

PNEUMATOLOGIE.

---

# DES ESPRITS

ET DE LEURS

## MANIFESTATIONS DIVERSES

Mémoires adressés aux Académies

PAR

J<sup>s</sup>.-E<sup>s</sup>. DE MIRVILLE

TOME PREMIER

« Celui qui, en dehors des mathématiques  
pures, prononce le mot impossible, manque  
de prudence. »

(ARAGO, *Annuaire de 1853.*)

PREMIER MÉMOIRE

## MANIFESTATIONS FLUIDIQUES

DEVANT LA SCIENCE MODERNE

Cinquième édition

PARIS

H. VRAYET DE SURCY, RUE DE SÈVRES, 49

---

1863







# *Bibliothèque Saint Libère*

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2006.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.



# DES ESPRITS

MÉMOIRES ADRESSES AUX ACADEMIES

TOME PREMIER

---

MANIFESTATIONS FLUIDIQUES

(UN SEUL VOLUME)

---

Propriété et droits de traduction réservés.

---

# TABLE SOMMAIRE

## DES CHAPITRES DU PREMIER VOLUME

COMPRENANT

LES MANIFESTATIONS FLUIDIQUES.

ADHÉSIONS.....	I
INTRODUCTION.....	IX

### PREMIÈRE PARTIE.

PHÉNOMÈNES SUBJECTIFS (INTERNES).

#### CHAPITRE I.

UNE ANECDOTE AVANT LES FAITS SÉRIEUX, OU L'EXPERTISE D'UN GRAND MAÎTRE.....	I
--	---

#### CHAPITRE II.

ACADÉMIES ET MESMÉRISME,

OU CONFESIONS FORCÉES DES CORPS SAVANTS.

Réalité des phénomènes admise par la majorité des rapports. — Dissidents célèbres. — Polémique cruelle au sein des corps savants. — L'Académie de médecine étouffe le plus consciencieux et le plus embarrassant de ses rapports. — Juste condamnation des théories; folle dénégation des phénomènes.....	17
---	----

## CHAPITRE III.

## ÉTAT ACTUEL DE LA QUESTION MAGNÉTIQUE,

## OU PROGRÈS NOUVEAUX ET VIEUX OBSTACLES.

- Tendances et concessions nouvelles. — Électricités suspectes préluant aux électricités railleuses. — L'agent mystérieux confondu tous les jours avec le fluide qu'il emploie. — *Fascination* et *surintelligence*, double caractère de l'agent magnétique. — La science le lui refuse. — Objection très-sérieuse tirée des hallucinations..... 52

## CHAPITRE IV.

## HALLUCINATIONS ET PERCEPTIONS MYSTÉRIEUSES,

## OU L'HOMME OBSÉDÉ PAR LES ESPRITS.

- Analogies magnétiques. — L'homme *dominé*, selon la science, par *quelque chose qui veut, qui connaît et qui n'est pas lui*, ou bien par une *idée voltigeante*, par une *idée folle et matérielle*, qu'il aura absorbée, etc., hypothèses malheureuses remplaçant un vieux dogme oublié. — L'homme obsédé par des voix mystérieuses. — *Surintelligence* de ces voix constatée par la science..... 69

## CHAPITRE V.

## NÉVROPATHIES MYSTÉRIEUSES,

## OU L'HOMME POSSÉDÉ PAR LES ESPRITS.

- Les anciens possédés retrouvés par le XIX<sup>e</sup> siècle et l'*aimantation rotatoire* observée depuis longtemps. — Le moyen âge justifié à l'Institut. — La *complète* bonne foi des *Ursulines de Loudun*, des *trembleurs des Cévennes*, et des *convulsionnaires de Saint-Médard*, proclamée et mise hors de toute discussion par l'*élite* de la science moderne. — Longs mensonges historiques réduits à néant. — Analyse et discussions. — Nouvelles hypothèses proposées par une science à bout de voie, et bien autrement inadmissibles que le merveilleux dont elle a peur..... 100

## CHAPITRE VI.

## DES MONOMANIES MYSTÉRIEUSES,

## OU L'HOMME ENTRAÎNÉ PAR LES ESPRITS.

- Grandes questions de jurisprudence psycho-légale. — Du libre arbitre et de l'irrésistibilité. — Gilles Garnier, Léger, le sergent Bertrand, etc.

## TABLE SOMMAIRE.

— La science avoue que ce dernier était sous la domination d'une <i>grande puissance fascinatrice</i> .....	183
---	-----

---

## DEUXIÈME PARTIE.

### PHÉNOMÈNES OBJECTIFS (EXTERNES).

#### CHAPITRE VII.

##### LIEUX FATIDIQUES,

##### OU DOMAINES PRIVILÉGIÉS DES ESPRITS.

Les hauts lieux. — Certaines sources, les lieux déserts. — Béthyles, ou pierres mystérieuses, élevées en commémoration d'un fait merveilleux. — Carnac. — Les animaux subissant dans certains lieux fatidiques la même influence que subissent ceux qui les guident, etc., etc.....	199
---	-----

---

#### CHAPITRE VIII.

##### RÉCITS DES VOYAGEURS CONTEMPORAINS,

##### OU LES ESPRITS RENCONTRÉS SOUS TOUTES LES LATITUDES.

Dans le nord de l'Europe. — En Algérie, en Amérique et aux Indes. — A la Chine et au Thibet. — Les dragonnades modernes. — Le <i>Rahmadan</i> des Algériens. — Enfant stupéfié par une <i>passé</i> . — Transport d'individus. — Les vaisseaux tirés par les Esprits. — Bouddhas vivants. — L'arbre aux dix mille images. — Évocations par un académicien.....	237
--	-----

---

#### CHAPITRE IX.

##### RETOUR AU MESMÉRISME,

##### OU L'INTERVENTION D'UN ESPRIT ÉTRANGER RECONNUE EN PRINCIPE.

Aveux à cet égard des plus célèbres magnétistes anciens et modernes.....	266
--	-----

---

#### CHAPITRE X.

##### FAITS TRANSCENDANTS DU MAGNÉTISME,

##### OU L'INTERVENTION DES ESPRITS DÉMONTRÉE PAR LES FAITS.

Magnétisme magique. — Auxiliaires magnétiques. — Fauteuil <i>tournant</i> sans moteur visible. — Somnambules cessant de peser à volonté, ou cloués	
--	--

## TABLE SOMMAIRE.

sur un parquet. — Pouvoir du magnétisme sur l'atmosphère. — Montius. — Créations fantastiques. — Transformations apparentes. — Miroir magique de M. Du Potet. — Ses aveux d'une évocation mentale, d'une <i>redoutable puissance</i> , dont il a senti les <i>étreintes</i> , d'un <i>esprit de Python</i> , dont sa conscience lui défend de révéler le siège mystérieux, etc. — Sorts lancés à volonté. — Transport instantané d'un lieu dans un autre.....	2
AVIS concernant le chapitre suivant.....	3

## CHAPITRE XI.

### LE PRESBYTÈRE DE CIDEVILLE EN 1851,

#### OU LES ESPRITS AU VILLAGE.

Un sortilège pris sur le fait. — Tables <i>volantes</i> sans chaîne et sans petits doigts. — Avant-coureurs brillants de l'épidémie actuelle. — Fluides constatés. — Vision de fantômes. — Flammes jaillissantes. — Phénomène encore inobservé, consistant dans la répercussion et le contre-coup de blessures, <i>à distance</i> .....	4
---	---

## CHAPITRE XII.

### LES ÉLECTRICITÉS RAILLEUSES,

#### OU NOS GRANDS ESPRITS JOUÉS PAR DE VÉRITABLES ESPRITS.

Cideville en Amérique. — En 1846, un <i>esprit frappeur</i> se fait entendre pour la première fois dans l'appartement de deux jeunes filles. — En 1853, 500,000 sectateurs entretiennent avec les Esprits tout un système de relations, fonctionnant comme une <i>institution nationale</i> . — Le socialisme s'en empare. — Le gouvernement s'alarme. — Toutes les sectes protestent. — Marche de l'épidémie que l'on suit étape par étape. — Son arrivée dans le nord de l'Angleterre. — Son passage en Allemagne, en Sibérie. — Elle s'abat sur tous les points de la France au même instant.....	5
--	---

## CONCLUSIONS.

RÉSUMÉ. — Intelligences servies par des fluides. — Conséquences. — Objections. — Avenir.....	6
APPENDICE sur l'exorcisme.....	7



# ADHÉSIONS

Bien différent de tous les autres, ce livre ne pouvait se soutenir dans la lutte que par la force des témoignages et par l'autorité des adhésions.

Possesseur de quelques armes d'un haut prix, mais ne pouvant alors les employer toutes, nous utilisâmes celles dont il nous était permis de nous servir; elles suffirent amplement à notre défense.

Il nous fallait trois appuis : celui de la théologie, celui de la médecine, celui des sciences naturelles...

Or, nommer le R. P. Ventura, c'était nommer le représentant le plus illustre de la théologie et de la philosophie catholiques au XIX<sup>e</sup> siècle.

Nommer M. le docteur Coze, c'était nommer un de nos médecins les plus distingués et l'un des TROIS chefs préposés par la France à la garde de son enseignement médical.

Enfin, nommer M. de Saulcy, c'était nommer tout à la fois un très-savant archéologue, un voyageur célèbre, et un physicien fort habile.

Une seule chose nous embarrassait cependant; c'était l'extrême bienveillance de ces trois adhésions. Elle nous avait fait hésiter plus d'une fois; mais, nous rappelant que la vérité était en cause et qu'il y allait de son salut, nous avions passé outre.

## LETTRE DU T. R. P. VENTURA.

MON CHER MONSIEUR,

Lorsque vous vîntes, il y a deux ans, me consulter ici sur le mérite et l'à-propos de votre travail, je balançai d'autant moins à en encourager la publication que moi-même, nourrissant depuis longtemps les mêmes idées, j'avais été plusieurs fois au moment de les développer dans la chaire sacrée. Je ne craignis donc pas d'affirmer « que la publication de cet « ouvrage sérieux serait d'une utilité et d'une actualité incon-

« testables, pouvant éclairer puissamment l'opinion sur une

« masse de faits très-curieux et préparer ainsi la solution de  
 « hautes et importantes questions; car, ajoutais-je, il faut  
 « que ce soient les laïques qui présentent toutes les pièces du  
 « procès, afin que l'Église puisse juger ensuite avec une  
 « entière connaissance de cause. »

Je ne disais pas assez, mon cher monsieur, en appelant votre travail *utile*; je l'eusse appelé *indispensable* si j'avais su ce que nous ignorions alors l'un et l'autre, à savoir la prochaine invasion de ce fléau que vous appelez si bien une *épidémie spirituelle*, fléau dont la propagation universelle et subite constitue, selon moi, malgré ses apparences de puérilité, **UN DES PLUS GRANDS ÉVÉNEMENTS DE NOTRE SIÈCLE**<sup>1</sup>.

Mais comment a-t-il été et reçu et jugé?

Pour commencer par vos savants, il m'est impossible de n'être pas effrayé devant cette opiniâtreté d'incroyance qui ne leur permet pas encore, à l'heure qu'il est, de regarder ce dont tout le monde peut s'assurer aujourd'hui. « *Oculos habent et non vident.* »

Toutefois, ils m'effrayent bien davantage encore, ceux qui, après avoir regardé et *vu* par conséquent, secouent la tête en signe d'indifférence et de pitié, comme s'il s'agissait là d'un phénomène misérable et au-dessous de leur attention. « Quand ils sont descendus jusqu'au fond, ils méprisent. »

Puis enfin, et bien autrement encore, je me sens glacé d'épouvante par certains dispensateurs de la vérité, qui, dans leur aveuglement, jouent sans scrupule avec leurs plus cruels ennemis, ennemis qu'ils ne peuvent plus reconnaître, tant ils ont oublié les plus sérieux enseignements.

Je ne suis pas prophète, monsieur, et ne sais ce que la miséricorde ou la justice de Dieu nous prépare; mais, comme vous, je tremble pour le présent, et j'espère pour l'avenir; car, je le vois, il sort déjà de toutes ces choses de

1. Depuis, le R. P. Ventura s'est en partie rétracté; au lieu de dire « *un* des plus grands, » il a dit le plus grand.

merveilleuses leçons. Il en sort, en effet, la justification de l'Évangile et de la Foi, la condamnation définitive d'un rationalisme terrassé par ces faits, et par conséquent la glorification prochaine de tout le passé de la véritable Église, et même de ce moyen âge si calomnié, si travesti, si gratuitement doté de tant de ténèbres. Les événements politiques de ces derniers temps s'étaient chargés de lui donner raison, à ce moyen âge, sous le rapport du bon sens en matière gouvernementale; et voilà des faits d'une nature tout à fait étrange qui viennent le venger des accusations de crédulité superstitieuse; cette réparation était nécessaire, et, après tout, notre siècle n'a rien à en craindre, car certes elle ne rendra jamais qui que ce soit injuste pour les progrès matériels et utiles de la civilisation moderne.

Quant à vous, monsieur, vous aurez l'honneur d'avoir apporté par vos lumineuses discussions une large pierre à la reconstruction de ce majestueux édifice, et je me réjouis de vous y avoir encouragé. Je n'ai pas besoin de m'étendre beaucoup à cet égard, CAR LE SUCCÈS A PARLÉ, et je crois vous connaître assez pour savoir que vous n'en demandiez pas un si brillant. Vous avez su vous faire lire par les savants et par les gens du monde, parce que votre ouvrage attache en même temps qu'il instruit, et c'est un mérite assez rare pour que vous me permettiez de vous en féliciter. Je n'ajouterai plus qu'un seul mot : si cet ouvrage n'avait roulé que sur les derniers phénomènes dont nous déplorions tout à l'heure l'invasion, il passerait peut-être avec eux; mais ce qui fera sa durée, ce sont vos discussions médicales avec une science que vous prenez corps à corps, et qui ne pourra longtemps résister aux dures étreintes de votre logique. Aussi soyez certain, monsieur, que ce seront les savants et surtout les médecins que vous convertirez les premiers à vos doctrines, les philosophes ne se rendront qu'après eux; mais jusque-là, n'en doutez pas, vous aurez fait naître chez les uns et chez les autres les plus sérieuses réflexions.

Je ne vous parle pas en ce moment de deux ou trois observations que j'ai faites à la lecture de votre livre, observations dont nous causerons *en famille*, et qui ne portent que sur quelques inexactitudes de doctrine, étrangères d'ailleurs au sujet principal de votre ouvrage.

Enfin, mon cher monsieur, je ne doute pas que le Dieu de vérité ne bénisse votre travail. Continuez-le, car il est vaste, et surtout ne vous laissez pas arrêter par cet argument des esprits légers : « qu'en divulguant toutes ces choses vous en favorisez la propagation, qu'il vaudrait mieux les taire, etc., etc. » Erreur grossière ! Il vaudrait autant accuser vos médecins de faire arriver le choléra. Et d'ailleurs il est notoire que tous les cas de folie développés dernièrement au milieu de ces pratiques sont dus à l'enthousiasme irréflechi succédant à une incroyance absolue ; il ne saurait en être autrement ; le prodige nié hier, constaté aujourd'hui, demain sera transformé en *Dieu*. La vérité seule peut donc prévenir et guérir de si funestes méprises.

Agréez, mon cher monsieur, l'assurance, etc.

LE P. VENTURA DE RAULICA,

ANCIEN GÉNÉRAL DES THÉÂTINS, EXAMINATEUR DES ÉVÊQUES  
ET DU CLERGÉ ROMAIN.

## LETTRE DE M. LE DOCTEUR COZE.

MONSIEUR,

Vous me faites l'honneur de me demander mon opinion sur le livre des *Esprits* que vous venez de publier ; cet avis, je l'ai exprimé à notre ami commun, le bon docteur P..... ; le voici : ce livre m'a fortement impressionné, parce que j'étais arrivé, par l'examen de quelques phénomènes du magnétisme animal et de celui des *tables tournantes*, à des conclusions à peu près semblables aux vôtres. Je trouvai dans votre ouvrage

un enchaînement de faits très-remarquable et présenté avec un talent et une lucidité bien rares dans ce genre de composition; j'y trouvai en outre la science ramenée dans la seule voie qui ne puisse pas nous égarer, dans celle des divines Écritures; là, à mon avis, se rencontrent et la vraie philosophie et la vraie lumière.

Je ne pense pas que mon opinion puisse être de quelque poids aux yeux du monde savant : si cependant vous croyez devoir donner de la publicité à cette déclaration, j'y consens de grand cœur et dans l'intérêt d'une vérité que vous défendez si bien, ET DONT LE SUGGÈS ME PARAÎT INFALLIBLE.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, etc.

R. COZE,

DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE STRASBOURG.

---

## LETTRE DE M. F. DE SAULCY.

MONSIEUR,

Vous désirez que je vous fasse connaître par écrit l'opinion que je me suis formée sur les phénomènes, à tout le moins bizarres, que l'on est convenu depuis quelque temps de désigner sous le nom de phénomènes des *tables tournantes et parlantes*. Je ne suis pas homme à reculer devant l'énonciation de ce que je crois une vérité, quels que puissent être d'ailleurs les sarcasmes réservés à cette espèce de profession de foi; je vais donc satisfaire votre désir.

Il y a de cela huit ou dix mois, lorsque le public parisien s'émut à la nouvelle, venue d'Amérique et d'Allemagne, de l'existence d'un fait dont la physique pure était incapable de rendre compte *à priori*, je fis comme beaucoup de gens le font toujours et le feront probablement encore fort longtemps, je reçus cette annonce avec l'incrédulité la plus déterminée,

et, je le confesse, la plus railleuse. Je considérai les adeptes comme des charlatans ou comme des niais, et je me refusai longtemps à tenter la moindre expérience. De guerre lasse pourtant, et après avoir entendu beaucoup de gens, auxquels je ne pouvais appliquer ni l'une ni l'autre de ces épithètes, affirmer la réalité de ces faits, je me décidai à essayer par moi-même.

Mon fils et un de mes amis furent mes deux *compères* : nous eûmes pendant quarante-cinq minutes, montre sur table, la patience de faire ce que l'on appelait la chaîne, et je vous avouerai que je ne fus pas peu surpris de voir, au bout de ce temps, la table sur laquelle nous opérions, et qui n'était que la table de ma salle à manger, se mettre en marche, et, après quelques hésitations, contracter un mouvement de rotation qui alla bientôt s'accéléralant, et qui finit par devenir très-rapide. Nous essayâmes, en pressant sur la table, de façon à lui faire rayer le parquet, de l'arrêter dans sa course étrange et nous ne pûmes y parvenir. Après avoir renouvelé cette expérience deux ou trois fois, je cherchai à me rendre physiquement compte de l'origine de ce mouvement, et je me bâtis toute une théorie électrodynamique dont je cherchai à vérifier la valeur à l'aide d'un électroscope, d'une boussole, de limaille de fer, etc. Comme je ne pus démêler la moindre trace d'électricité, je crus alors à des impulsions différentielles dues à la volonté des opérateurs, et dont une sorte d'intégration pouvait déterminer la rotation de la table. Là-dessus je m'arrêtai, et pendant quelques semaines je ne pensai plus le moins du monde à un phénomène qui ne me paraissait pas mériter qu'on se donnât plus longuement la peine de l'étudier.

Vint alors l'annonce de la faculté *parlante*, et je vous avoue que mon incrédulité devint beaucoup plus énergique qu'elle ne l'avait été lorsqu'il s'agissait d'un simple mouvement de rotation, dû, à ce que je croyais, à la même cause que les faits de la *baguette divinatoire*, des *pendules magnétiques*, de

*la clef qui tourne*, et de tant d'autres phénomènes sur lesquels notre imagination a certainement une influence, ainsi que l'a parfaitement démontré M. Chévreul. J'étais donc bien décidé à ne pas grossir le nombre de ceux que j'appelais des *badauds*, lorsque le hasard me fit assister bon gré, mal gré, à des expériences de ce genre. Croyant d'abord et sans hésitation à une mystification, je m'étudiai à découvrir le mystificateur, et je n'en pus venir à bout. Après deux heures d'observation attentive, je n'avais pu saisir aucune supercherie, et j'avais vu se produire des résultats assez positifs pour que le doute remplaçât dans mon esprit la négation pure et simple et sans examen.

Je me promis dès lors de recommencer ce que j'avais fait pour le mouvement de rotation des tables, c'est-à-dire d'expérimenter par moi-même, et je le fis très-longuement, *trop longuement* peut-être.

La conséquence de ces nouvelles expériences a été que j'ai cru bientôt très-fermement que des choses incompréhensibles pour moi existaient en réalité, et de façon à confondre la raison humaine. J'ai poursuivi ces phénomènes dans toutes leurs phases les plus déplorables pour mon orgueil de physicien ou de mathématicien, et comme je m'y prenais de manière à être certain que si quelqu'un était coupable de supercherie, *ce ne pouvait être que moi*, j'ai été bien obligé de me rendre et de faire fléchir ma raison devant l'évidence des faits<sup>4</sup>.

C'est alors que votre livre, monsieur, est tombé entre mes mains. Je l'ai lu avec le plus vif intérêt; j'ai admiré votre érudition et le courage qu'il vous avait fallu pour oser, à l'époque où nous vivons, traiter un sujet pareil. Je ne puis donc que vous faire mon sincère compliment sur la logique *sans pitié* avec laquelle vous avez apprécié l'existence de certain double rapport, l'un destiné au public et l'autre *secret*,

4. Que dire, par exemple, du fait que nous avons vérifié ensemble, monsieur, celui d'un *crayon fixé au pied d'une table* sur laquelle on appose les mains, et qui écrit des mots parfois *trop* lisibles?

sur le compte des phénomènes analogues que présentent les expériences magnétiques.

Je me résume, monsieur. Je crois à l'existence de faits que souvent notre volonté ne saurait produire, et sur lesquels, néanmoins, je déclare que cette volonté a parfois une action palpable. Je crois à l'intervention d'une intelligence DIFFÉRENTE DE LA NÔTRE, et que mettent en jeu des moyens presque ridicules. Je crois que la religion chrétienne ne doit pas encourager la pratique de ces expériences. Je crois qu'il y a danger à en faire une habitude, et qu'à tout le moins on peut y perdre aisément le peu de raison qui a été départi à l'homme par le dispensateur de toutes choses. Je crois enfin que le devoir de l'honnête homme qui a étudié ces phénomènes est de dissuader les autres de s'en occuper, en prêchant d'exemple et en ne s'en occupant plus *du tout* soi-même.

Voilà, monsieur, le point où je suis arrivé après quelques mois d'essais, et je vous demande la permission de terminer cette lettre, déjà trop longue, en répétant un mot fort sage que j'ai entendu prononcer par un homme doué d'une intelligence d'élite : « Ou ces phénomènes ne sont pas réels ou ils le sont; s'ils ne le sont pas, il est honteux d'y perdre son temps; s'ils le sont, il est dangereux de les provoquer et de s'en faire un passe-temps. »

Veillez agréer, etc.

F. DE SAULCY,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

Enfin, on peut voir, pour la suite des adhésions ou des controverses scientifiques, l'appendice de ce premier mémoire, publié sous ce titre : *Question des Esprits, ses progrès dans la science*, etc. Sans être le corollaire indispensable du premier ouvrage, cet appendice n'en est pas moins son complément fort curieux, en raison de l'abondance et du piquant des faits modernes qui s'y trouvent relatés.



A MESSIEURS

LES MEMBRES

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

MORALES ET POLITIQUES

---

INTRODUCTION.

I.

Il peut y avoir vingt ans, messieurs, dans l'église de Saint-Étienne du Mont, un vieux prêtre faisait le prône à une grand'messe du dimanche<sup>1</sup>. L'auditoire était nombreux, attentif, ce qui n'empêchait pas tous les regards de se porter involontairement sur un grand jeune homme, qui, debout en face de la chaire et les bras croisés, semblait suivre avec la plus grande attention tous les raisonnements du prédicateur. A l'excentricité de sa tenue, à l'étonnement de sa physionomie, il était clair pour tout le monde que ce n'était pas un habitué de cette église, et que, bien certainement, le hasard seul venait de l'y faire entrer.

Cependant, nous le répétons, son attention paraissait tout à fait captivée par les paroles du vieux prêtre, et chacun pouvait suivre sur son visage la marche et le progrès de la pieuse influence.

Tout allait donc pour le mieux, lorsque, vers la fin de son instruction, le trop confiant pasteur croit devoir parler à son troupeau *« de la protection des bons anges et des ruses des démons. »* A ce mot *démons*,

1. Historique.

tout est perdu ; cette physionomie , si respectueuse jusque-là , devient tout d'un coup sarcastique ; le regard de notre inconnu s'enflamme , et sa voix exaspérée laisse échapper cette apostrophe : « Ah ! pour le « coup, monsieur l'abbé, *voici qui devient par trop fort !* » Puis, remettant son chapeau sur sa tête et se frayant brusquement un passage, il s'élance hors de l'église , et disparaît comme un homme qui n'y sera plus repris.

On devine combien fut grand le scandale, et combien le bon prédicateur dut regretter une phrase qui, toute légitime qu'elle fût , avait eu la malheureuse vertu d'arrêter si subitement *la grâce*, ou du moins de compromettre un succès très-marqué.

## II.

Quant à nous, nous réfléchîmes beaucoup à l'exclamation de ce jeune homme. Nous avons fait partie de cette jeune école qui, dans les dix premières années de la Restauration, ramenée à la foi chrétienne par l'étude des de Maistre, des de Bonald et des Frayssinous, succédait, non pas à l'école légère et railleuse de Voltaire morte déjà depuis longtemps, mais à l'école positive et raisonneuse de l'Empire, dont à bien dire elle conservait encore quelque chose. Pleine d'amour pour la vérité, mais après tout fille de son siècle et pleine d'admiration pour la science, l'école dont nous parlons accueillait avec respect une *foi* dont elle sentait la grandeur et les bienfaits, mais n'en restait pas moins fidèle à une *raison* dont elle comprenait en même temps l'autorité.

Aussi les écrivains religieux de cette époque avaient-ils parfaitement compris la ligne que de tels sentiments leur traçaient ; pour réprimer les abus de la raison, ils n'avaient fait appel qu'à cette raison elle-même et n'avaient voulu jamais employer d'autres armes.

Bientôt la science leur était venue en aide ; les vieilles querelles s'apaisaient, les anciennes difficultés disparaissaient comme par enchantement ; CUVIER montrait partout les traces du déluge et l'accord parfait des nouvelles découvertes géologiques avec le récit génésiaque,

CHAMPOLLION éclaircissait la chronologie égyptienne, AMPÈRE vengeait la physique de la Bible, des voyageurs instruits constataient par tous les monuments sa minutieuse exactitude; en un mot, sur la plupart de ces questions importantes, la science aidait puissamment tous les apologistes qui, devant ces grandes autorités, s'effacèrent complètement et se trouvèrent trop heureux de leur en laisser toute la gloire.

Nous pouvons donc le répéter, nous tous, disciples de cette nouvelle école, nous jouissions d'une conciliation si visible et demeurons plus que jamais persuadés que, si le christianisme devait encore briller sur la terre, il ne le devrait jamais qu'à sa réconciliation totale avec une science qui, pour beaucoup de gens aussi, était une véritable religion.

### III.

Mais en dehors de tous ces dogmes justifiés, réhabilités, il en était un que l'on n'avait jamais abordé; c'était précisément celui dont notre jeune homme de Saint-Étienne du Mont s'était montré si révolté, c'est-à-dire la reconnaissance des substances spirituelles et surtout leur intervention dans les affaires de ce bas monde. Oui, toutes ces milices invisibles, impalpables, qui selon la foi nous entourent, nous observent, nous soutiennent ou nous éprouvent à notre insu, tous ces *dieux inférieurs*<sup>1</sup>, double aristocratie du ciel et des enfers, toutes ces essences spirituelles reconnues par tous les siècles sous les noms d'*Anges*, d'*Esprits* ou *Démons*, tout cela n'existait plus; sur tout cela le siècle avait dit son dernier mot.

Mais ce dernier mot regardait surtout les *démons*: quoique ces deux ordres opposés de substances spirituelles se nécessitent et se prouvent l'un par l'autre, on conservait encore un respectueux souvenir pour la doctrine des bons anges, doctrine d'ailleurs si précieuse aux beaux-arts; mais on se vengeait de cette réserve sur les mauvais Esprits, à l'égard desquels la raison n'admettait depuis longtemps aucune espèce de transaction.

Il était facile de s'en assurer.

1. De Maistre, *Essai sur les sacrifices*.

Interrogé sur ce sujet, le panthéisme répondait : « *Ne sachant rien sur les bons esprits, notre science s'est également débarrassée des mauvais... Aujourd'hui que le monde atteint sa majorité, il se rit du diable comme le jeune homme se rirait de Croquemitaine* <sup>1</sup>. »

A son tour, l'éclectisme interrogé répondait : « *La racine de tous ces faits merveilleux est dans une illusion psychologique... Ces faits ne font pas même partie de la religion... Cette croyance aux génies rendait fou.* » Tout l'enseignement de la philosophie universitaire à ce sujet pouvait se résumer dans cette proposition de l'un de ses professeurs : « Le tentateur n'est pas un être distinct de l'homme et de Dieu. Satan est la personnification d'une idée obscure et l'expression d'un sentiment qu'il est facile d'éclairer <sup>2</sup>. »

Quant au rationalisme, c'était bien autre chose : pour lui, la négation du merveilleux était la grande affaire; c'était toute son essence et toute sa fin.

Il est vrai qu'il avait à ce sujet une excuse que n'ont pas tous les autres; et cette excuse, il pouvait la puiser dans l'étude des sciences physiques et naturelles, sur lesquelles il s'était toujours appuyé de préférence. Que de fois, en effet, l'éclat projeté par celles-ci, que de fois la magnificence de leurs conquêtes toujours progressantes, n'ont-ils pas dû fasciner jusqu'aux meilleurs esprits, et leur persuader qu'en dehors de la nature et de ses lois il n'y avait plus que leur auteur!

#### IV.

Comment ne pas se laisser éblouir!

Nommer tous les soleils avec Laplace ou Leverrier, conjurer la foudre avec Franklin, décomposer les corps avec Berzélius et Davy,

1. Et cependant Bayle, qui connaissait le panthéisme mille fois mieux qu'on ne le connaît aujourd'hui, Bayle disait : « Il n'y a pas de philosophie qui ait moins le droit de nier les esprits. Qui est-ce donc qui a pu porter Spinoza à les nier?... Est-ce qu'il a cru que pour produire tous ces effets (magiques) il faudrait avoir un corps aussi massif que celui de l'homme? Mais cette pensée serait *ridicule*... Il faut avoir un *front d'airain* pour s'inscrire en faux contre des faits de cette nature. »

2. Et cependant l'éclectisme moderne aime à se rattacher surtout à cette ancienne école d'Alexandrie, qui était avant tout une école théorique et *très-pratique* de magie.

ausculter et découvrir de nouvelles lésions organiques avec Laënnec et Morgagni, foudroyer la douleur avec Simpson, transmettre la pensée comme l'éclair d'un hémisphère à l'autre, abaisser toute barrière, rapprocher toute distance, et, par ce nivellement de la terre, réunir peut-être un jour toutes les nations en une seule, que de titres de gloire ! comment ne pas croire, dans l'enivrement qu'ils vous causent, à l'unique et exclusive réalité d'une création matérielle, avec laquelle ou à propos de laquelle on produit de si grandes choses !

Que les naturalistes toutefois sachent abaisser un moment leur orgueil ; qu'ils essayent de comprendre que, cet univers phénoménal et sensible n'eût-il plus de mystères à leur céler, de vérités à leur taire, tout serait encore loin d'être dit. En effet, quand ils parviendraient à compter tous les astres suspendus sur leurs têtes, allons plus loin, quand le cristal de leurs tubes amenant jusqu'à eux tous les mondes leur permettrait de sonder leur profondeur, de mesurer leurs contours, que dis-je ? de toucher tous les êtres animés qui peuvent, qui *doivent* certainement y trouver l'existence, quand ils rencontreraient enfin la grande loi qui régit l'univers, ils ne contemple-raient toujours que l'extérieur du temple ; ils connaîtraient, il est vrai, une création sublime, mais ils n'en seraient pas moins restés dans ce monde matériel et visible, simple image et reflet de cet autre monde invisible, impalpable, qu'ils ne soupçonnent plus depuis longtemps et qui, cependant, défiant la puissance de leurs plus précieux instruments, les enserre, et, comme nous le disions tout à l'heure, les observe, les protège, et trop souvent les éprouve en dépit de leur incrédulité.

Quant aux sciences médicales, leur incrédulité actuelle pourrait peut-être aussi trouver quelque excuse dans la ressemblance assez trompeuse de quelques maladies naturelles avec celles qui *ne le sont pas du tout* ; mais qui pourra leur pardonner jamais leurs négations contre toute évidence, dès que celle-ci gêne et contrarie tant soit peu leur doctrine ? On aura peine à comprendre un jour le degré d'acharnement manifesté par elles contre toute idée surnaturelle ; on dirait vraiment qu'elles n'ont pas d'autres ennemis, pas d'autres maladies à combattre.

Vous entendrez, par exemple, M. le docteur Leuret s'écrier que « tout homme qui s'avise de croire à un esprit doit être immédiatement renfermé à Charenton <sup>1</sup>. »

« Dans nos temps modernes, dit à son tour le docteur Lélut<sup>2</sup>, sous peine d'être pris pour un fou halluciné, on ne saurait plus se prétendre en communication avec aucun agent surnaturel, quel qu'il soit. »

Le docteur Parchappe est encore moins poli pour les *simples* qu'il attaque : « Graduellement affaibli de siècle en siècle, le surnaturalisme a été DÉFINITIVEMENT CHASSÉ du domaine de la science dès la fin du siècle dernier, et c'est à peine aujourd'hui s'il se trouve encore sérieusement accrédité chez un petit nombre d'individus appartenant aux classes les plus infimes et les plus ignorantes de nos sociétés civilisées <sup>3</sup>. »

Que d'imprudents anathèmes !

Quant à la littérature, cette expression de la société, elle se gardait bien de rester au-dessous de toutes ces invectives. « Les sciences modernes, nous fait-elle dire par l'un de ses organes périodiques les plus répandus, ont porté à cette croyance aux esprits un coup dont ELLE NE SE RELÈVERA JAMAIS, et cette crédulité serait à peine excusable aujourd'hui chez les intelligences faibles ou ignorantes <sup>4</sup>. »

On le voit, nous ne dissimulons rien ; il était devenu tout à fait impossible de rencontrer une vérité plus *honnée*, un dogme plus répudié, une opinion plus compromettante... pour les malheureux écrivains qui auraient essayé de la faire renaitre ou de la défendre. Et si nous avons tenu à enregistrer si littéralement toute l'expression de ce profond mépris, c'est afin qu'elle subsiste, et que, dans quelques années, DANS QUELQUES MOIS PEUT-ÊTRE, on puisse la consulter comme un monument très-curieux des plus étroits préjugés.

1. *Fragments psychologiques.*

2. *Du Démon de Socrate.*

3. *Maillet des sorcières.* Quelle serait donc aujourd'hui l'indignation de M. le docteur Parchappe s'il parcourait jamais les quelques pages fort significatives extraites de nos quatre revues médicales, et qui figurent en tête de notre *Question des Esprits.*

4. Éd. Charton, *Magasin pittoresque.*

## V.

Pour en revenir... à notre jeune homme de Saint-Étienne du Mont, tout cela nous le faisait merveilleusement comprendre, et, comme lui, nous ne laissions pas de nous trouver assez embarrassé dans notre intelligence et plus encore dans nos rêves de fusion scientifique et chrétienne.

Depuis longtemps le clergé s'occupait assez peu de ces matières. D'un côté la prudence, de l'autre, peut-être un peu de cette prévention qui gagne parfois jusqu'aux meilleurs esprits suivant le milieu dans lequel ils se trouvent, tout devait rendre un certain nombre de ses membres très-indécis devant des phénomènes semblables, très-circonspect devant l'opinion générale.

Il n'est donc pas fort étonnant que l'*Encyclopédie moderne*<sup>1</sup>, trompée par quelques exceptions, se soit permis de résumer avec cette injustice l'opinion théologique actuelle sur les démons et sur les anges : « Il est *visible*, dit-elle, que les croyances chrétiennes se modifient forcément avec les progrès de la raison, et que si les dogmes de l'Église ne sont pas changés, plusieurs sont du moins abrogés par l'oubli ; le clergé les laisse prudemment *sommeiller*, sans sanctionner tout haut une incrédulité qui se tournerait bientôt contre lui. »

« L'idée du surnaturel, dit un autre auteur, chassée peu à peu du domaine de la science, est restée dans celui de la religion, mais *il faudrait être aveugle* pour ne pas observer que là aussi son influence s'est considérablement affaiblie. » (FRANCK, *de la Certitude*.)

Pouvait-il être vrai, cependant, qu'une telle croyance pût jamais être abrogée par l'oubli du clergé ? Était-elle donc si peu grave, ou s'agissait-il ici de l'un de ces dogmes secondaires, appartenant aux premiers jours des religions, croyances assez insignifiantes au fond et dont l'obscurcissement n'entraîne aucun péril ?

1. Article ANGE.

## VI.

Décidément, il fallait savoir à quoi nous en tenir sur ce point, et nous l'étudiâmes à notre tour. Nous nous en applaudîmes, car bientôt nous pûmes nous assurer que cette croyance si minée, si honnie, si peu défendue, était précisément l'âme et pour ainsi dire la raison de toute la doctrine chrétienne.

On le sait, l'apôtre saint Paul faisait surtout consister la lutte des chrétiens sur la terre dans la résistance aux *malices* invisibles répandues dans l'atmosphère<sup>1</sup>. Avant lui les Écritures, avec lui tous les saints, ne cessent de rappeler les mêmes paroles et d'agir constamment dans le même sens, ou par leurs enseignements, ou bien par l'exorcisme, sans parler ici du baptême, qui est lui-même le premier de tous ces exorcismes et une *dépossession* formelle au profit d'un nouveau maître<sup>2</sup>.

Tout le christianisme est si bien là, que Bayle, le plus savant des incrédules, disait après quinze siècles de controverse à ce sujet : « Prouvez seulement aux incroyants l'existence des mauvais esprits, ET VOUS LES VERREZ FORCÉMENT OBLIGÉS DE VOUS ACCORDER TOUS VOS DOGMES. » (*Dictionnaire historique*.)

Belle leçon donnée par l'oracle de l'incrédulité savante à ces apologistes indifférents qui reculent devant ces prétendues questions SURANNÉES !

Voltaire leur en donnait encore une meilleure, en disant à un théologien *trop coulant* : « Satan !... mais c'est le christianisme tout entier ! PAS DE SATAN, PAS DE SAUVEUR ! »

Bayle et Voltaire avaient raison ; l'orthodoxie se réfugiait en ce moment sous leur plume, car le christianisme ne fut jamais autre

1. « *Ce n'est pas seulement contre la chair et le sang que vous avez à lutter, mais contre les malices spirituelles répandues dans les cieux, et contre les esprits recteurs de ce monde de ténèbres.* » (Saint Paul, *Éph.*, ch. 3.)

2. « Sors de ce cœur, de ces membres, de ces organes, » dit le prêtre au démon dans les exorcismes du baptême.



chose; le surnaturel<sup>1</sup> est un monde à partie double, dont le côté terrible et le côté consolant se prouvent et se nécessitent l'un par l'autre. *Lumières et ténèbres, Jehovah et Bélial, Jésus-Christ et Satan*, voilà les deux camps, les deux étendards, les deux cités, bien définis, bien opposés. « Tout ce que l'Église prend, dit le baron Guiraud, elle le prend à Satan; tout ce qu'elle abandonne, elle le livre à Satan<sup>2</sup>. »

Sans donner ici dans l'hérésie des deux principes, puisque de nos deux forces l'une est créée et l'autre est créatrice, il n'en est pas moins vrai que tout l'édifice chrétien est supporté par deux colonnes, celle du bien, celle du mal. Essayez, pour embellir le temple, de rompre l'une ou l'autre, et vous verrez comme il conservera l'équilibre!

Au lieu d'une question indifférente, c'était donc, au point de vue chrétien, la plus grande des questions, la question mère par excellence. Il s'agissait désormais de savoir si la Bible d'abord, et si l'Église ensuite, s'étaient vraiment trompées sur une de leurs bases les plus fondamentales. Pour un homme rempli de désirs chrétiens et en même temps de respect pour l'autorité de l'évidence, tout ceci devenait, on le comprend, de la plus haute gravité. Il y allait de toute la foi, ni plus ni moins, et comme nous n'admettions dans les saintes Écritures, c'est-à-dire dans un langage que l'on disait inspiré, ni des *manières de parler*, ni des *complaisances* pour le siècle, ni des *restes d'ignorance*, on nous permettra de le dire, s'il nous eût été prouvé que la Bible avait pris au temps des Pharaons, pour de vrais *magiciens*, de simples et misérables jongleurs; pour des *enchanteurs*, de pauvres charlatans; pour les *faux dieux* des nations<sup>3</sup>, quelques prêtres fourbes et menteurs; pour de vraies *évocations*, de simples momeries; pour des *esprits de Python*, des cataleptiques délirantes, etc. :... enfin, s'il nous eût démontré que Jésus-Christ, en accordant à ses disciples le don et les règles de l'*expulsion* des démons, se méprenait

1. Nous réserverons dorénavant le mot *surnaturel* pour l'ordre mystérieux divin; nous nous servirons pour l'autre ordre du mot *surhumain*, ou *extranaturel*. S'il nous arrivait d'y manquer, on saurait que c'est par négarde. Au reste, nous sou tiendrons toujours que l'un mène infailliblement à l'autre, et que la démonstration du *surhumain* entraîne celle de ce *surnaturel*, dont la preuve donnerait, selon M. Guizot, la solution de tous les problèmes. (Voir son dernier Discours.)

2. *Philosophie catholique de l'histoire*.

3. « Tous les dieux des nations sont des esprits. » (*Ps. xcvi.*)

sur une question de pure physiologie ;... ou bien encore, que l'église catholique, en instituant l'exorcisme, en en traçant les formules précises et savantes, et surtout en les mettant en pratique pendant une durée de dix-huit siècles, s'était trompée pendant ces dix-huit siècles... : oh ! alors, c'en était fait à tout jamais ; le christianisme et l'église étaient jugés dans notre esprit, et nous renoncions bien vite à deux autorités si peu sûres et si peu judicieuses.

## VII.

L'importance de ce dogme est donc surabondamment établie ; plus tard, messieurs, vont découler de ce dogme bien d'autres conséquences, conséquences pratiques, morales, sociales même, qui se prouveront toutes seules, à mesure que vous avancerez dans la lecture de ce Mémoire.

Peut-être, cependant, allez-vous nous arrêter sur-le-champ par cette simple remarque, que, ne poursuivant pas comme nous la vérité religieuse, assez peu vous importent de tels éclaircissements.

Détrompez-vous : vous poursuivez au moins la vérité philosophique, et personne plus que nous ne rend justice à vos incessants travaux ; mais, il faut bien vous le dire et vous en conviendrez à l'instant, si nous disons la vérité, une grande partie de ce qui s'est écrit depuis deux siècles à propos de tous ces faits mystérieux qui forment comme le fond de l'histoire universelle (puisqu'ils décidèrent plus d'une fois du destin des empires), une grande partie de tout ce qui s'est écrit sur l'origine et les mystères de tous les cultes païens, sur les oracles, sur les sibylles, sur l'école d'Alexandrie, l'un de vos sujets d'étude favoris, tout cela serait à refaire aujourd'hui, ou plutôt à revoir et à compléter.

Quant aux sciences médicales, elles vous déclareront plus tard elles-mêmes qu'il faudrait, si notre opinion triomphait, *« jeter au feu, comme de pitoyables romans, tout ce qui s'est écrit depuis deux siècles sur la folie<sup>1</sup>. »*

1. Calmeil, de la Folie, t. II, dern. part.

C'est assurément là une grande exagération, mais la vérité se trouve tout auprès. Il en est de même encore de ces grandes et profondes questions de jurisprudence médico-légale, de ces *monomanies* plus ou moins irrésistibles qui tiennent toujours le juge indécis entre un *arrêt* médical et une condamnation judiciaire. Que de fois nos théories viendraient les éclairer !

Enfin, il est une dernière question qui vous intéresse à bon droit, puisque vous l'avez comprise dans le programme des études que vous récompenserez à la fin de cette année<sup>1</sup> ; c'est la question magnétique. Vous le savez, le mesmérisme est installé sur tous les points du globe ; partout il a ses sociétés, ses adeptes, ses savants, et vous verrez quels fruits il a portés en Amérique. D'ailleurs, autour de nous et dans la seule ville de Paris, six cents somnambules fonctionnent d'une manière continue ; si nous en croyons un journal de médecine, « la bourgeoisie EN MASSE est atteinte de magnétomanie, et, la basse littérature aidant, la maladie s'empare évidemment des classes populaires<sup>2</sup>. » Vous savez encore à quel point la magistrature et le clergé se préoccupent aujourd'hui de ces questions<sup>3</sup>. Consultés chaque jour à ce sujet, chaque jour les voit hésiter et ajourner leurs souveraines décisions.

Il y va donc de très-grands intérêts, et cette étude nécessiterait à elle seule le plus sérieux examen ; aussi, comme elle se rattache à notre thèse par les liens les plus étroits, nous l'y ferons entrer pour une part d'autant plus large qu'elle se relie aux nouveaux phénomènes importés d'Amérique<sup>4</sup>, phénomènes qui ont fait délirer tant de bonnes têtes en Europe.

En présence de cette complication nouvelle, vous mesurerez l'étendue des conséquences philosophiques de notre ouvrage et de la RÉVOLUTION, ou plutôt de la RESTAURATION qu'elles pourraient entraîner dans le monde pensant et enseignant.

1. L'Académie avait proposé, pour la fin de 1853, un prix au meilleur mémoire sur toutes les variétés du sommeil, y compris le sommeil magnétique.

2. Article du docteur Amédée Latour, cité par le *Journal du magnétisme*.

3. Voir la première page du chapitre III.

4. Les tables tournantes et parlantes, qui venaient de faire irruption en Europe, au moment même où nous publions ce Mémoire.

## VIII.

Il y avait donc actualité et urgence sur tous les points à la fois.

Heureusement pour nous, messieurs, voulant voir nous avons vu, voulant connaître nous avons su, et c'est le fruit de quinze années d'observations et d'études que nous vous apportons aujourd'hui.

Si vous acceptez ces débats, messieurs, permettez-nous d'en formuler bien exactement les conditions, ainsi que les engagements de notre programme. Nous commençons par ces derniers.

Pour notre part, nous prenons celui de vous démontrer l'intervention *très-fréquente*, dans une foule de cas, physiologiques, psychologiques, historiques et physiques, de ces agents mystérieux que nous appellerons des FORCES INTELLIGENTES, autrement dit DES ESPRITS. Nous l'avons déjà dit, ces forces sont de deux ordres opposés : celui du bien, celui du mal.

Mais comme les circonstances nous y obligent et qu'il faut toujours se débarrasser avant tout du fardeau le plus pénible, ce premier Mémoire sera presque entièrement consacré aux forces du dernier ordre. Notre mission, d'ailleurs, n'est pas de chanter un hymne, mais bien de conjurer un fléau.

Nous prenons encore l'engagement de n'appeler à notre aide que l'*élite de la science* ou les autorités les plus graves, car ce premier Mémoire n'est guère qu'une exposition sur pièces officielles, exposition raisonnée, discutée, il est vrai, et suivie de conclusions; mais ces conclusions, à leur tour, auront leurs développements et ne sont en définitive que les préludes de débats et de questions bien autrement graves, réservés pour un second Mémoire.

De vous, messieurs, nous ne réclamerons que l'adhésion aux conditions suivantes :

1° On ne rejettera rien *à priori*, et l'on ne dira pas ce qu'on nous dit tous les jours : « Cela ne se peut, donc cela n'est pas; » on s'assurera au contraire si le fait existe, et s'il existe on l'admettra.

2° Parmi les faits litigieux, on ne choisira jamais, comme on le fait tous les jours, entre les faits inacceptables et les faits admissibles; on ne dira pas comme la Faculté de médecine, chargée en 1784 d'examiner les faits *merveilleux* du magnétisme : « Nous n'avons pas cru devoir fixer notre attention sur quelques faits insolites, *merveilleux*, contredisant toutes les lois de la physique, etc.<sup>1</sup>. »

3° Ces faits une fois acceptés, on ne se permettra plus d'en *mutiler* un seul, pour le faire entrer plus commodément dans des théories rationnelles et toutes formées à l'avance; car nous obéirons à la recommandation faite à ce sujet par le président de l'Académie des sciences, M. Dumas, « de constater AVEC SCRUPULE LES MOINDRES circonstances de chaque observation. »

C'est, en effet, de ces *moindres* circonstances que dépend ordinairement la solution<sup>2</sup>.

4° Enfin on respectera les témoignages respectables, et l'on nous accordera pour le moins le droit commun, reçu pour toute espèce de certitude en matière judiciaire. On appliquera donc ces règles immuables de tous les temps et de tous les lieux, règles acceptées par les plus grands génies, comme par le commun des martyrs, et rédigées ainsi par la plume de Voltaire :

« 1° Un grand nombre de témoins très-sensés et ayant bien vu ,

« 2° Se portant bien ,

« 3° N'ayant nul intérêt à la chose ,

« 4° L'attestant solennellement...

« Constituent un témoignage suffisant<sup>3</sup>... »

En un mot, nous demandons que l'on ne soit pas plus difficile à l'égard de nos faits qu'on ne l'est en matière criminelle pour envoyer

1. En 1853, M. Arago, rendant compte à l'Académie des *tables tournantes*, avait bien soin d'annoncer qu'il ne s'occuperait que des faits *admissibles*. C'est toujours le même système, système tout à fait *inadmissible* en bonne philosophie.

2. Ce sera là un de nos soins les plus constants, celui de rétablir *sur pièces* une foule de faits historiques et de phénomènes curieux, horriblement défigurés par tous nos *découpeurs*.

3. *Dictionnaire philosophique*.

un homme à l'échafaud ; est-ce donc trop exiger ? Chose terrible à penser ! deux ou trois témoins nous suffisent lorsqu'il s'agit de la fortune ou de la vie de nos semblables , et des milliers de témoins sont impitoyablement récusés s'il s'agit de la constatation d'un seul fait qui dérange nos systèmes !

Nous n'avons jamais rien compris pour notre part à cet égoïsme intellectuel , qui compte pour rien tout ce qu'il n'a pas vu , pour rien tout ce qu'il n'a pas touché. A l'encontre de ces intelligences toutes personnelles , nous nous tenons pour bien autrement certain , par exemple , de la validité d'une enquête sur *les tables tournantes*, signée par MM. Bonjean , Séguin , Montgolfier , de Gasparin , de Saulcy , etc., que de toutes celles que nous aurions pu faire nous-même. A plus forte raison , lorsqu'il s'agit de quelques milliers , ou plutôt d'une *épîdémie* d'expériences et d'expérimentateurs semblables. Il ne s'ensuit pas , il est vrai , que tout cela renferme une *loi*, une *vérité scientifique* ; mais , à moins de briser à jamais le témoignage , il faut bien accepter tous ces faits , comme on en accepte forcément tant d'autres qu'on n'a pas vus par soi-même et qu'on ne s'explique pas davantage.

Lors donc , messieurs , que nous vous produirons *un grand nombre* de témoins *bien sensés*, *bien portants*, et que tous ces témoins déposeront sur un fait avec la plus parfaite concordance , nous exigerons , au nom du bon sens et de tous les usages reçus , qu'on les écoute et qu'on les croie , sauf à s'entendre ensuite sur les conclusions à tirer.

Ces conditions une fois bien arrêtées et surtout bien observées , nous ne craignons nullement de porter le défi le plus solennel et néanmoins le plus pacifique à toute cette PHILOSOPHIE POSITIVE que nous voyons renaître depuis quelques années , sous les auspices principalement de MM. Comte et Littré.

Nous prétendons démontrer à ces messieurs la vérité de notre thèse , rien que par les faits déclarés par l'élite de la science contemporaine , VISIBLES ET PALPABLES. Nous analyserons ensuite les conclusions que l'on en tire , et nous vous proposerons les nôtres.

Vous choisirez , messieurs , et , nous n'en doutons pas , votre réponse éclaircira bien des doutes , d'abord ceux... de notre jeune homme de Saint-Étienne du Mont , puis ceux de la plupart des corps

savants, qui trouvent encore avec lui que « TOUT CECI DEVIENT VRAIMENT PAR TROP FORT<sup>1</sup>. »

1. Malgré notre profession de foi chrétienne, on doit comprendre qu'il ne s'agit ici ni de prosélytisme, ni de la moindre exaltation religieuse, car nous pouvons affirmer que si nous n'étions que philosophe, nous apporterions bien autrement d'ardeur à l'éclaircissement de toutes ces questions dont nous n'aurions plus alors le vrai sens. D'ailleurs, à l'époque où nous sommes, nous avons tous été trop *roulés* par les flots du doute, pour jamais voir dans nos adversaires autre chose que des naufragés d'un même bord, avec lesquels nous cherchons à nous entendre sur les moyens du *sauvetage*.

Mais, tout en fraternisant avec eux, nous devons quelquefois lutter plus vigoureusement contre certains imprudents qui voudraient nous rejeter à la côte. Or, il faut bien le dire, la discussion sérieuse et loyale que nous provoquons ici est d'autant plus de circonstance, qu'une recrudescence très-marquée de matérialisme a signalé ces dernières années. Broussais n'est plus, mais une nouvelle école le remplace, et le remplacera, nous le craignons, avec les plus grands avantages.

Cette école a pour nom la *philosophie positive*, et pour chefs deux hommes d'un rare mérite intellectuel, MM. Comte et Littré<sup>1</sup>, le premier proclamé, dit-on, par l'Angleterre, le *Newton* du XIX<sup>e</sup> siècle, et le second, une des célébrités médicales de l'Institut. On affirme donc sérieusement que cette philosophie renferme l'*avenir* du monde, et (ceci serait bien autrement sérieux) que c'est elle qui, dans le moment *présent*, exerce le plus d'influence sur la jeunesse de nos écoles, et principalement, dit-on, sur notre École polytechnique. Tenons-nous donc pour bien et dûment avertis; car, s'il est vrai, comme on le prétend, que ces doctrines doivent un jour composer tout le *credo* politique, philosophique et religieux de nos enfants, nous connaissons notre avenir.

Pères de famille, sachez-le bien, pour ces nouveaux apôtres, « l'ordre ne peut se faire dans les esprits que le jour où la psychologie ne sera plus qu'une *physique cérébrale*, et l'histoire une sorte de *physique sociale*. » Ce sont leurs expressions. Quant à leur programme religieux, en voici le résumé : « N'empruntant aucune donnée à aucune intervention *surnaturelle*, la *philosophie positive* nous débarrassera à tout jamais des systèmes théologiques et métaphysiques qui supposent tout le contraire. » Quant à la conclusion, la voici : « Grâce au progrès des sciences, si, par un besoin de satisfaction individuelle, on retenait l'idée d'un *être théologique quelconque, multiple ou unique*, il n'en faudrait pas moins aussitôt le concevoir réduit à la nullité et à un office nominal et surrogatoire... Car, ainsi que le disait Laplace, c'est désormais une *hypothèse inutile*<sup>2</sup>. »

On le voit, ce nouveau *positivisme* l'emporte à un degré très-prononcé sur l'ancien, par l'horreur que lui inspire tout agent mystérieux. Un *être théologique quelconque* y causerait une épouvante indicible, et ces cœurs d'airain, capables de rester, comme le sage d'Horace, impassibles et debout sur les ruines du monde, vous les verriez peut-être s'évanouir à la vue d'un *esprit*; aussi prennent-ils le parti de n'y pas croire. Mais ce qu'on a peine à s'expliquer, c'est tant de peur, tant de recommandations, tant de mesures de sûreté contre une croyance qui fait aujourd'hui, dit-on, sourire de pitié nos bonnes d'enfants et le dernier écolier de nos villages. Eh bien, ce

1. *De la Philosophie positive*, par le docteur Littré.

2. Id., *ibid.*

que nous voulons faire aujourd'hui, c'est de prendre M. Littré par la main, de l'amener à pas comptés jusque sur l'objet de son épouvante, de le lui faire toucher, et de lui prouver son existence, non pas précisément, il est vrai, pour *sa satisfaction individuelle*, mais pour la nôtre, car une fois le *surhumain* démontré par des faits *visibles* et *palpables*, tels que les réclament ces messieurs, ils ont trop de logique dans l'esprit pour ne pas tomber d'accord avec Bayle, « QU'ILS SONT DES LORS OBLIGÉS DE NOUS ACCORDER TOUTS NOS DOGMES. » Depuis que nous avons écrit cette dernière note, M. le docteur Littré a fait paraître dans la *Revue des Deux Mondes* (15 février 1856) un long article destiné à prouver que les phénomènes des tables sont dus, comme tous ceux de la magie, à certains agents *physiques* encore inconnus; il est tout simple qu'après la *physique cérébrale* et la *physique sociale*, nous obtenions à son tour la *physique prophétique* et *thaumaturgique*; toutes ces physiques se valent, et nous répondrons tout spécialement à celle-ci dans le deuxième Mémoire, auquel nous travaillons très-activement en ce moment.

---



# PREMIÈRE PARTIE

## PHÉNOMÈNES SUBJECTIFS

(INTERNES)

---

### CHAPITRE PREMIER.

---

#### UNE ANECDOTE AVANT LES FAITS SÉRIEUX

ou

#### L'EXPERTISE D'UN GRAND MAÎTRE

---

Le magnétisme animal n'étant que l'un des sujets de notre thèse, nous ne venons point aujourd'hui, messieurs, vous développer une théorie complète sur un agent d'ailleurs si contesté. Plus tard, dans un second mémoire, nous essayerons de nous montrer plus explicite à son égard. Distinguant alors avec soin ses éléments physiologiques et secondaires de l'élément principal et mystérieux qui fait toute sa force, nous tâcherons de rendre à la science ce qui appartient à la science, ... à l'homme ce qui appartient à l'homme, ... à l'agent mystérieux ce qui lui revient certainement.

Toutefois, dans les questions scientifiques que nous allons aborder tout à l'heure, nos savants adversaires devant faire au

magnétisme un appel très-fréquent et selon nous toujours erroné, nous nous verrons obligé d'en parler fort souvent. Nous devons donc commencer par bien établir la réalité de ses phénomènes, réalité tant de fois et jusqu'ici si vainement démontrée; puis, sur ces premières bases mesmériques, tous nos chapitres s'élevant successivement, plus on avancera dans leur lecture, mieux on saisira, nous l'espérons, le lien secret qui les enchaîne étroitement.

Mais, avant tout examen, laissez-nous vous raconter, messieurs, comme simple entrée en matière, une expérimentation peu sérieuse en apparence, et que de fort bons juges, néanmoins, ont trouvée tout à fait concluante. Nous vous la donnons dans toute la simplicité de sa rédaction première, et sans autre prétention que de vous amener par degrés à des faits bien autrement merveilleux.

Vous connaissez tous Robert Houdin, et vous ne refuserez à ce roi des prestidigitateurs ni le sceptre de l'adresse, ni par conséquent la compétence la plus absolue pour juger de celle des autres<sup>1</sup>.

Un jour donc, cette compétence nous revenait en mémoire à propos de la question qui nous occupe. Depuis longtemps parfaitement convaincu par nos propres expériences, nous cherchions une réponse péremptoire à nos *esprits forts* de salon et à nos *esprits faibles* de l'Institut, chaque fois que devant nous il leur arrivait de repousser l'évidence et de couper court à toutes nos assertions par ces mots sans réplique apparente : « Robert Houdin en fait autant; il joue les mêmes « parties d'écarté; il devine ce que vous avez dans votre

1. Robert Houdin n'est pas, il est vrai, de l'Institut, mais il y est bien connu, apprécié; il y compte des amis, et l'on regrette toujours, à la section de mécanique, qu'il n'ait pas suivi cette première vocation à laquelle il avait dû tant d'inventions ingénieuses. Quant à la personne et au caractère de ce véritable artiste, on se rappellera peut-être l'hommage que, dans une affaire judiciaire assez récente, un magistrat éminent, membre en même temps de l'Académie des sciences, se plut à leur rendre publiquement.

« poche; il fait plus : vingt fois dans une soirée, et cent fois  
 « s'il le faut, vous lui remettrez autant de cartes de visite, et  
 « sur-le-champ, avec la rapidité de l'éclair, sans hésiter  
 « jamais ( ce que ne font pas vos somnambules ), son fils, placé  
 « à l'autre extrémité du théâtre, vous répétera votre nom,  
 « quelque bizarre qu'il soit, votre adresse, quelque longue  
 « qu'elle puisse être. Il a même dépassé tout cela, car plus  
 « d'une fois on l'a vu lire un nom sous une enveloppe épaisse  
 « et cachetée, pénétrer du regard jusqu'au fond de la boîte la  
 « mieux close, désigner sur une mèche de cheveux une per-  
 « sonne éloignée, etc., etc. Que voulez-vous de plus et que  
 « venez-vous nous montrer ? »

En effet, que répondre à de pareils arguments, dont on sent la faiblesse plus vite qu'on ne la démontre ? Rien n'est plus vrai, Robert Houdin fait tout cela, et certes il le fait avec une dextérité, une constance d'adresse qui laisse bien loin derrière lui nos somnambules les plus lucides. Il est encore vrai que cette constance d'un côté et cette infidélité constante de l'autre devraient seules faire présumer le caractère opposé des agents ; mais à Paris on veut aller plus vite, et l'on se demande : Pourquoi deux explications, lorsqu'une seule nous suffit ?

On le voit, pour en finir avec cet éternel et vicieux argument, il n'y avait pas d'autre moyen que d'aller trouver Robert Houdin lui-même.

Aussitôt pensé, aussitôt fait, et nous voici dans son salon, tête à tête avec lui.

Maintenant, scrupuleux sténographe, nous allons rapporter avec toute la fidélité du *Moniteur* tout ce qui s'est passé depuis ce moment.

La signature de l'expert garantira la vérité du récit :

— Monsieur Robert Houdin, j'admire votre seconde vue, mais veuillez me dire si vous connaissez le magnétisme ? Avez-vous vu des somnambules ?

— Peu, monsieur ; j'en ai vu deux seulement.

— Qu'en avez-vous pensé ?

— Leurs tours étaient si mal faits, si pitoyables, que, séance tenante, j'aurais pu leur donner une leçon.

— Ainsi pour vous le somnambule est un *confrère*, et souvent un confrère maladroit?

— *Mais que voulez-vous donc que ce soit?*... Après tout, je vous le répète, je n'ai vu que deux *misérables*; je me trompe, dans un voyage que je fis en Belgique, à Bruxelles, à Liège, à Aix-la-Chapelle, je suivis encore assez constamment M. Laurent et mademoiselle Prudence, deux de *vos* célébrités magnétiques, et je puis vous affirmer que le lendemain de leurs séances je dissipais toujours, comme par enchantement, leur triomphe de la veille. Alors, et à mon grand regret (car pour moi c'est toujours un vrai chagrin que de causer le moindre préjudice à qui que soit), l'espèce de stupeur admiratrice qu'ils avaient produite se changeait subitement en sarcasmes, en injures et même en opprobres grossiers, fruits d'une incrédulité complète. Cependant, pour être vrai, je dois ajouter encore que peu de jours après, et avec un courage que j'appellerais héroïque, ils sont revenus à la charge, et sont parvenus, dans les mêmes villes, à retourner l'opinion et à conquérir de nouveau ce que je venais de leur faire perdre; j'ai réfléchi souvent à cela depuis, et sans pouvoir me l'expliquer.

— En voulez-vous l'explication, et seriez-vous curieux de voir un *vrai* phénomène magnétique, ou plutôt somnambulique?

— Je le désire depuis longtemps.

— Consentiriez-vous à me suivre et à me donner quelques instants?

— Quoique je sois très-occupé en ce moment, rien ne pourrait me faire plus de plaisir.

— Très-bien; je ne vous demande pas si dans le cas où, par impossible, vous seriez convaincu, vous auriez la loyauté d'en convenir et même de signer vos convictions; je ne vous le demande pas, car je lis déjà dans vos yeux toute la franchise de votre réponse.

— Soyez tranquille, monsieur ; dans ce cas-là vous seriez content de moi.

— Alors il sera beau de prouver aux savants dont nous parlions tout à l'heure que l'amour de la vérité s'est réfugié sous vos galeries ; mais n'oubliez pas d'apporter des cartes, *bien orthodoxes* (pas les vôtres), un livre, des cheveux, etc. ; enfin tout ce qui pourra le mieux asseoir vos convictions.

— Ne craignez rien ; je m'y connais. Madame Houdin pourra-t-elle venir avec nous ?

— Pourquoi donc pas ?

— Eh bien, à une heure je reviendrai vous chercher.

Nous y étions à midi, et, lorsque nous montons en voiture, Robert Houdin nous entendit, *pour la première fois*, indiquer le n° 42 de la rue de la Victoire. Nous soulignons ces mots, *pour la première fois*, parce qu'il ne manque pas de magnétiseurs dans Paris, et que rien ne fixant à l'avance notre choix sur l'un plus que sur l'autre, on ne pouvait avoir eu le temps de nous deviner et de nous prévenir.

Chemin faisant, le futur néophyte usait toutes les ressources de sa dialectique (elle est facile en pareil cas) à nous prouver ce qu'il regardait comme démontré de soi-même, c'est-à-dire qu'il ne s'agissait que de *trucs*<sup>4</sup> plus ou moins perfectionnés, et d'un répertoire mieux monté que tous les autres. Il entrait même, à ce sujet, dans certains détails, dans certains secrets du métier, qui nous paraissaient fort amusants à recueillir ; il allait même jusqu'à trahir un peu les mystères, non pas de *sa* seconde vue, mais de *la* seconde vue de ses confrères, et lorsqu'il croyait s'apercevoir que nous n'admettions nullement ses comparaisons avec *notre* seconde vue magnétique, il s'arrêtait étonné, nous fixait entre les deux yeux, et son regard scrutateur exprimait un soupçon qu'il était trop poli pour formuler davantage.

— Mais au moins vous conviendrez, disait-il, que

4. *Truc*... C'est le mot consacré, pour désigner les tours d'adresse.

le charlatanisme peut et doit s'en mêler fort souvent ?

— Je ne dis pas non ; je vous ferai seulement observer que du moment où le magnétiseur possède une somnambule lucide, vouloir adjoindre à cette lucidité les lumières du com-pérage, ce serait tout perdre à l'instant même. Certain d'escamoter ma montre ou mon anneau à mon insu, que diriez-vous du maladroit qui vous proposerait, *pour plus de sûreté*, d'aider votre adresse par une grossière ficelle ?

— Ah ! tous ces magnétiseurs ont tant d'esprit !

— Je pourrais facilement vous prouver le contraire.

— Bah ! ce sont ceux qui en ont le plus qui le cachent davantage.

Nous arrivons ; mais, relégué dans le salon voisin, l'oracle fonctionne en ce moment pour plusieurs personnes. Une d'elles (M. Prosper G....t) sort bientôt, tout impressionné de ce qu'on vient de lui dépeindre sa maison de campagne, située à l'autre extrémité de la France, et jusqu'à la série de tableaux qui garnit sa chambre à coucher. On avait fait plus ; après avoir décrit toutes les dépendances, les écuries et jusqu'au chenil qui les complète, M. G....t avait ajouté :

— Pourriez-vous me dire le nom du vigoureux animal qui dort au fond de ce dernier ?

— Il s'appelle... attendez, il s'appelle *Es... Esterl*, et c'est le nom du guide qui vous l'a procuré.

Ici nous nous retrouvons nous-mêmes en pays de connaissance ; qui ne connaît pas Esterl, le plus leste et le plus rusé de tous les guides des Eaux-Bonnes ? Il nous est souvent arrivé de passer plusieurs heures de suite dans le salon de Marcillet, et de nous y divertir de l'espèce d'abasourdissement, c'est le mot propre, gravé sur des physionomies bien différentes au moment de leur arrivée. On voyait qu'il avait fallu des révélations bien *intimes* pour les avoir bouleversées à ce point-là... Mais nous oublions que toutes les personnes qui se succèdent là depuis le matin jusqu'au soir sont autant de *compères* endoctrinés... Soit...

Revenons à l'expertise de notre artiste.

Le voici en présence d'Alexis; celui-ci, réveillé, nous apparaît avec ces traits crispés, ce regard, ce cachet nerveux tout particuliers aux somnambules, et qui seuls devraient suffire à la conviction d'un médecin. Puis, petit à petit, la figure se remet, la coloration revient, jusqu'à ce que endormi de nouveau par son magnétiseur qui se contente de lui presser le bras, une légère et insensible convulsion paraisse encore une fois bouleverser tout son être et le plonger dans l'état somnambulique.

Robert Houdin, qui s'y connaît, demande à bander lui-même les yeux d'Alexis. Après avoir examiné attentivement la ouate et les trois énormes foulards qu'on lui présente, il couvre, avec la première, tout le visage de son sujet; mais, quand il a croisé deux foulards sur ces balles de coton qui l'enveloppent comme la plus précieuse des statuettes, et qui, du haut du front jusqu'au bas des lèvres ne laisseraient pas de place à la pointe d'une aiguille, il refuse d'appliquer le troisième et ne demande pas, comme certains médecins, un masque tout entier. Pourquoi cela, si ce n'est parce que Robert Houdin s'y connaît, lui, et que le roi des escamoteurs ne s'amuse pas à de pareilles minuties?

Ces deux yeux si suspects, une fois bien bardés de ouate et recouverts de bandeaux, *calfeutrés* en un mot, Robert Houdin tire de sa poche deux paquets de cartes *portant encore l'enveloppe et le cachet de la régie*, les ouvre, les mêle, et invite Alexis à couper. Celui-ci le fait, et, nous devons l'avouer, le fait d'une certaine manière dont la spécialité nous échappe, mais qui provoque un léger sourire chez son savant observateur. C'est évident, Robert Houdin aura remarqué quelque chose, il aura cru se reconnaître et tout autre que nous aurait tremblé pour le succès de l'expérience. Néanmoins il dépose cinq cartes devant son adversaire qui se garde bien d'y toucher, en prend cinq pour lui-même et s'en va les relever quand Alexis l'arrête en lui disant : « *C'est inutile, j'ai fait*

*la vole,* » et lui nomme les dix cartes qui, sans avoir été retournées, se trouvent encore sur la table.

— Reconnaissons, dit froidement Robert Houdin, tout étourdi cependant, comme d'un coup de massue.

— Volontiers.

Dix nouvelles cartes viennent remplacer les premières, et cette fois plus de sourire.

— J'écarte, dit Robert Houdin.

— Pourquoi gardez-vous ces deux cartes et encore cet *atout* si minime?

— Peu importe, donnez-m'en trois.

— Les voici.

— Quelles sont-elles? dit Robert Houdin en les couvrant de ses deux mains.

— Dame de carreau, dame de trèfle et huit de trèfle...

— Vite une troisième partie.

Même exactitude, même infailibilité.

Nous examinons à notre tour, et que voyons-nous? Robert Houdin fixe Alexis avec ces yeux qu'on lui connaît; son teint commence à se décolorer un peu, devient bientôt livide, une sorte de mouvement nerveux vient altérer ses traits; puis, avec l'exaltation toute passionnée d'un artiste qui vient de rencontrer son maître : « QU'EST-CE QUE CELA? s'écrie-t-il, OU SOMMES-NOUS? C'EST MAGNIFIQUE! » Alors, comme cela se passait autrefois à la Chambre après certains discours, la séance reste quelque temps et *forcément* suspendue, en raison de l'*émotion* produite.

On la reprend. Robert Houdin, après avoir fait sauter les inutiles bandeaux du somnambule, tire de sa poche un livre à lui et le prie de lire à huit pages de là, à une hauteur indiquée. Alexis pique avec une épingle aux deux tiers de la page, et lit : « *Après cette triste cérémonie...* » — Assez, dit l'examineur, cela suffit, cherchons. — Rien de semblable à la huitième page, mais à la page suivante, même hauteur, on lit : « *Après cette triste cérémonie...* »



— Cela suffit, dit Robert Houdin; QUEL PRODIGE! —  
Pouvez-vous me dire maintenant qui m'a écrit cette lettre?

Alexis la sent, la pose sur le sommet de sa tête, sur son estomac, et désigne assez fidèlement celui qui l'a écrite; mais il commet ce qu'un médecin appellerait des erreurs. Quelles erreurs! Ainsi il se trompe sur la nuance de ses cheveux, sur son état; il en fait, par exemple, un libraire, parce qu'il le voit entouré de livres; erreurs de détail, en un mot, comme on en fait commettre à chaque instant aux somnambules trop vivement actionnés, mais qui, pour un esprit juste, doivent s'effacer tout de suite devant les indications principales. Car juger n'est pas autre chose, c'est *jager*, autrement dit peser, mesurer, comparer ce qui est à charge et à décharge; puis, la balance une fois faite, on prononce. Robert Houdin ne se laisse pas arrêter par ces erreurs de détail; revenant à sa lettre :

— D'où vient-elle?

— De \*\*\*.

— Ah! dit Robert Houdin, et le timbre! Je n'y pensais pas... Mais, puisque vous voyez la maison, pouvez-vous me dire dans quelle rue elle se trouve?...

— Attendez; donnez-moi un crayon. — Et, après cinq minutes de réflexion, il écrit rapidement : « Rue d'A..., n°... »

— C'est trop fort, dit Robert Houdin, JE NE SAIS PLUS OU J'EN SUIS; je n'en veux pas davantage. Cependant, encore un mot : que fait en ce moment celui qui l'a écrite?

— Ce qu'il fait? Prenez garde; méfiez-vous : il trahit votre confiance en ce moment même...

— Oh! pour cela, l'erreur est bien complète, car il s'agit du meilleur et du plus sûr de mes amis.

— Prenez garde, répète Alexis, et cette fois d'un ton d'oracle; *il vous trompe odieusement.*

— Sottise<sup>1</sup>, répond à son tour l'habile prestidigitateur.

A son tour, madame Houdin s'avance :

1. Il faut nous hâter d'ajouter que, l'an dernier, étant retourné chez Ro-

— Pourriez-vous me dire, monsieur, à quoi je pense en ce moment ?

— Donnez-moi la main... A quoi vous pensez ?... Attendez... Vous pensez à un enfant, à un bien jeune enfant... Ah ! pauvre mère ! que je vous plains !

Et madame Houdin, qui jusque-là, pour lui donner le change, s'était efforcée de sourire, laisse échapper quelques larmes...

— Mais, monsieur, vous le voyez donc ?

— Oui. Il est mort le 15 juillet dernier.

— A quelle heure ?

— A quatre heures du matin.

— A Paris ?

— Non pas ; à trois lieues de Paris... Attendez... Ah ! c'était trop tard.

— Mais quoi donc ?

— Je veux dire que vous avez changé trop tard de nourrice,... vous le savez bien ; c'est le lait de la première qui l'a empoisonné... Elle était bien malade, la malheureuse !...

— Oh ! comme c'est vrai ! comme c'est exact !... Et pourriez-vous me dire à quoi je pense en ce moment ?

— Hélas ! vous pensez à un enfant bien plus jeune,... car il n'existe pas encore.

C'était effectivement la pensée de madame Houdin, dont les espérances maternelles devançaient l'avenir en ce moment.

De son côté, Alexis, nous voyant écrire sur un calepin, nous l'arrache des mains, le pose vivement sur sa tête, en lit

bert Houdin, avec un de nos amis, M. Lacordaire, directeur de l'établissement des Gobelins, son premier mot fut celui-ci :

— Vous rappelez-vous, monsieur, la fameuse lettre de mon ami de \*\*\* et toutes mes négations à Alexis ?

— Oui, eh bien ?

— Eh bien, monsieur, ce malheureux ami me volait dix mille francs *au moment même de la séance.*

deux ou trois lignes écrites au crayon et que nous retrouvons à la page indiquée.

Mais, chose bizarre et que nous livrons à la méditation de tous ceux qui s'occupent de cet inexplicable agent, dans ce calepin se trouvait un objet détaché :

— Qu'est-ce que c'est, Alexis ?

— Un carton.

— Oui, mais qu'est-ce que ce carton ?

— Je n'en sais rien, il est entouré de petites gravures ; ce sont des petites lignes toutes courtes, mais je ne sais pas ce que c'est.

— Cherchez bien ; ce n'est pas difficile, un carton dans un portefeuille...

— Attendez ; c'est une grande carte de visite, ... un papier à plumes de fer, ... une adresse de marchand...

Rien de tout cela ; et le génie du capricieux somnambule n'allait pas jusqu'à deviner un *calendrier*. Tel médecin de notre connaissance eût triomphé, et, selon l'usage, eût bien vite levé la séance. Nous continuâmes :

— Et le papier voisin ?

— Celui qui est ployé en quatre ?

— Oui.

— Oh ! celui-là, c'est bien différent, et ce n'est pas difficile : « Quittance de MM. Sagnier et Bray, libraires, rue des Saints-Pères, n° 64, portant 15 fr. 20 cent. »

Robert Houdin ouvre le papier et constate la chose ; nouveau surcroît d'étonnement. Cependant il se ravise, et s'adressant à moi :

— Ceci, monsieur, ne signifie rien, dit-il ; car enfin, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, et quoique au dedans de moi-même je sois convaincu que vous n'êtes point d'accord avec le somnambule, je dois faire en ce moment comme si vous l'étiez ; permettez-moi donc de m'en tenir à moi seul, et de faire une dernière expérience. De qui sont ces cheveux ? continua-t-il.

— D'un jeune homme.

— Lequel ?

— Votre fils.

— Quel âge ?

— *Trois ans de moins que vous ne lui donnez.*

— C'est vrai. Qu'éprouve-t-il ? Il est malade.

— Oui, il souffre beaucoup du côté droit... mais... attendez... vous venez de toucher ces cheveux, et je me trompe de fluide. C'est vous qui souffrez du côté droit et *même en ce moment.*

— C'est très-vrai ; mais mon fils ?

— Votre fils ? Il n'a rien.

— Si fait ; cherchez bien ; il a quelque chose. Ne voyez-vous rien ?

Alexis se tâte, promène sa main sur ses jambes, remonte à l'estomac, au cœur, à la poitrine, à la tête, et rien n'est signalé.

— Cherchez donc bien.

— Ah ! j'y suis ; comment ! vous vous inquiétez pour cela ? pour ce *petit point* imperceptible que je vois à l'extrémité droite de l'œil droit ? vous croyez que c'est un commencement d'amaurose, et lui s'en tourmente ! Il est vrai que les médecins vous l'ont dit, mais rassurez-vous bien ; ne faites rien. Votre fils, je vous le répète, est d'une parfaite santé ; il a maintenant *seize ans et trois mois* ; à dix-huit ans, cela sera passé.

— C'EST ÉCRASANT, dit Robert Houdin ; C'EN EST ASSEZ, SORTONS. Réveillez-le.

Marcillet souffle sur le visage du somnambule, le travail nerveux s'opère à l'inverse du premier, la vie reprend insensiblement son cours habituel et rentre en possession de son domaine, puis l'inspiré retombe entièrement dans le *terre à terre* de la vie ordinaire et commune.

Quant aux deux consultants, silencieux, atterrés, ils se retirent. Lorsque nous sommes avec eux dans la rue :

— Et l'escamotage, qu'en faisons-nous ?

— Monsieur, *s'il y avait dans le monde entier un escamoteur capable d'opérer de semblables merveilles, il me confondrait mille fois plus, comme escamoteur, que l'agent mystérieux que vous venez de me montrer.*

— Si vous le voulez, et pendant que nous y sommes, je vais vous mener chez dix autres, et vous verrez à peu près les mêmes choses.

— Ah ! c'est inutile, je vous l'assure.

— Ainsi donc, à mon tour, je puis compter sur la loyauté de vos promesses ?

— Je suis homme d'honneur, monsieur, et je ne connais ni les mauvaises inspirations de l'intérêt personnel, ni les capitulations de l'amour-propre.

— A la bonne heure ; dès que je vous ai vu, je n'en ai pas douté. Mais expliquez-moi donc votre sourire au moment de *la coupe* et lors de la première partie d'écarté.

— J'avais cru remarquer tout simplement une coïncidence entre la séparation du jeu et le nombre des cartes voulues.

— Mais enfin j'entends toujours répéter que vos parties d'écarté ressemblent à celles-ci, comme un œuf ressemble à un autre œuf.

— Ah ! monsieur, pour *celui qui n'y entend rien* ; pour l'homme du monde, oui peut-être, *et encore cela ne devrait pas lui être permis* ; mais pour le praticien !... songez donc, monsieur, que toutes mes cartes, à moi, sont frelatées, travaillées, souvent de grandeur inégale, ou bien enfin artistement rangées. Puis, n'ai-je donc pas mes signaux, mes télégraphes ? Mais, ici, monsieur, des *cartes vierges*, des cartes dont je viens de déchirer l'enveloppe et que le somnambule n'a pu certes étudier ; et puis, ce qui ne saurait jamais nous tromper, la différence dans la manière de toucher ces cartes, cette naïveté d'exécution d'un côté, et, de l'autre, *ce cachet du travail* que rien ne peut entièrement déguiser ; et, par-dessus tout cela, cette cécité complète !... car on aura

beau dire, il ne pouvait pas y voir ; non, c'était mille fois impossible. Et puis d'ailleurs, *quand il y verrait, que ferions-nous de tout le reste ?* Quant à mes expériences de *seconde vue*, sans pouvoir ici vous divulguer mon secret, rappelez-vous donc ce que j'ai soin de vous dire tous les soirs, que je n'ai promis qu'une *seconde vue*, et que par conséquent *il m'en faut une première*.

Le lendemain Robert Houdin nous signalait cette déclaration :

« Quoique je sois bien loin d'accepter les éloges que veut bien me donner M. de M\*\*\*, et tenant surtout à ce que ma signature ne laisse en rien préjuger mes opinions en faveur du magnétisme ou contre lui, je ne puis cependant m'empêcher de déclarer que les faits rapportés ci-dessus SONT DE LA PLUS COMPLÈTE EXACTITUDE, et *que, plus j'y réfléchis, plus il m'est impossible de les ranger parmi ceux qui font l'objet de mon art et de mes travaux.* »

« ROBERT HOUDIN.

« Ce 4 mai 1847. »

Quinze jours plus tard, nous recevions encore la lettre suivante :

« Monsieur,

« Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, je tenais à une seconde séance ; celle à laquelle j'assistais hier chez Marcillet a été plus merveilleuse encore que la première, et ne me laisse plus *aucune espèce de doute* sur la lucidité d'Alexis. Je me rendis à cette séance, avec l'arrière-pensée de bien surveiller la partie d'écarté qui m'avait tant étonné. Je pris cette fois de bien plus grandes précautions encore qu'à la première ; car, me méfiant de moi-même, je me fis accompagner d'un de mes amis, dont le caractère calme pouvait apprécier froidement et établir une sorte d'équilibre dans mon jugement.

« Voici ce qui s'est passé, et l'on verra si *des subtilités* ont jamais pu produire des effets semblables à celui que je vais citer. Je décachette un jeu apporté par moi, et dont j'avais marqué l'enveloppe, afin qu'il ne pût être changé... Je mêle... c'est à moi de donner... Je donne avec toutes les précautions d'un homme exercé aux finesses de son art. Précautions inutiles ! Alexis m'arrête, et me désignant une des cartes que je venais de poser devant lui sur la table :

« — J'ai le roi, me dit-il.

« — Mais vous n'en savez rien encore, puisque la retourne n'est pas sortie.

« — Vous allez le voir, reprit-il; continuez. Effectivement je retourne le huit de carreau et la sienne était le roi de carreau. La partie fut continuée d'une manière assez bizarre <sup>1</sup>, car il me disait les cartes que je devais jouer, *quoique mon jeu fût caché sous la table et serré dans mes mains*. A chacune de ces cartes jouées, il en posait une de son jeu *sans la retourner*, et toujours elle se trouvait parfaitement en rapport avec celle que j'avais jouée moi-même.

« Je suis donc revenu de cette séance, aussi émerveillé que je puisse l'être, et persuadé qu'IL EST TOUT A FAIT IMPOSSIBLE QUE LE HASARD OU L'ADRESSE PUISSE JAMAIS PRODUIRE DES EFFETS AUSSI MERVEILLEUX.

« Recevez, monsieur, etc.

« Signé : ROBERT HOUDIN.

« 16 mai 1847. »

Ainsi donc, voilà qui demeure bien et dûment constaté : c'est le maître qui parle, αὐτὸς ἔφα; ce grand maître *en subtilités*, pour employer son expression, reste FRAPPÉ DE STUPEUR devant le plus simple de ces mêmes phénomènes,

1. En effet fort bizarre.

repoussés depuis quatre-vingts ans par la science officielle, sous prétexte d'escamotage et de jonglerie.

Il prétend, lui, que cette science n'entend rien à ces deux mots, et nous charge de le lui dire; vous comprendrez tout à l'heure, messieurs, pourquoi nous tenions à nous acquitter fidèlement d'une commission qui n'a rien d'ailleurs que de fort honorable pour ceux auxquels elle s'adresse. Ne pas se connaître en jonglerie... fut-il jamais une ignorance plus flatteuse, plus digne d'un vrai savant?

Cependant, comme il est des prétentions de toute espèce, il serait possible que, pour atténuer l'effet d'une telle décision, on se rejetât sur le peu d'importance des phénomènes contrôlés ici. Que les impatients se tranquillisent! ils verront plus loin à quelles *plaisanteries*, ou plutôt à quels graves sujets peuvent se relia quelquefois de simples parties d'*écarté* ou quelques *vues à distance*.

Maintenant passons à l'Institut; voyons s'il est permis de soutenir, comme on le fait généralement, que nos académies n'ont jamais reconnu la réalité des phénomènes magnétiques; donnons en quelques pages un abrégé de ces longs débats bien éloignés encore de leur clôture, et voyons si l'élite des suffrages ne pourrait pas, ici comme ailleurs, contre-balancer une majorité beaucoup moins éclairée.

---



## CHAPITRE II.

# ACADÉMIES ET MESMÉRISME

ou

## CONFESSIONS FORCÉES DES CORPS SAVANTS

---

Réalité des phénomènes admise par la majorité des rapports. — Polémique cruelle au sein des corps savants. — L'Académie de médecine étouffe le plus consciencieux et le plus embarrassant de ses rapports. — Juste condamnation des théories; folle dénégation des phénomènes.

Commençons, messieurs, par distinguer avec soin deux choses que l'on confond trop souvent : l'existence des faits en eux-mêmes et leur explication.

Ces faits sont-ils réels, oui ou non? les a-t-on vus positivement se produire? les a-t-on convenablement observés, attestés? ou bien, après avoir fait de vains efforts pour en être témoin, nie-t-on tout simplement leur existence?

Voici la première question, question fondamentale sans doute, mais, toutefois, question de pur et simple témoignage, et par là même très-facile à résoudre. Quant à l'explication des faits, c'est-à-dire à la recherche, à l'indication de la cause qui les produit, du principe dont ils émanent, voilà une seconde question très-distincte de la première, question fort délicate, complexe, et qui devient naturellement sujette à de mutuelles et inévitables contradictions.

En ce moment, nous ne nous occuperons que de la première, et nous allons tâcher de l'éclaircir, dans l'intérêt de

tous, mais particulièrement de ces savants nombreux et de bonne foi qui, n'ayant rien pu voir et ne connaissant pas toutes les pièces du procès, sont restés forcément incrédules.

Quant aux dénégateurs *quand même*, quant à ces partisans obstinés des jongleries à *tout prix*, nous leur dirons : Esprits malavisés (quel que puisse être votre mérite), esprits *enfants*, qui ne voulez rien admettre de ce qui vous déconcerte, qui vous imaginez qu'en faisant comme l'oiseau du désert, c'est-à-dire en enfonçant dans le sable votre tête, vous aurez conjuré l'ennemi que vous n'apercevez plus, sachez-le bien, vous perdez ainsi votre cause aux yeux de tout observateur impartial, car vous révoltez sa justice en niant ce qui, pour lui, fut peut-être cent fois évident. Il serait temps d'abjurer cette méthode; mais puisque vous persistez à ranger d'un seul mot dans la catégorie des *simples* et des *dupes* tant de témoins intelligents, défiants, difficiles à convaincre, nous voulons que vos sarcasmes remontent et atteignent jusqu'aux hommes qui sont la gloire de notre époque, et que ces hommes se trouvent enveloppés avec nous et par vous dans cette grande famille des *crédules*, objet de votre pitié.

Examinons donc le sommaire de ces jugements académiques qu'on nous objecte sans cesse, et prouvons, pièces en main, qu'on leur fait dire exactement LE CONTRAIRE de ce qu'ils ont dit et reconnu.

Comme cette opinion de la *condamnation* du magnétisme s'est accréditée surtout depuis la publication de l'ouvrage intitulé : *Histoire académique du magnétisme animal*, par M. le docteur Dubois, d'Amiens<sup>1</sup>, c'est ce médecin distingué que nous allons être forcé de prendre constamment à partie.

1. Secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine, auteur de plusieurs ouvrages très-estimés. Si, contrairement à toutes nos intentions, notre controverse venait à s'écarter quelquefois de la modération qu'elle s'impose, nos adversaires voudraient bien ne pas oublier que, de notre part, l'*insistance* dans la lutte est presque toujours en raison directe du mérite personnel et des talents que nous leur reconnaissons. Ces réflexions peuvent s'appliquer surtout à l'homme éminent (Arago) dont toute l'Europe savante déplore au-

Nous commencerons donc par lui dire que si le magnétisme n'était *qu'une chimère*, il n'aurait pas eu besoin de lui consacrer tant d'arguments, tant de travail, tant d'esprit; à son infatigable argumentation nous ne répondrons, nous, que par une vingtaine de pages et par le texte même des jugements. Ce serait bien peu pour défendre une mauvaise cause; ce sera trop peut-être, si nous marchons avec la vérité.

Commençons, car il est temps, ainsi que le faisait remarquer dernièrement un des organes les plus accrédités du clergé romain<sup>1</sup>, il est temps d'examiner *plus sérieusement* une question traitée si légèrement jusqu'ici.

## § I<sup>er</sup>.

Première époque, 1784. — Rapport de BAILLY. — Son analyse en 1853, par ARAGO. — Négation par ce rapport de la théorie du fluide, mais constatation des phénomènes, qu'il explique par l'*imagination*. — JUSSIEU, LAPLACE, CUVIER, le docteur GALL déclarent bientôt cette nouvelle théorie de l'imagination... tout à fait imaginaire. — Rapport de la Faculté de médecine à la même époque. — La Faculté déclare avoir, à *dessein*, détourné les yeux des faits qu'elle était chargée d'observer.

### 1. — 1784. *L'imagination... imaginée.*

En 1799, arrivée de Mesmer à Paris; épidémies nerveuses autour des baquets et dans ces salons, *décorés de tous les insignes de la franc-maçonnerie*, et matelassés pour qu'on ne s'y tuât pas. C'était ce qu'on appelait alors l'*enfer aux convulsions*<sup>2</sup>.

Premières expériences privées devant le directeur de l'Aca-

jourd'hui la perte. Plus tardives de quelques mois, nos expressions n'eussent peut-être pas été les mêmes.

1. *La Civiltà cattolica*.

2. C'est le *Journal du magnétisme*, t. VII, p. 265, qui nous révèle cette particularité de la franc-maçonnerie. Nous nous hâtons de déclarer que nous n'en tirons aujourd'hui aucune conséquence à la charge du magnétisme, car, encore une fois, nous ne voulons prouver en ce moment que sa réalité, et nullement son mérite ou ses dangers.

démie des sciences, M. Leroi, qui engage Mesmer à les rendre publiques, et devant le comte de Maillebois, membre de la même Académie, qui constate les faits, tout en avouant « que le respect humain l'empêchera d'en parler. »

En 1784, rapport solennel, et toujours objecté, de l'Académie des sciences, signé par Bailly, Franklin, Darcet, et négation par ce rapport « d'un fluide qui, ne s'étant révélé à aucun des sens des commissaires, ne pouvait leur être prouvé. »

Il faut bien en convenir tout d'abord avec MM. Dubois et Arago, ce rapport était un chef-d'œuvre de sagacité et de prudence. La main des grands maîtres s'y révélait à chaque instant; mais, que voulez-vous? on les plaçait sur un terrain mensonger; on ne leur annonçait qu'un agent matériel et physique, un analogue de l'aimant, avec pôles divers et opposés! Or ces grands maîtres en fait d'électricité, ne la rencontrant nulle part, pouvaient conclure à la nullité d'un agent que l'on disait purement électrique. Tout entiers aux sciences naturelles, leur domaine exclusif, ils ne soupçonnaient pas qu'ils pussent jamais être les dupes d'un agent plus mystérieux et d'un ordre plus élevé<sup>1</sup>.

Ils cherchaient des *lois*, là où il n'y avait que des *caprices*.

Cette théorie du *fluide*, cependant, n'avait de prime abord rien d'absurde et de choquant. « Des effets analogues ou inverses, dit M. Arago (*Annuaire*, 1853, p. 437), pouvaient évidemment être occasionnés par un fluide subtil, invisible, impondérable, par une sorte de fluide nerveux ou de fluide magnétique, si on le préfère, qui circulerait dans nos organes. Aussi les commissaires se gardèrent-ils bien de parler à ce sujet d'*impossibilité*. Leur thèse était plus modeste, ils se contentaient de dire que *rien ne démontrait* l'existence d'un semblable fluide... Le rapport de Bailly,

1. C'est encore aujourd'hui la même méprise : les physiciens sont saisis d'une question de métaphysique et de pneumatologie transcendante; comment voulez-vous qu'ils s'en tirent?

continue le savant astronome, renversa *de fond en comble* les idées, les systèmes, les pratiques de Mesmer et de ses adeptes... » (*Ib.*, p. 444.) ... « Il faudrait vraiment renoncer à l'usage de sa raison pour ne pas trouver, dans cet ensemble d'expériences si bien ordonnées, la preuve que l'*imagination* seule peut produire tous les phénomènes observés autour du baquet mesmérrien, et que les *procédés* magnétiques, dépouillés des illusions de l'imagination, sont absolument sans effet<sup>1</sup>. » (*Ib.*, p. 420.)

A merveille ! Voici donc l'imagination proclamée par Bailly, et soixante-dix ans après par Arago, comme la cause efficiente du magnétisme ! Mais l'*imagination* ce n'est pas la jonglerie, et les faits n'en reçoivent aucune atteinte. Or ces malheureux faits sont toujours là, et M. Arago veut bien le reconnaître (p. 436), seulement il en parle comme de *quelque effet assez rare*.

Ce mot *quelque effet* eût pu suffire, en vérité, si le rapport *secret* rédigé par les mêmes hommes, soigneusement caché par eux, et adressé au roi personnellement, n'avait pas été, comme le dit Arago, publié depuis quelques années (p. 423). Dans ce rapport, on peut s'assurer de la nature, du nombre et surtout de l'innocence de ces *quelques effets* !

Et déjà dans le rapport public quels aveux ! Pesez bien les expressions de Bailly et de Franklin, lorsqu'ils passent de ces enquêtes privées, si pauvres et si insignifiantes, aux terribles effets de *l'enfer*, aux *convulsions*. « Rien n'est plus étonnant, disent-ils, *que le spectacle de ces convulsions*. Quand on ne l'a pas vu, on ne peut s'en faire une idée, et en le voyant on est également surpris... Tous sont soumis à celui qui magnétise : ils ont beau être dans un assoupissement apparent, sa voix, un regard, un signe, les en retire. On ne peut s'empêcher de reconnaître, à ces effets constants, UNE GRANDE PUISSANCE qui

1. A la fin du même article, Arago réclamera la plus grande tolérance pour le magnétisme et le somnambulisme de 1853, et même pour leurs procédés. Ainsi donc, un peu de patience.

*agite les malades, les maîtrise, et dont celui qui magnétise semble être le DÉPOSITAIRE.* » (Rapport de Bailly.)

On comprend alors que dans le rapport secret ces mêmes rapporteurs aient cru devoir signaler au gouvernement les horribles *dangers* de ce magnétisme dont ils viennent de nier l'existence, et de cet art qu'ils disent *imaginaire*.

Mais qu'est-ce donc que tout cela signifiait? *Des effets prodigieux!... une grande puissance!... un homme qui en est le dépositaire!... des sujets maîtrisés tous ensemble et soumis à cet homme!... puis enfin de terribles dangers!... Et vous dites que la commission n'a rien vu! Mais elle a si bien vu, qu'elle ne pouvait en croire ses yeux! Elle n'a pas vu, il est vrai, l'agent fluide annoncé, ou plutôt, pour nous servir de ses propres expressions, il ne lui a pas été prouvé. Mais n'y a-t-il donc plus rien en dehors des fluides? Et du moment où elle signale des effets, ne doit-elle pas aussi soupçonner un agent?*

Aussi le fait-elle, et son agent à elle, avons-nous dit, c'est l'*imagination*. A la rigueur, c'était une explication comme une autre, car beaucoup d'anciens magnétistes l'avaient dit avant elle : « Il y a dans l'imagination une certaine force : *Vis quædam in imaginatione.* » Mais ici, quelle plaisanterie ! L'imagination réalisant à point nommé et sur une échelle énorme tous les *charmes* de l'antique fascination ! *Un spectacle dont on ne peut se faire une idée*, dû à une cause si commune ! Mais alors qu'est-ce donc que cette imagination si exceptionnelle ? car avant tout cependant il faut être exact et logique. Si l'imagination peut maîtriser, assoupir et réveiller d'un coup de baguette, et à ce point, *toutes* les volontés et *tous* les organismes d'une nombreuse assemblée, le magnétisme est vainqueur, puisqu'il n'a pas d'autre prétention que cette domination absolue, et ne tient plus beaucoup, vous le savez, à son fluide. Mais alors veuillez donc nous dire à votre tour, messieurs, pourquoi jamais orateur à la tribune publique, jamais prédicateur dans la tribune sacrée, jamais acteur sur son

théâtre, n'ont obtenu, quelle que fût la triple éloquence de leur parole, de leur voix et de leur geste, la *centième* partie de cette grande et asservissante *puissance* dont Mesmer disposait à l'aide d'une *simple baguette*, et dont les académiciens déclarent « qu'on ne saurait ni s'en faire une idée, ni la comprendre. » Exagérez autant que vous le voudrez l'entraînement des premiers, vous ne trouverez jamais que de l'exaltation et de l'enthousiasme; on sera électrisé. Mais ici c'est le contraire: chez *les uns l'assoupissement est profond*, et sur *tous* la domination est complète!

Voilà, dans tous les cas, une force d'imagination d'un caractère tout nouveau, et qui mérite autant d'être étudiée que le mesmérisme lui-même: une imagination qui *assoupit*! Or si nous demandons maintenant ce qui pouvait amener ou développer une pareille exception, nous revenons à la difficulté que nous n'avions fait que reculer.

Dans tous les cas, la célèbre commission de 1784 ayant conclu pour l'*imagination*, du moment où M. Dubois attribue ces effets *prodigieux* à la pure *jonglerie*, la commission devait avoir déraisonné à ses yeux, et il n'avait plus, il nous semble, le droit d'appeler son rapport un chef-d'œuvre<sup>1</sup>.

Tout est contradiction ici, et il y tombe encore lorsqu'il dit (p. 89): « Conclusion générale: le fluide magnétique n'existe pas, et les moyens pour le mettre en action sont dangereux. »

Mettre en action quelque chose qui n'existe pas!

C'est ainsi que plus tard on nous montrera le célèbre docteur Magendie niant, d'une part, la réalité de ces mêmes phénomènes, et, de l'autre, affirmant avoir *vu mourir plusieurs personnes sous l'influence de cet art*<sup>2</sup>.

Mourir sous l'influence de... zéro!

Conclusion générale, dirons-nous à notre tour: la grande

1. « L'attouchement, l'imagination, l'imitation, sont les vraies causes....  
« Il y a lieu de croire que l'IMAGINATION est la principale des trois. » (Rapport.)

2. Voyez Dupau, *Lettre*.

commission de 1784 a reconnu des effets *prodigieux*... dont elle ignore la théorie. Voilà tout.

C'est ainsi que dès les premiers pas on s'égarait dans un labyrinthe de contradictions et de non-sens.

Quant au rapport confraternel et non moins solennel de l'Académie de médecine, à la même époque, quelle prise ne vint-il pas offrir aux magnétiseurs, ne fût-ce que par cette incroyable phrase : « Nous avons cru enfin ne pas pouvoir fixer notre attention sur des faits *rare*s, *insolites*, *merveilleux*, qui paraissent contredire toutes les lois de la physique, parce que ces cas sont toujours le résultat de causes compliquées, *variables*, *cachées*, *inextricables*, etc. ! » (Voyez ce rapport.)

Comment, messieurs, pouvait-on leur répondre, vous avez l'insigne honneur d'être délégués par la France et par le roi, précisément et uniquement pour examiner des faits *rare*s, *insolites*, *merveilleux*, et ce sont les premiers que vous évitez soigneusement ! Mais était-ce donc pour parler *migraines* et *vapeurs*, ou pour nous faire un fastidieux étalage de vieilleries médicales, que vous aviez été rassemblés ? Appelés pour juger des faits merveilleux, lorsque vous vous vantez d'en avoir tout exprès détourné vos regards, sachez-le bien, vous manquez à votre premier devoir, et vous ne méritez plus de fixer un seul instant l'attention.

Soixante ans plus tard, nous entendrons M. Dubois nous déclarer à son tour « qu'il ne discutera les faits magnétiques qu'à la condition de les trouver acceptables, » c'est-à-dire à la condition, probablement, que tous ces faits *extraordinaires* deviendront des faits *ordinaires*. C'est toujours le même système, système qui fait souvent gagner bien du terrain à la cause qu'il attaque !

Quoi qu'il en soit de ces deux rapports de 1784, il n'en est pas moins vrai que, malgré leurs côtés très-vulnérables et leur aveu d'UNE GRANDE PUISSANCE, ils avaient fait le plus grand tort au magnétisme animal, et paraissaient l'avoir



écrasé pour toujours, sous les noms imposants de Franklin, Bailly, Darcet et Lavoisier.

Encore une fois, que s'est-il donc passé, messieurs, pour que, aujourd'hui, en 1853, le magnétisme ait conquis à la *réalité* de ses phénomènes, sinon la majorité, au moins une partie très-brillante de la science, de la littérature, et presque tous les esprits impartiaux? Il s'est passé ce qui devait infailliblement arriver, c'est-à-dire que ces dénégations souverainement injustes, que ces contradictions flagrantes ont presque élevé le magnétisme à la hauteur d'une vérité persécutée, et que la *grande puissance* signalée par le rapport de Franklin, ayant continué de produire dans l'ombre les faits *merveilleux* signalés par le rapport médical, a fini par gagner à sa cause une foule de suffrages qu'une appréciation plus équitable en aurait peut-être éloignés.

## 2. — L'imagination déclarée imaginaire.

Et cette conséquence ne s'était pas fait attendre, car, au moment même de signer le plus important de ces rapports, une des illustrations scientifiques de la commission d'enquête, le célèbre Jussieu, s'était détaché de ses collègues, et basait son refus de signature sur ce que « plusieurs faits bien vérifiés, *indépendants de l'imagination*, et pour lui *hors de doute*, suffisaient pour lui faire admettre l'existence ou la possibilité d'un fluide ou *agent* qui se porte de l'homme sur son semblable, ... quelquefois même par un simple rapprochement à distance <sup>1</sup>.

Comme on le voit, c'était reconnaître formellement le magnétisme, ou du moins sa possibilité; et maintenant, parce que Jussieu voit cet agent dans *la chaleur animale*, et cherche à l'expliquer par elle, M. le docteur Dubois appelle le triomphe des magnétiseurs à ce sujet « un mensonge indigne, une insulte gratuite à la mémoire d'un homme de bien. » Il prétend « qu'il n'y avait qu'une *légère* dissidence,

1. Voyez le rapport de Jussieu.

et ne comprend pas qu'elle ait suffi pour l'empêcher de signer. » Mais relisez donc tout ce rapport : « C'est la théorie de Mesmer qui ne *lui* paraît pas démontrée; c'est le fluide universel... » Mais la théorie de ses collègues, c'est-à-dire l'explication par l'*imagination*, le lui paraît bien moins encore, puisque, après avoir établi « *qu'un seul fait positif détruirait tous les faits négatifs*, » il en cite une *dizaine* « pour lui *hors de doute*, et prouvant une action de l'homme sur son semblable, *indépendante de l'imagination* et parfois à *distance!*... » Et de là il conclut à une action, à un fluide ou agent ! Mais comment vouliez-vous donc qu'il signât ? et quand donc avait-on demandé autre chose ? Qu'importait aux magnétiseurs que cet agent fût pour Jussieu le calorique ou le fluide nerveux, puisque chaque jour ils avouaient leurs dissidences à ce sujet ? Non, ce n'était pas une insulte, mais c'en serait une, peut-être, de prêter pour unique mobile à un homme de bien le coupable dépit « de n'avoir pu faire adopter sa théorie exclusive <sup>1</sup>. »

Il y avait donc, en opposition à tous les faits négatifs du rapport, plusieurs faits bien vérifiés et déclarés *hors de doute* par un savant qui valait bien tous les autres. Première et imposante exception qui, à tort ou à raison, avait été pour le magnétisme une planche de salut au moment du naufrage.

Aussi voyons-nous tous les croyants se rattacher aussitôt à ce grand nom, et la GRANDE PUISSANCE, fluidique ou non fluidique, reprendre le cours de ses conquêtes. Bientôt le cercle s'agrandit, et de nombreux adeptes, distingués par leur esprit, leur caractère et la haute position qu'ils occupent dans l'État, viennent prêter au magnétisme l'autorité de leurs lumières et de leurs noms. Parmi ces derniers, on peut rencontrer les Court de Gebelin, les d'Éprémesnil, les Bergasse, hommes d'un esprit peu commun, auxquels il avait fallu montrer, soyez-en bien sûrs, autre chose que des effets d'imagi-

<sup>1</sup>. Voyez l'*Hist. acad.*, p. 464.

nation ou de puériles jongleries, pour les ranger sous ce drapeau. Que fut-ce lorsque, sous les mains de MM. de Puy-ségur, riches et bienfaisants seigneurs, dont le nom seul éloignait tout soupçon injurieux, vint se développer à l'improviste un phénomène bien plus étonnant encore, celui du somnambulisme artificiel? « Chose singulière, s'écrie le docteur Teste, quoique l'on employât aux baquets de Mesmer les plus violents excitateurs du somnambulisme, il ne s'y était jamais montré <sup>1</sup>. »

Oui, chose fort singulière en effet, car, à partir de ce moment, nous allons rencontrer partout ce nouveau phénomène. Qui ne voit donc que ce somnambulisme n'était qu'un vêtement nouveau, qu'une métamorphose nouvelle et volontaire du Protée capricieux qui, dirait-on, semble se plaisir à dérouter également et les magnétiseurs qui jouent avec lui, et les savants qui ferment les yeux pour ne pas l'entrevoir?

Que l'on n'aille pas conclure cependant, de la sensation produite par cette apparition nouvelle, que jusque-là le magnétisme, tel qu'il avait été montré par Mesmer, était beaucoup plus simple et beaucoup plus acceptable; ce serait une grande erreur, car, même en admettant comme nous un élément scientifique et naturel, le merveilleux s'y adjoignait déjà largement. Mesmer, à l'état normal, *assoupissant et réveillant* d'un geste son nombreux entourage, Mesmer *faisant enfler et désenfler* ses malades par la seule présentation de la main <sup>2</sup>, Mesmer *réchauffant un bain avec sa canne*, ou

1. *Magnétisme expliqué.*

2. Voyez les expériences faites devant M. Leroi, directeur de l'Académie des sciences, et devant le comte de Maillebois, lieutenant général et membre de la même académie. Tous deux le conjurent de mettre cette vérité en évidence (voyez Ricard). Voyez le même auteur pour les autres anecdotes, qui se retrouvent, au reste, dans toutes les brochures publiées à la même époque pour ou contre le magnétisme; anecdotes dont nous voyons tous les jours les analogues. Donc le magnétisme n'a pas changé, comme semble le croire M. Arago, et ce n'est pas, comme on le pense généralement, le somnambulisme qui en est le côté le plus merveilleux.

faisant tomber à ses genoux des demoiselles qui le poursuivent, Mesmer enfin communiquant sa *toute-puissance* aux arbres qu'il *prépare*, est, à nos yeux, infiniment plus étonnant qu'un malheureux somnambule dont l'état normal a disparu pour faire place à un état de perturbation nerveuse qui autorise toutes les hypothèses. On ne fait pas assez cette distinction qui nous paraît cependant de la plus grande importance, et, nous le répéterons toujours, c'est à l'état de veille et de santé qu'il faut étudier les premiers magnétisés, bien plus merveilleux encore que les somnambules leurs successeurs.

Deleuze, cet écrivain dont la réserve et la sagesse ont été l'honneur de cette cause, l'avoue expressément : « Il faut convenir, dit-il, qu'à l'époque des *premiers* traitements publics les hommes sages étaient fondés à regarder comme des FABLES les phénomènes qu'on racontait. Ces phénomènes étaient accompagnés de circonstances *tellement incroyables*, ceux qui les prênaient les faisaient dépendre de principes si opposés aux lois de la physique et de la physiologie, qu'il n'était pas surprenant que les hommes éclairés dédaignassent de s'en occuper. » (*Histoire critique*, t. I<sup>er</sup>, p. 12.)

Poursuivons.

A partir de la découverte de M. de Puységur, le magnétisme et le somnambulisme, désormais son effet favori, paraissent envahir toute la France. Les émissaires se répandent, et, bientôt après, Lyon, Strasbourg, Avignon, Stockholm, etc., ont leurs sociétés, leurs annales, leurs illuminés et même, dit-on, leurs guérisons nombreuses.

Cependant toutes ces enquêtes, toutes ces guérisons fussent restées à jamais dans les cartons des annalistes, sans les conversions journalières d'un grand nombre de savants jusque-là fort opposés au magnétisme.

D'abord LAPLACE et CUVIER. Selon le premier : « Il est très-peu philosophique de nier l'existence des phénomènes magnétiques, par cela seul qu'ils sont inexplicables dans l'état actuel de nos connaissances. » (*Calcul des probabilités*,

p. 348.) Et d'après le second, d'après Cuvier, messieurs, « les effets obtenus sur des personnes alors en syncope ne permettent guère de douter qu'il n'y ait... un effet très-réel indépendant de toute participation de l'imagination de l'un des deux. Il paraît assez clairement aussi que ces effets sont dus à une communication quelconque qui s'établit entre leur systèmes nerveux. » (Cuvier, *Leçons d'anatomie comparée.*)

Chose bizarre! Cuvier recula, dit-on, devant ce même somnambulisme « contre lequel on n'a plus le droit, dit à son tour Arago, d'invoquer le rapport de Bailly. » (*Annuaire* 1853, p. 444.)

Il est parfaitement clair d'après cela, et nous appelons ici toute votre attention, messieurs, il est clair que ces deux aigles de notre science contemporaine, plus jeunes de quelques années, non-seulement n'auraient pas signé le rapport de 1784, pour la rédaction duquel ils eussent été les premiers convoqués, mais encore qu'ils auraient signé des conclusions toutes contraires. Alors, en leur adjoignant M. de Jussieu, que devenait ce rapport si fameux, et surtout son explication par l'*imagination*? Nous le demandons à tout homme de bonne foi<sup>1</sup>.

## § 11.

Seconde époque, 1820. — Expériences dans plusieurs hôpitaux. — GEORGET, ROSTAN, FERRUS, BERTRAND, RÉCAMIER, FOUQUIER, et trente autres médecins signent les procès-verbaux qui constatent la réalité des phénomènes et le succès des expériences. — En 1826, l'Académie de médecine reprend la question et nomme une commission. — En 1831, justification de la plupart des prétentions magnétiques par le rapport de cette commission, rapport signé par MM. BOURDOIS, FOUQUIER, GUÉNEAU DE MUSSY, GUERSANT, ITARD, HUSSON, LEROUX, MARC et THILLAYE. — Affirmations subséquentes d'ANDRAL et de JULES CLOQUET.

### 1. — 1820. Première clinique magnétique.

Bientôt après, la mort nous enlevait une de nos plus grandes illustrations médicales, le docteur Georget, le célèbre

1. GALL et SPURZHEIM, que leurs hésitations nous empêchent de ranger

auteur de la *Physiologie du système nerveux*, et dans son testament on lisait, au grand déplaisir de l'école, l'aveu suivant qu'il n'avait pas eu le courage de faire pendant sa vie : « En 1821, dans mon ouvrage sur la physiologie du système nerveux, j'ai hautement professé le matérialisme; mais à peine avais-je mis au jour cet ouvrage, que de nouvelles méditations sur un phénomène bien extraordinaire, le somnambulisme, ne me permirent plus de douter de l'existence, en nous et hors de nous, d'un principe intelligent tout à fait différent des existences matérielles. Il y a chez moi, à cet égard, *une conviction profonde* fondée sur des faits que je crois incontestables... » 1<sup>er</sup> mars 1826.

Maintenant vous est-il bien facile, monsieur Dubois, de venir nous affirmer, *trente ans* après la mort de Georget, qu'il avait été le jouet *d'une* somnambule, et qu'il l'avait reconnu lui-même ? *D'une* somnambule ! quand il avouait positivement « qu'il avait vu *tant* de phénomènes extraordinaires, que tout ce que l'on trouvait dans les écrits des magnétiseurs et même dans ceux de Pétetin sur la catalepsie (et Dieu sait tout ce qu'on y trouve !) ne pouvait leur être comparé. » (*Physiologie du système nerveux*, t. I<sup>er</sup>, p. 404.) Où donc et quand, s'il vous plaît, a-t-il reconnu son erreur ? Vous vous gardez bien de nous l'apprendre. Certainement Georget désabusé eût, avant tout, fait disparaître de son testament une déclaration qui lui avait *tant* coûté, une déclaration qui démentait *tous* ses anciens ouvrages; et, s'il n'eût pu le faire lui-même, sa famille l'eût fait en son nom. C'est évident, mais toujours des suppositions gratuites, et quand une autorité nous gêne, nous l'obligeons à se rétracter *d'outre-tombe*.

parmi les adhérents positifs, n'en ont pas moins écrit : « On doit en général considérer le fluide magnétique comme un très-puissant irritant des nerfs, qui peut, dans les maladies, produire des effets pernicieux ou bienfaisants, et qui, de même que les autres fluides, est soumis à des lois particulières dont la connaissance devrait être la base de la manipulation. » (*Anatomie du cerveau*, t. I<sup>er</sup>, p. 146.)

Comme on le pense bien, ce testament, désaveu des doctrines régnantes, avait causé le plus grand scandale au sein de la Faculté. Que fut-ce lorsque de son vivant, et sans attendre l'heure d'un testament, dont heureusement il est fort loin encore aujourd'hui, un professeur de l'École, et des plus renommés, et des plus déchaînés jusque-là contre le magnétisme (c'est lui-même qui nous l'apprend), s'avisa d'insérer dans un grand *Dictionnaire de médecine* un article fort développé dont il importe de citer un extrait, afin que l'on juge, pièces sur table, de la valeur d'une telle affirmation. « Lorsque j'entendis parler pour la première fois du magnétisme animal, dit le docteur Rostan, les faits qu'on me racontait étaient si peu en rapport avec les phénomènes physiologiques que je connaissais, que j'eus pitié de gens que je croyais atteints d'un nouveau genre de folie, et qu'il ne me vint pas à l'idée qu'un individu raisonnable pût ajouter foi à de pareilles chimères. Pendant plus de dix ans je parlai et j'écrivis dans ce sens. (Avis à nos jeunes et suffisants incrédules!) Exemple déplorable d'une aveugle prévention qui, nous faisant négliger le seul moyen positif d'instruction, l'application de nos sens, nous plonge ainsi dans une erreur longue et souvent indestructible. Enfin le hasard voulut que, par simple curiosité et par voie d'expérimentation, j'exerçasse le magnétisme. La personne qui s'y soumettait n'en connaissait nullement les effets; cette circonstance est à noter. Quel fut mon étonnement lorsque, au bout de quelques instants, je produisis des phénomènes si singuliers, tellement inaccoutumés, que je n'osai en parler à qui que ce fût, dans la crainte de paraître ridicule. »

Puis vient le récit des expériences : il *paralyse* et *déparalyse* les membres *à volonté*; il constate avec le docteur Ferrus la transposition du sens de la vue à l'occiput, etc.<sup>4</sup>. Un autre

4. Article MAGNÉTISME, dans le *Dictionnaire de médecine*, par le baron Rostan.

jour, à son cours de l'hôpital de la Pitié, il fait le récit suivant, recueilli *sous sa dictée* par l'abbé Loubert, alors élève en médecine : « En fait de prévision somnambulique, messieurs, j'ai vu des faits bien singuliers, et c'est à peine si j'ose en croire mes observations nombreuses. A l'hôpital de la Salpêtrière, je fis entrer une femme en somnambulisme devant plusieurs médecins. Assise sur son lit, elle était dans le calme le plus profond ; tout à coup elle s'agite violemment comme une personne en proie à la souffrance. Nous lui demandons la cause de ce changement subit ; elle ne veut pas répondre d'abord, puis enfin elle nous dit : « Je sens Félicité qui « approche. » En effet, au bout d'un instant, la porte s'ouvre et nous voyons entrer la malade qu'elle venait de désigner. La somnambule paraissait souffrir de plus en plus ; nous insistons pour en connaître la cause, mais elle s'excuse en disant qu'elle craint de chagriner son amie. Nous la faisons sortir, ne sachant pas trop à quelle révélation nous devons nous attendre, et nous pressons de nouveau les questions afin de dissiper notre incertitude ; elle répond : « Les médecins « croient qu'elle est atteinte de la poitrine ; mais il n'en est « rien, c'est le cœur qui est malade. » Elle continue : « Dans « quatre jours, dit-elle, samedi à cinq heures, elle aura une « violente hémorragie ; vous la ferez saigner, mais vous ne « l'empêcherez pas de mourir *six jours après*. » L'hémorragie eut lieu, messieurs, le samedi, à l'heure indiquée ; on saigna suivant l'indication de la science (d'alors), *et six jours après* la prévision eut son entier accomplissement. L'autopsie vérifia le diagnostic de la somnambule <sup>1</sup>. »

Et M. le docteur Dubois nous demande *un fait !* il l'attend toujours, « il ne paraît jamais, » dit-il. Que pense-t-il de celui-ci ? Soutiendra-t-il qu'à l'exemple de Georget M. le professeur Rostan s'est trouvé *par hasard* le jouet d'une somnambule ? « Mais, dit le savant professeur (et, nous le répétons,

1. Ouvrage sur le magnétisme, par M. l'abbé Loubert.



celui-ci n'est pas mort), je n'ai pas constaté les phénomènes magnétiques sur *une seule* personne; j'ai pris pour sujet de mes observations des individus de différentes classes, de différents sexes, des personnes dont plusieurs ignoraient jusqu'au nom de magnétisme, des littérateurs, des élèves en médecine, des épileptiques, des dames du monde, des jeunes filles dont quelques-unes même craignaient de se prêter à mes expériences. J'ai continué ce genre d'examen par cela seul qu'il m'inspirait un grand intérêt. A un petit nombre d'exceptions près, j'ai toujours obtenu des phénomènes dignes de la plus grande attention. » Décidément, il n'est pas possible de se rejeter ici sur *une* somnambule *menteuse*.

On le voit donc bien, grande était la conviction ! Aussi, grand fut le scandale, et plus tard probablement grandes furent aussi les menaces et les craintes, puisque dans la nouvelle édition de ce *Dictionnaire de médecine* l'article accusateur ne peut plus se retrouver. Si l'on en concluait que l'auteur a reconnu probablement son erreur, nous répondrions hardiment : « C'est faux ! » On peut abjurer des erreurs de logique et de raisonnement, on peut déchirer des théories, des explications que l'on reconnaît erronées (et je crois que nous sommes ici dans ce cas-là), mais on n'abjure pas des faits obtenus comme ceux-ci, *pendant des années*, sur des personnes de toutes les conditions. Non, tant que l'on ne se frappe pas la poitrine en disant : « Je me suis trompé grossièrement et j'ai trompé les autres, » on a beau les déchirer, les faits restent et les affirmations subsistent.

Au reste, ce n'était qu'un professeur de plus. Nous en verrons bien d'autres.

Nous arrivons maintenant aux fameuses expériences faites à l'Hôtel-Dieu, en 1820 et 1821, par MM. Dupotet et Robouam, sous la direction des docteurs Bertrand, Husson et Récamier, et sous les yeux de *trente* médecins, dont les noms sont apposés au bas des procès-verbaux qui se trouvent encore aujourd'hui chez M. Dubois, notaire, rue Saint-Marc-Feydeau.

Ces expériences durèrent longtemps et furent faites avec tout le soin imaginable. Organisation, en dehors des magnétiseurs, des précautions les plus minutieuses, isolement des malades, improvisation continue de stratagèmes pour prendre ces malades en défaut, application des moyens chirurgicaux les plus cruels pour lasser leur courage et vaincre leur sensibilité, rien n'y manqua : TRENTE MÉDECINS l'ont signé... Mais qu'est-ce que cela aux yeux des incroyants ?

Un pieux et très-savant prêtre, que nous ne voulons pas nommer ici et qui ne paraît pas comprendre, comme les RR. PP. Lacordaire et Ventura, comme de savants prélats, et comme cet organe déjà cité de la théologie romaine<sup>1</sup>, « la nécessité de prendre *plus au sérieux* ces *hautes et importantes questions*, » dit quelque part « qu'il se rendra lorsqu'il aura vu paralyser, à travers un mur, des somnambules qui n'auront pu s'en douter. » Eh bien ! s'il avait lu avec un peu moins de prévention le narré de ces expériences consciencieuses de l'Hôtel-Dieu, il se serait assuré que ce qu'il demandait était fait depuis longtemps, et que l'on n'avait alors négligé aucune des précautions qui pouvaient en établir la certitude. En effet, lorsqu'on lit, parmi les noms des TRENTE médecins qui ont suivi et signé ces longues expériences, ceux de BERTRAND, BOURGERY, BRICHETEAU, DE LENS, HUSSON, LEROUX, SABATIER, TEXIER et RÉCAMIER, lorsque l'on joint à ces attestations celles des pieuses sœurs, dans les salles et même dans les appartements desquelles on avait commencé ces expériences, on finit par se rassurer un peu sur la valeur de l'expertise ; enfin, lorsque les mêmes faits se répètent en même temps à l'hospice de la Salpêtrière, sous les yeux de MM. LONDE et MITIVRIÉ qui les affirment, et à celui de la Charité, sous ceux du docteur FOUQUIER, l'une des grandes lumières de la Faculté de Paris, le doute commence à devenir un véritable entêtement, et

1. *La Civiltà cattolica*. Voir les six premiers numéros de 1852, et ceux d'octobre 1856 et janvier 1857, dont nous avons inséré le début en tête de ce Mémoire.

toutes les règles de la certitude philosophique s'écroulent devant cet excès d'égoïsme intellectuel, qui nous fait immoler tant de témoignages éclairés à notre propre scepticisme.

M. le docteur Récamier, tout adversaire déclaré du magnétisme qu'il pût être, se gardait bien, lui, de tomber dans cet injuste et périlleux système de négations à tout prix. Interpellé sur ces mêmes expériences par l'Académie (le 24 janvier 1826), il avoue l'*exactitude* de tous les termes de la relation, convient qu'effectivement il a fait subir l'opération du moxa à l'homme magnétisé par M. Robouam, et que, pendant cette terrible opération, le somnambule ne donna pas le plus léger signe de douleur. « Il n'a jamais songé à nier ces faits, dit-il, car il croit à une action; seulement il est convaincu, d'une part, que cette action n'est pas curative, et, de l'autre, il a vu les abus les plus criants résulter de son emploi, etc. »

Donc M. Récamier a tout simplement peur de l'agent qu'il reconnaît. Tel est au reste le jugement qu'il développait et motivait souvent dans des conversations particulières, et tout dernièrement encore devant nous-même.

Ainsi, les expériences de l'Hôtel-Dieu avaient convaincu tous les assistants (voyez les procès-verbaux) et ne devaient rencontrer de contradicteurs que parmi ceux qui n'y étaient pas.

Qu'était-ce, au reste, pour M. le docteur Dubois, que ces expériences dans quelques hôpitaux, auprès des difficultés immenses qu'il allait rencontrer tout à l'heure dans ses propres foyers, en pleine Académie? Car, à partir de ce moment, ses négations *quand même* vont devenir pour lui de vrais travaux d'Hercule, et nous vous en prévenons, messieurs, puisqu'il s'agit ici d'établir solidement *la réalité* des phénomènes magnétiques, voici le point culminant de la question et le roc contre lequel viendra toujours se briser l'incrédulité magnétologique.

Dans le monde, lorsque la conversation tombe sur cette question, et que *les simples* racontent tout naïvement les faits péremptaires dont ils ont été témoins ou acteurs, on est à peu près sûr de voir se lever un ou plusieurs demi-savants, qui de leurs lèvres suffisantes laissent tomber le verdict suivant : — Allons donc ! mais la science a condamné toutes ces folies-là. Voyez l'Académie, elle ne veut même pas en entendre parler. Consultez M. le docteur Gerdy, il n'en croit pas un mot ; M. le docteur Bouillaud rit de pitié quand on lui en parle. D'ailleurs l'ouvrage de M. Dubois (d'Amiens) a fait justice de toutes ces sottises. —

Or, TOLLE ET LEGE, prenez et voyez comment l'Académie condamne.

2. — 1831. Rapport de l'Académie de médecine.

Troublée dans son scepticisme par le récit, disons mieux, par la *constatation* résultant de toutes ces expériences publiques, par les aveux et les expériences particulières de beaucoup d'autres médecins, l'Académie sentait depuis quelque temps la convenance d'un nouvel examen. Aussi, lorsque, le 40 octobre 1825, M. le docteur Foissac vint lui proposer de nouvelles expériences, elle se décida et chargea incontinent une commission de lui faire un rapport sur le plus ou moins d'opportunité de ce nouvel essai. Or, le 13 du même mois, la commission lut ce rapport, concluant à l'examen en vertu des considérations suivantes : « 1<sup>o</sup> parce que le jugement de l'Académie des sciences, en 1784, avait été formulé sans ensemble, et ses expériences faites dans des dispositions morales qui devaient les faire échouer complètement ; 2<sup>o</sup> parce que le magnétisme actuellement étudié par des médecins éclairés, laborieux, opiniâtres, différait entièrement, par la théorie, des procédés et des résultats de celui de 1784 ; 3<sup>o</sup> enfin, parce qu'il était du devoir de la médecine française de ne pas rester en arrière des savants de tout le nord de l'Europe, et qu'il fallait s'emparer de ce nouvel agent et

l'enlever au charlatanisme qui l'exploitait à son aise. » Le 10 janvier 1826 la discussion est donc ouverte à l'Académie sur ce rapport. L'orage gronde, les passions s'enflamment, une lutte acharnée persiste pendant plusieurs séances, mais le 28 février une majorité de trente-cinq voix contre vingt-cinq, entraînée principalement par l'insistance des docteurs Marc, Itard et Orfila, tranche enfin la question et nomme, pour le *nouvel* examen d'une question *vieille comme le monde*, une commission composée de onze membres dont voici les noms : Leroux, Bourdois de La Mothe, Double, Magendie, Guersant, Laënnec, Thillaye, Marc, Itard, Fouquier et Gue-neau de Mussy<sup>1</sup>. Assurément voilà ce que l'on peut appeler une commission ! voilà une enquête organisée aussi bien qu'elle puisse jamais l'être ! Impartialité complète, lumières et sagesse reconnues, choix des noms les plus honorables, délais suffisants laissés aux épreuves et contre-épreuves... Assurément, encore une fois, l'Académie ne pouvait mieux faire pour arriver à quelque chose de certain. Aussi pour le moment il fallut bien se résigner au choix de la majorité, puis attendre pendant cinq ans le résultat d'une enquête qui procédait du moins, elle, avec une sage lenteur et toute la circonspection possible.

Les cinq années s'écoulèrent, messieurs, et, le 28 juin 1831, M. Husson, rapporteur, vint lire à l'Académie un rapport très-circonstancié, très-sage et parfaitement logique, exposant avec calme et lumière les nombreux faits magnétiques constatés pendant ces cinq ans (veuillez ne pas l'oublier) *par chacun des onze membres de la commission*.

Comme il nous est impossible d'entrer dans le détail de tous les faits si curieux relatés dans ce rapport, nous n'en donnerons ici que les conclusions les plus importantes ; elles

1. M. Laënnec, obligé de quitter la France pour cause de santé, fut remplacé par M. Husson. M. Double se retira par délicatesse, et M. Magendie, parce qu'on refusa de choisir pour le théâtre des expériences le petit pavillon situé au fond de son jardin.

serviront à faire juger de leur valeur et de celle de l'opposition systématique qui persiste à les nier.

### CONCLUSIONS PRINCIPALES DU RAPPORT.

« Les conclusions de ce rapport sont la conséquence des observations dont il se compose.

« Les moyens extérieurs et visibles ne sont pas toujours nécessaires, puisque dans plusieurs occasions la volonté, la fixité du regard, ont suffi pour produire les phénomènes magnétiques, même à l'insu des magnétisés.

« Le magnétisme a agi sur des personnes de sexe et d'âge différents. Quelques-uns des malades magnétisés n'ont ressenti aucun bien, d'autres ont éprouvé un soulagement plus ou moins marqué, savoir : l'un, la suspension de douleurs habituelles ; l'autre, le retour des forces ; un troisième, un retard de plusieurs mois dans l'apparition des accès épileptiques, et un quatrième, la guérison complète d'une paralysie grave et ancienne.

« Considéré comme agent de phénomènes physiologiques, ou comme moyen thérapeutique, le magnétisme devrait trouver sa place dans le cadre des connaissances médicales... L'Académie devrait encourager les recherches sur le magnétisme, comme une branche très-curieuse de psychologie et d'histoire naturelle.

« Lorsqu'on a fait tomber une fois une personne dans le sommeil magnétique, on n'a pas toujours besoin de recourir au contact et aux passes pour la magnétiser de nouveau. Le regard du magnétiseur, sa volonté seule, ont sur elle la même influence. On peut non-seulement agir sur le magnétisé, mais encore le mettre complètement en somnambulisme, *et l'en faire sortir à son insu, hors de sa vue, à une certaine distance et au travers des portes.*

« La plupart des somnambules que nous avons vus étaient complètement insensibles... Le phénomène (de la clairvoyance) a eu lieu, alors même qu'avec les doigts on fermait exactement l'ouverture des paupières.

« Les *prévisions de deux somnambules* (relatives à leur santé) se sont réalisées avec une exactitude remarquable, etc., etc. »

### Enfin ces conclusions se terminaient ainsi :

« Nous ne réclamons pas de vous, messieurs, une croyance aveugle à tout ce que nous vous avons rapporté. Nous concevons qu'une grande partie de ces faits sont *si extraordinaires* que vous ne pouvez pas nous l'accorder. Peut-être nous-mêmes oserions-nous vous refuser la nôtre si, changeant de rôle, vous veniez les annoncer à cette tribune, à nous qui, comme vous aujourd'hui, n'aurions rien vu, rien observé, rien étudié, rien suivi. Nous demanderons seulement que vous nous jugiez comme nous vous jugerions, c'est-à-dire que vous demeuriez bien persuadés que ni l'amour du merveilleux, ni le désir de la célébrité, ni un intérêt quelconque, ne nous ont guidés

dans nos travaux. Nous étions animés par des motifs plus élevés, plus dignes de vous, par l'amour de la science, et le besoin de justifier les espérances que vous aviez conçues de notre zèle et de notre dévouement.

« *Signé* : BOURDOIS DE LA MOTHE, président, FOUQUIER,  
GUENEAU DE MUSSY, GUERSANT, ITARD, HUSSON,  
LEROUX, MARC, THILLAYE.

« Séances des 21 et 28 juin 1834. »

Nous vous le demandons, messieurs, que pouvait faire l'Académie après l'audition d'un pareil rapport? Se révolter contre la chose jugée et récuser le tribunal? Mais c'était elle-même qui l'avait constitué. Suspecter la probité des juges? Leurs noms seuls les absolveaient à l'avance. Mettre en doute leurs lumières et la sagacité de leur esprit? Allons donc! il s'agissait de *Fouquier, Guersant, Itard, Marc*, etc. Fallait-il soutenir, comme le fait M. le docteur Dubois (d'Amiens), que si *tous* étaient vraiment bien convaincus du matériel des faits, le rapport toutefois ne renfermait que les opinions personnelles de M. Husson? Mais il n'y avait qu'une petite difficulté, c'est que *tous* avaient *signé*, non-seulement le matériel des faits, mais encore *toutes les conclusions* tirées et lues, *eux présents*, par leur secrétaire rapporteur. Rien de tout cela n'était donc possible; un seul parti restait à prendre : celui de la résignation et du silence, et l'Académie l'adopta. Il y eut bien quelques murmures, quelques révoltes partielles. M. le docteur Castel, entre autres, s'écria « qu'un tel état de choses, s'il existait, détruirait la moitié des connaissances physiologiques » (et c'était vrai, surtout si l'on entendait par là toutes les doctrines matérialistes). D'autres essayèrent d'entamer une discussion, mais la majorité de l'assemblée répondit avec noblesse que « ce serait attaquer les lumières ou la moralité des commissaires, et qu'elle ne le souffrirait pas. » Lorsqu'on en vint cependant à demander l'impression de ce rapport compromettant, le respect humain l'emporta, le cœur faillit à cette même majorité, et, faisant du *juste-milieu scientifique*, elle sortit de ce mauvais pas en

ordonnant, non pas l'impression, mais l'autographie du rapport, qui, depuis lors, repose *au plus profond de ses cartons*.

Et voilà comme on écrit l'histoire ! Aussi, lorsqu'on ose vous dire dans le monde : « LA SCIENCE A PRONONCÉ, » répondez hardiment : Oui, le 28 juin 1831, après cinq années d'examen, L'ÉLITE DE LA SCIENCE MÉDICALE AVAIT SOLENNELLEMENT PRONONCÉ, MAIS SON RAPPORT, SURABONDAMMENT AFFIRMATIF, N'A JAMAIS VU LA LUMIÈRE !

Nous avons parlé plus haut d'un fait capital inséré dans le dernier rapport. Voici à quelle occasion : le 16 avril 1822, M. Jules Cloquet, un des meilleurs chirurgiens dont puisse s'honorer la France, et, de plus, esprit des plus fins et des moins faciles à duper, était venu lire à l'Académie le récit d'une opération majeure pratiquée par lui sur une personne endormie du sommeil magnétique sans qu'elle s'en doutât le moins du monde.

L'Académie, justement étonnée d'un phénomène que le chloroforme devait lui rendre bientôt si familier <sup>1</sup>, ne l'accueillit d'abord qu'avec réserve, et plus tard, le 31 janvier 1837, elle en redemanda tous les détails à l'habile opérateur. Lors de cette seconde attestation, bien que d'inconvenants propos aient plus d'une fois interrompu son récit, l'Académie, croyante ou non, n'osa pas le révoquer en doute. Aussi quel fut notre étonnement de lire dans la relation de M. Dubois : « Cette opération (il aurait pu ajouter : à laquelle je n'assistais pas et que je ne connais que par M. Jules Cloquet) *n'offrit rien d'insolite, si ce n'est l'impas-*

1. Le merveilleux de cette insensibilité ne réside donc pas dans l'insensibilité elle-même, car plusieurs causes naturelles peuvent la produire, ne fût-ce que l'ivresse, l'opium, le froid, etc.; mais tout le problème réside dans cet agent magnétique qui la produit, souvent à la simple *intention* du magnétiseur, et sans procédés appréciables, puis dans le caractère tout spécial que cet agent imprime à cette sorte d'extase, si différente de toutes les autres, ne fût-ce que par *la divination, la vue à distance*, etc., phénomènes que n'offre jamais le chloroforme. Donc la merveille, encore une fois, n'est pas dans *la chose*, mais dans *la cause*, ici toute spéciale, qui la produit.



*sibilité.* » *Ab uno disce omnes !* Rien d'insolite ! une véritable dissection qui dure vingt minutes, pendant laquelle le poulx reste constamment à l'état normal, et pendant laquelle encore cette dame, âgée de soixante ans et jusque-là totalement étrangère au magnétisme, cause le plus tranquillement du monde avec son opérateur, et déclare, *tout le temps*, ne rien sentir, si ce n'est, par moments, un léger chatouillement... rien d'insolite<sup>1</sup> ! Vous verrez, au reste, que les plus habiles chirurgiens de l'Europe y passeront à leur tour, et que M. Dubois, du fond de son cabinet, saura mille fois mieux qu'eux-mêmes ce qui s'est passé sous leurs yeux et sous leurs doigts. « Un fait, un seul fait ! s'écrie-t-il toujours, et je me rends. » Mais plus tard, lorsque nous entendrons l'habile M. Oudet raconter à l'Académie, dont il est membre, un fait absolument du même genre, pour M. Dubois *ce ne sera pas un fait*. Plus tard, nous entendrons encore MM. ELLIOTSON et TROPHAM, célèbres chirurgiens anglais, nous raconter des

1. Rien d'insolite ! A propos de ce même fait, Alexandre Dumas dit, dans le tome XIII de ses *Mémoires* : « Je tiens de Jules Cloquet lui-même le supplément merveilleux de cette histoire. Madame Pl... (la personne opérée) avait une fille arrivée tout exprès de sa province pour soigner sa mère. On la mit aussi en somnambulisme. Au premier effort qu'elle fit pour voir, sa figure se décomposa, et des larmes lui vinrent aux yeux. Alors elle annonça qu'une mort paisible, mais indubitable, frapperait sa mère le lendemain matin. Questionnée sur l'aspect que présentait l'intérieur de la poitrine, elle déclara que le poumon du côté droit ne vivait plus, qu'il était en suppuration vers la partie dorsale inférieure, et baignant dans un épanchement séreux ; que le poumon du côté gauche était sain, ... que le foie était blanchâtre et ridé, les intestins sains... Ces dépositions furent faites en présence de témoins. Le lendemain, à l'heure dite, madame Pl... mourut. L'autopsie fut faite en présence des commissaires de l'Académie, et l'état du cadavre se trouva parfaitement conforme à la description de la somnambule. » Vous méfiez-vous maintenant du témoignage de M. Dumas ? Lisez ces mêmes détails dans la préface de l'ouvrage du docteur Fodéré sur la pneumatologie, détails écrits vingt-quatre ans avant Dumas.

Comprend-on qu'après un récit aussi sérieux et une conclusion si fatale, un membre de l'Académie ait osé s'écrier : « Cette femme était probablement une farceuse ! » En vérité, on comprend toute l'indignation de Jules Cloquet, et l'énergie avec laquelle il sut l'exprimer.

opérations analogues : *ce ne seront pas des faits !* Bientôt il y en aura partout, et nos chirurgiens de Cherbourg, entre autres, enverront trois rapports semblables, signés par toutes les autorités civiles, ecclésiastiques et scientifiques de la ville... *ce ne seront pas des faits !* et, grâce au même système, tous ces rapports iront s'entasser et dormir au fin fond des cartons académiques.

M. le professeur ANDRAL en jugeait tout autrement, lui, et certes ce n'est pas à la légère qu'il a dit dans son *Cours de Pathologie* (t. III, p. 178) : « *J'affirme* que sous l'influence de *certaines* manœuvres magnétiques, par lesquelles un individu peut devenir somnambule, il perd toute sensibilité. »

### § III.

Troisième époque. — Réaction. — Haute cour de justice nommée contre le magnétisme. — Mademoiselle Pigeaire et le docteur Berna. — M. Dubois, d'Amiens, rapporteur.

#### 1. — 1837. Mademoiselle Pigeaire.

On en conviendra, avec des précédents semblables, et après l'inhumation précipitée de rapports aussi consciencieux, il était clair que les majorités ne voulaient pas des faits magnétiques, et le mesmérisme pouvait s'attendre à tout de la part de nos académiciens. Aussi, lorsque M. le docteur Berna vint conjurer ses confrères d'assister aux expériences qu'il faisait depuis plusieurs années avec un succès toujours soutenu, l'Académie n'eut-elle rien de plus pressé que de faire entrer cette fois dans la commission d'enquête, comme président, M. Roux, qui « depuis longtemps voulait en finir avec le magnétisme, » M. Bouillaud, qui, « lors même qu'il produirait ces faits, se garderait bien d'y croire, » deux autres membres tout aussi prononcés; enfin, comme secrétaire rapporteur, qui ?... M. Dubois lui-même, dont vous venez, messieurs, d'apprécier les dispositions favorables,

et qui avait fait la guerre la plus violente au rapport précédent. En tout *neuf* juges, dont *cinq* adversaires déclarés ! quel tribunal encourageant ! Nous croyons M. Dubois trop juste pour ne pas reconnaître aujourd'hui qu'il y avait dans une telle composition tous les éléments d'un *assassinat scientifique* avec préméditation.

Aussi cette enquête, comparée à celle de 1831, pouvait-elle paraître, au moins pour la forme et pour le style, une petite pièce après la grande ; cependant nous devons la faire figurer au nombre des enquêtes sérieuses, puisque la majorité accepta ses conclusions, c'est-à-dire l'échec somnambulique de M. le docteur Berna <sup>1</sup>. Toutefois nous manquerions à l'histoire académique si nous taisions l'énergique protestation de ce jeune médecin accusant ce rapport d'être « *un tissu d'artifices et de faussetés*. » Nous ne pouvons omettre non plus celle du docteur Husson contre le même rapport : « Vous ne pouvez approuver, disait ce médecin à ses collègues, ni les *omissions*, ni les *infidélités historiques*, ni le *ridicule* versé sur un jeune confrère, connu pour un homme studieux et fort honorable, parce que ces expériences, outre qu'elles ne sont pas nouvelles, n'apprennent ni ne prouvent rien, *absolument rien*, sinon qu'un magnétiseur s'est trompé. »

Telle fut donc la troisième époque.

Il fallait encore une épreuve, nous allions dire une victime ! Le sort tomba sur mademoiselle Pigeaire, jeune enfant venue tout exprès de Montpellier avec son père pour disputer le prix de TROIS MILLE FRANCS proposé par M. le doc-

1. Un échec ! oui, mais un de ces échecs qui, pour un esprit juste, ne laissent pas que d'être fort probants ; car il ne tombe pas sous le sens, il est même tout à fait inexplicable qu'un médecin tant soit peu soigneux de sa réputation vienne se précipiter ainsi, de gaieté de cœur, aux *gémonies* académiques. Or, puisque M. Berna jouait tout son avenir sur ces expériences décisives, c'est qu'effectivement il les menait à bonne fin depuis longtemps. Mais on ne veut pas voir qu'il s'agit là du plus capricieux des agents, et que cette fois-ci, comme tant d'autres fois, les deux partis étaient aussi mystifiés l'un que l'autre.

teur Burdin à celui qui lirait sans le secours de ses yeux.

Ce que M. le docteur Dubois commence par nous taire soigneusement, c'est ce que M. Pigeaire est un médecin de la Faculté de Montpellier, aimé et estimé de tous ses confrères. Ce qu'il nous tait soigneusement encore, et on en comprend le motif, c'est que les facultés magnétiques de cette jeune fille avaient été reconnues, étudiées et contrôlées longtemps par quelques célébrités médicales d'une école qui vaut bien toutes les autres, et qu'elle arrivait appuyée et recommandée comme vraie somnambule magnétique, par qui ? par le docteur Lordat, l'un des premiers physiologistes de l'Europe, et qui, depuis fort longtemps incrédule en fait de magnétisme, avait fini par se rendre hautement, loyalement à la vérité. Tout cela était fort bon à cacher dans l'histoire académique, mais fort essentiel à rappeler dans l'histoire véridique. Ce n'était donc pas une aventurière que l'on allait avoir à juger. Mais, hélas ! ce qui paraissait plus clair que le jour sous le beau ciel du Languedoc allait devenir ténèbres épaisses au milieu des brouillards de la Seine.

Entendons-nous, toutefois : ténèbres pour les commissaires académiques, mais lumière très-positive pour les nombreux profanes, journalistes, littérateurs, illustrations scientifiques, voire même médicales ; car les procès-verbaux des séances particulières existent, et sont revêtus de signatures pour le moins aussi importantes que celles des commissaires, entre autres de celles de M. Orfila, doyen de la Faculté de médecine, Bousquet, secrétaire de l'Académie, de MM. les docteurs Reveillé-Parise, de Montègre, Frappart, Pariset, secrétaire perpétuel de l'Académie, George Sand, etc. (Voyez le rapport de M. Bousquet, secrétaire de l'Académie.)

Quant aux précautions prises dans l'intérêt de la vérité, nous les entendons déclarer *suffisantes* par ces assistants distingués ; et quant à l'appareil occlusif appliqué sur les yeux de la jeune extatique, appareil qui consiste en un bandeau large de *six travers de doigt*, composé d'une *bande de toile*, de

*deux tampons de coton en rame et de trois couches de velours noir*, dépassant les sourcils et collé sous le nez par deux bandes de taffetas d'Angleterre, voici les divers jugements qu'en portent les témoins :

M. Arago, après en avoir fait l'essai sur ses yeux, affirme « qu'il n'y voit absolument rien. »

M. Orfila déclare « qu'avec cet appareil il lui serait impossible de distinguer les ténèbres de la lumière ; »

Le docteur Donné, « qu'il lui serait impossible de distinguer un homme d'un chapeau. »

Un des plus spirituels rédacteurs du *Charivari* convient « qu'il ne verrait aucune différence entre l'obélisque de Luxor et la barrière de l'Étoile, etc., etc. »

Quant au fait de la lecture, nous le voyons aussi certifié par toutes les signatures relatées plus haut.

M. Adelon : « Ceci, messieurs, renverse toutes nos idées reçues. »

M. Cornac : « Je n'ai rien vu de semblable chez M. Berna. »

M. Orfila : « Il faut proclamer ce phénomène sur les toits, il faut dresser procès-verbal de cette expérience, afin de constater un fait qui peut être *d'une conséquence immense*, etc. »

M. le docteur Donné, après avoir causé avec M. Arago : « M. Arago cherche une théorie. »

L'académicien Pelletier : « Il est bien extraordinaire que messieurs les commissaires n'aient pas voulu assister à une semblable expérience ; nous verrons ce qu'ils diront à la première séance.

— Monsieur, répondait M. Pigeaire, ils feront comme ils ont toujours fait : ils crieront bien fort, bien fort ! Et de guerre lasse vous vous tairez.

— Non, monsieur, répondait M. Pelletier ; il n'en sera pas ainsi. »

Que manquait-il donc au triomphe de mademoiselle Pi-

geaire ? Une expérience *officielle* devant les commissaires académiques. Maintenant, pourquoi cette expérience n'a-t-elle pas eu lieu, car il faut au moins un prétexte ? — Oui, vous avez raison, il fallait un prétexte, et, certes, il ne fut pas difficile à trouver. — Nous avons dit que mademoiselle Pigeaire était venue à Paris munie d'un certificat délivré par le docteur Lordat, et que ce certificat affirmait la lucidité à travers les bandeaux *les plus opaques*. Or, ce bandeau, qui suffisait pleinement, et de resté, au grand physiologiste de Montpellier, ne pouvait plus suffire à nos commissaires parisiens. A ce bandeau que tant d'autorités venaient de déclarer parfaitement opaque, ne voilà-t-il pas qu'ils proposent tout à coup de substituer un véritable *masque* en soie noire qu'ils veulent placer d'une certaine manière, signalée à l'avance par le professeur Lordat comme formant obstacle à l'obtention du phénomène ? Alors, refus de M. Pigeaire, dans la crainte de donner à son enfant des convulsions, *qui sont toujours venues en pareil cas*. En vain prie-t-il l'Académie de faire fabriquer elle-même un autre bandeau, *de le garder sous clef*, de l'appliquer elle-même, de vérifier à chaque instant l'adhérence du taffetas collé, etc. Inutile ! l'Académie tient à son masque et à ses conditions ; elle en avait le droit ; mais le docteur languedocien, fier de l'adhésion des Lordat, des Elliotson, des Jules Cloquet, et de la liste des gens distingués qui avaient constaté et signé le fait qu'il offre encore de prouver, poussé d'ailleurs à bout, et indigné d'une réflexion de M. Double qui paraît l'assimiler à M. Comte, le docteur Pigeaire tourne le dos à la commission, au prix Burdin, au masque de soie noire, et regagne ses pénates, jurant bien, *mais un peu tard*, qu'on ne l'y prendrait plus.

Comme on le voit cependant, tout ceci n'était pas même une de ces expériences négatives, dont un millier, avons-nous dit, ne pourrait détruire un seul fait affirmatif ; c'était tout simplement un défaut d'entente sur les conditions de l'expérience. MM. ADELON, PELLETIER, JULES CLOQUET et DELENS y

virent apparemment autre chose, car ils protestèrent hautement à l'Académie contre ce déni de justice. Ils n'hésitèrent pas à dire que la commission *avait manqué à tous ses devoirs*; qu'elle avait mis le concurrent *dans l'impossibilité* de produire ces phénomènes, et Jules Cloquet terminait ainsi sa mercuriale : « Je sais, messieurs, qu'il faut quelque courage pour parler devant vous du magnétisme et de ses effets; mais *on a beau faire*, les faits sont inflexibles, et je ne serais pas étonné que, malgré la résistance la mieux combinée et la plus soutenue, un beau jour le magnétisme vînt prendre place dans la science où l'on refuse aujourd'hui de l'admettre. »

Au reste, M. Dubois réduit lui-même cette grande et dernière *défaite* du magnétisme à sa juste valeur, lorsqu'il dit : « A Montpellier, mademoiselle Pigeaire voyait les objets placés dans une tabatière; mais, une fois à Paris, *il a fallu tant et tant débattre l'affaire du bandeau, que tout a été rompu après bien des négociations* (p. 626). »

Qui donc, après une affirmation semblable, pourrait parler encore de la défaite de mademoiselle Pigeaire?

Cependant, malgré les protestations de ces juges impartiaux, le savoir-faire de la commission porta ses fruits. Les feuilles médicales ayant publié de fort beaux articles sur la prudence et la sagacité des commissaires, le public *resta persuadé* que mademoiselle Pigeaire avait été *démasquée* par eux. On vient de voir comment, et voilà toujours comment on écrit l'histoire!

Au reste, celle-ci se termina par une plaisanterie qui ne laissait pas que d'être assez embarrassante. Le docteur Berna adressait au président de l'Académie une lettre dont voici le dernier paragraphe :

« L'Académie refuse à mademoiselle Pigeaire le prix de trois mille francs, sous le prétexte de l'insuffisance du bandeau qui lui intercepte la lumière; je viens faire à messieurs les commissaires la proposition suivante :

« *Cinquante mille francs* sont offerts à celui d'entre eux

qui pourra lire *un seul mot* avec le bandeau ordinaire de mademoiselle Pigeaire, et, dans le cas où MM. Bouillaud et Dubois (d'Amiens) prouveraient qu'on y voit à *merveille*, on y ajoutera vingt mille francs. »

Assurément c'était une belle occasion pour les commissaires, puisqu'ils tenaient encore le bandeau dans leurs mains. Quelle bonne fortune pour les pauvres de leur arrondissement, s'ils ne voulaient pas en profiter pour eux-mêmes ! Ils pouvaient se faire *tant d'amis avec les richesses d'iniquité* ! Mais ils se gardèrent bien de cette nouvelle expérience, et toujours pour cause.

2. — 1840. M. le docteur Teste.

Enfin nous retrouvons, en septembre 1840, une nouvelle commission dont M. le docteur Dubois est encore secrétaire, et devant laquelle une somnambule, *une seule*, cette fois-ci, joue à M. le docteur Teste le même tour que celle du docteur Berna avait joué à son maître ; c'est-à-dire, qu'après avoir lu *cent fois*, *mille fois* peut-être, mais dans *l'intimité*, les mots que son magnétiseur scellaît à son insu dans une boîte qu'il cachetait ensuite, elle l'a trahi complètement devant la commission en feignant de lire précisément deux mots (*nous* et *sommes*), mots qui se trouvent partout d'ordinaire, mais qui, par un hasard tout à fait exceptionnel, ne se rencontraient pas une seule fois dans la tirade de vers renfermée dans la boîte.

Il y avait une grande *recherche* dans cette infidélité de la somnambule ou plutôt de l'agent magnétique ! Mais comment, encore une fois, la commission ne voyait-elle pas que le docteur Teste, si sûr de son fait, était évidemment trahi, et que, lorsqu'il s'agit d'une expérience aussi simple, on ne la produit devant une Académie que *lorsqu'elle vous réussit tous les jours* !

Ici donc, et pour la dernière fois, magnétiseurs et commissaires, *tous* furent également et officiellement mystifiés.



## RÉSUMÉ.

Que vous avions-nous promis, messieurs? La constatation des faits magnétiques par l'*élite* de la science et même par la majorité des commissions ou des expertises scientifiques.

Or, nous en avons mentionné six; mais la dernière (celle de mademoiselle Pigeaire) n'ayant vraiment pas fonctionné, puisque, d'après le rapporteur lui-même, on *n'a pu s'entendre sur les conditions du programme*, il n'en reste plus que cinq.

Résumons leurs rapports en peu de mots.

— POUR l'affirmation des faits, et surtout pour l'impossibilité de les attribuer à la *jonglerie humaine*, nous trouvons :

1° Le rapport de Bailly (1784), puisqu'il dit « *que l'on ne peut s'en faire une idée,* » et qu'il explique, par l'imagination, **CETTE GRANDE PUISSANCE dont le magnétiseur semble être le dépositaire;**

2° Le rapport de la Faculté de médecine (même époque), puisqu'elle dit « *n'avoir pas voulu fixer son attention sur des faits insolites, merveilleux, inextricables, contredisant toutes les lois de la physique, etc., etc.;* »

3° Les procès-verbaux des expériences médicales faites en 1820, et simultanément, à l'Hôtel-Dieu, à la Pitié, au Val-de-Grâce, procès-verbaux reconnaissant *l'exactitude* des relations des magnétiseurs, et signés par TRENTE médecins, au nombre desquels nous remarquons Récamier, Sabatier, Leroux, Fouquier, Mitivié, etc.;

4° Le rapport de la commission médicale en 1831, rapport signé par onze membres, *très-distingués*, de l'Académie, choisis par elle et dépassant, *après cinq années d'études* et d'expériences, toutes les espérances des magnétiseurs.

— CONTRE la réalité des faits, ou plutôt pour leur expli-

cation par la *jonglerie humaine*, nous trouvons uniquement... le rapport de M. le docteur Dubois (d'Amiens) sur les expériences sollicitées et tentées par M. le docteur Berna<sup>4</sup>.

Maintenant, veuillez faire la balance, messieurs, et dites-nous quel est celui des deux côtés qui l'emporte sur l'autre.

Au reste, nous ne craignons nullement de vous renvoyer à l'ouvrage de M. le docteur Dubois lui-même, et vous vous assurerez, en le lisant, qu'il était impossible de consacrer plus de travail et plus d'esprit à une cause plus mauvaise, puisqu'il s'agissait de la dénégation opiniâtre de faits surabondamment attestés. Dans tous les cas, messieurs, nous vous avons promis de grandes et imposantes protestations en faveur de la *réalité* de ces phénomènes, et vous trouverez que nous avons tenu notre parole.

Dans l'article de l'*Annuaire* précédemment cité, M. Arago s'exprime ainsi (p. 438) : « En matière de témoignages et sur des questions de faits complexes, la *qualité* des témoins doit toujours l'emporter sur la *quantité*; ajoutons que la *qualité* ne résulte ni des titres nobiliaires, ni de la richesse, ni de la position sociale, ni d'un *certain genre* de célébrité. » Nous croyons avoir suivi scrupuleusement ces conseils. En rangeant, non pas parmi les partisans, mais parmi les *certificateurs* des phénomènes magnétiques, les hommes éminemment distingués et très-nombreux que nous avons nommés, nous ne croyons pas avoir montré la moindre complaisance pour les *parchemins armoriés*, mais bien pour *certain genres* de célébrité, tels, par exemple, que ceux de Jussieu, Laplace, Cuvier, Georget,

4. M. Dubois ne nous reprochera pas, il faut l'espérer, de n'avoir pas classé parmi les expériences scientifiques les petites épreuves individuelles, isolées, négatives, tentées chez MM. Teste, Petriconi, Hamard, etc. Ce ne sont là que de pauvres anecdotes sans la moindre portée, inconnues de tout le monde, ne prouvant que ce que tout le monde sait de reste, c'est-à-dire la fréquence des *déconvenues* magnétiques. Qu'y a-t-il de commun, nous le demandons, entre ces essais tout personnels et les quatre premières expertises ?

Rostan, Récamier, Fouquier, Jules Cloquet, etc. Ces *genres-là* valent bien tous les autres.

Esprits justes et sérieux, vous comprendrez donc, messieurs, que c'en serait fait à tout jamais du témoignage, si vous récusiez tous ceux qui remplissent aujourd'hui plus de quinze cents volumes et qui acquerront une bien autre valeur lorsque vous les comparerez sérieusement avec cette autre masse de témoignages antiques, relatés à *toutes* les pages de *toutes* les annales de *tous* les peuples du globe.

---

## CHAPITRE III.

# ÉTAT DE LA QUESTION EN 1853

ou

### PROGRÈS NOUVEAUX ET VIEUX OBSTACLES.

---

Tendances et concessions nouvelles. — Électricités suspectes préluant aux électricités railleuses. — L'agent mystérieux confondu tous les jours avec le fluide qu'il emploie. — *Fascination* et *surintelligence*<sup>1</sup>, double caractère de l'agent magnétique. — La science le lui refuse. — *Objection très-sérieuse* tirée des hallucinations.

#### 1. — Clergé, magistrats et savants.

Désormais nous pouvons donc raisonnablement supposer que nous parlons à des esprits suffisamment préparés, et, sans nous laisser arrêter plus longtemps par l'ignorance qui ne connaîtrait pas toutes les pièces du procès, ou par l'entêtement systématique qui ne voudrait pas les connaître, nous pouvons déclarer hardiment que la question magnétique est acceptée aujourd'hui, comme *très-importante et très-sérieuse*, par l'élite du clergé, de la magistrature et de la science.

L'élite du clergé ! Que nous importent en effet les dénégations de quelques semi-rationalistes casuistes qui, de leur propre aveu, n'ont jamais vu de somnambule, si nos meilleurs théologiens, y compris S. E. le cardinal Gousset et M<sup>sr</sup> l'évêque du Mans, consacrent dans leurs savants ouvrages de longs

1. Nous entendons par *surintelligence* une intelligence supérieure à l'intelligence humaine.

articles à la discussion de ces mêmes faits; si l'abbé Lacordaire, du haut de la chaire de Notre-Dame, appelle le magnétisme *un demi-jour effrayant sur le monde invisible*<sup>1</sup>; si, dans tous les diocèses, chaque conférence ecclésiastique s'en occupe à son tour, et si, dans ce moment même, Rome, se faisant envoyer toutes les pièces du procès, recommande cette étude à l'attention la plus sérieuse et à l'examen le plus profond de ses docteurs?

L'élite de la magistrature! Que nous importe que de très-modestes tribunaux de province ne puissent voir dans tout cela que des délits d'*escroquerie*, si les condamnés, renvoyés par la cour de cassation devant les cours d'appel, se voient absous par celles-ci, sur cette unique raison que, dans l'état actuel de la science, *il n'est plus permis de ranger cette sorte de faits parmi les délits d'escroquerie*<sup>2</sup>?

L'élite de la science! Que nous importe enfin toute la superbe de nos majorités académiques, si les faits qu'elles repoussent comme une fable se trouvent attestés par leurs

1. L'abbé Lacordaire disait encore, le 6 décembre 1846, à Notre-Dame : « Je pourrais me délivrer facilement de cet argument des *forces magnétiques*; puisque la science ne les reconnaît pas encore, ou même les proscrire. Toutefois, j'aime mieux obéir à ma conscience qu'à la science; vous invoquez les forces magnétiques? eh bien! j'y crois sincèrement, fermement. »

2. En 1843, le tribunal de première instance de la Seine désigne pour experts, dans une affaire où le magnétisme avait figuré, les docteurs Foville, R. Collard et Leuret. Voici la conclusion de leur rapport conservé dans les *Annales médico-psychologiques* de la même année : « Dans un tel état de choses (le partage scientifique sur cette question), est-il permis de fonder une action en justice sur des faits d'une telle nature? Nous ne le pensons pas. »

En 1845, les assises des Deux-Sèvres acquittent le magnétiseur Ricard, condamné par le tribunal de Bressuire, dont la cour suprême avait cassé le jugement.

En 1846, M. de Rovere est acquitté par les tribunaux de Troyes et d'Auxerre, quoiqu'il avoue avoir exercé le magnétisme avec rémunération. En 1846, la cour d'appel de Paris confirme le jugement à son égard.

En 1851, le tribunal correctionnel de Paris condamne madame Otom, somnambule, pour exercice illégal de la médecine, tout en l'*absolvant de l'imputation d'escroquerie*. Même année, les époux Montgruel, condamnés

propres commissions d'enquête, bien devancées au reste et dépassées par la plupart des savants étrangers<sup>1</sup>? Que nous importent surtout toutes ces fins de non-recevoir, si vous-mêmes aujourd'hui, messieurs, vous reprenez officiellement une question que vous laisseriez bien certainement en repos si elle était, à vos yeux, une *jonglerie démontrée*<sup>2</sup>?

Ainsi donc, on le voit, en dépit et en dehors des décisions académiques, il y a, pour le moment, au moins hésitation et tolérance.

Si la masse résiste, les individus faiblissent; et cela se conçoit, car, pour peu que l'on ait suivi depuis un certain temps la marche de la physique et de la physiologie<sup>3</sup>, il devient assez difficile de se rendre compte au *premier abord* de leur opposition aux doctrines magnétiques.

N'en serait-il donc aucune, en effet, qui ne pût trouver grâce à leurs yeux? et ces deux sciences ne possèdent-elles pas, au contraire, dans leurs propres archives, quelques-uns

pour les mêmes causes par la cour d'appel de Paris, sont absous aussi *comme escroquerie*, et le procureur général en ayant appelé à *minimá*, la cour de cassation rejette son pourvoi et maintient la même distinction.

Enfin, en 1852, le juge de paix du VIII<sup>e</sup> arrondissement applique à plusieurs somnambules, malgré la plaidoirie de M<sup>r</sup> Jules Favre, l'art. 480 du Code pénal, relatif *aux interprètes des songes*, tout en reconnaissant que les susdites cours les ont affranchies *justement du délit d'escroquerie*. Tout cela n'est guère logique à la vérité, mais les tribunaux sont en proie aux mêmes soucis que l'Institut.

4. Nous croyons avoir cité suffisamment de noms célèbres pour la France; mais, pour l'étranger, nous nous trouverions arrêté par la masse de ceux qui se presseraient sous notre plume. On sait que l'Allemagne et généralement toutes les nations du Nord ont toujours pris l'initiative sur toutes ces questions. Chez elles il y a unanimité scientifique et populaire pour la *reconnaissance* des faits, que chacun explique ensuite à sa manière. Mais ces nations ne sont plus les seules, et, soit dans l'Amérique, soit dans les colonies, soit aux grandes Indes, partout se forment aujourd'hui des sociétés mesmériques sous le patronage de savants et de médecins.

2. L'Académie des sciences morales a compris le somnambulisme *magnétique* parmi les phénomènes du sommeil dont elle a mis l'étude au concours.

3. *Physiologie*, science des fonctions organiques.

de ces précédents qui imposent forcément la tolérance pour les faits plus nouveaux qui s'en rapprochent?

Voyons donc en peu de mots ce qui pourrait justifier encore la colère des majorités incrédules.

Serait-ce par hasard la supposition d'un fluide inconnu, ou, pour parler comme Mesmer, d'un éther général? — Non, car, à l'heure où nous écrivons ces lignes, nos physiciens les plus distingués sont précisément à la recherche de ce fluide inconnu, de ce roi des impondérables, dont ceux que nous connaissons ne seraient que des modifications diverses.

Serait-ce la supposition, ou plutôt l'admission d'un fluide nerveux et sa transmission d'un individu à un autre? — Bien moins encore, puisque beaucoup de savants reconnaissent aujourd'hui *cette substance merveilleuse* qui porte dans tous nos membres les ordres de la volonté en commandant les opérations du mouvement, et puisqu'ils croient de plus à la contagion fréquente et rapide d'un très-grand nombre d'affections nerveuses.

Seraient-ce enfin les phénomènes considérés en eux-mêmes, et le singulier état de ceux qui les subissent? — Non, car la science médicale décrit et soigne à chaque instant des effets en apparence tout semblables; et, pour n'en citer que deux exemples, nous rappellerons que la catalepsie produit une insensibilité pareille, et que le somnambulisme ordinaire ne paraît pas, *au premier coup d'œil*, bien différent de celui qui nous occupe. Ce ne sont donc pas ces phénomènes physiologiques qui déconcertent la science; bien loin de là, il est impossible d'étudier un peu sérieusement les travaux modernes sur la *force nerveuse*, sans demeurer intimement convaincu que le *sujet instrumental et secondaire* des phénomènes magnétiques sera bientôt universellement reconnu.

Mais quand on en sera venu là, qu'on le sache bien, la question sera tout au plus effleurée, et nous-même, après avoir justifié la tolérance de ces savants ébranlés, nous allons nous trouver forcé de les arrêter dans leur marche et de leur

crier : « Prenez garde, ne prenez pas l'*instrument* pour l'*artiste*; nous le savons, des pièges vous sont tendus; sous le voile de l'électricité se cache tout autre chose, et bientôt peut-être serez-vous exposés à de cruelles mystifications; encore une fois, prenez garde, car sur ce terrain mensonger l'électromètre et la boussole eux-mêmes pourraient tromper jusqu'aux *élus* de la science. »

Nous sommes tout à fait incompetent, il est vrai, pour juger en dernier ressort les expériences qui vont suivre; mais nous connaissons assez le mesmérisme pour avoir le droit de les suspecter fortement.

Ainsi, voilà tout d'abord des communications très-intéressantes faites en 1849 à notre Académie des sciences par M. Dubois-Reynaud. Ces communications se présentaient fortement appuyées par M. Mitscherlich, et surtout par deux lettres du baron de Humboldt, certifiant « qu'il avait amené *bien des fois, à de grandes distances, par la seule force de la volonté* et la simple contraction des muscles du bras, la déviation de la boussole<sup>1</sup>. » On en conviendra, c'était une grande nouvelle! La volonté agissant *à distance*! la force nerveuse allant remuer un objet séparé! Mais tout Mesmer était là! et que restait-il à dire? Aussi, bien qu'elles fussent appuyées par d'autres physiciens distingués, ces affirmations du patriarche de la science commencèrent-elles par soulever la tempête habituelle. L'éclair brilla; on entendit dans l'orage les imprécations ordinaires contre le magnétisme animal; puis, après plusieurs essais de vérification, l'Académie leur opposa une dénégation si complète, que celle-ci lui valut à son tour, et soit dit en passant, une verte mercuriale de la part du célèbre baron<sup>2</sup>.

Toujours est-il que ce qui avait réussi *bien des fois* à

1. Ou plutôt de l'*aiguille astatique*.

2. L'Institut ne se doutait pas alors des soucis du lendemain. Si on lui avait dit : « Au lieu d'une boussole, vous ferez marcher, rien qu'avec *vos petits doigts*, des tables de *dix-huit couverts*, et MM. Chevreul, Babinet et



Berlin n'a jamais pu réussir à Paris. Et comment cela? Comment les muscles et la volonté de l'illustre octogénaire pouvaient-ils exercer, à *de grandes distances*, une action qui devenait tout à fait nulle chez nos jeunes physiciens de l'Institut? Dans tous les cas, les faits ont certainement eu lieu, car un *Alexandre de Humboldt* et *plusieurs* savants distingués n'ont pu se tromper *bien des fois* sur une expérience aussi simple! Mais ces faits sont-ils la révélation d'une loi ou le résultat d'un caprice? Tout est là, et la science le décidera plus tard.

Voici maintenant un des physiciens les plus distingués de toute l'Allemagne qui nous envoie, dans un petit volume très-spirituellement écrit<sup>1</sup>, le résultat de ses recherches sur l'agent mesmérique, recherches encouragées jadis par le célèbre Berzélius.

En étudiant ce sujet *si décrié*, le baron de Reichenbach aurait donc trouvé une nouvelle force de la nature, une force cosmique, qui ne serait ni le calorique, ni l'électricité, ni l'aimant, mais qui, « positive et négative tout ensemble, circulerait dans tous les corps, et nous arriverait en outre du soleil, en *incommensurable quantité*. »

Rien de plus intéressant, avons-nous dit, que les déductions ingénieuses tirées par le baron de ses *mille* expériences sur la double lumière, qu'il appelle *od* et *odyle*, et dont le mesmérisme ne serait, selon lui, qu'une faible fraction et une simple application à la médecine.

Mais ici nous allons nous retrouver dans l'embarras signalé tout à l'heure, et nous demanderons comment il se fait que des expériences *purement* physiques, et qui ont réussi *mille fois* à un savant distingué et à ses amis, n'ont jamais pu réussir entre les mains des physiciens de l'Académie de Vienne. Au lieu d'une loi, retrouverions-nous donc encore

Faraday trouveront tout cela *assez simple*, » qu'aurait-il répondu?... Que l'homme est donc heureux de ne pas connaître le lendemain qui l'attend!

1. *Lettres sur le magnétisme*, par le baron de Reichenbach.

une fois un caprice? On en conviendra, ce serait pour le moins fort bizarre<sup>1</sup>.

Mais revenons à notre science française, qui vaut bien toutes les autres, et occupons-nous un moment de son plus brillant interprète, Arago.

Nous avons vu tout à l'heure avec quelle verve malicieuse il tombait, à propos du rapport de Bailly, sur ces premiers magnétiseurs de 1784 et sur *ces pauvres d'esprit* qui plongeaient leurs personnes et leur argent dans *ce baquet mesmé-*

1. Cette bizarrerie s'explique un peu cependant, lorsque l'on sait que ces mille expériences sont faites et garanties par ces hommes, et le plus souvent par ces femmes, que M. de Reichenbach appelle des *sensitifs*, et dont l'organisation irritable et nerveuse équivaut à celle de nos somnambules. Or, en semblable matière pas plus qu'en toute autre, on ne doit jamais croire entièrement ceux que l'on juge; que ce savant y prenne garde! s'il croit avoir trouvé dans son *odyle*, ou dans tout autre agent matériel, les *derniers secrets* du mesmérisme et la précieuse *clef* de l'*âge d'or* qu'il nous dépeint à l'avance, il est dans la plus complète illusion sur la nature essentielle, sur l'âme, en un mot sur l'agent principal du magnétisme animal.

En veut-il une preuve sur-le-champ? Il ne niera pas qu'il n'y ait entre les phénomènes de la baguette dite *divinatoire* et ceux du mesmérisme la plus étroite affinité, et il le seut si bien, qu'il fait des uns et des autres des phénomènes *odyliques*; mais, selon lui, tout se réduit à ceci: la source souterraine influence le sourcier *sensitif*, et la *rotation* de la baguette *n'est* que le tour de *passe-passe* dont celui-ci se sert pour *éblouir* la multitude. A merveille! mais puisqu'il ne tient aucun compte du grand nombre de philosophes impartiaux attestant que la baguette *tournait* également pour toute chose, *par exemple* sur les traces d'un voleur, ou pour la révélation des choses secrètes et perdues, etc., qu'il nous permette de lui citer un exemple de *rotation* qu'il aura de la peine à ranger parmi les tours de *passe-passe*. Il n'y a pas longtemps en effet, si nous en croyons nos journaux, qu'Arago racontait à l'Académie que, le marquis de Laplace et lui se livrant précisément à ce genre d'expériences, la baguette resta immobile entre les mains du disciple, pendant qu'elle se mit à tourner dans celles de son illustre maître qui en resta profondément étonné. Que devient ici la jonglerie? En vérité, ces *protestants* du magnétisme sont inexplicables; ils fulminent contre les dénégateurs de leurs faits merveilleux, puis, tout de suite, ils élèvent une digue à ces mêmes merveilles et leur disent: « Vous n'irez pas plus loin. » En vérité, ils sont plus sévères pour leurs *frères* que leurs ennemis mêmes. (Voir *Question des Esprits*, appendice publié séparément.)

rien dont l'imagination seule pouvait produire tous les phénomènes. (*Annuaire*, p. 420.)

Rien de plus faux, avons-nous dit et prouvé avec l'aide de Jussieu, de Laplace, de Cuvier, etc., que cette dernière conclusion dont les fougueux adversaires du magnétisme auront vu le rajeunissement avec plaisir. Mais que diront-ils de la suite de l'article, et que devient leur triomphe ? Changeant de rôle subitement, voici que dans cette fin d'article M. Arago prétend « qu'on n'a plus le droit d'invoquer contre le somnambulisme moderne ce même rapport de Bailly, qui renversa, selon lui, de fond en comble les idées, les systèmes et les pratiques de Mesmer et de ses adeptes. » (*Ib.*, p. 444.)

Mais à qui pourra-t-il jamais persuader la nécessité d'une semblable disjonction, dans une cause parfaitement une et homogène ?

Écoutez-le encore :

« La plupart des phénomènes groupés aujourd'hui autour de ce nom n'étaient ni connus, ni annoncés en 1784... Les savants qui se livrent aujourd'hui à des expériences de somnambulisme... pénètrent dans un monde tout nouveau, dont les Lavoisier, les Franklin, les Bailly, ne soupçonnaient même pas l'existence... » (*Ib.*, p. 445.)

« Le doute est une preuve de modestie, et il a rarement nui aux progrès des sciences. On n'en pourrait pas dire autant de l'incrédulité. CELUI QUI, EN DEHORS DES MATHÉMATIQUES PURES, PRONONCE LE MOT IMPOSSIBLE MANQUE DE PRUDENCE. » (*Ib.*) Très-bien, monsieur Arago, vous pouvez être certain que nous ne l'oublierons pas !

« Rien, par exemple, reprenez-vous plus loin (p. 448), rien dans les merveilles du somnambulisme ne soulevait plus de doutes qu'une assertion très-souvent reproduite touchant la propriété dont jouiraient certaines personnes, à l'état de crise, de déchiffrer une lettre à distance avec le pied, par la main, avec l'estomac. Le mot impossible semblait complètement légitime. Je ne doute pas néanmoins que les esprits rigides ne le

*retirent* après avoir réfléchi aux ingénieuses expériences dans lesquelles Moser produit, aussi à distance, les images très-nettes de toute sorte d'objets, sur toute sorte de corps et dans la plus complète obscurité... En se rappelant encore (c'est toujours Arago qui parle) dans quelle proportion énorme les actions électriques ou magnétiques augmentent par l'acte du mouvement, on *sera moins incliné à prendre en dérision les gestes rapides des magnétiseurs.* »

Ainsi, vous l'entendez ! ce n'est pas seulement pour le somnambulisme, c'est encore pour *la passe* magnétique *apportée par Mesmer*, c'est pour ces procédés dont les magnétiseurs de bonne foi proclament la complète insignifiance, et que M. Arago nous disait tout à l'heure « *détruits de fond en comble* par le rapport de Bailly, » qu'il réclame aujourd'hui examen et tolérance.

Eh bien ! exagérons-nous donc en parlant des tendances de la science à l'acceptation de la partie matérielle, physique, très-secondaire selon nous, et même très-problématique, du magnétisme animal ? Et y a-t-il donc bien loin de l'*action à distance* du baron de Humboldt ou de la *vue par l'estomac*, comme le dit Arago, aux théories de Reichenbach et de Grégory sur le nouvel agent électrique qu'ils appellent *odyle* et qu'ils présentent au monde savant comme le fluide universel *annoncé par Mesmer* ? Il faut bien en convenir, voilà plus d'une circonstance atténuante en faveur de ces *pauvres d'esprit*, qui avaient eu jusqu'ici la sottise d'examiner les *niaiseries* magnétiques.

Voilà donc trois représentants éminents de la science européenne, dont les expériences ou les opinions semblent favoriser largement une partie des prétentions du magnétisme animal, et nous aurions le droit, il nous semble, de taxer d'inconséquence tous ceux qui, après des concessions semblables, riraient encore de ce qu'ils nous déclarent eux-mêmes n'être nullement risible.

Eh ! mon Dieu oui, ils seraient les plus inconséquents des

hommes, si ce n'était pas toujours la *même histoire*, qu'on nous pardonne l'expression, et si tout à côté de ces effets mesmériques, *acceptables* à la rigueur, il ne s'en présentait pas journellement beaucoup d'autres également affirmés et prouvés, mais contredisant à la fois toutes les idées physiques reçues, toutes les doctrines psychologiques enseignées depuis longtemps, et surtout les opiniâtres préjugés, enracinés encore aujourd'hui, contre tout ce qui ressemble au merveilleux. Jusqu'ici la tolérance était possible ; à partir de ce moment, elle va faire place à une horreur profonde et à une dénégation absolue. Comme si des faits, par cela seul qu'ils touchent au merveilleux, cessaient à l'instant d'être des faits !

On reconnaît bien en ceux-ci quelque chose d'assez rationnel, mais par delà ce qu'on voit il semble qu'on entrevoie *quelque autre chose* qui vous glace d'épouvante, et l'on fuit en raillant, comme ces poltrons qui chantent pour mieux dissimuler leur effroi.

M. Arago a beau dire, toutes les phases du magnétisme sont parfaitement semblables sous ce rapport : « Il faut convenir, dit Deleuze, que le magnétisme se présentait *dès les premiers jours* avec des circonstances tellement incroyables, que les corps savants ne pouvaient y ajouter la moindre foi<sup>1</sup>. »

Or ces circonstances *incroyables*, que nous détaillerons plus tard, messieurs, au chapitre des faits transcendants, c'étaient, ou plutôt ce sont encore aujourd'hui tous ces phénomènes qui ne peuvent s'expliquer que par la *surintelligence* et la *puissance* non pas *extranaturelle*, mais *antinaturelle*, de l'agent qui les produit.

Voilà, messieurs, les critères<sup>2</sup> et les caractères distinctifs qui devront toujours fixer votre attention.

Gardons-nous bien, en effet, de tomber ci idans la méprise générale et de regarder avec M. Arago, et même avec

1. Deleuze, *Histoire critique*, t. I<sup>er</sup>, p. 5.

2. *Criterium*, pierre de touche, creuset.

la grande majorité des magnétiseurs, l'état somnambulique comme le seul et même comme le plus merveilleux. Un peu de réflexion suffira pour nous convaincre que cet état doit infiniment moins nous étonner que l'opération qui l'amène; et cela par une raison toute simple, c'est que, dans un état de perturbation nerveuse, où toutes les lois de la nature paraissent bouleversées, nous pourrions légitimement soupçonner de nouvelles lois, ou bien encore le développement de facultés toutes nouvelles; mais chez le magnétiseur, chez cet homme à l'état parfaitement normal, comment parvenir à expliquer cette GRANDE PUISSANCE<sup>1</sup> antinormale improvisée, prodigieuse, exceptionnelle, qui, par un simple regard, par un geste, par un mot (et maintenant sans procédés aucuns, puisqu'on les a tous supprimés), enlace tous ceux qui s'y soumettent et exerce sur eux un véritable despotisme tout à la fois physique, intelligent et moral, qui sera toujours bien mieux nommé *fascination*?

Et même en dehors de cette *fascination* complète, quelle intelligence ne pouvons-nous pas signaler jusque dans le plus petit fait magnétique? Oui, depuis cet *instinct* merveilleux qui, de l'aveu de tous les magnétiseurs attentifs, *guide* leur main vers le siège d'un mal inconnu, jusqu'à celui qui accompagne le talisman magnétisé, et lui fait remplir à deux cents lieues de distance la commission qui lui a été donnée *sous condition*, tout révèle dans l'agent émis ou employé par le magnétiseur une compréhension et une intelligence transcendantes bien supérieures à celles de ce dernier. (Voir pour ces deux assertions au chapitre des *Faits transcendants*.)

Chez le somnambule, à son tour, quel est le phénomène le plus étourdissant, pour nous servir de l'expression consacrée? Ce n'est pas, vous venez de l'entendre dire à Arago, ce n'est pas la transposition des sens et *la vue par la nuque*, parce que tout cela pourrait à la rigueur résulter de certaines

1. Expression du rapport de 1784.

modifications inconnues de la lumière; ce n'est même pas la *communication des pensées*, parce qu'on prétend l'expliquer (toujours à la rigueur) par la lecture des pensées imprimées dans le cerveau; mais toutes les fois que le somnambule lit, devine, pressent et affirme des vérités, des faits, des choses, qui ne sont ni dans son cerveau ni dans celui de son magnétiseur; *ou qui n'existent pas encore*,... que devient la théorie de la lumière et des sens transposés?

Ah! c'est ici que toutes les cartes se brouillent et que la science, si voisine de nous tout à l'heure, si tolérante pour nos prodiges matériels, recule épouvantée et ne craint pas de dire à un Georget, à un Rostan : « Vous vous êtes laissé mystifier. »

## 2. — Nécessité d'un agent spirituel.

Ainsi donc, en 1853 comme en 1784, dans les salons de M. Du Potet comme dans *l'enfer aux convulsions*, devant la seconde vue d'Alexis comme sous la baguette de Mesmer, le problème est toujours identique, et les deux grands, les deux seuls obstacles à l'acceptation du magnétisme par la science, ce sont, d'une part, la *puissance antinormale* de l'influence émise, et de l'autre la *surintelligence* du sujet influencé. On comprend au reste cette répulsion de la part de la science, car, sans parler ici du bouleversement général qui résulterait de deux *facultés* semblables, ces phénomènes une fois bien constatés entraîneraient pour le moins une révolution philosophique, puisque alors il faudrait, de toute nécessité, se décider pour l'une des hypothèses suivantes à l'égard du magnétiseur et du magnétisé :

1° Chez le magnétiseur, ou l'existence d'une puissance, d'une virtualité animique tout à fait insolite et spécialement réservée à cet ordre d'*intentions*, — puisque ce magnétiseur ne l'exerce pas dans la vie ordinaire<sup>1</sup>, — ou l'assistance de

1. En effet, nous voudrions bien savoir si M. Du Potet, par exemple, a le pouvoir d'enchaîner dans la rue les pas du premier venu, comme nous le lui

puissances surhumaines, soit qu'elles se rendent à un appel, soit qu'elles interviennent par leur propre caprice ;

2° Chez le magnétisé, ou l'existence d'une *seconde âme*, opinion admise par la plupart des anciens philosophes, mais condamnée depuis longtemps par la théologie catholique ; ou le dégagement de l'âme proprement dite, rentrant, par suite de l'affranchissement des organes, dans l'ordre des purs esprits ;... ou bien, enfin, ces purs esprits eux-mêmes agissant sur cette âme, et l'influençant de leurs bonnes ou de leurs mauvaises inspirations.

Nous le répétons, il est absolument impossible de sortir de ces cinq hypothèses, et nous défions qui que ce soit d'échapper à la conclusion suivante, conclusion rigoureuse et que nous nous voyons forcé de formuler dès à présent, tant elle doit élucider tous nos autres chapitres, et tant elle résulte clairement de la plus simple exposition des faits :

L'AGENT MAGNÉTIQUE, QU'IL SOIT BON OU MAUVAIS, PROPRE OU ÉTRANGER A L'HOMME, INTÉRIEUR OU EXTÉRIEUR, ASSOCIÉ OU NON A UN FLUIDE (TOUTES QUESTIONS RÉSERVÉES), EST AVANT TOUT UN AGENT *spirituel*, UN AGENT DOUÉ D'UNE *surintelligence* TRANSCENDANTE, COMPLÈTEMENT ÉTRANGÈRE DANS TOUS LES CAS A L'INTELLIGENCE PROPRE DU SOMNAMBULE OU DU MAGNÉTISEUR ; EN UN MOT, C'EST UN ESPRIT 1.

Le mot est dur, nous le savons, mais que voulez-vous ? « *Celui qui, en dehors des mathématiques pures, prononce le mot impossible manque de prudence.* » (Arago.) Et d'ailleurs, comment faire pour récuser l'affirmation des somnambules de

avons vu faire cent fois dans son salon, par un seul effort de sa volonté. Il sait bien que non ; donc c'est une puissance *accidentelle*, et n'agissant que sur les imprudents qui consentaient à s'y soumettre.

4. On remarquera que jusqu'ici cette conclusion préalable d'un *esprit* distinct de notre intelligence ne tranche nullement les questions réservées, car nous ne jugeons pas encore cet esprit. On sait que l'une des grandes prétentions du magnétisme est de tout expliquer par une *seconde âme* indépendante du *moi*. Nous verrons en effet, dans le deuxième Mémoire, ce que l'on doit penser de la distinction si souvent formulée par toutes les philosophies,



tous les pays? « *Tous les somnambules qu'on laisse libres dans la crise, lit-on dans Deleuze*<sup>1</sup>, se disent éclairés et assistés par un être qui leur est inconnu. » Le docteur Bertrand parle absolument de même et affirme que « la plupart attribuent leurs connaissances à une voix qui se fait entendre au fond de leur épigastre<sup>2</sup>. » De là, ajoutent-ils, ces controverses si fréquentes, ces colloques intérieurs entre l'esprit du somnambule et la *surintelligence* révélatrice, *dualité* si évidente que le premier nie quelquefois tout ce que la seconde lui révèle. Et ceci nous explique comment un simple et grossier paysan, devenu subitement savant ou médecin malgré lui, peut emprunter si facilement à la métaphysique ou aux sciences jusqu'à leurs expressions les plus techniques et les plus barbares. Quant aux magnétiseurs, qui croient pouvoir tout expliquer par la communication des pensées entre leurs somnambules et eux-mêmes, que de fois, répétons-le, ne les avons-nous pas vus tout déconcertés devant leur ignorance personnelle et absolue des choses et des faits révélés!

Ici, nouvel arrêt de la part des médecins; en établissant, nous diront-ils, la dualité d'*intelligences* sur cette simple déclaration de vos somnambules « qu'ils sont influencés par une tierce personne, » en l'établissant sur leurs *colloques*, sur leurs *controverses intérieures*, vous tombez dans la plus grossière des méprises, et vous ne vous doutez pas que pour nous il ne s'agit là que du plus vulgaire des phénomènes, car *tous nos fous en sont là*, tous ont aussi leurs colloques, leurs voix intérieures, leurs adversaires perpétuels, et,

par quelques théologiens et par la sainte Écriture elle-même, entre l'*esprit* et l'*âme*, *spiritus* et *anima*. Nous étudierons aussi la véritable nature de cet ennemi domestique appelé la *chair*, ennemi que le cardinal Bona ne craint pas de ranger dans la classe des *Esprits* (*Discr. spirit.*). Nous tâcherons tout à la fois de bien définir le vrai rôle de ces agents psychologiques et physiologiques dans les phénomènes magnétiques, et de voir s'ils peuvent jamais y remplacer l'assistance d'un *Esprit étranger*.

1. *Histoire critique*, t. 1<sup>er</sup>.

2. *Du Somnambulisme*, p. 233.

d'un seul mot, nous expliquons tout cela... *hallucination!*

Ah ! voilà le grand mot prononcé ! nous l'attendions depuis longtemps, et puisque vous nous y invitez, nous allons vous poursuivre sur ce nouveau terrain. Aussi bien, comme nous l'avons dit plusieurs fois, nous ne tranchons pas aujourd'hui la question magnétique, nous voulons seulement nous en servir et lui prendre tout ce qu'elle peut fournir au développement de notre thèse *des influences surhumaines*. Or, ce même ordre d'influences, bonnes ou mauvaises, mais toujours surintelligentes, nous allons vous le montrer sur une tout autre scène, et vous prouver que vous y rencontrez exactement les mêmes obstacles, les mêmes problèmes, c'est-à-dire ces phénomènes d'*obsession*, d'*envahissement*, de *domination* singulière, et même de *possession*, que vous appelez « possession par quelque chose d'indéfinissable, » comme vous y retrouvez aussi ces merveilles d'*insufflation* extérieure et de *prévision*, que vous reprochez avec tant d'acharnement au magnétisme animal.

De magnétique, la question va donc devenir tout à fait scientifique. C'est le merveilleux médical, c'est le surhumain pathologique que nous allons signaler, là où nous sommes bien éloignés de le soupçonner d'ordinaire; et pour prouver, dès le début, que nous sommes loin de nous écarter de la question, nous vous citerons ces paroles d'un médecin dont les premiers travaux manigraphiques <sup>1</sup> ont jeté le plus vif éclat dans ces dernières années. C'est à propos de la folie et des hallucinations, notez-le bien, qu'il s'exprime ainsi : « Qui de nous n'a pas été témoin des faits jusqu'à ce jour inexplicables du magnétisme animal et du somnambulisme ?... Sans admettre comme irrévocablement démontrées certaines situations qui sembleraient mettre le sujet soumis à l'influence du somnambulisme en rapport avec le monde invisible, ne

1. On appelle *manigraphes* les auteurs qui traitent des affections mentales.

sommes-nous pas *forcés d'avouer* qu'il y a là, pour l'esprit de l'homme, plus d'un mystère à découvrir? Nous savons que cette situation étrange devient chez quelques-uns, pour ainsi dire, l'état normal, et qu'ils en arrivent au point de ne plus parler ni agir que sous l'action de *l'influence mystérieuse* qui s'est en quelque sorte *emparée* de leur organisation tout entière <sup>1</sup>. »

Vous voyez bien, messieurs, qu'en passant si brusquement en apparence du magnétisme à la plus élevée des questions médicales, nous obéissons tout à la fois et à la logique et à la Faculté. Nous allons donc laisser reposer le magnétisme proprement dit jusqu'aux derniers chapitres de ce Mémoire; mais tout en agrandissant la question, tout en abordant une foule de sujets qui lui *paraissent* étrangers, nous ne le perdrons pas de vue un seul moment. Nous verrons même, au milieu de ces discussions plus élevées, nos savants se retourner à chaque instant de son côté, et, malgré tous leurs vieux préjugés, lui demander quelques lumières sur les graves et nouveaux problèmes qui vont les occuper et nous occuper avec eux <sup>2</sup>.

1. Docteur Malattier, *Du Médecin, de la Folie et de la Société*, p. 72.

2. On voudra bien ne pas oublier que la rédaction de ces deux derniers chapitres remonte à 1853. On voit qu'alors savants, magistrats et clergé s'entendaient assez bien sur la réalité des faits. Depuis lors, une épidémie d'*occultisme*, comme on en avait rarement vu, est venue couvrir les deux mondes, éclairer tous les esprits justes, et forcer les confessions d'une multitude de savants. Pour ces derniers, il est devenu *surévident* que du moment où une somnambule et une table, magnétisées par le même homme et par les mêmes procédés, donnaient exactement les mêmes réponses, etc., elles devaient obéir à la même influence et remonter à la même cause. Pour eux, notre *nécessité d'un agent spirituel* peut donc être considérée comme une vérité bien assise.

Quant à nos *progrès nouveaux* et *vieux obstacles*, les premiers, grâce aux montagnes d'expériences qui ont couvert le globe, laissent peu de chose à désirer, ou plutôt à déplorer; mais comme les seconds sont toujours là, il ne faut pas trop s'étonner qu'après tant de témoignages imposants et de solennelles enquêtes on ait pu nous ramener sérieusement, dans ces dernières années, à nous ne savons quelles microscopiques et bâtarde expériences

tentées ou relatées par M. Mabirr, et, qui pis est, acclamées par l'Académie, sans que celle-ci s'aperçût le moins du monde qu'en le faisant elle sacrifiait à des objections lilliputiennes l'honneur de ses plus grands noms, comme elle déjugait ses jugements les plus ou plutôt les seuls sérieux. (Voir l'introduction du deuxième Mémoire que nous venons de publier en 1863.)

---

## CHAPITRE IV.

# HALLUCINATIONS ET PERCEPTIONS MYSTÉRIEUSES

ou

### L'HOMME OBSÉDÉ PAR LES ESPRITS <sup>1</sup>.

---

Analogies magnétiques. — L'homme *dominé*, selon la science, par *quelque chose qui veut, qui connaît et qui n'est pas lui*, ou bien par une *idée voltigeante*, par une *idée folle et matérielle*, qu'il aura absorbée, etc., hypothèses malheureuses remplaçant un vieux dogme oublié. — L'homme obsédé par des voix mystérieuses. — *Surintelligence* de ces voix constatée par la science.

#### 1. — L'homme obsédé par quelque chose.

Nous voici donc, messieurs, comme nous vous le disions à la fin du chapitre précédent, sur un terrain purement, essentiellement scientifique, ce qui n'empêchera pas le merveilleux d'y reparaître à chaque instant ; et quoique ce merveilleux semble parfois bien différent du merveilleux magnétique, nous verrons ce dernier remonter constamment sur la scène, où nous saurons toujours le reconnaître, quelque déguisé qu'il soit sous de nouveaux noms ou sous de nouveaux costumes.

L'hallucination ! voilà bien de tous nos problèmes de philosophie médicale le plus curieux et le plus difficile à traiter ! Mystérieux résultat de notre double nature, véritable pont jeté entre ces deux mondes qu'on appelle *esprit* et *matière*,

1. La science appelle *hallucination* toute erreur des sens partagée par l'intelligence, et *perception* la transmission par les sens à l'esprit des qualités des objets.

phénomène déconcertant pour tous, prouvant aux matérialistes la toute-puissance créatrice de l'esprit, aux spiritualistes la réalité quasi matérielle des images, naturalisant en apparence les miracles et surnaturalisant les effets les plus simples, l'hallucination, dit-on, ne respecte aucun âge, aucun mérite, et même, si l'on en croit une fatale expérience, tout docteur qui la soigne ou l'étudie trop longtemps terminerait ordinairement sa carrière dans les rangs de ses malades.

Tel est, messieurs, le périlleux sujet que nous ne ferons qu'effleurer aujourd'hui, et auquel nous emprunterons seulement quelques principes et quelques exemples, nécessaires au développement de notre thèse.

Occupons-nous d'abord d'établir et de bien définir ce qu'on entend par *hallucination*.

Voici le début le plus ordinaire de cette singulière invasion. Un homme, jusque-là le plus raisonnable du monde, et vous savez que c'est beaucoup dire, se promène et converse avec nous. Tout à coup, et pour la première fois de sa vie, cet homme s'arrête brusquement, cesse de vous entendre et vous quitte pour suivre une autre personne, que vous ne voyez pas, vous, mais qu'il *a l'air* d'écouter, de comprendre, et à laquelle il répond. Nous avons tort de dire qu'il *a l'air*, car il la voit véritablement, il l'entend, il la touche, et si vous ne la voyez pas comme lui, tant pis pour vous, car c'est lui qui va vous plaindre, et, sachez-le bien, l'univers pourrait l'écraser sans dissiper son erreur. — Mais c'est un malade ! allez-vous dire. — Comme vous le voudrez ; toutefois, on vous le répète, sa tête est peut-être beaucoup mieux organisée que la vôtre : il n'a le plus souvent ni fièvre ni délire, et s'il est vrai qu'il déraisonne, c'est uniquement pour avoir obéi trop fidèlement aux deux principes philosophiques de son siècle : l'expérience et l'observation.

Jusqu'ici, cependant, tout est parfaitement naturel, et la science n'avait pas attendu le *xix<sup>e</sup>* siècle pour deviner un peu la théorie de ces erreurs pathologiques. Il y a déjà longtemps

que, d'accord avec les médecins du moyen âge, le père Malebranche avait dit : « Les filets nerveux peuvent être remués de deux manières, ou par le bout qui est hors du cerveau, ou par l'extrémité qui plonge dans sa masse ; » et il ajoutait : « Si ces filaments sont remués dans le cerveau, n'importe par quelle influence, l'âme aperçoit quelque chose au dehors. » Ainsi donc, aux yeux du père Malebranche, comme à ceux de ses devanciers, il ne s'agissait ici que d'un phénomène d'optique ou d'intuition cérébrale <sup>1</sup>.

Renfermée dans ces limites purement médicales, l'étude des hallucinations a donné lieu, dans ces dernières années, à des publications du plus haut intérêt et de la plus grande importance pour l'étude des affections mentales. Grâce à ces publications, nous connaissons maintenant tous les degrés de cette désolante échelle, et nous savons que pas n'est besoin d'être *fou de profession* pour ressembler terriblement à celui-ci ; nous savons que l'on peut être halluciné et grand homme, halluciné et maître entier de sa raison, halluciné et juge sévère des infidélités de sa *pulpe nerveuse*, et plus que jamais on se sent pénétré de pitié pour des calamités si grandes et en même temps si voisines.

1. Quant aux définitions de l'hallucination, on comprendra que, dans une matière si ténébreuse encore, elles ne puissent pas être d'une grande exactitude et surtout d'une grande uniformité. Ainsi, pour M. le docteur Brierre de Boismont, ce sera la reproduction du signe matériel de l'idée (*des Halluc.*, p. 3) ; pour le docteur Lelut, une folie sensoriale ou perceptrice ; pour M. Chomel, une illusion du *sensorium commune* (*Dict. des termes*) ; pour le docteur Leuret, une illusion intermédiaire entre la sensation et la conception (*Fragm. psych.*) ; pour le docteur Michéa, un délire perceptif (*Dél. des sens*) ; pour le docteur Calmeil, une illusion due à une modification vicieuse de la substance nerveuse (*de la Folie*, t. I<sup>er</sup>), etc., etc.

Nous n'aurions assurément ni mission, ni lumières suffisantes pour nous prononcer hardiment au sujet de toutes ces définitions ; néanmoins nous dirons que la première et la dernière nous paraissent infiniment préférables : la première, parce qu'elle dépeint parfaitement le phénomène ; la dernière, parce qu'elle assigne, selon nous, sa cause instrumentale et pour le moins secondaire.

Mais par quelle fatalité tant de science et de lumière se trouvent-elles donc unies à tant d'ignorance et d'erreurs? Comment de si magnifiques travaux renferment-ils tant d'éléments perfides? Que l'on consulte le grand ouvrage de M. le docteur Brierre de Boismont<sup>1</sup>, et l'on pourra s'assurer « que la doctrine actuelle des hallucinations est la plus grande des erreurs sociales. » Plus tard nous essayerons d'approfondir davantage cet immense sujet, mais aujourd'hui nous ne pouvons, encore une fois, que l'effleurer et discuter seulement quelques-unes de tant d'assertions si funestes. Vous nous saurez gré, messieurs, de nous en tenir à celles qui intéressent spécialement nos études magnétiques et extranaturelles.

Si nous étions médecin, nous hésiterions probablement bien longtemps avant de prononcer ces deux mots, mais nous n'avons pas de diplôme à compromettre, pas de clientèle à risquer, et nous n'oublierons jamais qu'il nous a été dit dernièrement par un homme célèbre dont le monde savant et surtout le monde *souffrant* pleureront longtemps la perte<sup>2</sup> : « Courage! vous êtes sur un excellent terrain, allez et nous vous défendrons. »

L'essentiel est donc de bien établir nos distinctions et de répéter sans cesse avec Platon, Virgile, Arétée, Galien, et, ce qui est beaucoup plus imposant, avec toutes les anciennes écoles médicales et théologiques : « Il y a deux sortes de folie : l'une qui nous vient du corps, l'autre qui nous est envoyée par les *dieux*. »

À l'aide de ces grands noms, de l'expérience scientifique et même de quelques tendances modernes, nous sommes persuadé que l'on parviendrait à faire sortir de nos maisons de santé une foule de malades que de simples prières et les pratiques de l'Église auraient su guérir autrefois.

Nous avons connu de ces exemples, et la suite de ce Mémoire va nous les fournir par centaines.

1. *Des Hallucinations.*

2. Le docteur Récamier.



Mais pour en arriver là il faut que la science dépose de bien grands préjugés et qu'elle ajoute aux deux grands ordres de causes morales et physiques désignés comme générateurs de toutes les hallucinations un troisième ordre que nous ne craindrons pas d'appeler, nous, extranaturel ou métapneumatique<sup>1</sup>.

On voudra bien convenir au moins que la réintégration scientifique d'un pareil ordre de causes, s'il était vrai qu'il existât, serait une affaire de très-grande importance. Cette importance est telle à nos yeux, que nous n'hésitons pas à attribuer à l'absence de cette vérité tout le fatras qui embrouille aujourd'hui cette matière, et nous pensons qu'en restreignant ou en confondant ainsi tous les ordres de folie, nos manigraphes n'ont fait qu'obscurcir les questions et sont restés uniquement, comme disent les Anglais, « *des amasseurs de nuages.* »

## 2. — *Hallucinations naturelles.*

Ainsi donc, pour nous, la grande division serait celle-ci : hallucinations naturelles, et hallucinations ou plutôt perceptions mystérieuses et surhumaines.

Commençons par citer deux ou trois exemples des premières, pour mieux établir ensuite la différence. C'est M. de Boismont qui nous les fournira.

Ne parlons pas encore de la folie proprement dite, et ne nous occupons ici « ni de la plaisante manie de cet Anglais qui, raisonnable sur tout le reste, ne s'en croyait pas moins métamorphosé en théière, ni de celle de Van Baerle qui, dans sa conviction qu'il était de beurre, n'osait s'approcher du feu et finit par se jeter dans un puits. » Non, voyons en ce moment l'hallucination purement physique et le secret de la produire à volonté.

Browster, dans ses *Lettres sur la magie naturelle*, a rap-

1. Ce mot paraîtra tant soit peu barbare, mais il est le seul qui rende bien notre idée de *souffle* ou d'*inspiration surhumaine*.

porté une expérience de Newton qui montre que chacun peut faire naître à son gré des hallucinations. Ce grand physicien, après avoir fixé le soleil dans une glace, dirigea sa vue par hasard sur une partie obscure de l'appartement; il fut fort surpris de voir le spectre solaire se reproduire et se montrer peu à peu avec des couleurs aussi vives et aussi brillantes que le soleil lui-même.

Le même phénomène a lieu lorsque, après avoir regardé une croisée très-éclairée, on regarde ensuite la muraille, car alors la croisée avec tous ses carreaux s'y reflète exactement.

La répétition des images, voilà donc le premier rudiment des hallucinations ordinaires, mais ces dernières sont volontaires; elles cessent de l'être dans l'exemple suivant, tout en restant fort naturelles.

M. le docteur Andral vit pendant toute une journée à côté de lui le cadavre d'un enfant dont la vue l'avait impressionné fortement le matin même. Le même médecin raconte encore que, se trouvant auprès d'un homme connu par la capacité de ses facultés intellectuelles, celui-ci, qui certes n'était pas fou, se leva et interrompit la conversation pour saluer une personne invisible qu'il avait cru voir entrer...

Quoique cette hallucination soit involontaire, personne ne se méprendra sur la nature physique, et pour ainsi dire photogénique<sup>1</sup>, de ce pur phénomène d'optique et d'intuition cérébrales. Flux et reflux de la circulation nerveuse, tous ces phénomènes ne sont évidemment autre chose que le renvoi, du dedans au dehors, des images apportées primitivement du dehors au dedans. Mille causes diverses peuvent les ramener tour à tour, et parmi ces dernières on peut placer au premier rang les causes intoxicantes ou narcotiques, telles que les poisons, les médicaments, les boissons alcooliques, les gaz, le protoxyde d'azote, l'opium, et surtout le haschisch.

Le haschisch ! assurément c'est à l'aide de cette dernière

1. De nature lumineuse.

substance que l'on peut obtenir le summum du délire artificiel et de l'excitation cérébrale factice. On sait à quel degré d'incroyables féeries on peut développer, à son aide, tout ce que l'imagination renferme de puissances créatrices; eh bien ! parcourez tout l'ouvrage de M. le docteur Moreau de Tours<sup>1</sup>, étudiez les nombreuses expériences auxquelles il se livre, ajoutez-y celles de tous les autres manigraphes sur ces prodigieuses iné briations, et vous verrez que toutes leurs conclusions s'accordent parfaitement avec celle-ci de M. le docteur de Boismont : « On nous avait affirmé que les expérimentés voyaient se développer le phénomène *de la seconde vue*... A notre prière, M. D... nous décrivit parfaitement tous les lieux qu'il avait visités, mais, malgré toutes nos questions, *il ne put faire la description des lieux qu'il ne connaissait pas*. Tout cela est un rêve, nous dit-il ; cet état d'aberration a donné une impulsion plus vive à mes idées, *mais n'a rien ajouté aux connaissances que j'avais déjà* <sup>2</sup>. »

Nous le demandons à tous ceux qui ont assisté à une séance de somnambulisme magnétique, et qui ont obtenu la description, très-souvent parfaite, de leurs maisons, de leurs galeries, de leurs allées, et jusqu'à celle de leurs tiroirs et des plus secrets objets qui s'y trouvent, nous leur demandons, à *ces convertis de vive force*, qu'est-ce que toutes ces hallucinations artificielles ont de commun, soit avec ces réponses vraiment *fatidiques* qui forçaient l'incrédulité du matérialiste Georget, soit avec cette lucidité transcendante qui bouleversait tout le savoir-faire du soupçonneux Robert Houdin ?

Qu'on cesse donc d'assimiler des phénomènes qui ne se ressemblent qu'à la surface ; et quant aux médecins qui ne veulent pas même regarder les derniers, et qui n'admettent que des hallucinations naturelles, physiques, nous leur demanderons comment alors ils peuvent avoir la hardiesse d'expli-

1. *Du Haschisch et de l'Aliénation mentale.*

2. Page 377.

quer toutes les origines historiques et tous les mystères, y compris ceux de notre histoire religieuse, par un mot qui pour eux est le synonyme de rêve ou de fantasmagorie.

Dès à présent, on peut en soupçonner la raison, nous ne pouvons malheureusement pas dire l'excuse; nous allons la trouver, cette raison, dans l'incroyable légèreté avec laquelle on va ranger dans ce premier ordre d'hallucinations purement physiques tout un ordre, non plus d'hallucinations, mais de perceptions très-réelles cette fois, quoique très-mystérieuses, et qui n'ont rien de commun avec les autres.

## § I.

Inspirations *personnelles* et inspirations *étrangères*. — Leur distinction.

### 1. — Inspirations *personnelles*.

Entre ces deux ordres d'hallucinations, naturelles et mystérieuses, un pont semble en effet jeté comme pour faciliter un passage, et cette transition merveilleuse s'effectue pour nous, d'ordinaire, *pendant* la durée de ce phénomène qui semble offrir la réunion de deux individus en un seul, et que l'on cherche à expliquer *par un dédoublement de la personne et du moi*. Ce phénomène *naturel* se présente à chaque instant, comme on le sait; mais comme il se complique fort souvent d'un autre phénomène semblable en apparence, quoique d'une tout autre nature, la plus grande attention devient ici nécessaire et peut seule nous préserver d'une confusion déplorable.

« Sans m'appuyer, dit le docteur Leuret <sup>1</sup>, sur les nombreux exemples que l'on trouve chez les personnes atteintes de maladies nerveuses, j'en appellerai à la mémoire du lec-

<sup>1</sup> *Fragments psychologiques*. M. le docteur Leuret est mort depuis la rédaction de ce chapitre.

teur, qui trouvera dans ses rêves de véritables conversations. Quel est celui dont l'esprit n'a pas été occupé ou même fatigué pendant le sommeil par quelque discussion dont l'avantage ne lui est pas toujours resté? En lui, *quelle qu'en soit la cause*, deux personnes distinctes soutenaient des opinions opposées, et s'il a eu le dessous, d'où venaient les raisons auxquelles il a cédé? *De lui-même évidemment.* Or, pour être à même de fournir la matière d'une conversation ou d'une dispute, il faut que l'esprit ait comme en réserve une série d'idées qui ne lui soient pas présentes et dont le réveil se fait indépendamment du *moi*. Les éléments de *ces idées se trouvent dans les connaissances précédemment acquises.* » (Page 182.)

Doucement, monsieur Leuret; entendons-nous bien. Si vous ne dépassiez pas une certaine limite, si vous restiez sur le terrain normal de cette double argumentation d'un esprit se parlant à lui-même et ressuscitant d'anciennes perceptions conservées dans le *garde-meuble* de sa mémoire, ou bien encore enfantant quelques raisons nouvelles pour les opposer aux anciennes, nous ne demanderions pas mieux que de souscrire à l'existence simultanée de deux ou plusieurs fractions dans notre propre intellect, fractions qui seraient alors pour nous ce que sont plusieurs départements dans un seul et même ministère. Ces départements divers agitent les questions proposées par le ministre, lui soumettent leurs idées, lui fournissent des lumières, mais toujours dans les limites de la hiérarchie administrative, tellement que lorsque le décret sera rendu, il portera le sceau du ministre et que tout le monde en rapportera l'honneur à ce dernier. Mais si vous nous présentez, comme acte officiel et légal émané de ce même ministère (où personne n'a jamais su que le français et dont je connais tous les membres), une pièce écrite en excellent hébreu, une pièce surtout que le ministre *moi* désavoue et déclare ne pouvoir pas comprendre, oh! alors il me semble que nous serons suffisamment autorisé à vous répondre : « Non, cette pièce n'émane pas du ministère, et, quoi que

vous en disiez, elle n'a rien d'officiel, rien de commun avec l'administrateur auquel vous l'attribuez. »

Vous le voyez, nous admettons avec vous ces tours de force de mémoire et ce dédoublement de votre intelligence; jusqu'ici nous nous comprenons parfaitement; mais *le pont est franchi*, et voici venir tout à coup des suggestions étranges, tout à fait en dehors de votre nature et de votre sphère intellectuelle, de véritables *insufflations* que votre esprit lui-même désavoue de tout son pouvoir, et qui dépassent la portée des forces intellectuelles les plus rares! Qu'est-ce donc, s'il vous plaît, que toutes ces nouvelles venues dont le langage nous surprend, nous confond, et dont les prédictions se réalisent si souvent dans l'avenir? N'y regarderez-vous donc pas à deux fois, avant de leur délivrer un acte de naissance purement, essentiellement cérébral <sup>1</sup>?

Nous nous trouverons d'autant plus à l'aise sur ce terrain, que vous sentez vous-même, un peu plus loin, la nécessité de distinguer entre les inspirations *actives* et les inspirations *passives*. (*Fragments psychologiques*, p. 269.)

## 2. — Inspirations étrangères.

Eh bien, nous acceptons encore cette nouvelle division, à laquelle cependant nous préférons la nôtre, d'inspirations *personnelles* et d'inspirations *étrangères* <sup>2</sup>.

« Dans les premières (les actives), dites-vous, l'homme jouissant de sa personnalité... est élevé au-dessus de lui-même, mais il y a continuité dans son être; son *moi* d'aujourd'hui est encore son *moi* d'hier, son *moi* de toujours; il a

1. L'illustre Franklin avait été souvent frappé de cet antagonisme dans les rêves, et le docteur B... remarque que ce grand homme n'avait pu se défendre, à ce sujet, de *quelques tendances superstitieuses*.

2. On pourrait encore appeler les premières *autopneumatiques* ou *soufflées par soi-même*, et les secondes *allopneumatiques* ou *soufflées par un autre*.

conscience de ses pensées, il sait *qu'elles sont à lui*, il veut ses actions et il en prend la responsabilité.

« Dans les secondes (dans les passives), l'homme a perdu son unité; il connaît encore, mais en lui-même *quelque chose, différent de son moi*, connaît aussi; il veut encore, mais *le quelque chose* qui est en lui *a aussi une volonté*; il parle, il agit, mais rarement d'après sa connaissance, sa volonté. IL EST DOMINÉ, IL EST ESCLAVE, son corps est une machine, obéissant à *une puissance qui n'est pas la sienne...* L'inspiration active appartient à l'homme de génie; l'inspiration passive est un genre d'aliénation. »

Nous demandons maintenant à tout homme dont l'esprit n'est pas faussé par la tyrannie des préjugés, si ces inspirations actives, dans lesquelles « l'homme sait que ses pensées sont à lui, » ne seraient pas bien mieux nommées, comme nous le disions tout à l'heure, inspirations personnelles, et si les passives, dans lesquelles il obéit à *une puissance qui n'est pas la sienne*, ne seraient pas mieux caractérisées par le mot d'étrangères.

Mais surtout, nous vous demanderons à vous-même, monsieur Leuret, si une *chose* à laquelle vous prêtez tous les attributs de la pensée, si une *chose qui veut, qui connaît et qui domine l'esprit d'un autre malgré lui*, n'est pas forcément, inévitablement, un être distinct de celui qu'il opprime, un être immatériel, intelligent, en un mot UN ESPRIT.

Nous avons donc raison de vous dire que nous professons les mêmes *choses* en termes différents; car vos expressions vous ont trahi, et vos doctrines à leur tour se sont trouvées dominées *passivement* par la force *très-active* de la logique et de la vérité. Il ne s'ensuit pas encore, il est vrai, que cet esprit doive être nécessairement *extérieur* ou *étranger* à l'homme, car la remarque que nous faisons plus haut à propos du magnétisme s'applique encore ici.

Mais faisons maintenant un nouveau pas en avant, et permettez-nous de vous dire que si vous et vos habiles collègues

aviez été moins prévenus, si vous aviez été un peu plus philosophes dans l'acception véritable du mot, vous auriez trouvé, en dehors de ces faits somnambuliques que vous ne vous souciez pas hier encore d'étudier, mille autres observations analogues, insérées dans vos propres archives, émanant d'autorités respectées, et jetant un jour immense sur ce dogme de *l'esprit dominé* par une volonté étrangère, que vous proclamez d'une manière si formelle.

Ainsi, pour revenir à ces somnambules magnétiques dont nous ne nous sommes éloigné qu'en apparence, et pour mieux parvenir à comprendre que l'analogie est très-souvent complète entre eux et vos hallucinés, rappelez-vous cette affirmation du docteur Bertrand qui, d'accord avec la majorité des magnétiseurs, signale chez les somnambules l'épigastre comme le siège d'un *agent mystérieux, différent de leur personne*<sup>1</sup>.

Puis, une fois cette assertion admise (ce que vous venez de faire implicitement), laissez-nous signaler à vos méditations les trois mémoires suivants, insérés dans vos propres archives, mémoires officiels, par conséquent, et que vous avez classés parmi vos plus remarquables hallucinations. Nous ne les choisissons qu'en raison de cela même.

Le premier, envoyé et contre-signé par le docteur Delpit, inspecteur des eaux de Baréges (voir la *Bibl. méd.*, t. LVI, p. 308), vous montrera une pauvre *hallucinée*, « roulant dans les appartements comme une boule, sans qu'aucun obstacle ou aucune force pût jamais l'arrêter, se gonflant à la plus légère imposition de la main sur le ventre, lisant avec le bout de ses doigts dans l'obscurité la plus profonde, et *prédisant*, au milieu des plus horribles désordres, sa guérison pour *tel jour, telle minute, ce qui eut lieu ponctuellement*. »

Dans le deuxième, publié par le baron de Strombeck, et

1. Bertrand, *du Somnambulisme*.



certifié non-seulement par le docteur Marcart, inspecteur des eaux de Pyrmont, mais encore par le docteur Schmidt, *médecin de la cour*, vous verrez, *clair comme le jour*, que ces voix, bien loin d'être un effet de la maladie, en étaient la véritable cause, puisqu'elles annonçaient aux malades LEUR SORTIE pour tel jour et pour telle heure, et qu'une fois le jour et l'heure arrivés, ce long et terrible drame prenait fin subitement, au moment même où les voix de l'épigastre s'écriaient : « NOUS TE QUITTONS, ADIEU, ADIEU POUR TOUJOURS. » Comment ne seriez-vous pas très-frappés, messieurs, de cette coïncidence entre ce cri d'adieu et la cessation subite de convulsions ou plutôt de véritables tortures stomacales qui duraient déjà depuis deux ans ?

Dans le troisième (celui sur Adélaïde Lefèvre, envoyé par la Société des sciences physiques d'Orléans), vous entendrez encore, *malgré l'absence complète de folie*, les mêmes colloques, les mêmes menaces, les mêmes prières, et de plus *les coups frappés à l'intérieur* de l'épigastre par cet être mystérieux qui désignait toujours la malade sous son nom d'Adélaïde et ne parlait jamais d'elle qu'à la troisième personne<sup>4</sup>.

Vous conviendrez, messieurs, que si l'on ne peut récuser, dans ces trois cas, les graves attestations médicales qui les confirment, il y a là matière à plus d'une réflexion. Veuillez les méditer vous-mêmes, dirons-nous à tous nos spécialistes, et vous ne pourrez révoquer en doute des observations si savantes, si répétées, si soigneusement développées. Et si *par hasard* vous en admettiez les conclusions, ne seriez-vous pas alors obligés de convenir que la présence d'un agent extérieur, démontrée dans ces trois cas, doit faire soupçonner de très-nombreux analogues parmi ceux qui s'offrent à vous tous les jours revêtus de symptômes semblables ? Il vous deviendrait en effet bien difficile de ne pas vous rappeler toutes ces possessions des temps anciens, pendant lesquelles d'innom-

4. Deleuze affirme avoir remarqué bien des fois la même chose dans les consultations somnambuliques. (*Hist. crit.*, t. I<sup>er</sup>.)

brables témoins *entendaient ces mêmes voix* et conversaient avec elles, comme le Christ conversait avec les possédés de l'Évangile, leur demandait leur nom, leur nombre, l'époque et la cause de leur entrée, puis enfin leur enjoignait de sortir, et les envoyait, conformément à leurs désirs, soit dans les lieux déserts, soit dans cet immonde troupeau qui, sur-le-champ, allait se précipiter dans la mer<sup>1</sup>.

Nous savons bien que vous êtes tous à peu près d'accord aujourd'hui pour ranger ces possessions évangéliques parmi les maladies nerveuses; et nous n'avons aucun droit d'en appeler ici à des croyances que vous êtes parfaitement libres d'admettre ou de rejeter. Nous ne faisons que de la philosophie, et nous voulons rester sur ce terrain; mais c'est précisément en y restant que vous n'êtes plus libres, cette fois, de vous soustraire à cette double alternative :

Ou ces mêmes possessions évangéliques étaient de pures méprises et de véritables névroses;... et dans ce premier cas que ferez-vous de vos possessions actuelles *par quelque chose qui veut et qui connaît*, comme vous le dites si bien et comme nous venons de le voir dans les trois mémoires précédents? Ou ces mêmes possessions étaient réelles;... et veuillez nous dire alors quel jour et à quelle heure des agents morbides aussi multipliés, aussi *généraux*, ont cessé tout à coup d'influencer la terre et tous ses habitants?

Vous conviendrez qu'il ne serait guère philosophique, une fois le principe admis et reconnu, de le nier dans toutes ses applications, et surtout dans celles qui regardent des faits modernes dont les détails semblent calqués sur ceux des faits anciens. C'est alors que vous feriez un retour sur vous-mêmes, un retour sur votre infortunée clientèle, et que vous trouveriez peut-être cruel d'éterniser et de laisser périr à Charenton tous ces malades dont le *rituel* entreprenait autrefois et procurait fort souvent la guérison.

1. Voyez saint Matthieu, ch. viii.

Mais n'anticipons pas sur les chapitres suivants, qui devront nous montrer les vastes proportions atteintes jadis et même encore aujourd'hui par cette classe d'*hallucinés très-passifs*, bien que de nos jours l'action de ces terribles causes soit latente, modifiée ou plutôt déguisée sous une forme plus scientifique qui donne le change à ce siècle, tant est profonde et vraie cette parole de l'éloquent abbé de Ravignan : « Leur chef-d'œuvre, messieurs, c'est de s'être fait nier par ce siècle. »

## § II.

Voix prophétiques. — Personnages célèbres de l'antiquité taxés d'hallucination par la science. — Julien, Brutus, Socrate, etc., etc., stigmatisés *par cela seul* qu'ils ont cru à une inspiration extranaturelle. — Application moderne de la même doctrine.

### 1. — Les grands hallucinés antiques.

M. de Boismont a raison : « la doctrine des hallucinations n'est pas moins affligeante au point de vue de l'humanité. Quoi de plus pénible et de plus douloureux, en effet, que de prétendre que les opinions les plus sublimes, les entreprises les plus grandes, les actions les plus belles, ont été enseignées ou faites par des fous hallucinés ? L'histoire et la raison ne sont-elles pas d'accord pour protester contre la folie de Socrate, de Luther, de Jeanne d'Arc et de tant d'autres<sup>1</sup> ? » (Préface, p. vi.)

A merveille ! mais ne vous y trompez pas ; si M. de Boismont s'indigne contre ces imputations calomnieuses de *folie*, trop souvent encore, lui, le plus sage et le plus juste de tous ces écrivains, il se rabat sur les *hallucinations*, et s'il renvoie ses grands hommes de Bedlam, il ne les affranchit pas toujours pour cela du médecin.

« Qu'étaient donc, demandera-t-on, les hallucinations de

1. On grossit ordinairement la liste de ces *malades*, en leur adjoignant sainte Thérèse, saint Ignace, le Tasse, Buckingham, Johnson, Byron, etc.

ces personnages célèbres? Elles dépendaient d'une influence complexe; elles provenaient à la fois du tribut que payaient ces intelligences d'élite aux croyances de leur temps, de ce caractère extatique que la contention de l'esprit fait contracter aux idées, et enfin de la nature de l'organisation. » (Préface, p. vi.)

Vous le voyez, ils sont hallucinés, *hallucinés pleins de raison* si vous le voulez, mais ils n'y gagnent en vérité pas grand'chose, car le résultat ne diffère pas beaucoup du premier.

Et pourquoi sont-ils hallucinés, s'il vous plaît? Ah! sans doute et *uniquement parce qu'ils* ont des visions, ou plutôt, car c'est là le cachet distinctif, « parce qu'ils croient à la réalité de perceptions ou de révélations qui ne sont qu'imaginaires. »

Qui ne sont qu'imaginaires! Voilà toujours la question, et si, sur cent révélations ou visions du même genre, nous vous en montrons au moins la moitié qui se sont réalisées ou prouvées objectivement, physiquement, évidemment pour tout le monde, quel droit vous restera-t-il pour flétrir ces hommes célèbres, *par cela seul qu'ils ont cru* à la réalité d'une vision? L'accomplissement réellement merveilleux de quelques-unes de ces révélations ne devrait-il pas vous interdire toute précipitation, même à l'égard de celles qui vous semblent le plus chimériques?

Alphonse Esquiros, dans un travail inséré dans la *Revue des Deux Mondes*, avait donc quelque raison de reprocher à M. Brierre d'avoir parfois établi des différences purement arbitraires; et pour nous, quelque chrétien que nous soyons, nous n'admettons pas que l'on puisse *se venger*, pour ainsi dire, sur les païens, de la réserve et du respect que la foi commande pour les voyants ou les prophètes de nos saintes Écritures. Parce que tout est réalité d'un côté, nous n'admettons pas que de l'autre tout soit déception et folie, et comme, en une multitude de cas, notre argumentation en faveur des premiers s'appuie avant tout sur la réalisation des événements

prédits, nous trouvons imprudent de mépriser ces mêmes raisons lorsqu'elles sont données en faveur des païens, dût le phénomène nous être offert par Brutus ou par Julien !

Ainsi, par exemple, selon vous ou plutôt selon l'histoire, Brutus se disposant, plein d'espoir, à partir avec toute son armée, voit entrer dans sa tente, au milieu du silence et de l'obscurité de la nuit, un *corps étrange* et monstrueux, qui s'approche de son lit et le considère sans mot dire.

— Qui es-tu ? dit Brutus d'une voix ferme ; que me veux-tu ?

— Brutus, répond le fantôme, je suis ton mauvais génie, et tu me verras bientôt dans les *plaines de Philippes*. Et le fantôme disparaît.

Brutus, qui n'était pas un esprit faible, appelle ses esclaves, les interroge ; ils n'ont rien vu, rien entendu. Au point du jour il va trouver Cassius et lui raconte la vision. Cassius, épicurien, le rassure et lui débite sa théorie des *hallucinations sensoriales*, absolument semblable à toutes celles d'aujourd'hui, et Brutus persuadé se tranquillise parfaitement... mais seulement jusqu'aux plaines de Philippes, car la mort l'y attendait.

Or, chez tous nos manigraphes vous retrouvez ce récit, et, chez tous aussi, le plus profond silence *sur l'accomplissement* du message ! Tout était là cependant !

Même distraction pour Julien, mêmes réticences *sur l'accomplissement* exact, au lendemain, de la terrible prédiction faite la veille par le Génie de l'empire. Mêmes omissions chez tous nos manigraphes au sujet des apparitions de César, Cicéron, Antoine, Cassius, etc., etc.

Mais, parmi toutes ces victimes historiques de nos théories médicales, Socrate est sans contredit la plus célèbre. Sujet d'étude pour toute l'antiquité philosophique, il pose aujourd'hui, dans l'atelier de tous nos spécialistes, et nous allons voir comment ils ont rendu jusqu'ici cette majestueuse figure. En la faisant poser à notre tour, nous chercherons à découvrir

ce que le *délire sensorial* et la *fausse perception* ont jamais eu de commun avec ce représentant de la sagesse païenne, élevée à sa plus haute puissance.

D'ailleurs, voici pour nous une assez belle occasion de maintenir les engagements d'impartialité pris à l'égard du magnétisme. Forcé trop souvent, on l'a déjà vu et on le verra davantage, de signaler ses points de contact et de similitude avec les phénomènes les plus terribles, nous allons lui fournir l'occasion d'une *revanche* en proclamant bien hautement sa présence chez le fils de Sophronisque<sup>1</sup>. Il semble que, terrassé à l'avance par le vainqueur des siècles suivants, le paganisme ait voulu donner le change à la terre en lui jetant, pour son dernier adieu, le martyre d'un grand citoyen et les belles paroles du *Philèbe*.

Mais c'est moins Socrate que nous allons étudier que son *génie familier*. L'homme fut grand, mais le dieu, qu'était-il? Tout ce que nous en savons, c'est que ce dieu, *délégué par celui de Delphes*, c'est Socrate lui-même qui nous le dit<sup>2</sup>, rappelait à son disciple expirant *le coq promis à Esculape*.

Au reste, assez peu nous importent aujourd'hui le titre et les qualités de ce conseiller mystérieux; pour nous c'était un dieu, et cela suffit à notre ordre du jour.

C'est M. le docteur Lélut qui doit cette fois nous servir de contradicteur, puisqu'il a consacré tout un livre au *démon de Socrate*, livre qui n'a d'autre but que de présenter ce grand homme comme le *specimen* le plus complet de l'hallucination psychologique. « Socrate, dit-il, la première tête de la philosophie, n'est pas connu, quoiqu'il ait été immensément étudié. Il faut le connaître davantage pour l'intelligence complète de la nature humaine. » (Chap. 1<sup>er</sup>.)

Oui certes, et nous pouvons ajouter, pour l'intelligence

1. On ne l'oubliera pas, nous avons établi que tout agent magnétique était un *esprit* distinct de l'intelligence humaine.

2. Voyez *Apologie*, p. 94, trad. de M. Cousin.

de tous les sujets historiques, théologiques, médicaux et magnétiques, qui font le sujet de ce mémoire.

Voyons d'abord les bases historiques et les phénomènes psychologiques établis par M. Lélut; nous verrons ensuite ceux qu'il néglige.

Comme tous ses confrères, il commence par faire bonne et sévère justice de l'imputation de *supercherie*, et il le fallait, car, au siècle dernier, ce triste système avait tellement séduit jusqu'aux meilleurs esprits, que l'abbé Barthélemy, et, qui le croirait? le bon Rollin lui-même, n'avaient rien trouvé de mieux que cette jonglerie pour expliquer le mystérieux *démon* du grand homme. Mais voici venir un vengeur. « Cette prétendue supercherie, dit M. Lélut, est une des imputations *les plus mal avisées* qui se soient jamais faites de l'astuce et de l'esprit philosophique moderne... La fraude n'a jamais eu et n'aura jamais une telle puissance. » (P. 164.)

Il y a longtemps que nous disons la même chose.

M. Lélut établit donc parfaitement tous les titres de Socrate à la gloire et à l'admiration générale : « C'est le restaurateur de la philosophie; c'est un homme exceptionnel parmi tous les hommes (p. 10)... Mais, dit-il, il est une singularité de sa vie, ou plutôt de son intelligence... Cette singularité psychologique est celle de *son esprit familier*, des inspirations qu'il lui devait, des prophéties qu'elles le mettaient à même de faire, et des actes dont elles le détournaient. » (P. 12.)

C'est au siège de Potidée que M. Lélut fait remonter la première extase de Socrate (p. 98). « Cette extase, au reste, n'était pas chose isolée dans sa vie; il lui arrivait souvent de s'arrêter brusquement, au milieu d'une promenade ou d'une conversation... en donnant pour raison qu'il venait d'entendre *le dieu* (p. 101). Il n'y a presque pas dans Platon un seul dialogue où il ne soit plus ou moins directement question de ce dieu, *θεός*, de ce démon, *δαίμόνιον*, de cette voix divine, *φωνή*. » (P. 101.)

Comment cette voix se faisait-elle entendre? Quels étaient

les symptômes, les effets de cette hallucination? Voilà d'abord ce qu'il importe de bien préciser.

Selon M. Lélut, Socrate n'en imposait à personne lorsqu'il disait : « Il me semble, mon cher Criton, que j'entends tout ce que je viens de dire, comme les corybantes croient entendre les cornets et les flûtes, et le son de toutes ces paroles résonne si fort à mes oreilles, qu'il m'empêche d'entendre tout ce qu'on me dit ailleurs. » (P. 103.) Jusqu'ici, nous l'avouons, rien que de fort ordinaire et qui ne ressemble à toutes les hallucinations naturelles.

De même pour l'immobilité de Socrate, soit au siège de Potidée, soit sur la porte de la maison voisine du logis d'Agathon. « Laissez-le, dit alors Aristodème; il lui arrive souvent de s'arrêter ainsi dans quelque endroit qu'il se trouve; vous le verrez bientôt, ne le troublez pas et ne vous occupez pas de lui. » (Platon, *Banquet*, trad. de M. Cousin, p. 24.)

Jusqu'ici encore voilà la tendance cataleptiforme, nous en convenons; c'est une des pièces du problème. C'est l'état physiologique qui l'accompagne, ou plutôt, selon nous, c'est l'état qui en résulte, mais ce n'est pas la solution du problème.

Continuons : « Il finit par se persuader que, par le fait de cette assistance divine, il pouvait, à distance, exercer une influence sur les jeunes gens qui le fréquentaient. » (P. 176.) *Illusion de magnétiseur!* suivant M. Lélut, qui cependant est bien obligé d'écouter le véridique Socrate et d'enregistrer ces paroles du *Philèbe* : « SOCRATE. Il me semble qu'un dieu m'a rappelé certaines choses à la mémoire. — PROTARQUE. Comment, et quelles sont-elles?... Tu me l'apprendras, j'espère. — SOCRATE. Ce ne sera pas moi, *mais une divinité*... — PROTARQUE. Prie donc, et réfléchis. — SOCRATE. Je réfléchis, et il me semble qu'une divinité (θεὸν) nous a été favorable en ce moment. — PROTARQUE. Comment dis-tu cela, et à quelle marque le reconnais-tu? — SOCRATE. Prête-moi toute ton attention. Au moment de passer l'eau, j'ai senti ce signal divin qui m'est familier et dont l'apparition m'arrête toujours. Au



moment d'agir, j'ai cru entendre de ce côté une *voix* qui me défendait de partir. »

Et plus loin, dans un autre dialogue : « SOCRATE. Je n'ai sur toi qu'un seul avantage. — ALCIBIADE. Quel est-il ? — SOCRATE. C'est que mon *tuteur* est meilleur et plus sage que ton tuteur. — ALCIBIADE. Qui est ce tuteur ? — SOCRATE. *Le dieu...* La faveur céleste m'a accordé un don merveilleux qui ne m'a pas quitté depuis mon enfance ; c'est une voix qui, lorsqu'elle se fait entendre, me détourne de ce que je vais faire et ne m'y pousse jamais. Si un de mes amis me communique quelque dessein, et que la voix se fasse entendre, c'est une marque *sûre* qu'elle n'approuve pas ce dessein et qu'elle l'en détourne... Vous pouvez tous demander, si vous le voulez, à Clitomaque, frère de Timarque, ce que lui dit celui-ci lorsqu'il allait mourir pour avoir méprisé l'avertissement fatal. Il vous racontera que Timarque lui dit en propres termes : « Clitomaque, je vais mourir pour n'avoir pas voulu croire « Socrate. » Que voulait dire par là Timarque ? Je vais vous l'expliquer. Quand il se leva de table avec Philémon, fils de Philoménide, pour aller tuer Nicias, il n'y avait qu'eux deux dans la conspiration. Il me dit en se levant : « Qu'as-tu, « Socrate ? » Je lui dis : « Ne sors pas, je reçois le signal accou-  
« tumé. » Il s'arrêta, mais quelque temps après il se leva encore et me dit : « Socrate, je m'en vais. » *La voix* se fit entendre de nouveau, et de nouveau je l'arrêtai. Enfin, la troisième fois, voulant échapper, il se leva sans me rien dire. et, prenant le temps que j'avais l'esprit occupé ailleurs, il sortit et fit ce qui le conduisit à la mort. Voilà pourquoi il dit à son frère ce que je vous répète aujourd'hui, qu'il allait mourir pour n'avoir pas voulu me croire. J'ai cela de commun avec les sages-femmes, que *par moi-même* je n'enfante rien en fait de sagesse... *mais c'est l'esprit qui est avec moi*, n'ayant rien à montrer *qui soit une production de moi-même*.

« Quant à l'expédition de Sicile, vous pouvez savoir de beaucoup de nos concitoyens ce que je prédis sur la déroute

de l'armée. Mais sans parler des prédictions passées, pour lesquelles je vous renvoie à ceux qui les connaissent, on peut dès à présent faire une épreuve du signal et voir s'il dit vrai. Lorsque le beau Sannion partit pour l'armée, j'entendis la voix; maintenant qu'il marche avec Thrasyllé contre Éphèse et l'Ionie, *je suis certain qu'il y mourra* ou qu'il lui arrivera quelque malheur, et je crains beaucoup pour le succès de toute l'entreprise. Je dis tout cela pour te faire comprendre que la puissance de ce génie (ἡ δύναμις αὐτῇ δαιμόνιου τούτου) s'étend jusque sur les rapports que l'on veut contracter avec moi. » (Platon, *Théagès*, traduction de M. Cousin, p. 259.)

M. Lélut a raison assurément de citer ce passage. Du moment où il admet la parfaite bonne foi de Socrate, et comment ne pas l'admettre? rien n'est plus curieux que cette étude sur soi-même tracée par le plus sage, le plus modeste et le plus circonspect des hommes, en un mot par le maître de Platon et la gloire de l'antiquité.

Après Socrate s'analysant lui-même, après Platon analysant Socrate, après tous leurs disciples ratifiant faits et théories tout ensemble, après la plupart des philosophes expliquant ensuite ce phénomène par la *supériorité de la raison*, écoutons M. le docteur Lélut l'expliquant à son tour par la *supériorité de la folie*!

« Fausses perceptions! s'écrie-t-il... Voilà Socrate qui non-seulement s' imagine recevoir des influences, des inspirations divines, entendre une voix, mais qui, à raison de ce privilège, croit posséder à *distance* une influence semblable sur ses amis, sur ses disciples, et presque sur les étrangers; influence indépendante même de la parole et du regard, et qui s'exerce à travers les murailles et dans un rayon plus ou moins étendu. On ne peut, en vérité, rien voir, rien entendre *de plus extravagant, de plus caractéristique de la folie*, et les hallucinés qui, sous mes yeux, prétendent envoyer ou recevoir à *distance* des influences physiques, magnétiques, franc-maçoniques, ne s'expriment pas autrement que Socrate, et ne

sont, sous ce rapport, pas plus fous qu'il ne l'était. » (P. 122.)

Pauvre Socrate ! Fallait-il donc traverser vingt-deux siècles de gloire pour te voir, au XIX<sup>e</sup> siècle, précipiter si bas ! Illustration la plus pure de l'antiquité païenne, quoi ! tu n'aurais dû cette sagesse exceptionnelle qu'aux *fausses* perceptions d'un *sensorium malade* !

Et pourquoi *fausses*, s'il vous plaît, monsieur Lélut, lorsque vous venez de nous prouver, sans paraître, il est vrai, y attacher la moindre importance, que l'événement *les réalisait toutes*, et surtout lorsque vous faites dire au grand homme dont vous établissez si bien la bonne foi : « Voici la preuve que je n'ai rien avancé que de vrai au sujet de ce dieu (κατὰ τὸν θεόν), c'est qu'ayant fait part à beaucoup de mes amis de ces avertissements, *il ne s'est jamais trouvé* que j'aie avancé une chose fausse ? » (P. 131.)

Il faut en convenir, voilà des hallucinations bien singulières ! L'homme sain, qui les méprise, ne sait rien de ce qui l'attend tout à l'heure, et le fou qui les subit donne à cet homme sain, qui l'écoute, des avertissements *qui ne le trompent jamais* !

Et pas un mot de la part de M. Lélut sur cet accomplissement constant de fausses perceptions ! et tous ses confrères imiteront son silence ! En vérité, il est impossible de rien comprendre à cette méthode chez des hommes qui consacrent, il faut le reconnaître, toutes leurs forces, toute leur vie, à la recherche de la vérité !

Mais à quoi bon alors nous détailler en de longues pages toutes ces prévisions réalisées, anecdotes qui deviennent alors fort insignifiantes, si elles ne représentent, dans le problème dont elles sont toute l'essence, qu'un élément de nulle valeur ?

Ainsi, perceptions *fausses* quoique... elles aient dit toujours *vrai* !

Quant à ces illusions de magnétiseurs, pour lesquelles vous vous montrez si sévère, monsieur Lélut, nous nous garderons bien de vous renvoyer à ces expériences quotidiennes

qui se répètent dans tous les quartiers de la capitale, et qui vous expliqueraient beaucoup mieux votre Socrate que les mille et quelques dissertations imprimées à son sujet ; mais croyez-en ce grand homme, objet de tant d'études, lorsque, deux mille trois cents ans avant Mesmer et Deleuze, il donne au brillant Alcibiade cette leçon de magnétisme transcendant.

Son disciple venait de lui poser ainsi la question :

« Je vais te dire, Socrate, une chose qui paraîtra incroyable, et qui pourtant est très-vraie. Je n'ai rien appris de toi, comme tu le sais fort bien. Cependant je profitais quand j'étais avec toi, même lorsque je n'étais que dans la même maison, sans être dans la même chambre. Quand j'étais dans la même chambre, j'étais bien mieux encore, et quand, dans la même chambre, j'avais les yeux fixés sur toi, pendant que tu parlais, je sentais que je profitais plus que quand je regardais ailleurs ; mais je profitais bien plus encore, lorsque j'étais assis auprès de toi et que je te touchais. » (Platon, *Théagès*, traduction de M. Cousin.)

Assurément, voilà l'influence magnétique, psychologique et physiologique aussi bien établie que possible, et plus ou moins développée en raison du plus ou moins de proximité ! Mais quoiqu'elle s'exerce ici *par* Socrate, il ne s'ensuit pas qu'elle ne procède *que de* Socrate. Écoutez sa réponse :

« Tel est, en effet, mon cher ami, le commerce que l'on peut avoir avec moi ; S'IL PLAÎT AU DIEU (τῷ θεῷ), tu profiteras auprès de moi beaucoup et en peu de temps. Sinon, tes efforts seront inutiles. Vois donc s'il n'est pas plus sûr pour toi de t'attacher à quelqu'un de ceux qui sont les maîtres d'être utiles, plutôt que de suivre un homme qui ne peut répondre de rien. » (*Ibid.*)

*Qui ne peut répondre de rien !* Voilà l'explication donnée, par le plus sage des hommes, de ces sympathies et antipathies magnétiques que nos savants, préoccupés uniquement d'un *fluide matériel*, ne peuvent se décider à admettre. Voilà le secret de ces rudes mécomptes éprouvés tout à coup, au mo-

ment décisif, par ces magnétiseurs assez téméraires, comme le docteur Berna<sup>1</sup>, pour venir se brûler aux lumières d'une commission qui déplaît à *leur dieu*, τῷ θεῷ, ou que celui-ci ne veut pas éclairer. Oui, voilà le secret de toutes ces déconvenues si cuisantes et de ces condamnations injustes, qui étouffent la vérité entre la démonstration de la veille et la contradiction du lendemain.

Résumons maintenant tout ce que nous venons d'entendre, et tâchons de bien formuler, si nous le pouvons, la pensée médicale de M. le docteur Lélut.

Socrate, le plus sage des hommes, aurait été, d'après lui, *aussi fou que tous les hallucinés d'aujourd'hui, puisqu'il croyait follement et obéissait à une voix chimérique qui ne lui avait jamais dit que la vérité*; mais comme toutes ses illusions sont marquées au coin de la raison la plus sublime, cette folie, « qui ne passa jamais à l'état de délire général et véritablement maniaque, fut l'expression au moins hallucinée de la raison, de la philosophie et de la vertu. » (P. 179.) L'hallucination de la raison et de la philosophie!... quelle hallucination de la vérité!... chez M. Lélut... et cela pour avoir répudié la seule explication possible, celle des *esprits familiers*, cette doublure païenne des *anges gardiens* du christianisme, esprits en vérité fort semblables à nos agents magnétiques, qui, séparés entre eux par des degrés infinis de malice ou d'erreur, peuvent encore donner à leurs pupilles certains avis, dont la sagesse paraît d'autant plus éclatante qu'elle émane plus rarement d'une telle source.

Le dieu de *Delphes* avait apparemment réservé *ce qu'il avait de mieux* parmi ses conseillers, pour le donner à *ce qu'il avait de mieux* parmi les hommes<sup>2</sup>.

1. Voyez *Académies et Mesmérisme*, 3<sup>e</sup> pér.

2. Voir aux conclusions quelques développements sur le *natalis comes*, ce compagnon mystérieux des anciens.

2. — *Rapprochements modernes.*

Maintenant choisissons une de ces hallucinations modernes, données comme parfaitement authentiques, et voyons un peu le parti que l'on en tire contre les vrais et grands prophètes de nos saintes Écritures.

« Ces prophètes étaient, dit M. Leuret, dans la même situation d'esprit et de corps que nos *autres* malades, et parmi eux plus d'un a été jugé par ses contemporains ce qu'il était réellement. Car, ainsi que le fait observer saint Augustin, du temps qu'Élisée était en Judée, ni lui ni les autres prophètes n'étaient plus respectés par la plus grande partie du peuple, qui les regardait comme des insensés. Leurs paroles et leurs actions témoignent en effet, et *jusqu'à la dernière évidence, que le peuple ne se trompait pas* dans le jugement qu'il portait sur eux<sup>1</sup>. »

Deux versets d'Ézéchiel attirent surtout l'attention de M. Leuret; ce sont les versets 25 et 26, dans lesquels l'Esprit-Saint fait connaître au prophète le sort qui lui est réservé : « Fils de l'homme, voilà qu'ils vous ont préparé des chaînes; ils vous en lieront, et vous n'en sortirez pas. » Et Ézéchiel, selon l'histoire, fut en effet chargé de chaînes et mis dans une cage, et *il n'en sortit pas*. Quant au verset 26 : « Je ferai que votre langue s'attachera à votre palais, que vous deviendrez muet, comme un homme qui ne reprend personne, » voyons comment M. Leuret nous explique, en les acceptant, cette prédiction et ces faits accomplis : « C'est un phénomène fort curieux, dit-il, que ce mutisme qui survient après une semblable menace, et, loin de le révoquer en doute, je l'appuie de l'autorité d'un autre cas avec lequel il a la plus grande analogie. Ce cas, que je vais citer, a été observé par M. Charles Lens, alors étudiant en philosophie à l'université d'Iéna; il est imprimé dans l'ouvrage ayant pour titre *Psychological Maga-*

1. *Fragments psychologiques*, p. 273.

zine (vol. II, p. 2). Le voici : à Kleische, petit village d'Allemagne appartenant à M. V. S., une domestique de la maison de ce seigneur est envoyée à une petite lieue de là pour acheter quelques aliments. Elle fait la commission avec exactitude, et, tandis qu'elle revient chez son maître, elle entend tout à coup derrière elle un bruit semblable à celui que feraient plusieurs chariots. Elle regarde, et voit un petit homme gris, pas plus gros qu'un enfant, et qui lui commande d'aller avec lui. Elle ne répond rien et continue sa route. Le petit homme continue de l'accompagner et la presse toujours de venir. En arrivant dans la cour extérieure de la maison de son maître, elle est rencontrée par le cocher, qui lui demande d'où elle vient, et auquel elle répond très-distinctement. *Le cocher ne voit pas le petit homme.* Arrivée sur le pont, la jeune fille entend celui-ci l'appeler pour la dernière fois, et, sur son refus de répondre, il la regarde d'un air menaçant, et lui dit *que pendant quatre jours elle sera aveugle et muette*; après quoi il disparaît. Cette fille court à sa chambre et se jette sur son lit, *ne pouvant* ouvrir les yeux ni prononcer un seul mot. Elle paraît entendre tout, mais ne répond que par signes aux questions qu'on lui adresse. On fait ce qu'on croit le mieux pour la rétablir, mais le tout en vain. Elle ne peut rien avaler. *Vers la fin du quatrième jour*, elle se rétablit et raconte ce qui lui est arrivé<sup>1</sup>. »

Assurément, voilà bien une *voix obsédante et prophétique* si jamais il en fut !

On croirait d'abord que M. Leuret va supposer quelque malice, quelque simulation de la part de la jeune fille, simulation qu'il étendra par analogie jusqu'au prophète lui-même ; mais pas le moins du monde ; il accepte le fait. *Elle ne peut*, dit-il, ni ouvrir les yeux, ni prononcer un mot. Quant au pourquoi *votre fille est-elle muette* ? pas un mot, pas un seul mot. Voici sa seule conclusion : « La menace faite à Ézéchiél

1. *Fragments psychologiques*, p. 278.

et l'effet qui s'en est suivi n'ont rien qui surpasse ce qu'on vient de lire. Ce sont assurément des phénomènes fort extraordinaires, mais dont les analogues ont été déjà rapportés un assez grand nombre de fois pour n'avoir rien de merveilleux. » (*Ibid.*)

De sorte, monsieur Leuret, que le merveilleux n'existe plus *parce qu'il y a plus d'un fait merveilleux* !...

Ainsi, la jeune fille de Kleische est hallucinée, *parce qu'elle a cru entendre annoncer la veille* ce qui lui est exactement arrivé *le lendemain*, et le prophète Ézéchiël l'est à son tour, *puisque* pareille chose est arrivée à une jeune fille !

*Puisque* M. Leuret accepte ce fait *non merveilleux*, il faut profiter bien vite de son bon vouloir pour lui rapporter un fait analogue, mais bien autrement remarquable en raison de l'étrangeté des phénomènes, de leur persistance pendant six mois, et surtout de l'immense notoriété qui lui fut acquise.

C'était entre 1827 et 1830, dans un village du département du Finistère. Un paysan assez à son aise, mais fort ambitieux, découvrit dans quelque vieux livre de sorcellerie qu'à l'aide de certains moyens, de certaines observations, on pouvait se procurer de l'argent. Il fit les simagrées voulues et l'argent arriva; mais à *l'instant même*, sa femme, qui n'avait pas pris part à ce marché, reçut, *par voie de révélation*, l'avis qu'en punition de ce méfait *toute la famille* allait être frappée, qu'elle ne pourrait pendant six mois faire aucun usage des biens qui lui appartenaient, que la maison resterait ouverte à tous venants, que son domaine ne serait ni cultivé ni récolté, et enfin que le père, la mère et les enfants deviendraient muets et seraient pour tout le pays un objet d'horreur.

Cette pauvre femme, terrifiée, courut chez son curé et demanda à être entendue en confession. Le curé l'entendit et lui donna l'absolution, mais aussitôt *elle devint muette*. Reentrée chez elle, elle trouva *toute sa famille frappée du même mutisme*. Son mari et ses enfants roulaient des yeux hagards,



criant, vociférant et se cachant au moindre bruit dans quelque coin obscur de la maison. Les choses durèrent ainsi pendant six mois, la maison ouverte à tous venants, les terres abandonnées, etc. Les témoins de ce fait prodigieux sont d'abord, toute la population du lieu, les autorités civiles et militaires, le clergé, les journaux du temps, nombre d'étrangers et particulièrement d'Anglais venus tout exprès de Jersey pour le voir, etc. On pourrait donner aux incroyants toutes les indications nécessaires pour s'assurer du fait. Au reste, pas ne doit être nécessaire, du moment où la science admet que pareille chose s'est renouvelée *un assez grand nombre de fois* et qu'elle en conclut que *cela n'a plus rien de merveilleux*.

Pour en revenir aux prophètes qu'on ose assimiler d'une part à des malades, et de l'autre aux somnambules, ces assimilations sacrilèges ne causent même pas un moment d'inquiétude. Cependant, il ne s'agissait plus là de *seconde vue*, c'était de la triple, de la sextuple, de la centuple vue, celle qui signalait deux mille ans, et quatre mille ans à l'avance, l'histoire du peuple juif et une grande partie de celle du monde. Aussi, quand nous appliquons l'expression *prophétique* à des *voix* qui n'ont plus rien de commun avec ces grandes voix, c'est faute d'une expression plus modeste; celle de *prédisantes* rendrait peut-être mieux notre pensée.

Mais il est temps de nous résumer sur les hallucinations en général.

Pour nous, sans aucun doute, l'hallucination véritable et naturelle est une déviation<sup>1</sup> de cette puissance nerveuse qui constitue la vie ou lui sert d'aliment, puissance qui probablement n'est elle-même qu'un écoulement de ce fluide général soupçonné maintenant par la science, comme nous l'avons déjà vu, et dont tous nos impondérables ne seraient que des modifications.

Mais cette déviation de la puissance nerveuse, ou du fluide

1. Le mot *délire* vient de *de lira*, sortie du sillon.

électro-magnétique humanisé, peut être occasionnée par mille causes différentes et s'explique d'une manière très-satisfaisante, soit qu'il y ait lésion anatomique du cerveau, comme le soutiennent le docteur Fabre et beaucoup d'autres, soit que la substance nerveuse soit seule intéressée, comme le prétendent Pinel et la grande majorité des médecins. Seulement que demandons-nous, encore une fois, si ce n'est que l'on veuille bien ajouter un seul ordre de causes à beaucoup d'autres et qu'on ne le confonde pas, comme on le fait tous les jours, avec ceux qui lui sont le plus étrangers?

Cet ordre supplémentaire, cet élément anomal, c'est l'élément MYSTÉRIEUX, tour à tour subjectif et objectif, mais toujours *surintelligent*; c'est là son criterium. Et comme cette épithète de *surintelligent* est précisément celle que nous nous sommes vu forcé d'appliquer à nos agents magnétiques, nous en concluons que si messieurs les médecins, au lieu de se perdre dans les plus contradictoires divagations, consentaient à faire taire un moment les préjugés de leur jeunesse pour étudier sérieusement ces derniers phénomènes, ils acquerraient en un seul jour plus de lumières sur tout un ordre de *folies* qu'ils n'en trouveront ailleurs pendant tout le reste de leurs jours.

Ceci leur paraît-il un paradoxe; qu'ils écoutent M. de Boismont: « Les hallucinations des aliénés ont de nombreux points de contact avec le somnambulisme magnétique... et plus d'un trait *frappant* de ressemblance avec le magnétisme, véritable état morbide du système nerveux, qui ne donne dans le *plus grand nombre de cas* que des réminiscences ou des révélations semblables à celles des anciens oracles (p. 77). On peut donc établir que les faits de clairvoyance, de prévision, de seconde vue, consignés dans *tous* les ouvrages sur le magnétisme, rentrent, *lorsqu'ils sont authentiques*, dans le domaine des hallucinations. » (P. 276.)

A merveille. Mais comme les termes de *clairvoyance*, de *prévision* et de *seconde vue*, lorsque les faits sont authenti-

ques, ne signifient que des vérités vues de loin ou à distance (n'importe par quel moyen), et que le terme d'hallucination ne se rapporte jamais qu'à l'erreur, et à l'erreur par les sens, il s'ensuit que vous rangez dans le cadre de l'erreur de très-nombreuses *vérités* et de très-mystérieuses perceptions... qui ne devraient jamais y figurer. Et nous, d'après tout ce que vous venez de nous apprendre, nous nous croyons en droit de conclure que vos propres aliénés, au lieu d'être toujours, comme vous le pensez, sous une influence purement malade, subissent souvent celle d'une cause OCCULTE, SUR-HUMAINE, INTELLIGENTE, TANTÔT EXTÉRIEURE, TANTÔT INTERNE, MAIS BIEN CERTAINEMENT ÉTRANGÈRE A LEUR PERSONNALITÉ<sup>1</sup>.

1. Nous faisons à l'avance les mêmes protestations contre la doctrine des *hallucinations collectives*, cette erreur, véritablement monstrueuse, établie, propagée aujourd'hui dans toutes nos écoles médicales, et dont l'adoption définitive serait suivie bientôt du renversement le plus complet de toute l'histoire d'abord et de la religion ensuite. Les chapitres suivants suffiront seuls à la réfutation d'une doctrine, de l'extravagance de laquelle nous ne saurions donner une plus juste idée qu'en disant que plusieurs de ses défenseurs voudraient l'appliquer en ce moment à la constatation *très-collective* des tables et des objets tournants; or, comme ils seraient forcés de l'appliquer également aux cinq cent mille témoins américains et allemands, il s'ensuivrait que tous les habitants des deux mondes seraient bientôt hallucinés, eux tout seuls exceptés. Quelle hallucination collective pour le coup!

Au surplus, cette question des *hallucinations* vient d'être reprise tout à l'heure et jugée *ex professo* par M. G. Des Mousseaux dans le beau livre qu'il vient de faire paraître (chez Plon), sous le titre de: « *la Magie au XIX<sup>e</sup> siècle; ses agents, ses vérités et ses mensonges.* »

## CHAPITRE V.

# NÉVROPATHIES<sup>1</sup> MYSTÉRIEUSES

ou

### L'HOMME POSSÉDÉ PAR LES ESPRITS.

---

Les anciens possédés retrouvés par le XIX<sup>e</sup> siècle et l'aimantation rotatoire observée depuis longtemps. — Le moyen âge justifié • l'Institut. — La complète bonne foi des *Ursulines de Loudun*, des *trembleurs des Cévennes*, et des *convulsionnaires de Saint-Médard*, proclamée et mise hors de toute discussion par l'élite de la science moderne. — Longs mensonges historiques réduits à néant. — Analyse et discussions. — Nouvelles hypothèses proposées par une science à bout de voie, et bien autrement inadmissibles que le merveilleux dont elle a peur.

#### 1. — Analogies reconnues.

Les magnétiseurs répétaient depuis longtemps aux savants : « Regardez-y donc de plus près, et vous trouverez une partie de nos phénomènes classés parmi les vôtres. » Les voilà justifiés, puisque des hommes d'un grand mérite, *après avoir regardé de plus près*, viennent de reconnaître et même de proclamer la justesse de l'avis donné. Vous les avez entendus, messieurs : selon eux, l'analogie est frappante entre certains phénomènes magnétiques et leurs plus mystérieuses hallucinations. Il y a donc là plus d'un sujet de triomphe pour les disciples de Mesmer, car s'il est assez peu flatteur d'être classé si près *du délire et de la folie*, il ne faut pas

1. Maladies nerveuses.

oublier non plus que les *réveries* de Socrate, de Jeanne d'Arc et de la plupart des hommes célèbres, se trouvant comprises dans le même cadre, une telle solidarité tient lieu de *circonstances atténuantes*, et laisse aux condamnés plus d'une consolation.

A présent voici tout autre chose ! Nous allons aborder une série de phénomènes bien autrement sérieux. La science va s'assombrir ; le côté terrible et vraiment satanique de nos fascinations spirituelles va se dessiner largement, et, repassant notre histoire, nous allons contempler l'Europe se débattant pendant de longues années sous les cruelles étreintes d'un fléau aussi mystérieux que redoutable.

Et ce fléau, vous allez entendre notre imprudent magnétisme le réclamer comme son œuvre et s'écrier encore une fois : « C'était moi, c'était moi-même ! » Quel paradoxe, ou quelle témérité !

Nous savions bien que tous les ennemis du mesmérisme avaient pris à tâche de le rattacher à ces grandes épidémies, effroi des siècles précédents, et notamment aux possessions de *Loudun*, aux terribles *Camisades*, aux convulsions de *Saint-Médard* ; de la part d'adversaires cela nous paraissait fort logique, et nous disions : « Après tout, c'est probablement une calomnie. »

Ainsi, M. le docteur Dubois (d'Amiens), imitant en cela le célèbre Thouret, avait eu le plus grand soin de faire précéder son histoire magnétique d'une dissertation sur ces derniers phénomènes de *Saint-Médard* et de *Loudun*.

Le docteur Calmeil, nous allons le voir, passe à chaque instant des derniers aux premiers, pour tâcher de les éclairer tous ensemble et les uns par les autres.

Presque tous les manigraphes modernes suivent le même ordre et soutiennent l'identité.

Le révérend père de Breyne en fait autant. M. l'abbé Migne, dans un ouvrage tout récent (*Dictionnaire des Miracles*), met sur la même ligne toutes ces jongleries.

Mais des magnétiseurs ! qui donc aurait pu s'en douter ? Connaissent-ils bien ce qu'ils réclament et toute la responsabilité qu'ils assument !

Le docteur Bertrand, par exemple, voit dans toutes les grandes épidémies d'extase précitées *la solution* de tout le somnambulisme moderne. (*De l'Extase.*)

Le docteur Teste dit que « cette identité ne peut plus aujourd'hui *faire l'ombre d'un seul doute.* » (*Magnétisme expliqué.*)

Le baron Du Potet est bien plus explicite encore : « Ce que nous ont enseigné les Mesmer, les Puységur et les Deleuze, est *certainement*, sous d'autres noms, ce que les Écritures condamnent et ce que les anciens prêtres de notre religion poursuivaient sans miséricorde et sans pitié. » (*Journal du Magnétisme*, t. IX, p. 27.)

Enfin, le sage et modeste Deleuze, si bien fait pour ramener tant d'ennemis à sa cause, ne peut se dispenser de parler comme ceux-ci : « La comparaison des effets magnétiques, dit-il (*Histoire critique*, t. I, p. 32), avec ceux qui avaient eu lieu, quarante ans auparavant, sur le tombeau du diacre *Pâris*, était encore un rapprochement fâcheux pour le magnétisme... Je suis loin de nier la vérité de ce rapprochement... Au tombeau de *Pâris*, le magnétisme agissait de même qu'au baquet de Mesmer... »

Il dit encore ailleurs : « La comparaison exacte de toutes les circonstances de Saint-Médard et de l'acte magnétique montre l'*identité* de l'agent. » (*Ibid.*, t. II, p. 320.)

L'identité ! nous eussions dit, nous, l'analogie, et encore peut-être l'eussions-nous restreinte au mode d'importation et d'action.

Mais vous allez en juger, messieurs, et lorsque vous aurez prononcé, les magnétiseurs s'entendront, s'ils le peuvent, avec vous. C'est leur affaire et non la nôtre aujourd'hui.

Nous sommes préoccupé d'un soin bien autrement grave, celui d'établir tout à l'heure, ou plutôt de laisser s'établir

toute seule la justification complète, absolue, de nos croyances catholiques les plus délicates et les plus sacrifiées en apparence.

Le comte de Montalembert remerciait dernièrement tous les écrivains catholiques qui avaient travaillé dans ces derniers temps à la restauration de la vérité historique, philosophique et sociale, et il ajoutait : « Chaque jour nous ramène à une appréciation plus vraie de ces grands siècles où l'Église était tout ; de ces grands siècles si longtemps oubliés ou insultés par la plupart des écrivains religieux<sup>1</sup>. »

Sans vouloir plus que lui ressusciter le moyen âge, nous prétendons le justifier aujourd'hui de l'accusation la plus grave qu'on ait jamais portée contre lui, celle d'avoir, par ignorance, fait périr des milliers d'*innocents*.

Connaissez-vous en effet un reproche plus fréquent et plus sanglant que celui qu'on adresse depuis deux siècles à l'Église, à propos des sortilèges, des possessions et des exorcismes ?

Eh bien ! nous venons répondre à ce reproche aujourd'hui. La réponse sera péremptoire, absolue, et cette fois ce ne seront plus des ignorants, des enthousiastes ou des enfants perdus qui vous la fourniront, messieurs, ce seront vos plus honorables collègues, vos pairs, et vous ne pourrez plus vous révolter devant quelques *bluettes* magnétiques, lorsque vous entendrez ces graves autorités accepter et discuter les *énormités* qui vont suivre.

Pour ne pas trop abuser de vos moments, ni grossir mal à propos le nombre de nos adversaires, nous allons prendre à partie le premier de tous nos manigraphes actuels, M. le docteur Calmeil, médecin des aliénés de Charenton, l'un de ces hommes que leur position et leur talent entourent de toute la considération voulue pour que l'on puisse hardiment s'abriter derrière eux. Après les études sérieuses, les recherches infatigables auxquelles il a consacré sa vie, qui donc oserait

1. *Des Intérêts catholiques.*

s'inscrire en faux contre ses affirmations historiques? Personne, assurément.

Pour nous, il sera donc le représentant de toute cette nouvelle école que l'on pourrait appeler l'école *vengeresse* du passé; car vous avez déjà vu, messieurs, que les docteurs Brierre de Boismont, Leuret, Lélut, Michea, Moreau, etc., sont d'accord avec lui pour restituer, sinon la raison, au moins la probité, à toute une masse de victimes calomniées par l'histoire.

On en conviendra, n'eussions-nous d'autre but aujourd'hui que de compléter de telles réhabilitations historiques, et de faire comprendre un peu mieux tout ce génie du moyen âge, si misérablement travesti, notre travail ne manquerait encore, il nous semble, ni d'actualité ni d'une assez grande importance. Mais nos prétentions sont plus hautes : nous espérons qu'après avoir rétabli la vérité dans tous ses détails, un large pas aura été fait dans les voies de la *fusion scientifique et religieuse*, puisqu'il va rester démontré que, sous des noms différents, on s'occupe tous les jours encore des mêmes choses, et que l'on combat le même ennemi.

Ouvrons donc hardiment le bel ouvrage de notre docteur sur la folie<sup>1</sup>; mais avant d'aborder le chapitre de ces grandes *épidémies de délire* que nous appelons, nous, des *épidémies* et des *intoxications*<sup>2</sup> *spirituelles*, choisissons, entre mille, un exemple et une preuve modèles de ce que nous venons d'énoncer.

Le voici :

Veuillez, messieurs, prêter toute votre attention au récit qui va suivre, surtout à sa ratification par le docteur Calmeil, et à l'explication qu'il en propose. Si, contrairement à toutes nos habitudes, nous citons ce fait à peu près en entier, c'est

1. *De la Folie... Exposé des condamnations auxquelles la folie méconnue a souvent donné lieu.* 2 vol. gr. in-8°, chez Baillière; 1843.

2. Empoisonnements.



que ce développement nous paraît absolument nécessaire, les détails seuls pouvant bien préciser la question. Nous n'en connaissons pas de mieux posée, car si la folie est là, sans complication et purement naturelle, nous nous tenons immédiatement pour battu, et nous vous prions de jeter au feu à l'instant même tout le fatras que nous allions vous présenter.

« Aujourd'hui, dit M. Calmeil (t. II, p. 447), les ecclésiastiques qui font la traversée des mers pour aller répandre les lumières de la foi jusque dans les déserts du Nouveau Monde sont souvent tout surpris de rencontrer des énergumènes parmi les néophytes dont se compose leur nouveau troupeau, tandis qu'il est rare, de leur propre aveu, que le démon prenne à présent possession des fidèles au sein de la mère patrie. La lettre que je vais rapporter, et qui fut adressée à Winslow (célèbre médecin), en 1738, par un digne missionnaire, prouve que le *délire de la démonopathie* peut devenir partout le partage des âmes faibles et timorées.

« Je ne puis enfin me refuser à votre empressement, écrit le missionnaire *Lacour*, d'avoir par écrit le détail de ce qui s'est passé au sujet du Cochinchinois possédé, dont j'ai eu l'honneur de vous parler... L'an 1733, environ au mois de mai ou de juin, étant dans la province de *Cham*, royaume de *Cochinchine*, dans l'église d'un bourg qu'on nomme *Chéta*, distant d'une demi-lieue environ de la capitale de la province, on m'amena un jeune homme de 18 à 19 ans, chrétien... Ses parents me dirent qu'il était possédé du démon... Un peu incrédule, je pourrais même dire, à ma confusion, *trop pour lors, à cause de mon peu d'expérience* dans ces sortes de choses, dont je n'avais jamais eu d'exemple et dont néanmoins j'entendais souvent parler aux chrétiens, je les questionnai pour savoir s'il n'y aurait pas de la simplicité ou de la malice dans le fait. Voici ce qu'ils me dirent... »

Ici vient le récit des parents, dont voici la substance en deux mots : Le jeune homme, après avoir fait une communion indigne, avait disparu du village, s'était retiré dans les mon-

tagnes, et ne s'appelait plus lui-même que le traître Judas.

« Sur cet exposé et après quelques difficultés, reprend le missionnaire, je me transportai dans l'hôpital où était ce jeune homme, bien résolu de ne rien croire à moins que je ne visse des marques au-dessus de la nature, et, au premier abord, je l'interrogeai en latin, dont je savais qu'il ne pouvait avoir aucune teinture. Étendu qu'il était à terre, bavant extraordinairement et s'agitant avec force, il se leva aussitôt sur son séant et me répondit très-distinctement : *Ego nescio loqui latine*<sup>1</sup>. Ma surprise fut si grande que, tout troublé, je me retirai épouvanté, sans avoir le courage de l'interroger davantage.

« ... Toutefois, quelques jours après, je recommençai par de nouveaux commandements probatoires, observant toujours de lui parler latin, que le jeune homme ignorait ; et entre autres ayant commandé au démon de le jeter par terre sur-le-champ, je fus obéi dans le moment ; mais il le renversa avec une si grande violence, tous ses membres tendus et roides comme une barre, qu'on aurait cru, par le bruit, que c'était plutôt une poutre qu'un homme qui tombait... Lassé, fatigué de sa longue résistance, je pris la résolution de faire un dernier effort ; ce fut d'imiter l'exemple de Mgr l'évêque de Tilopolis en semblable occasion. Je m'avisai donc, dans un exorcisme, de commander au démon, en latin, de le transporter au plancher de l'église, les pieds les premiers et la tête en bas. Aussitôt son corps devint roide, et, comme s'il eût été impotent de tous ses membres, il fut traîné du milieu de l'église à une colonne, et là (écoutez bien, messieurs), *les pieds joints, le dos collé à la colonne, sans s'aider de ses mains*, il fut transporté en un clin d'œil au plancher, comme un poids qui serait attiré d'en haut avec vitesse, sans qu'il parût qu'il agit. Suspendu au plancher, *les pieds collés et la tête en bas* (vous acceptez le fait, monsieur Calmeil ?...), je

1. « Je ne sais pas parler latin. »

fis avouer au démon, comme je me l'étais proposé pour le confondre, l'humilier et l'obliger à quitter prise, la fausseté de la religion païenne. Je lui fis confesser qu'il était un trompeur, et en même temps je l'obligeai d'avouer la sainteté de notre religion. Je le tins plus d'une demi-heure en l'air (*la tête en bas et les pieds collés au plafond*), et n'ayant pas eu assez de constance pour l'y tenir plus longtemps, tant j'étais effrayé moi-même de ce que je voyais, je lui ordonnai de le rendre à mes pieds sans lui faire de mal... Il me le rejeta sur-le-champ comme un paquet de linge sale sans l'incommoder, et depuis ce jour-là mon énergième, quoique pas entièrement délivré, fut beaucoup soulagé; chaque jour ses vexations diminuaient, mais surtout lorsque j'étais à la maison, il paraissait si raisonnable qu'on l'aurait cru entièrement libre... Il resta l'espace environ de cinq mois dans mon église, et au bout de ce temps il se trouva enfin délivré, et c'est aujourd'hui le meilleur chrétien peut-être qu'il y ait à la Cochinchine. »

Qu'en dites-vous, messieurs? Le fait vous paraît-il assez curieux? Au point de vue du christianisme, c'est un de ces prodiges dont abondent les récits évangéliques et les annales de l'Église; mais, au point de vue médical, écoutez bien la conclusion *toute naturelle* que l'on en tire:

« On doit savoir gré au frère Delacourt, dit M. Calmeil, de n'avoir pas gardé le silence sur ce prétendu fait de possession, car ce missionnaire a décrit *à son insu* les phénomènes de la *monomanie religieuse*; et il est clair pour tout le monde aujourd'hui qu'il n'a exorcisé qu'un homme atteint de *délire*... Espérons qu'une *méprise* pareille ne sera plus commise par les ecclésiastiques qui se vouent aux missions<sup>1</sup>. »

Vous l'entendez, messieurs; le docteur Calmeil est obligé d'admettre un tel fait, d'abord parce que l'autorité du narrateur lui paraît irréfragable, ensuite parce que ce n'est qu'un

1. Calmeil, t. II, p. 424.

fait de plus à ajouter à mille autres du même genre. Mais ce qu'il faut bien constater, c'est que lorsqu'on se trouve atteint de ce *certain délire* (*délire sans fièvre*, et qui vous laisse après des années parfaitement frais et dispos), lorsqu'on a, disons-nous, ce *certain délire*, il n'y a rien de plus naturel que de répondre pendant des mois *en latin lorsqu'on n'en sait pas le premier mot*; que de grimper jusqu'au plafond d'une église, les pieds joints, *le dos contre la colonne et sans s'aider de ses mains*; d'y rester suspendu par la *simple application des pieds* et la tête en bas; de faire pendant une demi-heure de la controverse dans cette position peu commode, et d'être enfin rejeté sans la moindre blessure de ce plafond sur le pavé, et parfaitement guéri plus tard par le seul nom de Jésus-Christ.

Quel délire, quel traitement... et *quelle méprise!*

Mais nous vous comprenons, messieurs, vous n'acceptez pas, vous, un tel fait; vous n'appellez pas cela une *névropathie*, vous l'appellez un *conte bleu*. Soit; ce n'est pas contre vous que nous argumentons. Seulement, nous vous avons prévenus que, pour rejeter les éléments du procès, vous seriez obligés de vous brouiller avec l'élite de la science, et nous vous avons tenu parole, car ce n'est pas là, notez-le bien encore une fois, une historiette isolée, une distraction de professeur; non, c'est un *spécimen* admirable, choisi parmi mille autres, et celui qui le donne est le chef de toute une école qui va marcher sur ses traces.

Maintenant, abordons les grands sujets, et choisissons de préférence ceux qui, plus célèbres, plus ressassés si vous le voulez, sont par cela même le plus entachés de cette mensongère accusation d'imposture et réclament impérieusement un nouvel examen.

Laissons donc parler notre auteur, et ne citons que pour mémoire quelques-uns de ces avant-coureurs de la grande scène de Loudun, par exemple la prétendue folie des religieuses d'Uvertet, qui, « vers 1550, sous le nom de possession des nonnains, causa pendant longtemps un si grand

étonnement dans le Brandebourg, la Hollande, l'Italie, et principalement en Allemagne. » Singulière folie, en effet, que celle qui débutait ainsi : « D'abord elles étaient réveillées en sursaut, croyant entendre des gémissements plaintifs... Quelquefois elles se sentaient entraînées hors du lit et glissaient sur le parquet comme si on les eût tirées par les jambes... Les bras, les extrémités inférieures se tordaient en tous sens... Parfois elles bondissaient en l'air et retombaient avec force sur le sol... Dans les instants où elles paraissaient jouir d'un calme parfait, il leur arrivait de tomber à la renverse, d'être privées de l'usage de la parole... quelques-unes, au contraire, marchaient sur les genoux, en traînant les jambes derrière elles. D'autres s'amusaient à grimper en haut des arbres, d'où elles descendaient *les pieds en l'air et la tête en bas*. Ces attaques commencèrent à perdre de leur intensité après une durée de trois ans<sup>1</sup>. »

Le grand *Dictionnaire des sciences médicales* n'est pas moins explicite. « Cette épidémie des nonnains, dit-il, s'étendit sur *tous* les couvents de femmes de l'Allemagne, et en particulier des États de Saxe et de Brandebourg, et gagna jusqu'à la Hollande. Tous les miracles des convulsionnaires ou du *magnétisme animal* étaient familiers à ces nonnains, que l'on regardait comme possédées. Elles prédisaient, cabriolaient, grimpaient contre les murailles, *parlaient des langues étrangères*, etc. » (Art. CONVULSIONNAIRES.)

M. Calmeil a bien soin d'ajouter de son côté « que *toutes* attribuaient leurs souffrances à un pacte, et qu'elles désignaient celle qui leur avait *lancé le sort*. » Or, ceci est fort utile à noter, messieurs, car, en fait d'épidémies, ne perdez jamais de vue *l'importation*, qu'il s'agisse de la peste, du choléra ou des névropathies mystérieuses.

Nous n'appuierons pas beaucoup sur l'épidémie nerveuse des enfants d'Amsterdam, consignée dans tous les ouvrages

<sup>1</sup> Calmeil, t. II, p. 254 et 256.

d'histoire et de médecine, et sur laquelle M. Calmeil semble admettre la narration rapportée par de Wier, narration qui nous les représente « comme grim pant sur les murailles et sur les toits,... comme *parlant des langues étrangères*, sachant ce qui se passait ailleurs, même dans le grand conseil de la ville (p. 269), et vomissant pendant les exorcismes force aiguilles, des épingles, des doigtiers à coudre, des lopins de drap, des pièces de pots cassés, des verres, des cheveux, etc., etc. » (P. 274.)

Nous reviendrons plus tard sur ce dernier phénomène, que nous retrouverons dans plus d'une circonstance. Et notez bien que pas plus qu'aujourd'hui il ne manquait alors d'esprits forts qui prétendaient que « ces enfants se jouaient de la crédulité des simples ; qu'on n'aurait pas dû ajouter foi à leur état de souffrance ; qu'il était absurde de croire qu'ils ne pouvaient s'empêcher de miauler, de monter aux arbres ; qu'ils en imposaient en assurant que le démon entassait mille ordures dans leur estomac... Mais, dit toujours M. Calmeil, a-t-on donc oublié que ce n'était pas seulement les démoniaques d'Amsterdam, et que les prétendus possédés et possédées se comportaient *partout* comme les orphelins de la Hollande ? » (P. 278.)

« En effet, les religieuses d'Auxonne, comme la plupart des malades qu'on avait précédemment jugées possédées, laissaient échapper de leur bouche, après des conjurations réitérées, des cheveux, des cailloux, des morceaux de cire, des ossements, et jusqu'à des reptiles vivants. Ces objets offraient aux yeux du clergé une preuve non équivoque de possession. » (T. II, p. 134.)

Nous ne citerons aussi qu'en passant ces religieuses de Louviers « qui, de l'état de sainteté passant tout à coup aux plus horribles blasphèmes, crachaient sur le saint-sacrement, se proclamaient démons, rattachant le point de départ de leur maladie à leur confesseur et directeur Picard, qui connaissait à fond tous les secrets de la magie (t. II, p. 118), et dont

nous voyons plus tard le cadavre exhumé et la mémoire frappée d'excommunication par l'évêque d'Évreux, assisté de l'archevêque de Toulouse et des docteurs envoyés par la reine. »

Nous omettons enfin les démonopathies de Lyon, de Nîmes, de la Pouille, de l'Allemagne, du Puy en Velay et celles du diocèse de Bayeux, attribuées encore par les pauvres malades à un curé indigne renfermé depuis à l'abbaye de Belle-Étoile. Nous ne discuterons donc aucun de ces faits précurseurs ou rivaux de Loudun, et nous garderons toutes nos forces et les vôtres, messieurs, pour ces derniers phénomènes. Nous ferons seulement remarquer qu'il ne s'agissait plus ici, comme on le voit, d'un couvent ou d'un homme, d'un *Laubardemont* ou d'un *Grandier*, puisque le mal était général, et que toute l'Europe en était là.

## § 1<sup>er</sup>.

La vérité se fait jour, grâce à de nouvelles études. — Les ursulines de Loudun sont transformées de *comédiennes* en *malades*. — Urbain Grandier est transformé de *martyr* en *criminel infâme*. — La relation du protestant Aubin, sur laquelle étaient basés nos préjugés historiques, est déclarée calomniatrice et absurde.

### 1. — Loudun jugé par le docteur Bertrand.

Nous l'avouerons en toute humilité, nous partagions bien complètement l'erreur générale, lorsque le hasard nous fit rencontrer un jour un ouvrage *sur l'extase* par le docteur Bertrand<sup>1</sup>, cet aimable savant enlevé trop tôt à l'Académie des sciences, et nous restâmes trop frappé du nouveau jour sous lequel il envisageait tous ces faits pour ne pas lui consacrer aujourd'hui quelques lignes. D'ailleurs, le docteur Calmeil s'appuyant sur cet ouvrage et nous y renvoyant sans

1. Auteur des *Lettres sur la géologie*, petit chef-d'œuvre comparable, pour le charme et pour la clarté, aux *Mondes* de Fontenelle.

cesse, nous ne pouvions nous dispenser de commencer par lui.

« On a beaucoup écrit, dit Bertrand<sup>1</sup>, sur cette malheureuse affaire; cependant je ne crains pas d'avancer que *personne* jusqu'ici ne l'a considérée avec un esprit entièrement dégagé de préjugés et sous un point de vue philosophique... Vers l'an 1632, deux jeunes religieuses d'une des communautés de la ville de Loudun ayant été atteintes de violentes convulsions accompagnées de symptômes *bizarres*,... on les exorcisa,... on produisit sur elles l'extase, et le prêtre, dans cet état, leur ayant, suivant l'usage, adressé la parole en s'exprimant comme s'il parlait au diable même, elles répondirent en conséquence, et les diables, parlant par leur bouche, déclarèrent qu'*ils avaient été envoyés par un curé* de la ville appelé Urbain Grandier. Plus d'une raison devait fixer l'attention des religieuses sur ce prêtre, qui depuis quelque temps faisait grand bruit dans la ville. C'était, en effet, un homme d'un esprit cultivé, d'un extérieur agréable, et plus porté à la galanterie qu'il n'aurait été convenable à sa profession. Les aventures scandaleuses qu'on lui imputait faisaient le sujet des conversations,... et, quoique absous d'un interdit prononcé par son évêque, ce curé *n'en était pas moins un scandale* pour la plus grande partie des habitants de Loudun... »

Ailleurs Bertrand le représente « comme un *grand criminel*, et s'appuie sur les *aveux de ses défenseurs eux-mêmes* pour prouver que « ses ennemis n'auraient eu besoin que de *ses crimes précédents* pour le faire condamner à mort<sup>2</sup>. » Grandier cependant, dit-il, n'avait pas craint de se faire

1. *De l'Extase*, p. 339.

2. « Si les ennemis de Grandier avaient, comme on l'a dit, voulu le faire périr, ils avaient un moyen beaucoup plus facile de parvenir à leurs fins. Grandier, en effet, était accusé de *crimes* commis dans son église, crimes qui constituaient des sacrilèges que la loi aurait punis de mort, de *l'aveu même de ses défenseurs*. Plus de cent cinquante témoins déposaient contre ses mœurs; il était donc beaucoup plus simple de s'arrêter à une accusation



proposer pour remplir les fonctions de directeur auprès de ces religieuses, et avait été refusé à cause de cette mauvaise réputation. » (P. 358.)

Bertrand passe ensuite à la maladie sans mentionner les détails de l'importation. C'est une faute philosophique, mais laissons-le continuer :

« Le mal ne resta pas renfermé dans la communauté; plusieurs filles séculières de la ville tombèrent dans un état semblable à celui des religieuses, et furent également exorcisées. *La contagion gagna même les villes voisines...* Cependant on continuait les exorcismes, auxquels on donnait la plus grande publicité; toutes les possédées, sans exception, s'accordèrent à accuser Grandier. Ce fut dans cet état de choses que Laubardemont eut *occasion* de venir à Loudun. Entrant, à ce qu'il paraît, dans les vues des ennemis de Grandier,... il créa pour cet effet une commission de douze juges choisis dans les environs et parmi les *plus grands hommes de bien*. Le procès dura huit mois, pendant lesquels les religieuses ne cessèrent d'être exorcisées deux fois par jour. Le résultat de tout cela fut la condamnation et la mort de l'accusé.» (P. 341.)

« Il n'y eut pas sur l'affaire de Grandier la même unanimité d'opinion dans le public que parmi les juges... Tandis que les catholiques voulaient à tout prix voir des miracles dans ce que faisaient les religieuses, les protestants, qui n'étaient pas comme eux témoins de tous les exorcismes <sup>4</sup>, prétendaient que tout ce qui se passait n'était qu'un *jeu* pour faire périr le malheureux Grandier, que les juges étaient gagnés, que les exorcistes étaient des scélérats, et que les religieuses ne faisaient que répéter en public une comédie qu'on leur avait

vraisemblable, et qui paraissait facile à prouver, que d'aller se jeter dans l'accusation de magie, à laquelle on ne croyait plus guère, et qui nécessitait un nombre si considérable de faux témoins, un appareil de preuves si difficiles à rassembler, qu'il semble que jamais on n'aurait pu venir à bout d'une semblable entreprise. » (*Traité du somnambulisme*, p. 344.)

4. Ils refusaient d'y venir sous prétexte de scrupules religieux.

fait étudier longtemps à l'avance. Cette dernière opinion est celle qu'on a conservée sur cette malheureuse affaire, surtout depuis la publication de l'histoire *des diables de Loudun*..... J'ai dit plus haut quelle estime on peut accorder à cet historien qui écrivit près d'un siècle après l'événement, et je crois avoir prouvé combien ses conjectures hasardées sans preuves sont *absurdes*<sup>1</sup>. » (P. 342.) « Que Laubardemont soit entré dans un complot infâme pour faire périr un innocent, je le veux bien. Que les douze juges fussent aussi dans le complot, je l'accorderai encore, quoiqu'il soit bien difficile de concevoir comment douze juges<sup>2</sup> auraient pu se rendre coupables d'une pareille horreur ; mais que les religieuses soient entrées dans ce complot, c'est ce que ma raison se refuse à croire. *Jamais on ne me persuadera* que dans une communauté peu nombreuse on ait trouvé huit femmes, huit jeunes filles, aussi endurcies dans le crime, etc. » (*Ib.*).

Bertrand examine ensuite comment on aurait pu les styler à une aussi effroyable comédie :

« Il aurait donc fallu, dit-il, que de longue main elles eussent étudié la langue latine pour répondre aux questions qui leur étaient faites dans cette langue... Il aurait fallu qu'elles se fussent étudiées longtemps à l'avance à feindre ces épouvantables convulsions... que les plus habiles saltimbanques ne sauraient imiter... Or, imagine-t-on rien de plus horrible que l'inferral rassemblement de huit femmes (vous oubliez les villes voisines) s'exerçant en secret à la plus épouvantable comédie ! Et pourquoi ? Pour conduire à une mort cruelle un malheureux prêtre innocent qu'elles n'avaient aucun intérêt à faire périr... Une pareille horreur ne se conçoit pas dans la nature... On répugnerait à la supposer dans un seul homme mû par le plus grand intérêt, comment l'imaginer

1. Il s'agit ici du protestant Aubin que le siècle dernier a si bien cru sur parole.

2. Choisissez surtout, vous venez de nous le dire, *parmi les plus grands hommes de bien* de la province.

dans huit femmes, huit jeunes filles?... Il résulte pour moi de l'ensemble de ces considérations une preuve morale si forte, que mon esprit se refuse absolument à aller contre ce qu'elle établit. » (P. 346.)

Jusqu'ici, vous le voyez, messieurs, Bertrand, tout philosophe qu'il soit, rend hommage, comme il le doit, à la véracité des religieuses.

« Mais, dit-il, si on consent à ne voir en elles que des filles malades et s'abusant elles-mêmes sur leur propre état, tout s'explique, tout devient facile à comprendre. » (P. 347.)

Ah ! facile ! nous allons voir. Et tout d'abord, puisque c'est si facile, pourquoi donc, monsieur Bertrand, remarque-t-on à chacune de vos lignes tout l'embarras qu'elles vous causent, embarras qui paraît redoubler lorsque vous retrouvez tous ces phénomènes dans le rituel de ces exorcistes auxquels votre impartialité rend une complète justice en disant « qu'ils ne se décidaient pas à la légère ? » (P. 321.)

Or, selon vous et selon le rituel, voici les phénomènes nécessaires pour toute possession :

- 1° *Faculté de connaître les pensées même non exprimées ;*
- 2° *Intelligence des langues inconnues ;*
- 3° *Faculté de parler ces langues inconnues ou étrangères ;*
- 4° *Connaissance des événements futurs ;*
- 5° *Connaissance de ce qui se passe dans les lieux éloignés ;*
- 6° *Développement de forces physiques supérieures ;*
- 7° *Suspension du corps en l'air, pendant un temps considérable.*

A l'exception de ce dernier phénomène, que vous n'avez pas constaté, mais que bien d'autres ont pu voir, et que nous allons retrouver tout à l'heure, vous constatez tout cela à Loudun, et vous êtes parfaitement d'accord avec le rituel ; seulement celui-ci ne trouve pas une seule explication naturelle et guérit surnaturellement, tandis que vous, vous déclarez

l'explication facile, mais ne la donnez pas le moins du monde et ne guérissez jamais. Néanmoins, grâce à vous, un pas immense vient d'être fait : nous sommes enfin d'accord sur les symptômes ; ils sont réels, ils sont terribles, nous finirons par nous entendre sur la cause.

2. — *Loudun jugé par le docteur Calmeil.*

Maintenant écoutons notre savant manigraphe, le docteur Calmeil, l'historien tout spécial de ces cruelles maladies. Peut-être va-t-il trouver dans sa longue expérience le secret tant cherché.

Mais avant tout n'oublions pas que c'est un médecin incroyant qui nous parle, et tâchons seulement, ne pouvant reproduire sa longue et intéressante narration, d'en extraire la pensée et les principaux détails<sup>1</sup>.

Pour M. le docteur Calmeil, Urbain Grandier était donc, comme pour Bertrand, « un homme distingué par l'esprit, le talent, les avantages physiques ; éclat des manières, mœurs faciles et galantes, procès scandaleux, inimitiés passionnées, alternatives de revers et de fortune, rien n'avait manqué à l'existence tour à tour enviée ou tourmentée de cet homme véritablement superbe. » (T. II, p. 32.)

« Non, ce ne fut pas Mignon, le directeur des Ursulines, qui leur suggéra l'idée de perdre Grandier... Les malheureuses, en devenant hallucinées, n'eurent plus sous les yeux d'autre image que la sienne,... et elles durent,... en raison de leur impuissance à la chasser par les macérations, le jeûne et la prière, le considérer comme un redoutable magicien.

« Quant à ces religieuses elles-mêmes, à la tête desquelles était comme abbesse madame Jeanne de Belfiel, issue de la

4. M. Calmeil nous permettra d'intervertir parfois l'ordre de ses assertions, notre cadre l'exigeant ; mais jamais nous ne nous permettrons d'altérer le sens d'un seul mot, ou de l'isoler perfidement pour déguiser sa pensée. Nous ne le voulons ni n'en avons besoin.

maison du baron de Cose, on voyait figurer parmi elles, comme simples sœurs, madame Claire de Sazilly, parente de Richelieu, les deux dames de Barbezicux de la maison de Nogaret, les deux dames d'Escoubleau de la maison de Sourdis. Ces dames ne le cédaient à aucune personne de leur sexe pour la culture de l'esprit, la politesse des manières, le soin qui avait présidé à leur éducation. Toutes se vouaient, en se conformant aux règles de leur ordre, à l'instruction des jeunes filles qui leur étaient confiées à titre de pensionnaires ou d'externes... Les écrivains protestants ont soutenu que ces religieuses s'entendaient avec les ennemis d'un homme dont on avait décidé la perte, et qu'elles n'avaient jamais éprouvé les symptômes d'une véritable monomanie convulsive; CETTE CALOMNIE EST RÉFUTÉE PAR LE SEUL EXPOSÉ DES FAITS, quelque défigurés qu'ils soient dans les récits des exorcistes et dans tous les mémoires qui traitent de l'affaire d'Urbain Grandier. » (P. 8.)

Un instant, monsieur Calmeil; pourquoi donc, s'il vous plaît, ces faits seraient-ils défigurés dans les récits des exorcistes? Du moment où vous admettez la *parfaite bonne foi* de ces pieux exorcistes, et des pauvres malades, et de tant de témoins considérables, tels que princes, magistrats, évêques, docteurs, *tous parfaitement d'accord*, dites-vous, avec la masse des populations, comment pouvez-vous, à deux cents ans de distance, rectifier d'un trait de plume ce que vous appelez les *inexactitudes* de tant de procès-verbaux? Ne serait-ce pas par hasard parce que ces *quelques* inexactitudes gêneraient tant soit peu vos théories, et qu'après avoir blâmé cette méthode chez les autres, vous n'accepteriez à votre tour que des faits qui vous paraîtraient acceptables? Il n'y a pas de milieu cependant; quand il s'agit de faits qui durèrent *six ans*, à la clarté du soleil et en présence de plusieurs milliers de témoins, il faut supposer ou l'artifice dans leur production, comme l'ont fait les protestants, ou la sincérité des juges et la fidélité des rédacteurs. Or, puisque vous

déclarez souverainement *absurde* la supposition d'artifice, acceptez bravement, comme votre célèbre confrère, la fidélité d'un compte rendu signé par cette masse de témoins réhabilités par vous-même.

Car vous le remarquez avec raison (p. 72) : « Il n'est que trop vrai que presque tous les médecins (appelés des villes, grandes ou petites, situées dans un rayon distant de vingt-cinq à trente lieues de la communauté) comptaient plus sur l'efficacité des exorcismes que sur la puissance de leur art, et que jamais la crédulité de leur esprit ne se montra d'une manière plus fâcheuse que dans les réponses qu'ils firent aux questions posées pendant le cours du procès... »

Mais, soit dit en passant, on interrogeait donc les médecins? on les consultait donc soigneusement? Oui, car on exigea d'eux jusqu'à *vingt-cinq* ou *trente* rapports différents. On avait donc envie d'avoir la vérité? Apparemment, à moins qu'on ne dise encore que tous ces médecins, appelés de tant de lieux différents, étaient tous aussi gagnés par Laubardemont. Voilà pourtant où l'on va avec ce malheureux système de la *jonglerie*! Épiscopat, magistrature, sainte austérité du cloître, autorité de la science elle-même, tout y passe, tout s'écroule à la fois sous l'inculpation toute gratuite du plus infâme et du plus impossible compéage.

Vous ne tombez pas dans cet écueil, vous, monsieur, car vous gourmandez très-sévèrement et très-justement les docteurs de Montpellier, et entre autres le célèbre Duncan, appelés, précisément pendant le procès de Loudun, à donner leur avis sur des accidents tout semblables qui se passaient dans le Languedoc et à Nîmes, tant le *compéage* avait les bras longs à cette malheureuse époque! Vous les blâmez vigoureusement d'avoir laissé entrevoir que les démoniaques (qu'ils n'avaient pas vus du reste) se jouaient impudemment de la piété du peuple. Vous déclarez, avec raison, leurs conclusions « tout à fait indignes d'une université qui comptait dans son sein des hommes tels que Rivière, Laz-

zari, Ranchin, de Belleval, etc., et vous vous hâtez, au contraire, de justifier tous les médecins témoins et *partisans* cette fois de la *possession*, « car, dites-vous, nulle part la *démonopathie* n'étant décrite comme l'expression d'une simple altération des fonctions naturelles, il fallait en venir à confesser que l'ensemble des accidents que l'on avait sous les yeux ne ressemblait positivement à rien de ce qui avait été signalé jusque-là par les pathologistes... et opter entre... l'explication par la jonglerie ou par la véritable possession. » (P. 28.) Or, selon vous, ceux qui ont voté pour la jonglerie s'étant *déshonorés*, les autres, en votant pour la possession, obéissaient ponctuellement à votre manière de voir.

Après l'établissement de cette base capitale, voyons donc maintenant ce que deviennent ces pauvres religieuses parfaitement bien portantes, ne l'oublions pas, *jusqu'au moment* où elles refusent Grandier pour directeur de leur couvent.

A partir de ce moment, les hallucinations commencent, et lorsque, après plusieurs semaines du silence le plus prudent, on se voit forcé d'en venir aux exorcismes, voici que les phénomènes changent tout à coup de nature en prenant *des proportions gigantesques*. « Telle religieuse, dit M. Calmeil,... couchée sur le ventre, les bras tordus sur le dos, défie de la sorte le prêtre qui la poursuit avec le saint-sacrement : celle-ci, courbée en arrière, pliée en double, affecte de marcher la nuque posée sur les talons ; celle-là imprime à sa tête des mouvements étranges.... « Je vis une chose qui me surprit beaucoup, confesse le père Surin, *et qui était ordinaire à toutes les possédées* : c'est qu'étant renversées en arrière, la tête leur venait aux talons et elles marchaient ainsi avec une vitesse surprenante et fort longtemps ; j'en vis une qui, étant relevée, se frappait la poitrine et les épaules avec sa tête, mais d'une si grande vitesse et si rudement, qu'il n'y a au monde personne, quelque agile qu'il soit, qui puisse rien faire qui en approche.... Quant à leurs cris, c'étaient des hurlements de damnés, de loups enragés, de bêtes horribles. On ne sau-

rait imaginer de quelle force elles criaient. Souvent la langue des énergumènes pendait hors de la bouche, mais la noirceur, la tuméfaction et la dureté de cet organe disparaissaient aussitôt qu'il était rentré dans la cavité buccale. »

« Puis viennent les hallucinations visuelles qui leur font attribuer leur état à la présence et à l'obsession des esprits malfaisants... Madame de Belfiel ( et notez bien qu'elle n'a pas plus que les autres l'ombre de fièvre ou de folie ), tout en répondant aux questions des exorcistes, *entend parler un être vivant* dans son propre corps, se figurant qu'une voix étrangère émane de son pharynx (p. 13)... *Et comment ces démoniaques auraient-elles douté* de la présence des diables dans leur corps, quand il leur semblait qu'une voix nettement articulée, et partant de leur intérieur, affirmait que les mauvais anges avaient pris possession de leur personne, ou quand cette voix allait jusqu'à indiquer le nom, le nombre et le lieu de la résidence des démons?... (P. 15.)

« Souvent encore il y avait après la crise oubli complet de tout ce qui avait été dit pendant sa durée<sup>1</sup>, et comme les exorcistes attestent que le diable endormait<sup>2</sup> quelquefois les religieuses soumises à l'exorcisme, l'état de ces filles ressemblait *peut-être* par instants à celui des somnambules magnétiques.

« Lorsque la supérieure s'avisa de demander une neuvaine au père Surin, elle venait de faire une dissertation qui avait duré deux heures. A la fin de ce discours, elle ignorait absolument tout ce qu'elle avait débité pendant son improvisation. Obéissait-elle alors à l'inspiration du somnambulisme? Elle était certainement en extase quand sa figure parut prendre une teinte pourpre... »

Ailleurs, M. Calmeil ajoute : « *Aujourd'hui la puissance magnétique* détermine une partie des effets dont on prétendait

1. C'est probablement là un des symptômes qui engagent les magnétiseurs à réclamer Loudun comme une de leurs œuvres les plus éclatantes.

2. Second symptôme analogue.



alors rendre les démons responsables. » (P. 29.) A merveille ; mais auparavant il eût fallu nous dire ce que c'est que la *puissance magnétique* ; car nous ne sortons pas des pétitions de principes. On explique tous les prodiges par le magnétisme ; et lorsqu'il s'agit de magnétisme, on le nie contre toute évidence.

Continuons : « Au mois de mai 1635, Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, voulant juger par lui-même de l'état des Ursulines, se rendit à Loudun et assista à quelques séances des exorcismes. La supérieure, exorcisée par le père Surin, adora d'abord le saint-sacrement, en donnant tous les signes d'un violent désespoir. Bientôt le père, répétant le commandement qu'il avait déjà fait, mit le corps de la prieure dans une violente convulsion, tirant une langue horriblement difforme, noirâtre et grenée comme du maroquin sans être pressée des dents... On remarqua, entre autres postures, une telle extension des jambes, qu'il y avait sept pièds d'un pied à l'autre... Elle demeura dans cette posture assez longtemps, avec tremblements étranges, ne touchant la terre que du ventre. S'étant relevée, il fut commandé encore une fois au démon de s'approcher du saint-sacrement... Ayant proféré quelques paroles, il devint encore plus forcené, se mordant les bras... Puis l'agitation cessa peu après, et la fille revint à elle, n'ayant pas le pouls *plus ému* que s'il ne se fût passé rien d'extraordinaire. » (P. 23.)

Mais voici que « le père Surin, qui parlait à Monsieur, et qui allait faire l'exorcisme, sentit les attaques de l'un des diables, qui le renversa deux fois ; le démon, forcé de se retirer par le saint-sacrement qu'on lui appliquait, rentra tout à coup dans la prieure qui était à deux pas de là... Au même instant, l'exorciste, s'étant relevé, alla combattre le démon auquel le père Tranquille demanda d'où lui venait cette audace de tourmenter le père Surin. Il répondit en furie, s'adressant au père Surin lui-même : « C'est pour me « venger de toi. » Et l'on verra bientôt, ajoute M. Calmeil

(p. 24), si le père Surin *simulait* le délire de la possession<sup>1</sup>.

« La même religieuse exécuta aussi, sur la fin de l'exorcisme, un ordre que le duc venait de communiquer secrètement à l'exorciste. *Dans cent occasions* on put croire en effet que les énergumènes lisaient dans la pensée des religieux chargés de combattre les démons. » (P. 29.)

Restons-en là. Voici donc à peu près le résumé de ce qu'on nous accorde : — les faits sont vrais ; — les religieuses, les exorcistes et les juges ont été *absurdement calomniés*. Grandier est, selon M. Calmeil, un *prêtre libertin* et, selon Bertrand<sup>1</sup>, un *grand criminel*; les médecins présents *durent* croire à la possession ; ceux de Montpellier, en optant pour la jonglerie, *furent preuve d'ignorance*, car il ne s'agissait là *que* d'une maladie terrible et nouvelle que, de nos jours, le *somnambulisme magnétique* rappelle quelquefois.

Il suffit. A nous maintenant de compléter l'exposition des faits, car si vous nous le permettez, monsieur Calmeil, nous vous reprocherons fortement d'avoir choisi, parmi toutes les dépositions sincères, celles qui pouvaient à la rigueur entrer dans votre cadre nosologique<sup>2</sup>, et d'avoir laissé à la porte toutes celles qui ne s'y ajustaient pas facilement, infraction capitale aux conventions que nous avons signées en commençant.

A notre avis, en effet, vous auriez dû :

1° Vous étendre un peu davantage sur les débuts et les détails de l'importation *subite* d'une telle maladie chez des religieuses jouissant jusque-là de la santé la plus brillante, car tout un couvent de pieuses nonnes ne tombe pas *instantanément* dans un état de *damnation anticipée* (ce sont vos expressions), sans une cause extérieure et pour le moins déter-

1. Rien ne fut plus réel que cette possession, invoquée par le père Surin sur lui-même; mais que dire de l'historien protestant qui n'admet *que* cette dernière, et ne permet plus cette fois que l'on en doute? Ceux qui l'ont cru si docilement sur parole le croiront-ils jusqu'au bout?

2. On appelle *nosologie* la classification des maladies.

minante, sans un agent de l'épidémie et de la contagion. Puis, du moment où toutes ces religieuses, dans leur extrême bonne foi (que vous reconnaissez encore), signalent à la justice ce Grandier que vous venez de sacrifier, un pareil scélérat, convenez-en, devient à bon droit fort suspect. Dans tous les pays du monde la justice s'en empare et l'amène sur ses bancs. Il fallait donc insister davantage sur les détails de cette prévention vraie ou fausse, car là pouvait reposer le mystère et tout le secret de la maladie.

2<sup>e</sup> Vous avez stigmatisé justement ce caprice de l'opinion publique qui s'en va préférer au témoignage si positif de tant de gens considérables et de la plus haute probité le témoignage d'un écrivain protestant, rédigeant son pamphlet plus d'un siècle après l'événement, arrangeant bien à son aise toutes ces calomnies que le docteur Bertrand déclare *absurdes* et que vous affirmez *bouleversées de fond en comble par la seule exposition des faits*. C'est fort bien, mais il eût été mieux encore et vraiment bien facile de le convaincre sur-le-champ d'imposture en le prenant tout simplement par ses propres paroles. Tout le monde y aurait gagné, à commencer par vous, monsieur ; car il vous suffisait, par exemple, de lui objecter cet aveu qu'il nous fait dans un moment d'oubli : « *Toutes les personnes, réformées ou papistes, avec lesquelles on a eu des entretiens à ce sujet, et qui avaient assisté aux exorcismes, sont demeurées d'accord de tous les faits relatifs à la possession des deux exorcistes, comme de la plupart des autres faits contenus dans la relation de ce qui s'est passé en présence de Monsieur, frère du roi*<sup>1</sup>. » En regard d'une distraction pareille, vous en conviendrez, toute l'autorité de son pauvre livre tombait ; il s'écroulait sur sa base, et dès lors, vous, monsieur, vous vous trouviez forcé de méditer un peu plus sérieusement sur ces mêmes faits, faits prodigieux, il est vrai, mais d'autant plus irrécusables que leur plus grand

1. *Histoire des diables de Loudun*, p. 182.

ennemi les déclarait authentiques. Parmi ces faits *acceptés par tout le monde*, vous auriez remarqué surtout celui des hosties transportées à commandement et sans moteur visible, suivant l'ordre donné par le prince et transmis *mentalement* par les exorcistes. Dès lors, vous auriez mieux compris que ce prince ait *signé* toutes ces affirmations en ajoutant verbalement « qu'il fallait être fou pour ne pas croire aux possessions. »

3° Cela vous eût encore facilité l'acceptation des faits équivalents, attestés par les évêques de Châlons, de Besançon, de Toulouse, de Rennes, de Rodez, etc., par des conseillers de parlement, comme M. Deniau, et surtout comme M. de Keriolet, qui se convertit à la peinture trop vraie que lui fit une possédée de l'état le plus secret de sa conscience. A ces faits serait venu se joindre celui de lord Montagu, cet Anglais protestant, qui, bouleversé de voir des stigmates et des mots s'imprimer en lettres de sang, et à son simple commandement mental, sur le front et sur les mains de la supérieure, se rendit à Rome pour y abjurer le protestantisme entre les mains du saint-père et y recevoir les ordres sacrés<sup>1</sup>.

4° Il est un autre fait que vous passez encore beaucoup trop légèrement sous silence, c'est celui de la *suspension en l'air* pendant un temps déterminé, phénomène assigné par le rituel comme un des *criterium* de la possession, toutes les fois qu'on ne pouvait l'attribuer à l'Esprit-Saint. Or il est certifié, toujours *par ces mêmes autorités que vous déclarez véridiques* (ne l'oubliez pas), que la supérieure resta *pendant quelque temps* véritablement suspendue à *deux pieds d'élévation*. Ce phénomène transcendant produisit, à ce qu'il paraît, un effet immense parmi tous les assistants, et fut un des plus certifiés. Comment donc espérez-vous, monsieur, pouvoir vous en tirer par cette phrase qui jure avec tous vos aveux : « Faut-il conclure de ce que ces monomaniques mettaient tout en œuvre pour faire accroire aux assistants que les esprits déchu

1. Voyez à ce sujet les *Mémoires de madame de Motteville*.

n'avaient pas manqué à l'accomplissement de leurs promesses, qu'elles n'ont jamais joué qu'un rôle de convention ? » (P. 24.) Prenez-y garde, monsieur Calmeil, l'auteur protestant si bien battu par vous tout à l'heure va vous battre à son tour. Comment ! vous établissez la *parfaite bonne foi* des religieuses pour tous les faits qui peuvent à la rigueur être expliqués par votre théorie, et pour ceux qui lui échappent vous admettez, *par exception*, que ces *religieuses mettaient tout en œuvre* pour en faire accroire au public !... Mais vous n'y pensez pas ; par cet expédient exceptionnel, vous sapez votre ouvrage par sa base, comme l'auteur protestant sapait le sien tout à l'heure ; et d'ailleurs, songez donc que dans ce dernier cas il ne s'agit pas du secret des religieuses, mais bien de leur adresse. Comment donc auront-elles pu s'y prendre pour opérer ce tour de force que nous n'avons jamais vu tenter, nous, fût-ce par les plus habiles de nos acrobates ? Ici, pas de méprise possible, le fait est des plus simples, et du moment où toutes ces graves autorités attestent l'immense sensation qu'il produisit, croyez-vous par hasard que nous pourrions nous contenter de cette assertion de notre posthume écrivain « que la supérieure reposait tout simplement alors sur la pointe de ses pieds ? » Comme il devient probable qu'après tant de précautions minutieuses prises par tant de gens éclairés toute la ville, qui ne faisait qu'un avec eux, se sera laissé prendre à une simple pirouette ! En vérité, il y aurait par trop de simplicité à supposer les gens aussi simples !

5° Il en est de même des *langues étrangères*. Ce phénomène, un des plus importants signalés dans le rituel et si fréquent à Loudun, ne semble pas vous préoccuper extrêmement ; à peine lui consacrez-vous quelques mots. Malheureusement pour vous, ces mêmes témoins de si bonne foi sont toujours là pour vous attester solennellement « que madame la supérieure répondait d'abord en latin aux questions du rituel, mais que, dans la suite, elle et les autres répondirent EN QUELQUE LANGUE qu'on jugeât à propos de les interroger. Si

c'est vrai, que devient la *petite plaisanterie* de l'auteur protestant sur le mauvais latin des religieuses, ou bien encore l'historiette de la plume et des reliques ? Faisons donc de l'histoire et non pas des lazzi, lorsqu'il s'agit d'une épidémie européenne. Or, dans les procès-verbaux, nous voyons plusieurs autorités très-graves certifier par écrit avoir interrogé la sœur Claire de Sazilly en *turc*, en *espagnol*, en *italien*, et qu'à toutes elle répondit fort à propos ; nous voyons le sieur de Nîmes, docteur en Sorbonne, et l'un des aumôniers du cardinal de Lyon, interroger en *grec* et en *latin* et obtenir des réponses en l'une et l'autre langue ; le père Viguier, supérieur de l'Oratoire, à La Rochelle, interroger en *grec pendant toute une après-dînée*, et obtenir des réponses parfaitement justes ; nous voyons l'évêque de Nîmes commander en grec et obtenir le même résultat, ce qui fit dire publiquement à ce prélat « qu'il fallait être athée ou fou pour ne pas croire à la possession. » Nous voyons enfin des médecins interroger aussi sur des termes grecs de leur science, termes très-difficiles, connus uniquement des savants, et obtenir les explications les plus nettes<sup>1</sup>.

Nous voyons mieux que cela ; nous voyons un M. de Lannay de Razelly, qui avait demeuré en Amérique, attester que, pendant son voyage à Loudun, il avait parlé le langage de certains sauvages aux énergumènes, qui lui répondirent fort pertinemment, en lui révélant même des choses qui s'étaient passées dans ce pays.

Enfin nous voyons Urbain Grandier lui-même, sommé par son évêque de prendre l'étole pour exorciser la mère supérieure, qu'il disait savoir le latin, refuser de l'interroger en grec ni elle ni les autres, *quoique elles lui en fissent le défi*, de quoi il resta fort confus<sup>2</sup>.

1. C'est l'auteur du traité de la *Mélancolie* qui l'affirme. Plus tard nous entendrons M. Calmeil faire de cet auteur un éloge mérité.

2. Procès-verbal est dressé de ce fait, cité dans l'interrogatoire et dans l'extrait de la commission.

Pourquoi du moins ne vous retranchez-vous pas dans la distinction formulée par votre savant collègue, M. Bertrand ? Forcé de convenir que « presque toutes les possédées entendaient ces langues, bien qu'à l'exception de deux ou trois elles ne pussent pas les parler, » il explique ce phénomène par la *pénétration magnétique* des pensées. Il est vrai que cette explication ne vous paraîtrait pas plus commode ; mais encore une fois, les témoins n'affirmant, selon Bertrand, avec un minutieux scrupule que ce qu'ils ont vu<sup>1</sup>, pourquoi vouloir corriger leur relation lorsqu'elle vous dit : « Dans la suite, les unes et les autres répondirent *en quelque langue qu'on jugeât à propos de les interroger ?* » Vous ne vous êtes pas soucié, monsieur, de la capitulation de Bertrand, la jugeant probablement peu avantageuse : mais alors, n'allez pas croire non plus avoir abordé les vrais phénomènes et dites-vous bien que tout est à recommencer.

6° Ce qu'il faudrait modifier encore, ce sont vos conclusions sur ce procès que vous appelez quelque part *inique et cruel*, conclusions formellement opposées à toute votre plaidoirie et qui, nous vous en prévenons, vous laisse encore bien loin de la logique protestante. Tout se tient dans une affaire semblable, et l'on peut dire qu'en pareil cas il n'y a pas de circonstances atténuantes. Ainsi, l'écrivain protestant enveloppe, lui, tout son monde dans la prétendue conspiration de Richelieu ; oui, tout son monde, depuis les ursulines jusqu'aux évêques, magistrats, médecins, etc. A ses yeux, c'est une vraie *franc-maçonnerie*, qui de tous les bouts de la France envoie ses émissaires à Loudun. Et il a raison de les mettre tous sur la même ligne, parce que dans une comédie, ou plutôt dans une tragédie semblable, tous les acteurs doivent être nécessairement dans le secret.

Mais du moment où nous admettons avec Bertrand que « toutes ces suppositions *sont absurdes* ; » et avec Bayle que

1. Bertrand, *de l'Extase*, p. 442.

« Laubardemont avait choisi les douze juges *parmi les plus grands hommes de bien* » (singulière manière, soit dit en passant, d'organiser une conspiration atroce); du moment où nous disons avec vous, monsieur, que « toutes ces calomnies sont *complètement détruites* par la seule exposition des faits, » l'esprit de justice et de logique demandait beaucoup plus et vous laissait fort à faire.

Avant de qualifier le procès d'*inique* et de *cruel*, il fallait reprendre en main toute la cause et l'étudier sérieusement. Vous auriez vu, *clair comme le jour*, que, bien loin d'avoir monté toute l'affaire, Laubardemont et Richelieu y étaient restés bien longtemps étrangers, car tout le dossier se traduit en peu de mots, et nous allons vous en donner, à notre tour, la substance, telle que nous la comprenons.

Envahissement d'une maladie effroyable aussitôt après le refus fait à Grandier de l'agréer comme directeur du couvent, — mystère et *profond silence*, dans lesquels cette communauté, si honorée jusque-là, cherche à ensevelir sa honte et ses cruelles épreuves<sup>1</sup>. — Après *deux ou trois mois* de remèdes et de prières, puis enfin d'exorcismes secrets, puis enfin d'exorcismes publics et d'effervescence à Loudun, *la cour commence à s'en préoccuper un peu*, et la reine envoie sur les lieux l'abbé de Marescot, son aumônier, qu'elle charge de lui mander ce qu'il en pense. L'abbé fait son rapport, et ce rapport ne contient que ce que le procès établira plus tard. *Trois mois après*, seulement, M. de Laubardemont, intendant de la province, s'étant transporté à Loudun *pour la destruction du château*, mission qui venait de lui être confiée par Louis XIII, s'alarme de la fermentation générale des esprits, et comprend la nécessité de couper court au scandale. Interprète fidèle, à cet égard, du vœu de tous les habitants, il en informe Riche-

1. La communauté fut ruinée par suite du retrait soudain de toutes les pensionnaires, et les religieuses furent longtemps réduites au seul travail de leurs mains.



lieu, qui jusque-là ne s'en était pas occupé ; celui-ci en réfère au roi, qui charge Laubardemont, en sa qualité d'intendant, d'en connaître souverainement et sans appel, lui donne l'ordre d'arrêter Grandier et de choisir dans les juridictions environnantes les juges *les plus intègres et les plus habiles*. (Voyez quel guet-apens !) Que fait alors Laubardemont ? Il choisit précisément ses juges *parmi l'élite des magistrats*. — Ces juges se préparent au grand et pénible devoir qu'ils vont avoir à remplir, non plus, comme aujourd'hui, par une messe basse du Saint-Esprit, mais par la réception publique des sacrements, les processions générales, la visitation des églises et les prières des quarante-heures. Laubardemont, conformément aux ordres du roi, fait arrêter Grandier, mais en même temps, du consentement de l'évêque, il fait aussi, remarquez-le bien, séquestrer absolument les religieuses dans différentes maisons, les fait interroger séparément, en compagnie d'évêques et de docteurs ; il y apporte tous les soins possibles, s'enquiert de tous les précédents, les confronte les unes avec les autres, puis enfin, prenant en main les intérêts de l'accusé, lui expose toutes les charges qui pèsent sur lui, exige qu'il assiste à tous les exorcismes, ne néglige absolument rien de tout ce qui peut le convaincre ou le ramener, et lorsque, après les *trente* rapports librement et très-soigneusement rédigés par les évêques, les docteurs et les médecins, Grandier est condamné au supplice, nous voyons toujours ce même Laubardemont s'attacher à ses pas, l'adjurer sans relâche, et ne l'abandonner à la justice qu'après avoir perdu toute espérance de repentir et d'aveu de la part de celui qu'à tort ou à raison il devait regarder, avec Bertrand, comme un *grand criminel*<sup>1</sup>.

1. Lorsqu'on examine à fond les principes et la marche de toutes ces procédures, on reste stupéfait devant le nombre des précautions prises et des preuves exigées dans l'intérêt de l'accusé. En voici quelques-unes : « Ces preuves devant être *plus claires que le jour, luce clariores*, on ne se contente plus des témoignages requis dans toutes les autres affaires ; le nombre

Voilà la véritable histoire de Loudun, non plus celle que l'on invente à un siècle de distance, mais celle qui résulte de toute une masse de documents contemporains émanés de sources diverses et tous parfaitement identiques. Et l'on voudrait nous faire croire que ce long drame, cette longue succession de prodiges et de tortures, était l'œuvre de je ne sais quel futile *compérage* entre un intendant de province et un ministre ! Mais, ne nous laissons jamais de le répéter, l'histoire bien étudiée vous montrera toujours ces deux personnages n'entrant dans cette affaire que lorsqu'elle était déjà dans son plein, c'est-à-dire lorsque toute la province était en feu. Alors que signifient toutes ces déclamations sur une prétendue rancune de Richelieu, à propos d'un certain petit libelle ? Rien, absolument rien. Que Laubardemont et Richelieu aient mis plus ou moins de sévérité dans l'accomplissement de fonctions qu'il leur devenait impossible de décliner plus longtemps, nous ne nous en soucions guère, car là n'est pas la question, la forme pouvant être blâmable sans que le procès fût *inique*. Mais, si vous voulez que nous vous disions toute notre pensée, lorsque nous voyons Laubardemont envoyer chercher en toute hâte et la nuit les exorcistes de Loudun, pour sa femme, prise à Loches de la même maladie<sup>1</sup> ; lorsque nous le voyons conduire dans sa propre voiture, de Loudun à Paris, la supérieure du couvent, uniquement pour faire vérifier par la cour et par toute la capitale les stigmates sanglants imprimés sur

des témoins est doublé, et sur chacun d'eux on fait une très-sévère enquête ; on récusé tous ceux qui ont eu de mauvais rapports avec le suspect ; quelquefois on force au serment, non-seulement toute une paroisse, mais encore tout le voisinage, *totam viciniam* ; mais c'est surtout le faux témoin qu'on s'attache à frapper de terreur ; pour lui, deux sortes de peines : les temporelles, qui le vouent sans miséricorde à la prison *perpétuelle*, et les spirituelles, qui le frappent d'excommunication et ne lui pardonnent qu'à la condition du jeûne au pain et à l'eau pour tout le reste de ses jours... » Qu'on juge de la terreur que de telles menaces devaient faire naître dans ces siècles de foi, et des facilités qu'on devait rencontrer pour la *mise en scène* de ces prétendues *comédies* !

1. M. Calmeil reconnaît que la contagion avait gagné cette ville.

les mains de cette femme que vous élevez vous-même au-dessus de tout soupçon ; lorsque nous le voyons, enfin, conférer longuement de toutes ces merveilles avec ces hommes de Dieu dont vous reconnaissez aussi l'entière sincérité, et que nous entendons ceux-ci nous affirmer que ce même Laubardemont partageait toutes leurs vues, *rien que leurs saintes vues*, nous vous l'avouons, nous sommes plus que tenté de croire, nous sommes *certain* que Laubardemont, coupable ou non dans les formes, coupable ou non dans d'autres procédures, est *complètement innocent dans celle-ci*, et qu'il doit figurer au premier rang parmi ces nombreuses victimes de calomnies qu'avec tant de raison vous déclarez *absurdes*.

Comment ! Loudun, l'œuvre de Laubardemont, *quand toute l'Europe en était là !* quand, pour ainsi dire, au même moment, cette terrible contagion rayonnait à Chinon, à Louviers, à Auxonne, à Nîmes, dans le Labourd, puis se montrait simultanément en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Hollande et dans toutes les parties de l'Allemagne ! et partout, notez-le bien, importée *par un seul homme*, partout offrant ces mêmes prodiges, étrangers, selon M. Calmeil, à toutes les maladies connues jusque-là ! Était-ce donc aussi Laubardemont qui, après avoir fasciné sa province, fascinait toute l'Europe ? Mon Dieu ! quelle manière d'écrire l'histoire, et que le comte de Maistre avait donc raison d'affirmer que « depuis trois cents ans la nôtre n'était plus, sur toutes ces matières, qu'une longue suite de mensonges<sup>1</sup> ! »

Mais encore faudrait-il que ces mensonges eussent pour eux quelque apparence de vérité, et n'expliquassent pas Loudun par Richelieu, les camisards par Louvois, et Saint-Médard par les jésuites, car c'est abuser un peu trop de la facilité de ses lecteurs.

M. Calmeil, il faut le reconnaître, ne donne pas dans de pareilles sottises, il explique médicalement tous ces faits.

1. *Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. I<sup>er</sup>.

Mais, avant de discuter ses théories, passons à l'exposition d'une seconde épidémie, bien plus extraordinaire encore que cette dernière.

## § II.

Les camisards ou les trembleurs des Cévennes. — *Domination* de ces malheureux par *une grande puissance* inconnue. — Magnétisme historique à grands effets. — Apologie nouvelle par M. Bost.

### 1. — *Les camisards jugés par le docteur Bertrand.*

Si vous consultez l'*Encyclopédie* et tous les auteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle sans exception, si vous vous contentez de recourir à tous les lieux communs de l'ignorance et des préjugés, ce seul nom de *camisards* réveille à l'instant tous les vôtres, et, pour vous, leur histoire se résume en deux mots : intolérance odieuse de Louis XIV, et fanatisme de populations exaspérées par leurs persécuteurs.

Or, puisque la science s'empare encore une fois de ce sujet et déclare, tout en le mutilant comme les autres, qu'il n'a pas été compris jusqu'ici, puisque le roman lui-même<sup>1</sup> veut lui faire subir le même travestissement qu'il a fait subir à Loudun, il est temps que la vérité s'en occupe à son tour.

Eh bien ! l'histoire à la main (et l'histoire protestante, entendons-nous bien), il nous serait bien facile de démontrer que, tout en flétrissant les détails d'application comme ils le méritent et comme les ont flétris eux-mêmes tous les honnêtes catholiques, à commencer par le monarque, il n'en est pas moins vrai que son gouvernement n'avait usé, dans le principe, que du droit, ou plutôt du devoir le plus sacré de légitime défense, devoir que remplirent et rempliront toujours, *sous peine de mort*, toutes les autorités possibles, monarchiques, constitutionnelles ou républicaines, y compris celles de juin 1848. Que des conspirateurs armés du fer et de la torche

1. *Jean Cavalier*, roman nouveau de M. Eugène Süe.

s'appellent *camisards* ou *insurgés*, qu'ils inscrivent le *droit à la prière* sur une croix ou le *droit au travail* sur les plis de leur drapeau rouge, partout ils nécessiteront des représailles ou plutôt des répressions égales à leurs excès; nécessités funestes et toujours mal jugées par l'histoire, qui, sous la dernière et terrible impression de la résistance, perd de vue trop souvent la violence de l'attaque.

Mais cette thèse ne rentrant pas dans notre ordre du jour, nous n'irons pas, messieurs, sortir d'une paisible discussion philosophique pour nous jeter, à deux siècles de distance, sur le terrain des récriminations politiques. Qu'il nous suffise de rappeler, à propos de cette révocation de l'*édit de Nantes* qui donna naissance aux *camisards*, ces remerciements votés alors par toutes les villes de France et inscrits sur tous les monuments de cette époque. Ils vous expliqueront ces mots du philosophe Saint-Lambert : « En agissant ainsi, Louis XIV n'avait fait réellement que céder au *vœu général de la nation*. » Convenez-en, messieurs, il est assez piquant de voir la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle faire de Louis XIV le sujet le plus soumis du *suffrage universel*, comme il l'est aussi d'entendre dire au plus docte et au plus vénéré de tous les protestants, le célèbre Grotius : « Le gouvernement français paraissait suivre en cela le système politique que les gouvernements protestants avaient mis *depuis longtemps* à exécution contre leurs sujets catholiques; et même, en comparant leur code pénal avec celui de la France, il serait facile de prouver que celui-ci se montra *plus indulgent et plus tolérant*<sup>1</sup>. »

Notre unique rôle sera donc d'examiner les singuliers phénomènes, de nature psychologique ou autre, qui accompagnèrent cette vaste insurrection et lui donnèrent un cachet que nulle autre n'avait présenté jusque-là.

Avant de discuter ces faits, passons à leur exposition, telle que la science moderne commence à la rédiger, et hors de

1. *Hist. de B.*, t. XI, n<sup>o</sup> 45.

laquelle nous défions hardiment les historiens les plus habiles de comprendre jamais le premier mot à toutes les querelles religieuses qui ensanglantèrent cette époque.

Au moment où, vers la fin du *xvii<sup>e</sup>* siècle, les ministres français réfugiés à Genève cherchaient à fomenter la rébellion chez tous leurs coreligionnaires restés dans la mère patrie, on vit surgir d'une verrerie du Dauphiné (Peyra), et à la voix d'un homme sur lequel les ministres protestants *avaient imposé les mains*, cette trombe fanatique qui ravagea pendant plusieurs années une partie du continent, sous le nom de *camisards* ou *trembleurs des Cévennes*.

Rien de plus curieux que le *mode d'importation* ou *d'initiation*. « Quand un élève avait fait des progrès, dit l'abbé Grégoire, et se trouvait suffisamment prévenu contre les *abominations papistes*, un fanatique nommé Du Serre, — celui qui avait reçu la mission des pasteurs, — lui *soufflait* dans la bouche pour lui communiquer le don de prophétie en l'exhortant à le communiquer à tous ceux qu'il en jugerait véritablement dignes. Les autres disciples, stupéfaits, attendaient avec impatience le moment d'obtenir la même faveur. De là il sortit un essaim d'enthousiastes. Bientôt les prophètes pullulèrent de toutes parts; on les comptait par centaines; c'étaient quelquefois des enfants de sept à huit ans... Les fanatiques s'assemblaient dans les bois, les cavernes, les lieux déserts, sur les cimes des montagnes, au nombre de quatre ou cinq cents, quelquefois même de trois à quatre mille. Là ils attendaient l'*esprit* d'en haut... Puis le prophète soufflait dans la bouche des aspirants au don de prophétie, en leur disant : « Recevez le Saint-Esprit. » Alors ils prophétisaient à leur tour, tremblaient, se roulaient, écumaient...

« Ce fanatisme réduit en système comptait quatre grades : l'*avertissement*, le *souffle*, la *prophétie* et le *don*. Chaque troupe avait un prophète. On pillait, on brûlait les églises, on massacrait les curés; environ *quatre mille catholiques et quatre-vingts prêtres furent égorgés en 1704*. Celui de Saint-

André de Lancise fut précipité du haut de son clocher. Fléchier, l'illustre et pieux évêque de Nîmes, décrit dans une lettre pastorale tous leurs ravages et leurs *massacres*, que Villars, Berwick et divers généraux parvinrent enfin à calmer. » (*Histoire des sectes religieuses*, t. II, p. 117.)

S'il faut en croire ce même abbé Grégoire, si prévenu pourtant contre Rome et surtout contre Louis XIV, nous n'aurions donc eu de pitié jusqu'ici que pour des assassins incendiaires et d'indignation que pour les Villars et les Berwick, chargés de la défense du pays ! Ce serait malheureux, mais cette injustice ne serait peut-être pas sans exemple chez nous.

Quoi qu'il en soit, les camisards battus se rendent bientôt à Londres, d'où l'indifférence publique les ayant chassés, ils refluent sur l'Allemagne et la Suisse, dont ils bouleversent toutes les têtes en y déposant le germe de ce fanatisme ardent qui les désole encore aujourd'hui.

Le voyageur Misson est celui qui, dans son *Théâtre sacré des Cévennes*, a donné le plus de détails curieux sur cette épidémie ; mais comme il en avait épousé la cause, il devient impossible peut-être de s'en rapporter complètement à lui. Remarquons seulement que, lorsqu'il revint à Londres, on se demandait partout comment ce Misson, si incrédule à tous ces faits en partant pour l'Italie, était revenu si crédule en Angleterre. La réponse était facile ; c'est qu'il avait passé par la France et qu'ayant vu tous ces *prodiges*, il en avait fait des *miracles*.

Le docteur Bertrand, qui veut les juger en médecin et en savant, a donc le plus grand tort de commencer ainsi (p. 355) : « Quelques paysans, plus fortement affectés que d'autres, ou plus éminemment doués de cette disposition organique qui favorise la production de l'extase... » Qu'on relise attentivement les relations historiques, qu'on remonte jusqu'aux sources, et l'on restera convaincu que, bien loin d'exiger une disposition organique, le véritable début, le mode d'impor-

tation était, comme l'a dit l'abbé Grégoire, *l'imposition des mains* ou bien *un souffle* qui saisissait d'abord celui qui le recevait, et puis *tous* ceux qui se le transmettaient. Voilà la vérité. Comment peut-on d'ailleurs expliquer, par un *organisme plus ou moins favorisé*, une *trombe* qui brise *tout* ce qu'elle touche, hommes, femmes, enfants, etc.? Prenons-y donc bien garde, et ne faisons pas d'un *envahissement* une question de *tempérament*, puisque la seule prédisposition était une adhésion morale.

La *Revue indépendante* de mars 1844 en jugeait plus sainement lorsque, en rendant compte d'un ouvrage publié récemment sur ce sujet par M. Peyrat, protestant, elle s'exprimait ainsi : « A coup sûr un voyageur inopinément témoin de pareilles scènes aurait fort bien pu se croire transporté hors de ce monde, parmi les lutins et les démons. Et ceux qui supposent que les facultés des extatiques ne sont autre chose que l'exagération de celles que présente un homme fortement passionné, nous semblent bien éloignés de la vérité. »

Médecins, n'en doutez plus, ce que la *Revue indépendante* vient de vous dire, tout le monde vous le redira bientôt. Vous ne satisferez personne, sachez-le bien, lorsque, après avoir examiné les faits, vous en tirerez la même conclusion que vos confrères de Montpellier, si plaisamment critiqués par Brueys, auteur contemporain et témoin impartial tant des faits en eux-mêmes que de l'embarras qu'ils causaient à toute la faculté. « Le nombre des jeunes prophètes, disait-il, s'étant élevé jusqu'à près de *huit mille* dans les Cévennes et le Languedoc, M. de Bâville, intendant de la province, ordonna à *ces messieurs de Montpellier*, qu'on appelle la Faculté de médecine, de s'assembler à Uzès, où l'on avait emprisonné une grande quantité de ces petits enfants, pour considérer leur état. Conformément à cet ordre, les médecins observèrent à leur manière la contenance de ces enfants, leurs extases et les discours qu'ils faisaient sur-le-champ et sans dessein. Je ne sais pas si ces fameux docteurs disputèrent en latin, ni



s'ils se battirent, car il y avait matière à s'échauffer; mais je sais bien que, quoiqu'ils témoignassent être ravis en admiration d'entendre ces jeunes enfants sans lettres prononcer des choses qu'ils n'avaient jamais apprises et citer la sainte Écriture fort à propos, ils décidèrent en *oracles fort ambigus*, et donnèrent à ces enfants le nom de *fanatiques*. Cela fut bientôt fait, n'étant pas difficile à *faire*. »

En effet, pas n'était besoin, pour arriver là, de consulter l'Académie.

2. — *Les camisards jugés par le docteur Calmeil.*

Voyons maintenant ce que M. Calmeil pourra nous accorder au nom de la science moderne.

Le voici : « Probablement, dit-il, la première petite troupe de prophètes sortit de la montagne de Peyra, en Dauphiné, et *positivement* les inspirés étaient *maîtrisés* par une impulsion malative... Une fois le discours de l'apôtre protestant terminé, il s'approchait des néophytes qu'il estimait dignes de recevoir le don prophétique, et *soufflant* dans la bouche de l'un d'eux : Reçois, lui disait-il, le souffle du Saint-Esprit. *Tout de suite*, le nouvel élu se mettait à parler comme par inspiration (t. II, p. 282)... Tous les inspirés étaient pleinement persuadés que le Saint-Esprit *s'introduisait dans leur poitrine* au moment où ils se sentaient entraînés par une *puissance* qui les contraignait à prophétiser. » (*Id.*, p. 228.)

Très-bien; voilà pour nous l'essentiel : adhésion, insufflation, et tout de suite le don prophétique.

Puis viennent les citations des fanatiques eux-mêmes, et, entre autres, celle d'Isabeau Vincent, dite la bergère du Cret, qui, à l'âge de dix-sept ans, avait inoculé à elle seule le don de l'esprit à *des cantons tout entiers*. « L'analogie, reprend M. Calmeil, qui existe entre l'état où tombait cette inspirée et l'état où se trouvent la plupart des *somnambules artificielles*, est frappante (p. 30)... Mais hâtons-nous de déclarer que très-peu de prophètes ou de prophétesses ont offert des crises

de somnambulisme aussi parfaites que celles de la bergère du Cret. Le transport prophétique constitue réellement un état pathologique particulier que les camisards savaient très-bien distinguer du somnambulisme naturel, bien différent du somnambulisme artificiel. »

« Ces somnambules (naturels), disaient-ils, parlent et gesticulent comme une personne qui est dans la rêvasserie; les inspirés, eux, se sentent *saisis par une puissance invisible, inconnue, qui s'empare* de leur langue, de leurs lèvres, et leur fait prononcer des choses qui ne viennent pas d'eux. » (P. 302.)

« En résumé, la folie prophétique fit son apparition dans le Dauphiné et dans le Vivarais en 1688; elle se répandit bientôt dans une infinité de localités et persista sans interruption parmi les calvinistes, pendant près de vingt années. » (P. 307.)

Voilà donc toujours la *puissance inconnue, envahissante et possédante* bien et dûment établie par M. le docteur Calmeil.

Maintenant passons à un autre adversaire ou plutôt à un autre interlocuteur, puisque nous ne voulons faire ici que de la conversation scientifique et non de la controverse irritante.

Nous avons donc là, sous les yeux, une nouvelle réimpression de la brochure de Misson, portant cette fois pour titre: LES PROPHÈTES PROTESTANTS, publiée avec une préface et des notes très-curieuses de M. A. Bost<sup>1</sup>.

### 3. — *Les camisards jugés par un savant protestant.*

Bien loin de faire la guerre à M. Bost comme historien, nous serons heureux de le voir appuyer nos propres récits, et nous croirons très-volontiers avec lui :

4. Cette publication récente ayant produit une assez vive sensation parmi les coreligionnaires de l'auteur, et même dans la presse philosophique, elle justifie davantage encore l'actualité de notre polémique.

« Qu'il était tout aussi difficile à cette multitude de gens sans malice, et n'ayant jamais entendu que le patois, de faire un discours en français, qu'il le serait à un Français qui ne ferait que d'arriver à Londres de parler anglais. » (P. 44.)

Comme lui, nous ne doutons pas un moment que « la poitrine de quelques adeptes restât en de certains moments invulnérable, comme si elle eût été de fer, aux coups de couteaux les plus pointus, au feu, aux balles de fusils déchargés à bout portant. » Nous le croyons, parce que nous allons tout à l'heure retrouver des milliers d'analogues toujours certifiés par la science, même la plus incrédule. (P. 65 et 69.)

Nous croyons très-fort que « Cavalier n'avait jamais pu regarder une église sans frissonner » (p. 92);

Qu'Élie Marion avait parfaitement raison lorsqu'il disait :

« Je proteste ici et je déclare, devant l'Être suprême, que je ne suis nullement sollicité ni gagné, ou séduit par qui que ce soit, à prononcer nulles autres paroles que celles que *l'esprit* ou *l'ange de Dieu* forme lui-même en se servant de mes organes; et c'est à lui que j'abandonne entièrement, dans mes extases, le gouvernement de ma langue, n'occupant alors mon esprit qu'à penser à Dieu et à me rendre attentif aux paroles que ma bouche même récite. Je sais que c'est alors un *pouvoir étranger* et *supérieur* qui me fait parler. Je ne médite point ni ne connais pas par avance les choses que je dois dire moi-même. Pendant que je parle, mon esprit fait attention à ce que ma bouche prononce, comme si c'était un discours récité par un autre, mais qui laisse ordinairement des impressions plus ou moins vives dans ma mémoire. » (P. 71.)

Comme M. Bost, nous croyons que Clary supporta l'épreuve miraculeuse du feu, et que « toute l'assemblée fut témoin que les flammes, qui s'élevaient beaucoup au-dessus de sa tête, l'environnaient de tous côtés, et qu'il y demeura jusqu'à ce qu'elles fussent éteintes et tout le bois consumé. » (P. 117.)

Nous croyons très-fort à ces mélodies merveilleuses qui venaient parfois comme *du haut des airs* (p. 175). Nous y croyons, parce que des mélodies non moins merveilleuses se font entendre à l'heure qu'il est, en 1853, aux États-Unis d'Amérique, et que savants, pasteurs ou magistrats nous l'affirment également.

Nous croyons très-fort aussi « que les papistes atteints de la maladie se mettaient à déblatérer contre la messe et contre Rome, » et nous en prendrons occasion de faire remarquer que ce n'était pas alors par « obéissance à leurs *habitudes* intellectuelles et spirituelles qu'ils en agissaient ainsi. »

Nous terminerons ici ce très-court exposé; et, avant d'engager la lutte avec les savants, nous adresserons quelques mots au prosélyte ardent que nous venons de combattre. Qu'il se rassure; bien que nous soyons catholique, nous ne nous permettrons aucune conclusion du genre de celle que tirait la *Revue indépendante*, si peu suspecte cependant en fait de catholicisme. Ainsi nous ne dirons pas, comme elle, « que les habitudes de ces chefs à l'œil farouche, à l'air sombre, au poil hérissé, ne quittant la Bible que pour le fusil et le poignard, n'ayant en pensée que la destruction de Babylone, semblaient appartenir plutôt aux aventures d'un chef de bandits qu'à la vie d'un prophète et d'un saint. » (*Revue indépendante*, avril 1844.)

Nous ne le dirons pas, parce qu'au fond de toutes ces horribles scènes nous constatons un *entraînement* tyrannique. Nous allons plus loin, nous appellerions volontiers les camisards des martyrs de leur foi, quoiqu'ils ne fussent martyrs que de l'erreur, et nous avouerons naïvement avoir été plus d'une fois édifié devant l'expression de ce dévouement, fanatique si vous le voulez, mais aussi complet que désintéressé, qui leur faisait endurer les persécutions et braver la mort la plus terrible pour cette erreur qu'ils croyaient être la vérité. Tant il est vrai que le fameux argument de Pascal : « J'en crois fort des témoins qui se font égorger, » — argument dont

chaque secte et chaque parti auraient pu se servir également— n'a de valeur que comme sincérité de témoignage et comme attestation de faits, mais nullement comme appréciations et comme conclusions doctrinales.

Ainsi, nous, catholique, nous croyons donner à M. Bost un grand exemple de justice et d'impartialité, en rangeant les camisards dans la classe de ces *ignorants invincibles*, de ces fanatiques de bonne foi, que l'Église elle-même prend tant de soin de distinguer des hérétiques proprement dits, et, sans les juger en théologien, nous sommes sûr de ne pas nous tromper en affirmant qu'ils croyaient plaire à Dieu.

Mais nous serons en droit d'exiger la même justice à notre tour. Que M. Bost prenne l'histoire en main, non pas l'histoire écrite au *xviii<sup>e</sup>* siècle, mais celle qui s'écrivait au *xvii<sup>e</sup>* ; non plus cette fois uniquement celle des catholiques et des protestants, mais celle des hommes impartiaux de cette époque ; qu'il examine et surtout qu'il pèse les suffrages, puis qu'il nous dise, la main sur la conscience, s'il n'est pas vrai : 1<sup>o</sup> que les prêtres catholiques n'employèrent d'abord, et en général, que les voies de douceur, d'instruction et de persuasion ; 2<sup>o</sup> que les fanatiques, ou, si l'on veut, les croyants, bouleversèrent tous les esprits dans les provinces dont ils entreprenaient la régénération, et que les choses en étaient venues au point qu'il n'y avait même plus, où ils étaient, d'administration possible <sup>4</sup>.

Quant à la *nature* de l'agent inspirateur, nous lui demanderons pourquoi ce qu'il appelle le *Saint-Esprit* de ses coreligionnaires revêt précisément les caractères opposés à ceux du Saint-Esprit des catholiques ; pourquoi, chez les camisards, comme chez tous les sectaires du monde, chez les quakers ou trembleurs, chez les schakers ou pirouetteurs, chez les spiritains, les anabaptistes, les méthodistes anciens et mo-

4. Leur nom, dit Édouard Charton, venait soit de leurs expéditions nocturnes, appelées *camisades*, soit de deux mots languedociens : *camas-ard*, brûleurs de maisons.

dermes, etc., nous retrouvons presque toujours cet envahissement du système nerveux, ces contorsions, ces convulsions, ces coups et secousses effrayantes dont nous ne voyons pas la moindre trace dans nos pieuses réunions catholiques. Pourquoi donc ces dernières sont-elles les seules exceptées? M. Bost nous répondra sans doute que c'est parce qu'elles ne sont pas *visitées par l'esprit*, qui les en juge indignes; mais nous verrons plus loin, lorsque nous en serons à l'analyse, qu'il est embarrassé lui-même de ce symptôme exceptionnel qu'il cherche vainement à étendre à tout le monde; on le pressera davantage encore en lui demandant pourquoi, même dans ces premiers siècles, où, selon les aveux de sa religion, la sainteté était notre état habituel, rien de semblable ne se faisait observer chez ceux-là mêmes qui voyaient les cieux entr'ouverts? Il nous semble que ce n'était l'habitude ni des Sébastien, ni des Pulchérie, même au moment de leur martyre, d'être *fouettés à terre* par l'esprit, de se rouler dans la poussière, de se tordre comme des démoniaques, en un mot d'offrir tous ces signes extérieurs de désordre que commencèrent à présenter les premiers hérétiques (Montan et les gnostiques), signes qui servirent avec *l'oubli au réveil*, c'est-à-dire l'oubli après la crise, à les faire classer sur-le-champ parmi les faux prophètes et les inspirés de *l'autre esprit*.

Nous confierons ces scrupules à la loyauté de ses méditations, et, s'il est juste, nous lui pardonnerons d'avoir terminé par les paroles suivantes un ouvrage qui s'annonçait, nous devons le dire, sous des auspices plus tolérants : « Bien des protestants croyaient que le jésuitisme était mort, mais *le bon* dormait; quelques-uns espèrent que l'incrédulité même nous délivrera de la superstition et du despotisme de Rome; chrétiens, ne vous y fiez pas! Je ne sais quelle combinaison se prépare, mais il se pourrait bien qu'avant peu nous vissions et les impies, et l'Église romaine, et, chose singulière! la grande masse des protestants, se ranger contre les chrétiens

qui ne veulent que la Bible, et qui tout d'un coup se verront seuls. » (P. 189.)

Plaise à Dieu! plaise à Dieu! car si les impies et la grande masse des protestants font jamais cause commune avec l'Église romaine, vous ne voudrez pas rester tout seul, monsieur Bost, et nous fraterniserons tous avec bonheur, fût-ce dans les replis *du boa* <sup>1</sup>.

1. M. Bost a bien pressenti les objections, car, dans une de ses notes, il parle « des scrupules que peuvent faire naître dans une âme fidèle *ces agitations corporelles*, parce que, dit-il, elles accompagnaient ordinairement et accompagnent maintenant en tout lieu, chez les idolâtres ou les incrédules, les prédictions des pythonnisses ou de ceux qui prétendent à une inspiration extraordinaire... A cela il est facile de répondre, ajoute-t-il, qu'il ne suffit pas qu'un vrai prophète ait quelque chose de commun avec un faux, pour en conclure qu'il est faux prophète lui-même,... l'extase n'ayant pas de rapport nécessaire avec la religion... » D'accord; mais alors pourquoi convenez-vous « qu'il est très-vrai que les prophètes du *Nouveau Testament* ne nous offrent absolument rien de semblable? » Vous avez beau vouloir nous l'expliquer en ajoutant : « C'est parce qu'on ne décrit pas leur état. » Cette raison est bien mauvaise, car nous les voyons, au contraire, bien plus dans le détail de leur vie, et si jamais on n'a ouï parler de convulsions, c'est qu'ils n'en eurent jamais.

Alors vous êtes obligé de vous rejeter sur l'*Ancien Testament*, et vous nous citez Balaam. Mais vous oubliez que *l'homme aux yeux fermés et qui tombait à terre* (expressions qu'on n'a jamais remarquées, et qui en feraient presque un somnambule) était classé parmi les prophètes du démon, et qu'il dérogeait, pour cette fois seulement et forcément, à l'erreur. L'exemple de Saül ne nous paraît pas mieux choisi, puisque chez lui l'agitation corporelle, la convulsion était toujours le prélude de l'invasion démoniaque, comme l'apaisement résultant des sons de la harpe était celui du retour de l'Esprit divin. Vous voyez donc bien que vos comparaisons tournent contre vous. Nous autres catholiques, nous n'oublions pas que le concile qui s'assembla pour juger Montan et Marcion déclara que le Saint-Esprit n'avait pas pour habitude de *détériorer* ceux qu'il venait éclairer, ni de leur faire perdre l'usage de leurs sens et de leur raison, mais bien de les améliorer.

Maintenant, si nous passons au magnétisme, nous retrouvons encore cette tendance aux mêmes phénomènes. De là vient sans doute le nouveau nom de *transe*, que M. Du Potet, d'accord avec les magnétiseurs américains, donne à l'état magnétique. De là, probablement encore, cette opinion formulée dernièrement par un savant de Milan, que le magnétisme était un agent « essentiellement morbide. »

Enfin, si nous en arrivons aux faits tout récents des *chaînes humaines*

Continuons notre exposé; nous passerons tout à l'heure aux analyses.

### § III.

Les convulsionnaires de Saint-Médard. — En dépit des deux vers de Voltaire, « ces faits merveilleux furent attestés et prouvés immédiatement sur les lieux, devant des juges parfaitement intègres; on ne peut rien opposer à cette nuée de témoins. » (David Hume.)

#### 4. — *Saint-Médard pris au sérieux par David Hume et par Hecquet.*

Les siècles se succèdent, les événements se rapprochent, et les mêmes causes, toujours subsistantes, soulèvent de temps en temps le rideau du théâtre pour rajeunir ces drames trop connus, sous de nouveaux noms et de nouveaux *décors* qui donnent facilement le change à nos souvenirs et à notre ignorance.

Nous voici donc arrivés à l'épidémie modèle, à celle que le *xviii<sup>e</sup>* siècle a le plus complètement travestie, et que deux

développant l'*aimantation rotatoire*, nous voyons quelquefois des malheureux trembler encore le lendemain, par suite de l'influence spirituelle à laquelle ils se sont frottés. (Voyez les derniers chapitres.)

Quant à la réalité de ces terribles scènes, il faut qu'elle ait paru bien inattaquable à M. le docteur Dubois, pour que cette fois, et par exception, il veuille bien reconnaître que *la simulation n'y jouait aucun rôle*. Mais à qui pourra-t-il persuader que des épidémies toutes semblables, et dont les phénomènes sont littéralement calqués les uns sur les autres, soient réelles de ce côté-ci de la rivière et simulées sur l'autre rive? Ce n'était pas des vérités de fait que Pascal disait : « Vérités au delà des Pyrénées, erreurs en deçà. » Il est vrai que même à propos de ces phénomènes camisards, M. Dubois fait encore ses réserves et les trouve étrangement amplifiés. Nous, nous les trouvons au contraire étrangement mutilés, et nous avons prouvé qu'ils l'étaient. Que M. Dubois prenne soin de recourir aux sources historiques, et il pourra s'assurer que nous sommes resté encore en deçà de la vérité. Mais, de grâce, qu'il ne se permette plus de choisir arbitrairement et au hasard entre les innocents et les coupables, et d'appeler tour à tour blanc ou noir; à sa fantaisie, ce qui est exactement de même couleur; car cette fois-ci, ce serait *plus qu'un crime*, ce serait *une faute*, oui, une faute contre la logique, et celle-ci ne se pardonnerait pas chez un homme d'esprit.



mauvaises rimes (il n'en faut pas davantage en France) ont fait ranger incontinent parmi les fables et les roueries <sup>4</sup>.

Cette fois-ci, cependant, pour ceux qui regardaient d'un peu près, les embarras étaient inextricables, parce que l'évidence de ces faits était par trop éblouissante, et que, selon la remarque de M. le docteur Calmeil, « la population *tout entière* de Paris *était là* pour affirmer les plus étranges. » (T. II, p. 373.)

Comprenez dans cette population les médecins les plus rebelles, les historiens les plus graves, les magistrats les plus rigides, les personnages les plus haut placés, et vous serez contraints de reconnaître que *Saint-Médard* est l'enclume formidable sur laquelle viendront toujours se briser les dénégations du rationalisme le plus obstiné. Que faire, que dire, qu'opposer à des milliers de faits attestés, signés par des hommes comme Rollin, Folard, La Condamine, Toussaint, Hume lui-même, etc.? Rien, absolument *rien qui vaille*, comme dit Bayle.

Il ne reste donc plus qu'à se résigner, qu'à bien examiner ces faits, à ne pas les mutiler surtout, puis à mûrement analyser les théories proposées, si toutefois une seule d'entre elles peut mériter cet honneur.

4.

De par le roi, défense à Dieu  
De faire miracle en ce lieu.

On est attristé d'entendre M. Arago, dans l'article de l'*Annuaire* précédemment cité (1853), alléguer ces deux vers comme une des preuves de la fausseté des faits de Saint-Médard; nous possédons peu de vérités, mais à ce titre-là, et si la plus pauvre plaisanterie devait en décider, il n'en subsisterait pas une seule. Au reste, nous croyons le temps des plaisanteries définitivement passé, et nous savons que sur tous ces sujets ce n'est pas l'Académie des sciences qui rit le plus en ce moment, ou du moins qui rit le plus franchement.

Quant à ces faits de Saint-Médard, M. Arago va pouvoir s'assurer une fois de plus s'ils étaient attestés uniquement *par plusieurs personnes distinguées*, et s'il n'y avait pas ici tout à la fois, en fait de témoins, et *qualité* et *quantité*. (Voyez l'*Annuaire*, p. 434 et 435.)

Voyons d'abord ces faits<sup>1</sup>.

Le diacre *Pâris*, mort en protestant avec énergie contre la bulle *Unigenitus* qui condamnait les jansénistes, avait été inhumé au petit cimetière de Saint-Médard. Ses coreligionnaires se portèrent en foule sur sa tombe, y prièrent avec ferveur, et bientôt proclamèrent l'apparition d'un premier miracle, qui fut promptement suivi de beaucoup d'autres. Toujours est-il que, selon le docteur Calmeil lui-même, « les pathologistes purent approfondir avec un intérêt mêlé d'étonnement la cause des guérisons presque toujours désespérées *qui s'effectuèrent en assez grand nombre sur ce tombeau et sur celui de quelques fervents jansénistes.* » (P. 314.)

« Plusieurs de ces miracles (prenez-y garde, messieurs, en ce moment c'est David Hume, l'*incroyance incarnée*, qui vous parle), plusieurs de ces miracles furent *prouvés immédiatement, sur les lieux*, devant des juges d'une intégrité indubitable, et attestés par des témoins accrédités, par des gens de distinction, dans un siècle éclairé, et sur le théâtre le plus brillant qu'il y ait actuellement dans l'univers... Où trouver ailleurs une aussi prodigieuse quantité de circonstances qui concourent pour la confirmation d'un fait, et qu'*opposer à cette nuée de témoins*, si ce n'est l'*impossibilité absolue de nier la nature miraculeuse des événements qu'ils attestent* ? »

Vous voyez que nous ne choisissons pas nos autorités parmi les jésuites.

Écoutons à présent la description que M. le docteur Calmeil va nous en faire, d'après le médecin Hecquet et l'historien Dulaure.

« La plupart des sujets, dit-il, que la gravité de leurs maux engageait à se rendre au cimetière de Saint-Médard,

1. Ce même sujet a été déjà traité plusieurs fois au même point de vue et tout spécialement, il y a une vingtaine d'années, par M. M\*\*\* (de la Marne) dans le savant ouvrage intitulé : *la Religion constatée universellement.*

2. *Essai philosophique sur l'entendement*, p. 40.

avaient à peine *senti le contact du marbre* de Pâris, que leurs membres étaient agités de mouvements tumultueux<sup>4</sup>. Tantôt le patient en était quitte pour un accès convulsif déterminé par chaque nouveau pèlerinage à Saint-Médard ; tantôt il éprouvait une série d'accès dans l'espace de quelques heures. Le sol du cimetière était disputé par une multitude de filles, de femmes, d'infirmes, d'individus de tout âge qui se débattaient dans les convulsions. On rencontrait des convulsionnaires dans les rues voisines du cimetière, dans les cabarets où ils allaient chercher des rafraîchissements ; plusieurs femmes éprouvaient ensuite dans leurs familles de nombreux accès de convulsions (p. 325). Au bout de quelques mois, le chiffre connu s'élevait à *huit cents*. »

Un des premiers faits que signale M. Calmeil est celui-ci, et nous l'enregistrons parce qu'il offre une circonstance toute spéciale.

« Le 20 septembre 1734, la veuve Thévenet, espérant se débarrasser d'une surdité incomplète, se décide à boire et boit de l'eau tenant en suspension quelques molécules terreuses provenant de la fosse de Pâris ;... puis elle commence une neuvaine en l'honneur du feu diacre. Le 29, elle entreprend une seconde neuvaine en invoquant *Pâris*. Les nuits suivantes elle se sent agitée, émue, en proie à un saisissement et à une frayeur extraordinaire... Le 1<sup>er</sup> octobre, la malade annonce qu'il se passe en elle des choses étranges ; le 2, pendant une messe à laquelle elle assiste, elle perçoit dans toute son organisation une perturbation indéfinissable qui l'oblige à sortir dans un jardin où sa tête commence à être secouée *sans la participation de sa volonté*... Un frère

4. A ceux qui pourraient croire que le *froid du marbre* était pour quelque chose dans ce début, nous répondrions sur-le-champ qu'un peu de terre ramassée auprès du tombeau, et délayée dans un peu d'eau et de vin, produisait exactement le même effet. Ainsi, cette fois, le *toucher* du marbre était le point de départ convenu, comme *l'imposition des mains* et le *souffle* dans la bouche des camisards.

de cette femme, chanoine à Corbeil, s'épuise en efforts superflus pour l'empêcher de se frapper... Dans certains moments, elle fait des sauts violents comme pour s'élever jusqu'au plafond; le désordre de ses vêtements prouve qu'elle méconnaît tous les sentiments de la pudeur... Les mots qu'elle prononce n'appartiennent à aucune langue connue.... M<sup>me</sup> \*\*\*<sup>1</sup>, s'étant mise à genoux, récite une oraison à Pâris, pendant laquelle la dame Thévenet, devenue encore plus furieuse,... sort du lit et se met à sauter, s'élevant à peu près jusqu'à la hauteur du plancher,... et ses deux seins, sortant de son corps, tournaient d'eux-mêmes et s'entortillaient, comme si quelqu'un les eût tordus avec la main... Vers une heure après minuit, la servante, entendant toujours des hurlements dans la chambre de la convulsionnaire, regarde par la fenêtre, et voit ces deux femmes en chemise, riant et jetant leurs bonnets de côté et d'autre.

« Pendant la nuit du 3 au 4 octobre, on crut que la veuve Thévenet allait expirer... Le 4, craignant une fin prochaine, elle supplie le chanoine Mariette, son frère, de la confesser... A peine eut-elle commencé à accuser ses péchés, que les convulsions deviennent plus intenses... Mais le mardi 5, le prêtre ayant dit à dessein que c'étaient là des mystères de Satan, la veuve Thévenet tombe dans les attaques les plus terribles. Le soir, elle consent cependant à remettre à son frère un Manuel de piété<sup>1</sup>, dont la lecture provoquait aussitôt le retour des paroxysmes convulsifs, et la nuit du 4 au 5 est exempte d'agitation.

« Le mardi 5 octobre, son frère le chanoine lui ayant fait des représentations sur son affreux état, elle se rend complètement. En présence de son confesseur janséniste,... elle remet à son frère le portrait du diacre Pâris, deux paquets de terre de son tombeau, un morceau de bois de son lit, qu'on jette au feu; puis elle fait profession de foi à l'Église

1. Janséniste.

catholique, ... *et elle n'éprouve plus ni agitation, ni mouvement convulsif*, ne conservant qu'un esprit sain. » (P. 329.)

M. Calmeil n'a pas craint de puiser ces détails dans le père Lataste. Voici ce qu'il ajoute sur cette dévote, dont la conduite et la moralité avaient toujours passé pour irréprochables, et qui constitue, dit-il, au point de vue de la science, une des observations les plus intéressantes de Saint-Médard :

« Le 6 octobre, un sentiment de répulsion terrible enchaîne encore sa volonté quand elle cherche à franchir le seuil du saint lieu (l'église) où elle était attendue... Il fallut recourir encore à des aspersion d'eau bénite pour soutenir son courage... (P. 329.)

« On trouve réunis ici, dit M. Calmeil, tous les signes de l'hystérie, de l'extase, de la nymphomanie, de la théomanie, et une partie des accidents propres à la démonopathie. » (P. 330.)

Passons maintenant à une seconde observation : « La conversion du secrétaire des commandements de Louis XV au jansénisme s'annonça par un singulier genre d'agitation musculaire... Ce personnage, nommé Fontaine, très-opposé jusque-là, comme toute la cour, à la cause des appelants<sup>4</sup>, étant à Paris au commencement de 1733, dans une maison où on l'avait invité à dîner avec une grande compagnie, se sentit tout à coup forcé, par *une puissance invisible*, à tourner sur un pied avec une vitesse prodigieuse, sans pouvoir se retenir, ce qui dura *plus d'une heure* sans un seul instant de relâche. Dès le premier instant de cette convulsion si singulière, un *instinct* qui venait d'en haut lui fit demander qu'on lui donnât au plus vite un livre de piété. Celui qu'on lui présenta fut un tome des *Réflexions morales*, du père Quesnel, et quoique Fontaine *ne cessât pas de tourner avec une rapidité éblouissante*, il lut tout haut dans ce livre tant que dura sa convulsion. » (P. 332.)

4. Les partisans du diacre Paris.

« Cette convulsion continua pendant *plus de six mois*... Elle lui prenait tous les jours à neuf heures et durait une heure et demie et deux heures de suite... Un grand nombre de personnes ont compté jusqu'à *soixante tours par minute*... Dans l'après-midi, Fontaine se sentait une force et un état de santé parfaits jusqu'au lendemain matin<sup>4</sup>. » (P. 333.)

M. Calmeil fait suivre ce récit des réflexions suivantes : « Quand l'espèce d'entraînement qui obligea Fontaine à *tourner* sur un pied commença à agir sur lui, on mit entre ses mains un livre de Quesnel. Il est donc probable que Fontaine se trouvait à dîner avec de fervents jansénistes, et l'on peut présumer avec quelque vraisemblance qu'on avait parlé *avec enthousiasme* devant lui des convulsions et des miracles... Quoi qu'il en soit, le cerveau du secrétaire de la cour *subissait en ce moment une modification fâcheuse*. » (P. 333.) En effet, très-fâcheuse, car, à la suite d'une pareille initiation, nous voyons Fontaine se livrer à toutes les austérités possibles, « entre autres à des jeûnes de dix-huit jours sans manger, et enfin de quarante jours pendant lesquels il ne se permit que de boire » (p. 335), à ce point que ce ne fut plus bientôt « qu'un squelette couvert d'une peau sèche et livide. » (P. 337.)

« Tout cela, dit M. Calmeil, dut, il faut en convenir, produire une grande impression sur l'imagination des partisans du miracle. »

4. Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que la contagion *tournante* ne date pas de 1853 ; rappelons seulement qu'en fait de tours de force la plus belle pirouette à l'Opéra ne dure pas une demi-minute, et que, d'un autre côté, les secrétaires de la cour cèdent rarement à la tentation de perdre place et crédit. Au reste, nous pouvons encore invoquer ici l'attestation d'un pieux et savant ecclésiastique de notre connaissance. Cet ecclésiastique nous racontait qu'un jour, au moment de donner l'absolution à une femme âgée de soixante ans, et d'une dévotion très-suspecte, cette femme, entraînée aussi par *une puissance irrésistible*, se mit à tourner *sur son pouce* avec une rapidité éblouissante, et sans que rien pût l'arrêter. Singuliers effets qui se calquent exactement les uns sur les autres à un ou plusieurs siècles de distance !

Ensuite venait chez les convulsionnaires le fameux *état de mort*, qui durait deux ou même trois jours, et pendant lequel l'insensibilité devenait absolue.

Puis les improvisations dans lesquelles le Tout-Puissant leur faisait développer, de la manière la plus lumineuse, l'importance des vérités condamnées par *la bulle*, car cette bulle du pape, la bulle *Unigenitus*, était toujours l'ennemi, le *Delenda Carthago*.

Reprenons. « Tous les observateurs s'accordent donc à confesser que le *souffle* de l'inspiration prophétique gourmanda plus d'une fois l'esprit des convulsionnaires jusque dans leurs accès de véritables extases. (P. 347.)

« Quelques malades récitaient les prières les plus ordinaires sur le ton de l'inspiration, et le dérèglement de leur imagination donnait souvent à cet acte de piété toute l'apparence d'un acte de dérision ou de scandale. Une convulsionnaire, dit un auteur, récite le *De profundis* en français avec une piété affectueuse qui édifie; mais, avant que de le réciter, elle veut qu'on lui mette la tête en bas, les pieds en haut et le corps en l'air,... ce qui représente, déclare-t-elle gravement, que tout est renversé dans l'Église. (P. 350.)

« Une convulsionnaire, surnommée l'Invisible, chantait les louanges de Dieu en faisant la culbute... Poncet en a vu une qui faisait ses prières en tirant la langue comme une possédée, et dont le visage était décomposé par d'horribles contorsions. (*Ib.*)

« Plusieurs théomanes parlaient comme si les lèvres, la langue, tous les organes de la prononciation eussent été remués par *une force étrangère*... Quelques-uns entendaient sortir de leurs poumons *une voix* autre que la leur; ils se comparaient à un écho ou à une personne qui ne dicte que ce qu'elle entend dicter. (*Ib.*)

« Les convulsionnaires qui entendaient dicter les termes de leur discours, fait observer M. Calmeil, soit intérieurement, soit en dehors de l'oreille, ressemblaient à *la*

*plupart des somnambules, ou à nos hallucinés.* » (P. 354.)

Enfin nous voici parvenu à l'effroyable chapitre *des grands secours*, ce *summum* des inventions démoniaques, dont le récit soulève l'indignation et resterait au bout de la plume, s'il ne nous paraissait indispensable à l'entière démonstration de la vérité.

« Quelques convulsionnaires allaient jusqu'à se faire étendre et lier avec des cordes sur des croix de bois. Plusieurs d'entre elles, assure-t-on (c'est Dulaure qui parle en ce moment, t. VII, p. 436, et le célèbre chirurgien Morand, de l'Hôtel-Dieu, affirme en avoir vu trois exemples), se firent traverser les pieds et les mains par d'immenses clous de fer, qui allaient ensuite se fixer dans les branches et dans l'arbre de la croix, et, pendant cette espèce de martyre, elles trouvaient la résignation nécessaire pour admonester les assistants. D'autres se faisaient percer la langue et larder les chairs avec des épées... Ces tableaux, disait-on, faisaient ressortir la laideur du péché, qui n'avait pu être expié que par la souffrance d'une chair divine. »

Nous avons bien soin de le répéter, c'est l'historien Dulaure qui parle ici et qui parle D'APRÈS LE CÉLÈBRE CHIRURGIEN DE L'HÔTEL-DIEU, témoin oculaire.

Mais tout ceci se conçoit encore, parce que, à la rigueur, le fanatisme et son courage peuvent en expliquer une partie; néanmonis voici ce qui ne se conçoit plus du tout, parce que toutes les lois de la physique s'y trouvent bouleversées de fond en comble.

« On a dit avec raison que ces théomanes se seraient fait ouvrir tout vivants, si l'idée qu'un pareil martyre pût être agréable à l'Être suprême se fût, par hasard, offerte à leur imagination. Ce ne fut pas sans quelque surprise néanmoins qu'on les vit, dans le principe, courir par différents motifs après les plus effrayantes tortures corporelles. Se serait-on résigné, dit toujours M. Calmeil, à croire jamais, SI LA POPULATION TOUT ENTIÈRE DE PARIS NE L'EÛT AFFIRMÉ, que plus



de cinq cents personnes du sexe aient poussé la rage du fanatisme, ou la perversion de la sensibilité, au point de s'exposer à l'ardeur du feu <sup>1</sup>, de se faire presser la tête entre des planches, de se faire administrer sur l'abdomen, sur les seins, sur l'épigastre, sur toutes les parties du corps, des coups de bûche, des coups de pied, des coups de pierre, des coups de barre de fer ? Les théomanes de Saint-Médard affrontaient pourtant ces épreuves,... tantôt pour démontrer que Dieu les rendait invulnérables,... tantôt pour prouver que des coups, *habituellement douloureux*, ne leur procuraient que de douces jouissances. » (P. 373.)

*Habituellement douloureux* est bien dit, car on estime que près de quatre mille enthousiastes firent emploi de leurs forces *pour piétiner, pour frapper sans relâche*, des infirmes et de toutes jeunes filles qui imploraient la violence de leurs coups.

Mais, avant d'essayer d'en donner une idée, nous sentons qu'il est nécessaire de remonter aux autorités historiques, à cette masse de témoignages assez irrésistibles pour avoir pu forcer à ce point l'incrédulité moderne et l'avoir condamnée à enregistrer et discuter de pareils faits.

Laissons donc pour un moment MM. Calmeil et Bertrand, et appelons-en à d'autres noms pour compléter notre exposé.

Empruntons nos derniers traits au grave magistrat Carré

1. Morand, le chirurgien de l'Hôtel-Dieu, décrit encore dans ses *Opusculs chirurgicaux* l'impassibilité avec laquelle la sœur *Sonnet*, appelée pour cette raison *la Salamandre*, se couchait et restait couchée au travers d'un brasier ardent : « Scène remarquable, dit le *Grand Dictionnaire des sciences médicales*, en ce qu'on voit figurer, parmi les nombreux témoins qui en certifient la réalité, un lord anglais qui en fut si frappé qu'il se convertit, et le frère de Voltaire, Armand Arouet, trésorier de la cour des comptes. » (Art. CONVULSIONS.)

Au reste, il y a seize cents ans que Jamblique décrivait toutes ces scènes dans son livre : *de Mysteriis Egyptiorum*... Chacune des pages de l'histoire nous les eût aussi montrées dans les fameuses *épreuves par le feu*... Mais il faut bien, pour que nous ayons confiance, que ce soit Hume et Duhaure qui se portent garants et nous cautionnent la vérité !

de Montgeron, et faisons-nous-le garantir par la parole peu crédule de Diderot : « Nous avons, dit celui-ci, de ces miracles prétendus un vaste recueil *qui peut braver l'incrédulité la plus déterminée*. L'auteur, Carré de Montgeron, est un magistrat, un homme grave qui jusque-là faisait profession d'un matérialisme assez mal entendu, il est vrai, mais qui du moins n'attendait pas sa fortune de sa conversion au jansénisme. Témoin oculaire des faits qu'il raconte et dont il a pu juger sans prévention et sans intérêt, son témoignage est accompagné *de mille autres*. Tous disent qu'ils ont vu, et leur déposition a toute l'authenticité possible : les actes originaux en sont conservés dans les archives publiques <sup>1</sup>. »

Le *Dictionnaire des sciences médicales*, dans un article signé par un savant physiologiste, le docteur Montègre, cautionne ainsi le même auteur : « Carré de Montgeron entoura ces prodiges de témoignages si nombreux et si authentiques, qu'il ne reste, après les avoir examinés, *aucun doute* à former... Quelle que soit ma répugnance pour admettre de semblables faits (et l'on sait qu'elle est grande en général chez les médecins), *il ne m'a pas été possible de me refuser à les recevoir*. » (Art. CONVULSIONS.)

Le docteur Montègre a raison, car si ces faits étaient faux, attestés comme ils le sont, c'en serait fait à jamais du témoignage, et nous ne comprendrions plus, pour notre part, ce que signifierait dans le cours ordinaire des choses l'attestation d'un médecin, d'un savant, d'une académie, à plus forte raison l'institution du jury, etc. Sur toutes les questions, il n'y aurait plus qu'à se croiser les bras et à douter même de sa propre existence.

## 2. — *Garantis par la science officielle.*

Voici donc ces derniers faits *garantis* par le *Dictionnaire des sciences médicales*.

1. Diderot, *Pensées philosophiques*.

« Jeanne Moulu, jeune fille de vingt-deux à vingt-trois ans, étant appuyée contre la muraille, un homme des plus robustes prenait un chenet, pesant, dit-on, de vingt-cinq à trente livres, et lui en déchargeait, de toute sa force, plusieurs coups, toujours dans le ventre ; on en a compté quelquefois jusqu'à cent et plus. Un frère, lui en ayant donné un jour soixante, essaya contre un mur, et on assure qu'au vingt-cinquième coup il y fit une ouverture. Ce fut en vain, dit Carré de Montgeron, que j'employais tout ce que je pouvais rassembler de forces... La convulsionnaire se plaignit que mes coups ne lui procuraient aucun soulagement et m'obligea de remettre le chenet entre les mains d'un grand homme fort vigoureux qui se trouvait parmi les spectateurs. Celui-ci ne ménagea rien. Instruit par l'épreuve que je venais de faire, il lui en *déchargea de si terribles, toujours dans le creux de l'estomac, qu'ils ébranlaient le mur* contre lequel elle était appuyée. La convulsionnaire se fit donner tout de suite les cent coups qu'elle avait demandés d'abord, ne comptant pour rien les soixante qu'elle avait reçus de moi... Je repris et voulus essayer contre un mur si mes coups, qu'elle trouvait si faibles et dont elle se plaignait si amèrement, n'y produiraient aucun effet. Au vingt-cinquième coup, la pierre sur laquelle je frappais acheva de se briser. Tout ce qui la retenait tombait de l'autre côté du mur et y fit une ouverture de plus d'un demi-pied de large. Lorsque le chenet s'enfonçait si avant dans l'estomac de la convulsionnaire *qu'il paraissait pénétrer jusqu'au dos*, elle s'écriait avec un air de contentement peint sur son visage : « Ah ! que cela est bon !... Ah ! que cela me fait du bien ! Courage, mon frère, redoublez encore de force, si vous pouvez... » Les coups assommants du chenet frappaient d'abord sur la peau, mais *sans y faire la plus légère meurtrissure.* »

Suivait l'exercice de la planche. « La convulsionnaire se couchait à terre, mettait une énorme planche sur elle et faisait monter sur cette planche une vingtaine de personnes,

équivalant au moins à un poids de *quatre milliers*. Elle trouvait encore que cela ne pesait pas assez. »

Puis venait l'exercice du caillou de vingt-deux livres, « que l'on déchargeait à tour de bras, et *cent fois* de suite, *sur le sein* de la convulsionnaire. A chaque coup toute la chambre était ébranlée, le plancher tremblait, et les spectateurs ne pouvaient s'empêcher de frémir en entendant le bruit épouvantable que les coups faisaient sur le sein.

« Quelqu'un ayant fait le récit de ces effroyables secours à un grand physicien, celui-ci soutint que les faits ne pouvaient être vrais, *parce qu'ils étaient physiquement impossibles*... On lui laissa tranquillement faire ses démonstrations, et à la fin on lui dit : « Venez voir. » Il y court. Saisi d'étonnement, il demande que ce soit lui-même qui administre le secours. On lui met aussitôt dans les mains les instruments de fer les plus forts et les plus assommants. Il ne s'épargne pas ; il frappe avec la dernière violence. Il enfonce dans les chairs l'instrument de fer dont il est armé, il *le fait pénétrer jusqu'au fond des entrailles*. Cependant la convulsionnaire rit de tous ses vains efforts. Tous les coups qu'il lui porte ne servent qu'à lui faire du bien, sans laisser la moindre impression, la moindre trace, le moindre vestige, non-seulement dans les chairs, *mais même sur l'épiderme de la peau*.

« La Salamandre (celle qui restait couchée au travers du brasier) se mettait encore en arc renversé, la tête et les pieds posant à terre, et les reins soutenus en l'air par un pieu des plus aigus. Puis, au moyen d'une poulie, on laissait tomber à plusieurs reprises sur son estomac, et du plafond de l'appartement, une pierre *pesant cinquante livres*, ses reins portant toujours sur la pointe. *La peau ni la chair n'ont jamais reçu la moindre atteinte*.

« Une autre, du bourg de Méru, diocèse de Beauvais, assise à terre, le dos contre un mur, se fait donner dans le creux de l'estomac jusqu'à deux mille coups de pied de suite. Elle prend une broche à rôtir, la plus forte qu'elle peut

trouver, elle *en place la pointe dans le creux de son estomac* ou entre ses fausses côtes ; elle la fait ensuite pousser contre elle par quatre, cinq ou six personnes, de toutes leurs forces, en sorte que *ces broches plient souvent ou se faussent...* De même à sa gorge, à son front... Enfin, depuis deux mois elle se fait donner des coups d'épée par tout le corps ; quoique sa peau plie sous les pointes, et qu'il y reste quelquefois une petite marque rouge, néanmoins *la chair n'en est jamais percée.* » (*Dictionnaire des sciences médicales.*)

Nous ne savons pourquoi M. Calmeil n'a pas voulu rapporter ce dernier fait. Lui paraît-il donc moins certifié que tous ceux qu'il accepte ? Nous ne le pensons pas, car, parmi les vingt et un témoins acteurs qui ont signé ce procès-verbal, on remarque des personnages de la plus haute distinction, tels que milord de Perth, maréchal de camp, M. le comte de Novion, des magistrats, des officiers du roi, des ecclésiastiques, etc., etc. Lui paraît-il trop inacceptable ? Allons donc ! quand on rapporte celui du physicien faisant pénétrer le fer *jusqu'au fond des entrailles*, sans pouvoir laisser le moindre vestige, *même sur la peau* (p. 377), quand on a accepté l'épreuve du caillou de cinquante livres, les crucifiements, l'épreuve du brasier, etc., etc., comment regarde-t-on encore à quelque chose ?

« M. H...., tout luthérien qu'il est, m'a attesté, dit le célèbre Caraccioli, avoir été conduit, au mois de septembre dernier, dans une maison de secouristes, et y avoir déployé toutes ses forces pour pouvoir faire entrer *son épée* dans tous les endroits d'un corps vivant, sans avoir pu jamais en venir à bout. Il m'a ajouté que MM. de LA CONDAMINE et TOUSSAINT, personnages qui ne sont pas gens à croire au hasard, avaient tout examiné avec la plus sérieuse attention, et qu'ils étaient demeurés convaincus du surnaturel, *même au point d'en être effrayés.* Ils virent tous clouer la main d'une femme, et le clou qui passait au travers ; et aussitôt la plaie toute couverte de sang se referma et ne parut qu'une simple cicatrice de

trois mois. Mais qu'ai-je besoin de ce témoignage ? Je connais plus de *mille* personnes, dignes de toute croyance, qui m'ont assuré le même fait, avec des circonstances si extraordinaires, qu'en me les rappelant je m'imagine quelquefois rêver. »

Ainsi donc, les jansénistes, les jésuites et de grands savants tombent parfaitement d'accord sur la réalité des faits et sur leur *surnaturel*. Les médecins modernes avouent aussi les faits, et font pour les expliquer *naturellement* des efforts sur-humains... et complètement inutiles, nous allons le prouver tout à l'heure. Les magnétiseurs seuls, et à leur tête le savant docteur Bertrand, revendiquent tous ces faits pour leur agent extatique et mystérieux, et jusqu'à ces derniers temps n'y voyaient que l'action d'un *fluide*.

Tous se trompaient étrangement. Le *Dictionnaire des sciences médicales* ne laisse pas échapper non plus cette identité des faits magnétiques avec tous ceux que nous venons de rapporter. Commencant par admettre la réalité des faits les plus bouleversants, le docteur Montègre avoue franchement qu'il ne peut les refuser, parce qu'ils *ne lui paraissent pas moins prouvés que tous les autres*. « Ce sont, dit-il, *les mêmes témoignages, et les faits sont d'ailleurs ici bien autrement clairs et précis*. Il s'agit moins de guérison que de faits apparents et extérieurs, sur lesquels il ne peut s'élever la *moindre* équivoque. »

Voilà ce qu'on appelle de la franchise et de la logique.

« Les phénomènes du magnétisme, reprend-il, et ceux que présentent les possessions et fascinations, se rattachent à ceux qui caractérisent les convulsionnaires, non-seulement *par la ressemblance la plus complète*, mais encore *par la cause* qui les détermine. *Il n'est pas un seul phénomène observé chez les uns qui ne se retrouve chez les autres*. »

D'accord ; mais les faits sont entendus : passons maintenant aux théories qu'on en donne.

## § IV.

Théories névropathiques proposées à ce sujet. — Analyse et discussion.

1. — *Premières explications de la science.*

À présent que ces faits, appuyés, dit-on, sur les autorités les plus juridiques, *sur les attestations les plus sacrées*, sont acceptés par les manigraphes les plus difficiles, nous pouvons, encore une fois, suivre le conseil de Bayle et ne plus nous occuper de ces dénégateurs obstinés qu'il déclare quelque part « indignes même d'une réponse. »

Laissez-nous, leur dirons-nous, laissez-nous nous entendre ou nous débattre avec ces savants de bonne foi, qui s'avouent subjugués par ces *nuées de témoins*, et qui comprennent parfaitement que la science elle-même n'aurait plus qu'à se voiler et à s'envelopper dans son manteau, si la puissance du témoignage devait s'écrouler à ce point-là.

Il ne s'agit donc plus avec eux que d'une discussion *en famille et en petit comité* sur des bases acceptées à l'avance.

Commençons par ne pas nous inquiéter beaucoup des théories du docteur Bertrand, qui se réduisent en définitive à expliquer l'extase par l'extase, car ce n'est pas l'expliquer autrement que de dire avec lui : « L'homme est susceptible de tomber dans un état particulier... que l'on peut désigner sous le nom d'extase ; cet état, le même qui s'observait chez les possédés des siècles précédents, ... n'est pas une maladie proprement dite... *Une exaltation morale portée au plus haut degré y prédispose éminemment*... Et cet état ne cesse de se reproduire journallement sous nos yeux dans les traitements des magnétiseurs, où il se maintient ignoré ou méconnu de nos savants depuis quarante ans. » (P. 474.)

Bertrand donne ici le signalement de la GRANDE PUISSANCE, mais c'est un passe-port bien incomplet, celui qui n'oublie

que le lieu de la naissance et le nom du voyageur qui en est muni.

Ce n'est pas non plus expliquer cette puissance que de l'attribuer, avec le docteur Montègre et le *Dictionnaire des sciences médicales*, « à l'influence réciproque du moral sur le physique, » car enfin ce n'est pas précisément du *moral* que *cette broche* qui ne peut même effleurer l'épiderme d'un estomac, dans lequel cinq ou six vigoureux gaillards s'efforcent de l'enfoncer.

Cherchons ailleurs. On a beaucoup vanté le docteur Hequet, témoin des faits de Saint-Médard, et auteur d'un traité fort estimé *jadis* sur leur naturalisme.

Voyons-le. « Cette contagion, dit-il, avait lieu par voie d'ondulations d'une personne à l'autre... Ainsi, d'une part, les esprits agités et vivement poussés à l'habitude du corps dans la convulsionnaire vont se heurter contre la peau du spectateur, et par là imprimer dans les esprits qui y sont une sorte de *trémoussement*... » (P. 39.)

Et plus loin, après avoir dit que « c'est un *esprit* qu'il y a à examiner, il nous explique, *sans esprit*, le support des poids démesurés, « par la vertu *systaltique* des *solides* qui s'accroît alors, pour se soumettre les fluides soulevés contre les solides. » (P. 56.) « L'infatigabilité (*sic*) aux milliers de coups de bûche et de barre de fer, assenés par des Hercules dans le creux de ces estomacs de jeunes filles, s'explique par le parallélisme des fibres, etc. » Quant aux hurlements, « il les explique par l'histoire de Nabuchodonosor; la divination, par l'ancre de Trophonius; les postures impossibles, par ce possédé qui marchait à la voûte d'un temple, la tête en bas, etc. »

Assez, assez! Et c'est là l'homme que M. le docteur Dubois (d'Amiens) nous citait, dans son ouvrage sur le magnétisme, comme *ayant établi le naturalisme* des convulsions!...

Écoutons maintenant le célèbre docteur Fodéré, que de sérieux travaux sur la pneumatologie médicale auront peut-être rendu plus clairvoyant,



Après avoir narré les principaux faits de Saint-Médard, « c'est, dit-il, avoir montré *bien peu* de critique (mieux que cela) que d'avoir attribué ce *délire de convulsions* uniquement à l'érotomanie, comme le fait le docteur Hecquet, ou à l'action des jésuites, comme le fait M. Dulaure, puisque ce ne furent pas seulement des jeunes filles qui en furent attaquées, et qu'il fut partagé par des personnages graves et éclairés d'ailleurs. »

A merveille, mais qu'est-ce donc à vos yeux ? « *Cette explosion gigantesque de névroses* pourrait bien tenir à une *maladie du bas-ventre*, les borborygmes, les vers, etc. » Quoi ! des centaines de personnes de tout âge et de tout sexe, attaquées subitement et par le *simple contact d'un marbre*, de *maladies vermineuses*, et devenant aussitôt des thaumaturges de premier ordre ! « Oui, dit le docteur Fodéré, c'est une altération du *sens interne*, dont les fausses notions viennent d'une perversion naturelle des milieux *mandants* et des *sens recevants*. »

Comprenez-vous, messieurs ? Quant à nous, notre *sens interne* ne nous révèle rien sur tous ces *milieux*.

Et M. Fodéré nous paraît d'autant plus inexcusable que son érudition lui fournissait une foule d'analogues sur lesquels il pouvait s'appuyer, et qu'il semble même, en certain endroit, adopter complètement l'explication donnée par Jamblique dans ses *Mystères égyptiens*, à propos de phénomènes tout semblables. « Leurs actions, disait ce gnostique, ne sont pas de l'homme, car ils passent partout sans qu'on les voie. Ils prédisent l'avenir et sont agités diversement *suivant le dieu qui les inspire*. De là, les uns se meuvent avec rapidité, ou de tout leur corps ou de quelques-uns de leurs membres... Il en est qui paraissent transportés dans les airs, d'où ils retombent ensuite... Leur âme semble se reposer, et UN DIEU EN AVOIR PRIS LA PLACE. » Encore une fois, monsieur Fodéré, il ne faut pas commencer par cette dernière théorie et la citer avec éloges, lorsque l'on veut lui substituer, à quelques pages

de là, celle des principes *principiants* et des maladies *vermineuses*.

2. — *Dernières explications de la science.*

Voyons donc enfin si nous serons plus heureux avec M. le docteur Calmeil, qui, venu le dernier, pourrait ou plutôt devrait être mieux inspiré. Voyons comment il va se tirer du mauvais pas dans lequel sa consciencieuse loyauté l'a forcé de s'engager.

Commençons par ce groupe de phénomènes qui caractérisent, selon lui, l'hystérodémonopathie. « Assez souvent, dit-il, on voit encore à présent la lésion des sentiments religieux s'associer à la lésion des sens et à la perversion des mouvements volontaires ; les hallucinations qui font croire à l'obsession diabolique, les tressaillements spasmodiques, les contractions musculaires disharmoniques, les convulsions générales momentanées, forment quelquefois encore aujourd'hui le cortège de l'aliénation religieuse affective. » (T. I, p. 58.) Plus loin, il dit encore : « La démonomanie et la démonopathie sont une variété de monomanie et un genre d'aliénation. » Nous allons voir ce qu'il en est, et nous n'oublierons, monsieur Calmeil, ni le principe posé par tous vos collègues, que ce n'est pas l'hallucination, mais bien *la confiance absurde dans l'hallucination*, qui constitue le commencement de la folie ; ni celui que vous posez vous-même en cent endroits, que ces malheureux ne pouvaient pas ne pas croire à une théorie forcément partagée alors, non-seulement par tout le clergé, mais encore par les médecins les plus distingués. Donc, si personne alors *ne pouvait n'y pas croire*, non-seulement il n'y avait pas folie à le croire, mais il n'y avait même pas déraison.

Commençons notre triple examen par Loudun, et prenons un fait au hasard. Lorsque la sœur Sainte-Agnès adjurée devant le duc d'Orléans d'adorer le saint-sacrement (après avoir, dites-vous, passé son pied derrière la tête jusqu'au

front, en sorte que *les orteils touchaient quasi le nez*), eut proféré, tout en obéissant, ses épouvantables blasphèmes,... le duc lui demanda, incontinent après la crise, si elle avait quelque souvenance. « De quelques choses, répondit-elle, mais pas de toutes ; quant aux réponses sorties de ma bouche, je les ai ouïes *comme si un autre les eût proférées.* » (P. 27.)

On n'a pas manqué de crier à l'imposture ; mais, comme vous le dites fort bien, « cette religieuse n'en imposait pas ; seulement elle ne pouvait pas savoir que c'était *un effet de sa maladie*,... dans certaines affections nerveuses, la personne qui parle croyant entendre parler une autre personne par sa bouche. » (*Ibid.*) Eh ! voilà précisément la question, monsieur Calmeil. Voilà, répétons-le toujours, ce qui fait *que votre fille est muette*, et que cependant elle parle ! Mais, de grâce, *pourquoi* cela se passe-t-il ainsi dans cette classe d'affections nerveuses, selon vous, *toutes différentes* des autres ? Y a-t-il alors *dédoublement du moi*, comme le pensent encore beaucoup de psychologues, ou véritablement y a-t-il *deux êtres* en un seul ? Nous avouons naïvement que lorsque l'un de ces deux êtres, tout en parlant latin, grec, hébreu, toutes les langues enfin, y compris celles des sauvages, blasphème, renie et cabriole, pendant que son associé n'a jamais su qu'adorer, prier, s'agenouiller et parler bon français, nous nous décidons pour la seconde hypothèse.

À un autre. Lorsque l'abbesse, madame de Sazilli, cette femme supérieure que vous vengez si justement, reçut aussi de l'exorciste l'ordre d'aller baiser le pied du ciboire, et qu'après avoir roulé par la chapelle, et fait plusieurs extensions de jambes telles qu'elle touchait du périnée contre terre, elle s'en alla rampant, et la langue énorme et pendante, obéir avec cris et tremblements, vous nous dites : « L'exorciste provoque ici, et à son insu, la catalepsie, les convulsions hystériques... Aujourd'hui, la puissance *magnétique* détermine une partie de ces effets. » Mais, maintenant, nous voici tout en peine de l'exorciste. Ce n'est plus la pos-

sédée qui nous occupe, c'est le guérisseur. Où ce malheureux a-t-il pris cette effroyable puissance *magnétique* de faire hurler les gens, et de les faire se tordre et obéir en blasphémant ? Encore une fois donc, qu'est-ce que cette *puissance magnétique* dont vos confrères se moquent, à laquelle d'ailleurs vous croyez à peine, et que vous vous gardez bien de définir ? Décidément nous n'avancons guère ; seulement vous convenez qu'alors « madame de Sazilli agissait *sans la participation de sa volonté*, ou sous l'empire d'une volonté pervertie par la maladie. » (P. 29.) C'est toujours bon à se rappeler.

Toujours est-il que c'est une maladie ; mais qu'est-ce que cette maladie ? Contagion nerveuse, répondez-vous, ou mieux, hystérodémonopathie. Ce n'est pas là la question. Quelle était *la nature de cet agent épidémique et contagieux* ? car, vous le savez mieux que nous, il y a toujours derrière ces deux mots, ou plutôt, malheureusement, ces deux choses, un principe, un agent, un *divinum quid*, un τὸ θεῖον. Or, nous croyons que nous sommes précisément ici dans ce dernier cas, que c'est là le sens de cette expression d'Hippocrate qui vous a fait enfanter tant de volumes. Oui, τὸ θεῖον, autrement dit, surhumain ! Et puisque nous sommes d'accord sur les symptômes de la maladie, c'est de son étiologie <sup>1</sup> qu'il faut nous occuper.

Vous le savez encore : pour faire de la bonne étiologie, il faut tâcher de remonter au point de départ ; c'est à sa naissance qu'il faut étudier le fléau. Vous ne pouvez pas vous dissimuler que Grandier, « ce prêtre si scandaleusement brillant, aux mœurs galantes, haineuses, et véritablement superbe, » n'ait été le mauvais génie de toute cette affaire, ce sont là vos expressions, et elles sont justes. « C'est à lui, dites-vous, à sa connivence avec les puissances de l'enfer (p. 32), que les ursulines de Loudun attribuèrent le dérangement de leur santé. » Et vous remarquez avec raison que

1. Cause des maladies.

dans toutes les épidémies analogues il y avait *un importateur*. A Chinon, c'était Barré; à Louviers, c'était Picard; à Madrid, c'était Garcia; et vous attribuez à l'hallucination, qui présentait aux victimes ces hommes acharnés à leur perte, le développement de leur maladie et la persévérance avec laquelle elles osaient les accuser. Mais puisque vous croyez à la bonne foi de ces religieuses, croyez-y donc une fois de plus, et surtout croyez-y, lorsque toutes vous affirment que la maladie, l'épidémie, la contagion nerveuse, si vous le voulez, fit son entrée dans le couvent, *précisément après que Grandier, refusé pour directeur, eut lancé ses bouquets par-dessus les murailles du couvent*. « *Per flores,* » disaient toutes les possédées; et le père Surin ajoute: « Toutes celles qui le *flairaient* étaient prises à l'instant. » Oui, nous qui croyons au magnétisme, mais qui l'expliquons, nous avons le droit de dire qu'il n'y a pas un seul magnétiseur qui ne reconnaisse ici *les auxiliaires* ou *les talismans* magnétiques. Plaisantez-en tant que cela vous fera plaisir, mais il n'en sera pas moins excessivement probable que *les fleurs* sont encore ici ce que *le souffle* est aux camisards, *la terre* de Saint-Médard aux convulsionnaires de Paris, *l'eau magnétisée* à Mesmer, *le morceau de craie* à M. Du Potet, lorsqu'il trace sur son parquet ses lignes magico-magnétiques, de même que, dans l'ordre mystérieux opposé, nous voyons les médailles, les images miraculeuses, les amulettes de tout genre, devenir le *véhicule* de la sainte influence, pour les pieux croyants qui s'y confient<sup>1</sup>.

D'ailleurs il faut bien qu'il y ait ici une influence *étrangère*, car avec votre simple *prédisposition* hystérique vous n'expliquerez jamais cette soudaineté, cette simultanéité de l'explosion malade dans le couvent; encore moins celle des milliers de victimes à Saint-Médard, et des huit mille dans

1. Quant au *fantôme* de Grandier, qui poursuit, à partir de ce moment, les religieuses, nous en retrouverons bientôt l'analogie au presbytère de Cideville, où nous le verrons surgir aussi tout à coup après le *toucher* d'un berger.

les Cévennes. Qu'est-ce qu'une *prédisposition* hystérique qui se développe au premier *geste* du premier individu, et subitement, chez une *multitude* de gens de tout âge et de tout sexe? Et que diriez-vous de celui qui définirait le choléra une *prédisposition* gastro-entéritique? Vous lui répondriez (au moins nous aimons à le penser), qu'il ne s'agit pas ici de ses symptômes, mais de sa nature, de son essence; et s'il hésitait encore, vous lui signaleriez ce géant voyageur, cet agent (mystérieux à sa manière) qui des bouches du Gange s'élance à la conquête du monde, le dévaste par étape et le fauche en coupes réglées.

Ainsi, répétons-le bien, les *fleurs* de Grandier ont été, non pas l'*agent*, mais le *véhicule* de la contagion névropathique. Elles ont été l'auxiliaire, le propagateur, comme le ballot de laine est le véhicule de la peste. Or, contre ce genre d'épidémies, on pensait en ces temps-là, d'après l'Évangile et les apôtres, que les sacrements de l'Église étaient la seule mesure prophylactique<sup>4</sup>, comme on voulait aussi que l'inquisition fût le lazaret, et l'exorciste le thérapeute.

Continuons en abrégeant.

Lorsque, sur la fin de l'exorcisme cité, la même religieuse exécute un ordre que le duc venait de communiquer mentalement à l'exorciste, vous l'expliquez ainsi : « *Dans cent occasions*, on put croire, en effet, que les énergumènes lisaient dans la pensée des religieux chargés de combattre les démons. Il est certain que ces filles étaient douées, pendant leurs accès, d'une *pénétration d'esprit unique*; mais souvent aussi cette pénétration les abandonnait. » (P. 29.)

Cela ne répond à rien. Dites-nous donc en quoi consistait cette *pénétration* unique? Ne serait-ce pas, par hasard, dans l'obéissance à tous les ordres tacites, soit du prince, soit des évêques, puis dans la révélation des plus profonds secrets des consciences, comme il advint à M. de Queriolet, puis dans le

4. Détournante.

parler de toutes les langues, triple habileté que nous voyons attestée par une masse de témoins, selon vous, irrécusables ? Si c'est là ce que vous entendez par *pénétration* unique, nous ratifions votre pensée, mais nous ne ratifions pas votre laconisme, car la chose demandait explication.

Plus loin, « mettant en avant, dites-vous, l'autorité des démons, elles trahissaient quelquefois sans scrupule les secrets de l'enfer. » (P. 30.) Sans scrupule ! Comment en auraient-elles eu, puisque vous venez de nous dire « qu'elles n'en imposaient pas, et que c'était un *effet de leur maladie* ? » C'est donc la maladie ou plutôt l'agent morbide qui, par elles et malgré elles, révélait ces secrets ! Mais vos conclusions approchent. Attention ! « Tant d'actes déraisonnables, tant d'emportements, tous ces élans de fureur, ces blasphèmes, ces hurlements, cette association d'idées étranges... trahissent... — quoi, monsieur Calmeil ? achevez, nous vous en conjurons ! — trahissent... L'EXISTENCE D'UN MAL CRUEL. »

Oui, bien cruel, en vérité ; mais après toutes vos prémisses, après tout ce que vous aviez dit et surtout entrevu, nous avons le droit d'espérer autre chose. Plus haut, nous avons dû vous dire tout ce que votre mérite d'historien nous laissait à désirer ; permettez-nous d'ajouter que celui du philosophe nous paraît bien autrement incomplet <sup>1</sup>.

Quant aux *trembleurs des Cévennes*, vous commencez par un rapprochement des plus curieux avec les anabaptistes, et là où la foule trompée par les lieux communs de l'histoire n'aperçoit que le côté moral du fanatisme ou les pratiques d'une sainte réforme, vous voyez, vous médecin judicieux et de bonne foi, un tout autre ordre d'incitations. Pour vous, ce ne sont plus seulement des croyants passionnés, ce sont de véritables malades, et vous le prouvez admirablement.

« ... Oui, tous ces inspirés qui se posaient en réformateurs

1. Consultez, sur cet intéressant point d'histoire, l'excellent et spécial petit traité de M. l'abbé Le Riche, publié chez Plon en 1859.

du catholicisme romain, oui... ces nuées de prophètes qui choisissaient le plus dangereux des métiers... » (P. 261.)

Oui, tous, tous étaient, selon vous, des *monomanes*; mais à présent il faut tâcher de nous donner une explication, un peu plus rationnelle que pour Loudun, des causes premières ou de l'étiologie de cette terrible contagion.

C'est, direz-vous, « en première ligne l'enthousiasme religieux, le zèle des prédicateurs, la foi des élus, etc., etc. » Belle raison, vraiment! Nos Ravignan, nos Ventura, nos Lacordaire,... ou, si vous l'aimez mieux, nos missionnaires de France, dont tant de fois on gourmanda et punit le prétendu fanatisme, n'ont-ils donc jamais prêché avec chaleur et conviction? Les saint Jérôme et les *Bouche d'Or*, les saint Bernard ou les Bridaine manquaient-ils donc aussi d'un certain enthousiasme? Les martyrs qui bravaient toutes les morts à la voix de leurs apôtres, et qui voyaient constamment le ciel ouvert, ne devaient-ils pas être, n'étaient-ils pas éminemment *prédisposés au délire de la théomanie*? Pourquoi donc, encore une fois, n'offrirent-ils jamais rien de comparable, et *ne rugirent-ils jamais comme des lions*, en se tordant dans des convulsions effroyables? Pourquoi cette Église romaine, si superstitieuse à vos yeux, est-elle si sobre, au contraire, de saintes extases, et si pure de ces folies convulsives que l'on retrouve à la tête et à la base de toutes les sectes qui lui sont opposées?

Continuons.

« Je ne connais, dites-vous, que l'hystérie et l'épilepsie qui puissent produire de semblables accidents. » (P. 285.) Et plus loin: « Tout bien considéré, on doit rapporter *au type hystérique* la plus grande partie de ces désordres. » (P. 287.) Mais vous oubliez que vous nous avez déjà dit pour Loudun « qu'il s'agissait de maladies tout à fait différentes de *toutes celles observées jusque-là*. » Et vous nous direz tout à l'heure que « tous ces médecins, témoins et partisans de la possession, étant des savants du premier ordre, excellaient surtout dans



la connaissance des maladies nerveuses, et n'étaient pas loin de nous en fait d'anatomie encéphalique ; » par conséquent ils connaissaient aussi bien que vous votre *type hystérique* ; mais s'ils étaient unanimes à ne pas le reconnaître ici, c'est probablement parce qu'ils savaient, eux, distinguer des névropathies normales les névropathies mystérieuses. En effet,  *votre type hystérique* ne nous expliquera jamais ce que vous nous donnez comme certain par exemple « que ces catholiques qui se laissaient surprendre par la contagion... en fréquentant les assemblées des fanatiques... déblatéraient aussitôt contre la messe avec la même ardeur que les calvinistes ; il ne nous expliquera pas non plus la conversion au catholicisme de la plus fameuse de toutes ces prophétesses (Isabeau), conversion qui lui fit perdre subitement *toutes ses facultés prophétiques*, et lui enleva *comme avec la main* jusqu'aux moindres traces d'affection malade.

Singulière névrose, convenons-en, qui cesse à l'instant même en changeant de dogme et de pasteur ! Singulière contagion que celle qui infuse dans l'esprit de ses victimes, subitement et de vive force, tout un *système* d'idées entièrement étrangères et nouvelles, et qui, dès qu'elle se retire, laisse revenir toutes les opinions habituelles et contraires. Or, quel peut être l'agent d'une *contagion d'idées* ? Qu'est-ce, encore une fois, si ce n'est un agent intelligent lui-même, un ESPRIT, en un mot ?

Vous le voyez donc bien, votre *type hystérique* n'explique en rien les *camisards* <sup>1</sup>.

Mais, si nous ne nous trompons, Saint-Médard est le coup de grâce pour vos théories *purement névropathiques* et pour tout le rationalisme moderne. Il s'agit cette fois, comme vous nous le dites fort bien, de *vraies afflictions sociales* ; on regrette seulement qu'après avoir si bien mérité de la vérité, en réta-

<sup>1</sup> M. Blanc a fait pour les *camisards* ce que M. l'abbé Le Riche a fait pour Loudun, c'est-à-dire une excellente monographie, publiée également chez Plon.

blissant tant de bases historiques indignement falsifiées, vous entrepreniez, pour les expliquer *naturellement*, un de ces travaux d'Hercule qui n'aboutiront jamais qu'à l'erreur.

Quel est en effet le point de départ? Il ne s'agit plus ici, comme à Uvertet, d'une cuisinière qui *lance un sort* et qui avoue ses maléfices; ou, comme chez le possédé de la Chine, d'une communion indigne; ou, comme à Loudun, du *bouquet* de fleurs de Grandier; ou, comme à Chinon, du mauvais prêtre Barré; ou, comme à Louviers, du directeur Picard; ou, comme à Peyra, du *souffle* du premier théomane: non, il s'agit d'un diacre mort en état d'opposition avec l'Eglise, et c'est la *terre* de sa tombe qui va servir cette fois d'*auxiliaire* magnétique <sup>1</sup>.

Nous vous avons entendu raconter Saint-Médard, monsieur Calmeil, et cette fois il ne s'agit pour vous que « de *phénomènes musculaires*, offrant une grande ressemblance avec ceux de l'*hystérie*; il ne s'agit que de *folie mystique*, d'*initiation*, d'état morbide des agents de l'innervation, d'hallucination... » Ah! nous vous arrêtons ici, et nous sommes bien tenté de vous rappeler vos aveux et d'affirmer avec vous que ce n'étaient plus alors les malades, *mais Paris tout entier* qui était halluciné: car (p. 373) vous nous dites: « Se serait-on résigné à croire jamais, si *la population tout entière de Paris* ne l'eût affirmé, que plus de cinq cents personnes du sexe aient poussé la rage du fanatisme, ou la perversion de la sensibilité, au point de s'exposer à l'ardeur du feu, etc. » Ainsi l'hallucination n'était pas chez les victimes: elle était chez ces *nuées de témoins* qui prenaient probablement alors un peu de phosphore pour un brasier ardent, et des coups d'éventail ou d'épingle pour des coups de broche, d'épée ou de barre de fer. Mais comme vous ne faites pas partie de ces hallucinés, monsieur, et que vous croyez bel et bien à l'excellente qualité et du fer et du feu (et vous avez raison), il faut donc vous

1. Pourquoi donc le tombeau de sainte Geneviève, usé par vingt générations, n'a-t-il jamais rien produit de semblable? Quelle bizarre différence!

exécuter hardiment, et nous rendre compte, autrement que par un vocabulaire pathologique, des *énormités* que vous êtes forcé d'enregistrer. Ici le vague n'est plus possible, et puisque vous êtes médecin, nous faisons de notre côté appel à votre secours, *secours héroïque* cette fois, ni plus ni moins que tous ceux de Saint-Médard.

Par exemple, il ne faudra pas nous passer sous silence la *persistance infatigable et l'incombustibilité de la Sonnet* sur les brasiers ardents, persistance qui lui avait fait donner par tout Paris le nom de Salamandre. Il ne faudra pas non plus, après nous avoir parlé des broches et des coups qui venaient expirer dans les chairs, se contenter de nous dire : « Cette énergique résistance de la peau, du tissu cellulaire de la surface du corps et des membranes est *certainement faite pour rauser de la surprise*. » (P. 386.) Il ne suffira pas de nous citer « plus de vingt occasions où l'on a vu de larges *ecchymoses* et d'innombrables contusions. » Des *ecchymoses*, grand Dieu! *Vingt* fois des *ecchymoses*, lorsqu'il s'agissait de moyens capables d'enfoncer, pardonnez-nous l'expression, tout un régiment de cuirassiers! Des *ecchymoses*, « après quatre mille coups de bûche assenés par les hommes les plus robustes sur les plus délicates des jeunes filles! après la décharge dans le creux de leur estomac d'une série de coups de chenet dont le vingt-cinquième culbutait le mur sur lequel la victime était appuyée! après la projection *cent* fois répétée du caillou de *cinquante livres* du haut du plafond sur le sein d'une jeune fille! après les écartelages, les danses furieuses d'une vingtaine d'énergumènes sur le ventre des inspirées, sur leurs yeux, sur leur gorge (p. 374)! après la torsion des mamelles à l'aide des tenailles et de tous les instruments inventés par l'enfer! Ah! des *ecchymoses*! une vingtaine d'*ecchymoses* sur *huit* ou *dix mille épreuves* du même genre! Ah! de grâce, monsieur Calmeil, retirez-nous ce mot-là, car c'est probablement une faute d'impression, et il aura passé par mégarde. Il est vrai que plus loin vous vous servez encore d'un autre

mot et que vous appelez tout cela un *massage salulaire* (p. 367). Encore une faute d'impression probablement ! retirez-la bien vite , pour que la clientèle n'aille pas s'imaginer que ce *massage* est dans les habitudes de la Faculté de Paris et ne se retire pas à son tour. Grand Dieu ! quel massage ! C'est si bien une faute d'impression que , pour chercher un semblant d'explication à « cette énergique résistance de la peau, *si bien faite*, dites-vous, *pour causer de la surprise*, » vous vous reportez aux athlètes et aux boxeurs chez lesquels l'éréthisme de tout l'organisme, l'état de spasme, de turgescence des enveloppes charnues, développe la possibilité « de braver *jusqu'à un certain point* les dangers de leur profession. » (P. 386.) Vous aviez été bien inspiré de dire *jusqu'à un certain point*, car ce point-là, nous le connaissons tous, et nous savons tous que, vingt fois sur vingt-cinq, les *ecchymoses* suspendent forcément la lutte, et que les yeux enfoncés, les dents brisées et les membres luxés composent encore les meilleurs jours de ces *massages infiniment peu salutaires*.

Oh ! non ; vous avez beau appeler à votre aide toutes les ressources de votre érudition pathologique, et personne n'en a plus que vous, jamais, jamais vous ne pourrez vous tirer naturellement du mauvais pas historique dans lequel vous êtes imprudemment engagé.

Jamais, par de pareils expédients, vous ne parviendrez à nous expliquer comment cette veuve Thévenet, si rudement secouée et tordue tant que dure sa foi jansénique, se trouve *subitement et complètement* guérie au moment où, retournant à la foi catholique, elle remet à son frère le portrait du diacre Pâris et deux paquets de terre de son tombeau.

Vous ne vous expliquerez pas plus facilement la conversion du secrétaire des commandements de Louis XV au jansénisme, de ce pauvre *inspiré sans le savoir*, condamné à une *pirouette de six mois* et à des jeûnes de quarante jours pour avoir lu un simple chapitre de Quesnel (p. 332). Grâces ineffables, assurément, mais grâces bien gênantes et surtout bien

déplacées lorsqu'elles vous saisissent *inter pocula et liberos*, c'est-à-dire au milieu d'un grand dîner. A cela que nous direz-vous, monsieur? Rien, si ce n'est « qu'il est présumable qu'on avait parlé devant lui avec enthousiasme des miracles, etc. » (P. 333.) Que dites-vous là? *pirouetter pendant six mois*, parce qu'on s'est exprimé devant lui avec un certain enthousiasme? Quel homme impressionnable et faible! Mais non, certes, il fallait qu'il fût aussi robuste que sa foi pour résister à toute cette miraculeuse gymnastique.

Vous avez donc bien raison de vous écrier : « Il faut en convenir... tout cela dut produire une grande impression sur l'imagination des partisans du miracle. » (P. 338.) Oui, une impression telle que nous doutons qu'ils vous eussent bien compris, si vous leur aviez dit, comme aujourd'hui, pour expliquer ce fameux jeûne de quarante jours, que « sa prolongation pourrait bien n'avoir pas d'aussi prompts inconvénients sur les théomanes que sur les hommes sains d'esprit. » (P. 339.) Ils vous demanderaient sans doute comment « l'exemple des aliénés de votre service, revenant à la vie après quelques abstinences prolongées, » pourrait être ici de quelque poids; ils le comprendraient d'autant moins, que vous ajoutez incontinent : « Malgré cela, la plupart de ces aliénés de notre service finissent par succomber, » ce qui nuit tant soit peu aux rapprochements que vous vouliez faire.

« Plusieurs théomanes, dites-vous plus loin, parlaient comme si les lèvres, la langue, tous les organes de la prononciation eussent été remués et mis en action par *une force étrangère*. Il leur semblait qu'ils débitaient des idées qui ne leur appartenaient aucunement, et dont ils n'acquéraient la connaissance qu'au moment où leurs oreilles étaient frappées par le son des mots qu'ils se croyaient forcés d'articuler... Ils se comparaient à un écho... » (P. 352.)

Du moment où vous admettiez la réalité de ces affirmations, vous deviez vous trouver averti, et ne plus glisser aussi légèrement sur *le parler des langues étrangères*, phénomène

que tout Paris vous attestait également, phénomène qui domine, à notre avis, tous les autres, et que vous passez néanmoins sous silence, à propos de Loudun comme à propos des Cévennes. Il fallait aussi nous expliquer la métamorphose de cet enfant auquel vous prêtez l'apparence d'un idiot, et qui « pendant la durée de sa convulsion représentait une personne ayant de grands talents naturels et l'éducation la plus parfaite. » (P. 348.) Il le faudra bien expliquer; car si la surexcitation cérébrale peut à la rigueur développer de grands talents, elle ne remplacera jamais l'éducation et les connaissances acquises.

Arrêtons-nous, car nous croyons en avoir dit assez pour prouver d'une part la reconnaissance par la science la plus avancée de faits prodigieux dénaturés jusqu'ici, et de l'autre son impuissance à en donner *une seule* explication qui ne soit mille fois moins explicative que le fait n'est prodigieux. Après M. le docteur Calmeil, personne, je crois, ne sera tenté d'en faire agréer une meilleure, et certes, s'il a échoué, c'est que l'entreprise était surhumaine.

5. — *Justification de la vieille science par la jeune.*

Et cependant, en regard de ces insuffisantes théories, il avait les théories de ses premiers maîtres; il les sait par cœur, il les développe à merveille; et ne croyez pas qu'il les méprise, il vous démentirait sur-le-champ. Vous qui parlez avec tant de pitié des ténèbres philosophiques et scientifiques des siècles qui sont derrière nous; vous qui, sous le rapport médical surtout, vous croyez *illuminés* par rapport à ces grands hommes, vous avez ici la meilleure des leçons à recueillir. Lisez M. le docteur Calmeil, et voyez avec quelle justice il en parle; voyez quel hommage il sait rendre à leurs travaux et même à celles de leurs théories qu'il combat aujourd'hui.

Permettez-nous encore quelques pages, et vous verrez si nous avons raison de dire en commençant qu'il n'y avait pas, à notre avis, un abîme infranchissable entre ses propres ten-

dances et notre foi. Et si cette possibilité ne vous frappe pas, vous conviendrez au moins que la loyauté de sa philosophie ne lui permet jamais ce mépris pour les anciennes doctrines, qui paraît inspirer chacun de ses confrères.

On sait qu'il combat, comme eux, la doctrine des *esprits* ; mais on ne sait pas avec quelle réserve et combien de circonstances atténuantes et presque favorables il insère dans son verdict d'accusation.

Ainsi, quand il parle des théologiens des derniers siècles, on rencontre fréquemment des phrases comme celles-ci : « Qu'on se donne la peine de consulter au moins quelques-unes des nombreuses dissertations théologiques composées depuis le règne de saint Louis jusqu'à celui de Louis XIV, qu'on daigne surtout parcourir quelques-uns de ces recueils qui servaient de guide aux ecclésiastiques,... et ce ne sera pas sans surprise qu'on y apprendra à connaître le rôle que la théologie et la philosophie transcendante s'accordaient, pendant un temps, à faire jouer ici-bas aux êtres surnaturels... Cette manière d'interpréter les effets qui s'opèrent dans la nature *détruisait évidemment de fond en comble la théorie qui nous sert* actuellement... Mais il était plus difficile qu'on ne le pense aux théologiens du xv<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup> de ne pas se jeter à *corps perdu*, si on peut le dire, dans la métaphysique des causes surnaturelles<sup>2</sup>.

« En effet, de quelque côté qu'ils portassent leurs regards... passé sacré ou profane, philosophie, poésie, croyances populaires ou témoignages des sens,... *tout* résolvait cette question par l'affirmative... » (P. 94.)

« *Ils étaient liés par le texte même des Écritures*<sup>3</sup>... En outre, le nombre des *faits particuliers* qui pouvaient sembler

1. Et à ceux de tous les siècles.

2. *Causes hypernaturelles* est mieux. Les esprits ne sont qu'un degré plus élevé dans la grande échelle des êtres et de la création. N'admettons-nous pas une multitude de causes inappréciables par les sens ? Il ne s'agit donc que de savoir si, parmi ces dernières, il y en a d'intelligentes. Voilà tout.

3. Avis à beaucoup de théologiens.

propres à démontrer ou à confirmer l'existence des essences spirituelles... *est presque effrayant* pour l'imagination...

« Il faut donc bien l'avouer, au risque d'encourir le reproche de vouloir tirer la logique des théologiens du discredit où elle est aujourd'hui si justement tombée<sup>1</sup>. Quand une fois on a admis sérieusement l'existence d'un grand nombre d'êtres spirituels, tout cet échafaudage de superstitions *n'est pourtant pas aussi absurde* qu'on est d'abord porté à se le figurer. Bayle, qu'on n'accusera pas trop de crédulité, a imprimé quelque part : « ... Je ne sais ce qui arrivera, mais il me semble que *tôt ou tard* on sera contraint d'abandonner les principes mécaniques, si on ne leur associe les volontés de quelques intelligences, et franchement il n'y a pas d'hypothèse plus capable de donner raison des événements... » « A ce compte, il semblerait, répond M. Calmeil (p. 440), que le plus grand tort des théologiens était d'avoir *outré* les conséquences de la doctrine ;... et finalement on est bien *forcé* de *confesser* que cette théorie... ne pouvait paraître que séduisante à des spiritualistes renforcés. »

Et même... « ces anciens théologiens connaissaient pourtant, tant bien que mal, les principales destinations de l'appareil nerveux dans l'économie vivante, et ils avaient analysé avec assez de soin le mécanisme de l'action nerveuse pendant les différents temps de chaque sensation... On juge même qu'ils possédaient passablement les principes de la théorie physiologique qui nous sert aujourd'hui à expliquer la manifestation des sensations morbides. »

Ceci est beaucoup, sans doute, mais ce n'est pas assez. Il fallait dire encore avec quel soin les rituels distinguaient les affections nerveuses simples, telles que l'hystérie, l'épilepsie, etc., de celles qui pouvaient offrir le caractère magique ; il fallait mettre certaines pages de pathologie cléricale

1. C'est ce qui va bientôt arriver sans qu'on ait à craindre le retour aux bûchers de la politique. On peut retourner à l'Évangile et à Platon sans rétrograder jusqu'à Philippe II et même jusqu'à Louis XIV.



en regard des accusations ordinaires d'ignorance, et ce ne serait pas sans étonnement qu'on parcourrait certains traités médicaux émanant des sacristies et que l'on croirait plutôt l'ouvrage d'une plume contemporaine. Il fallait insister davantage encore sur l'excessive prudence avec laquelle le clergé recommandait de recourir aux médecins avant tout, et les précautions infinies qu'il enjoignait à ses membres pour ne jamais agir que sur le dire de ceux-ci. C'est donc, s'il y avait erreur ou faute, c'est donc surtout sur les médecins qu'il convenait de la rejeter. Il nous reste à voir ce que M. Calmeil en va dire, et quelle opinion il va nous donner de ces esprits si *enténébrés*, disait-on. Parlons avec autant de vénération que l'on voudra de ceux qui leur succédèrent, mais voyons enfin ce que nous devons croire « de ces hommes éminents par leur talent et leur savoir (c'est M. Calmeil qui parle), placés tout à fait en dehors de la corporation du clergé, et parmi lesquels on peut citer surtout Barthélemy de Lépine, Fernel, Ambroise Paré, Bodin, Leloyer, Boguet, etc. »

« Fernel, qui s'est acquis l'immortalité, non-seulement par ses ouvrages de médecine, mais encore en procédant expérimentalement et par le calcul à la détermination de la grandeur de la terre, posséda quelques notions sur la frénésie, l'épilepsie, la manie, l'hypocondrie et la mélancolie, dont il admet plusieurs espèces... Selon lui, les possédés ressemblent aux maniaques ordinaires, mais ils ont le privilège de lire dans le passé et de deviner les choses les plus secrètes. Il a été témoin d'un cas de cette sorte,... qui fut d'abord méconnu par les plus doctes médecins de l'époque<sup>1</sup>. »

1. C'est le détail des faits qu'il faut lire. Lui seul met à nu la force et les raisons de la conviction. Voyez, par exemple, dans les *Œuvres universelles* de ce Fernel, le récit de la maladie d'un gentilhomme, « maladie contre laquelle, dit-il, nous fîmes tous nos efforts pendant deux mois, étant de plus de cent lieues éloignés de la vraie cause... lorsque, le troisième mois, l'esprit se déclara de lui-même en parlant, par la bouche du malade, du grec et

« Ambroise Paré, ce prince de la chirurgie moderne, décrit quels signes les démons peuvent donner de leur présence,... mais insiste surtout sur l'entassement par eux, dans le corps des personnes vivantes, et notamment chez Ulric Neussesser, de clous, épines, cheveux, lames de fer, etc.

« Bodin n'a qu'un but, celui de démontrer que les démonolâtres ne déraisonnent pas, que leurs assertions ne dénotent aucun vice de la sensibilité.

« Wier, qui n'est que trop versé dans la science des démons, n'en pose pas moins les vrais fondements de la pathologie mentale. » (P. 190.)

Leloyer, malgré ses convictions surnaturelles, émet néanmoins, dans son chapitre *des sens corrompus*, des remarques d'une haute importance sur les méprises possibles de la vue, de l'ouïe, etc.

Plus tard, « les Plater, les Sylvius, les Sennert, les Willis et les Bonnet ayant contribué à asseoir la physiologie et la pathologie intellectuelles *sur leurs véritables bases* » (p. 359), peut-être va-t-il nous être permis d'espérer de leur part une réforme radicale sur les superstitions en question ?

Pas le moins du mode. « Félix Plater, qui discourt si bien sur la pathologie cérébrale, sur l'épilepsie, l'hypochondrie, la mélancolie, la manie, la chorée, n'en est pas moins convaincu, d'après ce qu'il a lui-même observé, que la folie démoniaque, tout en présentant à *peu près* les mêmes symptômes que la manie ou la mélancolie ordinaire, peut cependant en être distinguée par des signes presque certains. » (P. 375.) Ces signes sont : « les courbures extraordinaires du corps, la *prédiction, la divination* des choses

du latin à foison, encore que ledit malade ne sût rien en grec. Il découvre alors les secrets de ceux qui étaient là présents, et principalement des médecins, se moquant d'eux pour ce qu'il les avait circonvenus, et qu'avec leurs médecines inutiles ils avaient presque fait mourir leur malade, etc. » Ce fait se renouvelle tous les jours, mais aujourd'hui *l'esprit* n'en avertit plus les médecins et se contente de rire à part lui.

cachées, le *parler des langues non sues avant la maladie*, etc. » (p. 576.) Et dès lors il renvoie ces derniers malades aux théologiens.

Et pourtant « l'ouvrage de Plater, dit M. Calmeil (p. 377), s'il était possible d'en retrancher ces passages, *paraîtrait avoir été composé tout récemment*. »

Sennert, qui définit si « bien la manie une lésion de l'imagination et du raisonnement (p. 381), n'en reconnaît pas moins qu'il existe une variété d'extase qui est provoquée par des influences diaboliques. » (P. 383.)

« Enfin Thomas Willis, dont les écrits concernant les différents genres d'affections convulsives, la manie, la mélancolie, la frénésie, le délire aigu, l'apoplexie, la paralysie, le cauchemar, le vertige, etc., représentent un traité *complet* de pathologie encéphalique, Willis, qui excelle, en général, dans la distinction des maladies en espèces,... avec lequel il y a continuellement et beaucoup à apprendre, tant ses connaissances en anatomie, physiologie, pathologie de l'appareil nerveux, sont des plus étendues (p. 388), Willis, savant du premier ordre (*Ib.*), névrotomiste aussi savant qu'habile, et qui, pour la première fois, s'empare de la stimulation, la fait voyager dans le cerveau, le cervelet, à travers le bulbe rachidien et la tige rachidienne, à travers toutes les subdivisions du système nerveux, etc. (p. 400), Willis enfin, qui possédait, il y a près de deux siècles, la plupart des connaissances que nous sommes si fiers de posséder aujourd'hui (p. 406)... eh bien ! Willis, *en ce qui concerne l'action des esprits* sur l'économie humaine, ne s'en prononce pas moins *et sans restriction* pour l'avis des théologiens. Il ne répugne nullement à la raison de ce logicien sévère... d'admettre que l'âme peut être momentanément éclipsée, que les démons peuvent, en quelque sorte, en s'insinuant dans les couloirs nerveux, agir à sa place, au moins dans certaines limites, et il professe que c'est à l'action stimulante de ces êtres nuisibles, ou à celle des poisons subtils qu'ils ont l'adresse d'in-

troduire dans l'organisme, que sont dues *mille lésions fonctionnelles*, et surtout celles que l'on note sur les véritables *énergumènes*. » (P. 407.)

Quel point de vue tout nouveau ! quelle réhabilitation magnifique ! Et c'est vous, savant du premier ordre, c'est vous, docteur Calmeil, qui la faites ! En vérité, de là à changer en lumières toutes les ténèbres du moyen âge il n'y a pas loin !

Terminons par l'examen de votre argument favori : « Aujourd'hui la puissance magnétique développe des phénomènes tout semblables, ... et l'état de ces malades ressemble *trait pour trait* à celui de nos somnambules magnétiques... » Mais lorsque nous cherchons à deviner votre opinion sur *cette* puissance et sur *ces* somnambules, nous nous apercevons que, pour rendre l'analogie plus complète, vous leur avez fait subir le même traitement qu'à vos malades, c'est-à-dire que vous les avez mutilés jusqu'à ce qu'ils s'ajustassent parfaitement sur vos théories. Ainsi, pour vous, les ursulines acquerraient « *une pénétration d'esprit unique,* » et les somnambules conversent « sur des objets qui leur sont *presque étrangers,* » mais vous vous gardez bien de sortir de ce programme. De même encore que vous taisez chez les premières la révélation des choses secrètes, l'obéissance aux vœux tacites, le parler des langues étrangères, etc., de même aussi vous les refusez aux somnambules ; et c'est vraiment heureux, puisque dans le cas où une seule de ces mille citations (dont un grand nombre cependant émanent de vos pairs) eût trouvé grâce et crédit à vos yeux, vous *déclarez solennellement* « qu'il ne vous répugnerait aucunement alors d'ajouter foi aux assertions de Torralba, des possédés de Loudun, etc., mais qu'il faudrait en même temps se hâter de jeter au feu tous les écrits modernes sur l'aliénation mentale, car ils ne seraient plus alors que de pitoyables romans. » (T. II, p. 475.)

Non, non, monsieur Calmeil, ces romans renferment trop d'histoires, trop de recherches, trop de génie scientifique, pour

être ainsi sacrifiés, et, tous les autres le fussent-ils, les vôtres ne le seront jamais ; mais vous les complétez, et vous ne craignez pas de revenir à l'avis de ces grands maîtres si noblement vengés par vous tout à l'heure ; comme eux, vous finirez par séparer soigneusement des névropathies *normales* les névropathies *mystérieuses* qui forment une classe toute spéciale et se distinguent des premières précisément par ces mêmes traits qui distinguent le *somnambulisme magnétique* du *somnambulisme ordinaire*.

Et si vous nous permettez de vous le dire, vous les distinguez déjà parfaitement, et vous n'êtes plus séparé de la vérité que par un cheveu ; car voici, par exemple, un fait que vous admettez, et qui à lui seul déciderait la question. C'est celui qui consiste dans l'accomplissement ponctuel de la prédiction somnambulique. Oui, vous l'admettez, puisque vous dites : « On s'aperçoit bientôt que si, dans de semblables cas, les prédictions des somnambules *s'accomplissent ponctuellement*, cela tient... (voyons!) non pas à ce que les extatiques voient les mouvements qui se préparent à présent, soit dans leurs organes, soit dans les organes des autres, mais bien... (voyons encore!) à ce que l'action du cerveau est pour ainsi dire reflétée par l'intermédiaire des nerfs sur telle et telle partie, soit de leur machine, soit de celle d'autrui (quel aveu!). C'est donc *parce que* le somnambule est convaincu maintenant *qu'il* aura un certain jour la migraine, des attaques convulsives, ou parce qu'il a réussi à persuader qu'on aura tel ou tel accident, qu'en réalité tous ces accidents surviennent à *point nommé*. » (T. II, p. 483.)

Ah ! ceci, par exemple, devient un peu trop fort. Pour enlever aux somnambules la prévision de l'avenir, vous leur accordez la puissance d'influencer celui d'autrui !

Nous craignons bien que de *Charybde* vous ne soyez tombé dans *Scylla*, et que ce dernier abîme ne soit bien autrement profond que le premier.

Mais, encore une fois, laissons donc là le magnétisme, qui

peut nous offrir à coup sûr de fréquentes analogies, mais analogies en *miniature* auprès des larges traits que nous venons d'esquisser. Dissimule-t-il ses forces aujourd'hui, ou varie-t-il ses phénomènes suivant les temps, les individus, les théâtres? En un mot, y a-t-il identité parfaite, ou seulement une sorte d'élément spirituel et commun où les esprits bons et mauvais pourraient puiser également tour à tour? Là repose toute la question, et, sans la résoudre entièrement dans ce Mémoire, nous ne le terminerons pas sans l'avoir hardiment attaquée<sup>1</sup>.

Notre but principal est atteint, et désormais nous n'aurons plus à continuer qu'une démonstration commencée. Devant ces nouvelles et nombreuses confessions d'une science interdite et rendue, qui donc oserait continuer encore les pauvres railleries de Fontenelle et de Voltaire sur ce qu'ils appelaient les sottes crédulités du moyen âge? Vous l'avez entendu; c'est la science la plus haute qui réhabilite ces sottises, et pendant que certains dépositaires de la vérité détournent eux-mêmes la tête en souriant, cette science nous y ramène, nous la rappelle avec effroi, et se demande en tremblant si ces terribles ennemis ne se cachent pas aujourd'hui sous des dehors et sous des noms moins redoutables. Quelle leçon! Le comte de Maistre nous prophétisait, il y a quelques années, « que nous ririons bientôt de ceux qui riaient naguère des ténèbres du moyen âge. » Or, répétons-le bien haut, la prophétie s'accomplit tous les jours, et, pour sa part, le docteur Calmeil vient de l'accomplir dans la science médicale.

---

1. On verra dans la suite de cet ouvrage combien de névropathies, toutes semblables, subsistent encore à l'heure qu'il est dans nos deux hémisphères, et combien de malheureux sont victimes, au XIX<sup>e</sup> siècle, de l'oubli d'un vieux dogme et des obstacles qu'il savait opposer au fléau.

## CHAPITRE VI.

# DES MONOMANIES MYSTÉRIEUSES

ou

### L'HOMME ENTRAÎNÉ PAR LES ESPRITS.

---

Grandes questions de jurisprudence psycho-morale. — Du libre arbitre et de l'irrésistibilité. — Gilles Garnier, Léger, le sergent Bertrand, etc. — La science avoue que ce dernier était sous la domination d'une *grande puissance fascinatrice*.

#### 1. — *La volonté débordée sans folie et sombrant sans passion.*

Sans changer en aucune manière, la question va revêtir, messieurs, des proportions tellement effrayantes que la plume nous tremble déjà sous les doigts, et que, sans le devoir et la nécessité de tout dire, nos répulsions surmonteraient notre courage.

Du somnambule *subjugué* par la fascination magnétique, de cet esclave enchaîné par la *grande puissance* du rapport de Bailly<sup>1</sup>, nous passons rapidement tout à l'heure à cet halluciné que la science nous dit « ne plus s'appartenir à lui-même, mais bien à *quelque chose d'indéfinissable qui veut et qui connaît* <sup>2</sup>. » A quelques pages de là, nous arrivons à cet

1. « Tous sont soumis à cette *grande puissance* dont le magnétiseur semble être le dépositaire. » Voyez Académie et Mesmérisme.

2. Voyez M. le docteur Leuret, chap. *des Hallucinations*.

*enfer anticipé* des théomanes<sup>1</sup> qui, sans fièvre ni délire, changeait à commandement l'innocence en cruauté, la sainteté en blasphème, la pudeur en cynisme ; puis enfin, de degrés en degrés, nous voici parvenus à cet apogée de l'*envahissement* mystérieux qui va plonger ses victimes, à froid et de vive force pour ainsi dire, dans l'abîme des plus exécrables forfaits.

Quel tableau, messieurs, que celui de la volonté humaine, débordée sans qu'il y ait folie, et sombrant sans qu'il y ait passion !

Quel est-il donc cet *envahisseur* mystérieux, si faible tout d'abord et si peu redoutable que l'on joue tous les jours avec lui, mais qui bientôt va s'établir en maître, et qui, grandissant toujours en proportion des concessions qu'on lui fera, finira tôt ou tard par s'ériger en tyran ?

Sans prétendre décider aujourd'hui s'il est toujours le même et s'il ne porte qu'un seul nom, nous sommes profondément frappé de l'analogie de toutes ces invasions dans leur marche et dans leur progression. Véhémentes ou bénignes, cruelles ou supportables, désespérantes ou secourables (en admettant qu'elles puissent l'être dans les cas de magnétisme), il nous reste démontré, même par le langage de la science, qu'elles consistent toujours dans *une prise de possession* très-réelle, ordinairement temporaire, quelquefois trop durable, et plus ou moins absolue.

Changez les noms autant de fois que vous le voudrez, épuisez tous les vocabulaires, passez de la *manie sans délire* à la *folie instinctive*, et de celle-ci à toutes les monomanies possibles, toutes ces définitions pourront bien se succéder et même se contredire à leur aise ; mais le fait sera toujours là, et vous pourrez décrire ses innombrables variétés, sans jeter le moindre jour sur sa véritable cause<sup>2</sup>.

1. Voyez M. le docteur Calmeil, chap. *des Névropathies*.

2. La plupart du temps, par exemple, cette expression de *monomanie* est le contraire exact de la vérité, car il est très-rare qu'à la manie homicide ne



Il faut opter cependant et reconnaître :

Ou, comme dit la science, *un second être* existant dans le premier, *véritable Sosie* luttant contre lui-même, se terrassant et se forçant, après s'être terrassé, à l'exécution de forfaits qu'il repousse, mais alors en même temps admettre deux intelligences chez un seul et même individu, puisque l'une connaît, devine et prescrit tout ce que l'autre ignore et refuse ;

Ou bien, une influence étrangère, véritable usurpatrice du plus légitime des pouvoirs, celui de l'homme sur lui-même, prenant possession de son âme ou de son corps, souvent de tous les deux à la fois, et nous ramenant alors à ces *tentations surhumaines* de l'apôtre saint Paul, et à ces *malices spirituelles* de l'atmosphère, qu'il nous signale comme nos plus redoutables ennemis.

Or, de ces deux hypothèses, la seconde est de mille fois la plus probable, et nous allons voir encore la science obligée de se courber devant les hauts enseignements que naguère encore elle rejetait si loin.

Choisissons au hasard parmi ces trop nombreux forfaits, désespoir aujourd'hui de la médecine et de la jurisprudence, puis, surmontant pour quelques instants l'horreur et la pitié profonde qui voudraient arrêter notre plume, laissons parler un de ces *monstres infortunés*, s'il est permis de s'exprimer ainsi.

Voici d'abord un père, un père jusque-là bon travailleur, fort doux, et qui vient cependant de tuer un enfant qu'il aimait avec passion.

« La nuit de mon crime, dit-il, je ressentis une anxiété si grande que je tremblais de tout mon corps... Je ne puis concevoir comment j'ai pu commettre un crime si atroce ; j'éprouvais une agitation, un trouble tels dans ma tête, et

succède pas la manie incendiaire, à celle-ci la manie du suicide, etc., etc. Que devient alors le mot *monos*, qui veut dire *seul* ? Il s'agit, au contraire, d'un véritable Protée qui change et multiplie ses armes et ses manies suivant l'inspiration de ses fureurs.

quelque chose de si irrésistible en moi, que j'ai été obligé d'exécuter l'action. J'étais à jeun, je n'étais pas malade : je ne m'explique donc pas comment j'ai pu être frappé d'un si grand malheur... J'ai déjà eu deux fois cette horrible envie de tuer mon enfant ; la première, ce fut six semaines avant Pâques de cette année. Pendant que, l'hiver dernier, j'étais occupé dans ma chambre à fabriquer un traîneau, mon fils, comme de coutume, jouant près de moi, monta sur mon dos et me prit par le cou. Ma femme, croyant que l'enfant m'empêchait de travailler, l'appela ; mais je l'aimais tant que je souffris patiemment ses espiègleries et que je le pris sur mes genoux pour plaisanter avec lui. Dans ce moment même je crus entendre une voix intérieure qui me dit : « Tu as beau faire, il faut que ce garçon-là périsse ; il faut que tu l'assommes. » Je fus saisi d'une anxiété si extrême qu'elle fit trembler mon cœur, et, pour me délivrer de cette horrible pensée, je posai brusquement l'enfant à terre, sortis de la chambre et allai au moulin, où je restai jusqu'au soir et jusqu'à ce que mes mauvaises pensées fussent passées.

« Le second accès eut lieu un matin, peu de jours avant Pâques. J'étais encore couché près de mon fils ; ma femme était occupée à son ménage. Mon fils me demanda du pain ; je lui donnai de la galette qui lui fit grand plaisir et qu'il mangea avec avidité. A ce moment où je contemplais cet enfant avec un sentiment de tendre affection, je crus encore entendre une voix intérieure qui me disait tout bas : « Il faut tuer ton fils. » Je frémis de moi-même ; j'éprouvai de violentes palpitations, une sorte d'oppression dans l'intérieur de la poitrine, qui me firent sauter, plein de terreur, à bas de mon lit et courir hors de la maison. Je commençai à réciter mes prières, à aller à l'écurie, m'occupai de divers travaux, et fis tout mon possible pour chasser l'idée funeste qui m'obsédait. Je réussis en effet à redevenir mon maître, à recouvrer ma tranquillité d'esprit et à m'amuser avec mon enfant. Cependant ma tristesse et mon anxiété se prolongèrent

jusque vers midi. Dans aucun de ces deux cas je n'étais ivre, et même, plusieurs semaines auparavant, je ne m'étais pas enivré, pas plus qu'au troisième accès qui a coûté la vie à mon enfant<sup>1</sup>. »

Nous supprimerons ici tous les détails qui dépasseraient nos forces, car nous ne savons pas si dans tous nos fastes judiciaires il peut se rencontrer rien de plus saisissant qu'un pareil récit, où la tendresse paternelle, la plainte douce et déchirante, contrastent si remarquablement avec la férocité de l'attentat. Cet homme était à jeun ; il n'était pas malade ; il lutte contre l'idée, recourt même à ses prières et redevient son maître ; puis, sans délire, sans folie, il se voit *obligé* de tuer son Charles...

2. — « *Quelque chose d'indéfinissable, »* dit la science.

Que M. de Boismont a donc raison d'appeler de pareils phénomènes des phénomènes *terribles* dans leur développement et illimités dans leur extension !... Au reste, ne perdons jamais de vue ce consolant aveu : « J'étais redevenu mon maître. » Il l'est redevenu deux fois ; nul doute qu'il n'eût pu le devenir encore une troisième : le libre arbitre est donc sauvé, et quoique *surhumaine*, pour parler comme l'apôtre, la tentation ne dépassait pas absolument les forces, au moins jusqu'à l'accomplissement du forfait, c'est-à-dire jusqu'à ce moment fatal où l'homme, n'étant plus *lui*, n'est pas plus responsable de ses actes que le malheureux hydrophobe qui, sans folie, se jette avec fureur sur ses amis les plus chers.

On a beaucoup disserté sur l'*irrésistibilité* de ces effroyables manies, et, comme il arrive trop souvent, des deux côtés on s'est trouvé dans le vrai et dans le faux tour à tour. Sans nul doute, il arrive un dernier instant où la volonté ne peut plus résister ; mais une seconde *avant cette dernière seconde* qui n'entre plus en ligne de compte, elle le pouvait encore. C'est

1. Voyez plusieurs manigraphes, et, entre autres, le docteur Cazéauvielh.

l'homme qui se penchant imprudemment à la fenêtre perd enfin l'équilibre et ne peut plus le rattraper. Direz-vous alors qu'il a été fatalement entraîné ? Non assurément, si ce n'est quand il a perdu terre. « La vérité est, dit M. le docteur Moreau, qu'on est toujours *plus ou moins* libre, c'est-à-dire plus ou moins capable de résister à de telles impulsions ; » mais d'ailleurs, ne le fût-on pas du tout, nous ne voyons pas en quoi notre théorie changerait quelque chose au problème. Que la tentation plus ou moins *irrésistible* provienne du dehors ou du dedans, d'un virus, d'un miasme contagieux, d'une influence lunaire... ou d'un esprit, nous ne voyons pas que la question varie le moins du monde ; et du moment où l'on admet avec nos médecins et nos légistes cette *irrésistibilité*, le libre arbitre se trouve toujours également compromis. Ce n'est qu'une cause de plus, cause terrible sans doute, mais après tout mille fois moins tyrannique que cent autres, auxquelles si souvent on ne peut *pas du tout* résister. Le cruel, au contraire, l'immoral, c'est de venir dire à l'homme : « Tu as au dedans de toi-même, au fond de ton propre cœur un ennemi qui, tôt ou tard, sera ton vainqueur, à coup sûr. » Voilà le crime absous à l'avance, voilà le désespoir justifié ; mais dire à ce même homme ce que la foi lui répète tous les jours, c'est-à-dire : « Veille et recours à tes armes... éloigne cet ennemi qui tourne autour de toi, » est-ce donc bien aggraver son destin ? Hélas ! pour un être entouré de périls, c'est un péril de plus, mais au moins ce péril naît d'une force étrangère, et il sait trop bien que toute sa vie n'est qu'une lutte contre les ennemis du dehors.

Sans entrer dans ces débats métaphysiques, la loi n'a donc à se préoccuper de son côté que d'une seule chose, à savoir, le *degré* de l'irrésistibilité. Elle doit bien distinguer surtout s'il s'agit d'une passion *favorisée*, ou bien, comme dans ce dernier cas, d'une violence *contre* sa propre passion. Tout est là, et jusqu'ici nous ne voyons pas qu'on ait assez appuyé sur cette distinction importante. Ainsi, quelle diffé-

rence entre le monomane qui nourrit sa passion, qui cherche tous les moyens de l'assouvir, qui jouit et s'applaudit, et celui qui tue en *sanglotant* le pauvre enfant qu'il adore ? Dans ce moyen âge que vous croyez si cruel, ce n'était jamais que la persévérance formelle et arrêtée pour l'avenir que l'on punissait du dernier supplice, et vous allez voir que, plus cruels que lui, vous punissez le fait lui-même, indépendamment des remords et de l'horreur éprouvés par le coupable.

Nous le répétons encore cependant, tout est là. La question n'est pas dans l'*irrésistibilité*, elle est dans *le plus ou moins de résistance possible*.

« Une femme, mère de deux enfants et grosse d'un troisième, dit le docteur Cazeauvielh, éprouve,... sans altération aucune dans ses facultés intellectuelles, une impulsion irrésistible au suicide. Elle s'écrie : « Retenez-moi, retenez-moi ; fermez ce puits, ou je me noie. » Elle est vivement agitée et fait tous ses efforts pour exécuter son horrible résolution. Les cris de ses enfants, les larmes de son mari et de ses parents ne font aucune impression sur elle ; on a beaucoup de peine à la contenir, et ce n'est qu'au bout de vingt-quatre heures que cette terrible impulsion cesse entièrement de la dominer. Cette malheureuse femme, qui a senti plus tard toute l'affliction de ses parents et l'horreur de sa position, a avoué que, dans le moment de son agitation, les pleurs, les cris de ceux qui l'entouraient ne faisaient aucune impression sur elle, qu'elle était entièrement *étrangère* à cette scène de douleur, et qu'elle ne ressentait que le funeste penchant qui l'entraînait au suicide. » (*Du Suicide*, p. 51.) On s'indigne contre cette doctrine, on la dit désespérante ; trouverait-on plus consolant que cette infortunée ne fût pas *étrangère* à son crime ?

Une autre malheureuse disait à M. Cazeauvielh : « Je suis bien misérable ! Non, jamais personne n'a été comme moi... L'autre jour, je m'approche du berceau, je regarde mon pauvre innocent ; je crains de faire un mauvais coup, je m'en vais chez le menuisier mon voisin, puis je reviens *malgré moi*

à la maison, car il faut que je vous le dise, *quelque chose* me poussait. Je me suis approchée de mon enfant, j'ai essayé de lui serrer le cou avec mes deux mains, mais les jambes m'ont manqué, je me suis trouvée abasourdie. »

Cette femme, toutefois, selon M. Cazeauvielh qui range tout cela parmi les folies, fort à tort selon nous, « aime ses parents et son enfant, et ses facultés intellectuelles et affectives sont *intactes*. » (P. 266.) Elle gémit et elle lutte; donc la loi doit se montrer indulgente et surtout prévoyante.

Quelle différence avec ce Gilles Garnier, dont Bodin nous a conservé l'épouvantable histoire! « Histoire de notoriété publique et qui occupa toute la France, » nous dit Henri Camas, conseiller du roi Louis XIII. Gilles Garnier, appelé le loup-garou<sup>1</sup>, dit Bodin, prend une jeune fille de l'âge de dix à douze ans, la tue, tant avec ses mains qu'avec ses dents, mange la chair des cuisses et des bras. Plus tard il étrangle un jeune enfant de dix ans et il en mange la chair; plus tard encore il tue un autre garçon de l'âge de douze à treize ans avec l'intention de le manger, mais on l'en empêche. Il est condamné à être brûlé tout vif, et l'arrêt fut exécuté.

Comment faire? Pas de folie, aveux circonstanciés, intention formelle, crime d'habitude!...

Le moyen âge, dites-vous, fut aussi cruel qu'ignorant! Mais attendez donc un instant, et sans mentionner ici tous ces monstres appelés Feldtmann, Lecouffe, Papavoine, Sévêrac, et tant d'autres dont nous pourrions grossir et attrister notre mémoire, consacrons quelques lignes à ce misérable Léger que M. Cazeauvielh nous dépeint comme éprouvant, d'après ses propres aveux et dans les grottes où il se retirait<sup>2</sup>, l'horrible besoin de manger de la chair humaine et de s'abreuver de sang. « Le 10 août, dit-il, il aperçoit une petite fille, court à elle, lui passe un mouchoir autour du corps, la charge sur

1. Lycanthrope au XIX<sup>e</sup> siècle. Les noms ne font rien à la chose.

2. « Le possédé, dit l'Évangile, s'en va parmi les lieux secs et arides, les cavernes et les sépulcres. »

son dos et s'enfonce à pas précipités dans le bois,... la tue et l'enterre dans sa grotte. Arrêté trois jours après, aussitôt il déclare son nom, le lieu de son domicile, dit qu'il a quitté par un coup de tête son pays et sa famille. Dans sa prison il raconte comment il a vécu dans le creux des rochers. — Malheureux, lui dit un médecin, vous avez mangé le cœur de cette infortunée ? avouez la vérité. Il répond alors en tremblant : — Oui, je l'ai mangé, mais je ne l'ai pas mangé tout à fait. Dès lors il ne cherche plus à rien taire ; il reprend tout son sang-froid, et déroule lui-même la série de crimes dont il s'est rendu coupable. Il en révèle jusqu'aux moindres circonstances, il en produit les preuves, il indique à la justice et le théâtre du forfait, et la manière dont il a été consommé. Le jury n'a plus besoin d'interroger, c'est le criminel qui parle<sup>1</sup>. Arrivé à l'audience, ses traits présentent l'apparence du calme et de la douceur ; ses regards sont hébétés, ses yeux fixes, sa contenance immobile ; il conserve la plus profonde impassibilité. Seulement, un air de gaieté et de satisfaction règne constamment sur son visage, même pendant la lecture de l'acte d'accusation. Après une demi-heure de délibération, le jury résout affirmativement toutes les questions d'attentat et d'homicide avec préméditation et guet-apens, et négativement celle relative à la démence<sup>2</sup>. Léger a entendu son arrêt avec le même calme et la même impassibilité. Ne s'étant pas pourvu, il fut exécuté peu de jours après. »

Vous voyez donc bien que le moyen âge n'était pas plus sévère que vous, et qu'il ne punissait, comme vous, que la préméditation, la persévérance volontaire en cet état, et, ce qui lui paraissait avec raison bien plus coupable, la volonté positive et les moyens vrais ou faux de le faire naître.

Les médecins d'aujourd'hui conviennent de tout l'embarras

1. Exactement comme chez tous les sorciers du moyen âge. C'est généralement reconnu.

2. Quoique tous les médecins le réclament comme monomane.

qu'ils éprouvent. Pourquoi cet homme bien portant serait-il fou ? demandait-on à Georget. « Il est fou, répondait-il, parce qu'il ne peut pas n'être pas fou, se disant porté au meurtre par une volonté aveugle, *irrésistible*. »

Oui, Georget, tant qu'il fut à la tête du matérialisme négateur de Paris, ne pouvait comprendre l'absence de folie dans de tels actes sans but et sans cause apparente. Mais il est plus que probable qu'au moment où il écrivait dans son testament ces lignes qu'il n'avait osé publier de son vivant : « J'ai hautement professé le matérialisme, mais à peine avais-je mis au jour ce dernier ouvrage, que de nouvelles méditations ne me permirent plus de douter de l'existence, en nous et hors de nous, d'un *principe intelligent* tout à fait distinct des existences matérielles ; » il est plus que probable, disons-nous, que Georget se serait rétracté et eût enfin compris la possibilité d'une folie causée par un principe mystérieux, *en nous et hors de nous* (voir au chapitre 11).

Quoi qu'il en soit, on avoue que « ces infortunés, sans que la folie soit nécessaire, sont entraînés, poussés par une idée, par *quelque chose d'indéfinissable*. » (Cazeauvielh, p. 269.) Voilà bien, convenez-en, l'*obsession* des théologiens. Mais bientôt on ajoute : « L'idée revient, revient sans cesse ; elle ne se tient pas pour battue ; elle s'empare de leur organisation. Alors ces malheureux ne s'appartiennent plus, ils appartiennent à... — à qui donc, s'il vous plaît ? — à l'hallucination qui les gouverne. » (*Revue des Deux Mondes*, Esquiros.)

Voyons toutefois si vous ne vous rapprocherez pas encore davantage, et si vous ne proclamerez pas vous-mêmes l'identité absolue de votre *quelque chose* et de nos esprits.

On l'a remarqué avant nous, les grandes crises d'anarchie politique sont toujours précédées par des crimes anormaux ; il semble que le thermomètre satanique, pour parler comme Donoso-Cortès, remonte alors sur tous les points à la fois. Ces prédictions ou ces accompagnements terribles ne manqueraient



pas plus à l'année 1848<sup>1</sup> qu'à toutes les crises précédentes : affaire Praslin, affaire Léotade<sup>2</sup>, incendies épidémiques<sup>3</sup>, etc.; il y en avait bien assez pour faire pressentir l'éruption d'un volcan. La terre tremblait.

Or, dans la même année, un crime, ou plutôt une série de perversités inconnues à notre âge, se révélait tout à coup et leur auteur tombait entre les mains de la justice. Il s'agissait, cette fois encore, de l'une de ces monomanies classées autrefois dans la monstrueuse famille des *possessions démoniaques*, et l'on se retrouvait pour la première fois, depuis un siècle peut-être, en présence d'un violateur de sépulcres. On sait avec quelle rigueur ce crime, objet des anathèmes de la Bible, était réprimé par les lois, mais on ignorait complètement les horribles détails qui le constituaient d'ordinaire. Le sergent B... s'est chargé de nous les apprendre.

1. Nous affirmons ici sur l'honneur avoir su, en novembre 1847, par la voie de somnambules, consultés, il est vrai, par d'autres que nous, que nous allions avoir la république; qu'elle durerait trois ou quatre ans, etc., etc. Nous affirmons encore avoir su, au mois de mars 1848, alors que tout Paris tremblait sous la pression de deux cent mille souverains, que cet état d'anarchie durerait jusqu'aux *journées de la Saint-Jean*, mais que *dans ces deux journées un général y mettrait fin et organiserait la république*.

Plusieurs de mes amis, plus initiés que nous, savaient en outre qu'un pontife devait périr au même jour, et croyaient même pouvoir appliquer cette vague prédiction au saint-père. Toujours est-il que, retiré au fond de notre province, et n'attachant pas la moindre importance, comme nous le ferons toujours, à des avertissements si trompeurs, nous condamnions, à la fin de la journée du 23, et la voyante et la vision, lorsque la sanglante vérité et la réalisation des prédictions somnambuliques arrivèrent jusqu'à nous.

2. Il nous est impossible, puisque nous sommes en voie de réhabilitations, de ne pas rappeler ici les protestations solennelles d'innocence faites, sur le seuil de l'éternité, par ce membre d'une institution qui ne joue pas d'ordinaire avec les redoutables vérités de la foi. Nous ne savons ce qu'on aura pensé à Toulouse de ce serment prêté sur l'Eucharistie, et en présence de la mort; mais nous savons ce qu'on en a pensé à Toulon, où l'on avait étudié le martyr d'un peu plus près et un peu plus longtemps.

Aujourd'hui, 26 septembre, les journaux nous apprennent qu'un avocat de Toulouse va publier un mémoire pour la réhabilitation du frère Léotade.

3. Incendies épidémiques! Ce sera notre chapitre le plus curieux... lorsqu'on sera assez mûr... pour l'entendre.

Nous n'oserons en indiquer que quelques-uns, et nous laisserons parler l'accusé.

DEM. Quel était votre but ?

RÉP. Je n'en avais aucun ; c'était une rage, une folie qui me poussait... J'éprouvais le besoin irrésistible de la destruction, et rien ne m'arrêtait pour me lancer dans un cimetière, afin d'assouvir cette rage de mutilation et de lacération des cadavres, sans m'occuper ni sans rechercher le sexe. C'est une maladie chez moi...

DEM. Mais de semblables actes devaient vous faire horreur à vous-même ?

RÉP. *Oui, certainement, et plus qu'à tout autre, mais je ne pouvais m'empêcher de recommencer, au péril de ma vie.* Ainsi, je savais que la machine (un piège) existait pour m'atteindre et me donner la mort, je n'en ai pas moins franchi le mur. C'était un soir qu'il faisait une nuit très-profonde ; il pleuvait et tonnait très-fort. En sortant du cimetière de Montparnasse je me suis rendu au cimetière d'Ivry, où j'ai commis les mêmes actes, et je suis rentré au Luxembourg vers trois ou quatre heures du matin.

DEM. Cette maladie vous prenait-elle souvent ?

RÉP. Environ tous les quinze jours ; elle s'annonçait par des maux de tête,... cependant j'étais très-doux à l'égard de tout le monde. Je n'aurais pas fait de mal à un enfant. Aussi suis-je certain de n'avoir pas un seul ennemi au... de ligne. Tous les sous-officiers que je fréquentais m'estimaient pour ma franchise et ma gaieté.

Bertrand avoue plus loin avoir eu, malgré cette gaieté, de fortes tentations de suicide. Que devient alors la monomanie ? Sans doute il y a bien là maladie, mais on n'a jamais prétendu que les possédés ne fussent pas malades ; seulement on soutenait, et il n'était pas difficile de le prouver, que cet état *sans fièvre ni délire*, sans dérangement aucun des facultés intellectuelles, sans but et sans passion, contraire même à la passion des malades et leur causant une profonde hor-

reur, n'était pas un état *naturel*, et que le malade n'était *tout à fait* libre, ni pour le choix, ni pour l'accomplissement du forfait.

Voyons si l'on nous dit autre chose aujourd'hui, non pas quand on se contente de juger de loin comme la foule, mais quand on descend au plus profond de la question.

M. le docteur Marchal, de Calvi, dans le service duquel B... avait été transféré, et qui avait obtenu sa confiance; est consulté par le tribunal, et, après avoir complété les aveux de Bertrand, il laisse tomber ces paroles :

« Dans mon opinion, messieurs, cet homme n'est pas responsable de ses actes ; il n'était pas libre. Je sais combien cette opinion est grave, combien elle est contraire à l'accusé, car vous pourriez alors le condamner à une séquestration prolongée ; mais je dis ce que je crois, je le dis devant Dieu et devant les hommes, après mûres réflexions.

« Vous remarquerez, messieurs, que la monomanie n'exclut pas le raisonnement. C'est là une remarque de la plus haute importance... J'entrerais plus tard dans des détails propres à démontrer que si le malheureux qui est devant vous a accompli des actes qui inspirent une profonde, une insurmontable horreur, il doit être aussi l'objet d'une profonde et vigilante pitié... Vous me demandez si je pense que chez lui le mal, la monomanie fussent tels qu'il n'aurait pu résister à leur influence ? Je réponds : « Je crois que Bertrand était SOUS L'EMPIRE D'UNE PUISSANCE QUI LE DOMINAIT... DANS LES TEMPS ANCIENS ON AURAIT APPELÉ CELA UN DÉMON... QUI LE POUSSAIT MALGRÉ LUI A COMMETTRE DES ACTES DONT NOS ANNALES MÉDICALES N'OFFRENT PAS D'EXEMPLE... » (Voir les débats, *Gazette des tribunaux*, décembre 1848<sup>1</sup>.)

Cette fois, messieurs, nous sommes parfaitement d'accord et sur la chose et sur le nom, car il est aisé de s'apercevoir

1. Saint Paul entendait certainement les choses de la même manière lorsqu'il disait aux Corinthiens (I, ch. x, v. 13) : « Priez Dieu qu'il ne vous envoie que des tentations *humaines*. »

que le judicieux docteur trouve la synonymie parfaite ; seulement le jury du XIX<sup>e</sup> siècle, en condamnant au maximum de la peine le sergent B... repentant et complètement guéri, a dépassé de beaucoup la sévérité de ses prédécesseurs, qui ne punissaient, nous l'avons dit, que la persistance opiniâtre dans ce même ordre de forfaits qui soulève aujourd'hui toute votre indignation.

En fait de conclusions médico-légales, voici en quels termes un de nos docteurs spécialistes formulait les siennes relativement au même procès :

« Loin de moi la pensée, disait-il, de regarder de pareilles monstruosité comme des actes de folie, et de leur chercher une excuse dans une maladie de l'entendement ou de la volonté. Ces hommes n'étaient pas plus fous... que tant d'autres dont l'humanité n'a qu'à rougir. Ce sont là, si vous le voulez, des monstruosité morales, mais ce ne sont pas des actes de folie... N'est-il pas évident que, dans un cas de cette nature, il eût fallu renvoyer l'accusé à l'examen des médecins spéciaux, les seuls compétents en pareille matière?... » (Docteur Lunier, *Examen médico-légal*.)

Oui, sans doute, le médecin tout d'abord, car la question est complexe, c'est-à-dire physique dans ses effets, et morale dans sa cause. Et c'est précisément ainsi qu'on agissait d'ordinaire, car vous avez pu voir, dans le chapitre précédent, que les médecins étaient *toujours les premiers* consultés ; mais vous aurez pu voir aussi comment ces grands docteurs, les Plater, les Sennert, les Willis, si magnifiquement réhabilités par le docteur Calmeil, et depuis eux les Fernel et les Hoffmann, déclinaient promptement leur propre compétence, et renvoyaient à qui de droit ces monstruosité morales qui trouvaient ordinairement, ou guérison dans l'Église, ou châtement dans la loi civile, suivant le choix, on peut le dire, de leur propre volonté.

C'est précisément à ces conclusions qu'en arrivait, il y a quelques années, la *Gazette des tribunaux*, après un long et

sérieux travail sur les possessions des derniers siècles. Stupéfaite à la claire vue d'une vérité si nouvelle et si longtemps méconnue, elle s'écriait : « En présence d'aveux si complets de la part de *tous ces misérables* (elle eût pu ajouter : et de menaces si opiniâtres), ON NE SE SENT PLUS LE COURAGE DE MAUDIRE LEURS JUGES. »

Eh bien ! cette première lueur de justice et de réparation, nous ne craignons pas de l'affirmer, sera bientôt un foyer lumineux, et le siècle actuel ne prendra pas fin avant d'avoir mis à nu et vengé toutes les calomnies historiques des siècles précédents.

Résumons-nous, messieurs, et précisons bien en finissant le point que notre discussion vient d'atteindre.

Nous avons constaté, dans cette première partie, l'action d'une *puissance mystérieuse*, mais une action subjective, c'est-à-dire agissant à l'intérieur de ses victimes. Bien que nos grandes autorités scientifiques aient plus d'une fois proclamé que cette puissance était indépendante et *étrangère* à la conscience de ces mêmes victimes, néanmoins l'intériorité<sup>4</sup> des phénomènes a dû constamment donner le change à ce sujet, et faire croire que des effets tellement circonscrits devaient trouver leur cause dans la personne même qui les subissait, et lui appartenaient essentiellement.

Si donc nous pouvions maintenant démontrer l'*extériorité* de ces mêmes causes, le problème se trouverait tout à coup résolu, et vous entrevoyez immédiatement, messieurs, toutes les sérieuses conséquences qui en découleraient, non plus seulement aujourd'hui comme philosophie religieuse, et appréciations historiques, mais aussi comme doctrines médicales et guérisons psychologiques. En effet, vous avez entendu M. le docteur Calmeil déclarer avec la plus admirable franchise « qu'il faudrait alors brûler comme de pitoyables romans

4. Le mot peut ne pas paraître français, mais on le trouvera dans *Bescherelle*.

les écrits des modernes sur l'aliénation mentale » (*de la Folie*, t. II, p. 475) : Vous avez entendu, au même instant, M. le docteur Brierre de Boismont appeler la doctrine actuelle sur les hallucinations « la plus grande et la plus funeste des erreurs sociales. » (*Voy.* ch. IV.) Ces deux savants manigraphes ont raison au moins pour la plus grande partie de ces travaux, car l'*extériorité* de nos causes mystérieuses étant une fois solidement établie, il faudra bien que les fausses théories reculent devant ce monde invisible et *objectif*<sup>1</sup> qui nous enveloppe, nous presse, nous influence à notre insu, et dont cependant la négation fait depuis trop longtemps la base de tous nos enseignements.

Nous allons donc essayer de l'établir.

#### 1. Extérieur.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

# DEUXIÈME PARTIE

## PHÉNOMÈNES OBJECTIFS

(EXTERNES)

---

### CHAPITRE VII.

## LIEUX FATIDIQUES

ou

### DOMAINES PRIVILÉGIÉS DES ESPRITS

---

Les hauts lieux. — Certaines sources, les lieux déserts. — Bétyles, ou pierres mystérieuses, élevées en commémoration d'un fait merveilleux. — Carnac. — Les animaux subissant, dans certains lieux fatidiques, la même influence que subissent ceux qui les guident, etc., etc.

Encore quelques pages, messieurs, et nous abandonnerons avec bonheur toute cette pathologie terrible. Essayons toutefois, en prouvant l'*extériorité* positive et la *surintelligence* de ses causes, de porter les derniers coups au naturalisme qui ne veut pas les reconnaître.

« L'observation des phénomènes psychologiques, dit M. le docteur de Boismont, met hors de doute un fait affligeant pour l'homme, mais qui n'en est pas moins une vérité incon-

testable, c'est que (écoutez bien, messieurs), c'est que *les idées folles voltigent sans cesse autour de lui*, semblables à ces insectes qu'on voit tourbillonner par milliers, dans une belle soirée d'été. » (P. 396.)

La comparaison est fort poétique, mais cela ne nous suffit pas; et comme ces messieurs viennent de nous dire que ces *idées* ont bien positivement une partie *matérielle*, ils vont se trouver condamnés à cette conclusion rigoureuse « que certaines hallucinations, névropathies, monomanies, etc., sont dues à *quelque chose de matériel et de fou* qui voltige autour de nous. »

Mais de grâce, qu'on veuille bien nous dire alors comment cette sorte de miasme ailé peut s'y prendre pour être fou. Nous croyions, nous, que le mot *folie* supposait nécessairement celui d'*intelligence*, et qu'une idée folle, s'emparant de notre organisation au point de nous en ravir l'empire et de substituer *sa propre volonté à la nôtre*<sup>1</sup>, ressemblait bien moins à *quelque chose* qu'à *quelqu'un*, ce qui nous ramenait précisément à ces substances spirituelles que saint Paul nous dit aussi *voltiger autour de nous*.

Vraiment, lorsque deux pensées si voisines pour le fond se trouvent en présence, n'y aurait-il pas un peu de mauvaise volonté à préférer celle dont tous les termes se contredisent à celle qui se comprend parfaitement?

Et notez bien que, tout en voulant substituer un être spirituel à *quelque chose* d'intelligent, nous sommes bien loin de vous dénier ce je ne sais quoi de matériel qui vous a donné le change. Nous tenons trop à *nos intelligences servies par des fluides*<sup>2</sup>, pour vous les contester à présent; nous renchérissons même sur vous tout à l'heure, et, dans un prochain chapitre nous confirmerons largement tous vos aperçus à cet égard:

1. Voyez chapitre précédent : « Il y a désormais, dans cet halluciné, *quelque chose qui n'est pas lui, mais qui veut et qui connaît*. » (Leuret.)

2. Par des fluides qui *leur sont naturellement unis, ou dont elles s'emparent et qu'elles emploient*.



seulement nous remettrons à sa place tout ce côté matériel de la question, et, pendant que vous en faites une *cause*, nous en ferons, nous, un *instrument*.

Pour notre part nous ne sommes donc nullement étonné de ce que vous nous racontez à propos du crime de Ravailiac, qui, « après être sorti de sa prison d'Angoulême, un samedi après Noël, faisant sa méditation ordinaire dans son lit, les mains jointes et les pieds croisés, sentit *quelque chose* lui passer sur la figure et sur la bouche sans pouvoir en discerner la nature. » (Michea, DÉLIRE, p. 14.)

Voilà bien effectivement votre idée voltigeante, et avec un peu plus d'attention vous retrouveriez quelques détails semblables chez Châtel, Jacques Clément, Damiens lui-même; oui, c'est l'*idée voltigeante* qui frôle de plus en plus près ses victimes, jusqu'à ce que, faibles et vaincues, celles-ci lui donnent toutes les facilités morales et physiques de pénétrer dans cette place dont elles lui rendent les clefs, pour ainsi dire. « Ne lui livrez pas le passage, dit l'apôtre, NON DATE LOCUM DIABOLO, car il tourne, CIRCUIT, et trop souvent il entre; ET INTROIVIT IN JUDAM POST PRIMAM BUCCELLAM SATANAS, et Satan entra chez Judas *après la première bouchée* <sup>1</sup>. »

Vous conviendrez, messieurs, que rien n'est plus curieux que cette progression de rapprochements entre les aperçus de la science la plus moderne et les révélations les plus anciennes.

Il y a quelques années, le docteur Esquirol, comprenant déjà, quoique vaguement, la nécessité des *influences extérieures*, et frappé surtout du caractère éminemment contagieux de ces singuliers miasmes, en était venu à se demander « si cela ne pouvait pas tenir à une disposition cachée de l'atmosphère. » C'était un premier pas vers les *idées voltigeantes* d'aujourd'hui et vers les influences *spirituelles* de demain, car nous affirmerons toujours que celles-ci sont la conséquence nécessaire de celles-là.

1. Paroles de la Passion, au moment de la Cène.

Maintenant nous allons poursuivre d'un peu plus près ces mêmes idées; nous essayerons de les pousser, de les traquer jusqu'à certains réduits, où bientôt acculées, localisées, il nous deviendra plus facile de les approcher, de les reconnaître, de les appréhender au corps, en disant à coup sûr : « Voilà l'ennemi, voilà son repaire, voilà le foyer de l'épidémie. »

Une chose, en effet, nous a toujours frappé par-dessus toutes les autres, dans ces études hypernaturelles; c'est le *foyer* des agents, car il est impossible de ne pas reconnaître des points de départ bien caractérisés, des lieux véritablement fatidiques<sup>1</sup>, dans lesquels cet état d'hallucination selon les uns, d'effets psychologiques selon les autres, d'influences spirituelles selon nous, puise souvent ses premiers éléments : leur germe est déposé là, sort de là, peut se circonscrire et se laisser renfermer exactement, comme, dans un autre ordre d'influences, le germe épidémique se laisse aussi localiser soit dans les marais Pontins, soit à l'embouchure du Gange, soit aux atterrissements du Nil, etc.

Dans nos trois derniers chapitres, et sur la foi de nos plus savants manigraphes, nous avons vu ces épidémies qu'ils appellent démonopathiques (ils ne croient pas si bien dire) s'élancer d'un point précis, d'une caverne, d'une montagne, d'un désert; puis, tantôt importées par un seul homme, tantôt communiquées par un souffle, se propager contagieusement d'un bout de l'Europe à l'autre et produire sur leur passage une interminable série de prodiges que l'on disait inexplicables.

Et l'on avait raison, car en dehors de notre théorie il nous semble impossible de comprendre, par exemple :

Comment, « après le double meurtre commis par Papa-voine, une dame d'un rang très-élevé, ayant eu la curiosité

1. On appelait ainsi dans l'antiquité les lieux où le Destin, la divinité *Fatum*, paraissait résider.

de visiter le lieu du crime, y fut prise à l'instant même de monomanie homicide<sup>1</sup> ; »

Comment, « au camp de Boulogne, Bonaparte fut obligé de faire brûler une guérite dans laquelle toutes les sentinelles se brûlaient la cervelle ; » (*Id.*)

Comment, « un invalide s'étant pendu à l'une des portes de l'hôtel intérieur, dans l'espace de quinze jours douze autres invalides s'y pendirent également, ce qui força le maréchal Serrurier, gouverneur à ce moment, de suivre l'avis du docteur Sabatier en la faisant murer... » (*Id.*)

On pourrait citer des milliers de faits du même genre, tous parfaitement constatés, et prouvant jusqu'à l'évidence l'insuffisance de l'imitation, cette explication si souvent proposée, car il paraît prouvé, aux yeux de nos grands maîtres eux-mêmes, que c'était bien ce *quelque chose, absorbé* par ces malheureux<sup>2</sup>, qui les fascinait moralement et formulait dans leur intérieur cette tentation abominable et véritablement *sur-humaine*.

Eh bien ! reprenons pour un moment l'hypothèse de la *disposition cachée* de l'atmosphère, émise par le docteur Esquirol ; reprenons-la, d'abord parce qu'on doit épuiser toutes les théories physiques avant de passer aux surnaturelles ; ensuite parce que rien n'est plus rationnel et plus ordinaire qu'un gaz, un fluide enivrant les victimes qui le respirent, et par suite les entraînant à d'inguérissables folies. Mais quoi ! un gaz, un simple gaz, inspirant à *tous* ces soldats, de caractère, d'âge, de tempéraments différents, exactement la même pensée, le même désespoir, la même résolution, et résolution ordinairement exécutée avec les mêmes détails ! quelle épidémie singulière ! car s'il est vrai que l'électricité, certains agents physiques, et même l'ivresse, puissent agir avec une certaine soudaineté, il n'est pas moins certain qu'ils produi-

1. Nous copions le *Grand Dictionnaire des sciences médicales*.

2. Expressions fournies par la science.

sent des phénomènes très-variés suivant les individus qu'ils influencent, et suivant les cerveaux qu'ils excitent. Aux uns la même liqueur inspire la gaieté, aux autres la tristesse; à ceux-là la colère, à ceux-ci la folie, et encore avec des milliers de nuances et à des degrés différents. Mais voyez donc! Dans tous les cas précités et dans tous les cas semblables, uniformité parfaite de détails et d'effets sur une succession d'individus complètement différents! Ainsi voilà un gaz qui a une propriété toute spéciale, celle d'inspirer la plus exécrationnable anthropophagie<sup>1</sup>! Voici un miasme qui a le monopole du suicide, et du suicide par pendaison; bien mieux par pendaison de telle et telle manière, *toujours la même*, on vous l'a dit<sup>2</sup>!

Voilà qui est bien nouveau! Il y a donc là, *dans cette forêt, dans cette guérite ou à cette porte*, quelque chose d'arrêté, de décidé par une volonté aussi exclusive qu'opiniâtre! Or, nous le demandons à la science, qui avoue dans tous les cas un *envahissement* impérieux, croirait-elle par hasard nous faire une immense concession, ou plutôt ne se croirait-elle pas soulagée d'un grand poids en changeant sa *théorie de la disposition atmosphérique faisant acte d'intelligence*, contre les *malices spirituelles et atmosphériques* du grand apôtre, ou bien encore en changeant ces tentations qu'elle appelle *irrésistibles* contre ces tentations que l'apôtre appelle *surhumaines*? Où donc est la différence, s'il vous plaît? Nous ne la saisissons pas, ou plutôt, s'il y en a une, la voici: c'est qu'avec l'explication biblique, la science recueillerait sur-le-champ deux avantages: le premier, de rester d'accord avec les croyances, non pas seulement chrétiennes, mais universelles; le second, de se comprendre enfin elle-même et de se faire comprendre aussi par les autres.

Tel sera notre dernier mot sur toute cette pathologie merveilleuse que nous allons enfin laisser derrière nous.

1. Papavoine.

2. Boulogne et les Invalides.

§ I<sup>er</sup>.

Lieux fatidiques, temps antiques.

*Béthels et dolmens.*

Maintenant agrandissons la question, et constatons que toutes les influences spirituelles, bonnes ou mauvaises, faibles ou toutes-puissantes, avaient en général leur berceau, ou faisaient, pour ainsi dire, *élection de domicile* en des lieux plus spécialement favorisés. De là ces communications merveilleuses et locales qui, sous le nom de *théophanies*, ont donné tant de tourment, messieurs, à vos illustres collègues de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Que de travaux ! que de recherches ! que de vaines et fatigantes hypothèses, pour expliquer une vérité... si facilement explicable pour nous !

Ici, nous commençons par vous en prévenir, messieurs, il faudra que vous ne vous montriez pas trop sévères en présence de la confusion apparente des faits, ou plutôt des souvenirs que nous allons vous rappeler le plus succinctement possible. Nous espérons surtout que cette confusion ne paraîtra jamais inconvenante, lorsque nous nous verrons forcé d'établir certaines analogies de forme et d'effet, entre des phénomènes, objet de notre vénération profonde, et les phénomènes de l'ordre contraire, objet de notre non moins profonde aversion. Nous serons très-sobre cependant de ces rapprochements qui nous répugnent, et pour y recourir nous aurons besoin de nous rappeler ces paroles de Bossuet (5<sup>e</sup> Élévation) : « Saint Paul conserve aux anges déserteurs eux-mêmes le titre de *vertus des cieux*, pour nous montrer qu'ils en conservent encore la puissance comme un débris de leur effroyable naufrage. »

On ne confond pas par cela seul qu'on rapproche.

Si nous ne nous étions fait une loi de ne pas trop nous écarter, dans ce premier Mémoire, des sujets abordés par la

*science moderne*, il serait aussi intéressant que facile de passer en revue tous ces domaines privilégiés, tous ces grands centres d'influences surnaturelles signalés par l'histoire et par les écrits sacrés des nations. D'où voyons-nous en effet sourdre le plus souvent ces espèces de prodiges? Nous n'avons pas besoin de vous le rappeler, messieurs, dans l'Ancien Testament et même pour le peuple de Dieu, c'était presque toujours sur les *hauts lieux* que s'établissaient les communications divines; et bien que les rois orthodoxes fissent continuellement raser les autels que l'on y consacrait à *Moloch* ou à *Bel*, il n'en est pas moins vrai que les Israélites disaient eux-mêmes en parlant à Jéhovah: « Notre Dieu est un Dieu de montagnes » « *IN ALTIS HABITAT* <sup>1</sup>, » et c'est tout auprès de la montagne d'Horeb que Moïse dressa le tabernacle d'alliance (*Hoel-Moed*) où tous ceux qui voulaient trouver Jéhovah venaient le consulter <sup>2</sup>.

Mais c'étaient surtout les païens qui plaçaient sur ces *hauts lieux* leur théologie tout entière. De là ces dénominations d'Alpes *Pennines*, d'*Apennins*, de *Joux*, de *Jura*, de *Jorat*, etc., qui toutes se rapportaient à Jupiter et à toute cette cour céleste dont le psalmiste a pu dire sans se tromper: « *Omnes dii gentium demonia* <sup>3</sup>. » De là encore ces très-justes reprises que le christianisme crut devoir exercer à son tour sur cette partie de la création, en abattant les temples, en brisant les idoles, et en cherchant à sanctifier les cimes, tant par le culte du vrai Dieu que par les monuments d'une admirable charité <sup>4</sup>. Enfin, vous voudrez bien ne pas oublier que dans l'ordre mystique inverse c'était aussi sur les *hauts lieux* que les magiciens allaient *imprégner* leurs magistères, et que Maxwel, l'un des premiers fauteurs du magnétisme au xvi<sup>e</sup> siècle, disait en

1. *Exode*, ch. III.

2. Voir l'ouvrage de Munck sur la Palestine, p. 127.

3. « Tous les dieux des nations sont des esprits. » Ps. LXXV.

4. Comme au Grand-Saint-Bernard, dont le couvent a remplacé un ancien temple de Jupiter.

propres termes : « C'est perdre son temps que d'aller chercher *cet esprit du monde* ailleurs que sur le sommet des plus hautes montagnes. »

De là encore ces amoncellements de pierres bizarres sur toutes les sommités de nos deux hémisphères, pyramides modestes, il est vrai, mais de tous les pays. Oui, soit que nous les contemplions, avec Strabon, groupées auprès du temple d'Hercule, sur les côtes d'Espagne, « et frappant de terreur, la nuit, tous les voyageurs qui n'osaient approcher *parce que les dieux les habitaient* » (*Géogr.*) ; soit que nous les rencontrions avec nos missionnaires modernes sur toutes les montagnes de la Chine, avec quelques-uns de nos touristes sur les *passee-varek* des Lapons, avec quelques autres à Madagascar et à Ceylan, avec M. de Humboldt sur toute l'étendue du Mexique, et tout dernièrement encore, avec un jeune et très-savant voyageur<sup>1</sup>, à la base des cimes principales du Chimborazo, soyez sûrs que toujours et partout elles n'ont qu'un langage et ne signifient absolument qu'une seule chose.

Oui, vous échouerez toujours dans vos recherches, et toujours vous ferez de la fausse science, si, par delà toutes les hypothèses de mythes et de symboles adoptées aujourd'hui, vous vous refusez à voir, dans tous ces monuments, le mémorial d'un *grand fait* surhumain, et la constatation de quelque *théophanie* éclatante. Malheureusement c'est un parti pris, chez nos archéologues comme chez tous les autres savants, de commencer par la négation de ces mêmes faits fondée sur leur impossibilité. Dès lors, comment pourraient-ils arriver, ne fût-ce qu'à l'approximation de la vérité?

Cependant, si ces académiciens voulaient bien prendre un peu la Bible au sérieux, il est tel passage de la Genèse qui pourrait leur éclairer toute cette question des bétyles<sup>2</sup>, si longuement controversée dans leurs propres annales ; celui-ci par exemple :

1. Don José de Caldas.

2. Des pierres mystérieuses, juives, celtiques, druidiques surtout.

« Jacob prit une des pierres qui étaient là, la mit sous sa tête et s'endormit... et il vit le Seigneur qui lui dit : « Je suis le Seigneur... je vous donnerai, à vous et à votre race, la terre où vous dormez... Votre postérité sera nombreuse comme la poussière de la terre... et toutes les nations seront bénies en vous, et en celui qui sortira de vous. » (Genèse, ch. 28.)

« Et Jacob s'écria : « Que ce lieu est terrible ! Vraiment, le Seigneur est en ce lieu et je l'ignorais ; ce lieu n'est pas autre chose que la *maison de Dieu* et la porte du ciel... » Et il y posa une pierre qu'il frotta d'huile, ainsi que le faisaient, ou le firent depuis toutes les nations en pareilles circonstances, et cette pierre s'appela béthel, c'est-à-dire *beth*, maison, et, de Dieu.

Nous entendons d'ici la science plus avancée, la science qui commence à convenir qu'il y a là *quelque chose*, nous accorder le fait comme elle nous accorde tous les autres, et s'en tirer encore par ses *hallucinations*. Eh bien ! soit ; va pour les hallucinations de Jacob à Béthel ! Mais encore une fois nous rentrons dans tous nos avantages, et nous demandons pourquoi, après avoir pris naissance dans tous ces lieux consacrés, la prophétie et les prodiges subséquents reportaient sans cesse à ce point de départ ceux qui continuaient à s'en trouver favorisés.

Ainsi (ch. 31, v. 13), nouvelle apparition. « Je suis le Dieu de Béth-el où vous avez oint la pierre. Sortez promptement de cette terre, et retournez au pays de votre naissance. » Puis enfin, sur son lit de mort, c'est encore au nom du Dieu de Béthel que le patriarche (*halluciné* selon vous) va faire entendre à la terre ces magnifiques paroles : « Le sceptre ne sortira pas de Juda, ni le prince de sa postérité, JUSQU'À CE QUE CELUI QUI DOIT ÊTRE ENVOYÉ, ET QUI SERA DANS L'ATTENTE DES NATIONS, AIT PARU. » (Ch. 48, v. 4, et 49, v. 10.)

Et voilà qu'après le délai prophétisé des quarante siècles, le sceptre échappe *pour la première fois* à Juda, lorsque



paraissent le *désir des nations* et la *Bethléem* du Nouveau Testament. Ainsi donc, votre hallucination avait, dans sa *surintelligence*, percé ces quarante siècles, après lesquels le christianisme se levait enfin sur le monde tout exprès pour lui donner raison.

Apprenons donc à expliquer les monuments mystérieux par les faits mystérieux, et la vraie nature de ceux-ci par tous les faits subséquents qui vérifient, corroborent, et font enfin comprendre le prodige.

Dans l'ordre mystérieux opposé, il en est de même encore, et puisque nous avons parlé de Carnac, rappelez-vous donc les savantes affirmations de ces hommes dont le savoir embrassait tant de questions, et auxquels leur sainteté ne permettait jamais un mensonge. C'était précisément à propos de cette thaumaturgie druidique, dont Carnac était un des principaux centres, que le pieux et savant saint Gildas écrivait dans le *vi<sup>e</sup>* siècle : « Merveilles diaboliques qui l'emportent presque *par leur nombre* sur toutes celles de l'Égypte. *Nous en voyons encore avec horreur* quelques-unes subsister sous des traits déformés, et infester *comme autrefois* nos déserts et nos masures abandonnées. » Nous voyons plus tard un concile de Nantes prémunir les fidèles contre les pièges que leur tend le démon dans ces *lieux solitaires*.

Exténuez-vous donc de travaux, messieurs les académiciens, enfantez des milliers de dissertations sur Carnac, nous ne cesserons de vous le redire, les bons habitants du voisinage, qui de temps à autre *voient probablement encore* les mêmes choses avec la même *horreur*, en sauront toujours plus que vous.

Comment encore ne pas rapprocher des pierres de Carnac et ces *meules tournantes* que Plin<sup>e</sup> nous dit, livre xxiv, avoir existé à Bolsona, et ces rochers de Brimham en Angleterre, qui portent à leur sommet des *pierres mouvantes*, et même ces obélisques qui portaient au leur des boules que le soleil ou le Dieu était censé faire tourner ? Tout cela, soyez-en

sûrs, était autant de *tables prophétiques* proportionnées aux géants de ces époques, et leur répondant avec tout autant d'esprit que nos guéridons modernes<sup>1</sup>.

Au reste, les montagnes n'étaient pas le seul domicile et

4. En écrivant ces lignes, nous ne connaissons pas encore le très-savant ouvrage intitulé : *Dieu et les Dieux*, publié tout dernièrement par M. le chevalier Gougenot Des Mousseaux\*. Jamais, jusqu'ici, cette intéressante question des *beth-el* et des *bétyles* n'avait été éclairée d'un tel jour. A une prodigieuse érudition, M. Des Mousseaux joint cette précieuse sagacité d'esprit qui force cette érudition à conclure. Aussi, lorsqu'on a lu ou plutôt étudié toutes ces démonstrations si neuves et si profondes sur les pierres *animées* et *parlantes*, sur les *beth-aven*, corruption et falsification des *beth-el*, sur la liaison du *sabéisme* et des *aérolithes*, ou *pierres-foudres*, sur l'antagonisme éternel entre le dieu-soleil et le mauvais serpent, etc..., on n'est plus étonné de voir le docte orientaliste Drach, bibliothécaire de la propagande, à Rome, emprunter plus d'une page à ce même livre, et dire en parlant de son auteur : « Cet écrivain ajoute à tout ceci d'excellentes réflexions et des investigations qui jettent une grande lumière sur cette matière si intéressante. (*Harmonies entre l'Eglise et la Synagogue*, t. II, p. 446.)

Un tel suffrage pourrait dispenser de tous les autres, dans le cas où, par impossible, ceux-ci tarderaient à s'y adjoindre.

M. Des Mousseaux ne pouvait oublier Carnac, en traitant à fond toute cette question des *bethels*, et nous sommes heureux de le voir appuyer de son autorité nos simples aperçus. Pour lui donc, Carnac n'est que l'un de ces nombreux *dracontia* « ou édifices consacrés au serpent, » la preuve en éclate à ses yeux dans les sinuosités qu'il décrit, sinuosités évidemment ménagées par le calcul, et qu'il retrouve jusque dans les évolutions de ce bal annuel que les villageois exécutent encore dans leur voisinage; danse mystique rappelant celles que l'on croyait avoir été jadis exécutées par les pierres elles-mêmes, pierres *animées* s'il en fut jamais, et dont la dénomination vulgaire fut longtemps, ainsi que pour tous ses analogues, *la danse*.

Nous avons dit tout à l'heure que saint Gildas voyait encore avec horreur, de son temps, toutes ces *merveilles diaboliques*; on ne doit donc pas être très-étonné d'entendre, à quatorze siècles de distance, un savant chrétien, comme l'est M. Des Mousseaux, terminer par ces mots un de ses plus intéressants chapitres : « Nier intrépidement qu'aucune apparition, aucun fait surnaturel se soit accompli par la vertu de ces pierres, c'est se roidir, sans autre auxiliaire que le *moi* de Médée, contre de bien nombreuses et bien puissantes traditions. » (*Dieu et les Dieux*, p. 496.)

Encore une fois, on est heureux de voir ses *pressentiments* légitimés dans un tel livre.

\* Chez Lagny frères, éditeurs, rue Bourbon-le-Château, n° 1, à Paris.

les *bétyles* le seul mémorial de ces pneumatiques influences. On sait quel rôle jouaient à leur tour les *bois consacrés* (*luci*), non plus seulement chez le peuple hébreu et sous les chênes de Mambré, mais encore chez les idolâtres, comme à *Dodone* et à *Cumes*, et chez ces mêmes Druides qui venaient puiser sous leurs chênes des inspirations analogues probablement à toutes celles qu'ils recevaient à Carnac.

Mais le plus brillant chapitre de cette topographie thaumaturgique était sans contredit celui des *fontaines merveilleuses*, parmi lesquelles figuraient en première ligne les fontaines *intermittentes*, avec toutes leurs guérisons.

Et ce n'était plus là, comme on l'a prétendu trop souvent, des guérisons médicales, opérées par la nature et la composition de leurs eaux, ce n'était plus le *soufre* ou le *chlore* de *sodium* qui guérissait cette espèce de buveurs; non, c'étaient des guérisons du même ordre que celles de la médecine d'attouchement, et que toutes ces guérisons des temples d'Esculape, « bien autrement nombreuses que les nôtres, » s'écriait Galien.

C'étaient en effet des fiévreux, auxquels il suffisait de toucher à cette eau pour être guéris complètement; c'étaient des paralytiques qui venaient y jeter leurs béquilles, etc., phénomènes irrécusables, lorsque l'on veut bien examiner leurs détails consignés sur une foule innombrable d'*ex-voto*. Aussi combien d'humbles chapelles érigées tout auprès de ces fontaines! combien de pèlerinages chrétiens illustrés désormais par ces eaux, dont les pieuses bénédictions d'un évêque dépassaient un jour l'ancienne Aréthuse ou la profane Égérie, au profit d'une humble patronne et d'une sainte fille de l'Église!

Et que l'on ne crie pas trop vite aux rapprochements sacrilèges, si nous disons que les bonnes et les mauvaises influences offraient en apparence bien des phénomènes analogues. Ainsi, saint Jean vous explique en deux mots tout le mystère de la piscine de Jérusalem : « *Un esprit, un ange*, en

venait remuer l'eau en *certain temps*, et celui qui descendait le premier après cette perturbation était guéri, quelle que fût sa maladie ; » mais cela n'empêchait pas les Pères de nous avertir qu'en général les eaux doivent nous être suspectes, « parce que les esprits immondes y résident, *quia immundi spiritus aquis incumbunt.* » Et Bossuet, Bossuet, messieurs ! en commentant ces paroles, ajoutait celles qui suivent : « Dans les fontaines cachées, dans les lacs et les ruisseaux souterrains, résident ces esprits de perdition, car l'Église primitive était imbue de cette créance, et nous a laissé la formule que nous prononçons encore, dans l'exorcisme des eaux baptismales <sup>1</sup>. »

Encore une fois, nous savons bien que le naturalisme viendra nous faire observer, avec un annotateur de Lucrèce, que tous ces phénomènes se répétaient constamment sur des terrains abondants en vapeur, en eaux minérales, et surtout en soufre ; que la Béotie, qui seule en comptait plus de vingt-cinq, que Dodone, Claros, Cumes, la fontaine intermittente de Jupiter Ammon, étant toujours enveloppées des mêmes exhalaisons, il devenait *tout simple* d'attribuer ces prodiges, et en particulier l'état singulier des Pythies, à ces mêmes exhalaisons ou vapeurs. Mais il ne nous sera pas difficile, le bon Plutarque en main, de leur démontrer que les agents chimiques n'étaient là qu'un adjuvant, ou plutôt le véhicule de l'esprit inspirateur. Effectivement, après avoir passé en revue tous les systèmes explicateurs de ces mystères, dont il reconnaît la source tarie (sans se douter qu'il parle comme l'Église et qu'il se fait l'écho des anciens prophètes), le philosophe de Chéronée prouve merveilleusement qu'il y a trois actes dans tout drame de ce genre : 1° l'exhalaison tellurique (côté fluide de la question) ; 2° l'état psychophysiologique de la prêtresse (marche et effet de l'envahissement) ; puis 3° enfin,

1. Sermon sur les démons. Voici la formule d'exorcisme : « Je t'exorcise, créature de l'eau, afin qu'étant exorcisée, tu puisses déraciner et supplanter (*eradicare et explantare*) l'ennemi avec tous ses anges apostats. »

l'intervention, et, pour ainsi dire, le dégagement du dieu ou des esprits, « sans *la superintendance desquels*, ajoute-t-il, on n'y comprendra jamais rien. »

Il eût dû suffire en effet à nos rationalistes discoureurs de bien suivre toutes les phases du phénomène pour s'en convaincre largement, et Fréret a bien raison de leur dire « qu'ils n'ont jamais fait qu'effleurer la question. » Est-ce qu'il ne fallait pas que le trépied eût *remué*, que le laurier se fût *agité* violemment, que la victime se fût *secouée* d'elle-même (voyez tous les historiens) ; en un mot, qu'on eût eu révélation de *la présence* du dieu par un signe quelconque, pour que l'exhalaison tellurique amenât enfin la prophétie ? Sans *le signe avant-coureur* de cette présence, signe souvent attendu et sollicité par plusieurs semaines de jeûnes et de mortifications, l'exhalaison tellurique n'amenait que des convulsions et compromettait *vainement* la vie de la sibylle. Cette vapeur était si peu d'ailleurs d'une nécessité absolue, qu'à *Dodone*, par exemple, ce n'était plus seulement l'eau, c'étaient les *arbres*, c'étaient les *colombes*, c'était surtout l'*instrument de cuivre*, qui donnaient le *signal* convenu pour l'affirmation ou pour la négation de la présence mystérieuse, exactement comme le font aujourd'hui le tambour du Lapon, celui des jongleurs égyptiens ou la télégraphie des *esprits américains*. (Voir au chapitre des *Électricités railleuses*.)

Mais encore une fois, dira-t-on, pourquoi ces mêmes lieux, à vapeurs sulfureuses, et surtout à sources intermittentes, paraissent-ils jouir d'un certain privilège en fait d'apparitions, de divinations et de prodiges, si ce n'est parce que ces apparitions se trouvent tout naturellement expliquées par la nature du fluide, par le jeu de la lumière sur la vapeur, etc., etc. ? A merveille ; mais les révélations mystérieuses, les divinations, et surtout les *réalisations subséquentes* des choses prédites et annoncées à ces mêmes lieux, qui nous expliquera leur fréquence, leur prédilection pour ces sources ? Y aurait-il donc, par delà ces éléments matériels dont nos alambics et

nos cornues ne saisissent en définitive que le grossier substratum, y aurait-il donc certaines vertus occultes, certains *esprits recteurs*, que la science, dans ses moments de bonne foi, appelle elle-même un *divinum quid*, un θεῖον insaisissable? Ne pourrait-on pas expliquer ainsi et ce culte des forces secrètes de la nature, qui constituait l'ancienne idolâtrie, et cette *quintessence* occulte admise et poursuivie par des génies du premier ordre<sup>1</sup>, et ces esprits *élémentaires* ou *recteurs* que l'apôtre saint Paul nous représente comme les premiers dieux des Gentils, et dont l'empire a été détruit par la venue de Jésus-Christ<sup>2</sup>?

Mais ce n'est ici ni le lieu ni le moment d'entamer cette question; disons seulement avec Bossuet: « Lorsqu'on voit dans les prophètes, dans l'Apocalypse et l'Évangile lui-même,... l'ange des eaux, du feu, et ainsi de tous les autres,... on voit tout de suite le fondement qui a pu donner occasion aux païens de distribuer leurs divinités dans les éléments et dans les royaumes, pour y présider<sup>3</sup>. » Rappelons-nous, avec Origène, que « les anges président à la terre, à l'eau et au feu<sup>4</sup>; » avec saint Augustin, que « dans ce monde, à chaque chose est préposée une vertu angélique<sup>5</sup>; » avec saint Chrysostome, que « tous les astres eux-mêmes en sont dotés, et

1. *Numero quintum, ordine primum*, disaient les anciens kabbalistes; *âme du monde*, disaient toutes les philosophies; *spiritus mundi*, esprit du monde et *prince de cet air*, disaient les Écritures. Rapprochez tout cela de ce *grand fluide inconnu*, mais soupçonné à cette heure même par les Dequerel et par les Arago. En vérité, comment peut-on se traiter avec tant d'intolérance et de mépris, lorsque sous des noms si divers on poursuit probablement la même chose? Ce qui nous paraît bien certain, à nous, c'est que toutes ces recherches n'aboutiront jamais à un *simple fluide*.

2. Dans un mémoire subséquent, nous analyserons le chapitre III de l'*Épître aux Galates*, et nous espérons prouver que tels versets de cette épître, mal traduits jusqu'ici, et cela de l'*aveu de tous les commentateurs*, ne signifiaient pas autre chose.

3. Préface de l'*Apocalypse*, ch. xxvii.

4. Hom., ch. viii.

5. *De div. quest.*

que la milice céleste ne signifiait pas autre chose<sup>1</sup>; » enfin, avec Cicéron, que « *les plus grands et les plus nobles* de tous les philosophes ont toujours pensé qu'ici-bas, *tout*, même les choses naturelles, était régi et administré par des dieux<sup>2</sup>. »

Or, quelle fin de non-recevoir absolue pourrait donc opposer à tous ces grands hommes notre chimie moderne, du moment où elle avoue sa complète ignorance sur le fond mystérieux des phénomènes ? En vérité, nous ne le voyons pas. Le comte de Maistre parle quelque part d'une chimie *beaucoup trop* pneumatique ; ne serait-ce pas à celle-ci même qu'il voulait faire allusion ?

Au reste, nous ne tenons en rien à la généralisation de cette idée, généralisation très-hypothétique, nous l'avouons ; mais nous sommes certain, *absolument certain*, que plus d'une influence spirituelle accompagne, dans tel ou tel lieu, certains phénomènes réputés à tort purement physiques et chimiques<sup>3</sup>.

## § II.

Un lieu fatidique au moyen âge.

Revenons une dernière fois à nos fontaines, et prouvons par un exemple célèbre combien notre doctrine était jadis partagée par l'Eglise et lui causait parfois d'étranges embarras. Citons cette Jeanne d'Arc, pour nous l'instrument le plus brillant du génie protecteur de la France, et, malgré tout notre enthousiasme pour cette vierge vraiment miraculeuse, osons risquer cette assertion toute nouvelle que « l'on n'a pas été juste, en rejetant uniquement sur la colère anglaise et sur le seul évêque de Beauvais tout l'odieux du jugement. » Le

1. Hom.

2. *De Natura deorum*.

3. Nous nous sommes beaucoup étendu sur ces sources *sacrées*, à la fin du tome II de notre second *Mémoire*, publié cette année (1863).

fait est que ce prélat, dont le partial emportement est au reste sans excuse, était néanmoins l'écho d'un très-nombreux parti et d'un grand nombre de collègues aussi pieux qu'éclairés. Comment n'a-t-on pas saisi, en lisant attentivement toutes les pièces du procès, l'embarras que ce procès devait causer à la théologie, en un mot toutes les préoccupations du clergé, des écoles, de la cour, au sujet du plus ou moins d'orthodoxie des *esprits* inspirateurs de Jeanne d'Arc? Si, d'une part, son humilité, ses vertus, la grandeur des services rendus, l'ammistiaient à leurs yeux, si la majorité finissait par admettre la présence réelle des *saintes Marguerite* et *Katherine* dans les images apparues, de l'autre, une immense minorité, il faut bien le dire (et M. Calmeil a raison de le remarquer), devait fortement incliner pour une origine toute diverse. Et pourquoi cela? Précisément en raison de *cet arbre des fées* et du voisinage de la *fontaine aux miracles*. Oui, rien n'est plus vrai; quoique l'*Église* ait toujours condamné en masse toutes les pratiques superstitieuses, *certaines* églises ne paraissaient pas, dans le détail et dans l'application, tout à fait fixées sur la nature de ces influences surnaturelles. Comme aujourd'hui, il y avait parfois hésitation. Il en était un peu à cet égard comme des pratiques divinatrices que nous voyons défendues dans la Bible, mais auxquelles les patriarches eux-mêmes paraissaient s'abandonner quelquefois, si nous en jugeons par l'exemple de Joseph <sup>1</sup>. Il en est de cela, enfin, comme des épreuves judiciaires, tant de fois condamnées et reprises. Il n'est donc pas étonnant de retrouver tout ensemble et l'*anathème des fontaines* et néanmoins le *dimanche consacré aux fontaines* <sup>2</sup>. Mais pourquoi tant

1. « Vous avez dérolé la coupe dont mon seigneur se sert pour deviner. » Les commentateurs les plus sincères ont tous reconnu là l'*hydromancie*. A la rigueur, il est vrai, cela pouvait être une simulation.

2. Ce dimanche-là (quatrième de Carême), en beaucoup de lieux, après la messe, on venait aux fontaines en chantant; on buvait de leurs eaux, et l'on ramassait des fleurs du voisinage. Cela s'appelait *faire ses fontaines*.



d'hésitations et de prudence, sinon parce qu'on était indécis sur l'efficacité du premier exorcisme et sur les dieux *actuels* de l'endroit, dieux dont la nature élémentaire ou angélique n'était pas bien clairement démontrée?

Toujours est-il que le procès de Jeanne d'Arc roulait (on ne l'a pas assez remarqué) sur ce point capital, et, sans excuser ici les *infamies* d'un Bedford et d'un Cauchon, nous croyons dans le vrai en affirmant qu'ils n'avaient fait que renchérir avec toute l'ardeur de la haine sur l'opinion de la minorité, mais d'une minorité très-imposante, comme théologiens, comme membres des universités<sup>1</sup>, et comme juges.

Pesez bien, en effet, cette question et ces réponses :

— JEAN BEAUPÈRE : Qu'est-ce qu'un *certain arbre merueilleux* qui est près de votre village? — JEANNE : Il y a assez près de Domremy un arbre appelé l'*arbre des dames*, d'autres l'appellent l'*arbre des fées*, près duquel est une fontaine. *J'ai ouï dire que les personnes malades de la fièvre boivent de l'eau de cette fontaine et vont en chercher pour recouvrer la santé...* Moi-même j'en ai été témoin. J'ai ouï dire aussi que les malades, quand ils peuvent se lever, vont à cet arbre pour se promener. C'est le beau *mai*, qui appartient à messire de Bourlemont. Quelquefois j'allais me promener avec d'autres filles, et je faisais, sous cet arbre, des bouquets et des guirlandes... J'ai plusieurs fois entendu dire à de vieilles gens, mais qui n'étaient pas de ma famille, que *les fées conversaient en cet endroit*. J'ai même ouï raconter à Jeanne, épouse du maire Aubery et ma marraine, *qu'elle y ait vu* lesdites fées, mais je ne sais si cela était vrai ou non.

(*facere fontes suos*), ou célébrer le dimanche des fontaines. C'était probablement encore une cérémonie purificatoire, une continuation du premier exorcisme, appliqué aux *nymphes* de l'endroit, *geniis loci*.

1. Voyez la lettre de l'Université à Jean de Luxembourg, lettre par laquelle elle le félicite d'avoir appréhendé cette femme qui se dit la Pucelle, au moyen de laquelle l'homme de Dieu a été sans mesure offensé, la foi excessivement bléciée, et l'Église trop fort déshonorée..., etc. (Lebrun, ch. III, p. 451.)

Pour moi, je n'ai jamais, que je sache, vu les fées *sous cet arbre*, et *ne sais* si je les ai vues ailleurs ou non... J'ai vu les jeunes filles suspendre des bouquets aux rameaux de cet arbre, *et moi-même en ai suspendu comme les autres*... J'ai ouï dire à mon frère qu'ON DISAIT DANS MON PAYS QUE J'AVAIS PRIS MON FAIT SOUS L'ARBRE DES FÉES, *mais cela n'est pas vrai*.

Convenez-en, messieurs, avec toutes les idées d'alors sur les arbres et les fontaines doués d'un *merveilleux* plus ou moins suspect, il y avait dans ce fait-là, insignifiant pour notre sainte héroïne, plus qu'il ne fallait pour causer beaucoup d'indécision. Aussi le *malleus maleficarum*, ce rituel laïque de notre sujet, affirme-t-il que c'était alors l'opinion de *tous les hommes les plus pieux et des théologiens les plus distingués* que Jeanne obéissait à un *esprit familier*. Ce serait assurément le cas de répéter : « *Salutem ex inimicis nostris*, c'est par nos ennemis que nous avons été sauvés ; » ce serait encore là une imitation de ce grand prêtre de Baal, forcé par Jéhovah de prophétiser pour Israël, de même que nous voyions tout à l'heure les terribles esprits de Loudun, travaillant, *par ordre divin*, à la conversion des pécheurs ; mais nous ne consentirons jamais à ranger parmi nos ennemis *des voix* si bienfaisantes et si fidèles, et si *l'arbre des dames* était pour quelque chose, non pas dans les inspirations de Jeanne d'Arc, mais dans la transmission de ces influences, au lieu de donner à cet arbre fortuné le feuillage et les teintes suspectes des arbres de *Dodone*, nous nous le représenterions plutôt sous la forme auguste et sacrée des vieux chênes de *Mambré*. Telle serait donc notre conclusion à l'égard de Jeanne d'Arc. DIEU D'ABORD, et AVANT TOUT SA MISÉRICORDE SUR LA FRANCE, puis les instruments ordinaires de ses inspirations, LES ESPRITS servis à leur tour peut-être par nous ne savons quelles influences endémiques, élémentaires et locales, semblables peut-être à celles de la piscine de Jérusalem, et d'autant plus remarquables qu'elles semblaient avoir produit déjà, dans ce même lieu, de faibles ébauches de ce grand fait mer-

veilleux<sup>1</sup>. Quoi qu'il en soit, tenez pour bien certain que ce malheureux arbre entra pour beaucoup dans la condamnation de cette admirable et touchante héroïne, qu'on ne voulut pas croire sur parole, lorsqu'elle dit *n'avoir pas pris son fait sous l'arbre des dames*, comme le prétendait SON PAYS<sup>2</sup>.

Il reste donc démontré qu'il y avait fort souvent de véritables centres d'inspiration, des lieux vraiment privilégiés, sur ces montagnes, dans la profondeur de ces bois, près de ces fontaines merveilleuses, topographie souillée dans l'origine, topographie dont le christianisme déposséda bientôt les maîtres, pour baptiser la terre et la sanctifier jusque dans ses éléments matériels.

Quant à ces philosophes trop prudents, qui, même en tombant d'accord avec nous, craindraient de nous voir favoriser toutes les superstitions, en attachant ainsi des *vertus* ou de mauvaises *influences* à tel ou tel endroit, nous leur répondrons : Il ne s'agit pas de savoir si nous favorisons la superstition, mais bien si nous favorisons la vérité. Or, demeurons bien certains que le meilleur moyen de compléter celle-ci tôt ou tard est de ne jamais tirer le rideau sur aucun de ses rayons. La superstition ! mais vous ne la guérirez pas plus en niant des faits contre toute évidence, que vous ne convertirez un magnétiseur en taxant de charlatanisme tous les faits magnétiques ; vous serez même sûrs de produire l'effet directement opposé ; on perd toute confiance dans un médecin comme dans un pasteur qui vous dénie à *a priori* des faits surabondamment démontrés. Non, jamais on n'a guéri l'erreur par une erreur égale. La superstition ! mais plus que qui que ce soit au monde nous en avons horreur, car nous ne connais-

1. Plusieurs jeunes filles de ce pays avaient offert, en effet, quelque chose d'analogue.

2. Le grand événement scientifique de ces dernières années est le prix d'histoire décerné par l'Académie au beau Mémoire publié par M. H. Wallon sur Jeanne Darc. On peut dire qu'à partir de ce moment, la plus touchante des gloires de la France était vengée de son plus honteux pamphlet poétique, et que le surnaturel opérait sa rentrée à l'Académie française.

sons rien de plus triste que le rétrécissement, et à plus forte raison la dégradation de ce qu'il y a de plus grand et de plus saint sur la terre. Et c'est précisément pour cela que nous tenons à bien démontrer à ces esprits vraiment superstitieux que tout phénomène *surhumain* n'est pas *divin*, et que les merveilles réelles opérées dans tel ou tel endroit, sur telle ou telle *montagne*, près de telle ou telle *source*, sont bien loin d'indiquer ou de nécessiter toujours la grande intervention du Créateur. Mais surtout gardons-nous bien de leur dire qu'ils n'ont *rien* vu, *rien* obtenu, car avant tout il faut se courber devant l'évidence, et en la reconnaissant loyalement nous nous ferons écouter et pourrons ainsi sauvegarder la gloire de cet ineffable nom, que trop souvent on ne dégage pas assez de ces débats. Au reste, il faudra bien revenir tôt ou tard à cette méthode qui fut toujours celle de l'Église. Fondée sur le témoignage (*fides ex auditu*), celle-ci s'est toujours bien gardée d'émousser, même aux mains de ses ennemis, une arme si puissante, et, dans l'intérêt le mieux entendu de ses propres *miracles*, elle ne leur a jamais dénié leurs *prodiges*<sup>1</sup>.

### § III.

Lieux fatidiques dans les temps modernes.

#### 1. — Un bataillon français chassé par les esprits.

Mais il est temps de retourner à la science moderne, et d'examiner avec elle quelques-uns de ces phénomènes qu'elle

4. Nous venons de le dire : il y aurait surtout matière à plus d'un intéressant chapitre de merveilleux cosmologique dans l'étude des eaux minérales, ces anciennes *fontaines sacrées*, car la science ne se doute pas encore de toutes les lumières qu'elle repousse en détournant systématiquement les yeux de nos réalités *fatidiques*. Dans un pareil travail, et nous basant uniquement sur celui de l'académicien Poloutier « sur le culte des anciens pour les fontaines, » nous nous ferions fort de démontrer que la chimie parle quelquefois plus juste qu'elle ne le pense, lorsqu'elle donne le nom d'*esprit* au principe *spiritueux* ou plutôt *spirituel* de certaines sources. Nous remarquerions, en effet, avec le savant commentateur de la Bible Ugolin,

nous présente comme particuliers à certains lieux. Nous allons voir, messieurs, si vous pourrez vous contenter de ses dernières explications par les *cauchemars* et par les *accidents de lumière*, explications qu'elle va risquer en désespoir de cause.

Dans tous les cas, veuillez bien ne pas l'oublier, c'est cette science, *elle seule*, qui nous ramène sur ce terrain malencontreux des *fantômes*; et comme elle nous y ramène *au nom de l'étude et de la loi* scientifiques, il faut bien que nous y marchions ou de bon gré ou malgré nous. Nous allons donc l'écouter, nous réservant tout simplement le droit de répondre à ses bien pauvres explications par la démonstration de leur *pauvreté*. Nous nous contenterons d'un ou deux exemples, ne voulant pas nous arrêter indéfiniment sur un pareil sujet.

Cette fois-ci nous emprunterons notre *conte bleu* au *Grand Dictionnaire des sciences médicales*, qui l'élève à la dignité d'*histoire*, et le tient du docteur Parent lui-même. (V. t. IV, art. INCUBE.) Ce ne sera donc en ce moment, messieurs, ni une *vieille femme*, ni un superstitieux *villageois* que vous allez écouter.

« Le premier bataillon du régiment de,... dont j'étais chirurgien-major, dit le docteur Parent, se trouvant en garnison à Palmi, en Calabre, reçut l'ordre de partir à minuit de cette résidence, pour se rendre en toute diligence à Tropea, afin

tome 30, que la fameuse fontaine probatique, « où la guérison ne s'effectuait qu'après que l'ange était venu troubler l'eau, » ne différait guère de la plupart des fontaines intermittentes et médicales de la Palestine. Nous rappellerions avec lui cette fontaine de Sicile qui ne coulait que dans les temps de prières publiques et séchait dans les autres, et ces fontaines qui, ne pouvant rien souffrir de souillé, rejettent aussitôt la moindre ordure ou tarissent à l'instant, et ces fontaines, comme celle de Baranton en Bretagne, à laquelle on se rend encore en procession et de laquelle on obtient *toujours*, dit-on, orage et la pluie désirés, aussitôt qu'on a jeté de son eau sur l'ancienne pierre druidique consacrée au dieu Bel. Nous rappellerions encore cette fontaine de Bethsaïde, qui guérit Israël jusqu'à la venue du Christ et perdit sa vertu devant les blasphèmes des Juifs.

de s'opposer au débarquement d'une flottille ennemie qui menaçait ces parages. C'était au mois de juin, la troupe avait à parcourir près de quarante milles de pays. Elle partit à minuit, et ne parvint à sa destination que vers sept heures du soir, ne s'étant reposée que peu de temps et ayant souffert considérablement de l'ardeur du soleil. Le soldat trouva, en arrivant, la soupe faite et son logement préparé.

« Comme le bataillon était venu du point le plus éloigné, et était arrivé le dernier, on lui assigna la plus mauvaise caserne, et huit cents hommes furent placés dans un local qui, dans les temps ordinaires, n'en aurait logé que la moitié. Ils furent entassés par terre, sur de la paille, sans couvertures, et par conséquent ne purent se déshabiller. C'était une vieille abbaye abandonnée. *Les habitants nous prévinrent* que le bataillon ne pourrait rester dans ce logement, parce que toutes les nuits il y revenait des *esprits*, et que déjà d'autres régiments en avaient fait le malheureux essai. Nous ne fîmes que rire de leur crédulité ; mais quelle fut notre surprise d'entendre à minuit des cris épouvantables retentir en même temps dans tous les coins de la caserne, et de voir tous les soldats se précipiter dehors et fuir épouvantés ! Je les interrogeai sur le sujet de leur terreur, et *tous* me répondirent que le diable habitait dans l'abbaye ; qu'ils l'avaient vu entrer par une ouverture de la porte de leur chambre, sous la forme d'un très-gros chien à longs poils noirs, qui s'était élancé sur eux, leur avait passé sur la poitrine avec la rapidité de l'éclair et avait disparu par le côté opposé à celui par lequel il s'était introduit.

« Nous nous moquâmes de leur terreur panique, et nous cherchâmes à leur prouver que ce phénomène dépendait d'une cause toute simple et toute naturelle, et n'était qu'un effet de leur imagination trompée. Nous ne pûmes ni les persuader ni les faire rentrer dans leur caserne. Ils passèrent le reste de la nuit dispersés sur le bord de la mer et dans tous les coins de la ville. Le lendemain j'interrogeai de nouveau les sous-

officiers et les plus vieux soldats. Ils m'assurèrent qu'ils étaient inaccessibles à toute espèce de crainte, qu'ils ne croyaient ni aux esprits ni aux revenants, et me parurent toutefois persuadés que la scène de la caserne n'était pas un effet de leur imagination, mais bien la réalité. Suivant eux, *ils n'étaient pas encore endormis* lorsque le chien s'était introduit; ils l'avaient bien vu et avaient manqué d'en être étouffés au moment où il leur avait sauté sur la poitrine.

« Nous séjournâmes tout le jour à Tropea, et, la ville étant pleine de troupes, nous fûmes forcés de conserver le même logement, mais nous ne pûmes y faire coucher les soldats qu'en leur promettant d'y passer la nuit avec eux. Je m'y rendis en effet à onze heures et demie du soir avec le chef de bataillon. Les officiers s'étaient, par curiosité, dispersés dans chaque chambrée. Nous ne pensions guère voir se renouveler la scène de la veille. Les soldats, rassurés par la présence de leurs officiers qui veillaient, s'étaient livrés au sommeil, lorsque vers une heure du matin et *dans toutes les chambres à la fois*, les mêmes cris de la veille se renouvelèrent, et les hommes qui avaient vu le même chien leur sauter sur la poitrine, craignant d'en être étouffés, sortirent de la caserne pour n'y plus rentrer. Nous étions debout, bien éveillés et aux aguets pour observer ce qui arriverait, et, comme il est facile de le supposer, nous ne vîmes rien paraître. La flottille ennemie ayant repris le large, nous retournâmes le lendemain à Palmi; nous avons, depuis cet événement, parcouru le royaume de Naples dans tous les sens, et dans toutes les saisons; nos soldats ont été souvent entassés de la même manière, et jamais ce phénomène ne s'est reproduit. »

Voyons maintenant comment la science va se tirer de ce pas embarrassant<sup>1</sup>. D'abord elle écarte l'accusation de jonglerie, parce qu'elle lui paraît ainsi qu'au docteur Parent

1. Voyez le livre *des Hallucinations* du docteur Brierre de Boismont, et plusieurs autres manigraphes.

*tout à fait impossible* ; mais elle la remplace par l'explication suivante. Écoutez bien, messieurs : « Il est présumable que la marche forcée que ces soldats avaient été obligés de faire pendant une journée très-chaude, en fatiguant les organes de la respiration, les avait affaiblis et disposés à éprouver ce *cauchemar*, favorisé d'ailleurs par la position gênée dans laquelle ils étaient obligés de se tenir couchés *tout habillés*, par la raréfaction de l'air et peut-être par son mélange avec quelque gaz nuisible. »

Et nous, nous dirons à notre tour : Gardez bien soigneusement votre explication pour une autre circonstance, car ce n'était ni la fatigue ni la chaleur de la route, *puisque* le lendemain, *après toute la journée de repos et toute la soirée si fraîche passée sur le bord de la mer*, le phénomène s'est exactement répété comme la nuit précédente.

Ce n'était ni la position ni la gêne des uniformes, *puisque des citadins en frac et des paysans sans habits* y avaient éprouvé de tout temps la même chose.

Ce n'était pas le *cauchemar du sommeil*, *puisque*, malgré la non-perception du phénomène par le médecin et le chef de bataillon, les sous-officiers et les plus vieux soldats avaient déclaré la veille *n'être pas endormis*, lorsqu'il avait commencé à paraître, et que, *dormeurs et éveillés*, tous avaient exactement vu la même chose.

Enfin ce n'était pas un effet exceptionnel dû à toutes ces circonstances réunies, puisqu'on avait eu soin de les prévenir que c'était *toutes* les nuits, et que déjà *plusieurs* régiments en avaient fait le malheureux essai.

Singulier *cauchemar*, qui a lieu *toutes* les nuits à la même heure, par conséquent par des températures différentes, et qui montre au même instant à *huit cents* hommes *endormis ou non* (ne l'oubliez pas), et répartis dans *bien des chambres différentes*, le même fantôme opérant le même effet.

Un journal scientifique disait, il y a quelques années : « Cet ordre de faits, bien attestés du reste, pourrait vraiment



s'appeler surnaturel si la science n'en donnait une explication suffisante et logique. »

Que pensez-vous de celle-ci, messieurs ? Vous déclarerez-vous satisfaits ? Il nous est permis d'en douter.

2. — *L'enfant brillant et un grand personnage.*

Passons à un second fait. Celui-ci a trait à un grand personnage politique contemporain, et c'est encore M. le docteur Brierre de Boismont qui va le puiser dans l'ouvrage d'un médecin anglais, intitulé ANATOMY OF SUICIDE.

Tous, vous savez que le marquis de Londonderry, le célèbre lord Castelreagh, s'est suicidé dans un accès de folie ; mais vous ignorez très-probablement les antécédents bizarres et peut-être instigateurs de sa folie. Les voici tels que la science anglaise nous les donne, et soyez bien sûrs que, dans ce pays, elle n'oserait pas les affirmer ainsi, si elle ne les tenait de la famille elle-même.

« Il y a environ quarante ans, le noble lord était allé visiter un gentilhomme de ses amis qui habitait, au nord de l'Irlande, un de ces vieux châteaux que les romanciers choisissent de préférence pour théâtre des apparitions. L'aspect de l'appartement du marquis était en harmonie parfaite avec l'édifice. En effet, les boiseries, richement sculptées, noircies par le temps, l'immense cintre de la cheminée semblable à l'entrée d'une tombe, la longue file des portraits des ancêtres au regard à la fois fier et méprisant (voilà bien de la poésie en pure perte), les draperies vastes, poudreuses et lourdes qui masquaient les croisées et entouraient le lit, étaient bien de nature à donner un tour mélancolique aux pensées.

« Lord Londonderry examina sa chambre et fit connaissance avec les anciens maîtres du château, qui, debout dans leur cadre d'ivoire, semblaient attendre son salut. Après avoir congédié son valet, il se mit au lit. Il venait d'éteindre sa bougie lorsqu'il aperçut un rayon de lumière qui éclairait le

ciel de son lit. Convaincu qu'il n'y avait pas de feu dans la grille, que les rideaux étaient fermés, et que la chambre était quelques minutes avant dans une obscurité complète, il supposa qu'un intrus s'était glissé dans la pièce. Se tournant alors rapidement du côté d'où venait la lumière, il vit à son grand étonnement la figure d'un *bel enfant entouré d'un nimbe*. L'esprit se tenait à quelque distance de son lit.

« Persuadé de l'intégrité de ses facultés, mais soupçonnant une mystification de la part d'un des nombreux hôtes du château, lord Londonderry s'avança vers l'apparition, qui se retira devant lui. A mesure qu'il approchait, elle reculait, jusqu'à ce qu'enfin, parvenue sous le grand cintre de l'immense cheminée, elle s'abîma dans la terre. Lord Londonderry revint à son lit, mais il ne dormit pas de la nuit, tourmenté de cet événement extraordinaire. Était-il réel, ou devait-il être considéré comme l'effet d'une imagination exaltée ? Le mystère n'était pas facile à résoudre.

« Il se détermina à ne faire aucune allusion à ce qui lui était arrivé, jusqu'à ce qu'il eût examiné avec soin les figures de toutes les personnes de la maison, afin de s'assurer s'il avait été l'objet de quelque supercherie. Au déjeuner, le marquis chercha en vain à surprendre sur les figures quelques-uns de ces sourires cachés, de ces regards de connivence, de ces clignements d'yeux, par lesquels se trahissent généralement les auteurs de ces conspirations domestiques. La conversation suivit son tour ordinaire ; elle était animée, rien ne révélait une mystification, tout se passa comme de coutume. A la fin, le héros de l'aventure ne put résister au désir de raconter ce qu'il avait vu, et il entra dans toutes les particularités de l'apparition. Ce récit excita beaucoup d'intérêt parmi les auditeurs et donna lieu à des explications fort diverses. Mais (écoutez bien, messieurs !) le maître du lieu interrompit les divers commentaires en faisant observer que la relation de lord Londonderry *devait* en effet paraître fort extraordinaire à ceux qui n'habitaient pas depuis longtemps

le château et *qui ne connaissaient pas les légendes de la famille*; alors, se retournant vers le héros de l'aventure: « Vous avez vu l'enfant brillant, lui dit-il, soyez satisfait, c'est le présage d'une grande fortune; mais j'aurais préféré qu'il n'eût point été question de cette apparition. » Dans une autre circonstance, lord Castelreagh vit encore l'enfant brillant à la chambre des communes, et il est très-probable que le jour de son suicide il eut une semblable apparition. »

Si ce dernier fait prouve peu de chose à vos yeux, messieurs, c'est à la science qu'il faudra vous en prendre. Pourquoi l'enregistre-t-elle, sinon parce qu'elle le croit exact? Il est bien évident, en effet, que si le médecin auteur de ce récit ne s'était pas assuré de la réalité de l'anecdote, sa *discussion anatomique du suicide* reposerait sur le vide: mais il était à la source, et ce récit n'a jamais été démenti par la famille du noble lord; la science française s'en emparant à son tour, nous sommes bien forcé de l'écouter, et de lui demander comment, après tous ses aveux d'*idées voltigeantes*, de *folies endémiques*, d'*images matérielles et folles circulant dans l'atmosphère*, etc., elle pourrait nous affirmer qu'une de ces idées ou images ne s'est pas trouvée dans cette chambre, et que le point de départ de la folie, au lieu de résider uniquement dans le cerveau du malade, ne remontait pas au contraire à cette *idée* et à cette *image voltigeante*? Et comme elle n'est plus en droit, d'après ces précédents, de nous nier au moins cette possibilité, nous lui demanderons alors comment cette *idée voltigeante* prenait de temps immémorial, dans ce château, ou *plutôt dans cette chambre*, la forme d'un enfant lumineux, et surtout, comment on avait pu rester persuadé que cette vision annonçait toujours l'élévation, et plus tard la perte de celui qui venait de la subir, double prédiction réalisée encore cette fois-ci. (Voir la note 1, à la fin du chapitre.)

En attendant qu'elle nous réponde, et nous attendrons bien longtemps, passons, messieurs, à l'un des plus curieux engagements de notre sommaire, et disons quelques mots de ces

hallucinations anormales, simultanément communes aux animaux et à leurs maîtres.

### 3. — Les animaux visionnaires.

Que les animaux éprouvent, comme nous, des hallucinations physiques et d'*optique cérébrale*, cela ne peut pas ne pas être du moment où ils possèdent un cerveau, un fluide hémato-nerveux, et surtout, du moment où ils sont sujets à des rêves comme les nôtres ; mais les voir influencés par nos agents mystérieux, les voir atteints et frappés de terreur par ces phénomènes, ou plutôt par ce *je ne sais quoi d'invisible*, qui nous rend à l'instant même divin ou thaumaturge, voilà qui devient plus curieux et ne peut cependant nous laisser aucun doute.

Vous savez, messieurs, et tout le monde sait que le don de *seconde vue* est endémique en Écosse, en Suède, aux îles Hébrides et dans toutes celles du Danemark. Eh bien ! interrogez à ce sujet tous les meilleurs observateurs, et choisissez-les parmi ces hommes de science, dont le docteur Johnson est le plus distingué, *tous* vous diront que les animaux *participent* à la vision, ou probablement à la perception de sa partie matérielle (car elle en a une). Le docteur Kerner, l'une des gloires philosophiques et littéraires de l'Allemagne, nous parle, dans un ouvrage que la *Revue des Deux Mondes*<sup>1</sup> déclarait, il y a peu d'années, « l'un des plus consciencieux et des plus intéressants de notre époque, » nous parle, disons-nous, de ces troupeaux d'animaux qui, sur les collines du Wurtemberg et dans le voisinage de Prevorst, se trouvaient subitement pris de terreurs et d'agitations convulsives en même temps que les habitants, et surtout au moment même où la fameuse voyante dont il écrit l'histoire (madame Hauffe)

1. Du 15 juillet 1842.

était atteinte, comme ceux-ci, de convulsions et *du don de seconde vue*. Ce détail est extrêmement intéressant, et Kerner a raison de le rapprocher des phénomènes décrits par les auteurs que nous citons tout à l'heure. « On voit, dit-il, en Écosse et aux Hébrides, des chevaux, au milieu de l'ardeur et de la plus grande vitesse, s'arrêter tout court, lorsque le cavalier qui les monte éprouve une vision du même genre. Qu'il fasse jour ou qu'il fasse nuit, le cheval alors se refuse à passer outre et se couvre bientôt d'une sueur abondante qui témoigne assez de tout son effroi. »

Vous jugerez, messieurs, de l'intérêt que nous causa cette affirmation du docteur Kerner, lorsque vous aurez vu jusqu'à quel point elle concorde avec un fait de notre propre pays, fait arrivé dans notre famille même et dont nous pouvons garantir l'authenticité parfaite, sauf à nous entendre plus tard sur son explication.

Cette fois-ci nous descendrons encore, et nous ne craignons pas d'arriver aux *lutins*. Vous voyez que nous avons des *esprits* de tous les ordres, et ces derniers venus prouveront tout aussi bien notre thèse du monde invisible que leurs terribles aînés de la première partie.

Vous saurez donc, messieurs, que dans notre voisinage se trouve un vieux manoir qui a la plus mauvaise réputation du monde, sous le rapport des esprits. De tout temps on y a vu les gens de la maison se poser en victimes de ces espiègleries *surhumaines*, qui, malgré d'assez longs chômages, ainsi que les *bruits*, les *coups* et les *apparitions*, n'y auraient jamais fait défaut complètement. Si les jeunes domestiques avaient de la peine à s'y faire, les vieux finissaient (à force de concessions, sans doute) par vivre en assez bonne intelligence avec leurs persécuteurs invisibles. Cependant ils se plaignaient encore, et ils n'étaient pas les seuls, car tout le pays peut se rappeler qu'en 1815 une famille anglaise, ayant loué ce château mystérieux, se vit obligée de *déguerpir* au bout d'un certain temps, ne pouvant plus tenir à ces vexations mysté-

rieuses et nocturnes ; nous-même, nous nous souvenons parfaitement avoir entendu parler, dans notre enfance, d'un *certain chevalier armé de toutes pièces* dont la seule pensée nous glaçait d'épouvante et d'effroi. Tout ceci, messieurs, serait fort peu digne de votre attention sans le *détail* suivant, sur lequel nous voulons attirer toute votre attention, parce que nous le tenons d'une parente dont il ne nous est pas permis de suspecter un instant la parole ; elle était d'ailleurs d'autant plus incapable d'exagération, qu'elle avait toujours professé la plus complète incrédulité à l'égard de ces récits, contraires non-seulement à toutes ses idées, mais encore à la paix de sa maison. Voici donc ce qu'elle nous certifiait tout dernièrement encore : « Retournant à Paris, nous disait-elle, et ayant fait venir de la ville voisine deux bons chevaux pour conduire notre voiture jusqu'au premier relais, nous partons très-lestement de M\*\*\* et dépassons bientôt les avenues du château. Tout allait pour le mieux, lorsque cette voiture, lancée au grand trot, s'arrêtant subitement au milieu d'une plaine tout à fait nue, nous occasionne une assez forte secousse. Mon mari et moi, renfermés dans le fond de la calèche, nous supposons d'abord que quelque chose s'est dérangé dans l'attelage, mais bientôt nous sommes complètement détrompés, car les coups commencent à pleuvoir sur les malheureux animaux qui se mettent à reculer en *renâclant*. Nous présumons qu'on aura envoyé des chevaux rétifs ou paresseux, et nous attendons tranquillement que *force reste à la loi* ; toutefois, la crise continuant, nous nous décidons à mettre la tête à la portière pour demander au cocher ce qui lui arrive. « Eh ! Madame, ce qui m'arrive ! mais vous ne voyez donc pas ce *cavalier qui me barre le chemin*, qui menace mes pauvres bêtes de sa lance et les empêche de passer ? » Et les coups de fouet de redoubler et les bêtes de reculer à outrance ! Puis au même instant : « Ah ! dit-il, Dieu soit loué, il disparaît... » Et voilà que *d'elles-mêmes*, cette fois-ci, les pauvres bêtes détalent au grand trot, mais déjà *toutes couvertes de*

sueur, et cherchant à fuir au plus vite, comme des animaux épouvantés. »

Voilà le fait, messieurs, le fait dans sa nudité la plus complète, et vous voyez qu'il ne cadre pas trop mal avec les hallucinations de l'Écosse, de l'Allemagne, et avec les récits des savants distingués qui ont étudié ces phénomènes. Isolé, notre récit n'eût assurément rien signifié, et nous nous serions bien gardé de vous le communiquer; mais, concordant si parfaitement avec ceux d'un Kerner ou d'un Johnson, il devient fort curieux et mérite attention. Si l'on admettait ce phénomène, *nullement officiel mais évident pour nous*, ce serait donc alors ce que nos docteurs appellent une *image voltigeante* qui aurait simultanément influencé et les animaux et leur maître. Mais peut-on, nous vous le demandons, ne voir dans cette image qu'un simple *jeu de lumière*, lorsque tout à côté se font entendre mille espiègleries mystérieuses, comme celles que l'on entendait fort souvent dans ce château?

C'est ce que nous livrerons à toutes vos réflexions. (Voir la note n° 2.)

---

#### NOTE PREMIÈRE.

L'APPARITION DE LORD LONDONDERRY (p. 225)! Ce dernier ordre de phénomènes paraît tellement digne d'intérêt à la science et à la littérature actuelles, il est tellement à l'ordre du jour, que le docteur Moreau, dans un de ses derniers ouvrages sur la folie, prodiguait de grands éloges à l'un des rédacteurs de la *Revue de Paris*, qui venait de risquer quelques explications naturelles sur ce curieux sujet *des revenants*, sujet *qui n'est pas encore éclairci*, dit le docteur. Nous avons vu la sérieuse *Revue des Deux Mondes* payer aussi son tribut de croyance aux mêmes faits, à propos de la voyante de Prevorst; maintenant voici venir encore, et pour la troisième fois, la *Revue britannique*. Le numéro de décembre 1832 contient un très-long et très-intéressant article sur les *maisons hantées*; cet article nous fait plaisir, en nous prouvant que nos anciens ennemis d'Albion ont absolument les mêmes ennemis spirituels que nous, et en bien plus grand nombre encore, s'il faut en croire la *Revue*. Jusqu'à présent la statistique, en s'occupant du recensement des forces respectives des deux peuples, avait négligé ce cha-

pitre *des forces invisibles*; maintenant elle commence à réparer cet oubli, et, en cas de guerre, nous saurions (toujours grâce à la *Revue*) à qui faire un appel.

Selon elle, ces maisons seraient donc excessivement nombreuses en Angleterre, puisqu'elle nous cite, seulement comme les plus célèbres, celle du Airshire, celle de la rue Saint-James, une autre du West-End, une autre encore à Carlisle... Puis la *Dame brune* du château du marquis de T\*\*\*, dans le comté de Norfolk, dame aussi mystérieuse et d'origine aussi reculée que sa rivale la *Dame blanche*, du noble château d'Avenel. Et, à ce propos, nous ne pouvons omettre ce détail important : « Qu'un des amis de l'auteur de l'article anglais la vit *tout dernièrement* lui-même, comme tout le monde la voit depuis des siècles, c'est-à-dire venant à sa rencontre dans le grand corridor, et s'évanouissant tout à coup dans la spirale du grand escalier.

Puis vient *Jenny la fileuse*, ce spectre qui suit partout chacun des membres de l'une des familles les plus distinguées de l'Écosse, et fait entendre l'éternel bruit de son rouet partout où s'arrête l'objet de sa persécution. Puis viennent les aventures bien connues de M. et M<sup>me</sup> Siddons, celles de la mère de George Canning, etc., et surtout les merveilles de l'usine de M. Procier, située au hameau de Willington, au pied du chemin de fer de Newcastle-on-Tyne : « Là, dit la *Revue*, tous ceux qui veulent véritablement voir voient *infailliblement*, et le récit de tous les visiteurs sont revêtus de toutes les preuves d'authenticité possibles. »

Mais nous recommandons tout spécialement à nos lecteurs l'histoire de ce marchand d'Édimbourg, qui achète, il y a six ans, un manoir bien connu à la porte de Londres, et qui bientôt se voit, ainsi que ses parents et ses domestiques, obsédé de visions et de fantômes qui racontent tous les détails d'un *infanticide* accompli là *quatre-vingts ans* auparavant, détails ignorés jusqu'alors, mais que viennent confirmer depuis la déposition des plus anciens habitants de l'endroit, et même les archives de l'administration.

Au reste, notre auteur ne s'en tient pas seulement à l'Angleterre, il passe en revue tous les châteaux étrangers, et principalement ceux des châteaux croyaux, où, de tout temps, ces mêmes phénomènes ont défié la sagacité de la police et les inspections les plus sévères. Ainsi, par exemple, il signale à l'attention de ses lecteurs cette *Dame blanche* de la famille royale de Prusse, fantôme que l'on dit être celui d'une princesse Berthe von Rosenberg, morte au *xv<sup>e</sup>* siècle. Singulière *jonglerie* que celle dont l'auteur reste *insaisissable pendant plus de cinq cents ans*, et dont l'à-propos paraît coïncider avec la mort prochaine de ceux qui en sont les victimes assez exactement pour que quelques-uns de ceux-ci, entre autres l'un des derniers Frédéric, ait cru pouvoir annoncer officiellement la sienne aussitôt après cette vision, annonce fatale qui fut réalisée très-promptement. Selon cette même *Revue*, une princesse royale de Prusse aurait eu encore cette même vision dans une circonstance plus récente, au château de Neuhaus, en Bohême, et au château de Berlin.

Mais nous ne pourrions jamais en finir, si nous voulions rapporter une



masse de faits toujours identiques, soit que nous les ayons recueillis dans des livres de science ou de littérature élevée (car, pour les autres, nous ne voulons même pas en entendre parler), soit que nous ayons interrogé sur leurs plus intimes détails d'honnêtes et sincères villageois. Oui, toujours nous avons trouvé une conformité scrupuleuse entre les détails fournis par le philosophe distingué et ceux fournis par l'ignorant, et nous nous sommes demandé comment le hasard et l'imagination pourraient amener, dans tous les lieux et dans tous les temps, des *romans* d'une similitude si parfaite. Il est, par exemple, un point qui nous paraît trop généralement établi pour ne pas dépendre de quelques *lois encore inconnues du monde invisible*, et le voici : c'est que ce fait d'*infanticide*, cité tout à l'heure par la *Revue britannique* comme l'objet de la vision chez le marchand d'Édimbourg, a de très-fréquents analogues, dans certains lieux où ont eu lieu un assassinat, un suicide, *une mort violente* en un mot. Vingt fois des témoins très-dignes de foi, et séparés les uns des autres par toutes les inégalités d'intelligence et de condition, nous ont affirmé *qu'en certains lieux, et à partir du moment de l'accomplissement d'un crime de ce genre*, les bruits, les plaintes, les soupirs n'ont cessé de se faire entendre, qu'au jour anniversaire ils devenaient intolérables, et que, d'année en année, ils allaient s'affaiblissant. Si vous nous faites votre réponse ordinaire, insuffisante et banale : « Imagination, » nous vous demanderons ce qu'elle signifie dans ce dernier exemple de l'apparition *révélant, à toute une maison* qui l'ignore, un infanticide et des noms propres, complètement inconnus de ces bêtes étrangers et nouveaux, qui ne peuvent plus les retrouver eux-mêmes que dans la mémoire des gens d'un autre siècle... Rapprochez tout cela maintenant des doctrines antiques sur les *ombres* demandant vengeance, ou des doctrines du moyen âge sur les *âmes en peine* demandant la sépulture et des prières, puis de quelques-unes de ces hallucinations si merveilleuses, rapportées, acceptées, discutées dans l'ouvrage du docteur de Boismont, enfin, de ces apparitions fluidiques si fréquentes et si frappantes entre magnétiseurs et magnétisés, et vous resterez convaincus qu'il y a derrière cette perpétuité de phénomènes tous semblables, un *x* inconnu, dont la formule nous échappe encore, mais dont la solution principale est pour nous dans ce mot : LES ESPRITS, soit que nous l'appliquions aux *âmes* séparées de leurs corps, ou bien aux anges et aux démons, distinction sur laquelle nous reviendrons plus tard, et que l'antiquité avait très-nettement formulée par les mots *αὐτοπρόσωπος*, esprit propre, *ἑτεροπρόσωπος*, esprit étranger.

Quoi qu'il en soit, on voit que monseigneur l'évêque du Mans et M. le docteur Moreau ont quelques raisons pour affirmer, le premier, que *la logique est pour l'existence des revenants* ; le second, que cette question *est bien loin d'être aujourd'hui résolue*. (Voyez *Théologie* de monseigneur Bouvier, et du *Haschisch*, par M. le docteur Moreau.)

## NOTE DEUXIÈME.

ANIMAUX VISIONNAIRES!... (P. 228.) Pour obéir à notre résolution de mêler le moins possible les choses saintes et profanes, nous ne parlerons que dans une note des rapprochements que la science moderne allemande se permet de signaler sans aucune mesure entre ces faits relatifs aux animaux influencés, et celui de nos miracles bibliques que le dernier siècle a rejeté avec le plus de dédain, c'est-à-dire l'*ânesse de Balaam*. Ici encore on nous accusera peut-être d'imprudence; mais comment jamais espérer la vérité si l'erreur seule a le droit de tout dire, et de le dire sans réplique? La science allemande a, selon nous, un très-grand tort, celui d'établir une identité absolue là où il n'y a qu'*analogie de moyens*. Laissant donc de côté le discours prononcé par l'ânesse, discours que quelques commentateurs ont pu, sans trop s'écarter de l'orthodoxie, rapporter soit à l'ange, soit à Balaam lui-même, convenons qu'aux îles Hébrides et en Allemagne au *xix<sup>e</sup>* siècle, sous un certain rapport et abstraction faite de la *qualité* des agents qui décident de tout en pareille occurrence, les choses se passèrent probablement de la même manière que quatre mille ans plus tôt sur les terres de Moab, avec cette légère différence, toutefois, que dans ce dernier cas l'animal est frappé le premier, au lieu que, dans l'autre, il y a simultanéité complète. En Écosse et au château de M\*\*\*, les chevaux s'arrêtent, renâclent, et reculent avec épouvante, pendant que le cocher les fouette et voit un cavalier armé. Sur les terres de Moab, l'ânesse recule, se couche *trois fois* devant *quelque chose d'invisible* et ce n'est qu'après l'avoir frappée violemment que « Jéhovah ouvrant les yeux de Balaam, celui-ci voit à son tour l'ange qui se tient devant lui avec une épée nue dans la main, et barrant le sentier dans la vigne, sentier bordé par une cloison à droite et à gauche. » Et Balaam de s'incliner, de se prosterner sur son visage, et l'ange de Jéhovah de lui dire : « Pour-  
« quoi as-tu frappé ton ânesse trois fois? Voici que je suis sorti contre toi,  
« parce que ta voie est mauvaise devant moi,... et l'ânesse m'a vu, et elle  
« s'est détournée de ma face *cos trois fois* (voilà notre thèse confirmée), et  
« si elle ne se fût détournée de ma face, je t'aurais même déjà tué, et je  
« l'aurais laissée en vie... » Et Balaam dit à l'ange de Jéhovah : « J'ai péché  
« parce que je ne savais pas que tu te tinsses contre moi dans le chemin, et  
« maintenant, si cela est mauvais à tes yeux, je m'en retournerai... » Et  
l'ange de Jéhovah dit à Balaam : « Va avec ces hommes, mais tu diras seu-  
« lement ce que je te dicterai; » et Balaam s'en alla avec les princes de  
Balac. (*Nombres*, xxii, 21-25.)

Nous le répétons encore, jusqu'ici les hallucinations naturelles et la *seconde vue* de nos docteurs suffisent parfaitement à l'explication du fait biblique; mais, à partir de là, il va devenir aussi difficile que pour les autres faits précités de se passer de la présence réelle d'un *esprit* pour les expliquer. Ainsi vous voyez ce même Balaam changer subitement d'esprit et

parler *contre lui-même*, exactement comme les catholiques atteints de la contagion prophétique des Cévennes se prenaient subitement à débâter contre eux-mêmes, contre le pape, contre la messe, etc. Ainsi encore, cet homme, ce magicien *prestigialor*, cet extatique *qui tombe et qui a les yeux ouverts*\*, ce faux prophète de Baal, qui se rend, attiré par la cupidité, des montagnes d'Aram à la demeure royale de Balac qui le fait venir pour maudire Jacob et foudroyer Israël, cet homme, ennemi si décidé du peuple hébreu, se trouve *métamorphosé* tout à coup par l'hallucination prétendue, et s'écrie : « Comment maudirais-je celui que le Dieu fort ne maudit pas ? Et comment foudroierais-je celui que l'Être suprême ne foudroie pas ? Je suis venu pour bénir Moab, mais voici que *je ne puis* le bénir... Voici un peuple (*Israël*) qui habitera seul, et qui ne sera pas réputé au rang des autres nations. Dieu l'a fait sortir de l'Égypte, et une force semblable à celle du Rhem habite en lui... Qui pourra compter la poussière de Jacob, ou nombrer le sable d'Israël?... Il n'y a pas d'augures ni de devins dans Israël... »

« Ce peuple s'élèvera contre ses ennemis comme un lion qui ne se reposerait pas jusqu'à ce qu'il ait dévoré sa proie. »

Alors Balac dit à Balaam : « Ne maudissez pas si vous le voulez, mais aussi ne le bénissez pas... »

Et Balaam reprit : « Quand Balac me donnerait plein sa maison d'or et d'argent, je ne pourrais pas passer les ordres du Seigneur mon Dieu, pour inventer la moindre chose de *ma tête*, ou en bien ou en mal ; mais je dirai tout ce que le Seigneur m'aura dit. »

Et il reprend avec plus d'impétuosité que jamais : « Une étoile sortira de Jacob, un rejeton sortira d'Israël et il frappera les chefs de Moab, il ruinera tous les enfants de Seth... il possédera l'Idumée... Oui, il sortira de Jacob un dominateur qui perdra les restes de la cité... Les Assyriens nous prendront un jonc ; mais d'autres viendront d'Italie, ils vaincront les Assyriens, ils ruineront les Hébreux, et finiront par périr eux-mêmes. »

Après cela, « Balaam se leva et s'en retourna en son lieu par le même chemin. »

Quel drame ! Nous verrons à la fin de notre second mémoire tout ce que l'on a dit contre « *cette ânesse qui parle*. »

En attendant, nous trouvons là tout ensemble un phénomène, *hallucina-toire* selon la science, une invasion, une *possession spirituelle* selon nous, et *une langue étrangère*, parlée par l'agent de cette possession ; car, remarquez-le bien, messieurs, Balac savait parfaitement ce qu'il faisait, lorsqu'il persuadait à Balaam de changer d'air et de lieu\*\* pour voir s'il ne serait pas

\* Il faut voir dans la *Bible* de Vence, et dans la Dissertation qui précède les *Nombres*, quelle peine on s'est donnée jusqu'ici pour découvrir le sens de cette expression : « *L'homme qui tombe et qui a les yeux ouverts*. » Quand la science croira davantage au somnambulisme, elle fera de meilleurs commentaires ; mais alors il faudra qu'elle aille plus loin encore, et qu'elle ouvre les yeux à son tour pour voir que, derrière le somnambulisme, il y a le monde des *esprits*, car le somnambulisme tout seul ne l'éclairerait pas davantage.

\*\* Cette question des *lieux occupés par les anges* a beaucoup occupé tous les Pères. Ceux qui les disaient tout à fait *incorporels* ne comprenaient pas qu'ils *pusseut avoir un lieu* ; mais ceux

autrement influencé. Oui, il avait ses raisons, lorsqu'il le menait dès le matin sur les hauts lieux de l'idole de Baal (xxii, 44) ; puis sur le haut de la montagne de Phasga (xxiii, 44) ; puis sur le haut de la montagne de Phogor (*id.*, 28) ; en lui disant chaque fois : « Laissez-nous vous changer *de lieu pour voir* si de là vous ne pourrez pas les maudire » (xxiii, 27). (Quel précieux détail pour notre thèse des lieux fatidiques !) Mais voici que le Seigneur met toujours les mêmes paroles dans la bouche de ce faux prophète converti, qui ne se lasse pas de répondre à ses maîtres : « Puis-je donc dire autre chose que ce que le Seigneur me commande ? »

Et voilà que ce que le Seigneur lui commande va se vérifier à la lettre ! Et voilà que les siècles se dérouleront avec obéissance, jusqu'à ce qu'une étoile soit sortie de la maison de Jacob et que toutes les prophéties se soient littéralement accomplies. *Hallucinations*, nous dites-vous ! bien ; mais alors qu'entendez-vous par ce mot ? Phénomène de *seconde vue* ! mais où donc s'en rencontre-t-il de semblables ?

Quant à nous, nous dirons avec saint Augustin : « Qui donc serait assez fou pour hésiter entre ce Dieu que les prophètes des païens sont forcés de reconnaître pour le Dieu véritable, et ces dieux que le vrai Dieu déclare méprisables et faux ? »

Enfin, nous terminons en rassurant les esprits scrupuleux qui craindraient que cette prédilection de la Divinité pour certains lieux n'enlevât quelque chose à la plénitude infinie de sa présence universelle. Nous leur répondrons d'abord par ces paroles du célèbre Alexandrin Jamblique (*des Mystères égyptiens*) : « Cette présence spéciale tient à la disposition qui se trouve en ces lieux et à ce qu'il y a dans les choses matérielles et corporelles certaines proportions ou analogies spirituelles qui ont un rapport bien marqué avec les dieux ; » mais nous leur répondrons surtout par ces paroles du roi Salomon : « Il ne faut pas penser que la terre soit digne de servir d'habitation à Dieu, car si le *ciel* et les *cieux des cieux* ne sauraient le contenir, combien moins ce temple !... Daignez seulement, Seigneur, arrêter vos yeux sur cette maison,... etc. » Il nous semble que dans ces paroles du roi Salomon il y a plus qu'il ne faut pour rassurer complètement ces esprits généreux qui, dans leur soif de l'infini, nous crient sans cesse avec Diderot : « Élargissez donc votre Dieu ; » vœu chrétien, aspiration sublime, qui toujours seront aussi les nôtres, et que nous serons tous heureux de voir dépassés ici par ces paroles du grand Roi fils de David, parlant du *ciel* et des *cieux des cieux*, en termes que nos grands astronomes ne trouveront pas, cette fois, trop indignes de leur science.

qui leur assignaient une *certaine corporéité* (et c'était le plus grand nombre, comme nous le verrons aux conclusions) étaient bien forcés de leur assigner un *lieu*. Aussi, saint Grégoire se range-t-il à cet avis, et saint Athanase, dans sa *Lettre à Serapion*, dit-il que les anges sont *ἐν τόπῳ*, dans un lieu, mais que le Saint-Esprit n'y est pas. Qui donc alors était sur le Sinaï ? La Bible nous l'a dit : Le Seigneur, sans doute ; mais le Seigneur s'expliquant *par un ange*.

## CHAPITRE VIII.

# RÉCITS DES VOYAGEURS CONTEMPORAINS

ou

### LES ESPRITS RENCONTRÉS SOUS TOUTES LES LATITUDES

---

Dans le nord de l'Europe. — En Algérie, en Amérique et aux Indes. — A la Chine et au Thibet. — Les dragonnades modernes. — *Le Rahmadan* des Algériens. — Enfant stupéfié par une *passe*. — Transport d'individus. — Les vaisseaux tirés par les esprits. — Bouddhas vivants. — L'arbre aux dix mille images. — Évocations par un académicien.

#### 1. — Dans le nord de l'Europe. Les dragonnades modernes.

Ne craignez pas, messieurs, que nous ayons en ce moment la mauvaise pensée de copier toute une série d'anecdotes, uniquement pour la dérouler devant vos yeux. Quoique ce chapitre, par exception, ne soit guère susceptible d'analyse, et que nous soyons pour peu de chose dans sa composition, vous pourrez remarquer néanmoins que nous avons choisi d'abord les faits les plus importants et les mieux garantis, puis ceux qui se rapportent le plus directement à notre thèse. Pour nous, vous avez pu le voir, messieurs, les faits ne sont jamais qu'un moyen, et la conclusion seule étant un but, nous avons soin d'élaguer tout ce qui n'y mène pas en droite ligne.

Mais, admirez la prévention et toute sa persistance. Une grande partie de ce que nous allons vous offrir est publié depuis longtemps, a été lu par bien des personnes, a été soumis

à tous les contrôles de la science et de la critique. Eh bien, ce n'en sera pas moins du tout nouveau pour vous et pour le monde savant. Et pourquoi cela, sinon parce qu'il est arrêté et convenu que dans les journaux et les comptes rendus académiques, alors même que l'on prodiguerait l'éloge au livre examiné, on sautera toujours à pieds joints par-dessus toute narration *merveilleuse*, fût-elle le passage le plus intéressant de tout l'ouvrage. Ah ! lorsqu'il s'agit, dans ces ouvrages, de quelque fragment de coquille inconnue, de quelque parcelle ou d'argile ou de ciment arrachée à quelque informe débris asiatique, à la bonne heure ! Il n'y a pas, dans tout Paris, assez d'échos pour avertir l'admiration, et pas assez de burins pour reproduire la merveille. Mais des faits qui démontrent aux plus incrédules tout ce monde invisible, auquel on avait juré de ne plus croire ! des faits qui peuvent jeter le plus grand jour sur l'origine de tous les cultes, sur une foule de problèmes, tourment des historiens, sur les destinées de l'âme humaine et sur les conditions de son épreuve ici-bas !... allons donc ! On saute bien vite ces malheureux feuillets qui font tache dans l'ouvrage admiré, on les saute en haine de la conclusion entrevue, et on retourne à *la coquille et au ciment* !

C'est bien autre chose encore quand il s'agit d'aller voir par soi-même. On fait mille lieues volontiers, on envoie des commissions jusqu'aux confins du monde, pour enrichir nos musées scientifiques de quelques herbes ou d'une nouvelle espèce de fourmi ; mais, pour voir un fait merveilleux !... on ne monterait pas dix degrés. Tout au plus, lorsqu'on espère s'en tirer avec les mots de magnétisme et d'extase, consent-on à faire partie d'une enquête plus ou moins sincère ; mais pour une vraie merveille, pour un de ces phénomènes *surhumains* qui vous acculent et vous enlèvent toute possibilité de retraite, on se garde bien de s'y risquer, et à ceux qui vous disent : « Mais voyez, nous vous en conjurons, quelques heures vous suffisent, le chemin de fer vous y mène, » on répond dans notre France aujourd'hui, comme l'Aréopage à

saint Paul : « Nous vous entendrons un autre jour, *audiemus iterum.* »

Nous en avons eu un triste exemple à propos des stigmatisées du Tyrol. Pendant plus de vingt ans, des témoins par milliers<sup>1</sup>, des princes, des prélats, des philosophes, des médecins, des savants de toute espèce, sont venus constater, sur plusieurs points du même pays, des phénomènes qui mettaient en déroute toutes les dénégations de la science incroyante. Qui, toutes les académies de l'Allemagne ont entendu, comme celles de Trente et de Milan, les rapports de commissions présidées par leurs célébrités, et garantissant ces prodiges dont la permanence semblait faire appel à l'Europe<sup>2</sup>... Eh bien ! qui donc en France et parmi nous, messieurs, à part quelques rares exceptions, s'est avisé de passer la frontière, mieux que cela, de quitter la grande route, s'il traversait le Tyrol, pour monter au village de Tschermers ou de Kaltern ? Si vous ne pouvez nous citer un seul voyageur connu, un seul de nos savants, comment expliquerez-vous une telle indifférence ? Comment expliquerez-vous le profond silence de nos académies devant de tels prodiges attestés par tant et de si imposants témoins ? Là, cependant, vous auriez pu constater toutes les merveilles de l'ascèse et de la mysticité, des plaies saignantes à jour et heure prédits et que jamais *cautérisations ne purent arrêter ou fermer*, la divination, la pénétration des cœurs et des esprits, le parler des langues étrangères, puis dans les heures de pénitence, d'épreuve, ces mêmes phénomènes que M. Calmeil nous disait plus haut « avoir existé dans toutes les possessions du monde, c'est-à-dire la restitution

1. Dans une même semaine on en compta quarante mille.

2. Voir à ce sujet les rapports ou dépositions de Marchesani, des docteurs Overberg von Druffel et de Léonard dei Clochi, dont la relation, lue à l'Institut de Lincoln, se trouve insérée dans le tome LXXXIV des *Sciences médicales de Milan*. Voir le compte rendu dans le *Journal de médecine de Salzbourg*, les relations de lord Shrewsbury, celle de l'abbé Cazalès, de Görres, d'Antonio Riccardi, des évêques de Trente et de Munster, etc., mais surtout celles de Kant et du docteur Strauss.

de mille objets matériels, tels que verres, crins, morceaux de peigne, clous, etc., » objets qui n'avaient jamais été ingurgités, faits vérifiés par l'administration elle-même dont les surveillants, au nombre de trente et un, ne quittèrent, pendant un très-long espace de temps, ni jour ni nuit, le chevet de ces saintes et miraculeuses martyres.

Herder, le philosophe, était mieux disposé, et se trouvait probablement dans un jour de franchise, lorsqu'il laissait échapper ces paroles : « On croit avoir tout expliqué quand on a traité tous ces faits d'impostures, mais les voyageurs les plus expérimentés n'ont pu voir sans étonnement certains prodiges de ce genre qu'ils auraient hésité à croire s'ils n'en avaient été les témoins<sup>1</sup>. »

Une fois cependant, une seule fois, vous avez bien voulu vous préoccuper d'un rapport du docteur suédois *Souden* sur une épidémie très-singulière qui se répandit dans toute la Suède en 1842. Nous savons que le mémoire fut lu à l'Académie de médecine; mais ce mémoire était-il bien exact? n'avait-on pas mutilé tous les faits, comme on le pratique chez nous d'ordinaire? Nous l'ignorons complètement; en revanche, ce dont nous sommes certain, ce que nous ne savons que trop, c'est qu'il n'a pas fixé longtemps l'attention de la Faculté et qu'elle s'est hâtée de l'envoyer dormir dans ses cartons avec le fameux rapport magnétique de 1831. A son défaut, nous allons vous donner, messieurs, d'après le récit de M. Drahm, ancien militaire, une courte mais suffisante description de ces faits pour le moins très-bizarres. Elle vous prouvera que si le moyen âge est perdu dans la nuit du passé, les phénomènes qu'il a décrits ne laissent pas que de paraître au grand jour du présent. Voici cette notice :

« Le 20 septembre 1841, une jeune fille de seize ans, Lisa Andersdocter, qui jusque-là n'avait jamais été malade, ni fanatique, ni scrupuleuse, commença à souffrir de la poi-



trine et de la tête, et *chanta*, malgré elle, toute la journée, des airs que pour la plupart *elle ne connaissait pas*, si bien qu'elle en fut même empêchée de manger. Bientôt des paroles s'ajoutèrent à ses airs, et elle chanta des psaumes avec une voix bien plus claire qu'elle ne l'avait dans son état de santé.

« Quelques semaines après, l'envie lui prit de tenir des discours religieux. Elle ne prêcha d'abord que tous les dix ou douze jours, et jamais quand elle fut seule. La curiosité et l'intérêt attirèrent bientôt une foule de monde, qui augmenta dans la même mesure que son zèle et ses discours. Elle tombait souvent dans des espèces de vertiges ou d'extases ressemblant à un sommeil magnétique, où l'on supposait qu'elle recevait des révélations. Alors elle commençait à murmurer une chanson, puis elle s'éveillait, et, après quelques convulsions plus ou moins fortes, elle se redressait sur son lit, ordinairement très-brusquement, et commençait à prêcher : Au nom du Père, etc.

« Elle prêcha avec tant de zèle et si longtemps qu'elle baignait pour ainsi dire dans sa sueur, ce qui l'affaiblit beaucoup. C'est ce qui lui arriva plusieurs fois par jour, mais surtout vers le soir. Elle parlait ordinairement sur la conversion, y ajoutant quelques singularités sur le dernier jugement, sans cependant en déterminer le temps ; elle annonça aussi qu'elle ne tirait pas ses paroles de son propre fonds, mais que le Saint-Esprit lui inspirait immédiatement chaque parole sans qu'elle pût rien y ajouter ou en ôter <sup>1</sup>.

1. Ainsi, *début par un choc* dans la poitrine, comme nous l'avons vu pour les camisards ; puis des airs *qu'elle ne connaît pas*, et une voix étrangère, comme nous l'avons vu pour Loudun, *un esprit* lui dictant *forcément* tout ce qu'elle prononce, comme au tombeau de Saint-Médard, enfin, *oublie complet au réveil*, comme à la sortie de tout sommeil magnétique... « Car, dit Aubin Gauthier (d'accord en cela avec tous les magnétiseurs), depuis soixante ans que l'on magnétise à Paris, *on n'a jamais vu une seule somnambule* offrir une exception à cette règle. » Nous nous permettrons, nous, d'ajouter : Excepté dans quelques cas déterminés, et en forçant la nature du phénomène.

« ... Les successeurs ne manquèrent pas, et toutes prétendirent avoir des révélations, parler en extase, et, à leur réveil, *ne rien savoir de ce qui s'était passé*.

« IL N'Y A PAS DE PROVINCE AUJOURD'HUI DANS TOUTE LA SUÈDE, SURTOUT DANS LA PARTIE MÉRIDIONALE, QUI NE SOIT INFECTÉE DE CETTE ÉPIDÉMIE MORALE, COMME ON SE PLAÎT À L'APPELER, MALGRÉ LES EFFORTS DU GOUVERNEMENT POUR EN ARRÊTER LA PROPAGATION.

« Clergé, médecins, hommes de police, tout a été mis en mouvement pour réprimer le mal, mais tous se sont vus obligés de s'avouer vaincus vis-à-vis de *l'esprit* (*blanc ou noir*, je ne sais,) qui s'est emparé des enfants du Nord.

« Au clergé, outre une pluie de pierres, à laquelle ordinairement le ministre ne sait se soustraire qu'au moyen de la vitesse de son cheval, on lance quelques textes de l'Apocalypse sur la *bête de l'abîme*, et on lui prouve que la prophétie de Joël : « Dans ces derniers temps, vos fils et vos filles prophétiseront, » trouve maintenant son accomplissement. Le peuple, jaloux de la liberté d'expliquer l'Écriture à sa manière, donne généralement raison à ces filles, dont les sermons sont à sa portée, comme il l'exprime, tandis qu'il ne comprend pas le curé. Déjà même un grand nombre de membres du clergé, appelés pour cela *Laesareprester*, sont partisans de ces filles prêcheuses, et reconnaissent par conséquent leur mission divine. L'archevêque d'Upsal lui-même parle très-favorablement de ces prophétesses <sup>4</sup>.

« Quant aux médecins, ils ont considéré l'envie de prêcher de ces filles comme une *maladie provenant du magnétisme animal*, comme une chorée, etc., développée surtout par l'orgueil, qui joue toujours un si grand rôle dans l'intolérance et l'esprit de secte. Ils ont cru, en conséquence, devoir employer

4. Il faut bien croire que le clergé ne serait pas tombé dans une telle méprise s'il n'avait vu là que ces phénomènes convulsifs auxquels la science voudrait bien réduire toute l'histoire.

le moyen presque infaillible en Suède pour toutes les maladies, *purgare et repurgare*...

« ... La police n'atteint pas mieux son but... La sévérité même a été telle que tout le monde en était indigné. Il paraît, en effet, que les baïonnettes en sont un accessoire <sup>1</sup>. »

Maintenant quelle fut la conclusion de nos académiciens ? Nous l'ignorons encore, seulement nous trouvons celle-ci dans M. Brierre de Boismont : « La plupart des médecins qui ont vu ces paroxysmes les ont assimilés au *somnambulisme* ou *sommeil magnétique*, sans qu'aucun d'eux ait cru pouvoir déclarer positivement que ces paroxysmes appartenaient à cet état <sup>2</sup>. »

Ainsi, la plupart les assimilent, et... aucun d'eux n'en est sûr !... Puis on en reste là, et lorsqu'on vient parler *magnétisme*, on vous répond : hasard ou jonglerie !

Que de lumière ! et surtout que de soins et d'empressement pour la faire !

## 2. — En Algérie, en Amérique et aux Indes.

Comme voyageur, l'amiral Dumont d'Urville en arrivait exactement aux mêmes conclusions. C'est ainsi qu'il décrit l'inspiration des prêtres de Tonga, dans l'Océanie : « Ils paraissent éprouver tous les phénomènes organiques que l'antiquité a signalés dans les pythonisses et les sibylles, et que le *magnétisme* a reproduits d'une manière qui désarme l'incrédulité <sup>3</sup>. » C'est fort bon à savoir, mais cela ne nous explique rien.

Seulement, étonnez-vous, après cela, d'entendre un autre

1. Comment au *xix<sup>e</sup>* siècle, et dans un pays de *libre examen*, renouveler les dragonnades ! Mais au moins, on se le rappelle, les camisards, contre lesquels celles-ci s'exerçaient, joignaient à leurs extases et aux inspirations de leur Saint-Esprit le fer, la torche et la dévastation. (Voyez la *Pastorale* de Fléchier et tous les rapports du temps.)

— 2. Page 249.

3. *Voyage autour du monde*, t. II, p. 80.

voyageur<sup>1</sup> décrire ainsi les faits et gestes d'une tribu de sorcellerie fort célèbre en Algérie : « La fête n'a lieu qu'une fois l'année, quelques jours avant l'ouverture du Ramadan (carême des musulmans). Les membres de cette tribu se répandent alors dans les villes pour y célébrer leurs mystères, célébration qui est entièrement pour la satisfaction de leurs consciences, car elle est publique et gratuite. Au son du tam-tam, dont les modulations, uniformes d'abord, lentes ensuite, puis accélérées graduellement, semblent seconder merveilleusement les inspirations de l'esprit et redoubler leur courage, ils dansent autour d'un foyer ardent, sautent à des hauteurs prodigieuses avec des contorsions qui sembleraient impossibles, et que *le magnétisme* seul peut expliquer. Les bras se tordent dans des directions que la structure musculaire de l'homme semblerait rendre impossibles, les cheveux se hérissent, la tête se renverse en arrière, les pieds se crispent violemment, au point que leurs ongles entrent dans les chairs, et ils continuent de la sorte jusqu'à ce que, les forces leur manquant, ils tombent et roulent exténués sur la terre. En outre, et tout en dansant ainsi, ils avalent des scorpions vivants, tiennent dans leur bouche un énorme charbon ardent et s'entortillent les bras de serpents venimeux aux dents *non limées*, dont ils excitent la fureur au prorata de leur enthousiasme. »

Cette description est parfaitement conforme à celle que tous les voyageurs ont donnée de ce *bala* des nègres amené aussi par certaines pratiques occultes, et par suite duquel toute la population nègre finissait par tomber en convulsions, à ce point qu'en 1786 François de Neufchâteau, alors procureur général à la Martinique, fut obligé de l'interdire sous les peines les plus sévères.

M. Ferdinand Denis, auteur d'un ouvrage sur le Brésil<sup>2</sup>,

1. M. Ch. de Coubertin.

2. Inséré dans *l'Univers pittoresque*.

dit que « chez les Tupinambas le culte des dieux et des génies semble avoir été confié plus spécialement à une classe d'hommes désignés sous le nom de Pagés et de Caraïbes. » C'étaient à la fois les devins et les médecins de ce peuple, ses voyants, ses prophètes. Il y a mieux, et, comme le fait très-bien observer M. de Humboldt, le nom de *Caraïbe* semble indiquer que, chez ces peuples sauvages, une nation privilégiée aurait renouvelé l'antique usage des Chaldéens qui remplissaient l'office de devins chez les peuples du voisinage. Ce qui confirmerait dans cette opinion, ce sont les épreuves terribles auxquelles les Piaches ou Piayes eux-mêmes étaient soumis chez les Caraïbes avant d'être investis de cette dignité, et qui se renouvelaient avec des formes très-adoucies chez les nations tupiques. Les Caraïbes, Piayes ou Pagés sont représentés comme habitant des cabanes séparées et obscures, où nul n'était assez hardi pour entrer.

« ...Comme médecins, les Pagés avaient connaissance de certaines plantes utiles dont ils cachèrent toujours les propriétés aux Européens et qui leur firent opérer certaines cures remarquables. »

Mais encore une fois, quelle est la raison de cette prodigieuse influence ? car vous sentez bien que le *jus de tabac* et la *fumée de certaines plantes* ne suffisent pas à conférer un semblable pouvoir. — La raison ? La voici : « Comme tous les indigènes de cette partie de l'Amérique du Sud, ils paraissent avoir employé une sorte de *magnétisme animal*, et ce fait serait curieux à examiner, surtout chez les Caraïbes de la Guyane et les Tupinambas, s'il n'était environné de mille jongleries ridicules... Quel qu'en fût le résultat, au reste, il ne faut pas croire que le droit d'exciter une telle confiance fût acquis sans nul effort. Chez certaines tribus, *l'initiation* (il y en avait donc une ?) avait un caractère de barbarie qui en Europe ferait peut-être reculer les plus courageux. »

Étonnez-vous encore après cela, lorsque vous entendrez d'autres voyageurs vous raconter les manœuvres, ou plutôt

les *charmes* employés par ces bandes de voleurs indiens qui parviennent à enlever de malheureux enfants et à les *stupéfier instantanément*, au point de les empêcher de reconnaître et même de voir jusqu'aux membres de leur propre famille<sup>1</sup>.

Tous, nous avons pu voir à Paris des magnétiseurs rendant, conformément à notre volonté tacite, certains objets et même des personnes complètement invisibles à leurs somnambules. Il paraît, si nous en croyons nos missionnaires et nos voyageurs, que ce pouvoir merveilleux *court les rues* à Calcutta comme à Londres, à Kanton comme à Paris.

Voici ce que raconte à ce sujet M. le docteur Esdaille, chirurgien civil au service de la Compagnie des Indes orientales. « Dans les premiers jours de juin 1845, je vis, en traversant le bazar de Hoogly, un rassemblement considérable devant le bureau de police. J'en demandai la cause; il me fut répondu qu'on venait d'arrêter un homme qui volait un enfant et que les parties étaient dans le corps de garde, ce qu'entendant j'entrai aussi et je vis un garçon de dix à douze ans assis sur les genoux d'un homme qu'on disait son libérateur. Il avait l'air hébété, à moitié stupide, et un œil gonflé; c'est pourquoi j'ordonnai de le conduire à l'hôpital. Alors on me montra l'accusé : il me dit qu'il était barbier, et à l'appui de son assertion me présenta un paquet qui contenait ses outils. J'examinai très-soigneusement ce paquet, mais je n'y trouvai rien autre chose que les instruments ordinaires d'un barbier.

« Le garçon reprit bientôt connaissance et me raconta, avec l'apparence de la plus grande bonne foi, et sans hésiter nullement, le fait suivant : ce récit je le lui ai entendu répéter devant le magistrat et sans aucune variation. Il déclara qu'étant allé le matin dans un champ voisin de la maison, un étranger quitta le chemin pour venir à lui et l'aborda en martelant des *charmes*, lui prit la main et *presque aussitôt* lui

1. *Propagation de la foi.*

passa l'autre *transversalement* devant les yeux. Là-dessus il perdit connaissance, et il se souvient seulement que l'étranger l'emmena, mais sans contrainte; il se sentait *obligé* de le suivre. Quand il revint à lui, il était à la porte de Chandernagor, à deux milles du lieu où cet homme l'avait accosté. Il n'en savait pas davantage.

« Il n'avait ni bu, ni mangé, ni fumé avec cet homme, et son maître et ses amis disaient tous que c'était un garçon adroit et d'une conduite régulière, n'ayant jamais eu d'attaques de nerfs ni de promenades nocturnes <sup>1</sup>. »

Ceci va trouver maintenant sa confirmation et en partie son explication dans le fait suivant, rapporté par le *Glanneur indou-chinois*, journal de Malacca, du 2 juillet 1820 :

« La curiosité publique a été vivement excitée depuis quelques jours par la découverte d'une bande de voleurs d'enfants des deux sexes. Cette découverte a été faite par le zèle d'un tisserand en soie, qui, en se promenant dans les rues de Kanton, reconnut l'enfant de son maître perdu depuis quelques jours. L'enfant tourna sur lui un regard stupide et refusa de le reconnaître.

« Le tisserand l'emmena de force chez son père. Il restait toujours comme sous le charme de la stupidité; mais on n'eut pas plutôt appelé les prêtres de Bouddha, et pratiqué les cérémonies efficaces, célébrées en pareille occasion, que le charme *disparut*, et que l'enfant, en versant des larmes abondantes, reconnut son maître et son père. L'affaire et le miracle furent immédiatement communiqués au gouvernement, qui fit cerner le rendez-vous des voleurs d'enfants. On trouva six hommes et trois femmes qui faisaient ce métier depuis plus de vingt ans. Ils avaient enlevé pendant cette époque plusieurs milliers d'enfants; il n'en restait plus que dix dans la maison, tous sous l'influence du même *charme* stupéfiant, qui, comme celui jeté sur l'enfant du tisserand, dis-

1. *Mesmerism in India*, by James Esdaille.

parut *par les prières et les cérémonies* des prêtres de Bouddha.»

Maintenant si l'on nous demandait comment les prêtres païens de Bouddha peuvent exercer une telle puissance contre des esprits *du même maître*, nous répondrions avec l'Évangile que « le fort chasse un autre fort. » Triste expulsion, puisque, dans ce cas, « le fort chassé revient avec sept autres *forts* plus méchants que lui, et que le dernier état de cet homme devient pire que le premier <sup>4</sup>, » ce qui n'arrive pas ou arrive beaucoup moins, lorsque le *fort* est chassé par une puissance tout à fait légitime. Le jour où l'on voudra rendre littéralement l'esprit et le sens de nos Évangiles, on pourra s'assurer que toutes les fois que le mot *fortes* est employé dans l'Écriture, il désigne les esprits ou les *mauvais élohim*, dont la racine *el* ne signifie rien autre chose que les *forces spirituelles*. On ne s'avisera plus alors de traduire l'Évangile du *fort armé* par ces mots *un homme armé*, traduction que nous avons là sous les yeux, et qui amène le contre-sens le plus ridicule et le plus complet qui fut jamais. Pourquoi donc prend-on si bien son parti de ne pas se comprendre soi-même ? Mais revenons à nos voyageurs, et cette fois-ci voyons si nos missionnaires ne seront pas beaucoup plus explicites et ne jetteront pas beaucoup de clarté sur ces aveux forcés, qu'on obscurcit encore par tous ces accessoires de fumigations, de plantes, etc., habilement mais trop légèrement jetés sur un fond qui peut fort bien s'en passer.

### 5. — En Chine et au Thibet. — Rapports de missionnaires.

Voyons si, dans ces *Lettres édifiantes* que Voltaire déclarait le livre le plus intéressant de son époque, et si dans les *Annales de la propagation de la foi* qui pourraient bien mériter dans la nôtre la même épithète, nous ne découvrirons pas quelque chose de plus net et de plus décisif.

« Les apparitions du démon, dit le savant Bruguière,

4. Saint Matthieu.



évêque de Capse, mort récemment aux portes de la Corée<sup>1</sup>, ont lieu dans ces pays si fréquemment et d'une manière si publique, qu'il y aurait de la mauvaise foi si l'on s'obstinait à les nier. Il faudrait donc accuser d'imposture et les vicaires apostoliques et tous les missionnaires, qui témoignent non-seulement *avoir vu de leurs propres yeux* les effets des opérations du démon, mais encore les avoir examinées avec toute l'attention dont un homme instruit et prudent peut être capable. » « Il n'est pas possible, disait dans le siècle dernier un autre missionnaire, le père Bouchet, de nier que le démon n'ait un véritable pouvoir sur les Gentils, et que ce pouvoir ne cesse aussitôt qu'ils ont fait quelque démarche pour embrasser la foi chrétienne. J'ai connu, ajoutait-il, des ecclésiastiques qui arrivaient aux Indes *fort prévenus contre les obsessions*, mais ce qu'ils voyaient de leurs propres yeux les convainquait bientôt, et ils étaient les premiers à faire remarquer aux autres toutes les circonstances qui en démontraient la certitude<sup>2</sup>. »

Mais comment, dira-t-on, comment s'opéraient donc ces démonstrations que la science voile prudemment sous ce mot si vague d'*effets nerveux* ? Comment ? Le voici, car rien n'est plus facile que d'arriver à la quintessence du mystère en le dépouillant de ses ornements superflus. Ainsi, l'un de ces missionnaires vous parle « d'idoles qui s'agitent d'elles-mêmes<sup>3</sup> ; » un autre vous parle « de ces berceaux de feuillage et de ces grands linceuls que l'on voit se suspendre dans les airs, sans aucune sorte d'attache, et cela au simple commandement<sup>4</sup>, » ou bien encore « d'objets fixés solidement contre la muraille et auxquels on ordonne de s'en éloigner rapidement. » (Nous verrons plus loin la même chose opérée magné-

1. A Pié-Lou, village de la Mongolie. (Voyez *Annales*, t. II, p. 325, et t. V, p. 429.)

2. *Lettres édifiantes*, t. VII, p. 304.

3. *Id.*, t. VI, p. 277.

4. *Id.*, t. VI, p. 270.

tiquement). Un autre vous parle de *transport matériel* d'individus d'un lieu dans un autre fort éloigné du premier. « JE VIS, dit un missionnaire, un Indien que j'allais baptiser, transporté tout d'un coup du chemin qui le conduisait à l'église, dans un autre<sup>1</sup>. »

Nous verrons aussi cette même chose opérée magnétiquement, et cette fois au grand étonnement du médecin magnétiseur.

Et quelles chicanes, quelles dénégations voulez-vous opposer à un homme comme le père Bouchet, qui aurait souffert mille morts plutôt que de se permettre la moindre altération de la vérité, et qui vient vous dire : « Au moment où j'allais le baptiser, *je l'ai vu transporter.* » Et si vous vous rejetez sur l'illusion, comment cette illusion se renouvelle-t-elle plusieurs fois et chez beaucoup d'autres ?

Voici toutefois ce qui devient plus explicite encore. Nous emprunterons ce récit à l'auteur des trois volumes sur *l'accomplissement des prophéties*<sup>2</sup>, ouvrage bien autrement important que le nôtre, bien autrement savant, mais que nous ne connaissions nullement lorsque nous avons entrepris notre travail.

« On lit, dit-il, dans un mémoire sur la Cochinchine, écrit par le missionnaire de La Bissachère, qui avait passé un grand nombre d'années dans ce pays, une histoire fort curieuse... C'était la coutume dans la province de Xu-Ngué, sous les prédécesseurs de Gia-Long, qui est mort il y a seulement vingt-huit ans, d'inviter en certaines solennités, à des joutes et à des concours publics, les *génies* tutélaires les plus célèbres des bourgs et des villes du royaume, comme pour lutter entre eux et faire assaut de considération et de puissance. L'épreuve consistait à ébranler une longue et pesante barque, garnie de huit rangées d'avirons, qui était posée à sec au mi-

1. *Lettres édifiantes*, t. VII, p. 303.

2. M. A. D'Orient, quai Malaquais, 45.

lieu de la salle où se faisait le concours. Là, les juges et le peuple se tenant debout et à quelque distance, on voyait, à l'appel de chacun des *génies* dont les titres étaient placés sur la barque, l'immense machine s'agiter, s'avancer et reculer d'elle-même; il y avait des génies qui la poussaient de plusieurs pieds, d'autres de quelques pouces seulement; quelques-uns en faisant mouvoir tous les avirons et d'autres la moitié. Mais le plus fameux de tous, celui qui faisait aller et revenir plus aisément la barque, c'était le génie tutélaire du village maritime de Ké-Chan, adoré sous le nom de Kon-Leo-Hanh... Aussi le temple qui lui est dédié est-il fort riche par les dons de la munificence des princes et de la multitude d'offrandes qui y sont apportées de toutes parts... Ce sont là, dit le missionnaire, des faits publics que des *milliers* de témoins oculaires attestent<sup>1</sup>. »

Un autre missionnaire nous parlera encore d'un arbre habité par les génies, et qui, lors de son abatage par la population convertie, articulera nettement les mots de *grâce* et de *pardon* (plaintes mystérieuses, que nous entendrons encore au presbytère de Cideville).

Mais l'intervention diabolique la plus caractérisée et en même temps la plus efficace, puisqu'elle soutient tout un culte dont l'origine se perd dans la nuit des temps, c'est la prétendue *métempsycose* de Bouddha. D'après les derniers documents relatés par nos missionnaires, cette *métempsycose* paraîtrait n'être autre chose en définitive qu'une possession perpétuelle sautant du Bouddha vivant au Bouddha qui lui succède. « Bouddha est mort, vive Bouddha! » Vous avez, messieurs, tellement entendu parler de ces incarnations rivales de l'incarnation chrétienne, on s'est si habilement servi des premières pour infirmer le respect dû à la seconde, et la science s'est demandé tant de fois ce qu'il fallait croire de

1. Voyez le *Voyage aux Indes orientales*, de F. Renouard de Sainte-Croix, à la suite de la LXXX<sup>e</sup> lettre.

tant de prodiges, que vous ne serez pas fâchés probablement d'entendre enfin à ce sujet l'opinion toute récente d'un vénérable missionnaire parti de France fort peu crédule, et fort disposé à rejeter sur l'imposture et le compérage tout ce que l'on racontait de merveilleux à ce sujet. Nous voulons parler du voyage au Thibet, entrepris et exécuté dans ces dernières années par MM. Huc et Gabet. Il est superflu, nous le pensons, de vous parler de l'immense intérêt attaché à cette publication, car ce n'est pas là seulement un livre de foi, mais un ouvrage aussi spirituellement écrit que riche en documents de tous les genres, et destiné désormais à enrichir toute bibliothèque digne de ce nom.

Laissons donc parler notre intéressant et aimable historien (voyez t. I, p. 277).

« Les Tartares, dit-il, croient d'une foi ferme et absolue à toutes ces diverses transmigrations. Ils ne se permettraient jamais d'élever le moindre doute sur l'authenticité de leurs *chabérons*. Ces Bouddhas vivants sont en grand nombre, et toujours placés à la tête des lamaseries les plus importantes. Quelquefois ils commencent leur carrière modeste dans un petit temple et s'entourent seulement de quelques disciples. Peu à peu leur réputation s'accroît dans les environs, et la petite lamaserie devient bientôt un lieu de pèlerinage et de dévotion. Les lamas voisins, spéculant sur la vogue, viennent y bâtir leur cellule, la lamaserie acquiert d'année en année du développement et devient enfin fameuse dans le pays.

« L'élection et l'intronisation des *Bouddhas vivants* se font d'une manière si singulière qu'elle mérite d'être rapportée. Quand un lama *s'en est allé*, c'est-à-dire quand il est mort, la chose ne devient pas pour la lamaserie un sujet de deuil. On ne s'abandonne ni aux larmes ni aux regrets, car tout le monde sait que le chabéron va bientôt reparaitre. Cette mort apparente n'est que le commencement d'une existence nouvelle, et comme un anneau de plus ajouté à cette chaîne indéfinie et non interrompue de vies successives. C'est tout bon-

nement une palingénésie! Pendant que le saint est dans un état de chrysalide, ses disciples sont dans la plus grande anxiété, car leur grande affaire c'est de découvrir l'endroit où leur maître ira reprendre sa vie... Tout le monde se met alors en prière, et pendant que la lamaserie, veuve de son Bouddha, redouble ses jeûnes et ses oraisons, une troupe d'élite se met en route, pour aller consulter le *tchurtchun* ou devin fameux dans la connaissance des choses cachés au commun des hommes... Quand le *tchurtchun* a obtenu tous les renseignements nécessaires, il récite quelques prières, ouvre ses livres de divination, et prononce enfin son oracle pendant que les Tartares qui sont venus le consulter écoutent ses paroles, à genoux et dans le plus profond recueillement. « Votre grand lama, leur dit-il, est revenu à la vie dans le Thibet, à tant de distance de votre lamaserie; vous le trouverez dans telle famille. » — Quand ces pauvres Mongols ont eu cet oracle, ils s'en retournent pleins de joie annoncer à la lamaserie l'heureuse nouvelle.

« Il arrive souvent que les disciples du défunt n'ont pas besoin de se tourmenter pour découvrir le berceau de leur grand lama. C'est lui-même qui veut bien se donner la peine de les initier au secret de sa transformation. Aussitôt qu'il a opéré sa métamorphose dans le Thibet, il se révèle lui-même en naissant, et à *un âge où les enfants ordinaires ne savent encore articuler aucune parole* : « *C'est moi,* » dit-il avec l'accent de l'autorité, « *c'est moi* qui suis le grand lama, le Bouddha vivant de tel temple; qu'on me conduise dans mon ancienne lamaserie : j'en suis le supérieur immortel... » Le *prodigieux bambin* ayant parlé de la sorte<sup>1</sup>, on se

1. Qu'on veuille bien se reporter à ces enfants camisards de quinze mois, dont les graves témoins écoutaient et rapportaient tout à l'heure les prophéties. Au reste, est-ce donc plus étonnant que d'entendre nos somnambules improviser des dissertations sur toute science possible et avec des expressions techniques? Du moment où l'on ne parle *pas de soi-même*, trois ans ou un siècle sont exactement la même chose.

hâte de faire savoir aux lamas du *soumé* désigné que leur chabéron est né à tel endroit, et on les somme de sa part de venir voir.

« Puis viennent les pèlerinages sacrés, entrepris par les membres des familles royales, par les mandarins, par la multitude elle-même des croyants, qui tous se font un devoir de franchir ces épouvantables solitudes pour apporter leur encens et leurs hommages à ce nouveau Messie de la superstition.

« Mais, reprend M. Huc, le jeune chabéron n'est pourtant pas salué et proclamé grand lama *sans un examen préalable*. On tient une séance solennelle où le Bouddha vivant *est examiné* devant tout le monde avec une attention scrupuleuse. On lui demande le nom de la lamaserie dont il prétend être le grand lama, à quelle distance elle est, quelle est le nombre des lamas qui y résident. On l'interroge sur les usages et les habitudes du grand lama défunt et sur les principales circonstances qui ont accompagné sa mort. Après toutes ces questions, on place devant lui divers livres de prières, des meubles de toute espèce, des théières, des tasses, etc. Au milieu de tous ces objets il *doit démêler* ceux qui lui ont appartenu dans sa vie antérieure<sup>4</sup>.

« Ordinairement cet enfant, âgé tout au plus de cinq ou six ans, sort victorieux de toutes ces épreuves. Il répond avec exactitude à toutes les questions qui lui ont été posées, et fait,

4. Soyez sûrs qu'en fait d'enquêtes sur une question de jonglerie et de bonne foi, tous les hommes se valent les uns les autres, et qu'un Thibétain, pour peu qu'il soit intelligent, vaut à cet égard tous les académiciens de Londres et de Paris. Nous retrouvons encore ici toutes nos questions et réponses de somnambules, et même celles qui, résolues et données par plusieurs de nos faux prophètes et imposteurs contemporains, ont entraîné à leur suite tant de séides, auxquels la piété et la lumière ne manquaient certes pas. La foule ne comprend ni la chute, ni l'erreur de ceux-ci ; mais, par la même raison, elle ne comprendrait pas non plus celle des élus et des parfaits devant les prodiges de l'antechrist. C'est une langue dont elle n'a pas le premier mot, mais qu'elle devrait au moins s'abstenir de parler.

sans aucun embarras, l'inventaire de son mobilier. « Voici, » dit-il, « les livres de prières dont j'avais l'habitude de me servir, voici l'écuelle vernissée dont j'avais l'usage pour prendre le thé, etc. » Et ainsi du reste. »

Jusqu'ici nous avons entendu l'écrivain spirituel, le voyageur français et peu croyant ; nous allons entendre maintenant le juge impartial et l'homme de bonne foi.

« Sans aucun doute, les Mongols sont plus d'une fois les dupes de la supercherie de ceux qui ont intérêt à faire un grand lama de ce marmot. Nous croyons néanmoins que *souvent tout cela se fait de part et d'autre avec simplicité et bonne foi*. D'après les renseignements que nous n'avons pas manqué de prendre auprès de personnes dignes de *la plus grande confiance*, il paraît certain que tout ce qu'on dit des *chabérons* ne doit pas être rangé parmi les illusions et les prestiges. Une philosophie purement humaine rejettera sans doute des faits semblables, ou les mettra sans balancer sur le compte des fourberies lamanesques. Pour nous, missionnaires catholiques, nous croyons que *le grand menteur*, qui trompa nos premiers parents, poursuit toujours dans le monde son système de mensonge. Celui qui avait la puissance de soutenir dans les airs Simon le Magicien, peut bien encore aujourd'hui parler aux hommes par la bouche d'un enfant, afin d'entretenir la foi de ses adorateurs<sup>1</sup>. »

A la bonne heure ! et puissent nos sceptiques français (nous n'excluons pas les ecclésiastiques) s'éclairer un peu à ces aveux d'un missionnaire fortement prévenu, avant de quitter la France, contre tout cet ordre de faits et d'idées.

Arrière donc Dupuis et Volney ! arrière toutes nos élucubrations académiques et scientifiques sur l'origine des cultes, sur l'idolâtrie en général ! Tous aujourd'hui nous déraisonnons à perte de vue sur tous ces graves sujets ; oui, tous, depuis Fontenelle jusqu'au bon Rollin lui-même, et ce ratio-

1. Rue, Voyage, etc., t. II.

nalisme à tout prix nous a condamnés à ne jamais éviter une erreur, à ne jamais rencontrer une vérité.

Jusqu'ici, messieurs, vous avez pu vous reporter, comme nous vous le faisons remarquer dans une des dernières notes, à ces jeunes enfants des camisards qui prophétisaient aussitôt qu'ils avaient reçu le souffle des fanatiques. Maintenant nous allons retrouver au fond de l'Asie les imitateurs de ces convulsionnaires de Saint-Médard, que la science nous a montrés bravant impunément le feu et les mille inventions de la barbarie la plus délirante.

Vous vous rappelez peut-être ce mot de M. le docteur Calmeil :

« On a dit avec raison que ces théomanes se seraient fait ouvrir tout vivants, si l'idée qu'un pareil martyre pût être agréable à l'Être suprême se fût par hasard offerte à leur imagination<sup>1</sup>. »

Eh bien ! messieurs, vous allez vous convaincre, pour peu que vous vouliez ajouter un peu de foi aux assertions de notre digne missionnaire, que ces prodiges, auxquels Hume ne trouvait même pas qu'il fût possible d'opposer une dénégation et que la science cherche inutilement à expliquer aujourd'hui, vous allez vous convaincre, disons-nous, qu'ils sont toujours *permanents* aux pieds de l'Himalaya, et vous cesserez peut-être de vous étonner de l'asservissement éternel de ces pauvres nations à des fascinations de cette nature.

Notre missionnaire, se dirigeant sur Lassa, rencontre donc une foule de pèlerins qui se rendent à la lamaserie de Rache-Tchurin. Chemin faisant on cause, on s'informe, et bientôt il apprend que le but du pèlerinage est de satisfaire l'abominable curiosité de voir un lama Bokte qui *s'ouvrira le ventre*, *prendra ses entrailles*, les placera devant lui, puis rentrera dans son premier état.

« Ce spectacle, quelque atroce et dégoûtant qu'il soit, dit

1. *De la Folie*, t. II, p. 372.



M. Huc, est néanmoins *très-commun* dans les lamaserie de la Tartarie. Le Bokte qui doit faire éclater sa puissance, comme disent les Mongols, se prépare à cet acte formidable par de longs jours de jeûne et de prière. Pendant ce temps, il doit s'interdire toute communication avec les hommes et s'imposer le silence le plus absolu. Quand le jour fixé est arrivé, toute la multitude des pèlerins se rend dans la cour de la lamaserie, et un grand autel est élevé sur le devant de la porte du temple. Enfin le Bokte paraît. Il s'avance gravement au milieu des acclamations de la foule, va s'asseoir sur l'autel et détache de sa ceinture un grand coutelas qu'il place sur ses genoux. A ses pieds, de nombreux lamas, rangés en cercle, commencent les terribles *invocations* de cette affreuse cérémonie. A mesure que la récitation des prières avance, on voit le Bokte *trembler* de tous ses membres, et entrer graduellement dans des *convulsions* frénétiques. Les lamas ne gardent bientôt plus de mesure, leurs voix s'animent, leur chant se précipite en désordre, et la récitation des prières est enfin remplacée par des cris et des hurlements. Alors le Bokte rejette brusquement l'écharpe dont il est enveloppé, détache sa ceinture, et, saisissant le coutelas sacré, *s'entr'ouvre le ventre dans toute sa longueur*. Pendant que le sang coule de toute part, la multitude se prosterne devant cet horrible spectacle, et on interroge ce frénétique sur *les choses cachées*, sur *les événements à venir*, sur la destinée de certains personnages. Le Bokte donne à toutes ces questions des réponses qui sont regardées comme des oracles par tout le monde<sup>1</sup>.

« Quand la dévote curiosité des nombreux pèlerins se trouve satisfaite, les lamas reprennent avec calme et gravité la récitation de leurs prières. Le Bokte recueille dans sa main droite du sang de sa blessure, le porte à sa bouche, souffle

1. Ainsi, tremblement nerveux, insensibilité physique et divination ! Qui ne reconnaîtrait pas dans notre somnambulisme magnétique une miniature de ce qui se passe en grand à Rache-Tchurin et se passait à Saint-Médard ? Les proportions seules varient à l'infini, mais les éléments sont identiques.

trois fois dessus, et le jette en l'air en poussant une grande clameur. Il passe rapidement la main sur la blessure de son ventre et tout rentre dans son état primitif sans qu'il lui reste *la moindre trace* de cette opération diabolique, si ce n'est un extrême abattement. Le Bokte roule de nouveau son écharpe autour de son corps, récite à voix basse une courte prière, puis tout est fini, et chacun se disperse, à l'exception des plus dévots, qui vont contempler et adorer l'autel ensanglanté que vient d'abandonner le saint par excellence.

« Ces cérémonies horribles se renouvellent assez souvent dans les grandes lamaserie de la Tartarie et du Thibet. Nous ne pensons nullement qu'on puisse mettre toujours sur le compte de la supercherie tous les faits de ce genre; car, d'après tout ce que nous avons vu et entendu parmi les nations idolâtres, nous sommes persuadé que le démon y joue un grand rôle. Au reste, notre persuasion à cet égard se trouve fortifiée par l'opinion des bouddhistes les plus instruits et les plus probes que nous ayons rencontrés dans les nombreuses lamaserie que nous avons visitées.

« Tous les lamas indistinctement n'ont pas le pouvoir des opérations prodigieuses. Ceux qui ont l'affreuse capacité de s'ouvrir le ventre, par exemple, ne se rencontrent jamais dans les rangs élevés de la hiérarchie lamanesque. Ce sont ordinairement de simples lamas, mal famés et peu estimés de leurs confrères. Les lamas réguliers et de bon sens témoignent en général de l'horreur pour de pareils spectacles. A leurs yeux, toutes ces opérations sont perverses et diaboliques. Les bons lamas, disent-ils, ne sont pas capables d'exécuter de pareilles choses. Ils doivent même se bien garder de chercher à acquérir ce talent impie.

« Nous avons connu un lama qui, au dire de tout le monde, remplissait à volonté un vase d'eau au moyen d'une formule de prière. Nous ne pûmes jamais le résoudre à tenter l'épreuve en notre présence. Il nous disait que, n'ayant pas les mêmes croyances que lui, ses tentatives seraient non-

seulement infructueuses, mais l'exposeraient peut-être à de grands dangers<sup>1</sup>. Un jour il nous récita la prière de son *sié-fa*, comme il l'appelait. La formule n'était pas longue, mais il nous fut facile d'y reconnaître une invocation directe à l'assistance du démon. « Je te connais, tu me connais, » disait-il. « Allons, vieil ami, fais ce que je te demande. « Apporte de l'eau, et remplis ce vase que je te présente. « Remplir un vase d'eau, qu'est-ce que cela pour ta grande « puissance? Je sais que tu fais payer *bien cher* un vase d'eau; « mais n'importe, fais ce que je te demande, et remplis ce « vase que je te présente. Plus tard, nous compterons « ensemble. Au jour fixé, tu prendras tout ce qui te revient. » Il arrive quelquefois que ces formules restent sans effet. Alors la prière se change en injures et en imprécations contre celui qu'on invoquait tout à l'heure. »

Maintenant, voyez ce que c'est qu'un missionnaire, et comprenez un peu tout le respect que l'on doit à sa parole.

« Le fameux *sié-fa*, qui attirait un si grand nombre de pèlerins à la lamaserie de Rache-Tchurin, nous donna la pensée de nous y rendre aussi et de neutraliser par nos prières les invocations sataniques des lamas. Qui sait? nous disions-nous; peut-être que Dieu a des desseins de miséricorde sur les Mongols du pays des Ortous; peut-être que la

1. N'est-ce pas une des propositions de Mesmer que « certaines personnes possèdent une propriété si opposée (au magnétisme), que leur seule présence détruit tous les effets de ce magnétisme dans les autres corps? » (4<sup>re</sup> Mémoire, XVIII<sup>e</sup> proposition), et nous en voyons tous les jours la vérité dans nos séances somnambuliques. Tous les Pères de l'Eglise affirmaient aussi que les démons se taisaient devant eux et les épicuriens. Mais « qu'on mette à mort, » s'écriait Tertullien, qu'on mette à mort le premier d'entre nous qui ne forcera pas ces démons à confesser le nom de Jésus-Christ, et à sortir de ces corps qu'ils possèdent! » Quant aux épicuriens, ces démons se gardaient bien aussi de troubler leur scepticisme; aussi les voyait-on, comme nos esprits forts de l'Académie des sciences, conclure de ce qu'ils ne voyaient rien qu'il n'y avait rien à voir! Et ils enfantaient aussi de gros volumes pour nier tous les faits et pour les rendre *acceptables*. De toutes les dupes, ils étaient les plus dupés.

puissance de leurs lamas, entravée, anéantie par la présence des prêtres de Jésus-Christ, frappera ces peuples et les fera renoncer au culte menteur de Bouddha pour embrasser la foi du christianisme ! Pour nous encourager dans notre dessein, nous aimions à nous rappeler l'histoire de Simon le Magicien, arrêté dans son vol par la prière de saint Pierre et précipité du haut des airs aux pieds de ses admirateurs. Sans doute, pauvres missionnaires que nous sommes, nous n'avions pas la prétention insensée de nous comparer au prince des apôtres, mais nous savions que la protection de Dieu, qui se donne quelquefois en vertu du mérite et de la sainteté de celui qui la demande, est due souvent aussi à cette toute-puissante efficacité inhérente à la prière elle-même.

« Il fut donc résolu que nous irions à Rache-Tchurin, que nous nous mêlerions à la foule, et qu'au moment où les invocations diaboliques commenceraient, nous nous placerions sans peur et avec autorité en présence du Bokte, et que nous lui interdirions solennellement, au nom de Jésus-Christ, de faire parade de son détestable pouvoir. Nous ne pouvions nous faire illusion sur les suites que pourrait avoir notre démarche ; nous savions qu'elle exciterait certainement la haine et la fureur des adorateurs de Bouddha, et que peut-être une mort violente suivrait de près les efforts que nous pourrions faire pour la conversion des Tartares ; mais qu'importe ? nous disions-nous ; faisons courageusement notre devoir de missionnaires, usons sans peur de la puissance que nous avons reçue d'en haut, et laissons à la Providence les soins d'un avenir qui ne nous appartient pas.

« Telles étaient nos intentions et nos espérances ; mais les vues de Dieu ne sont pas toujours conformes aux desseins des hommes, lors même que ceux-ci paraissent le plus en harmonie avec le plan de sa providence. Ce jour-là même il nous arriva un accident qui, en nous éloignant de Rache-Tchurin, nous jeta dans les plus cruelles perplexités<sup>1</sup>... »

1. Tome 1<sup>er</sup>, page 342.

Vous déplorerez avec nous, messieurs, que cette grande et belle expérience n'ait pu être tentée : un surnaturel à partie double ! une lutte thaumaturgique rappelant celle de Moïse et des magiciens des Pharaons, ou bien encore celles des premiers jours de l'Église !... Et cela en plein XIX<sup>e</sup> siècle ! quelle joute et quelle épreuve ! quelle réponse à ceux qui nous disent chaque jour : « On ne voit plus ni possessions ni miracles ! » Que voulez-vous ? On n'a plus assez de foi pour en voir et pour en faire, et, quand il s'en fait, on les cache. Pourquoi donc ne s'est-il pas trouvé un seul prêtre en présence des prodiges de Saint-Médard, animé de la même foi que notre généreux et savant missionnaire ?

Il serait encore bien intéressant de parler ici de l'arbre de Koun-Boum, c'est-à-dire de *l'arbre aux dix mille images*, qui, portant sur chacune de ses feuilles des caractères thibétains parfaitement formés, est seul au monde de son espèce, dit-on ; de cet arbre qui faisait *monter la sueur au front* de notre soupçonneux voyageur, stupéfait de trouver un prodige plus bouleversant que tous les autres, là où il cherchait une jonglerie plus palpable... Mais il ne nous a pas tout dit : imitons sa réserve.

Vous l'avez vu, messieurs, et nous avons raison de vous le dire en commençant : nos voyageurs modernes s'accordent parfaitement avec nos missionnaires pour affirmer la réalité de tous ces faits, et *tous* les dégagent entièrement du soupçon de jonglerie, soit que les premiers, comme l'amiral Dumont d'Urville, les attribuent au *magnétisme animal*, soit que les seconds brisent comme verre toutes les explications physiologiques, en racontant, par exemple, la lutte des bateaux qui se meuvent sur la grève à l'appel des génies ; soit enfin qu'un très-savant académicien, comme nous vous le prouverons dans la seconde des notes qui vont suivre, ait éprouvé par lui-même l'efficacité de ces secrets et de ces évocations. Viendrez-vous nous demander encore, et jusqu'à la fin des temps, des faits, et des faits bien prouvés ? Encore une fois, que voulez-vous

de mieux en ce genre que des centaines de faits rapportés par des amiraux, des missionnaires et des académiciens? et nous faudra-t-il donc transporter en masse tous nos corps savants à l'autre extrémité du monde, pour dresser, séance tenante, tout autant de procès-verbaux auxquels vous ne croiriez pas davantage?

---

### NOTE PREMIÈRE.

UNIVERSALITÉ DE CES PRODIGES (p. 244). Ces faits couvrent encore la terre aujourd'hui, et, pour s'en convaincre, il suffirait de parcourir le tableau historique et analytique que M. Ferdinand Denis a publié dans ces dernières années sur les sciences occultes : « Les hommes, dit-il, qu'on est accoutumé de nos jours à regarder comme les plus sauvages et les plus complètement séparés du reste des nations, les Esquimaux, les Pécherais de l'extrémité de l'Amérique et les habitants de la Nouvelle-Hollande ont des devins qui conservent sur eux une grande influence... Il y a encore des sorciers de très-bonne foi à Tongatabou, au Brésil, et même chez les nations hyperboréennes.

« Les Caraïbes, ainsi que le fait fort bien observer M. de Humboldt, semblent revêtus, dans le Nouveau Monde, du caractère qu'on attribuait dans l'antiquité aux Chaldéens.

« Des sortilèges, et particulièrement l'envoussure, qui consiste à faire périr lentement une personne éloignée, fait digne d'attention, ajoute M. Denis, en ce qu'il se rattache au magnétisme animal, se trouve encore aujourd'hui, avec les mêmes détails d'exécution, chez tous les sauvages de l'Amérique du Nord, et M. Raynaud prouve, dans ses *Monuments musulmans*, qu'il remonte à la plus haute antiquité chez les Orientaux.

« Quant au magnétisme animal, *il est pratiqué partout* dans le Nouveau Monde, et les phénomènes de l'extase se retrouvent de la manière la plus remarquable chez les Hindous, les Kamtchadales, les Yakoutes, et beaucoup d'autres peuples du Nord; puis à Otaïti, aux îles Sandwich, dans la Polynésie... Marmer, ce jeune voyageur si longtemps accusé de mensonge, mais bien justifié aujourd'hui, fut témoin, à Tongatabou, de faits extraordinaires d'extase religieuse : « C'est une chose généralement reconnue à Tonga, que « quelques personnes sont favorisées par les dieux de leurs inspirations; le « dieu qui les inspire se trouve alors dans la personne du prêtre inspiré, qui « devient capable de prophétiser l'avenir. »

Qu'est-ce encore que ces épidémies convulsives qui ont lieu à Constantinople parmi les derviches hurleurs, et qu'un voyageur anglais a observées naguère dans le plus grand détail?... « Dans l'état de mort apparente dans

« lequel ils sont tombés, ils poussent d'horribles hurlements, mais bientôt ils se relèvent, brandissant d'un air impassible des barres de fer rougies au feu, ou font couler leur sang en se déchirant avec des instruments tranchants,... preuves, selon eux, de leur pouvoir merveilleux. » Qu'est-ce enfin, pour rentrer dans notre Europe, que ces danses convulsives qui, vers le commencement de ce siècle, semblaient avoir envahi l'Allemagne, et qui, dans une seule petite ville du duché de Luxembourg (Echternach), avaient gagné jusqu'à *deux mille neuf cent soixante-quatorze* malades? Rapprochez tous ces documents de l'épidémie convulsive et prophétique racontée dans les premières pages de ce dernier chapitre, et vous resterez convaincus que le *magnétisme animal est au fond de toutes ces choses*, et que, dans notre ignorante simplicité, nous regardions comme des rêveries et des inventions du moyen âge des phénomènes *qui couvrent encore la terre* aujourd'hui. M. Ferdinand Denis le reconnaît expressément. Maintenant, libre à lui de trouver que les nouveaux travaux sur l'extase expliquent tout cela *fort naturellement*; nous avons vu à l'aide de quelles mutilations et de quels raisonnements.

#### NOTE DEUXIÈME.

ÉVOCATIONS FAITES AVEC SUCCÈS PAR UN MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES (p. 264). Avant de commencer un de nos derniers récits, nous disions : « Qu'est-ce pour notre science moderne que des milliers de témoins attestant un fait qui lui répugne? » En voici un cependant qu'elle aura peine à récuser, car il ne s'agit plus cette fois-ci d'un pauvre missionnaire, mais bien d'un membre très-distingué de notre Académie des sciences, le comte Léon de Laborde. Nous le puiserons dans son admirable *Commentaire sur l'Exode*, commentaire inspiré sur les lieux, et soutenu par l'érudition la plus vaste. Abandonnant pour un moment les sujets élevés de sa controverse, le savant auteur se repose, et repose ses lecteurs par l'anecdote suivante, qui, du reste, rappelle toutes ces superstitions égyptiennes si souvent mentionnées et condamnées dans la Bible.

« J'étais établi au Caire depuis plusieurs mois (1827), quand je fus averti un matin, par lord Prudhoë, qu'un Algérien, sorcier de son métier, devait venir chez lui pour lui montrer un tour de magie qu'on disait extraordinaire. Bien que j'eusse alors peu de confiance dans la magie orientale, j'acceptai l'invitation; c'était d'ailleurs une occasion de me trouver en compagnie fort agréable. Lord Prudhoë me reçut avec sa bonté ordinaire et avec cette humeur enjouée qu'il avait su conserver au milieu de ses connaissances si variées et de ses recherches assidues dans les contrées les plus difficiles à parcourir : combien de gens se seraient affublés à moins d'un pédantisme intraitable ! « Achmed, le sorcier, me dit-il, n'est pas encore ici ; mais voici « un narguillé, et nous allons boire le café en l'attendant. »

« Le sorcier vint en effet ; une première séance eut lieu, et l'on prit jour pour une seconde, mais cette fois chez un autre magicien.

« Nous fîmes exacts au rendez-vous; nous congédiâmes nos âniers, et nous montâmes par un escalier rapide à un second bien aéré, simplement orné, mais muni d'assez bons divans et de tapis encore neufs. Achmed nous reçut poliment et avec une gaieté affable; un enfant fort gentil jouait auprès de lui : c'était son fils. Peu d'instants après, un petit noir, d'une bizarre tournure, nous apporta les pipes. Au reste, tout cet intérieur respirait la tranquillité, l'aisance et le bien-être.

« Il ne fut question que de choses indifférentes tant qu'on n'eut pas apporté le café; après l'avoir bu, la conversation s'engagea sur les occupations, sur l'art du maître de la maison. Il nous raconta qu'il tenait sa science de deux cheiks célèbres de son pays, et ajouta qu'il ne nous avait montré que bien peu de ce qu'il savait faire; et alors, au milieu d'une longue nomenclature de secrets et d'effets extraordinaires, opérés par de petits papiers écrits, et les recettes les plus saugrenues, j'en remarquai plusieurs qui se rattachaient à des connaissances de physique que je n'aurais pas soupçonnées en Égypte, et d'autres qui, à n'en pas douter, étaient produits par le pouvoir d'un *magnétisme* violent : « Je puis en outre, disait-il, endormir quelqu'un « sur-le-champ, le faire tomber, rouler, entrer en rage, et, au milieu de ces « accès, le forcer à répondre à mes demandes et à me dévoiler tous ses secrets. Quand je veux, aussi, je fais asseoir la personne sur un tabouret « isolé, et, tournant autour avec des gestes particuliers, je l'endors immédiatement; mais elle reste avec les yeux ouverts, parle et gesticule comme « éveillée. » En me disant cela, il exécutait des gestes, de manière que je pusse remarquer que c'étaient les mêmes mouvements de *rotation* et d'attraction qui sont employés par nos magnétiseurs. Il obtenait, disait-il, par ce moyen, les résultats les plus étonnants. Il eût fallu le voir opérer, s'assurer des sujets avec lesquels il se mettait en rapport; j'en avais l'intention, et il eût été intéressant de suivre attentivement les connaissances si variées de cet homme, mais sa mort subite m'en empêcha. Au reste, dans ce jour, il n'était question que de me confier le secret *des apparitions dans le creux de la main*. Nous réglâmes nos conventions, etc. »

Ici vient le secret de ces mêmes conventions, secret que nous sommes trop discret pour divulguer ici, et qui, d'ailleurs, ne différant pas beaucoup de ceux du *Petit Albert* et de la *Poule noire*, n'apprendrait pas grand-chose à nos lecteurs.

Viennent ensuite les expériences assez nombreuses tentées par M. de Laborde, à terre et sur mer, et couronnées d'un plein succès.

« De toute cette concordance d'observations et d'expériences, il résulte un fait bien positif, c'est que, sous l'influence d'une *organisation particulière* (mais non, puisque cela s'achète et que vous employez le premier venu), et par l'ensemble de cérémonies, parmi lesquelles il est difficile de distinguer celles qui aident à l'opération de celles qui n'en sont pour ainsi dire que le cortège d'apparat, des enfants ramassés partout, sans aucune préparation, sans qu'on puisse admettre de fraude, *voient dans le creux de leur main, avec la même facilité qu'à travers une lucarne*, des hommes



se mouvoir, paraître et disparaître, qu'ils appellent (sans les connaître), et qui se produisent à leur commandement, avec lesquels ils s'entretiennent, et dont ils conservent le souvenir après l'opération.

« J'ai rapporté le fait, mais je n'explique rien ; car, même après avoir *produit moi-même* ces effets surprenants, je ne me rends pas compte des résultats que j'ai obtenus. *J'établis seulement de la manière la plus positive et j'affirme* que tout ce que j'ai dit est vrai ; et, après douze années qui se sont passées depuis que j'ai quitté l'Orient, je fais cette déclaration, parce que, laissant de côté la réalité absolue des apparitions, et même une exactitude quelconque dans les réponses, je ne puis admettre qu'on m'ait trompé, et que je me sois trompé moi-même sur des faits qui se sont répétés *vingt fois, sous mes yeux, par ma volonté*, devant une foule de témoins différents, en vingt endroits divers, tantôt entre les quatre murs de ma chambre, tantôt en plein air, ou bien dans ma cange sur le Nil. » (Voyez la *Revue des Deux Mondes*, août 1840.)

Moquez-vous maintenant, messieurs, des *évocations* de Cagliostro et des *secondes vues* de nos somnambules !

Vous en avez la preuve : pour attester et reconnaître le merveilleux, nos voyageurs modernes sont, comme nous vous le disions au sommaire de ce chapitre, parfaitement d'accord avec nos missionnaires apostoliques. On peut donc le dire avec toute espèce d'assurance : la philosophie et ce qu'on appelait la superstition se sont embrassées étroitement.

---

## CHAPITRE IX.

# RETOUR AU MESMÉRISME

OU

L'INTERVENTION D'UN ESPRIT ÉTRANGER, RECONNUE EN PRINCIPE

---

AVEUX A CET ÉGARD DES PLUS CÉLÈBRES MAGNÉTISTES  
ANCIENS ET MODERNES.

Ici, messieurs, l'illusion n'est plus possible, et ces derniers chapitres ont, il nous semble, établi jusqu'à la dernière évidence l'indépendance et l'*extériorité* de toutes ces causes; mais comme en même temps on semble les rattacher toutes au magnétisme animal, il devient urgent d'examiner sérieusement l'opinion qui réduirait celui-ci à une simple faculté, ou tout au plus à une sorte d'instinct ou d'esprit intérieur.

Sans juger le moins du monde, comme nous nous y sommes engagé, la valeur morale et curative du magnétisme animal, nous ne pouvons cependant pas nous taire sur des contradictions si choquantes en apparence; car, vous venez de vous en convaincre, c'est à chaque phénomène bien *extérieur*, bien indépendant, que les narrateurs, les juges et les patients eux-mêmes, tournent aussitôt les yeux vers la science de Mesmer et font appel à ses lois.

Il ne s'ensuit pas, il est vrai, que cette cause extérieure

soit toujours nécessaire ; il s'ensuit encore moins qu'elle soit toujours démoniaque ; mais enfin elle donne beaucoup à réfléchir, car lorsqu'on découvre, dans un livre nouveau, des plagiats, des emprunts multipliés, l'auteur est bientôt mis en demeure de prouver que ces plagiats ne sont pas les seuls, et que tout le reste ne vient pas de la même source.

Ce dernier règlement de compte avec le magnétisme, nous nous sommes promis de l'ajourner jusqu'à notre second Mémoire.

Aujourd'hui, nous tâcherons seulement de nous assurer si cette intervention extrinsèque est admise en principe ; nous verrons s'il est vrai que les dépositaires du fameux *secret* vendu jadis par Mesmer n'aient jamais reconnu dans leurs opérations quelque puissance *étrangère*, quelque chose d'*emprunté* au monde et à l'ordre mystérieux *extérieur*.

Et d'abord, avant de les consulter, vous devez vous rappeler encore une fois, messieurs, que cette expression de *puissance* magnétique était celle du rapport de 1784, rédigé par Franklin, Bailly, etc. Tout en niant l'existence d'un fluide que leurs sens n'avaient pu saisir, les rapporteurs ajoutaient : « On ne peut s'empêcher de reconnaître à ces effets prodigieux, *dont on ne peut se faire une idée, même en les voyant*, UNE GRANDE PUISSANCE... DONT CELUI QUI MAGNÉTISE SEMBLE ÊTRE LE DÉPOSITAIRE. » (Voir I<sup>re</sup> partie, ch. II.)

DÉPOSITAIRE ! Donc étrangère à l'homme ! car jamais dépôt ne fut à vous <sup>1</sup>.

Mais comme il ne s'agit ici que d'une expression empruntée à leurs ennemis, laissons parler les magnétistes eux-mêmes, et voyons si dans leur esprit ce *dépôt* n'est pas toujours le résultat d'un *emprunt*, cet *emprunt* n'eût-il été fait que pour aider, pour seconder leurs ressources personnelles.

Pour ne pas remonter fastidieusement au déluge et en appeler à tous les prêtres de l'antiquité qui, eux aussi, avaient

1. Même en étant recélé dans vos coffres.

leurs évocations et même leurs gestes évocateurs, contentons-nous d'en appeler succinctement à ces savants du *xvi<sup>e</sup>* siècle, qui, les premiers, murmurèrent ce mot de *magnétisme* et le firent renaître au moment même où tout renaissait dans les sciences et dans les arts. Les plus distingués de ces anciens magnétistes étaient Wirdig, Robert Fludd, Maxwel, Kircher et Van Helmont, puisque nos magnétiseurs modernes les signalent encore aujourd'hui comme leurs pères et comme leurs maîtres.

Eh bien ! qu'était-ce pour eux que le magnétisme, si ce n'est *l'âme du monde, l'esprit de l'univers, les influences célestes, etc., etc.* ? Pour les uns, ce principe réside *dans la lumière, vel lux, aut in luce* ; pour les autres, dans l'air le plus pur, *in æthere purissimo* ; pour tous, c'est un *esprit* qui pénètre tous les corps et les anime de sa vertu.

Écoutez Maxwel : « Celui qui regarde la lumière comme étant *l'esprit universel* ne s'éloigne pas beaucoup de la vérité. Celui qui peut agir sur l'esprit vital de chaque individu peut le guérir à quelque distance que ce soit, en *appelant à son secours l'esprit universel*... Si vous savez employer des corps imprégnés de *l'esprit universel* (mais comment tous ne le seraient-ils pas, puisque, selon vous, il pénètre tous les corps ?), vous en tirerez un grand secours, car c'est en cela que consiste tout le secret de la magie. » — « Mais encore une fois, comment s'en emparer ? » dit avec raison Bertrand ; et Maxwel de lui répondre, trois cents ans à l'avance : « C'est perdre son temps que de chercher cet esprit salutaire *autre part que sur le sommet des plus hautes montagnes*. » Vous le voyez, nous voici revenus aux *hauts lieux*.

Libavius, son disciple, était du même avis ; il reconnaît aussi que les magiciens n'opéraient qu'en réfléchissant cet esprit : « En réfléchissant *cet esprit principe du magnétisme*, comme on réfléchit la lumière dans une glace, on peut en diriger l'action sur un individu. »

Pour Wirdig, pour Robert Fludd, le magnétisme est éga-

lement un *esprit vaguant dans l'air, per aerem vagans*; pour Kircher, « c'est par l'*intermède* de cet agent subtil que l'âme immatérielle est influencée. »

Une fois leur magistère imprégné de *cet esprit principe*, peu commode alors à saisir et que l'on n'avait pas tous les jours sous la main (à moins que l'on n'habitât le sommet des hautes Alpes), ils procédaient à leurs compositions alchimiques, ils fabriquaient cet *onguent magnétique* qui guérissait subitement et à *distance* les plaies les plus profondes; et ces *talismans* infailibles opérateurs de tant de prodiges, et ce *sel du sang*, composition dans laquelle il entraît du sang de la personne éloignée, et dont l'éclat ou l'obscurcissement témoignait de l'état actuel de cette dernière; et *cette lampe de vie*, qui brûlait ou s'éteignait dans les mêmes conditions; et cet *alphabet sympathique*, gravé sur les deux bras qui voulaient correspondre, et dont chaque lettre touchée se traduisait à *distance* par une piqûre sur la lettre correspondante; enfin tous ces mille et mille secrets des sciences occultes qui, tout absurdes qu'ils nous paraissent hier, ne le sont pas plus, en définitive, que tous ceux qui se pratiquent aujourd'hui sous nos yeux; absurdités scientifiques qui ne laissent pas que d'embarrasser terriblement certains savants, comme ils embarrassaient déjà dans ces temps-là des savants du premier ordre, tels, par exemple, que Bayle et le chancelier Bacon <sup>1</sup>.

Pour Van Helmont, le magnétisme « n'était pas précisément l'air, mais une certaine forme assesseur de l'air, et, pour ainsi dire, sa compagne et son épouse. » C'était cet *esprit* qui réveillait, soit au moyen de l'onguent, soit au moyen de

1. La poudre de Digby surtout paraissait les confondre. Elle guérissait en peu d'instant les blessures les plus désespérées, entre autres celles de J. Howel, savant connu par plusieurs ouvrages, et cela en présence de la cour, des médecins et de Bacon. On le répète, les faits étaient constatés, et l'admiration était à son comble. Mais lorsqu'on venait à acheter ce vitriol calciné chez un pharmacien, qui probablement n'avait pas eu le temps de s'emparer de l'esprit du monde, il ne produisait plus rien.

la poudre, etc., la vertu magique de l'homme, *endormie dans le sang depuis le péché*, vertu qui est elle-même, dit-il, une sorte d'écoulement de cet *esprit du monde*<sup>4</sup>.

Et Van Helmont s'efforce de prouver que *cet esprit du monde* n'a rien de commun avec le démon; comme Goclénius, il reproche aux théologiens le rapprochement qu'ils en faisaient avec le *spiritus et princeps mundi* de l'Évangile; mais le jésuite Robert soutient la thèse démoniaque, et la soutient, à ce qu'il paraît, avec une telle force d'argumentation, que Deleuze lui-même, dans les *Annales du Magnétisme*, tome III, p. 468, avoue qu'il le réfute à merveille. « Il suit, dit-il, Goclénius pied à pied, discute toutes ses propositions et combat tous ses témoignages. On ne peut nier que la réfutation de Robert ne démontre la faiblesse des assertions de Goclénius. »

Quoi qu'il en soit, on voit que dans ce temps-là le magnétisme était loin d'être une *faculté pure et simple*, et jamais elle ne se déployait sans l'*assistance avouée d'un esprit erratique, per aerem vagante*; nous allons voir que Mesmer n'a jamais dit autre chose.

Bien loin de prétendre, en effet, que le magnétisme fût l'*action de la volonté* sur le fluide nerveux, Mesmer dit positivement, comme ses maîtres du xvi<sup>e</sup> siècle, « que ce magnétisme part d'un principe universel, *sidéral* même, et c'est, dit-il, *en s'insinuant dans la substance des nerfs* qu'il les affecte immédiatement. » (Proposition 6 du premier mémoire.)

Plus tard, dans son deuxième mémoire, il explique tous ces effets magnétiques, tels que pressentiments, prévisions, etc., « par la *médiation* de fluides de différents ordres

4. Nous sommes étonné que Van Helmont n'ait pas rappelé, pour appuyer cette théorie très-curieuse de la *magie du sang*, ces paroles de l'Évangile : « Vous êtes heureux, Simon-Pierre, parce que ce n'est *ni la chair ni le sang qui vous ont révélé toutes ces choses.* » Ce ne sont pas les seules expressions de l'Écriture qui spiritualisent les œuvres de *la chair*, et nous aurions bien des choses à dire à ce sujet.

(premier mémoire) qui existent entre l'éther et la matière élémentaire, et qui se trouvent *aussi supérieurs à l'éther*, que celui-ci peut l'être à l'air commun. » (Deuxième mémoire, page 94.)

Ainsi, pendant qu'un grand nombre et même le plus grand nombre des magnétiseurs actuels ne reconnaissent que *deux* agents, *la volonté et le fluide nerveux*, Mesmer en reconnaissait trois, la volonté, le fluide nerveux et le *magnétisme animal*; bien plus, loin encore de définir le magnétisme la sécrétion du fluide nerveux, c'était l'action, mieux que cela, *l'insinuation d'un agent supérieur*, dans la substance intime des nerfs, par la médiation de fluides supérieurs à l'éther (premier mémoire).

Et comment sans cela aurait-on pu s'expliquer l'existence de leur fameux *secret*? Que nos magnétiseurs modernes essayent donc de vendre *cent louis*, comme le faisait Mesmer, un simple acte de la volonté : on leur rira au nez. Mais Mesmer vendait tout autre chose et faisait positivement *un appel* au fluide universel, appel avec une baguette ou avec *l'index* tourné tout simplement vers le ciel. C'était un signe. Voyez à ce sujet le discours du baron de Marivetz à ses confrères les membres de l'Académie des sciences, et ses réticences en raison de *la parole donnée*, dit-il, *par tous ceux qui sont initiés*, et dont la devise est *sacra sacris*, c'est-à-dire « les choses saintes aux saints uniquement. » (*Archives du Magnétisme*, t. II, séance du 17 juin 1784.)

Voyez encore les aveux du docteur Doppett qui trahit, lui, très-résolument le secret payé, et qui avoue « qu'il ne consistait *que* dans cette sorte d'appel *digital* au fluide universel. »

Encore une fois, voilà pour le moins une *faculté* bien secondée.

Pour le docteur Deslon, ce premier disciple de Mesmer, « le fluide magnétique *sortait de la terre*; c'est pour cela qu'il paraissait, disait-il, abonder principalement dans les régions polaires, où la terre aplatie offre une surface moins profonde

à son émission. » (*Procédés de Deston*, publiés par Ricard, page 207.)

Pour l'abbé Faria, ce magnétiseur terrible dont la seule présence faisait évanouir les somnambules qui l'appelaient *l'ennemi de leur repos*, le magnétisme n'était l'œuvre *ni* de la volonté *ni* d'*aucun* fluide. Faria n'a que du mépris pour les fluidistes, et, selon lui, « les procédés magnétiques, quels qu'ils soient, ne sont que la cause occasionnelle *qui engage la cause réelle et précise* à se mettre en action. » (Voyez : *du Sommeil*.)

Aujourd'hui, pour le docteur Teste, « c'est une manifestation déterminée, quoique méconnue, de *l'âme universelle*. » (Première leçon.) Plus loin, le même auteur nous parle de cet *envahissement étranger*, de cette *cause* narcotique qui subjugué sourdement comme une sorte d'agent toxique<sup>1</sup> dont on n'est pas le maître de se débarrasser (p. 280). Il nous parle encore de l'intervention fatale d'un *pouvoir fascinateur* (p. 36); et plus loin enfin il explique ainsi les convulsions : « C'est la résistance à *l'agent extérieur*, à la puissance mystérieuse et *étrangère* à l'organisation, qui vient prendre possession du corps. » (Page 53.)

En Allemagne, le magnétisme est aussi regardé comme l'action d'un agent extérieur. Ennemoser, de Stuttgart, tout en déclarant « qu'il ne veut pas s'occuper des explications surnaturelles, parce que, dit-il, la science *ne veut pas en entendre parler*, et que pour lui c'est un parti pris d'éviter ce champ-là, » Ennemoser, disons-nous, convient toutefois que « la cause magnétique se trouve *entre* les influences spirituelles et matérielles mixtes, et que sa sphère est entre la céleste et la naturelle. » Quant au célèbre Eschenmayer, de Tubingen, il affirme *l'extériorité* de « ce principe extraordinaire, qui résiste à toutes les forces physiques, mécaniques et chimiques, et qui, pénétrant dans la substance des corps,

1. Empoisonneur.



comme un être spirituel, triomphe même du feu. » (Voyez, pour toutes ces opinions allemandes, l'ouvrage d'Ennemoser.)

Que sera-ce, lorsqu'à toutes ces autorités anciennes et modernes nous ajouterons tout à l'heure l'autorité par excellence, celle de M. le baron Du Potet et de son journal, seul organe, en ce moment, du magnétisme parisien? Que sera-ce, disons-nous, lorsque nous lirons, dans quelques-unes de ses pages, le désaveu le plus franc et le plus complet de ses anciennes théories naturalistes, et les aveux formidables de ses nouvelles et trop mystérieuses associations? Mais n'anticipons pas, et contentons-nous d'affirmer, pour le moment, ce qui résulte de ces premiers aveux, c'est-à-dire que :

LES EFFETS DU MAGNÉTISME ANIMAL NE SONT PAS SIMPLEMENT DUS, COMME ON LE RÉPÉTAIT JUSQU'ICI, AU DÉVELOPPEMENT D'UNE FACULTÉ HUMAINE, MAIS, D'APRÈS LES MAÎTRES EUX-MÊMES, IL FAUT Y RECONNAÎTRE, AVANT TOUT, L'INTERVENTION (POUR LE MOINS TRÈS-FAVORISANTE) D'UNE CAUSE EXTRA-NATURELLE OU SURHUMAINE<sup>1</sup>.

Maintenant nous allons essayer de prouver par les faits ce que nous venons d'appuyer sur des textes.

1. Ce n'est pas à la légère que nous avons choisi le mot *favorisante*, car la question peut se montrer tellement complexe, que nous serons obligé d'examiner plus tard jusqu'à quel point on peut exclure de tous ces phénomènes l'action divine elle-même, sans laquelle rien ne s'opère dans l'ordre naturel, et, à plus forte raison, dans l'ordre surnaturel.

Ceux de nos lecteurs qu'une telle association révolterait, pourraient se rappeler ce mot de l'Écriture : « Ils m'ont fait servir à toutes leurs abominations, » et cet autre mot tiré des *Morales* de saint Grégoire, liv. II : « La volonté du démon est toujours mauvaise, mais la puissance qu'il prend de Dieu ne l'est jamais. » Aussi, ajoute un autre Père, « même dans les guérisons du démon, c'est encore Dieu qui guérit. »

Malheur à celui qui entre dans le surnaturel par la mauvaise porte, et par de mauvais ou insuffisants médiateurs.

## CHAPITRE X.

# FAITS TRANSCENDANTS DU MAGNÉTISME

ou

### L'INTERVENTION DES ESPRITS DÉMONTRÉE PAR LES FAITS

#### § 1<sup>er</sup>.

Magnétisme magique. — Auxiliaires magnétiques. — Fauteuil *tournant* sans moteur visible. — Somnambules cessant de peser à volonté, ou cloués sur un parquet. — Pouvoir du magnétisme sur l'atmosphère. — *Montius*. — Créations fantastiques. — Transformations apparentes. — Miroir magique de M. Du Potet. — Ses aveux d'une évocation mentale, d'une *redoutable puissance*, dont il *a senti les étreintes*, d'un *esprit de Python*, dont sa conscience lui défend de révéler le siège mystérieux, etc. — Sorts lancés à volonté. — Transport instantané d'un lieu dans un autre.

#### 1. — *Faits transcendants.*

Nous l'avons déjà dit, messieurs, si le magnétisme animal ne nous avait signalé que l'existence d'un fluide purement matériel et physique, la science tout entière ne se serait jamais révoltée contre lui. N'est-elle donc pas, précisément, à la recherche de ce *roi* des fluides ? les travaux les plus modernes, les découvertes les plus récentes ne semblent-elles pas lui frayer la voie de jour en jour ? Quel est, en effet, le physicien qui reculerait devant un éther général dont tous nos impondérables ne seraient que des modifications ? Quel serait encore le chimiste qui refuserait d'admettre les *affinités* et les *com-*

*binaisons* de deux fluides par cette seule raison qu'ils émanaient de deux personnes différentes? Quel serait surtout le physiologiste qui pourrait rejeter avec mépris, soit les caprices et les bizarreries d'une force nerveuse dont il admet déjà l'existence, soit une puissance vitale dont il a toujours enregistré les merveilleux effets, sous les noms de *forces médicales*, d'*instinct*, d'*archée*, d'*âme animale*, etc.?

Allons plus loin; si les magnétiseurs avaient pu restreindre le rôle de ce fluide à celui d'un agent excitateur ou narcotique troublant assez l'état physiologique de l'homme pour développer en lui des facultés psychologiques latentes et ignorées jusque-là, le nombre des incrédules eût diminué rapidement; car, mieux inspirée aujourd'hui, la science ne se déconcerte plus à cette seule idée que, sous l'influence de certains agents extérieurs, l'âme peut se dégager plus ou moins des organes et manifester des facultés tout à fait inconnues. Tout cela se réduirait pour elle à une simple excitation cérébrale, favorisant plus ou moins les développements de l'intelligence humaine.

Mais encore une fois, il ne s'agit pas *de tout cela*; c'est en dehors du somnambulisme et de l'extase qu'il nous faut mettre à nu le phénomène et nous demander : Pourquoi cet homme, dont l'état est parfaitement normal et n'a subi aucune modification appréciable, se trouve-t-il investi tout à coup d'une sorte de pouvoir thaumaturgique qui ne se révèle pas chez les autres? pourquoi sa volonté, sans qu'on en devine la raison, et sans le secours de la confiance et de la foi, produit-elle des effets ou curatifs ou désastreux qui sortent tout à fait des voies ordinaires<sup>1</sup>? pourquoi sa main, douée d'un pouvoir

1. Voyez Bertrand : « On réussit *avec* la volonté, *sans* la volonté, *avec* une volonté contraire. » Et M. Gauthier dit (*Traité*, p. 240) : « Dans tout ce que Mesmer a enseigné, on voit l'homme matériel mû par des causes fécondes; nulle part on ne le voit mû *par sa propre* volonté. » C'est vrai, et ce n'est pas assez remarqué; nous croyons, nous, que la théorie de la volonté eût paru fort insuffisante à Mesmer lui-même.

exceptionnel et merveilleux, soulage-t-elle le malade par ces frictions *mystérieuses*, si bien distinguées par les anciens des frictions *ordinaires* ? pourquoi cette main se laisse-t-elle entraîner à de mystérieux *courants*<sup>1</sup> ? pourquoi enfin, et comment peut-elle communiquer à tous les éléments, aux arbres<sup>2</sup>, à l'eau, à tous les objets qu'elle choisit, une puissance *exécutive* qui révèle, non plus un simple fluide, mais un ministre d'une intelligence et d'une fidélité tout à fait exceptionnelles<sup>3</sup> ?

Comme on le voit, il n'y a rien là du somnambulisme, et tout se passe à l'état de veille. Donc cette force est toute la merveille de la chose ; ou elle est intelligente par elle-même, ou elle a par derrière elle un souffleur (*spiritus rector*) qui la gouverne et la soutient. Cependant on s'y méprend tous les jours, et tous les jours les causes sont oubliées pour les effets.

Deleuze, qui pendant longtemps voulait que l'on rejetât « comme erroné tout ce qui ne serait pas d'accord avec les

1. C'est M. de Bruno qui les a le premier signalés : « J'entends par là, dit-il, ces courants qui sortent des parties affectées, et... sur lesquelles vous dirigez votre action... J'avoue que je n'ai pu me rendre raison de ces détours circulaires dans lesquels *ma main était entraînée* et suivait des *courants* qui décrivaient des lignes courbes d'un grand diamètre... Ces courants dans leur direction rencontrent souvent *un mur*, etc. » Beaucoup de magnétiseurs ont reconnu cette vérité fondamentale de leur art.

2. « Il n'y a pas une feuille de mon arbre, disait M. de Puységur, qui ne communique la santé. »

3. Pour peu que l'on soit initié (et qui ne l'est pas aujourd'hui ?), on doit savoir que l'on nomme *auxiliaires magnétiques* tout objet magnétisé qui sert de véhicule à l'influence occulte *déposée* sur lui par le magnétiseur : c'est le *talisman* des anciens. Quelquefois ce talisman doit opérer tel ou tel effet sur la personne à laquelle on l'envoie, suivant telle ou telle circonstance ; il faut donc que *cette influence voyageuse* se rappelle, fût-ce à deux cents lieues et à des mois de distance, toutes les recommandations du commentant ; pendant que celui-ci sommeille, oublie et ignore, il faut *qu'elle* n'oublie rien, elle, qu'elle pèse tout, et qu'elle se décide toujours *suivant les circonstances*... Et que l'on ne croie pas que toutes ces *folies* ne soient crues que par les superstitieux du magnétisme ; il n'est pas, au contraire, *un seul* magnétiseur qui n'y croie fermement, et, sur ce point, Deleuze, Koreff et Grégory professaient exactement la même doctrine ; n'avons-nous pas vu

lois de la physique <sup>1</sup>, » et qui soutenait que « les somnambules n'avaient jamais de connaissances étrangères à leur état de veille <sup>2</sup>, » avait reculé plus tard, sous prétexte que le temps n'en était pas venu, devant la publication des faits merveilleux. Le docteur Koreff nous avait fait pressentir les mêmes faits, et grondait Deleuze de sa timidité trop prudente <sup>3</sup>. Ricard nous avait déclaré que « lorsque le jour serait venu, il publierait des faits qui abîmeraient tous les systèmes reçus jusque-là <sup>4</sup>, » et le docteur Teste nous en signalait quelques-uns « qui bouleversaient de fond en comble, disait-il, jusqu'au magnétisme lui-même <sup>5</sup>. »

Or, on assure que tous ces faits se sont produits, et pour notre part nous avouons que, malgré toutes les recommandations des prudents, leur connaissance nous a toujours paru absolument nécessaire pour bien juger le magnétisme.

Qui pourrait connaître un homme en étudiant uniquement l'embryon ? Qui pourrait connaître le chêne en dissertant sur le gland qui le renferme ? Personne ; on laisse pousser l'un et l'autre, et plus tard on estime leur valeur.

les savants chimistes Bogros et Loeventhal, après avoir fait fondre des morceaux de soufre et de colophane magnétisés, rester stupéfaits de leur trouver, six mois après cette fusion, les mêmes qualités magnétiques ? N'avons-nous pas vu, tout à l'heure, la Cour d'appel des Deux-Sèvres absoudre le magnétiseur Ricard, condamné par le tribunal de Bressuire pour avoir donné des consultations, d'un bout de la France à l'autre, sur *une simple mèche de cheveux* ; et n'avons-nous pas entendu, depuis, la plupart de nos tribunaux déclarer, tout en les punissant, que ces faits *ne pouvant plus être classés parmi les jongleries, il devenait impossible de leur appliquer l'art. 406 du Code pénal* ? Encore une fois, ces folies élémentaires du magnétisme sont constatées, comme tout le reste, par *les plus imposantes autorités*, et, ce que nous comprenons le moins, c'est que, devant la *surintelligence du moindre auxiliaire magnétique*, on persiste à soutenir, comme le fait la majorité des magnétiseurs, que l'agent magnétique n'est qu'un simple impondérable, développant seulement par la surexcitation de merveilleux phénomènes psychologiques.

1. Préface de l'*Histoire critique*. — 2. *Ibid.*

3. *Lettre d'un médecin étranger*.

4. *Traité du Magnétisme animal*.

5. *Magnétisme expliqué*.

C'est ici que nous allons visiblement échapper aux côtés physique et physiologique de la question, ou plutôt les compléter en leur adjoignant celui que déjà nous avons désigné par l'épithète de *métapneumatique*, c'est-à-dire surhumain, pris indifféremment en bonne ou en mauvaise part.

Mais c'est encore ici, messieurs, que nous sentons mieux que jamais combien nous aurons besoin de votre longanimité. Hélas ! nous le savons, il n'y aurait pas un écolier dans Paris qui ne se trouvât en droit, du haut de sa raison fortifiée par le préjugé général, de rougir pour nous de l'*aplomb* de nos récits. Nous sera-t-il permis du moins de nous retrancher dans notre rôle de narrateur impartial ? La justice l'exigerait, et cependant, après tout, si vous nous demandiez à l'avance ce que nous pensons de la réalité de tous ces faits, nous vous répondrions loyalement que nous y croyons parfaitement : 1° parce que, selon les expressions du docteur Brierre de Boismont, « lorsque ces faits ont pour garants des hommes instruits, dignes de foi, dont la moralité est incontestable, le scepticisme n'est plus possible et la divergence n'est plus que dans l'explication<sup>1</sup> ; » 2° parce que nous avons été témoin nous-même de plusieurs faits analogues ; 3° enfin, parce que, rentrant parfaitement dans notre théorie et la justifiant en tous points, nous ne comprendrions pas qu'ils ne se fussent jamais présentés sur la scène magnétique. Maintenant donc nous dirons aux incroyants absolus : Veuillez passer votre chemin, et ne perdez même pas une minute à nous lire ; et quant aux croyants modérés, quant à ceux qui mesurent les faits à la taille de leur foi, foi dont ils se sont tracé le cercle avec leur propre compas, nous serons en droit de leur dire : Vous croyez au magnétisme ordinaire ; vous croyez, parce que vous l'avez vu, au somnambulisme lucide ; vous courbez la tête devant un diagnostic merveilleusement exact formulé sur une *simple mèche de cheveux*, à deux cents lieues du

1. *Des Hallucinations*, p. 265.

malade; vous croyez aux désignations grecques et techniques des remèdes ordonnés en songe par un paysan illettré que vous douez par cela même du don des langues étrangères<sup>1</sup>, vous croyez à mille choses de ce genre; pourquoi ne croiriez-vous pas un peu plus? N'avez-vous pas déjà brûlé tous vos vaisseaux?

Eh bien, messieurs, il en est toujours ainsi du magnétisme, et du moment où vous mettez le pied sur son domaine, du moment où vous avez franchi la frontière antiphilosophique, vous pouvez et vous devez vous attendre à tout. Il ne faudra donc pas vous étonner qu'il y ait des faits ordinaires, des lieux communs pour les faibles et les timides, puis des faits plus avancés pour les catéchumènes, suivis enfin de faits transcendants pour les initiés et les adeptes.

Ainsi, par exemple, il ne faudra pas être plus étonné que nous le sommes en ce moment, en parcourant les quelques notes inédites sur le magnétisme que nous avons là sous les yeux.

Nous les tenons d'un saint et respectable prêtre<sup>2</sup>, longtemps professeur de philosophie chez les jésuites, et regardé pendant cinquante ans par ceux-ci comme un de leurs théologiens les plus sages et les plus habiles. Et l'on sait qu'ils connaissent la valeur de leurs hommes.

Eh bien, dans ce manuscrit signé de lui et malheureusement incomplet, nous trouvons les deux expériences suivantes. Voulant un jour prouver à plusieurs prêtres, mais surtout à un magnétiseur, que le fluide dont celui-ci se croyait le directeur exclusif écoutait aussi d'autres ordres, il s'en empare mentalement et se propose de le faire obéir contraire-

1. Nous savons fort bien qu'on l'explique par une prétendue lecture dans l'esprit du magnétiseur; mais nous savons aussi que tous les jours des magnétiseurs, et nous pourrions les citer, restent confondus devant des choses et des mots auxquels ils sont tout aussi étrangers que leurs somnambules eux-mêmes. Que devient alors l'explication?

2. Le père Barrat.

ment à la pensée de la somnambule et de son maître. Comment s'y prend-il ? Auprès de lui se trouvait en ce moment un pan de rideau, garni de ses anneaux ; à l'insu de ses deux magiciens, il détache donc et serre fortement ceux-ci dans ses deux mains, ... suspend sa pensée, puis, au moment où l'on y songe le moins, il émet une simple intention, et voilà que malgré ses efforts les anneaux lui sont violemment arrachés et lancés à l'autre extrémité de la chambre... Il émet une autre intention (ne soyez pas trop étonnés, messieurs), et voilà que le fauteuil auquel il commande se met à *tourner*, à rouler tout seul sur le parquet et à parcourir l'appartement à la grande stupéfaction des témoins, de la somnambule, et surtout du magnétiseur, qui se trouvaient dépossédés subitement et de leur propre fluide, et des théories qui faisaient leur orgueil ; et dépossédés, par qui ? Par un profane, par un philosophe, ennemi du magnétisme, qui ne *s'était même pas mis en rapport avec eux*, et qui, depuis, ne s'est jamais retrouvé la moindre puissance magnétique.

Ce manuscrit, nous le tenons, messieurs, à votre disposition ; il est signé, nous le répétons, par un homme qui non-seulement fut une des plus grandes autorités de sa Compagnie, mais fut encore, nous vous l'affirmons, le guide et le conseil de personnages fort éminents dans le clergé et dans l'État<sup>4</sup>.

Peut-être alors serons-nous un peu moins embarrassé pour vous affirmer que, nous-même, sur un simple signe que nous transmettions à un magnétiseur, son somnambule, porté sur nos propres épaules, devenait à *notre volonté* infiniment plus léger, ou nous écrasait de tout son poids ; si nous vous affirmons encore que, sur un simple signe de nous à son

4. Il n'y a pas un mois encore que le récit de ce fait aurait soulevé d'indignation tout un salon d'esprits forts ; aujourd'hui c'est un fait banal, c'est un lieu commun ! Et ce lieu commun, on le trouve *parfaitement naturel*, bien que l'on n'en connaisse pas la cause ! Mais au moins, frappez-vous donc la poitrine en pensant à votre intolérance d'hier.



magnétiseur, placé à l'autre extrémité de la chambre, ce somnambule, dont les yeux étaient hermétiquement bandés, se laissait rapidement entraîner, ou bien, obéissant à notre nouvelle intention, demeurerait tout à coup si bien cloué sur le parquet que, courbé horizontalement et ne reposant plus que sur l'extrémité de la pointe des pieds, tous nos efforts (et nous étions quatre) ne le faisaient plus avancer d'une seule ligne. « Vous attelleriez dessus six chevaux, nous disait le magnétiseur, que vous ne le feriez pas bouger davantage. » Et vraiment c'était bien, là aussi, le premier pas qui coûtait. Enfin, à notre volonté encore, nous le rendions ou complètement sourd, ou complètement aveugle, ou complètement insensible.

Vous en conviendrez, messieurs, nous n'avions vraiment plus de raison suffisante pour crier au mensonge, lorsque après avoir vu, comme tout le monde, des somnambules soulevés de terre par la volonté de leur magnétiseur, d'autres témoins venaient nous affirmer en avoir vu *voler* autour des lustres d'un salon magnétique *très-avancé*, ce qui nous reportait à Simon le Magicien, dont l'Académie des sciences n'a probablement jamais entendu parler, mais dont vous vous êtes occupé plus d'une fois, messieurs<sup>1</sup>, et que les constitutions apostoliques<sup>2</sup>, vous le savez, nous représentent *volant* au-dessus du Forum, et précipité par les prières de saint Pierre.

Alors nous nous étonnerons beaucoup moins, lorsque nous verrons des magnétiseurs insinuer, comme Ricard l'a fait par exemple, non pas qu'ils sont capables de faire la pluie et le beau temps, il ne veut pas aller jusque-là, mais qu'il peut, et mieux est, qu'il a pu, sur la place du Pérou, à Montpellier, et en présence de témoins, *influencer* le beau temps et la pluie en faisant, par le temps le plus sec et le plus

1. Académie des inscriptions et belles-lettres.

2. Liv. VI, vers. 9.

pur, pleuvoir sur la feuille de papier que sa main déployait<sup>1</sup>. Nous ne nous en étonnerons pas trop, disons-nous, car nous retrouvons à toutes les pages de nos rituels théologiques et de nos recueils de jurisprudence, à commencer par ceux de Justinien, nous retrouvons, disons-nous, ce pouvoir mentionné comme appartenant et de droit et de fait aux magiciens dont presque tous nos magnétiseurs réclament, comme on le sait, l'héritage. Ce pouvoir, nous le retrouvons encore signalé chez tous nos voyageurs modernes, et en particulier dans un des derniers numéros des *Annales de la Propagation de la Foi*, comme un *attribut irrécusable* du pouvoir magique chez toutes les nations idolâtres<sup>2</sup>.

Vous permettrez ensuite, messieurs, qu'on vous signale la puissance de Montius, ce peintre original qui, à l'aide de son magnétisme, mit plus d'une fois en déroute les tribunaux et les corps savants de la Belgique, tournant la tête des présidents d'académie, des professeurs de physique, des inspecteurs de l'université, des journalistes, etc., soit en les rendant somnambules au premier roulement de son tambour, soit en leur faisant apparaître, dans la cuvette d'or de sa montre, tous les êtres vivants ou morts qu'ils désiraient évoquer ou revoir. Vous ne vous en étonnerez pas trop, puisqu'un de vos savants collègues de l'Académie des sciences, M. Léon de Laborde, vient de vous raconter des faits parfaitement analogues, dont il a été le témoin et l'acteur<sup>3</sup>.

1. Ricard, *Traité du Magnétisme*, p. 339.

2. « *De pluviiis cælo devocatis, per magos, plena sunt veterum monumenta*. Les annales des anciens sont remplies de ces récits de pluies obtenues par le pouvoir magique. » (Delrio.)

3. Rien ne peut donner une idée du déplaisir que cause aux *sages* du magnétisme la vue de semblables collègues. M. Aubin Gauthier, par exemple, dont la modération, la science et le véritable talent d'écrivain rappellent souvent le vénérable Deleuze, son modèle et son maître, M. Gauthier s'indigne contre les pratiques de Montius, dont « le règne cessera, dit-il, lorsque le gouvernement le voudra bien. » Mais, interpellé sur les faits eux-mêmes dont il vient d'être le témoin, la vérité lui arrache ce jugement : « Beaucoup de

Nous irons plus loin et nous ne contredirons pas trop Ricard, lorsqu'il nous parlera de ce compagnon de sa captivité, qui avait vu des magiciens égyptiens « créer et développer sous ses yeux des reptiles apparents et de prétendus serpents, » car cela *court les rues* dans les annales de la sorcellerie, même dans quelques-uns de nos villages, et nous n'y ferions pas attention peut-être, si la Bible ne nous revenait en mémoire <sup>1</sup>. Mais comment oublier ces magiciens de Pharaon, qui, par leurs enchantements, *incantationibus suis*, couvraient toute l'Égypte de grenouilles ou changeaient leurs propres verges en serpents <sup>2</sup>, prodiges qui semblaient balancer les miracles de Moïse, jusqu'au moment décisif où les magiciens vaincus s'inclinaient en disant : « *Cette fois-ci, c'est le doigt de Dieu qui agit : Digitus Dei est hic* <sup>3</sup>. »

M. de Laborde, encore une fois, a pris soin de justifier le côté magique de la question, en nous disant : « Ces magiciens des Pharaons d'Égypte sont les pères et fondateurs d'une nombreuse secte dont nous examinerons seulement les derniers rejetons, pour ne pas entrer trop avant dans l'histoire de la magie, sujet qu'il est aussi difficile d'épuiser qu'il est tentant de l'aborder <sup>4</sup>. »

A plus forte raison n'accorderons-nous pas à M. le docteur Teste que « tout le magnétisme soit bouleversé de fond en comble par les expériences qu'il rapporte, et qui consistent, « soit dans l'*invisibilité complète* de personnes ou d'objets magnétisés <sup>5</sup>, soit dans la *transmutation* apparente des sub-

personnes traitent M. Montius de charlatan; je puis assurer que tous les sujets que j'ai vus chez lui étaient vraiment somnambules. » (*Magnétisme catholique*, p. 213.)

1. M. Munck, dans un ouvrage récent sur la Palestine (p. 93), fait une remarque assez intéressante; c'est qu'un des mots les plus usités pour désigner la magie a le plus intime rapport avec celui du serpent. Voyez aussi le dernier analogue cité en note au chapitre *Ciderville*.

2. *Exode*, chap. vii, vers. 42.

3. *Id.*, chap. viii, vers. 49.

4. *Commentaire sur l'Exode*, p. 22.

5. Nous avons entendu nos respectables missionnaires et le docteur

stances alimentaires, jusqu'à faire croire, par exemple, à ceux qui boivent un verre d'eau, qu'ils boivent un verre d'orgeat; à ceux qui ne tiennent qu'une tasse vide, qu'ils prennent une glace à l'ananas (p. 447); soit dans la *soustraction* imaginaire des marches d'un escalier, soustraction qui ne permet plus au malheureux somnambule de descendre plus bas; soit par ces *barrières*, toujours imaginaires, qu'il refuse de franchir, et contre lesquelles il se plaint qu'on lui brise l'estomac.» (P. 421.)

Comment ! toutes ces expériences bouleverseraient le magnétisme de M. le docteur Teste ? Cet aveu témoigne assurément de sa complète bonne foi, mais il nous permettra de lui dire à notre tour : « Eh quoi ! vous êtes docteur en Israël, et vous ignorez toutes ces choses ! » Mais tout ceci c'est le magnétisme en personne, ou plutôt ce sont quelques-unes des mille et une fantaisies que le Protée imagine. Et le docteur Teste de s'écrier encore : « Les expériences que je viens de décrire ne prouvent toutes qu'un seul fait, mais elles le prouvent à mon avis d'une manière péremptoire : c'est que positivement il existe un fluide, et que ce fluide est une substance matérielle. » (P. 445). Eh ! mon Dieu, entendons-nous bien. Mais certainement il existe dans la nature un fluide, matrice et synthèse de tous nos impondérables, fluides lumineux, vital, véhicule et moyen de toutes nos volontés, de tous nos actes, base de tous les corps, instrument de toutes les âmes, et dont les combinaisons diverses, la répartition plus ou moins parfaite ou viciée, doivent être aussi des causes fréquentes de maladie ou de santé. Sans doute les dérangements de nos facultés mentales, les hallucinations de tous les sens, ne tiennent le plus souvent qu'au jeu désordonné de ce fluide. Mais encore

Esdaille nous raconter des faits semblables. L'anneau de Gigès est donc de tous les siècles. Suidas (au mot *Magi*) nous dit : « On appelait mages les hommes qui savaient s'entourer d'apparitions décevantes ; » et Mercure, disait-on, « avait trouvé le secret de fasciner la vue des hommes, au point de rendre des personnes invisibles. » (Voir Salverte, p. 345.)

une fois, la question n'a jamais été là ; ce fluide matériel n'expliquera jamais rien à lui tout seul, pas même comme stimulant de facultés psychologiques. Il est même si peu nécessaire que « beaucoup de magnétiseurs sincères et de bonne foi, dit M. Lovy, sont tout étonnés d'obtenir la transmission de la pensée sans le concours du fluide et de produire toute espèce de phénomènes magnétiques sans magnétisme. » (V. *Journal du Magnétisme*, t. III.)

Il y a longtemps déjà qu'un saint docteur de l'Église<sup>4</sup>, tout étranger que l'on fût, à son époque, aux premiers éléments de physique, avait pressenti l'existence de ce fluide, et même en faisait, comme vous, l'instrument nécessaire de tous ces faits. Car c'est à propos de ces prestiges et des magiciens de Pharaon qu'il proclame la nécessité « d'un principe universel, répandu dans tous les éléments, et qui contient la semence de toutes les choses corporelles et sensibles, lorsque leurs principes sont mis en action à temps et par des agents convenables, lesquels agents néanmoins ne sauraient être nommés créateurs, puisqu'ils ne tirent rien du néant et qu'ils déterminent seulement les causes naturelles à produire leurs effets au dehors. »

Ainsi donc, même du temps de saint Augustin, on reconnaissait un fluide ; mais encore une fois, *qui est-ce* qui met en jeu ce fluide, d'une manière si étrangère à l'action normale de la volonté ? Voilà le problème.

Quant à cette distinction entre les substances *réelles* créées par Moïse et les substances *apparentes*, que ses adversaires avaient su manifester, tout repose sur elle, et c'est là le *criterium*. Pendant que ceux-ci produisaient des hallucinations artificielles, comme nos magnétiseurs, Moïse produisait, lui, des *réalités* substantielles, comme, dans un ordre plus élevé, on vit plus tard l'Église opposer à leurs *apparentes* transmutations de substance le dogme,

4. Saint Augustin, *Cité de Dieu*.

cette fois-ci surnaturel et divin, de la transsubstantiation réelle.

Donc, le prisonnier de M. Ricard, et certains témoins cités plus haut, auraient fort bien pu, *sans bouleverser* le magnétisme, créer *en apparence* et voir naître autour d'eux toute une ménagerie formidable.

2. — *Un grand magnétiseur trahissant ses mystères.*

Et les expériences magiques de M. le baron Du Potet! Auriez-vous donc été, messieurs, assez prévenus contre le magnétisme pour n'avoir jamais eu la tentation de les suivre ou de les entrevoir, pour le moins? Là vous auriez été témoins d'effets bien extraordinaires, et toujours, ce qui est fort essentiel, en dehors du somnambulisme.

Là, vous auriez vu des hommes et des femmes, de tout âge et de tout rang, devenir momentanément fous ou convulsionnaires, non plus cette fois à la suite de magnétisations directes comme aux baquets de Mesmer, car il n'y en a pas l'ombre, ni par imitation, car ils sont isolés, mais tout simplement parce que le magnétiseur a tracé au charbon deux ou trois lignes sur le parquet, et que sa volonté les entraîne ou les enchaîne forcément sur ces lignes, ou plus simplement encore parce qu'il leur présente son miroir magique, sorte de petit carton sur lequel il a bien entendu *fixer les esprits animaux* qui doivent à leur tour appeler *des esprits ambiants et semblables à eux*<sup>1</sup>, afin que des communications s'établissent entre eux et qu'il en résulte une sorte d'alliance. Aussi à peine le voyant, qui n'est plus somnambule cette fois, mais qui n'est autre que vous-même, si vous le voulez, ou votre voisin, ou votre ami, à peine le voyant improvisé, disons-nous, a-t-il jeté les yeux sur ce miroir *vraiment fatidique*, que son regard se fixe, s'enflamme, que tous ses membres tremblent et se débent sous lui, qu'il semble dévorer des yeux quelque chose

1. Expression de M. Du Potet.

qui bientôt excite sa fureur ou fait couler ses larmes, jusqu'à ce que le magnétiseur, effrayé lui-même, lui enlève, souvent avec la plus grande peine et parfois à ses risques et périls, le carton fatal dont *les esprits animaux, aidés par les esprits ambiants*, le fascinent et le possèdent.

Rien de plus triste, rien de plus déplorable, mais en même temps rien de plus intéressant, pour celui qui veut sonder la question, que de semblables scènes, où, nous le répétons, *sans somnambulisme et sans passes aucunes*, le magnétisme est mis à nu et prouve en même temps la toute-puissance de ses effets et l'insignifiance de ses procédés ordinaires.

Aussi M. Du Potet, qui le premier, nous l'avons dit plus haut, a ramené la science académique sur son terrain par les expériences de l'Hôtel-Dieu et par son habile et infatigable propagande, M. Du Potet, qui, dans plusieurs ouvrages malheureusement trop répandus, avait professé les doctrines les plus matérialistes, et par conséquent les plus opposées à celle des *Esprits*, M. Du Potet est-il revenu complètement sur ses pas, puisqu'il nous a dit à nous-même, et nous pouvons le répéter, « qu'à ses yeux il y avait de la magie jusque dans le plus petit fait magnétique; » et, pressé par nous d'expliquer ce qu'il entendait par *magie*, il ajoutait : « assistance de causes occultes. »

Aussi ne serons-nous plus étonné que, ébloui par le nouveau point de vue où il s'est placé, M. Du Potet prenne aujourd'hui pour devise ce mot d'un somnambule : « Ne vous étonnez de rien, » et qu'il s'écrie : « Trop longtemps les magnétiseurs sont restés dans le cercle expérimental tracé par nos devanciers. Il faut maintenant le franchir hardiment, résolument<sup>1</sup>. »

1. Laissons-le donc décrire lui-même une de ses expériences magnétiques, après quoi nous suivrons les progrès de ses propres étonnements et même de son effroi.

#### MIROIR MAGIQUE.

« Pour cette opération, nous prenons un morceau de braise, nous traçons

Que M. Du Potet cependant ne se fasse pas illusion. Sa découverte de la force magi-magnétique n'en est pas une ; il

un cercle plein, en ayant soin que toutes ses parties soient noircies. Nos *intentions* sont bien formulées, aucune hésitation dans nos pensées : nous voulons que les *Esprits animaux* soient fixés dans ce petit espace et y demeurent enfermés ; qu'ils y appellent des *Esprits ambiants* et semblables, afin que des communications s'établissent entre eux, et qu'il en résulte une sorte d'alliance. L'expérimenté une fois attiré vers ce point, une pénétration intuitive, due au rapport qui s'établira entre les Esprits qui sont en lui et ceux fixés sur le miroir magique, doit avoir lieu ; il doit voir les événements et tout ce qui l'intéresse comme s'il était dans l'extase ou dans le somnambulisme le plus avancé, bien que l'expérimenté soit libre de ses facultés comme de son être, et que rien chez lui ne soit enchaîné. Ce n'est peut-être pas là toute notre pensée, mais nous n'avons point, de termes pour l'exprimer autrement.

« L'opérateur doit se tenir à distance, sans qu'aucune influence de sa part vienne désormais s'ajouter, se joindre à ce qui a été fait tout d'abord. Cette expérience est neuve pour nous comme pour toute l'assemblée, qui se compose, ce jour-là, de quatre-vingts personnes. Tous les yeux sont ouverts, c'est en plein jour, sur un parquet qui n'a reçu aucune préparation, qui n'est revêtu d'aucun enduit, que le rond est tracé, et le charbon qui a servi est déposé sur la cheminée, où tout le monde est libre de l'examiner. Aucun parfum, aucune parole, enfin rien que ce rond charbonné, et *l'occulte puissance qui y a été déposée* au moment du tracé, tracé qui a demandé quatre minutes de préparation seulement. Durant ce court espace de temps, des rayons de notre intelligence, poussés par d'autres rayons, ont formé un foyer invisible, mais réel ; nous sentons qu'il existe au trouble inconnu que nous éprouvons, à *l'ébranlement de tout notre être*, plus encore à une sorte d'affaissement résultant de la diminution de la somme de nos forces. Voici ce que l'on observe :

« Plein de confiance en lui, sûr de l'impuissance de cette magie, un homme de vingt-cinq à vingt-six ans s'approche du rond fatidique, le considère d'abord avec un regard assuré, en examine les circonvolutions, car il est inégalement tracé, lève la tête, regarde un instant l'assemblée, puis reporte ses regards en bas à ses pieds. C'est alors qu'on aperçoit un commencement d'effet : sa tête se baisse davantage, il devient inquiet de sa personne, tourne autour du cercle sans le perdre un instant de vue ; il se penche davantage encore, se relève, se recule de quelques pas, avance de nouveau, fronce les sourcils, devient sombre et respire avec violence. On a alors sous les yeux la scène la plus étrange, la plus curieuse : l'expérimenté voit, à n'en pas douter, des images qui viennent se peindre dans le miroir ; son trouble, son émotion, plus encore ses mouvements inimitables, ses sanglots, ses larmes, sa colère, son désespoir et sa fureur, tout enfin annonce,



n'y a d'autre progrès dans ses expériences que celui d'avoir mis à nu, une fois de plus, et plus explicitement peut-être, la

prouve le trouble, l'émotion de son âme. Ce n'est point un rêve, un cauchemar, les apparitions sont réelles : devant lui se déroule une série d'événements représentés par des figures, des signes qu'il saisit, dont il se repaît, tantôt gai, tantôt rempli de tristesse, à mesure que les tableaux de l'avenir passent sous ses yeux. Bientôt même c'est le délire de l'émportement, il veut saisir le signe, il plonge en lui un regard terrible; puis enfin il s'élance et frappe du pied le cercle charbonné, la poussière s'en élève, et l'opérateur s'approche pour mettre fin à ce drame rempli d'émotions et de terreurs. Pour un instant, on craint que le voyant n'exerce sur l'opérateur un acte de violence, car il le saisit brusquement par la tête, et l'étreint avec force : quelques paroles affectueuses et les procédés magnétiques apaisent, calment l'âme du voyant, et font rentrer dans leur lit ces courants vilains débordés.

« On entraîne dans une pièce voisine l'expérimenté; mais, avant qu'il ait repris entièrement ses sens, on lui ôte le souvenir de ce qu'il a vu, et l'on achève de le calmer. Il ne lui reste bientôt qu'une douleur dans la partie supérieure du crâne, qui disparaît d'elle-même au bout d'une demi-heure. Malgré tout, il conserve une vague pensée, une préoccupation de l'esprit; il cherche à se rappeler; il sent qu'il s'est passé en lui quelque chose d'étrange; mais, quoi qu'il fasse, sa mémoire ne peut lui fournir un trait, une figure de tout ce qu'il a vu : tout est confus en lui, et les interrogations nombreuses qu'il subit n'amènent aucune révélation.

« Révons-nous? sommes-nous nous-même sous le charme d'une illusion? Avons-nous bien vu ce que nous venons de décrire? Oui! oui! nous l'avons vu, saisi, plein de calme et de raison; tout est réel, et nous restons bien au-dessous de la vérité, ne pouvant entièrement la peindre dans ce récit, car les mots nous manquent, quoique notre mémoire soit fidèle.

« Cette expérience a porté dans tous les esprits la conviction qu'une découverte venait de se révéler, et que le magnétisme allait certainement s'ouvrir une nouvelle route. Les faits déjà si curieux offerts par le somnambulisme sont dépassés, car ici l'homme est éveillé. »

Maintenant, messieurs les savants, discutez longuement, sagement sur la composition des *miroirs magiques* de l'antiquité; rien de mieux; mais auparavant, venez donc voir un moment ce que c'était et ce que cela est.

« Ces miroirs, dit un savant, n'ont pu avoir un usage naturel... ils peuvent servir également à faire apparaître les anges et les archanges, et à obtenir d'eux les choses qu'on désire... On parfumera le miroir, on jeûnera pendant sept jours, on gardera la plus sévère retraite; on chargera ensuite quelqu'un, un homme, une femme, un enfant, n'importe, de tenir le miroir... Aussitôt l'ange se montrera dans le miroir et l'on pourra lui exposer ses demandes (*Monuments musulmans*, par M. Reinaud, p. 404). Il est probable qu'il se passe encore quelque chose de semblable sur ces miroirs que

nullité des théories rationnelles magnétiques, et d'avoir démontré, une fois de plus encore, qu'il faut autre chose que des fluides matériels ou des manifestations psychologiques pour donner le dernier mot de l'art qu'il professe, dernier mot que le plus humble sacristain de la plus modeste église, ou le berger de son village, connaissait peut-être avant lui.

Il a beau nous dire que « c'est un fluide, » et que ce fluide ne saurait être autre chose que cette production singulière, résultat de l'air que nous respirons et des matériaux divers qui le constituent » (t. IX, p. 613); il a beau s'écrier : « Pourquoi voulez-vous faire intervenir je ne sais quelles divinités, pour des œuvres si simples? pour moi, l'agent n'est autre que celui des mouvements;... » (t. IX, p. 603) tout cela peut être et même est vrai jusqu'à un certain point (plus tard nous verrons comment); mais toute la vérité n'est pas là, et le problème ne varie pas; il est toujours ainsi posé : Pourquoi ce *principe des mouvements*, que nous possédons tous apparemment, ne nous rend-il thaumaturges ou devins que sous le drapeau magnétique, abstraction faite de tout somnambulisme et même de tous procédés, comme on peut le voir dans la note précédente? Et si la *puissance* et la *surintelligence* magnétiques étaient à l'état latent dans ce *principe des mouvements*, qui donc investit M. Du Potet du talent de les faire jaillir et parler? Comment donc s'y prend-il pour garrotter ce Protée et le forcer à s'expliquer? Tout est là.

Maxwel disait, il y a plus de trois cents ans, à propos des mêmes faits : « Tout consiste à s'emparer du fluide universel. » Mais s'il était universel, *pourquoi* donc s'en emparer?

le prêtre indien remet aux *suties* au moment où elles montent sur le bûcher, et dans lequel elles voient toutes les transmigrations passées et futures de leur âme. De là ce calme prodigieux, cette sérénité jusqu'à la fin du supplice, devant lesquels s'est extasié plus d'un voyageur moderne. (Voir entre autres un récit inséré dans la *Revue britannique* de 1815.)

Et s'il le fallait absolument, *comment* donc s'en emparer? La question est encore la même aujourd'hui.

Aussi M. Du Potet ne peut-il plus faire un seul pas en avant sans rencontrer la négation de son rationalisme, et rien n'est vraiment plus curieux que le désarroi profond de tous ses enseignements, en présence des nouveaux faits qui le débordent de toutes parts, soit à l'étranger, soit autour de lui, soit dans ses propres mains.

Ainsi, tantôt nous l'entendons s'écrier : « Plus de doute, plus d'incertitude, la magie est retrouvée... Je sépare de moi une force, il y a émission... Cette force est réelle, quoique non visible encore. Déposée sur un corps quelconque, elle s'y fixe comme une essence, puis bientôt elle exerce son action sur ce qui l'environne, et la magie commence, c'est-à-dire que des phénomènes extraordinaires viennent nous frapper d'étonnement; *ce n'est pas ce que nous avons voulu* qui se manifeste; non, nous sommes *tout à fait étrangers* dès lors à ce qui se passe » (t. VIII, p. 140 et 188).

Tantôt il renouvelle la même injonction : « N'ayez pas, dit-il, la prétention d'agir *par vous-même*, cela nuirait à l'*expérience* et en dénaturerait les résultats » (t. VIII, p. 215).

Plus loin, à propos d'un peu de poussière qu'il a ramassée dans un cimetière, et à l'inspection de laquelle ses voyants improvisés aperçoivent cinq squelettes et les décrivent, il s'écrie : « Non, non, il y a ici quelque chose qui dépasse notre raison ; le SURNATUREL se montre, lorsque je voudrais en nier l'existence » (t. VIII, p. 263).

« ...Ai-je bien vu, dit-il ailleurs, ces étranges choses, les ai-je vues en plein jour, offertes à mes regards par des gens qui n'avaient point pris d'opium? Je le certifie, et des centaines de personnes appuieraient au besoin mon témoignage<sup>1</sup>.

1. Tout Paris pouvait se rendre à ces conférences dominicales. Nous y avons été souvent nous-même dans le but unique d'observer les faits avec soin. Que de fois n'y fûmes-nous pas attristé, effrayé même, en voyant des vieillards de notre connaissance, occupant un rang très-distingué dans le

Les sujets soumis aux épreuves sont-ils malades et en proie à quelque accès de fièvre ? Pas le moins du monde ; ils se portent parfaitement. Font-ils du moins des études, des recherches sur les choses occultes ? Nous pouvons garantir qu'ils sont tout à fait étrangers à cet ordre de travaux. Mais encore, ils ont été soumis à de nombreux accès de somnambulisme magnétique, et le magnétiseur a pu leur inoculer ses propres idées ? Il n'en est rien absolument ; aucun précédent, aucune fréquentation, si ce n'est pendant la séance<sup>4</sup>, et je puis affirmer que ce que voient les magnétisés *n'est pas dans ma pensée*, par une bonne raison, c'est que mon esprit n'a jamais pu croire, *jusqu'à ce jour*, aux prodiges surhumains de la magie, et que ma surprise égale celle de tout assistant » (t. VIII, p. 260). On voit qu'il y a un pas immense de franchi.

Mais écoutez ; voilà qu'il nous promet à présent la révélation d'un secret, et qu'il se demande en tremblant s'il est sage de *réveiller l'esprit de Python et d'apprendre aux hommes où il repose*. « ...Un instinct secret, ajoute-t-il, ma conscience, me crie que je fais mal de toucher à ces choses » (t. VIII, p. 260).

Aussi, de temps en temps pousse-t-il un cri d'effroi, et maudit-il jusqu'au somnambulisme lui-même ; mais bientôt, acculé par une masse de faits de plus en plus pressants, obligé de convenir que le magnétisme et le somnambulisme ont presque toujours préludé aux manifestations évidemment surnaturelles d'Amérique, stimulé peut-être par cette annonce toute récente, que M. Jos. Barthet, magnétiseur de la Nouvelle-Orléans, aurait découvert dans l'ordre moral et physique le moyen formel et positif d'entrer en rapport avec le

monde, se livrer, malgré leurs quatre-vingts ans, à ces expérimentations formidables qui, en agitant tous leurs membres, semblaient être pour eux le signal ou plutôt le début des dernières convulsions !

4. Le magnétisme n'a donc d'action que sur ceux qui s'y exposent ou y consentent.

monde invisible <sup>1</sup>, et, dans tous les cas, se rappelant qu'il a promis *la révélation d'un secret*, il se décide et brûle ainsi ses vaisseaux :

« Il me semble entendre des magnétistes dire : « Bah ! « est-ce que tout n'est pas découvert ? N'avons-nous pas le « somnambulisme et l'extase ? Que peut-il y avoir de plus ? »

« IL Y A CE QUE VOUS N'AVEZ PAS DEVINÉ ; car, marchant à tâtons comme des colins-maillards, ce qui était à côté de vous, ce qui vous touchait, vous ne le voyiez point. — Mais qu'est-ce donc enfin ? — Je vais livrer ce grand secret à votre pénétration : PAR UNE SORTE D'ÉVOCATION MENTALE, PAR UN APPEL MYSTÉRIEUX, L'ESPRIT QUE VOUS ÉVOQUEZ, ayant besoin pour communiquer avec les mortels de se servir des organes de ceux-ci, *s'empare sans plus de façon de leur domicile*, et fait bientôt mouvoir les bras, la main, et celle-ci trace sur le papier, sans que le cerveau soit de la partie, les réponses aux demandes que vous avez adressées <sup>2</sup>. »

On ne saurait être plus clair et plus franc. Quant aux scrupules, ou plutôt aux terreurs éprouvées tout à l'heure par le successeur de Mesmer, voyons si elles ne seraient pas largement justifiées dans un très-explicite et dernier passage.

« Qu'une trombe renverse et éparpille les habitations, qu'elle déracine les arbres séculaires et les transporte au loin, qui s'en étonne maintenant ?

« Mais qu'un élément, inconnu dans sa nature, secoue l'homme et le *torde* comme l'ouragan le plus terrible fait du roseau, le lance au loin, le frappe en mille endroits à la fois, sans qu'il lui soit permis d'apercevoir son nouvel ennemi et de parer ses coups, sans qu'aucun abri puisse le garantir de

1. Voyez le *Journal du Magnétisme* du 20 novembre 1852.

2. Ceci fait allusion aux attestations de M. et M<sup>me</sup> Simmons, qui ont tant occupé l'Amérique, comme nous le verrons plus loin, et entre autres à celle du *crayon mystérieux*, qui écrivait tout seul et devant eux des lettres entières transcrites avec le style et l'écriture, et signées du nom d'un fils qu'ils venaient de perdre et qu'ils regrettaient profondément. (Voyez à ce sujet les journaux américains de la fin de cette dernière année.)

cette atteinte à ses droits, à sa liberté, à sa majesté; que cet élément ait des favoris et semble pourtant obéir à la pensée, à une voix humaine, à des *signes* tracés, peut-être à une injonction, voilà ce que l'on ne peut concevoir, voilà ce que la raison repousse et repoussera longtemps encore; voilà pourtant *ce que je crois, ce que j'adopte*; voilà ce que j'ai vu, et, je le dis résolûment, ce qui est une vérité pour moi A JAMAIS DÉMONTRÉE.

« *J'ai senti les atteintes de cette redoutable puissance.* Un jour qu'entouré d'un grand nombre de personnes je faisais des expériences dirigées par des données nouvelles qui m'étaient personnelles, cette force — UN AUTRE DIRAIT CE DÉMON —, évoquée, agita tout mon être; il me sembla que le vide se faisait autour de moi et que j'étais entouré d'une *vapeur légèrement colorée*. Tous mes sens paraissaient avoir doublé d'activité, et, ce qui ne pouvait être une illusion, mes pieds se recourbaient dans leur prison, de manière à me faire éprouver une très-vive douleur, et mon corps, entraîné par une sorte de tourbillon, était, *malgré ma volonté*, contraint d'obéir et de fléchir. D'autres êtres, pleins de force, qui s'étaient approchés du centre de mes opérations magiques, pour parler en sorcier, furent plus rudement atteints; il fallut les saisir à terre, où ils se débattaient, COMME S'ILS EUSSENT ÉTÉ PRÈS DE RENDRE L'ÂME.

« Le lien était fait, LE PACTE CONSOMMÉ; une puissance occulte venait de me prêter son concours, s'était soudée avec la force qui m'était propre, et me permettait de voir la lumière.

« C'EST AINSI QUE J'AI DÉCOUVERT LE CHEMIN DE LA VRAIE MAGIE. »

Voilà donc où en est arrivé, en 1853, à Paris, ce même magnétisme qui débutait, en 1784, par l'athéisme et la négation de toutes les puissances spirituelles. M. Arago a donc quelque raison de nous dire « qu'on n'a pas le droit d'invoquer le fameux rapport de 1784 contre le somnambu-

lisme moderne, attendu que la plupart des phénomènes groupés aujourd'hui autour de ce nom n'étaient ni connus, ni annoncés en 1784... et que le physicien, le médecin, le simple curieux, qui se livrent aujourd'hui à des expériences de somnambulisme..., PÉNÈTRENT DANS UN MONDE ENTièrement NOUVEAU, dont ces savants illustres ne soupçonnaient pas même l'existence<sup>1</sup>. »

Où, monsieur Arago, rien n'est plus vrai, ils commencent à y pénétrer, et vous venez d'avoir un léger aperçu de ce monde, pour peu que vous ayez écouté l'organe le plus avancé et le plus accrédité du magnétisme moderne, celui, en un mot, que vos savants collègues, convertis à la nouvelle science, à savoir les Reichenbach, les Gregory, les Elliotson, etc., adoptent comme dépositaire et propagateur de leurs nouvelles idées. Voilà donc où en est arrivé *le maître*, celui qui se pose en successeur de Mesmer. Maintenant, libre à vous, monsieur Arago, de sacrifier toute la première période du magnétisme à la seconde, et de réclamer pour celle-ci toute la tolérance philosophique que vous refusez à celle-là; mais sachez bien que vous donnez ici dans l'erreur la plus inconsciente, puisque vous prenez pour une grande différence de fond une simple différence de symptômes.

Soyez-en bien persuadé, au lieu d'être un nouveau monde, c'est toujours le même monde; mais, pour bien le comprendre, il vous faut à votre tour changer le vôtre, et si vous nous répondez que celui dans lequel nous voulons vous introduire n'existe pas, nous vous répéterons : « CELUI QUI, EN DEHORS DES MATHÉMATIQUES PURES, PRONONCE LE MOT *impossible* MANQUE DE PRUDENCE, » et ces paroles émanent d'une autorité trop haute pour que vous puissiez les récuser. (Voyez l'*Annuaire de 1853*, paroles de M. Arago sur Bailly.)

Quant à M. Du Potet, dont nous bénissons du reste la franchise, ne pêche-t-il pas à son tour contre toute logique,

1. *Annuaire du Bureau des longitudes pour 1853.*

et qui pis est contre toute justice, lorsqu'il tonne contre les vieilles superstitions, la croyance aux prétendus sortilèges, etc.? Lorsqu'un homme foudroie un incrédule, en lançant sur lui une force *évoquée*,... et lorsqu'il ajoute : « Les jambes de ce jeune homme fléchissent à l'instant, une sueur froide le couvre, il succombe, on soutient son corps, où il semble ne rester que la chaleur ;... mais, changeant brusquement la position de l'expérimenté, nous le soutenons, SUR UN SIGNE DIFFÉRENT DU PREMIER ; petit à petit il revient à la vie,... etc. » (t. VIII, p. 65) ; cet homme, disons-nous, cet homme qui *tance ainsi les sorts*, a-t-il bien le droit de nier encore les sortilèges, et d'appeler *vieilles superstitions* les doctrines salutaires qui foudroyaient aussi ce qui révoltait tout à l'heure jusqu'à sa propre conscience<sup>1</sup> ? (*Ibid.*)

Au reste, ces faits de magnétisme transcendant ne sont pas réservés à M. Du Potet ; il est peu de magnétiseurs qui ne soient parfois restés confondus devant un écart subit, devant une *sortie* folle de l'agent qu'ils maniaient tous les jours, et qu'ils avaient cru jusque-là le plus raisonnable du monde.

C'était là ce que presque tous les chefs entendaient par ces faits que, suivant eux, « il n'était pas encore temps de divulguer, et qui devaient plus tard abîmer tous les systèmes reçus. »

Faut-il, à présent, messieurs, parler de faits magnétiques bien autrement surprenants ? Faut-il, par exemple, vous parler de TRANSPORTS DANS LES AIRS opérés par un médecin de notre connaissance, le docteur Ch... ? Faut-il vous parler de... ? Non, car vous ne le croiriez pas ; « vous n'êtes pas encore assez forts pour porter toutes ces choses, » et cependant vous ne feriez, en les croyant, qu'accepter la répétition, aux

1. « Nous ne pouvons plus en douter, dit-il ailleurs, ce que nous pratiquons aujourd'hui, c'est précisément ce qui se trouve défendu à toutes les pages de la Bible, et ce que les prêtres de tous les siècles ont si sévèrement réprimé. »



portes de Paris<sup>1</sup>, d'un fait qu'un pieux missionnaire, cité dans l'un de nos derniers chapitres, avait observé près de Kanton, et qu'il vous garantissait en ces mots : « Au moment où j'allais le baptiser, JE LE VIS sur-le-champ transporté à une grande distance par une puissance invisible. » (Voyez chapitre II, 2<sup>e</sup> partie.) Et puisque le bon missionnaire ajoutait que « ces faits n'étaient pas rares dans les pays idolâtres, et qu'il n'était pas seul à les avoir observés, » pourquoi ne voudriez-vous pas que la même puissance ait pu les répéter une fois de plus aux portes d'une grande ville, dans laquelle elle compte tant d'adorateurs, de ministres et d'incrédules ?

Mais encore une fois, vous n'êtes pas assez forts, messieurs, et la même raison nous oblige à ajourner jusqu'aux jours de votre émancipation intellectuelle d'autres faits qui, sans être magnétiques, se relieut peut-être à ceux-ci, faits bien autrement importants encore, puisqu'ils vous donneraient le mot, la clef de quelques fléaux désolants<sup>2</sup> qui viennent périodiquement jeter la consternation dans nos populations et braver la vigilance des magistrats.

## § II.

Magnétisme ultra-spiritualiste. — Invocation de la sainte Vierge et des anges.

— Le docteur Billot. — Sa controverse avec Deleuze. — Deleuze se rend à ses raisons. — Apport miraculeux d'objets matériels. — Protestation catholique du docteur Billot sur sa propre doctrine.

### 1. — *Magnétisme illuminé.*

Mais, de ce que le magnétisme vient de se montrer à nous dans toute sa franchise et sous son jour le plus suspect, est-ce à dire pour cela qu'il en soit toujours de

1. Aux Batignolles, en plein midi, mais visible seulement pour les initiés, au milieu desquels la transportée venait tomber.

2. Il ne s'agit pas ici de maladies.

même, et qu'il ne nous apparaisse jamais sous un aspect plus consolant?

Non certes, car il est telle autre de ses formes qui *semble* pour le moins inspirée et presque sanctifiée par un esprit tout contraire (peut-être n'en est-elle que plus dange-reuse); nous voulons parler de ce magnétisme spécial, qu'on appelle spiritualiste, et qui nous paraîtrait mieux défini MAGNÉTISME ILLUMINÉ.

Le mesmérisme comptait bien peu d'années, que déjà il pouvait dire comme Tertullien aux païens : « Voyez, nous sommes d'hier, et voilà que nous remplissons vos bourgs et vos cités, etc... » Oui, déjà, et malgré la double condamnation des Académies parisiennes, il couvrait une partie de l'Europe. L'Allemagne surtout et la Suède avaient adopté, avec leur enthousiasme ordinaire, un art qui s'harmoniait merveilleusement avec leur caractère et leur génie, mais, comme cela devait être encore, l'imagination des hommes du Nord ne tarda pas à faire subir une sorte de métamorphose à ce nouveau-né du philosophisme moderne; grâce à elle, tout l'appareil physique de la chose disparut très-promptement; les passes elles-mêmes, regardées comme *l'enfance de l'art*, furent reléguées parmi les vieux errements d'un matérialisme grossier, et, pour une grande partie des adeptes, tout finit par se rapporter uniquement à la prière et à la foi.

Selon les auteurs de cette doctrine<sup>4</sup>, dit Deleuze, qui en rend compte sans l'adopter (*Histoire critique*, etc., t. II, p. 295), « ce qu'il y a de physique dans le magnétisme n'est que secondaire et instrumental; ce qui en fait le principal est de l'ordre moral et spirituel. Il y a deux manières de magnétiser; l'une physique, l'autre surnaturelle. Le principe qui donne de l'activité à la première, c'est le désir du magnétiseur d'opérer sur le malade, et la confiance qu'il a en lui-même; le principe de l'autre, c'est le même désir, mais soumis à la volonté de

4. Celle de la Société exégétique de Stockholm.

Dieu, dont le magnétiseur implore la bénédiction, si toutefois la guérison est conforme aux vues de la Providence, dans laquelle il met toute sa confiance. Le désir de l'un n'a en vue que le bien naturel; l'autre a principalement en vue le bien spirituel qui en est l'âme, et qui, seul, peut le rendre utile, les maux physiques étant la suite du mal moral. L'homme, par l'usage qu'il fait de son libre arbitre, se dispose à recevoir des influences de vertu par les anges, ou de vice et de folie par les démons, et toutes les maladies sont la suite des influences que l'homme s'attire de l'enfer par ses passions déréglées. Il serait contraire à l'honnêteté et à la charité de faire aucune application de ce principe aux individus. La magnétisation est un acte dont le désir du magnétiseur pour le bien du prochain est le moteur, et dont l'effet est d'écarter l'influence des esprits de maladie. Il y a même quelque analogie entre le magnétisme et l'imposition des mains dont le Seigneur accorda le don aux membres de son Église du temps des apôtres, et dont la promesse semble n'être pas bornée aux premiers chrétiens, comme on le voit par les termes de cette promesse : « Ce sont ici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru; ils imposeront les mains aux malades, et ceux-ci seront guéris. » Tant que les magnétisés ont des paroxysmes douloureux, on voit que *l'esprit de maladie* est encore présent, mais ce dernier ne peut parler par l'organe du malade. Ainsi, lorsque celui-ci devient somnolique, c'est la preuve (et quelle preuve!) qu'un esprit tutélaire a chassé l'esprit de maladie, ou qu'il a du moins dompté son influence, et que c'est lui qui parle par l'organe du malade. Lorsque le mauvais esprit est chassé, il arrive souvent que des esprits de différents ordres et plus éclairés les uns que les autres se succèdent chez le somnolique... Le somnambulisme enfin est un état d'extase, pendant lequel sont révélées des vérités plus ou moins sublimes, que l'homme ne pourrait découvrir, livré à lui-même et dans son état naturel... Je crois inutile, ajoute Deleuze, de m'appesantir plus longtemps sur

ce système, dont les membres de la Société exégétique voient la preuve dans l'Écriture, dans les discours des somnambules et surtout dans les écrits de Swedenborg, qu'ils regardent comme inspirés de Dieu. »

Voilà quel était le programme de cette société, et Deleuze est bien loin de prétendre qu'elle restât, comme efficacité curative, en arrière de celle de Paris; au contraire, il reconnaît ailleurs<sup>1</sup> que, « si elle portait des fruits beaucoup plus précieux et plus abondants que les autres, c'était à la confiance et à la foi qu'elle le devait. »

Quoi qu'il en soit, ces théosophes du Nord ne restèrent pas sans écho dans notre France. A Paris même, une société semblable n'avait pas tardé à s'établir, et l'on sait qu'elle était présidée par la duchesse de Bourbon, princesse aussi distinguée par la supériorité de son esprit que par le saint éclat de ses vertus.

Lyon suivit bientôt l'exemple de la capitale; plusieurs villes du Dauphiné et du midi de la France, Avignon entre autres, eurent aussi leurs sociétés mystiques, leurs magnétiseurs ascétiques, tranchons le mot, leurs illuminés.

Mais qu'est-ce donc qu'on entend par ce mot? et que pourraient avoir de commun des esprits véritablement illuminés avec les esprits véritablement enténébrés que nous plaignons depuis si longtemps?

Il est curieux, à ce sujet, de se rappeler les paroles d'un homme illustre, le comte de Maistre, qui les a vus de bien près, et qui se trouvait, par la nature de son génie et l'orthodoxie de sa foi catholique, dans le milieu le plus favorable pour les bien juger. Écoutons-le : « Vous avez donc décidément peur des illuminés, cher ami, écrivait-il; mais je ne crois pas, à mon tour, être trop exigeant si je demande humble-

1. *Examen des doctrines mystiques*. Il faut savoir encore que, d'après la Société de Stockholm, tous ces somnambules étaient inspirés par les *âmes des trépassés*, superstition que nous allons voir renaître tout à l'heure en Amérique, en Allemagne et en France.

ment que les mots soient définis, et qu'on ait enfin l'extrême bonté de nous dire ce que c'est qu'un illuminé, afin qu'on sache de qui et de quoi on parle, ce qui ne laisse pas que d'être utile dans une discussion. On donne ce nom d'illuminés à ces hommes coupables qui osèrent, de nos jours, concevoir et même organiser en Allemagne, par la plus criminelle association, l'affreux projet d'éteindre en Europe le christianisme et la souveraineté. On donne ce même nom au disciple vertueux de Saint-Martin qui ne professe pas seulement le christianisme, mais qui ne travaille qu'à s'élever aux plus sublimes hauteurs de cette loi divine. Vous m'avouerez, messieurs, qu'il n'est jamais arrivé aux hommes de tomber dans une plus grande confusion d'idées. Je vous confesse même que je ne puis entendre de sang-froid, dans le monde des *étourdis* de l'un et de l'autre sexe, crier à l'illuminisme, au moindre mot qui passe leur intelligence, et avec une légèreté et une ignorance qui pousseraient à bout la patience la plus exercée<sup>1</sup>. »

D'où venait, messieurs, cette incertitude et ce double point de vue chez le comte de Maistre, sinon de ce qu'il avait étudié la question et qu'il savait parfaitement que l'illuminisme et la piété marchaient souvent dans les mêmes voies, tout en arrivant plus souvent encore à des résultats bien différents ? C'est qu'il savait aussi combien méritent ordinairement d'indulgence les illusions basées sur des aspirations généreuses ; c'est qu'enfin il aspirait lui-même à cette époque entrevue par son génie, où « la science actuelle devait être incessamment honnie par une postérité vraiment *illuminée*, qui parlerait de notre *stupidité* actuelle comme nous parlons aujourd'hui de la superstition du moyen âge<sup>2</sup>. »

Ainsi, pour le comte de Maistre, l'illuminisme était l'initiation ou l'entrée dans cette route, simple d'abord, mais bientôt à deux voies : une bonne et une mauvaise, l'une remplie de

1. *Soirées*, t. II, p. 329.

2. *Ibid.*, p. 275.

grâces, l'autre parsemée d'écueils, port de salut pour les uns, port désastreux pour les autres; c'était, en un mot, le commerce plus ou moins orthodoxe, plus ou moins ténébreux avec les puissances surnaturelles et avec ce monde des Esprits à la croyance duquel nous allons tous nous trouver ramenés tout à l'heure.

Reste à savoir maintenant dans laquelle de ces deux classes d'illuminés il eût placé ceux dont nous nous entretenons en ce moment.

Voyons donc un peu ce qui se passait dans cette dernière société des théosophes d'Avignon. Nous extrayons ce fragment de procès-verbal d'une lettre particulière à nous adressée par le chef de l'école :

« Le directeur fait à haute voix, les sociétaires étant réunis et tous à genoux, la prière suivante et générale :

† « Dieu tout-puissant, — Dieu bon, — qui remplissez et gouvernez  
« l'immensité des mondes que vous avez créés, — que votre saint nom soit  
« loué, que votre volonté soit faite, — que tout ce qui reçoit votre souffle  
« immortel respecte et suive votre sainte loi; — conservez-moi la santé de  
« l'esprit, afin que je ne cesse de vous glorifier, et celle du corps pour tra-  
« vailler, secourir les miens, aider mon prochain et servir ma patrie. — Je  
« suis homme et faible, donnez-moi la force d'éviter le mal; si je succombe,  
« donnez-moi le repentir. — Ne punissez point à cause de moi mes ennemis,  
« auxquels je pardonne, etc., etc. »

« On récite ensuite le *Veni Creator* et le psaume LVII : *Exsurgat Deus, et dissipentur inimici ejus*, etc., afin d'éloigner l'adversaire. »

Jusqu'ici tout paraît irréprochable; c'est le droit de réunion catholique exercé dans toute sa plénitude et toute sa pureté.

Mais c'est maintenant que la scène va se modifier un peu, et que l'on va faire entrer une sorte de manœuvre mesmerien, armé d'un tube en verre, destiné à déverser le fluide magnétique sur la personne que l'on veut endormir.

Avant de souffler dans son tube, ce magnétiseur *gagé* doit répéter à part lui la prière suivante :

† « Anges de lumière, — Vierge céleste, — Esprits immortels, — Ministres des volontés de mon Dieu, venez à moi, je vous implore; — secourez-moi, — guidez mon inexpérience, et préservez-moi des pièges tendus par le méchant sur la route ténébreuse. — Et toi, que le ciel a commis plus spécialement à ma garde, Ange tutélaire, mon ami, mon guide fidèle, — conduis et soutiens-moi dans ce pénible voyage à travers le désert, etc. »

Alors, le magnétiseur dirige son action sur la personne qu'il faut magnétiser; mais à son tour celle-ci fait la prière suivante :

† « O toi! par qui tout a été fait, et par qui tout sera détruit pour retourner à la source première, — principe émané du sein de l'Éternel, — Arme de l'univers, — divine Lumière, — *c'est toi* (la lumière) *que j'invoque à mon aide*; — oui, viens, *fluide* créateur, viens pénétrer mes sens amortis... — Et vous, augustes Messagers du Très-Haut! — Anges de lumière! Esprits célestes! — vous tous, Ministres des volontés de mon Dieu! — venez à moi, j'implore votre assistance; — hâtez-vous, venez m'éclairer et me guider; — portez à Dieu ma prière; il connaît mes désirs : je veux soulager mes frères, les fortifier, les maintenir ou les rendre justes devant lui. — Augustes Messagers du Très-Haut, je vous implore... — Et vous, Fils unique, égal au Père, qui réglez avec le Saint-Esprit, en l'unité d'un seul Dieu, dans tous les siècles des siècles... *Amen.* »

Ensuite, prière de la somnambule ou du voyant lorsqu'il voit la lumière; après quoi l'on attend qu'il parle, et la séance commence; si c'est pour cas de maladie, le malade *prend rapport*, etc.; si la séance n'a d'autre but que de corroborer la foi et l'instruction des fidèles, on écoute les avis salutaires qu'il plaît à Dieu de donner par la médiation des messagers de sa volonté, etc., etc.

En voilà bien assez, messieurs, pour vous donner une idée succincte de ces *appels* aux Esprits, appels toujours plus ou moins téméraires, il nous semble, lorsqu'ils sont faits en dehors de l'Église, et dans une forme qui lui a toujours été inconnue.

Voilà donc comment se préparait la scène ; voyons maintenant comment se passaient les séances.

Dans cette même société des théosophes d'Avignon, le président choisit un jour pour remplir les fonctions de secrétaire un médecin distingué du voisinage, homme éclairé, membre de plusieurs sociétés savantes, honorable sous tous les rapports, mais imbu malheureusement (c'est lui qui nous l'apprend) des doctrines du matérialisme le plus... complet. Le médecin hésite, accepte par curiosité, se présente au secrétariat, le sourire sur les lèvres, le mépris au fond du cœur, et rougissant, probablement à part lui, de se trouver en si pauvre et si folle compagnie.

Néanmoins, il se promet d'examiner et d'enregistrer fidèlement tout ce qui va se passer sous ses yeux. Une première séance l'étonne, une seconde le confond, une troisième le bouleverse, et voilà que sa complaisance d'un moment va décider de toute sa vie ; voilà qu'une suite de faits évidents le convertissent, et le font passer en peu de temps et successivement du mépris voltairien à la foi mesmérénne, de la foi mesmérénne à la foi catholique, et de la foi catholique au spiritualisme illuminé qui pendant vingt ans le rend adepte, témoin et rapporteur éclairé des prodiges qui s'opèrent autour de lui. Ceux qui connaissaient ces prodiges s'étonnaient que des documents aussi curieux pour l'histoire du magnétisme restassent ensevelis dans les ténèbres, et certes ils y seraient restés toujours sans une circonstance tout à fait fortuite.

Mais, vers 1829, une controverse assez vive s'étant engagée sur le magnétisme entre le célèbre Deleuze et les rédacteurs de *l'Hermès*, M. le docteur Billot, persuadé que la vérité n'était d'aucun des deux côtés, entra en correspondance avec le premier, avec cet homme si parfait et si distingué que vous avez tous connu, messieurs, et auquel, par conséquent, vous avez presque tous accordé votre estime. Cette correspondance resta quelque temps inédite, puis enfin elle parut au grand



jour, et, malgré son immense intérêt, elle produisit peu d'effet, tant nous sommes éloignés encore des jours prédits par M. de Maistre.

Malgré son immense intérêt, disons-nous, car il était difficile d'être plus neuf sur un sujet épuisé déjà dans plus de neuf cents ouvrages, il était difficile d'être plus serré dans ses preuves, d'une clarté plus élégante dans son style, d'une logique plus pressante au point de vue de son auteur, et d'offrir enfin un plus grand nombre de faits propres à saper dans sa base la seule doctrine adoptée jusque-là, celle du fluide purement matériel.

Cette théorie nouvelle et victorieuse, que pouvait-elle être cependant ? Sur quels faits transcendants pouvait-on l'asseoir et l'appuyer ? Nous allons vous en laisser juges, messieurs, en ne vous garantissant, pour notre part, que la pureté et la valeur scientifique et morale des deux principaux acteurs et témoins de ces mêmes faits, qui se sont répétés, ne l'oubliez pas, pendant quinze ans, sous leurs yeux, dans leurs mains et sous leur patronage.

Encore une fois qu'y trouvons-nous ? D'abord hâtons-nous de le dire, une profession de foi très-catholique, qui promet à l'avance de s'en rapporter au jugement de l'Église et de respecter ses censures ; ensuite, tout ce que l'on peut attendre d'un auteur, qui, des expériences les plus simples, des faits les plus élémentaires, vous mène avec une froideur et une logique inexorables à des expériences plus curieuses, puis de celles-ci à d'autres bien autrement avancées, et de ces dernières enfin à celles qui constituent la *grande science* théo-psychologique que vous retrouvez au fond de toutes les religions de l'antiquité, de toutes les doctrines, pythagoriciennes, platoniques, alexandrines, science mystérieuse qui vous a tant de fois occupés, messieurs, et qui, sous les noms de théurgie et de théophanie, nous a valu dans vos archives tant de remarquables travaux.

Là vous trouverez, et gardez-vous de sourire, car, nous

le répétons, la forme grave et pour ainsi dire philosophiquement désintéressée de l'ouvrage ne vous le permettrait pas, là vous trouverez des expériences conduites avec beaucoup d'art et de soin, des dialogues fort singuliers entre le médecin et l'esprit magnétique d'une paysanne grossière et complètement illettrée, dialogues qui jettent plus de jour sur la vraie théorie du magnétisme que tous les ouvrages *ex professo* publiés à ce sujet, dialogues d'autant plus remarquables que cette villageoise, à peu près idiote, par l'entremise de laquelle l'agent magnétique s'exprime et s'explique, n'est même pas en somnambulisme <sup>1</sup>.

Tantôt c'est une saignée qui s'arrête ou qui coule à la volonté de l'opérateur : « Arrête-toi, cesse de couler », dit-il au sang, et le voilà arrêté... « Qu'il coule ! » et voilà qu'il jaillit encore. « Continuez, dit-il aux témoins, amusez-vous à le faire arrêter et couler alternativement, » imitant en ceci le jeu de la fontaine intermittente. Après ce jeu répété plusieurs fois, abandonnez l'émission sanguine à la discrétion, au caprice du moteur, ne vous donnez pas de souci pour l'arrêter entièrement et pour fermer la veine, mais soyez attentifs, et vous verrez que lorsque l'esprit jugera l'émission sanguine suffisante, M... éprouvera une secousse semblable à une commotion électrique, et que la veine sera parfaitement close » (t. I, p. 94) <sup>2</sup>.

Tantôt, mais ceci deviendrait plus sérieux, si nous ne retrouvions pas des faits analogues rapportés par des savants du premier ordre, et que vous récuseriez plus diffici-

1. Ainsi, par exemple, interrogée par le médecin sur le mode d'action de l'agent magnétique sur elle-même, cette fille, qui ne comprend pas, hors du magnétisme, la question la plus simple, répond : « L'Esprit agit sur l'esprit, c'est-à-dire sur l'âme qui est moi, et moi j'obéis à son impulsion, et fais exécuter à mes organes les mouvements que vous voyez. Si je résiste, l'Esprit agit fortement sur mes organes, si Dieu le permet. » (Tome I<sup>er</sup>, page 60.)

2. Nous voyons dans Homère « les enfants d'Antiloque arrêter d'une parole le sang d'une plaie qu'Ulysse reçut à la cuisse. »

lement, tantôt, disons-nous, c'est l'aliment qu'elle va porter à sa bouche (aliment défendu par son guide mystérieux), qui *saute*, en présence du docteur et de tous les gens de la maison, jusqu'au plafond de l'appartement, et ne peut plus se retrouver <sup>1</sup> (p. 89).

Tantôt ce sont des extases qui laissent bien loin derrière elles toutes celles de nos séances parisiennes; ce sont les stigmates de la Rédemption, qui se trouvent appliqués tout à coup sur plusieurs somnambules; ce sont des obsessions et des possessions dissipées d'un seul mot (p. 227).

Tantôt, enfin, oserai-je vous le dire, messieurs?... et pourquoi pas, puisque nous voguons à pleines voiles sur l'océan des impossibilités? tantôt, enfin, ce sont des objets matériels qui, dans l'endroit le plus clos, loin de toute main habile ou profane, viennent tomber, on ne sait d'où, sur les assistants ébahis. C'est une plante, une plante étrangère, *et que l'on chercherait en vain dans le pays*, qui vient se déposer tout exprès sur les genoux du malade, au moment même où une somnambule en prescrit l'emploi médical. Tantôt, enfin, ce sont des reliques et des ossements de martyrs, qui probablement ont suivi la même route, et que l'on voit apportés par une colombe comme la sainte ampoule, etc. Et notez qu'ici l'hallucination n'explique rien, puisque les objets subsistent encore.

Eh bien, messieurs, ce ne sont pas tous ces faits-là qui

1. Sans parler ici d'une multitude de faits analogues, et dont nous pourrions citer les témoins; sans rappeler encore cette Angélique Cottin, qui fit, il y a huit ans, le désespoir de M. Arago, et qu'on se hâta d'abandonner sur le prétexte le plus futile, nous pouvons invoquer le témoignage de Kerner, ce poëte philosophe, médecin éclairé, chrétien consciencieux, en un mot l'une des gloires de l'Allemagne. En parlant de cette voyante de Prevorst, dont il a écrit la merveilleuse histoire : « Nous pouvons affirmer, et de nombreux témoins peuvent affirmer avec nous, dit-il, qu'à chaque instant les objets qu'elle tenait à la main lui étaient enlevés par une main invisible » (p. 21); et nous garantissons, nous, que ce phénomène n'a rien de commun avec tous ceux des affections nerveuses, de la chorée, par exemple.

méritent le plus votre attention ; c'est l'embarras qu'ils causent à l'adversaire qui les combat. En vain le rationaliste Deleuze, ce sage et prudent défenseur du magnétisme naturel, appelle-t-il à son aide les plus spécieuses raisons des premières théories ; en vain cherche-t-il à faire rentrer la question dans le cercle physiologique et physique dont il ne voudrait pas sortir. Son interlocuteur le presse, le force d'avancer malgré lui d'aveu en aveu, lui arrache des concessions importantes, jusqu'à ce que, écrasé sous le poids de *faits irrécusables*, il soit, pour ainsi dire, obligé de se rendre et de s'incliner devant les forces logiques de son adversaire.

Voilà, messieurs, ce que l'on ignore généralement, et ce que les partisans des doctrines de Deleuze se sont bien gardés de proclamer, c'est-à-dire sa défection du camp magnético-rationaliste.

Mais veuillez en juger vous-même. Après avoir employé tout un volume de controverse à soutenir que le principe du magnétisme est physique, et que, par suite de son emploi, les facultés latentes de l'âme humaine se développent et se manifestent, il finit par convenir que l'intervention des êtres spirituels dans les phénomènes du magnétisme lui paraît démontrée (voyez la Lettre du 6 novembre 1831) ; mais il n'en reste pas là, et bientôt, frappé de cette idée que « le principe doit être le même dans *tous* les cas, et que si les phénomènes du dernier degré doivent être attribués à la communication avec des esprits, les plus simples devraient avoir la même cause » (t. II, p. 27), il hésite, et ne sait plus où il en est. Vous ne sauriez imaginer, dit-il, combien je suis contrarié de ne pouvoir vaincre les obstacles qui me retiennent ici... Je vous déclare que je ne puis douter des faits que vous me racontez, ni même supposer qu'il y ait la moindre exagération dans ce que vous me dites. Vous avez, d'ailleurs, une logique extrêmement forte, vous accumulez les preuves, et si je ne puis admettre votre système et toutes les conséquences que vous tirez des faits que vous avez vus, ce n'est pas que

je ne reconnaisse la justesse de votre esprit et la sincérité de vos opinions, mais c'est parce que je trouve des objections également appuyées sur des faits, et qui, pour moi, sont sans réplique... Vous ne sauriez croire à quel degré se porte ma considération pour vous, pour votre dévouement au bien, pour l'élévation de vos sentiments et pour tous les talents dont toutes vos lettres me donnent des preuves. Mais vous ME TRANSPORTEZ DANS UN MONDE NOUVEAU, et je ne puis renoncer à des idées, à une manière de voir que j'ai adoptées depuis trente ans... Vous me demandez si je n'ai pas vu des faits analogues à ceux-là; je dois vous répondre que non, mais des personnes dignes de toute confiance m'en ont raconté, quoique en petit nombre. En voici un, entre autres, qui m'a singulièrement étonné, à cause de la circonstance et de l'à-propos :

J'ai eu ce matin la visite d'un *médecin* fort distingué, homme d'esprit, *qui a lu plusieurs mémoires à l'Académie des sciences*. Il venait pour me parler du magnétisme. Je lui ai raconté quelques-uns des faits que je tiens de vous, sans pourtant vous nommer. Il m'a répondu *qu'il n'en était pas étonné*, et m'a cité un *grand nombre* de faits analogues que lui ont présentés plusieurs somnambules. Vous jugez que j'ai été bien surpris, et que notre conversation a eu le plus grand intérêt. Entre autres phénomènes, il m'a cité celui d'objets matériels que la somnambule *faisait arriver devant lui*, ce qui est du même ordre que la branche de thym de Crète et autres objets arrivés miraculeusement devant vous.

« JE NE SAIS QUE PENSER DE TOUT CELA, mais je suis bien sûr de la sincérité de mon médecin, comme je le suis de la vôtre. Les somnambules dont il m'a parlé n'ont jamais été en communication (prouvée, apparemment) avec des êtres spirituels, mais il ne croit pas que la chose soit impossible. Quant à moi, il m'est impossible de concevoir que des êtres purement spirituels puissent mouvoir et transporter des objets matériels :

il faut des organes physiques pour cela<sup>1</sup>. JE N'OSE PLUS RIEN NIER CEPENDANT » (t. II, p. 27).

Vous voyez, messieurs, qu'on peut être médecin très-distingué, lire même des mémoires à l'Académie des sciences, et croire à l'apport miraculeux d'objets matériels, ce qui justifie notre précédente assertion, que la Faculté de médecine, et même l'Académie des sciences, renfermaient dans leur sein plus d'un *faux frère* qui pactisait secrètement avec l'ennemi.

Enfin, la dernière lettre de Deleuze au docteur Billot semble être le cri d'une défaite : « J'ai en vous, lui dit-il, une confiance sans bornes, et je ne puis douter de la vérité de ce que vous avez observé. Vous me paraissez destiné à changer les idées généralement adoptées sur le magnétisme. Je désirerais vivre assez pour voir cette heureuse révolution, et pour bénir le ciel d'avoir été introduit dans le monde des anges.

« ... Je sais bien que tous vos lecteurs ne seront pas convaincus; mais, n'y en eût-il qu'un sur cent, ce serait déjà beaucoup, et votre admirable doctrine finirait par se répandre. Cela ne peut avoir lieu que peu à peu, car les préjugés que nous avons depuis l'enfance mettent obstacle à l'adoption d'une doctrine nouvelle. » (3 août 1831.)

En effet, messieurs, ce médecin dont parle Deleuze, et qui lisait des mémoires à l'Académie des sciences, avait raison; ces faits n'étant pas rares, le livre du docteur Billot ne servit qu'à leur donner un élan plus marqué; non pas qu'il devînt plus aisé de les montrer à l'Académie, non, car, ainsi que le faisait encore remarquer Deleuze, « du moment où l'on voudrait rendre ces faits publics, ils s'évanouiraient complètement; » mais ils se multiplièrent dans les *sanctuaires* magnétiques et parmi les adeptes, au point d'y opérer toute une révolution. Aussi, dans l'année 1845, effrayé de ce bruit sourd d'innovation et de réforme, l'aréopage magnétique se

1. Toujours la même objection, comme si l'esprit n'agissait pas sur les organes; objection, au reste, que notre théorie des intelligences servies par des fluides anéantit complètement.

rassemble ; les sages, les rationalistes se concertent ; on pressent que la doctrine court les plus grands dangers, et, qui pis est, le plus mortel de tous, le ridicule. On défend alors de s'occuper de spiritualisme, on nomme des somnambules jurés, on soumet à leur lucidité l'appréciation des faits transcendants, on oppose école à école, inspirés à inspirés ; mais voilà que des somnambules et des autorités irrécusables viennent accuser des faits absolument semblables à ceux que l'on voudrait condamner ! Comment faire ? car si l'on brise en famille et à son propre profit l'autorité *des dieux du foyer*, comment la rétablira-t-on au dehors ? Bref, en 1845, le monde magnétique faisait aussi sa révolution ; sans que M. Arago s'en doutât, il inclinait son axe, et tandis que la foule en restait toujours à Mesmer et à Deleuze, presque tous les magnétiseurs s'en allaient confesser désormais, sinon la nécessité, au moins la possibilité du *surhumain* magnétique<sup>4</sup>.

Maintenant, messieurs, si vous nous demandez encore une fois quelles sont nos conclusions et notre opinion personnelle sur ce dernier magnétisme spiritualiste, nous vous répondrons une fois de plus que, ne jugeant même pas aujourd'hui le magnétisme vulgaire, nous n'aurons pas la prétention de juger le magnétisme ultra-spiritualiste.

Plus tard, l'examinant à fond comme les autres, nous verrons jusqu'à quel point on peut avoir confiance dans ces auxiliaires hyperphysiques, dont, à l'exemple du docteur Billot, nous nous contentons d'affirmer aujourd'hui l'existence et l'intervention.

Toujours est-il que, par la sincérité et l'élévation de son langage, par le caractère et les lumières connues de son savant auteur, par l'extrême intérêt de tant de récits merveil-

4. Voyez, entre autres, dans le journal *le Somnambule*, et dans la *Revue magnétique* par M. Aubin Gauthier, toutes les discussions qui eurent alors lieu à ce sujet, discussions dans lesquelles les docteurs Chambellan et Wiessecké, M. Possin et son somnambule Ferdinand, vinrent prêter au docteur Billot l'appui d'une adhésion fondée sur leurs propres expériences.

leux, le livre de M. le docteur Billot laisse bien loin derrière lui tous les ouvrages magnétiques publiés jusqu'ici, et si jamais l'Église condescend aux demandes réitérées qui lui sont faites d'un jugement doctrinal sur ces matières, nulle part elle ne pourra trouver des matériaux plus importants, des principes au fond plus catholiques, et surtout, le cas échéant, un auteur mieux disposé à l'acceptation respectueuse de ses censures ou de son approbation<sup>1</sup>.

## 2. — *Magnétisme nécromantique.*

Nous ne terminerons pas ce chapitre de nos faits transcendants sans dire quelques mots des évocations nécromanti-

1. *Recherches psychologiques*, 2 vol., chez Germer-Baillièrre, 7, rue de l'École-de-Médecine.

Notre impartialité et la considération dont nous faisons profession pour M. le docteur Billot nous font un devoir d'insérer la réclamation suivante qu'il vient de nous adresser :

« Je regrette bien, monsieur, que, dans votre savant ouvrage sur les  
« *Esprits*, vous m'ayez classé parmi les magnétiseurs. Ce qui vous a donné  
« le change à cet égard, ainsi qu'à beaucoup d'autres, c'est le titre de mon  
« livre : *Correspondance avec Deleuze*, etc., tandis que j'aurais dû l'inti-  
« tuler : *les Grandes vérités révélées à l'homme plongé dans le sopor clair-*  
« *voyant* (*vulgo* somnambulisme). On aurait vu alors que, bien loin de ren-  
« trer dans les pratiques et théories toutes matérialistes de *Mesmer*, je ne  
« recevais d'autres inspirations que celles des vrais *esprits de lumière*.

« Vous avez pu vous convaincre en effet, monsieur, par les papiers que je  
« vous ai envoyés en preuve de ce que j'avance, que le langage si élevé, si  
« moral de ces derniers, ne pouvait plus se trouver confondu avec celui de  
« ces somnambules de profession qui déshonorent tout à la fois, à Paris et  
« ailleurs, la *religion* dont elles affectent le langage, la *science* dont elles  
« faussent toutes les bases, et la société qui les croit sur parole. Quoiqu'il  
« vaille, j'espère, avec l'aide de Dieu, vivre encore assez de jours pour bien  
« établir la différence qui me sépare de tant de théories erronées, et pour  
« protester, dans le cas où les miennes seraient condamnées à Rome, de ma  
« soumission aussi prompte et aussi entière que peut l'être celle d'un fils  
« respectueux envers sa mère.

« Daignez agréer, monsieur, etc.

« BILLOT, docteur-médecin.



ques da Cehagnet. Proudhon affirmait dernièrement que cette nécromancie était la véritable *coque du magnétisme*, mais cette fois-ci le libre et terrible penseur n'aura pas été compris facilement; et nous ajouterons : pourquoi n'est-il pas toujours resté sur un terrain semblable ? En effet, la plupart de ses lecteurs et des nôtres, plus préoccupés de la terre que du ciel, et de la vie que de la mort, ne se doutent guère que l'on professe, en plein XIX<sup>e</sup> siècle, à Paris, comme on le professait dans quelques universités du moyen âge<sup>1</sup>, l'art d'évoquer les *trépassés*, ou pour le moins leurs images. Mais ici nous nous trouvons dans un grand embarras, et ce n'est pas sans dessein que nous venons de formuler cette dernière et bizarre alternative, *les trépassés ou leurs images*. Contentons-nous de ne faire allusion ici qu'à la dernière hypothèse, puisque, après tout, c'est elle qui se réalise d'ordinaire, et qu'elle est à la portée de tous les curieux qui veulent en voir la réalisation. On le pressent déjà, cette espèce de psychopompie<sup>2</sup>, exercée par M. Cahagnet, est absolument du même ordre que cette série d'apparitions provoquées par le comte de Laborde, en Égypte, et dont nous vous avons donné plus haut le récit détaillé. Eh bien donc, ce qu'un membre de l'Académie des sciences a opéré par lui-même, à l'aide de figures et de paroles cabalistiques, de quel droit viendrait-on le dénier à M. Cahagnet ? Pourquoi ce qu'on affirme à l'Institut serait-il mensonge au delà des ponts ? D'ailleurs, nous le répéterons encore, ces faits couvrent maintenant un continent tout entier, et, dans la secte des spiritualistes américains, il n'est pas un seul adepte qui n'évoque à sa volonté tous les membres de sa famille, *ou du moins leurs images*, qui ne les soumette aux examens les plus minutieux, et, pour mieux constater leur identité, ne se fasse donner par eux les renseignements les plus secrets, les plus ignorés du public sur leur existence

1. Entre autres celle de Tolède.

2. Art d'évoquer les morts.

passée et privée. Ils font plus encore : nous verrons que souvent ils obtiennent d'eux quelques lettres tracées sous leurs yeux, soit par le somnambule qui sert d'intermédiaire, soit, comme dans le cas de M. Simmons, PAR UN CRAYON QUI MARCHE TOUT SEUL, et qui, dans le tracé de ces caractères ou de cette signature si bien imités, commet jusqu'aux moindres fautes d'orthographe que commettaient pendant leur vie les personnes regrettées et évoquées.

Étonnez-vous maintenant de la vogue et de l'empire exercé par des comte de Saint-Germain et par des Cagliostro, même sur les esprits *les plus forts* du siècle qui se vantait d'en offrir davantage ! étonnez-vous encore de ce que des esprits de cette trempe, et si remplis de tous les préjugés contraires, pouvaient se laisser duper par des niaiseries semblables !

Si vous voulez acquérir quelques notions un peu justes sur un pareil sujet, lisez toute cette histoire de Cagliostro, non plus cette fois dans nos dictionnaires biographiques, historiques, etc., qui tous déraisonnent à l'envi en semblables matières, mais lisez sa vie rédigée en italien, lisez surtout les pièces émanées du saint office ; consultez parmi ces pièces les dépositions de sa femme et ses propres aveux ; méditez enfin tous les considérants du jugement prononcé, et vous verrez avec quel sérieux sont traitées, par les successeurs de saint Pierre, ces mêmes questions que vous regardez comme si misérables. Parcourez encore les volumineuses annales de la Société exégétique de Stockholm, dont nous vous parlions tout à l'heure, et vous finirez peut-être par comprendre quelque chose au mot de Proudhon contre la *coque nécromantique* ; puis enfin, réfléchissant à ces anathèmes lancés, et même à ces condamnations frappées à toutes les pages de la Bible contre les nations qui pratiquent *ces abominations*, vous vous étonnerez un peu moins et de la révolution française et de cet aveu de Louis Blanc « qu'elle fut secondée par ces révolutionnaires mystiques (Mesmer, Saint-Martin et Cagliostro),

qui s'attaquaient *silencieusement aux bases* de l'ancien monde moral. »

*Et nunc intelligite!* Et maintenant, comprenez que sous toutes ces rêveries s'agite un monde occulte, dont l'action bienfaisante ou malfaisante décide, à votre insu, de vos intérêts les plus chers, quelquefois même du destin des nations, l'histoire n'étant, suivant un des penseurs les plus distingués de notre époque<sup>1</sup>, « que la lutte incessante des nations et des individus contre les puissances invisibles. »

---

#### NOTE.

Nous disions tout à l'heure : « L'art d'évoquer les morts *et* celui de faire apparaître leurs images. »

Ce dernier, ajoutons-nous, est celui « qui se pratique d'*ordinaire* ; » ce qui ferait supposer que l'autre se pratiquait quelquefois.

Effectivement, c'est bien là notre pensée. Dans le second mémoire, il faudra s'occuper sérieusement, *et pour cause*, de toutes ces questions que les *esprits frappeurs* auront malheureusement trop développées.

Il faudra bien s'occuper, disons-nous, de cet art sacrilège ainsi défini dans la Bible : « Que personne ne s'avise de demander *aux morts* la vérité ; *nemo quærat a mortuis veritatem* » (*Deutéronome*), art impie qui se pratiquait par le moyen des *ob* et des *pythons*, mais qui semblait amener toujours une apparition très-réelle, dont celle de Samuel peut être regardée comme l'exemple le plus tragique. Si l'on a pu rester longtemps partagé dans l'Eglise sur le plus ou moins de réalité de cette apparition, le doute a cessé d'être possible le jour où le concile de Trente a rangé parmi les livres canoniques celui de l'Ecclesiaste, qui déclare positivement que « Samuel, après s'être endormi, éleva la voix du sein du sépulcre, et prophétisa après sa mort. » Nous analyserons à ce sujet une très-curieuse dissertation de Fréret. Il faudra chercher encore à comprendre ce que signifiaient, dans la Bible et chez toutes les nations, ces expressions de *accire manes*, *sublimare manes*, *suscitare spiritus animarum*, exciter, réveiller *les esprits des âmes* des morts. Pour nous, toute la partie instrumentale du magnétisme est dans ce mot, *esprit de l'âme*, que nous voyons toujours assimilé à ceux de πνεῦμα, souffle, ombre, char de l'âme, principe vital, δύναμις πνεύματος, en hébreu *nephesch*, etc., etc. Il faudra surtout étudier la question des *lares* et des

1. Frédéric Schlegel (*Philosophie de l'histoire*).

*pénates*, dieux qui, selon la remarque du savant Montfaucon, paraissaient quelquefois représenter *une certaine puissance de l'âme*. « Ce que nous appelons le *génie*, dit un ancien, c'est ce qui devient dieu après la mort. » De là ce modèle d'inscription : « Aux dieux mânes de... qui *vécurent* tant d'années. »

Il y a là tous les éléments d'une science nouvelle.

Nous tâcherons de comprendre l'excessive sévérité de toutes ces lois, décrets, canons, etc., qui punissaient de mort ou d'excommunication ceux qui troublaient *la paix* des tombeaux.

Et ces défenses portées dans le concile d'Elvire « d'allumer des flambeaux dans les cimetières, usage qui peut, dit-il, *inquiéter les esprits des âmes* qui y résident. »

Et cet usage, pratiqué souvent, mais cette fois par l'Église, et seulement pour des motifs *de la plus grande importance*, d'aller passer la nuit auprès des tombeaux des saints, pour les interroger et recueillir leurs réponses. (Voyez Nicéphore, VIII, ch. 23.)

Et cette opinion de tous les Pères, formulée ainsi par saint Justin et par Gaudence, évêque de Brescia : « C'est par *les morts* seuls que le paganisme et les idoles se sont élevés sur la terre. »

Tout cela, et ce que nous voyons en Amérique aujourd'hui, pourrait en effet jeter beaucoup de jour sur tous ces *dieux* des nations, dieux *aériens*, qui avaient en même temps *existé sur la terre*, contradiction apparente qui, sous le nom d'*évhémérisme*, enfanta tant de disputes chez les anciens et chez les modernes.

Mais il n'est pas encore temps d'aborder ces questions. A chaque jour suffit sa peine. Aujourd'hui nous nous restreignons à la démonstration d'agents *mystérieux* et *surintelligents*; demain nous les spécifierons et nous tâcherons de rendre à chacun d'eux et son vrai nom et son vrai sens.

---

# AVIS

## CONCERNANT LE CHAPITRE SUIVANT

---

Le chapitre qui va suivre fut composé il y a deux ans et distribué à un très-petit nombre d'exemplaires, dans le pays même où les faits s'étaient produits. Deux raisons nous y avaient *contraint* : avant tout, le désir très-vif de compléter la justification d'un prêtre calomnié, ensuite la nécessité d'expliquer un témoignage que l'on nous reprochait amèrement.

Nous présumions de nos forces, car si le succès fut complet près des esprits sérieux, il n'avait pas gagné ces esprits plus difficiles qui, lorsque *leur siège est fait*, comptent l'évidence pour fort peu de chose, et pour *zéro* les bonnes raisons.

Ainsi donc, absous par la justice *officielle*, M. le curé de Cideville, dont on va lire l'histoire, était resté pour tous ces juges *officieux* et sans mission l'auteur de ses propres persécutions, persécutions assez sensibles cependant pour qu'il les ressente encore aujourd'hui.

Quant à l'auteur de la défense, on ne lui pardonnait, comme on le pense bien, ni son intervention, ni la franche exposition de ses croyances. On eût dit vraiment que cette brochure, bien que sa forme et sa rédaction la rendissent complètement inintelligible pour le peuple, allait multiplier les sorciers sur ses pas, et faire reculer l'humanité de trois siècles pour le moins.

Le jour approche, cependant, où les rôles vont se trouver intervertis et les dédains moins faciles. Hélas ! nous serons trop vengés par les faits !

Quand nos *tables tournantes*, dont nous signalions dès ce moment

le début en Amérique, auront porté chez nous les mêmes fruits que sur ce continent, quand on donnera au mystère son véritable nom, quand l'Académie des sciences, bien cruellement mystifiée ou plutôt aveuglée en ce moment, se verra débordée par les prodiges qui s'opéreront à sa porte et chez les personnes les plus recommandables de Paris, quand on aura constaté dans toute l'Europe la *surintelligence mystérieuse* que, *seule*, l'Académie ne veut pas voir,... quand enfin on comprendra le sens de cette invasion et de ces nouveaux *signes*, les plus redoutables de tous ceux qui puissent effrayer les nations,... alors peut-être voudra-t-on bien nous pardonner *des prévisions* et des études qui, depuis longtemps, avaient pour but de prévenir et cette mystification honteuse de la *science*, et ces méprises cruelles dont tant de personnes gémiront tôt ou tard <sup>1</sup>.

1. Quel que soit, au reste, le point de vue auquel on se place en ce moment, tout le monde reconnaît si bien l'intime connexion de tous ces phénomènes, que, malgré l'entière obscurité de la brochure de Cideville, plusieurs revues et journaux l'ont présentée comme en étant le *spécimen* le plus complet. La *Revue britannique* y a vu *la solution du problème*\*; la *Gazette* a déclaré, par la plume de M. de Lourdoueix, que la science, interpellée, avait répondu « avec plus d'embarras que de certitude\*\* »; la *Patrie* l'a donnée *en entier*\*\*\*; l'*Univers*, le *Journal des Villes et des Campagnes*, la *Voix de la Vérité*, en ont dit quelques mots. Et si nous le faisons remarquer, c'est pour que l'on ne vienne pas nous dire plus tard, lorsque la vérité générale sera reconnue : « A Cideville, c'était bien différent. » Tout le monde reconnaît, au contraire, que c'est *positivement la même chose*, avec cette seule différence, toutefois, que les faits du presbytère sont bien autrement curieux et *inexplicables* en raison de leur diversité, et de plusieurs circonstances tout à fait exceptionnelles.

\* Voyez numéro d'avril. — \*\* Du 10 mai. — \*\*\* Du 26 mai.

---

## CHAPITRE XI.

# LE PRESBYTÈRE DE CIDEVILLE

EN 1851 <sup>1</sup>

### OU LES ESPRITS AU VILLAGE

---

Un sortilège pris sur le fait. — Tables *volantes* sans chaîne et sans petits doigts. — Avant-coureurs brillants de l'épidémie actuelle. — Fluides constatés. — Vision de fantômes. — Flamme jaillissantes. — Phénomène encore inobservé, consistant dans la répercussion et le contre-coup de blessures, à *distance*.

#### § I.

Rappel aux conditions du débat.

Nous n'aurions rien fait jusqu'ici, messieurs, si nous ne parvenions pas maintenant à vous faire comprendre toute

1. Cideville est une commune du département de la Seine-Inférieure. Voltaire, étant venu visiter son ami l'*aimable* Cideville, posa la première pierre de son église.

. . . . . On ne s'attendait guère  
A voir *Voltaire* en cette affaire.

On ne s'attendait pas non plus à voir, dix ans après, l'auteur de l'*Histoire merveilleuse* (M. Figuière) plaisanter très-agréablement sur le souvenir du bon La Fontaine, et nous gronder de n'avoir pas vu du premier coup d'œil que c'était à l'*ombre* de Voltaire, attachée sans doute à cette pierre, qu'il fallait attribuer tout le vacarme de Cideville. « M. de M....., dit-il, a laissé échapper ce démon-là \*. » Nous lui répondrons, comme nous l'avons

\* Quatrième volume, p. 203.

l'étendue et surtout toute la portée de notre sujet. Il est bien des mystères dont la profondeur ne se révèle que par un dernier mot, bien des drames qu'une dernière parole éclaircit. Nous allons donc vous montrer cette fois l'*attouchement magnétique* produisant tous les phénomènes de l'antique sorcellerie; mais, au lieu d'expliquer *celle-ci* par *celui-là*, peut-être serez-vous bien tentés cette fois-ci de faire exactement le contraire.

Si nous n'étions complètement rassuré par le peu de popularité d'un mémoire académique, peut-être hésiterions-nous à publier un pareil récit; mais les faits que nous allons vous raconter offrent une telle analogie avec ceux qui bouleversent toutes les têtes en ce moment, ils nous paraissent jeter tant

déjà fait\*, par la bouche de l'un de ses amis les plus louangeurs : « Maintenant, un livre reste à faire sur les causes de ces faits merveilleux. M. Figuiet a bien fait leur histoire, mais c'est un récit, un répertoire charmant comme un *roman*... Quand il craint de dire trop, il plaisante \*\*. »

C'est vrai; après avoir fait *ce récit-roman*, son premier étonnement est pour le silence de l'archevêché, « qui a, dit-il, laissé ignorer ce qu'il pensait sur le fond des phénomènes. » Eh bien! qu'il prenne la peine de consulter cette grande autorité, il verra quelle sera sa réponse sur le *fond* des choses; qu'il prenne la peine ensuite de s'informer du personnel du presbytère et du sort qu'on lui a fait. Le curé a reçu de l'avancement, et l'enfant le plus suspecté, après avoir fait l'édification d'un séminaire et résisté à toutes les sollicitations possibles de récompenses et de menaces tendant à lui faire confesser ses prétendus mensonges, a reçu ou va recevoir la prêtrise.

Quant au jugement rendu par la justice de paix en faveur du curé, M. Figuiet lui reproche son silence complet sur la question mystique. S'il s'était donné la peine de lire attentivement le texte de cette pièce, il aurait compris cette réserve et cette prudence qui portaient un magistrat *très-instruit, très-intelligent* et *jusque-là très-prévenu* contre toute espèce de merveilleux, à se renfermer exclusivement dans les sévices allégués, et dont la cause, *quelle qu'elle fût*, était *demeurée inconnue*. Il n'y a pas un magistrat qui, même avec nos convictions, fût assez imprudent pour en agir autrement.

Nous croyons que, malgré la leçon que lui donne M. Figuiet sur l'inconséquence de son jugement, il y persévérerait encore aujourd'hui, car tout le monde ne possède pas, comme notre critique, ce talent que lui reproche en ces termes un autre de ses admirateurs (le *Journal des Débats*) : « Les con-

\* Introduction. — \*\* Critique française, 15 juin 1861.



de lumière sur tous ces nouveaux venus, que nous regardons comme un véritable devoir de vous les communiquer.

Vous saurez donc, messieurs, qu'au mois de février 1851 un procès, dont les incroyables détails semblaient nous reporter à trois siècles en arrière, se plaidait et se jugeait très-sérieusement à l'une des justices de paix de la *Seine-Inférieure*. C'était un procès de sorcellerie : un presbytère, un berger et un prêtre, tels étaient le théâtre, l'acteur et la victime du plus singulier drame qui pût venir insulter au XIX<sup>e</sup> siècle, et jeter à sa philosophie le plus audacieux des défis.

L'agitation fut grande, la discussion fut ardente, et néanmoins, grâce à la justice et à la défense de sa cause, au grand nombre de ses témoins, et surtout, disons-le bien vite, aux aveux du vrai coupable, le prêtre accusé finit par triompher,

cessions de M. Figuier sont tellement remplies de dangers pour lui, qu'il se voit obligé de rétracter dans son troisième volume celles du premier, et nous lui signalerons encore dans son quatrième volume des faits bien surprenants, et dont il changera les conclusions dans une prochaine édition, puisqu'il sait si bien se DÉGAGER de ses propres opinions\*.

Nous soupçonnons d'autant plus ce chapitre malencontreux d'être précisément celui qui nous occupe, que M. Figuier applique à ce singulier drame l'épithète de « presque authentique. » (P. 204.)

On nous accuse en fait « d'avoir eu *seul* la parole sur les phénomènes de Cideville et de n'en avoir pas reproduit les détails *sans choix*, sans exagération, et en nous *débarrassant* de tous les éléments contradictoires. » Si nous étions un peu plus amateur de procès que nous ne le sommes, nous embarrasserions bien M. Figuier, car ayant également négligé les deux plaidoyers des avocats qui n'avaient rien écrit, et n'ayant fait autre chose que de *copier littéralement* les dépositions intégrales de tous les témoins interpellés, *telles qu'elles sont* encore aujourd'hui au greffe d'Yerville, nous le mettrions au défi de fournir la moindre preuve de sa calomnie toute gratuite.

Mais qu'y gagnerions-nous ? Il *PIROUETTERAIT* encore, pour nous servir des expressions de l'ami que nous citons tout à l'heure : « Quand il craint de dire trop, il plaisante, il *PIROUETTE*, passe à une autre matière, et l'énigme reste souvent *INTACTE* \*\*. » Ce qui ne l'empêcherait pas de répéter comme toujours avec aplomb que « la science rend *parfaitement* compte aujourd'hui de tous ces *prétendus prodiges*. »

On vient de le voir.

\* *Journal des Débats* du 11 mai et du 5 juin 1861. — \*\* *Critique française*.

et triompher si complètement, que, malgré les menaces d'appel et de réappel formulées à l'audience, ses adversaires ont pris le sage parti d'en appeler tout simplement... à la philosophie, seule et dernière consolation de tous les bons droits incompris.

Quant à nous, simple témoin déposant dans cette affaire, nous serons plus à l'aise au milieu de vous, messieurs, que devant notre auditoire normand, et nous allons vous livrer l'exposé bien officiel de l'affaire, en nous en faisant le plus responsable de tous les éditeurs.

Veillez donc écarter, encore une fois, toute idée préconçue, et laissez-nous vous rappeler, avant de commencer, quelques paroles de Bayle, ce roi de la dialectique, cet aïeul vénéré de Fontenelle et de Voltaire : « Voilà de ces choses, disait-il (précisément à propos de sorcellerie), voilà de ces choses qui *mettent à bout* la philosophie, car on ne saurait inventer aucun bon système qui puisse en rendre raison. C'est ce qui oblige les philosophes à *nier tout court* les faits de cette nature, qui sont si fréquents dans les livres et plus encore dans les conversations. Mais il faut avouer que ce parti (de nier tout court) a bien ses *inconvénients*, et qu'il ne contente pas l'esprit de ceux qui pèsent exactement le pour et le contre. Les épicuriens sont donc *très-ridicules* de nier tout cela, et n'ont aucune bonne raison à donner. »

Il allait bien plus loin encore. « Je ne sais, dit-il, ce qu'il en arrivera ; mais il me semble que, *tôt ou tard*, on sera *contraint* d'abandonner les principes mécaniques, si on ne leur associe les volontés de quelques intelligences ; et franchement, il n'y a pas d'*hypothèse plus capable* de donner raison des événements que celle qui admet une telle association » (art. **PLUTIN**). « Tous ont nié les esprits, dit-il encore ailleurs, et franchement cela ne devrait être permis qu'à ceux qui veulent tout expliquer par la puissance de l'âme ; mais prouvez-leur l'existence des mauvais esprits, et vous les verrez bientôt *forcés de vous accorder tous vos dogmes*. »

Belle leçon, avons-nous dit plus haut, donnée par le plus savant des incrédules à ces théologiens indifférents qui tremblent devant ces questions *surannées* !

Nous espérons donc, messieurs, que vous tomberez d'accord avec nous pour préférer au scepticisme obstiné la méthode vraiment philosophique, et qu'au lieu de dire avec le premier : « Cela ne se peut, donc cela n'est pas, » vous direz avec la seconde : « Le fait existe, donc il se peut<sup>1</sup>. » Mais s'il devait en être autrement, nous vous demanderions la permission de terminer ces *précautions de rapporteur* par une anecdote moins sérieuse, qui cependant, au point où nous sommes parvenus, ne devrait plus renfermer qu'un conseil inutile.

A la cour d'un roi de Siam se trouvait, vers le milieu du dernier siècle, un ambassadeur hollandais. Le roi l'aimait beaucoup et le consultait souvent sur les *us et coutumes* de l'Europe. Un jour, en présence de toute la cour, la conversation étant tombée sur la différence des climats, le diplomate eut le malheur d'aborder, sans *précautions philosophiques*, d'abord le chapitre de cette neige qui, pendant plusieurs mois, ensevelit son pays sous un vaste et blanc linceul, puis celui de la glace qui durcit la mer à tel point que toute la population la traverse alors à pied sec. A ces mots la figure du monarque s'altère, son front se rembrunit; on le voit, *les faits ne lui paraissent pas acceptables*; il manifeste d'abord quelques craintes sur la santé de son ami, mais, rassuré par son docteur, il se lève et laisse tomber ces paroles : « Monsieur l'ambassadeur, jusqu'ici je vous avais regardé comme le plus honnête homme du royaume, mais aujourd'hui, de

1. C'est ce que l'ancienne École appelait juger « *ab actu ad posse*, » au lieu de juger : « *ab posse ad actum*. » Il est assez singulier qu'on ait renoncé à cette méthode au moment même où l'on prenait pour devise *l'observation et l'expérience*. C'est précisément à partir de ce moment que l'on a commencé à biffer tous les faits qui gênaient, et à jeter au feu les observations de tous les siècles, observations qu'il va falloir maintenant rétablir, heureusement on avait conservé la *minute*.

deux choses l'une : ou votre raison vous fait défaut et vous ne pouvez plus rester à ma cour ; ou vous êtes un imposteur, et dans ce cas vous êtes indigne d'y paraître ; sortez donc à l'instant, et ne rentrez jamais dans mes États. »

Puis, se rappelant les faits *inacceptables* qui venaient de lui être racontés, et la colère faisant place à la gaieté, le malheureux monarque est saisi d'un fou rire si violent, si violent, que, séance tenante, il s'évanouit et meurt dans les bras de ses courtisans, victime du *rejet sans examen*.

Encore une fois, nous espérons bien ne pas produire sur votre esprit, messieurs, un si désastreux effet ; car auprès de vous, nous le savons, les causes sérieuses sont écoutées sérieusement.

A nous maintenant d'aborder celle-ci avec quelque courage, courage assez facile cependant, puisque, après tout, c'est le greffe de la *justice de paix* du canton d'Yerville que nous allons laisser s'exprimer.

## § II.

### Résumé des dépositions des témoins.

Il s'agit donc uniquement, messieurs, de vous faire entendre les témoins. Mais, pour ne pas vous fatiguer, nous ne vous donnerons que le résumé fidèle de leurs dépositions, dont l'ensemble vous sera remis en même temps que ce Mémoire, avec les noms propres de tous les témoins<sup>1</sup>.

Commençons par rapporter à l'avance, seulement pour mémoire et sans en garantir la teneur, les bruits vagues qui, dit-on, avaient cours avant l'apparition des premiers phénomènes, et semblaient en faire présager les approches :

Selon ces bruits, vers les premiers jours du mois de mars de l'année 1849, M. le curé de Cideville aurait rencontré chez

1. Il ne suffit pas de les fournir à l'Académie ; nous les tiendrons encore à la disposition de tout lecteur qui voudrait les connaître, et qui les trouvera chez notre éditeur, M. Vrayet de Surcy, rue de Sèvres, n° 49.

un de ses paroissiens malades un individu, nommé G..., auquel tout le pays accordait depuis longtemps une réputation de guérisseur émérite et de docteur ès sorcelleries. Un premier malade paraissant s'être assez mal trouvé du traitement mystérieux<sup>1</sup>, M. le curé aurait cru devoir cette fois formuler un blâme énergique en renvoyant le guérisseur. Tout en serait resté là, mais comme, de son côté, dame justice se mêle de beaucoup de choses en ce pays, G... se voit un jour appréhendé au corps et condamné, pour méfaits du même ordre, à une ou deux années de prison. Il rapproche aussitôt le blâme du curé de la correction de la justice, prononce, dit-on encore, quelques menaces contre l'ennemi qu'il soupçonne, et plus tard, lorsque l'heure de la vengeance est arrivée, le berger Thorel, son disciple et son ami, fait entendre à son tour que M. le curé pourra bien s'en repentir, et que lui, Thorel, ne sera dans tout cela que le mandataire de son maître et l'exécuteur de ses hautes œuvres.

Deux enfants sont élevés au presbytère de Cideville. L'un a douze ans, l'autre quatorze; tous deux se destinent au sacerdoce; tous deux sont fils d'instituteurs honnêtes, religieux, considérés dans le pays, et paraissent avoir hérité de toutes les bonnes qualités de leurs parents; tous deux enfin sont une consolation et peut-être une cause d'aisance pour le curé qui prend soin de les élever, les chérit et se promet bien de les garder le plus longtemps qu'il le pourra.

Que vont devenir en tout ceci ces deux pauvres enfants? Vont-ils servir d'instrument à la vengeance annoncée? On ne pourrait rien préciser à ce sujet, sans les aveux subséquents du coupable; seulement on voit à une vente publique, et grâce à la foule qu'elle entraîne, le berger s'approcher du plus jeune des enfants, qui du reste ne le connaît pas le moins du monde, et, peu d'heures après,... les événements commencent.

1. Il en était mort.

Voici maintenant ce qui résulte des dépositions de vingt témoins assignés, interprètes fidèles de beaucoup d'autres non convoqués et qui n'eussent pas été moins explicites<sup>1</sup>.

Tout aussitôt après la rentrée de cet enfant, une espèce de *trombe* ou bourrasque violente vient s'abattre sur le malheureux presbytère, puis, à la suite de cette bourrasque, des coups semblables à des coups de marteau ne cessent de se faire entendre dans toutes les parties de la maison, sous les planchers, sur les plafonds, sous les lambris.

Tantôt ces coups sont faibles, brefs et saccadés, tantôt ils sont d'une force à ébranler la maison, qui paraît vouloir tomber *en démenée* (ruine), comme nous entendrons le berger le prophétiser dans un moment de franchise. Ces coups prennent même une telle extension, qu'on peut les entendre à deux kilomètres de distance, et qu'une grande partie des habitants de Cideville, *cent cinquante personnes*, a-t-on dit, se rendent au presbytère, l'entourent pendant de longues heures et l'explorent en tous sens, sans pouvoir en découvrir la cause<sup>2</sup>.

A ce phénomène déjà si remarquable viennent encore s'adjoindre mille autres, qui le sont bien davantage. Ainsi, pendant que ces bruits mystérieux poursuivent leur incessant concert, pendant qu'ils se font entendre à chaque point indiqué, ou reproduisent en cadence le rythme exact de tous les

4. Dans la brochure publiée au moment du procès, nous avons cru devoir consacrer les caractères italiques aux dépositions *enregistrées*, et les caractères ordinaires aux dépositions *orales*; mais il en résultait un grave inconvénient, celui de donner une plus grande importance aux premières qu'aux secondes, pendant que cette importance était la même. Nous allons donc, cette fois, les confondre, en affirmant QU'IL N'Y A PAS UN MOT dans le récit suivant qui n'ait été solennellement prononcé à l'audience ou qu'on ne soit prêt à affirmer encore aujourd'hui devant témoins; nous nous en sommes tout récemment assuré.

Les caractères italiques n'auront donc que leur signification ordinaire, celle d'attirer plus spécialement l'attention sur tel ou tel passage.

2. Il est difficile, à propos de cette bourrasque, de ne pas se rappeler ce début des obsessions sataniques dans Job (ch. 1, vers. 19) : « Alors un vent

airs qu'on leur demande, les carreaux se brisent et tombent en tous sens, les objets s'agitent, les tables se culbutent ou se promènent, les *chaises se groupent et restent suspendues dans les airs*, les chiens sont jetés à croix ou pile au plafond, les couteaux, les brosses, les bréviaires s'envolent par une fenêtre et rentrent par la fenêtre opposée, *les pelles et les pincettes quittent le foyer et s'avancent toutes seules dans le salon*, les fers à repasser, qui sont devant la cheminée, reculent, et *le feu les poursuit* jusqu'au milieu du plancher, des marteaux volent en l'air avec force et se déposent sur le parquet avec la lenteur et la légèreté qu'une main d'enfant pourrait imprimer à une plume, tous les ustensiles d'une toilette quittent brusquement le chambranle sur lequel on vient de les déposer, et s'y replacent instantanément d'eux-mêmes; d'énormes pupitres s'entre-choquent et se brisent; bien plus, un d'entre eux, chargé de livres, arrive violemment et horizontalement jusqu'au front d'un témoin honorable (M. R. de Saint-V...), et là, sans le toucher, et abandonnant brusquement toutes les lois connues de la gravitation, tombe perpendiculairement à ses pieds.

Une dame (M<sup>me</sup> de Saint-V...), dont il est impossible de suspecter le témoignage, et qui, en raison de la proximité du château qu'elle habite, avait été témoin de vingt expériences

impétueux, s'étant levé tout à coup du côté du désert, vint ébranler les quatre coins de la maison. »

Il est difficile aussi de ne pas se rappeler à ce propos les prières de l'Église dans la bénédiction des édifices: « Mets en fuite, Seigneur, tous les esprits malins, tous les fantômes, et tout esprit qui frappe (*spiritum percutientem*), et défends-leur l'entrée de cette maison. »

Assurément, nos bazars, nos halles et gares de chemin de fer, qui réclament avec un si louable empressement les bénédictions du clergé, ne se doutent guère de tout ce qu'ils demandent, et encore moins que le premier but de ces prières soit de les préserver des épreuves de Cideville, c'est-à-dire des *bourrasques*, des *malices*, des *fantômes* et des *esprits de persécution*. Qu'il est donc heureux que nos industriels n'entendent pas tout ce latin, que notre théologie, si prudente d'ordinaire, hésiterait probablement à traduire en français !

analogues, se voit un jour *tirée* par la pointe de sa mante, sans qu'elle puisse apercevoir la *main invisible* qui la tire; le maire du village reçoit à son tour un coup violent sur la cuisse, et au cri que cette violence lui arrache on répond par une caresse bienfaisante qui lui enlève à l'instant toute douleur.

Un autre témoin, propriétaire à quatorze lieues de distance, se transporte à Cideville à l'improviste et sans en avoir prévenu qui que ce soit; après une nuit passée dans la chambre des enfants, il interroge le bruit mystérieux, le fait battre à tous les coins de l'appartement, et pose avec lui toutes les conditions d'un dialogue; un coup, par exemple, voudra dire oui, deux coups voudront dire non, puis le nombre des coups signifiera le nombre de lettres, etc., etc. Cela bien convenu, le témoin se fait frapper toutes celles qui composent son nom, prénoms et ceux de ses enfants, son âge et le leur, par an, mois, jours, le nom de sa commune, etc., etc. Tout cela se frappe avec tant de justesse et de rapidité, que le témoin se voit obligé lui-même de conjurer l'agent mystérieux d'y apporter plus de lenteur, afin qu'il puisse vérifier tous ses dires, qui se trouvent enfin de la plus complète exactitude. Ce témoin, messieurs, c'était nous-même<sup>4</sup>.

Évidemment, pour expliquer toute cette science, les sceptiques se rejettent sur l'astucieuse et facile prévoyance du jongleur, qui aurait ainsi deviné notre visite et notre interro-

4. Nous ne nous doutions guère alors que, peu de mois après ce singulier dialogue, toute l'Amérique et bientôt toute l'Europe allaient le calquer littéralement, et faire poser les mêmes questions par des millions de curieux qui obtiendraient des réponses analogues, réponses tout aussi justes, tout aussi convaincantes. Les connaissances musicales sont, à ce qu'il paraît encore, le partage et des uns et des autres, avec cette différence qu'en Amérique il s'agit de concerts véritables, au lieu qu'à Cideville nous étions bien fier lorsque nous lui avions fait battre *à peu près* le rythme de quelque morceau italien, entre autres celui du fameux morceau de basse du *Stabat* de Rossini, « *pro peccatis*, » et celui de la valse de *Guillaume Tell*, que nous lui avions, il est vrai, fredonnée.



gatoire, même les interrogatoires musicaux, avant que nous en eussions la pensée. Mais voici venir un autre témoignage, contre lequel l'explication des sceptiques sera radicalement impuissante. Un prêtre, un vicaire de Saint-Roch, M. l'abbé L...., se trouvant par hasard et de passage à Yvetot, se transporte à Cideville, toujours à l'improviste, et voici qu'aux mêmes questions posées par son frère, entièrement inconnu comme lui dans le pays, les réponses arrivent avec la même rapidité, la même exactitude, toutefois avec cette particularité curieuse : que cette fois-ci c'est l'interrogateur qui ignore, et ne peut vérifier les détails fournis par la réponse.

On lui dit bien et l'âge et les prénoms de sa mère et de son frère, mais il ne les sait plus ou même ne les a jamais sus. N'importe, il en prend note exacte, et, de retour à Paris, il court à la mairie, consulte les registres de l'état civil, et trouve entre eux et les révélations de Cideville une conformité littérale. Que deviennent alors les objections faites au témoin précédent ? que devient encore l'explication *par la communication des pensées* ?

Même et bien plus grande difficulté pour expliquer la minutieuse exactitude des réponses faites à deux propriétaires, MM. de V...., venus de la ville d'Eu tout exprès, et se faisant dire, avec tous leurs noms et prénoms, le nombre de leurs chiens, de leurs chevaux, leurs habitudes, leur costume, etc. Les mêmes phénomènes se trouvent constatés en outre dans la lettre du docteur M....., de Bacqueville. En lisant cette lettre si franche et si loyale d'un homme de science, venu peut-être avec des intentions et des pensées bien différentes, nous n'avons pu nous empêcher de la comparer avec les assertions de quelques hommes de foi, et toutes nos comparaisons se sont trouvées à l'avantage du savant. Ce n'est pas la première fois et ce ne sera pas la dernière. Nous le verrons plus tard.

Mais tous ces phénomènes, quelque étonnants qu'ils soient,

s'effacent, comme intérêt, auprès de ceux offerts par le malheureux enfant que l'on croit *touché* par le berger. Ce sont les plus importants à nos yeux, parce que nous les retrouvons constamment dans cette bizarre pathologie analysée dans nos précédents chapitres, et dont la docte Faculté commence à enregistrer une partie, n'osant pas, toute déconcertée qu'elle en est, l'enregistrer tout entière. Ici, par exemple, nous retrouvons ce que nous avons déjà tant de fois constaté, c'est-à-dire cet envahissement de tout le système nerveux, ce poids insolite sur les épaules de l'enfant, cette compression de la poitrine, dont se plaignaient nos trembleurs des Cévennes, et que MM. les docteurs cherchaient tout à l'heure à nous expliquer par l'éphialte <sup>1</sup>. De plus, cet enfant voit toujours derrière lui l'ombre d'un homme en blouse, qu'il dit ne pas connaître, jusqu'au jour où confronté avec Thorel il s'écrie : « Voilà l'homme ! » Mais écoutez bien ceci : au moment où l'enfant accuse la présence du fantôme, un des ecclésiastiques présents affirme avoir aperçu distinctement derrière lui UNE SORTE DE COLONNE GRISATRE OU DE VAPEUR FLUIDIQUE.

Les autres avaient vu plusieurs fois cette même vapeur, au moment où ils la poursuivaient, SERPENTER EN TOUS SENS, avec une sorte de sifflement très-léger, PUIS SE CONDENSER VISIBLEMENT et S'ÉCHAPPER COMME UN COURANT D'AIR par les fentes de l'appartement ; M. de V... l'entendait, lui, sans rien voir, et l'entendait, dit-il, comme on entend *le frôlement d'une robe* <sup>2</sup>.

1. Cauchemar.

2. Il y a quelque chose de bien plus extraordinaire encore, c'est de voir ce que nous verrons tout à l'heure, la *Revue britannique* et la *Revue des Deux Mondes* emprunter exactement le même détail à un auteur dont elles ne permettent pas de révoquer en doute le témoignage et la consciencieuse fidélité. S'il n'y avait qu'à Cideville que ces mystérieux fluides eussent été constatés, on en viendrait bien vite à bout ; mais, malheureusement, les attestations identiques s'accroissent à tel point, que déjà dans les vastes *Annales de l'Académie des inscriptions*, t. 1<sup>er</sup>, *Mémoires*, p. 26, M. S\*\*\*, dans sa dissertation sur les *lares* et les apparitions des anciens, ne craignait pas

Quant à l'enfant, son état nerveux s'aggrave encore quelquefois. Ainsi, on le voit un jour (tous les ecclésiastiques présents l'attestent) tomber en convulsions, puis dans une sorte de syncope extatique dont rien ne parvient à le tirer pendant plusieurs heures, et qui fait croire à sa mort. Cet état inspire les plus grandes alarmes à tous ceux qui l'entourent, ils se mettent en prière et l'enfant revient à lui.

Un autre jour (mais oserons-nous le raconter? — Oui, car nous avons juré de dire la vérité tout entière), l'enfant accuse une hallucination bien autrement singulière; il dit voir une *main noire* descendre par la cheminée, et s'écrie qu'elle lui donne un soufflet. Cette main, nous nous hâtons de déclarer que personne ne la voit, mais on entend le bruit du soufflet, on voit la joue devenir et rester longtemps rouge, et, dans sa naïveté, l'enfant s'élance au dehors, espérant revoir cette main sortir par le haut de la cheminée<sup>4</sup>.

Continuons. Fatigués, et de plus extrêmement affligés de l'état de ce pauvre enfant et du fâcheux effet qui doit en résulter, pour la religion d'abord, et pour M. le curé de Cideville ensuite, MM. les ecclésiastiques, réunis à ce dernier, se demandent un soir comment, les prières ne paraissant pas suffisantes, ils pourraient parvenir à se débarrasser de leur

d'affirmer que « les apparitions de *ces ombres légères ayant la forme du corps*... étaient quelquefois rapportées avec des circonstances si précises et des témoignages si positifs, que des personnes, d'ailleurs bien sensées, *ne savaient qu'en penser*. Ce corps délié, dit-il, avec des membres équivalents à l'autre, c'était l'enveloppe de Pythagore, ... ombres légères, se dissipant comme un songe lorsqu'on pensait à les embrasser, sensibles à l'impression de certains corps, ... et craignant surtout la *pointe d'une épée* qui ne pouvait les blesser!... » QUI NE POUVAIL LES BLESSE! en êtes-vous bien sûr, monsieur S\*\*\*? On va le voir tout à l'heure.

4. Ce détail de la *main invisible* se retrouvait partout dans les anciens procès de sorcellerie. L'hallucination l'explique à la rigueur pour l'enfant; mais explique-t-elle aussi bien la *rougeur* subite de la joue et l'empreinte des *cinq doigts*, attestées par des témoins que l'on sera forcé de déclarer très-sincères? D'ailleurs nous allons retrouver cette *même main* dans tous les faits américains.

ennemi ? L'un propose une chose, l'autre en propose une autre, un troisième déclare avoir lu, dans les traités spéciaux sur la matière, précisément ce que le savant académicien cité dans notre dernière note affirmait avoir donné souvent à penser *aux esprits les plus sensés* ; à savoir : que ces ombres mystérieuses redoutaient la pointe du fer ; dès lors on n'hésite plus, et au risque de glisser un peu dans la superstition, on se met à l'œuvre à l'instant. On se munit de très-longues pointes, et partout où le bruit se fait entendre, on les enfonce le plus lestement possible. Mais comme il est difficile de frapper juste, en raison de la subtilité de l'agent, plusieurs pointes sont donc enfoncées sans résultat apparent, et l'on va probablement y renoncer, lorsque tout à coup, une d'elles ayant été chassée plus habilement que toutes les autres, une *flamme vient à jaillir*, et, à la suite de cette flamme, une fumée tellement épaisse, qu'il faut ouvrir toutes les fenêtres, sous peine d'une prompte et complète asphyxie. La fumée dissipée et le calme succédant à une si terrible émotion, on revient à un mode d'adjuration qui paraît si sensible. On reprend les pointes, et on enfonce ; un gémissement se fait entendre ; on continue, le gémissement redouble ; enfin on distingue positivement le mot PARDON... — Pardon ! disent ces messieurs ; oui certes, nous te pardonnons, et nous ferons mieux, nous allons passer toute la nuit en prière, pour que Dieu te pardonne à son tour ;... mais à une condition, c'est que, qui que tu sois, tu viendras demain toi-même, en personne, demander pardon à cet enfant... — Nous pardonnes-tu à tous ? — Vous êtes donc plusieurs ? — Nous sommes cinq, y compris le berger. — Nous pardonnons à tous. — Alors tout rentre dans l'ordre au presbytère, et cette terrible nuit s'achève dans le calme et la prière.

Le lendemain, dans l'après-midi, on frappe à la porte du presbytère ; elle s'ouvre, et Thorel se présente ; son attitude est humble, son langage embarrassé, et il cherche à cacher, avec son chapeau, des écorchures toutes saignantes qui

couvrent son visage<sup>1</sup>. L'enfant l'aperçoit et s'écrie : « Voilà l'homme ! voilà l'homme qui me poursuit depuis quinze

1. Que le scepticisme n'en conclue pas trop vite à la présence du berger derrière tous les lambris et les planchers à la fois, lorsqu'on y enfonçait toutes ces pointes. On avait eu assez d'esprit pour se bien assurer que ces lambris adhéraient *parfaitement* aux murailles. Quant à ces blessures mystérieuses, qu'un académicien nous présentait tout à l'heure comme la croyance de toute l'antiquité, elles se trouvent indiquées par Virgile dans les conseils que la Sibylle donne au pieux Énée « de se munir d'une épée avant de descendre au séjour des ombres. »

*Tuque invade viam, vaginaque eripe ferrum.* (Æn., l. vi.)

Conseil tout poétique, sur lequel un des meilleurs commentateurs ne craint pas de renchérir dans cette note : « Beaucoup de personnes assurent que les démons redoutent le fer, et, en effet, cela s'est vu fort souvent : *Et reipsa compertum est.* » Fréret lui-même, dans le *Recueil de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, s'étonne de retrouver partout cette frayeur des ombres à la vue d'une épée (t. XXIII, p. 71) \*.

Au reste, pour faciliter un peu cette *révoltante* énormité, nous reporterons nos lecteurs à notre expression *des intelligences servies par des fluides* (voyez *Introduction* et *Conclusions*), et nous leur rappellerons que toute l'antiquité philosophique et la plus brillante partie de l'antiquité catholique croyaient les anges, et surtout les démons, revêtus d'une certaine *corporéité*, que nous appellerions peut-être aujourd'hui *gazéiforme*. Dans tous les cas, il nous reste démontré que ces intelligences sont au moins fort souvent *servies par des fluides dont elles s'emparent et qu'elles emploient*, et dès lors on aura, nous l'espérons, un peu moins de peine à comprendre et la vue de cette *vapeur grisâtre*, et sa *sensibilité* : « La sensibilité, disent plusieurs physiologistes, se comportant partout comme un fluide. »

Quant à la solidarité si complète entre l'agent et le berger, solidarité dont nous possédons encore de nombreux analogues (voyez-en, entre autres, un exemple extrêmement remarquable à la fin de ce chapitre), c'est ce que l'on pourrait appeler du magnétisme transcendant, phénomène que les magnétiseurs expliquent ainsi : « Le fluide magnétique humain emporte avec lui le *species* tout entier (l'image) de l'homme qui l'a émis. Ce *species* est souvent tellement vif et exact (surtout lorsqu'une individualité a quelque chose de bien tranché), qu'il peut valoir une image. » Mais la vieille théologie, qui s'y connaissait encore mieux, professait l'identification absolue entre les esprits et leurs clients, tous, et les anges eux-mêmes, ayant pour habitude de *revêtir l'image et la personne de ceux-ci : induere speciem et personam suorum clientum.* » (Cornelius à Lapide.) Nous reviendrons sur ce lieu et sur cette solidarité psycho-électriques.

\* Aujourd'hui, 24 janvier 1854, le médecin en chef de l'un des grands hôpitaux de Paris nous cite l'exemple d'un *médium* cessant de pouvoir écrire, par cela seul qu'on avait posé sur la table une *tige pointue en fer*.

jours ! » — Que voulez-vous, Thorel ? lui dit M. le curé. — Je viens... je viens de la part de mon maître chercher le petit orgue que vous avez ici. — Non, Thorel, non, on n'a pas pu vous donner cet ordre-là ; encore une fois, ce n'est pas pour cela que vous venez ici ; que voulez-vous ? Mais auparavant, d'où vous viennent ces blessures ? qui donc vous les a faites ? — Cela ne vous regarde pas ; je ne veux pas le dire. — Dites donc ce que vous voulez faire ; soyez franc, dites que vous venez demander pardon à cet enfant ; faites-le donc et mettez-vous à genoux. — Eh bien ! pardon, — dit Thorel en tombant à genoux. Et, tout en demandant ce pardon, il se traîne et cherche à saisir l'enfant par sa blouse. Il y parvient, et les témoins constatent qu'à partir de ce moment les souffrances de l'enfant et les bruits mystérieux redoublent au presbytère de Cideville. Toutefois, M. le curé engage Thorel à se rendre à la mairie ; il s'y trouve, et là, devant témoins, sans que personne lui dise de le faire, IL TOMBE A GENOUX TROIS FOIS ET DEMANDE ENCORE PARDON. — De quoi me demandez-vous pardon ? lui dit le curé ; expliquez-vous. — Et Thorel de continuer ; mais, tout en demandant pardon, il fait comme au presbytère, il se traîne sur ses genoux et cherche à toucher M. Tinel, comme il avait fait à l'enfant. — Ne me touchez pas, s'écrie celui-ci, au nom du ciel, ne me touchez pas, car je vous frappe ! — Vaine menace, Thorel avance, avance toujours, jusqu'à ce que M. le curé, acculé dans un angle de la pièce, se voie forcé, pour sa légitime défense, de lui asséner trois coups de canne sur le bras. Comme on le pense bien, ces coups de canne vont jouer un grand rôle dans le procès ; on les exploitera tout à l'heure ; néanmoins Thorel revient à la charge, et cette fois c'est chez le maire qu'il retourne. Il le prie, le conjure, l'embrasse en pleurant et lui dit : « Priez donc M. le curé que les affaires en restent là. » Une autre fois, il lui avoue que tout cela remonte à G... ; « il est sorti de prison, lui dit-il, il est venu me voir ; il en veut à M. le curé, parce qu'il l'a empêché de gagner son

pain en le renvoyant de chez un malade de la commune qu'il voulait guérir. M. le curé a eu tort, ajoute-t-il, car G... est un homme très-instruit, très-savant, *il peut lutter contre un prêtre*. M. le curé voudrait bien, lui, qu'on l'instruisît, et *s'il voulait payer un café*, je le débarrasserais de tout ce qui se passe au presbytère. »

Ainsi donc, il est impossible à un coupable de s'avouer plus coupable, et cet homme, qui réclame douze cents francs de dommages et intérêts, ferait tout cesser « *pour un café !* » A ceux qui lui reprochent sa conduite, il répond : « Je le veux ainsi, moi, cela me plaît comme cela. » A ceux qui lui demandent pourquoi il choisit pour victime un pauvre enfant innocent, au lieu de s'en prendre au curé, il répond : « Vous ne voyez donc pas que M. le curé peut vivre avec ces deux enfants-là ; il faut qu'ils partent, ils partiront, et alors tout sera fini. » Encore une fois, il se vante avant, il se vante pendant, il se vante après ; que veut-on de mieux pour constituer le *confitemur reum* ?

Puis, viennent tous les antécédents de Thorel, desquels il résulte qu'il n'en est pas à son premier coup d'essai. « Ainsi, il prédit aux gens des faits en dehors de toute prévision, qui leur arriveront, dit-il, avant vingt minutes, et ces faits arrivent avant les vingt minutes. » Un autre témoin déclare que, se trouvant aux champs avec Thorel, celui-ci lui disait : « Chaque fois que je frapperai du poing sur ma cabane, tu tomberas. » Et, à chaque coup de poing, cette personne tombait et sentait alors *quelque chose* lui serrer la gorge, l'étrangler et la forcer à tomber. Et cependant Thorel avoue toujours « qu'il y a du mal à faire cela. » Enfin, un dernier témoin déclare, conformément aux autres, que, « se promenant avec les deux enfants et la sœur de M. Tinel, au milieu des plaines, sur la route de Cideville à Auzouville, ils voyaient des cailloux, *lancés par une force invisible*, arriver droit à eux et tomber à leurs pieds sans pouvoir les frapper, etc. »

Ne sont pas compris ici une multitude de détails qui, sans

avoir été révélés à l'audience, n'en sont pas moins attestés, tels que les chaises groupées en l'air et sans soutien, les chiens lancés à croix ou pile, tous les meubles volant, les effroyables blasphèmes qui se faisaient entendre quand les enfants se mettaient en prière, et les menaces *hautement articulées* de leur *tordre le cou*; menaces réalisées un soir, où l'un de ces malheureux enfants sentit deux mains lui prendre la tête et la retourner avec une telle violence, que les témoins de cette singulière contorsion durent porter secours à la victime, sans quoi elle périssait.

On a trouvé les phénomènes de Cideville trop *badins*; que dit-on de celui-ci ?

Sans aucun doute, il eût été beaucoup plus dramatique que M. le curé de Cideville et les deux pauvres enfants fussent restés sur la place, mais que voulez-vous ? Celui qui disait à l'oppresser de Job : « Je t'abandonne tout ce qu'il a, mais tu ne toucheras pas à *sa vie*, » aura signifié ici la même défense. Après tout, cependant, *une maison frémissant sur elle-même, un cauchemar de deux mois, des convulsions fréquentes et qui font croire à votre mort, un spectre en permanence, la vue de fluides mystérieux*, puis, à la suite de tout cela, un long scandale et la suspicion toujours pesant sur un malheureux prêtre et sur deux enfants destinés au sacerdoce... quelles plaisanteries !

La science, elle, les a trouvées infiniment trop sérieuses, car elles ramenaient à l'état de doute toutes les questions qu'elle croyait résolues, et elle a cru que si l'on adoptait ces faits il ne s'agirait rien moins que d'une révolution fondamentale et complète.

Nous terminerons donc en disant que tous ces faits se sont reproduits journellement, pendant deux mois et demi, du 26 novembre 1850 au 15 février 1851, époque à laquelle Monseigneur l'archevêque crut devoir, dans sa prudence, éloigner les deux enfants de ce presbytère de Cideville où ils avaient trouvé jusque-là de bons exemples, de bonnes leçons



et tous les moyens possibles d'atteindre le double but, si grave et si religieux, auquel ils ne cesseront probablement pas d'aspirer. La décision de Monseigneur est telle qu'on pouvait l'attendre de la profonde sagesse de ce prélat; elle a coupé court à tout scandale, ou plutôt à tout prétexte de scandale, car, à partir de ce jour, tous les bruits ont cessé.

Nous croyons devoir vous donner ici, messieurs, le texte du jugement définitif prononcé par M. le juge de paix d'Yerville, dont on ne saurait trop louer la raison indépendante et loyale; combien d'autres à sa place eussent reculé devant l'impopularité certaine d'un tel verdict!

---

**Jugement définitif de M. le juge de paix  
du canton d'Yerville.**

4 février 1852

Nous, juge de paix d'Yerville

Où les témoins dans leurs dépositions, ainsi que les parties dans leurs moyens respectifs, et joignant la demande reconventionnelle à la principale, avons statué en premier ressort sur tout, ainsi qu'il suit, par un seul et même jugement.

Attendu que, quelle que soit la cause des faits *extraordinaires* qui se sont produits au presbytère de Cideville, *ce qui résulte de plus clair de l'ensemble de tous les témoignages entendus, c'est que cette cause est demeurée inconnue\**, et qu'il n'y a dès lors à statuer que sur les conséquences de ses effets, qui seuls ont donné lieu à l'action;

Attendu, sur le premier chef, que si, d'après quelques témoins, le défendeur (le curé) a, d'une part, donné à entendre que le demandeur (le berger) s'était vanté d'avoir produit les faits du presbytère de Cideville et l'a soupçonné d'en être l'auteur, d'une part, il est constant, par de nombreux témoignages, que celui-ci avait tout fait et tout dit pour faire croire au public qu'il était pour quelque chose dans leur perpétration, notamment par ses vanteries aux témoins Cheval, Varin, Letellier, Foulongne, Le Hernault et autres, jointes à sa conduite au presbytère et à la mairie;

Attendu, aussi, que le demandeur ne peut être fondé à se plaindre comme diffamé par des propos dont il a été l'auteur le premier et qui n'ont pris

\* Ce qui n'empêchera pas de faire proclamer demain à son de trompe que tout le monde la connaît.

naissance que par son initiative, par sa persévérance et partant sa faute à les propager;

Attendu que, s'il est vrai, par ce qui précède, que la réputation de sorcier, qu'a voulu se donner le demandeur, soit de nature à porter sérieusement atteinte à sa considération, il est vrai aussi que c'est lui-même qui, le premier, s'est porté cette atteinte, et qu'en répétant à cet égard les propres imputations du demandeur, le défendeur n'a pu faire aucun tort à celui-ci, qui seul doit supporter les conséquences de ses *dires* et leur responsabilité, si, contre son attente, il en est résulté quelque chose de fâcheux pour lui;

Attendu qu'en pareille circonstance rien, dans les paroles du défendeur, ne constitue le cas de diffamation ou d'injures verbales, et, par suite, un préjudice susceptible d'être réparé;

Attendu, sur le deuxième chef, que ni l'enquête ni la contre-enquête n'ont apporté au procès la preuve que le défendeur ait forcé le demandeur à tomber à genoux devant lui; qu'il résulte au contraire de plusieurs témoignages que c'est *volontairement* que celui-ci s'est ainsi mis à genoux devant l'un des pensionnaires du presbytère *en demandant grâce, pardon*, comme s'il *eût commis quelque fait*, et cela sur la simple invitation du défendeur, justifiée par l'étrange conduite de Thorel en cette circonstance; que cette manière d'agir du demandeur se trouve plus qu'expliquée par ce qu'il a fait ensuite chez M. le maire de Cideville, où il a renouvelé *spontanément* la scène de se mettre à genoux *en le suppliant de laisser là cette affaire*; qu'ainsi aucune contrainte n'apparaît dans ce fait de la part du défendeur contre le demandeur;

Attendu, quant au troisième chef, que, suivant la déclaration de plusieurs témoins, il est vrai que le défendeur a donné deux ou trois coups de canne au demandeur; mais, attendu aussi que celui-ci, malgré la défense qui lui était faite par le défendeur de l'approcher et de *le toucher*, persistait néanmoins à vouloir toujours *le saisir* en allongeant les mains; que le défendeur, pour l'éviter, était arrivé jusqu'auprès de la muraille et, par suite, placé dans le cas et la nécessité de légitime défense, ce qui justifie sa conduite en cette occasion;

En ce qui touche le quatrième chef : attendu qu'aucun témoin n'a entendu le défendeur enjoindre au maître du demandeur, avec menaces, de renvoyer celui-ci de son service; que si quelques témoins ont rapporté, mais vaguement et par ouï-dire, que le défendeur avait manifesté à *Pain*, maître du demandeur, le désir et la satisfaction de voir renvoyer de chez lui celui-ci, d'aussi vagues *ouï-dire* ne peuvent, aux yeux de la loi, être considérés comme admissibles, et qu'à cet égard les moyens de Thorel sont mal fondés.

Quant à la demande reconventionnelle : attendu que s'il est évident que l'exploit introductif d'instance est conçu dans des termes diffamatoires, il est certain aussi que la publication demandée du jugement est un moyen bien impuissant pour remédier au mal causé par cet exploit et par la publicité que lui a donnée le besoin de scandale; par ces diverses considérations, rejetant

tous les moyens du demandeur comme mal fondés de tout point, et adoptant partie seulement des moyens du défendeur, déboutons Thorel de son action, et, mettant le défendeur hors de cause, **CONDAMNONS LEDIT THOREL A TOUS LES DÉPENS**, et ordonnons la suppression de la citation.

Ce jugement fut rendu après une double et habile plaidoirie de M<sup>e</sup> Vauquier du Traversain, pour M. le curé de Cideville, et de M<sup>e</sup> Fontaine, pour le berger Thorel. Vous devez encore être avertis que, nonobstant toutes les menaces d'appel et de parcours de tous les degrés de juridiction, nonobstant toutes les résolutions et essais de cotisations en faveur de la réhabilitation du berger, l'appel est encore à venir; or, s'il eût paru soutenable, il eût été tenté.

Enfin, nous terminerons en prévenant une objection très-spécieuse. Quelques personnes s'étonneront peut-être du peu de retentissement d'une telle affaire, et partiront de là pour en faire suspecter la vérité. Voici la raison du silence gardé : ces procès-là sont bien loin d'être rares, car à l'heure qu'il est il s'en juge de semblables; mais il est tellement convenu que l'on doit regarder tous ces faits comme indignes de fixer l'attention, qu'au loin c'est à qui les couvrira de son silence et de son mépris. Quant au département de la Seine-Inférieure, il s'est vivement occupé et se préoccupe encore quelquefois de cette affaire; puis, s'il faut le dire, ces hommes que l'on soupçonnait d'avoir voulu réveiller, par ce triste moyen, *une foi trop éteinte*, ont fait, au contraire, tout ce qui dépendait d'eux pour étouffer ces faits complètement. Ils en ont refusé les détails à leurs propres journaux; ceux-ci les ont refusés à leur tour à ceux de la partie adverse qui avaient compté sur eux, et voilà pourquoi ce procès, objet de tant de conversations, n'a jamais eu de publicité sérieuse. Au reste, on n'imaginera pas, nous l'espérons, qu'il soit sorti *tout armé* de notre cerveau, et chacun de vous, messieurs, peut aller vérifier par lui-même, à Yerville, que notre histoire n'est pas un mythe.

## § III.

Des témoins de Cideville <sup>1</sup>.

Qu'en dit-on ? avions-nous donc bien tort d'affirmer, en commençant, que ce procès nous reportait à trois siècles en arrière et jetait à la philosophie du jour le plus impertinent des défis ? Mais ne faut-il pas que la lumière se fasse à mesure que les faits se reproduisent, et faudrait-il, pour rester plus fidèle à la mode et au courant des idées, ou leur abandonner tous ces phénomènes, ou, par respect humain, leur permettre honteusement de condamner un innocent ?

A Dieu ne plaise ! les témoins ont compris leur devoir, et, comme des jurés, ne s'occupant ni de l'application ni des conséquences du verdict, ils ne se sont préoccupés que de deux choses : des faits et de leur serment.

Ces faits, les voilà donc exposés par eux dans toute leur naïveté, naïveté souvent fort amusante, il faut bien en convenir, mais qui, par son excès même devrait ajouter, il nous semble, un poids énorme à leur véracité. Est-ce donc ainsi qu'on invente ? Est-ce que l'esprit de calcul et de conspiration n'eût pas autrement présenté les choses ? Est-ce que des témoins un peu moins scrupuleux n'auraient pas rendu les *faits plus acceptables* et n'auraient pas mieux entendu les intérêts de leur amour-propre ? Et croyez-vous encore qu'il ne leur ait pas fallu un certain degré de courage pour accepter des armes tellement inégales et pour affronter les feux croisés de tant de batteries, si bien servies encore par l'esprit de sarcasme et de préjugé ? Nous savons bien qu'elles ne le seront pas longtemps <sup>2</sup>, et nous croyons vous avoir prouvé

1. Vous nous permettez, messieurs, de reproduire, en l'abrégeant, l'argumentation, un peu locale et de circonstance (nous en convenons), à laquelle nous dûmes nous livrer dans le pays. A la page 350 commence la narration des faits analogues.

2. Seulement nous ne pensions pas que ce serait l'année suivante.

tout à l'heure que plus on gravite vers les sommités de la science et plus on trouve ces préjugés affaiblis; nous vous l'avons prouvé, et nous allons vous le prouver davantage.

Toutefois, grâces soient rendues à nos adversaires! A leurs yeux, pour les témoins de Cideville, tout est perdu, nous le savons, mais leur sincérité paraît avoir été complètement établie. Assurément, ils sont aussi reconnaissants qu'on puisse l'être de cet hommage rendu à leur caractère ou à leurs antécédents, mais ils le seraient bien davantage encore s'il n'y avait pas impossibilité absolue à ce que vingt-cinq témoins, dans des conditions si diverses d'âge, de résidence ou de profession, aient pu s'entendre pour forger cette *histoire* qui leur produit à eux-mêmes le vertige, et tout cela sans autre but que de donner gain de cause à un homme qu'ils n'ont jamais connu, contre un autre homme qu'ils ne connaissent pas davantage! Oh! non. Cette supposition eût été par trop malheureuse, pour que la reconnaissance des témoins puisse dépasser toutes les bornes.

Leur bonne foi est donc hors de toute discussion, même aux yeux de leurs adversaires. Nous le constatons dans l'intérêt de la vérité.

Mais les a-t-on amnistiés complètement, et si l'innocence de leur caractère est hautement proclamée, l'intégrité de leur bon sens le sera-t-elle également? Ne fera-t-on pas payer assez cher à ce dernier tous les hommages adressés au premier? C'est à craindre, et déjà, même à Cideville, les témoins ont pu recueillir autour d'eux plus d'un indice flatteur du genre d'amnistie qui les attend<sup>1</sup>.

Et, dans le fait, aux yeux de leurs adversaires, s'ils sont de bonne foi, comme on l'affirme, ce ne sont plus seulement des gens simples et crédules, il faut, de toute rigueur, qu'ils

1. « Si nous sommes *obligés* de croire à la *sincérité* des témoins, disait un des sceptiques présents, nous ne sommes pas obligés de croire à l'intégrité de leur bon sens. » C'était aussi juste que vrai, mais cela demandait explication et réponse.

soient fous ou pour le moins hallucinés ; pas de milieu, car il ne s'agit ici ni de l'étroitesse ni de l'étendue de leur esprit, il s'agit tout simplement de l'intégrité de leur raison. Madame de Saint-V..., par exemple, s'est elle *cru* véritablement tirée, en plein jour, par la pointe de son châte ? M. l'abbé B... a-t-il *cru* voir une colonne vaporeuse suivant toutes les démarches de l'enfant ? MM. de V..., de M... et l'abbé L... ont-ils *cru* recueillir une masse de réponses minutieusement exactes à une masse de questions qu'ils improvisaient à l'heure même, etc., etc. ? Voilà ce qu'il s'agit de vérifier.

S'ils ont *cru* voir, entendre et toucher ce qui n'existait pas, à coup sûr ils sont fous ; mais, nous le répétons, la force ou la faiblesse de leur esprit ne sont nullement en cause.

Fous ! hallucinés ! hélas ! ils savent parfaitement combien elle est insensible cette ligne de démarcation entre les idées raisonnables et celles qui ne le sont plus ; ils se rappellent trop bien ce mot de Corvisart à l'empereur visitant Charenton : « Sire, entre tous ces cerveaux malades et le vôtre, il n'y a pas l'épaisseur d'une feuille de papier ; » et cet autre mot des *Lettres persanes* : « Ils ont construit quelques maisons de fous, afin de faire croire que tout le reste ne l'est pas. »

Mais ils savent tout aussi bien qu'il y aurait par trop de fatalité, vraiment, dans cette communauté de délire entre personnes si diverses et surtout si différemment affectées. En serait-il donc de ce malheureux presbytère de Cideville comme de cette maison dont Pausanias disait « que tout le monde y devenait fou dans une nuit ? » Et faut-il supposer que toutes les pauvres têtes du département se seront donné rendez-vous à cet endroit, pour y perdre le peu de raison qui leur restait ?

Eh bien ! soit, ils sont tous devenus fous sur les lieux ; mais que l'on veuille bien nous dire à présent quand l'hallucination, même épidémique, a jamais enfanté, pendant un espace de temps aussi long, une telle multitude de phénomènes disparates. Ainsi, que plusieurs personnes soient hal-

lucinées en même temps par une seule et même *apparence*, nous le comprenons encore; mais qu'y a-t-il de commun entre un *pupitre qui vole* et des *réponses intelligentes* à des questions difficiles? Rien, absolument rien. Ce sont deux phénomènes dus évidemment à une même cause, mais aussi dissemblables que le jour et la nuit. Or, cette agrégation d'hallucinations si diverses n'offrant plus rien de commun même avec les hallucinations les plus compliquées de tous les traités spéciaux, quelque élastique que soit ce dernier cadre, il devient complètement impossible d'y faire entrer les témoins des merveilles de Cideville.

Mais alors qu'est-ce que c'est? S'il y a sincérité de rapport et réalité de perception, la philosophie du siècle a perdu là ses meilleures armes. Comment va-t-elle les remplacer? Oh! mon Dieu! le plus commodément du monde. Ne lui reste-t-il pas la jonglerie? et pour peu qu'on lui associe son auxiliaire indispensable, *le compérage*, que n'expliquerait-on pas avec elle? Tout, depuis les chutes d'aérolithes<sup>1</sup> jusqu'aux tremblements de terre.

Il nous reste donc encore une bonne chance, et de toutes les armes la meilleure.

Il faut en revenir ici à l'impérieux dilemme posé par M. le docteur Dubois (d'Amiens), dans sa grande croisade contre la réalité des faits magnétiques : « Ou l'intervention d'un agent mystérieux, inconnu, d'un agent dont les effets sont en opposition avec toutes les lois naturelles, ou bien l'intervention d'une cause rationnelle, explicable... » Or, ici cette cause *rationnelle, explicable*, ne pouvant, quelle qu'elle soit, se passer d'un jongleur, il nous reste à connaître et à fixer les vraies limites de la supercherie.

1. On sait que c'est de l'histoire, et que, malgré cent quatre-vingts mémoires affirmatifs, l'illustre Lavoisier s'obstinait à croire et à dire « qu'on avait *fait chauffer* ces pierres. » Pauvre humanité, quelle opinion tu as et tu donnes de toi-même!

## § IV.

De la jonglerie, donnée comme explication des phénomènes de Cideville.

Notre cours de droit nous l'a appris : « L'auteur présumé d'un délit doit être celui auquel le délit profite. » Voyons donc à qui doit profiter celui-ci. Serait-ce par hasard à M. le curé de Cideville, qu'on accuse avec tant d'assurance ? Mais quel singulier profit, cette fois-ci ! Un presbytère dévasté, des enfants auxquels il tenait par tous les intérêts, éloignés de sa personne, une masse de curieux et de témoins venant, pendant près de deux mois, abuser de sa patience et épuiser toutes ses ressources ; puis, toutes les injustices de l'opinion publique, les atteintes probables, certaines même, à son caractère et à sa religion, etc., et tout cela encore en admettant les chances les plus heureuses et dans la prévision d'un succès ! Quel jeu ! et de l'autre côté, quels enjeux ! on le demande.

Cependant on lui prouvera peut-être de cent manières différentes les énormes profits qu'il a su en tirer. On l'accusera peut-être avant peu d'avoir voulu, par exemple, se faire changer de résidence pour telle ou telle raison ! Dans la première révolution on accusait bien les nobles de brûler eux-mêmes leurs châteaux ! L'esprit français n'a pas changé.

Eh bien ! admettons qu'il ait eu les raisons les plus graves, et il en faut pour se précipiter ainsi dans un abîme, en quoi tout cela nous aiderait-il, s'il vous plaît ? Est-ce donc lui qui a commencé ? Comment ses déterminations insensées auraient-elles si bien cadré avec la première scène d'ouverture et les menaces du berger ?

Voilà, certes, un hasard bien heureux pour un homme qui veut quitter sa maison, que de trouver un autre homme lui disant : « Je saurai bien te faire quitter ta maison, je saurai bien faire partir tes enfants, j'irai au-devant de tous tes souhaits. » Quelle merveilleuse bonne fortune !



Mon Dieu ! que l'esprit français est léger et *crédule* ! Comme les esprits forts sont faciles ! et comme, pour éviter une ornière, ils se précipitent volontiers dans des abîmes !

Toutefois, que sont donc devenues ces raisons si impérieuses ? Qu'ont-elles donc enfanté de si désastreux pour M. le curé de Cideville ? car il est toujours là, toute sa paroisse est pour lui, et s'il est vrai qu'il ne pouvait plus y rester, comment, à l'heure qu'il est, les choses s'y passent-elles aussi bien ?

Encore un mot sur son compte.

S'il est le jongleur émérite, le premier moteur de ses propres vexations, il ne peut pas l'être tout seul, et nécessairement la plus grande partie de ses témoins est de connivence avec lui. Il n'est pas possible alors que MM. les abbés B... et G..., les curés du S... et d'E..., aidés du maire de la commune et de bien d'autres qui l'ont suivi dans toutes ses expériences, soutenu par leurs conseils, appuyé par un serment solennel, il n'est pas possible, disons-nous, que toutes ces personnes soient restées dupes du curé, en tenant, pour ainsi dire, ses deux mains dans les leurs, en mangeant à sa table, en dormant auprès de lui, en vivant de toute sa vie pendant six semaines ou deux mois ! Non, il n'est pas possible que, devant des phénomènes si divers et si multiples, il n'ait pas entrevu quelques-uns des innombrables *fil*s si bien tressés autour d'eux ! Et s'ils l'ont saisi, au lieu d'un jongleur inexplicable et monstrueux, en voici peut-être une douzaine qui viennent compliquer la question ! Un seul nous paraissait inadmissible, qu'allons-nous faire de ce grand nombre ? Mais voyez surtout quels hommes vous allez faire de ces mêmes témoins, dont vous avez proclamé vous-même l'*inattaquable bonne foi* ! Ce ne seront plus seulement des amis complaisants, cherchant à secourir un confrère en péril, ce seront d'*épouvantables apostats*, hommes sans conscience et sans foi, se perdant de gaieté de cœur, et sans le moindre intérêt. Comme tout cela devient probable !

Seraient-ce, par hasard, les deux enfants ? Mais voici de bien autres embarras ! Comment un enfant de douze ans, fût-il le plus malicieux du monde, a-t-il acquis subitement la science infuse et parfaite ? Comment a-t-il pu s'élancer de sa grammaire de *Lhomond* ou de son *Épitome* à l'apogée du plus long, du plus laborieux de tous les arts, celui des *Comus* et des *Robert Houdin* ? Mêmes difficultés, ou plutôt même impossibilité ! D'ailleurs, nos réflexions de tout à l'heure sur la connivence nécessaire entre le jongleur et les témoins acquièrent une autre force. Nous n'avions besoin que des témoins pour seconder le curé ; ici, pour seconder les enfants ; nous avons besoin et des témoins et du curé. Tout le monde alors est dans le secret de la comédie, et, ce qu'il y a de plus singulier, c'est que chacun se le demande. Au reste, lorsqu'on a vu cet enfant, lorsqu'on l'a vu s'amuser de son ennemi quand *ça* ne lui faisait rien, pleurer quand *ça* lui faisait un peu de mal, rire quand le mal était passé, pâlir quand il appréhendait son retour, l'agacer quand il ne voulait rien faire, et l'agacer *même avec le pied* (c'est vrai), mais ne jamais jouer ni l'effroi ni la douleur, ce que n'eût pas manqué de faire un comédien plus habile, on demeure parfaitement convaincu de la parfaite inaptitude de cet enfant au grand rôle qu'on lui destine. *L'agacer même avec le pied*, disions-nous tout à l'heure et disions-nous avec dessein. Oui, rien n'est plus vrai, et nous l'avons fait nous-même. En indiquant avec le pied, que les enfants fussent ou ne fussent pas là, nous faisons frapper où nous voulions. Et l'on appelle cela une découverte et une explication ! Grand Dieu ! quelle merveilleuse explication ! Comme le sphinx était facile à pénétrer ! L'enfant *a remué son pied*, et voilà que la maison s'ébranle pendant vingt-quatre heures sous une décharge de coups de bélier invisibles ! L'enfant *a remué son pied*, et voilà que toutes les lois de la nature se trouvent instantanément bouleversées ! L'enfant *a remué son pied*, et voilà la maison remplie de flammes et de fumée, et les meubles se bouleversent, et

les fluides se constatent, et les réponses mystérieuses sont douées d'une exactitude bouleversante ! L'enfant *a remué son pied*, et le berger a dit vrai, ses prédictions se réalisent, etc. ; quel coup de pied merveilleux ! Au reste nous en verrons le pendant tout à l'heure ; nous verrons l'Académie des sciences, lors d'une vérification toute semblable demandée et obtenue par Arago lui-même, nous la verrons, dans son impatience, couper court à tout examen, *parce qu'elle avait cru voir remuer les pieds d'un enfant*. Mais nous verrons aussi le lendemain toute la presse scientifique, même celle opposée au phénomène, s'insurger contre la légèreté d'un tel verdict, et le déclarer cassable comme vicieux et dans le fond et dans la forme <sup>1</sup>.

Nous savons bien que l'on va nous dire : Mais voyez, depuis que les enfants sont chez eux, il ne se passe plus rien à Cideville, la maison paternelle a tout guéri ! Mais, habiles investigateurs, vous oubliez toujours la même chose, c'est que c'était précisément là le but que voulait atteindre votre berger, et qu'il avait positivement annoncé *que les enfants partiraient*. S'il s'en prenait à ceux-ci, c'était tout simplement *pour atteindre le curé dans ses intérêts les plus chers* ; eux partis, disait-il, tout devait rentrer dans l'ordre à l'instant. Voyez s'il est possible d'être meilleur prophète, et cela dans son propre pays, en dépit du proverbe ! C'est vraiment merveilleux ! Gardez-vous donc bien d'invoquer cet argument de la guérison des enfants, car en faisant du berger un admirable devin, il prouve en même temps que, s'il y a un jongleur dans cette affaire, ce jongleur ne peut être que lui-même ; oui, lui-même ou un second, de connivence avec lui.

Toutefois, entendons-nous bien : voilà votre procès perdu, si le jongleur est le berger, car alors vous avez défendu l'im-

1. Aujourd'hui on dirait, comme pour les tables, « que ce sont les *petits doigts*. » Mais les *petits doigts* n'ont pas tout dit encore ; et quand ils auront tout dit, nous saurons bien des choses. Malheureusement, voici que l'on reconnaît déjà qu'ils ne sont plus nécessaires. (Note de 1853.)

posture et épouvantablement calomnié l'innocence. Mais qui sait ? il se trouverait peut-être des gens qui, à tout prendre, abandonneraient volontiers leur client (nous ne parlons pas des *conseils*), et qui se consoleraient facilement d'une erreur, pourvu que la jonglerie se retrouvât quelque part : chez le curé ou chez le berger, assez peu leur importe ; ils eussent assurément préféré le curé ; mais si c'est tout à fait impossible, ma foi ! tant pis pour le berger ; avant tout, il leur faut un jongleur, et leur plus grand chagrin serait dans l'innocence de tout le monde, car alors...

Eh bien ! nous craignons beaucoup, pour notre part, que cette triste consolation du retour sur le berger ne leur soit même pas réservée ; car la question d'habileté revient toujours, et l'on *a beau être berger*, il n'en est pas plus facile de faire sortir par une fenêtre des objets qui rentrent à l'instant par une autre, de faire promener dans la première maison venue des pelles et des pincettes sans l'ombre d'un soutien, de lancer à la tête des gens d'énormes pupitres qui viennent mourir à leurs pieds, de répondre, au moyen de signes convenus et sans *erreur aucune*, à plus de cent questions différentes et cachées, depuis le rythme exact du *Stabat* de Rossini jusqu'aux noms, prénoms, âges précis de plusieurs familles étrangères à la localité. Et ce jongleur invisible ferait là, tout à son aise, mille fois plus que ce Robert Houdin ne peut faire, avons-nous dit, qu'à l'aide de tous ses instruments, de toutes les sciences mécaniques et physiques et du travail de toute sa vie ! Allons donc ! Et si, par impossible, ce berger prodigieux avait pu dépasser ainsi tous ses maîtres, comment consentirait-il à garder ses moutons et à dédaigner une fortune assurée à la ville ? De sa part, que de sottise ou de philosophie !

Mais si rien de tout cela ne peut s'admettre, que sera-ce donc tout à l'heure, lorsque nous retrouverons partout les analogues de ces incroyables faits, analogues fidèles jusque dans leurs moindres détails, analogues qui paraissent copiés

les uns sur les autres, qui se représentent en tous lieux et dont il a toujours été impossible de saisir le moteur et l'agent ! Comment allons-nous faire alors ? En présence d'une telle similitude de causes et d'effets, allons-nous être obligés de *réver*, comme beaucoup de gens au reste, une sorte de société secrète, dont le berger de Cideville ne serait plus que l'un des membres ? Mais alors cette société secrète relève donc d'une grande école centrale, espèce d'université *sui generis*, établie pour former, sous les mêmes maîtres apparemment, des licenciés de premier ordre, qu'elle distribue ensuite dans les quatre parties du monde ; licenciés si bien jetés dans le même moule, que leur savoir-faire n'a pas varié depuis Plutarque jusqu'à nous, et qu'ils ne changent jamais leur programme, soit qu'ils le remplissent en Amérique ou en Allemagne, en Angleterre ou en France, au centre de l'Afrique ou bien chez les Lapons. Mais où donc se tient-elle, cette école normale qui fait pâlir toutes les autres ? Où sont les chaires qu'elle occupe et les classes qu'elle remplit ? Comment, encore une fois, la police, qui sait tout, n'a-t-elle pas signalé l'ancre ténébreux qu'elle occupe ?

Mais tout ceci ne vaut en vérité pas une réponse ; ce que nous tenons à bien vous faire connaître, c'est le résumé de la longue conversation que nous avons eue avec ce roi des escamoteurs, ou plutôt avec ce mécanicien surprenant que nous citions tout à l'heure<sup>1</sup> ; après avoir prêté la plus grande attention à la lecture du dossier, il nous a déclaré et *signé*, avec sa franchise ordinaire, que :

« Malgré sa ferme résolution de ne jamais intervenir dans des discussions ÉTRANGÈRES A SON ART, il devait convenir et même affirmer que le plus grand nombre de ces faits, pratiqués sur une telle échelle et dans des circonstances si ingrates,

1. Robert Houdin. On pense bien que nous nous sommes mis en mesure, et que nous n'avons rien à craindre de ceux qui voudraient consulter ce véritable artiste sur toutes ces affirmations. Il ne variera pas plus que pour les faits magnétiques. Et voilà ce que nous appelons une autorité compétente !

DÉFIERAIENT ABSOLUMENT TOUTES LES RESSOURCES DE CET ART. »

Ainsi, vous l'entendez, messieurs, ROBERT HOUDIN RECÛLE et se déclare incompetent !

Mais alors, va-t-on nous dire, ... s'il n'y a pas de jonglerie, nous nous rappelons le dilemme accepté : c'est donc...

Doucement, n'allons pas si vite en besogne, et voyons un peu si les faits en question n'auraient pas quelque analogue autour de nous ; car sans doute alors, et à plus forte raison si les analogues sont nombreux, on aura découvert et coupables et secrets, et cela pourrait bien nous aider.

C'est ce que nous allons vérifier à l'instant même.

## § V.

Récents et nombreux analogues de Cideville en Europe.

### 1. — Analogues à l'étranger.

On le sait, philosophiquement parlant, l'analogie est un de nos plus puissants moyens de certitude et couronne, avec l'observation et l'expérience, toutes les conditions exigées pour la conquête d'une vérité. Espérons donc qu'avec elle nous parviendrons à relier ensemble toutes ces pierres évidemment détachées d'un seul et même édifice.

Seulement, en raison de l'extrême abondance de tous ces matériaux, nous nous trouvons dans un étrange embarras ; car, avant tout, dans un aperçu aussi rapide que celui-ci, il ne faut pas abuser de votre attention, messieurs, et nous savons qu'un petit nombre de faits bien choisis prouve tout aussi bien que toute une masse.

Entrons donc en matière, et rappelons-nous quelques-uns de ces faits contemporains, recueillis dans le principe avec assez de soin, détestablement expliqués un peu plus tard, et, par suite, retombés dans l'oubli, comme Cideville y retombera probablement avant peu.

Commençons, et, tout en suivant ces nouveaux récits, ne

perdons pas de vue le nôtre, et faisons tous les rapprochements nécessaires.

La *Revue britannique*, du mois de février 1846, et la *Revue des Deux Mondes*, du 15 juillet 1842, ces deux souverains arbitres, comme l'on sait, en matière philosophique et littéraire, nous recommandaient avec instance un ouvrage très-remarquable, écrit au delà du Rhin par un des écrivains les plus considérés de ce pays; ce livre était intitulé : *la Voyante de Prevorst*.

Sur la foi de ces deux revues, nous en traduisîmes une partie; mais nous préférons les laisser parler l'une et l'autre.

« Il nous semble impossible, dit la *Revue britannique*, de faire attention à l'histoire du magnétisme animal, sans reconnaître l'importance des questions qui s'y rattachent. L'obscurité même qui voile à nos yeux ces questions nous laisse cependant entrevoir des vérités auxquelles IL FAUT FAIRE PLACE dans nos systèmes de physiologie et de psychologie. Nous croyons donc intéresser les sceptiques eux-mêmes, en leur révélant l'ouvrage curieux publié en Allemagne par le docteur Kerner, sur une femme déjà célèbre dans les annales du magnétisme animal (madame Hauffe). Dans ce livre, les accidents étranges de la vie magnétique ont atteint leurs limites extrêmes et jettent une sorte de défi à la raison.

« Le docteur Kerner, dont la maison a servi de théâtre aux faits que nous allons raconter, est parfaitement connu en Allemagne comme médecin, comme poète lyrique, comme savant et comme un homme qui joint à une piété évangélique des manières pleines d'amabilité. Aussi les sceptiques les plus obstinés, s'inclinant devant *cette belle et pure renommée*, n'ont-ils jamais mis en doute sa sincérité et sa bonne foi. »

Maintenant nous allons voir quels sont les phénomènes que la *Revue* range avec nous dans la classe des faits magnétiques, bien que nous différions beaucoup sur leur explication : « Ainsi, dit-elle, après sept années de soins prodigués

par le docteur Kerner à cette voyante, qu'il eut la douleur de voir mourir dans ses bras, tous les phénomènes physiologiques et psychologiques de ce magnétisme se déroulèrent sous ses yeux ; ainsi les désordres nerveux sont extrêmes, et lorsqu'on la saigne, ces désordres augmentent ; plus loin elle évoque, dans des verres, dans des bulles de savon, les images des personnes absentes. Alors (écoutez bien cet accompagnement du magnétisme animal, et commencez à comprendre notre comparaison), alors on vit les objets placés auprès d'elle s'élever dans les airs et s'éloigner comme poussés par une force invisible... Tantôt c'étaient les apparitions d'un ou de plusieurs fantômes, dont les bruits étranges et le déplacement d'un chandelier annonçaient ordinairement la venue... On vit les portes s'ouvrir et se refermer, comme par une main mystérieuse, au moment où il entra. Nous voyons un peu plus loin le magistrat Pfaffen, *incrédule jusque-là*, se rendre à la vérité d'apparitions qui se dressent devant lui. Tous ces fantômes prouvaient la réalité de leur existence de différentes manières : 1° par des bruits caractéristiques frappés sur les murs ou sur les meubles, des roulements de balles, des vibrations de cloches ou de verres, des piétinements redoublés ; 2° par le déplacement de différents objets. Au moment où ces fantômes entraient dans la chambre de madame Hauße, on voyait les chandeliers se mouvoir, les assiettes s'entre-choquer et les livres s'ouvrir ; on vit même une petite table s'élancer dans une chambre par une impulsion irrésistible. Le docteur, témoin de toutes ces choses, lui et beaucoup d'autres avec lui, déclarent qu'elles ne venaient pas de la somnambule, mais bien de *quelque mystérieux* agent... Dans tout le cours de ce récit, la plupart des phénomènes ordinaires, et certainement les plus extraordinaires du magnétisme animal (donc c'est une seule et même famille) se sont présentés à nous, et peuvent se diviser en cinq classes très-distinctes, qui correspondent assez exactement aux périodes magnétiques décrites par le professeur Klug, de Berlin. »



Maintenant, laissons parler la *Revue des Deux Mondes*, cette superbe voix de toutes nos sommités universitaires.

« Ce livre, dit-elle, dans lequel le *merveilleux* abonde, en tant que révélation des secrets de cette vie intérieure, en tant que recherches et vues nouvelles, sur un *monde d'esprits* en rapport continuél avec le nôtre, est un des plus étranges et des plus consciencieusement élaborés qu'on ait jamais produits en semblable matière. »

Cette revue rend à son tour hommage à tous les mérites de Kerner, qu'elle appelle une des gloires de l'Allemagne, et passe en revue la même série de phénomènes qu'elle enregistre avec un soin fort respectueux. « Ces bruits, dit-elle, d'après le docteur Kerner, étaient toujours appréciables aux oreilles des personnes qui se trouvaient là par hasard. C'étaient d'ordinaire comme *de petits coups secs* frappés sur la muraille, les tables ou le bois du lit (ah ! Cideville ! Cideville !). Tantôt on croyait entendre des pas sur le carreau, tantôt vous eussiez dit le tâtonnement d'un animal, le bruissement d'une feuille de papier, le roulement d'une boule. Par instants, c'était comme un bruit de sable qu'on tamise, ou de cailloux qu'on lance, bruits qui ne laissaient pas que d'être accompagnés d'effet.

« Une fois, entre autres, à leur suite d'énormes plâtras se détachèrent du plafond et tombèrent à mes pieds. Il est à remarquer que ces bruits ne s'entendaient pas seulement dans la chambre de la visionnaire, mais dans toute la maison, et principalement dans mon appartement, qui se trouvait juste à l'étage au-dessus. Tant que dura la rumeur, Frédérique (madame H...) ne voyait rien, l'apparition pour elle ne commençait qu'un instant après. Moi-même, je me souviens avoir vu, à la place que la voyante indiquait, une forme grise et incertaine, UNE SORTE DE COLONNE VAPOREUSE<sup>1</sup> auprès du lit

1. Voudra-t-on bien nous expliquer comment, à trois cents lieues et à quinze ans de distance, M. l'abbé B\*\*\* se rencontre si juste avec un docteur allemand, et comment tous les deux voient, au moment de phénomènes tout semblables, *une colonne grise et gazéiforme* ? Nous espérons plus tard expliquer un peu la nature de ce gaz si merveilleux.

de la visionnaire. Les personnes qui veillaient dans sa chambre avaient *toutes* le sentiment de ces apparitions, mais surtout les personnes de la famille auxquelles cette faculté de communications spirituelles était commune;... son frère surtout la possédait, quoique à un moindre degré, et sans que l'on pût remarquer chez lui les phénomènes cataleptiques de sa sœur. Un jour, entre autres, comme nous causions, il s'interrompit tout à coup en s'écriant : « Silence ! un esprit « vient de traverser cette chambre pour se rendre là-haut « chez ma sœur. » Et presque au même instant nous entendions Frédérique commencer l'entretien avec un être invisible... Mais j'oubliais, dit Kerner, que tout ceci n'est qu'illusion, raillerie ou mensonge (Kerner répond aux incrédules d'outre-Rhin), que madame H... n'était qu'une aventurière, et que je ne suis moi-même qu'un imposteur. J'ai visité Frédérique plus de trois mille fois, j'ai passé des heures, des jours entiers au chevet de son lit, j'ai connu ses parents, ses amis, toutes ses relations dans ce monde, elle a vécu pour ainsi dire sous mes yeux les trois dernières années de sa malheureuse existence, elle est morte dans mes bras;... et des gens qui ne l'ont jamais ni visitée ni connue, des gens qui parlent d'elle comme un aveugle des couleurs, vont crier ensuite à l'imposture et au mensonge ? Frédérique ne parlait jamais de ces apparitions sans y avoir été poussée ; il fallait la supplier, insister vivement ; elle se sentait si affligée de ce don surnaturel, qu'elle ne cessait de prier Dieu de vouloir bien le lui retirer. Je ne citerai ni deux, ni trois témoins à l'appui de ce que j'avance, mais tous ceux qui l'ont connue ; jamais je ne pus surprendre en elle le plus léger désir de convaincre les gens de la réalité de ses apparitions. « Il me suffit, disait-elle, de garder pour moi cette conviction profonde ; et quand les hommes appellent *illusion*, *hallucination* ou *délire* (tousjours la même chose) la vie surnaturelle à laquelle j'assiste, je me sou mets et les laisse dire. »

Eh bien, messieurs, conviendrez-vous qu'il y ait quelques

rapports entre les phénomènes westphaliens et ceux de *la Seine-Inférieure*, quelque lien secret et probablement *maçon-nique* entre nos jeunes lévites, appelés en témoignage, soit de la campagne et de la ville, et de graves docteurs allemands qui racontent, presque dans les mêmes termes, les expériences de trois années? Comment expliquez-vous cette admirable entente? Direz-vous, comme vous disiez à l'audience : « Pas d'Allemands, des Français? » Ce sont des Allemands, nous le voulons bien, mais ce sont des Français, et quels Français ! qui les traduisent, qui les présentent, qui les cautionnent et, qui pis est, qui les admirent ! Au reste, si vous voulez des Français tout seuls et sans Allemands, nous allons tâcher de vous en fournir.

Mais auparavant laissez-nous vous prouver qu'au delà du détroit, et dans cette Angleterre où vous nous affirmez que jamais chose pareille n'oserait se produire et se rencontrer, laissez-nous vous prouver, par une seule anecdote, que cette terre classique de la raison n'a pas été jusqu'ici plus déshéritée que toute autre de cet ordre de faits merveilleux.

Nous pourrions en emprunter un grand nombre à Walter Scott, non plus cette fois à l'ingénieux auteur de *Guy Mannering* ou d'*Ivanhoe*, mais au philosophe historien de *la démonologie*, traité spécial et railleur sur le sujet qui nous occupe ; et nous aurions beau jeu cette fois-ci, car il nous suffirait de vous faire remarquer que dans toutes ces anecdotes, et malgré le désir qu'il en ait, il ne conclut jamais par le nom d'un coupable et par sa condamnation. On *prétend*, on *assure*, on *a dit quelque part*, voilà l'*ultimatum* uniforme et vraiment frappant de tous ses récits : toujours un *coupable soupçonné*, jamais un *coupable prouvé* et surtout condamné.

Mais nous vous avons promis des faits *récents*, et nous tenons à nous renfermer strictement dans ce programme.

C'est une revue française de 1847 que copie le journal anglais le *Douglas Jerrold*, du 26 mars, même année.

« Tout le voisinage de Black-Lion-Lane, à Bayswater,

retentit d'un événement extraordinaire, arrivé récemment chez M. Williams, dans Moscou-Road, et qui a la plus grande analogie avec la célèbre affaire du revenant de Stockwell, en 1772. La maison est habitée par la famille Williams seule, qui se compose de quatre personnes et d'une petite Espagnole de neuf à dix ans, qu'ils élèvent charitablement. Il y a quelques jours, ils furent tous grandement surpris par un mouvement soudain et mystérieux de divers objets dans le salon et la cuisine. Aussitôt un pot accroché au dressoir se détache sans cause visible, et se brise; un autre le suit de près, et le lendemain un autre encore. Une théière de porcelaine, pleine de thé qu'on venait de faire, et placée sur le manteau de la cheminée, fut renversée sur le parquet, et brisée; une autre en métal, qui lui fut immédiatement substituée, éprouva le même sort, et, quand elle fut sur la table, on la vit sautiller comme si elle eût été ensorcelée, et fut aussi renversée. Quelque temps après que tout fut remis, un tableau se détacha du mur sans que le cadre se brisât. Tout était surprise et terreur alors, car les vieilles gens sont très-superstitieux, et, attribuant cet effet à un agent supernaturel, on détacha les autres tableaux qu'on déposa sur le sol. Mais l'esprit de locomotion ne s'arrêta pas là : les assiettes, les pots continuèrent d'être agités sur leurs tablettes, de se déplacer, rouler au milieu de la pièce, et sautiller comme s'ils eussent été inspirés par une flûte magique. Au souper, quand la tasse de la petite Espagnole fut pleine de bière, elle dansa sur la table et roula par terre; trois fois de suite elle fut remplie et replacée, et trois fois de même renversée. Il serait ennuyeux de relater les tours fantastiques qui ont été joués par les meubles de tout genre. Un vase égyptien se mit à sauter sur la table, alors que personne ne l'approchait, et se brisa en tombant; une bouilloire s'élança du foyer dans le cendrier, comme M. Williams venait de remplir la théière qui tomba de la cheminée. Des chandeliers, après une danse sur la table, *s'enfuient au milieu de la chambre avec de petits meubles*, les boîtes à cha-

peau, bonnets, etc., de la façon la plus singulière. Un miroir fut enlevé de la table de toilette, et suivi de peignes et de divers flacons de parfums. Une grande pelote à épingles a été éminemment remarquable par ses sauts incessants de côté et d'autre. Les amis de la famille Williams supposent que la petite Espagnole est la cause de tout cela, *quoique cela soit très-ordinaire pour son âge* ; mais jusqu'à ce jour le *modus operandi* est demeuré invisible. »

Ainsi donc, l'enfant de neuf ans est aussi prodigieusement habile que la fameuse voyante de Prevorst. Il paraît que la science infuse est de tous les âges... et la fascination aussi. Maintenant, laissons parler la *Gazette des Tribunaux* du 20 décembre 1849, une *Française*, cette fois-ci.

## 2. — Analogues français.

« La curiosité publique a été tenue trop vivement et trop longtemps en haleine, à Saint-Quentin, pour qu'il nous soit possible de ne pas lui donner complète satisfaction.

« Il se passait, en effet, des choses bien étranges en apparence chez un honorable négociant de Saint-Quentin. Sans parler des bruits de l'autre monde que les domestiques prétendaient entendre chaque nuit, le diable faisait des siennes en plein jour avec une dextérité et une audace de nature à confondre les plus incrédules. Pendant plus de trois semaines il arriva que les sonnettes allaient toutes seules, faiblement d'abord et tour à tour, puis simultanément, à tout briser. On courait aux cordons, on suivait le fil, on guettait... peines perdues ! Tandis que l'effroi régnait parmi les ouvrières, et que les maîtres attendaient patiemment que l'auteur de cette mauvaise plaisanterie leur fût révélé, la situation se compliqua. Non content de déplacer les casseroles et la vaisselle, de faire voyager les grils d'un bout à l'autre de la cuisine, de tourmenter de toute manière les malheureuses domestiques qui dépérissaient à vue d'œil et parlaient sérieusement de

déguerpir, le lutin se mit en devoir de *frapper à coups redoublés contre les murs*.

« Les recherches impatientes des maîtres étaient toujours vaines, et les détonations infernales alternaient peu agréablement avec les sonneries fantastiques, lorsqu'il se produisit un troisième phénomène plus étonnant que tout le reste. Un carreau se brisa spontanément, puis un second, puis un troisième, jusqu'à cinq dans la même journée, à deux pas et sous les yeux de cinq à six personnes rassemblées autour d'une table sur laquelle tombaient les éclats de vitre sans qu'on trouvât trace du moindre projectile. Le plus surprenant, c'est que les vitres étaient pour la plupart, non pas brisées, mais *trouées comme par l'effet d'une balle* ! Bref, jamais prodige ne fut mieux conditionné pour dérouter le bon sens des uns et troubler le cerveau des autres. Il fallait bien néanmoins que le sortilège prît fin.

« Toutes les suppositions autorisées par la saine logique étant épuisées, il en restait une que semblait devoir éloigner la frayeur réelle ou admirablement feinte des domestiques. Comment croire qu'une servante s'amuserait et parviendrait à se multiplier avec une adresse digne des prestidigitateurs les plus consommés, pour bouleverser ainsi toute une maison ? Ce qu'il y a de certain, c'est que, le congé donné, le charme a disparu. Nous en sommes fâchés pour les amis du merveilleux, qui ne manqueront pas de trouver la conclusion bien fade et bien vulgaire (au contraire ils la trouvent obligée) ; il resterait pourtant à *chercher une réponse* à un dernier pourquoi, soit dans l'ordre des spéculations de l'intrigue, soit dans celui des remords, ou parmi les *bizarres effets de certaines manies qui frisent le somnambulisme*. »

Ah ! nous y voilà ! La *Gazette* a bien senti qu'on ne faisait pas une réponse, et elle en cherche une ; elle approche...

Maintenant, reparlons donc un peu de cette *Angélique Cottin*, que ne peuvent avoir oubliée tous nos lecteurs, et à propos de laquelle nous les entendons déjà s'écrier : « Com-

ment ! vous voulez nous parler encore de *la jeune fille électrique* ? Mais d'abord, ce n'était pas la même chose ; ensuite, l'Académie en a fait bonne justice. » Patience, leur dirons-nous, et laissez-nous vous prouver qu'il y avait d'abord identité de phénomènes, probablement aussi d'origine, et que là encore l'Académie s'est rendue coupable d'une pauvre accusation de jonglerie, par laquelle elle a scandalisé le monde savant, elle toute seule exceptée.

Le 2 février 1846, le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, M. Arago, croyait devoir avertir ses collègues qu'une jeune fille de treize ans venait d'arriver à Paris douée d'une puissance électrique fort singulière, dont il avait pu constater les bizarres effets, ainsi que MM. Mathieu et Laugier, au nom desquels il parlait. D'autres savants expliquaient, en dehors de l'Académie, comment cette jeune fille, parfaitement bien portante jusque-là, s'était trouvée atteinte subitement, le 15 janvier précédent, à sept heures du soir, d'une maladie pour le moins fort originale, dont le premier effet avait été d'arracher de ses mains et de faire voler au loin le fuseau qu'elle tournait tranquillement au milieu de toutes ses compagnes d'atelier. Rapporté, le fuseau repartait de plus belle ; mais bientôt la plaisanterie était devenue plus sérieuse, tous les meubles voisins s'étaient violemment agités, les métiers imitaient les fuseaux, les chaises elles-mêmes étaient entrées dans la conspiration ; bref, tout l'appartement s'insurgeait, et pendant que les guéridons s'approchaient d'elle à l'envi, les secrétaires fuyaient à son approche et les fauteuils se brisaient sous son poids.

M. Arago ne disait pas tout cela, c'était l'histoire qui le disait : quant à lui, il en annonçait bien assez pour révolter déjà les moins puritains de ses collègues. Mais cette fois il fallait bien écouter, car ces folies, dont le récit eût fait écrouler les voûtes du temple sur le pauvre magnétiseur qui se fût avisé de les produire, étaient racontées par le *grand prêtre* en personne, et se trouvaient intercalées peut-être entre une dis-

sertation sur les *étoiles filantes* et un mémoire sur le *soulèvement des montagnes*. On le voit, il n'y avait pas moyen de s'enfuir, de crier au blasphème, au charlatanisme, à l'imbécillité, que sais-je?... Non, il fallait rester là, écouter jusqu'au bout, car la jonglerie, s'il pouvait y en avoir, se cachait cette fois sous l'*éphod* du prophète, ces rêveries échappaient au plus savant des astronomes, ces hallucinations étaient une distraction de notre grand géomètre, et tout ce fatras de la sottise se trouvait exposé par l'organe de la raison la plus haute.

Aussi quel malaise ! quel embarras ! C'est à peine si l'on en croyait ses oreilles ! « Qu'est-ce à dire ? s'écriaient quelques physiciens peu commodes ; mais ce n'est pas là de l'électricité ordinaire, *c'est le contraire de ses lois !* On nous a parlé, par exemple, d'une robe de soie servant de conducteur à l'électricité de la jeune fille ! A-t-on jamais vu rien de semblable ? Si c'est là de l'électricité, ce n'est assurément pas celle que nous connaissons tous ! »

« Qu'est-ce à dire ? s'écriait à son tour un des plus grands mathématiciens de l'Europe, M. P... « Vous appelez cela de la science ? Quelle folie ! Mais songez donc que l'Académie ayant condamné depuis longtemps le magnétisme animal, auquel tout ceci ressemble très-fort, vous allez la mettre en contradiction avec elle-même et la fourvoyer de plus belle dans les voies les plus compromettantes ! »

Alors, obligation pour l'illustre secrétaire de rappeler à l'Académie, avec tous les ménagements possibles, l'histoire de ces mille et une découvertes qu'elle avait eu l'honneur de faire ou d'enregistrer, un siècle environ après le moment de leur naissance. On les connaît, et l'on sait quel chiffre énorme elles atteignent ! Aussi, toute cette évocation de malencontreux souvenirs finissant par lui causer quelque embarras, pour la première fois l'Académie accueillit la proposition nouvelle et nomma, séance tenante, une commission plus ou moins décidée à un scrupuleux examen.



Mais pour ceux qui connaissent depuis longtemps les faits de ce genre, et surtout leur véritable nature, il n'y avait pas lieu d'espérer un triomphe ; ils savaient parfaitement à l'avance que ces mêmes faits qui venaient de briller de tout le blanc de l'évidence aux yeux de MM. Arago, Mathieu, Laugier, Tanchou, Rayet, etc., pris individuellement, *ne se montreraient jamais* devant une commission officielle, chargée de leur enregistrement solennel. Les initiés, disons-nous, le savaient parfaitement, parce qu'il en a toujours été et qu'il en sera toujours ainsi, et ils en connaissaient tout aussi bien la raison.

M. Arago aurait bien dû la savoir aussi, car si nous avons bonne mémoire, ce n'était pas la première fois qu'il essayait un tel mécompte, et pour nous, spectateurs désintéressés, rien n'est amusant comme de voir ces graves académiciens, taquinés, déroutés, essoufflés par le moucheron qui bourdonne autour d'eux, et de les voir balancés sans cesse entre des affirmations toutes contraires, entre le oui du matin et le non du soir, entre l'expérience personnelle et l'expérience publique, entre le témoignage de leurs yeux et celui des yeux officiels de leurs confrères. C'est à en perdre la tête !

Toujours est-il que, relativement à Angélique Cottin, notre attente fut moins frustrée que jamais. "La commission assemblée *ad hoc* ne vit rien, ou bien vit fort peu de chose, manifesta quelques injurieux soupçons sur la *possibilité de certaines manœuvres* de la part de l'enfant, *dont les pieds avaient remué*, et se hâta de terminer ainsi sa déclaration : « Après avoir pesé toutes les circonstances, la commission est d'avis que les communications transmises à l'Académie au sujet de mademoiselle Angélique Cottin doivent être considérées comme non avenues. »

Qui dut être *marri* de s'être *frotté* (qu'on nous passe l'expression) à des phénomènes si loin de sa compétence, si ce n'est l'illustre secrétaire, qui, après les avoir défendus avec chaleur, se voyait obligé de transcrire leur nullité ?

Nous l'avions plaint à l'avance, et nous le plaignîmes bien davantage après.

Toutefois, qu'arriva-t-il de cette fin de non-recevoir? comment fut-elle reçue du public impatient et curieux? On peut en juger par l'extrait suivant de la *Gazette des Hôpitaux* du 17 mars, gazette jusque-là cependant *fort peu favorable* à la jeune fille.

« Le rapport de l'Académie des sciences, sur la jeune fille électrique, a été assez généralement mal accueilli par l'opinion publique. IL N'A SATISFAIT PERSONNE... Qu'est-ce autre chose qu'un *faux-fuyant*, cette déclaration qui consiste à regarder comme non avenues des communications qui ont ému le monde savant tout entier, qui ont été répétées par les mille voix de la presse, qui ont eu pour organe un des plus illustres savants du siècle? Non avenues!... Ce serait comode, si c'était possible...

« De part et d'autre on ajoute bien des choses encore que nous ne pouvons pas répéter, mais qui prouvent que la commission académique a parfaitement réussi à *mécontenter tout ensemble la foi et l'incrédulité*. C'est avoir du malheur. »

Nous le répétons, ces réflexions sont tirées d'un journal scientifique fort peu suspect, et qui, dans le principe, n'avait pas rejeté toute idée de supercherie pour le fait en question.

Nous allons entendre maintenant la *Gazette médicale* apprécier à sa manière le même jugement académique.

« Il est certain qu'en droit logique, si l'on nous passe ce terme, l'Académie a, dans cette conclusion, *outré-passé tous ses pouvoirs*, et condamné, sinon des innocents, du moins de simples suspects, ce qui est manifestement illégal. En matière civile et criminelle, la Cour de cassation casserait un pareil arrêt pour vice de forme.

« Mais si la conclusion académique est déjà illégitime par la forme, *ratione formæ*, elle ne l'est pas moins *ratione materiæ*, c'est-à-dire dans le fond. Bien que la commission n'ait pas développé les motifs de son opinion, elle en dit assez

pour les laisser soupçonner. Ces motifs sont : 1<sup>o</sup> la cessation ou interruption de la plupart des phénomènes survenus tout à coup au moment où elle a été appelée pour les vérifier ; 2<sup>o</sup> la production des phénomènes présentés comme naturels, mais probablement simulés. *La non-apparition des phénomènes, à tel ou tel moment donné, ne prouve absolument rien en soi. C'est un fait négatif* (entendez-vous, messieurs) *qui, comme tel, ne détruit nullement le fait positif de leur apparition dans un autre moment, si celui-ci est convenablement constaté ailleurs.* Quant à la *simulation*, le cas est plus grave ; il frappe, ce me semble, d'une inévitable suspicion tous les *faits passés et futurs*, faits dont il fallait se débarrasser à tout prix, tant ils devenaient fatigants et nombreux ! Il est difficile de retenir ici la terrible sentence, *faux pour un, faux pour tous*, et toute l'histoire de cette petite fille prend le triste aspect d'un tissu de jongleries et de mensonges. Cependant, examinons... D'abord, si l'on admet que tout ce qu'on raconte de cette fille n'a été, dès le commencement, qu'une jonglerie, il faut supposer dans cette petite paysanne de treize ans une audace, une effronterie, un esprit de suite, une habileté de conduite assurément très-rares, et que ne lui attribueront pas facilement ceux qui l'ont vue de près et ont pu juger combien elle est intellectuellement peu propre à un pareil rôle. Il faut supposer, en outre, que les nombreux spectateurs qu'elle a attirés autour d'elle dans diverses villes ont tous été dupes des manœuvres les plus grossières... Nous ne donnons ces remarques que pour ce qu'elles valent. Rien ne pourrait nous surprendre en fait d'impudence de la part des acteurs et en fait de crédulité de la part des spectateurs. Cependant la nature des phénomènes attribués à Angélique Cottin nous paraît *se prêter très-difficilement à une simulation continue*... Il faut expliquer, en outre, comment l'idée de cette supercherie, qui est véritablement *inouïe dans les fastes du charlatanisme*, a pu tomber dans la tête d'une petite paysanne *presque idiote*, vivant à la campagne dans un coin reculé de

la Normandie. Comment, en supposant qu'une pareille pensée lui fût venue, aurait-elle pu entreprendre de l'exploiter comme elle l'a fait ? Sans pousser plus loin ces questions, qu'il serait facile de multiplier, on peut affirmer, d'après la difficulté qu'on aurait à répondre à celles-ci, qu'il est *au plus haut point improbable* que les faits singuliers qui ont attiré sur elle la curiosité publique aient été, dès l'origine, le résultat d'une supercherie préméditée...<sup>4</sup> »

On le voit, nous avons bien quelques raisons pour suspecter le jugement de l'Académie, et pour avoir le droit d'en appeler. Voyons donc maintenant comment s'étaient passés les débuts, et si leur ressemblance avec ceux de Cideville, en plusieurs points, ne pourrait pas éclairer les uns par les autres. Refaisons donc en peu de lignes l'histoire de la jeune Angélique.

Le jeudi 15 janvier 1846, vers huit heures du soir, Angélique Cottin, âgée de quatorze ans, tissait des gants de filet de soie avec trois autres jeunes filles, lorsque le guéridon en chêne brut, servant à fixer l'extrémité de la trame, remua, se déplaça sans que leurs efforts réunis pussent le maintenir dans sa position ordinaire. Elles s'éloignèrent, effrayées d'une chose si étrange ; mais le récit qu'elles en firent ne fut pas cru des voisins qu'avaient attirés leurs cris. Deux d'abord, puis une troisième, sur les représentations des assistants, reprirent *en tremblant* leur besogne, sans que le fait mentionné se reproduisît. Mais aussitôt qu'Angélique, imitant ses compagnes, eut repris sa trame, le guéridon s'agita de nouveau, dansa, fut renversé, puis violemment repoussé. En même temps, la jeune fille était entraînée irrésistiblement à sa suite ; mais, dès qu'elle le touchait, il fuyait plus loin...

4. Ces réflexions fort sages n'empêchaient pas la même gazette de reconnaître la possibilité de quelque jongleur *après coup*, de sorte que les mêmes prodiges auraient pu, à un mois de date, être parfaitement réels en Normandie et simulés à Paris... Comme cela devenait probable et surtout explicatif !

Effroi général... *On désigne celui qui, le matin même, a jeté le sort.* La nuit est calme. Le lendemain, on isole l'enfant du fatal guéridon, et, pour reprendre le travail, on fixe son gant à une huche pleine du poids de cent cinquante livres; mais cet obstacle, opposé à l'action de la mystérieuse et terrible force, ne résiste pas longtemps. La huche est soulevée et déplacée, quoique la communication ne soit établie que par un simple fil de soie.

On court au presbytère demander exorcismes et prières. Le curé nie d'abord, vérifie ensuite et renvoie aux médecins.

Le lendemain, pelles, pincettes, tisons, brosses, livres, tout est mis en déroute, indifféremment, aux approches de l'enfant; des ciseaux *attachés*, suspendus à sa ceinture, sont lancés en l'air, *sans que le cordon soit brisé ni qu'on puisse savoir comment il a été dénoué.* M. le curé garantit l'authenticité de ce détail, mentionné aussi dans le rapport de M. Hébert (de Garnay). « Ce fait, le plus incroyable, dit-il, par son analogie avec *les effets de la foudre*, a fait tout de suite penser que l'électricité devait jouer un grand rôle dans la production de ces étonnants effets<sup>1</sup>; mais cette voie d'observation fut de courte durée : ce fait ne se produisit que deux fois. »

M. de Farémont, propriétaire du voisinage, homme d'un caractère sérieux, respecté, ami des lumières et versé dans les sciences physiques, la conduit dans sa voiture aux médecins de Mamers; les médecins, d'abord opposants, constatent le fait et se rendent.

Le mardi 3, foule incessante. Ce jour et les jours suivants, *plus de mille* personnes la visitent; dans le nombre nous comptons presque tous les médecins du pays, des physiciens distingués, des pharmaciens, des avocats, des professeurs, des magistrats, des ecclésiastiques, etc. Or, s'il fallait, après tant de témoignages et de contrôles dont plusieurs ont

1. Sans doute elle joue un rôle ici, mais c'est une intelligence qui s'en sert et qui probablement lui est unie.

duré plusieurs mois, s'il fallait donner gain de cause à ce déni de justice, formulé en quelques minutes par quelques juges et basé sur ce qu'ils n'ont rien vu dans une séance négative, oh ! alors, nous ne savons plus ce que deviendraient le témoignage humain et l'observation des faits ; nous ne comprendrions plus rien à la justice et aux institutions des hommes.

Non, tout cela est vrai ; rien de tout cela n'est joué, et le contraire nous paraît tellement absurde, que nous répondrions volontiers, comme le bon Plutarque, à nos dénégateurs : « Vous ne valez même pas l'honneur d'une réponse. »

Mais ce qui nous préoccupe toujours, c'est le principe générateur des faits ; et de même qu'à Cideville nous voyons toujours un berger derrière, ou plutôt en *avant* de tous les phénomènes, de même pour la jeune Angélique nous trouvons encore toute une population désignant un coupable.

A cet effet nous avons désiré savoir si M. de Farémont, cet homme éclairé qui lui avait fait subir tant d'expériences, persistait dans sa croyance à une cause purement électrique. Nous avons donc eu l'honneur de lui écrire, et, le 1<sup>er</sup> novembre de la même année, nous en recevions une longue réponse dont nous transcrivons les passages suivants : « Les phénomènes n'ont pas cessé ; ... j'ai vu, je vois et je verrai toujours, quand je le voudrai, les choses les plus curieuses et les plus inexplicables ; car voilà, messieurs, la pierre d'achoppement : c'est que tous vos savants n'y comprennent rien, pas plus que moi <sup>1</sup>. Ils auraient dû voir et étudier. Nous qui avons vu, nous croyons parce que tous les faits qui se passent sous nos yeux *sont palpables* et ne peuvent être réfutés en rien ; les gens qui se croyaient instruits *baissent l'oreille* et se taisent ; les masses disent que l'enfant est *ensorcelée* et non pas sorcière, car elle est trop simple pour qu'elles lui accordent cette dénomination ; quant à moi, j'ai vu tant d'effets

1. On ne *biffe* pas impunément une grande vérité des archives du genre humain.

divers produits chez elle par l'électricité, j'ai si bien vu, dans certaines circonstances, les bons conducteurs opérer, et dans d'autres ne rien produire, que si l'on suivait les lois générales de l'électricité il y aurait constamment le pour et le contre; aussi suis-je bien convaincu qu'il y a chez cette enfant *une autre puissance que l'électricité*.

« *Signé* : Jules de FARÉMONT, à Montimer, près Bellème (Orne). »

Donc, sans prêter une opinion qui pourrait n'être pas la sienne à l'homme qui a le plus sérieusement étudié Angélique Cottin, celle-ci était, à ses yeux, une fille *secondairement* électrique, comme l'enfant du presbytère de Cideville<sup>1</sup>.

Au reste, l'Académie croyait peut-être que ce fait d'Angélique Cottin, en le supposant vrai, était un fait isolé, tout à fait anormal, sans analogue aucun; mais au moment même où elle lui refusait le droit de cité, d'autres faits du même genre se passaient à sa porte, chez ses membres les plus vénérés peut-être, et ces hommes éminents avaient la faiblesse et le respect humain de garder le silence sur des phénomènes dont ils étaient pleinement convaincus. Adressez-vous, entre autres, aux bureaux du journal *le Siècle*, et demandez-lui le nom qu'il avait au bout de sa plume en écrivant l'article suivant, le 4 mars de cette même année, c'est-à-dire au plus fort même de la discussion :

« Devons-nous citer un fait assez récent, encore inédit, qui a une notable analogie avec l'histoire de la jeune Angélique, et dont les particularités réelles se résolvent très-probablement dans une affection nerveuse telle que la danse de Saint-Guy? Ce fait est attesté comme parfaitement sincère et exact par un témoin oculaire, éclairé, *professeur de classe supérieure dans un des collèges royaux de Paris*. En voici un extrait que nous sommes autorisés à reproduire : « Le

1. Lire une nouvelle discussion sur ce sujet entre l'auteur et M. Babinet (de l'Institut) dans *Question des esprits*.

2 décembre dernier, une jeune fille d'un peu moins de quatorze ans, apprentie coloriste, rue Descartes, étant à travailler à son ouvrage, la table fit entendre, au grand étonnement de tout le monde, des bruits insolites et variables... Bientôt le pinceau de la jeune fille s'échappa de ses doigts : quand elle voulait le saisir, il fuyait ; le pupitre sur lequel elle travaillait reculait ou se dressait devant elle. La table même, violemment repoussée, allait se heurter contre la table voisine. La chaise sur laquelle la jeune fille était assise reculait tout à coup et se dérobaît sous elle. Le seul frôlement de sa robe repoussait, attirait, soulevait une table. Le témoin, signataire de cette relation, dit que, placé près de la jeune fille, il a été soulevé avec la chaise sur laquelle il était assis. Plusieurs fois cette jeune fille s'est écriée qu'on lui tirait ses bas. En effet, les jarrettières s'étaient *spontanément dénouées*, les bas étaient presque sortis des pieds, *puis, par une réaction soudaine, se remettaient d'eux-mêmes*<sup>1</sup>... Ces phénomènes se sont reproduits constamment pendant une douzaine de jours. Maintenant, la jeune fille éprouve de violentes secousses intérieures qui ne lui permettent pas de rester assise. Elle est enlevée à tous moments de son siège et y retombe par un mouvement semblable à celui d'un cavalier qui trotterait à l'anglaise. » (*Siècle* du 4 mars 1846.)

Maintenant, si la parole du *Siècle* ne suffit pas aux incrédules, qui donc leur suffira ? Néanmoins, essayons de passer à autre chose, ou plutôt à un autre article d'une même chose.

Le 2 février, on lisait dans la *Gazette des Tribunaux* :

« Un fait des plus singuliers, fait qui se reproduit chaque soir, chaque nuit depuis trois semaines, sans que les recherches les plus actives, la surveillance la mieux entendue, la plus persistante, aient pu en faire découvrir la cause, met en émoi tout le quartier populeux de la Montagne-Sainte-Genève, de

1. Cela rentre dans les ciseaux d'Angélique, détachés *de leur cordon* tout simplement *dénoué* ; nous ne comprenons pas trop cette *réaction* électrique.



la Sorbonne et de la place Saint-Michel. Voici ce que constate, d'accord avec la clameur publique, la double enquête judiciaire et administrative à laquelle on procède sans désespérer depuis plusieurs jours :

« Dans les travaux de démolition ouverts pour le percement d'une rue nouvelle, qui doit joindre la Sorbonne au Panthéon et à l'École de droit, en traversant la rue des Grès, à la hauteur de l'ancienne église qui a successivement servi d'école mutuelle et de caserne d'infanterie, se trouve, à l'extrémité d'un terrain où existait autrefois un bal public, le chantier d'un marchand de bois au poids et de charbon, chantier que borne une maison d'habitation, élevée d'un seul étage avec greniers. C'est cette maison, éloignée de la rue d'une certaine distance et séparée des habitations en démolition par les larges excavations de l'ancien mur d'enceinte de Paris construit sous Philippe-Auguste et mis à découvert par les travaux récents, qui se trouve chaque soir et toute la nuit assaillie par une grêle de projectiles qui, par leur volume, par la violence avec laquelle ils sont lancés, produisent des dégâts tels, qu'elle est percée à jour, que les châssis des fenêtres, les chambranles des portes sont brisés, réduits en poussière comme si elle eût soutenu un siège à l'aide de la catapulte ou de la mitraille.

« D'où viennent ces projectiles, qui sont des quartiers de pavé, des fragments de démolition, des moellons entiers, qui, d'après leur poids et la distance d'où ils proviennent, NE PEUVENT ÉVIDEMMENT ÊTRE LANCÉS DE MAIN D'HOMME ? C'est ce qu'il a été jusqu'à présent impossible de découvrir. En vain a-t-on exercé, sous la direction personnelle du commissaire de police et d'agents habiles, une surveillance de jour et de nuit ; en vain le chef du service de sûreté s'est-il rendu avec persistance sur les lieux ; en vain a-t-on lâché chaque nuit dans les enclos environnants des chiens de garde, rien n'a pu expliquer le phénomène, que, *dans sa crédulité*, le peuple attribue à des moyens mystérieux ; les projectiles ont

continué de pleuvoir avec fracas sur la maison, lancés à une grande hauteur au-dessus de la tête de ceux qui s'étaient placés en observation jusque sur le toit des maisonnettes environnantes, paraissant provenir *d'une très-grande distance*, et atteignant leur but *avec une précision en quelque sorte mathématique*, et sans qu'aucun parût dévier, dans sa courbe *parabolique*, du but invariablement désigné.

« Nous n'entrerons pas dans de plus amples détails sur ce fait, qui trouvera sans doute une explication prochaine, grâce à la sollicitude qu'il a éveillée. Déjà l'enquête s'étend sur tout ce qui peut se rattacher dans ce but à l'application de l'adage : *Cui prodest, is auctor*. Toutefois, nous ferons remarquer que, dans des circonstances à peu près analogues et qui produisirent également une certaine sensation dans Paris, lorsque, par exemple, une pluie de pièces de menue monnaie attirait chaque soir les badauds rue Montesquieu, ou lorsque toutes les sonnettes de la rue de Malte étaient mises en mouvement par une main invisible, il *a été impossible* de parvenir à aucune découverte, de trouver une explication, une cause première, *quelle qu'elle fût*. Espérons que cette fois on arrivera à un résultat plus précis. »

Deux jours après, le même journal disait encore :

« Le fait singulier et demeuré jusqu'à ce moment inexplicable que nous avons signalé ce matin, du jet de projectiles considérables contre la maison d'un marchand de bois et de charbon, rue Neuve-de-Cluny, proche de la place du Panthéon, a continué de se produire aujourd'hui encore, malgré la surveillance incessante exercée sur les lieux mêmes.

« A onze heures, alors que des agents étaient échelonnés sur tous les points avoisinants, une pierre énorme est venue frapper la porte (barricadée) de la maison. A trois heures, le chef intérimaire du service de sûreté, et cinq ou six de ses principaux subordonnés étant occupés à s'enquérir près des maîtres de la maison de différentes circonstances, un quartier

de moellon est venu se briser à leurs pieds comme un éclat de bombe.

« On se perd en conjectures. Les portes, les fenêtres sont remplacées par des planches clouées à l'intérieur pour que les habitants de la maison ne puissent pas être atteints, comme l'ont été leurs meubles et jusqu'à leurs lits, brisés par les projectiles. »

Ce phénomène dura trois semaines environ, messieurs; toujours mêmes précautions, mêmes dégâts, même impossibilité de saisir un coupable. Cependant tout cessa, et le public parisien, si vivement intrigué pendant un temps, accepta, ne fût-ce que pour se reposer, nous ne savons plus quelle absurde solution.

L'hiver suivant, nous trouvant à Paris, et voulant en avoir le cœur net, nous allâmes demander quelques renseignements à la police d'abord et à la *Gazette des Tribunaux* ensuite. La première nous répondit qu'on avait *fini par croire* que c'était le propriétaire de la maison lui-même qui, *on ne sait trop* par quel calcul, par quelle spéculation, avait voulu la discréditer; la seconde nous affirma que c'était un mauvais plaisant qui jouait ces tours au pauvre homme, et que M. le commissaire de police l'avait *pris sur le fait* et fait mettre en prison... « Mais, comment s'appelait-il?... — On l'ignore... — A quelle prison peut-il être?... — Demandez au commissaire de police, il se fera un vrai plaisir de vous le dire. »

Ces réponses assez divergentes, quoique émanant de deux autorités officielles, nous parurent plus que suspectes, et nous crûmes y reconnaître le sceau de toutes les précédentes. Alors nous nous rendîmes dans le quartier, nous visitâmes la maison, nous causâmes avec le maître charbonnier *Lerible*, à qui elle appartient. Après un récit très-détaillé de la chose, le bonhomme ajouta dans un style que nous vous demandons, messieurs, la permission de conserver : « Mais, croiriez-vous bien, monsieur, qu'ils ont eu la *simplicité* de m'accuser de tout cela, moi, propriétaire, moi qui ai été plus de trente

fois à la police pour la prier de me débarrasser ; moi qui, le 29 janvier, ai été trouver le colonel du 24<sup>e</sup>, qui m'a envoyé un peloton de ses chasseurs ? J'avais beau leur dire : « Croyez « que c'est moi, si ça vous amuse, ça ne change rien à la « chose ; allez toujours, dites-moi seulement comment je m'y « prends et trouvez-moi l'individu que je fais travailler, puis- « que vous voyez bien que ce n'est pas moi, qui suis auprès « de vous ; ainsi, que ce soit moi ou bien que ce soit un autre « qui l'emploie, *amenez-moi mon particulier*. Ça vous regarde, « et vous n'aurez pas servi un ingrat... » Mais, bah ! monsieur, ils ont bien fait ce qu'ils ont pu, les pauvres diables, mais ils n'ont mis la main sur personne ; et puis, *une supposition* encore, *que ce fût moi qui me démolisse* ; dites donc un peu, est-ce que j'aurais meublé ma maison tout exprès, avec de beaux meubles tout neufs, comme je venais de le faire un mois auparavant ? Est-ce que j'aurais laissé tout mon petit mobilier dans ce buffet à glaces que les pierres paraissaient ajuster ? Tenez, monsieur... » Et le pauvre homme nous montrait tous les fragments de sa vaisselle brisée, de sa pendule, de ses bocaux à fleurs, de ses glaces, débris qu'il évaluait à quinze cents francs, ce qui ne nous étonnait pas, et, dans le fait, nous trouvions sa défense assez valable, surtout lorsqu'il ajoutait : « Et moi donc, est-ce que je n'aurais pas commencé par me mettre à l'abri ? est-ce que ces pierres ne tombaient pas sur moi encore plus rudement que sur les autres ? Tenez, voyez encore cette blessure près de la tempe, savez-vous bien que je pouvais y rester ? Ah ! monsieur, il faut convenir qu'il y a des gens qui sont drôles<sup>4</sup> ! »

4. Un détail bien curieux est celui qu'il nous fit admirer ; cette chambre était remplie de pierres et de fragments de tuiles longs et plats ; cette forme nous frappa. — Par quel hasard ? lui dîmes-nous... — Voilà, monsieur ; c'est que j'avais fermé mon volet. Et remarquez bien cette fente-là. — Effectivement, c'est une fente très-longue et très-étroite. — Eh bien ! monsieur, à partir du moment où j'eus fermé mon volet, toutes les pierres eurent cette forme que vous leur voyez, et toutes arrivaient par cette fente, qui a à peu près leur largeur ! Nous restâmes confondu devant l'adresse des *jongleurs* !

Ce brave homme nous avait intéressé, mais nous voulûmes questionner ses voisins; nous nous adressâmes donc à plusieurs, entre autres à un grand libraire, qui forme l'angle de la rue dans laquelle se trouve située cette maison. Ainsi que les autres, il regardait la chose *comme absolument inexplicable*, et trouvait l'accusation de jonglerie plus absurde que tout le reste.

Alors nous nous rendîmes chez le commissaire de police; il était absent malheureusement, mais ses deux secrétaires occupaient son bureau, et celui qui le remplaçait nous répondit : « M. le commissaire de police vous affirmerait comme moi, monsieur, que, malgré nos infatigables recherches, on n'a jamais pu rien découvrir, et je peux vous assurer à l'avance qu'ON NE DÉCOUVRIRA JAMAIS RIEN. — Merci, monsieur; nous en étions aussi parfaitement sûr, mais nous tenions à vous l'entendre dire. »

Ainsi, puisée à la police d'abord, puis à la *Gazette* qui nous avait appris les faits, l'explication pouvait nous paraître officielle... Elle l'était ni plus ni moins que toutes les autres<sup>1</sup>.

Maintenant nous allons aborder deux autres faits plus décisifs que tout le reste, comme constatation d'abord, comme origine ensuite, et finalement comme terminaison; ils nous paraissent laisser peu de chose à désirer, et nous doutons qu'avec deux analogues aussi parfaits sous les yeux, un esprit tant soit peu philosophique puisse conserver encore le mou-

qui visaient aussi juste et à une aussi grande distance. C'était à le donner en cent mille aux plus habiles, encore en les plaçant à vingt-cinq pas, au lieu d'un kilomètre pour le moins.

1. Si MM. les sceptiques avaient appelé l'érudition à leur aide, ils auraient vu que les mêmes phénomènes s'étaient déjà produits à peu près *au même lieu*. Ils ont donc oublié les diables de Vauvert, auxquels la rue d'Enfer doit son nom? Au surplus, ce phénomène n'est pas rare, et nous avons là, sous les yeux, un article du *Courrier de l'Isère* qui nous affirme le fait suivant. D'après lui, une jeune fille des environs de Grenoble serait poursuivie, même au milieu des rases campagnes, par une pluie de petites pierres qui n'atteignent jamais qu'elle : certificats de médecin, de maire et de curé, rien n'y manque. Nous avons encore là un autre journal qui reproduit un

dre doute sur leur identité parfaite avec les phénomènes de Cideville.

La même *Revue française*, qui nous donnait tout à l'heure un extrait du *Douglas*, disait dans son numéro de décembre 1846 : « M. Ch. R... nous écrit de Rambouillet, à la date du 25 novembre, la lettre suivante qui intéressera vivement ceux qui ont suivi les expériences de la petite Cottin.

« ... Je crois vous faire plaisir en m'empressant de vous signaler qu'il se passe à Clairefontaine, près de Rambouillet, des faits dans le genre de ceux de mademoiselle Cottin ; Rambouillet s'en est vivement entretenu. Voici ce que j'ai pu recueillir à ce sujet ; je ne puis vous garantir l'exactitude des détails, mais le fond est vrai.

« M. B... est fermier à Clairefontaine. Il y a douze ou quinze jours, trois ou quatre marchands de livres toulousains se trouvaient dans ce bourg ; l'un d'eux vint à la ferme offrir ses livres. La domestique, qui se trouvait seule, lui donna un morceau de pain. Quelque temps après, un second vint aussi demander du pain ; *la fille lui en ayant refusé, il s'en alla en la menaçant*<sup>4</sup>. Le soir de ce jour, la soupe étant servie, les couverts mis, au moment de se mettre à table, le bouillon tourna, devint laiteux, les couverts et la soupière s'agitèrent et furent jetés à terre ; la fille allant pour mettre un chaudron sur le feu, l'anse lui resta dans la main, les oreilles s'étant rompues. La même fille allant dans la maison, et se trouvant

fait exactement semblable... Mais on n'en finirait pas. Celui de Paris peut servir de *spécimen*, tant par sa grande notoriété que par les précautions déployées, ... et surtout par les explications définitives ; il justifie surtout ce témoin de Cideville qui nous parlait tout à l'heure des pierres qui le poursuivaient en pleine campagne.

Tout ceci nous rappelle cette pluie de briques qui tombait à Rome pendant que la cause de Milon se plaidait et sur laquelle les aruspices consultés répondirent : « Méfiez-vous des plaies d'en haut. »

Nous reprendrons ailleurs ce sujet, car nous le rencontrerons partout, et toujours avec les mêmes renvois aux lumières d'une police qui décline partout aussi le même honneur.

4. Qu'on ne perde pas de vue ce début.

sur la place où avait été le marchand, fut prise de mouvements dans les membres; son cou éprouva aussi un vif mouvement de ROTATION, et sa frayeur était grande. Le charretier, par bravade, se mit *au même lieu*, il fut tout aussitôt agité, et il étouffait; sortant de la maison, il fut renversé dans une mare d'eau qui est au-devant. On alla chercher M. le curé, mais à peine avait-il récité quelques prières, qu'il fut agité comme les autres; ses lunettes en furent brisés, ses membres craquaient et éprouvaient des oscillations. La fille fut très-mal; elle passa même pour avoir succombé. Ces phénomènes sont intermittents, ils cessent et reparaissent.

« La fille avait-elle des prédispositions à cette affection que la peur aura fait éclore? Cette espèce d'éclampsie n'est-elle pas contagieuse comme le sont l'épilepsie, la chorepsie, la catalepsie, etc. ? »

« J'aurais été très-curieux de voir ces faits, mais ne connaissant aucunement M. B..., ni personne à Clairefontaine, n'ayant ni titre ni mission pour prétexte, j'aurais eu peur d'être éconduit. »

Ce récit est en effet très-curieux.

Mais voici le fait culminant par excellence, et auquel devrait être réservé l'honneur de clore une liste d'analogues que nous pourrions grossir à volonté, si nous ne voulions ménager, messieurs, et votre temps et votre bonne volonté.

Attention !

Le 5 mars 1849, on lisait l'article suivant dans un de nos journaux les plus sérieux, *le Constitutionnel* :

« Il paraît que la population de la commune de Guillonville, canton d'Orgères, est tout en émoi depuis quelques semaines, par suite des prétendus miracles d'une *jeune fille électrique*. Cette fille, âgée de quatorze ans, domestique de ferme, d'une intelligence bornée, serait (dit la chronique) douée d'une force d'*attraction* très-extraordinaire à l'endroit des meubles ou autres objets qui l'entourent. La première fois qu'on a reconnu les effets de cette singulière faculté, la

petite paysanne était en train de bercer un des enfants de ses maîtres : tout à coup les deux portes d'une armoire fermée à clef s'ouvrent toutes seules, et le linge qu'elle contenait est jeté à travers la chambre comme lancé par une main invisible. Au même instant une pelisse, qu'on avait posée sur un lit voisin, enveloppe la berceuse, et se fixe sur elle assez fortement pour qu'on ait de la peine à l'enlever.

« A partir de ce jour, les preuves de cette puissance attractive allèrent se multipliant d'une façon merveilleuse, au grand dommage de l'électrique servante : tantôt, en effet, c'est un collier de cheval qui vient se placer sur ses épaules, tantôt des corbeilles de pain qui lui tombent sur la tête, tantôt encore un sac vide qui la coiffe et la recouvre en entier, et cette tunique de Nessus d'un nouveau genre se colle à son corps sans qu'on puisse la lui arracher. Est-elle dans une chambre ; les meubles de danser et de changer de place, ainsi que dans un conte fantastique d'Hoffmann. D'autres fois, un peloton de fil va se loger dans son dos, et toutes sortes d'objets, bouts de chandelles, morceaux de viande et (ceci devient plus grave) boucles d'oreilles de sa maîtresse se retrouvent dans ses poches, et toujours, à ce qu'on raconte, par la seule influence de son pouvoir d'attraction et par la vertu de l'électro-magnétisme. Une femme du village, esprit fort de l'endroit, se présente à la ferme, hochant la tête d'un air sceptique, et disant d'un ton de défi qu'elle ne croira que ce qu'elle verra ; peu de temps après, le chef de la jeune fille de se couvrir d'un plat, sans qu'on puisse deviner d'où lui vient cette coiffure inattendue.

« Tels sont les faits qui ont fort agité les habitants de Guillonville, et qui, grossis naturellement à mesure qu'ils se répandent dans les communes environnantes, font partout crier au miracle. »

Malgré l'autorité (semi-convaincue, il est vrai) du *Consti-*



*tutionnel*, la chose en fût restée là probablement, et certes, pas un seul Parisien, même parmi les plus curieux et les plus savants, ne se fût permis de faire cinquante pas pour vérifier des phénomènes un million de fois plus curieux que ceux qui les absorbent jour et nuit ; mais dans le pays une telle indifférence fût devenue par trop scandaleuse : bon gré, mal gré, il fallut bien y prêter quelque attention.

Aussi, le *Journal de Chartres* s'en occupa-t-il bientôt, et crut devoir rapporter la lettre si curieuse de M. Henri Roger, agrégé à la Faculté de médecine de Paris.

Après lui, vint *l'Abeille*, journal de la même ville, et c'est lui qui va nous éclairer sur ces faits prodigieux. Laissons parler son numéro du 11 mars 1849. Après avoir cité l'article qu'on vient de lire, il ajoute :

« Le médecin qui a envoyé cette relation à M. Henri Roger est M. Larcher, médecin à Sancheville. De tous les faits rapportés par le *Constitutionnel*, un seul est inexact<sup>1</sup>. Il n'est pas vrai de dire que le sac qui coiffait la jeune domestique se collait à son corps sans qu'on pût l'arracher ; on l'a toujours enlevé avec beaucoup de facilité. Nous tenons cette rectification de M. Dolléans père, conseiller municipal à Cormainville, qui a plusieurs fois retiré lui-même le sac qui recouvrait si mystérieusement cette fille. Voici maintenant une lettre de notre correspondant du canton d'Orgères : elle est datée du 28 février 1849 :

« Monsieur le rédacteur, je ne sais si vous avez entendu parler des faits qui, depuis deux mois, se passent dans une commune de ce canton, à Guillonville. Si vous voulez me permettre de les raconter, je le ferai avec toute l'exactitude qu'exigent des faits si extraordinaires et si inexplicables pour moi. Toutes les populations du canton d'Orgères s'en préoccupent vivement et en font le sujet continuels de leurs conversations. Voici ces faits, tels que je les ai recueillis de la

1. Vous voyez qu'on y met du scrupule.

bouche même d'une foule de témoins oculaires et dignes de foi. Je commence *ab ovo*.

« Dans le courant du mois de décembre dernier, M. Dolléans, meunier et cultivateur à Gaubert, commune de Guillonville, s'aperçut que chaque nuit on lui volait du foin. Quel était l'auteur de ce vol ? Ses soupçons se portèrent sur un nommé V\*\*\*, employé à son service. Il le dénonça ; la justice fit des perquisitions chez l'homme soupçonné ; mais elle ne put rien découvrir qui justifiait les soupçons de M. Dolléans. Deux jours après ces perquisitions, le feu fut mis à l'écurie du meunier de Gaubert ; mais fort heureusement on aperçut la flamme avant qu'elle pût faire de grands ravages, et l'on en fut quitte pour la peur. V\*\*\* fut encore soupçonné de ce méfait ; il avait été vu, dit-on, rôdant autour de la maison, le soir où le feu éclata dans l'écurie ; c'était une jeune domestique de la ferme, âgée de quinze ans, et nommée Adolphine Benoît, qui prétendait l'avoir vu. V\*\*\* fut arrêté et conduit à la maison d'arrêt de Châteaudun ; il fut relâché après trente-deux jours de détention préventive.

« Cependant, *deux jours après l'arrestation de V\*\*\**, commença une série de faits extraordinaires, qui durent encore aujourd'hui chez M. Dolléans, de Gaubert. Un beau matin de la fin de décembre, M. Dolléans trouva ouvertes toutes les portes de son étable, de son écurie, de ses granges et de sa propre habitation ; en même temps toutes les clefs avaient disparu. Dans la journée, il fit mettre de bons et forts cadenas à toutes les portes ; mais lorsqu'il se leva, le lendemain, à cinq heures du matin, tous étaient enlevés, à l'exception de celui qui fermait la porte de la grange. M. Dolléans crut que de hardis voleurs venaient prendre, la nuit, et les clefs et les cadenas. Il s'arma de son fusil, se mit en sentinelle, non loin de sa grange, bien décidé à tirer sur le premier qu'il verrait paraître. Il resta là jusqu'aux premières lueurs du jour, vers sept heures et demie. En ce moment, il détourna un peu la tête : le cadenas de la grange avait disparu ! M. Dolléans

rentre et raconte à sa femme et à ses gens ce qui vient d'arriver ; tous s'en effrayent ; cette disparition du dernier cadenas leur semble une chose surnaturelle.

« Toute la journée se passa dans un calme parfait. Madame Dolléans, qui était fort alarmée, engagea sa jeune servante à réciter à genoux les sept psaumes de la Pénitence, espérant trouver dans la prière un secours contre sa peur. A peine la jeune fille s'est-elle agenouillée, qu'elle s'écrie : *Qui donc me tire par ma robe ?* Et le cadenas, disparu le matin, apparaît pendu à son dos. Grand émoi et nouvelle épouvante dans la maison : c'était le 31 décembre.

« A partir de cette époque, Adolphine Benoît éprouva chaque jour les choses les plus singulières<sup>4</sup>. Tantôt des cordes, des chandelles, des chiffons, des corbeilles à pain, des chopines pleines d'eau et même de vieilles charognes se trouvaient subitement transportés sur son dos ou dans ses poches. Tantôt les ustensiles de cuisine, casseroles, poêlons, cuillers à pot, etc., venaient s'accrocher aux cordons de sa jupe ou de son tablier. D'autres fois, entrant dans l'écurie, les harnais des chevaux sautaient sur elle et l'entortillaient de telle façon qu'un secours lui était nécessaire pour s'en délivrer. Un jour, toujours en entrant dans l'écurie, les deux colliers des chevaux vinrent se placer sur ses épaules. Vous riez sans doute, monsieur le rédacteur, de ces burlesques événements, mais la jeune servante et ses maîtres n'en riaient pas, eux ; ils étaient saisis d'une indicible épouvante. Adolphine Benoît en devint malade et fut envoyée à l'hospice de Patay, où elle passa cinq jours sans ressentir aucun des effets de son obsession.

« Elle revint chez ses maîtres. A peine y eut-elle mis le pied, que tout recommença : les mêmes faits et quelques autres d'un genre nouveau vinrent la tourmenter comme

4. Il ne faut pas oublier que l'arrestation de V\*\*\* avait été due à cette jeune fille.

auparavant. Plus de vingt fois, deux planches de trois à quatre pieds de longueur formant étagère lui tombèrent sur le dos à l'instant même où elle entraît dans la chambre. On a même vu ces deux planches, appuyées sur une seule de leurs extrémités, se tenir en équilibre, *malgré les lois de la pesanteur*. Souvent, soit en marchant, soit en se tenant debout devant ses maîtres, la jeune Adolphine se trouvait tout à coup couverte d'un long sac qui l'enveloppait de la tête aux pieds. D'autres fois, le trépied et la chèvre à scier le bois allaient se placer à califourchon sur son cou. Très-souvent, des cordes, des rubans venaient tout à coup, au milieu d'une conversation, s'enlacer autour du cou d'Adolphine et lui serraient la gorge avec tant de force qu'elle en perdait la respiration. Je ne finirais pas, monsieur le rédacteur, si je voulais vous rapporter tout ce que racontent les témoins de ces scènes mystérieuses. Mais, demanderez-vous peut-être, n'y avait-il point ruse et comédie de la part de la jeune servante? C'est ce que des personnes sensées se dirent d'abord. Une d'elles, entre autres, mademoiselle Dolléans, sœur du maître de la maison, femme pleine de sagacité et de bon sens, se donna pour mission de surveiller Adolphine ; durant quinze jours, elle ne la quitta ni le jour ni la nuit ; elle ne l'abandonna pas un seul instant. Eh bien ! il a été impossible à mademoiselle Dolléans de découvrir la moindre tromperie dans cette jeune fille.

« Il y avait déjà plus d'un mois que ces faits extraordinaires se reproduisaient chaque jour avec une intensité toujours croissante, lorsque mademoiselle Dolléans résolut de renvoyer sa servante. Adolphine Benoît retourna chez son père, à Péronville. Cette pauvre enfant recouvra aussitôt sa tranquillité.

« Chez M. Dolléans, tout rentra d'abord dans le calme le plus parfait, et cela dura une quinzaine de jours. Mais, le mercredi des Cendres, des événements tout aussi inexplicables que les premiers jetèrent de nouveau l'effroi dans cette

intéressante famille. Cette fois ce n'était plus une domestique qui en était l'objet, ce fut le plus jeune fils de M. Dolléans, enfant de deux à trois mois <sup>4</sup>. Un jour, comme sa mère le tenait sur son giron, tout à coup le bonnet de l'enfant fut enlevé, et on ne sait ce qu'il devint. Madame Dolléans lui en met un autre; bientôt celui-ci est coupé et enlevé de même, mais remplacé par une énorme cuiller à pot, qui couvre la tête de l'enfant, à la grande frayeur de sa mère. Depuis huit jours ce pauvre enfant est tourmenté de mille façons, malgré la surveillance assidue de ses parents : à chaque instant des ustensiles de cuisine se précipitent sur lui ou dans son berceau. *J'ai vu moi-même les pelles, les pincettes, les réchauds et une foule d'autres objets, s'y trouver subitement sans qu'on pût deviner comment tout cela y était transporté.* Madame Dolléans m'a assuré qu'elle a vainement essayé d'attacher au cou de l'enfant des médailles et des crucifix; ces objets sacrés disparaissaient mystérieusement, un moment après y avoir été placés.

« Vous dire l'impression que ces faits produisent parmi nous serait impossible, j'y renonce : tout le monde crie au maléfice, au sortilège; on va même jusqu'à jeter des accusations absurdes sur plusieurs personnes, qui sans doute sont bien innocentes de tout cela.

« Si vous croyez, monsieur le rédacteur, ces faits dignes d'être mis sous les yeux de vos lecteurs, je vous autorise à publier ma lettre, sinon jetez-la au feu. »

Le journal reprend : « Il y a déjà huit jours que nous avons reçu la lettre de notre correspondant. Nous n'avons

4. Faisons ici une remarque très-importante. Jusqu'à présent on pouvait nous dire, et l'on nous disait : « Voyez; aussitôt que ces servantes, ces enfants suspectés sont congédiés, tout est fini. » Oui, en général, et parce qu'ordinairement ces instruments de vengeance ont rempli tout leur mandat. Mais ici nous voyons une exception. Dix jours après le renvoi de la personne influencée, c'est le fils de M. Dolléans qui la remplace. Donc, Adolphine Benoit n'était dans tout ceci qu'une cause secondaire, et tout simplement le *véhicule momentané* de l'influence émise.

pas voulu la publier avant de nous être rendus sur les lieux. Deux de nous sont donc allés, cette semaine, dans le canton d'Orgères ; ils ont interrogé des hommes sages, témoins oculaires, des cultivateurs instruits, des prêtres, des médecins : tous ont certifié exacts les faits avancés par notre correspondant. Maintenant comment expliquer des faits aussi extraordinaires ? Ici, nous nous taisons. A la science et à l'Église en appartient la solution. Nous ajouterons seulement ce que M. et madame Dolléans nous ont dit, que, « le jeudi 1<sup>er</sup> mars, des exorcismes ont été faits sur l'enfant, et qu'aussitôt tout le désordre a cessé ; l'enfant ne possède plus cette *vertu attractive*, pour parler comme M. Roger, du *Constitutionnel*. Voilà ce que nous pouvons affirmer en toute vérité <sup>1</sup>. »

A toute cette histoire, si digne de figurer dans les *Mille et une Nuits*, nous n'ajouterons, nous, qu'un seul mot, mais il sera décisif pour ceux qui ne croient pas facilement à la méprise d'un évêque et au mensonge du prêtre auquel il confie un ministère aussi sacré que délicat : c'est qu'ayant écrit nous-même à ce dernier, il a bien voulu nous répondre les quelques lignes qui vont suivre :

« Monsieur, ce n'est pas M. le curé de Guillonville qui s'est chargé de faire les exorcismes pour *détruire l'obsession* de ces deux personnes de Guillonville : c'est moi, curé de Cormainville, son voisin. Voici ce que j'ai fait : sans soupçonner ni attaquer personne, après m'être bien assuré, par moi-même, que les faits étaient réels, j'ai conduit des témoins, en nombre suffisant et très-dignes de foi, à nos supérieurs ecclésiastiques de Chartres, qui, bien convaincus de la vérité des faits et sans en être nullement étonnés, m'ont excité à faire les exorcismes, et c'est ce que j'ai fait, *suivant en tout point ce qui est marqué dans le rituel*, et le jour même l'obsession a disparu entièrement, à la grande joie des pauvres fermiers,

1. *L'Abeille* (journal de Chartres) du 11 mars 1849.

qui desséchaient de chagrin et de peine. Tout ce qu'il y avait dans le journal *l'Abeille* était parfaitement vrai, et mille autres faits de ce genre <sup>1</sup>. »

« *Votre très-humble serviteur,*

« *Signé : LEFRANC, desservant de Cormainville.*

« 22 février 1851. »

## § VI.

### Conclusion.

Maintenant, nous vous le demandons, messieurs, qu'est-ce que le témoignage, qu'est-ce que la justice, s'il nous faut récuser à la fois des masses de témoins, tous d'accord, et, dit-on, parfaitement sincères, des aveux ou prédictions de coupables, ou des déclarations de victimes, déclarations toujours complètement identiques? Qu'est-ce donc que la jonglerie, si elle peut faire produire *subitement*, soit à de vieilles servantes, soit à de jeunes enfants de neuf ou de treize ans,

1. A Yerville, nous disions à ceux qui n'aiment pas à sortir de leur département : *Quand vous le voudrez*, nous vous conduirons à *votre porte*, chez deux ou trois pasteurs du voisinage de Cideville, jouissant de la confiance générale; ils vous raconteront, l'un, comment, grâce à un enfant dans la même position, les mêmes phénomènes se sont constamment reproduits pendant plusieurs mois, et jusqu'à son départ; comment, à l'arrivée de cet enfant dans son pays natal, toutes les vitres du village se cassaient sur son passage; comment le même enfant, à la vue d'un père qu'il *adorait*, saisissait un fusil et le déchargeait sur lui; comment la magistrature et le clergé ont envoyé là leurs inspecteurs; comment ils sont restés un mois de suite, veillant jour et nuit, et se faisant aider par des chiens vigilants; comment au bout d'un mois, et las de ne rien découvrir, l'agent de police retourna à Rouen, dans un état très-voisin de la folie, etc., etc.

L'autre vous dira comment ses épreuves ont duré dix-huit ans, épreuves qui consistaient en *lutineries* du même genre, en insomnies forcées, en couvertures violemment arrachées, en clavecins s'ouvrant tout seuls, et jouant une partie de la nuit de la vraie mais insupportable musique, etc.

Le dernier enfin, oh! le dernier, il vous en dira long; car il a payé largement le courage qui lui avait fait accepter une cure dont personne ne voulait

des phénomènes qui déroutent la science, effrayent les populations, et, malgré les faciles et vagues accusations d'une malveillante légèreté, restent presque toujours sans explication raisonnable et toujours sans la saisie des jongleurs? Enfin, qu'est-ce que l'analogie, si cette similitude d'effets, dans tous les temps comme dans tous les lieux, ne révèle pas un seul et même ordre d'agents ne se donnant même pas la peine de varier ce qu'ils pourraient varier à l'infini?

Mais alors, va-t-on nous dire, nous voici donc obligés de revenir à ce que nous avons brisé, et de faire amende honorable à nos pères? Mon Dieu, oui! mais lorsque l'on frappe aussi souvent sa poitrine que nos savants se sont vus forcés de le faire depuis vingt ans, la frapper une fois de plus ne paraît pas une si terrible affaire, et nous connaissons plus d'une *illustration* qui ne balancerait pas devant la démonstration d'une vérité que depuis longtemps elle soupçonne.

D'ailleurs nous avons tous accepté l'inévitable dilemme : « Ou le plus habile des jongleurs, ou bien un agent mystérieux. » Or, de nombreux témoins, *parfaitement bien portants*,

plus, en raison des vexations mystérieuses qui, depuis plusieurs générations, n'avaient cessé d'obséder le presbytère. Il vous racontera comment il engagea la lutte avec les sept sorciers de sa commune, leurs menaces, leurs prédications, leur accomplissement, puis une horrible guerre engagée, non plus cette fois à coups de poing, mais à coups de pistolet avec les agents invisibles, et le lendemain les sorciers, *qui cependant n'avaient pas quitté leur maison*, gardant tous leurs lits avec des trous de balle dans les jambes. Puis des créations instantanées d'animaux, hallucinant tout le monde, et disparaissant quand on voulait les saisir; puis enfin un commencement d'exorcisme public, devant quatre ou cinq cents témoins, etc., etc. Encore une fois, ces faits contemporains se sont passés à votre porte; nous pourrions vous conduire chez ceux qui en ont été si longtemps les victimes, et nous ne doutons pas, quoique nous n'osions les nommer sans leur permission, que, s'ils vous voient vraiment désireux de vous instruire, ils cessent de retenir sous le boisseau... une lumière nécessaire à tant d'accusés aujourd'hui.

En outre, dans ce même département de la Seine-Inférieure, nous pourrions citer plus de trois exorcismes capitaux ordonnés depuis le commencement de ce siècle par les évêques et couronnés par le triomphe le plus complet.



pour nous servir de l'expression de Voltaire, nous attestant des faits dont le plus habile des jongleurs n'hésite pas un instant à déclarer son art incapable, nous nous voyons forcé, comme tout homme de bonne foi, de franchir encore une fois ce *Rubicon* philosophique et de proclamer hardiment... l'intervention à Cideville, comme en mille autres lieux, d'agents mystérieux, c'est-à-dire, ainsi que nous l'improvisons à l'audience, de *forces intelligentes dépassant toutes celles de l'homme et de la nature*, ou encore mieux : d'*intelligences servies par des fluides* et identifiées, même physiquement, avec le *client* qui les invoque ou qui les emploie.

Ce qui constitue bien pour nous, une fois de plus, ce que nous promettons plus haut : *le surnaturel enté sur l'électromagnétisme et le fluide nerveux*, sorte de magnétisme transcendant, et bien évidemment diabolique *en ce cas-ci*.

---

# NOTES OU PLUTOT DÉVELOPPEMENTS

PAR L'AUTEUR

## NOTE PREMIÈRE.

ANECDOTE TIRÉE DES CAUSES CÉLÈBRES

et remarquable par la conformité de ses détails avec ceux du Presbytère  
de Cideville <sup>1</sup>.

Nous allons rapporter maintenant une anecdote du même ordre que celle de Cideville, anecdote qui fit, à ce qu'il paraît, beaucoup de sensation au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, et que nous emprunterons au savant ouvrage du père Lebrun, ouvrage revêtu de l'approbation et de la signature de Fontenelle, ce qui ne laisse pas, par parenthèse, que d'être assez curieux. Voici l'histoire en abrégé et telle qu'elle occupa tous les tribunaux à cette époque.

« Le vendredi 4<sup>er</sup> mai 1705, à cinq heures du soir, Denis Milanges de La Richardière, fils d'un avocat au parlement de Paris, fut attaqué, à dix-huit ans, de léthargies et de démenées si singulières, que les médecins ne surent qu'en dire. On lui donna de l'émétique, et ses parents l'emmenèrent à leur maison de Noisy-le-Grand, où son mal devint plus fort, si bien qu'on déclara qu'il était ensorcelé. On lui demanda s'il n'avait pas eu de démêlés avec quelque berger; il conta alors que le 18 avril précédent, comme il traversait à cheval le village de Noisy, son cheval s'était arrêté court dans la rue de Féret, vis-à-vis la chapelle, sans qu'on pût le faire avancer; qu'il avait vu, sur ces entrefaites, un berger qu'il ne connaissait pas, lequel lui avait dit : Monsieur, retournez chez vous, votre cheval n'avancera pas. »

Cet homme, qui lui avait paru âgé d'une cinquantaine d'années, était de haute taille, de mauvaise physionomie, ayant la barbe et les cheveux noirs, la houlette à la main, et deux chiens noirs à courtes oreilles auprès de lui.

Le jeune Milanges se moqua des propos du berger. Cependant *il ne put faire avancer son cheval* (voir, au chapitre VII, l'aventure du château de M..., rappelant l'ânesse de Balaam et quelques chapitres de Johnson et de Kerner); il fut obligé de le ramener à la maison, où lui-même tomba malade : était-ce l'effet de l'impatience et de la colère, ou le sorcier lui avait-il jeté un sort?

M. de La Richardière, le père, fit mille choses en vain pour la guérison de son fils. Comme un jour ce jeune homme rentrait seul dans sa chambre, il y trouva son vieux berger, assis dans son fauteuil, avec sa houlette et ses deux

1. Cette note n'a pas été classée parmi les analogues, en raison de sa date, qui d'abord l'eût fait rejeter sans pitié, et qui ensuite eût démenti notre promesse de faits contemporains. Mais ci elle se lie merveilleusement à la note II, qui la suit et qui cherche à l'expliquer.

chiens noirs. Cette vision l'épouvanta, il appela du monde, *mais personne que lui ne voyait le sorcier* (comme à Cideville); il soutint toutefois qu'il le voyait très-bien : il ajouta même que ce berger s'appelait Danis, quoiqu'il ignorât qui pouvait lui avoir révélé son nom. Il continua de le voir tout seul. Mais, sur les dix heures du soir, il tomba à terre en disant que le berger était sur lui et l'écrasait (comme à Cideville), et, en présence de tous les assistants, il tira de sa poche un couteau pointu dont il donna cinq ou six coups dans le visage du malheureux, **DONT IL SE TROUVA MARQUÉ** (toujours comme à Cideville) <sup>1</sup>.

Enfin, au bout de huit semaines de souffrances, M. de Milanges alla à Saint-Maur avec la confiance qu'il guérirait ce jour-là. Il se trouva mal trois fois; mais, après la messe, il lui sembla qu'il voyait saint Maur debout, en habit de bénédictin, et le berger à sa gauche, *le visage ensanglanté de cinq coups de couteau*, ayant la houlette en sa main et les deux chiens à ses côtés. Il s'écria qu'il était guéri (dans le texte officiel il y a : « Dans ce moment le malade cria tout haut dans l'église : Miracle! miracle! quoiqu'il n'eût pas dessein de crier »), et il le fut en effet. Quelques jours après, chassant dans les environs de Noisy, il vit effectivement son berger dans une vigne. Cet aspect lui fit horreur; il donna au sorcier un coup de crosse de fusil. « Ah! monsieur, vous me tuez, » s'écria le berger en fuyant; mais le lendemain il vint trouver M. de La Richardière, *se jeta à genoux* (on croit lire notre récit), lui avoua qu'il s'appelait Danis, qu'il était sorcier depuis vingt ans, qu'il lui avait, en effet, donné le sort dont il avait été affligé, que ce sort devait durer un an, qu'il n'en avait été guéri au bout de huit semaines qu'à la faveur des neuvaines qu'on avait faites, mais que le maléfice était retombé sur lui, Danis, et qu'il se recommandait à sa miséricorde. Le sieur de Milanges fit recommencer, en faveur du berger et par son oncle l'abbé de Milanges, chanoine de Riom, la même série de prières qui l'avait délivré, prières couronnées de même par la guérison éclatante de ce berger. Puis, comme les archers le poursuivaient, il tua ses chiens, jeta sa houlette, changea d'habits, se réfugia à Torcy, fit pénitence, et mourut au bout de quelques jours.

## NOTE DEUXIÈME.

### Solidarité entre le fantôme et la personne du berger.

Nous avons promis plus haut de revenir sur cette solidarité psycho-électrique entre le fantôme des deux bergers et leurs personnes. Pour nous, c'est

1. Dans le *Dictionnaire infernal* de M. Collin de Plancy, on a remplacé ces mots officiels... dont il s'est trouvé marqué, par ceux-ci : « Par qui il se croyait assailli. » Nous savons bien pourquoi; c'est qu'avec ces derniers mots il devient très-facile d'expliquer tout cela par l'hallucination à laquelle on nous renvoie sans cesse! Mais nous croyions, nous, qu'il fallait laisser toute cette adresse et ces matilations à la science. Nous nous trompions apparemment; nos lecteurs apprécieront cette méthode. Au reste, nous avons oublié plus haut un détail important. M. le curé de Cideville change un soir le *procédé* des pointes contre celui des armes à feu. Il tire un coup de pistolet sur le bruit mystérieux; l'enfant s'écrie que l'ombre qui le poursuit est atteinte par deux grains de plomb à la joue droite, et le lendemain le vrai Thorel revient avec cette double blessure imprimée sur la même joue.

le détail le plus intéressant de ces deux merveilleuses histoires, et nous le rencontrons trop souvent, soit dans l'antiquité, soit dans les annales de l'Église, soit dans les faits modernes, pour qu'il n'attire pas au plus haut point notre attention.

Ainsi, dans l'antiquité philosophique ou poétique (c'était alors la même chose), nous voyons partout, comme nous l'avons déjà dit, l'ombre errer dans les enfers ou rester, sous le nom de *mânes* ou de *lares*, dans les enclos de la famille, pendant que l'âme, le moi intellectuel proprement dit, s'envole aux cieux et ne fait qu'un avec les dieux. Cette ombre, avons-nous dit encore, infiniment sensible, redoute toujours les châtements, le feu, et par-dessus tout la pointe d'une épée, et nous avons vu le savant et incroyant Fréret chercher vainement l'explication de ce préjugé général.

D'autre part, dans les annales de l'Église, et sans tomber aucunement dans la doctrine hérétique *des deux âmes*, nous remarquons constamment une certaine distinction entre l'âme et l'esprit. Saint Paul nous parle du don surnaturel des langues inconnues, don qui, pour quelques-uns, siégeait dans leur esprit pendant que leur âme ne comprenait pas ce qu'ils disaient. Aussi recommande-t-il aux fidèles de demander le don des langues, *in spiritu et in mente*, c'est-à-dire en même temps dans leur âme et dans leur esprit, afin, dit-il, *qu'ils puissent se comprendre* : donc l'âme n'a pas toujours conscience de ce que fait son esprit.

Nous retrouvons encore cette expression *esprit des âmes*, dans le Deutéronome. On y fulmine l'anathème et la peine de mort contre ceux qui, par le moyen des *Ob* ou des *esprits de Pythou*, interrogent les *esprits des âmes des morts*, *spiritus animarum*. L'apparition de l'ombre de Samuel à la pythionisse d'Endor est l'application la plus frappante et la plus formidable de cette *abomination*, si souvent maudite dans la Bible, et néanmoins si tranquillement exercée en plein XIX<sup>e</sup> siècle à Paris, par nos psychopompes modernes<sup>1</sup>.

Enfin, rapprochons de cette expression les *esprits des âmes*, l'ombre de tous les anciens, le *char de l'âme* de Pythagore, et l'*enveloppe éthérée* de Platon, et cette croyance encore existante chez toutes les nations de l'Orient, que nous avons tous une sorte de *doublure psychique*, qui est comme le *prototype* et le *modèle* de tout notre être<sup>2</sup>, et nous serons peut-être un peu moins étonné de voir ce *prototype*, cet *esprit de l'âme* du berger de Cideville, comme ceux du berger de Noisy, et les esprits de Prevorst, suivre l'enfant, l'obséder, l'écraser de tout son poids, devenir même en certains moments perceptible à la vue, comme l'attestent le docteur Kerner et M. l'abbé B..., et, par conséquent, réaliser encore aujourd'hui, en phénomènes très-rares, il est vrai, mais *visibles et palpables*, les théories de tous les siècles, injustement décriées par le nôtre.

Maintenant, écoutons un physiologiste distingué de l'école de Virey<sup>3</sup>,

1. Voir à la fin du chapitre sur les faits transcendants du mesmérisme.

2. Voir *Dictionnaire de l'Encyclopédie moderne*, art. DÉMON.

3. M. l'abbé Hanapier.

analysant et développant un passage du célèbre physiologiste Richerand : « Il faut reconnaître avec le docteur Richerand que le fluide vital, ou, si l'on aime mieux, le principe de la vie, anime, c'est-à-dire vivifie chaque molécule vivante de notre corps, chaque organe, chaque système d'organes. D'après cette vérité incontestable, on peut dire que nous avons deux corps : un, composé de matière brute, et un autre, composé de fluide vital, qui vivifie, qui organise celui composé de matière brute. Ce corps, composé de fluide vital, se comporte, dit le docteur Richerand, à la manière d'un fluide,... de là ces douleurs vives, éprouvées constamment par des personnes amputées, dans ces mêmes membres dont elles ont été privées par l'amputation. » (P. 85.)

Une autre *Revue scientifique et religieuse* allait plus loin, et faisait de ce même fluide vital l'*esprit* lui-même, qu'elle eût mieux fait de ne pas confondre avec le  $\psi\chi\chi$ , principe sensible, en hébreu *nephesh* : « Comme ce qu'il y a de plus difficile à admettre dans cette discussion, dit-elle, c'est l'*existence de l'esprit en forme humaine*, avec un *corps spirituel* organisé, je ne saurais trop insister sur ce point. Je vous ai prouvé à la fin de ma dernière lettre que le corps matériel de l'homme est insensible, et n'a aucune forme qui lui soit propre; ces deux vérités, tirées de la science moderne, confirment déjà d'une manière évidente l'existence chez l'homme d'un *corps spirituel* organisé. Reste maintenant à constater, par l'observation des faits, que ce *corps spirituel* a la même organisation que le corps *matériel* qui le recouvre, etc. »

Pour nous, qui sommes forcé de dire avec le concile de Trente que « l'âme raisonnable est la forme du corps, » ce  $\psi\chi\chi$  est comme l'une de ses puissances, et représente ce qu'on appelle le principe sensible. C'est là cette force hémato-nerveuse, dont la science elle-même raconte tant de curieux prodiges, qu'on appelle *fluide* à Paris, et à Montpellier « un rapporteur de l'ordre métaphysique. » (Voyez le professeur Lordat.) Eh bien! pour en revenir au fait qui nous occupe, c'est-à-dire à la répercussion des blessures à distance, nous croyons qu'elle a lieu par l'extension dynamique de cette *force*, qui, blessée pendant cette extension, communique au corps éloigné et solidaire toutes les sensations qu'elle perçoit. Walter Scott rapporte que, dans tous les anciens procès de sorcellerie, ce *second* corps de sorciers, qui voyage quand le *premier* sommeille, était désigné par ce mot : *theirstrength*, *leur force*. Tout est là; on s'étonne que tous les sorciers du moyen âge affirmassent, jusqu'au milieu des tortures, leur présence au sabbat, pendant que leur corps restait chez eux; mais c'est qu'en vérité ils y étaient... en partie, comme les bergers de Cideville et de Noisy y étaient à leur tour. Sans doute, toutes ces explications sont bien insuffisantes, et nous confessons volontiers notre *faillibilité complète* à ce sujet; mais les faits sont là, ils se représenteront encore, et nous attendrons patiemment quelques explications meilleures.

## CHAPITRE XII.

# LES ÉLECTRICITÉS RAILLEUSES

OU

## NOS GRANDS ESPRITS JOUÉS PAR DE VÉRITABLES ESPRITS

---

Cideville en Amérique. — En 1846, un *Esprit frappeur* se fait entendre pour la première fois dans l'appartement de deux jeunes filles. — En 1853, 500,000 sectateurs entretiennent avec les Esprits tout un système de relations fonctionnant comme une *institution nationale*. — Le socialisme s'en empare. — Le gouvernement s'alarme. — Toutes les sectes protestent. — Marche de l'épidémie que l'on suit étape par étape. — Son arrivée dans le nord de l'Angleterre. — Son passage en Allemagne, en Sibérie. — Elle s'abat sur tous les points de la France au même instant.

### § I<sup>er</sup>.

Esprits américains <sup>1</sup>.

Mais voici bien autre chose, messieurs ; les *Esprits marchent vite*, il n'est pas facile de les suivre.

Deux mois s'étaient à peine écoulés depuis la rédaction de notre chapitre précédent, lorsqu'une personne inconnue voulut

1. Avant la rédaction de ce chapitre, il avait paru chez Devarenne, libraire, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 44, une brochure ayant pour titre : *le Mystère de la danse des tables dévoilé*. C'était l'histoire la plus succincte et néanmoins la plus complète de cette grande perturbation sociale en Amérique, perturbation dont la France ne paraissait même pas s'occuper, bien qu'elle en dût ressentir à son tour et sitôt les premières atteintes.

bien nous faire remettre une brochure anglaise, intitulée : *Explanation and history of the mysterious communion with Spirits, in Western New-York*<sup>1</sup>.

Cette relation de faits accomplis dans le nouveau monde nous parut une démonstration absolue et presque mathématique de la surnaturalité de nos phénomènes normands, car il suffisait de rapprocher les deux dates pour se voir renfermé forcément dans cet inexorable dilemme :

...Ou cette relation américaine, écrite en anglais, publiée et vendue *seulement* à New-York, n'a vu le jour qu'après la transmission *outré-mer* de notre propre récit, ou les *jongleurs* de Cideville ont calqué leur affaire, en 1851, sur cette relation anglaise, que l'on ne pouvait même pas alors se procurer à Paris.

Lequel des deux ? Vous en jugerez tout à l'heure, messieurs.

Qu'il nous suffise de vous dire pour le moment que, dans un petit village situé près de la ville d'Arcadie, État de New-York, tous les phénomènes du chapitre précédent ne cessèrent de se répéter trait pour trait, en commençant par les coups et les grattements mystérieux, *knockings* et *rappings*, et finissant par les fantômes, les bouleversements de meubles, *les rotations de tables* et les réponses *surintelligentes*. Là, nous assistons positivement à la seconde représentation d'une même pièce. Même ordre dans les scènes, même gradation d'intérêt, même jeu chez les acteurs, à ce point que les jeunes demoiselles Fox, qui remplacent ici les deux enfants de notre presbytère, posent à leur agent mystérieux jusqu'à nos propres questions. D'une autre part aussi, mêmes dénégations, mêmes explications proposées et même insuffisance de celles-ci.

Malheureusement, de l'autre côté de l'Atlantique de pa-

1. *Histoire de communications mystérieuses avec les Esprits*, publiée, en 1850, à New-York, Nassau-street, 134, chez MM. Fowler et Wels.

reils faits ne restent pas sans écho. Aussi toute la presse américaine fut-elle, à l'instant même, saisie de la question, et, les demoiselles Fox transportant avec elles la contagion (comme le faisaient autrefois nos *camisards*), nous voyons, *en moins d'un an*, toutes les villes principales du continent, Boston, Providence, New-Haven, Stratfort, Cincinnati, Buffalo, Jefferson, Saint-Louis, Auburn, Manchester, Long-Island, Portsmouth, New-Brighton, etc., envahies tour à tour et payant leur tribut au progrès mystérieux<sup>1</sup>.

Et ne croyez pas que toute cette révolution se soit opérée sans résistance et n'ait dû son succès qu'à l'exaltation des esprits ou bien aux prédispositions religieuses de tant de sectes différentes. Au contraire, l'opposition a été formidable. La plupart de ces sectes, se trouvant, comme le catholicisme lui-même, blessées plus ou moins dans chacun de leurs symboles, ont foudroyé la nouvelle hérésie, et l'on peut s'assurer des agitations de la controverse en jetant seulement les yeux sur les dix ou douze énormes journaux quotidiens, uniquement occupés depuis lors à enregistrer tous ces faits et à défendre les doctrines qui en découlent<sup>2</sup>.

Il existe, en outre, une soixantaine d'ouvrages *ex professo*, écrits probablement à des points de vue différents, mais tous parfaitement d'accord sur la réalité des phénomènes. Aussi là ne peut-il plus y avoir de négation obstinée. Il y a même une remarque à faire, c'est que les convictions se sont surtout développées dans cette masse d'industriels et de savants, qui, dans ce pays comme dans le nôtre, forment la partie matérialiste et fort peu croyante de la nation.

Enfin, messieurs, pour vous donner en quelques mots une

1. Nous avons prouvé dans les chapitres précédents, et la science l'a reconnu avec nous, que ces sortes d'invasions procédaient toujours dans l'histoire par voie d'épidémie et de contagion tout ensemble.

2. Les plus intéressants de ces journaux sont : *le Télégraphe spirituel* (*the Spiritual world*), *the Shekinan*, *the Journal of Man*, etc., etc.



idée de l'intensité du fléau, vous saurez que toutes les villes de l'Union ont aujourd'hui leurs cercles magiques, que celle de Philadelphie, pour sa part, compte maintenant plus de trois cents de *ces clubs spirituels*, et que plus de CINQ CENT MILLE sectateurs succèdent à présent aux deux demoiselles Fox, et partagent avec elles la gloire d'une communication incessante avec les esprits. De là cette expression parfaitement juste d'un journal anglais : « C'est tout un peuple qui se laisse emporter à un courant rapide, et chez lequel le sur-naturalisme fonctionne aujourd'hui comme une INSTITUTION NATIONALE. »

Dans tous les cas, que ce soit une folie ou une réalité, que peut devenir un malheureux pays qui subit l'une ou l'autre<sup>1</sup>?

Cependant (pourra-t-on le croire plus tard?) notre presse française se taisait complètement sur cette révolution américaine. Chaque paquebot lui apportait ces nouvelles, ces journaux, ces ouvrages, mais comme il lui apportait en même temps le taux des *cafés* et des *cotons*, ceux-ci prenaient toutes ses colonnes, et sa sollicitude ne se laissait pas éveiller par de pareilles bagatelles.

Nous nous trompons, un seul journal en parla, et en parla sérieusement, ce fut *l'Univers* du 26 juillet 1852.

Sous ce titre : *Les spiritualistes d'Amérique*, il publiait l'article qu'on va lire, et qui seul vous mettrait parfaitement au courant du savoir-faire des esprits américains.

*Article de L'UNIVERS du 26 juillet 1852.*

« Depuis un an, les journaux politiques de l'Amérique signalent les progrès d'une nouvelle secte qui trouve des adeptes *sur toute* la surface des

4. Hélas! ce qu'il devient aujourd'hui : « Je détruirai ces nations à cause de ces choses, » a dit la Bible; et qui oserait affirmer que la menace éternelle ne se réalise pas une fois de plus aujourd'hui? Plus tard, peut-être, nous sera-t-il permis de démontrer toute l'étendue du rôle spiritique dans cette grande conflagration, et la part de calamités qui revient aux apparitions menteuses de Washington, de Penn et de Franklin (1863).

États-Unis. Ces progrès, loin de se ralentir, prennent un développement notable, et, aux dernières dates, l'attention publique suivait les mouvements des spiritualistes, réunis en convention générale dans la ville de Cleveland, sur le bord du lac Érié. Il s'agit d'un magnétisme, cette fois sans somnambulisme, et de l'évocation des âmes des morts qui viendraient guider les vivants par leurs conseils. Deux jeunes filles de Rochester, deux sœurs de treize et de quinze ans, les demoiselles Fox, ont été, il y a quatre ans, les auteurs de cette doctrine, en prétendant qu'elles entraient à volonté en communication avec les Esprits. Ceux-ci manifestent leur présence par des coups ou des détonations dans l'air, et les jeunes inspirées ont la clef de ce langage qu'elles traduisent à leur guise, pour l'instruction du vulgaire, comme la sibylle interprétait l'oracle de Cumès. Les Esprits se distinguent encore par des chocs imprimés à des tables ou à des chaises : les meubles se mettent à danser, les pianos font entendre des concerts célestes sans le secours d'aucun exécutant visible, et les rouets tournent en cadence comme s'ils étaient mus par une active ménagère... La seule explication possible, c'est que le démon est au fond de ces criminelles impostures, et, pour s'en convaincre, il suffit de remarquer que les révélations des Esprits ont toutes pour but de saper la religion, et que les journaux socialistes d'Amérique font un grand bruit de ces superstitions, dans l'espoir de les faire servir à populariser leurs ardentes convoitises. »

Ici l'appel de ces journaux socialistes, et convocation d'un congrès général, qui s'est effectivement réuni à Cleveland, le 6 juillet.

« De son côté, continue *l'Univers*, le *Courrier des États-Unis*, journal tout à fait désintéressé dans la question, contenait, le 8 juillet, la correspondance suivante, datée de Saint-Louis, sur les bords du Mississipi, du 25 juin 1852 :

« Il se passe ici et dans une grande partie de l'Amérique des faits auxquels la presse doit une certaine attention... Si les faits sont ce qu'ils prétendent être, *ils annoncent une révolution religieuse et sociale, et sont l'indice d'une nouvelle ère cosmogonique*. S'ils couvrent une déception, d'où vient l'imposture ? *La contagion se répand d'une manière inexplicable, sans qu'il soit possible d'en saisir la cause* : c'est une hallucination qui s'empare de presque tout un peuple. Je parle des phénomènes connus sous le nom de manifestations spirituelles, ou manifestations des Esprits de l'autre monde. Je sais que ces paroles appelleront un sourire de pitié sur les lèvres de ceux qui ne savent pas de quoi il s'agit ; mais enfin la folie, si folie il y a, s'empare des cerveaux les mieux organisés. Personne n'a le droit de se croire à l'abri du danger, et quelques explications ne peuvent paraître superflues. »

..... Puis viennent les détails sur la belle mission des demoiselles Fox...

« Au reste, ces demoiselles n'ont pas le privilège exclusif des phénomènes mystérieux ; depuis six mois, le nombre de ces *médiums* (somnambules) s'est tellement accru, qu'on les compte aujourd'hui par centaines : *il y en a plus de dix mille* dans les États-Unis. Aux yeux des personnes qui ont suivi ces

développements extraordinaires, *il ne peut plus être question de supercherie ni de magie blanche*. Ceux qui repoussent l'intervention des Esprits appellent à leurs secours l'électricité et le magnétisme pour expliquer ces incroyables nouveautés; mais les théories les plus ingénieuses ne peuvent rendre compte de tout ce qui se passe, et l'hypothèse des Esprits est jusqu'à présent la seule qui paraisse répondre à toutes les difficultés.

« Les demoiselles Fox ont comparu dernièrement dans l'amphithéâtre de l'École de médecine de l'Université du Missouri, devant une assemblée de cinq à six cents personnes. Un ancien maire de la ville, bien connu par son opposition à la doctrine nouvelle, avait été nommé président de la réunion; un comité d'investigation surveillait les expériences dirigées par le doyen de la Faculté, homme célèbre dans l'Ouest par sa science médicale et par une éloquence excentrique... A l'air narquois, à la réputation de scepticisme du vieux professeur, on pouvait croire qu'il allait se faire un plaisir malin de démolir tout l'échafaudage de la doctrine spiritualiste : non. L'anatomiste est enfin sorti du domaine de la mort, le matérialiste de profession a proclamé sa croyance à l'immortalité de l'âme; le savant a déclaré qu'il croyait à la présence des Esprits et à leur communication par des moyens physiques, et il a reproduit à cet égard quelques explications au moins fort ingénieuses de l'école de Davis. Je pourrais parler de phénomènes bien plus saisissants que ces bruits inexplicables, et qui semblent bouleverser les lois du monde matériel; mais j'ai voulu seulement signaler des faits *que leur caractère authentique met au-dessus de tout soupçon*, et surtout cette déclaration étrange partie d'un des sanctuaires de la science au milieu du xix<sup>e</sup> siècle. »

On en conviendra, l'article était curieux, mais dans notre France on ne se préoccupe pas volontiers de ces choses-là, et personne ne s'avisa de le relever.

Force nous fut donc de retourner à nos Américains eux-mêmes, pour apprendre à les connaître, et vous allez voir, messieurs, qu'on ne s'en tint pas longtemps, en ce pays, aux *tables tournantes* et aux *semblants* d'électricité.

Disons d'abord quelques mots de ce qu'ils appellent des *médiums*, car il paraît qu'ils sont les agents ordinaires, sinon nécessaires, de la contagion spirituelle. Un *médium* est donc l'intermédiaire, le conducteur de l'influence mystérieuse; c'est lui qui, l'ayant acquise artificiellement ou spontanément, la transmet dans les cercles, ainsi que ses révélations, à tous ceux qui les désirent ou qui en sont jugés dignes. Reportez-vous encore une fois, messieurs, au *souffle* et à l'initia-

tion de nos prophètes camisards<sup>1</sup>, ou tout simplement à nos séances magnétiques, et vous comprendrez sur-le-champ ce rôle et cette mission, car pour nous un médium est tout simplement un *somnambule* actif et éveillé.

Toutefois, si nous avons dit qu'il fallait être jugé digne de ces communications, c'était apparemment par dérision, car *Jakson Davis*, le plus célèbre des *médiums*, nous apprend formellement « qu'une bonne disposition intellectuelle et morale « n'est nullement nécessaire, mais bien une certaine disposition électrique<sup>2</sup>. »

Quoique nous ne croyions pas plus à cette dernière nécessité qu'à toutes les autres, nous regardons cependant comme évident que certaines dispositions physiologiques doivent *favoriser* ces assimilations spirituelles, et nous admettons très-volontiers cette autre proposition du même auteur : « que l'électricité vitale peut être regardée comme le *réceptif* de l'influx spirituel. »

Vous voyez donc à peu près ce que peut être un *médium*, et vous saurez qu'on en compte aujourd'hui de trente à quarante mille dans l'Union ; pour peu que la progression continue sur le même pied, le calcul n'est pas difficile à faire : dans dix ans nous serons tous des *médiums* ou à peu près.

Mais quels sont donc ces phénomènes *bouleversants* que l'on obtient par leur entremise ?

Ces phénomènes, les voici, et par eux vous pourrez juger de tous ceux qui nous attendent.

Après avoir consisté, comme ici, en *petits coups* frappés sur les murs, *knockings*, en grattements effectués sur les objets, *rappings*, vint la vibration générale, la danse de tous les meubles, la *rotation aimantée*, et tout ce dont nous jouissons avec tant d'ivresse en ce moment.

1. V<sup>e</sup> chapitre, 4<sup>re</sup> partie.

2. *Philosophie des rapports spirituels.*

Mais, avons-nous dit, dans la patrie de Fulton et de Morton on applique et l'on développe promptement toutes les vérités entrevues; aussi développa-t-on *knockings* et *rotations*, et il en sortit bientôt ce dont nous allons vous donner un succinct mais suffisant abrégé.

On s'attacha tout d'abord à bien constater *l'intelligence* des agents, car c'est là le point essentiel, et c'est précisément ce que notre science ne voudra jamais faire. Ainsi, on les pria tout simplement, au lieu d'agiter une table, de la soutenir dans telle ou telle position, de la suspendre et de *la replier* avec soin. Tout cela se fit à commandement; on déplaça et l'on replaça tous les ustensiles; on décoiffa et l'on recoiffa en un clin d'œil toutes les dames qui se trouvaient dans un cercle; on posa des questions, et, à toutes ces questions, les réponses s'étant trouvées nettes et précises, l'intelligence fut bientôt un point éclairci, et, comme on le dit, définitivement acquis à la science<sup>1</sup>.

A partir de ce moment, la conversation devient générale, on interroge sur tout, on apprend tout, on sait tout, oui, tout, jusqu'aux nouvelles les plus secrètes, non plus du nouveau monde ou de l'autre hémisphère, mais bien de *l'autre monde*, car ce sont les habitants de ce dernier qui les apportent eux-mêmes,... grâce à la télégraphie spirituelle.

Et comme tout cela repose, de l'aveu général, sur une base et des pratiques mesmériques, Proudhon avait donc grandement raison de s'écrier dernièrement: « Le magnétisme sort à peine de sa coque nécromantique, nous aviserons à ce qu'il y rentre. » Il y est rentré en Amérique, mais voici que cette coque, au lieu de disparaître, s'est gonflée, gonflée au point de couvrir un continent tout entier.

1. Il y a quatre modes de télégraphie: 1° l'Esprit frappant tant de coups pour chaque lettre; 2° l'Esprit guidant et fixant la main du *médium* sur chaque lettre; 3° l'Esprit entraînant la main de ce *médium* et écrivant par elle; 4° l'Esprit écrivant tout seul, et faisant mouvoir un crayon non soutenu.

Au reste, ne méprisez pas trop vite, messieurs, de telles aberrations, car Dieu veuille que vous n'y soyez jamais soumis ! Si vous entendiez vos parents, vos amis, vos enfants si regrettés, vous remettre en mémoire les particularités les plus intimes, les secrets les plus oubliés de vos plus chères relations, si vous entendiez leurs voix chéries, si vous revoyiez des images trop fidèles, si l'on vous *écrivait* des lettres parfaitement semblables de style, d'écriture, d'orthographe même, à toutes celles que l'on vous écrivait autrefois et dont seul au monde vous pouvez avoir conservé le souvenir, soyez-en sûrs, l'émotion vous gagnerait, et le sentiment peut-être vous rendrait fanatique pour de pareilles doctrines ; aussi voyons-nous une foule d'hommes parfaitement distingués et des plus éminents de ce pays, comme position ou lumières, subir en raison de cela seul la décevante influence.

Tantôt c'est un M. Simmons, magistrat des plus considérés, qui, venant de perdre un fils, se laisse prendre au désir de l'évoquer dans un cercle. Le *médium* voit ce fils et le dépeint, cela ne suffit pas au malheureux père ; il reconnaît son langage, cela ne lui suffit pas encore : « Qu'il m'écrive, s'écrie-t-il, et je le reconnaitrai certainement. » Un crayon est alors placé sur la table, et toute l'assistance observe et palpite ; le crayon *s'agite, mais retombe à plusieurs reprises* ; on le place alors dans un support annulaire, et, grâce à ce léger support, le crayon marche seul, écrit la plus touchante des lettres, et confond l'heureux père, moins encore par l'expression de sentiments bien connus, que par l'imitation parfaite de l'écriture, par les incorrections du style, et surtout par quelques fautes d'orthographe habituelles à son fils. A partir de ce moment, M. Simmons devient un des prosélytes les plus ardents de la nouvelle doctrine.

Maintenant, puisons dans un ouvrage tout récent<sup>1</sup> quel-

1. Spicer, *Sights and Sounds*, London, 1853.

ques détails sur l'initiation et la conversion du juge Edmonds, l'un des hommes les plus généralement respectés de toute l'Union.

« Le premier fait qui fit naître quelque doute dans l'esprit du juge Edmonds<sup>4</sup> fut une apparition de la femme qu'il avait perdue quelques semaines auparavant. Invité pour la seconde fois à jouir de la même consolation, par une dame à laquelle sa femme était également apparue, cette deuxième séance lui donna le désir d'approfondir sérieusement la nature de faits aussi extraordinaires. C'est alors qu'on le vit porter dans ses investigations toute la prudence et l'habileté d'un homme habitué depuis longtemps aux recherches judiciaires. Il demanda des preuves, ne voulant pas se contenter des coups, des frappelements, ROTATIONS DE TABLES ordinaires.

« Ces vagues communications avec le monde spirituel ne le satisfaisant pas entièrement, fatigué de résultats qui ne répondaient pas complètement à son attente, peut-être se fût-il définitivement éloigné, si quelques phénomènes plus significatifs n'étaient venus le forcer à se rendre, mais seulement, comme il le dit lui-même, au moment où « un esprit *sain* ne pouvait plus se refuser à l'évidence. »

Nous nous contenterons de citer les deux suivants :

« Le 24 mai de cette année 1852, une assemblée avait lieu dans la maison d'un M. Partridge, de New-York ; vingt personnes environ s'y trouvaient avec lui. Des coups furent bientôt entendus, et les esprits firent savoir qu'on devait

4. « L'honorable John Edmonds, né en 1799 (fils du général Edmonds qui se distingua dans la guerre de l'indépendance), termina ses études en 1816. Il occupa divers emplois, d'abord dans l'état militaire, qu'il laissa ensuite pour la carrière de la magistrature. En 1838, il fut élu membre du sénat, et depuis en fut nommé président. Il n'est pas inutile non plus d'ajouter que, jusqu'à l'époque à laquelle il se dit convaincu, le juge Edmonds s'était toujours ri de la croyance aux esprits, ne possédant malheureusement aucune notion relative à la vie future, et il se montrait aussi empressé que qui que ce fût de se moquer des relations avec le monde spirituel. »

jouer d'un piano qui se trouvait au milieu du salon. On obéit, et pendant l'exécution les coups *battirent exactement la mesure*, mais ils furent suivis des plus étranges soubresauts, dans toutes les tables et chaises, dont plusieurs furent transportées et bientôt remises à la place qu'elles occupaient d'abord. Toutefois, ces démonstrations ordinaires, et maintenant habituelles, n'étaient que le prélude de manifestations d'un caractère plus *stupéfiant*. Quelqu'un ayant proposé de plonger dans l'obscurité la pièce dans laquelle on se trouvait, des *lumières jaillirent*<sup>1</sup> des différents points de l'appartement, quelques-unes ressemblant à des *flammes* phosphorescentes, quelques autres formant des *nuages* lumineux et mobiles, d'autres prenant la forme d'étoiles brillantes, de cristaux, de diamants. Ces démonstrations physiques augmentèrent de plus en plus d'éclat et d'intensité, et se prolongèrent PENDANT TROIS HEURES; durant tout ce temps, dit l'auteur de la relation, le juge semblait être lui-même au pouvoir des esprits, et annonça plusieurs fois que ceux-ci lui révélaient des choses qui lui étaient arrivées autrefois, et dont lui seul pouvait avoir la mémoire et le sentiment. Pendant ces révélations, on s'apercevait bien que *quelque chose* d'extraordinaire agissait sur lui et *autour* de lui<sup>2</sup>.

« Cette soirée s'acheva d'une manière ravissante, car plusieurs instruments de musique, placés dans les chambres contiguës, s'étant mis à jouer, séparément d'abord, puis tous ensemble, soit par terre, soit *dans les airs*, ce fut un concert admirable, pendant lequel la mesure fut battue comme par la main du plus habile des chefs d'orchestre.

« Enfin, à une réunion subséquente, le juge Edmonds reçut d'une *voix invisible* l'annonce qu'il deviendrait un *médium*. Cette promesse se réalisa, car il devint bientôt un

1. Ceci est un des phénomènes qui ont le plus amusé nos rieurs de Cideville... On citait même le pharmacien chez lequel le jongleur avait dû acheter son phosphore.

2. Probablement le *fluide gris*, si bien perçu dans notre presbytère.



lucide du premier ordre, et l'un des premiers *médiums* de l'Amérique. »

Nous ajouterons au récit de Spicer qu'à partir de ce moment le même juge Edmonds n'est plus seulement un *médium*, il est devenu apôtre, prophète, initié aux contemplations, aux révélations les plus hautes, et vivant dans les régions les plus apocalyptiques possible ; en un mot, c'est aujourd'hui la plus grande et la plus mystique autorité de la nouvelle doctrine. (Voir la *Gazette d'Augsbourg*, 21 juin 1852.)

Vous le voyez, messieurs, parallèlement à ces *révélations d'outre-tombe*, que nous vous annoncions tout à l'heure et qui sont comme l'âme et le fond de cette épidémie singulière, marchent aussi tous ces autres phénomènes de lumières et d'images, qui justifient parfaitement notre titre : *des Esprits et de leurs manifestations fluidiques*.

Il serait trop long d'énumérer ici toutes les métamorphoses d'un Protée si capricieux ; nous laisserons donc là les concerts improvisés, les hommes suspendus en l'air, les caresses par des mains *surhumaines et glacées*, comme celles de Cideville, etc., etc., pour terminer par l'histoire du docteur Phels, qui produisit, à ce qu'il paraît, une immense sensation, en raison de l'autorité du personnage qui se trouvait en même temps et témoin et victime.

C'est encore Spicer qui nous la fournira.

« Le dimanche 10 mars 1850, dit-il, le docteur Phels et sa famille, revenant du service divin, furent surpris de trouver dépourvues de leurs verrous et de leurs barres de sûreté les portes qu'ils avaient soigneusement fermées à leur départ, et, comme au-dessus de la porte d'entrée flottait un morceau de crêpe noir, le docteur crut reconnaître ici la mauvaise plaisanterie de quelque désœuvré. Mais, après un examen plus complet, il acquit bientôt cette conviction qu'il pourrait bien y avoir en tout cela quelque chose d'une nature toute particulière, et supérieure à toute intervention humaine.

« Des faits plus étonnants l'attendaient ainsi que sa famille. En entrant dans l'habitation, ils s'aperçurent tous que l'ameublement des pièces du rez-de-chaussée avait été éparpillé dans toutes les directions, bien que rien ne parût avoir été détourné. Après avoir remis un peu d'ordre dans ces premiers appartements, la famille se dirigea vers les étages supérieurs, espérant y découvrir les auteurs du désordre. Mais alors s'offrit à leurs yeux une scène bien plus extraordinaire ! Plusieurs figures (ou fantômes) au nombre de sept ou huit leur apparurent, habillés et drapés avec une grande habileté, soit à l'aide des tapis de l'appartement, soit à l'aide des vêtements qui s'y trouvaient la veille. Tous ces fantômes étaient agenouillés, chacun d'eux ayant devant lui une Bible ouverte, dans laquelle il paraissait lire avec la plus grande attention. Frappée d'étonnement, et après avoir épuisé toutes les conjectures possibles, la famille Phels ferma soigneusement la chambre aux fantômes (comme elle fut appelée depuis lors), laissant tout ce cercle fantastique dans l'attitude où elle l'avait trouvé. Le docteur lui-même s'assura de la clef et ne la quitta plus. Cependant, malgré toutes ces précautions, chaque jour une étrange addition avait lieu dans le *groupe des fantômes*, et sans qu'il fût possible de découvrir la main qui agissait. D'après la rapidité avec laquelle ces dernières figures étaient fabriquées, il était impossible d'admettre la supposition qu'elles pussent avoir été faites par un habitant de la maison ou par une personne venant du dehors. Les matériaux servant à la confection de ces figures étaient souvent vus dans les différentes parties de la maison *trois minutes* avant leur transformation en images gracieuses, et d'une régularité telle que la main la plus exercée et la plus habile eût seule été capable de le faire avec le temps nécessaire. Pendant la durée de ces faits étranges, le fils du docteur Phels, enfant de douze ans environ, *fut une fois soulevé de terre et traversa la chambre comme s'il eût été transporté par la main d'un homme excessivement vigoureux.* »

Une autre fois, ce fut l'escalier lui-même qui *s'entr'ouvrit* après un bruit effrayant, tel que serait celui causé par la chute d'un corps extrêmement lourd. Une autre fois encore, après le souper de famille, la table et tout ce dont elle était chargée fut soulevée de terre par trois fois et retomba avec tant de fracas que la maison en sembla ébranlée. Les plats et les assiettes s'entre-choquèrent violemment sans qu'aucun d'eux en fût brisé.

La nouvelle de ces manifestations, si étranges et quotidiennes, chez le docteur Phels, s'étant promptement répandue, il en résulta une immense agitation et une grande curiosité. En peu de jours la maison fut visitée et *fouillée* par plus de quinze cents personnes. Le docteur ayant offert toutes les facilités possibles pour les recherches et les investigations, les croyants, comme les plus incrédules, furent invités à passer les journées et même des nuits au milieu de la famille. En un mot, tout ce qui pouvait servir à découvrir la cause de ces perturbations fut mis en œuvre, et toujours sans résultat.

Le docteur Phels, dans une lettre signée de lui, et par laquelle il répond aux objections de la presse de Boston, porte à *trois mille* environ le nombre des faits du même ordre qui se seraient passés chez lui seul, et nous ne pouvons mieux prouver sa profonde conviction qu'en rapportant l'offre qu'il fit de sa propre maison et de tout ce qu'elle contenait à quiconque pourrait y accomplir quelques-uns de ces mêmes phénomènes.

Ceux-là vous suffiront, messieurs. Nous ne terminerons pas, cependant, sans mentionner les curieux manuscrits dictés en sanscrit, en hébreu, à des *médiums* souvent fort ignorants, et dont la main les écrivait alors avec une rapidité *quintuple*, dit-on, de sa rapidité ordinaire, puis les improvisations demandées à l'esprit de chacun des plus grands poètes connus, et obtenues sur-le-champ, dans le style et dans l'esprit de ces mêmes poètes.

« Certes, dit à ce sujet la *Revue britannique*, ce talent posthume n'est pas le moins curieux épisode de l'histoire des *Esprits frappeurs* américains. Je ne nie pas qu'un charlatan ne puisse simuler une conversation avec les habitants du monde invisible pour se faire chiffrer une addition, épeler un conte de revenant ou une révélation plus ou moins authentique, mais il faut être Campbell lui-même pour faire des vers comme Campbell. Si on a pu dire au figuré qu'une pièce de théâtre était une œuvre du démon, il n'y a que le démon, ou Shakspeare et Racine eux-mêmes, qui pourraient dicter de l'autre monde une tragédie de Shakspeare ou de Racine. Je le donne en quatre à tous nos tragiques vivants d'Angleterre et de France. C'est déjà fort extraordinaire, je le répète, d'avoir pu imiter les vers de Burns, de Campbell, de Southey et autres, que nous lisons dans le volume de M. Spicer<sup>1</sup>. »

Mais il ne faudrait pas croire que ces phénomènes restassent toujours dans les limites d'espiègleries et de malices innocentes. Si ces esprits ne peuvent pas faire tomber *un seul cheveu de nos têtes* sans la permission divine, leurs manifestations révèlent parfois en Amérique un caractère aussi terrible que leur effet est désastreux. Souvent on voit des personnes enlevées en l'air et transportées violemment d'un lieu à un autre. *Les petits coups* deviennent alors formidables et font trembler l'auditoire; des *médiums* sont plongés subitement dans un état de perturbation nerveuse ou de roideur tétanique qui les rend de véritables automates dont les esprits disposent à volonté, et leur cruauté envers ceux qui leur déplaisent est reconnue même par leurs partisans. (V. *Spirituals knockings*.)

1. *Revue britannique*, 12 avril 1853. On sera moins étonné, après cette citation, d'entendre cette *Revue*, dont le rang est si élevé dans le monde littéraire, s'exprimer ainsi (p. 584, *id.*) : « Il est évident que les *rappings* sont des bruits *supernaturels*, quoique la spéculation s'en soit emparée, comme chez les anciens elle s'emparait des oracles, et du magnétisme chez les modernes. »

Enfin, messieurs, quoique tous ces faits aient eu pour premiers signataires des hommes comme Cooper, William Owens, Kossuth, Buchanan, Morrow, Curtis Culver, Gatchell, Francis, Marcy, le général Lyman, etc., etc., tous, auteurs, professeurs, magistrats ou militaires d'un rang très-distingué, leurs témoignages sont aujourd'hui complètement inutiles, car la chose est établie sur une base inébranlable, et chacun dans ce pays peut s'assurer par lui-même, à moins d'être tout à fait aveugle, que le surnaturalisme de tous ces phénomènes a véritablement atteint le *summum* et le point *le plus éclatant* de la démonstration.

Quant au caractère et à la nature bonne ou mauvaise de ces esprits, qui pourrait s'y méprendre? Est-ce que les bons anges ont jamais procédé par épidémies, par *media* ramassés au hasard, par *rappings* et *knockings*, par espiègleries, malices, illusions, mensonges, cruautés même, envers certains de leurs amis, ou par séances publiques à tant de schellings par tête d'inspiré? Est-ce que le doigt de Dieu pourrait être ici, par hasard? Non, certes, et d'autant moins que dans leurs jours de franchise ils se disent eux-mêmes sous le contrôle d'un pouvoir *plus élevé* qui modère leur action et ne leur permet pas de tout faire.

Ce doigt de Dieu serait-il davantage dans les doctrines? Convenons-en, s'il en était ainsi, l'esprit de vérité n'aurait jamais été dans le christianisme, dont tous les dogmes se trouvent plus ou moins sapés par les nouveaux interprètes. Selon eux, en effet, « ce christianisme *populaire* est la source « de toutes les erreurs, c'est un vêtement trop étroit pour « l'humanité en progrès. » Et malgré les peaux de brebis dont ils se couvrent, malgré l'amour évangélique auquel ils convient tous les hommes, nous doutons fort que l'Évangile tienne longtemps en ce pays devant le fanatisme qu'inspire leur autorité, « autorité la plus haute, dit un de leurs apôtres. *que les hommes aient jamais pu révéler.* » Aussi la *Gazette d'Augsbourg*, dans un article que nous citerons tout à l'heure.

n'hésite-t-elle pas à dire « que décidément ces esprits sont *antichrétiens*, » et, si nos renseignements sont exacts, l'évêque de Saint-Louis aurait lancé les foudres de l'Église contre ce plus effrayant des fléaux, puisque c'est précisément celui dont la venue est formellement prédite pour les plus mauvais jours de la terre.

Quant aux institutions sociales, il faut, selon eux, les *refaire toutes*, entendez-vous bien? et les *refaire par leurs bases*, partager les terres également, abolir la peine de mort, toutes les lois sur les dettes<sup>1</sup>, et surtout ne jamais étendre la tolérance jusqu'à l'Église catholique romaine, la *mère de toutes les superstitions*.

Catholiques romains! voilà l'*ultimatum* de ceux qui font *tourner vos tables*, et avec lesquels vous jouez avec tant de complaisance aujourd'hui!

Maintenant, pesez, jugez... et continuez, si vous l'osez.

## ■ II.

### Esprits allemands et français.

Vers la fin de l'année 1852, l'épidémie avait été importée dans le nord de l'Écosse par quelques *médiums* américains; de là elle avait gagné Londres, où, d'après les derniers renseignements, elle aurait acquis bien vite d'assez grands développements aujourd'hui. La voyant ainsi progresser, nous nous disions : Si elle arrive jamais en Allemagne, tout ce pays prendra feu.

Or, le 18 juin de l'été de 1853, la *sérieuse Gazette d'Augsbourg* contenait un article dont nous donnerons quelques fragments.

..... « Il se présente de nouveau dans le monde différentes apparitions merveilleuses, qui, des régions les plus éle-

1. *Gazette d'Augsbourg*.

vées, s'élançant dans le domaine politique, et qui, en tout cas, jettent une ombre très-prononcée sur notre époque de civilisation. Peut-être est-il à propos d'en communiquer quelque chose dans la *Gazette générale* ; nous donnerons le plus essentiel, laissant au lecteur les réflexions.

« Le *Morgen-Blatt* (feuille du matin) annonce, parmi les nouvelles venues du Palatinat rhénan, le phénomène d'une jeune fille, pas encore nubile, qui, dit-on, peut, à volonté, commander à un *spectre frappeur* (Klopferle). Le spectre frappe autant de fois que la petite le lui ordonne, il est obéissant à l'extrême... Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les *spectres frappeurs*, dans l'ancien monde comme dans le nouveau, ont une grande ressemblance de famille, ils se ressemblent comme deux gouttes d'eau... et la *Gazette des Tribunaux*, qui paraît à New-York en langue allemande, a fait dernièrement diverses communications à ce sujet. Mais d'où viennent tous ces spectres frappeurs, et où se montrent-ils tout d'abord? »

La *Gazette d'Augsbourg* se rappelle alors plusieurs autres faits du même genre, qui, à toutes les époques, ont donné beaucoup d'embarras aux autorités allemandes, soit en leur imposant de laborieuses enquêtes, soit en leur faisant condamner des innocents parfaitement justifiés plus tard ; mais pour ceux d'aujourd'hui, elle reconnaît parfaitement, proclame et démontre la *filiation américaine*.

Déjà le *Journal du Magnétisme* du 10 mars 1853 nous avait raconté toute la tablature donnée, dans le courant de janvier dernier, au tribunal de Landau par le *spectre frappeur* de la maison Sanger. Mêmes phénomènes, même stupéfaction, même impossibilité de découvrir les jongleurs. Cependant, on paraissait en rester là en Allemagne, lorsqu'au mois d'avril arrive à Brême le premier phénomène de *rotation*, et cette fois la *Gazette d'Augsbourg* (n° 94, 1853) insiste sur sa véritable origine.

« Depuis huit jours environ, dit-elle, notre bonne ville

est dans une agitation difficile à décrire ; elle est complètement absorbée par une merveille à laquelle on ne songeait pas avant l'arrivée du vapeur de New-York, le Washington... LE NOUVEAU PHÉNOMÈNE EST IMPORTÉ D'AMÉRIQUE. »

Or, ce premier phénomène de *rotation* allemande, c'est un docteur André qui se charge de le décrire. Aussi appelle-t-on cela sa *découverte*. Quelle découverte !

« Après avoir formé, dit-il, une chaîne de sept à huit personnes, le doigt auriculaire *droit* de chacun touchant le doigt *auriculaire gauche* de son voisin, la table que l'on entoure se met à tourner aussi longtemps que dure la chaîne, et s'arrête dès qu'une personne se retire. »

Un hurra général de plaisanteries et d'incrédulité accueille d'abord la révélation du docteur, mais bientôt on expérimente, et les rires font place à une sorte d'ébahissement. Des savants, des professeurs de l'université d'Heidelberg, MM. Mittermaier et Zoepfl, M. Mohl, frère du membre de l'Institut, Eschenmajer, Ennemoser, Kerner, attestent les mêmes faits, et le docteur Lœve, de Vienne, se charge d'en donner la théorie. « Cette théorie consiste, selon lui, dans l'opposition polaire entre la droite et la gauche du corps humain ; or, étant donnée une chaîne d'êtres humains, dont les pôles contraires, c'est-à-dire la droite et la gauche, se touchent, et cette chaîne exerçant sur un corps quelconque une action prolongée, elle lui communique un courant électrique et le transforme en aimant ; la polarisation s'établit dans ce corps, et, en vertu de sa tendance à l'orientation magnétique, le pôle sud de la table imprimant à cette table un mouvement vers le nord, celle-ci entre en rotation continue et tourne autour de son axe, tant que durent les conditions *indispensables*<sup>1</sup>. »

Ainsi donc, à Brême, à Vienne, à Berlin, il n'y avait plus

1. Malheureusement, nous le verrons tout à l'heure, les Esprits se dispensent facilement de ces conditions *indispensables*.



une table en repos ou debout, et cependant la presse française gardait toujours le même silence ! C'était inexplicable.

Nous le demandons, cependant, que nous eût-on répondu si nous avions annoncé ce qui commençait à nous paraître inévitable, c'est-à-dire l'arrivée à Paris, *avant un mois*, des tables et des chapeaux tournants ? On n'eût même pas compris l'annonce, et voilà qu'aujourd'hui il semble que pareille chose ait toujours existé ! que ce soit une loi de la nature, et que les tables n'aient jamais eu d'autre destination sur la terre. A partir d'aujourd'hui, chacune d'elles pourrait dire :

« Je tournais, mes amis, comme l'homme respire,  
« Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire... »

Encore une fois, nous le demandons à tout esprit sérieux, qu'est-ce qu'une *faculté* dont on prédit les *approches*, et des tables qui ne tournent qu'après l'arrivée d'un *médium* et d'un *bateau* ? Le silence, toutefois, commençant à devenir impossible, la presse française crut devoir se décider à parler : le 4 du mois de mai, le *Journal de l'Empire*, le *Pays*, vint nous apprendre que, « depuis la Baltique jusqu'aux rives du Danube, **TOUTE L'ALLEMAGNE AVAIT LA FIÈVRE.** » Il devenait donc de plus en plus clair que nous allions la gagner, et dès ce moment nous nous hâtâmes de dresser nos batteries.

Il était temps, car, vers les derniers jours d'avril, la grande armée, armée mystérieuse cette fois, avait décidément franchi le Rhin, et dans toutes nos grandes villes de France, Strasbourg, Marseille, Bordeaux, Toulouse, etc., l'épidémie *tournante* éclatait comme une décharge de mousqueterie, et, pour mieux s'emparer des esprits, ne s'attaquait d'abord qu'aux guéridons, aux tables, aux chapeaux, aux assiettes, etc., car tout se mettait de la partie; rien ne restait en arrière.

A Paris surtout, chacun de répéter les mêmes expériences, d'en faire le passe-temps d'une soirée, d'y conduire ses en-

fants, de les faire entrer dans la chaîne sans s'informer seulement s'il n'y aurait pas quelque revers de médaille à cet amusement si nouveau.

On ne se fût pas approché, il est vrai, de la moindre bouteille de Leyde; mais avec une électricité si parfaitement connue, et qui soulève, comme une plume, des tables de dix-huit couverts, quel inconvénient pouvait-il donc survenir?

Il est vrai encore que M. Rouilly, maître de pension à Orléans, se chargeait de la réponse. Dans le *Moniteur du Loiret*, il nous avertissait que « chez lui, au milieu même de l'opération, un grand jeune homme de vingt-six ans avait été pris d'un violent tremblement dans tous ses membres et que son avant-bras gauche s'était mis tout à coup à osciller avec une rapidité si effrayante qu'on peut la porter à *mille* oscillations par minute; il ne pouvait plus, dit-il, prononcer que des syllabes entrecoupées; il vacillait comme un homme ivre; il fallut l'emporter, le coucher, et le lendemain il ressentait encore une sorte de tremblement nerveux. » M. Rouilly terminait en disant « qu'il avait cru devoir rapporter ce fait dans l'intérêt des personnes qui se soumettraient aux expériences sans en connaître les *graves inconvénients*. » On y fit peu d'attention, tant la mode avait pris d'empire, tant ce plaisir valait la peine d'être acheté!

Cependant, connaissant depuis longtemps le fin mot de la chose, nous nous demandions à part nous : « Que va-t-il donc résulter de tout ceci, et que vont dire nos corps savants? Vont-ils se laisser prendre aux apparences électriques, et leur philosophie leur permettra-t-elle de chercher, par delà les fluides qui pourraient être en jeu, l'agent réel de tant de symptômes bizarres? Non; ils savent bien cependant que, dans les sciences, par exemple en médecine, toute investigation qui s'arrête aux symptômes est une investigation bien secondaire; on s'en contente faute de mieux, mais alors on ne se croit pas en possession de la vérité, on la cherche toujours. Ici, pourquoi feraient-ils donc autrement? Ces sup-

positions étaient justes; mais, disons-le tout de suite, nos expérimentateurs fanatisés commettaient dès les premiers pas une faute impardonnable, philosophiquement parlant : c'était de ne pas se préoccuper un seul instant de ces faits américains dont on commençait à leur parler de tous côtés. Quand on est atteint par la peste, la fièvre jaune ou le choléra, le premier soin de la Faculté est de l'envoyer étudier en Égypte, en Espagne ou en Pologne. On observe ces fléaux au lieu même de leur naissance, on apprend comment ils se sont produits, développés, terminés. Eh bien ! en faisant la même chose ici, ces messieurs auraient vu, *clair comme le jour*, que la *Gazette d'Augsbourg* avait raison, en leur affirmant que cette *aimantation animale* leur arrivait directement d'Amérique. Mais que voulez-vous? lorsque l'on ne veut pas *voir*, on ne s'amuse pas à *regarder*.

Cependant, une fois cette filiation bien établie, bien reconnue, en étudiant à fond les prodiges américains, on aurait bien vite acquis la certitude que là du moins les Esprits se montraient au grand jour, et comme ils s'y étaient cachés longtemps aussi dans *des tables* ou derrière *des cloisons*, on aurait vu tout de suite ce que l'avenir pouvait nous réserver.

Mais rassurons-nous, notre science française ne s'y laissera pas prendre; le piège serait en vérité trop grossier; la science française n'a pas de rivale lorsqu'il s'agit de physique et d'électricité; elle ne verra dans celle-ci qu'une électricité *rail-leuse*, et ne consentira jamais à se laisser persuader qu'elle a dormi depuis cent ans à côté de pareilles vérités, ou plutôt à côté de pareilles énormités physiques<sup>1</sup>.

1. Tout ceci, on voudra bien ne pas l'oublier, s'écrivait en 1853 et sous la première impression causée par ce GRAND ÉVÉNEMENT (pour parler comme le père Ventura). Néanmoins, dût cette première rédaction ressembler parfois à un anachronisme, nous n'y changerons absolument rien, pour ne pas enlever à nos faits, et aux observations qui les accompagnent, leur cachet primitif d'actualité.

Et puis, *l'iniquité se ment à elle-même tous les jours*. Voyez donc où en sont aujourd'hui les conditions *indispensables* du docteur André, c'est-à-dire « tous les effets cessant à la *moindre* interruption de la chaîne. » Ce matin, dans un journal de la Lorraine, il est question précisément d'une chaîne formée à un premier étage, autour d'une table massive : tant que la chaîne existe, rien ne se produit ; de guerre lasse, tout le monde descend dans la rue, et, quelques instants après, voilà la table rebelle qui se met à valser, comme pour narquer son monde. Quelle loi physique ! quelle électricité ! Voici, d'un autre côté, des villes et des pays déshérités ; voici la ville de Valence qui s'évertue de son mieux, qui suit avec une patience angélique toutes les prescriptions de la nouvelle science : rien ne peut s'y produire. Est-ce qu'à Valence, par hasard, l'espèce humaine n'aurait pas d'électricité ? Mon Dieu, si ! mais elle n'a pas de ces électricités accidentelles et locales, véritables électricités d'occasion, et pour ainsi dire *erratiques*<sup>1</sup>.

Non, la science ne s'y laissera pas prendre ; elle ne se contentera pas de l'explication par les *petits doigts*, elle s'apercevra bien vite que ces *petits doigts* remplissent exactement ici le rôle du fameux baquet mesmérrien et de la chaîne que l'on formait tout autour. Alors aussi, on la disait fort *essentielle*, cette chaîne ; et quant au baquet, l'aimant, l'acier, le verre pilé, étaient des ingrédients *nécessaires*. Eh bien, que sont devenues aujourd'hui toutes ces nécessités ? Les effets magnétiques dépassent tous ceux d'alors, et cependant on ne se sert plus de rien. Bien mieux, depuis que les *passes* elles-mêmes ont cessé d'être à la mode, les phénomènes ont doublé. En Allemagne, où l'on approfondit les choses, on a voulu en avoir le cœur net. Chaque savant magnétiste (et là ils sont en grand nombre) a fait construire son baquet. Celui de

1. Les anciens appelaient *dieux erratiques* ceux qui se transportaient continuellement du bout d'un monde à l'autre.

Wolfort consistait en un coffre de *fer*, garni de bouteilles, de fils de fer, de verre broyé, etc. Celui de Kieser était en *bois* de hêtre, sans verre, et on le remplissait d'eau, ce qui n'empêchait pas les effets d'être exactement semblables dans les deux cas. Alors on se dit : C'est le magnétisme seul qui leur donne cette puissance, et l'on magnétisa de plus belle. Mais un beau jour on s'avisa de ne plus magnétiser du tout, et le baquet ne perdit rien de sa puissance ! Ah ! ah ! dit-on, ce sont donc les malades magnétisés qui magnétisent eux-mêmes le baquet ; et l'on y mit un brave homme, pur de toute influence magnétique et de plus parfaitement bien portant. Eh bien, cette fois-ci... les effets magnétiques dépassèrent en intensité tous les autres, et jamais les phénomènes ne s'étaient montrés plus brillants ; mais, à partir de ce moment aussi, les baquets perdirent tout crédit, et cela se conçoit <sup>1</sup>.

Voilà précisément l'histoire de ce fameux rapport de Bailly, dont M. Arago nous fait tant d'éloges dans son dernier mémoire, et, sous un rapport, il a raison, car ces grands expérimentateurs ne s'étaient pas laissé prendre à toutes ces séductions électriques, et avaient déclaré la physique parfaitement innocente de tous les effets qu'ils voyaient ; mais en même temps ils s'étaient avisés d'expliquer par *l'imagination* ces mêmes effets prodigieux, *que l'on ne pouvait se figurer, même après les avoir vus* <sup>2</sup>, et là avait été leur grand tort ; ils avaient eu raison comme savants, comme philosophes ils étaient inexcusables.

1. Pour peu que l'on ait étudié les sciences occultes, on voit toujours un agent intelligent *se voiler* derrière des apparences physiques, souvent assez spécieuses. C'est ainsi qu'au *xviii<sup>e</sup>* siècle la fameuse *poudre de sympathie* du chevalier Digby avait séduit complètement le célèbre Boyle et toute l'Académie de Londres. Ils en voyaient les effets prodigieux, et ne cherchaient rien en dehors de cette *poudre*. Mais une fois l'épidémie passée, ce *vitriol calciné* (car ce n'était pas autre chose), acheté chez le pharmacien, n'avait plus le moindre pouvoir. Il en était de même du célèbre *onguent des armes*, qui guérissait *réellement* beaucoup de blessures à distance.

2. Expression du rapport.

Toujours est-il que cette absurde explication par l'imagination ne peut plus se renouveler dans les circonstances présentes, et que celle par la jonglerie ne serait pas plus heureuse. Quel dommage ! ces deux mots rendaient tant de services et protégeaient tant de retraites ! C'en est donc fait, il va falloir désormais, non-seulement s'en *passer*, mais encore les *retirer* pour tous les analogues précédents, puisque ceux-ci vont se trouver enfin expliqués. Encore une fois, comment faire et que devenir ? Il faudra bien proclamer que « ces électricités, réelles comme *effet*, ne sont vraiment pas électriques dans leur *cause*, qu'elles mentent quand elles veulent faire croire le contraire, qu'elles raillent quand elles agissent tour à tour avec et sans chaîne, dans telle ville et non pas dans telle autre, etc.

Mais, d'un autre côté, reconnaître une cause capricieuse et menteuse, c'est presque reconnaître... un esprit... Un esprit, grands dieux ! Vous représentez-vous Arago reconnaissant en pleine Académie des esprits, des lutins ! quelle épreuve ! Mais cela seul est horrible à penser ! Tous les visages se voileraient à l'Institut, et ce jour serait à jamais néfaste pour les sciences, puisqu'il leur ravirait une victoire qu'elles croyaient avoir gagnée depuis des siècles.

Gare cependant au premier symptôme de SURINTELLIGENCE ! car nous voici revenus à notre ancien et premier *critérium*, à notre *pierre de touche* infaillible.

Tout dépend de ce qu'elle va nous donner ; songez-y bien ! cette fois-ci, une question imprudente peut tout perdre.

Et déjà, que signifie cette dernière phrase d'un article sérieux jusque-là, que nous trouvons dans le *Courrier du Nord* : « Dans une autre maison, la table magnétisée aurait, dit-on, *obéi* au commandement de l'un des expérimentateurs, pris la direction qui lui était indiquée, dansé en mesure aux sons du piano, *marqué* les heures, *deviné* l'âge des assistants, etc. ? »

Que signifie cette autre lettre de Bordeaux, insérée dans

*la Guyenne* : « Un chapeau soumis à l'*aimantation animale* se montre, s'il est possible, *plus intelligent* encore qu'une simple table ; il indique, dit-on, par de petits soubresauts, l'*âge* des personnes, le nombre des pièces de monnaie qu'elles ont dans leur poche, il dit le *chiffre* des messieurs et des dames réunis dans l'appartement, etc., etc. ? »

Voici mieux encore ; voici, dans le journal *le Pays*, une lettre de M. l'abbé Moigno, de laquelle il résulte que « MM. Seguin et de Montgolfier, ingénieurs très-distingués, ordonnent aux tables de se dresser sur *tel* pied et sur *tel* autre, leur font battre la mesure, etc. »

Évidemment nous approchons, et lorsque nous terminerons l'impression de ce *Mémoire*, endormi depuis si longtemps dans nos cartons, nous arriverons probablement trop tard.

Voyez : le mois dernier, nous eussions été de dix ans en avance, et dans un mois il est probable que nous serons de quinze jours en arrière.

Aussi, pressé par le temps<sup>1</sup> et par notre imprimeur, vous trouverez bon, messieurs, que nous nous contentions de constater de loin en loin l'état de la question dans l'opinion publique et dans la science.

Vous nous pardonnerez la forme de nos *éphémérides* en raison des circonstances.

11 mai. On lit dans *la Patrie* : « Faire danser les tables est un tour de force, mais les faire parler, obtenir d'elles réponse aux questions les plus indiscrètes, leur faire *prédire* la pluie et le beau temps, cela paraît beaucoup plus fort et de plus dure digestion. Cependant, *au train dont vont les choses, il ne faut jurer de rien...* » Et là-dessus, *la Patrie* produit la lettre très-significative d'un homme dont elle ne peut, dit-elle, mettre en doute la sincérité.

17 mai. A Saint-Étienne, à Privas, les tables n'ont pas tourné *parce qu'on n'avait pas* la foi. A Apt, on ne l'avait

1. On le voit, nous sommes toujours en 1853.

pas davantage, et toutes ont tourné, toutes ont obéi. Enfin, dans la même ville, une jeune fille est tombée en somnambulisme pendant la chaîne, et les médecins ont déclaré que c'était bien le *somnambulisme magnétique*.

18 mai. Dans la *Gazette de France*, à propos de ces phénomènes, M. de Lourdoux donne un assez long article sur notre *presbytère de Cideville*, qu'il classe dans la même catégorie : « Les esprits forts et les incrédules du siècle, dit-il, jouent presque toujours un rôle dans ce récit, et, déconcertés par le témoignage de leurs sens, joignent leurs attestations à celles des incrédules ; et quand il arrive que les sommités de la science sont appelées à vérifier ces faits merveilleux, leurs objections, il faut le dire, sont toujours *faibles, timides, incomplètes*, et annoncent plus d'embarras que de certitude... Si donc, ajoute M. de Lourdoux, ces faits surnaturels sont prouvés, ce qu'il en faut conclure, c'est que... jamais ce mot de l'Écriture « *irridebit eos*, il se moquera d'eux tous, » n'aurait été mieux appliqué. »

Même jour, on lit dans la *Patrie* : « EXPLICATION DONNÉE PAR LES SAVANTS. » Ah ! voyons ! ceci devient important. D'après ce journal, telle serait l'hypothèse à laquelle les savants se seraient arrêtés : « Les tourneurs de tables et de chapeaux *sont presque tous de bonne foi* (c'est déjà beaucoup) ; mais *ils se trompent*, ils croient faire tourner par un acte de leur volonté ou par une effusion de fluide magnétique l'objet inanimé placé sous leurs doigts, tandis que c'est par une action *musculaire imperceptible* pour tous et pour eux-mêmes. (Ah ! voilà, voilà !) C'est par un mouvement vibratoire partant de milliers de petits rameaux nerveux... Ajoutez à cela la lassitude, l'*humidité des mains*, et vous aurez une explication, sinon complètement satisfaisante, du moins *assez plausible*, du phénomène qui nous occupe... M. Chevreul (de l'Institut) a *analysé* cette prédisposition physiologique et l'a *illustrée* par ce fait familier du joueur de billard qui, après avoir lancé sa bille, la suit des yeux, des épaules et de tout



le corps, et fait des efforts bizarres *comme pour* la pousser, bien qu'elle ne soit plus sous son action directe,... etc. »

Qu'il est donc heureux pour nous que M. Chevreul ait bien voulu dire : « *comme pour*, » car s'il avait eu le malheur de dire : « *et il la pousse en effet*, » nous étions perdu. Nous ne savions plus que répondre, en vérité. Mais ce bienheureux *comme pour* nous sauve d'un fort mauvais pas ; il nous remet en mémoire ce que nous allions oublier, c'est-à-dire que, dans les rapports ordinaires de l'homme avec la matière, jamais, *au grand jamais jusqu'ici*, tous les efforts musculaires du monde entier n'auraient influencé d'un millimètre la direction d'un objet qui n'était plus sous leur action directe ; jusqu'ici toutes les lois de la physique étaient basées sur cette loi primordiale et sur cette expérience invariable de tous les instants, et le joueur de *billes* ne pouvait rien de plus à cet égard que le joueur de billard invoqué tout à l'heure.

Que les temps sont changés !

Il y a deux ans, toute l'Académie des sciences se révoltait contre l'illustre baron de Humboldt croyant avoir fait dévier une aiguille aimantée, à distance, expérience qui, du reste, n'avait *jamais* pu se renouveler à Paris, et voilà que tout à coup, au lieu d'aiguilles, ce sont de lourdes tables qui valsent partout et à volonté ! Et tout cela s'explique *facilement* ! C'est *assez plausible* ! Oui, mais cette fois-ci, messieurs les savants, nous ne vous laisserons pas *mutiler* les faits, nous vous en prévenons ; depuis le commencement de ce volume nous ne faisons pas autre chose que de rétablir sur bonnes preuves tous ceux que vos collègues arrangent à leur fantaisie après les avoir niés complètement ; mais maintenant la moitié de la France se lèverait avec nous pour les rectifier et pour vous dire : « Non, *vos rameaux nerveux* n'expliqueront jamais ni le phénomène physique que vous voulez leur faire expliquer, ni l'intelligence de nos tables répondant à nos questions, ni surtout la *surintelligence* de celles qui demain

probablement nous révéleront ce que nous ignorons nous-mêmes. »

A demain donc ! En attendant, il est bien triste, en vérité, de voir un homme du plus haut mérite, comme M. Chevreul, prêter ainsi le flanc au plus mince écolier qui, *sa bille à la main*, voudra bien lui répondre. Croie désormais qui voudra à la physique ! La voilà terriblement compromise. Une science capable d'abjurer ainsi tous ses principes perd beaucoup à nos yeux de son autorité.

20 mai. — La *Revue médicale*, citée par la *Patrie* de ce jour, déclare à son tour « l'explication, soit par l'imagination, soit par les *vibrations musculaires*, comme la donnent MM. Corvisart et de Castelnau, *entièrement ruinée* par le fait du simple changement dans les rapports *des petits doigts*. »

Quant à la *Presse médicale*, elle reconnaît là le *magnétisme animal*, et s'écrie : « Nul ne saurait prévoir les applications dont cette découverte est susceptible. C'est tout un monde à explorer... Qui sait s'il n'y a pas au bout de ce sillon de quoi illustrer toute une génération ! »

Heureux magnétisme, que de réparations tu as le droit d'exiger ! que d'encens te prodigueront demain ceux qui te lapidaient si cruellement hier !

Mais la *Presse* et l'*Union médicale* auront beau faire, on ne les croira plus sur parole.

Juste retour, messieurs, des choses d'ici-bas ;

Vous ne vouliez pas croire, et l'on ne vous croit pas.

21 mai, voici du nouveau. — On lit dans la *Patrie* le récit « des tables promenées et renversées *sans contact*, par de *pures volitions mentales* ou même par une simple *passe magnétique*, précaution *très-superflue* de l'expérimentateur. » Très-superflue en effet ! on ne saurait mieux dire.

Devant un pareil fait, les magnétiseurs soutiendront-ils toujours que le rapport magnétique résulte du mélange *des deux atmosphères nerveuses* ? Le système nerveux des guéri-

dons serait-il donc un des plus *sensitifs*, pour parler comme le baron de Reichenbach? et que deviendrait devant cette nouvelle danse *sans contact* l'explication par la vibration musculaire et surtout par *l'humidité des mains*?

23 mai. — Communications très-importantes de M. Bonjean, membre de l'Académie royale de Savoie, à Chambéry, rapportant plusieurs expériences faites à l'Académie même, et constatant *la parfaite intelligence* de l'agent en question; M. Bonjean réduit toutefois cette intelligence à une parfaite mesure. « Ces réponses, dit-il, ne sont et *ne peuvent être que la réflexion de la pensée* de la personne qui les provoque, et le *meuble ne peut* satisfaire et ne satisfait qu'aux questions dont le résultat est connu, sans *jamais* pouvoir produire l'inconnu. »

Le meuble *ne pouvant satisfaire* est charmant! mais jusqu'ici ce n'est pas encore de la *surintelligence*. Patience donc, car il faudra bien qu'elle arrive<sup>4</sup>!

Au reste, M. Bonjean fait bonne et entière justice des *mouvements musculaires* de M. Chevreul, à l'aide de cette simple objection des tables de Strasbourg pivotant avec tous leurs agitateurs, ou des tables de Lyon, agitées sans *toucher direct*; ensuite il passe de la question physique à la question morale qui, s'il faut l'en croire, serait assez loin d'être rassurante. « Pères et mères, s'écrie-t-il, qui ne tenez pas à développer chez vos jeunes filles des sentiments prématurés; époux, qui tenez au repos de vos moitiés, *méfiez-vous de la chaîne magnétique* en général et de *la danse des tables* en particulier! »

On se rappelle que, dans le fameux rapport secret de Bailly sur le mesmérisme, en 1784, on disait exactement la même chose. Il y a donc sous tout cela, nous le craignons bien, quelque pécheur, toujours le même, toujours impénitent.

4. A propos du magnétisme, nous avons dit que la *surintelligence* était une *intelligence* supérieure à celle du magnétiseur et du magnétisé.

24 mai. — Lettre de M. Seguin, l'un de nos ingénieurs les plus distingués, à M. l'abbé Moigno qui, dans *le Pays*, avait très-habilement combattu ses expériences.

« Lorsque je raisonne de sang-froid, lui dit M. Seguin, sur les résultats *très-réels et très-positifs* que j'ai obtenus et vu obtenir devant moi, je crois être sous l'empire d'une hallucination qui me fait voir les choses autrement qu'elles ne sont, tant la raison chez moi se refuse à les admettre ; mais quand je renouvelle mes expériences, il m'est impossible de me refuser à l'évidence, alors même qu'elle me confond et bouleverse toutes mes idées.

« *Comment voulez-vous*, lorsque la table, touchée très-légèrement du bout des doigts, fait un effort *contre* ma main et *contre* mes jambes, au point de me repousser et presque de *se briser*, que je puisse croire que la personne qui lui impose les mains lui communique une impulsion capable d'un pareil effort ? et lorsque c'est moi-même qui suis cette personne, ... comment voulez-vous que j'accepte votre explication ? ... Acceptez donc franchement, courageusement les faits comme ILS SONT, les faits bien vus et bien reproduits par moi, en qui vous avez, je l'espère, tout autant de confiance qu'en vous-même. L'explication viendra plus tard, soyez-en sûr. Croyez fermement qu'il y a dans ce phénomène des *tables tournantes* quelque chose de plus que ce que vous y voyez, une *réalité physique*, en dehors de l'imagination et de la foi de celui qui les fait mouvoir. »

Il est impossible, comme on le voit, d'être plus positif et de mieux défendre l'évidence *physique* sur le terrain des faits. M. Seguin a mille fois raison contre son savant dénégateur. Voyons maintenant si M. l'abbé Moigno, battu sur ce terrain, ne va pas reprendre sa revanche sur un autre.

A propos d'une communication faite à l'Académie par un M. Vauquelin, sur une de ces *tables enchantées*, qui, chez lui, aurait répondu aux questions les plus mystérieuses, deviné les questions les plus cachées, etc., M. Moigno s'écrie dans

le *Cosmos*<sup>1</sup> : « Cette fois-ci, *c'est par trop fort*, et nous voici définitivement en pleine magie ; le moment est venu d'aller le dire à Rome... il n'y avait là ni magnétisme ni électricité, ni même influence de la volonté humaine sur la matière ; mais, en supposant le fait certain, **CE QUI EST DUR A AVALER**, il y aurait nécessairement *intervention des esprits* ou *magie*. Les intelligences qui se refuseraient à ces déductions du bon sens seraient des intelligences **DÉTRAQUÉES** avec lesquelles il ne faut pas plus discuter qu'avec *des fous*... Si vous n'avez pas été trompé, si les faits extraordinaires que vous affirmez sont vrais, nous sommes, nous aussi, dans la vérité. L'intervention des esprits et la magie sont alors de tristes... mais de **GRANDES** réalités. »

Cette fois-ci, M. Moigno est dans le vrai et M. Seguin est dans le faux ; tout à l'heure c'était le contraire. Au reste, il est impossible de trouver dans un journal savant un auxiliaire plus puissant. Nous ne sommes plus seul... Voilà le premier pas de la science vers nos idées, hâtons-nous de le consigner.

Mais il est vrai d'ajouter que M. Moigno est un ecclésiastique, théologien, par conséquent, avant d'être devenu physicien. Ces bonnes fortunes-là ne se rencontrent pas deux fois.

M. Arago, dans la même séance, a suivi la marche contraire : à propos des tables tournantes, il a déclaré qu'il ne s'occuperait que des faits *admissibles*, et alors il a pu tout à son aise expliquer ceux-ci par une communication de mouvement, telle qu'il l'a vue s'établir entre deux pendules.

En vérité, c'est bien la peine de s'appeler Arago pour se tirer à si bon marché d'une difficulté qui occupe les deux mondes ! Toutefois, comme il avait raconté sérieusement tous les faits, le journal *l'Assemblée nationale* du 11 juin lui disait avec beaucoup de raison : « Quand une Académie imprime de tels faits dans son *compte rendu*, et qu'elle a nommé une commission pour connaître de faits semblables, il y a pour

1. Revue encyclopédique des sciences.

cette commission un devoir *absolu* de dévoiler le résultat de ses investigations. »

Mais on se taira toujours, et les faits continueront à marcher. Voici, le 3 juin, M. Agénor de Gasparin, l'un de nos hommes les plus sérieux, qui écrit ce qui suit à la *Gazette de France* :

« Je n'insiste d'ailleurs pas sur ce point. Le phénomène de la rotation, s'il était seul, ne me paraîtrait pas entièrement concluant. Je suis défiant, quoique je ne sois pas académicien, et j'admets qu'il soit possible (à la rigueur) qu'une impulsion mécanique soit involontairement imprimée... Mais la rotation ne sert *qu'à préparer d'autres* phénomènes, dont il est impossible de demander l'explication à une action musculaire quelconque.

« Chacun de nous, à son tour, a adressé à la table des ordres auxquels elle a ponctuellement obéi, et je réussirais difficilement à vous peindre le caractère étrange de ces mouvements, de ces coups frappés avec une netteté, avec une solennité qui nous *épouvantaient presque*. — « Frappe trois coups, frappe dix coups. Frappe avec ton pied gauche, avec ton pied droit, avec le pied du milieu. Lève-toi sur deux de tes pieds, sur un seul de tes pieds ; tiens-toi debout, résiste à l'effort de ceux qui, placés du côté où tu te lèves, cherchent à te ramener à terre. » Après chaque commandement, la table obéissait. Elle opérait des mouvements qu'aucune complicité involontaire ou volontaire n'aurait pu provoquer, *car nous aurions vainement tenté ensuite de l'amener et de la maintenir par une pression des mains dans la situation qu'elle prenait sur un seul pied, résistant d'une manière incontestable aux efforts destinés à la faire redescendre.*

« Chacun de nous a donné les ordres avec un égal succès. Les enfants se sont fait obéir comme les grandes personnes.

« Il y a plus : on est convenu que celui qui commanderait

ne prononcerait pas à haute voix le nombre des coups, mais se contenterait de les penser, après les avoir communiqués à l'oreille de son voisin. Eh bien ! la table a obéi. *Il n'y a jamais eu la moindre erreur.*

« Chacun a ordonné à la table de frapper autant de coups qu'il avait d'années, et la table a indiqué notre âge tel qu'il était dans notre esprit, *se hâtant même de la manière la plus comique lorsque le nombre des coups à frapper était un peu considérable.* — Je dois avouer, à ma honte, que j'ai été repris par elle, car, ayant involontairement diminué mon âge, la table a frappé 43 coups au lieu de 42, *parce que* ma femme, ayant meilleure mémoire, avait pensé au chiffre véritable.

« Enfin, après avoir continué pendant plus d'une heure ces expériences, auxquelles les voisins et les valets de ferme sont venus prendre part, j'ai senti qu'il était temps d'y mettre un terme. J'ai ordonné à la table de se dresser, de se dresser encore *et de se renverser de mon côté, ce qu'elle a fait.*

« Agréez, messieurs, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

A. DE GASPARIK. »

3 juin. *La Patrie* contient un document fort curieux : c'est un extrait du journal *l'Abeille du Nord*, publié à Saint-Pétersbourg, par M. Tscherepanoff. Ce savant russe a longtemps vécu dans les Indes orientales, et il *répond* des faits extrêmement intéressants qu'il communique.

« Il faut considérer, dit la lettre, que les lamas ou prêtres de la religion bouddhiste, qui est celle de tous les Mongols et des Burètes russes, ainsi que les prêtres de l'ancienne Égypte, ne révèlent pas les mystères de la nature, découverts par eux. Ils s'en servent pour entretenir les opinions superstitieuses de la multitude. Le lama, par exemple, sait trouver des choses dérobées par des voleurs en suivant une table qui *s'envole* devant lui. Le propriétaire de la chose dérobée demande au lama de lui indiquer l'endroit où elle est cachée, le lama

ne manque jamais de faire attendre sa réponse pendant quelques jours.

« Le jour où il est prêt à répondre, il s'assied par terre devant une petite table carrée, y pose ses mains en lisant dans un livre thibétain. Au bout d'une demi-heure il se lève en ôtant aussi la main de sorte qu'elle conserve la position qu'elle avait eue sur le meuble. Aussitôt celui-ci se lève aussi, suivant la direction de la main. Le lama est enfin debout sur ses jambes, il lève sa main au-dessus de sa tête et la table se lève au niveau des yeux. Alors le lama fait un mouvement en avant et elle le suit; le lama marche en avant et elle marche devant lui dans l'air, avec une si rapide augmentation de vitesse que le lama a grand'peine à la suivre; enfin la table parcourt des directions diverses et finit par tomber par terre. La direction principale choisie par elle indique le côté où il faut chercher la chose perdue.

« On affirme que la table tombe ordinairement *juste* sur l'endroit où les choses volées se trouvent cachées. *Dans le cas où je fus témoin oculaire*, elle s'envola à une très-grande distance (d'environ 30 mètres), et la chose perdue ne fut pas trouvée tout de suite. Mais, dans la direction choisie par la table, il y avait la chaumière d'un paysan russe, qui se suicida, ayant aperçu l'indication donnée par le meuble.

« Ce suicide éveilla le soupçon; on fit des recherches, et on trouva les choses perdues dans sa chaumière. »

On le voit, tout ce récit cadre merveilleusement avec ceux de nos missionnaires et voyageurs modernes. Comment pousser-on l'aveuglement assez loin pour ne pas être ébloui de l'analogie frappante entre tous ces derniers phénomènes et ceux de la *divination somnambulique*, de la *baguette divinatoire*, en un mot, de ces mille et une sciences cabalistiques si sévèrement interdites par la science et la raison? Comment ne voit-on pas que derrière ces phénomènes fort semblables se cachent autant d'agents d'un seul et même ordre, d'une seule et même nature.



Restons-en là de nos citations, car ceux qui ne se contenteraient pas des témoignages que nous avons rapportés, témoignages émanés de savants ou d'hommes fort sérieux, ayant obtenu les mêmes révélations *dans tous les pays du monde*, ne se contenteraient pas davantage de tous ceux qui pourraient se surajouter aux nôtres. Il va venir un jour cependant qui ouvrira forcément toutes les bouches. Alors, de tous ces salons si réservés jusque-là, de ces cabinets où les expériences se font encore à *huis clos*, la vérité surgira tout entière. Alors on saura que quelques-uns des hommes les plus considérés de Paris, soit dans la magistrature, soit dans les lettres, soit dans le clergé, ont voulu voir et ont vu, ont voulu savoir et ont su ; on saura que la SURINTELLIGENCE mauvaise leur a été révélée, et que, s'ils se sont tus, s'ils ont recommandé le silence sur leurs noms, c'était uniquement par prudence, ou pour ne pas trop devancer l'opinion.

Mais ce jour-là, que fera la science ? Nous pouvons le lui prédire hardiment : ses faits *admissibles* d'aujourd'hui n'étant plus rien et les *inadmissibles* étant admis, son crédit s'altérera et son langage deviendra plus modeste. Comme les anciens augures, deux savants ne pourront plus se regarder sans sourire, et plus d'une fois on les entendra se répéter tristement : « On nous le disait bien, chers collègues, on nous en prévenait tous les jours : CELUI QUI, EN DEHORS DES MATHÉMATIQUES PURES, PRONONCE LE MOT *impossible*, MANQUE DE PRUDENCE <sup>1</sup>. »

1. *Annuaire* de 1853, paroles d'Arago.

Nous recommandons vivement à nos lecteurs une brochure intitulée « TABLES TOURNANTES, » et publiée chez MM. Sagnier et Bray, rue des Saints-Pères, par M. Bénézet, rédacteur en chef de la *Gazette du Languedoc*. Cette brochure, rédigée par un homme de science et d'esprit, est merveilleusement propre à rassurer ou plutôt à *terrifier* tous ceux qui gémissent de voir la science et la religion s'occuper de telles *puérités*.



# CONCLUSIONS

---

Résumé. — Intelligences servies par des fluides. — Conséquences.  
Objections. — Avenir.

## § I<sup>er</sup>.

Résumé.

Si nous ne nous faisons pas illusion, messieurs, nous croyons avoir suffisamment établi, dans la première partie de ce Mémoire, sinon l'identité, au moins l'analogie de tous ces phénomènes mystérieux.

Du somnambule, subjugué par la *grande puissance dont le magnétiseur semble dépositaire*<sup>1</sup>, nous passons à cet halluciné que la science nous dit être « *dominé par quelque chose qui n'est pas lui et qui cependant veut et connaît*<sup>2</sup>. » Plus loin, nous entrons avec le docteur Calmeil dans cet *enfer anticipé des théomanes*, où, sous l'influence vindicative d'un seul homme, d'un *grand criminel*, la timide innocence de douze religieuses se trouvait changée subitement en criminelles folies, comme leur sainteté en blasphèmes, leur pudeur en cynisme<sup>3</sup>; nous frémissions enfin, avec le docteur Marchal (de Calvi), devant cette *force étrangère* et terrible qui, dans quelques monomanies<sup>4</sup>, peut seule armer le bras d'un père ou d'une mère contre l'enfant qu'ils adorent, et nous montre

1. Expression du rapport de Bailly.

2. M. Leuret, *Fragments psychologiques*.

3. Calmeil, *de la Folie*.

4. Voyez chapitre DES MONOMANIES, dernière page.

alors la volonté humaine débordée sans qu'il y ait folie, et sombrant sans qu'il y ait passion.

Toutefois, dans cette première partie de notre Mémoire, l'action d'une puissance *étrangère*, bien qu'elle fût évidente pour tous les yeux exercés, pouvait encore laisser quelques doutes, en raison du développement constamment *interne* de son action et de l'absence apparente de toute cause extérieure.

Nous nous sommes donc attaché, dans la seconde partie, à prouver cette *objectivité*, et nous espérons l'avoir fait en donnant à ces causes un foyer, un berceau, *en les localisant*, en un mot, et leur assignant leur véritable point de départ. Nous avons appelé surtout votre attention sur ces singulières données fournies par la science la plus moderne, et qui nous montrent, tantôt la manie du suicide à l'état de permanence et pour ainsi dire installée soit dans une *guérite* qu'il faut brûler, soit dans une *chambre* qu'il faut murer ; tantôt l'anthropophagie délirante d'un Papavoine *couvant* au fond d'un bois où nous la voyons s'emparer tout à coup d'une dame amenée sur le lieu du crime par la curiosité<sup>1</sup>. Phénomènes inexplicables pour une science qui n'a, par devers elle, que les *idées voltigeantes* ou l'absorption du *miasme de la folie*, mais beaucoup plus compréhensibles pour le chrétien, habitué à personnifier les ennemis qui l'entourent et s'agitent sans cesse autour de lui.

Nous prouvions aussi cette *extériorité* par les récits de nos voyageurs modernes et par leur accord constant avec ceux de tous nos missionnaires. Démonstration suffisante, croyions-nous, mais qui, dans tous les cas, eût dû trouver son complément dans l'exposé des phénomènes de Cideville.

Là, en effet, par la volonté formellement exprimée et *avouée* d'un coupable, se développaient des prodiges, précurseurs de nos *tables tournantes*, mais bien autrement merveilleux en ce que ces fluides, jusqu'ici si contestés, étaient

1. C'est une dame de Versailles, qui, devant cet abominable théâtre, fut prise à l'instant même de monomanie homicide.

positivement constatés, aperçus même, et en ce que la victime voyait constamment auprès d'elle le fantôme de son persécuteur ; vision d'autant plus merveilleuse cette fois, que les coups et les blessures, reçus par ce fantôme impalpable, se répercutaient à longue distance sur le persécuteur absent !

Ce presbytère de Cideville, messieurs, n'était que l'un des chapitres de notre trop longue histoire, et, pendant que nous l'écrivions, nous ne pouvions guère nous douter qu'au même instant se calquaient par delà l'Océan ces premières manifestations d'*esprits frappeurs*, qui, après avoir envahi tout le continent américain, allaient bientôt faire irruption sur l'Europe. Ils étaient bien loin aussi de s'en douter, ceux qui ne voyaient là que la jonglerie d'un pauvre prêtre et ne comprenaient pas qu'un homme sensé pût y attacher quelque importance.

Ce qu'il y a de parfaitement certain, c'est que l'hiver dernier nous étions en mesure d'annoncer à *coup sûr l'arrivée des tables tournantes*, non pas pour telle ou telle époque, mais pour un avenir assez rapproché. Nous l'avons écrit, nous l'avons même imprimé, donc nous suivions leur marche. Comment pourrait-on nous parler alors de *facultés* nouvellement *découvertes* ?

Vous savez où nous en sommes, messieurs ; nous n'avons plus à craindre qu'une chose, c'est d'avoir été débordé par cette avalanche de faits prodigieux et de n'avoir plaidé devant vous qu'une cause définitivement gagnée, bien que nous l'ayons perdue il y a deux jours. Peu importe, du reste, car, même après avoir accepté la réhabilitation d'une vérité, il faut encore la suivre dans ses applications diverses et dans toutes ses conséquences.

Quant au magnétisme proprement dit, fidèle à notre programme, nous n'avons pas voulu le juger complètement en lui-même, réservant à cette question complexe une plus large place dans un Mémoire subséquent. Mais si nous n'avons rien décidé sur sa valeur sanitaire et morale, nous

n'en avons pas moins signalé comme détestable la plus grande partie de son histoire, de ses tendances; nous avons désigné comme étant les instigateurs ou les auxiliaires les plus fréquents de ses phénomènes ces mêmes esprits, dont nos deux hémisphères peuvent juger le savoir-faire en ce moment; en voilà donc infiniment plus qu'il ne faut pour nous le rendre bien autrement suspect aujourd'hui qu'il ne l'était hier, et pour nous donner le droit de crier avec plus d'insistance que jamais : « Méfiez-vous, abstenez-vous. »

Maintenant avons-nous réussi à démontrer complètement notre thèse? Ce n'est pas à nous de répondre; nous espérons toutefois n'avoir pas poussé la maladresse assez loin pour compromettre une vérité et des faits, auxquels, s'il faut en croire un des plus profonds métaphysiciens de ce siècle, « les savants n'ont opposé jusqu'ici que des objections *faibles, timides, incomplètes*, et annonçant plus d'*embarras* que de certitude<sup>1</sup>. »

A vous, messieurs, le soin de prononcer entre leurs raisons et les nôtres.

## ■ II.

### Quelques mots sur les fluides.

Le point capital de notre croyance eût-il été démontré, nous serions encore bien loin d'avoir tenu notre double engagement. *Programme oblige*. Après les *esprits*, viennent *leurs manifestations fluidiques*, et certes la seconde partie du thème n'est pas la plus facile à traiter; heureusement son importance étant beaucoup moindre, nous pourrions, en cas d'erreur, nous retrancher derrière cette moindre gravité.

Mais sur ce nouveau terrain, que de questions encore à résoudre! Quelle est la nature de ces esprits? Sont-ils ou ne sont-ils pas complètement immatériels? S'ils le sont, quel est

1. M. de Lourdouex, *Gazette* du 17 mai, à propos des phénomènes de Cideville.

leur mode d'action sur la matière? S'ils ne le sont pas, que peut donc être leur corporéité? Qu'est-ce que ces fluides aperçus, etc., etc.?

Il faudrait des volumes pour répondre à toutes ces questions, et ce n'est ici ni le lieu ni le moment d'en entreprendre un sérieux examen.

Néanmoins, comme cette discussion, qu'on eût trouvée hier fort oiseuse, figurera peut-être avant un mois à l'ordre du jour de toute philosophie, il faut bien lui consacrer quelques pages.

Que des fluides soient en jeu dans la plupart de ces phénomènes, c'est pour nous une vérité, d'abord parce que d'excellents observateurs les ont aperçus plus d'une fois, ensuite parce qu'on reconnaît évidemment leur présence, soit dans les coups frappés, soit dans l'agitation des objets, soit dans leur effet vraiment électrique sur l'organisme humain.

Encore une fois, il y a donc des fluides; mais pour nous, comme pour tout homme attentif, il est de la dernière évidence aussi que ces fluides ne jouent ici qu'un rôle instrumental et secondaire. INTELLIGENCES SERVIES PAR LES FLUIDES, cette proposition résume parfaitement notre pensée à ce sujet.

Maintenant vient cette question : Ces intelligences sont-elles naturellement unies à ces fluides, comme nos âmes à nos organes, ou suffit-il qu'elles s'en emparent et se les approprient pour agir ensuite par leur entremise sur la matière et sur nous?

Commençons par bien établir les enseignements de la théologie à ce sujet.

Quoique tous les *compendiums* déclarent la question parfaitement libre<sup>1</sup>, la grande majorité des théologiens, il faut bien le reconnaître, professe aujourd'hui la croyance à l'en-

1. MM. Migne, ou plutôt leurs savants annotateurs, déclarent que « cette question n'est pas de foi, n'ayant été définie par aucun concile, mais ayant toujours été superficiellement agitée toutes les fois qu'il s'agissait d'une autre doctrine. » Voir au bas du *Traité de Chrisman*.

tière immatérialité des esprits. Son Éminence le cardinal Gousset, dont la *théologie dogmatique* peut faire loi à ce sujet, ne semble même pas admettre la possibilité d'une opinion contraire. Par conséquent, c'est l'opinion la plus probable, la plus sûre, et nous nous y rangerons très-volontiers.

Cependant, comme l'autre sentiment (permis, nous a-t-on dit,) faciliterait bien des rapprochements et résoudrait bien des difficultés, il est peut-être aussi juste qu'utile de l'exposer ici, et de montrer sur quelles raisons et quelles autorités on a pu l'appuyer.

D'abord, si nous parcourons toutes les philosophies des temps antiques, nous ne trouverons jamais la moindre hésitation : 1<sup>o</sup> sur l'existence des esprits ; 2<sup>o</sup> sur leur nature mixte, que dans notre langage moderne et matérialiste nous aurions peut-être la hardiesse d'appeler pneuma-gazéiforme. Alors, c'étaient les *âmes aériennes* de Varron : « Ces âmes, dit-il, qui sont vues, non par les yeux, mais par l'esprit, et sont appelées héros, lares et génies<sup>1</sup>. » C'était le *genus aereum* de Platon. « Ce règne de *démons* ou d'*animaux aériens*, qui, bien que tout auprès de nous, ne nous apparaissent jamais ouvertement<sup>2</sup>. » Ce sont encore les *âmes volantes* de Philon, « dont l'air est rempli, dit-il, quoiqu'elles soient invisibles *pour nous*<sup>3</sup>. » Vous le savez, messieurs, Plutarque, Pythagore, les néo-platoniciens et l'éclectisme alexandrin tout entier partagent exactement la même doctrine.

Son Éminence le cardinal Gousset fait remarquer avec beaucoup de raison que l'accord parfait entre la croyance des gentils et celle des chrétiens sur le nombre et la distinction des bons et des mauvais anges suppose évidemment que l'une et l'autre ont une seule et même origine, la révélation primitive.

Rien de plus philosophique que ces paroles ; mais comment tous ces philosophes auraient-ils pu puiser à la même source,

1. Varron, liv. XVI.

2. Platon, *Opusc.*, t. IX.

3. *Académie des inscriptions*, t. II, p. 5.



et en même temps, la vérité sur le nombre, et l'erreur absolue sur la nature et la forme de ces mêmes créatures ?

Or, rappelons-nous bien les noms qu'ils leur donnaient tous et constamment, sans oublier un instant leur essence vraiment spirituelle ; ces noms étaient ceux-ci : *électricités, puissances pneumatiques, forces dynamiques, énergies*, etc.<sup>1</sup>, et cette sorte d'assimilation technique avec les forces matérielles qu'ils ne laissaient pas que de connaître ne paraissait inspirer alors aucune espèce de scrupule aux plus rigides et aux plus savants docteurs de l'Église. Absence absolue de controverse à ce sujet, au moins pendant les trois premiers siècles ; personne ne discute, et chacun semble regarder l'opinion qu'il émet comme l'opinion générale. Pour eux, c'était la tradition ; *antiquissimi et doctissimi theologi*, disaient-ils, « nos plus anciens et nos plus savants docteurs. » (V. le père Petau.)

Pour ne pas vous fatiguer, messieurs, de citations que nous pouvons reléguer dans une note<sup>2</sup>, nous ne nous en permettrons ici que deux, mais qui peuvent, il nous semble, balancer à elles seules les grandes autorités contraires. Ce sont saint Ambroise et saint Augustin.

1. En grec : *ἤλεκτρα, πνευματικὰς οὐσίας, δυνάμεις ἐνεργείας*.

2. Origène, dans la préface de son ouvrage, *περὶ ἀρχῶν*, accorde aux Esprits une espèce d'*aura* ou vapeur : « Le mot *immatériel* étant, dit-il, tout à fait *inusité et inconnu*. »

Tertullien les assimile à l'âme humaine, à laquelle il assigne, comme on le sait, une certaine *corporeité*.

Saint Clément d'Alexandrie partage et développe la même opinion.

Saint Hilaire est bien autrement explicite. « Il n'y a rien, dit-il, dans les substances et dans la création, soit dans le ciel, soit sur la terre, soit parmi les choses visibles, soit parmi les *invisibles*, qui ne soit *corporel*. Même les âmes, ajoute-t-il, soit pendant la vie, soit après la mort, conservent quelque substance corporelle, parce qu'il est nécessaire que tout ce qui est créé soit dans *quelque chose*. » (Canon 5, in Matth.)

Saint Justin, saint Césaire, Cassien, Minutius Félix, Fulgence, Arnobe et saint Éphrem sont absolument du même avis.

Nous verrons tout à l'heure si les partisans de l'opinion opposée sont demeurés aussi fermes dans l'expression de leur opinion.

Saint Ambroise est formel ; il veut « que l'on réserve pour la Sainte-Trinité **TOUTE SEULE** l'expression *immatérielle*, « ἀσώματος, » **RIEN** dans tous les êtres créés, dit-il, n'étant complètement immatériel.<sup>1</sup> »

Quant à saint Augustin, qui revient à de fréquentes reprises sur ce sujet, il l'explore dans toutes ses profondeurs, il ne modifie jamais son opinion, et Suarez fait remarquer, non sans raison<sup>2</sup> que, rappelant dans son livre des *Rétractations* les corps éthérés et lumineux qu'il donne aux anges, et les corps plus épais qu'il accorde aux démons, *cette fois il ne rétracte rien, non retractat*. C'est cependant un Père de ce même iv<sup>e</sup> siècle, à partir duquel, dit-on, tous les Pères professent l'immatérialité absolue. Saint Augustin ! quelle exception ! S'il avait rencontré de véritables contradicteurs, en eût-il donc été ainsi ? comment n'en eût-il pas fait mention ?

Mais ce qui nous frappe encore davantage, c'est le même silence de la part des opposants et surtout l'indécision et les variations de leurs paroles.

Ainsi, saint Athanase est toujours représenté comme le défenseur le plus ardent de l'immatérialité absolue. Mais pourquoi, dans le 7<sup>e</sup> synode œcuménique, saint Jean de Thessalonique, qui défendait la corporéité, s'appuie-t-il constamment sur cette grande colonne de l'Église ? Le père Petau suppose qu'en définissant l'ange « un animal raisonnable, *animal rationale*, » saint Athanase lui en avait donné l'occasion. Aussi le savant jésuite termine-t-il en disant : « Ceux qui ont fait du grand docteur un défenseur de l'incorporéité n'ont pas assez réfléchi sur les raisons qu'ils en donnent, *haud satis accuratam esse eorum rationem*. » Il en est de même pour saint Basile, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Grégoire de Nazianze, qui, cités comme défenseurs de l'immatérialité, nous paraissent

1. *De Abr.*, lib. II, cap. viii.

2. *De Angelorum natura*.

retomber plus d'une fois dans l'opinion qu'ils combattent, et parler comme les autres<sup>1</sup>.

Quant aux conciles, sans développer ici l'opinion énoncée par les annotateurs de MM. Migne, et puisée dans Muratori, nous nous contenterons de faire remarquer qu'ils s'occupaient si peu de *la corporéité*, telle que nous l'entendons, que saint Bernard a pu dire depuis ces conciles : « N'accordons qu'à Dieu seul *l'immatérialité absolue*, car il est clair que tout esprit créé a besoin d'un être matériel. » (*Hom. 6 Cant.*)

Ils s'en occupaient si peu que, depuis encore, le cardinal Cajetan a pu librement se déclarer pour la même corporéité.

Que l'on ne s'étonne donc plus d'entendre l'abbé de Vence avouer que « *partout* » l'Écriture nous représente les anges comme corporels; » et d'entendre le savant bénédictin Dom Calmet, dont les travaux ont épuisé la matière, convenir que « tous ces phénomènes d'apparitions s'expliquent bien plus facilement avec *la corporéité adhérente* qu'avec la corporéité *d'emprunt*, qui nécessiterait un miracle continu<sup>2</sup>. » (*Apparitions*, p. 237.)

1. Saint Basile, en effet, après avoir défendu cette immatérialité, n'en dit pas moins (*L. du Saint-Esprit*, chap. xvi) : « La substance de ces vertus célestes est un *esprit aérien* (*spiritus puta est aerius*); c'est pourquoi ils sont dans un lieu, et se montrent à ceux qui en sont dignes *dans l'image de leurs propres corps*. » Aussi le père Petau a-t-il pu dire encore avec raison : « Saint Basile a parlé d'une manière douteuse à ce sujet, *dubie locutus est*. »

Saint Cyrille d'Alexandrie dit formellement que « Dieu seul étant *incorporel*, lui seul ne peut être circonscrit, lorsque toutes les autres créatures peuvent l'être, parce qu'elles sont *corps*, bien que ces corps ne ressemblent pas aux nôtres » (liv. IX, *in Joannem*). Que veut-on de plus platonicien ?

Saint Grégoire de Nazianze, enfin, explique aussi ce qu'il entend par *incorporéité* : « Bien qu'ils ne soient pas précisément incorporels, dit-il, on les appelle incorporels *par rapport à nous*. » *Par rapport à nous* ! cela nous paraît être le vrai mot de l'énigme et le fond de la pensée générale.

2. L'illustre Grotius, abandonnant le sentiment de ses coreligionnaires, déplorait (*in Psalm.*, chap. III, vers. 5) la facilité avec laquelle on avait déferé sur ce point au sentiment d'Aristote, « le premier inventeur, dit-il, des pures intelligences. »

Enfin Suarez, le défenseur le plus absolu de cette immatériauté, n'en clôt pas moins toutes ces discussions en termes bien peu positifs. « Je *pense, judico*, que cette *assertion* (de l'immatérialité absolue) est *presque* certaine aujourd'hui, *ferè certam*, en raison de la croyance commune de l'Église, et de sa définition *presque* manifeste, fondée sur l'Écriture et sur les Pères. » (*Loc. cit.*)

Quoi qu'il en soit, messieurs, de ces deux opinions sur la véritable nature des Esprits, nos *manifestations fluidiques* trouvent toujours dans chacune d'elles une sanction parfaitement positive, puisque toutes les deux sont d'accord sur leur réalité. Nous pouvons donc dire avec toute assurance : *intelligences servies par des fluides*, soit que ceux-ci leur soient naturellement unis, soit qu'elles s'en emparent et les emploient.

De quelle nature seraient maintenant ces fluides empruntés? Voici une nouvelle question, question moins importante encore, mais digne néanmoins d'un très-grand intérêt :

Si nous continuons d'interroger l'ancienne théologie, ceux de ses docteurs qui sont pour le fluide *emprunté* vous diront que les anges s'emparent de l'air le *plus pur*, de l'éther le plus subtil, comme les démons s'emparent à leur tour d'une matière plus épaisse, plus rapprochée de nos vapeurs, et quelquefois de nos effluves les plus grossiers. Tous le font, disent-ils, en appliquant les *formes actives* aux *substances passives*, — veuillez nous pardonner ce vieux langage, — et produisent par cette mixtion une sorte de substance nouvelle parfaitement propre à ces manifestations; substance matérielle au fond, dont la forme consiste dans l'image représentée, et avec laquelle l'ange ou le démon ne formerait plus qu'un seul être, agissant non comme un moteur extrinsèque, mais bien comme un principe intrinsèque d'opérations<sup>1</sup>.

D'autres théologiens cependant, tout en étant contre la

1. Voyez Suarez, *loc. cit.*

corporeité matérielle, se demandent si les Esprits, en tant que *formes intellectuelles et substantielles*, ne seraient pas doués d'une certaine *matière spirituelle*, cette fois bien différente de la nôtre en ce qu'elle serait exempte de ce qu'ils appellent *étendue de quantité* (quantitativæ), ce dernier mot étant pour eux le cachet distinctif de la matière proprement dite<sup>1</sup>.

Serait-ce donc de cette matière toute spéciale qu'il serait question dans le *Cours de Théologie* de MM. Migne (20<sup>e</sup> v., col. 1340), à propos du caractère indélébile imprimé dans l'âme par plusieurs sacrements ? « Il nous paraît *plus sûr* et plus conforme à la foi, dit l'auteur du traité reproduit, d'affirmer, avec saint Thomas<sup>2</sup> et *les plus célèbres* théologiens, que ce caractère s'imprime dans l'âme à l'aide d'un être physique, appartenant à l'espèce des qualités spirituelles, ens *physicum, pertinens ad genus spiritualium qualitatum*<sup>3</sup>. » Nous ne comprenons plus trop, il faut le dire, un *être physique*, appartenant aux *qualités spirituelles*; mais, en la supposant admissible, cette *matière spirituelle* serait toujours, notez-le bien, complètement distincte de l'intelligence, c'est-à-dire de l'essence véritable de tous ces esprits, dont elle ne serait, pour ainsi dire, que le corps glorieux et l'admirable instrument.

Mais restons-en là, et ne cherchons pas à savoir au delà de ce qui nous est nécessaire.

Il est une autre espèce de manifestation fluidique dont nous n'avons encore rien dit. C'est celle qui paraît émaner,

1. Aristote disait à son tour : « Du moment où l'on écarte l'idée de *quantité*, il ne reste plus qu'une substance indivisible. » (*Phys.*, liv. I, 43.)

2. Nous devons déclarer que nous croyons avoir trouvé tout le contraire dans saint Thomas.

3. On a été plus loin encore; des savants modernes ont eux-mêmes paru très-indécis sur la véritable nature de certains fluides, et Cuvier nous a dit quelque part : « On n'a pas *encore décidé* si ces agents sont vraiment *matériels*; » proposition que M. de Lourdoueix, l'un des plus profonds métaphysiciens de ce siècle, ne craint pas de développer ainsi : « Nous croyons, nous, que la matière étant inerte de sa nature, ces agents sont vraiment *spirituels* et émanent du principe de force et de mouvement, diversement modifié par le Verbe. » (*De la Vérité*, p. 350.)

dans toutes les opérations mystérieuses précitées, soit du magicien, soit du magnétiseur, soit du possédé, soit du *médium* employé par l'esprit. C'est cette émanation qui donne le change à tant d'observateurs, fort judicieux du reste, mais qui ne savent pas se résoudre à dégager de nos électricités *tournantes* l'agent mystérieux qui se cache derrière elles. Si cependant ces personnes voulaient faire attention à la *constante inconstance* de ces effets, à leur opposition formelle avec toutes les lois connues de l'électricité, elles se convaincraient bien vite que ce dernier impondérable, tout en étant plus ou moins favorable peut-être à l'obtention des phénomènes, ne leur est nullement nécessaire, puisque, dans une foule de cas, de magnétisme comme d'*aimantation rotatoire*, on s'en passe complètement.

Quant à cette disposition physiologique, favorisant chez le *médium* l'action de l'esprit étranger, nous croyons qu'elle existe, et nous pourrions énumérer ici une partie des conditions qui la produisent. Nous savons, de plus, que ces esprits prennent facilement possession de nos organes, de notre système nerveux surtout, avec lequel il a la plus intime relation, le fluide qui circule dans nos nerfs étant, selon Newton, « identique à l'air que nous respirons, » et ces puissances spirituelles étant les princes de cet *air*, dans lequel elles résident. Mais comme on les *expulse* de ces organes et de ce fluide nerveux, exactement comme le crucifiement du Christ les expulsait de l'atmosphère<sup>4</sup>, l'espèce d'assimilation physiologique qui s'opère entre elles et nous n'est donc qu'une assimilation accidentelle, temporaire et toujours limitée par la permission divine. Malheur seulement à qui brave le péril et s'expose à de semblables visites!

Arrêtons-nous enfin. On ne se méprendra pas, nous l'espérons, sur l'esprit qui nous a dicté ces longs et pénibles développements. C'est le même qui nous a inspiré tout l'ouvrage,

4. « Il fut élevé en croix *pour* mieux purger l'air des principautés qui le souillaient. » (Voyez Office du vendredi saint.)

c'est-à-dire le désir très-vif et toujours permanent d'accorder autant qu'il se pourrait les dogmes de la foi avec l'évidence philosophique. Sans doute, nous manquions complètement de tout ce qu'il nous eût fallu pour amener un si heureux résultat. mais peut-être aussi aurons-nous mis sur la voie de quelque conciliation nouvelle, fait naître quelques aperçus qui en amèneront d'autres à leur tour; dans tous les cas, ces mêmes questions, si déniées hier, seront bientôt, nous ne pouvons en douter, reprises par tous les organes de la philosophie. Il pouvait donc être utile d'exposer leur histoire; nous l'avons fait en simple rapporteur, et, tout en laissant percer les tendances de notre propre esprit, nous sommes on ne peut plus disposé à les abjurer complètement, au premier signe donné par une autorité compétente.

Mais alors, et sans le moindre préjudice pour notre thèse, nous nous renfermerions dans notre propre définition des *intelligences servies par des fluides*, empruntés et employés par elles <sup>1</sup>.

1. Si nous ne nous trompons pas, il y aurait eu cependant, dans cette supposition de la corporéité, solution de plus d'un problème, réponse à plus d'une objection. Par là, et sans rien accorder au matérialisme, on se le rendrait plus favorable, en lui facilitant, au moyen d'un fluide intermédiaire et *adhérent* aux esprits, l'action de ces esprits sur la matière.

On choquerait moins le rationaliste, en ne lui montrant *les esprits* que sous un jour plus acceptable, puisque, au lieu d'un *autre* monde, il ne s'agirait plus ici que d'un monde *plus parfait*, de substances plus éthérées, en un mot, de créatures plus ou moins supérieures au propre esprit qui l'anime lui-même.

On choquerait moins le physicien, qui pourrait comprendre enfin l'action de ces esprits sur la matière; car il ne lui serait pas plus difficile de se rendre compte de cette action sur certains corps que de l'action foudroyante de l'électricité purement physique sur les fabriques de Monville, par exemple.

De cette manière, vous combleriez l'abîme qui paraît séparer la philosophie *spiritualiste* de la philosophie *positive*, puisque cet ordre mitoyen, cette espèce de *tiers parti* entre les deux mondes, ne serait plus, comme nous le disions tout à l'heure, qu'un règne hyperphysique, ou, si l'on nous permet de créer ce nouveau mot, *métapneumatique*; hiérarchie admirable qui, gravitant et se perfectionnant sans cesse, nous conduirait, de degré en degré, jusqu'à ce terme suprême au delà duquel la création disparaît tout entière

### ■ III.

#### Conséquences.

Que répondre à présent à ces *convertis* de mauvaise grâce, qui se rejettent, en désespoir de cause, sur le peu d'importance et d'actualité de leur nouvelle croyance, et se vengeraient sur *sa portée* du déplaisir de leur défaite ?

Mon Dieu ! nous leur dirions : Puisque vous vous rendez à l'évidence, vous n'avez plus aujourd'hui le droit de nous demander nos raisons. Quoi ! vous voyez l'ennemi installé sous

devant le πνεῦμα des Livres saints, devant l'ἀσώματος des Pères de l'Église, c'est-à-dire devant l'essence purement, absolument spirituelle de son Créateur et de son Dieu.

Nous savons parfaitement qu'il ne peut jamais être permis de faire une concession dogmatique pour faciliter de nouveaux moyens de rapprochement ; mais combien cette perspective de lever de tels obstacles ne doit-elle pas engager à un nouvel examen, surtout pour des questions si *divisantes* et qui n'ont jamais été parfaitement définies ?

Ne trouverait-on pas, en effet, dans cette définition *transactionnaire*, si l'on peut s'exprimer ainsi, quelques éclaircissements sur ces *idées voltigeant autour de nous*, pour parler la langue de nos physiologistes les plus distingués, idées, disent-ils, *de nature matérielle et nerveuse, tout à fait étrangères au moi, et lui apprenant ce qu'il ignore ?*

Ne leur trouverait-on pas encore quelques rapports avec ces substances éminemment subtiles dont parle le savant M. Røderer, et « qui semblent avoir des rapports peu connus même avec la nature intelligente ? »

Ne trouverait-on pas, en outre, une assez grande analogie entre de semblables substances, et ces fluides mesmériens *de différents ordres qui existent entre l'éther et la matière élémentaire, et qui se trouvent aussi supérieurs à l'éther que celui-ci peut l'être à l'air commun* (1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> Mémoire de Mesmer), *et par l'intervention et la médiation desquels*, disait-il (et c'est bon à savoir, parce qu'on paraît l'avoir complètement oublié), *il opérerait tous ses effets magnétiques ?*

Enfin, il faut bien le dire, pour un certain nombre de faits rapportés dans ce mémoire, et en particulier pour ceux du presbytère de Cideville, l'*adhérence* d'une vapeur à l'agent mystérieux, cause efficiente de ces étonnants phénomènes, paraissait pour ainsi dire nécessaire. Lorsqu'on *voyait*, par exemple, ces merveilleux fluides fuir devant les *armes* qu'on leur opposait, chercher une issue, se condenser, et passer soit par le trou de la ser-



chaque toit, assis à chacun de vos foyers, manié par chacun de vos enfants, et vous nous demanderiez toujours à quoi bon? Hier, vous le pouviez encore, alors que l'on comptait les adeptes, et que nous étions presque seul à calculer les jours qui nous séparaient du fléau. Comme nous prophétisions dans le désert, vous ne deviez pas nous comprendre; mais aujourd'hui que vous voyez et croyez ce que nous voyons depuis quinze ans, il serait temps de vous demander si votre quiétisme ne vous trompe pas tout autant que le faisait votre incroyance.

Ah! sans doute, s'il s'agissait de quelque madrépore nou-

rure, soit par les fentes de la porte, il devenait assez difficile d'expliquer comment ils n'auraient pas déposé au plus vite un vêtement d'*emprunt* qui gênait ainsi leur retraite (voyez partie III, chap. III).

Qu'on nous permette encore un dernier argument. N'est-il pas de foi que nous serons un jour parfaitement semblables aux anges? — Assurément. — N'est-il pas de foi que nous aurons des corps glorieux? — Assurément aussi. — Donc les anges paraissent avoir dès à présent des *corps* glorieux. Cet argument nous parut encore plus puissant le jour où nous tombâmes sur ce passage de saint Augustin : « Nos corps seront exactement semblables à ceux des anges » (*in ps.* 85).

Mais, encore une fois, quoique nous réclamions pour elle un nouvel examen, nous ne tenons nullement à cette adhérence naturelle, et n'en avons nul besoin pour expliquer nos fluides.

Nous resterions incomplet, si nous oubliions de mentionner une dernière explication, possible à la rigueur, bien qu'elle ne lève pas encore toutes les difficultés. Nous voulons parler de celle qui consiste à attribuer aux esprits la faculté, ou plutôt l'art nécessaire pour produire immédiatement sur nos sens et sur notre imagination une hallucination complète. Cette explication mérite d'autant plus d'attention que, pour nous, elle se réalise dans beaucoup de cas, et s'adapte bien positivement à plusieurs de nos faits de magnétisme transcendant. Ceux de nos lecteurs qui voudraient en examiner la théorie la trouveraient, fort détaillée, dans les œuvres du jésuite Schott, t. I, p. 280.

Nous reprendrons au reste cette question dans notre second Mémoire, où l'on pourra s'assurer que nous sommes de moins en moins *fluidiste*, et que si nous conservons quelques doutes à l'égard de certaines classes d'Esprits, telle, par exemple, que celle des *Ischims*, dont nous parlerons (t. III à la fin de l'appendice *Hénoch*), et des *mânes* ou *âmes séparées*, nous n'en sommes pas moins très-incliné vers l'incorporité absolue des créatures spirituelles les plus élevées; *in dubiis libertas*. (1863.)

veau, de quelque espèce de ciron moins connu que tous les autres, ou bien de quelque fragment de médaille nous révélant enfin le véritable nombre des petits-fils de Mithridate ou de Jugurtha... ah ! pour le coup, personne ne s'aviserait de nous contester l'importance du sujet, nous serions un *savant*, et la société nous tiendrait compte d'aussi magnifiques efforts.

Mais ici, quelles bagatelles ! — Il s'agit bien à la vérité de tous nos dogmes, — c'est Bayle qui nous l'a dit, — de toutes nos philosophies, — la science le déclarait tout à l'heure ; — il s'agit même, jusqu'à un certain point, de nos destinées sociales, — l'Amérique en est la preuve. — Mais que voulez-vous ! à chaque heure suffit sa peine.

Oui, certes, il s'agit de tous nos dogmes, puisque nous pouvons dire avec Voltaire : « Pas de Satan, pas de Sauveur ! » et avec Bayle : « Prouvez-leur cette existence des mauvais esprits, et vous les verrez *forcés* de vous accorder tous vos dogmes ! »

Soyons juste cependant : il est deux objections qui de loin paraissent capitales, et qui demandent une réponse. Ces objections, que nous comprenons d'autant mieux que bien des fois nous nous les sommes faites à nous-même, nous savons parfaitement qu'elles proviennent ordinairement du sentiment religieux le plus pur et le plus délicat, et qu'il est des âmes vraiment jalouses pour Dieu, jalouses pour sa bonté comme pour sa gloire.

La première objection roule donc sur le pouvoir exorbitant que de telles doctrines conféreraient aux puissances spirituelles sur le bon comme sur le méchant, sur le fidèle comme sur celui qui ne l'est pas, sur l'innocent et sur l'enfant comme sur le plus grand des criminels.

Mon Dieu ! tout cela est d'une vérité désolante ; mais, nous le demandons, comprend-on beaucoup mieux et la chute de l'homme, et la nécessité du baptême, et l'éternité des peines, etc., etc. ? Quand donc voudra-t-on bien sentir que cette responsabilité divine, pour laquelle on paraît si inquiet,

ne se trouve pas plus compromise, en définitive, par cette puissance des influences mystérieuses sur l'innocence et le bas âge que par celle de toutes les influences humaines et naturelles sur ce même âge et sur cette même innocence ?

Nous l'avons déjà dit : qu'il s'agisse d'un Esprit ou d'un homme, d'une invasion spirituelle ou d'une fièvre typhoïde, la question est exactement la même, et tous les fléaux du monde peuvent aussi bien que le nôtre servir de prétexte aux gémissements de la souffrance comme aux blasphèmes de la révolte.

Avec un peu de réflexion, on pourra même s'assurer que le fléau spirituel est infiniment moins effrayant que tous ceux de la nature ; car, dans le Catéchisme et l'Évangile, la Providence chrétienne en avertit tous les jours ses enfants, leur enjoint la plus complète vigilance, leur fournit toutes les précautions nécessaires contre ces *embûches spirituelles*, et toutes les armes pour les vaincre. Elle leur promet alors assistance et victoire, et, tout en laissant s'accomplir en certains cas quelques épreuves plus formidables en apparence qu'en réalité, elle enrayer visiblement ces puissances, elle bride ses *forces colossales*, qui renverseraient plus facilement une maison qu'elles ne feraient tomber de vos têtes le cheveu qui ne doit pas en tomber. Encore une fois, c'est le christianisme tout entier, c'est la foi de l'Évangile, c'est la promesse formelle de l'Homme-Dieu ; reposons-nous donc sur elle du soin de conjurer de telles menaces, et n'oublions pas d'ailleurs que ces esprits sont d'accord avec nous pour se dire et se reconnaître eux-mêmes sous le contrôle d'un pouvoir *plus élevé* qui modère leur action, et ne leur permet ni de *tout* dire, ni de *tout* faire.

La seconde objection est celle de la *puérilité* des phénomènes signalés. Quels détails, nous dit-on, quels enfantillages, et combien ne rapetissent-ils pas votre sujet ! Nous ne reconnaissons plus là ce Satan des livres saints, *cet antique adversaire*, sortic de *demi-dieu tombé*, fléau de la création, et

que, seul, le vrai Dieu sut vaincre et terrasser sur la croix.

Ah ! sans doute, il y avait une tout autre poésie chez l'archange de Milton planant au-dessus des abîmes, et dont Lamartine a pu dire :

La nuit est son séjour, l'horreur est son domaine.

Sans doute, s'il ne s'agissait que de chanter, nous aussi, nous essayerions d'appeler à notre aide et les grandes images et les couleurs brillantes ; mais aujourd'hui nous ne sommes qu'un modeste historien, racontant scrupuleusement ce qu'on lui montre. Eh bien, oui ! ce qu'on lui montre, les seules choses qu'on lui montre, semblent futiles, méprisables, quelquefois même grotesques. Mais qui vous a jamais dit que le grand principe du désordre fût là même, en personne, et que dans sa grande armée il ne se trouve pas des légions de tous les ordres ? Or, il est un de ces ordres d'influences que saint Paul, qui s'y connaissait pour le moins aussi bien que Lamartine et Milton, appelle expressément les *malices* spirituelles ; et certes, on en conviendra, dans la Bible ou dans les annales de l'Église, ces *malices* ne remplissent pas tous les jours un rôle bien dramatique et bien élevé. Mais soyez-en bien certains, ces satellites obscurs, ces bataillons légers de la grande armée du mal, ne sont pas les moindres forces du terrible souverain. Vous avez déjà pu vous convaincre qu'il y avait plus d'un arrière-plan à toutes ces *badineries*. Encore une fois, voyez donc l'Amérique. Aux vibrations galvaniques ont succédé les sermons, puis bientôt les doctrines, puis toutes les sociétés mystiques, puis les clubs par centaines, puis un socialisme effréné, puis une attaque vigoureuse à toutes les lois religieuses et politiques, et bien que chez nous, aujourd'hui, il ne s'agisse encore que de promenades de *guéridons et de chapeaux*, qui sait si dans peu d'années nous ne contemplerons pas les débris, résultat de leur passage<sup>1</sup> ?

1. Plus tard, nous espérons bien nous étendre sur l'immense rôle rempli,

Laissons parler le grand Bossuet sur ces *puérilités* et sur les *déguisements* sataniques : « Puisque l'ennemi dont nous parlons est si puissant, vous croirez peut-être, messieurs, qu'il vous attaquera par la force ouverte et que *les finesses s'accordent mal avec tant de puissance et d'audace...* Mais Satan marche contre nous par une conduite impénétrable et cachée. Il ne brille pas comme un éclair, il ne gronde pas comme un tonnerre, il ressemble à *une vapeur pestilente* qui s'écoule au *milieu de l'air* par une contagion insensible et imperceptible à nos sens... Il se glisse comme un serpent, et Tertullien nous décrit ce serpent par une expression admirable : « Il se cache autant qu'il peut, il resserre en lui-même « par mille détours sa prudence malicieuse. Il ne craint rien « tant que de paraître ; quand il montre sa tête, il cache la « queue, *il ne se remue jamais tout entier...* » Ah ! mes frères, c'est Satan, c'est Satan, qui nous est représenté par

dans toute la nature cosmique et physique, par ce *prince de l'air*, par ce *porte-lumière*, qui entoure notre globe, « *qui circumambulat terram,* » mystérieux agent que la Bible appelle quelque part « *le principe de toutes les voies du Seigneur, principium viarum Domini Behemoth,* » principe créé toutefois après l'engendrement du Verbe et de la lumière, auxquels il fut dit à leur tour : « *Ante Luciferum genui te,* je vous engendrai avant Lucifer. » C'est alors que nous pourrions agrandir notre sujet, et chercher avec la science s'il n'y aurait pas quelque analogie entre cette grande force de désordre, qui l'effraye et la confond elle-même dans notre création bouleversée, et cet *adversaire gigantesque* que l'Écriture nous présente comme souillant la nature et corrompant toutes les voies entre ce roi des fluides, qu'elle soupçonne et recherche, et ce *grand prince de l'air, deorsum fluens, coulant en bas*, c'est-à-dire *porte-lumière tombé*, « *quomodo cecidisti, Lucifer ?* » chute épouvantable, *nauffrage terrible*, comme dit Bossuet, et dont *toute la nature* se ressentira jusqu'à la fin des siècles. Nous aurons à nous préoccuper encore de quelques rapprochements possibles entre ces grandes forces de notre nature cosmique et ces autres forces spirituelles, que le grand apôtre appelle *les recteurs et les soutiens de ce monde de ténèbres, rectores* (en grec κοσμοκράτορες) *tenebrarum harum*. Mais, encore une fois, n'anticipons pas sur l'avenir ; que l'on veuille bien nous accorder seulement qu'il ne s'agirait plus cette fois de puérilités et de misérables questions.

Voir sur *Behemoth* et sur *Lucifer*, ainsi que sur les démons de la Bible, *Question des Esprits*. — « Sur les deux surnaturels. »

ces paroles ; qui pourrait vous dire toutes ses profondeurs et par quels artifices ce serpent coule ? » (Bossuet, 2<sup>e</sup> sermon sur les démons.)

Ces *puérités* d'aujourd'hui sont donc précisément une de ces *finesses* dont parle Bossuet. Aussi les spiritualistes de New-York ne trouvent-ils pas d'expressions assez fortes pour caractériser cette habileté : « Nos esprits, disent-ils, se présentent en Europe *comme ils l'ont fait ici*, pour ne pas alarmer les personnes *chatouilleuses* et pour qu'on puisse tout expliquer par quelque agent naturel. Cette combinaison est admirable<sup>1</sup>!... »

Ne vous rassurez donc jamais sur la *puérité* des effets observés. Ah ! s'il s'agissait d'un miracle ou d'une intervention des bons anges, et à bien plus forte raison d'une intervention divine, c'est alors que la puérité des œuvres révolterait avec raison ; et même si vous voulez que nous vous disions toute notre pensée, la voici : c'est que ce que nous contemplons aujourd'hui détruira bien des superstitions que nous prenons trop souvent pour des miracles, et qui, bien positivement *puériles* à leur tour, trahissent évidemment une origine opposée. C'est donc pour ces derniers prodiges, trop vite accrédités et reçus, mais pour ceux-là seulement, que l'inculcation de *malice* ou de *puérité* peut être une excellente fin de non-recevoir.

On ne saurait être trop sévère à cet égard. Dégrader Dieu ! quel crime au-dessus de tous les crimes ! Mais dégrader la dégradation elle-même ! où donc est la faute ? où donc est l'imprudence ?

Toujours est-il qu'il faut tirer du fléau les seuls bienfaits qu'il ne puisse pas nous refuser, ceux d'une foi plus complète et de réflexions plus profondes. Qui le sait ? si jamais l'unité catholique devait triompher, cette manifestation spirituelle deviendrait peut-être un des anneaux de la chaîne qui rat-

1. Voyez le *Spiritual Telegraph*.

tacherait l'une à l'autre la science et la croyance ; ce serait, dans tous les cas, la justification évidente du plus décrié, du plus sacrifié, du plus généralement honni de tous nos dogmes. Oui, désormais les faits vont expliquer les choses, nous ne pourrons plus maudire nos pères, et l'honneur des vieux âges est sauvé. Dieu veuille seulement que nous n'achetions pas cette leçon à un prix trop élevé !

Quant aux conséquences philosophiques, ce serait en vérité bien autre chose ; et, en supposant la croyance aux esprits rétablie, la leçon deviendrait véritablement *dure*. Deux siècles de déraisonnement complet, deux siècles de calomnies et de sarcasmes à rayer de nos annales et à déjuger aujourd'hui ! Oui, tous les livres écrits depuis ces deux siècles sur l'origine et l'esprit des différents cultes, sur le véritable sens de l'antiquité profane et sacrée, sur les mystères des païens, les oracles, les idoles, sur *les inspirations* des plus grands hommes de l'histoire et la plupart de ses grands événements : tous ces livres deviendraient véritablement illisibles, puisque tous partiraient alors d'une base fausse, à savoir l'absence de ce même merveilleux qui viendrait de nous être prouvé.

Ils niaient formellement le surhumain, et nous pourrions leur dire : « Le voilà ! Le voilà, il est vrai, misérable, attristant ; mais ce surhumain maudit ne vous révèle-t-il pas à son tour le surhumain béni ? N'entraîne-t-il pas forcément son contre-poids surnaturel ? » Ah ! sans aucun doute, tous les deux, bannis, *chassés à jamais*, disait-on, de toute philosophie, vont nécessairement y rentrer. Lutte mystérieuse, combat annoncé pour ces temps mêmes, et dont Dieu seul pourrait prophétiser l'issue.

Toutefois, les embarras des lettres et de la philosophie ne seraient rien auprès de celui de nos sciences médicales. Songez donc à tout ce qu'elles ont amoncelé d'invectives contre ces mêmes *esprits*, contre les *possessions*, contre les *exorcismes*, et contre le *magnétisme* en dernier lieu. Tout

était dirigé contre le merveilleux de tous les genres ; on eût dit qu'elles n'avaient pas d'autres maladies, d'autres ennemis à combattre. Au reste, vous les avez entendus, messieurs, vous pouvez vous rappeler les paroles de M. le docteur Calmeil : « Cette manière d'interpréter par les êtres surnaturels les effets qui s'opèrent dans la nature détruisait évidemment. **DE FOND EN COMBLE**, la théorie qui nous sert actuellement. » (*Névralgies mystérieuses.*) Or, comme cette dernière théorie, M. le docteur Brierre de Boismont l'appelle à son tour « la plus funeste des erreurs sociales, » nous pouvons dire logiquement, hardiment, que le retour à cette grande vérité de l'existence et de l'intervention des esprits *frappe de mort* instantanément un de nos plus déplorables enseignements. Oui, toutes ces doctrines, funestes en ce qu'elles expliquaient toute espèce de phénomènes mystérieux par l'hallucination, les voici sapées dans leurs bases ! les prophètes sont vengés, les miracles vont se comprendre, les visions s'expliquer, les hallucinations *collectives* disparaître. Quel écroulement scientifique !

Encore une fois, c'est toute une révolution médicale et la plus rude leçon que l'esprit de dénégation ait jamais reçue peut-être ici-bas.

Et chacun aura la sienne : le jurisconsulte pourra comprendre enfin une masse de législations incomprises, sans revenir, heureusement, à des lois qui ne sont plus dans nos mœurs ; il absoudra Justinien et la loi des Douze Tables de ce qu'il appelait leurs *rêveries* ; il réhabilitera tous ces grands hommes calomniés, et coupables, disait-on, d'avoir fait périr tant de milliers d'*innocents*.

Sans jamais justifier les rigueurs inutiles ou cruelles, nous n'érigerons plus le crime en touchante innocence. Nous nous rappellerons surtout celle de Grandier, et nous regretterons les larmes que pouvait lui donner notre enfance, devant les appréciations toutes contraires de la science la plus moderne.



« Il faut convenir d'une chose, disait dernièrement encore un auteur qui cependant ne croit pas aux sorciers, il faut convenir que tous ces hommes étaient de *grands criminels* et des *empoisonneurs*. »

Il fallait ajouter : des empoisonneurs avouant et se proclamant décidés à persévérer toujours ! De là ce mot déjà cité de la *Gazette des Tribunaux* : « En présence de tels aveux, on ne se sent plus le courage de maudire leurs juges. »

Oui, le sorcier était un homme qui, au lieu de se servir pour ses fins criminelles de l'arsenic ou du poignard, se servait précisément de cette force bien autrement redoutable qui fait *tourner* vos tables et qui remuerait vos maisons. Quand vous en aurez la conviction, vous pourrez blâmer encore la sévérité des anciens juges, mais vous saurez comprendre leurs raisons<sup>1</sup>.

Encore une fois, si vous croyez aux esprits, et vous allez y croire, vous pouvez dire avec le poète :

*Omnia jam fiunt, fieri quæ posse negabam.*

« Ce que nous déclarions impossible, le voici accompli. »

Mais si nous voyons là toute une révolution, révolution véritable, absolue, radicale, pleine de lumière pour les chrétiens, nous y voyons aussi, pour ceux qui ne le sont pas, des dangers non moins grands et des erreurs plus périlleuses encore.

Le matérialisme est vaincu : mais à quel prix peut-être ?

1. La douceur des lois et le silence sur de telles choses peuvent avoir leur très-heureux côté ; mais savez-vous aussi combien d'opprimés ont *gémé et péri* par suite de cette même tolérance ? Nous pouvons affirmer que dans plus d'un village de notre connaissance des familles entières ont succombé et succomberont sur des méfaits terribles qu'un peu de foi guérirait. Nous savons des maisons où, sous un prétexte médical, s'exécutent de monstrueuses et diaboliques cruautés. Ces maisons sont publiques, et tout s'y passe sous le patronage d'un curé trompé par toutes les apparences, et avec l'approbation d'un prélat trompé par ce pasteur. Ces maisons, nous les nommerons s'il le faut.

Et voilà précisément ce qui nous oblige à tant d'efforts pour bien établir la vérité. Oui, nous sommes effrayé, et savez-vous bien, messieurs, ce qui nous alarme par-dessus tout en ce moment? C'est la confiance et le quietisme de la France. Toutes les fois que la France *joue* avec l'inconnu, tenez pour bien certain que cet inconnu est un fléau. Avec quoi n'a-t-elle pas joué depuis cent ans? N'a-t-elle pas toujours été cette passagère frivole qui danse sur le pont du *steamer*, sans jamais s'inquiéter du *travail* intérieur et des machines à *haute* et terrible *pression* qui grondent dans les flancs du navire?

La France, ou pour mieux dire le monde entier plaisante avec ces choses, nous le savons, et certes nos terreurs ne peuvent même pas être comprises par ceux qui n'en ont pas la clef. Quoi de plus innocent que de faire tourner, que de faire deviner les tables? C'est vrai, fort innocent de toutes les manières, et surtout pour ceux qui ne voient là qu'un phénomène *tout simple*. Mais laissez multiplier vos ennemis, laissez-les s'impatroniser dans chacune de vos villes, et vous verrez!

D'ailleurs, au point de vue chrétien, on ne peut se le dissimuler, les *tables devineresses*, si bien classées par Tertullien (*Apol.* 28) parmi les variétés de la magie (*mensæ divinatoriæ*<sup>1</sup>), et l'évocation des trépassés qui forme comme le fond de l'épidémie mystérieuse actuelle, sont parfaitement identiques avec la double *abomination* foudroyée dans le *Deutéronome*. Faut-il vous en rappeler les termes? « Qu'il ne

1. Ammien Marcellin n'est pas moins explicite (liv. xxix, n. 2); selon lui, traduits devant le tribunal pour crime de magie, Patricius et Hilarius se défendent ainsi :

« Hilaire parle le premier. Nous avons fait, dit-il, avec des morceaux de laurier, à l'imitation du trépied de Delphes, la petite table (*mensulam*) que vous voyez ici. Puis l'ayant consacrée suivant l'usage,... nous nous en sommes servis... Nous la posons au milieu de la maison, et plaçons proprement dessus un bassin rond, fait de plusieurs métaux. Alors un homme, vêtu de lin,... récite une formule de chant, et fait un sacrifice au dieu de la di-

se trouve parmi vous personne qui consulte les devins... ou qui demande la vérité aux morts; car le Seigneur a en abomination toutes ces choses, et *exterminera tous ces peuples à cause de tous ces crimes : PROPTER istius modi scelera.* » (*Deutéronome*, chap. xviii, 10, 11.)

Et toujours dans la Bible reviennent ces mêmes menaces, suivies toujours de châtiments semblables, comme si de la cessation ou de la vulgarisation de ces pratiques devait toujours dépendre l'élévation ou la déchéance des nations. « Vers les temps de l'Antechrist, est-il écrit encore, la magie couvrira toute la terre, et ces prodiges exerceront jusqu'à la foi des élus. »

Voilà pourquoi nous tremblons, et si vous nous trouvez bien *simple* à notre tour de trembler devant un texte si *vieux*, nous vous répondrons que dans tous les temps comme chez tous les peuples du globe les mêmes effets ont toujours suivi les mêmes causes. C'est tout simplement l'*idolâtrie* qui revient sur la scène, et qui revient avec ses *dieux*. Vous connaissez leur histoire. Par conséquent c'est une lutte nouvelle entre les deux forces qui se partagent le monde; forces inégales sans doute, puisque l'une est divine et que l'autre est créée, mais forces temporairement opposées l'une à l'autre, et dont les progrès rivaux pèsent constamment, en sens inverse, sur les destinées de la terre.

Et si vous ne pouvez comprendre cette lutte entre deux puissances de nature si différente, un mot suffira peut-être à l'explication de ce problème : c'est que la lutte véritable est

*vination*,... puis il tient suspendu au-dessus du bassin un anneau en fil de lin très-fin, et consacré par des moyens mystérieux. Cet anneau saute *successivement, mais sans confusion*, sur plusieurs des lettres gravées et s'arrête sur chacune. Il forme ainsi des vers parfaitement réguliers,... et ces vers sont les réponses aux questions qu'on a faites. Nous demandions un jour qui serait le successeur de l'empereur actuel;... l'anneau sauta et donna les deux syllabes THÉO... Nous ne poussâmes pas plus loin, nous trouvant suffisamment avertis que ce serait Théodore. Les faits démentirent plus tard les magiciens, mais non la prédiction; car ce fut Théodose. »

dans l'esprit humain. Chacune de ces deux forces et l'invite et l'attire. Il est libre; mais s'il choisit l'*illusion*, la VÉRITÉ, sans être jamais vaincue, punit en se retirant et se venge en laissant agir sa rivale.

Encore une fois, voyez comme elle agit en Amérique; là ce n'est plus la théorie qui vous parle, c'est l'évidence. Voici que ce grand pays s'agite sur sa base et *chancelle comme un homme ivre*. Gouvernement, pasteurs et savants, tous ne savent plus qu'opposer à ce torrent dévastateur, dont la source remonte cependant aux *petits coups* entendus par deux pauvres jeunes filles. A ces *petits coups* elles posaient un petit nombre de questions, et voilà que, suivant l'expression d'un journal anglais, *tout un peuple* se laisse emporter par un courant d'idées et de pratiques qui fonctionnent aujourd'hui comme une *institution nationale*. »

Convenez donc au moins que si la cause paraissait bien futile, les effets sont devenus gigantesques!

Et vous ne voulez pas que nous tremblions devant l'arrivée des mêmes causes!

Était-il donc prophète, cet homme dont l'esprit et le noble cœur s'éteignaient il y a quelques jours au milieu de tant de regrets? Était-il inspiré, lorsqu'en présence de l'élévation rapide de ce qu'il appelait le *thermomètre du génie du mal*, il s'écriait: « Ceux qui vivront verront, et ceux qui verront seront épouvantés... car les révolutions précédentes n'ont été qu'une menace... La catastrophe qui doit venir sera dans l'histoire LA CATASTROPHE PAR EXCELLENCE; les individus peuvent se sauver encore, parce qu'ils peuvent toujours se sauver, mais la société est perdue<sup>1</sup>. »

Que dirait-il aujourd'hui, s'il voyait le paganisme et ses *dieux* installés dans les deux mondes, paganisme ignoré, il est vrai, car on l'ignore toujours, mais choyé, favorisé, innocenté et pouvant dire à son tour à son vainqueur divin:

1. Donoso Cortés, 1<sup>re</sup> lettre, p. 64.

« Tu le vois, mon empire s'agrandit tous les jours, tes disciples ne savent pas me reconnaître, tes lévites eux-mêmes s'y trompent ou n'osent rompre le silence; la science, je l'hallucine à son tour, à l'aide des *puérités* qui me déguisent; mais, jusqu'au jour où tu m'en retireras la puissance, la terre m'appartient, et, tout en me faisant nier par elle, je lui ferai bientôt sentir que je suis le maître de son choix et l'instrument de tes vengeances. »

Le comte de Maistre, on le sait, partageait les mêmes craintes, mais il entrevoyait au delà la régénération de toute l'Europe et cette *majestueuse unité* qui arrivait à *grands pas*. Nous y croyons comme lui, mais après quelles épreuves et pour combien d'années? Dieu seul peut le savoir.

Arrêtons-nous, car nous sortons ici du rôle purement philosophique que nous nous étions tracé.

Ne confondons pas les diverses missions : à la religion toute seule le droit d'organiser la défense et d'indiquer les moyens de guérison; aux sciences physiques et naturelles celui de flétrir les hérésies scientifiques; à vous, messieurs, celui d'éclairer au flambeau de la philosophie et de l'histoire toute cette pneumatologie nouvelle.

Que fait-on, au contraire, depuis un siècle? Confondant tous les ordres de vérités, on porte aux *mathématiciens* des problèmes *métaphysiques*, on interroge sur des *causes* les hommes qui ne reconnaissent que des *effets*, et, sur cette grande question des Esprits, on va croire sur parole des gens qui ne se sont jamais occupés que de phénomènes matériels.

A chacun sa mission; cependant, vous, messieurs, vous, membres de l'Académie des sciences politiques et morales, fûtes-vous jamais interrogés sur la *cristallisation des corps* ou la *polarisation de la lumière*? Non certes, et probablement on fit bien; mais par la même raison rentrez dans tous vos droits. Laissez la matière à ceux dont elle a fait la gloire, et reprenez les Esprits. A l'aide des traditions universelles dont seuls vous possédez l'ensemble, prouvez à vos savants

collègues que ce qu'ils ont pris tant de fois pour quelque chose de nouveau était précisément ce qu'il y avait de plus vieux sur la terre et ce qu'ils auraient pu rencontrer à toutes les pages de toutes les annales de tous les peuples du monde ; alors peut-être finiront-ils par comprendre qu'autour d'eux, et défiant leurs plus merveilleux instruments, s'agite tout un monde invisible, monde infiniment plus réel que celui qu'ils explorent, monde qui leur crie sans cesse, sans qu'ils veuillent l'écouter : « Non, tout n'est pas dit pour l'homme lorsqu'il a mesuré la terre, décomposé les corps ou compté les soleils<sup>1</sup> ! »

1. Voir aussi, sur le développement de ces *électricités railleuses*, ou des *Esprits frappeurs* en Europe, tout l'appendice complémentaire : « Question des Esprits, » qui leur est entièrement consacré.

---

## APPENDICE

# SUR L'EXORCISME

---

4. « À LA RELIGION SEULE, AYONS-NOUS DIT, LE DROIT D'ORGANISER LA DÉFENSE ET D'INDIQUER LES MOYENS DE GUÉRISON. »

Nous sommes tellement pénétré de la nécessité de cette réserve, que nous reportons au second Mémoire, et après *le prononcé de l'Église*, tout un travail que nous avons préparé sur l'exorcisme; nous nous contenterons d'en donner dans cet appendice un succinct abrégé.

Il serait par trop triste, en effet, d'avoir signalé de tels fléaux, de telles misères, sans indiquer au moins les ressources admirables dont le christianisme a toujours disposé, ressources que l'histoire nous montre, guérissant parfois *en peu d'instant*s des obsessions et des tortures qui résistaient depuis des années à tous les efforts de la science.

Ces ressources étaient donc l'exorcisme, l'imposition des mains, et avant tout la prière.

Ne nous occupons que du premier, qui se rattache plus spécialement à notre sujet.

Qu'est-ce donc, ou plutôt *qu'était-ce* donc que l'exorcisme? C'était l'EX-PULSION du démon soit des hommes, soit des éléments, soit des lieux, soit des édifices, etc. Nous sommes, on le voit, bien éloignés des temps où le christianisme poursuivait son ennemi dans toute la nature, et souvent avec une spontanéité de succès constatée par d'irrécusables monuments.

Avons-nous gagné beaucoup à l'abandon de tels secours? Voilà toute la question.

Le baptême est resté; mais c'est tout au plus si l'on sait aujourd'hui que le baptême est un véritable exorcisme; c'est tout au plus si nous écoutons ces paroles prononcées sur chacun de nos enfants : « *Sors* de cet esprit, de ce cœur, de cette âme, sors de cette tête, de ces cheveux, de ces poumons, de ces membres; sors, fuis, écoule-toi comme l'eau, LIQUEFACTUS<sup>1</sup>. »

On ne se contentait pas autrefois de ce premier exorcisme : on renouvelait les exorcismes après le baptême, « car, dit un savant théologien<sup>2</sup>, bien

1. Il n'y a pas loin de cette expression à celle de *fluidique*.

2. Duguet, *Essais de morale*, ch. XIII.

que l'on supposât toujours le démon chassé du cœur par le baptême, on le croyait retiré dans la *concupiscence* qui demeure, et qui *est à lui*, étant son propre ouvrage.

Chez les adultes on renouvelait aussi très-souvent ces exorcismes de *précaution* contre l'ennemi qui tourne autour de nous, et saint Augustin a dit quelque part « qu'il serait à désirer qu'on les renouvelât tous les jours. »

Par ces seules paroles on voit où nous en sommes de la foi primitive.

On supposait alors que le maître chassé, mais conservant des *intelligences dans la place*, faisait tous ses efforts pour y rentrer et qu'il y rentrerait toujours lorsque nos infidélités ne permettaient plus à l'ange tutélaire préposé par le *nouveau maître* de nous défendre suffisamment <sup>1</sup>.

Une ancienne pratique que nous voyons exercée par saint Paul <sup>2</sup> prouve combien on supposait, dans la primitive Église, l'esprit vengeur toujours prêt à frapper et n'attendant que le signal ou la permission de Dieu ou de l'Église; car voici ce qui se passait : le coupable était à peine *livré à Satan* (expiation temporaire décrétée pour le salut des âmes), que l'anathème se réalisait à *l'instant*, et qu'ordinairement le pécheur était saisi de convulsions ou de douleurs étranges.

Nous en trouvons la preuve dans la vie de saint Ambroise. Nous voyons ce grand homme renouveler, sur un esclave appelé Stilicon, coupable d'un grand forfait, l'exemple donné par saint Paul sur l'incestueux de Corinthe. « Le premier mot de l'anathème n'était pas achevé de prononcer (dit Paulin, n° 43), que l'esprit immonde commença à *le déchirer, l'accraser*, ce que voyant, nous fûmes tous remplis de frayeur et d'admiration. »

Alors on resserrait aussitôt la puissance conférée et l'on bridait encore une fois ces forces colossales. Si l'anathème était levé tout entier, la maladie corporelle cessant subitement, on obtenait de l'expulsion une preuve extérieure et matérielle, et le coupable rentrait en grâce <sup>3</sup>.

Nous ne disons pas sans dessein *une preuve extérieure et matérielle*, car l'historien Josèphe nous prouve que chez les Juifs, qui pratiquaient aussi l'exorcisme, les choses se passaient de la même manière; il raconte qu'à la fin d'un exorcisme, *auquel il assistait*, le démon donna de sa sortie le signe

1. Est-ce que par hasard cet esprit que l'on expulse au moment de la naissance serait compagnon de naissance, ce *natalis comes* des païens, ce démon engendré avec nous, *δαίμων γεννητός*, ce *penes nos natus*, dont on a fait *pénate* (voir Moréri), esprit familier, doubleur et *Sosie de tout notre être*, que nous avons tant vu de fois occuper la science, soit à propos des dialogues intérieurs, soit à propos de ces obsessions qu'elle exprime par un *dédoubllement du moi*? Quel jour cette explication ne jetterait-elle pas sur le péché originel d'abord, puis sur cette question des *lars*, que Montfaucon nous dit avoir toujours représenté les *âmes des défunts*, ou plutôt les *génies nés en même temps qu'elles*? Que de questions traitées dans ce Mémoire se trouveraient éclaircies! Nous reprendrons tout cela plus tard.

2. Saint Paul, 2<sup>e</sup> Cor.

3. C'était exactement le *decovere diris* des païens, leur *abandon aux cruels*; c'était là leur *observatio*, suivie quelquefois de la *reservatio*; c'était encore le *maran-atta* des Hébreux (l'anathème), mais *maran-atta* temporaire et séparé de celui de l'ancienne loi par l'abîme de la charité évangélique; car, ainsi que le fait observer Cornélius à Lépide « pendant que l'apôtre frappait la chair du coupable par le démon, les fidèles priaient en secret pour effectuer sa rentrée en grâce. »



qu'on lui avait imposé, c'est-à-dire le renversement d'un vase rempli d'eau placé tout exprès dans le voisinage et bien défendu de toute approche.

Nous ne parlerons pas ici des possessions de l'Évangile et des signes que les démons donnaient aussi de leur sortie, ne fût-ce que celui de leur entrée dans cet immonde troupeau qui, saisi de fureur à l'instant, courut se précipiter dans la mer.

Nous ne parlerons pas non plus des exorcismes des apôtres, de leur joie en voyant que les démons leur étaient soumis, et de leur insuccès lorsqu'ils n'avaient pas suffisamment recours au jeûne et à la prière.

Mais nous nous arrêterons un moment devant une parole de Tertullien qui nous prouve combien était quotidienne et universelle cette pratique si rare et si décriée aujourd'hui. Après avoir parlé de ces magiciens qui *font parler des statues, qui envoient des songes, et qui font deviner jusqu'aux tables, mensas divinare*, etc.<sup>1</sup>, il jette ce défi magnifique aux persécuteurs des chrétiens : « Que l'on produise devant *vos* tribunaux, et à la face de tout le monde, un homme *notoirement* possédé. Après, que l'on fasse venir quelque fidèle et qu'il commande à cet esprit de parler; s'il ne nous dit pas ouvertement ce qu'il est, s'il n'avoue publiquement que lui et ses compagnons *sont les dieux que vous adorez*; si, dis-je, il n'avoue ces choses, n'osant mentir à un chrétien, là MÊME, SANS DIFFÉRER, SANS AUCUNE NOUVELLE PROCÉDURE, FAITES MOURIR CE CHRÉTIEN IMPUDENT, QUI N'AURA PU SOUTENIR PAR L'EFFET UNE PROMESSE SI SOLENNELLE. »

Minutius Félix n'est pas moins explicite : « Vous savez bien, dit-il dans l'*Octavius*, que ces démons sont contraints d'avouer toutes ces choses lorsque, les tourmentant, nous les faisons sortir des corps par ces paroles qui les torturent et par ces prières qui les brûlent. »

C'était donc alors une pratique générale. Plus tard l'Église crut devoir fortifier plus officiellement, plus solennellement encore, une institution qui remonte jusqu'au Sauveur lui-même, jusqu'à cet *exorciste divin* descendu des cieux pour précipiter dans l'abîme *le prince de cet air (cadebat ut fulgur)*, et pour guérir tous ceux qu'il oppresse (*et sanabat omnes oppressos a diabolo*<sup>2</sup>).

Nous voyons donc l'Église établir l'ordre de l'exorciste, et tracer les règles que celui-ci doit suivre, avec une sagesse et une *science* que l'on n'a point assez remarquées. Il faut voir, en effet, avec quel soin le rituel établit la distinction entre les maladies nerveuses et les névropathies sataniques.

Ces dernières ont toujours un *criterium* certain, et consistant dans sept signes :

- 1° Pénétration des pensées non exprimées;
- 2° Intelligence des langues *inconnues*;

1. Voyez *Apolog.*, § 28. Donc aux yeux de Tertullien, qui connaissait bien son paganisme, les oracles des palens et les *tables tournantes* n'avaient qu'une seule et même cause.

2. C'est une chose remarquable que cette expression *oppressos*, rapprochée de cette terrible *oppression* dont se plaignaient constamment, nous l'avons vu, soit quelques somnambules, soit les ursulines de Loudun, soit les camisards, soit les enfants de Cideville, soit les soldats de Tropea, lors de ce fameux *cauchemar* si pauvrement expliqué par la science.

- 3° Faculté de les parler, ainsi que les *langues étrangères*;
- 4° Connaissance des événements futurs;
- 5° Connaissance de ce qui se passe dans les lieux éloignés;
- 6° Développement de forces physiques supérieures;
- 7° Suspension du corps en l'air pendant un temps considérable.

Mais que l'exorciste y prenne garde : qu'il se prépare longuement, par la prière, le jeûne et la charité, dans lesquels il doit puiser ses forces principales.

Qu'il se méfie surtout des ruses du démon, qui le trompe fort souvent, le lasse et ne néglige rien pour bien lui persuader que la maladie est *purement naturelle*.

Ces ruses sont *innombrables*, elles vont quelquefois jusqu'à faire avouer aux malades qu'ils jouent la comédie en demandant l'exorcisme; qu'ils ne sont pas malades<sup>1</sup>, etc., etc.

Mais on connaît ces ruses, et l'exorciste passe outre, jusqu'à ce que, aidé par les prières de tous les assistants, il force le démon à se manifester de *telle* manière, à *tel* endroit, à dire son nom, la raison de son entrée, et enfin à *sortir* au nom sacré de Jésus-Christ.

L'énergumène une fois délivré, l'exorciste l'avertit de se bien garder de nouveaux péchés et de se munir de tous les boucliers spirituels pour empêcher un retour qui rendrait son dernier état bien pire que le premier.

Voilà ce qu'on a appelé depuis le *scandale des exorcismes*. On voit comme ils étaient funestes!

On nous reprocherait avec raison des paroles inutiles si nous suivions l'exorcisme à toutes les époques de l'Église. Pendant quinze siècles consécutifs, pas un saint qui n'obéisse au précepte évangélique, pas un canon qui ne le prescrive, pas un fidèle qui ne le réclame à l'occasion, pas un fléau qui n'y trouve un obstacle et fort souvent un vainqueur<sup>2</sup>.

Mais depuis Luther, et bien que les protestants ne nient pas la magie, la foi diminue, la controverse altère la charité, l'Église devient parfois un théâtre où les discussions entravent le succès, comme à Loudun; de plus en plus alors elle se voit obligée à la prudence, et contrainte de retirer à elle

1. Nous avons vu la même chose pour des somnambules; à l'état de crise, elles avouaient qu'elles jouaient la comédie, mais, réveillées, elles ne comprenaient plus rien à cet aveu. Nos commissions d'enquête croient avoir tout dit lorsqu'elles ont obtenu un tel aveu; mais il faut bien savoir *en quel moment*, et prendre garde que cet aveu ne soit encore plus trompeur que la tromperie redoutée.

2. On s'est permis beaucoup de plaisanteries sur certains de ces fléaux qui avaient, en effet, au premier coup d'œil quelque chose d'assez excentrique. On a beaucoup ri, par exemple, de cet exorcisme lancé par un évêque de Lausanne contre une formidable invasion de rats qui désolaient sa contrée; mais on oublie toujours de mentionner une chose, c'est la *cessation subite du fléau*. Rensuite, à ce compte-là, Moïse n'eût aussi fait que des actions risibles en luttant contre des fléaux fort semblables envoyés par les magiciens égyptiens. Croit-on, enfin, que les populations se seraient laissé prendre si longtemps à une longue suite d'insuccès? Si l'on eût prononcé chez les demoiselles Fox, en Amérique, la formule d'exorcisme déjà citée : « Chassez de cette maison, Seigneur, toute malice, tout fantôme et tout esprit qui frappe! » L'Amérique ne serait peut-être pas, à l'heure qu'il est, aussi menacée dans sa tranquillité.

la puissance conférée aux exorcistes, mais le dogme est toujours là, toujours le même, on n'en modifie pas un *vota*, et comme la diminution de la foi est la seule cause de la diminution des secours, on exorcise encore tous ceux qui la conservent, mais on les exorcise en secret.

Nous ne pouvons donc nous étendre à ce sujet autant que nous le voudrions.

Cependant l'exorcisme nous apparaît pour la dernière fois vers la fin du siècle dernier sous un jour si brillant et entouré d'une publicité si grande, que nous ne pouvons résister au désir d'en donner au moins une idée.

D'ailleurs, comme tous les auteurs que nous avons combattus dans ce Mémoire s'accordent pour invoquer précisément cet exemple, nous sommes forcé d'y recourir à notre tour et de redresser encore une fois la falsification historique la plus flagrante que l'on ait jamais osé se permettre. On va en juger.

Il s'agit de *Gassner*, de ce prêtre qui, longtemps curé de Klæsterle, diocèse de Coire, résolut, en 1752, après s'être guéri lui-même au nom de Jésus-Christ d'une véritable obsession, de consacrer le reste de sa vie à la guérison de son prochain. Que nous disent les biographies à son sujet? Consultons de préférence celle écrite par un de ses détracteurs, par le fameux abbé Grégoire, grand ennemi, comme on le sait, de l'ultramontanisme et des jésuites, dont Gassner était l'élève et le protégé. « La réputation du thaumaturge, dit-il, se répandit bien vite en Allemagne et dans les pays voisins, où il eut pour admirateurs et protecteurs des hommes puissants. Il quitta sa paroisse, devenue trop petite pour recevoir tous ses malades, et se fixa à Elwangen, puis ensuite à Ratisbonne, sur l'invitation du prince-évêque; celui-ci nomma tout aussitôt une commission d'hommes éclairés, chargée d'examiner soigneusement les opérations de Gassner, et de rédiger le procès-verbal de toutes les séances; *personne n'en était exclu*. Gassner invitait au contraire les médecins à s'y rendre, à épuiser toutes les précautions nécessaires pour écarter les soupçons de supercherie. C'est ainsi qu'il en usa avec le duc de Wurtemberg, qu'il invita à venir le trouver, accompagné de ses docteurs. Le duc y vint et signa le procès-verbal des miracles constatés <sup>1</sup>.

« On vit alors pleuvoir de toutes parts des pamphlets pour et contre Gassner. *Quelques faits* (sur tant de milliers) furent révoqués en doute. On cita des guérisons qui n'avaient été ni radicales ni durables; mais en général ON LES CONTESTAIT PEU, on discutait seulement leur nature. Étaient-

1. Une de ses cures les plus étonnantes fut celle de la jeune Émilie, rapportée dans un procès-verbal imprimé à Schillingsfurt en 1775. Ce procès-verbal, signé par vingt personnes, au nombre desquelles nous remarquons trois médecins, plusieurs commissaires de la cour, de l'évêché, de la police, un professeur de mathématiques, quelques conseillers auliques, etc., nous montre le saint prêtre apprenant d'abord à la jeune fille, tourmentée par d'horribles convulsions, que l'ennemi est à l'état latent chez elle; il lui en donne aussitôt la preuve, en la faisant passer, *sans le moindre attouchement*, et par de simples commandements en latin (langue étrangère pour elle), par tous les genres de convulsions AVEC ou SANS DOULEURS à son choix, et par tous les symptômes maladifs que les médecins désiraient obtenir. Après quoi Gassner déclare qu'elle est guérie *à jamais* par la toute-puissance de Dieu; ce que ces témoins si importants ont attesté tous à l'unanimité.

elles le résultat de moyens naturels, ou de prestiges, ou de miracles réels? » (Grégoire, *Histoire des sectes religieuses, etc.*, t. V, p. 386.)

Ainsi donc, adversaires et prôneurs, tous étaient à peu près d'accord sur la *réalité* des guérisons. C'est un point qui paraît établi. Or, quand on sait qu'il y avait jusqu'à dix mille malades campés sous des tentes autour de lui, on comprend que cette fois les enquêtes reposaient sur une très-grande échelle et que le thaumaturge n'avait guère de temps à lui pour monter des *jongleries*.

Comme on le pense bien, en plein *xviii<sup>e</sup>* siècle un pareil homme devait éprouver plus d'une persécution. Pendant qu'il était chaudement défendu par les populations, par les jésuites, par le savant abbé de Saint-Blaise, dom Gerbert, par les évêques de Ratisbonne et de Coire, ses supérieurs et juges naturels, par les princes de la maison de Hohenlohe, et en général par tous les catholiques ultramontains, on le vit condamner par quelques évêques, et entre autres par celui de Salzbourg; mais nous voyons aussi dans une lettre émanée du saint-siège, à la date du 15 décembre 1777, le saint-père exprimer son mécontentement de la lettre pastorale de cet évêque, ainsi que de celle de Mgr de Prague, et refuser de les approuver.

Cependant toute l'Allemagne s'agitait. Gassner était venu apporter, suivant la prophétie évangélique, non *pas la paix*, mais le couteau. La persécution eût donc manqué à sa gloire.

Au moment où il allait fonder un ordre uniquement destiné à la guérison de ces sortes de maladies que, dans sa longue expérience, il affirmait entrer pour un tiers dans le cadre général, il vit se dresser contre lui tous les obstacles imaginables.

D'après la *Biographie universelle*, « on montra contre ce prêtre irréprochable une espèce de *fureur*; calomnies odieuses, mensonges, rien ne lui fut épargné. »

Après la persécution des deux évêques vint celle de la science.

Elle était alors ce qu'elle est aujourd'hui. Elle avait un *parti pris*, et cinq cent mille morts ressuscités sous ses yeux ne l'auraient pas fait varier d'une syllabe.

A l'Université de Halle se trouvait entre autres un professeur distingué et des plus incroyants; c'était le professeur Semler; Gassner, dans l'espoir de le convaincre par une évidence de toutes les heures, de toutes les minutes, avait engagé avec lui une correspondance raisonnée, et le conjurait de venir s'établir à Elwangen, lui offrant même de le défrayer de tous les frais du voyage. Que fait Semler? Il s'y refuse, sous le prétexte qu'un incroyant comme lui serait infailliblement *lapidé*. Cette raison supposait au moins de la part de Semler la foi chez les malades et *les guéris*; mais rassuré sur ce faux prétexte, et relancé par le *Journal historique de Luxembourg*<sup>1</sup>, qui lui prouve qu'avec du silence et de l'incognito il n'a rien à redouter, il change de tactique, et, laissant là les faits, il se lance dans les discussions

1. Du 15 juin 1776.

théoriques. « Le démon, dit-il, étant invisible de sa nature, il n'y a aucune expérience faisable à son égard. » A ceux qui lui disent qu'il ne s'agit pas de *voir* le diable, mais bien des guérisons flagrantes et subites, il se rejette sur leur dissemblance « avec celles de la Bible ; » à ceux qui lui prouvent qu'elles sont, au contraire, parfaitement identiques, il bat en retraite en déclarant « qu'étant *satisfait de ses idées* à ce sujet, il n'en prendra jamais d'autres, et clôt la discussion. »

En vérité, on croit assister à tous les faux-fuyants que nous connaissons. Et comme nous l'avons déjà dit, « chez certains savants, toutes les fois que *leur siège est fait*, l'évidence est comptée pour peu de chose, et les meilleures raisons pour zéro. »

Vinrent ensuite les persécutions de l'autorité ; c'était le temps de Joseph II ; on chassait alors les jésuites de partout, quitte à les rappeler plus tard ; on se brouillait avec Rome, on aimait les philosophes ; la dernière heure devait donc sonner pour Gassner comme pour les autres. Depuis un siècle, en Europe, tout marche par courants opposés ; or, le courant des idées catholiques romaines refluit sous l'arrivée du courant opposé.

Ainsi donc, Gassner fut dénoncé comme un partisan des jésuites, comme un fauteur de troubles, et le gouvernement, pour en finir avec lui, chargea l'illustre docteur DE HAEN, médecin de l'impératrice Marie-Thérèse, et l'une des plus grandes autorités médicales de l'Europe, de faire et de publier une enquête approfondie sur notre thaumaturge. De Haen fit l'enquête ; et c'est ici que nous appelons l'attention générale.

Il est avancé dans tous les ouvrages combattus dans ce Mémoire que de Haen *prouva et divulqua, séance tenante, LES JONGLERIES du prétendu guérisseur*. Grégoire s'exprime ainsi : « De Haen a prouvé qu'il ne voyait en tout cela que des jongleries. »

M. le docteur Dubois, d'Amiens, fidèle au même système de négations à tout prix, dit aussi dans la préface de son *Histoire académique* que de Haen *démasqua ces jongleries* comme Duncan l'avait fait pour Loudun, comme Hecquet l'avait fait pour Saint-Médard <sup>1</sup>.

Voyons donc une dernière fois comment *le merveilleux* avait pu disparaître aussi subitement.

De Haen était chrétien, mais il était aussi de la nouvelle école ; il partageait toutes les idées de Joseph II ; il détestait surtout les jésuites ; il n'y avait donc pas possibilité, pour lui, de reconnaître dans Gassner un thaumaturge évangélique. D'un autre côté, les faits... Mais laissons-le parler lui-même, et voyons s'il est vrai qu'il ait fait tomber tout le *merveilleux* de la chose.

Écoutons bien ses conclusions, nous les avons traduites de son ouvrage latin *de Miraculis*, cap. v ; elles en valaient la peine.

1. « Gassner, dit M. Dubois, fut en quelque sorte le précurseur de Mesmer. En d'autres temps, on aurait soumis les démoniaques aux exorcismes et aux épreuves du rituel ; l'impératrice les fit soumettre au traitement de de Haen. *La fourberie fut découverte aussitôt* et les bruits populaires dissipés... » Nous allons voir s'il s'agissait de bruits.

« Mes lecteurs, dit-il, attendent de moi une décision sur les miracles de Gassner... Ces phénomènes doivent être attribués ou à Dieu, ou à la jonglerie humaine, ou à l'intervention de Satan.

« Il ne viendra, je pense, dans la tête de personne qu'ils viennent de Dieu, puisqu'ils en sont indignes, étant opposés à la vraie religion et scandaleux pour le peuple <sup>1</sup>.

« Reste donc la jonglerie humaine ou l'intervention satanique... Voyons la première... Si tous les malades de Gassner habitaient dans son voisinage et vivaient avec lui, s'ils étaient en petit nombre, on pourrait soupçonner quelque chose de semblable; mais quand on voit venir à lui **DES CENTAINES** de malades avec lesquels il n'a jamais eu et n'a jamais pu avoir aucun commerce, **DES CENTAINES** de personnes de toutes les religions, candides, sincères, éloignées de toute fraude, des malades si nombreux que leur nombre excède **QUELQUES MILLE** (nous progressons), **PERSONNE, A MOINS D'ÊTRE FOU, NEMO SANÆ MENTIS**, ne peut admettre une subornation pareille.

« Quant à l'IMAGINATION (ceci regarde M. Arago et le premier rapport de Bailly), elle expliquerait assez bien tous ces faits s'il s'agissait d'un petit nombre de malades, traités encore pendant plusieurs années... Mais il ne s'agit ici ni d'un homme ni d'un autre, mais de **MYRIADES D'HOMMES** (nous décuplons toujours); non pas de jeunes filles très-nerveuses, mais de paysans fort rustiques, d'ouvriers, de forgerons, de bûcherons, dont l'imagination est tout à fait endormie; bien plus; de gens très-âgés et aliénés, sur lesquels il produit des effets **STUPÉFIANTS sans les toucher**, et en leur parlant plutôt avec une voix faible et douce qu'avec une voix effrayante et sonore.

« Chez ces malades, non pas à sa volonté, mais à celle des médecins assistants, il change l'état du pouls, le ralentit, l'accélère (sans le toucher), et cela trois ou quatre fois par heure. **DONC IL N'Y A LA AUCUN MAGNÉTISME.**

« ... Serait-ce le changement d'air, le voyage? Cela s'est vu souvent; mais ici ces malades, misérables à la maison, misérables en voyage, *sont déposés misérables* aux pieds de Gassner, et il les **RENVOIE GUÉRIS!** »

Vous voyez que jusqu'ici de Ilacn accepte les faits, et les regarde comme aussi merveilleux que possible; mais laissez-le continuer.

« Donc, en supposant que quelques-uns ont été guéris par le changement d'air et le voyage, quelques autres par le magnétisme et les sciences occultes, *qui cependant n'ont jamais rien produit de semblable aux prodiges de Gassner*,... en supposant quelques autres guéris par l'impression de gestes terrifiants, d'autres enfin par quelque connivence avec les malades, on dira peut-être que tout cela fait un certain nombre... et l'argument mérite quelque attention... Mais si ceux qui voient en Gassner un thaumaturge ne voulaient en tenir aucun compte (vous le leur avez défendu sous peine de folie), et s'ils persistaient à soutenir que ces cures, **QUE L'ON NE PEUT NIER**, n'ont été nullement opérées à l'aide de moyens humains et naturels, que même de

1. *Indignes de Dieu!* et il va nous dire que ces guérisons parfaites ont eu lieu par milliers et sans atouchements. *Opposés à la vraie religion!*... Oui, de Joseph II, *Scandaleux pour le peuple!* et les incroyants craignaient d'être lapidés par les populations enthousiastes!

tels miracles dépassent la vertu d'un simple exorciste,... *nous répéterions* que puisque ces choses n'ont été accomplies ni par le doigt de Dieu, comme nous l'avons démontré, ni par la nature, comme les panégyristes de Gassner le proclament, *ils* nous forcent à dire que ces prodiges SONT NE VÉRITABLES ŒUVRES DU DÉMON. » Quels aveux ! quelle conclusion ! et quelle ROUERIE !

Admirez-vous cet art avec lequel de Haen, qui vient en son propre nom de briser comme verre tous les arguments de l'incrédulité, se retourne tout à coup et les rejette habilement sur les panégyristes de Gassner, pour les rendre seuls responsables de sa conclusion vraiment *diabolique* !

En vérité, nous ne savons pas si la ruse et la duplicité peuvent aller plus loin que cela ; qui sait cependant combien de fois de Haen se sera indigné à la cour contre celles de jésuites !

Que dire ensuite de ces écrivains modernes qui, de meilleure foi, nous en sommes sûr, représentent cependant Gassner *comme un fourbe, précurseur de Mesmer*, et qui osent s'appuyer sur le témoignage de de Haen ? Il faudrait au moins s'entendre à l'avance, ne fût-ce que pour ne pas se donner mutuellement de si cruels démentis. On se dit d'accord, et voici qu'à l'examen l'un déclare *fou* celui qui croit ces faits, et que l'autre déclare bien autrement *fou* celui qui ne les croit pas.

Pauvre histoire, comme on t'exploite !

Cette esquisse biographique clôt merveilleusement, il nous semble, notre premier Mémoire, car elle en renferme tout le sens et tout l'esprit. Après le récit de tant de vérités attristantes, il nous reste donc bien démontré qu'à la voix d'un pauvre prêtre des centaines de maladies *chroniques*, ou plutôt des *milliers* (ne voulant pas dire avec de Haen des *myriades*), se trouvaient subitement et parfaitement guéries, soit par l'exorcisme, soit par l'imposition des mains, et toujours au nom de Jésus-Christ.

Qui sait si, lors de cette régénération religieuse qu'il nous est permis d'espérer, ces quelques pages sur Gassner n'inspireront pas à d'autres héros de la charité et de la foi le désir d'expérimenter par eux-mêmes une méthode thérapeutique tout à la fois si grande et si facile ? Auquel cas, et même en réduisant les *myriades* en *centaines*, nous croirions avoir rendu à l'humanité souffrante plus de services que toutes les académies et facultés du monde n'auraient pu lui en rendre pendant toute la durée d'un siècle.

Consolations puissantes, espérances merveilleuses, on peut comprendre maintenant pour quelle part vous êtes entrées dans la composition de ce Mémoire, dont vous fûtes, à vrai dire, le seul mobile et l'unique fin !

FIN.

PNEUMATOLOGIE.

---

# DES ESPRITS

ET DE LEURS

MANIFESTATIONS DIVERSES

Mémoires adressés aux Académies

PAR

J<sup>s</sup>.-E<sup>s</sup>. DE MIRVILLE

TOME DEUXIÈME

« Tous les dieux des nations sont  
de *pauvres* esprits (Élilim), mais le  
Seigneur (Élohim) a fait le ciel et  
la terre. »

(*Psautne* xcvi, v. 5.)

DEUXIÈME MÉMOIRE

MANIFESTATIONS HISTORIQUES

DANS L'ANTIQUITÉ PROFANE ET SACRÉE

RAPPROCHÉS DES FAITS DE L'ÈRE ACTUELLE

I

PARIS

H. VRAYET DE SURCY, RUE DE SÈVRES, 19

---

1863







## *Bibliothèque Saint Libère*

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2007.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.



# DES ESPRITS

MÉMOIRES ADRESSÉS AUX ACADÉMIES

TOME DEUXIÈME

---

MANIFESTATIONS HISTORIQUES

I



---

Propriété et droits de traduction réservés.

---



# TABLE SOMMAIRE

## DES CHAPITRES DU DEUXIÈME VOLUME

FORMANT LE TOME PREMIER

DES MANIFESTATIONS HISTORIQUES.

### PREMIÈRE PARTIE

IMPORTANCE DE LA QUESTION.

INTRODUCTION, ou Réponse à MM. Renan, Littré, Maury, Figuiér, etc.,  
et aux spirites modernes. . . . . xi

### CHAPITRE I.

IMPORTANCE COSMOLOGIQUE

DU DOGME DES ESPRITS, ETC.

- § I. — Le Cosmos et ses magnificences. — Infiniment petits et infiniment  
grands. — Microscope et télescope. — Leur gloire et leur orgueil. —  
Vieilles attaques rajeunies. — A plus tard les réponses. . . . . 1
- § II. — Le télescope des sens et le télescope de l'âme. — Esprit moderne,  
génie antique. — L'infini matériel conquis et l'infini spirituel perdu. —  
Conséquences cosmologiques du moindre phénomène spirite. — Rentrée  
prochaine de l'astronomie dans la théodicée. — Esprits *indérang-*  
*geables* de M. Reynaud. — Grande revanche philosophique. . . . . 3



- § III. — Le Cosmos du baron de Humboldt. — LES FORCES! base de toute discussion. — Grove et sa physique réactionnaire. — Plus de fluides impondérables. — Hiérarchie de ces forces. — « L'astronomie débouchant à son tour dans la théodicée, » suivant M. Reynaud. . . 17

## CHAPITRE II.

### IMPORTANCE HISTORIQUE

#### DU DOGME DES ESPRITS, ETC.

- § I. — État de la question et de la critique en général. — Les deux méthodes, *à priori* et *à posteriori*. — Selon l'esprit ancien, « le fait existe, donc il se peut; » suivant l'esprit moderne, « le fait ne se peut, donc il n'est pas. » — N'émoussons pas les armes dont nous devons nous servir. — L'Écriture n'est pas tout. — La *légende* plus vraie que l'histoire (selon Augustin Thierry). — Les historiens *termiles*. 33
- § II. — Débuts embarrassés de la critique française à propos de l'origine des cultes. — Lourdeurs de Bayle et légèretés de Fontenelle. — La certitude historique à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Inextricable imbroglio. — Maladresses de la théologie académicienne. . . . . 46
- § III. — Dernier mot de la critique allemande. — Folies et collisions germaniques. — Rationalistes et mythologues. — Toujours le même obstacle. . . . . 56
- § IV. — Dernier mot de l'incroyance anglaise. — Succession de Bacon, Hobbes, Bolingbroke, Hume, etc., recueillie et liquidée ces jours-ci dans *Essays and Reviews* par les soins de M. Temple, chapelain ordinaire de la reine et futur évêque de Londres. — Grand scandale et grand péril. . . . . 66

- § V. — Dernier mot ou *delenda Carthago* de la critique française. MM. Guignault, Quinet, Renan, Littré, Salverte, Maury, Figuiet, etc. — École nébuleuse. — Philosophie de... la philosophie contraire. . . . 78

APPENDICE A. — « UN SPÉCIMEN DE CRITIQUE DÉSESPÉRÉE, — OU LES PREMIERS JOURS DE ROME ÉCLAIRÉS PAR LES NOTRES. » — Le merveilleux romain. — Les impossibilités aplanies. — Rome et ses destins prédits. — Rome et ses statues volages. — Rome et les fulguriteurs étrusques. — Numa, Castor et Pollux. — Les invasions Lemurales. 94

### CHAPITRE III.

#### IMPORTANCE THÉOPHILOSOPHIQUE

##### DU DOGME DES ESPRITS, ETC.

- § I. — Portée théophilosophique. — L'échelle des êtres. — Orphée, Pindare, Empédocle, Pythagore, renvoyés à l'école par tous les écoliers modernes. — Toute l'histoire du spiritisme ancien et moderne en quelques pages. — Opposition antique reléguée dans trois sectes, les cyniques, les épicuriens et les sadducéens. — Aristote et Platon. — Éclectisme alexandrin. — Le moyen âge et sa méthode. — La Réforme. — Le XVIII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle retournant à la magie. — Le catholicisme répondant à toutes ces philosophies : « Le mal n'a pas d'autre origine que le malin. » . . . . . 444
- § II. — Portée psychologique. — Psycholâtrie moderne. — Une grande question du jour résolue par Jamblique. — Éclectisme parisien. — Les disciples ne comprenant plus leurs maîtres. . . . . 429
- § III. — L'ange gardien confondu avec l'âme. — Deux mots encore sur Socrate et M. le docteur Lélut. — Intuition. — Pressentiments, prémonitions, anecdotes. — La droite et la gauche. — L'ange gardien selon la Bible. . . . . 445

- § IV. — L'ange gardien expulsé par la science. — Saint Michel et sa fête. — L'ange est, dit-on, un phénomène subjectif. — M. Reynaud le regrette tant, sans y croire, qu'il reproche à l'Église sa prudence à cet égard. — Commencement de réclamations à l'étranger, en faveur de l'Ange gardien et des Esprits. . . . . 466

## CHAPITRE IV.

### IMPORTANCE MÉDICALE

#### DU DOGME DES ESPRITS, ETC.

- § I. — Exceptions médicales. — *Esprits frappeurs*, et statistiques d'hôpitaux. — Témoignages des vieux maîtres, Ambroise Paré, Sennert, Fernel, etc. . . . . 472
- § II. — Les deux chorées, discussion toute récente à l'Académie de médecine. — Distinction accordée. — Brochure de Roth. — Invasion des *knockings* et des *rappings* dans une chorée qu'il soigne et décrit. — Il les attribue à une *contraction musculaire* insaisissable. — Les docteurs Roth et Marc ne peuvent absolument rien deviner, bien qu'ils constatent que les *bruits* répondent avec *esprit*, et qu'il y a *seconde vue*. . . . . 485
- § III. — Morzine, ou cent possédées dans un village. — Rapports divers. — Détails prodigieux attestés par le médecin du lieu, par des ecclésiastiques et des laïques venus pour constater leur fausseté. . . 243
- APPENDICE B. — « EXAMEN D'UN AUTRE RAPPORT MÉDICAL SUR MORZINE. »  
De trois explications l'auteur choisit celle qu'il déclare mauvaise, et rejette la seule possible, sous prétexte qu'elle n'est plus *discutable* aujourd'hui. . . . . 233
- APPENDICE C. — « GÉNIES ÉPIDÉMIQUES. » — Définitions. — Milieux et berceaux. — Procédés et translation. — Justice distributive du fléau.

— Causes et forces occultes. — Le fléau divin des anciens. — Satellites de la peste. — Spectres et flèches pestifères. — Hiéroglyphes de la peste. — La Bible et les fléaux. — Forces intelligentes préposées à la direction générale de la flagellation publique. — Prophylaxie morale et hygiénique des fléaux. — RÉCAPITULATION. . . . . 244

## DEUXIÈME PARTIE

GENÈSE ET TRADITIONS PRIMITIVES SUR LES DEUX CHUTES,  
ANGÉLIQUE ET HUMAINE.

### CHAPITRE V.

#### DES ESPRITS AVANT LA CHUTE

##### DE L'HOMME, ETC.

- § I. — Dieu ou *le lui* des Forces. — Les Esprits. — Magnificence des expressions bibliques. — Prétendus mutisme et mythisme de Moïse. — Impossibilité de l'emprunt judéo-mazdéen. — Les scribes de Rhamssès II prenant la défense de Moïse contre ses ennemis de Berlin et de Paris. . . . . 289
- § II. — Date de la création des Esprits. — L'*ornement* des cieux (*ornatus*) substitué par la Vulgate au mot hébreu (*tsaba*, armée). — Tsaba, association angélique et sidérale. — Création des Esprits, époque indéfinie. — Double création simultanée (*spiritualem ac mundanam*). . . . . 308
- § III. — Véritable rang des Esprits dans la création génésiaque. — Unité de Dieu et multiplicité des dieux. — L'Académie s'y perd. — Moïse, accusé tout à l'heure de mutisme à l'égard des Esprits, est accusé maintenant d'en avoir parlé beaucoup trop. — *Monothéisme* et *polythéisme*. . . . . 314

§ IV. — Les anges et les vertus <i>sans nom</i> . — Le gnosticisme et saint Paul. — Les sept esprits de la présence et les séphiroth des Juifs. — Leur rôle dans le grand acte de la création. — Un rayon de lumière sur le nirvanâ des bouddhistes. . . . .	325
§ V. — Un tiers du <i>Tsabaoth</i> foudroyé. — Traditions juives et fait biblique. — La grande armée des <i>courbés</i> , <i>curvati</i> . . . . .	340
§ VI. — Chute des Esprits chez tous les peuples. — Jupiter foudroyé par Chronos, et Brahma, le créateur des Hindous, foudroyé pour l'orgueil que lui inspiraient ses <i>Védas</i> . . . . .	345
APPENDICE D. — « LES SEPT ESPRITS DE LA PRÉSENCE ET L'HISTOIRE DE LEUR CULTE. » L'inspiration de Michel-Ange et les révélations d'un saint concourant à l'érection de la magnifique église de <i>Sainte-Marie- des-Anges</i> . . . . .	354
APPENDICE E. — « L'antique Satan devant les penseurs modernes. » — La science française le nie, l'Allemagne l'accorde, le voltairien le persifle, le socialiste l'évoque et <i>presse sur son cœur ce « révolu- tionnaire</i> malheureux et calomnié. » . . . . .	364

## CHAPITRE VI.

### DES ESPRITS PENDANT LA CHUTE

#### OU PREMIÈRE SCÈNE DE HAUTE MAGIE HUMANITAIRE.

§ I. — Topographie d'Éden. — Marco-Po'lo plus exact que Voltaire. — Un dernier mot sur le <i>Prométhée</i> d'Eschyle. — Jupiter-Satan prophétisant sa propre expulsion par <i>le fils de la femme</i> . . . . .	369
§ II. — Chapitre II de la Genèse. — Les deux arbres, de la gnose et de l'a- mour. — Solution bien antique de questions très-actuelles. — Le traditionalisme dans Éden. — <i>Extériorité</i> de la parole et du miracle. . . . .	380

§ III. — Le serpent. — Les dieux, selon Creuzer, « choisissant toujours et occupant leurs emblèmes. » . . . . .	393
§ IV. — Éloquence du serpent. — Première scène de haute magie humanitaire. — Facultés adamiques et somnambulisme moderne. — Lucidité profane et verdict. — Déportation et promesse. — Les vêtements de peau. . . . .	398
§ V. — La chute devant la science moderne. — Philosophie de ce grand drame. . . . .	406
APPENDICE F. — « SPONTANÉITÉ DU LANGAGE HUMAIN OU DEUX MIRACLES AU CHOIX. » . . . . .	445
APPENDICE G. — « SERPENTS SACRÉS ET DRAGONS TRADITIONNELS. ».	422
APPENDICE H. — « EXORCISMES DU BAPTÊME. » . . . . .	433

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

FORMANT LE TOME PREMIER DES MANIFESTATIONS HISTORIQUES.

## ERRATA DE CE VOLUME

Page 33, au sommaire au lieu de :	<i>donc il se perd,</i>	lisez :	<i>donc il se peut.</i>
— 47, ligne 26, au lieu de :	<i>vous vous trompez,</i>	—	<i>vous nous trompez.</i>
— 111 — 14 —	<i>qui ne nous aide,</i>	—	<i>qui ne nous aident.</i>
— 122 — 12 —	<i>lorsqu'on suivra,</i>	—	<i>lorsqu'on suit.</i>
— 127 — 21 —	<i>asseoir la science,</i>	—	<i>la sienne.</i>
— 137 — 23 —	<i>qui va recevant,</i>	—	<i>qui va recevoir.</i>
— 138 — 28 —	<i>contraires,</i>	—	<i>conformes.</i>
— 160 — 26 —	<i>sa perfection,</i>	—	<i>réalisation.</i>
— 170 — 10 —	<i>l'auteur de raison pure,</i>	—	<i>de la raison pure.</i>
— 213 — 2 —	<i>l'intériorité,</i>	—	<i>l'intérieurité.</i>
— 238 — 5 —	<i>peuvent être,</i>	—	<i>ne peuvent être.</i>
— 303 — 10 —	<i>pour nous,</i>	—	<i>pour ces Messieurs.</i>
— 401 lig. 4 de la note au lieu de :	<i>dissoudre,</i>	—	<i>disjoindre.</i>

# INTRODUCTION

---

## I

### BUT ET RAISONS DE CET OUVRAGE

Beaucoup de personnes peut-être vont s'alarmer de la résurrection d'un ennemi dont elles avaient béni la mort; nous leur devons quelques mots d'explication.

D'abord, il ne s'agit plus exclusivement d'ennemis à conjurer; désormais les vrais consolateurs ne nous feront plus défaut, puisque sous ce titre d'ESPRITS nous allons réunir toutes LES FORCES SURINTELLIGENTES, divines, angéliques, démoniaques et surhumaines (ou manales).

Les dimensions d'un tel cadre sont donc en rapport avec les dimensions du sujet, puisque c'est l'invisible toutentier, autrement dit l'infini spirituel qui va s'y trouver renfermé.

Toutefois, comme dans l'*antiquité profane* toute la terre, sauf l'héritage réservé, appartenait à l'ennemi, c'est encore lui qui obtiendra le plus souvent la parole; c'est encore dans ses rangs que nous serons forcé de rechercher les ancêtres, l'aristocratie primitive et princière de ces phalanges dégénérées, dont nous n'avons combattu que les misérables satellites dans notre campagne spiritique de 1853 : or cette campagne n'est pas tellement ensevelie dans l'oubli que l'on doive à tout jamais y renfermer avec elle et son histoire et les hauts enseignements qui, selon nous, en découlent. Avant donc de recommencer les hostilités, il est indispensable de bien se rappeler la position des deux camps et d'en *causer* paisiblement.

Qu'on veuille donc bien nous permettre l'évocation d'un souvenir



personnel et familial dont nous garantissons la plus complète exactitude.

Il y a cinq ou six ans, un de nos amis entra un jour chez un membre de l'Institut que nous appellerons M. N\*\*\*, et lui disait : « Vous me voyez, mon cher ami, plus préoccupé que jamais des récits qui depuis quelque temps bouleversent ma raison, et c'est vous que je choisis pour la tranquilliser ; voyons, vous êtes honnête homme, soyez donc bien franc avec moi, et dites-moi ce que vous pensez, au *fin fond* de votre conscience, des phénomènes spirites et de la question des esprits ? » L'académicien, comprenant tout le sérieux et en même temps toute la délicatesse de l'interrogation, fronça le sourcil, réfléchit un moment, puis (après avoir bien poussé toutes les portes) : « Voyons, dit-il, qui prétendez-vous consulter en ce moment ? Est-ce N\*\*\*, l'historien, ou bien M. N\*\*\*, tout simplement l'honnête homme ? Si c'est N\*\*\*, l'historien (ici la voix s'élève), ai-je donc besoin de vous dire, mon bon ami, que votre question me fait pitié, et que, pour ma part, je ne connais pas de sottise plus digne d'être clouée au pilori de la science et du bon sens public ? — A la bonne heure, vous me faites du bien, vous. Oh ! je n'ignorais pas à qui je m'adressais, et jamais je ne vous ai confondu... — Doucement, doucement, mon bon ami, vous êtes trop vif ; fermez donc mieux la porte, s'il vous plaît, et écoutez-moi bien. Vous rappelez-vous certain personnage de Molière cumulant deux professions fort diverses, et changeant de costume chaque fois que les injonctions du maître se rapportent à l'une ou à l'autre ? Eh bien, mon cher ami, je me trouve un peu dans la même position que ce personnage. Vous l'avouerez-vous ? en ce moment, et à l'égard de ces faits, je sens en moi deux hommes, l'homme officiel et l'homme privé... Le premier, vous venez de l'entendre ; quant au second, vous pensez bien qu'il ne s'est guère soucié de se compromettre en s'en allant *bourgeoisement* (sic) constater par lui-même ; mais certaines personnes dont il lui est *absolument impossible* de récuser le témoignage lui ont certifié de telles aventures, elles lui en ont fourni de telles preuves, qu'elles l'ont plongé comme vous dans le plus mortel embarras. Vous me connaissez trop bien pour penser un moment que j'en conclue quelque chose... Mais enfin, tout ce que je puis vous dire, mon cher ami, c'est que cette question-là, voyez-vous, nous serons forcés de la reprendre un jour ou l'autre, car il ne faut pas se faire illusion (ici l'on ne parle plus qu'à demi-voix), *si nous l'avons éconduite, nous ne l'avons pas jugée*, et toutes ces histoires de revenants pourraient fort bien... revenir à leur tour. Et alors, vous m'entendez : « IL FAUDRA VOIR. » — Et quand vous

aurez vu, mon ami, que ferez-vous? — Ah! il sera toujours temps alors de se rejeter sur l'étroitesse de la question, et de demander : « A quoi bon? » Car, après tout, nous ne sommes pas de l'Académie des sciences occultes, ... nous. » A ces mots, le questionneur, suffisamment édifié, s'élança vers la porte et prit congé dans ces termes : « Je vous remercie de votre franchise, monsieur, mais je vais la dépasser, retenez bien mes paroles ; votre *il faudra voir* est pour moi synonyme de « *j'ai beaucoup trop vu*, » et quand vous demanderez à *quoi bon?* on pourra vous répondre : A briser tout ce que vous avez élevé depuis deux siècles sur les débris de cette vérité, et par conséquent à relever complètement ce que vous brisez tous les jours au nom de la même négation... Bonsoir ! »

Eh bien ! nous en sommes toujours là, et pour notre part, nous venons tout simplement *reprendre* le dialogue au point précis où nos deux causeurs l'ont laissé ; mais nous ne nous faisons pas illusion : lorsqu'on achève une phrase commencée depuis sept ans, on s'expose à rappeler un peu trop la conversation de ces deux Anglais, dont l'un disait à la porte de Rome : « Voilà un beau pays ; » et dont l'autre répondit en descendant à Naples : « Oui, et magnifiquement cultivé. » Aussi, pour prévenir une assimilation si fâcheuse, nous sentons qu'il faut des raisons tout autres que « le désir de *causer*, » en un mot, des raisons péremptoires. Dieu veuille maintenant que les nôtres ne paraissent pas trop sérieuses !

La première devrait suffire, en vérité. Quand, vers cette même époque, nous eûmes prophétisé, sans la moindre inspiration, il est vrai, mais cependant deux années à l'avance, le débarquement prochain et tout le programme de ces prétendues *facultés* ; quand nous eûmes salué ces « *électricité railleuses* » de leur véritable nom que tout le monde ignorait, nous voulûmes aussi donner notre programme, c'est-à-dire que nous nous engageâmes à tirer de ces phénomènes tout cet enchaînement de hauts enseignements philosophiques, théologiques, scientifiques, historiques et sociaux qu'ils portaient dans leur sein, et devant l'immense portée desquels le R. P. Ventura s'était un jour écrié : « Voici le plus grand événement du siècle ! » Or, programme oblige, et comme beaucoup de nos lecteurs veulent bien, depuis plusieurs années, réclamer l'accomplissement de celui-ci, l'honneur seul nous obligerait à livrer ce travail, dût cet honneur paraître à beaucoup un véritable déshonneur.

Notre seconde raison consiste dans les encouragements que nous et nos amis avons eu le bonheur de recevoir des autorités les plus vénérables à nos yeux, et particulièrement de la plus auguste de toutes.

Bien des catholiques, qui en sont encore à chercher et à comprendre le but de nos travaux, s'étonneront plus que jamais d'une semblable assertion; mais s'ils s'étaient donné la peine d'étudier la lettre et l'esprit de tous les mandements de nos évêques, et de suivre avec attention l'heureux effet de leurs prohibitions sur tous les véritables catholiques, ils ne se seraient pas scandalisés d'entendre un de ces pasteurs « remercier publiquement les laïques dont les travaux ont éclairé la question <sup>1</sup>. »

Que tout ceci ne reste consigné, bien entendu, que pour l'honneur de la cause et pour l'encouragement des *incompris* découragés.

Nous avons, hélas! une troisième raison, et celle-ci résout à elle seule le problème que nous posions tout à l'heure, car elle dérive du progrès toujours croissant de la doctrine proscrite, parmi tous ceux qui ne s'inquiètent pas des *mandements*. Ce progrès, on ne l'aperçoit guère, il est vrai; parce que les *expériences* ont déserté les salons, on ne se met plus en peine de savoir si *l'expérimentation* réelle et sérieuse n'a pas gagné en profondeur tout ce qu'elle paraissait perdre en surface. Nos esprits légers ne peuvent donc se douter que, plus inexplicable mille fois dans sa disparition subite que dans son invasion même, cette frénésie, de générale et publique qu'elle était dans les premières années, est devenue privée, secrète, mystique, et, grâce aux folles dénégations de la science, infiniment moins guérissable qu'elle ne l'était dans le principe. Tout fanatisme, en effet, se développe en raison de l'injustice, et toute conversion se roidit contre un prédicateur qui ment à l'évidence. Aussi plus que jamais l'épidémie subsiste-t-elle avec tous ses dangers; nous en verrons les fruits, nous en lirons les œuvres, nous en compterons les victimes, et nous nous assurerons que, si jamais erreur ne fut plus séduisante en théorie, jamais illusion ne fut plus désastreuse en pratique.

Enfin notre dernière raison, c'est que la prophétie de notre académicien de tout à l'heure ne s'est pas fait attendre, que la question est *reprise* tous les jours, et que malgré son « *il faudra voir* » on paraît plus que jamais décidé dans la philosophie et dans la science, tout en en parlant beaucoup, à dire « IL NE FAUT RIEN VOIR. »

Commençons par la philosophie.

1. Entre autres feu M<sup>sr</sup> l'évêque de Marseille. On peut encore relire la série d'articles de la *Civiltà cattolica*, reproduits par *l'Univers* en 1836, ceux des *Annales catholiques* de Genève, de Berlin, de Munich, etc.; et, pour peu qu'ils le désirent, nous pourrions, nous le répétons, produire aux *étonnés* un témoignage particulièrement confidentiel qui vaut à lui seul tous les autres.

## II

## REPRISE DE LA QUESTION PAR LA PHILOSOPHIE

Cette prise au sérieux est bien facile à constater ; il suffit de jeter un coup d'œil, non-seulement sur les livres, mais sur les revues et journaux de notre année courante. A peine en citerait-on un seul qui n'ait, depuis quelques mois, abordé dans un sens ou dans un autre cette question formidable. Plus que jamais le roman s'en nourrit, le théâtre la ravit au roman, la science la persifle et la chaire la condamne. Quant à la politique, nous saurons un jour le parti qu'elle sait en tirer, la solidarité qui les enchaîne et les fruits qu'elles produisent <sup>1</sup>.

Une question sur laquelle on dit tant de choses en si peu de jours peut *faire la morte*, mais ne l'est assurément pas. Pourquoi donc nous serait-il interdit de surveiller son sommeil, ne fût-ce que pour mieux conjurer les trahisons du réveil ?

Parmi ces princes de la philosophie qui, dans un tout autre intérêt, et tout en la traitant de *chimère*, surveillent avec nous cette ennemie, M. Renan figurait hier encore au premier rang. Le monde va pouvoir enfin s'en assurer : ce n'est pas uniquement le surnaturel et le miracle *divins* que la philosophie persiste à poursuivre, elle se montre au moins aussi sévère pour le fait *occulte*, merveilleux, surhumain. A ses yeux, et certes elle a raison, il y a corrélation et solidarité parfaites entre ces deux variétés d'un même ordre de faits. Dans cette grande croisade contre toute espèce d'*agents supérieurs à l'humanité*, nul n'a le droit de séparer les deux mystiques, les deux cités, les deux ennemis : « Connaître Dieu, disait Tertullien, c'est

1. On pourrait, et toujours sans remonter à l'année précédente, consulter, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 janvier 1862, l'article de M. Paul de Rémusat : « Le miracle autrefois et aujourd'hui ; » dans la *Revue britannique* : « Une singulière histoire ; » dans la *Revue du Monde catholique*, du 10 février : « Du satanisme dans le spiritisme ; » dans la *Revue du mouvement catholique* : « Du Magnétisme et du Spiritisme suivant la théologie ; » dans la *Revue contemporaine*, 15 février : « De la sorcellerie, et de la possession démoniaque ; » dans les *Études religieuses* : « Les communications d'outre-tombe ; » dans l'*Art médical* : « Une Réponse à M. Dechambre sur le spiritisme, » etc., etc.

connaître en même temps les artifices du démon. » — « Pas de Satan, pas de Sauveur, » répétait Voltaire à son tour. Ainsi donc, sous ce rapport, M. Renan parle d'or. Écoutons et pesons bien surtout ses dernières paroles <sup>1</sup>.

« Le principe essentiel de la science, c'est de faire abstraction du surnaturel. AUCUN FAIT ne prouve qu'il y ait UNE FORCE SUPÉRIEURE A L'HOMME, intervenant par des actions particulières dans le tissu des phénomènes du monde. En d'autres termes, il n'y pas un seul cas de miracle PROUVÉ... M. Littré l'a dit excellemment : « Une expérience QUE RIEN N'EST JAMAIS VENU CONTREDIRE a enseigné à l'âge moderne que tout ce qui se racontait de miraculeux avait constamment son origine dans *l'imagination* qui se frappe et dans *l'ignorance* des lois naturelles. JAMAIS, sous les yeux des médecins, un mort ne s'est relevé sur ses pieds;... JAMAIS, DANS LES PLAINES DE L'AIR, AUX YEUX DES PHYSICIENS, UN CORPS PESANT NE S'EST ÉLEVÉ CONTRE LES LOIS DE LA PESANTEUR;... JAMAIS aucune intervention surnaturelle n'a rendu LE FEU SANS CHALEUR; JAMAIS les magnétiseurs, les thaumaturges de nos jours, n'ont accepté les expériences académiques. Les sciences historiques ne diffèrent en rien, par la méthode, des sciences physiques et mathématiques; elles *supposent* QU'AUCUN AGENT SURNATUREL ne vient troubler la marche de l'humanité, et qu'il n'y a pas D'ÊTRE SUPÉRIEUR A L'HOMME auquel on puisse attribuer une part appréciable dans la conduite matérielle de l'univers <sup>2</sup>. »

Et voyez comme tout s'enchaîne sous la plume de M. Renan ! de ce qu'on n'a jamais vu une pierre remonter dans les airs, de ce que Rollin ne croit pas aux prodiges racontés par Tite-Live, et de ce que les miracles permanents des temples de la Grèce, rapportés par Pausanias, sont universellement regardés comme des fables, il conclut que « ce qui s'est passé sous Auguste et Tibère, et nous savons ce que c'est, doit être soumis aux mêmes lois. »

Quant à nous, nous acceptons pleinement cette logique et sans accorder, bien entendu, le même poids à tous les témoignages, le premier but de cet ouvrage est de restaurer une des faces de l'histoire universelle, imprudemment et illogiquement mutilée par ceux-là mêmes qui lui devaient le plus de respect. M. Renan a parfaitement raison d'affirmer « qu'il ne rencontre guère d'adversaires assez osés pour défendre le surnaturel autrement qu'en thèse générale et *en fuyant*... » — « Le surnaturel, ajoute-t-il, est devenu comme une tache

1. Voir la *Chaire d'hébreu* au Collège de France (1862).

2. Id., *ibid.*

originelle dont on a honte; les personnes même les plus religieuses n'en veulent plus qu'un *minimum*; on cherche à faire sa part aussi petite que possible; on la cache dans les recoins du passé,... etc. » (P. 29.)

Cette peinture est d'une vérité saisissante, et, pour notre part, nous l'applaudissons des deux mains. Il est donc grand temps, nous le croyons, de saisir, s'il se peut, le taureau par les cornes, et de montrer à nos adversaires le surhumain très-solidement installé à toutes les heures et dans toutes les contrées de l'histoire, comme dans toutes les annales de la cosmologie, de la médecine et de la philosophie. Il est temps de réhabiliter tous nos grands et antiques *historiens*, à l'aide des Freret, des Le Clerc, des Le Bas et de M. Littré lui-même, de réhabiliter *la légende* à l'aide de Thierry, *les feux sans chaleur* à l'aide des aveux d'Arago, la pierre qui *remonte dans les airs* à l'aide de M. Babinet, les interventions capricieuses et surintelligentes *de la foudre* à l'aide du savant docteur Boudin, etc., etc.; en un mot de prouver à M. Renan, tout en suivant pas à pas son programme, que dans les annales de la science et de la philosophie le mot *jamais* cède trop souvent la place au mot *toujours* pour que le sage se permette de le prononcer *souvent*.

Toutefois, nous le savons bien, nous sommes condamné à essuyer bien longtemps encore le feu de trois batteries bien redoutables en apparence. Ces trois batteries s'appellent : — démonstrations scientifiques, — décisions académiques, — inviolabilité de toutes les lois naturelles. De l'enlèvement de ces trois batteries, nous dit-on, dépend tout l'avenir du surhumain d'abord et du surnaturel ensuite. Nous y emploierons donc toutes nos forces, pendant tout le cours de cet ouvrage.

En attendant, nous avons trop l'horreur des lieux communs pour perdre ici notre temps à soutenir la puérilité des démonstrations scientifiques pour l'établissement de faits matériels que dix personnes, et à plus forte raison dix mille, ont pu très-bien voir et très-bien observer; quant à la fixité des décisions académiques, nous ferions rire tout le monde, et les savants plus que les autres, en soutenant ou la clairvoyance d'un sénat qui ne voit jamais que le dernier, ou l'infaillibilité d'un tribunal dont chaque membre cherche à bien établir la faillibilité de son voisin. Nous laisserons donc ces deux batteries s'éteindre d'elles-mêmes et par l'abus malheureux de leurs propres feux. Quant à la troisième, la seule véritablement redoutable à nos yeux, nous nous voyons forcé de lui consacrer quelques lignes.

## III

## INVIOLABILITÉ DE TOUTES LES LOIS NATURELLES

« Jamais d'intervention dans la marche des astres. — Jamais de feu sans chaleur. — Jamais de pierres remontant dans les airs. »

Ici, nous en convenons, toutes les conditions du succès paraissent être, à première vue, contre nous, puisqu'on nous représente comme des calomniateurs de la nature, l'accusant de caprice ou de versatilité dans ses lois. Formulée dans ces termes, notre thèse, il est vrai, aurait un faux air de blasphème ou plutôt constituerait un véritable crime de lèse-institutions divines.

M. Renan a donc raison. Peu de miracles égalent en majesté ceux que leur permanence seule empêche d'appeler miracles : que pourrait admirer celui qui resterait froid devant cet écrasant spectacle de globes et de mondes éternellement fidèles à leurs orbites primitives, flottes innombrables, gigantesques, se croisant en tous sens dans leurs millions de sillages, et néanmoins se maintenant, sans boussole et sans fanaux, à l'abri de toute rencontre, de tout choc, de tout désastre?...

C'est en parlant de ces colosses voyageurs, que l'Esprit-Saint a pu dire : « Aucun d'eux, pendant l'éternité, ne pressa et ne dérangerait jamais son voisin <sup>1</sup>. » C'est donc une vérité; mais pouvons-nous être aussi certains que cette organisation sublime puisse se passer à tout jamais des *interventions* de son auteur, ou que cet auteur ne puisse jamais prescrire à d'autres volontés que la sienne d'agir exceptionnellement et surnaturellement sur ces lois naturellement invariables? Ce droit, on le lui refuse; cette possibilité, on la déclare impossible. « L'univers, dit-on, s'arrêterait et se briserait à l'instant. »

On pense bien que nous n'essayerons pas de répondre en peu de minutes à un argument qui exigerait un volume. Bornons-nous donc, comme exemple, au signalement d'une SEULE difficulté qui, dès le début, se dresse devant nous et nous paraît du premier ordre. La voici telle qu'elle nous semble résulter des meilleurs enseignements.

INTERVENTIONS SIDÉRALES! Soit que nos savants matérialistes attribuent la première rotation sidérale à un hasard intercosmique, ou

<sup>1</sup>. *Ecclésiaste*, ch. v, v. 28.

bien au développement spontané de forces premières et latentes, soit qu'un peu moins athées ils veuillent bien permettre au Créateur une impulsion primitive donnée *une fois pour toutes*, tous prétendent en rester là, et, comme nous venons de le voir, nous défendent à tout prix jusqu'au simple soupçon d'une intervention *supérieure quelconque*. Le monde est ainsi fait, défense à Dieu d'y retoucher : « *sit ut est aut non sit* <sup>1</sup>. »

Mais en même temps, voyez l'inconséquence ! ils enseignent sur tous les tons, ils gravent en tête de tous leurs traités de dynamique cet axiome incontesté que : « tout corps en mouvement tend sans cesse à son repos s'IL N'EST CONSTAMMENT SOLlicitÉ PAR UNE FORCE SUPÉRIEURE. »

Ainsi donc, d'une part, le *mouvement perpétuel* passe si bien pour être une *chimère*, que l'Académie des sciences brûle immédiatement tous les mémoires qui lui sont remis à ce sujet, et, de l'autre, elle vous présente un mouvement qui, pour beaucoup de ses membres, n'a jamais commencé et ne finira jamais <sup>2</sup>.

Impossibilité théorique d'un mouvement toujours le même, et impossibilité pratique de sa rénovation nécessaire ! Il y a là, ce nous semble, deux mots ou plutôt deux lois qui, selon l'ancienne expression, *jurent* en se rencontrant ensemble.

A moins qu'on ne nous objecte ces leviers supérieurs qui, dans un grand nombre de machines, sollicitent en effet et enlèvent les inférieurs. Mais alors, nous rappellerions à notre tour que ces leviers supérieurs s'arrêteraient bien vite eux-mêmes s'ils n'étaient soutenus par l'intervention continue du chauffeur et du charbon. Ne voyant donc jamais aucun agent automoteur perpétuel, pourquoi ferions-nous exception pour les *pierres* en mouvement de la *mécanique céleste* ?

La loi de *non-intervention* cosmologique nous paraît, en outre, très-positivement violée dans le cas que nous allons exposer ; car, il faut bien en convenir, quelque terreur qui doive en résulter, il paraît bien prouvé que ces mouvements *inaltérables* et ces trains gigantesques qui ne déraillent *jamais* s'altèrent *toujours* au contraire, se dérangent parfois et même déraillent assez sensiblement de leurs

1. « Qu'il soit tel qu'il est ou ne soit plus du tout. »

2. Ceux qui, mieux inspirés, admettent un commencement, M. Le Couturier, par exemple, exigent, pour le développement de ce mouvement par lui-même, trois cent cinquante millions d'années, ni plus ni moins. Buffon se contentait à bien moins. On pouvait traiter avec lui pour trente-quatre millions, deux cent soixante-dix ans et six mois ! (*Panorama.*)



orbites normales, pour amener, à une époque aussi reculée qu'on le voudra, *mais à coup sûr*, l'anéantissement de toute la mécanique céleste.

Nous ne parlons ici ni de ces perturbations, ni de ces accélérations ou retards de pure apparence, que l'on croit remarquer dans la marche des planètes, vraies illusions d'optique résultant de nos positions respectives et de l'interposition des milieux. Non, l'affaire est infiniment plus grave; il s'agit, pour le coup, d'un lent effet des siècles et d'une tendance vicieuse dans la constitution de tout le système solaire.

Que l'on ne crie pas trop vite au blasphème! Laissons Laplace constater lui-même la vérité dont nous parlons : « N'y eût-il dans les espaces célestes, dit-il, d'autre *fluide* que la lumière, sa résistance et la diminution que son émission produit dans la masse du soleil *doivent* à la longue détruire l'arrangement des planètes, et, pour les maintenir, une *réforme* deviendrait sans doute nécessaire <sup>1</sup>. »

Le mot est grave; on aime à entendre Laplace prédire une époque à laquelle le Créateur, bien loin de rester, comme il le dit ailleurs, à l'état « d'hypothèse désormais inutile<sup>2</sup>, » deviendrait forcément un sauveur désormais indispensable.

Or, il y avait, vers le même temps, un collègue de Laplace qui partait de cette vérité « évidente, » selon lui (celle du rétrécissement des orbites), pour appuyer son athéisme; nous l'avons lu dans un livre de science. C'était avec bonheur que Lagrange constatait ce germe de mort pour le monde, et cette *maladrresse* inexcusable chez l'artiste divin, dont il niait en même temps l'existence... Mais un beau jour, ô surprise! il s'aperçoit que ces perturbations se rectifient, que ces erreurs se corrigent, et que ces orbites rentrent dans leurs dimensions normales! Il observe, il calcule et ne peut plus en douter : ces corrections sont périodiques, et, bien évidemment, quelqu'un veille au salut du grand œuvre... A partir du moment où ce réformateur aussi mystérieux qu'inattendu vient se révéler à lui, Lagrange se retranche dans le silence.

Dira-t-on que cette modification des forces émanait d'elles-mêmes et de leurs propres lois? On y gagnerait peu de chose; car alors on aurait une véritable antinomie dans ces forces astrales, une sorte de palinodie physique tout à fait impossible, puisque nous verrions des *fluides*, pour

1. *Exposition du vrai système du monde*, p. 282.

2. Mot cité par M. Littré dans sa brochure sur la *Philosophie positive*.

parler comme Laplace, se désobéir à eux-mêmes et réagir contre toutes leurs tendances ! Miracle bien autrement incroyable que celui de l'obéissance à un nouvel ordre intelligent.

Aussi, Newton ne mettait-il pas la chose en doute. Malgré les limites très-étroites de ces perturbations, le grand homme ne s'alarmait pas moins, par exemple, du rétrécissement progressif de l'orbe décrit par la lune autour de la terre, « rétrécissement, disait-il, qui finirait par la précipiter sur nous, s'il n'y était avisé ; car, ajoutait-il, ce monde me paraît avoir besoin d'être retouché, et même assez souvent. » Ailleurs, c'était aux comètes que, selon lui, ce soin était dévolu ; il les appelait « des envoyés extraordinaires, chargés d'inspecter ce système solaire, qu'il fallait retoucher assez souvent<sup>1</sup>. »

Newton, tout grand qu'il soit, nous paraît-il un peu vieux ? Écoutons Herschell, notre contemporain. « En outre des déviations apparentes, dit-il, il y a des déviations *très-réelles*, et même assez *considérables*, puis les perturbations séculaires, renfermées, il est vrai, dans des limites très-serrées, mais qui n'en finiraient pas moins par précipiter la lune sur la terre, s'il n'y était pourvu ; car, ainsi que le dit Newton, ce monde paraît avoir besoin d'être retouché assez souvent<sup>2</sup>. » On voit que ce sont les mêmes termes dans *tous les siècles*.

M. Reynaud n'est pas moins explicite : « Les orbites parcourues par les planètes sont loin d'être immuables, dit-il, et sont, au contraire, soumises à une *mutation perpétuelle* dans leur position et dans leur forme. Élongations, rétrécissements, élargissements d'orbites, oscillations de droite à gauche, *retard et redoublement de vitesse*, etc., et tout cela sur un plan qui *paraît trembler*<sup>3</sup> ! » On conviendra que voilà un parcours qui n'a rien de la rigueur mathématique et *mécanique* qu'on nous objecte, car nous ne connaissons pas d'horloge qui, après avoir retardé de quelques minutes, sache rattraper, sans *un tour de clef*, le temps perdu, de manière à revenir à la bonne heure. Dans tous les cas, M. Renan sera forcé de nous avouer que si Newton, Lagrange, Herschell et Reynaud ont dit vrai, son système de *non-intervention absolue* aura quelque peine à se soutenir devant toutes ces *retouches*, d'autant plus inexplicables qu'il les fera plus naturelles.

1. « *De Principiis*, » passage cité par Herschell (*Phil. natur.*, p. 165).

2. Herschell, *Philosophie naturelle*, ibid.

3. Reynaud, *Terre et Ciel*, p. 28.

Nous en verrons bien d'autres<sup>1</sup>.

Mais abrégeons, et passons maintenant à la seconde proposition : *le feu*.

« JAMAIS, dit M. Renan, on n'a VU LE FEU PRIVÉ DE SA CHALEUR<sup>2</sup>. »

M. Renan n'a pris connaissance, on le voit, ni des dernières et belles études sur la foudre par le docteur Boudin, ni des œuvres d'Arago commentées par M. Babinet. Nous lui en détacherons bientôt plus d'une page, et il pourra s'assurer que l'expérience à laquelle il en appelle, « et que rien n'est jamais venu contredire<sup>3</sup>, » a prouvé mainte et mainte fois tout le contraire de sa proposition. En attendant que nous lui montrions, sur bonnes preuves, toute une série de coups de foudre bien étrangers à la foudre de Franklin, ne fût-ce que celui que l'on a vu écrire sur la peau de ses victimes, *sans la brûler* et par conséquent *sans chaleur*, LES CAUSES RÉELLES DU FOUDROIEMENT<sup>4</sup>, qu'il veuille bien consulter notre *Appendice complémentaire* du premier Mémoire, p. 39, et réfléchir quelque peu au tonnerre ou *éclair en boule* mentionné par Arago, et garanti de plus par M. Babinet dans la *Revue des Deux Mondes*; *globe de feu* bien merveilleux descendant par une cheminée dans une mansarde, s'y changeant en *jeune chat*, essayant de se frotter aux jambes du locataire interdit, puis s'allongeant et *décollant* soigneusement et *sans le brûler* un papier qui masquait un trou par lequel il remontait, pour éclater bientôt au sommet de la cheminée avec un fracas épouvantable. « Ce globe, ajoute en finissant M. Babinet, NE PRODUISAIT AUCUNE CHALEUR SENSIBLE, et appartient à cet

1. On peut dès à présent s'assurer de l'embarras causé par la permanence de la lumière et de la chaleur solaires. Dans les dernières séances de l'Académie des sciences (6 et 12 octobre dernier), on s'est préoccupé de cette permanence et de l'*alimentation* qu'elle suppose, comme si la difficulté ne datait que d'aujourd'hui. Il fallait entendre M. Faye passer en revue tous les moyens proposés, tels que l'alimentation par les aérolithes qui viendraient se jeter sur son disque, comme des cordes de bois dans un immense brasier, tels encore que le développement par le frottement ou les courants électriques, etc., etc. Mais il fallait surtout l'entendre déclarer que tout cela était inacceptable et que le problème lui paraissait insoluble. Toujours est-il que, d'après ces inquiétudes, il paraîtrait que notre sublime foyer éprouverait, lui aussi, le besoin de retouches assez fréquentes. Qu'il est donc triste de le voir si gêné par cette malheureuse loi de la non-intervention si-dérale !

2. *Chaire d'hébreu*, p. 22.

3. *Id.*, *ibid.*

4. Voir tome II de ce Mémoire, p. 431.

ordre de faits qui sont, comme le dit Arago, LA PIERRE D'ACHOPPEMENT DE TOUS LES MÉTÉOROLOGISTES DE BONNE FOI<sup>1</sup>. »

M. Renan pourra donc s'assurer une fois de plus qu'ici son *expérience de tous les siècles* se trouve encore en défaut, et qu'il existe apparemment, dans les espaces *intercosmiques*, plus d'un feu *sans chaleur*, ou qui ne brûle qu'autant que cela lui plaît.

Passons à sa troisième proposition : « JAMAIS, dit-il, dans les plaines de l'air, et aux yeux des physiciens, UN CORPS PESANT NE S'EST ÉLEVÉ CONTRE LES LOIS DE LA PESANTEUR<sup>2</sup>... »

Ah ! cette fois-ci nous en convenons, l'objection est formidable. Si nous prétendions l'affaiblir, la nature tout entière et notre propre existence nous la montreraient littéralement continue. Toutefois, est-ce une raison pour nier toutes les modifications possibles de cette loi ? Nous ne le pensons pas.

Laissons donc encore de côté toutes les suspensions spiritiques, racontées et affirmées si carrément par des témoins imposants, et contentons-nous de faire profiter notre Introduction de deux ou trois récits que notre second volume consent à lui prêter.

Pline, Aristote, Plutarque et, ce qui est encore plus grave, la tradition, nous parlent de pierres énormes, vues pendant quelque temps, et l'une d'elles entre autres, « pendant *soixante-quinze jours*, parcourant les airs et s'y soutenant, agitée tantôt d'un côté et tantôt d'un autre, puis finissant par tomber sur la terre. » Aristote, *le philosophe* par excellence, essaye, comme on l'essayerait aujourd'hui, de donner la raison de ce prodige qu'il admet en entier. « Ce sera, dit-il, *quelque rocher détaché de quelque montagne*, et qui, agité longtemps par son propre mouvement et *par la force de résistance de l'air*, aura cependant fini par tomber<sup>3</sup>. »

Voilà, certes, une explication qui en sollicite une autre, et qui ne laisse pas que d'être assez plaisante ! Aussi trouvons-nous cette fois fort naturel que Pline, Aristote, Plutarque, et surtout Anaxagore, qui avait *prédit* longtemps à l'avance la chute de cette pierre, n'eussent aucun succès... auprès de nos Aristotes modernes. Il y a cinquante ans, on eût même rougi d'en parler à l'Institut. Mais voyez comme notre sous-titre de « l'Antiquité profane et sacrée rapprochée des faits modernes » est heureusement choisi ! Voilà que, le 9 décembre 1858, un énorme aérolithe vient tomber près d'Aussun (Haute-Garonne), et que

1. Voir *Œuvres d'Arago*, t. I, p. 249.

2. *Chaire d'hébreu*, loc. cit.

3. *Météor.*, l. I, ch. VII.

M. Lecouturier ajoute comme une particularité très-remarquable « *qu'on l'a vu s'arrêter et se balancer quelque temps dans le ciel*<sup>1</sup>. »

Assurément il y a là, ne fût-ce qu'en germe, un commencement de réhabilitation pour la pierre d'Anaxagore.

Mais voici bien autre chose; jusqu'ici, tout indécises qu'elles fussent, ces pierres finissaient toujours par tomber, tandis que, dans le fait qui va suivre, elles vont compléter leur délit de lèse-gravité au premier chef.

C'est encore à M. Babinet que nous laissons la parole :

« On sait, dit-il, la théorie des aérolithes et des bolides que l'attraction *oblige* à se précipiter sur la terre... On vit cependant à Weston, dans le Connecticut, un immense aérolithe de DIX-HUIT CENTS PIEDS DE DIAMÈTRE mitrailler toute une zone américaine et RETOURNER AU LIEU D'OU ELLE ÉTAIT PARTIE...

« Le bolide en *réchappa*, » continue-t-il. A merveille; mais l'attraction en réchappe-t-elle aussi bien? Nous en doutons. « Ce fut apparemment, dit-il, un effet combiné de la pesanteur de l'air et de sa résistance. » De mieux en mieux; mais par quel singulier caprice la mitraille qui se précipitait n'obéissait-elle plus aux mêmes lois? Songeons-y bien : LA PIERRE ICI TOMBAIT EN DÉTAIL PENDANT QUE LA MASSE REMONTAIT, genre d'attraction tout nouveau, qui permet aux objets de *s'envoler* en raison *directe* de leur masse et de leur énorme pesanteur!

M. Renan doit être persuadé maintenant de la nécessité de tourner sa plume bien des fois avant de prononcer le mot *jamais*! Même en histoire naturelle, ce mot n'est pas plus inviolable que les lois. L'indéfectibilité prétendue de celles de la nature ne peut donc être valablement invoquée ni contre les *miracles* ni contre les prodiges, ni contre les faits merveilleux de l'occultisme.

Qu'il nous permette maintenant de le mettre aux prises avec ceux-ci.

## IV

### LA SCIENCE ET L'OCCULTISME

#### 1. — *Savants inébranlables.*

Remarquons bien toujours cet enchaînement étroit des idées. A la suite de cette même phrase dans laquelle M. Renan récuse, au nom des lois naturelles, « les miracles de l'époque de Tibère, » c'est-à-dire

1. *Musée des Sciences*, t. III.

l'Évangile, il se voit obligé de passer immédiatement aux thaumaturges magnétistes qui, dit-il, « récusent à leur tour, toujours *pour bonnes raisons*, le jugement de l'Académie des sciences, etc.<sup>1.</sup> »

Nous devons donc continuer à le suivre pas à pas, et, pour lui plaire, nous allons régler aujourd'hui le compte courant, ouvert depuis bientôt dix ans, entre l'occultisme et la science.

Autour de ce drapeau de la *spiritophobie* scientifique et générale qui fait toujours notre étonnement, il y a cependant encore deux camps très-distincts, celui des *inébranlables* et celui des *très-embarassés*.

**SAVANTS INÉBRANABLES!** pour commencer par les premiers, ils sont donc toujours en majorité, les savants qui ne laissent aux crédules que le choix entre ces deux épithètes : imbéciles ou fripons. Voici donc toute une génération de critiques s'imaginant que des milliers d'expérimentateurs, suffisamment instruits, sensés et bien portants, ont cru voir des tables se soulever sans contact, quand elles restaient à terre, des livres se produire sous leurs doigts, quand il n'y avait que du papier, des fantômes serrer leurs mains, quand il n'y avait que de la chair et des os ! Il faut, en vérité, que cette spécialité de dénégateurs estime bien haut sa force et sa propre *santé*, pour concevoir, au milieu du siècle des lumières, une telle opinion de l'intelligence humaine ? Aussi leur est-il impossible de persister bien longtemps dans cette appréciation miséricordieuse, et se voient-ils forcés de revenir aux vieilles et sévères explications, par le mensonge et par la jonglerie.

Ainsi, nous avons vu ces jours-ci des hommes fort sensés à leur tour, et tout aussi *bien portants* que nous, mais arriérés de vingt années pour le moins, reprendre à nouveau la question magnétique tout juste au point précis où l'avaient laissée Mesmer, Cagliostro et les plaisanteries décrépite de Thouret. On a vu quelque chose de plus fort : on a vu l'Académie écouter ces *nouveautés*, et, cinq ans après les avertissements d'Arago sur « l'imprudence du mot *impossible* appliqué à cet ordre de faits<sup>2</sup>, » rétablir ce mot en grosses lettres sur le plus usé de ses drapeaux. C'était trouver bon par conséquent que l'on continuât d'en appeler toujours à Robert-Houdin alors même que ce savant loyal avait solennellement et chaleureusement *affirmé*, après *conscientieuse expertise*, que « ces faits n'avaient absolument rien de commun avec son art et ses travaux<sup>3</sup>; » c'était encore rabaisser les

1. *Chaire d'hébreu*, loc. cit.

2. Mot d'Arago, pris pour épigraphe de notre premier Mémoire.

3. Voir le I<sup>er</sup> chapitre de notre premier Mémoire, intitulé : « *L'expertise d'un grand maître*. »

grands noms de Jussieu, Georget, Andral, Rostan, Ferrus, Jules Cloquet et tous les académiciens signataires de la fameuse enquête de 1831, enquête collective, unanime et complètement affirmative, résultat de cinq années de persévérance et d'études.

C'était, disions-nous, immoler une étude monumentale à l'on ne sait quelle enquête microscopique tentée hier chez tel ou tel inconnu, et dont le résultat négatif prouvait, osait-on dire, que tout était à recommencer<sup>1</sup>.

On a vu quelque chose de plus prodigieux encore : on a vu des savants distingués chercher, et, qui mieux est, trouver dans un certain craquement musculaire et artificiel de la jambe la grande explication de tous les *esprits frappeurs* des deux mondes<sup>2</sup>. On en a fait l'expérience en pleine Académie qui, dans l'excès de sa joie, ne s'est même pas aperçue, qu'en applaudissant à outrance à cette *immense* découverte elle sifflait du même coup des hommes comme Faraday, Carpenter, Gregory, Reichenbach, Chevreul, Babinet, Seguin, Montgolfier et cent autres, qui, non contents de publier de longs et sérieux articles sur leurs expériences propres et par conséquent pures de tout craquement musculaire, les ont, presque tous, sans les comprendre il est vrai, proclamées du moins comme reposant sur des phénomènes réels et dignes du plus haut intérêt<sup>3</sup>.

A ces derniers le soin de relever comme il convient cette injurieuse et ridicule bouffonnerie !

Ceux qui nous trouveraient ici trop sévère devraient, au contraire, nous trouver trop indulgent. Ils ne savent donc pas que pour cet ordre de savants, nous tous, amis ou ennemis de ces choses, mais avant tout esclaves de l'évidence, nous ne cesserons jamais d'être ce que nous étions, il y a quarante ans, pour le *Dictionnaire des sciences médicales*, c'est-à-dire « des bigots crédules et ignares, des sots ignobles, des cervelles de vieilles femmes, etc.<sup>4</sup> : » baptême renouvelé et recommencé dans ces dernières années par M. Foucault, déplorant, à propos de nos faits contemporains, « l'imbécillité de ces pauvres et ignorants légistes, administrateurs, philosophes, agriculteurs, hommes politiques, *canaille, sottie espèce*, devenus la proie des illusions, des

1. Voir le livre sur *le Magnétisme*, par M. M..., *lauréat* de l'Académie.

2. Voir le compte rendu de la séance de l'Académie des sciences du 18 avril 1859.

3. Voir notre Appendice complémentaire du premier Mémoire, chapitres I et II.

4. Voir article : IMAGINATION.

superstitions les plus honteuses, ne sachant ni observer ni raisonner<sup>1</sup>, etc. »

On voit que cette fois le baptême devient démesurément collectif, et que les parrains qui nous imposent de tels noms nous envoient assez carrément avec la moitié de la société, à *tous ces diables* que le sacrement suppose, mais dont le mot seul les met en fureur.

Pauvres savants, assez dénués de philosophie pour ne pas s'apercevoir que si toute cette *canaille* se fait trop souvent illusion en se trompant sur la valeur de ses inspireurs, eux se font, de leur côté, une illusion bien autrement grossière en ne devinant pas le vrai *dessous de toutes ces cartes*, si transparent pour tout homme qui sait voir. Hommes d'expérience, dirons-nous en finissant, ces tribuns de la négation donnent à l'expérience et à l'observation la plus cruelle entorse qu'elles aient peut-être jamais reçue; hommes de lettres et d'une érudition sans pareille, ils n'en suivent pas l'application si frappante et si continue dans l'histoire; hommes de génie, ils feraient trembler pour leur bon sens; hommes sincères enfin, ils feraient douter de leur franchise, si nous ne connaissions pas d'ailleurs leur honorabilité et leurs mérites.

Sachons donc leur pardonner, tout en tremblant pour leur honneur futur, et contentons-nous de leur laisser maintenant infliger une leçon d'autant meilleure, qu'elle va leur être donnée par des collègues et des amis non moins aveugles, mais plus justes et qu'ils auront quelque peine, cette fois, à ranger parmi la *sotte espèce*.

## 2. — Savants embarrassés. — M. le Dr Littré.

Nous donnions, au début de cette introduction, un spécimen historique du savant *ébranlé*: c'est celui *qui pousse les portes* pour s'assurer du silence, et qui change le *prétérit*: « J'ai tout vu » en ce *futur* protecteur: « Il faudra voir ».

Le savant EMBARRASSÉ est tout autre chose; comme il ne lui vient pas dans l'idée qu'il puisse jamais être *ébranlé*, il s'aventure plein de confiance et ne craint nullement de confesser des embarras dont il entend bien se tirer tôt ou tard à son honneur. Éclaireur téméraire de l'armée scientifique, vous le voyez s'élancer en tous sens et gravir

<sup>1</sup>. Voir le *Cosmos* de juin 1853, et le livre de M. de Gasparin, t. I, 1<sup>re</sup> partie.



toutes les hauteurs sans se douter de tous les *Aspromonte* que peut recéler une question.

Depuis nos dernières luttes avec MM. Babinet, Faraday, Chevreul et de Gasparin, d'autres antagonistes ont donc surgi dans le même camp, et, pleins de mépris pour les entêtements et les dédains de leurs collègues, n'ont pas craint de les contredire en déclarant la question *digne du plus sérieux examen*.

En tête de ces critiques nouveaux, voici venir d'abord M. le docteur Littré, le chef de cette *philosophie positive*, à laquelle la *Revue des Deux Mondes*<sup>1</sup> promettait il y a quelque temps « l'avenir et la domination universelle (*sic*). » En attendant cet avenir (puisse Dieu nous l'épargner!) M. le docteur Littré est sans contredit, dans le présent, l'esprit le plus net et souvent le plus loyalement logique dans la voie qui conduit une intelligence... aux abîmes.

Chef d'une école vouée exclusivement aux faits *visibles* et *palpables*, M. Littré a senti tout ce qu'il y aurait de révoltant à taire un vrai déluge de faits *visibles* et *palpés*. Il n'a pas voulu déshonorer son principe; mais comme aucun de ses amis ne lui eût jeté la première pierre pour un péché si commun, on doit lui savoir un gré infini de sa prise au sérieux.

Il y a toutefois bien des manières d'obéir à un devoir. Voyons quelle est la sienne.

D'abord son exposition ne manque ni de largeur ni de fidélité. Après avoir raconté et, par conséquent, accepté les manifestations surnaturelles des siècles passés, telles que « les possessions de religieuses qui se voyaient arracher violemment de leurs mains les vases qu'elles tenaient, déchirer les chairs, retourner tous les membres, soulever en l'air tout le corps, malgré les efforts des nombreux assistants, etc., » il consent à nous montrer, sous le pontificat de Jules II, « cent soixante démoniaques, dans la bande desquels *on remarquait des personnes mortes depuis longtemps, qui nommaient les gens qu'elles n'avaient jamais vus... ou lisaient dans la pensée d'autrui, etc., etc.* » Puis les phénomènes des camisards : « Phénomènes *sans exemple* dans l'histoire, dit-il, où nous voyons un enfant de quinze mois prophétisant dans son berceau, *distinctement et à voix haute...* » Puis encore les merveilles si connues du diacre Pâris, merveilles telles que « le don de la parole inspirée, *l'invulnérabilité* complète des fanatiques au milieu des distensions, pressions, supplices auxquels succédaient ensuite les pirouettements incessants et à vitesse

prodigieuse, etc., etc.<sup>1</sup>. » M. Littré accepte tout cela, puisqu'il espère l'expliquer, et pour un débutant c'est assez généreux.

Arrivant enfin aux phénomènes de 1853 : « Il y avait longtemps, dit-il, qu'aucun grand fait de ce genre ne s'était produit dans les temps modernes. Tout se réduisait à des cas isolés, sans importance, lorsque tout à coup reparaît sous une autre forme un *ébranlement analogue* à celui des âges précédents... meubles qui craquent, tables qui causent, qui comptent, qui, par leurs moteurs invisibles, *jouent des airs* sur des instruments, sonnent les cloches, exécutent des marches militaires. Ailleurs, des mains sans corps... des formes humaines diaphanes *dont on entend parfois la voix*. Tout à côté, des porcelaines qui se brisent, des étoffes qui se déchirent, des fenêtres brisées à coups de *pierres*, phénomènes qu'il faut *rapprocher* de celui des vases que nous avons vus arrachés aux religieuses, et des suspensions de ces religieuses quelques instants dans les airs<sup>2</sup>. »

Tous ces détails, M. Littré les retrouve donc partout. « Aujourd'hui, dit-il, il ne s'agit plus de jansénisme, mais bien de modifier par tout cela les conditions d'existence, la foi, la philosophie du siècle et le gouvernement du monde. »

Mais notre savant rapporteur rencontre alors les incroyants.

« Sans doute, en aucun temps, dit-il, il ne manque d'esprits incrédules;... mais *nier et expliquer sont deux choses fort différentes*, dont l'une ne remplace jamais l'autre. »

On voit donc qu'il s'agit d'apporter une doctrine. M. Littré se charge d'en fournir une qui « n'a jamais surgi dans le moyen âge, » et c'est grâce « aux progrès de la pathologie » qu'il va pouvoir la présenter.

« Ne voyez-vous donc pas, dit-il, que chaque fois qu'il s'agit de possessions, il survient des tremblements, des convulsions. Est-ce que ces accidents ne sont pas de la compétence du médecin ? »

Ce premier argument n'est pas heureux. On croit rêver pour peu que l'on ait parcouru ces in-folio démonologiques du moyen âge. Comme ces vrais savants, tant admirés par le docteur Calmeil lui-même, auraient accueilli ce raisonnement : « Les effets sont nerveux, donc la cause est nerveuse ! » Autant nier tout d'un coup l'action de l'esprit divin sur la matière. Quand le chagrin, la peur, une idée, un sentiment quelconque vous donne une attaque de nerfs, va-t-il donc

1. Voir la *Revue des Deux Mondes*, n° du 15 février 1860, pages 854, 855, 856, 857.

2. Id., *ibid.*, p. 859.

forcément s'ensuivre que l'essence du chagrin ou de la peur ne puisse être que nerveuse? Prenons-y garde, la médecine symptomatique, qui traite les symptômes au lieu de traiter la vraie cause, a toujours passé pour la plus pauvre des médecines; à plus forte raison quand elle confond l'agent morbide avec son siège, ou la blessure produite avec l'épine matérielle ou morale qui la cause.

« Mais c'est l'hallucination qui domine et qui change les apparences des choses aux yeux de l'halluciné<sup>1</sup>! » Soit, mais sortons donc un moment des effets nerveux qui peuvent donner le change aux esprits inattentifs. Rappelons bien surtout cette maîtresse règle pour toutes les théories du monde, qui consiste dans le rejet immédiat de celle qui ne peut s'appliquer qu'à une certaine partie des problèmes; or, n'aurions-nous donc ici que des effets nerveux? Et les *porcelaines qui se brisent*, et les *fenêtres fracassées à coups de pierres*, et les concerts aériens, et les voix que tout le monde entend, et les marmots qui *prêchent au berceau*, et les *invulnérabilités* au milieu des massacres, qu'allons-nous donc en faire, s'il vous plaît? Tout cela va-t-il devenir un effet de l'hallucination collective? Mais vous n'y pensez pas, tous ces faits font partie de votre rapport et vous les dédaignez! Il est vrai que le plus minime d'entre eux ferait voler votre théorie en éclats, mais que pouvons-nous y faire? Que deviennent des « modifications graves dans la *sensibilité générale* et le trouble des sens? » Lorsqu'il s'agit d'expliquer soit le cigare emporté sur les lèvres, comme chez M. de Saulcy, soit la main brûlée sur une table de marbre, comme celle de M<sup>me</sup> de S..., soit le bras déchiré par des morsures imprimées sur la peau sans toucher aux vêtements qui la couvrent, comme chez M<sup>me</sup> Bénézet<sup>2</sup>, c'est dépasser, convenons-en, toute mesure dans l'abus des explications dérisoires.

On nous les donne cependant comme supérieures à celles de toute l'antiquité : on se trompe. Consulté précisément sur ce même ensemble de phénomènes, le fameux théurge Jamblique répondait à son collègue Porphyre, qui lui demandait, comme M. Littré, s'ils ne seraient pas dus à un certain état pathologique causé par une *surexcitation du cerveau*, Jamblique, disons-nous, répondait comme nous-même : « La meilleure manière de dissiper vos doutes, ô Porphyre, est de remarquer... que tantôt ces *devins* sont incombustibles, invulnérables, qu'ils se fendent les bras avec des couteaux, sans qu'ils y fassent seulement attention;... que tantôt les *portes s'ouvrent* et que

1. *Revue des Deux Mondes*, n° du 15 février 1860, p. 866.

2. Voir notre Appendice complémentaire du 1<sup>er</sup> mémoire, ch. III.

les *liens se rompent* à leurs voix;... qu'on entend parfois autour d'eux une harmonie ravissante;... qu'à tel ou tel moment ils deviennent invisibles à tout le monde. *L'extase n'est donc pas tout...* N'en confondez pas d'ailleurs les deux espèces, l'une matérielle, pathologique et *inintelligente*, l'autre réglée et surintelligente, etc., due aux anges ou aux démons, etc.<sup>1</sup>. »

On voit que rien n'échappait à Jamblique, et que ses distinctions, inaperçues de toute l'école moderne, s'accordaient parfaitement avec celles de tous nos théologiens et médecins catholiques.

Nous en dirons donc autant à M. Littré pour ses *fenêtres* enfoncées et pour ses *porcelaines* brisées, dont il ne pourra faire des extatiques.

Mais, par exemple, nous le complimenterons sincèrement sur la largeur d'esprit qui lui a permis de bien mesurer toutes les proportions et toute la portée philosophique et historique du problème. Ici, par exception, il ne s'est pas trompé : « LA GRANDE ET SINGULIÈRE MANIFESTATION DES PHÉNOMÈNES DE 1853 EST UNE FORME NOUVELLE DE CELLES QUI PRÉSIDÈRENT A TOUS LES DÉBUTS DES SOCIÉTÉS ANTIQUES. »

« Ces phénomènes, continue-t-il, se mêlent avec les sciences d'une façon singulière et même *INEXTRICABLE*, si, les méconnaissant dans leur essence, on essaye de les nier (ce qui est contraire à toute critique historique), soit de les interpréter par des phénomènes physiques ou par de simples jongleries (ce qui est contraire à la doctrine médicale). L'origine des sciences occultes se lie aux plus anciens souvenirs de l'humanité. Aux temples étaient joints des oracles, des prophètes annonçant les choses futures... la guérison des maladies était du domaine sacerdotal... La foudre tombait-elle; il fallait intercéder et détourner les funestes influences par des conjurations ou des cérémonies religieuses. Beaucoup de temples étaient le théâtre de visions; en vertu d'un *pouvoir concédé*, les prêtres faisaient descendre la divinité de son séjour éthéré... Les morts eux-mêmes n'étaient pas soustraits à la puissance dont les temples disposaient; on *savait* les évoquer de leurs tombeaux oubliés, les faire *voir* et *toucher* par ceux qui venaient interroger les hommes disparus de ce monde... Ainsi donc, on le voit (c'est toujours M. Littré qui parle), le point d'histoire dont M. Salverte a fait l'objet de ses recherches est digne de beaucoup d'intérêt. Il appartient aux plus antiques annales de l'humanité, il se lie aux institutions les plus élevées et les plus puissantes<sup>2</sup>... »

1. Jamblique, de *Mysteriis Egypt.*, sect. III, du ch. 1 au xxxi<sup>e</sup>.

2. Introd. au livre des *Sciences occultes*, d'Eusèbe Salverte, réédité tout dernièrement par le docteur Littré.

Tout cela est vrai, tout cela est évident, tout cela constitue la grande leçon que nous avons promise aux savants *inébranlables*. Il nous suffit de savoir que les éléments du problème sont les mêmes dans tous les siècles, et puisqu'ils ont *présidé à l'origine* de toutes les sociétés, voici notre question, si humiliée jusqu'ici par l'inintelligence générale, la voici, disons-nous, élevée, grâce à M. Littré, à la dignité de la plus importante de toutes les questions historiques et sociales. C'est donc un acheminement à la compréhension du mot, si peu compris, du père Ventura : « Ce que nous voyons ici, c'est le plus grand événement de notre siècle. »

Mais voyez ce que c'est de ne rencontrer la vérité que sur le terrain du faux ! A la tête de quel ouvrage, s'il vous plaît, M. Littré, qui ne voit dans tous ces phénomènes qu'un état pathologique et *passif*, vient-il placer une telle introduction ? Précisément à la tête du livre destiné à la démonstration de la jonglerie antique et de l'adresse avec laquelle la magie se trouvait exploitée par un sacerdoce aussi fourbe que savant !...

Aussi, M. Littré sent-il si bien son inconséquence, qu'il commence par implorer l'indulgence de ses lecteurs pour l'ami ou plutôt pour l'*ennemi* qu'il réédite. « A l'époque, dit-il, où M. Salverte fut conduit à écrire son livre, sous le souffle philosophique du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire alors que, tout en acceptant la réalité de bon nombre des *récits* merveilleux transmis par l'histoire, on refusait de croire à aucune *merveille*, que lui restait-il ? UNE IMPASSE, si l'hypothèse d'une *science perdue*, capable d'expliquer tout cet ensemble de récits, n'était venue à son secours. »

Vous l'entendez, sans cette science perdue, UNE IMPASSE. Or, comme quelques pages plus haut M. Littré a grand soin de nous dire et de nous prouver que cette même opinion d'une *science perdue* « n'a pu résister à la critique, que c'est une hypothèse à laquelle tous les appuis ont manqué et qui ne peut servir à rien édifier<sup>1</sup>, » nous ne voyons pas qu'il nous reste autre chose que l'impasse annoncée. Cependant, frappé lui-même des dangers solidaires qui menacent également le livre et son introduction, nous le voyons essayer d'un tiers parti qui consisterait dans la distinction des sciences et des arts et dans le refus que l'on peut faire à l'antiquité des premiers, tout en lui accordant les seconds<sup>2</sup>. Mais cette distinction par trop subtile ne lui servirait à rien, puisque d'un bout à l'autre du livre de Salverte

1. Introd. *ibid.*, p. 44.

2. *Id.*, *ibid.*, p. 47.

il n'est question que de prêtres jongleurs comme Philippe et Bosco, astronomes comme Le Verrier, physiciens comme Becquerel, chimistes comme Regnault, etc., ou plutôt de savants bien supérieurs à ceux-ci, puisqu'ils forment et mènent les sociétés à l'aide de connaissances et de lumières tout à fait perdues; tandis que, dans la théorie Littré, il ne s'agit, au contraire, que de prêtres « imbus comme gouvernants des mêmes idées que les gouvernés, subordonnés eux-mêmes aux sciences *surnaturelles*, commençant par éprouver la *sainte* terreur qu'ils répandent, et ne sachant conjurer les fléaux ou réaliser les merveilles QUE PAR les prières, les conjurations et les rites<sup>1</sup>. »

Il nous semble que rien n'est plus *passif* et *résigné* qu'une telle disposition morale, comme rien n'est moins favorable à l'application frauduleuse de tous les *procédés* scientifiques. M. Littré a donc grandement raison de conclure que « ce qui suffisait comme doctrine au xviii<sup>e</sup> siècle et à ses disciples ne suffit plus de notre temps, et qu'il faut renoncer à demander uniquement aux *secrets habilement* employés par une science primitive les notions de magie et de surnaturalisme<sup>2</sup>. »

Voici, encore une fois, de la franchise très-loyale. Mais, nous le demanderons toujours, pourquoi rééditer, encenser et propager cette malheureuse théorie qui, menant ceux qui l'adoptent à une *IMPASSE*, pourrait fort bien mener ceux qui la patronnent aux *gémonies*? Ah! c'est que, s'il ne s'agissait pas de M. Littré, on dirait que la théorie n'est probablement pas sa véritable préoccupation.

Derrière l'ami maladroit que l'on combat se trouve le collaborateur très-habile auquel on applaudit. En définitive, d'une manière ou d'une autre, à l'aide de tel ou tel *bélier*, on s'attaque aux mêmes murailles, et pourvu que la *delenda Carthago* soit renversée, il importe assez peu d'en analyser les moyens.

Mauvais jeu; car, plus tard, l'histoire se charge, elle, de traduire ces moyens à sa barre et d'en peser avec soin les valeurs. De même que le xix<sup>e</sup> siècle se rit des théories du xviii<sup>e</sup>, le xx<sup>e</sup> siècle, à son tour, pourrait bien appliquer à celles du xix<sup>e</sup> les épithètes de *fausses*, *étroites*, *insoutenables*, et ne conduisant qu'à la plus *inextricable* des *IMPASSES*.

1. Introd. *ibid.*, p. 27.

2. *Id.*, *ibid.*, p. 57.

3. — *M. Alfred Maury et son hypnotisme.*

M. Maury nous pardonnera de le classer si légèrement dans le camp des très-embarrassés. Il nous a semblé qu'il devait l'être, ne fût-ce qu'en raison de ses antécédents et de tous ses débuts compromettants; impitoyable jadis pour tous ceux qui s'occupaient de magnétisme, mais beaucoup trop poli, cependant, pour leur appliquer aucune des épithètes citées plus haut, M. Maury, si nous ne nous faisons pas illusion, commença à manifester quelques velléités d'amendement à leur égard vers l'époque de l'apparition de l'hypnotisme, c'est-à-dire vers la fin de 1859.

C'était encore un bien grand événement, en apparence, que l'apparition de cette dernière merveille, et puisqu'il figure ici comme base de conversion, nous manquerions à tout l'esprit de notre règlement de compte, si nous le passions sous silence.

Nous nous rappelons encore le jour où M. le docteur Velpeau, sur la foi de Braid, Azam et quelques autres, daigna (lui, le fougueux ennemi du magnétisme!) présenter cet hypnotisme à l'Académie des sciences, s'il vous plaît, comme un fait expérimenté déjà dans plusieurs hôpitaux, et promettant « un moyen anesthésique préférable à tous les autres, et, à coup sûr, plus maniable que l'éther et le chloroforme. » Pendant six mois, en effet, c'était à qui dans les hôpitaux produirait à moins de frais ce sommeil si facile et si précieux. Nous ne fatiguerons pas nos lecteurs des preuves de cet enthousiasme médical.

Comment n'aurait-il pas existé? Il suffisait de suspendre une simple lame de couteau, un étui, un crayon, n'importe quel objet, au-dessus des yeux du malheureux condamné à loucher, pour que le sommeil suivît immédiatement ce strabisme artificiel. L'effet était instantané, incomplet peut-être, mais sans le moindre danger. Quelle découverte! Quant à la théorie, elle était des plus simples: « Les nerfs moteurs des muscles qui desservent les deux yeux, tirant leur origine de la protubérance annulaire qui se trouve à la base du cerveau, ce dernier se trouvait nécessairement congestionné par cette tension de la vue et de la protubérance cérébrale. »

On ne s'étonnait plus que de deux choses: c'était que tous les observateurs des astres suspendus verticalement sur leurs têtes ne devinssent jamais louches, et que tous les louches de profession ne passassent pas leurs jours et leurs nuits à dormir, ou pour le moins à

endormir ceux qui avaient le malheur de vivre et veiller auprès d'eux. Quant à la recette, on la retrouvait partout et jusque dans l'*Ars magna* du bon Kircher, qui aurait plus d'une fois expérimenté l'hypnotisme sur une poule et chaque fois avec un nouveau succès. Mais il faudrait voir le contexte, pour bien comprendre le sens et la pensée de l'auteur ; jusque-là nous pouvons soupçonner très-fort l'adieu poule d'appartenir à la famille de ces coqs surintelligents que le même Père nous montre « au milieu d'un cercle kabbalistique, entouré d'hiéroglyphes et des vingt-quatre lettres de l'alphabet. » Sur chacune de ces lettres, dit-il, on dépose un grain de millet, puis on introduit l'animal. C'est lui que l'on charge de répondre à toutes vos questions au moyen des grains de millet qu'il choisit lui-même, de manière à former toujours un sens parfait <sup>1</sup>. »

Mais ce coq tout spécial, véritable *medium* emplumé, n'était pas le coq de tout le monde ; collègue de toutes les *tables sacrées* de l'antiquité (*trapezæ*), et ne figurant jamais sur celles du festin (*mensæ*), tenons pour bien certain que ce coq fétiche était un véritable aigle auprès de celui de nos volaillers.

Au reste, quelle que fût l'opinion du bon jésuite sur sa poule hypnotisée, personne dans Paris, en 1860, n'eût osé la tourner en ridicule jusqu'au jour où nos savants hypnotistes concevaient enfin le soupçon que ce sommeil-là pouvait avoir plus d'un point de contact avec celui du magnétisme animal. Le réveil était un peu dur pour des gens qui avaient passé leur vie à nier ce dernier. Cependant ils se retournèrent avec assez d'habileté et commencèrent à entrevoir quelque vérité chez Mesmer. M. Velpeau annonça qu'on avait enfin « trouvé la clef de *certain*s succès du magnétisme, dont tout le monde savait (avis encore aux inébranlables !) que le sommeil était le seul fait réel et concluant. »

Mais personne ne vira de bord avec plus de dextérité que M. Maury. « Le magnétisme animal, écrivait-il <sup>2</sup>, est entré dans une voie véritablement scientifique, depuis que quelques-uns de ces faits ont été vérifiés par des esprits *prudents* <sup>3</sup>. Cette révolution est toute récente et ne fait que commencer. »

Dans l'ardeur de son zèle, il trouve M. M...., le dénégateur inébran-

1. *Œdipus Ægypt.*, pars III.

2. *Revue des Deux Mondes*, 4<sup>er</sup> février 1860. Cette revue est toujours l'arène de laquelle on lance les ballons d'essai.

3. Est-ce que Jussieu, Georget, Andral et la Commission tout entière de 1854 avaient manqué de prudence ?



lable dont nous avons parlé plus haut, *peu concluant*<sup>1</sup> : « Devant l'hypnotisme, dit-il, il n'est plus possible d'admettre un simple effet d'*imagination*... Quant au principe,... ce ne peut être le principe mystérieux qui nous anime... C'est donc tout simplement une hyperhémie ou pléthore du cerveau. » Dans tous les cas, M. Maury avait raison : « Ce terrain lui paraissait semé de ronces et d'épines<sup>2</sup>. »

Maintenant, à notre tour : pourquoi donc, s'il vous plaît, cet hypnotisme si simple, si commode, si peu dangereux, si *préférable* à l'éther et au chloroforme, a-t-il donc disparu un beau jour de ses théâtres de gloire et de succès ? A nous autres, gens du monde, on n'en dit plus un mot, et dans les feuilles médicales le silence est absolu. Pourquoi ? Personne ne nous l'a jamais révélé. Ici encore la science aurait-elle donc pivoté sur elle-même avec autant de dextérité que pour les *esprits frappeurs* ?

Eh bien ! puisqu'elle ne veut pas articuler ses raisons, nous sommes encore une fois forcé de les chercher nous-même. Nous l'avons entendue tout à l'heure présenter le *sommeil* magnétique comme le *seul* effet *réel* du mesmérisme. Mais avait-elle bien étudié ce sommeil et demeurerait-elle bien certaine de son identité avec le sommeil de toutes nos nuits ou même avec celui du chloroforme et de l'éther ? M. Maury prétend que oui, et se déclare plus compétent que tout autre, « attendu, dit-il, qu'une disposition malade, due à un excès de pléthore dans les vaisseaux sanguins<sup>3</sup>, l'a rendu fort sujet à des accès d'hypnotisme ; » et comme il n'a jamais éprouvé, pour sa part, dans ces accès singuliers que « des visions en rapport avec ses idées habituelles, c'est-à-dire des *ravivements de mémoire*, » il ne saurait y avoir autre chose, « il n'y a aucune de ces prétendues visions qui se soit sérieusement réalisée<sup>4</sup>... » Une seule fois, en rêve, il s'est cru l'auteur de deux excellents vers latins, mais, les retrouvant plus tard dans son Virgile, il s'est assuré qu'ils n'étaient qu'oubliés. Cependant il avoue, comme M. Brierre de Boismont, qu'il « y en a parfois de bien surprenants, » mais ils tiennent, dit-il, « à un sentiment plus ou moins prononcé du temps. »

Il est vraiment fâcheux que tous les expérimentateurs de l'hypnotisme n'aient pas été doués de la même *prudence* ou affligés de la

1. Voir plus haut.

2. *Revue des Deux Mondes*, citée tout à l'heure, p. 225 et 255.

3. Maury, *Rêves*, p. 255.

4. Voir le § III du III<sup>e</sup> ch. de ce II<sup>e</sup> vol., p. 154, et les aveux de M. Brierre de Boismont.

même disposition malade que M. Maury, car alors ils n'auraient pas vu dans ce phénomène tout autre chose, et la question ne serait plus à reprendre aujourd'hui. Mais, dès le 15 janvier 1860, la *Revue médicale* avait jeté ce cri très-alarmant : « Garde à vous ! Bien que les expérimentateurs de l'hypnotisme soient évidemment des hommes parfaitement moraux et renommés pour leur scepticisme scientifique, ... étudions-le bien, car un homme de notre connaissance ne doute pas que l'hypnotisme ne tienne par quelque chose à l'état que manifestaient les *possédés* des siècles passés. Toutes les suppositions sont permises en présence d'un phénomène aussi insolite que celui qui nous occupe. »

Puis, quinze jours après : « L'hypnotisme sommeille. C'est son tour ; ses promoteurs les plus ardents se *ravisent* en voyant à la réflexion que *plus on y regarde de près*, plus le nouveau venu ressemble au magnétisme somnambulique qu'ils ont nié jusque là. »

A son tour, dans son numéro du 17 décembre 1859, la *Gazette médicale* énumérait les expériences brillantes des hôpitaux tout en ne se prononçant pas sur l'intensité de l'insensibilité. Mais pour elle ces expériences « soulèvent déjà un coin du voile qui couvre les merveilles du magnétisme, et nous permettent d'entrevoir l'entrée du chemin qui conduira à l'explication physique de plus d'un phénomène d'apparence surnaturelle... »

Dans le numéro suivant (24 décembre) le même journal reprenant le même sujet : « La question d'insensibilité, dit-il, en laisse debout un certain nombre d'autres pleines du plus vif intérêt... Le mode de *production* de ce singulier sommeil avait amené sur les lèvres des moins clairvoyants le mot *magnétisme* : la ressemblance était frappante et les traits généraux sont les mêmes. »

D'abord, pour le journal, ce bienfaisant cadeau « est un état morbide et tient de très-près à l'hystérie... Quant aux phénomènes de l'ordre intellectuel et moral, on retrouve là les apparences communes chez les magnétisés, sauf, bien entendu, tout ce qui peut tenir au don de *deuxième vue*, de *transposition des sens*, ... etc., et à tout le cortège des jongleries connues. Gardons-nous donc de laisser traiter devant nous de tels sujets avec insouciance et légèreté. »

Mais nous voici parvenus au numéro du 14 janvier, c'est-à-dire à deux mois de date. Ici la ressemblance avec le somnambulisme magnétique se dessine davantage : « Dans cet état, dit toujours le même journal, on voit *à distance*, on a toujours (sans montre et sans pendule) la notion la plus exacte des heures... On pourrait prendre ces détails pour l'effet d'une supercherie ; mais comment les maladies

pourraient-elles produire à volonté la sueur froide qui baigne leur visage?... »

... En outre : « Des phénomènes du même ordre, mais présentant un caractère beaucoup *plus redoutable*, se sont offerts depuis à notre observation... Une dame se mit à répondre à notre curiosité scientifique par des confidences d'une autre sorte, et *tellement graves, tellement dangereuses pour elle-même*,... que nous nous empressâmes de la réveiller. L'assistance, heureusement, n'y put rien comprendre <sup>1</sup>. Ici, *l'humanité vient retremper sa conscience*; elle n'a oublié, en effet, ni les épidémies démoniaques du moyen âge, ni celles des temps modernes, ni la *raison* doutant d'elle-même, humiliée, désolée, et, dans son impuissance à ressaisir le fil qui conduit des causes aux effets <sup>2</sup>, laissant proclamer devant elle le pouvoir des sortilèges, des esprits et des démons. »

On voit que la lumière progresse.

Enfin, nous arrivons aux premiers jours de mars, et c'est un professeur agrégé de la Faculté de médecine, le docteur Henri Roger, qui livre à un journal très-sérieux le résumé de ses méditations.

Après avoir montré que les lignes de craie cabalistiques tracées simultanément sur le bec d'un coq et sur le sol ne sont que le plagiat des lignes de craie magiques tracées sur son parquet par le baron Du Potet, lignes *que l'on ne peut franchir sans tomber ipso facto* dans des accès cataleptiques ou épileptiformes, M. Roger continue : « Ah ! si l'hypnotisme s'était présenté avec tout ce cortège de faits *sur naturels*, qui l'identifie *complètement* au magnétisme, il eût été, sans nul doute, rejeté comme son devancier par ceux-là mêmes qui s'étaient laissé séduire un moment. Certes, il n'aurait trouvé ni un patron illustre, ni des promoteurs ardents et ambitieux. Il n'est parvenu à *se glisser* dans les compagnies savantes qu'à l'aide d'un déguisement... A l'inverse du chloroforme, dont l'action irrésistible s'étend sur tous à peu près sans exception, l'hypnotisme ne réussit guère que... sur les

1. Rappelez-vous le rapport *secret* de Bailly et de Franklin sur le *désordre moral* résultant du baquet mesmérrien... Rappelez-vous cette exclamation d'un savant séduit un moment par le phénomène des *tables* : « Pères et mères, qui tenez au repos de vos familles, ne les laissez jamais former une chaîne magnétique et se mêler de la danse des tables ! »

Rappelez-vous encore les plaintes d'un grand nombre de médiums sur les paroles et les images que leurs mains finissent par tracer *malgré eux* à la fin même des sermons les plus édifiants. C'est toujours la même chose.

2. Non pas, mais des effets à leurs causes nécessaires, ce qui est absolument le contraire.

femmes que tourmente *l'hystérie*, comme autrefois sur les pythonisses. En résumé, l'hypnotisme *n'étant que le magnétisme*, et celui-ci ne comptant plus parmi les choses de raison et de science, la merveille nouvelle s'en est allée rejoindre dans le gouffre de l'oubli les *tables tournantes* et les *esprits frappeurs*. »

Comprenez-vous maintenant pourquoi tous ces beaux discours sur l'hypnotisme dans nos feuilles médicales sont restés si subitement à moitié de leur chemin? Et pourquoi M. le docteur Le Gouest, professeur et chirurgien au Val-de-Grâce, au moment de lire un long rapport sur ce sujet, a reçu l'ordre de... se taire?

Il ne ressort pas moins d'une déconvenue si brillante de très-grands enseignements :

1° La réalité, garantie cette fois par des hommes *supérieurs, irrécusables* et absolument *étrangers au magnétisme*, des faits magnétiques *surnaturels*, qui, malheureusement, ne se sont pas présentés tout d'abord.

Qu'en dit M. M...., cette fois, et comment M. Foucault s'y prendra-t-il pour réitérer ses épithètes de *cunaille* et de *sotte espèce*, adressées à tous les autres témoins de CES MÊMES FAITS?

L'hypnotisme, ici, s'étant *déguisé* tout seul et *glissé tout seul* dans la science, doit être bien adroit par lui-même! Où peuvent être cette fois les compères?

2° L'Académie des sciences a donc le plus grand intérêt à ne pas nier en principe de tels faits et à les étudier un peu plus longtemps, ne fût-ce que pour les éconduire un peu plus vite.

3° M. Maury, en élayant toute sa thèse antimerveilleuse, sur les théories d'un hypnotisme chassé pour ses faits merveilleux, a construit ici sur une base qui n'existe pas ou dont il ne connaît pas toutes les conditions.

L'*Union médicale* avait donc bien raison de s'écrier, le 22 décembre 1853, par la plume du docteur Amédée Latour, rendant compte des adhésions obtenues par notre livre des *Esprits* : « Que les savants contemplent aujourd'hui où conduisent la plaisanterie et le dédain! Je laisse la parole à ces faits, ils sont cent fois plus éloquents que tout ce que je pourrais dire! »

Mais ce qui nous intéresse le plus dans les œuvres de M. Maury, c'est que, tout en faisant fausse route comme psycho-physiologiste, il voit parfaitement, comme M. Littré, qu'il s'agit ici de *toute l'histoire*, et qu'il y retrouve à chaque page tout son *hypnotisme* si bien éconduit et dévoilé.

Il a donc publié un livre fort savant, comme il sait les faire, c'est-

à-dire rempli d'érudition, et, dans lequel, à l'instar de son collègue, il reconnaît « la *grande importance* de ces questions au point de vue de l'histoire sacerdotale et politique de tous les temps. Pour lui, il est vrai, même origine et même valeur pour tous les faits merveilleux, qu'il s'agisse de la verge de Moïse, des miracles de nos saints ou du manitou du sauvage. Nous sommes prévenus, et voici la seule consolation qu'il nous laisse : c'est que cette magie était loin de ne reposer que sur la crédulité et le mensonge <sup>1</sup>. » Quant à l'exposé de ses phénomènes, il est encore à peu près semblable à celui de M. Littré : tout s'y trouve depuis l'enchantement de tous les objets, la conjuration des vents, le charme des serpents, les métamorphoses zoanthropiques, la divination, les suspensions en l'air, jusqu'aux épidémies contagieuses de spectres et de fantômes. Tout cela se confond pour lui avec les possessions des Évangiles, les exorcismes du Sauveur et tous les faits hagiologiques <sup>2</sup>.

Tout cela, et par conséquent toute l'histoire, puisque ces faits la gouvernent, s'explique très-naturellement, selon M. Maury, par... *feu* son hypnotisme, et cette fois nous sommes parfaitement de son avis.

#### 4. — *M. Figuier et son histoire du merveilleux.*

Il semblerait, d'après tout ce qui précède, qu'il devient parfaitement inutile de s'occuper de M. Figuier, dont tout l'ostracisme à l'égard de nos faits ne s'appuie que sur ce même hypnotisme exécuté. Il ne devrait pas survivre à l'auto-da-fé, cette fois très-scientifique, de son explication.

Néanmoins, comme son livre de l'*Histoire du merveilleux*, survivant à ladite exécution n'a pas cessé de circuler sur tous les *railways* des deux mondes, avantage que n'aura certainement pas ce qu'il appelle nos *extravagances*, bien que présentées par lui, comme « *délectant* le bon public,... » nous nous voyons forcé de retourner en arrière pour nous occuper un moment de ce voyageur attarlé.

Mais quelle sorte d'adversaire avons-nous en ce moment sous les yeux ? Sa préface et son titre nous le donnent pour un simple narrateur, ne voulant qu'*examiner*, tant « son esprit est vierge de toute

1. *La Magie et l'Astrologie*, Introd., p. 3.

2. *Hagiologique*, qui regarde la vie des saints.

impression antérieure, » tant sa méthode, éloignée d'un dogmatisme qui n'est pas son affaire, est uniquement la méthode de Descartes, la méthode dubitative, « seul précepte de vraie critique qu'il connaisse et qu'il suive<sup>1</sup>. » Puis, à deux pages de la même préface, voilà ce qu'il nous dit : « Nous faisons suivre *chacun* de nos récits de l'*explication* qui *rend compte* aujourd'hui de ces prétendus prodiges. Les lumières de la physiologie et de la médecine *suffisent* à cette tâche DANS LA PLUPART DES CAS. La négation du merveilleux est donc la conclusion philosophique de ce livre, qui pourrait s'appeler le *merveilleux expliqué*<sup>2</sup>. » Qu'on manque à son programme dans l'entraînement du discours, on le comprend, mais qu'on y manque en le traçant, qu'on fasse de la critique à *priori*, dans la même phrase qui promet de l'à *posteriori*, cela trahit autant de vague dans l'esprit que d'absence de méthode.

Comme historien, nous ne jouerons pas à nos lecteurs le mauvais tour de reprendre avec lui toutes ces histoires de la baguette divinatoire, de Loudun, des camisards, des convulsionnaires, de Cideville, etc., qu'il serait temps en vérité d'abandonner, ou sur lesquels nous ne pourrions nous permettre que des réponses en note et pour lui seul. Il nous fait d'ailleurs trop de concessions sur tous ces sujets pour qu'avec un peu de bonne volonté nous ne finissions pas par nous entendre. Lorsque dans le dossier de son procès antimerveilleux on voit figurer et accepter des *misères* comme « cette horrible névrose des Ursulines, qui les fait courir fort longtemps et avec une vitesse surprenante, pliées en double et la nuque posée sur leurs talons, tout en pénétrant plus de *cent fois* les pensées (t. I, p. 240 et 248); » quand on accepte dans l'affaire des camisards « ces soixante enfants, y compris un enfant de *quinze mois*, prophétisant à voix haute, en bon français, et très-distinctement (t. II, p. 400)<sup>3</sup>, » ou dans l'affaire de saint Médard « les quarante mille coups de bûche déchargés à toute force et impunément sur la tête de plusieurs filles, sans omettre la pierre du poids de cinquante livres, retombant sans cesse du plafond sur l'estomac de celle dont « les reins pendant tout cet *exercice* reposaient sur un *pieu* (id., p. 380); » ... quand on a soin d'ajouter qu'on emprunte

1. Voir les pages 9 et 11 de sa préface.

2. *Histoire du merveilleux*, p. 8.

3. Ceux qu'un tel aveu étonnerait ne peuvent mieux s'éclairer sur cette question historique, qu'en recourant à l'excellente monographie publiée par M. Blanc, à la librairie de Plon. Sous un petit volume, ils y trouveront une grande vérité consciencieusement étudiée et élégamment analysée.

ces détails à un témoin oculaire qui « atténue plutôt qu'il n'exagère les faits, » on peut passer pour très-croyant, et nous ne voyons par trop sur quel droit on s'appuie pour trouver notre foi *trop robuste*.

Mais surtout, quand on en est arrivé là, à quoi bon se permettre de mutiler tant d'autres histoires déjà si mutilées par M. le docteur Calmeil, les faits de lycanthropie, par exemple<sup>1</sup>? C'est de la falsification en pure perte, et l'on ne sera pas bien avancé, quand sur l'énorme *actif* des manifestations *surhumaines* on aura rabattu quelques oboles qui chargeront énormément, au contraire, le *passif* des explications *insuffisantes*.

Quant à ce qui nous regarde personnellement, de deux choses l'une : M. Figuiet a lu ou n'a pas lu notre livre des *Esprits*, et son Appendice complémentaire. Dans le dernier cas, il n'a pas le droit d'en parler; dans le premier, il devait à ses lecteurs, pour bien leur préciser l'état de la question, non pas une longue suite d'exclamations « sur l'incroyable succès de nos extravagances dans le public ignorant, » mais bien cette remarque, du reste importante et notée par la franchise de M. de Gasparin, que « le plus triste de la chose était que la science elle-même n'avait pas eu l'air de les trouver trop mauvaises<sup>2</sup>; » et, comme il en voyait de nombreuses preuves dans les premières pages de l'Appendice, il devait, fût-ce en les déplorant, les mentionner dans l'intérêt de la vérité.

Mais toutes ces fautes s'aggravent devant la nullité complète des explications. Ce n'est pas en appliquant à chaque page les mots aussi creux que sonores de *théomanie*, d'*hypnotisme*, d'*hystérodémonopathie*, etc., à des phénomènes qui sont tout à la fois *objectifs matériels* et physiologiques, que l'on avancera la solution. C'est un peu trop court.

Mais ce qui est un peu trop fort, c'est de *retoucher* les faits à sa guise; et ce qui est un peu trop faible, c'est de les promener de théorie en théorie jusqu'à ce qu'on puisse les ajuster à peu près sur l'une d'elles. Ainsi, puisque la névrose et l'hypnotisme sont comme les pièces de résistance du système, à quoi bon leur donner pour soutiens la fourberie, l'adresse, le biologisme, la suggestion, l'anesthésie, les onguents, les philtres vénéneux, la fascination, et jusqu'au claquement des tendons, auxiliaires importuns qui expliquent la question par la question, et dont l'alliance, si elle n'était pas impossible, paralyserait à chaque pas l'explication principale?

1. Voir à la page 363 du deuxième volume de ce mémoire.

2. Voir l'avant-propos de l'Appendice compl. de notre I<sup>er</sup> Mémoire.

Qu'on le sache bien : une telle stratégie est d'autant plus ruineuse, que l'on a pris plus de soin de bien établir au début que « le phénomène des tables tournantes fut le signal, dans les deux mondes, d'une éruption de prodiges... qui, semblables à ceux de l'antiquité dont ils sont la copie, peuvent être rapportés à une même cause, et s'expliquent les uns par les autres, à ce point qu'un seul, bien compris, donne la clef de tous<sup>1</sup>. »

Ce mot est peut-être le meilleur des quatre volumes de M. Figuier. Qu'il le médite sérieusement, et peut-être finira-t-il par comprendre que, lorsqu'il s'agit de clef destinée à ouvrir tout un ensemble de serrures reposant sur le même secret, toute clef qui échoue devant une seule de ces serrures doit être immédiatement rejetée, jusqu'à ce que l'on rencontre celle qui les ouvre toutes avec la même facilité. Or, pendant que sa clef *nerveuse*, bien loin d'ouvrir les serrures des « pianos soulevés sans contact, des morsures et des pluies de pierres<sup>2</sup>, etc., » les mêle encore plus et s'y brise, il conviendra que si, *par impossible*, la nôtre pouvait exister, elle ouvrirait, comme nous avons entendu Jamblique nous le prouver tout à l'heure, toutes les serrures d'un même coup, une force surintelligente pouvant tout aussi bien agir sur nos systèmes nerveux que sur les objets extérieurs de toute la création. Il s'agit donc de savoir si la philosophie du xix<sup>e</sup> siècle pourra secouer assez résolûment le limon qui s'attache encore à ses ailes, pour s'élever des forces instinctives et même intelligentes jusqu'au degré suivant des forces surhumaines et sur-intelligentes.

Qu'on y prenne garde ! les systèmes Renan, Littré, Maury, Figuier, nous feraient retomber précisément à Épicure et à Diogène, dont les deux sectes furent les seules qui se permirent de nier les esprits ; en quoi Bayle les trouve « très-RIDICULES et n'ayant aucune bonne raison à donner<sup>3</sup>. »

Pour mieux prouver d'ailleurs à M. Figuier que ce serait sans aucun profit pour sa cause, nous pouvons le renvoyer à ses frères en philosophie et même à ses meilleurs amis, bien autrement sévères pour lui que nous ne le sommes nous-même.

Et d'abord, le *Journal des Débats*<sup>4</sup>, après de magnifiques éloges prodigués à l'esprit de cet ouvrage, « qui n'est autre que l'esprit moderne, » commence à lui reprocher « des concessions beaucoup trop

1. Introduction, p. I et II.

2. Voir notre Appendice compl., ch. III.

3. Art. ÉPICURE ET CAÏNITES.

4. *Journal des Débats*, du 5 juin et du 11 mai 1861.



importantes aux partisans du merveilleux, » concessions d'autant plus remplies de danger selon lui, que M. Figuiet, « se voyant obligé de rétracter dans le troisième volume celles du premier, prouve évidemment par là qu'entre la publication de ce premier et de ce troisième volume un *grand changement* s'est opéré dans son esprit... Nous nous permettrons, entre autres, de lui signaler un chapitre, dans le quatrième volume, où il raconte des faits bien surprenants,... et nous serions bien étonné, PUISQUE M. FIGUIET SAIT SI BIEN SE DÉGAGER DE SES PROPRES OPINIONS, que la conclusion persistât dans une prochaine édition <sup>1</sup>. »

Le *Journal des Débats* est excellent. Il en prend bien à son aise ; en pareille matière, pour accorder conclusions et prémisses, il faut d'abord qu'elles puissent se retrouver. Qu'il nous permette une comparaison. En ce moment, on perce sous le mont Cenis un immense tunnel et, pour arriver plus vite ou plutôt moins tard, on l'attaque par les deux bouts à la fois ; mais la grande inquiétude, la voici : c'est que, faute d'avoir pu se ménager tous les jours et toutes les lumières ordinaires, en raison de l'épaisseur de la voûte, le double percement ne parvienne pas à se rejoindre. Il en est de même du travail de M. Figuiet ; sans qu'il ait changé d'opinion le moins du monde, s'apercevant, mais trop tard, au moment de la livraison de son tunnel, que les deux extrémités de son travail ne se rapportaient nullement, il a retiré l'*entrée* pour ne plus laisser que la *sortie*. Grand parti, mais gênant pour la *traversée* d'une question !

La *Revue des Deux Mondes* parle exactement comme le *Journal des Débats* « M. Figuiet a *tenté*, dit-elle, d'expliquer des faits qui sont *inexplicables* et qu'il eût été plus raisonnable de nier <sup>2</sup>. »

Quant aux amis intimes de M. Figuiet, nous doutons qu'ils lui donnent plus de consolations, si nous en jugeons par la franchise avec laquelle M. Lucien Platt, après l'avoir remercié, dans plusieurs numéros de son *Musée pittoresque* (année 1860), « d'avoir donné une excellente histoire de *quelques* faits merveilleux, » après l'avoir grondé de

1. Article du 7 juin 1864.

2. Voir, dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1862, l'art. de M. Paul de Rémusat, intitulé : « Le merveilleux autrefois et aujourd'hui, » article dans lequel l'auteur explique tous les faits, ceux de Moïse comme ceux du diable, *ce personnage inconnu aux anciens*, par cette science également *inconnue et perdue*, dont M. Littré, tout en marchant sous le même drapeau que lui, déclare l'admission tout à fait *impossible*. On ferait bien de s'entendre, ne fût-ce que pour ne pas retomber dans le malencontreux *tunnel*.

n'avoir pas « laissé sa plume courir avec plus de colère sur le papier, » finit en regrettant qu'il ne soit pas remonté à l'origine de cette funeste *tendance* au merveilleux. « Alors, dit-il, il eût écrit une *véritable* histoire du merveilleux, qui aurait eu peut-être une plus haute portée philosophique ;... mais n'importe, on trouvera ce livre d'une lecture attachante. »

Un autre ami, bien sympathique, si nous en jugeons par ses colères contre le surnaturel, s'exprimait dernièrement ainsi sur l'*Histoire du merveilleux* : « Maintenant un livre reste à faire sur les *causes* de ces faits merveilleux... M. Figuiet a bien fait leur histoire, mais c'est un  *récit*, un  *répertoire* charmant comme un  *roman*,... pour un public un peu superficiel, tout en indiquant les vrais principes de la science... Il a donc fait une histoire, mais un traité reste à faire. Quand il craint de dire trop, il plaisante, il  *pirouette* et passe à une autre matière ; on s'amuse à le lire,... mais l'énigme reste *scuvent intacte*. Pour trouver la solution de ces faits merveilleux que M. Figuiet raconte si bien, il faudrait une étude plus sérieuse, un travail plus approfondi et des *convictions plus arrêtées* <sup>1</sup>. »

Lorsque des critiques, marchant sous le même drapeau que vous, traitent ainsi votre histoire non *véritable*, et vos explications *quelquefois* heureuses, jugez ce que pourraient dire vos adversaires. Quant à nous, il nous paraît évident que si dans l'avenir ces quatre volumes subsistent encore, ils s'appelleront : Histoire *incomplète* du merveilleux ou le *merveilleux inexpliqué*. Ce qui n'empêchera pas l'auteur de nous dire dans toutes ses préfaces que « la science *rend parfaitement compte aujourd'hui* de tous ces prétendus prodiges ; » et tous ses lecteurs (de chemins de fer et à *grande vitesse*) d'en rester persuadés !

1. *Revue de la Critique française*, du 15 juin 1864, p. 457.

2. M. Figuiet insiste beaucoup, comme M. Maury, sur la vertu des fameux *onguents* destinés à produire l'état nerveux voulu ; on pourra s'édifier à leur sujet en constatant dans M. Brierre (*Hallucinations narcotiques*) l'impuissance absolue de notre chimie moderne à reproduire quelque-chose de semblable, et dans M. Calmeil (t. I, p. 234) « l'impossibilité de l'emploi de ces substances par des femmes aussi complètement ignorantes, et, *tout bien considéré*, la certitude que leur emploi n'a jamais été *nulle part* très-répandu. »

Il n'y a rien de tel que de lire un auteur jusqu'au bout. Il est d'autant plus fâcheux que M. Figuiet ne l'ait pas fait ici, que ses *Années scientifiques et industrielles*, bien loin de participer au même défaut, sont en général d'excellentes analyses que, pour notre part, dût M. Figuiet récuser notre suffrage nous lisons avec le plus grand intérêt.

## V

## SPIRITOLATRIE MODERNE

Notre rôle, en vérité, paraît des plus inexplicables. A quelle doctrine appartenons-nous donc? Ennemi de ceux qui ne veulent pas des esprits, ennemi de ceux qui les acceptent, aurions-nous donc à tel point l'esprit d'opposition, que nous ne puissions plaire à personne et que nous fassions la guerre à tout le monde? Dans une position si délicate, nous comprenons qu'on ait peine à nous bien définir et que, regardé comme un mécréant par les uns, nous soyons si souvent classé par les autres parmi les sorciers et les tourneurs de baguette. On a peine à se rendre compte de tant d'efforts simultanés contre deux doctrines qui s'exècrent.

Ainsi, tout semblerait nous incliner vers ceux que nous appelons ici *spiritolâtres*. Voici des hommes honorables et non moins intelligents que tous les autres, qui, vrais confesseurs de leur foi, en ont compris l'importance, bravé les dangers, embrassé les nobles et touchantes espérances, et qui, délivrés par elle de l'impur limon qui les souillait jusqu'ici, gravitent maintenant avec amour vers ce monde invisible et vers cette immortalité dont ils ont fait la conquête!

Quel droit avons-nous donc de leur décerner une épithète si sévère, et comment se fait-il qu'au lieu de tendre la main à de tels hommes nous nous voyions obligé de tirer sur le drapeau qui les abrite et qui ressemble si parfaitement au nôtre?

Pour trouver la réponse, approchons le plus près possible de ce drapeau.

On est d'abord frappé de la franchise et de la régularité de la chose; mais reportons-nous à vingt ans en arrière, et voyons si nous l'eussions comprise alors! Chaque contrée possède en ce moment un *club*, organisé comme on organise tous les autres, c'est-à-dire autorisé par un ministre de l'intérieur, surveillé par un préfet de police, ayant ses statuts, ses règlements, ses comptes rendus, ses journaux, et pouvant appeler, par conséquent, une escouade de sergents de ville pour protéger, ... quoi?... la paix et la sûreté de ses *évocations* publiques et privées! Cette force armée sera forcée de protéger... DES ESPRITS, de leur maintenir la parole et de faire évacuer la salle, dans le cas où un parterre tapageur ne voudrait pas la leur laisser.

Un publiciste a dit des clubs spirites de l'Amérique « qu'ils fonctionnaient comme une institution nationale. » Partout, grâce aux journaux et aux revues de ces sociétés, grâce au fanatisme que ces doctrines inspirent, on en arrivera là.

Ceux qui, devant une telle législation, continueraient à trouver trop étroites les limites de notre liberté de conscience moderne, seraient, en vérité, bien exigeants. Il est vrai qu'un des articles du règlement de « *la Société parisienne des études spirites* » porte expressément que « toutes les questions politiques, *religieuses* et d'économie sociale lui demeurent interdites <sup>1</sup>. » C'est fort bien, mais nous n'avons pas oublié qu'hier encore une société bien autrement importante et se disant, comme celle-ci, étrangère à toute opinion religieuse, avait brisé son président pour cela seul qu'il avait eu le malheur de voter au sénat pour l'indépendance du saint-père.

Un article de statuts n'est donc pas une garantie suffisante.

Toujours est-il qu'une fois légalement constituées, les sociétés dont nous parlons marchent fort régulièrement, et, sans plus de difficultés, instituent partout leurs salles d'*inhalation spirituelle*, exactement comme aujourd'hui chaque ville d'eaux possède une ou plusieurs salles d'inhalation thermale. On y aspire les esprits comme on aspire ailleurs les fluides. Il est seulement à regretter, pour l'honneur de la thérapeutique occulte, « qu'une seule province des États-Unis ait offert, nous dit-on, quatre mille cas de folie à la suite de ce traitement <sup>2</sup>. »

Mais enfin, que s'est-il donc passé depuis cinq ans dans ces salles et que nous a-t-on dit dans ces livres?

Commençons par répondre à la dernière question. Ces livres et ces journaux nous révèlent des merveilles que nous n'avons garde de révoquer en doute, car ce serait aller contre tous nos principes à l'endroit du témoignage. Citons-en quelques-uns :

A New-York, ce sera le savant professeur Bush qui nous présentera M. F... comme étant d'une ignorance absolue en fait de langues, et néanmoins écrivant en sa présence et *parfaitement*, sous l'inspiration d'un esprit, en hébreu, sanscrit, bengali, persan, malais, chinois, espagnol et français. On le dispense du reste.

1. Voir le règlement, à la fin de la dernière petite brochure de M. Allan Kardec, intitulée : *Qu'est-ce que le spiritisme?*

2. Tiré d'un journal cité par M. Kardec, *Revue spirite* (4<sup>e</sup> année). Nous entendrons la médecine française nous signaler, sans les comprendre, les mêmes désastreux résultats.

A Boston, ce sera le professeur Hare, le meilleur chimiste des États-Unis qui, mécréant décidé, se présentera tout à coup dans un club, armé d'un petit instrument de sa façon, inventé pour déjouer toutes les fraudes de l'alchimie, et qui, séance tenante, se verra déjoué lui-même ainsi que toutes les lois de sa chimie et confessa généreusement sa défaite.

A Londres, ce sera M. Forster qui (nous en trouvons la preuve non-seulement dans le *Spiritual Magazine*, mais dans les numéros du *Times* et du *Morning Post* que nous avons sous les yeux) n'a cessé, ce printemps, d'intriguer toute la ville par les phrases qui s'imprimaient d'elles-mêmes et spontanément sur sa peau nue, alors même que les assistants tenaient ses bras garrottés et cataleptisés.

A Paris, ce sera M. Squire, que mille témoins très-compétents ont vu tout dernièrement enlever SANS LES TOUCHER et faire sauter par-dessus sa tête d'énormes tables en chêne massif sur lesquelles on a fini par faire monter un ou plusieurs hommes, sans nuire à l'expérience.

Ce sera encore cette Désirée Godu, la merveille d'Hennebon en Bretagne, qui, lasse apparemment d'avoir *sécrété* tout l'été, par un *organe anormal* placé autour de ses reins, de l'or, de l'argent, des pierreries et jusqu'à de faux diamants, vient se présenter tout à l'heure aux savants de la capitale, sous le patronage de l'honorable docteur Morheri, qui se porte garant de tous les faits : croyant sincère, mais aussi neuf que tant d'autres, et qui n'aura jamais lu la volumineuse histoire des trahisons magnétiques ! Dieu veuille qu'aux jours de la terrible enquête l'*organe nouveau* n'exsude pas quelque morceau de plomb à la place de l'or pur, et quelques cornets de gros sel à la place des diamants ! Dieu veuille encore que pareil échec n'arrive pas à cette *voix puissante* qui se fait entendre autour de cette jeune fille pendant que ses lèvres cataleptisées se refusent à tout desserrement, phénomène intermittent remplacé souvent, dit-on, par le son d'une cloche aérienne et invisible, qui lui sert de moniteur et de bon ange <sup>1</sup> !

Ailleurs encore, nous aurons dans les airs des accords merveilleux qui nous rappelleront certains concerts angéliques de la tradition, puis des apports d'objets matériels qui, se détachant visiblement des plafonds, arriveront à point nommé sur les genoux de *mediums* confondus, stupéfaits.

On fatiguerait ses lecteurs avant d'avoir épuisé la millième partie

1. *Spiritualisme*, Edmonds, t. I, p. 12.

de ces phénomènes objectifs, palpables et très-scientifiquement constatés, quoique en dehors des corps savants.

Toutefois, on peut dire que ces curieux phénomènes ne comptent que pour peu de chose dans la haute mission qui fait la gloire et le bonheur du spiritisme moderne. Son ambition est tout autre, et, nous le disons à son honneur, moins curieux du prodige que passionné pour l'invisible, ce sont les âmes elles-mêmes qu'il veut toucher et entendre, aimer en ce monde et retrouver dans l'autre, en dépit de l'espace et du temps. Pour lui, ces âmes séparées de l'organisme sont réduites, comme moyen de communication avec nous, à cette enveloppe gazeiforme qu'il nomme le *périsprit*. Or, pourvu que l'on ne confonde pas cette enveloppe fluidique avec l'esprit lui-même, il n'y a rien là que de très-rationnel et de très-possible. Que les âmes pleurées puissent encore correspondre avec celles qui les pleurent, que la bonté divine les envoie de temps à autre sur cette terre pour y tarir un moment la source de tant de larmes, pour y donner quelques avertissements secourables, pour soutenir une espérance qui s'éteint, pour amortir une douleur qui écrase, pour soulever quelque peu ce rideau si cruellement épais qui sépare les deux mondes, c'est encore une de ces vérités de foi que le cœur sait pressentir bien longtemps avant que l'esprit ne les connaisse : nous en trouvons d'ailleurs l'application à chaque page de notre hagiographie catholique.

Rien de tout cela ne fait donc difficulté, mais il s'agit uniquement de savoir s'il existe un procédé et *LICITE* et *CERTAIN* pour procurer la plus douce de toutes les consolations à cette humanité désolée, dont tous les jours sont des adieux.

A cette double interrogation, la foi répond que Dieu, se réservant l'octroi de telles faveurs, en dénie la puissance à toutes nos *facultés*, comme il en défend la poursuite à toutes nos *volontés* humaines.

Le spiritisme, lui, pousse la témérité jusqu'à braver cette défense et jusqu'à se targuer de ce pouvoir ; et certes, pour lui inspirer tant d'audace devant cet antique *veto* : « Que personne d'entre vous ne demande la vérité aux morts, ... car il exterminera les nations à cause de ces crimes<sup>1</sup>, » il faut que son illusion soit bien forte.

Elle ne saurait l'être davantage, en effet. Nous savons plus d'une veuve consolée à la vue de son mari, plus d'une mère rendue à la vie par les baisers de son enfant, plus d'un ami ranimé par les embrassements de l'ami qu'il regrette... Conçoit-on rien de plus touchant, et que blâmerons-nous donc ici ?

1. *Deutéronome*, ch. XVIII, v. 10, 11 et 12.

Hélas ! encore une fois, nous ne blâmerons que la révolte contre les lois divines, et nous ne demanderons que la preuve de l'identité des hommes célèbres ou des êtres chéris qu'on nous montre.

En Amérique, d'après tout ce que nous avons lu en fait de révélations dictées par les âmes des hommes célèbres, la fascination doit avoir été mille fois plus décevante. La *Revue britannique* nous a donné souvent des paroles de Shakspeare, de Milton, de Byron, qui tenaient en suspens des littérateurs très-habiles, tant ces productions d'outre-tombe paraissaient dignes des auteurs imités ! D'ailleurs, il suffisait de nommer des fascinés comme le juge Edmonds, le docteur Hare, le gouverneur Tallmadge, le professeur Mapès, le publiciste Owen, le grand écrivain Wilkinson, et toute une foule de médecins, ingénieurs, magistrats, pasteurs, journalistes, artistes, etc., pour sentir que tant d'hommes distingués n'avaient pu céder qu'à « la plus forte efficace d'illusion, » suivant les expressions de la Bible. Mais en France, c'est le contraire, et nos spirites n'ont même pas cette excuse ; il faut que l'Amérique ne leur ait envoyé au lieu d'esprits dignes de ce nom que le plus misérable rebut de ses *âmes damnées*, et c'est d'autant plus fâcheux pour la France, qu'elles se disent toujours proportionnées comme intelligence à ceux qu'elles viennent instruire. Nos spirites devraient en vérité réclamer.

Contentons-nous, en effet, d'envisager la chose en simple philosophe ; quelle garantie pourrait donc nous formuler notre spiritisme français ? A peine avons-nous feuilleté les premières pages de ses annales, que nous sommes contraint d'enregistrer les plaintes du chef ou du grand maître contre « l'invasion incessante d'esprits *mauvais*, d'esprits *gastronomes*, d'esprits *déprédateurs* (*sic*), d'esprits de *ténèbres*, d'esprits *damnés*, ou tout au moins de *lutins* familiers plus espiègles que méchants, etc., etc. <sup>1</sup>. »

Si nous passons à la *Revue spiritualiste*, mortelle ennemie de la première — on ne devine pas trop pourquoi —, nous entendons à chaque ligne un cri d'épouvante ou du moins d'hésitation. « En vérité, dit-elle, hors la certitude que nous avons affaire à des esprits ou à quelque essence immatérielle que nous ne pouvons bien définir, nous sommes encore DANS UN TOURBILLON AUSSI VAGUE QU'INQUIÉTANT. Si nous avons affaire à des esprits, voyant *ce qu'ils* sont, je crains que nous n'ayons grand tort d'espérer au delà du tombeau un avenir beaucoup plus éclairé que dans cette vie... Que de mystères ! M. de

1. Kardec, *Revue spirite*, 4<sup>e</sup> année, 1861, p. 2 et 4.

Mirville aurait-il donc raison en affirmant que le diable s'en mêle <sup>1</sup> ? »

Nous livrons ces aveux à la méditation des adeptes qui nous regardent et nous traitent comme une espèce d'Antechrist.

Il est donc évident, puisqu'on nous l'accorde, que nous nous trouvons ici en pleine *forêt de Bondy spirituelle*, et que la seule divergence entre nous est celle-ci : pendant que ces *bandits* invisibles sont pour nous des *démons*, pour ces messieurs, ce ne sont uniquement que « de mauvais esprits, qui, disent-ils, *ne valent pas mieux*, mais qui ne sont après tout que des êtres *arriérés* et encore imparfaits, etc. <sup>2</sup> » On conviendra que, relativement à la sécurité de la forêt, la chose revient exactement au même, et que nous avons le droit de n'y entrer qu'à bonnes et très-bonnes enseignes, et sous la garde d'une excellente escorte.

Cette escorte, on nous la donne, et, nous sommes obligé d'en convenir, celle qu'on amène dépasse comme noms et comme valeur les plus exigeantes prétentions.

En effet, il ne s'agit de rien moins, faut-il le dire ? que de patrons et de garants, tels que saint Augustin, saint Louis, Charlemagne, Léon X, saint Dominique, saint Vincent de Paul, Bossuet, Fénelon, le curé d'Ars, le R. P. de Ravignan, le R. P. Lacordaire, personnages éminents, dont nous estimerions bien plus haut l'autorité s'ils n'avaient pas le malheur de répondre aux mêmes évocations qui nous amènent du même coup d'autres patrons bien suspects, comme Alfred de Musset, Lamennais, Béranger, Désaugiers, Voltaire, avec lesquels nos saints personnages paraissent fraterniser complètement et s'entendre à merveille.

Mais il est bon de les écouter et de chercher dans leurs discours la raison de cette étrange fascination subie par des hommes comme MM. Kardec et Piérart, dont les productions décèlent très-souvent talent, prudence, élévation de vues, recherche très-sincère de la vérité et, qui mieux est, *méfiance*.

Sans ce mot *fascination*, voyons s'il serait possible de comprendre

1. Piérart, *Revue spiritualiste*, t. IX, p. 426. M. Kardec, tout en nous traitant en ennemi, semblerait parfois, à son tour, incliner à notre manière de voir. Il recommande notre livre comme « étant riche en faits du plus haut intérêt et puisés aux sources authentiques, la conclusion seule de l'auteur, dit-il, étant *contestable*... » (*Revue*, 4<sup>e</sup> année, p. 45.) Contestable!... D'après ce mot et d'après tout ce que nous venons d'enregistrer, en fait de terreurs et d'aveux, ce n'est en vérité pas la peine de tant *contester*.

2. Kardec, *Qu'est-ce que le spiritisme ?* p. 40.



que des hommes de bon sens, et, nous le répétons, ils sont nombreux ici, se laissent prendre à de telles absurdités, à de telles inconvenances comme fond, comme forme, comme langage et comme grammaire. Tantôt, ce sont les spirites de Constantine qui font demander à saint Augustin par les médiums de Paris s'il consentirait à accepter le patronage spirituel de leur société, et saint Augustin de répondre courrier pour courrier « qu'il sera bienheureux... que l'on veuille bien mettre son nom à la tête de leurs noms,... » leur promettant du reste « de ne pas trop les fouetter avec sa verge, attendu qu'il n'aime ni les accents *criards*, ni les sons *aigus*<sup>1</sup>. » On le met tout de suite à l'œuvre, et, interrogé plus loin sur ce qu'on doit entendre par miracle, il répond à la manière de Strauss que « celui de la multiplication des pains, par exemple, est complètement apocryphe, ce qui rentre, dit-il, dans cette manière de voir de saint Jean, que la prétendue résurrection de la fille de Jaïre fut simplement le *rappel* de l'esprit *dans* le corps cataleptisé de cette jeune fille. » Saint Augustin ne s'aperçoit pas que ce *rappel* constitue une résurrection en bonne forme, attendu qu'on ne *rappelle* pas dans un corps un esprit qui y est encore<sup>2</sup>.

Tantôt c'est saint Louis qui, consulté sur le suicide, répond doctoralement « qu'il n'y a d'excuse que pour les suicides amoureux; quant aux autres ils n'échappent pas au *désappointement* et sont bien *attrapés*, comme on dit vulgairement en ce bas monde<sup>3</sup>. »

Plus loin, c'est Lamennais annonçant tous les malheurs de Rome, *qui les a bien mérités*, mais priant pour Pie IX, attendu qu'il a prié pour lui, quand tous les *goupillons* se faisaient massues pour l'assommer. »

Tranquillisons-nous toutefois, car Pie IX aura, toujours d'après Lamennais, un successeur spirite<sup>4</sup>. » Mais heureusement l'esprit *Staël* intervient : « Et moi, l'abbé, dit-il, *je tiens* pour les ultramontains, car il me semble que vous demandez trop... Je suis désolée de répondre d'une manière un peu vive, mais il n'y a pas de mal, avec vos idées, de crier aux sentinelles spirites toutes les fois que vous venez dans leur camp : « Sentinelles, garde à vous ! »

« Ne le blâmez pas, dit à son tour l'esprit Musset, en parlant d'un autre ultramontain,... il est le jouet de l'esprit papiste qui lui crève les yeux avec les cierges de Saint-Pierre de Rome... Aujourd'hui, cher

1. Kardec, *Revue spirite*, août 1862, p. 236.

2. Tome IV, p. 43.

3. M. Roze, *Révélation*s, p. 43 et 44.

4. M<sup>me</sup> Dozon, *Révélation*s d'outre-tombe, t. I, p. 489.

médium, *jasons* de l'esprit de l'Église et ne nous faisons jamais de querelle avec les gens de *chœur* (sic)... Nous disons donc qu'il n'y a pas d'enfer, mais où allons-nous donc loger, pauvres diables que l'on nous fait ? N'en voulons pas trop à la divine bonté, car nous voyant à la porte de *chez nous* elle a daigné nous donner une place dans *la maison de son père*, et comme là nous ne faisons que la volonté de notre *propriétaire*, nous ne sommes venus chez vous que par ses ordres, car, voyez-vous, il est le propriétaire des propriétaires, lui, etc. <sup>1</sup>. »

Ici Musset s'interrompt pour appeler le curé d'Ars, sous prétexte qu'il y a un malade à soigner ;... mais ce n'était qu'une malice. « Alons, dit le bon curé, ce *cher* esprit aime à s'amuser ; il a raison, et avec tout cela il dit de bien belles choses... et justifie les esprits, car Dieu est trop grand, trop *divin* pour permettre que les *malins* viennent sur la terre pour égarer les hommes. »

Et Bossuet et Lacordaire, voyez s'ils ne sont pas déshonorés du même coup dans leur caractère et dans leur langage ? « A quoi, dit le premier, à quoi a servi le fruit de mes longues veilles, quand je vivais dans votre monde ? A rien. *Beaucoup n'ont pas jeté les yeux* sur mes écrits, qui n'étaient pas dictés par la charité... Mon Dieu, moi qui vivais dans ces temps où les cœurs étaient gros de tempêtes pour les frères d'une croyance opposée, si j'avais été plus tolérant... Mais quand les protestants, les Juifs, toutes les religions *un peu marquantes* auront étudié le spiritisme, etc. <sup>2</sup> »

Le père Lacordaire n'est pas moins ignoblement parodié : « Je suis là, dit-il, esprit Lacordaire... L'église (de Notre-Dame) était moins comble que l'Académie *aujourd'hui*, lors de ma réception. Les esprits de politique, de dénigrement, de jalousie avaient conduit tout Paris pour regarder autant que pour écouter ce prêtre oubliant son vœu d'humilité... Lorsque j'ai voulu monter à la tribune pour enseigner la fraternité selon les hommes *ou à l'Académie* louer l'émancipation mal comprise, ma voix n'a trouvé que des notes fausses et on se disait : « Ce n'est plus *le* Lacordaire des Conférences. » On avait raison <sup>3</sup>.

Si l'esprit Lamennais a dit vrai, nous n'aurions pour ces esprits d'autre criterium d'identité que *l'identité du style*. Alors la chose est claire ; ici Lacordaire et Bossuet sont aux antipodes de Sorrèze et de Meaux ; évidemment ils ont trop bien dépouillé le *vieil homme* et le nouveau ne les a pas enrichis.

1. M<sup>me</sup> Dozon, *Révélation d'outre-tombe*, t. I, p. 253.

2. *Revue spirite*, t. IV, p. 254.

3. M<sup>me</sup> Dozon, *Révélation d'outre-tombe*, t. I, p. 261.

Il en est de même de Cuvier : quel cours de géologie, grands dieux ! et que le Jardin des plantes surtout ne l'entende pas !

Au moins, s'ils étaient conséquents ! si, pour racheter tant de lieux communs, de platitudes, d'hérésies théologiques et littéraires, ces sublimes évoqués savaient bien ce qu'ils veulent dire et ne se contredisaient pas entre eux ! Mais voici le célèbre directeur du musée industriel de Bruxelles que Voltaire et Franklin nous disent mort quand il ne l'était pas, puis foudroyé et puni quand lui-même vient nous certifier son bonheur<sup>1</sup> ! Voici M. Girard de Caudemberg, qui a oublié son nom dans la grande traversée et qui vient signer Codemberg<sup>2</sup>. Voici saint Augustin qui nous parle de la grande démonolâtrie de *Morzille*, au lieu de la démonopathie de Morzine ! Il a mal lu probablement. Consultation à refaire, et c'est dommage, car il enseignait deux moyens pour la guérir : l'huile de M. Dupont, de Tours, et, par-dessus le marché, le magnétisme<sup>3</sup>.

Et qu'on ne nous reproche pas surtout d'avoir choisi, ou d'avoir décousu les textes pour les mieux déshonorer !

Cette fois l'identité de style est parfaite entre toutes les révélations ; il n'y a de supériorité que chez les adeptes sténographes. Non, certes, ce ne sont pas eux qui ont forgé tout ce fatras. Nous en attestons leurs revues et leur propre langage qui sont la meilleure preuve de leur sincérité. S'ils avaient voulu faire parler les esprits, ils auraient commencé par leur prêter leur grammaire et leur style. Ils devraient être fiers d'être meilleurs écrivains que Lamennais et Bossuet.

Encore une fois, qu'ils s'insurgent donc et qu'ils réclament quelque chose de mieux auprès des clubs américains !

Maintenant, si les spirites nous sommaient de produire enfin ce qu'ils ont de mieux comme médium, si l'on nous forçait à fournir un nom et quelqu'un sur le compte duquel tout le monde serait d'accord, nous ne pourrions guère nommer que M<sup>lle</sup> Clémence Guérin, que nous trouvons — chose rare — acceptée et choyée dans les deux camps. Or, cette demoiselle vient de publier une petite brochure intitulée : « *le Spiritisme en Amérique*, » livre clair et concluant, dit M. Piérart (6<sup>e</sup> livr. p. 222).

C'est vrai, mais nous conjurons ici tous les spirites de bonne foi de redoubler d'attention !

« Nous allons, dit M<sup>lle</sup> Guérin, reproduire quelques paragraphes du

1. *Revue spirite*, janvier, p. 79.

2. Id., avril 1862, p. 120.

3. M<sup>me</sup> Dozon, *Révélation d'outre-tombe*, t. II, p. 305.

livre si remarquable publié par le docteur Robert Hare, de Philadelphie, livre qui, touchant au sommet de la science et de la plus haute philosophie, se recommande aux plus compétents. Comme dans le précédent, les faits y abondent, attestés, affirmés, etc... (p. 37). »

C'est donc bien le docteur Hare qui va nous communiquer les messages qu'il a reçus d'en haut.

Or, en voici un (p. 40), qui nous frappe singulièrement ; il est intitulé : *Lettre du T. R. P. V.... à l'auteur*, et voici cette lettre :

« *My dear sir,*

« Lorsque vous vîntes, il y a deux ans, me consulter sur le mérite et l'opportunité de vos travaux, j'hésitai d'autant moins à en encourager la publication que depuis longtemps je partageais ces idées... Ce n'est pas assez, *my dear*, de trouver votre œuvre utile, j'aurais dû dire indispensable, si j'avais prévu la prochaine invasion *de ce que* vous désignez si heureusement sous le nom d'*épidémie spiritualiste*...

« Quant à vous, *sir*, vous aurez l'honneur d'avoir par vos discussions lumineuses, etc.... Je ne vous parlerai pas maintenant de deux ou trois observations que nous discuterons en famille.

« Recevez, *my dear*, etc.

« Le P. V. DE R... »

Et M<sup>lle</sup> Clémence Guérin de reprendre : « Nous bornons ici nos citations, car ceux à qui ne suffiraient pas de TELLES preuves et de TELS témoignages, etc., etc., ne seraient pas plus convaincus par tout ce que nous pourrions ajouter... (p. 43). »

Qu'elle veuille bien nous permettre maintenant de suppléer à son silence. Cette lettre, dont nous n'avons donné que quelques phrases, est LA LETTRE MÊME que le R. P. nous écrivait en 1853, et que ceux qui tiendront à vérifier la chose trouveront *in extenso* à la tête de notre livre des *Esprits*, sauf toutefois l'appréciation de l'invasion *spiritualiste*, bénite ici, mais appelée dans le texte authentique : « Ce FLÉAU que vous désignez si heureusement sous le nom d'*épidémie spirituelle*!... »

Spirites, prenez bien garde à ce dilemme ! Ce plagiat éhonté vient nécessairement du docteur Hare ou de mademoiselle Guérin, vos médiums, et alors il est fâcheux d'apprendre que ce sont là les plus sincères, ou bien il vient de vos esprits, et alors vous feriez bien d'en changer. Dans tous les cas, accordez plus de respect à vos morts, ne leur prêtez pas dans les cieux, en faveur de votre cause, exactement le même langage dont ici-bas ils se servaient contre elle. Près de

Dieu, leur génie ne saurait s'appauvrir à ce point qu'ils se voient obligés de recourir à leurs vieilles paroles de ce monde de ténèbres, pour exprimer des idées toutes contraires.

Et vous savants, devant le dilemme que nous posions tout à l'heure entre un plagiat spirituel et un plagiat humain, si vous optiez pour le second, vous voteriez pour l'erreur. Le premier court les rues dans les mœurs du spiritualisme et du somnambulisme, et nous en avons de bien curieuses démonstrations dans les mains. Ici, pour nous, la sincérité de mademoiselle Guérin n'est pas plus compromise par rapport au R. P. Ventura, que lorsqu'elle se laisse *insuffler* encore toute la page 441 de notre premier Mémoire, qu'elle insère, bien naïvement, sans guillemets, depuis ces mots : « Un jour viendra qui déliera toutes les langues,... » jusqu'à ceux-ci : « Comme les anciens augures, deux savants ne pourront plus se regarder sans sourire... » Nous lui pardonnons de tout notre cœur ce délit involontaire (imité par tant d'autres et même par des catholiques qui se gardent bien de nous nommer). Nous le lui pardonnons, à cette condition, toutefois, qu'elle se montrera plus difficile et plus heureuse dans le choix de ses révélateurs.

Nous sommes d'ailleurs tout consolé en pensant que ces derniers ont daigné lire avec attention nos ouvrages.

Et maintenant : « ERUDIMINI QUI JUDICATIS... SPIRITUS. Apprenez à comprendre, vous qui jugez les esprits. » Reconnaissez franchement que ceux qui vous entourent ne vous offrent que la parodie et l'application sacrilèges de la plus touchante des réalités et des doctrines. Trouvez bon que les esprits, selon Dieu, ne viennent jamais se mêler à si mauvaise compagnie et sanctionner, par leur complaisance, des manœuvres si positivement défendues. Assurez-vous qu'entre la *spirito*-phobie scientifique dont la cécité embrouille tout et la *spiritolâtrie* soi-disant catholique, dont l'illuminisme fascine tout, se trouve toujours la *démonologie catholique*, affranchie de ces deux absurdités rivales, ou plutôt faisant justice de toutes les deux, grâce à l'unique doctrine qui, selon l'expression du comte de Maistre, « sache marcher d'un pied sûr entre l'illuminisme et le matérialisme<sup>1</sup>. »

1. Toutes les fois que la *Revue spirite* de la rue Sainte-Anne se révoltera, comme elle le fait d'ordinaire, contre cette inculpation d'anticatholicisme, nous la renverrons à sa confraternelle ennemie de la rue du Bouloi. Elle lui dira, par l'organe de M. Piérart, qui, plus franc qu'elle dans son déisme avoué, paraît infiniment plus méfiant, « qu'elle se fait illusion,... que son *credo* est rempli de contradictions compilées à tort et à travers,... et que

## VI

## L'AUTEUR A SES LECTEURS.

Après une préface si longue, à notre avis, et néanmoins si courte, lorsque nous la comparons à toutes celles qui obéissent à la mode, nous devons à nos lecteurs de nouvelles explications sur une tout autre longueur substituée par nous aux brièvetés de notre programme. Rien ne prouve mieux la nécessité de bien connaître un sujet avant de s'y aventurer. Une fois entré dans celui-ci, une fois les premiers kilomètres parcourus, nous avons vu la route se développer devant nous et se perdre dans des horizons si lointains que, si nous l'avions suivie, nous eussions fait, pour le moins, le tour du monde. Effrayé de ces perspectives infinies, nous voulûmes abrégier et suivre

le catholicisme n'a pas d'ennemi plus fougueux que son chef. » (*Revue spiritaliste*, 4<sup>e</sup> livr. de 1862, p. 133.)

Mais si elle récuse le verdict de cet ennemi, nous la renverrons à elle-même et nous la prierons de se reporter à ces paroles de la *sainte inspirée* qu'elle patronne; elle lui dira, dans une de ses extases : « OUI, IL Y AURA UNE ÉGLISE SPIRITE, QUI AURA UN CHEF, PAPE OU AUTRE, N'IMPORTE SON NOM; CETTE ÉGLISE SERA A SON TOUR LA FILLE AINÉE... Pas d'objection rationnelle à cette vérité. Si Dieu nous a dit de suivre les avis de son Église, libre à lui de nous dire aujourd'hui : « JE PARLE,... ÉCOUTEZ ET OBÉISSEZ... ÉGLISE, TOI, LA PREMIÈRE, SOIS SOUMISE A MES ESPRITS qui te porteront mes ordres. » (M<sup>me</sup> Dozon, *Révélation d'outre-tombe*, t. I, p. 92.)

Et Rome ose encore résister et condamner le spiritisme! Rien, en vérité, ne saurait mieux constater l'entêtement qu'on lui reproche!

Toutefois, nous sommes tranquille, puisque, d'une part, M. Allan Kardec refuse avec indignation cette tiare spirite que, dans sa malice, M. Piérart s'obstine à lui proposer, et que, de l'autre, il est inscrit dans les statuts de la Société que « les questions religieuses seront exclues à tout jamais du programme. »

Jusqu'ici tout cela ne serait que ridicule, si le fléau ne commençait pas à prendre des proportions gigantesques et à lasser contre nous cette patience divine qu'il paraît avoir lassée contre les Américains, exactement comme chez toutes les nations de la terre elle se disait fatiguée par les crimes de ce même ordre : « JE DÉTRUIRAI TOUTES CES NATIONS A CAUSE DE CES CRIMES : INTERROGER LES MAGICIENS ET CONSULTER LES MORTS. » (*Deutér.*, ch. XVIII.)

les sentiers qui raccourcissent ; mais alors nous ne pûmes plus rien distinguer, et nous sentîmes que si le voyage s'abrégéait, c'était aux dépens de l'intérêt que nous cherchions.

D'ailleurs, si nous sommes évidemment trop long en raison du programme, le serons-nous en raison du sujet et de la masse effrayante d'adversaires à combattre ? Qu'on réfléchisse un instant : les *Mémoires de l'Académie des inscriptions* consacrés à la question qui nous occupe dépassent cent volumes in-quarto ; puis, en dehors de cette encyclopédie, chaque mythologue apporte en outre son fardeau particulier. Ainsi, l'ouvrage collectif de Creuzer-Guignault-Maury *sur les religions* comprend à lui seul huit volumes, sans qu'ils aient dit un seul mot du judaïsme, qui entre à peu près pour moitié dans notre travail. Il nous faudrait faire un volume de plus, si nous voulions seulement énumérer tous ceux qui, en Allemagne et en France, remuent et broient pour ainsi dire cette matière. Nous espérons donc que l'on voudra bien excuser un entraînement si motivé. Dieu veuille maintenant que ces *longueurs* ne dégénèrent pas en *lourdeurs*, car ici nous serions inexcusable, attendu que l'on peut peser beaucoup plus en deux pages qu'en deux mille. Tout dépend du mode de la charge. Pour être tout à fait juste, cependant, on doit tenir un peu compte à l'auteur des difficultés du sujet. Voltaire disait que toute dissertation ne pouvait jamais être « qu'un morceau de plomb incrusté dans de la glace ; » qu'on juge de ce que peut être une longue série de dissertations encombrées de citations, de noms d'auteurs, et de ces répétitions si nécessaires que Bonaparte les appelait « la seule loi de sa rhétorique. » Le beau idéal, pour un dissertateur, serait donc de faire traverser à ses lecteurs, sans les faire mourir de fatigue et d'ennui, ces parages désolés que l'on maudirait soi-même, si l'on n'espérait pas que la vérité se trouve à leurs dernières limites.

Mais, voici précisément la question ! diront probablement un grand nombre de lecteurs ; quelles assurances nous donnez-vous que, sous ce rapport, nous n'en serons pas pour nos fatigues et pour nos frais de toute espèce ? Ici, nous ne voulons rien dissimuler, et, tout en leur promettant autant de clartés que possible sur l'*argument* de notre ouvrage, nous les avertissons que nous voyagerons à peu près seul, et même sur des terrains complètement inexplorés jusqu'ici.

Nous aurons, à peu de chose près, tout notre monde contemporain contre nous ; mais, en revanche, il est vrai, nous resterons avec tous nos prédécesseurs contemporains à leur tour de tous les événements, puis avec ceux qui les ont faits, subis, prédits, analysés et définis,

avec tout ce qui fut grand et puissant dans le monde, avec toutes les religions, toutes les philosophies, toutes les sciences, toutes les révélations, en un mot avec le genre humain de toute date et de tout pays; et, bien que nos grands esprits du jour appellent la thèse que nous soutenons « étroite, mesquine, enténébrée, arriérée, et désormais ensevelie dans l'oubli, » on nous accordera que *mourir* en compagnie de Pythagore et de Platon, comme en compagnie de Moïse, de saint Augustin et de Bossuet, c'est du moins mourir avec *grâce* et entouré de toutes les consolations possibles.

On nous accordera en outre le peu de confiance de nos adversaires dans leurs lumières si jeunes, et l'actualité toujours fraîche de cet ancien sujet. Nous obéissons même en ce moment à toutes les réclamations possibles. Tantôt c'est M. Renan qui déplore que « tous les efforts tentés jusqu'ici en Allemagne et en France n'aient pas été plus heureux... » Car, selon lui, « c'est pour les personnes peu versées dans les sciences historiques un éternel sujet d'étonnement de voir des peuples, qu'on leur présente comme les maîtres de l'esprit humain, adorer des dieux ivrognes et adultères, et admettre parmi leurs dogmes religieux des récits extravagants et des aventures sérieuses. Le plus simple se croit en droit de hausser les épaules. Mais n'est-il pas bien probable que ces fables ont eu raison en quelque chose? » (Renan, *Études religieuses*, p. 7.)

M. Maury, partant des mêmes peincipes, ou plutôt de la même absence de principes, conjure, comme M. Renan, les savants de « porter *enfin* le flambeau au fond de ces sanctuaires mystérieux, de ces arcanes jadis impénétrables, et de nous faire voir qu'il n'y avait pas qu'imposture et mystification dans la magie. Il serait vraiment temps que des esprits éclairés entreprissent de soumettre à l'examen les faits de magie,... dont la tradition n'a jamais été interrompue et qui forment une chaîne continue qui lie les temps les plus reculés aux nôtres. » (A. Maury, *Revue archéologique*, de 1846, p. 144.)

Dans le camp catholique, on paraît encore bien autrement pressé d'obtenir enfin quelques lumières. On sent que les travaux de l'ancienne école des Bergier, Le Clerc, Bannier, Huet, Guérin Du Rocher et Guénée sont, pour le moins, bien incomplets toutes les fois qu'ils ne sympathisent pas avec les ennemis qu'ils combattent et ne se laissent pas atteindre par l'épidémie générale. Aussi, la *Revue bibliographique* (de janvier 1862, dans un article sur la mythologie du Rhin) gémit-elle « de ce que la France catholique délaisse les travaux mythologiques qui paraissent cependant lui appartenir plus spécialement. Tandis que trop de membres distingués du clergé se fatiguent,



dit-elle, à reproduire sur des questions philosophiques des choses cent fois dites, ne se trouvera-t-il donc pas quelque intelligence catholique qui se dévoue à des études plus neuves et plus originales (celle, par exemple, des superstitions antiques), en y apportant l'analyse, l'érudition et le sens critique? » (Janvier 1862.)

On peut donc s'assurer qu'en répondant à toutes ces invitations, comme à tous ces ouvrages, nous sommes d'un côté dans le courant le plus décidé des aspirations et des recherches intellectuelles, comme de l'autre en présence de révolutionnaires doutant beaucoup d'eux-mêmes.

Mais voici que pour les ramener on exige dans notre camp un grand savant, un grand critique, et nous ne sommes ni l'un ni l'autre! Homme du monde, et, comme tous les hommes du monde, préoccupé de mille soins, de mille goûts, de mille devoirs, de voyages prolongés, qui prélèvent la plus grande partie de nos heures au grand détriment d'un sujet qui les réclamerait toutes, nous sommes le premier à ne pas comprendre de notre part la réunion de tant d'audace à tant d'incompétence. Expliquons-nous cependant.

Savant, nous ne le sommes donc pas le moins du monde et cependant nous oserons parler astronomie, géologie, médecine, archéologie, hiéroglyphes, papyrus, théologie transcendante, etc. Cela paraît de la dernière imprudence et nous le sentons si bien que nous nous résignons à l'avance à toutes les leçons que pourront nous valoir tous les *solécismes*, peut-être même tous les *barbarismes* qui nous échapperont en parlant toutes ces langues: nous nous livrons donc, à cet égard, en toute humilité... Mais toutes ces leçons plus ou moins méritées dans le détail, nous nous croyons en mesure de les rendre chaque fois que l'on voudra poser le pied sur le principe même de toutes nos théories. Pourquoi? Sinon parce qu'il ne faut pas faire trop étroite la compétence du bon sens en toutes choses, et que nous sommes on ne peut plus certain de la valeur de notre clef, alors même que nous nous tromperions sur son application plus ou moins juste à tel ou tel fait, ou, pour suivre notre comparaison, à telle ou telle *serrure*; oui, nous sommes mille et mille fois certain que nous entrerons, grâce à elle, au cœur de toutes les vérités, dût-on nous interdire autant de couloirs ou de fausses portes qu'il prendra fantaisie d'en supposer.

Cette conscience de notre succès ne nous empêche cependant pas de prendre toutes les précautions possibles pour éviter, s'il se peut, de trop lourdes méprises, et voici notre secret.

Sans avoir étudié à l'école tous ses gros traités scientifiques, nous ne cessons pas un instant d'avoir l'oreille au guet, d'épier toutes les

évolutions de la science, d'écouter aux meilleures portes pour bien préciser le dernier point qu'elle atteignait la veille, et mieux saisir les tendances qui lui préparent son lendemain. De cette manière, pendant que le savant de profession, noyé dans les lieux communs et dans les pratiques du travail quotidien, n'a pas souvent le temps de s'enquérir des *primeurs* et de s'inquiéter de ce qui ne *lèvera* que dans un mois, le savant amateur, au contraire, maître de toutes ses journées, et déchargé de tous soins, peut avoir l'œil à tout, et deviner bien des révélations ultérieures dans le germe qui les contient aujourd'hui. C'est ainsi que sans autre mérite que celui de savoir lire ou plus simplement encore écouter, il a pu nous arriver mainte et mainte fois de révéler à plus d'un médecin de nos amis le dernier mot de la veille, qu'il n'aurait su que dans six mois, d'annoncer à tel autre la mort prochaine d'une doctrine qui lui paraissait pleine de vie, et de pressentir l'arrivée probable de tel ou tel remède inattendu jusque-là. Tout cela n'était pas plus méritoire, en définitive, que d'annoncer aux fanatiques de Mesmer, comme nous le faisons depuis vingt ans, la mort de leur fluide et leur inévitable submersion dans un spiritisme plus avancé, comme nous entrevoyons encore dans celui qui nous mine aujourd'hui la plus terrible épreuve de toutes celles qui peuvent être réservées à la foi, et le plus sérieux des dangers que puissent courir bientôt les sociétés modernes.

Encore une fois, le bon sens de la servante de Molière peut, souvent mieux que le génie de ce grand homme, préjuger les destins réservés à Célimène ou à Tartufe.

Maintenant passons à notre valeur critique, et, pour mieux l'apprécier, racontons ce qui nous est arrivé à cet égard, lors de la mise au jour de notre premier Mémoire. Un homme que nous consultions avant tous les autres nous répétait sans cesse : « On vous décernera quelques éloges, on pourra même louer votre logique et votre érudition, mais il est un reproche qui ne saurait vous manquer et qui pourra renverser toute votre œuvre sur sa base, ce sera celui de l'absence de critique; croyez-moi, on vous accorderait tout le reste, que l'on ne vous céderait jamais sur ce point. — Oh ! pour cette fois, reprîmes-nous, nous sommes aussi tranquille que possible, car nous avons pris toutes nos mesures en conséquence; nous possédons contre ce genre d'attaque la meilleure des égides, celle qui consiste à ne jamais discuter avec la science que les faits et les détails qu'elle nous aura livrés elle-même. De cette manière, si notre critique est en défaut, nous en déclinons la honte, nous nous laverons les mains, en disant : « Prenez-vous-en à vos maîtres. — C'est possible, répliquait-on, vous

serez très-innocent, mais vous n'en serez pas moins poursuivi et condamné<sup>1</sup>. »

La prophétie, cette fois encore, s'est littéralement accomplie<sup>2</sup>. Heureusement elle n'a pas empêché les faits d'être acceptés dans leur ensemble, comme ceux qui les avaient fournis, grondés pour leur grande imprudence.

Mais aujourd'hui, qu'allons-nous faire, grand Dieu ! Quand nous donnions des certificats de savants, on nous reprochait « d'estimer beaucoup trop haut leurs suffrages ; » quand nous supprimions un procès-verbal primitivement donné, M. Figuié nous reprochait « d'arranger les dépositions des témoins à notre guise<sup>3</sup> ; » quand nous donnions ces mêmes *procès verbaux*, M. de Gasparin nous répondait : « Plus il y a de procès-verbaux et plus je me méfie. »

Or, cette fois-ci, nous le répétons, en fait de preuves et de critique comme on les veut aujourd'hui, nous aurons les mains absolument vides. Au lieu de ces faits modernes que chacun de nous pouvait voir et palper, nous ne présenterons que des faits perdus dans la nuit des temps ou noyés dans les eaux du déluge ; au lieu de savants contemporains pour appuis, des barbes dix fois blanchies

1. Cependant, de toutes ces centaines de faits, « *il en est jusqu'à trois que l'on pouvait citer*, » parce qu'ils paraissaient étrangers à la science, et, certes, il fallait bien qu'ils fissent véritablement exception, pour que tous les journaux nous aient simultanément reproché ces trois faits exceptionnels. C'était une histoire racontée par Alexandre Dumas, une anecdote de famille et le fameux procès de Cideville. Citer de pareilles balivernes, sans autre appui que sa propre allégation, c'était, disait-on, se moquer du public!...

Malheureusement, l'histoire de Dumas était tirée de la *Pneumatologie* du docteur Fodéré et garantie par lui-même, l'anecdote de famille n'était citée que comme un parfait analogue de faits attestés par le docteur Johnson, et les *esprits frappeurs* de Cideville allaient bientôt se répéter, ou plutôt se multiplier indéfiniment dans les deux mondes.

Voyez pourtant ce que c'est que de ne pas lire les notes d'un auteur ! on veut faire la guerre à sa critique, et l'on ne s'aperçoit pas que l'on en fait de détestable soi-même !

2. Voir, aux premières pages de l'*Appendice complémentaire*, les reproches d'imprudence faits à M. le docteur Calmeil par ses collaborateurs des *Annales psychologiques*, ceux faits par l'*Union médicale* à tous les savants dénégateurs, et défense, de par le *Siècle* et M. de Gasparin, de nous faire la moindre concession en ce genre, pour ne pas être *emmenés* beaucoup trop loin.

3. Dans une première édition du *Presbytère de Cideville*, nous avons donné *in extenso* tout le dossier du procès, et dans la deuxième (1863) nous avons annoncé qu'on le tiendrait à la disposition des réclamants.

comme celles d'Hérodote, de Pausanias, de Tite-Live, et même de Tacite, etc., etc. Il est vrai que leurs récits seront confirmés largement par tous les textes de la Bible et de Moïse, des Évangiles et de Jésus-Christ. Mais, comme la critique moderne met l'Écriture en cause avec TOUT LE RESTE, c'est une autorité qui ne compte plus : encore une fois, que faut-il faire ?

Tout ce qu'il y a de plus simple au monde : NE RIEN VOULOIR PROUVER DU TOUT. Fatigué de nos démonstrations trouvées surabondantes par tant d'autres, convaincu de l'existence de certains bandeaux surnaturels appliqués sur certains yeux tout exprès « pour qu'ils ne voient pas, *ut non videant*, » nous abandonnons tout à fait à leur malheureux sort de pauvres incurables, condamnés à crier toute leur vie : « IL FAUT VOIR. »

Nous réservons aujourd'hui toutes nos forces et tous nos soins pour les *convalescents de la cécité*, qui en sont arrivés à cette seconde phrase : « A QUOI BON ? » L'histoire, la Bible et toutes les traditions vont se charger de leur répondre.

Toutefois, comme il faut nous garder d'affaiblir la confiance des lecteurs, et surtout de la rendre indécise, nous avons divisé notre travail en deux parties : l'une pour ainsi dire officielle, c'est le texte courant du discours ; l'autre, qui l'est beaucoup moins et qui se trouve destinée aux rapprochements, aux probabilités, aux spéculations officieuses et souvent contestables.

Cette division en chapitres et en appendices étonnera d'abord quelques-uns, mais ils s'apercevront bientôt qu'il y a là tout à la fois une nécessité et un repos. *Nécessité*, car il était impossible de faire entrer dans le texte général de vraies monographies<sup>1</sup> qui, formant elles-mêmes autant de petits ouvrages spéciaux et très-distincts, eussent entravé l'ensemble et dérangé l'ordre entier. C'est encore un *repos*, parce que plus particulièrement consacrés à des questions plus curieuses, à des révélations plus neuves, à des rapprochements plus modernes et plus piquants, ces appendices peuvent être considérés comme de véritables hors-d'œuvre, non moins sérieux, il est vrai, que le texte du chapitre, mais infiniment moins abstraits, et par cela seul corrigeant un peu la monotonie de leur *lettre*, sans jamais s'écarter de leur *esprit* et de leur *titre*. C'est pour ne pas rompre cet enchaînement que nous n'avons pas voulu les reléguer à la fin de chaque volume, comme nous le pouvions très-facilement.

1. On appelle *monographie* tout traité spécial et condensé sur un sujet donné.

Chaque lecteur sera toujours libre d'ajourner sa lecture, et pourra constater que, d'une manière ou d'une autre, la logique de l'ouvrage ne saurait en souffrir. Nous conseillons toutefois la lecture *continue*.

Pour nous résumer sur la véritable fin de celui-ci, n'oublions pas que, supposant des lecteurs déjà *rendus* sur son principe, son unique prétention est d'abord de bien établir l'extrême importance du sujet, puis d'en tirer les conséquences de tout ordre qu'il renferme. Nous devons à tous ces phénomènes antiques et modernes le plus consciencieux examen, car il y va tout à la fois et de l'honneur de la raison publique qui se déclare leur ennemie, et de la véracité de l'Évangile qui les affirme comme d'irrécusables réalités <sup>1</sup>.

1. Reste à faire une dernière observation. Un ouvrage sur le paganisme ne peut, sous peine de nullité, s'interdire certains détails qui forment trop souvent le fond de son sujet : surmonter ses répugnances à cet égard, violenter sa propre répulsion, c'est accomplir son devoir dans tout ce qu'il a de plus pénible, et, sans contredit, de plus méritoire.

Nous n'en craignons pas moins de choquer plus d'une fois quelques esprits qui ne nous en seront que plus sympathiques. Pour les rassurer, nous devons leur promettre de rester, à cet égard, plus prudent que tous ceux qui nous précèdent soit comme historiens, soit comme théologiens, et que lorsque nous serons obligé de parler comme eux nous emploierons le latin.

Nos lecteurs sont donc prévenus et sauront, en consultant la table sommaire, quels sont les paragraphes qui ne peuvent être laissés, et, à plus forte raison, placés sous les yeux de tout le monde.

---

PREMIÈRE PARTIE

---

PROLÉGOMÈNES

OU CONSIDÉRATIONS PRÉLABLES

SUR LA HAUTE PORTÉE PHILOSOPHIQUE

DU MOINDRE PHÉNOMÈNE SURNATUREL OU SIMPLEMENT  
MERVEILLEUX.



# CHAPITRE I

## IMPORTANCE COSMOLOGIQUE

### DU DOGME DES ESPRITS, ETC.

---

#### § I

Le *Cosmos*<sup>1</sup> et ses magnificences. — Infiniment petits et infiniment grands. — Microscope et télescope. — Leur gloire et leur orgueil. — Vieilles attaques rajeunies. — A plus tard les réponses.

*N. B.* Si nous avons la prétention d'implanter, dès les premiers pas, la doctrine de nos interventions surnaturelles sur le terrain scientifique qui les repousse avec le plus de hauteur et de succès apparent, nous commettrions une grande faute. Ce serait compromettre toutes nos ressources, que de les précipiter, dès la première heure et sans préparation suffisante, au plus fort de la mêlée.

Personne n'ignore, en effet, que dans cette croisade générale contre la cause que nous défendons, les sciences naturelles figurent au premier rang. Le progrès toujours croissant de leurs brillantes découvertes, l'explication de phénomènes inconnus jusqu'ici, le maniement familier de forces qui faisaient trembler nos pères et l'application journalière de ces forces au bien-être de la vie, tout conspire à fomenter chez les naturalistes un orgueil démesuré. Hélas ! peut-être serait-on bien tenté de le trouver légitime s'il ne les aveuglait en même temps sur des vérités bien plus hautes, trésor d'évidence, au contraire, pour le plus simple bon sens.

*Savoir* ne fait donc pas toujours *voir*, comme, à son tour, *voir* ne fait pas toujours *savoir*. Nous ne le *saurons* et ne le *verrons* que trop.

1. On entend par *Cosmos* l'ensemble du monde et de ses lois.



Ainsi donc, obéissant malgré nous en ce moment à l'ordre logique qui nous force de montrer l'homme interrogeant la nature avant d'interroger l'histoire et la philosophie, nous déclarons ne consacrer ce premier chapitre qu'à la pose d'un principe, qu'à l'aplanissement provisoire de quelques difficultés tirées des *forces*, des *lois* et de la *vision* cosmologiques; nous réserverons nos preuves et nos applications spirituelles pour deux autres chapitres, qui arriveront à leur heure sous le titre de *Cosmolatrie* et de *Sabéisme*.

Maintenant, pour mieux apprécier les relations du *Cosmos* avec la *vision* organique humaine et le degré de leur double autorité, voyons-les sortant l'un et l'autre des mains de leur créateur.

---

Dans un de ses plus beaux livres, l'Écriture nous montre « les astres du matin célébrant à l'envi, pendant la création, toutes les gloires de leur auteur<sup>1</sup>. » Plus jeune que ces astres, la terre, alors sans *âme vivante* et sans maître, se taisait, et seule, ne pouvait prendre part à l'*hosanna* général.

Pour qu'elle pût admirer à son tour, il fallait créer l'homme, et, parallèlement à sa vivification spirituelle, lui départir des instruments d'admiration.

Alors, sublime artiste, Dieu produisit deux chefs-d'œuvre : l'un, que la science appelle *nerf optique*; l'autre qu'elle signale comme l'*épanouissement* du premier et comme « l'organe essentiel de la vision<sup>2</sup>. » Puis, sur ce modeste appareil d'une délicatesse infinie, sur cette *plaque* vivante d'une photographie toute divine, les rayons émanés de chaque objet visible venant à converger, l'homme put s'assimiler pour ainsi dire tout le Cosmos, grâce à la miraculeuse image transmise par ses sens à son regard intérieur.

Longtemps ce beau présent lui suffit; mais après cinquante siècles de jouissance, cette *vision*, toujours la même, ne suffisant plus à cet esprit avide de progrès, il fut permis un jour à

1. *Job*, ch. xxxviii, 7.

2. Son nom scientifique est la *réine*.

deux enfants d'interposer un simple *verre* entre leurs propres organes et le *Cosmos* de leur Dieu, et, sous l'apparence d'un hasard, la vision se trouva centuplée <sup>1</sup>.

A l'instant même, il faut bien en convenir, un immense rideau se déchira, et l'homme put croire un moment qu'il avait changé d'univers : une vraie révolution venait de s'opérer dans l'espace ; aussi, nous dirait avec orgueil la philosophie moderne, aussi vit-on tout aussitôt la grande flotte de l'intelligence humaine appareiller dans tous les ports de la science, et toutes ancres rompues, toutes quarantaines levées, naviguer enfin à pleines voiles sur le double océan des infiniment petits et des infiniment grands.

Et maintenant, demandez à ces grands navigateurs ce qu'ils ont rapporté de ce magnifique parcours ; chacun d'eux ne répondra qu'un seul mot : « *l'infini*. »

Plus tard, il est vrai, chacun d'eux en abusera peut-être en prodiguant à l'œuvre le plus bel attribut de son auteur, mais que de motifs d'indulgence et de pardon !...

Commencant par les infiniment petits, assurez-vous d'abord de l'état de la question, et vous reportant à leur ancienne limite, — le ciron, — voyez un peu ce qu'elle devient, lorsque Leuwenhoeck établit, que les corpuscules vivants, renfermés dans une goutte d'eau, doivent être portés à mille millions peut-être pour égaler sa grosseur. Interrogez Ehrenberg, Swammerdam et Klein, sur la dernière limite de leurs imperceptibles conquêtes ; l'un vous dénombrera cent quatre-vingt-sept millions d'infusoires ne pesant pas tous ensemble un seul grain ;... l'autre, des milliards d'hématoïdes nouveaux entassés dans un atome de la plus fine poussière ; un troisième, quarante mille millions de carapaces contenus dans

1. Cette question d'érudition physique n'est pas décidément jugée. Cependant Olbers (*Annuaire* de Schumaker, de 1843) attribue l'invention du télescope aux deux enfants de Lippershey, fabricant d'instruments à Middelbourg en 1606. Le fait est que trois ans après, en 1609, il paraissait un travail de Galilée sur les lunettes hollandaises.

un pouce cubique de tripoli, etc., etc.<sup>1</sup> ; et, tenez-le pour certain, descendus avec eux au fond de ces abîmes terrestres et marins, *sous-perposés* les uns aux autres, vous remonterez convaincus que le dernier anneau vous échappera toujours, et que ces monstres de petitesse sont des monstres de volume, auprès des invisibles qui n'attendent pour surgir à vos yeux que le simple épaissement d'un cristal.

Changez maintenant celui-ci contre un autre, et demandez à l'astronome ce que devient pour lui, comparativement à tout ce qu'il découvre, la terre que vous habitez, cette terre dont l'autocratie cosmique vous paraissait assurée par une prescription de soixante siècles ; souriant dans son orgueil, il commencera par vous montrer ce qu'il appelle *votre* planète, circulant, on ne sait, dans quel misérable coin des espaces ; il se complaira dans l'humiliation de son empire, et plein d'amour, au contraire, pour les mondes étrangers, il n'aura plus d'autre souci que de bien établir leur supériorité sur le vôtre ; il leur donnera tout ce qu'il pourra lui enlever : éclat, volume, puissance ; il énumérera leurs nombreux satellites, leurs anneaux lumineux, et si cet astronome a dit vrai, il faudra bien que *votre* planète se résigne à suivre à l'arrière-plan du système, un mouvement qu'elle avait cru longtemps commander. Toutefois, après ce premier désenchantement comme habitant de la terre, de véritables enchantements vous attendent comme citoyen de l'univers. Lorsque vous aurez longtemps réfléchi sur la multiplicité toujours croissante de ces planètes si rares autrefois, sur l'immensité de leurs orbites, sur les proportions écrasantes de plusieurs d'entre elles, sur les trente-quatre millions de lieues qui vous séparent d'un soleil, dont le volume est de quatorze cent mille fois supérieur à celui de notre globe ; lorsque vous aurez admiré toute cette armée des comètes, armée sans dis-

1. Voir, au Compte rendu de la séance du 4 août 1858, le Rapport fait à l'Institut sur la terre nouvellement rapportée du Thibet par M. Schwlagintweit.

cipline et sans lois rigoureuses, qui tantôt précipite ses enfants dans tous les feux du soleil, tantôt les exile pour des siècles au sein des ténèbres glacées... : peut-être vous imaginerez-vous avoir une idée de l'infini, et le *reste* de l'univers, c'est-à-dire les *étoiles*, ne vous semblera-t-il plus qu'un magnifique accessoire. Impardonnable illusion ! reprenez haleine, et, centuplant les forces de votre imagination, apprêtez-vous pour la première fois à franchir réellement les espaces. Voyons ! votre courage est-il à la hauteur de votre esprit ? Votre tête est-elle bien à l'abri des vertiges ? Puisque vous l'assurez, essayez alors, s'il se peut, de rendre à chacun de ces faibles points lumineux leur grandeur effrayante et réelle, transformez chacun d'eux en soleil, recommencez à chacun ce même système solaire qui vous confondait tout à l'heure, et n'oubliez pas surtout que l'éloignement seul vous dérobe autant de fois tout un nouveau cortège de planètes, de satellites et de comètes parfaitement analogue à celui que vous venez d'admirer.

Mais quels spectacles nouveaux ! Voici des mondes qui n'étaient pas hier et qui brillent aujourd'hui, d'autres qui s'effaceront demain, d'autres qui revêtent tour à tour toutes les couleurs du prisme, d'autres qui s'embrasent, pâlissent et se brisent à vos yeux, d'autres qui sembleraient subir à certains moments la grande épreuve d'oscillations et de fluctuations effrayantes<sup>4</sup>.

Il en est d'autres enfin (et notez bien cette dernière nouvelle) qui, de simples qu'ils étaient, se dédoublent sous un objectif plus puissant et paraissent se fuir et se poursuivre sans cesse sans jamais parvenir à s'atteindre.

4. « Le singulier phénomène de la fluctuation des étoiles a été observé à Trèves, par des témoins dignes de foi, le 20 janvier 1851, entre sept et huit heures du soir. Sirius lui-même, qui était alors placé près de l'horizon, parut agité d'un mouvement oscillatoire très-marqué. » (Lettre du professeur Flesch dans le *Recueil de Jahn*.)

Quant aux disparitions, les journaux scientifiques nous apprennent aujourd'hui, 5 mars 1862, celle d'une nébuleuse *tout entière*. (V. *Nébuleuse*, de Hind.)

Ne vous arrêtez pas encore ; par delà tous ces mondes en mouvement, et sur un plan bien autrement reculé, voici comme une poudre solaire, éclore pour ainsi dire de ce matin, qui, soumise au pouvoir vraiment fécondant de certains télescopes, semble réaliser à la lettre ces pluies d'or et de feu que nous disait la fable ; merveilleuses gerbes de soleils que l'on voit descendre cette fois en lentes et toutes gracieuses spirales, sur un point inaperçu qu'elles abandonnent aussitôt pour remonter et redescendre sans fin, en élégantes arabesques.

Qui donc osera parler encore de l'immobilité des soleils, et que deviendront désormais ceux qu'on appelait les *fixes*, lorsqu'on les surprendra gravitant comme tout le reste vers ce grand aimant général, vers ces pôles mystérieux où se trouvent peut-être le repos et la solution du problème <sup>1</sup>?

C'est ici que l'admiration se convertit en stupeur, en une sorte d'extase étourdissante. C'est ici que l'on comprend toute la vérité de cette expression d'un grand poète : « Jamais, Seigneur, jamais je ne fus plus *troublé* de ta puissance <sup>2</sup>. » Trouble auguste, en effet, admiration terrifiante pour celui qui ne sait pas, avant d'aborder de tels abîmes, se *replier* pour ainsi dire sur la bonté divine, se retrancher dans sa présence et préluder à l'hymne de l'admiration par celui de la reconnaissance et de l'amour.

Malheureusement — ceci n'est un secret pour personne — après avoir au dernier siècle bien manifestement professé

1. Toutes ces nouvelles et brillantes découvertes, relatives aux étoiles dédoublées, sont dues principalement à Struve, le célèbre astronome de Dorpat, qui en a déjà signalé plus de trois mille. Quant au mouvement des *fixes* et de tous les systèmes entraînés dans l'espace, ce sont surtout les travaux d'Herschell et d'Argelander qui lui ont imprimé le caractère d'une vérité certaine. Il semblerait, selon les astronomes, que cette circulation générale suivrait une direction qui nous est marquée un peu au nord de l'étoile et de la constellation d'Hercule, d'autres disent du *Taureau*. (V. les premières pages de l'ouvrage de M. Alfred Maury, intitulé : *la Terre et l'Homme*.)

2. Chateaubriand.

l'athéisme, la science astronomique se contente au XIX<sup>e</sup> d'un anti-christianisme décidé. Sans doute on peut compter de très-honorables exceptions, mais n'est-ce pas la majorité qui se vante tous les jours d'avoir fait *voler en éclats* ce vieux monde que nos regards *abusés*, les *simplicités* de notre bon sens, et plus d'une tradition vénérable semblaient nous avoir imposé? N'est-ce pas sur tous les tons qu'on nous répète ce mot d'un incrédule allemand : « Le christianisme est mort le jour même de la naissance de Copernic et de Galilée<sup>1</sup>? »

Que nos lecteurs se rassurent, nous n'avons nulle envie de rentrer pour le moment dans l'examen de ces périlleuses questions, qui, toutes vieilles qu'elles soient, peuvent fort bien s'attirer encore, on le verra, de vertes et toutes jeunes réponses.

Nous l'oublions trop vite; si de fausses conceptions sur *l'infini dans l'espace* conduisirent plus d'un Bruno au plus formidable athéisme; si, par suite des mêmes erreurs, Lagrange professa le sien avec assez d'impudence pour scandaliser jusqu'à ses frères et amis; si le marquis de La Place crut illustrer sa *mécanique céleste* par ce mot tristement célèbre et rajeuni plus tristement encore par le docteur Littré<sup>2</sup> : « DIEU LUI-MÊME EST DÉSORMAIS UNE HYPOTHÈSE INUTILE... »; nous oublions trop facilement, qu'après tout et avant eux, Copernic fut chrétien, que Képler le fut jusqu'au plus complet mysticisme, et que pour Newton, le grand Dieu de l'*attraction* était bien celui de ces mêmes évangiles, à la *concordance* desquels il avait appliqué tous ses soins.

Or, comme depuis ces grands hommes, les cieux ne doivent pas avoir changé, comme l'infini reste le même, on ne voit pas pourquoi l'autorité des disciples l'emporterait aujourd'hui sur celle de leurs maîtres, ni pourquoi des *enfants* respectueux tire-

1. Voir, dans l'*Athenæum français* du 16 décembre 1854, les attaques à l'étranger de MM. Brewster, Sasonoff, etc., attaques renouvelées et développées en France par MM. Babinet (*Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1855), Reynaud (*Terre et Ciel*), etc., etc.

2. *Philosophie positive*.

raient des mêmes prémisses des conséquences absolument contraires à celles tirées par leurs pères.

Non, les consolateurs ne nous manquent pas dans le passé et nous manqueront encore moins dans l'avenir.

Attendons.

Pour le moment nous avons hâte de rentrer sur notre terrain, ou plutôt de prouver que nous n'en sommes pas sorti un seul instant <sup>1</sup>.

## § II

Le télescope des sens et le télescope de l'âme. — Esprit moderne, génie antique. — L'infini matériel conquis et l'infini spirituel perdu. — Conséquences cosmologiques du moindre phénomène spirite. — Rentrée prochaine de l'astronomie dans la théodicée. — Esprits *indérangeables* de M. Reynaud. — Grande revanche philosophique.

### 1. — *Les deux télescopes.*

On ne nous accusera pas d'avoir amoindri la gloire, le génie des temps modernes et les merveilles du télescope.

Maintenant, une grande question se présente :

S'il venait à rester démontré, que ces grandes conquêtes accomplies dans le domaine de l'infini matériel, ont été tristement compensées par la perte de l'infini spirituel, si, ... mais, dès ce premier mot, on nous arrête pour crier à l'injustice : « Vous oubliez, nous dit-on, qu'en démontrant l'infinie multiplicité des globes, le télescope nous conduit forcément à l'infinie multiplicité des mondes; comment pourrait-il donc se faire qu'en peuplant l'infini de créatures intelligentes, l'astronomie moderne n'eût travaillé qu'à la glorification de la matière? N'était-ce pas, au contraire, servir merveilleusement la cause de l'esprit, que de détruire le ridicule mono-

1. Nous produirons au chapitre *Sabéisme* de bien précieuses révélations sur Copernic et Galilée, et quelques aveux non moins importants du baron de Humboldt sur LE PRIVILÈGE TOUT EXCEPTIONNEL, ACCORDÉ A LA MATIÈRE DE NOTRE SYSTÈME SOLAIRE, DE SE CONDENSER EN TERRES ET EN LUNES. Qu'est-ce à dire, et qui trompe-t-on ici ?

pôle intellectuel, jusque-là réservé exclusivement à la terre ? »

Notre réponse sera facile ; nous conviendrons bien franchement que la pluralité des mondes, ne pouvant signifier que l'habitation passée, présente ou future des globes suspendus sur nos têtes, ces globes nous paraissent si bien disposés à cet effet, que le contraire nous a toujours semblé difficile à comprendre.

Nous poussons même si loin à cet égard le respect de l'analogie, que bien loin d'accepter cette réponse ordinaire et banale « prouvez-nous-le, » nous croyons que lorsque toutes les probabilités, toutes les inductions possibles nous portent vers une vérité, c'est à ceux qui la combattent, à fournir la preuve du contraire. Jusqu'à cette preuve, nous supposerons toujours que le double anneau lumineux et les sept satellites de Saturne ayant été créés pour éclairer cette planète, ce n'est pas uniquement sur des cimes de montagnes, ou sur des steppes inhabitées, que doit se répandre le bienfait de leur lumière.

Mais, dans la création, les mondes et leurs habitants ne sont pas tout ; chose bizarre ! rien de plus à la mode aujourd'hui que ces colonies planétaires ; et peu importe, à ce qu'il paraît, la nature des colons, pourvu qu'un organisme quelconque ne puisse jamais leur manquer, pourvu qu'ils tiennent au sol même de leur empire par toutes les lois de la pesanteur et des affinités matérielles : dans ces conditions-là, on pardonne volontiers à tous les philosophes anciens et modernes d'avoir donné carrière à leur imagination, et de nous avoir soumis à cet égard les plus curieuses et même les plus amusantes hypothèses.

Mais, trois fois malheur, au contraire, à l'imprudent qui essaierait de rappeler tant soit peu sérieusement, ces *armées angéliques* dont la Bible peuplait « les cieux des cieux » et que, parfois, elle associait si étroitement aux étoiles, qu'il devenait très-difficile, nous l'avouons, de distinguer l'astre de l'esprit (Sabaoth). Ici le génie moderne ne répondrait que par le sourire ou par l'indignation : « pas de pluralité des mondes à ce prix-là, » dirait-il, et, nous le voyons tous les jours, lorsque, nous armant d'un principe accordé, nous es-



sayons d'étendre tant soit peu de ce côté cette théorie de l'infini proclamée dans tous les autres, lorsque nous tentons de développer en ce sens l'*échelle des êtres* qu'on déclarait tout à l'heure « sans limite et sans fin, » aussitôt les promoteurs des lois de continuité les rapportent ou les violent; ils brisent leur *échelle*, et déclarent hardiment, qu'entre les créatures organisées et « la grande cause intelligente et mystérieuse <sup>1</sup> » qu'ils veulent bien reconnaître encore, il ne saurait exister de créatures possibles. C'est révoltant d'illogisme, mais c'est ainsi et nous en chercherons la raison tout à l'heure.

Comment ne comprend-on pas cependant, qu'un tel *parti pris* de prohibition angélique est une vraie monstruosité dans l'ordre intellectuel et moral, un *hiatus* arbitrairement imposé dans l'évolution générale des êtres, et que c'est pousser un peu loin l'horreur de toute aristocratie hiérarchique que de vouloir absolument la bannir de toute une création dont elle paraît être la loi fondamentale?

Malheureusement, il faut bien le reconnaître, cette grande conspiration date précisément du jour où l'on commençait à dérober au monde phénoménal et sensible ses plus brillants secrets. Pendant que d'une main, l'esprit moderne déchirait avec audace tous les voiles de l'infini matériel, on le voyait de l'autre ébaucher la première trame de ce grossier linceul dans lequel il allait ensevelir pour trois siècles l'infini spirituel. Il les déclarait anéanties à jamais, ces hiérarchies d'intelligences célestes, bien autrement importantes cependant que toutes ses *pierres enflammées*, bien autrement conformes surtout aux plus magnifiques traditions du genre humain! Que de grandeur, et pour le moins que de poésie dans ces innombrables armées sidérales (Zebaoth) *répondant à leur nom*, *obéissant à la voix de leur souverain*, se *réjouissant* devant ses œuvres et *chantant* sa puissance et sa gloire <sup>2</sup>! Phalanges plus difficiles à nombrer

1. Maury, *la Terre et l'Homme*, p. 3.

2. *Job*, loc. cit.

que les grains de sable du désert et « dans la lumière desquelles Dieu s'enveloppe comme il le ferait dans un vêtement! » C'est devant toute cette poésie des *cieux animés*, si bien rationalisée par Schelling, que dans un de ses derniers *Entretiens* Lamartine voyait se déployer devant la sienne des horizons inconnus. « Je me mis à rêver, dit-il, à *ces géants de flamme*, animés vraisemblablement par l'intelligence et l'amour. *C'en est fait!* m'écriai-je, j'ai trouvé mon poème; et *ce n'était pas seulement un poème* que j'avais cru trouver : création, théogonie, histoire, celle de ces myriades d'Esprits *invisibles mais évidents*, qui comblent le vide entre Dieu et le néant, qui pul-lulent dans ses rayons et qui sont, *je n'en doute pas*, aussi multipliés que les atomes flottants qui nous apparaissent dans un rayon de soleil... je crus tout comprendre en un instant<sup>1</sup>. »

Lamartine a raison : ce n'est pas seulement un poème, car en fait d'œuvres divines, le chant du poète peut avoir plus de crédit, que la prose du savant. Sœur du *beau*, la vérité ne se sépare guère de son frère.

Il aura donc fallu de bien puissantes raisons, pour opérer le divorce, pour répudier de si magnifiques données, ou, pour parler plus juste, de si vraisemblables conceptions? Nullement; on n'en allègue aucune; mais que voulez-vous? le cristal cette fois ne pouvant plus rien *objecter*, le télescope abdiquait; dès lors, au prorata de l'acquisition des globes, on en vint à détrôner les *archanges*; au prorata des mondes, on bannit les *vertus*, et l'*empyrée* de nos pères se dissipa complètement en *éther* et en *fluides*.

A partir de ce moment, l'univers cosmologique fut mutilé d'abord, décapité plus tard, et l'angélologie s'en alla, s'abîmant de plus en plus sous le feu continu de trois siècles de négations et de sarcasmes, jusqu'à sa radiation définitive de l'encyclopédie des sciences morales et physiques.

1. Entretien XVIII, p. 164.

Aujourd'hui, fascinée par ses nouvelles conquêtes, la philosophie rougirait même de se demander si l'infini proscrit ne pouvait pas égaler en valeur l'infini découvert. « Graduellement affaibli de siècle en siècle, a dit un de nos plus graves docteurs, le surnaturalisme a été *définitivement chassé* de la science <sup>1</sup>. »

« C'est à peine aujourd'hui, dit un autre philosophe, s'il se trouve encore sérieusement accrédité chez un petit nombre d'individus appartenant aux classes les plus infimes et les plus ignorantes de nos sociétés civilisées <sup>2</sup>. »

Vous l'entendez : *chassé !* honteusement chassé de la terre et des cieux, ou plutôt balayé comme le vil détritus des doctrines les plus grossières et les plus surannées !

Comme tout se tient en fait de doctrines et d'idées préconçues, nous ne sommes nullement étonné pour notre part, d'entendre appeler cette grande révolution « le grand mouvement démocratique qui envahit le ciel lui-même en y rétablissant l'égalité comme sur la terre <sup>3</sup>. » Assurément le socialisme ne pouvait viser plus haut, et Proudhon avait oublié jusqu'ici de formuler cette partie de son programme.

C'en est donc fait ; désormais cet ostracisme absolu des esprits aura force de loi sur toutes les lignes possibles : en médecine comme en philosophie, en astronomie comme en histoire, en biologie comme en jurisprudence. Et notez-le bien, la proscription est générale, absolue ; elle atteint tout aussi bien le *follet* que l'*archange*, puisque pour l'un, comme pour l'autre, elle part d'un même principe : le rejet de tout surnaturel et de tout surhumain.

## 2. — Conséquences d'un règne retrouvé.

De sorte, pourrions-nous dire à présent, que le jour où il serait démontré, *par impossible*, que la tradition de tous les siècles

1. Dr Parchappe.

2. M. Charton, déjà cité.

3. *Études sur l'histoire de l'humanité*, p. 468.

et de toute la terre, que les croyances de tous les sages, les affirmations de tous les cultes, avaient raison contre nous, le jour enfin où le dogme *impossible et chassé* rentrerait n'importe par quelle *fissure*... il s'ensuivrait nécessairement que, malgré tous ses mondes et toutes ses lois, notre philosophie ne s'en serait pas moins très-grossièrement fourvoyée depuis trois siècles sur un principe fondamental, et ne nous aurait pas laissés sur ce point, de mille lieues en arrière, non-seulement des *classes les plus infimes*, mais des Cafres et des Esquimaux, qui eux, du moins, n'ont jamais perdu ces vérités transcendantes.

Quant à la cosmologie, elle se trouvera bien forcée de nous accorder à son tour ce second principe inséparable du premier : **LORSQU'UNE ESPÈCE, ET A PLUS FORTE RAISON, UN RÈGNE S'EST TROUVÉ SI COMPLÈTEMENT PERDU QUE SON EXISTENCE PASSÉE EST RIDICULISÉE COMME UNE FABLE, LA RÉAPPARITION DU PLUS MINIME INDIVIDU DE CE MÊME RÈGNE, ENTRAÎNE DE PLEIN DROIT LA RÉINTÉGRATION DU RÈGNE TOUT ENTIER**, comme dans une famille solidairement entachée d'un seul et même déshonneur, la justification d'un seul membre entraîne nécessairement la révision de tout le procès, et, provisoirement du moins, la réhabilitation générale.

Mais nous n'en resterons pas là ; cette restauration du *règne* une fois effectuée, qui donc pourrait encore douter de sa portée ? qui pourrait se vanter de pouvoir assigner telle ou telle limite à toutes les *variétés* d'espèce et de mission ?

Nous avons parlé, dans notre premier mémoire, d'un astronome éminent qui, dès les premiers jours de l'épidémie spirituelle de 1853, s'en allait répétant à tout propos : « C'est une bien lourde affaire qui nous tombe là sur les bras, c'est une bien lourde affaire. » Cet astronome avait raison ; comme Bayle déclarant que « la constatation d'un seul esprit malin le *forcerait* d'accorder au catholique tous ses dogmes. » M. B... comprenait parfaitement tout ce que le moindre *esprit frappeur* pouvait éclairer ou briser en fait de systèmes et de lois

cosmologiques. Peut-être sentait-il instinctivement, que du *lutin* au bon *ange* il n'était pas bien loin, que l'ange, de son côté, menait nécessairement à l'*archange*, et que d'archanges en *dominations*, de dominations en *trônes*, de trônes en *vertus* et de vertus en *recteurs* et en *archontes*<sup>1</sup>, on ne saurait bientôt plus où l'on pourrait, où l'on devrait s'arrêter.

Qu'on se garde bien toutefois de nous prêter une prétention qui n'est nullement la nôtre en ce moment, celle de vouloir, par exemple, réinstaller sur leurs trônes sidéraux ces antiques moteurs dépossédés; il est vrai qu'on nous forcera d'y revenir très-souvent et nous le ferons, non pas en prophétisant, comme le comte de Maistre, « qu'il sera bientôt impossible de soutenir le contraire<sup>2</sup>; » mais en nous contentant d'affirmer que tout système abandonné et ridiculisé par suite de la négation angélique, doit, au jour de la restauration générale, perdre son ridicule et son impossibilité absolue.

D'ailleurs, il ne s'agit pas uniquement de la direction des astres. Il est dans la météorologie mille phénomènes qui s'arrangeraient à merveille d'une intervention mystérieuse, et nous en toucherons plus tard un grand nombre. En ce moment, encore une fois, nous nous contentons de la résurrection d'un grand dogme et de l'indication de ses plus lointaines perspectives. C'est ce que Leibnitz appelait un *établissement* scientifique.

Nous demandons seulement qu'on laisse à quelque nouveau Leibnitz le temps de réédifier.

C'est débiter par un travail ingrat, nous le sentons. Mais il en est un bien plus ingrat encore, c'est de faire entrer dans cet *établissement* le misérable personnel dont le spiritisme moderne est venu nous gratifier. Nous le savons, ce personnel rappelle bien plus la cohorte sauteuse d'Hoffmann et de

1. *Rectores et cosmocratores*, de saint Paul.

2. *Soirées de Saint-Petersbourg*, t. II.

Grimm, ou les sinistres figures de Méphistophélès et de Bertram, que les grands archanges de Milton; l'infini paraît les séparer. Mais depuis quand l'apparition de bandes indisciplinées, d'éclaireurs aventureux, d'une *avant-garde* en un mot, ne ferait-elle plus soupçonner les approches de *la garde* et de tout l'état-major de l'armée ?

Au reste, tous ces symptômes de la nouvelle idée astronomique, M. Reynaud paraissait vraiment les avoir pressentis, lorsqu'il disait, dans son fameux livre de « *Terre et Ciel* : » « Les méthodes du XVIII<sup>e</sup> siècle, pour attaquer le moyen âge, ont vieilli, il est urgent d'en chercher d'autres. » C'est pour cela sans doute que, contrairement à toute l'école actuelle et notamment à celles de MM. Littré et Renan, il s'exécutait généreusement et que, après avoir consacré la première partie de son livre à l'astronomie transcendante, il consacrait la seconde (qui le croirait ?) à la réalité des esprits angéliques. Les circonstances et l'à-propos ôtaient peut-être un peu de mérite à la concession ; mais enfin, c'en était une, et certes elle eût mérité beaucoup de reconnaissance si l'auteur la tenant à trop haut prix n'avait pas inséré dans le *cahier des charges* certaines conditions inacceptables ; il stipulait, par exemple, que ses anges n'auraient rien de commun avec ceux de la vieille théologie, que ce seraient de purs esprits cosmologiques, « nécessairement engagés dans le monde des corps, » et surtout « des Esprits (c'était la condition *sine qua non*) QU'ON NÉ DÉRANGERAIT JAMAIS, » c'est-à-dire qui n'interviendraient en rien dans les affaires de ce bas monde.

Sans cet amendement, qui disait tout, la théorie n'aurait jamais passé ; du reste, quoique stipulée dans ces termes, celle des esprits *cosmologiques* pourrait encore merveilleusement s'accorder avec la thèse que nous défendons aujourd'hui ; pourquoi malheureusement, celle des esprits *indérangeables* (qu'on nous pardonne ce mot) s'accorde-t-elle aussi mal avec les *théories* bibliques, qui ne veulent jamais nous montrer dans les anges que des *mlac*, c'est-à-dire des ambassa-

deurs, et par conséquent des *fonctionnaires que l'on dérange toujours*<sup>1</sup>...

Encore une fois, toutes ces questions reviendront à leur heure; qu'il suffise à celle-ci d'avoir bien établi ces deux incontestables assertions.

1° C'est à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire à partir de ses premiers et plus brillants succès, que l'esprit humain se mit à oublier tout d'un coup la plus belle moitié de son *Credo*, « *visibilium et invisibilium*, » à mutiler la création dans sa plus riche partie, en un mot, à briser, au nom d'un télescope de cristal, ce grand télescope de l'âme et de l'esprit, qui s'appelle la foi, télescope mystique qui, — nous le verrons plus tard, — avait su devancer l'autre et révéler sans *objectif* ses plus brillantes découvertes.

2° Le débarquement sur nos côtes, il y a dix ans, de nos agents spirituels, n'entraînât-il d'une part qu'une éclatante revanche philosophique, et de l'autre qu'une suspension quelconque, qu'une simple hésitation sur la justesse de nos principes cosmomatérialistes actuels, ce serait encore un événement aussi capital dans son genre, que pourrait l'être en politique la réapparition d'une dynastie déchue, fût-ce à l'extrême frontière de son royaume.

Étrange inconséquence cependant!... chaque jour voit consacrer des volumes à la pompeuse installation dans la science d'un infusoire ou d'une espèce de ciron, dont on avait longtemps

4. Ce livre de M. Régnaud, auquel nous reviendrons fort souvent, paraissait au même moment que le nôtre; fort applaudi dans les régions universitaires malgré ses tendances angéologiques, fort censuré dans celles de l'orthodoxie malgré son spiritualisme irrécusable; du reste, trop savant pour les poètes, trop poétique pour les savants, nous craignons fort que le nombre des lecteurs capables de comprendre un tel livre n'ait été fort restreint.

Quant à ses anges *indérangeables*, comment ne s'est-il pas rappelé que le mot *ange* signifiait tout le contraire, puisqu'il vient de ἄγγελος qui veut dire *envoyé*? C'est donc uniquement, comme le dit saint Augustin, un nom de fonction: « Si tu demandes leur nature, dit-il, ce sont des esprits; si tu demandes leur fonction, ce sont des anges. »

pleuré la perte... et voici que de soi-disant philosophes, remplis, à les en croire, du plus profond respect pour les faits *observés*, observeront ceux-ci, se verront forcés d'y souscrire, et néanmoins s'arrogeant le droit d'immoler leur principe à leurs antipathies, se permettront d'ensevelir à nouveau tout ce vieux règne retrouvé, dans les linceuls du silence ou d'une indifférence affectée.

Et tous les penseurs d'applaudir ou plutôt de conspirer avec eux ! mystère plus étonnant mille fois que tous ceux qui les révoltent !...

### § III

Le *Cosmos* du baron de Humboldt. — Les Forces ! base de toute discussion. — Grove et sa physique réactionnaire. — Plus de fluides impondérables. — Hiérarchie de ces forces. — « L'astronomie débouchant à son tour dans la théodicée, » suivant M. Reynaud.

#### 1. — Le *Cosmos* du baron de Humboldt.

Toujours dans cette même année 1853, M. J....., directeur du Musée industriel de Bruxelles, et l'un des savants les plus spirituels de notre époque, essayait de convertir Al. de Humboldt à ces mêmes faits de *tables* et d'*esprits* qu'il avait eu la *faiblesse* de constater par lui-même et de regarder, ainsi que nous, comme des faits « de la plus haute importance. »

La lettre était pressante de conviction et de logique, mais le baron, oubliant la sortie que naguère il avait faite contre « les *grands airs* d'une arrogante incrédulité, plus pernicieuse à la critique que la crédulité même, » oubliant encore son autre sortie de 1852 contre le scepticisme de notre Académie des sciences à l'occasion d'un fait observé par lui-même<sup>1</sup>, le

1. Il s'agissait de la déviation de la boussole, obtenue à *distance*, par la force de sa simple volonté. (Voir le 1<sup>er</sup> *Mémoire*, ch. III, § 4.)



baron, disons-nous, s'empressa d'imiter ceux qu'il venait de trouver si coupables ; il crut pouvoir, sans se contredire, s'opposer, au nom de son expérience personnelle, à la masse d'expériences, très-personnelles aussi, du savant bruxellois, et de cent mille autres témoins.

La *poutre d'arrogant scepticisme* qui lui paraissait si menaçante dans les yeux de ses voisins ne lui semblait même plus un *fétu* dans les siens.

Seulement, cette fois-ci, la dénégation fut aussi spirituelle que gracieuse, et le grand homme, en battant fort gaiement la campagne, vint prouver une fois de plus qu'on peut avoir une grande dose de génie et manquer en même temps des premiers éléments de toute bonne philosophie.

Ainsi donc, ce qui avait tant préoccupé les plus beaux génies de tous les siècles, ce qui pouvait lui livrer une des clefs de la nature et de l'histoire, ne lui paraissait plus qu'une *folie...*

Frappante application du terrible *ut non sciant* formulé par la Bible, à propos de l'aveuglement des savants : *Tradidit mundum, ut non sciant ; Dieu leur livre le monde, AFIN QU'ILS NE SACHENT PAS.*

De son côté, M. J..... s'était fait, il faut en convenir, une bien naïve illusion. Il eût dû mieux connaître son terrain et savoir ce qu'il était capable de produire, toutes les fois qu'on y recueillait un certain nombre de phrases analogues à celle-ci : « La science ne commence pour l'homme qu'au moment où l'esprit s'empare de la matière... Alors les *aperçus dogmatiques* des siècles antérieurs ne se conservent plus que dans les préjugés du peuple, ou dans quelques doctrines à *voile mystique*<sup>1</sup>... »

Lorsqu'on recueille de tels fruits, disons-nous, fût-on bardé d'observations, de témoignages et de lumières, on doit savoir abdiquer le fol espoir de faire jamais pénétrer le soc du

1. *Cosmos*, t. I, p. 3 et 76.

laboureur dans le sol ou plutôt dans le *fer* académique.

Malheureusement, tout le *Cosmos* du baron de Humboldt respire dans ce début. Combien de fois devant cette admirable reproduction de l'univers, et malgré l'éblouissement que nous causaient tant de richesses, combien de fois n'avons-nous pas cherché la raison de l'inexplicable malaise qui gagnait insensiblement notre esprit ! Au prorata de l'élévation qu'on nous faisait atteindre et des vastes horizons qui se déployaient à nos yeux, nous éprouvions quelque chose de ce froid glacial qui saisit l'aéronaute au sein des mornes solitudes qu'il traverse. Comme ce dernier, nous nous étonnions tout d'abord, nous admirions ensuite ; mais bientôt, croisant comme lui nos vêtements sur notre poitrine glacée, nous sentions que l'homme ne saurait vivre longtemps dans ces régions trop élevées où tout calorique fait défaut, et nous aspirions à redescendre. Il en est encore de ces vastes solitudes du *Cosmos* comme de ces temples de la terre dont tout culte est banni. Les proportions sont demeurées les mêmes, l'art n'y a rien perdu de sa richesse et de son génie, mais désormais plus d'accords, plus de parfums, plus de prières ; le sanctuaire est désert, n'y cherchez plus les dieux ; comme au jour de la destruction du grand temple « ils sont sortis d'ici. »

Celui du baron de Humboldt en est là.

Un homme dont nous nous occuperons beaucoup, M. Renan, a cru devoir cependant le complimenter sur « cette sobriété de bon goût... qui ne lui a pas permis de prononcer le nom de Dieu une seule fois dans quatre volumes sur l'univers<sup>1</sup>. » M. Renan a pu s'assurer depuis, par la publication posthume des lettres de l'illustre savant, qu'il n'avait pas toujours été aussi « sobre, » et que sa réputation de « bon goût » en avait souffert dans les plus attristantes proportions.

Toutefois ce serait travestir notre pensée que de nous prêter le désir de transformer la science en cantiques et en hymnes.

1. *Liberté de penser*, 15 novembre 1848.

Bien que nous soyons persuadé que le poète et le mystique sont souvent beaucoup plus près que le savant de la vraie philosophie de la nature, nous ne voulons pas sortir de celle que notre siècle nous a faite, et c'est tout simplement en son nom que nous protesterons toujours contre toute cosmologie purement matérielle.

Le grand naturaliste prussien n'en admettait pas d'autre, et comme la *vieille nouveauté* que M. J..... lui présentait, ne pouvait être que métaphysique, il la rejetait *à priori*.

Mais peut-être va-t-on nous arrêter encore et nous objecter à présent, que toute cosmographie ne devant traiter que du *Cosmos*, c'est-à-dire du monde phénoménal et sensible, le monde invisible s'en trouvait nécessairement exclu; peut-être va-t-on dire que l'Académie des sciences n'ayant jamais compris les sciences *occultes* dans le cadre de ses études, elle doit aussitôt qu'elles se présentent passer immédiatement à l'ordre du jour.

On va voir cependant que nous avons le droit d'insister.

Si les naturalistes, y compris le baron de Humboldt, ne s'occupaient que du corps, sans aucun doute ce droit d'exclusion leur serait pleinement concédé, mais il est loin d'en être ainsi. Si l'Académie définit la cosmographie « la description du monde physique, » elle définit la cosmologie : « 1° l'étude de tous les êtres que l'univers renferme; 2° l'étude des forces et des lois par lesquelles le monde physique est gouverné; » et M. de Humboldt l'entend si bien ainsi que, dans une de ses lettres, il dit en propres termes : « Ce mot de *Cosmos* ne signifie pas seulement ce qu'on appelle communément « description physique du monde, » j'embrasse ici *toute* chose créée<sup>1</sup>. »

Donc, pour peu que les *Esprits* fassent partie de la création, toute cosmologie qui ne les énonce pas, et à plus forte raison celle qui les *chasse* de la science, est une cosmologie mutilée. En vain nous parle-t-elle encore d'*ontologie*, d'*échelle des*

1. Lettre à Varnhagen, 27 octobre 1834.

*êtres*, de *création infinie*, etc., du moment où l'organisation, l'animalité sont pour elle la condition de toute existence, adieu toute philosophie d'ensemble; elle n'est plus qu'un exposé descriptif de tous les êtres naturels, c'est-à-dire, comme a grand soin de bien l'expliquer M. Flourens, secrétaire général de l'Académie des sciences, elle n'est plus que l'histoire « de tout *corps* ayant une constitution, des qualités et des lois propres<sup>1</sup>. »

A merveille, mais alors il ne faut pas dire comme Al. de Humboldt qu'on embrasse « tout l'ensemble des choses créées. » Le *Credo* seul a ce droit-là.

Quant aux forces, lorsque nous les objectons pour échapper à la matière, on nous répond qu'à l'inverse de nos Esprits *purs*, dont on ne saurait comment établir l'action sur les corps, ces forces étant elles-mêmes des *propriétés* de cette matière, leur action n'est plus qu'une conséquence toute simple de leur origine.

## 2. — Les Forces.

LES FORCES!... Voilà donc le véritable nœud de toutes les questions. Sont-elles *indépendantes* de la matière? sont-elles au contraire une de leurs *propriétés*? Tout est là. Aussi devons-nous commencer par faire à leur égard ce que nous faisons tout à l'heure à l'égard des *vertus* sidérales, c'est-à-dire nous en servir comme d'*établissement*, établissement provisoirement indispensable à celui de nos *forces* et *vertus* spirituelles.

Qu'on se tranquillise, nous ne sortons pas de la question.

Nous lisons dernièrement le compte rendu d'une séance de la Société d'anthropologie. Dire que la discussion était soutenue par MM. Broca, de Quatrefages, Gratiolet, le docteur Boudin, etc., c'est dire que l'élite de la science était ici présente. Or, l'un des interlocuteurs (M. Gratiolet) étant venu à parler de forces *indépendantes* de la matière, le scandale fut complet.

1. Flourens, *Ontologie*.

« Dans la science positive, telle que la conçoit l'esprit moderne, reprit aussitôt un des *scandalisés* (M. de Jouvenel), il n'y a, qu'on le sache bien, aucune place pour la métaphysique... Tout ce qui est objet distinct et observable doit lui être formellement interdit, par mesure d'ordre intellectuel. La science observe et la métaphysique spéculé... » Jusqu'ici M. de Jouvenel était dans son droit, puisqu'il s'agissait de la forme et du volume du cerveau ; mais lorsqu'il ajoutait : « De nos jours, sur ce vaste champ des vieilles disputes, la physiologie fait reculer la métaphysique et la dépossède, comme la physique fait incessamment reculer la théologie et la dépossède encore, » il ne se doutait pas non-seulement qu'il était en plein matérialisme, comme on va le voir, mais en pleine hérésie physiologique et physique.

Car c'est avec grande raison que M. Gratiolet répliquait : « On m'accuse d'avoir introduit les Grecs dans Ilion... On m'interdit le droit de parler ici psychologie ; mais le moyen, je vous le demande, de parler scientifiquement du cerveau sans se préoccuper de ses fonctions ? Il vaudrait autant parler de l'œil sans se préoccuper de la vision <sup>1</sup>. »

La conquête de ces forces est donc le grand orgueil de ce siècle, et s'il n'y avait pas au bout de ces conquêtes un abîme, si l'histoire périodique de toutes les Babels de la science ne nous montrait pas individus et nations *volant en éclats* à leur tour, chaque fois que la *hauteur permise* est dépassée, on partagerait cet orgueil et ce bonheur.

Mais lorsqu'on entend le même M. de Jouvenel s'écrier : « Il nous est enfin donné de *connaître*, de saisir, de mesurer et de manier les forces par lesquelles Dieu procède... Nous avons fait de l'électricité un postillon, de la lumière un dessinateur, de l'affinité un ouvrier industriel, etc., etc., » on frémit malgré soi <sup>2</sup>...

<sup>1</sup>. *Bulletin de la Société d'anthropologie*, 3<sup>e</sup> fascic., p. 384.

<sup>2</sup>. Mais on frémit bien davantage encore, lorsqu'on voit un homme comme M. Reynaud trahir les secrètes et terribles prétentions des constructeurs de

Il est temps de montrer aux Prométhées modernes que s'ils ont raison de dire comme dans le programme cité : « Nous avons saisi les forces et nous les manions, etc., » il est faux d'ajouter : « Nous les connaissons... etc. »

A nous autres, bon public, on dissimule tant de mécomptes et d'échecs, qu'il n'est pas inutile de remettre de temps en temps *les cartes sur la table*.

Voilà donc encore une fois la question qui doit dominer toutes les sciences à la fois. Lorsque l'astronome Lalande écrivait : « La force n'est pas un être distinct des corps, c'est l'action d'un corps en mouvement, » il était matérialiste comme l'organicien professant que « la vie est le résultat de l'arrangement moléculaire des organes. »

Tout se tient dans l'univers, et l'*esprit* étant aussi nécessaire

Babel. On sait que Condorcet, avant de se couper la gorge de *vingt-deux coups de rasoir*, les avait poussées jusqu'à la destruction future de la *mort*. Ce qui va suivre n'est peut-être pas moins *titanique*. « Pour perfectionner à l'égard de la pluie les conditions de notre existence, on doit sentir que les mouvements de l'atmosphère ne seront peut-être pas aussi essentiellement *indépendants* de notre industrie que ceux des astres; il nous suffirait de faire jouer de quelque manière le rayonnement du noyau central de la terre, pour susciter au soleil, au moins dans notre atmosphère, une puissance capable de le troubler dans sa domination absolue, et pour causer par conséquent une révolution dans l'ordre actuel des vents et des nuages; mais on se convaincra aussi, par ce même enchaînement, que c'est à condition de pouvoir manier à son gré une arme aussi prodigieuse que la *chaleur planétaire*, que l'homme pourra jamais espérer de se faire maître de ce domaine (a). »

Qu'on ne se y trompe pas ! M. Reynaud n'est pas classé parmi les rêveurs de la science. Il est — et son très-remarquable livre nous le prouve — il est, quand il le faut, bardé de mathématiques, autant qu'Euclide ou Leverrier. C'est un Calchas très-écouté par les hommes de progrès.

Eh bien ! qu'en dit-on ? Y a-t-il moins d'audace à dérober le feu de l'enfer qu'à soutirer celui du ciel ? Du moins, s'il l'a payée si cher, l'ambition de Prométhée en valait bien la peine ; mais risquer le sort de Zagara pour obtenir la pluie et le beau temps matériels, franchement c'est risquer trop pour trop peu.

(a) Cité par M. E. Huzar, dans sa brochure très-philosophique, malgré ses taches, et pas assez remarquée selon nous, intitulée : « *la Fin du monde par la science*. »

pour remuer la mandibule d'un ciron que pour faire circuler une planète, celui qui recule devant les conséquences du matérialisme physiologique doit logiquement aussi chercher ailleurs que dans la matière sidérale la cause de nos révolutions astronomiques. D'ailleurs on a répondu depuis longtemps à cette incroyable doctrine des *forces, propriétés de la matière*, que « si toute la matière, qu'on suppose originellement réunie en masse, avait eu *en elle* la force de gravitation par exemple, aucune parcelle n'aurait pu s'en échapper pour former les soleils et les planètes<sup>1</sup>.

Mais l'attraction ! mais les affinités ! mais toutes les lois de la pesanteur ! etc., etc. Ah ! voici le grand argument ! Mais avant d'y recourir, nous ne voyons jamais personne rechercher soigneusement si dans la pensée de Newton, qui l'a créé le premier, le mot *attraction* avait la signification mécanique que nous lui avons toujours assignée.

Le contraire est cependant aujourd'hui bien prouvé. Le grand homme ne laissait jamais passer l'occasion de protester contre la pensée qu'on lui prêtait d'une manière si persévérante et si coupable. On oublie toujours ou l'on feint d'oublier, que son disciple le plus digne, s'étant avisé de faire entendre dans la belle préface qu'il mettait en tête des œuvres de son maître, qu'aux yeux de ce dernier « le mouvement était inhérent à la matière, » le grand homme, disons-nous, désavoua son élève et protesta solennellement que pour lui « l'attraction *n'avait* absolument *rien de physique*, et que c'était uniquement un mot de *convention* pour désigner un effet. »

Mais les réclamations du grand maître allèrent à tous les vents. Le mot de *pure convention*, qu'il n'entendait appliquer qu'aux *effets*, fut appliqué par toute l'école à la *cause*, et depuis lors ce fut au nom de Newton, et MALGRÉ lui, que l'attraction devint celle de tous les mouvements de l'univers.

1. Voir, lettre à Bentley, dans le 1<sup>er</sup> volume de *la Raison du christianisme*.

Cependant Bayle, déjà fatigué de l'insuffisance de ces vains mots : *lois de mouvement, figure, repos*, etc., avait fini par s'écrier que « tout cela était bon quand on n'avait pas quarante ans, et que les plus excellents philosophes commençaient à douter de l'excellence de leurs principes <sup>1</sup>. » Encore une fois, peine perdue ! protestations inutiles ! le ciel ne fut plus depuis lors que « la *mécanique* céleste, » et l'attraction « le véritable Dieu de toute la machine uranique. »

Mais, comme le dit si bien le comte de Maistre, « l'attraction ne pourra jamais être qu'un mot mis à la place d'une chose <sup>2</sup>, » et, comme cet illustre écrivain, nous croyons que « lorsqu'on nous répète à satiété, qu'il est superflu de nous livrer à d'interminables recherches sur les causes premières, parce qu'elles sont inabordables, et qu'il suffit à notre faible intelligence d'interroger l'expérience et de connaître les faits, ... » nous croyons avec lui, disons-nous, que « nous ne devons pas être la dupe de *cette fausse modestie*, attendu que toutes les fois que la science moderne s'incline en disant : Je n'ose avancer, c'est qu'elle voit devant elle une vérité qu'elle redoute <sup>3</sup>. »

On dirait vraiment que le comte de Maistre, favorisé du don de seconde vue, avait lu dans les œuvres de M. Littré, vingt-cinq ans à l'avance : « Essence des choses, causes dernières, questions théologiques et métaphysiques, tout cela est en dehors de l'expérience... la science positive ne peut *devenir* métaphysique <sup>4</sup>. »

Cependant de Maistre n'était pas seul à protester.

De temps en temps, s'appuyant sur ces textes magnifiques de saint Paul : « C'est en Dieu que nous puisons l'être, le mouvement et la vie ; » « Ce monde visible n'est que la traduction,

1. Voir l'article *Caïnites*, dans lequel Bayle donne la préférence sur tous les autres au système des *intelligences*.

2. *Soirées de Saint-Petersbourg*.

3. Ibid.

4. *Philosophie positive*, p. 84 et 96.



le *miroir*, du monde invisible que la foi nous révèle, » la science chrétienne moderne faisait de vains efforts pour détrôner la matière; ainsi, nous possédons depuis une trentaine d'années un admirable livre, complètement ignoré jusqu'ici; comment ne l'eût-il pas été, puisqu'il ne contenait autre chose que le développement de cette dernière idée et son application au *calorique-lumière*, présenté par lui comme le *résultat* matériel de l'influence du Verbe spirituel? Basé sur ce principe, l'auteur se voyait forcé d'attaquer la théorie actuelle des *fluides impondérables*, termes qu'il déclarait avec raison « aussi incompatibles entre eux que pourraient l'être ceux-ci : un poids qui ne pèserait pas; » et sa conclusion rangeait tous ces *agents* parmi les forces *spirituelles*.

Heureusement pour l'auteur, il ne fut lu par personne, car, s'il eût eu cent lecteurs, il lui eût certainement été décerné cent brevets de démence et d'ineptie <sup>1</sup>.

Avant lui, M. de Lourdoueix avait essayé de formuler les mêmes principes dans son bel ouvrage de *la Vérité universelle*. L'ouvrage n'a jamais dépassé le cercle de ses amis.

Aujourd'hui, nous en connaissons un autre, basé sur les mêmes principes, professant les mêmes croyances, fruit des travaux de toute une vie et d'un génie que l'on dit peu commun. Eh bien! celui-ci n'ose pas naître, tant il a peur de ne pas vivre.

C'est ce qu'il peut faire de plus sage.

Mais, nous dira-t-on, quelle autorité pouvaient-ils donc avoir sur de pareils sujets, ces quelques noms complètement ou à peu près inconnus? Patience, attendez un instant; car, dès à présent, ces génies incompris pourraient bien posséder leur vengeur; et bien que l'on mette autant que possible une sourdine à sa voix, celle-ci saura bien se faire entendre, attendu qu'elle est forte, accentuée, pleine d'autorité, et que déjà grand nombre de penseurs l'ont entendue et comprise.

1. *L'Univers expliqué par la révélation*, par Chaubard.

3. — *Physique réactionnaire.*

Il s'agit ici de Grove, physicien du premier ordre et l'un des membres les plus honorés de la Société royale de Londres. Qu'il nous suffise de dire que son livre, dont le retentissement était énorme au delà du détroit, fut traduit, peu de temps après la publication de sa troisième édition, par les savants rédacteurs du *Cosmos* français, commenté par M. Seguin aîné, l'un de nos physiciens les plus distingués, et présenté à l'admiration de l'Institut, sous le patronage de noms fort célèbres.

L'Institut remercia, renferma ses éloges dans des termes un peu vagues, et depuis se garda bien d'y revenir.

Quant à l'ouvrage, il avait pour titre : *Corrélation des forces physiques*.

Celui qui eût dit au baron de Humboldt, alors qu'il rédigeait ses plus belles pages sur les *forces* et les *fluides* impondérables, véritable pivot de tout son monde cosmologique, celui qui lui eût dit qu'avant dix ans peut-être la science la plus avancée en viendrait à déclarer, précisément comme nos trois auteurs chrétiens, ces mots « fluides impondérables, incompatibles entre eux, » celui-là l'eût certes bien étonné ; il l'eût étonné bien davantage encore en lui montrant la même science, ajoutant que tout ce qu'on appelle ainsi, c'est-à-dire « la chaleur, la lumière, l'électricité, n'existent pas comme causes fluidiques ; que tous ces *effets* sont le pur et simple résultat d'une *affection* de la matière, causée par des *forces* qui, sans être nécessairement intelligentes, N'ONT ABSOLUMENT RIEN DE PHYSIQUE, et qui, toutes corrélatives entre elles, se rattachent au mouvement causé lui-même par un MOTEUR ABSOLUMENT SPIRITUEL <sup>1</sup>. »

Oui certes, celui qui eût dit au baron de Humboldt de telles

1. *Corrélation*, p. 150.

énormités eût certainement été reçu par lui comme le savant belge dont nous parlions tout à l'heure...

Il n'en est pas moins vrai qu'en les reprenant aujourd'hui, Grove s'est fait applaudir, sinon par la majorité, du moins par l'élite de ses collègues.

Et cependant, quel courage!... Les fluides impondérables métamorphosés en *puissances métaphysiques*!... L'esprit, cause et moteur de tous nos prétendus mécanismes!... Quel pas et quelles lumières nouvelles projetées par extension sur notre grande question des esprits *recteurs et de leurs manifestations fluidiques*!

Il avait donc bien raison le grand Newton, de se méfier du mot créé provisoirement par lui et de déclarer l'attraction un pur effet, « quelle que fût la cause *chargée* de le produire<sup>1</sup>. » A plus d'un siècle de distance, Cuvier faisait à son tour un grand acte de prudence en disant : « On n'a pas encore décidé si les agents impondérables sont ou ne sont pas corporels<sup>2</sup>; » et le métaphysicien que nous citons tout à l'heure était en pleine lumière, lorsqu'il affirmait hardiment « qu'ils étaient véritablement spirituels<sup>3</sup> » et que « tout principe de force est dans une *volonté* quelconque et non dans la matière évidemment incapable de volonté<sup>4</sup>. »

Si nous ne nous faisons pas illusion, sous ce revirement subit couve le germe de la révolution radicale et scientifique prophétisée par J. de Maistre en ces termes : « Notre science actuelle sera incessamment honnie... et l'on rira bientôt de ses ténèbres, comme on rit de celles du moyen âge<sup>5</sup>. » Grâce au célèbre Grove, le germe réalisateur de cette prophétie est maintenant déposé dans les archives officielles de la science.

1. *De Principiis*.

2. Cuvier, *Rapport sur le progrès de la science*, p. 32.

3. De Lourdoueix, *Vérité universelle*, p. 345 et 56.

4. Ibid., p. 56.

5. *Soirées de Saint-Petersbourg*.

Vienne la pluie qui féconde, et le germe pourra devenir un grand arbre.

En revanche, M. le docteur Littré, il faut bien en convenir, n'avait rien eu du prophète, lorsqu'il annonçait la disparition prochaine et complète « *de toute cause métaphysique et de tout être théologique quelconque*<sup>1</sup>. »

A présent, hâtons-nous d'ajouter que nous sommes loin de vouloir entraîner M. Grove sur notre propre terrain. Nous savons trop bien que pour avoir fait, à son insu peut-être, une si large trouée dans ces remparts de limon et d'argile qui masquent à tous les yeux le règne des esprits, il n'est pas nécessairement leur fauteur. Nous savons fort bien aussi qu'après avoir fait un si grand pas dans la pneumatologie métaphysique, après avoir brisé comme verre la théorie des *forces matérielles spontanées* qui doivent, nous dit-on, remplacer les forces indépendantes et créatrices, l'illustre savant britannique pourrait bien être forcé d'en faire un beaucoup plus marqué dans la pneumatologie théologique. Peut-être parcourrons-nous un jour avec lui tout le cercle des forces et les diviserons-nous ainsi :

1° Les Forces *aveugles*, et *pondérables* seulement dans leurs effets physiques, tels que les compressions de l'air, la vapeur, les gaz élastiques, etc. ;

2° Les Forces immatérielles, mais inintelligentes, telles que les forces biologiques, végétatives, etc., etc. ;

3° Les Forces IMMATÉRIELLES et INTELLIGENTES, telles que les âmes et les esprits humains, ou semi-intelligentes et instinctives, comme chez les animaux ;

4° Les Forces SURINTELLIGENTES, qu'on appelait en hébreu les *Élohim* proprement dits (de *El*, force), c'est-à-dire dieux, esprits, anges, démons, âmes affranchies de la matière, ... volontés libres ou réglées, mais toujours dépendantes de la force qui va suivre et que nous appellerons...

1. *Philosophie positive.*

5° LA FORCE par excellence, la Force autocratique, source et raison de toutes les autres, la Force « dans laquelle nous sommes, nous vivons et nous remuons, *in qua movemur, vivimus et sumus*, » dit l'apôtre saint Paul ; TRIADE omnipotente et mystérieuse, dont la seconde hypostase se nomme elle-même JÉHOVAH-ÉLOHIM, littéralement, FORCES DIVINES ÉTERNELLES, ou plus littéralement encore, le lui des Élohim ou des forces<sup>4</sup>.

En résumé, M. Grove ne s'est occupé que de la force première et de son action cosmocratique générale. A nous maintenant d'étudier les délégués de cette grande cause, les MLAC de l'Écriture, et de les suivre dans leurs missions uraniques et terrestres.

La voie est désormais frayée. Puisque nous savons que toute force primitive suppose une volonté, il ne s'agit plus que de choisir entre la volonté première agissant immédiatement par elle-même, ou médiatement par une transmission hiérarchique. Il faut savoir enfin si cette volonté première implique soit l'aristocratie qu'on lui refuse, soit la démocratie qu'on lui impose, soit la dictature exclusive qu'on lui confère malgré ses plus formelles déclarations.

Pour montrer que nous pourrions fort bien ne pas marcher longtemps seul dans nos voies cosmologiques, empruntons encore quelques lignes au brillant écrivain que nous combattons tout à l'heure. « Qu'est-ce donc en définitive que tous ces mondes ? Quels sont donc les rapports qui les unissent au nôtre ? N'y a-t-il entre les uns et les autres que ces enchaînements de gravitation, de chaleur et de lumière, dont les astronomes nous rendent témoignage ? ou bien, indépendamment

4. Dans le mot ineffable de Jéhovah, dit le chevalier Drach, le plus célèbre de nos hébraïsants modernes, sont compris les trois temps du verbe *être* : « il a été, il est et il sera ». Sa signification précise est donc *l'éternité*, et joint à Élohim, c'est *la force de l'Être éternel*. (*Harmonies*, p. 342.)

Quant à la deuxième traduction, que nous puisons dans un des ouvrages de M. Lacour, professeur d'hébreu à Bordeaux, elle rentre évidemment dans la première, car LE LUI des forces est bien l'*Être éternel* des forces. Il est remarquable que les Arabes appellent encore Dieu, *أولئق*, ou *le lui*.

de ces enchaînements matériels, n'existe-t-il pas entre *les forces vivantes qui règnent à la superficie des astres* d'invisibles liaisons qui unissent plus étroitement encore, en un seul système, toutes les parties de l'immense total? Bref, l'astronomie, après s'être renfermée si longtemps dans les abstractions de la géométrie et de la mécanique, l'astronomie qui, livrée à ses seules ressources, n'a jamais su peupler l'espace que de *pierres en mouvement*, se trouve logiquement conduite à DÉBOUCHER A SON TOUR DANS LA THÉODICÉE. » (Reynaud, *Terre et Ciel*, Introd., p. 3 et 5.)

Dans la théodicée!.... Nous ne demandons pas autre chose, car l'étude du droit providentiel rentre elle-même dans la théologie.

Sachons donc interpréter avec intelligence les quatre signes que voici :

1° L'attraction mécanique battue en brèche de toutes parts, et sa transition imminente du rang de *cause* à celui de *pur effet* ;

2° Le pressentiment et l'étude de forces toutes nouvelles, qui, « si elles étaient prouvées, disait dernièrement un de nos meilleurs astronomes<sup>1</sup>, nécessiteraient l'admission dans l'espace de forces *d'un tout autre ordre* que celles de la gravitation ; »

3° Les belles aspirations de MM. de Lamartine et Reynaud appelant à leur aide : l'un, des *myriades d'esprits qui lui font tout comprendre* ; l'autre, l'introduction de la *théodicée* dans ce stérile chaos de pierres en mouvement ;

4° Ce singulier et tout récent aveu d'un savant astronome étranger, que « pour expliquer, par exemple, les variations et les contradictions incessantes des orbites cométaires, il faudrait découvrir des FORCES INTELLIGENTES dont la complaisance se prêtât à toutes les *volontés* de ces comètes<sup>2</sup>. »

1. Le P. Secchi, de l'Observatoire du Collège romain. (*Delle Forze*, etc.)

2. Ch. Nagy, membre de l'Académie des sciences de Hongrie, dans ses « *Considérations sur les comètes*, » p. 65.

FORCES INTELLIGENTES!... Quand nous hésitions à donner précisément ces deux mots pour titre à notre ouvrage, nous étions loin de nous douter qu'ils allaient se trouver si promptement sur les lèvres d'un astronome, soit qu'il en comprît ou qu'il en méconnût l'importance.

C'est là ce qui peut s'appeler, à notre avis, cingler à pleines voiles, et le vent en poupe, vers le spiritualisme<sup>1</sup> cosmologique.

1. Quant au profit que la science aurait pu tirer du spiritisme moderne, M. Babinet nous a dit quelque part : « J'ai beaucoup interrogé les *esprits frappeurs* et je n'en suis pas devenu plus savant ». Cette épigramme, très-juste à notre avis, ne saurait atteindre que les admirateurs de ces esprits. Nous qui rions, au contraire, et de la confiance de ces adeptes et des interrogations de M. Babinet, nous avons seul le droit d'affirmer à ce dernier que le jour où il aurait vu un piano pesant 300 kilos se soulever *tout seul et sans contact*, comme celui dont parlent MM. de Gasparin et Thury (V. app. du 1<sup>er</sup> *Mémoire*, ch. III), il eût trouvé que la grande question des *forces indépendantes de la matière* était par cela même définitivement jugée; comme le jour où nous lui montrerons, en pleine météorologie, le jeu des « malices atmosphériques » de saint Paul (a), il pourra peut-être comprendre que le grand apôtre ait parlé ailleurs de *vertus* et de *recteurs* (b); dans tous les cas, il sera bien forcé de convenir que la réintégration dans le *Cosmos* de tout un RÈGNE PERDU n'est pas un de ces événements qui se rencontrent tous les jours.

Nous lui souhaitons de mettre souvent la main sur trois vérités d'une telle valeur, car alors, sans que les Esprits lui disent un seul mot, il deviendrait bien vite encore plus savant qu'il ne l'est aujourd'hui.

(a) *Spiritualia nequitiae in caelestibus* (*Eph.*, VI).

(b) *Rectores tenebrarum harum* (*Ibid.*).

## CHAPITRE II

# IMPORTANCE HISTORIQUE

### DU DOGME DES ESPRITS, ETC.

---

#### § I

État de la question et de la critique en général. — Les deux méthodes, *à priori* et *à posteriori*. — Selon l'esprit ancien « le fait existe, donc il se perd ; » suivant l'esprit moderne « le fait ne se peut, donc il n'est pas. » — N'émoussons pas les armes dont nous devons nous servir. — L'écriture n'est pas tout. — La *légende* plus vraie que l'histoire (selon A. Thierry). — Les historiens *termite*s.

#### 1. — État de la question.

Si l'on veut bien comprendre la dissidence radicale qui sépare l'esprit moderne de l'esprit antique, il suffit de mettre en regard les deux inculpations qu'ils se renvoient mutuellement sur leur manière d'envisager l'histoire.

Selon l'esprit moderne « tout est à refaire à cet égard. » Jusqu'ici l'humanité n'ayant vécu que dans un milieu de ténèbres, de despotisme et de superstition, elle commence seulement à entrevoir les premiers rayons de la lumière ; « la vraie critique historique ne date véritablement que de nos jours <sup>1</sup>, »

1. Renan, *Étude d'histoire religieuse*, p. 1.



et le moindre biographe de l'Allemagne en sait plus long sur toute l'antiquité, que les Hérodoté, les Diodore, les Polybe et les Tacite.

Selon l'esprit ancien, au contraire, « nous avons jeté à bas toute l'histoire comme nous avons jeté à bas la société <sup>1</sup>. » « L'histoire (philosophique et religieuse), écrite depuis trois cents ans, n'est qu'une longue et savante conspiration contre la vérité <sup>2</sup>. » Falsifiée dans ses sources par le génie protestant, pénétrée plus tard par l'esprit janséniste, matérialisée enfin par le rationalisme moderne, elle ne serait plus qu'un chaos; l'erreur serait acclamée sur toute la ligne et soutenue avec une admirable entente par tous les organes de la publicité, par l'archéologie comme par le roman, par les mémoires académiques comme par le drame et l'opéra; elle serait même depuis longtemps officiellement et exclusivement professée, si, reculant devant l'évidente abondance des mensonges, un grand nombre de protestants et de philosophes hors ligne n'avaient fini par réagir contre leur propre parti et le démentir en rougissant.

Enfin — et ceci pourra faire mesurer la profondeur de la mésintelligence — pendant que l'Institut décernait annuellement depuis longtemps le grand prix de dix mille francs aux historiens de l'école rationaliste, de très-nombreux pères de famille protestaient énergiquement contre l'enseignement historique actuel, et, désespérant de son amélioration, demandaient avec instance sa radiation définitive des programmes de l'instruction publique, comme on avait antérieurement demandé celle de la philosophie <sup>3</sup>.

Que peut devenir, on le demande, l'histoire *pratique* chez une nation dont l'histoire *écrite* soulève de telles dissidences? Nous oublions beaucoup trop, dans notre légèreté, que la vie

1. De Champagny, *les Césars*.

2. Comte de Maistre, *Soirées de Saint-Petersbourg*.

3. Voir le discours prononcé, le 20 juillet 1838, par M<sup>sr</sup> l'évêque d'Orléans, à la distribution des prix de son petit séminaire.

de chaque jour est l'expression nécessaire du jugement que l'on porte sur la vie de tous les âges et sur les traditions du passé.

Quant à nous, tout en proclamant hardiment avec le comte de Maistre « qu'il y a conspiration réelle contre la vérité, » — car il faudrait être aveugle pour nier l'agence occulte et savante qui dirige tout le mouvement — nous nous garderons bien cependant de voir un conspirateur dans chaque défenseur du mensonge. Dans ces temps d'analyse universelle le scepticisme est presque inévitable. Chacun le subit plus ou moins à un moment donné, puisque le droit et le devoir le lui imposent, ne fût-ce qu'à la première base de tout jugement. Mais nous l'avons déjà dit : la déloyauté commence au moment où nous écartons le premier fait qui nous gêne, comme la critique se fourvoie dès le premier moment où elle fait appel à ses vieux préjugés.

Parmi ceux-ci, nous n'en connaissons pas de plus perfides que ceux dont nous croyons avoir donné le vrai nom, en les appelant « l'horreur de l'invisible et le mépris du témoignage <sup>1</sup>. » Ce sont eux que nous allons essayer de poursuivre et de traquer, s'il se peut, jusque dans leurs premiers éléments.

---

Il est un mot dont nous avons toujours compris, dans certaines limites, les prétentions et la puissance : c'est celui de progrès. On aura toujours le droit philosophique de se supposer, non pas plus intelligent que ses aïeux, mais mieux renseigné, plus apte, par conséquent, à juger en dernier ressort une foule de questions sur lesquelles, après tout, ils pouvaient fort bien avoir plus de préjugés que de lumières.

Tout consiste dans la justification subséquente et plus ou moins heureuse de ces prétentions ; et encore, pour les moins fondées ne pourrait-on pas trouver quelque excuse dans nos instincts innés de protestation et de résistance ? « Moni-

1. Voir l'Appendice complémentaire du 1<sup>er</sup> *Mémoire*.

toribus asper, *raide* aux bons conseils, » disait Horace en parlant du jeune homme.

Nous sommes tous ce jeune homme. Tous, nous naissons et nous mourons critiques, et critiques toujours prêts à la révolte. De tous nos droits, c'est celui que nous savons le moins abdiquer.

Mais à qui d'entre nous a-t-il jamais pu venir à l'esprit, qu'il savait beaucoup mieux que son grand-père tous les secrets de l'antique foyer domestique, les scènes publiques et privées dont il avait pu être et l'acteur et le témoin, les relations qui avaient fait le bonheur de sa vie, les injures dont il avait été la victime, les phénomènes qui s'étaient passés sous ses yeux, en un mot, tous les actes accomplis autour de lui ou *par lui* et dont la minute officielle, toujours dressée sur l'heure et sur le lieu, fixait avec grand soin tous les détails et toutes les preuves ?

On fera bien d'y prendre garde, car le jour — qu'on nous permette ce rapprochement familial — le jour où, au lieu d'une affirmation historique, il s'agirait par hasard du déplacement, au préjudice de ce *filz dénaturé*, de l'une des bornes de son champ, ce jour-là, comment pourrait-il se passer de la considération dont jouissait son grand-père ? Ah ! comme il saurait bien alors exploiter logiquement cette considération ! Comme la *voix du sang* deviendrait éloquente ! et comme (jusqu'au triomphe de Proudhon toutefois) la *critique* du juge de paix se hâterait d'y faire droit !...

Il est vrai « que déplacer une borne et *tondre de ce pré la largeur de sa langue*, c'est un *crime abominable*... » aux yeux de tout siècle dont le Panthéon ne s'ouvre plus guère qu'au *veau d'or* ;... mais essayons de remplacer ce pauvre *délit* d'intérêt matériel par un de ces faits qui ne vont plus à notre complexion philosophique, adieu l'attestation. C'est cependant bien toujours le même aïeul qui raconte ; sa vue était tout aussi bonne, sa tête tout aussi ferme, sa parole tout aussi sacrée. Souvent, d'ailleurs, les témoins et les titres ont pris

des proportions effrayantes; de privée qu'elle était, la certification est devenue publique et générale;... elle est enfin tout à fait conforme à des milliers de précédents, et ne s'écarte en rien des assertions de toutes les nations et de tous les siècles... — A d'autres! périssent toute la logique plutôt qu'un préjugé! Ici la piété filiale et touchante se déjuge, et bien qu'il s'agisse d'un fait *palpable* et grossièrement matériel, elle n'hésite pas à envoyer son aïeul, et, s'il le faut, toute la contrée, là, où, pour la même raison, nos *juges de paix philosophiques* envoient aujourd'hui sans pitié si bonne et si raisonnable compagnie <sup>1</sup>.

Plaisante justice cependant, qui dit *blanc* devant l'intérêt personnel et *noir* devant une répugnance, comme si l'égalité des faits matériels devant la loi — on ne parle ni de leurs causes, ni de leur explication — n'était pas le premier article de tout bon code de critique élémentaire.

Mais patience! « Les hommes, a dit Montesquieu, en ouvrant quelques asiles à leurs fous, ont voulu faire croire qu'ils ne l'étaient pas eux-mêmes <sup>2</sup>. » Nous allons comprendre toute la vérité de ce bon mot, et nous assurer qu'il faut décroûtrer au plus vite tout un ordre de fous incompris ou leur donner pour compagnon d'asile le genre humain tout entier.

## 2. — De la critique en général.

Commençons par oublier toute distinction entre l'histoire profane et sacrée, et pesons provisoirement dans une balance égale les principes au nom desquels on s'arroge le droit de vie et de mort sur l'histoire du monde entier. Chose bizarre! c'est à partir du moment où la raison humaine proclama solennellement le dogme de la souveraineté populaire et du suffrage universel, que l'on commença non-seulement à nier la valeur de ce consentement pour ainsi dire éternel, mais

1. « Tout homme qui s'avise de croire à un esprit doit être immédiatement renfermé à Charenton. » (Leuret, *Fragments psychologiques*.)

2. *Lettres persanes*.

encore à refaire dans son cabinet, et à vingt siècles de distance, l'histoire écrite sur place par des armées de témoins contemporains.

C'est à partir du moment où l'*observation* et l'*expérience* furent proclamées les deux principes fondamentaux de la vraie philosophie, qu'on se mit à préférer son expérience individuelle à celle du genre humain, et à courber violemment l'observation de tous les siècles sous le joug de fer de quelques idées préconçues par le nôtre.

Enfin, c'est le lendemain du jour où l'on jurait de ne plus obéir jamais qu'à la méthode à *posteriori*, qu'on se promettait à *priori*<sup>1</sup> de ne plus jamais admettre que les faits *admissibles*.

Doctrine *inadmissible* en bonne philosophie !

Nous n'exagérons pas.

Malgré tous les préjugés contraires, jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle, la théorie de la certitude historique — nous ne parlons ici ni de ses déductions ni de ses applications — reposait tout entière sur cet immuable principe : « Le fait existe, donc il se peut. » C'est ce que l'école appelait plus tard juger « *ab actu ad posse*, » c'est-à-dire de l'acte à sa possibilité. A partir du xvi<sup>e</sup> siècle, au contraire, à ce principe immuable on se mit à substituer insensiblement celui-ci : « *Ab posse ad actum*, » c'est-à-dire « le fait n'étant pas possible ne peut avoir eu lieu. »

C'était coucher l'histoire sur un lit de Procuste taillé sur la mesure de notre bon plaisir et de nos compréhensions.

Et cela s'appelait le rejet définitif de l'ancienne méthode à *priori* ! Mais nous ne voulons pas voir cette vérité si claire cependant : que tous les anciens dogmatismes eux-mêmes n'avaient été fondés qu'à *posteriori*, c'est-à-dire sur des *faits* capitaux, comme depuis ils ont été continuellement entretenus et sanctionnés par la continuation de faits du même ordre.

C'est donc avec raison que M. Guizot écrivait dans sa dernière brochure sur *l'Église et la société chrétienne* : « Ce

1. La première de ces deux méthodes consiste à ne conclure qu'*après* les faits ; la seconde conclut *auparavant*.

sont des faits matériels, ce sont des *signes extérieurs* qu'il faut aux peuples, pour qu'ils comprennent et reçoivent des impressions souveraines... »

Non, les peuples n'ont jamais cru qu'à bonnes ou plutôt à *fortes* enseignes. Ils ont trop souvent mal conclu, mais ils ont toujours très-bien vu. On connaît ce mot d'un homme célèbre qui, parlant de l'autorité la plus capable en matière historique, disait devant une haute assemblée « qu'il connaissait quelqu'un qui avait plus d'esprit que Voltaire, plus d'esprit que Rousseau, plus d'esprit que l'assemblée elle-même, et que ce quelqu'un c'était *tout le monde*. »

Eh bien ! les faits que l'on rature aujourd'hui, ce sont les faits qui ont entraîné *tout le monde*.

Faute d'y croire, nous voici donc, pour peu que nous soyons logiciens, condamnés à ranger ce consentement universel que Cicéron appelait « une vraie loi de la nature<sup>4</sup> » parmi les plus insignes folies, ou plutôt parmi ces grandes *piperies* dont parle Montaigne, et avec lesquelles on endort les nations et la bonne foi publique.

En serait-il donc de nos principes philosophiques, comme de certaines proclamations politiques, et n'y aurait-il jamais moins de *critique* que lorsqu'on couvre de ce mot toutes les pages de ses livres, comme il n'y a jamais moins de *liberté fraternelle* que lorsqu'on lit ces deux mots sur tous les monuments ?

Toujours est-il que, si l'on entend par histoire un enseignement solide fondé sur le quadruple respect des TRADITIONS, DES SOURCES, DES MONUMENTS et DU BON SENS public, il n'y a plus d'histoire aujourd'hui. Étouffée sous ses prétendus *mythes* et devenue mythe elle-même, elle ne peut plus être enseignée : ne nous étonnons donc plus de la pétition des pères de famille, mentionnée tout à l'heure. Cette pétition, protestation formelle contre le socialisme historique, disait à la critique mo-

4. *Tuscul.*, l. I, n° 3.

derne : « C'est votre faute, c'est par vous que le char des logiciens a été lancé sur cette pente qui rend impuissants tous vos freins. »

Oui, c'était bien sa faute ; et comme nous ne voulons rien avancer de grave sans en fournir sur-le-champ la démonstration, laissons parler l'autorité par excellence, celle d'un grand maître de l'Université :

« Il n'y a que deux méthodes pour écrire l'histoire, a dit M. Cousin, l'une *expérimentale*, c'est-à-dire basée sur les faits; l'autre *spéculative*, partant de la psychologie et de l'étude du cœur humain. »

A merveille ! La première fois que nous lûmes cet exposé : « Voici venir, nous dîmes-nous, une belle application des deux grands principes de notre siècle ; certes, s'il est une branche de nos études qui réclame avant tout l'*observation* et l'*expérience*, c'est certainement l'histoire qui sans elle n'existe pas, et M. Cousin va faire bonne justice de la méthode contraire. »

Eh bien, voyez ce que c'est que de juger les hommes *a priori* et les choses avec un faux principe. Retenez bien ces paroles : « La première de ces deux méthodes historiques (l'expérimentale) est à peu près IMPRATICABLE. Mais, commencez par VOUS RENFERMER EN VOUS-MÊME, tâchez de discerner tous les éléments de votre propre nature, leurs rapports, l'ordre de leur développement, et lorsque vous aurez assuré la base de votre système psychologique, VOUS FEREZ DE L'HISTOIRE A PRIORI ; car les faits sortiront par voie de déduction des principes que vous aurez posés<sup>1</sup>. » Αὐτὸς ἑφ'α; c'est le grand maître lui-même que nous venons d'entendre, et nous affirmons que depuis lors les disciples n'ont jamais cessé de lui obéir avec une servilité parfaite.

Voilà précisément pourquoi tant de voix avaient demandé la suppression de l'enseignement historique ; et qui donc oserait maintenant les en blâmer ?

1. *Cours d'histoire de la philosophie*, leçon IV, p. 40, 44, jusqu'à 320.

Qu'est-ce en effet que la critique, κριτικὴ, sinon littéralement l'art de *juger*<sup>1</sup> ? Depuis qu'une certaine école en a fait l'art de *douter*, tous les esprits ayant rivalisé d'ardeur pour acquérir un mérite qu'on leur disait supérieur à tout autre, on les a vus s'égarer dans ces grandes chasses au mensonge, s'abîmer de fatigue à sa poursuite, puis chanceler à la fin, et tomber « évanouis dans leurs propres pensées, » suivant l'énergique langage de l'apôtre<sup>2</sup>.

Il devait suffire cependant d'entr'ouvrir les historiens antiques, les Hérodote, les Plutarque, les Thucydide et les Polybe, pour s'assurer de l'intégrité de leur bon sens, et pour rester convaincu que malgré ce qu'on appelle leurs superstitions (pour eux parfaitement fondées sur l'histoire), ils étaient d'autant plus nos maîtres dans ce grand art, qu'ils en respectaient parfaitement toutes les bornes et savaient s'y renfermer; ils n'enlevaient pas comme nous « la tache avec l'étoffe; » pour eux, tout ce que nous appelons *mythe*, μῦθος (muthos), ne voulait dire que *tradition*, comme *fabula* signifiait « *sujet d'entretien*, » comme plus tard *légende*, dont nous avons fait *conte*, signifiait à son tour « *sujet de lecture ou d'instruction*. » Tous ces mots ont été détournés de leur véritable acception.

Aujourd'hui tout est changé; la critique n'est plus comme autrefois une balance, une méthode, un ensemble de règles, etc.; c'est la science reine et maîtresse. « Elle domine et juge toutes les autres;... la philosophie même, qui juge tout, est sa très-humble esclave. Ne connaissant aucun respect, et jugeant les dieux et les hommes, c'est la seule autorité sans contrôle<sup>3</sup>. »

Aussi l'entendrons-nous dire d'elle-même avec humilité : « L'école critique en est encore à attendre qu'on la prenne en flagrant délit de faiblesse<sup>4</sup>. »

1. De κρίνειν, juger, et de τέχνη, habileté.

2. Saint Paul, *Rom.*, I, 24.

3. Voir Renan, *Revue des Deux Mondes*, décembre 1857, p. 244.

4. Ibid., janvier 1860, p. 384.



Nous allons voir tout ce que devait produire cet orgueil.

Est-ce à dire, maintenant, qu'il n'y aurait plus dans le monde ni fables, ni apocryphes, ni fausses légendes autorisant tous les doutes, ni finalement de critique légitime et possible? Nous réclamerions de toutes nos forces contre celui qui nous prêterait une telle absurdité, et ce mémoire tout entier prouvera que nos protestations ne s'adressent qu'au *critère*<sup>1</sup> désastreux, frappant d'ostracisme tout ce qui porte un *certain* caractère que nous analyserons tout à l'heure.

Et qu'on ne s'imagine pas n'avoir affaire ici qu'aux excentricités sceptiques de l'Allemagne et de ses philosophes. Le mal est général, et tous, plus ou moins, nous appliquons à tout (nos intérêts exceptés) ce *criterium* en question.

Il n'est pas jusqu'aux attestations païennes dont les plus sages d'entre nous n'aient fait, en vertu du même principe, beaucoup trop bon marché. En matière religieuse par exemple, nous acceptions imprudemment qu'on niât sans autre explication tous les *dieux des nations*, et que l'on traitât tous leurs prêtres de jongleurs; en matière historique, nous *écoutions volontiers*, lorsque l'on venait nous dire « qu'Alexandre pouvait fort bien n'avoir jamais existé, ou qu'il n'était peut-être qu'une des personnifications du génie des conquêtes; » en matière littéraire, nous étions tout prêts à admettre qu'Homère « n'avait jamais été qu'une personnification mythique de l'épopée<sup>2</sup>; » en matière scientifique, « qu'Hippocrate, fils d'Esculape, ne pouvait être qu'une chimère; que les Asclépiades, malgré leurs sept cents ans de durée, pouvaient fort bien n'avoir été qu'une fiction; » en matière géographique, « que la ville de Troie n'avait jamais existé que sur les cartes, etc., etc. » C'était encourager ce délire de Niebuhr, rayant d'un trait de plume les cinq premiers

1. *Critère*, creuset, pierre de touche de la vérité.

2. Voir dans M. Alfred Maury (*Grèce*, t. I, p. 248), le système d'Holzmänn, qui fait dériver le mot Ὅμηρος du sanscrit Samaza. Pour arriver jusqu'à nous, celui-ci n'a certes pas choisi la voie la plus directe.

siècles de Rome, délire auquel participaient M. Lewis, lorsqu'il voulait bien pousser la radiation jusqu'à Pyrrhus; et Schlosser, lorsque, faisant pour la Grèce ce que les autres faisaient pour l'Italie, il laissait aux mythologues l'élite de ses enfants Danaüs, Cécrops, Cadmus, etc., pour ne commencer l'histoire qu'à Minos<sup>1</sup>.

Et ce ne sont pas seulement les poètes dont on accuse les fictions, ce sont les historiens les plus graves. Hérodote, Thucydide, Xénophon, Platon, Diodore et Quinte-Curce et, qui le croirait? Tacite lui-même, sont traduits à la barre du XIX<sup>e</sup> siècle, pour crime de faux témoignage. On ne s'était pas douté jusqu'ici de leur véritable caractère et de leurs vraies intentions. C'étaient tout simplement les Walter Scott de l'histoire à laquelle ils donnaient volontairement toutes les formes du roman, dans un but tour à tour philosophique, moral, politique, religieux, mais le plus souvent littéraire, uniquement pour *charmer* leurs lecteurs et produire de l'effet. Nous sommes donc avertis, et nous savons maintenant ce qu'il faut penser de nos classiques.

### 3. — Résultats de cette critique.

Toutes ces niaiseries historiques, que tous n'adoptaient pas complètement, mais dont presque tous acceptaient généralement le *principe*, ne tardèrent pas à porter tous leurs fruits, et nous remercions provisoirement M. Renan, lorsqu'il nous les montre « amenant fatalement à la négation des vérités les plus sacrées, et préparant de fort loin il est vrai, mais *très-positivement*, la vie de Jésus par Strauss. »

« C'est un fait bien constaté pour le public instruit, dit un

<sup>1</sup> A partir de Minos seulement, il consent à regarder Homère comme le guide le plus sûr. Mais Homère serait bien étonné de n'être sûr qu'à partir de ce moment; et d'un autre côté, M. Guigniaut nous affirme que « personne n'oserait plus se permettre aujourd'hui de regarder Cécrops comme un mythe. » Comment faire?

auteur allemand<sup>1</sup>, que Strauss, Bauer, Feuerbach et le matérialisme grossier des incrédules procèdent tout aussi bien de Niebuhr que de Hégel. »

Rien n'est plus exact; aussi pour notre part nous nous sommes toujours bien promis de ne pas émousser dans l'arsenal d'autrui les armes dont nous comptons nous servir pour nous – même; nous avons toujours cru que le mépris du témoignage païen (nous ne parlons pas des doctrines) préjudicierait extrêmement au témoignage chrétien. Aussi trouvions-nous que, dans son admirable conférence sur la vie de Jésus-Christ<sup>2</sup>, le révérend père Lacordaire, de si grande et regrettable mémoire, manquait peut-être de prudence en ne séparant l'*hémisphère mythique* de l'*hémisphère réel* que par le grand caractère *scriptural* dont il dotait l'époque de la venue du Sauveur. D'abord, l'écriture n'est pas tout, et la parole la précède : lorsque celle des peuples contemporains atteste un fait éclatant, deux sténographes ou plutôt deux photographes sont toujours là pour la recueillir à l'instant et la transmettre au monde. Ces deux photographes sont la tradition et l'écriture; mais, ne l'oublions pas, la seconde n'est jamais que le *fixatif* matériel. C'est la première qui dicte, elle est la fille aînée, et lorsque le fixatif de la fille cadette s'altère et disparaît, on n'a qu'à remonter à la première, et l'on retrouvera, soyons-en certains, malgré l'altération possible des détails, un fond plus clair et plus vivant que sur le monument lui-même.

Il n'y a réellement pas eu d'hémisphère *scriptural* proprement dit; quels que fussent les caractères employés, partout il y a eu de la grande et très-réelle écriture, comme de très-imposantes signatures sur la pierre et sur l'airain.

Dans l'antiquité, c'est bien pour avoir nié cette écriture et sa fidélité, que Évhémère, Épicure et Lucrèce ont fait de la détestable critique, et se sont attiré le mépris de toutes les autres écoles.

1. Le baron de Guldenstübbe.

2. 42<sup>me</sup> Conférence de Notre-Dame.

Dieu veuille que nous exagérions en reconnaissant une affinité très-étroite entre notre critique moderne et la leur.

Ainsi donc, sans qu'il y ait, bien entendu, égalité de valeur parmi les traditions, il doit y avoir cependant homogénéité de dialectique et de méthode.

Il faut savoir respecter jusqu'aux enseignements de la poésie. Lorsque Strabon disait « qu'il fallait ajouter plus de foi aux enseignements d'Homère qu'à ceux d'Hérodote, de Clésias et autres écrivains semblables<sup>1</sup>, » il est évident que pour lui les inspirations du *Vates* n'étaient pas seulement des inspirations de rhétorique.

Que ces poésies fussent les *légendes* de l'antiquité, nous ne demandons pas mieux ; mais nous leur accordons, quoique légendes, la même valeur historique qu'Augustin Thierry, déplorant le principe qui l'avait égaré trop longtemps, accordait dans ses dernières années à celles du moyen âge. « Il y trouvait, disait dernièrement la *Revue des Deux Mondes*, il y trouvait LA VÉRITABLE HISTOIRE, et il avait raison ; car la légende est la tradition vivante, et TROIS FOIS SUR QUATRE ELLE EST PLUS VRAIE QUE L'HISTOIRE<sup>2</sup>. » Une double et grande leçon ressort pour nous de ce passage de Thierry et des aveux de notre revue : quand on nous contestera par trop la sûreté de notre critique, *trois fois sur quatre* nous pourrons nous armer de ce dernier mot.

Quant à la critique pernicieuse qui tout à l'heure épouvantait certaines familles, voici son véritable emblème : dans un livre de pur agrément, M. Michelet nous fait une peinture saisissante de cette variété d'insectes rongeurs qu'on appelle les termites. Ce sont des maisons, des flottes, et même, à ce qu'il paraît, des villes qui, minées sans que l'on s'en doute, par ces ennemis invisibles, s'écroulent un beau jour au milieu de leur splendeur apparente.

Nos critiques modernes sont les termites de l'histoire. Notre

1. Strabon, liv. XI, p. 40.

2. *Revue des Deux Mondes*, p. 457-58.

jeunesse se passe à l'étudier, à l'apprendre. Toutes les leçons en découlent; mais un beau jour, une grande nouvelle nous arrive... l'histoire vient de s'effondrer sur elle-même. Les quatre rangées de dents des termites en avaient rongé les assises.

Toutefois si les résultats sont semblables, quelle différence dans la culpabilité des agents! Les termites souterrains, privés de tout organe visuel, ne se doutent pas de tout ce qu'ils rongent; nos termites raisonnables, ou plutôt raisonneurs, en possèdent d'excellents et savent parfaitement bien à quelles assises ils s'attaquent.

Suivons-les actuellement dans ce travail.

## § II

Débuts embarrassés de la critique française à propos de l'origine des cultes.—  
 Lourdeurs de Bayle et légèretés de Fontenelle. — La certitude historique à  
 l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Inextricable imbroglio. —  
 Maladresses de la théologie académicienne.

### 1. — *Premiers coups de cognée sur le grand arbre de l'histoire.*

On le sait; partout et toujours, jusqu'à ces derniers temps, l'origine des cultes fut attribuée par les populations, par leurs prêtres, par leurs sages, par leurs plus grands philosophes, à la communication positive, extérieure, personnelle, de DIEU ou de *dieux*, soit avec eux, soit avec leurs pères; toujours et partout, l'univers fut révélationiste. Partout, des récits de ces révélations, récits parfaitement conformes quant au fond, souvent très-identiques dans les détails; partout, en outre, des monuments commémoratifs de ces faits; partout, des attestations tout à la fois solennelles, simples, naïves, calmes, désintéressées, confiées aux bambous de l'Amérique comme aux cylindres de l'Asie, aux papyrus comme aux stèles de l'Afrique, aux plus grossiers bétyles comme aux plus beaux marbres de

l'Europe, aux rochers du désert comme aux pyramides des deux mondes.

Voilà l'héritage primordial et sacré, le témoignage certain que les générations se sont mutuellement transmis sur tous les points de l'espace et du temps. De sorte que, considérés dans leur ensemble et sans aucune distinction, *tous* les cultes, expression primitive des plus sublimes instincts de la conscience humaine et de son obéissance passive à des manifestations *surhumaines* évidentes, *tous* les cultes, si nous voulons les croire, se présentent à nous comme le résultat mystérieux de la communion générale et permanente de l'humanité avec des êtres supérieurs.

Il fallait donc un grand courage au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, ou plutôt une incroyable audace, pour oser s'insurger contre un si formidable accord d'*observations* et d'*expériences*. Ce courage ne lui fit pas défaut; on eût dit que la critique n'attendait que l'inscription de ces deux grands mots sur son drapeau moderne pour les outrager dans le passé.

Nous avons dit, en effet, comment ces nouveaux adorateurs de la raison humaine commencèrent par brûler en son honneur ses plus précieux parchemins, et trouvèrent bon de la déshonorer tout en la couronnant.

Nous allons voir maintenant comment à cette longue suite d'ancêtres, venant déposer comme un seul homme depuis quatre à cinq mille ans, on commença par oser dire : « Vous vous trompez ; » et comment, lorsque le bon sens public eut constaté par lui-même leur sincérité évidente et, comme on le dit aujourd'hui, « leur supériorité d'*intuition*, » on parvint à se retourner pour substituer à la première injure ce second outrage : « Vous vous trompez, vous étiez dans le délire, et nous allons vous montrer quels *fantômes* vous preniez pour des *réalités*. »

Comment procédait-on ? Commençons par la France.

Un effroyable gouffre venait de s'entr'ouvrir sous les pas de l'humanité pensante, aimante et souffrante. Toute sa foi, toutes

ses espérances restaient suspendues sur l'abîme ; sous le prétexte de le combler, mais travailleur de mauvaise et infatigable volonté, Bayle y précipita pendant plus d'un demi-siècle une telle masse de dialectique, d'arguments hétérogènes et d'in-folio coupables, que le gouffre n'en devint que plus profond, plus ténébreux, et que l'esprit français, n'y distinguant plus rien, s'abstint pendant longtemps d'y regarder.

Le génie de l'erreur, n'y gagnant rien, ne se tint pas pour battu. La lourdeur de l'érudit hollandais avait tout compromis ; il appela la légèreté à son aide et suscita Fontenelle. Ce fut là le premier critique que la France parut comprendre à son aise.

Dans ce dernier auteur, elle rencontrait tout juste ce qu'il lui fallait d'esprit et tout juste ce qu'il ne lui fallait pas d'érudition pour captiver son attention. Pendant qu'à l'étranger, en Hollande et en Allemagne surtout, l'héritage monstre de Bayle allait se subdiviser à l'infini dans mille formes inaccessibles au vulgaire, celui de Fontenelle, au contraire, rempli tout à la fois de grâce, de malice et de prudence, circulait aussi facilement dans les ruelles de Paris et de Versailles que dans les régions semi-scientifiques de l'époque, et préparait merveilleusement la France à Voltaire. L'incroyance de Fontenelle savait se montrer aussi galante pour sa *marquise*, que l'incroyance du philosophe de Ferney devait l'être un peu plus tard pour M<sup>me</sup> de Pompadour ; il est vrai d'ajouter qu'à la dernière époque Paris devenait d'autant plus aimable qu'il allait se montrer plus féroce : préludant au sang par madrigaux et billets parfumés, la vieille Lutèce, avant de rivaliser avec la Rome de Tibère, se fardait pour ressembler à Athènes, et si Platon ne répondait pas à l'appel, les Léontium et les Laïs, du moins, n'y faisaient pas défaut.

Mais revenons à Fontenelle et constatons son habileté.

Sans attaquer de front l'origine proprement dite des cultes, il essaya d'y arriver par l'histoire des *moyens de développements* sacerdotaux.

Cette nouvelle route allongeait peut-être un peu, mais elle était plus sûre.

*L'Histoire des Oracles* eut presque autant de succès littéraire que *la Pluralité des Mondes*. Comme tendance, elle plaisait bien davantage.

On comprenait parfaitement que le mot *oracles* voulait dire *cultes*, et que lorsqu'on ajoutait *païens*, on donnait uniquement la mesure de son savoir-vivre et de sa discrétion.

Déverser la censure et le mépris sur Delphes et sur Dodone, quoi de plus innocent et même, à un certain point de vue, quoi de plus chrétien ?

Cependant, rien n'était plus direct, plus immédiat que la filiation entre cette première négation du *surhumain* et la grande négation du *surnaturel* à laquelle nous allons arriver tout à l'heure. Pour des esprits conséquents, du moment où l'on établissait que les neuf dixièmes de l'espèce humaine avaient dû l'origine de leurs cultes à quelques tours de *passé-passe* opérés par quelques prêtres *jongleurs*, il devenait bien difficile (la comédie étant si facile) de faire une toute petite exception pour un tout petit peuple, parqué sur un tout petit coin de la même planète.

Aussi, pressentant tout le danger et le parti que l'avenir allait tirer de telles prémisses, le jésuite Baltus entreprit-il de les conjurer et le fit-il avec une telle supériorité de logique et d'érudition, que Fontenelle lui-même finit par lui rendre toute justice, en répétant sur la fin de ses jours, avec autant d'esprit que de bonne foi, que « le bon jésuite l'avait *converti au diable*. » Mais en dehors du mémoire académique où il se trouve consigné, qui donc répéta ce propos ? Personne. Qui lut le chef-d'œuvre de Baltus ? Fort peu de monde, et il en est toujours ainsi. Dans ce grand duel entre le faux et le vrai, la partie ne pourra jamais être égale.

L'homme est de glace aux vérités,  
Il est de feu pour le mensonge.



L'aveu de Fontenelle fut enseveli dans le silence, et le livre « des oracles » continua de triompher malgré sa défaite éclatante et la confession de son auteur.

Toutefois, depuis ce précurseur de Voltaire, l'érudition avait marché; il était devenu par trop difficile de poser en principe et surtout de démontrer que toutes les religions antiques n'avaient pu régner sur la terre qu'à grand renfort de *trépieds à ressorts*, de *trappes à secrets*, de *sourdes et longues trompettes*, en un mot, de ces mille et un tours de gibecière, qui n'auraient pas trompé pendant quarante-huit heures une jeune fille de douze ans.

De là, nécessité de se retourner encore une fois, et cela ne fit pas un pli. Fréret, Bailly et, qui le croirait? Boulanger, jetèrent les premiers un cri d'alarme qui retentit sur tous les points de la science, soit dans l'*Encyclopédie*, soit à l'Académie des Inscriptions; leurs voix et plusieurs autres protestèrent contre cette ignominie infligée à l'espèce humaine et demandèrent qu'à cette jonglerie impossible on voulût bien substituer pour un moment l'ILLUSION.

Protestations inutiles, modifications inefficaces, tant que le *surhumain* continuerait à rester dans l'exil! Pour se convaincre de cette impuissance absolue, il suffirait de parcourir quelques articles de l'époque, et de voir comme déjà, sur la simple question de *certitude*, on se consumait en infructueux efforts.

## 2. — La certitude à l'Institut.

Plus on sentait la nécessité de refaire les conditions de la certitude humaine, et plus on les défaisait.

Donnons-en un exemple bien frappant.

Un certain jour, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, un membre croit devoir poser ces deux principes ou plutôt ces deux énormités philosophiques :

1<sup>re</sup> énormité : « Un fait, pour mériter notre créance, qu'il soit attesté par l'histoire ou par la tradition, ne doit jamais

être contraire à ce que nos observations nous apprennent. »

2<sup>e</sup> énormité : « Nous devons nous en tenir à notre propre expérience plutôt qu'à celle d'autrui. »

A cet académicien téméraire, la section d'histoire, nous le disons à sa louange, répond d'abord par des murmures, et M. Sallier, prenant en main le respect des traditions, énumère toutes leurs sources et prouve ou se flatte de prouver l'impossibilité absolue de leur *altération*.

Tout va pour le mieux tant que l'on marche sur la voie des événements ordinaires; mais voici venir la grande objection des événements *merveilleux*, de ces faits embarrassants qui remplissent à eux seuls les deux tiers de l'histoire. Alors voilà ce M. Sallier qui perd la tête comme les autres, et qui, se jetant dans la théorie des lois d'exception, prétend que ces faits, n'étant qu'une exposition *pompeuse et poétique*, etc., doivent être soigneusement *détachés* du fond.

Alors survient Fréret : « Et de quel droit, s'écrie-t-il, admettez-vous ou rejetez-vous le témoignage d'un auteur selon que ce témoignage vous accommode ou vous embarrasse? De quel droit en recevez-vous une partie pendant que vous vous permettez d'en rejeter l'autre? Ces deux parties différentes, ayant la même autorité, ne peuvent être séparées sans violer la première règle de la critique, qui veut que les témoignages restent INDIVISIBLES... au moins sur le GROS des choses... »

Interpellé à son tour sur ce mot *gros*, qui devient tout de suite pour lui une *grosse* affaire : « J'entends par ce mot..., dit Fréret en balbutiant, tout ce que nous rencontrons de raisonnable. — Mais vous rejetez donc le reste? — Oui! — Mais qu'entendez-vous par le reste? — J'entends... j'entends tout ce que les traditions et l'histoire contiennent de *merveilleux*, d'*incroyable* et d'*absurde*. »

« Mais, reprennent tous les autres, voilà précisément ce que nous faisons tout à l'heure, quand vous avez trouvé bon de nous gronder. Nous *divisons* les *témoignages* et nous ne gardions que le *gros* des faits.

« Ainsi (disait-on toujours à Fréret), ce Clésias que vous défendez, en nous le présentant comme beaucoup plus instruit et beaucoup plus croyable qu'Hérodote, puisqu'il ne rapporte, dites-vous, que ce qu'il a étudié pendant dix-sept ans à la cour du roi de Perse, dont il était le médecin, Clésias, dont vous prétendez « qu'aucun des anciens n'a jamais osé révoquer le témoignage, » n'en est pas moins rempli de faits *inacceptables* qui font si bien le *gros* de son histoire que, lorsqu'on veut diviser son témoignage, il ne reste plus qu'un auteur, *si mince, si mince*, qu'il ne vaut plus la peine qu'on en parle. »

Et Fréret de répéter, sans s'apercevoir qu'il va se contredire à chaque mot : « Prenez-y garde, si vous rejetez les traditions en raison de toutes ces précautions, ces mêmes raisons vous obligeront aussi à rejeter absolument **TOUTE** l'histoire. »

Ainsi donc, avec le merveilleux, il n'y avait pas d'historiens, et après sa suppression il n'y avait plus d'histoire.

Selon les uns, il fallait enlever ce *merveilleux* comme on enlève une tache dans un tissu ; selon les autres, c'était absolument impossible, sans enlever tout le vêtement.

Personne ne s'apercevait que tout le vice du débat résidait dans la fausse application du mot *tache* aux dessins *constitutifs* de l'étoffe, et dans la confusion de ce mot et de ces *dessins* avec les mots *défaut, erreur, dégradation*, qu'il fallait réserver pour les accidents extrêmement rares de la fabrication.

Ranger parmi les *taches* un *merveilleux* qui faisait le *gros* du récit était le premier signal (qu'on nous pardonne le mot) de tout le fatras historique dans lequel nous nous débattons encore aujourd'hui, et nous le prouverons tout à l'heure.

Ce fut alors que les mathématiciens, imaginant que seuls ils pourraient sortir de ce mauvais pas par leurs procédés algébriques, s'avisèrent de présenter au monde embarrassé cette fameuse loi des probabilités qui se résumait ainsi : « Si deux personnes rapportent un fait et lui donnent chacune en particulier  $\frac{5}{6}$  de certitude, le fait aura alors  $\frac{35}{36}$  de certitude, c'est-à-

dire que sa probabilité sera à sa non-probabilité dans le rapport de 35 à 1. Si trois témoignages se réunissent, la certitude sera de  $\frac{215}{216}$ . Le concours de dix personnes qui donnent chacune  $\frac{1}{2}$  de certitude produira  $\frac{1023}{1024}$ , etc., etc.

Mais laissons là ces rêveries, toutes favorables qu'elles paraissent à l'autorité du témoignage, et disons encore avec Fréret que « notre scepticisme historique étant le résultat de l'étude presque exclusive des mathématiques... qui deviennent fatales lorsqu'on les veut appliquer aux matières qui n'y sont pas assujetties, cette loi ne pouvait qu'embrouiller la question<sup>1</sup>. »

L'algèbre appliquée à l'histoire ayant partout révolté le bon sens public, et la certitude échappant à tout le monde, on dut reprendre encore une fois la question de la *probabilité historique*, dernier refuge laissé à la vérité sur la terre.

M. de Pouilly, qui avait commencé par poser en principe « que nous devons rejeter tout ce qui était contraire à nos propres observations<sup>2</sup>, » sentit apparemment qu'il avait été trop loin, et retournant en arrière formula cet amendement : « Pour qu'un fait soit *probable*, il suffit que nous connaissions des *causes* capables de le produire. »

Évidemment, c'était se rapprocher ; mais on lui répondait aussitôt : « C'est précisément PARCE QUE NOUS NE CONNAISSONS PAS DE CAUSES SEMBLABLES que nous rejetons presque tous les faits merveilleux de l'histoire romaine ; » et comme M. de Pouilly manquait soit de lumières, soit du courage nécessaire pour répondre : « J'en connais, et tous les grands philosophes en ont connu avec moi, » il se contenta de balbutier : « Nous n'en connaissons pas, IL EST VRAI, mais *nous ne sommes pas assurés qu'il n'en existe pas* ; par conséquent, contentons-nous

1. Voir, pour ces citations, les articles consécutifs de MM. Sallier, Anselme, de Pouilly, Couture et Fréret, « sur l'étude des anciennes histoires, et le degré de certitude de leurs preuves », insérés dans le tome IV de l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*.

2. Voir ci-dessus.

de rejeter le fait comme *improbable*, jusqu'à... — Jusqu'où? reprennent les autres; expliquez-vous. — JUSQU'A CE QU'IL EMPRUNTE PLUS DE PROBABILITÉ DES TÉMOINS QUI LE RAPPORTENT QU'IL N'A D'IMPROBABILITÉ PAR LUI-MÊME.

M. de Pouilly se perdait; en dépit de ses premiers principes, il oubliait de proclamer le véritable, l'unique, celui de l'antiquité tout entière : « Le fait existe, donc il se peut <sup>1</sup>. »

Sa reddition tardive et ses aveux ne convertirent personne, et, ce principe adopté, « Le fait ne se peut, donc il n'est pas, » continuant à rendre la position de l'historien moins *tenable* que jamais, le génie de l'erreur envoya à ses disciples une illumination soudaine qui leur permit de sauver *en apparence* le respect dû au témoignage historique tout en le sapant dans sa base : « Dites bien vite, leur soufflait-il, dites que les traditions ne mentent jamais, que tous ces faits sont vrais quant à la *forme*, mais qu'au *fond* ce ne sont que de vraies *méprises* d'histoire naturelle, ou de pures *hallucinations* : grâce à ce procédé, vous sauverez la probité des témoins en sacrifiant leurs lumières. »

Ainsi naquit la secte des *naturalistes*, c'est-à-dire des explicateurs, opposée désormais à celle des *mythologues*, qui ne consiste que dans la dénégation absolue.

Nous le verrons tout à l'heure; la guerre de trente ans n'était rien auprès de celle qui allait résulter de ce simple fractionnement dans l'erreur.

Pendant que le *gros* de l'armée des incroyants allait recruter désormais toutes ses troupes dans ces deux ordres de conscrits

1. Il eut, plus tard il est vrai, le courage d'aller plus loin et d'appuyer son opinion sur des exemples : « Par exemple, dit-il, les prédictions de Savonarole sont incroyables comme réalisation, mais leur vérification, dans des circonstances si singulières, est *si bien* attestée par Guichardin, liv. III, par Philippe de Commines, liv. VIII, par Burckhardt et plusieurs autres écrivains *contemporains*, qu'ils n'ont pu se tromper tous sur un fait si public, et qu'on ne peut les supposer capables de s'être entendus *tous* encore pour nous tromper. » (*Acad.*, t. VI.)

et leur demander tour à tour des forces, de plus en plus hétérogènes, que disait l'apologétique chrétienne sur une question si capitale ? Hélas ! les apologistes de cette époque, pour la plupart collaborateurs et collègues de tous leurs adversaires, soit à l'Académie, soit dans l'*Encyclopédie*, soit dans les feuilles du temps, avaient subi trop longtemps l'influence du génie épidémique pour n'en avoir pas été atteints. La science était loin de leur manquer, mais bien la force d'esprit nécessaire pour s'élever au-dessus de l'atmosphère et du milieu dans lesquels ils vivaient comme les autres. Il serait par trop injuste de méconnaître soit les immenses travaux des uns, soit le courage et la franchise des autres sur tous les points principaux, mais il serait coupable en même temps de dissimuler leur complaisance et même leur participation relativement aux préjugés généraux, sinon contre le *surnaturel* fondamental, au moins contre tout ce qu'on pourrait appeler le surnaturel accessoire et de détail, accessoire si nécessaire à la solidité du premier.

Quant au *surhumain* proprement dit, il ne fallait pas leur en parler. C'était entre eux et les rationalistes une vraie lutte de déraisonnements sur les religions païennes, sur la *nature des dieux*, et par conséquent sur le témoignage historique. Tour à tour évhéméristes absolus, allégoristes complets, symbolistes inintelligibles, rien ne leur manquait de tout ce qui fait avancer la logique de l'erreur et reculer celle de la vérité.

Qu'il nous suffise de nommer ici les abbés Pluche, Mignot, Banier et principalement l'abbé Bergier, dont les mémoires académiques (nous ne parlons pas du dictionnaire qui les reproduisait presque tous) frayèrent, comme nous le verrons plus tard, une route vraiment royale à Dupuis et à l'école actuelle.

La première période de la critique française incroyante pouvait se clore ici ; elle périssait, on le voit, par l'horreur du *merveilleux*. Laissons-la se reposer dans l'*origine solaire des*

*cultes*, y réparer à loisir toutes les forces nécessaires à une nouvelle campagne, et voyons en peu de mots ce qui se passait et ce qui se passe encore en Allemagne<sup>1</sup>.

### § III

Dernier mot de la critique allemande. — Folies et collisions germaniques. — Rationalistes et mythologues. — Toujours le même obstacle.

#### 1. — *Rationalistes.*

Pendant que l'incrédulité française faisait une longue halte, l'incrédulité d'outre-Rhin marchait à *toute vapeur* et faisait défiler sous nos yeux cette interminable procession d'exégètes<sup>2</sup> qui, pendant vingt ans, s'étudièrent et ne parvinrent que trop à miner la foi chrétienne de la soi-disant chrétienne Allemagne.

« Eichhorn fut le premier, dit M. Renan, qui s'avisa d'appliquer à la Bible le système rationaliste<sup>3</sup>; les progrès de l'histoire et de la philosophie l'avaient amené à l'alternative d'admettre l'intervention divine chez tous les peuples à leur âge primitif ou de les nier chez tous les peuples anciens.

« ... Évidemment la raison exige que l'on traite les Hébreux et les non Hébreux de la même façon; en sorte qu'il faut ou

1. Nous ajournons au chapitre *Sabéisme* tout ce qui peut regarder encore Dupuis; quant à la suite des tribulations académiques, sur les origines nationales, et spécialement sur celles de Rome, nous allons les retrouver à l'appendice A, qui va suivre ce chapitre II, sous ce titre : « *Un spécimen de critique désespérée, ou les premiers jours de Rome éclairés par les nôtres.* »

2. On nomme *exégèse*, la critique appliquée aux saintes Écritures. On devrait se borner à cette qualification d'exégètes pour tous les libres penseurs, et ne pas se permettre, avec M. Renan, d'appeler *théologiens* des gens qui sapent et qui nient, comme Eichhorn et Strauss, toute espèce de théologie.

3. Ou *naturaliste*. Ce dernier mot qualifie mieux la secte opposée aux *mythologues*. *Rationaliste* s'applique plus spécialement à tout libre penseur.

placer tous les peuples durant leur enfance sous l'action d'êtres supérieurs, ou ne croire pour aucun d'eux à une telle influence<sup>1</sup>. »

Ce peu de lignes renferme en même temps le plus équitable des dilemmes et une fort bonne leçon à l'adresse de cette dernière école théologique qui se croyait victorieuse lorsqu'elle avait resserré l'empire du surnaturel et du surhumain sur ce petit coin du monde, d'où l'impitoyable logique allait bientôt l'arracher.

Quant à nous, nous acceptons pleinement le dilemme d'Eichhorn, et malgré le défi que nous porte M. Renan « d'appliquer à nos livres sacrés la même critique qu'aux livres profanes<sup>2</sup>, » nous n'avons eu d'autre but en composant ce mémoire que de prouver, non pas la valeur identique, mais bien l'identité de nature spirituelle pour tous les faits merveilleux qui ont couvert et gouverné la terre. Pour nous, ils dépendent tous du même ordre de causes, alors même que ces causes se manifestent sous les drapeaux les plus adverses et se combattent dans l'antagonisme le plus violent<sup>3</sup>.

Eichhorn, tout en partant du même principe d'équité, l'appliquait à l'inverse ; s'imaginant ne pouvoir accorder aux païens « aucun supernaturalisme primitif, » il se voyait forcé de le refuser également au peuple hébreu et de le rayer de tout l'Ancien Testament. Mais comme il ne lui restait plus alors d'autre ressource pour expliquer ces récits merveilleux « communs à tous les peuples, » il leur appliquait la méthode *naturaliste*, c'est-à-dire explicative.

1. *Études religieuses*, p. 141.

2. *Ibid.*, p. 206.

3. Plus tard, nous pourrions expliquer comment et pourquoi le peuple hébreu mérite seul une confiance *absolue*, bien que tous les peuples aient droit à l'application des mêmes principes. Alors on pourra peut-être comprendre comment, les phénomènes restant également bien prouvés, les causes surhumaines, auteurs de tous ces phénomènes chez les païens, pouvaient mentir à leur aise sans que les peuples cessassent d'être entièrement véridiques. Cette distinction ne serait pas comprise en ce moment.



Vains efforts ! car après avoir dépensé sa vie et prodigué des trésors de science philologique au succès de ce labeur impossible, il aboutit à de véritables travestissements théologiques tous à peu près aussi absurdes que celui-ci : « La flamme du Sinaï n'était qu'un grand feu allumé par Moïse sur la montagne ; avec ce feu coïncida *par hasard* un violent orage... Quant à l'illumination de la face du prophète à sa descente de la montagne, elle fut une suite de son grand échauffement,... etc., etc. »

Quelle punition pour Eichhorn s'il pouvait s'entendre dire aujourd'hui par M. Renan : « Cette méthode, bien que *subtile, étroite et forcée*, était un pas immense... mais l'auteur s'arrêta dès le premier ; ce fut Paulus qui entra à pleines voiles dans cette mer nouvelle et vint appliquer cette théorie aux récits du Nouveau Testament... Paulus sut, le premier, distinguer avec beaucoup de *finesse* ce qui, dans une narration, est le *fait* de ce qui est le jugement du narrateur<sup>1</sup>. »

Veut-on maintenant, par anticipation, un exemple de ces *finesses* de Paulus dans l'interprétation des évangiles ? Choisissons au hasard... « La lumière que virent les bergers lors de la naissance du Sauveur était tout simplement une *lanterne* ; la marche sur la mer, une simple *natation* ; la multiplication des pains, un partage plus égal de ces mêmes pains ; l'apparition des anges, une méprise due à l'emploi de linceuls blancs ; l'ascension, une disparition adroite au milieu d'un *brouillard*<sup>2</sup>, etc., etc. »

Nous ne nous permettons cette citation, un peu étrangère à notre thèse, que pour donner une idée de ce que M. Renan appelle la *finesse* et l'*infaillibilité* de la critique contemporaine<sup>3</sup>. Hâtons-nous d'ajouter bien vite cependant, qu'après avoir donné cette qualification à celle de Paulus, il semble en rougir lui-même et la retirer en l'appelant plus loin « étroite, subtile, insuf-

1. *Études religieuses*, p. 443.

2. *Ibid.*, p. 445.

3. Voir plus haut, § 4, p. 4.

fisante. » Mais alors quelles *finesses* personnelles ne lui faudrait-il pas pour justifier celle de Paulus?

Comme la progression vers l'abîme ne s'arrête jamais en Allemagne, on pressent ce que pouvaient devenir et oser à leur tour les successeurs de Paulus.

## 2. — *Mythologues.*

Pendant que les *rationalistes* de Weisse, Wilke, Bauer, Strauss, etc., s'épuisaient à expliquer, les uns l'Ancien Testament, les autres le Nouveau, par des moyens simples et naturels, et « ramenaient par exemple la formation de la légende de Jésus aux proportions d'un fait très-ordinaire<sup>1</sup>, » on vit les logiciens de la même armée, c'est-à-dire les *mythologues*, balayer ce reste de scrupule historique; ils simplifièrent la question, en déclarant sans détour que « tout étant fabuleux dans les faits comme dans la vie des personnages merveilleux, il ne restait plus qu'à bannir l'ordre surnaturel *tout entier*, » en le remplaçant toutefois, si l'on voulait, et comme dernière ressource, par une sorte de « miracle *psychologique*<sup>2</sup>. »

Faisons bien attention à ce dernier mot, nous en aurons tout à l'heure l'explication.

Quant à la forme de toutes ces luttes, elle était vraiment infernale. On parle des intolérances de l'orthodoxie catholique; mais elle n'a jamais déployé contre ses plus cruels ennemis la millième partie des rigueurs et des mépris dont cette nouvelle école *mythologique* vint accabler sa rivale; celle-ci se vit obligée de battre en retraite et de baisser pavillon devant les injurieux triomphes de Gabler, Schelling, Heyne, Bauer, Vater, de Wette, etc.

Désormais l'inexorable logique ne devait plus s'arrêter, et, comme tous les hommes de *tiers parti*, ces Girondins de l'exégèse, pris entre les vrais conservateurs et les hommes du mou-

1. *Études religieuses*, p. 183.

2. *Ibid.*, p. 180.

vement, se trouvèrent abandonnés par ceux-là et débordés par ceux-ci. « Tout ou rien, » disait par exemple l'incroyant Vater, car « vous ne pouvez retrancher du Pentateuque le merveilleux sans faire violence à l'intention première des écrivains<sup>1</sup>. » — « On ne peut, dit à son tour de Wette, séparer ainsi du fond historique ces embellissements et ces transformations. On ne trouve absolument aucun criterium pour séparer le vrai du faux dans ces récits, l'un et l'autre y étant confusément mêlés et y jouissant du même honneur... La seule source d'une histoire est dans la relation que nous en possédons... Or, dans le cas actuel, la relation *nous informant d'une marche surnaturelle des choses, nous pouvons croire ou nier; mais gardons-nous bien d'imaginer une autre relation toute naturelle dont la première ne dit pas un seul mot. C'est de l'inconséquence et de l'arbitraire*<sup>2</sup>. » — « L'auteur d'explications naturelles, dit à son tour Gabler, veut faire une chose ordinairement *impossible*, et pour cela il se permet les opérations les plus violentes<sup>3</sup>. » — « C'est un procédé atomistique, dit Horst, que celui qui se permet, dans des récits miraculeux, d'extraire des particularités isolées et de les remplacer par d'autres particularités naturelles<sup>4</sup>. »

Ils avaient mille fois raison tous ces hommes de progrès; si la Bible n'est pas *tout*, elle n'est *rien*, et sans être *tout* comme elle, les autres religions qui s'y rattachent par tant de liens, de traditions et de dogmes, ne peuvent pas davantage n'être *rien*.

Malheureusement, dans leur audacieux dilemme, ces terribles logiciens ayant choisi le *rien*, ce ne fut plus seulement le christianisme, mais ce fut Dieu lui-même qui fut rangé parmi les mythes, tant était prophétique ce mot de Bossuet : « Votre déisme n'est qu'un athéisme déguisé. »

1. Strauss, *Entretiens*, p. 44.

2. Ibid., p. 43.

3. Ibid.

4. Ibid.

On le voit, il ne s'agit plus ici de la pensée insaisissable de Kant, de l'idéalisme de Fichte, de l'identification du *subjectif* et de l'*objectif* de Schelling, il ne s'agit même plus du triple monde de Hegel et des trois évolutions de sa pensée. « De ce vaste et fort système qui avait fait espérer un moment la découverte d'une nouvelle raison humaine, il ne reste plus, nous disait tout dernièrement un de ses plus grands admirateurs, que deux ou trois idées... Mais, ajoutait-il, l'humanité se les est appropriées, et certes elles doivent suffire à la gloire d'un philosophe comme à celle du pays et du siècle qui l'ont vu naître<sup>1</sup>. »

On va pouvoir juger de la *facilité* de nos enthousiasmes pour l'Allemagne.

Voici quelles étaient ces idées.

« Une assertion n'est pas plus vraie que l'assertion contraire. C'est la loi de contradiction qui mène à la conciliation. »

« Tout se résume dans la mort de l'absolu et dans la tolérance. »

« Rien n'existe ; l'existence n'est qu'un simple *devenir*. »

« La chose et le fait sont des réalités qui ne consistent que dans leur disparition. »

« Le vrai n'est pas vrai en soi, etc., etc. »

Oui, du plus célèbre de tous les libres penseurs de l'Allemagne, voilà tout ce qui nous reste. « Mais, dit bien naïvement M. Scherer, C'EST ASSEZ POUR SA GLOIRE... »

« Sans doute, ajoute-t-il encore, il y a quelque chose d'étrange et de paradoxal en tout cela ; on croit être le sujet d'une mystification et l'on se demande si l'on a bien compris... La langue de l'auteur n'étant pas la nôtre, sans doute il y a là-dessous quelque secret... Il a parlé en prophète, il est vrai... Mais nous savons aujourd'hui y démêler une idée supérieure. » — Vraiment ! Oh ! dites-nous-le bien vite. — Ré-

1. Article de M. Scherer, *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1861.

ponse. « ... Et si nous ne l'apercevons pas encore... nous avons l'assurance qu'elle finira par se manifester<sup>1</sup>. »

Voici la dernière oraison funèbre prononcée à l'honneur de celui qu'on appelait hier un demi-dieu. Encore deux ou trois apothéoses dans le genre de celle-ci, et si les trois idées qu'on divinise peuvent *suffire* à la gloire d'un grand homme et de son siècle, on peut affirmer aussi que la vieille gloire de la *Revue des Deux Mondes* ne résisterait pas à trois glorifications semblables, et, qu'au lieu de marcher vers le *devenir*, elle courrait grand risque de rentrer dans le passé.

Ainsi donc, depuis longtemps déjà Hegel était bien mort, mais gardons-nous de croire que le panthéisme devait monter sur le bûcher de son prophète. Il ne s'agissait pour lui que d'une transformation et de changer sa forme idéaliste contre celle du plus grossier réalisme. Ce fut l'affaire d'un tour de main; du mysticisme le plus raffiné, l'Allemagne s'élança d'un seul bond au fond de l'*humanisme*, qui, sans le paraître, en était la conséquence.

Sous cette dernière forme il n'y a plus d'autre dieu que l'esprit humain, d'autre sujet que la matière, d'autre instrument que les organes.

Tel est le système de Feuerbach et de Max Stirner.

M. Feuerbach, dit M. Renan, et tous les philosophes de cette école, déclarent sans hésiter que le théisme, la religion naturelle, tout système, en un mot, qui *admet quelque chose de transcendant*, doit être mis sur le même pied que le supernaturalisme. Croire à Dieu et à l'immortalité de l'âme est à ses yeux tout aussi superstitieux que de croire à la trinité et aux miracles. Toute considération du monde supérieur, tout regard jeté par l'homme *au delà de lui-même et du réel*, tout sentiment religieux, sous quelque forme qu'il se manifeste, n'est qu'une illusion<sup>2</sup>. »

1. Article de M. Scherer, *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1861.

2. *Études religieuses*, p. 447.

Voilà donc le résultat final, nécessaire, fatal, de tant de travaux, de tant de disputes, de tant de libre examen ; si ce livre, comme le prétend M. Renan, est le dernier mot de l'incroyante Allemagne, et si jamais elle l'accepte, comme on l'a vue accepter tous les autres, elle aussi pourra bientôt dire comme Feuerbach : « Je me suis brouillée avec le monde et avec Dieu. »

La guerre continue aujourd'hui entre Baur, le chef de l'école de Tubingen, et Ewald, dont nous parlerons plus tard. Sous des formes différentes c'est toujours la même question, et tout se résume, comme le dit Baur, « dans cette question DU SUPERNATUREL dont l'ère est définitivement passée ; » et malheureusement ce n'est pas Ewald, le grand ennemi de cette fatale école, qui pourra le réintégrer dans la science.

Il est vrai qu'il y a de par le monde des optimistes que l'école de Tubingen n'alarme pas facilement. « Cette école, dit cette année même un Allemand très-compétent<sup>1</sup>, est en réalité une école *purement* historique, qui renonce nettement aux hypothèses, et qui a pour seul point de départ la NÉGATION DU MIRACLE, sans vouloir cependant porter atteinte au christianisme, auquel elle n'en veut en aucune manière, *ses professeurs étant eux-mêmes théologiens protestants et les instituteurs de la jeunesse qui se destine au ministère sacré.* »

Nous avons entendu tout à l'heure les naïvetés de la *Revue des Deux Mondes* ; mais que penser de celles-ci ? une école qui nie le miracle sans *en vouloir* au christianisme !... et des ministres protestants qui ne peuvent pas lui *en vouloir*, puisqu'ils sont élevés à l'école « qui, depuis 25 ans, a pour point de départ la *Vie de Jésus*, par Strauss... »

Ah ! si jamais pareil assemblage de contradictions et de naïvetés se rencontrait dans le camp opposé, quel parti ne saurait-on pas en tirer !... Mais ici tout passe et tout s'applaudit.

Quant à ce Strauss, nous l'ajournons encore, d'abord parce qu'il commence à être un peu trop connu, ensuite, parce que

1. M. Nefftzer, *Revue Germanique*, 15 janvier 1864.

ses travaux ayant surtout porté sur la vie du Sauveur, nous le retrouverons forcément à notre dernier chapitre. Disons provisoirement que pour lui il n'est d'autre criterium que celui-ci : « L'ÉLÉMENT SURNATUREL ou la présence du MIRACLE est l'indice infailible de la présence du mythe. »

Voici la position religieuse de l'Allemagne hétérodoxe.

Heureusement on compte dans les rangs opposés des hommes dont nos incroyants ne parlent jamais, mais dont la puissance et les œuvres peuvent servir de contre-poids à tant de folies : Stolberg, Schlegel, Görres, Sepp, Döllinger n'ont besoin que d'être nommés pour rassurer l'orthodoxie catholique sur les germes de restauration, réservés à leur pays<sup>1</sup>.

De tous ces écrivains parfaitement orthodoxes, nous pourrions même rapprocher, sous quelques rapports, celui dont on a plus parlé et que nous connaissons le mieux nous-même, le célèbre Creuzer, auteur du grand ouvrage sur les « Religions de l'antiquité. » Considéré par l'Allemagne comme le plus grand de ses mythologues, adopté, traduit et commenté par le plus savant de tous les nôtres (M. Guignault), Creuzer, par l'immense richesse de sa mémoire et de son imagination, par la compréhension large de la généralité des problèmes, par le catholicisme de sa vaste synthèse (s'il est permis de s'exprimer ainsi), a posé la question de manière que chacun pût l'envisager sous toutes ses faces à la fois ; ce n'est plus à lui qu'il faut parler de jonglerie. Tout est sérieux dans son système, et s'il se perd, comme tant d'autres et plus que tous les autres, dans les profondeurs d'un symbolisme malheureusement aussi exagéré, au moins ne pourra-t-on jamais lui reprocher de n'avoir su comprendre ni la grandeur de son sujet ni celle de l'esprit humain<sup>2</sup>.

1. Voir le *Correspondant* de mars 1859.

2. Creuzer approche tellement de la vérité, malgré l'abîme profond mais étroit qui l'en sépare, que Lobeck le traita de retardataire et d'obscurantiste, et que Voss crut voir en lui un agent déguisé des jésuites, tant il démontrait l'universalité des institutions sacerdotales.

Quant à ce qui regarde plus spécialement notre thèse, c'est-à-dire quant aux êtres supérieurs et à leur intervention, Creuzer n'est séparé d'eux que par le préjugé qui lui masque leur réalité. A chaque instant, il s'en rapproche, il y touche, vous croyez qu'il va les saisir, et tout à coup voici qu'il obéit comme les autres au *veto* de l'esprit de corps, à l'aveuglement du savant, et que la vérité qu'il tenait, lui glisse entre les doigts.

Tantôt, en présence de ces races mystérieuses des Telchines, des Curètes, des Dactyles de Samothrace, qu'il rapproche avec raison des races extatiques et magiques, et des *trolls*<sup>1</sup> de la Scandinavie, « il semble, en vérité, dit-il, qu'on ait affaire non pas à des hommes comme nous, mais à des *esprits* élémentaires, doués d'une vue merveilleuse de la nature même des choses, d'un pouvoir de tout comprendre et de tout sentir, en quelque sorte magnétique. »

Courage, Creuzer, ces *trolls*, que vous êtes si tenté d'accepter, vous venez, et le monde vient avec vous, de les avoir sous les yeux et sous la main. Baissez-vous un moment, et vous allez ramasser une clef d'une grande portée, une clef vraiment magique, qui, par la porte du surhumain, pourra vous introduire sur-le-champ dans le surnaturel et dans le vrai !

Vain conseil !

Un autre jour, cependant, fatigué, succombant sous le poids de ce rocher de Sisyphe qu'il ne parvient pas à fixer, il prend une résolution généreuse : « Décidément, et AVANT TOUT, s'écrie-t-il, il nous FAUT revenir à la doctrine des GÉNIES, comme les comprenaient les anciens, doctrine SANS LAQUELLE ON NE PEUT ABSOLUMENT RIEN S'EXPLIQUER DE CE QUI TOUCHE AUX MYSTÈRES<sup>2</sup>. »

Assurément, voilà bien le plus explicite des aveux. Par malheur, toute conversion qui se remet au lendemain n'arrive jamais à terme. Creuzer remit la sienne comme tant d'autres,

1. Lutins, d'où le mot *drôle*.

2. *Introduction des Mystères*, t. III, p. 456.



et ce qui devait se faire *avant tout* ne se fit même pas *après*.

Depuis, le désir ne vint à personne, pas même à son admirateur et disciple, M. Guignault, d'essayer, ne fût-ce que par manière de passe-temps, de la solution recommandée par le maître comme « la seule qui pût expliquer quelque chose. »

Tantale, au moins, voulait saisir le fruit qui se retirait devant sa main; il l'étendait sans cesse. Condamnée au même supplice, la science moderne s'y prend différemment. Quand le fruit de la vérité vient de lui-même se déposer sur ses lèvres, elle les ferme avec obstination et ne pense plus qu'à détourner la tête...

## § IV

Dernier mot de l'incroyance anglaise. — Succession de Bacon, Hobbes, Bolingbroke, Hume, etc., etc., recueillie, et liquidée ces jours-ci par les soins de M. Temple, chapelain ordinaire de la reine et futur évêque de Londres. — *Essays and reviews*. — Grand scandale et grand péril.

### 1. — Incroyance depuis Bacon.

On vient de s'en assurer : en Allemagne, aujourd'hui, comme chez nos académiciens du dernier siècle, tout se résume dans la négation *à priori* et absolue de tout surnaturel et de tout merveilleux. Après avoir essayé de toutes les énormités métaphysiques, dont les admirateurs se demandaient tout à l'heure « si ce ne serait pas une mystification, » le génie de l'erreur n'a pas voulu les soutenir trop longtemps ; la dialectique étant toujours une arme périlleuse, il a préféré rentrer dans ces voies que toutes les sympathies du siècle lui rendent plus libres et plus commodes que jamais. Au nom des conquêtes de la science et des ravages de la critique historique, il s'est rejeté tout simplement sur la vieille négation du *miracle*. Il a pensé que le christianisme étant le miracle absolu, la meilleure de toutes les

armes serait toujours la démonstration de son impossibilité; avec elle on vise au cœur, et, pour peu que le coup porte, on peut espérer d'étendre à ses pieds le grand ennemi.

Le mot d'ordre a donc été donné partout, et dans l'armée de la Grande-Bretagne il a été d'autant mieux accueilli que c'était un retour à son ancienne stratégie.

Il y a trois siècles, en effet, il plut à un chancelier d'Angleterre, au célèbre Bacon, d'afficher sur tous les murs de Londres, que jusqu'à lui « le genre humain n'avait jamais rien observé..., que jusqu'à lui l'attention accordée aux idées religieuses avait *glacé* les cœurs et dévoré le génie..., qu'on ne peut arriver à la métaphysique que par l'étude des phénomènes physiques et qu'il n'y a de certitude que pour ceux-ci<sup>1</sup>, etc., etc. »

Il ajoutait que c'était tout simple, puisque jusque-là nous avions toujours manqué d'un *organe*, mais il se faisait fort de le fournir; il fit honneur à sa parole et livra, sous le nom d'expérience et d'induction, cet *organe*, que ses contemporains prirent pour quelque chose de tout nouveau—*novum organum*—bien qu'il eût servi depuis 3,000 ans à peu près aux Archimède, aux Euclide et aux Hipparque; bien que Platon, Cicéron et Sénèque l'eussent recommandé à tout venant, et que la veille encore, le moine Roger Bacon, Galilée, Copernic, etc., soient venus en faire, à côté de lui, et sans qu'il parût les comprendre, un si merveilleux emploi. Aussi, l'un de ses plus illustres contemporains, Bodley, crut-il devoir protester au nom de tous ces grands hommes et lui écrire : « Vous nous recommandez l'expérience, mais sur le globe entier on ne se sert pas d'autre chose. »

Cependant on préféra croire Bacon sur parole, car le xvi<sup>e</sup> siècle était flatté d'acquérir un *organe* de plus.

Nous disions plus haut que l'expérience et tous ses

1. *Impet. philos.*, t. IV.

témoignages n'avaient jamais rencontré plus d'obstacles que depuis leur proclamation officielle. Bacon donna l'exemple; il fallait, en effet, que son instrument eût bien peu de valeur par lui-même, ou qu'il fût bien mal manié, pour que l'inventeur demeurât plus récalcitrant que tout le monde à l'autorité des grandes et bruyantes *observations* qui se faisaient autour de lui. Ainsi, qui le croirait? ce grand patron du génie scientifique moderne ne voulut jamais pardonner aux illustres astronomes dont la gloire lui paraissait importune. Pour lui, le mouvement diurne de la terre et sa rotation autour du soleil étaient de « vraies absurdités; on n'y était arrivé qu'à force de suppositions extravagantes. » C'était en vain que « les astronomes se *faisaient suer* sur des observations et des démonstrations mathématiques<sup>1</sup>. » Le télescope lui-même, ce véritable *organe* de la science, ne cessait d'être pour lui un sujet d'épigrammes, « il ne faut pas croire ce qu'on en dit, » répétait-il sans cesse... Quant au microscope, il le déclarait tout à fait INCOMPÉTENT<sup>2</sup>.

Bacon, le soi-disant père de l'observation, ne pouvant pas croire aux instruments!... et les prétendus vengeurs de Galilée non-seulement lui pardonnant, mais le saluant comme leur maître! Qu'en dit-on?... Ah! c'est que la *certitude reléguée dans la physique* fait pardonner bien des choses!... un tel service ne peut jamais s'oublier.

On a beaucoup reproché au comte de Maistre toutes ses sévérités pour Bacon, et deux livres viennent encore de paraître, destinés à consoler l'ombre de ce dernier<sup>3</sup>; mais en vérité, lorsque dans le premier de ces deux livres, nous voyons M. Cousin reprocher à Bacon d'être « le père de l'école sensualiste moderne, » lorsque nous entendons toute cette dernière école, depuis Diderot et La Mettrie jusqu'à

1. *De Augm. scient.*, p. 180.

2. *Nov. organ.*, p. 29.

3. *Bacon, sa vie et sa philosophie*, par Ch. de Rémusat. — *Bacon*, par Kuno Fischer.

MM. Comte et Littré, reconnaître cette paternité ; lorsque M. de Rémusat lui-même croit le blanchir beaucoup en disant « qu'il n'est coupable que d'avoir accrédité cette école et lui avoir montré la route ; » enfin, lorsque, même au point de vue scientifique, un savant du premier ordre, M. Biot, nous affirme que « les sciences ne lui ont jamais dû la moindre découverte<sup>1</sup>, » nous nous demandons si les coups assénés par le vigoureux ultramontain n'avaient pas leur raison d'être, et s'il était bien coupable en accusant de toutes nos doctrines sensualistes celui « qui n'a fait que les *accréditer* et les *guider*. »

Toujours est-il que Bacon, par sa physique exclusivement *certaine* (et la sienne, par exemple, prenait la lune pour un simple *feu follet*<sup>2</sup>!) avait posé un principe incendiaire. Dieu veuille qu'il n'en ait pas compris la portée ! On l'espère, lorsqu'on l'entend de temps à autre confesser sa foi avec une certaine franchise ; mais on redoute le contraire lorsqu'on le voit choisir pour secrétaire et pour ami le fameux Hobbes, le chef irrécusable cette fois du matérialisme le plus abject.

En tout cas, la foi de Bacon ne se montrait pas ombreuse.

Hobbes avait donc attaqué le christianisme au nom des sens et de la matière. Par une autre voie, celle de l'érudition, son successeur, Bolingbroke, arrivait aux mêmes conclusions et méritait le surnom de « précurseur de Voltaire. »

Il est vrai qu'à trois ans de distance était né le célèbre Clarke, l'un des plus grands théologiens du protestantisme et le réfutateur victorieux des principes de Bacon. Fort éclairé sur leur portée, il comprit qu'à la certitude matérielle il fallait avant tout opposer la certitude morale et surtout celle du *miracle*, qu'il appelle quelquefois « la démonstration sensible de la divinité de Jésus-Christ et la preuve positive et directe de la révélation. »

1. Voir, pour toutes ces citations, le premier de ces ouvrages, p. 282 et suivantes.

2. *De Augm. scient.*, p. 200.

On eût dit qu'en s'attachant à la défense du surnaturel, il pressentait David Hume, et qu'il lui répondait à l'avance, puisque tout le monde sait que ce grand sceptique ramenait, comme le XVIII<sup>e</sup> siècle, toute la controverse religieuse au même point. « Quand tout Paris, disait-il, m'affirmerait qu'un mort vient de ressusciter à Passy, je me garderais bien d'en rien croire, attendu qu'il est plus possible à tout Paris de se tromper qu'il ne l'est à un mort de ressusciter ; » mais pouvait-on lui répondre : « Si au lieu de tout Paris vous aviez seulement 1500 témoins vous affirmant le fait avec toutes les conditions qui en feraient un miracle, vous seriez, dès lors, obligé de supposer une folie générale, envahissant à la fois tous ces cerveaux sans fièvre et sans délire, et par conséquent vous vous mettriez sur les bras 1500 miracles au lieu d'un. »

Les réfuteurs ne manquèrent pas à Hume, et son propre pays lui fournit les plus forts. Il eut surtout affaire à Lardner et à Paley, dont les travaux sur le miracle furent souvent mis à contribution par nos théologiens catholiques. Ils avaient vraiment enseveli Hume et tous ses paradoxes, et la meilleure preuve que la résurrection n'est pas un miracle impossible, c'est qu'on le ressuscite encore aujourd'hui<sup>4</sup>.

La défense ne faisait donc jamais défaut ; mais l'Angleterre, qui s'était indignée avec tant de raison contre le rationalisme allemand, allait enfin payer son tribut au même dieu ; cette critique historique, que nous appelions tout à l'heure une bande noire intellectuelle, venait enfin de traverser la Manche. « Momensen détruisait comme Niebuhr les cinq premiers

4. Nous demandions raison tout à l'heure, à M. de Rémusat, de sa colère contre de Maistre appelant Bacon le « père du matérialisme moderne, » au lieu de l'appeler, comme lui, « son prôneur et son guide. » Maintenant, nous demanderons raison à M. Bouillet de cette autre inconséquence sur Hume : « Ce sceptique d'un nouveau genre, dit-il, mit en doute la providence, la religion, les miracles... mais... il introduisit la philosophie dans l'histoire, etc... » Voilà ce qui peut s'appeler pousser un peu trop loin l'amour des amendements et des teintes *grises*... tout l'éclectisme est dans ces deux exemples, et combien de catholiques pourraient aussi s'y reconnaître !...

siècles de Rome, M. Sybal montrait que l'histoire des premières croisades par Michaud n'était qu'un roman ; Guillaume Tell était rentré dans le domaine de la fable, etc., etc. ; or, le christianisme étant, avant tout, une religion historique, la critique anglaise devait finir par l'attaquer à son tour<sup>1</sup>. »

Alors l'histoire traditionnelle s'évanouit comme un rêve ; mais loin de faire place à une histoire mieux établie, « elle ne fut guère remplacée, comme le remarque la *Revue des Deux Mondes*, que par des résultats simplement approximatifs, des conjectures plausibles, quelquefois même par une *ignorance* dont le seul avantage était de se connaître<sup>2</sup>. »

Malheureusement, l'apologétique chrétienne anglaise faiblissait au prorata des forces acquises par l'ennemi. Comme notre école des Bergier et des Bannier, etc., celle de Coleridge, Hard, Arnold (l'auteur d'une histoire des premiers temps de Rome) faisait de nombreuses concessions, confessait la possibilité des interpolations dans la Vie du Sauveur, l'altération des premières traductions, et surtout consentait à la radiation de certains miracles dans les récits évangéliques. « Les disciples de cette école, dit toujours notre *Revue*, devinrent les chefs du parti libéral de l'école d'Oxford. Ce furent surtout Stanley et Jowett qui donnèrent lieu à la célèbre réaction puyséiste appelée *haute église* par opposition à la *large église*. »

Et l'on voudrait que dans un tel état de choses, c'est-à-dire « le remplacement de l'église traditionnelle par les *conjectures de l'ignorance*, » les pères de famille n'eussent pas le droit de demander la suppression de l'enseignement historique!...

La *Revue des Deux Mondes* met encore le doigt sur la plaie et nous donne la meilleure raison, selon nous, de toute cette révolution ; « une incurable défiance s'est glissée, dit-elle, dans l'esprit moderne au sujet du merveilleux. Cette incrédulité est le résultat

1. *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1864.

2. Ibid.

de l'expérience... la critique, l'examen, puis l'idée des lois de la nature, l'ordre de l'univers, le rapport étroit de la cause et de l'effet sont devenus la base et la règle de la certitude. Avec la *foi au miracle* sont tombés les principaux arguments du protestantisme en faveur de la divinité de l'Écriture. »

Ce n'est pas assez dire, car il ne faut plus se faire illusion. Dans ce moment, cette divinité de l'Écriture et l'anglicanisme tout entier se débattent sous le coup de ces doctrines et sous le feu dirigé par la *haute église* en personne.

## 2. — Incroyance depuis 1861.

« Qu'on le sache bien, en effet, disait, l'été dernier, notre *Revue*, ce qui préoccupe et passionne l'Angleterre en ce moment, ce ne sont ni les affaires de Chine, ni celles du Liban, ni le budget, ni la famine de l'Inde, c'est un simple livre de théologie ; lui seul soulève les tempêtes en Amérique comme à Londres<sup>1</sup>. »

Mais quel est-il donc ce livre ? Ce livre, modestement intitulé : « *Essais et Revues*, » n'a d'autre importance que celle des signatures qui le paraphent. C'est l'œuvre de six ministres de l'église anglicane dont deux évêques, un CHAPÉLAIN ORDINAIRE DE LA REINE, FUTUR ÉVÊQUE DE LONDRES, un recteur actuel du collège de Lincoln, à Oxford, etc.

Quant au livre, il est tout simplement le résumé, divisé en sept chapitres, de toutes les attaques que les sciences naturelles et les sciences historiques ont le plus souvent formulées. Toutes ces erreurs, cent et cent fois réfutées, se trouvent ici condensées et présentées comme articles de foi scientifique. Nous le répétons, ce qui constitue toute la gravité de l'affaire, c'est que la conclusion est fort nette et que par son *ultimatum*, la haute église déclare que « l'inspiration plénière, n'étant pas compatible avec la moindre erreur, L'INFAILLIBILITÉ DE LA

1. *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1861.

BIBLE A CESSÉ D'EXISTER ; que ne pouvant donc plus faire un usage exclusif et superstitieux de l'Écriture sainte , la théologie n'en regardera pas moins le christianisme comme la meilleure des religions ; bien qu'à ses yeux CE NE SOIT PLUS LA SEULE, sa valeur n'étant désormais que relative.

On se demande dans toute l'Angleterre aujourd'hui, si le protestantisme ne serait pas destiné à périr dans cette crise ; nous ne craignons pas, pour notre part, de répondre hardiment « OUI, » et voici pourquoi : c'est qu'avec l'exégèse que nous avons fait subir à la Bible , et surtout avec l'adhésion à peu près générale de toutes les intelligences à la nullité du surnaturel, le rationalisme nous paraît assuré d'un triomphe qui ne respectera certes pas la liberté d'examen.

Aussi, voyez devant ce grand scandale , qui pour eux est une question de « to be, or not to be, » quels embarras et quelle audace, quelle impuissance et quelles colères ! quels anathèmes et quelle patience ! on ne sait ce qui doit le plus effrayer, ou de ces fureurs sans force de l'université, ou de ces protestations « tremblantes et boiteuses » du clergé, contre un livre dont les douze premières éditions ont été lues en quelques mois par toute l'Amérique et l'Angleterre. Que répondre d'ailleurs à des gens qui vous disent : « Nous n'agissons ni par surprise ni par ruse ; nous ne publions en forme de livre aujourd'hui, que ce que *chacun professe dans l'église* et même publie librement depuis vingt ans ; pasteurs, vous êtes nos premiers maîtres ? »

Mais voyons donc un peu le sommaire de ce factum revêtu d'un caractère officiel :

— M. Temple, chapelain ordinaire de la reine, comme nous l'avons dit, et futur évêque de Londres, nie complètement le surnaturel *divin*.

M. William nie à son tour le surnaturalisme *irrationnel*, et prétend que les documents relatifs à la Bible et fournis par les voyageurs modernes, tels que Layard, Rawlinson, Robinson, Stanley, n'en contiennent pas la moindre trace.



Nous vérifierons la chose dans ce mémoire.

Un troisième, Bunsen aidant, nous raconte combien il aura fallu de siècles pour la création du langage, ce qui ferait supposer que ces messieurs ne sont même plus au courant de la science incroyante à ce sujet.

Un quatrième, M. Godwin, affirme qu'il faut rejeter de la Bible tout l'élément prophétique.

Un cinquième, M. Powell, consacre un des chapitres principaux à cette question : « Le miracle existe-t-il ? » et pose en principe qu'on a le droit de nier *sans examen* (c'est toujours une loi d'exception qu'on invoque à ce sujet) toute intervention merveilleuse. Seule elle suffit à créer un obstacle à la réception de l'Évangile, Hume ayant dit avec raison que « l'incrédibilité d'un fait qui ne découle d'aucune loi, est plus forte que la crédibilité du témoignage. »

Effectivement, ajoute la *Revue*, « qui de nous admettrait aujourd'hui, même un fait de sorcellerie, malgré les aveux réitérés du coupable ? »

Voyez comme tout s'enchaîne et se tient !

Mais voyez aussi comme tout s'enchaîne et se tient en fait d'illogisme et de folle critique. Selon M. Powell :

1<sup>o</sup> « Les miracles sont impossibles. » — Pourquoi ? — « Parce que notre méthode d'induction ne s'appuyant que sur la constance des lois naturelles, il faut choisir entre elle et l'inconstance qui résulte du miracle. » — Donc voici la toute-puissance accordée à Dieu de suspendre ses propres lois, qui dépend d'une méthode scholastique. Quelle gloire pour l'induction baconienne ! Avant elle, rien ne s'opposait à ce que Dieu ressuscitât un mort, mais depuis le jour où un pauvre régent de collège a divinisé l'induction du haut de sa chaire, tous ces morts-là ont dû rester dans leur tombe, de par la loi du collège.

2<sup>o</sup> « Un miracle est impossible à prouver, car aucun *fait* surnaturel ne peut être l'objet d'un témoignage. » — Nous l'avons dit ailleurs, le *fait* est toujours indépendant de l'épithète qu'on

lui donne. Établissez-le et vous le qualifierez plus tard. Égalité parfaite des faits devant la loi, voilà la première, la seule loi de tout jury. L'estimation de leur valeur et de leur nature est l'affaire des appréciateurs et des juges. En d'autres termes, vingt témoins vous disent : nous jurons que cet homme est mort il y a six mois, que nous l'avons vu mettre en terre à cette époque, qu'au jour de son exhumation on n'a exhumé que ses ossements, mais qu'à la voix d'un homme, ces ossements ont revêtu toutes leurs chairs... qu'il est redevenu sous nos yeux tel que vous le voyez sous les vôtres... Voilà le fait matériel, grossier, palpable, et quoi que vous en disiez, véritable *objet du témoignage*, ni plus ni moins que tous les faits du monde *sans exception*.

Maintenant vous tenez à en faire une exception, sous ce prétexte que c'est un fait surnaturel. Mais cela ne nous regarde en rien, c'est vous qui le proclamez surnaturel. C'est votre affaire, et lorsque vous le qualifiez ainsi, c'est qu'apparemment vous jugez miraculeux ce que nous nous contentons, nous, de raconter. Donc, poser en principe qu'un *fait* surnaturel échappe au témoignage, c'est dire tout simplement qu'un *fait* n'est pas un *fait*.

3° « Mais nous ne connaissons pas l'étendue des forces naturelles. » — A la bonne heure; nous comprenons cet argument, et quand vous nous aurez montré la *force matérielle spontanée* au moyen de laquelle un homme comme nous commandera à la mort et brisera les cercueils, nous vous promettons de déchirer l'Évangile. Mais encore une fois, c'est une question d'avenir et d'hypothèse, qui, cette fois, pour le coup, échappe au témoignage.

4° « Les prétendus miracles de Jésus-Christ n'avaient d'autre but, à ses yeux, que celui de se faire écouter et non de créer la foi... Il n'y attachait pas d'importance. — Ah! ceci, par exemple, commence à passer la mesure, et l'on ne comprend pas que des savants, qui se respectent, consentent à prouver qu'ils ne savent même pas lire, puisque chaque page des deux

Testaments est un appel au miracle et à sa force déterminante.»  
 « Si vous ne me croyez pas, croyez-en du moins à mes œuvres... Si je n'avais pas fait *ces* œuvres, vous ne seriez pas coupables. Vous reconnaîtrez mes disciples en ce qu'ils guériront les sourds et les aveugles, chasseront les démons, ressusciteront les morts, etc. »

Voilà cependant toute la quintessence du fameux livre  
 « *Essays and reviews* ! »

Et voilà toute la foi anglaise en déroute par une semblable collection de non-sens et de contre-vérités ! Et tout le christianisme sera menacé de s'écrouler en ce pays, devant une série de paradoxes si faibles et si déraisonnables... qu'on en rougit pour ceux que l'on combat !

Le Christ N'ATTACHANT PAS D'IMPORTANCE A SA RÉSURRECTION ! Voilà la découverte qui épouvante l'Angleterre !

Eh bien, elle a raison, et voici pourquoi : c'est que ces énormités ont été de longue main préparées, et pour ainsi dire autorisées par la répugnance de l'esprit public et par les concessions de tous les docteurs officiels et semi-rationalistes de l'Angleterre. Ah ! cette fois, M. Powel a raison lorsqu'il dit à ses adversaires protestants : « Vous doutez de votre cause, vous ne l'appuyez plus que sur des expédients et sur une phraséologie stéréotypée qui consiste à nous dire : « Il y a des sujets qui ne peuvent être démontrés. Une vérité morale ne peut dépendre d'un miracle constaté par les sens, etc., etc. »

Voilà la vérité parfaite, cette fois. C'est l'affaiblissement, pour ne pas dire la disparition, de la foi protestante au surnaturel, qui a préparé l'avènement du misérable livre, dans lequel sans cela on chercherait vainement une vérité.

Mais nous nous abusons nous-même, et nous ne voyons pas que ces dénégateurs du miracle ne tiennent qu'à substituer les leurs à ceux de l'Évangile.

Écoutez plutôt :

« Il est bien vrai, dit l'auteur des *Essays*, que l'archevêque Whately disait, avec une certaine apparence de raison, que

« sans les miracles ou ce qui pouvait paraître tel, les apôtres n'auraient même pas été écoutés; » il est vrai que Locke a cru aux miracles et que Paley les appelle « les certificats d'une religion; » que, de son côté, Channing les appelait « la manifestation du gouvernement paternel de la Providence, » et que l'un des théologiens les plus hardis de notre temps ne comprend pas que « l'on ose s'appeler chrétien, lorsqu'on leur refuse son assentiment. » Mais tout cela n'a plus de sens, — toujours selon les *Essays*, — il faut savoir distinguer, et lorsqu'on demande « le miracle existe-t-il? » il faut savoir répondre hardiment : — OUI et NON; *non* comme interruption de l'ordre établi, *non* objectivement; *oui* comme effet sur les esprits éblouis, *oui* subjectivement; le miracle est une manière de frapper l'esprit des peuples résolue de toute éternité... C'est un événement *régulier*, arrivant à son tour, et destiné à *paraître* exceptionnel à des yeux fascinés... C'est enfin un moyen d'éducation destiné à faire place à d'autres. »

Restons-en là, et laissons nos lecteurs sur cette définition du miracle; nous verrons qu'elle cadre à merveille avec cette conclusion de M. Pattison, le recteur du collège de Lindson, à Oxford : « Maintenant, il faudrait rechercher, dit-il en finissant lui-même, sur quelle base doit désormais reposer la religion; mais cette recherche serait aussi difficile que peu profitable; heureusement, *il existe une haute théologie*, un PROCÉDÉ contemplatif et spéculatif, par le moyen duquel l'esprit s'élève dans un monde supérieur, et jouit déjà sur la terre d'une sorte de VISION BÉATIFIQUE. »

Dans le chapitre suivant nous tâcherons de déchiffrer cet énigme.

En général, on n'a jamais répudié les vrais miracles sans tomber dans les faux, et il y a longtemps que nous voyons venir ceux-ci.

## § V

Dernier mot ou *delenda Carthago* <sup>1</sup> de la critique française. — MM. Guignault, Quinet, Renan, Littré, Salverte, Maury, Figuier, etc.

## 1. — École nébuleuse.

Avant d'en arriver à dire ce que M. Reville disait dernièrement dans un journal consacré à la cause protestante : « qui dit miracle dit ignorance, » il a fallu bien des essais et bien du temps.

Nous avons déjà montré toute la part d'influence qui revenait à l'Allemagne dans la fausse direction prise par notre critique française ; nous allons voir celle-ci plus que jamais attachée au char de cette aventurière, la suivre dans toutes ses folies, jusqu'à ce qu'elle touche avec elle au fond de l'*humanisme* de Stirner ou du *néant* cosmique de Humboldt.

Avant d'en arriver là, elle semble cependant ébranlée quelque peu — et toujours comme l'Allemagne — par les aperçus quasi-catholiques de Creuzer sur l'esprit générateur des religions. Nous avons dit les embarras et les aveux de ce dernier auteur.

Il faut rendre cette justice à M. Guignault, membre de l'Institut et le premier de tous nos mythologues actuels, qu'il vint sinon éclairer, au moins élargir considérablement cette grande question des « religions antiques, » en traduisant et commentant tout à la fois l'œuvre dont nous parlons. Il fallait certes beaucoup de science et de courage pour essayer l'endiguement d'un tel fleuve, et pour se frayer à soi-même un second courant parallèle et distinct, à côté du premier.

Cependant, il faut bien le dire encore, dans ce parallélisme, l'avantage reste presque toujours au maître.

Ainsi, nous voyions tout à l'heure jusqu'à quel point et avec

1. Il faut détruire Carthage.

quel progressif entraînement Creuzer se voyait emporté par la hauteur de son génie et la profondeur de ses études vers ce qu'il appelait les *intelligences supérieures* ; or, si l'on veut avoir une idée juste de toute la distance qui sépare le savant allemand de son traducteur français, il suffira de confronter par exemple ces deux manières d'envisager la naissance du culte grec.

Écoutons d'abord le savant d'outre-Rhin : « Un prêtre *saisi d'enthousiasme* (devant l'oracle de Dodone), et lui-même, *il ne faut pas en douter, convaincu de la présence divine*, s'exprimait avec conviction, lorsqu'il enseignait et décelait un rapport quelconque entre une apparence visible et son invisible objet. Il n'y avait là ni raisonnements ni démonstrations théologiques ; c'était dans le sens le plus littéral des mots des *révélations*, des *manifestations surnaturelles*. » Et pour qu'on ne s'y trompât pas, Creuzer mettait en note « *λαίξεις θεῶν*, » *apparition des dieux*. « En effet, continuait-il, si nous consultons l'ancienne langue, la langue la plus fidèle, de tous les monuments de l'histoire, elle nous prouvera que *telle fut la marche* de l'éducation religieuse chez les Grecs... Bien plus, les dieux *eux-mêmes* ont formé de leurs mains puissantes les premières images proposées à l'adoration des hommes ; *eux-mêmes* ils ont été les premiers instituteurs de leur culte... *ils sont descendus sur la terre* pour instruire les mortels... Ainsi se manifeste à l'origine des institutions religieuses une miraculeuse alliance de l'homme avec la divinité<sup>4</sup>. »

Nous sommes donc parfaitement d'accord jusqu'ici avec Creuzer.

Quant à son traducteur et admirateur, voici comme il imite, ou plutôt comme il trahit celui qu'il regarde néanmoins comme son maître.

« La divination, qu'on le sache bien (nous sommes tou-

4. *Religions*, Introd.

jours à Dodone), dérive de l'*ignorance* de l'homme, de sa *faiblesse*, etc... Peut-être sa source la plus profonde est-elle dans cette *merveilleuse* disposition de *notre* esprit développée par M. Creuzer, mais *en général* c'est un fonds de superstition d'un côté et de fourberie de l'autre<sup>1</sup>. »

Que deviennent, nous le demandons, entre cette *ignorance* et cette *fourberie*, le prêtre *enthousiaste* et *convaincu* de Creuzer et les *révélation*s sublimes, et même toutes les connaissances que M. Guignault nous avait dit plus haut avoir été déposées « par les prêtres à l'exemple des dieux, dans les premiers symboles<sup>2</sup> ? » Qu'est-ce qu'une *ignorance* et une *faiblesse* qui produisent de telles illuminations ? Qu'est-ce qu'une *merveilleuse disposition d'esprit* qui ne répondrait à rien ? Qu'est-ce qu'une *jonglerie* qui marche de front avec la *conviction* ? Plus tard, cependant, M. Guignault, se contredisant encore bien davantage, viendra nous dire que « la doctrine des génies et la démonologie tout entière n'arrivent qu'à la quatrième période, c'est-à-dire dans celle des *sages* et des *philosophes*<sup>3</sup>. » Ainsi, voilà la *philosophie* responsable de ce qu'on attribuait tout à l'heure à la *faiblesse* et à l'*ignorance* !

Quel chaos, quel fouillis, grâce à l'horreur du merveilleux, de ce merveilleux *sans lequel* l'inconséquent Creuzer nous prévenait, dans un moment d'abandon, « *qu'on ne pouvait rien s'expliquer* ! »

M. Quinet, dans son livre du *Génie des religions*, partageait et développait en prose fort poétique ces mêmes idées incohérentes et panthéistiques sur la *puissance révélatrice* qu'il attribuait tantôt à l'âme humaine et tantôt à la *nature*... « Si vous ne placez quelque *instinct divin* dans le cœur des peuples au berceau, tout demeure inexplicable. Quand donc la société a-t-elle commencé ? Je viens de le dire ; elle est née le jour où, d'une manière quelconque, la pensée de la divinité a

1. Notes sur l'*Introduction* de Creuzer.

2. Ibid.

3. Ibid.

jailli de *l'esprit d'un homme* qui a pu l'annoncer, la publier, la révéler ou l'imposer à ses frères<sup>1</sup>... Et voulez-vous savoir quelle était la source de l'inspiration de ces maîtres de l'esprit humain? Chassez bien loin de vous les pensées de nos jours, et une source intarissable jaillira de nouveau, car ils puisaient leur science dans le *ravissement* que leur causait la création encore nouvelle. La première révélation qui s'est faite pour les Gentils comme pour les Hébreux SE MANIFESTAIT PAR L'ORGANE DE LA NATURE; elle était le trépied, et le genre humain était le prêtre. Aujourd'hui elle se tait, ou, quand elle parle encore, nous ne l'entendons plus, tant le bruit que nous faisons dans le monde occupe nos oreilles<sup>2</sup>. » Nous verrons aussi plus tard (au chapitre : *Fétichisme*) ce que le même auteur entend par révélation *organique*, et comment ce *prophétisme* se réfugia, symboliquement selon lui, *dans le cœur du crocodile et de l'ibis*.

Quant à M. Renan, quoique l'on se soit déjà beaucoup occupé de lui<sup>3</sup>, nous serions incomplet si nous ne lui consacrons pas quelques pages, puisqu'il est pour nous le dernier et le plus célèbre représentant de la thèse opposée à la nôtre.

On est tout d'abord effrayé de la sévérité de M. Renan pour tous les critiques passés et présents. Quand on lit dans un auteur si renommé que jusqu'ici « l'humanité a l'esprit bien étroit, et que le nombre des hommes capables de *saisir finement* les vraies analogies des choses est *imperceptible*, » la peur vous prend, car on se rend justice et l'on se résigne; mais on se rassure bien vite, en connaissant et même en reconnaissant parfaitement, dès les premiers mots du début, ce qu'il faut entendre avant tout par ce genre de  *finesse*. En voici

1. *Génie des religions*, p. 28.

2. Ibid., p. 39.

3. Voir surtout M. l'abbé Cruice (*Quelques discussions*), M. Hello (*M. Renan et l'Allemagne*), M. l'abbé Maignant et autres (dans le *Correspondant*), M. d'Anselme (*Monde païen*), etc.



la condition première : « Le *premier* principe de la critique est que le *miracle* n'a pas de place dans le tissu des choses humaines, pas plus que dans la série des faits de la nature... La critique qui commence par proclamer que *tout* dans l'histoire a son explication humaine, ne saurait se rencontrer avec les écoles théologiques qui emploient une méthode opposée à la sienne, et poursuivent un but tout différent<sup>1</sup>. »

Par conséquent, « toute controverse entre les personnes qui croient au surnaturel et celles qui n'y croient pas est frappée de stérilité<sup>2</sup>. »

Nous verrons plus tard les voies et moyens de cette critique; en voici les principes, et c'est grâce à eux que la philosophie de M. Renan, sur l'origine des cultes, finit par s'accorder si bien avec celle de M. Quinet : « La mythologie dans son premier essor n'est, dit-il, que le reflet des sensations d'organes jeunes et délicats : c'est le *délire* de l'homme en face de la nature et de lui-même. Cette *grand'mère* lui apparaissait comme vivante et animée; il conversait avec elle, il *adorait ses sensations*, ou, pour mieux dire, l'objet vague et inanimé de ses sensations<sup>3</sup>. »

Le bon La Fontaine avait dit : « les jardins parlent *peu*, » voilà cependant les plus grandes institutions, civiles et religieuses, écloses un beau jour de quelques *conversations* avec une *grand'mère* tout exceptionnelle, qui ne s'exprime que par le frémissement de son feuillage et le murmure de ses ruisseaux. Décidément les jardins parlent *trop*.

Trop, surtout eu égard à tout ce qu'ils nous apprennent, car, M. Renan le remarque avec raison, tous ces bavardages-là n'expliquent nullement les lieux privilégiés, les grands centres de révélations, etc., etc. « Examinez, dit-il, ces lieux que l'antiquité considéra comme sacrés, il vous sera presque tou-

1. *Études religieuses*, par Renan.

2. Ibid.

3. Ibid.

jours impossible de découvrir le motif qui a pu faire supposer que la divinité était là plus présente qu'ailleurs<sup>1</sup>. »

Cette *découverte* est cependant bien facile, mais il est bien certain qu'en dehors de la vraie doctrine des *lieux fatidiques*, il est absolument impossible de comprendre comment les vieux chênes de Dodone et les sombres rochers de Samothrace, les rosiers de Pœstum et les sables du désert, le soleil brûlant de l'Éthiopie et le ciel ténébreux des Germains, inspirèrent à peu près le même *délire*, les mêmes sensations *adorables*, et, chose bien autrement étonnante, les mêmes dogmes.

Quant aux fins et moyens de cette critique, les voici : « La critique a deux manières de s'attaquer à un fait merveilleux (car elle ne peut songer à l'accepter TEL QU'IL EST, puisque son essence est la négation du surnaturel) : 1° admettre le fond du récit, mais l'expliquer en tenant compte du siècle et des personnes qui nous l'ont transmis et des formes reçues à telle ou telle époque pour exprimer les faits ; 2° porter le doute sur le récit lui-même et rendre compte de sa formation sans lui accorder de valeur historique. »

« Dans la première hypothèse on s'attache à expliquer la matière même de l'histoire ;... dans la deuxième, *sans rien prononcer sur cette réalité*, on analyse comme un simple fait psychologique l'apparition du récit. On l'envisage comme un poème. Dans les premiers cas on est *rationaliste*, et dans le second on est *mythologue* <sup>2</sup>. »

« *Habetis confitentem reum*, le coupable s'accuse ici lui-même, » et l'on peut voir tout de suite devant quel tribunal impartial est traînée cette grande question du surnaturel, que M. Guizot appelait, il y a quelques années, « la question suprême. »

Ah ! l'excellent billet que M. Renan nous signait tout à

1. *Études religieuses*, par Renan.

2. *Études historiques*, p. 138.

l'heure, après y avoir tracé, en lettres d'or, les quelques mots que voici : « L'esprit du véritable critique se livre  *pieds et mains liés*  aux faits, afin que ces faits le traînent où ils veulent <sup>1</sup>. » Porteurs simples et crédules de ce billet, vous connaissez maintenant sa valeur, et vous pouvez savoir si ce sont bien véritablement les critiques qui seront chargés de chaînes, et si les faits, au contraire, ne seront pas traînés de force, là où ils *ne* veulent et ne peuvent absolument pas aller.

Et puis quelle finesse ! « *sans rien prononcer* sur la réalité du fait, on le traitera comme un poème !... » Cette *finesse* ne date pas d'aujourd'hui, malgré ses prétentions à la jeunesse. Il y a quatorze cents ans déjà que saint Augustin écrivait : « Beaucoup, *ayant vu* le Sauveur sur la terre, n'ont pas voulu croire à sa mission, même après des *morts ressuscités* par lui. Il en était d'eux comme de beaucoup d'hommes de notre temps qui, malgré l'*évident* accomplissement des prophéties, persistent dans leur incrédulité et préfèrent résister par des *finesses humaines*, que de céder à l'autorité divine après des témoignages si clairs, si manifestes, si sublimes <sup>2</sup>. »

Mais en dépit de *cette finesse*, qui avait fait débiter M. Renan par ces mots : « Tout parti pris, *à priori*, doit être banni de la science <sup>3</sup>, » il en a manqué tout à coup. Plus fine encore que lui, c'est la vérité même qui a mis au bout de sa plume cet admirable mot : « Il faut accepter tout, excepté le fait TEL QU'IL EST. » Il pouvait dire « excepté le fait tel qu'on le raconte, » mais non ; encore une fois, c'est la vérité même qui s'est trahie en le trahissant et en le forçant à se prononcer.

Néanmoins, comme les faits *tels qu'ils sont* ont la vie dure, et comme les murs de *Carthage* restent toujours debout malgré la force et la diversité des engins qui les frappent,

1. *Études historiques.*

2. Lettre CII.

3. Mémoire lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en 1859.

voici venir, armé d'un bélier plus puissant, un *ami terrible*, un collègue à l'Institut, un *alter ego* comme principes, mais un *alter ego* doué d'un coup d'œil plus sûr, qui ne va plus lui permettre de regarder tous nos faits comme un *poème*.

C'est M. le docteur Littré, le chef de la *philosophie positive* ; ayant déjà, dans notre introduction, réglé nos comptes avec lui comme avec MM. Maury, Figuier, etc., nous renvoyons une seconde fois à cette introduction ceux de nos lecteurs qui lisent légèrement ou qui se rappellent peu les préfaces. Ils y verront l'importance exceptionnelle que le premier de ces savants attache à « la manifestation *singulière* de 1853 dont l'origine se lie, dit-il, aux plus anciens souvenirs de l'humanité. » « Ces phénomènes, ajoute-t-il, se mêlent aux sciences occultes d'une manière *inextricable*, si, les méconnaissant dans leur essence, on essaye de les nier (ce qui est contraire à toute méthode historique), soit de les interpréter par des phénomènes physiques ou par de simples jongleries (ce qui est contraire à la doctrine médicale)... Véritable IMPASSE enfin, si l'on n'admet l'hypothèse de quelque science perdue, hypothèse néanmoins INSOUTENABLE. »

Ne tenant pas à remporter deux fois une victoire si facile, plus facile encore sur « les *congestions hypnotiques* » de M. Maury, ou sur « le merveilleux *expliqué* » de M. Figuier, dont le moindre défaut, au dire du *Journal des Débats* et de ses meilleurs amis, est de n'avoir rien expliqué du tout, nous nous hâtons de passer aux conclusions raisonnables qui seules peuvent nous tirer de l'*inextricable impasse* si généreusement confessée.

## 2. — Philosophie... de la philosophie contraire.

Nous venons de le voir : on écoute tout, on admet tout et même on admet tout à la fois, sans se mettre en peine des plus formelles contradictions. Tout est possible en un mot... hors une seule chose... le miracle ou le surnaturel ;... Et comme

cette seule chose est précisément celle *hors de laquelle il n'est aucun salut*, tout roule maintenant sur une bonne définition de ces deux mots, appliqués aux phénomènes actuels.

Pour nous, qui ne voulons pas nous perdre dans des distinctions théologiques sans fin, et qui tenons à simplifier le plus possible la question, nous allons formuler de notre mieux le sens que nous prétendons leur donner aujourd'hui.

Nous ne dirons pas, avec saint Augustin, « que nous entendons par miracle tout ce qui excite notre admiration (*mirum*), car nous n'aurions plus d'adversaires.

Nous ne dirons pas que « le surnaturel est tout ce qui contredit les lois de la nature, » car la science est encombrée de faits qui contredisent toutes ses lois.

Nous ne dirons pas que « le surnaturel est le résultat de l'action divine, » car nous en connaissons un qui ne l'est pas...

Mais nous dirons que, tout en reconnaissant, comme nous le prouverons plus tard, le droit exclusif de Dieu à faire de VRAIS et grands miracles — *facit mirabilia solus* —, le surnaturel pour nous se confondra provisoirement avec le surnaturel, c'est-à-dire qu'il sera « LA MANIFESTATION SENSIBLE, EXTÉRIEURE ET ANORMALE DE TOUT ÊTRE SUPÉRIEUR A L'HUMANITÉ, INTERVENANT DANS L'HISTOIRE GÉNÉRALE OU PRIVÉE.

Nous tenons d'autant plus à cette conception du miracle, que c'est précisément celle que nous voyons rejetée à l'unanimité par tous nos adversaires, et qu'elle embrasse dans sa formule le *surnaturel* et le *merveilleux*.

Il ne peut venir à l'esprit de personne que nous ayons la prétention de reprendre l'œuvre de Bossuet et de prétendre développer après lui cette grande philosophie de l'histoire, qui nous montre les empires exaltés ou brisés à *grand renfort de miracles*, suivant leurs mérites ou leurs crimes.

Il suffit de lire la Bible et de rapprocher de « ces grands coups du sort, » soit les antécédents du peuple qui les subit, soit les intérêts de la VÉRITÉ, dont ils savent frayer la

voie au milieu des plus invincibles obstacles. Quelle que soit la somme de lumière et de ténèbres projetée sur l'ensemble de desseins que Dieu proclame lui-même *insondables*, son intervention continue dans tous les détails de l'histoire est un *fait* d'une telle évidence, qu'il faut être trois fois aveugle pour ne pas le constater à chaque instant. « Si Dieu n'intervenait pas dans *tous* les événements du monde, a dit Descartes, il ne serait plus Dieu <sup>1</sup>... »

En vain dans cette Bible, qui est elle-même un miracle, les catastrophes historiques viennent-elles toujours s'ajuster à plusieurs siècles de distance sur les prophéties qui les annoncent; en vain de nos jours encore et quoiqu'il « n'y ait plus de prophètes en Israël, » les leçons les plus frappantes ne manquent-elles pas plus aux peuples qu'à leurs maîtres. pour tout œil qui sait voir et pour tout esprit qui pressent les effets dans leurs causes... tout cela n'est plus autre chose que « l'éternel *roman* de la superstition. » Les grands certificats du genre humain n'ayant plus cours sur nos places académiques, nous n'hésitons pas à écrire : « L'histoire des Juifs surtout est à refaire, celle qui existe n'étant que le *ramassis* informe de pitoyables crédulités <sup>2</sup>. »

Pour la généralité des écoles, l'histoire n'est qu'un long enchaînement de *chances* plus ou moins heureuses, plus ou moins fatales, de fortunes et de hasards; les nations ne sont que des agglomérations humaines formées dans le tourbillon d'une tempête, et balayées comme le sable du désert. « L'histoire, telle qu'on la comprend aujourd'hui, disait dernièrement un écrivain bien inspiré, l'histoire ressemble à une machine d'une grande complication dont tous les rouages sont démontés. L'historien en compare les pièces les unes après les autres, les admire ou en rit, suivant qu'elles sont ou ne sont pas à son gré. Mais ce qui lui échappe, c'est l'admirable ensemble que forment ces rouages réunis et remis à leur vraie

1. *Recueil de lettres*, Littré, p. 8.

2. M. Heeren, *Manuel de l'hist. anc.* « Judée ».

place ; c'est le chef-d'œuvre que tous concourent à réaliser<sup>1.</sup>»

On peut ajouter que ces historiens ne font même pas de la bonne histoire matérielle, car, privés de tout principe critique pour l'adoption ou le rejet des matériaux, incertains sur les sources, incertains sur la chronologie, incertains sur tout, « ils hésitent, ils trébuchent, ils s'arrêtent à chaque pas, et c'est à peine s'ils distinguent les objets <sup>2.</sup> »

Grâce à eux, c'est la première fois que le monde se trouve sans histoire.

Au reste, M. Le Roy a bien tort de les supposer mieux disposés à l'égard des faits de l'OCCULTISME qu'à l'égard des faits divins. « L'intervention par la bouche des oracles, dit-il, dans les faits où son action ne s'explique que par le sortilège, on la signalera encore ; l'intervention de Dieu dans les faits, jamais. »

Où donc M. Le Roy a-t-il rencontré cette merveille ? Pour nous, depuis Fontenelle et en dehors de tout ouvrage religieux, nous la cherchons partout mais en vain ; pas un seul aveu de ce genre fait par un libre penseur n'est tombé sous nos yeux, et ce livre n'a pas d'autre but que celui de le leur arracher de haute lutte.

Mais l'entreprise est hardie, car l'intervention d'un seul *troll* <sup>3</sup> n'ayant pas moins de force pour saper toutes leurs thèses que celle de Jéhovah, et le médium américain leur étant tout aussi peu sympathique que le prophète Jérémie, ils frappent d'un seul et même anathème tous les ordres de surnaturel, et les immolent également à leur respect superstitieux pour l'*inviolabilité* des lois de la nature.

Il y a plus, la guerre qu'ils livrent à ce qu'ils appellent l'OCCULTISME est empreinte, on le dirait, d'un caractère encore plus marqué d'impatience et de passion, sans doute parce que celui-ci, se prodiguant sans pudeur, les harcèle et les serre de plus près.

1. M. Louis Le Roy, *Règne de Dieu*, etc., p. 10.

2. Ibid.

3. Follet.

Ils sentent instinctivement la justesse de cette exclamation de Bayle : « Prouvez-leur la réalité d'un seul mauvais esprit, et vous les verrez, à l'instant, *obligés* de vous accorder tous vos dogmes. »

Aussi cette dénégation, toute vénielle qu'elle paraisse, fut-elle presque toujours le point de départ de leur incrédulité complète.

Hume partait de cette CHIMÈRE pour renverser toutes les autres; Rousseau confessait très-franchement que ses premiers doutes sur la vérité des Évangiles lui avaient été suggérés par les exorcismes du Sauveur. Il admettait tout, à l'exception des *possédés*. M. Renan nous fait à peu près le même aveu dans « *sa Vie de Jésus*, » et Strauss est là pour nous prouver que « c'était aussi pour lui le grand obstacle. »

Ainsi, dans *Essays and Reviews*, voyons-nous l'incroyance au *témoignage* humain s'appuyer, comme toujours sur l'accord général qui atteste et néanmoins rejette en même temps, avec raison, disent-ils, tous les faits de *sorcellerie*.

Peut-on, nous le demandons, mieux démontrer que par ces mots la portée désastreuse du préjugé que nous combattons ?

Et cependant il ne faut pas se faire illusion. Cet occultisme se lie de la manière la plus étroite aux grands et divins enseignements surnaturels de la Bible. Ceux-ci, en effet, n'en sont-ils pas positivement l'antithèse ? Baal n'est-il pas le contrepied de Jéhovah, et l'histoire juive tout entière est-elle donc autre chose que la lutte de Dieu contre les *dieux*, et la constante punition du second de ces cultes par le premier ? Ochozias est frappé de maladie *pour* avoir consulté Béalzébuch ; Josaphat perd sa flotte *pour* s'être lié d'amitié avec lui ; Amasias est livré à l'ennemi *pour* avoir fléchi le genou devant Édom ; Achab est perdu *pour* avoir sacrifié « dans les bois, » et Josaphat obtient enfin son pardon *pour* les avoir détruits. Enfin Saül est rejeté du Seigneur et condamné à mort *pour* avoir consulté la pythonisse d'Endor et s'être tout simplement permis, dans un moment de détresse, ce que princes



et sujets se permettent aujourd'hui si tranquillement jusqu'au jour... *de la chute*<sup>1</sup>!... Tous ces faits sont le corollaire appliqué des terribles anathèmes prononcés dans le Lévitique et dans le Deutéronome (ch. XVIII et XXVII) contre les enchanteurs, les pythons et ceux qui consultent les morts, ces crimes étant toujours donnés comme cause de la destruction des nations, « *propter istius modi scelera.* »

On conviendra qu'à ce point de vue notre question a bien aussi sa philosophie ou plutôt sa terrible gravité historique. On comprend donc parfaitement l'intérêt que nous lui portons et la répulsion générale qu'elle inspire. Dans la grande lutte contre l'*horreur de l'invisible*, c'est un bouclier d'autant meilleur pour nous qu'il est surmonté d'une vraie tête de Méduse pour les autres.

Maintenant, pour nos dernières conclusions, nous en appelons à cette franchise tout exceptionnelle avec laquelle MM. Littré et Maury ont reconnu « dans la grande et singulière MANIFESTATION DES PHÉNOMÈNES (DE 1853) UNE FORME NOUVELLE DE CELLES QUI PRÉSIDÈRENT A TOUS LES DÉBUTS DES SOCIÉTÉS ANTIQUES<sup>2</sup>. »

Cette franchise nous rend certain que le jour où ils parviendront à donner son vrai nom à cette manifestation *singulière*, ils seront les premiers à proclamer avec un grand penseur<sup>3</sup> que « l'histoire universelle n'étant autre chose que la lutte incessante des bons et des mauvais esprits,... » la philosophie de l'histoire, en ressuscitant ceux-ci, vient de faire *un pas de géant*.

1. Voir : IV *Rois*, chap. I; — *Parab.*, II, chap. XX et XXV, I. XIX, chap. II, — *Samuel*, IX, chap. XIII, et *Eccles.*, XLVI, chap. XXIII.

2. Voir l'*Introduction*.

3. Frédéric de Schlegel.

# APPENDICE A

## CHAPITRE II.

### UN SPÉCIMEN DE CRITIQUE DÉSESPÉRÉE. — LES PREMIERS JOURS DE ROME ÉCLAIRÉS PAR LES NOTRES.

---

#### 1. — *Un spécimen de critique désespérée.*

En matière historique, le respect pour les détails doit être aussi sacré que pour le fond.

Polybe, le plus sérieux peut-être de tous les historiens anciens, Polybe disait avec raison : « Si de l'histoire on ôte une petite partie de la vérité, elle n'est plus bonne à rien<sup>1</sup>. »

Jugez de ce qu'elle devient, quand on enlève la plus forte.

Nous avons pu nous assurer plus haut de toutes les tribulations du xvm<sup>e</sup> siècle, à propos de la certitude historique. Nous avons vu des critiques peu suspects, comme Bailly, Boulanger et Fréret, protester énergiquement contre « ces ignominies infligées par leur siècle à l'espèce humaine, » et cependant ne pouvoir à leur tour s'accorder sur le parti à prendre à l'égard de ces faits merveilleux qui, partout, encombre les origines historiques. Selon les uns, il fallait les traiter comme des *poèmes* et les isoler du *gros* des choses ; selon les autres, ils étaient au contraire *indivisibles* ; selon les premiers, c'étaient des *taches* ; selon les seconds, la *substance* même de l'*étoffe* ; selon M. Sal-lier, on devait *rejeter* tout ce qui nécessitait l'admission de certaines *causes impossibles* ; suivant M. de Pouilly, on n'était pas bien certain qu'elles le fussent, « quoiqu'on n'en connût pas ; » selon tous enfin, en conservant le merveilleux, il n'y avait plus d'historiens accep-

1. Liv. I, chap. II.

tables, comme en le répudiant il ne subsistait plus du tout d'histoire.

Nous en étions resté là ; mais lorsque dans les séances subséquentes on voit tous ces théoriciens désarçonnés passer à l'application de toutes ces impossibilités théoriques, et choisir comme exemple, non plus comme aujourd'hui l'histoire des Hébreux, qui n'est qu'un long et grand miracle, mais simplement l'histoire romaine avec laquelle on est moins tenu de se gêner, c'est alors que la tribulation se change en désolation générale. On ne s'entend plus sur rien, et tout aussitôt la plus connue de toutes les histoires profanes, étudiée non-seulement à son berceau, mais encore aux heures relativement toutes récentes qui se confondent avec les nôtres, prend tout à fait l'aspect du plus indéchiffrable roman.

Ainsi, ce même M. de Pouilly, qui cherchait en vain « des *causes* à tous ces faits merveilleux <sup>1</sup>, » nous le voyons, après avoir établi que « les premiers historiens *sérieux* ne datent que du v<sup>e</sup> siècle et qu'ils méritent autant de confiance que les autres méritent de dédain <sup>2</sup>; » nous le voyons, disons-nous, s'arrêter tout à coup et se poser cette question toute nouvelle : « Mais comment donc ces historiens plus récents du v<sup>e</sup> siècle seraient-ils plus croyables que les anciens, puisque *les uns et les autres* n'ont jamais pu puiser que dans les traditions, les monuments publics, les registres des prêtres, les livres des magistrats, les livres sibyllins et les histoires étrangères ? Tous ces actes, en effet, étaient aussi anciens que les faits mêmes, et les mémoires du sénat, *si bien tenus* dans les siècles postérieurs à Pyrrhus n'étaient que la continuation des usages précédents <sup>3</sup>. »

Quant à M. Sallier, l'adversaire de M. de Pouilly, nous le voyons renchérir encore sur la grande autorité de ces bases qu'il avait d'abord voulu mutiler : « les annales, dit-il à son tour, toujours conformes aux inscriptions et aux colonnes, ... NE RAPPORTAIENT QUE LES FAITS DONT AVAIENT ÉTÉ TÉMOINS CEUX QUI LES RÉDIGEAIENT... Car nous ne devons pas l'oublier, pour que le peuple fût le premier juge de la fidélité de ces relations, on les affichait immédiatement sur la place ; *ut potestas esset populo cognoscendi*, a dit Cicéron ; on les reportait ensuite dans les temples, où leur style simple et net les sauvait des altérations. »

1. Voir au § 2 de ce chapitre.

2. Voir au même t. VI des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*.

3. On possède encore quelques fragments de ces actes, insérés par Reine-sius dans le *Supplément des Inscriptions* de Gruter ; quelques autres, dans la *Bibliothèque* de Paul Petau et d'Isaac Vossius. Dodwell en publia une partie.

Quelles précautions, quel respect, quelle garantie pour la fidélité historique!... Lorsqu'au <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, nous affichons notre *Moniteur* français à la porte des mairies; c'est, nous voulons bien le croire, pour que le peuple puisse le lire; mais nous doutons très-fort que ce soit pour qu'il le contrôle et pour qu'il le corrige. Ici, tout était sacré, tout, depuis l'origine historique de chaque fête, jusqu'au caractère de ce pontife « qui devait — dit encore M. Sallier — réunir *au plus* suprême degré le savoir à la vertu. »

On le voit, le jour ne se faisait pas chez les historiographes du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle; le brouillard augmentait en raison des torches allumées pour le combattre, et nous allons voir maintenant qu'il a toujours été en s'épaississant jusqu'ici. Suivons donc un moment, notre *de Viris* à la main, quelques-unes de ces merveilles de second ordre qui causent tant de perplexités à nos pilotes désorientés.

Pour rafraîchir la question, franchissons près d'un siècle et consultons en 1860 la dernière critique contemporaine sur ce même sujet des origines romaines!

Qui de nous n'était resté persuadé, au sortir des écoles, qu'en fait de critique historique Tite-Live et Denys d'Halicarnasse étaient de véritables enfants; qu'ils restaient bien en même temps de très-grands historiens, mais des historiens entraînés par le courant irrésistible des plus sottes et ridicules légendes?

Deux critiques, voisins (non pas des événements, mais de l'époque qui s'en éloigne le plus, c'est-à-dire de la nôtre), Beaufort et Niebuhr, fondateurs renommés de cette école dévastatrice qui se donne le nom de *fine critique*, s'étaient arrogé la mission de *correcteurs* de tous ces grands hommes, en leur apprenant, à vingt-cinq siècles de distance, comment les choses s'étaient passées jusqu'à eux. La méthode était des plus simples; elle consistait à déclarer que pendant cinq siècles sur sept il ne s'était rien passé du tout. C'était, disait-on, le *seul* moyen d'*éclaircir* un peu les origines romaines, et, dans le fait, l'*éclaircie* était très-large. Il est vrai que l'on ne comprenait pas trop pourquoi ces messieurs s'arrêtaient si subitement, et pourquoi les césars avaient trouvé grâce sous leur férule de régent; mais enfin c'était déjà si commode pour l'histoire, d'être débarrassé de toute cette lignée des Romulus et des Numa, qu'on leur pardonnait volontiers bien des inconséquences.

Commençons par Beaufort, très-spirituel du reste et très-habile démolisseur: « Sur quoi, demandait-il à Tite-Live, sur quoi bâtissez-vous toute la chronologie de vos cinq premiers siècles, si ce n'est, il faut bien le dire, sur le misérable *clou* que vos pontifes enfonçaient chaque année dans une des murailles de leur temple?

« C'était là, convenez-en, un calendrier bien économique et bien simple, et cependant ce pauvre *clou* est peut-être encore ce qu'il y a de plus solide dans votre histoire; car tout le reste ne consiste guère que dans quelques extraits des livres sacrés, comparables, comme autorité, à nos rituels et à nos bréviaires, et dans quelques *prétendues* annales que Cicéron traite de fables et que Plutarque, d'ailleurs, nous dit avoir été brûlées. »

C'est vrai; Cicéron et Plutarque avaient dit à peu près toutes ces choses, et, tous tant que nous sommes, nous en étions restés là sur Tite-Live et sa véracité; mais depuis, d'autres critiques avaient repris la question, et M. Taine, un des plus habiles de notre époque, va parler à son tour.

Il faut savoir; avant tout, qu'en 1855 l'Académie ayant promis un prix au meilleur mémoire sur Tite-Live et principalement sur les appréciations de cet historien par Beaufort et Niebuhr, M. Taine avait remporté ce prix.

Si nous voulons analyser son œuvre, nous voyons qu'il est d'abord effrayant d'admiration pour Beaufort « dont l'histoire romaine est, selon lui, composée de dissertations *solides, précises* et fort souvent *très-justes*. » « Il est vrai, ajoute-t-il, que tout son effort tend à détruire événements et documents, et que l'histoire romaine, quand on l'a lue, ne semble plus qu'une *ruine*; mais ce critique combat pour la *vraie méthode*<sup>1</sup>. »

Si c'est de la *vraie* méthode, Beaufort peut se consoler comme certains médecins ultra-dogmatiques se consolent de ce qu'ils appellent un insuccès, quand leur malade est mort conformément aux règles.

Mais bientôt la critique, corrigeant les excès de ce critique, est venue lui prouver (et M. Taine est de cet avis): 1° que le *misérable clou* n'était *fiché* par le pontife que pour conjurer la peste, et non pour supputer les années; que c'était un rit et non plus un calendrier;... 2° qu'au lieu d'être en pleines ténèbres au temps des fondateurs de Rome, on était au contraire en pleine écriture et même en pleine science et pleine civilisation, puisque Cicéron s'indignait à la pensée du contraire<sup>2</sup>, et que Varron — dont ce même Cicéron admire les cinq cents volumes — Varron, tellement difficile en fait d'histoire, qu'il rejetait comme fable tout ce qui précédait la première Olympiade, Varron n'en avait pas moins rangé *toute* l'histoire de Rome parmi les plus

1. *Essai sur Tite-Live*, par H. Taine, p. 89.

2. Romulus, dit Cicéron, vivait, il y a moins de 600 ans, dans un temps où les sciences et les lumières étaient déjà fort anciennes, et où l'on avait dépouillé ces antiques erreurs d'une civilisation naissante et grossière.

authentiques ; « attendu, disait-il, qu'elle avait été écrite sur d'*irrécu-sables* monuments... »

M. Taine prouve donc toujours à Beaufort que *Polybe* avait lu au Capitole les traités conclus dès les premiers jours avec Carthage ;... que les annales *brûlées* ne l'avaient été qu'en partie, et que ce qu'on en peut lire, à dater du tribunat est rempli par des faits *si précis, si suivis et si secs, qu'on ne peut douter le moins du monde* qu'on a sous les yeux les *tables mêmes* que le grand pontife exposait à sa porte ;... bref, qu'il n'est pas beaucoup de peuples qui aient laissé autant de documents, etc., etc.<sup>1</sup>.

De ces préliminaires, passant à l'appréciation de son auteur : « Tite-Live, dit-il, n'a pas besoin de prouver sa bonne foi, elle se manifeste d'elle-même et sans qu'il y songe... Il est consciencieux jusqu'au scrupule, ... N'AVANCE JAMAIS UN FAIT SANS PREUVE, n'altère jamais un témoignage et ne dit rien sans une autorité, et ces autorités sont nombreuses... Modeste, réservé, impartial, toujours fier et jamais flatteur, *il n'est même pas crédule* ;... il préfère les doutes aux contes, sait croire avec mesure et raconter sans affirmer<sup>2</sup>. »

Voilà ce qu'on peut appeler une réhabilitation ! On se demande seulement, Beaufort ayant dit à peu près le contraire sur tous les points, ce qui peut rester de vrai dans sa méthode. Néanmoins l'Académie, qui l'applaudissait dans son temps, applaudit M. Taine aujourd'hui.

Il est vrai que ce dernier décharge en revanche sur Denys d'Halicarnasse tout le fardeau des reproches adressés à Tite-Live pour sa crédulité. Parcourez la table de cet ouvrage couronné, et vous y lirez avec étonnement : — sottises de Denys, — imbécillité de Denys, — sa crédulité effrontée, etc. ; et dans le texte, vous verrez l'auteur lui demander sans cesse où il a pris ce qu'il raconte, et si par hasard il avait fait partie de la cour de Numitor et de Romulus, etc., etc.

Maintenant c'est M. Le Bas, membre de l'Institut et professeur d'histoire, qui va venger à la fois les deux historiens et déclarer leur cause *indissoluble* :

« Depuis plus de deux cents ans, dit-il, l'authenticité historique des cinq premiers siècles de Rome n'a pas cessé d'être l'objet d'attaques plus ou moins sérieuses. Niebuhr et beaucoup d'autres après lui n'ont pas craint de jeter *le vieux roman à terre*. Ils ont refait l'histoire romaine ; mais comme à chaque édition un nouveau système a paru, auquel faudra-t-il s'arrêter ? Toutefois, il faut bien le dire, tous les

1. *Essai sur Tite-Live*, par Taine, p. 96 à 99.

2. *Ibid.*, p. 36 à 63.

textes allégués pour prouver l'ignorance des premiers siècles sont absolument CONTRAIRES AUX FAITS LES PLUS POSITIFS de toute l'antiquité. Comment les Étrusques, qui précédaient les Romains de plusieurs siècles, auraient-ils été regardés comme le peuple le plus civilisé de l'Italie, s'ils avaient ignoré l'écriture ? »

Et M. Le Bas de prouver, avec l'aide de M. Victor Le Clerc, un de nos plus éloquents professeurs d'histoire, que les sources auxquelles ont puisé *Tite-Live* et *Denys* étaient...

Écoutez bien, et comptez tout ce que la *razzia* critiquante avait dû mettre de côté.

Ces sources étaient, disons-nous avec nos deux professeurs, les annales des pontifes, les livres sacrés, les chants religieux<sup>1</sup>, les tables des censeurs, les lois royales, plébiscites et sénatus-consultes, les traités, les tables triomphales, les inscriptions, les monuments, les archives de famille, les images des ancêtres, les actes civils, les monuments et les édifices, les statues, les *archives des peuples voisins*, etc., etc.

Nous abrégeons, car on n'en finirait pas si l'on voulait dépasser le simple aperçu des solides assises sur lesquelles était élevé le *vieux roman*, assises que, de nos jours, la critique *la plus fine* avait feint de ne pas apercevoir.

Laissons à nos lecteurs le soin de consulter eux-mêmes M. Victor Le Clerc, s'ils veulent avoir une idée de « l'importance et de l'authenticité de ces antiques et *vénérables* chroniques de Rome, dressées par les grands pontifes, indiquant en style bref et simple les événements les plus mémorables, chroniques conservées avec un soin tout religieux, consultées avec respect par les Caton, les Polybe, les Varron, les Valérius Flaccus, et qui *certainement* enfin, au moment où ils écrivaient l'histoire, *étaient entre les mains* de Denys, de Tite-Live, de Quintilien, d'Aulu-Gelle, de Vopiscus<sup>2</sup>. »

Si M. Le Clerc a dit vrai, — et comment en serait-il autrement ? — on a peine à comprendre que Beaufort et Niebuhr aient pu faire école et persuader tant de lecteurs.

Ah ! c'est que la difficulté n'était pas là. Ces infatigables compilateurs des annales, des monuments « ET DES LIVRES INALTÉRABLES, » — y compris ce Fabius Pictor dont Polybe n'admettait pas qu'on « pût un *seul instant* soupçonner la véracité historique<sup>3</sup> ; » — tous ces compilateurs éminents et vénérés, disons-nous, pour leur immense savoir et leurs

1. La chanson de Coriolan existait encore au temps de Denys.

2. *Mémoire sur les Annales des Pontifes*.

3. *Polybe*, t. I, p. 14.

vertus, n'étaient, à ce qu'on nous assure, que de véritables enfants pour la crédulité.

C'est inexplicable, il est vrai; mais comment voulez-vous, disent avec une certaine apparence de raison les enfants du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, comment voulez-vous que nous croyions à la *grande autorité*, et à la bonne foi parfaite de pauvres philosophes qui s'avisent de faire intervenir dans la fondation de la ville éternelle la louve et l'enlèvement de Romulus, le dieu Mars et Rhéa, les boucliers de Numa, le rasoir de l'augure, Castor et Pollux, etc., etc.? A d'autres, la vénération pour de pareilles autorités!

Comment pouvez-vous d'ailleurs nous parler encore de l'importance et de l'authenticité de chroniques et de livres sacrés ou sibyllins, que la critique la plus savante a remis depuis longtemps à leur place<sup>1</sup>?

À cela, le savant professeur répondra que toutes ces fables n'ont rien de plus *merveilleux* que « tant d'autres *fables* insérées dans les anciennes chroniques de tous les peuples du monde et... qu'il faut bien savoir en *effacer*<sup>2</sup>... »

Mais, reprend M. Le Bas épouvanté: « effacez donc alors de l'histoire romaine toute l'époque des Césars, à cause de l'astre qui parut à sa mort et dont Auguste fit placer l'image au-dessus de la statue de son père adoptif dans le temple de Vénus; condamnez le siècle de Tacite qui ne dédaigne pas de faire entrer dans la fortune de Vespasien les miracles d'Alexandrie, récusez surtout son contemporain, Julius Obsequens, ne faisant commencer qu'à l'an 600 de Rome toute une compilation de prodiges qui n'en sont pas moins nombreux pour cela<sup>3</sup>. »

Nos lecteurs peuvent s'en assurer, ces messieurs sont tous dans le vrai, tant qu'ils se combattent, et tous dans le faux dès qu'ils s'accordent dans leurs préjugés communs. Si l'un n'a pas le droit de reje

1. MM. Le Clerc et Le Bas disent que, sans aucun doute, ces livres sacrés devaient être les *libri sibyllini* ou *fatales*, livres mystérieux que les duumvirs des sacrifices allaient consulter sur l'ordre du sénat, qui furent confiés ensuite aux décemvirs, puis aux quindécemvirs des sacrifices chargés des jeux séculaires, et par la supputation desquels Censorin parvenait à remonter jusqu'aux jeux de l'an 298. « Ces documents devaient être (dit M. Le Bas) du nombre de ceux qui avaient échappé aux ravages des Gaulois, et dont une partie fut ensevelie dans des tonneaux de terre cuite près de la demeure du flamen, pendant que le reste était emporté par les pontifes et les vestales, à Céré, où ils allaient chercher un asile. » (Le Bas, *Hist. rom.*, liv. XV.)

2. M. Le Clerc.

3. Le Bas, *Hist. rom.*, t. I, p. 33.



ter des attestations si *solides*, l'autre n'a pas davantage le droit de les appeler *vénérables*. On ne respecte pas des documents qu'on tient pour de vraies *fables*, et l'on ne proclame pas « autorités imposantes » ceux qui les débitent et les affirment.

La *foi des siècles*, les *préjugés séculaires*, le *respect des traditions* sont de vains mots et de très-pauvres excuses. La généralisation de telles absurdités n'enlève rien à leur nature.

Nous convenons que tout ceci devient fort embarrassant, et que Beaufort, Niebuhr, MM. Taine, Le Clerc, Le Bas, etc., déploient tous une habileté proportionnelle aux impossibilités de la cause; comment faire ?

C'est ici que l'ancienne *jonglerie* fait défaut. Elle se tirait merveilleusement d'affaire, en rejetant sur les *seuls* prêtres et sur leur *savoir faire*, toutes ces fantasmagories d'oracles et de dieux, de théophanies et de prodiges, etc., etc. Mais adieu cette ressource; il n'est vraiment plus possible de croire à tout un art de fascinations quand on voit clair comme le jour que les fascinateurs les subissaient comme les autres; quand, depuis le dernier plébéien jusqu'aux grands corps de l'État, *tous* partageaient la même foi, *tous* voyaient les mêmes choses, bien mieux, quand *tous* prenaient leurs mesures, pour que rien n'en fût perdu dans l'histoire. C'était *tout* qui mentait à la fois, l'historien comme le prêtre, le sénateur comme l'esclave, la vestale comme la bergère, le théâtre comme le temple, la pierre comme le bronze et l'inscription comme l'annale.

On le voit; tous les critiques modernes se trouvent aujourd'hui *colloqués* dans cette ignoble *impasse*, prophétisée par Fréret et par M. Littré; *impasse* n'offrant d'autre issue que le silence absolu ou la mutilation de monuments *aussi inaltérés qu'inaltérables*.

Tant que durera ce malentendu, il sera tout à fait interdit au *xix<sup>e</sup>* siècle d'écrire d'autres histoires que celles dont toute la philosophie consistera dans l'analyse stratégique des batailles ou dans la discussion de protocoles diplomatiques.

Quant aux raisons de la fondation des États, des institutions civiles et religieuses, de la consécration des fêtes et de l'érection des monuments, etc.; quant à la philosophie génératrice des grandes histoires, n'en demandez pas même une ébauche à ce siècle, pour peu que vous teniez à son honneur : autant vaudrait demander à M. Proudhon le panégyrique de saint Louis!... Accusateurs et défenseurs des historiens romains, vous avez donc tous à la fois grandement tort et raison; dans l'état actuel de la science, personne n'a le droit ni de les accuser légèrement, ni de les excuser logiquement.

Quant à nous, nous ne connaissons pas de *mezzo termine* dans cette grande polémique ; si Tite-Live, Denys et tous les historiens antiques n'ont accueilli que des traditions et des monuments apocryphes, leur critique à tous fait pitié. Elle est misérable et honteuse, et certes, avant tout, il faut la bannir au plus vite de l'enseignement officiel. Mais, au contraire, si les sources sont véridiques et sincères, — comme il paraît, après tout, qu'on ne saurait en douter, — alors ils ont bu nécessairement à ces sources empoisonnées les mêmes *folies* que tous les peuples y buvaient. C'est le genre humain tout entier que, sans la moindre hésitation, nous devons envoyer à Bedlam...

Voilà la seule excuse des Tite-Live et des Denys ; épidémie générale de manie ou crétinisme universel... pas de milieu. Mais nouvelle difficulté ! voilà que la plupart de ces hommes et de ces peuples vont briller au contraire par tant de bon sens et de génie, ils vont porter si haut la gloire de l'intelligence humaine, qu'on va chercher dans la leur une place quelconque pour la moindre trace de folie sans pouvoir l'y découvrir... Alors il ne nous restera plus qu'à frémir sur nous-mêmes et à nous demander si nous possédons bien toute la somme de bon sens et de raison nécessaire, pour nous permettre de l'enlever d'un trait de plume à tant de nations et à tant de grands hommes<sup>1</sup>.

2. — *Rome et ses origines, ou les récits inextricables. — L'embarras augmentant avec la précision des faits.*

Quand une position se trouve ainsi perdue, désespérée, il faut absolument se retourner ou périr.

Voyons ; oublions, s'il se peut, nos préjugés d'enfants. Sommes-nous, oui ou non, tombés d'accord tout à l'heure que le meilleur critère historique reposait sur la réunion de la *tradition*, de l'*écriture*, du *témoignage* et par-dessus tout des *monuments*? — Assurément. — Sommes-nous aussi tombés d'accord que ceux dont nous parlons étaient *aussi inaltérés qu'inaltérables*? — Fréret et M. Le Bas le répètent sur tous les tons. — Eh bien ! rattachons-nous donc à tout cela, sous peine d'être accusés par nos neveux d'avoir fait de l'archéologie l'art de *désap-*

1. Nous lisons dans un ouvrage récemment publié . « La critique française a l'honneur d'avoir *fixé* les limites dans lesquelles se doit renfermer le scepticisme sur la principale histoire de Rome ». On le voit, ce compliment, hélas ! si démenti par les faits, se trouve dans l'ouvrage, très-intéressant du reste et tout à fait original, publié dernièrement sous le titre de « *l'Histoire du roman* ». Quoique nous soyons bien loin d'assimiler M. Chassang aux critiques socialistes dont nous parlons, et que, de temps à autre même, il

*prendre* l'histoire au moyen de la tradition, de l'écriture et surtout des monuments, ce qui ne laisserait pas que de compliquer un peu l'enseignement. Seulement, ajoutons à ces quatre bases de certitude historique un cinquième élément, l'analogie, et proclamons bien haut que lorsque tout auprès de nous les vieux faits récusés se trouvent soudainement rajeunis et démontrés, le scepticisme n'a plus aucune raison de subsister.

Développons notre pensée.

Au nom de quel principe, s'il vous plaît, avions-nous ébranlé ces assises vénérables?—Au nom seul du rejet du merveilleux.—Eh bien, pourquoi n'essayerons-nous pas de la révision nouvelle de ces mêmes faits merveilleux? Qui sait si, plus éclairés aujourd'hui que nous ne l'étions hier, nous ne finirions pas par trouver les monuments moins absurdes? Cela seul serait déjà un résultat d'une immense importance. D'ailleurs puisque ce mémoire ne s'adresse, on s'en souvient, qu'à des intelligences déjà *rendues* sur le fond de notre principe, aucune d'elles n'aurait le droit désormais d'en prendre une occasion de scandale.

Essayons, sans nous dissimuler le côté très-ingrat de la position que nous prenons. En pareille matière les débuts sont difficiles en ce que le lecteur n'est pas encore fait à *ce feu* qu'il bravera beaucoup mieux à la fin du volume.

Tout critique pénétré de ce principe, de l'ubiquité du merveilleux, et nourri de ses applications, ne tarde pas à s'apercevoir que les fastes de Rome, comme ceux de toutes les nations, obéissaient à deux ordres surnaturels : l'un, que l'on doit appeler providentiel, formant cet ensemble de lumières et de clartés projetées, avons-nous dit, pour tout œil qui sait voir, sur les destinées générales des empires et du monde ; l'autre, au contraire, influençant secondairement ces mêmes destinées, et revêtu, malgré sa nature évidemment surhumaine, d'un triple et tout spécial caractère de cruauté, d'immoralité et de men-

proteste contre la témérité de ces derniers, il n'en est pas moins vrai que son *Histoire du roman* pourrait s'appeler tout aussi bien le *Roman dans l'histoire* ». Aucun des grands historiens n'échappe à sa critique, et, lors même qu'il s'attaque à de véritables apocryphes, son jugement, tout juste qu'il soit, s'appuie sur des bases qui devraient le mener bien plus loin et ne laisser debout aucune espèce d'histoire. Loin de nous la pensée de lui reprocher ses jugements sur Callisthène, Aristessète, etc. ; mais ce n'est pas sur la narration de leurs prodiges qu'il devait les condamner, car alors il faudrait aussi condamner tous les autres et ne pas faire grâce à Hérodote et à Tacite, qui, plus éclairés et bien plus philosophes, n'en seraient alors que plus coupables.

songe ; attribut fatal et constant de tous les peuples *assis dans l'ombre de la mort*.

De tous ces peuples, le peuple romain qui passa toujours pour le plus libre est peut-être celui qui « marcha le moins librement dans ses voies, » et qui avait le mieux la conscience de la tyrannie de ses destins.

Malheur donc aux aveugles de tous les temps et de tous les rangs, qui croient pouvoir disposer de Rome à leur gré !...

Nous plaçant tout d'abord au premier de ces points de vue, nous nous demandons s'il est un seul penseur chrétien assez distrait pour ne pas rapprocher cette parole prophétique de Daniel : « et je vis une quatrième bête *prodigieusement forte, nimis fortis*, ayant des dents de fer et des ongles d'airain, mangeant et broyant toute la terre <sup>1</sup>... » de là ῥώμη ou *Roma* (la *force*, et, en retournant le nom, l'*amour*) à laquelle toutes les voix avaient promis des destins *éternels*, qui avait eu pour parrain le dieu *Mars*, pour marraine la *Fortune*, et pour gardien de ses frontières le dieu *Lance* ou *Mavors* ? Voilà certes un conseil de famille bien habilement composé, et des patrons qui correspondent aussi fidèlement à la foi païenne qui les choisit, qu'aux destins promis par le prophète à la *nimis fortis*.

Qui donc encore ne saluerait pas à l'avance toutes les bénédictions de la coupole de Saint-Pierre, dans cette inscription étrusque que Pline vit encore de son temps sur le chêne sacré du VATICAN (*Vatis Cantus* ou chant du prophète), et qui promettait à ce même emplacement une gloire éternelle, bien avant que Romulus n'y songeât <sup>2</sup> ?

On se demande si ce fondateur lui-même n'était pas véritablement inspiré, et s'il comprenait bien toute la portée de son action, lorsqu'il exigeait que chacune des nations voisines vînt jeter *une poignée de terre* dans les fondations de sa cité naissante, ou plutôt, comme dit Plutarque (*Vie de Romulus*), dans ce large fossé qu'il appela *mundus*, c'est-à-dire du même nom que l'univers <sup>3</sup>.

1. *Daniel*, t. VII, ch. VII. Nous répondrons plus tard au paradoxe moderne qui voudrait faire de ce prophète un chrétien des premiers siècles de l'Église.

2. « Vetustior urbem Vaticano illex (*chêne vert*), in qua titulus litteris Etruscis, religione arborem jam tunc dignum fuisse significat ». (Pline, l. XVI, chap. XIV.) Qui l'avait dit aux Étrusques ?

3. Ce *mundus* était un véritable *plutonium*, ou bouche d'enfer. C'était lui que l'on fermait avec la pierre manale, lui qui s'ouvrait trois fois par an au cri de « *mundus patet*, » lui dans lequel se précipitaient tous les « dévoués aux dieux infernaux. » Donc ces pelletées de terre représentaient le pacte de Rome et des nations avec ces mêmes dieux. Mais l'arbre du Vatican lui promettait tout le contraire, et depuis lors les deux forces luttent toujours.

On n'est pas moins frappé lorsqu'on voit aujourd'hui toutes ces traditions orientales sur le *Poisson sauveur*, sur le retour du *Roi soleil* et de l'*âge d'or*, grâce à une *Vierge* et à un *Enfant divin*, s'accorder aussi bien avec ces livres sibyllins si providentiellement compilés par Ovide et par Virgile, qu'il « faut être *fou*, dit le grand évêque d'Hippone, pour ne pas voir que c'est de Jésus-Christ qu'ils parlent, » et toujours sans le savoir. (*Cité de Dieu*, l. xviii<sup>1</sup>.)

C'est au fond de tous ces mystérieux détails que couve avec tous ses développements le germe de toutes les destinées romaines, un grand publiciste ayant placé les railleries d'Épicure et de Lucrèce sur toutes ces choses au premier rang des causes de la décadence des Romains<sup>2</sup>.

Maintenant, si quelqu'un, abusant de notre principe, venait nous sommer de nous prononcer nous-même sur *chacun* des prodiges racontés par Tite-Live et par Denys, nous le conjurerions de n'en rien faire bien plus encore dans son propre intérêt que dans le nôtre, attendu que tout l'embarras serait pour lui ; notre principe, en effet, ne nous oblige au respect que pour les faits revêtus de tous les témoignages réunis, pendant que le sien le force au rejet absolu de tout ce qui tient de près ou de loin à ce même ordre. Là où nous nous réservons le droit de signaler une *tache* évidemment apocryphe, il se verrait immédiatement contraint à faire disparaître le *morceau* le plus canonique.

Mais qu'il se rassure ; dans tout ce que les règles de la vraie critique nous garantissent et nous imposent, nous ne voyons pas un seul mystère qui dépasse la mesure et les expériences de notre foi.

Ainsi, fidèle à nos *statuts* et plus fidèle encore à tous nos engagements, si nous ajournons en ce moment la *louve* nourrice et les *paternités* divines, qu'on se garde bien de soupçonner de notre part quelque procédé dilatoire ; nous ne sommes pas embarrassé de *si peu de chose*. Seulement, nous sommes certain d'être mieux compris ailleurs<sup>3</sup>.

Quant aux *douze vautours*, que nous voyions figurer tout à l'heure autour du mystérieux fossé tracé par Romulus, il nous est bien difficile de les mépriser complètement, lorsque nous les voyons servir

1. Nous sommes au courant de tout ce qu'on oppose aux Sibylles, et même nous connaissons tous les documents curieux et toutes les objections que M. Alexandre vient de réunir dans ses énormes volumes intitulés : *Sibyllina oracula*. Nous tâcherons d'y répondre au chapitre *Sibylles*.

2. Montesquieu.

3. Aux chapitres *Zoolâtrie* et *Héroïsme*.

de base aux calculs du célèbre augure Vettius (cité dans le 22<sup>e</sup> livre de Varron); et proclamant dès l'an 800 de la fondation de Rome (notez-le bien!...) que ces *douze* vautours signifiaient les *douze* siècles de durée promis de l'empire romain. Censorin nous affirme avoir lu ce passage de ses propres yeux, et Censorin écrivait vers le III<sup>e</sup> siècle de notre ère; donc l'augure Vettius prédisait très-nettement, quatre cents ans à l'avance, ce que M. Le Bas raconte en ces termes, quatorze cents ans après l'événement : « Rome, d'abord repaire de brigands, puis reine des nations, rentra enfin dans la poussière après douze siècles de renommée et de puissance <sup>1</sup>. » Si Vettius paraît à quelques-uns trop ancien, que fera-t-il de Varron qui cite positivement l'oracle cinq cents ans avant son accomplissement, et de Censorin qui le devance encore de trois siècles?

Voilà donc pour le moins un augure que Cicéron pouvait d'autant mieux regarder « sans sourire, » que ce n'était pas la première fois que le symbolisme des animaux se montrait fatidique <sup>2</sup>!

On dit encore qu'en outre du nom fatidique qu'elle devait porter à la face du soleil et du monde, Rome en avait un autre fort *secret* enseveli avec son bouclier sacré et le septuple palladium, dans le sanctuaire ténébreux du Capitole. On croit que c'était celui de la déesse *Agerona*, identifiée par beaucoup d'archéologues avec Pallas et Vesta. C'était là cette déesse que Romulus avait *solennellement convoquée* à la cérémonie avec le dieu *Mars*; « c'était là l'influence, le nom tutélaire et le talisman païens » à l'abri desquels la cité devait vivre douze siècles, et qui parurent décider de sa fin, *le jour même* où ils lui furent ravis. « Fondée sur le culte de Vesta, a dit un profond penseur, Rome devait périr et périt en effet avec lui. »

Pourquoi donc, maintenant, faudrait-il nous brouiller avec l'histoire, à cause de la disparition subite et complète de Romulus au milieu d'un orage? L'explication merveilleuse, nous la trouverions surabondante dans la prétention si souvent justifiée des magnétiseurs de rendre complètement *invisible* telle ou telle personne, tel ou tel objet. M. le docteur Teste (dans son *Magnétisme expliqué*) nous en donne une raison terrifiante. Un jour, interrogeant son agent magnétique sur le *mode* du phénomène : « Rien n'est plus simple, lui fut-il répondu; il suffit d'interposer entre tous ceux qui regardent et l'objet que l'on veut

1. Le Bas, *Hist. rom.*, t. II, p. 468.

2. M. Gérôme n'eût donc pu décemment comprendre ce Vettius parmi les roués interrogateurs de poulets, que son brillant pinceau nous montrait à notre dernier Salon.

rendre invisible LE GRAND PRINCIPE DES TÉNÈBRES. » *Rector tenebrarum*, a dit saint Paul.

Préfère-t-on à présent un analogue scientifique, quelque chose de plus naturel *en apparence* ?

« En septembre 1843, disent nos *Annales scientifiques*, un homme et sa femme sont simultanément foudroyés à Metz, sur la place Royale; la femme survit, mais l'homme disparaît *complètement à tous les regards*; ce n'est que dans la suite que l'on retrouve sa montre à l'une des extrémités de la ville, et l'un de ses souliers à l'autre. »

Rejetez donc maintenant toute la personnalité de Romulus, faites-en un mythe, *parce que* la foudre l'a traité comme elle en a traité tant d'autres !

On conviendra que cette explication est un peu plus rationnelle que la sotte invention qui nous montre chacun des sénateurs transformé en cannibale, emportant sous sa robe un petit morceau de son Romulus, sans que toute une armée enthousiaste et sous les armes ait pu en avoir le moindre soupçon ! Voilà des pères conscrits bien habiles et des légions bien aveugles ! Décidément M. Le Bas a raison, lorsqu'il dit : « Cette explication aura été *inventée* par quelques incrédules. »

Hâtons-nous toutefois de quitter ces obscurités et de choisir parmi les faits incriminés celui qui déconcertait le plus notre grand admirateur des *Annales*, M. de Pouilly.

« Les annales des pontifes, dit-il, rapportent que les dieux de Lavinium transportés à Albe, et *gardés à vue*, retournèrent d'eux-mêmes à Lavinium. » Nous convenons que nous ne connaissons rien de plus déconcertant pour toute l'école moderne, et que pour l'honneur et l'autorité des annales, si elles ont voulu parler d'un transport spontané de statues par elles-mêmes, c'est là ce que l'on peut appeler, à première vue, une vraie question de vie ou de mort.

Mais comment ne l'auraient-elles pas entendu de la sorte, lorsque Denys d'Halicarnasse, qui prétend *les copier*, détaille ainsi la chose : « ... La nuit qui suivit la dédicace du temple, *quoique les portes fussent bien fermées*, ces statues disparurent... et on les retrouva à Lavinium, sur leur ancien piédestal... On les rapporta une seconde fois de Lavinium au temple d'Albe avec des sacrifices et des prières propitiatoires, mais elles retournèrent comme auparavant au même endroit. Les Albais furent longtemps en suspens sur ce qu'ils devaient faire, personne ne pouvant se résoudre ni à demeurer à Albe sans les dieux de ses pères, ni à retourner à Lavinium, ancienne demeure abandonnée. On prit enfin le parti de laisser les statues où elles étaient et de transférer quelques habitants d'Albe à Lavinium. On y envoya six cents

hommes avec toutes leurs familles pour y avoir soin des dieux, et on leur donna pour chef Égeste. » (*Antiq. rom.*, l. I, ch. xv.)

Voilà certes une des plus belles excuses à l'indignation de M. Taine, à propos de la « crédulité effrontée de Denys; » mais avec encore un peu plus de critique, d'érudition peut-être, et un préjugé de moins dans l'esprit, il eût pu s'assurer que rien n'était plus élémentaire et plus général, que l'*opinion* dont il charge ici un seul homme.

C'était tout simplement la traduction ou plutôt la raison du vers :

*Excessere omnes adytis arisque relictis*

Dii. . . . . (Æn., l. II).

« Tous les dieux abandonnèrent leurs autels et sortirent de leurs temples. »

Virgile ne saurait pas suffire, nous en convenons, à la conviction de ceux qui ne savent pas ce que les anciens appelaient « *spirantia simulachra*, simulacres animés; » ils ne croiraient pas davantage, il est vrai, à cette explication d'Eusèbe : « Ceux qui ne voient dans nos statues que du bois et de la pierre sont tout aussi *ignorants* que ceux qui, ne sachant pas lire, ne verraient dans un livre que du papier. » (Prep. év. 3, 7.)

Mais pour peu qu'ils soient chrétiens, ils chercheront quel pouvait être le sens de ce mot du prophète Jérémie « et l'âme de leurs idoles ira avec elles en captivité, » (ch. XLVI), mot que le célèbre commentateur, Cornelius à Lape, explique ainsi : « L'âme de l'idole, c'est-à-dire le démon qui l'*habite*, suivra l'idole dans sa captivité. » C'est bien là, si nous ne nous trompons, ce que les Juifs blasphémateurs entendaient en disant à Moïse : « *Faites-nous* des dieux qui marchent devant nous. »

Cette animation des statues a beaucoup préoccupé l'incroyant Boulanger. La descente annuelle de la statue d'Hiéropolis au lac où elle allait se baigner, lui donnait beaucoup à penser : « Il y a tout lieu de croire, dit-il, qu'il y avait là quelque théophanie, c'est-à-dire quelque manifestation sensible de la divinité, comme il y en avait une *ce même jour* dans le saint des saints à Jérusalem. » (V. p. 51.)

Mais hâtons-nous de frapper à une autre porte.

Il est un détail de la statuaire antique qui a vivement occupé tous les archéologues un peu sérieux; c'est le lien, la chaîne, l'anneau qui, scellé dans la base de la statue, paraissait signifier une idée d'enchaînement et de fixation... Était-ce un symbole? était-ce une mesure de sûreté contre des spoliations sacrilèges? On ne savait. Toujours est-il qu'en y regardant de plus près on a fini par s'apercevoir que l'usage était à peu près général, si général que M. Botta retrouvait il y a quel-



ques années, à Khorsabad, ce même anneau, rivé sous le pied du fameux taureau que tout le monde connaît aujourd'hui<sup>1</sup>.

Cette découverte ramena la discussion sur ce point; on peut la suivre *in extenso* dans le t. XLVII de la *Nouv. acad. des Inscr. et Belles-Lettres*. M. Raoul Rochette s'y signale, par-dessus tous les autres, par son luxe d'intuitions allégoriques: « Voyez, dit-il; Melkart, dieu de Tyr ou l'Hercule national des Syriens, était un dieu solaire, on ne peut pas en douter. C'était donc en même temps le principe de la vie, le calorique-lumière. Eh bien! Creuzer nous l'a dit; son idole était presque constamment enchaînée, et cela signifiait *probablement* le feu-soleil, enchaîné tout à coup par les approches de l'hiver; c'était donc tout simplement une affaire de solstice, de mort et de résurrection, ou bien encore l'indissoluble nœud qui relie le Démiurge créateur avec l'univers. » Pauvres allégoristes, que de soins et de travaux dont une seule minute de réflexion devait cependant faire justice! En effet, du moment où les statues de Mars et de Vénus à Sparte, celle d'Énialus en Laconie, celle de Junon à Locres et mille autres portaient exactement le même insigne, il devenait impossible de leur faire signifier à toutes le solstice d'hiver et l'alliance précitées. Le bon sens d'ailleurs criait bien haut qu'ordinairement on ne cachait pas les anaglyphes sous les statues, et précisément de manière que personne ne pût jamais les voir.

Mais si le bon sens disait toutes ces choses, l'érudition ne pouvait plus laisser aucun doute sur la pensée secrète des anciens à cet égard. Elle était tout entière renfermée dans ce passage de Diodore: « Les Tyriens, dit-il, enchaînent avec des chaînes d'or la statue d'Apollon sur sa base; car il était devenu *suspect*... et lorsqu'après sept mois de siège Alexandre entra dans leur ville, son premier soin fut de faire délier le dieu qu'on appelle depuis ce temps Phil - Alexandre. » (L. XVII, 520.)

Quinte-Curce (l. IV, ch. III) dit exactement la même chose: « Ils attachent la statue d'Apollon par mesure de prudence, non contre les déprédateurs, mais contre les *dieux eux-mêmes*, contre ces dieux *coureurs* ou volages, toujours prêts à passer à l'ennemi; ils attachent même Apollon par un lien d'or à la statue d'Hercule, comme s'ils voulaient le retenir à l'aide des forces de ce dieu. »

Ce qui fait dire judicieusement à saint Augustin (*Cité*, l. I, ch. II): « Comment pouvait-on adorer un simulacre, gardé par ceux qu'il ne voulait plus garder? »

1. Voir *Lettres*, Paris, 1845, rapport, p. 68.

Pausanias (l. III) vous montre à son tour le dieu Mars enchaîné (*vinculis irretitum*), pour empêcher le même effet.

Il est donc certain qu'il n'y avait là aucune espèce d'allégorie et que cette désertion des statues était un fait de tradition générale.

Cette tradition d'ailleurs se liait parfaitement à celle des évocations pratiquées partout. Avant de livrer le dernier assaut à une ville assiégée, on conjurait les dieux de *sortir* de la ville, d'abandonner leurs temples et d'en donner un *signe évident et sensible*. Ce sont les termes de la formule conservée par Macrobe, et ces mots prouvent que les anciens étaient aussi difficiles comme preuves et comme critique expérimentale que pourrait l'être M. Littré lui-même; et comme la sortie des dieux avec leurs statues était probablement un phénomène exceptionnel, Macrobe prétend que ce signe sensible ne consistait *souvent* qu'en « un certain bruit fatidique que l'on entendait dans les airs. » (Macrobe, l. III; ch. ix.)

Il faut donc bien s'y résigner et nous avons raison de le dire : c'était le genre humain tout entier qui *semblait* devenu fou, et ceux qui veulent limiter cette folie, soit à un Denys d'Halicarnasse, soit à un pontife illusionné, soit à une certaine époque, feraient croire qu'ils n'ont jamais lu qu'un seul livre et étudié qu'un seul siècle.

Le dilemme subsiste : HALLUCINATION UNIVERSELLE OU RÉALITÉ DES PHÉNOMÈNES.

Les corps savants choisissent le premier parti, et bien malheureusement pour le repos de leurs esprits.

Mais ceux qui ont vu et *parfaitement bien vu*, ce qui s'appelle vu, ces années-ci, tout ce que les autres n'ont pas voulu voir, savent aussi parfaitement bien qu'il n'est pas plus difficile à un dieu de promener sa statue que de promener un guéridon, de faire circuler une table de dix-huit couverts, de soulever sans contact un piano pesant six cents livres, etc. Ils seraient même fort étonnés que ces choses n'eussent jamais eu de précédents dans l'histoire. Par conséquent, aussi forts de leurs principes de critique que de leur observation personnelle, ils ne voient absolument rien dans tout cela qui puisse altérer leur respect pour les annales pontificales de la vieille Rome.

Veut-on maintenant dire un mot de ces foudres merveilleuses, lancées sur l'ennemi ou sur des monstres par des prêtres ou des guerriers, qui semblaient n'avoir besoin pour cela que de parler ? Ah ! là-dessus nous serons fort et ne craignons pas d'affirmer qu'avant la fin de ce siècle on comprendra, grâce à de beaux et nouveaux travaux, que cette foudre dans laquelle on *ne voyait jusqu'à présent que du feu*, bien loin d'être toujours la *foudre inerte* et obéissante de Franklin, était souvent

une tout autre foudre maniée alors par des agents aussi puissants qu'intelligents.

Alors on s'apercevra de la méprise qui nous avait fait transformer les Tullus Hostilius et les Numa en membres de l'Académie des sciences; forcé de leur retirer leurs paratonnerre (hypothèse insoutenable), on leur rendra tout simplement ces rituels des *fulguritores* étrusques, composés uniquement de prières et de *cérémonies* (d'où vient le nom de la ville de *Cerè*), à l'aide desquelles ils *forçaient* Jupiter *Cataibates*, à frapper leurs ennemis à distance, comme Porsenna frappait à l'aide du même moyen et de *très-loin* la terrible Volta qui désolait le territoire de Volsinium. « Rien n'égalait, dit Creuzer, la crainte et l'horreur dont se sentaient pénétrés ceux qui lisaient ces livres <sup>1</sup>. » C'était là le secret du respect et de l'effroi dont ces *fulguritores* de Tarquinies pénétrèrent toute l'armée romaine, le jour où ils se présentèrent devant elle « comme des furies vivantes et avec des serpents dans les mains <sup>2</sup>; » secret que Julius Capitolinus nous dit avoir été possédé plus tard par Marc-Aurèle <sup>3</sup> et que l'histoire nous montrera bien plus tard encore, appliqué par deux magiciens étrusques au camp d'Attila. On pourra reconnaître la parfaite justesse des distinctions antiques entre les foudres *vaines* et *brutes* et les foudres *conseillères* dont on se ménageait l'*amitié* et qui, tout à l'encontre des autres, se formaient au moment de tous les sacrifices, au milieu du ciel le *plus serein* <sup>4</sup>, ne *donnaient pas toujours de chaleur*, étaient appelées à la signature des contrats <sup>5</sup> et que Tacite nous montre chassées par les Ubiens (et probablement avec l'aide d'autres rites), à coups de pierres, de bâton et de fouet <sup>6</sup>... C'était, pour tout dire en un mot, cette *variété de foudre* que des savants ont vue de nos jours se promener innocemment sur la *poudre* et la *respecter tout en brûlant les tonneaux qui la contenaient*!... foudre toute capricieuse qu'Arago nous représentait « comme la pierre d'achoppement de tous les météorologistes de bonne foi <sup>7</sup>; » foudre dont

4. Creuzer (*Religions d'Italie*, ch. iv, p. 473). M. Guignault ajoute en note, avec raison : « Tous les passages des anciens, rassemblés par Butinger, prouvent que cet art consistait *seulement* en prières et en cérémonies conjuratoires. »

2. Tite-Live, l. VII, p. 47.

3. Voir, Eus. Salverte, *Sciences occultes*, p. 398.

4. Ovide, *Fastes*, l. III, ch. v, p. 367. « Mira sed acta loquor, » prodiges assurément, mais aussi faits réels, dit le poète.

5. *Æneid.*, l. XII, ch. v, p. 200.

6. Tacite, *Ann.*, l. XIII, § 57.

7. Œuvres, t. I, p. 252.

M. Babinet signalait encore un des plus divertissants caprices, lorsque après nous avoir parlé de « boules lumineuses et sans chaleur, se promenant sous la *forme d'un chat*, entre les jambes d'un patient terrifié, puis retournant toutes les tasses sans les briser, et se livrant à mille espiègleries du même genre, il s'écrie : « D'où viennent donc toutes ces bizarreries ? Je n'en sais rien, ni personne à ma connaissance<sup>1</sup>. »

Lorsqu'à nous, simples croyants, on objecte avec orgueil les conquêtes de la science et l'admirable constance de ses lois, il serait bon, il serait juste de signaler aussi les infractions. Malheureusement le *gros* des lecteurs ignore ordinairement ces confidences, qui ne se font guère qu'en famille, et dont les simples, par conséquent, ne peuvent jamais se prévaloir.

M. Le Bas a donc parfaitement raison de dire « qu'il est très-douteux que ces *fulguritores* antiques aient entrevu la cause de ces prodiges, et qu'ils aient été conduits par eux à la découverte de Franklin<sup>2</sup>. » et le savant M. Libri a bien plus raison encore de leur refuser absolument la découverte du paratonnerre<sup>3</sup>.

Qui ne pourrait enfin ne pas regretter le bon Numa ? Il a fallu tout le génie démolisseur de la critique moderne, pour s'attaquer à une telle vie. Voyez un peu, cependant, si cette fois l'histoire est avare de détails ! Né à Cures, l'an 40 de Rome et sept cent quatorze ans avant Jésus-Christ, Numa, fils de Pomponius Popilius, acquiert dans ses plus jeunes ans une grande réputation de sagesse : les Romains décident qu'on ira le chercher dans sa ville natale, et l'histoire vous nomme les deux citoyens qui sont chargés de cette mission. Ce sont Proculus et Vélésus, ses compétiteurs à la couronne. Pendant ses quarante-deux ans de règne et ses quatre-vingts ans d'existence, Numa fait plus pour Rome que tous les rois réunis. Toutes ces institutions religieuses qui devaient faire la force de la ville, c'est lui qui les fonde : il construit un temple à Vesta, institue les Vestales, établit huit collèges de prêtres et de pontifes, répartit le peuple en corps et métiers, change et fixe le calendrier romain, dicte des lois admirables, écrit des livres qu'on enterre avec lui. Du reste, sa généalogie est parfaitement établie ; il épouse Tatia, fille de Tattius, collègue de Romulus, dont il a quatre fils, chefs à leur tour de quatre familles distinguées, et une

1. Voir le récit fait par M. Babinet, à l'Académie des sciences, le 5 juillet 1852, et le *Journal des Débats* du 13 juillet 1859. Voir surtout, les belles *Monographies de la foudre*, par le Dr Boudin.

2. *Histoire romaine*, t. I, p. 106.

3. *Histoire des mathématiques*, t. I.

fille mariée à son successeur : on nomme tous ses descendants ; et bien des siècles après, les triumvirs monétaires de la famille Pomponia, issue de l'un de ses fils, portent encore l'effigie de Numa sur leurs médailles... Eh bien ! tout cela ne suffira pas à le sauver. Voilà qu'un beau jour, à deux mille cinq cents ans et à quatre cents lieues de distance, quelques érudits découvrent, dans un grand effort de génie, que le nom latin de Numa ressemble fort au mot grec *nomos*, loi ; c'en est fait du grand homme ; pour eux c'est ce qu'on peut appeler une illumination soudaine, voilà leur mythe tout trouvé ! Ce long règne si rempli d'institutions et de souvenirs ne sera plus désormais que « la *personnification* et l'*emblème* de la législation civile et religieuse, etc... »

Et des hommes graves trouveront cette conjecture « *ingénieuse et fondée !* » En un mot, elle aura pour elle aujourd'hui toutes les chances possibles de l'emporter sur Denys, Tite-Live, Tacite, Suétone, Plutarque, etc., dont le seul tort était de s'appuyer sur toutes les traditions, sur toutes les annales et sur tous les monuments, plutôt que sur une étymologie grecque pour un nom latin ! Allons, courage ! servons-nous de chaque nom pour nous débarrasser de chaque personne, et nous garantissons qu'avant un demi-siècle peut-être toutes nos familles seront changées en autant de groupes parfaitement symboliques. Nous ne serons plus que des étymologies. C'est fort triste.

Mais en quoi donc ce bon prince avait-il démérité de l'histoire, pour qu'elle se permît de tels excès envers lui ? Ah ! c'est que cette vie de bienfaits et de sagesse va devenir *nécessairement* une vie d'imposture. Il ne faut pas l'oublier ; c'est de Picus et de Faunus, deux satyres (et nous verrons ce que c'était), qu'il tiendra le secret de ces mêmes foudres dont nous parlions tout à l'heure. C'est dans les livres étrusques, qu'Étrusque lui-même il en puisera les *imprécations* et les rites. C'est de la nymphe Égérie et non d'une autre, que pendant quarante années il écouterait et suivra les conseils. Nous en convenons, c'est un abominable trompeur... Si nous n'avons pas l'esprit d'en faire un *medium* et si nous oublions que c'était précisément auprès des fontaines sacrées que se trouvaient tous les oracles, parce que (c'est Tacite qui l'affirme) « c'est un dogme religieux qu'elles rapprochent du ciel, et que nulle autre part, les dieux n'entendent aussi bien les prières. » (*Ann.*, l. XIII, 577.) Rappelez-vous effectivement que le christianisme n'oubliait pas cette vérité, lorsque pendant douze siècles il exorcisait les fontaines et dépossédait toutes leurs vieilles Égéries au profit de patronnes beaucoup plus rassurantes. Égérie n'était donc qu'un analogue d'Aréthuse et de Castalie, et, sans nulle espèce de doute,

doit partager leur sort, leur réputation, et, nous le verrons en temps et lieu, leur *réalité* très-positive.

Quant aux pontifes et aux mystères des temples, aux dieux qui *avertissent* ceux qui vont dormir au pied de leurs autels (*incubare Jovi*), qui leur enseignent et même leur apportent des remèdes en leur apparaissant (*somno moniti*), il faudrait vraiment avoir perdu toute espèce de sens historique pour n'y pas voir ce que tant de personnes ont reconnu tout d'abord, c'est-à-dire l'identité parfaite de toutes ces choses avec nos consultations somnambuliques modernes; il nous sera bien plus facile encore de prouver à M. Maury (quand nous en serons là) la différence radicale qui séparait ces songes de ses propres accès d'hypnotisme, qui ne lui ont jamais rien révélé.

Il n'est pas jusqu'aux spectres modernes — dont la seule vision a de nos jours causé plus d'une mort — qui ne nous aide à comprendre les innombrables apparitions des siècles passés; et puisque nos critiques logiciens objectaient tout à l'heure à Denys d'Halicarnasse l'apparition de Castor et de Pollux à la bataille du lac Régille, près de Tusculum, eh bien, oui, devons-nous leur répondre, oui, c'était bien une tradition générale que ces deux cavaliers à taille gigantesque, montés sur deux chevaux blancs, avaient combattu au premier rang et décidé du gain de la bataille. Sans doute, rien ne s'explique plus naturellement qu'une hallucination au milieu d'une mêlée, mais ce qui s'explique plus difficilement peut-être, c'est que cette hallucination ait été commune à toute la cavalerie, au dictateur Aulus Posthumius comme au général Titus Æbutius : c'est encore que cette apparition ait suivi immédiatement la *prière* du dictateur, son invocation à Castor et Pollux, et le vœu de leur élever un temple (Le Bas, t. I, 141). Ce qui demeure un mystère, c'est que peu d'instants après, *toute la ville de Rome* partage, à cinq lieues de distance, la même hallucination et que ces deux combattants—bien avant l'heure naturellement possible—viennent annoncer le grand événement au peuple assemblé dans le Comitium, près la fontaine de Juturna, contre le temple de Vesta; c'est que peuple et dictateur hallucinés n'aient rien de plus pressé que d'élever aux deux Dioscures le temple promis pendant la bataille, et que le *monument du poème* (pour parler comme Niebuhr) ait existé si longtemps avec les inscriptions commémoratives de ce grand fait, qui devint l'objet de l'institution d'une fête annuelle. Mais ce qu'il y a de bien plus étonnant sans contredit, c'est de voir le fait et la double apparition merveilleuse se représenter constamment dans une foule d'autres circonstances; c'est de voir les deux héros apporter *sur les mêmes chevaux* la nouvelle de la bataille remportée par Paul-Émile sur Persée, roi de Macédoine

(Tite-Live, 189); c'est de les retrouver annonçant encore une autre victoire, et chargeant de cette annonce un membre de la famille des Domitiens, qui, depuis, en conservèrent le souvenir dans leurs archives; c'est de voir surtout le même phénomène halluciner les Grecs à leur tour, et grâce aux deux mêmes chevaux blancs décider le gain de la bataille des Locriens contre les Crotoniates (v. Justin). Nous retrouvons encore leurs analogues sur un terrain plus respectable : patientons.

Et puisque nous parlons de spectres, qu'on veuille bien nous expliquer de grâce comment les choses pouvaient se passer dans les grandes fêtes périodiques, qu'on appelait *Lemurales*, *Ferales*, *Parentales*, etc. Comment s'y prenait-on pour persuader à des nations entières, trois fois par an, et pendant dix-neuf jours à la fois, qu'aussitôt après la levée solennelle de la fameuse pierre *manale*, et après la prononciation du fameux *mundus patet*, *l'abîme est ouvert*, ces masses entraient en communauté étroite avec les âmes des générations précédentes; que le royaume de Pluton était ouvert pendant ces *Feralia*<sup>1</sup>, et tout cela avec tant de vraisemblance et une force d'illusion si complète, que le peuple s'y laissait prendre *sans exception aucune*. Alors quelle habileté que celles de ces prêtres!... Mais non, ils partageaient ici l'illusion des fidèles, et la conviction de ces prêtres était tellement identique à la leur, que nous avons entendu tout à l'heure la science nous expliquer cet admirable accord par « une sorte de *réciprocation* entre les deux fanatismes. » Il faut avouer qu'un si beau mot, *réciprocation*, est une heureuse trouvaille et qu'il arrive bien à point pour nous expliquer ce qui sans lui ne pourrait jamais l'être.

Seul, peut-être, il saura nous faire comprendre comment le peuple, persuadé de la réalité de ces fantômes, pouvait *aller au-devant d'eux*, leur *préparer des festins*, leur *rouvrir* ses maisons, passer trois jours et trois nuits *avec eux*, les *expulser* quand ils faisaient trop de tapage<sup>2</sup>, et les *reconduire* enfin, avec larmes et respect, jusqu'aux cavités mystérieuses qui se refermaient sur eux aussitôt.

Et notez bien qu'il ne s'agit pas ici de quelques moments de faiblesse ou de sommeil dans la vie d'un grand peuple; non: c'était là toute sa vie, toute la raison de sa conduite, de sa morale et de ses institutions; car il ne faut pas l'oublier, celle de ces *Lemurales* remontait à Romulus auquel l'ombre de Rémus assassiné les avait prescrites,

1. « *Mundus subterraneus patet.* »

2 « *Mânes paternels, sortez!* » s'écriait la famille, quand les *esprits frappeurs* poussaient trop loin leur tapage.

et chaque fois qu'elles avaient été négligées (ce qui arrivait souvent en raison du fardeau qu'elles imposaient), toute la campagne de Rome se trouvait infestée de spectres qui en rendaient le séjour impossible, par suite des hurlements affreux qui venaient effrayer les vivants. C'est là, disent toutes les annales, ce qui contraignit Numa à leur rétablissement; il fut prescrit encore trois siècles plus tard par la loi des Douze Tables, à la suite de la réapparition des spectres qui se retirèrent comme toujours devant la cérémonie<sup>1</sup>.

Rejettera-t-on encore sur les temples et sur leur savoir-faire cette infestation *spirite* de régions tout entières? Mais comment ne voit-on pas que depuis le dernier plébéien jusqu'aux grands corps de l'État tous partageaient la même foi, tous voyaient les mêmes choses; bien mieux, tous prenaient leurs mesures pour que rien n'en fût perdu pour l'histoire; nous l'avons déjà dit: c'était tout qui mentait à la fois. Il faut donc bien s'y résigner et retourner à notre inexorable dilemme: FOLIE UNIVERSELLE JUSQU'À NOUS, OU PRÉJUGÉ FASCINATOIRE DEPUIS NOUS.

Avec l'exclusion du merveilleux, difficultés inextricables capables de faire perdre la tête à un Hume et à un Gibbon tant soit peu conséquents; avec le retour au merveilleux au contraire, toutes les difficultés s'évanouissent ou plutôt deviennent un élément si nécessaire en raison de son ubiquité, que toute histoire qui en serait dépourvue deviendrait par cela même très-suspecte.

---

1. Voir, pour toutes les autorités, notre chapitre subséquent de « l'*Héroïsme après la mort*, » au paragraphe: « Culte public. »



## CHAPITRE III

# IMPORTANCE THÉOPHILOSOPHIQUE

### DU DOGME DES ESPRITS, ETC.

---

#### § 1<sup>er</sup>

Portée théophilosophique. — L'échelle des êtres. — Orphée, Pindare, Empédocle, Pythagore, renvoyés à l'école par tous les écoliers modernes. — Toute l'histoire du spiritisme ancien et moderne en quelques pages. — Opposition antique reléguée dans trois sectes, les cyniques, les épicuriens et les sadducéens. — Aristote et Platon. — Éclectisme alexandrin. — Le moyen âge et sa méthode *a posteriori*. — La réforme. — Le xviii<sup>e</sup> et le xix<sup>e</sup> siècle retournant à la magie. — Le catholicisme répondant à toutes ces philosophies : « le *mal* n'a d'autre origine que le *malin*. »

Lorsque nous eûmes fait paraître notre livre « *des Esprits*, » le premier journal qui osa en rendre compte le fit avec autant de franchise que de talent, mais n'en débutait pas moins par ces paroles empreintes du plus philosophique embarras :

« Comment annoncer un *pareil* livre et quel *ton* prendre en le signalant?... Ce n'est ni une question, ni deux, que ce livre de cinq cents pages secoue avec puissance, mais c'est *tout un ordre de questions*, qui, résolus au sens de l'auteur, entraîneraient du coup la ruine de toutes les philosophies connues, et certes éclaireraient l'histoire d'un jour tout nouveau... Tout cela est si blessant pour les idées acquises, si révoltant au premier abord pour les éducations et les impressions contemporaines, que la critique, fût-elle persuadée que la vérité est

ici du côté de l'audace, devrait encore, avant de juger cet *étrange* ouvrage et tout ce qu'il renferme, commencer par le raconter<sup>1</sup>. »

En obtenant une telle *prise au sérieux* de notre œuvre, nous obtenions de la critique la seule grâce à laquelle nous pussions être sensible; toute autre nous importait, et, grâce à Dieu, nous importera toujours fort peu. Mieux valent mille fois des adversaires reconnaissant la portée de votre *erreur*, que des amis flatteurs méconnaissant celle de votre *vérité*.

En ce moment il ne s'agit plus ni de cosmologie, ni d'histoire, mais bien de théophilosophie, c'est-à-dire des plus graves intérêts qui puissent, selon l'énergique expression de Pascal, « nous étreindre à la gorge. »

Pour commencer par la théologie et pour peu que la Bible ne soit pas un roman, peut-il être une question plus importante que celle dont le point de départ est dans le jardin d'Éden, la grande halte au sommet du Calvaire, le dénouement au dernier jour du monde!

Satan à sa base, le Christ à son milieu, l'antechrist à son faite!

A bien dire, non, ce n'est pas là la plus grande des questions théologiques, car il n'y en a pas d'autre.

« Pas de Satan, pas de Sauveur, » proclamait la plume de Voltaire.

« Un mauvais Esprit bien prouvé, et nous vous accordons tous vos dogmes, » proclamait celle de Bayle.

« Viens, ô toi le bien-aimé de mon âme, ô toi le calomnié du siècle, viens, ô Satan! » blasphémait dernièrement celle de Proudhon<sup>2</sup>.

Ces trois exclamations en légitiment une quatrième, celle du P. Ventura, dont le grand et regrettable génie, voyant arriver à l'état d'épidémie générale l'unique phénomène exigé par

1. Le journal *le Pays*, du 6 juillet 1853, art. de M. Jules d'Aurevilly.

2. *De la Justice dans la Révolution*.

Bayle, ne craignit pas de le proclamer « LE PLUS GRAND ÉVÉNEMENT DE CE SIÈCLE<sup>4</sup>. »

Mais la logique de ce même siècle comprenait trop peu ou trop bien celle de Voltaire et de Bayle ! elle détourna la tête.

Bien coupable si elle a feint de ne pas voir, bien aveugle si elle a pu ne pas comprendre : dans le premier cas, elle déchirait son drapeau (l'observation exacte) ; dans le second, elle compromettait son orgueil.

Mais non, si tous les effrois de la théologie n'étaient pas venus la glacer, la philosophie du XIX<sup>e</sup> siècle n'eût jamais osé nier que ce ne fût bien là, par exemple, la plus belle application possible de son *échelle des êtres* et de ses *lois de continuité*.

« L'ordre le plus excellent, dit toujours le même père, résulte de cette *échelle des êtres*, lorsqu'elle est édifiée de manière que le point le moins parfait de l'être qui précède touche au point le plus parfait de l'être qui le suit. C'est la condition nécessaire de l'immuable loi de tout ordre : ainsi donc, de même que Dieu a graduellement diversifié les espèces animales depuis l'aigle et la baleine jusqu'au plus petit ver de terre et au mollusque où finit toute *vie sensitive*, de même, afin qu'il y eût de l'ordre dans la nature spirituelle, Dieu a créé les esprits et en a diversifié les espèces, depuis le premier des anges jusqu'à l'esprit de l'homme, le plus faible et le plus imparfait de tous les esprits, celui dans lequel finit toute *vie intellectuelle*. L'intelligence humaine ne reçoit donc qu'un pâle rayon de cette lumière divine, que le premier des anges reçoit en quelque manière dans toute sa splendeur, à cause de sa proximité avec l'entendement divin... Il est donc certain qu'il existe dans la nature intellectuelle des substances parfaites qui n'ont pas besoin d'acquérir la science, comme l'homme, par le moyen des choses sensibles, et il suit de là que toutes les substances intellectuelles ne sont pas unies à un

4. Voir l'*Introduction* de notre I<sup>er</sup> Mémoire.

corps, mais *qu'il y en a* dans cette échelle des êtres qui sont absolument séparées du corps <sup>1</sup>. »

On sait que, sans attendre l'ontologie chrétienne, l'antiquité avait fait de la croyance aux esprits le premier de tous ses dogmes, après celui de l'existence de Dieu. Il nous sera facile de le démontrer plus tard : rien de plus faux que la fabrication *progressive*, dont on veut aujourd'hui que ce dogme primordial ait été le résultat. On insiste cependant et l'on dit avec une incroyable assurance : « L'homme, qui *fait* tout à son image, ne pouvait laisser le monde vide d'intelligences supérieures. Quand il voyait partout la nature se mouvoir avec ordre, ne pouvant se rendre raison des phénomènes, il se vit *contraint* d'*inventer* les démons ; il *eut l'idée* d'animer la nature, et le monde devint pour lui le mélange inexplicable et mystérieux d'une infinité de puissances et d'intelligences diverses ; plus tard (dit-on encore), faisant un retour sur lui-même, et se trouvant à la fois bon et mauvais, il reporta cette division dans les puissances qu'il avait *inventées* ; de là les bons et les mauvais génies, de là le monde partagé entre deux ordres de puissances absolument contraires et égales. Mais ce dualisme révoltant ne pouvant soutenir le regard de la raison, il finit par arriver à l'idée de puissances subalternes, administratives, relevant les unes et les autres d'un Dieu créateur et souverainement intelligent. C'est ainsi que nous vîmes *apparaître* nos anges et nos démons modernes <sup>2</sup>. »

Dans ce peu de lignes est formulé ce qu'on pourrait appeler toute la théorie spiritogénique actuelle <sup>3</sup>.

Mais en dehors de toutes ces spéculations audacieusement gratuites, l'histoire parle à son tour et nous affirme, au nom de son infatigable expérience, que cette doctrine n'a jamais fait son entrée sur la terre qu'à la suite de phénomènes observés. C'est la théophanie, nous dit-elle à chaque page, c'est

1. *Raison catholique*, t. I, p. 455.

2. *Encycl. des gens du monde*, art. *Démons*.

3. Concernant la génération de la doctrine des esprits.

la théophanie seule<sup>1</sup> qui a *engendré* les esprits comme la révélation a enfanté les dogmes. En effet, qu'il s'agisse de voyants ou de vrais inspirés, de sibylles ou de prophètes, de l'Olympe ou du Saint des saints, des hauts lieux ou du chêne de Mambré, c'est presque toujours du *dehors* et presque jamais du *dedans* que le phénomène merveilleux est venu s'abattre sur le monde.

Et, puisque nous commençons par le paganisme, voyez ce qui se passait dans les temples; observez bien les statues, les talismans, les fétiches; écoutez les boucliers de Numa suspendus à l'hôtel du dieu Mars, résonnant et s'agitant d'eux-mêmes aux approches de la guerre<sup>2</sup>; admirez les arbres de Dodone s'inclinant pour répondre, Osiris et le dieu Pan s'exprimant par l'organe d'Apis ou du bouc de Mendès, et soyez bien certain que, chez les Aryas Indra, chez les Mazdéens Mithra, chez les Hindous Bouddha, chez les Chinois Fo, soyez bien certain, disons-nous, que tous ces demi-dieux, au lieu de compter, comme ce dernier, jusqu'à trois cent millions de sectateurs, n'en auraient jamais acquis un seul, sans l'*initiative* de leurs dieux, et si le genre humain eût été réduit aux *spontanéités d'intuition* et aux *miracles psychologiques* dont on lui fait honneur aujourd'hui.

Il est vraiment impossible de comprendre comment, pour la constatation d'une telle vérité, l'autorité des plus grands philosophes, presque tous témoins, acteurs, initiés et théurges a pu devenir une autorité méprisable et méprisée comme elle l'est de nos jours. C'est une chose réellement prodigieuse que voir de simples humanistes formés, à grand renfort de pen-sums, sur les bancs du premier collège venu, de Berlin ou de Paris, s'arroger la mission d'apprendre aux Pythagore, aux Empédocle et aux Platon comment les choses se passaient dans leurs rapports avec les dieux; oui, nous le répétons, c'est une chose prodigieuse que cet imperturbable aplomb

1. Apparition d'un dieu.

2. Creuzer, l. V, ch. 1.

avec lequel on nous voit à trois mille ans de distance, et sans sortir de nos catacombes intellectuelles, soulever l'épais rideau de tous les sanctuaires antiques, démentir toutes les assertions des initiés et remplacer gratuitement l'éternelle *théophanie* tantôt par la jonglerie, tantôt par la psychologie, tantôt par la pathologie, sans parvenir jamais à nous entendre et à nous comprendre nous-mêmes.

On devrait cependant bien savoir qu'en regard de cette imposante école, à la tête de laquelle on lit les noms d'Hermès, d'Orphée, de Pindare, de Pythagore et de Platon, c'est-à-dire en regard de l'école, seule et riche héritière des plus anciennes et véritables traditions (alors même qu'elle les défigure ou les souille), deux sectes seulement chez les païens et une seule chez les Juifs, osèrent s'inscrire en faux contre l'existence des substances spirituelles. Ces trois sectes, dont nous suivons le principe aujourd'hui, étaient (nous le disons à regret) : chez les païens celles des épicuriens et des cyniques, et chez les Juifs, mais sur les plus bas degrés du temple et de la synagogue *qui l'avait chassée*, celle de ces sadducéens apostats, flagellés dans les saintes Écritures pour n'avoir cru « ni aux anges, ni aux démons, ni même à l'âme humaine<sup>1</sup>. »

Oui, qu'on en soit fier ou non, voilà les seuls prédécesseurs, les seuls maîtres, les seules autorités antiques qui puissent être invoquées à l'appui de notre antisurnaturalisme.

Mais, *caveant consules* ! que les consuls y prennent garde ! nous l'avons déjà dit, la doctrine d'Épicure fut, selon Montesquieu lui-même, une des principales causes de la décadence de Rome.

Vers la même époque, il est vrai, un philosophe, aussi glorifié depuis qu'Épicure le fut peu, avait posé les bases d'une doctrine aussi vaste que son génie, mais dont le principe fondamental sur la *non-intervention* des dieux ouvrait merveilleusement la voie au plus formel de tous les athéismes

<sup>1</sup>. Actes, V, p. 17.

pratiques. Le péripatécien Aristote venait de substituer la méthode analytique et les tâtonnements de l'expérimentation humaine à la grande expérience surhumaine, enseignée ou plutôt imposée d'office par la révélation des dieux. Oublions la valeur de ceux-ci et jugeons la méthode par ses résultats. Malgré l'immensité du génie de ce grand homme, malgré l'honneur et la considération dont le moyen âge et l'Église entourèrent sa philosophie tout en la combattant sur plus d'un point, la foi païenne avait subi devant cette dialectique *a priori* cette influence décomposante que le criticisme contemporain fait subir à la nôtre.

Pendant que la métaphysique s'enrichissait (si cela s'appelle s'enrichir) de divisions à l'infini entre la philosophie théorétique et la philosophie pratique, entre les *catégories* et les *catégorèmes*, entre la matière et la forme, entre les *vasétés* et les *quiddités*, entre les vertus *intellectuelles* et les vertus *morales*, entre les intelligences pures et les *entelechies*, subtilités métaphysiques de l'explication desquelles nous nous garderons bien de fatiguer nos lecteurs, la foi publique s'appauvrisait de plus en plus de toutes les traditions, de l'expérience des aïeux, de toute inspiration spirituelle, de toute révélation surhumaine, et la divination entre autres devenait précisément ce que nous voulons qu'elle devienne aujourd'hui, c'est-à-dire une pure affaire de psychologie pathologique et de *sommeil*. Aussi, malgré l'innovation très-orthodoxe des intelligences *pures*, le monde n'en resta pas moins, depuis Aristote, *éternel* et immuable; l'union des éléments continua d'être proclamée antérieure à toute action divine, qui, reléguée dans une immobilité absolue, n'agit plus sur le monde qu'en aveugle et sans le connaître, « comme l'aimant agit sur le fer. » Comme le créateur, les dieux durent rester à leur tour entièrement étrangers à ce qui se passait autour d'eux, et cela, prétendait-on, tout aussi bien dans l'intérêt de leur repos que dans celui de leur justice.

Nous venons de voir que cet excès de ménagement et de

respect pour le *sommeil des dieux* est peut-être, à l'heure qu'il est, la seule condition, grâce à laquelle nous pourrions obtenir leur réintégration dans la science <sup>1</sup>.

Toujours est-il que sous l'influence du cynisme d'une part, et de la critique à doses infinitésimales de l'autre, le paganisme s'écroula; fort heureusement, il est vrai, quand on ne pense qu'au personnel de ses dieux, fort dangeureusement selon nous, quand on pense aux armes philosophiques à l'aide desquelles on brisait leurs statues. Platon, malgré ses erreurs, s'était bien moins écarté des véritables principes. Quelle était, selon lui, la vraie fonction d'un Esprit, « sinon d'être l'interprète et l'entremetteur entre les dieux et les hommes? » « Les esprits entretiennent l'harmonie de ces deux sphères; ils sont le lien qui unit le grand tout. C'est d'eux que procède toute la science divinatoire, et tout l'art des prêtres relativement aux sacrifices, aux initiations, aux enchantements, aux prophéties et à la magie. Car Dieu ne se manifeste pas immédiatement à l'homme, mais bien par l'intermédiaire des démons. Celui qui est savant dans toutes ces choses est véritablement un homme inspiré <sup>2</sup>. »

Ces deux principes d'Aristote et de Platon comparés, l'un sur les dieux *endormis*, l'autre sur les dieux *vigilants*, suffiraient seuls à creuser un abîme entre leurs deux philosophies : l'une mène à l'athéisme pratique, l'autre à la prière et au culte.

Aussi, la réaction publique contre Aristote et Lucrèce devait-elle tôt ou tard reparaître avec violence.

Dès les premiers jours de notre ère, les dieux réfugiés sous les débris de leurs autels et rugissant contre la nouvelle force chrétienne qui, tout en les foudroyant, se gardait bien de les traiter en fantômes, les dieux exhalèrent leurs dernières convulsions dans le sein et par la plume des plus violents hérétiques que l'Église ait peut-être jamais combattus. Plotin, Jam-

1. V. *les Esprits indérangeables* de M. Reynaud, à la fin de notre premier chapitre.

2. Œuvres complètes, traduction de Cousin, t. VI, (*le Banquet*, page 298).



blique, Porphyre et toute l'école gnostique des néoplatoniciens d'Alexandrie, prirent en main la cause de ces Esprits imprudemment oubliés, et sous le voile d'une théurgie et d'un langage christianisé bien capables de faire illusion, réédifièrent à grands frais de connaissance et de génie toute cette ancienne école de magie païenne, objet des anathèmes continus de tout l'Ancien et du Nouveau Testament.

Il fallait toute la sagacité des saints pères ou plutôt toutes les inspirations de l'Esprit-Saint, pour démasquer, sous leurs *peaux de brebis*, tous ces loups ravissants, car jamais la confusion n'avait été plus facile. Qu'on lise, par exemple, le traité de Jamblique « sur les mystères égyptiens. » Lorsqu'on suivra ces très-savantes leçons sur les neuf chœurs des Esprits, — sur les apparitions diverses des archanges, des anges, des démons et des âmes, — sur les prières, les vertus et les crimes qui tour à tour les attirent et les repoussent, — sur les exorcismes et la puissance de la foi, etc., etc., on se demande s'il n'aurait pas copié plusieurs siècles à l'avance tout saint Thomas ou tout Suarez, et l'on serait prêt à le suivre comme son maître, si l'on ne s'apercevait, en fin de compte, que tout cela s'adresse à Jupiter, Apollon, Mercure, etc...

Jamais l'erreur n'avait plus habilement exploité les grandes vérités pneumatologiques du catholicisme, son ennemi. Il suffit de lire avec quelque attention les incessantes remontrances de saint Paul « sur le culte superstitieux des anges, » pour juger de toute la confusion que le spiritisme d'alors, épanouissement complet de celui que nous voyons rajeunir aujourd'hui, jetait, dès les premiers jours, dans l'enseignement et dans la pratique de l'angélologie chrétienne. C'est par elle que les démons essayaient de rentrer dans la place, premier et terrible danger qui força l'Église à suspendre le culte des anges jusqu'à son entière disparition <sup>1</sup>.

1. Voir ch. II, v. 18 de l'*Épître aux Colosses*, et dans Théodoret, l'interdiction par le concile de Laodicée de l'oratoire élevé à *saint Michel* dans la ville de Chonis, et rendu plus tard à son culte, par suite d'un grand miracle.

Elle arriva et bien définitive, lorsque, démasqués par les pères, contraints par de saints thaumaturges à confesser leurs vrais noms et à désertir leurs idoles, désavoués enfin par tous leurs adorateurs à bout de voie, les dieux du Panthéon s'écrièrent à leur tour : « Sortons d'ici ! » et cédèrent la place à leur vainqueur divin.

2. — *Le Christianisme et ce même dogme.*

Depuis lors, jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, toutes les philosophies de la terre marchèrent de front dans une seule et même voie. Pendant dix ou douze siècles, métaphysique, théologie, jurisprudence, cosmologie et médecine, etc., divisées trop souvent sur des questions abstraites et libres, ne le furent jamais un seul instant sur cette question tout à la fois dogmatique et d'expérience quotidienne.

Voilà pourquoi saint Thomas voulait qu'on appliquât aux esprits la méthode *a posteriori* qu'il appliquait à l'existence de Dieu lui-même<sup>1</sup>. Car, ainsi que le disait dernièrement et avec beaucoup d'inconséquence un de nos penseurs modernes, « toutes les preuves de saint Thomas sont des preuves *a posteriori*, mais il n'en faut pas moins revenir au procédé de Descartes et prouver Dieu *a priori*. Malheureusement, il est vrai, cette méthode était aussi celle de Spinoza et elle a produit le panthéisme. *C'est là son danger*<sup>2</sup>. » On voit mieux que jamais qu'en philosophie comme en histoire c'est toujours le catholicisme qui reste aussi fidèle à la haute expérience que ses ennemis le sont aux idées préconçues.

Jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle l'accord avait donc été si parfait sur cette question que le protestantisme lui-même n'osa jamais s'attaquer à cette colonne de la raison universelle. On put même le voir, tout en déblatérant contre les sévérités et les exorcismes de l'Église, renchérir de son côté sur les unes

1. Voir ce que nous avons dit de ces deux méthodes, ch. II, § 1.

2. M. de Rémusat, *Revue des Deux Mondes*, février 1860.

et sur les autres, à tel point que Rome se vit obligée de protester et de faire un solennel appel à plus de charité et de raison. « La réforme qui détruisit tant d'erreurs, dit une des plus célèbres de nos revues protestantes<sup>1</sup>, sembla confirmer cette fatale aberration de l'esprit humain. Avant elle, ces croyances populaires troublaient à peine la paix publique; on punissait de mort quelques scélérats pour crime prétendu de magie, mais *on n'avait pas encore songé à les exorciser par le feu.* »

Cet aveu protestant ne laisse pas que d'être précieux.

On frémit, en effet, devant le développement subit de la démonomanie sous l'influence de ces grands redresseurs de torts qui avaient nom Luther, Calvin et Zwingle, etc. On eût dit qu'ils n'avaient plus à s'occuper que de l'enfer; ils *conféraient* avec lui, échangeaient avec lui leurs arguments et leurs injures et s'accusaient tous mutuellement d'avoir payé de leur vie ces terribles familiarités<sup>2</sup>.

Mais la réforme avait posé un principe qui allait bientôt emporter ses propres dogmes avec ceux qu'elle attaquait dans l'Église; elle venait d'ouvrir les deux battants de la porte par laquelle la philosophie allait entrer et emporter les uns avec les autres.

Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit sur Fontenelle, Van Dale et sur toute cette philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle qui, tout en chassant de son credo la théorie des esprits, glissa si souvent dans leur intimité et dans la pratique commune de leurs œuvres.

Nous nous permettrons plus tard quelques révélations fort curieuses à ce sujet.

1. *Le Quarterly Review*, trad. *Rev. Brit.*, juillet 1830.

2. Voir dans notre app. complém. du 1<sup>er</sup> Mém. le supplément IV, intitulé « *les Sorciers et la Réforme.* » On y pourra mesurer toute l'erreur de M. de Gasparin, lorsqu'à l'encontre du *Quarterly Review* il s'écrie : « L'imagination se trouble à la pensée de l'état lamentable auquel nous serions descendus *sans* la réforme. » L'article de notre grande autorité britannique est la plus péremptoire des réponses.

Enfin, le XIX<sup>e</sup> siècle se lève, le siècle éclairé par excellence, le siècle qui porte sur son étendard « guerre au surnaturel. » Ah ! sans doute, c'en est fait des superstitions gothiques et populaires ! comment oseraient-elles se montrer à nouveau, quand il n'est plus un marmot sur le banc de nos écoles, une portière au sein de nos capitales, dont les lèvres n'aient un sourire et la parole un sarcasme pour le malheureux qui s'aviserait de les prendre un instant au sérieux. — Nous savons le reste, et l'histoire le répétera ; à peine le siècle des lumières avait-il dépassé la première moitié de son parcours, que déjà l'impossible l'envahissait à nouveau sur tous les points à la fois. Déjà dans les deux mondes, des nuées d'adeptes, de croyants involontaires, de convertis de vive force se retrouvaient aux prises avec ces mêmes puissances, reparaissant il est vrai sous un nouveau costume, mais que nous crûmes alors appeler de leur vrai nom en leur donnant celui « d'électricités railleuses. » Devant une pareille réaction, si la philosophie *officielle* des corps savants a cru devoir persévérer dans son déni de justice, la philosophie *générale* a reçu là (qu'on le sache bien !) un de ces coups assourdissants et de ces avertissements qui discréditent aux yeux de la foule jusqu'aux dénégateurs les plus considérés.

Nous venons de parcourir en peu de lignes la marche et les phases si diverses de la pneumatologie philosophique ; un seul mot les résume : conviction universelle et expérimentale de soixante siècles, bafouée depuis trois seulement, au nom de théories *a priori* qui se contredisent et se bafouent mutuellement elles-mêmes.

Toutes les pneumatologies de la terre les condamnent ; mais, qu'on le sache bien encore, il n'y a que la pneumatologie catholique seule qui ait le droit d'enseigner et de corriger toutes les autres.

Seule, elle peut dire au *polythéisme* antique que sa coéternité des esprits, assimilée à celle du vrai Dieu, avait tout

confondu et fait dégénérer le monothéisme primitif en polythéisme égalitaire. On a beaucoup et longuement discuté depuis deux ans sur l'exacte signification de ces deux mots; on s'est étonné de voir partout et *un* Dieu et *des* dieux, même chez le peuple fidèle, et personne n'a su dire que la destruction du polythéisme orthodoxe et du polythéisme coupable reposait tout entière entre la *coéternité* et la *création* de toutes ces puissances spirituelles universellement reconnues.

Voyons maintenant ce que répond le christianisme.

Au *dualisme* qui, devant cette éternelle balance de prodiges envahit un moment l'univers, le christianisme seul a pu dire : « Regardez-y de plus près et ne confondez plus l'infini et le fini, la substance et l'accident; car le bien seul est substantiel, le mal ne l'est jamais. Il n'y a donc pas deux principes, il n'y a qu'une grande révolte montant de la créature au créateur, des sujets au souverain, des enfants à leur père.

Moins condescendant pour l'ignoble *matérialisme* d'Épiqueure et des sadducéens, le christianisme n'a jamais daigné reprocher autre chose à ses partisans que « des yeux qui ne voient pas, des oreilles qui n'entendent pas, et des cœurs endurcis par les instincts abjects de l'homme animal et charnel <sup>1</sup>. »

Aux *dieux endormis* d'Aristote il oppose la vigilance de ses anciens *egregores* <sup>2</sup>; au quiétisme de ces êtres de raison, l'infatigable activité de ses *messagers*.

Seul, aux innumérables *éons* de l'éclectisme et du néoplatonisme alexandrin, il donne leur vrai nom et montre que leurs *archanges* et leurs *archontes*, ne tenant pas au *cep de la vigne* qui est Jésus et n'étant, malgré l'éclat de tous leurs titres et l'apparente orthodoxie de leurs insignes, que des *sarments* détachés, ne peuvent être que des ennemis

1. Qui, selon saint Paul, ne peut jamais arriver à la compréhension de l'*invisible*.

2. Ou *veillants*, expression biblique.

de celui qui disait : « Qui ne marche pas avec moi est contre moi, et tout esprit qui ne confesse pas que je suis venu *dans ma chair* n'est pas de Dieu <sup>1</sup>. » Quant aux *éclectiques* modernes, il leur prouve leur inconséquence, lorsqu'ils excluent précisément le seul dogme sans lequel l'école dont ils portent le nom n'aurait jamais été distinguée d'aucun autre.

Puis à notre *panthéisme rationaliste*, à cette formidable et monstrueuse erreur de notre âge, il lui suffirait encore, comme le disait Bayle, de montrer un seul de nos ennemis, pour que le Goliath s'affaissât à l'instant sur lui-même. Que deviendrait, en effet, *l'identité de substance*, et *l'impersonnalité divine* devant tant de personnalités spirituelles si distinctes de la nôtre ? Non, devant les *sanglantes morsures* attestées par M. Benezet, comme devant les *coups* de tchibouk certifiés par M. Fél. de Saulcy, le panthéiste comprendrait mieux que par tous les raisonnements possibles, que l'invisible « se révèle autrement que par la raison humaine, » et que le mal est autre chose « qu'un des aspects de l'infini. »

Enfin, sur les ruines de toutes ces philosophies erronées, ou plutôt incomplètes, il viendrait asseoir la science à son tour. Il montrerait, à l'origine des choses, la guerre commençant dans les cœurs par l'orgueil, et, par suite de cet orgueil, la chute des *milices* invisibles de la grande *armée des cieux* précédant celle de l'homme ; celle-ci procédant de celle du ciel ; la lutte des deux cités sur la terre et dans l'atmosphère qui l'enveloppe ; puis la promesse et la venue d'un Sauveur, soldant la *rançon* des coupables ; le *prince de l'air* « tombant comme un éclair ; » la croix portant à son sommet la *cédule* déchirée, les *principautés* et les *puissances* enchaînées au char de leur vainqueur, le grand *prince de la mort* contraint à rendre les *clefs* de son empire, et le *bouclier de la foi* protégeant les élus jusqu'aux terribles jours où, relâché pour la

1. Voir, pour toutes ces expressions, saint Paul et saint Jean.

dernière épreuve, le grand archange tombé, concentrant toutes ses forces dans l'homme de péché, *séduirait*, à grand renfort de *prodiges*, jusqu'aux *élus* eux-mêmes si le *souffle* de son éternel antagoniste, en éteignant sa vie, ne venait assurer celle du monde<sup>1</sup>.

Voilà la thèse, et, quant à réalité de la *chose*,... que les plus beaux génies continuent tant qu'ils voudront à dissenter sur le mal et sur son origine, que leurs abstractions sur ce *mal* continuent à leur faire oublier le *malin* ou le *méchant*, πανη-  
ρὸς, qu'ils accumulent tous les raisonnements imaginables pour nous prouver *son impersonnalité* panthéistique, ils arriveront trop tard pour tous ceux qui en ont vu la *personne*. Interrogé par nous, le mal s'est confessé lui-même, il nous a dit, *écrit et signé* à lui seul : « Je m'appelle la *haine*, et je hais Jehovah comme je me hais moi-même<sup>2</sup>. » Et le *mauvais*, au lieu d'épouvanter notre âme, l'a remplie de joie et de confiance en lui faisant toucher au doigt la nécessité et la réalité du *bon*<sup>3</sup>.

1. Tous ces passages sont tirés des *Offices de la semaine sainte* ou de l'*Apocalypse*.

2. V. App. du 1<sup>er</sup> Mém., ch. III, *Faits rebelles*.

3. Nous avons dit qu'il ne fallait pas confondre *dualité* et *dualisme*, c'est-à-dire la dualité d'action et de forces émanant d'un seul principe (comme par exemple, en physique, la dualité des électricités *positive* et *négative*, etc.), et le *dualisme* qui les rapporte à deux principes différents. Cette dernière erreur, une fois établie en philosophie, on sentait qu'on n'avait pas encore rendu raison du *vrai mal*, c'est-à-dire du mal *accidentel*, et alors on proclamait la nécessité d'un troisième principe. « La matière, dit Platon (*Tim.*, page 50), est sans aucune forme, sans qualité, sans puissance, semblable à l'huile qui n'a pas d'odeur et que les parfumeurs emploient pour servir de base à leurs parfums. Or, l'âme *destructive* n'est pas cela. C'est... une *indétermination* vicieuse, malfaisante, une nécessité dure qui secoue le frein, qui résiste à Dieu... d'où est venue cette cupidité imprégnée, cette contradiction originelle... L'ouvrier est bon, le sujet indifférent. » (*Polit.*)

C'est ce *troisième* principe que Plutarque appelle à son tour « puissance *intermédiaire*. »

Les Perses *primitifs* n'étaient certes pas dualistes lorsqu'ils disaient que « un génie puissant avait trouvé le moyen de *s'insinuer* dans les œuvres de

## § II

Portée psychologique. — Psycholâtrie moderne. — Une grande question du jour, posée par Porphyre et résolue par Jamblique. — L'éclectisme parisien. — Les disciples ne comprenant plus leurs maîtres.

1. — *Psycholâtrie moderne, réfutée par Jamblique.*

Nous avons dit que les ennemis de toute *intervention* spirituelle avaient été *a priori* contraints, pour expliquer l'antique théurgie et même la création du langage, à supposer une espèce de *miracle psychologique*, ou de faculté qui depuis se serait perdue comme tant d'autres. Nous avons vu mieux que cela ; nous avons vu tout à l'heure le fameux *ultimatum*

la création. » Ils le devinrent plus tard lorsqu'ils firent de ce principe un être indépendant, se fondant sur ce que Dieu ne pourrait pas le tolérer.

« Pour les biens, dit Maxime de Tyr, p. 437, je vois bien que Dieu en est l'auteur, mais pour le mal, il faut l'attribuer à un autre que lui. »

Et cependant, le prophète Isaïe, ch. XLV, fait dire au Seigneur : « C'est moi qui produis la lumière et *fais les maux*, la vie et la mort. » Mais saint Augustin reprend : « Il ne faudrait pas en conclure que, tout en faisant le mal, il en est l'auteur ; il n'y aurait rien de plus détestable. » (*De Ordine.*)

Enfin, si le livre *De Mundo*, attribué par quelques-uns à Aristote, est bien de lui, il aurait fini par contredire sa doctrine sur les dieux *endormis*. « Il y a, dit cet auteur, un moteur général, puis des moteurs particuliers ; le monde est la maison d'un seul père de famille ; mais dans cette maison, il y a des enfants sages et bien élevés qui ne font jamais que le bien (ceux des sphères célestes) ; puis il y a aussi des esclaves d'un caractère rebelle. »

On voit qu'il faut toujours en revenir au *πονηρός*, ou *malin* de l'Écriture.

C'est donc une chose incompréhensible que cet aveuglement qui n'a pas permis à certains ecclésiastiques de comprendre l'importance théologique des phénomènes *spirites*. Nous aimons à croire cependant que des phénomènes dont le simple *récit* arrête tout court nos libres penseurs lorsqu'il s'agit de croire à l'Évangile sont bons à démontrer. Un missionnaire émérite, l'abbé V..., supérieur des Missions étrangères, à Paris, nous affirmait que la réalité de ces phénomènes était en Chine un de leurs plus puissants moyens de conversions : « Tous les ans, nous disait-il, nous en comptons plus de deux mille, fondées uniquement sur la terreur



de l'incroyance anglaise<sup>1</sup> à l'égard des miracles, réclamant une toute petite exception pour un certain *procédé* qui doit, si on l'en croit, procurer aux adeptes « une sorte de *vision béatifique*. » Nous autres *mystiques* expérimentaux et *expérimentateurs* orthodoxes, nous faisons ordinairement bonne justice de toutes ces mysticités imaginaires ou suspectes, et, jusqu'à preuve du contraire, nous tenons pour nulle toute *espèce perdue* qui ne s'est pas encore retrouvée, et pour coupable toutes celles qui se posent en ennemies de nos vérités démontrées. D'ailleurs, il faudrait bien s'accorder et savoir si, par *miracle psychologique*, MM. Pattison et Renan comprennent tout ce que MM. Littré, Maury, Figuiier entendent par leur état psycho-physio-pathologique, qu'ils appliquent aux mêmes mystères, il est vrai, mais dont la conséquence naturelle serait le renvoi immédiat aux *petites maisons* pour tous les théurges qui le subissent, comme le renvoi en cour d'assises pour tous les prêtres qui le produisent.

Il est bien entendu, toutefois, que dans ce dernier cas les circonstances atténuantes devront être toujours invoquées, puisque la bonne foi, nous a-t-on dit, est aussi complète chez les uns que chez les autres.

Cette sorte d'*indisposition* théurgique nous ramène à la divination physiologique d'Aristote<sup>2</sup>, puis à celle dont le divin

que ces manifestations inspirent et sur le désir d'en être délivré. » C'est ce que M. Victor Meunier fit parfaitement sentir (le 8 mars 1854, dans un compte rendu scientifique de *la Presse*), à M. l'abbé Moigno, le savant rédacteur du *Cosmos*. « Supposons l'hallucination, lui disait-il; eh bien! une hallucination pareille, qui a pris de telles proportions, est un beau sujet d'étude; il faut chercher la cause et le remède... Supposons maintenant qu'au lieu d'avoir affaire à une hallucination, nous ayons affaire *au diable*. Eh bien, quoi! vous, monsieur l'abbé, vous laisseriez échapper cette occasion, *peut-être unique*, d'en constater expérimentalement l'existence!... »

Toute la logique, disons-le bien hautement, tout le bon sens, étaient en ce moment du côté du libre penseur, et faisaient complètement défaut au prêtre et au savant.

1. Ch. II, § 3.

2. Voir, *De Anima*.

Platon lui-même, dans un moment de sommeil ou de confusion, place également le siège (et non la *cause*, il est vrai) dans le voisinage du foie<sup>1</sup>, et enfin à celle qui, de nos jours, place et établit le point de départ de tous ces grands phénomènes dans une « modification vicieuse du cerveau, produisant l'hallucination, etc. »

Voilà donc les seules conditions dans lesquelles la science actuelle accepte le miracle, et certes le principe d'orgueil sera bien puissant chez le théurge qui pourra s'enorgueillir d'une pareille *faculté*.

Écoutez-la cependant, cette science psychologique, et vous verrez que, sans reconnaître le merveilleux, toutes ses tendances la conduisent fatalement à la plus révoltante idolâtrie de soi-même que le monde peut-être ait jamais préconisée. Pour toute cette école officiellement enseignante et que nous nommerons psycholâtrique<sup>2</sup>, la raison de l'homme n'est plus qu'un écoulement de la raison divine du λόγος, puisqu'elle est parfaitement adéquate à la sienne; l'*intuition* et l'esprit prophétique ne sont plus qu'un produit de l'enthousiasme et de l'imagination, et l'inspiration elle-même n'est que l'*épanouissement* de toutes nos facultés psychiques réunies. »

Tout cela n'est plus *pathologique* assurément et contredit un peu les théories voisines; mais, comme d'un autre côté cela ressemble bien moins encore à la théorie des *dons* gratuits du Saint-Esprit, telle que nous la trouvons dans saint Paul à propos du *parler des langues inconnues* et de la *vue claire de l'avenir*, il y a encore grand bénéfice à l'adopter.

M. Cousin nous recommandait, lorsque nous voudrions écrire l'histoire, de descendre en nous-même et d'y chercher la vérité<sup>3</sup>. Il nous paraît tout simple que des professeurs remplis de tous les dons, hors ceux du Saint-Esprit, rayent ces derniers de l'histoire et de la philosophie.

1. Phédon.

2. Tendancé à l'idolâtrie de l'âme humaine.

3. Voir ci-dessus, ch. II.

Avant tout, il faut respecter son principe, et surtout réfléchir bien longtemps avant de le poser.

Toujours est-il que cette psycholâtrie est l'élément le plus vital du panthéisme moderne. C'est d'elle que l'esprit d'erreur, après avoir ravalé l'homme jusqu'à la brute en le plongeant dans les boues matérialistes du dernier siècle, se prévaut aujourd'hui pour le poser en ange et en Dieu, en l'enivrant de prétendues *facultés* divines. Nous n'en sommes encore, il est vrai, qu'aux produits naturalistes de celles-ci; mais laissez faire, voici venir bientôt les facultés *magnétiques*, *l'épopée autovirtuelle*<sup>1</sup> de l'esprit, le *psycho-biologisme*<sup>2</sup> de nos nouveaux docteurs, et quand le *spiritisme*, qui déjà pose un pied dans la science, les aura posés tous les deux, oh! alors, nous serons tout à fait « comme des dieux, et nos yeux seront ouverts<sup>3</sup>; » l'auto-psycholâtrie<sup>4</sup> ne laissera plus rien à désirer.

En attendant cette apothéose, dont le règne absolu nous est promis pour les derniers temps et dont l'heure s'avance rapidement, tâchons de nous assurer, avant tout, si cette décevante espérance ne serait pas la reprise de quelque grosse erreur antique; feuilletons un moment la gnose alexandrine. Au lieu de citer en pure perte saint Thomas ou le cardinal Bona à des éclectiques panthéistes, qui par exception refuseraient à la raison de ces grands hommes le *reflet divin* qu'ils accordent à la leur, il sera peut-être beaucoup mieux de les mettre aux prises avec leurs maîtres les plus respectés : ces maîtres sont Porphyre, Jamblique et Proclus, dont nous voyons revenir à grands pas les théories mystiques, en dépit de tous les rationalistes qui s'y opposent.

C'est Porphyre, disciple de Plotin, qui va soumettre à Anébon, prêtre, ou plutôt *prophète* égyptien, toute une série de

1. L'extase des initiés, amenée par leur *propre* vertu.

2. Sorte de vie animique, inventée par les magnétistes américains.

3. Paroles du serpent dans la *Genèse*.

4. Adoration personnelle de notre âme.

problèmes sur l'action comparée des anges, des démons et des âmes<sup>1</sup>.

Nous nous contenterons de quelques-uns, et ce sera Jamblique, son disciple (auditor), Jamblique, le *divin* auteur « des mystères égyptiens, » qui, sous le pseudonyme d'Abammon, autre prêtre égyptien, se chargera de les résoudre.

Porphyre posait donc au prophète Anébon (vrai ou supposé) les questions qui vont suivre :

« Et d'abord, je vous demande, relativement à la connaissance de l'avenir, comment elle s'obtient. Je vois que les uns y parviennent en dormant... d'autres par l'enthousiasme et le rapt divin, et alors, bien qu'ils veillent, ils ne se possèdent pas comme à l'ordinaire.

« Quant aux extatiques, les uns le deviennent subitement comme s'ils entendaient un chant, un instrument, et c'est ce que nous voyons chez les corybantes et dans les fêtes de la mère des dieux.

« D'autres le deviennent en buvant de l'eau, comme le prêtre d'Apollon à Colophon, d'autres en s'asseyant à l'ouverture d'un antre comme la prêtresse de Delphes, d'autres en respirant les vapeurs d'une source comme à Branchis, quelques-uns par l'emploi de certains caractères suivis aussitôt d'INSINUATIONS spirituelles, d'autres en n'employant qu'eux mêmes, c'est-à-dire en se servant, soit des ténèbres, soit de quelques potions, soit de vers ou de toute autre composition propre à exciter leur imagination, et cela dans leur chambre ou en plein air, ou bien encore au soleil, etc.

« En un mot, je vous demande (ô prophète!) quelle est la vraie *cause* de la prophétie<sup>2</sup>.

1. Eusèbe (*Prépar.*, l. XIV, ch. x). Saint Augustin (*Cité*, l. X, ch. II). Theodoret (*de Diis malis*). Marsilius Ficin, etc., citent des fragments de cette lettre, et le savant Gér. Vossius (*de Sectis*) dit à son tour : « Mon avis est qu'on ne peut trouver ailleurs un meilleur sommaire des croyances religieuses platoniques, chaldéennes, assyriennes et égyptiennes. »

2. On remarquera que jamais la *réalité* de cette prophétie n'est mise en

« EST-CE DIEU, UN ANGE, UN DÉMON, OU TEL AUTRE QUI SE REND PRÉSENT DANS CES ÉPIPHANIES ET DANS CES PRONOSTICATIONS, ATTIRÉ COMME PAR LA NÉCESSITÉ DE VOS INVOCATIONS SACERDOTALES ?

« Ou bien, EST-CE NOTRE ÂME QUI, PAR SA PROPRE FORCE, PROPHÉTISE ET IMAGINE CES APPARITIONS, DE SORTE QUE TOUT CELA NE SERAIT EN DÉFINITIVE AUTRE CHOSE QU'UNE INDISPOSITION ACCIDENTELLE (παθή) AMENÉE PAR QUELQUES EXCITATIONS LATENTES ?

« OU BIEN ENCORE SERAIT-CE UNE CERTAINE ESPÈCE D'HYPOTASE<sup>4</sup> MIXTE RÉSULTANT EN PARTIE DE NOTRE ÂME, ET EN PARTIE DE L'INSPIRATION DIVINE ?

A ces trois questions synthétiques Porphyre fait succéder cet aperçu physiologique : « que l'action des sens est souvent suspendue, ce qui paraît militer en faveur de la *passion ou maladie anémique* ; que les vapeurs et les fumigations ont une action si marquée que ce sont ordinairement les constitutions les plus tendres et les plus jeunes qui se montrent les plus aptes à la divination.

« Cette affection qui produit l'extase, dit-il, pourrait donc bien être due à une extase mentale ou à une folie pathologique causée elle-même par une surexcitation de l'imagination, et comme celle qui résulte de veilles prolongées ou d'excitations pharmaceutiques.

« Tout cela tiendrait-il donc à la connexion sympathique de toutes choses et à la mutualité des *présignifications* ?

« Quant à notre *démon* propre, celui qu'on appelle le maître de notre maison personnelle, je soupçonne que ce pourrait bien être une *certaine partie de l'âme* (*anima*), comme l'esprit, par exemple (*mens*), de sorte que le *bon démon* serait tout simplement un intellect plus sage que les autres »

On conviendra qu'il est impossible de poser la question psy-

seul instant en question. C'était un *fait* concédé par tous les systèmes, et, dans ce temps-là, cet assentiment général précédait toujours la discussion.

4. Ou état substantiel.

cho-pathologique d'une manière plus lucide et en termes plus actuels. On peut dire que l'on retrouverait ici, en outre de toutes nos doctrines magnétiques, celles de MM. Maury et Littré, si ce n'était la différence des prémisses surintelligentes, acceptées *a posteriori* par les anciens, rejetées *a priori* par les modernes.

Mais voici venir encore une différence énorme : c'est que les premiers ne se contentent pas comme les seconds d'envisager un *seul* côté de la question et de restreindre toute la théurgie au *seul* état psychologique. Porphyre ne tombe pas dans cette étroitesse de vues que nous reprochions à ceux de nos adversaires qui supprimaient dans la question des tables et les soulèvements *sans contact*, et la *culbute* des meubles et tout le renversement des lois physiques, uniquement pour s'attacher à la seule face de la question, la psychologie, qui pouvait leur permettre une ombre de théorie.

Porphyre, qui voit tout et qui surtout *veut* une réponse à tout, remarque avec raison que les théurges font encore autre chose. « *Après avoir invoqué les dieux*, dit-il, ils se servent de certaines herbes ou pierres qui, *dans leurs mains*, acquièrent la propriété de *nouer les liens sacrés*<sup>1</sup> et de *les rompre*, *d'ouvrir les portes fermées* et de fabriquer des idoles au moyen desquelles ils obtiennent ces effets. »

Il devient évident que la théorie psychologique ne suffit plus à Porphyre. Alors il se retourne vers une autre—et, ce que les modernes ne font pas, — il prête une oreille très-attentive à la théorie qu'il voudrait le plus éviter. « Quelques-uns, dit-il, sont persuadés qu'il existe un certain genre d'esprits (*spirituum*) qui entendent tout ce qui se dit, esprits trompeurs, prenant toutes les formes, singeant de toutes les manières les dieux, les démons et LES AMES DES DÉFUNTS, ne servant jamais à rien de bon, se jouant de tout, et barrant toutes nos tendances à la

1. Rappelons-nous ce que nous avons déjà dit (dans la note sur les premiers siècles de Rome) sur ceux qui attachaient les statues.

vertu; trompeurs éternels, nous tendant des embûches de toutes sortes (*multifarias*), et les basant en général sur nos propres convoitises.

« Je désire donc savoir ce que pensent les Egyptiens sur toutes ces choses. Croient-ils qu'elles puissent tenir à l'âme ou à quelque chose au-dessus de l'âme? Cela dépend-il d'un seul être, ou de deux ou de plusieurs? Y a-t-il là quelque action en outre de celle du démiurge? Cette cause est-elle où n'est-elle pas corporelle? Ne resterait-il plus enfin d'autre voie pour parvenir au bonheur que la théurgie prophétique? »

A cette consultation en règle, Jamblique va répondre à présent par la doctrine des Chaldéens, des Assyriens, des Egyptiens et d'Hermès.

« La meilleure manière de dissiper vos doutes, ô Porphyre, c'est de rechercher quelle peut être l'*origine* de la divination et de bien vous prouver qu'elle ne peut dépendre ni des corps ni des *affections* corporelles, ni de la nature, ni de nos *facultés* naturelles, ni de l'invention des hommes, ni de leurs habitudes, et qu'elle est entièrement divine<sup>1</sup>. Il est vrai qu'elle se sert comme d'*organes* d'un grand nombre de toutes ces choses, mais ce sont là des causes *secondaires*, et celui qui les prend pour des causes *premières*, se trompe *lourdement*.

« Et pour parler d'abord de la divination qui a lieu dans les songes, il faut distinguer les songes naturels de ceux qui nous sont envoyés d'en haut; les premiers, provenant de notre âme, de nos pensées, de notre raison, de notre imagination et de nos préoccupations, sont souvent faux, se réalisent rarement, nous trompent la plupart du temps... Il n'en est pas ainsi des autres. Dans ces derniers, c'est entre la veille et le sommeil qu'un *certain esprit incorporel* se répand autour de notre couche, et, bien qu'il se dérobe entièrement à nos sens, se laisse percevoir d'une manière toute spéciale. Alors nous entendons des *voix*, ou nous sommes enveloppés d'une lumière douce et tranquille qui réconforte notre intellect... et ne nous permet plus de douter qu'elle ne soit un écoulement de l'*épiphanie*<sup>2</sup> divine... Gardez-vous donc d'appeler de tels songes un *sommeil* (dormitionem), puisque c'est une véritable *veille*, et que nous y voyons les dieux d'une manière

1. *De Mysteriis*, sect. III, depuis le chapitre 1 jusqu'au xxxi<sup>e</sup>.

2. Manifestation divine.

infiniment plus claire et plus parfaite que par la connaissance que nous en avons. Ceux qui, n'observant pas ces différences, confondent ces deux sortes de sommeil, ne peuvent jamais obtenir de tels rêves, et vous-même, ô Porphyre, vous n'éprouvez tous ces troubles que parce que vous ne connaissez pas ces distinctions.

« Vous avez d'autre part un indice PARFAITEMENT CERTAIN de l'inspiration de ces devins, lorsque vous les voyez, par exemple, complètement incombustibles; car alors c'est le Dieu *qui est au dedans d'eux*, qui empêche le feu de les atteindre, et eux de le sentir; même lorsqu'ils se trouvent brûlés, crucifiés, battus de verges, les bras fendus avec des couteaux, ils n'y font même pas attention. On les voit merveilleusement *guidés* dans les chemins les plus difficiles traverser les fleuves aussi facilement que le fait le prêtre dans les castabalties. Ces hommes alors ne comprennent plus leurs actes, et ne vivent plus de la vie animale, mais bien d'une autre beaucoup plus divine qui les *inspire* et les *possède*.

« Il y a bien des *obsessions* différentes et par conséquent des preuves bien diverses. Les uns sont agités de tout le corps, d'autres de quelques membres, d'autres sont ensevelis dans un profond sommeil. Quelquefois on entend autour d'eux une harmonie ravissante, d'autrefois ils se livrent à la danse. Leur corps *paraît* croître indéfiniment, être ravi dans les airs; quelquefois c'est le contraire.

« Quelquefois celui qui va recevant l'influence d'un Dieu voit auparavant une espèce de feu que tous les assistants *voient ensemble*<sup>1</sup>, alors les habiles peuvent dire tout de suite à quel ordre appartient ce dieu et prédire ce qu'il va faire.

« D'un autre côté, les spécialités exclusives de tous ces enthousiasmes ne se peuvent expliquer par des causes naturelles. Pourquoi les corybantes ne reçoivent-ils pas d'autre force et d'autre inspiration que celles qui leur sont nécessaires pour *la garde* des choses? Pourquoi les sabaziens reçoivent-ils seulement l'inspiration propre aux bacchanales? Quant à celle de la mère des dieux, pourquoi ne peut-elle gagner que les femmes ou les efféminés, et *jamais les maris*?... Dans les fêtes des nymphes et de Pan, pourquoi l'enthousiasme ne les porte-t-il jamais qu'à parcourir les montagnes, et pourquoi ceux qui le subissent sont-ils guéris de leur folie *aussitôt après* le sacrifice?

« Quant aux oracles, le prophète de Colophon, après avoir accompli tous les rites pendant plusieurs nuits, au moment où il va prophétiser, devient *invisible* à tout le monde<sup>2</sup>; quant à l'eau qu'il a

1. Que devient ici le miracle purement psychologique?

2. Se rappeler ce que nous avons dit à propos de Romulus.



bue, ce qui lui a donné la force divinatrice, c'est le dieu qui est venu *du dehors* (extrinsecus), et qui, pour obéir aux prières, la remplit de sa vertu, ce qui n'empêche pas l'eau de jouer ici un certain rôle, en purifiant notre *esprit lumineux* et le rendant plus *apte* à recevoir l'inspiration. En outre, ce prophète se prépare à l'avance et le jour et la nuit, soit par l'abstinence, soit par l'oubli de toutes les choses de ce monde, afin de s'offrir au dieu comme une table rase dont celui-ci se sert ainsi que d'un instrument. La Sibylle de Delphes apparaît souvent tout entourée du même feu qui s'échappe de la bouche de l'antre.. Souvent même, et au prorata des rites préparatoires, des bains, des jeûnes, etc., on voit le prophète commencer avant l'heure, et, en dehors du sanctuaire, apparaître entouré de ce feu mystérieux et comme contraint à une prophétie anticipée; donc cette *faculté* prophétique est parfaitement *indépendante* et du lieu et de l'eau.

« Non la divination ne peut dépendre d'une affection de l'esprit. Les FUMIGATIONS DONT ON PARLE NE S'ADRESSENT JAMAIS QU'AU DIEU LUI-MÊME. Les *invocations*, de leur côté, ne peuvent agir sur notre âme. Quant aux enfants, plus susceptibles, dit-on, de produire le phénomène, cela tient tout simplement à leur *aptitude* bien reconnue à subir plus facilement les influences extérieures.

« Quant à donner pour cause à la prophétie la démence, la mélancolie, *l'ivresse* et même une sorte de frénésie... il faut prendre bien garde de ne pas confondre ces deux sortes d'extase : une qui nous remplit de folie et d'imprudence, qui nous plonge dans la matière et ne se traduit que par des mouvements bizarres, violents, irréguliers, *inintelligents*, fugaces, en un mot contraire à l'ordre naturel; l'autre, *au-dessus* de cet ordre naturel, constante, réglée, nous communiquant des lumières supérieures à toute notre sagesse, et nous tournant vers le bien.

« Quand a-t-on vu, je le demande, le ravissement divin concorder avec la mélancolie, l'ivresse et le bouillonnement de toutes les perturbations animales? Et QUELLE PROPHÉTIE PEUT-ON ATTENDRE DE LA PATHOLOGIE? C'est la fausse *extase* seule qui provient de la faiblesse et de la corruption; la bonne ne vient, au contraire, que de toutes nos perfections. Toutes les fois donc que vous parlez d'extases divines, commencez par écarter tout ce qui est *perversion* humaine, *imaginations morbifiques* et *fluides*<sup>1</sup>, et ne confondez pas les perceptions divines

4. Ἰπόχρσις. Nous ne trouvons dans le dictionnaire de Planche que le mot *fluxion* et le même mot dans celui de Noël pour rendre *suffusiones*, par lequel Gail a traduit le mot grec. En rapprochant de ce mot le *fluide* de nos spirites et le *lymphatisme* dont les anciens gratifiaient tous leurs pos-

avec les obscures images enfantées par la goétie<sup>1</sup>, car ces sortes d'images ne renferment ni l'essence ni l'action des choses qu'elles représentent.

« Quant à cette espèce de pressensation animale que nous constatons chez les brutes à l'approche des pluies et des tremblements de terre, il en est comme de ces conjectures de l'esprit humain basées sur sa sagacité à deviner la marche des choses. Nous ne les nions pas, mais nous disons que, *malgré certaines apparences de ressemblance*, on verra qu'elles n'ont absolument rien de commun avec la prophétie.

« Vient enfin cette dernière erreur qui attribue *toutes* les prophéties aux démons. Mais l'invasion de ces mauvais démons que nous appelons *antithées*, n'a jamais lieu que dans les opérations théurgiques qui se font contre les rites et contre les lois des sacrifices. C'est encore ce qui arrive lorsque les invocateurs, loin d'être purifiés comme ils le devraient être, arrivent ici le cœur rempli de passions impures, de malice, ou l'esprit gâté par des études impies. Alors ces passions mêmes, en raison de l'analogie, attirent les mauvais esprits qui s'emparent d'eux à leur tour, les poussent à toute sorte d'iniquité, de sorte qu'ils s'entr'aident mutuellement; alors ils ne font plus qu'un, comme un cercle qui se trouve exactement fermé<sup>2</sup>. »

On voit que rien n'échappait à Jamblique et qu'il possédait parfaitement sa matière — *extase matérielle* et purement cérébrale — *catalepsie* moderne, avec ses phénomènes hystériques, ses hallucinations malades et désordonnées — *extase démoniaque* offrant encore les mêmes phénomènes, mais cette fois *surintelligents* et protéiformes, comme rupture de liens, ouverture de portes fermées, traversée merveilleuse des torrents, etc., etc., — enfin, extase *angélique et divine*, manifestée par le calme, le ravissement, l'apaisement des passions, la vue *claire* de l'avenir, etc.

Voilà comme on analyse, voilà la vraie *finesse* de critique, opposée à cette critique *grossière* qui croit avoir tout connu, par cela seul qu'elle a tout réuni sous une même étiquette...

Cette analyse de Jamblique est au reste celle de toutes les

*sédés (lymphatici)*, nous avons cru faire une version remplie d'actualité.

1. Magie noire.

2. Jambl., *loc. cit.*

théologies du monde, et il est probable que lorsqu'il écrivait l'élément chrétien venait déjà fortement au secours de la doctrine du philosophe alexandrin. Toutes les folies subséquentes étaient fournies par l'élément païen, avec tout le personnel de ses dieux.

Mais ce dont on ne peut assez s'étonner, lorsque l'on étudie à fond cette école, c'est le crédit dont nous l'avons vue jouir de nos jours, simultanément avec la répudiation la plus absolue de son principe constitutif, c'est-à-dire le culte le plus effréné des esprits.

## 2. — *Faux Alexandrins modernes.*

Nous sommes si logiciens et si critiques, que, dans les histoires élogieuses de cette philosophie, nous ne nous prononçons jamais sur la folie qui leur faisait admettre tant de choses, vraies folies à nos yeux; nous ne les en estimons pas moins et ne paraissions pas y attacher une très-grande importance.

Et cependant!... Ce qui faisait toute la force de cette secte, c'était ce que nous appelons une chimère!

M. Vacherot, dans son *Histoire critique de l'École d'Alexandrie*<sup>1</sup>, consacre à peine quelques pages à cette face de la question.

Aussi, pour lui, que de mystères indéchiffrables, pour nous si faciles à comprendre, que l'intelligence d'un enfant y suffirait!

« Chose étrange, se dit-il, « les doctrines (alexandrine et chrétienne) profondément semblables par l'esprit, les principes et les conclusions pratiques, sont en lutte, tandis que les doctrines essentiellement contraires sous ce triple rapport, se donnent la main! Le christianisme et la philosophie alexandrine sont deux doctrines *issues du même principe* (oui, car l'une copie l'autre) et pénétrées d'un même esprit (non, car l'un de ces deux esprits abhorre l'autre) : même métaphysique, l'idéalisme;

1. Ouvrage rationaliste couronné par l'Institut.

même psychologie, le spiritualisme ; même morale, un mysticisme modéré... Cette confraternité a été reconnue par les pères de l'Église eux-mêmes... *Comment donc se fait-il* qu'en dépit de cette identité l'école d'Alexandrie attaque avec persévérance, avec acharnement, le christianisme ? Comment se fait-il, d'un autre côté, qu'elle accueille, protège, adopte l'ancienne religion avec laquelle elle n'a rien de commun <sup>1</sup> ? »

En effet, voilà un problème complètement insoluble avec le préjugé de l'école actuelle. Ce problème, nous allons le retrouver, car il est toujours le même d'un bout à l'autre de l'histoire, c'est-à-dire que nous allons voir toutes les nations païennes faisant taire partout toutes les antipathies qui les divisent, pour se liguier contre le seul culte qui professe avec éclat et d'une manière efficace leurs *propres* théologies.

Mais cela seul devrait ouvrir les yeux et faire comprendre aux plus aveugles que dans toutes les religions il y a une question qui domine toutes les autres, à savoir la question d'*application personnelle*. « Dans tous ces sacrifices, dit saint Augustin, *rien ne diffère que par celui* auquel on les adresse : NISI CUI VOVEATUR. »

« Je ne veux pas que vous vous asseyez à *la table des démons*, dit saint Paul. »

Mais comment veut-on que celui qui regarde ces démons comme une chimère puisse écrire une seule ligne de bon sens et sur l'école d'Alexandrie et sur le paganisme et sur le christianisme, qui ne vivent en définitive, et avant tout, que de leurs adorations particulières ou que de leur lutte contre leurs *êtres théologiques* réciproques ? « Car il ne s'agit ici ni de la chair, ni du sang, dit encore le grand apôtre ; ce n'est pas là ce que vous avez à combattre, mais bien les puissances malignes de l'atmosphère, les génies recteurs de ces ténèbres <sup>2</sup>. »

1. Vacherot, *Hist. crit. de l'École d'Alexandrie*, t. II, p. 19 à 23.

2. *Ephes.* III.

Or, celui qui nie les puissances de ténèbres reste forcément avec elles, et malheureusement y plonge celui qui l'écoute lorsqu'il en veut écrire l'histoire.

M. Vacherot nous le démontre en ce moment, et s'il faut dire ici toute notre pensée, nous trouvons que les adversaires catholiques qui se sont levés contre lui n'ont pas saisi beaucoup mieux que lui-même ce *point* essentiel de la question.

En général, notre apologétique moderne s'obstine beaucoup trop à répondre par des arguments métaphysiques à tout ce qu'il y a de plus positif au monde, c'est-à-dire l'erreur fondée sur des phénomènes, des faits et des pratiques. C'est là une déplorable et stérile méthode<sup>1</sup>.

Toutefois on essaye de quelques solutions; mais donner pour solution d'un tel problème, comme le fait M. Vacherot, la tendresse *filiale* de l'école alexandrine pour la *vieille mère* païenne, à laquelle elle devait, non pas son principe et ses doctrines qu'elle partage avec le christianisme, mais bien sa méthode et son langage<sup>2</sup>,... c'est reculer le problème sans le résoudre le moins du monde, surtout lorsqu'on ajoute que « la philosophie alexandrine comprenait parfaitement que cette vieille religion avait fait son temps et ne pouvait plus suffire aux besoins religieux de l'époque!... »

La vraie solution, monsieur Vacherot, nous la trouvons dans vos paroles, et c'est nous qui vous prions d'y attacher une plus grande importance. « Le polythéisme, avez-vous dit, ne rendait ses oracles que dans le silence des initiations et au plus profond des sanctuaires...

« C'est qu'il y avait là un *secret* redoutable qui restait enseveli dans le sanctuaire ou dans la société de quelques initiés<sup>3</sup>. »

1. Nous regrettons de signaler parmi ces réponses insuffisantes celle du T. R. P. Gratry dont nous aimons tant la personne et les talents; à peine si dans cette dernière réponse, le pieux et savant écrivain paraît s'être douté du démonisme *pratique* qui fait ici tout le fond de la question.

2. *Hist. crit. de l'École d'Alexandrie*, t. II, p. 92 et 98.

3. *Ibid.*, p. 85.

Nous dire maintenant que ce secret « c'était une *sagesse mystérieuse* que les initiés se gardaient bien de répandre au dehors, » c'est encore se servir d'un mot tout à fait faux, car ils essayaient au contraire de répandre leur sagesse sur le monde, avec un labeur, des efforts et souvent, il faut le dire, avec une générosité qui n'avait jamais été connue jusque-là.

Comment ! après tant d'enseignements et de guerres philosophiques, interminables et ardentes, le seul *secret* sur l'inviolabilité duquel toutes ces sectes rivales se seraient si parfaitement entendues aurait été... un pur *secret philosophique*... Allons donc !...

Non ; le jour où vous commencerez, monsieur Vacherot, à approcher de la vérité sur ce *secret*, vous le trouverez encore dans vos propres paroles, car il y est renfermé. « Le christianisme croit à l'existence d'un principe du mal, dont il voit partout dans le monde l'action funeste, au lieu que, pour l'école d'Alexandrie, ce mal n'est qu'un *moindre être*, un *moindre bien* <sup>1</sup>. »

Si vous voulez compléter et rectifier votre pensée, ajoutez que ce *moindre être*, l'école alexandrine continue de l'adorer avec Apollonius sous le nom de Jupiter, avec Plotin sous le nom d'Uranus et de Saturne, avec Julien sous celui de Soleil et d'Apollon, et vous aurez toute la vérité sur ce *secret mystérieux* qui restera toujours le même jusqu'à la fin des temps, qu'il se cache dans les mystères d'Éleusis ou dans le sanctuaire d'Alexandrie, dans l'adoration secrète du *baphomet* des templiers ou dans les soubassements de nos temples maçonniques ; alors vous commencerez à comprendre toute votre histoire et même pourquoi nos francs-maçons, tout en inscrivant en tête de leurs statuts que « la politique et la religion leur demeurent absolument étrangères, » brisent immédiatement leur grand maître dès qu'il se permet de voter au Sénat... pour le *pape*.

Toutes les erreurs ne peuvent jamais conspirer que contre une vérité ! Comment ne comprend-on pas tout cela ?

1. *Hist. crit. de l'École d'Alexandrie*, t. II, p. 94.

Alexandrins modernes, tenez-vous jusque-là pour bien et dûment avertis qu'avec vos préjugés il n'est certes pas un seul de tous vos anciens maîtres qui ne vous reniât pour disciples et ne vous refusât l'entrée de son sanctuaire. Que pourrait-il y avoir de commun, par exemple, entre Proclus et son panégyriste moderne? Celui-ci croit-il donc aux dieux *erratiques* du premier, et s'est-il jamais exercé à conjurer les orages et à *faire tomber la pluie sur la terre altérée*? Comme Plotin, évoque-t-il donc des *dieux trop tardifs à les rejoindre*<sup>1)</sup> Comme Julien et tous les autres, se serait-il fait, par hasard, initier aux mystères d'Éleusis? S'occupe-t-il de divination par l'anneau et de nécromancie dans les coupes? Comme Proclus, son idole, adore-t-il tous les dieux de la terre, à l'*exception de celui des chrétiens*? Comme tous les éclectiques, entretient-il, au moyen de l'*extase, but et consommation des vertus théurgiques*, un commerce divin avec Esculape et le dieu du Soleil? Sait-il bien ce que c'est que l'épopsie? Fait-il donc, comme Proclus, *des révérences à la lune* et correspond-il avec elle<sup>2)</sup> En un mot, voudrait-il donc, pour en finir avec le christianisme expirant, rajeunir un paganisme incompris? Oh! alors, mais seulement alors, nous nous rétractons complètement. Jusque-là, messieurs les éclectiques, bien heureusement pour vous, vous resterez de faux Alexandrins, puisque, bien loin de vous élever jamais jusqu'à la véritable extase, seul but de toute leur vie, vos ailes ont toujours été trop pesantes pour arriver jusqu'à l'*extase magnétique* et vos esprits trop *positifs* pour comprendre le premier mot de ce spiritisme moderne, dans lequel, soyez-en bien certains, vos vieux maîtres eussent repris tout leur bien. Donc c'est donner la plus grande des entorses à l'histoire, que de vous présenter pour les disciples

1. On conseillait un jour à Plotin d'assister aux sacrifices théurgiques. « Ce n'est pas à Plotin d'aller trouver les dieux, mais bien aux dieux de venir trouver Plotin. » « Vit-on jamais, dit Bayle, une théurgie plus cavalière? »

2. Tous ces passages sont textuels, et nous les retrouverons plus tard, au ch. *Néoplatonisme*, III<sup>e</sup> Mémoire.

de ceux qui distinguaient si bien les *facultés* et les *extases* psychologiques des extases *surintelligentes* envoyées par les dieux.

### § III

L'ange gardien confondu avec l'âme. — Deux mots encore sur Socrate et M. le docteur Lélut. — L'*intuition* n'est pas plus le bon ange que le bon ange n'est une CERTAINE PARTIE DE L'ÂME. — Pressentiments, prémonitions. — Anecdotes. — La droite ou la gauche, ou vraie doctrine biblique.

#### 1. — Continuation de la méprise de Porphyre.

Nous venons d'entendre Porphyre nous poser la question du démon de Socrate ; beaucoup d'anciens philosophes se l'étaient posée avant lui, et nous la trouvons tout spécialement discutée dans Plutarque et dans Platon.

Ici donc encore le *xix<sup>e</sup>* siècle, qui croit toujours arriver le premier, n'arrive qu'après tout le monde.

Comme lui, l'antique philosophie s'était déjà demandé bien des fois s'il n'y avait pas une *intuition* purement psychologique au fond de ce singulier phénomène, et si les âmes qui le subissaient n'étaient pas tout simplement des âmes plus attentives que les autres à la voix de leur raison. La force de leur esprit et le silence de leurs passions, disait-on, pouvaient leur faire percevoir des incidents futurs qui, par leur finesse, échappaient au vulgaire. La psychologie d'Aristote favorisait cette théorie, que paraissaient légitimer en outre certaines distinctions bibliques entre les diverses puissances de l'âme<sup>1</sup>, et même quelques identifications apparentes entre

1. La plus connue de toutes ces distinctions était celle qui semblait séparer l'esprit de l'âme, c'est-à-dire le *νεῦρα*, *mens*, du *ψυχή*, *anima*. La première de ces deux *puissances* animiques passait pour être le point de jonction de l'homme avec son ange ; plus tard, la scolastique, distinguant encore, appelait la première l'intellect *passif*, et l'autre l'intellect *agent*.

C'est par la même raison, et probablement par suite de la même doctrine,



le *lare* et l'*âme*, recueillies dans les inscriptions tumulaires. Mais Socrate, assurément le meilleur des juges en pareille matière, puisqu'il était tout à la fois observateur et patient, Socrate, après avoir longtemps douté lui-même, avait fini par ne même plus permettre à ses disciples la plus légère hésitation. « Ce n'est pas *moi*, te dis-je, mais bien réellement un *Dieu*, Θεός, un *tuteur*... J'ai cela de commun avec les *sages-femmes* que par *moi-même* je n'enfante rien, je ne produis rien, mais bien l'esprit qui est *avec moi*; et la preuve que c'est bien un *Dieu*, c'est qu'il ne m'a jamais annoncé à l'avance une chose fausse <sup>1</sup>. »

Il semblerait qu'après une telle étude, faite sur sa propre personne par le maître de Platon et le représentant le plus consciencieux de la *sagesse* antique, la cause devrait être *entendue*; elle l'était définitivement aux yeux de son illustre disciple. Mais on voudrait nous faire croire aujourd'hui qu'il était réservé à Socrate d'être mieux compris en 1862 par la Faculté de médecine de Paris que par l'Académie d'Athènes, et mieux jugé par M. le Dr Lélut que par lui-même ou par un disciple comme Platon. Si toutes les chances de vérité devaient augmenter, comme pour l'action des corps célestes, en raison du carré des distances, nous n'aurions rien à dire; mais jusque-là, nous trouverons toujours très-dur de remplacer de si loin, chez un homme comme Socrate, la supériorité de la *raison* par la supériorité de la *folie*, et c'est ce que fait M. le Dr Lélut <sup>2</sup>.

que les Perses ont toujours paru confondre sous le même nom leur *ferouer*, ou partie typique et spirituelle de l'âme, avec l'*intelligence* angélique, chargée de sa défense et de sa garde.

1. Platon (*Theag.*, 151-250). Nous avons vu, dans notre introduction, que Socrate ajoutait : « Ce Dieu, je te promets de te le faire connaître, non pas par sa substance, mais par son action, car la puissance produite par l'*essence* peut seule donner lieu à cette action. »

2. « Cette folie de Socrate, qui ne passa jamais à l'état de délire général, fut l'expression au moins hallucinée de la raison, de la philosophie, de la vertu. » (*Démon de Socrate*, par le Dr Lélut, page 179.) Toute la question roulant, comme le dit Socrate, sur l'accomplissement constant et ponctuel de

Ayant déjà soutenu sur ce sujet et contre lui une longue thèse, qui probablement n'aura pas obtenu l'honneur d'un de ses regards, nous ne la reproduirons pas ici.

Toute cette question cependant se rattachait étroitement à celle de nos *anges gardiens* dont, on le sait, les esprits familiers étaient la doublure équivoque et païenne.

C'est elle, qui après avoir été posée tout à l'heure par Porphyre à Anébon, est reprise à seize cents ans de distance par M. Cousin lorsqu'il dit à son siècle, en parlant de la sœur Magdeleine de saint Joseph, « elle avait un de ces grands cœurs qui font les héros en tout genre, et *qui sont la première source des miracles* : elle en fit donc comme sainte Thérèse. Comme elle, elle eut ses extases, ses visions. C'est le cœur qui *échauffait* en elle l'*imagination*, et c'est là, en effet, le foyer sacré de toutes les grandes choses. Quelle philosophie que celle qui viendrait proposer ici ses misérables objections ! Prenez-y garde, elles tourneraient contre Socrate et son démon, aussi bien que contre le bon ange de la mère Magdeleine. Ce *bon ange*-là était au moins la vision intérieure, la voix sainte et vraiment merveilleuse d'une grande âme transfigurée <sup>1</sup>. »

Voilà tout ce qu'il est possible à M. Cousin d'accorder à la notion du bon ange. Le *spiritisme* de l'Institut atteint ici le summum de sa tolérance.

Laissons d'abord Jamblique répondre encore une fois à Porphyre ; c'était un peu plus difficile que de répondre à un philosophe français.

Jamblique commence donc par faire bonne justice du démon *génethliaque*<sup>2</sup> des astrologues : « Le vrai démon, dit-il, n'est pas celui qui se trouve indiqué dans le Zodiaque à

toutes les choses annoncées, comprend-on que cet accomplissement, certifié par le grand homme, n'ait même pas eu les honneurs d'une mention honorable par ses historiographes modernes ?

1. M<sup>me</sup> de Longueville, I, 92.

2. Le démon de la naissance.

l'heure de notre naissance, mais bien celui qui *accompagne* l'âme nouvellement née et qui, par cela même, tire son nom du *complément* qu'il apporte à toutes ses puissances biologique, ἀποπληρωτῆς τῶν βιῶν τῆς ψυχῆς. Mais si le démon était *une des parties* de notre âme, il y aurait nécessairement autant de démons qu'elle aurait de parties ou plutôt de puissances. De là vient que quelques-uns lui en ont assigné jusqu'à trois. C'est encore une erreur, nous n'en avons qu'un seul, qui préside à la fois à tout notre être et qui nous est accordé par le Dieu tout-puissant, *prince de ce monde*<sup>1</sup> et par l'entremise duquel nous invoquons le souverain maître de toutes choses. »

« Penser autrement, dit à son tour Proclus, et *confondre cet ange avec l'âme humaine*, c'est vouloir exalter celle-ci sans mesure. L'homme étant une âme se servant d'un corps, le démon ne peut être la même chose, ni surtout l'âme raisonnable, bien que nous appelions l'esprit de l'homme génie, en raison de la *ressemblance* merveilleuse qui paraît les *rapprocher* lorsque l'homme mène une vie divine et ne cesse d'écouter son génie.

« Mais comme le génie humain change à chaque instant de manière d'être et de voir, nous serions obligé, s'il était notre bon ange, d'admettre ou des génies inconstants ou autant de génies différents qu'il y aurait eu de changements.

« Le démon n'est donc pas l'intellect, mais une substance différente de l'intellect... C'est pourquoi Platon, tout en appelant l'intellect le *gouverneur* de l'âme, appelle le démon son *inspecteur* et curateur, car c'est là notre unique providence.

1. Jamblique, s'il avait admis la chute et le rôle que le *prince de ce monde* a rempli dans cette chute, aurait compris la vraie distinction du *bon ange* et du *génie de naissance* — penes nos natus — que le premier chasse par l'entremise du prêtre et par ces paroles si claires et si positives : « Sors de ce corps, de ce cœur, de ces organes, etc. », premier exorcisme sans lequel nous ne serions pas seulement privés d'un bon ange, mais sans lequel nous serions toujours possédés par un mauvais.

« En outre, l'âme rationnelle se laisse aller continuellement soit à la colère, soit à la concupiscence, et ne peut rien sur les choses accidentelles. Le démon, lui, n'a rien de commun avec toutes ces misères et a puissance sur tout le reste.

« Socrate avait donc bien raison de promettre à Alcibiade de lui faire connaître son démon, non par sa substance, mais par sa puissance... Car la puissance est entre l'essence et l'action; partout cette puissance angélique est intermédiaire, *elle joint le père à l'intellect* dans les choses intelligibles. En effet, sa puissance existe avec le père, l'intellect existe par le père... Les génies qui existent entre nous et Dieu sont partout les MÉDIUMS de ce Dieu... »

On voit donc que si notre philosophie actuelle ne comprend plus l'ange gardien, ce n'est pas faute de le retrouver chez ses maîtres.

## 2. — Applications modernes.

Il n'était pas plus difficile de retrouver les traces et même la démonstration d'une certaine classe de faits scientifiques enregistrés avec beaucoup de soin depuis cinquante ans par la science psycho-pathologique, sous les noms de *folies sensoriales*, d'*intuitions psychologiques*, de *surexcitations psychiques*, phénomènes qu'elle classe résolûment, et toujours, dans le cadre ou tout au moins dans le voisinage de ses *folies* et de ses *hallucinations*.

Empruntons-en la preuve au bel ouvrage de M. le docteur Brierre de Boismont, dont nous nous sommes occupé dans notre premier volume. Nous avons dit alors combien la foi chrétienne de M. de Boismont et les tendances naturelles de son esprit devaient le prédisposer à l'abandon de quelques méprises. On ne s'indigne pas aussi chaleureusement qu'il le faisait contre les hardiesses rationalistes qui vont *trop* loin, sans être au moins fort disposé au sacrifice de celles qui ne vont

pas *aussi* loin (vous fussent-elles personnelles); pour notre part nous avons toujours été fort rassuré sur la venue plus ou moins prochaine de ces quelques corrections; nous avons même plus d'une raison de croire que depuis 1853 ces dernières tendances que nous signalons ici pourraient bien avoir considérablement augmenté.

Toujours est-il qu'en 1852 M. Brierre de Boismont rangeait déjà, avec un certain embarras, « les pressentiments ou les avertissements mystérieux du jour et de la nuit » sur le triste rayon dont nous parlions tout à l'heure.

« Les esprits froids et sérieux, dit-il, rejettent les pressentiments; les âmes sensibles y croient. Dans le plus grand nombre des cas, ils ne se réalisent pas; dans ceux où l'événement les justifie, ils ne sont *qu'une réminiscence*, une simple *coïncidence*; nous tombons *tous* d'accord sur tout cela... »

La meilleure preuve qu'il manque au moins une voix à ce concert, et que dans cette première phrase c'est le *vieil homme* et le respect humain qui ont parlé, c'est la seconde phrase ainsi rédigée : « Il n'en est pas moins vrai qu'un événement imprévu, une préoccupation forte, une inquiétude vive, un changement subit dans les habitudes, font naître à l'instant dans l'esprit des pressentiments *qu'il serait souvent fâcheux de repousser avec une incrédulité systématique.* »

Ici c'est le nouvel homme qui nous parle et qui a osé faire un grand pas dans la voie du courage; seulement il ne faudrait pas rapporter de tels pressentiments à « une préoccupation forte, au changements des habitudes, etc., » car ce serait à l'instant même embrouiller sa pensée par la confusion de la cause et de l'effet, et par conséquent justifier cette incrédulité que l'on représente comme fâcheuse.

Ce courage de M. Brierre augmente avec la marche, *vires acquirit eundo.* « Les pressentiments, dit-il, s'expliquent donc, *dans un grand nombre de cas*, par des causes *naturelles*; mais sans être taxé de penchant au merveil-

leux, *ne peut-on pas dire* qu'il y a des événements qui *semblent* sortir des lois communes?... »

Oui, certes, on peut, on doit le dire, et surtout lorsqu'on est médecin aliéniste et qu'il s'agit de réintégrer dans la science un élément d'une aussi immense portée.

5. — *Exemples à l'appui.*

Il faut donc remercier M. Brierre de nous avoir raconté le fait suivant : « M<sup>lle</sup> R..., douce, d'un excellent jugement, religieuse sans bigoterie, habitait, avant d'être mariée, la maison de son oncle, médecin célèbre et *membre de l'Institut*; elle était alors séparée de sa mère, atteinte, en province, d'une maladie assez grave. Une nuit, cette jeune personne rêva qu'elle l'apercevait devant elle, pâle, défigurée, prête à rendre le dernier soupir, et témoignant surtout un vif chagrin de ne pas être entourée de ses enfants, dont l'un, curé d'une des paroisses de Paris, avait émigré en Espagne, et dont l'autre était resté dans la capitale. Bientôt elle l'entend l'appeler par son nom de baptême; elle voit la méprise de *toutes les personnes qui entouraient sa mère*, et qui, s'imaginant qu'elle appelait sa petite-fille, *vont la chercher dans la pièce voisine*; elle voit la malade corriger par un signe leur erreur, et leur apprendre qu'il s'agissait de sa fille alors à Paris. Sa figure exprimait la douleur qu'elle éprouvait de son absence. Tout à coup ses traits se décomposent, se couvrent de la pâleur de la mort, et elle retombe sans vie sur son lit.

« Le lendemain M<sup>lle</sup> R... parut fort triste devant D..., qui la pria de lui faire connaître la cause de son chagrin; elle lui raconta dans tous ses détails le songe qui l'avait si fortement tourmentée. D..., la trouvant dans cette disposition d'esprit, la pressa sur son cœur en lui avouant que la nouvelle n'était que trop vraie, et que sa mère venait de mourir. Il n'entra point dans d'autres explications.

« Mais, quelques mois après, M<sup>lle</sup> R..., profitant de l'ab-

sence de son oncle pour mettre en ordre ses papiers, auxquels, comme beaucoup d'autres savants, il n'aimait pas que l'on touchât, trouva une lettre qui avait été jetée dans un coin. Quelle ne fut pas sa surprise en y lisant *toutes les particularités de son rêve* que D... avait passées sous silence, ne voulant pas produire une impression trop forte sur un esprit déjà si fortement impressionné.

« Tous ces renseignements nous ont été donnés par la personne elle-même, dans laquelle nous avons la plus grande confiance <sup>4</sup>. »

Nous trouvons encore dans M. Brierre un fait d'avertissement *en rêve*, fort curieux à notre avis en ce que nous le retrouvons raconté à peu près dans les mêmes termes, quatorze cents ans auparavant.

« M. R..., de Bowland, propriétaire dans la vallée de Gala, en Écosse, était poursuivi en justice pour une somme considérable d'argent, provenant des arrérages accumulés d'une dîme, due, disait-on, à une famille noble. M. R... était intimement convaincu que son père, d'après un usage particulier à la loi écossaise, avait racheté ces dîmes du titulaire, et qu'en conséquence la demande actuelle était sans fondement. Mais, après des recherches minutieuses dans les papiers de la succession, dans les actes publics, et après une enquête fort longue parmi les personnes qui avaient été en rapport d'affaires avec son père, il ne put trouver aucune preuve en sa faveur. — Le terme fatal étant près d'expirer, il se disposa à partir le lendemain pour Edimbourg, afin d'arranger son affaire aux conditions les moins onéreuses possible. Il alla se coucher dans cette disposition d'esprit. A peine était-il endormi qu'il eut le songe suivant : son père, mort depuis plusieurs années, lui apparut et lui demanda ce qui lui troublait ainsi l'esprit. En rêve, on n'est point surpris des apparitions. M. R... lui fit connaître la cause de son inquiétude, ajoutant que le paye-

4. *Des hallucinations*, p. 245.

ment d'une somme aussi considérable lui coûtait d'autant plus qu'il avait la conviction qu'elle n'était pas due, quoiqu'il ne put fournir aucune preuve à l'appui de son dire. — Vous avez raison, mon fils, répondit l'ombre, j'ai payé ces dîmes pour lesquelles vous êtes maintenant poursuivi. Les papiers relatifs à cette transaction sont dans les mains de M. M..., avoué, qui est maintenant retiré des affaires et demeure à Inveresk, près Édimbourg ; j'eus recours à lui dans cette circonstance, quoiqu'il n'ait jamais été chargé de mes affaires. Il est très-possible que M. M... ait oublié cette particularité, qui remonte maintenant à une date très-ancienne ; mais vous pouvez la lui rappeler en disant que lorsque je vins pour régler son compte il s'éleva une difficulté sur le change d'une pièce d'or de Portugal, et que nous convînmes de boire la différence à la taverne.

« M. R... s'éveilla le matin, l'esprit rempli de son rêve ; il jugea convenable de se détourner de son chemin pour aller à Inveresk, au lieu de se rendre directement à Édimbourg. Arrivé dans cet endroit, il trouva la personne dont son père lui avait parlé : c'était un homme très-avancé en âge. Sans lui dire un seul mot de son rêve, il lui demanda s'il se rappelait s'être chargé autrefois d'une affaire pour le compte de feu son père. Le vieux monsieur n'en avait pas conservé le souvenir ; mais la circonstance de la pièce d'or lui remit tout en mémoire ; il fit la recherche des papiers et les trouva, de sorte que M. R... put porter à Édimbourg les documents nécessaires au gain du procès qu'il était sur le point de perdre.

« Il est donc *hors de doute*, ajoute M. Brierre, que M. R... avait entendu raconter autrefois cette histoire à son père, mais que depuis longtemps elle s'était effacée de son esprit. Ce qu'il faut noter, c'est que la mémoire revint après la fatigue des recherches. »

Après l'attestation d'un médecin distingué du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, écoutons maintenant celle du plus grand des théologiens écrivant au <sup>iv</sup><sup>e</sup> siècle de l'Église.



« Je vous donne comme PARFAITEMENT CERTAIN, *pro certo*, que, lorsque nous étions à Milan, nous avons su qu'après la mort de... on vint présenter à son fils un engagement signé par son père, mais déjà acquitté par lui avant sa mort. Le fils commence à s'attrister, à se tourmenter, à s'étonner de ce que son père ne lui ait jamais parlé d'une pareille dette en faisant son testament. Mais une des nuits suivantes, voici son père qui lui apparaît et qui lui indique le lieu où la quittance était serrée chez son détenteur. Le jeune homme s'y transporte, le montre, le désigne, et non-seulement repousse ainsi la calomnie, mais récupère la quittance que son père avait oublié de retirer en acquittant sa dette<sup>1</sup>. »

Maintenant que disent l'esprit moderne et le génie antique sur un fait qu'ils paraissent s'être emprunté mutuellement, et dont nous connaissons de bien nombreux analogues? Il faut bien le dire, expliquer ces deux rêves par une *réminiscence*, par des *associations* fortuites d'idées, comme le fait M. Brierre, nous paraît aussi étrange que de l'expliquer par une *congestion* cérébrale, comme le fait M. Maury, ce dont M. Brierre se moque à son tour en ces termes : « La généralisation de cette dernière explication serait contraire à l'expérience, car des milliers de personnes rêvent sans le moins du monde avoir d'hallucinations *hypnagogiques*<sup>2</sup>, de maux de tête et de symptômes congestifs. »

Dans ces deux faits, dirons-nous à notre tour, une première considération nous paraît dominer toutes les autres : il nous semble évident que les *deux* pères apprenaient ici aux *deux* fils, *deux* choses, non-seulement que ces fils ne savaient pas alors, mais encore qu'ils ne pouvaient jamais avoir sues : la première, en raison de ses nombreuses particularités qui n'auraient pu s'effacer toutes à la fois de la mémoire pour y revenir toutes ensemble ; la seconde, parce qu'on n'eût jamais laissé *sciemment* une quittance entre les mains d'un créancier.

1. Saint Augustin, *de Cura pro mortuis*, XI.

2. Amenant le sommeil.

Maintenant, que ce soient les pères *eux-mêmes* ou de bons anges qui aient apparu, c'est une question subséquente à laquelle nous reviendrons plus tard ; disons seulement que, sans résoudre entièrement ce grand problème, saint Augustin du moins tranche admirablement la question principale. (*De Gen.*, XII, 26.)

« Dans un esprit presque entièrement dégagé des sens, dit-il, la vision spirituelle peut consister en images corporelles, soit qu'elle ait lieu pendant le sommeil ou bien pendant l'extase. *Si ce que l'on voit n'a aucune signification*, il faut le ranger parmi ces imaginations de l'esprit, si communes en dehors de l'extase et même à l'état de pure veille, et que l'on sait si bien discerner des corps véritables et véritablement présents. *Mais si ce que l'on voit pendant le sommeil, la veille ou l'extase, signifie quelque chose* (c'est-à-dire offre un sens clair et suivi), tout en nous montrant, comme s'ils étaient là, les corps et les portraits des absents, cela devient miraculeux ; mais alors cela peut se faire par l'intervention d'un autre esprit (ou de l'esprit d'un autre) qui, par ces images, révèle ce qu'il sait à celui *auquel il se mêle*, soit que ce dernier le comprenne, soit qu'un autre le comprenne à sa place. Si cette signification bien démontrée ne peut s'expliquer par aucune espèce de corps, que peut-il nous rester en fait d'explication que l'intervention de cet esprit ? A la vérité, quelques-uns veulent que l'âme humaine ait en elle-même une certaine force de divination. Mais, s'il en était ainsi, pourquoi ne pourrait-elle pas toujours ce qu'elle ne cesse de vouloir ? et pourquoi ne recevrait-elle jamais aucun encouragement à cette puissance ? D'ailleurs, personne, et aucun corps de la nature ne pouvant le moins du monde l'aider en tout cela, il ne reste plus qu'une seule ressource, c'est de la faire aider par un esprit<sup>1</sup>. »

1. « Sed cum spiritualis visio, penitus alienato a sensibus corporis animo, imaginibus corporalium detinetur, sive in somnis sive in extasi, si nihil significant quæ videntur, ipsius animæ sunt imaginationes. Sicut etiam vigi-

On voit qu'en ne cessant de poser la *surintelligence* comme critère entre les phénomènes naturels et l'intervention d'un esprit *étranger*, nous marchions couvert et garanti par la plus grande de toutes les autorités.

Quant au mode d'exécution, saint Augustin le rapproche de celui qui doit régler ces apparitions journalières dont le rêve et même l'état de veille nous offrent tant d'exemples, soit que l'image d'un mort ou d'un vivant apparaisse à quelqu'un *sans que ce mort ou ce vivant s'en doute*, soit *qu'il le sache mais n'y soit pas*, soit enfin *qu'il y soit en le sachant*, etc. Ces trois variétés d'un phénomène au fond toujours le même, le grand docteur les attribue, dans les trois cas, comme l'opinion la plus probable, à la coopération du bon ou du mauvais ange, suivant la vérité et les fruits de leurs révélations.

Au contraire, M. Brierre se sent de plus en plus gêné dans son système de *réminiscences*, car il convient (p. 237) que certains *rêves authentiques* ont fait connaître un événement qui se passait *au moment même* ou peu de temps après. « Un ministre protestant s'étant rendu à Édimbourg, d'un endroit voisin, descendit dans une auberge. Il venait de s'endormir, lorsqu'il vit en songe sa maison brûler et un de ses enfants au milieu des flammes. Il s'éveille aussitôt, quitte à l'instant la

lantes et sani, et nulla alienatione moti, multorum corporum quæ non ad-sunt sensibus corporis, cogitatione imagines versant. Verum hoc interest, quod eas a præsentibus verisque corporibus constanti affectione discernunt. Si autem aliquid significant, sive dormientibus exhibeantur, sive vigilantibus, cum et oculis vident præsentia corpora et absentium imagines cernunt spiritu, tanquam oculis præsto sint, sive illa quæ extasis dicitur alienato prorsus animo a sensibus corporis, mirus modus est. Sed commixtione alterius spiritus fieri potest ut ea quæ ipse scit, per hujusmodi imagines *ei qui miscetur ostendat*, sive intelligenti, sive ut ab alio intellectu pandantur. Si enim demonstrantur hæc. nec utique a corpore demonstrari possunt, quid restat nisi ut ab aliquo spiritu demonstrantur? Nonnulli ejusdem volunt animam humanam habere vim quamdam divinationis in seipsa. Sed si illa est, cur non semper potest cum semper velit? An quia non semper adjuvatur ut possit? Cum ergo adjuvatur, numquid a nullo aut a corpore ad hoc adjuvari potest? Proinde restat ut a spiritu adjuvetur... » (S. Aug., *de Gen.*, XIII, 27.)

ville pour retourner chez lui. Arrivé en vue de sa maison, il la trouve en feu, il s'élance à temps pour sauver un de ses enfants, qui avait été abandonné au milieu de l'alarme et de la confusion d'un pareil événement. »

- S'il n'y avait qu'un seul hasard de cette espèce, on pourrait croire avec M. Brierre « que ce ministre se méfiait de son domestique, de son peu de précautions *pour le feu*, de son peu de sobriété *à la foire*, etc., etc.; mais en vérité il y a par trop d'analogues à son histoire pour y consentir; car, ainsi qu'il le remarque lui-même, on trouverait difficilement un personnage célèbre qui, dans ses mémoires ou dans son intimité, n'ait fait allusion à quelque événement surnaturel de sa vie. » (P. 246.)

Pas n'est besoin d'être un personnage *célèbre* ni d'avoir écrit ses mémoires, et, quant à nous, en raison de l'immense quantité de communications du même genre qui nous ont été faites, nous concluons hardiment à la généralisation presque complète et quotidienne de ces mêmes phénomènes. Pour répondre tout de suite à la dernière histoire d'incendie par une autre qui, pour nous, exclut toute méfiance et toute crainte d'*enivrement*, voici un fait très-positif : mon père, endormi dans une auberge de Rouen, où il se trouvait alors comme membre du conseil général, entend au milieu de la nuit une voix qui lui crie : « Réveille-toi, c'est une cathédrale qui s'abîme ! » Sauter à bas de son lit, ouvrir sa fenêtre et voir la cathédrale en feu fut l'affaire d'un instant.

Dans sa jeunesse, jouant aux barres avec plusieurs officiers de son régiment, il vit encore un d'eux s'arrêter subitement au milieu de sa course et s'écrier, en posant sa main sur ses deux yeux : « Ah ! mon Dieu ! mon frère vient de se casser la cuisse en franchissant une barrière en Amérique. » Inutile d'ajouter que trois mois après la nouvelle se trouvait minutieusement vérifiée.

M. Bonnetty, rédacteur actuel des *Annales de philosophie religieuse*, nous a raconté qu'un soir, avant de s'endormir, il voit l'image d'un de ses amis, alors en Amérique, entr'ouvrir

les rideaux de son lit, et lui apprendre qu'il vient de mourir à l'instant. La triste nouvelle se confirme plus tard et désigne ce même instant comme ayant été le dernier. Mais cette image portait un gilet dont le dessin très-extraordinaire avait beaucoup frappé M. Bonnetty; il s'informe plus tard et prie qu'on lui envoie le dessin de ce gilet. On l'envoie, et c'était complètement celui de l'apparition.

Il est donc bien évident qu'il y avait ici un *peintre* qui reproduisait un détail qui n'existait pas sur l'être perdu au moment même de la mort (il était mort dans son lit); donc l'âme n'avait pas pu *voir* à ce moment ce détail reproduit dans la peinture. Le *peintre* seul pouvait le faire de souvenir.

Nous verrons dans un autre chapitre (*Nécrolâtrie*) quelle part d'action la personne représentée, qu'elle soit vivante ou qu'elle soit morte, peut réclamer dans l'organisation du phénomène. Le débat en ce moment roule entre l'*âme* et l'*ange gardien*.

Voici maintenant deux narrations très-curieuses, qui nous ont encore été faites à nous-même et dont nous ne pouvons pas plus douter que de celles qui précèdent. M. l'abbé \*\*\*, aumônier de l'un des grands collèges de Paris, nous racontait ces deux anecdotes, dont la première est le véritable pendant de celle de M<sup>lle</sup> R... dont vient de nous parler M. Brierre : Une jeune personne, religieuse, parente de l'abbé, voit à soixante lieues de distance sa mère mourir subitement en l'appelant, et en témoignant son regret de ne pouvoir l'embrasser. Elle se lève, réveille toute sa famille à laquelle elle apprend en sanglotant que sa mère vient de mourir; personne ne veut la croire jusqu'à l'arrivée, le surlendemain, du fatal courrier. Les choses s'étaient exactement passées comme elle les avait annoncées.

Cette même dame (tant il est vrai que l'hérédité se retrouve partout) avait offert de son côté le même phénomène. Se trouvant en Lorraine, on l'avait vue, une nuit, s'éveiller en sursaut et, dans un accès de désespoir, déclarer que son fils,

alors à Paris, vient d'être poignardé et jeté dans la rivière. On écrit à Paris, on cherche, et l'autorité trouve le cadavre à l'endroit désigné, et portant la funeste blessure.

Mais le fait suivant, sans être aussi positivement merveilleux, est peut-être encore plus frappant : « Moi-même, me disait le même narrateur, étant aumônier à l'hôpital de Douhérah en Algérie, je venais de passer une heure auprès d'un malade qui m'intéressait ; je m'aperçois que l'heure approche d'aller prendre ma place retenue dans le coupé de la diligence qui fait le service de cette petite ville à Alger, dont elle est séparée par une distance de quatre lieues. Je me rends donc en toute hâte au bureau ; mais lorsque je me dispose à monter, je trouve le coupé occupé par trois voyageurs qui refusent de descendre ; au même moment, on vient me redemander de la part de mon malade, qui, dit-on, tient absolument à me revoir. Je m'explique d'autant moins cette insistance que l'on ajoute qu'il est debout et dans le même état satisfaisant où je viens de le laisser. Je n'en tiens donc aucun compte, et, retournant au bureau, j'exige qu'on me livre ma place. On le fait et mon *usurpateur* descend. Mais au moment même où je me dispose à monter, voilà que je sens en moi comme une volonté très-forte qui s'oppose à la mienne et m'intime l'ordre de rester. J'essaye encore, même obstacle ; enfin, j'obéis sans trop savoir pourquoi ; j'abandonne ma place et je me rends à l'hôpital, où, comme je le prévoyais bien, mon malade n'avait absolument rien à me dire. Je reviens donc deux heures après sur la place de la ville, fort ennuyé d'avoir manqué mon voyage, mais quel est mon étonnement en voyant ma diligence y revenir elle-même, quand on la croyait à Algér. On s'attroupe, on l'entoure, on interroge, et pour toute réponse les conducteurs ouvrent le coupé et en retirent les trois voyageurs *décapités*... Les Bédouins avaient assailli la voiture à deux lieues de Douhérah,... et c'était leur œuvre... »

Qui pourrait blâmer le bon abbé d'avoir vu dans le faux appel du malade, dans l'usurpation de sa place et dans sa

répulsion à monter, autant de procédés protecteurs émanant de son bon ange ?

Quant à ces sortes de photographies historiques et de secondes vues *anticipées*, bien autrement concluantes, selon nous, une des meilleures preuves qu'elles ne naissent pas *au fond de l'âme*, c'est qu'elles frappent parfois plusieurs personnes ensemble. Nous connaissons un homme portant un nom célèbre, et favorisé de ces communications, d'une manière pour ainsi dire continue, mais avec cette particularité tout à fait curieuse, qui les lui fait partager avec sa femme. Voit-il en rêve un ami mort : sa femme le voit au même instant, dans les mêmes lieux, dans le même état moral, portant le même costume, etc., etc. Il y a donc là un moniteur extrinsèque et *commun*.

Vouloir donc expliquer tout cela par les grands mots de *rêves psychiques intuitifs*, comme le fait M. le Dr Macario, réduire ces *hallucinations* à celles de l'ouïe, comme le fait M. Baillarger, les faire dépendre de *congestions cérébrales*, comme le veut M. Maury, de la *surexcitabilité nerveuse*, comme l'établissent tous nos aliénistes, c'est véritablement atteler un carrosse devant son équipage, et prendre les effets pour les causes. Il vaut mieux finir comme finit encore M. Brierre de Boismont : « Sans être taxé de penchant au merveilleux, ne peut-on pas dire qu'il y a des événements qui sortent des lois communes et que plusieurs faits authentiques semblent prouver l'*instantanéité de l'événement et de sa perfection* ? » (P. 261.)

Seulement il faudra bien prendre garde d'ajouter comme lui : « Il est cependant *probable* qu'il n'y a là qu'une simple coïncidence ou une *réminiscence*. »

Réminiscence... de ce qui n'a jamais été!...

Nous garantissons que M. Brierre pense plus juste aujourd'hui que sa plume n'écrivait hier.

Non, l'âme humaine ne sait pas *à point nommé* ce qu'elle n'a jamais su dans un autre moment.

Proclus et Jamblique parlent à ce sujet comme Socrate. Pla-

ton, saint Augustin et saint Thomas d'Aquin;... et ce qu'il y a de plus consolant, c'est que païens et docteurs s'expriment exactement comme la Bible qui nous montre précisément dans les anges cette mission constante dont nous les dépouillons au profit de notre propre esprit; prérogative usurpée dont cet esprit lui-même, dès qu'il écoute le bon sens, se voit obligé de décliner immédiatement l'honneur!

On nous demandera peut-être comment, avec une théorie si consolante sur les *avertissements* spirituels, nous nous sommes montré si sévère sur les phénomènes magnétiques et spirites qui, dans le fait et pour la plupart, se rapprochent extrêmement de ceux-ci. Nous sommes bien loin, en effet, de nier la similitude d'*espèce*, mais nous nions très-positivement celle de *classe*; il y a l'infini, selon nous, entre les révélations spontanées et celles qu'on sollicite malgré l'éternelle prohibition des lois divines, entre celles qui se produisent comme d'elles-mêmes et celles qui marchent sous le drapeau de Mesmer, de Cagliostro ou bien en compagnie de tous les Esprits frappeurs des deux mondes: et la preuve, c'est que toutes les fois que le bon ange intervient dans tous ces procédés *défendus* et *menteurs*, c'est pour en faire sentir le danger, en prescrire l'abandon complet, et donner à ces joueurs imprudents de telles leçons qu'ils sont corrigés pour toujours. Les exemples ne manqueraient pas à notre plume si nous la laissions courir. Oui, nous croyons à un véritable magnétisme. mais non pas à l'orthodoxie de celui qui s'appelle mesmérisme. Nous croyons aux révélations spirituelles, mais non pas à celles qui s'extorquent par les *passes* et par le *bois*. Nous croyons aux communications d'outre-tombe, mais nous tenons toujours pour suspectes celles que l'on se procure en se jouant ou par profanation.

Et ces distinctions, pourtant si élémentaires, sont peut-être celles que nous aurons toujours le plus de peine à faire accepter et comprendre par nos esprits légers.



4. — *L'Ange gardien selon la Bible.*

Ce que nous avons de mieux à faire est de consulter la Bible et de nous attacher avant tout à ce principe que saint Pierre semble avoir formulé tout exprès pour nos illuminés modernes : « *Jamais la volonté humaine n'a donné naissance à la moindre prophétie, nunquam allata est prophetia humana voluntate* <sup>1</sup>. »

Ce principe si net et si positif rapporte donc tout à Dieu ou à ses anges. Et quoi de plus consolant ? Ici le bon ange est toujours représenté, d'une part comme un bouclier contre tous les dangers qui nous entourent <sup>2</sup>, et de l'autre comme le gage des consolations les plus douces pendant notre triste pèlerinage.

« *Non dormitet qui custodit te*, celui qui te garde ne dormira pas ; — *audi eum, qui a dextris est*, écoute celui qui se tient à ta droite ; — *observa eum et audi vocem ejus*, observe-le et écoute bien sa voix ; — *nec contemnendum putes*, ne va pas le mépriser <sup>3</sup> ; — *non declines ad sinistram*, n'écoute pas surtout celui qui se tient à ta gauche <sup>4</sup>. »

« Deux anges sont là, dit le cardinal de Cusa, dont le génie savait si bien embrasser tant de sujets, deux anges sont là,

1. *Première Épître* de saint Pierre.

2. *Psaume XXXIII*.

3. *Exode*, ch. xxiii.

4. *Nomb.*, xx, 17. — A-t-on jamais réfléchi à cette assignation constante de la droite et de la gauche, au bien et au mal, à la conservation et au désordre ? Rien n'est plus arbitraire, dit-on, et plus facile à déranger ! Soit ; mais c'est précisément en raison de cet arbitraire et de cette facilité, qu'on demande et comment et pourquoi la droite, étant partout la première place, la place d'honneur, le désordre va toujours, partout et de lui-même, se parquer à la seconde qui est la place méprisée. N'est-il pas évident qu'il y a là tout autant de mystère que dans l'expression *donner à gauche* ? « Écoute celui qui est à droite, n'écoute pas celui qui est à gauche !... » La gauche est le côté sinistre. *sinistra*...

D. Martin, dans sa *Religion des Gaulois*, fait remarquer qu'une des recommandations les plus essentielles de cette religion était de se tourner toujours du côté gauche en faisant ses prières. C'est vrai, César nous signale

l'ange qui nous soulève vers le ciel et représente pour nous le Dieu tout-puissant, et celui qui, nous inclinant vers la terre, reçoit toutes ses inspirations du prince des ténèbres <sup>1</sup>. »

« Il faut dire hardiment (*resolute*), dit un grand théologien, que chaque homme a un bon ange et un adversaire désignés, afin qu'ils se trouvent toujours un contre un et deux contre deux <sup>2</sup>. »

Nous reverrons partout la même doctrine chez les païens, non pas qu'il ait été donné primitivement deux anges à l'homme, mais parce qu'en raison de la *possession* chez tous les non baptisés et de l'*expulsion* chez les autres l'homme a besoin d'un gardien qui, dans l'intérêt des premiers, surveille et mitige le despotisme de leur tyran, et dans l'intérêt des seconds empêche le *lion dévorant* de rentrer dans son ancienne demeure.

« Envoyez votre ange contre tous nos ennemis, Seigneur, » — « son ange environnera ceux qui le craignent, *erit in circuitu eorum* <sup>3</sup>; » c'est lui « qui brise les dents des lions rugissants qui tournent autour de nous <sup>4</sup>. »

C'est le bon ange qui, dans le terrible *abandon à Satan* des premiers siècles, se retirait un moment et permettait au *lion* de se jeter aussitôt sur le coupable et d'affliger sa chair dans l'intérêt de son âme <sup>5</sup>.

cette coutume : *et vos barbaricos ritus, moremque sinistrum*. Mais pourquoi D. Martin, malgré toute sa science, s'épuise-t-il en efforts superflus ? Il y avait cependant quelque chose à se rappeler, c'était le : « prends garde à la gauche » de l'Évangile, *non declines ad sinistram*. Les druides n'éprouvaient pas la même peur, voilà tout.

1. *De docta ignorantia*.

2. *Castali*, t. I, p. 626.

3. *Ant.*, Fête de saint Romain.

4. Mais quand, au milieu du vide le plus complet, *ces dents* s'impriment dans votre chair, et, tout en restant invisibles, vous couvrent de morsures très-visibles, comme cela s'est passé chez M. Benezet, on comprend la nécessité d'un bon ange ! (Voir, Appendice du 1<sup>er</sup> Mémoire, § III, 7.)

5. Saint Ambroise ayant jugé à propos de renouveler sur un esclave nommé Stilicon, coupable d'un grand forfait, l'exemple donné par saint Paul

Lorsqu'on est bien persuadé de ces choses, par la foi d'abord, ensuite par l'expérience historique qui nous les montre partout, dans l'obsécration des païens comme dans le maran-hattà des Hébreux, puis enfin par l'expérience personnelle, comme chez M. Benezet, comme on comprend, comme on bénit cette double garde de l'âme et du corps, confiée *au vigilant armé* dont les grandes ailes nous abritent et nous protègent !

Quel ami, que celui qui nous reste, alors que tous les autres se retirent, comme dit Bossuet, « *avec les années et tous les intérêts !* » quel ami que le seul qui veuille toujours, le seul qui puisse toujours, le seul qui « nous porte dans ses mains pour que nos pieds ne rencontrent pas la pierre <sup>1</sup> ; »

Qui « détourne la flèche égarée dans le jour, et la malice rôdant dans les ténèbres <sup>2</sup> ; »

Qui note toutes nos bonnes œuvres et jusqu'à nos bons désirs, comme l'ange du jeune Tobie <sup>3</sup> ;

Qui nous délivre de la fosse aux lions comme Daniel <sup>4</sup>, de la prison comme Pierre <sup>5</sup>, ou nous apporte la bonne nouvelle comme celui de l'Évangile.

Enfin, quel ami que le seul ami, oui, le seul, hélas ! auquel on ne soit jamais forcé de dire adieu, le seul dont la douleur ne se contentera pas de fermer nos paupières, mais dont l'éclat illuminant pour nous jusqu'aux ténèbres inconnues

sur l'incestueux de Corinthe, « le premier mot de l'anathème n'était pas achevé de prononcer, dit Paulin (n° 43), que l'esprit immonde commença à le déchirer (*lacerare*), ce que voyant, nous fûmes tous remplis de frayeur. » Le saint fut aussitôt obligé, comme saint Paul, de remettre à la chaîne le *lion rugissant*. Ce *devovere diris*, ou l'abandon aux *cruels*, devenait quelquefois volontaire et follement sublime, lorsque, comme Curtius par exemple, on se précipitait *pour la patrie* dans le gouffre de ces *cruels*.

1. Ps. des complies du dim.

2. Ibid.

3. Tobie, VI, IX, XXI.

4. Daniel, VI, 27.

5. Actes, XII, 4.

continuera de calmer les épouvantes de notre âme en dispersant, après notre mort, les ennemis de notre vie.

Alors encore, quand tout nous aura fait défaut, nous le sentirons auprès de nous plaissant toujours notre cause, nous soutenant pendant nos purifications transitoires et nous introduisant enfin, si nous l'avons mérité, dans l'éternelle demeure de la lumière, du rafraîchissement et de la paix <sup>1</sup>.

Dans un de ces musées italiens, où, sous le ciseau du sculpteur comme sous le pinceau des grands peintres, les plus sérieux enseignements se revêtent de grâce et de poésie <sup>2</sup>, Fra Angelico nous montre les élus nouvellement introduits au séjour du bonheur, se précipitant au-devant de leurs anges gardiens, et, tendrement enlacés dans leurs bras, se livrant avec eux aux danses les plus gracieuses, pendant que sur le premier plan l'ennemi, furieux d'avoir perdu sa proie, « soustraite comme le passereau aux filets du chasseur <sup>3</sup>, » s'éloigne en rugissant « des portes du Seigneur. »

Comme effet moral, peu de sermons nous paraissent égaler ce ravissant tableau, qui résume pour nous toute la doctrine de l'Église sur nos plus grands intérêts psychologiques, associés au dogme du bon ange et à la menace du mauvais.

Oui, nos plus grands et même nos plus prochains intérêts, car s'il est vrai qu'ici bas « le démon ne dorme jamais et que la mort ne soit pas morte <sup>4</sup>, » il ne l'est pas moins non plus que pour chacun de nous le jour ne saurait être éloigné où ceux qui auront mérité d'être bien défendus par leurs anges leur deviendront semblables, et contempleront comme eux-mêmes la face de leur père <sup>5</sup>.

Pout tout résumer, en un mot, au delà comme en deçà du

1. Luc, XVI, 42.

2. Aux Officii de Florence.

3. Ps. cxxiii, 7.

4. *Imitat.*

5. Saint Matth., XVIII, 10.

tombeau, l'ange, bien loin de *compliquer* nos rapports avec Dieu, est le fil télégraphique d'amour et de lumière qui relie notre âme à la Divinité, et transmet à celle-ci, avant pour ainsi dire que nous en ayons la conscience, jusqu'aux moindres battements de nos cœurs et jusqu'aux moindres intentions de notre esprit. Véhicule merveilleux dont rien ne saurait jamais altérer l'éternelle continuité, si notre volonté ne venait pas si souvent la briser.

#### § IV

L'Ange gardien expulsé par la science. — Saint Michel et sa fête. — L'Ange gardien est, dit-on, un phénomène subjectif. — M. Reynaud le regrette, et reproche à l'Eglise de ne pas assez seconder le sentiment populaire à ce sujet. — Contradictions incessantes. — Commencement de réclamation, à l'étranger, en faveur de l'Ange gardien et des Esprits.

Cependant comme il faut être juste envers tout le monde, nous devons nous hâter de reconnaître que la beauté de cette touchante partie de l'angélologie catholique n'a pas échappé à l'auteur de *Ciel et terre*. M. Reynaud, après avoir posé cette question : Y a-t-il des anges ? et répondu : « Je l'espère et je veux le croire, » ajoute : « Mais sans m'inscrire en faux contre tant d'autorités qui témoignent en faveur de leurs angélophanies, je pourrais mettre en ligne ici toutes les raisons qui *doivent* nous persuader que les apparitions ne sont *jamais* qu'un phénomène subjectif, c'est-à-dire *psychologique*, prenant naissance dans les âmes *surexcitées*... Toutefois, je dois en convenir, la commémoration des anges gardiens m'a toujours semblé une des plus belles ouvertures que nous ayons vers le ciel... N'oublions pas d'honorer à côté de nos grands hommes les êtres qui, *sans avoir mis le pied dans nos tristes vallées*, donnent maintenant la main à nos frères et se lèvent de concert avec eux dans la voie de la béatitude en nous invitant à les suivre. D'ailleurs, s'il n'est pas

impossible que ces êtres sublimes nous aperçoivent *de loin*, il n'est pas impossible non plus qu'ils sachent que nous marchons intentionnellement avec eux... Non, vous dirais-je enfin, je ne *condamne pas absolument* vos fêtes des anges. (Que de bonté !...) Loin de me plaindre que vous ayez fait une trop large part dans votre liturgie à la mémoire des êtres supérieurs, je vous accuserais plutôt de trop de parcimonie à leur égard... Il y a plus d'animation sur ce sujet dans les sentiments populaires, etc.<sup>1</sup> »

M. Reynaud fait ensuite un tableau superbe de saint Michel et de sa fête et reproche à l'Église de rester en arrière, à son égard, des sentiments du peuple.

« Je me garde donc bien, je le répète, dit-il, de rien condamner, mais à condition de ne tenir *toute cette mythologie* que pour un enseignement provisoire dont l'avenir, mieux inspiré par la métaphysique et par le génie national, *fera* sans doute justice et dont, tout en demeurant au fond dans les mêmes principes, nous devons, dès à présent, préparer la réforme... Je vous demanderai seulement encore s'il ne vous semble pas en dehors de toute sagesse, comme de toute mesure, que Dieu aille *déranger* les êtres les plus haut placés dans les magistratures de l'univers, pour des effets auxquels il lui est si facile d'arriver par une simple *détente des ressorts* naturels de l'imagination?... En ce sens, j'en conviens, l'ange gardien n'est plus pour moi une illusion; je consens volontiers à le définir en disant qu'il est la pensée particulière que Dieu a eue en vue quand il a créé chacun de nous<sup>2</sup>. »

Qui ne reconnaîtrait encore en ces lignes l'éclectisme que nous signalions tout à l'heure, c'est-à-dire l'alliage des mêmes principes, des mêmes dénégations avec les mêmes affirmations contradictoires ? Ainsi, l'ange gardien est « une des plus

1. *Ciel et terre*, p. 357 à 375.

2. *Ibid.*, p. 384.

belles ouvertures que nous ayons vers le ciel, » *mais* à la condition « qu'il ne quittera pas le paradis... » — La probabilité pour la réalité des anges est *immense*,... *mais* nous devons bien nous persuader « que c'est de la *mythologie*. » — L'Église est trop parcimonieuse pour les fêtes de ses anges, *mais* ces fêtes « ne pourront subsister bien longtemps. » — « Les anges ne peuvent se déranger, mais *peut-être* leur est-il donné de faire des apparitions et « de s'incarner dans toutes les sphères diverses, y compris la nôtre. » — « Gardez-vous de croire qu'ils se mêlent de nos affaires, *mais* croyez volontiers qu'ils versent sur nos âmes et sur nos destinées de secrètes et incessantes influences. »

Tout cela se retrouve professé par le même interlocuteur dans le petit nombre de pages que nous venons d'indiquer, et vraiment il faudrait qu'un théologien catholique eût l'esprit bien mal fait pour ne pas se contenter de *si belles ouvertures* sur le monde des esprits et des anges, y compris l'ange gardien ; l'éclectisme a cela de bon qu'on est toujours certain de s'entendre avec lui sur une multitude de points, alors même... qu'il paraît... le plus impossible de s'entendre.

Oui, l'éclectisme est partout, il est vrai, mais il est triste de constater que c'est en France qu'il est le plus rationaliste ; ainsi, vous le voyez, de tous nos libres penseurs, M. Reynaud est peut-être le plus spiritualiste ; il a de magnifiques pages sur l'immortalité de l'âme, sur la grandeur des destinées futures et spirituelles de l'humanité ; par exception même il admet la possibilité de l'existence des esprits, mais à l'instant il se hâte de rentrer dans tous les vieux préjugés en reléguant leurs apparitions dans la *mythologie* et chez les âmes *surexcitées*.

Ailleurs, au contraire, et même parmi les étrangers chez lesquels le naturalisme a poussé les racines les plus fortes, il n'est pas rare de rencontrer des exceptions fort nettes et fort complètes. De temps à autre, on surprend leurs philosophes poussant un soupir sur l'insuffisance de leur science et formu-

lant une aspiration vers quelque chose de plus élevé. Les sciences naturelles elles-mêmes ne sont pas à l'abri de cette espèce de contrition et manifestent quelques-uns de ces soupçons que l'on chercherait vainement chez nos savants et chez nos érudits <sup>1</sup>.

Ainsi, bien que naturalisé en France, le comte Rœderer était Allemand d'origine, et chez lui, probablement, c'était l'esprit de sa patrie qui lui dictait ces paroles : « Il semblerait que des substances *éminemment subtiles*, et qui sont peut-être hors de la portée de tous nos instruments, se trouvent dans des rapports nouveaux peu connus avec la nature organique, et *peut-être avec la nature intelligente* <sup>2</sup>. »

C'était un Anglais, le célèbre chimiste sir Humphry Davy, chez lequel nous lisons cette profession de foi assez originale : « Nous sommes les maîtres de la terre, mais peut-être ne sommes-nous, après tout, que les serviteurs d'êtres qui nous sont inconnus ; la mouche, que notre doigt écrase, ne connaît pas l'homme, et n'a pas la conscience de sa supériorité sur lui. Il peut donc y avoir de même des êtres pensants *près de nous* ou *autour de nous*, que nous ne pouvons ni voir, ni même imaginer. Nous savons peu de chose, ... et toutefois j'ai la foi que nous en savons assez pour espérer l'immortalité <sup>3</sup>. »

C'était un Italien et, malgré tous ses écarts, un assez grand penseur que Gioberti ; or, voici un des plus beaux passages de sa philosophie : « La philosophie découvre enfin que ce grand monde matériel, tout fini qu'il est, n'est qu'une pure relation de forces incomprises encore et inaccessibles à nos

1. En 1853, un collègue et ami d'Arago nous disait, après avoir lu notre livre : « A la mort d'Arago, vous avez peut-être perdu le seul et le plus grand de vos appuis. — Pourquoi ? lui demandâmes-nous. — Parce qu'il *allait tout droit* à vos idées. » Nous ne savons ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans ce propos ; mais, en nous rappelant son excessive préoccupation de tous les faits magnétiques, ses vertes semonces à ses collègues sur leurs éternelles fins de non-recevoir, etc., etc., ce mot ne nous étonnait pas.

2. *Études de la nature*.

3. *Chimie*.



sens et à notre mode sensible de connaissances ; mais ce mode est le plus infime de tous. Une faculté du premier ordre, c'est-à-dire la raison, nous révèle un tout autre ordre de choses, aussi supérieur à notre propre intellect que l'univers matériel l'est à nos perceptions sensoriales et à notre imagination. Nous voulons parler ici de la méthode ontologique par laquelle Platon et tous les anciens se voyaient amenés à admettre une hiérarchie spirituelle d'intelligences pures et supérieures à l'homme<sup>1</sup>. »

Kant, l'auteur de *Raison pure*, était Prussien et certes le plus *libre* de tous les penseurs connus. Il n'en est pas moins vrai que, subjugué par un de ces faits de *seconde vue*, que nous ne daignons même pas regarder en France, mais dont il avait vérifié l'exactitude, Kant écrivit ces paroles : « On en viendra un jour à *démontrer* que l'âme humaine vit dès cette existence en communauté étroite et indissoluble avec les natures immatérielles du monde des esprits ; que ce monde agit sur le nôtre et lui communique des impressions profondes dont l'homme n'a pas conscience aussi longtemps que *tout va bien* chez lui<sup>2</sup>. »

Le plus tristement fameux de tous les incroyants de l'Allemagne était sans contredit ce Strauss, l'auteur de la *Vie de Jésus* ; un jour cependant, devant une simple somnambule magnétique (la voyante de Prevorst), il sentit toute sa philosophie bouleversée de fond en comble. « A cet appareil surnaturel, dit-il, aussi bien qu'à ces longs entretiens avec des esprits invisibles bienheureux ou réprouvés, IL N'Y AVAIT PAS A EN DOUTER, nous étions en présence d'une véritable visionnaire, nous avions devant nous un être ayant commerce avec un monde supérieur. Cependant Kerner me proposa de me mettre en rapport magnétique avec elle ; je ne me souviens pas d'avoir jamais senti une impression semblable depuis que

1. Introduction.

2. *Traum eines Geistersehers*, p. 134.

j'existe. Il me sembla, quand je lui tendis la main, qu'on m'ôtait la planche de dessous les pieds et que j'allais m'abîmer dans le vide. »

Enfin c'est Emerson, l'homme qui passe pour le plus grand philosophe moderne de l'Amérique, et qui, sans être le moins du monde un Spirite, écrivait dès 1844 :

« Je suis d'accord avec vous que certaines sources d'instructions humaines sont complètement *obstruées* et tellement oubliées, qu'on a perdu jusqu'aux noms qui les désignaient. Que l'immense majorité des hommes, parmi lesquels nous vivons, serait donc singulièrement étonnée si on lui disait qu'il est du devoir de chaque homme d'ouvrir son âme à l'influence de ce monde spirituel qui seul doit gouverner sa vie quotidienne ! Je reconnais tout cela, mais en même temps je suppose qu'aucun homme intelligent et honnête ne peut nier qu'il ne soit important pour lui de régler sa vie et sa conduite, de manière à rendre possible et facile ces commerces avec les natures immatérielles. » (*Dialog. Boston.*)

Ainsi donc, la France fera seule exception ; il n'y aura que chez elle que la science officielle et constituée n'aura pu faire entendre une seule voix pour la reconnaissance de ce monde invisible qui domine toute philosophie ! Les spiritualistes chrétiens se contentent de gémir sur le rationalisme universel qui nous enveloppe, mais combien peu s'en sera-t-il trouvé qui auront attaché à des faits évidents et surabondamment démontrés le moindre degré de cette importance devant laquelle un Strauss et un Kant *pâlissaient* de stupeur et d'effroi !

Que voulez-vous, le psychologisme panthéistique, ou plutôt la psycholâtrie de MM. Cousin, Renan et Reynaud nous empêche, tout à la fois, et de voir et d'oser voir.

---

# CHAPITRE IV

## IMPORTANCE MÉDICALE

### DU DOGME DES ESPRITS, ETC.

---

#### § I

Exceptions médicales. — Esprits frappeurs et statistiques d'hôpitaux. — Témoignages des vieux maîtres, Ambroise Paré, Sennert, Fernel, etc., etc.

#### 1. — *Esprits et médecins modernes.*

« Convenez, disions-nous un jour à l'une de nos plus grandes célébrités médicales, qu'au point de vue de l'étiologie<sup>1</sup> rien ne serait plus important qu'une telle constatation. — Non-seulement à celui de l'étiologie, nous répondit l'homme de l'art, mais à tous les autres points de vue médicaux. » Notre professeur parlait très-sincèrement; dans cette large intelligence il y avait place pour toutes les idées, et la nôtre se trouvait tellement bien de ses confidences et de ses *aveux*, que notre entente ne laissait rien à désirer<sup>2</sup>.

Au reste, ce n'était pas d'hier que datait chez les médecins vraiment philosophes l'esprit de réaction que nous signalons ici.

1. Étiologie, recherche des causes.

2. Nous voulons parler du Dr G....., directeur d'une feuille médicale du premier ordre.

Au temps de notre propre scepticisme, nous étions toujours scandalisé de trouver dans certains traités classiques, par exemple dans le *Dictionnaire des sciences médicales* (art. Homme), plusieurs phrases qui jureraient terriblement avec l'époque et avec l'esprit général de ces soixante volumes.

Qu'on en juge par celle-ci : « Notre siècle, qui se vante d'être si éclairé, montre autant d'horreur pour les esprits qu'autrefois, suivant Aristote, la nature éprouvait d'aversion pour le vide : on ne veut rien reconnaître hors la nature et le néant... On se prive ainsi volontairement des faits les plus merveilleux, des vérités les plus hautes et les *plus incomparables* pour s'attacher à l'incertitude des rapports des sens... »

Et plus loin : « Il le faut bien avouer, la doctrine des anges et des démons est beaucoup trop rejetée de nos jours. »

Ailleurs encore et comme réplique au célèbre article *Démonomanie* publié par Esquirol dans le même livre : « Si l'empire du *démon* semble avoir beaucoup trop perdu de son influence à cause du peu de foi de nos jours, qu'est-ce donc que toute cette thaumaturgie médicale qui, sous le nom de somnambulisme et de magnétisme, succède de nos jours aux sorcelleries, aux vampires, aux revenants, etc.? Ce sont, direz-vous, des folies ! mais *quelles attestations plus juridiques, quelles autorités plus sacrées* manquent donc à leur entière confirmation<sup>1</sup>?... »

C'était un collaborateur de Broussais et de Magendie qui ne craignait pas, en 1820, de s'exprimer ainsi sous les yeux et sous la dure férule de tels maîtres !

Quelques années plus tard, le docteur Malattier, dans une thèse soutenue avec le plus brillant éclat devant la Faculté, s'exprimait à son tour, sinon avec autant de franchise, du moins avec autant de sagacité. « Sans admettre comme *irrévocablement* démontrées, disait-il, certaines situations qui sem-

1. Art. Imagination.

blent mettre le sujet soumis à l'influence du magnétisme en rapport avec le *monde invisible*, NOUS SOMMES FORCÉ d'avouer qu'il y a là pour l'esprit de l'homme plus d'un mystère à découvrir... *Nous savons* que cette situation étrange devient chez quelques-uns pour ainsi dire l'état normal, et qu'ils arrivent au point de ne pouvoir plus parler et agir que sous l'action de l'*influence mystérieuse* qui s'est en quelque sorte *emparée* de leur organisation tout entière<sup>1</sup>. »

En Allemagne, c'était bien autre chose, et si les facultés imitaient partout celle de Paris en se cramponnant à la spiri-tophobie d'Esquirol et tant d'autres, la désertion individuelle et journalière d'un grand nombre de savants distingués ne laissait pas que de faire souvent trembler sur leurs sièges les *pères conscrits* du matérialisme orthodoxe. Hoffmann et de Haen<sup>2</sup>, les deux plus grandes autorités médicales du XVIII<sup>e</sup> siècle, étaient encore trop voisines pour être oubliées de leurs disciples. Henri Stilling, professeur très-distingué de médecine et de chirurgie à Marbourg et à Heidelberg, n'avait pas craint de mettre au jour, à Francfort (en 1808), *Scènes du royaume des Esprits*, et plus tard, *Théorie de leur connaissance*. Kernier publiait en 1835, à Calsruhe, ses *Possédés des derniers temps*; Eschenmayer son *Apparition du règne le plus ténébreux de la nature, confirmée juridiquement*; Ennemoser, son grand ouvrage magnétique; le docteur Horner, son *Magikon*, etc., etc.

En Italie, vers 1850, les docteurs Vallauri, Forni et Bellingeri, de Turin, rédigeaient un rapport « sur une affection convulsive très-singulière, » qu'ils eurent le courage d'attribuer, après très-mûr et très-savant examen, à sa vraie cause,

1. *De la folie du médecin et de la société.*

2. Hoffmann avait publié une dissertation intitulée : *De la puissance diabolique sur les corps*; et de Haen, médecin de Joseph II, après avoir formellement reconnu la même puissance, dans son *Traité de l'épilepsie*, et dans sa *Raison clinique*, gratifiait de cette même puissance (dans son livre des miracles), le grand exorciste Gassner, par cela seul qu'il était favorable aux Jésuites. (Voir l'Appendice de notre 1<sup>er</sup> Mémoire.)

c'est-à-dire à une possession démoniaque. Il est inutile d'ajouter que l'association générale des médecins dans les États sardes, sans avoir rien vu et seulement au nom des *vrais principes*, a condamné ce triple rapport, mais nous pouvons dire que nous devons à cette condamnation arbitraire un petit chef-d'œuvre de science, d'érudition et de bon sens, publié (même année) par le docteur Forni sous le titre de : *Monde des Esprits et de son influence sur l'univers phénoménal*. Il serait trop long de donner à nos lecteurs l'analyse de très-intéressants rapports que nous avons là sur notre bureau, et qui nous ont été envoyés, dans ces dernières années, d'Italie, de Suisse, d'Allemagne et même du Brésil. Partout la médecine atteste ces faits, plus intelligibles que jamais lorsqu'elle les mutile, et plus clairs que le jour dès qu'on les rétablit en leur entier. Depuis tous ces aveux, l'esprit de révolte n'avait cessé de marcher à grands pas, jusqu'au jour où l'avalanche des esprits frappeurs vint élargir indéfiniment le cercle des convertis silencieux. Aux yeux d'un certain nombre de médecins, la question mère du magnétisme s'est trouvée merveilleusement simplifiée ; du moment où la *sur-intelligence* du prétendu *sommeil* physiologique se retrouvait tout aussi profonde dans l'état de *veille* et dans le sapin des tables que chez le somnambule, la situation étrange et anormale de celui-ci était tombée dans le domaine commun. Dès lors, toute cette terrible famille des névropathies mystérieuses venait comme d'elle-même se ranger sous la solution si claire et enfin si manifeste de ce *monde invisible* depuis si longtemps soupçonné.

La pathologie put constater immédiatement, et rien que par la statistique, tout ce qu'il y avait de grave et d'imposant, soit dans une hallucination aussi vaste, si les phénomènes étaient faux, soit, s'ils étaient vrais, dans une simple plaisanterie ou plutôt dans une simple expérience de physique, dont le singulier privilège était d'envoyer immédiatement à Bicêtre plus de victimes qu'aucune des autres causes de folie n'en avait envoyé jusque-là.

Nous effrayerions nos lecteurs si nous dressions le compte exact des victimes, ou si nous prononcions seulement tous les noms célèbres qui ont payé de leur raison, *et même de leur vie*, la simple pose de leurs doigts sur une table fatidique.

Dès la fin de l'année 1853, un journal médical de Zurich exprimait son étonnement de compter dans l'hôpital de la ville, sur un chiffre de deux cents aliénés, plus de cinquante victimes « des tables tournantes et parlantes. »

A Genève, à Munich, à Bruxelles, mêmes révélations, et, comme preuve de la persévérance de l'*atteinte*, nous lisons dans la *Revue médicale*<sup>1</sup> (de Paris) que « la Société de médecine de Gand, dans le dernier relevé de ses aliénés, a compté, sur deux cent cinquante-cinq fous, cinquante-quatre victimes des *esprits frappeurs*. »

L'autre jour encore, on pouvait lire dans un journal hebdomadaire<sup>2</sup> un excellent article d'hygiène dans lequel le docteur Yz... passait en revue toutes les causes qui pouvaient avoir porté, dans ces dernières années, à SOIXANTE MILLE, le nombre de nos aliénés qui ne dépassait pas le chiffre de VINGT MILLE en 1820. « Ce chiffre, disait-il, peut se passer de commentaire. J'aurais beau jeu pour vous faire à ce propos de bien belle morale; j'ai mieux que cela à faire, je crois. EN PREMIÈRE LIGNE, parmi les causes qui font progresser les cas de folie avec une si effrayante rapidité, il y a tout d'abord les expériences du magnétisme, les évocations, les tables tournantes... J'en vois des exemples déplorables et trop fréquents. Fuyez donc, croyez-moi, FUYEZ COMME LE PLUS SÉRIEUX DES DANGERS la frivole satisfaction d'une curiosité que j'oserais qualifier d'impie, sans croire me servir d'une expression trop forte. Vous pouvez vous y trouver tout à coup en présence de FAITS ÉTRANGES auxquels ne résisterait pas, surtout par ces temps de surexcitation nerveuse, ce que vous pouvez possé-

1. *Revue médicale*, 15 octobre 1859.

2. *Messenger de la semaine*, 27 juillet 1861.

der de bon sens. J'avais résolu de ne pas faire de morale, mais la statistique médicale QUE J'AI LA SOUS LES YEUX m'oblige à revenir sur cette résolution,... etc. »

Nous ne craignons pas d'en appeler à tous nos aliénistes et de leur demander si parmi les nombreuses causes de maladies mentales énumérées dans leurs ouvrages ils en citeraient beaucoup qui puissent y figurer pour un *cinquième* et souvent pour un *quart*. Nous ne croyons rien exagérer en affirmant qu'il y a dans ce seul chiffre officiel la réfutation la plus complète de toutes leurs dénégations ou dérisions habituelles; ajoutons que lorsque des médecins ont osé recourir comme explication d'un si prodigieux résultat à cette ridicule défaite, « c'est tout simple, car il faut être déjà fou pour s'aviser d'interroger une table, » ces médecins ont fait uniquement de l'étiologie bouffonne sur le plus triste des sujets. Si la table était restée *muette* comme ils le prétendent, il y avait précisément dans ce silence tout ce qu'il fallait *pour guérir la folie* d'un croyant, mais pour la déclarer au contraire chez l'esprit fort et railleur (préoccupé de son triomphe) que s'était-il donc passé, sinon un de ces faits trop *étranges* dont parle le d<sup>r</sup> Yz...? — « Quand on s'attend, dit-on, à quelque chose d'extraordinaire, on est bien près de l'éprouver. » — Très-bien, mais lorsque bien loin de s'y attendre, et dans la disposition la plus rebelle au contraire, les uns sont pris à leur très-grand étonnement d'une simple convulsion, trop souvent suivie de la folie et de la mort (comme chez Hennequin et sa femme), lorsque les autres se sentent *brûlés par une table de marbre* comme M<sup>me</sup> de S..., les autres déchirés et *mordus* comme M. Benezet, les autres fustigés comme M. Ch. d'E...<sup>1</sup>, pourquoi, au milieu de tant de blessures si diverses, tenez-vous à ne voir que la blessure cérébrale *toute seule*? Votre explication devient pour tous les autres cas, convenez-en, un pitoyable non-sens.

1. Voir, pour tous ces faits, Appendice compl. du 1<sup>er</sup> Mém., ch. III.



Veut-on connaître au contraire le procédé occulte ? Le voici :

« Mets ta main sur sa tête, disait un jour une table à M. de Saulcy, en lui montrant son voisin. » M. de Saulcy ne le fit pas, car il connaissait son conseiller ; mais lui demandant plus tard ce qui en serait advenu : « Il serait devenu fou et pour toujours, » lui fut-il répondu <sup>1</sup>.

Tiendrait-on à une explication magnétique ? Que l'on médite alors sur un frappant récit que nous emprunterons au dernier et très-savant ouvrage de M. des Mousseaux<sup>2</sup>. Il s'agit de suicides conseillés cette fois par l'agent mesmérique : or, comme il y a, selon nous, entre cet agent et celui des tables un lien de parenté aussi étroit que celui qui relie médicalement la folie au suicide, nous avons ici deux analogues parfaits comme effets et comme causes. « Un des effets ordinaires du magnétisme, dit un de ses partisans les plus chauds, est d'inspirer à ceux qui subissent son influence l'impatience et le *dégoût de la vie* ; c'est de les pousser au *suicide par une sorte de fatalité*. Ils disent qu'ils seront plus heureux quand leur âme aura quitté leur corps<sup>3</sup>. Et cette maligne influence, reprend M. des Mousseaux, a passé des somnambules aux professeurs. « Heureux, s'écrie le primat du magnétisme dans les Gaules (M. Dupotet), heureux ceux qui meurent d'une mort prompte, *d'une mort que l'Église réprouve* ! Tout ce qu'il y a de généreux se tue ou a envie de se tuer<sup>4</sup>. »

Et cette théorie vraiment satanique, M. des Mousseaux la confirme par les terribles révélations d'un brave officier nommé en toutes lettres dans l'*Union magnétique*, révélations dont la philosophie se résume en ces lignes : « Dans mon régiment, alors en garnison à Versailles, s'était formé une société de magnétiseurs à la tête desquels sont les nommés X..., V..., Z..., L... et T...

1. Déclaration de M. de Saulcy.

2. *De la magie au XIX<sup>e</sup> siècle*, p. 300-324.

3. Aubert Gauthier, *Traité pratique du magnétisme*, p. 642.

4. Dupotet, *Enseignement philosophique du magnétisme*, p. 407-419.

« Or Z..., adjudant, vrai militaire, *insouciant et gai*, mais peut-être un peu sévère, est *tout à coup* atteint de *tristesse*. Il dit souffrir; il ne peut exprimer ce qu'il éprouve, et *se brûle la cervelle*. Quant à V..., homme d'une activité remarquable, il s'arrête tout à coup, ne veut plus rien faire, dit qu'il souffre, refuse le service et se voit obligé de quitter le corps... T... commet une faute de discipline; dans un de ses accès de tristesse il s'aggrave sa faute et *se fait sauter la cervelle*...

« Pour ma part, continue le capitaine L..., au bout de quatre ans de lutte, je dus aussi quitter le corps et le magnétisme, car plusieurs personnes croyaient que j'étais fou, d'autres que je devenais ivrogne, bien que ces deux choses fussent également incompréhensibles puisque je raisonnais encore et qu'on ne me voyait pas boire. »

Maintenant, que des médecins osent encore traiter de *pures grimaces* et regarder comme *zéro* un élément morbide qui produit de si graves et de si soudaines métamorphoses chez ceux qui s'en moquent ou en espèrent guérison, c'est ce qui dépasse toute compréhension; aussi, quant à nous, nous ne craignons pas de l'affirmer : si beaucoup de ces mêmes médecins, qui nient lorsqu'ils sont réunis, étaient interrogés isolément ou devant quelqu'un dont la discrétion leur inspirât toute confiance, ils répondraient, comme la jurisprudence, qu'en toute chose les auteurs du conseil doivent être tenus préalablement pour les auteurs du délit.

Le R. P. Ventura nous avait prédit que nos premières conversions se feraient parmi les médecins; il avait deviné juste, car, sans parler encore une fois de toutes les lettres d'adhésion qui nous ont été adressées par un grand nombre d'entre eux, jamais dans nos conversations avec les autres nous n'avons trouvé d'opposition bien décidée à nos propres conclusions. Ils commencent à avoir et trop vu et trop lu. L'opposition à tout prix ne convient plus qu'aux philosophes qui refusent de voir, pour n'avoir pas à secouer un préjugé.

Oui, les médecins ont trop lu et trop vu; ils ont comparé

trop de vieux et trop de nouveaux ouvrages, rapproché trop de faits modernes de ceux qui remplissent toutes les pages de leurs vieux et plus vénérés maîtres, pour ne pas entrevoir au moins quelque chose. En rapprochant, par exemple, les faits de M. le docteur Calmeil des sources qui les lui avaient fournis, ils ont pu voir tout de suite tout ce que les mutilations modernes enlevaient de logique et de sens aux anciennes relations; ils ont pu voir que toute la vie du récit s'échappait avec le coup de ciseau de la critique.

## 2. — *La foi des anciens maîtres.*

Ainsi, par exemple, lorsqu'on lit dans les écrits modernes que « Fernel et consorts s'étaient *imaginé* avoir eu affaire un jour à un *esprit*, parce qu'un malheureux *névropathisé* balbutiait dans son délire quelques *réminiscences* latines de ses versions de collège, » il est clair que les écrivains modernes déshonorent à plaisir un grand maître et tous les autres avec lui, en les supposant assez neufs pour n'avoir jamais observé les premiers éléments du délire, ou assez sots pour avoir conclu de ces vulgarités au surnaturel le plus formel.

Mais alors, au lieu d'étudier pendant des années comme on le fait, et d'honorer par de belles paroles et de beaux bustes ces pères de la médecine et de la chirurgie française, qu'on brûle donc une bonne fois toutes leurs œuvres, car des médecins assez simples pour s'être laissé abuser à ce point-là ne peuvent plus être écoutés en matière scientifique et qui sait s'il en resterait un seul de toute cette époque qui ne se soit rendu coupable du même forfait?

Jugeons de tous ces grands crimes par ceux de Fernel, l'une des gloires de notre ancienne médecine.

Ce grand homme, après avoir fait montre d'une érudition immense sur « les causes occultes des maladies » et fait comparaître à sa barre toute l'antiquité, aborde au livre II celles dont nous nous occupons.

« Rien de plus difficile, dit-il à Eudoxe, que de distinguer ces divers ordres de causes occultes. Parmi ces causes, les unes sont intrinsèques et nous souillent dès notre naissance, les autres sont extrinsèques et tiennent aux virus étrangers; d'autres nous viennent de l'air atmosphérique, d'autres enfin des démons,... et c'est ce qu'on appelle les maladies *transnaturelles*, c'est-à-dire dont les causes transnaturelles ne cèdent qu'à des remèdes de même nature.

« Ces causes nous les retrouverons, *quand nous le voudrons*, dans les aveux des oracles... Mais moi j'ai vu, par la force de certaines paroles, des spectres se montrer dans un miroir et exprimer ce que l'on souhaitait ou par des mots ou par des images, de telle sorte que *tous les assistants les percevaient en même temps*. Au milieu de paroles sacrées prononcées par le magicien, on entendait çà et là des mots obscènes et des noms horribles.

« Ne te repens donc pas, Eudoxe, de m'avoir poussé dans cette voie, au bout de laquelle nous trouverons, je n'en doute pas, de *bien précieuses vérités* pour la pratique médicale.

Ces maladies transnaturelles exigent donc un traitement de même nature. Mais ici voici venir une nouvelle distinction : il y a d'abord les remèdes magiques. Ainsi, *j'ai vu* en une nuit une maladie de foie disparaître complètement au moyen d'un papier suspendu au cou du malade, des fièvres et une HÉMORRAGIE GÉNÉRALE arrêtées *subitement* au murmure de quelques paroles : fausses guérisons simulées par les démons pour s'attirer des hommages et qui s'évanouissaient plus tard en laissant revenir le mal plus intense et plus acharné que jamais. Les autres remèdes transnaturels sont les prières, les bonnes œuvres et les exorcismes. »

Et tout de suite Fernel en choisit dans sa *propre* clinique la démonstration expérimentale.

« Un jeune homme d'une bonne famille était atteint, *depuis plusieurs années*, de convulsions intermittentes et terribles, qu'on aurait pu appeler un secouement général de tout le corps ; quatre hommes vigoureux pouvaient à peine maintenir le malade. Dix fois par jour il entraînait dans cet épouvantable état, pendant lequel toutefois la tête restait parfaitement saine, les sens intacts et la langue tout à fait libre. Sans cela, c'eût été une véritable épilepsie. Les médecins les plus habiles, appelés autour de lui, pensèrent que le point de départ de cette convulsion *épileptiforme* (*finitimam epilepsiæ*), devait se trouver dans l'épine dorsale, d'où l'irradiation fluïdique passait dans tous les centres nerveux, à l'exception de ceux qui communiquent avec le cerveau.

Les médecines, les fumigations, les onctions, les emplâtres, les bains, les sudorisations furent employés tour à tour et *pendant des années*, sans amener le moindre bienfait.

« On était à bout de ressources, lorsqu'un beau jour une voix très-singulière, s'exprimant en termes latins et grecs par la bouche de ce jeune homme qui *n'avait jamais su le premier mot* de ces langues, s'avisa de se déclarer l'auteur de tout le mal. Et tout de suite ce *démon* se mit à révéler les *secrets* de tous les assistants et principalement des médecins, les gouaillant de toute la peine qu'il leur avait causée pendant si longtemps et de l'*excellent* effet de toutes leurs *jugulations* pharmaceutiques appliquées à ce malheureux corps. On en vint donc aux remèdes *sacrés*.

Lorsque par exemple on approchait du malade une image de saint Michel, lorsqu'on lisait ou prononçait de saintes paroles, l'intensité des accès doublait et remplissait d'horreur tous les assistants. Cependant, dans les moments de rémission qu'amenait toujours la cessation des prières, le démon se plaignait que l'emploi des cérémonies et des exorcismes le *forcerait à partir*. Il se disait *esprit pur* et n'acceptait pas la qualification de damné. Interrogé sur l'origine et le mode de sa possession, il déclarait avoir été jeté dans ce corps par un individu dont il ne voulait pas dire le nom ; il ajoutait qu'il était entré par les pieds et qu'il sortirait par les pieds au jour fixé pour son départ, qu'il avait beaucoup de retraites différentes en ce même corps et que lorsque le malade était tranquille, cela tenait à ce qu'il *en allait trouver d'autres*. Il nous donnait ensuite tout le détail des perturbations humorales qu'il excitait, des organes principaux qu'il occupait, des lésions qu'il effectuait et des obstructions qu'il amenait dans les veines et dans les nerfs ; puis enfin, de l'innombrable série des maladies diverses causées par ses pareils. »

On comprendra de quel intérêt pouvait être pour des médecins convaincus une clinique professée devant la Faculté par de tels agents pathologiques.

Quant à cette conviction si profonde de Fernel, nous demandons à quelle idée préconçue, à quel préjugé superstitieux il serait possible ici de l'attribuer. Nous demanderons encore si, dans une expertise de ce genre, qui dure plusieurs mois, il peut se glisser la moindre méprise, et enfin, si lorsque, après toutes ces prédictions *grecques* et *latines* faites par un *ignorant*, la guérison arrive au jour fixé, un grand médecin doit

être accusé d'ignorance pour avoir attribué cette délivrance au prophète qui l'avait si bien promise à sa victime.

Ceux de nos médecins modernes que nous signalions tout à l'heure comme étant en bonne voie de conversion ne le penseront pas. Ils commencent même à regarder comme un sacrilège d'avoir déshonoré Fernel et tant d'autres, et même, avant eux, le père et la gloire de la chirurgie française, Ambroise Paré, en présentant ses paroles et ses attestations comme les rêveries d'un imbécile ou d'un fou.

Faites-y bien attention, en effet, il ne s'agit ici ni d'un art en enfance, ni des progrès de la science et de la raison. Non. Quand Ambroise Paré, quand Fernel vous disent : « NOUS AVONS VU, » ou bien encore « l'esprit sortit en disant, » etc. ; pour peu que l'on se permette de sourire, on fait de tous ces grands hommes, non pas des *arriérés*, mais des idiots, des fous, ou, ce qui serait bien pis encore, des imposteurs ; pas de milieu possible.

Ainsi Paré (voy. ses *Œuvres*, p. 4040), après avoir passé en revue toutes les maladies *simulées* et fait preuve de la plus grande  *finesse* en les découvrant, comme de la plus grande fermeté en les livrant à la justice... Paré en arrive aux sorciers, aux enchanteurs, et distingue fort justement ceux qui le sont par pacte, de ceux qui ne le sont que par simple curiosité, par désir de connaître l'avenir, les choses cachées, etc. « Rien de plus facile à démontrer, dit-il, moins encore par l'autorité des docteurs et des magistrats, qui jamais n'auraient fait une loi contre une *chimère*, que par l'autorité bien plus grande de l'Ancien et du Nouveau Testament, et même par l'EXPÉRIENCE et la RAISON.

«Ceux qui sont possédés parlent diverses langues inconnues; ils font trembler la terre, tonner, éclairer, venter, déracinent les arbres tant gros et forts soient-ils; ils fascinent les yeux, peuvent faire voir ce qui n'est pas, et TOUT CELA J'ATTESTE L'AVOIR VU FAIRE à un sorcier, en présence du défunt roi Charles IX et autres grands seigneurs.

«... Quant aux démons, on les entend hurler durant la nuit et faire entendre comme des bruits de chaînes. Ils remuent bancs, tables, livres, argent; *on les voit* se promener par les chambres, ouvrir portes et fenêtres, jeter la vaisselle par terre, casser les pots et les verres, et se livrer à tout le vacarme possible; puis, le lendemain, tout est à sa place, les portes et les fenêtres ne sont même pas ouvertes...

« Tout cela est surnaturel, incompréhensible, passant l'esprit qui ne saurait en rendre raison. **MAIS QUAND** on ne peut découvrir **UNE CAUSE**, **IL SUFFIT QU'ON EN VOIE LES EFFETS**. Il ne se faut donc pas opiniâtrer plus au long, ains confesser la faiblesse de notre esprit... Ce sont encore eux qui entassent au corps des personnes vivantes mille choses étranges, comme des os, des ferrements, des clous, des épines, du fil, des paquets de cheveux, des morceaux de bois, des serpents et autres choses monstrueuses<sup>1</sup>... »

Après Ambroise Paré, on trouve, en se rapprochant de nos jours, les mêmes convictions partagées par des médecins du

1. Cette ingurgitation des objets les plus bizarres était un des phénomènes qui paraissent le plus inexplicable, et M. le Dr Calmeil nous le montre chez presque tous les possédés. De tout temps, il est vrai, on a vu quelques rares jongleurs, à force d'exercice, parvenir à la reproduction de quelque chose de semblable, mais ce serait supposer une complète inintelligence chez nos adversaires, que d'insister sur l'abîme qui sépare le charlatan spécial, qui a fait de ce *tour* l'étude de toute sa vie, du pauvre enfant ou de la pauvre religieuse qui voit, du jour au lendemain, ce phénomène se reproduire autour d'elle, comme en elle, et s'adjoindre aux horribles névroses, aux révélations surintelligentes, et aux mille autres merveilles venues à la suite de l'épidémie; comme tous les autres, ce phénomène déjouait l'analyse la plus sévère, l'examen le plus attentif, la surveillance la plus infatigable. Chez les possédés du moyen âge, comme chez les stigmatisées du Tyrol, affligées de la même épreuve, vainement des médecins se constituaient-ils, pendant plusieurs nuits et plusieurs jours consécutifs, en sentinelles vigilantes pour surprendre l'ingurgitation personnelle, jamais elle n'avait lieu. (Voir, sur ces dernières, le rapport du Dr Dei Cloche, médecin en chef de l'hôpital civil et militaire de Trente, rapport inséré au LXXXIV<sup>e</sup> tome des *Annales médicales de Milan*, p. 251); et pour les premières, la plupart des grandes épidémies de délire mentionnées par M. le Dr Calmeil dans son livre *De la folie*; voir, en outre, Hoffmann, Forni, etc., etc.

premier ordre, comme Hoffmann, et surtout comme de Haen, ce médecin de la cour de Vienne dont nous parlions tout à l'heure ; le premier dans sa dissertation médico-légale sur « le pouvoir du démon dans la nature, » et le second dans son livre « des miracles, » marchent exactetement, à cet égard, en plein XVIII<sup>e</sup> siècle, dans les mêmes voies que Paré et Fernel suivaient à leur époque.

Comme tous ces grands médecins se seraient donc amusés en entendant Bauer définir la prétendue possession « le résultat de la conscience du *moi* sortie hors de sa position ordinaire ! » comme ils riraient de toutes les explications de ces grandes névroses par des... *névroses* !

Il est grandement temps que tout cela s'éclaircisse.

Nous avons dit qu'une école nouvelle et réactionnaire se recrutait en silence, et nous allons voir que certaines discussions officielles permettent de supposer que cette école est dès à présent beaucoup plus nombreuse, même à Paris, qu'on ne serait tenté de le supposer.

## § II

Les deux chorées, discussion toute récente à l'Académie de médecine. — Distinction accordée. — Étiologie en défaut. — Les *knockings* et les *rappings* attribués à la *contraction musculaire des malades*.

### 1. — Causes intrinsèques en apparence, ou phénomènes subjectifs.

Ainsi, par exemple, reportons-nous aux discussions qui avaient lieu à l'Académie de médecine, le 30 août 1859, à propos de la chorée.

Il n'existe peut-être pas de sujet plus favorable que celui-ci à la distinction de nos deux ordres de névrogénésie<sup>1</sup>, et nous nous sommes réjoui, pour notre part, de voir une polémique sérieuse s'engager sur cet excellent terrain.

Tout le monde sait que par ce mot *chorée* on entend un en-

1. Production des maladies nerveuses.



semble anormal de gestes ou de démarches, occasionné par une musculature *involontaire et désordonnée*.

Mais à côté de cette chorée vulgaire et très-fréquente, vient s'en placer une autre beaucoup plus rare et bien plus extraordinaire, dont la science d'autrefois avait toujours tenu grand compte, jusqu'au moment où le rationalisme médical était venu défendre à la nôtre d'y croire et de s'en occuper.

Si nous ouvrons, à ce mot, le *Dictionnaire des sciences médicales* dont la rédaction remonte aux premières années de la *Restauration*, il nous dira qu'il ne connaît qu'une chorée subdivisée, il est vrai, en essentielle et secondaire, mais toujours *unique*, tandis que celle qu'on a voulu faire consister en une sorte de danse permanente, celle, en un un mot, qui ne se guérissait qu'au tombeau de *saint Vite* ou de *saint Guy* ne consistait qu'en « jongleries, superstitions et fourberies ridicules, rejetées aujourd'hui par la science, parce que ce n'était là qu'une singerie plus ou moins habile de la *véritable-chorée*. »

Cette chorée *singulière* allait donc, il y a quarante ans, rejoindre dans l'exil toutes ces névropathies plus ou moins réintégrées aujourd'hui dans la science et parmi lesquelles on peut compter les possédées de Loudun, de Saint-Médard, les trembleurs des Cévennes, les convulsionnaires, etc., etc.

Mais depuis lors le temps a marché, ou plutôt, comme sur le cadran d'Ézéchias, l'ombre, pour donner avec plus de précision l'heure de la vérité, s'est vue contrainte encore une fois de retourner en arrière, « *recede ut procedas*. »

Force a bien été de remettre à l'étude ces grandes épidémies nerveuses que tant d'autres études nouvelles et de faits particuliers semblaient rappeler tous les jours.

M. le docteur Calmeil s'est donc exécuté généreusement, et, comme on le sait, nous a révélé bien des secrets.

Aussi, dans l'année 1849, la Faculté ayant mis encore une fois au concours l'histoire de cette maladie, le docteur Roth a-t-il pu la résumer l'année suivante dans une monographie remplie d'érudition et d'intérêt.

Puis enfin, comme nous venons de le dire, le 30 août 1859. la question ayant été ramenée à l'Académie de médecine. la discussion n'a pas tardé à s'engager sur la nécessité de la fameuse distinction que, pour notre part, nous réclamions depuis dix ans pour tout cet ordre de maladies, dans le double intérêt médical et religieux.

Chargés de faire un rapport sur la *chorée* en général, MM. Blache et Bouvier ne s'étaient servis que de ce seul mot, *chorée*. Or, dans la même séance, M. le docteur Trousseau leur reprochait de ne pas avoir employé, parallèlement au mot *chorée*, l'expression de *danse de Saint-Guy*. Il convenait que cette dénomination était absurde, mais, ajoutait-il, « vous savez, messieurs, qu'en médecine, celle qui le paraît le plus est *probablement* celle qui l'est le moins ; il fallait donc distinguer la *chorée légitime* et vulgaire de ces *grandes chorées épidémiques* du moyen âge et surtout de cette *chorée saltatoire, étrange*, dans laquelle les mouvements sont MERVEILLEUSEMENT ORDONNÉS ET EXÉCUTÉS. »

M. Trousseau venait de prononcer les mots « *ordonnés et exécutés.* »

Mais M. Bouvier, l'un des deux rapporteurs, maintenait son expression générale de *chorée*, en disant que l'autre ne ferait qu'ajouter à la confusion et au bouleversement historique. Était-ce à dire pour cela qu'il confondait nos deux maladies ? « A Dieu ne plaise ! disait-il, dans tous les livres, dans tous les travaux qui ont été publiés depuis deux cents ans sur la *chorée*, on a donné le même nom à deux affections *très-différentes* que l'on a confondues complètement, savoir : l'ancienne danse de Saint-Guy (traitée de fable par le *Dictionnaire*), sorte d'envie immodérée de sauter et de danser, *fureur dansante*, ou chorémanie endémique des *xvi<sup>e</sup>* et *xvii<sup>e</sup>* siècles, et cette *chorée vulgaire*, la *vraie chorée*, dont il est question aujourd'hui ; appliquer à celle-ci le nom de *danse de Saint Guy* donné primitivement à l'autre serait tout confondre à nouveau. »

« Il est temps de ne plus confondre la chorée simple ou *gesticulatoire* avec la grande chorée rythmique qui en diffère en ce que les mouvements également *irrésistibles* ne sont pas *désordonnés*, mais, au contraire, *parfaitement ordonnés*... »

C'était peut-être la première fois, depuis cent ans, que l'on revenait à cette distinction essentielle.

M. Bouvier rajeunissait tout simplement le conseil de Platon de ne jamais confondre les maladies *naturelles* avec les maladies *envoyées par les dieux*.

— Mais, M. le d<sup>r</sup> Bouvier, dira-t-on, rirait bien tout le premier de celui qui le rangerait parmi les démonologues !

— Nous le savons parfaitement, mais il nous suffit, à nous, de le voir admettre deux maladies en une seule.

Quant au nom qu'il faut donner à l'une d'elles, cherchons-le donc un peu dans les phénomènes qui la dominent. Or, puisque M. Bouvier nous renvoie à l'opuscule de Roth comme à un véritable *chef-d'œuvre d'exactitude et d'érudition*, interrogeons celui-ci, quitte à le compléter par un autre.

Voici d'abord une assez longue dissertation sur la date de la première apparition de la chorée. Nous trancherons facilement plus tard cette difficulté, en prouvant que les danses des *corybantes* grecs n'étaient pas autre chose, et que par conséquent l'acte de naissance de la maladie devient tout à fait inutile à rechercher.

Les premières descriptions que nous en ait laissées le moyen âge lui donnent le nom de danse de *Saint-Vite* ou de *Saint-Guy*, parce que l'on guérissait, avons-nous dit, au tombeau de ce saint (Roth admet cette guérison, p. 18), cette maladie attribuée par les païens à leur ancien dieu Magor.

Au xv<sup>e</sup> siècle, Schenk de Graffenberg nous la montre régnant en Allemagne et attaquant principalement les basses classes. « On voyait, dit-il, les tailleurs, les *cordonniers* saisis d'une terrible *fureur dansante*, s'assembler en certains lieux et, là, se livrer à cet exercice avec une telle violence que, lorsqu'on ne s'y opposait pas de vive force, quelques-uns se bri-

saient la tête contre des pierres, et se précipitaient dans les rivières où ils trouvaient la mort (p. 10). »

Comme la musique les soulageait, l'autorité payait des timbaliers pour les accompagner jusqu'à la fin de l'accès <sup>1</sup>.

Félix Plater, cet éminent médecin du xv<sup>e</sup> siècle dont M. Calmeil fait un magnifique éloge, nous montre « les victimes de cet *horrendus affectus*, restant plusieurs jours sans boire ni manger et, le corps brisé et courbé, *parlant des langues qu'ils n'avaient jamais apprises, quas non didicerant*, le démon s'exprimant comme par leur bouche » (p. 15).

Il serait fatigant de suivre siècle par siècle toute une série de symptômes à peu près identiques; arrivons tout de suite avec Roth aux temps modernes et retrouvons dans plusieurs cas particuliers les variétés et les complications ordinaires de toutes ces névropathies. Voici d'abord la variété *tournante* (c'était autrefois la plus ordinaire) que Roth compare à l'infatigable rotation d'une *toupie* ou d'une roue tournant avec une incroyable rapidité. Rotation fort difficile lorsqu'elle a lieu sur le *gros orteil*;... à la rotation succède la *grimpade* comme un écureuil le long des murailles, au sommet des arbres, ou plutôt, on a tort de parler d'écureuil, « car jamais écureuil ni équilibriste ne purent se livrer à des mouvements aussi bizarres. »

« Si nous essayions, dit Jahn, de décrire la nature de ces accès, le lecteur croirait que ce sont des imaginations... » (Roth, p. 104.)

Chez d'autres, le somnambulisme intervenait; voici un enfant bien élevé qui, dans cet état, lit avec *ses doigts* le titre des livres qu'il jette ensuite violemment à la tête de celui qui l'interroge; — propos *dégoûtants* tenus par cet enfant *bien élevé*.

1. M. Calmeil (*Folie*, t. II, p. 160) nous les montre courant tout nus, ou presque tout nus, et se couronnant de fleurs à la manière des anciens corybantes... Qui est-ce donc qui donnait subitement à tous ces *cordonniers* une leçon d'archéologie si fidèle?... Première preuve que les traditions n'ont pas besoin d'être écrites pour se trouver rajeunies spontanément.

Il appelle constamment *quelqu'un* par quatre noms qui ont le son de noms russes, et applique son oreille à la porte comme pour attendre la réponse (p. 97).—Mêmes colloques chez un autre qui semble se donner des *encouragements* à lui-même. » — A ces colloques succèdent trois et quatre heures d'imitation du cri de tous les animaux, le bêlement de la brebis, les aboiements du chien, etc., le tout avec une perfection de naturel qu'on ne voit jamais sur les tréteaux ou au théâtre. — Au reste, ce n'est pas seulement l'imitation du cri, c'est l'imitation des actes et des habitudes, boire et manger comme chacun d'eux, par exemple, en s'identifiant avec eux et criant : « le mouton veut boire, le mouton veut manger » (p. 101). Puis reprise des *tours de force* dépassant dans leur adresse, dans leur habileté, tous ceux des acrobates. Prédilection (comme à Loudun) pour la TÊTE RENVERSÉE EN ARRIÈRE ET LE BAISER DES TALONS.

« Quelquefois, pendant les accès de musculation irrésistible, la *ventriloquie* se manifeste *involontairement*, au grand étonnement de tous les assistants médecins et laïques, phénomène qui paraît avoir largement contribué dans les temps passés à répandre l'opinion d'une obsession diabolique » (p. 110). Puis enfin, le malade passe sa main sur ses yeux et l'accès est fini. Souvent, il en est quitte pour « un peu de lassitude, » ne comprend rien à l'étonnement général, ne croit pas un mot de tout ce qu'on lui raconte et reprend toutes ses habitudes et tout son caractère ordinaires.

On voit que nous nous rapprochons de nos faits somnambules et de nos *ventriloquies* modernes ; avant de voir si nous ne nous en rapprocherons pas bien autrement tout à l'heure, voyons un peu comment on se TIRE JUSQU'ICI de l'explication de pareilles choses.

Nous avons déjà dit qu'hier encore on s'en tirait très-facilement, en les *niant tout court*, comme dit Bayle ; nous l'avons prouvé par les dictionnaires de médecine qui en étaient encore à la *jonglerie* il y a vingt ans. On se restreignait à la chorée

de Sydenham, hors de laquelle il n'y avait de salut pour aucun candidat au bonnet de docteur, bien qu'on la déclare aujourd'hui « tout à fait étroite ou insuffisante. »

On s'en tirait en classant les narrateurs et les témoins parmi « les *charlatans magnétistes, les bigots crédules et ignares, les sots ignobles, les cervelles de vieilles femmes*<sup>1</sup>. » On s'en tirait comme la science officielle et collective s'est tirée de la grosse affaire des esprits frappeurs, et tout dernièrement aussi de l'hypnotisme dans lequel, hier encore, elle donnait tête baissée, et qu'elle éconduit en silence aujourd'hui, en raison de ses alliances malsonnantes et suspectes.

Et puisque la grande chorée rentre évidemment dans cette embarrassante lignée, voyons comment on nous l'explique; voyons surtout si MM. Maury et Figuier pourront retrouver ici quelque chose de ce qu'ils appellent, avec tant d'aplomb, « les solutions scientifiques modernes. »

Si nous en croyons M. le docteur Calmeil, la danse des cordonniers et des tailleurs, subitement *arrachés* par l'épidémie à leurs ciseaux et à leurs formes, tient à ce que... « la jeunesse se passionne pour le bal et pour les fêtes <sup>2</sup>. » Singulière chose, cependant, que tous les cordonniers et tailleurs de ce temps-là aient été tous assez jeunes pour que tous leurs « *systèmes nerveux* sensitifs fussent à la fois entraînés vers les fêtes... » « Ils aimaient trop le bal, c'est... etc. »

Et vers quelles fêtes, grand Dieu ! fêtes et bals, « dont l'idée vient subitement à dix-neuf d'entre eux, en *traversant un cimetière* <sup>3</sup>. » Du reste, costumes légers, calqués avec une grande fidélité archéologique par ces mêmes cordonniers sur les simples *guirlandes* des Bacchantes et des anciens Galles, voluptés singulières se terminant fort souvent par les fureurs du *suicide* (nous y voilà); à toutes ces singularités ajoutez enfin la

1. *Dictionnaire des scienc. médic.*, art. Imagination.

2. *Folie*, t. II, p. 459.

3. *Ibid.*, p. 460.

plus grande, c'est-à-dire qu'à l'inverse de la chorée ordinaire, dont les *saltations* sont complètement *déréglées*, les danses vraiment chorégraphiques de celles-ci, les ballets composés de tous ces hypocondriaques et frénétiques danseurs, se trouvent parfaitement *ordonnés* et « ne laissent rien à désirer comme habileté de mise en scène. »

On le voit, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a pu faire de l'ordre avec un grand désordre. On eût dit que cette folie délirante des corybantes semblait montée et conduite par un chorégraphe fort savant, de grand sang-froid, parfaitement à son affaire, et sublime organisateur de folies.

Concluons. A la passion dansante, M. Calmeil, peu content de sa théorie, fait succéder comme cause un « *œstre* ou insecte, qui pique et fait sauter ses malades, ou bien encore un virus qu'ils absorbent <sup>1</sup>. »

Comment ! un insecte ou un virus s'abattant, tel jour de la semaine et à la même heure, sur tous les *cordonniers* !... une autre semaine, sur tous les tailleurs ; un autre jour enfin, *uniquement sur les jeunes filles*, divisées aussi probablement en blanchisseuses, brodeuses, etc. !...

Nous croyons, pour notre part, et depuis bien longtemps, à l'immensité du cadre entomopathique <sup>2</sup>, mais nous avouons ne pas connaître aussi pertinemment l'insecte de chacune des professions indiquées.

Quant au virus, il pourrait puiser à première vue quelque probabilité dans les souvenirs du tarentisme. Mais voici qu'après avoir lu dans la belle *Statistique géographique et médicale* du docteur Boudin les savants articles Tarentisme et Calenture, voici que nous restons persuadé que bien que la fureur rythmique se déclare quelquefois après la piquûre, cette piquûre, en général, joue un bien léger rôle dans cette manie. « Depuis longtemps, dit à son tour M. Calmeil, la plupart de

1. *Folie*, t. II, p. 469.

2. Résultant de la présence d'un insecte.

ces tristes et prétendus danseurs savent très-bien qu'ils n'ont jamais été mordus ni par scorpions ni par tarentules, qu'il n'y en a pas un sur cent qui ait été vraiment piqué... et que c'est en raison de tout cela que depuis longtemps encore la plupart des manigraphes considèrent le tarentisme comme une pure et véritable monomanie<sup>1</sup>. »

De sorte que, bien loin d'invoquer le tarentisme pour nous expliquer la chorée, nous voici de nouveau forcé de revenir à la chorée pour nous expliquer le tarentisme<sup>2</sup>.

Mais, dit-on, l'anatomie pathologique, les vivisections, les expériences cérébro-spinales ont énormément progressé depuis trente ans, du moins on l'assure; interrogeons-les donc un moment. Voici, en effet, bien positivement des *impulsions en avant*, des *propulsions irrésistibles*, des *rétrocessions* continues, des *tournoiements*, des *roulements* à droite et à gauche, des *renversements* complets qui paraissent dus à des perturbations, à des altérations, soit dans la *substance médullaire*, soit dans la *protubérance cérébrale*, soit dans les *corps striés*. Quand nous suivons les expériences de MM. Longet, Magendie, Flourens, Lafargue, etc., nous restons très-volontiers persuadé, nonobstant quelques contradictions, que l'enlèvement du cervelet, par exemple, entraîne une rétroces-

1. M. Calmeil, *Folie*, t. II, p. 168.

2. Nous avons cité l'article *Tarentisme* du Dr Boudin. Il est une autre affection que ce savant médecin rapproche également du tarentisme et de la chorée, c'est le *tigretier* des Abyssiniens. Il emprunte au voyageur Pearce, qui avait passé neuf ans dans ce pays, les documents qui suivent : « C'est le docteur ou prêtre qui se trouve en général chargé de ce traitement; — l'*Évangile de saint Jean*, répété auprès du lit de la malade, détermine toujours chez elle une agitation des plus violentes pendant laquelle elle verse des torrents de larmes *mêlées de sang*. — Lorsque ce moyen ne réussit pas, on recourt au remède du tarentisme, c'est-à-dire à la musique et à la danse forcenée qu'elle produit, et qui ressemble plutôt aux évolutions d'une bête sauvage qu'à celles d'une créature humaine. Quant à la guérison, en voici le pronostic assuré; c'est lorsque la malade consent à articuler son nom, CAR PENDANT TOUTE LA DURÉE DE LEUR MAL, LES MALADES NE RÉPONDENT JAMAIS A LEUR NOM DE CHRÉTIEN. Alors on la ramène à la maison, où le prêtre procède sur elle à un nouveau *baptême*. » (*Géogr. médic.*, t. I, p. 379.)



sion irrésistible, celle des corps striés une propulsion qui ne l'est pas moins, celle des hémisphères cérébraux une immobilité absolue, celle du pont de Varole la précipitation perpendiculaire, etc. Admettons encore une fois que les expérimentations se contredisent sur quelques points, peu importe; il n'en faudra pas moins accorder, en général, le grand principe de la corrélation des mouvements avec l'état physiologique du cerveau.

Par conséquent, dit-on, ces fureurs, ces propulsions et tournoiements choréiques pourraient, et même jusqu'à un certain point *devraient* tenir à ces états maladifs du cerveau!...

Oui, dans la chorée *ordinaire* ces modifications cérébrales existent, et certes il n'est pas ridicule de penser qu'un jour à venir tel ou tel désordre musculaire pourra être attribué à coup sûr à telle ou telle perturbation cervicale. Mais tant que cette perturbation existera, elle ne cessera pas un seul instant de produire mécaniquement, fatalement, les mêmes effets, et l'autopsie sera toujours là pour confirmer le diagnostic des docteurs « qui *trionphent* encore sur cette maladie. »

Mais quelle différence! Dans les autres chorées *anormales* que persistez-vous à nous montrer? Des cerveaux parfaitement sains avant et après l'accès, une santé que de telles folies n'altèrent, en général, qu'à la longue, des danses aussi sagement ordonnées que les impulsions dues à des cerveaux blessés sont désordonnées et sans règle, enfin à l'autopsie, d'autant moins de lésions et de modifications qu'il y a eu plus d'intensité dans les phénomènes; et, dans le fait, s'il y avait eu des lésions capables de produire toutes ces *horreurs* névropathiques dont parle Roth (*horrendæ*), ces lésions devraient être mille fois plus accusées que celles auxquelles on attribue les pâles *impulsions* résultant des expériences.

Donc, c'est forcément tout autre chose, et le traumatisme<sup>4</sup> ne joue aucune espèce de rôle ici.

4. Blessure.

Mais l'hystérie? mais l'épilepsie? mais la manie convulsive? mais... Mon Dieu! forgeons et entassons autant de mots que nous le voudrions; quand nous aurons enfanté des centaines de dictionnaires, nous en serons toujours au même point et nous n'aurons pas fait un seul pas. Que MM. Figuiet et Littré appellent tout cela, s'ils le jugent à propos, des solutions, soit; quand on s'occupe d'*illusions*, une de plus ou de moins ne tire pas à conséquence, et nous ne voudrions pas leur enlever celle qui leur est si chère et surtout si utile. Il y a longtemps, d'ailleurs, que les vieux praticiens, cités par Roth, ont prononcé les noms d'hystérie, d'épilepsie, de nymphomanie épileptiforme. Il y a longtemps qu'ils appliquaient tous les narcotiques et les traitements hygiéniques les plus actuels. Tous avaient commencé par où nous finissons aujourd'hui, et ce n'était que de guerre lasse et devant l'irréfusable présence d'une *surintelligence* qu'ils se rendaient à la vérité. Fernel, rappelons-nous-le, avait abîmé son malade de remèdes pendant trois ans.

Nous sommes donc complètement de l'avis de M. Roth : « Dans l'état actuel de la science, dit-il, toute réflexion sur la cause de ces épidémies se réduirait à la répétition fastidieuse des causes BANALES, telles que excitation des fonctions cérébrales, imitations, passions, excès, etc., etc., c'est-à-dire à un VERBIAGE INUTILE<sup>1</sup>. »

Voilà le dernier mot de la science ou plutôt son dernier acte d'humilité.

Quant à nous, nous ne récusons pas tout ce *verbiage*, car dans l'*espèce*, comme on dit à l'école, nous saurons excepter deux expressions qui demandent grâce pour leur justesse toutes les fois qu'on veut bien les prendre un peu plus au sérieux que ne le font leurs auteurs; ce sont celles de théomanie et d'hystéro-démonopathie.

Pressons-les davantage, s'il se peut, et tâchons de décou-

1. Roth, p. 184.

vrir encore dans l'ouvrage de Roth quelque nouvelle justification de leur exactitude.

Car il faut bien en prévenir nos lecteurs, tout en stigmatisant le *verbiage* de ses confrères, ce médecin n'en partage pas moins tous leurs préjugés, et de temps en temps il éprouve avec eux le besoin d'en finir avec ces « exagérations historiques » qu'il appelle les *légendes de la chorée*.

Et voici la première qu'il raconte : « En 1012, sous Henri II, un nommé Othoperthus rappelle qu'en compagnie de dix-huit personnes, dont quinze hommes et trois femmes, s'étant mis à danser dans un cimetière et à chanter des chansons *impies*, ils furent maudits par un prêtre, et ils continuèrent à danser et à chanter ainsi sans interruption. Pendant *une année entière la pluie ne tomba pas sur eux*, et ils ne sentirent ni la chaleur, ni le froid, ni la faim, ni la soif. Leurs vêtements et leurs *chaussures* ne s'usèrent pas, et ils s'enfoncèrent dans la terre d'abord jusqu'aux genoux, puis jusqu'aux hanches. Au bout de l'année, les trois femmes, dont l'une était la fille du prêtre, moururent. Les autres hommes *dormirent* pendant trois jours, et quelques-uns d'entre eux expirèrent plus tard. Ceux qui survécurent avaient des tremblements dans les membres; ET MOI, OTHOPERTHUS, ajoute l'auteur de la narration, JE FUS UN DE CEUX-LÀ <sup>4</sup>. »

Assurément, voici de la légende s'il en fut jamais.

Comment donc expliquer cette réflexion subséquente de Roth? « Ce document *historique* porte dans tous ses détails un cachet de vérité si évident qu'il serait *téméraire* de le révoquer en doute. » En vérité, il faut que notre auteur plaisante ou qu'il ait obtenu, sur la personne ou sur la véracité de cet Othoperthus, des renseignements qui nous échappent complètement.

Dans tous les cas, nous voici, dès le début, un peu loin

4. Roth, p. 457.

« de cette jeunesse avide d'émotions qui nous fait voler au bal comme à une fête<sup>1</sup>. »

Quant aux grandes épidémies chorisantes du xiv<sup>e</sup> siècle, qui « duraient *un an*... et qui emportaient en Occident toutes les pratiques RELIGIEUSES DES SUFIS.... colportant en outre avec elles, et comme une peste diabolique, toutes les turpitudes possibles,... » nous sommes tout à fait de l'avis de notre auteur, qui les assimile aux convulsionnaires de Saint-Médard dont ils rappelaient toutes les extravagances. Comme lui, nous en faisons plutôt « des *sectaires* que des malades ; » mais notre logique ne possède pas toute l'élasticité nécessaire pour ranger exceptionnellement, parmi les *jongleries* et les *turlupinades*, une *peste épidémique* qui affecte hommes et femmes à la fois et indistinctement, et les enrôle de force dans une *confrérie* pareille.

Nous ne nous expliquerons jamais, surtout *médicalement*, des monstruosité névropathiques amenant l'importation subite de *dogmes* et de *rites* musulmans chez des chrétiens qui les ignorent.

Mais puisque Roth, dans le milieu de sa brochure, raye arbitrairement de l'histoire pathologique des faits qu'il nous donnait comme parfaitement historiques dans la première partie, cherchons dans la dernière, et voyons si nous n'y trouverons pas quelque nouveau symptôme qui puisse rentrer, plus évidemment encore, dans nos faits magnétiques et spirites.

Voici d'abord Jourdens qui, en 1751 (c'est à peu près l'époque à laquelle la critique moderne fait remonter toute certitude médicale), nous signale une maladie spasmodique affectant cinq personnes de sa clientèle, ainsi que des individus de tout âge. Comme toutes ces personnes *historiques* et *modernes*, au milieu de leurs contorsions particulières, générales et toujours *involontaires*, poussent les mêmes vociféra-

1. Calmeil, *loc. cit.*

tions animales que poussaient les jongleurs légendaires du vieux temps, qu'elles marchent, comme eux, à quatre pattes, se roulent en cercle ou font des centaines de culbutes par-dessus les tables, les bancs et les chaises, et deviennent parfois assez *furieuses* pour que plusieurs hommes aient peine à les contenir, *sans toutefois que leur santé subisse la moindre atteinte en dehors de l'état de crise*,<sup>1...</sup> » nous ne voyons pas trop pourquoi ces névropathes de Jourdens auraient seuls un privilège de véracité qu'on retirerait à ceux de Plater et de Graffenberg.

L'égalité devant la loi civile entraîne celle de la loi médicale.

Voici d'abord les enfants de Goeden qui, en 1818, tombent dans des spasmes hideux, au moment où l'un d'eux signale l'apparition d'un fantôme, en criant : « Le voilà ! » Au moment même de cette vision, ces enfants sont *jetés çà et là* avec une grande rapidité ou *lancés hors* de leur lit, et, bien qu'à *peine en état de marcher*, ils se mettent tout de suite à danser, à sauter, à grimper, à *s'élancer* par les fenêtres dans la cour, etc., etc.<sup>2</sup>.

Voici tout de suite après les cinquante-sept jeunes filles de la vallée de Tux, en Tyrol, dont la *fureur dansante* dura près d'un an et fut attribuée cette fois par le médecin de l'hôpital de Hall, non plus à *la passion du bal*, mais à l'abstinence *trop sévère* de la danse<sup>3</sup>.

Comme au nombre des causes signalées par ce praticien nous voyons figurer encore *le manque de propreté*, nous ne lui en demanderons pas davantage. Évidemment il est par trop naïf.

Mais faisons bien attention, par exemple, à celles que Roth emprunte au docteur Kerner, l'une des gloires de l'Allemagne et l'auteur de cette « Voyante de Prevorst », dont l'étude jetait

1. Roth, p. 162.

2. Ibid., p. 170.

3. Ibid., p. 174.

l'incroyant Strauss dans l'état de terreur signalé plus haut. L'histoire de cette Voyante *magistrale* est connue de beaucoup de monde, mais on ignore, en général, les singuliers débuts de cette affection épidémique, dont elle ne fut, après tout, que l'une des victimes.

Roth ne consacre qu'une page à cette épidémie et nous montre les malades de Neuhutten débutant par une constriction des muscles abdominaux et passant de là aux mêmes *turlupinades* que tous les autres, c'est-à-dire que ces jeunes filles, selon lui, se dressaient sur la tête, faisaient la roue, grimpaient contre les *parois* des murailles comme les chats, prédisaient leurs accès, « après lesquels elles s'éveillaient, comme d'un sommeil magnétique, sans la moindre réminiscence, etc. ; » il ajoute : « On ne put s'assurer si la maladie était propagée par la vue ou par l'*imitation*... On ne pouvait non plus en chercher la cause dans l'usage de FRUITS GATÉS, de seigle, d'ergot, etc. »

Roth ne dit pas un mot de plus.

De deux choses l'une cependant : ou Kerner est un visionnaire (et alors quelle autorité peut donc avoir son témoignage?), ou c'est le narrateur sincère des milliers de faits spirites déroulés dans son gros livre, faits expérimentés par lui pendant trente ans, et tellement soudés à la maladie de M<sup>me</sup> Hauffe (sa voyante), qu'il est absolument impossible de n'y pas voir un long enchaînement de causes et d'effets; et alors comment se permet-on de scinder son témoignage? Pourquoi, par exemple, du moment où l'on se mêle d'étiologie, au lieu de rechercher toujours les prédispositions *internes* de l'individu, ne pas tenir un compte *énorme* de cette particularité si remarquable signalée dès le début, à savoir que cette disposition à percevoir les influences les plus étranges était endémique à Prevorst et commune aux adultes des deux sexes, comme aux enfants, et, bien mieux, comme aux *troupeaux eux-mêmes*? « Souvent, dit Kerner, on voyait les vaches de la montagne entrer subitement dans une agitation qui montait

jusqu'à la fureur, pendant que de leur côté les enfants, saisis de vertige, couraient en toute hâte à la maison, où l'on voyait souvent les *objets matériels*, les *ustensiles*, se livrer aux mêmes ébats et fuir la main qui voulait les saisir... »

2. — *Causes nécessairement extrinsèques, ou phénomènes objectifs.*

Attention, Messieurs les médecins, et ne faites pas pour la vérité ce que les objets font pour les mains ; il dépend de vous de la saisir, car elle est là tout entière.

Et puisque vous vous appuyez sur Kerner, ne justifiez pas plus longtemps les sanglants déplaisirs et les longs découragements qui viennent trop souvent interrompre ses récits et qu'il exhale en ces termes :

« ... Mais j'oubliais que tout ceci n'est qu'illusion, raillerie et mensonge, que Frédérique n'était qu'une aventurière et que je ne suis, moi, qu'un imposteur. Peu importe que je l'aie visitée plus de trois mille fois, que, cloué à son chevet, elle ait passé sous mes yeux les trois dernières années de sa malheureuse existence, qu'elle soit morte dans mes bras, que j'aie connu tous ses parents, tous ses amis, toutes ses relations dans ce monde !... peu importe !... Des gens qui ne l'ont jamais ni visitée *ni vue*, des gens qui parlent d'elle comme un aveugle des couleurs, vont crier à l'imposture et au mensonge !... »

Écoutons-le lorsqu'il nous dit :

« Ce qui, chez-elle, dominait toute cette longue série de phénomènes magnétiques, c'était la perception des substances spirituelles ; c'était toujours *par elles qu'elle se voyait et se disait magnétisée* ; et, ce qu'il y a de remarquable, c'est que son frère les percevait souvent en même temps. Un jour, comme je causais avec lui, il s'interrompit tout à coup en s'écriant : « Silence ! un esprit vient de traverser la chambre pour se rendre chez ma sœur ;... » et, presque au même instant, nous entendions Frédérique qui s'entretenait avec le fantôme. Les personnes qui veillaient dans son appartement avaient ordinairement le sentiment de ces apparitions par des rêves étranges. Chez d'autres, la venue des esprits excitait un malaise général, une suffocation, parfois des tiraillements dans l'épigastre, des tressaillements qui allaient jusqu'à d'effrayantes syncopes. Enfin, la plupart du temps, ces esprits produisaient des *bruits* très-appréciables aux oreilles des personnes qui se trouvaient là

par hasard ; c'était d'ordinaire comme de PETITS COUPS SECS frappés sur la muraille, sur les tables ou sur le bois du lit. Tantôt on croyait entendre des pas sur le carreau, tantôt le tâtonnement d'un animal, le bruissement d'une feuille de papier, le roulement d'une boule. Par instants, c'était comme un bruit de sable qu'on tamise ou de cailloux que l'on jette, et tous ces bruits ne laissaient pas que d'être suivis d'effets. Une fois entre autres, ils amenèrent la chute d'une énorme quantité de plâtras... On les entendait dans toute la maison et particulièrement dans ma chambre située au-dessus de celle de la voyante. Tant que durait la rumeur, Frédérique ne voyait rien, l'apparition pour elle ne commençait qu'après sa cessation. *Moi-même*, je me souviens parfaitement d'avoir vu un esprit à la place que Frédérique m'indiquait ; je ne dirai pas que j'aurais pu, comme elle, en définir la figure et les moindres traits. C'était plutôt pour moi une forme grise et incertaine, UNE COLONNE <sup>1</sup> VAPOREUSE de la grandeur d'un homme debout au pied du lit de la visionnaire et lui parlant tout bas <sup>2</sup>... »

A toutes ces manifestations de vrais *esprits frappeurs* venaient s'en adjoindre mille autres qui, selon Kerner, en devenaient la preuve mathématique. Ainsi les bouleversements d'ustensiles et de meubles, les objets enlevés des mains des assistants comme par d'autres mains invisibles, tout cela faisait de ces chorées endémiques à Prevorst une sorte de chorée générale qui faisait sauter et danser le salon comme l'étable, et la malade comme la vaisselle.

Nous demandons maintenant, non pas au nom de la science, mais au nom du plus simple bon sens médical, comment, lorsqu'on cite un ouvrage de cette originalité, reposant depuis la première jusqu'à la dernière page sur l'ordre de choses le plus mystérieux, on peut se permettre de résumer tous ces problèmes dans cette unique proposition : « On ne put jamais s'assurer si la maladie de ces enfants s'était propagée par vue et par imitation, ... et il ne fut pas possible d'en chercher la cause dans l'usage des FRUITS GARÉS... etc <sup>3</sup>. »

1. Qu'on veuille bien nous dire par quel merveilleux hasard, non-seulement tous ces détails, mais toutes ces expressions se retrouvent dans les dépositions des témoins du presbytère de Cideville. ( Voir notre 1<sup>er</sup> Mém. )

2. Voyante de Prevorst, p. 270 à 300.

3. Roth, p. 174.



Nous demandons comment un médecin philosophe a pu s'y prendre pour dédaigner un phénomène comme celui des *coups*, ou comme celui de la chorée *matérielle*, visible, palpable, objective, des ustensiles et des animaux.

On va nous répondre que c'est alors une illusion ou peut-être encore quelque effet électrique, sans s'inquiéter davantage des révélations et significations *surintelligentes* qui les accompagnaient, mais, en tout cas, il ne saurait être permis de traiter avec une telle négligence une *force* électrique si nouvelle, et voici ce qui va nous justifier :

C'est que dans l'observation LIV nous allons voir apparaître, pour la première fois, non plus seulement dans Kerner, mais dans la science la plus officielle, l'avant-garde de cette armée d'*esprits frappeurs* qui, dix-neuf ans plus tard, allait envahir les deux mondes, en traînant à sa suite les extases, les phénomènes magnétiques et la *ventriloquie*, déjà accusée par le docteur Roth.

Seulement, sous sa plume toujours fidèle au système de la production de la maladie *par le malade*, ce phénomène va se trouver enregistré sous le titre trompeur « d'*imitation* de sons ou bruits inanimés. »

Inde mali labes <sup>4</sup>.

OBSERVATION LIV, empruntée par Roth à un ouvrage allemand.

« Vers le milieu de janvier 1832, dit M. le docteur Plath (*Heckers Annalen*, 1834, p. 194), on entendit dans le *voisinage* de la malade un *battement* et un *grattement* plus ou moins forts, et à des intervalles différents, absolument comme si l'on avait frappé du doigt sur le bord du lit et comme si l'on avait gratté avec l'ongle sur les planches. Les sons venaient si distinctement des *environs* du lit que l'on ne douta pas qu'ils ne fussent produits par le frottement des pieds et des mains de l'enfant sur la couverture, erreur que fit promptement cesser l'enlèvement de cette couverture. On ne pouvait songer à une illusion de la part des parents de la malade. Celle-ci fut elle-même mise à plusieurs épreuves. Le lit fut transporté à une autre place, défait, examiné

4. « De là toutes les erreurs ».

partout avec soin, sans que les sons se modifiassent en rien lorsqu'on recoucha la malade ; on la transporta sur une chaise à l'extrémité opposée de la chambre, et bientôt après on entendit le battement et le grattement, avec cette seule variation qu'il semblait qu'on grattât ou qu'on frappât le bois de la chaise. Sans la prévenir, on transporta l'enfant dans une autre chambre et dans un autre lit. Le même phénomène se reproduisit bientôt, et dès cet instant, je pus exprimer la conviction que les sons semblaient tenir au *voisinage* immédiat de la malade ; qu'ils ne provenaient, en outre, ni de sa bouche, *ni des articulations de ses pieds et de ses mains* ; qu'enfin, ils n'étaient pas produits par quelque autre personne, soit à dessein, soit par hasard. Cette conviction fut partagée par beaucoup de médecins estimables et de laïques qui visitèrent la malade.

« Ces bruits commencèrent du 12 au 14 janvier. Ils augmentèrent de violence pendant quelque temps, puis ils diminuèrent et cessèrent peu à peu dans la deuxième quinzaine de mars. Ils se faisaient entendre, et pendant les accès de spasme et dans les intermissions, mais jamais pendant le sommeil. Ils étaient plus forts vers le soir, et *pouvaient évidemment être provoqués par des influences extérieures*. Il suffisait, par exemple, de frapper ou de gratter un corps dur, la RÉPONSE avait lieu immédiatement en un nombre de coups ÉGAL, dans la même mesure et avec la même force. Souvent l'appel d'une personne restait sans écho pendant plusieurs jours, tandis que celui d'une autre obtenait sur-le-champ une réponse. Plus tard, pour provoquer les sons, il suffisait d'en parler ou de fixer le nombre des coups. Chantait-on dans la chambre, ou faisait-on de la musique dans la rue : les sons MARQUAIENT souvent la MESURE ; la nature des sons eux-mêmes variait. Les jeunes sœurs de la malade prenaient grand plaisir à *provoquer* des battements et des grattements *plus ou moins rapides, plus ou moins sonores*, des rongements, le bruit de la pluie, celui d'une goutte d'eau qui tombe. Un des sons les plus curieux fut l'imitation du bruit d'une scie, mais il ne dura que deux jours.

« Le lieu d'où provenait le bruit était diversement indiqué par les différentes personnes qui étaient assises autour du lit de la malade. La malade parut d'abord *s'inquiéter* de ces sons ; elles'en *plaignait beaucoup* dans les intervalles lucides ; une fois même, elle dit que l'on travaillait sans doute à son cercueil. Cependant, il est hors de doute qu'il était en son pouvoir de *produire les sons à volonté*, puisqu'un jour elle menaça de ces bruits avant qu'ils se fissent entendre.

« Vers la fin de février 1832, dans un moment où les spasmes étaient encore dans toute leur intensité, le battement cessa tout à coup, et

l'on n'entendit plus que le bruit de grattement contre le bois du lit. On enleva toutes les planches qu'on remplaça par une espèce de hamac en grosse toile, et on coucha la malade sur un matelas fort mince, sans couverture. Bientôt le grattement se fit entendre comme si on avait gratté la toile du hamac. Dès ce moment, ce bruit diminua aussi considérablement; il ne se laissa plus provoquer, comme auparavant, au contraire, il était continuel dès qu'une personne du sexe masculin, ne fût-ce que le jeune frère de la malade, enfant de six ans, s'approchait du lit ou le touchait. L'approche ou le contact des personnes de l'autre sexe n'affectait pas la malade. Le bruit était surtout fort lorsqu'on dirigeait le bout des doigts vers le creux de l'estomac, même à quelque distance; si, au contraire, on s'isolait de la malade, en se couvrant, par exemple, la main d'un mouchoir de soie, le bruit cessait à l'instant.

« Un jour qu'on employa un mouchoir de soie en annonçant un mouchoir de coton, le grattement continua.

« Un autre phénomène singulier était raconté : dans un accès de spasme, la malade s'écria plusieurs fois d'une voix anxieuse : « Bernard, Bernard, ne tombe pas ! » et peu de temps après, Bernard entra la figure tout en sang.

« Une autre fois, également pendant un accès de spasme, elle prit tout à coup une broderie placée près d'elle, et, *sans l'examiner*, elle indiqua promptement une place où un léger défaut se trouvait dans le travail.

« Lorsqu'elle croyait ne pas être vue, elle se dressait tout à coup sur son lit avec une rapidité incroyable, et, sautant avec une grande agilité et beaucoup d'assurance sur un ciel de lit assez élevé, s'élançait subitement au milieu de la chambre avec une égale rapidité. Tous ces mouvements s'exécutaient constamment presque sans bruit, tandis que les spasmes continuaient encore dans presque toute leur violence ; et au réveil, la malade était si faible, qu'elle pouvait à peine soulever la main, loin d'être en état de sortir du lit. . . . .

. . . . . La mère continuait à partager le lit de la malade sans en éprouver une diminution des forces ni aucune incommodité. L'effet, évidemment favorable de ce moyen, donna l'idée, au commencement de l'été de cette année, de faire un essai avec un jeune chien qui fut couché aux pieds de la malade. L'animal maigrit, fut pris de convulsions, et mourut enfin, tandis que l'état de la malade s'améliora sensiblement. Dans l'été, la malade fut envoyée à la campagne où elle séjourna longtemps, et le grand air, joint à des bains de

marc d'eau-de-vie, enleva les derniers restes de la maladie. Aujourd'hui, elle offre l'image d'une parfaite santé. Les bruits ont été considérés comme une ventriloquie. »

OBSERVATION LV, empruntée par Roth à M. le Dr Marc<sup>1</sup>, qui réclame la priorité.

« Il y a 42 ans, dit ce dernier médecin, j'ai eu l'occasion d'observer un fait presque semblable, et il a fait le sujet de ma thèse inaugurale, publiée sous le titre de : *Dissertatio inauguralis medica sistens historiam morbi rarioris spasmodici, cum brevi epicrisi; Erlangæ, 1792.*

« Il s'agissait d'une fille de onze ans, d'une constitution lâche, sujette à des affections vermineuses et muqueuses qu'on avait combattues par une médication conforme à ces circonstances.

« Prise, vers la fin de 1791, de convulsions étranges... Ces convulsions continuèrent depuis la fin de février jusqu'au 14 avril. Mais à cette époque se manifesta un phénomène des PLUS EXTRAORDINAIRES ET BIEN DIFFICILE A EXPLIQUER. Je le rapporterai tel que je l'ai consigné dans ma thèse, afin qu'on puisse mieux juger de sa similitude avec celui que le Dr Plath a fait connaître. »

Nous traduisons ici la thèse latine :

« Ce phénomène consistait en un certain bruit dans les articulations, semblable à celui que font entendre nos rongeurs de muraille, ou toute personne qui gratte avec ses ongles.

« Ces bruits paraissaient passer dans chaque couverture qui était touchée par la malade. Cette couverture alors répondait *avec esprit, ingénio, avec force et caractère*, INDOLE, AC VI, etc., comme les chaises sur lesquelles on plaçait la malade.

« Je n'entrerai dans *aucune explication* (à la bonne heure!) sur cette singulière maladie. Toutefois, je ne suis pas éloigné de lui assigner une origine semblable à celle du cas dont parle le Dr Plath.

« Mon but principal était de confirmer la vérité de l'observation de ce médecin, et je le puis avec d'autant plus d'assurance que non-seulement j'ai rendu les plus célèbres docteurs de l'université témoins du phénomène extraordinaire qui s'est offert à mon observation, mais que je me suis méfié et garanti de toute déception, en faisant mettre la malade dans un état complet de nudité, et en la portant ainsi, au moment où on ne s'y attendait pas, dans son appartement, sans que le bruit du grattement inexplicable ait cessé pour cela de se reproduire. »

1. *Gazette médicale*, t. I et II, n° 46, p. 726 (1834).

Voyons ; analysons à notre tour.

Que M. le docteur Marc se soit arrêté, en 1791, à ces *réponses* fournies AVEC ESPRIT (RESPONDEBAT INGENIO) par des couvertures et par des chaises, qu'il les ait attribuées à sa malade *seule*, malgré les excessives précautions d'isolement auxquelles il paraît s'être livré à son égard, on le comprend encore assez facilement; on était bien loin, à cette époque, des documents et des grandes leçons donnés par les vieux maîtres, et l'on avait encore plus oublié les compliments sardoniques adressés à Fernel par l'*esprit* exorcisé.

Qu'en 1834 encore le docteur Plath n'ait voulu voir qu'un « produit de la maladie » dans cette ventriloquie *inanimée* succédant à tous les faits prodigieux qu'il nous raconte; qu'il n'ait prêté qu'une médiocre attention à ces *réponses* toujours correspondantes à leurs *demandes* comme à la mesure rythmale battue par les knockings; qu'il ait persisté à tout attribuer à sa pauvre malade malgré ses dénégations, ses plaintes et ses terreurs, il y a là pour le docteur Plath une faute majeure, mais rémissible encore, de critique et de légèreté.

Plus tard, lorsqu'il a glissé lestement sur la *seconde vue* de sa malade, qui voit *sans pouvoir la voir* « la chute de Bernard, » la faute augmente alors d'autant plus qu'il oublie de rapprocher cette surintelligence merveilleuse de l'incroyable habileté qui, par moments, « jetait *sans bruit* et sans malheur cette pauvre impotente sur le *ciel de son lit*. » Mais enfin nous le répétons, on avait alors perdu tout à fait la mémoire, et le docteur Plath pouvait à peine en croire ses yeux.

Mais que le docteur Roth, si bien renseigné, comme nous l'avons fait voir, si bien disposé à l'égard du docteur Kernér, se soit permis de mutiler ses récits, et à propos des mêmes *coups* et *grattements* de ne tenir aucun compte de ses affirmations *trentenaires*, ceci devient infiniment plus coupable, et à tous les points de vue. Qu'il ne mentionne ni l'épidémie sau-

tante des *animaux* et des objets *matériels*, ni le transport des bruits dans les maisons *voisines*, ni la violence momentanée de ces *knockings* qui, BIEN LOIN DE LA MALADE, font tomber les *plâtres* et menacent de faire crouler la maison ; qu'il saute à pieds joints encore sur cette apparition des esprits, *sensible pour tout le monde* ; qu'il déchire ainsi les *trois quarts* du livre qu'il admire pour ne s'occuper que du quart insignifiant qui lui permet de renfermer son étude dans celle des influences *vermineuses* et des *fruits gâtés ou pourris* :... on en conviendra, il y a là tout à la fois, non-seulement un défaut complet d'induction médicale, mais, ce qui est bien autrement grave, enlèvement et suppression coupable de tous les éléments fondamentaux d'une vérité du premier ordre.

Par cet oubli, ou plutôt, nous le craignons bien, par cette omission calculée, M. Roth a brisé lui-même ce que M. Bouvier appelle son chef-d'œuvre, et, de fautes en fautes couronnées par une soustraction de pièce, s'est préparé peut-être une condamnation future à quelques *assises médicales*.

Mais quel nom pourrions-nous donner maintenant à l'inexplicable silence de la science officielle qui, discutant ces deux chorées en 1859, oublie ou feint d'oublier que celle du moyen âge venait de reparaître sur la plus vaste échelle et de fatiguer le monde entier, pendant deux ans, de toutes ces réponses divinatrices, apparitions, chorées d'objets inanimés, et surtout percussions incessantes signalées à profusion dans Kerner comme dans Ambroise Paré ?

Comprend-on cette admiration pour la brochure de Roth, et ce silence absolu pour des faits analogues qui venaient de compter peut-être un million d'acteurs, et peut-être deux millions de témoins, pris dans tous les rangs et à tous les degrés intellectuels de la société ?

Pas une voix faisant allusion à ces choses ! En vérité, un pareil silence sur un événement que le docteur Littré appelle lui-même « très-singulier, » et qu'un très-grand esprit persiste à désigner comme « le plus grand événement du siècle, »

un pareil silence a pour nous quelque chose de vraiment stupéfiant... Il ne peut pas tenir à l'homme... Il n'y a que le *démon muet* de l'Évangile qui puisse avoir cadénassé en même temps tant de lèvres d'ordinaire si faciles à ouvrir.

Hélas ! nous nous trompons quand nous disons « pas une voix ! » Dans cette même année 1859, on a vu un chirurgien du premier ordre amener en pleine Académie et lui présenter un anatomiste « *sérieux* » qui, disait-il, était parvenu à reproduire, au moyen de la contraction artificielle et musculaire du long péronier<sup>4</sup>, les *knockings* en question. On ne dit pas, il est vrai, si les *rappings*, imitant *bruits et voix de tous les animaux*, étaient dus à la même cause, mais l'anatomiste n'en donnait pas moins, séance tenante, la représentation annoncée, et l'Académie d'applaudir, et le chirurgien (homme d'un mérite supérieur) de raconter sa guérison d'un cas semblable par une *opération*, et tout le monde d'applaudir encore plus et d'appliquer aussitôt avec lui cette découverte à tous les esprits frappeurs des deux mondes, et dès le lendemain tous les journaux d'enregistrer la grande nouvelle et d'ajouter (voyez l'orgueil du triomphe !) « qu'en les dévoilant *aussi complètement*, on a fait encore aux esprits frappeurs plus d'honneur qu'ils n'en méritent. »

... *Et nunc intelligite*, et maintenant comprenez-le bien; puisque, va-t-on nous dire, toutes ces choses tournantes et saltatoires, objet de la brochure en question, offraient souvent le phénomène des *knockings*, elles devaient être dues par conséquent à la même cause, c'est-à-dire à la contraction du long ou du court péronier (car si l'anatomiste accuse le long, le chirurgien accuse le court), et alors voici qu'il va falloir rapporter logiquement à cette *contraction* musculaire, *occasionnée par quelque trouble fonctionnel*, et la *vue à distance*, et la *perception collective* des colonnes *grisâtres*, et la *projection* des

4. Un des muscles de la jambe.

malades sur le *ciel* de leur lit, et le transport des *coups* dans les maisons du voisinage, *dégradées* par leur violence, et enfin nos milliards d'expériences à nous tous qui, pour n'être pas de l'Académie, conservons la prétention de compter cependant pour quelque chose, et qui, si Molière existait, serions certains de l'avoir avec nous.

Comme il se serait amusé, le grand homme, de tous ces *péroniers* des deux mondes se contractant et battant à la même heure, sans qu'aucun de nous ait pu les sentir et les faire taire ! Comme il eût bien reconnu dans toutes ces explications impossibles son « voilà ce qui fait que votre fille est muette, » et comme !... Mais s'il est vrai que Molière aurait ri, la science aurait pu rougir et pleurer.

O bon Ambroise Paré ! ô savant et consciencieux Fernel ! vous tous, graves docteurs dont le docteur Calmeil a fait un si magnifique éloge, vous tous qui n'avez pas craint de confesser les *méprises* spirites dont vous avez été le jouet si longtemps, comme vous auriez bien reconnu là vos ennemis, et comme, du haut de votre grande autorité, vous auriez conjuré vos jeunes et modernes disciples de se méfier de leurs préjugés et des sarcasmes *à priori* ! Et si les disciples avaient persévéré dans leur étroite critique et dans leur mépris de l'observation générale, couvrant vos visages de vos deux mains pour en cacher la rougeur, vous seriez allés conjurer le pouvoir de créer immédiatement une chaire de *critique* médicale,... comme les pères de famille, nous l'avons vu, en réclamaient une de leur côté pour la *critique* historique.

### 3. *Objection de l'action du malade sur les bruits.*

Qu'on nous permette de répéter dans ce volume ce que déjà nous avons indiqué dans un autre.

L'objection tirée de ce que les malades « ont action sur les esprits frappeurs et menacent de les envoyer où bon leur



semble, » devient absolument nulle pour tous ceux qui savent que nos agents finissent par ne *plus faire qu'un avec leurs clients*, et que ces derniers en disposent toutes les fois *qu'ils ne sont pas absents* ou occupés à faire *craquer toutes les maisons du voisinage*. Ainsi on nous objectait, à Cideville<sup>1</sup>, que les deux enfants s'amusaient de tous ces bruits, et l'on partait de là pour les en constituer les auteurs... Mais il ne faudrait pas croire que ces espiègleries les fissent toujours *rire*, et lorsque, sur l'un de ces deux enfants déjà violet d'asphyxie, on avait tout juste le temps de couper la ficelle au moyen de laquelle son esprit possesseur avait essayé de l'étrangler, ou bien, lorsque en d'autres circonstances il tombait, à la suite de ces terribles vexations, dans un tel état de syncope que pendant plusieurs heures on pouvait croire à sa mort<sup>2</sup>, le *rire* ne durait pas longtemps, on vous l'affirme, et faisait place chez l'enfant à un état de tremblement qui ne le quittait plus de sitôt.

Il en avait été de même encore de la *fameuse Angélique Cottin*, présentée à l'Académie des sciences en 1846. Nous étant permis de rapprocher cette évidente et mystérieuse chorée de toutes celles qui nous occupent, M. Babinet, indigné (il avait fait partie de la malencontreuse commission), M. Babinet, disions-nous, ferma notre livre aussitôt et ne voulut plus en entendre parler... attendu qu'un beau jour, disait-il, l'Académie s'était aperçue que c'était cette jeune fille elle-même qui renversait, d'un *coup de genou*, jusqu'aux plus *lourdes* tables de cuisine chargées de tout leur mobilier ; « et la preuve, ajoutait-il, c'est qu'elle en portait la marque à ce genou. » — Voyez-vous cela ? Ce que c'est cependant que de nommer des astronomes pour juger des questions théo-médicales ! Il est de fait que M. Babinet ne pouvait pas avoir lu dans Keppler ou dans Herschell ce qu'il aurait lu dans tout

1. Voir le I<sup>er</sup> Mémoire.

2. Ibid.

dictionnaire de médecine ; à savoir que « la chorée se trahit par une suite de mouvements convulsifs *involontaires*, soit des bras, soit des jambes (y compris le *genou* par conséquent), véritables décharges électriques capables parfois de renverser les objets *les plus lourds*. » Mais, ajoute le *Dictionnaire* de Fabre, parmi ces chorées il en est une TRÈS-SINGULIÈRE, au point de ne plus mériter *précisément* le nom de chorée, c'est celle qui imite les différents cris des animaux, aboie comme le chien, fait entendre des timbres de voix très-bizarres, opère des tours de force extraordinaires, et que M. le D<sup>r</sup> Bouillaud appelle très-justement une *folie musculaire*<sup>4</sup>.

Si donc M. Babinet avait fait lui-même cette grande découverte (du coup de genou), nous nous garderions bien d'en médire ; mais puisqu'il en *accuse* « un » sceptique octogénaire revêtu, dit-il, de cette *double autorité*, nous nous trouvons tout à notre aise pour lui dire que ce pauvre sceptique a joué là le rôle d'un véritable *La Palisse* scientifique, ou plutôt d'un *La Palisse* très-ignorant. Il aurait pu dire tout aussi bien, lorsque cette jeune fille était jetée dans le feu par l'agent, « voyez ; la *preuve que c'est bien elle* qui s'y est jetée, c'est qu'elle est toute brûlée et qu'elle en porte les marques. » Il ignorait qu'elle avait cela de commun avec l'enfant lunatique de l'Évangile, « souvent jeté dans le feu par l'esprit possesseur, » dit saint Matthieu.

Mais en semblable matière, celui qui croit être le plus fin est ordinairement le plus trompé, et c'est ici surtout que l'*astronome* de La Fontaine court risque de tomber dans son puits.

Il en est exactement de même des knockings péroniens, parce qu'au lieu de frapper, comme celui de Kerner, à un autre étage ou dans la rue, il plaît un beau jour au frappeur mystérieux de faire *battre un tendon*, et parce qu'*alors, mais seulement alors*, il devient possible au *frappé* de comman-

4. *Dictionnaire* de Fabre, art. Chorée.

der ce battement et de l'envoyer où cela l'amuse (*quand il n'en a pas trop peur*); vite on se hâte de bien établir que le point de départ n'est jamais et ne peut jamais être que *chez* le malade. Le mal est en *lui*, donc il ne peut exister *hors* de lui;... il est *intrinsèque*, donc il ne peut venir du dehors; il lui est *particulier*, donc il ne peut le *communiquer*. Mais alors, que l'on dise donc aussi : « Ce vase vient d'être chargé de fluide électrique, donc ce fluide ne circulait pas alentour et ne lui vient pas de l'extérieur. Le choléra est en nous, donc la cause ne peut exister au dehors. Voyez où l'on irait avec un tel raisonnement ! Il équivaut exactement dans l'ordre matériel à celui des psycholâtres dont nous admirions plus haut l'obstination à bien établir que « toute *inspiration* était une véritable *expiration*,... et que toute assistance *angélique* était un pur effet d'*intuition*. »

Ainsi, pourvu qu'en fait de merveilleux tout se passe toujours en nous, et que rien ne nous arrive de plus haut, on nous accordera autant d'*autothéurgie* et autant d'*autopathie*<sup>1</sup> que nous pourrons le désirer. Toute la difficulté consiste donc pour tous nos incroyants à savoir allier la pénétration actuelle du corps et de l'esprit malade avec l'extériorité habituelle de la cause pathologique.

Mais écoutons une grande leçon :

Un jour, un grand et très-savant médecin déposait dans son testament ces paroles mémorables : « En 1821, dans mon ouvrage sur la physiologie du système nerveux, j'ai hautement professé le matérialisme; mais, à *peine* avais-je mis au jour cet ouvrage, que de nouvelles méditations sur un phénomène bien extraordinaire (le somnambulisme magnétique) ne me permirent plus de douter de l'existence EN NOUS et HORS DE NOUS d'un principe intelligent, tout à fait différent des existences matérielles. Il y a chez moi, à cet égard, une conviction profonde<sup>2</sup>... »

1. Autopathie ou maladie venant de nous-mêmes.

2. Voir, 4<sup>er</sup> Mém., *Esprits*, t. I, p. 56.

Georget ne s'était pas laissé prendre aux phénomènes apparents, et l'*intériorité* de circonstance ne lui avait pas donné le change sur l'*extériorité* de la provenance... Voilà de ces *distinctions conciliatrices* que nos vues modernes ne sont plus assez *fin*es pour saisir.

Il est vrai que, même à l'Académie de médecine, tout le monde n'a pas l'excellente vue de Georget<sup>1</sup>.

### § III

Morzine ou cent possédées dans un village.

Nous ne saurions mieux prouver la portée pathologique de nos manifestations qu'en montrant les proportions qu'elles atteignent lorsqu'on les traite par le sarcasme ou par les prescriptions médicales.

Il ne s'agit plus ici « d'électricités railleuses » et de rappings insignifiants, ou plutôt il s'agit toujours des mêmes agents, qui, plus à l'aise apparemment dans les solitudes des Hautes-Alpes que sur les bords de la Seine, vont s'y déployer cette fois largement. Depuis cinq ans, en effet, chacun de nos touristes alpestres aurait pu facilement étudier, chemin faisant, et d'après nature, non plus seulement des rochers et des cascades, mais tout cet ordre de névroses que la science croit avoir expliqué en l'appelant « chorée-théo-hystérico-démonopathique, » et que nous définissons, nous, avec l'Évangile comme avec les plus grands génies de tous les siècles, par ce mot beaucoup plus simple, « possession démoniaque. »

Ainsi donc, lecteur, lorsque après avoir longé pendant sept à huit lieues les rives méridionales et franco-savoisiennes du Léman, le steamer de Genève vous aura déposé à Thonon, vous pourrez, si vous ne redoutez pas la fatigue, vous engager soit à pied soit à cheval dans la sauvage vallée de la Dranse qui

1. Testament de Georget, daté du 4<sup>er</sup> mars 1826.

s'ouvre à votre droite; après huit heures d'admiration incessante et d'ascension pénible dans les gorges du *mont Léon* et du *roc infernal*, vous finirez par arriver, mort ou vif, au village de Morzine, l'un des plus beaux, des plus considérables et des plus *civilisés* de toute la Savoie. Là, pour peu qu'il vous reste de forces, vous commencerez par vous rendre au presbytère, et lorsque les premiers soins vous auront été prodigués par le plus vénérable des pasteurs, vous le prierez de vous initier, *sous le manteau d'une cheminée* dont, à cette élévation de 1,800 mètres, vous bénirez le bienfait, au *gros* des phénomènes qui depuis plusieurs années se sont déroulés sous ses yeux. Le lendemain, vous consulterez à son tour le médecin du voisinage qui, sans contredit, les a le plus observés, étudiés et traités. Il est vrai que, choisi par le gouvernement sarde et adjoint à deux collègues comme lui chargés de la première enquête, il a cru devoir se séparer de ces derniers et refuser de signer leurs conclusions, mais c'est, dit-on, parce qu'il a voulu rester fidèle, à sa conscience d'abord, ensuite à toutes les lois de la logique qui l'obligeaient à tenir compte de toutes les circonstances dédaignées ou éliminées par le *bon plaisir* de la doctrine à *priori*.

Ce témoignage d'un praticien qui a vécu au milieu de l'épidémie, qui l'a subie dans sa maison, et n'a jugé qu'à *posteriori* des faits accomplis pendant QUATRE ANS sous ses yeux, nous paraît infiniment PLUS SACRÉ que tous les autres. Il va sans dire que nous comprenons parmi ces derniers ces médecins, d'ailleurs très-respectables, qui, tout munis qu'ils fussent de *firmans* officiels, n'en sont pas moins partis de Turin ou de Paris avec leur *siège tout fait* et avec le principe bien arrêté de n'admettre que les faits *admissibles*, principe inadmissible, avons-nous dit, en bonne philosophie.

Aussi, pendant que ces savants décidés à l'avance, et retombant dans la méprise si bien relevée tout à l'heure à propos des deux chorées, confondront avec les autres cette névrose toute spéciale et se contenteront de nous apprendre que c'est...

une *névrose*, l'expérimentateur de *quatre ans* nous signalera, lui, toutes les anomalies qui précisément empêchent la confusion et caractérisent cette variété.

Il va sans dire encore que toutes les adhésions du public, qui *lit vite* et qui partage le préjugé commun, seront acquises à l'avance à l'opinion officielle qui *ne dit rien*; puisse celle qui dit *beaucoup* ressortir éclatante et complète aux yeux de tout juge attentif et qui n'a pas de parti pris!

N.-B. A ce rapport médical, nous en adjoindrons trois autres, émanés de trois sources respectables et très-diverses : l'une que nous désignerons par l'initiale de M. V... (ou rapport n° 1); l'autre par M. \*\*\* (ou rapport n° 2). Ce rapport est dû à un laïque très-instruit, très-judicieux, très-sceptique, qui s'est transporté sur les lieux pour juger par lui-même, et qui n'a pas eu besoin d'un diplôme de médecin pour faire une très-bonne enquête et rapporter fidèlement ce qu'il avait vu et entendu. Quant au rapport n° 3, pourquoi ne le dirions-nous pas? c'est celui du vénérable et bon curé de Morzine, condamné de par la science, et exilé de sa paroisse, comme auteur de tout le mal, pour avoir osé obéir à l'Évangile en employant l'exorcisme.

Nous conserverons le caractère typographique ordinaire au rapport médical dont nous donnons la substance, et le caractère plus fin aux trois autres.

Nous y joindrons nos propres réflexions, sous forme de notes.

---

#### RAPPORT DU MÉDECIN.

Vers le milieu du mois de mars 1857, plusieurs jeunes filles de dix, onze et douze ans tombent subitement dans un état nerveux très-singulier : dans la crise, comme hors de la crise, elles accusent tel et tel de leur avoir donné sciemment leur maladie, soit en les touchant, soit en leur faisant manger quelque chose. Depuis lors, c'est-à-dire depuis quatre ans, aucune d'elles n'a jamais varié, ni sur le mode d'importation ni sur le nom de celui ou de ceux qu'elles regardent comme coupables.

« Toutes accusent les mêmes personnes, et, séparément interrogées, s'accordent parfaitement sur le jour, le lieu, le mode. Les malades parfaitement guéries conservent les mêmes sentiments et évitent avec soin la rencontre de ces personnes. » (Rapp. n° 3.)

On lit, au contraire, dans le *Journal de Genève* du 21 juillet 1858 :

« Il y a quelques jours, nous trouvant avec M. le comte de Cavour, la conversation vint à tomber sur les possédées de Morzine. Le matin même, M. l'intendant du Chablais en avait entretenu M. le président du conseil des ministres, et comme le phénomène paraissait exciter un assez vif intérêt, nous dûmes nécessairement chercher à nous informer avec exactitude de ce qui s'était passé, etc. »

Et tout de suite le journal débute par une contre-vérité notoire :

« En mars 1857, à la suite d'une frayeur, une petite fille de neuf ans tomba dans un état particulier <sup>1</sup>. »

Le 16 mars, le docteur \*\*\* est appelé chez les sœurs de charité de Morzine pour visiter une de ces petites filles, qu'il trouve sans connaissance et sans parole... Son premier soin est de prendre des *renseignements* sur le caractère de cet enfant. C'est une des plus laborieuses, des plus pieuses et des plus sages du village; la feinte est donc absolument impossible.

« La plupart de ces jeunes filles appartiennent à des familles fort honnêtes, relativement aisées, et sont d'une vertu et d'une piété exemplaires. Elles sont, en outre, dans le plus parfait état intellectuel. » (Rapp. n° 1).

On soupçonne tour à tour une indigestion, une affection vermineuse, une surexcitation cérébrale : traitement conforme et sans succès. — On reporte la malade chez ses parents, où les mêmes accès se reproduisent. — L'enfant refuse toute espèce de médicaments.

1. Ce qu'il faudrait éviter avant tout, en étiologie médicale, ce serait d'établir un point de départ erroné; or, tout le pays niera la *frayeur*. Qu'on veuille bien se rappeler, au contraire, tout ce que nous avons dit dans notre 1<sup>er</sup> volume du *Bouquet de fleurs* de Grandier, du *Souffle* Camisard, de la terre de Pâris, etc., et de tous les auxiliaires magnétiques.

Vers le milieu du mois de mai, le même docteur est encore une fois appelé chez les sœurs pour un autre enfant du même âge, offrant les mêmes phénomènes. — La foule entoure la maison et déclare à haute voix que cette seconde maladie est identique, non-seulement à la première, mais encore à celle d'une jeune fille (d'Essert-Romand, paroisse voisine) qui, deux ans auparavant, ne pouvant être guérie par les médecins, avait été conduite et délivrée à Besançon par MM. les grands vicaires, comme elle l'avait prédit. — Alors les crises commencent à devenir effrayantes : chute, syncope, les prunelles roulent dans leurs orbites, les bras sont tendus en l'air comme s'ils voulaient saisir quelque chose ; arrivent ensuite les contorsions, la *rotation* de tout le corps avec une rapidité extraordinaire, la roideur tétanique. — Les malades se relèvent d'une seule pièce et sans le secours des mains, qui restent étendues vers le ciel. — Puis enfin, courses à toutes jambes, entremêlées de nouvelles chutes jusqu'au moment où, *passant la main sur leurs yeux*, elles sortent immédiatement de l'état de crise, qui *ne laisse aucune fatigue* et dont elles ne conservent pas le moindre souvenir.

Le docteur et l'abbé F..., vicaire de Morzine, comparent les deux enfants, les interrogent séparément, tâchent de les prendre en défaut, et, redoutant sagement les conséquences de l'*imitation*, défendent toute espèce de communication entre elles.

*Malgré ces précautions*, au commencement de juin, l'intensité du mal commence à prendre des proportions menaçantes. La première famille comptait déjà quatre malades dont une vigoureuse fille de vingt-cinq ans, et la seconde en comptait trois, sans parler de plusieurs autres qui venaient de se déclarer *aux environs de Morzine*, et sans qu'il y ait eu, en apparence du moins, la moindre communication <sup>1</sup>.

1. Était-ce partout le résultat de la fameuse *frayeur* ? Le *Journal de Genève* devrait bien nous le dire. Au reste, cette extension hors du territoire de Morzine ne paraît pas s'être maintenue, car nous lisons (rapp. n° 3) : « La maladie n'a jamais franchi les limites de la paroisse, plusieurs malades ont même paru guéris dès qu'ils les franchissaient, et se voyaient repris dès



Vers la moitié du même mois, et pour la première fois, petites et grandes malades commencent à parler pendant leurs accès sur toute espèce de sujets. Leur fureur antireligieuse surtout prend couleur ; elles insultent les prêtres, ne les désignant plus jamais que par les injures de *vieux grisons* et de *char*.....; elles insultent aussi les médecins, dont elles raillent les avis; elles exhalent surtout leur fureur contre la sainte Vierge, dont elles menacent en toute rencontre, et du regard et du geste, les images et les statues ; une fois la crise terminée, au contraire, elles l'invoquent avec amour et témoignent la plus touchante affection aux personnes qu'elles viennent d'accabler de leurs injures.

Une forte et brave fille, âgée de quarante-six ans, ne peut littéralement se confesser ; toutes les fois qu'elle entre au tribunal de la pénitence, la crise se déclare immédiatement après le signe de croix, et elle est toujours obligée de sortir sans avoir pu dire un *seul mot*<sup>1</sup>.

« Pendant la crise elles perdent toute affection de famille et toute réserve envers leurs parents, déployant envers eux une insolence qui passe toute mesure, surtout chez des jeunes filles si douces et si timides d'ordinaire... Mais le caractère dominant est alors une haine effroyable de Dieu et de tout ce qui s'y rapporte. » (Rapp. n° 1.)

Le rapport n° 2 entre dans certains détails révoltants mais curieux sur la manière dont se trahit cette théophobie.

« Chez elles chaque réponse, chaque question est toujours précédée et suivie des plus horribles blasphèmes. Ainsi, la première enfant que nous visitons est Jeanne P... Elle se jette sur nous avec l'intention de nous frapper, sa mère l'arrête, et elle se précipite alors sur cette dernière en l'appelant *vieille char*<sup>2</sup>... — Comment, mon enfant, vous si douce

qu'ils y rentraient. » Nous verrons tout à l'heure (App. C, *Sur les Génies épidémiques*) que cette particularité topographique n'est pas rare, sans en être plus facilement explicable.

1. Démon muet de l'Évangile !...

2. Nous voulions supprimer une partie de ces abominables détails, et surtout ces initiales blasphématoires, qui nous révoltaient plus que tout le monde, mais on nous a fait remarquer que par cette suppression la vérité perdrait immédiatement sa couleur.

et si charmante tout à l'heure, traitez-vous ainsi votre mère? — Eh ! S. N. de D., ce n'est pas ma mère à moi, c'est la mère de cette fille. — Qui es-tu donc, toi qui nous parles, si tu n'es pas la fille? — S. N., un démon. — Depuis quand es-tu en enfer? — Depuis dix ans, S. N. — Comment t'appelles-tu? — Joseph, S. N. — D'où es-tu? — De Tanninge, S. N. — Et pourquoi es-tu en enfer? — Pour avoir assassiné, S. N. — Combien de temps dois-tu donc y rester? — Toujours, S. N. — Mais tu m'as dit tout à l'heure que tu étais un *démon*, maintenant tu te dis un *damné*, c'est un mensonge. — Eh ! S. N., ne sais-tu pas, imbécile, que tous les damnés sont des démons <sup>1</sup>? — Et comment oses-tu entrer dans le corps de cette enfant si innocente et si pure? — S. N., cela ne te regarde pas. (Nous cherchons inutilement à obtenir de lui qu'il abandonne cette enfant, et il promet de la laisser tranquille, mais seulement pendant quatre heures.) — Quand la quitteras-tu? — Dans *trois minutes*, S. N.

« Nous prenons nos montres ; ici commencent des contorsions affreuses, mais au bout des trois minutes, on dirait une *personne qui dépouille un vêtement*, et la petite fille qui est devant nous est timide, douce et nous regarde d'un air affectueux et candide. — Es-tu fatiguée, chère enfant? — Oh ! non, messieurs, dit-elle d'un air étonné ; et dans le fait elle ne paraît nullement l'être ; son poulx n'annonce pas la moindre trace d'émotion. — Sais-tu bien, ma pauvre enfant, que tu nous as dit des choses affreuses? — Oh ! non, messieurs, vous vous trompez, *ce n'est pas moi*. Et il demeure impossible d'éveiller chez elle quelque chose qui ressemble à un souvenir. » (Rapport n° 2 <sup>2</sup>.)

Une petite fille de neuf ans disait (ou plutôt l'agent possesseur disait par sa bouche) que le sien était l'âme de tel défunt, mort telle année, tel jour, dans telle commune, et que, si l'on voulait se rendre à sa tombe, on verrait qu'on avait semé dessus *des raves* ; CE QUI FUT VÉRIFIÉ ET RECONNU EXACT. Une autre disait au médecin : « Celui qui me possède, c'est celui

1. Nous verrons, au chapitre *Géants*, que, dans la ligne biblique, les *damnés* ou géants (*rephaïm*), sans devenir des démons, en sont regardés comme les compagnons et les collègues.

2. Il y a donc invariablement deux personnes bien distinctes en chaque enfant, et celle qui parle, comme l'a fait remarquer le docteur, parle toujours de la malade à la troisième, et comme d'une troisième personne.

que vous avez laissé mourir et que vous avez soigné de telle et telle manière. » Et alors elle se mettait sur son lit, l'imitant merveilleusement dans son langage, ses gestes, ses manières, et révélait une foule de particularités dont le médecin lui-même reconnaissait l'exactitude. »

« Nous montons ensuite chez Marie Ch..., qui nous accueille avec les blasphèmes ordinaires. — Comme tu nous salues, mon enfant! — S. N., pourquoi viens-tu me tourmenter? — Quel est ton nom? — *Je suis plus malin que celui d'en bas*, moi, je ne dis pas le mien (elle ne pouvait pas se douter de ce qui venait de se passer plus bas). — D'où es-tu? — Je suis Parisien, S. N. — Où es-tu? — En enfer, S. N. — Pourquoi? — Pour avoir assassiné, S. N. — Des hommes? — Oui, quatre et une fille, S. N. — Parmi les victimes, y en a-t-il eu de sauvées? — Oui, quatre, parce qu'elles étaient justes; mais la fille ne l'a pas été, et c'est ce qui me fait le plus de peine, elle est damnée par ma faute. — ... Et toi, tu ne t'es donc pas confessé avant la mort? — Je n'ai pas eu le temps, S. N. — Comment? — Parce qu'on m'a tué à mon tour. — Pendant ta vie, allais-tu à la messe? — Oui, mais je ne priais pas, S. N. — On propose de dire un *Ave Maria*, la fureur augmente, la fille prend une chaise et veut nous en frapper; mais, l'*Ave Maria* commencé, elle s'éloigne avec des contorsions. — S. N., dit-elle, le grison en a fait assez de prières, et cependant je suis toujours dans la fille. — Quand en sortiras-tu? — Pas encore, S. N. — Je vais t'envoyer aux *lieux arides*. — Oh! non, ne m'envoie pas là, S. N., je souffre moins dans la fille. — Puis ici des scènes indescriptibles auxquelles il est impossible de tenir... Nous passons chez la fille B...; des scènes toutes semblables nous attendaient. Il faudrait un volume pour les rapporter; mais nous en avons assez, l'effroi nous gagnait.

« A notre retour, nous repassons chez Jeanne, qui vient avec une gentillesse charmante pour toucher la main du curé, mais la crise fait mine de reparaitre. — « JE NE VEUX PAS, » dit énergiquement le curé de \*\*\*, et la crise disparaît. Il est vrai que les quatre heures de répit n'étaient pas encore écoulées. » (Rapp. n° 2.)

C'est alors que toutes ces personnes, *qui n'avaient jamais su parler français*, se mirent à le parler *parfaitement bien*. Une des petites répondit même en allemand (*sans en savoir le premier mot*) à quelques questions posées dans cette langue par un élève suisse de M. l'abbé F...

« Elles ont donné bien des réponses exactes à des questions qui leur étaient adressées dans des langues complètement inconnues d'elles. Par ex. : M. le curé de F. ayant dit à... : *Exi ab ea, immunde spiritus* <sup>1</sup>, la possédée répondit : Pourquoi ne dis-tu pas : *Vade retro, Satanas?* — *Quanto tardius exis, tanto magis supplicium crescit* <sup>2</sup>. — *Rép.* Je le sais bien, S. N., que plus je tarderai et plus je souffrirai, mais cela ne te regarde pas. — *Cede non mihi, sed ministro Christi* <sup>3</sup>. — *Rép.* Ni à l'un ni à l'autre. — Un autre en allemand : — *Wie alt sind Sie* <sup>4</sup>? — *Rép.* Tu ne sauras pas mon âge. — *Quid fecit Redemptor ut salvaret genus humanum* <sup>5</sup>? — *Rép.* Eh! S. N., tu sais bien qu'il est mort sur la croix. » (Rapp. n° 1.)

Le *Journal de Genève* se contente de dire :

« L'une d'elles parla un certain baragouin que personne ne comprenait, mais que l'on assura être de l'allemand le plus pur. Le curé lui posa aussi plusieurs questions en latin et parut satisfait de la réponse <sup>6</sup>. »

Ce fut alors que la maladie atteignit son *summum* d'intensité. Pendant les mois de juin, de juillet et d'août, toutes ces malheureuses ne cessèrent d'accuser le nombre et les noms des démons auxquels elles avaient affaire.

... Mais le mois de septembre offrit encore des phénomènes plus saillants que tous les autres.

« Le petit garçon de douze ans dont nous avons parlé se mit à déployer dans ses crises une agilité vraiment merveilleuse. Ainsi nous le vîmes plus d'une fois grimper avec la rapidité d'un écureuil jusqu'au sommet d'un sapin de la plus grande élévation, sans branches et de quatre-vingts centimètres de diamètre; arrivé au sommet, nous le vîmes casser le bout avec ses mains, et, sur ce pivot flexible, *placer sa tête* et, les

1. Sors d'elle esprit immonde.

2. Plus tu tardes, et plus ton supplice augmente.

3. Obéis, non pas à moi, mais au ministre du Christ.

4. Quel âge as-tu ?

5. Qu'a fait le Rédempteur pour sauver le genre humain ?

6. D'abord il est probable que cet *on* savait suffisamment l'allemand pour avoir été jugé compétent; ensuite, pour le latin, ce n'est plus ici le curé qui interroge, c'est un étranger, et il faudrait qu'il eût été bien difficile pour n'être pas satisfait des réponses.

jambes en l'air, se livrer aux contorsions les plus étranges, puis, glissant par les branches sur un autre sapin distant de deux mètres et demi, en redescendre toujours dans la même position, c'est-à-dire la tête en bas. Quelquefois le sapin sur lequel il s'élançait était bien plus éloigné. Lorsqu'il fit cette expédition pour la première fois, arrivé au sommet, la crise cessa un moment; alors, épouvanté, il se met à pleurer, à pousser des cris affreux, à s'écrier « qu'il était perdu... » Et il l'était en effet si, la crise lui revenant, il n'eût pas retrouvé, grâce à elle, toute son audace et toute son habileté. Je l'ai vu grimper une jambe sur un frêne et une autre jambe sur un autre;... plusieurs autres fois sur des rochers que nul bipède n'eût osé attaquer; arrivé au milieu, il se couchait et finissait par atteindre l'extrême pointe. »

« Un enfant de douze ans (Joseph T...) grimpait à l'extrême pointe d'un sapin qui a au moins CENT PIEDS, et de là, après être resté longtemps sur la tête et les pieds en l'air, il sautait sur un autre sapin éloigné de plusieurs mètres, du haut duquel il redescendait également la tête en bas. Magdeleine T... est aussi restée fort longtemps ayant un pied sur le sommet d'un sapin et l'autre pied sur un autre peu distant. » (Rapp. n° 1.)

« L'une d'elles, Victorine V..., âgée de dix ans, d'une figure et d'un caractère très-doux, était la plus méchante; non-seulement elle montait et descendait avec une rapidité extrême, mais, quand elle était en haut, elle se balançait et s'élançait d'un sapin sur un autre, comme l'aurait fait un écureuil ou un singe. » (*Journal de Genève* <sup>1</sup>.)

Au mois de juin, une de ces filles ayant été conduite à Genève fut prise d'une très-forte crise qu'elle attribua

4. Un autre témoin oculaire a vu l'une de ces jeunes filles ( nous ne savons si c'est la même ) sauter d'un sommet sur un autre; il a mesuré la distance, il a trouvé 8 mètres (24 pieds). Arrivée sur ce second sommet, et la mère se tordant de désespoir au pied de l'arbre, une voix forte sortie de la fille lui cria : « N'aie pas peur, S. N., *je ne peux rien lui faire à ta gueuse de fille*, ça ne m'est pas permis, on va te la rendre... tiens... » Et la fille arrivait comme un paquet de linge aux pieds de sa mère à demi morte de frayeur.

à l'horreur que lui causaient les cloches de Morzine. — Mais vous êtes à quinze lieues, lui dirent quelques ouvriers maçons qui travaillaient auprès d'elle. — Est-ce que je n'entends pas leur S. N. de carillon pour le baptême du fils du docteur \*\*\* ? Et elle écumait de rage. C'était exact, on baptisait son fils au même moment à Morzine.

Mêmes fureurs chez toutes, toutes les fois que l'on sonnait l'*Angelus*, qu'elles l'entendissent ou ne l'entendissent pas.

Un des jours de juin, toutes les malades de la première famille tombèrent en crise à *la même seconde*, et en attribuèrent la cause à la messe que le vicaire de M... célébrait pour elles à ce moment à l'autel de Saint-Guérin, de Saint-Jean-d'Aulph. On le leur avait caché avec soin, et la distance était de plus de dix kilomètres. Une autre fois elles s'indignent de ce que le prêtre disant, au même lieu, la messe pour d'autres personnes, s'occupait d'elles-mêmes au *Memento des vivants*. Ce même jour, elles voient un médecin *incroyant* se diriger vers Morzine avec l'intention de les interroger, et JURENT QU'ELLES NE LUI MONTRERONT RIEN ; ce qu'elles firent avec grand soin<sup>1</sup>.

La vue à distance dont nous avons déjà cité des exemples se manifestait fort souvent : « Ainsi l'une d'elles, dit notre docteur, annonce aux sœurs qu'elle me voit ordonner des sangsues à la femme d'un médecin de Saint-Jean-d'Aulph qui d'ordinaire était soignée par son mari. Celui-ci se trouvant ce même jour à Thonon, mon assistance était tout à fait anormale et j'ordonnais bien réellement les sangsues. »

1. Et le médecin, sans aucun doute, sera reparti triomphant. En général, à l'incrédulité parfaite on ne montre rien du tout ; à la semi-incrédulité, on montre un demi-merveilleux, tout juste ce qu'il en faut pour naturaliser les éléments acquis. On ne se prodigue qu'à la croyance parfaite ; comme dans l'Évangile, mais dans un but tout contraire, on donne beaucoup à celui qui a beaucoup, et on ôte à celui qui a trop peu. Appuyez-vous donc après cela sur les témoignages *négatifs* dont on a si bien dit que, « en bonne philosophie, mille d'entre eux ne sauraient balancer un seul témoignage affirmatif. »

« Une autre fait retrouver, à deux kilomètres du village, une chaîne en fer perdue et cherchée depuis huit ans par tout le monde comme par elle.

« Une troisième annonce à la nièce de la sœur supérieure ce que font ses frères en ce moment. Elle ajoute qu'un jeune militaire de ses parents, au lieu d'être à la *Spezzia*, comme on le croyait, est en ce moment à *Gênes*. Elle dit exactement ce qu'il y fait et pourquoi on l'y a fait revenir.

« Une quatrième déclare qu'elle *respectera* ma femme. — Et pourquoi ? lui demande-t-on ; est-ce parce qu'elle est la femme d'un médecin ? — Non. — Est-ce à cause de son fils aîné ? — Non ; mais à cause du frère qu'il aura dans quinze jours. — En effet, ma femme accouche d'un garçon au bout des quinze jours <sup>4</sup>. »

Vinrent les exorcismes. Les crises deviennent d'une violence épouvantable dans l'église. Les enfants de dix ans déploient une force supérieure à celle des trois grandes personnes qui les tiennent. On n'entend que des rugissements, surtout au moment de la consécration, de la communion, et lorsque le nom de la sainte Vierge est prononcé.

Le curé est un jour obligé de descendre de chaire, tant ses recommandations de la pratique du chapelet avaient excité de tumulte.

Néanmoins, les exorcismes se poursuivent. Les malades répondent très-catégoriquement aux interrogations latines du curé. Il suffit à celui-ci de passer son étole au cou de l'une des plus jeunes, pour l'enchaîner de force à la table de communion, devant laquelle elle se roulait en criant, la bouche pleine d'écume : — Tu le vois bien, S. N. de calottin, que tu ne pourras pas la guérir !

4. Ce respect des esprits possesseurs pour la femme *enceinte*, respect qu'ils disent tous leur être imposé *d'office*, se retrouve dans tous les procès de sorcellerie et n'est pas un des traits les moins consolants de la surveillance angélique qui plane au-dessus de ces horribles libertés et sait les enchaîner.

« C'est en réalité le curé qui, par ces exorcismes, a causé tout le mal, et le *cause encore*, en entretenant par ces cérémonies, à domicile, un état de frayeur et d'exaltation chez des gens peu éclairés. » (*Journal de Genève*, loc. cit.)

« Cependant elles faiblissent. Une d'elles lui crie : « Ah ! char...., encore trois exorcismes comme celui-ci, et tu me forceras à partir,... je n'y peux plus tenir. » Le curé continue, et, après les trois exorcismes, la malade est prise d'envie de vomir et sa voisine s'écrie : « Ah ! en voilà un dehors, mais moi je ne sortirai pas. » ELLE FUT NÉANMOINS PEU DE TEMPS APRÈS DÉLIVRÉE COMME LES AUTRES, ET REMERCIA LE PASTEUR DU FOND DE L'ÂME.

« Celles qui ne peuvent se rendre aux exorcismes n'en sont pas moins influencées à la maison, surtout au moment de la bénédiction. »

« Le médecin qui a suivi le plus régulièrement ces enfants nous a déclaré que ce n'était pas une maladie naturelle, guérissable par des moyens humains. Nous n'avons vu, nous a-t-il dit, d'enfant guéri que par les exorcismes. C'est le seul remède. » (Rapp. n° 2.)

« Les choses en étaient là ; la maladie se trouvait calmée par le secours des exorcismes et des prières, plusieurs filles avaient été guéries par ce moyen, et l'on allait continuer lorsque les prêtres reçurent l'ordre de tout cesser. Mais au mois de décembre suivant, le nombre ayant considérablement augmenté, et la maladie progressant toujours, au mois de février (1858), M. M..., supérieur des missionnaires de notre diocèse, fut envoyé à Morzine pour examiner les choses. *Après examen*, il leva publiquement dans l'église la prohibition des exorcismes qui recommencèrent aussitôt, ET CETTE FOIS EN GUÉRIRENT UN GRAND NOMBRE, quoiqu'une partie, il est vrai, ne l'ait été que pour trois semaines, un mois, et davantage. Tout marchait donc pour le mieux, lorsque l'AUTORITÉ REVINT A LA CHARGE et défendit encore une fois les exorcismes. Les prêtres obéirent et ne permirent plus que les pèlerinages.



Toutes celles qui se rendirent à Notre-Dame de la Gorge, près du mont Blanc, en éprouvèrent un grand soulagement, et plusieurs même y furent guéries complètement.

« *Depuis l'abandon des exorcismes* néanmoins, et surtout depuis Noël dernier (1860), cette terrible affection *a pris un tel accroissement* parmi les personnes du sexe, mariées ou non (à l'exception toutefois des enfants), *qu'il y a bien peu de familles qui n'en soient atteintes*. Je suis obligé de dire que les crises sont redevenues ce qu'elles étaient dans le principe. Quelques hommes même en ont été atteints ce printemps. »

« Aucun malade n'a pu être guéri par les remèdes ou par les soins des médecins. En vain se rejettent-ils sur ce qu'on n'a pas suivi leurs ordonnances <sup>1</sup>, il n'y a que les prières de l'Église et les exorcismes qui aient jamais produit des effets salutaires ; IL Y A EU DEPUIS LE PREMIER JOUR (15 MARS 1857) JUSQU'À PRÉSENT (6 OCTOBRE 1860) ENVIRON CENT ET QUELQUES MALADES. Il en reste environ *vingt-cinq*, tant anciens que nouveaux, qui ne sont pas guéris. Or le plus grand nombre l'a été subitement, soit par les exorcismes, soit dans les pèlerinages. Il est très-vrai que les exorcismes ont toujours fait souffrir au commencement les malades, au point qu'il fallait plusieurs personnes pour les tenir ; mais au bout d'une heure, les crises salutaires arrivaient. » (Rapp. n° 3.)

« J'oubliais de dire que les animaux eux-mêmes avaient payé leur tribut à l'épreuve. Dans une grande partie des familles affligées et même dans quelques autres, on vous dira que les animaux ne peuvent manger, que d'autres ne donnent pas de lait, ou que de leur lait on ne saurait faire de beurre. D'autres, dit-on, ne peuvent se tenir sur leurs jambes, maigrissent tout en mangeant beaucoup, ou rongent le bois de leurs râteliers sans vouloir toucher au fourrage. Dans d'autres

1. Nous sommes cependant obligé d'avouer que M. le Dr T..., de Thonon, nous a dit en avoir guéri deux par les moyens ordinaires et les bains froids. Mais ce docteur, homme de mérite et de bien, ne s'est-il pas fait illusion ? Quoiqu'il se soit rendu plus d'une fois à Morzine, il nous a paru ignorer complètement tout ce qui se trouve relaté dans ces trois Mémoires, et se renfermer uniquement dans la lettre de ce qu'il appelle *ses auteurs*. C'est précisément là ce qu'il faudrait oublier devant les faits.

maisons, il y avait entre les maîtres et leurs animaux comme une transplantation du mal. Une fille paraissait-elle guérie, les animaux tombaient malades ; ceux-ci étaient-ils guéris à leur tour, la première retombait dans son premier état.

« Des bénédictions ont été faites dans ces maisons sur les animaux, dans les granges sur les récoltes, et tout s'améliorait au prorata de leur persistance, ou du moins pendant un certain temps.

« J'ai oublié de parler de l'insensibilité absolue des malades. Elle a été, du reste, constatée par tous les autres médecins. J'affirme qu'un *charbon ardent et dur* est resté longtemps placé sur la main de l'une d'elles, non-seulement sans qu'elle en ressentît la moindre douleur, mais encore sans qu'elle en conservât la moindre trace <sup>1</sup>.

« Somme toute, l'élément caractéristique de cette singulière maladie est la haine de Dieu et de tout ce qui s'y rapporte. »

« Le guide de M. de C... fut tellement effrayé de voir Marie C... se débarrasser des étreintes des quatre hommes qui la menaient, qu'il laissa échapper ce cri : « Ah ! bon Dieu ! » Aussitôt une de ces enfants se précipite sur lui en criant : « Ah ! S. N., je m'en vais te le donner ton bon Dieu ! » Et le jeune homme de se sauver et d'aller se jeter tout malade sur son lit. » (Rapport n° 2.)

« Et quant à moi, qu'on l'appelle *hystérie, névrose ou convulsion*, comme tous les remèdes employés par nous ont toujours aggravé le mal, je répéterai toujours ce que j'ai dit à tous les médecins de France et de Savoie qui sont venus me consulter : C'est un état tout à fait inexplicable par les lumières de la médecine.

« Cependant de nouvelles plaintes se formulent; on en appelle

1. L'extase cataleptique naturelle offre et explique très-bien l'insensibilité de l'extatique, mais elle n'offre et n'explique jamais l'invulnérabilité; les cautérisations et les moxas laissent parfaitement toutes leurs traces sur la peau des chloroformés. Ici ce n'est plus le malade, c'est le charbon qui se trouve paralysé, et ce prodige est la doublure à l'inverse de cette table de *marbre* qui brûlait M<sup>me</sup> de S... (Voir append. du 4<sup>er</sup> Mém.)

encore à l'autorité du ministre de l'intérieur, qui désigne, au mois de septembre 1860, un médecin aliéniste de Lyon fort distingué, qui se rend ici avec un interne des hôpitaux. Tous deux n'ont voulu reconnaître dans cette affection que des signes naturels d'hystérie. « *Il est vrai encore qu'ils n'ont voulu admettre aucun des faits surnaturels ; cependant j'ai dû remarquer, puisque je ne les ai pas quittés, qu'ils avaient peine à se rendre compte de certains symptômes que, certes, ils ne rencontrent pas parmi ceux de l'hystérie ; et ce qui me prouve qu'il en était ainsi, c'est qu'après avoir promis que dans peu il y aurait des ordres donnés pour fixer les bases d'un traitement, et qu'on en ferait certainement descendre plusieurs à l'hôpital de Thonon, on n'a encore pris aucune mesure et aucune décision pour tâcher de conjurer un fléau dont l'accroissement quotidien désole notre localité. On s'en est plaint, et il a été répondu que « l'on voulait étudier encore, avant de se prononcer là-dessus. »* »

« Les médecins de Lyon n'ont paru préoccupés que d'une seule chose : c'est de faire retomber cette maladie sur les prêtres ; ils ont répété à satiété qu'il fallait, surtout, empêcher la lecture des *mauvais livres* (ce conseil paraît une mauvaise plaisanterie adressé à de pauvres enfants qui ne cessent de travailler aux champs), ne parler devant elles ni de sortilège, ni de matières religieuses et *qu'il fallait surtout les traiter très-durement*, au lieu de leur parler avec bonté comme on l'avait fait jusque-là. » (Rapp. n° 3.)

« Mais alors, comment faire ? On ne peut exiger une inaction complète chez tant de personnes affligées. Entre cette prohibition de tous remèdes spirituels et cet abandon de tous remèdes naturels, il n'était pas étonnant que le charlatanisme trouvât le joint pour passer. D'ailleurs, la médecine elle-même avait prononcé le mot de magnétisme animal. Un médecin très-distingué de la Savoie, avec lequel j'ai eu de fréquentes consultations, tout en maintenant le naturalisme de cette maladie, veut l'expliquer par les forces encore mal connues du magnétisme animal. Si donc une explication naturelle était jamais

possible, ce ne pourrait être que celle-là ; mais qu'est-ce que le magnétisme <sup>1</sup> ?

« Vers la fin du mois de janvier dernier, un individu magnétiseur, dont j'ignore le nom et la patrie, quoiqu'il se dise Français, mais qui venait d'être condamné en Suisse pour exercice illégal de la médecine, arrive à Morzine, se vantant de guérir non-seulement cet ordre de maladies, mais encore toute autre maladie ordinaire, fût-elle incurable. M. le maire, le voyant arriver sans autorisation, exige d'abord qu'il en ait une, et il l'obtient du sous-préfet de Thonon. On ne lui permet cependant de traiter sans surveillance que deux jeunes filles seulement, et le maire reste chargé de faire part du résultat à l'autorité qui avisera. »

« C'est donc en réalité le curé qui a fait tout le mal ; il n'y avait là, cependant, que des effets *tout naturels, bien des fois observés* (oui, mais expliqués?...), dépendant d'un ébranlement du système nerveux sur des enfants chez lesquels *la frayeur* (il y tient) et l'imitation avaient exalté l'imagination, et nous ne saurions y voir que des accès d'hystérie et de somnambulisme... Les guérisons produites à l'aide du magnétisme par *M. Lafontaine* en sont les preuves évidentes. » (*Journal de Genève* <sup>2</sup>.)

« Ainsi autorisé, notre charlatan magnétiseur commence l'application de son traitement sur une femme mariée et mère de

4. Pauvre médecine ! hier encore traitant de fous ceux qui avaient le malheur de prononcer ce seul mot, aujourd'hui l'accueillant comme un refuge devant certaines folies, elle ne s'aperçoit pas qu'elle se déjuge sans profit, puisque, par cette vraie pétition de principes, elle se contente d'expliquer un état inconnu par le même état inconnu. Autant vaudrait expliquer certains faits magnétiques par les phénomènes de Morzine. Encore une fois, notre docteur a raison : qu'est-ce que le magnétisme ?

2. Il y a longtemps que nous le disons : nous ne sortirons de la spiritophobie que par la spiritomanie la plus intense.

Laissons donc notre médecin nous détailler l'emploi de ce moyen à Morzine ; il va sans dire que dans son récit rien n'indique que le magnétiseur dont il parle soit celui dont le *Journal de Genève* vient de prononcer le nom.

famille. Après plusieurs jours de tentatives infructueuses, il déclare qu'il ne peut rien sur elle, *parce qu'elle est enceinte*.

Il forme alors une société de plusieurs jeunes gens auxquels il donne des leçons de magnétisme, pour qu'ils puissent lui venir en aide; mais, comme IL EXIGE D'EUX QU'ILS FASSENT UN SERMENT ET QU'ILS LE SIGNENT DE LEUR PROPRE SANG, qu'à d'autres il présente vers la région du cœur la pointe d'un couteau<sup>1</sup>, un de ces individus est pris d'effroi, renonce à cet engagement et vient me le révéler. Les autres sont venus en aide à leur maître ainsi qu'une somnambule qu'il avait formée et qui révélait les moyens de la guérison. Il y a eu, en effet, quelques jeunes filles qui sont devenues somnambules, mais leur guérison ne durait que bien peu de jours, et « leur dernier état devenait pire que le premier<sup>2</sup>. » D'autres ont fait semblant de l'être, pour échapper, ont-elles dit, à cet *enchanteur* qui se vantait auprès d'elles d'avoir fait mourir à Genève un de leurs persécuteurs. Mais cet individu, déclaré mort, est encore vivant à l'heure qu'il est.

« Quant à ce mode de traitement magnétique, le voici, d'après des témoins oculaires : le magnétiseur fait coucher par terre ces malades, les fait tenir, et alors leur *souffle* dans la bouche pendant qu'un de ses élèves souffle sur la tête et un autre sur l'estomac. D'autres fois, il les attache à un morceau de bois sur le plancher de la chambre, leur met un genou sur la poitrine, leur fait boire de l'eau magnétisée, quelquefois même des médecines de sa façon qu'il leur vend fort cher, et c'est ainsi qu'il les magnétise. »

« Le *Journal de Genève* déclare que rien n'est plus naturel que cette maladie, et que le magnétisme la guérit parfaitement. Mais, puisque c'est en développant la lucidité somnambulique et en lui obéissant

1. Qu'on se rappelle tout ce que nous avons dit de ces *pointes* (au ch. de Cideville), et du fer avec lequel Ulysse, dans Virgile, écarte les ombres.

2. Ne serait-ce pas là le cas de ces dieux du paganisme, qui, selon Tertulien, « guérissaient en se retirant ? » il est aisé de faire des miracles, lorsqu'on se conjure soi-même.

qu'on a réussi à Morzine, comment s'explique-t-il que toutes ces lucides aient continué à se dire possédées et à nommer les coupables ? Ce ne doit pas être, il nous semble, un médiocre embarras pour ce *Journal* et pour les partisans du magnétisme. »

On comprend que, délaissés par la science, trompés par le charlatanisme, privés des moyens religieux interdits par l'autorité, ces pauvres gens soient tombés dans un état d'exaspération difficile à décrire.

« Nous avons interrogé Pernette B... qui a eu quatre enfants délivrés par les exorcismes ; elle nous disait : « Je verrais tomber le ciel, les montagnes se battre et se renverser, que je serais moins épouvantée que de ce que j'ai vu dans ma maison : MON MARI EN EST MORT DE DOULEUR, et moi j'ai été si malade qu'il a fallu m'administrer les derniers sacrements. » Il est des parents qui ont dépensé plus de 600 francs dans tous les genres de traitement possible... Un malheureux père, le père V..., dans un moment d'impatience a cassé le bras de sa fille. « Tue-la, s'est écrié son esprit possesseur, tue-la donc, nous nous en irons rejoindre notre maître. — Quel est votre maître ? — Lucifer. — J'aimerais mieux tuer ma pauvre fille que d'avoir toujours le diable chez moi. » (Rapp. n° 2.)

Il y a eu plusieurs morts par suite de cet état : aussi les populations témoignent-elles un grand mécontentement et demandent-elles toujours qu'on en revienne aux exorcismes ; mais le curé étant comme gardé à vue pour les rendre impossibles, beaucoup de ces braves gens se sont adressés à la justice, et l'on se souviendra longtemps à Thonon du jour où ces pauvres malades sont venues déposer leurs plaintes contre des accusés, qui étaient aussi là pour se défendre. Effrayés de ce qui se passait sous leurs yeux, et peu jaloux de rentrer dans leurs anciens droits, les juges, dit-on, se sont singulièrement hâtés d'acquitter les suspects, à l'exception d'une seule qui, convaincue d'avoir proféré quelques menaces, a été condamnée, pour ce fait seul, à 400 francs de dommages-intérêts. Mais en vérité, la justice, pas plus que la médecine, ne peut plus faire un seul pas sur ce terrain miné. Logiquement parlant, la menace de « lancer un sort » ne saurait, à l'heure qu'il est, et aux yeux

de nos incroyants, constituer un délit plus grave que celui de ce juron : « Que le diable vous emporte ! » or, si les deux imprécations se valent comme effet, on conviendra que les 400 francs d'amende sont un peu lourds.

Voilà où en sont les choses.

Arrêtons-nous ici. Les faits parlent assez d'eux-mêmes.

Médecins qui ne croyez pas aux démons, allez passer, sans préjugé, un mois de suite à Morzine, et vous, médecins qui y croyez, élevez donc généreusement la voix, et, devant de si grandes misères, ne craignez pas de proclamer bien haut l'importance pathologique du dogme des esprits.

N. B. Au moment de mettre sous presse, nous recevons, sous la date du 4 mars 1862, une double confirmation qui nous paraît fort importante. C'est l'attestation par M. le curé de Divonne, et par M. le vicaire de Gex, de tous les faits rapportés ci-dessus. Le premier, parti de chez lui pour Morzine entièrement incrédule, a généreusement *signé* l'expression et les raisons de sa conversion complète ; quant au second, son pèlerinage devint l'occasion de l'un des plus remarquables phénomènes. Pendant qu'il prêchait dans l'église de Morzine, son sermon se trouvait répété simultanément et mot pour mot par une des possédées dans une église située à deux kilomètres de distance.

---

# APPENDICE B

## CHAPITRE IV.

### EXAMEN D'UN AUTRE RAPPORT MÉDICAL SUR MORZINE.

---

A peine avons nous transcrit ces trois rapports, que nous apprîmes les nouvelles mesures prises par le gouvernement français à l'égard de Morzine. C'était, cette fois, un médecin de Paris (M. le Dr C...) qu'on y expédiait ; le choix était probablement excellent au point de vue médical, mais au point de vue théophilosophique l'était-il également ? Voilà ce que nous ignorons ; ou plutôt, à quoi bon ce déguisement ? Les conclusions verbales formulées par lui sur les lieux et depuis son retour nous font craindre qu'il ne se soit même pas douté un instant du véritable état scientifique de la question. Il paraîtrait ignorer que dans les plus hautes régions médicales, et relativement à *l'occultisme*, un abîme commence à séparer les appréciations toutes récentes de celles qui remontent seulement à quinze ans. Nous ne connaissons pas et personne ne connaît, il est vrai, le rapport de ce médecin, mais encore une fois, d'après ses actes et ses dires, il est très-permis de supposer que fidèle à Esquirol, avant comme après sa mission, il tenait fort peu de compte des aveux, des amendes honorables, des hésitations doctrinales et, à plus forte raison, des conversions médicales très-complètes, opérées depuis vingt ans. S'il en était ainsi, peut-être regretterait-il un jour d'avoir attaché son nom à une œuvre que l'avenir pourrait bien démentir et classer parmi les *œuvres de ténèbres*.

Quoi qu'il en soit, nous sommes fâché que ce rapport n'ait pas paru,



et s'il voit le jour avant la terminaison de ce volume, nous ne le clorons pas sans lui consacrer quelques pages<sup>1</sup>.

Provisoirement, sans blâmer ce médecin des mesures d'intimidation et de dispersion qu'il a cru devoir prendre, et qui souvent, en pareil cas, produisent de bons effets, nous regrettons qu'il ait été obligé, comme va nous le révéler un de ses collègues, de les effectuer aussi militairement, et d'avoir ainsi ajouté des désespoirs nouveaux à tous ceux qu'il ne pouvait adoucir. Nous le disons avec bien plus de regret encore, les renseignements les plus récents qui nous arrivent de ce canton, d'Annecy, de Genève, du pays de Vaud, etc., nous parlent de la tranquillité dont on jouit à Morzine aujourd'hui, à peu près comme les Anglais nous parlent de la tranquillité irlandaise, que l'on a fini par obtenir, grâce aux émigrations complètes et à l'embarquement forcé des misères.

On nous mande donc aujourd'hui, 15 avril 1862, que les médicaments prescrits, soit à Morzine, soit dans les hopitaux d'Annecy n'ont produit aucune espèce de soulagement, et qu'on a été obligé de les suspendre *tous, même les pilules de mie de pain*. (Cette phrase vient de l'hôpital d'Annecy.)

Nous avons pu nous procurer, par des personnes qui doivent être très-bien informées, la statistique complète des pérégrinations imposées et des casernements particuliers à Annecy, à Thonon, à la Roche, à Bonneville, à Châlons, Mâcon, Tournus, Charolles, etc. Partout la même impuissance thérapeutique, si l'on en juge par les exilées qui, rentrées dans leurs foyers, éprouvent les mêmes souffrances et n'offrent, sous le rapport des crises, selon l'expression d'un médecin qu'on ne récusera pas, qu'une amélioration *apparente*.

Nous ne voyons d'exceptions à cette désolante persistance que pour les malades qui, exorcisées en 1858 et 1859 par les PP. capucins de Saint-Maurice en Valais, ne sont pas retombées, et pour celles qui, en 1861, fuyant l'hôpital de Thonon pour recourir au même moyen, mais ne l'ayant employé que d'une manière incomplète, sont rentrées à Morzine guéries pour quelques mois.

A part cela, la maladie est toujours là, le virus spirituel ou matériel, comme on voudra l'appeler, l'agent insolite et perturbateur n'est pas expulsé et se cache toujours dans les profondeurs de tous ces appareils nerveux dont il s'est emparé..

C'est beaucoup, sans doute, d'avoir calmé ses manifestations par l'*intimidation*, mais à quel prix ? Persécution et renvoi d'un pasteur

1. Dans ce dernier cas, nous les indiquerions à la table.

aussi vénéré qu'adoré, emploi constant et déploiement de la force militaire, exil et séparations forcées de toutes ces familles, injonctions aux prêtres, aux autorités, au conseil municipal, au médecin lui-même, de penser, de parler et d'agir contre leur propre conviction, et dans le sens d'un *lieu commun* médical qui, déjà fort ébranlé, n'existera peut-être plus dans vingt ans ! Nous ne croyons pas que, dans les siècles d'esclavage, l'injonction, par la force publique, de professer sous peine d'interdit une opinion dictée, ait jamais été plus tyranniquement formulée <sup>1</sup>.

Ne pouvant juger le rapport officiel qui n'est pas encore publié et ne le sera peut-être jamais, nous allons le préjuger par celui de l'admirateur et collègue de M. le Dr C..., M. le Dr Chiara. Ce dernier, rapport extrait de la *Gazette médicale* de Lyon, a paru sous le titre de « *Les Diables de Morzine en 1851, ou Les Nouvelles Possédés.* »

Il suffira de consacrer quelques lignes aux principes, dénégations, aveux de ce médecin et aux conclusions qu'il en tire.

Grand admirateur de M. le Dr C..., il partage tous ses principes, et comme ces principes sont montés en chemin de fer avec lui à son départ de Lyon, il ne s'est même pas donné la peine de les réviser à Morzine. Ce sont eux qui l'ont guidé dans toute son enquête, dans le choix des faits à voir, des récits à admettre et des causes à chercher.

« La possession diabolique, dit-il, enfantée autrefois par l'ignorance et la superstition <sup>2</sup>, n'est plus aujourd'hui qu'un fait NATUREL que la science a dégagé des nuages qui l'enveloppaient... Cette croyance ridicule a fait place à une incrédulité aussi générale que légitime. » (Pag. 5.)

« Sans avoir l'intention de donner un traité *complet* sur la matière (p. 6),... j'esquisserai à grands traits l'historique de cette démonie de Morzine, et je rapporterai les renseignements que je dois à l'obligeance des D<sup>rs</sup> Buet, Tavernier, Noël, Geoffroy, etc... J'ÉLIMINERAI, BIEN ENTENDU (nous y voilà !...), les faits qui manquent d'authenticité... ou

1. Dans le premier quart de ce siècle, la Faculté de médecine demandait un jour au gouvernement d'imposer à toute la France l'enseignement et l'application du fameux système de Broussais, de ce même système qui, suivant l'expression d'un académicien, « a couvert la France de funérailles et moissonné l'élite de la nation ». Or, nous voyons qu'au besoin on imposerait très-volontiers le système spiritophobe à la partie réactionnaire de la théologie et de la médecine.

2. Oui, l'ignorance de Platon comme la superstition de Jésus !

les contes plus ou moins fantastiques,... pour me borner aux faits rigoureusement observés et attestés par des personnes dignes de foi!... » (P. 71.)

Un instant!... M. Chiara aura certainement rangé parmi ces *contes* certains articles des trois rapports que nous avons donnés. Il sait parfaitement bien, cependant, que ces rapports émanent de personnes très-respectables, très-sensées, très-absolues dans leurs affirmations, et que la relation médicale, entre autres, est l'œuvre de l'un de ces médecins qu'il remercie et de celui qui a *observé* le plus longtemps.

Voilà donc le *parti pris*, pris lui-même sur le fait et très-ingénuement confessé.

Ces messieurs n'ont donc pas lu ou du moins n'ont pas su profiter de cette recommandation faite tant de fois, soit par notre président de l'Académie des sciences (M. Dumas), soit par Arago de « noter avec le plus grand soin jusqu'aux moindres circonstances des phénomènes observés, attendu que ce sont ordinairement ces circonstances *négligées* qui caractérisent les faits. »

Et, cependant, que d'autres dont l'acceptation doit lui paraître bien dure et à l'égard desquelles il s'exécute loyalement!

Ainsi, dans sa première observation (p. 7) fixant le point de départ de l'invasion à Essert-Roman, village voisin de Morzine, il reconnaît que la première malade prédisait dans ses accès « qu'elle ne pouvait guérir que si elle allait à Besançon se faire exorciser, qu'elle y alla et qu'elle EN REVINT GUÉRIE. » — « C'est cet exemple, dit-il, qui a légitimé toutes les pratiques mystiques subséquentes, tandis, ajoutait-il, que ce n'était que le résultat pur et simple des distractions du *voyage*. »

Pourquoi donc les mêmes voyageuses que la médecine a fait rayonner en tous sens ont-elles été si peu *distraites* cette fois-ci que la diminution des malades, remarquée après le départ de M. le D<sup>r</sup> C..., n'était due, selon M. Chiara lui-même, « qu'au renvoi d'un grand nombre, qu'à la fuite des autres au sommet des montagnes pour échapper à la coercition, de sorte qu'on peut dire aujourd'hui cette diminution plus apparente que réelle? » (P. 10.)

Aveux précieux qui légitiment assurément tout ce que nous avons dit dans nos premières pages et qui suffisent à l'appréciation d'une thérapeutique soutenue par « QUARANTE HOMMES DE TROUPE et une BRIGADE DE GENDARMERIE. » (P. 10.)

Nous préférons le pèlerinage à Besançon.

Mais jusqu'ici nous ne voyons pas d'étiologie suffisante pour les pre-

nières crises d'Essert-Roman, et bien moins encore pour toutes celles de Morzine<sup>1</sup>. M. Chiara met tour à tour en avant la mauvaise nourriture, — l'influence de l'hérédité, — la disposition à la folie, — les mariages consanguins, — les causes morales — et surtout le fanatisme, l'ignorance, la superstition, et, comme l'a dit le médecin de Lyon, les mauvaises lectures, et principalement celles des livres de magie, etc.

Rien ne prouve mieux l'absence d'une bonne raison que l'accumulation des mauvaises. Quand on frappe à toutes les portes, c'est qu'on ne connaît pas la vraie; mais chacune de ces causes eût-elle apporté son contingent au fléau, il faudrait avant tout nous expliquer : ...

1<sup>o</sup> Comment ces jeunes filles « dont le physique exclut toute idée d'une maladie quelconque, » et à plus forte raison celles qui, malgré cette *mauvaise nourriture*, avaient acquis « une constitution *athlétique* » (p. 11), ont attendu, pour en porter la peine, l'arrivée d'une jeune fille du voisinage;

2<sup>o</sup> Comment « ce *fanatisme*, cette ignorance et cette superstition » pourraient se concilier avec « le caractère doux et affable, la tenue décente, la netteté, la promptitude et l'à-propos des réponses de ces jeunes filles » (p. 14);

3<sup>o</sup> Comment l'accusation des mauvaises lectures et surtout des livres de magie peut subsister auprès de cette autre affirmation : « n'ayant jamais pu rien constater de semblable, *malgré* toutes mes recherches, cette cause doit évidemment être écartée. » (P. 25.)

Ainsi c'est la cause *principale* qui doit être avant tout écartée!

On voit que, quoi qu'on en dise, la lumière ne se fait pas. Nous verrons si nous serons plus heureux tout à l'heure.

Voyons maintenant si nous le serions davantage avec les phénomènes.

Quoiqu'il nous ait promis d'éliminer tous les *contes*, M. Chiara nous concède :

D'abord, les jurons horribles et les fureurs *sans pareilles*, la rage écumante, les propos d'obscénité révoltante tenus par ces jeunes filles si pures et si candides. (P. 12.)

« Mais, disons-le tout de suite, ajoute-t-il, ce ne sont pas elles qui s'expriment ainsi, c'est le diable qui les possède et qui parle en *son nom propre*. Instrument *passif*, la fille Blaud se calme comme par enchantement, ... elle tricotait avant, elle tricote après, n'éprouve aucune fatigue, ne se ressouvient de rien, et ne veut pas croire aux injures qu'elle nous a dites. » (P. 13.)

1. Nous avons dit qu'étiologie voulait dire « cause de maladie ».

« Quant au diable, dont elle est l'organe, il donne son origine. Ame damnée, et natif d'*abondance* (pays voisin), il dit, en parlant de lui à la troisième personne, « *mortuus est damnatus*, » et prononce d'autres phrases latines, dont il est inutile de dire autre chose si ce n'est qu'elles ne sont et *peuvent* être *que des réminiscences* de la chaire et des exorcismes. » (P. 15.)

On nous a promis les éliminations, voilà maintenant les *hypotheses*, et voyez le raisonnement! « C'est grâce à la *mémoire* qu'on peut *expliquer* (explique qui pourra l'explication!) les citations latines ou allemande qui leur *échappaient*, CAR IL EST NOTOIRE QUE CES LANGUES LEUR ÉTAIENT COMPLÈTEMENT INCONNUES. » (P. 15.)

Quoique le sachant depuis longtemps, nous sommes bien aise de le tenir de la bouche même du docteur. Maintenant, comprenez, si vous le pouvez, que la *mémoire* d'une jeune fille, qui ne sait que son *patois*, soit assez fraîche pour lui faire répondre en latin et en allemand, *tout à fait inconnus* et incompris, aux questions très-précises que le premier venu leur adresse dans ces deux langues. La mémoire! eh! qui donc leur a soufflé toutes ces histoires de damnés, les uns pour meurtre, les autres pour blasphèmes, etc., histoires dont quelques-unes n'ont pu être reconnues vraies qu'après de longues recherches sur les registres des communes désignées, mais à propos desquelles elle n'ont certainement entendu dire par qui que ce soit au monde « *mortuus est damnatus*? »

M. Chiara a donc bien raison d'ajouter que « ce sont là les tours de force les plus surprenants. »

Il trouve bon d'éliminer ensuite tout ce qui a trait à la connaissance des choses *éloignées* et *secrètes*, si bien révélées et précisées dans notre rapport médical; dans sa thèse, il a grandement raison, car la *mémoire* ne suffirait plus ici.

Quant à l'agilité, sans avoir précisé et mesuré les choses, comme l'ont fait nos premiers narrateurs, il avoue « qu'elles grimpent sur les arbres comme des chats et qu'elles en descendent *la tête en bas*, en se livrant à une foule d'évolutions plus périlleuses les unes que les autres. » (P. 18.)

Le docteur borne là ses confidences; cependant, il paraît frappé de ce qui regarde les bestiaux. « Il y a tel de ces faits qui lui paraît très-curieux et qui lui a été raconté par deux incrédules dignes de foi... » (P. 9.) Nous l'avons déjà dit, c'est dans l'ordre de ces faits entièrement *étrangers* aux malades qu'il faudrait chercher le secret de leur état.

En somme, voilà bien assez de concessions pour montrer combien

doivent être vraies les dépositions que l'on ne combat pas et que l'on se contente d'omettre.

Restent enfin les conclusions, et quoique la science ait, dit-on, *dégagé la vérité*, ce n'est pas là, comme on le pense bien, le moindre des embarras de notre docteur.

Que ceux qui croient avec M. Figuié à ce *dégagement* triomphal, écoutent et apprennent enfin à le connaître, car voilà la plus belle occasion de le mettre en lumière et, comme on dit, de l'illustrer.

« Est-ce une hystérie, une démonie, une hystéro-démonie?

« D'abord est-ce une hystérie? Beaucoup de symptômes nous en rapprochent, mais notre démonie s'en éloigne par une foule de symptômes tels que, etc., etc., et surtout par cette chasteté, cette pudeur exceptionnelles, que procurent l'intégrité des fonctions de... » (P. 20 et 28.)

D'où il résulte que c'est à peu près le contraire de l'hystérie normale et naturelle.

« Serait-ce une hystéro-démonie, où démonomanie d'Esquirol<sup>1</sup>? Mais dans celle-ci, on remarque *toujours* une modification dans les fonctions, une altération profonde de l'état général, une tendance à l'aggravation, une terminaison *nécessairement* fatale. Ainsi, analogie quant à la forme, DISSEMBLANCE COMPLÈTE QUANT AU FOND... La ressemblance est frappante, au contraire, avec les ursulines de Loudun, les trembleurs des Cévennes, les convulsionnaires jansénistes et les anabaptistes d'Allemagne, car, dans les deux cas, conservation de la santé, extase, somnambulisme, oubli complet après la crise, etc. » (P. 29.)

Eh bien! vous croiriez qu'après avoir si bien différencié les deux natures *essentielles* de ces phénomènes qui ne sont semblables *qu'en apparence*, M. Chiara va rejeter l'identification? Détrompez-vous!

« Quelle est donc, dit-il, la nature de cette affection? D'après ce qui précède, on voit qu'il n'est pas bien facile de la définir... C'est une affection *sui generis* (c'est-à-dire à part) à laquelle je conserverai — attachant peu d'importance aux dénominations — le nom d'*hystéro-démonie* qu'on lui a déjà donné. » (P. 30.)

C'est cela; donnez-lui le nom qui ne lui convient pas, uniquement pour ne pas lui donner celui qui lui convient, car, ne l'oubliez pas, vous en avez prononcé un troisième tout à l'heure; entre l'hystérie et l'hystéro-démonie, vous avez posé, comme dernière hypothèse, la *démonie* véritable; or, les deux autres étant écartées, il semblerait que le

1. C'est-à-dire la croyance des *fous* à leur possession.

moment serait venu de l'examiner à son tour; qu'allez-vous donc en dire?

Le voici :

« Serait-ce une véritable possession diabolique, une maladie *sur-naturelle*, dans le sens des exorcismes? *Cette dernière assertion n'étant plus discutable, aujourd'hui que les progrès de la science l'ont ÉCLAIRÉE!... — on vient de le voir; — ELLE NE MÉRITE PAS QU'ON S'Y ARRÊTE.* »

C'est donc avec raison que l'Évangile nous reproche de rejeter tous les jours dans nos constructions *la pierre de l'angle*; mais il nous dit aussi que c'est la pierre *rejetée* qui entrera dans l'édifice et qui en fera toute la force.

Et comment en serait-il autrement? les yeux ne se cloront pas tous les jours si bien à l'évidence, qu'ils ne finissent par laisser passer quelques-uns de ses rayons.

On finira par voir que l'occultisme se composant tout aussi bien de phénomènes *objectifs* et *physiques* que de phénomènes *subjectifs* et *psycho-physiologiques*, la question est tranchée par cela même; les *pluies* de pierres, les *coups* simultanément frappés en plusieurs lieux différents, les *meubles* soulevés sans contact, les *animaux* influencés, et cette masse de phénomènes *extrinsèques* accompagnant partout les phénomènes psychiques, finiront par prouver que les mots *hystéro-démonie*, ne pouvant pas s'appliquer aux guéridons et aux pianos, sont insuffisants et ridicules pour expliquer un pareil ensemble. Il faut donc chercher *au delà* des malades une cause dont l'absence ne nous laisserait plus d'autre ressource que l'*hystérie* de la pierre et du sapin...

Quant à la cause du développement *spontané*, nous avons entendu tout à l'heure la science médicale se plaindre de ce que « le simple jeu des tables avait démesurément encombré ses hôpitaux d'aliénés, » (v. § 1 de ce chap.), et nous avons demandé et suffisamment expliqué comment une plaisanterie si *innocente* avait eu un aussi triste et si exceptionnel privilège. Maintenant, écoutez ce qu'on nous mande aujourd'hui même des environs de Morzine. C'est encore un médecin qui nous parle :

« Je n'ai plus d'autres renseignements à vous communiquer, à moins que ce ne soit celui-ci, obtenu tout récemment; à savoir, que depuis quelques années les amusements et le passe-temps DES TABLES TOURNANTES s'étaient répandus jusque dans nos montagnes, mais tout spécialement à *Essert-Roman*, le village où cette affection a commencé. Tout l'hiver de 1857 y avait été consacré à ce jeu. »

Or, c'est au PRINTEMPS DE 1857 QUE LES PHÉNOMÈNES ONT COMMENCÉ!

Nous sommes si fort logiciens aujourd'hui, que nous rejetterons

probablement cette *pierre angulaire*, et que M. Figuiet continuera à parler « de la *lumière* versée par la science sur toutes ces questions. »

Et tout le monde le croira, même les prétendus illuminateurs, bien qu'ils viennent de nous dire qu'ils restaient dans les *ténèbres complètes*.

Vienne maintenant le rapport de M. le D<sup>r</sup> C...

## APPENDICE C

### CHAPITRE IV.

#### GÉNIES ÉPIDÉMIQUES.

##### 1. — *Science moderne.*

Dût la science trouver notre question bien indiscrete, demandons-lui donc un peu son dernier mot sur les épidémies, et cherchons avec elle si le sceau du mystère et de la surintelligence fait toujours défaut à celle de ces épidémies qu'elle croit le mieux comprendre.

Si nous la prions de nous définir l'épidémie en général, elle nous répond avec raison : « Une épidémie est une maladie qui, en même temps et dans le même lieu, attaque un grand nombre de personnes. »

Elle nous l'apprend encore : « Soixante-quatre espèces de maladies environ peuvent devenir épidémiques<sup>1</sup>; » et comme nous nous soucions fort peu de nous promener, avec nos dictionnaires, du furoncle à la variole, du catarrhe aux affections vermineuses et de la moindre fièvre typhoïde aux grandes pestes de l'Afrique et de l'Asie, nous resterons notre étude à l'ordre qui semble absorber tous les autres, celui des grandes épidémies *septiques*. On nomme ainsi toutes celles que l'on suppose dues à un miasme, à un virus, à un effluve émanant d'un principe ou d'un foyer de *corruption* et agissant comme poison plus ou moins délétère. Que ces maladies s'appellent scarlatine, suette, croup, anthrax, typhus, peste, fièvre jaune ou choléra, on semble

1. Ozanam, *Épidémies*, t. I.



assez d'accord pour leur assigner, non pas assurément une origine identique comme puissance et comme effet, mais une origine assez analogue, en tant qu'elles paraissent toutes consister dans un poison communiqué.

On semble même assez d'accord pour comprendre dans cette triste famille le miasme paludéen, bien que les effets en soient complètement dissemblables, en raison de leur manifestation exclusive par le système nerveux<sup>1</sup>.

Miasmes, effluves, virus, contagé, voilà donc les agents intermédiaires chargés de la transmission du mal.

Nous avons besoin d'ajouter, dans un langage hypothétiquement scientifique que le *miasme* est une *émanation* de ce principe de corruption se transmettant par absorption; que l'*effluve* est une *exhalaison* du même principe agissant par *infection*, et que le *virus*, son produit morbide, est regardé par beaucoup de médecins comme l'agent unique de la *contagion*.

Ce dernier constituerait alors ce qu'on appelle le *contagé*, c'est-à-dire la substance, quelle qu'elle soit, qui, transportée d'un corps malade à un corps sain, constitue la contagion; or, toutes les maladies épidémiques ne sont pas nécessairement contagieuses; beaucoup n'agissent que par *infection*. D'autres atteignent par les deux modes, qui, après tout, se résolvent en un seul; car l'*infection*, à vrai dire, n'est à son tour, selon nous, qu'un *contagé* respiré, c'est-à-dire son *insertion* par les voies respiratoires<sup>2</sup>.

C'est donc le terme général de *communication* qui domine toute la longue controverse engagée sur ces différents termes. Car, certes, il n'est pas une seule de ces maladies qui ne fût en droit d'inscrire ce mot sur son drapeau. « *Caveant consules*, que les consuls y prennent garde! »

Ces poisons *communicables* sont donc, en général, les produits d'une corruption quelconque que l'on attribue le plus généralement encore à la décomposition de matières animales ou végétales<sup>3</sup>.

1. Pour nous, en effet, ce n'est qu'une manifestation différente et beaucoup plus bénigne, la rate devant être au poison paludéen ce que les glandes de Peyer et de Brunner sont, par exemple, au poison de la fièvre typhoïde, ce que le canal intestinal est au choléra, etc., etc., c'est-à-dire un siège de prédilection.

2. Voyez, sur toutes ces définitions, l'ouvrage d'Ozanam et le *Dictionnaire des termes*, par Chomel, etc.

3. Voir, entre autres, la remarquable brochure du Dr Marchal de Calvi, sur les épidémies; celle du Dr Bureau-Rioffrey sur le choléra; celle du Dr Bour-

« Cette cause est tellement évidente, nous dit le D<sup>r</sup> Pariset, qu'elle dispense d'en rechercher une autre <sup>1</sup>. »

C'est donc la décomposition, la fermentation putride ou la putréfaction dont il faudrait soulever le voile; c'est là, là seulement que repose le grand mystère de la vie et de la mort.

Que cette *décomposition* soit le résultat d'une force pure et encore inconnue de la chimie; qu'elle soit due, comme l'ont pensé quelques savants, à des animalcules invisibles <sup>2</sup>;... qu'elle soit le simple résultat de la fermentation, « dont l'azote et le soufre sont les agents principaux et proprement dits <sup>3</sup>: » ce n'est ici ni le lieu ni le moment de nous en enquérir plus à fond <sup>4</sup>.

Il nous suffit que la science croie avoir trouvé dans les résultats de ce mystérieux travail la vraie cause physique du grand ordre de fléaux dont nous nous occupons.

Et quand nous aurons constaté que par *constitution* épidémique elle entend « les rapports de l'épidémie régnante avec l'état de l'atmosphère et de la saison; » par l'*agent spécifique* de l'épidémie la cause toute *spéciale*, *sans laquelle* toutes les perturbations atmosphériques du globe et toutes les prédispositions personnelles des malades resteraient tout à fait inhabiles à la production du fléau, et enfin par *génie* épidémique l'ensemble des principaux caractères et formes que revêt la maladie à une époque donnée, nous posséderons à peu près le sommaire de ce *dernier mot* que nous demandions tout à l'heure à la science <sup>5</sup>.

Il est vrai qu'en le faisant nous nous accusions d'un peu d'indiscrétion, et voici pourquoi : c'est que ce dernier mot ne nous avance guère plus que le premier, et que toutes ces définitions, toutes ces théories, bien loin de résoudre les difficultés, semblent les multi-

din sur les quarantaines; le grand rapport de M. Pruss, en 1846, sur le même sujet, etc.

1. Pariset, *Mémoire sur les causes de la peste*.

2. Raspail, *Chimie organique*.

3. Liebig, *Lettres sur la chimie*.

4. La seule chose bien certaine sur ce point, c'est que les animalcules *accompagnent* toujours la décomposition, que celle-ci diminue lorsqu'on les en sépare, qu'elle augmente lorsqu'on les lui rend (Liebig, *ibid.*), et que par conséquent ils ont toujours droit à une part de solidarité dans ces épidémies.

Nous essayerons un jour de développer ces idées dans un travail que nous appellerons : *Nécessité de la filtration aérienne*.

5. Ces deux dernières définitions, étant de nous, peuvent être contrôlées, sinon au fond, au moins dans les termes.

plier à plaisir, et ne nous montrer, en réalité, que les matériaux informes de cette Babel médicale qu'une nouvelle rafale emporterait chaque matin si, tournant sur sa base et obéissant au vent, elle ne le saluait pas toujours comme un sauveur déjà connu et comme un vieil ami retrouvé.

Pour mieux nous rendre compte de ce chaos étiologique, abandonnons donc, comme nous l'avons dit, la petite monnaie des maladies septiques, et bornons-nous aux grosses pièces ; cette restriction n'a rien d'arbitraire, soit au point de vue de la science qui ne voit dans les grandes pestes que le développement *insolite* des plus petites, soit à cet autre point de vue qui suppose pour les plus grandes l'*adjonction* d'une cause infiniment supérieure à celle qui développe toutes les autres.

Comme nous n'écrivons pas un traité didactique, on trouvera tout simple que nos réflexions s'appliquent à la fois à la peste, à la fièvre jaune, au choléra, etc., qui ne sont à nos yeux que les variétés capricieuses d'un seul et même genre épidémique.

## 2. — Étiologie, ou la science aux abois.

Pour commencer par les *causes*, comment celle « qui dispense de chercher toutes les autres, » selon le Dr Pariset, c'est-à-dire la *putréfaction*, ne les aurait-elle pas constamment primées dans tout esprit philosophique, lorsqu'on voit le *monstre* s'élancer presque toujours sur la scène du monde des bords fangeux de la mer, des embouchures limoneuses des fleuves, des boues empestées des marais ?

Le fait n'est pas douteux : le *berceau* du choléra, c'est bien l'embouchure du Gange ; celui de la peste, c'est bien le Delta limoneux de l'Égypte ; celui de la fièvre jaune, ce sont bien les criques, les anses maritimes du Nouveau Monde, c'est-à-dire tous les lieux bas et humides où les eaux *stagnantes* retiennent immobiles des masses de matières animales et végétales en décomposition.

Il est donc mathématiquement certain que nous sommes là dans l'ancre du monstre, ou, pour parler comme la science, dans le foyer putréfié du *génie* épidémique.

Est-ce à dire que ce milieu soit ce génie ? Est-ce à dire que ce dernier marche toujours et nécessairement enveloppé dans les éléments du premier ? Non, il y demeure, il y vit, il peut sans doute les emporter avec lui, les exploiter, les utiliser, mais il en demeure parfait-

tement indépendant et distinct; et la preuve, c'est que parmi toutes ses victimes il s'en trouve un grand nombre qui meurent instantanément foudroyées et sans offrir le moindre symptôme de cette décomposition qui se manifeste chez les autres.

Il est à remarquer encore que jusqu'ici les analyses les plus minutieuses de l'air atmosphérique n'ont jamais rien donné qui pût en faire soupçonner l'altération, *rien*, pas même la moindre trace de cette odeur fétide que ne manque jamais de porter avec elle toute matière en voie de dissolution; constatation importante qui, rapprochée de l'inefficacité absolue du chlore dans les salles infestées, nous paraît d'une très-grande importance.

Non, la putréfaction n'est pas le génie lui-même; l'importance de cette distinction redouble lorsqu'on voit les professions les plus insalubres, celles, par exemple, qui ne respirent que des effluves de matières animales et végétales en putréfaction, telles que celles des vidangeurs, boyaudiers, équarrisseurs, corroyeurs, exercées impunément dans les temps ordinaires, ne se distinguer des autres, dans les temps d'épidémie, par aucun accroissement dans le chiffre des victimes.

Et cependant on ne saurait non plus se dissimuler que certaines températures paraissent favoriser l'éclosion et la propagation de ces épidémies, que certaines autres les tuent, que la fièvre jaune ne dépasse pas une certaine hauteur, que certaines substances les transportent, etc., etc.,... toutes vérités qui *semblent* entraîner soit l'existence d'un miasme, soit l'existence d'insectes pestiférés, soit enfin la présence d'un élément dynamique, c'est-à-dire d'une *force* qui, semblable à la force électrique par exemple, pourrait être aussi plus ou moins bien servie par tous ces conducteurs différents.

Revenons à la putréfaction et constatons bien l'insuffisance de celle-ci. Comment a-t-il pu se faire que dans le grand choléra de Moscou, alors que 133,000 victimes avaient déjà succombé et que les rues restaient encombrées de cadavres, l'air demeurât tellement *pur* qu'il fallait absolument le *contact* d'un malade pour le devenir soi-même?

« Personne, dit M. Marchal de Calvi (p. 157), n'a autant insisté sur l'influence des miasmes de putréfaction que M. le Dr Pariset: il a écrit à ce sujet des pages bien brillantes; son imagination avait été frappée. Un Arabe, étendant la main, lui avait montré de vastes plaines occupées souterrainement par des populations innombrables d'hommes et d'animaux de toute espèce... Il avait visité ces immenses nécropoles, garanties de la putréfaction par l'embaumement, et à côté de cela, dans l'Égypte moderne, les cadavres des animaux abandonnés

dans les rues à la police famélique des chiens vaguants et des oiseaux de proie... le Nil remuant les cimetières et rejetant les cadavres humains à la surface de la terre, les habitations partagées entre les vivants et les morts... Et de ces faits il avait tiré la conclusion que l'Égypte ancienne se préservait de la peste en empêchant de tous points la putréfaction animale, et que l'Égypte moderne, livrée aux miasmes cadavériques, était, pour cette raison, ravagée à bref intervalle par ce fléau... Conclusion spécieuse, conclusion vaine... Non les *miasmes* de la putréfaction animale NE PRODUISENT PAS LA PESTE. » Et M. Marchal d'appuyer cette proposition sur toutes les considérations précédentes, auxquelles il ajoute l'immunité ordinaire des malheureux étudiants en médecine, courbés pendant des années sur des cadavres en proie déjà à la décomposition.

Voici où nous en étions en France.

Après avoir accusé si longtemps et tour à tour, pour les causes de la *peste*, les inégalités de température (Broussais), l'encombrement et la mauvaise alimentation (D<sup>r</sup> Pruss), le vent humide (Desgenettes), les vents brûlants (Larrey), la misère et la malpropreté (Chomel), pour celles du *cholera* et de la *fièvre* jaune, l'insalubrité locale, la viciation de l'air, la nature du sol, les animalcules, l'électricité, etc., il fallait du courage au gouvernement pour demander à tant de lumières dissidentes un conseil sérieux sur la nécessité des mesures prophylactiques <sup>1</sup>, et entre autres un avis définitif sur la grande question des quarantaines.

Il n'en fallait pas moins à M. le D<sup>r</sup> Pruss pour essayer de tirer quelques conclusions des inconciliables documents qui encombraient nos bibliothèques médicales, et pour lire ces conclusions à l'Académie de médecine en 1845 <sup>2</sup>. Toutes les causes que nous venons d'énumérer y figuraient, plus une cinquantaine de contradictions sur la transmissibilité mille fois prouvée et la transmissibilité impossible à obtenir, même par les moyens les plus héroïques, tels que l'inoculation, le coucher dans les vêtements, dans les draps, aux côtés des pestiférés, et même, qui le croirait, par l'ingestion des matières sécrétées par ces malades, tant le dévouement à la science et à l'humanité ont inspiré de courage à des héros comme Desgenettes, Bally, Clot-Bey, Veyrat, etc.

Le D<sup>r</sup> Pariset, également consulté, tout en s'attachant à une idée évidemment fausse, n'en résumait pas moins ses études en ces

1. Préservatrices.

2. *Rapport sur la peste et sur les quarantaines.*

termes : « Impossible de savoir *pourquoi* la peste est *parfois* contagieuse et *parfois* ne l'est pas. On ne le sait jamais *que par l'événement*, toujours en contradiction avec lui-même. Sexe, âge, profession, tempérament, régime, habitude, tout en dépend et tout y livre ;... bénigne, elle tue ; violente, elle laisse vivre ; elle cède à l'hiver et brave l'hiver, elle cède à la chaleur et brave la chaleur ; le remède d'aujourd'hui est pernicieux demain ; variée, versatile, notre sagacité ne pénétrera jamais ses *mille* causes. » (Mémoire.)

On tirait de tout cela la conséquence assez gratuite que « les progrès de la civilisation et une application générale et constante des lois de l'hygiène pourraient seules préserver l'avenir des grandes épidémies. »

Dans une réplique non moins officielle aux questions posées par le gouvernement sur les quarantaines, M. le Dr Pruss répondait en dernier lieu : « Certains faits *semblent* indiquer *rigoureusement* que le choléra-morbus, par exemple, *peut* se développer spontanément sous l'influence...—de quelles causes, s'il vous plaît?...—*des causes propres à le faire naître!*... »

Voilà certes un gouvernement bien éclairé sur les causes du mal et sur les mesures à prendre !

En vérité, on en appellerait encore ici à Molière, s'il ne s'agissait d'abord d'une effroyable calamité, ensuite de praticiens qui commencent par user, par exposer tous les jours leur vie et la sacrifieraient mille fois, s'il le fallait, pour découvrir la vérité.

Clot-Bey n'avait encore rien dit. Or, l'autorité de ce Français, devenu le médecin en chef de Mehemet-Aly, est souvent invoquée comme l'autorité par excellence, en raison de ses longues études et de sa grande expérience *africaine*.

Il prit donc la parole lorsque tout le monde eut parlé, et, faisant raffe complète de toutes les causes ci-dessus énoncées dont la réunion la plus complète et la plus intense, selon lui, serait inhabile à produire le plus léger bubon pestilentiel, « toutes ces causes, disait-il, sont insuffisantes pour lui donner naissance. Il n'est qu'un seul ordre de causes dans lequel il faille chercher celle qui nous occupe, c'est l'ordre des *forces cosmiques*, car la peste vient à *la fois* du ciel et de la terre <sup>1</sup>!...

Voilà le dernier mot de l'homme qui passe aux yeux de certaines gens pour le plus compétent.

Qu'en dit-on ? Nous voici bien loin, n'est-il pas vrai, de tous les

1. *Coup d'œil sur la peste*, par Clot-Bey.

miasmes et effluves possibles, et surtout d'une *simple émanation putride*? Que devient la puissance et la vertu du *contage* apporté par une *fleur*, par un *morceau* de laine, par une *lettre*, lorsque, d'après Clot-Bey, M. Pruss vous a montré « les hardes et effets de plus de 50,000 pestiférés, vendus au Caire en 1835 et livrés à la consommation publique sans avoir amené un *seul* cas de contagion ; 500 couvertures de pestiférés *non lavées* et *non désinfectées*, employées à l'hôpital du Caire, avec la plus grande innocuité!... »

Évidemment ce n'est pas le poison qui est contagieux, c'est le génie.

Les anciens, sans nier la *putréfaction* alliée le plus souvent au *génie* épidémique, savaient distinguer deux ordres de corruption. Laissons parler un des pères de la sagesse médicale, celui qui déjà nous a donné une si bonne leçon sur les Esprits, le grand Ambroise Paré :

« Or, si quelqu'un vouloit objecter, disant que si la putréfaction de l'air est cause de la peste, il s'en suivroit par nécessité qu'en *tous* lieux où il y a charognes, estangs, marescages ou autres lieux putrides la peste y seroit toujours, à cause que l'air reçoit facilement putréfaction, et aussi que toute putréfaction, quand elle est entrée au corps par inspiration, engendreroit la peste, laquelle chose est contre l'expérience, comme on le voit bien par ceux qui habitent et fréquentent ès lieux putrides, comme poissonneries, escorcheries, cimetières, hospitaux, cloaques et tanneries; et aussi ès laboureurs qui manient et meuvent les latrines et plusieurs autres choses semblables. A cela faut respondre que la putréfaction de la peste est bien différente de toutes les autres, parce qu'il y a ÈS ELLES une malignité cachée et invisible, de laquelle on ne peut donner raison, non plus que de l'aimant qui tire le fer; or, la *malignité occulte* qui est EN cette *putréfaction pestiférée* n'est point aux autres choses corrompues de corruption *ordinaire*, lesquelles toutefois, en temps de peste, se *tournent* facilement en semblable malignité, en corruption extraordinaires et du tout ESTRANGES<sup>1</sup>. »

Fernel dit à peu près les mêmes choses. C'est la putréfaction ordinaire, *exaltée* par une *aura maligna* ou *souffle malin* qui s'en empare.

Frédéric Hoffmann nous montre le *génie* de la peste « installé, *fondé* dans la putréfaction la plus pénétrante, *pestis, genius fundatus in putrefactione*, » et il se rit des médecins qui font des fumigations contre un ennemi qui n'occupe que certains points de cette atmosphère, et

1. *Œuvres complètes*, t. I.

où sa présence est assez souvent accompagnée d'une odeur de soufre. »

Mais, remarquons-le par-dessus tout, bien que la putréfaction soit permanente en Égypte, la peste ne s'y déclare que tous les dix ans, tant est juste cette dernière proposition de Clot-Bey : « Cette maladie, dont la cause échappe à toutes nos investigations, endémique dans tout l'Orient, ne s'y répand jamais ni par contagion ni par infection ; elle se développe *uniquement* sous l'influence des causes spéciales qui l'ont produite, et quand disparaissent celles-ci, la peste cesse et disparaît avec elles. »

Autrement dit, le pestiféré ne portera jamais la peste nulle part, si *l'agent* de la peste *n'est plus avec lui*.

Nous voici donc arrivé à des agents tout spéciaux de *putréfaction pestiférée*.

Patientons, car, après tout, notre ennemi pourrait fort bien consister en certains poisons plus subtils, venant s'adjoindre à un poison plus ordinaire et plus bénin dont ils centupleraient les forces.

Voyons maintenant les procédés.

### 3. — *Procédés et translation.*

D'abord, quelle singulière chose que cette espèce de réveil en sursaut, qui a lieu tous les dix ans pour la peste d'Égypte, comme jusqu'à la fin du dernier siècle il avait lieu tous les cent ans pour le choléra asiatique ! On dirait qu'il y a là comme un déchaînement momentané et comme une liberté rendue.

Voyez le choléra !

A ce fléau *réveillé* et qui, jusque-là, passait pour n'être jamais sorti de sa presqu'île du Gange et pour expirer toujours au pied de l'Himalaya, il semble, en vérité, que, pour la première fois, en 1831, on ait tracé en ces termes cet itinéraire tout nouveau : « *Cette fois*, tu ne tiendras aucun compte des 8000 mètres d'élévation qui t'arrêtaient jusqu'ici ; tu franchiras aussi résolûment le Caucase, puis, cinglant *toujours vers l'ouest*, ou plutôt vers le nord-ouest, tu prendras la Russie à la fois par son centre et par son extrémité inférieure <sup>1</sup> ; du premier point, tu gagneras facilement Riga et Hambourg, pendant que du second tu envelopperas non moins facilement la Hongrie, la Moldavie et surtout l'Autriche ; tu la frapperas au cœur en fondant inopinément sur Vienne. Mais entre ces deux corps d'armées, tu en

1. Il paraissait simultanément à Odessa et à Moscou.



seras bientôt avancer un troisième qui se chargera, lui, de la Pologne et de la Saxe; quant à la Suède, tu ne la visiteras qu'en touchant barre à Stockholm; tu sauteras par-dessus le Tyrol, les provinces Rhénanes, pour te reposer à Hambourg d'où tu pourras t'élancer facilement à Sunderland, sur la côte orientale d'Angleterre. Écoute bien; tu y seras en novembre 1831, mais en février 1832, tombant comme une bombe au centre de l'orgueilleuse Albion, tu rebondiras assez haut pour retomber, sans ricochets et sans intermédiaire, au centre de la capitale de la France; en général tu arriveras dans toutes les capitales, comme on y arrive, en *train express*; tu réserveras, pour les localités secondaires, l'ordre d'*escale* et de stations. Néanmoins, ta force d'impulsion vers l'ouest devra rester si marquée qu'avant d'arriver à Dijon (320 kilomètres sud de Paris), tu seras déjà au Canada; mais surtout, quand tu auras ravagé les deux Amériques, ne va pas t'aviser de continuer ta course dans la même direction, car tu reviendrais beaucoup trop vite en Asie, et tu sais que tu n'as pas vu tout ton monde en Europe. »

Le choléra ne se le fait pas répéter deux fois; après toutes ces étapes et parvenu à ce point extrême qu'on lui a défendu de franchir, il s'arrête aussitôt, et quoiqu'il dût être parfaitement indifférent entre les deux Océans qui se présentaient à lui, il n'hésite pas un instant, et, *pour la première fois depuis son départ de Jessor*, tourne court, pivote sur lui-même et retourne en Europe en mettant le cap sur l'est avec autant de ténacité qu'il en avait mis jusque-là pour l'orientation toute contraire.

Lors de la première traversée, l'Espagne ayant été forcément négligée, Lisbonne, Gibraltar, Séville et Madrid vont entendre parler à leur tour du fléau. En 1833 et 1834, chaque province oubliée recevra sa visite; chaque capitale l'hébergera à son tour. Ainsi, il avait négligé tout le littoral de la France; il va suivre cette fois la corniche, et pendant qu'une sous-division de son corps d'armée s'en ira toucher barre sur toute la rive sud de la Méditerranée, c'est-à-dire dans tous les ports de l'Afrique, l'autre visitera Marseille, Toulon, Nice, Gênes, Turin, Livourne, Florence et Trieste, pour retourner, par la Turquie et le Caucase, au point d'où il était parti cinq ans auparavant.

« C'est ainsi, dit M. Marc d'Espine, qu'après des recrudescences répétées pendant trop d'années successives, la force de translation poussa l'épidémie jusqu'en Europe qui fut traversée obliquement en deux ans. L'Amérique devint, en 1833, le terme de l'expansion cholérique; après quoi le fléau suivit une direction *réflexe*, et traversa l'Europe par le sud et pendant deux ans encore, pour aller regagner son lieu d'origine. Telle a été la loi d'évolution de cette sorte de

comète épidémique dont l'Europe a essuyé le premier passage en 1831 et 1832 et le retour en 1835, les contrées qui se trouvaient en dehors de l'ellipse étant généralement préservées <sup>1</sup>. »

En 1847, retour par la même route, et séjour aux mêmes étapes, mais beaucoup moins prolongé. Chaque fois une épidémie de grippe très-intense précède le fléau.

Le fait seul d'un pareil voyage n'est-il pas déjà fort difficile à comprendre avec nos théories? Un miasme, un effluve, habituellement casaniers, s'imaginant tout à coup de s'*envoler* et de marcher droit devant eux, comme Attila, jusqu'à l'extrémité de certaines contrées étrangères, et, parvenus là, inventant de revenir en sens contraire, mais toujours droit devant eux, jusqu'à ce que leur mission accomplie les ramène tout juste au premier point de leur départ!... Comprend-on facilement tant d'obéissante persévérance et tant d'orientation géographique de la part d'une pure matière inanimée?

Et toutes les lois physiques, qu'en faisons-nous ici? Quel *mode de translation* adopterons-nous, qui puisse véritablement s'adapter avec elles? Avons-nous oublié que toute molécule répandue dans l'atmosphère ne peut la parcourir *qu'à l'aide de vents*, ou, lorsque ce parcours ne dévie pas dans sa route, à l'aide de *courants* atmosphériques? Où sont-ils donc ici? Où donc la météorologie a-t-elle jamais rencontré de semblables courants, et surtout un courant qui se retourne tout juste à la limite d'un monde pour ramener à point nommé son fléau au logis? Et s'il est démontré que non-seulement ces invariables courants n'ont jamais existé, mais que les vents les plus contraires n'ont jamais paru contrarier d'un *seul jour la marche occidentale* du choléra <sup>2</sup>... que dire?

Et d'ailleurs ce miasme et cet effluve, de quelle nature, de quelle matière inaltérable faudra-t-il donc les supposer pour résister à cette lutte de treize années contre toutes les causes possibles de dispersion et de disperdition?

On ne réfléchit pas assez à toutes ces impossibilités. « La marche du fléau, dit M. le Dr Bruguières (l'un des médecins sanitaires envoyés par le gouvernement à Smyrne pour y étudier le choléra), la marche du fléau produisit en Europe une certaine émotion... Jusqu'ici je l'ai considéré, avec la plupart des auteurs, comme *animé* d'un mouvement de progression. Il est vrai d'ajouter que cette hypothèse semble entraîner avec elle l'idée du transport d'un miasme ou d'un virus *dont*

1. Rapport publié en 1849, à Genève, par le Dr Marc d'Espine.

2. Voir tous les rapports.

*l'existence cependant n'est rien moins que démontrée...* Quand nous disons qu'il *marche* et qu'il *passé* d'un lieu dans un autre, il ne faut donc pas donner à ces termes, *qui ne sont que figurés*, une valeur qu'ils n'ont peut-être pas réellement <sup>1</sup>.

M. Marchal de Calvi reprend à son tour : « L'influence des vents sur le développement et la marche du choléra est niée par MM. Double, Raynaud, Pariset... Cette question de l'influence des courants atmosphériques est vraiment capitale. Si les maladies épidémiques peuvent apparaître et se propager indépendamment des courants atmosphériques, *évidemment* elles se produisent sur place, et tout ce qu'on dit de leur parcours, de leurs migrations, n'est qu'une vaine supposition <sup>2</sup>... »

Mais alors, c'est donc l'importation par malades ou par objets?... « Gardez-vous, cependant, reprend M. Bruguières, de conclure de ces migrations impossibles au transport direct de la maladie, soit par les marchandises, soit par les organismes sains et malades (p. 10)... On ne saurait disconvenir qu'au premier aspect certaines apparitions de choléra pourraient faire croire à l'importation et à sa propagation de proche en proche par voie de contact... Mais l'histoire du choléra est aujourd'hui trop bien connue, et les observations nombreuses faites en Europe et en particulier à Paris en 1832 *ont établi de la manière la plus positive* que cette maladie n'est pas contagieuse... C'est donc une *influence* épidémique qui, partout, se montre le *seul* agent de la propagation du choléra <sup>3</sup>. »

*Une influence!*... Nous croyons le mot très-juste, quoique dans la pensée de l'auteur il ne signifie pas encore grand'chose.

Cependant, n'allons pas trop vite. Si au lieu d'être mort et inanimé, notre miasme était un miasme *animal*, ou, plus rationnellement encore, tout un ensemble de miasmes empoisonnés, charriés par des armées d'animalcules invisibles; si Réaumur, Linné et une foule de grands hommes avaient raison, comme nous sommes fort porté à le croire pour une *partie* du problème; si les myriades de *mouches vertes* et microscopiques, tout à fait inconnues des naturalistes mais observées en Perse, à Moscou et dans plusieurs autres lieux aux approches du choléra, ont joué un *certain* rôle dans sa *translation*, alors, jusqu'à un certain point, on pourrait s'expliquer ces migrations entomopathiques par celles des oiseaux qui parcourent aussi l'atmosphère

1. *Études sur le choléra-morbus de Smyrne*, 1849.

2. *Épidém.*, p. 54.

3. *Études, etc.*, p. 34.

contre les courants, mais jamais, il est vrai, sans être retardés par eux. Il ne resterait plus à s'expliquer que la bizarrerie tout anormale de ces voyages improvisés à plusieurs siècles d'intervalle, nos migrations animales ne procédant pas ainsi.

#### 4. — *Justice distributive du fléau.*

Mais voici bien autre chose. Examinons à présent la répartition des coups et la justice distributive de cette mort voyageuse.

Quoique, en général, dans les épidémies de choléra, l'affaiblissement des constitutions et les excès de tout genre aient attiré les premières décharges de la foudre (ce qui s'explique tout naturellement à tous les points de vue), il n'est peut-être pas un seul médecin qui n'ait signalé quelques-uns de ces caprices d'élection offerts par les épidémies de tous les temps.

Oui, de tous les temps! Ouvrons, en effet, Ozanam, Marchal de Calvi, etc., et nous y trouverons des particularités bien curieuses.

Tantôt c'est, comme nous le voyions tout à l'heure pour la chorée, tel ou tel âge qui, dans tel quartier, telle rue, telle maison, est atteint ou respecté.

« A Cassan, dans une manufacture envahie, 19 ouvriers succombent à l'instant, mais sur 300 enfants employés, *pas un seul* n'est atteint. Ce fait est saisissant et jamais on n'aurait pu espérer une telle immunité <sup>1</sup>. »

« Dans l'Inde, dit à son tour M. Double, l'épidémie *ménage* tous les enfants. »

M. Marchal rapproche ce fait de l'immunité des femmes observée dans un typhus de l'ancienne Rome, immunité telle, qu'elle devint le prétexte d'une atrocité, c'est-à-dire de la mise à mort de 270 matrones romaines (Eisenmann).

Ailleurs, ce sont les gens mariés. A Pegomas, M. Rossignoly, médecin de l'hôpital de Grasse, signale la préservation de *tous les hommes mariés*.

Ailleurs, ce sont les professions; et quoique on s'explique fort bien l'immunité de telle ou telle classe, par exemple l'immunité constante au Caire de tous les porteurs d'eau, on ne comprend pas trop celle qui frappe uniquement à Philippeville (en Algérie) tous les portefaix <sup>2</sup>.

1. Marchal, p. 9.

2. M. Boudin, *Traité de géographie et de statistique médicales*.

En d'autres temps, c'est telle *religion* et telle *secte*, par exemple tous les protestants dans la peste de Lyon, en 1584. Dans les nôtres, ce seront tous les Juifs qui, dans certains pays, seront complètement préservés comme ils le sont en général de la foudre <sup>1</sup>.

A Pont-à-Mousson, en 1813 et 1814, le typhus épargne tous les Juifs... « Entourés de méningites à Gibraltar, à Philippeville et à Alger, les Juifs seuls furent *tous* et complètement épargnés. »

Et M. Boudin, après avoir rapproché toutes ces observations modernes des observations plus anciennes, après nous avoir cité Degner, l'historien de la peste de Nimègue en 1736, qui avait dit : « Tous les Juifs, sans en excepter un seul, *ne unicus quidem*, furent complètement préservés, » après avoir cité Rau qui signale la même exemption pendant le typhus de Langoens, en 1824, M. Boudin, disons-nous, en tire cette conclusion : « Lorsqu'une immunité se reproduit avec une telle constance, elle emprunte de cette répétition même une signification qui éloigne tout à fait l'idée d'une simple coïncidence <sup>2</sup>. »

Cependant nous avons eu raison de dire en *certain*s pays, car en Pologne, au contraire, et l'on ne peut deviner par quelle exceptionnelle revanche, ce sont *toujours* les Juifs qui forment comme la matière première du choléra <sup>3</sup>.

Mais l'application la plus bizarre est celle qui s'acharne (qu'on nous passe l'expression) sur les nationaux de tel ou tel pays, alors même qu'ils sont dans un autre.

Cette remarque n'avait pas échappé aux anciens. « C'est une chose vraiment étonnante, disait Évraque en parlant d'une peste d'Antioche, que lorsque les habitants d'une cité désolée par l'épidémie se trouvaient absents et dans des lieux où la maladie ne régnait pas, ils en étaient *seuls* attaqués <sup>4</sup>. »

Procopé nous apprend à son tour que « dans les villes saines le venin infestait les personnes nées dans une autre ville infestée <sup>5</sup>. »

Et qu'on n'aille pas se figurer que ces personnes avaient emporté avec elles le germe du fléau national ! Cette explication *très-commode* serait démentie par les faits.

Qu'on n'oublie pas, en effet, que toutes les *quarantaines* sont ba-

1. Voir le même auteur dans sa curieuse *Monographie de la foudre*.

2. Ibid., p. 445.

3. Marchal de Calvi.

4. Ibid., p. 3.

5. Peste de 542.

sées sur l'impossibilité que l'incubation, qui « ne s'étend jamais au delà de huit jours, puisse en dépasser quarante. »

Or, « il suffit d'avoir vécu longtemps dans une ville avant le développement de la maladie, pour en être atteint dans une résidence nouvelle exempte de toute infection semblable <sup>1</sup>. »

Quelquefois c'est la parenté qui en décide. « Dans la peste de Nimègue, dit le Dr Diemerbroeck, la famille Van Dams offre une particularité bien étonnante. Le père envoie deux de ses enfants à Gorcum, en Hollande, où *il n'y avait rien*; le troisième reste avec lui à Nimègue. Les deux exilés jouissent d'un état de santé parfait pendant trois mois, mais tout à coup ils sont pris de la peste à Gorcum (où elle n'était pas venue), et ils meurent *presque au même instant* où le père et le troisième enfant succombaient à Nimègue. »

« Ainsi, ajoute M. Marchal, le fléau natal les avait *marqués* à l'avance ! Ils tombaient sous ses coups sans en être *frappés* !... C'EST A SE DEMANDER SI CE N'EST PAS LA CAUSE SPÉCIFIQUE QUI, LONGTEMPS MUETTE ET COMME EN RÉSERVE, A AGI DANS CES DIVERS CAS <sup>2</sup>. »

Où, nous acceptons pour notre part ces paroles du savant, mais à la condition seulement que cette cause a effectivement *marqué* ses victimes à l'avance, et que, lorsqu'elle a vu la famille emportée à Nimègue, elle a jugé qu'il était à propos d'en rattraper les déserteurs à Gorcum et d'accomplir, n'importe où, le verdict lancé contre toute la famille.

Car, il est temps d'en sortir et de s'élever enfin, en présence de ces élections *intelligentes*, au-dessus des miasmes, des effluves, des mouches vertes, et de l'ozone, qui peuvent apporter leur contingent, mais non suffire à la solution du problème de justice distributive.

M. Ozanam en reconnaîtra l'importance; car c'est lui qui l'a dit : « IL EST IMPOSSIBLE DE SE RENDRE COMPTE DE CES EXCLUSIVISMES DE L'ÉPIDÉMIE A L'ÉGARD DE SES VICTIMES <sup>3</sup>. »

Et M. Marchal ne demandera pas mieux non plus, nous en sommes persuadé, car c'est lui qui a écrit les belles lignes qui vont suivre : « Je précise mon accusation ou ma plainte; on ne presse pas assez les faits; on ne les analyse pas suffisamment, ON A PEUR DE LEUR FAIRE RENDRE TOUT CE QU'ILS PEUVENT DONNER; avec ce principe *qu'on ne doit croire que ce que l'on voit et ce que l'on entend*, que le reste est chimérique, indigne de fixer l'attention,... on ne nuit pas seule-

1. *Epidém.*, p. 3.

2. *Ibid.*, p. 4.

3. Ozanam, p. 4-35.

ment à la doctrine, mais encore à la pratique... On craint trop en médecine de mettre le pied sur cette longue échelle, QUI DES EFFETS PALPABLES REMONTE AUX CAUSES SECRÈTES. Il est bien vrai qu'elle est vacillante, et que ses plus hauts degrés se perdent au milieu des nuages. MAIS AU-DESSUS DES NUAGES IL Y A LE SOLEIL <sup>1</sup>. »

##### 5. — Causes et forces occultes.

Il faut bien le reconnaître ; nous voici retombé , relativement aux vrais *génies épidémiques*, dans cet ordre de causes que la médecine appelle causes *occultes* ou cachées, car elle aussi possède son *occultisme* qui, pour elle, ne diffère du nôtre que par l'absence de tout directeur connu, tandis que nous en connaissons un pour le nôtre.

Voyez donc quel chemin nous avons franchi, et qu'il a fallu d'éclaircissements avant d'en arriver au dynamisme récent ! car, on ne peut se le dissimuler, toutes les tendances actuelles sont pour la probabilité d'une FORCE. Que M. Bruguières l'appelle une influence épidémique ; que Pallas la rapporte à l'électro-magnétisme ; que M. Southy nous la montre faisant décliner la boussole ; que M. Cagniard-Latour l'assimile à la cause qui fait tomber les aérolithes ; que M. d'Espine l'appelle, en poète, une *comète médicale*, pendant que Clot-Bey l'appelle *sérieusement* un principe cosmique *sidéral et tellurien* tout ensemble, il y a là évidemment *une force impondérable*, c'est-à-dire un tout nouveau point de vue qui ne laisse pas que de s'allier fort bien avec cette assertion de M. le Dr Double, que, « à Java, la maladie se montra évidemment en rapport avec des éruptions volcaniques <sup>2</sup>, » et avec celles du savant géologue, M. Boubée, qui nous montre le choléra ne se répandant dans l'atmosphère qu'après être sorti de terre au travers des terrains sablonneux et légers, « ce qui explique, dit-il, la complète immunité des pays granitiques et des villes bâties sur le roc. » Il est juste d'ajouter, au grand honneur de Boubée, qu'il fait suivre ses intéressantes dissertations de cette très-philosophique conclusion : « Je dois convenir, néanmoins, que ni mon travail, ni celui de M. Fourcault, ne dévoilent pas encore pleinement tout ce *mystère* des épidémies <sup>3</sup>. »

Repétons-le, génie épidémique, influence, électricités, fluide, principe sidéral et tellurien, en vérité ! voilà toute une pneumatologie spé-

1. Marchal, *ibid.*

2. *Épidém.*, p. 134.

3. Mémoire de M. René Boubée sur les causes du choléra, etc. (juillet 1849, *Réforme agricole*).

ciale qui s'élève presque à la hauteur d'une science transcendante, lorsqu'on réfléchit à la doctrine de Grove sur les forces, doctrine que nous avons indiquée plus haut, comme se résumant dans cette proposition : « Tout ce que nous appelons fluides *impondérables* et *cosmiques* n'est jamais que le résultat d'une impression purement *spirituelle* sur la matière <sup>1</sup>. »

Ne dirait-on pas, en vérité, que tout ce langage scientifique est calqué phrase pour phrase, mot pour mot, sur celui de Mesmer et des premiers magnétistes touchant leur prétendu *fluide*, ou plutôt leur véritable *force*? Répétons-le, seulement pour mémoire et comme curiosité : pour les vieux maîtres, on se le rappelle, ce magnétisme animal était aussi un fluide *cosmique* et *sidéral*; aux yeux des Wirdig, des Robert Fludd et des Maxwel, c'étaient des *influences* célestes, un *esprit vaguant dans l'air* (*in æthere purissimo*). C'était lui dont il fallait absolument s'emparer pour en imprégner leurs magistères <sup>2</sup>. Marchant deux cents ans plus tard sur leurs traces, Mesmer le proclamait une force « ou principe *sidéral* qui, *s'insinuant* dans la substance des nerfs, les affectait immédiatement <sup>3</sup>. » Et ne l'oublions pas, tout en ne trouvant pas le grand principe électrique ou plutôt *fluidique* annoncé, la commission de 1784, présidée par Bailly et Francklin, n'en avait pas moins constaté dans son rapport secret « des effets prodigieux DUS A LA GRANDE PUISSANCE DONT CELUI QUI MAGNÉTISE SEMBLE ÊTRE LE DÉPOSITAIRE. » C'était une grande réponse faite soixante-quinze ans à l'avance aux toutes petites dénégations modernes <sup>4</sup>.

La science reconnaissait une *force*, et, valeur à part, toutes les *forces* sont d'ordre spirituel. Mais pendant que Mesmer proclamait, comme Clot-Bey, la *nature sidérale* de son *cénie*, le disciple du premier, Deslon, y ajoutait, comme MM. Double et Boubée, sa nature *tellurienne* : « Ce fluide *sort de terre*, et c'est pour cela, disait-il, qu'il paraît abonder principalement dans les régions polaires où la terre aplatie offre une surface moins profonde à son émission <sup>5</sup>. »

Pour le Dr Teste, c'est « l'âme universelle <sup>6</sup>. » Pour Ennemoser, c'est un principe intermédiaire entre les influences spirituelles et matérielles. Pour le baron de Reichenbach et Grégory, deux physiciens du premier ordre, c'est le grand principe *odylique* répandu dans toute la

1. Voir ch. 1<sup>er</sup>.

2. Voir notre 1<sup>er</sup> Mémoire, ch. ix, p. 290.

3. Mesmer, 1<sup>er</sup> Mémoire.

4. Rapport de 1784. Voir notre 1<sup>er</sup> Mémoire, ch. II.

5. Procédés de Deslon, publiés par Ricard, p. 207.

6. 1<sup>re</sup> Leçon.



nature et découvert par le premier<sup>1</sup>; mais pour Eschenmayer, c'est un être *spirituel*<sup>2</sup>.

C'était lui, enfin, qui faisait tourner la baguette surintelligente du savant comte de Tristan, toutes les fois qu'il marchait sur certains terrains, dont il a donné la description dans un savant ouvrage<sup>3</sup>.

Quant au mode d'influence et de communication, l'analogie était encore bien plus frappante, et nous osons affirmer que les communications mesmériques peuvent seules verser quelque lumière sur la transmission de nos épidémies. Seules, elles démontrent surabondamment comment cette transmission peut s'effectuer tour à tour, *avec* ou *sans* contact. Le Dr Bertrand (ce savant si distingué et si sincère) magnétisait, on se le rappelle, également bien à distance par la seule volonté ou au moyen d'objets magnétisés; il comparait ses *mouchoirs* et ses *anneaux* fascinateurs au *bouquet* de fleurs de Grandieu, au *souffle* des Camisards, à la *terre* du Sépulcre de Pâris, et il avait raison! Nos grandes névropathies mystérieuses (parmi lesquelles il eût rangé Morzine) complétaient toutes ses leçons sur les transmissions épidémiques, sur l'action, tour à tour efficace et vaine, des objets employés, sur les *elections* capricieuses de l'agent, sur les sujets *aptés* ou *rebelles*, et si Bertrand n'a pas franchi le dernier pas qui le séparait de la vérité, c'est qu'il avait, comme tous ses collègues, une vérité de moins et un préjugé de trop dans l'esprit<sup>4</sup>.

Dans le magnétisme bien étudié et dans l'épidémie de nos électricités railleuses en 1853, il y avait, nous le répétons, tout ce qu'il fallait pour verser un peu de lumière sur le mode d'action de toutes les autres.

Mais laissons là cet épouvantail mesmérique, et rappelons-nous quelques autres *influences* qui, tout en s'y rattachant étroitement, semblent avoir été beaucoup plus sanctionnées par la science.

Par exemple, nous ne savons pas s'il y a quelque chose de mieux constaté dans la science que le phénomène connu aux îles Hébrides sous le nom de *mal du gouverneur*. Des savants du premier ordre, des missionnaires complètement incroyants à cette tradition, ont été l'étudier sur les lieux, et au retour n'ont pas craint de publier le résultat de leurs investigations et l'aveu de leur conversion.

1. Voir ses lettres.

2. Voir le grand ouvrage d'Ennemoser.

3. Voir ses *Effluves terrestres*, observations toutes physiques en apparence, qui n'empêchèrent pas le consciencieux savant de reconnaître plus tard leur vraie nature et d'en convenir. (Voir l'Append. de notre 1<sup>er</sup> Mém.)

4. Voir ses ouvrages sur le magnétisme et le somnambulisme.

Parmi eux, on peut citer le fameux docteur Samuel Johnson, mais surtout Mac-Aulay, missionnaire de l'Église anglicane, qui s'était rendu aux îles Hébrides en 1758, muni des instructions les plus détaillées et les plus sages, dans le but de constater l'imposture.

Or, dans cet archipel de petites îles, qu'on appelle Hébrides, et qui toutes offrent à l'observateur un vaste sujet d'études spirito-magnétiques, il en est une qui l'emporte sur toutes les autres par l'intensité de ses prodiges; c'est l'île de Saint-Kylda.

« Toutes les fois, dit Mac-Aulay, qu'un étranger débarque dans l'île de Saint-Kylda, une maladie locale, nommée le *mal du gouverneur*, attaque les habitants. » Le troisième jour, en effet, après son débarquement, quelques uns des indigènes manifestèrent des symptômes évidents de la maladie contagieuse, tels que le froid excessif, l'enrouement, la toux, etc.; toute la petite communauté fut infectée de cette épidémie. Pour sauver l'honneur de son scepticisme, Mac-Aulay fit une sorte d'enquête auprès des personnes qui, n'étant pas nées à Saint-Kylda, habitaient seulement l'île depuis longtemps: leur témoignage se joignit à la conclusion de ses propres sens. Toutes avaient fini, dans un intervalle plus ou moins long, par *s'acclimater* dans l'île, c'est-à-dire par *gagner*, comme les autres, le *mal du gouverneur*, quand le hasard conduisait un étranger dans l'île de Saint-Kylda.

L'influence était réciproque. Mais, il faut le dire tout de suite, cette épidémie matérielle, à son début, n'était, en général, que le premier symptôme d'un état très-mystérieux qui se liait bientôt à tous les phénomènes de seconde vue, d'apparitions, etc., qui font comme le fond de la vie dans ces mêmes îles. M. Delrieu<sup>1</sup> rapproche avec raison ces phénomènes de faits du même ordre et surtout de certains développements *psychologiques* anormaux observés scientifiquement, soit dans les épidémies de Cadix et de Malaga, soit dans celles des bords du Gange et des marais de Bucharest, faits que des savants du premier ordre essayèrent d'expliquer par l'effet du gaz de ces fièvres sur le système sanguin, et que nous serions bien tenté d'expliquer à notre tour et à nos risques et périls, ainsi que l'influence si singulière des étrangers à Saint-Kylda, par l'invasion et l'antagonisme *des génies* du lieu et des *génies étrangers*.

Enfin, nous trouvons aujourd'hui même (25 mars 1861) dans la *Revue spiritualiste*, p. 167, une lettre charmante du plus spirituel

1. Dans un article excessivement curieux publié, en juillet 1839, dans la *Revue de Paris*.

des savants, de feu M. Jobard, le directeur du Musée industriel de Bruxelles, et nous en extrayons ces paroles :

« Ne croyez pas que ces esprits soient étrangers aux phénomènes météoriques et psychiques; ce sont eux qui répandent ces terreurs paniques qui mettent des armées en déroute, qui sèment le choléra, la suette et la peste sur leur passage. Les savants ne savent pas que ce qu'ils appellent miasmes, typhus, épidémies, ne sont que des invasions d'esprits barbares sous la conduite de quelque Attila fluïdique. »

6. — *Malignités pathologiques et divines des anciens.*

Et pour tout résumer en un mot, nous appellerons tout cet ordre d'influences τὸ θεῖον, car il est temps d'y arriver, et de bien établir que c'est encore le père de la médecine qui peut nous ouvrir aujourd'hui la plus sûre de toutes les voies.

« Observez bien, avait dit Hippocrate, si dans la maladie il survient QUELQUE CHOSE DE DIVIN, τὸ θεῖον; » et les disciples modernes du grand maître, tout en inclinant leurs fronts et en découvrant leurs têtes devant ses oracles, s'évertuent depuis un siècle à détourner le sens de sa parole si claire, avec le même zèle et le même bonheur qui leur fait détourner le sens du τὸ θεῖον ou du démon de Socrate. Vains efforts! malgré quelques contradictions apparentes d'Hippocrate, contradictions que nous tâcherons de concilier plus tard, nous sommes de l'avis de M. Littré lorsqu'il avoue généreusement « qu'il n'y a pas moyen d'éviter la traduction *littérale*; » et nous croyons avec Galien (*Com. I, in Progn. xviii*), que le θεῖον doit s'entendre du génie épidémique qui produit ces maladies.

Nous croyons, avec le Dr Chailly (trad. du *Traité des airs et des eaux*), qu'à l'art. 12 du ch. II, au lieu de lire, « convulsions dont on attribue la cause à l'enfant παιδίον, il faut lire, δαιμόνιον, au démon, sens qui se lie au reste de la phrase. »

Enfin, nous applaudissons à M. le Dr Daremberg lorsqu'il *disculpe* ce grand homme d'avoir cru faire cesser la peste d'Athènes en allumant de grands feux, « attendu, dit M. Daremberg, qu'il devait savoir comme nous que les grands fléaux ne se laissent pas détourner par l'art humain et qu'ils poursuivent leur cours en dépit de tout ce qu'on peut leur opposer. » (*Notice sur Hipp.*, p. xxviii.)

Cette opinion, attribuée à Hippocrate par Galien sur le τὸ θεῖον, ou génie épidémique, était celle de toute l'antiquité. C'est elle qu'il faut maintenant écouter, et comme doctrine, et comme histoire.

Il est bien entendu que, dans le moment où Hippocrate prononçait son  $\tau\acute{\iota}\ \theta\epsilon\iota\omega\nu$ , il ne pensait nullement à toutes les applications qui vont suivre ; mais ces applications, l'antiquité tout entière les faisait ou plutôt les voyait, et nous ne ferons pas au grand homme l'injure de croire qu'il eût désavoué l'expérience et l'observation générales, au point de les déclarer menteuses, et menteurs comme elles, non-seulement tous les sages, mais tous les dieux auxquels il jurait obéissance et respect.

Sans nous obliger à prendre à la lettre sa *déesse* Thermuthin ou *Mortifère*, ses *flèches* de Diane et d'Apollon, les *tenailles* et les *marteaux* de ses génies de la mort et des épidémies, tout l'esprit de la théologie païenne semble se concentrer dans sa théorie du fléau, et nous verrons tout à l'heure que, tout en proférant le même cri d'horreur et d'épouvante que la théologie chrétienne, elle n'en diffère que par son ignorance absolue de l'esprit de grâce et d'amour.

Pour elle comme pour nous, le *fléau* est une verge <sup>1</sup> ; elle sent la nécessité de prier, de conjurer, de sacrifier, de réparer même ; mais quelles réparations que celles qui sont réclamées par Bacchus, Priape, Flore et les dieux infernaux, pour cause d'infraction ou de tiédeur dans l'exercice de leur culte !

La contrition du païen fait bien autrement frémir que ses fautes, et pour juger ses dieux il suffit de voir ce qui fléchit leurs colères.

Comme toujours, le dogme primitif n'en subsiste pas moins tout entier, puisque nous trouvons chez eux la plupart des détails, des croyances et des disciplines expiatoires que nous retrouvons dans nos livres sacrés :

Comme cause primordiale, un dieu ou des dieux courroucés, comme exécuteurs des génies, comme instrument et comme moyen l'*aura* de la *corruption* ; comme importateur un coupable, comme circonstances accessoires tous les fléaux réunis, comme thérapeutique un *dévouement* volontaire ou forcé, cherchant à fléchir les *cruels* (diros).

Nous venons de dire « tous les fléaux réunis. » Or, cette simultanéité des fléaux est un des phénomènes les plus mystérieux de toutes les histoires, et certes, il faut toute la légèreté du rationalisme pour qu'il y apporte aussi peu d'attention. Pour lui, nous le savons, la peste est le plus souvent une conséquence *toute naturelle* de la famine et de la guerre, mais nous lui en demandons bien par-

1. Tout le monde sait que l'instrument avec lequel on sépare dans nos granges le bon grain du mauvais s'appelle aussi *fléau*.

don, ce n'est pas tout à fait ainsi que la question doit se poser. Nous le lui prouverons tout à l'heure.

A tort ou à raison, toujours est-il que les *dieux* dominant toute la cause, et que ces dieux sont exactement, comme ceux de Clot-Bey et de Deslon, des *influences* tout à la fois sidérales et tellurgiques. Dans le paganisme, Hécate, soit comme déesse de la lune, soit comme déesse des enfers, a toujours mission pour envoyer la peste. Et ne l'oublions pas, cette dernière, *Até*, avant de prendre son vol aérien et de braver tous les courants, est toujours éclos dans l'un de ces marais qu'on appelait « les bouches des enfers. » Chez les Égyptiens Typhon, chez les Mazdéens Ahriman, chez les Romains Jupiter Summanus, chez les Grecs Pluton et toutes les divinités chthoniennes<sup>1</sup> choisies parmi les Érynnies, les Kères, les Euménides et les Parques, étaient toujours, sinon les auteurs, pour le moins les complices de ces grandes désolations. La nuit était leur mère<sup>2</sup>, l'Érèbe leur demeure, la mort leur grande affaire. *Χθρ καὶ μοῖρα τοῦ θανάτου*.

C'est au contraire aux dieux de lumière et de prospérité qu'on demandé le désarmement de ces derniers, et si ce n'étaient, comme nous le disions tout à l'heure, les conditions que ces démons sauveurs imposent et les moyens cruels ou puérils qu'ils indiquent, on pourrait se laisser prendre à leur miséricorde.

Souvent c'était à l'intronisation d'un dieu nouveau que l'on devait la cessation subite d'un fléau.

Dès le second siècle de Rome, la chute merveilleuse du bouclier de Numa avait fait cesser la première peste, au moment même où la nymphe Égérie lui attribuait cette mission et le présentait comme gage de santé et de force (*ῥώμη*) pour la ville qui saurait le conserver.

En 381, on admit le culte d'Apollon pour faire cesser une grande peste. Elle cesse et les malades sont guéris si subitement qu'on décerne ce même jour à Apollon le surnom de *guérisseur*.

En 463, le culte d'Esculape s'établit pour la même cause et aux mêmes conditions, puis en 549, celui du fameux aérolithe<sup>3</sup> ou *pierre noire* de Pessinunte, dont nous redirons plus tard les vertus.

Les analogies se pressent tellement sur ce terrain que voici maintenant l'un des faits les mieux attestés, quoi qu'on en dise, de toute l'histoire romaine :

1. Telluriennes et infernales.

2. Voir Hésiode.

3. Nous n'avons pas oublié que le Dr Cagniard-Latour a soutenu la liaison du choléra avec la chute d'un aérolithe tombé dans sa propre cour.

Sous le consulat de Servilius, on vit tout à coup, au milieu du Forum, soit par l'effet d'un tremblement de terre, soit par toute autre cause, s'ouvrir un horrible gouffre qu'on ne put jamais combler, ni avec des masses de terre, ni avec toute autre espèce de matériaux. De ce gouffre s'élevaient de telles vapeurs pestilentielles que la mort se répandait partout avec elles. Les devins consultés avaient répondu qu'il fallait remplir ce gouffre avec ce que l'on avait de plus précieux, si l'on voulait assurer la durée éternelle de l'empire. Tite-Live ajoute, d'après Varron, que les aruspices, interrogés par le Sénat, avaient aussi répondu que le souverain des dieux mânes (Jupiter Summanus) demandait qu'on leur envoyât *un brave homme*. Il donne même le nom de *postulio* à cette victime demandée, et par *brave homme* Tite-Live entend un homme très-courageux, *hoc esse civem fortissimum*. On restait fort indécis, lorsque les dieux (*deorum monitu*) avertirent le chevalier Marcus Curtius que son dévouement pourrait seul amener la guérison. En effet, aussitôt qu'il se fut élancé à cheval et tout armé au fond de cet effroyable gouffre, la peste s'apaisa complètement <sup>1</sup>.

Voici maintenant un des faits les mieux attestés, à son tour, de l'histoire de la Grèce, et c'est M. de Pouilly qui nous le raconte en ces termes (Acad. des insc. t. VI, mém.) :

« Un gouffre s'était ouvert dans la Phrygie; en vain, pour obéir à l'oracle, avait-on essayé de le remplir des choses les plus précieuses. Anchurus, prince phrygien, non moins dévoué à sa patrie que le Curtius des Romains, se précipita volontairement dans cet abîme qui, si nous en croyons Callisthènes, se referma sur l'heure. »

Que Callisthènes soit ou ne soit pas le célèbre écrivain du temps d'Alexandre, peu importe; mais conclure de l'exactitude du parallèle, comme l'ont fait quelques historiens, que ces mêmes faits soient controuvés, c'est un argument qui a certes une très-grande force aux yeux de tous ceux qui ignorent qu'ils ont à faire à un fléau *cosmopolite* exigeant partout les mêmes sacrifices.

« La pestilence, dit enfin le bon Plutarque, travailloit les Phalériens, et, étant la contagion grande, il leur fut donné un oracle (*deorum monitus*) que ladite affection cesseroit, si tous les ans ils sacrifioient à Junon une fille. Or, cette superstition estoit toujours *démourée*. Valeria Luperca ayant esté appelée au sacrifice par le sort, ainsi que l'espée fut dégainée, un aigle fondit sur cette espée, l'emporta et mit à la place sur l'autel une petite verge avec un maillet, et

1. Voir tous les auteurs.

la jeune fille reçut ordre d'aller frapper de maison en maison, avec celui-ci, tous ceux qui estoient malades, en leur disant : « *Vale*, ou guérissez. » D'où vient que cette cérémonie mystique dure encore aujourd'hui, comme le dit Aristide au dix-neuvième livre de ses *Italiques* <sup>1</sup>. »

Quelques magnétiseurs ont cru devoir ranger cette jeune fille parmi les *toucheuses, et guérisseuses* de l'antiquité. Très-bien, mais n'oublions pas, avant tout, que les anciens et Valéria elle-même reportaient tout l'honneur de ce pouvoir à un dieu. — Mais de quel ordre? — Du bon, répondront à leur tour les spirites. — Voyons : la *Revue Archéologique* de 1846, p. 57, appelle l'attention sur un travail de M. Barthélemi, duquel il résulte « qu'au sommet du Soracte qui dominait Faléries, il y avait un temple d'Apollon, mais que cet Apollon Soranus, assimilé à Pluton, était la divinité *infernale qui répandait la peste*, et que chez les Falisques et les Étrusques le dieu de l'enfer était toujours représenté armé d'un marteau à manche court. » M. Barthélemi en conclut que la formule *sub ascia dedicavit* que l'on trouve sur beaucoup de tombeaux était celle par laquelle le monument et le défunt étaient mis sous la protection des dieux infernaux.

« Tout ce travail est extrêmement ingénieux et mérite d'être mûrement étudié. » (*Revue Archéologique*, 1846, p. 57.)

Ainsi, un dieu donnant la peste, la peste guérie par ce dieu, une jeune toucheuse opérant cette merveille, et au-dessus de tout, le DIEU DES ENFERS!...

En vérité, le magnétisme n'est pas toujours adroit.

Poursuivons :

Nous avons vu tout à l'heure la science confondue devant l'élection de certaines professions.

Plutarque ajoute à son tour à cet étonnement, en nous apprenant que sous le consulat de Caius Sulpitius et Licinius Stolo, la peste enleva *tous* les bateleurs, *n'importe* de quel théâtre, à tel point qu'on fut obligé d'en faire venir de Toscane, et entre autres le fameux *Hyster*, qui donna son nom à la profession <sup>2</sup>. »

Aussi, le philosophe poussait-il assez loin le courage de son opinion pour proclamer à la face du monde que « *toutes* ces pestes, ainsi que la guerre, la famine et les séditions civiles, étaient l'œuvre de *grands et violents* démons, » et que c'est Ahrimane qui amène *en même temps* la famine, la guerre et la peste <sup>3</sup>. »

1. Plutarque, *Collations*.

2. Id., *Demande des choses romaines*.

3. Id., *Des oracles qui ont cessé*.

On connaît l'éloquent tableau que Thucydide fait de la grande peste d'Athènes et de cette prodigieuse *simultanéité* de fléaux qui écrasa la Grèce tout à la fois par les séditions, les guerres, les famines, les sécheresses, les tremblements de terre et les phénomènes solaires comme on ne se rappelait pas en avoir jamais vu, de sorte qu'il *fallut bien croire* toutes ces choses *incroyables*, et ce qu'on ne savait jusque-là que par la tradition bien plus que par l'histoire réelle : « *Et quæ autem fama quidem ferebantur, sed re ipsa et eventu rarius confirmabantur, non incredibilia evaserunt* <sup>1</sup>. »

Il est vrai que, selon le même historien, l'oracle avait dit à l'avance :

*Doriacum veniet bellum una et pestilis aer.*

La guerre des Doriens arrivera et avec elle toute la peste de l'air <sup>2</sup>.

A toute cette *simultanéité*, Euripide ajoute le fléau des incendies et fait mentionner par son Antigone « l'ange spécial qui les suscite <sup>3</sup>. »

Nous n'aurons pas besoin de chercher bien loin de nous, à notre tour, pour trouver la confirmation de ce dire d'Euripide.

Bien des siècles plus tard nous entendrons Procope nous citer comme un fait très-remarquable que, pendant la peste de la guerre des Goths, la mort était due tour à tour à des fièvres, des apoplexies, des folies, des rages, et qu'ainsi, à proprement parler, *c'était la mort qui était épidémique, n'importe sous quelle forme*. C'était ainsi, ajoutait-il, que leur chef Uldah avait fini par se manger lui-même <sup>4</sup>.

Mais la peste se produisait au milieu de phénomènes bien plus extraordinaires encore. C'était l'*agent de la peste* lui-même qu'on voyait de ses deux yeux. ON LE VOYAIT marquer ses victimes et, en général, l'événement justifiait la vision.

Nous avons dit que la famine, la guerre et les tremblements de terre accompagnaient presque toujours la peste et, dans le *Journal des Savants* d'août 1856, nous voyons M. Barthélemy Saint-Hilaire le remarquer avec soin : « Quand les prophètes hébreux et ceux de la nouvelle alliance, dit-il, prédisent les châtimens, ils associent toujours à la peste la guerre, la famine et les tremblements de terre. » C'est vrai, mais il n'y a pas qu'eux ; tout le paganisme le dit et toute l'histoire en fait autant.

1. Thucyd., l. X, 23.

2. Ibid., l. II, p. 204.

3. Dans les *Phéniciennes*.

4. *Guerre des Goths*, l. VII.



Maintenant ce sont les *spectres* qui s'en mêlent.

Tantôt c'était la fée Até, cette fée précipitée sur terre par Jupiter, tantôt c'était la déesse Thermuthin ou Pestifère, que l'on prenait sur le fait.

De là la conviction et la science certaine avec lesquelles les *voyants* prophétisent la date et les sévérités des invasions. Le fameux thaumaturge Abaris en annonce plusieurs et toujours au nom des dieux<sup>1</sup>.

L'une des apparitions les plus terribles, quoique les plus fréquentes, était celle d'Hécate, ce monstre au triple visage qui se tenait ordinairement dans les carrefours. C'était elle qui était censée envoyer tous ces fantômes. A son approche, la terre tremblait, on voyait cette espèce d'éclairs que Sénèque appelle *feux sacrés*, et surtout on entendait les rugissements des chiens qu'elle traînait toujours avec elle. On l'appelait alors *Empuse*<sup>2</sup>.

Quand ce n'était pas Hécate qui se laissait voir, c'était l'*exterminateur* lui-même, l'*Abaddon* des Hébreux, et l'*Apollyon* des Grecs.

C'était principalement à *midi* que ces démons pestifères se laissaient percevoir. On appelait cela leur symptôme, σύνπτωματα, c'est-à-dire *ce qui arrive* en même temps<sup>3</sup>.

C'était une spécialité de ces *spectres-bourreaux* que la science renferme aujourd'hui dans la grande catégorie de ses délires, mais que tout le monde percevait alors au milieu de la santé la plus belle, avec lesquels on vivait, on mangeait, on marchait, et que l'on reconduisait, comme nous l'avons déjà dit, quand l'heure était sonnée, jusqu'au bord des abîmes qui se refermaient sur eux.

En nous décrivant la fameuse peste de Justinien, Procope nous montre encore une fois toute une collection de fantômes frappant, sur la place publique, tous ceux qui allaient s'en trouver atteints incontinent, et cela tout aussi bien pendant la veille que pendant le sommeil. Les pauvres patients se lamentaient des tortures infligées par ces fantômes<sup>4</sup>.

Maintenant, tout en acceptant la réalité subjective<sup>5</sup> de ces appari-

1. Voir *Vie de Pythagore*, par Jamblique.

2. Voir le *Scholiast. d'Apollonius*, p. 3.

3. De σύν, avec, et de πίπτω, je tombe. On ne réfléchit pas assez à cette étymologie qui nous montre un emblème et un fait où nous ne voyons qu'un indice et une figure.

4. *Guerre de Perse*.

5. On appelle ainsi le phénomène qui n'a pas de réalité extérieure ou objective.

tions, M. le Dr Calmeil vient nous dire : « Les *fausses sensations* de la vue ont encore été notées dans les calamités de peste ; dans la peste de Neo-Césarée, on *crut*, à différentes reprises, voir des spectres errer et entrer dans les maisons. Dans une peste qui éclata en Égypte du temps de Justinien, on *crut* voir voguer, sur la mer, des barques d'airain montées par des hommes noirs qui n'avaient plus de tête. Dans une autre épidémie qui dépeupla Constantinople, on *croyait* voir courir d'une habitation à l'autre des hommes vêtus de noir qu'on prenait pour des démons, et auxquels on adressait le reproche de multiplier le nombre des décès. »

Il est fort bien d'en convenir ; mais nous donner pour toute explication celle-ci : « L'obscurité d'un appartement où il ne pénètre que de faibles teintes de lumière favorise singulièrement les erreurs visuelles que chacun de nous a cru apercevoir la nuit,... etc. <sup>1</sup>, ce n'est pas digne d'un médecin tant soit peu philosophe !

Il est malheureux d'expliquer, par *la nuit*, des phénomènes qui ont lieu en plein *midi* et sur *la place publique* ; par une *hallucination* de *malades*, un phénomène qui atteint toute une ville *bien portante*, où le mal suit toujours la vision et ne la précède jamais, et enfin, par une simple *coïncidence*,... l'accord si merveilleux du fantôme qui frappe et de la victime qui tombe.

Il est encore plus malheureux, peut-être, de l'expliquer comme le fait Görres, « soit par certaines manipulations, ou peut-être par quelques dispositions naturelles, ou peut-être encore par certaines forces de la nature <sup>2</sup>. » Cet écrivain pouvait trouver dans son génie et dans sa foi quelque chose de plus simple et de plus logique ; mais entiché de ces mêmes passes magnétiques (*qui depuis... Rome alors estimait leur vertu*), il s'est laissé aller au torrent de la psycholâtrie contre lequel il lutterait infailliblement aujourd'hui.

Pour l'aider à en sortir, nous lui tendrons la main dans l'un de nos premiers chapitres.

Retournons pour un moment encore à nos spectres pestifères : Paul Diacre dit que « de son temps, en observant la marche de ces spectres, certaines gens parvenaient à désigner à coup sûr les maisons et les familles qui étaient le plus menacées <sup>3</sup>, » et il ajoute que dans la grande peste de Constantinople on voyait distinctement un spectre accompagné d'un bon ange, et qu'autant de fois que le bon

1. *De la folie*, t. I. p. 20.

2. *Mystique*, t. III, p. 145.

3. *De gest. Longobard.*, l. II.

ange frappait sur les portes, autant de victimes mouraient dans la maison.

« Tous ces spectres, dit Cédrenus, prouvaient leur mission en *révélant* beaucoup de choses qui se *réalisaient* ensuite. »

Mais voici le *nec plus ultra* des fantastiques épouvantes : dans la fameuse peste de Noyon, on voyait *sans tête* les spectres de ceux qui devaient mourir peu de mois après.

Dans tout l'Orient c'est encore, à l'heure qu'il est, un fantôme à aile de chauve-souris qui désigne, de son doigt noir et velu, ceux qui doivent bientôt disparaître.

En Lithuanie, c'est encore la vierge pestifère qui sème la mort dans toutes les demeures en passant une écharpe rouge par les fenêtres désignées <sup>1</sup>.

Il faudrait multiplier les volumes pour énumérer tous ces fantômes qui, chez les anciens, accompagnent les fléaux et tout particulièrement la peste.

Si la science ose se tirer encore de tout cela au moyen d'un symptôme maladif, comment se tirera-t-elle des *flèches* que nous venons de signaler, des *véritables flèches* que toute l'antiquité voyait tomber du ciel aux jours d'épreuves et qu'elle se donnait la peine de compter après les avoir ramassées ?

Macrobe, après nous avoir raconté qu'Apollon s'était appelé Libystinus en raison de la peste qu'il avait envoyée aux Lybiens, ajoute : « Ce n'est cependant pas en raison d'une peste guérie qu'on institua ces jeux, mais bien parce que, lorsqu'on célébrait à Rome les jeux d'Apollon d'après les prophéties de Marcius et les vers sibyllins, l'arrivée subite de l'ennemi fit courir le peuple aux armes. Mais dans le même moment, on vit une nuée de flèches fondre sur l'ennemi, le

1. *Magas. pitt.*, p. 9, 224. Si nous en croyons M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, et sa prodigieuse *Histoire du Mexique*, les pestes du Nouveau Monde apparaissaient à la suite de prodromes absolument identiques. Lors de la peste de Tollan, nous retrouvons la chute d'une flèche et d'un aérolithe comme ceux dont saint Grégoire et M. Cagniard-Latour viennent de nous parler tout à l'heure, puis des spectres, comme tous ceux de nos histoires, et de plus l'épisode que voici :

« Au milieu de la danse et des rondes fanatiques décrites sur la grande place de la ville, autour des malheureux captifs que l'on brûle par *ordre du Dieu* et pour le fléchir, un spectre aux traits difformes, aux bras longs et osseux apparaît ; nul n'ose lui adresser la parole, il danse avec eux, et à mesure qu'il avance, il saisit dans ses longs bras, en tournant sur lui-même, le toltèque

mettre en fuite, et permettre au peuple de retourner à ses jeux. De là l'institution de ces jeux nouveaux à l'honneur d'Apollon <sup>1</sup>. »

On le voit, le problème renaît toujours de ses cendres.

*Fables, mensonges*, va s'écrier la science indignée !... Soit ; le paganisme mérite ce triste privilège, de légitimer le doute jusqu'à la calomnie, mais souvent ses attestations continuent sous le règne de la vérité, son ennemie ; souvent ce sont des hommes comme un saint Grégoire le Grand, par exemple, le plus saint et le plus savant des successeurs de saint Pierre, qui s'exprime en ces termes :

« Déjà, bien chers frères, et bien avant que l'Italie fût livrée au glaive des gentils, nous *avons vu*, vous le savez, se *réaliser* tout ce que nous connaissions par l'ancienne tradition, à savoir, des armées de lumière se livrer dans le ciel des batailles formidables et se couvrir d'un sang semblable à celui que le genre humain allait bientôt répandre... Mais, en 590, il y a trois ans, avant la terrible peste, dite *inguinale* et qui devait dépeupler la ville, VOUS LE SAVEZ, ON VOYAIT DE SES YEUX CORPORELS LES FLÈCHES TOMBER D'EN HAUT, ET FRAPPER CHAQUE VICTIME. Vous le savez encore, notre Étienne fut du nombre et y périt <sup>2</sup>. »

Comment faire, et que devient ici l'hallucination ? On n'est pas percé de flèches sans que les flèches subsistent, et si la science continue à s'indigner, nous la sommerons de nous expliquer un peu plus à fond l'origine de ces pierres qu'elle classe dans certains de ses musées parmi les pierres cérauniques ou *tombées avec la foudre*, et qui sont tout simplement des *haches en silex*, absolument semblables à celles que nous retrouvons aujourd'hui entassées dans les cavernes an-

le plus rapproché et l'abandonne mort à ses pieds sur le sol. Toute la nuit se passe dans cette sorte de danse macabre, sans que personne se sente la force ou la volonté de s'y soustraire. »

Il ne faudrait pas conclure, de ce dramatique épisode, que M. l'abbé Brasseur a voulu écrire les *Mille et une nuits* du Mexique ; son histoire, bien autrement merveilleuse que tout le paganisme grec et romain, est écrite sur des matériaux et sur des monuments dignes de l'étude et des méditations les plus curieuses. Le merveilleux surabonde, il est vrai, mais les proportions seules l'éloignent de celui que nous connaissons. Le fond reste invariablement le même, comme on le voit par les flèches, par les aérolithes et par les spectres de la peste.

1. Macrobe, *Saturn.*, p. 192.

2. Grégoire le Grand, *Dialogue*, l. IV, ch. xxxvi. Ses historiens disent que le nombre de ces flèches et de ces victimes montait à quatre-vingt par heure.

tédiluviennes, avec des ossements de mastodontes et des crânes humains dans lesquels on les voit parfois enfoncées <sup>1</sup>.

Nous reviendrons, à l'article *Pluies merveilleuses*, sur cette similitude (nous ne disons pas identité) confessée par M. Boucher de Perthes lui-même.

Quand la science nous expliquera la chute de ces *haches* en tout semblables à celles de main d'hommes et entassées dans des cavernes, nous lui expliquerons celle de nos *flèches* en tout semblables aussi à celles d'autres cavernes.

Les unes et les autres, probablement, remontaient aux mêmes sources et partaient de lieux semblables, mais n'en tombaient pas moins du ciel. « *Ceraunia* ou *pierres de foudre* » a dit toute l'antiquité, et nous n'avons pas le droit de lui soutenir le contraire.

Enfin, le phénomène se métamorphosait encore : il devenait plastique ; et comment se méprendre sur l'*intelligence* de cette plasticité, lorsque les vêtements des victimes futures se trouvaient marqués de certains caractères ou images dont l'événement expliquait la signification ?

Justifiant encore l'antiquité par des révélations plus modernes, Théodore Studite, dans son *Discours sur la vie de Platon*, rapporte que pendant la grande peste de Constantin Copronyme on apercevait sur tous les vêtements certaines taches qui semblaient imprimées par une main invisible <sup>2</sup>.

Le phénomène se dessinait plus tard. En 746, dit Job Trithème, c'est-à-dire pendant la peste inguinale de Constantinople, tous ceux sur les vêtements desquels apparaissaient ces croix périssaient certainement ;... en Germanie, même prodige et même signification <sup>3</sup>.

En 1656 (nous nous rapprochons), pendant la peste de Rome, même phénomène sur toutes les couvertures des lits.

C'était évidemment une réminiscence des croix qui, selon les historiens les plus véridiques, couvrirent les vêtements des ouvriers que Julien avait chargés de la reconstruction du temple de Jérusalem et qui reculèrent devant les flammes mystérieuses sorties des fondations, comme en convient lui-même l'empereur apostat.

Ce phénomène des croix n'était pas particulier au fléau de la peste ;

1. Voir, sur ces haches de foudre, Anselme de Boot, *Histoire des pierres*, et la dissertation du savant D. Calmet, au t. IV de la *Bible de Vence*, p. 343.

2. *Vie de Platon*.

3. Œuvres de Trithème, ch. II, p. 3.

nous le verrons plus tard accompagner certains tremblements de terre ou plusieurs grandes éruptions de volcans, et entre autres une du Vésuve du 16 août au 15 octobre 1660. Pendant tout ce laps de temps, des croix de la même nature s'imprimèrent sur toutes les couvertures et vêtements, même sur ceux qui étaient restés *enfermés* dans des paniers. Nous verrons le rapport de Kircher chargé de présider la commission d'enquête envoyée de Rome à Naples à ce sujet <sup>1</sup>.

#### 7. — *La Bible et les fléaux.*

Il est temps d'abandonner le paganisme et ses fléaux sans consolation; opposons-lui maintenant le christianisme et ses enseignements salutaires; ouvrons d'abord la Bible et voyons ce qu'elle pense et ce qu'elle dit sur la peste, sa mission, sa nature et ses modes d'application.

La première chose à rechercher, c'est la signification des expressions. Or, voyons si elle n'est pas exactement la même.

4. Ce phénomène de croix imprimées est un des plus fréquents de l'histoire. Laissons parler dans son vrai style un naïf, mais très-savant érudit : « Dessous le règne de Childeric, et lorsque Pepin le Bref estoit maire du palais des François, furent vues, ce dit Sigibert, de petites croix, comme tracées d'huile, tant ès habits des personnes qu'ès courtines et voiles des esglises. Quand l'empereur Charlemagne s'en alla en Allemagne pour debeller les Saxons et leur chef Uvitichind, apparurent des croix ès habillements des hommes et des femmes, comme sous l'empire d'Othon premier du nom. Davantage, au temps de l'empereur Maximilien et devant que l'hérésie de Luther fust esclose, l'on veid aux manteaux, jupes, pourpoints et casaques des hommes, et ès capes des femmes, force croix figurées. Ce fut principalement, dit Languis, ès villes et bourgades du diocèse de Cologne. Ce qui estoit estrange en ceci, que les habits renfermés dedans les coffres avoient aussi bien les croix que ceux que l'on portoit sur soi. C'est pour confirmer ce que dit François Pic de la Mirande, que, de son temps, il pleust en Allemagne, sur la chair et sur les robes des hommes et des femmes, des croix, des lances, des clous, des couronnes d'épines, toutes, ou la plupart de couleur vermeille, et quelques-unes noires. L'empereur Maximilien lui montra quelques habits où ces marques se voyoient;... enfin, je ne feindrai de mettre en ces signes divins ce qui fut veu sous l'empereur Maurice pendant une grande pestilence. Il sembloit que le ciel dardoit des flesches, menu et souvent, et non en vain, car ceux qui en estoient touchés se sentoient incontinent malades de la contagion. » (Leloyer, l. IV, p. 399.)

D'abord le fléau, *flagellum*; c'est la verge du Seigneur. « Ils sont nombreux les fléaux du pécheur, *multa flagella peccatoris* <sup>1</sup>. »

« Mais le fleau n'approchera pas du juste, *et flagellum non appropinquabit tibi* <sup>2</sup>. »

« Qu'elle est grande la voix du fléau, *vox flagelli* <sup>3</sup>. »

« Car tu flagelles beaucoup, ô Seigneur, *multipliciter flagellas* <sup>4</sup>. »

« Ces fléaux ce sont les vraies flèches du Seigneur. « Je tirerai contre eux toutes mes flèches <sup>5</sup>. »

« Je compléterai le nombre de mes flèches, *et sagittas meas complebo* <sup>6</sup>. »

« Qu'elles sont aiguës tes flèches, ô Seigneur, *sagittæ ejus acutæ* <sup>7</sup>! »

« Mais ce sont en même temps les flèches du salut, *sagittæ salutis Domini* <sup>8</sup>. »

Tout sert de flèche au Seigneur; il emploie toutes les créatures et toutes les forces, depuis la lèpre des maisons jusqu'aux foudres du ciel, depuis le vent du désert jusqu'aux effluves et aux aéro-lithes.

« Il envoie comme des anges et la foudre et les vents, *et facis tuos angelos Spiritus et ignem urentem* <sup>9</sup>. »

« Alors (vers la fin des temps), vous verrez apparaître en même temps des séditions, des guerres, des famines, des tremblements de terre et des pestes <sup>10</sup>. »

La simultanéité vengeresse des premiers jours se retrouvera donc encore aux derniers.

Il est cependant certaines flèches qui ne viennent pas directement du Seigneur et que le juste seul peut éloigner de sa tente, ce sont les flèches qui volent dans le jour, *sagitta volante in die*, les terrifications de la nuit, *timore nocturno*, l'affaire (ou l'agent) qui marche dans les ténèbres, *negotio perambulante in tenebris*, et le démon du midi, *et dæmonio meridiano* <sup>11</sup>. »

1. Ps. xxxi, 30.

2. Ibid., xc, 40.

3. Nahum, iii, 2.

4. Sagesse, xi, 22.

5. Deutéron., xxxii, 22-23.

6. Ibid., xxxii, 21.

7. Ps. xlv, 6.

8. IV, Rois, xiii, 47.

9. Ps. ciii, 4.

10. Saint Matthieu.

11. Ps. des Complies.

La flèche qui « vole dans le jour, » c'est l'ange de la mort qui frappe à droite et à gauche ; le terrificateur nocturne, c'est le démon lucifuge que l'Église met en fuite avec ses cierges et ses lumières ; l'agent qui se promène dans l'ombre, c'est le prince des ténèbres et des ombres de mort, *principem tenebrarum* ; le démon du midi, c'est cette *empuse* des païens que nous voyions tout à l'heure semant la peste sur les places publiques et désignant les victimes. Il sera curieux, plus tard, de la retrouver chez tous nos peuples chrétiens du nord, qui tous s'accordent à signaler cette heure de midi comme l'heure de la visitation par le spectre, comme celle de minuit par l'ange des ténèbres.

Ces quatre espèces de démons ne s'appellent plus dans la bible Hécate, Até, Thermuthin ou les Kères, mais les noms seuls sont changés, les *dieux* restent les mêmes. Ce sont les *Alastores* ou bourreaux du Seigneur, les *Azazel*, *Elilim*, *Abaddon* ou exterminateurs, les *Meririm* et *Messaphin* ou *Brûleurs*, en un mot, toutes ces cohortes maudites, que la Bible nous représente comme les exécuteurs des justices célestes, cohortes tolérées, employées, envoyées, *afflictiones*, transportées par les anges de malice, *immissiones per angelos malos*, mais, disons-le bien vite, surveillées, enchaînées et bridées par les saints *vigilants* que nous verrons tout à l'heure préposés à notre garde.

Et que l'on ne s'indigne pas surtout contre nos *témérités désespérantes*. Seule, la Bible nous les fournit et se charge d'en tirer l'espérance « *sagittas salutis*, les flèches du salut. » D'ailleurs, nous n'avons probablement pas la prétention de nous dissimuler des fléaux que nous voyons, que nous sentons et, qui pis est, que nous sentons mérités ; or, entre les hasards et les caprices d'une nature aveugle et sans frein, et la correction infligée par des esprits *frappants* (*angeli percutientes*) surveillés et guidés, ... le choix, pour nous, n'est pas douteux. On ne fléchit jamais la nature, mais on fléchit un maître et l'on désarme un juge.

Rien de plus cruel qu'un panthéisme indifférent, rien de plus effrayant que l'*immutabilité* des décrets de la nature.

Revenons aux plaies du Seigneur.

Pour peu que nous accordions encore un peu de confiance à cette Bible, elle justifie les païens ; ils ne mentaient pas quand ils disaient qu'on leur envoyait des spectres.

La *Sagesse*, au chapitre XVI, énumère les fléaux que les idolâtres se sont attirés. Elle parle au verset 1 des bêtes qui les ont dévorés, et au verset 9 des sauterelles et des mouches ; on voit qu'il s'agit des plaies envoyées aux Égyptiens ; au verset 16, il est question des pluies, des



grêles, des *nouvelles* eaux qui les ont éprouvés, et d'un feu que l'eau, contre son ordinaire, ne faisait qu'animer...

Mais au chapitre XVII, l'écrivain sacré, continuant l'énumération des plaies, ajoute : « On les vit enveloppés dans les ténèbres d'une nuit obscure, frémir d'horreur au fond des cavernes, où ils espéraient se cacher avec leurs cris. » Car là, des *fantômes* qui *s'offraient à leurs yeux* et le fracas qui résonnait autour d'eux les glaçaient d'épouvante. Nous traduisons par *fantômes*, φασμάτα, ce que la Vulgate traduit (on a peine à le comprendre) par des *personnes tristes*. Dans une *obscurité absolue* un *visage triste* n'a jamais glacé d'effroi personne. Nous trouvons donc beaucoup plus logiques saint Denis et saint Bonaventure, lorsqu'ils disent « qu'il s'agit ici de *démons* et de *mânes*. » Cela expliquerait l'expression *d'épouvantables* appliquée, par le verset 10, de l'*Exode*, à ces mêmes ténèbres, qui ne peuvent pas, après tout, avoir été plus horribles que la nuit. Cornélius à Lapse est aussi de cet avis et voit ici les *mânes* des Égyptiens « apparaissant *toujours* en société de leurs démons. » Au verset 6, en effet, on lit encore : « Et Dieu leur envoyait des éclairs passagers; ils supposaient que ce qu'ils n'éclairaient pas était encore plus horrible que tout ce qu'ils voyaient (c'est-à-dire que ces fantômes).

Non, les païens ne mentaient pas lorsqu'ils disaient que la *peste* était comme le fond commun de cette accumulation de fléaux. C'est toujours elle, en effet, qui paraît tout résumer.

« Je te perdrai par la peste, *pestilentia te perdet* <sup>1</sup>. »

« Je les poursuivrai par la famine et la peste <sup>2</sup>. »

« Ils mourront par la glaive, par la famine et par la peste <sup>3</sup>. »

« Je le jugerai dans la peste et dans le sang <sup>4</sup>. »

A cette menace incessante, correspond une épouvante sans fin.

« Prenons garde, disent les peuples, au jour de la tentation, prenons garde que la peste ne fonde sur nous,... sur nous et nos troupeaux <sup>5</sup>. »

Et la peste a bien des formes et bien des précurseurs. « Je te frapperai de la fièvre, de la phthisie, de l'étiisie, de l'ictère et de la peste <sup>6</sup>. »

1. *Deutéron.*, xxviii, 2.

2. *Jérém.*, xiv, 12.

3. *Ibid.*, xxi, 7.

4. *Ézéch.*, xxxviii, 22.

5. *Exode*, iii, 3 ; ix, 3.

6. *Deutéron.*, xxviii, 24.

Nous connaissons des médecins érudits qui croient avoir trouvé dans la Bible une description parfaite du choléra, et même jusqu'à son nom, dans le double mot *Kolaim raim*. Ne sachant pas l'hébreu, nous leur en laissons la responsabilité.

Mais si les païens ne mentaient pas dans leur description du fléau polyforme, ils ne mentaient pas davantage quand ils disaient voir un ange désignant les victimes.

Ce n'est pas seulement l'*Apocalypse* qui parle de *signati*, c'est-à-dire de *marqués*. Ce qu'on appelle la *poésie* de saint Jean n'est que la continuation de l'histoire de Moïse venant ici confirmer toutes les histoires de la terre.

Lorsque nous entendons le paganisme nous parler de ses deux anges de la peste, l'un qui montre et l'autre qui frappe, reportons-nous au chapitre XII de l'*Exode*. Écoutons le Seigneur annonçant à Moïse la dixième flèche qu'il va lancer sur l'Égypte.

« Vous immolerez l'agneau *sans tache*,... et vous marquerez de son sang les maisons dans lesquelles on l'aura mangé<sup>1</sup>... Vous mangerez aussi le pain azyne et vous le mangerez vite, les reins ceints, les pieds chaussés et tenant votre bâton à la main, car ce sera l'heure du *Phase* (pâques),<sup>2</sup> à savoir du *passage* du Seigneur... Car je passerai cette nuit même par l'Égypte et je frapperai tous ses premiers-nés, depuis l'homme jusqu'à la bête, et je jugerai *tous les dieux* de l'Égypte, et dans mon passage, je verrai le sang et je respecterai vos maisons,... et les générations se rappelleront la solennité de ce jour-là. »

Mais au verset 23, nous voyons le pouvoir exécutif surgir auprès du pouvoir législatif. « Le Seigneur passera, » dit Moïse. Or, voici Dieu, ou plutôt son bon ange; « et, en voyant le sang, *il ne permettra pas au génie qui frappe* (percussorem) *d'entrer dans vos maisons et de vous frapper*... Et le Seigneur passa à minuit, il passa avec l'alastor, et il n'y eut pas une seule maison en Égypte qui n'eût son mort,... et il s'éleva une immense clameur, etc. »

S'agit-il maintenant de venger sur un roi blasphémateur et impie les violences et les déprédations exercées sur Israël et sur Juda; ouvrons le quatrième livre des *Rois*, chapitre XIX : nous y verrons Senna-

1. Saint Jérôme (en Isaïe, 66,) dit que ce signe de sang était en forme de croix; c'est là le fameux *tau* que nous retrouverons partout et même en Chine. Dans l'alphabet sémitique, la vingt-deuxième lettre était le  $\tau\omega$ ; il avait, comme dans le grec et dans le chinois, la forme d'une croix et signifiait, comme en chinois et en égyptien, horreur, stupeur, tremblement, repentir. (Voir *Annales de philosophie*, janvier 1864, p. 32.)

chérîb, roi de Ninive, après avoir dévasté tous les pays d'alentour et ruiné tous leurs dieux, s'avancer sur Jérusalem et se vanter de la traiter comme les autres. Mais nous y entendrons aussi le Seigneur s'écriant : « Ton orgueil a rempli mon oreille. Mais je passerai un anneau dans tes narines, une chaîne au travers de tes lèvres et je saurai bien te ramener au lieu d'où tu es parti... Je lui enverrai *un esprit, spiritum* (v. 28). Quant à Jérusalem, il n'y entrera pas, je la protégerai pour moi d'abord, pour mon serviteur David ensuite (v. 35)... Et cette nuit même, il vint un ange, qui frappa dans leur camp 185,000 Assyriens... Et le lendemain matin, on trouva tous leurs corps, et Sennachérîb s'arrêta, retourna à Ninive, et y demeura jusqu'à ce qu'il fût assassiné par ses fils pendant qu'il adorait son dieu Nes-roch <sup>1</sup>. »

Tout porte à croire comme la tradition, dit le chevalier Drach <sup>1</sup>, que l'ange se servit, à cet effet, du vent *samoun* ou vent du désert et de la peste <sup>2</sup>.

Poursuivons :

Non, les païens ne mentaient pas lorsqu'ils *voyaient* leur dieu remettant ses flèches au carquois.

Jéhovah envoie la peste à David et la lui envoie pour trois jours, mais trois heures ne sont pas écoulées que la miséricorde arrive,...

1. Il est curieux de rapprocher l'histoire biblique du *bulletin* personnel déposé par Sennachérîb lui-même sur l'une des *briques* récemment découvertes à Ninive. C'est à la traduction de MM. Rawlinson et Hinks que nous empruntons le paragraphe suivant.

C'est Sennachérîb qui parle : « Moi, le dompteur de tous les rois de l'Asie, les forêts supérieures depuis où le soleil se couche, jusqu'à la mer inférieure où le soleil se lève... »

Suit le narré de toutes ses victoires et même de toutes ses déprédations dont il se glorifie... « Comme Ezéchias, roi de Juda, refusait de se soumettre à ma domination, je lui enlevai et pillai quarante-six villes fortifiées... *Cependant je lui laissai Jérusalem sa capitale*... Et comme Ezéchias continuait à me refuser son hommage, j'emportai ses trésors, les officiers de son palais et ses esclaves à Ninive... »

On voit que ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on supprime les incidents merveilleux. Mais ce brusque temps d'arrêt aux portes de Jérusalem sur laquelle il marchait, cet abandon généreux quand Ezéchias persiste, cette absence de raison, prouvent peut-être plus qu'un aveu; au reste, il y a une dernière partie de l'inscription cunéiforme qui est restée complètement illisible.

2. Ou hhamshim, bared samoum, vent *empoisonné* qui frappe parfois comme la foudre. (Voir, à ce sujet, Volney, *Ruines*, ch. iv.)

l'ange allait étendre sa main sur Jérusalem pour la perdre, lorsque Dieu prenant en pitié cette affliction dit à l'ange « *sufficit, c'est assez, retiens ta main; or l'ange était déjà contre le grenier de Jébusée* (v. 16), et David *avait vu* l'ange... et il acheta l'aire de Jébusée pour y élever un autel de reconnaissance, conformément à l'ordre du prophète Gad<sup>1</sup>. »

Comprendrait-on ou le démon, ou des *personnifications d'agents physiques* qui s'arrêteraient subitement à un point topographique aussi précis, au moment où la ville allait être envahie<sup>2</sup>?

On connaît la tradition qui nous montre, pendant une peste célèbre, un ange planant au-dessus du môle d'Adrien, puis cette même peste cessant au moment même où il remet son épée dans le fourreau. C'est à partir de cet instant que le môle d'Adrien change son nom en celui de château Saint-Ange.

Du moment où nous sommes convaincu que les monuments constituaient le meilleur gage de la critique historique, de quel droit mépriserions-nous celui-ci?

Les païens ne se trompaient même pas sur les voies et moyens de l'importation. Nous parlions de la verge avec laquelle Valéria Luperca s'en allait frappant les maisons; Cornélius à Lapidé puise le même détail dans *Regin Chronic* : « Dans la peste de 665, on vit un bon et un mauvais ange parcourir toute la ville, et sur l'ordre du premier on voyait le second frapper d'une petite verge toutes les portes des maisons, et autant de coups frappés, autant il y mourait de personnes. »

Il faut bien en convenir; rien ne ressemblait plus à ces anges que la grande colonne de feu qui, durant la fameuse *peste noire*, resta suspendue pendant une heure, le 20 décembre 1348, au-dessus de la ville d'Avignon, qui se trouva tout de suite après envahie par cette peste; il en est de même du globe de feu qui, pendant la même peste, resta suspendu au mois d'août sur la ville de Paris.

Se refuse-t-on à voir une intervention providentielle toute spéciale dans cette terrible *razzia* qui enleva à l'Europe et à l'Asie, disent les historiens, les deux tiers de leurs habitants? On n'y gagnera pas grand-chose, car il n'en faudra pas moins expliquer la singulière réparation qui les repeupla tout aussitôt avec une rapidité sans exemple, grâce à la multiplication sur tous les points des accouchements doubles et triples. L'histoire en fait encore foi.

1. II, *Rois*, ch. xxiv.

2. Cet ange, dit Cornélius, d'après la tradition, c'est l'ange appliquant au cœur *quelque chose de pestiféré* « *aliquid pestiferius* », qui, à l'instant même, *corrompait* les entrailles.

On a beau faire, l'intervention anormale ou le prodige est partout.

Dira-t-on que les pestes de nos jours seraient plus récalcitrantes et moins sensibles aux prières? Nous répondrons par un fait presque contemporain, fait énorme et constaté dans les archives les plus officielles d'une grande ville. Qui donc oserait nier le dévouement de cet admirable Belsunce qui, au milieu même de l'épidémie, alors qu'il périssait encore cinq mille malades par jour, entraîna toute sa ville épiscopale aux autels de Notre-Dame de la Garde, offrit sa vie en holocauste, et dévoua la France au cœur sacré de son maître? A l'instant, disent les archives, on vit cesser le fléau; à partir de ce grand moment, PAS UN SEUL cas ne fut signalé et tous les malades retrouvèrent la santé.

Or, qui s'informe à cette heure de ce que pouvaient être ces prières? C'étaient tout simplement celles de l'Église en temps de peste. « Au nom de la Très-Sainte-Trinité, je vous conjure de vous retirer, ô vous, *quelle que soit votre espèce, quocumque sitis*, que vous nous soyez envoyés de l'Occident ou de l'Orient; vous, esprits terrestres, aériens et du feu et de l'eau, esprits de tous les mondes et de toutes les sphères, au nom du Dieu tout-puissant, qui déchira le voile du temple à la mort du Seigneur, qui ouvrit les tombeaux, ressuscita les morts, fit trembler toute la terre et pâlir le soleil, tremblez à votre tour si vous n'abandonnez ces lieux aussitôt et en hâte, etc. <sup>1</sup>. »

Et la peste trembla, et la peste s'enfuit à l'instant même devant le simple *exorcisme* d'un pasteur qui s'offrait au martyre; voilà tout.

Nous le répétons : il ne s'agit pas ici d'un miracle ou d'Athènes, ou de Rome; il s'agit d'un miracle d'hier sur une immense échelle, et contre la négation duquel tout Marseille protesterait avec indignation. Informez-vous, questionnez et lisez, ne fût-ce que pour chercher à ce grand fait quelques échappatoires, et tâchez de les trouver.

#### 8. — Conclusions, hypothèses et certitudes.

Il est temps de nous résumer et de répondre à une dernière objection que nous entendons d'ici. « Vous avez commencé, va-t-on nous dire, par reconnaître des miasmes, des effluves, un contagé, un poison, etc.; de quel droit abandonnez-vous de telles prémisses, ou

1. Voir tous les exorcismes des rituels.

plutôt de quel droit les métamorphosez-vous en *génies* épidémiques comme vous les entendez ?

Voici notre réponse : d'abord nous ne professons rien, nous ne sortons pas ici de l'ordre dubitatif et *non officiel* que nous nous sommes imposé pour tous ces appendices, nous *causons* avec des hommes beaucoup plus compétents que nous, et nous le faisons avec toute la confiance que nous donnent, d'une part, l'aveu de leurs propres ténèbres et de l'autre l'appui du genre humain et de la Bible, qui, bien certainement, on nous l'accordera, ne nous ont jamais fait défaut un instant.

Or ce genre humain, tout en parlant de *flèches*, d'*épées*, de *marteaux* et de *dieux*, n'a jamais perdu de vue les poisons, les marais pestilentiels, les *auræ* ou souffles léthifères, et point ne serait difficile de prouver que toutes nos nomenclatures modernes tirent leurs étymologies des leurs et de tout leur savoir à ce sujet.

Seulement, ces anciens savaient distinguer les *recteurs* des *instruments*, la *cause* métaphysique des *effets* matériels, en un mot, le *mystère* du *phénomène*, distinctions qui échappent complètement à nos faibles vues modernes.

Quant à nous, comme nous portons un égal respect à l'évidence des autorités et à l'autorité de l'évidence, nous tâchons de réconcilier les traditions antiques avec les sciences contemporaines, en essayant de les compléter les unes par les autres. Les anciens médecins pneumatistes signalaient, on le sait, en regard du saint et bon *pneuma* (souffle), dans lequel « toutes les créatures, suivant eux, puisaient le mouvement, et l'amour et la vie, » un second *pneuma*, plein de malice et de haine, s'opposant à l'évolution du premier et dans lequel toutes les créatures *aspiraient* à l'inverse la douleur et la mort.

Les pneumatistes parlaient comme la Bible, qui nous montre, ainsi qu'eux, un *pneuma* vivifiant, *vivificantem*, « qui n'a pas fait la mort, *qui non fecit mortem*; » puis, en regard, un autre *pneuma* qu'elle appelle prince de ce monde, prince de l'air et prince de la mort, ἀρχὴ τοῦ θανάτου.

Partout, a dit un grand érudit, « à côté d'éléments salubres et purs, se trouvent des éléments délétères, maladifs et *corrompus*. C'est une antique et générale observation que la reconnaissance de cette *gangrène* qui a *pénètré la nature physique*, en même temps qu'une corruption *parallèle* pénétrait la nature morale. Toutes les mythologies nous montrent un Ahrimane courant dans son sein <sup>1</sup>. »

1. D'Eckstein, *Cathol.*, II, 279.

Voilà la certitude ; tout ce qui va suivre est hypothèse, mais, chose étonnante ! si nous interrogeons la science moderne, voici qu'elle nous montre à son tour dans son ordre naturel, et comme un reflet de nos deux pneumatismes spirituels, sinon un *prince*, au moins un *principe* de vie (l'oxygène), puis, en regard, un vrai principe de mort, qu'elle appelle *azote*, c'est-à-dire *sans vie* ou plutôt *contre-vie* comme le fait remarquer Orfila.

Sans y attacher une très-grande importance, ces expressions ne laissent pas que de nous frapper, en nous rappelant cette définition des fluides impondérables, donnée par Grove : « Pures affections de la matière sous l'impression d'un esprit. » Nous nous demandons jusqu'à quel point on pourrait taxer de folie le savant mystique qui *réverait* (si vous le voulez, car quel est le savant qui ne rêve pas ?) que cet *azote*, ce gaz dans lequel les animaux ne peuvent vivre, est le milieu ou l'affection matérielle due à l'influence de ce *πνεῦμα* ou poison spirituel et maudit de toute l'antiquité ? Notre savant mystique s'appuierait sur une analogie d'autant plus forte, que cet *azote* ou *contre-vie* étant quatre fois plus intense que le principe qui fait vivre, il est tout à la fois, dans l'ordre physique, *prince du monde*, *prince de l'air* et *prince de mort*.

Au point de vue physique, « l'azote, dit l'ingénieur Tardy (*Cosmol.*), sort des foyers *infernaux* par l'axe et forme à la surface du globe le courant magnétique. C'est encore lui qui forme les taches du soleil <sup>1</sup>.

Au point de vue de l'*occultisme*, il est fort singulier de voir qu'au moyen âge, dans les secrets de la kabbale, comme dans les initiations maçonniques, le génie *maître*, l'objet du culte, en un mot, portait, comme il le porte encore, le nom d'*azoth*. « L'azoth, dit M. Hofer, était un nom mystique, dont les adeptes, et en particulier les alchimistes, ne prononçaient jamais le nom qu'avec le plus profond respect. On *jurait* de ne jamais prononcer le nom de Jéhovah... M. Duteil nous dit (*Dict. des hiérog.*) : « ... On lit sur un des papyrus du Louvre : « Ne prononce jamais le nom de... sous peine de... » Il est probable que le nom effacé était celui de Jéhovah ; c'était là le serment terrible de l'*ars sacra*, par les quatre éléments, par le ciel et l'enfer, les parques et les furies, Cerbère et le dragon. En le prononçant, on invoquait la fameuse *TABLE d'émeraude* et ses divinités <sup>2</sup>. »

1. Serait-ce en raison de ces taches qu'il est écrit : « Les astres et les anges eux-mêmes ne sont pas purs à ses yeux ? »

2. Hofer, *Histoire de la chimie, ou Ars sacra des anciens*, p. 138.

Ce qui n'est pas une hypothèse, c'est que dans l'Écriture sainte, c'est que parmi les instruments de mort et de douleur que le *prince de la mort* traîne toujours à sa suite et surtout dans les épidémies, il en est un qui semble être son arme inséparable et fidèle : c'est la *corruption*, la *putréfaction*. « *Diabolus et fœtor ejus*, le diable et sa félicité, » on le lie, dans les déserts de l'Afrique, lui et toute sa corruption <sup>1</sup>.

« Toute créature, dit saint Paul, sera délivrée un jour de la servitude de la *corruption* pour entrer dans la *liberté* des enfants de Dieu. <sup>2</sup>. »

« Je le chasserai vers les contrées *désertes et maudites*, et, pendant qu'une de ses extrémités regardera les *mers de l'Orient*, sa *corruption* montera jusqu'aux derniers (ou tout nouveaux, *novissimis*,) océans <sup>3</sup>. »

Que ces paroles du prophète puissent s'appliquer à vingt tyrans divers, il n'en est pas moins vrai que les mêmes expressions sont trop souvent appliquées dans l'Écriture au tyran spirituel, pour qu'on puisse ne pas le reconnaître ici avec beaucoup de théologiens, et notamment avec Cornélius à Lapide, Richard de Saint-Victor, Hugo, etc.

Comment faire pour ne pas reconnaître encore dans ces terres *désertes et maudites* cette terre de Cham, objet constant de la malédiction divine ? « Je t'enverrai toutes les *infirmities* d'Égypte et son *ulcère* inguérissable. » Comment faire encore pour ne pas rapprocher de nos génies épidémiques modernes ces quatre anges <sup>4</sup> « enchaînés sur le grand fleuve de l'Euphrate <sup>5</sup>, » et qui, déliés par l'ange, partirent pour aller tuer, avec leurs aiguillons, leur feu, leur fumée et leur *soufre*, la troisième partie des hommes <sup>6</sup> *de la mer d'Orient aux dernières mers* ?

Ces génies voyageurs nous impressionnent d'autant plus que le roi de l'abîme (Abaddon), auquel ils obéissent <sup>7</sup>, avait été lié pour *mille ans*, période qu'un très-grand nombre de commentateurs ont fait dater

1. Tobie, VIII, 3.

2. Rom., ch. VIII, v. 18.

3. Joel, XI, 20.

4. Deutéron., XXVIII, 27.

5. Voir, dans le *Journal asiatique*, la fête du dieu Gopalsam aux environs de Jagrenat.

6. Apocal., IX, 14.

7. Ibid., v, 12.



de Constantin, ce qui nous ramènerait tout juste à la terrible époque de 1350, qui vit venir de l'Orient, et précisément des bords de l'Euphrate, cette épouvantable *peste noire* qui enleva, disent tous les historiens, précisément encore la *tierce partie des habitants de la terre*.

Qu'il y ait eu des épidémies et des pestes partielles pendant cet intervalle, il faudrait ignorer toute l'histoire pour le nier : tous les âges vivent au milieu de leurs ennemis physiques et spirituels, et l'enchaînement du dictateur de l'extermination n'a jamais privé de leur liberté ces « malices aériennes, » auxquelles saint Paul nous enjoint de résister. Mais que, jusque-là, les grands génies dévastateurs de l'Afrique et de l'Asie se soient jamais rués sur l'Europe avec les « deux cent millions de cavaliers » que le prophète poète voit montés sur des *serpents*, nous croyons ne l'avoir vu nulle part.

Quoi qu'il en soit, voici toujours celui qui « trône à l'aiglon, » accompagné de sa putréfaction, et cette putréfaction marchant toujours accompagnée à son tour de cette odeur de soufre que tous les Livres saints en général, et l'Apocalypse en particulier, nous montrent sans cesse comme sortant non-seulement « du puits de l'abîme » pour empoisonner l'atmosphère, mais du sein de cette atmosphère pour foudroyer la terre. Voilà toujours la *certitude* chrétienne.

Mais nous parlions tout à l'heure du principe de mort que la science reconnaît dans l'azote.

Si nous tenions beaucoup à tous ces rapprochements, nous lui demanderions maintenant ce qu'elle entend par *corruption*, et elle nous répondrait : « C'est l'acte de fermentation des matières *azotées* et *soufrées*, l'*azote* et le *soufre* étant les agents proprement dits de toute putréfaction <sup>1</sup>. »

On voit tout de suite, même au point de vue rationaliste, la liaison de toutes ces idées et très-probablement la raison (juste ou fausse) pour laquelle on avait placé le trône du *prince aérien de la mort*, — *princeps aeris ac mortis*, — dans un milieu de *soufre* et de *corruption*.

C'est encore une chose fort remarquable que de voir toute l'antiquité s'entendre là-dessus avec la Bible, et, après avoir fait dériver le mot *miasme* de *μαίνεῖν*, *corrompre*, appeler en outre le soufre, *τὸ θεῖον*, c'est-à-dire du même nom précisément qu'Hippocrate donnait à CE QUELQUE CHOSE DE DIVIN (*divinum quid*), dont il redoutait l'interven-

1. Liebig, *Lettres sur la chimie*.

tion dans toutes les maladies ; ainsi, le soufre était littéralement pour toute l'antiquité le *miasme divin* par excellence.

Qu'on veuille bien nous dire pourquoi.

Au chapitre *Cosmolâtrie*, nous reprendrons cette grande question à l'occasion des volcans et de certaines sources thermales.

Mais laissons les hypothèses et revenons aux détails si frappants dans lesquels nous entrions tout à l'heure. On nous demandera quelle valeur peuvent avoir aujourd'hui dans la science des phénomènes *angéliques et spectraux* qui ne se représentent plus depuis des siècles ; mais nous demanderons à notre tour comment il se peut faire que des phénomènes si généraux, si constants autrefois, ne se représentent plus jamais aujourd'hui. Leur cessation ne se comprend plus du moment où on les range parmi les *effets* de la maladie. Comment des hallucinations assez intenses pour faire voir soit à toute une ville un ange remettant son épée dans le fourreau, *tout juste au moment même où la maladie se retire*, soit à des provinces tout entières des spectres parcourant les campagnes, ont-elles donc cessé depuis des siècles ? Si ces hallucinations étaient un résultat nécessaire et tout *ordinaire* du *délire*, comment expliquer cette disparition si complète ? Il y a là-dessous évidemment un mystère, et plus grand peut-être lorsqu'il se cache que lorsqu'il se montre au grand jour.

La nature ne se dément pas ainsi.

Mais, au contraire, si la vérité s'est jamais rencontrée une seule fois du côté où nous la signalons, si toutes les théories antiques et bibliques ont dit vrai une seule fois, soyons bien certains que jusqu'à la fin du monde, et quels que soient les progrès de toutes nos sciences, les choses se passeront exactement — qu'on le voie ou qu'on ne le voie pas — comme elles se passaient à Jérusalem, à Ninive, à Athènes, au Mexique et à Rome.

La vérité se dément encore moins que la nature.

Notre but sera donc rempli si nous pouvons jamais amener un seul enfant de cette science qui remue tant de choses sans les comprendre à se demander un jour si, lorsque ses maîtres lui parlent de *malignités* morbides, d'*élections* étranges, de *prédilections* bizarres, de *génies* épidémiques en un mot, ils ne parlent pas infiniment mieux qu'ils ne pensent, et s'ils ne font pas très-souvent de la vraie et très-bonne science sans le savoir.

Lorsque ces maîtres voudront bien prendre au sérieux leurs propres paroles, ils définiront avec nous tous ces génies épidémiques :

« FORCES SPIRITUELLES ET INTELLIGENTES PRÉPOSÉES A LA DIRECTION GÉNÉ-

RALE DE LA FLAGELLATION PUBLIQUE, AU MOYEN D'AGENTS TRÈS-NATURELS ET DE POISONS MORTIFÈRES. »

Sur ce terrain, nous nous croyons inattaquable <sup>1</sup>.

1. On se scandalisera, mais nous ne demanderons aux scandalisés qu'une seule grâce, celle de ne pas nous faire dire, par exemple, ce que nous n'aurions jamais dit; de ne pas nous accuser surtout d'amener au rejet fatal et absolu de toute mesure préventive ou corrective, publique ou privée.

Si l'on tirait cette conclusion extrême de notre croyance au *ταυ* fatal, il faudrait également la tirer de ce verset évangélique : « Sachez bien qu'il ne tombe pas un seul cheveu de vos têtes sans la permission de mon Père ». Le principe est identique dans les deux cas. Mais il faut bien se persuader que tout à côté des volontés providentielles *expresses* et générales, il y a l'immense chapitre : 1° des épreuves simplement *tolérées* ; 2° des causes prédisposantes attirant ces calamités spirituelles comme elles attirent toutes les autres, causes secondaires qu'il est souvent facile d'affaiblir ou d'écarter par l'hygiène et la prière, qui n'est à son tour que de l'hygiène spirituelle et morale.

La lutte n'est inutile qu'aux *marqués* (signati).

## RÉCAPITULATION

### DE LA PREMIÈRE PARTIE

Ainsi donc, la haute portée de notre dogme, et par conséquent celle du moindre de nos phénomènes spirites, ne nous seront plus objectées, puisqu'il en découle immédiatement :

En COSMOLOGIE : 1° la rentrée dans le Cosmos de tout un règne perdu et ridiculisé comme une fable ; 2° la démonstration de la spiritualité de toutes les forces premières et de leur complète indépendance de la matière ; 3° la vraisemblance ou du moins la possibilité de certains ordres de forces nouvelles et même surintelligentes, invoquées — nous l'avons vu — par quelques savants <sup>1</sup> ;

1. Voir p. 34.

En HISTOIRE, la solution du plus grand de tous les problèmes qui la divisent (l'admission ou le rejet du merveilleux), car, si l'on nous a dit qu'avec l'une il n'y avait plus d'historiens acceptables, on est convenu qu'avec l'autre il ne restait plus au lieu d'histoire qu'une sorte d'IMPASSE inextricable<sup>1</sup>;

En THÉOLOGIE, la justification de tous ses dogmes, la chute reconnaissant les esprits comme sa *cause*, l'incarnation les donnant pour sa *raison*, la rédemption comme l'objet de son *triomphe*, et la victoire évangélique se proclamant le *résultat* de leur dépouillement, de leur déroute et de l'enchaînement de leurs archontes<sup>2</sup>;

En PHILOSOPHIE, la restauration d'une ontologie mutilée, l'explication du *mal* par le *malin*, « sans lequel, nous a dit Schelling, la philosophie reste absurde, » l'impossibilité du panthéisme, l'éclaircissement des plus grands mystères de la psychologie, le seul préservatif contre la psycholâtrie moderne, d'admirables lumières sur l'intuition, l'extase et tout un ordre de phénomènes acceptés et complètement enténébrés par la métaphysique du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup> ;

En PATHOLOGIE, la réintégration de tout un ensemble de causes *bafouées* et *chassées* depuis deux siècles, un jour immense versé sur une masse d'affections mystérieuses, tout un ordre de maladies mentales illuminé par l'Évangile, enfin la seule réponse efficace au cri d'alarme poussé sur tous les points du globe, devant les effrayants résultats d'un occultisme incompris<sup>4</sup>.

Que dire maintenant de ces libres penseurs qui, devant des phénomènes décidant de tant de principes et préparant tant

1. Voir p. 85.

2. Voir de 115 à 128.

3. Voir de 129 à la fin du chapitre.

4. Voir tout notre 4<sup>e</sup> chapitre.

de réponses, croiraient se compromettre en leur accordant un regard ou quelques minutes d'attention ?

Mais que dire surtout de ces inexplicables catholiques se permettant de mépriser une question qui remplit toute la Bible, les évangiles tout entiers et l'histoire universelle de l'Église ? Fruit de l'aveuglement ou du respect humain, une telle défaillance dans le jugement ou dans la foi fait trembler (comme le disait dernièrement l'éloquent abbé Mermillod) non plus seulement pour le salut des âmes, mais pour l'intelligence humaine visiblement affaiblie et de plus en plus inhabile à comprendre.

Ces bases une fois posées sur l'importance absolue du surnaturel, cherchons-le maintenant et signalons jusqu'à ses moindres manifestations dans les traditions et dans l'histoire universelle.

DEUXIÈME PARTIE

---

GENÈSE ET TRADITIONS PRIMITIVES

SUR

LES DEUX CHUTES

ANGÉLIQUE ET HUMAINE.



## CHAPITRE V

# DES ESPRITS AVANT LA CHUTE

(DE L'HOMME)

### § I

Dieu. — Les Esprits. — Magnificences des expressions bibliques. — Double paradoxe sur le mutisme et le mythisme de Moïse. — Impossibilité de l'emprunt judéo-mazdéen à l'égard des anges, démontrée par ceux même qui le disent certain. — Les papyrus égyptiens et les scribes de Rhamsès II vengeant énergiquement Mosou des attaques de Berlin et de Paris.

#### *I. — Dieu.*

Plus d'une fois on a félicité le XIX<sup>e</sup> siècle d'avoir, parmi tant de vérités naufragées, sauveté la plus importante de toutes, celle de l'existence et de l'unité divines. Pour mieux apprécier la justesse de ces félicitations, il suffira de comparer l'enseignement officiel de ce même siècle avec celui que la foi religieuse nous impose.

En ce moment, deux voix se font entendre à nos côtés, l'une à droite, l'autre à gauche; et quoique la suprême sagesse ait pris soin de nous répéter plus d'une fois ce conseil :



« Écoute ce qui est à ta droite, méprise ce qui est à ta gauche, » nous nous trouvons forcé de les écouter provisoirement toutes les deux, et de commencer par celle qu'il nous est enjoint de suspecter.

« Nul ne croit en DIEU plus que moi, s'écrie-t-elle; quel est le calomniateur qui en doute? Je le proclame tous les jours; il est vrai que mon Dieu n'est pas celui du vulgaire, mais bien celui des penseurs, celui de Lucrèce, de Spinoza, de Hegel, c'est-à-dire des trois plus grands génies de l'antiquité, du moyen âge et de nos temps modernes. Avec eux je reconnais dans ce monde un Dieu QUI NE FAIT QU'UN AVEC LUI. Substance unique, éternelle, force infinie, absolue, mais INCONSCIENTE et surtout IMPERSONNELLE; mon Dieu, c'est le COSMOS et le THÉOS substantiellement identifiés de TOUTE ÉTERNITÉ. Et voilà pourquoi le grand Apôtre a pu dire, sans que ses disciples le comprissent : « C'est en lui que nous vivons, que nous nous remuons et que nous sommes. » Si donc nous péchons en quelque chose, c'est par l'exagération du respect, puisque nous constituons et voyons le GRAND ÊTRE, bien plus intimement que ne le font les chrétiens, au fond de toute chose et de nous-mêmes. »

Cette voix de la gauche est forte, puissante, partant de haut, et quoiqu'elle soit d'une tristesse et d'une sécheresse qui pénètrent, elle tire une certaine autorité de sa large compréhension de l'infini, de son respect pour l'immutabilité des lois de la nature, de la témérité même de ses audacieuses conceptions, et ne paraît même pas contredire au premier abord la parole apostolique sur laquelle elle ose s'appuyer.

Prêtons maintenant l'oreille à la voix qui parle à notre droite.

« Je crois en DIEU, nous dit celle-ci, en Dieu NOTRE PÈRE tout-puissant. CRÉATEUR du ciel et de la terre, de toutes les choses visibles et invisibles, etc. »

Dès le début quelle différence de langage, et comme tout aussitôt, cœur et raison, savent comprendre! Non, Dieu n'est pas *inconscient*, car il serait inférieur aux consciences qu'il a

faites ; non. Dieu n'est pas nous-mêmes, car nous qui nous discernons cet honneur, nous serions donc sortis de nos propres mains créatrices ? Usurpation ridicule, dont il nous faudrait aussitôt partager le bénéfice et la gloire avec la brute immonde qui rampe autour de nous, comme avec le gravier que nous écrasons sous nos pieds.

Ah ! certes, les premiers âges chrétiens connaissaient mieux que nous cette divinité. « Dieu, nature supra-substantielle, disaient-ils, bonté immense, excédant toute parole, tout savoir, toute intelligence, unique puissance qui ait pu dire d'elle-même : « Pourquoi me demandes-tu mon nom, tu ne sais donc pas qu'il est admirable ? Seul je suis, oui, seul je suis la vie, la lumière, la vérité. » A leurs yeux c'était donc le bon, le beau, le sage, le bien-aimé, l'éternel, le père des siècles et l'ancien des jours, surpassant tout par sa grandeur, porté sur les esprits, habitant à la fois tous les cœurs, les âmes et les corps, le ciel et la terre. Constamment immuable dans le monde, autour du monde et par delà le monde, il est tout ce qui est, oui, TOUT A LA FOIS, SANS CEPENDANT ÊTRE RIEN DE CE QUI EST <sup>1</sup>.

Entre ces deux voix, prononçant à peu près les mêmes mots, mais séparés quant au sens qu'elles leur donnent par un profond abîme, qui pourrait hésiter ?

La philosophie moderne n'hésite pas cependant ; elle écoute de préférence celle qui sort des ténèbres de gauche, SINISTRA, et qui les rend de plus en plus épaisses ; toutefois, par ce mot « philosophie » nous entendons la philosophie dominante, enseignante, officielle, sans nous préoccuper des nombreuses exceptions que nous aimons à reconnaître.

L'esprit français, en effet, aussi clair que sa langue, sauvegardera toujours d'un panthéisme trop grossier toutes les intelligences d'élite qui ne séparent du vrai ni le beau ni le bon.

1. *Des noms divins*, par saint Denys, traduction Darboy, p. 348.

Toujours ces intelligences instinctivement savantes répéteront avec un grand poète :

. . . . . Il n'est pas deux croyances ;  
Je ne sais pas son nom , mais, regardant les cieux,  
Je sais qu'ils sont A LUI, je sais qu'ils sont immenses,  
Et que l'immensité ne saurait être A DEUX <sup>1</sup>.

Voilà ce que le déiste moderne saura toujours opposer de plus beau sur l'action créatrice et sur l'unité divine aux confusions insensées du panthéisme scientifique ; mais n'espérez pas mieux, et surtout ne lui demandez pas la preuve que Bossuet s'est trompé en proclamant le déisme « un athéisme déguisé, » il vous prouverait, hélas ! tout le contraire.

A plus forte raison, ne lui demandez jamais rien sur les mystères et les attributs de la divinité qu'il proclame, ne l'interrogez pas, par exemple, sur la triplicité du Dieu un, sur ces « trois adorables personnes, dont le bonheur et la gloire sont d'habiter persévéramment l'une dans l'autre, de manière que la plus stricte unité subsiste avec la distinction la plus réelle. Il en est de cette unité multiple comme de l'éclat projeté par une multitude de flambeaux *unis dans leur distinction, et distingués dans leur ensemble* ; comme eux elle ne perd jamais rien ni de son unique et indivisible splendeur, ni de son existence individuelle et privée ;... elle reste ce mystérieux océan de l'être et de l'amour, que nous connaissons seulement par les fruits mystérieux de sa fécondité ; quant à son mode de production, c'est ce que personne n'a jamais su dire ni concevoir<sup>2</sup>. »

Ce que personne n'a jamais pu dire ni comprendre, qui donc aurait pu l'inventer, et comment eût-on pu le propager ? Aussi verrons-nous que tous les âges, que toutes les contrées et que toutes les traditions chantent d'un commun accord cette vérité primordiale : « Il y en a trois qui rendent

1. Musset.

2. *Des noms divins*, saint Denys, p. 360.

témoignage dans le ciel et sur la terre, et ces trois sont un seul. *Et hi tres unum sunt*<sup>1</sup>. »

2. — *Les Esprits.*

Mais en dehors de la grande et triple unité, ou plutôt parmi les titres qu'on lui donne, il en est un tout spécial qui paraît contredire d'abord sa majestueuse simplicité : c'est celui de « Dieu des dieux et de Seigneur des seigneurs<sup>2</sup>. »

Qu'est-ce à dire ? Après avoir fait autour de la divinité, d'un consentement unanime, le vide absolu que sa nature infinie réclame, après avoir banni des cieux toute cette aristocratie, objet de nos anathèmes, va-t-il donc falloir que, par respect pour quelques métaphores bibliques, nous rassemblions à nouveau, autour du trône divin, toute une cour de divinités secondaires et suspectes ?

Pour toute réponse, interrogeons la Bible ; la Bible, l'autorité par excellence, car M. le docteur Littré nous l'affirme : « Les livres des Hébreux sont les plus *lointains* des monuments écrits que nous possédons, et par delà il n'y a plus que des légendes, des traditions, des conjectures<sup>3</sup>... »

M. Renan n'est pas moins explicite : « Si nous envisageons dans son ensemble le développement de l'esprit hébreu, nous sommes frappé de ce haut caractère de *perfection absolue* qui donne à ses œuvres le droit d'être regardées comme classiques... Seul, entre tous les peuples de l'Orient, Israël a eu le don d'écrire pour le monde entier<sup>4</sup>. »

Nous sommes donc ici, on nous l'accorde, non-seulement sur le plus ferme de tous les terrains, mais sur le *seul* qui puisse l'être, heureuse et consolante exception réservée au seul trésor et au seul gage de nos plus belles espérances !

1. Saint Jean, chap. v.

2. Saint Paul, I, *Cor.*

3. *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> juillet 1857.

4. Ibid.

Si donc nous interrogeons sur les esprits célestes cette œuvre *d'une perfection absolue*, nous sommes ébloui tout d'abord par la magnificence des titres et plus encore par celle des missions qu'elle leur assigne.

Voici quant aux premiers :

*Cachets de la ressemblance du Très-Haut* (Ézéch.). — *Anges de la face du Seigneur* (Exod.). — *Porteurs sublimes de sa gloire* (ib.). — *Supports de ses divins attributs*. — *Yeux du Seigneur* (Apoc.), etc., etc... La dignité de ces qualifications monte si haut, qu'elles paraissent presque se confondre avec celles de la Divinité. En effet, tous, *élohim* comme leur Dieu, les anges, par une sainte usurpation, « assument jusqu'au nom divin de Jéhovah, toutes les fois qu'ils le représentent<sup>1</sup>. »

Quant à leurs missions diverses, voyez quelle importance ! A ces classifications très-significatives de vertus, puissances, principautés, dominations, trônes, chérubins, séraphins, anges et archanges, viennent s'adjoindre soit des synonymies, soit des épithètes magnifiques. Ainsi, *forces* (*élohim*), *énergies divines* (*ἐνεργειαι*), *essences spirituelles* (*πνευματικαι οὐσαι*), *pierres enflammées des cieux* (lapides igniti cœlorum), *soutiens de l'univers* (*κοσμοκρατορες*), *recteurs du monde* (rectores mundi), *anges des sphères célestes* (ophanim ou rotæ), *flammes et forces du Très-Haut* (chérubins et séraphins), *envoyés du Très-Haut* (malachim), *enfants de Dieu* (bnè aleim), *conseillers vigilants* (egregores), etc., etc.

L'Écriture nous montre tous ces *dieux créatures*, plus brillants que la flamme, plus rapides que les vents<sup>2</sup>, vivant d'amour et d'harmonie, s'illuminant les uns les autres, se nourrissant d'un pain et d'un breuvage mystiques, entourant comme un *fleuve de feu* le trône de l'agneau, se voilant la face de leurs ailes. Ce trône de gloire et d'amour, ils ne le quittent que pour aller porter aux astres, à la terre, aux royaumes, aux

1. Bible de Vence, t. XIX, 348.

2. « Il fait des vents et des flammes ses ministres et ses anges. » (Ps. XL.)

cités, à tous les *filis de Dieu*, leurs frères ou leurs pupilles, en un mot, à toutes les créatures, fussent-elles inanimées, la divine influence qu'ils viennent de puiser à sa source et qui ne craint pas de se confier elle-même à leurs soins.

Quant à leur nombre, c'est celui de la *grande armée des cieux* (sabaoth), armée plus nombreuse que celle des étoiles, armée que le prophète Daniel dénombre par « millions et centaines de millions, » pendant que l'apôtre, plus enthousiaste encore, n'hésite pas à changer ces millions en myriades et en « myriades de myriades<sup>1</sup>. » Job déclare à son tour que « il n'y a pas de nombre pour cette milice, » et saint Jean l'aréopagite affirme l'insuffisance de tous les nombres matériels pour définir celui de ces divines phalanges.

A la splendide glorification des saints anges par les Écritures, la théologie fait succéder la sienne et nous montre « *ces lumières raisonnables*<sup>2</sup> » constituant chacune une espèce<sup>3</sup>, contenant dans leur vertu telles ou telles parties de la nature, couvrant d'immenses espaces, *bien que d'une étendue déterminée*, résidant, tout incorporelles qu'elles soient, dans des limites *circonscrites*, se transportant d'un lieu dans un autre par mouvements locaux, *successifs*, plus rapides toutefois que la lumière et la foudre, disposant de tous les éléments de la nature, produisant à volonté d'inexplicables mirages, tour à tour *objectifs* et *subjectifs*, parlant aux hommes un langage tantôt articulé, tantôt uniquement spirituel, s'éclairant mutuellement et se communiquant leurs idées par leur volonté simple.

Aux propriétés naturelles de ces surnaturelles créatures viennent s'adjoindre ensuite celles que la Divinité leur octroie. Alors nous les voyons « ornées, comme images de Dieu, » de propriétés déiformes<sup>4</sup>, s'élever des *prodiges* qu'elles opèrent

1. *Apoc.*, v. 44.

2. Belle expression de sainte Hildegarde (*Scivias*.)

3. Saint Thomas, I, quæst. 50, art. 4.

4. Saint Denys, *Hiér. cél.*, ch. VII et VIII.

par leurs propres forces aux miracles qu'elles opèrent par coopération divine ; alors, encore, elles pénètrent dans les secrets divins et dans « les raisons des choses, » parallèlement au degré de leur vision dans le Verbe et de leur union intuitive avec lui... En un mot, oserons-nous dire à notre tour, de même que les soleils illuminent les planètes, et que les astres s'attirant mutuellement au prorata de leur puissance gravitent tous ensemble vers une constellation invisible, de même, les esprits angéliques supérieurs, fixant d'un regard d'aigle le soleil de justice, attirent et illuminent les inférieurs, les enlacent dans l'énergie brûlante de leur attraction spirituelle, et les emportent avec eux vers cette constellation mystique où la foi nous les montre baignés dans des flots de lumière et d'amour.

On conviendra qu'envisagée à ce point de vue, la doctrine des esprits laisserait loin au-dessous d'elle et même à une incommensurable distance celle de l'infinie multiplication des globes, si toutes deux, comme nous l'avons déjà fait entendre, ne se retrouvaient souvent comprises dans le *tsabaoth* qui les unit sans les confondre.

3. — *Prétendu mutisme de Moïse à leur égard et prétendus emprunts mazdéens.*

Pourquoi faut-il encore une fois abandonner ces hauteurs pour écouter les froids murmures de la science ? Ah ! c'est que notre mission, répétons-le, n'est malheureusement pas de chanter un hymne, mais bien de répondre à des sophismes.

En présence de titres aussi variés que splendides et de missions aussi glorieuses que nettement définies, on se demande avec étonnement comment a pu s'accréditer le paradoxe qui fait de cette croyance aux anges et aux démons un plagiat, ou tout au moins un emprunt contracté par les Juifs pendant la captivité de Babylone.

A l'appui de ce paradoxe on invoque le prétendu mutisme de Moïse sur la création des esprits, sur leur chute, leurs missions, et nous connaissons plus d'une théologie classique

en tête de laquelle se trouve formulée la même assertion à peu près dans les mêmes termes.

On n'apprécie pas assez la gravité de cette erreur de chronologie dogmatique ; on ne voit pas la solidarité de tous ces paradoxes et la nécessité logique qui mène de l'emprunt angélique à l'emprunt de toutes les doctrines messianiques. Nous allons le constater.

Heureusement, il n'est rien de tel que l'erreur pour se contredire elle-même, et rien de tel que ses contradictions pour en finir avec elle. Essayons et commençons par M. Munck.

M. Munck, hébraïsant aussi habile qu'Israélite sincère, oubliant que « noblesse oblige, » commence par faire la plus belle part au préjugé moderne. « Dans le sévère monothéisme de Moïse, dit-il, il y a à *peine* de la place pour les anges. Leur existence n'est pas un dogme de la religion mosaïque... Si Moïse parle quelquefois de *messagers*, on voit dans ces messagers de Dieu les éléments, les facultés de la nature et les phénomènes qu'elles produisent. Ce n'est que plus tard, pendant la captivité de Babylone, *que se forme la théorie* des anges par l'influence des mages. Les anges, divisés en bons et en mauvais, reçoivent des noms, on leur attribue des fonctions, et c'est *alors seulement* que nous voyons paraître Satan (l'Ahriman des Perses) ; ensuite, à la tête des bons anges, on plaça sept princes ou archanges ; ce sont les sept amschaspands, dont le premier est Ormuzd, etc., etc.<sup>1</sup> »

M. Reynaud, à son tour, et tout en admettant par exception la possibilité de ces essences spirituelles, n'évite pas l'erreur commune. « Ce n'est pas en Terre Sainte, dit-il, qu'il faut aller pour en trouver les origines, c'est en Mède et au delà... Ce ne sont, au fond, que les féroliers de l'ancien mazdéisme. Ouvrez les Naskas, et vous y verrez dans leur splendeur primitive tous ces fantômes célestes : « J'invoque et je célé-

1. Voir la Palestine, *Univers pittoresque*, p. 144, 513, etc.



bre, dit le Vendida, les purs *férouers, forts et bien armés*<sup>1</sup>.»

M. A. Maury, moins généreux encore, relativement à l'antiquité de nos croyances, nous les fait arriver en ligne directe, qui le croirait? par la Grèce. « Il ne saurait plus y avoir de doute, dit-il, les *anges* et les *diables* du christianisme ne sont décidément plus *que* les *δαίμονες* des Grecs... Ceux qui ont soutenu que le platonisme ne devait *rien* aux Hébreux ont gagné *cent fois* leur procès... Ce fut surtout à l'époque des Alexandrins que cette doctrine se répandit dans les esprits<sup>2</sup>... »

Voici qui nous paraît par trop exorbitant. Lorsque le Pentateuque de Moïse roule tout entier sur la chute de l'humanité par la séduction d'un *démon tentateur*, et sur la promesse de l'écrasement futur de ce démon par *celui des élohim* ou des *forces*, c'est-à-dire par le Dieu des dieux, *Deus deorum*; lorsqu'il n'y a pas un patriarche qui ne soit honoré du commerce de l'un de ces dieux, pas un combat où ils n'interviennent, pas un ordre qu'ils ne transmettent (*mlac*), pas une loi qu'ils ne dictent (*ordinata per angelos*), pas une *théophanie* dont ils ne soient l'instrument<sup>3</sup>, venir nous dire à nous chrétiens : « Tout cela vous vient de Proclus et de Plotin, » c'est nous dire : « Votre Moïse est plus jeune que les hérésiarques du second siècle de l'Église, et vous ne lui avez fait répéter que les vieux radotages mazdéens échangés entre les sages du portique et leurs amies philosophes, les Laïs et les Phrynés. »

Il est pénible d'exposer de telles aberrations, mais il le faut absolument, si l'on veut se faire une idée juste du chaos historique, et malheureusement officiel, au fond duquel nous sommes descendus.

M. Renan, comme on le pense bien, ne pouvait pas rester

1. Cette expression, qui nous rappelle l'évangile du *fort armé*, est travestie dans presque toutes nos traductions en celle d'un *homme fort et bien armé*. Il est triste, pour des interprètes chrétiens, d'être mis dans le vrai par des fils de Zoroastre.

2. *Revue archéol.*, de 1844, p. 657.

3. C'est l'opinion de toutes les théologies.

en arrière sur ce fameux emprunt, et les anges de Moïse, « ces anges sans initiative, et par conséquent sans importance<sup>1</sup>, » ne sauraient lui paraître bien vieux, du moment où il semble accepter cette assertion de M. de Wette, « qu'au début de l'ère chrétienne, Moïse ne passait pas encore pour l'auteur du Pentateuque<sup>2</sup>. »

Maintenant, avant d'en venir à l'examen de cette dernière énormité, veut-on prendre une idée juste de toutes les difficultés de ce système d'emprunts judéo-chaldéens ou mazdéens? Qu'on lise attentivement la *Revue germanique*, inspirée comme on le sait, du même esprit qui inspire MM. Maury et Renan, et certes bien au courant de l'érudition d'outre-Rhin. Dans cette *Revue*, MM. Neftzer et Nicolas<sup>3</sup> commencent par embrasser le préjugé général, mais bientôt, en le sondant un peu plus à fond, le premier ne tarde pas à s'apercevoir de la faiblesse de sa base : « C'est vrai comme ensemble, dit-il... mais *quand on descend au détail*, qu'est-ce que les Juifs auraient donc pu emprunter aux Chaldéens?... Ceux-ci n'avaient d'abord assurément *rien* à leur donner comme croyances messianiques... Ils n'ont donc en réalité rapporté de Babylone que le renoncement définitif aux abominations idolâtriques (de cette ville), et le projet bien arrêté de respecter la loi et de rester désormais dignes de la protection divine qui les avait délivrés. »

Voilà certes de singuliers emprunteurs, qui puisent dans un trésor étranger tout le contraire de ce qu'il contient! On doit savoir gré à M. Neftzer d'avoir franchement proclamé le résultat final de ses études. Malheureusement elles ne lui prouvaient pas tout. « Il n'en est pas de même du mazdéisme, dit-il; la loi mosaïque et la loi mazdéenne se touchaient par les points essentiels, par des analogies importantes, par les rapports les plus étroits, tels, par exemple, que l'attente du *Caos-*

1. *Langues sémit.*, p. 9.

2. *Études*, p. 81 et 82.

3. *Revue germanique*, 31 juillet 1858. Ne pas confondre ce dernier auteur avec M. Aug. Nicolas, l'auteur des *Études sur le christianisme*.

*hyana* (l'Utile ou le Messie). Ces croyances ont marqué de leur empreinte le développement des idées juives. »

Soit, nous voici réduits à un messie mazdéen... Mais alors il ne faudrait pas se donner un démenti dans sa propre Revue, et venir nous dire, dans un autre article sur le parsisme<sup>1</sup> : « Il est vrai que, *bien antérieurement* à la conquête de Babylone par Cyrus, Zoroastre avait eu des rapports avec la race sémitique ; *il s'était peut-être inspiré* auprès d'elle, car, si nous en croyons Ammien Marcellin (xxiii, 6), le Bactrien Zoroastre avait puisé dans les *mystères* des Chaldéens. »

Ainsi, dans le système adopté, nous aurions tout emprunté aux Mazdéens, qui tiennent tout des Chaldéens, auxquels on vient de nous dire que nous n'avions rien pris du tout!...

« Quant à cet ordre d'idées singulières, désignées plus tard chez les Juifs sous le nom d'apocalyptiques, leur germe se trouvait A LA FOIS dans les livres sacrés des Perses et des Juifs... L'attente du Libérateur elle-même y est identique, et ce qui paraît le plus vraisemblable, c'est qu'elle s'est développée *simultanément chez tous deux* par une action réciproque des deux croyances<sup>2</sup>. »

A la bonne heure! on ne se vole pas, par cela seul qu'on est cohéritier.

« Il est vrai que les croyances que Théopompe trouvait chez les Perses 400 ans avant Jésus-Christ, nous ne les trouvons pour la première fois sous leur forme apocalyptique que 150 ans avant la même époque, *mais rien ne prouve qu'elles ne fussent pas répandues antérieurement chez le peuple d'Israël.* »

De mieux en mieux; mais alors pourquoi M. Nefftzer tient-il à faire une exception pour le dogme d'Ahrimane et à le confiner exclusivement dans le mazdéisme, par la seule raison que « la doctrine d'une puissance infernale capable de résister à Dieu n'avait pas d'antécédents dans l'hébraïsme? »

1. *Revue germanique*, 30 décembre 1859.

2. Ibid.

Cette réserve n'est plus tenable, lorsqu'on reconnaît, comme le fait l'auteur, que « la création des féroüers, si analogues aux anges gardiens des Juifs, *peut faire supposer* que l'influence juive *n'aurait pas été étrangère* à la formation du mythe mazdéen<sup>1</sup>. »

Elle l'est encore moins, lorsqu'on reconnaît que dans les *zends* « la création et son ordre sont *évidemment imités* de celle de Moïse, » et que toute la scène du paradis et celle de nos premiers parents sont des *légendes dues à l'influence juive*<sup>2</sup>.

On conviendra que c'est avouer généreusement sa défaite absolue sur tous les points, et, ce qui est plus méritoire encore, que c'est braver courageusement toutes les colères d'une école pour laquelle le contraire « ne fait même plus l'ombre d'un seul doute. »

Assurément il y a loin de ces derniers travaux à l'antériorité que M. Maury veut accorder aux démons grecs sur les nôtres, et certes il ne serait pas difficile de ranger ce savant à son tour parmi les *indécis*, lorsqu'on lit dans son article *Anges* de l'*Encyclopédie moderne* : « Les anges avaient été chez les Hébreux un dernier lambeau du polythéisme... Tous les peuples de l'Asie ayant débuté par ce dernier état, et n'étant arrivés au monothéisme que par le développement lent et gradué de la raison humaine, il est probable que par l'expression cosmogonique d'*élohim* on entendait *Dieu et les anges*. C'est en effet la supposition la *plus vraisemblable*... La création du monde par les anges, *codivinités* de Jéhovah, nous paraît donc, nous le répétons, le dogme *antérieur à la Genèse* chez les Israélites, comme celui des *amschaspands* auxiliaires d'Ormuzd, chez les Mazdéens, etc. »

Donc, encore une fois, pas la moindre trace d'un emprunt, et lorsqu'on veut faire naître le mot *démons* (δαιμονες) sous les arcades du portique, c'est une pure querelle de grammaire et

1. *Revue germanique*, 3<sup>e</sup> art., p. 2.

2. *Ibid.*

de mots ; de même que retarder l'entrée de *Satan* sur la scène théologique jusqu'à la captivité de Babylone, c'est encore faire de l'exception d'autant plus arbitraire, que dix lignes plus bas M. Maury reconnaît que le *serpent tentateur* a toujours existé dans le second chapitre de la Genèse ; aveu suffisant dont il ne peut se tirer plus tard qu'en ne voyant que l'*animalité* pure de ce serpent dans le récit de ces premiers narrateurs. « *Animalité*, dit-il, qu'on n'aurait plus tard métamorphosée en *diable* que pour arranger le récit hébraïque sur la fable d'Ahriman. Tout cela est antilogique, et du moment où l'on admet la *simultanéité primitive*, il n'y a plus lieu de recourir pour la suite à tous ces tours de force de concordance et d'arrangements habiles. »

Quant à M. Renan, comme il s'en rapporte en dernier ressort à M. Munck, « qui, dit-il, traite la question au même point de vue que lui, mais avec une *grande excellence* de principes, » notre tâche sera bien facile, car voici dans dans quels termes M. Munck se contredit à son tour :

« La base de la doctrine des Pharisiens était la *tradition orale* qu'ils faisaient remonter *jusqu'à Moïse*, et dont l'autorité pour eux était égale à celle de l'Écriture. Or, un des dogmes de cette tradition orale et moïsiaque était qu'« il existait des êtres supérieurs à l'homme, de purs esprits, *intermédiaires* entre la Divinité et les hommes, et qui sont appelés *messagers de Dieu* ou *anges*. Il y en avait de bons et de mauvais, etc. Déjà, dans les croyances des ANCIENS HÉBREUX, nous rencontrons les messagers célestes, ou les anges, représentant les actes émanés de Dieu, et les facultés de la nature ; les Hébreux pouvaient donc facilement retrouver LEURS messagers célestes dans les izeds de la doctrine de Zoroastre, ... et Moïse ne fit que céder à ces croyances populaires<sup>4</sup>. »

M. Salvador ne paraît ni moins embarrassé ni moins inconsequent. Après nous avoir affirmé que « la théorie des anges,

4. Voir la Palestine, *Univers pittoresque*, p. 543 et 544.

leur révolte contre Dieu, leur chute et les projets du prince des mauvais anges à l'égard de l'homme, ne se trouvent nullement exposés dans les livres de Moïse<sup>1</sup>, » il ajoute : « *Cependant on ne peut s'empêcher de reconnaître dès le début de la Genèse des allusions, soit à un événement primitif dont la chute d'Adam ne serait qu'un reflet, soit à la pluralité des dieux, confirmée par le Dieu de la Genèse lui-même;... d'où vint enfin l'admission assez plausible de quelque bouleversement qui aurait déjà troublé la pureté des hauteurs célestes* <sup>2</sup>. »

Il est temps de nous résumer. Pour nous, voici donc les Hébreux possédant *de tout temps* ces mêmes croyances qu'on les accuse d'avoir empruntées à Babylone, voici leurs anciens *mlac* retrouvés dans les *izeds*, et Moïse parlant *partout*, mais par pure complaisance et seulement *pour flatter l'opinion générale*, de ces êtres spirituels dont on l'accuse de n'avoir parlé *nulle part*!...

Nous n'en demandons pas davantage, et nous croyons nous montrer peu rigide en témoignant le désir qu'on ne nous parle désormais de ce fameux *emprunt* que lorsqu'on sera un peu plus sûr de son fait, la contradiction étant le signe le plus clair de l'erreur : « Vous ne les trouverez jamais *fermes*, » disait Montaigne en parlant des libres penseurs de son temps.

Cette fois-ci, ce qui les a fait, non pas vaciller, mais tomber, c'est qu'ils ont confondu l'éternelle et pure doctrine des anges et des démons avec la fausse kabbale effectivement rapportée de Babylone, mais qui ne constitue pas plus l'angélologie véritable que le grimoire ne constitue la théologie.

#### 4. — *Mythisme de Moïse.*

Au prétendu mutisme de Moïse succède son mythisme absolu, c'est-à-dire son classement parmi les apocryphes ou les personnages de la Fable.

1. *Instit. de Moïse*, II, p. 382.

2. *Ibid.*, p. 384.

On vient de nous dire « qu'il ne passait pas encore au début de l'ère chrétienne pour être l'auteur du Pentateuque. »

On comprendra que nous n'ayons pas la prétention de répondre dans un paragraphe à des bibliothèques entières d'accusations semblables ; contentons-nous de quelques mots.

On nous donne donc le paradoxe en question comme le résumé des convictions générales de toute la science allemande, mais on se garde bien d'en excepter d'abord toutes les protestations des orthodoxes, ensuite toutes celles des rationalistes les plus célèbres, tels que Jahn, Eichhorn, Rosenmüller, Michaelis, etc., etc. Aux yeux de ces derniers, c'est *pure folie que de rêver* une supercherie concertée entre grands prêtres, prophètes et l'on ne sait quelle prophétesse apocryphe, pour duper le même jour, par une fausse loi, toutes les sectes du culte, le plus jaloux gardien de son esprit comme de sa lettre et de toutes les traditions qui les confirment. L'indignation qu'une aussi pauvre supposition inspire à ces derniers rationalistes, ainsi qu'à M. Franck (de l'Institut<sup>1</sup>), égale presque celle de Bossuet ; pour beaucoup d'autres, il en est de même de la sottise calomnie faisant du pontife Helkia l'auteur faussaire du livre de la Loi retrouvé dans le temple vers 624, après une longue disparition, et lu par lui en présence de tout le peuple : « On a prétendu, dit M. Salvador, qu'il l'avait rédigé lui-même ; l'ensemble des faits RENVERSE COMPLÈTEMENT cette opinion<sup>2</sup>. »

Que reste-t-il donc aux fauteurs du mythisme de Moïse ? Laissons encore une fois la parole au dernier rationaliste que nous venons de citer, puisque, d'une part, ses paroles sont les dernières, et que, de l'autre, on nous le donne, même dans notre camp, pour le successeur direct des Philon, des Mainmonides, ou pour le moins des Mendelssohn<sup>3</sup>.

« Mais quels sont les véritables auteurs de ces livres, et,

1. Voir son *Hist. de la Kabbale*.

2. *Instit.*, t. II, p. 297.

3. Paroles de M<sup>sr</sup> Guillon, évêque de Maroc.

avant tout, quel est l'auteur du Pentateuque?... Je n'ai nul besoin de m'engager dans la discussion toute scientifique et souvent trop confuse de ces difficultés... Qu'il soit écrit par un seul homme ou par plusieurs, quelques siècles plus tôt ou plus tard, le Pentateuque, cet imposant ensemble, est à mes yeux Moïse ou le législateur, comme l'*Iliade* est Homère, comme les œuvres d'Hippocrate sont d'Hippocrate lui-même,... quoiqu'on ait révoqué en doute jusqu'à l'existence de ces grands hommes... En mon particulier, à cause du pays et des circonstances au milieu desquelles MOÏSE NAQUIT ET FUT ÉLEVÉ, j'adopte complètement l'opinion qui discerne dans la majeure partie du Pentateuque le cachet d'UN MÊME INDIVIDU. Il me paraîtrait beaucoup plus extraordinaire et surtout beaucoup plus honorable pour la nation hébraïque qu'il fût le produit d'un concours de personnes<sup>1</sup>. »

« Dans l'antiquité sacrée, Moïse, homme d'action, prophète et historien par excellence, est avec évidence le génie prééminent, le grand maître. Replaçons la question sur le terrain dont on l'a trop longtemps écartée. Si les travaux de Moïse lui méritent une gloire réelle, loin d'y porter atteinte la grandeur de l'Égypte (dont il possédait la sagesse) ne fera que la rehausser, car cette dernière est tombée, et tout l'art des investigateurs suffit à peine pour en suivre les traces; mais MOÏSE A VÉCU, ET SES ŒUVRES SONT EN HONNEUR CHEZ TOUTES LES NATIONS<sup>2</sup>. »

Voilà le dernier mot du rationaliste qui connaît le mieux Moïse, ses œuvres et ses institutions. C'est assez dire que pour lui le rôle d'Esdras, dans sa publication du Pentateuque au v<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, au lieu de s'élever jusqu'à celui de compositeur, comme on a voulu le faire croire en désespoir de cause, se réduit en définitive à celui de « coordonnateur, de concert avec le sénat hébreu de son époque, de la plupart des principaux livres fondamentaux<sup>3</sup>. »

1. *Instit. préf.*, p. 7.

2. *Ibid.*, p. 27.

3. *Ibid.*, p. 5.



On le voit, toutes les objections fondées sur une rédaction postérieure aboutissent, lorsqu'on les presse un peu, à l'opinion de saint Jérôme, qui appelait Esdras « *Instaurator Pentateuchi*; » grande leçon pour les exégètes de second ordre, qui fixent si résolûment au premier siècle de l'Église la paternité biblique de Moïse !

5. — *Moïse vengé par les scribes égyptiens.*

Au reste, après les défenseurs officiels et modernes, voici venir des défenseurs officieux et bien plus jeunes encore à force de vieillesse. Ce ne sera plus sur les rives de la Seine et du Rhin que nous irons les chercher cette fois-ci, mais bien sur celles du Nil lui-même et parmi les contemporains du grand homme.

M. Salvador a pris bien soin de nous apprendre que, « d'après tous les monuments, la sortie d'Égypte correspondrait à la disparition soudaine d'Aménophis, qui serait le Pharaon submergé, et que les prêtres de Memphis, qui conservèrent longtemps, *dit-on*, le souvenir de la mer Rouge, ... avaient fait entendre au pharaon Ramessès-Meiamun, ou l'ami du dieu Ammon, que les talents et la popularité de Moïse pourraient fort bien un jour devenir fatals à sa puissance<sup>1</sup>. » Toutefois, notre historien ne s'appuyait que sur Eusèbe et Josèphe, plus d'une fois suspectés par la critique contemporaine.

Aujourd'hui, voici quelques nouveaux et très-curieux documents fournis par l'archéologie la plus actuelle, et dont nous lui laisserons, bien entendu, toute la responsabilité.

Il suffit d'avoir suivi tant soit peu les travaux de nos égyptologues pour savoir que bon nombre d'entre eux, et particulièrement M. le vicomte de Rougé, leur maître à tous, font de ce Ramessès II, autrement dit Sésostris, le contemporain de

1. *Instit.*, t. I, p. 33, 55, 59.

Moïse, et par conséquent le pharaon régnant du x<sup>e</sup> siècle avant la captivité de Babylone. Or, il existe au Musée britannique de très-importants papyrus, contemporains de ce grand monarque et célébrant la gloire de son règne. On a traduit entre autres toute une épopée, dont l'intérêt redouble lorsque l'on constate sa conformité parfaite avec les inscriptions du Ramesseum de Karnak et des temples d'Ibsamboul et de Louqsor, inscriptions surmontées par les tableaux eux-mêmes, que l'on pourrait appeler, suivant l'heureuse expression de M. Fr. Lenormant, des « bulletins officiels de campagnes militaires. »

Ces papyrus, rédigés par le scribe Pentéhor, « l'an VII, le 2 du mois de payni, sous le règne de Rhamsès, aimé d'Ammon, et vivant à toujours comme son père le soleil, » sont tirés de la collection Sallier et Anastasi; mais laissons parler le savant que nous venons de nommer : « Tous ces papyrus, dit-il, datent de la belle époque de la littérature égyptienne, c'est-à-dire des règnes éclatants de Séthos et de Rhamsès, sous la dix-huitième et dix-neuvième dynastie. CE SONT DES TEXTES CONTEMPORAINS DU PENTATEUQUE. Ils appartiennent à cette grande école de scribes, par laquelle Moïse fut élevé « dans toute la sagesse des Égyptiens. » C'est de la belle époque. On est frappé du rapport que présente cette poésie avec celle des Livres saints. C'est la même manière de dire, la même forme de pensées; la ressemblance des expressions est frappante, les métaphores sont les mêmes... L'empreinte de l'éducation égyptienne demeure ineffaçable dans les livres de Moïse, mais quelle différence dans l'objet de cette poésie ! »

Toutefois, voici bien autre chose ! Voici dans les mêmes papyrus d'autres scribes qui se transmettent mutuellement de grandes nouvelles, et ces nouvelles.... ce n'est rien moins que le récit des fléaux dont Mosou couvre l'Égypte, et celui de la submersion dans la mer Rouge, etc., etc. : le tout entremêlé des plus terribles imprécations contre ce Mosou, dont les en-

*chantements ont tout fait*, et en même temps des témoignages de l'admiration la plus vive pour « CET ENNEMI QUI N'A D'ÉGAL NI DANS L'ART D'ÉCRIRE NI DANS L'ART DE CONDUIRE ET D'EXALTER SON PEUPLE. »

Nous reproduirons intégralement plus tard ces admirables documents<sup>1</sup>.

On le voit, toujours des précautions à prendre ! Avant de trop s'avancer au sujet de son emprunt mazdéen, l'erreur aurait dû se méfier de ses propres contradictions, et désormais, quant au mythisme de Moïse, il lui faudra se méfier bien autrement encore des scribes et des papyrus contemporains du grand homme.

## § 11

Date de la création des esprits. — L'*Ornement* des cieux (*ornatus*) substitué par la Vulgate au mot hébreu *tsaba* (armée). — *Tsaba*, association angélique et sidérale. — Création des esprits, époque indéfinie. — Double création simultanée (*spiritualem et mundanam*).

### 1. — Date de la création des esprits.

« Mais au moins, va-t-on nous dire, vous conviendrez que Moïse ne dit pas un seul mot de la *création* des anges. » Ici, c'est encore M. Munck qui va nous fournir une réponse, en permettant d'appliquer à cette création toute spéciale le verset 1<sup>er</sup> du chap. 11 de la Genèse, ainsi traduit par la Vulgate : « *Igitur perfecti sunt cœli et terra et omnis ORNATUS eorum*, Ainsi devinrent parfaits et le ciel et la terre, et tous leurs *ornements*. » M. Munck a d'autant plus raison de nous permettre cette application, que dans l'hébreu le mot traduit par *ornatus* est précisément *tsaba*, qui n'a jamais voulu dire *ornement*, mais bien *armée*, d'où vient *tsabaoth élohim*, le Dieu des armées. « *Id est*, » dit à son tour le maître de tous les commentateurs bibliques (Cornelius à Lapide), « *id est, angelorum ac*

1. Au chapitre de la *Thaumaturgie comparée* ; voir, en attendant, l'article de M. Lenormant, inséré dans le *Correspondant* du 25 février 1858.

*siderum*, » c'est-à-dire le Dieu de l'armée des anges *et* des astres. (T. I, 4<sup>re</sup> part., p. 66<sup>1</sup>.)

Nous voici donc forcé par cela seul de prêter une nouvelle attention au premier verset de la Genèse : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. »

Dans le temps où l'époque de la création des anges pouvait encore intéresser les savants, on se divisait sur cette question comme sur beaucoup d'autres.

Tous les Pères grecs et quelques-uns des Pères latins tenaient pour une création spirituelle bien antérieure à l'œuvre des six jours et s'appuyaient principalement sur ce texte de Job : « Où étais-tu lorsque je posais les fondements de la terre, et que tous *les astres* du matin chantaient en même temps mes louanges à haute voix, et se réjouissaient avec les fils de Dieu<sup>2</sup> ? » Saint Jérôme entre autres (*Ép. à Tit.*, chap. 1) était parfaitement explicite sur cette antériorité : « Notre univers, disait-il, n'a pas encore six mille ans. Mais, *auparavant*, combien ne faut-il pas croire qu'il y a eu d'*éternités*, de temps, d'origines, de siècles, pendant lesquels les anges, les trônes, les dominations et les autres vertus auront servi Dieu, et subsisté sans aucune vicissitude ni mesure de temps, Dieu le voulant ainsi. »

Comme saint Jérôme, et par les mêmes raisons, le grand évêque d'Hippone appliquait le premier verset génésiaque à la double création des esprits et de la matière *en général*.

Néanmoins, cette opinion s'affaiblit peu à peu, et plus tard la difficulté de la concilier avec cette décision du quatrième concile de Latran : « Nous croyons fermement que Dieu créa *de rien*, dans le principe et simultanément, les deux natures, la spirituelle et la corporelle, c'est-à-dire la nature angélique

1. Nous verrons plus tard s'il ne serait pas plus juste encore d'entendre par ce seul mot *tsabaoth* l'armée des anges-astres ou des anges des astres. M. Salvador se range tout à fait à cette opinion. (*Instit. de Moïse*, dernière édit., t. II, p. 786.)

2. Job, ch. xxxviii, v. 7.

et la nature du monde (*mundanam*), » l'avait fait abandonner à ce point qu'il a toujours fallu depuis une certaine témérité pour la soutenir.

Nous ne ferons donc remarquer qu'une seule chose, à savoir que cette double simultanéité de la double création, spirituelle et matérielle, n'entraînait pas nécessairement cette dernière coordination cosmologique appelée l'œuvre des six jours.

On ne peut se dissimuler qu'un élément nouveau est entré, depuis le commencement de ce siècle, dans la discussion de ce premier verset, c'est l'élément géologique; quoique le système des *époques* reçoive en ce moment de bien terribles coups et qu'en fait de division de terrains tout soit à refaire, tout le monde sait que l'étude plus approfondie de ces terrains et plus spécialement encore la découverte des fossiles ont paru nécessiter un laps de temps énorme et indéterminé entre ce premier verset et le suivant.

Nous ne pouvons mieux faire que de laisser parler à cet égard M<sup>gr</sup> Wiseman<sup>4</sup> :

« Il semblerait que cette période indéfinie a été mentionnée tout exprès pour laisser carrière à la méditation et à l'imagination de l'homme... Sur cette période... nous sommes dans une complète obscurité, à moins que nous ne supposions, avec un personnage éminent dans l'Eglise, qu'il est fait allusion ici à ces révolutions primitives, c'est-à-dire à des destructions et reproductions indiquées dans le premier chapitre de l'Ecclésiaste, ou qu'avec d'autres nous ne prenions dans un sens littéral les passages où il est dit que *des mondes* ont été créés (*Hébr. I, 2*). Il est vraiment singulier que toutes les cosmogonies s'accordent pour suggérer la même idée et conserver la tradition d'une première série de révolutions, par lesquelles le monde fut détruit et renouvelé. »

Ces réflexions du cardinal Wiseman acquièrent une nouvelle force lorsqu'on les rapproche de ce passage du *Zohar*

4. Tome I, p. 309.

(cette somme judaïque dont nous examinerons plus loin la haute valeur) : « *La rotation de la terre est une vérité révélée aux maîtres de la sagesse, mais non aux géographes.* » Ce singulier livre devinait donc Copernic au moins quinze cents ans à l'avance. Écoutons-le maintenant nous parler des anciens mondes en termes qui rappellent ceux de l'Ecclésiaste, et peut-être aussi quelques-unes de nos théories les plus modernes. « Il a existé d'anciens mondes qui ont été détruits, des mondes sans forme, qu'on a appelés *les étincelles*, car c'est ainsi que le forgeron, en battant le fer, fait jaillir des étincelles de tous côtés.. Ces étincelles sont les *anciens mondes*, et *ils ont été détruits*, et ils n'ont pas pu subsister, parce que l'ancien (dont le nom soit sanctifié) n'avait pas encore revêtu sa forme, et que l'ouvrier n'était pas encore à son œuvre d'*homme céleste*... Mais quand on parle de la destruction de ces mondes, ce n'est pas une *vraie mort*, mais une déchéance et un changement de place<sup>1</sup>. »

Il nous semble maintenant que cette concession une fois accordée à l'ancienneté possible de la première création matérielle doit s'étendre à la création spirituelle, qui date de la même époque. « *Spirituallem simul ac corpoream.* » Alors nous verrions cette nature spirituelle surgir du sein de Dieu, selon l'expression de saint Grégoire de Nazianze : « Comme les rayons du soleil, *sicut radii a sole*<sup>2</sup>, ou selon celle de saint Grégoire le Grand, comme les étincelles du caillou, *tanquam scintillæ a silice*<sup>3</sup>, » en supposant que par le mot lumière il ne faille pas entendre avec saint Augustin les anges eux-mêmes : « Que la lumière soit, dit-il, c'est-à-dire que les anges soient<sup>4</sup>. »

Mais, nous dira-t-on, quel grand intérêt pouvez-vous donc trouver à l'éloignement d'une époque impossible à préciser ?

1. *Zohar*, 3<sup>e</sup> partie (Idrà-Soulâ), fol. 292 et 435.

2. *Orat. in Christi nativ.*

3. *Moral.*, ch. xix.

4. *De Genes.*, ch. xvii.

Celui d'user, répondrons-nous, de toute la latitude permise pour élargir le plus possible toutes les dates, toutes les proportions de temps et d'espace, comprises entre la création primordiale et l'arrivée de l'homme sur la terre.

Plus que jamais il nous faut de l'air autour des grandes questions philosophiques, et de la reculée pour pouvoir plus facilement les franchir. A une époque où, comme nous le disions plus haut, le moindre grossissement dans l'épaisseur d'un cristal ouvre sur nos têtes et sous nos pieds de nouveaux et insondables abîmes, nous devons plus que jamais éviter — dans les limites de l'orthodoxie, bien entendu, — tout ce qui circonscrirait ces questions. Qui dira par exemple à combien d'astronomes la foi aura pu faire défaut par l'unique crainte de périr étouffés dans la cosmologie de Moïse et d'être obligés de comprendre toutes leurs myriades de soleils et de systèmes dans le mot *astra*, que l'écrivain sacré n'a peut-être appliqué, au quatrième jour de son récit, qu'à l'illumination des astres de notre système solaire?

Quant à ceux qui persisteraient à ne pouvoir deviner ce qu'il peut y avoir de commun entre cette question de globes et de soleils et l'époque de la création des esprits, il nous suffira peut-être de leur dire que si le mot *terram* du premier verset, au lieu de signifier le globe terrestre — ce qui rapetisserait terriblement la création —, signifiait au contraire la matière primordiale (ὕλη), et si le mot *cælum* signifiait, comme le pensait saint Augustin, la nature spirituelle, on ne pourrait plus soutenir, — comme on le fait tous les jours et même comme le célèbre et catholique Dollinger vient de le faire récemment<sup>1</sup> —, que le Pentateuque a gardé le silence sur la création des esprits, puisque, au contraire, il aurait commencé par elle; ensuite on ne pourrait plus hésiter sur le vrai sens de ce verset de Job : « *Les astres, fils de Dieu*, chantaient ses louanges, au moment où il posait les fondements de la

1. *Paganisme et Judaïsme*, t. IV, p. 230

terre<sup>1</sup>. » On comprendrait enfin, et parfaitement, ce passage dans lequel l'apôtre saint Paul parle de la promesse faite « *ante omnia seculorum*, » avant tous les temps des siècles. Paroles assez décisives, il nous semble, pour avoir suggéré au grand théologien Suarez cette réflexion fort juste : « Il a bien fallu dès lors qu'il y eût quelqu'un pour recevoir cette promesse : *Aliquem esse oportuit cui Deus promittet*. »

Laissons à l'un des plus fervents apologistes de saint Thomas, le R. P. Ventura, le soin de nous exprimer la même idée dans son grand et beau langage :

« *In principio*, dit-il, signifie donc avant tout commencement, avant tout ordre de principes, avant toute série de faits, avant toute existence de choses... » Mais à la différence du langage humain qui n'a qu'un seul sens, qu'une seule signification, le langage de Dieu est si puissant et si fécond qu'il en a plusieurs. « Rappelons-nous, dit saint Ambroise, que dans l'Apocalypse le Verbe de Dieu s'est appelé lui-même le *premier* et le *dernier*, le principe et la fin, » et nous saurons d'une manière certaine que le *principe* en lequel Dieu a créé le ciel et la terre n'est que Jésus-Christ, dont l'apôtre saint Jean a dit aussi que « tout a été fait par lui, et que rien n'a été fait sans lui. »

« Quelle que soit la manière de parler propre à Dieu, continue le R. P. Ventura, il est certain que Dieu a parlé ou manifesté son Verbe... Or, si Dieu a parlé ou manifesté son Verbe, il faut *de toute nécessité* supposer que des êtres intelligents *étaient là présents*, qui ont entendu cette parole et reçu cette manifestation. Ces êtres intelligents étaient les millions de millions d'anges que Dieu avait créés déjà, et dont, suivant l'opinion de tous les pères, de tous les docteurs et de l'Église elle-même, Moïse a compris la création dans le mot *ciel*... Dans ces deux mots, le ciel et la terre, dit saint Thomas, sont

1. Job, ch. xxxviii.



renfermés tous les êtres créés, puis tous les corps et les matières dont ils sont formés<sup>1</sup>. »

On voit que la date de la création des anges peut se rattacher par bien des points à toutes nos questions actuelles de créations antérieures et de révolutions cosmiques<sup>2</sup>.

### § III

Véritable rang des Esprits dans la création génésiaque. — *Unité* de Dieu et *multiplicité* des dieux. — L'Académie s'y perd. — Moïse, accusé tout à l'heure de n'avoir pas parlé des Esprits, est accusé maintenant d'en avoir parlé beaucoup trop. — Explication préalable et nécessaire sur ces deux mots : *Monothéisme* et *Polythéisme*.

#### 1. — *Monothéisme et polythéisme.*

Nous avons dit tout à l'heure, avec un poète moderne, que « l'immensité ne pouvait être à deux, » et nous avons annoncé

1. Ventura, *Conférences*, t. II, 46<sup>e</sup> Conférence sur la création.

2. A propos, non pas du silence de la Bible sur la création des anges, mais de la prudence avec laquelle elle semble éviter tout ce qui s'y rapporte, nous devons dire qu'il existe dans le septième volume de la « *Nova Patrum Bibliotheca*, » publié à Rome par le cardinal Maï, et contenant les *Commentaires* de Theod. Mopsuesteni, une variante trop curieuse du verset 4, chapitre XIII, d'Osée, pour ne pas la consigner ici.

Voici ce verset. Nous séparons par les caractères ce qui appartient à cette version et au texte de la Vulgate :

« *Je suis le Seigneur ton Dieu, qui ai affermi le ciel et fondé la terre, et dont les mains ont créé toute la milice du ciel. Je ne te l'ai pas montrée à toi POUR LA SUIVRE, cette milice.* — *Ego haud hanc tibi ostendi ut ambulares post eam.* » « Mais c'est moi qui t'ai tiré de l'Égypte. Tu n'auras pas d'autre Dieu devant moi. »

Est-ce que ce « *pour la suivre* » se rapporterait à ce passage de Clément d'Alexandrie : « Il avait donné toute la milice du ciel aux autres nations, pour qu'en la suivant elles ne fussent pas athées ? » (*Strom.*, V.)

Toutefois, nous devons ajouter que saint Jérôme, ne retrouvant pas ce verset dans une antique édition des Septante, se contente de signaler qu'il n'existe pas dans l'hébreu.

qu'il nous faudrait revenir plus d'une fois sur cette double et fréquente affirmation, dans la Bible, d'un monothéisme et d'un polythéisme également orthodoxes.

Comme on le pense bien, l'esprit d'erreur tire parti de cette contradiction apparente; il vire de bord, et, ne pouvant plus appuyer sa négation des *élohim* sur le silence de Moïse, il l'accuse d'en avoir parlé beaucoup trop, et d'avoir remplacé trop souvent par un *pluriel* équivoque le *singulier* divin devant lequel tout le monde se prosterne.

De cette priorité du mot ÉLOHIM sur celui de JÉHOVAH, on a voulu conclure à la diversité originelle et probable des sources et des matériaux qui constituent le Pentateuque : « *On ne peut douter*, dit un savant dictionnaire moderne, que, dans la Bible même, l'adoration du vrai Dieu chez les Hébreux n'ait été fondée sur la ruine d'un culte de divinités *imaginaires*, dont la trace est restée attachée au mot *élohim* qui est un pluriel, quoique exprimant aussi le Dieu unique. »

Voilà en quelques lignes le sommaire d'une accusation qui a suffi depuis plus d'un demi-siècle à défrayer toute l'hétérodoxie allemande et française, accusant d'idolâtrie le plus monothéiste des livres.

Jusqu'ici, toutefois, on n'avait pas osé tenter cette terrible accusation à Moïse; on ne lui reprochait que d'avoir inséré dans son Pentateuque, et probablement « par négligence de critique » (style moderne), les débris du vieux système; faute légère, disait-on, et d'autant plus facilement pardonnée qu'on en profitait davantage.

Nous verrons plus tard avec M. Nicolas (de la *Revue germanique*) combien il est urgent « de modifier tous les systèmes professés en Allemagne sur ce point capital et dominant de toute l'histoire du peuple hébreu <sup>1</sup>. » Disons seulement que depuis quelque temps on a cessé d'admettre en France cette « négligence de critique » chez Moïse. Sa faute a paru plus

1. *Études critiques sur la Bible*, p. 28.

sérieuse, et M. Lacour entre autres, professeur d'hébreu de l'Académie des sciences de Bordeaux, n'a pas craint de publier deux gros volumes sur les *aleim* ou *dieux* de Moïse, ouvrage infiniment dangereux, dont le but était de placer le grand prophète hébreu à la tête du polythéisme antique. Frappé de cette multitude d'essences spirituelles désignées dans le texte biblique par ce nom d'ALEIM, frappé de ce que Moïse emploie sans cesse ce mot au pluriel, lorsqu'il avait à sa disposition le singulier *al*<sup>1</sup>, frappé surtout du rôle immense et continu attribué à ces *aleim* en dehors de Jeová et de l'identité qui paraît exister entre les divinités égyptiennes et les *mlac* du peuple juif, M. Lacour en vient à conclure que le Pentateuque tout entier et le culte de Jeová appartiennent à l'Égypte. Selon lui, chez les deux peuples, le monothéisme et le polythéisme étaient tour à tour ou simultanément le produit de cette sagesse sacerdotale et païenne dans laquelle, d'après l'Écriture, Moïse, gendre d'un prêtre d'Héliopolis, avait été initié<sup>2</sup>. « Il n'est plus possible de s'y méprendre, dit-il, et d'attribuer à Dieu dans plus d'une circonstance ce qui n'appartient qu'à ceux que le sacerdoce a faits ses ministres.<sup>3</sup> »

Plus loin, contemplant dans les bas-reliefs d'Edfou ces mêmes *aleim*, dieux amonéens, dieux artistes, vrais démiurges tenant le couteau, symbole de la création, il en infère encore qu'aux yeux de Moïse la création tout entière était l'œuvre de ces *forces* (*aleim*), présidées seulement par *Jeová*, ce qui constitue à ses yeux un véritable polythéisme.

Devant revenir plus d'une fois sur ce dangereux ouvrage, nous nous garderons bien d'entrer avec M. Lacour dans une discussion philologique tout à fait en dehors de notre compétence; contentons-nous seulement de lui prouver qu'il a tort de ne pas tirer plus de parti de ce qu'il a très-justement en-

1. Ceci se rapporte au premier verset : « Les dieux créa. » M. Lacour rejette l'explication ordinaire par la trinité, comme absolument insuffisante.

2. *Actes des Apôtres*.

3. Voir, ou plutôt ne pas voir les *OEloim* ou *Dieux de Moïse*, t. I, p. 190.

treuvé, et même, ce qui va l'étonner bien davantage, de ne pas rendre Moïse plus sérieusement polythéiste. On le comprend d'autant moins que son bon sens lui faisait sentir le vide des explications actuellement reçues pour ce mot, et que sa philosophie est ici de mille fois supérieure à celle de M. Munck, par exemple, qui persiste à ne voir « dans tous ces dieux que le produit d'une imagination exaltée. »

Voyons maintenant nos philosophes.

## 2. — Dieu et les dieux à l'Institut.

Dans ces deux dernières années, l'Académie des inscriptions et belles-lettres s'est livrée à de longues et intéressantes discussions sur la notion de l'*unité* divine à propos d'un mémoire de M. Renan. Là, nous avons entendu l'élite de l'érudition française, et vraiment elle s'y est montrée de tous les côtés aussi brillante que loyale ; mais qu'en est-il résulté ? La non-solution du problème d'abord, l'accroissement de ses ténèbres ensuite.

Et comment en eût-il été autrement, puisqu'il n'y a pas en Europe, comme le dit fort bien M. Lacour, « un seul homme vivant qui se soit sérieusement assuré sur cette grande question du polythéisme ? » Rien n'est plus vrai ; on ne songeait même pas à définir les termes, à se demander ce qu'on entendait par un peuple *polythéiste*. La *fine* critique n'allait pas jusque-là, et certainement elle restait persuadée que *polythéisme* signifiait « culte opposé à celui d'un seul Dieu, » tandis que ces deux mots *polythéisme* et *monothéisme* n'expriment que deux vérités très-conciliables, et dont la réunion réelle et pratique n'est pas plus contradictoire que celle d'un général et de ses légions. Il était évident que l'on confondait idolâtrie et polythéisme, c'est-à-dire l'*adoration* de dieux *étrangers* et *maudits*, avec la reconnaissance de plusieurs êtres spirituels appelés DIEUX ou plus littéralement *élohim* ou *forces*<sup>1</sup>.

1. Voir notre premier chapitre, p. 29.

De cette confusion de termes il ne pouvait sortir qu'une confusion beaucoup plus grande de déductions et de conséquences.

Effectivement, pendant cinq ou six séances nous entendons M. Renan soutenir avec raison que la grande distinction subsistante entre les races sémitiques et les autres était « la prédication et la fondation du *monothéisme* » par les premières.

Mais lorsqu'on lui demande quel pouvait être le principe générateur de cette mission spéciale, il essaye d'abord et sans succès (il le reconnaît lui-même) de l'attribuer « à la supériorité d'intelligence de ce peuple, et à sa vigueur de spéculation ; » mais comme il ne tarde pas à trouver ce même peuple un des moins doués pour la science et le plus obstiné gardien « de son idéal antérieur, » il se rejette sur l'influence personnelle de Moïse ; de là nouvelle difficulté lorsqu'il s'aperçoit que ce grand homme ne s'appuyait jamais que sur la tradition « du Dieu de ses pères. » L'emprunt égyptien, il est vrai, pouvait lui venir en aide, mais comment y penser lorsqu'il voit si positivement « ce même Moïse ne s'occuper jamais que de la destruction de tous les souvenirs de l'Égypte ? »

Qu'est-ce donc, encore une fois, qui pouvait rendre les Juifs *seuls* adorateurs d'un *seul* Dieu?... C'est alors que, de guerre lasse, M. Renan invente cette raison magnifique, fondée sur « les instincts les plus profonds de leur *constitution* intellectuelle,... sur une aptitude toute spéciale,... sur leur constitution psychologique ; et lorsqu'on cherche avec lui la raison probable de cette constitution psychologique si spéciale, il vous répond solennellement : « Influence du désert... **LE DÉSERT EST MONOTHÉISTE.** »

Jusqu'ici l'Académie laisse passer ;... elle ne trouve rien à répondre. Plus tard seulement, quelques catholiques se permettent d'objecter tous les polythéistes du désert, y compris les Juifs qui, dans ces grandes solitudes et sous la verge de Moïse, sont toujours au moment de retomber et retombent trop souvent dans l'entraînement de ces pratiques défendues.

Mais comme ces questionneurs catholiques ne sont pas de l'Institut, ils n'ont pas encore obtenu leur réponse<sup>1</sup>.

Par contre, chacun des collègues de M. Renan s'évertue à lui montrer la notion monothéiste établie chez tous les peuples du monde ; M. de Rougé la lui montre sur les bords du Nil, explicitement professée dans cette inscription : « Le Générateur existant SEUL, qui a fait le ciel et la terre. »

M. Villemain retrouve la notion d'un seul Dieu dans le *Chronos* de la Grèce, et dans l'omnipotent *Jupiter* des Latins... M. Ravaisson la lui montre dans la religion de Zoroastre, M. Regnier dans le *Varouna* des Védas, un autre dans le *Thien* ou *seul Grand* des Chinois,... etc.

A toutes ces objections trop catégoriques M. Renan a beau répondre avec infiniment de science et d'esprit, il ne peut venir à bout de l'évidence, et retourne tout seul dans son désert, dont l'influence, si lumineuse à ses yeux, ne l'aura pas mieux éclairé, nous le craignons, sur la notion du vrai Dieu.

Quoi qu'il en soit, le monothéisme et le polythéisme primitifs sont sortis de cette séance, constatés chez tous les peuples du monde. Par conséquent nous brouillons tout lorsque, confondant ce polythéisme orthodoxe avec l'idolâtrie qui n'est que le polythéisme sacrilège, nous faisons consister la grande distinction religieuse entre la race juive et les autres dans la notion d'un seul ou de plusieurs dieux. Et personne ne s'est trouvé là pour signaler cette confusion ! On s'est contenté de signaler la simultanéité de deux croyances, sans chercher dans quel double sens le polythéisme était tour à tour orthodoxe et hérétique.

1. Cette réponse, nous la trouvons péremptoire dans un excellent discours sur le *Dépérissement des races*, prononcé, le 7 juin 1860, par M. le Dr Boudin, à la Société d'anthropologie. « L'histoire, dit-il à la fin de son discours, nous montre les peuples d'une même race professant les religions les plus opposées, et subissant les changements les plus radicaux dans leurs cultes, preuve évidente que la race, aussi bien que les conditions géographiques, est sans influence aucune sur les croyances des peuples. »

## 3. — Dieu et les dieux dans la Bible.

Comment, du reste, espérer mieux de philosophes qui ne savent, comme le dit M. Lacour, quelle idée on doit se faire de ces dieux, ou plutôt qui passent leur vie à professer qu'il n'en existe pas?

Il est cependant bien nécessaire de s'en inquiéter, lorsqu'on s'expose tous les jours à rencontrer dans l'Écriture des expressions comme celles-ci :

« Le Dieu des dieux a parlé<sup>1</sup>. — C'est le plus terrible des dieux<sup>2</sup>. — C'est le plus grand de tous<sup>3</sup>. — C'est lui qui passe avant tous les dieux<sup>4</sup>. — Parmi tous les dieux, en est-il un seul qui soit semblable au nôtre<sup>5</sup>? — Tous les dieux des nations sont des esprits, mais le nôtre a fait le ciel et la terre<sup>6</sup>. — Périssent tous ces dieux qui n'ont pas fait le ciel et la terre<sup>7</sup>. — Il siège au milieu de l'assemblée de tous les dieux<sup>8</sup>. — Il a l'esprit des dieux saints<sup>9</sup>. — Vous serez comme des dieux sachant tout<sup>10</sup>, etc., etc.

Assurément, voilà bien le polythéisme ou la pluralité des dieux énoncée, et personne, nous le pensons, n'essayera de restreindre aux trois personnes de la sainte Trinité un pluriel que l'on applique évidemment à une armée (*tsaba*), et toujours à des élohim.

Comment donc concilier cette pluralité avec ces autres ex-

1. Ps. XLIX, 4.

2. I, Paralip., XVI, 25.

3. Exode, XVIII, 44.

4. Ps. CXXXIV, 5.

5. Ibid., LXXXV, 8.

6. Ibid., xcvi.

7. Jérémie, x, 44.

8. Ps. LXXXI, 4.

9. Daniel, iv.

10. Genèse, III, 5.

pressions : « Notre Dieu est l'*unique* <sup>1</sup>. — C'est le seul Dieu des rois de toute la terre<sup>2</sup>. — Il n'y a pas d'autre Dieu que moi seul. C'est bien ici le monothéisme le plus absolu, et c'est Jéhovah qui le proclame.

Y aurait-il donc contradiction ? Nullement, puisque *Jéhovah* est en même temps *Élohim*, et que les documents appelés *élohistes* par la science donnent très-souvent le nom de Jéhovah à la Divinité. « Ce que la science désigne sous le nom de documents *élohistes* renferme un grand nombre de fois le nom de Jéhovah appliqué à la Divinité<sup>3</sup>. »

Nous ne dirons pas avec M. Renan que « *El* signifiant toujours Jéhovah, c'est *par méprise* qu'on l'applique à une divinité particulière <sup>4</sup>, » car il ne faut pas être plus ultramonothéiste que Moïse, en refusant à toutes ces divinités particulières leur véritable nom, *Al* ou *El*; mais il faut bien moins encore refuser à *Jéhovah* le privilège d'être le *seul El* éternel<sup>5</sup>, et lorsque le prophète Michée nous dit : « Le Jéové de nos aleim<sup>6</sup>; » lorsque Moïse dit à Israël, « le Jéové de vos aleim<sup>7</sup> ou Jéhovah (tes dieux)<sup>8</sup>, » il faut bien finir par comprendre (du reste avec M. Lacour) que la synthèse de ces deux expressions, que l'on disait *antithétiques*, est bien positivement « LE LUI, L'ÉTERNEL DE TOUTES LES FORCES, L'ALEI DES ALEIM, L'ADONAI DES ADONIM, autrement dit DOMINUS DOMINORUM, ou le SEIGNEUR DES SEIGNEURS. » Il est donc impossible de

1. *Deutéronome*, vi, 4.

2. *IV Rois*, xix, 15.

3. Nicolas, *Etudes critiques sur la Bible*.

4. Dans la séance ci-dessus indiquée.

5. *Harmonie*, I, p. 334. « Nous voyons, dit M. Drach, au verset 53 du chapitre xxxi de la *Genèse*, le mot *Élohim* mis en commun pour le vrai Dieu de Jacob, et les faux dieux de Laban. » C'est tout simple, car vous ne pourrez jamais empêcher Satan lui-même d'être une *force* et même un ange.

6. Michée, xx.

7. *Deutéronome*, x, 7.

8. *Ibid.*



s'expliquer la persistance de M. Lacour à se méprendre sur le polythéisme de Moïse, surtout lorsqu'il avoue que « il y a néanmoins une distinction bien marquée entre les aleim et Jéové<sup>2</sup>. »

Il faut donc toujours en revenir à ce beau passage de saint Paul : « Quoiqu'il y en ait qui soient nommés *dieux* tant au ciel que sur la terre, et QU'IL Y AIT AUSSI PLUSIEURS DIEUX et plusieurs seigneurs, *pour nous*, nous n'avons qu'un seul Dieu père, qui a créé toutes choses, et seul Seigneur, Jésus-Christ, par qui tout a été fait et par qui nous sommes. »

Laissons le respectable Cornelius à Lapidé<sup>3</sup> établir, après le participe NOMMÉS dieux, cette parenthèse (*par les païens, sous-entendu*), et n'en tenons aucun compte, d'abord parce qu'elle est contredite : 1° par le membre de phrase suivant, « et quoiqu'il y ait *en effet* plusieurs dieux ; » 2° parce que nous préférons à ce grand commentateur le commentateur bien autrement grand encore qui tenait de saint Paul lui-même le véritable sens : « Il semble, et l'on dit avec réalité, qu'il y a plusieurs dieux, sans que toutefois le Dieu *principe* et supérieur cesse de rester essentiellement *seul* et indivisé : *c'est ce qu'entendait surnaturellement* celui qui nous guida vers la lumière céleste, personnage profond dans les choses saintes et glorieuse lumière du monde, lorsque sa main *inspirée* écrivait ceci... etc.<sup>4</sup>. »

Platon ne l'entendait pas autrement lorsqu'il faisait dire à son Dieu : « Les dieux des dieux, dont moi je suis le créateur (opifex), comme je suis le père de toutes leurs œuvres (*operumque parens*). »

Voilà le polythéisme orthodoxe que toutes les nations hétérodoxes elles-mêmes ont commencé par professer dans un bon sens.

1. *Les Œloim*, I, p. 223.

2. Saint Paul, *Cor.*, I, 8, 5.

3. Saint Denys, *des Noms divins*, p. 364.

4. — *Dieu et les dieux en Égypte.*

Demandez-en la preuve à cette terre de Cham, si souvent désignée dans l'Écriture comme la patrie de l'erreur et de l'ennemi : « Jamblique, dit notre célèbre égyptologue Mariette, Jamblique a raison de dire<sup>1</sup> que l'Égypte adore un Dieu unique (Θεὸς εἷς), immortel, invisible, incréé ; Dieu sans nom et sans figure, unité indivisible qu'on adore dans le plus profond silence, et qui n'est pas éloigné du Jéhovah de la Bible. »

Mais voici qui complète la similitude des deux langages sacrés. Sur une muraille du temple de Médinet-Abou on lit : « *Seigneur les dieux*, en te servant, ils donneront à toi des glorifications, » et c'est Thoth qui est ici le secrétaire de justice du « *seigneur les dieux*. » On lit encore sur le tombeau d'Aménophis : « Voici le discours du seigneur les dieux, et voici ce *qu'ils* répondent. » « Cette expression, dit M. Mariette, est exactement la même que celle de Jéhovah les dieux. » « Quant aux *Neterou*, traduit par Champollion, « les autres dieux, » ce sont les élohim de la Bible, derrière lesquels se cache un Dieu unique considéré dans la diversité de ses puissances<sup>2</sup>. »

Mais répétons-le bien, puisqu'il y a un polythéisme très-orthodoxe, il en est un nécessairement très-sacrilège. Ce n'est plus alors qu'un polythéisme dégénéré, et c'est encore le même archéologue qui va nous caractériser admirablement celui-ci :

« L'idée très-orthodoxe de puissances, δυνάμεις, dit-il, se traduit partout en émanations ; tandis que le judaïsme met ces puissances à l'écart du Dieu suprême... Nous voyons l'Égypte cachant et dérobant en quelque sorte le Dieu des dieux derrière les agents dont elle l'entoure ; elle donne la préséance à

1. *De Myst. Egypt.*, sect. VIII, c. II, p. 158.

2. Mariette, *Mémoire sur la mère d'Apis*, 1856.

ses grands dieux sur le Dieu unique, de telle sorte que les attributs de Dieu deviennent leur propriété. Ces grands dieux se proclament incréés... Neith est *ce qui est*, comme Jéhovah<sup>1</sup>; Thoth se forme lui-même sans avoir été engendré<sup>2</sup>... Aussi pendant que le judaïsme annihile ces puissances devant la grandeur de son dieu, les émanations ne sont plus seulement des puissances comme les archanges de Philon, comme les séphiroth de la kabbale, comme l'ogdoade des gnostiques, elles deviennent Dieu lui-même... Mais autant Moïse tient ferme et s'écrie hardiment : « Jéhovah les dieux créa, » autant les prêtres de l'Égypte trébuchent, et ne peuvent plus que dire : « Le Seigneur les dieux créèrent<sup>3</sup>. »

Il est impossible de mieux résumer les longues discussions d'aujourd'hui, que ne l'avait fait deux ans à l'avance M. Mariette. Présent à l'Institut, il eût prouvé à ses collègues qu'avant de discuter si longuement sur le *polythéisme* et de l'établir comme le contraire doctrinal du *monothéisme*, il fallait savoir distinguer celui qui contredit et qui lutte de celui qui s'accorde parfaitement avec l'ennemi qu'on lui oppose; en un mot, ne pas confondre le polythéisme avec l'idolâtrie, qui n'est que le polythéisme hétérodoxe.

Maintenant nous sommes en mesure pour entrer, sans que le vertige nous gagne, dans le double examen comparatif du ciel théologique chrétien et du ciel théologique profane<sup>4</sup>.

1. Proclus, l. I, *in Tim.*

2. Birch, *Ouvr. de Bunsen*, t. I, p. 393.

3. *Mère d'Apis*, p. 32 à 35.

4. « Dans le premier chapitre de la *Genèse*, dit le Zohar, on ne se sert que du mot Élohim, mais quand l'œuvre est achevée on lit Tetragrammatos ou Jéhova-Élohim, parce que tout est consommé. Tetragrammatos est la justice supérieure, et Élohim est la justice inférieure. Quant à Jéhovah, c'est la forme de l'*homme céleste* dont Dieu se servit, comme d'un char, pour *descendre*. (Zohar, II<sup>e</sup> partie, fol 42.)

## § IV

Les anges et les vertus SANS NOM. — Le gnosticisme et saint Paul. — Les sept esprits de la présence. — Leur rôle dans le grand acte de la création. — Un rayon de lumière sur le NIRVANA des bouddhistes.

1. — *Les anges et les vertus sans nom.*

Un des traits les plus caractérisés de nos livres saints, c'est la discrétion calculée avec laquelle ils se contentent d'énoncer les mystères les moins directement utiles au salut ; à l'opposé des autres codes sacrés qui, pour les expliquer, noient les vérités les plus hautes dans un océan d'erreurs ou de puérilités sacrilèges, le nôtre se contente souvent de les indiquer d'un seul mot, comme des vérités suffisamment connues et sur lesquelles il serait inopportun de trop s'étendre.

Ainsi, par delà toutes ces « myriades de myriades » de créatures angéliques énoncées tout à l'heure, par delà ces neuf chœurs et toutes ces divisions prudemment élémentaires, il en est certainement beaucoup d'autres dont les noms ne sont même pas encore parvenus jusqu'à nous : « Car, dit excellemment saint Jean Chrysostome, *sans aucun doute, sine dubio*, il y a bien d'autres vertus dont nous sommes loin de connaître toutes les dénominations... Les neuf ordres sont bien loin d'être les seules populations du ciel, où il se trouve, au contraire, d'innombrables tribus, des habitants infiniment variés dont il serait impossible à toute parole humaine de donner, *ne fût-ce que la moindre idée*... Paul, qui avait appris leurs noms, nous révèle leur existence en nous disant du Christ : « Il a été établi au-dessus de toute principauté, puissance et vertu, au-dessus même de TOUT NOM PRONONCÉ, non-seulement dans ce siècle, mais dans le siècle futur<sup>1</sup>. »

1. *De Incomprehensibili natura Dei*, l. IV.

Ce serait donc se méprendre étrangement que de voir uniquement des erreurs dans cette angélogie des kabbalistes et des gnostiques, si sévèrement traitée par l'apôtre des nations. Cette imposante censure n'atteignait en général que les exagérations, les interprétations vicieuses, et bien plutôt encore les applications de ces beaux titres au misérable personnel des usurpateurs démoniaques. Souvent, rien ne se ressemblait davantage que le langage des condamnés et de leurs juges. Il faut pénétrer bien avant dans cette double étude comparée et, ce qui vaut encore mieux, s'en rapporter aveuglément à l'autorité du *tribunal*, pour bien saisir le point précis qui constitue la faute.

La gnose condamnée par saint Paul n'en reste pas moins pour lui, comme pour Platon, « la connaissance suprême des vérités et de l'Être par excellence, ὁ ὄντων <sup>1</sup>. » Les idées, *types*, ἀρχαί, du philosophe grec, les *intelligences* de Pythagore, les *éons* ou *émanations* tant reprochées aux premiers hérétiques, le Λόγος ou *Verbe*, chef de ces intelligences, la σοφία ou *sagesse*, le *démiurge*, artisan du monde sous la direction de son père, le dieu *inconnu*, l'ensoph ou le *lui de l'infini*, les *périodes* angéliques, les *sept esprits*, les profondeurs d'*ahriman*, les *recteurs* du monde, les *archontes* de l'air, le *dieu de ce monde*, le *plérôme* des intelligences, et jusqu'à *Metatron*, l'ange des Juifs, tout cela se retrouve mot pour mot, et comme autant de vérités, dans nos premiers docteurs et dans saint Paul <sup>2</sup>.

Toutes les expressions qu'il emploie prouvent bien qu'en combattant ces choses chez les hérétiques le grand Apôtre ne croyait nullement combattre des chimères, mais bien les rectifier, et surtout démontrer que tout ce *plérôme* d'intelligences dégénérerait en anarchie céleste, toutes les fois qu'on l'isolait de Jésus-Christ, le seul vrai *plérôme* de la Divinité <sup>3</sup>. « Tous les ra-

1. *Républ.*, l. VI.

2. *II Cor.*, ch. VIII, v. 4.

3. *Coloss.*, ch. I, v. 13.

méaux, toutes les branches sont frappées de mort, leur dit-il, lorsque vous les détachez de leur cep<sup>1</sup>. »

Mais les fauteurs de la fausse gnose se gardaient bien de profiter de telles leçons. Ils se servaient de ses expressions et rejetaient ses doctrines.

Ils continuaient de se livrer sans profit à l'étude de ces « générations sans fin, » ainsi qu'à toutes les *antithèses* de cette fausse gnose qui les avait fourvoyés.

Les mêmes réserves doivent se faire à propos de l'apôtre saint Jean, dont le langage semble le même, et du grand historien de la hiérarchie céleste, qui ne craint même pas d'appliquer aux anges le terme d'*émanations* ou de provenances, *πρόοδοι*<sup>2</sup>, dont les gnostiques abusaient tout autant que les panthéistes de nos jours.

A présent que nous voici rassurés sur la légitimité de certaines expressions de kabbalistique apparence, à présent que nous possédons un aperçu général de ces phalanges indéfinies, « nommées ou innomées, » replions-nous un moment sur cette élite de la noblesse archangélique siégeant sur les premiers degrés du trône, noblesse privilégiée, reconnue par toutes les théologies, et désignée dans la nôtre par la splendide appellation des SEPT ESPRITS DE LA PRÉSENCE.

## 2. — *Les sept esprits de la présence.*

Ne nous étonnons plus, et surtout ne nous scandalisons pas de voir sur les bas-reliefs d'Edfou plusieurs génies créateurs, couronnés du diadème d'Amon, et armés du ciseau avec lequel ils semblent avoir sculpté cet univers dont ils portent l'emblème sur leur tête. Dans le *Rituel funéraire* traduit tout récemment par le vicomte de Rougé, le défunt s'écrie : « Salut

1. *Ad Timoth.*

2. « La divine bonté a fait descendre vers nous les *provenances* des lumières éternelles. » (*Hier. cél.*) Il est juste de faire observer que le grand docteur fait précéder ce mot de celui-ci, *selon la convenance*, κατ' εὐκαιρίαν.

à vous, princes qui vous tenez derrière Osiris... Accordez-moi la destruction de mes souillures, comme vous l'avez fait pour LES SEPT esprits qui suivent leur seigneur, et dont la place a été fixée dans le grand jour du « viens à nous. » (Voir *les Annales de philosophie chrét.*, 7<sup>e</sup> an., 1861.)

Que ce jour du « viens à nous » soit, comme le veut M. de Rougé, celui de la constitution du monde, ou, comme nous le pensons, celui de la chute, nous n'en reconnaissons pas moins ici le grand conseil divin présidé par le Verbe ou les sept intelligences supérieures, dont il est à chaque instant parlé dans la sainte Écriture.

« Je suis un des sept qui se tiennent toujours en la présence du Seigneur, » dit l'ange Raphaël à Tobie<sup>1</sup>.

« Les sept esprits, les sept yeux du Seigneur, dit à son tour l'Apocalypse<sup>2</sup>, entourent sans cesse le trône de l'Agneau.»

« Je vis sortir sept anges qui portaient les sept plaies. »

« Ce sont les sept yeux du Seigneur, dit ailleurs le prophète Zacharie, les sept *yeux* qui parcourent toute la terre<sup>3</sup>.»

Ce sont bien là les sept branches du chandelier, les sept lampes du sanctuaire, en un mot les sept anges que saint Denys l'Aréopagite nous représente comme « placés dans le vestibule de la Trinité supersubstantielle, *collocatos in vestibulo supersubstantialis Trinitatis*<sup>4</sup>; et comme tout subsiste dans l'Église, ce sont bien là les sept esprits auxquels la ville éternelle dédie l'une de ses plus belles basiliques<sup>5</sup>, et que les souverains pontifes prétendent honorer, en officiant à certains jours, entourés des sept candélabres et des sept acolytes que nous retrouvons encore dans tous les cultes païens.

Ce nombre, en effet, nombre sacré par excellence, paraît être la clef de toutes les cosmogonies comme de toutes les re-

1. *Tobie.*, XII, v. 15.

2. *Apoc.*, I, v. 4.

3. *Zacharie.*, IV, v. 10.

4. *De divinis nom.*, ch. v.

5. Voir l'Appendice D, à la fin du chapitre.

ligions. Partout le paganisme nous montre sept dieux *consentes*, c'est-à-dire complices, solidaires, réunis autour du Dieu véritable<sup>1</sup>, partout sept forces créatrices.

Chez les Perses, les sept amschaspands d'Ormuzd servent de modèle à l'organisation politique, qui nomme en leur honneur sept chefs secondaires, *voyant toujours la face du monarque*, comme elle donne sept portes à la ville, sept étages à leurs temples, etc.

Chez les Indiens, ce sont les sept forces primaires ou *ritous* auxquelles Brahma se manifeste, Brahma, le dieu orné de sept rayons. On peut y joindre les sept *mounis*, qui, sous la conduite d'Indra, gouvernent les sept *swargas* ou sphères célestes, et bien au-dessus d'eux les sept *menous*, dont le second, fils de Brahma, est le créateur de ce monde visible<sup>2</sup>.

Chez les Chinois, les sept *richis*, les sept pagodes, leurs sept étages, etc.

Chez les Grecs, les sept cabires, les sept cyclopes, les sept démiurges, les sept sages, les sept portes de Thèbes. C'est encore l'échelle aux sept degrés, les sept cordes de la lyre, les sept voyelles, les sept couleurs, et nous verrons plus tard les sept planètes<sup>3</sup>.

Partout le premier de ces dieux est plus éclatant, plus puissant que tous les autres. Comme nous voyons à la tête des amschaspands l'archidiacre Auramazdès marcher immédiatement au-dessous d'Ormuzd ou plutôt presque conjointement avec lui, de même l'El Eljoun des Sémites, ou l'archange saint Michel des Hébreux, etc., etc., marche à la tête des esprits de tous ces peuples et représente le *férouer* ou *ange de la face* de leur dieu principal.

1. Leur nombre était alternativement porté à sept, à huit et même à onze et à douze, suivant que l'on y comprenait ou que l'on n'y comprenait pas, soit les trois personnes du dieu triple et un, la déesse ou principe passif et féminin (la terre), et le dieu que tous les théologiens vont encore nous montrer expulsé et brisé.

2. Voir Creuzer, t. I, p. 253.

3. « Je suis, disait Apollon, l'impérissable *heptacorde* qui règle le mélodieux concert du mouvement céleste. » (V. Eusèbe, *Prép. évang.*, l. XI.)



C'était là comme le dernier mot du Panthéon universel, un seul dieu entouré de sept autres dieux principaux et *coéternels* à lui dans toutes fausses religions, mais simples créatures et ministres selon la véritable.

Selon toutes encore, ces dieux représentaient en outre les attributs divins, et notre philosophie moderne, dans son horreur pour les esprits *personnels et réels*, s'est précipitée sur cette interprétation et l'a fort habilement exploitée, en soutenant que tous ces dieux n'étaient autre chose que les personnifications *purement* abstraites des attributs ou perfections de la Divinité.

C'était changer une vérité positive en erreur manifeste.

Car de même que dans les Védas, dans les Zends, dans les Kings, dans le panthéon égyptien, tous ces dieux, pour être parfaitement personnels, n'en sont pas moins les organes, les canaux chargés de manifester au monde tous les attributs du Dieu leur maître, de même, si l'on y fait bien attention, on s'assurera facilement que les anges très-personnels de la théodicée chrétienne ne sont aussi que les canaux très-réels et très-historiques des attributs divins.

### 5. — *Les séphiroth de la tradition juive.*

Un très-savant hébraïsant (le chevalier Drach, dont nous avons déjà parlé), nous écrivait, il y a peu de temps : « Je ne crains pas de vous affirmer que les dix fameuses séphiroth de cette cabale, dont on n'a dit autant de mal que pour n'avoir pas su distinguer la bonne de la mauvaise, se trouvent exprimées dans le célèbre verset de l'Apocalypse par les *sept esprits* qui sont en présence du trône de Dieu (1, 4). Il est évident, en effet, pour tout esprit droit, que les trois premières séphiroth sont Dieu en trois personnes, précisément dans l'ordre de procession que nous enseigne la foi catholique, c'est-à-dire : 1° *keter*, couronne suprême ou l'infini (en-soph); 2° *hohmana*

où la sagesse ; 3° *bina* ou la troisième splendeur, qui découle de l'union des deux premières. »

Quand on pense à l'antiquité du Zohar, et que l'on se rappelle Voltaire ne trouvant aucune trace du mystère de la Trinité avant saint Athanase, qu'il en disait l'*inventeur*, on rougit de tout ce que l'on voulait bien accepter d'une telle main dans ces années d'ignorance et de légèreté. Mais revenons à notre kabbale.

« Il n'est pas moins évident, continue le chevalier Drach, que les sept autres séphiroth sont, ainsi que le déclarent expressément tous les cabalistes, *les esprits de Dieu*, ou, plus exactement, Dieu lui-même, dans ses attributs. En effet, elles comprennent toutes les perfections divines et constituent un tout parfait entre elles et Dieu.

« Maintenant que ces attributs divins soient inhérents à Dieu, c'est ce que nous enseignent la philosophie et la théologie chrétiennes : « Il est aussi impossible, dit le R. P. Perrone, d'admettre une distinction réelle entre Dieu et ses attributs, soit absolus, soit relatifs, que d'en admettre une autre entre ces attributs eux-mêmes. » (*Prælecta theologica de Dei simpl.*, prop. 4.)

« M<sup>sr</sup> Bouvier, de sainte et vénérable mémoire, professe exactement dans sa pneumatologie la même opinion. »

Soit, rien n'est plus philosophique et plus beau que cette doctrine sur l'indivisibilité de Dieu et de ses perfections divines.

Mais ici nous nous voyons obligé, bien à regret, de nous séparer de notre maître et ami, et de l'abandonner sur un terrain où il nous paraît donner trop beau jeu à l'opinion régnante, qui métamorphose tous les anges en personifications purement métaphoriques des attributs divins.

« L'opinion, dit-il, de ceux qui prennent ces esprits pour des anges ne me paraît pas admissible, car Dieu seul, à l'exclusion de toute créature, quelque élevée quelle soit dans la hiérarchie céleste, a le droit et le pouvoir d'accorder cet

état de grâce spirituelle, appelé *gratia et pax*... Salutation que saint Paul aime à répéter en tête de presque toutes ses Épîtres, « grâce et paix par Dieu notre père et notre Seigneur Jésus-Christ. »

Très-bien; mais en quoi Dieu, reconnu comme la source, pourrait-il empêcher l'ange d'en être le canal, puisque tout le monde convient que, toujours, dans l'Ancien Testament et presque toujours dans le Nouveau, il faut reconnaître un esprit intermédiaire dans *toutes* les relations existantes entre l'homme et son Dieu?

Est-ce que ce n'est pas un ange qui a chanté : Gloire à Dieu dans les cieux, et *paix* sur la terre aux hommes de bonne volonté? Et la vie des saints ne fait-elle pas débiter toutes les apparitions angéliques par des paroles *de paix* et de tranquillité?

Ensuite faut-il bien réfléchir à la fin de la phrase de saint Paul, formulant le même vœu. « *A Deo et septem spiritibus, par Dieu et par les sept esprits.* » Or, M. Drach loue Grotius d'avoir ajouté : « C'est-à-dire par Dieu opérant de sept manières différentes. » Mais le mode de transmission angélique n'était-il donc pas compris dans cette phrase du même apôtre : « Dieu, après avoir parlé à nos pères par bien des *modes multiformes*, a voulu enfin nous parler aujourd'hui par son fils? »

Nous venons de dire que c'était le mode le plus constant; par conséquent, la paraphrase de Grotius rentrerait dans la nôtre.

Ensuite, nous avouons ne pas trop comprendre des *perfections divines* « toujours prosternées en face du trône du Très-Haut, *in conspectu throni*, » des perfections « *envoyées* » par toute la terre, *missi, mlat*, » expression partout et toujours consacrée aux anges, « des perfections qui *portent* les sept plaies, etc., etc. » Et quand nous voyons surtout le premier de ces attributs s'appeler *force*, et saint Michel s'appeler *force de Dieu*, le quatrième s'appeler *courage, fortitudo*, et l'ange Gabriel s'appeler également *fortitudo Dei*, le septième s'appeler

*bienfait, bénédiction* de Dieu, et Raphaël s'appeler *bénédiction* ou *guérison de Dieu*, nous soupçonnons entre tous ces attributs et ces réalités angéliques et historiques une irrécusable connexion.

Par conséquent, il nous paraît bien difficile, et même on ne peut plus dangereux, de rentrer ici dans ce système de pures métaphores que nous allons combattre un peu plus loin.

Nous trouvons dans le Thalmud une distinction que l'on fait remonter jusqu'aux plus antiques traditions. Il y aurait trois ordres de séphiroth : 1° les séphiroth attributs divins ; 2° les séphiroth physiques (ou sidérales), au nombre de sept ou de dix, comme les autres ; 3° les séphiroth métaphysiques, ou *périphrase de Jéhovah*, qui occupent les trois premières, tandis que les sept autres sont les esprits de la présence. Par elles, ON ENTEND LES ANGES, NON PARCE QU'ILS SONT SEPT, mais parce qu'elles se rapportent aux sept séphiroth qui contiennent l'universalité des anges. C'est pour cela que le septénaire est appelé οὐλομελής et plus spécialement φυλακίτης, gardien vigilant<sup>4</sup>. »

D'après tout cela, Georges Steingel a eu raison de dire : « A la milice du ciel divisée en sept armées est confiée le soin de *divulguer* les sept attributs divins<sup>2</sup> ; » et le célèbre Burnouf a tout aussi bien dit : « Les sept amschaspands qui certes sont bien nos archanges désignent aussi cependant les personifications des vertus divines<sup>3</sup>. »

D'ailleurs que ferait-on de l'affirmation de ces anges eux-mêmes, celui de Tobie, par exemple, se disant *un des sept qui sont devant le trône de Dieu* ? et comment pourrait-on séparer ces sept archanges persans des sept esprits apocalyptiques, auxquels on assigne précisément le même poste ?

Au reste, nous serions peut-être moins affirmatif si nous ne nous sentions si bien appuyé : 1° par Cornelius à Lapidé

4. Traité I, du livre *Druschim*, p. 59.

2. *De Natura angelica*, p. 57.

3. *Comment. sur le Yacua*, p. 174.

(Apoc. x. 1). « De toutes ces raisons, dit-il (et ces raisons sont précisément les nôtres), il résulte évidemment (*patet*) qu'il s'agit ici des esprits administrateurs; ces sept esprits sont les sept premiers anges qui assistent Dieu, comme l'entourage par excellence du trône de Dieu, *stipatores ac primores*; » 2° par la plus grande de toutes les autorités, celle de saint Denys : « De même, dit ce grand docteur, que le miroir reflète sur les autres corps la lumière qu'il reçoit du soleil, de même, les anges, *adstantes*, semblables à des miroirs de cristal brillant, reçoivent le premier *jubar* de la lumière divine, et la transmettent aux esprits les plus proches. » (*De Cœl. hier.*, ch. III.)

Il est évident que cette croyance a toujours été celle de l'Église romaine, puisque nous la voyons, sous le pontificat de Pie IV et sur la foi d'une révélation pieuse, confier à Michel-Ange l'érection de son plus beau temple (sans peut-être en excepter Saint-Pierre), l'appeler Sainte-Marie des Anges, et bien spécifier, par les tableaux et les sculptures dont elle le décore, que c'est bien aux sept archanges et aux sept esprits de l'Apocalypse qu'elle le consacre et le dédie<sup>4</sup>.

On peut donc résumer toute la question des séphiroth, en disant que c'est Dieu manifesté par les anges.

Saint Bernard a dit merveilleusement : « Dieu aime les séraphins, comme charité; connaît par les chérubins, comme vérité; siège sur les trônes, comme équité; commande par les dominations, comme majesté; gouverne dans les principautés, comme principe; protège dans les puissances, comme salut; opère par les vertus, comme force; éclaire dans les archanges, comme lumière; assiste par les anges, comme bienfaisance, etc., etc. »

Toute la théorie des opérations angéliques est ici.

Voyons maintenant leur rôle dans le grand œuvre de la création.

4. Voir, à la fin du chapitre, l'Appendice D.

## 4. Rôle des sept esprits dans la création.

« Dieu tira du *rien* (*fecit ex nihilo*) le ciel et la terre. » Le R. P. Ventura a eu grandement raison de faire de cette proposition l'infailible critère de toute orthodoxie théologique. Toutes les philosophies antiques l'ont rejetée par leur co-éternité des anges et de la matière avec Dieu; seules, les philosophies juive et chrétienne l'ont proclamée sans hésitation.

Mais ce mot *nihil* nous est apparu, dans les théories kabbalistiques, revêtu d'une acception si lumineuse et si nouvelle, que nous devons aussitôt la rapprocher d'une des plus grandes difficultés qui se rencontrent en ce moment dans les études orientales.

On sait, en effet, quel mal donne à nos savants modernes l'interprétation de ce mot NIRVANA, appliqué au grand but de la mystique bouddhique. NIRVANA voulant dire LE RIEN, on en a conclu que la fin de cette doctrine et de ces mortifications terribles était le néant.

Nous avouons n'avoir jamais douté pour notre part qu'il y eût là un malentendu complet; le bon sens se révolte à cette idée, et certes il ne faut pas que le désir de prendre une grande religion païenne en flagrant délit d'athéisme vous fasse admettre légèrement chez elles une telle passion pour l'objet de nos répulsions naturelles les plus fortes.

Or, nous trouvons dans le P. Kircher (*Œdip. Ægyp.*, t. II, p. 1<sup>re</sup>, p. 291), un passage qui pourrait peut-être jeter quelque lumière sur cette fameuse expression. Il nous apprend que dans la Kabbale la première des séphiroth portait un nom dont la signification était l'INFINI, mais que l'on traduisait indifféremment par ENS et NON ENS, ÊTRE ou NON-ÊTRE; *être*, en tant que source de tous les êtres; *non-être*, parce qu'il ne ressemble à aucun autre. « C'est à cause de cela, ajoute Kircher, que saint Denys n'hésite pas à l'appeler le NIHIL.

« Voilà bien cet *infini* duquel dérive toute espèce d'influence sur les autres attributs divins ou *vêtements de Dieu*, et sous lesquels il procède au grand œuvre de la création, en influant *hiérarchiquement* par ses attributs sur le monde angélique, qui influe à son tour sur le monde sidéral, qui influe à son tour sur le nôtre. »

Voilà bien, il nous semble, le nirvanâ expliqué par la Kabale, ce qui ne laisserait pas, nous le répétons, que d'éclairer un des points les plus obscurs de l'orientalisme moderne.

Il semblerait alors, il est vrai, que nous allons rentrer dans ce système de création par voie d'émanation, système dont notre panthéisme moderne a grandement abusé et qui est devenu par cela même très-justement suspect dans le camp de l'orthodoxie. Mais on sait combien en pareille matière la vérité la plus exacte peut encore ressembler à l'erreur la plus monstrueuse<sup>4</sup>.

Toutes ces réserves faites sur le vrai sens de l'émanation et sur la non-coéternité qui sépare, par le plus profond des abîmes, ces créatures spirituelles de leur sublime auteur, il nous est permis de nous demander s'il faut leur refuser toute espèce de rôle dans les diverses coordinations cosmologiques dont nous avons entrevu la possibilité, et plus particulièrement dans la nôtre.

4. Lorsque nous citons tout à l'heure ce passage de saint Denys relativement aux anges : « La divine bonté a fait descendre sur nous les *provenances* de la lumière éternelle », nous avons fait remarquer qu'il l'excusait pour ainsi dire par cette précaution oratoire : « selon les convenances. »

Il en est de même dans le *Zohar* ; il parle bien aussi d'*émanation*, mais nous prouverons facilement plus tard toutes les *convenances* dont il l'entoure. Qu'il nous suffise d'établir aujourd'hui que le *Zohar* réserve ordinairement ce mot pour les trois premières séphiroth, et encore la *Kabbala denudata* prend-elle grand soin de nous avertir que, pour les trois premières (qui dérivent de la trinité), ce sont plutôt des *immanations* et des *énergies* que des émanations. Quant aux autres, ce sont moins des émanations divines sur la création, que des significations plus générales et métaphysiques de leurs modes et rangs, suivant la nature même des choses. » (*Kabb. denud.*, t. II.)

Pour notre part nous ne croyons pas au mensonge de ces bas-reliefs d'Edfou, qui représentent sept esprits travaillant sous la présidence de leur divin chef. Donc lorsque M. Lacour, après avoir énergiquement grondé son siècle « de ne plus posséder aucun homme capable d'examiner sérieusement la question du polythéisme, » retombe grossièrement lui-même dans le préjugé vulgaire en faisant de ces dieux de simples *forces inintelligentes*, il professe le faux aussi complètement qu'un philosophe le puisse faire, et ce n'est pas peu dire.

Il contredit tout autant les païens que les Hébreux, car partout une sorte de mission créatrice était attribuée à ces anges.

Bien que « le Seigneur ait seul créé et les cieux et la terre<sup>1</sup>, bien que le prophète Isaïe ait lancé l'anathème contre les adorateurs de dieux « qui n'ont pas fait le ciel et la terre<sup>2</sup>, » il faut bien remarquer que la première distinction ne s'adresse qu'aux *élilim*, ou *misérables* esprits, et que la deuxième les regarde encore évidemment, puisqu'il est dit : « *pereant*, ou que ces dieux périssent. »

Cette désignation toute spéciale des dieux « qui n'ont rien créé » doit même faire supposer qu'il en est d'autres « qui ont créé, » et que l'anathème ne s'adresse pas à ceux-ci. Mais quelle part pourraient-ils avoir prise dans une œuvre qui les comprenait eux-mêmes? Ne peut-on pas supposer que, tout étrangers qu'ils aient été à la création primordiale *ex nihilo*, ils peuvent avoir eu pour mission de la parachever, de la continuer et de l'entretenir?

Saint Denys, déjà cité plusieurs fois, et qui doit faire loi comme disciple de saint Paul, nous dit expressément : « A cette sainte hiérarchie, sainte ordonnance et image de la beauté créée, il est enjoint de célébrer dans chaque sphère qui lui est propre, et avec le degré de pouvoir et de science qui lui est propre, les mystères illuminateurs, et de s'essayer à retra-

1. *Psaume xcvi.*

2. Isaïe, ch. xiv.



cer avec fidélité leur principe originel. Leur perfection est de s'approcher de Dieu par une courageuse imitation, et, ce qui est plus sublime encore, de se rendre ses COOPÉRATEURS,... l'existence de ces créatures étant due à une *participation* de la Divinité qui s'est communiquée à elles<sup>1</sup>. »

Quatre siècles après ce grand maître, saint Augustin disait : « Les choses ont été plutôt créées dans les esprits angéliques que dans la nature, c'est-à-dire que les anges les ont connues dans leurs idées, avant qu'elles fussent en existence actuelle<sup>2</sup>. »

Écoutons maintenant saint Thomas : « Si Dieu a établi que ces mêmes effets, produits immédiatement par lui *la première fois* comme cause première seraient dans la suite des temps produits par les causes secondes, il n'y a pas été obligé par la nécessité, mais poussé par sa bonté, afin de partager avec ses créatures le grand privilège d'être *cause*<sup>3</sup>. »

Et comment les anges seraient-ils toujours demeurés étrangers à l'œuvre incessante de celui qui s'appelle « l'Ange du grand conseil, » et qu'ils regardent comme leur chef et comme leur tête, *caput angelorum et magni consilii angelus*?

On reconnaît encore ici ces forces ou idées incorporelles de Philon et de Platon, « véritables intelligences envoyées pour informer la matière. »

Nous ne pouvons mieux terminer ce paragraphe que par un emprunt fait à un manuscrit inédit, émanant de l'un des hommes les plus distingués et les plus haut placés de notre siècle.

Nous espérons qu'une œuvre aussi remarquable ne restera

1. (*Hierarch.*, p. 496.) Voir, pour l'identité si contestée de saint Denys l'Aréopagite avec notre premier évêque de Saint-Denis, le lumineux et tout récent ouvrage de M. Failon, la *Magdeleine* du P. Lacordaire, et la nouvelle *Vie des saints de France*, par M. Barthélemy. Dans tous les cas, un auteur si sublime et en même temps si simple, si pénétrant de vérité, se donnant pour un contemporain de saint Paul et pour son condisciple, est-il possible que la critique moderne ait osé préférer à de telles affirmations, et à dix-huit siècles de distance, les chicanes d'un Baillet ou d'un Launoy?

2. *De Genesi ad litteram*, l. II.

3. Saint Thomas, cité par le P. Ventura, 46<sup>e</sup> Conférence.

pas toujours le partage exclusif d'une famille et de quelques amis ; quant à l'idée *délicate* qui fait le fond de ce passage, bien que nous la trouvions très-satisfaisante et très-*explicative*, nous ne la donnons que sous toute réserve, et, pour nous servir encore une fois de l'expression de saint Denys, « dans la mesure de toutes les *convenances* » (*IV<sup>e</sup> médit. sur les anges*). « Rien ne nous défend donc et tout nous permet de supposer que Dieu, après avoir créé la matière dont le monde est fait, après avoir créé (ce qu'il fait chaque jour) des êtres doués de raison, de liberté et de puissance, ce dont nous sommes nous-mêmes le vivant exemple, a donné dès l'origine et donne chaque jour pour but et pour emploi à la puissance de ces êtres *la formation* et le maintien du monde matériel ; si cette puissance, en effet, n'était pas sous l'œil et sous la main de Dieu un instrument d'ordre en ce monde, elle y serait un instrument de désordre.

« Cette idée qui n'a rien que de très-philosophique, puisqu'elle est fondée, quant à nous, sur l'observation, et, quant aux êtres qui ne sont pas *nous*, sur l'induction, cette idée, en la supposant admise, expliquerait pourquoi, dans l'ordre matériel, chaque chose reste plus ou moins au-dessous du type idéal que la raison en conçoit ; chaque chose, disons-nous, depuis la plus grande jusqu'à la moindre, depuis les astres qui circulent sur nos têtes jusqu'au grain de sable que nous foulons sous nos pieds ; si elle était une œuvre directe et exclusive de Dieu, chaque chose serait parfaite comme son auteur ; mais étant une œuvre à laquelle concourent des êtres finis, c'est-à-dire imparfaits, chaque chose est imparfaite à tel ou tel degré, dans telle ou telle mesure. »

Si l'auteur a raison, s'il n'entend par ces agents de la création, par ces créateurs du second ordre, que ce qu'entendaient saint Augustin et saint Thomas, c'est-à-dire des auxiliaires du grand maître, on comprend que le *Zohar* nous montre les *ophanim*, ou *roues* mouvantes des orbes célestes, participant à la *création* de l'univers. (*Kabb. den.*, de Anima, p. 113.)

On comprendrait même à la rigueur que selon Philon « le mal fût le résultat de l'immixtion des puissances inférieures dans l'*arrangement* de la matière, et même dans la *formation* de l'homme, confiée au Verbe ou logos divin. » (*De Opific. mundi.*)

## § V

Un tiers du tsabaoth foudroyé. — Traditions juives et fait biblique. — La grande armée des *courbés*, *curvati*.

*Tiers du tsabaoth foudroyé.*

M. Maury nous a dit quelque part : « Cette lutte universelle des bons et des mauvais esprits (sur cette terre) semble n'être que la reproduction d'une autre lutte plus ancienne et plus terrible, qui, suivant un *mythe* célèbre, se livra avant la création de l'univers entre les légions fidèles et les légions révoltées<sup>1</sup>. »

Ce *mythe* de M. Maury est en réalité toute la base de la théodicée chrétienne; c'est le point de départ de toutes nos misères, de tous nos combats, de tous nos triomphes; c'est le premier événement auquel se rattachent tous les autres, c'est le nœud de l'histoire universelle. Hors de lui, l'univers est encore le chaos, la théologie une longue suite de non-sens, l'histoire une insoluble énigme, et la philosophie le plus désespérant des problèmes.

Interrogeons la Bible à cet égard; nous le ferons avec d'autant plus de facilité que, tout aussi sobre, aussi discrète qu'à l'ordinaire sur tous ces mystères primordiaux dont les prolongements seuls nous importent, la consultation ne sera pas longue.

La Bible donc se contente d'accuser un fait immense, sans

<sup>1</sup>. *Rev. archéol.*, 1845, p. 41.

entrer dans aucun de ses détails, et ce fait immense, c'est la révolte d'une partie des cieux, révolte suivie d'une épouvantable guerre spirituelle et céleste.

Terrible et singulier bulletin, que celui dont la plume d'un prophète peut rédiger ainsi la teneur :

« Il y eut un grand combat dans le ciel ; Michel et ses anges combattaient avec le dragon qui luttait avec les siens ; mais ceux-ci n'eurent pas le dessus, et dès lors IL DEVINT IMPOSSIBLE DE RETROUVER LEUR PLACE DANS LES CIEUX.

« Et ce grand dragon, l'antique serpent, appelé *diable*, ou séducteur de l'univers, fut précipité avec ses anges sur la terre.

« Et ce dragon avait sept têtes, dix cornes et sept diadèmes, et sa queue entraîna la TIERCE partie des ÉTOILES... et il vint se placer devant la femme pour dévorer l'enfant qu'elle allait mettre au monde<sup>1</sup>... »

Et ailleurs : « Je vis cette étoile tomber du ciel sur la terre, et on lui remit la clef du puits de l'abîme, et aussitôt une épaisse fumée sortit de ce puits comme une fournaise ardente... Et cet ange, roi de l'abîme, s'appelle en hébreu Abbadon, en grec Apollon, en latin *Exterminans*, ou Exterminateur<sup>2</sup>... »

Puis, en regard de cet exterminateur, vient se poser son antagoniste divin, celui qui possède dans sa main les sept esprits de Dieu et les sept étoiles<sup>3</sup>...

Qu'on est donc tristement étonné, devant la solennelle portée théologique et cosmologique de telles paroles, de voir un Bossuet les expliquer ainsi : «... L'étoile qui tombe, c'est l'hérésiarque Théodose... Les tourbillons de fumée sont l'hérésie des montanistes... La tierce partie des étoiles, ce sont les martyrs et surtout les docteurs. »

On plaint Bossuet faisant plier son magnifique génie aux pauvres expédients dictés par un système plus pauvre encore.

1. *Apoc.*, ch. xii.

2. *Ibid.*, ch. ix.

3. *Ibid.*, ch. iii, v. 4.

Mais Bossuet ne s'égare que dans les détails : « Je n'ai pas besoin de répéter, dit-il en finissant, que la défaite entière de Satan est AU FOND le grand ouvrage que saint Jean célèbre. »

Relevons-nous maintenant avec le prophète Ezéchiel. Après avoir assimilé le roi de Tyr à l'archange tombé et s'adressant métaphoriquement à ce grand coupable : « Toi, le *sceau de ma ressemblance*, lui dit-il, toi plein de sagesse et de beauté, tu as goûté les délices du paradis de ton Dieu... Couvert de pierres précieuses, ô Chérub, aux ailes étendues et protectrices, je t'avais placé sur la montagne sainte et tu te promenais au milieu des *pierres enflammées*, jusqu'au jour de la faute, et alors... lorsque je t'ai vu enflé de l'orgueil de ta beauté, ô Chérub *protecteur*, je t'ai précipité sur la terre, je t'ai rayé du nombre de ces pierres enflammées<sup>1</sup>. » On connaît encore cette sublime apostrophe d'Isaïe : « Comment es-tu tombé du ciel, ô Lucifer, toi qui te levais le matin ? Te voici sur la terre, toi qui foulais les nations, toi qui disais dans ton cœur : « J'élèverai mon trône au-dessus de *tous les astres* du Seigneur, je m'assiérai sur les flancs de l'aiglon... je serai semblable au Tout-Puissant... Mais tu vas être traîné jusque dans les profondeurs du lac infernal<sup>2</sup>... »

Pas un mot de plus à ce sujet dans la Bible, ce qui n'empêche pas que cette même Bible ne s'élève tout entière sur cette base, et ne soit d'un bout à l'autre un anathème formidable contre l'ancien dragon, comme un chant de gloire et de triomphe pour son céleste vainqueur.

« *Quis ut Deus?* Qui donc est comme Dieu ? » Ce cri de l'archange Mikaël résume en trois mots toute la Bible ; il en est la philosophie tout entière. Mais, pour bien apprécier la victoire, pour bien comprendre toute la puissance du vainqueur, il ne faut oublier ni la réalité ni l'importance du vaincu.

1. Ézéch., ch. xxviii.

2. Isaïe, xiv.

Tout le christianisme est appuyé sur deux colonnes, celle du *mauvais* (πονηροῦ) et celle du bon (ἀγαθοῦ), en un mot, sur deux forces, ἀγαθαί καὶ κακαί δυνάμεις. Supprimez le foudroie-  
ment des mauvaises, et la mission protectrice des bonnes n'aura plus ni valeur ni raison.

Laissons à l'Antée de la création spirituelle son ancienne puissance, si nous voulons qu'elle soit toujours digne de l'Hercule qui l'étouffe. N'oublions pas que sa création fut sans doute la première, puisque le Verbe seul avait été « engendré avant lui, *ante Luciferum genui te*, » et rappelons-nous surtout qu'il n'y eut jamais dans le Cosmos primitif « de puissance qui pût lui être comparée, *non est potestas quæ comparatur ei*<sup>1</sup>. » Suivant saint Paul c'était le *Dieu de ce monde*, le *prince de cet air* (princeps aeris hujus), « le Dieu de cette période, » expression bien plus remarquable encore. C'est encore lui « qui se promène autour du monde, *qui circumambulat terram*. » Désigné chez les Hébreux par le nom de « serpent tortueux, *coluber tortuosus*, » serpent « tombé d'en haut, *deorsum fluens*, » c'est lui qui possédait les « clefs de l'empire des morts, τοῦ θανάτου ἀρχή, » jusqu'au jour où, sous l'action de l'exorcisme du Sauveur, on le vit « tomber comme un éclair, *cadebat ut fulgur*<sup>2</sup>. »

Qui sait si ce n'est pas de ce moment que date la conflagration terrestre que tous nos géologues constatent, conflagration suivie probablement de ces ténèbres épaisses qui « planaient sur l'abîme, » et que l'ancienne cosmogonie égyptienne disait avoir été à leur tour « le principe de toutes choses ; » on comprend parfaitement cet honneur fait par les Égyptiens au principe ténébreux, lorsqu'on voit dans Job le prince des ténèbres s'appeler *Behemoth* et *principe*. « Behemoth est le principe de toutes les voies du Seigneur, *principium viarum Domini Behemoth*. »

1. Pour ces trois citations, voir Job.

2. Saint Paul et les Évangélistes.

Rappelons-nous encore qu'il a entraîné avec lui la tierce partie des vertus sidérales, et que ces princes tombés et séparés comme lui *de leurs pierres enflammées* composent aujourd'hui cette grande armée que le psaume appelle l'armée des *courbés, curvati*, vaincus célestes « qui, pour avoir déserté leur poste — *qui non servaverunt prælium* — furent ployés en un arc détestable, *conversi sunt in arcum pravum*. » On peut reconnaître ici le premier châtiment des Titans (esprits) qui, à la différence des géants (hommes), objet de la seconde punition, étaient fils d'Uranus et représentaient ces grands principes cosmospirituels qui, coopérateurs de Jupiter dans l'arrangement du monde, furent précipités par lui sous les noms de Briarée, Typhon, Encelade, etc.

A partir de ce moment, la guerre,... la guerre entre tous les cœurs, entre tout ce qui respire, entre tous les éléments, entre toutes les forces des mondes physique et moral, guerre implacable, éternelle, dont nous ne trouverons jamais la raison en dehors de ces mystérieux enseignements. De là les deux cités, les deux camps surnaturels; de là, qu'on nous passe l'expression, ce monde A PARTIE DOUBLE, sans que cette reconnaissance de deux principes inégaux et non coéternels retombe le moins du monde dans cette doctrine dualiste « répandue chez toutes les nations de l'ancien monde, nous dit Plutarque, au prorata de leur sagesse<sup>1</sup>, » mais rejetée chez toutes celles du nouveau, au prorata de leurs lumières chrétiennes<sup>2</sup>.

1. *De Isid. et Osir.*

2. Sainte Hildegarde, dont on voudrait pouvoir citer toutes les inspirations, raconte ainsi, *sous la dictée du Verbe*, la grande défaite qui a entraîné toutes les autres : « Alors, une multitude innombrable d'anges, éblouis de l'admirable lumière dont ils venaient d'être ornés, et croyant pouvoir ne relever que d'eux mêmes, *a seipsis esse*, en vinrent à oublier leur Créateur, et même, avant de lui avoir rendu leurs premiers hommages, s'imaginèrent du fond de leur orgueil que personne ne leur pourrait résister. Mais pour cela ils essayèrent *d'offusquer* Dieu lui-même, car, reconnaissant en même temps qu'ils ne pourraient jamais égaler ses merveilles, ils commencèrent par NE PAS L'AIMER et s'imaginèrent pouvoir CHOISIR UN AUTRE DIEU DE LEUR PROPRE CLARTÉ. De là leur effroyable chute au sein des ténèbres; de là

## § VI

Chute des esprits chez tous les peuples. — Jupiter foudroyé par Chronos, et Brahmâ, le créateur des Hindous, foudroyé pour l'orgueil que lui inspiraient ses *Védas*.

1. — *Brahmâ, le créateur des Hindous, foudroyé pour ses Védas.*

Chaque pays parle comme la Bible à cet égard.

Et tout d'abord la Chine, qu'on veut toujours cependant nous représenter comme isolée dans l'histoire du monde et comme n'offrant, ni dans sa langue ni dans son histoire, aucune trace de relations avec les populations sémitiques. Comment donc aurait-elle pu s'y prendre pour tirer du trésor des « spontanités de son génie » (style moderne) des vérités que l'on dirait tombées des lèvres d'un Ézéchiel ou d'un saint Jean?

cette impuissance qui leur enleva toute action sur toute espèce de créatures, tant que Dieu ne la leur permettait pas... Dieu avait prodigué de telles beautés au premier des anges, qu'il en illuminait lui-même toute son armée; il lui avait dit en outre, dans sa miséricordieuse prévoyance. « Si, t'exaltant comme l'aigle, tu parviens à poser ton nid *parmi les étoiles* (*nidum tuum inter stellas*), je saurai bien t'en faire descendre; » mais le malheureux ayant voulu élever son vol au-dessus des sublinités les plus secrètes de Dieu, *supra intrinsecus latens pinnaculum Dei*, devenu tout d'un coup le plus horrible des êtres, fut précipité par la Divinité dans ces espaces qui sont sans lumière. » (*Lib. divin. oper.*, pars I, vis. 1, p. 1746.)

« Alors toutes ces *étoiles* de son armée, baignées jusque-là dans tous ces flots de lumière, *complètement éteintes aujourd'hui, ressemblent à de noirs charbons calcinés par le feu*. Un vent violent sorti de leurs propres profondeurs les précipite vers le nord, à l'opposé du trône, et dans de tels abîmes, que désormais personne ne peut plus voir aucune d'elles. » (*Scivias*, l. III, vis. 1, p. 574.)

Plus tard, nous entendrons l'astronomie moderne évaluer à UN TIERS environ la lacune sidérale dans laquelle elle cherche aussi LE TIERS de « ses étoiles perdues. »



On lit dans les Kings : « Par suite de la révolte (contre *Ti*), d'un esprit *superbe* qui voulait se faire *Ti* lui-même, *neuf*<sup>1</sup> troupes d'intelligences furent entraînées. *Le ciel antérieur s'inclina*, et il s'ensuivit un changement dans toute la nature. »

Dans l'*Y-King* : « Le *dragon volant*, superbe et révolté, souffrit maintenant de son orgueil qui l'aveugle ; ayant voulu monter jusqu'au ciel, il a été précipité sur la terre. »

Dans le *Tchun-tsicou* : « Au milieu de la nuit, les étoiles tombèrent du ciel comme une pluie, et *on ne les vit plus*. »

« ... Hoang-Ty ordonna à son ministre le fort et obéissant, Long<sup>2</sup>, de détruire ce Tchi-Yéou et de le jeter dans la *noire vallée des maux*<sup>3</sup>;... depuis il est devenu le prince des neuf noirs, et le roi rouge, c'est-à-dire *le seigneur des flammes* (*y-en*, flammes, et *ty*, seigneur).

« ... Dans ce grand combat, Tchi-Yéou avait fait élever une grande nuée qui priva de lumière l'armée qu'il combattait; mais Hoang-Ty, au moyen d'un char qui se tournait toujours vers le midi, parvint à lier Tchi-Yéou, puis il envoya une *vierge céleste*, qui livra toutes les armes nécessaires pour le vaincre<sup>4</sup> ».

Les *Zends* de la Perse ne sont pas moins explicites que les *Kings* de la Chine. « Ahriman s'entourant de feu, de ténèbres et de fumée, ose se mesurer avec le ciel. Mais Ormuzd, du haut du *ciel ferme* qu'il habite, vint au secours du *ciel qui tourne*, et ces génies d'Ormuzd, *accompagnés de leurs astres*, combattant Ahriman, les Dews vaincus furent précipités avec lui<sup>5</sup>. »

1. « Il en tomba des neuf chœurs », dit saint Thomas, en cela d'accord avec la plupart des Pères de l'Eglise.

2. Le P. Prémare a raison de retrouver là notre saint Michel, du moment où *long* signifie également et *saint* et *esprit*.

3. On retrouve ici le signe hiéroglyphique *Hiong* qui signifie grande crevasse de la terre.

4. Tous ces détails sont tirés des *Annales de phil. chrét.*, de M. Bonnetty, t. XVI, p. 360.

5. *Acad. des Inscript.*, t. XXXIX, p. 690.

L'Égypte a son Typhon qui, non content d'avoir déchiré son frère Osiris, *mit tout en combustion* <sup>1</sup> dans les cieux et sur la terre.

La Grèce a son Até, que le père des dieux et des hommes « saisit par sa chevelure et précipite sur la terre en disant : « Que dans l'Olympe et le *ciel étoilé*, elle ne reparaisse plus jamais <sup>2</sup>; » elle a encore son Python que le dieu *Soleil*, Apollon, détruit avec ses flèches <sup>3</sup>.

Le Scandinave a son Loke qui met à mort le plus jeune et le plus beau de tous ses dieux <sup>4</sup>.

Le Mexique a son grand démon qu'il représente sortant du ciel, la *tête basse*, et dont le nom est synonyme de *Cadens* (le tombant) <sup>5</sup>.

Mais une chose bien remarquable, et qu'on n'a jamais placée, selon nous, dans son vrai jour, c'est que dans la plupart des grandes religions païennes c'est la deuxième personne de la trinité, LE VERBE en un mot, qui remplit le double rôle de dieu tombé et de dieu sauveur. Ainsi, Jupiter précipité par Chronos, Brahmâ précipité par Baghavat, ou l'Éternel, « en raison de leur orgueil <sup>6</sup>, » sont bien les vrais démons chargés par cet Éternel de créer et d'organiser cet univers visible. Et qui donc chez le dernier a pu causer cet orgueil? Précisément la publication de ces VÉDAS que M. Guignault appelle « la conception la plus sublime des grandes voies de l'humanité. » Brahmâ, qui les appelle aussi « le miroir de la sagesse éternelle, » s'enfle d'orgueil et s'attire comme pénitence cette longue suite d'incarnations qui débutent par les formes de corbeau, de sanglier, de poisson, etc., et progressent par celles de brigand et de pasteur libertin, pour aboutir à celle de

1. Plutarque, *De Isid. et Osir.*, nomb. xxiv.

2. Hésiod, *Théog.*, v. 549.

3. Ovide.

4. Voir l'*Edda*.

5. Lord Kingsborough.

6. Creuzer, l. I, ch. iv, p. 223.

*Crichna*, ou Christ Sauveur. On ne réfléchit pas assez à tous ces points de départ assez lumineux pour trancher toute une question. Nous y reviendrons. (A l'appendice sur les *livres sacrés des nations*, à la fin du chapitre *Idolâtrie*.)

Jupiter va devenir tout aussi confiant avec nous, et comme lui, chacun de ces Verbes plutoniens ou *créateurs tombés* ne rougira nullement de confier à l'histoire et son nom primitif et la vraie raison de son martyre.

Ils ont grandement raison dans l'intérêt de l'histoire, et nous, nous sommes grandement légers de ne pas nous apercevoir qu'elle est là tout entière ; car ainsi que le disait, il y a trente ans, un des plus profonds penseurs de l'Allemagne : « De même qu'en retirant le christianisme du milieu de l'histoire on la dissout, de même, en supprimant au-dessus d'elle la lutte des esprits invisibles, on lui ôte son véritable point de départ, toutes nos luttes terrestres n'étant que le résultat et pour ainsi dire le prolongement de celle-ci<sup>1</sup>. »

Nous venons d'entrevoir ce grand et primordial mystère qu'Hésiode appelle quelque part « la faute du premier commencement. » Nous allons voir dans le chapitre suivant ce qu'on pourrait appeler « la faute du deuxième commencement. »

## 2. — Titans et Géants ; leur distinction.

Partout les gnostiques alexandrins nous parlent de la chute des Éons, de celle de leur Plérôme, et tous l'attribuent *au désir de connaître* ; on ne peut s'en étonner, car, d'une part, ils avaient pour eux toutes les traditions de l'Orient, et de l'autre ils avaient lu dans les documents égyptiens, qui doivent avoir servi à la rédaction du *Pimandre*, que « les sept recteurs chargés par Dieu de contenir dans leurs cercles le monde sensible, épris de leur propre beauté, en vinrent à s'admirer eux-mêmes et se perdirent par cette admiration superbe. »

1. Fréd. de Schlegel, *Philosophie de l'histoire*.

Chez les Sabéens, le chef de ces esprits des planètes s'appelait *Schemal*, et M. Chwolsohn le regarde comme une divinité particulière qui gouvernait la terre<sup>1</sup>. Ce nom de *Schemal* rappelle tout à fait celui de *Samaël*, le chef des démons du Talmud, ce grand serpent à douze ailes, identique à Satan, et qui entraîne dans sa chute tout le système solaire, c'est-à-dire les Titans.

Les Suras et les Asuras du *Mahabharatâ* des Hindous jouent exactement le même rôle que ces Titans de la *Théogonie* d'Hésiode.

Toutefois, il faut bien se garder de confondre ces premiers Titans uranides ou célestes, soit avec les seconds Titans ou géants antédiluviens, soit avec les troisièmes géants postdiluviens, qui paraissent devoir se rapporter aux *descendants* chamites, et par extension aux *damnés*. Le rôle des Titans, ennemis de Chronos, est aussi élevé au-dessus des deux autres que celui des puissances cosmiques brisées par Jéhovah est au-dessus de ces *hommes fameux* qui furent ensevelis dans les eaux du déluge ou dispersés à Babel.

La fable ne les confond pas plus que la Bible; et lorsqu'elle nous montre d'abord Chronos mutilant Uranus, et plus tard, comme nous allons le voir tout à l'heure, Jupiter révolté contre son père, jusqu'au jour où ce même Jupiter, *prince de l'air et du monde*, sera rejeté dans le Tartare par *une femme et un enfant*, elle ne mérite plus le nom de fable, mais elle s'élève jusqu'au *summum* des plus anciennes et des plus imposantes traditions théologiques.

Il est vrai qu'Hésiode et la plupart des mythographes ne comptant que six Titans, on pouvait hésiter beaucoup avant de les assimiler à nos *sept recteurs*; mais la même explication revient toujours : six ou sept, suivant que vous comprenez ou ne comprenez pas Ormuzd parmi les sept amschaspands ou Phtha parmi les sept cabires.

<sup>1</sup>. *Agriculture des Nabathéens*. t. II, p. 217. Nous en parlerons plus tard.

D'ailleurs, nous lisons dans l'*Encyclopédie des gens du monde*, article Titan, « qu'un autre fragment mythique en mentionne un septième, et que ce septième s'appelle Phoreg. »

Franchissez maintenant trente siècles environ, et vous trouverez qu'il n'y a pas loin de ces uranides et de ces chronides révoltés et célestes à ces « malices atmosphériques » auxquelles le sceptique Bayle trouve ridicule de ne pas croire. Voici ses paroles : « Il se trouve dans les régions du *ciel* des êtres *puissants* qui étendent leur empire aussi bien que leurs connaissances sur notre monde,... et comme on ne peut nier qu'il y ait sur la terre des êtres envieux, méchants, vindicatifs,... on se rendra ridicule si on ose nier que, outre tous ces êtres, il y en ait d'autres qu'on ne voit pas, et qui sont encore plus malins et plus habiles... (Art. *Spinosa*, note.)

Ainsi donc, qu'on les écrive en français, en grec, en copte ou en sanscrit, il faut toujours confesser les mêmes vérités quand le bon sens privé s'accorde aussi bien avec la tradition universelle. D'ailleurs, il le faut bien : ôtez la chute et la faute de ces grandes puissances mauvaises, et voici Dieu convaincu du même coup d'avoir brisé, souillé ou perturbé à lui seul toutes ses œuvres ! — Choisissez...

---

# APPENDICE D

## CHAPITRE V.

### LES SEPT ESPRITS DE LA PRÉSENCE, ET L'HISTOIRE DE LEUR CULTE.

---

Entre les plus antiques traditions sur l'essence des sept esprits et la renaissance imprévue de leur culte, en 1862 <sup>1</sup>, nous avons pensé qu'il y avait place pour l'étude suivante, dont la première idée nous est venue à Rome, sous les voûtes mêmes de Sainte-Marie des Anges, leur temple spécial et privilégié.

On verra par l'histoire de ce monument, presque aussi merveilleuse que celle de ses célestes patrons, quelles leçons de lenteur, de prudence, et même d'ajournement continu, l'Église sait donner à tous nos spirites modernes, lorsqu'il s'agit de révélations et de merveilleux angéliques.

Nous croyons l'avoir bien établi; ces sept esprits étaient en même temps et les attributs divins et les *sept yeux* du Seigneur, en un mot, les ministres plénipotentiaires de sa force, de sa justice, de sa bonté, etc.

En ce moment, nous voudrions préciser un peu davantage tout ce qui regarde leurs qualités et leurs noms, mais on va pouvoir s'assurer que cela n'est pas très-facile. Lorsque nous aurons dit que ce sont « les sept assistants entourant le trône de l'agneau et constituant ses sept *cornes*, » que le fameux candélabre du temple était leur type et leur symbole, ... lorsque nous les aurons montrés dans l'Apocalypse, figurés par les *sept étoiles* de la main du Sauveur, ou déchaînant les *sept*

1. Nous voulons parler ici d'une association imposante formée dans ces dernières années en Italie, en Bavière et en Allemagne, pour le rétablissement, dans toute l'Europe catholique, de ce culte des sept Esprits.

On a pensé que l'heure était venue de faire converger toutes les forces *spirituelles* des génies protecteurs contre l'action toujours progressante des forces *spiritiques* des génies perturbateurs.

*plaies* ou *fléaux*<sup>1</sup>, nous aurons encore une fois indiqué l'une de ces vérités incomplètes, dans le développement desquelles les commentateurs ne se risquent d'ordinaire qu'avec les plus grandes précautions.

Et d'abord tous hésitent sur l'ordre même de ces sept créatures; l'opinion générale les classe parmi les archanges, mais ce dernier ordre n'étant que le huitième dans la hiérarchie céleste, et ces esprits étant appelés partout les PREMIERS satellites du trône et de la Divinité, *primarios principes*, il en résulte une première difficulté, en raison de laquelle beaucoup de théologiens les ont classés parmi les trônes et les vertus. D'autres les dédoublent, et parmi eux se trouve le célèbre dominicain Gastaldi, auteur d'un immense ouvrage sur les anges, *de Angelis*, ouvrage revêtu de l'approbation romaine.

Ainsi, relativement à saint Michel, Mikaël, le chef, l'*archistrategus* des armées du Seigneur, le vainqueur du diable (*victor diaboli*), Gastaldi soutient qu'il y en a deux, et que l'Église autrefois ne confondait pas le séraphin avec l'archange préposé au gouvernement du peuple hébreu, de la synagogue et, depuis, à celui de l'Église catholique, apostolique et romaine. Il prétend que l'Église avait consacré cette *dualité* par deux fêtes différentes, l'une (celle de l'archange) fixée, comme tout le monde le sait, au 29 septembre, l'autre, au milieu de l'été pour saint Michel (séraphin), qui serait selon lui le *quis ut Deus*, ou « *qui est semblable à Dieu*, » de la tradition.

Les Grecs célèbrent encore cette dernière fête. Cornelius à Lapede fait certainement allusion à ce grand théologien, lorsqu'il parle d'un *très-habile et très-savant homme* qui a soutenu cette dualité : « Mais, dit-il, cette opinion est nouvelle et ne nous paraît pas nécessaire<sup>2</sup>. » Il nous semble, à nous, qu'il ne s'agit ici ni de *nouveauté* ni de *nécessité*. Sans garantir Gastaldi, nous ferons uniquement remarquer que, s'il disait vrai, son système serait la meilleure réponse à l'objection de M. Reynaud, qui s'indigne<sup>3</sup> de voir *déranger* sans cesse le chef de toute la hiérarchie angélique pour les minces intérêts de notre pauvre planète, souvent même pour celui du plus modeste de ses habitants. Ainsi, l'un des sept assistants de la présence, Raphaël, abandonnant le poste le plus élevé de l'empyrée pour servir de conducteur au jeune Tobie, lui paraît presque une dérogation aux convenances angéliques. Il ne paraît pas soupçonner tout ce qu'il peut y avoir de beau dans cette faculté d'ubiquité que les *yeux du Seigneur* partagent avec un

1. *Apocal.*, V, 15, etc.

2. Bible, t. VI, 1474, édit. Pellag.

3. *Terre et ciel*, chapitre des *Anges*.

maître qui demeure aussi près du plus petit de ses enfants que du sanctuaire de sa gloire. Si cette explication de Gastaldi pouvait rassurer M. Reynaud et le tirer d'embarras, il en serait peut-être de même de cette autre proposition du grand théologien : « Lorsque nous disons : saint Michel et saint Gabriel sont apparus à telles personnes, il ne faut pas croire que ce soit toujours ces grands saints eux-mêmes qui apparaissent, mais bien un de leurs subordonnés et pour ainsi dire un des membres de la série à laquelle ils commandent <sup>1</sup>. »

Ceci rentrerait dans la doctrine des *féroüers* ou *doublures* spirituelles que le zoroastrisme appliquait à tous les êtres, y compris les anges.

Voici encore une autre assertion que le hasard nous fait rencontrer en ce moment dans une note de Damascius, sur les oracles chaldaïques, et qu'il faut noter soigneusement : « Dans ces oracles, dit-il, les sept cosmocrateurs du monde (*κοσμοκράτορες* de saint Paul) sont doubles : les uns appliqués au gouvernement du monde supérieur, les autres appliqués à celui de l'inférieur, opinion que paraît avoir suivie Jamblique dans sa distinction des *Archanges* et des *Archontes* <sup>2</sup>. »

Quant à la question des sept noms, elle a donné lieu à de bien longues controverses.

Nous reviendrons plus tard <sup>3</sup> sur celui de Mi-ka-ël, de cet « archisatrape de la milice sacrée, » de ce « gardien des planètes <sup>4</sup>, » de cette « image vivante de la Divinité <sup>5</sup>, » de cette étoile la plus brillante de tout l'ordre angélique <sup>6</sup>, de ce métraton ou férouer, ange *de la face* du Seigneur, de ce gardien défenseur du Christ-soleil <sup>7</sup>, et si rapproché du maître qu'il représente que beaucoup d'hérétiques, Calvin entre autres, l'ont complètement confondu avec lui <sup>8</sup>.

Qu'il y en ait un, qu'il y en ait deux, que le même soit en même temps séraphin et archange, tout le monde n'en est pas moins d'accord sur la prédominance de ce grand nom au-dessus des six autres. On sait le rôle admirable qu'il a rempli sur la terre et la solennité de ces apparitions, soit qu'elles aient eu lieu à l'entrée du Bosphore ou sur les côtes de la Sicile, sur celles de la Grande-Bretagne ou de la Normandie.

1. *Terre et ciel*, loc. cit.

2. *De Mysteriis*, sect. II, ch. III.

3. Au chapitre Sabéisme.

4. Saint Sophronie, patriarche de Jérusalem, *Serm. de Angelis*.

5. Marangone, *Grandezze del archang. San Michael*.

6. Bellarmin.

7. Voir Rosellini, sur quelques cartouches égyptiens. (*Égypt.*, I, p. 289.)

8. Voir Calvin, *In Dan*.



Nous laisserons nos libres penseurs se débattre comme ils le pourront avec cette grande voix de peuples divers, s'accordant comme un seul homme sur un phénomène si merveilleusement uniforme.

Deux autres noms encore peuvent être dits de notoriété publique ; Gabriel (*courage de Dieu*) et Raphaël (*vertu de Dieu*). Un quatrième est nommé dans le troisième et le quatrième livre d'Esdras ; c'est Uriel (*feu divin, Lux et Ignis*), mais ces livres n'étant pas admis au nombre des canoniques, Uriel n'est pas accepté, et les trois autres noms restent toujours suspects, à savoir : Scaltiel (*prière ou discours de Dieu*), Jehudiel (*louange de Dieu*), Barachiel (*bénédiction divine*).

Pourquoi maintenant l'Église, si ferme sur les trois premiers noms, si tolérante pour le quatrième, se montre-t-elle si sévère pour les trois autres et refuse-t-elle de les recevoir ? Uniquement parce qu'elle ne les trouve pas dans l'Écriture et qu'elle continue d'adresser aux fidèles la recommandation que saint Paul adressait aux Colosses, « de ne pas imposer aux croyants ce *qu'on n'a pas vu* ou ce qu'on ne sait pas de science *certaine*. » Certes, l'Église universelle n'aurait peut-être pas manqué ici de bonnes raisons pour accepter une tradition qui avait été celle de plusieurs églises particulières, de beaucoup de saints et de grands pontifes eux-mêmes.

Elle ne le fit pas ; mais que de fois ne put-on pas croire qu'elle le ferait !

Vers le milieu du VIII<sup>e</sup> siècle, un évêque illégitime, hérésiarque insigne, nommé Adalbert, avait cherché à couvrir ses infamies de la protection des sept esprits, et parmi les noms qu'il leur donnait deux seulement étaient connus de l'Église romaine : c'était Mikael et Uriel ; les autres n'avaient même aucun rapport avec ceux que nous prononcions tout à l'heure. Adalbert fut condamné dans le deuxième concile romain, présidé par le pape Zacharie, et ses sept esprits le furent avec lui. Toutefois, le concile ajoutait « qu'il ne fallait pas confondre l'esprit Uriel, invoqué par ce *magicien*, avec cet autre Uriel dont il est parlé dans Esdras, et que tous les Pères révèrent. »

Il paraît que cette audace d'Adalbert, qui avait trouvé beaucoup de partisans en Allemagne, fit redoubler de sévérité et préjudicia fortement à la reconnaissance officielle des noms vraiment traditionnels. Nous disons *officielle*, car il paraît encore qu'ils continuaient à subsister dans certaines églises, puisque l'inquisition elle-même les toléra longtemps et que Gastaldi, l'inquisiteur dominicain dont nous parlions tout à l'heure, dit formellement « qu'ils étaient permis. »

On croyait retrouver les trois noms jusque dans les Écritures ; la tradition rapportait à l'un l'angélophanie du chapitre xvi de la Ge-

nèsè, au troisième, celle du xviii<sup>e</sup>, au deuxième, celle du chapitre xxiii de l'Exode. Saint Ambroise avait adopté Uriel<sup>1</sup>, et une foule de saints personnages avaient imité le grand docteur. On le voit figurer, entre autres, sur une lame d'or, retrouvée dans le tombeau de Marie, épouse de l'empereur Honorius, ensevelie au Vatican, sous la chapelle de Sainte-Pétronille.

Nous avons vu nous-même dans l'antique église de *Santa Maria della Pietà*, sur la place Colonne, l'ancien tableau des sept anges, sur les noms desquels Clément XI se fit faire un rapport, à l'époque de la renaissance, par le savant astronome Bianchini, rapport dont le résultat fut la conservation des images et l'effacement des noms, bien qu'ils fussent les noms traditionnels, fort différents, comme nous l'avons dit, de ceux d'Adalbert.

La renaissance se montrait plus difficile ou plus prudente encore que les siècles précédents.

Mais une nouvelle ère de réhabilitation parut vouloir s'ouvrir tout à coup pour les noms condamnés.

Vers 1460, vivait à Rome un saint personnage du nom d'Amadœe, membre d'une famille illustre de la Lusitanie, célèbre lui-même par les dons de prophétie et de guérison accordés à ses vertus et sans doute au grand sacrifice qu'il avait fait, en quittant toutes les pompes du monde pour entrer dans le tiers ordre de Saint-François. Le pape Sixte IV avait fini par reconnaître tous ses mérites en lui accordant l'emplacement de Saint-Pierre *in Montorio* pour y construire un monastère de son ordre.

C'est à ce saint personnage que les sept noms venaient d'être révélés, au même moment où l'on découvrait à Palerme, au fond d'une petite chapelle tout en ruine et pour ainsi dire ensevelie sous terre, un précieux tableau représentant les sept esprits avec tous leurs noms. Au même instant encore arrivait de Pise à Palerme une prophétie en vieux latin annonçant pour cette époque la reprise de leur culte et l'érection, sous Clément VII, d'un couvent de Saint-François-de-Paul, sur l'emplacement de la petite chapelle : ce qui effectivement eut lieu plus tard.

Cette concordance de toute une suite de révélations avec la découverte d'une prophétie à leur appui suffisait encore au xvi<sup>e</sup> siècle pour donner quelque importance à une idée ; aussi vit-on, peu d'années après, toutes les principales villes de l'Italie, Naples, Venise, etc., reproduire à l'envi, les unes sur la toile, les autres en mosaïque, le

1. Liv. III, *De fide ad gratiam*.

fameux tableau si merveilleusement retrouvé en Sicile ; la même foi se traduisit ailleurs par un chef-d'œuvre, car, l'an 1516, on vit s'élever tout auprès de la petite chapelle de Palerme le splendide temple des Sept-Esprits, dont un prêtre, homme de grand savoir et de grande piété, Antonio Duca, fut nommé recteur.

Mais les révélations spirituelles ne s'arrêtent pas ainsi, et les sept esprits ne se contentèrent pas de la Sicile.

Antonio Duca, poussé par eux et s'empressant de leur obéir, semble dès lors prédestiné au développement de leur culte à Rome. Les esprits ne le trompent pas et lui désignent comme emplacement de leur futur sanctuaire les fameux Thermes de Dioclétien, à l'érection desquels avaient été condamnés jadis quarante mille chrétiens et dix mille martyrs, soutenus, il est vrai, dans cette terrible tâche, par les exhortations et les secours de papes ou de saints aussi célèbres que Marcellus et Thrason, mais depuis lors, comme le dit le pape Pie IV dans sa bulle LV, « ce repaire était resté dévolu aux plus profanes usages et aux pratiques des démons. »

Ce qu'Antonio Duca eut à endurer à Rome de fatigues et de refus peut à peine se concevoir, bien qu'il fût fortement appuyé auprès de Paul III par la famille des Colonne, et plus encore par Marguerite d'Autriche, fille de Charles V. A Rome, quoi qu'on en dise, on se rend si peu vite aux révélations, que la mission laborieuse de Duca, commencée en 1527, ne devait arriver à sa conclusion définitive qu'en 1561, c'est-à-dire après trente-quatre années de persévérance et de prières. Cependant, en 1551, sous le pontificat de Jules III, nous voyons la purification des *Thermes* ordonnée, et une première église élevée sous le vocable de *Sainte-Marie des Anges* ; mais les guerres revenant presque aussitôt, l'église est ravagée et détruite, sans que les révélations s'arrêtent ; elles reviennent à la charge plus pressantes que jamais, et désignent formellement ces mêmes *Thermes* comme l'emplacement *prochain* du temple des Sept-Anges.

Ce fut alors que Pie IV réunit tous les cardinaux pour entendre Duca et juger de ses révélations ; elles leur parurent authentiques, et néanmoins la décision n'arriva pas.

Mais voici qu'en 1553 une épidémie de possédés désole la ville, épidémie terrible qui résiste à tout. L'idée vient alors d'invoquer les sept anges, et l'épidémie disparaît subitement. Parmi tous les monuments historiques qui témoignent de ce fait, on possède encore une lettre adressée au cardinal Trani par le médecin Bernardin, dont la fille avait figuré parmi ces possédés.

Alors la cause est entendue ; Paul IV mande au Vatican Michel-Ange

Buonarotti : c'était un événement dans la ville. Qui sait ? à peine sorti de terre et déjà salué par l'admiration générale, le plus beau temple de l'univers allait peut-être avoir un rival ? On l'espéra bien davantage encore, lorsque, le grand homme ayant produit son nouveau plan, on put reconnaître en lui celui qu'il avait jadis proposé pour Saint-Pierre, et qui certes en eût doublé la magnificence<sup>1</sup>.

Le plan est donc adopté, la construction dure trois ans, et cette fois ce ne sont plus les martyrs qui s'en chargent, c'est le peuple romain tout entier.

On lit encore dans les archives de l'Église « qu'on n'entreprend pas de raconter tous les miracles qui eurent lieu pendant cette érection, attendu *qu'elle ne fut qu'un miracle continu.* »

Toujours est-il qu'en 1561 cet admirable temple est consacré aux sept anges.

Ce n'est pas tout ; au milieu de toutes les pompes de la plus solennelle des cérémonies et en présence de tous les cardinaux, Paul IV ordonne que « les *sept noms* de l'image miraculeuse de l'église de Palerme seront inscrits autour du tableau qui surmonte encore aujourd'hui le maître-autel. »

Le but était atteint, le temple était élevé ; trois ans après Michel-Ange et Duca mouraient presque en même temps, en pleine jouissance du fruit de leur génie et de leur foi. Sur le tombeau de Duca, enseveli le premier dans son église, on peut lire encore l'énoncé de ses révélations et celui des prières et des jeûnes qui les lui ont obtenues.

Pour en revenir aux noms mystérieux, on trouve encore dans certains missels romains imprimés en 1563, et entre autres dans ceux qui subsistent à la bibliothèque Barberini, l'office des Sept Anges *et de leurs noms*.

Cet office, composé sur les ordres de Paul IV, et dont minute existe au Vatican et à la Minerve, subsista pendant tout le pontificat de Léon X. On vit alors principalement les jésuites s'applaudir du secours prodigieux de cette dévotion et des succès qu'elle leur avait surtout procurés dans les îles Philippines. Saint Pie V concède encore ce même office à l'Espagne, en disant que : « On ne saurait trop exalter ces sept

1. C'est-à-dire la croix grecque au lieu de la croix latine, c'est-à-dire la suppression de la forme oblongue et de ces bas côtés qui, tout admirables qu'ils soient, diminuent le grand effet qui eût résulté de leur absence. Lorsqu'au milieu du parvis de Sainte-Marie des Anges on applique en pensée cette noble disposition aux vastes *espaces* de Saint-Pierre, on a tout de suite la conscience du prodigieux surcroît de majesté qu'eussent acquis les proportions du temple, et l'on comprend tous les regrets de Michel-Ange.

*recteurs* du monde, figurés par les sept planètes, et qu'il était consolant pour ce siècle de voir par la grâce de Dieu le culte de ces sept lumières ardentes et de ces sept étoiles reprendre tout son lustre dans la république chrétienne. »

Le même saint pape permet en outre aux religieuses de *Matritensis* d'établir la fête de Jéhudiel, patron de leur monastère.

Mais y eût-il encore ici quelques interpolations, quelques nouvelles admissions suspectes (comme nous le donneraient à supposer plusieurs variantes remarquées dans ces derniers missels<sup>1</sup>), toujours est-il que cent ans après leur inscription officielle ces noms étaient radiés par Albitius, cardinal titulaire de ce beau monastère. Nous en avons indiqué les raisons. La principale reposait toujours sur la crainte de leur confusion avec d'autres noms si spécieusement semblables.

Il paraît que l'office des Sept Anges, si distinct cependant de leurs noms, disparut peu à peu avec eux et pendant bien longtemps; ce n'est que de nos jours, en 1825, que nous voyons un gentilhomme espagnol, appuyé par l'archevêque de Palerme, insister à nouveau auprès de Léon XII pour le rétablissement simultané et de l'office et des noms. Léon XII approuve l'office et repousse les noms, « par la raison, dit-il, que cette concession donnerait lieu à d'incessants abus; ainsi on n'aurait pas plutôt obtenu la fête d'Uriel, que l'on demanderait celle de Sabathaël et ainsi de suite. »

On le voit, toutes ces raisons ne condamnaient rien, et maintenaient la question parmi les questions de pure discipline.

Aussi dans ces tous derniers jours, la cause était-elle reprise par les mêmes demandeurs, et portée cette fois à la congrégation des rites par le cardinal Zurla, rapporteur.

« Quant à notre office, dit Son Éminence, on ne peut rien lui opposer, puisque longtemps en vigueur à Palerme, en Espagne, en Italie et même à Rome, comme on peut s'en convaincre à Sainte-Marie des Anges et au Gesù, ce n'est que depuis bien peu d'années qu'il a été supprimé tout à fait.

« Reste donc seulement la difficulté des noms; on nous objecte et le concile de Laodicée et les capitulaires de Charlemagne, mais qui ne voit que toutes leurs sévérités ne s'adressaient jamais qu'à l'hérésie d'Adalbert? Tout ceci n'est qu'une affaire de pratiques que l'Église peut changer tous les ans, et ces noms ne peuvent avoir aucun inconvénient, puisqu'ils ne désignent rien autre chose que les attributs di-

1. Entre autres, la substitution du nom d'*Eudiel* à l'un des sept connus.

vins... D'ailleurs si ces noms n'étaient que des noms de démons, pourquoi permettrait-on de les donner au baptême? »

Ces raisons, pour le moins très-spécieuses, ne furent pas jugées suffisantes par la docte congrégation, et les noms restèrent encore une fois proscrits.

Mais on eût dit que sans eux l'office permis ne pouvait se développer, car nous avons eu sous les yeux, à Rome, une nouvelle demande faite en 1831 par quatre ou cinq évêques.

En 1832, la demande de restauration de l'office des Sept Anges et « de l'extension dans tout l'univers du culte approuvé à Palerme » est appuyée cette fois par quatre-vingt-sept évêques et par une foule d'hommes marquants dans l'Église.

Enfin, en 1858, nous avons suivi, toujours à Rome, les débuts d'une nouvelle reprise de la cause présentée cette fois par le cardinal Patrizi et par le roi Ferdinand II, parlant au nom de tout son peuple.

*Adhuc sub judice lis est* : la cause est en suspens.

Voilà l'histoire rituelle d'une grande vérité dogmatique, c'est-à-dire du culte rendu jusqu'ici par l'Église aux sept esprits proclamés par l'apôtre saint Jean et reconnus par toutes les religions du monde. Reviendrons-nous à ce sujet à la discipline de Paul IV et de Jules III, et notre siècle, menacé par de si terribles orages, serait-il appelé à recueillir de cette nouvelle dévotion tous les fruits dont s'applaudissaient les nations et les ordres qui en avaient fait usage? C'est à nous de l'espérer, mais non pas de le savoir.

Cette question semblera bien naïve à ceux qui nous accusent « d'avoir toujours pris des étoiles pour des anges; » mais elle sera comprise par ceux qui, dans le moment où nous écrivons ces lignes, travaillent à l'organisation de ce grand culte sur toute la surface de l'Europe.

Puissent enfin ces longues vicissitudes du culte des esprits prouver à nos trop confiants spirites combien les affirmations, les révélations et même les miracles angéliques suffisent peu à la critique de l'Église, lorsqu'il s'agit pour elle de décider entre les vrais et faux bons esprits!<sup>1</sup>

1. « ÉTOILES PRISES POUR DES ANGES. » L'accusation formulée par M. Maury et par tant d'autres sur la « méprise qui nous a fait prendre des étoiles pour des anges » acquiert un tel crédit, que nous serons bien forcé de nous en occuper sérieusement. Il nous serait impossible de la dissimuler sans manquer de franchise ou de courage, puisque cette prétendue méprise se représente à chaque instant dans l'Écriture et la théologie. Nous examinerons donc (au chapitre Sabéisme) l'opinion si accréditée jadis et si discréditée aujourd'hui,

qui attribuait à NOS SEPT ESPRITS PRINCIPAUX la direction, non pas comme on se plaît à nous le reprocher, des SEPT PLANÈTES CONNUES, mais des sept planètes PRINCIPALES, ce qui est bien différent.

M. Babinet nous ayant assuré dernièrement que « nous n'avions EN RÉALITÉ QUE SEPT grosses planètes, en dehors de la terre (a) », M. Reynaud ne pourra plus nous dire que « le jour où l'astronomie était venue attaquer le nombre SEPT dans son fabuleux empire des *sept* planètes, ce nom sacré s'était vu frapper dans la source même de son autorité (b). »

Que la foi, cependant, n'aille pas s'alarmer à l'avance et supposer que nous changerons en dogme une simple opinion théologique. Ces dernières, nous l'avons promis, n'entreront jamais dans la partie *officielle* de nos écrits, mais encore faut-il bien répondre quelque chose à des objections incessantes, et déduire de l'état présent de la science certains motifs, sinon de triomphe, au moins d'excuse pour l'ancienne opinion.

On verra que nous resterons fidèle à notre programme et que, sans altérer en rien notre ordre de matières, nous aurons soin, comme toujours, de rajeunir les plus antiques traditions, en les mettant en regard des plus actuelles études.

(a) *Revue des Deux Mondes*, mai 1855.

(b) *Terre et ciel*, p. 158.

---

## APPENDICE E

### CHAPITRE V.

#### L'ANTIQUE SATAN DEVANT LES PENSEURS MODERNES.

---

Un saint et grand prédicateur moderne a dit : « Le chef-d'œuvre de Satan est de s'être fait nier par ce siècle. »

On ne pouvait exprimer un fait d'expérience universelle en termes plus catholiques et plus heureux ; nous l'avons déjà fait voir, la négation de Satan est tellement devenue le *delenda Carthago* du XIX<sup>e</sup> siècle, que l'on comprend parfaitement les colères académiques excitées par la simple mise en question des phénomènes spirites.

De là ces fins de non-recevoir *per fas et nefas*, ces dénis d'examen révoltants, cette guerre acharnée déclarée à l'expérience, expérience cette fois irrécusable et générale.

Rendre Satan possible, c'était donc saper dans sa base tout l'édifice de la dénégation moderne.

Dans ce dernier système, le diable n'est plus autre chose que ce mal enfanté par la nature et le *produit fatal des éléments*. Le mal moral sort *uniquement* du cœur de l'homme, dévasté par l'orgueil et les passions égoïstes, etc... Toutes les religions, assure-t-on, se sont étrangement trompées en *personnifiant* ce mal, et le judaïsme en particulier a fait une grande faute en empruntant à la Bactriane ses *dews*, et au *Boun-Dehesch* son Ahriman.

Toutefois, relativement à l'ange de la mort, « il ne faudrait pas



croire, dit M. Maury, que cet exécuter des arrêts de Jéhovah fût un personnage purement métaphorique, une simple allégorie; il en est parlé dans des termes qui indiquent sa très-réelle existence... Sans doute qu'à l'origine cet ange pouvait avoir été une simple conception poétique, mais dans les croyances religieuses, la métaphore devient bien vite une réalité, le langage allégorique finit par être entendu dans le sens littéral, et c'est ainsi que le mythe prend naissance<sup>1</sup>. »

De là tout le mal. A partir de ce moment, toutes les idées asiatiques relatives aux possessions, *qui ne sont que de pures maladies naturelles*, ont infecté le monde, et celui-ci ne leur eût jamais échappé sans la présence d'esprit et sans l'infailibilité de quelques académiciens modernes; mais ceux-ci, *d'un trait de plume*, ont fait rentrer dans le néant ce *Credo* permanent de l'humanité et toutes ces *naïvetés* des Platon et des Bossuet, dont le génie s'était trouvé fasciné, on ne sait trop comment,... par des contes de vieille femme, etc., etc...

Sur la foi de telles autorités, comment la littérature la plus frivole ne se serait-elle pas crue autorisée à rire à son tour de ces grands hommes et de Satan? Aussi n'avons-nous été nullement étonné pour notre part de trouver ces burlesques paroles dans le *Journal des Débats* du 25 avril 1855 : « De tous les êtres *autrefois* maudits, que la tolérance de notre siècle a relevés de leur anathème, Satan est sans contredit celui qui a le plus gagné aux progrès des lumières et de l'universelle civilisation. Le moyen âge qui n'entendait rien à la tolérance le fit à plaisir méchant, laid, torturé... Un siècle aussi fécond que le nôtre en réhabilitations de toutes sortes ne pouvait manquer de raisons pour excuser *un révolutionnaire malheureux*, que le besoin d'action jeta dans des entreprises hasardeuses... Si nous sommes devenus indulgents pour Satan, c'est que Satan a dépouillé une partie de sa méchanceté et n'est plus ce génie funeste, objet de tant de haines et de terreur. »

Que voulez-vous encore? L'Allemagne incroyante et nuageuse a raisonné sur tout cela, et la France sur sa parole se contente de railler.

L'Allemagne! mais si nous en croyons tout ce que nous avons là sous nos yeux, l'Allemagne a bien perdu de son assurance. Voici par exemple une profession de foi de Schelling, trop remarquable en raison de ses aveux et de ses déraisonnements, pour ne pas lui donner place ici.

C'est Möller, le savant professeur de Louvain, qui va l'analyser.

« Schelling ayant donné une théorie du christianisme, sa théorie

1. *Magie et astrologie*, par Maury, p. 293.

serait incomplète s'il avait passé sous silence l'*esprit puissant* qui depuis le commencement des choses a joué un si grand rôle dans le monde... Satan, selon lui, était d'abord une puissance (soit), un principe universel; or, tout le système de Schelling repose, comme on le sait, sur des *puissances* qui précèdent les réalités. Dieu lui-même ayant débuté comme puissance, il en doit être ainsi du démon. Schelling avoue cependant que le mot hébreu *husatan*, avec l'article défini, signifie un adversaire déterminé, un adversaire du Christ dans le Nouveau Testament. Cette position du prince des ténèbres prouve sa dignité. S'il n'eût été qu'une simple créature, la lutte, qui ne peut avoir lieu qu'entre des puissances égales, n'aurait pas été possible entre le Christ et Satan. Les grands préparatifs, les travaux et les souffrances du Sauveur ne pourraient alors se comprendre. On a jusqu'ici regardé le diable comme une créature, qui, bonne d'abord, devint méchante; mais selon Schelling c'est *une erreur*. Les bogomites, secte hérétique du *x<sup>e</sup>* siècle, avaient mieux compris la nature du démon, dont ils faisaient le *frère aîné* du Christ. Il est donc évident pour Schelling que Satan est un principe, une *puissance*, qu'il est reçu dans l'économie de Dieu, dans l'ensemble des forces, et que nous lui devons du respect comme à une autorité légitime. « Il n'est pas permis, dit-il, de le méconnaître, de le mépriser, de s'en moquer. Satan est un principe cosmique (dieu du monde). S'il ne l'eût pas été, comment eût-il pu montrer au Christ tous les royaumes du monde et lui dire : « Je vous donnerai tout cela, si vous voulez m'adorer? »

« Satan, dit-il, est donc, comme le Christ, une puissance intermédiaire entre le Créateur et la créature... Satan contribue à la gloire de l'homme en accusant l'homme et manifestant ainsi le mal caché en lui... Ce ne fut donc pas Satan qui corrompt l'homme, mais *l'homme qui corrompt le démon*; dès lors Satan devint méchant... Il est le *principe mobile* de l'histoire, qui sans lui arriverait bientôt à un état de stagnation et de sommeil... Nous lisons dans l'Apocalypse que Satan « tomba du ciel sur la terre »; il ne s'agit pas ici d'un bon ange devenu méchant, mais d'un changement de relations du démon avec Dieu. Il perdit par le Christ sa fonction religieuse et acquit en même temps une existence politique. Aussi de nos jours, c'est dans la politique qu'il exerce son empire... Chacun de nous naît sous l'influence du principe satanique, et c'est là le vrai sens du péché originel qui n'est nié que par une philosophie superficielle... L'avènement du Christ fut le moment de la crise pour Satan. C'est maintenant, dit saint Jean, que le prince de ce monde va être chassé dehors, c'est-à-dire, dit Schelling, qu'il

perd son domaine dans la religion pour le retrouver dans la politique. »

Voici qui est plus curieux encore. « Les mauvais anges ne sont pas des êtres créés ; ils doivent aussi, et comme leur chef, leur existence à la volonté de l'homme... Mais ici il se manifeste des relations très-intéressantes et très-remarquables... Quand ces mauvais anges deviennent des réalités, les bons anges deviennent des possibilités, et la réalité des bons anges réduit les mauvais à de pures possibilités ; car les mauvais anges sortirent par le péché de l'homme de leur état purement potentiel et devinrent des réalités ; par conséquent les bons anges, les anges positifs, furent renfermés dans la simple potentialité... L'homme se sépara par sa chute de son bon ange, qui fut mis en dehors de lui et privé de son existence réelle, etc. »

Quand on pense qu'un homme comme Møller voit là dedans des idées tellement neuves, des vues et des *éclaircissements* si extraordinaires qu'ils méritent de fixer toute l'attention des savants, on est confondu de cette préférence accordée à l'illogisme le plus nébuleux sur la logique si claire de la Bible.

Après les coryphées de la science dénégatrice allemande, pourrions-nous bien prendre au sérieux le fatras français publié dans ces dernières années avec quelque succès par le pseudonyme Éliphas Lévy, sous le titre de « *Haute magie?* » Non, certes, car lorsqu'un soi-disant catholique, assez fortement *convaincu* pour avoir dit du diable que « ce mot ne le fait pas rire,... qu'étant nommé et personnifié dans l'Évangile, il existe et peut être considéré comme une *personne*,... » que « les traditions sur Lucifer et sur l'esprit de ténèbres sont pleines de révélations et d'inspirations divines, et qu'il faut crier « vive Marie, vive la divine Mère qui *a écrasé la tête de l'infernal serpent!*... » lorsque après de telles paroles, disons-nous, un catholique ne craint pas de se déjuger par celles-ci : « Lucifer... cet ange assez fier pour se croire Dieu, assez beau pour avoir pu s'adorer en pleine lumière,... cette création hybride, ce héros des éternités ténébreuses, ce *calomnié* de laideur,... etc., c'est une CONCEPTION TÉMÉRAIRE, IMPIE, MONSTRUEUSE,... » un tel catholique, disons-nous, est à son tour... une création tellement hybride que, sans posséder le moindre don de seconde vue, on peut deviner dès les premières pages quel effroyable gâchis il va falloir traverser pour arriver à la dernière.

Pour ce nouveau Dupuis, appliquant à Bélial ce que l'autre applique au Verbe de Dieu, *le diable* n'est autre chose que « la *lumière astrale aimante*,... *force aveugle* en elle-même que Dieu créa au premier jour, lorsqu'il a dit le *fiat lux*. »

De sorte, dirons-nous à notre tour, qu'après avoir béni Marie d'avoir « écrasé le serpent », nous devrions ajouter, « c'est-à-dire d'avoir écrasé la *pure lumière aimante de Dieu*. » Mais quand nous parlons de Dupuis, il est bien entendu que nous ne parlons ni de sa science ni de l'art avec lequel il savait enchaîner ses déplorables déductions. Ici la science ne coûte pas cher à l'auteur, et nous lui représenterons, quand il le voudra, toute la sienne dans les trois volumes intitulés : « *Philosophie divine*, » en ajoutant que dans ceux-ci du moins la vraie nature de *lumière astrale* était encore reconnaissable... Après l'avoir complimenté sur la valeur des sources qu'il consulte, nous passerons outre sans y attacher la moindre importance<sup>1</sup>.

Faut-il maintenant prophétiser à coup sûr ? Tous ces non-sens passeront, tous ces dénégateurs de Satan seront incessamment battus sur toute la ligne et sifflés comme les enténébrés d'un autre âge. Comme les faits finiront bon gré, mal gré, par avoir raison des sophismes, ce sera à ces dénégateurs que s'appliquera la fameuse prophétie de de Maistre. « La science actuelle sera bientôt honnie par une postérité *illuminée* qui rira de nos ténèbres, comme nous rions aujourd'hui de celles du moyen âge. » En Allemagne, comme en Amérique, la prophétie est déjà visiblement accomplie ; vienne encore une épidémie de spiritisme, vienne l'heure *des aveux* pour arracher à quelques grands savants celui de leur conversion, ou leur donner le courage de toutes leurs opinions, et tout ce que nous venons d'entendre rentrera dans le silence, honteux de l'avoir rompu dix ans trop tôt.

Mais combien d'entre ces vaincus peut-être, pour n'avoir pas voulu reconnaître à son heure « la création monstrueuse de l'archange traditionnel, » s'attelleront à son char, et abjureront à ses pieds le vieux catholicisme, *son ennemi* !

Que l'on ne s'imagine pas que nous exagérons à plaisir ; le P. Deschamps s'exprime ainsi dans un ouvrage trop victorieusement raisonné pour qu'on s'avise d'en parler<sup>2</sup> : « Je n'oublierai jamais la réponse que me fit à Vienne un savant distingué, auquel je faisais cette question : « Le protestantisme se dissout dans le rationalisme, et le rationalisme ne peut devenir populaire ; quel sera donc désormais le culte de l'er-

1. On pense bien que nous n'en attacherons pas davantage aux élans de charité qui lui font dire si souvent « ce bon M. de M... s'imagine ; ce bon M. de M... vient de nous dire, etc. » Hélas ! tout cela n'a qu'un bon côté, celui de nous faire rentrer en nous-même et de nous humilier devant la supériorité de ce bon M. Éliphas, infiniment *meilleur* que nous.

2. *Le Christ et les Antechrists*, p. 409.

reur pour ceux qui ne voudront pas de la vérité? — Tout indique, me répondit-il, l'avènement de quelque nouvelle forme de la *théurgie* et de la superstition ; le panthéisme populaire sera une sorte de nouveau paganisme. — Le souvenir de cette réponse, reprend le P. Deschamps, réponse que je rapprochai des paroles écrites dix ans plus tôt, et que je citais tout à l'heure, sur *la fin des philosophies*, me frappa et dut me frapper, quand la fièvre *des esprits* s'empara des deux mondes. Cette fièvre, il est vrai, *semble* vouloir se calmer de ce côté-ci de l'Océan, mais le FAIT ÉCLATANT de son apparition suffit, on ne peut le nier, pour nous faire reconnaître avec évidence la possibilité de ce retour de l'idolâtrie, dont saint Paul nous a dit : « L'esprit de Dieu affirme ouvertement que dans les derniers temps beaucoup abandonneront la foi, en suivant des esprits d'erreurs et des doctrines diaboliques <sup>1</sup>. »

« Mais, ajoute le P. Deschamps qu'on ne se lasse pas de citer, un dernier phénomène de notre âge nous aide à concevoir ceux qui nous sont annoncés pour le dernier : ce n'est plus seulement la tendance instinctive à la superstition et au culte des esprits, mais la prétention formelle à la *réhabilitation* de Satan. »

Effectivement, les poètes et les penseurs ne manquent pas à ce parti vengeur du démon. La lyre et le dithyrambe font entendre déjà leur prélude. Écoutez la poésie, parlant de Satan et du Christ :

Et quand ils seront près des degrés de lumière  
Par nous seuls aperçus,  
Tous deux seront si beaux, que Dieu dont l'œil flamboie  
Ne pourra distinguer, père ébloui de joie,  
*Bélier de Jésus.*

Écoutez maintenant l'esprit *moderne* le plus avancé :

« A moi, Satan, qui que tu sois, démon que la foi de mes pères opposa à l'Église et à Dieu, je porterai ta parole et je ne te demande rien ! »

Écoutez bien la suite :

« Je sais que ceux qui demandent ce que nous mettrons à la place du gouvernement ne manqueront pas de nous demander encore ce que nous mettrons à la place de *Dieu*. Je ne recule devant aucune difficulté. Je déclare même, dans la sincérité de ma conviction, à la différence des anciens athées, que tel me paraît être le devoir de la

<sup>1</sup>. *Ad Timoth.*, l. I, ch. iv. On sait encore que ces esprits opéreront de tels *prodiges* que les élus eux-mêmes les prendront pour de vrais miracles.

philosophie, car nous ne viendrons à bout d'*expulser* Dieu qu'en dégageant l'*inconnue* qui lui succède<sup>1</sup>. »

Reste à nommer cette inconnue, et Proudhon l'a déjà tant de fois indiquée qu'il ne saurait *reculer* devant cette nouvelle difficulté : « *Viens*, s'écrie-t-il enfin, *viens*, Satan, toi le calomnié des prêtres et des rois, que je t'embrasse et te serre sur ma poitrine ! Il y a longtemps que je te connais, et tu me connais aussi. Tes œuvres, ô le béni de mon cœur, ne sont pas toujours belles ni bonnes ; mais elles seules donnent *un sens* à l'univers et l'empêchent d'être absurde... Espère encore, ô proscrit ! Je n'ai à ton service qu'une plume, mais elle vaut des millions de bulletins<sup>2</sup>. »

Est-ce assez clair, assez formel ?

On aura pu remarquer dans cet ultimatum de l'enfer cette expression de *calomnié* que le *Journal des Débats* appliquait tout à l'heure au même être. Ah ! c'est que les distances ne sont pas grandes entre ceux qui nient le surnaturel diabolique et tous ceux qui l'invoquent. On peut même affirmer, lorsque nous entrerons à pleines voiles dans le néo-paganisme (et nous y entrons déjà), que la faute en sera aux aveugles qui auront nié si obstinément un péril évident. « Marchez et ne craignez rien, » disaient tous ces simples de la science constituée... « Marchez, il n'y a pas de précipice sous vos pas. — Mais je le vois. — Non, vous dis-je, c'est l'hallucination qui vous trompe, il n'y a rien. » Et, plein de confiance, le voyageur marchait et courait sur la foi de l'Institut, jusqu'au jour où le terrain disparaissait sous ses pas.

Un jour viendra cependant où cette même science constituée, après avoir professé pendant un siècle qu'il n'y a pas de surnaturel, s'écriera de toutes ses forces, mais trop tard : « Il y a trop de surnaturel, Schelling et Proudhon ont raison. Il n'y a que le Dieu *tombé* qui donne *un sens* à l'univers actuel ; sans ce Dieu, ils viennent de le proclamer, l'UNIVERS (tel qu'il est) RESTE ABSURDE<sup>3</sup>. »

Et la science alors tremblera... mais un peu tard peut-être.

1. *La Révolution au XIX<sup>e</sup> siècle*, par Proudhon, p. 200.

2. *La justice dans la Révolution*.

3. Avec notre malheureuse philosophie, nous en sommes toujours réduits à « faire de l'ordre avec du désordre ». En voulons-nous la preuve ? Rappelons-nous, puisque nous en sommes à Proudhon, le puissant adversaire qui, à l'Assemblée de 1848, le barrait dans toutes ses voies socialistes. Tant qu'il n'était question que de théories administratives, M. Thiers était vraiment foudroyant, et le Satan du jour tombait sous ses *carreaux* comme jadis celui de l'empyrée, *cadebat ut fulgur* ; mais lorsque, abandonnant l'auteur

de « *La propriété c'est le vol*, » celui de « *la propriété* » voulait attaquer le philosophe et le théologien, la réfutation cette fois laissait beaucoup à désirer. Il faut bien en convenir, son chapitre « *Du mal dans ce monde* » péchait précisément, en philosophie, par l'absence de Satan. Si, faute de cette vérité, Proudhon s'était vu obligé de dire à Dieu : « c'est toi-même qui es Satan » ; M. Thiers, faute de la même vérité, ne trouvait d'autre réponse à lui faire que celle-ci : « Dieu *seul* mit la douleur dans l'âme humaine pour la tirer de l'inaction (434) ; Dieu *seul a institué* toutes ces choses (431). » Avec la vérité qui lui manque, au contraire, il eût inévitablement échappé à cette doctrine fataliste qui paraît dominer toutes ses œuvres, et convaincu, comme Schlegel, de la réalité nos ennemis invisibles, il eût pu démontrer alors par d'excellentes raisons à Proudhon que « Dieu ne saurait être un tyran » (430).

---

# CHAPITRE VI

## DES ESPRITS PENDANT LA CHUTE

OU PREMIERE SCENE

DE HAUTE MAGIE HUMANITAIRE

---

### § 1<sup>er</sup>

Topographie d'Éden. — Marco-Polo plus exact que Voltaire. — Un dernier mot sur le *Prométhée* d'Eschyle. — Jupiter-Satan permettant à sa victime de prophétiser sa propre expulsion par le *Fils de la femme*.

#### 1. Topographie d'Éden.

Ainsi donc la guerre nous vient des cieux, et le premier qui la fit fut un ange.

Nous venons de voir la mêlée, la défaite et le châtiment d'*oultre-terre*. Dans le monde angélico-sidéral nous cherchons la place des vaincus sans pouvoir la trouver<sup>1</sup>, et pendant que le télescope d'Herschell se fixe avec terreur sur des mondes en éclats ou sur d'inexplicables lacunes, la Bible et les beaux vers de Milton nous émeuvent encore de leurs

1. *Apoc.*, cité plus haut.



plaintes sur le sort de ces vaincus célestes, dépossédés de leurs trônes, ou, pour parler littéralement, *précipités dans l'espace*.

Malheur maintenant, malheur aux mondes que ces aérolithes spirituels vont rencontrer dans leur chute!...

Hélas ! Dieu sait après combien de siècles ou de périodes l'uranide engagé dans notre orbite s'abattait sur la terre ; mais là , tel que le grand poète nous le dépeint , c'est-à-dire avec la rage et l'envie au fond de l'âme, il volait droit au séjour de la félicité pour l'attaquer dans sa source.

Éden était le nom de ce séjour ; or, Éden signifiait *co-lupté*<sup>1</sup>.

Au dernier siècle on riait beaucoup de ce jardin. Voltaire le mesurait en tout sens ; il calculait la distance qui sépare les quatre fleuves , et , voulant à tout prix faire du *Gehon* le Nil, les dix-huit cents lieues de distance qu'il trouvait des sources de ce dernier à celles du Phase lui faisaient plaindre Adam d'avoir été chargé tout seul de l'entretien d'un jardin de tant d'*hectares*. Pauvre Voltaire ! qu'eût-il dit en voyant ce paradis<sup>2</sup> que, de son temps, les poètes n'osaient même plus chanter, repris très au sérieux par la science la plus grave et réintégré par elle sur la carte de l'univers primitif ?

Suivant M. Pauthier, l'un de nos orientalistes les plus distingués, « c'est sur les plateaux de la haute Asie qu'a été primitivement jetée la grande énigme du genre humain. »

Suivant Klaproth, dans le livre du *Fo-koue-ky*, la carte hiéroglyphique tirée de l'*Encyclopédie japonaise* fixe le plateau de Pamer entre les cimes les plus hautes de l'Himalaya, le désigne comme le point culminant de l'Asie centrale et fait sortir de son *Lac des dragons* les quatre fleuves : l'Oxus, l'Indus, le Gange et le Silo.

De son côté, le chevalier de Paravey nous montre sur un monument astronomique chaldéen, rapporté récemment à

1. Du mot grec *ἡδονή*.

2. Voir *Lettres de quelques Juifs*, p. 306.

Paris, ce même plateau de Pamer désigné comme étant le fameux Mont-Mérou ou Mont-Sacré des Indiens, que Marco-Polo, soit dit en passant, avait parfaitement décrit et précisé<sup>1</sup>.

M. Renan lui-même, à propos de la division des races, adopte implicitement le système général qui réunit les deux berceaux. « Il faut avouer, dit-il, que tout nous ramène à la région de l'Imaüs, où les plus SOLIDES inductions placent le berceau de la race aryenne. Ce point est peut-être celui du monde où l'on puisse dire avec le plus de vérité que quatre fleuves sortent d'une même source<sup>2</sup>. »

M. Barthélemy Saint-Hilaire fixe le berceau de l'humanité près des bords de l'Imaüs. « IL N'EST PLUS POSSIBLE, dit-il, DE LE RÉVOQUER EN DOUTE. »

Enfin, voici les conclusions du *Journal asiatique*, le plus compétent de tous à cet égard : « Toutes les traditions de l'espèce humaine, ramenant les familles primitives à la *région de leur berceau*, nous les montrent groupées autour des contrées où la tradition hébraïque place son jardin d'ÉDEN, où celle des aryas établit l'Airhyâna-Variédya ou le Mérou ; elles sont bordées au nord par les contrées qui aboutissent au lac Aral et au midi par le Baltistan ou le petit Thibet. Tout concourt à prouver que ce fut là le séjour de cette humanité primitive à laquelle nous sommes *forcés* de remonter<sup>3</sup>. »

Herder, après avoir simulé le scepticisme au sujet du paradis, avait donc bien raison de se faire répondre ainsi par le sage *Eutyphron*, l'un de ses interlocuteurs : « Lorsque tant de récits différents nous ramènent tous sur un même point de la terre, il est permis de croire qu'il s'y est réellement passé *quelque chose* de conforme à ces récits... Pourquoi ce point ne serait-il pas celui qui est désigné comme tel par les *dires* de toutes les nations, par l'histoire et même par la géologie ?

1. Voir *Annales de philosophie chrétienne*, t. XV, 4<sup>re</sup> sér., p. 248.

2. *Revue des Deux Mondes*, 4<sup>er</sup> juillet 1857.

3. *Journal asiatique*, 7<sup>e</sup> année, 1855.

Ce point est la partie la plus haute de l'Asie, où se trouvent les sommets les plus élevés de l'ancien monde, etc.<sup>1</sup>. » Ainsi Marco-Polo avait raison, et Voltaire déraisonnait une fois de plus.

Mais que pouvait-il donc se passer dans cet Éden, dans ce *parâdésâ*, ou *pays élevé* du sanscrit, dans cet *hédoné*, ou *délices* des Grecs, dans cet *ombrage de volupté* des Chaldéens?

Ne le demandons donc pas à l'histoire, mais reportons-nous au souvenir de tous les peuples, à quelques paroles de la Bible, aux beaux vers de Milton, et quant à ceux qui, parfois, attribuent la formation des dogmes à l'enthousiasme inspiré par le charme d'une création toute récente, qu'ils sachent donc faire un pas de plus ; qu'à tous ces enivremens naturels, à tous ces enchantemens d'un premier amour conjugal ils sachent donner pour support et pour milieu cet élément divin dont les voluptés ravissaient plus tard les Thérèse et les François d'Assise ; qu'ils couronnent enfin toutes ces félicités par la certitude absolue de leur durée éternelle, et qu'ils conviennent avec nous que la perte d'un tel état peut, à bon droit, s'appeler LA CHUTE.

La chute ! Ici mille traditions viennent se presser sous notre plume, obligée, quoique à regret, de les repousser, tant nos apologistes chrétiens s'en sont abondamment servis.

Qu'il nous suffise d'appliquer à cette unanimité le mot que l'illustre Cuvier appliquait à d'autres traditions : « Est-il possible, demandait-il, qu'un simple hasard puisse donner un résultat aussi frappant, et les idées des peuples qui ont eu si peu de rapports ensemble, dont la langue, la religion, les mœurs n'ont rien de commun, s'accorderaient-elles sur ce point si elles n'avaient la vérité pour base ? »

1. *Histoire de la poésie des Hébreux*, p. 114.

2. Cuvier, cité par M. Nicolas, t. II, p. 49.

2. — *Prométhée mieux compris.*

Il nous est impossible, cependant, de ne pas relever encore un des plus précieux sommaires de nos traditions bibliques, le *Prométhée* d'Eschyle. Quoique ce magnifique sujet ait fourni de bien belles pages à MM. Guiraud, Bonnetty et à l'auteur des *Études sur le christianisme*, nous ne pouvons nous dispenser d'ajouter quelques réflexions et même quelques rectifications importantes à leurs brillantes analyses.

Nous commencerons d'abord par avertir tous ceux qui n'auraient pas lu ces auteurs, qu'il s'agit ici de la *reprise* d'une tragédie grecque composée par un païen et représentée CINQ CENTS ANS avant l'ère chrétienne, sur le théâtre d'Athènes. Ici, la rédaction après coup, et même l'interpolation, cette grande ressource du naturalisme moderne, cessent complètement d'être admissibles.

Dans le chapitre précédent, nous avons dit comment le grand poète, en racontant dans sa tragédie d'*Agamemnon* la révolte de Jupiter contre Saturne, l'avait appelée « la faute du premier commencement; » maintenant, nous arrivons à la faute humanitaire, c'est-à-dire à la faute « du second commencement. »

Voici donc le sommaire de cette nouvelle tragédie, que, sans sa date, nous pourrions prendre pour un de nos vieux mystères du moyen âge.

Le titan Prométhée, fils de la Terre comme Adam, et comme lui ayant eu des relations avec *le serpent*, avec *la femme*, avec *la science*<sup>1</sup>, dérobe le feu divin, et pour ce crime se voit enchaîné sur un rocher par Jupiter, et condamné, comme on le sait, à l'horrible supplice du vautour (*Eschéda*) qui va lui dévorer les entrailles<sup>2</sup>... — Pendant l'éternité ? —

1. Voir Apollodore.

2. *Eschéda*, littéralement « femme-vautour. » O homme ! que dis-tu de l'expression ?...

Non, mais jusqu'au jour mystérieux, que le dieu va nous fixer malgré lui.

Nous assistions tout à l'heure à la chute du *créateur Brahma*, le grand insurgé du Japon, écoutez bien ce qui se déclamait, il y a 2350 ans, sur un théâtre de la Grèce.

Prométhée, dès le commencement de la pièce, s'était écrié dans le paroxysme de sa douleur : « O Jupiter, tu n'éviteras pas le sort qui te menace ! » Et le chœur avait repris : « Y a-t-il donc dans les destins de Jupiter autre chose qu'une puissance éternelle ? » Craignant d'avoir trop parlé, Prométhée refusait une réponse. « *Parlons d'autre chose*, avait-il dit, le temps n'est pas encore venu ; je dois encore me taire et souffrir. »

Mais Io, l'Ève de la Mythologie, chassée par Jupiter et comme Prométhée de la terre paternelle, Io le conjure de s'expliquer : « O Prométhée, dit-elle, de grâce, réponds-moi. — Eh bien, je parlerai, puisque tu le désires ; écoute, fille d'Inachus ; grave, ... grave profondément dans ton esprit les paroles que va prononcer un infortuné dont les douleurs n'auront de terme qu'à la chute de Jupiter. — Quelle joie ! s'écrie Io ; car c'est par lui que je suis malheureuse. — Sois-en sûre, continue le titan ; il sera dépouillé de son sceptre royal, une femme enfantera un fils qui le détrônera... et ce fils ne sera pas *qu'un* homme<sup>1</sup>... — Cette révolution est-elle donc inévitable ? — Jupiter ne l'évitera pas ; il faut que je sois délivré. — Qui donc te délivrera malgré lui ? — Femme, un fils de ta race. — Que dis-tu ? mon fils te délivrera ! — Il est une terre promise par les destins à toi et à tes descendants pour de longues années ; c'est là que doit s'accomplir la parole prodigieuse de l'oracle qui, naguère, t'appela franchement *future épouse de Dieu*<sup>2</sup>. C'est là qu'une *main divine* se contentera de te toucher, et que tu deviendras mère sans *avoir connu d'homme*, ô fille d'Inachus<sup>3</sup> ; ... puis de ta race

1. Eschyle, v. 767.

2. Id., v. 843.

3. Id., v. 848.

naîtra un *fort* qui sera mon libérateur; car... je souffrirai jusqu'à ce qu'un Dieu veuille bien prendre ma place, assumer mes douleurs et DESCENDRE POUR MOI DANS LES PROFONDEURS DES ENFERS<sup>1</sup>. »

Toutes ces expressions sont textuellement dans le poète grec, bien que mêlées, cela va sans dire, d'assertions étrangères et même contradictoires. Malheureusement, le dernier acte d'Eschyle est perdu, mais tout fait présumer qu'il se terminait par la délivrance de Prométhée, car il existe à Rome un bas-relief magnifique représentant Hercule aidé par Mercure et prêt à lancer ses flèches contre l'aigle de Jupiter qui déchire la poitrine du supplicié.

Pour nous, nous ne connaissons rien de plus saisissant que le génie païen pris en flagrant délit de prophétie, et bravant, CINQ CENTS ANS AVANT LA VÉRITÉ, les persécutions dues à la confession d'une telle foi.

Il ne s'agit plus de s'écrier ici, comme M. Alexis Pierron, « qu'il ne faut pas voir tant de mystère dans tous ces personnages<sup>2</sup>. » Ici il faut s'expliquer loyalement et franchement. Il n'y a que les Évangiles qui soient plus explicites que tout cela, et cette trop grande précision que l'on reprochait aux Sibylles comme dépassant de beaucoup celle des prophètes ne peut même plus servir ici de prétexte aux fins de non-recevoir, puisqu'il faut tout accepter, quoi qu'il en coûte.

Il ne s'agit même plus de confondre, comme le fait M. Guiraud, Prométhée avec le Christ, uniquement « parce qu'ils sont crucifiés tous les deux; » car on a eu raison de lui répondre « qu'il n'y a pas au monde d'opposition plus grande que celle de ces deux personnages<sup>3</sup>. » Il est vrai qu'il faut encore moins dire, comme ce dernier polémiste, malgré tout le mérite et tout le catholicisme de sa dissertation : « En

1. Eschyle, v. 4025.

2. Nicolas, *Études*, t. II, p. 44.

3. *Annales de philosophie chrétienne*, t. XVIII, p. 334.

vérité, il n'était pas besoin d'aller chercher *le diable* pour expliquer des choses à mon avis si naturelles<sup>1</sup>. » Ce respect humain est une tache dans les *Annales*, surtout lorsque, après avoir rapporté cette prédiction de Prométhée : « la couronne et l'honneur de Jupiter passeront sur la tête d'un nouveau dieu », on ajoute : « cette prédiction *m'étonne* d'autant plus que le prophète l'affirme, la répète et s'en réjouit<sup>2</sup>. »

En vérité, pour notre part, nous sommes très-étonné de toutes ces indécisions, tant le drame nous paraît positif et complet. Le voici tout entier en deux mots : l'homme (Prométhée) dérobe aux dieux leur secret (et nous allons voir lequel) ; foudroyé par Chronos, il est livré au Jéhovah païen, c'est-à-dire à *Jupiter-Satan*, jusqu'au jour où (c'est Jupiter qui le révèle), jusqu'au jour où le *fort*, fils d'une vierge, naîtra, descendra aux enfers, prendra sur lui les souffrances de Prométhée et renversera le dieu-bourreau sans honneur et sans gloire, sans lui laisser d'autre consolation que le vain bruit et l'administration de son tonnerre (prince de l'air). Y a-t-il au monde quelque chose de plus clair ? Pourquoi gâter à plaisir, par la seule peur du diable, un enchaînement de prophéties dont la clarté nous étonne ?

M. Nicolas ne s'y est pas laissé prendre. « Jupiter, dit-il, c'est le Typhon des Égyptiens, c'est l'Ahriman des Perses<sup>3</sup>. »

1. *Annales de philosophie chrétienne*, t. XVIII, p. 334.

2. Il répète même plusieurs fois le mot *inévitabile* ; par conséquent, le célèbre et catholique Dollinger, après avoir parlé magnifiquement « des rayons de science sublime et de traditions primitives, qu'il voit avec un vif sentiment d'admiration briller ici, » a grand tort d'ajouter que « l'avenir montre à Jupiter la possibilité d'une dégradation. » C'est au contraire Jupiter qui en affirme la certitude dans le présent. (*Pag. et Jud.*, t. II, p. 69.)

De son côté, M. l'abbé Perreyve, dans un article (excellent du reste et publié dans le *Correspondant* du 25 décembre 1860), fait aussi de Prométhée le Christ, et voit ici « l'idée sublime d'un Dieu qui s'offre en sacrifice pour l'homme ; » mais si Prométhée était le *second Adam*, au lieu d'être le *premier*, Jupiter-Satan, qui sait fort bien à qui il parle, ne lui montrerait pas dans un avenir éloigné le Fils de la Femme.

3. *Études sur le christianisme*, t. II, p. 409.

Mais il nous paraît avoir tort à son tour en ajoutant : « cependant la difficulté n'est pas résolue<sup>1</sup>, car ailleurs il est dit que Jupiter deviendra l'artisan de sa défaite, en faisant naître de la femme un fils plus fort que son père ; » il a tort, disons-nous, car d'une part, Jupiter est bien *l'artisan* de sa défaite en *causant la naissance* d'un vainqueur plus fort que lui, et de l'autre, *la paternité* qu'il s'attribue était parfaitement conforme au rite des mystères sabaziens à la fin desquels on voyait Jupiter, sous la forme d'un serpent, épousant Demeter ou l'humanité, et lui donnant pour fils Dyonisos-Sabazius, autrement dit Bacchus-Soleil, ou le dieu sauveur.

Les mystères n'étaient que la parodie la plus infâme des traditions génésiaques et messianiques, et, pour comprendre quelque chose aux théologies générales, il ne faut jamais perdre de vue leur point de départ, c'est-à-dire l'adultère de Jupiter-Serpent avec l'humanité, et son anéantissement par sa propre femme et par son propre fils. L'ensemble prophétique du drame nous semble donc aussi éblouissant que possible. Jupiter est bien ici le Jupiter tombé, καταιβάτης, et non pas le Jupiter tombant ou foudroyant, qui s'appelait alors ἐλικίας.

Nous ne quitterons pas ce dieu-prophète, sans demander à M. Renan comment il se permet de lui substituer dans Eschyle χρόνος, ou *le temps*, sans ajouter un seul mot sur la *femme vierge* et son *fils*, qui nous paraissaient bien cependant mériter une mention<sup>4</sup>.

Que penser maintenant de ce pauvre Laharpe appelant une telle prophétie « un sujet incompréhensible et monstrueux<sup>2</sup>, » ou de cet excellent père Brumoy disant : « C'est là sans doute une allégorie sur les rois, sur Xerxès, sur Darius, chose qui devait être extrêmement *ragoûtante* (sic) pour une république ? »

Autant valait dire, comme Diodore de Sicile, que « ce feu

1. Renan, *Études religieuses*, p. 68.

2. *Cours*, t. I, p. 525.



sacré signifiait probablement que Prométhée était l'inventeur du *briquet*<sup>1</sup>. » Mais Diodore n'était pas tenu à comprendre, tandis que nos professeurs s'y trouvaient obligés et n'en parlaient pas moins comme Épicure, pendant que le grand tragique païen parlait exactement comme nos prophètes.

Non, certes, ils n'ignoraient pas toute la portée du *secret* révélé par Eschyle, ces auditeurs païens et particulièrement ces pontifes, qui, nous le tenons de Cicéron<sup>2</sup>, persécutèrent immédiatement le grand poète comme révélateur des mystères, et le forcèrent à prendre la fuite.

Maintenant, nous le rappellerons à tout homme de bonne foi : lorsque les apologistes chrétiens, pour mieux prouver la grande attente du genre humain, faisaient appel aux oracles sibyllins et aux beaux vers du Pollion<sup>3</sup>, on se riait de ce qu'on appelait leur méprise ; en vain l'Église laissait-elle insérer dans ses hymnes : « *Teste David cum Sibylla*<sup>4</sup>, » ou faisait-elle placer dans le chœur de la *Chiesa dei Scalzi*, à Venise, les douze charmantes inspirées appelées *Tiburtina*, *Samia*, *Erithræa*, etc.,... comme pour les récompenser d'avoir *deviné* ce que les prophètes ont *connu* ; en vain, appelait-on, d'autre part, Horace, Tacite et Suétone au secours de Virgile, on expliquait l'*enfant divin* de ce dernier par une flatterie de courtisan à l'adresse des Césars, sans s'embarrasser le moins du monde ni de la *vierge*, ni de la terre *purifiée*, ni de la victoire sur le serpent ; et quant aux vers sibyllins, nous l'avons déjà dit, ce n'était, à en croire tous nos explicateurs, que l'œuvre d'un chrétien du second siècle, bien que Cicéron les eût connus et *cités* soixante-dix ans avant le commencement du premier. Comme le protestant Blondel avait fort mal traduit ce dernier passage, nous nous étions tous crus obligés à traduire aussi mal que lui. Toutes ces prétendues explica-

1. *Hist.*, voir au mot Prométhée.

2. *Tuscul. quæst.*, l. II, n° 20.

3. « La Vierge revient, et l'âge d'or promis à l'enfant revient avec elle. »

4. Dans le *Dies iræ*.

tions, bien que s'écroulant sur leurs bases, étaient relevées avec tant d'accord et d'*aplomb*, que l'ancienne apologie chrétienne était forcée de battre en retraite devant un paganisme moderne qui ne comprenait même plus l'ancien.

Eh bien, plus n'est besoin des Sibylles et de Pollion : depuis qu'on a lu les poètes grecs avec un peu plus d'intelligence et de soin, nous avons bien autre chose. Voici un vrai prophète (*vates*) qui chante cinq cents ans avant Virgile, et qui chante... quelles vérités?... Pas d'autres que le christianisme tout entier, la chute de Jupiter-Satan, l'humanité tombée par orgueil, guérie par l'*humilité*, et délivrée par l'enfant qui précipitera Jupiter dans l'abîme... Ah ! cette fois, nous espérons que Pollion est suffisamment éclairci, qu'Augustule n'est vraiment plus possible, et que cette fois encore, s'il y a interpolation, elle ne peut venir que d'un prêtre d'Éleusis, dont le poète aura trahi les mystères.

Or, il ne faut pas l'oublier, tout Pythagore était là, et par conséquent avec lui toute cette science hermétique, héritière, avons-nous dit, de la science primitive et sacrée.

Ainsi donc, pour prouver aux écoles actuelles la réalité de ce prophétisme qu'elles nient avec obstination et dont elles modernisent toutes les dates, il nous suffit de leur présenter celles-ci. Elles seront bien forcées de les accepter pour peu qu'elles veuillent bien accorder la moindre réalité historique à Eschyle, puis à l'enfant de la race de David qui se nommait Jésus, et à sa mère qui se nommait Marie ; or, comme les voix les moins suspectes ont proclamé *folle* la négation de cette double réalité, voilà toute la *prescience* antique rétablie sur les bases les plus positives et les plus larges : « *Teste David cum... Jupiter.* »

Nous espérons, répétons-le, qu'on nous pardonnera cette reprise d'un vieux sujet, en raison des amendements qui nous semblaient nécessaires.

Maintenant que nous avons entendu la fable prophétique, retournons à l'histoire qui marche d'un même pas avec elle.

## § II

Chapitre II de la *Genèse*. — Les deux arbres de la gnose et de l'amour. — Solution de questions très-actuelles. — Le traditionalisme dans Éden. — *Extériorité* ou *intérieurité* du miracle et du langage surhumain.

1. — *Les deux gnosés.*

Solution au moins partielle de la question du traditionalisme ;

Solution de l'antagonisme des deux anges ;

Solution de la question magique et spirite posée dans ces derniers temps :

Voilà ce que doit offrir, selon nous, à tout esprit droit, à tout cœur vraiment épris de la vérité, la plus simple lecture du deuxième et du troisième chapitre de la *Genèse*.

Lorsque après six mille ans d'enseignement et de croyance les mêmes questions sont reprises et plus que jamais controversées, non-seulement avec intérêt, mais avec trouble et passion, il faut bien reprendre à leur tour et les anciens monuments et les anciens commentaires. Comme la fortune des nations, leur philosophie roule toujours dans le même cercle et remet sans cesse à l'étude des problèmes mille et mille fois résolus. Il n'est donc plus permis d'être neuf, si ce n'est quelquefois dans la forme, grâce peut-être à quelques nouveaux aperçus, à quelques à-propos d'actualité et d'époque.

Ici donc, et plus que jamais, nous devons nous appuyer sur notre ancienne maxime, « *recede ut procedas*, reculer pour avancer, » et demander aux plus anciennes traditions une vérité que sans elles nous ne saurions plus comprendre.

Dans Éden, étaient deux arbres, « LIGNUM ETIAM VITÆ IN MEDIO PARADISI SIGNUMQUE SCIENTIÆ BONI AC MALI<sup>1</sup>, L'ARBRE DE VIE ET L'ARBRE DE LA SCIENCE DU BIEN ET DU MAL. »

1. *Genèse*, ch. II, v. 9.

Que pouvaient être ces deux arbres, occasion et sujet de tant de sarcasmes ou de rêveries ?

Alex. de Humboldt et Mackensie nous ont montré au Mexique, au Canada, et jusque chez les Iroquois et les Hurons, ces deux arbres, que nous pouvons retrouver aussi chez les Hindous, les Persans et même les Scandinaves. On connaît, en effet, les *pommes* mystérieuses gardées par *Iduma*, pommes que *Dieu* seul pouvait manger, et que *Loke*, le mauvais principe, fit enlever par un géant<sup>1</sup>.

N'oublions pas que chez les Mazdéens et dans les Zends, l'*arbre de vie*, créé dès l'origine, et appelé *hom*, croît uniquement dans la source des eaux pures et vivifiantes qui sort du trône d'Ormuzd; c'est lui qui éloigne la mort et fait vivre les bienheureux, ... car, après en avoir extrait le jus qu'on reçoit dans la coupe sacrée, on le boit, et il est dit que « celui qui boira de ce jus ne mourra plus<sup>2</sup>. »

« Pour concilier entre eux les différents passages des livres zends à ce sujet, peut-être faudrait-il admettre que dans leur croyance un *esprit céleste* résidait dans l'arbre du *hom*, dont on distinguait deux espèces<sup>3</sup>. » Ce *peut-être* de M. Bonnetty est une certitude pour M. Maury. « Le *hom* (*sarcosti viminalis*) est un médiateur prophète, qui, sous une apparence matérielle, se laisse manger même par ses adversaires<sup>4</sup>. »

Si nous passons des *écritures* persanes aux *écritures* indiennes, nous trouverons dans les chants du *Sama-Véda* le *somā* et son jus, devenus une vraie personnification divine, et par cela même éloignant les *rakschasas* ou mauvais génies : « Veux-tu, ô soma ! dit un autre de ces livres, nous donner la vie, nous ne mourrons plus ? »

« Le *somā* des Aryens (*asclepias acida*<sup>5</sup>), ajoute encore

1. Edda.

2. *Dogme générateur*, par M<sup>sr</sup> Gerbet, p. 34.

3. *Annales de philosophie chrétienne*, t. XXXVII de la collect., p. 89.

4. Maury, *Magie*, p. 37.

5. Rig-Véda.

M. Maury, conjure la mort, et est envoyé comme prince immortel du sacrifice, comme le précepteur des hommes, le maître des saints etc.; on célèbre son martyre pour le salut des hommes et SA RÉSURRECTION<sup>1</sup>. »

Dans le mythe du *Mérou*, les quatre fleuves eux-mêmes jallissent des racines du iamboa ou *pommier-rose* gigantesque, qui procure la science et l'accomplissement des vœux... En Chine, c'est le *pou-sang*, d'où sort le soleil, et qui a dix fleurs.

Chaque jour ajoute aux analogies. « Sur les cylindres de Babylone et de Ninive se voit un arbre mystique gardé par des dieux, et qui doit être cet *amome* d'Assyrie dont Virgile parle comme naissant en abondance dans les âges d'or. Mais, en regard, « les Puelches ont un respect superstitieux pour le *gualichu* du désert, ou l'arbre du démon<sup>2</sup>. »

Quant à l'Égypte, parmi les sculptures recueillies sur le palais de Memnon à Thèbes, MM. Jollois et Devilliers en ont distingué une qui représente deux figures enveloppées dans le feuillage d'un même arbre.

Partout, ailleurs et toujours, deux arbres : l'un dont il faut manger pour ne pas mourir, l'autre qui donne la mort à celui qui mange de son fruit.

Quant à la Bible, sobre de développements comme à l'ordinaire, et beaucoup moins explicite par conséquent sur l'essence de ces deux arbres, elle est tout aussi formelle sur leur *réalité* que Cornelius à Lapeyre nous dit être « une vérité de foi. » Malgré les hypothèses d'Origène, cette réalité littéraire n'exclut pas pour lui le sens spirituel qui « consiste, dit-il, à voir dans l'arbre de vie le divin cep évangélique dont les fidèles sont les branches, » comme on voit dans ses fruits la *manne* du désert et le *pain* eucharistique dont le *hom* et le *somd* sont les analogues païens.

N'oublions pas d'ailleurs que, selon la Genèse, c'était la

1. Maury, *Magie*, p. 37.

2. *Le peuple primitif*, t. I, p. 23 et 25, par M. de Rougemont.

*face de l'Éternel* qui se tenait près d'Adam <sup>1</sup>. Bérose nous dit à son tour que c'était le Verbe, *oannés*. Pour nous, toute la question consistera plus tard à savoir quelle est cette *face de Dieu*.

Dans le *Zohar* et dans tous les livres de l'antique et fidèle kabbale, on affirme même que dans l'arbre de la *connaissance* on retrouve encore le bon ange représentant le Verbe, qui fait le fond de la connaissance du *bien*, pendant que Saminael occupe seulement les écorces du même arbre et possède la connaissance du *mauvais* <sup>2</sup>.

Mais comment et pourquoi cette assimilation produit-elle la connaissance du bien et du mal ? Comment la science peut-elle être en même temps bonne et mauvaise, vraie ou fausse ? Si elle est fausse ou mauvaise, ce n'est plus de la science. L'intelligente distinction du bien et du mal paraît si peu condamnable en elle-même, qu'on nous en recommande la pratique à chaque instant <sup>3</sup>, et que plus tard on nous la représente comme un don du Saint-Esprit. Ce n'est donc pas, uniquement et simplement, la connaissance de ce qui *est bien* et de ce qui *est mal*.

M. Lacour, dont nous avons appris déjà à connaître les aberrations et le talent philologiques, M. Lacour, qui ne voit dans tout ce chapitre II qu'une scène d'initiation égyptienne expérimentée et racontée par Moïse, n'en traduit pas moins ainsi le verset en question : « L'arbre de la *divination* ou de la *connaissance* bonne et mauvaise ; » et il ajoute en note : « C'est la science de *Tzyphon*, le génie enseignant le doute, de *Tzy* enseigner et de *Phon* le doute. *Tzyphon* est un des *aleim* ; nous le verrons bientôt sous le nom de Néch, le tentateur <sup>4</sup>. »

Si M. Lacour a dit vrai, ce que nous ne pouvons pas garantir, s'il s'agit de l'arbre de la « divination du bien et du

1. *Genèse*, ch. iv, v. 14.

2. Ce bon ange, le *Zohar* le définit « Metraton uni à Schekinah » ; or, Schekinah est la Séphiroth du Verbe ; quant à Metraton, c'est le grand archange Mikael, dont nous parlions tout à l'heure.

3. « Éprouvez tout, dit l'Apôtre, gardez ce qui est bon et rejetez ce qui est mauvais. »

4. *Les Œloim*, t. II, p. 248.

mal, » il faut aller plus loin, et dire que le mot traduit par *mal* dans la Vulgate, l'étant dans les Septante par *mauvais* (πονηρός), on ne voit pas pourquoi le mot ἀγαθός ne signifierait pas également le *bon* au lieu du *bien*, et comme le grec rend également le simple mot *connaissance* de la Vulgate par γνῶσις, qui signifie *connaissance mystique*, nous croyons qu'on se rapprocherait infiniment plus de la vérité en disant : « L'arbre de la divination ou de la *gnose mystique* professée par les bons comme par les mauvais esprits, » c'est-à-dire l'arbre théurgique et magique par excellence. Nous verrons tout à l'heure comment cette parole du serpent « vous serez comme des esprits (*aleim*), » vient confirmer cette interprétation.

C'est en partant de la même idée que le célèbre artiste Flaxman, dans sa belle et pittoresque paraphrase du *Pater*, arrivé au « Délivrez-nous du mal, » a eu l'heureuse inspiration de personnifier ce mal et de nous le montrer foulé aux pieds par son saint et terrible adversaire, le Mikael de la Bible.

Nous voici bien loin de l'exégèse rationaliste, et en particulier de celle d'Eichhorn, qui, forcé d'admettre « une réalité » dans ce chapitre primordial, s'en tire en expliquant le tout par « un arbre vénéneux. »

## 2. — Le traditionalisme dans Éden.

« PRÆCEPITQUE, EIS DICENS, ET IL LEUR ORDONNA EN DISANT<sup>1</sup> : »

On nous accordera que lorsqu'il y allait de la vie et de la mort du genre humain tout entier, l'injonction ou plutôt la défense ne pouvait avoir rien de trop net et de trop solennel.

Ici se présente une des questions renfermées dans ce qu'on appelle le traditionalisme moderne.

Jusqu'ici nous avons pu sonder l'abîme, qui, relativement à l'origine des religions, sépare le rationalisme pur du révéla-

1. *Genèse*, ch. iv, v. 44.

tionisme. Voici maintenant que parmi les révélationnistes eux-mêmes, c'est-à-dire au sein de la même famille, il y aurait une autre dissidence, qui serait loin d'être sans gravité.

C'est ainsi que le R. P. Ventura pose et résout tout à la fois la question : « L'homme peut-il, à l'aide du seul raisonnement, s'élever à la connaissance de la vérité ? Le rationalisme absolu répond par un *oui* tranchant, pour toutes les vérités *essentiell*es de l'ordre intellectuel et moral... Le rationalisme catholique et *mitigé* répond par un *oui* timide, un *oui à moitié*, pour *quelques* vérités et non pour *toutes*... Quant au traditionalisme, il répond « *oui*, pour toutes les vérités de déduction, *non* pour celles dont on ne lui aurait encore donné aucune notion <sup>1</sup>. »

On comprendra, qu'au delà et en deçà du point précis qui sépare ces deux dissidences catholiques, l'une ou l'autre puisse se laisser entraîner et glisser très-facilement dans l'exagération. Nous ne prétendons nullement nous aventurer sur un terrain aussi périlleux. Tout ce que nous croyons savoir parfaitement, c'est qu'on a bien des fois déplacé ou mal compris la question, et que nous entendons tous les jours accuser « d'enlever *toute* espèce de valeur à la raison humaine » des gens qui n'y ont jamais songé, et qui d'ailleurs auraient eu trop à perdre à un tel sacrifice, puisqu'ils n'ont jamais cessé et ne cesseront jamais d'employer la leur à démontrer la vérité.

On voit donc qu'entre les révélationnistes et les rationalistes purs, il s'agit de savoir si l'homme tient de Dieu ses vérités premières, en un mot, s'il y a jamais eu un *præcepit* quelconque ; et qu'en outre, entre les traditionalistes et leurs adversaires catholiques, il s'agit de savoir, 1° si l'homme, comme être raisonnable, ne pouvait pas, à *l'origine*, acquérir *de lui-même* quelques vérités importantes ; 2° quel a été, quant aux vérités révélées, le *mode* de cette révélation ? Laissons de côté la première de ces deux questions <sup>2</sup> et passons à la seconde.

1. *De la tradition*, p. 29.

2. Voir pour cette première question l'Appendice F à la fin du chapitre.



Le *præceptit*, ce point culminant de la discussion entre le rationalisme et la foi, doit-il, une fois accordé à celle-ci, s'entendre d'un ordre *oral*, et par conséquent d'une révélation *extérieure, personnelle, objective*, ou d'un ordre purement mental et par conséquent psychologique, subjectif, *intérieur* et *nullement articulé* ?

On sait que Dieu parle à l'homme « de *bien des manières* différentes<sup>1</sup>.

Le traditionalisme se garde donc bien d'être exclusif à ce sujet. Mais il réclame la même tolérance de la part de ses adversaires. Or, il faut bien le dire, M. l'abbé M..., doyen de la Faculté de théologie de Paris, paraît avoir été, dans ces dernières années, un défenseur presque exclusif du mode purement *intérieur*, et dans la lutte, cette dernière opinion a profité de toute l'autorité que donnaient à la fois à un tel défenseur sa position, un admirable talent d'écrivain, et, après tout, le désir, toujours très-louable, d'arriver à la conciliation à force de condescendance et de modération.

L'opinion de la révélation *mentale* est donc l'opinion triomphante en ce moment; malheur à celui qui l'attaque ! Mais comme les théologiens paraissent être encore loin de l'unanimité en faveur de cette opinion, et semblent quelquefois la trouver infiniment trop *conciliante*, nous espérons ne pas sortir de notre droit en risquant quelques raisonnements sur tout ce qui est évidemment de notoriété et de discussion publiques.

Nous l'avouerons sans détour. Nous avons tremblé un des premiers en entendant un professeur officiel de théologie laisser tomber de ses lèvres et de sa plume les quelques lignes qui vont suivre :

« On ne trouve dans les livres saints *aucune* trace d'une révélation *extérieure* des idées et de la parole<sup>2</sup>; car bien que l'impossibilité de l'invention de la parole soit présentée avec raison par le traditionalisme comme un fait incontestable,

1. Saint Paul, *aux Hébreux*, ch. I.

2. *Dignité de la raison*, t. I, p. 347.

cette impossibilité n'implique pas du tout la révélation *extérieure* de la parole. »

C'est donc la parole *extérieure, étrangère, personnelle*, dont on veut se débarrasser à tout prix, pour arriver à l'indépendance complète de la raison. Nous avons vu, page 77, combien le dernier ouvrage des apostats d'Oxford (*Essays and Reviews*) tenait à cette suppression absolue, réduisant toute espèce de *miracle* aux phénomènes instinctifs et subjectifs, c'est-à-dire en un mot à une véritable hallucination miraculeuse. Qu'on le sache bien, voilà l'ennemi de l'avenir et d'un avenir très-prochain ; et cet ennemi s'appellera l'illuminisme moderne : la question est donc du premier ordre.

Voyons comment le grand évêque d'Hippone, familiarisé déjà avec l'*illumination intérieure* de *M. l'abbé M...*, lui répondait treize cents ans à l'avance.

« Ce qui répugne le plus aux rationalistes de bonne foi à la première lecture du deuxième chapitre de la *Genèse*, c'est d'entendre dire que Dieu a parlé *en personne*, par sa propre substance, qu'il se *promenait dans le jardin*, etc. »

Or, saint Augustin non-seulement semble comprendre, mais encore partager la même répugnance. « En supposant, dit-il, le premier homme à la hauteur des anges, on pourrait penser que Dieu a pu lui parler par *illumination mentale*, comme il le fait avec ces derniers, c'est-à-dire sans voix, sans aucuns sons corporels, ou représentation de choses corporelles. »... Toutefois JE NE PENSE PAS que Dieu ait ainsi parlé au premier homme,... car l'Écriture raconte ici de telles choses, qu'elle nous porte à croire que Dieu a parlé à l'homme dans le paradis, comme dans la suite il a parlé aux patriarches, à Abraham, à Moïse, c'est-à-dire avec *quelque apparence corporelle*<sup>1</sup>. » En effet, « bien que le Verbe *intérieur* soit le premier, dit-il, la parole *extérieure* étant sensible, est bien mieux connue par nous que la parole *intérieure*<sup>2</sup>. »

1. Saint Aug., *De Genes.*, l. VIII, p. 48.

2. Id., *Quest. IV*, art. 4.

Mais quelle pouvait être aux yeux du grand docteur cette apparence corporelle? Il l'explique par l'intervention et l'autorité « d'une créature plus sainte et plus éclairée que l'homme, par laquelle celui-ci aurait connu la volonté et les ordres de Dieu, telle que le sont pour nous les prophètes, et pour les prophètes, les anges. » Pourquoi donc *hésitons-nous à dire*, ajoute le saint docteur, *cur ambigimus?* que *c'est par une créature de cet ordre* que Dieu a parlé et en termes articulés qu'il pût comprendre, *talibus vocum signis quæ intelligere posset*; car c'est comme cela (*illud enim*) qu'il faut comprendre que lorsqu'ils eurent péché, Adam et Ève entendirent la voix du seigneur Dieu, se promenant dans le jardin, parce que *personne* de ceux qui professent la foi catholique ne doute en aucune manière, *nullo modo dubitat*, que ce n'était pas par la substance même de Dieu, mais par une *créature* soumise à ses ordres, que les choses se sont ainsi passées, *non per suam substantiam, sed per creaturam subditam ei*<sup>1</sup>. »

M. l'abbé M... sait bien mieux que nous que cette constante intervention des anges remplissant le rôle de Dieu, *sustinentes personam Dei*, est l'opinion de toute l'Église, de tous les docteurs, de tous les Pères; que ce n'était pas par *illumination psychique* qu'Abraham causait avec les hôtes qu'il prenait pour des hommes, et dont les paroles faisaient rire Sara; que ce n'était pas dans un état *d'intuition mentale* que Moïse allait chercher le Décalogue sur le Sinaï, au milieu des éclairs et des foudres, et que c'était bien sur la pierre et non pas au fond de sa conscience que s'était effectuée l'empreinte surnaturelle de la loi écrite, et mise en ordre par les anges<sup>2</sup>.

Or, si M. M... le sait parfaitement, pourquoi donc veut-il disjoindre de cet énorme faisceau le premier et le plus important des rameaux, si ce n'est pour se faire tout à tous et gagner à sa cause les collègues qui l'entourent<sup>3</sup>? Tout le système

1. Saint Aug., *loc. cit.*

2. *Ordinata per angelos.* (Saint Paul, *Hébr.*, I.)

3. Nous avons déjà dit que M. M... était professeur à la Sorbonne.

consiste avant tout, comme nous l'avons si bien vu, dans la suppression du miracle *objectif* et *palpable*.

Mais alors ce qu'il fait pour la parole du deuxième chapitre, il va se trouver obligé de le recommencer à chaque ligne de l'Ancien Testament. Comment, d'ailleurs, ne s'aperçoit-il pas de la force énorme qu'il donne par ces pures *illuminations mentales* à cet aphorisme de M. Renan : « les faits primitifs des grandes apparitions religieuses se passant tous *dans la région spontanée de l'esprit humain* ne laissent aucune trace? »

On voit que la foi profonde de M. M... ne pouvait pas mieux venir en aide à l'incroyance absolue, qu'en professant la révélation exclusivement *intérieure*.

« Mais, dira cette incroyance, comment supposer qu'un pur esprit puisse articuler des paroles? »

Nous ne savons trop que répondre quant au *mode* effectif; mais pour nous le fait existe, et cela doit nous suffire. Ceux d'entre nous qui ont entendu des *anges tombés* prononcer autour d'eux des paroles sacrilèges, qui savent que ces paroles se sont fait entendre dans une seule maison et à tout venant, pendant trois années consécutives<sup>1</sup>, ceux-là n'ont pas besoin de s'épuiser en inventions désespérées pour comprendre le parlage *extérieur* et *phonétique* des anges qui *ne sont pas tombés*, et par conséquent pour comprendre ces expressions bibliques : « J'écouterai toutes ces paroles, *audiam quid loquatur.* » « Il prononce son discours devant l'homme, *annuntians eloquium suum homini.* » « Toute chair verra ce que la bouche du Seigneur lui aura dit, *Videbit omnis caro, quod os Domini locutum est.* »

Nos manifestations spirites et spéciales étaient donc la démonstration sensible et phénoménale de la possibilité de ce grand fait des chapitres 2 et 3 de la *Genèse* « *præcepitque eis DICENS.* » Voilà tout; elles tranchaient, comme on le voit, une grande impossibilité académique de plus.

1. Voir II<sup>e</sup> vol., note du ch. III, *Hist. de Versailles*.

Bien que le monde intellectuel *constitué* n'ait pas cru devoir les regarder, et que le monde catholique *mitigé* n'ait pas daigné s'en servir, il y avait donc là une arme, comme ceux-là ne pourront jamais en affronter et comme ceux-ci ne pourront jamais en utiliser de semblables<sup>1</sup>.

1. « EXTÉRIORITÉ DE LA PAROLE DIVINE, ET DEUX MOTS ENCORE SUR LE TRADITIONALISME. » — Justifions maintenant nos appréhensions en écoutant d'abord les anciens amis de M. l'abbé M..., ensuite les éclectiques indifférents, puis enfin les rationalistes purs. Quelques mots de chacun d'eux pourront nous édifier parfaitement sur la portée d'un tel enseignement.

Voici d'abord la *Revue catholique de Louvain*, rédigée dans un grand esprit de bienveillance pour M. M..., qu'elle défendait hier encore. Aujourd'hui, après lui avoir reproché de ne pas avoir cité l'exemple des *sourds-muets*, allégué par le traditionalisme (a) : « Ne serait-ce pas, dit-elle, parce que cet exemple prouve trop bien que, bien que la pensée et la parole soient naturelles à l'homme, celui-ci néanmoins ne parviendra jamais à se former des idées nettes sur les premières vérités, ni par conséquent à les exprimer, si *l'enseignement ne lui fait apercevoir*, ne lui découvre, ne lui révèle en quelque sorte ces vérités en les *nommant* et en lui apprenant à les nommer (b)? ... Le désir très-louable de faire de la conciliation a décidé M. M..., d'un côté, à porter les concessions beaucoup trop loin, et, de l'autre, à méconnaître, tout en combattant justement les excès du traditionalisme, « tout ce que cette doctrine renferme de vrai... (c) »

Voilà le langage d'une amie véritable. Voici maintenant le jugement porté dans la *Revue des Deux Mondes* (cette terre classique de l'éclectisme) par un ancien rédacteur du *Globe* (M. de Rémusat). Nous prions nos lecteurs de bien remarquer ce passage que personne n'a relevé et qui méritait tant de l'être.

« La pensée d'une révélation *naturelle*, comme le fait entendre M. M..., et nous pouvons certifier qu'il est dans le vrai, est une des pensées *qui peuvent le plus contribuer à ébranler la foi dogmatique*. Sans doute, on peut soutenir, et il n'est pas hétérodoxe de supposer que tout est révélé, en ce sens que tout vient de Dieu et qu'à le prendre ainsi la raison naturelle elle-même est une révélation; mais ce point de vue est également celui du théisme rationaliste, et l'on peut, en s'y plaçant, diriger de fortes attaques *contre la nécessité* de toute religion révélée. Or, il est assez remarquable qu'en ce moment une partie notable des apologistes orthodoxes tendent à se

(a) On connaît la magnifique dissertation de M. de Bonald sur la nécessité d'une parole supérieure, pour expliquer la parole humaine.

(b) Cette revue est ici d'une autorité d'autant plus grave que, depuis, elle paraît avoir, au jugement de Rome, mieux précisé la question que toutes les autres.

(c) Ibid.

placer dans cette hypothèse particulièrement *dangereuse* pour l'orthodoxie... (a) »

Ainsi le voilà signalé de tous les côtés, cet abîme que nous entrevoyions dès les premières paroles de l'auteur; voyons du moins si par suite de ces concessions énormes les rationalistes purs se seront rapprochés d'un seul pas dans cette voie de la fusion philosophique espérée. Le bon sens et l'expérience nous empêchaient d'y compter avant d'avoir lu les lignes qui vont suivre, à plus forte raison nous en empêcheront-ils après.

C'est la *Revue de l'instruction publique* (25 octobre 1856) qui va représenter à présent la critique indépendante, autrement dit le rationalisme. Elle établit d'abord que tout ce qu'il y a d'*instruit* dans le clergé incline au système de M. M... et elle en félicite ce dernier; mais elle lui reproche en même temps de traiter les écoles *progressives et humanitaires* plus hostilement encore que jadis il ne traitait M. Cousin lui-même, auquel il accorde aujourd'hui les plus grands éloges. « Nous aimons à croire, dit la *Revue*, qu'il se montrera un jour plus impartial et plus large..., car la deuxième partie du livre de M. M... se recommande par une vue très-heureuse. Le savant doyen de la Faculté de Paris rompt *très-carrément* avec la méthode ordinaire des apologistes contemporains qui semblent presque tous s'être inspirés de Pascal (b), et qui, en présentant sans cesse au premier plan et comme idée génératrice du christianisme le *dogme de la déchéance*, se placent immédiatement dans l'ordre surnaturel (c), dont ils demandent la possibilité et la réalité antérieures à la chute. »

Oui, M. M... s'en sépare *très-carrément*. C'est un fait. « Seulement, ajoute la *Revue*, nous aurions désiré que ce fût avec *plus de décision*... Il accepte bien les théories admises dans ce qu'on pourrait appeler le monde *intellectuel constitué* (d), et c'est déjà beaucoup... Car c'est déclarer que la *pensée moderne est légitime*. Il faut prendre acte avec empressement de ce certificat en bonne forme... Reste seulement à savoir *en quoi* consiste cette *pensée moderne*. Nous ne pouvons nous rencontrer avec M. M... sur ce terrain purement philosophique. M. l'abbé emprisonne dans des formules trop étroites ce qui est appelé, suivant nous, à un élargissement très-prochain... Les intelligences passives, c'est-à-dire les plus nombreuses, attendent pour se remettre en marche un *mot d'ordre nouveau* que M. M... médite sur ce symptôme... Nous n'en félicitons pas moins le sage théologien de... sa *rupture complète et explicite* avec une école funeste. Cette rupture est un indice du travail de la science qui s'opère à l'heure actuelle dans les intelligences pour les conduire à des convictions *vigoureuses*, dégagées de tout *alliage*, et les préparer ainsi pour une époque meilleure à une *œuvre générale de rénovation* (e). »

Nous n'entendons ici que des éloges, sans constater un seul pas dans le

(a) *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> mai 1857.

(b) Voyez-vous les insensés !

(c) Les malheureux !

(d) Autrement dit, la Sorbonne et l'Institut.

(e) *Journal de l'instruction publique*, du 2 décembre 1856.

sens de la fusion. Nous ne voyons donc pas M. le doyen de la Faculté beaucoup plus avancé dans les voies de la réconciliation philosophique que ne l'était le malheureux Louis XVI dans celle de la réconciliation politique après qu'il se fut laissé poser le *bonnet rouge* sur sa tête.

A cette question d'un enseignement *extérieur* est venue, comme on le sait, s'en adjoindre depuis quelques années une seconde connue sous le nom de *traditionalisme*. Destiné à conjurer le danger des doctrines rationalistes sur « l'origine du langage expliquée par les seules forces de l'esprit humain, » le traditionalisme voulait leur opposer tout simplement dès le principe la nécessité physiologique d'une audition première, si bien *appuyée* sur l'exemple toujours subsistant du sourd-muet.

Cette impossibilité de la pensée devinant le langage, le traditionalisme l'étendit bientôt aux idées elles-mêmes, et, tout en accordant à la raison l'invention de toutes les vérités de *déduction*, lui refusa la possibilité de concevoir par ses propres forces toute idée première et capitale... (a). Alors on lui objecta quatre propositions merveilleusement sages, sur l'usage et la nécessité de la raison pour arriver à la foi, mais qui se rapportaient bien davantage, il faut le dire, à l'acquisition des vérités dogmatiques par un incroyant en possession déjà de toutes les idées premières, qu'à la question spéciale et psycho-physiologique de l'origine des idées.

Les traditionalistes s'empressèrent donc de signer de grand cœur ces quatre propositions émanées de Rome, et revinrent à celles qui faisaient véritablement le fond de la question.

Nous nous étions promis de développer leurs raisons et celles de leurs adversaires, mais nos lecteurs comprendront tout à l'heure pourquoi nous nous garderons bien d'en rien faire.

Qu'il nous suffise de bien préciser le point que venait d'atteindre tout dernièrement la question.

Fallait-il admettre, avec les professeurs de l'université de Louvain, que « les hommes, tels qu'ils sont réellement, ne peuvent acquérir une connaissance première, pleine et distincte, d'aucune vérité métaphysique et transcendante, sans un secours intellectuel *EXTÉRIEUR* qui, en la secondant, *AIDE* la force *INTÉRIEURE* et la force naturelle de la raison ? »

Ou bien, fallait-il dire avec leurs adversaires, M<sup>sr</sup> Malou et les pères jésuites, Chastel et Perrone, que « cette doctrine (de Louvain) refuse à la raison les droits et les forces *innées* qu'on doit lui accorder conformément à la foi catholique ? »

Ou bien enfin fallait-il, avec les traditionalistes de l'école du R. P. Ventura, se réunir aux professeurs de Louvain, sous la simple réserve de substituer les *facultés en germe* aux *idées innées*, variation de détail qui disparaît dans la grande et unique question de la nécessité d'un secours *EXTÉRIEUR* ?

Voilà ce qu'il fallait décider, et voilà ce que cette année même on put croire un moment parfaitement éclairci et jugé.

(a) Voir la *Tradition*, par le P. Ventura, ch. 1.

En effet, le 16 mai 1861, seize consultants sur dix-huit de la Congrégation de l'Index, présidée par le cardinal d'Andrea, déclaraient que « la doctrine des professeurs de Louvain ne renfermait aucune erreur, » et la Congrégation des Cardinaux, réunie le 25 juin de la même année, émettait le même vote que l'Index à une majorité imposante.

Le traditionalisme belge paraissait donc triompher complètement, et, dans l'exaltation de ce triomphe, ne craignait pas, à ce qu'il paraît, de le présenter comme définitif, lorsque, le 19 décembre 1861, le saint-père, dans une encyclique adressée aux évêques de Belgique, apprenait au monde catholique 1<sup>o</sup> que le décret de l'Index, n'ayant pas encore obtenu sa sanction, ne pouvait constituer une décision; 2<sup>o</sup> que la cause étant confiée cette fois à l'examen du Saint-Office, il conjurait les défenseurs comme les adversaires des doctrines examinées de s'ABSTENIR jusqu'au jugement définitif, et surtout de ne pas attaquer, défendre ou présenter l'une des opinions diverses, comme l'unique, la vraie, la seule admissible ou la seule propre à l'université catholique. »

Quel est donc le catholique qui, après une semblable injonction, oserait rentrer à nouveau dans l'arène, la victoire lui fût-elle assurée?

Lorsqu'elle le sera pour quelqu'un, on reprendra la Bible, et devant ses grandes affirmations sur les communications primordiales et incessantes de l'homme avec son Dieu, on se demandera comment on a pu discuter si longtemps pour savoir si l'on aurait pu s'en passer. Alors on se reportera peut-être avec bonheur à cette phrase de saint Paul : « DE NOUS-MÊMES nous ne sommes pas capables de concevoir QUELQUE CHOSE, mais lorsque nous en devenons capables, CELA VIENT DE DIEU » (a).

(a) II Cor., ch. III et V.

### § III

#### Le serpent.

« *Sed et serpens !...* » « Mais il y avait là un serpent, » ou plutôt il y avait LE serpent <sup>1</sup>.

Oui, dans cet Éden veillait un ennemi, et cet ennemi avait tout entendu. Donc, on avait parlé, et nous livrons cette audition aux partisans de l'*illumination mentale*, qui n'oublieront pas que la théologie regarde cette dernière comme un don de Dieu incompréhensible au démon.

1. Genèse, ch. III, v. 1.



Mais cet ennemi était un serpent ! un serpent *causant* avec la femme ! Qui de nous , aux jours de son enfance, n'a pas été scandalisé de ce serpent ? Pas n'était besoin d'être Voltaire pour ricaner avec lui et battre des mains à son impertinente plaisanterie : « J'aurais bien voulu parler à ce serpent, puisqu'il avait tant d'esprit ; mais auparavant je voudrais bien savoir quelle langue il parlait. L'empereur Julien le demanda au grand saint Cyrille, qui ne put satisfaire à cette question <sup>4</sup>. »

Heureusement, depuis ces premiers jours du collège nous avons *grandi*, et si, comme tant d'autres, nous n'en sommes plus à Voltaire, ce ne sera pas du moins faute de l'avoir compris et d'avoir pu nous élever jusqu'au profond mépris que tout homme qui se respecte doit à un serpent qui parle.

Quelque puéril que semble le mode (la suggestion d'un serpent !), on n'en sera pas moins forcé de convenir que, s'il amène la pénétration de l'homme dans le monde angélique, le résultat fatal n'en est pas moins d'une grandeur titanique.

Bénie soit toutefois la tolérance de l'Église qui a toujours permis à ses docteurs, et notamment au cardinal Cajetan, de ne voir dans cette forme animale qu'une pure allégorie. Il n'en reste pas moins certain que derrière le *fétiche* ou l'*emblème*, comme on voudra l'appeler, se cache une réalité bien terrible, une gigantesque vérité. Qui ne reconnaîtrait pas ici ce qu'on nomme partout ailleurs « l'antique serpent sidéral, le Jupiter tombé, le prince de l'air, le principe des voies du Seigneur, et ce porte-lumière, Lucifer, devenu le souverain des ténèbres ? »

Voilà le serpent véritable, le serpent prototype du serpent animal ; mais, quant à ce dernier, il fut un temps où nous aurions plutôt reculé devant la foi que d'admettre ici quelque chose en dehors de la métaphore.

Nous étions faible alors, nous n'avions pas encore lu dans Creuzer toute la théorie des *emblèmes* « composés et dictés par

4. Voltaire, *Quest. de Zopata*.

les dieux eux-mêmes aux prêtres initiés. » Nous n'avions pas lu surtout dans le même auteur, que « les dieux venaient PRESQUE TOUJOURS OCCUPER CES EMBLÈMES choisis et enseignés par eux. » Creuzer, sans croire peut-être à ses paroles, avait donc bien raison de s'écrier que « sans la théorie des esprits il était absolument impossible de rien comprendre aux religions. »

Mais aujourd'hui nous possédons des autographes d'un serpent invisible qui, dessinant sous nos yeux, avec un crayon que PERSONNE NE TENAIT, une longue suite de sinuosités serpentaires, écrivait au-dessous cette mélancolique devise : « Je vis ma vieille vie, *veterem vitam vivo* <sup>4</sup>. »

Dès lors, on comprendra que pour nous ces simples *dracontia* de papier commençassent à devenir mille fois plus intelligibles que les *dracontia* de granit, lorsque, pour éviter toute méprise, le trépied rédacteur, ou plutôt « l'emblème occupé », pour parler comme Creuzer, signait de son propre pied, et paraphait ces fantaisies serpentaires par le mot DIABLE, qui coupait court à tout.

Lorsqu'on possède une suite de pareils autographes, on ne leur fait pas l'injure de les confondre avec ceux de nos plus hautes célébrités contemporaines. On les encadre et on les suspend entre le buste du dieu Pan et la grotesque tête du *Baphomet* des templiers. Il ne fallait pas méditer bien longtemps sur cet imposant phénomène pour reconnaître qu'à l'opposite du bien qui s'est fait *chair*, ce mal qui s'est fait *bois*, bois écrivant et parlant, ne pouvait jadis, en se faisant serpent, tracer un emblème plus frappant de cette immense couleuvre spirituelle qui enserre la terre dans les vastes replis de sa haine, comme l'autre serpent, le serpent de vie, la réchauffe et l'embrasse dans les plis de son amour.

Pour nous, nous le répétons, un simple coup d'œil jeté sur ces croquis mystiques faisait pleine et entière justice de trois siècles de risées et d'impossibilités prétendues. Nous compre-

4. Voir, en tête de notre I<sup>er</sup> vol., la lettre de M. de Saulcy.

nions enfin le troisième chapitre de la Genèse, et la tradition universelle sur les *serpents sacrés* <sup>1</sup>.

Mais ce que nous ne comprenions plus du tout, c'est qu'après tant de recherches et de travaux sur le même sujet, sans jamais découvrir la vraie raison de leur caractère sacré, nos académiciens épuisés de fatigue n'aient jamais eu le moindre regard d'intérêt pour les autographes souscrits et signés, n'importe par quel être invisible se donnant pour ce serpent. Ce que nous comprenons encore moins, c'est que ces savants aient pu dédaigner assez les affirmations lumineuses d'un collègue, pour leur préférer la continuation de leurs vaines et ténébreuses recherches.

Toujours est-il qu'après bien des années de rêveries et de sottises, cette simple séance spirite, cette autophotographie diabolique illuminait pour nous tout ce culte du serpent, emblème animal et occupé du serpent spirituel.

Cette *occupation* n'était à son tour que le prélude de cette longue zoolâtrie égyptienne, dans laquelle, nous le verrons bientôt, l'allégorie se traduisait en bien autres *occupations* très-réelles, certifiées par toute la *sagesse* de ce grand peuple.

Nous verrons pourquoi il reconnaissait dans le serpent « quelque chose de très-divin, qu'il n'était cependant pas avantageux de connaître, *divinius quodque præstet ignorari* <sup>2</sup>; » ... pourquoi les Athéniens en nourrissaient dans leurs temples « afin d'avoir toujours sous la main des *prophètes* <sup>3</sup>; » ... pourquoi, chez les Romains, c'était le dragon sacré d'Épidaure qui, venu lui-même de cette ville à l'appel du peuple, exigeait qu'on lui bâtît sur le Tibre, au pied du mont Palatin, un temple où, depuis, on ne cessait jamais de le consulter <sup>4</sup>. Nous verrons surtout pourquoi l'adoration du serpent n'excluait nullement l'horreur et la destruction du serpent.

1. Voir l'Appendice G du ch. v, *Sur les serpents sacrés*.

2. Élien, *Nature des animaux*, l. XI, ch. xvii.

3. Ibid.

4. *Val. Max.*, l. I, viii, n° 2.

Partout, en effet, ce serpent fatal nécessitait des dieux vengeurs, des héros ou des incarnations divines. Aux Indes, c'était Vichnou s'incarnant dans le sein de Dohy-buy pour lutter contre le serpent Cali<sup>1</sup>. Dans le nord, c'était Odin luttant contre le serpent Nidgard « qui enveloppe la terre de ses plis », et qui a séduit Angerbode, la mère des malheurs<sup>2</sup>. Au Mexique et chez les Aztèques, c'était Tezcatlipoca, qui mettait en pièces la couleuvre<sup>3</sup>. Nous ne parlons ni du Python des Grecs, ni de ce peuple que l'on croyait issu de l'alliance d'une femme et d'un serpent, ni des Ophites qui l'adoraient comme le dieu créateur. Ce sont là des détails trop connus ; mais il faut étudier de nos jours le culte du serpent chez les populations africaines, chez les Nigritiens, par exemple, qui à eux seuls fourniraient plus de lumières que la collection générale de nos mémoires académiques. A quoi bon tant de discours sur l'antique alliance de la femme et du serpent, lorsque nous voyons, à l'heure qu'il est, cette même alliance célébrée solennellement chez des peuplades entières, et réalisant, pour ainsi dire, non-seulement le fond du troisième chapitre de la Genèse, mais encore toutes les rêveries des rabbins et de la kabbale sur cette monstrueuse complicité<sup>4</sup>.

1. L'abbé Dubois, t. II, 3<sup>e</sup> part., ch. vi.

2. Mallet, *Hist. du Danemark*.

3. Al. de Humb. *Cordill.*, t. I, p. 235.

4. Le *Zohar* revient sans cesse sur ces relations mystérieuses de la femme avec Sammael, ou *le cavalier du serpent*. Ce n'est pas seulement la *Kabbale* qui nomme ainsi le premier séducteur ; on peut lire encore aujourd'hui dans la *Commémoration des Saints de l'Église orientale* : « Oubliez, Seigneur, les accusations de Sammael, et rappelez-vous, au contraire, la défense de Mikael. » Nous serons plus d'une fois obligé de revenir sur cette forme imprimée par toute l'antiquité à la culpabilité de la femme.

## § IV

Éloquence du serpent. — Première scène de haute magie humanitaire. — Facultés adamiques et somnambulisme moderne. — Lucidité profane et verdict. — Déportation et promesse. — Les vêtements de peau.

1. — *Première scène de haute magie humanitaire.*

Et maintenant écoutons bien le grand et satanique orateur.

Et le serpent dit : « Pourquoi Dieu vous a-t-il fait cette défense ? Il sait bien qu'aussitôt que vous aurez mangé de ce fruit, vous ne mourrez pas, mais que vos yeux seront ouverts et que vous serez *comme des dieux*, connaissant le *bon* et le *mauvais* <sup>1</sup>. »

Commentons à notre tour :

« Voulez-vous que vos yeux soient ouverts ? en un mot, voulez-vous ajouter une *seconde vue* à la première que vous avez déjà ? Croyez-moi, je suis le dieu de la *divination* (Édot); livrez-vous à *mon* extase, et vos yeux seront ouverts, c'est-à-dire vous deviendrez *lucide* et vous serez comme des esprits (*aleim*), possédant toutes les sciences, pénétrant dans l'avenir et dans les *choses secrètes*, connaissant, en outre, le bon et le mauvais, autrement dit, entrant en familiarité intime avec les bons comme avec les mauvais anges <sup>2</sup>. »

On voit que la théorie n'est pas nouvelle. La ressemblance est exacte, textuelle même, et nous avons en très-petit, tous les jours, autour de nous, un vrai diminutif, une pauvre et tout infime monnaie de la plus terrible des *séances* de haute magie magnétique qui aient jamais été données à la terre.

Dans la grande tragédie grecque dont nous parlions plus haut, lorsque le chœur demande à Prométhée quels bienfaits il prétend accorder à la terre, il répond : « J'ai fondé le pre-

1. *Genèse*, ch. III.

2. Le Cneph égyptien représente le bon serpent, et le Nech-a, le mauvais.

mier tous les genres de *divination* et distingué des songes les *visions* véritables<sup>1</sup>. »

C'est l'art de nos voyants modernes. Bien des lecteurs vont peut-être se scandaliser de nous voir ainsi moderniser et rappeler le plus antique et le plus sérieux de tous les enseignements; mais ils vont se convaincre aussitôt que nous ne sommes pas le seul coupable, et que, modeste imitateur, nous ne faisons que nous placer sur un terrain occupé avant nous par d'assez grandes autorités.

En effet, ce ne sont pas seulement quelques magnétiseurs, hommes d'esprit, qui ont cru trouver dans cet imposant chapitre le point de départ, le principe générateur de leur art. Le R. P. Lacordaire n'a-t-il pas, dans un moment d'oubli et sans y attacher probablement d'importance, laissé tomber du haut de la chaire de Notre-Dame quelques paroles en faveur de cette opinion? N'a-t-il pas appelé les *forces magnétiques* et la *clairvoyance* qui en résulte « une tuile brisée, un débris de l'ancien *état prophétique*? »

Un autre homme de génie, l'illustre Görres, n'est-il pas venu à son tour développer cette *illustration* des forces magnétiques de la manière la plus formelle et la plus dangereuse selon nous? Pour tout dire en un mot, la plupart des catholiques allemands, les Sepp et les Döllinger ne le suivent-ils pas plus ou moins dans cette voie?

Voyons donc ce qu'il peut y avoir de vrai dans cette singulière assimilation.

Il est parfaitement certain que, vivant dans un milieu angélique et divin, le premier homme, présenté par la Bible comme le maître absolu de la nature, devait être en même temps tenu pour un être favorisé de toutes les illuminations ou *dons* divins, résultat de ce merveilleux commerce avec Dieu et ses anges.

« L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux... »

Cet état, rien ne nous empêche de l'assimiler à celui que

1. Eschyle, v. 483.

tous les patriarches et prophètes de l'ancienne loi ont plus ou moins connu, mais qui ne paraît jamais avoir développé chez eux les merveilles extatiques que nous admirons chez les saints. Chez les premiers il ne semble pas que la familiarité habituelle avec les êtres supérieurs ait dégénéré souvent en théurgie et en pneumatologie mystiques. C'était, pour ainsi dire, le surnaturel à l'état naturel et normal. Si le premier homme eût été ce qu'on appelle un mystique, jamais le serpent n'eût pu lui proposer quelque chose d'inconnu et de miraculeusement transcendant. Qu'on veuille bien le remarquer toutefois : en écartant l'état extatique, nous n'ôtons rien à l'état surnaturel dont il est de foi que le premier homme a été dépouillé, « brisé dans les dons surnaturels et blessé dans sa constitution naturelle, » a dit le concile de Trente. Communications, participations, lumières divines, nous ne pouvons ni ne voulons le priver d'aucun de ces dons et secours surnaturels gratuits, fallût-il même y comprendre l'extase. Toujours est-il que voici venir un autre ordre de clairvoyance, et le programme de celle-ci ressemble trop à celui que nous lisons tous les jours, pour que nous puissions nous y méprendre. Il ne s'agit plus cette fois d'un don, il s'agit d'un traité qui promet l'*Édot*, c'est-à-dire la *divination*, mais la divination curieuse, la divination voulue, usurpée, et présentée comme une conquête de la volonté, quoique l'Apôtre depuis ait eu bien soin de proclamer que « la vraie prophétie n'a jamais été obtenue par une *volonté* humaine<sup>1</sup>. »

Mais pour l'obtenir, cette divination séductrice, il faut entrer dans l'état extatique, forcer l'entrée du monde des esprits, bons et mauvais, et sortir artificiellement de son état normal et naturel. A ce prix-là seulement on peut entrer dans la *gnose*, c'est-à-dire dans la double intimité psycho-physiologique du bon et du mauvais esprit.

1. *Numquam allata est prophetia voluntate humana.* (Saint Pierre, première épître.)

2. — *Lucidité et verdict.*

Revenons donc au récit. Quoi qu'il en soit, et quel que soit le mode du crime, ce crime est consommé. Volontairement et furtivement introduit dans la *gnose*, on ne sait pas bien encore à quelles conditions, l'humanité connaît le grand mystère du *bon* et du *mauvais*; mais, qu'on le remarque bien, le *mauvais* ayant été son guide devient nécessairement son maître. C'est grâce à lui qu'elle a obtenu sa clairvoyance et que *ses yeux se sont ouverts*. Lucidité fatale ! Elle voit sa faute et prévoit le châtement.

Alors une voix se fait entendre dans le jardin. « Où es-tu ? » lui crie-t-elle ; et cette fois, du moins, la voix paraît bien *extérieure*, puisqu'on *se cache* pour ne pas lui répondre. Néanmoins, la réponse est exigée : l'humanité se confesse et le verdict est rendu.

Il n'est donc que trop vrai. L'humanité s'est vendue, elle appartient désormais au maître de son choix, et non-seulement elle et sa postérité, mais tous ses biens avec elle, toute cette nature inanimée ou vivante qui lui avait été donnée comme palais ou comme amie ; Satan possède tout, usurpe tout, souille tout, et, théologiquement parlant, cette usurpation est tellement consommée que, plus tard, la restauration divine n'aura jamais lieu sans un exorcisme préalable. L'Église ne posera pas une croix sur le sommet de ses montagnes, elle n'empruntera pas une goutte d'eau aux sources de ses fontaines, sans en avoir au préalable chassé l'usurpateur qui les souille<sup>1</sup>. Désormais tout homme naît véritable-

1. On a trop retréci le cercle du désastre, en ne l'appliquant qu'à l'homme ; qu'en est-il résulté ? C'est que le savant, qui voit la mort dans toute la création, n'entendant jamais attribuer au péché que celle de son semblable, n'a pu consentir à dissoudre les deux causes. Il fallait au contraire fixer son attention sur ces beaux passages de l'Épître de saint Paul aux Romains, ch. VIII : « Toute créature gémit et se trouve dans l'enfantement malgré elle (non volens), et à cause de celui qui l'y a soumise par sa faute ; mais elle sera affranchie et délivrée de la servitude de corruption. » Et pour que



ment possédé, un ange de Satan habite au plus profond de ses entrailles et semble naître avec lui. C'est là le vrai génie natal, ἄγγελος γενέθλιος, le *penate* (*penes nos natus*, ou né avec nous), l'hôte soudé à nos organes, que les exorcismes préparatoires du baptême expulsent en ces termes : « Sors de ce front, sors de ces yeux, sors de ce cœur, etc. <sup>4</sup> », sorte de Sosie congédié, qu'il faut bien se garder de confondre avec l'ange gardien, présent divin, dont nous avons parlé tout à l'heure.

C'en est fait. Le principe sensible est souillé, vicié, puni dans la nature entière. Le Cosmos vivant n'est plus qu'un Cosmos dégénéré; quant à l'humanité, elle naîtra désormais vassale de son ennemi. Sa volonté lui a fait perdre l'Éden, une volonté plus forte l'en exile. Les portes sont franchies, et si, le désespoir dans le cœur, les deux bannis se retournent encore et donnent un dernier regard à l'asile de leurs félicités, l'épée flamboyante des chérubs les repousse et les éloigne.

### 3. — Déportation et promesse.

Toutefois, ces grandes assises spirituelles ne se cloront pas sur une parole de mort. L'Espérance montrant déjà le rachat dans l'avenir a chargé le Repentir et la Vertu du soin de commuer la peine; à la condamnation éternelle on substituera les douleurs et les *travaux forcés*, séculaires.

On connaît les conditions du rachat, on sait pourquoi il fut dit au serpent : « Et la femme t'écrasera la tête. » Mais on comprend moins généralement ceci : « Et tu essayeras de la mordre par le talon <sup>2</sup>. »

Chose remarquable, tous les héros, Achille, Sigourd, Krischna, sont presque tous présentés comme *vulnérables par le talon*. Pourquoi? Nous croyons en trouver la raison dans

l'on sache bien que ce mot « *toute créature* » s'applique à *toute créature*, saint Paul a grand soin d'ajouter : « non-seulement *elle*, mais *nous-même*. »

4. Voir, à la fin du chapitre, l'Appendice G, *Sur le baptême*.

2. *Genèse*, ch. III, v. 7.

cette croyance brahmanique « que l'homme est l'esclave du *hadès* ou de l'enfer ». Or, dans la langue mystique de cet antique pays, le *talam* ou talon, représente, matériellement parlant, la surface du sol terrestre. C'est là le point de soudure entre l'homme et le Dieu des enfers.

Ce serait donc ici l'équivalent du « *pulvis es*, » et le retour à la poussière serait la seule prise que la mort aurait sur nous.

Le verset 21 indique encore une consolation, mais celle-ci jusqu'à ce jour est restée trop voilée pour qu'on ne se sente pas très-vivement entraîné vers l'explication de M. Lacour.

Il s'agissait d'expliquer cette traduction de la Vulgate : « Et il leur fit des *habits de peau* <sup>1</sup>. » Cette traduction plongeait le comte de Maistre lui-même dans un indicible MALAISE <sup>2</sup>.

Il est clair qu'il y a là-dessous un mystère.

Or, suivant M. Lacour, on doit traduire ainsi : JEOVE ALEIM, le lui des esprits, IÔCH, fit établir, — L'ADM, pour l'être adamique, ULACHTOU, et pour la femme de lui, — OOUR, un ange surveillant <sup>3</sup>, CNOUT, consolant, — UILCHM, et les en couvrit <sup>4</sup>.

D'un autre côté, le *Zohar* jette sur ce texte un jour tout nouveau : « Adam dans le paradis était, dit-il, primitivement revêtu d'une *lumière supérieure*. Une fois banni du paradis, et pour le rendre plus apte aux épreuves du monde, Dieu lui fit des vêtements de peau, c'est-à-dire il *obscurcit sa lumière*; tous deux étant restés nus par le retrait de cette enveloppe lumineuse, il leur fit une autre enveloppe ténébreuse formée de *l'air* de ce monde. Depuis, c'est la seule observance des préceptes qui peut ramener l'auréole primitive, sans laquelle on ne peut « entrer en paradis <sup>4</sup>. » Il y a là un beau jour jeté sur les phénomènes lumineux offerts par beaucoup de saints, et peut-être l'explication de ce mot évangélique : « Mon

1. *Æloim*, II, 224, de *oour oyr*, qui signifie *vigilant*.

2. *Soirées*.

3. *Ibid*.

4. *Zohar*, cité dans la *Kabbal. denud.*, de Anima, p. 445.

ami, comment êtes-vous entré ici sans la robe nuptiale<sup>1</sup> ? »

D'ailleurs, cette lumière vient des anges, qui sont appelés eux-mêmes par sainte Hildegarde « des lumières raisonnables », et ce sont probablement les anges gardiens qui sont les dispensateurs de ces auréoles, sortes de corps glorifiés ; par conséquent chaque homme, désormais, chrétien ou mécréant, aura son *surveillant* divin, son défenseur providentiel, son enveloppe plus ou moins lumineuse, suivant que son gardien l'en jugera plus ou moins digne ; patronage toujours admirable, soit que, récompensant la fidélité du disciple fidèle, il l'assimile pour ainsi dire à sa gloire, afin de le ravir aux plus hautes régions de la lumière et de la vie, soit que, malgré les infidélités de son enfant coupable, il le protège encore contre les sévices et le despotisme trop absolu de son terrible maître.

Le *Zohar* est encore très-curieux sur la position des deux esprits, qui vont désormais accompagner l'homme. Pour lui, c'est ce qu'on appelait le « *figmentum bonum* et le *figmentum malum*. » Il donne au premier (au bon ange) une magnifique épithète, il l'appelle le *compagnon des larmes*, celui qui pleure avec l'homme. « Je lui ai rendu des consolations, à lui et à celui qui pleure avec lui, *et lugenti ejus*. Il est à la droite, car celui qui se tient à la gauche, *le Sinistre*, est toujours prêt à seconder l'homme dans toutes ses œuvres de magie<sup>2</sup>. »

« ET LEURS YEUX FURENT OUVERTS, ET DIEU DIT : VOICI QU'ADAM EST DEvenu COMME L'UN DE NOUS, CONNAISSANT LE BON ET LE MAUVAIS. PRENONS GARDE, MAINTENANT, QU'IL NE GOÛTE DU FRUIT DE L'ARBRE DE VIE ET QU'IL NE VIVE ÉTERNELLEMENT, ET DIEU L'EXPULSA DU JARDIN DES DÉLICES, A LA PORTE DUQUEL IL PLAÇA DEUX CHÉRUBS, CHARGÉS DE GARDER LA ROUTE DE L'ARBRE DE VIE<sup>3</sup>. »

*Et leurs yeux furent ouverts !* On voit ici la fidélité du poète grec à suivre la vraie tradition. Le nom d'*Épiméthée* (qui

1. Saint Matthieu.

2. *Kabb. denud.*, de Anima, p. 447.

3. *Genèse*, *ibid.*

*voit après*) substitué à celui de *Prométhée* (*qui voit avant*) exprime parfaitement la différence existante entre l'*évidence* et la *clairvoyance*.

« *Voilà Adam devenu comme l'un de nous.* » On a voulu expliquer ce *nous* par les deux autres personnes de la sainte Trinité ; mais du moment où saint Augustin regarde comme très-difficile d'appliquer à d'autres qu'à un ange et la promenade dans le jardin et le commencement du colloque, il nous paraît plus logique de continuer le même système.

« *Et il plaça deux chérubs* ». Voilà l'origine des sphinx placés à l'entrée des labyrinthes et des temples égyptiens. On sait que ces sphinx sont la représentation exacte des chérubins d'Ézéchiél.

Maintenant nous ne pouvons pas abandonner Éden sans le faire comparaître encore une fois à la barre de nos savants modernes.

## § V

La chute devant la science moderne. — Philosophie de ce grand drame.

### 1. — Philosophie de la chute.

Tous les peuples la proclament. « Il est certain, dit l'abbé Glaire, qu'il y a sous ce rapport un ensemble étonnant entre les traditions des Égyptiens, des Indiens, des Perses, et même des peuples du Nord et des Grecs. » Il y a plus : chez tous, comme dans le récit biblique, la terre est maudite avec l'homme, et la chute du souverain entraîne celle de tout son domaine et de toutes les créatures qui l'habitent. Travail solidaire et consolant par cela même, gravitation universelle de toute vie vers sa source oubliée ou perdue !

Mais consultez la science.

Un des plus renommés incrédules de l'Allemagne contemporaine, Jahn, explique ainsi le deuxième chapitre de la Genèse : « Ève s'était endormie près d'un arbre, et ayant vu sur cet arbre un serpent, sans pouvoir distinguer si c'était

une réalité ou un rêve, elle le raconta comme histoire véritable à Adam <sup>1</sup>. »

Nous avons vu tout à l'heure un arbre *vénéneux*, mais réel, substitué par un rationaliste du même pays à l'arbre *révé* par Ève. Jahn est beaucoup plus *simple* encore.

Quant à Eichhorn, M. Renan nous apprend que « reconnaissant la nécessité d'une exégèse plus large, et las de chercher des explications naturelles à de si importantes traditions, il crut devoir soutenir, *en scrupuleux théologien*, que « il serait indigne de la Divinité d'avoir laissé insérer un fragment mythologique dans *un livre révélé*, et que dès lors on ne doit voir dans tout cela que la traduction de ce proverbe : « Le désir d'un meilleur état est la source de tout le mal en ce monde <sup>2</sup>. »

Mais Bauer lui répond que, bien loin « de constituer une pareille *charade*, ce récit était une pure légende sans aucun sens ni portée. »

Chez nous, M. Lacour n'y voit, comme nous l'avons dit, que « le récit moïsiaque d'une scène d'initiation égyptienne dont JÉOVÉ est le grand prêtre, Adam le sujet, et dont les ALEIM sont les juges <sup>3</sup>.

L'Israélite M. Munck range parmi les *apologues* tout ce troisième chapitre, « dont tous les détails, dit-il, sont du domaine de la poésie et de la mythologie <sup>4</sup>. »

En fin de compte, toutes les opinions sont aujourd'hui pour *l'allégorisme* moral, et peut-être ne serait-il pas très-difficile de rencontrer plus d'un théologien catholique et français qui ne s'éloignerait pas beaucoup à cet égard du rationaliste le plus décidé.

« Chacun de nous cependant, nous disait tout à l'heure un des plus célèbres incroyants de l'Allemagne, chacun de nous naît sous l'influence du principe satanique, et c'est là le vrai

1. Jahn, *Einleit.*, Th. I, S. 448.

2. *Études religieuses*, p. 446.

3. *Les OEloim*, t. I.

4. *Palestine*, p. 445.

sens du péché originel *qui n'est nié que par une philosophie superficielle*<sup>1</sup>. »

Mille fois plus logicien que tous nos fusionistes, Dupuis leur disait en son temps : « Vous ne pouvez pas reconnaître la mission réelle du Christ et ne voir dans les deux premiers chapitres de la Genèse qu'une pure allégorie... Du moment où vous voulez que la réparation du mal par le Christ soit un fait historique, IL FAUT BIEN que l'aventure d'Adam, d'Eve et du serpent soit *également* un fait historique, car ces deux faits sont *essentiellement liés l'un à l'autre*. »

Nous avons cependant lu tout à l'heure les compliments adressés à M. l'abbé M..., par la *Revue de l'instruction publique*, « sur sa *séparation très-carrée* de ces *maladroits* apologistes qui, à l'exemple de Pascal, commencent invariablement leur thèse par le dogme de la déchéance. » Dupuis est plus logique et serait beaucoup moins complimenteur.

Qui sait si ce n'est pas cet avertissement qui aura impressionné M. Reynaud ? « Sans la doctrine du péché originel, dit-il, il est impossible à un esprit logique, en présence de tant de maux qui entourent l'homme dès le berceau, de ne pas glisser dans le manichéisme. Quelles qu'aient été au juste l'espèce et les circonstances de la faute, je n'avouerai pas moins que cette première faute constitue un fait capital dans les annales de la terre. Par elle une révolution s'opère, le régime de la planète se transforme, le principe du mal, absolument étranger jusqu'alors à cette résidence, s'y introduit et y jette les fondements de son règne terrible. L'instant est solennel, et pour Dieu qui mesure les événements non dans leurs apparences, mais dans leurs suites, il y a là un coup prodigieux *qui ne vient pas DE LUI*<sup>2</sup> ! » Très-bien ; mais lorsque vous confessez que c'est « le principe du mal qui jusque-là lui était étranger, » de quel droit vous permettez-vous encore de mépriser

1. Schelling.

2. *Terre et ciel*, p. 464.

nos traditions ? Non, vous avez raison, ce n'est pas *lui* ; mais pour avoir le droit de le dire , il faut croire à *un autre*. Non, ce n'est pas le bien suprême, ce n'est pas celui qui avait donné à l'homme toutes les illusions du bonheur qui aurait pu lui envoyer sans cause toutes les réalités du malheur ! Celui qui « ne créa pas la mort<sup>1</sup> » ne lui a pas ordonné d'arriver ; celui qui veut la paix n'a pas créé la guerre et cet effroyable système de destruction générale qui fait aujourd'hui le droit commun de toute la création. Enfin, lorsque le Créateur a dit : « Croissez et multipliez », nous ne remarquons pas qu'il ait ajouté « et détruisez-vous les uns les autres. » Si ces deux préceptes étaient corrélatifs, pourquoi le dernier n'eût-il pas été prononcé ?

Ce ne peut donc être *lui* qui, sans cause, a bouleversé son œuvre et introduit le désordre partiel dans cet ordre général dont nous admirons encore la première pensée. Ce ne saurait être *lui* davantage qui aurait dérangé l'axe de la terre, bouleversé les conditions de l'atmosphère, créé les monstres, les virus et les venins, dissous et putréfié la matière<sup>2</sup>. Ce n'est pas *lui* qui a voulu tous ces maux que cependant il tolère, et le panthéiste moderne qui réclame un seul et même agent pour tant de résultats si contraires, qui prend l'état actuel du monde moral et physique pour le chef-d'œuvre et la substance elle-même d'un seul Dieu tout-puissant et tout bon, ce panthéiste, disons-nous, ne se montre assurément difficile ni en fait de bonheur ni en fait de providence et de paternité divines.

Oui, M. Reynaud a mille fois raison ; « *ce n'est pas lui*, » et le comte de Montlosier exprimait la même idée, lorsqu'il disait : « Au spectacle de tant de grandeur opposé à celui de tant de misère, l'esprit qui se met à observer ce vaste ensemble se représente je ne sais quelle grande divinité qu'une divinité *plus grande et plus pressante* encore aurait comme brisée et

1. « Deus non fecit mortem. » (*Sap.*, I, 43.)

2. Voir l'Appendice C, *des Génies épidémiques*.

mise en pièces en dispersant ses débris dans tout l'univers<sup>1.</sup>»

Hélas ! nous le sentons trop bien néanmoins. Tout cela ne suffit pas à notre pauvre et si débile raison ; tout cela ne lui donne pas la compréhension raisonnée de ce *libre exercice* du mal, octroyé par une prescience divine, et qui constituera toujours le plus profond comme le plus navrant des mystères.

Mais à ce mystère essayez de substituer n'importe quelle raison, et tout aussitôt voilà votre philosophie qui demeure face à face avec un immense désespoir ; quand le mal *accident* sera devenu le mal *substance*, qui de nous pourra s'en dire consolé ?

— Eh bien ! soit, dit le siècle, nous acceptons l'accident, mais la transmission, l'injuste transmission ? — Ah ! prouvez-nous bien vite qu'elle n'est qu'un mauvais rêve, que le fruit d'une imagination terrifiée, que rien ne se transmet ici-bas, rien, depuis la moindre dégénérescence organique et le plus insaisissable virus jusqu'aux penchants funestes qui prédisposent à la folie et au crime, et nous vous bénirons. Mais au contraire, hélas ! rien ne se perd, rien ne s'anéantit ici-bas ; transmission morale et physique, transmission spirituelle, transmission humaine, transmission animale, transmission végétale... Tout est transmission permanente autour de nous, et vous ne pouvez croire à la transmission originelle !... Allégueriez-vous que ces dernières transmissions ne remontent pas du moins à soixante siècles, comme nous le disons de la première ? Mais nous vous répondrions qu'après cinq générations cette transmission ne serait pas moins injuste qu'après cent, et que cette injustice est, après tout, le grand scandale, bien que vous ne paraissiez pas vous douter que vous le causez vous-même à toute heure. Vous flétrissez, en effet, comme si vous étiez un Dieu, les petits-fils d'un grand-père criminel ; vous reculez d'horreur à l'aspect de l'arrière-neveu du bourreau, et vous refusez la main de votre fille aux descendants les plus éloignés du renégat et du traître ; le libre penseur lui-

1. *Mystères de la vie humaine*, p. 147. Il s'agit seulement de ne pas se tromper sur la divinité *la plus grande*.



même ne tient pas moins à ses *quartiers* que le chrétien, et les parchemins de la honte ne sont pas moins indélébiles que les autres. « Personne n'admet, dit en vrai païen Cicéron, qu'on puisse naître probe d'un père qui ne l'est pas<sup>1</sup>. »

Il ne s'agit donc, en réalité, que du plus ou du moins entre la transmission primordiale punie et toutes nos transmissions quotidiennes flétries. S'il en est qui ne datent que de la veille, il en est d'autres aussi qui datent de *trois siècles*. Élargissons donc notre horizon philosophique, et puisque les générations qui nous entourent portent la peine physique et morale des prévarications de leurs ancêtres, sachons donc comprendre qu'à l'origine des temps et dans des conditions que nous ne pouvons même plus soupçonner, un crime d'une MYSTÉRIEUSE ET INCALCULABLE PORTÉE ait pu souiller pour toujours l'humanité dans ses sources morales et physiques.

Au reste, fut-il jamais un siècle qui ait moins de droits que le nôtre à la négation d'une telle vérité, puisque dans ses spéculations humanitaires il en pousse la théorie jusqu'à la négation de l'individu et jusqu'à son absorption dans le *grand tout* du genre humain.

Les théories de P. Leroux sont encore aujourd'hui celles d'un très-grand nombre de penseurs, et nous ne serions pas embarrassé de nommer toutes les écoles qui adoptent comme fondée en raison la théorie suivante : « Le genre humain est un être collectif, animé d'une vie propre ; il n'y a pas en Dieu des hommes séparés, mais bien l'homme. L'Adam qui vit aujourd'hui est le même qui vivait hier, et l'humanité étant solidaire, vous ne pouvez faire du mal à votre prochain sans vous en faire à vous-même<sup>2</sup>. »

C'est vraiment bien dommage qu'à quelques pages de là<sup>3</sup> le même auteur ne voie dans la triple croyance à l'Éden, à la chute et à la réparation « qu'une triple décoration d'opéra » ;

1. In orat. *pro Roscio*.

2. P. Leroux, *Livre de l'humanité*.

3. Ibid., p. 46.

car, en vérité, il commençait à parler comme saint Thomas :

« La société, disait avant lui ce grand saint, la société est comme un homme dont ceux qui remplissent les diverses fonctions sont les membres. Le genre humain doit être considéré comme le corps d'un seul homme. »

On le voit, la solidarité philosophique ne date pas d'aujourd'hui.

Alors, on se le demande, sur quoi repose donc le litige et que faut-il répudier ? Voyons, récapitulons : l'hérédité morale et physique ? — elle est permanente ici-bas ; — la responsabilité des innocents ? — nous la décrétons à toute heure ; — la solidarité humaine ? — c'est un de nos dogmes favoris ; — la justice du châtement ? — on ne la nie pas pour tout le reste ; — la sévérité de celui-ci ? — on ne connaît pas les proportions de la faute ; — la permission divine de cette faute ? — on a fait du libre arbitre la plus belle de nos prérogatives, et de la liberté de conscience le plus sacré de tous nos droits ; — enfin, la suggestion de cette faute par un ennemi supérieur ? — vous oubliez que, selon Schelling, sans cet ennemi « tout reste incompréhensible et absurde<sup>1</sup>. »

Mais retournons encore une fois aux faits du *spiritisme*, et voyons si ce que M. Reynaud méprise ne l'eût pas bien autrement instruit, et nous aussi, que toute la métaphysique du monde entier.

Celui qui, déposant tout préjugé, eût observé soigneusement le pied d'un guéridon séducteur écrivant à M. de Sauley : « Veux-tu?... veux-tu t'engager?... Si tu le veux, signe ton nom au-dessous du mien, » celui-là eût compris. « Et quand j'aurai signé, demandait un autre savant poursuivi par les mêmes sollicitations, que m'en arrivera-t-il ? » — Après, répondait le crayon tentateur, après, TU M'APPARTIENDRAS, ESPRIT, ÂME ET CORPS<sup>2</sup>. » Oui, celui, disons-nous,

1. Voir l'Appendice E, p. 363.

2. Voir l'Appendice du 1<sup>er</sup> Mémoire, *Faits rebelles, etc.*

qui eût été témoin pendant des mois, comme nous l'avons été nous-même, de ces persécutions incessantes, eût fini par remonter de ces fuites manifestations à l'intelligence du terrible adultère qu'une sollicitation d'un ordre bien autrement formidable avait pu réaliser à l'origine des choses, entre la terre et les cieux.

Un poète a dit :

Imparfait ou déchu, tel est le grand mystère !

Et pendant que le siècle préfère l'*imparfait* qui lui permet de rêver un progrès temporel, nous croyons, nous, au *déchu* qui nous permet de rêver un éternel progrès.

Qu'on nous permette de préférer une lumière, incomplète il est vrai, mais suffisante, à de véritables ténèbres qui ne fourniraient jamais que blasphèmes à l'impie, que murmures à celui qui ne l'est pas tout à fait, et avec lesquelles il nous deviendrait tout à fait impossible de rien espérer ni comprendre.

Prenez-y bien garde, pas de milieu dans la doctrine de la croix. Le jour où cette croix n'est plus un *moyen*, elle devient un *but* sans raison, une *fin* non méritée, et alors comment nommerez-vous donc le dieu qui la propose au monde ? Vous ne le déchargez en rien de ces sévérités qui vous révoltent, vous ne lui retirez que l'indulgence et le pardon : mystère pour mystère, laissez-nous donc le seul qui nous console, et qui peut-être, ainsi que l'espérait le grand évêque d'Hippone, sera expliqué quelque jour à de plus saints et de plus dignes interprètes ! (*Melioribus, sanctioribusque reservatus*<sup>1</sup>.)

D'ailleurs, nous ne voulons pas de votre progrès, dût-il changer ce monde en lingot d'or et en lit de roses. Nous le méprisons, parce que l'éternité ne figure en rien dans son programme ; et que nous importe, à nous, une couche de fleurs, pour le sommeil... d'une seule nuit ?

1. *De Genesi*, l. xi.

Nous ne voulons pas davantage de votre métempsychose et de vos vies successives et métamorphosées, traînées de mondes en mondes, sans aucun souvenir de celle-ci. Quelle consolation trouvez-vous dans l'abolition de vos souvenirs ou dans l'ajournement indéfini de vos plus chères espérances ? Nous ne tenons pas à ces éternités subies « de planètes en planètes et de soleils en soleils. » Nous sommes plus pressés, et nos cœurs ne s'arrangeraient pas de tels retards. Quand la Bible traduit l'idée de mort par cette phrase si touchante : « aller rejoindre ses pères », elle ne prétend probablement pas nous faire poursuivre chacun d'eux dans chacune des étoiles, et lorsqu'elle nous donne rendez-vous dans « le sein d'Abraham, » elle ne saurait entendre par là toutes vos pérégrinations cométaires<sup>1</sup>.

En fait de planètes, nous tenons avant tout à la nôtre, et c'est avec bonheur que nous lisons dans l'apôtre saint Pierre (ch. III, v. 13) qu'elle ne sera pas détruite, mais dissoute, et, comme elle paraît l'avoir été déjà, « renouvelée encore une fois par le feu ; » et comme nos corps ne nous seront probablement pas rendus pour rester suspendus dans les airs, nous espérons bien que nos pas pourront fouler encore la terre qui n'abritera demain notre dépouille qu'après avoir été notre berceau.

1. « Notre âme, dit M. Reynaud (*Terre et ciel*), notre âme, en passant alternativement d'un séjour dans un autre, changeant d'organes chaque fois, et indéfiniment variable dans les apparences sous lesquelles elle se témoigne, poursuit au rayonnement des soleils, de migration en migration, le cours diversifié de son immortalité. »

M. Pelletan n'est pas moins encourageant. « Je crois pouvoir affirmer, dit-il, que la vie est immortelle (que de bonté !), et que l'homme ira toujours de soleil en soleil et d'étoile en étoile, ... de transfiguration en transfiguration, etc. »

Enfin, M. Victor Hugo nous donne la contre-partie de tous ces beaux rêves. « Les âmes coupables, dit-il, passent dans les objets de la nature immonde. Ce ver de terre, qui rampe sous nos pieds, qui sait si n'est pas Cléopâtre ? Frédégonde est peut-être là sous ce pavé, ... etc., etc. »

Voilà où en arrive le siècle qui se vante de répudier toutes les hypothèses et de ne marcher jamais qu'armé du flambeau de l'expérience.

Mais pour laisser les hypothèses et pour s'en tenir au trop réel, pas n'est besoin de philosopher bien longtemps pour entendre au fond de son propre cœur le douloureux écho de ces deux chapitres de la Genèse, pour y sentir le vide laissé par la perte d'un grand bien et le désir insatiable de le combler.

Tous, nous pleurons un Éden; tous, nous couvons, au plus profond de nos âmes, le mystérieux souvenir d'une félicité qui n'est plus; tous encore, et chaque jour, nous essayons de rentrer dans ce jardin perdu et de mouiller encore une fois nos lèvres aux sources regettées « que toute âme désire et qui n'ont plus de nom au terrestre séjour. » Vain effort et fol espoir, toujours déçus par le glaive flamboyant du chérub, jusqu'au jour où le mépris du *lingot d'or* et du *lit de roses* l'aura à jamais désarmé!

---

# APPENDICE F

## CHAPITRE VI

### SPONTANÉITÉ DU LANGAGE HUMAIN OU DEUX MIRACLES AU CHOIX

---

A la question du langage divin et de sa nature succède naturellement celle du langage humain et de son origine.

Ici nous n'aurons que le choix du miracle, miracle psychologique ou miracle divin, c'est-à-dire miracle partant de l'homme ou miracle partant de Dieu, pas de milieu.

« Les religions, dit M. Renan, sont le produit des *instincts spontanés* de la nature et de la conscience humaine... *Tout ce qui n'est pas cela ne répond à rien.* »

Et comme la question de l'origine du *langage* se trouve nécessairement impliquée dans celle de ces *produits*, nous tenons à dire quelques mots de la *spontanéité* par laquelle on l'explique.

Il semblerait au premier aperçu que rien ne se rapproche plus de l'orthodoxie et de la philosophie catholiques qu'une telle proposition, puisqu'elle paraît occuper les antipodes des grossières théories du XVIII<sup>e</sup> siècle. Celles-ci, on se le rappelle, faisaient de leur sauvage primitif un enfant qui, à force de balbutier, de bégayer et d'épeler, finissait par former lui-même son alphabet, ce qui par parenthèse ne s'était jamais rencontré; mais enfin, dans ce temps-là, c'était ainsi que l'on comprenait l'*expérience* et l'*observation*. Aujourd'hui on leur porte encore le *même* respect, mais la forme est on ne peut plus différente.

Au stupide tâtonnement par lequel le sauvage arrive, dit-on, à l'entière invention de cette grammaire « qui nous fait la main haute obéir à ses lois, » on substitue une *faculté primitive* et, dit-on, complètement

*perdue*, en vertu de laquelle l'homme a de lui-même et subitement parlé sa propre pensée. Rien n'est stupéfiant comme l'aplomb avec lequel nos hommes de *critique*, si dédaigneux lorsqu'on leur présente des faits attestés par tout le genre humain, attestent eux-mêmes la faculté *perdue*. Ils étaient là, n'en doutez pas, lorsque cette faculté s'exerçait; ils étaient là quand on est venu à la perdre, et s'ils ne fixent ni le lieu ni le quantième, c'est qu'ils ne s'embarassent pas d'un détail indifférent à la chose. « Le langage, dit M. A. Maury, est le résultat d'un instinct qui s'est manifesté *au plus haut degré* dans les *premiers* temps de l'apparition de notre *espèce* sur la terre. Il fut l'œuvre d'une puissance créatrice qui *a été* se perdant de plus en plus. L'homme primitif a créé spontanément le langage, autrement dit sa langue, sans réflexion et sans effort... Cette *faculté* s'est épuisée graduellement dans sa forme créatrice <sup>1</sup>. »

M. Renan n'est pas moins affirmatif; ne voulant pour l'homme ni d'un langage créé par l'usage réfléchi de sa raison, *ni d'une parole qui lui serait venue du dehors*, le langage pour lui n'est que « le produit spontané et aveugle de *toutes* les facultés humaines en exercice. »

Et comme il convient qu'aujourd'hui le plus violent exercice de *toutes* ces mêmes facultés n'amènerait pas la plus petite *syllabe*, au lieu d'une faculté perdue il faudra bien qu'il nous accorde un jour la perte de quelque autre *vertu* intérieure qui les dominait *toutes* et les mettait *toutes* en exercice.

Mais, diront quelques catholiques conciliateurs, il n'y a cependant là rien qui ne puisse s'accorder avec la théorie très-orthodoxe des facultés surnaturelles perdues et de l'intuition primitive.

Oui, en *apparence*; mais ces catholiques peu clairvoyants ne s'aperçoivent donc pas qu'à l'encontre de ces dernières facultés, résultant, selon tout l'esprit de la Bible, d'un commerce continu, *extérieur* et sensible avec des êtres supérieurs, les facultés *naturelles* de ces messieurs ne sont là que pour exclure précisément ce commerce mystérieux et ces interventions qui ne feraient que « prouver, disent-ils, la faiblesse et non la puissance divine? »

En un mot, on veut naturaliser le phénomène le plus surnaturel, puisque cette fois c'est l'expérience journalière, c'est l'observation de tous les siècles qui s'accorde avec la vérité révélée, pour attester que « la raison commence toujours par un acte passif<sup>2</sup>, » et que jamais, M. de Bonald l'a surabondamment démontré, il ne s'est rencontré

1. *La Terre et l'homme*, p. 415.

2. Lacordaire, 43<sup>e</sup> Conférence de 1835.

un seul sourd de naissance qui ait pu retrouver et ranimer au fond de ses instincts quelques légers débris de la faculté primitive, et faire de lui-même un seul pas hors du mutisme le plus absolu. Or, s'il est vrai que l'homme ait été « en même temps *naturellement* pensant et *naturellement* parlant », que l'un soit la conséquence toute naturelle de l'autre, il faut convenir que la disparition aussi radicale et aussi exceptionnelle d'une telle faculté *naturelle* serait encore plus *surnaturelle* que tout le reste.

Entendons-nous bien toutefois. Comme nous l'avons dit plus haut, rien ne se rapproche plus dans les termes que la doctrine orthodoxe et celle qui ne l'est pas, puisque la première appelle *don* ce que l'autre appelle *faculté*, et que toutes les deux reconnaissent l'*aptitude* psychologique et innée au langage; mais la cause du dissentiment repose tout entière entre la *spontanéité* du phénomène et son développement par un moteur *étranger*.

Et, qu'on y fasse bien attention! dans la théorie de M. Renan, cet instinct, bien loin d'être créé, est au contraire son propre *créateur*. « Il n'y a, dit-il encore, que deux hypothèses, l'une consiste en une source unique de toutes les traditions, l'autre en un INSTINCT CRÉATEUR dont les produits (y compris le langage) auraient été partout identiques. » (Ibid.)

Comprenez-vous maintenant l'*anguem in herba*, l'anguille cachée sous l'herbe? Le *Créateur*, classé parmi les instincts, c'est-à-dire parmi les forces aveugles, brutes et inintelligentes!...

Voulez-vous mieux comprendre encore? Quand on demande à M. Renan son dernier mot sur cet instinct *créateur* et comment il a pu se le *procurer*: « Il suffit, dit-il, de substituer un *miracle psychologique* au *miracle théologique*;... recourir à une *intervention surnaturelle* pour expliquer les faits *qui sont devenus impossibles dans l'état actuel du monde*, c'est prouver qu'on ignore les forces *cachées* de la *spontanéité*; plus on les étudiera, et mieux on comprendra qu'il *n'a pas été besoin d'un Dieu toujours immiscé* dans la marche des choses <sup>1</sup>... » Et ailleurs: « Depuis que la nature a cessé de *créer*, les faits *étranges* sont devenus entièrement impossibles dans notre milieu réfléchi... C'est le *rêve affirmé*. J'insiste sur ce point, car le défaut de critique des supernaturalistes et la source de leur *grossier* réalisme est l'inintelligence de l'état *primitif* de l'humanité, et leur habitude de juger toutes les époques de l'esprit humain sur la même mesure <sup>2</sup>. »

1. *Études religieuses*.

2. *Liberté de penser*, t. IV, p. 445.



Ainsi voilà qui est bien entendu. Ce sont les supernaturalistes qui jugent le système de la spontanéité d'après les facultés *actuelles* de l'âme, c'est-à-dire sur l'*observation* quotidienne, et ce sont des rationalistes qui supposent à 6000 ans de distance tout un ensemble de *facultés miraculeuses* qu'on ne peut plus observer aujourd'hui!... Nous avons parlé plus haut de ce principe de l'ancienne philosophie : « le fait existe, donc il se peut, » remplacé par ce principe tout moderne ; « le fait ne se peut, donc il n'est pas. » Celui de M. Renan peut se formuler ainsi, « le fait est impossible, *donc* il s'est pu jadis. »

Et ce fait il l'appelle le *rêve affirmé*... Nous affirmons à notre tour qu'il n'a jamais dit plus vrai...

Ce n'est pas tout ; nous venons de voir l'*instinct spontané, créateur* ; il s'agit de savoir maintenant comment se manifestait cette spontanéité. « Par deux degrés, dit-il, par la *légende*, création d'une crédulité timide, et par le *mythe* créé par l'hallucination. »

Comment ! *hallucination* et *légende*, voilà ce que vous appelez des *facultés* merveilleuses, de *vrais miracles* psychologiques, réservés aux premiers jours du monde?...

Mais nous les croyions, d'après vous, le malheureux apanage de tous les pauvres supernaturalistes actuels!...

D'ailleurs, comment ces *consciences* exaltées et ces *facultés hallucinées* produisaient-elles spontanément des *idées prophétiques* que l'histoire se chargeait de réaliser à heure fixe, et « qui, selon votre expression, donnaient lieu à la manifestation des signes du temps ? » Comment des mythes, « qui se subordonnent comme les symboles aux instincts de la foule, pouvaient-ils en même temps leur fournir un prétexte<sup>2</sup>, » c'est-à-dire être en même temps antéhistoriques et post-historiques?

Quel chaos, quel amoncellement de contradictions ! et que l'on juge de notre désappointement, lorsqu'à toutes nos interrogations on ne nous fait d'autre réponse que celle-ci : « Tirons un voile sur ces mystères que la raison même *n'ose* sonder, car ce n'est pas en quelques pages que l'on peut essayer la solution du problème le plus obscur de l'histoire. D'ailleurs le sens critique ne s'inocule pas en une heure<sup>3</sup>. »

Hélas ! on le voit trop bien ; mais ce que l'on comprend en cinq minutes, c'est pour quelle raison M. Renan ajourne l'explication de son système, qui, pour n'être pas *suraturel*, n'en est pas moins *prodigieux*, comme il n'en sera pas moins *ténébreux*, pour n'être pas *occulte*.

1. *Études religieuses*, p. 55.

2. Ibid., p. 203.

3. Ibid.

Tout cela se rattache à ce vaste système de psycholâtrie dont nous parlions tout à l'heure, psycholâtrie reine de toutes les hérésies modernes, comme le panthéisme en est le roi, et comme le mesmérisme en sera plus tard l'instrument le plus puissant. Tout cela marche de front, et avec une entente bien merveilleuse, pour qui veut un peu l'observer.

Quoi qu'il en soit, le D<sup>r</sup> Littré a raison d'affirmer, malgré son admiration pour l'auteur des *études*, que « tout cela ne met absolument RIEN à la place de la philosophie détruite. »

Voilà cependant ce qui trouve admiration et écho dans la *Revue des Deux Mondes* ! Le numéro du 15 septembre 1857 contient l'appréciation suivante : « Jamais, y est-il dit, on n'avait vu dans notre France des pensées aussi fortes, des critiques si tranchantes, si terribles, exprimées avec une grâce si lumineuse et si sereine. M. Renan a dit quelque part que « les Pères de l'Église, lorsqu'ils parlaient avec verve de l'absurdité des dieux païens, obéissaient à la même inspiration que Voltaire ; » ceci est une remarque très-*fine*. »

La *Revue* finit cependant par donner un excellent conseil à celui qu'elle admire. « Que M. Renan, dit-elle, prenne bien garde à cette perpétuelle préoccupation de la  *finesse*. Si les esprits violents et grossiers ne voient qu'un seul côté des choses, les intelligences subtiles, à force de chercher les nuances, courent le risque de ne rien saisir avec vigueur. Toutes ces discussions, divisions, cette alliance si impartiale des contraires, finissent par ne laisser dans l'esprit qu'une sceptique indifférence... car c'est alors que le *théologien* se transforme en *virtuose*. »

On ne saurait traduire en langage plus divertissant une vérité plus sérieuse ; mais nous engageons la *Revue* à garder quelquefois le conseil pour elle-même, et à ne pas servir si souvent d'*impresario* et de théâtre à tous ces *concertos* théologiques.

Consolons-nous, il en est temps, en remontant de ces désespérantes ténèbres à la lumière toujours radieuse et compréhensible de l'éternelle vérité.

Laissons parler d'abord l'ange de l'école :

« Il faut absolument, dit saint Thomas, qu'il y ait *au-dessus* de l'âme humaine quelque intellect d'où dépende son *comprendre* (*sumum intelligere*),... parce que tout ce qui nous arrive par *participation* doit être auparavant dans quelqu'un substantiellement, comme le fer enflammé ne l'est que par le feu... Il est nécessaire qu'avant tout mobile on trouve quelque chose d'immobile ; or, comprendre pour l'âme, c'est se mouvoir... *Cet intellect-agent*, c'est Dieu lui-même qui rend les choses intelligibles comme un soleil illuminateur. Ce qui le carac-

térise, c'est d'illuminer les hommes, en imprimant en eux d'abord la lumière *naturelle* de l'*intellect-agent*, ensuite et par-dessus (*super*) celle de la grâce et de la gloire. »

Nous voici bien loin de ces *instincts créateurs* qui nous permettent de nous passer « d'un Dieu s'immisçant à tout propos dans la marche des choses. »

Écoutons maintenant une grande sainte :

« Quelle conformité entre vous et l'âme, ô mon Dieu, lorsqu'elle s'élève à vous par la lumière intellectuelle qu'elle reçoit de vous, et par l'amour divin qu'elle acquiert en se contemplant aux clartés de votre vérité ! Elle vous ressemble, ô Dieu immortel... Vous êtes la lumière, et vous la faites participer à la lumière ; vous êtes un feu, et vous vous communiquez... Alors que dire encore ? sinon que l'homme devient Dieu, et que vous, mon Dieu, vous vous êtes fait homme <sup>1</sup>. »

Après les anciens maîtres, on sera bien aise d'interroger les nouveaux. Nous finirons en écoutant un des penseurs les plus profonds et les plus originaux de notre époque.

« Le vrai but des philosophes, en soutenant cette doctrine de la spontanéité du langage, dit Balmès, est de préparer des arguments en faveur de celle-ci, que notre prétendu *moi* n'est qu'une modification de l'Être absolu, que la personnalité de notre être n'est qu'une phase de la raison impersonnelle et absolue ; mais... ce que l'on nomme la *spontanéité* ou l'*intuition* des premiers temps ne saurait être, aux yeux d'une saine critique et de la raison, que l'*enseignement primitif de Dieu à l'homme*. Les arguties des philosophes modernes ne sont qu'une répétition déguisée des raisonnements perfides de l'incrédulité à toutes les époques, déplorable abus du talent qui profane ainsi ce qu'il a reçu.

« Ce phénomène de la spontanéité est un thème *facile* qui se prête à de brillantes divagations... Certains philosophes ont tout fait entrer dans cette question, mais, disons-le franchement,... ce SONT-LA DES PHRASES SONORES MAIS VIDES, qui n'enseignent RIEN, qui ne disent RIEN. La raison proprement dite ne se développe pas DANS LES INTELLIGENCES, SANS CONTACT AVEC D'AUTRES INTELLIGENCES. Tous les spectacles de la nature sont insuffisants pour la réveiller... Rien n'empêche philosophiquement d'admettre une communication immédiate de notre esprit avec un être supérieur, et, par suite, de placer dans l'influence directe de cet esprit supérieur sur le nôtre l'origine de certains phénomènes spontanés. La philosophie nous fait toucher au doigt la nécessité d'un *enseignement primitif*, sans lequel l'esprit humain n'aurait pu

1. Sainte Catherine de Sienne, t. II, p. 340.

sortir de l'abrutissement. L'invention du langage, par exemple, l'invention par excellence, on veut l'attribuer à des hommes stupides, comme le sont tous ceux à qui la parole manque. Il serait beaucoup moins étrange qu'un Hottentot inventât le calcul infinitésimal<sup>1</sup>. »

Que l'on compare avec le *rêve affirmé* et que l'on juge !

Au reste, il y aurait quelque chose de plus dangereux encore que la folle hypothèse de M. Renan, ce serait la défense d'une bonne cause par de mauvaises raisons, et par ce que le R. P. Ventura appelle des arguments semi-rationalistes.

Ainsi nous lisons dans un recueil que nous aimons beaucoup<sup>2</sup> un article d'un homme dont nous apprécions toute la valeur, mais qui nous paraît faire ici la partie par trop belle à l'ennemi qu'il combat.

Aux affirmations de M. Renan sur « la spontanéité *inconsciente*, par laquelle la nature durant le sommeil de l'âme produit le merveilleux résultat du langage, » M. Schœbel répond très-bien d'abord « qu'il y a eu intelligence positive, puisqu'il ne s'agit pas d'une variété de caqueter, de glousser, de croasser comme les animaux. »

Mais lui-même a-t-il bien raison lorsque, après avoir parfaitement établi que le premier homme a appris sa langue, et que le *Verbe seul peut la lui avoir enseignée*, il ajoute : « Du reste nous convenons que l'enseignement ne s'est pas fait par *révélation*, c'est-à-dire par une communication *purement surnaturelle* ? Ce qu'on voit dans le récit génésiaque, c'est l'homme agissant par ses propres forces sous la présidence de Dieu. » Saint Paul nous dit, en effet, que les manifestations primitives de Dieu se sont opérées par des agents naturels, par le moyen des choses visibles, *per ea quæ facta sunt*. »

Ce qu'on voit, avant tout, dans le récit génésiaque, c'est la révélation *extérieure* que nous avons prouvée tout à l'heure, c'est-à-dire un discours, un colloque, une apostrophe, une réponse, une suite, etc., et saint Augustin ne s'y est pas mépris. Quant aux manifestations qui ont lieu, selon saint Paul, par les choses *visibles*, elles n'empêchent pas les révélations, *multis modis et per angelos*, dont il parle à leur tour.

Cet article est le fruit des théories de M. M..., et leur danger est trop grand pour qu'il soit permis de ne pas le signaler.

Quant à M. Renan, ce qu'il lui faut avant tout, c'est l'*instinct* animal et l'*inintelligente* nature. Nous ne cesserons de le lui contester sans le lui disputer.

1. Balmès, *Philosophie fondamentale*, t. III, p. 370.

2. Voir le *Correspondant* du 25 décembre 1864, à l'art. de M. Schœbel.

# APPENDICE G

## CHAPITRE VI

### SERPENTS SACRÉS ET DRAGONS TRADITIONNELS ET HISTORIQUES

Le serpent de la Genèse peut donc être considéré sous deux aspects très-différents, comme essence spirituelle et comme emblème animal. Au premier point de vue, il y a là évidemment une force cosmique et surintelligente du premier ordre, une grande lumière tombée, un esprit tout à la fois sidéral, aérien et tellurique dont l'influence circule autour du globe (*qui circum ambulat terram*), et qui se sera manifesté ensuite sous l'emblème physique qui convenait le mieux à ses *replis* intellectuels et moraux, c'est-à-dire sous l'emblème du serpent.

Mais ce serpent n'était pas seul ; toutes les théologies reconnaissaient deux serpents sacrés, *le bon* et *le mauvais*, car, dans le serpent d'airain brisé par *Ézéchias*, Moïse avait commencé par nous montrer un serpent divin, dont l'aspect guérissait les blessures du serpent venimeux.

On ne peut encore se dissimuler que le soleil était l'emblème cosmique de ces deux serpents et de ces deux lumières, l'un se rapportait au soleil de justice, l'autre au soleil *abaddon*, *apollyon* ou *exterminateur* de l'Apocalypse.

Nous reviendrons sur toutes ces spéculations.

Occupons-nous maintenant de l'emblème animal. Creuzer nous l'a dit : « C'étaient toujours les dieux qui révélaient et *occupaient* eux-mêmes leurs emblèmes. »

Ce mot dit tout, et par conséquent beaucoup plus que Creuzer ne pouvait le supposer.

Nous qui avons vu *les dieux occuper* très-réellement tous les meubles de nos salons et les mouvoir à leur gré, nous qui avons vu l'exten-

sion de cette possession de la matière inanimée à la matière animale, bien loin d'avoir peine à comprendre la possession du serpent génésiaque par une grande force spirituelle, nous ne comprenons même plus ceux qui ne peuvent pas la comprendre.

A défaut de la foi dans les Évangiles, cinq minutes d'expérience spirite eussent suffi au complètement de cette intelligence, comme encore à celle de toute la zoolâtrie des Égyptiens qui inspire aujourd'hui tant de beaux et faux systèmes à de si grands esprits, et qui n'est, après tout, que le prolongement de l'aventure génésiaque.

Nous comprenions donc le choix fait par le Dieu de l'emblème ophitique en raison de ses qualités physiques et psychiques, le mot *dragon* signifiant, dans toutes les anciennes langues, ce qu'il signifie en chinois (*long*), c'est-à-dire « l'être qui excelle en intelligence, » comme en grec, *δράκων* « celui qui voit et qui surveille <sup>1</sup>. »

Mais ce que nous ne comprenions avec personne au dernier siècle, c'était la forme métamorphosée du serpent : « Désormais tu marcheras sur le ventre. »

En vain Origène prenait-il soin de nous apprendre qu'il « n'avait pas toujours marché ainsi. »

En vain lisions-nous dans l'*Avesta* que le serpent, après la chute, avait perdu avec sa nature son ancien nom d'*Aschmogh*.

En vain le *Zohar* nous affirmait-il que « le serpent dont Sammael s'était servi pour séduire Ève était une sorte de *chameau volant comme un oiseau*, *κάμηλομορφον* (ornithoforme) <sup>2</sup>.

En vain trouvions-nous sur tous les monuments, sur une masse de médailles et parmi les hiéroglyphes, les images fantastiques de ces serpents ailés ; du moment où la science les avait rangés parmi les fables et les rêveries poétiques, en compagnie de tous les *dracones* du roi-prophète et du *regulus volans* que le prophète Isaïe nous montre « fondant sur les terres de tribulation et d'angoisse <sup>3</sup>, » nul n'avait plus osé contester.

1. En breton, *drouk* signifie diable, d'où le *droghedanum sepulcrum*, ou tombeau diabolique, que l'on voit en Angleterre. Les Languedociens appellent encore les esprits follets *drac* ; en français *drogg*, et en breton *dreag*, *wraïe*, ont évidemment la même origine ; le château de Drogheda, en Bretagne, n'a pas d'autre étymologie. ( Voir Cambry, *Monuments celtiques*, p. 299. )

2. Voir, en outre, Moses Maimon. (*More nevochim*.)

3. Isaïe, l. xxx, v. 8. « Ce dernier serpent est appelé, dans le texte sacré, *saraph mehòphép*. Or, dans tous les lexiques hébreux, *saraph* est traduit par *venin enflammé*, et *mehòphép* l'est par *volant*.

A plus forte raison faisait-on bon marché des « dragons *souterrains* dont s'avisaient de nous parler les Hérodote, les Aristote et les Pline... »

Cuvier n'avait pas encore rencontré leurs fossiles, et tout cela n'était plus depuis longtemps qu'une affaire de *légende*. Aujourd'hui tout le monde sait ce que la terre nous a rendu en fait de *chameaux volants* et de gigantesques *dragons ornithoformes*.

Lé Zohar avait dit une fois de plus la vérité littéraire. Au reste les derniers siècles eux-mêmes avaient eu leurs dragons.

Un beau jour, au moment même où toutes les légendes commençaient à s'envoler, le bon Kircher, très-longtemps incrédule à cet ordre de faits, s'avisa de publier, dans un de ses in-folio, le portrait d'un véritable dragon que venait de tuer, en 1669, un paysan de la campagne de Rome, et que le directeur du musée Barberini venait de lui faire remettre <sup>1</sup>.

A partir de ce moment la *légende* et la fable opéraient leur rentrée dans l'histoire.

Éclairé par un pareil spécimen, Kircher fit immédiatement appel à quelques-uns des nombreux correspondants scientifiques avec lesquels il était en incessante relation, et comme la Suisse passait pour la contrée la plus *favorisée* en ce genre, il s'adressa de préférence à l'un de ses citoyens les plus honorables et les plus éclairés, Christophore Scherer, préfet du canton de Soleure.

« Rien n'est plus véritable, lui répondit celui-ci, et je puis même vous donner mon propre témoignage : me trouvant près de Lucerne, en 1619, et pendant une belle nuit étant resté à contempler la parfaite pureté du firmament, JE vis un dragon brillant s'élancer d'une des cavernes du Pilate, et se diriger d'un vol impétueux vers Fluelen, à l'autre extrémité du lac. Énorme de taille, sa queue était encore plus longue et son col étendu. Sa tête et sa gueule étaient celles d'un serpent. En volant, il semait sur son passage de nombreuses étincelles que l'on pouvait comparer à celles que le marteau du forgeron détache du fer embrasé. Je crus voir d'abord un météore, mais en observant plus attentivement encore, je ne tardai pas à me convaincre, en examinant son vol et la conformation de tous ses membres, que j'avais sous les yeux un véritable dragon. Je suis heureux, par cette déclaration, de pouvoir éclairer votre révérence sur l'existence TRÈS-RÉELLE de ces animaux. »

Et ce n'était pas un témoignage isolé; en 1602, on avait déjà

1. *Œdipus Egypt., de Genesi draconum.*

trouvé, dans le voisinage du Pilate et au fond d'une caverne du Staf-felwand, le cadavre d'un autre dragon écrasé par l'éboulement des roches à la suite de quelque tremblement de terre.

En 1654, Paul Schumperlin, chasseur de chamois, ayant gravi cette même montagne de Fluelen pour y chasser, vit à l'entrée d'une caverne un dragon qui paraît être bien *proche parent* (si ce n'était le même) de celui que Scherer avait vu se rendre au même endroit, quarante ans auparavant.

Schumperlin, qui n'aurait pas attendu près d'un demi-siècle pour composer un plagiat, reproduisait les mêmes détails que lui. « Tête et cou de serpent, pouvant en même temps rappeler ceux du cheval, se traînant sur quatre pattes, à un pied d'élévation au-dessus du sol, couvert d'écailles grises, blanches et fauves. » Tel était le signallement qu'il donnait. Le serpent n'eut pas plutôt aperçu notre chasseur que, secouant toute cette bruyante armure, il rentra dans la caverne <sup>1</sup>.

La Suisse était privilégiée, avons-nous dit, mais elle n'avait pas le monopole des dragons.

Sur les flancs du Jura, à Sulpy, nous voyons, en 1600, Raymond de Supty combattre un monstre du même genre, le tuer et mourir deux jours après <sup>2</sup>.

Tel fut aussi le sort d'un Belsunce qui délivra Bayonne d'un dragon à *plusieurs têtes*, et qui périt suffoqué par la flamme et la fumée que le monstre vomissait <sup>3</sup>. Et ce n'était pas à des dates trop reculées, à des époques perdues, qu'il fallait remonter.

Pétrarque n'est pas contemporain de Roland, et cependant tout le Comtat venaissin se serait soulevé si vous lui aviez contesté que son poète suivant un jour sa Laure à la chasse, et passant auprès d'une caverne, un dragon allait se précipiter sur *la dame*, et certainement la dévorer, lorsque le poète amoureux le poignarda de sa propre main. Illustrer le fait et en placer le tableau dans une église d'Avignon fut immédiatement le désir général, mais le souverain pontife ne voulut jamais permettre que ce triomphe de l'amour fût intronisé dans le lieu saint. Toutefois, Simon de Sienne, *ami du poète*, éluda la défense et peignit cette aventure sur le portail de l'église de Notre-Dame du Don à Avignon. Le temps a dégradé l'ouvrage, mais n'a pas affaibli la tradition.

Ainsi donc, lorsqu'un célèbre *ami* de Pétrarque se charge de garantir à la postérité un fait semblable, accepté par ses contemporains,

1. Oedipus Ægypt., de Genesi draconum.

2. Sciences occultes, Salverte, p. 478.

3. Mercure de France, 29 mars 1817, p. 585.



MM. Salverte et Maury sont-ils bien recevables à venir dire : « j'étais là, telle chose advint ? »

En 1204, c'est Alexis Comnène qui terrasse de ses propres mains un dragon monstrueux, service héroïque que les habitants de Trébizonde consacrent par l'érection de la Fontaine du *dragon*, et ce monument subsiste encore.

A Corbeil, c'est le comte Aymon qui terrasse un dragon à *deux têtes* et qui depuis le porte sur son écu<sup>1</sup>.

A *Ramillies*, c'est la famille *Dragon* de *Ramillies* qui porte dans ses armes l'image de son ennemi et *qui ne prend le nom de Dragon qu'à partir de ce moment*<sup>2</sup>.

Dans ce siècle de lumière et de renaissance, d'autres pays faisaient encore concurrence à la Suisse; partout c'étaient des noms très-connus ou même des personnages très-historiques qui se portaient garants du fait, ou jouaient un rôle dans son accomplissement. Ainsi nous voyons, près de Veyla, un héros du nom de Winkelried remporter exactement contre un épouvantable dragon une victoire semblable à celle du chevalier de l'île de Rhodes, sous le pontificat de Clément VI, en 1345.

Nous connaissons de singuliers logiciens qui de la ressemblance concluront à la copie; mais, pauvre critique que nous sommes, nous avouons que, lorsque l'un des deux faits est consacré par la reconnaissance de tout un pays, récompensé par la promotion du héros au grade si élevé de grand maître d'un tel ordre, illustré à tout jamais par des armoiries dans lesquelles figure en personne le monstre dont la tête conservée à Rhodes fut encore vue au milieu du *xv<sup>e</sup>* siècle par le voyageur Thévenot, quand un tel fait est si matériellement démontrable, nous ne pouvons y voir un mythe et supposer que toute l'humanité *radote*.

Ainsi, quoique le fait de Rhodes, que tout le monde connaît, ressemble assez pour les détails à celui que nous voyons accompli au fond des forêts de l'antique Sylvanie par un meurtrier suisse, condamné à mort, et gracié pour cet immense service, nous n'y voyons que deux analogues de cette guerre draconienne (*δράκοναχνη*) qui tirait alors à sa fin, après avoir compté sur toute la surface de la terre autant d'historiens que de vainqueurs.

Un des derniers exploits de cette longue épopée fut probablement celui que l'histoire nous montre accompli en 1572, sous le pontificat

1. *Millin*, t. II, art. Saint Spire.

2. *Bottin*, *Traditions*, p. 464.

de Grégoire XIII, le jour de l'Ascension, en plein midi, à Malavolta, à la distance d'un mille de Bologne, par un paysan nommé Baptiste Camaldule. Celui-ci allait aux champs traîné par ses deux bœufs. Le monstre se présente à eux près du chemin, les bœufs tremblent et tombent sur leurs genoux ; le généreux laboureur saisit son coutre de charrue, et, non sans grande peine, parvient à assommer son ennemi. Il ne s'en occupe plus et le laisse deux jours sur la voie jusqu'à ce que son maître, Horace Fontana, le lui fait porter à Ulysse Aldovrandus, savant bolonais. Celui-ci le fait peindre, embaumer et le donne au Musée du sénat, où il était encore en 1700.

Maintenant, voyons si nous avons bien le droit de rejeter dans la légende tout un autre ordre, tout un autre mode de victoires sur le même ordre d'ennemis. Malheureusement, on le sait, ceux auxquels nous avons *affaire* accepteraient beaucoup plus volontiers la destruction de l'hydre de Lerne par Hercule, ou celle du dragon des Hespérides par Persée, que les mêmes destructions opérées par un signe de croix ou par la simple étole de l'un de nos saints du moyen âge.

Mais comment faire pour ne pas trop les choquer ? Peut-on user ici, dans un intérêt de conciliation, de ce procédé semi-rationaliste qui consiste à tout allégoriser avec eux ? De beaux exemples ne nous manqueraient pas assurément, et nous aurions aujourd'hui, comme chefs de file, de très-grandes autorités catholiques ; malheureusement, pour rester dans leurs bonnes grâces, nous nous brouillerions avec la vérité, puis avec l'Église, dont la tolérance si prouvée ne saurait pourtant aller jusque-là. On ne sacrifie pas aussi facilement quinze siècles d'attestations et d'annales qui nous montrent tant de saints, nouveaux Bozons, fondant presque toujours leur incompréhensible crédit sur la destruction des serpents et dragons qui infestent jusqu'à eux le théâtre de leur apostolat. La reconnaissance des peuples ne saurait s'abuser à ce point, d'élever des monuments, de retracer les images, de montrer les cavernes, de nommer les héros, de graver les paroles d'exorcisme, et de transmettre à leur postérité les mille et mille secrets de la conformation de leur ennemi, des victimes qu'il avait faites, tous les détails, en un mot, de ces grands duels et des conversions nationales qui si souvent en furent la récompense.

Mais que voulez-vous ? la critique indépendante est tellement habile ! elle sait si bien tourner à son profit les plus microscopiques circonstances !

Ainsi, lisez la longue dissertation consacrée à ce sujet dans la dernière édition des « *Sciences occultes* » de Salverte, et pour peu que

vous ne recouriez pas aux sources, vous serez bien tenté de vous laisser entraîner à sa suite sur la voie des *allégories* et des *emblèmes*. Voyez plutôt :

Voici un archevêque, saint Romain, qui, en 628, délivre la ville de Rouen d'un dragon monstrueux. Ce miracle, va-t-on vous dire aussitôt, n'est que l'emblème d'un autre miracle du même saint qui fit rentrer dans son lit la Seine qui était débordée et qui allait inonder la ville ; et la preuve, ajoute-t-on, c'est le nom donné par le peuple à ce serpent fabuleux : gargouille vient de *gurges*, gouffre, etc.

Et le même esprit de système *à priori*, poursuivant la même hypothèse, va vous donner désormais pour tous les récits de dragons la même explication.

Et voyez-vous pourquoi ? Comme il y a dans tous les pays du monde une rivière plus ou moins tortueuse, plus ou moins *draconienne*<sup>1</sup>, rien ne sera désormais plus facile que l'explication de ces faits. Partout, dès lors, les populations abusées seront tombées dans la même et trop fatale erreur. On laissera de côté toute la topographie et les détails si précis d'ordinaire qui vous montrent soit la caverne située quelquefois à dix lieues de votre rivière, soit le rocher qui abritait le monstre et sur lequel la foi des peuples avait incontinent élevé une chapelle, soit la jarrettière avec laquelle sainte Marthe au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère menait en laisse et faisait mourir la *tarasque* qui donnait son nom à une ville, ... soit les noms des victimes dévorées, etc., etc.

N'importe, il y a une rivière, cela doit suffire aux plus difficiles ; il en est de cela comme de la névrose expliquant aujourd'hui le soulèvement *sans contact* de nos tables.

Mais malgré l'immense et générale sympathie qui vole au-devant de cette critique, tout n'est pas *roses* pour elle, et certes, en fin de compte, il ne lui reste pas grand'chose à gagner à cette substitution d'un miracle à un autre. Si l'on se débarrasse facilement du dragon à l'aide d'un fleuve ou d'un torrent, avec quoi se débarrassera-t-on de ces derniers ? Comment pourra-t-on expliquer cette longue et uniforme méprise qui fait prendre des serpents pour des fleuves ? Et si vous admettez les fleuves, comment s'expliquer ce monopole qui réserve à nos saints l'endiguement spontané de ces grands fleuves que la science moderne avec toutes ses admirables ressources n'empêche même plus aujourd'hui de déborder. Comment ! voici des vieillards épuisés, des moines abâtardis, de simples et timides jeunes filles, qui d'un

1. Au lieu d'établir que ce sont les rivières qui ont baptisé les serpents, on doit supposer au contraire que ce sont les serpents qui ont baptisé les rivières. Le *Drac* ne s'est appelé ainsi que parce qu'il ressemble à un dragon.

signe de croix comme Radegonde, ou bien en plantant leur bâton comme Romain, ou bien comme sainte Marthe en jetant à l'eau leur jarrettière, vont imposer à la Loire et au Rhône une immédiate retraite que tous les millions de l'État ne peuvent même plus essayer aujourd'hui ! Et tous ces ingénieurs modèles, quels que soient leur nom, leur sexe et leur âge, on ne les trouvera jamais que dans le bréviaire ! Et ce ne sera qu'à force de vertus héroïques, et souvent sans sortir de leurs cellules, qu'ils auront acquis ce talent-là !

Décidément, l'explication est détestable, et mieux vaut mille fois mythologiser complètement les faits que de les rationaliser ainsi.

Périssent plutôt toute l'histoire !

M. Salverte a compris tout le danger du *drac* torrent substitué au *drac* serpent. « A moins d'un pouvoir surnaturel, dit-il, à qui persuadera-t-on qu'un *seul* homme, quel que fut son zèle ou son pouvoir, soit parvenu à faire rentrer dans leur lit la Loire ou la Garonne couvrant au loin la plaine <sup>1</sup>. A qui le persuadera-t-on ? » — A tout le monde, et de grâce ne vous en tourmentez pas, car personne ne songera même à soulever l'objection que votre conscience vous oppose.

Vous savez d'ailleurs à quoi vous en tenir et vous pouvez juger, par tout ce que vous avez fait croire à vos lecteurs, tout ce qu'ils pourraient porter en ce genre.

Cependant il ne suffit pas de détruire, il faut expliquer la légende par quelque chose, et n'importe laquelle. — Eh bien ! voici : « Il suffit, dit M. Salverte, de remonter à la légende astronomique, et de méditer sérieusement sur le *soleil* vainqueur de Python, et sur la *Vierge céleste* faisant reculer dans le zodiaque le dragon dévorant. »

Mais, direz-vous à présent que ces hagiographes qui rapportent les faits des saints, que ces bons archivistes de Lucerne et autres lieux, qui enregistrent les autres, obéissaient, par une sorte de monomanie, à une préoccupation *zodiacale* entraînant ? — Comment ! tous ? tous depuis les chasseurs de chamois jusqu'au préfet de Soleure, depuis Simon de Sienne et Pétrarque jusqu'aux bouviers et au sénat de Bologne ? Voilà, certes, une belle monomanie à étudier !

Soit, nous l'avons déjà dit, nous adoptons le point de départ cosmique, nous savons tous les mystères du serpent sidéral ; mais celui-ci a son emblème terrestre, et, comme tous les autres, cet emblème a son histoire *animée, réelle* et multiple. Voilà ce que vous ne parviendrez jamais à expliquer.

« Il n'existe pas de serpents ailés, dit Salverte <sup>1</sup>, de véritables dragons; l'union de deux natures si diverses a été originairement un hiéroglyphe, un emblème, et la poésie qui vit de figures n'a pas hésité à s'emparer de l'image et de l'expression. Les deux noms paraissent avoir été synonymes dans la langue poétique, et les ailes dont on *dotait* les dragons n'étaient que l'emblème de la promptitude avec laquelle le serpent s'élance sur sa proie ou s'élève pour la saisir jusqu'à la cime des arbres. Les sauterelles sont encore appelées *serpents ailés* par les Grecs, et cette métaphore peut avoir créé plusieurs récits sur l'existence des serpents ailés. »

Quant à l'*Encyclopédie des gens du monde*, si vantée par la science, quand on lui demande une définition du *dragon*, elle vous répond : « Animal *fantastique* aux replis tortueux et fendant la nue comme l'aigle, consacré par les légendes chrétiennes et par les féeries du moyen âge. Cet être singulier a été mêlé à tout, s'est trouvé partout, excepté dans la nature... Cet animal n'est qu'un être absolument fictif,... un emblème hiéroglyphique, et les naturalistes qui ont affirmé en avoir vu les dépouilles dans les divers cabinets ont été trompés par des momies *artistement* composées de toutes pièces, vain stratagème de la cupidité. »

Nous l'avouons, cette assurance nous confond; admissible au temps de Voltaire, il nous semble que ce n'est plus aujourd'hui qu'un ridicule anachronisme. Comment, la terre vous a rendu la charpente conservée de tous ces monstres, vous pouvez les palper, les reconstruire et, sauf la vie, les *doter*, pour nous servir de votre expression, de tous les organes fabuleux que vous leur refusez encore, et vous persistez à les ranger parmi les hiéroglyphes et les emblèmes! C'est le granit qui les conserve, et vous parlez de stratagèmes! C'est Cuvier qui les reconstruit, et les mots ignorance et crédulité se retrouvent encore sous votre plume!

Encore une fois, vous nous confondez. Vous avez donc oublié que, n'ayant encore trouvé que des sauriens ou serpents rampants, ce grand homme écrivait déjà : « Si quelque chose pouvait justifier les hydres et ces autres monstres dont les historiens du moyen âge ont si souvent répété les figures, ce serait incontestablement le *plesiosaurus* <sup>2</sup>? »

Mais lorsqu'il se fut trouvé en présence d'un saurien volant, « du ptérodactyle trouvé en Allemagne, ayant soixante-dix-huit pieds de

1. *Sciences occultes*, p. 464.

2. *Révolution du globe*, t. V, p. 247.

longueur, et portant des ailes vigoureuses attachées à son corps de reptile, » le moyen âge fut tout aussitôt justifié à ses yeux, car l'*impossible* et le *chimérique* avaient désormais pris un corps, et les entrailles de la terre se portaient garant des créations toutes semblables, vivant jadis à sa surface. Et comme, d'une part, le hasard n'a jamais pu servir si bien une imagination en délire, et que, de l'autre, ce n'est pas dans les gránits souterrains que celle des peintres et des sculpteurs est allée chercher ses *rêveries*, il a bien fallu, de toute nécessité, qu'elle les ait prises d'après nature et auprès d'elle.

On se rappelle encore l'étonnement naïf des Geoffroy Saint-Hilaire, lors que M. de Paravey lui montra, dans les livres chinois et sur quelques briques de Babylone, les dragons dont nous parlions tout à l'heure, les ornithoringues, les sauriens, etc., etc., qu'il croyait inconnus à la terre... jusqu'à lui...

L'analogie aidant et, qu'on nous passe l'expression, de fil en aiguille, où n'arriverait-on pas? Pourquoi, par exemple, continuerait-on à s'insurger au seul nom du fameux *serpent de mer*? On possède toutes les pièces de son cadavre dans le plésiosaurus.

Les fossiles que nous en connaissons (et qui nous affirmerait que ce ne sont pas les Lilliputiens de la famille?) avaient déjà trente pieds de long, un corps de baleine, le long cou du serpent et la tête du lézard; donc le léviathan, si contesté de Job, fut une réalité. Qui sait ce que l'avenir nous réserve? La science doit tant se méfier de ses lendemains! il lui a fallu tant de fois s'humilier devant les leçons que la veille lui a données! qu'elle doit prendre garde à elle, et surtout ne plus traiter de fables des dragons *pétrifiés sous ses pas*.

La difficulté n'est donc plus là; mais comment la libre pensée pourra-t-elle jamais s'expliquer la raison théologique d'un pareil culte et d'une pareille horreur? Attribuer aux Cafres et aux Esquimaux des préoccupations astronomiques et emblématiques, ce serait leur faire beaucoup d'honneur. D'ailleurs, dès qu'il est question du serpent, tous les peuples et toutes les intelligences sont d'une égalité parfaite. Lorsqu'il s'agit de lui, il n'y a plus la moindre distance entre Pythagore et Soulouque.

Le serpent!... Toute la terre l'encense ou le lapide. Les Zends parlent de lui comme les Kings, comme les Védas, comme l'Edda, comme le Mexicain et comme le Copte, et la Bible ne contredit jamais aucun d'eux. Dans toutes les annales religieuses, pas un prestige que le serpent n'accompagne, pas un miracle qu'il n'explique: Jésus l'appelle « homicide et menteur, » comme Confucius et Zoroastre. Et cependant tout ce qui ne tient pas à Jésus l'adore ou le prie en trem-

blant. Partout le serpent sacré a son temple et son prêtre ; à Rome, la Vestale est préposée à sa garde et prépare ses repas avec le même soin qu'elle entretient le feu sacré. En Grèce, Esculape ne guérit rien sans lui et lui délègue ses pouvoirs<sup>1</sup>. Pas une Bacchante qui ne l'enlace à ses cheveux, pas un augure qui ne l'interroge avec soin, pas un nécromant dont il n'habite les tombeaux ! Les Caïnites et les Ophites l'appellent créateur, tout en reconnaissant comme Schelling qu'il est « le mal en substance et en personne. »

Mais si l'on voulait prendre une idée complète du prestige qu'il exerce encore aujourd'hui, il faudrait étudier ce culte chez les Indiens modernes ou Nagas (*serpents*), chez les Chamanes, chez les Africains de Juidah, chez les Vaudoux de Port-au-Prince et d'Haïti, chez les Chânes du Mexique, chez les hommes Pâ ou serpents des Chinois, etc. Mais comment espérer et attendre la lumière de la part de savants qui, dans l'étude des faits merveilleux, commencent par retrancher tout ce qui est vraiment merveilleux, comme dans celle des faits difficiles à admettre tout ce qui leur paraît *inadmissible* ?

1. On connaît la fameuse ambassade romaine envoyée par le sénat au dieu de la médecine, et son retour avec le fameux serpent qui, de lui-même, alla gagner le fameux temple de son maître, dans une des îles du Tibre.

2. Nous retrouvons le serpent au chapitre *Fétichisme*.

---

# APPENDICE H

## CHAPITRE VI

### EXORCISMES DU BAPTÊME

---

Le concile de Trente le déclare : « Depuis la chute jusqu'au baptême, le diable a plein pouvoir sur l'homme et le possède de droit, *diabolum dominium et potestatem super homines habere et JURARE eos possidere.* »

C'est pourquoi l'Église n'exerce aucune juridiction sur les non baptisés qui ne lui appartiennent en rien. C'est encore une vérité fondamentale du christianisme : « *Non judicat de his qui foris sunt*, on ne juge en rien ceux qui sont dehors. »

Que de gens néanmoins font bon marché de cette jurisprudence, et quelle tendance n'aurions-nous pas eue nous-mêmes à *secouer* un tel droit, si malheureusement le fait, l'inexorable fait, n'était pas là pour en donner l'intelligence !

Or, pour notre part, nous le déclarons bien franchement, tant que l'idée de *possession congénitale*<sup>4</sup>, traitée si légèrement aujourd'hui, n'était pas venue nous expliquer la souillure originelle, il nous était absolument impossible de rien comprendre à ce droit de propriété et à ce changement de maître ; mais *l'habitation* et *l'expulsion* sont venues nous faire toucher au doigt toute la réalité et la validité des titres du maître, tant que celui-ci n'a pas reçu son congé.

Il le reçoit par le baptême, et l'a toujours reçu de cette manière, car si nous consultons les constitutions apostoliques, les plus anciens sa-

4. De naissance.



cramentaires, les Pères du II<sup>e</sup> et du III<sup>e</sup> siècle de l'Église, tous nous affirment que, *dès le commencement*, le baptême était précédé des exorcismes de l'eau qui devait servir à ce baptême et du sujet qui allait le recevoir.

Nous possédons encore les paroles sacramentelles de cette première cérémonie : « Sors de ce cœur, sors de ce poumon, sors de ce front, sors de ces jointures. » Rien n'était plus formel que la croyance à cette expulsion. Saint Justin (dans son *Dialogue avec Tryphon*), Tertullien (*de Præscript.*, ch. 4), saint Cyprien (dans sa deuxième épître), le pape Gelase (dans son épître. 7), ne peuvent laisser aucun doute à ce sujet; mais saint Augustin surtout (*Contra Julian.*, l. VI, ch. 5) paraît encore plus explicite que les autres. « Quoique aucun discours, aucune raison ne puissent, dit-il, expliquer le péché originel, il est certain que de toute antiquité la foi catholique a professé cette croyance, et qu'elle n'eût jamais exorcisé et *exsufflé* les enfants des fidèles, si elle n'avait cru les arracher à la puissance des ténèbres et du prince de la mort... Celui-là même risquerait de *se faire exsuffler* du monde entier, *ab orbe toto exsufflandus esset*, s'il voulait contredire à cette exsufflation par laquelle le prince de ce monde est expulsé de ces petits enfants. »

Rien ne saurait être plus formel. Aussi ne comprenons-nous pas pourquoi M. l'abbé Bertrand, dans son excellent *Dictionnaire des religions* (art. EXORCISME), distingue cette possession de la possession *réelle* des adultes : il nous semble qu'elle n'en diffère que par les symptômes et par les phénomènes.

Dans la religion grecque, on a conservé l'usage de procéder à l'exorcisme en dehors de l'église pour que le démon sortant ne souille pas le saint lieu, et de changer l'eau des fonts baptismaux à chaque baptême, pour que l'infection démoniaque ne nuise pas au nouveau baptisé. Nous ne serions même pas étonné que c'eût été là la raison de l'érection de tous les anciens baptistères en dehors de l'église.

Tous ces usages, abandonnés depuis, ne sont que les déductions très-logiques du fait dogmatique qui nous fait souffler trois fois aujourd'hui sur la face de l'enfant en disant : « Sors de cet enfant, esprit immonde. »

On comprend donc que l'Église, en permettant l'ajournement des cérémonies du baptême pour des raisons d'urgence, exige le *danger de mort* pour le retardement des exorcismes. Rien n'était et n'est encore plus imposant que ce grand acte initiateur ou plutôt rénovateur des grandes destinées primitives de l'homme.

« Que veux-tu ? demande le prêtre. — Le baptême. — Veux-tu vivre dans la religion catholique, etc. ? — Oui, avec la grâce de Dieu. — Promets-tu de renoncer à Satan ? — Je le promets. » Et soufflant alors trois fois sur le visage de l'enfant : « Sors donc, ô Satan, de cette image de Dieu, qui te l'ordonne, et cède ta place au Saint-Esprit.

« Enfant, je trace sur ta poitrine le signe de la croix du Sauveur. Romps, Seigneur, tous ces liens qui l'attachent encore à Satan...

« Je t'exorcise, ô créature du sel, afin qu'au nom de la très-sainte Trinité tu puisses mettre en fuite notre ennemi. »

Viennent ici les onctions ; l'appel à l'ange gardien les suit.

« O Dieu, qui confias les enfants d'Israël à la garde de ton ange, nous te conjurons d'envoyer ici un ange de paix qui pareillement puisse conduire ce chrétien,... etc. »

Puis, se tournant vers l'occident (parages traditionnels de la puissance expulsée), le prêtre commence les exorcismes.

« Je t'exorcise, esprit immonde, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Sors de cet enfant, et n'aie jamais, esprit damnable et damné, l'audace de violer le signe sacré de la croix que nous imposons sur son front... Ne te fais pas illusion, Satan, il approche, il approche ce jour de feu, qui te plongera dans les tourments éternels, toi et tous tes anges... Sors donc de ce serviteur régénéré par la grâce et par les saintes eaux du baptême. Je te l'ordonne au nom de notre Seigneur Jésus-Christ. »

Le prêtre touche les oreilles et le nez de l'enfant en prononçant : « Ephrem, » c'est-à-dire ouvrez-vous, et il ajoute encore : « Et toi, Satan, prends la fuite, car il approche le jugement.

« Maintenant, chrétien, entre dans le temple de ton Dieu pour y recevoir la vie éternelle et vivre dans tous les siècles des siècles ! »

Suit la récitation du *Credo*.

Se tournant enfin vers les parents : « L'enfant que nous vous rendons, dit le prêtre, était entré ici pécheur, esclave du démon, ennemi du Dieu vivant, le baptême en a fait un enfant du Très-Haut, un héritier du céleste royaume. »

Quel drame ! Mais essayez d'en retrancher un seul mot, et immédiatement vous rentrez dans le chaos le plus incompréhensible.

L'exorcisme surtout en est la base, parce que la possession est le point de départ ; traqué, poursuivi dans chaque organe, chassé de poste en poste, le démon cédait enfin la place au Saint-Esprit, dont on purifiait ainsi préalablement le nouveau tabernacle.

Nous avons entendu les deux premiers siècles ; on arguait encore

au v<sup>e</sup> de cet usage général, pour prouver aux hérétiques et le péché originel et la possession des enfants au moment de leur naissance.

On ne comprend pas, en vérité, comment les protestants ont pu s'y prendre pour supprimer de tels rites et les ranger parmi les superstitions. Selon Mosheim (*Dissert.* I, p. 215), « nous les avons empruntés aux païens; » d'après Leclerc (*Hist. ecclès.*, an. 65-8), « ces rites n'ont été en vigueur que depuis que les pères se sont faits platoniciens; » enfin, si nous en croyons Calvin, « c'est le diable tout seul qui a pu inventer de pareilles doctrines. »

Saint Thomas se faisait mieux comprendre lorsqu'il disait : « La cause de la puissance du diable sur l'homme et sur toute la nature résidant dans l'homme par le péché originel, il est de toute convenance que l'on commence par dire à ce possesseur : « Retire toi, Satan, » et autres paroles semblables<sup>1</sup>. »

Saint Grégoire<sup>2</sup> allait plus loin : « De même, dit-il, que l'eau bénite conserve quelque puissance contre le démon, de même si un enfant vient à mourir entre les exorcismes et le baptême, ces exorcismes ont eu assez de pouvoir sur sa vie<sup>3</sup> pour débilitier en lui la puissance du démon. »

Aussi renouvelait-on quelquefois ces exorcismes après le baptême, et, si nous avons bonne mémoire, saint Augustin a dit dans le même traité<sup>4</sup> « qu'il serait à désirer qu'on pût les renouveler tous les jours. »

Pourquoi? si ce n'est parce que, tout en supposant le démon chassé du fond du cœur par le baptême, on savait que par la concupiscence, qui est son ouvrage, il avait toujours des intelligences et des rentrées dans la place.

Quant au reproche d'imitation païenne, nous répondrons que l'on trouve effectivement chez presque toutes les nations et l'eau lustrale et tous les dehors du baptême. Sur un des cylindres assyriens publiés par M. Layard, nous pourrions même admirer *un initié agenouillé*, qui reçoit les eaux célestes épanchées de deux vases placés dans le ciel. Sur quelques monuments égyptiens, nous avons déjà vu la grâce céleste tomber sur la tête du néophyte en pluie de petites croix, ce qui, certes, est déjà fort remarquable; mais jusqu'ici nous ne connaissons rien dans le paganisme qui approche de cette céré-

1. IV<sup>e</sup> partie, dist. 6, cité par le *Malleus*.

2. Sur Ézéchiél.

3. « *Sibi in vita sua tantum valuit.* »

4. *Contra Jul.*

monie solennelle de l'usurpateur chassé au profit du souverain légitime. Les païens employaient cependant aussi un semblant d'exorcisme; mais de là à la protestation si formelle de renoncement *au prince de la mort* il y a loin, et cette abjuration eût été trop *dangereuse* pour des peuples *assis dans ce ténébreux empire*.

Toujours est-il que faute originelle, exorcismes et baptême sont des dogmes, des rites et des sacrements solidairement conséquents à ce troisième chapitre de la Genèse et sa justification quotidienne.

Nous verrons bientôt en quoi consiste l'antibaptême du païen.

FIN DU TOME DEUXIÈME

FORMANT LE PREMIER VOLUME DES MANIFESTATIONS HISTORIQUES

PNEUMATOLOGIE.

---

# DES ESPRITS

ET DE LEURS

MANIFESTATIONS DIVERSES

Mémoires adressés aux Académies

PAR

J<sup>s</sup>.-E<sup>s</sup>. DE MIRVILLE

TOME TROISIÈME

« Tous les dieux des nations sont  
de *pauvres* esprits (Élilim), mais le  
Seigneur (Élohim) a fait le ciel et  
la terre. »

(*Psaume xcvi, v. 5.*)

DEUXIÈME MÉMOIRE

MANIFESTATIONS HISTORIQUES

DANS L'ANTIQUITÉ PROFANE ET SACRÉE

HAPPROCHÉES DES FAITS DE L'ÈRE ACTUELLE

II

PARIS

VRAYET DE SURCY, RUE DE SÈVRES, 49

---

1863





# *Bibliothèque Saint Libère*

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2006.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.





# DES ESPRITS

MÉMOIRES ADRESSÉS AUX ACADÉMIES

TOME TROISIÈME

---

MANIFESTATIONS HISTORIQUES

II

---

Propriété et droits de traduction réservés.

---

# TABLE SOMMAIRE

## DES CHAPITRES DU TROISIÈME VOLUME

FORMANT LE TOME SECOND

### DES MANIFESTATIONS HISTORIQUES.

---

## TROISIÈME PARTIE

### TRADITIONS ANTÉDILUVIENNES ET POSTDILUVIENNES JUSQU'AUX TEMPS HISTORIQUES.

---

### CHAPITRE VII.

#### DES ESPRITS APRÈS LA CHUTE

ET JUSQU'AU DÉLUGE.

- § I. — La Bible. — Réticences et sobriété de ses récits. — Quinze siècles en trois chapitres . . . . . 3
- § II. — Les antédiluviens devant la science d'hier et devant celle d'aujourd'hui . . . . . 6
- § III. — Les *dynasties divines* des anciens. — Les patriarches en tous lieux. — Spéculations ethnographiques préalables. . . . . 14
- § IV. — Les *dynasties divines* devant le XVIII<sup>e</sup> siècle. Boulanger et Volney y voient un grand mystère. L'abbé Foucher y retrouve les « génies gouverneurs de la terre et des planètes. » . . . . . 34
- § V. — *Dynastie des demi-dieux* ou géants (*Gibborim*). — Les géants devant la science. — Les géants devant la Bible et devant le paganisme. — Constructions cyclopéennes. — Ossements énormes retrouvés. . . . . 43

- § VI. — *Dynastie des mânes ( Rephaïm )*. — Les mânes et les récits modernes. — Les mânes et la Bible. Aperçu tout nouveau. — Les *khous* ou *morts révivifiés* du *papyrus magique* de M. Chabas. . . . 57

- APPENDICE I. — « HÉNOCH, OU CONSIDÉRATIONS NOUVELLES SUR UN LIVRE BIEN ANCIEN. » — Des apocryphes en général. — Aperçu du Livre retrouvé et ses mystères. — Les *bné-aleim* ou la grande objection. — Ces *bné-aleim* dans le *Zohar*. . . . . 68

## CHAPITRE VIII.

### DES BONS ESPRITS DEPUIS LE DÉLUGE,

#### OU PREMIER CATHOLICISME.

- § I. — La terre se rassoit. — Blessures et cicatrices. — Dégénérescences et modifications cosmologiques. — Reprise patriarcale dans l'Arabie Heureuse, appelée autrefois *Ἐδδαίμων*, c'est-à-dire des bons esprits. — Premier catholicisme. — Unité de la théologie. — La trinité, la croix et tous les sacrements. — Jéhovah chez tous les peuples. . . . . 89
- § II. — Archéologie de la sainte Vierge. — Son *immaculation* proclamée par toutes les nations, quarante siècles avant de l'être par Pie IX. — Hathor, appelée *mère divine et dame du ciel*; Anaitis, *étoile du matin et lumière de la mer*; Séméié, *reine du monde et terreur des démons*; Cybèle, *seule mère de Dieu*, Maïa amala (immaculée), *mère de Dieu et des hommes*, etc. — Le mois de mai consacré à Maïa . . . . . 106

## CHAPITRE IX.

### ESPRITS MAUVAIS APRÈS LE DÉLUGE,

#### OU LA PREMIÈRE IDOLATRIE.

- § I. — Reprise du caïnisme. — Cham, Chus et Chanaan. — Idolâtrie. — Que peut-elle être? . . . . . 120
- § II. — L'idolâtrie devant le siècle présent. — Le dieu Pan pris pour exemple. — Divagations et aveux. . . . . 129
- § III. — L'idolâtrie devant la Bible. . . . . 141

- § IV. — Théorie et raison de l'idolâtrie. — Individus et peuples soumis aux mêmes lois. — Esprits tutélaires orthodoxes et païens. — Le palladium de Vesta et l'arche du Seigneur. — Les crimes des nations amenant l'abandon des bons anges et ramenant les mauvais. — Les bons ne donnant jamais leur démission complète et jugeant toujours en dernier ressort. — Angélogologie politique. . . . . 448
- APPENDICE J. — « L'idolâtrie devant les apôtres, devant le néoplatonisme, devant les dieux eux-mêmes. » . . . . . 160

## CHAPITRE X.

## MARCHE DE L'IDOLATRIE,

## OU SES TROIS ÉTAPES PRINCIPALES.

- § I. — Première étape. — Terre de Chus, terre de Cham et les deux Éthiopies. . . . . 470
- § II. — Deuxième étape. BABEL. — Son histoire racontée sur une brique et signé par NABUCHODONOSOR (découverte récente). — Cadastre nouveau donnant à Babylone ou *Babil* une enceinte décuple de celle de Paris . . . . . 477
- § III. — Troisième étape. — Seconde Babel au Mexique. — Géants transatlantiques. — Leurs *giganteia* ne sont pas des mythes. — Étonnement du baron de Humboldt. — Renaissance aujourd'hui et réapparition des anciens phénomènes magiques, accordée par MM. Maury et Littré. — Menace d'une quatrième étape. — L'atlantide de Platon en voie de réhabilitation. . . . . 486
- APPENDICE K. — « L'ANTIBAPTÊME DU PAÏEN. — TATOUAGES HIÉROGLYPHIQUES. » . . . . . 498
- APPENDICE L. — « LIVRES HERMÉTIQUES ET LIVRES SACRÉS DE L'IDOLATRIE. » Livres de Mercure ou de Thaut, ou traditions patriarcales souillées. — Livres kabbalistiques. — La bonne kabbale et le *Zohar*. — Mystique des lettres. — Mauvaise kabbale. — Papyrus kabbalistiques trouvés hier et nous montrant les paroles écrites sous nos yeux par nos tables. — M. Chowlson et les livres nabathéens. — Livres sacrés proprement dits. — Les *Zends* et leurs souillures. — « Le *Zoroastre noir*, père de tous les grimoires, » selon M. Lévy. — Les *Védas*, dictés par Brahmâ le *foudroyé*, pendant les extases magnétiques des médiums. — Benjamin Constant maudissant ce que M. Guignault admire. — Les *Kings*, ou guerre à mort de Confucius et de Tao-tseu. . . 204

## QUATRIÈME PARTIE

FORMES DIVERSES DE L'IDOLATRIE RAPPROCHÉES DES DOGMES  
RITES ET CULTES ORTHODOXES.

## CHAPITRE XI.

## DU FÉTICHISME,

## OU ADORATION DES OBJETS ENCHANTÉS.

- § 4. — Du fétichisme en général. — Les téraphims idolâtriques. — *Séraphims* faits avec des têtes d'enfants. — Les alrunes du Pérou et les conseillères d'Odin. . . . . 247
- § II. — Téraphims juifs, Ephod, Urim et Thummim. — Téraphims de Laban. — Esprits angéliques, suivant Louis de Dieu. — *Urim* et *Thummim* ne parlaient pas toujours, et leur silence désolait le grand prêtre. . . . . 254
- § III. — Cercles, tables, objets tournants. — Mystique du cercle. — Astres appelés *roues terribles* ou *chars de Dieu*. — Rhombes, cylindres et objets tournants. — Théologie des tables antiques. . . . . 264
- § IV. — Théologie et archéologie de la pierre. — La pierre. — Dieu d'Israël devenu la pierre. — Pain des chrétiens. — Pierres animées (*ἐμψυχῆς*) et parlantes. — Pierres et menhirs erratiques. — Blocs et monolithes tournants. — Archéologie du géant et surintelligence du menhir. 279
- § V. — Sidérites ou pierres tombées. — Pierres de foudre (*ceraunia*). — Pierre de Cybèle. — Embarras qu'elle cause à MM. Guignault et Lenormant. — Ces pierres étaient des tables atmosphériques. — Le contenu d'un bétyle. Imprécations. . . . . 296
- § VI. — Zoolâtrie ou fétichisme animal. Les bêtes adorées par des gens... qui ne l'étaient pas. — Contagion zoolâtrique. — Majestueux système selon M. Guignault. — Le bœuf Apis et son *triangle renversé*. — Rapprochement avec la zoolâtrie moderne. — Le président de Brosses et le serpent de Juidah. — Retour au nagualisme. — Définition par M. Maury. . . . . 306

- APPENDICE M. — « THÉOLOGIE D'APIS, DU BOUC, DU CROCODILE ET DU SERPENT. » — La mère d'Apis l'est en même temps du taureau. — Elle reste vierge et porte la lune entre ses cornes. — Le crocodile, emblème de Typhon et devin comme lui. — Le serpent *Chnoubis*, rival du serpent-soleil. . . . . 329
- APPENDICE N. — « LA BIBLE, SES PANS, SES ONOCENTAURES ET SES VELUS. » — Inventions fantastiques ou réalités physiologiques? — Satyres vus et palpés. Qu'est-ce que le *dæmonio meridiano* du psaume? — Hommes et animaux retrouvés. — Voyageurs du moyen âge largement réhabilités. — Le *Thometh* et ses profondeurs sataniques. — *Dégénérescence* n'est pas *transspécialisation*. — Le Lévitique posant des prémisses expliquées par sainte Hildegarde comme par l'histoire, et foudroyées par un anathème dont les effets sont permanents. — Contagion zoanthropique. . . . . 335
- APPENDICE O. — « LYCANTHROPIE (variété du nagualisme) RAPPROCHÉE DES FAITS ANTIQUES. » Dégénérescences physiologiques des lycanthropes rapprochées de celle de Nabuchodonosor. — Hommes-animaux satanisés, en Amérique. . . . . 357

---

## CHAPITRE XII.

### COSMOLATRIE,

#### OU CULTE DES ESPRITS MANIFESTÉS DANS LES PHÉNOMÈNES NATURELS.

- § I. — Cosmolâtrie en général. — Adoration prétendue de la nature *matérielle*. — Le coup de tonnerre de Dodone. — « Les dieux créant leurs symboles, et le symbolisme, dit-on, créant les dieux. » — Vraie pétition de principe. . . . . 372
- § II. — Grande modification et concession importante. — Concession d'une force occulte adorée. — LES FORCES, selon la théologie et selon la physique. — *Propriétés immanentes* de la matière, ou énergies *indépendantes*. — Le cardinal Cusa et le père Kircher. . . . . 379
- § III. — Aveu de Faraday. — Grove, l'un des premiers physiciens de l'Angleterre, justifiant le moyen âge et s'exprimant comme lui. — *Fluides impondérables*, absurdes, selon lui. Tout ce que nous appelons ainsi n'est que l'effet *matériel* d'une cause *immatérielle*. — La hiérarchie

des forces et le docteur Forni déclarant que la négation d'une simple <i>obsession</i> entraîne celle de Dieu lui-même. . . . .	384
§ IV. — Des éléments et de leur culte. — Grande méprise. — Les interventions anormales des <i>recteurs</i> confondues avec la matière élémentaire dont ils disposent. — Le Jupiter de Dodone et le <i>prince du monde</i> de saint Paul. — Les <i>cosmocrates</i> du même apôtre et les <i>dieux-éléments</i> des païens. — Jupiter, Pluton, Neptune et Rhéa régissant les quatre grandes divisions du Cosmos. — Les quatre éléments <i>principaux</i> . . . . .	391
§ V. — Faux spiritualisme moderne. — Puissances magiques naturelles, mais aveugles, de MM. Creuzer et Guignault. — Puissances magiques intelligentes et naturelles de Görres et des Allemands. — Leurs forces élémentaires et devineresses de la nature. — Haute magie naturelle de M. Éliphas Lévy. — Inintelligence normale et <i>essentielle</i> de la nature, et surintelligence <i>indépendante</i> et anormale des éléments . . .	399
APPENDICE P. — « INTERVENTIONS MYSTÉRIEUSES DANS LES QUATRE ÉLÉMENTS PRINCIPAUX » — <i>Le feu</i> et ses mystères. — La foudre, ses caprices, ses malices et ses choix. — Chronos, tout en foudroyant Jupiter, lui laisse « le vain bruit et l'administration de son tonnerre. » — M. Salverio et les Étrusques. — Paratonnerres compromis. — M. Poey, directeur de l'Observatoire de la Havane et M. le docteur Boudin. . . . .	415
<i>La terre et ses mystères.</i> — Héphaïstos, Vulcain, l'Adonis (de Adès) n'est autre que le soleil souterrain où l' <i>anti-soleil</i> de justice; Proserpine, son épouse, est l' <i>anti-Maïa</i> ou l' <i>anti-Notre-Dame</i> de la terre, les noms de <i>Maïa</i> et de γαῖα étant corrélatifs dans la personne de Cybèle. — Adès (enfer) est en même temps le cœur de Jupiter et la prison de Pluton; <i>cor Jovis et carcer Plutonis</i> . — Volcans. — Éruptions mystérieuses de croix, de spectres, etc. — Spectres rencontrés dans les mines. — Schelling affirme que le centre de la terre n'est pas matériel. . . . .	434
<i>L'air et ses mystères.</i> — <i>L'esprit des tempêtes</i> , « <i>spiritus procellarum</i> . » — Trombes atmosphériques de Job et de Pie IX. — Follets de l'atmosphère ou lutins de Jupiter. — Pluies merveilleuses. — Haches de foudre et pluie de boucliers, de même origine, suivant M. Babinet, que nos aérolithes. — Aérolithes espiègles se métamorphosant en briques, charbons, etc. . . . .	452
<i>L'eau et ses mystères.</i> — Poseidon-Neptune. — Trombes marines. — Christophe Colomb coupant une trombe, au nom du Verbe. — Peltier distingue les <i>Presters</i> des <i>Psoloens</i> , ces deux variantes du typhon. — Leurs caprices et la <i>courtoisie</i> de leurs <i>choix</i> . — Sirènes et Tritons	



modernes. — Catastrophe tragi-comique du *Saint-Vincent* de La Rochelle. . . . . 473

*Fontaines sacrées. Sources intermittentes.* — Les sources païennes de Patras, de Colophon, des Palices, d'Illagno, etc., rapprochées de nos fontaines sacrées, intermittentes aussi comme celles de Palestine. — Ne pas confondre l'*esprit du lieu* (bon ou mauvais) avec la puissance supérieure (bonne ou mauvaise) qui s'exprime par lui. . . . . 487

# ERRATA DU TOME III<sup>e</sup>

Page	26,	lig. 5 et 6,	au lieu de : <i>ce qui s'est pu s'est dû,</i>	lisez : <i>ce qui s'est pu faire s'est dû faire.</i>
— 210	— 28	—	<i>livres sacrés,</i>	— <i>livres kabbalistiques.</i>
— 214	— 17	—	<i>de la divination,</i>	— <i>et à la divination.</i>
— 243	— 23	—	<i>lorsqu'il,</i>	— <i>lorsqu'elles.</i>
— 315	— 22	—	<i>ses,</i>	— <i>leurs.</i>
— 327	— 3	—	<i>Frérel,</i>	— <i>Fréret.</i>
— 382	— 5	—	<i>il s'exprima,</i>	— <i>il s'exprimait.</i>
— 422	— 6	—	<i>voix terrible, que Tite-Live prescrivait des sacrifices,</i>	— <i>que Tite-Live et Denys nous font entendre prescrivait.</i>
— 445	— 21	—	<i>en 1295, le royaume de Castille,</i>	— <i>en 1295, dans le royaume de Castille.</i>

TROISIÈME PARTIE

---

TRADITIONS ANTÉDILUVIENNES

ET

POSTDILUVIENNES

JUSQU'AUX TEMPS HISTORIQUES



## CHAPITRE VII

# DES ESPRITS APRÈS LA CHUTE

ET JUSQU'AU DÉLUGE

---

### § 1

La Bible. — Réticences et sobriété de ses récits. — Quinze siècles en trois chapitres.

L'arrêt en est porté; ce monde est devenu λόφος ἄτης, ou la *vallée de la mort*, comme disaient tous les philosophes grecs. L'heure de l'exil a sonné pour ses maîtres, et l'humanité se met en marche. Il va lui falloir désormais promener toutes ses misères sur la surface du globe, le fatiguer de ses plaintes, l'arroser de ses sueurs et de son sang. Départ navrant! douloureux pèlerinage qui ne devra plus s'arrêter qu'à la fin de tous les siècles sur les confins d'un autre monde!

Toutefois un grand bien demeure à l'homme, l'espérance, et, ce qui vaut mieux que l'espérance, le commandement et le devoir d'espérer; cheminant désormais sous le charme et sous la garantie de cette injonction paternelle, le pèlerin fatigué pourra du moins suspendre sa lyre aux saules de la rive, se retourner par moments, puis, las de chercher à l'horizon les

dernières lignes du paradis pleuré, rêver, rêver encore aux promesses de l'avenir, puis reprendre sa marche abrité sous les ailes d'un chérub et soutenu par l'amour d'une compagne.

Que nous dira la Bible sur cette première étape de l'humanité voyageuse? Peu de chose. Il lui suffira de nous donner une vingtaine de noms propres, quelques affirmations généalogiques parfaitement concordantes avec sa topographie et ses chiffres, puis trois chapitres, ou plutôt trois simples sommaires de chapitres, qui sont au lecteur égaré ce que les phares de nos côtes sont pendant la nuit aux marins des grandes mers.

Voilà tout ce que dans sa sobriété, ou plutôt dans ses réticences calculées, la Bible consacre à la mystérieuse épopée renfermée dans les quinze ou vingt siècles qui courent de la chute au déluge. « L'Écriture, dit un auteur chrétien, se borne à signaler la naissance des patriarches antédiluviens, leur vie plusieurs fois séculaire et leur mort. Astres glorieux, ils se lèvent, suivent leur longue carrière et se couchent. Pas un mot de plus pour la plupart d'entre eux<sup>1</sup>. »

Dans ce parcours de deux ou trois lustres, trois noms, trois personnages seulement s'offrent à nous avec un caractère profondément accusé. Les deux premiers, Caïn, en hébreu *Qayin* ou fils de la peine, et Seth ou Schèth (de *Suth* fondateur), ouvrent la double et adverse généalogie des deux cités mystiques. Quant au troisième, Hanoch ou Hénoch (en grec Ἐνοχίου, œil interne), il constitue, comme on le sait, une individualité si tranchée, que la tradition nous le montre respecté par la mort elle-même et réservé pour les dernières heures de la terre.

La race bénie est une race de pasteurs et de pontifes. Abel, Jabel, Énos et Mathusael représentent encore aujourd'hui les mœurs et les vertus agricoles. La race maudite, au contraire, est une race d'industrie. Caïn travaille le fer et décrète la loi des poids et mesures; Tubalcain fond les métaux; Lamech,

1. Guillemin, *Âges de la Bible*. I, 87.

leur disciple, est le second homicide. Tous représentent, cinq mille ans avant nous, les talents, les vices et les malheurs de nos cités industrielles et marchandes. Chose singulière! dès l'origine du monde, surgissent les mêmes problèmes, et nous voyons les sociétés primitives, si pures dans les champs, dégénérer, comme aujourd'hui, dans les *hénochies* populeuses.

Manquant absolument de documents sur les dix ou quinze siècles qui séparent l'apparition de l'humanité sur la terre de sa destruction dans les eaux, rien ne nous autoriserait à scruter les mystères antédiluviens, si la suite de la Bible ne nous montrait à chacune de ses lignes, d'une part les patriarches sémites continuateurs de la piété des fils de Seth, de l'autre les chamites continuateurs de Caïn, fidèles héritiers de ses instincts et de ses pratiques sataniques.

En dehors des prévarications énormes qui vont tout à l'heure attirer sur l'humanité le châtiment général, et comme pour en ouvrir l'effroyable *dossier*, la première génération n'est accusée que d'un crime; mais ce crime est un fratricide, et la marche du procès peut nous donner encore une idée fort exacte des rapports établis entre l'homme et son juge. Saint Augustin a grand soin de faire remarquer que c'est le même interrogateur qui, après avoir cherché et questionné le père « sous une certaine forme corporelle<sup>1</sup>, » cherche maintenant dans le même lieu et interroge le fils.

« Et Qayin (irrité) adressa la parole à Hébel, son frère, et lorsqu'ils furent dans les champs, Qayin se jeta sur lui et le tua. Et l'Éternel demanda à Qayin : « Où est Hébel, ton frère? » Et il répondit : « Je ne sais; suis-je le gardien de mon frère? » Mais l'Éternel lui dit : « Qu'as-tu fait? la voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi. Va, sois en horreur à la terre qui a ouvert son sein pour recevoir de ta main le sang de ton frère. Lorsque tu la cultiveras, elle ne te prodiguera plus ses *forces*, et tu seras errant et fugitif sur la

1. Voir le chapitre précédent.

terre. » Alors Qayin dit à l'Éternel : « Quiconque me rencontrera me tuera. — Non, dit l'Éternel... » Et il lui fit une marque pour qu'on ne le tuât pas<sup>2</sup>... »

Peut-être dira-t-on encore que toute cette scène ne s'est passée qu'au fond de la conscience et de l'esprit du meurtrier? Mais lorsqu'une conscience se demande à elle-même : « Où est ton frère ? » elle ne se répond pas d'ordinaire : « Je ne sais ; est-ce que je suis chargé de le garder ? » C'est le contraire qu'elle se dit. Ce n'est pas davantage la conscience qui se condamne à « errer dorénavant sur la terre, » qui se pourvoit contre les conclusions de ce verdict, et qui se fait imprimer sur le front la *marque* et le sceau de ce bain à perpétuité, où l'humanité va désormais faire son temps.

Un tel colloque, on en conviendra, justifie bien une fois de plus toutes nos dernières réflexions sur la nécessité du langage *extérieur* et du miracle *objectif*.

Passons maintenant à l'examen de questions plus ardues.

## § II

Les antédiluviens devant la science d'hier et devant celle d'aujourd'hui.

Maintenant a-t-il existé réellement des antédiluviens et que faut-il en penser ?

Après avoir gratifié l'homme d'une antiquité fabuleuse, la science incroyante et moderne avait reviré de bord tout à coup, et, peu soucieuse d'une contradiction si subite, s'était emparée avec bonheur de la curieuse observation scientifique que voici. Dans les terrains géologiques produits par le dernier cataclysme, et pour cela même appelés *diluvien*s, terrains

1. *Genèse*, ch. iv, du v. 9 au v. 16.



dans lesquels Cuvier et son école venaient de retrouver tant de races animales disparues, on n'avait jamais pu rencontrer aucun squelette humain; d'où l'on concluait, avec la précipitation et, ce qui est plus fâcheux, avec la *satisfaction* ordinaire, que l'humanité ne datait que d'hier et ne remontait pas au delà du déluge.

L'objection cette fois paraissait bien fondée; elle ne s'appuyait plus sur des chiffres bien groupés, sur de prétendues annales historiques, elle s'appuyait sur une évidence matérielle; on vous faisait descendre dans une mine, on en brisait les affleurements, et le coup du marteau du géologue était toujours suivi de cet argument sans réplique : « Voyez, vous n'avez jamais été là <sup>1</sup>. »

De bons chrétiens s'en alarmaient; en vain cherchait-on à les tranquilliser par cette considération toute simple, qu'aux lieux où l'on trouvait les mastodontes l'humanité n'était peut-être pas alors arrivée, que d'ailleurs on n'avait pas encore foré le sol des peuples orientaux, et que, de l'absence de l'homme dans les plâtrières de Montmartre, on ne pouvait nullement conclure à son absence au pied de l'Himalaya ou sur les bords de la mer Morte; en vain, se risquait-on encore à soutenir qu'au milieu d'une dissolution semblable il était peut-être difficile de distinguer à coup sûr et à première vue tant d'empreintes maléficiées... Rien n'y faisait; d'un côté on s'obstinait à trembler pour la Bible, et de l'autre à triompher contre elle.

1. On se rappelle encore l'*homme fossile* de Fontainebleau, si péremptoirement réintégré par Cuvier dans la classe des salamandres; cette grande déconvenue avait été le coup de mort pour « l'homme témoin du déluge; » on n'osait même plus en parler, à plus forte raison en poursuivre la recherche. Que voulez-vous ? le vaudeville lui-même s'était emparé de la méprise, et l'on y avait sifflé du même coup les antédiluviens et la Bible. Or, celui qui connaît son public parisien, sait parfaitement tout ce qu'un apophthegme de l'Académie des sciences, illustré par un *couplet*, peut entraîner de certitude générale. Ces deux autorités réunies constituent, pour la foule, le summum de l'infailibilité philosophique, et cette fois-ci tout le monde avait partagé sa confiance.

La critique, « qu'on n'a jamais prise en défaut, » nous a dit M. Renan, prenait cette fois son point d'appui sur les entrailles de la terre, et nous allons voir si malgré l'apparente solidité de ce terrain elle parvenait à y construire quelque chose de plus durable que ses édifices de textes et de chiffres.

Pendant et malgré ces négations, un savant distingué du département de la Somme, M. Boucher de Perthes, frappait inutilement depuis une trentaine d'années aux portes de toutes les académies, pour qu'elles s'ouvrissent à son intéressante découverte. Elle consistait dans la rencontre toujours croissante au milieu des terrains *diluviens*<sup>1</sup> de fragments de silex taillés en couteaux, en flèches, en hachettes, attestant de la manière la plus irréfragable la contemporanéité de l'homme et des races animales qui, déposées dans ces terrains n'avaient pas survécu à ce grand cataclysme. Cette découverte contrariait trop de préjugés pour qu'elle n'allât pas s'échouer sur ces grèves académiques, où s'étaient échouées tour à tour non pas *tant* de vérités, mais à peu près *toutes* les vérités du premier ordre. Celle-ci, grâce à l'excellente compagnie qui l'entourait, eût peut-être consenti à prolonger son sommeil; mais son heureux inventeur aurait préféré, je crois, que l'on n'attendît pas l'accomplissement de ses seize lustres, pour lui pardonner, comme à tant d'autres, « *l'inexcusable tort d'avoir trop tôt raison.* » Espérons qu'en récompense de ses beaux travaux et en retour de ses longs mécomptes, la Providence reculera pour lui, comme pour Ézéchias, l'aiguille de son cadran et laissera à sa verte vieillesse tout le temps nécessaire pour son règlement de compte définitif avec l'Académie.

Quant à nous, fort de tous les précédents du même ordre, nous pressentions bien que la vérité devait se trouver une fois de plus du côté du savant *éconduit*, car rien ne porte bonheur à une vérité comme les sarcasmes préalables; seulement nous étions loin de nous douter que les faits exposés par M. Bou-

1. On appelle ainsi les terrains formés sous l'action du déluge, et recouverts par tous les terrains postérieurs.

cher de Perthes fussent susceptibles d'une si grande et si prochaine démonstration. Assurons-nous-en. Il y a dix ans déjà que nous avons commencé à trembler pour les dénégateurs, en lisant un rapport de M. Pictet, de Genève, sur quelques ossements humains recueillis par lui dans les déjections du volcan de Denise, près du Puy-en-Velay. Ces déjections étaient logiquement, selon lui, de la même date que celles du revers de la montagne, qui, bien évidemment diluviennes, renfermaient toute une masse d'animaux du même âge et perdus. Nous trouvions en même temps fort légitimes les conclusions de M. Pictet sur « la rareté de l'espèce humaine, en Europe, à cette époque, » et nous ne nous attendions guère, ni lui non plus probablement, aux nombreux compagnons qui bientôt, grâce aux déblais et aux tunnels des chemins de fer, allaient apporter tant de renfort et de consolations à son *sujet* isolé.

Quel n'a donc pas été notre étonnement, en lisant, il a trois ans, dans la *Revue des Deux Mondes*<sup>1</sup>, un article de M. le Dr Littré, dont nos lecteurs connaissent déjà les désolants principes, mais en même temps la franchise philosophique. Cette franchise se montrait encore ici; de même qu'il avait confessé, nous l'avons vu, la réalité de nos phénomènes spirites, tout en leur donnant une explication impossible, de même nous le voyions confesser de nouveaux faits « contrariant, disait-il, une opinion reçue, mais pouvant, selon lui, décider de grandes questions. »

Dans cet article M. Littré nous reportait d'abord au mémoire publié en 1849 par M. Boucher de Perthes, sous le titre de « *Antiquités celtiques et antédiluviennes*, » puis il alléguait l'autorité de M. Rigollot, qui, d'abord fort incrédule à ces faits, s'était vu forcé de se rendre, lorsque ces hachettes (antédiluviennes) s'étaient multipliées sous ses mains. En quatre mois il en avait trouvé plus de quatre cents dans un terrain de médiocre étendue près de Saint-Acheul; presque

toutes avaient la forme d'un ovoïde tranchant, d'autres ressemblaient à un poignard, d'autres à une pyramide triangulaire, etc. M. Littré faisait remarquer avec raison qu'à l'époque où les mastodontes exhumés avec elles vivaient en Picardie, le climat y était probablement tout différent, et *qu'un printemps éternel planait sur le globe terrestre*; autrement dit que la nature était à peu près le *contraire* de ce qu'elle est aujourd'hui.

Passant ensuite aux corroborateurs récents, M. Littré nous montrait M. Lund, « infatigable chercheur de débris paléontologiques, qui, après avoir examiné plus de huit cents cavernes en Amérique, avait trouvé des ossements humains dans *six* de ces cavernes. »

Mais l'Amérique n'était pas seule; « voici, disait-il, que l'on découvre maintenant, dans certaines localités de l'Allemagne, des têtes qui n'ont plus rien de commun avec celles des habitants actuels de cette contrée; et, certes, un fait pareil ne se laissera pas *écarter* facilement. »

*Écarter!*... M. Littré connaît bien son terrain et possède bien sa langue.

Il citait encore M. Spring, professeur à la Faculté de médecine de Liège, qui avait trouvé dans une grotte à ossements, près de Namur, et sur la montagne de Chauvaux, de nombreux ossements humains « *d'une race toute différente de la nôtre.* »

Quant aux crânes exhumés aux environs de Bade, en Autriche, ils offraient selon lui une grande analogie avec ceux des races africaines et nègres, tandis que ceux des bords du Danube et du Rhin présentaient une assez grande ressemblance avec ceux des Caraïbes et des anciens habitants du Chili et du Pérou. On avait pu remarquer en outre un os pariétal humain, où l'on voyait une fracture opérée par un instrument contondant trouvé dans le même fragment de brèche. C'était une hache d'un travail grossier.

Toutefois M. Littré ne se prononçait pas encore. Mais « qui ne comprend, disait-il, à la vue de l'exhumation de ces vieux

témoins, que *toutes les origines* et *toutes les durées* ont besoin d'être remaniées, et qu'il y a UN AGE à étudier et à introduire, soit à l'aurore de l'époque actuelle, soit aussi, comme je le pense, à celle de l'époque *qui l'a précédée?* »

Enfin, depuis 1859, la découverte et la logique ayant marché de compagnie, la négation devenait insoutenable, et, dès l'année suivante, on pouvait lire avec le plus grand intérêt, dans le *Siècle* du 6 mars 1860, un article de M. Victor Meunier donnant la nomenclature de *tous* les instruments et crânes trouvés par « des géologues très-distingués. »

« On ne dira plus, ajoute cet écrivain, que les haches n'ont été vues *en place* par aucun géologue. »

« Parmi ces derniers, M. A. Gaudry se fait remarquer par la précision de ses conclusions, ainsi posées :

« 1° Nos pères ont été positivement contemporains du rhinocéros *tichorstans*, de l'hippopotamus *major*, de l'elephas *primigenius*, du cervus *somonensis*, et d'une grande espèce de *bos*, détruite aujourd'hui ;

« 2° Le terrain nommé *diluvium* par nos géologues a été formé au moins en partie après l'apparition de l'homme. Sa formation a sans doute été le résultat du grand cataclysme resté dans les traditions du genre humain. »

Mais à quel type pouvaient appartenir ces crânes et ces races?

« Sous le rapport du profil de la face, les races humaines peuvent se ranger en deux groupes. Dans l'un le profil est droit, le front est proéminent, les incisives sont verticales, l'angle facial est largement ouvert, c'est ce que les anatomistes appellent le type *orthognathe*.

« Dans l'autre, le front est fuyant, les incisives saillantes, l'angle facial est oblique, c'est le type *prognathe*. Le premier tend vers les dieux et le second vers la brute; l'un monte à l'Apollon, l'autre descend au gorille. A celui-là appartiennent les races caucasiques, aux autres les races inférieures.

« Or tous ces ossements de l'époque quaternaire, trouvés

avec les animaux, soit en Amérique, soit en Europe, appartiennent tous au type prognathe.

« Leur analogie avec la race nègre et avec les Indiens d'Amérique est évidente et complète. »

Quand on se rappelle que M. Le Couturier, de si regrettable mémoire, écrivait en 1857 : « Si l'homme fossile existe, il est encore à trouver, » et qu'en 1805, Cuvier prenait ceux de la Guadeloupe pour « de malheureux naufragés, » on comprend cette spirituelle conclusion de M. Victor Meunier : « Qu'on juge si le procès de cet homme fossile mérite d'être revisé. C'était une cause *étranglée*, mais non jugée. La question de l'homme fossile est l'affaire Lesurques de la paléontologie. »

« Effectivement, continue-t-il avec M. Philippe de Filippi dont il reproduit le rapport, tel est le résultat direct de l'observation *qu'il faut accepter* dans toutes ses conséquences <sup>1</sup>. »

Dans l'année 1861 une communication fut faite à la Société philomathique de Paris, par le plus éminent peut-être de tous nos paléontologues <sup>2</sup> actuels, M. Lartet. Il s'agissait d'une caverne située dans le département de la Haute-Garonne, et dans laquelle on avait trouvé les ossements de dix-sept cadavres, accroupis encore auprès de quelques charbons écrasés, de quelques amulettes grossières, de quelques fragments de poteries et d'armes en silex, le tout en compagnie du grand ours *spelæus*, de l'*éléphas primigenius*, de l'*aurochs*, du *megaceros hibernicus* ou cerf gigantesque, tous animaux classés généralement parmi les races antérieures au déluge. « Quant aux

1. M. de Filippi termine, il est vrai, cette phrase par quelques mots assez malsonnants, qui tendraient à déduire de ces faits l'infériorité et la postériorité de la race adamique ; mais il oublie que la Bible elle-même, après avoir déploré l'alliance des Séthites (orthognathes) avec les filles de Caïn (prognathes), nous montre précisément la terre occupée par une race maudite que son créateur se voit obligé d'exterminer, à l'exception des Noachides. Or, jusqu'à ce que l'on retrouve en Orient les fossiles de cette famille séthique (unique comme pureté), il devient assez difficile de trouver autre chose que des types dégénérés et maudits.

2. La paléontologie est l'étude des animaux fossiles.

ossements humains de cette première époque, dit M. Lartet, ils appartiennent tous à une race très-petite, tandis que ceux qui avoisinent le déluge et se trouvent dans les terrains formés par lui appartiennent tous A DES HOMMES DE TRÈS-HAUTE TAILLE <sup>1</sup>. »

Enfin cette année même, en 1862, M. le marquis de Vibraye, après avoir mis sous nos yeux une partie de sa brillante collection, nous a communiqué le résultat des fouilles qui lui ont procuré ses richesses et qu'il a pris soin de diriger lui-même. à Saint-Acheul (près d'Amiens), à Chitenay (Loir-et-Cher), à Arcy-sur-Cure (Aube), etc. Il est inutile d'ajouter que les conclusions de ce savant distingué sont semblables, quant au fond, à toutes les conclusions précédentes.

Est-ce à dire pour cela que la dénégation se sera rendue à l'évidence, et qu'elle aura généralement et généreusement fléchi le genou devant une évidence si palpable? On ne pouvait l'espérer, en raison des précédents. On a donc vu avec regret des princes de la science géologique s'inscrire en faux contre tant de témoignages physiques et humains, et compromettre tous les principes reçus, plutôt que de concéder à un contemporain une part de gloire qui pourrait enlever quelque chose à la leur <sup>2</sup>.

Mais, comme l'a très-bien dit le marquis de Vibraye, « un semblable déni d'une vérité si flagrante a sans doute une raison d'être, et j'avoue que, pour l'honneur de la science, ou

1. Nous devons tous ces détails à son extrême complaisance.

2. On a commencé par élever quelques doutes sur l'authenticité du *diluvium* lui-même; mais si ce doute est licite pour la première couche, la plus rapprochée de la surface de la terre, et qui renferme tous les souvenirs de l'époque celtique avec les débris de nos animaux actuels, s'il l'est encore pour la deuxième couche qui date de l'époque *Leam* et renferme quelques animaux mélangés, s'il l'est, à la rigueur, pour la troisième couche, appelée *diluvium rouge* et remplie d'animaux connus et inconnus, comment ne cesserait-il pas de l'être, lorsqu'il s'agit du quatrième terrain, appelé *diluvium inférieur*, et dans lequel se trouvent tous les grands animaux perdus, tels que ceux que nous avons nommés tout à l'heure? Or, c'est dans ce dernier précisément que se rencontrent le plus de hachettes et d'ossements humains.

plutôt de quelques rares adeptes, je ne me sens nulle envie de chercher à l'approfondir<sup>1</sup>. »

« Laissons dire, reprend à son tour M. Lartet, ces hommes qui, retranchés dans leurs théories inflexibles, tournent le dos à l'évidence pour ne pas être obligés d'admettre la vérité qui les irrite<sup>2</sup>. »

Malgré ces derniers, en voilà donc bien assez pour qu'il soit permis de parler des antédiluviens aujourd'hui, sans encourir aucune note d'hérésie scientifique, ou de substitution de la *légende* à l'*histoire*.

Il a suffi de quelques heures et de quelques déblais industriels pour faire écrouler tout un échafaudage scientifique sur la prétendue base qui lui donnait toute sa force<sup>3</sup>.

### § III

Les dynasties divines des anciens. — Les patriarches en tous lieux. — Spéculations ethnographiques préalables.

#### 1. — *Comment se pose le problème.*

Ce n'est donc plus là ce qui doit nous occuper. Il en est de même de la chronologie antédiluvienne, et nous laissons aux chronologistes de profession le soin d'examiner la valeur des

1. « *Quelques observations, etc., etc.* », p. dernière.

2. *Loc. cit.*

3. Au reste, c'est peut-être encore sainte Hildegarde qui, dans les *Révélation scientifiques*, dictées et recueillies par elle au x<sup>e</sup> siècle, nous dépeignait le plus exactement tous ces faits tels qu'ils se déroulent aujourd'hui sous les yeux de nos savants. « Tout le peuple, dit-elle, fut submergé, car les eaux, en recouvrant *toute la terre*, en avaient fait une sorte de boue (*velut lutum*) tellement profonde, qu'on ne pouvait plus guère retrouver d'autres cadavres que ceux d'un certain nombre d'animaux. » (*Œuvres*, p. 966.)

Nous en appelons à tous les géologues de bonne foi ; est-il possible de mieux peindre le *DILUVIUM* et les découvertes modernes ? Quid donc, en 1150, s'occupait des courants diluviens et des fossiles ? Qui donc avait amené cette sainte abbesse, presque toujours en extase, au même point où arrive aujourd'hui M. Boucher de Perthes ? Écartez le surnaturel, et vous vous trouverez en présence d'un problème plus intéressant et bien plus insoluble encore que celui des haches et des silex.



attaques et des réponses. Il y a longtemps que, sous ce rapport, nous soupçonnions aussi bien des méprises, et que nous pensions avec le Dr Sepp que « l'antiquité au contraire avait des notions claires et certaines sur la durée historique des temps qui ont précédé le déluge <sup>1</sup>. »

Il est une autre question qui nous préoccupe davantage, et c'est précisément celle dont on s'occupe le moins autour de nous, c'est-à-dire la manière dont l'antiquité remplissait cette même période de la création au déluge. Partout, même accord que sur le nombre des années, partout et toujours dans le même ordre, des règnes de *dieux*, de *demi-dieux*, de *héros* ou de *mânes*.

L'insistance et l'assurance avec lesquelles toutes ces nations persistent à nous raconter ces singuliers règnes constituent certainement un des problèmes historiques les plus bizarres qui se soient jamais dressés devant la curiosité humaine.

Voici qui est bien étrange en effet, et si c'est encore « la *conscience* et le *génie humanitaires* » qui, grâce à *l'intuition primitive*, sont parvenus à inspirer un tel accord de rêveries historiques, il faut convenir que la *conscience* de nos pères ne ressemblait guère à celle de leurs enfants; l'humanité depuis longtemps n'enfante plus rien de pareil.

« Mais enfin, s'écriait, il y a près d'un siècle, un illustre et infortuné savant <sup>2</sup>, qu'est-ce donc que ces premiers âges des Indiens, désignés sous le nom de *règne des dives* <sup>3</sup>, et ensuite des Péris <sup>4</sup>; ou bien, chez les Chinois, ces règnes des Tien-hoang, ou rois du *ciel*, parfaitement distingués des Ti-hoang, ou rois de la *terre*, et des Gin-hoang ou des rois-*hommes*, distinctions qui s'accordent merveilleusement avec celles des Grecs et des Égyptiens en *règne des dieux*, des *demi-dieux* et des *hommes*? »

1. *Vie de Jésus-Christ*, par le Dr Sepp, p. 420.

2. Bailly, *Histoire de l'astronomie ancienne*.

3. Dieux, génies.

4. Fées et revenants.

Un siècle s'est écoulé depuis ce cri de détresse et nous le poussons encore tous les jours. Tout dernièrement encore, M. Renan impatienté s'écriait : « Je n'essayerai pas de résoudre ces énigmes... Il semble que d'un bout à l'autre du monde *une volonté perverse et la fatalité* aient conspiré pour se jouer des efforts de la critique, dans cet obscur dédale de non-sens et d'erreurs. » Et pour M. Renan l'embarras se complique, lorsqu'il reconnaît que le fragment de Sanchoniaton qui renferme ces choses « n'est pas, comme on l'avait faussement supposé, l'œuvre de Philon, écrivain consciencieux, etc.<sup>1</sup> »

Parmi tant de récits similaires, choisissons les plus célèbres et que les savants veuillent bien nous pardonner quelques détails trop connus, dans l'intérêt de ceux qui les ignorent.

Lorsque le père de l'histoire, Hérodote, consulta, quatre cent cinquante ans avant notre ère, les prêtres égyptiens, ils lui montrèrent la longue suite des statues de leurs rois et pontifes *piromis*, *nés les uns des autres*<sup>2</sup>, qui avaient régné sur l'Égypte à dater de Menès, leur premier roi *humain*. Ces statues étaient d'énormes colosses en bois au nombre de trois cent quarante-cinq, dont chacun avait son nom, son histoire et ses annales. Jusqu'ici nous pouvons facilement croire Hérodote placé sur un terrain d'autant plus rationnel que chaque jour les Lepsius et les Rougé viennent apporter une justification de plus à ses affirmations, soit en découvrant le parallélisme de quelques dynasties que l'on croyait héréditaires, soit en réduisant les années solaires en années purement lunaires.

Mais il faut convenir que ces historiens, que ces prêtres si véridiques, tant qu'il ne s'agissait que des hommes, devenaient tout à coup bien suspects lorsqu'ils remontaient à l'histoire de leurs dieux.

Ces mêmes prêtres, qui montraient à Hérodote des *annales* si bien tenues sur les rois *piromis*, se vantaient de la même

1. Mémoire sur l'*Histoire phénicienne*, de Sanchoniaton, t. XXIII, année 1553, Acad. des inscr.

2. Le *piromis* était l'archiprophète du temple.

exactitude pour les annales historiques de leurs dieux. Or, à les entendre, on ne pouvait jamais arriver à ces hommes qu'après avoir traversé les trois dynasties élémentaires des dieux, des demi-dieux et des mânes ou héros.

C'était pour ainsi dire à prendre ou à laisser, pas de milieu : les uns étaient tout aussi historiques que les autres. Hérodote n'est pas seul à nous le dire. Diodore, la vieille chronique, Ératosthène et Manéthon répètent les mêmes assertions et paraissent souscrire avec plus ou moins de résignation à ces dynasties merveilleuses.

Ces deux derniers historiens surtout ajoutent encore à l'embarras général, en ce que tous les deux ne semblent d'abord avoir pris la plume que pour en faire justice. Le premier (Ératosthène), astronome d'une époque relativement bien moderne (260 ans av. J.-C.), semble ne céder qu'à regret à l'autorité des traditions; le deuxième, prêtre d'Héliopolis, se trouve chargé, vers la même époque, par Ptolémée Philadelphie, d'écrire pour lui, et sur les documents *cette fois* les plus certains, l'histoire du nouveau pays que les événements l'appellent à gouverner. Or, que fait cet historien choisi par la science et par l'autorité royale ? Il étudie tout d'abord les registres et les archives, puis des archives il passe aux livres sacrés conservés dans les temples<sup>1</sup>, les confronte avec elles, et comme à cette époque on n'avait pas encore inventé la méthode de *suppression* pour tous les faits gênants il se voit *forcé* de transcrire la totalité de ces annales indistinctement, et personne ne saurait l'en blâmer, pour peu que l'on s'en tienne aux principes appliqués tout à l'heure par Freret et M. Le Bas aux prétendues *légendes* romaines<sup>2</sup>.

Il est vrai d'ajouter que ces annales ayant depuis complètement disparu, Manéthon, qui n'avait plus de pièces justificatives à produire, se vit classé par la philosophie moderne parmi ces prêtres *roués* de tous les âges qui semblent n'avoir

1. Ceux d'Agathodæmon, fils du deuxième Hermès.

2. Voir notre t. 1, p. 97.

eu d'autre but que d'ennoblir leur origine et de travailler pour leur *couvent*.

Selon cette philosophie, Manéthon *s'entendait* probablement encore, à deux ou trois siècles de distance, avec les prêtres conteurs d'Hérodote; Diodore, Ératosthène, la vieille chronique et son éditeur plus moderne, Le Syncelle, seraient alors tombés dans le même piège sacerdotal et méritaient le même mépris.

Mais il paraît qu'aujourd'hui on s'aperçoit que la fourberie, — s'il en faut une absolument, — devrait remonter un peu plus haut qu'à l'époque de ces prêtres; les monuments se retrouvent, et, comme toujours, nous forcent à adresser des excuses, sinon à la vérité constatée, du moins à la véracité complète de ceux qui s'en disaient les interprètes fidèles.

Déjà la table d'Abydos était venue, grâce au génie de Champollion, justifier la bonne foi des prêtres de Ptolémée. Depuis, ce furent les *archives sacerdotales*, composées de documents historiques, de légendes, de chants et de listes royales : c'était tantôt le récit hiératique des campagnes de Ramsès<sup>1</sup>; tantôt le fameux *Rituel funéraire*; tantôt, enfin, le plus remarquable de tous les papyrus, celui du musée de Turin, devant lequel, frappé d'admiration, Champollion avait déjà pu se convaincre qu'il avait « là sous les yeux les débris d'une liste de dynasties qui avaient embrassé même les temps mythologiques OU LES RÈGNES DES DIEUX ET DES HÉROS,... car le commencement de ce curieux papyrus nous prouve que les traditions mythiques et héroïques étaient déjà dès l'époque de Ramsès *telles que Manéthon nous les avait transmises*; aussi voyons-nous y figurer, comme rois de l'Égypte, les dieux Seb, Osiris, Set, Horus, Thoth-Hermès et la déesse Ma, et déjà une longue période de siècles est attribuée au règne de chacun d'eux<sup>2</sup>. »

1. Si bien traduites par M. de Rougé. (*Poème de Pen-la-our.*)

2. Ce passage est extrait d'un article de M. de Rougé, inséré dans les *Annales de philosophie chrétienne*, t. XXXII, p. 442.

Selon le chevalier de Bunsen et M. de Rougé réunis, « *Tout porte maintenant à croire, et par de fortes raisons, que ces papyrus, ces rituels funéraires, faisaient partie de ces livres sacrés attribués à Thoth, livres dont les Stromates de saint Clément (VI, p. 268), nous avaient révélé toute l'ordonnance et que l'on portait solennellement dans toutes les processions*<sup>1</sup>. »

On en conviendra, tout ceci commence à devenir fort intéressant et promet de le devenir bien davantage.

On comprend, toutefois, que pour une science qui, alors même qu'elle possède au Louvre une magnifique salle des *dieux* n'en veut à aucun prix, de telles richesses embarrassent autant qu'elles intéressent ; car, enfin, nous voici revenus à nos premières perplexités ; si nous les acceptons depuis tel jour et depuis telle heure, si nous proclamons leur véracité jusqu'à tel ou tel moment, comment les rejeter absolument pour toutes les heures qui précèdent ? Or, voilà que toutes ces dynasties humaines ou divines nous arrivent exactement par la même voie : les sources sont les mêmes, les autorités sont les mêmes, les monuments sont les mêmes, les attestants sont les mêmes, et nous cependant, pleins de respect pour tout ce qui suit la seizième dynastie, nous rejetons hardiment et avec le plus profond mépris tout ce qu'on nous dit des quinze autres qui la précèdent immédiatement !...

Tout cela n'est guère logique.

Peut-être avant de construire dans les galeries du Louvre cette magnifique salle des *dieux*, dont nous parlions tout à l'heure, eût-il été plus sage de reprendre un peu l'examen de leurs théologies. Faute de le faire, il est assez simple, comme le dit quelque part M. de Rougé, que « l'histoire de ces dieux soit une des parties les moins avancées de la science »<sup>2</sup>.

Encore une fois, comment donc faire, avec tous nos principes, pour nous tirer d'un si mauvais pas ?

1. M. de Rougé, *Annales de philosophie chrétienne*, t. XXXII, p. 435.

2. *État actuel de toutes les découvertes*, loc. cit.

2. — *Essais d'explication.*

Comme explication, les uns essayent encore de « la fable pure et du mensonge intéressé », ce sont les partisans du mythe; les autres, « des attributs divins transformés en divinités », et dans le chapitre suivant nous allons presser un peu cette vérité incomplète; d'autres, auxquels cependant les vrais principes ne manquent pas, préfèrent, comme les allégoristes, remplacer les réalités spirituelles par « les personifications des forces naturelles et cosmiques; » d'autres, plus difficiles, auxquels ces forces suffisent encore moins, indiquent plutôt qu'ils ne la soutiennent la possibilité de « forces naturelles supérieures et antérieures à la création de l'homme, » dont le développement successif et gradué aurait constitué, comme il est permis de le supposer, les six jours ou époques de la création gènesiaque. Cette dernière opinion, soutenue avec talent et esprit par le R. P. Pianciani, l'un des professeurs les plus distingués du collège romain, ne manque assurément ni d'originalité ni peut-être même de quelque vérité; seulement il faudrait s'entendre au préalable sur la vraie nature de ces forces naturelles, et peut-être compléter tout simplement cette théorie<sup>4</sup>. D'autres enfin, moins hardis et plus raisonnables, à notre sens, trouvant dans l'époque antédiluvienne tout le temps nécessaire pour y caser ces dynasties, rapportent tout aux patriarches et à la double race des Séthites et des Caïnites.

Il y a bien certainement ici une base acceptable de vérité, et ses défenseurs ne manquent ni de raisons pour la poser ni de talent pour la défendre.

4. Ainsi, pour le P. Pianciani, Vulcain ou le feu (l'Héphaistos de la vieille chronique et de Manéthon) serait identique à ce feu, père de la mer, qui, suivant les Égyptiens, aurait régné en premier lieu sur la terre et aurait été bientôt suivi des ténèbres. Il soupçonne encore une allusion à la planète *Saturne*, et ce qui confirme le R. P. dans cette explication, c'est cette phrase, fort singulière en effet, que l'on trouve dans la vieille chronique : « la durée du règne d'Héphaistos ou Vulcain, échappe seule à tous les calculs, à cause de son éclat permanent et de jour et de nuit. » (*Essai de cosmogonie égyptienne, Annali delle scienze religiose.*)

Il paraît difficile, en effet, de fermer les yeux sur les analogies frappantes qui viennent nous surprendre tout d'abord.

Ainsi, en regard des patriarches mentionnés par la Bible, au nombre de neuf ou de dix (suivant que l'on y comprend ou que l'on n'y comprend pas le premier homme), nous retrouvons en Chine, en Perse, en Chaldée et aux Indes, les dix couples primitifs de l'espèce humaine, ou, comme le disait Platon, « ces dix fils de Neptune qui se partageaient l'Atlantide, » et qu'il nous semble difficile de ne pas reconnaître sous ces autres noms de, Adam, Abel, Caïn, Seth, Hénoc et Noé.

Ainsi, la Chine, comme on le sait, a de grandes prétentions au titre de peuple primitif; selon les uns, ce serait la première des colonies sémites gagnant immédiatement après la dispersion le fond de l'Orient pour y constituer avec ses cent familles voyageuses un gouvernement tout spécial. D'autres, et parmi eux le chevalier de Paravey, soutenus par deux de nos plus savants orientalistes, le baron de Hammer et Klapproth<sup>1</sup>, retrouvent en ce pays les principaux traits des physionomies assyriennes, chaldéennes et même égyptiennes, nouveaux titres confirmant tous ceux qui accusent un héritage commun, dérivant d'une souche primitive.

Rien ne paraît, en effet, plus biblique que ce patriarche HOANG-TY ou *formé de terre rouge*, lorsqu'on se rappelle que le nom d'Adam n'a pas d'autre signification<sup>2</sup> que ce FOHY ou TOY-HAOU, *divin laboureur*, désigné, comme pourrait l'être Abel, par le triple hiéroglyphe d'un pasteur, d'une houlette et d'une main de justice. Comment ne pas reconnaître, en outre, le meurtrier d'Abel dans son frère HUIEN-HIAO, ou *noir ro-*

1. Voir, dans les *Annales de philosophie*, t. XIII, la lettre du premier, et pour le second, les *Mémoires relatifs à l'Asie*, t. III, p. 264.

2. Hoang-ty, *grande intelligence, sachant parler en naissant*, et ayant pour femme LOUV-TSOU, de tsou, *aieule*, et de louy, *cause de son propre mal*.

*ciférateur*, nommé encore TEHY, ou *le possesseur*, auquel on donne pour ministres les KIÉOU-LY ou les *neuf noirs*, espèce de démons, compagnons de TCHY-YEOU, le grand ennemi de Hoang-ty. « Ce sont, dit le Chou-King, ce sont ces Kiéou-ly qui excitent les troubles, corrompent les mœurs, forment des fourbes et des magiciens qui confondent tout<sup>1</sup>.

Rien n'est plus biblique encore que le règne réparateur qui succède à ce dernier, puisque ce règne est celui d'un nouveau frère du *noir vociférateur* et que ce nouveau frère est CHY c'est-à-dire *le stable* ou *la pierre sur laquelle on assoit*, étymologie littéralement identique à celle du nom de SETH (ST), qui offre partout, selon Court de Gébelin, les idées de stabilité, de Stèle, de Colonne.

Il nous paraît bien difficile encore de se refuser à l'évidence, et de ne pas reconnaître les dix patriarches dans leurs dix KI ou *rois*, dont le septième a vécu trois cent quarante ans, et dont le huitième avait un *corps qui ne s'est pas corrompu*. HÉNOCH, dont on a dit la même chose, était, comme on le sait, notre huitième patriarche.

N'oublions pas d'ajouter à cette désignation celle des TCHANG-Y, — CHINNONG, *bons génies* ou *demi-dieux* qui entourent ces personnages, et nous aurons « l'homme assisté et instruit par les bons anges. »

Rien ne ressemble plus encore, on voudra bien en convenir, au CHY-SETH chinois, que ce deuxième patriarche des Chaldéens que Bérose appelle l'*écrivain*, et qui, chez les Égyptiens, se nomme Theth, Thoth<sup>2</sup> ou Mercure, identité parfaitement établie par la tradition *des deux colonnes* attribuées à l'un et à l'autre, et par cette double qualification de *scribe*, qui « seule établit, selon M. de Rougemont, de la manière *la plus inébranlable* que l'écriture a été inventée par Seth<sup>3</sup>.

1. *Discours préliminaire*, p. cxxxvii.

2. Le T et l'S se remplaçant mutuellement.

3. *Peuple primitif*, t. II, p. 155.



Grand *littérateur*, en effet, ou plutôt auteur bien merveilleusement *inspiré*, puisque, d'un côté, nous pouvons lui attribuer une grande part dans la composition de tous ces « *livres du Seigneur* » dont nous parle la Bible, et que de l'autre le Chou-King nous le représente comme ayant prédit à sa dynastie des CHIN-NONG une succession de soixante-dix princes, *précurseurs du grand saint* (le Messie) qui ne serait que le soixante-douzième après Hoang-ty ou Adam<sup>1</sup>. « Fait énorme, dit le chevalier de Paravey, qui, à lui seul, nous paraît aussi imposant que la prophétie des soixante-dix semaines de Daniel. »

On ne saurait encore méconnaître Hénoc dans l'*Édoresch* des Chaldéens, dans l'*Idris* des Arabes, dans l'*Atlas* des Grecs, dans le *Cader Idris* des Celtes, dans le *Dakscha* des Indiens, donnés partout comme les premiers inventeurs de cette astrologie qu'Eusèbe et Polydore Virgile rapportent à Atlas-Énoch, « lequel, dit le premier de ces auteurs, fut instruit par *les anges de Dieu* de tout ce que nous avons appris ainsi<sup>2</sup>. »

Enfin, quant à Noé, le Xixutrus des Chaldéens, il nous est tout aussi difficile de le méconnaître dans l'Osiris des Égyptiens, et lorsque ce bon Plutarque nous montre ce dernier faisant son entrée dans une arche *le jour même que Moïse assigne au déluge*, nous le rapprochons à son tour du Ty-Ko ou *patriarche averti* des Chinois<sup>3</sup>.

Il est donc tout simple que le Yao du déluge (Noé) lui succède comme premier empereur historique de la Chine, collatéralement au MANÈS, premier roi purement humain des Égyptiens<sup>4</sup>.

1. Chou-King, *Disc. prélim.*, p. cxxvi.

2. Eusèbe, *Prép.*, t. II, p. 19.

3. De Ty, *patriarche*, et de Cho, *averti de Dieu*.

4. Si nous voulions appuyer davantage sur le parallélisme hébreu et chaldéen, nous pourrions, avec M. de Rougemont (*Peuple primitif*, t. III), rapprocher d'Adam Atonus ou l'*homme-lumière*, comme de notre SETH, fils

5. — *Spéculations ethnographiques*<sup>1</sup>.

Nous connaissons toutefois les objections qui se présentent, et, par-dessus tout, la difficulté de pouvoir renfermer dans une période si peu longue tant de prétentions historiques exorbitantes; mais le D<sup>r</sup> Sepp<sup>2</sup> a, dans ces dernières années, jeté la plus vive lumière sur ces périodes indéfinies, et notamment sur celle de 432,000 ans, réclamée par les Babylo niens; cette prétention était appuyée sur les 120 saros des fragments de Béro se; chacune de ces divisions, disait-on, comprenant six néros de 600 ans chacun, ce chiffre de 432,000 ans paraissait péremptoire. Or, le savant professeur de Munich l'a prouvé; le saros se composant, d'après Pline, de 222 mois synodiques, c'est-à-dire de 18 ans 6/10, on retombe dans les chiffres de Suidas affirmant que les 120 saros font 2,222 années sacerdotales et cycliques, égales à 1,656 années solaires. C'était là cette grande période dont la multiplication, par un chiffre toujours égal, amenait toutes les nations à l'attente d'un libérateur vers l'an 4320 du monde. Nous en reprendrons les preuves quand nous en serons à l'arrivée du Messie.

d'Adam, le fils d'Alorus, appelé ALASPARUS ou l'*écrivain* (de al-sapher, l'*homme aux lettres ou aux chiffres*), puis Énos le *triste*, selon la Bible, du troisième roi chaldéen AL-MÉLEN (de *amal*, flétri). Nous verrions encore dans son fils KÉNAN, ou le *bâtisseur* biblique, le quatrième roi chaldéen AM-MÉNON, qui précisément veut dire *architecte*, et qui pourrait bien avoir bâti les villes de *Pantibible* et d'*Hénochie*. Le cinquième patriarche, MAHALABEL ou le *grand louangeur*, se confondrait avec MÉGALARUS ou le *grand parleur*. Le sixième, JARED ou *dominateur*, de la Bible, se retrouverait merveilleusement dans le sixième roi chaldéen DAUNUS, dont la racine *Din*, *dan*, signifie précisément *dominer*.

Enfin, sous le dernier roi ÉDORESCHUS (de darasch *chercher*), nous retrouverions, avec M. de Rougé, notre HÉNOCH le *cherchant Dieu*, dans lequel viennent toujours se terminer ces collationnements, nécessairement imparfaits dans le détail, mais toujours très-frappants comme ensemble.

1. Qui ont trait aux divers peuples et aux lieux qu'ils ont habités.

2. *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. II, p. 417.

On voit qu'il ne s'agit que de s'entendre et que la conciliation est plus facile avec les chiffres rigoureux qu'elle ne l'est avec les paradoxes historiques. Et comment en serait-il autrement? Les langues, les dogmes, les rites étant parfaitement identiques à leur berceau, comment ne serions-nous pas du même âge? Ce n'est, en vérité, pas possible; on pourra s'en assurer en lisant dans la *Revue de Dublin* (1861) une excellente réponse aux calculs erronés du chevalier de Bunsen si bien acceptés par le fameux ouvrage *Essays and Reviews*, cité dans notre chapitre II, p. 72.

Mais la Bible, dit-on, ne sort pas du plus restreint des cercles, et ne prononce pas un seul nom qui nous autorise à étendre bien loin des patriarches l'influence qu'ils avaient pu exercer. — Encore une fois, la Bible ne dit que l'absolu nécessaire; écrite pour les Hébreux avec des matériaux hébraïques, elle se restreint, pour la période antédiluvienne, au pur sommaire que les traditions juives devaient si bien compléter.

Mais si l'on retrouve partout des antédiluviens et si l'Amérique elle-même les signale dans ces mêmes conditions de terrains et de types que nous signalions tout à l'heure, c'est l'évidence elle-même qui se prononce et nous montre la terre universellement peuplée, pendant que la Bible se contente de nous nommer quelques patriarches, de distinguer les *filz de Dieu* des *enfants des hommes*, et de nous affirmer qu'il y avait dans ce temps-là DES GÉANTS sur la terre.

A ceux qui ne pourraient accorder une multiplication aussi considérable avec une durée de douze à quinze siècles, nous répondrions que le calcul a été fait et que de très-habiles statisticiens ont péremptoirement démontré que, d'après le seul énoncé des générations bibliques et la longévité patriarcale, le chiffre des hommes aurait pu, l'an 420 du monde, s'élever à plus de 2 millions, en 1056 à plus de 8 milliards et demi et en 1656, époque du déluge, à plus de 550 milliards<sup>1</sup>.

1. Whiston, *Histoire universelle*, traduite de l'anglais, t. I, p. 483.

On voit que si, contradictoirement aux découvertes récentes, on persistait à soutenir que la terre était loin d'être ce qu'on appelle peuplée, ce ne serait assurément ni faute de temps ni faute de possibilité.

Or, en pareille matière il nous semble que ce qui s'est pu s'est dû.

Prenons l'Égypte pour exemple.

Parmi tous les méfaits dont on chargeait la mémoire du père Kircher, un des plus *noirs* peut-être était la confiance avec laquelle il rétablissait toute une Égypte antédiluvienne et nous donnait jusqu'au moindre détail de sa primitive organisation. Mais il ne faudrait pas confondre, comme on l'a fait, son idée générale d'une Égypte habitée, avec les idées très-particulières et très-contestables, même à ses yeux, qu'il puisait dans les anciens auteurs et qu'il ne donnait que comme « fables de barbares fondées sur quelques vérités, et, dans tous les cas, importantes à recueillir comme traditions et souvenirs postdiluviens de la vie patriarcale et primitive... » « Je sais parfaitement, dit-il, que les philosophes de notre siècle vont traiter ces récits d'apocryphes, je n'ai cependant pas voulu, pour leur complaire, omettre des récits qui peuvent avoir leur intérêt... J'avoue que, comme eux, j'ai cru pendant longtemps que tout cela n'était que de *pures fables* (*meras nugas*) jusqu'au jour où, mieux instruit par l'étude des langues orientales, j'ai jugé que toutes ces légendes pouvaient n'être que le développement d'une grande vérité <sup>1</sup>. » Et Kircher applique alors à celui de sa thèse l'immense érudition que tout le monde lui reconnaît. Puis il la résume par un argument que l'abbé de Fontenu, dans un savant mémoire (lu à l'Académie des inscriptions à la fin du dernier siècle), trouvait *victorieux*.

Le voici : « Si l'Égypte n'eût pas été habitée avant le déluge, et si les quinze siècles qui l'ont précédé n'avaient été

<sup>1</sup>. *Œdipus Aegyptiacus*, t. I, p. 70.

que des siècles d'ignorance privés de toute civilisation, comment pourrait-on s'expliquer qu'après le cataclysme il eût suffi d'un ou deux siècles pour que l'Égypte, encore ensevelie dans les boues du déluge, s'élevât à cette grandeur et à cet état de civilisation inouïe que personne ne lui conteste à cette époque? » L'argument, en effet, n'est pas sans valeur, et Kircher le développe fort bien, en faisant remarquer que c'est notre imagination seule qui ne veut voir que de simples et grossiers pasteurs locaux dans ces patriarches instruits, illuminés par Dieu, et que l'histoire après tout la plus respectable nous représente comme inventeurs de la métallurgie, de la musique, comme fondateurs de villes, etc., et par conséquent comme doués de tous les moyens possibles d'influence et de rayonnement sur une très-vaste échelle.

Si telle était leur mission, comment donc l'Égypte, leur plus proche voisine, aurait-elle pu se soustraire au contact et à l'envahissement de populations que la science moderne vient d'exhumer sur une si vaste échelle, et qui eussent été littéralement étouffées dans le petit cercle que nos préjugés se plaisent à tracer autour d'elles?

Nous savons bien qu'Hérodote, Strabon et tous les Grecs affirment que la mer couvrait autrefois toute l'Égypte, mais à quelle date remonte cette première occupation maritime, et qui nous dit qu'elle n'est pas de beaucoup antérieure à cette première période de l'histoire?

Kircher, d'ailleurs, donne encore de fort bonnes raisons pour borner cette occupation maritime au Delta.

Quant à la civilisation du reste du pays, pour l'expliquer il fait appel à tous les peuples voisins, aux Chaldéens surtout et aux Arabes, et leur emprunte ce que la science moderne appelle des *réveries* et ce qu'il nomme, lui, avec beaucoup de raison, des *traditions* mélangées; « et à qui pourrait-on les demander, dit-il, si l'on commençait par exclure les peuples les plus contemporains et les plus proches? »

Mais revenons aux dynasties divines, et commençons par

signaler la coïncidence de bon augure qui existe dans le nombre des quinze premières dynasties historiques de Manéthon et des quinze dynasties antédiluviennes des Arabes. Les Arabes disent entre autres choses curieuses, mais suspectes, que *Seth, fils d'Adam*, après avoir eu vingt-neuf enfants, s'était réfugié sur les montagnes et principalement à *Bablun*, pendant que les fils de *Cabil* ou Caïn habitaient les vallées; dans l'historien *Ahmed-Ben Joseph Elliphaz (Celepas Geraldinus)*, ou livre des divers noms du Nil), on retrouve toutes ces traditions générales déjà mentionnées, sur Caïnan et sur Jared, auquel Seth avait communiqué le don de prophétie et la science astronomique, puis sur Hanuch, Idris (Hénoch) auteur de trente livres, Sabéen d'origine, et qui, après avoir institué toutes les cérémonies, rites, purifications, prières du premier culte, *passa en Orient*, y construisit cent quarante villes dont Édesse était la moins importante, et de là *retourna* en Égypte dont il fut le roi; quant au célèbre Hermès, « ce fut lui, dit Abenephi, qui fit passer toutes les sciences de la puissance à l'acte, c'est-à-dire de l'état latent ou occulte à l'état manifeste et rationnel. »

Selon ce système, ce serait donc la double race de Seth et de Caïn qui aurait régné simultanément et oligarchiquement en Égypte et y aurait implanté tout ensemble, et suivant l'origine et le génie de chacun de ces deux chefs, les sublimes vérités et les erreurs monstrueuses que nous y retrouvons aujourd'hui.

Quant à l'Atlantide qui nous devient plus nécessaire que jamais, quant à cette Afrique complémentaire qui serait restée ensevelie sous les eaux du déluge, et que le prêtre de Saïs révélait à Solon conformément à toutes les traditions antiques, il nous paraît moins démontré que jamais qu'elle fut sortie, comme on le prétend, du cerveau de ce même prêtre, imposteur ou railleur. Nous sommes étonné, surtout, que l'excellent esprit de M. de Rougemont <sup>1</sup> ait pu voir une *supercherie*

1. *Peuple primitif*, t. III, 437.

dans une assertion qu'il dit lui-même avoir été le produit de la foi de l'antiquité tout entière. Une *supposition* qui donne son nom à toute une chaîne de montagnes (l'Atlas), qui spécifie avec une grande précision un emplacement topographique (en plaçant cette terre à une petite distance de Cadix et du détroit de Calpè), qui prophétise deux mille ans avant Colomb la *grande terre trans-océanique*, située par delà cette Atlantide et « à laquelle on parvient, disait-elle, par *les îles*, non pas des *bienheureux*, mais des *bons esprits* ἐν δαιμόνιον (nos îles Fortunées), » une telle supposition, disons-nous, peut fort bien n'être qu'une chimère universelle, mais bien certainement elle n'est jamais sortie de toutes pièces de la tête d'un flatteur ; ajoutez à cela que, d'après M. de Rougemont, Théopompe, dans sa *Méropide*, faisait parler les prêtres de la Phrygie et de l'Asie Mineure exactement comme les prêtres de Saïs... Selon lui, c'était un continent unique, d'une grandeur indéfinie, et contenant deux cités, la belliqueuse et la pieuse ; cette dernière continuellement visitée par les dieux, la première habitée par des guerriers *invulnérables* au fer, et ne pouvant être blessés mortellement que par *la pierre* et par le bois ; ce qui, soit dit en passant, s'accorde merveilleusement encore avec les haches de pierre que la terre antédiluvienne nous présente aujourd'hui.

M. de Rougemont voit encore là une pure *fiction* de Théopompe, bien qu'il reconnaisse que les mythes orphiques parlaient de « terres brisées par le trident de Neptune » comme d'une vérité parfaitement connue de leurs lecteurs. Mais on peut regarder, au contraire, comme certain, que tous les prêtres avaient puisé ces vérités ou ces fables à la même source qui les fournissait aux Chinois lorsqu'ils « parlaient d'une île *sainte* au delà des bornes du soleil Tchéou, et par delà laquelle étaient situées les îles des hommes immortels. »

Qui sait ce que l'avenir nous réserve, et si, parallèlement à tant de réhabilitations historiques, nous ne serons pas forcés demain d'enregistrer à son tour cette grande réhabilitation

topographique? Nous ne pouvons affirmer qu'une seule chose, c'est que la géographie y tend en ce moment; on pourrait dire qu'elle en éprouve le besoin, pour se rendre un compte un peu plus satisfaisant de l'étroite parenté qui paraît avoir relié si facilement et si complètement l'ancien monde au nouveau. M. Lartet insiste quelque part pour prouver l'ancienne liaison du sol britannique avec le nôtre, sur l'intermigration des espèces animales qui n'a pu s'effectuer que par terre ferme; or, il nous paraît bien autrement difficile de s'en passer pour expliquer la transplantation de *toutes* les bêtes féroces de l'Afrique sur le sol américain. De deux choses l'une : ou tous ces animaux, y compris le *jaguar* et la *hyène*, ont été créés *en double* sur les deux continents, ou, s'il n'y a jamais eu de continent intermédiaire et continu, toutes ont traversé l'Océan *en nageant* d'île en île, ou bien la Méditerranée, pour arpenter de là toute l'Asie et effectuer à leur tour la traversée de *Behring*, sans s'apercevoir des glaces et du changement de température.

Quand on rit de l'Atlantide, on ne réfléchit pas assez à ce dilemme que nous ne pouvons, au reste, mieux légitimer qu'en le faisant suivre des paroles suivantes, empruntées aux *Annales des voyages* (1858) : « Nos marins commencent à *s'étonner* du peu de profondeur que le sondage leur donne entre la côte occidentale de l'Afrique et les îles du cap Vert; ils soupçonnent ici la présence de quelque ancien continent. »

Attendons, et après avoir constaté l'ubiquité de l'homme antédiluvien, retournons aux dynasties embarrassantes qui ont pu le gouverner en Orient.



## § IV

Les dynasties divines devant le XVIII<sup>e</sup> siècle.

Qu'un peuple primitif ait vécu dans la Judée, qu'il soit resté concentré dans ce pays, ou qu'il ait, comme le voulait Kircher, rayonné dans une large partie de l'Afrique et de l'Asie, qu'il ait même, comme l'assuraient Platon et Bailly, occupé une vaste Atlantide disparue sous les flots, peu nous importe. Pour nous, l'essentiel est que ce peuple soit d'origine unique et ne parle jamais, sous des noms très-divers, que des mêmes dieux, des mêmes hommes et des mêmes choses.

Et c'est ce que nous voyons. Mais si cette confraternité d'origine explique suffisamment les dynasties humaines, il faut bien en convenir, elle est tout à fait impuissante à jeter le moindre jour sur les *dynasties divines*, et le même problème recommence.

Encore une fois comment expliquer une pareille méprise d'expression chez des peuples qui savent si bien et si finement distinguer les grands dieux des demi-dieux, les demi-dieux des héros, et ces héros de leurs mânes? L'adulation qui suffira parfaitement tout à l'heure à l'explication de la *basiléolâtrie*<sup>1</sup> n'explique plus rien du tout, lorsqu'ils affirment que leurs plus grands rois n'ont jamais eu rien de commun avec les dieux, qui de leur côté n'ont jamais eu rien de commun avec les hommes.

Ne pouvant résoudre le problème, le XIX<sup>e</sup> siècle l'a supprimé. Il est triste de penser que celui qui le précède y avait mis plus de sérieux et paraissait s'en préoccuper davantage.

En effet, alors qu'on était en pleine philosophie, c'est-à-dire sous le consulat de Volney, de Boulanger et de Fréret, cette grande question des dynasties divines avait été portée,

1. Adoration des rois.

comme les autres, à la barre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Volney avait commencé par se plaindre de son oubli. « Qu'est-ce donc que tout cela ? disait-il. Si nous en croyons les Indiens, ils nous montrent dix *avatares* ou apparitions de Wichnou, qui répondent aux dix rois ou patriarches antédiluviens. Ces analogies sont cependant très-remarquables et mériteraient bien d'être plus approfondies<sup>1</sup>. »

Le savant et très-incroyant Boulanger était bien plus pressant encore, et ne confondait pas comme Volney les héros et les dieux : il mérite une mention toute spéciale.

« Si l'on doit, disait-il, ajouter foi aux traditions,... au delà du règne des rois elles placent un règne de héros et de demi-dieux ; par delà encore elles placent le merveilleux règne des dieux et toutes les fables de l'âge d'or... On est surpris que des annales aussi intéressantes aient été rejetées de presque tous les historiens. Et cependant les idées qu'elles nous présentent ont été autrefois universellement admises et révérees de tous les peuples ; plusieurs les révèrent encore et en font la base de leur conduite. Cette considération semblerait exiger que le jugement *qu'on en a porté ait été moins précipité* ; s'il ne convient pas à la raison d'adopter des fables grossières, elle ne doit pas non plus les mépriser tout à fait.... Les anciens de qui nous tenons ces traditions *que nous ne recevons plus parce que nous ne les comprenons plus*, ont dû avoir des motifs de crédibilité que leur proximité des premiers âges leur donnait et que notre éloignement nous refuse... Platon, dans le livre iv des *Lois*, dit que longtemps avant la construction des premières villes Saturne avait établi sur la terre une certaine forme de gouvernement sous laquelle l'homme avait été très-heureux. Or, comme c'est de l'âge d'or qu'il veut nous parler, ou du règne des dieux tant célébré par les anciennes fables, et comme il en parle ailleurs avec plus de

1. Volney, *Recherches*, t. I, p. 179.

détails, voyons les idées qu'il se formait de ces temps heureux, voyons à quelle occasion il amena cette *fable* dans un traité de politique. Selon lui, « pour avoir des idées nettes et précises sur la royauté, sur son origine et sa puissance, il faut remonter aux premiers *principes* de l'histoire et de la fable. Il est arrivé autrefois de grands changements *dans le ciel et sur la terre*, et l'état présent des choses en est une suite. Nos traditions nous parlent de bien des merveilles, de changements arrivés dans le cours du soleil, du règne de Saturne, et de mille autres faits épars dans la mémoire des hommes; MAIS ON NE PARLE JAMAIS DU MAL QUI A PRODUIT CES RÉVOLUTIONS ET DE CELUI QUI EN A ÉTÉ LA SUITE. Il le faut dire cependant, CE MAL est le principe duquel il faut parler pour traiter de la royauté et de l'origine des puissances... « Voyez maintenant (c'est Boulanger qui reprend) ce que Platon a pensé de particulier sur ces règnes sans la connaissance desquels on ne peut, dit-il, raisonner avec justesse sur l'origine des rois; le voici : « Longtemps avant que l'homme eût bâti des villes, il vécut sous un genre de gouvernement qui lui rendit la vie si heureuse et si douce que le souvenir s'en est perpétué de race en race et s'est transmis jusqu'à nous. La nature fertile offrait tout d'elle-même et avec abondance. Voici comment cela est arrivé. Saturne, sachant que l'homme ne pouvait gouverner l'homme sans que l'univers ne se remplît d'injustices par l'effet de ses caprices et de sa vanité, ne voulut pas permettre qu'aucun mortel eût la puissance sur les autres. Ce Dieu prit alors à notre égard le parti que nous prenons nous-mêmes à l'égard de nos troupeaux. Nous n'établissons pas un bœuf ou un béliet à la tête de nos bœufs ou de nos béliets, mais nous leur donnons pour conducteur un berger OU UN ÊTRE D'UNE ESPÈCE DIFFÉRENTE DE LA LEUR ET D'UNE NATURE SUPÉRIEURE. C'est ce que Saturne fit alors à l'égard du genre humain qu'il aimait. Il chargea du soin de le gouverner et de le conduire non des rois et des princes, mais... (quoi donc ?) DES ESPRITS ET DES

GÉNIES (δαίμονας) d'une nature divine et bien plus excellente que celle de l'homme. Ces génies travaillèrent avec autant de pouvoir que de facilité à notre bonheur, ils firent jouir toute la terre de la paix la plus profonde... C'était Dieu même qui présidait sur ces génies; il était le premier maître, le pasteur et le conducteur des hommes. Lorsque le monde cessa d'être ainsi gouverné, les *bêtes féroces* dévorèrent une partie des hommes. Ceux-ci dépourvus de tout, occupés de leurs pressants besoins, le passé sortit de leur mémoire, ils ne songèrent qu'au présent, et leur misère sollicitant peu à peu leur industrie, des inventeurs parurent successivement et trouvèrent le feu, le blé, le vin, et la reconnaissance les divinisa.» (Plato, *de Legibus*, l. iv. — Id., *in Crit.*, et *in Politic.*)

« La première réflexion qui se présente, reprend Boulanger, est que l'âge d'or, le règne de Saturne et le règne des dieux ne sont qu'une seule et même chose. Mais... que veut dire ce règne des dieux sur des hommes nus et privés de toute industrie et de tout art ? Que signifie cette ancienne fable du langage et de la docilité des bêtes elles-mêmes ? D'ailleurs, pourquoi ces idées sont-elles si universellement répandues par toute la terre malgré leur bizarrerie et leur singularité ? »

Et Boulanger d'ajouter en note : « L'auteur du livre de l'*Origine des lois, des sciences et des arts* (le célèbre Goguet) n'a pu se tirer de ce chaos. Il a mieux aimé nier l'existence de cet âge d'or<sup>1</sup>... »

Boulanger s'indigne de ce parti, mais lui-même comment s'y prenait-il donc pour expliquer le mystère ?

Il l'expliquait, on ne le croirait jamais, il l'expliquait par l'hypothèse « d'une immense *mélancolie* qui se serait subitement emparée de l'humanité à la suite du déluge, *mélancolie* qui ne lui aurait plus permis de considérer les temps passés qu'à travers le prisme des illusions et des regrets<sup>2</sup>. »

1. Boulanger, *Règne des dieux*. (Introd.)

2. Id., *ibid.*

Nous croyons que la théorie de Platon valait mieux. Mais revenons à l'Académie. Saisie de la question, mais peu touchée, apparemment, de cette explication par un *spleen* universel, nous la voyons donner la parole à l'un de ses membres les plus distingués, le savant Foucher, dont la tolérance philosophique ne le cédait guère à celle de l'abbé Bergier, son collègue et même son collaborateur à la rédaction de l'*Encyclopédie*<sup>1</sup>.

Boulanger, après avoir commencé par gronder les dénégateurs, le devenait lui-même; Foucher va commencer au contraire par gronder les croyants, et nous verrons par où il finira.

Il raille d'abord les Grecs qui avaient eu la *folie* d'adopter les idées égyptiennes au sujet des dynasties divines, *invention* due à quelques *charlatans* habiles qui avaient su mettre à profit la prévention générale, *en se donnant eux-mêmes* pour ces nouveaux dieux qu'ils annonçaient.

Cette profession de foi, basée sur le principe des jongleries à tout prix, était alors la précaution oratoire obligée.

L'académicien en prenait ensuite une seconde. « En remontant, disait-il, jusqu'à la source, on trouve *souvent* que ces histoires viennent d'une allégorie orientale que les Grecs n'ont pas comprise; oui, *souvent*, le sens équivoque d'une expression étrangère a fait naître un roman tout entier, qui n'avait aucun fondement dans les mythologies de la Phénicie et de l'Égypte. Je reconnais sans peine la solidité de cette observation; je dirai même que c'est une des clefs les plus *heureuses* pour entrer dans le sens des fables... »

Très-bien, M. Foucher; mais voyons la suite : « Je soutiens *cependant qu'elle n'a pas d'application possible* à la question générale que nous connaissons, question traitée sérieusement par des Grecs, tels que Solon, Pythagore, Platon, etc. D'ailleurs, quel intérêt les Égyptiens auraient-ils eu à les tromper? Est-il vraisemblable qu'ils auraient entretenu

1. Sa dissertation se trouve au tome XXXVI de l'ancienne *Collection des Mémoires*, p. 334.

leurs nouveaux concitoyens dans une erreur si grossière ? *Ils étaient persuadés tous les premiers de ce qu'ils débitaient* (p. 332). En parlant ainsi je choque peut-être les préjugés de plusieurs savants qui, d'après les nouveaux platoniciens, naturalisent tout dans les fables égyptiennes, et ne voient dans les longs règnes des dieux que des révolutions d'astres et des systèmes de cosmogonie. Mais M. *Fréret* en fait l'aveu : les plus crédules et les moins éclairés des prêtres égyptiens, à force de débiter ces fables au peuple, en vinrent à les regarder du même œil que lui. Il y a dans le fanatisme une sorte de *réciprocation* par laquelle les esprits, agissant mutuellement les uns sur les autres, rendent la persuasion contagieuse. » (P. 333.)

On le voit, le système des jongleries sacerdotales commençait dès lors à faiblir, et, comme aujourd'hui, tout en continuant à s'en servir, on le sentait s'effondrer sous ses pas.

Frappé de l'impossibilité que les Égyptiens eussent seuls perdu tout souvenir du déluge, toute mémoire de l'histoire avant *Ménès-Misraïm*, Foucher passe ensuite au système que nous venons de voir développé au *xvii<sup>e</sup>* siècle par Kircher, et repris de nos jours par le chevalier de Paravey, système qui consiste à nous montrer toutes les nations s'appropriant une seule et même histoire, celle des patriarches. « Pourquoi, disait Foucher (p. 363), pourquoi ne dirions-nous pas que ces personnages célèbres qu'on faisait régner sur la terre avant Ménès étaient les patriarches antédiluviens ? Nous ne serions pas obligés d'avoir recours à des dieux et à des hommes imaginaires.

« Les Égyptiens avaient raison de croire que cette espèce d'hommes était supérieure à celle qui a peuplé le monde depuis le déluge ;... que la durée de leur vie surpassait de beaucoup celle de ces derniers, et comme on avait perdu la connaissance des principaux événements, on remplissait le vide par des fables, et quelques milliers d'années ne coûtaient rien pour allonger les annales ; mais cependant comment parvinrent-ils à regarder ces patriarches antédiluviens comme des dieux revêtus d'un corps humain ?... Nous ne connaissons de

l'ancien monde que le peu que la Genèse nous en apprend. Mais les premiers hommes qui repeuplèrent la terre après le déluge en *savaient des particularités que nous ignorerons toujours : ce devait être le sujet de tous leurs entretiens*. Les pères racontaient à leurs enfants les événements les plus remarquables de la vie de leurs ancêtres, *les communications qu'ils avaient avec les anges* et avec Dieu lui-même, etc.» (P. 363.)

Voilà le grand pas franchi, et de là aux *théophanies* il n'y en a plus qu'un seul. Aussi Foucher va s'enhardir. « Les allégoristes, dit-il, ne voient dans les dieux d'Égypte que l'action des éléments, les influences des astres. Mais les Égyptiens *ne pensaient pas ainsi*, puisqu'ils croyaient que ces mêmes dieux avaient RÉGNÉ VISIBLEMENT sur la terre. Ce n'est qu'en réunissant ce que les deux systèmes ont de vrai, qu'on peut se flatter d'avoir saisi l'esprit de la religion égyptienne, et cet accord, il faut le dire, ne se trouve que dans l'hypothèse des THÉOPHANIES<sup>1</sup>. (P. 382.)

« Or, dans la religion égyptienne, comme dans toutes les autres religions païennes, les dieux ont un double état, l'un essentiel et l'autre accidentel. Dans leur état essentiel, ils sont constructeurs, conservateurs et *gouverneurs du monde* (*rectores mundi*); dans leur état accidentel, ils se revêtent d'un corps visible et viennent habiter sur la terre.

« Il est hors de doute que les Égyptiens admettaient au moins des théophanies passagères pour les temps postérieurs au règne de Ménès... Si ces visites angéliques eussent été réservées aux seuls Hébreux, comment toutes les autres nations auraient-elles pu les regarder comme LA chose du monde LA PLUS CERTAINE et prétendre en avoir été favorisées? Cela serait encore plus surprenant de la part des Égyptiens qui méprisaient les étrangers et se piquaient de n'avoir rien appris de personne.

1. *Théophanie*, on le sait, ne veut dire autre chose que *manifestation* des dieux.

« Cela posé, je ne vois pas pourquoi Dieu n'aurait pas *visité par ses anges* ces familles dispersées. (P. 384.)

« Tout l'Orient était imbu de cette doctrine. C'était la tradition du genre humain. Nous en trouvons dans les livres saints une infinité d'exemples qu'on ne pourra jamais expliquer allégoriquement. Nous y voyons que les anges, revêtus d'un corps apparent, visitaient fréquemment les patriarches tant avant le déluge que depuis. Quelquefois ces apparitions ne duraient que quelques moments; quelquefois les ministres divins conversaient plusieurs jours de suite avec les habitants de la terre<sup>1</sup>. On croyait donc *également partout* que les esprits célestes se manifestaient d'une manière sensible, avec cette différence néanmoins qu'ils n'étaient pour les Hébreux que des créatures supérieures à l'homme, créatures qui s'annonçaient toujours comme ministres et serviteurs du Dieu qui les y envoyait, et que pour les autres peuples c'étaient des divinités proprement dites, qui venaient presque toujours D'ELLES-MÊMES et sans être envoyées par un Dieu suprême<sup>2</sup>. (P. 305.)

« Le système des génies gouverneurs du monde (c'est-à-dire tout à la fois des astres et de la terre<sup>3</sup>) prit donc le dessus partout; aussi est-il le système le *plus naturel* et le mieux assorti à la trempe de l'esprit humain, d'où je conclus qu'il a dû entrer le premier dans l'esprit des peuples, et que l'autre système (l'allégorisme) est un *écart* de l'ancienne manière de penser. » (P. 327.)

Ainsi parlait l'abbé Foucher, l'encyclopédiste, en pleine

1. Saint Paul, ch. XIII, v. 2, de l'*Épître aux Hébreux*, les loue de leur antique hospitalité, « car c'est ainsi, dit-il, c'est en la pratiquant, que beaucoup de vos pères ont reçu pour hôtes des anges mêmes, *sans le savoir*. »

2. Nous avons vu que M. Renan faisait lui-même une distinction entre les anges païens « pleins d'*initiative*, » et ceux des Hébreux qui n'en avaient aucune. Mais, dans tous les cas, c'étaient toujours des anges continuellement *dérangés*, ce qui déplaît si fort à M. Reynaud, qui tient à ce qu'on ne les *dérange* jamais. Comment faire?

3. Voir à la fin du chapitre v.



Académie, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Nous doutons, il est vrai, qu'il y rencontrât beaucoup d'écho ; mais tout le monde peut s'assurer, en lisant son *Éloge*, que son crédit ne souffrait nullement de sa franchise, et qu'il ne cessa pas un instant d'être considéré comme l'un des membres les plus savants et les plus respectables.

On n'était pas encore, à ce moment, envoyé de par la loi à Charenton pour le seul fait d'une croyance quelconque aux esprits.

Or, il est bien temps de le dire, celui qui, bravant de tels avertissements, n'a jamais cessé de croire à ces esprits ou recommence à y croire devant les faits modernes, doit entrevoir tout de suite une solution possible pour les *dynasties divines* : si nous disons *entrevoir*, c'est que, pour l'y voir tout entière, il faut y joindre plus d'une considération. Il faut se rappeler d'abord que les théophanies *accidentelles* de l'abbé Foucher devenaient plus tard, sous sa plume, par suite d'études plus profondes, de vraies théophanies PERMANENTES chez les peuples païens ; quant à la Bible, elle est, comme nous l'avons dit, tellement sobre de détails sur les antédiluviens, qu'il nous est impossible de connaître toute l'étendue du rôle rempli et du pouvoir exercé par les *conseillers divins* des patriarches, soit dans la fondation et l'administration de leurs villes, soit dans leurs pérégrinations et leur prise de possession des contrées les plus lointaines.

Tout ce que la foi nous enseigne, c'est que « les patriarches étaient si intimement liés à leurs maîtres divins, qu'on les nommait DIEUX eux-mêmes. »

Il faut se rappeler encore : 1<sup>o</sup> que toutes les traditions juives nous donnaient le nom de chacun des sept anges cosmiques qui avaient été départis aux sept derniers patriarches, en dehors des trois premiers attribués aux trois premiers séphiroth ; 2<sup>o</sup> que chez tous les peuples on confondait (tout en distinguant) le génie conseiller et le patriarche conduit. Nous avons déjà vu que dans les Kings de la Chine les dix Ki (ou patriar-

ches) *ne faisaient qu'un* avec leurs Chin-non ou Tchang-y, dieux ou demi-dieux, suivant leur plus ou moins d'élévation hiérarchique; 3° que chez les Chaldéens, les dix *Annedots* divins avaient exactement rempli le même rôle auprès de leurs dix rois, et que chez ce premier des peuples on spécifiait le bienfait par lequel chacun de ces *Annedots* ou génies avait signalé le règne de son pupille ou plutôt le sien propre; l'un ayant enseigné les lettres, tel autre l'agronomie, tel autre la musique, tandis que le dernier, qui avait apporté l'astronomie sur la terre, l'avait enseignée jusqu'à la *translation mystérieuse de son PUPILLE Édoreschus (Hénoch)*; 4° que les théophanies particulières des patriarches postdiluviens avaient été très-probablement précédées avant le déluge d'autres théophanies que l'abbé Foucher appelle avec raison « *PERMANENTES* et qui, dit-il, *MÉRITENT la plus sérieuse attention* » (p. 309); 5° et enfin que, suivant tous les peuples païens et même suivant les Hébreux, interprètes plus ou moins heureux de quelques passages bibliques, ces *génies gouverneurs* étaient eux-mêmes intimement liés, comme nous l'avons déjà fait remarquer et comme nous le démontrerons au chapitre *SABÉISME*, avec les astres et surtout avec les planètes, et « que c'est là qu'il faut chercher l'explication de cette étrange association de rois humains, d'esprits tutélaires et de puissances sidérales, dont on ne se tirera jamais, tant qu'on ne voudra voir dans tout cela que de purs hommes ou de vraies allégories. »

« Mais, dit toujours Foucher, il ne faut pas s'imaginer que ce fut le soleil ou le *Syrius* physique qu'ils adoraient; quelque brut que soit un peuple, *vous ne lui ferez jamais croire une pareille absurdité*, et si Monco-Capac et sa femme, en arrivant au Pérou, avaient dit : « Nous sommes le soleil ou la lune, » on se serait moqué d'eux. Quel était donc leur système? Le voici : ils regardaient les diverses portions du monde, bien moins comme la substance des dieux que comme leur habitation et le siège de leur empire; le soleil-dieu, moins comme le globe lumineux qui nous éclaire, que comme un génie divin qui règne

dans cet astre, qui le gouverne, et qui dirige ses influences pour le plus grand bien de l'univers. » (P. 321.)

Nous avons donné plus haut l'amendement trop peu connu, grâce auquel chacun des sept astres préposés au gouvernement du monde pouvait se subdiviser en myriades de sous-génies tutélaires<sup>1</sup>.

Nous l'avons dit encore, tous les peuples considéraient le premier âge du monde jusqu'au déluge, comme ayant duré environ mille années solaires ; « or, c'est pendant ces mille ans, nous dit Panodore, qu'eut lieu le règne des sept dieux qui régnèrent sur le monde ; c'est pendant cette période, que ces bienfaiteurs de l'humanité étaient *descendus* sur la terre et avaient appris aux hommes à calculer le cours du soleil et de la lune par les douze signes de l'écliptique. »

Et si Panodore nous paraît trop vieux, comme l'abbé Foucher trop théologien, pour faire autorité, nous ne pourrions mieux terminer ce paragraphe que par ces paroles de l'écrivain moderne qui a le plus étudié toutes les religions antiques, de Creuzer en un mot : « C'est de la sphère des astres, où résident les dieux de lumière, que la sagesse descend dans les sphères inférieures (*Égypte*, ch. iv, p. 441). Tous les dieux sont un seul dieu, comme tous les astres sont un monde unique (p. 448). Dans le système des prêtres, toutes choses sans exception, les dieux, les génies, les âmes, le monde entier, se développent solidairement dans l'espace et la durée... La pyramide peut être considérée comme le symbole de cette magnifique hiérarchie des esprits. Nous autres Européens modernes, nous nous étonnons quand nous entendons parler des esprits, du soleil, de la lune, etc. Mais nous le répéterons encore, le sens naturel et *droit* des peuples de l'antiquité, tout à fait étranger à nos idées de mécanique et de physique entièrement matérielles,... ne voyait pas dans les astres de simples masses de lumière ou des corps opaques se mouvant circulai-

1. App. sur les *Sept Esprits*, t. I, p. 353.

rement dans les cieux d'après les lois de l'attraction ou de la répulsion, mais des corps vivants, animés par des esprits, comme ils en voyaient dans tous les règnes de la nature... Cette doctrine des esprits, si conséquente, SI CONFORME A LA NATURE dont elle était empruntée, formait donc une grande et unique conception, où le physique, le moral et la politique se trouvaient fondus ensemble. » (Ib. p. 450 à 455.)

Ceux de nos lecteurs qui croient aux esprits comprendront maintenant que si la question des *dynasties divines* peut jamais recevoir une solution, ce sera bien certainement par ces principes et dans cet ordre d'idées, sinon dans tous les développements de détails que nous venons de leur soumettre<sup>4</sup>.

4. « PATRIARCHE, ESPRIT ET PLANÈTE. » M. de Paravey qui a si habilement entrevu, relativement à la Chine, le rapport existant entre les patriarches et les dieux, comprendra la *réalité* de ces mêmes dieux, lorsqu'il étudiera plus à fond, dans le même pays, la grande théorie des génies tutélaires, et principalement le culte des ancêtres, sans oublier les *préfectures* spirituelles qui sont conférées à ceux-ci, et tous les pouvoirs qu'on leur accorde ou qu'on leur retire, suivant leur bonne ou mauvaise administration. Il pourra s'expliquer alors comment, véritables *dynastes*, ces esprits étaient cependant, en outre, attachés aux planètes, et pourquoi les patriarches qui, pendant leur vie, n'étaient que de véritables et saints *médiums*, qu'on nous passe l'expression, devenaient, après leur mort, des héros et les associés de certaines étoiles ou plutôt de ces esprits sidéraux qui avaient été pendant leur vie le génie protecteur et spécial de chacun d'eux. Il comprendra, par exemple, pourquoi, *Sou-fo-hy* ou l'Abel chinois étant nommé en même temps le *Vrihatas-pati* ou le grand maître des sacrifices, la planète *Vrihas-pati* s'appelle à son tour le précepteur divin de *Vrihatas-pati*, comment chacune des étoiles de la grande Ourse (*Saptarchis*) répond à chacun des sept *richis* ou patriarches, et pourquoi nous voyons sur les planisphères chinois sept *tys* ou personnages sacrés, bien distinctement établis au-dessous de chacune des sept étoiles de la même constellation. Mais il renoncera, nous l'espérons, au vain espoir d'une application générale et d'une concordance parfaite entre des noms aussi dénaturés par le temps et par l'espace; en pareil cas, il faut savoir se contenter des aperçus et des principes.

Au reste, lorsque nous parlons ici de principes, il va sans dire que nous ne professons ceux-ci qu'au nom des anciens et en leur en laissant toute la responsabilité.

## § V

Dynastie des demi-dieux ou géants (*Gibborim*).

1. — *Les géants devant la science.*

Arrivons aux demi-dieux ou héros.

« Et dans ce temps-là, dit la Bible, existaient sur la terre ces hommes *fameux* qu'on a appelés des géants <sup>1</sup>. »

La Bible en reste là ; voyons si les traditions et les révélations profanes nous instruiront davantage.

Commençons par l'Orient.

Parmi les dix *Maharchis* ou patriarches indiens, dont nous avons fait des dieux, il en est un qu'on appelle *Poulastya* ou *le rejeté* <sup>2</sup>, qui semble répondre parfaitement au *Hiuen-hiao* ou *noir vociférateur* associé par les Chinois à la planète Vénus ou *Lucifer*. Ce Poulastia habite *Kedara*, qui veut dire *lieu creusé* <sup>3</sup>, et fut, dit-on, le premier ancêtre des *noirs Rackhasas*, c'est-à-dire de la race indienne et caïnite ou des hommes *aux grandes oreilles*.

Nous ne pouvons oublier non plus ce que les missionnaires nous ont appris des anciennes cartes célestes de la Chine, plaçant immédiatement sous les vases de *ki-fou* (c'est-à-dire sous l'eau du *verseau* diluvien) la constellation des Pa-Kouey ou des neuf nègres qu'on immole. Nous la rapprochons aussitôt de la constellation des *hommes immolés* qui, dans le petit zodiaque égyptien d'Esné et dans le planisphère de Dendérah, se voit également placée dans la partie sud du ciel, sous l'eau qui s'épanche d'un grand vase. Comme les neuf nègres

1. *Genèse*, ch. iv.

2. Suivant le docte abbé Gorresio.

3. On sait que la tradition et la Bible ont fait de Caïn le premier chercheur et fondeur de métaux.

des Chinois, les neuf nègres égyptiens sont agenouillés, les mains liées derrière le dos, et *entourés de couteaux et DE HACHES*. C'est ce qu'on appelle la constellation des hommes typhoniens, c'est-à-dire des hommes *nègres* qui ne font qu'un avec Typhon leur chef, comme les noirs indiens ne font qu'un avec les *dives*, et comme les noirs *pa-kouey* des Chinois ne font qu'un avec leurs *kouey* ou mauvais esprits : lémures, MANES, fantômes, dont ils nous montrent aussi la constellation dans le cancer. « Ces idées de mort ou de mânes étaient aussi attachées par les Égyptiens à la même région céleste, et rendues soit par le cancer, soit par l'épervier, soit par le chacal, animaux qui ne vivent que de cadavres; et comme dans les deux sphères, égyptienne et chinoise, publiées par Kircher, on voit encore dans cette région (du Cancer) le fameux arbre *liéou*, qui porte pour fruits des têtes de *morts*, il est évident que l'arbre *zacoun*, si fameux chez tous les Orientaux et qui porte les mêmes emblèmes, rentre dans tout cet ensemble d'idées <sup>1</sup>. »

Voici donc ce qu'on pourrait appeler la morale de l'histoire antédiluvienne, inscrite dans le *ciel astronomique en caractères faciles à déchiffrer*.

Nous avons vu tout à l'heure ce que *la terre* nous accordait depuis hier, comme preuve des existences antédiluviennes; admirons maintenant la merveilleuse concordance de ces deux grandes autorités.

Organes des plus anciennes traditions, les *sphères* dont nous parlons nous donnent comme submergées par le *Verseau* des races nègres et typhoniennes, des victimes humaines immolées, des HACHES et des COUTEAUX homicides.

Organes de l'évidence à leur tour, les entrailles de *la terre* rejettent, à ceux qui les perforent, une race nègre et typhonienne submergée par le *Verseau réel*, et roulée pêle-mêle avec les HACHES et les COUTEAUX dont quelques-uns se

1. Voir le chevalier de Paravey, *de la Sphère et des antiques constellations*.

trouvent encore, enfoncés dans les crânes de *vraies* victimes humaines.

Que de lumières ressortent de ces trois études, biblique, sidérale et géologique, comparées ! Quel merveilleux accord !..

Mais ce n'est assurément pas tout ; ces hommes coupables, ces nègres homicides nous représentent bien les antédiluviens, mais ne nous rendront-ils pas à leur tour quelques-uns de ces *géants*, qui, selon la Bible, ont existé sur la terre et que le ciel zodiacal nous indique dans la personne d'ATLAS ou d'ORION, dont les larges épaules sont tout aussi monstrueuses que la massue dont on les arme ?

La preuve géologique, sans être aussi complète à cet égard, ne laisse pas que de se faire pressentir sur plusieurs points et par certains résultats. « Tous ces ossements, nous dit un savant déjà cité, tous ces ossements trouvés dans le département du Gard, en Autriche, à Liège, etc., etc., ces crânes qui rappellent tous le type nègre,... et qu'à leur profil on prendrait pour des animaux, ont appartenu à une race de HAUTE TAILLE... Tous nous rappellent ces étranges profils des bas-reliefs les plus anciens de l'Égypte, recueillis par Osburne et reproduits sur les monuments de l'antique Étrurie... Il y a sans doute un profond mystère dans l'apparition de types aussi différents si peu de siècles après le déluge ;... et cependant, nul ne songera à faire de ces Cuschites une race essentiellement différente de ces Hébreux qui sont issus de Noé. LES CAUSES QUI ONT DIFFÉRENCIÉ LE TYPE AURONT AGI DÈS L'ABORD AVEC UNE EXTRÊME ÉNERGIE. »

Peut-être faut-il provisoirement nous en tenir à la distinction de M. Lartet, l'autorité par excellence, c'est-à-dire « *haute taille* pour ceux qui ont été entraînés par les eaux du déluge, *petite taille* pour ceux qui auraient vécu dans les siècles antérieurs. » Le type nègre et le prognathisme hideux de ces derniers s'adaptent très-bien selon nous à la race

maudite des Caïnites. C'est cette race errante et vagabonde qui aurait couvert la terre pendant que la race orthognathe restait et devrait être cherchée probablement dans l'Orient ou les contrées qui l'avoisinent.

Et voyez comme tous les siècles s'entendent à cet égard ! Au III<sup>e</sup> siècle de notre ère, Tertullien affirmait que de son temps on avait trouvé un grand nombre de géants à Carthage ; et voici qu'en mai 1858 tous les journaux nous parlent d'un sarcophage de *géants* qui vient d'être trouvé sur l'emplacement de cette même ville.

Il n'y a cependant pas un demi-siècle encore que ces géants étaient relégués dans la Fable.

Maintenant il ne sera plus permis de crier aussi vite au mensonge, lorsqu'on lira dans Philostrate « qu'on avait trouvé sur le promontoire de Sigée un géant de vingt coudées de hauteur, un autre de douze coudées dont le crâne était rempli par un serpent, et que lui, Philostrate, ayant voulu remplir un autre crâne semblable avec du vin de Crète, fut obligé d'en employer deux amphores, » mesure que le savant D. Calmet évalue à vingt-huit pintes de Paris. Ce passage est trop curieux pour ne pas le transcrire ici. « — PHOEN. Dis-nous, V., quelque chose de la grandeur de ces ossements et de ces serpents que l'on dit naître dans le corps de ces géants, car c'est ainsi que nos peintres représentent Encelade et ses compagnons. — V. Je ne sais pas au juste jusqu'où pouvait s'élever la stature de ces hommes et jusqu'à quel point ils étaient associés (*concreti*) à ces serpents. Je sais seulement que celui que je vis à Sigée avait vingt-deux coudées. Il gisait dans une *caverne pierreuse*, ayant la tête tournée vers le continent et les pieds sur le promontoire. Quant aux dragons, nous n'en voyions aucune trace, et tout était là purement humain... Mais Péparéthius, un de mes parents, me communiqua un fait étonnant du même genre, qui était arrivé quatre ans auparavant à Protésilas, en cultivant une vigne dans l'île de Cos qu'il possède à lui seul ; quelque chose se mit à résonner sous



les instruments, qui laissèrent voir bientôt un cadavre de douze coudées dans le crâne duquel habitait un serpent. Protésilas le fit recouvrir à l'instant même, disant que c'était un des Titans foudroyés par Jupiter (comme on disait que celui du cap Sigée était ce géant tué par Apollon au siège de Troie). Quant à celui que Messécrate de Stire découvrit à Lemnos, il était énorme. *Je l'ai vu, il y a un an*, en revenant par mer de Imbro. Tous ses os n'étaient pas rassemblés, les vertèbres étaient séparées des côtes par une certaine distance; la taille de ce géant nous parut horrible à tous, bien qu'elle fût assez difficile à évaluer. Mais ayant versé du vin de Crète dans son crâne, deux amphores ne purent y suffire. C'est à Nauloque, à l'endroit où se trouve une fontaine dont l'eau enivre les femmes à ce point qu'elles paraissent endormies... Si tu ne veux pas croire tout cela, montons en bateau, car ce cadavre est encore à découvert, et d'ici à Nauloque la navigation n'est pas longue » (Philostr. *Heroica*, p. 35).

Grâce aux géants de Carthage, peut-être ne rejettera-t-on plus avec trop de dédain cette assertion de Pline que « dans l'île de Crète une montagne s'étant ouverte laissa voir un squelette que l'on dit être celui d'Orion ou d'Otos, fils d'Éphialtes <sup>1</sup>; »

Et cette autre de Plutarque, que « Sertorius vit près de la ville de T... le tombeau d'Antée qui avait près de soixante pieds de long, et qu'il lui fit à l'instant immoler des hosties; »

Et cette autre de Phlégon, qui a vu lui-même celui d'Idée près de Messène, avec son nom inscrit sur sa tête;

Et, pour en finir, cette autre de Pausanias, qui nous montre le tombeau d'Astérius près d'Astère, et celui de Géryon, ou d'Hyllus fils d'Hercule, trouvé à la porte du témène, ... etc.

Encore un peu de patience, laissons ouvrir quelques nouvelles tranchées de chemins de fer, quelques nouvelles cavernes pierreuses. Qui sait alors si quelque jour MM. Cristoll,

1. Pline, *Hist. nat.*, t. VII, ch. xvi.

Pictet et Littré ne parleront pas à leur tour comme Philostrate et Phlégon, et si sur ce point encore toutes les fables ne pourront pas redevenir de l'histoire?

On pourrait même dire que Philostrate, Pline, Pausanias et Plutarque seraient complètement justifiés à l'heure qu'il est, relativement à tous leurs géants grecs, pour peu que l'on consentît à ne pas travestir en exécration faussaire un de nos plus respectables missionnaires apostoliques, M. l'abbé Pegues, qui, dans son curieux ouvrage sur « *les Volcans de la Grèce*<sup>1</sup>, » affirme que dans le voisinage de ceux de l'île de *Théra* on avait trouvé des cadavres de géants à *tête énorme*, gisant auprès de ces pierres énormes, dont partout l'érection semble avoir nécessité l'emploi de forces gigantesques et que partout encore les traditions associent aux idées de géants, de volcans et de magie.

Nous reviendrons plus tard à l'examen de ces monolithes dont notre siècle regarde avec stupeur les proportions écrasantes et les dispositions mystérieuses, et qui pour nous sont et seront la démonstration éternelle et historique de la réalité de toutes ces forces que nous reléguons dans la Fable.

Moquons-nous tant que nous voudrions de Briarée et d'Orion, mais alors gardons-nous bien de visiter et Carnac et Stone-Henge qui seuls devraient suffire à leur réhabilitation.

## 2. — *Les Géants devant la Bible et le paganisme.*

Place donc au grand soleil de la science, place donc, dès aujourd'hui, aux géants ressuscités! Mais, chose étrange! ces géants sont tout à la fois les GIBBORIM ou *les forts*, les REPHAÏM ou *les spectres*, les NEPHILIM ou *les tombants* (*irruentes*), et cependant il s'agit bien primitivement d'*hommes*, puisque la Bible ailleurs les appelle « *les fameux* ». Il n'y a pas moyen de s'y méprendre lorsqu'elle nous donne plus tard

1. Il se trouve chez Mallet-Bachelier.

leur taille, leur signalement et certaines mesures de détail relatives à leur ameublement <sup>1</sup>.

Mais la *lettre* de la Bible a-t-elle tout dit ? et si elle a tout dit, que signifient alors toutes ces épithètes qu'elle leur donne ? Ne nous sera-t-il pas permis de dire avec le célèbre professeur Hanneberg que « tout n'est pas tout à fait clair dans l'écriture à ce sujet <sup>2</sup> », et avec l'abbé Glaire que « la vraie signification de toutes ces épithètes nous est à peu près inconnue <sup>3</sup> ? »

Et comment ne le serait-elle pas, lorsque la Bible se contente de dire des Nephilim : « C'étaient de *certain*s monstres du genre des géants — *monstra quædam* (nephilim) *de genere giganteo* <sup>4</sup> ? » Ainsi ce n'était pas des *géants*, mais des *monstres* de la même famille. Qu'est-ce à dire ? quand on traduit nephilim par *géants*, on n'est donc pas tout à fait dans le vrai ?

Quant aux nations, quelle différence ! quelle prolixité et quelles folies dans les portraits qu'elles nous tracent de ces êtres !

Pour les Indiens, ce sont les *asouras*, ou compagnons du serpent, *serpents eux-mêmes*. Ce sont encore les *Rachasas* et *Yakchas*, descendant de Khaca, et venus de la montagne qui porte ce nom ; « les *Ougres* (d'où probablement *ogre*) ou les *terribles* (dit le code sacré ou loi de Manou) sont des *métis* qui naissent de l'alliance d'un Kchatryâ avec une fille Soudrà ; ce sont des êtres féroces dans leurs actions, se plaisant dans la cruauté, et participant tout à la fois de la classe guerrière et de la classe servile. »

Pour les Égyptiens, ce sont les *assesseurs* de Typhon figurant avec lui dans les dynasties divines. « C'étaient là, dit Jablonski (*Panthéon*, V, § 53), ces puissances titaniques con-

1. *Nomb.*, l. XIII, v. 33.

2. *Théologie mystique*, t. I, p. 44, le Dr Hanneberg est professeur de théologie à l'Université de Munich.

3. *Les Livres saints vengés*, t. I, p. 246.

4. *Nomb.*, l. XIII, v. 33.

*trites et ténébreuses* (*contritas ac tenebrosas*) qu'ils invoquaient dans les *Typhonia* et qu'ils rouaient de coups en d'autres moments<sup>1</sup>.

Pour les Chinois, ce sont les *miao-tsée*, qui entourent le noir Tchi-Yéou : ils sont précisément neuf comme les Caïnites de la Genèse.

En Phénicie, ce sont les génies des montagnes ; chez les Scandinaves, les *vanes*, génies de la gelée et d'une grande force physique.

Chez les Grecs, ce sont les *Titans orphiques*, sorte de monstres *anguipèdes* et de *dragons volants*. Dans Homère, l'un d'eux est cet *Éphialte*, ou spectre envahisseur auquel nos langues médicales modernes ont conservé son nom d'Éphialte conjointement avec ceux de cauchemar ou d'incube.

Dans l'Edda, ce sont les *assesseurs d'Odin* assis autour de lui sur les pierres des géants.

Dans Hésiode, ces hommes *ayant deux voix*<sup>2</sup> sont appelés pour cela *μειραῖας*, et saint Épiphane fait remarquer quelque part la singularité de cette expression.

N'oublions pas encore que la vallée des Géants, près de Jérusalem, s'appelait *Gehennum* (géhenne, même étymologie que *géant*), que c'était à eux, et dans leur *tophet*, qu'on immolait les enfants à Moloch<sup>3</sup>. N'oublions pas surtout que tous les Orientaux appellent l'enfer « *cætum giganteum*, » ce que nous traduirions volontiers par « *club des géants* ; » ce qui permet de comprendre pourquoi dans tous les livres sacrés, et notamment dans les litanies des Védas, on trouve comme dans nos livres saints des prières contre l'action et le retour des géants<sup>4</sup>.

1. Nous en avons vu rudoyer ; d'autres en ont entendu crier.

2. Qu'un helléniste incroyant aille écouter un instant les deux voix de quelques possédés de Morzine, et il comprendra sur le champ cette expression incompréhensible pour lui jusque-là.

3. Josué, ch. xv, v. 8.

4. Jablonski, I. I, ch. II.

Il s'agit donc de rechercher maintenant quelle pouvait être la nature spéciale de leurs crimes, et de voir si, par hasard, les phénomènes modernes ne pourraient pas nous expliquer un peu la terreur qui s'attache au souvenir et même à l'influence persistante d'hommes engloutis par le déluge.

La première de ces questions est facile à traiter, et bien que la Bible, avec sa prudence ordinaire, ne nous parle que de déprédations, d'homicides et de « toute chair ayant corrompu sa voie <sup>1</sup>, » il nous est impossible de croire que dans cette première étape du mal qui part du crime de Caïn pour aboutir à la submersion des géants, ces antéchrists du premier monde, la magie, qui est donnée constamment dans la Bible comme la cause principale de tous les grands châtimens et de toutes les subversions d'empires <sup>2</sup>, n'ait pas joué le même rôle exceptionnel et décisif qu'elle doit jouer à la fin des temps et à la veille du cataclysme suprême.

Nous en avons pour garants plusieurs Pères de l'Église, et entre autres saint Clément d'Alexandrie, lorsqu'il nous assure que le déluge n'est arrivé qu'*en punition de la magie*. Écoutez-le : « On nous a appris comment les incantations magiques peuvent forcer les démons à obéir aux mortels, et comment, à l'aide de cette fournaise et véritable officine de perversité, les mêmes esprits ont pu éteindre toute religion sur la terre et la plonger dans une atmosphère d'impiété. C'EST POUR CES CAUSES et quelques autres que le déluge fut décrété, et les humains ensevelis sous les flots, à l'exception de Noé, dont un des fils livra encore au monde tous les secrets de cette magie primitive qui, restaurée plus tard par un de ses petits-fils, Mezraïm... etc., etc. <sup>3</sup>. »

1. *Genèse*, ch. vi.

2. « C'est à cause des crimes de cette sorte, *propter hujusmodi scelera*, que je les ai détruits, » dit la Bible, en parlant de la nécromancie et de la divination. (*Deuté.*, ch. xviii, p. 10 et 14.)

3. *De Rog.*, l. iv.

Cependant, dira-t-on, l'idolâtrie n'existait pas avant le déluge, et saint Thomas est de cette dernière opinion !

Mais Cornelius à Lapede a raison de le dire » : Bien que l'idolâtrie ne fut pas constituée et n'existât pas comme culte, on n'en était pas moins idolâtre. »

« Un dérèglement si étrange et à la fois si universel, dit à son tour Bossuet, devait avoir une origine commune. Montrez-moi-la donc autre part que dans le péché originel et dans la tentation, qui, disant à l'homme : « Vous serez comme des dieux, » posait dès lors le fondement de l'adoration des fausses divinités... Quoi qu'il en soit d'Énos et d'un faux culte, il serait toujours vrai que ce faux culte aurait bientôt commencé, même parmi les pieux et dans la famille de Seth <sup>1</sup>. »

Or, pas de fausses divinités sans magie (cela sera surabondamment démontré), et si la cité sainte des Séthites a fléchi le genou devant Bélial, que l'on juge de ce que les faux dieux pouvaient obtenir de la cité perverse des Caïnites <sup>2</sup>.

C'est en raison de cette assimilation constante que saint Clément traduit toujours *gigantes*, les géants, par *serpentes* <sup>3</sup>, et que le grand commentateur ajoute : « Ainsi donc, serpents et géants signifient les démons <sup>4</sup>. »

Oui, si nous consultons les nations, toutes les accusent avant tout de magie transcendante. « Les Chinois, les Perses et le livre d'Hénoch, dit M. de Rougemont, insistent spécialement sur le culte des démons et sur les pratiques magiques

1. Bossuet, *Élévat.*, p. 56.

2. Bayle consacre un grand article à ces hérétiques du II<sup>e</sup> siècle, qui portent le nom de *Caïnites*, en mémoire de Caïn leur patron. A les entendre, la vraie lutte n'avait jamais existé qu'entre les génies de la race d'Abel et de Caïn, et ces derniers avaient été les plus forts. « Si cette hypothèse, dit Bayle, n'est pas absolument nécessaire pour donner raison d'une infinité de problèmes historiques, elle est pour le moins la plus commode et la plus compréhensible. »

3. *Pédag.*, l. III, ch. XII.

4. *Genèse*, ch. V.

auxquelles on se livrait avant le déluge, et ces traditions concordent trop bien avec nos idées sur l'état psychologique de l'humanité primitive, pour ne pas trouver créance auprès de nous... Nous avons vu d'ailleurs que les telchines passaient pour des magiciens; il en était de même des dactyles en Phrygie, d'après Phérécide, et en Chine la magie des Taossé postdiluviens fait suite évidemment à celle d'un monde antérieur (Cornelius à Lapide, *Genèse*, ch. iv), puisqu'on la fait remonter à Choo-Hao, qui est bien évidemment Caïn<sup>1</sup>.

Mais voici quelques détails tirés du *Chou-king*, 4<sup>e</sup> part. ch. xxvii, p. 291, et selon nous remplis d'intérêt : « Lorsque les miao-tse (cette race antédiluvienne et perverse, retirée jadis dans les *cavernes pierreuses*, et dont on trouve encore, dit-on, des descendants près de Canton)<sup>2</sup>, eurent, *selon les anciens documents* et par l'instigation de Tch-y-Yéou (Satan), troublé la terre, tout fut rempli de brigands... Le souverain seigneur (Chang-ty) jeta les yeux sur les peuples et n'y vit plus aucune trace de vertu. Alors il ordonna à Tchong et à Ly (archanges) de couper les communications du ciel et de la terre<sup>3</sup>, et il n'y eut plus dès lors ce qu'on appelle *monter et descendre*. »

Arrive, immédiatement après, le déluge de Yao.

Or, nous retrouverons à peu près les mêmes détails et jusqu'à ces expressions de *monter et descendre*, dans le livre d'Hénoch sur les causes et les effets du déluge<sup>4</sup>.

Il y a plus, il est évident aujourd'hui qu'avant ou après le déluge le nouveau monde a connu les mêmes scènes, les mêmes crimes, les mêmes monstres et qu'il leur a donné jusqu'aux mêmes épithètes.

1. *Peuple primitif*, t. II, p. 171.

2. Burnes vient de voir, auprès de Bamian, une montagne *toute criblée* de ces grottes, avec deux colosses immenses taillés dans la même roche. Ces miao-tse modernes passent pour les survivants de cette race à peu près disparue.

3. Le P. Gaubil dit en note, c'est-à-dire *mettre fin à la magie*.

4. Qu'on se rappelle l'échelle de Jacob, couverte d'esprits qui *montent* et qui *descendent*.

5. — *Les Géants devant quelques penseurs modernes.*

Qu'on ouvre l'ouvrage de M. l'abbé Brasseur de Bourbourg sur les antiquités mexicaines, ouvrage tout moderne et du plus haut intérêt, on y puisera une idée juste et des forces colossales qui ont dû jadis élever cette ville de Palenqué dont les ruines gigantesques attestent l'importance, et du caractère que la tradition assignait à ces merveilleux constructeurs appelés chânes ou serpents, dénomination qui rappelle aussitôt la nation des *Hivim* ou des *couleuvres*, mentionnée par le Deutéronome <sup>4</sup>, mais dont le nom, si nous en croyons le chevalier de Paravey, est encore bien plus antédiluvien.

La *Revue des Deux Mondes* (du 1<sup>er</sup> avril 1858) avait donc raison d'appeler toute l'attention des savants sur l'origine de ces Indiens du Nouveau-Monde et sur leur descendance probable des Indiens de l'Asie primitive. « Au milieu, disait-elle, de l'incohérence de leurs traditions, ce qu'on peut remarquer, c'est l'idée confuse d'une ère antérieure à l'existence des hommes et pendant laquelle des quadrupèdes d'une grandeur colossale, d'énormes reptiles, des génies malfaisants et des géants prodigieux se disputaient la surface de la terre... Ces vagues révélations n'acquièrent-elles pas aujourd'hui plus d'intérêt en présence de ces OSSEMENTS ÉNORMES que nos géologues exhument dans toutes les parties du globe?... ON NE PEUT SE REFUSER A L'ANALOGIE DE LEURS LÉGENDES AVEC LES PREMIERS CHAPITRES DE LA GENÈSE ET LES SOUVENIRS DU DÉLUGE, » etc., etc.

Puis la *Revue* nous parle de l'immense serpent de mille pieds de haut, que ces hommes avaient simulé sur un des pics des sources de l'Ohio, et dont la tête se confondait avec ce pic pendant que sa gueule avalait l'œuf du monde.

Suivant elle, ces milliers de ruines gigantesques aujourd'hui mises à nu, ces immenses boulevards qui traversent toute

4. *Deutéronome*, ch. xi v. 23.



l'Amérique septentrionale, sur les prolongements des montagnes rocheuses, sont de VRAIES CONSTRUCTIONS CYCLOPÉENNES.

La *Revue* tient ici le même langage que la science : « Les Titans, auteurs de ces constructions, dit Creuzer,... ces enfants du ciel et de la terre, pour parler le langage de la mythologie, étaient doués à leur naissance par les pouvoirs souverains, auteurs de leur être, de facultés physiques et morales extraordinaires; ils commandaient aux éléments, ils savaient les secrets du ciel, de la terre, de la mer et du monde entier; ils lisaient dans les astres... Il semble, en vérité, qu'on ait affaire, non pas à des hommes comme nous, mais à des ESPRITS ÉLÉMENTAIRES issus de la nature et ayant tout pouvoir sur elle... Tous ces êtres sont marqués d'un caractère de MAGIE et de SORCELLERIE <sup>1</sup>.

Pendant que l'abbé Rohrbacher les assimile aux fils d'Inachus, auteurs de ces murs cyclopéens, la science s'écrie, par l'organe de Petit-Radel, « partout une immense malédiction plane sur cette race gigantesque <sup>2</sup> ! »

Quant aux mœurs des populations actuelles, héritières modestes de ces types vraiment surhumains, la *Revue* que nous citons tout à l'heure nous montre les Médas, les Wabens, les Jéasukas, livrés encore à toutes les pratiques de la sorcellerie et de la magie et vivant dans une alliance intime avec les génies.

Tels sont (proportions à part) les nègres cannibales et magiciens du XIX<sup>e</sup> siècle; tels sont les Indiens du Nouveau-Monde, et tels étaient assurément ces nègres du premier, retrouvés aujourd'hui et auxquels appartenaient sans doute « ces masses d'ossements ÉNORMES, » qu'un voyageur célèbre et moderne nous dit avoir été trouvés dernièrement en Amérique près de Munte, précisément au lieu même où la tradition fait débarquer les géants dévastateurs de ce pays <sup>3</sup>.

Un président du tribunal de Washington proclamait tout

1. *Religions de l'antiquité*, l. IX.

2. Rohrb., *Histoire de l'Église*, t. I.

3. De la Véga, l. IX, ch. ix.

dernièrement la race rouge indienne « une race rejetée et condamnée sans appel ». Ce magistrat défendait une mauvaise cause au point de vue évangélique, mais au point de vue philosophique et biblique il signalait le plus grand mystère de la réprobation divine.

« Les ancêtres de ces races, dit M. Leblanc, possédaient sans doute le développement absolu de ces mêmes forces magiques, qui compromirent et brisèrent partout l'existence de toutes les sociétés, qui faillirent perdre la Grèce, et rendirent pendant longtemps en Chine tout ordre social impossible pendant qu'elles en arrêtaient le développement en Afrique et dans l'Amérique méridionale<sup>1</sup>. »

Ne cherchons pas ailleurs le secret de la grande lutte engagée en ce moment entre les États-Unis d'Amérique. Pendant que ceux du nord se jettent avec audace dans toutes les témérités d'un spiritisme aux formes séduisantes, ceux du sud se débattent contre l'occultisme désastreux pratiqué chez eux par leurs esclaves, devenus les plus grossiers et les plus terribles de tous les *mediums* de la terre.

Les peuples parlent donc ici comme la science : pour expliquer leurs misères si profondes et leurs menées si coupables, ils se voient obligés de remonter au chapitre iv de la Genèse.

Ne trouvons donc plus mauvais que les écrivains catholiques accueillent et développent ces rapprochements éclatants. Laissons Görres nous dire que « l'inondation du déluge vint répondre à l'inondation de toutes les fureurs et de toutes les pratiques de l'enfer<sup>2</sup>, » et pardonnons au comte de Maistre d'avoir écrit à propos du même châtiment : « Nous parlons souvent avec un étonnement niais de l'absurdité de l'idolâtrie ; mais je puis bien vous assurer que si nous possédions les connaissances qui égarèrent les premiers idolâtres, NOUS LE SERIONS TOUS, ou à peu près,... et si nos philosophes

1. Leblanc, *Des religions*, t. I, p. 183.

2. *Mystique chrétienne*, t. I.

du XVIII<sup>e</sup> siècle les avaient possédées EN PLUS,... malheur à l'univers ! ils auraient amené sur tout le genre humain quelque calamité d'UN ORDRE SURNATUREL.<sup>4</sup> »

Ainsi, tout nous dit que la magie a fait sombrer la terre dans les eaux du déluge, comme elle l'avait fait sombrer dans la grande épreuve de l'Éden, et comme elle la fera sombrer certainement encore dans les révolutions et dans les flammes de la dernière époque.

Voilà la vérité sur le règne de ces demi-dieux ou géants (gibborim) que l'on peut appeler avec toute assurance les MEDIUMS GIGANTESQUES du vieux monde.

Voyons maintenant les mânes, ou ces mêmes géants devenus *rephaïm*.

## § VI

### Dynastie des mânes (*Rephaïm*.)

#### 1. Les mânes et les récits modernes.

Nous ne nous rappelons pas que pour ce règne des MANES on ait jamais essayé d'une explication quelconque, et cependant cette singulière dynastie paraît occuper sur les monuments et dans les traditions une place aussi considérable que les dynasties précédentes. Il y a de plus à sa charge cette circonstance *aggravante*, que, plus rapprochée des temps historiques et précédant immédiatement le premier règne humain, elle est d'autant plus inexplicable, et semble jeter à la critique un défi beaucoup plus audacieux encore que ne le font toutes les autres.

Voyez-vous les admirateurs, les interprètes des Hérodote, des Manéthon, des Le Syncelle, les studieux commentateurs

4. *Soirées*, t. II, p. 256.

des papyrus et des stèles, obligés d'enregistrer, au seuil même de la plus exacte et de la plus sérieuse histoire, et toujours sur la foi des mêmes historiens, toute une dynastie de *mānes*, c'est-à-dire d'*ombres* et de fantômes!... C'est à en devenir fou et à désespérer de la vérité.

Cependant on a l'air de s'y faire. A force de tolérance et de légèreté, on finit par vivre en paix avec cette monarchie *sui generis*, on laisse tous ces *revenants* assis tranquillement sur leurs trônes, entre l'extrême frontière de la fable et les premières assises de l'histoire, et on s'en tire en bafouant, pour leurs contes de la veille, des historiens admirés pour leurs affirmations du lendemain.

Toutefois, on en convient, la transcription est très-exacte. Il s'agit bien de *mānes*, et sans savoir un seul mot de copte, sans connaître le moindre hiéroglyphe, on peut prédire à la science que *toutes* ses investigations futures viendront augmenter, en les confirmant, tous les embarras des investigations passées et présentes. Et pourquoi tant d'assurance de notre part, si ce n'est parce que les papyrus ne pouvaient employer à cet égard que les expressions employées par toutes les nations du monde pour exprimer des idées toutes semblables?

Rosellini (t. I, *Storia degli monumenti dell'Egitto*, p. 8), après avoir dit en note que Manethon et la vieille chronique sont d'accord pour traduire *mānes* par *véxωας*, ajoute que dans la dernière et si précieuse édition des deux livres de *Chroniques* d'Eusèbe Pamphilien, trouvés à Milan, et annotés par le cardinal Maï, *véxωας* est rendu par le mot *urvagan*, qui signifie proprement *image extérieure* d'une chose, « d'où, reprend Rosellini, on pourrait *peut-être* conclure que s'il était possible de rapporter ce règne à une époque historique quelconque, on pourrait croire qu'il s'agissait alors d'une forme de gouvernement théocratique représenté par les *images* des dieux et des prêtres. »

Où donc Rosellini a-t-il vu des *dynasties d'images*, et com-

ment n'a-t-il pas compris que *image extérieure* signifie littéralement *fantôme, ombre* d'un homme ?

Il suffirait pour s'en convaincre de jeter un coup d'œil tant soit peu philosophique sur le spectacle que tant de nations nous offrent encore aujourd'hui.

Ne voulant pas anticiper sur notre chapitre des *deux nécromancies* (ancienne et moderne), nous ne pouvons cependant laisser clore celui-ci sans présenter, comme simple indication, un aperçu qui le complète aussi péremptoirement.

Regardez donc autour de vous, dirions-nous à nos lecteurs scandalisés, étudiez un peu sérieusement certains rites de la Chine ; essayez de vous rendre compte, par exemple, de ces *députations* officielles envoyées encore, à l'heure qu'il est, par les empereurs de ce pays, aux *chen* et aux *kouey* génies des montagnes ; expliquez-nous ces *charges* qu'on leur confie, ces enquêtes sur leur gestion, ces punitions qu'on leur inflige, ces *révocations* qu'on effectue, ces distinctions que l'on accorde, ces nouvelles *promotions* qui s'ensuivent, et surtout ces engagements solennels que l'on contracte avec eux ; essayez de comprendre le premier mot à tout cela, avant d'être initié comme nos missionnaires à cette doctrine que « *les chen et les kouey sont des hommes d'un état de vie différent de celui dont ils jouissaient quand ils étaient revêtus de leurs corps*<sup>1</sup>, » et, pour peu que vous y regardiez sérieusement, vous verrez la liaison de toute cette organisation d'une politique invisible avec celle qui vous occupe en ce moment.

Sans doute, et à la rigueur, vous aimeriez mieux, comme nous, vous résigner à des *démons* qu'à des *revenants*, mais n'oubliez donc jamais que l'un n'empêche pas toujours l'autre, et que l'alliance étroite qui existe pendant la vie entre le *patron spirituel* (bon ou mauvais) et son client constitue après la mort une telle solidarité qu'on les dirait un seul et même être.

Veuillez examiner encore ce qui se passe à l'heure qu'il est

1. Nous donnerons, au chapitre *Nécromancie*, les extraits des *mémoires sur les Chinois*.

en Afrique et dans l'Amérique méridionale parmi les héritiers directs des *ante* et des *post*-diluviens.

« Tout homme qui vient de mourir, dit M. Leblanc<sup>1</sup>, même le plus affectionné pour ses proches et ses amis, se transforme soudain en un esprit méchant, armé de pouvoirs surnaturels et transporté du désir de nuire. La multitude des morts se change en armée d'esprits malins et puissants, acharnés à la perte des vivants, dévorant les entrailles des malades, frappant leurs récoltes, troublant le repos de toutes leurs nuits par des apparitions, des sifflements aigus qui se propagent de village en village et arrachent aux populations des cris d'épouvante; alors, pour échapper à ces ennemis invisibles, quelques-uns abattent et brûlent leur propre cabane sur les cadavres de leurs morts, et fuient à jamais le lieu habité par le défunt; quelquefois encore ils changent de nom, de peur qu'en les appelant eux-mêmes, leur homonyme spirituel ne survienne tout à coup et ne les épouvante en s'écriant : « Me voici ! »

Enfin changez les noms, remplacez les Chamans et les Aërois par ces milliers d'hommes distingués qui, de nos jours, après avoir été aussi savants et incrédules que leurs aveugles collègues, *croient* vivre ou plutôt *vivent* dans les pratiques de l'union la plus intime et la plus continue avec leurs chers *revenants* ou esprits, et vous ne pourrez méconnaître ici une transformation positive de l'antique et terrible nécromancie des anthropophages en une nécromancie civilisée, habile, séduisante, qui ne tue personne de prime abord et sans l'avoir fait passer auparavant par Charenton, nécromancie telle qu'il la faut enfin pour enlacer des nécromants en gants jaunes, pour se faire écouter de psychologues inoffensifs, et pour laisser, surtout, quelque semblant d'excuse à l'absurde et systématique entêtement qui ose nier une telle masse de témoignages.

1. *Histoire des religions*, t. III.

Mânes de bonne compagnie en un mot, ces GÉANTS du xix<sup>e</sup> siècle savent se plier aux circonstances, se faire tous à tous, et bien qu'ils ne s'appellent aujourd'hui ni Briarée ni Énach, tenons pour bien certain qu'ils n'ont ni moins de bras ni moins de coudées que ces derniers à leur service, et bien malheureusement au nôtre.

Tous obéissent au même maître.

2. — *Les Manes et la Bible; aperçu tout nouveau.*

Maintenant, si trouvant que ce ne sont là que des GÉANTS de boudoir et de gazette, on craignait de déshonorer la Bible en faisant descendre ses *rephaim* au misérable rôle de *revenants*, nous ne répondrions qu'en demandant à notre tour l'explication des versets qui vont suivre.

Quand le prophète Isaïe veut dépeindre à l'avance la descente du roi de Babylone aux *enfers*, voici les couleurs qu'il emploie : « L'enfer, troublé jusque dans ses profondeurs, envoie à ta rencontre les géants (*suscitavit in occursum*). Tous ces *princes des nations* se redressent sur leurs sièges et te disent : Te voilà donc semblable à nous, tu as été *rejeté de ton sépulcre*, et ton cadavre, etc. <sup>4</sup>... »

Voilà bien l'identification des géants et des damnés. Mais que veut dire le même prophète lorsqu'il appelle le Seigneur « le secours du pauvre, sa force dans les épreuves et son protecteur contre les *trombes*, (*spes a turbine*) ? » Il nous paraît difficile de conserver le moindre doute sur la signification littéraire de cette expression devant le verset suivant : « CAR L'ESPRIT DES GÉANTS (*aritsim*) est comme une trombe qui FRAPPE SUR LES MURS et les renverse. »

En vérité, s'il nous était possible d'oublier, soit « le tourbillon (*turbo*) violent et satanique qui, dans Job, vient ébran-

4. Isaïe, ch. xiv, v. 9, 44 et suiv.

ler les quatre coins de la maison, soit la trombe qui, s'abattant hier sur notre presbytère de *Cideville*<sup>1</sup>, donnait le signal d'une grande épreuve qui devait durer deux mois, le prophète Isaïe nous ferait tout comprendre à lui seul, oui, tout, lorsqu'il s'écrie un peu plus loin : « Tu as changé en tombeau la ville de ces FORTS (*aritsim*), tu as ruiné la maison de ces étrangers... mais tu humilieras désormais leur tombeau, et TU FERAS TAIRE LEUR VACARME<sup>2</sup>. »

Mais c'est ici que nous réclamons toute l'attention de nos lecteurs. Si l'on veut que cette nouvelle conjuration contre le tombeau de ces étrangers et leur *tumulte* se rapporte à leur ville et à leur maison détruite, pourquoi donc ce futur succédant immédiatement au passé ? Qu'est-ce que ce *tumulte* qu'il faut dissiper *pour humilier* désormais leur tombeau ? Dira-t-on que c'est leur race, comme il est dit au verset 5 ? Mais alors qu'on nous explique la continuation de la prière au verset 13, dans lequel, cette fois, le *subjonctif impératif* s'unit au *futur* : « Ces anciens maîtres (*ces aritsim*) nous ont possédés loin de toi, mais nous nous sommes souvenus de ton nom ; Seigneur, fais que ces morts NE VIVENT PLUS, que ces GÉANTS NE RESSUSCITENT PLUS POUR PERSONNE, *mortuis non vivant et gigantes non resurgant* ; car c'est A CAUSE DE CELA, PROPTEREA, que tu as visité et brisé ces nations. »

Adopterons-nous ici l'*in æternum* ou *dans l'éternité* sous-entendu par la plupart des commentateurs et en particulier par Cornelius ? Mais cela n'a plus de sens, puisque le prophète ayant déjà parlé cent fois de leur éternité malheureuse, celle-ci ne saurait faire l'objet d'une nouvelle prière.

Qu'on se rappelle maintenant ces anciennes litanies du moyen âge et leur « délivrez-nous, Seigneur, des géants ; »

1. Voir notre premier Mémoire, chap. XI.

2. Isaïe, ch, XXV, v. 4 et suiv.



qu'on se rappelle tous les livres des démonologues sur les *tumultes* et *tapages nocturnes*<sup>1</sup>, et certes il devient bien difficile de ne pas retrouver encore une fois ici ces *OBBOTHS* ou *revenants* bibliques que le Deutéronome défend de consulter.

Qu'on nous explique enfin ce verset 18 du ch. ix des *Proverbes*, appliqué au jeune homme qui se rend dans la maison de la courtisane : « Et celui-ci ne se doute pas que là *demeurent les géants*, et qu'il va avoir pour *convives* ceux qui *ont été* plongés dans les profondeurs de l'enfer. » Ah ! cette fois-ci Cornelius est obligé d'articuler le mot *MANES*, *INFERI*, et *DAMNATI* ; ce sont, dit-il, les *mânes infernaux* et les *damnés*.

Nous voici donc encore, comme à la Chine, en présence de véritables *REVENANTS* et de commensaux invisibles, et cette fois, c'est la plus haute sagesse qui proclame leur présence !

Eh bien ! pour nous, c'est le tombeau de ces *mânes* et de ces *damnés*, dont le prophète demande l'*humiliation* au Seigneur ; ce sont leurs *tumultes* qu'il le prie d'apaiser tout de suite et non pas dans l'éternité, où il n'y en aura certes pas ; « que les morts ne vivent plus, Seigneur, et que les géants ne ressuscitent plus. »

Pour nous, ce sont les *robustes*, *aritsim*, qui de leur vivant étaient des *gibborim* ou des *violents*, et qui, devenant tout de suite après leur mort des *rephaim*, c'est-à-dire des *rèenvoges* (*remissi*), n'étaient pas moins redoutables à ces populations antiques qu'ils ne le sont aujourd'hui à ces nations idolâtres que nous venons de voir glacées d'épouvante et souvent décimées par ces terribles *MANES*, dont elles ont elles-mêmes constitué l'autorité et les *DYNASTIES* formidables.

De là vient, sans doute, que beaucoup de savants anciens et modernes, et presque tous les premiers Pères, ont fait dériver l'idolâtrie du culte des morts ou des ombres, εἰδωλν. « Ce sont, dit l'abbé Rohrbacher (*Histoire de l'Église*, part. II<sup>e</sup>, § 6),

1. Entre autres, celui du savant Tyrrhæe sur « les *tapages nocturnes* et les *esprits frappeurs*, » ouvrage écrit deux cents ans avant les nôtres, et concluant à l'*alliance* des *revenants* et de leurs *démons*.

ce sont les mânes ou âmes des hommes morts, qui, *unies à leurs démons*, ont fait partout le fond de l'idolâtrie. » Beaucoup d'étymologistes ont même cru devoir définir le mot *mythologie* par « discours des morts ; » effectivement, le mot *μῦθος*, que nous traduisons par *fable*, signifiait littéralement *mort*, car Philon de Byblos nous assure qu'il venait du mot phénicien *mouth* employé dans Sanchoniaton comme synonyme de *θνήσκος*, mort, ou royaume de Pluton.

Voilà pourquoi encore saint Fulgence, évêque, répétait sans cesse que « toute l'idolâtrie nous venait des sépulcres. » A ce point de vue, *l'évhémérisme*, cette doctrine inconnue aujourd'hui, s'explique parfaitement. En faisant de tous les dieux autant d'hommes, Evhemere avait tout à la fois tort et raison ; raison quand il disait : « J'ai vu leurs tombeaux, donc ils ont vécu ; » tort, lorsqu'il s'arrêtait là, et ne soupçonnait rien de plus par delà cette existence. Nous y reviendrons plus tard au chapitre *Héroïsme*<sup>1</sup>.

1. « RÉALITÉ DES MANES. » « Rephaim, dit Cornelius (*Deut.*, ch. II, v. 40), *vel remissi*, parce que les esprits de ceux qui les voyaient étaient comme *rendus* à leur aspect. » « Rephaim, disent d'autres exégètes, était le surnom des Hevœens et des Chiuvim, ainsi nommés à cause des serpents à l'instar desquels ils habitaient dans des *cavernes* ; » mais saint Bernard traduit rephaim par *mortui damnati*, morts damnés, (ép. 414). On les appela encore *TORQUATI*, les *TORTURÉS*, dont on a fait à tort les *torturants*, comme on avait fait de Nephilim (les tombés), le participe actif *tombant*. Mais on vient de nous donner le vrai mot : *morts, renvoyés, remissi*. Quant aux deux expressions fournies par Rosellini, *urvagan, νέμεας*, elle signifieraient littéralement *trombes* et *morts*, ou trombes de morts. Qui sait si de ce mot *urvagan* nous n'avons pas fait *ouragan*, comme nous avons tiré évidemment du sanscrit *ougrâ* (géant) notre *OGRE*, qui signifie à peu près la même chose ? M. l'abbé Glaire avait donc raison d'assurer que « le sens de tous les mots n'était pas encore éclairci ; » il l'eût été plus tôt si l'on avait accordé quelque foi à ces paroles si expresses, à cette assertion si positive d'Origène : « L'âme des croyants et des méchants, toute chargée de ses forfaits qui l'empêchent de remonter vers les cieux, reste ballottée sur la terre, tantôt vivante autour des sépultures, où nous voyons si souvent les fantômes de leurs ombres, tantôt en parcourant la terre, et présidant comme il faut le croire à ces maléfices et à ces adjurations de tous les siècles. » Ailleurs il parle de « ces apparitions qui convertissent sur-le-champ ceux qui en sont les té-

moins... « Nous avons vu, dit-il, en ce genre, TANT ET DE TELLES CHOSES, que, bien qu'elles se soient passées en notre présence, si nous les rapportions, nous nous exposerions à la risée des infidèles. Dieu, cependant, lit dans nos consciences, il voit, par conséquent, que ce n'est pas sur des *faibles*, mais bien sur des *réalités* que nous établissons la doctrine de Jésus. *MULTA ENIM TALIA VIDIMUS, quæ si memorarentur, DUNTAXAT GESTA IN NOSTRA PRESENTIA cachinnum tollerent infidelium; DEUS AUTEM TESTIS EST NOSTRÆ CONSCIENTIÆ conari me non falsis narratiunculis, sed veris.* » (*Contr. Cels.*, l. VII.)

Il est vrai qu'Origène avait conclu de ces *TELLES CHOSES* que les géants, comme l'avait dit Hésiode, étaient changés en démons, et là était l'erreur condamnée; mais s'il eût dit qu'ils revenaient souvent sur la terre, assimilés et associés à leurs démons, il eût été dans le vrai, car telle a toujours été la doctrine catholique.

C'était aussi celle de l'antiquité tout entière. L'archéologie égyptienne s'est enrichie cette année même d'un papyrus excessivement curieux : c'est le papyrus magique *Harris*. Ayant possédé, même avant l'Institut, un des rares exemplaires de la traduction de M. Chabas, nous serons heureux plus d'une fois d'en faire profiter nos lecteurs.

En fait de documents sur l'état des âmes après la mort, nous y trouvons les suivants : « les hiéroglyphes *var... nou...*, donnent le nom de *khous* ou mort *révivifié*. Il y en avait de deux sortes : d'abord les *khous* justifiés, c'est-à-dire ceux qui avaient été innocentés au jugement d'Osiris; ceux-ci vivaient de la seconde vie, *nam onh*; puis les *khous* coupables qui étaient nommés *H'ou-métu*, ou *khous morts une seconde fois*, *mut, em, nam*, c'étaient les damnés; la deuxième mort ne les anéantissait pas, mais ils subissaient éternellement les tortures de l'enfer et remplissaient le rôle de démons ou *tortureurs*, avec la puissance de nuire aux élus et même aux hommes... Les *khous* bons ou mauvais avaient la faculté de prendre toutes les formes imaginables et de se transporter à leur gré en tous lieux... Leur existence admettait des phases analogues à celles de la vie humaine, ... un lien tellement intime était établi entre les vivants et les morts, que l'on conçoit que l'observation des cérémonies funéraires ait pris rang dans la loi religieuse immédiatement après le culte à rendre à la Divinité : « Ne permets pas, dit une de ces prières, ne permets pas que le venin maîtrise ses membres, ... *qu'il soit pénétré* par aucun mort, par aucune morte, que l'ombre d'aucun esprit le hante... O toi qui entres, n'entre pas en lui, ô toi qui respirez, ne respire pas *sur lui* pendant les ténébres, que ton ombre ne le hante pas au lever du soleil, ni quand il disparaît... » On reconnaissait la présence d'un *khous*, dans le corps d'un vivant, *aux troubles pathologiques et intellectuels qui en étaient la conséquence*, et l'on disait d'une personne qui offrait ces troubles caractéristiques, *qu'elle avait un khous*. C'est ce qu'on a toujours appelé, hors de l'Égypte, « être possédé d'un esprit, » et si l'on ne se sert pas ici de cette expression connue, c'est qu'il existe une grande différence entre la nature des *khous* telle que nous l'avons fait connaître, et celle des

esprits incorporels, tels que les anciens se les représentaient. Pour les Égyptiens,... ces khous étaient des êtres de l'espèce à laquelle appartiennent les humains après la mort; on les combattait à l'aide de la puissance divine; le dieu Chons jouissait surtout d'un grand crédit pour ces sortes de délivrance (a). Toutefois le khou en obéissant aux injonctions du dieu n'en conservait pas moins la précieuse faculté inhérente à sa nature d'occuper tout autre corps à son gré... Les vivants pouvaient venir en aide aux mânes dans leur vie d'outre-tombe, au moyen de formules ou d'amulettes mystiques.

En voici une entre autres qui nous paraît très remarquable : « Hommes, dieux, élus, esprits morts, amous, nègres, menti-u, ne regardez pas cette âme pour exercer vos cruautés envers elle, » etc.

Les mânes, de leur côté, avaient le pouvoir de se manifester aux vivants, le plus souvent, comme les revenants des époques plus modernes, d'une manière fâcheuse ou nuisible. Ainsi, ils pouvaient ou entrer dans les corps, ou les hanter, ou les obséder; contre ces redoutables invasions on employait encore des formules, des talismans, et en particulier les statues ou figures divines.

M. Chabas ne pouvait appliquer ses lumières philologiques à un sujet plus intéressant; il est seulement triste qu'il les ait fait suivre de cette réflexion surannée : « Telle fut, selon moi, l'origine des pratiques magiques, armes *imaginaires*, qu'à toutes les époques les hommes ont voulu mettre au service de leurs désirs et de leurs besoins... » Si elles n'avaient été qu'*imaginaires*, il n'aurait pas pu ajouter comme il le fait : « Ces armes *mystérieuses*, *partout* défendues sous les peines les plus sévères, n'en furent pas moins étudiées et employées *partout*. »

On vient plus vite à bout de ce qui n'est que simple et pur *zéro*.

Quant à nous, l'étude des *géants* ou mânes démoniaques, si bien distingués des démons, nous a éclairci beaucoup de difficultés. C'est faute de cette étude, nous ne saurions en douter, qu'on a si longtemps confondu deux ordres de phénomènes qui, malheureusement, revenaient trop bien au même, quant au fond, mais qui offraient cependant plusieurs caractères très-spéciaux capables de résoudre bien des difficultés:

Est-ce à dire pour cela que toutes nos communications spirites de New-York, de Paris ou de Morzine soient toujours en réalité ce qu'elles disent être, c'est à dire telle ou telle âme invoquée? — Pas le moins du monde, et nous en avons de nombreuses preuves. Mais qu'il n'y ait jamais là d'âmes en compagnie de leurs démons, c'est ce qu'il ne nous est plus permis de professer, depuis que nous avons étudié davantage la question des *lieux fatidiques* ou *hantés*.

Seulement, de même que dans la ligne *sainte* nous retrouvons dans certains lieux sanctifiés la *vertu* de leur patron sanctifiant et de son ange, de même, dans la ligne *définie* et dans les lieux *criminalisés* nous admettons l'influence fatale du patron *criminalisant* et de son démon.

(a) Nous en verrons la preuve plus tard.

Il n'y a pas que le chap. vi de la Genèse qui ait ses *rephaïm* ou géants, et lorsque nous trouvons l'expression mystérieuse de la Bible « *monter et descendre*, » interprétée par tous les peuples, comme dans le livre d'Hénoch et dans le *Zohar* (a), par une ascension et une descente des âmes, nous inclinons à croire que ce qui a lieu aujourd'hui par intervalle et tolérance miraculeuse, pouvait avoir eu lieu primitivement comme habitude et faculté naturelle.

(a) Les Âmes, dit-il celui-ci, *montent et descendent* pendant douze mois après leur mort... Elles peuvent souffrir dans plusieurs lieux à la fois, et souvent sous forme de bêtes, suivant leurs fautes...

---

# APPENDICE I

## CHAPITRE VII

### HÉNOCH, OU CONSIDÉRATIONS NOUVELLES SUR UN LIVRE BIEN ANCIEN.

#### 1. — *Ce livre est-il ou n'est-il pas apocryphe?*

Mais d'où provenaient ces géants? Quelle peut avoir été leur cause occasionnelle? Ici la Bible se tait, ou plutôt elle parle à mots tellement couverts, qu'elle ôterait au lecteur respectueux jusqu'au désir de soulever leur enveloppe, n'était l'opportunité très-réelle de la question en apparence la plus oiseuse.

Toutefois cette même Bible nous signale par la plume d'un apôtre (saint Jude, *Ép.*, v. 6 et 14) le livre d'un prophète qui « a dit la vérité sur ces choses », et ce prophète elle le nomme; c'est Hénoc.

Or depuis bien des siècles nous possédons un livre d'Hénoc. Malheureusement l'Église est formelle à son égard, c'est un livre apocryphe. Il peut donc être classé sans trop de témérité parmi les livres kabbalistiques ou hermétiques; mais s'ensuit-il qu'un tel livre ne soit par cela même qu'un mensonge?

Nous pourrions nous assurer, et c'est une chose à peu près reconnue aujourd'hui, que toutes les productions hermétiques et mystiques, regardées jusqu'ici comme un mensonge alexandrin des premiers siècles de l'Église, n'en renfermaient pas moins toute la substance des anciennes doctrines théurgiques des nations; les papyrus, les stèles, une foule de monuments viennent chaque jour justifier des reproducteurs qui décidément n'étaient faussaires que dans leur signature; c'étaient des apocryphes si l'on veut, mais apocryphes n'ayant en d'autre tort que de donner leurs *copies* pour des *minutes*

authentiques; quant à ces minutes elles-mêmes, tout fait présumer qu'elles avaient disparu dans le grand incendie qui, quarante-sept ans avant l'ère chrétienne, avait dévoré les cent mille volumes rassemblés dans la bibliothèque d'Alexandrie par les soins de Ptolémée Philadelphe. Pour nous en tenir aux annales égyptiennes, connues toutefois de Manéthon qui les avait compulsées, leurs minutes en appelaient déjà à des minutes plus anciennes. C'est ainsi, par exemple, que l'auteur du *Pimandre*<sup>1</sup>, supposé le troisième thoth, en appelait au deuxième, qui, à son tour, en appelait à un premier. Et nous verrons plus tard que ce que nous disons là peut s'appliquer à presque tous les livres sacrés des nations.

Restreignons-nous pour le moment à ceux des Juifs et des chrétiens, et commençons par bien préciser ce que la Synagogue d'abord et l'Église ensuite entendaient par cette expression : « Livres apocryphes. »

Généralement dans le monde on se figure que cela ne s'entend que des livres *condamnés* pour leurs mensonges. C'est là une grande erreur; apocryphe vient du verbe *κρύπτω*, qui signifie *cacher*. Or, les apocryphes sont précisément des livres dont l'origine et le contenu sont encore *cachés*, autrement dit inconnus ou douteux.

Il y a tel livre apocryphe qui n'en a pas moins été très-vénéré dans l'Église. L'Écriture elle-même nous parle du livre « des générations d'Adam » (*Gen.* vi), du livre « de Jéhovah » (*Ex.* xxxii, 2) dont, par parenthèse, M. Renan fait le fond du Pentateuque; on rappelle encore un livre « de Seth » où se trouvait consignée et prédite l'étoile des mages, si bien *reconnue* plus tard. Enfin Josué signale même (xv, 15) une ville *des lettres* qu'on a supposée renfermer tous ces livres.

Il n'est donc pas étonnant que l'apôtre saint Jude ait mentionné un de ces livres, et que le *Zohar*, cette somme complète et beaucoup plus antique qu'on ne le supposait de toutes les traditions, en ait appelé de son côté aux livres antédiluviens de Seth et d'Hénoch.

Tout fait donc présumer aujourd'hui que les uns et les autres ont en vue les mêmes traditions, invoquent les mêmes auteurs, que le *thoth* égyptien est, comme nous l'avons déjà dit, le très-proche parent du *seth* ou *theth* hébraïque, et que l'*adris* ou l'*idris* des Arabes, c'est-à-dire l'écrivain prédécesseur d'Osiris *planteur de vigne*, est parfaitement identique à l'écrivain Hénoch, prédécesseur de Noé, qui plante aussi la vigne.

Mais que pouvaient être de tels écrits? Comment auraient-ils pu survivre au déluge? Comment cette sagesse antédiluvienne aurait-elle

4. Livre attribué à Thoth ou Hermès.

pu traverser les abîmes diluviens et renaître aussitôt après cette submersion générale? Voilà la question.

Devons-nous croire que ces précieux livres ont été, comme le supposent quelques commentateurs, sauvés dans l'arche même qui sauva le genre humain? ou bien devons-nous, avec deux grandes autorités, les croire retrouvés sur ces fameuses colonnes de Mercure ou de Seth que Josèphe nous affirme « avoir encore existé de son temps? » Il nous a dit encore que ces colonnes étaient recouvertes de caractères hiéroglyphiques qui, copiés et reproduits depuis dans la partie la plus profonde et la plus secrète des temples égyptiens, auraient été la source de la sagesse exceptionnelle des Égyptiens. C'est là, ajoute-t-on, que tous les grands mystiques de l'antiquité, les Orphée, les Hésiode, les Pythagore et les Platon, allaient puiser les éléments de leur théologie, comme plus tard encore Hérodote et Solon allèrent y chercher de hauts enseignements historiques et moraux.

M. Guignault, dans ses notes sur Creuzer, ayant dit quelque part « qu'on eût mieux fait, au lieu de torturer les textes, de s'en tenir à celui de Josèphe, qui attribuait l'érection de ces deux colonnes au patriarche Seth », nous serions fort à notre aise pour le faire à notre tour.

Cette transmission de la sagesse patriarcale à la sagesse païenne nous paraît tranchée par ce simple verset des Machabées beaucoup trop peu remarqué à notre avis : « Et (les Juifs) répandirent partout *ces livres*, dans lesquels les nations puisèrent bientôt le type de leurs idoles et les ornements sacerdotaux de leurs temples<sup>1</sup>; » ce qui explique la parfaite similitude des symboles, « *simillima ænigmata*, » selon l'expression de saint Clément.

Ce serait donc encore une fois aux patriarches antédiluviens qu'il faudrait remonter pour avoir le secret de cette renaissance immédiate après le déluge, de toute la civilisation détruite, et de toutes les antiques traditions historiques.

Or parmi ces patriarches, nul ne fait, on peut le dire, une aussi grande figure que le patriarche Hénoch. Josèphe et toutes les traditions lui attribuent non-seulement l'invention de l'écriture, mais encore des connaissances et une *intuition* supérieures même à celles de Seth; un apôtre, avons-nous dit, le cite comme prophète, et la Bible, après nous l'avoir montré *marchant* avec le Seigneur pendant trois cent soixante-cinq ans, nous dit qu'il fut *enlevé* au ciel<sup>2</sup>, privilège unique que l'apôtre saint Paul rehausse encore en l'expliquant par

1. *Mach.*, l. I, ch. III, v. 49.

2. *Genèse*, ch. v, v. 23 et 24.



ces mots : « Afin qu'il ne vît pas la mort, *ut non videret mortem*<sup>1</sup>. » On sait enfin que, suivant tous les enseignements bibliques, ce prophète, dont l'âge égalera celui du monde, doit partager avec le Sauveur et le prophète Élie les honneurs du dernier avènement et de la destruction de l'Antechrist.

Hénoch est donc tout à la fois, au point de vue chrétien, la plus étonnante et la plus grande de toutes les personnalités historiques.

S'il est vrai maintenant que tous les livres précités, ses contemporains, figurent pour quelque chose dans les diverses parties du Penta-teuque, par quelle inexplicable fatalité ce *prophète* exceptionnel, cet *initié* à tous les mystères divins, ce sténographe des anges, serait-il le seul des initiés et des prophètes dont le monde ne posséderait plus une seule parole?

Et notez bien que la destruction de ses livres ne saurait tenir au déluge, pour peu que nous prenions en considération l'affirmation des Machabées et celle de l'apôtre saint Jude, qui paraît le citer *de visu*.

Malheureusement, on ne connaît plus d'autre livre d'Hénoch que celui qui porte encore son nom, et qui, dans le monde théologique, subit à tel point cette mauvaise réputation d'apocryphe, que le cardinal Cajetan et plusieurs théologiens opinaient pour la non-canonieité de l'épître de saint Jude, en raison même de la citation que cet apôtre en avait faite.

On ne comprenait pas qu'un apôtre *inspiré* eût pu s'appuyer sur un livre apocryphe. Mais, depuis Cajetan, cette même épître ayant été classée définitivement dans le canon des Écritures, il a bien fallu dire « le livre d'Hénoch, que nous possédons, ne peut être *celui* que l'apôtre saint Jude aura vu, » et l'on a ajouté comme Bergier (art. Hénoch) : « Ce sont ces paroles mêmes de saint Jude qui ont donné lieu de *forger* dans le *second siècle* de l'Église un prétendu livre d'Hénoch, rempli de visions et de fables touchant la chute des anges et dont l'auteur paraît avoir été un Juif mal instruit et mal converti, etc. »

Que dirions-nous donc maintenant s'il venait à être soutenu et prouvé par la science, non-seulement que les premiers pères avaient eu raison de le *respecter*, mais encore que c'est bien *ce même* livre (apocryphe ou non) qui a été vu, lu et cité par l'apôtre saint Jude?

On pense bien que nous ne prétendons nullement ici nous insurger contre une opinion trop générale pour qu'elle n'ait pas aussi de très-grands droits à notre respect. Notre seule prétention serait donc de

1. Saint Paul, *aux Hébreux*, ch. II, v. 5.

faire connaître quelques éléments nouveaux, qui nous paraissent à leur tour dignes du plus haut intérêt.

Bergier ne se doutait guère que dans le siècle qui allait suivre le sien l'Institut, par l'organe du plus savant de ses paléographes et de ses philologues, viendrait venger les fragments incriminés de la plus grave accusation qui pesait sur eux jusque-là. Ce fait remarquable, et cependant déjà vieux, a passé trop inaperçu, la théologie moderne l'a trop peu relevé pour que nous ne nous sentions pas pressé de soumettre ces nouvelles pièces aux curieux, pour ne pas dire aux jurés.

Voyons donc ce que la science la plus éclairée du XIX<sup>e</sup> siècle a pensé de cet ouvrage si maltraité dans les siècles précédents.

Il est bon de savoir d'abord que Ludolf, savant Anglais, appelé le père de la littérature éthiopienne, chargé de visiter quelques manuscrits portant le titre d'Hénoch, et déposés à la bibliothèque Mazarine par le voyageur Pereisc, en avait proclamé l'imposture et n'avait pas craint de déclarer bien hautement à la face de l'Europe « qu'il ne *pouvait* pas exister de livre d'Hénoch chez les Abyssins. »

« L'opinion de Ludolf, va nous dire M. de Sacy, devait être adoptée par tous les savants; » elle le fut et on ne pensa plus au livre d'Hénoch.

Ce fut sur cet anathème formel et sur ces faux manuscrits que Dom Calmet basa toute sa fameuse dissertation qu'on lit au t. XXIII, p. 600 de la Bible de Vence. « IL N'Y A PAS DE LIVRE D'HÉNOCH, répète-t-il hardiment. *Tous ceux* que nous connaissons décrivent trop exactement la *passion* de N.-S. pour ne pas lui être postérieurs; *tous*, y compris celui que l'apôtre saint Jude *aura vu*, sont l'ouvrage des premiers chrétiens; mais comme cet apôtre était aussi, lui, très-voisin de la *passion*, *il l'aura lu* TRÈS-PEU DE TEMPS après sa composition. » Vraiment, c'est à ne pas y croire ! Voilà le plus savant peut-être de nos bénédictins qui va faire de l'apôtre *inspiré* un critique assez maladroit pour prendre un *brouillon* griffonné *la veille* par le premier fourbe venu, pour un authentique divin contemporain du déluge ! Franchement, si telle avait été la critique des apôtres, toutes les calomnies de l'école rationaliste moderne sur leur *facilité* à admettre deviendraient assez difficiles à réfuter. Quant à ces premiers chrétiens, accusés de la fabrication de ce livre, comme de celle des vers sibyllins, il faudrait tout de suite leur donner leur vrai nom, et les flétrir comme étant les plus grands *imposteurs* de la terre.

Malheureusement pour Dom Calmet et pour Ludolf, ce père de la littérature éthiopienne, quelques années plus tard, ce livre *introuvable*

était bien positivement *retrouvé* par le chevalier Bruce et par Ruppel qui le rapportaient de cette même Abyssinie où il ne pouvait pas être, mais où ils l'avaient trouvé figurant dans les Écritures canoniques de cette église, immédiatement après celui de Job. Quant à l'appréciation de M. de Sacy, nous étions depuis longtemps très-curieux de la connaître, mais, perdue dans les archives académiques, nous n'avions pu nous la procurer qu'à grand'peine; depuis nous en avons retrouvé l'analyse dans les *Annales de philosophie chrétienne*. (T. XVII, p. 69.)

Dans cette notice, on voit percer tout à la fois, il faut le dire, un double sentiment dont on a peine à se rendre compte au premier abord; celui de la très-grande importance attachée au manuscrit découvert, et celui de la répugnance très-marquée que ce manuscrit inspire au savant traducteur. On devine tout de suite que cette répugnance, c'est l'histoire des *géants* qui la fait naître, et M. de Sacy n'est pas seul à l'éprouver. Parmi tous les interprètes, étrangers surtout, c'était à qui reculerait le plus vite devant les fils d'Énac.

« Je ne sais pourquoi, dit M. de Sacy, la traduction de Woide (l'anglais) n'a pas encore été publiée. J'imagine que la conduite des *géants* n'a pas plus contenté le D<sup>r</sup> Woide que moi-même. »

C'était précisément là la difficulté. Bruce lui-même, l'inventeur de l'ouvrage, en parle avec le plus souverain mépris : « Tout ce qu'il y a d'important à dire sur ce livre d'Hénoch, c'est que c'est un livre gnostique, concernant l'âge des géants qui tombent sur les hommes pour les dévorer... A la fin, les hommes se plaignent de cette voracité, et Dieu envoie un déluge qui noie les géants et les hommes... Je crois que ceci remplit les quatre ou cinq premiers chapitres. Ce n'est pas un quart de l'ouvrage, mais ma curiosité ne me conduisit pas plus loin... La catastrophe des géants et l'équité qui avait accompagné cette catastrophe m'avait pleinement satisfait... Dans tout son contenu CE LIVRE RESSEMBLE FORT A L'APOCALYPSE. »

On voudra bien remarquer qu'ici ce n'est pas l'*origine* des géants qui répugne, mais bien les géants eux-mêmes ainsi que toute l'histoire biblique du déluge et la *similitude* avec l'*Apocalypse*.

Nous aimons à croire que les critiques chrétiens n'ont pas appuyé leur répugnance sur les mêmes bases.

Il n'en était pas de même chez M. de Sacy. Si, comme les autres, il était déconcerté par l'histoire des géants, cette *contrariété* du moins ne le rendait pas injuste et ne lui faisait pas méconnaître l'importance archéologique du manuscrit. « Je ne sais sur quel fondement, dit-il, Bruce suppose dans son mémoire que le livre d'Hénoch,

citée par l'apôtre saint Jude, est *différent* de celui qu'il a trouvé en Abyssinie... En général, Bruce parle d'une manière plus *exacte*... Mes lecteurs, en comparant les échantillons que je vais leur donner de ce livre *curieux* avec les passages que les anciens ont cités du livre d'Hénoch, se *convaincront* que ce livre est *indubitablement le même* que celui que nous possédons aujourd'hui, et ils jugeront de l'opinion que l'on doit en avoir... Mais on jugera peut-être en même temps, après avoir lu ces extraits, que l'ouvrage ne vaut pas la peine qu'on s'occupe de le traduire... *Je ne pense pas absolument de même*; l'antiquité de cet ouvrage, l'usage qu'en ont fait des écrivains *respectables* (un apôtre par ex.), l'autorité dont il a joui, les discussions auxquelles il a donné lieu sont un motif assez puissant pour que le public éclairé en accueille avec reconnaissance une traduction complète,... etc. »

Le vœu de M. de Sacy a été rempli, et l'ouvrage entier a été traduit par Laurence, qui y voit à son tour un exposé fidèle de la doctrine des temps où il a été composé, « temps antérieurs peut-être à ceux de Job et de Daniel... » Aveu bien remarquable que M. de Sacy complète encore par ces paroles : « *ON NE SAURAIT MÊME SUPPOSER que certains passages allégués par Laurence aient été introduits par les chrétiens.* Si ces textes avaient été des interpolations faites au profit du christianisme, les auteurs de ces interpolations se fussent expliqués d'une manière plus claire et avec plus de développement. »

Ainsi donc, avons-nous si grand tort, en parlant « d'éléments tout nouveaux ? » Ce qui ne l'est pas moins, c'est la traduction totale du livre d'Hénoch, entreprise pour la première fois en français par notre respectable et savant ami, le chevalier Drach, qui a bien voulu nous en communiquer une partie et la rapprocher *pour notre usage exclusif* de quelques fragments du *Zohar* tellement conformes à ceux-ci, qu'il devient évident, dit notre célèbre hébraïsant, « qu'ils ont été puisés à la même source. » Or, nous avons déjà vu ce qu'il pense de la *haute antiquité* du *Zohar*.

Si nous consultons maintenant sur ce même livre la critique indépendante moderne, M. Renan, par exemple, n'osera probablement pas, après ces paroles de M. de Sacy, revenir encore à l'hypothèse de la fraude de la part des premiers chrétiens, mais il n'hésitera pas à faire entrer ce livre, avec celui du prophète Daniel, dans cet héritage, indéfini comme source et comme antiquité, que les Juifs ont été *recueillir* chez les Perses. Mais comment s'y prendra-t-il pour faire concorder avec l'époque de Cyrus ces détails sur la *passion* de Notre-Seigneur, détails si précis que Dom Calmet les croyait insérés, dès le

lendemain de cette passion, dans l'exemplaire vu par saint Jude? Nous ne voyons d'autre issue à cette difficulté que celle qui consisterait à dire que cette *passion* n'a été calquée à son tour que sur toutes ces spéculations d'Hénoch.

Voyez donc où l'on va faute d'une vérité! L'école de M. Renan procède ainsi: « ce fait était annoncé dans ce livre, or, *comme il n'y a pas de prophétie dans le monde*, ce livre est postérieur au fait; mais le voici bien positivement antérieur selon M. de Sacy, et pur de toute interpolation... Alors ce sera nécessairement le fait qui aura été inventé après le livre.

Si ce ne sont pas là les paroles de M. Renan, ce sont les nécessités desalogique. Nous qui croyons à la *passion* historique, nous sommes plus net, et s'il nous était prouvé que M. de Sacy *a dit vrai*, nous ne voyons pas trop comment nous pourrions échapper à ce raisonnement: la science la plus haute confessant que ce livre est bien le même que celui vu par saint Jude, et *sans interpolation possible*, et saint Jude, apôtre inspiré et contemporain de la passion, ne pouvant en aucune façon (n'en déplaise à Dom Calmet) attribuer à un patriarche antédiluvien un récit de cette *passion*, écrit le lendemain même de son accomplissement, nous nous voyons forcé de conclure que ce récit est prophétique.

Mais y pensez-vous bien? va-t-on nous dire; ce livre est *apocryphe*!... et déclaré tel par l'Église! C'est très-vrai, mais nous avons vu tout à l'heure ce qu'il fallait entendre par ce mot dont saint Épiphane nous donne la définition la plus juste, en nous disant: « Un livre apocryphe est celui qui n'a pas été déposé dans l'*arche* (de l'Église) parmi les *autres écrits inspirés*. » De son côté le Concile de Trente n'impose que deux conditions à ceux qui traitent des apocryphes:

« 1<sup>o</sup> Qu'on ne leur accorde pas *la même* autorité qu'aux saintes Écritures;

« 2<sup>o</sup> Qu'on ne les défende pas avec opiniâtreté (*mordicus*). »

Nous sommes trop disposé à sacrifier toutes nos opinions à l'autorité compétente, pour ne pas aller au-devant de cette double injonction. Dans tous ces cas, nous resterions toujours moins favorable à notre apocryphe<sup>1</sup> que le célèbre professeur de Munich, le Dr Hanneberg, qui, après avoir prouvé l'extrême sagesse de l'Église par sa longue hésitation à recevoir dans le canon beaucoup de livres de l'Ancien et du Nouveau Testament<sup>2</sup>, place le livre d'Hénoch, avec le

1. Voir l'article *Apocryphe*, Dr Bergier.

2. Par exemple, dans l'*Ancien*, Tobie, Judith, Barruch, la *Sagesse*, l'*Ec-*

troisième livre des Machabées, à la tête de ceux dont l'autorité se rapproche le plus de celle des livres canoniques : « Livre, dit-il, sur la canonicité duquel nous voyons Origène (et bien des Pères) hésiter longtemps, tant était grande la considération dont il jouissait dans Alexandrie! »

Pour tout dire en un mot, ce n'est donc qu'au iv<sup>e</sup> siècle, par conséquent après de longues hésitations, que l'on a décidément rangé parmi les apocryphes ce livre dont les développements angéologiques et kabbalistiques paraissaient à quelques-uns contredire la majestueuse simplicité de la Bible, et présenter non-seulement quelques dangers, mais encore quelques erreurs. Le livre d'Hénoch est donc tout simplement apocryphe, c'est-à-dire respectable mais suspect.

## 2. — Aperçu du livre et de ses mystères.

Il fallait bien qu'il y eût dans ce livre quelque chose d'*ultra prodigieux* pour que l'Église, dont le surnaturel et le *prodigieux* sont le domaine exclusif, n'osât pas après de longues hésitations l'admettre parmi ses révélations canoniques.

Contentons-nous d'en présenter la substance. Nous le voyons d'abord rendre hommage aux deux vérités catholiques par excellence, la Trinité et l'Incarnation du Fils de l'homme, dont le sang sera répandu, etc. Claire vue du Messie qui, pour un livre « non interpolé suivant M. de Sacy et peut-être antérieur à Job et à Daniel, » ou tout au moins, selon M. Renan, puisé comme eux à la grande source mazdéenne, n'en aurait pas moins déjà une très-grande valeur au point de vue prophétique.

Il est à remarquer que l'auteur de la vision d'Hénoch divise toute l'histoire du monde passée et future en semaines analogues à celles de Daniel, ce qui, selon M. de Sacy, est incontestablement imité de ce prophète. — « Mais, reprend avec beaucoup de raison M. Daniélo<sup>1</sup>, Daniel ne doit point être l'inventeur de cette manière de compter, qui existait avant lui, puisqu'il l'a employée et a pu se faire comprendre. Et pourquoi donc Hénoch n'aurait-il pas pu comme lui s'en servir auparavant? Et pourquoi ne pourrait-on pas dire que c'est Daniel qui a imité Hénoch, tout aussi bien que c'est Hénoch qui a imité Daniel? »

*clésiaste*, les deux premiers livres des *Machabées*, etc.; et dans le *Nouveau*, les *Lettres* de saint Jacques, de saint Jude, la deuxième de saint Pierre, la deuxième et la troisième de saint Jean, etc.

1. Deuxième article, *Annales de philosophie*, p. 393.

Au reste, M. de Sacy lui-même trouve *remarquable* tout le chapitre xci, qui n'est qu'une *prédiction* abrégée de tout ce qui doit arriver depuis Hénoch jusqu'à la fin du monde et l'établissement futur du *règne parfait de la justice*. Comme nous, il voit les Juifs dans la *génération perverse*, et Jésus-Christ dans « l'élu récompensé de ses souffrances et de sa mort par sa résurrection et sa glorification. »

Mais, il faut bien nous y résigner, nous retrouvons là encore toute cette personnification des étoiles, dont nous avons déjà touché quelque chose à propos du mot *ornatus* ou *sabaoth*... Hénoch ici renchérit sur Job, en nous les montrant non-seulement *répondant* à leurs noms respectifs, mais *doués primitivement par le Seigneur* « d'une lumière proportionnée à l'amplitude de leur ORBITE... » « L'ange qui marchait devant moi, dit Hénoch, me dévoila ces secrets et les noms de ces derniers anges ; ce sont encore les noms des justes qui demeurent sur la terre. » Nous avons donc raison de dire tout à l'heure que le patriarche finissait par se confondre avec son ange dans l'astre qui portait son nom.

Ensuite Hénoch nous montre ces saints vivant à jamais dans la lumière du soleil, lumière qui ne leur permettra plus de *compter le temps* et qui « va toujours croissant dans le Seigneur. »

À ceux qui trouveraient toutes ces idées vulgaires, nous pourrions faire voir qu'elles ont fourni au R. P. Gratry (qui certes n'a pas été les chercher là) le plus éloquent chapitre de son beau livre *de la Connaissance de l'âme*<sup>1</sup>. On pourrait facilement encore retrouver les mêmes idées dans *Terre et ciel* de M. Reynaud, et si ce n'est pas un très-grand honneur pour Hénoch, ce devrait être, pour certaines personnes, un obstacle de plus au rejet absolu du livre prophétique.

Vient ensuite dans ce même livre le chapitre des révolutions *des lumineaires*, qui nous paraît, tout aussi bien qu'à M. de Sacy, nous devons en convenir, rempli des idées les plus naïvement *primitives* relativement à celles d'aujourd'hui. Cependant il faut se méfier des expressions et de leur sens ; ainsi en voici une qui scientifiquement parlant paraîtra scandaleuse, « le vent pousse le soleil ; » mais quand on vient à réfléchir qu'en hébreu c'est un même mot qui exprime le *vent*, l'*esprit* ou la *force*, *πνεῦμα*, on opte tout de suite pour ce dernier sens, qui certes est bien scientifique.

M. de Sacy, malgré sa sévérité à cet égard, n'est pas moins forcé d'ajouter : « Cependant quelques assertions *singulières* qui mériteraient un examen plus sérieux m'ont frappé. Je citerai entre autres ce pas-

1. « Le lieu de l'immortalité. »

sage, duquel il résulte que l'auteur fait l'année solaire de trois cent soixante-quatre jours, et semble connaître des périodes de trois, de cinq et de huit ans, suivies de *quatre jours* complémentaires, qui, dans son système, paraissent être ceux des équinoxes et des solstices.»

Quant à ce qu'il appelle des absurdités, M. de Sacy ajoute : « Je ne vois qu'un moyen de les pallier, c'est de supposer que l'auteur expose un système purement imaginaire et QUI A DU EXISTER AVANT QUE L'ORDRE DE LA NATURE EUT ÉTÉ ALTÉRÉ à l'époque du déluge universel. On pourrait fonder cette conjecture sur le chapitre LXXIX, dans lequel l'ange Uriel dit à Hénoch : « Je t'ai, ô Hénoch ! montré et révélé toutes choses... mais dans *les jours des pécheurs*, les années seront raccourcies, la lune changera ses lois et ne se montrera plus aux époques convenables... »

Et nous aussi, nous accepterions cette hypothèse, car nous avons été singulièrement frappé d'un passage que M. de Sacy ne paraît pas avoir remarqué, c'est celui de la vision du déluge, dont fut favorisé Noé. « En ces jours Noé vit que *la terre était inclinée* et que la destruction approchait; alors il vint... à Hénoch et lui cria trois fois d'une voix forte : « Écoute-moi, écoute-moi, écoute-moi; apprends-moi ce qui se passe sur la terre, car *la terre travaille* et se trouve fortement ébranlée... Alors Hénoch me levant dans ses mains, me dit : « J'ai consulté le Seigneur sur cette *perturbation* de la terre, et il m'a dit qu'à cause de l'impiété des hommes le jugement est consommé... Ceux qui ONT DÉCOUVERT LES SECRETS DE LA NATURE sont jugés... Ils ont connu tous les secrets des anges, toute la puissance occulte et oppressive des démons, toute la puissance des magiciens... Il y a un esprit (un démon) qui se tient debout sur la terre et qui s'efforce d'y dominer,... etc. » Après cela il me montra les anges de punition tout prêts à ouvrir sous la terre toutes les puissantes eaux,... » etc., etc.

Voilà certes une épopée magnifique, mais laissant de côté toute sa poésie et la sévérité de ses enseignements sur ceux qui *découvrent les secrets de la nature et des anges*, plaçons-nous maintenant au point de vue scientifique, et restreignons-nous à ce passage cosmologique qui nous a toujours paru digne de la plus grande attention.

Qui donc a pu apprendre à l'auteur apocryphe de la *vision puissante* que la terre s'était *inclinée sur son axe*, si ce n'est les mêmes livres inconnus et mystérieux dans lesquels Pythagore puisait comme le *Zohar* la connaissance parfaite de notre système de Copernic? On est confondu d'étonnement, disait M. Éd. Charton, devant la profonde *intuition* qui sans instruments et sans maîtres avait enseigné ce système à ces hommes. Or, M. Éd. Charton ne pourra pas trouver mau-



vais que nous rapportions à la même intuition la révélation non moins étonnante que nous trouvons ici. En effet, à l'heure où cet auteur, *quel qu'il soit*, tenait la plume, nous ne pensons pas qu'on eût encore posé le problème qui se pose aujourd'hui scientifiquement dans ces termes : « Comment expliquer la constatation des débris de végétaux et d'animaux sur des continents et sous des climats où il leur serait absolument impossible de vivre aujourd'hui ? » Nous ne pensons pas surtout qu'on ait alors essayé de l'expliquer par l'hypothèse suivante, que nous trouvons dans plus d'un ouvrage sérieux sur la géologie : « La position du globe terrestre, à l'égard du soleil, a été évidemment, dans les temps primitifs, différente de ce qu'elle est aujourd'hui, et cette différence a dû être causée par le déplacement de l'axe de rotation de la terre <sup>1</sup>. »

En raison de cette hypothèse, justifiée d'ailleurs par la diminution très-réelle et périodique de l'inclinaison de l'écliptique, plusieurs savants ont soutenu que les pôles n'occupaient pas jadis la position qu'ils occupent aujourd'hui.

D'autres, il est vrai, sans admettre le déplacement de l'axe, conviennent que « par l'effet d'UNE RÉVOLUTION COÏNCIDANT AVEC LE DÉLUGE la température a subi une brusque altération, à la suite de laquelle le froid a envahi les pôles. »

Il nous semble que le déplacement de la terre est infiniment plus rationnel, et que le froid accidentel des eaux n'aurait pu causer à lui tout seul un effet aussi subit, et surtout aussi permanent.

Sans avoir le droit de défendre comme physicien une pareille théorie, nous ne pouvons cependant fermer les yeux à la solidité de sa défense par M. Klée, et à la valeur des arguments d'érudition et de dialectique qu'il met en œuvre à ce sujet. Le physicien Oerstedt leur a rendu cette justice avant nous, et le célèbre Boucheporn, sans admettre toutes les causes alléguées par ce géologue, admet pleinement la réalité du déplacement <sup>2</sup>.

Ce n'est ni le lieu ni le moment d'entrer dans les détails sur cette hypothèse acceptée; qu'il nous suffise de la voir si bien défendue et cadrant si parfaitement avec ce dire des Égyptiens à Hérodote, « que le soleil ne s'était pas toujours levé où il se lève, et que l'écliptique avait jadis coupé l'équateur rectangulairement <sup>3</sup>. » Nous retrouvons

1. Voir, entre autres, l'excellent ouvrage de M. Fréd. Klée, sur le *Déluge*.

2. Ibid., p. 70.

3. Voir Bailly, *Astronomie ancienne*, t. I, p. 203, et t. II, p. 246. M. Klée a parfaitement raison de trouver insuffisante l'explication de « tant de lumières chez les anciens, fondée sur la connaissance du déplacement imperceptible

encore ici la fable du Phaéthon des Grecs qui, dans son désir de savoir les vérités *cachées*, fit dévier le soleil de sa route, ce qui fit dire à Xénophane que « le soleil se tourna vers un autre pays. » On reconnaît aussi la mythologie du nord, lorsqu'elle nous dit qu'avant l'*ordre de choses actuel*, le soleil se levait au sud, tandis qu'à présent il se lève à l'est, et lorsqu'elle place à l'est la zone glaciale (Jeruskoven) qui est actuellement au nord.

Qu'il nous suffise enfin de remarquer combien cette hypothèse expliquerait cette grande et générale tradition de la submersion, *en un seul jour et en une seule nuit*, de cette immense atlantide que nous montrions tout à l'heure moins bien attestée par Platon (*Timée*), qu'elle ne le sera peut-être avant peu par la sonde de nos navigateurs contemporains.

Nous le demanderons donc toujours : comment l'*ignorant* auteur du livre d'Hénoch a-t-il pu *deviner* une vérité si savante et si actuelle ? Pour nous ce passage : « Écoute, écoute, écoute, la terre *s'incline et travaille* beaucoup, » est une des plus belles *illuminations* scientifiques et poétiques de toute cette grande et primitive littérature déjà tant de fois admirée, et l'on peut ajouter que « l'ange qui se tient debout sur la terre pour la mieux dominer » ne lui cède en rien comme grandiose et d'idée et d'image. Quoi de plus saisissant encore que ce cri du ravissement extatique : « Alors tombant sur la face, je sentis se dissoudre mon corps et se changer mon esprit : je m'écriai d'une voix haute et avec une *intention puissante* : — Bénédiction, gloire, louange, et ce cri fut agréé par l'ancien des jours?... »

Singulière fraude, celle qui trouve de tels accents, qui découvre de tels secrets, qui s'exprime en prophète et décrit en apôtre toutes les consolations que l'humble trouvera dans les méditations de la *passion* de Jésus-Christ; singulière fraude qui, vengée même par la science actuelle des calomnies de tous les ordres, contiendra toujours et à quelque point de vue que l'on se place, comme le dit M. Daniélo, « un très-grand nombre de vérités morales et religieuses, et l'exposé le plus fidèle de la doctrine des temps où il a été composé ! »

On voit donc combien se trompent encore les théologiens attardés qui regardent le livre d'Hénoch comme un recueil de *fables absurdes*, composé par quelque gnostique ou chrétien du *1<sup>re</sup>* siècle, ou qui, se méprenant bien plus singulièrement encore, ont conclu de la lecture de M. de Sacy (et à notre grand étonnement, M. l'abbé Bertrand est

qui s'opère encore aujourd'hui, attendu qu'ils ne possédaient rien qui ait pu les mettre sur la voie d'une observation aussi *fine*. » (Klée, *Déluge*, p. 79.)

de ce nombre<sup>1)</sup> que « les savants traducteurs du manuscrit éthiopique ne tardèrent pas à s'apercevoir que c'était une sorte d'œuvre toute *gnostique*, » etc. M. l'abbé Bertrand a sans doute voulu dire qu'ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que « c'était tout le contraire, » et que saint Augustin semblait pressentir assez bien la date assignée aujourd'hui lorsqu'il disait : « L'Église n'a pas voulu recevoir ce livre dans son canon, à cause de sa *trop grande antiquité, ob nimiam antiquitatem*<sup>2)</sup>. »

Quant à M. de Sacy, nous lui reprochons d'avoir gâté son acte de justice archéologique par des conclusions empreintes d'un philosophisme qui ne lui a permis d'apercevoir dans *tout cela* (à part l'explicable science des périodes) « qu'un amas d'absurdités décourageantes. » Si l'expression de *philosophisme* paraissait déplacée en regard du nom de M. de Sacy, nous nous justifierions en laissant parler un de ses pairs, l'auteur de l'article *Hénoch* dans l'*Encyclopédie des gens du monde* : « La seconde partie du livre, dit cet habile critique, n'est pas moins *riche* que la première en idées poétiques, dégagées de cette enflure qu'on ne trouve que trop souvent chez les poètes orientaux. Les tableaux sont tracés à *grands traits*... Certains passages nous rappellent les plus beaux morceaux de la poésie romantique. Aussi ne pouvons-nous souscrire au jugement qu'un savant illustre, M. de Sacy, a porté sur ce livre, en disant « qu'il est difficile de rien trouver de plus ridicule et de plus ennuyeux, si l'on en excepte les livres des Sabéens... » « Ce livre *était connu* et fort estimé du temps de saint Jude, qui s'adresse à des personnes qui en admettaient même l'*inspiration divine*... Ce qui paraît *certain*, c'est que l'auteur *n'était pas chrétien* comme l'ont cru quelques savants, car dans ce cas on trouverait bien plus d'allusions à la religion chrétienne. Presque toutes ses idées religieuses paraissent puisées dans l'Ancien Testament ou dans les autres religions de l'Orient. Tous ces noms qu'il donne aux anges sont aussi d'origine hébraïque et attestent que l'auteur était Juif. Sa date très-incertaine est à coup sûr *très-ancienne*; quant à la version éthiopienne, nous croyons que c'est effectivement *une traduction* de l'ancien livre d'Hénoch, puisque tous les différents manuscrits sont conformes entre eux pour le texte, tout en différant sur la division en chapitres. »

1. *Dictionnaire des religions*, article *Hénoch*.

2. *Cité*, l. XV, ch. xxiii.

3. — *Les bné-aleim ou la grande objection.*

N. B. Nous croyons devoir prévenir nos lecteurs et plus encore nos lectrices qu'il s'agit ici, non pas de l'examen, mais de l'indication de l'une de ces questions délicates pour lesquelles nous avons réclamé quelque tolérance dans notre introduction. Si nous n'employons pas cette fois le *latin*, comme nous nous y sommes engagé pour ces très-rares *rencontres*, c'est qu'ici le principe *entrevu* demeure seul un peu délicat, puisque nous n'en discutons nullement les détails. D'ailleurs, cette fois encore, nous causons et ne *soutenons rien*. C'est une révision que nous demandons, non par aucun motif de curiosité, mais dans un simple intérêt d'éclaircissement intellectuel plus tard indispensable.

Resterait maintenant à examiner l'objection capitale faite au livre d'Hénoch, celle qui a le plus contribué certainement à son discrédit et qui probablement l'entretiendra toujours. Il s'agit de la réponse donnée par ce livre à la question que nous posions au commencement de cet article : « Mais d'où proviennent ces géants, quelle peut avoir été leur cause occasionnelle ? » La Bible, avons-nous dit, s'est contentée de nous dire à ce sujet (*Gen.*, ch. vi) : « Les géants existaient alors sur la terre, CAR APRÈS QUE, *postquam enim*, LES FILS DE DIEU, bné-aleim (et d'après quelques exemplaires des Septante, les *anges* de Dieu), eurent fait alliance avec les filles des hommes, les enfants de celles-ci furent ces hommes fameux et puissants, etc. »

Ce que cette expression, *bné-aleim*, a causé de tracas et de fatigues à tous les commentateurs de la Bible, peut à peine se comprendre; où les uns ont vu des *patriarches* (et c'est le plus grand nombre), d'autres ont vu des *grands*, des princes, d'autres des *adamites*, c'est-à-dire une race différente, d'autres enfin s'en sont tenus et s'en tiennent encore à la lettre la plus simple, et par conséquent à une sorte de complicité satanique entre les *cieux* et la *terre*.

Voilà donc quatre opinions en présence, mais la seconde étant une *folie* (une mésalliance politique produisant des *monstres*, *monstra quædam de genere giganteo*!), la troisième étant une hérésie formelle, il ne reste plus à choisir qu'entre la première et la dernière, c'est-à-dire entre les fils de Seth et les Esprits.

Le choix n'a pas été douteux, et depuis longtemps le premier parti, le plus commode sans contredit, et même, nous l'avouons, LE PLUS VRAISEMBLABLE, est devenu le refuge de toute la théologie. Quelques habiles et récents exégètes, et entre autres M. l'abbé Darras, ont cru

trouver la justification complète de cette thèse, et pour ainsi dire la solution de ce nœud gordien, dans le verset 26 du chapitre iv de la *Genèse*, traduit jusqu'à présent par : « Il naquit de Seth un fils qui s'appela Énos, et qui fut le premier qui invoqua le nom du Seigneur ; » traduction visiblement absurde, à laquelle il faudrait, dit-on, substituer celle-ci : « C'est à partir d'Énos que les fils de Seth furent appelés *filz de Dieu*<sup>1</sup>. »

Nous laissons aux hébraïsants le soin d'apprécier cette version toute nouvelle.

En attendant, M. Glaire le remarque avec raison, « les théologiens sont bien loin de s'accorder à ce sujet. » Dans les premiers siècles de l'Église, au contraire, tous s'accordaient parfaitement : saint Justin<sup>2</sup>, Tertullien<sup>3</sup>, Lactance<sup>4</sup>, saint Ambroise<sup>5</sup>, Origène et Eusèbe<sup>6</sup>, Minutius Félix<sup>7</sup>, Clément d'Alexandrie<sup>8</sup>, saint Cyprien<sup>9</sup>, puis après eux saint Irénée, Sulpice Sévère, etc., s'expriment à cet égard avec autant d'assurance et de fermeté que le fait saint Athénagore dans ce passage : « Vous le savez, NOUS N'AVANÇONS RIEN SANS PREUVES, et nous ne faisons qu'exposer ce qu'ont exposé les prophètes<sup>10</sup>. »

Il a fallu qu'on atteignît le iv<sup>e</sup> siècle, pour qu'on *découvrit* un *solécisme* dans la traduction d'un verset des Septante, et qu'on accusât ce malheureux *solécisme* de l'erreur universelle du genre humain ! mais le P. Kircher qui, du reste, ne défend pas plus que nous l'*authenticité* du livre d'Hénoch, dit fort bien : « On discute sur cette expression *filz de Dieu*, mais il ne s'agit pas d'une expression, il s'agit de *tout l'ensemble* des plus anciennes traditions hébraïques et païennes. Il est probable en effet que tous les dieux de la mythologie et leurs histoires ne reposaient pas sur autre chose. Tout en regardant comme apocryphe ce livre (qui n'en contient pas moins des vérités très-conformes à l'Écriture sainte), je regarde que ceux qui circonscrivent la discussion sur ce mot N'Y ENTENDENT RIEN DU TOUT, puisque bien certainement la tradition générale était là<sup>11</sup> ? »

Qu'est-ce donc, en effet, que la tradition, si la foi des siècles et de toutes les nations doit céder le pas un beau jour à la *critique indépendante* de quelques théologiens qui *circonscrivent* à froid la ques-

1. *Hist. de l'Égl.*, t. I, par M. l'abbé Darras.

2. *Apolog. ad sen.*

3. *In habitu mulier.*

4. *II, de Origen. error.*

5. *De Noe et arca.*

6. *Prépar.*, l. VIII, ch. viii.

7. *In Octavio.*

8. *Pédagog.*, l. II.

9. *De habitu virgin.*

10. *Athen.*, XXIV.

11. *Kirch., Œd.*, t. II, p. 75.

tion, réduisent une doctrine professée par toute la terre à un simple *solécisme*, à une simple méprise philologique?

Ce n'est pas la première fois que nous le remarquons avec étonnement : des croyances traditionnelles et partagées comme telles par les apôtres et leurs successeurs vont en s'affaiblissant au prorata de l'éloignement de leur berceau, pour *s'accommoder* insensiblement, à l'aide d'Aristote ou de tout autre, aux exigences intellectuelles des siècles suivants, et disparaître enfin dans ce qu'on appelle leurs *grandes lumières*.

Nous avons toujours cru qu'en fait de religion les plus grandes lumières étaient précisément à l'origine des choses.

Nous sommes d'autant plus à notre aise ici, que l'Église, tout en laissant dans sa sagesse le livre d'Hénoch parmi les apocryphes ou douteux, n'a rien tranché par rapport aux *bné-aleim*.

Mais nous ne nous dissimulons pas cependant que l'hésitation, ou plutôt la répugnance d'un saint Augustin et d'un saint Jérôme pour le livre d'Hénoch, se basait en grande partie sur la difficulté pour eux d'accepter de telles conséquences.

La majorité des théologiens obéit au même scrupule, et nous leur en savons bon gré. Seulement nous n'acceptons pas ce dilemme formulé par le R. P. Péronne : « Ou c'étaient de bons anges, et alors comment seraient-ils tombés? Ou ils étaient mauvais, et alors comment les appellerait-on des *bné-aleim* ou fils de Dieu<sup>1</sup>? » A ce dilemme nous répondons que le mot *ange* est indifféremment appliqué dans l'Écriture aux bons et aux mauvais esprits. Ils conservent leur dénomination primitive après leur propre chute, et comme il est de foi qu'il « en est tombé des neuf ordres, » pourquoi n'en serait-il pas tombé d'une espèce appelée *bné-aleim*? « Comment es-tu tombé, ô Chérub? » pourrait donner lieu à la même objection. Le livre d'Hénoch ne pourrait être hérétique que s'il inventait une seconde chute pour ses *égregores* tombés.

Or, pour personne la question ne saurait être douteuse, et nous n'en voulons d'autre preuve que l'obéissance *militaire* de ces mêmes esprits à *Samyasa*, l'antique chef de tous les anges déchus, et à ce même *Azazel*, l'antagoniste de *Jéhovah*, sur lequel tombait, comme l'on sait, chaque année, l'anathème du grand prêtre.

La fin de non-recevoir essayée plutôt que formulée par saint Augustin nous paraît d'autant moins légitime, que plus loin lui-même reconnaît le *principe* des faits *incriminés* ici, et convient « qu'il y

aurait une SOUVERAINE IMPUDENCE A LES NIER, en raison de leur réalisation QUOTIDIENNE ET PUBLIQUE<sup>1</sup>. » Nous verrons et nous adopterons plus tard les restrictions qu'il y apporte.

Ce qu'il y a de fort curieux, c'est de voir certains rationalistes se rapprocher beaucoup plus de l'interprétation mystique que nos scrupuleux théologiens. Au siècle dernier, le savant Fourmont écrivait : « Ce passage de Moïse est, en effet, très-difficile; quel est donc l'auteur qui jusqu'ici en ait trouvé le sens<sup>2</sup>? » Au commencement de celui-ci, Fabre d'Olivet rejetait l'explication *séthique* pour lui substituer cette traduction : « Les *influences spirituelles* émanées d'Élohim, *lui les dieux*, ayant considéré les formes sensibles, etc. »

Aujourd'hui c'est M. Lacour qui vient nous dire malgré son rationalisme : « Si l'on traduit *bné-aleim* par les *grands*, on donne une acception inconnue au mot *al*, dont le sens primitif est *force*, car, alors, que ferions-nous de la même expression bien positivement appliquée dans Job à l'*armée des cieux*, qui entonne des cris de joie?... Job était cependant contemporain de Moïse, et certes il n'entendait par là ni distinction sociale ni noblesse... La scène qu'il décrit ne se passe pas sur la terre, mais bien dans les cieux; les *bné-aleim*, ou fils de Dieu, *ne sont donc des êtres humains* ni dans Job ni dans Moïse. Les interprètes qui ont vu dans les *filz de Dieu* des anges et des substances spirituelles *ont été plus près de la pensée de Moïse* que ceux qui en ont fait des grands seigneurs mauvais sujets, ou même des enfants de Seth. D'ailleurs comment peut-on oublier qu'à l'époque de la rédaction du Pentateuque, et dans les siècles suivants, toute l'antiquité allégorisait sur ces interventions divines<sup>3</sup>? »

M. Lacour, en *relançant* ainsi les explicateurs semi-rationalistes, est aussi précieux à entendre que Dupuis l'était tout à l'heure en grondant les allégoristes exclusifs à propos de la chute et du serpent. Ces deux incroyants font preuve de logique en accusant leurs ennemis d'illogisme. Toujours est-il qu'il y a révolte générale contre les traductions acceptées, puisque les théologiens pressentaient une grande erreur et que les savants n'en doutent pas.

Pour prouver que ce doute n'est pas de leur invention, ils pourraient, nous l'avons dit, remonter jusqu'aux Pères, et faire voir que les partisans du sens rationnel n'étaient pas plus fermes sur ce point que sur les expressions *rephaim*, *nephilim*, etc. Toute l'opposi-

1. Cité, l. XV, ch. xxiii.

2. *Réflexions critiques sur l'origine des anciens peuples*.

3. *Œloim*, t. I, p. 203 et 208.

tion de saint Jérôme à la traduction du *bné-aleim* par *anges* roulait sur cette erreur, que les anges n'étaient jamais appelés dans l'Écriture « fils de Dieu, » mais le P. Montfaucon a démontré surabondamment cette erreur. Saint Ambroise oppose la vertu des vierges « à cette faiblesse qui a fait tomber les *anges* sur la terre<sup>1</sup>. » Lactance affirme que c'est la vraie cause provocatrice des *géants*, qui ne sont pas des esprits ni des hommes comme les autres, mais de ces créatures ayant une certaine nature mitoyenne (*mediam*), source des tourments de la terre<sup>2</sup>. » Tous s'appuyaient sur l'apôtre saint Jude, qui, non content de citer le livre du prophète, paraît bien en ratifier tout le contenu en parlant, quelques versets plus haut, des « anges prévaricateurs qui n'ont pas conservé leur principauté, *qui non servaverunt principatum*, v. 6. »

Mais l'autorité affirmative et peut-être la mieux informée en raison de sa grande antiquité et de sa richesse traditionnelle, c'est le *Zohar*.

#### 4. — Les *bné-aleim* dans le *Zohar*.

Le *Zohar* ne pouvait certes pas rester muet sur le livre d'*Hénoch*, puisque selon M. Drach ces deux ouvrages sortent tous deux de la même source, bien que le premier déjà si ancien cite le livre du prophète comme « très-antique et renfermant les plus hauts mystères. »

« Parmi ces *bné-aleim*, dit notre missel synagogique, nuls ne se sont rendus plus coupables que les *ischins*, que Dieu précipita et qui se mêlèrent aux humains. » (*Zohar*, liv. de Ruth et Schadash, fol. 63, col. 3, édit. d'Amsterdam.)

Tout ce passage est remarquable, en ce qu'il nous montre l'expression *fils de Dieu* appliquée tout spécialement à une dixième sous-division de l'ordre des trônes. (*Zohar*, part. II, col. 73.)

Ailleurs encore, il nous montre Caïn lui-même, ses fils, et, qui le croirait? les géants, portant le même titre de *bné-aleim*, mais par extension et comme souvenir de leurs patrons tombés. (*Zohar*, part. III, col. 113, et part. I, col. 184.)

Or, quelque opinion que l'on se forme du *Zohar*, on ne peut s'empêcher de lui reconnaître pour le moins une grande autorité philologique, et M. le Dr Dillemann, qui a publié une excellente traduction allemande du livre d'Hénoch, déclare dans la préface que beaucoup

1. *De Castitate virginum.*

2. *De Divin. instit.*, l. II, ch. xv.



de passages ne peuvent être éclaircis que par les Juifs les *plus savants*, c'est-à-dire les kabbalistes.

Saint Paul et saint Chrysostome nous ayant dit plus haut « que le ciel était rempli d'êtres *innomés* <sup>1</sup>, il est certes très-intéressant d'entendre une autorité comme celle du *Zohar* insister avec autant d'assurance sur cette *secte* spirituelle appelée les *ischins*, *hommes-esprits*, *virī spirituales*, et non moins intéressant de les retrouver, chez tous nos démonologues du moyen âge, portant le titre d'*homunculi* (moindres hommes), et dans les deux cas se montrant sous une *apparence gazeiforme*, qui leur permet de s'immiscer dans nos affaires. Leur chef est ce même *Azazel*, dont le rejet ne profiterait guère ici, puisqu'on le retrouverait formant dans la Bible l'objet des mêmes anathèmes <sup>2</sup>.

Il en est de même du désert et de la fameuse montagne sur laquelle le *Zohar* nous montre tous ces grands coupables enchaînés (*concatenati*), nous les retrouvons l'un et l'autre dans le Pentateuque qui est beaucoup plus d'accord avec les kabbalistes, malgré toute sa réserve, qu'on ne le suppose d'ordinaire. Rien n'est en effet plus biblique que ce long passage du livre d'Hénoch enchaînant tous ces coupables dans le désert et sur les montagnes du Nord, où tous les magiciens qui *nient la famille d'en haut* allaient les consulter. C'est là qu'ils tenaient leurs assises, et le mont Hermon était pour ainsi dire la *maladetta* des anciens. Josèphe nous *affirme* que de son temps on découvrait encore *chaque* jour les ossements énormes des *géants* qui y étaient ensevelis, et deux siècles plus tard, saint Hilaire (qui n'était pas un imposteur) manifestait son étonnement de cette conformité *entre le livre d'Hénoch et l'évidence topographique*. Dans la Bible c'est de là que vient Balaam, c'est là que Balac veut toujours le renvoyer, pour qu'il y retrouve l'inspiration de ses *oiseaux*. L'expression est singulière, et le *Zohar* nous dit que le texte hébreu primitif portait, « de ses serpents; » serait-ce par hasard de ces serpents volants ou dragons ailés dont nous avons parlé plus haut et dont Sammael passait pour le chef <sup>3</sup>? « C'est donc à ces

1. Voir t. I, p. 325 de ce Mém.

2. « Il y a, dans ce récit d'*Azazel*, un mystère impénétrable. » (Maimon., *In more Nevochim*, ch. xxvi, p. 8). Spencer le fait dériver de *El* (Dieu) et de *Azal* (séparé). « C'est, dit-il, l'antagoniste formel de Jéhovah. » (II, p. 44, 29.)

3. « Voilà, ajoute le même livre, pourquoi toutes les pratiques de magie « s'appellent en hébreu *nehhaschim* ou œuvres de serpent... car les magiciens « sont tous entourés de la lumière de ce serpent antique que tu vois dans le « ciel comme une zone lumineuse composée de myriades de petites étoiles... » (Part. III, col. 302.) On conviendra que, malgré son mysticisme, le *Zohar*

esprits enchaînés dans les montagnes du désert qu'on envoyait le bouc émissaire d'Israël, qui prenait alors leur nom, et s'appelait Azazel... » (Part. I, col. 122.)

Mais, « malheur, dit encore le *Zohar* (part. I, col. 177), malheur à ces hommes qui ne savent rien, ne font attention à rien, ne regardent rien. ILS SONT TOUS AVEUGLES (dans le texte il y a *bouchés*), puisqu'ils ignorent combien ce monde est plein de créatures diverses et invisibles qui remplissent jusqu'aux lieux les plus secrets. Quel serait l'étonnement de tous ces hommes, si leurs yeux pouvaient s'ouvrir à ces choses !... »

Résumons-nous; ainsi, d'un côté, l'explication par un *solécisme*, opinion commune formulée pour ainsi dire de guerre lasse vers le v<sup>e</sup> siècle de l'Église par des théologiens embarrassés et prudents. De l'autre, TOUTES LES TRADITIONS SACRÉES ET PROFANES, un apôtre, tous les premiers Pères de l'Église, secondés aujourd'hui par des traducteurs plus difficiles, par des commentateurs bien plus embarrassés que les anciens, et enfin par la philologie moderne qui souffle sur ces vaines traductions et les déclare insuffisantes.

Donc tout en laissant notre livre d'Hénoch au rang de ces apocryphes provisoires, où la prudence de l'Église l'a placé, peut-être y aurait-il matière et sujet à quelque nouvel examen. Pourquoi n'en serait-il pas de cet apocryphe comme du livre apocryphe « de la *coupe magique* de Joseph, » qui n'empêche pas cette coupe magique de figurer dans la Bible, ou du livre apocryphe « de l'*étoile des mages*, » qui n'empêche pas l'étoile de figurer à son tour dans l'Évangile, etc. ?

Nous aborderons au chapitre *Héroïsme*, cependant avec toutes les réserves voulues, la conséquence délicate, mais très-compatible avec la parfaite *immatérialité* des esprits, de la traduction que nous venons sinon de défendre, au moins d'exposer.

Avons-nous besoin d'ajouter que nous ne cesserons un instant de nous abriter sous les grandes ailes de saint Augustin, de saint Thomas et de l'Église ?

« parle ici de la *voie lactée* comme la science la plus moderne, et cependant « cette connaissance des *nébuleuses* ne l'empêche pas de signaler *autre* « chose par delà; il s'agit bien ici de cet *esprit astral* des magiciens, le « grand principe sidéro-cosmique dont nous reconnaissons nous-même la « chute, chute dont l'épisode du serpent génésiaque ne serait que la répétition emblématique et néanmoins très-historique sur notre globe. »

## CHAPITRE VIII

DES

# BONS ESPRITS DEPUIS LE DÉLUGE

ou

## PREMIER CATHOLICISME

---

### § I

La terre se rassoit. — Blessures et cicatrices. — Dégénérescence et modifications cosmologiques. — Reprise patriarcale dans l'Arabie-Heureuse, appelée autrefois 'Εὐδαίμων, c'est-à-dire des bons esprits. — Premier catholicisme. — Unité de théologie. — Le Jéhovah de tous les peuples, la trinité, la croix, tous les sacrements.

#### 1. — *La Vérité se rassoit avec la Terre.*

Toutes les traditions l'attestent et toutes les sciences le démontrent : la grande menace ne s'est que trop réalisée. Le globe terrestre compte une révolution de plus, et son sein, jadis déchiré par le feu, étale désormais aux yeux de ses enfants les vastes et profonds sillons creusés par les eaux vengeresses des iniquités paternelles.

Malheur au voltairien qui s'écrierait aujourd'hui comme son maître : « Le déluge est un article de foi que la raison ne peut admettre ! » Sur ce point, comme sur une infinité d'autres, la foi ne saurait plus s'inquiéter en ce moment que de modérer la

réaction scientifique qui finirait par croire un peu trop *aux* déluges.

Le nôtre est bien le dernier.

Nous en attestons les Péruviens, qui nous disent : « Les Incas, au nombre de *sept*, ont repeuplé la terre, <sup>1</sup> » les Mexicains, chez lesquels de Humboldt nous montre « un radeau portant un homme, une femme et leurs *quinze* compagnons, protégés par l'oiseau divin qui précède la marche des Aztèques <sup>2</sup> ; » nous en attestons les Indiens et leurs *sept* rischis sauvés par *Vaivâ-Saorentâ* <sup>3</sup>, les Chaldéens et leurs *sept* compagnons de *Xixutrus* (Noé), les Chinois et leur *Yao*, ou *Niu*, succédant comme Noé à neuf prédécesseurs, les Égyptiens et leur *Osiris* entrant dans l'arche, au rapport de Plutarque, le même jour que Noé <sup>4</sup>, les Grecs enfin avec leur *Deucalion*, que M. Letronne nous dit signifier à la lettre « fabricant de coffre <sup>5</sup>. »

De pareilles concordances ne se renouvellent pas deux fois et ne peuvent évidemment pas s'appliquer à plusieurs cataclysmes.

Ainsi donc, géants et patriarches, tout a disparu sous les flots; tout!... excepté le germe des patriarches et des géants, celui du bien et celui du mal, celui des vertus surhumaines et des crimes infernaux, celui des joies légitimes et de ces immenses douleurs à la conjuration desquelles n'a pas suffi le terrible et impuissant baptême.

Cependant les eaux retournent à leurs sources, la terre se raffermir, et, malgré l'inclinaison subite de son axe <sup>6</sup> vers le sud, elle poursuit son cours accoutumé.

1. Coste, l. IV, p. 49.

2. Moïse donne *quinze* petits-fils à Noé.

3. *Rhagavantâ*, VIII<sup>e</sup> livre.

4. Voir au chapitre précédent.

5. Letronne, *Zodiaques égyptiens*.

6. Nous venons de voir, dans la note précédente, l'étonnante conformité de cette croyance scientifique avec la prédiction attribuée à Hénoc. « Il est évident, dit un savant moderne, que la terre, à partir de ce moment, a changé

Quant à la colonie sauvée, réfugiée tout d'abord sur les plateaux élevés de l'Asie témoins jadis des félicités et de la chute de son père, elle descend dans les plaines de Sennaar, rentre dans ses traditions, les propage, et reprend avec espérance et courage cette longue étape d'Éden à Golgotha, qui, malgré le terrible épisode, va se dérouler devant elle jusqu'à la fin des siècles.

L'humanité renaît donc à son berceau; mais qui la reconnaîtrait? Lorsque le *Vendidad*<sup>1</sup> nous montre plus tard les *Aryas* quittant l'Aireyâna-Vaedjâ pour peupler la Sogdiane, il en donne pour raison que « cette région n'était plus celle de la félicité, le serpent, par ses morsures, ayant engendré dans ce beau lieu l'hiver, la maladie et la mort physique en même temps que la corruption du cœur et celle de l'esprit. » Ces nouveaux *Aryas* ne reconnaissaient déjà plus ces montagnes sur le sommet desquelles les anciens *Aryas* se rencontraient et conversaient avec les *Yazathas*, ou esprits célestes, dont ils partageaient la nourriture. Le même livre signale un grand changement dans l'atmosphère de l'Asie centrale, de grandes éruptions volcaniques, et l'écroulement de tout un système de montagnes voisines de la chaîne du Kara-Koram<sup>2</sup>. »

A son tour, le *Pen-Tsao* (Y-King), après avoir parlé du déluge de Yao, dit que « les livres du juste Fo-hy (Abel ou Seth), ayant été soigneusement conservés et retrouvés,

de position par rapport au soleil, et que, par conséquent, le pôle est devenu l'équateur. On a voulu expliquer les squelettes d'éléphants par une *espèce* capable de vivre sous un froid de soixante degrés, mais *c'est absurde*. Il est évident qu'il faisait chaud dans ces contrées et qu'ils y ont été surpris. » Selon les Égyptiens, la terre jouissait autrefois d'un printemps perpétuel, ce qui cadre parfaitement avec ce mot de Jérémie : « La terre a été désolée de fond en comble, (ch. xii v. 43). » De ce changement de position de l'axe, on conclut nécessairement au changement de relations entre tous les astres et la terre. Ainsi lorsque, ne voyant autour de nous qu'une ruine cosmologique, nous osons demander à quoi donc pensait l'architecte, nous oublions que son œuvre a été brisée, et, suivant lui, par notre faute.

1. Un des livres sacrés des Indiens.

2. D'Eckstein, *Revue archéologique*, 8<sup>e</sup> année, 1855.

avaient rétabli tout un monde nouveau sur le point central et culminant de l'Asie. »

Il est impossible de désigner d'une manière plus exacte ce nœud des montagnes de Bamian et de Pamer, que de Humboldt mentionne comme « le point le plus renflé du globe, » et qui, berceau primitif du genre humain, selon la Genèse (voir notre t. I, ch. VI), est devenu le point de départ des trois grandes races par lesquelles celui-ci va se répandre à nouveau sur la terre.

Oui, « nos ancêtres vécurent ensemble sur les bords de l'Oxus, plateau de Pamer, » dit le célèbre orientaliste de Berlin, M. Weber.

Mais laissons sur les sommets les débris du vaisseau sauveur, et descendons vers les plaines.

Le père de la nouvelle humanité paraît se fixer d'abord sur les confins de l'Égypte et de l'*Arabie-Heureuse*, et certes il est difficile de ne pas le reconnaître sous le masque de l'Osiris égyptien, qui est en même temps Manès<sup>1</sup>, et le premier Dyonisius, dont Diodore nous vante le règne<sup>2</sup>, et dont le Dyonisius thébain ne fut plus tard qu'une parodie.

L'un de ces deux personnages réinventant la culture des blés, « grâce aux enseignements des génies célestes, » (ajoute toujours l'Y-king), et l'autre trouvant la vigne, concordent parfaitement avec le Noé génésiaque qui trouva l'un et l'autre.

Tous trois habitent l'*Arabie-Heureuse*<sup>3</sup>, et à propos de cette épithète mystérieuse qui fait l'étonnement de M. Dureau de La Malle<sup>4</sup>, nous demanderons pourquoi on l'applique toujours

1. M. Maury (article *Égypte*), tient à suivre la chronologie de M. de Bunsen, qui le fait vivre 5867 ans avant J.-C. ; la seule raison donnée est que le règne des dix dieux ou demi-dieux *a dû* se rapporter à la caste sacerdotale. Il nous semble que les dix patriarches pouvaient rentrer pour le moins dans cet ordre. Au reste, pour ce qui concerne M. de Bunsen et ses erreurs, voir, dans *Dublin Review* (1864), la nouvelle traduction d'Hérodote avec les notes de Rawlinson, II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> liv.

2. L. I, n° 8, et I. III, n° 35.

3. *Dyonisius* tirait, dit-on, son nom de la ville de Nyse.

4. *Annales des sciences naturelles*, t. IX, p. 64.

au mot *ἐὺδαίμων*, qui littéralement signifie *des bons esprits*? Serait-ce parce qu'elle cadrerait trop bien avec la tradition chinoise sur les révélateurs du blé, et avec cet autre propos de l'*Isis* égyptienne : « Je suis la reine de ces contrées, celle qui la première ai fait connaître les grains aux mortels... Je suis celle qui se lève dans la constellation du chien... Réjouis-toi, ô Égypte, toi qui fus ma nourrice <sup>1</sup> ! »

Mais laissons là les mystères et revenons à l'histoire.

Le grand plateau dont nous venons de parler était donc le centre de ce grand empire d'Assyrie ou plutôt d'Asie, que Joseph<sup>2</sup> et Manéthon<sup>3</sup> nous montrent s'étendant d'un côté jusqu'en Égypte et de l'autre jusqu'en Palestine. C'est à cette époque probablement, c'est à cet empire qu'il faudrait rapporter le développement de cette civilisation mère, dont la splendeur première se retrouve encore, soit dans les débris de son organisation politique, soit dans les merveilles de ses beaux-arts et dans la magnificence de ses temples, soit dans les traces d'une science visiblement révélée et dans toute la sublimité d'un culte et d'une théologie traditionnels, que le genre humain livré à lui-même n'aurait jamais pu soupçonner.

C'est là, c'est dans *cette reprise* assyrienne des révélations patriarcales qu'il faut chercher le secret de cette similitude parfaite de théologies et de mystères, que nos savants déconcertés s'efforcent d'expliquer par mille causes différentes, explications tout aussi malheureuses quand il s'agit de similitudes, que lorsqu'il s'agit de quelques divergences.

Obligé de sortir un instant de l'ordre chronologique pour confronter les dogmes d'aujourd'hui avec les dogmes primitifs, et cherchant dans les théories modernes le secret de cette complète identité, il nous est vraiment impossible de le dé-

1. Liv. I, ch. xiv. On sait que l'étoile du chien était Syrius, étoile de Mercure, appelé partout le grand instructeur des premiers hommes.

2. *Antiq. jud.*, I, 9, 1.

3. Manéthon fait remonter la fondation de ce grand empire vers l'époque de la xv<sup>e</sup> dynastie égyptienne (2,500 ans avant J.-C.).

couvrir dans aucun des principes si contradictoires proposés pour l'explication des croyances ou plutôt ce qu'on appelle les superstitions générales.

De leur côté, tous les *livres sacrés* des païens proclament partout une intervention surhumaine ou le prodige. Mais en partant de ce principe émis par M. Littré, que « ce qui caractérise le *miracle*, c'est l'immense disproportion de la *cause* et de l'*effet*, » on peut dire que ce sont des miracles-monstres qu'on nous propose pour remplacer nos miracles-proscrits. Au lieu de cette très-rationnelle et consolante merveille de pères ou de tuteurs instruisant leurs enfants, ou en d'autres termes, au lieu de cette nécessité théo-morale qui faisait dire à Chateaubriand « le surnaturel est tout ce qu'il a de plus naturel à l'homme, » que vient-on nous proposer ? — Une nature et des *jardins* qui parlent, — un *désert* proclamant à lui seul l'existence d'un seul Dieu, — des *crocodiles* qui prophétisent, — des puissances purement *physiques*, *révélant* des symboles, — des *grammaires*, *spontanément* écloses, — des *hallucinations* universelles, — des *maladies nerveuses* enfantant de sublimes théodicées, etc., etc.

En vérité, c'est à se demander, devant ce grand bazar de folies, quelles salles désormais vont être assez spacieuses pour y pouvoir renfermer tant de malades... et de médecins.

Si l'on ne devait entendre par les mots de culte et religion que la résultante de nos instincts affectifs, de nos volitions cérébrales et des créations plus ou moins romantiques de nos imaginations, on pourrait peut-être essayer de toutes ces pauvres *étimologies*; mais heureusement pour nous et très-malheureusement pour celles-ci, toute religion se compose en outre du sentiment religieux : 1° d'une théologie, c'est-à-dire d'un ensemble de dogmes très-étroitement unis; 2° d'une masse de faits « énormes comme une chaîne de montagnes, » base et justification de cette théologie dans le passé, dans le présent et probablement dans l'avenir.

Et d'abord une théologie !



Que toutes les religions ne soient que des sectes plus ou moins altérées d'une religion unique, c'est une vérité trop évidente, trop établie par le consentement des érudits de toutes les écoles, par tous les voyageurs, par tous les archéologues ; par tous les monuments interrogés depuis un siècle, pour que nous nous permettions de lui consacrer trop de moments. Pas n'est besoin aujourd'hui de longues études historiques ; il suffit d'entr'ouvrir le premier livre venu (*l'Univers pittoresque*, par exemple), pour rester ébloui devant cette irréfragable démonstration. Nous nous garderions donc bien d'y revenir, si, depuis quelque temps, nous ne remarquions une certaine tendance à l'obscurcissement systématique de cette éblouissante lumière. C'est ainsi, par exemple, que M. Renan, s'inscrivant contre la chose jugée, la rangeait tout à l'heure parmi les choses *douteuses*<sup>1</sup>, et que M. de Rémusat accusait dernièrement les catholiques d'agir à cet égard « comme un gouvernement aristocratique qui conférerait des titres de noblesse à tout le monde, et par cela seul les détruirait partout <sup>2</sup>. »

Chose singulière ! nous remarquons, il y a quelques pages, cette inconséquence qui se mit à taxer de folie le genre humain au moment même où l'on décrétait l'infailibilité de la raison générale ; aujourd'hui, c'est encore la même contradiction. Après *mille ans et plus de guerre déclarée* au catholicisme sur son exclusivisme prétendu et la sévérité de son dogme : « Hors l'Église pas de salut, » voici qu'on ne veut plus lui permettre aujourd'hui d'élargir avec bonheur, devant les découvertes de chaque jour, le cercle de sa grande famille, et de proclamer généreusement, à mesure qu'il les retrouve, les titres et les droits de toutes ces filles prodiges qui ne les connaissaient plus ! C'est aujourd'hui le libéralisme philosophique qui s'inscrit contre l'antique fraternité religieuse et qui cherche à rétrécir ces mêmes portes que tout à l'heure il dé-

1. Livre déjà cité.

2. *Revue des Deux Mondes*, 4<sup>er</sup> mai 1857.

clarait trop étroites. A l'entendre, la vérité s'y *accrochait*; serait-ce donc qu'elle y passerait trop à l'aise aujourd'hui ? Ah ! c'est que rien n'est imposant comme l'universalité de cet antique symbole essentiellement catholique<sup>1</sup> buriné sur tous les points du globe en caractères si profonds qu'il semble en faire partie !

Il manquerait donc une base essentielle à notre œuvre, si nous ne signalions pas quelques nouveaux aperçus sur la trace ineffaçable laissée par la vérité primitive au fond même de cette idolâtrie que nous allons traverser à son tour, mais dont elle sort victorieuse, comme ces beaux fleuves dont le courant sait traverser d'impures et noires lagunes, sans rien emporter de leur détritüs et de leur noir limon.

## 2. — Ubiquité du dogme catholique.

Voyons s'il n'y aurait pas en ce genre quelques nouvelles conquêtes à ajouter à celles que tout le monde connaît, et commençons par la plus importante, celle qui regarde le nom même de *Jéhovah*.

Chaque peuple, nous l'avons vu, a salué son *démiurge*, son *père* et son *roi des Dieux*, son *alpha* et son *oméga*, son *éternel* et même son *Jéhovah*. Avant de nous informer si l'*être théologique* auquel on l'appliquait avait bien le droit de le porter (ce qui va devenir dans le chapitre suivant une question de *personne*), il est bon de préciser un peu l'idée qu'ils s'en formaient.

Or s'il est vrai, comme le prétend M. Renan, que la révélation de celui *qui a été, qui est et qui sera*, c'est-à-dire de l'unité divine, tiennent à une « disposition toute spéciale » de la race israélite, pourquoi la transcription la plus exacte de ce nom mystérieux se retrouve-t-elle dans un livre chinois<sup>2</sup> ?

1. On sait que *catholique* veut dire *universel*.

2. Voir un mémoire, lu à l'Académie, et publié dans le *Journal de l'instruction publique*, le 12 mars 1857.

Pourquoi M. de Rougé vient-il de montrer le même nom à l'Académie dans le Panthéon égyptien<sup>1</sup> ? Pourquoi le *Ruder* des Indiens, ce dieu contemporain de Moïse, s'appelait-il aussi *celui qui est* dans l'hymne sanscrite qui porte son nom<sup>2</sup> ?

Voici donc, dès son début, *la critique indépendante* prise, quoi qu'elle en ait dit, en flagrant délit d'erreur tout à fait capitale, et d'autant plus inexplicable pour elle qu'elle refuse aux Chinois et aux Ariens toute espèce de relation avec les Hébreux.

Et cette notion de l'unité divine ne paraît pas avoir fait tort à celle de la trinité des personnes. Champollion nous montre celle-ci en Égypte, le baron de Humboldt au Mexique, Rémusat à la Chine, Lajard sur les bas-reliefs de Nimroud ou sur les cylindres de Babylone et les cônes de Persépolis, comme tous les orientalistes aux Indes, les missionnaires au Thibet et au Japon, etc.; encore une fois cette ubiquité a été placée dans un tel jour, que nous croirions abuser du temps de nos lecteurs si nous insistions davantage<sup>3</sup>.

1. (Autre mémoire, lu à l'Académie, en 1857.) M. de Rougé retrouve, en outre, l'unité divine exprimée hiéroglyphiquement par un *dard à pêcher*, et développée très-catégoriquement par le texte suivant : « *Deus unus... generator, existens solus, qui fecit cælum et creavit terram... sola substantia æterna, creator qui genuit numina, etc., etc...* » (Dieu un... générateur, existant seul,... qui a fait le ciel et créé la terre... seule substance éternelle, créateur qui a engendré les dieux, etc.)

Ce texte est très-précieux, en ce qu'il prouve d'abord la vérité de ce mot de Bossuet : « les païens adoraient tout, et le vrai Dieu comme les autres, » ensuite la subordination des autres dieux au Dieu qui leur avait donné naissance.

2. *Rig-Véda*, ch. VIII. Au reste, toutes ces recherches modernes ne donnent, en définitive, que des réminiscences ou des confirmations. On avait toujours su que le *Baal* de tous les Orientaux était un des noms de Jéhovah; que le *Jévo* des Phéniciens était, ou paraissait être Jéhovah (voir Montfaucon, *Phén.*, p. 400.); que le Jupiter de toutes les nations ne signifiait que *Jovis pater*, et que ce Jovis, ou plutôt ce Iové ou Iao, n'était autre que Jéhovah (*Seldenus*, p. 20); que le Yahyah des Syriens était si bien l'Adonaï des Juifs, que saint Jérôme lui-même le prenait pour le tétragrammaton. (Voir, à ce sujet, le chevalier Drach, *Harmonie*, t. I, p. 497.)

3. C'est, entre autres, la *trimourti* des Indiens, le *concioa sumeik*, ou *trois en un*, des Thibétains, le *oden, wile et we*, ou *les trois forces de paix* de l'*Edda*, etc., etc.

Partout encore, c'est bien la seconde hypostase ou personne de cette trinité sainte, c'est le *verbe* ou *raison* qui est venu, qui vient ou qui doit venir s'incarner et souffrir pour le salut des hommes.

Que la raison humaine, se croyant une *émanation* de cette raison divine dont elle n'est que *l'image*, ait pensé qu'elle devait à ses seules forces la notion de cette seconde personne divine, qu'elle ait salué en elle le *principe actif* de l'univers et de sa propre vie, on peut, à la rigueur, pardonner à cette illusion de l'orgueil; mais où donc aurait-elle pu prendre cette partie la plus mystérieuse du plus impénétrable des mystères, à savoir : « *la génération perpétuelle de cette seconde personne par la première ?* » Tenons-nous-en à l'Égypte et croyons-en M. de Rougé lorsqu'il nous affirme et nous prouve par un texte que nous analyserons tout à l'heure que « cette doctrine élevée était professée par les Égyptiens de toute antiquité <sup>1</sup>. »

Qui pourrait nous expliquer encore, par une seule de nos prétendues causes, l'éternelle et générale conformité des rites et surtout des sacrements ? Et pour ne parler ici que de ceux qui nous touchent de plus près, est-ce le *penchant de la nature* ou la *pente* de l'esprit qui partout aurait entraîné le genre humain vers la *confession* ou vers le *pain* mystérieux ? Mais prenons-y bien garde et signalons encore ici un changement de front très-complet. Il y a peu de temps encore c'était une décision bien arrêtée que la confession, cette *invention des prêtres*, était le grand obstacle ; elle dégradait l'homme, disait-on, et surtout elle *révoltait* profondément la nature. Aujourd'hui qu'on la retrouve partout et qu'elle paraît avoir été le complément de ce grand système d'expiation, incompréhensible sans la chute, on se retourne et on nous dit que « le sentiment d'*humilité* sur lequel était fondée la confession est après tout bien plus naturel qu'on ne le *pensait*, bien plus conforme aux instincts et aux besoins de notre nature <sup>2</sup>. » Ce

1. Voir le *Mémoire* lu à l'Académie des inscriptions, le 14 mars 1851.

2. Voir le *Journal des Savants*, mai 1857.

revirement n'est pas heureux, car si la confession répond à *un besoin*, pourquoi donc la satisfaction de ce besoin coûte-t-elle si cher à la nature qu'elle ne se l'accorde qu'en se faisant la plus grande des violences ?

Quant à l'eucharistie, rappelons en très-peu de mots ce que tout le monde sait aujourd'hui, c'est-à-dire que partout dans les mystères de l'antiquité païenne se retrouvaient et le *jus divin* et le *froment sacré*; que Bacchus était positivement et littéralement le dieu *du vin sacré* et *du pain mangé*. Tout ceci est connu. On sait encore que chez les Chinois, le prêtre, après avoir répandu le sang d'un *agneau*, et versé ce sang dans le calice, le jette sur un mannequin, en disant : « Que ton esprit règne sur nous et que ta présence nous éclaire <sup>1</sup>. » Alors les assistants s'agenouillent; le prêtre remplit son calice et le boit en disant : « Je bois le vin du salut, » et vers la fin on partage la viande de l'agneau. Mais ce que l'on ne sait que depuis le progrès des études modernes, c'est que partout dans les deux mondes il y a souvenir et imitation plus ou moins sacrilège de cette grande et divine institution. Chez les Indiens, par exemple, on distribue dans les temples une sorte de riz appelé *pradjadam*, qui signifie littéralement *divine grâce*, traduction servile du mot *eucharistie* qui ne signifie pas autre chose <sup>2</sup>.

A ce riz mystérieux on peut encore joindre le somâ des Ariens.

Ainsi, d'après les théories modernes, la transsubstantiation, cessant d'être le plus grand des mystères, aurait été partout un *produit spontané* de la raison humaine ! Alors il faut tout compléter, et, après avoir envoyé le genre humain, *de par la nature*, au confessionnal et à la sainte table, il faut le faire assister, de par la même loi, à la messe tout entière.

Eh bien ! oui, il est établi désormais et mille fois prouvé que la messe d'Ecbatane et celle de Babylone ne s'éloignaient pas

1. Voir M<sup>re</sup> Gerbet, *Dogme générateur*, p. 150.

2. Lettre du P. Bouchet à Huet, évêque d'Avranches.

autant qu'on le pourrait croire de celle de Saint-Pierre de Rome, *bien qu'il y eût l'infini entre les deux*<sup>1</sup>. Si nous nous en rapportons au *Zend-Avesta*<sup>2</sup> : « Chaque jour, chacun des prêtres était obligé de dire cette messe, ou d'adorer le feu divin avec *ZOUR* (c'est-à-dire l'eau bénite) avec *HAVAN* (calice sacré) qui contenait le *PERAHOM* (ou baume divin) avec *MIZD*, en sanscrit *mansa* (ou chair sacrée). Quant aux signes extérieurs, ils ressemblent encore parfaitement à ceux de notre messe : tantôt le prêtre *Dsjuli* prie seul, ou tantôt c'est un dialogue avec le diacre *rasp*; il prend le *havan*, met le *mizd* sur la patène, les enlève, les montre aux assistants, que le diacre engage à prier, en disant que « le fruit de cette union sacrée pourra être utile aux absents. »

« On ne peut rien imaginer de plus solennel et de plus sublime, dit M.<sup>sr</sup> Gerbet, que toutes les prières qui précèdent et suivent le sacrifice : « O grand Sauveur, qui vas bénir le « monde, ne te détourne pas de moi; purifie-moi sur la « terre pour que je devienne digne du ciel et extirpe chez « moi la racine du mal et du péché. » Il prie ensuite pour la communion des saints et pour la transmission des *indulgences* aux assistants.

Qu'on veuille surtout bien remarquer ceci : ce pain eucharistique, qui avait la forme et l'épaisseur d'un thaler, le prêtre le mangeait et buvait ensuite une goutte du *hom* sacré, en répétant ces paroles : « Je suis le *hom* pur, c'est-à-dire la vie éternelle, celui QUI ME MANGE SERA SAUVÉ. C'était là le *summum* du culte<sup>3</sup>. »

Enfin, il n'est pas jusqu'aux Éthiopiens, où, selon le

1. Encore une fois, nous espérons qu'on ne se méprendra pas sur notre intention relativement à ces assimilations, et relativement surtout à leurs dates respectives.

2. Le livre sacré des Perses.

3. Voir, pour tous ces passages, le *Zend-Avesta*, ou livre sacré des Persans, l. I, p. 244; ch. 1<sup>er</sup>, p. 443, et ch. III, p. 206; voir encore le *Dogme générateur de la piété catholique*, par M.<sup>sr</sup> Gerbet, et le Dr Sepp, dans son

D<sup>r</sup> Sepp<sup>1</sup>, on ne trouve une cène bien antéchrétienne, car douze demi-dieux prennent le repas céleste avec Dieu le père, et l'un de ces demi-dieux, s'étant rendu indigne de cette table sainte, en est expulsé comme Judas.

Nous ne parlons pas du baptême, la généralité de sa pratique est trop connue pour en apporter toutes les preuves. C'est encore vrai, le Nil, le Gange, le Mississipi, avaient conféré ce sacrement avant le Jourdain. Seulement de qui tous ces peuples le tenaient-ils, si ce n'est d'une Église, d'une révélation primitive, de ce premier enseignement du catholicisme, en un mot de ce *commencement* auquel nous reportent toujours les évangiles ?

Quant aux rites, l'analogie seule nous dit qu'ils doivent se modeler sur les dogmes et sur les sacrements. Comment *l'eau bénite*, par exemple, et le culte de la croix, manqueraient-ils partout où se rencontrent le baptême et tout le système des expiations ?

De là ce mot de saint Clément d'Alexandrie : « Les mystères des Hébreux, leurs rites, leurs cérémonies, et tous les autres sacrements sont extrêmement semblables (*SIMILLIMA*) aux mystères des Égyptiens et réciproquement<sup>2</sup>. »

Mais parmi tous ces signes, le plus universel et le plus significatif est sans contredit le signe de la croix.

La croix ! ce signe abhorré de la nature, cet épouvantail éternel de la faiblesse humaine, cette méduse de la chair et de toutes les philosophies hors une seule, la voici qui se retrouve sur tous les points de la terre, au milieu des myrtes et des roses païennes, comme sous les cyprès du Calvaire, enfin comme l'étendard général et *forcé* sous lequel toutes les nations se sont vues condamnées, alors même qu'elles ne le comprenaient pas, à vivre, souffrir et mourir.

ouvrage, non traduit encore en français, et intitulé : *Das Heidenthum*, ou *Le Paganisme*.

1. *Das Heidenthum*.

2. *Strom.*, l. V.

Les monuments sont là : médailles, cylindres, bas-reliefs et statues, tout porte et fournit la preuve irréfragable que, volontairement ou malgré lui, le genre humain a toujours arboré le signe qu'il redoute, et qui, nous l'affirmons, ne fut jamais celui de son amour ou de son choix.

Il n'y a que bien peu d'années qu'un des princes de la science contemporaine (M. Letronne) soutenait que « la *croix ansée* de nos égyptologues n'avait jamais été adoptée que par les seuls chrétiens d'Égypte, et cela, disait-il, dans le même esprit de *fraude pieuse* qui leur a fait inventer les vers des Sibylles ; « s'il en était autrement, disait-il, pourquoi n'en existerait-il aucune trace sur tant de monuments de la Grèce ou des côtes occidentales de l'Asie Mineure<sup>1</sup> ? »

Patience, M. Letronne, car il est écrit que la fraude et la jonglerie ne doivent plus avoir aucun sens aujourd'hui, lorsqu'il s'agit de religions ; et dans le fait, à peine aviez-vous cessé de parler, que MM. Raoul Rochette et Layard allaient vous la montrer sur des cylindres asiatiques et dans les bas-reliefs découverts par M. Botta à Khorsabad, près de Ninive, où vous ne pourrez, quelque effort que vous fassiez, découvrir la moindre influence persico-égyptienne.

Quant à la fraude pieuse et chrétienne, ce n'est pas elle qui a sculpté le curieux bas-relief du temple de Philès, qui représente deux prêtres ou personnages divins, l'un à tête d'épervier, l'autre à tête d'ibis, qui tiennent chacun au-dessus d'un myste, placé debout, un vase d'où s'échappe un filet d'eau. Les deux filets se croisent immédiatement et se changent bientôt en un jet composé de *croix ansées* qui descendent jusqu'à terre... vrai baptême de croix qui fait dire avec grande raison à M. Layard : « Je me crois donc fondé à dire que dans l'Asie occidentale, comme en Égypte, la croix ansée n'était pas seulement un symbole de vie, comme on le croit assez

1. *Mémoires de l'Acad. des inscr.*, t. XVI, de la dernière collection.



généralement aujourd'hui avec Champollion et Rosellini, mais le symbole de la nouvelle vie spirituelle ou du salut ; c'est l'ancien tétragramme se transformant en croix ansée <sup>1</sup>. »

On voit encore sur les tombeaux de Beit-ouali appartenant au règne de Ramsès II, les vaincus de race asiatique portant tous au cou l'amulette de la croix que Rosellini prenait pour une échancrure de vêtement et que Champollion remarquait à peine, mais qui, sur le trône de Ramsès II, dans le grand spéos d'Ipsamboul, ne peut plus laisser le moindre doute sur sa nature talismanique ; ceci n'empêchait pas les profanateurs de sculpter le même signe sur un autre marbre grec dédié à Hermès Chthonien, dieu infernal. On peut rappeler enfin le fragment de la salle des ancêtres de Thouthmès III, sur lequel on voit proposé à l'adoration des fidèles le disque du soleil dardant sur les assistants des rayons au bout desquels on voit des croix ansées.

Quand on voit la croix, sinon son culte, intronisée partout, on ne doit plus s'étonner de voir tous les dogmes qui en dérivent et toutes les vérités, ses annexes, respectés ou pour le moins connus en tous lieux.

Mais à quoi bon rechercher tous les fragments du faisceau lorsqu'on possède le lien qui les enserme et les explique ? Restons-en donc là et sachons accorder de bonne grâce à nos ennemis d'aujourd'hui ce que les Tertullien, les saint Justin, les saint Augustin et les Clément d'Alexandrie accordaient aux adversaires de leur temps, c'est-à-dire « la parfaite identité de tous ces dogmes et de tous ces rites <sup>2</sup>. »

Saint Augustin avait donc grandement raison de le dire : « Ce que l'on nomme maintenant religion chrétienne n'a jamais cessé d'exister <sup>3</sup>, » et M<sup>sr</sup> Gerbet a pu compléter cette belle pensée par cette proposition d'une évidente justesse :

1. Voir, *Académie des inscriptions*, t. XVII.

2. Saint Clément d'Alexandrie, *Strom.*, l. V.

3. *Rétract.*, l. I, ch. XIII, n° 7.

« L'étude de l'ancien monde conduit de toute part à cette vérité : qu'il n'a jamais existé sur la terre qu'une seule religion dont les cultes locaux furent primitivement des émanations plus ou moins pures<sup>1</sup>. »

Mais on se retourne, et l'on se rabat aujourd'hui sur l'*antériorité* des *Stèles*, des *Vedas*, des *Zends* et des *Kings*, c'est-à-dire des livres sacrés des nations. D'abord cette antériorité est bien loin d'être démontrée, ensuite, le fût-elle, nous l'accorderions sans le moindre embarras ; mais ce que nous ne concéderons jamais, c'est la transformation d'un Simon-Pierre, d'un Jacques et d'un Matthieu en lecteurs des *Pouranas* et du *Zend-Avesta*, ou en plagiaires imitateurs de Zoroastre et de Chrisna. Nous ne comprendrons jamais que « ces sublimes ignorants dans l'art de bien dire, » que ces raccommodeurs de filets, que ces disciples si récalcitrants à la parole de leur maître, aient été emprunter la doctrine eucharistique qui les scandalisait si fort dans la bouche de Jésus aux cunéiformes de l'Assyrie et au sanscrit des Hindous. Quant à leur divin maître, nous ne pensons pas qu'il *se soit fait* naître lui-même à Bethléem, crucifier sur le Calvaire et ravir sur le Thabor, uniquement pour vérifier les prédictions vediques, ou pour mieux se conformer à la vie d'un saliavanâ et d'un sakiamouny. Le monde, admettons-le, était donc en possession déjà d'une partie de l'héritage commun, avant le décret qui en adjuge les titres aux chrétiens ; soit, mais l'Évangile vous le dit lui-même, il est le retour aux lois du *commencement*, au code primitif des nations, à la *minute* mère et perdue, et puisqu'on nous accorde que la copie biblique est pure de toutes les folies qui déshonorent les autres, un privilège semblable ne peut absolument tenir qu'à la pureté du modèle et à la sincérité de la copie.

Ne faisons donc plus inspirer par la *nature*, et simultanément chez vingt peuples divers, tout ce qui révolte la nature,

1. *Dogme générateur*, ch. II.

par la *raison* tout ce qui bouleverse la *raison*, par la *conscience* tout ce qui trouble et anéantit la *conscience*.

Mais lorsque, répudiant l'idée si rationnelle d'un *peuple primitif*, les partisans d'une révélation *spontanée* par la grande voix du *désert* et de la *nature* viennent renchérir encore sur cette folie par l'hypothèse de peuples *autochthones*<sup>1</sup> favorisés sous toutes les latitudes du même prodige, l'absurdité devient exorbitante. Toutefois, supposons que la nature ait changé, que le cœur humain ne soit plus à sa place, il n'en reste pas moins bien autre chose. Les faits viennent à l'appui des dogmes, et l'on sait dans quelle proportion ils se présentent. Comment ces faits s'y sont-ils pris pour si bien se conformer à leur annonce? Plus l'*autochthonisme* serait accordé, et plus le problème se compliquerait!

Donc l'hypothèse n'est pas heureuse, et le fond catholique de toutes les théologies les plus profanes prouve qu'après le déluge il doit y avoir eu nécessairement une période d'orthodoxie assez longue<sup>2</sup>.

1. On appelle ainsi tout peuple que l'on suppose né sur place et formant, par conséquent, une race toute spéciale.

2. « PREMIER CATHOLICISME. » Sur ce premier catholicisme primitif nous trouvons d'excellents articles dans le *Catéchisme de persévérance* de M<sup>re</sup> Gaume, t. IV, p. 494, et dans les *Conférences* du R. P. Ventura, t. III, p. 247.

Après avoir cité ce mot de Voltaire : « On s'accusait dans les mystères d'Orphée, d'Isis, de Cérès, de Samothrace; car l'histoire nous rapporte que Marc-Aurèle, en s'associant aux mystères de Cérès Éleusine, fut obligé de se confesser à l'hierophante, » M<sup>re</sup> Gaume ajoute : « Il est assez remarquable que la confession soit celui de nos devoirs dont on trouve les traces les plus frappantes dans le paganisme. Ainsi,... pour n'en citer qu'un exemple, on trouve dans le *Zend-Avesta*, t. II, p. 28, l'institution des *patets*, ou repentirs. Voici en quoi elle consistait : 1<sup>o</sup> le pénitent vient devant le *destour*, c'est-à-dire le docteur ou le prêtre; 2<sup>o</sup> il commence par une prière à Ormuzd et à son *ministre sur la terre*; 3<sup>o</sup> il accompagne cette prière des meilleures résolutions pour l'avenir. Voici les paroles qu'il prononce : « Je me repens de tous mes péchés, j'y renonce. O Dieu, ayez pitié de mon âme et de mon corps dans ce monde et dans l'autre. J'abandonne tout mal de pensée, tout mal de parole, tout mal d'action. O juste juge! j'espère être supérieur à l'auteur du mal, à Ahriman. J'espère qu'à la *résurrection*, tout ce qui se passera à mon

## § II

La Vierge mère et immaculée proclamée par toutes les nations, quarante siècles avant de l'être par Pie IX.

Nous venons de constater chez les Égyptiens ce que l'on pourrait appeler l'auto-génération divine, c'est-à-dire *l'essence divine d'un être suprême, engendrant perpétuellement un second lui-même*; mais la lecture attentive de ce mémoire nous

égard sera doux et favorable. C'est ainsi que je me repens de mes péchés et que j'y renonce. » Vient ensuite l'accusation détaillée des péchés qu'on peut commettre envers Dieu, envers le prochain, envers soi-même. A cette confession, les Parses attachaient la rémission de toutes leurs fautes; c'est au point que s'ils n'avaient pu la faire avant de mourir, ils ordonnaient qu'on la fit pour eux après leur mort.

« En lisant ces témoignages et une foule d'autres, reprend M<sup>re</sup> Gaume, on reste pleinement convaincu de l'antiquité et de l'universalité de la confession. Mais comment tous les peuples se seraient-ils accordés sur ce point, si primitivement il n'avait été révélé?

« Lorsque Jésus-Christ vint sur la terre, il trouva donc la confession établie, et en imposant à ses disciples l'obligation de se confesser il ne porta point une loi nouvelle, il ne fit que confirmer et perfectionner une loi existante. ( « Je ne suis pas venu détruire, mais compléter la loi. » Saint Matth., v.) C'est ce qui explique pourquoi le précepte de la confession n'excita aucun murmure, ni parmi les Juifs ni parmi les gentils; ils y étaient accoutumés, rien ne leur paraissait plus naturel; une tradition constante et universelle leur en faisait sentir la nécessité indispensable. Pour s'affranchir de cette loi, il faut donc braver non-seulement l'autorité de Jésus-Christ et de l'Église, mais encore celle du sens commun. »

Nous demanderons, nous, un peu d'indulgence et de pitié pour ces grands et pauvres érudits du protestantisme qui ont consacré tant de veilles et de papier à la démonstration de la *nouveauté* de la confession et de son invention par les prêtres de l'Église romaine, vers le vi<sup>e</sup> ou le viii<sup>e</sup> siècle de l'Église. Vont-ils maintenant se retourner comme la science et soutenir que rien n'est plus naturel?... Ils ne l'oseront pas, car alors...

Quant au R. P. Ventura, il nous fait passer en revue la nécessité d'abord, puis la réalité de tous nos sacrements.

4<sup>e</sup> Dans la race de Seth continuée par celle de Sem après le déluge, car « il était nécessaire, dit saint Thomas, qu'avant la venue du Christ il y eût certains signes visibles par lesquels l'homme pût déclarer sa foi à la venue

prouve encore tout autre chose, c'est-à-dire la connaissance parfaite en Égypte, comme partout ailleurs, de notre dogme de la *Vierge immaculée*.

Le premier catholicisme eût été vraiment incomplet, s'il

de son Sauveur; ces signes consistaient dans l'institution de quelques sacrements. » Mais quels pouvaient être ces sacrements? D'abord le *baptême*, le sacrifice eucharistique figuré par les pains de proposition, la manne, l'agneau pascal, la libation du vin, etc.; le *mariage*, conformément au troisième chapitre de la Genèse; l'*ordre*, conféré aux premiers-nés de la famille et en faisant, comme de Melchisédech, « un prêtre du Très-Haut. »

« C'étaient, il est vrai, des sacrements figuratifs de ceux de la nouvelle loi, et, comparés à ceux-ci, ils étaient bien imparfaits, mais ils n'en étaient pas moins des sacrements véritables, comme Israël, tout en étant le peuple figuratif du peuple chrétien, n'en était pas moins le vrai peuple de Dieu. »

2° Chez les peuples gentils, car il y avait de vrais fidèles chez les païens et en bien plus grand nombre qu'on ne le pense!... Tous les païens étaient des gentils, mais tous les gentils n'étaient pas des païens. L'idolâtrie a été moins ancienne et moins répandue qu'on ne le pense. Jusqu'à Babel il n'y eut pas d'idolâtrie sur la terre, et même après cette époque le culte de Bel... n'atteignit pas de longtemps tous les peuples, ... et même, parmi ceux qui furent atteints, le vrai Dieu a eu un grand nombre de vrais serviteurs, et la révélation primitive un nombre égal de sectateurs... Partout le genre humain conservait une foi plus ou moins explicite dans le rédempteur futur... et le saluait de loin, « *a longe aspicientes et salutantes*. » (Hébr., xi.)

« Frappés des traits de ressemblance entre les cérémonies païennes et certaines cérémonies de l'Église, quelques apologistes modernes ont cru devoir accorder que « vraiment l'Église a emprunté aux païens ces rites, mais en les transformant... Sans doute, si l'Église avait fait cela, elle aurait fort bien fait, et personne n'aurait le droit de l'en blâmer; mais c'est tout le contraire qui est arrivé, ce sont les païens qui en ont hérité de l'Église et qui ensuite les ont gâtés. Car la vraie Église n'est pas née seulement sur le Calvaire, mais dans la personne d'Ève, ... née avec le monde, elle est aussi ancienne que le monde, ne l'a jamais quitté et ne le quittera jamais. Or, c'était là son trésor... »

Rien n'est plus large, plus consolant et plus vrai que de telles paroles; toutefois il ne faut pas prendre le change, et lorsque le R. P. parle de « cette idolâtrie bien plus nouvelle qu'on ne le suppose, il ne faut pas la confondre avec le *satanisme* qui régnait au sein de la plus pure orthodoxie, alors même qu'il n'y *trônait* pas; et lui aussi, il est aussi vieux que le monde, et remonte au premier chapitre de la Genèse pour ne finir qu'aux derniers versets de l'Apocalypse. Les deux forces, sans être nées ensemble, ont vécu, vivent et vivront toujours parallèlement, jusqu'à ce que la force créée disparaisse devant la force *engendrée*.

n'eût transmis aux nations et livré à leurs profanations futures le plus aimable de ses dogmes.

Les *vierges sacrilèges*, ou *déeses* des païens, vont donc nous démontrer la Vierge sainte du premier catholicisme, car nous pourrions défier toutes *les voix* de la nature et tous les efforts *spontanés* des consciences d'avoir jamais pu révéler de pareilles choses.

Après avoir cité et traduit un texte dans lequel Ammon-râ dit au roi Aménophis III (Memnon) : « Tu es mon fils, je t'ai engendré..., etc., » M. de Rougé ajoute : « Cette idée est exprimée sous une multitude d'autres formes plus ou moins énergiques ; pour que cette idée pût venir *dans l'esprit* des hiéroglyphes, il fallait donc qu'il y eût dans la religion égyptienne un fonds de doctrine plus ou moins précis, indiquant comme un fait possible et à venir une incarnation divine sous la forme humaine. »

Il s'agit donc bien cette fois d'une génération *temporelle*, et non plus de l'auto-génération *perpétuelle* signalée tout à l'heure ; et grand est notre étonnement de voir M. de Rougé se troubler devant cette nouvelle phase de la génération divine et nous dire : « Si je puis comprendre ce qu'étaient aux yeux des Égyptiens le Père et le Fils divins, j'éprouve bien plus de difficulté à me rendre compte des fonctions que l'on attribuait au principe *féminin* dans cette génération primordiale. »

Cet étonnement de l'habile égyptologue se reproduit encore devant une foule de monuments, et entre autres devant la statuette néophore du musée grégorien au Vatican, qui lui montre l'intervention de ce principe féminin sous les traits de la déesse Neith de Saïs. Il reste frappé de cette opposition apparente entre l'intervention de ce dernier principe et l'autocratie du premier, dont le scarabée était le plus ancien hiéroglyphe<sup>4</sup>. Mais nous sommes, à notre tour, bien autrement

4. Les anciens croyaient que le scarabée était un animal s'engendrant lui-même.

étonné de le voir ne trouver d'autre issue à cette difficulté qu'en faisant de la déesse *Neith* « un troisième terme de l'essence divine. »

Il nous semble que le savant chrétien, assez heureux pour retrouver et pouvoir démontrer l'existence de ses propres dogmes sur toute la terre, doit chercher et saisir toutes les analogies qui viendraient les compléter. Or, trouvant tout à la fois ici et son propre *Jéhovah*, et son rédempteur incarné (le bon serpent), et son martyr causé par la colère de *Typhon* (le mauvais serpent), et ses génies de toute nature, etc., comment M. de Rougé ne reporte-t-il pas tout de suite sa première pensée vers la *femme* mystérieuse destinée à l'enfantement temporel de ce même *Osiris*, et à l'écrasement de son même ennemi *Typhon*? Il nous semble que sans la femme libératrice, sans *cette femme au serpent*, retrouvée, comme on le sait, partout ailleurs, et qui, nouvelle *Ève*, représente bien aussi le principe féminin de l'humanité terrestre, il eût manqué l'un des traits principaux, et ce qu'on pourrait appeler la *pièce-mère* à la grande synthèse théologique égyptienne.

Qui peut donc arrêter M. de Rougé<sup>1</sup>? Ce ne peut-être assurément cette phrase du grammate en chef, du commandant des pylônes, adressée au roi Cambyse en l'introduisant dans le temple de Saïs : « Je fis connaître ensuite à sa majesté la dignité de Saïs, qui est la demeure de *Neith*, la grande génératrice du *soleil*, lequel est un *premier-né*, et qui n'est pas engendré, mais seulement enfanté. » C'est ici que la distinction d'époque se fait sentir dans la génération primordiale et *perpétuelle* dont parle M. de Rougé. Le *premier-né* (*primogenitus*) est effectivement engendré (*genitum*, *non factum*), mais ici il

1. Nous allons voir, à la suite de ce chapitre, le développement de cette idée. Qu'il nous suffise de mentionner ici la représentation, sur les murailles d'Edfou, d'une jeune fille *supplantant Typhon*. (Voir Lacour, *Les Oéloim*, t. II, p. 303). Ajoutons encore ce renseignement donné par M. Alfred Maury (*Revue archéologique*, de 1844, p. 670), « que Proserpine elle-même n'était pas sans quelque analogie avec la Mère du Sauveur, et qu'on l'appelait Notre-Dame. » Tout le paganisme est dans ce sacrilège.

est positivement enfanté (la Vierge enfantera, *Virgo pariet*, Is.).

Ce n'est plus seulement ici le texte : « *Ego generator qui gignit seipsum*; je suis le grand générateur qui s'engendre soi-même; » mais celui qui se termine par « *super genua matris suæ, a matre natus non procreatur*, né mais non procréé sur les genoux de sa mère. » En un mot, c'est l'*Amoun-râ* que M. de Rougé nous montre appelé « le mari de sa mère<sup>1</sup>. » Mais, dira-t-on, nulle part la Vierge chrétienne n'enfante le soleil! Mon Dieu, pas plus que Neith et qu'Isis, mais elle enfante celui dont il est dit : « Je ferai venir mon fils du soleil, » celui dont on implore la venue temporelle par ce cri : *O Oriens!* c'est-à-dire, ô soleil levant! ô symbole visible du soleil invisible! et M. de Rougé nous apprend tout le premier « qu'*Amoun-râ* n'est pas seulement le soleil, mais le soleil levant (*oriens*). »

Il ne saurait être arrêté davantage par cette objection, que cette mère ressemble dans l'*amenti* de Thèbes à la troisième personne de la triade égyptienne, et figure en apparence « comme une face de l'Être suprême », puisqu'il ajoute immédiatement que « dans les figures de *Mouth* et de *Neith* elle semble revêtir au contraire une personnalité plus distincte. »

Enfin il n'y a aucun embarras dans cette définition de Proclus, « Neith était une certaine déesse démiurgique tout à la fois visible et invisible, ayant sa place dans le ciel et émettant néanmoins la génération aux espèces,... » attendu que toutes ces qualités *cosmogoniques* conviennent parfaitement à la lune, et que la femme qui doit écraser la tête du serpent et enfanter le soleil levant, que la reine des cieux en un mot a pour symbole constant l'astre que l'Apocalypse, commentée depuis par la statuaire et la peinture, n'a pas placé sous ses pieds sans dessein (*amicta sole, luna sub pedibus ejus, et corona*

1. *Mémoire sur l'unité de Dieu*, lu à l'Académie, par M. de R..., et rapporté dans le *Journal de l'Instruction publique*, du 12 mars 1857.



*stellarum*; revêtue du soleil, la lune sous ses pieds, et une couronne d'étoiles sur sa tête<sup>1</sup>). Voilà Neith portant sur sa tête le croissant que l'Isis chrétienne a sous ses pieds dans le beau tableau de Murillo.

Voyons maintenant les analogues de la déesse. Voici d'abord Jablonski qui la confond avec Isis, Minerve, et même, d'après quelques-uns, avec l'Anaitis ou la lune Vénus<sup>2</sup> des Persans. Or, il faut renoncer à tout jamais à l'autorité des Macrobe, des Varron, des Plutarque, etc., si toutes les déesses ne sont pas en même temps Diane, Hécate et Σελήνη, sans qu'il y ait rien là qui se rapporte à une *triade* divine.

On la confond encore avec la déesse Hathor; mais qu'est-ce donc que cette déesse Hathor, sinon la *maison d'Horus* qu'elle allaite comme Isis? Nous pouvons la voir ainsi dans le Musée britannique égyptien, implorée par le pharaon Thoutmés, qui lui donne la main pendant qu'il tend l'autre à Month-râ, seigneur du ciel. Ce monolithe est tiré des ruines de Karnak. On voit encore au même musée la même déesse assise sur un trône, au bas duquel on lit : « MÈRE DIVINE ET DAME DU CIEL. »

Mais voici un document analogue et tout nouveau. Jablonski nous parlait tout à l'heure de l'identité de Neith la *divine* avec Isis la sage, Minerve et l'infâme Anaitis des Persans. Tout se concilie dans le paganisme, parce qu'il ose tout; même faire appeler cette *Anaitis* par les marins dont elle était la patronne : « ÉTOILE DU MATIN et LUMIÈRE DE LA MER, *stella matutina* et *lux maris*<sup>3</sup>. Nous partageons ici l'indignation du

1. *Apocalypse*, ch. xii, v. 1.

2. *Panthéon égyptien*, ch. iii.

3. Voir le Dr Sepp, *Das Heidenthum*, etc. Anaitis était l'infâme Arstarté (ἀστὴρ θεῶν, astre déesse). Rappelons-nous que nos pères ont vu la reine du ciel catholique remplacée, sur l'autel de Notre-Dame, par une Vénus-Raison, qui, cette fois, n'était malheureusement pas un mythe; c'était toute une réhabilitation d'Astarté, et tenez pour bien certain, que lorsque, quinze cents ans à l'avance, le paganisme appelait Anaitis *Reine du ciel*, il savait parfaitement bien ce qu'il faisait, car Tyrrhœe a très-bien dit : « Comment pour-

savant rédacteur de la *Revue du monde païen*, et nous appelons comme lui *démoniaque* cette profanation du langage de l'Église; mais il nous faut bien la consigner, car après avoir posé tout le problème, elle en est selon nous l'unique solution.

Laissons donc de côté les pleureuses d'Adonis, d'Atys et de Thammuz, ces pleureuses du Liban et de la Phénicie, toujours voilées et portant une branche de *lotus* à la main; passons à la *Grande Déesse*, *Magna Mater*, des Syriens et des Grecs. Chez ceux-ci, et spécialement à Athènes, tour à tour Minerve, Pallas ou Cybèle, nous la verrons tenant un enfant sur ses genoux, invoquée dans ses fêtes sous le *vocable* de Μονογενὴς Θεοῦ, *seule Mère de Dieu*, et représentée quelquefois entourée de *douze* personnages, et assise au milieu d'eux sur un lion <sup>1</sup>. (*Christus est leo.*)

C'est elle enfin dont Pindare chante l'*assomption* en ces termes : « La fille du ciel s'est élevée au ciel, elle est assise à la droite de son père pour lui transmettre nos prières; avocate (*advocata*), plus puissante que les anges (*regina angelorum*), elle leur commande à tous <sup>2</sup>. »

Mais voulons-nous quelque chose de plus précis encore? Rappelons-nous une des applications de cette théologie dans la fable, rappelons-nous cette Sémélé (de σελήνη encore), épouse de Jupiter et mère de Bacchus (soleil), appelée aux Indes *amala*, (en sanscrit Immaculée), et que Nonnus nous dit aussi « transportée, après sa mort, au ciel, où elle devient commensale de Mars et de Vénus sous le nom de πανβασιλεία, *reine du monde*. Oui, *reine du monde*, et retenons bien ceci, « reine du monde, au nom de laquelle tremblaient tous les dé-

rait-on refuser au démon une connaissance anticipée de tous nos mystères, lorsqu'on l'accorde aux sibylles? »

1. Raoul Rochette.

2. Pindare, *Hymnes à Minerve*, p. 49. On est étonné de voir un homme comme M. Lenormant (t. I, p. 249, *Ann. arch. de l'Institut.*) s'émerveiller comme les autres du peu de fécondité de cette *grande mère*. « Si la fécondité maternelle, dit-il, eût été son attribut (comme on le prétend), elle eût nécessairement eu une multitude d'enfants. Cependant les traditions ne s'ac-

mons,» « Σεμελῆν τρέμοῦσιν δαίμονες<sup>1</sup>,» *terror dæmonum Maria*.

Toutes ces déesses, Junon, Asarté, Mélytta, Cybèle, Isis, Athor, Neith, Vénus, Proserpine, Hécate, etc. venaient se fondre dans la grande synthèse des *Maïa*, leur nom générique, dont la racine est *ma* (nourrice), dont nous avons fait le mois de *mai*, comme nous l'apprend le bon Plutarque, « attendu, dit-il, que ce mois était consacré à *Maïa* (*Mαῖα*), c'est-à-dire à *Vesta*<sup>2</sup>. »

Le mois de mai consacré à *Maïa*!... à cette *Maïa* que M. Guignault va nous montrer tout à l'heure aux Indes, « s'ajoutant à la trinité indienne sous le nom de *Parasæte* ou *Maïa*, *Mère de Dieu* ou *des hommes*<sup>3</sup>! »

Et vraiment, c'est bien la reine du monde, cette *Maïa*, car on la retrouve partout : en Lydie comme à Rome, à Mastaura<sup>4</sup> comme dans l'Hindoustan... A Rome, *Vesta*; à Athènes, *Cérès* ou *Mαῖα ἀγχία* (mère-nourrice *affligée*); aux Indes, *dewaki* (ou vierge *immaculée*), portant dans ses bras ce dieu (*Chrisna*) dont on a voulu faire un Christ; nous n'avons donc nulle peine à croire avec Creuzer que « dans tous les anciens temples, ces deux principes (*Chrisna* et *Maïa*) étaient adorés ensemble, voire sur un même autel<sup>5</sup>. »

Et pour que cette épithète *immaculée* ne paraisse pas une épithète de circonstance, rappelons une dernière fois le synonyme sanscrit *amala* qui, selon le même auteur, ne signifie

cordent, au premier abord, que sur un point, celui de refuser à la *Magna Mater* LA QUALITÉ DE MÈRE... Diodore nous la montre cependant comme une *Vierge* qui porte souvent de petits enfants dans ses bras. »

Ce n'est pas, il nous semble, à M. Lenormant de s'étonner en voyant la plus grande des vierges devenir la *plus grande des mères*, tout en n'ayant qu'un seul enfant.

1. Inscription grecque d'un petit temple représenté sur une pierre trouvée par Beger et reproduite par Montfaucon.

2. Voyez, à ce sujet, Aulu-Gelle, au mot *Maïa*.

3. *Religions de l'antiquité*, t. I, Indes.

4. De *ma*, nourrice, et de ταῦρες, taureau, suivant quelques archéologues. On sait que le taureau (*aleph*, d'où *alpha*) est un des emblèmes du Christ.

5. Creuzer, t. I, p. 937.

pas autre chose, et celui *slata-baba* (pure comme l'or) appliqué par les Scandinaves à leur vierge mère<sup>1</sup>, comme celui d'*alma* l'était par toute l'antiquité<sup>2</sup>.

Et si l'on voulait élever le moindre doute sur le sens et la portée de ces épithètes, celles données parfois aux mystérieux *engendrés* pourraient trancher la question... Ainsi, l'épithète de *Sosiosh*, donnée par les Persans à leur verbe incarné, et même le nom de *Sakia-Mouny*, ne signifieraient, selon le D<sup>r</sup> Sepp, que « fils de femme *immaculée*, comme celle qui enfanta Zoroastre, et qui, pour cette raison, s'appelait *twashtra*<sup>3</sup>. »

Ainsi donc, pour *Cérès* comme pour *Marie*, le mois de *mai*, par conséquent le même nom ! les mêmes attributs, à savoir le soleil, les deux serpents et la couronne d'étoiles ! les mêmes épithètes ! le même astre pour symbole, et, ce qui seul trancherait cette question, la même puissance théologique incarnée sur ses genoux !... Que veut-on de plus pour la fidélité d'un portrait ?

Ce n'est pas une raison cependant pour nous alarmer des réflexions inspirées au savant, au religieux, mais protestant M. de Rougemont, par la *madone noire* d'*Hator la ténébreuse* et par la *sainte mère Shing-moo*, occupant une niche derrière tous les autels chinois, et représentée avec un enfant dans ses

1. Creuzer, t. I, p. 957.

2. Voir la belle et savante dissertation sur ce mot, par le chevalier Drach, (*Harmonies*, t. I, p. 432). On sait tous les efforts tentés par quelques rabbins et par Voltaire, pour faire confondre le mot *alma*, employé par le prophète Isaïe (une vierge enfantera), avec ceux de *belula* ou de *naara*, qui signifiaient tout simplement, disait-on, une jeune femme. Mais le chevalier Drach a fait justice du système et démontre irrésistiblement que le même mot a toujours signifié « une personne du sexe, *jeune et vierge*, dans l'innocence la plus absolue ; » au reste, que signifierait désormais toute la mauvaise querelle sur l'*alma*, lorsque le mot *immaculée* nous arrive de tous les coins de la terre, comme pour saluer et justifier sa proclamation officielle ?

3. Sepp, *loc. cit.* « La statuaire et la peinture ne s'y sont pas méprises, et toutes deux ont eu plus d'une fois présente à l'esprit la grande déesse telle qu'elle apparaissait au philosophe Apulée. » (*Métamorph.*, t. II, l. XI.)

bras et une couronne sur la tête. « Les saintes Écritures, dit-il, ne sont pas responsables de ces accommodations de l'Église aux croyances païennes <sup>1</sup>. » Comment un homme d'un esprit aussi vaste et d'ordinaire aussi large que l'est celui de M. de Rougemont ne saisit-il pas la parfaite solidarité de toutes ces questions, et ne se dit-il pas qu'en sacrifiant notre Isis nous livrerions à l'instant à l'ennemi notre Osiris commun, notre Horus, etc.? Comment! c'est une seule et même statue, et il la scinde en deux parties! il sacrifie la mère et se réserve l'enfant! Mais c'est impossible, et s'il avait le malheur de faire une pareille concession, et d'admettre le *plagiat* à propos de la déesse, on le lui imposerait bien vite pour le dieu. Heureusement les excellentes raisons qu'il donne pour le dieu sont exactement les mêmes et sont tout aussi valables pour sa mère.

Tous, tant que nous sommes, répétons-le, nous nous renfermons prudemment, mais trop judaïquement peut-être, dans la lettre du Nouveau Testament, lettre pleine de réticences et de sobriété sur le même sujet. Tous, tant que nous sommes, fascinés par le côté terrestre d'une existence semblable à celle de tant de saintes créatures, nous ne savons plus comprendre. Pas n'est besoin, qu'on le sache bien, de se faire ou de se dire protestant pour avoir été souvent tenté de... protester, et, pour notre part, nous le confessons en toute humilité, nous nous sommes troublé plus d'une fois devant cette égalité sinon réelle, pour le moins apparente, que nous venons de constater dans les honneurs rendus à la *mère* et au  *fils*.

Cet étonnement et cette tentation de scandale tiennent évidemment au trop court rayonnement de notre vue, car aussitôt que nous nous élevons pour voir de plus haut et de plus loin, l'horizon et s'étend et s'éclaire; ainsi lorsque nous embrassons d'un coup d'œil toute l'ordonnance de cette épopée divine qu'on appelle le *livre*, nous ne pouvons nous refu-

<sup>1</sup>. *Peuple primitif*, t. I, p. 344.

ser à cette vérité d'évidence, que le rôle *évangélique* de l'humble servante de Nazareth n'est pour ainsi parler qu'un épisode dans ses magnifiques destinées. Promise comme le Rédempteur et avec le Rédempteur au lendemain même de la chute, c'est elle qui dans l'Apocalypse semble clore et consommer cette rédemption opérée par son fils. De tous les *instruments* de la grâce elle en paraît être à son tour l'*alpha* et l'*oméga*.

Si l'on veut comprendre quelque chose à la place qu'elle occupe dans l'Église et aux honneurs qu'on lui rend, il faut bien se pénétrer de cette autre vérité : que la Vierge (nouvelle Eve) est au principe féminin de l'humanité ce que Jésus (nouvel Adam) est à son principe masculin, dieu voulant, selon saint Augustin, « que chacun des deux sexes eût son représentant et son gage dans le grand œuvre de la rédemption<sup>1</sup>; » selon les paroles d'un autre grand docteur, dont la date doit gêner un peu nos frères égarés<sup>2</sup>, « la vierge Marie devint l'avocate de la vierge Ève, et ainsi, le nœud qu'avait fait la désobéissance de l'une eut son dénouement par l'obéissance de l'autre. » Enfin dans l'Apocalypse, Marie, *revêtue* du soleil, et ayant la *lune* sous ses pieds, *amicta sole et luna sub pedibus ejus*, n'a plus rien de commun avec l'humble servante de Nazareth<sup>3</sup>, car elle est devenue la plus grande des puissances théologiques et cosmologiques de *notre* univers. Sans dire avec

1. *De Agone christiano*, ch. xxii.

2. Saint Irénée, *contr. Hér.*, l. III, ch. xxxiii. — Saint Irénée écrivait au II<sup>e</sup> siècle.

3. Nous savons qu'on applique ordinairement ces paroles à l'Église, mais nous savons aussi, et c'est Cornelius à Lapidé qui nous le dit (*Apoc.*, ch. xii), qu'on applique à la sainte Vierge tout ce qui s'applique à l'Église. C'est le même docteur qui, après avoir cité ce mot de saint Bernard à la sainte Vierge : « Le *Soleil Christ* demeure en toi et tu demeures en lui, *tu le revêts et il te revêt* » (*Sermon sur la sainte Vierge*), ajoute : « De même, la Vierge, mère de Dieu, est la *Lune*. » Elle est comme la *Lucine* de l'Église qui enfante, de manière qu'on peut lui appliquer ce vers de Virgile :

*Casta fave Lucina, tuus jam regnat Apollo.*

« Comme la lune, ajoute-t-il encore, elle est reine du ciel. »

M. Nicolas (*Plan divin*), « qu'elle a complété la sainte Trinité, » nous pouvons dire cependant avec lui qu'elle est pour nous « comme la transition du fini à l'infini; » plus hardiment encore avec le Docteur angélique, que « Marie dans ses opérations atteint presque et confine aux frontières de la Divinité<sup>1</sup>, » et que, selon Gerson, « elle constitue à elle seule une hiérarchie qui (pour nous, peut-être,) est immédiatement la seconde au-dessous de la Trinité du Dieu suprême<sup>2</sup>. »

Alors plus vaincu qu'éclairé par de si grandes autorités, nous commençons à comprendre et à étouffer des scrupules qui ne tenaient qu'à l'horizon borné embrassé par notre premier regard.

Pour en revenir au paganisme, nous comprenons maintenant que M. de Rougé ait cru voir dans Neith « un troisième terme de l'essence divine, ou bien une nouvelle face de la Divinité, et tout à la fois une personnalité distincte, » puisque nous venons de voir qu'elle est le symbole de la rentrée de l'humanité dans le sein de la Divinité.

Nous comprenons donc qu'Amoun-râ soit l'*époux de sa mère*, puisque la *Magna Mater* des chrétiens est précisément l'*épouse* de ce fils qu'elle enfante.

Nous comprenons dès lors que Neith illumine le *soleil* tout en restant la *lune*, puisque la Vierge, qui est *reine du ciel* comme elle, revêt le Christ-Soleil comme elle et en est revêtue, « *tu vestis solcm et te sol vestit.* »

Nous comprenons que la fameuse inscription de Saïs ait pu dire : « Personne n'a jamais soulevé mon voile, » attendu que cette phrase, plus littéralement traduite, est le résumé de ce que chante l'Église au jour de la Conception<sup>3</sup>.

1. Saint Thomas, t. I, p. 9, 25 à 26.

2. Gerson, *Tract.*, l. IV.

3. Jablonski, dit M. de Rougé, a fort bien remarqué que le voile est une idée athénienne, et que la traduction de Proclus est celle-ci : « Personne n'a jamais touché à ma tunique ». Quant au texte de l'Église, auquel nous faisons allusion, le voici en latin : *Quæ porta erit clausa, et non erit aperta, quia nullus homo pertransiit et pertransibit per eam.* (Id., *ibid.*)

Nous ne voyons qu'une seule différence, c'est qu'après avoir répété pendant des siècles ce qu'elle disait à Apulée : « Je représente à moi seule tous les dieux et toutes les déesses, je suis la seule divinité de l'univers, » Isis a fini par lasser Jupiter et se faire chasser du ciel par son époux divin<sup>1</sup>, » ... précisément pour se faire remplacer par une femme qui serait restée prosternée dans son attitude de servante, « *ancilla*, » si le Seigneur, regardant « l'humilité de cette servante, *respexit humilitatem*, » ne lui avait pas ménagé d'aussi grandes destinées, « *fecit mihi magna qui potens est.* »

M. Maury a donc bien raison de poser en principe que « la Vierge prit possession de tous les sanctuaires de Cérès et de Vénus, et que les rites païens proclamés et pratiqués en l'honneur de ces déesses furent en partie transférés à la mère du Christ<sup>2</sup>. » Seulement il eût bien fait de changer le mot *prit* possession en celui de *reprit*, et de nous dire surtout pourquoi les *rites* de Vénus n'avaient jamais été *repris* avec l'idée. Là, du moins, nous espérons que *le plagiat* n'a pas été *criant*.

Concluons en disant : le dogme, la liturgie et les rites professés par l'Église apostolique et romaine en 1862, se retrouvant gravés sur des monuments, inscrits sur des papyrus ou des cylindres de bien peu postérieurs au déluge, il paraît impossible de nier l'existence d'un premier catholicisme anté-historique, dont le nôtre n'est que la continuation fidèle. Pourquoi, parallèlement à cette première orthodoxie, nous voyons-nous forcé de constater également une hétérodoxie non moins longue, dont toutes nos hérésies modernes sont à leur tour l'imitation exacte ou plutôt l'inévitable conséquence<sup>3</sup> !...

1. Voir *l'Ane d'or*, d'Apulée, II<sup>e</sup> volume.

2. *Magie*, p. 153.

3. « LE MOIS DE MARIE CHEZ LES ROMAINS. » Cette *Maïa* était désignée dans les livres pontificaux par le mot *fatua* (la fée) ; c'était Hécate sous sa forme la plus fâcheuse, à savoir celle de Proserpine et de déesse infernale. C'était encore, nous l'avons vu, Sémélé, l'épouse de Jupiter et « la terreur des dé-



mons. » On lui consacrait le mois de mai, que l'on appelait « le mois de la bonnedéesse, » et l'on avait soin d'y comprendre toutes les fêtes qui devaient lui être le plus agréables. La sienne était fixée au 9 mai. Primitivement instituée pour honorer, disait-on, la chasteté des Vestales, et célébrée par les dames romaines dans le sanctuaire le plus retiré du temple, et sous les yeux du souverain pontife, on n'y tolérât même pas le portrait d'un seul homme ; mais, peu à peu, *la peau de brebis* laissa voir celle du loup, quelques hommes se déguisèrent en femmes, se chargèrent de la fête, et finirent par justifier toutes les sévérités de Juvénal par la licence toute bachique de leurs dévergondages. La fête de la bonne déesse se trouvait intercalée, le 3 mai, entre la fête des Esprits familiers, ce *summun* d'impudence et de nécromancie goétique ; au 10 mai, profanation par excellence ; le 12 du même mois on fêtait Mars Ultor : c'était la fête des Vengeances ; le 15, fête des Ides ou des Marchands, sous le patronage du dieu des voleurs, Mercure ; le 21, l'Agonia ou le Combat des femmes aux saturnales, que les scrupules de la police romaine ne purent tolérer plus longtemps ; mais comme c'était de l'illogisme, on s'en tira en le remaniant un peu.

Voilà le programme, en abrégé, d'un *Mois de Marie* romain. M. Maury reconnaît-il ici le nôtre, et trouve-t-il que nous ayons été des *plagiaires* bien fidèles ?

## CHAPITRE IX

# ESPRITS MAUVAIS APRÈS LE DÉLUGE

OU

## LA PREMIÈRE IDOLATRIE

---

### § I<sup>er</sup>

Reprise du Caïnisme. — Cham, Chus et Chanaan. — Idolâtrie.  
Que peut-elle être ?

#### 1. — Reprise du Caïnisme.

Il n'y a donc jamais eu qu'une religion sur la terre.

Toutefois, au sein du vaste et imposant concert de ces doctrines primitives, couvait et s'agitait encore l'ancien esprit des *Caïnites* et des *géants*. Leur dieu n'avait pas été submergé. Toujours *prince de ce monde*, et, comme tel, devant posséder jusqu'aux jours du salut *les clefs de l'empire de la mort*, il s'apprêtait à donner à son règne une étendue et une puissance que, seule, la fidélité des justes au Dieu d'Abel et des Séthites avait pouvoir et mission de contre-balancer.

Elle n'y suffit cependant pas, et lorsque l'apôtre saint Paul nous montre les doctrines « s'altérant de plus en plus, *profi-*

*cientes in pejus*<sup>1</sup>, » ce que l'Évangile confirme, en disant à son tour : « Il n'en était pas ainsi dans le principe, *ab initio non fuit sic*<sup>2</sup>, » on voit que, pour l'un comme pour l'autre, la doctrine du *progrès continu* était tout aussi hérétique qu'elle l'était il y a vingt ans dans l'encyclique de Grégoire XVI.

Mais d'où pouvait provenir cette réaction perverse ? Laissons parler cette fois l'esprit le plus large et le moins **SUPERSTITIEUX** de la chaire catholique moderne :

« Nous connaissons, dit le R. P. Lacordaire, cinq circonstances solennelles de tradition : Adam, création ; — Noé, déluge ; — Abraham, promesse ; — Moïse, loi ; — Jésus-Christ, grâce. Ce sont là les tremblements de terre de la tradition. De son côté, que pouvait donc faire le démon ? L'homme étant, avant tout, un être enseignant, il ne pouvait non plus qu'enseigner ; il ne pouvait opposer qu'enseignement à enseignement, corrompre la tradition et la conscience... Sa seule ressource était de se traîner derrière la vérité pour la déshonorer, comme ces animaux faibles et lâches qui suivent une proie la nuit et la meurtrissent par trahison... Considérez donc l'esprit de ténèbres aux prises avec la tradition et la conscience, l'esprit de ruine avec l'esprit d'édification... A chaque mouvement que Dieu faisait pour éclairer et sauver le monde, l'esprit de ténèbres en faisait un parallèle au sien<sup>3</sup>. » On a reproché bien amèrement aux saints Pères leur *Satan singe de Dieu* ; le beau passage que nous venons de citer démontre que la plus haute théologie du XIX<sup>e</sup> siècle n'aperçoit pas d'autre issue au problème.

Obéissons-lui donc, et « considérons l'esprit de ténèbres aux prises avec la tradition. »

Si les traditions légendaires nous montrent un des trois fils de Noé (Cham) détenteur, au sortir de l'arche, des *caractères*

1. *Épître à Timoth.*, III, 42.

2. Saint Matthieu, XIX, 8.

3. *Conférences* de 1835. (5<sup>e</sup> Conf.)

*runiques* inventés par Caïn<sup>1</sup>, les traditions historiques nous montrent, par suite d'un forfait dont le mystère est voilé sous l'emblème d'un outrage à la dignité paternelle, ce même Cham et ses fils Chus et Chanaan entendant presque aussitôt après le déluge gronder sur leurs têtes ce foudroyant anathème : « Maudit soit Chanaan ; il sera dorénavant l'esclave des esclaves de ses frères, *servi servorum*<sup>2</sup>. »

Les bas-reliefs nouvellement découverts, qui nous font voir partout une race  *nègre*  en lutte avec une race  *blanche*  qui la domine, deviennent pour nous les premières applications d'une prophétie dont l'aveuglement le plus profond peut seul nous empêcher de reconnaître la réalisation permanente. Or, il est évident que la race qui reparait dans nos exhumations géologiques est bien dans ces mêmes conditions, sinon de tissu muqueux, au moins de conformation cérébrale assignée aux noirs de race typhonienne placés dans la plupart des zodiaques sous le verseau du déluge.

Toutefois, cette malédiction était la plus haute des bénédictions pour la terre, puisqu'elle reléguait parmi les  *asservis*  les terribles oppresseurs de la veille, jusqu'au jour où leur faux dieu, devenant à son tour l'esclave et l'opprimé du Christ, ils se verraient comme relevés de cette seconde chute et appelés au partage des anciennes bénédictions.

Chose étonnante ! à partir de ce moment, ce ne sont plus seulement les effets de la malédiction qui subsistent, c'est la malédiction elle-même qui se perpétue d'âge en âge, et que, de nos jours encore, chaque Jagà répète et transmet à son lit de mort, comme un fatal héritage à l'ainé de chaque génération<sup>3</sup>.

Dans tous les cas, l'histoire satanique et caïnite reprend

1. On se rappellera les *runes* d'Odin, les *alrunes* ou pierres divines des Germains, et les *runes-esprits* du Pérou.

2. *Genèse*, ch. ix, v. 22.

3. Nous n'ignorons aucune des nombreuses et très-spécieuses raisons de la science humaine et polygéniste, c'est-à-dire croyant à la pluralité des

donc son *fil* sur la terre avec Cham, Chus et Chanaan<sup>4</sup>. Selon la plupart des plus anciens auteurs cités et commentés par Kircher, selon les Arabes, Bérosee et la *Chronique d'Alexandrie*, ces trois personnages seraient en réalité les mauvais génies de l'humanité ; toutes les villes fondées par eux et appelées de nos jours encore Chemmynites auraient été plus ou moins infectées de ce virus spirituel et magique, que Bérosee appelle quelque part *Chemmesenua*. Nous souscrivons pleinement pour notre part à ces révélations de la science antique, puisque le chammanisme actuel nous fait trop bien comprendre l'ancien. Il suffit, en effet, de comparer un instant ses œuvres modernes avec celles que l'antiquité attribuait à ses pères, pour s'assurer qu'il n'a certes pas dégénéré. Partout, comme pour justifier la malédiction paternelle, nous verrons les Châmans et les *Kaïns* devenir la terreur du genre humain. Chez les Samoyèdes comme au fond de la Sibérie orientale, chez les insulaires de l'océan Pacifique, comme au centre de l'Afrique, ou dans les forêts du Nouveau Monde, partout vous n'entendrez qu'un cri de douleur ou d'effroi contre les terribles

espèces, opposée au monogénisme biblique, et, si nous les avons oubliées, M. Broca nous les aurait rappelées dans ses toutes récentes *Recherches sur l'hybridité animale*. Si nous trouvons qu'il a grandement raison, lorsqu'il met à néant toutes les prétendues causes de climat, d'alimentation, de genre de vie et de toute espèce d'influences physiques imaginables, nous le trouvons bien peu philosophe dans le dédain avec lequel il glisse sur cet imposant anathème de la Bible, et sur sa prodigieuse réalisation, pendant les quarante siècles qui lui succèdent. Bien que l'esclavage n'ait jamais été le partage *exclusif* du nègre, il n'en est pas moins flagrant que celui-ci revêt tous les caractères d'une race dégénérée, et que, lorsque toute l'antiquité le range dans la race typhonienne, foudroyée dans la personne de son chef, cet accord universel de toutes les traditions contemporaines a bien autant de droits à se faire prendre au sérieux que les inductions du XIX<sup>e</sup> siècle, basées sur certains détails anatomiques que personne d'ailleurs ne conteste. Nous y reviendrons plus tard.

4. Bossuet distingue avec soin, dans son admirable histoire, *l'Idolâtrie constituée*, ou le paganisme officiellement introduit dans le culte de l'ancienne idolâtrie, du satanisme réel, qu'il n'hésite pas à faire remonter à Caïn.

étreintes dont l'*esclave des esclaves*, lorsque par hasard il est maître, enlace et broie toutes les victimes qu'il parvient à dominer.

## 2. — Qu'est-ce que l'idolâtrie ?

Mais avant de les suivre pas à pas dans leurs parcours divers, la logique nous demande une définition préalable des mots *idolâtrie*, *paganisme*, *mythologie*, *polythéisme*, etc., expressions qui, sans être identiques, rentrent cependant assez volontiers les unes dans les autres pour que nous puissions les comprendre toutes dans celle d'*idolâtrie*.

Cherchons donc à nous faire une idée parfaitement claire, non-seulement d'un mot, mais d'une chose sur laquelle, en dehors de nos principes, il devient, à ce qu'il paraît, parfaitement impossible de s'entendre. Pour les uns (et c'est le plus grand nombre) l'idolâtrie est uniquement « le culte des images εἰδωλον. » Mais, si véritablement c'est bien la signification littérale du mot, où serait le catholique assez mal inspiré pour soutenir que la chose n'était pas autre chose<sup>1</sup> ? Appuyé sur cette définition, le protestant arriverait immédiatement pour reprocher à ce catholique ses statues, ses sculptures, ses images, etc., et le prierait de tirer la conséquence. Vainement ce dernier essaierait-il de répondre que « lui n'adore que l'être représenté, pendant que le païen adorait l'idole même, » son ennemi lui répliquerait tout aussitôt que le païen croyait aussi n'adorer dans la statue de Jupiter que « le père des dieux et des hommes. » Et si le catholique objectait encore ce qui est fondé, c'est-à-dire la croyance du païen à la présence très-réelle d'une vertu divine dans certains simulacres, on lui montrerait en retour ses crucifix qui saignent et ses images qui pleurent.

1. Εἰδωλον veut dire *image*, c'est très-vrai, mais peut-être faut-il encore se rappeler qu'il signifiait aussi *ombre*, *fantôme*, *apparition* ?

Nous ne pouvons donc pas faire consister l'idolâtrie dans tout cela, sans nous ranger nous-mêmes parmi les idolâtres.

La meilleure preuve, d'ailleurs, que l'adoration des simulacres ne constituait pas à elle seule l'idolâtrie, c'est que les Perses n'avaient eu pendant longtemps ni statues ni images, et que les Romains pendant les cent soixante années qui suivirent le règne de Numa n'en eurent pas davantage<sup>1</sup>, sans qu'aucun de ces deux peuples cependant en fût moins idolâtre.

D'autres confondent l'idolâtrie avec le polythéisme, et ne la reconnaissent que dans la substitution de plusieurs dieux à un seul : autre occasion de controverse, car du moment où vous établissez, comme on le fait aujourd'hui, que tous ces dieux inférieurs étaient « le *démembrement* d'un seul Dieu et la personification multiple de tous ses attributs, » toute cette foule de dieux (*turba deorum*) revenait à l'unité parfaite du monothéisme.

D'autres, enfin, comme M. l'abbé Bertrand, ne font dériver l'idolâtrie que de l'*abus* des symboles, et rendent les premiers législateurs qui les ont employés seuls responsables de toutes les conséquences<sup>2</sup>. Mais les symboles se retrouvent partout, et, comme le dit fort bien Kircher, ils « ne sont jamais *que le signe de quelque mystère plus ancien*, » et M. Leblanc ajoute avec raison que « tous les premiers législateurs ayant employé ce même moyen d'expression, ces grands hommes n'auraient jamais pu s'entendre et s'accorder aussi bien s'ils ne l'avaient pas reçu eux-mêmes<sup>3</sup>. »

Si l'on veut se faire quelque idée de l'inextricable chaos dans lequel la théologie semi-rationaliste du dernier siècle était tombée à cet égard, on n'a qu'à lire l'article *Idolâtrie* dans le *Dictionnaire de théologie* de Bergier. En vain les nou-

1. Lebas, *Histoire romaine*, t. I, p. 122.

2. *Dictionnaire des religions*, art. IDOL.

3. *Les Religions*, t. I, p. 402.

veaux éditeurs ont-ils voulu corriger un peu le naturalisme trop choquant de cet article en y interpolant quelques parenthèses spiritualistes, ils n'ont réussi qu'à le rendre encore plus inconséquent et complètement incompréhensible. Ainsi lorsque Bergier parle tout à fait en libre penseur des *prétendus* dieux et génies dont les païens avaient peuplé le ciel, tout de suite on lui *fait* dire que « tout cela n'était qu'un abus du dogme des anges, *lequel fait partie de la religion primitive*; » puis on le laisse terminer son article par cette affirmation contradictoire, que « ces *prétendus* dieux *n'existaient que dans le cerveau* des païens, » ce qui rend alors les anges et la religion primitive parfaitement solidaires de cette aberration mentale.

Il serait temps vraiment que l'enseignement théologique ne se laissât plus gagner par les tendances philosophiques au point de perdre entièrement de vue les flambeaux si lumineux qui brillent encore autour de lui.

Il en est un surtout qui devrait suffire à l'éclairer : celui qui dans tout le cours de la Bible lui représente tous ceux que nous nommons idolâtres comme des *adultères* (*fornicati*), comme adorant des dieux étrangers (*deos alienos*), comme infidèles au Dieu dont ils étaient le partage, au Dieu « qui seul avait fait le ciel et la terre, *qui fecit cælum et terram*. »

Voilà bien évidemment ce que la Bible et l'Église ont toujours entendu par le mot *idolâtrie*, c'est-à-dire substitution de la créature au créateur, abandon du vrai Dieu, non plus pour le culte des images en général, mais pour le culte de l'image ou du fantôme d'un vrai dieu.

Mais ici la discussion recommence, et lorsqu'il s'agit de définir ces créatures adorées, on s'éloigne encore plus de la vérité nette et positive.

Dans le siècle dernier, pour les uns, comme Warburton et les évhéméristes purs, tous ces dieux étrangers ne sont que « de simples hommes; » pour les autres, comme Huet, Bochart,



Vossius, Guérin du Rocher, ce sont « des souvenirs travestis de nos patriarches et prophètes ; » pour d'autres, comme Pernetty, « les produits mystérieux de la science hermétique ; » pour l'école de Boulanger, « les créations fantastiques causées par la terreur du déluge ; » pour l'abbé Pluche, « la personification des travaux agricoles ; » pour le président De Brosses, « la passion de tous les objets sensibles ; » pour Dupuis, « l'adoration des astres, etc., etc. »

Que d'aberrations et de peines pour fuir une vérité flagrante !

Que nos rationalistes commettent toutes ces méprises, on le conçoit ; mais que des théologiens comme Bergier, qui ont sous la main tous les enseignements de leur propre foi, emploient de gros volumes et la plus vaste érudition à la défense « des dieux purement physiques, » cela ne peut s'expliquer que par la contagion trop réelle de l'aveuglement académique.

« Après une lecture attentive de la *Théogonie* d'Hésiode, il m'a paru, dit-il, que les dieux des Grecs ne sont pas des hommes ou des rois qui aient vécu dans aucune des contrées de l'univers, mais des *génies*, des *intelligences*, que l'on supposait occupés à diriger les différentes parties de la nature. *L'ignorance* des ressorts qui la font mouvoir, *l'admiration stupide* de ses phénomènes, etc., ont persuadé aux anciens peuples que ces esprits en étaient les auteurs. Ils se sont persuadé ensuite que ces génies avides d'hommages et d'offrandes venaient habiter les temples, les autels, les symboles qu'ils lui consacraient<sup>1</sup>. »

... « La grande faute est d'avoir associé à Dieu des pouvoirs inférieurs pour l'aider à gouverner le monde (p. 45), et le grand reproche que l'on peut adresser aux historiens mythologues, c'est de n'avoir pas fait assez d'attention à ce que les livres saints nous apprennent de l'origine et des progrès de l'idolâtrie<sup>2</sup>. »

1. *Dieux du paganisme*, p. 3.

2. *Ibid.*, p. 53.

Jusqu'ici toutes ces faussetés sont tolérables, mais nous allons voir quelles réalités Bergier prête à tous ces dieux. « Ces prétendus génies ou démons, dit-il, n'étaient que dans *l'imagination* des païens. » (P. 66.) Quant aux oracles, le son de la voix répétée par les échos, les bruits sourds, la vapeur humide et odorante, tout cela paraissait surnaturel à ces Grecs *imbéciles*, comme il le paraît encore au peuple et aux enfants. » (Ibid.)

Allons, pardonnons encore à Bergier cette incroyance aux démons dont personne ne voulait plus à son époque ; mais comme tout se tient, on le voit bientôt pousser l'oubli de sa propre théologie jusqu'à ranger *parmi les superstitions du peuple grossier* la croyance à *ce pouvoir invisible* (l'ange gardien) *qui nous conduit depuis la naissance jusqu'au tombeau.* » (P. 109.)

En vérité, on pourrait réfuter chaque ligne de son livre sur les dieux avec chaque ligne de son propre *Dictionnaire de théologie*.

Mais c'est surtout à propos des héros, qu'il confond sans cesse avec ces dieux (dont ils n'étaient que les médiums), qu'il tombe dans un abîme de déraisonnements étroits dont on ne l'eût jamais cru capable.

« Les savants, dit-il, ont employé bien de l'érudition pour expliquer en quel sens certains héros étaient descendus aux enfers. On pourrait croire d'abord que ces histoires sont venues de la fourberie de *quelqu'un* (essayez donc de le nommer) qui se serait caché pendant quelques jours dans une caverne... Mais il y a un dénoûment beaucoup plus simple, et le voici : c'est que... Orphée, Hercule, Thésée ne sont que des *eaux tombant dans des gouffres*... Hercule est encore une espèce d'*aqueduc*, et comme Atlas était tout simplement un puits ou *porteur d'eau* (*sic*) portant sur ses épaules non pas le ciel, comme on a bien voulu le croire, mais les vases qui renfermaient son eau, on a pu dire que l'*Hercule-Aqueduc* avait déchargé Atlas de son fardeau... Quant à Bacchus, on

aurait pu sans doute donner ce nom à un fameux buveur, à un *vigneron célèbre*, mais la fable forgée sur son compte est le récit de la manière dont il faut cultiver la vigne *et faire le vin*. »

En vérité, l'*Énéide* a été moins travestie par Scarron que le poème d'Hésiode et la *fable historique* ne l'ont été par Bergier.

Mais nous reprendrons tout cela au chapitre *Héroïsme*.

Contentons-nous de ce simple aperçu sur l'abîme antiphilosophique au fond duquel peut vous précipiter une simple négation.

## § II

L'Idolâtrie devant le siècle présent.

### 1. — Le dieu Pan pris pour exemple.

Nous venons de voir ce que le dernier siècle substituait aux *vrais faux dieux*. Le XIX<sup>e</sup> sourit de pitié devant un évhémérisme assez ridicule pour faire d'Hercule « un porteur d'eau, » d'Atlas « un aqueduc, » d'Osiris « un canal, » etc., etc. Mais ne pousse-t-il pas l'illusion assez loin pour trouver beaucoup plus satisfaisant de substituer à toutes ces folies « l'admiration ou l'effroi de la nature, » ou l'on ne sait quel « *symbolisme* mythique, » ou bien, enfin, une *hallucination* assez intense et générale pour tout changer en dieux ou en fantômes ? Nous le craignons fort pour lui, ou plutôt, en le laissant parler, nous en aurons la preuve :

« Quelques hommes de bonne foi, dit-il, choqués de l'absurdité de ces bizarres croyances, cherchèrent à ennoblir le culte en l'expliquant au moyen des *allégories*. Ce fut alors, pour citer un exemple, que le dieu Pan, au corps humain, aux pieds de bouc, fut considéré tout à la fois comme le démiurge ou *Verbe* créateur et comme l'emblème du grand *Tout*, qui embrasse l'homme et les animaux <sup>1</sup>. »

1. *Encyclopédie*, déjà citée, art. PAN.

Nous verrons plus tard ce que furent partout les autres Verbes. Sérapis, *Verbe infernal* des Égyptiens; Ormuzd, frère jumeau d'*Ahriman*, chez les Perses; Brahma, ou l'*orgueil foudroyé*, chez les Hindous; *Jupiter*, Verbe foudroyé par Chronos, chez les Grecs; Saturne, ou le *dieu méchant*, chez les Carthaginois; Quetzalcoatl, ou le *Verbe-Couleur*, chez les Mexicains; Odin, ou le *Verbe sans pitié*, des Scandinaves; Ésus, ou le *Teutatès*, des druides; Azoth, ou le *Verbe de mort*, chez tous les Kabbalistes, etc.

Leur heure viendra bientôt. Tenons-nous-en pour ce moment au verbe Pan des Égyptiens. M. F..., l'auteur de cet article de l'*Encyclopédie*, ne pouvait choisir un meilleur exemple. Il n'en est pas de plus actuel. Comme emblème et comme doctrine, ce dieu résume toute la philosophie du siècle; mais nous, nous ne sommes que des plagiaires. Quel fut le premier inventeur de cette magnifique conception? Voici la question. Sont-ce les populations? — Mais comment auraient-elles pu, d'une part, inventer un symbole si profond, et, de l'autre, prendre pour une divinité substantielle et réelle une invention de leur fait? C'est absolument impossible; les populations d'autrefois n'étaient, pas plus que celles d'aujourd'hui, capables en même temps et de tant de philosophie et de tant d'inconséquence. — Serait-ce le sacerdoce? Mais tout le monde en convient, et on nous l'a dit en ces termes : « Ces prêtres, convaincus eux-mêmes, partageaient, par une *sorte de réciprocation*, l'illusion qu'ils faisaient naître <sup>1</sup>. » — Seraient-ce les philosophes? Mais comment, très-clair-semés sur la terre et séparés par des siècles, auraient-ils pu s'entendre pour forger ce vaste et merveilleux accord de métaphores, de conceptions sublimes, d'images et de noms, sur l'interprétation desquels nous les voyons tous aujourd'hui en si constant désaccord? Chaque philosophe de notre connaissance proposant une explication nouvelle de chaque antique sym-

1. Fréret, *Défense de la chronologie*, p. 379.

bole, nous voici forcés de supposer dans les temps primitifs un *congrès monstre* de sages et de savants, qui aura siégé on ne sait où, on ne sait pendant combien d'années, et dont les décisions ont arrêté... quoi? « le fond d'abord, puis la forme, puis le nom, puis l'image, qui devaient faire croire aux populations futures qu'elles voyaient, touchaient et entendaient toutes ces divinités. » Voici qui commence à devenir curieux, et pour avoir une idée juste de la supériorité des temps antiques sur les nôtres, comparez un tel congrès avec tous ceux des temps modernes, et demandez à ces derniers ce qu'ils pensent de conclusions pareilles, et surtout de tant d'accord; ils vous répondront par un sourire. M. F... le sent si bien qu'il ne peut s'empêcher d'apprécier ainsi son allégorie panthéistique du grand Pan : « Cette explication, comme plusieurs autres de même nature, était fort ingénieuse; mais elle avait *certainement échappé* à ceux qui, les premiers, adorèrent cette divinité. » Alors, qu'on nous nomme les auteurs,... puisque tous les adorateurs, y compris les prêtres, n'y voyaient que du feu, et qu'on nous dise, encore une fois, comment cette théorie sublime a pu naître d'abord et prendre corps ensuite. Double problème reposant, selon nous, sur deux impossibilités égales. Écoutons encore M. F..., oui, écoutons bien, car c'est tout à fait capital : « La première idée de ces ridicules divinités *paniques* fut donnée *par des êtres réels et vivants*, dont le vulgaire fit des dieux par cruauté, par cupidité ou par ignorance. C'est ainsi que les paisibles habitants des campagnes *conçurent l'idée* des Faunes, des Pans et des Satyres, en voyant sortir des forêts voisines de leurs habitations des hommes d'un aspect féroce, couverts de peaux velues, des brigands à *la voix rauque, au pied léger*, qui s'élançaient audacieusement dans les hameaux où ils insultaient les femmes et enlevaient les bestiaux<sup>1</sup>. » — Comment ! voici maintenant les *théories sublimes* devenues des *idées ridicules* et des terreurs *imaginaires*? voici d'un

1. Fréret, *Défense*, etc.

autre côté des sauvages assez bons acteurs pour jouer **PENDANT DES SIÈCLES** le rôle de ces dieux de la théorie, et des populations assez imbéciles pour ne pas se douter (toujours *pendant des siècles*) que ces prétendus dieux n'étaient autre chose que les *bûcherons* de leur voisinage?... et toute la Grèce sera assez sotte pour les croire, et après la Grèce, toute l'Italie assez stupide pour accepter ces histoires incroyables? Et de quelle main, s'il vous plaît? De la main d'un de ces Satyres, du fils de Picus lui-même, qu'Eusèbe nous dit être le quatrième roi des Aborigènes, père de cette Fauna qu'il épouse sous la forme *d'un serpent* et qui devient à son tour la bonne déesse des Romains!

Puis, voyez l'énorme inconvénient de n'avoir pas dépisté plus vite ces quelques *bûcherons* malins, inventeurs de la *sublime* allégorie panique; voyez les conséquences de leur mauvaise plaisanterie! Faunus, leur imitateur, et tous leurs descendants, vont jouer exactement la même comédie, et si bien monter leur affaire qu'elle exercera la plus grande influence sur les destinées de la grande ville; que Numa *tirera d'eux toute cette science* dont on voulait faire honneur à Pythagore; qu'on leur élèvera un temple sur le mont Aventin; que le rituel romain fixera invariablement au 5 février de chaque année le *retour* de chacun de ces dieux faunes, comme au 9 du même mois son *départ* pour l'Arcadie; qu'on ira à sa *rencontre*, et qu'on le *reconduira* exactement comme on faisait tout à l'heure pour les dieux mânes et infernaux<sup>1</sup>.

Grâce à cette mauvaise plaisanterie d'un *bûcheron*, il arrivera plus tard :

Que Brennus et son armée prendront la fuite à l'aspect de ce dieu, comme les Perses à Marathon, d'où ce mot terreur *panique*<sup>2</sup>;

Que les Égyptiens en feront un de leurs huit grands dieux,

1. Voir: Denys d'Halic., sur *Numa*; — Macrobe, *Saturn.*, l. I, ch. xvi; — Vossius, *Idol.*, l. I, ch. xvi.

2. Brennus s'avançant vers le temple de Delphes pour le piller, les Grecs

lui élèveront des villes (Chemnis, Panapolis, Mendès), et que de tous leurs dieux ce sera celui dont les théophanies seront les plus fréquentes et les plus célèbres ;

Qu'il donnera, en outre, à Osiris et à Bacchus une armée de Satyres comme lui, à l'aide desquels ils iront conquérir une partie de l'Hindoustan<sup>1</sup> ;

Que les prophètes eux-mêmes (trompés par le *bûcheron*), donneront à ce même dieu et à cette même armée les mêmes épithètes que les païens, et prophétiseront aux villes coupables « qu'elles deviendront la proie des *démons*, des *onocentaures* et des *velus* (*pilosî*)<sup>2</sup> ; »

Que les saints eux-mêmes recevront leurs *visites* et écouteront leurs *prières*<sup>3</sup> ;

implorent le dieu des *chèvres*, — *Pans*, et lui demandent, comme signe de protection, que les rochers du Parnasse se détachent et viennent fondre sur l'ennemi. « A l'instant, dit Pausanias, les roches se détachent, et la terreur *panique* s'empare des Gaulois, qui cessent de s'entendre dans leur propre langue, et qui, malgré leur immense supériorité numérique, prennent la fuite et laissent dix mille hommes sur le terrain. » (*Phoc.*, l. X, 855.)

C'est ce qu'on appelait des « trépидations sans cause. »

A Marathon, mêlées circonstances merveilleuses et défaite de trois cent mille hommes par douze mille, attribuée aux mêmes causes. Pausanias explique cette nouvelle terreur *panique* par le voisinage de la montagne de Pan, très-voisine de Marathon et célèbre par sa fameuse bergerie des chèvres, appelées *Égyptans*. Quant à Hérodote, si exact d'ordinaire, il va plus loin et ne craint pas de nommer le courrier Philippide « comme celui auquel le dieu Pan avait apparu en personne auprès du Tégée, et qui, *appelé par son nom*, avait été chargé par lui de promettre aux Athéniens la victoire, s'ils promettaient à leur tour de s'en montrer reconnaissants. Ce rapport peut seul décider les énéas à tenter un combat si téméraire, et, après la victoire, à élever au dieu Pan un temple magnifique. De là ces bacchantes annuelles au mont Parnasse, pendant lesquelles on entend sans cesse la voix terrifiante des *Égyptans*. » (Hérodote, l. VI, *Érato*, 148).

1. Cette armée de Satyres, qui embarrasse déjà beaucoup nos mythologues, les embarrasserait bien plus encore, s'ils remarquaient le soin avec lequel tous les récits distinguent les Satyres-dieux des Satyres-médiums, au secours desquels les premiers arrivent en poussant des cris mille fois répétés par les échos et par les rochers de la forêt. (Voir Creuzer au mot *Pans*.)

2. Nous le verrons à la fin du chapitre suivant, à propos des « *velus* et des *onocentaures* du prophète Isaïe. »

3. *Vie de saint Antoine et de saint Macaire*, par saint Jérôme.

Que partout on maudira et redoutera leur présence qui suffira seule à *donner immédiatement la mort*;

Que partout, en un mot, ils auront leurs montagnes, leurs forêts, leurs cavernes, où on les consultera comme des oracles dont on suivra scrupuleusement les avis, jusqu'au jour où le grand Pan lui-même fera annoncer à haute voix sa propre mort au moment même où le christianisme naîtra sur la terre<sup>4</sup>.

Voilà, il faut bien en convenir, une réalisation bien tenace et bien ponctuelle d'*allégories* purement métaphysiques ! voilà toute une mise en scène très-habilement montée par les *bûcherons* de tous les pays, et pour venir à leur aide, voici venir une longue suite de pures *visions* bien étroitement enchaînées et merveilleusement suivies !

Mais comment ne sent-on pas que devant ces trois explications, *allégories*, *bûcherons* et *visions*, il serait au moins prudent de se décider pour la meilleure, chacune d'elles détruisant sa voisine, l'allégorisme se mariant assez mal avec l'habitant des forêts, et ce dernier réduisant l'hallucination à n'être plus qu'une simple méprise?... Mais quelle méprise alors que celle dont deviennent les dupes tant de génies illustres, tant d'armées et des populations tout entières !

Et notez bien que le dieu Pan n'est ici qu'un exemple, qu'un *spécimen*, comme nous l'avons dit, et qu'il n'est pas dans le Panthéon universel un seul dieu dont l'origine ne soulevé exactement les mêmes difficultés.

4. On connaît le récit de Plutarque sur cette voix mystérieuse qui vint glacer d'effroi tout un équipage, à la hauteur des îles Échinades et des Paxes, en le chargeant d'apprendre aux Égyptiens des Palades et au monde la mort du grand Pan. L'équipage, s'étant acquitté de cette commission au lieu désigné, entendit aussitôt les hurlements que cette nouvelle fit pousser dans les forêts. Tibère fit faire une enquête sévère sur ce fait, de l'exactitude duquel il resta convaincu. A la même heure, selon Plutarque, Démétrius recueillait les mêmes signes près des îles désertes de la Bretagne, et les premiers chrétiens purent en effet constater que ce cri du désespoir avait été proféré précisément au moment même de la mort du Sauveur, dont le dieu Pan, ce Verbe du paganisme, avait usurpé, comme on le sait, tous les titres. (Voir Plutarque, *des Oracles qui ont cessé*.)



2. — *Divagations et aveux.*

Et cependant parcourez toutes nos théories mythologiques. Qu'elles soient signées A. Maury, Cousin, Guignault, Clavel, Benjamin Constant ou Dulaure, et vous verrez que toutes s'élèvent invariablement sur l'une des trois explications que nous venons d'énoncer, et à laquelle on adjoint simplement le terme de *divinisation*.

L'un appuiera un peu plus que les autres sur une variété de ces divinisations, par exemple sur la divinisation sidérale et alors nous aurons le système de Dupuis; un autre sur celle des forces cosmiques et nous aurons celui de tous nos indologues actuels; un autre sur celle des fétiches et ce sera le système du président De Brosses; un autre sur la divinisation des héros et des *simples* mortels et ce sera le système d'Évhémère, etc., etc. Tous diront vrai dans un sens et à un certain point de vue, mais tous diront faux et *archi-faux*, lorsqu'ils voudront placer la *cause efficiente* de toute idolâtrie dans une série de phénomènes qui ne sont eux-mêmes que les *effets* de cette même cause. L'alliance étroite entre l'*idée* abstraite (qu'on l'appelle allégorique, symbolique ou mythique) et les *faits* qui lui donnent un corps, voilà ce qui fera toujours le désespoir de nos mythologues modernes et changera toujours en *imbroglio* permanent leurs infatigables recherches.

Il en sera toujours ainsi tant qu'on ne prendra pas à la lettre ces paroles du célèbre Dollinger : « Les formes et les modes d'adoration ÉTAIENT L'OUVRAGE DES DIEUX EUX-MÊMES, soit qu'ils les eussent déterminés EN PERSONNE ou par la voix des oracles, soit qu'ils les eussent conseillés ou inspirés A LEURS DESCENDANTS, ISSUS D'UNE MÈRE MORTELLE, soit enfin que ces dieux les eussent révélés par des prophètes ILLUMINÉS à cet égard<sup>1</sup>. »

1. Dollinger, *Paganisme et Judaïsme*, t. I, p. 34.

Voilà, nous en convenons, de bien dures extrémités et capables de troubler plus d'une tête; mais nous allons voir qu'on la perd tout à fait, lorsqu'on les rejette obstinément. « Comment, dit M. Guignault, comment l'histoire *réelle* peut-elle se rattacher par des liens si étroits à ces personifications *idéales*? Elle le fait cependant, et à tel point que la mythologie est obligée d'emprunter ses plus précieuses lumières à l'archéologie et que la fable finit par prendre rang comme une auxiliaire indispensable de la philosophie de l'histoire<sup>1</sup>. »

Faisons bien attention à ces paroles, car elles constituent tout le problème; convenons que rien n'est plus embarrassant que cette *fable* devenant un beau jour de l'*histoire*, et *réalisant* par hasard une *chimère*. En vain M. Guignault veut-il nous faire assister à une sorte d'élaboration chimique et de trituration historique « qui fait sortir l'*idée* de la personne et la *personne* de l'*idée*; » en vain fait-il intervenir ici l'*imagination*, cette grande ressource des âmes en peine: oui, bien en vain, car, si l'imagination peut bien créer l'*idée*, elle n'a jamais eu le pouvoir de créer ni l'archéologie, ni la géographie, ni l'histoire.

Il sent d'ailleurs si bien toutes ces contradictions, qu'il ajoute: « Peut-être ces idées s'éclairciraient-elles (il n'y aurait pas de mal) si nous pouvions surprendre le *secret* de l'origine *du fait* fabuleux, dans l'état de l'esprit humain à ces époques<sup>2</sup>. » Mon Dieu! l'esprit humain n'a pas changé; seulement, à ces époques, il admettait des faits *réels*, que son état à la nôtre l'empêche absolument d'admettre. Voilà tout le secret, et certes il est trop simple pour mériter tant de recherches. Faute cependant de le posséder, et sentant bien qu'il *enfonce*, M. Guignault appelle Creuzer à son secours: « Nous ne saurions mieux faire, dit-il, que de prendre pour guide l'homme de savoir et de génie qui a le mieux résumé la question. »

Or, pour Creuzer, les légendes naissent: 1<sup>o</sup> sous l'influence

1. Guignault, 4<sup>re</sup> Note sur l'introduction de Creuzer.

2. Id., *ibid.*

de la *nature* extérieure ; 2° des réflexions naissantes et des *spéculations* cosmogoniques ; 3° des inspirations *naïves* de l'élite des hommes, *naïvement* adoptées par les masses ; 4° des explications *mythiques*, ouvrage des *prêtres*, etc. <sup>1</sup>. »

Voilà donc, selon M. Guignault, ce qui a été dit de plus sage sur la marche des religions. Donc, ces quatre espèces de fabrications bien *naïves*, par la nature, par les hommes d'élite, par les prêtres et par les masses, se sont superposées les unes aux autres, de manière à concorder parfaitement avec la métaphysique la plus profonde comme avec les traditions historiques de chaque époque et de chaque lieu ! Voilà bien ce qu'on peut appeler le tour de force théologico-historique le plus merveilleux qu'on ait jamais pu soupçonner, et nous trouvons *naïf* d'appeler *naïfs* ceux qui l'ont mené à bonne fin.

Nous craindrions bien de le paraître nous-même si nous acceptions de confiance une machine aussi compliquée. D'ailleurs, puisque c'est à Creuzer que nous devons nous en rapporter, nous pouvons affirmer une chose, c'est que les rares moments où nous avons le bonheur de bien le comprendre sont précisément ceux où, après avoir donné un bon coup de pied à sa machine, il ne reste plus à la place de tant d'engrenages et de mouvements *contrariés* que ce *grand ressort* qui le dispense de tous les autres : pesons bien sa valeur. « Au commencement, les prêtres ne donnent à leurs dieux ni nom ni surnom quelconque... Dans la suite, ils *apprennent ces noms des oracles* qu'ils consultent... exemple : les Pélasges consultent Dodone, le seul oracle grec de cette époque, et transmettent aux Grecs, mais seulement sur la foi de cet oracle, les noms de leurs dieux autorisés par lui <sup>2</sup>. »

Et, plus loin : « Un prêtre *saisi d'enthousiasme*, et lui-même, IL NE FAUT PAS EN DOUTER, CONVAINCU ALORS DE LA PRÉSENCE DIVINE, s'exprimait avec conviction... IL N'Y AVAIT

1. Creuzer, *Introd.*

2. Id., *ibid.*

LA NI RAISONNEMENTS NI DÉMONSTRATIONS THÉOLOGIQUES ; C'ÉTAIENT, DANS LE SENS LE PLUS LITTÉRAL du mot, des révélations, des manifestations surnaturelles » λεῖξεις Θεῶν, ou *vue des dieux*, s'il est permis, dit-il, d'appliquer à notre sujet une expression empruntée de la magie) ; en effet, si nous consultons l'ancienne langue, la langue de tous les monuments et de l'histoire la plus fidèle, elle nous *prouvera* que telle fut, par exemple, la marche de l'éducation religieuse des Grecs... Bien plus, les DIEUX EUX-MÊMES ont formé de leurs mains puissantes les premières images proposées à l'adoration des hommes ; eux-mêmes ils ont été les premiers instituteurs de leur culte, ils SONT DESCENDUS SUR LA TERRE pour instruire les mortels. D'un côté, on voit Apollon introduisant son propre culte à Delphes, Cérès (Déméter) instruisant à Éleusis les rois de l'Attique dans la doctrine secrète du sien, et, durant ses courses inquiètes à la recherche de sa fille, INVENTANT LE PRÉCIEUX USAGE DES SIGNES SACRÉS, c'est-à-dire des symboles. Ainsi se manifeste A L'ORIGINE DES INSTITUTIONS RELIGIEUSES une MIRACULEUSE ALLIANCE DE L'HOMME AVEC LA DIVINITÉ<sup>1</sup>. »

Voilà qui est clair, et cette fois Creuzer parle littéralement, comme ces Pères de l'Église dont on méprise tant la doctrine. Pour lui, toute religion suppose une révélation première ; adieu donc le *génie* sacerdotal, puisque le prêtre en la recevant lui-même en est *saisi d'enthousiasme* ; adieu la belle *nature*, puisque le plus souvent c'est au fond d'un antre ou d'une grotte qu'il communique avec le dieu ; adieu la *conception spontanée* de la conscience, puisqu'il n'y a de consciencieux ici que la soumission de ce prêtre acceptant une image et des noms dont il n'a pas la moindre idée ; adieu toutes ces complications, tous ces enlacements, tous ces échafaudages de rêveries contradictoires si péniblement entassées les unes sur les autres ; adieu tout le travail de deux siècles... Creuzer

1. Creuzer, *Introd.*

détruit le sien d'un seul mot. « Ce sont littéralement de vraies révélations et même des incarnations véritables; car, décidément, et avant tout, dit-il en terminant, il faut en revenir à la doctrine des génies, hors de laquelle il est absolument impossible de rien comprendre aux mystères <sup>1</sup>. »

Ce n'était vraiment pas la peine de tourner si longtemps et avec tant de fatigue pour revenir *après tout* à ce qui devait être cru *avant tout*. Aussi lorsqu'on arrive si tard à une vérité et que l'on s'est encombré l'esprit de tant d'hypothèses préalables, qu'arrive-t-il d'ordinaire? On oublie la ligne écrite dans un moment d'éclaircie intellectuelle, et l'on retourne aux quatre gros volumes d'hypothèses et de raisonnements qui dès lors reprennent, dans l'esprit des disciples, tout le vieux crédit dont ils jouissaient avant cette confession en pure perte.

On voit donc la vérité, on la proclame par moments, mais on ne lui sacrifie jamais l'œuvre qui vous a fait ce que vous êtes.

Quant à nous, nous ne craignons pas de l'affirmer, on n'en sortira que le jour où l'on voudra bien reconnaître qu'un *emblème* n'est jamais que la *représentation* figurée d'un *être* métaphysique; que le *symbole* n'est que leur *réunion*, pour ainsi dire synallagmatique (συμβολή, liaison de deux choses), et que ces *mythes archéologiques et géographiques* (de M. Guignault) ne sont le plus souvent que la reproduction *réelle* et surhumainement *calculée*, dans le temps, dans l'histoire et sous la forme humaine, de ces mêmes emblèmes, symboles et traditions primitivement et historiquement *enseignés* à leur tour.

De sorte qu'à l'imitation du grand drame chrétien, composé lui-même de tous ces éléments, tous les autres, ses imitations, et plus souvent encore ses parodies sacrilèges, offrent la mise en scène qui s'en rapproche le plus. Ce sont alors ces mêmes dieux « révélateurs de leurs symboles » qui se chargent de la représentation *historique*; vrais auteurs de la pièce,

1. Creuzer, *Introduction* et chapitre *Mystères*.

ils la font jouer par leurs *médiums*, qu'ils soufflent, qu'ils inspirent, et avec lesquels — *derrière la toile* — ils s'amuse bien, soyez-en sûrs, des assistants qui demandent à cinq cents mensonges le nom d'un auteur qui les écoute et se donne bien garde de se montrer <sup>1</sup>.

4. « COMME ON ÉCRIT L'HISTOIRE ! » Nous venons d'en appeler, comme exemple, aux apparitions du dieu Pan. Or, toute l'histoire contemporaine de César n'avait pas hésité à classer parmi ces dernières le singulier personnage dont la vision mystérieuse avait décidé la traversée du Rubicon. Si nous n'avons pas fait comme l'histoire, c'est qu'ici le caractère égyptien ne nous paraissait pas assez nettement accusé, malgré la *flûte* et les *roseaux*. Mais ce petit embarras de détail ne nous empêche nullement de croire à la véracité du récit, et nous demanderons cette fois à M. de Lamartine pourquoi, dans sa *Vie des grands hommes*, art. CÉSAR, il trouve opportun de remplacer par « un beau jeune homme » le « géant de forme étrange » attesté par Suétone, et de nous donner pour un « stratagème monté par César lui-même » une aventure à laquelle ce grand homme attribue tout l'honneur de la plus solennelle décision de sa vie. On reconnaît ici la méthode *a priori* tracée par M. Cousin (a).

Après avoir rappelé l'agitation inquiète de César, « dont les pensées, dit l'histoire, imitaient le flux et le reflux de la mer, » M. de Lamartine ajoute : « Ses soldats pressés en foule autour de lui semblaient, par leur attitude et leur silence, partager les *fluctuations d'esprit* de leur général, mais TOUT ATTESTE que ces fluctuations *feintes* n'avaient d'autre but que de s'innocenter davantage aux yeux de l'opinion, et qu'une scène, *préparée par un de ses confidents*, devait faire violence à ses incertitudes et précipiter, par une impulsion soudaine et irrégulière, ses soldats sur le sol interdit à leurs pas. » Or, voici la scène : « Un jeune homme, d'une taille colossale, d'une beauté imposante et d'un costume statuaire, se leva tout à coup du milieu des roseaux, et continua à jouer merveilleusement de sa flûte. Les bergers des bords gaulois du Rubicon et les soldats de César, étonnés du prodige, s'attroupèrent autour de lui pour l'entendre ; quand l'étranger (sans doute un gladiateur ou un musicien gaulois aposté par César) vit l'armée assez nombreuse et assez émue pour lui imprimer un élan décisif, il jeta sa flûte, arracha un clairon des mains de l'un des musiciens de la légion, et sonnant la marche et la charge avec un instrument plus sonore, il traversa le fleuve, entraînant à sa suite, comme un troupeau, les soldats fascinés par leur instrument de guerre, par l'ivresse de la musique et par l'exemple du berger. »

Nous demanderons d'abord à M. de Lamartine pourquoi « de l'homme d'une grandeur et d'une forme extraordinaires » mentionné par Suétone (César, 31,) il fait, de son autorité privée, un *jeune homme d'une beauté imposante* et d'un *costume statuaire* ; ensuite pourquoi il se permet de

(a) Voir ch. II, p. 40.

## § III

L'Idolâtrie jugée par la Bible.

Il nous paraît de toute justice d'accorder maintenant la parole à la Bible et de voir si elle peut laisser le moindre prétexte à la négation et même au doute.

Comment un protestant sincère a-t-il pu nous dire en ces derniers temps que, « en adoptant le langage et les expres-

fausser toute l'histoire en changeant cette indécision terrible, attestée par tous les historiens et par César lui-même, indécision semblable, en un mot, « au flux et au reflux de la mer ; » comment il se permet de la changer en une décision irrévocable et de longue main qui aurait permis au grand homme que l'histoire nous représente encore « égaré peu d'heures auparavant, au milieu des ombres de la nuit, dans les sentiers étroits d'un pays inconnu et ennemi, » d'organiser un coup de théâtre assez bien *réussi* (style moderne) pour fasciner et entraîner toute une armée, sur la foi d'un *berger d'opéra* exécutant un *solo de cornet à piston* : voilà l'ignoble supercherie que M. de Lamartine croit devoir substituer aux grandes et solennelles angoisses, aux mortelles indécisions historiques de César ! Pourquoi le calomnier ensuite par cette phrase jetée à la légère, « comme s'il croyait aux dieux et aux présages, » lorsque l'histoire encore nous montre César y croyant à ce point qu'il avait employé une grande partie des loisirs que lui laissaient ses campagnes à composer un volumineux traité sur toutes les espèces d'*aruspices*, traité empreint « du plus grand respect pour les dieux ? »

On comprend ce désir de tout écrivain de se conformer au goût de son siècle et de régler avec lui tous ses comptes en monnaie *ayant cours* ; mais le cours d'hier n'étant plus tout à fait le cours d'aujourd'hui, M. de Lamartine pourrait bien prendre ici pour de bons billets de banque de véritables *assig-nats*. Sans renoncer tout à fait aux explications par la fourberie, la science commence à sentir leur insuffisance, et comme elle a toujours quelque chose de tout prêt sous la main, elle a remplacé la fourberie par l'*hallucination*, pourquoi voudrait-on qu'elle ne la reconnût pas ici ? Il est vrai que plus tard M. de Lamartine change le stratagème en *symbole*, et le beau jeune homme en emblème « des colonies provinciales opprimées et déshéritées par le sénat, etc., » de sorte que ce pauvre César, dont la véracité brille d'un bout à l'autre de ses *Commentaires*, et qu'il faut croire avant tout le monde lorsqu'il confesse les mortelles angoisses de son esprit, va se trouver métamorphosé (de par la méthode Cousin), non plus seulement en fourbe qui veut entraîner son armée, mais en philosophe rêveur qui, « tout en cherchant à

sions des nations idolâtres, la Bible ne déclarait nulle part que ces opinions fussent fondées <sup>1</sup> ? »

L'illustre Vossius, qui était aussi protestant, mais en même temps le plus savant des hommes, affirmait, au contraire, que pour ne pas voir dans la Bible une allusion et une croyance constante aux communications spirituelles et démoniaques, il fallait « ou l'avoir lue bien négligemment, ou, si l'on était de bonne foi, faire bien peu de cas de son autorité ; pour moi, ajoutait-il, j'ai en horreur de tels hommes, *toto animo tales abominor* <sup>2</sup>. »

O tolérance protestante ! permettez-nous d'*abominer* à notre

tâtons dans les ténèbres de la nuit quelque sentier praticable, » ne pense qu'à monter une charade dont le véritable mot n'aurait certes été deviné par personne ! Voyez donc où nous jette une fois de plus l'horreur du merveilleux ; au lieu du récit si simple de Suétone et des angoisses racontées par César, voici trois impossibilités absolues : un drame énigmatique monté dans les ténèbres, une hallucination atteignant toute l'armée, une stupidité générale faisant prendre à cette armée un *berger* pour un *monstre*, enfin un *chalumeau* pour un instrument manié par les dieux, et le simple bruit d'un *clairon* pour un miracle du premier ordre !

Et c'est devant ces trois impossibilités, dont l'une exclut naturellement les deux autres, que, général et soldats, se seraient écriés d'un commun accord : « Allons, le dé vient d'en être jeté, marchons où de tels prodiges nous appellent. » *Alea jacta est, eamus quo Deorum ostenta* (a) !

M. de Lamartine doit cependant se le rappeler ; il fut un jour où, lui aussi, prenant son César à la lettre, prononça ces paroles : « *Alea jacta est* ; » mais il paraît que cette fois les dieux ne s'étaient pas prononcés ; aussi qu'arriva-t-il ? Le Romain n'avait franchi son Rubicon qu'une seule fois, le Français, franchissant le sien deux fois de suite et en deux sens tout contraires, put s'assurer qu'un grand cœur, un dévouement généreux et de magnifiques talents donnent un peu moins de certitude et de durée que le moindre avertissement surhumain. Il est vrai que l'apparition d'un dieu Pan, dût-elle sauver la république, serait assez mal reçue aujourd'hui de nos républicains modernes ; mais du moins conviendra-t-on d'une chose, c'est que, pour sauver une réputation d'historien aux yeux de la vérité et de l'avenir, il n'est rien de tel que d'oublier les préjugés de son époque, et... « *de rendre à César ce qui appartient à César*. »

1. Le comte Agénor de Gasparin, *des Tables*, t. I, p. 354.

2. Vossius, *Épître* à Jean Bever.

(a) Suétone, l. XXXII.



tour cette dernière phrase tout en reconnaissant la justesse de celle qui précède, car il est très-vrai que depuis le premier chapitre de la *Genèse* jusqu'au dernier de l'*Apocalypse*, la Bible n'est qu'une exposition continue de la lutte des « dieux saints contre les faux dieux, » lutte qui commence dans le jardin d'Éden et ne doit prendre fin que dans la terrible vallée de Josaphat.

Oui, Vossius a raison; celui-là a bien mal lu la Bible qui n'a pas entendu gronder à toutes ses pages un incessant anathème contre les *dieux* étrangers, contre leurs prophètes, contre leurs devins, contre leurs *esprits de Python*, et leurs *esprits fornicateurs de divination*<sup>1</sup>.

Tantôt ce sont les prophètes qui annoncent l'anéantissement de l'*esprit* de l'Égypte « *dirumpetur spiritus Ægyptiorum*, » et qui font dire au Seigneur : « Je précipiterai ces *princes* de Tanis,... conseillers de Pharaon,... ces princes de Memphis, ces *envoyés* (*mlac, nuntii*) qui ont trompé toute l'Égypte<sup>2</sup>. » Or, ces princes, ces *envoyés*, sont appelés par les Septante *mauvais anges*. « Ce sont ceux-là mêmes, disent saint Justin et Procope, qui inspiraient et soutenaient à Tanis les magiciens de Pharaon dans leur lutte contre Moïse<sup>3</sup>. »

Tantôt c'est ce même Moïse qui, dans son admirable Cantique, distingue ainsi son maître de ceux de ses ennemis :

« Jacob était devenu l'héritage du Seigneur, le Seigneur avait été son seul guide, il n'avait jamais eu avec lui de dieu étranger;... mais lorsque ce peuple eut été dilaté, engraisé par le Dieu qui l'aimait,... il abandonna ce Dieu, son créateur et son salut, il excita sa colère en passant à des dieux étrangers.

« Les fils de Jacob SACRIFIÈRENT A DES DÉMONS, et non plus à Dieu, à des DIEUX qu'ils ne connaissaient pas, à des dieux NOUVELLEMENT ARRIVÉS, *novi recentisque venerunt*, à des dieux que leurs pères n'avaient pas adorés... Ils m'ont donc provo-

1. Osée, ch. iv, v. 12.

2. Isaïe, ch. xix, v. 3.

3. Voir Cornel., ch. xxx, v. 4. (Isaïe).

qué, dit le Seigneur, dans la personne de *celui* qui n'était pas vraiment Dieu, *in eo qui non erat Deus...* C'est pour-quoi,... etc.<sup>1.</sup> »

Nous le demandons : que signifient tout cet exposé, toutes ces plaintes contre des dieux *arrivés* récemment, contre des dieux usurpateurs que leurs pères n'avaient pas adorés, si cette grande fornication devait se borner au culte de la pierre ou des oignons ? Bien loin d'appeler les Israélites infidèles, Jéhovah eût alors pris en pitié leur folie.

D'ailleurs, après Moïse nous verrons Josué rejeter *au delà du torrent* ces mêmes *dieux* qui ne devront plus le franchir.

Les Israélites fidèles reconnaissaient eux-mêmes que c'était une lutte de Dieu à dieux. « Nulle autre nation, disaient-ils, n'a de dieux aussi familiers avec elle, que le nôtre l'est avec nous<sup>2</sup>. C'est le Dieu des dieux,... c'est lui qui les juge,... car il est leur Seigneur, *Dominus dominantium*. »

Nous avons déjà vu qu'il y avait de véritables dieux, *au milieu desquels* le vrai Dieu *réside*<sup>3</sup> et qui lui obéissent. Nous allons voir maintenant avec quel soin il faut les distinguer de ces dieux *étrangers*, qui, en réalité, ne sont pas, eux, de *véritables* dieux, *qui non sunt dii*.

C'est donc sur ces derniers et non sur les autres que tombent toutes les colères de la Bible. « Vous n'adorerez pas ces dieux, vous ne les honorerez pas, vous *n'imiterez pas leurs œuvres*, mais vous les détruirez et vous briserez leurs statues<sup>4</sup>. »

Voici cette fois, assurément, les dieux et *leurs œuvres*, bien nettement distingués des statues-idoles.

D'ailleurs est-ce que l'Esprit-Saint donnerait au marbre et au bois des noms qui militeraient en faveur de l'erreur ? et en les appelant « les dieux Baal et Astaroth, les dieux de Syrie,

1. *Deutéron.*, ch. xxxii.

2. *Ibid.*, ch. iv, v. 7.

3. *Stabat in medio, in Synagoga deorum*.

4. *Exode*, ch. xxiii, v. 24.

les dieux de Moab, les dieux des fils d'Ammon, les dieux de la Palestine <sup>1</sup>? »

Ce sont ceux-là, ce sont tous ces dieux trop réels que le prophète Isaïe appelle « les vaisseaux de fureur <sup>2</sup>; » Jérémie, « les vaisseaux de la colère <sup>3</sup>; » le roi David, « les vaisseaux de mort <sup>4</sup>. » Ce sont là les vraies bêtes féroces et les forts, devant lesquels tremble nuit et jour le saint roi : « Ne livre pas mon âme aux bêtes, les forts m'ont combattu... Éloigne-les comme la poussière et que l'ange du Seigneur soit plus fort qu'eux tous, *coarctans eos angelus*... Tous mes os diront : Seigneur, Seigneur, *qui donc est ton semblable?*... Ils se sont dissipés, ils m'ont rendu fou, ils m'ont déchiré avec leurs dents... Seigneur, sauvez-moi de ces lions; qu'ils ne puissent pas dire, nous l'avons dévoré <sup>5</sup>. »

Au reste comment échapper à cette conclusion si formelle, à cette affirmation si positive du roi-prophète, « Tous les dieux des nations sont des démons, *omnes dii gentium dæmonia* <sup>6</sup>? » On nous a contesté cependant <sup>7</sup> que telle fût la signification du mot *élilim*; mais, comme *élilim* est un diminutif d'Élohim (*el*, force), nous avons bien vite accepté cette épithète de *pauvres dieux*, épithète qui humilie toutes ces forces spirituelles sans leur enlever leur nature.

D'ailleurs, reprenons toute la phrase et faisons attention à cette fin : « **MAIS** le Seigneur, lui, a fait le ciel et la terre. » Ce *mais* (*autem*) ne permet plus le moindre doute et relève à l'instant ces *élilim* qui ne sont faibles et *pauvres* dieux que

1. Juges, ch. x.

2. Isaïe, ch. xiii.

3. Jérémie, ch. L.

4. Psaume vii.

5. Tout ce psaume xxxiv ne peut, en vérité, regarder que des ennemis spirituels, David ne tremblait pas ainsi devant Goliath. D'ailleurs le *qui est semblable à toi?* doit enlever toute espèce de doute. Pourquoi donc, dans toutes nos traductions et dans tous nos commentaires, cette lourde méprise qui change en hommes tous ces ennemis spirituels?

6. Psaume xcv.

7. De Gasparin, loc. cit.

relativement au Dieu fort et véritable. Le roi-prophète ne se fût pas permis de rapprocher ainsi ce grand Dieu d'une simple pierre ou de tout objet matériel.

D'ailleurs, il faut encore relier ce même verset à ces deux autres : « C'est moi seul qui suis Jéhovah, je n'irai pas céder mon honneur à *un autre*<sup>1</sup>. »

« Périssent tous ces dieux, qui n'ont pas fait le ciel et la terre, *percant dii qui non fecerunt cœlum et terram*<sup>2</sup>. » On voit alors le criterium de David ratifié par les prophètes, et l'on en comprend toute la force.

Bergier, qui ne conteste pas ici la réalité de l'expression, *dæmonia*, se contente d'ajouter, dans l'article déjà cité, que « tout cela est devenu inconciliable avec la science moderne. » Nous le savons bien, mais tout consiste donc à décider s'il faut trahir le roi David, Moïse et les prophètes, pour ces nouveaux dieux *étrangers* de la science, qu'on appelle Dupuis, Dulaure et Fréret, et qui, bien loin d'avoir « fait le monde, » ne comprennent même pas sa création.

Pour complaire à ces *élim* de la science, nous n'oublierons pas davantage ces deux terribles exemples :

Achab ne voulant pas croire à Michée, Michée lui dit : « L'esprit malin s'est présenté devant le Seigneur et lui a dit : C'est moi qui vais séduire Achab. — Et comment? lui dit le Seigneur. — En étant un esprit menteur dans la bouche de tous ses prophètes. — Allez, lui dit le Seigneur, et faites comme vous le dites... Et maintenant, continue Michée, tous les prophètes qui sont ici ont un esprit de mensonge... et l'arrêt de votre mort est prononcé. »

Aussitôt, pour obéir à l'arrêt, Achab meurt<sup>3</sup> et son fils Ochozias lui succède. Dangereusement malade à son tour, ce dernier envoie demander à Béalzébuth, le dieu d'Acaron, s'il doit relever de cette maladie... Alors l'ange du Seigneur se

1. Isaïe, ch. XLII, v. 8.

2. Jérémie, ch. xc, v. 11.

3. Rois, I. III, ch. XXII, v. 24.

présente au-devant de ceux qui l'envoient et leur dit : « Est-ce qu'il n'y a pas un Dieu dans Israël, pour que vous consultiez ainsi le dieu d'Acaron? Pour avoir fait cette chose, vous ne relèverez pas du lit où vous êtes et vous mourrez certainement <sup>1</sup>. » Et l'arrêt se vérifie à son tour. Dure leçon pour ceux qui croient très-permis de consulter *seulement*, disent-ils, dans les cas de maladie, des oracles modernes si parfaitement identiques aux anciens! Comment ces consultants pleins de confiance ne seraient-ils pas épouvantés de la seule possibilité que la même réponse leur arrivât par le dieu d'Acaron, que Notre-Seigneur lui-même appelle *Béelzébut* ou le prince des démons <sup>2</sup>? Quoi de plus innocent cependant, en apparence, que de traiter avec lui une question de fièvre ou de gastrite? Après une telle parole, comment un théologien comme Bergier peut-il se permettre de rechercher encore ce que pouvaient être pour la Bible tous ces *dieux des nations* <sup>3</sup>?

1. Rois, l. IV, ch. I, v. 2 et 4.

2. Saint Matthieu, ch. XII, v. 24 et 25.

3. M. Maury, tout en soutenant comme à l'ordinaire l'emprunt mazdéen de ces démons (opinion si malade, nous l'avons vu, aux yeux de ses propres défenseurs), convient néanmoins que les Juifs « entendaient par ces *dieux étrangers* les principaux démons. » Mais pour mieux prouver que ceux-ci n'étaient arrivés qu'après la captivité, il change l'*éilim* du psaume en *Élohim*, qu'il donne avec raison pour le nom du vrai Dieu; de sorte que, selon lui, l'ancien verset assimilait les dieux des nations au vrai Dieu d'Israël. Mais que fait-il alors de la fin du verset : « *Mais le nôtre a fait le ciel et la terre?* »

On comprend encore moins qu'un homme de la valeur de M. Fr. de Rougemont ait pu écrire : « Lamennais a cru trouver une grande source d'idolâtrie dans l'adoration coupable des anges que le monde primitif avait légitimement invoqués. » (T. III, p. 79.) C'était « accepter avec une aveugle confiance les vues de Lactance, de Maxime de Tyr et de Platon sur la réalité et les fonctions ministérielles des dieux des païens. C'était méconnaître le rôle immense que le panthéisme a joué dès les temps les plus anciens dans l'Orient et dans l'Occident. C'était transformer l'adoration de la nature elle-même, qui parle de mille manières à nos sens, en celle d'esprits invisibles qui sont censés commander à la nature. C'était ignorer volontairement toute la puissance et toute la surabondance de *foi*, de *poésie* et de *spéculation* que l'âme corrompue de l'homme a déployée pour sa ruine dans la création du polythéisme. C'était sur ce point, comme sur tous les autres, réduire l'intel-

## § IV

**Théorie et raison de l'idolâtrie.** — Individus et peuples soumis aux mêmes lois. — Esprits tutélaires orthodoxes et païens. — Le palladium de Vesta et l'arche du Seigneur. — Les crimes des nations amenant l'abandon des bons anges, et ramenant les mauvais. — Les bons ne donnant jamais leur démission complète et jugeant toujours en dernier ressort.

Laissons donc de côté tous les aveugles, théologiens ou autres, qui persistent à vouloir faire consister toute l'idolâtrie dans la personnification des *attributs divins*, ou des *forces matérielles*. Aux uns et aux autres nous venons de demander auquel de ses attributs le Christ aura prétendu faire allusion en parlant de Béalzébuth. Demandons-leur encore dans quelle classe de *météores* et d'*électricités* l'Écriture aura voulu ranger l'homicide *Moloch*, la voluptueuse *Astarté*, l'ordurier *Béelphégor*, et *Chamos* et *Dagon* et *Rempha*, qui ne seraient tout au plus les personnifications que de la cruauté et des passions les plus infâmes. Qu'on nous explique enfin comment, en supposant que des spéculateurs oisifs aient jamais pu perdre leur temps à personnifier de pures abstractions, les masses populaires auraient pu s'y prendre à leur tour pour consulter aussi longtemps sur leur avenir de pures *qualifications* et de simples *épithètes*.

Tant qu'on ne sortira pas de cette fausse voie, l'idolâtrie restera toujours incomprise, et condamnera toujours les penseurs consciencieux à cette conclusion déjà citée : « Plus je fouille ce sujet, plus je creuse ce terrain, et moins il m'est possible de saisir ce qui peut distinguer le paganisme de ce

ligence humaine à son minimum d'énergie. Ce double culte (des anges et des démons) n'ayant pas été universel, n'est donc pas vrai. (*Peuple prim.*, t. I, p. 283.)

Nous en appelons à tous les lecteurs de ce dernier paragraphe.

qu'on appelle la religion véritable; il ne reste plus rien, il me semble, que l'on soit en droit d'appeler de ce nom d'idolâtrie<sup>1</sup>. »

Rien n'est plus vrai; il faut renoncer à l'espoir de jamais saisir un coupable, quand on commence par le faire évader.

Nous allons nous adresser maintenant à celui qui, tout en acceptant nos prémisses, a de la peine à comprendre la permission, l'arrivée et pour ainsi dire l'organisation de cette idolâtrie que Lamennais appelle quelque part, et avec raison, « le spectacle le plus étonnant qui ait été jamais offert à l'esprit humain<sup>2</sup>. »

Nous venons de voir que dans la Bible le crime de l'idolâtrie ne consiste que dans son apostasie. C'est un transfuge qui passe à l'ennemi, ou plutôt, pour nous servir de l'énergique expression consacrée par l'Esprit-Saint, c'est un *fornicateur*, un adultère: « *Fornicati sunt cum diis.* »

Il ne manque pas de chrétiens que le langage, les accents et même la piété relative de ces adultères embarrassent, car trop souvent il arrive que ces prières et dévotions païennes égalent et dépassent comme poésie toutes nos richesses en ce genre. Mais encore une fois le crime n'est pas là. On tient à la femme *étrangère* le même langage que l'on tient à l'épouse, et cet amour profane peut s'exprimer aussi délicatement que s'il était légitime, sans qu'il cesse d'y avoir un crime entre les deux langages.

Pour bien comprendre cette culpabilité des peuples idolâtres, il faut remonter à l'origine des choses et méditer avec soin les vérités suivantes :

Le verset 28 du chapitre xxxii du Deutéronome est ainsi conçu dans la Vulgate : « Quand le Très-Haut a divisé les nations, il a tracé les limites des peuples *suivant le nombre des fils d'Israël.* »

1. Benjamin Constant, *de la Religion*, t. I.

2. *Indifférence*, t. III.

Mais dans les Septante nous lisons : « Il posa les limites des nations , suivant le nombre des *anges* d'Israël. »

On peut dire que si le premier de ces singuliers *cadastres* pêche par l'étroitesse de sa base, le second pêche par son élasticité indéfinie.

Mais au moins le deuxième offre-t-il un sens à l'esprit, tandis que le premier ne se laisse pas facilement apercevoir. On remarquera que c'est la seconde fois que les deux versions sont en désaccord sur cette expression *filz de Dieu*, et que pour la deuxième fois encore la Vulgate tient à ne voir que des hommes là où les Septante voient absolument des anges. Ce qui semblerait avant tout donner raison aux Septante, c'est de voir les Écritures et l'Église représenter toujours Israël comme étant devenu dans ce partage l'héritage, la portion *du chef des anges*, c'est-à-dire du Fils de Dieu, « *portio mea Israel.* »

Or les plus anciens, et entre autres le plus grand des docteurs en fait d'angélologie (saint Denys), adoptent avec unanimité la version des Septante. L'idée ne leur vient même pas de la possibilité du contraire <sup>1</sup>.

Écoutons cette grande autorité commentant ce passage : « L'Éternel, dit-il, a posé les limites des nations en raison du nombre de ses anges<sup>1</sup>... » Mais on ne doit pas s'imaginer qu'une sorte de hasard ait fait échoir à notre Dieu le gouvernement de la Judée, et qu'en dehors de son empire les anges ses rivaux ou ses adversaires, ou même quelques autres dieux président au gouvernement de l'univers. Certes, si on les comprend bien, nos lettres sacrées ne veulent pas dire que

1. Il est probable qu'il faut entendre ici, comme pour les sept esprits du Seigneur et pour les planètes, un nombre corrélatif aux anges *principaux* et aux divisions *principales*. Il ne serait pas difficile, par exemple, d'ajuster le nombre sept, comme aussi celui de soixante-dix, que nous retrouvons également dans la subdivision des divinités du Zodiaque, sur les soixante-dix *princes* que le *Zohar*, au dire du chevalier Drach, fait présider aux destinées des peuples. Mais on risquerait de forcer les choses, et de compromettre, dans le détail, un principe qui s'appuie sur des textes respectables.



Dieu ait partagé avec d'autres dieux ou avec les anges l'administration de l'univers, tellement qu'en cette division la nation hébraïque fût devenue son lot; mais elles veulent dire qu'une seule et même Providence, ayant spécialement désigné certains anges, commit à leur garde le salut de tous les hommes; et que, parmi l'infidélité générale, les enfants de Jacob ayant conservé *presque seuls* le trésor des saintes lumières et la connaissance du Très-Haut, de là vient qu'on présente Israël comme ÉTANT DEVENU la portion du Seigneur, et pour bien montrer qu'à l'égal des autres peuples Israël avait été confié à l'un de ses anges, l'Écriture rapporte que saint Michel est le guide sacré des Juifs<sup>1</sup>. » En effet, comme l'Écriture nous montre encore ailleurs l'ange des Perses, l'ange des Grecs, l'ange de la captivité, etc., il est de la dernière évidence que chaque nation, chaque peuple, a son ange tutélaire; et Cornelius, qui tout à l'heure optait pour la traduction de la Vulgate, finit par se décider *avec les Pères*, dit-il, à voir ici l'application du texte des Septante et la corrélation d'un certain nombre d'anges avec la division des royaumes.

Vérité de premier ordre chez les païens, ce gouvernement angélique des États est une croyance tout aussi fondamentale chez les fidèles : « C'est là, dit Origène, un de nos plus profonds mystères traditionnels que Moïse nous a révélés le premier en disant : Écoute, Israël, interroge tes pères, et ils te le diront : Dieu a distribué, etc. »

Pour l'antiquité profane et sacrée, il n'est question que de *tuteurs*, de *curateurs*, de *précepteurs*, de *recteurs*.

Les noms seuls sont quelquefois modifiés; ainsi, nos bons et mauvais anges, δαίμονια, se changent ordinairement sous la plume et sur les lèvres du païen en *génies*, en *lares*, en *pénates*, en *déeses* et même en *dieux-christs* et en *déesse-mères*, s'il est permis de traduire ainsi leurs θεοί χρηστοί.

Et vous ne trouverez pas un seul penseur, un seul historien

1. *Hierarchies divines*, p. 218.

qui n'applique à la destinée de chaque nation cet axiome de saint Augustin : « Sans la Vesta du foyer, aucune ville ne peut subsister<sup>4</sup>. »

Où, nous parlons mieux que nous ne pensons, et nous faisons du spiritualisme sans le savoir, lorsque nous disons : *génie national*, *génie d'une nation*, *génie épidémique*, *génie d'un art*, *d'une science*, *génie de chaque individu*; lorsque nous disons encore : « obéir à son génie; » toutes ces expressions sont d'une exactitude rigoureuse.

Mais pour en revenir aux anges des nations et des cités, quelle peut-être leur valeur hiérarchique, et que doit-on penser de ces génies des Perses et des Grecs, que la Bible nous représente combattant les uns contre les autres,

4. Voir, sur ces dieux (*χρηνοί*), et sur ce culte de Vesta, une très-courte mais savante dissertation latine, publiée cette année même par M. Fustel de Coulanges, et dédiée à M. Guignault. Vous y verrez que « le culte de Vesta, originaire de Samothrace, est peut-être le plus ancien de la terre (p. 3), qu'il l'ait, pour ainsi dire, l'ensemble des trois grands cabires de Samothrace et l'âme des dieux Pénates (p. 9); que Vesta était encore l'âme de la terre (p. 6) et la force secrète de notre vie (p. 9); que les païens reconnaissaient dans l'homme deux génies, l'un blanc et l'autre noir (p. 43); que ce culte de Vesta et des génies tutélaires était la base, la force et le gage de la durée des nations, que sur lui « reposaient tous les destins de Rome, dont la grandeur a commencé et fini avec lui. »

« Pour qu'un peuple naissant, dit à son tour J.-J. Rousseau, pût goûter les saines maximes de la politique, il faudrait que l'esprit social qui doit être l'ouvrage de l'institution présidât à l'institution même, et que les hommes fussent avant les lois ce qu'ils doivent devenir par elles. Voilà ce qui força, de tout temps, les Pères des nations à recourir à l'intervention du ciel... Mais il n'appartient pas à tout homme de faire parler les dieux,... la grande âme du législateur est le vrai miracle qui doit prouver sa mission. » (*Contrat social*, l. II, ch. vii.)

Rien de mieux dit, jusqu'à la dernière ligne, qui contredit toutes les autres. J.-J. Rousseau avait parfaitement vu que, lorsque nous disons *génie national*, etc., nous prenons, encore une fois, un effet pour une cause. Envisagé à ce point de vue, le respect pour les institutions premières d'un peuple ne serait qu'un acte de *fidélité*, comme une révolution serait un acte d'*adultère*. Faute de cette vérité, nous ne savons que répondre au socialisme, lorsque nous sommes d'accord avec lui pour ne voir dans tout cela que des hommes.

pour ou contre les Juifs, aidés de l'archange saint Michel<sup>1</sup>?

Faudra-t-il donc nous résigner à voir nos bons anges hésiter comme nous entre le juste et l'injuste, et se combattre à l'aventure? Saint Augustin l'a fort bien dit cependant : « Si les dieux se combattaient entre eux, il faudrait excuser aussitôt toutes les guerres civiles dans l'humanité, *si inter se numina pugnarent, jam bella civilia excusarentur*<sup>2</sup>. » Il paraît donc aussi triste que difficile d'appliquer à ces anges l'opinion des théologiens (y compris Cornelius et saint Thomas), qui décident hardiment que c'est bien entre les bons que ces combats ont eu lieu, les anges des nations étant toujours de bons anges.

Rien n'est plus vrai, les nations ont avant tout un bon ange; mais quoi! vous venez de nous dire que d'après les textes sacrés « il n'y a jamais de dissension parmi les anges, » et tout de suite vous nous montrez deux anges qui, hésitant sur une volonté providentielle aussi capitale que celle de la libération des Juifs, vont *dans le doute* mettre toute la terre en feu! et c'est saint Michel, l'adversaire des démons, qui cette fois est invoqué par l'ange des captifs, pour l'aider à combattre un autre bon ange!... (*ut præliet.*) En vérité, c'est bien difficile à comprendre.

Toute cette confusion ne viendrait-elle pas au contraire de ce qu'on ne tient pas assez de compte de l'ancienne et générale doctrine sur la dualité des esprits se disputant chaque peuple, comme chaque cité, comme chaque individu? On ne parle jamais que de l'ange gardien et spécial, sans jamais s'étendre sur l'autre *spécialité* démoniaque que l'on se contente de généraliser sous le nom générique d'adversaire ou de Satan. Souvent encore, il est vrai, il y a lutte en raison de la division des pouvoirs; ainsi dans cette question des deux anges préposés à la garde des Juifs, le cardinal Cusa établit la dis-

1. Voir Daniel, ch. x.

2. *Cité de Dieu*, l. II, ch. xxv.

inction de celui qui gardait la partie captive et de celui qui continuait à garder la nation (p. 705, *Doct. ignor.*).

Quant à nous, nous croyons que chaque nation comme chaque homme a son bon et son mauvais ange tout spéciaux, qui se disputent l'occupation des frontières, comme l'occupation des personnes. Nous avons vu Dulaure s'étonner du rôle de ces *frontières* dans l'origine et le développement des cultes et des prodiges qui s'y passaient, et remarquer avec raison que les *montagnes sacrées* étaient toujours sur ces frontières, et que de tous les dieux les dieux *termes* étaient les plus tenaces<sup>1</sup>.

Nous allons voir que c'est faute de tenir ce compte angélique en *partie double* (qu'on nous passe l'expression), que c'est faute d'avoir bien distingué les dieux primitifs et bons du monde et des nations, de leurs dieux consécutifs et mauvais, que l'on a donné naissance à une foule d'embarras et de méprises.

Ainsi, par exemple, comment, sans cette distinction, comprendre quelque chose à ce verset du chapitre xxii, v. 18, de l'Exode : « *diis non detrahes*, tu ne diras pas de mal des *dieux*, ni du prince de ton peuple, » à moins que l'on ne tourne la difficulté comme Cornelius, en traduisant par *juges* le mot *dieux*? Ce qui devient assez difficile, lorsqu'on retrouve au verset 20 le même mot *élohim* bien positivement appliqué cette fois aux dieux spirituels, « *périssse celui qui immole aux élohim.* » On ne voit pas d'ailleurs à quel *prince civil* on pourrait faire allusion à une époque où Israël n'en avait aucun.

Voilà donc deux espèces de dieux bien nettement distingués; ceux auxquels on immole en encourant la peine de mort, et ceux dont il ne faut dire aucun mal. D'où vient cela, si ce n'est parce que les uns, comme le dit encore le *Zohar*, sont entièrement subordonnés au grand Dieu d'Israël, et que les autres le sont à Azazel, son antagoniste spirituel?

Mais comment ces vrais dieux ont-ils pu céder la place aux

1. De l'Origine de l'idolâtrie, p. 111 et 122.

faux dieux ? Comment la malheureuse humanité a-t-elle pu se trouver exposée d'abord et plus tard assujettie à de si terribles méprises ?

Avant de répondre, reportons-nous à la marche ordinaire de la déchéance chez les individus.

« Γνωθι σεαυτον ; apprenez à vous connaître, » et vous connaîtrez bientôt la véritable économie du monde.

Nous avons déjà vu que l'homme, par suite de la chute, venait au monde littéralement possédé par le démon, puisque le baptême est un véritable et complet exorcisme, à la suite duquel un bon ange lui était donné comme surveillant et comme gardien. Mais il est encore de foi que chaque homme, quelles que soient sa croyance et sa valeur, qu'il soit ou ne soit même pas baptisé, participe à cette touchante et consolante faveur. Il ne l'est pas moins que le possesseur expulsé cherche toujours à rentrer dans le palais de ses pères, qu'il tourne et rode sans cesse autour de la place, épiant les distractions et fomentant les trahisons qui pourraient la lui livrer à nouveau.

On comprend donc ce que la faiblesse humaine et les tentations *surhumaines* réunies<sup>4</sup> produisent le plus souvent chez l'homme-individu. L'Église nous en avertit, le bon ange s'éloigne à mesure que l'autre se rapproche, et les avertissements trop de fois méprisés amènent le divorce avec l'un, la réconciliation... avec l'autre.

Cependant, répétons-le toujours, ni la réconciliation ni le divorce n'arrivent jamais à l'absolu. De même que l'état de sainteté ne conjure pas toujours les invasions de l'adversaire, de même le mauvais état habituel, quelque fâcheux qu'il soit, n'exclut complètement ni l'intervention accidentelle ni la surveillance éloignée du bon esprit. Malheur seulement à celui qui, par sa faute et par son choix, n'a plus droit qu'aux secours exceptionnels !

Eh bien ! il en est des nations comme des individus « vi-

4. L'Apôtre recommande aux fidèles de prier Dieu de ne leur envoyer que des tentations *humaines*. Il ne les confondait pas avec *les autres*.

vant et mourant comme leurs maîtres, » suivant la belle expression de Bossuet, elles méritent ou déméritent comme eux, et le prophète Isaïe ne peut laisser aucun doute à ce sujet : « Ce sont vos iniquités, dit-il, qui ont fait la séparation entre vous et votre Dieu. Ce sont vos péchés qui lui ont fait détourner son visage pour ne plus vous écouter<sup>1</sup>. »

Il est impossible de donner une plus haute et plus touchante idée de la raison de l'idolâtrie, que ne le fait le même prophète dans les paroles suivantes : « Les peuples se sont enfuis à la voix de leur ange... et voici que les veillants feront entendre de grands cris, que les anges de la paix pleureront amèrement... Toutes les voies sont rompues, le pacte est déchiré... la terre est languissante<sup>2</sup>. »

Voilà les grands et terribles effets du délaissement angélique, et nous ne craignons pas de le dire : Voici toute la philosophie de l'histoire.

Le délaissement n'est pas la punition de la surprise démoniaque, parce que Dieu ne punit jamais une erreur, mais celle-ci n'est au contraire que la punition du délaissement de la morale et par conséquent du bon ange.

Quand le délaissement arrive, l'adultère est consommé, et le jour ou le vide se fait au fond de ces cœurs coupables, l'abandon motivé du bon ange permet à l'usurpateur de reparaitre.

Veut-on avoir la théorie exacte de l'avènement de l'idolâtrie chez un peuple? Il suffit de réfléchir sur cette tradition biblique d'après laquelle l'archange « saint Michel avait été l'ange tutélaire des Amorrhéens avant de devenir celui du peuple d'Israël. » Il s'était retiré devant leurs crimes, et l'on sait par quels dieux il s'était vu immédiatement remplacé.

Les dieux se remplacent donc comme les rois. Les bons et les mauvais s'expulsent mutuellement, avec cette différence toutefois que, si les mauvais « rugissent et maudissent » au

1. Isaïe, ch. LIX, v. 2.

2. Id., ch. XXXIII, v. 3, 7, 8 et 9.

moment de leur expulsion, les bons, pour avoir cédé la place d'honneur dans les temples et dans le culte officiel, sont loin d'avoir abdiqué complètement. Ils se retirent, *pleurent* comme celui d'Isaïe sur les malheurs de leurs peuples, surveillent les nouveaux maîtres, brident et modèrent leur action, les contraignent à marcher encore dans les voies providentielles générales, entretiennent le fond des traditions antiques, empêchent leur falsification complète, les ravivent par quelques révélations nouvelles, et sont partout la raison des vertus, des vérités et parfois des miracles qui survivent au désastre. Enfin ils font toujours pour les peuples ce que toujours ils ont fait pour les individus, c'est-à-dire la juste part des mille et mille degrés d'illusion et de culpabilité, sources et causes premières de leur aveuglement.

Et, gardons-nous de l'oublier, devenue plus rare et plus cachée, leur action n'en est pas moins importante et pas moins décisive. Ce ne sont plus eux que l'on *consulte*, mais ce sont eux qui *interviennent*, ce sont eux qui avertissent Pharaon dans un songe<sup>1</sup>, Nabuchodonosor dans un autre<sup>2</sup>. Ce sont eux qui changent sur les lèvres de Balaam les anathèmes en bénédictions, et font exceptionnellement avec ce *devin* ce que nous les avons vus faire plus exceptionnellement encore avec nos consultants modernes, c'est-à-dire qu'ils se chargent de la réponse, tout en réprouvant la question; ce sont eux enfin qui sont chargés d'annoncer aux nations comme aux individus leur dernière heure, et de leur signifier l'*ultimatum* des arrêts divins.

Car, à l'inverse des nouveaux occupants qui se laissent et se font adorer, qui malgré leur prétendu respect pour Jupiter, Amoun-râ et Ormuzd, n'en règnent pas moins en despotes dans chacun des *nômes* qui leur sont départis, les anges exilés ne sortent jamais, eux, de leur rôle de *MLAC* (envoyés), se font gloire de cette *non-initiative* que M. Renan leur reproche

1. *Genèse*, ch. xli.

2. *Daniel*, ch. ii.

amèrement<sup>1</sup>, et répondent aux fidèles qui se méprennent, ce que l'ange répondait à saint Jean : « Que faites-vous ? Ne suis-je pas comme vous un simple serviteur, « *conservus tuus sum* ?<sup>2</sup> »

Un tel critère suffirait seul à la distinction des deux camps.

Saint Denys l'Aréopagite se demande, il est vrai quelque part, comment, tant avant qu'après, ils ont si peu fait connaître le vrai Dieu. « Très-grave difficulté, dit-il, mais qui tient uniquement aux fautes de ces nations. »

Mais voyez ; peu de nations, au point de vue catholique, étaient autant sous la puissance du *démon* que le Japon, ce qui n'empêcha pas son ange tutélaire d'apparaître à Rome à saint François Xavier et d'invoquer son secours, ce qui *seul* décida le grand apôtre à tenter cette mission.

Ainsi donc, grâce à eux, l'ordre se maintient au milieu du désordre. « Le peu de vérités, dit Bossuet, que les païens conservaient au milieu de tant d'erreurs, a maintenu parmi eux également une ombre de vertu, un ordre imparfait de société<sup>3</sup>. »

Bossuet a raison, et sa réflexion nous inspire de nouveaux rapprochements entre les sociétés civiles et les sociétés religieuses, entre les dieux et les chefs des nations.

Reportez-vous, par exemple, à la plus satanique sans contredit de toutes les révolutions politiques modernes, et voyez un peu comment procède la Providence. Un débordement de mœurs inconnu depuis l'empire romain attire sur les classes coupables de la France une de ces rafales de vengeance et de sang qui eussent rendu jaloux et Tibère et Néron. La société civile immole aussi son Christ, et la royauté gravit à son tour son calvaire ; alors les dieux du temple se retirent devant les idoles éhontées qui ne craignent pas d'envahir leurs autels, et comme le monarque avait cédé la place à Marat, le

1. Renan, *Langues sémitiques*, loc. cit.

2. *Apocalypse*.

3. *Histoire universelle*.



Christ cède la sienne à Satan. Est-ce à dire pour cela que toute société et même que toute vérité vont périr? que cette société soit devenue tout à coup incapable de mérite et de démerite absolus? Non, quoique la *raison* païenne siège trop réellement en *chair* et en *os* sur les autels de la métropole effrayée, quoique Robespierre et Danton aient osé se partager l'héritage de saint Louis, quoique les plus infâmes lévites souillent, en les portant, la croix, la crosse et les ornements des pontifes, la *droite* des esprits, c'est-à-dire les *vrais génies* de la France, *pleurant* à leur tour sur ces calamités qu'ils tolèrent, se maintiennent à distance, soutiennent la charpente de cet édifice embrasé, et ne permettent pas qu'il vienne à s'effondrer sur lui-même. Ils font si bien, que, même sous le règne de ces tyrans de circonstance, la société matérielle roule à peu près sur les mêmes rails; les ministères fonctionnent, le brigandage est puni, la police réprime, etc., de manière que, tout en obéissant à des monstres, les individus peuvent encore remplir ou enfreindre leurs devoirs, mériter ou démeriter de la patrie.

Telle était à peu près la situation des païens primitivement frustrés par leur faute de la protection incessante de leurs dieux, mais devenus bien plus excusables dans la suite, lorsque, héritiers innocents de l'erreur paternelle, ils avaient fini par subir de la part de ces dieux, comme leur dit l'apôtre, une *hallucination* véritable et permanente<sup>4</sup>.

Il n'est donc qu'une seule loi et pour les nations, c'est-à-dire pour l'homme collectif et social, et pour chacun de nous, c'est-à-dire pour l'homme individuel et privé.

Comme leurs maîtres, les nations sont entre leurs deux génies, sur la double action desquels roulent toute l'économie de l'épreuve, tout le mérite du fidèle, toute la culpabilité de l'adultère, tout le jugement enfin qui donne à chacun d'eux la

4. « Qui vous a donc *ensorcelés* (fascinati), pour vous empêcher d'obéir à la vérité? » (*Galates*, l. III, ch. 1.)

possession éternelle du Dieu de son amour et de son choix.

Quant à nous, tâchons de mettre fin à notre propre fascination. Au nom de la Bible comme de toute l'antiquité païenne, de Moïse et des prophètes comme de Pythagore et de Platon, des saints Pères comme des Alexandrins, des dieux eux-mêmes comme de leurs exorcistes, au nom de l'histoire universelle comme du bon sens le plus commun, tâchons, disons-nous, de ne plus voir dans les dieux d'Acaron et de Thèbes de simples *attributs* divins ou de simples forces cosmiques, matérielles et aveugles, transformées en démons, car le grand Docteur angélique a raison ici comme toujours : « L'homme, dit-il, a pu être d'abord cause de l'idolâtrie par le désordre de ses affections, par le plaisir qu'il trouvait dans les représentations symboliques et par son ignorance, mais la cause *dernière et complète* (*consummativa causa*), il faut la chercher dans les démons qui se font adorer de l'homme sous la forme des idoles, en y opérant certaines choses qui causent leur étonnement et leur admiration ; c'est pour cela qu'il est dit au psaume 95 : « Tous les dieux des nations sont des démons <sup>1</sup>, *omnes dii gentium dæmonia.* »

1. *Somme* II, II, quest. 9.

---

# APPENDICE J

## CHAPITRE IX

### L'IDOLATRIE DEVANT LES APÔTRES

#### — DEVANT LE NÉOPLATONISME — DEVANT LES DIEUX EUX-MÊMES

##### 1. — *L'idolâtrie devant les apôtres.*

Après de telles leçons et de telles paroles, comment les apôtres, forts de tant de promesses et solennellement chargés de l'expulsion de ces mêmes dieux de la surface de la terre, comment les apôtres, qui dans cette carrière toute nouvelle pour eux se montrent tour à tour enchantés de leur succès ou attristés de leur impuissance<sup>1</sup>, auraient-ils pu se méprendre à leur tour sur la véritable nature de leurs joueurs continuellement vaincus et convaincus<sup>2</sup>?

Tout le monde le sait, pour les évangélistes comme pour les prophètes, Béalzébuth demeure toujours le *dieu* d'Acaron, prince des démons et Satan. Sous ce dernier nom, saint Jean lui consacre tout un livre, saint Pierre l'appelle un lion dévorant, et saint Paul ne se lasse pas de le signaler aux fidèles. C'est l'ennemi, « ce n'est pas la chair et le sang, mais bien les malices aériennes, contre lesquelles il faut s'armer du bouclier de la foi. »<sup>3</sup> Quant aux idoles, elles ne sont rien par elles-mêmes, ce n'est pas à elles que les païens sacrifient,

1. « Seigneur, les démons mêmes nous obéissent... Seigneur, nous n'avons pu chasser ce démon... » (Voir tous les évangélistes.)

2. *Actes*, ch. xvi, v. 16. « Ce sont les serviteurs du Dieu Très-Haut; écoutez-les, » disaient les démons.

3. *Ephés.*, ch. vi.

mais bien véritablement aux démons, et non à Dieu. « Est-ce que je dis que l'idole soit quelque chose en elle-même? Non, mais je dis que toutes les fois qu'on sacrifie, c'est aux démons qu'on le fait <sup>1</sup>. » Il ne veut pas, le grand apôtre, que nous ayons la moindre société avec les démons. « Vous ne pouvez, dit-il, participer à leur table et à celle du Seigneur <sup>2</sup>. »

Ne soyons donc pas étonnés de voir les apôtres porter le fer et la flamme sur tous les temples de ces dieux, briser leurs statues, déchirer leurs enseignements et transmettre les pouvoirs de l'exorcisme à tous leurs successeurs, qui l'exerceront à leur tour sur la plus vaste échelle et pendant dix-huit siècles. Tous expulseront ces anciens dieux des nations, non-seulement des âmes et des corps, mais de toute la nature inanimée et vivante; bien mieux, depuis l'immonde abri de l'animal domestique jusqu'à la couche dorée de celui qui le possède, depuis la source la plus humble jusqu'au sommet des Alpes de Penn et du dieu Jou, nous les verrons tout purifier, tout bénir, et renouveler sans cesse contre ces lieux infestés les objurgations adressées à toutes les pages de la Bible contre les *dieux* des hauts lieux et de tous les bois sacrés <sup>3</sup>.

## 2. — L'idolâtrie devant les Pères.

Quant aux Pères de l'Église, comment, sous le poids de telles leçons et de tels enseignements, un seul d'entre eux eût-il pu protester contre un arrêt général et sans appel, qui se trouvait tout à la fois basé sur l'Ancien Testament, sur tous les Évangiles et sur tous les *réçits* des apôtres?

Que la philosophie moderne leur reproche, à cet égard, *l'étroitesse de leurs vues, l'animosité de leurs paroles, « l'exagération de leur langage, qui devait paraître aussi faux aux yeux des païens que celui de Voltaire aux yeux des chrétiens, »* cela se comprend; la plus haute philosophie du monde ne peut donner que ce qu'elle a. Or, bien loin d'avoir la vérité sur les dieux, elle les plonge à *a priori* dans le néant, dans le nirvanâ ontologique; mais, nous le répéterons toujours, que des théologiens, disciples surannés des Bergier, Banier, Pluche,

1. I Cor., ch. xvii.

2. Ibid., ch. x, v. 49.

3. Les montagnes se divisaient en *heureuses*, montagnes des anges, comme le mont Garizim, et en montagnes *maudites* ou des démons, comme le mont Hébal, ancêtres géologiques de notre *Engelberg* et de notre *Maladetta* d'aujourd'hui.

Mignot<sup>1</sup>, nourris d'enseignements bibliques, apostoliques et patrologiques, continuent à se livrer encore à des travaux d'Hercule, pour transformer ces dieux des nations en *rayons solaires*, en *emblèmes agricoles*, en *bienfaiteurs* de l'humanité, en *porteurs d'eau*, en *aqueducs*, et se permettent de blâmer les Pères de n'avoir pas vu toutes ces choses, etc.,... on ne comprend plus rien à une cécité de cette nature.

Ils disaient donc, tous ces Pères, et cette fois avec un accord unanime, « que les oracles étaient rendus par les démons, qu'ils habitaient souvent les idoles, que c'étaient là les dieux étrangers, que l'univers, jusqu'à l'incarnation, était en leur puissance, que tous les maux étaient leur ouvrage, et qu'à l'aide de l'exorcisme ils forçaient ces démons eux-mêmes à leur avouer toutes ces choses, etc., etc. »

« Qu'est-ce que les idoles? dit saint Augustin. Une simple matière sans sentiment et sans vie, qui a des yeux et ne voit pas; mais les esprits pervers, *fixés* dans ces mêmes simulacres par un art détestable, se sont assimilé ainsi les âmes de leurs malheureux adorateurs<sup>2</sup>. »

Tertullien nous donne en quelque sorte la statistique de tous les oracles, et n'a pas de peine à démontrer que les démons seuls pouvaient coudre tant de vérités à tant de mensonges<sup>3</sup>... Mais ce ne sont là que des raisons; voici maintenant des faits ou plutôt des défis par les faits. Tout le monde connaît celui de Tertullien : « Que l'on amène devant les tribunaux quelqu'un qui soit véritablement possédé du démon, si *quelque chrétien* lui commande de parler, cet esprit malheureux avouera alors aussi véritablement qu'il n'est qu'un démon, qu'il se disait faussement ailleurs être un dieu : s'il ne l'avoue pas aussitôt, faites mourir sur-le-champ ce chrétien téméraire : qu'y a-t-il de plus sûr que cette preuve<sup>4</sup>? »

Lactance n'est pas moins positif et hardi, et qui pourra jamais croire que ces saints hommes compromissent avec tant de légèreté la vie d'un chrétien? Que d'assurance dans ce défi! « Qu'on amène, avec ce possédé, le prêtre de l'Apollon de Delphes lui-même. Ils frémiront également l'un et l'autre au nom de Dieu, et l'*Apollon* sortira aussi vite de son faux prophète que le démon du possédé, et ce faux pro-

1. Voir leurs *Mémoires*, dans le recueil de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

2. *Cité*, l. VIII, ch. xxiv.

3. *De Anima*, l. I.

4. *Apolog.*

phète deviendra muet pour toujours. Donc les démons que les païens abominent sont les mêmes que les dieux qu'ils adorent<sup>1</sup>. »

Et saint Athanase : « Que *tous ceux qui en veulent faire l'expérience* viennent, qu'ils se servent seulement du signe de la croix, et ils verront si ces démons effrayés seront longs à prendre la fuite. »

« Ces dieux ou démons de Delphes, de Dodone, de la Béotie et de l'Égypte, qui s'étaient emparés de toutes les fontaines et de tous les fleuves, de toutes les idoles et de pierre et de bois, disparaîtront au seul nom de Jésus-Christ<sup>2</sup>. »

Origène assure que les *plus petits*, les *plus infimes* d'entre les chrétiens, ont *tous* cet admirable et infaillible pouvoir d'expulser les faux dieux<sup>3</sup>.

Tertullien, en parlant au président Scapula, va même jusqu'à citer les noms propres des possédés délivrés par lui, et les somme de rendre hommage à la vérité : « Vos officiers mêmes pourraient vous en instruire, le secrétaire de l'un d'eux, le parent et le fils d'un autre ayant été délivrés par nous et de la maladie et du démon<sup>4</sup>. »

« Il vous est facile, ô sénateurs, disait à son tour saint Justin, de reconnaître cette vérité, par ce qui se passe *tous les jours sous vos yeux* et en votre présence<sup>5</sup>. »

« Moi-même, dit à son tour saint Grégoire de Nazianze, *que de fois* cela m'est-il arrivé ! »

Saint Augustin ne faisait donc que résumer l'opinion des prophètes, des apôtres, des Pères et, nous allons le voir, des païens eux-mêmes et de leurs dieux, lorsqu'il laissait tomber ces paroles : « Toutes les nations sont au pouvoir des démons, les temples sont élevés aux démons, les autels consacrés aux démons, les prêtres institués pour les démons, les sacrifices offerts aux démons. »

Et comment ose-t-on, au nom de la *vraie critique*, mépriser l'opinion sur le paganisme d'un Lactance, d'un Arnobe, qui l'avaient pratiqué eux-mêmes, qui avaient adoré et même interrogé ces dieux, qui *en avaient obtenu des réponses*, etc. ?

C'étaient des hommes *spéciaux*, s'il en fut jamais, sur toutes ces questions, des hommes d'observation et d'expérience avant tout, et ce serait abuser du temps de nos lecteurs que de prolonger outre mesure des citations trop connues ; l'accord des Pères est unanime.

1. *Divin. instit.*, l. IV, ch. xxvii.

2. *De Incarn.*, I.

3. Liv. VII.

4. *Ad Scapulam*.

5. *Apolog.*, I.

Mais il en est un autre aujourd'hui qui ne l'est pas moins : c'est de rejeter sur « l'injustice et l'étroitesse de leurs vues » le résultat logique et forcé de tant d'examen et d'évidence. Nous ne connaissons peut-être pas à l'heure qu'il est un seul membre de l'Université qui ne fût prêt à signer des deux mains cette formule d'incrédence publiée dernièrement par la *Revue Germanique* : « C'était une erreur des premiers Pères de l'Église de traiter les dieux païens de démons et de mauvais esprits, et nous devons éviter de commettre la même méprise relativement aux dieux des Hindous. Leurs dieux n'ont pas plus de droits à une existence *substantielle* que Éos ou Homera, que Nyx ou Apaté. Ce sont des *masques* sans acteurs, les créations de l'homme et non ses créateurs. Ils sont *nomina* et non *numina*, des noms sans être et non des êtres sans noms<sup>1</sup>. »

### 3. — L'idolâtrie devant les néoplatoniciens.

Tout le *Credo* antispirite de notre science est ici. Comment donc a-t-elle pu faire pour oublier à ce point-là la parole de ces maîtres qu'elle a tant admirés, de ces fameux Alexandrins comme elle ennemis des Pères et par conséquent autorités irrécusables toutes les fois qu'ils se rencontraient avec ceux-ci, non pas sur la valeur divine, mais sur la nature spirituelle de ces dieux?

Gardons-nous bien d'oublier ce que nous avons déjà constaté, c'est-à-dire qu'aux yeux de la critique la plus récente et devant l'étude des derniers monuments exhumés, cette école, longtemps suspecte et récusée, est reconnue définitivement comme le meilleur organe et l'interprète le plus exact de l'ancienne théologie égyptienne. Creuzer et Champollion l'ont réhabilitée en déclarant que la Memphis des Alexandrins était bien certainement le représentant le plus fidèle de la Memphis des Pharaons.

Or, si comme nous l'affirme Julius Firmicus, toutes ces villes égyptiennes, y compris Alexandrie elle-même, étaient devenues « une véritable école de sorcellerie » (assertion qui justifierait à elle seule la vieille indignation d'un Pindare<sup>2</sup> et d'un Hérodote<sup>3</sup> contre « les monstruosité de l'ancien culte égyptien »), nous ne voyons pas pourquoi l'on s'étonnerait d'entendre un démon chassé par saint Hilaire s'écrier au moment de l'expulsion : « Oh! que j'étais bien à Memphis

1. *Revue Germanique*, 31 juillet 1858.

2. *Méδντα*.

3. Liv. II.

alors que je m'amusais à jouer les hommes dans leurs songes ; c'est malgré moi que j'ai été amené ici <sup>1</sup>. »

Comment d'ailleurs récuser toute une école de philosophie, qui ne se contente pas, comme bien d'autres, de professer le paganisme, de faire de l'érudition sur les dieux, mais qui se dit inspirée, enseignée, ratifiée par ces dieux eux-mêmes, qui vit avec eux, les contemple sans cesse pendant la veille et en songe, et qui n'a d'autre occupation que d'arriver, par toutes les pratiques de la théurgie, à la *vie purgative* d'abord, puis enfin à l'illumination complète de la plus mystique *épopsie* <sup>2</sup>?

Nous renvoyons nos lecteurs à ce que nous avons dit à ce sujet au chap. III. Ajoutons-y seulement un dernier trait, c'est Porphyre ; Porphyre initié, thaumaturge et dévot au grand Sérapis, qui finit par le trahir impitoyablement. « Nous ne sommes pas dénués de motifs, dit-il, pour *soupçonner* que les mauvais démons sont tous soumis à Sérapis, car ce n'est pas seulement par les symboles que nous avons été amenés à cette *découverte*, mais parce que les supplications faites pour calmer et éloigner de nous les démons s'adressent d'abord à Pluton. Or, Sérapis est le même que Pluton, et ce qui prouve incontestablement qu'il est le PRINCE DES DÉMONS, c'est qu'il *donne lui-même les symboles* pour les mettre en fuite <sup>3</sup>. »

Ainsi voici le grand dieu des païens, Sérapis, qui se trouve élevé par eux précisément à cette même dignité que l'Évangile assigne à Béalzébut... *le prince des démons* !...

Reprochez donc maintenant aux Pères leur démonisme injuste.

#### 4. — L'idolâtrie devant les dieux eux-mêmes.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que les dieux, oui, les dieux, grâce à quelques moments de franchise, ne seraient pas mieux venus à s'en plaindre.

Sans leurs aveux, est-ce que Lactance aurait jamais osé proposer d'en faire l'expérience sur Apollon lui-même, et donner cette expérience comme moyen *infaillible* de s'assurer que « les démons exécrés par les païens sont les mêmes que les dieux qu'ils adorent <sup>4</sup> ? »

1. Saint Jérôme, I. III, p. 453.

2. On appelait *épopsie* le dernier degré qui vous rendait participant à la nature divine.

3. *De la philosophie par les oracles*, cité par Eusèbe, *Prép.*, t. I, p. 183.

4. *Divin. instit.*, I. IV, ch. XXVII.



Saint Cyprien ne les eût pas conjurés « d'en croire au moins ceux qu'ils adorent <sup>1</sup>. »

Minutius Félix se fût bien gardé de leur dire : « INTERROGEZ Saturne, Sérapis, Jupiter et *tous* les autres, et croyez-en leur témoignage, car il n'est pas probable qu'ils mentent tout exprès pour se déshonorer eux-mêmes <sup>2</sup>. »

Et dans le parti opposé nous ne verrions pas un Julien prendre à témoin LE SOLEIL, devant les habitants d'Antioche, que « la statue d'Apollon lui avait fait connaître la retraite et l'indignation du dieu, » à cause du saint martyr Babylas qui était inhumé près de son temple <sup>3</sup>. »

Enfin Macrobe ne nous montrerait pas l'oracle de Claros déclarant solennellement le dieu Ἰαὼ (Jéhovah) « *le plus grand de tous les dieux* <sup>4</sup>. »

Ce qui cadre merveilleusement avec ce propos d'Apollon, rapporté par Porphyre, que « le Dieu des Juifs était si grand, que tous les autres dieux eux-mêmes en étaient épouvantés <sup>5</sup>. »

Qui nous dit que ce n'était pas ce nom redoutable qui se lisait primitivement sous les nouveaux noms, évidemment surchargés, que la science découvre sur un certain nombre de monuments? M. Ampère fait d'intéressantes réflexions sur les divinités plus modernes *substituées à l'antique et simple divinité*, à propos des petits temples d'Amada et de Kalabehè, en Nubie, « sur lesquels ces surcharges sont manifestes. »

Tout est là : « Je m'assoierai à la place du Très-Haut. » L'idolâtrie n'est pas autre chose.

Pour en revenir à ces réponses des dieux, elles étaient la confirmation : de cette supplique des démons évangéliques : « Jésus, fils du Très-Haut... êtes-vous donc venu nous tourmenter avant l'heure? Laissez-nous nous retirer ; »

Et de cet aveu de la pythonisse de Philippes en présence des apôtres : « Ce sont bien là les serviteurs du Très-Haut, écoutez-les ; »

Et des lamentations de ce démon qui, chassé par saint Antoine, se plaignait de se voir « obligé d'abandonner *tous les lieux* et *toutes les villes* qu'il possédait, parce qu'elles se remplissaient de chrétiens. »

1. *Contra Demetr.*, I.

2. *In Octavio*.

3. Libanius, t. II, p. 185. « O Apollon, dit ce confident de Julien, à présent que vous êtes délivré du fâcheux voisinage d'un *certain mort*, vous continuez à vous dérober à notre culte. »

4. Macrobe, *Saturnales*, t. I, p. 18.

5. Cité par Eusèbe, *Prép.*, 1156.

A quoi le saint lui répondit : « Je ne te crois pas en raison de la confiance que tu m'inspires, mais parce que tu dis la vérité<sup>1</sup>. »

Cette persistance à s'identifier avec les anciens dieux dura si longtemps chez les démons, que Sulpice Sévère nous dit, dans sa *Vie de saint Martin*, que, de son temps encore, ILS SE FAISAIENT VOIR sous les traits de Jupiter, sous ceux de Mercure, et plus fréquemment encore sous ceux de Minerve et de Vénus<sup>2</sup>.

Le lion blessé du paganisme ne devant jamais cesser de rugir et de maudire son ennemi, croyons-le donc encore lorsqu'il s'explique aussi catégoriquement sur la nature de ses dieux : « Nos démons sont innombrables, dit Proclus<sup>3</sup>, et chacun d'eux prend le surnom de son chef. Ils aiment à être appelés Apollon, Mercure, Jupiter, comme si ces noms exprimaient la propriété de leurs dieux propres. »

En présence d'une telle entente entre deux philosophies si adverses, et surtout en présence des aveux que la dernière met dans la bouche de ses propres dieux, on est en droit de demander quelle idée la science moderne peut donc se former de la science antique ; comment elle peut, par exemple, concilier son culte *exclusif et dominant* pour les classiques païens avec le profond mépris qu'elle affecte pour le côté merveilleux et générateur de leur croyance. Il y a là, ce nous semble, la plus choquante de toutes les contradictions. Le surhumain irrite nos savants, l'horreur du surnaturel est écrite dans tous les plis de leur drapeau en caractères si tranchés, que toute discussion avorte par cela même qu'on la tente, et cependant ces classiques admirés et prescrits ne parlent, n'écrivent, ne vivent qu'en s'appuyant sur cette même base qui paraît intolérable à leurs admirateurs. C'est celle de leurs livres, le premier comme le dernier mot de leur philosophie, et la fin de leurs efforts : poète, philosophe, historien, chacun d'eux, à l'exception des épicuriens, ne vit que pour ses dieux, qu'avec eux et par eux, et ne trouverait plus un seul mot à nous dire le jour où nous parviendrions à neutraliser sa croyance.

Encore une fois, messieurs les professeurs, que pensez-vous de tous ces hommes ? Si nous les jugeons au point de vue de votre incroyance ordinaire, ce sont de véritables fous, ou, pour le moins, de bien simples enfants ; si, au contraire, nous en croyons l'admiration que vous nous imposez pour leurs œuvres, ce sont de véritables demi-dieux. Que faudra-t-il donc conclure de tant de contradictions ? C'est que

1. *Vie de saint Antoine*, par saint Athanase.

2. Chap. xxiv.

3. Proclus, de *Anima et dæmon*.

pendant que vous tenez à faire élever nos enfants par des auteurs si fous, nous récusons, nous, les dieux de ces auteurs pour leurs maîtres.

Le jour où nous prendrions plus au sérieux la réalité *substantielle* de Jupiter, de Mercure et de Vénus, le jour où nous saurions complètement qu'ils nous *écoutent* et « se réjouissent (Porphyre vient de nous le dire) lorsque nous leur donnons tous ces noms, » nous aimons à croire qu'on trouverait un peu moins de douceur à leur causer cette jouissance, comme un peu moins d'inspiration pour les dithyrambes prescrits à leur honneur. Et quand on viendrait à se rappeler que ces demi-dieux encensés étaient précisément *acteurs* dans le crucifiement du Golgotha, peut-être paraîtrait-il au moins plus convenable de se montrer un peu plus sobre de compliments et d'épithètes qui ne peuvent les *ravir* sans *attrister* leur victime et leur vainqueur.

Tout consiste à bien savoir si l'on a affaire à une simple *abstraction* ou bien à un *être* qui se tient à vos côtés et qui sait tirer parti même de la simplicité qui l'encense innocemment.

Ainsi donc, sages et ignorants, philosophes et prêtres, exorcistes et dieux, persécuteurs et martyrs, tous s'accordent pour souscrire au même *credo* et pour réunir le témoignage de leur croyance et de leur observation privée à la grande et antique observation collective du genre humain.

Maintenant laissons l'antiquité. Quinze siècles vont s'écouler encore; oui, quinze siècles également d'observation et d'expérience, quinze siècles de faits merveilleux, d'exorcismes et de miracles, vont apporter à l'intelligence humaine la démonstration et la preuve de la science et de la sagesse antiques; de sorte que les deux mondes, l'ancien et le nouveau, le païen et le chrétien, sans cesser de se combattre, vont se corroborer et s'accorder mutuellement, sinon sur la valeur, au moins sur la nature de ces dieux; de sorte encore que toute l'*expérimentation* antique va se trouver confirmée par celle du monde régénéré... Eh bien, que s'est-il donc passé sur la terre pour qu'à la suite de quelques plaisanteries de Fontenelle on ait si généralement déserté les démonstrations de soixante siècles pour une dénégation qui repose sur le vide? L'esprit humain se serait-il donc à son tour incliné sur son axe? Tout refuser aux autorités les plus imposantes et les plus unanimes de l'observation générale, pour accorder tout aux hypothèses les plus divergentes de l'inobservation privée, voilà, certes, un des plus étonnants produits de ce qu'on appelle avec orgueil « *la fine critique moderne*. » Voilà cependant le véritable principe, le cachet dominant et le résultat constant de ce *démolissage historique* que nous appelons avec orgueil la gloire de notre siècle.

# CHAPITRE X

## MARCHE DE L'IDOLATRIE

OU

SES TROIS ÉTAPES PRINCIPALES

---

### § I

Marche de l'idolâtrie. — Première étape. — Terre de Chus, terre de Cham et les deux Éthiopies.

Voyons maintenant le point de départ et la première étape de cette idolâtrie qui va couvrir la terre.

Évidemment nous voyons ses premiers sectateurs, établis tout aussitôt après le déluge dans cette contrée habitée par les Indiens modernes, qui la nomment encore Kus-cha-Dwipa, tout en reniant la mémoire de ce Chus et en rapportant leur religion à Sem, le constructeur de leur ville sainte, Schembamy-y-an.

Ce grand pays aurait donc été peuplé par deux souches différentes, que l'on retrouve encore dans les deux sectes opposées des brahmines.

Les livres des Indiens disent que leur pays a été conquis par Ramà (probablement encore le Raéma ou quatrième fils de Kusch (*Genèse*, x, 7), marchant à la tête d'une armée

*de singes*. Ce Ramâ ou Raéma commandait sans doute cette division attardée des Cuschites babyloniens, premiers conquérants des Indes.

Nous verrons les Ariens *blancs* arriver plus tard aux mêmes lieux, dont ils trouveront les habitants *noirs* enracinés déjà dans le culte des dieux élémentaires, de l'air, du soleil, de la terre et du vent, culte qui facilita tant d'*accommodements* avec le *ciel* de Brahma, que les vainqueurs ne tardèrent pas eux-mêmes à l'adopter.

Mais alors les habitants primitifs, comme s'ils tenaient à devancer les blancs dans la voie du progrès, changèrent ce vieux culte des éléments en un noir démonisme, et, quant aux *singes* qui, disait-on, avaient fait la conquête primitive du pays, et que Creuzer nous montre « divisés en satyres-*dieux* et en satyres-*médiuns*<sup>1</sup>, » nous engageons les mythologues, qu'ils ont tant embarrassés, à méditer ces paroles d'un de nos plus savants orientalistes : « Des *démons* ennemis, sous forme d'*animaux méchants* ou d'indigènes sauvages (nous avons vu qu'on les distinguait avec soin), remplirent les bois et les champs; c'est *depuis ce moment* que les formules magiques de l'Atharvanâ remplacèrent les chants (*rig*) de leurs plus anciens dieux<sup>2</sup>. »

Il est donc à peu près démontré que ce fut de ce *Chusistan* ou Éthiopie babylonienne que la race noire et magique, on ne sépare jamais ces deux mots, marcha à la conquête des Indes, pendant qu'une de ses divisions, descendant vers le sud, s'installait, vers cette même époque, dans cette autre Éthiopie que la Bible appelle terre de Cham, Χῆμα, et dont l'Égypte appelle encore aujourd'hui les habitants « mauvaise race de Chus. »

On comprend dès lors que, lors de l'expédition française en Égypte, un corps d'armée indien au service de l'Angleterre

1. *Religions*, Inde, ch. 1<sup>er</sup>.

2. Mémoire lu par Weber à la Société scientifique de Berlin, et reproduit par la *Revue Germanique* du mois d'octobre 1838.

ayant été transféré sur la plage africaine ait salué avec joie les monuments de la haute Égypte, et, se précipitant à terre, se soit écrié « qu'il reconnaissait bien là les dieux de sa patrie<sup>1</sup>. »

Mais ces doubles Cuschites, de qui descendaient-ils eux-mêmes et quel était leur berceau? Le voici. Pendant qu'Hérodote nous signale la ressemblance, ou plutôt l'identité de race et de couleur existante entre les Éthiopiens d'Afrique et ceux de l'Est ou de l'Inde, qu'il appelle *Adéens anthropophages*, le P. Kircher nous montre toutes les traditions coptes et arabes conférant le titre de roi d'Égypte à *Misraïm*, fils de Cham, et tenant de son père l'ancien *secret* des Caïnites, c'est-à-dire la magie, les incantations et l'art de la fabrication des idoles<sup>2</sup>.

Si nous interrogeons à son tour le Chaldéen Bérosee, il va nous dire que « le plus jeune des trois fils de Noé, adonné dès sa jeunesse à l'étude de la magie et des poisons, reçut tantôt le nom de premier *Zoroastre*, tantôt, et en raison de ses infâmes tentatives sur son père, celui de Chem-Senua, c'est-à-dire de *Cham infâme*. Les Égyptiens se conformant, ajouta-t-il, à ses enseignements, en firent leur Saturne et lui consacrèrent la ville de Chemmyn. »

« C'est Mesraïm l'Égyptien, dit à son tour la *Chronique d'Alexandrie*, qui, se dirigeant vers les plages orientales, remplit alors le monde de son impiété et inventa l'astrologie et la magie; c'est de lui que parle l'apôtre saint Pierre en disant « qu'après le déluge les hommes étaient retombés dans leur impiété passée. »

Porphyre nous dit que ce fut lui qui, sous le nom de Zoroastre, distingua le premier la magie en magie théurgique et magie goétique ou nécromancie.

Virgile le représente comme fondateur de Thèbes; quelques autres ajoutent, de Tanis.

Voici donc de grandes autorités réunies pour faire retomber

1. Frédéric Schlegel, *Philosophie de l'histoire*, t. I, p. 247.

2. *Œdipus*, t. I, p. 75.

sur les fils de Chus toute cette déviation de l'ancien culte et de l'ancienne théologie orthodoxes, sauvés et conservés par Osiris-Noé. Toujours est-il que ce fut sous les drapeaux de Chus et des doubles Éthiopiens que l'idolâtrie fournit sa première étape post-diluvienne. Ce n'est donc pas sans raison que l'Église catholique chante encore aujourd'hui, à la fête de la Nativité : « Seigneur, vous avez brisé la tête du serpent, et vous en avez fait la nourriture des peuples d'Éthiopie, *dedisti eum in escam populis Ethiopiæ*. »

De l'Éthiopie l'anathème s'étendit bien vite à l'Égypte, qui devint à son tour l'emblème et la patrie du mal. Souillée primitivement par Cham, frappée d'anathème dans la descendance immédiate de ce dernier, c'est-à-dire dans les personnes de Chus et de Chanaan « qui, ne changeant jamais de peau<sup>1</sup>, seront toujours les esclaves des esclaves de leurs frères<sup>2</sup>, » nous voyons l'Égypte blanche et plus ou moins fidèle se débattre pendant quelque temps contre ses *enfants perdus*, les repousser, les soumettre, mais payer bien cher sa victoire, puisque en s'incorporant le domaine des vaincus elle s'assimila en même temps toutes leurs erreurs et leurs superstitions.

Sans pouvoir marquer d'un chiffre bien précis l'heure de cette double installation des idolâtres noirs en Afrique et en Asie, tout nous dit qu'elle dut être assez prompte et à peu près simultanée, car, malgré cette assertion de Lepsius, que les monuments éthiopiens ne datent guère que du VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, nous avons un point de repère qui ne laisse rien à désirer : c'est le monument de Beth-Cually, en Nubie. Là, nous voyons des prisonniers éthiopiens et de race noire ame-

1. Jérémie.

2. Constatons bien, pour la seconde fois, que, dans notre pensée, cet anathème était *rapporté* le jour où la mort du Juste crucifié déchira les cédules de tous les esclavages du monde. L'Église romaine n'a pas perdu une seule occasion de le proclamer. Aussi, lorsque aujourd'hui les protestants de l'Amérique du Sud inscrivent ce terrible verset sur le drapeau de leur scission, ils se montrent, comme toujours, aussi ignorants de l'histoire que de l'esprit du véritable christianisme.

nés devant le roi Rhamsès II; comme ils lui présentent des meubles, des objets d'art précieux et de riches fourrures, on peut juger du degré de civilisation atteint déjà par l'Éthiopie seize ou dix-huit cents ans avant le christianisme <sup>1</sup>. C'est de là évidemment que l'Égypte tira, non pas le fond de sa théologie et toutes ses vérités religieuses, mais tout ce qui vint les corrompre. C'est de là que lui vint ce fétichisme animal, qui subsiste encore aujourd'hui, et plus intense que jamais, dans son premier berceau. C'est de là que lui vinrent tous ses enchantements, toute sa nécromancie et toute son anthropolâtrie.

Que pouvait-elle, en effet, gagner au voisinage d'une nation qui, tous les ans, et longtemps avant elle, convoquait tous les dieux à la fameuse *table du soleil*. « Dans ces jours solennels, dit l'académicien Foucher, les prêtres, *jouant l'enthousiasme*, persuadaient à la multitude que les dieux s'emparaient de leurs personnes pour venir converser avec leurs fidèles adorateurs, et il paraît que le bruit s'en répandit au loin, puisqu'on le retrouve dans les poèmes d'Homère et chez les Grecs... qui faisaient abandonner le ciel à tous leurs dieux pour aller passer, tous les ans, douze jours en Éthiopie <sup>2</sup>. » Effectivement, dans le 1<sup>er</sup> livre de l'*Iliade*, Thétis dit à son fils qu'elle ne peut parler à Jupiter « parce qu'il est allé chez les Éthiopiens, qui l'ont invité à un festin avec tous les autres dieux, et qu'il ne doit revenir au ciel qu'au bout de douze jours. » Dans le VI<sup>e</sup> livre de l'*Odyssée*, Neptune, voyant approcher Ulysse de l'île des Phéociens, s'écrie en colère : « Que vois-je ! les dieux ont donc changé de résolution pendant que j'étais chez les Éthiopiens ? » Alcinoüs, de son côté, est surpris qu'Ulysse, arrivant dans son île, y soit pris pour un dieu. « Si c'est, dit-il, quelqu'un des immortels, c'est alors quelque chose d'extraordinaire, car jusqu'ici les dieux ne se sont montrés à nous que lorsque nous leur avons immolé des

1. Voir la gravure donnée par M. Charton dans ses *Voyageurs*, t. I, p. 74.

2. *Académie des inscr.*, t. VI, Mém., p. 386.



hécatombes; alors ils nous ont fait l'honneur d'assister à nos sacrifices et de *se mettre à table avec nous*<sup>1</sup>. »

De son côté, Hérodote, parlant par *ouï-dire* de cette fameuse table du soleil dressée par les Éthiopiens à leurs dieux, nous dit : « C'est une immense prairie remplie de viandes bouillies, que les gens du pays croient produites par l'*âme de la terre*, mais que les magistrats ont soin d'y faire porter pendant la nuit. »

Voilà des magistrats bien habiles, choisis et fournis par une nation bien crédule et bien sottre ! Il est vraiment dommage qu'Hérodote nous avoue n'avoir rien examiné par lui-même. Quoiqu'il en soit, c'est une chose fort extraordinaire que de retrouver chez toutes les nations du monde ces festins offerts à des êtres invisibles, qui, après avoir conversé et mangé pendant plusieurs jours avec la nation, s'en retournent à heure fixe, comme ils étaient venus. On était allé au-devant d'eux, on les reconduît, et tout est terminé. Il faut convenir que voilà l'hallucination la plus étrange (en supposant que c'en soit une) que l'humanité malade se soit jamais inoculée à elle-même. Nous reprendrons tout cela à propos de la nécromancie et de ses festins.

Contentons-nous de regarder les Ethiopiens de l'Asie et de l'Afrique comme la vraie race de Chus, comme la mère de cette idolâtrie générale et de ces pratiques si bien désignées par saint Paul, lorsqu'il dit aux Colosses : « Je ne veux pas que vous preniez part à *la table des démons*. »

Le Syncelle et Manéthon nous montrent, quatre-vingts ans environ après l'arrivée d'Abraham à la cour de Pharaon, un roi de Thèbes, nommé Syphis, qu'ils appellent le *Voyant les dieux*, περίοπτος εἰς θεοῦς. Manéthon affirme même avoir pris connaissance de ses récits sacrés, ce qui a fait supposer à quelques Égyptologues, et entre autres à Marsham, que ce roi pouvait bien être le deuxième Thoth, ses visions, θεοπτεία, leur

1. *Odyssée*, l. VII.

paraissant être le fondement de toutes les erreurs, de toutes les superstitions, et, par conséquent, de toute l'idolâtrie égyptienne.

Et qu'on n'en appelle pas aux prétendues différences entre l'antique et la nouvelle religion ! Qu'on ne rajeunisse pas trop l'époque des superstitions au profit d'un culte plus ancien ! Sans doute, il faut placer en Égypte comme partout, nous l'avons déjà dit, une époque religieuse orthodoxe et pure ; mais nous maintenons que les premiers documents historiques et monumentaux sur ce pays nous le montrent en pleine idolâtrie depuis le plus ancien Pharaon jusqu'au dernier Ptolémée. « La perpétuité des usages et des croyances de l'ancienne Égypte durant sa plus mauvaise fortune, dit Champollion-Figeac, est mise hors de doute par une foule de monuments, et il est reconnu que les temples élevés sous la domination des Grecs et des Romains ne sont que des reconstructions des édifices pharaoniques consacrés aux *mêmes divinités*. C'est ainsi qu'il y a eu à Talmis trois constructions du même temple dédié au dieu *Malouli*, une sous les Pharaons (règne d'Aménophis II, successeur de Mœris), une du temps des Ptolémées, et la dernière sous Auguste et Trajan, c'est le temple actuel qui n'a jamais été terminé. Or la légende du dieu *Malouli*, inscrite sur le fragment d'un bas-relief du premier temple, ne diffère en rien des légendes les plus récentes. Ainsi donc le culte local de toutes les villes et bourgades N'A JAMAIS ÉTÉ MODIFIÉ, ON N'INNOVAIT RIEN, ET LES PLUS ANCIENS DIEUX RÉGNAIENT ENCORE LE JOUR OU LEURS TEMPLES ONT ÉTÉ FERMÉS PAR LE CHRISTIANISME<sup>1</sup>. » Comment alors M. Champollion-Figeac, en présence de ces dernières divinités immondes, identifiées par lui avec les anciennes, a-t-il pu s'élever avec tant d'amertume contre « les *satiriques anciens* et modernes qui se sont permis de *blâmer* ces prétendus impiétés<sup>2</sup> ? » Comment surtout a-t-il pu soutenir que cette religion « était un monothéisme *pur* se

1. *Égypte ancienne*, p. 254.

2. *Ibid.*, p. 24.

manifestant extérieurement par un polythéisme purement *symbolique*; en un mot, que *tous* les dieux égyptiens n'étaient que de pures *abstractions* et les formes secondaires et tertiaires du grand être<sup>1</sup>? On peut dire que c'est le contre-pied de la vérité, et, puisque M. Champollion continue toujours à citer comme les autorités les plus sûres en fait de culte égyptien celles des Porphyre et des Jamblique, nous nous étonnons encore plus lorsqu'il nous dit que « son frère a puisé cette opinion sur *le pur symbolisme dans les mystères égyptiens* de ce dernier auteur. » Pour nous, qui avons pris la peine de méditer longtemps et de traduire en partie cette *somme* théologique du maître et docteur en chef du néoplatonisme (*dux noster*, a dit Porphyre), nous affirmons à notre tour, et nous croyons l'avoir prouvé<sup>2</sup>, que toute la thèse de ce livre n'est que la réponse catégorique et contradictoire aux assertions naturalistes et *symboliques* exclusivement adoptées aujourd'hui.

Le seul dieu, *Malouli*, invoqué dès l'origine des temps historiques, nous explique tous les autres, et nous explique surtout comment la Bible appelle la ville d'Héliopolis *iniquitas*, et celle de Bubastis *ignominia*.

Pour fournir sa première étape, l'idolâtrie s'est donc levée de bien grand matin.

## § 11

### Deuxième étape. — Babel.

Maintenant, retournons au Chusistan babylonien, et voyons, deux cents ans après le déluge<sup>3</sup>, un des petits-fils de ce même Chus construisant cette Nimrod que les Sémites appe-

1. *Égypte ancienne*.

2. T. I, ch. III, p. 133 à 139.

3. S'il est impossible d'assigner ici une date bien précise, il est permis de préférer, avec M. de Rougemont (3, 43), celle de 200, comprise entre la naissance de Peleg (l'an 104) et sa mort (l'an 340).

lèrent longtemps *Nimrod la rebelle*, et ce *Birs-Nimrod*, qui spécifie encore mieux la nature de la rébellion, *birs* signifiant en chaldéen *habitation de démons*. Cette qualification nous paraîtra bien légitime, lorsque nous rapprocherons la profession de foi que va nous faire un souverain pontife des dieux Bel et Nébo des récits de Bérosee et de Josèphe sur « les esprits vengeurs, qui, sous la forme de flammes et de tempêtes, réduisirent le monument d'orgueil à l'état de montagne de briques embrasée que nous contemplons aujourd'hui <sup>1</sup>. »

BABEL, dispersion ! confusion ! Tout cela est plein d'actualité scientifique, et la réhabilitation historique de la vieille pyramide va faire suite à la réhabilitation du déluge.

Donnons d'abord un sourire à l'incroyance que nos grands-pères formulaient ainsi : « Je ne sais pourquoi, il est dit dans la Genèse, que Babel signifie confusion, ... car *ba* signifie père dans toutes les langues orientales et *bel* signifie Dieu, donc *Babel* signifie « Ville de Dieu <sup>2</sup>. »

Au reste, la voix de Voltaire n'était pas isolée. On disait autour de lui que Ba-bel signifiait « palais de Dieu, » mais la Bible s'obstinait à traduire par le mot *confusion*, et, comme le fait très-bien remarquer M. de Rougemont, « les inscriptions cunéiformes viennent encore une fois aujourd'hui donner gain de cause à Moïse. « Elles disent *babel* et *babylusch*, or *babel* signifie en syriaque *parler confus*, d'où balbutier et *babel* <sup>3</sup>. »

Le président de Brosses, Voltaire plus scientifique que l'autre, ne voyait dans ces ruines « qu'un effet des injures de l'air. »

1. Voir, dans Bérosee, le récit de « cette descente des dieux, aidés par la foudre et les vents ; » ce qui n'est, au reste, que l'application du verset 4 du *Psaume* 103 : « Il fait des flammes et des vents ses ministres. » Josèphe parle aussi comme Bérosee, et le cardinal Cajetan pense, comme saint Augustin et Philon, que le « venons et descendons » de la Bible doit s'appliquer, non pas, comme on l'a dit, aux personnes de la sainte Trinité, mais aux bons anges.

2. Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, art. BABEL.

3. *Peuples primitifs*, t. III, p. 96.

Le *xix<sup>e</sup>* siècle n'était guère mieux disposé. Dupuis ne trouvait dans « cette immense pyramide de Bélus-Soleil qu'un encouragement donné par les prêtres à la vertu, et qu'un magnifique *heroon*<sup>1</sup>. »

M. Lacour propose aujourd'hui une traduction nouvelle, « à l'aide de laquelle, dit-il, on n'aura plus besoin d'un miracle préparé par une absurdité. » La tour de Babel ne serait plus, selon cette traduction littérale, que « l'œil de Bel, ou un observatoire dont le principe était dans les constellations du ciel;... et cette *prétendue confusion* n'aurait été, au contraire, qu'une extension, qu'un enrichissement du langage, dû à la formation d'un alphabet qui put d'abord causer quelque embarras, mais qui donna bientôt à l'esprit humain tout l'essor dont il était susceptible<sup>2</sup>. »

Quant à M. Renan, que nous gardions pour la fin, il ne peut pas admettre, comme bien on pense, que « toutes les langues des différentes races aient pu être créées d'un seul jet sous l'influence mystérieuse d'une intervention divine<sup>3</sup>, » bien que Niebuhr (grande autorité) l'avertisse que, pour sa part, l'admission d'un semblable miracle n'offense en rien sa raison, et que les débris de l'ancien monde prouvent *clairement* qu'après avoir duré un certain temps cet ordre primitif subit une révolution qui changea son essence<sup>4</sup>.

Toutes ces dénégations sur la destination du monument n'avaient rien de bien étonnant, lorsqu'on voyait l'archéologie elle-même, en présence de ce Birs-Nimrod, hésiter quelquefois entre la tour de Babel et le temple de Bélus. Elle essayait de concilier les deux avis, mais lorsqu'elle en venait à soupçonner que Nabuchodonosor avait bien pu bâtir ce dernier temple sur la tour première, il se trouvait là tout de suite un savant, même un savant chrétien, pour étouffer l'aperçu, en le

1. *Abrégé*, p. 137.

2. *Les Oéloim*, t. I, p. 115 à 132.

3. *Langues sémitiques*.

4. *Römische Geschichte*, I Theil, S. 60.

traitant d'*hypothèse*, qui, « n'étant appuyée sur aucun témoignage antique, se trouvait contredite au contraire par les assertions de tous les voyageurs<sup>1</sup>. »

Nous venons de laisser parler la critique scientifique; laissons parler maintenant les réalités historiques.

Voici venir de l'Orient même un des plus curieux, des plus authentiques et plus récents produits des études d'archéologie asiatique. La presse, qui sait choisir ses vulgarisations, s'est bien gardée de favoriser celle-ci et d'ébruiter une découverte semblable; nouvelle preuve que son silence obéit à ses passions aussi bien que sa parole. Il est probable, en effet, que si demain quelque brique de Babylone et de Ninive pouvait lui apporter la démonstration de la plus minime erreur biblique, après-demain toute la France et toute l'Europe le sauraient.

Voici donc en quoi consiste cette nouvelle découverte : on sait que la collection de briques et de cylindres babyloniens rapportée par nos voyageurs modernes devient la plus curieuse des bibliothèques, bibliothèque cette fois autochthone<sup>2</sup> et vraiment originale ! Or le plus curieux peut-être de tous ces livres d'argile écrits en caractères cunéiformes avait été véritablement *édité*, dans ces dernières années, par M. Jules Oppert, l'un des membres les plus distingués de la Société asiatique de Paris et de la Commission envoyée par le gouvernement français en Mésopotamie.

Voici donc la traduction qu'il proposait de cette curieuse brique trouvée par le colonel Rawlinson à Borsippa ou *Birs-Nimroud*, demeure de la vaticination du dieu *Ao*.

« MOI, Nabuchodonosor, roi de Babylone, serviteur de l'Être éternel, qui occupe le cœur de Mérodach, le monarque suprême, qui exalte le Nébo, le sauveur, le sage, qui prête son oreille aux instructions du grand Dieu : le roi vicaire jugeant sans injustice, qui a reconstruit la pyramide (Babil)

1. Raoul-Rochette, Cours public sur les monuments de l'Asie.

2. Nous avons dit qu'*autochthone* signifie *né sur place*.

et la tour à étages (Birs-Nimroud), fils de Nabopolassar, roi de Babylone, MOI.

« Nous disons, Mérodach le grand seigneur m'a lui-même *engendré*, il m'a enjoint de reconstruire ses demeures. Nébo, qui surveille les légions du ciel et de la terre, a chargé ma main du sceptre de la justice.

« La pyramide est le grand temple du ciel et de la terre, la demeure du maître des dieux, Mérodach. J'en ai restauré en or pur le sanctuaire, le lieu de repos de sa souveraineté. La tour à étages, la maison éternelle que j'ai refondée et rebâtie, je l'ai construite en argent, en or et autres métaux, en briques émaillées, en cèdre et en cyprès, j'en ai achevé la magnificence.

« MOI, le premier édifice, qui est le temple des assises de la terre, et auquel se rattache la mémoire de Babylone, je l'ai achevé, j'en ai élevé le faite en brique et en cuivre.

« Nous disons pour le *second* qui est cet édifice-ci : le temple des *Sept lumières de la terre*, auquel se rattache la mémoire de Borsippa, et que le premier roi a commencé (on compte d'ici là quarante-deux vies humaines) sans en achever le faite, avait été abandonné depuis longues années. ILS Y AVAIENT PROFÉRÉ EN DÉSORDRE <sup>1</sup> L'EXPRESSION DE LEURS PENSÉES. LE TREMBLEMENT DE TERRE ET LE TONNERRE AVAIENT ÉBRANLÉ LA BRIQUE CRUE QUI S'ÉTAIT ÉCROUÉE EN FORMANT DES COLLINES.

« A la refaire le *grand dieu Mérodach* a engagé mon cœur; je n'ai pas touché à l'emplacement, je n'ai pas attaqué les fondements. Dans le mois du salut, au jour heureux, j'ai ceint par des galeries la brique crue des étages et la brique cuite des revêtements; j'ai renouvelé la rampe circulaire, j'ai posé la mémoire de mon nom dans les pourtours des galeries, comme jadis ils en avaient conçu le plan; ainsi j'ai fondé et

1. Nous avons dit que *balal*, en hébreu, signifie *confusion*.

rebâti l'édifice, comme cela *avait été dans les temps éloignés* ; ainsi j'en ai élevé le faite.

« Nébo, toi qui t'*engendres toi-même*, intelligence suprême, souverain qui exaltes Mérodach, bénis mes œuvres pour que je domine, accorde-moi pour toujours une race dans les temps éloignés, la multiplication septuple des naissances, la solitude du trône, la victoire de l'épée, l'anéantissement des rebelles, la conquête des pays ennemis... Nabuchodonosor, le roi qui a reconstruit ceci, demeure devant ta face<sup>1</sup>. »

Ainsi, voilà toute la vérité sur Babel ! Voltaire et Lacour avaient raison en ce sens, que les hommes de cette époque n'étaient pas plus insensés que tous les autres et n'avaient jamais pensé à élever une tour qui pût *s'élever jusqu'à la lune*... mais ils l'étaient assez pour élever un temple de *ratification* astrologique, c'est-à-dire fondée sur les sept lumières, autrement dit les *esprits des sept planètes*, et, de son côté, Dieu était assez jaloux de sa puissance pour ne pas laisser tant de gloire et d'honneur au grand dieu Mérodach et à Nébo, le *surveillant des légions célestes et terrestres*.

Quelle belle leçon d'archéologie donnée par une brique ! Quel enseignement sur le *désordre du langage* et sur l'*action simultanée* des trombes sidérales et telluriques, donné par qui ? par le roi Nabuchodonosor lui-même, dont le style réfléchit si bien ici cette incarnation du *moi*, que la Bible nous montre réalisée en sa personne !

Décidément, si la *vérité et l'histoire* pouvaient jamais être bannies des sanctuaires académiques de l'Europe, elles se réfugieraient dans l'argile et dans les briques mystiques de l'Asie.

On voudra bien convenir avec nous qu'une révélation aussi neuve eût bien mérité de la part de la presse un peu plus d'attention et de lumière<sup>2</sup>.

Dès 1851, M. Oppert, aidé de MM. Fresnel et Thomas,

1. Voir *Annales de philosophie chrétienne*, novembre 1856, p. 346.

2. Il faut bien remarquer encore que cette tour de Babel, restaurée, paraît s'être écroulée sur la première par les mêmes voies et moyens, puisque



ayant été, comme nous l'avons dit, chargé d'une mission scientifique en Mésopotamie, avait publié une relation d'après laquelle rien n'aurait jamais égalé comme importance cette capitale de l'idolâtrie, type et mère de toutes nos Babylones modernes : « Qu'on se figure, disaient ces savants, une surface dix fois grande comme Paris dans son enceinte actuelle, une surface plus grande que le département de la Seine tout entier, environnée d'une muraille de 80 pieds d'épaisseur et de 105 mètres ou 328 pieds de hauteur, c'est-à-dire précisément celle de la flèche des Invalides, voilà Babylone. » Il paraît qu'ici toute erreur est impossible, puisque d'une part M. Oppert a retrouvé sur le terrain même le module des mesures babyloniennes, et que de l'autre tous les chiffres d'Hérodote faisant de Babylone « un immense carré, dont chaque côté avait une longueur de 120 stades, bordée par une muraille épaisse de 50 coudées royales, sur une hauteur de 200, » se trouvent parfaitement confirmés par ce module et par la fameuse inscription de Naboukhadnezzar. Les pyramides ne sont plus rien auprès de ces proportions. Quant à Ninive, elle était au moins égale en importance.

nos voyageurs nous la représentent comme « une montagne calcinée par le feu. » Il est certain dès lors que cette première tour est celle dont Hérodote nous avait laissé la description en ces termes (l. I, ch. CLXXXI) : « Au milieu du temple de Jupiter Bélus s'élève une tour solide en longueur et en largeur ; sur cette première tour une autre est bâtie, une troisième sur celle-ci, et ainsi de suite, jusqu'au nombre de huit. On peut monter au sommet de toutes par une rampe qui circule en dehors d'elle. Sur la dernière tour, on a ménagé une grande chapelle où l'on voit un lit très-large, magnifiquement couvert et près duquel est une table d'or. Du reste, on n'y aperçoit aucune image de Divinité. Personne ne passe la nuit dans ce lieu, si ce n'est une femme seule, qui doit être du pays, *choisie par le dieu*, et que désignent les Chaldéens, prêtres de Bélus. Ces prêtres disent, et, à mon jugement, cela n'est pas croyable, que le dieu lui-même se rend dans ce temple la nuit,... etc., etc. » Hérodote ne parle, *de visu*, que sur la tour matérielle. Ce n'est donc qu'après lui, et pendant les cinq derniers siècles qui ont précédé l'ère chrétienne que, *pour la seconde fois, la montagne de briques* s'est vue de nouveau calcinée par le feu du ciel,... et que la grande ville, suivant la parole d'Isaïe, est devenue *grand désert*.

*Extrait d'une autre lecture faite à l'Académie des beaux-arts, par  
M. Jules Oppert, au sujet des inscriptions assyriennes  
cunéiformes.*

Les documents les plus anciens que nous possédions sont des briques employées par les rois antiques de la basse Chaldée et remontant sûrement jusqu'au <sup>xx</sup>e siècle avant l'ère vulgaire. Dernièrement, la Société asiatique de Londres a demandé à quatre personnes, travaillant chacune de son côté, la traduction d'une inscription du roi Tiglatpileser (en 1250 avant J.-C.); les quatre versions ont été trouvées assez concordantes pour ne plus laisser un doute sur la base de déchiffrement...

Toutes les inscriptions du fondateur de Khorsabad, Sargon, parlent des villes et des édifices qu'il fit construire. Son fils, le grand conquérant Sennachérib, ne nous a laissé que des documents de ce genre.

Comme toutes les nations antiques et modernes, l'acte même de la fondation était accompagné chez les Assyriens de cérémonies religieuses, dont les textes de Khorsabad nous ont transmis une description. Dans les inscriptions des taureaux, Sargon nous raconte d'abord le choix du terrain dans les termes suivants :

« Le roi, plein de sollicitude, respectant les désirs de son peuple, éleva ses regards : il décréta la pose de jalons, pour remplir le terrain de magnifiques édifices et pour délimiter les champs labourables. Dans la vallée, près de l'origine des montagnes, au-dessous de Ninive, je construisis une ville et je nommai son nom, *Hisri-Sargon*. Pour peupler cette ville et pour conserver la mémoire des autels détruits, j'ai construit des autels aux grands dieux et des palais pour y loger ma Majesté, j'ai enfoncé les pierres angulaires...

« Puis, je distribuai, dans l'intérieur de *Hisri-Sargon*, des places à *Nisroch*, *Sin (Lumus)*, *Samas (le Soleil)*, *Ao (Saturne)*, *Ninip-Sandan (Hercule)*, et aux sculptures représentant leurs divinités.

« *Nisroch*, donne-moi un fils ou une fille.

« Le peuple jeta ses amulettes.

« Je construisis un hypèture (hypèthre) couvert de peau de veau marin, avec de l'ébène, du tamarisc, du lentisque, du cèdre, du pin, du cyprès, du pistachier.

« Je fis une rampe tournante dans l'intérieur des portes et je posai, dans la partie supérieure, des poutres de cèdre et cyprès.

« Sur des tablettes en or, en argent, en antimoine, en cuivre, en plomb, j'ai écrit la gloire de mon nom, et je les ai posées dans les fondations.

« Celui qui attaque les œuvres de ma main, qui dépouille mon trésor, qu'*Assour*, le grand Seigneur, détruise en ce pays son nom et sa race...

« .... J'ai ouvert, vers les quatre régions célestes, huit portes.

« Le soleil me fait acquérir ma propriété, *Ao* creuse mes canaux ; je nommai les grandes portes du levant portes du *Soleil* et de *Saturne*.

« *Bel-Dagon* pose les fondements de la ville, *Myllita-Taauth* (la déesse de

la terre) triture dans son sein la pierre (*kesbet*) du fard; j'appelai les grandes portes du midi portes de Bel-Dragon et de Taauth.

« Oannès achève les œuvres de ma main; Istar (la déesse de la guerre), détruit les hommes; je donnai aux grandes portes du couchant les noms d'Oannès et d'Istar.

« Nisroch préside aux mariages des hommes; la souveraine des dieux (Mylitta-Zarpanit) favorise les naissances; je marquai les grandes portes du nord par les noms de Nisroch et de Mylitta.

« Assour donne la *labarum* (victoire) aux gloires des rois. A son choix, il protège leur armée et leur fortune; Ninip-Sandan (Hercule) pose la pierre angulaire de la ville, prédestine son armée à la victoire pendant des années éloignées. »

Les huit portes dont parle le texte ont été retrouvées dans les ruines de l'enceinte de Khorsabad.

« ..... Je choisis les emplacements aux fondations, j'y posai des briques non cuites; le peuple jeta au milieu d'eux des amulettes préservatrices contre les démons, comme pour détruire l'injure occasionnée par le creusement profond, en invoquant les dieux Nisroch, Sin, Mylitta, Soleil, Nébo, Ao, Ninip. »

L'inscription commémorative de la fondation de Khorsabad atteste le même fait qui, du reste, se trouve répété ailleurs dans le texte assyrien. Ces amulettes ont été retrouvées sous les taureaux des portes de la ville. Lorsque l'explorateur de ces ruines enleva la masse énorme d'un de ces monuments, il trouva une couche d'un sable très-fin, à peu près de deux centimètres d'épaisseur, et, dans cette couche, on rencontra une infinité de petites pierres de toute espèce, la plupart très-grossièrement travaillées, mais quelques-unes d'une exécution entièrement belle.

La tour de Babylone, aujourd'hui connue sous le nom de Birs-Nimroud, était formée de sept tours carrées, superposées, qui étaient supportées par une immense substruction. — Hérodote, qui rend compte de ce remarquable monument, compte cette base comme une première tour, et parle ainsi de huit bâtiments pareils. En haut, il y avait un grand temple, dans lequel il n'y avait qu'un lit où le dieu *reposait*. En effet, les textes nomment la tour l'endroit du *repos* du dieu Nébo.

..... Tout en bas, on voyait un temple consacré à Nébo. La tour de Borsippa était, il est vrai, spécialement réservée à ce dieu, comme à son épouse Nana; néanmoins, l'inscription citée parle expressément « du sanctuaire de Nébo qui est dans la pyramide, et qui se nommait *Babil* ou LE LIEU OU SE RENDAIENT LES ORACLES. »

Ainsi donc, d'après ce dernier détail, la tour de Babel n'était autre chose que la TOUR DU DIEU PARLANT.

## § III

La Babel du Mexique, Géants transatlantiques. — Les *Giganteia* ne sont pas des mythes.

A la *confusion* succède la *dispersion*, et malgré l'immense progrès que M. Lacour signale à cette époque dans le *perfectionnement progressif* des langues, nous trouvons plus rationnel de croire avec M. de Humboldt que, « trouvant partout les débris d'une langue primitive, ces débris attestent une *unité brisée*, et non pas un progrès synthétique. » La science, d'ailleurs, est bien forcée d'admettre le fait de la dispersion. Elle voit ou croit voir aujourd'hui les *Kimris* ou les *Anteceltes*<sup>1</sup> s'éloigner les premiers de la patrie commune, puis les Celtes<sup>2</sup>, puis les Pélasges, divisés plus tard en Grecs et en Romains, puis à peu près au même moment la race germano-slave, et plus tard enfin les Aryens, qui, sensiblement attardés au berceau de leur enfance, se lèvent les derniers pour devenir à leur heure les Persans et les nouveaux Indiens.

De cette race caucasique et blanche, quelques savants, passant à la race mongolique ou cuivrée, croient voir les cent familles, fixées longtemps dans les montagnes du *Chen-si*, descendre par le seul passage qui communique du plateau central de l'Asie dans les plaines de *Houang-ho*, où était la ville de *Tay-hiuen-fou* ou ville de la *première origine* des Chinois<sup>3</sup>.

1. Ou peut-être les constructeurs des habitations lacustres ou sur pilotis, que l'on retrouve aujourd'hui en Afrique, en Océanie et sur tous nos lacs de Suisse: (Voir, à ce sujet, le récent et très-curieux ouvrage de M. Troyon.)

2. Josèphe nous dit que les Gaulois étaient appelés *gomoristes*, parce qu'ils étaient venus peupler nos continents sous la conduite de Gomer. (*Antiq.*, l. I, ch. vii). Le prophète Ézéchiel fait allusion à cette même émigration, ch. xxxviii.

3. Voir les *Mémoires* sur les Chinois, t. I, p. 62. M. Renan, qui admet la possibilité d'un même berceau, dans l'Imaüs, pour les trois races, aryenne

Quant à la race noire, nous venons de la voir gagnant d'une part l'Afrique et de l'autre les Indes, sous le patronage des fils de Chus.

Mais qui pourra nous la montrer traversant l'Atlantique et réalisant jusqu'aux extrémités de la terre le *duplicata* de ces événements merveilleux, mais *duplicata* tellement fidèle qu'on le prendrait pour une sorte de radotage traditionnel, si tous les monuments n'étaient pas cette fois encore sous nos yeux.

Ainsi Babel n'est plus un fait isolé dans l'histoire; tout le monde sait l'étonnement d'Alexandre de Humboldt devant ces téocallis mexicains, « si parfaitement semblables, disait-il, au temple de Jupiter-Bélus, décrit par Hérodote et Diodore; » mais cet étonnement redoublait devant le plus grand, le plus ancien et le plus célèbre de tous, celui de Cholula. « On l'appelle aujourd'hui, disait-il, la *Montagne faite à mains d'hommes*... Orienté (comme toutes les pyramides égyptiennes) d'après les quatre points cardinaux, sa plate-forme a 2,400 mètres carrés, et sa base est deux fois plus grande que celle du Chéops... Ce grand téocalli, appelé comme l'autre la montagne de briques *non cuites*, avait à sa cime un autel dédié à Quetzalcoatl ou dieu *de l'air*. On sait que ce dieu-serpent (Coatl), est l'être le plus mystérieux de toute la théologie mexicaine... Mais il existe encore aujourd'hui parmi les Indiens une autre tradition *très-remarquable*, d'après laquelle cette grande pyramide n'aurait pas été destinée primitivement à servir au culte de ce dieu... En examinant à Rome les manuscrits mexicains du Vatican, j'ai trouvé cette tradition consignée dans un manuscrit de Pedro de los Rios, religieux dominicain qui, en 1566, copia sur les lieux toutes les peintures hiéroglyphiques qu'il put se procurer. « Avant la grande

(ou indo-européenne), sémitique et chamite, refuse d'y faire entrer les Chinois et ce qu'on appelle les races inférieures. Il ne tient aucun compte, par conséquent, des nombreux rapports établis entre l'hébreu et l'égyptien, puis entre celui-ci et le chinois, par des hommes comme G. de Humboldt, de Rougé, Bunsen, Lepsius, etc.

inondation, dit cette tradition (écrite), le pays d'Anahuac était habité par des *géants*... Lorsque les eaux se furent retirées, un de ces géants, Xelhua, surnommé l'Architecte, alla à Cholollan, où, *en mémoire de la montagne Tlaloc*, il construisit une colline artificielle en forme de pyramide; il fit fabriquer les briques dans la province de Tlamanalco, au pied de la sierra de Cocotl, et, pour les transporter à Cholula, il plaça une file d'hommes qui se les passaient de main en main. Les dieux virent avec courroux cet édifice, dont la cime devait atteindre les nues. Irrités contre l'audace de Xelhua, ils lancèrent *du feu* sur la pyramide; beaucoup d'ouvriers périrent, l'ouvrage ne fut pas continué, et on le consacra dans la suite au dieu de l'air, Quetzalcoatl<sup>1</sup>. »

Tout ceci sans doute est fort remarquable, mais ce qui ne l'est pas moins, c'est la légèreté avec laquelle le grand savant ajoute : « Cette histoire rappelle d'anciennes traditions de l'Orient que les Hébreux ont consignées dans leurs livres saints. Du temps de Cortez, les Cholulains conservaient encore la pierre qui, enveloppée dans un globe de feu, était tombée des nues sur la cime de la pyramide<sup>2</sup>. » Le père Rios, pour prouver la haute antiquité de cette *fable* de Xelhua, fait observer qu'elle était inscrite dans un cantique que les Cholulains chantaient encore en dansant autour du téocalli, et que le cantique commençait par les mots *Tulanian hululaez*, qui ne sont d'aucune langue actuelle du Mexique. « Dans toutes les parties du globe, reprend le baron de Humboldt, sur le dos des Cordillères, comme à l'île de Samothrace et dans la mer Égée, des fragments de langues *primitives* se sont conservés dans les rites religieux<sup>3</sup>. »

L'étonnement de M. de Humboldt redoublerait aujourd'hui

1. Humboldt, *Cordillères*, t. I, p. 114.

2. Nous verrons, dans un chapitre suivant, le caractère fatidique attribué, dans tous les temps, à ces pierres dont la science niait hier encore l'existence, et dont elle ignore encore aujourd'hui la provenance.

3. Id., *ibid.*, p. 116.

s'il pouvait lire, dans le tout récent et très-savant ouvrage de l'abbé Brasseur de Bourbourg, sur les antiquités mexicaines, tout ce qui concerne la fondation, *très-historiquement* reculée jusqu'au *x<sup>e</sup>* siècle avant notre ère, de la ville de Palenqué, par Votan<sup>1</sup>; ce dernier, non-seulement se dit lui-même venu de l'Orient, du pays des *Chivims* ou adorateurs des *serpents*, mais il affirme y avoir vu la tour de la *Confusion des langues*, dont probablement il aura voulu rappeler le souvenir à Cholula, pour le faire passer encore une fois, avec l'aide de son *dieu de l'air*, de la tradition dans l'histoire; tentative audacieuse qui, inspirée par les mêmes obligations de race, de famille et d'*initiation*, aura été punie comme la première et suivie des mêmes résultats. Si tous les détails fournis par M. l'abbé Brasseur sont exacts (et comment ne le seraient-ils pas, puisqu'on les retrouve chez toutes ces nations et que la pyramide *est encore là inachevée et tronquée?*)... il est difficile de résister à l'évidence d'une seconde Babel dans les plaines du Mexique.

Nous sommes ici dans l'ancien comme dans le nouveau monde, en pleine ère de ces *géants postdiluviens* que la Bible nous indique avec la même sobriété que les premiers, mais cette fois sous les noms de Chamites, Céphènes, Évéens, Hivimiens ou hommes - couleuvres, et dont elle désigne quelques noms et quelques séjours par les mots Og, Arapha, Nimrod, Goliath, Baran, vallée des géants, race des géants, etc.<sup>2</sup>.

1. Ce Votan, si l'on en croit les Tzendales, se disait donc de l'antique race des *Chanes* ou couleuvres (désignés dans l'Écriture par le nom de *Chivim*); il disait encore avoir été *initié*, et, par conséquent, longuement éprouvé dans les souterrains ténébreux du serpent, épreuve que sa qualité de *fils de serpent* lui avait seule permis de supporter. C'est en souvenir de ce trou du serpent qu'on aura construit, sur les bords de la rivière Huéhnélan, un sanctuaire qu'on appelle la maison *ténébreuse*. Nous reprendrons cette merveilleuse histoire du chef de la dynastie *très-historique* des Votanides.

2. *Deutéronome*, I. III, ch. II. — Id., *ibid.*, XIII. — *Rois*, II, ch. XXI, v. 18. — Id., *ibid.*, ch. XXIII, etc.

Par contre, l'indiscrette prolixité des nations augmentant tous les jours, celles-ci reprennent tout, augmentent tout, divulguent tout; à propos des Cabires, des Cyclopes, des Telchines et des Dactyles, etc., elles nous déroulent, et nous signalent sur une foule de points les traditions, les merveilles et les méfaits de ces hommes extraordinaires.

Pour nous en tenir aux deux premiers, nous serions complètement de l'avis de M. Maury qui les réunit en une seule corporation présidée jadis à Lemnos par Héphaistos ou Vulcain, s'il ne s'obstinait pas à ne voir dans cette corporation qu'une transformation des deux principes ignés, solaires et terrestres, en prêtres et en forgerons<sup>1</sup>. Qu'il étende la question autant qu'il le voudra, qu'il reconnaisse avec raison ces grands artistes de la civilisation naissante dans les Adylas ou Ribhavâs des Védas, dans les Héliades de l'île de Rhodes, les Telchines de Teumesse, les Dactyles de Chypre, les Drukhs des livres zends, etc., il sera toujours obligé, s'il veut rester fidèle à la tradition générale, de *dédoubler* sa transformation et de voir ici, en outre de la personnification, de très-réelles personnes.

Nous saurons plus tard ce que pouvaient être ces dieux métaphysiques. Dans ce moment il n'est question que de leurs interprètes ou médiums. Or M. Maury remarque avec raison que le nom de ces Cabires dérive du mot hébreu *kabirim*, le même que *gabirim* (ou *gibborum* ou *forts*), que nous voyions tout à l'heure appliqué aux géants. « Et en effet, dit-il, les Cabires figurent comme puissances démiurgiques dans Sanhoniathon<sup>2</sup>.

Ainsi donc l'identité étant manifeste, la réalité de cette *seconde édition* de géants dépend de la première, et nous devons savoir à quoi nous en tenir sur celle-ci.

Pour peu qu'il reste de crédit à la Bible, ceci devient effrayant pour l'incroyance, car il ne s'agira plus désormais

1. *Histoire des religions de la Grèce*, t. I, p. 204 et suiv.

2. *Ibid.*, p. 204.



que de remplacer les deux yeux de Og par l'œil rond de Polyphème, et cela ne tire pas à conséquence. Mais tranquilisons-nous, M. Maury ne soulèvera pas le plus léger pli du voile. Pour lui les géants n'existeront ni d'un côté ni de l'autre, et le Cyclope continuera à demeurer ce qu'il a toujours été pour tous nos archéologues. Pour eux, comme pour lui, « Polyphème c'était l'Etna, l'œil rond c'était le cratère, ses cris (*polyphemia*) le mugissement du volcan, ses marteaux le travail souterrain, sa forge l'éruption, les décharges électriques, etc., etc. » A merveille, cela va tout seul, et cette fois nous concevons que la tradition générale ait bien pu s'y méprendre... Mais malheureusement voici que la tradition nous apporte comme pièces justificatives de tels détails topographiques et de telles merveilles archéologiques, que si nous enlevons tout le merveilleux aux personnes, nous allons centupler celui des monuments : ceux dont nous parlons sont les fossiles d'une architecture évidemment surhumaine. Qui nous rendra, dans nos jours de physique et de lumières, les procédés et les engins dont savaient user toutes ces *forces volcaniques* pour élever des *monstruosités* architecturales comme celles de Tirynthe, Mycènes, Nauplie, etc. ? Nous ne voulons pas des géants, dites-vous ; eh bien ! voici leurs œuvres, c'est-à-dire des *giganteia* ou des œuvres impossibles à la nature humaine d'aujourd'hui : mythes, si vous le voulez, mais *mythes* qui ont élevé des cités comme on ne saurait plus bâtir un village.

Persée, tout *mythe* qu'il est, ramène d'Orient les Cyclopes qui lui bâtissent, bel et bien, rien que les murs de Mycènes. Prætus, qui est un *mythe* à son tour, ramène de Lycie les mêmes *forces volcaniques* qui lui bâtissent, bel et bien, rien que les murs de Tirynthe. Vraiment, nous le croyons bien que « c'est là un fait digne d'attention <sup>1</sup> ! »

Par conséquent, il est triste de lui en prêter assez peu pour croire s'être tiré d'affaire par une simple distinction entre

1. Article de MM. Maury et Guignault. (*Creuzer*, t. III, p. 1056.)

ces ouvriers *réels* et ces cyclopes *fabuleux* de la Sicile et de Lemnos, qui « paraissent avoir été *mis en rapport* avec des êtres dont l'histoire était *toute mythique* <sup>1</sup>. » D'abord la distinction n'est pas facile; puis il ne faut pas oublier que bien loin d'employer, comme les Égyptiens, des millions de bras, les Cyclopes travaillaient presque SEULS, notez-le bien, à des édifices qu'on les regardait élever.

Laissons donc la Sicile et Lemnos, et contentons-nous de nos cromlechs et des *giganteia* qui nous entourent, « car, dit excellemment M. Troyon, cette érection de blocs informes était propre à des peuples très-divers; les *menhirs* des Suèves sont tout pareils à ceux que l'on attribue aux Celtes, ceux de l'Asie à ceux de l'Amérique, etc. <sup>2</sup>. »

« Dans tous ces monuments, dit à son tour la *Revue archéologique* de 1850, p. 473, chaque pierre est un bloc qui fatiguerait de son poids nos plus puissantes machines. Le mot *matériaux* devient même inapplicable. Vous diriez, en parlant de ceux du comté de Perry aux États d'Ohio, disposés comme ceux de Mycènes et de Tirynthe, que la *magie* s'en est mêlée. » Certains blocs, en effet, étaient déjà bien suffisamment merveilleux par leur poids de 500,000 kilog., pour qu'un homme comme Creuzer en ait perdu la tête. « Il est difficile, dit-il, de ne pas *soupçonner* dans ces constructions de Tirynthe et de Mycènes des *forces planétaires* supposées mues par des puissances célestes et analogues aux fameux Dactyles... On sait que les murs cyclopéens datent de l'époque pélasgique, époque où, sous l'influence d'une caste sacerdotale toute-puissante, furent exécutés à la fois ces travaux *surhumains* et mises en circulation les *influences mythiques* qui les concernent <sup>3</sup>. »

Qu'en dit-on? Voici des *travaux surhumains* attribués à des *influences mythiques* ou à des *forces planétaires*, qui

1. Art. de MM. Maury et Guignault. (*Creuzer*, loc. cit.)

2. Troyon, *Habitations lacustres*, p. 385.

3. Creuzer, *Pélasges et Cyclopes*.

étaient en même temps une *caste sacerdotale* !... O Creuzer !...

Voilà le produit net de tous les efforts académiques tentés pour *fuir* une vérité !

Que le même auteur avait donc encore une fois raison de s'écrier : « Les Cyclopes, sujet d'énigme et de recherches, même pour les anciens dont les solutions n'ont pas toujours été heureuses, et qui n'a pas fourni moins d'occupation et d'embarras à un grand nombre de critiques modernes<sup>1</sup> ! »

Mais ouvrons donc les yeux, et, au lieu d'étouffer au plus vite, comme on le fait ici<sup>2</sup>, un aperçu de Schelling aboutissant « à la magie, » rappelons-nous que les Cyclopes venus de Crète et de Phénicie à Samothrace étaient les desservants des terribles mystères de ce lieu ;... que ces polytechniciens sacrés ne préludaient à leurs œuvres que par *oracles*, *initiations* et *sacrifices* ;... qu'ils n'étaient, dit-on, « qu'en petit nombre, UNE CENTAINE TOUT AU PLUS<sup>3</sup>, » et que les forces corporelles jouaient un rôle si minime en tout ceci, que les Pélasges, hommes comme nous, se voyaient à *peine* initiés par eux, qu'ils allaient porter partout le *secret* de ces grandes *loges proto-maçonniques* et réussir comme elles... Rappelons-nous que le père de l'histoire associait les Cyclopes à Persée, « fils lui-même, disait-il, d'un démon assyrien<sup>4</sup> ;... » que Palæmon, celui d'entre eux auquel on avait élevé un sanctuaire, était (selon M. Raoul-Rochette) l'Hercule tyrien, l'érecteur des colonnes sacrées de Gadir, chargées de caractères mystérieux dont le mage Apollonius se vantait plus tard de posséder la clef<sup>5</sup> ;... que partout ces monuments s'élevaient sous le patro-

1. *Symbol.*, t. II, 303.

2. Article de MM. Maury et Guignault. (*Creuzer*, loc. cit.)

3. *Id.*, *ibid.*

4. Hérodote, l. VI, p. 54.

5. M. Raoul-Rochette ne pouvait cependant mieux déshonorer son Hercule qu'en nous le montrant, sous l'enveloppe du cyclope-mineur, portant, comme tous ces artisans, une lanterne au milieu du front, « *ce qui explique*, dit-il, l'œil frontal dont on les a gratifiés. »

nage de « forces malfaisantes<sup>1</sup>, » ce qui nous explique pourquoi les gigantesques débris d'Ellora, aux Grandes-Indes, étaient couverts des figures de Siva (le dieu du mal) et de Viswakarmâ, son artisan, etc., etc...

Hélas ! quant à la possibilité physique et à la mise en scène de cette dynamique impossible, si nous eussions tous été moins savants, il eût suffi peut-être de regarder autour de nous, il y a neuf ans, pour voir de lourds fardeaux rester suspendus en l'air (comme les tables de M. de Gasparin), SANS AUCUNE ESPÈCE DE CONTACT, ou comme le piano pesant 300 kilos, *qui, pendant quinze jours de suite*, en présence de témoins nombreux et distingués, *se soulevait tout seul et faisait l'effet de n'avoir plus aucun poids ;* » faits attestés entre autres par un des plus savants professeurs de Genève<sup>2</sup>. Forts de ces expériences personnelles, nous aurions compris tout de suite la possibilité de masses énormes *s'aidant elles-mêmes*, pour venir se dresser, à cent lieues peut-être de leur point de départ, comme celles de Stone-Onge et de Carnac, ou peut-être mieux, qui sait ? se superposer, comme à Thèbes, les unes aux autres à la voix d'un MÉDIUM INITIÉ, puisque, *sans l'être*, et presque toujours sans comprendre, nos Cyclopes et nos Orphées de salon commençaient à nous donner déjà la toute petite monnaie de cette dynamique, réputée fabuleuse malgré son évidence.

Malheureusement nous étions trop savants pour regarder, trop aveugles pour voir, trop renseignés pour croire, et trop prévenus pour comprendre... Mais plus heureuses que nous, pour peu que leur catéchisme ne fût pas tout à fait oublié, nos... *portières* comprenaient à merveille, comme elles comprendraient également bien toutes ces questions de mythologie et d'histoire qui nous font perdre la tête. Pas plus que le peuple d'Athènes et de Rome, le nôtre ne s'aviserait de

1. *Creuzer*, *ibid.*

2. M. Thury, professeur d'histoire naturelle. (Voir son récit, *Append. complémentaire du 1<sup>er</sup> Mémoire*, ch. III.)

violier à ce point-là ce consentement universel, que Cicéron définissait « une grande loi de la nature. »

Maintenant, comme le disait tout à l'heure une Revue, « grâce à la communication *facile et constante* entre les deux mondes, cette dernière étape de l'idolâtrie cabirique s'était rapidement répandue sur la surface de la terre ; grâce surtout à l'assistance en tous lieux et en tous temps des mêmes maîtres, la transfusion s'opérait comme l'éclair, et certes on ne sera pas plus étonné désormais de retrouver les hiéroglyphes égyptiens au Mexique où sur les bords du lac *Ontario*, que de rencontrer dans les cavernes de l'ancien monde les crânes des *Caraïbes* et des *Peaux-Rouges* <sup>1</sup>.

A plus forte raison comprendrons-nous désormais l'irradiation générale, sur nos continents unis, d'une idolâtrie qui tout de suite avait eu les bras aussi longs. Nous allons désormais la retrouver sur la surface du monde entier, très-diverse, il est vrai, dans ses formes et ses nuances, très-identique, au contraire, quant à son but final et quant au surhumanisme évident de ses phénomènes, que nous diviserons en sept chapitres principaux :

1° FÉTICHISME ou culte des esprits se manifestant *dans* un être ou *dans* un objet quelconque ;

2° COSMOLATRIE ou culte des esprits se manifestant *par* les phénomènes cosmiques naturels ;

3° SABÉISME ou culte des esprits, vrais ou supposés, des astres et des planètes ;

4° HÉROÏSME ou culte des MÉDIUMS historiques ;

5° NÉCROLATRIE ou culte de leurs MANES, et consultation des morts ;

6° DIVINATION ou révélations *surintelligentes*, obtenues par des moyens ou *conducteurs* divers, inanimés ou vivants ;

7° THAUMATURGISME ou accomplissement d'actes dépassant évidemment toute la puissance humaine.

1. Voir l'Introduction et la fin du deuxième chapitre.

Nous retrouverons, il est vrai, sinon toutes ces choses, au moins *quelque chose de tout cela* dans la religion orthodoxe, et nous tâcherons (au chap. *Pneumatologie et Thaumaturgie comparées*) de bien préciser la profondeur de l'abîme qui sépare, sur des terrains si différents, des pratiques en apparence si semblables.

M. le D<sup>r</sup> Littré nous accorde que, sous l'étendard païen, ce sont précisément ces pratiques « qui ONT REMPLI ET GOUVERNÉ TOUTE LA TERRE, » et puisque selon lui « LA GRANDE ET SINGULIÈRE MANIFESTATION DES PHÉNOMÈNES ACTUELS n'est qu'une forme nouvelle de celles qui présidèrent à la formation de TOUTES LES SOCIÉTÉS ANTIQUES<sup>1</sup>, » il ne s'étonnera pas qu'a-

1. « L'AMÉRIQUE PEUPLÉE PAR L'AFRIQUE ET PAR L'ASIE. » Nous avons déjà dit de l'Atlantide submergée que « si elle n'existait pas il faudrait l'inventer; » plus nous avancerons dans cet examen comparatif des deux mondes, et moins nous pourrons nous passer de cette nécessité. Théopompe dit, dans sa *Méropide* si suspectée, que « les Phéniciens seuls naviguaient dans ces mers qui baignent la côte occidentale de l'Afrique, mais qu'ils le faisaient avec un tel mystère, que souvent ils en venaient à faire sombrer leurs propres navires pour dépister les étrangers trop curieux. »

Aujourd'hui, voici qu'un nouveau peuple, mentionné par beaucoup d'Antiens et rejeté par nous, en *haine* des Grecs et de leurs présents, surgit à nouveau dans la science : c'est celui des *Berbers*. M. Pascal Duprat (*Races du nord de l'Afrique*) les identifie avec les Lydiens descendant, selon lui, de Labaïm, petit-fils de Mesraïm, et établis près du golfe Arabique. Nous voici donc bien près des Phéniciens; ne pourrait-on pas faire de *Lyb* et de *bers* les *Ibères*? Puisque M. Duprat nous montre ces Asiatiques envahissant de très-bonne heure le nord de l'Afrique, ce seraient eux évidemment qui auraient peuplé l'Espagne (antique Ibérie) et les pays basques. Ceci nous expliquerait parfaitement le rapport très-étroit, et de conformation et d'usages, signalé plus d'une fois entre nos habitants du Béarn et certaines populations américaines; on a retrouvé jusqu'à leurs jeux, et jusqu'aux noms qu'ils leur donnent. M. Gosse, de Genève, établit (a) que les races du Pérou se divisent en deux races principales, et que l'une d'elles (les Huancas) se distingue par une très-singulière déformation du crâne, due probablement à une pression mécanique exercée sur le cerveau des nouveau-nés. Or, cette coutume se retrouve précisément aux Canaries, c'est-à-dire, à la *moitié du chemin* entre le Pérou et le Béarn, où la même coutume paraît s'être conservée longtemps. Au reste, M. Gosse ajoute, d'après Mayen, que de ces deux races du

près avoir suivi avec lui le développement des trois premières étapes, nous baptisons cette dernière et récente manifestation du nom de QUATRIÈME ÉTAPE DE L'IDOLATRIE.

Pérou, l'une pacifique et civilisatrice, et d'origine asiatique, aurait occupé primitivement les côtes de la mer Pacifique, tandis que l'autre, aventureuse et guerrière, serait venue des régions de l'est et aurait envahi toute la côte qui regarde de ce côté. Un usage très-remarquable vient encore confirmer cette double origine : c'est que, pendant que les momies des plateaux avaient dans leurs cercueils la tête tournée du côté de la mer Atlantique et que leur mode de conservation ressemblait à celui des Canaries, les autres momies étaient tournées du côté de la mer Pacifique.

Nous savons parfaitement que les vaisseaux *berbers*, dont nous venons de parler, suffiraient à l'explication du transport; mais comment expliquer, sans un milieu *ferme*, celui des espèces animales africaines acclimatées en Amérique et certainement détruites en ce pays par le déluge ?

Nous ne pensons pas que les Phéniciens se soient amusés au commerce des jaguars, des chacals, etc.

---

## APPENDICE K

### CHAPITRE X.

---

#### L'ANTIBAPTÊME DU PAÏEN.

Ce serait manquer à l'ordre logique de notre œuvre que de ne pas préluder à la revue de toute la magie antique par l'examen de l'acte préparatoire qui semblait lui donner le droit d'entrée et de libre parcours.

Posons d'abord ces deux principes : l'idolâtre ne sera jamais thaumaturge, *tant que son dieu ne sera là*, comme il ne sera jamais vrai païen s'il ne reçoit pas le baptême de son culte, ou l'*antibaptême* relativement au nôtre.

Nous avons insisté fort au long sur la majesté des exorcismes qui précèdent chez nous ce sacrement : « Au nom du Dieu vivant, sors de ce corps, etc., etc. »

Ici nous possédons l'inverse. « Demeure, » dit au dieu celui qui n'est pas baptisé ; « reviens, » dit à son tour le chrétien apostat, et tout aussitôt l'ennemi que nous avons laissé « tournant, comme un lion rugissant, » autour de son ancien domicile, ne se le fait pas répéter deux fois, et, profitant de la moindre ouverture que la *réaction* lui ménage, rentre avec « sept amis plus puissants que lui-même » dans la maison nettoyée et parée dont parle l'Évangile.

Or de pareils engagements ne se contractent pas sans échange de paroles, de promesses, de signes et sans caractère imprimé. Le païen possède aussi ses fonts baptismaux, et bien qu'il les remplisse ordinairement d'*eau lustrale*, c'est le sang qui, dans les beaux et grands jours, le remplace pour lui comme *matière* du sacrement.

Il en est ainsi du sens moral de la cérémonie, et de même que le chrétien promet de renoncer à toutes « *les œuvres du mauvais*, » de même le *mauvais* glisse dans son contrat autant de clauses infâmes et



de simulacres de *ses œuvres*, qu'il peut le faire sans trop compromettre sa dignité. Il est prouvé aujourd'hui que, malgré le puritanisme des initiations antiques, elles ne différaient guère de nos initiations modernes, et que certains passages de Pythagore et d'Eschyle se reconnaissent parfaitement dans certaines formules marmottées aujourd'hui par le Cafre ou par le *Vaudou* des Antilles.

Il n'y a rien de tel que de servir le même Dieu, pour vivre en parfaite fraternité dans tous les siècles des siècles.

Toute société *secrète* ayant son pacte, ses promesses et ses signes, parfois connus et reconnus du seul *grand pontife* fondateur, le *théurge* ne diffère à cet égard du *goète*<sup>1</sup> qu'en ce qu'il peut faire innocemment un léger *bien* sous le drapeau d'un effroyable *mal*. Julien était théurge, c'était l'initiation même sur le trône, et bien que plus d'une plume chrétienne se soit plu, de nos jours, à diminuer l'horreur qu'il inspirait à nos pères, est-il beaucoup de goètes qui aient fait plus d'honneur à leur titre que ce *favori du soleil*, que ce philanthrope couronné, lorsque, *pour mieux agir*, il consultait, après les avoir entr'ouvertes, les entrailles des mères enceintes qu'il suspendait vivantes par les cheveux?

Au reste, il y avait des baptêmes et des initiations de tous les ordres. Pas n'était besoin d'avoir assisté aux grands mystères d'*Éleusis* ou d'*Isis* pour entrer dans l'alliance ou dans l'intimité de leurs dieux. Ces grandes épreuves mystiques étaient plutôt la voie des parfaits et de l'ambitieuse sainteté qui voulait monter jusqu'à l'*épopsie*, sorte de baptême extatique transcendant. Le commun des martyrs avait le sien dans l'enfance ou bien dans la jeunesse. Voyons-en quelques exemples.

Laissons de côté toutefois les initiations grecques trop connues, et que plus tard nous étudierons plus à fond<sup>2</sup>. Oublions pour un moment les initiations orphiques dans lesquelles le serpent jouait son rôle ordinaire, les mithriaques pendant lesquelles on se faisait arroser par le sang d'un taureau, les éleusinies dont l'imprudent Eschyle faillit payer de sa vie les révélations indiscrètes, à propos du sort réservé à Jupiter par la *femme* et son *fil*s<sup>3</sup>... Mais apportons quelque attention à ce baptême phénicien qui consistait à faire prendre un bain au néophyte, à lui faire boire un simple verre d'eau froide, à placer sur sa

1. On appelait *théurgie* la magie *relativement* bonne, comparée à la *mauvaise* ou *goétie*.

2. Au chapitre: « *Le temple et ses mystères*. »

3. Voir chap. VI, § 2.

tête une tête de brebis tout fraîchement égorgée, et à lui faire poser un genou sur une peau de faon, préparée à cet usage.

On voit qu'Atys et Astarté n'étaient pas exigeantes.

Nous avons déjà parlé d'un bas-relief égyptien nous montrant un mysthe recevant sur sa tête un double jet de croix lustrales souillées par l'invocation de Sérapis, autrement dit du Pluton égyptien. Mais faisons bien attention à ce surnom de *baptés* que l'on donnait, dans la Thrace, aux *baptisés* de Cotytto, à laquelle on *appartenait* dès qu'on avait subi les ablutions et bu dans une coupe en forme de PHALLUS priapique. Ce baptême, où se révélaient tous les instincts du maître, passa de la Thrace en Grèce, et de la Grèce à Rome, où les *chastes* Vestales se firent un honneur de l'administrer elles-mêmes, comme préparation aux mystères de la *bonne déesse*.

Les *vénérables* druides, comme leurs vierges de l'île de Sein, si puissantes dans l'*art de soulever les tempêtes*, n'en arrivaient jamais là avant d'avoir répandu le sang, cueilli le gui sacré, ceint leur front de *verveine* ; mais surtout (voici la dominante) avant d'avoir été prier dans son bois de chêne, en regardant toujours à *leur gauche*, le maître de ce bois, *qu'ils tremblaient cependant de rencontrer*<sup>1</sup>.

Aux Indes, pour le baptême du jeune Brahme, toute la famille se réunit, on l'entoure, on le frotte d'huile, puis on l'offre à Ganesa, le dieu des obstacles, représenté par un petit cône de bouse de vache, on jette sur le feu sacré du riz bouilli, on fait l'invocation du *dieu ami* auquel on voue l'enfant et que l'on fixe dans un vase, désormais son tabernacle; on rase ensuite l'initié, et, après lui avoir confié à l'oreille les *secrets* du brahmanisme, on se livre pendant trois jours aux joies et festins de la famille, après lesquels on renvoie dans son vase le *dieu ami*, et tout est terminé.

1. Le bénédictin D. Martin, auquel nous avons déjà reproché ses méprises sur cette *gauche* (voir t. I, p. 16), a l'air de ne pas mieux comprendre la signification du mot *druides*, si bien tiré cependant par le P. Perron des mots celtiques *deru* (chêne) et *hud* (enchanté). D. Martin la repousse par cette seule raison « qu'il faudrait alors l'appliquer également aux dryades, aux bama-dryades et aux druides de Crète ». Mais pourquoi vouloir toujours limiter à un peuple ce qui appartenait à plusieurs? Lorsque le sauvage des Antilles, s'arrêtant devant certains chênes, prononce ces paroles : « O toi, qui *t'es fixé* sous l'écorce de *ce* chêne, je te recommande ma femme, mes enfants, etc. », il fait acte de druidisme, et soyez bien certain, ô savant! qu'il a remarqué sur *ce* chêne *quelque chose* qui, de loin, vous fait sourire, mais qui, de *près*, l'a fait trembler plus d'une fois. C'est encore lui qui fait de *l'observation* pendant que, vous, vous restez dans votre *à priori*.

Jusqu'ici, répétons-le, ce n'est qu'une consécration, hors de laquelle pas de salut; c'est la condition préalable, le premier degré de la grande échelle que graviront plus tard ceux-là seulement que l'on jugera, sur bonnes preuves, prédestinés aux pouvoirs magiques.

Quant aux fruits portés par le *baptême*, si l'on veut bien les apprécier, il faut pénétrer dans les secrets des sauvages et mesurer par eux toutes « les profondeurs de Satan. »

La *régénération* des nègres de la Guinée dure cinq ans et s'accomplit au fond d'un bois qui devient impénétrable et sacré à quatre lieues à la ronde, et dont ils sortent en dansant l'étrange et convulsive ronde du *belli*. Les jeunes filles ont aussi leur bois, leurs danses, et la *circoncision* douloureuse qui devient le sceau de leur consécration spirituelle.

Dans la province de Matomba, on fait à ces jeunes filles de larges taillades en *demi-lune* sur les épaules, et on les conduit devant Maramba, qui devient leur dieu, sans qu'elles portent sur elles son image.

De ces taillades au tatouage il n'y a qu'un pas, mais celui-là se tromperait fort qui n'accorderait aucune signification à ces découpages cutanées si bizarres et si diverses. Il y a là toute une langue mystérieuse qui attend encore son Champollion, et qui, avant d'arriver au Mexique ou dans la Polynésie, a passé par tous les peuples du monde, depuis les Éthiopiens jusqu'aux Germains et aux Francs.

C'est l'engagement du baptême.

« Le tatouage, dit M. Leblanc, imprimait dans l'homme un caractère religieux et indélébile, symbole d'une nouvelle naissance. Ainsi le démiurge inférieur des Celtes était tatoué; selon le capitaine Manby, le tatouage polynésien est une sorte d'écriture hiéroglyphique que les chefs et les prêtres comprennent d'un bout à l'autre de l'Océanie. Chaque individu porte, tatoué sur son corps, le récit détaillé des initiations auxquelles il a été admis<sup>1</sup>. »

Quand Malte-Brun établit, un des premiers, l'existence de cette langue hiératique, la science se récria; aujourd'hui le soupçon est devenu une certitude.

Le tatouage est le blason écrit et spirite du sauvage.

Au Brésil, celui des jeunes filles atteint véritablement les proportions du martyre. Dès qu'elles ont donné les premières marques de nubilité, on les rase, puis avec une dent d'acouti on leur tranche la chair du dos, en forme de croix de Saint-André, de manière que

1. *Des religions*, t. III, p. 430.

le sang ruisselle de toutes parts; on frotte ensuite ces abominables plaies avec de la cendre de courge sauvage aussi corrosive que la poudre à canon, puis, après leur avoir lié les bras et les jambes, on les couche dans un hamac jusqu'au jour de la *seconde purgation*, après laquelle on leur découpe tout le reste du corps, depuis la tête jusqu'aux pieds, d'une manière encore plus cruelle que la première fois. Elles rentrent cette fois dans leur lit pour trois mois; après quoi, frottées d'une huile noire, et *marquées* à tout jamais du sceau divin, elles commencent à vaquer à leurs affaires.

Mais si l'on veut pénétrer encore plus avant dans l'esprit de l'*anti-baptême*, il faut lire, dans les *Antiquités mexicaines* de l'abbé Brasseur de Bourbourg, tout ce qui regarde les mystères du *nagualisme*<sup>1</sup>. Il en a donné un très-curieux résumé dans un journal. « Les missionnaires, dit-il, trouvèrent cette étrange superstition établie d'un bout du Mexique à l'autre, et c'est elle qui jusqu'ici n'a cessé d'être le plus grand obstacle à la conversion des indigènes. La plupart des ministres de l'idolâtrie avaient bien été baptisés au moment de la conquête; mais uniquement guidés en cela par le désir de vivre en paix avec les conquérants, ils n'avaient eu rien de plus pressé que de retourner à leurs dieux, à leurs cavernes, et de procéder à leur débaptisation, c'est-à-dire à l'initiation au nagualisme<sup>2</sup>.

« Aussi, avant d'admettre le postulant à l'initiation, le maître nagualiste lui faisait-il *renoncer* au Sauveur et maudire l'invocation de la Vierge et des Saints. Il lui lavait ensuite la tête et les diverses parties du corps où il avait reçu les onctions du baptême, afin, disait-il, d'en effacer toute trace... L'enfant recevait ensuite le nom correspondant au jour astrologique qui l'avait vu naître; c'était ce qu'on appelait *prendre le nagual*. On le vouait au *protecteur visible ou invisible* de toute sa vie, à celui qu'il devait regarder, selon l'expression de l'évêque de Chiapas, comme les catholiques regardent leur ange gardien. Le maître alors ouvrait à l'enfant une veine derrière l'oreille ou dessous la langue, en tirait quelques gouttes de sang à l'aide d'une lancette d'obsidienne, et l'offrait au démon comme une marque de servage et comme le signe du pacte que l'enfant contractait avec son nagual. Avant de le quitter, le maître désignait au père de l'enfant la forêt ou la caverne où, à l'âge de raison, celui-ci devrait se rendre, afin de

1. Ce mot vient de *nahual*, génie, démon familier et Satan; de là le nom de *nahuatlèques*, donné primitivement aux Mexicains et encore aujourd'hui aux sept tribus de la langue *aztèque*.

2. Le *Moniteur* des 16 et 17 mars 1854.

*ratifier en personne, avec son nagual, le contrat conclu en son nom. Puis, après le départ du maître, on allait chercher le curé de la paroisse pour administrer, pour la forme, le baptême chrétien, politiquement nécessaire, mais, suivant eux, paralysé à l'avance. »*

Nous allons maintenant laisser ce pauvre idolâtre dormir sur ces deux baptêmes ennemis, et croître jusqu'au jour fixé à l'avance où le maître nagualiste, fidèle au rendez-vous, viendra le chercher pour le présenter, au fond des forêts, à l'ami qu'il n'a pas encore vu et qui va désormais lui parler *face à face*.

Nous étendre davantage sur la personne de cet ami, ce serait anticiper sur le chapitre suivant, dans lequel il va nécessairement trouver place.

Toutefois, nous en avons dit assez pour prouver qu'avant tout ce qui constitue le paganisme idolâtrique, c'est le *renoncement* à tout ce qui pourrait contredire Satan « dans ses pompes et dans ses œuvres. »

---

# APPENDICE L

## CHAPITRE X.

### LIVRES HERMÉTIQUES ET SACRÉS DE L'IDOLATRIE.

---

#### 1. — *Livres hermétiques.*

Après l'examen des conditions imposées au païen, et préalablement à la revue de tous ses rites, c'est notre devoir d'étudier le plus sommairement possible le résumé de ses catéchismes et de ses livres hermétiques et sacrés. Commençons par les premiers.

Il y a bien peu d'années *encore*, les livres appelés *hermétiques* n'étaient pour tout le monde que ce qu'ils sont encore aujourd'hui pour la majorité des savants, c'est-à-dire une bibliothèque de romans menteurs, composés depuis l'ère chrétienne, dans un triple intérêt de spéculation, de *piperie* ou de fraude pieuse. Aux yeux de la critique du XVIII<sup>e</sup> siècle, nous l'avons déjà vu, tout était faux, hormis ses arrêts. Faux Hermès, faux Orphée, faux Zoroastre, fausses Sibylles,... etc., tout était apocryphe et récent.

Aujourd'hui nous commençons à trouver toutes ces sévérités bien vieilles, et chaque jour apporte un encouragement puissant à cette nouvelle manière d'envisager les choses.

Depuis longtemps on ne tenait plus aucun compte de cette affirmation du père Kircher, que « tous les fragments connus sous le nom de Mercure Trismégiste, de Bérose, de Phérécyde de Scyros, etc., étaient des écrits échappés à l'incendie qui dévora les 400,000 volumes de la bibliothèque d'Alexandrie. On sait que celle-ci avait été formée par les soins d'Aristote, et d'après les ordres de Ptolémée Philadelphie, avec et sur les anciens manuscrits hiéroglyphiques chaldéens, perses, ba-

byloniens, montant également à 100,000, comme Josèphe et Strabon nous l'attestent.

On avait encore oublié tout ce que Clément d'Alexandrie nous avait appris des 30,000 volumes de Thoth qui figuraient dans la bibliothèque du tombeau d'Osymandias, sur la porte duquel était écrit : « Le remède de l'âme. »

Mais depuis que Champollion a trouvé sur les monuments les plus anciens la teneur de ce *Pimandre* et de cet *Asclépias* prétendus apocryphes ; depuis qu'il les a proclamés « l'écho et l'expression fidèle des plus antiques vérités ; » depuis qu'on a retrouvé, *mot pour mot*, quelques hymnes de ce *faux* Orphée dans plusieurs inscriptions hiéroglyphiques adressées à certaines divinités ;... depuis que Creuzer a signalé les nombreux passages empruntés aux fragments de ces hymnes orphiques par Hésiode et par Homère qui ne les avaient même pas compris ; depuis enfin que la prescience des sibylles s'impose d'office à la suite de celle du *Prométhée* d'Eschyle (v. ch. vi, §2), on a senti la nécessité d'amnistier ces chrétiens calomniés et de confesser que tout ce vieux catholicisme n'a décidément plus de date, et que le contenu de tous ces apocryphes se retrouve dans la nuit des âges, au fond le plus secret des sanctuaires de l'Égypte, de la Chaldée, de la Phénicie et des Indes <sup>1</sup>.

A propos d'astronomie, nous montrerons plus tard à quelles sources Pythagore avait puisé ce qu'on appelle aujourd'hui ses *intuitions*, comme à propos de Thoth retrouvé chez tous les peuples du monde nous indiquerons les origines très-probablement patriarcales de ses anciens et mystérieux écrits, si conformes à la Bible quant au fond, si différents dans les détails.

Car voilà ce qui les différencie ; ces écrits si édifiants, si magnifiquement théologiques dans leur partie principale, se trouvent tout à coup faussés, souillés, *démonisés* pour ainsi dire sur le revers de leurs

1. Jusqu'ici, on s'accordait à attribuer la rédaction actuelle des écrits d'Orphée, et surtout celle des *Argonautiques*, à un certain Onomacrite qui vivait du temps de Pisistrate, de Solon et de Pythagore, c'est-à-dire vers le milieu du vi<sup>e</sup> siècle avant notre ère et 800 ans après Orphée ; mais on convient maintenant que ce ne fut tout au plus qu'un renouvellement dans leur forme. Il ne faut pas oublier, en effet, que, du temps de Pausanias (v. *Descr. Græc.*, ix, 30), il y avait une famille sacerdotale qui répétait de mémoire les hymnes orphiques, transmis de génération en génération, et qui les chantait dans les mystères ; quant au fond du poème des Argonautes, M. Vivien Saint-Martin croit (*Découv. géol.*, t. I, p. 343) qu'il remonte bien véritablement au temps d'Orphée.

plus belles pages. Il en est d'eux comme de ces fleurs sur lesquelles uu souffle délétère a versé on ne sait quel poison qui corrompt leurs parfums et ternit leur éclat.

Qu'on se rappelle les infâmes coutumes que ces beaux vers d'Orphée avaient importées avec eux dans l'île de Crète et dans les mystères orphiques, coutumes punies si cruellement par les matrones de la Thrace, qui ne crurent pouvoir se venger des dédains du grand poète qu'en le déchirant en morceaux <sup>1</sup>.

Qu'on se rappelle toute la métempsycose animale de Pythagore et toute sa magie si bien décrite par le mieux informé de ses admirateurs <sup>2</sup>.

Qu'on se rappelle les ophionides, les curètes, les corybantes, les gymnosophistes, les folies de Linus, de Musée, de Mélampe, etc., et l'on pourra s'assurer que la sublimité et même l'orthodoxie des productions sont effacées dans toutes ces écoles par le sacrilège des mœurs et la perversité des fruits.

Que nous importe que « la théologie de Pindare s'élève à la hauteur de Bossuet <sup>3</sup>, » ou que celle d'Orphée nous apprenne « que le vrai Dieu invisible ne s'était révélé qu'une seule fois au descendant d'une famille chaldéenne (Abraham), et que nos regards devaient toujours rester attachés sur le *Verbe* divin <sup>4</sup>? » que nous importe, disons-nous, si le premier de ces deux poètes double cette théologie *sublime* de celle de Delphes dont il était l'archiprêtre, et s'il chante toutes les gloires d'Apollon dans une chaire de fer que Pausanias disait subsister encore de son temps tout auprès de la statue de ce même dieu <sup>5</sup>? que nous importent les belles paroles du second, s'il célèbre tout aussi bien *Hécate* que le *Verbe* divin, et s'il enseigne à ses disciples l'art de composer ses philtres <sup>6</sup>? Ou plutôt il nous importe beaucoup, car nous pouvons en tirer un très-grand enseignement.

Cet alliage si disparate, si contradictoire, nous prouve invinciblement la simultanéité mêlée des deux courants de vérités et d'erreurs auxquels toute cette philosophie païenne s'était abreuvée. Mais où donc se trouvait le véritable point de départ, la source immaculée de ce double courant? car il en faut toujours revenir à cet admirable raisonnement de saint Clément d'Alexandrie : « S'il y a une science, il y a néces-

1. Voir Aristobule, *Polit.*, l. II.

2. Jamblique, *Vie de Pythagore*.

3. Villemain, *Correspondant* du 25 août 1857.

4. Voir Clém., *Strom.*, l. V, ch. XIV.

5. Pausanias, *Phocid.*, ch. XXIV.

6. *Argon.*, p. 974.



sairement un professeur. Cléanthe eut pour maîtres Zénon, Théophraste, Aristote, Métrodore, Épicure, Platon, Socrate, et lorsque j'arrive à Pythagore, à Phérécyde, à Thalès, je suis obligé de chercher encore leur maître à tous. De même pour les Égyptiens, les Indiens, les Babyloniens, et pour leurs mages eux-mêmes, je ne cesserai pas de leur demander quel est leur maître; et si je les amène de force au berceau du genre humain, à la naissance du premier homme, je commence à répéter toujours la même question : Quel fut son maître? A coup sûr, cette fois, ce ne sera plus aucun homme, car il n'avait encore rien pu apprendre, et lorsque nous serons arrivés aux anges, nous serons encore obligés de leur demander à eux-mêmes quel a été leur maître et leur docteur <sup>1</sup>. »

Fidèle à ce principe, Clément consacre tout le sixième livre de ses *Stromates* à rechercher les deux premiers auteurs auxquels on doit attribuer la vraie et la fausse philosophie déposées dans les sanctuaires de l'Égypte, l'une appelée *sagesse* <sup>2</sup> par l'Esprit-Saint, l'autre nommée par l'Apôtre « philosophie vaine et conforme aux éléments du monde, *secundum elementa mundi* <sup>3</sup>. » Et tout de suite, comme pour prévenir toutes les fins de non-recevoir, il commence par demander aux Grecs quel droit ils auraient à rejeter les miracles de Moïse, lorsque tous leurs philosophes se vantent des mêmes merveilles. C'est Éaque, dit-il, obtenant par ses prières une pluie merveilleuse; c'est Aristée faisant souffler les vents; c'est Empédocle procurant leur apaisement subit, etc., etc. <sup>4</sup>.

Clément reconnaît donc que les deux philosophies marchent accompagnées de *miracles* et de *merveilles*.

Mais, encore une fois, d'où viennent-elles?

C'est alors qu'il entre dans le détail de toute cette science et de cette discipline hermétiques, sur lesquelles sa grande compétence de contemporain et de compatriote lui permet de donner des renseignements qui font encore aujourd'hui l'admiration et souvent le désespoir de nos égyptologues <sup>5</sup>.

Les livres de Mercure fixent d'abord son attention, et surtout ses quatre livres d'astrologie (astronomie), qu'il faudrait toujours, dit-il, « avoir à la bouche, *semper esse in ore* <sup>6</sup>; » mais, après en avoir signalé

1. *Strom.*, l. VI.

2. *Actes des Apôtres*.

3. *Épître de saint Paul, aux Galates*, III.

4. Ce qui lui valut le surnom de Κωλοσάνεμος, dominateur des vents.

5. Nous le verrons au chapitre : *Obélisques*.

6. *Strom.*, l. VI, ch. iv. Dans une note sur les précurseurs de Copernic,

les taches et les avoir rapprochées de celles qui déshonorent la philosophie des gymnosophistes indiens, il montre dans celle des Grecs, condamnée par l'Apôtre, les traits de lumière que la bonté divine a bien voulu y laisser pour ouvrir les yeux à ses aveugles sectateurs. « Prenez les livres grecs, dit l'Apôtre aux Gentils, et reconnaissez que la Sibylle annonce le Dieu *un* et les choses de l'avenir; lisez Hystape, et vous y verrez bien plus clairement encore le Fils de Dieu et la guerre que lui déclarent les rois. »

Mais arrivant à la partie blâmable de cette philosophie grecque, son faible si connu pour cette philosophie ne lui permet plus de la *démoniser* par lui-même; il laisse parler les autres, nous montre les gnostiques attribuant celle de Socrate à son démon familier, et même il arrive à confesser que « tout ce que Phérécyde a dit allégoriquement dans sa théologie, il l'a emprunté aux prophéties de *Cham*<sup>1</sup>. »

Si nous remarquons que Clément d'Alexandrie laisse parler les autres à ce sujet, c'est pour montrer combien la philosophie moderne, qui mentionne ce qu'elle appelle ses *inepties* à ce sujet, est légère et peu sérieuse elle-même.

Toutefois, si Clément hésite, les autres Pères ne le faisaient pas.

C'était une chose admise généralement, que, aussitôt après le déluge, Cham et ses descendants avaient propagé à nouveau les anciens enseignements des *Caïnites* et de la race engloutie. L'histoire ne saurait être ici que tradition; mais quelle force n'emprunte-t-elle pas aux historiens postérieurs, nous montrant cette même race propageant ces mêmes doctrines et ces mêmes coutumes partout où elle arrive, et leur conservant jusqu'à nos jours toute leur fraîcheur postdiluvienne, comme leurs sectateurs ont conservé leurs titres et leurs noms d'Hévéens, de Chânes et de *Chamanes*, etc.

C'est en partant de cette base historique et généralement accordée, que Cassien a pu accuser les Caïnites et les Chamites « d'avoir détourné toutes ces vérités dans un sens magique<sup>2</sup>, » et que saint Clément de Rome a pu, comme son homonyme d'Alexandrie, affirmer l'existence et la *double* inspiration de tous ces livres<sup>3</sup>. »

Des études plus profondes semblent justifier toutes leurs accusations.

nous prouverons que c'était bien là que Pythagore avait trouvé ce système; ce qui, sans détruire le *merveilleux* de la chose, ne prouve nullement l'infaisabilité du système, en raison des *deux courants* mêlés.

1. *Strom.*, l. VI, ch. iv.

2. *Confér.*, l. VIII, ch. xxii.

3. *Constit. apost.*, l. VI, ch. xvi.

Ainsi voyez pour Phérécyde de Scyros; ce ne sont pas seulement les Pères, c'est Philon de Biblos, c'est Hésychius de Milet, c'est Eustathe qui l'accusent d'avoir bâti sa philosophie sur les traditions *démoniaques*. Cicéron nous dit que ce Phérécyde est plutôt un *devin* qu'un physicien, « *potius divinus quam medicus*<sup>1</sup>, » et Diogène de Laërte semble confirmer cette qualification en nous racontant « ses prédictions relatives, tantôt au naufrage imminent d'un vaisseau qui passait tranquillement en pleine mer et loin de lui, tantôt à la captivité future des Lacédémoniens par les Arcadiens, tantôt à sa propre fin si misérable, puisqu'il périt rongé par les vers, ce qu'il attribuait à la colère du dieu de Délos, qu'il n'avait jamais voulu honorer<sup>2</sup>. »

Les Pères ne faisaient donc que parler comme tout le monde; et voici que les modernes, en étudiant les fragments qui nous restent de la philosophie phérécydienne, achèvent de les justifier, car ils vont nous y montrer ce qui pour nous constitue l'essence et le cachet du dogme démoniaque, à savoir la coéternité du mauvais principe et son assimilation au principe divin. Dès que l'on voit apparaître dans toutes les théologies païennes cette glorification du *πονηρὸς*, du *mauvais*, on peut signaler à coup sûr le *déraillement* de l'ancienne voie tracée par l'esprit patriarcal.

Or, pour Phérécyde la chose n'est plus douteuse. Il pose d'abord en principe la primauté de Zeus ou l'Éther, puis, à ses côtés, un principe *coéternel* et *coagissant* qu'il appelle cinquième élément ou *ogenos*. On a cherché longtemps ce qu'il entendait par ce mot, mais enfin on s'arrête à cette traduction : « Celui qui resserre, qui retient, l'*hadès* ou l'enfer en un mot. »

Dollinger dit que « Jacobi, en s'appuyant sur le passage de Clément d'Alexandrie et sur Origène, a mis la chose hors de doute<sup>3</sup>. »

Nous ne pouvons donc plus nous étonner que Diogène de Laërte en ait fait un *gardien de la table* fatidique de Delphes, « *θυωρίτην vocare*<sup>4</sup>. »

Encore une fois, soyons certains que lorsqu'il y a hésitation sur le *maître* duquel relève un de ces philosophes, la proclamation de la *coéternité* de Pluton et sa révélation par le *trépied sacré* sont toujours la preuve de la *bifurcation* et le signal de la direction vers la *gauche*.

1. *Divin.*, l. I, ch. xiii.

2. Diogène, l. I, § 116.

3. Dollinger, *Paganisme et judaïsme*, t. II, ch. vii.

4. Dans le texte, il y a *θυωροντράπεζαν*, mais Ménage, dans ses savantes observations, nous dit qu'il faut lire *θυωρίτην*, c'est-à-dire gardien de la *table sacrée*.

Nous allons retrouver tout à l'heure ce critère dans tous les livres sacrés.

Ne terminons cependant pas ce paragraphe sans le compléter par le témoignage de Bérose faisant de Cham tout à la fois le premier Zoroastre, fondateur de Bactres, le premier auteur de tous les arts magiques de la Babylonie, le *Chemesenua* ou *Cham infâme* des Noachides fidèles, enfin l'objet de l'adoration de l'Égypte qui, après en avoir reçu son nom, *χημεία*, d'où chimie, lui élève la ville de *Chemmis*, ou ville du feu. Cham, disait-on, l'adorait, d'où le nom de *Cham-main* donné aux pyramides, qui à leur tour se seront aussi vulgarisées dans notre propre substantif moderne *cheminée*<sup>1</sup>.

Quant au moyen de propagation de cette mauvaise magie, la tradition en accusait certains caractères runiques tracés sur des lames de métal et échappés à la destruction du déluge. Ceci peut fort bien rentrer dans la légende, mais, ce qui n'y rentre pas, c'est la découverte quotidienne de certaines plaques couvertes de caractères particuliers et complètement indéchiffrables, caractères d'une antiquité indéfinie, et auxquels les *Chamites* de tous ces pays attribuent la cause de leurs singuliers et terribles pouvoirs. On sait d'ailleurs le rôle que ces lames de métal ont joué dans tous les temps et les effets qu'elles étaient censées produire aux lieux où l'on parvenait à les insérer<sup>2</sup>.

Voilà donc le premier élément de toute philosophie mensongère déposé par le grand génie de l'erreur au sein même des vérités les plus hautes; ce germe détestable va se développer, grandir, éclore, et, de simple *gland* qu'il était, devenir cette immense forêt du mensonge, dont les obscurités ne seront pas tellement épaisses que la lumière primitive qui l'éclairait jadis ne puisse la pénétrer encore et se jouer au milieu de ses plus épais ombrages.

Passons maintenant aux *livres sacrés* proprement dits.

## 2. — Livres kabbalistiques. — La bonne Kabbale et le Zohar.

Si l'on tient à comprendre quelque chose à la *kabbale*, il faut absolument distinguer la *kabbale* sérieuse et primitivement orthodoxe de la *kabbale* hétérodoxe et souillée qui est à la première ce que la magie est au thaumaturgisme de Moïse. Toutes deux dérivent du mot *kibel*,

1. Voir Bérose, *Antiq.*, l. III.

2. Sainte Hildegarde, dont nous avons déjà lu de si curieuses révélations, dit que, « dans les derniers temps, les sectateurs de l'Antechrist se-

reçu, et ne sont en définitive que le *journal* de toutes les traditions judaïques bonnes et mauvaises, reçues des hommes et avant tout des esprits. Nous avons déjà dit comment, dans son « *Harmonie de la Synagogue et de l'Église*, » M. Drach, le célèbre rabbin converti, avait fait la part des deux *kabbales* et de leur double origine. Rien de plus intéressant que les rapprochements établis par lui entre certains enseignements du *Zohar*, par exemple, et nos dogmes catholiques, tels que la Trinité, les Esprits, la Rédemption, le Messie, l'Eucharistie même, et, qui le croirait? l'immaculée conception de la sainte Vierge<sup>1</sup>. Quand on songe à la haute antiquité de ce *Zohar*, dont un des appendices les plus modernes (le livre *Habbahir*) n'en est pas moins, selon notre grand hébraïsant, antérieur à l'incarnation du Verbe, toutes ces démonstrations sont de la plus haute portée, et, tout à l'heure, nous ne serons plus étonnés des fruits que nous allons voir porter à ce même livre. On ignore en général tout ce bon côté de la *kabbale*; ce mot n'éveille que les idées de folie, de superstitions coupables, ou tout au moins de rêveries basées sur des supputations numériques absurdes.

Sans doute tous ces alphabets mystiques qui tiennent encore une très-grande place dans la meilleure kabbale en forment la division la plus effrayante peut-être pour la raison humaine. On a peine à comprendre qu'il puisse y avoir autant de choses sous de simples unités; mais on nous accordera bien, par la même raison, qu'il serait au moins étonnant que tant d'intelligences du premier ordre se fussent *exténuées* dans tous les siècles sur de pures et absolues chimères. Complètement étranger à ces sortes d'études, nous ne pouvons que relater ici l'impression causée sur notre esprit par les affirmations d'un saint prêtre français établi depuis longues années à Rome, et dont les pyramides chiffrées et le compas géométrique paraissent enfanter chaque jour de nouvelles révélations<sup>2</sup>.

ront marqués par lui de *certaines caractères* ou lettres que personne n'aura pu déchiffrer jusqu'à lui, parce que lui seul en a le secret en lui-même et que, pour ses disciples, ce ne sont encore que des *signes*. » (*Opera*, p. 1034.)

1. Voir *Harmonie de la Synagogue et de l'Église*, t. II, p. 32 et 35.

2. Disons seulement, pour un petit nombre de curieux *intrépides*, que le point de départ de cette science, appelée « la science des correspondances numériques et littérales, » a pris pour épigraphe ce double verset biblique: « Dieu a tout constitué dans le *nombre*, dans la *mesure* et dans le *poids*,... et il vit, *compta* et mesura la sagesse. » (*Ecclésiastique*, I.)

Ainsi, de même que l'Apocalypse semble légitimer le principe de cette hypothétique vérité en vous donnant le chiffre de l'Antechrist (666), de même

Cependant on a accusé le *Zohar* d'être un véritable livre panthéiste et de révéler par cela seul une origine identique à celle des védas et de toutes les anciennes cosmogonies païennes. M. Drach, comprenant encore toute la portée d'une accusation semblable, officiellement défendue à l'Institut et comme telle ne pouvant que trop profiter au panthéisme moderne, M. Drach, disons-nous, a bien voulu faire précéder les quelques extraits du *Zohar* que nous lui avons demandés d'une justification très-chaude de ce singulier livre, qui constitue à ses yeux une préface évangélique bien autrement grandiose et importante que celle dont on fait honneur à Platon. « L'ignorance seule, dit-il, et la mauvaise foi de nos panthéistes modernes ont pu assimiler à leur panthéisme athée une doctrine récente, qui, basée sur la création *ex nihilo* (c'est-à-dire de rien), n'est qu'un long traité de prière permanente, et, comme on peut le prouver facilement, un puissant instrument de conversion au catholicisme. »

Toutefois, l'expression de *bonne kabbale*, que nous avons donnée à celle du *Zohar*, n'était une garantie absolue ni contre les erreurs de la

M. l'abbé M.... vous montre celui de *Jésus* dans le chiffre 913, qu'il retrouve encore dans le mot *bereschil* du premier verset de la *Genèse* (principe ou verbe), mot qui, traité par sa méthode algébrique transcendante, lui donne, en outre, les significations de *voie, vérité et vie*.

Ce qu'il y a de parfaitement certain, c'est que ce vénérable prêtre a dans les mains une lettre du baron Cauchy, notre grand géomètre, témoignant son admiration pour certaines solutions astronomiques vainement cherchées par la science, et trouvées sans *astronomie* par notre savant kabbaliste. Cet homme extraordinaire ne fait nullement un secret de son trésor ; il a même, selon nous, le grand tort de l'offrir et de le prostituer à la foule des intelligences *indignes* jusqu'ici de le comprendre. Aussi appelle-t-il de tous ses vœux un mathématicien sans préjugés et qui veuille bien comprendre comment « 45 termes hébreux, contenant 182 lettres et répondant à une série de 149 décimales, complément de la racine de 3 pour atteindre le chiffre 2, ont pu lui donner la plus magnifique paraphrase sur la création, la rédemption, sur le séjour de la béatitude, etc., etc. » Nous avons lu la paraphrase, nous avons vu *la lettre* du secret qui la donne ;... mais, hélas ! nous n'en avons compris ni la *clef* ni *l'esprit*.

Toujours est-il que c'était là une des clefs principales de la sainte *kabbale*, dont le *Zohar* est le plus précieux dépôt. Saint Jérôme assure que les prophètes connaissaient cette mystique des lettres dont le savant *Molitor*, dans son bel ouvrage sur la tradition, parle en termes que l'abbé M...., auquel nous les avons soumis, nous a dits fort exacts. « Les 22 lettres de l'alphabet hébreu, dit-il, passaient pour une émanation, ou pour l'*expression visible des forces divines du nom sacré*. Ces lettres se remplacent par des nombres ;

mauvaise qui pouvaient s'y être infiltrées, ni contre les abus auxquels les vérités elles-mêmes pourraient donner lieu. Nous ne sommes donc nullement étonné d'apprendre à notre tour de M. Franck, membre sraélite et, nous le craignons, panthéiste, de l'Institut, que deux sectes toutes modernes ont dû leur naissance et leur succès au *Zohar*. On appelle la première la secte des Zoharistes; elle fut créée par Jacob Frank, juif polonais, dont la science, la distinction et la bonne foi, dit notre académicien, expliquèrent l'ascendant qu'il avait su prendre, vers la moitié du dernier siècle, sur un grand nombre de Juifs et même de rabbins. Honoré de la violente persécution des autres, mais protégé par l'évêque de Podolie, celui-ci obtint pour lui et pour ses disciples l'autorisation de fonder une *secte* qui prit le nom de Zoharistes ou antithalmudiques<sup>1</sup>. »

Jusqu'ici, M. Franck nous permettra de le lui dire, les Zoharistes nous paraissent former une *secte* très-bien inspirée, car une secte qui se détache d'une autre pour se rapprocher des origines communes est un peu moins *secte* que la fausse église qu'elle abandonne. Les évêques de Pologne pressentaient donc, en autorisant ces kabbalistes, tout ce qui allait arriver et ce que le Franck de l'Institut nous apprend

ainsi, dans un nom, la 42<sup>e</sup> lettre de l'alphabet et la 6<sup>e</sup> donneront 48; on ajoute les autres lettres du nom en les échangeant toujours contre le chiffre de leur rang alphabétique; puis on fait subir à ces chiffres une opération algébrique toujours la même (mais c'est ici que l'auditeur s'embarrasse et fait le plongeon) qui les rétablit en lettres, et alors ces lettres donnent des secrets divins (p. 34). Quant à la vertu des noms ou Baalschem, il est impossible de nier (dit toujours Molitor, p. 78) que cette kabbale, aujourd'hui sans valeur, n'ait eu quelque base profonde malgré ses abus; et s'il est écrit qu'au *nom* de Jésus tout *nom* doit fléchir, pourquoi le *tétragrammaton* n'aurait-il pas eu la même force? Cet hexagone formé par les deux triangles croisés, Pythagore le regardait comme le symbole de la création, les Égyptiens comme la réunion du feu et de l'eau, les Esséens l'appelaient le cachet de Salomon, les Juifs, le bouclier de David, en Russie et en Pologne, il sert encore de talisman, et nous le trouvons surtout dans le *RITUEL DE LA FRANC-MACONNERIE*. » (Molitor, *Tradition*, chapitre *Nombres*.)

Tout cela aurait été, dit-on, révélé sur le Sinaï ou ailleurs, et serait resté dans les *cartons* les plus vénérables de la Synagogue comme dans la mémoire traditionnelle de tous les fidèles. Il en serait de même, selon les Juifs, de leur musique et de leur poésie; leurs beaux récitatifs (*nigun*), tels qu'ils les chantent encore aujourd'hui, n'auraient pas eu d'autre origine, et le vieux chant de nos églises grecques et romaines pourrait bien, dit-on encore, en rappeler quelque chose.

1. *De la Kabbale*, p. 440.

tristement en ces termes : « Frank *fin*it par adopter la religion catholique et attira sur ses pas un nombre considérable de partisans<sup>1</sup>. »

M. Franck a trop de logique dans l'esprit pour ne pas nous accorder qu'à nos yeux c'était le plus bel éloge qu'il pût faire de la *bonne* kabbale et du *Zohar*.

Mais comme il paraît écrit que, parallèlement à tout ce qui se dit de bien, c'est-à-dire à toute bonne thèse, il doit y avoir une antithèse, précisément à la même époque (en 1740), il se formait une nouvelle secte de Zoharites, appelée, cette fois, les *Hassidim*. Comme dans le *Zohar*, il y a, nous le disions tout à l'heure, une infiltration, très-secondaire si l'on veut, mais très-réelle, de la mauvaise kabbale, rien de plus naturel que cet esprit exceptionnel ait donné naissance à une secte de son ordre, et cette fois-ci la méprise serait difficile.

Malgré l'ascétisme professé par ses membres, ce titre de *justes* qu'ils s'arrogent, cette morale *semi-épicurienne*, cette recommandation du *quiétisme* le plus absolu pour arriver à une sorte d'*extase* bouddhique, ces prétentions au thaumaturgisme de la *divination*, ces prières interrompues par des exclamations étranges, par des *gestes ridicules* adressés à *Satan*, et, finalement, « les allures cyniques et l'hilarité *dévergondée* de ces nouveaux ascètes » nous sont de sûrs garants que les évêques catholiques ne demanderont jamais, cette fois, d'autorisation pour ces *néo-Zoharites*.

Mais voyez la persistance et l'à-propos de la parodie satanique ! Le vrai *Zohar* ramenait à la vérité ; tout aussitôt l'erreur le dénature à son profit, et change ses fruits de vie en fruits de mort.

Ce parallélisme obstiné va donc nous ramener nous-même à la *mauvaise* kabbale, et celle-ci, ce n'est plus dans le *Zohar* ou dans la seule *Thorah* qu'il va falloir la chercher, mais dans le *Thalmud*, compilation beaucoup plus moderne, qui, en outre de cette *Thorah*, renferme aussi les mille superstitions qui précédèrent et qui suivirent la captivité de Babylone.

### 3. — *Mauvaise Kabbale.*

Il ne s'agit pas en ce moment de passer en revue tous les pouvoirs magiques des *Kischuph*<sup>2</sup> du vieux monde, c'est-à-dire des Chamites, des Céphènes, des Ophites, avec leurs *Karthumim*, leurs *Kasdim*, etc., car nous savons déjà ce qu'ils peuvent faire. Si nous savons moins

1. *De la Kabbale*, p. 440.

2. Sorciers.



bien ce qu'ils pouvaient dire, c'est d'abord en raison de l'ombre épaisse dans laquelle ils ensevelissaient leurs doctrines, puis en raison, surtout, des prohibitions et destructions impitoyables que des cultes nouveaux ou des gouvernements effrayés se voyaient continuellement obligés d'ordonner.

Toutefois, si nous ne possédons plus les *minutes* des *Runes* et des *Kischuph*, des *Lettres éphésiennes* et *milésiennes*, du fameux livre de Thauth, des terribles traités de Targès le Chaldéen et de son disciple Tarchon l'Étrusque, sur l'art « d'évoquer ou de lancer les foudres, » s'il nous faut renoncer à ces livres de Numa, retrouvés dans son sépulcre, et que le sénat fit brûler par respect pour la religion nationale, etc., etc., nous pouvons dire que partout nous en retrouvons les *copies*, et que la science des Circé, des Médée, des Canidie, etc., s'est transmise littéralement (probablement par la grâce *des* dieux) de génération en génération, depuis *Targès* jusqu'à *Home*, et des *vers dorés* de Pythagore jusqu'aux *grimoires* de nos *bergers* et sorcières de village. L'Égypte et la Chaldée se reconnaissent parfaitement, avec tous leurs secrets, toutes leurs figures, et, ce qu'il y a de pis, tous leurs effets. Quand vous lisez le *Petit Albert* ou le *Dragon rouge*, c'est triste à dire, mais vous pénétrez à coup sûr dans la partie vulgaire et simplifiée de ces arcanes antiques que leur date seule nous rend si vénérables. Nous en appelons aux caractères singuliers qui se retrouvent parfois dans ces livres, aux animaux fantastiques, aux clefs et aux *tothèmes* ou objets magiques que l'on est tout surpris de revoir sculptés sur nos obélisques. Nous en appelons au *tarot* ou cartes bizarres des bohémiens modernes, dans lesquelles Court de Gébelin avait cru, dit-on, retrouver l'alphabet de Thauth, et surtout aux cylindres babyloniens, rhombes ou globes *tournants* d'Hécate, que la science exhume en ce moment tous les jours. Nous en appelons enfin aux *tables* d'aujourd'hui qui tournent comme les *roues divinatrices*, et devinent ou dessinent comme les *tables sacrées* de tous les pays du monde, sans que notre science si érudite les reconnaisse et essaye, soit de justifier la merveille d'aujourd'hui par le dessin antique, soit de comprendre le dessin d'autrefois à l'aide de la merveille d'aujourd'hui.

En outre, si nous n'avons plus les traités, nous commençons à en retrouver les formules, formules toujours les mêmes, soit dans les cartouches de ces mêmes monuments, où l'on accusait en termes si acerbes le P. Kircher de les avoir supposées, soit sur les stèles, sur les papyrus et dans les inscriptions cunéiformes de Persépolis. C'est toute la magie, orgueil et vie du paganisme qui sort de terre aujourd'hui et remonte à la surface, comme pour éclairer la science sur les manifes-

tations qui font son tourment, et lui dire : « Tu le vois, c'est toujours moi ; je n'ai pas vieilli d'un jour. »

Dans tous ces petits livres de magie populaire vous trouverez « que le moyen le plus sûr de faire apparaître tel ou tel génie, ou telle ou telle personne décédée, est de fabriquer son image en cire et de dire : « Je t'invoque par mon esprit familier (mon *paredre*), toi, génie, dont j'ai confectionné l'image, etc., etc. » Et le grimoire ajoute : « Si l'on peut employer le *chat noir* dans cette cérémonie, l'effet en sera d'autant plus assuré. »

Mêmes recommandations pour l'envoussure ou l'art d'envoyer la maladie ou la mort sur un individu ou sur une famille. « On fait d'abord l'invocation à Lucifer, dit le grimoire, puis on désigne la personne ou la maison, etc. »

Or, à défaut de traités *ex professo*, voici deux papyrus bien curieux, connus des savants sous le nom de papyrus *Anastasi* et *Sallier*, et déposés au Musée de Londres.

L'égyptologue Reuvens nous les a fait connaître dans ses *Lettres à M. Letronne*, et les donne comme « des monuments de la plus haute importance pour l'histoire de l'antiquité égyptienne et de la mythologie originaire de ce pays. »

Eh bien ! dans le papyrus 75, les caractères hiératiques ou démotiques du 1<sup>er</sup> paragr., bien qu'ils soient altérés par le temps, laissent cependant entrevoir déjà qu'il s'agit de l'apparition nocturne du fantôme d'une jeune fille, au moyen de l'*amour* ou *génie paredre*. Mais dans le 2<sup>e</sup> paragr., nous sommes en présence d'une petite *table* sacrée et d'une image du même génie. « Quand tu envoies l'amour pour exécuter ce que tu demandes (dit le texte), lève-le de dessus la *table* (ἀπὸ τῆς τραπέζης, ajoute le commentaire grec marginal), et prononce cette allocution : « Je t'invoque, toi qui *résides dans ma maison*, sers-moi et va annoncer tout ce que je te commande, sous la forme révéree, dans les lieux où je t'envoie, et force tout le monde de faire ce qui est écrit par moi. » (2<sup>e</sup> part., 2<sup>e</sup> sect.)

Et dans l'autre (10<sup>e</sup> col.) : « O toi qui *hais, parce que tu as été expulsé*, je t'invoque, roi tout-puissant des dieux, toi qui détruis et dépeuples, je t'invoque, *toi qui ébranles tout ce qui n'est pas vaincu*, ὁ ΤΥΡΗΘΝ-ΣΕΤΗ ! Tu le vois, j'accomplis tes cérémonies magiques, et je t'invoque par ton vrai nom ; viens à moi entièrement, tu ne peux me refuser. Et moi aussi, je hais telle maison, telle famille qui est dans le bonheur ; marche et renverse-la, car elle m'a fait injure... »

Et (dans la 4<sup>e</sup> sect. du 1<sup>er</sup>) on donnait les paroles mystiques qu'il était bon d'écrire sur une petite *table*, et de mettre, si c'était possible,

dans la bouche d'UN CHAT NOIR. » Alors (dit la 7<sup>e</sup> sect.), IL ENTRERA UN DIEU A TÊTE DE SERPENT, QUI DONNERA LES RÉPONSES. De sorte, dit Reuvens, qu'il devient évident que « les superstitions les plus grossières peuvent avoir une origine très-ancienne. »

Il est évident, dirons-nous à notre tour, que nous sommes ici en présence de l'une de ces adjurations terribles que M. Maury retrouve chez les Grecs sous le nom de ἀλεξήτρια ou θεῶν ἀνάγκαι, *contrainte des dieux*, conjurations qui troublaient tant Porphyre, lorsque, dans sa *Lettre à Anébon*, il gémissait de ce que « les dieux les plus puissants obéissaient aux menaces comme les plus faibles, et étaient toujours prêts à commettre les *injustices* qu'on leur commandait <sup>1</sup>. »

Si Porphyre avait bien voulu écouter les chrétiens lui affirmant que rien n'était moins juste que ses dieux, le problème eût été résolu.

Toujours est-il que le côté *noir* ou *goétique* ne manquait pas, on le voit, à la terre de Cham (Chemi), et que, tout en supposant autant de retouches grecques que l'on voudra, nous n'en restons pas moins ici, comme le dit Reuvens, en présence « d'un excellent document classique pour la connaissance de la thaumaturgie fondée sur l'ancienne mythologie, document dont l'Académie des inscriptions a senti (ou plutôt aurait dû sentir) toute l'importance dans l'époque actuelle, afin de faire avancer les études de l'antiquité égyptienne. »

Elle aurait dû constater, en effet, que ce qu'elle appelait les *rêveries de Jamblique* n'étaient pas sorties de son cerveau ; il était sinon dans la vérité, au moins dans le vrai historique le plus complet, lorsqu'il disait : « La théurgie s'exerçait par le ministère des génies secondaires, forcés par les menaces des accidents terribles qui pouvaient survenir aux grandes divinités. L'homme qui faisait ces menaces changeait, pour ainsi dire, de nature, et revêtait une sorte de nature divine, en prononçant les paroles syriaques. Ces paroles, *que les Égyptiens employaient sans les comprendre, étaient celles qui exerçaient le plus d'empire* <sup>2</sup>. »

Mais quelle surexcitation de *mémoire* ne faudrait-il pas supposer dans l'humanité, pour que les sauvages du Canada, chez lesquels nous retrouvons les mêmes recettes et les mêmes mots, aient pu se les transmettre sans altération et par voie d'hérédité, depuis Thauth et Targès jusqu'à nos jours ? De quel respect on dote ces sauvages pour l'autorité de leurs vieux maîtres ! Quand donc voudra-t-on bien comprendre que toutes ces phrases *incomprises* et illustrées par le *chat noir* et tous ses

<sup>1</sup> 1. *Magie*, p. 40.

<sup>2</sup> 2. *De Mysteriis Ægyptiorum*, pars II.

analogues n'eussent jamais pu, pendant cinquante siècles, et à travers tous les océans, se déverser intacts dans des millions de *mémoires*, si le souvenir n'en était pas *rafraîchi* tous les jours par les mêmes causes qui les dictaient à l'origine? Comment a-t-on pu croire que toutes ces mémoires si légères, si oublieuses à quelques heures de distance, de leurs intérêts les plus sacrés, ne seraient devenues infail-libles qu'à l'égard de quelques prescriptions folles et de *noms syriaques incompris*, chuchotés à l'oreille de... l'humanité primitive?

Pour nous, un tel problème se résolvait sans réplique possible, le jour où les noms barbares révélés par une *table* à notre ami M. Des Mousseaux, et soumis à l'expertise de M. Drach, se trouvèrent être des mots positivement *syriaques*, idiome qui, dans l'Évangile, nous dit ce savant hébraïsant, paraît avoir été celui de tous les démons interrogés par le Sauveur<sup>1</sup>.

Peut-être l'ouvrage dont nous allons parler maintenant pourra-t-il élucider un peu ce mystère.

#### 4. — M. Chwolson et les livres des Nabathéens.

Depuis deux ou trois ans une œuvre considérable occupe beaucoup tous les archéologues; il s'agit du fameux livre de « *l'Agriculture des Nabathéens*, » ouvrage chaldéen traduit en arabe, et de l'arabe en allemand, par un célèbre orientaliste moderne, M. Chwolson; ce dernier le donne comme un ouvrage d'une antiquité indéfinie. Selon lui il ne s'agirait de rien moins, par exemple, que d'une initiation complète, et sur pièces authentiques, à toutes les croyances, sciences et superstitions, non-seulement des Chaldéens, mais des Assyriens, des Syriens, des Chananéens, etc. On le voit, ce serait là pour toute l'Asie centrale et antérieure une véritable *Californie* archéologique.

Et d'abord, quant à l'existence des Nabathéens, M. Chwolson semble adopter complètement cette opinion de Masoudi : « Après le déluge, les hommes s'établirent dans diverses contrées. Tels furent les Nabathéens qui fondèrent la ville de Babylone, et ceux des descendants de Kham qui se fixèrent dans la même province sous la conduite de Nemrod, lequel était fils de Kousch, fils de Kham et arrière-petit-fils de Noé. Cet établissement eut lieu à l'époque où Nemrod prit le gouvernement de la Babylonie comme délégué de Dzahhak, surnommé Biourasp. »

1. Voir *Mœurs et pratiques des démons et des esprits visiteurs*, par M. G. Des Mousseaux.

« Les assertions de cet historien arabe sont, dit notre auteur, parfaitement d'accord avec les renseignements que Moïse nous donne dans le livre de la Genèse (p. 101, 103). »

Selon M. Quatremère, le livre dont nous parlons ne serait peut-être qu'une copie, faite sous Nébucadnézar II, d'un traité khamite infiniment plus ancien. (V. *Annales de philosophie*, juin 1860, p. 415.)

Selon M. Chwolson, au contraire, ce livre aurait donc été traduit du chaldéen en arabe sur le récit *original* d'un riche propriétaire de Babylone, nommé Qû-tâmy, qui aurait lui-même employé des matériaux anciens. Cette première traduction, M. Chwolson ne craint pas de la reculer jusqu'au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne. Ainsi nous aurions là un historien presque contemporain de Moïse, mais quel historien !

Si nous l'interrogeons sur ses sources et sur ses auteurs, il nous répond dès la première page de son livre que « toutes les doctrines en ont été révélées par Saturne (le dieu méchant) à la lune, puis par la lune à son idole, et enfin par cette idole à lui-même. »

Assurément cette intervention d'un dieu du *mal* comme premier insufflateur de tous ces livres sacrés ne nous suffirait pas pour opposer à M. Chwolson une fin de non-recevoir ; mais ce qui légitime les sévérités, et ce qui classe *Saturne* parmi les *apocryphes surhumains*, ce sont les détails que ce dieu donne à son prophète sur les périodes incalculables et les gouvernements sans fin qui précéderent *Adami*. Ici nous avons un point de repère si rationnel et si positif dans la chronologie biblique, qu'il ne nous est pas permis un seul instant de rentrer avec l'auteur dans ces cycles infinis rêvés par toutes les nations et relégués à leur vraie place aujourd'hui.

Il est impossible, au reste, de faire à M. Chwolson une guerre plus serrée que ne le fait M. F. de Rougemont <sup>1</sup> dans les *Annales*. Il lui reproche avec raison d'avoir, dans cette nouvelle lutte entre des *inconnus* et Moïse, « sacrifié sans hésiter celui dont la véracité avait subi l'épreuve des siècles, et d'avoir prétendu refaire toute l'histoire profane et sacrée avec les écrits d'auteurs apocryphes. » Mais il lui reproche surtout de n'avoir pas reconnu cette nation nabathéenne dans les Sabéens, dont il avait ailleurs si bien décrit les mœurs et les superstitions. Il lui montre ces Sabéens frappants de ressemblance avec ceux du moyen âge, et tout au contraire frappants de dissemblance avec ceux de Bérosee, l'Hérodote de la Chaldée, qui, malgré toutes ses erreurs chronologiques, est au contraire, lui, « parfaitement d'accord avec Moïse, et sur le premier homme, *Alorus-Adam*, et sur *Xisuthrus-Noé*, et sur

1. Voir *Annales de philosophie chrétienne*, n° de janvier 1860, p. 38.

*Bélus-Nemrod*, etc. » Fort de cette excellente base, M. de Rougemont n'hésite donc pas à ranger cette singulière publication parmi ces nombreux enfants illégitimes connus sous le nom d'apocryphes, et contemporains, dit-il, du quatrième livre d'Esdras, du livre d'Hénoch des oracles sibyllins, des livres d'Hermès, c'est-à-dire *durant des deux ou trois premiers siècles avant l'ère chrétienne*, assertion toujours douteuse pour nous. M. Chwolson n'est pas plus heureux jusqu'ici avec la critique hétérodoxe de l'Allemagne et de la France, qu'avec la critique orthodoxe de la Suisse. Éwald lui ayant fait une guerre sans pitié, il devait rencontrer devant lui, à Paris, son disciple M. Renan. Ce dernier a donc lu à l'Académie un mémoire, fort bien fait du reste, dont la *Revue germanique* du 31 avril 1860 nous a donné quelques extraits. Selon lui, c'est sur un Juif du « III<sup>e</sup> ou IV<sup>e</sup> siècle de notre ère qu'il faut rejeter la responsabilité de cet in-folio d'astrologie et de sorcellerie, attendu qu'on retrouve sous tous les personnages de Qû-tâmy tous les patriarches *des légendes*, tels que son Adam-Adami, son Anouka-Noé, son Ibrahim-Abraham, etc...

Quant à nous qui, dans ce grand conseil, loin d'avoir voix délibérative, n'avons pas même voix consultative, mais tout simplement droit à la réflexion intérieure, nous ne doutons nullement que nous n'ayons affaire ici à un apocryphe.

Mais... (qu'on nous pardonne ce style de palais), *considérant* que nous n'attachons pas à ce mot l'idée défavorable qu'on y attache d'ordinaire; *considérant* que l'opinion de M. Quatremère sur la date du VI<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ peut servir de pendant à celle de Silvestre de Sacy sur l'identité du livre d'Hénoch actuel avec celui que l'apôtre saint Jude avait vu de ses deux yeux; *considérant* que Champollion retrouve sur les monuments égyptiens tout cet Hermès Trismégiste dont M. Renan fait à tort aujourd'hui, avec la vieille école, une *fiction* néo-platonicienne; *considérant* que les livres sibyllins en tête desquels Cicéron a lu le fameux acrostiche sur le *Sauveur des hommes* ne peuvent avoir été fabriqués par un chrétien, etc., et que par conséquent ranger l'œuvre de Qû-tâmy parmi ces *contemporains* n'en ferait nullement une *fiction*,... nous fondant d'ailleurs sur ce principe si souvent posé et presque toujours si démenti par M. Renan, « que dans le champ de la critique historique tout doit être admis comme possible, » nous attendrons encore, non pas bien entendu pour savoir si nous devons accepter toutes les dates et les énormités ridicules de Qû-tâmy, mais bien la *fiction* juive et postchrétienne de MM. Éwald et Renan.

Nous ne pouvons pas oublier si facilement les paroles de Maimonide,

qui met ce même livre au premier rang des livres des Sabéens, tout en l'appelant « *Sabæorum fœtum*. » Saint Thomas le cite, Huet le connaît, et Spencer l'appelle, sur la foi d'Abarbanel, « le livre oriental par excellence. » — « Car, ajoute-t-il, on doit entendre par Nabathéens les Sabéens, les Chaldéens, même les Égyptiens et généralement tous ces peuples contre lesquels étaient portées toutes les lois de Moïse et des Hébreux<sup>1</sup>. »

Fort d'ailleurs du système « des remaniements successifs » qui a remplacé, selon M. Renan, celui des interpolations, et de cette déclaration du savant d'Eckstein, « qu'il existe dans la littérature nabathéenne des bribes de la vieille science astronomique des Chaldéens,... les MENDAITES SUCCESSEURS MODERNES DES SABÉENS DU MOYEN AGE EN AYANT CONSERVÉ LE DÉPÔT<sup>2</sup>, » nous pensons comme lui qu'on doit retrouver là « un mélange très-curieux des croyances antiques et des superstitions du moyen âge. »

Nous verrons qu'on pourrait ajouter et « des superstitions modernes, » attendu qu'au xix<sup>e</sup> siècle de notre ère comme au i<sup>er</sup>, comme au xiv<sup>e</sup> auparavant, comme après et comme avant le déluge, c'est toujours le même faussaire apocryphe qui les invente.

##### 5. — Livres sacrés proprement dits, les Zends.

Entre les livres *hermétiques* et les livres *sacrés*, la distinction ne peut guère résulter que de leur fortune et de leur nom : les premiers cachés longtemps dans les temples et perdus depuis, les autres devenus historiques et ne rougissant pas d'étaler au grand jour les honteuses dégradations de leur antique et première majesté.

De ces derniers, nous venons de nommer les plus considérables, et d'abord, comme le R. P. Lacordaire, nous nous étonnons de ce petit nombre, lorsque tant de législateurs ont dominé l'entendement humain, et, pour nous comme pour lui, « le premier caractère de ces livres consiste précisément dans l'impossibilité de leur production par aucun pouvoir humain<sup>3</sup>. » Voyez les livres des philosophes; avec toute leur pompe, avec la magnificence de leur style, avec le rationalisme élevé de leurs pensées, bien loin de parvenir à fonder une nation, ils n'ont même pu parvenir à fonder une école ! Bien plus, le moment de leur splendeur et de leur plus grande vulgarisation a toujours été, pour les sociétés qu'ils prétendaient éclairer, le signal de leur déca-

1. Spencer, t. I, p. 354.

2. D'Eckstein, *Revue archéologique*, 1856.

3. *Conférences*, t. II, p. 175.

dence et de leur ruine. On dirait que la philosophie est l'*azote* intellectuel de l'intelligence humaine.

Et d'où vient cette énorme différence entre la puissance constituante de la science et celle des livres qui ont fondé par exemple toutes les sociétés asiatiques? Le R. P. Lacordaire n'en fait honneur « qu'à la très-grande part de traditions qu'ils renferment. » Ce n'est pas assez, car alors ils ne seraient plus qu'historiques, et bien d'autres l'ayant été autant qu'eux et plus qu'eux, le problème reparaîtrait aussitôt. Nous serons donc plus explicite et nous dirons sans balancer que ces livres ont dû leur pouvoir constituant à ces deux souffles ennemis, dont l'un, dès la première origine, inspirait des vérités sublimes, dont l'autre les profanait plus tard. De là deux courants au milieu de ces grands fleuves, l'un qui se souille à plaisir de tous les immondices du rivage, l'autre qui leur soustrait avec soin les perles et l'or pur que la transparence des ondes laissera toujours facilement distinguer.

Nous sommes donc, quand nous lisons ces livres, sous l'influence de deux puissances adverses; mais en dépit de l'or pur et des perles, sans une intervention constante du protecteur caché qui sauve les nations malgré elles, comme sans les prestiges quotidiens de l'usurpateur adoré, doctrines et nations, bien loin de compter une durée de trois mille ans, n'auraient pu braver seulement pendant le cours d'une année les fastidieuses injonctions et les impénétrables ténèbres de ce chaos de turpitudes et de rêveries.

Il faut le surhumain continu pour expliquer une telle continuité dans l'absurde, et nos modernes explicateurs qui s'obstinent à chercher le secret de toutes ces crédulités permanentes, soit dans les migrations des peuples et dans la seule vigueur primitive de la tradition, soit dans les emprunts multipliés, soit dans l'importation de quelques sages voyageurs, etc., se consomment en efforts d'autant plus impuissants, qu'ils retrouvent la même identité de fond et de détails chez des peuples dont ils nient absolument les communications respectives.

Quand nous aurons terminé notre revue, nous tâcherons d'établir comment chez tous ces peuples congénères le fond commun des traditions s'est toujours trouvé rajeuni par une longue suite de révélations et de manifestations véritablement autochthones.

Que l'orthodoxie y prenne garde! en reléguant comme elle le fait tout le merveilleux à l'*origine* des choses, comme en voulant tout rapporter à la mémoire humaine, elle s'engage dans une impasse dont aucune habileté ne pourra la faire sortir.

Qu'elle accorde un peu plus d'attention et de confiance aux faits modernes, aux doctrines prêchées à nos extatiques et à nos spirités



des deux mondes, qu'elle suive leurs progrès dévastateurs et avoués dans ces millions d'intelligences qui en entraîneront tant d'autres, et elle finira par comprendre l'action dissolvante des extases brahmaniques, et la génération tout à la fois spontanée et continue des livres sacrés de l'idolâtrie.

Mais venons à leur histoire.

N'étant nullement orientaliste, nous ne rougissons pas de demander à l'avance indulgence et pardon pour toute hérésie scientifique qui pourrait échapper à notre plume. D'ailleurs peut-être la congrégation d'un index asiatique n'aurait-elle pas très-bonne grâce à réclamer une infaillibilité générale, lorsque chacun de ses membres cherche encore à bien établir la faillibilité de son voisin.

Nous ne pouvons donc avoir d'autre prétention que celle d'établir, plus ou moins bien, l'état actuel de la science la plus saine sur le sujet qui nous occupe.

Relativement aux livres sacrés des Perses<sup>1</sup>, nous ne croyons pas nous écarter beaucoup de la vérité en attribuant au *Zend-Avesta* et surtout au *Vendidad-Sadé* la plus belle part en dignité comme en priorité; mais comme les Perses conviennent eux-mêmes qu'ils n'ont plus que des fragments, tous les ouvrages originaux ayant été brûlés par l'ordre d'Alexandre, cela ne constitue une bien vénérable antiquité que lorsque l'on prend ces fragments pour la transcription fidèle des véritables *minutes* communiquées par le ciel même à Zoroastre et transmises à l'Iran par la médiation de ce dernier et mystérieux personnage, dont le nom a la même signification que ce mot *avesta*, c'est-à-dire le *feu*. Mais lui-même, quel est-il? quel est son vrai nom, son âge véritable, sa valeur morale? Et comment espérer le savoir, lorsque le document le plus ancien qui nous soit parvenu sur son compte (le *Zerdust-Naméh*) ne nous apprend rien de positif sur tout cela? Selon M. Joachim Ménant, « il n'y a là aucune date assignable pour l'histoire. »

Les anciens Persans eux-mêmes, nous dit le même auteur, sont complètement divisés à ce sujet: les uns le font vivre 300 ans après le déluge, ce qui le rapprocherait d'autant mieux de notre Zoroastre *chamite*, et lui font bâtir la tour de Babel; les autres, au contraire, lui font réformer tous les méfaits de celui-ci, et le font arriver 1,300 ans après le déluge sous le nom de Zerdascht<sup>2</sup>; d'autres enfin le placent sous le règne de Gustasp, etc.

1. Le *zend* est la langue sacrée des Perses et signifie lieu... *Avesta*, feu de Estha... On ne peut s'empêcher de penser au *feu* sacré de Vesta.

2. Livre du philosophe Giamash.

Néanmoins, l'opinion la plus probable en ce moment est celle qui s'appuie sur la découverte récente d'une généalogie de Darius, donnée par les inscriptions cunéiformes de Behistoun, et dans laquelle le père d'Artaxercès II est mentionné comme fils d'Arshama, indication qui s'accorde avec le récit d'Hérodote, qui lui donne Arsame pour père<sup>1</sup>.

Ceci nous rejetterait donc environ vers le vi<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. Suivant Movers et Rawlinson, il venait de la Chaldée<sup>2</sup>.

Au reste, quel que fût ce Zoroastre, il se donnait pour réformateur et prophète, il descendait comme Moïse de la sainte montagne (*l'Al-bordi*) avec vingt et un livres appelés *Noks*, dont les débris forment le *Zend-Avesta* que nous possédons, et qu'il disait être les résultats de ses entretiens avec Ormuzd.

Nous examinerons plus tard<sup>3</sup> ses titres à cet égard. En attendant, si nous voulons jeter un coup d'œil sur le sommaire de son œuvre principale, nous pourrions peut-être concevoir quelque idée de l'étendue des *réformes* qu'il a pu opérer.

L'*Avesta* ne se compose que de trois livres : le *Vendidad*, le *Yaçna* et le *Vispered*<sup>4</sup>.

Dans le premier, qui est resté le plus authentique, le Dieu suprême est désigné sous le nom de *Ahoura-Mazda* (être vivant), c'est celui que Darius invoquait conjointement avec les dieux locaux; puis, de ce Dieu éternel sont sortis, par voie d'émanation, Ormuzd et Ahriman (deux frères jumeaux), desquels sont sortis à leur tour Mithra, homme-dieu, et Mithra-Daroudy, ou homme-Satan. Voilà bien notre antagonisme catholique, sauf toutefois l'émanation *jumelle* et l'absorption finale des deux ennemis dans le sein de l'Éternel<sup>5</sup>.

Ici évidemment le dieu révélateur de Zoroastre n'est plus du tout celui de la doctrine biblique.

1. Voir le *Journal asiatique* de 1854, t. I, p. 258.

2. *Phœnizier*, t. I, et *Royal Asiat. Soc.*, t. XV.

3. *Thaumat. comparée*, II<sup>e</sup> vol.

4. Nous ne voulons pas *parler* ici du *Boundeheck* que sa rédaction en pehlvi rend si différent des autres et que les Perses présentent comme une traduction d'un ouvrage de Zoroastre sur l'origine du monde; nous ne voulons pas en parler, disons-nous, parce que beaucoup de savants le regardent, avec Rhode, comme une compilation sans unité et sans orthodoxie, et d'autres, avec Martin-Hang, comme le plus jeune et comme des premiers temps de l'ère chrétienne, puisqu'à la fin du livre il est parlé de la domination des Arabes.

5. Voir la lettre de 1850 adressée par M. Félix Lajard à M. Aug. Nicolas, en tête des *Études*.

Le reste, relatif aux amschaspands, archanges, iseds, anges, ferouers, anges gardiens, est, comme on le sait, parfaitement conforme à toutes nos bases théologiques, à l'exception toutefois des démons femelles, appelés *druks* au dix-huitième *fargard* du *Vendidad*, dans lequel le succube est expressément désigné sous ce nom.

Quant à l'invocation du soleil et à l'adoration du feu, elles se trouvent si clairement exprimées dans l'*Avesta*, qu'on a peine à comprendre la longue controverse à laquelle ce point de théologie mazdéenne a pu donner lieu si longtemps. Bossuet nous paraît surabondamment justifié, comme M. Hyde surabondamment condamné.

Mais nous ne reconnaissons plus du tout notre *Éternel* (malgré toutes les sévérités de notre ancienne loi) dans l'abominable code pénal que Zoroastre rapporte du Sinaï des Persans. Non, ce n'est pas Jéhovah qui aurait proportionné le pardon des fautes à la munificence des présents faits aux ministres de son culte... A plus forte raison, n'est-ce pas lui qui aurait exigé de tel ou tel coupable, ô honte!... « QU'IL LIVRAT AU SAINT SA FILLE OU SA SŒUR, POURVU QU'ELLE EUT QUINZE ANS, ET QUE SA RÉPUTATION AIT ÉTÉ INTACTE JUSQUE-LA <sup>1</sup>. »

Un prophète est jugé quand sa *peau de brebis* est assez transparente pour laisser entrevoir à ce point-là celle du *loup*.

Il est encore jugé lorsqu'il ordonne au nom du ciel que le médecin qui osera traiter un fidèle après avoir perdu trois malades « SERA COUPÉ PAR MORCEAUX <sup>2</sup>; »

Lorsqu'il ordonne aux chefs mazdéens de conduire sur une haute montagne celui qui aura mangé des mets ou usé des habits qui sont auprès d'un mort, et là, « DE LUI ARRACHER LA PEAU DANS TOUTE SA LARGEUR, A COMMENCER PAR LA CEINTURE, ET DE LE LIVRER EN CET ÉTAT AUX OISEAUX DE PROIE <sup>3</sup>; »

Lorsqu'il ordonne que « L'HÉRÉTIQUE AURA LE CORPS SÉPARÉ EN DEUX AVEC UN COUTEAU DE FER <sup>4</sup>. »

On peut s'assurer que ces prescriptions sont encore respectées aujourd'hui, puisque c'est Anquetil-Duperron, le grand admirateur du mazdéisme, qui l'affirme <sup>5</sup>. Un code est jugé enfin lorsqu'il autorise les unions incestueuses de la sœur avec le frère et de la mère avec le fils <sup>6</sup>,

1. *Vend.-Sad.*, *Vend.*, *Farg.* XIV.

2. *Ibid.*, VIII.

3. *Ibid.*, III.

4. *Ibid.*, IV.

5. *Usages, vie, etc.*, p. 606.

6. Dollinger, t. II, p. 242, dit que « le témoignage unanime de toute l'antiquité ne permet pas d'en douter. »

ou lorsque sa loi « permet d'enterrer vivantes des bandes de jeunes garçons et de jeunes filles pour assurer le succès des expéditions <sup>1</sup>. »

Oui, un prophète est jugé, et cet excès de compassion pour les bêtes, qui lui permet « de maudire *avec succès* celui qui n'en prend pas assez de soin, » ne le rachètera pas surabondamment de sa cruauté pour les hommes <sup>2</sup>.

Au reste cette compassion reste en deçà de celle des Hindous et se dément quelquefois, car nous voyons (farg. xiii et xv) la mutilation animale ordonnée comme mesure de correction. Un chien mord-il une fois, on lui coupe l'oreille droite; mord-il une seconde fois, on lui coupe la gauche. S'il persiste, on lui fendra la patte, et s'il ne se *convertit pas*, on le *coupera également par morceaux*. Après avoir bien ri des hôpitaux consacrés par les Orientaux aux insectes malades, nous commençons à valoir mieux qu'eux tous, et, de par *la loi Grammont*, nous pourrions fort bien envoyer Zoroastre lui-même en prison. On le voit donc parfaitement, la religion réformée de l'Iran aurait grandement besoin d'être réformée elle-même. Hétérodoxe comme dogme (réhabilitation d'Ahriman), païenne comme culte (adoration du feu et du soleil), infâme comme morale (loi citée sur la fille des coupables), horriblement cruelle comme législation (mise en pièces de coupables *très-innocents*), elle revêt sur ces deux derniers points le double et véritable sceau de l'idolâtrie, c'est-à-dire la licence et l'amour du sang répandu.

Nous ne parlons ici ni des niaiseries cosmogoniques intarissables sur la montagne *Albordi* « qui s'élève jusqu'au ciel, » sur le pont « jeté entre l'enfer et le paradis, » sur les mille et mille péripéties ridicules de cette traversée, sur « les cent colonnes et les dix mille tapis du palais de l'Eau, cette déesse, fille d'Orsmud <sup>3</sup>, » sur le jugement dernier, qui verra « l'Éternel allant au-devant de chaque saint *en franchissant chaque fois la largeur de la terre*, » enfin sur l'extrême importance attachée à la « rognure des ongles, incessante occupation du fidèle et l'un de ses grands moyens de salut <sup>4</sup>. »

Et voilà le livre sacré qu'on accuse la Bible d'avoir *copié et pillé* ! la Bible que l'on dit être cependant « le livre qui nous fait approcher le plus près de l'origine du genre humain <sup>5</sup>; » la Bible « au delà de

1. Voir Hérodote, *Xerxès et la reine Amestris*.

2. *Vend.*, Izesch XI<sup>e</sup> hà.

3. Hyde, *Religio vet. Pers.*, p. 137.

4. Id., *ibid.*, et *Jeschl Sad.*, XXVI.

5. Renan, *Histoire du peuple d'Israël*.

laquelle il n'y a plus que des légendes et des conjectures<sup>1</sup>; » la Bible, le seul livre « revêtu de ce haut caractère de *perfection absolue* qui lui donne le droit d'être regardé comme classique<sup>2</sup>; » la Bible enfin (M. Munck nous l'a dit) qui retrouvait tous ses dogmes dans les livres mazdéens<sup>3</sup>, et qui se trouverait alors avoir *pillé* ceux qui ne parlaient évidemment qu'*après* elle et très-probablement que d'*après* elle!... et qui les aurait pillés avec assez de bonheur pour les écraser du même coup de son « autorité *sans pareille* et de sa *perfection absolue*!... »

Et cependant M. Lajard a raison : la Perse est certainement la nation la plus rapprochée du peuple élu, comme orthodoxie de doctrine et de culte. Tout le démontre, une véritable sympathie unissait les deux nations; l'élévation d'Esther et de Mardochée, la faveur de Daniel et mieux encore la grande mission de Cyrus et celle des rois mages au berceau du Sauveur, tout nous prouve que l'exclusivisme de l'orthodoxie n'avait d'autre cause que le mauvais vouloir ou l'imperfection des Gentils, et que même pour les peuples « assis dans l'ombre de la mort<sup>4</sup> » il était encore des degrés et une certaine culpabilité relative qui ne les privaient pas tout à fait des rayons du soleil.

Nous l'avons dit tout à l'heure, les anges protecteurs des nations infidèles pleurent cette infidélité, et abandonnent les temples sans abandonner les coupables et sans négliger leurs destins.

Pour tout résumer en un mot, le Zoroastre, fils d'Arsame, réformateur très-incomplet d'un état de choses antérieur, et bien autrement intolérable, dément à chaque instant la divinité de la mission qu'il s'arroge. Quant à cet état antérieur et intolérable, rien n'empêche de le faire remonter jusqu'à ce premier Zoroastre que les traditions mazdéennes rejettent avec toutes les traditions orientales vers l'époque de Babel, c'est-à-dire vers celle de Cham et des premiers Cuschites; et dans cette hypothèse quel rôle pourrait-on attribuer à ce dernier, sinon d'avoir été le profanateur d'un troisième ou plutôt d'un premier mazdéisme encore antérieur au sien, mazdéisme cette fois vraiment monothéiste et revêtu de cette inspiration biblique dont on retrouve encore la trace dans certains préceptes du *Vendidad*, et les admirables élans dans ces hymnes *Yacna*, que l'on pourrait croire arrachés à la lyre de David?

1. Renan, *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> juillet 1857.

2. Id., *ibid.*

3. Voir le chap. II, tom. I, de ce *Mémoire*, p. 302.

4. Voir les leçons de l'office de l'Épiphanie, sur les mages et sur le peuple *qui ne connaissait pas Dieu*, « qui ignorabat Deum, » tout en venant le chercher.

Nouvelle preuve que l'idolâtrie ne vint qu'à la seconde heure du jour, et ne fut que l'usurpation d'une sœur illégitime et plus jeune sur les domaines de la sœur très-légitime et très-aînée.

#### 6. — *Les Védas.*

Parler des *Védas*, c'est encore parler des livres mazdéens, puisque c'est parler des Aryens, et que nous avons vu la primitive communauté d'origine et de vie de leurs mutuels sectateurs. *Que ne trouve-t-on pas dans les uns qui ne se retrouve également dans les autres?* La langue d'abord, puisqu'à l'aide du sanscrit on déchiffre aujourd'hui les cunéiformes de Persépolis, le *hom* ensuite, les purifications légales, le culte de la vache, Mithra, Indra, Civa, etc., etc.

Mais en même temps quelle discorde! *Indra*, le grand dieu des Hindous, est relégué en enfer par les mazdéens sous le nom d'*Andra*<sup>1</sup>, et le grand *Ahoura* des Perses est pour les Hindous le chef des *Azouras* ou grands ennemis d'*Indra*<sup>2</sup>.

*Civa*, la troisième personne de la *trimourti* indienne, est le plus détestable des esprits; les mazdéens le maudissent sous le nom de *Carva*.

Les *devas*, dieux des brahmes, deviennent les *daêvas* ou mauvais démons chez les mazdéens.

Lorsque le roi des Mèdes se fut rendu aux miracles de Zoroastre, il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que quatre-vingt mille brahmes vinssent au nom des *Védas* faire de la controverse avec lui et les confondre tous.

D'où venait une division si profonde entre des peuples pour ainsi dire commensaux? Nous avons déjà répondu en montrant les Aryens prolongeant après Babel leur séjour au berceau primitif plus longtemps que les autres peuples, et finissant par le quitter en ennemis, et la cause de ce grand divorce fut précisément une question d'esprits. Pendant que les uns, fidèles à la doctrine antique et générale, ne voyaient dans ces esprits que les *messagers* obéissants (les *mlac*) du roi du ciel, les autres voulaient subordonner ces envoyés célestes aux esprits élémentaires terrestres. Il fallut se séparer.

Ils firent donc, il y a trois mille quatre cents ans<sup>3</sup>, précisément ce que font aujourd'hui les spirites qui délaissent très-volontiers les bons

1. Burnouf, *Yacua*, p. 8.

2. *Avesta*, t. I, p. 20, Spiegel.

3. « Nous pouvons suivre cette date *sans hésiter*, » dit le célèbre orientaliste Weber. (*Histoire de la littérature indienne*, déjà citée.)

anges et bravent les prohibitions de leur Église pour suivre des esprits très-terrestres.

On quitta donc le plateau de Pamer et les bords de l'Oxus, les uns pour gagner la Perse et la Médie, les autres le nord-ouest de l'Inde, le Penjah et les bords de l'Indus.

Mais nous avons dit encore comment les Cuscho-Chamites les ayant gagnés de vitesse dès les premiers temps qui suivirent le déluge, les Aryens attardés se trouvèrent avoir à subjuguier un peuple primitif grossièrement idolâtre, sauvage, et dont on retrouve encore aujourd'hui les vestiges dans les montagnes de l'Hindoustan, sous le nom de *Shoudras* ou *Kshoudras* (vils), nom qui nous rapprocherait encore une fois de celui des Kuschites ou fils de Cham.

La lutte fut longue et difficile, et les *Védas* la reproduisent fidèlement; les plus anciennes parties du *Rig-Vêda-Sambitâ* nous montrent le peuple indien établi aux frontières nord-ouest de l'Inde, et son extension progressive à partir de ces lieux « peut se démontrer (dit M. Weber) pour ainsi dire pas à pas, à travers l'Hindoustan et vers le Gange, le *Mahâbhârata* et le *Râmâyana* nous signalant cette ère épique comme celle de la lutte des conquérants contre les indigènes. »

C'étaient donc des idolâtres qui allaient combattre des idolâtres plus grossiers, et les *Védas*, journal religieux et inspiré de l'expédition, écrit sous la dictée de *Brahma* et des dieux élémentaires, était par conséquent, malgré son caractère sacré, ou plutôt, selon nous, en raison de ce caractère, un recueil d'archives parfaitement idolâtres.

Toutefois il paraît qu'une certaine partie de ces *Védas*, le *Bartâ-Chastram*, par exemple, remontait à la période aryenne orthodoxe. M. d'Eckstein la fixe à deux mille ans avant Jésus-Christ, et certes il fallait que son origine fût bien pure, puisqu'on y lisait ce qu'on y lit encore, c'est-à-dire la fameuse prophétie conçue en ces termes : « Il naîtra un brahme dans la ville de *Scambêlan*. Ce sera *Wichnou-Yasoudou* : il s'incarnera dans le sein d'une femme, et il deviendra *Chrichna*; il purgera la terre par un grand sacrifice; » or tous les orientalistes traduisent *Scambêlan* par Bethléem, *maison du pain*, et *Yasoudou* par Jésus<sup>1</sup>. »

Dans le système actuel sur les prophéties *après coup*, il faut opter cependant entre la modernité du *Bartâ-Chastram*, ou bien un *coup monté* dans l'intérêt du prophète pour faire naître tout exprès et deux mille ans plus tard, dans la *maison du pain*, un enfant qui s'appellera le *pain vivant*, et dont toute la vie se calquera sur l'at-

1. D'Eckstein, *Revue archéologique*, loc. cit.

tente du grand sacrifice. C'est difficile, on en convient, mais que ne peut-on pas avec le système de l'histoire *a priori*?

Revenons aux *Védas*, distingués en quatre : le *Rig-Véda*, le *Sama-Véda*, l'*Yadjour-Véda* et l'*Atharvan-Véda*.

Le premier, selon M. Weber, est le recueil des hymnes que les Indiens apportèrent avec eux de leur ancienne résidence sur l'Indus, mais mis en ordre et définitivement rédigés à une époque fort postérieure et difficile à assigner.

Ainsi il en est des *Védas* comme des *Zends*; nous ne tenons pas les minutes, mais des fragments qui portent, il faut le dire, il est vrai, tout le cachet de l'authenticité...

La rédaction de l'*Yadjour*, ainsi que celle de l'*Atharvan-Samhitá*, remontent à une époque à laquelle l'autorité brahmanique était prépondérante.

On n'apprendra rien à nos lecteurs, en parlant de l'enthousiasme vrai ou factice que depuis un demi-siècle on a professé pour cette littérature sacrée, dont les beautés ont été déclarées par M. de Lamartine « de beaucoup supérieures à celles de la Bible. »

« Grâce au génie critique de l'Allemagne, dit un de ses coadmirateurs, on s'est aperçu qu'il y avait là une *autre Bible*, non destinée sans doute à une fortune aussi populaire, mais renfermant la *vraie* généalogie des dieux que notre race a si longtemps adorés. »

Mais nul n'a poussé aussi loin que M. Guignault le fanatisme idolâtrique pour ce nouveau sujet de ses études. A ses yeux, « l'Inde, toujours ancienne et toujours nouvelle, est encore aujourd'hui un *foyer lumineux*. Sa religion est un vaste système, magnifiquement coordonné, où la sublime *pureté* des doctrines, la profondeur des idées, la majesté de la morale se retrouvent, dans une vaste unité, sous la variété inépuisable des formes et des expressions<sup>1</sup>... » Il n'est pas jusqu'au culte infâme du *linga* dont M. Guignault n'exalte les *divines profondeurs*, puisque « le vichnouisme offre selon lui l'idée la plus *pure* du Rédempteur incarné. » Pour lui il est évident enfin, quoiqu'il ne se permette que de *l'insinuer* sous forme d'hypothèse, « que les dogmes fondamentaux du catholicisme romain ne sont que des lambeaux *mal compris* de la théologie indoue. »

M. Paulthier est peut-être plus enthousiaste encore. « L'Inde lui apparaît comme le grand et primitif foyer de la pensée humaine, pensée qui a fini par embrasser presque tout l'ancien monde<sup>2</sup>. »

1. *Religions de l'antiquité*, t. I, p. 439.

2. Préface de l'*Essai* de Colbrooke.



Mais déjà cependant, que de réponses, que de protestations contre cet enthousiasme intéressé !

Ne fût-ce que sous le rapport littéraire, un bien savant indianiste, sir William Jones, ne pouvait se résigner à cette prétendue supériorité sur la Bible. « La Bible renferme, disait-il, plus de vrai sublime, plus de beautés réelles, plus de moralité, plus d'histoire, plus de poésie et d'éloquence qu'on n'en pourrait rassembler et extraire de tous les livres composés dans tous les temps et dans tous les idiomes. L'union de nos livres saints, leur antiquité, la correspondance exacte des événements avec les prophéties ne *permettent pas de douter un moment* qu'ils n'aient été vraiment inspirés <sup>1</sup>. »

Maintenant, que faut-il admirer ? Pour commencer par la cosmogonie, nous ouvrons au hasard, et nous tombons sur le livre septième et dernier du *Samhitâ-Yadjour-Vida*.

Il s'agit de la création. « Il n'y avait alors que les eaux. Ce monde n'était originairement que de l'eau, et dans cette eau s'agitait le maître de la création. » A merveille ! voilà la Bible ! et c'est là que Moïse sera venu chercher son « esprit de Dieu porté sur les eaux. » Mais tournez la page, s'il vous plaît. « Quant à l'air (ce sont bien les *Védas* qui parlent en ce moment), quant à l'air, il s'empara de cette terre et la soutint, sous la forme d'un sanglier... Ensuite il créa les dieux, et ceux-ci lui dirent : « Comment pouvons-nous former des créatures ? » Et il leur répondit : « Comme je vous ai formés vous-mêmes, par une profonde méditation... Alors, en une année, ils finirent par avoir créé une vache... mais cette vache eut trois cent trente-trois veaux... »

Il faut convenir que si Moïse a copié, il a fait preuve d'une grande critique et d'un merveilleux esprit de distinction en s'arrêtant à temps devant cet épisode.

Aussi, lorsque nous entendons MM. Roth et Whitney nous promettre bientôt une traduction du *Gopathâ*, il nous suffit de leur entendre dire que ce mot signifie « chemin des vaches, » pour que nous les conjurons de ne pas s'y aventurer.

M. Barthélemy Saint-Hilaire, qui nous a fourni cette belle citation, a donc bien raison, après en avoir donné quelques autres moins ridicules <sup>2</sup>, mais toujours panthéistiques, de conclure que l'*Yadjour-Vêda* renferme, comme le *Rig-Vêda*, les morceaux les plus disparates, et qui, évidemment, appartiennent à des époques différentes.

Est-ce leur philosophie qu'il nous faut admirer ? Elle est tout entière

1. *Asie res.*, t. III, p. 45.

2. Mémoire lu à l'Académie des sciences morales, en 1855.

dans le *Mahābhārata*, qui renfermait, dit-on, deux cent mille vers sur la métaphysique. « Mais, en fait de métaphysique, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, le génie indien est toujours resté dans une sorte d'enfance; » or, jugez ce que peuvent être pour le lecteur deux cent mille vers de métaphysique *puérile*!

Est-ce bien sa théologie? Franchement, que pourrait-on attendre, en fait de théologie, du *panthéon* qui va suivre?

Brahma est bien le révélateur des *Védas*. C'est un point accordé. *Védas* signifie *intuition*, et cette intuition s'obtient au moyen du *cruti*, qui veut dire *audition*, car les Indiens, sur ce point, possèdent la vérifiable théorie; l'intuition *ne voit* chez eux que ce qu'elle *entend*, « *fides ex auditu*. »

C'est donc Brahma qui *souffle* les *Védas*; leur inspiration, au lieu d'être, comme pour nous, « un effet de l'enthousiasme, » vient de *spirare in*, et ici leur métaphysique est moins *puérile* que la nôtre.

Mais qu'est-ce que ce Brahma lui-même? car nous ne voyons attacher nulle part à cette question toute l'importance qu'elle mérite.

Avant tout, cependant, il serait bon de connaître son monde, et, tout *dieu* que soit un révélateur, de bien rechercher son origine. Or, ce n'est pas assez de nous le représenter « comme l'Éternel, l'Être par excellence, le Créateur existant par lui-même, l'âme de l'univers, qui est son corps, etc., » (Creuzer et Guignault, ch. II, 152); il ne suffit pas de nous le montrer prenant naissance par sa propre énergie dans un œuf d'or qui flottait sur les eaux, œuf qu'il brise, en naissant, en deux parties égales, desquelles il forme le ciel et la terre et les huit régions du monde, séparées par un éther subtil. (Id., ib., 179).

Ah! si au lieu de débiter par son sublime « *fiat lux*, que la lumière soit, » et par cette géologie à laquelle la science, son ennemie, revient à chaque lendemain d'une bataille, la Bible eût débuté par cet *œuf*, comme elle eût succombé depuis longtemps!

Mais revenons à cette enveloppe du grand Dieu. D'où venait-il cet œuf? Qui donc l'avait fait? La question n'est pas oiseuse, car si l'on répond « c'est Brahma, par sa propre énergie, » nous répliquons aussitôt que si l'on avait lu plus attentivement l'exposé, on aurait découvert, à la page précédente, que « la semence en avait été déposée sur les eaux par *Swahambhou*, ou celui qui subsiste par lui-même, l'auteur et le principe de tous les êtres... (178). Nous voici donc en présence de deux Créateurs, ou plutôt en voici encore un troisième, car alors que Brahma, « assis sur le lotus, » n'apercevait rien des yeux de ses *quatre têtes* qui pût l'aider à remplir la grande commission dont il était chargé (c'est-à-dire la création générale), « une voix retentit à son

oreille et lui conseilla d'implorer *Baghavan*. Baghavan parut aussitôt avec ses *mille* têtes, Brahma l'adora « comme éternel » (224), et le grand œuvre commença.

Le Dmiurge éternel, adorant l'Éternel son père, tout cela pourrait bien être, à la rigueur, assez biblique; mais voici qui l'est moins.

Chaque membre du panthéon indien ayant sa femme, et Brahma n'en ayant pas encore, il était assez naturel qu'il s'en plaignit assez vivement à son père. Celui-ci fait tout au monde pour le délivrer de cette idée fixe, mais, ne pouvant y parvenir, il lui joue l'abominable tour de lui donner pour épouse une fille des génies ou des *géants* maudits, de manière que tous ses enfants, « *filz de Dieu* par un côté, descendissent par l'autre d'un esprit de ténèbres. »

Ceci nous paraît une exécrable rouerie paternelle, mais Creuzer a soin de nous apprendre que « cette tradition, toute *d'humilité*, associée à l'idée la plus haute de la sainteté et de la majesté du prêtre, porte en elle-même un sens profondément *moral* que nous allons retrouver dans l'histoire de la *chute* de Brahma » (228).

Comment! quelle chute? Est-ce que, par malheur, nous aurions encore affaire, dans la personne de Brahma, à quelque dieu *tombé*, comme le Jupiter du *Prométhée* d'Eschyle? — Eh! mon Dieu, oui, et voici la raison de l'aventure.

« Quand Brahma eut créé les mondes, il voulut s'en approprier une partie <sup>1</sup>; mais Vichnou et Siva, les deux autres membres de la vraie trinité, cherchèrent le lieu du *Naraka* ou *Tartare*; voyant que Brahma s'en était emparé<sup>2</sup>, ils le traduisirent à leur barre, et le forcèrent à confesser son larcin. Puis ils le punirent « en réduisant d'autant sa résidence <sup>3</sup>. »

Il en prit du chagrin, et, malgré cette humiliation, « tout fier d'avoir publié les *Védas*, *miroir de la sagesse éternelle*, il s'enfla d'orgueil <sup>4</sup>, et en vint jusqu'à croire qu'il était supérieur à ses deux frères. » De plus, rempli d'une passion délirante pour sa propre fille... elle lui donna une cinquième tête, mais *Mahaveda* <sup>5</sup> la lui abatit violemment.

L'Éternel crut devoir alors se mêler de la partie, et précipita Brahma du haut des cieux jusqu'au plus profond de l'abîme<sup>6</sup>, mais du moins ce Satan-là fait pénitence, et, condamné à quatre régénérations successi-

1. « *Je monterai jusqu'au trône du Très-Haut*, » dit le Brahma biblique.

2. « *Prince des démons*, » dit la Bible.

3. « *Et l'on ne trouva plus son lieu*. » (Ibid).

4. « *Père de l'orgueil*. »

5. « *Saint Michel*. »

6. « *J'ai vu Satan tombant comme un éclair*. »

ves, il commence la première sous la forme de corbeau, et c'est sous cette forme et avec ce ramage de corbeau qu'il chante, dans les *Vêdas*, la fameuse guerre entre *Bavhani* et les *Daityas*. Quant à sa seconde incarnation, il la consacre à l'assassinat. Flibustier dans une forêt, il attire les voyageurs par les dehors de l'hospitalité la plus touchante, puis les expédie pendant leur sommeil, et les vole en fin de compte. Cependant il en fait encore pénitence; et de deux conversions! Dans la troisième, enfant merveilleux, il devient un prodige de science et compose le *Mahâbhârata*, le *Bhagavat* et une foule d'autres *Pouranas*, ce qui le mène tout droit à l'état et à la gloire de prophète, quoiqu'il soit encore bien loin, dans cette troisième épreuve, de s'être dégagé de tous les liens des sens. »

Enfin, dans la quatrième incarnation, quoique « plongé dans tous les désordres de l'ignorance<sup>1</sup>, » il parvient à retrouver et à restaurer les antiques poésies qu'il avait enfantées jadis sous le nom de *Valmiki*, et, pour prouver leur identité, il les jette dans le Gange, et les poésies surnagent, miracle du premier ordre! « Dès lors, dit Creuzer, ayant terminé sa longue pénitence, il remonte dans les cieux, où maintenant il habite comme représentant de l'Éternel » (235).

Certes, on ne saurait donner une plus haute idée des miséricordes de l'Éternel que de le montrer satisfait d'une semblable expiation... O Judas, reprends courage!

Mais il était impossible qu'il n'y eût pas là-dessous, pour nos savants, quelque grand symbole, d'autant plus profond qu'il était plus difficile à saisir. Nous pensions, nous, que c'était peut-être le symbole « de la nécessité de la méfiance en ses propres forces, » mais il paraît que c'est tout simplement (du moins, M. Guignault nous l'apprend) une application panthéistique. « Brahma est le dieu du monde, dit-il, il est son âme, il est homme-dieu; par conséquent, il doit, comme esprit, puiser aux sources les plus pures, et, comme matière et comme homme, participer aux souillures et aux impuretés de cette matière dans laquelle il descend et s'incorpore; toute la morale des Hindous vient donc se réfléchir en lui comme dans un miroir fidèle » (236).

Que M. Guignault nous pardonne notre méprise; elle tenait à ce que nous avons été bercés sur les genoux de nos mères, au récit d'une incarnation qui n'entraînait pas nécessairement de pareilles conséquences.

1. Creuzer et Guignault, ch. II, p. 234. Pour que Creuzer n'en dise pas davantage, il faut que ce soit grave.

Toutefois, il paraîtrait que M. Guignault n'est pas parfaitement sûr de son fait, car il nous renvoie tout de suite à une autre explication de Creuzer, auquel, cette fois, il en-laisse toute la responsabilité, sans que nous puissions voir pourquoi, car tout cela appartient à la même école. Celle-ci cependant était encore plus difficile à trouver, et nous la donnons à deviner en mille à nos lecteurs. Cette vie si ballottée entre le diable et la divinité, entre l'ange et la bête, signifie, qui le croirait? « LES DEUX FORCES CENTRIFUGE ET CENTRIPÈTE. » Par la première, Brahma se répand dans le monde, et, devenu homme-dieu *centrifuge*, se voit précipité dans la fange; par la seconde, il est un *conservateur centripète*, égaré un moment, et qui se lettoie avant de revenir au bercail divin. » Car, nous dit bien naïvement Creuzer : « C'EST LA SON AVANTAGE. » (237).

O Brahma ! tel que nous te connaissons nous-même *pour t'avoir vu à l'œuvre*, que tu dois t'amuser de tous ceux qui prennent si bien au sérieux tes détestables plaisanteries !

Mais nous n'en finissons pas, et la mine serait vraiment inépuisable, si nous ne craignions d'amener l'ennui, et, finalement, une indignation trop violente contre le panthéon, objet de tant d'enthousiasmes.

La théodicée, prêchée et chantée par un DIEU ROUBROYÉ pour son orgueil, et par un homme-dieu incarné dans la *fange* ! une trinité dans laquelle ce rédempteur représente le VERBE, comme Sivâ le *destructeur* y représente l'ESPRIT-SAINT ! des paraboles ordurières formant la trame de ces longues vies révoltantes ! cet infâme blason, que nous retrouvons partout où il y a un idolâtre et nulle part où il y aura un chrétien ! un tel ensemble de saintes paroles et de parodies sacrilèges, ne pouvait amener aux Indes que ce qu'il avait amené partout, ... dans les bosquets de Babylone comme aux saturnales des deux mondes, c'est-à-dire l'infamie, la servitude et la mort.

Ne soyons donc pas étonnés d'entendre quelques savants, jusque-là très-disposés à l'admiration sur la foi de leurs collègues, frémir devant une vérité trop évidente, et se retirer en prononçant de terribles verdicts.

Tantôt, c'est M. Th. Pavie, qui, dans deux excellents articles de la *Revue des Deux Mondes*<sup>1</sup>, s'indigne contre ce panthéisme sacrilège, théorique et pratique permanent; « théorique, dit-il, ne fût-ce que dans la doctrine de leur trinité issue, disent-ils, de l'abominable *lingam* <sup>2</sup>, car l'abrutissement des peuples, les superstitions effroyables,

1. Janvier et février 1858.

2. M. Guignault, dans son enthousiasme pour la *grandiose Asie*, ose appe-

l'asservissement de la nation à la tyrannie des castes, tout cela découle des *Védas*. »

Nous avons déjà dit que M. Barthélemy Saint-Hilaire n'avait pas craint de leur rendre publiquement la même justice. Ces beautés, « supérieures, selon M. de Lamartine, à toutes nos hymnes hébraïques, » commencent par le toucher fort peu, car, tout en leur accordant quelques éloges obligés, il leur reproche amèrement « leur fatigante uniformité, leurs incessantes métaphores, leurs ténèbres sans fin <sup>1</sup>. » Il s'empporte, entre autres, contre cette personnification de la science cachée sous le pseudonyme de ce *Vrâtya*, sorte de *juif errant divin*, qu'on nous montre parcourant toutes les sphères, et, pour notre malheur, faisant à chacune d'elles d'interminables stations. « Si je demande tout ce que cela signifie, dit-il, on me répond : « L'œil droit du Vrâtya c'est le soleil, son œil gauche c'est la lune; le jour et la nuit forment son nez. Diti et Aditi forment sa tête et son cou, etc., etc. C'EST ILLISIBLE <sup>2</sup>. »

Et c'est le chantre d'Elvire qui s'enthousiasme pour une pareille poésie!

Sévère pour la forme, M. Barthélemy Saint-Hilaire l'est bien davantage encore pour le fond. « C'est le culte de la nature, dit-il, l'air, le soleil, l'eau, la terre, etc. En général, les hymnes ne vont pas au delà, et la piété ardente et sincère qu'ils attestent n'a pas pu s'élever à des notions plus hautes... L'idée que l'homme se fait des dieux n'est guère plus relevée que celle qu'il se fait de lui-même. Les dieux des *Védas* ne pensent qu'à tuer leurs ennemis et à se jeter sur les offrandes que les hommes leur apportent. Ils viennent dévorer les mets qu'on leur a préparés, et boire à longs traits la liqueur sainte. Le prêtre les invite, par des supplications répétées, à se rendre au festin <sup>3</sup>. C'est comme un échange de bons offices et un commerce... Quant à la vertu, il en est à peine question de loin en loin; il n'y a donc aucun lien moral, et l'on peut dire que la seule base véritable de la religion a été presque ignorée des *Rischis*... De cette religion ainsi conçue, sont sorties deux conséquences fatales, l'asservissement politique et la superstition... Herder, dans la haute estime qu'il a conçue pour la sagesse des brah-

ler cette image effrontée « l'arbre de vie dont la trinité est sortie; » du moment où l'on s'est promis ou plutôt juré de ne voir que des idées dans les faits, on devient à la rigueur excusable.

1. Mémoire cité.

2. *Atharvâ-Véda*.

3. Et soyez certains qu'ils y viennent, comme les invités à la table du soleil. (Voir § I de ce chapitre.)

manes (qui se forment, dit-il, de la divinité une idée si *grande et si haute*, et dont la morale est si *pure et si sublime*!) ne veut même pas qu'on leur attribue la superstition! Ce sont bien eux cependant qui sont les vrais coupables, car ils pouvaient étouffer, dans l'origine, les germes mauvais que leur transmettaient les *Védas*. »

C'est fort aisé à dire, M. Barthélemy, mais vous ne voyez pas qu'alors il n'y aurait plus eu ni brahmes ni *Védas*, puisque ceux-ci ne sont autre chose « qu'une intuition procurée par Brahma. » Benjamin Constant, qui n'était pas un jésuite, n'était pas plus indulgent : « Cruelle au milieu d'un peuple doux, stationnaire, absurde, sanguinaire et obscure dans sa théorie et dans ses actes, minutieuse dans les devoirs qu'elle impose, monstrueuse dans sa cosmogonie, livrée, en métaphysique, à toutes les aberrations possibles, telle est la religion qui pèse sur l'Inde; chaos le plus étrange... que des dévots d'espèce nouvelle placent, de nos jours, presque à côté du christianisme <sup>1</sup>. »

Comment des hommes également instruits, des hommes haut placés dans la science, des collègues animés, on en est sûr, d'un même amour pour le beau et pour le vrai, peuvent-ils voir sur un même sujet, les uns le sublime, et les autres l'infamie, les uns la sainteté, et les autres un chaos de perdition, les uns, enfin, la gloire, les autres le déshonneur de l'esprit humain? Hélas! cela seul accuse le désastreux anéantissement de tout principe et la complète anarchie de notre sophistique contemporaine. Mais entre les uns et les autres, qui pourrait hésiter et ne pas se décider à l'instant même pour les partisans de l'infamie?

Et comment, encore une fois, aurait-on voulu que celle-ci ne coulât pas à longs bords sous la présidence d'une trinité composée d'une nullité et de deux drôles comme Brahma et Sivâ?

Sivâ! Comment Creuzer et Guignault n'ont-ils pas reculé devant *cet esprit-saint* (on l'appelle ainsi), qui, selon le premier, « sous son côté *noir* et menaçant, ne se plaît que dans les demeures des morts, s'abreuve de larmes et de sang, exerce les plus atroces vengeances, punit ou récompense en maître absolu, et domine sur les démons et sur les âmes? Le feu sort de sa bouche armée de dents aiguës et tranchantes; des crânes humains couronnant sa chevelure hérissée de flammes ou couverte de cendres forment son double collier; *des serpents* cruels lui servent de ceinture et de bracelets; les armes les plus terribles sont dans ses mains nombreuses... il n'est jamais **PLUS GRAND** QUE DANS L'EMPIRE SOUTERRAIN ou quand, après la ruine des mondes, il s'assoit solitaire sur le dragon qui les a dévorés<sup>2</sup>. »

1. Benjamin Constant, *Des Religions*, l. VI, ch. vi.

2. Creuzer, *Religions*, t. I, p. 162.

Mais voyons; n'allons-nous pas exagérer nous-même, généraliser peut-être *une des faces* de la question? Sivâ dominerait-il à ce point tout cet Olympe, et ne serait-il pas au contraire dominé par quelque dieu plus consolant?

Illusion décevante! Il n'est pas d'autre *bienfaiteur* que Sivâ. Creuzer et Guignault, tout en déclarant qu'il le devient quelquefois, reconnaissent que « les éléments et les formes du *sivaïsme* sont dans *tout* le brahmanisme. »

Ce qui s'accorde avec ce mot de Görres : « L'esprit du *sivaïsme* domine l'*oupnekhat* tout entier, mais il est vrai que l'*oupnekhat* représente parfaitement tout le védisme. » Or, puisque « celui qui dit *sivaïsme* dit aussi fange et sang, » décidément, les *Védas* sont jugés.

### 7. — Explication du problème.

Mais, grâce à notre aveuglement, leur origine ne l'est pas. Et cependant la science s'arrête interdite et confondue devant cette œuvre gigantesque qui se déroule tranquillement pendant tant de siècles avec la même prolixité, la même persévérance, les mêmes bases, et si bien le même but, que Creuzer le retrouve tout entier dans le bouddhisme, son antagoniste apparent.

Interdite et confuse, disons-nous, cette science s'efforce de comprendre et ne le peut : elle cherche un homme, une époque, et il n'y a pas d'époque; des sages qui puissent la renseigner, et il n'y a pas de sages; des hommes capables d'enfanter de si belles choses, et elle ne trouve que d'ignorants esclaves! Tous leur disent : « Notre rôle est *passif*, car c'est Brahma qui *dicte lui-même* à nos brahmes. »

Et la science de sourire! Cependant le fait est trop certain, il est surabondamment démontré. *L'extase* est encore aujourd'hui le moyen vrai ou faux sous lequel le problème se présente.

Mais l'extase, qu'est-ce que cela pour la science? Elle n'en connaît qu'une espèce, c'est l'extase cataleptique qu'elle produit avec ses narcotiques, son chloroforme, et même avec son hypnotisme; et, dans le fait, rien ne ressemble davantage, en apparence, aux extases que procure Brahma, et que procurent à leur tour les *Védus*!

Voyez plutôt : voyez ce brahme assis sur ses talons, retenant son haleine, les pouces dans ses oreilles, les yeux fermés par les deux premiers doigts, le nez par celui du milieu, les lèvres par les quatre autres doigts, et regardant le bout de ce nez jusqu'à la convulsion du nerf optique qui amène la catalepsie si désirée!...

Assurément, voilà bien l'hypnotisme si chaudement accueilli par la



science, hier encore préconisé si témérairement par ses maîtres, et si subitement abandonné aujourd'hui, sans qu'ils nous disent pourquoi. On dirait vraiment qu'ils se sont aperçus, un beau jour, qu'ils marchaient sur un aspic.

Mais laissons là Paris et voyons un peu comment les choses se passaient sur les bords de l'Indus.

Sous l'influence du *moyen* cataleptique qui n'est ici que *pour la frime*, puisque chez nous une INTENTION toute simple le remplace très-avantageusement<sup>1</sup>, le *djonys* ou gymnosophe, préparé d'ailleurs par le jeûne et par le somâ (narcotique longuement préparé par un sacrifice et une invocation à la lune), le *djonis*, disons-nous, parvient, par cette occlusion hermétique de ses sens, à replier son *atma* (âme) dans le grand centre intérieur, et par elle à éclairer tout l'intérieur de son corps. Alors il entre en *transe* (expression importée des Grandes-Indes en Amérique par les esprits de 1853), et par là il faut entendre *transition à la lumière*.

Mais, qu'on le sache bien, les Indiens ne s'y trompent pas, eux; tout ceci n'est qu'une simple préparation, et jamais le moindre rayon d'intelligence ne viendrait illustrer cette *clairvoyance* (appelée védas), si, dans cette *atma* si bien préparée, Brahma ne venait, *de sa personne, s'incorporer avec elle* dans ce sanctuaire intérieur.

Il en était de même dans les oracles antiques, et la Pythie ne pouvait rien tant que le dieu n'avait pas manifesté sa présence par le *tremblement* du laurier et la *transe convulsive* de la victime.

De l'extase naturelle et aveugle, qui rappelle celle du chloroforme, nous sommes donc entrés à pleines voiles dans la deuxième espèce des extases, c'est-à-dire l'extase surhumaine des Anciens, que nous appelons aujourd'hui *magnétique* ou *spiritique* avec les plus avancés.

Mais de quelle valeur sera maintenant ce spiritisme indien? l'assimilerons-nous à celui des prophètes ou à celui des sorciers?

« Que ce soit ici la clairvoyance magnétique, dit le savant Ennemoser, c'est ce qui est parfaitement démontré par le parallélisme des phénomènes. Bernier, Schlegel, Colmann et Vindischmann ont mis cette vérité hors de doute. »

On se rejettera probablement à Paris sur les miracles *psychologiques* de M. Renan et de son école. Mais Ennemoser, quelque bien dis-

1. « J'ai acquis la certitude, disait le savant Bertrand, que l'on produit l'extase *magnétique* également avec intention, sans intention, avec une intention contraire, lorsqu'une fois on est entré dans cette voie. » (*Lettres sur le somnambulisme*.)

posé qu'il soit pour le magnétisme, écoute la voix de sa conscience. « *Ce sont bien, dit-il, des esprits* que l'extatique perçoit en cet état, et, certes, il ne s'agit plus ici des prophéties hébraïques et de Moïse. Quelle différence ! Pour un prophète comme Moïse, le but de la vie est l'action et la foi ; chez le brahme, le but de la vie est l'extase ; chez le prophète, c'est une faveur qu'il ne provoque jamais, mais qu'il laisse arriver passivement ; le brahme emploie tous les moyens possibles pour se la procurer activement ; Moïse et le prophète restent dans l'humilité et se voilent la face comme indignes, pour eux le repentir et la prière ne cessent pas un instant ; mais pour le brahme *bouffi d'orgueil*, la terre est un enfer ; le prophète parle un langage élevé et que tout le monde peut comprendre, il ne prédit jamais que pour les plus grands intérêts de la morale et de la patrie, et toujours l'événement justifie ses promesses et ses menaces ; mais le brahme, lui, ne célèbre jamais que l'infâme philosophie du *phallus* et du *linga*, et ne conduit que trop sûrement aux abominables atrocités du *si-vaïsme*<sup>1</sup>. »

Nous voici bien loin de MM. Creuzer, Lamartine et Guignault, mais pouvons-nous douter que nous ne nous soyons bien rapprochés de la vérité ?

Non, et M. Lévy résume ainsi dans sa pensée l'excellente étude qu'il a publiée sur l'*oupnek-hat* et sur l'état d'hébétude et de folie furieuse que les sorciers indiens appellent l'état divin. « Décidément c'est le *Zoroastre noir* qui est resté le maître de toute la théologie de l'Inde. L'*oupnek-hat* est l'ancêtre de tous les grimoires ; au bout de trois mois d'exercices, les *devas* (ou démons) se feront voir à vous ; au cinquième, vous serez *devatas* ; au sixième, vous serez *dieu*. C'est, ajoute-t-il, la description complète de notre *somnambulisme lucide*, mêlé à une théorie non moins complète de magnétisme solitaire. Nous la recommandons à nos spirites modernes<sup>2</sup>. »

Résumons-nous enfin. Nos indianistes ont raison de trouver le problème insoluble à *leur point de vue*, car jamais il n'a été donné à la nature humaine, et surtout à la plus misérable, d'enfanter pendant des siècles des myriades de vers, qu'un Lamartine et tant d'autres exaltent comme supérieurs à toutes les poésies connues. Si, pour acquérir cette puissance, il suffisait de regarder le bout de son nez, au lieu d'envoyer nos enfants aux écoles pour leur inculquer à grand renfort de *Prosodies* et de *Gradus* toutes les vertus de l'Hippocrène, il

1. Ennemoser, *Histoire de la magie*, t. I, p. 225.

2. *Études sur l'oupnek-hat*, p. 72.

serait plus simple de les installer sur leurs talons, et plus sûr, dieu pour dieu, d'invoquer Brahma qu'Apollon. Or, comme sans la *prière* au premier on agirait en pure perte, et que l'on n'arriverait tout au plus qu'à nos sottes catalepsies d'hôpital, il faut bien croire à la nécessité de la *présence* de ce Brahma; et dans le fait, toute notre érudition moderne en fait foi, ce Brahma raconte tous les jours depuis trois mille ans à tous ses possédés extatiques, qu'il n'est autre chose que le dieu foudroyé par son orgueil, et il en appelle à Sivâ qui le vaut bien. Tous deux, en outre, prouvent leur identité par leur hideux écusson, objet des anathèmes constants de toute la Bible; et nous, persistant à les innocenter malgré eux, nous nous obstinons à rejeter leurs aveux et à nous prosterner devant leur ineffable sainteté! Mais à qui donc pourra-t-on se fier désormais, si l'on ne veut pas en croire les dieux que l'on encense avec le plus de parfums et d'amour, des dieux en un mot *confitentes reos*<sup>1</sup>?...

Quant à nous, nous avons de trop bonnes raisons pour les en croire sur leur simple parole, car nous les avons vus à l'œuvre; nous conservons leur *signature*, nous avons *lu* de leurs vers, nous savons des in-folio théologiques écrits par un pauvre ouvrier qui ignorait jusqu'à l'orthographe, et dont un théologien profond nous disait : « Nous ne possédons rien d'aussi beau. » Or rien ne ressemblait mieux pour le dévergondage panthéistique à tout ce que nous montrent les *Védas*. Nous avons même vu des mères enthousiasmées laisser courir avec bonheur le crayon fatidique et édifiant de leurs filles, jusqu'au moment où le même dieu, changeant de sujet, leur laissait tout juste le temps d'arracher de leurs mains « ces emblèmes profonds et sublimes, » que M. Guignault admire et que M. Benjamin Constant maudit.

Cette fois tout le génie des *Védas* était là; malheureusement, cette fois encore, la légende explicative n'était pas écrite en *sanskrit*; c'était du védisme tout français et *trop* français!

## 8. — *Les Kings*.

C'est encore une des idées fixes de la science moderne que de détacher la Chine du grand faisceau des nations primitives, et de lui donner une origine, une langue et des traditions tout à fait indépendantes.

Ce qu'il y a de parfaitement certain cependant, c'est que toutes les nôtres s'y retrouvent, et même sur une échelle peu commune. Pour s'en assurer, il suffit non pas de jeter un coup d'œil sur les *Kings* ou

### 1. Qui s'avouent coupables!

livres sacrés, ce qui n'appartient pas à tout le monde, mais sur les précieux mémoires publiés à leur sujet par nos savants missionnaires. Il en est un surtout dont nos sinologues<sup>1</sup> modernes ne prononcent le nom qu'avec le plus profond respect, c'est le P. Prémare. Eh bien, que l'on parcoure un moment la seule table des matières de son *Choix de vestiges de nos principaux dogmes*, etc., et nous verrons que parmi ces vestiges figurent : — l'unité et la trinité divines, — la chute des anges et de l'homme, — la réhabilitation, — Lucifer, — l'attente du saint Dieu-homme, premier-né de Dieu, *agneau de Dieu*, et *né d'une vierge*, — sa passion et sa mort pour le salut des hommes, — le sacrifice, nourriture des élus, etc.

Ce peu de lignes suffit pour montrer tout ce que le rameau mongol détaché du grand arbre emportait sous son feuillage. Nous avons déjà vu une foule de traditions chinoises bien frappantes et qu'il est bien difficile de ne pas appliquer avec M. le chevalier de Paravey aux patriarches *anté* et *post-diluviens*. Il est plus aisé de sourire que de lui répondre.

On ne peut non plus s'empêcher de deviner dans la constitution primitive de ce peuple un germe de vie, de respect et de conservation, sans lequel on ne pourrait s'expliquer, malgré sa dégénérescence morale actuelle, la résistante vertu de ses institutions.

Vigoureusement trempées à l'origine, nul doute qu'elles ne l'aient été aux sources de la sagesse et de la vie.

Mais si nous ne trouvons pas là un Brahma (dieu tombé) dictant positivement les *Kings*, quinze siècles avant l'ère chrétienne, qui pourra nous dire à quelle époque nous devons faire remonter l'idolâtrie qui les souille aujourd'hui?

Nul doute qu'avant le VII<sup>e</sup> siècle qui précéda l'ère chrétienne ces livres ne fussent déjà en très-grande considération et ne passassent pour des livres de la plus haute antiquité. Mais il est évident encore que nous n'avons aujourd'hui que des fragments mutilés, débris très-vénérables, mais enfin débris et très-probablement débris altérés.

Ces livres sont au nombre de cinq. Trois seulement ont été traduits : l'*Yè-King*, ou révolutions de l'univers (écrit en caractères algébriques brisés et que l'on fait remonter à Fo-hy; nous avons déjà vu de quel patriarche biblique il faudrait le rapprocher suivant M. de Paravey) (v. ch. vii); le *Chou-King*, ou grande science jusqu'à la fin du monde (il remonte à Yao-Noé suivant le même système); le *Chi-King*, ou aspiration de toutes les créatures vers le Libérateur futur.

1. On appelle ainsi les savants qui s'occupent de l'histoire de la Chine ou de l'étude du chinois.

Deux hommes, comme on le sait, ont *fait* la Chine actuelle, et l'ont faite en commentant simplement ces livres à peu près à la même époque, c'est-à-dire cinq ou six siècles avant Jésus-Christ. Le premier, Confucius, a la gloire d'avoir remis en ordre ces fragments déjà mutilés soit par le temps, soit par les incendies, et d'avoir essayé d'en faire tout un corps de doctrine; mais plus philosophe que pontife, plus savant que théologien mystique, on l'accuse d'avoir rationalisé la doctrine en supprimant un grand nombre de traditions antiques, d'avoir professé une morale plus déiste que religieuse, d'avoir embrouillé les anciennes prédictions sur le Messie futur, de manière que la Chine, abusée par la fausse ressemblance de Bouddha, le prit pour ce Messie; en un mot, on l'accuse d'avoir introduit le matérialisme panthéistique en réduisant au ciel *phénoménal* ou visible le culte de Chang-ty, appliqué jadis au ciel *invisible*, et par là d'avoir été comme le chef de la secte des *lettrés*, la principale ou plutôt la seule cause de l'athéisme qui semble s'étendre de plus en plus sur ce malheureux pays.

L'autre est Lao-tseu ou Tao-tseu, presque contemporain du premier. Dès les premières pages de leur histoire, ces deux grands réformateurs se connaissent, confèrent ensemble, et se trouvent mutuellement trop orgueilleux pour marcher dans la même voie. Confucius surtout compare sans cesse son rival à un *dragon*; personnalités de bien mauvais augure, lorsqu'il s'élève sur un terrain pareil.

Quoique Tao-tseu ou contemplateur du *tao* (le verbe) ait écrit un fort beau livre sur la raison et la vertu, quoiqu'il fût de l'école du *yu-kiao* (maison de sages) et qu'il ait tout fait pour réformer les faux *yu-kiao* qui avaient pris la place des anciens, il n'en est pas moins vrai qu'il a manqué son but; que la sagesse primitive a toujours été s'affaiblissant en Chine; qu'au *xiii<sup>e</sup>* siècle de notre ère, l'anthropophagie y existait positivement, et qu'aujourd'hui ce malheureux pays, dévoré par tous les vices, par toutes les superstitions de la secte des *taossé* (magiciens), vit en pleine nécromancie d'une part, et de l'autre en communauté étroite avec les génies des montagnes, des fleuves, etc. : tout cela, au nom des *Kings* et de Confucius, comme au nom de Tao-tseu et de Bouddha ou Fô, qui partage avec ces deux noms l'honneur de retenir ce malheureux pays « dans les ténèbres de la mort. » Nous devons entrer plus tard dans trop de détails sur toutes ces superstitions, pour qu'il nous soit permis de les devancer et de nous répéter deux fois <sup>1</sup>.

Terminons donc ici notre étude sur ces fameux *livres sacrés* des nations qu'on essaye avec si peu de pudeur de constituer en inspirateurs de la Bible; la Bible! le plus ancien des livres, le plus historique, le seul dont le surnaturel rationnel ne conduise ni à l'absurde ni à la folie, le seul enfin *qui ait un second tome*, et qui, ne se bornant pas comme les autres à *annoncer* la venue du Saint, nous le montre consommant par sa vie, par sa mort et sa résurrection cette indissoluble unité du vieux monde et du nouveau qui faisait dire à Bossuet : « Qu'ils n'espèrent pas échapper à Dieu, car on ne dispute pas du moins que tout l'Ancien Testament ne soit écrit *devant* le Nouveau. Il n'en faut pas davantage <sup>1</sup>. »

A présent que nous avons entendu l'idolâtrie, voyons ses actes.

1. *Histoire universelle*, deuxième partie, à la fin.

---

## QUATRIÈME PARTIE

---

### FORMES DIVERSES DE L'IDOLATRIE





# CHAPITRE XI

## DU FÉTICHISME

OU

ADORATION DES OBJETS ENCHANTÉS.

---

### § I

Du fétichisme en général. — Les téraphims idolâtriques.

#### 1. — Définition du fétiche.

Contrairement aux grandes et philosophiques idées qu'elle va prêter tout à l'heure aux adorateurs d'animaux, l'école moderne retrouvant le fétiche chez le sauvage, et voyant celui-ci rester toujours à l'état d'enfance intellectuelle, en a conclu que c'était dans le plus grossier fétichisme qu'il fallait chercher le premier rudiment de toutes les religions et superstitions populaires.

Suivant elle, c'est dans le *manitou* de l'Iroquois, ou dans le tambourin *parlant* du Lapon, qu'il faut découvrir l'embryon de tous les cultes et de toutes les croyances, y compris, ne nous le dissimulons pas, celles d'un Pascal et d'un Bossuet, puisque, d'après tous les principes du *progrès indéfini*, ces grands hommes ne sont plus nécessairement que des Esquimaux ou des Hurons *infiniment développés*.

Malheureusement pour cette philosophie, et très-heureusement pour ces grands hommes, l'Éthiopie, où l'on place le premier berceau des fétiches, est considérée aujourd'hui comme le foyer primitif de toute la *sagesse égyptienne*. Déjà la philosophie des anciens nous avait avertis que « la civilisation s'y était répandue comme par émanation céleste, » et M. Guignault dit à son tour que, « dans tous les récits de la haute antiquité, les Égyptiens sont associés aux Éthiopiens, et qu'à ces derniers s'attache particulièrement une renommée de sagesse, de lumières, de piété envers les dieux qui dépose de leur *antériorité* dans l'ordre de la civilisation<sup>1</sup>. »

Ainsi donc, pendant que la foi nous montre toutes les félicités de l'Éden, précédant la première adoration *fétichique* du serpent, l'histoire nous montre après le déluge la haute civilisation égyptienne, les temples et les observatoires chaldéens précédant les téréphims de Laban et toute la zoolâtrie égyptienne. Donc le fétichisme est le premier produit du grand adultère idolâtrique; bien loin d'avoir vu le jour sous la hutte du sauvage, il est né, gardons-nous de l'oublier, *sous les lambris dorés* de l'humanité.

Après s'être trompée sur les conditions de l'origine, l'école moderne ne pouvait pas ne pas se tromper sur le nom et sur la définition de ce *premier-né* du monde païen.

Oubliant « les hautes lumières de la civilisation éthiopienne et la sagesse des Égyptiens qui en dérive, » et ne voulant à tout prix que des sauvages, elle a dit : « Le fétichisme est l'adoration d'un objet, considéré par l'*ignorance* et la *faiblesse d'esprit* comme le réceptacle ou l'habitation d'un dieu ou d'un génie. »

C'est Dulaure qui nous fournit cette définition<sup>2</sup>.

« Le fétichisme, dit à son tour M. Tissot<sup>3</sup>, naît de la *faiblesse intellectuelle* et de la *puérilité* d'une raison qui, ne

1. Notes du livre III<sup>e</sup> de Creuzer, p. 778.

2. *Des cultes antérieurs à l'idolâtrie*.

3. *Dictionnaire*, déjà cité, art. FÉTICHISME.

pouvant appliquer l'idée divine d'une manière large aux grands phénomènes de la nature, se rabat paresseusement sur les *plus petits* objets faciles à saisir et à s'approprier. »

M. Tissot devrait s'apercevoir qu'il anéantit sa théorie des *plus petits* objets en ajoutant un peu plus bas que « le fétichisme peut aller jusqu'à l'adoration du soleil. »

Quant à nous, laissant de côté toutes ces contradictions d'une *ignorance* qui règne au sein des *lumières les plus hautes* et d'une *faiblesse de raison* que l'on associe aux *conceptions les plus sublimes*, nous disons hardiment : « Le fétichisme est l'adoration de tout objet, inorganique ou vivant, vaste ou de proportions misérables, dans lequel ou à propos duquel un esprit a manifesté sa présence. »

A ce point de vue seulement, on peut tout concilier facilement, et finir par se comprendre soi-même, ce qui n'est pas indifférent<sup>4</sup>.

Ceci posé, nous allons justifier notre définition en faisant appel au bon sens d'abord, à l'analogie et au témoignage ensuite, pour constater la *présence d'un esprit* dans les téraphims et les statues, dans les tables et objets tournants, dans les aérolithes et les bétyles, et enfin dans la zoolâtrie ou culte des animaux sacrés, sujet inextricable et de plus en plus enténébré par une masse de travailleurs infatigables, qui, pour mieux *éclairer* ces questions, ont commencé par souffler leur lumière.

## 2. — Térâphims idolâtriques.

On lit au chapitre xxiv, v. 14 de Josué : « Maintenant craignez le Seigneur et servez-le de tout votre cœur, rejetez loin de vous (*auferte*) les dieux étrangers que vos pères ont servis dans la Mésopotamie, c'est-à-dire les dieux des Amorréens dans la terre desquels vous habitez. »

4. Le mot *fétiche* vient du portugais *fetisso*, qui signifie chose enchantée ou charmée, d'où *fatum* (destin), *fatua* (fée), etc. (*Dictionnaire*, déjà cité, article FÉTICHISME.)

Rien n'est plus clair que ce verset. Comprend-on que le grand évêque d'Hippone lui-même, tout prévenu qu'il fût jusqu'alors en faveur de l'orthodoxie d'Israël, ait voulu faire de ces dieux si clairement personnels « des idées, des fantômes, des *conceptions* erronées de la Divinité<sup>1</sup> » Mais répond avec raison Cornelius : « Josué paraît l'entendre ici *tout à fait* (*omnino*) d'idoles proprement dites. » Et dans le fait, en se reportant au chapitre xxx de la Genèse, on retrouve à *Uhr*, en Mésopotamie, les ancêtres d'Abraham, Sarug et Tharé, adoreurs de petites idoles de terre cuite qu'ils appelaient *leurs dieux*, et qui, transmises à Laban, furent dérobées et cachées par Rachel, sa fille, au moment de son départ avec Jacob son époux.

Ces idoles, qui n'empêchaient pas à ce qu'il paraît le culte de Jéhovah, ayant été formellement abolies par Jacob, sont jugées par cela même, et rentraient par conséquent dans ce répertoire égypto-babylonien qui commençait à envahir toute la terre.

Le meilleur moyen de se rendre un compte exact de la nature de ces idoles serait de chercher tout d'abord si elles n'existeraient pas encore, à l'heure qu'il est, dans ces mêmes pays; or il est impossible de ne pas reconnaître les anciens téraphims de Laban dans les téraphims actuels des Araméens, qui ne sont autre chose que les statuettes de leurs dieux pé-nates ou tutélaires.

Rien ne paraît ressembler davantage à ces dieux *portatifs* ou préservateurs (*dii portatiles vel Avertenci*)<sup>2</sup>, véritables phylactères ou talismans animés (*spirantia simulacra*) d'Apulée<sup>3</sup>, dont Lucien nous dit *avoir entendu* les réponses dans le temple de la déesse de Syrie.

Selon le P. Kircher<sup>4</sup>, rien ne ressemblait davantage encore

1. Saint Augustin, *Quæst.*, XXIV.

2. *More Nevochim*, l. III.

3. Livre XI.

4. Tome III, p. 474.

aux petits *sérapis* de l'Égypte, et Cédrenus appuie cette supposition en établissant que le *t* ou l'*s* se remplaçant indifféremment, *séraphim* et *téraphim* étaient absolument synonymes. *Térap*, diminutif de *téraphim*, viendrait, suivant M. Des Mousseaux, du verbe syrien *tarap*, qui veut dire littéralement « soignant la chose domestique, *curantes rem domesticam*<sup>1</sup>. »

Grotius nous dit à son tour que ces *téraphims* signifiaient des *anges*, étymologie ratifiée par ces mots de Cornelius : « C'était un symbole de *présence* angélique. »

Quant à l'emploi de ces idoles, païens et juifs sont complètement du même avis. Maimonide nous dit que « ces images passaient pour avoir le don de prophétie, et pour indiquer à ceux qui les possédaient ce qui leur était utile et salutaire<sup>2</sup>. »

Hermès Trismégiste les appelle « statues prévoyant l'avenir<sup>3</sup>. »

Philon de Biblos nous dit que « les Juifs consultaient autrefois les démons à l'instar des Amorrhéens, et surtout par ces statuettes d'or sous forme de Nymphes, qui, interrogées à toute heure, leur indiquaient ce qu'il fallait faire ou éviter<sup>4</sup>. »

« Rachel, disent les rabbins, ne les avait dérobées à son père que pour l'empêcher de les consulter sur la route que Jacob allait prendre dans sa fuite. »

Photius avait donc raison de dire : « Tous ces simulacres étaient de véritables *esprits*, et il ne faut pas y chercher autre chose<sup>5</sup>. »

Toutes ces images avaient la forme d'un enfant, d'autres étaient beaucoup plus grandes. Les Chaldéens les laissaient exposées aux rayons de certains astres pour leur en donner la vertu. Voilà donc un premier rapport avec l'astrolâtrie, mais si nous en croyons encore les rabbins et tous les écrivains

1. *Dieu et les dieux*, p. 41.

2. *More Nevachim*, l. III, ch. xxix.

3. *Asclepias*.

4. *Antiquités*.

5. *Bibl.*, ch. ccxxx.

arabes, le *téraphim* idolâtrique en avait un bien plus grand avec la nécromancie.

En effet, le savant Ugolin ne craint pas de prêter à Gamaliel, précepteur de saint Paul, les paroles suivantes (tirées, dit-il, de ses *Capit.*, chap. xxxvi). « Ils tuaient un enfant nouveau-né, le décapitaient et plaçaient sous sa langue, salée et huilée, une petite lame d'or sur laquelle ils écrivaient le nom d'un mauvais esprit; puis, suspendant cette tête à la muraille de leur chambre, ils allumaient des lampes devant elle, et, prosternés à terre, ils *conversaient* avec elle<sup>1</sup>. »

C'étaient probablement des fétiches de ce genre, cette tête d'Orphée qui, au dire de Philostrate, parla à Cyrus, et celle d'un sacrificateur de Jupiter Hoplosmius, en Carie, qui, séparée de son corps, révéla, au dire d'Aristote, le nom de son meurtrier qui s'appelait Ceucidas, et celle de Publius Capitanus qui, au dire de Trallian, au moment de la victoire remportée par Acilius Glabrion, consul romain, sur Antiochus, roi d'Asie, prédit aux Romains les grands malheurs qui vinrent bientôt les affliger, etc.

Bornons-nous à celle d'Orphée : Diodore raconte que Sémélé, fille de Cadmus, étant accouchée à sept mois par suite de la peur qu'elle avait eue d'un violent orage, et l'enfant n'ayant pu vivre, Cadmus, tant pour donner à cet enfant une origine surnaturelle que pour *se conformer à l'usage de son pays*, enferma le corps de l'enfant dans une statue dorée et en fit une idole pour laquelle il établit un culte<sup>2</sup>. »

Voilà le commencement évident du culte de Bacchus; mais ce qui vaut bien la peine d'être remarqué, c'est l'étonnement du savant et très-rationaliste Fréret à la lecture de ce passage de Diodore : « Une singularité, dit-il, qui mérite plus d'attention, c'est que cette consécration de l'enfant de Sémélé par Cadmus, que les Orphiques disaient être une coutume de ses

1. Ugolin, *Thesaur.*, t. XXIII, p. 475.

2. Diod., l. I. p. 48.

ancêtres, est *précisément celle qui est décrite par les rabbins*, cités par Seldenus au sujet des téraphims ou dieux domestiques des Syriens et des Phéniciens. Il n'y a cependant pas grande apparence que ces rabbins connussent les orphiques <sup>1</sup>. »

Non-seulement, pouvait-on répondre à Fréret, il n'y avait pas *apparence*, mais il y avait bien évidemment *certitude de cette impossibilité*, et c'est une preuve de plus que pas n'était besoin d'héritage et de communication pour raconter des faits semblables. Mais tout cela ne pouvait être qu'un mystère pour Fréret, auquel, toutefois, il faut savoir bon gré de tous ses étonnements de bon augure.

Toujours est-il que cette espèce d'idoles rappelait parfaitement les *alrunes* du Pérou, dont nous avons parlé plus haut, et qui tiraient leur nom du *rung* ou *esprit* du mort que l'on supposait résider en elle. On prétendait que cet esprit, inséré dans l'idole faite en bois de mandragore, réclamait sa nourriture, et que lorsqu'on l'oubliait il poussait de petits cris enfantins. Ces idoles suivaient partout les Péruviens et passaient à leurs yeux pour avoir tout pouvoir sur le sort et la fortune de leurs heureux possesseurs.

Il est impossible de douter que les nombreuses figurines représentées par Kircher, dans son *Œdipus*, avec une lame de métal posée sur la langue qui sort tout entière de leurs bouches, ne fussent de véritables *téraphims*.

« Ceux des Phéniciens, dit M. Le Blanc<sup>2</sup>, semblables au palladium gréco-prhygien, renfermaient des débris humains. Tous les mystères de l'apothéose, des orgies, des sacrifices et de la magie s'y trouvaient réunis. On *immolait un enfant assez jeune*, pour que son âme innocente ne fût pas encore séparée de l'*âme du monde*. On conservait sa tête embaumée, dans laquelle son âme était fixée, disait-on, par la puissance de la magie et des enchantements. Puis on mettait dans sa

1. Fréret, *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XXIII, p. 247.

2. *Les Religions*, t. III, p. 277.

bouche une lame d'or... sur laquelle était gravé le nom de Dieu... Alors l'interrogateur sacrilège consultait cette tête, devant laquelle il allumait des lumières... et la tête *interrogée* devait émettre des réponses attribuées au dieu dont le nom était gravé sur la lame, et dont l'esprit de l'enfant était regardé comme l'interprète. Cette exécrable idole justifie la sévérité avec laquelle Dieu ordonna à Moïse d'exterminer le peuple qui s'en rendait coupable. »

Nous passons les significations symboliques que M. Le Blanc se donne la peine de chercher à toutes ces coutumes, parce que nous y croyons fort peu.

Mais nous croyons fort bien, par exemple, que la tête que le Scandinave Odin consultait dans toutes les affaires difficiles était un téraphim du même ordre.

Et ce que nous croyons bien plus encore, c'est que tous ces enlèvements d'enfants, pratiqués de tous temps et même dans le nôtre par les Juifs<sup>1</sup>, étaient la conséquence de ces antiques et barbares idées nécromantiques.

## § II

### Téraphims juifs, Ephod, Urim et Thumim.

Le *téraphim*, pris dans son sens le plus général, signifiait donc *manifestation d'un esprit tutélaire*, et si, dans le culte idolâtrique et au point de vue d'Israël, cet esprit *étranger* à Jéhovah était nécessairement trompeur, nous allons voir qu'il y avait dans le camp de Jéhovah lui-même des téraphims excellents et organes de la vérité la plus pure. Tant nous paraît fondé ce point de départ de notre ouvrage, que, toute cette *magie flétrie*, à si juste titre peut-être,

1. Qu'on se rappelle celui de Damas et le P. Thomas.



sous les noms de divination, de figurisme, et même de nécromancie, marchait parallèlement à une autre *magie* orthodoxe, de même nature absolument, mais son antagoniste absolu, comme valeur et comme fin, en raison du *personnel* révééré.

N'oublions pas que Daniel était mage.

Interrogeons donc la Bible, elle va nous montrer la double face des téraphims.

Nous avons déjà vu ceux de Tharé et de Laban, enfouis par Rachel comme sacrilèges, pour que Laban, *en les interrogeant*, ne pût pas connaître la marche de Jacob, et comme dans un des chapitres précédents il est question des *mandragores* de Lia, il devient bien probable que les *mandragores* alrunes et *parlantes* du Pérou devaient ressembler beaucoup à celles-là.

Voyons encore les noms donnés aux téraphims par les Septante. Ces noms sont tour à tour εἰδωλα (images), γλυπτὰ (sculptées), κενοτάφια (tombeaux), θήλους (manifestations), ἀληθείας (vérités), μρσφώματα ou φωτισμοῦς (images brillantes). Une seule épithète domine toutes les autres, c'est celle que la Vulgate traduit par *annuntiantes*; par conséquent, l'idée d'*images révélatrices* domine à son tour tout ce qui vient d'être dit.

Nous en demandons bien pardon à la sagesse de notre siècle, mais il n'y avait rien là des ingénieuses allégories et de toutes les profondeurs mystiques qu'il y supposait, mais bien une *réalité* cachée très-positive, et, nécessairement, expérimentée sur la plus vaste échelle.

Il s'agissait donc uniquement de savoir si l'image révélatrice était vouée à un esprit étranger ou jéhoviste.

Souvent, nous l'avons dit, les deux cultes marchaient de front; ainsi nous lisons, au xvii<sup>e</sup> chapitre des Juges, « que Michée sacrifia à Jéhovah un éphod d'abord, puis un téraphim qu'il fit souffler avec l'argent que sa mère lui avait donné; » mais il paraît que ce Michée, qu'il ne faut pas confondre avec le prophète, se faisait illusion, lorsqu'il disait :

« C'est maintenant que je vois clairement combien Jéhovah va nous être favorable, » car Seldenus nous apprend « que dans le calendrier juif, au vingt-troisième jour, il y avait un jeûne général des Israélites à cause du simulacre de Michée, adoré par les Danites, et de l'horrible crime des Benjamites <sup>1</sup>. »

La Bible a donc de grandes sévérités pour les téraphims idolâtriques, soit qu'elle nous montre le roi de Babylone interrogeant avec ses flèches et le bois les téraphims ou sculptilia <sup>2</sup>, soit qu'elle fulmine par la voix du prophète cet anathème contre les devins : « Les téraphims n'ont dit que des vanités, et les devins n'ont vu que le mensonge <sup>3</sup>. »

Mais en dehors et tout à fait au-dessus de ces téraphims *fornicateurs* brillait le téraphim du bon ange, le téraphim béni du séraphin, qui ne différait de son analogue maudit que par la vérité constante de ses révélations et son accord parfait avec les volontés de Jéhovah.

C'est de lui que le prophète Osée a pu dire, en prédisant les mauvais jours d'Israël : « Pendant de longs jours, les enfants d'Israël resteront sans rois, sans sacrifices, sans *matzebah* (statues), sans éphod et sans téraphim <sup>4</sup>. »

Là aussi il y avait probablement des simulacres ou des sta-

1. Seldenus, *de Diis Syr.*, s. I, p. 25.

2. Ézéchl., ch. xxi.

3. Zacharie, ch. x. Nous ferons, à propos de ce « n'ont vu que, *viderunt*, » la même remarque que nous avons faite dans notre Appendice complémentaire du 1<sup>er</sup> *Mémoire*, ch. II, § 2, à propos de cette expression, « et le bois leur a annoncé l'avenir. » Dans beaucoup de traductions on lit, pour le premier passage, « tout ce que leurs devins ont *prétendu* voir n'était que des mensonges ; » et pour le deuxième passage « ils ont cru que leur bois leur *annoncerait* l'avenir. » Ces deux traductions, dans leur double complaisance pour les préjugés de leur siècle, sont elles-mêmes des mensonges et font un non-sens absolu de cette explication donnée par l'Esprit-Saint lui-même, « CAR l'esprit de fornication les a trompés, *en annonçant*. » Il serait temps d'abord de ne plus rationaliser la Bible, et, ensuite, de ne plus dire aux *lucides* : « Vous mentez en disant que vous voyez, » car c'est l'Esprit-Saint qui affirme qu'ils *ont vu*, et qui explique à quel prix ils *ont vu*.

4. Osée, III.

tuelles, puisque le grand prêtre portait constamment une de ces dernières à son cou... Et c'étaient ces statuettes que Spencer nous dit avoir toujours été appelées « les filles du Tout-Puissant. »

« C'étaient *peut-être*, dit Louis de Dieu, des images d'anges ou dédiées aux anges, ce qui y amenait la présence de quelque esprit angélique répondant aux consultants, et dans cette hypothèse le mot de téraphim aurait été l'équivalent de celui de *séraphim*, en changeant le *t* en *s*, à la manière des Syriens <sup>1</sup>. »

Et Kircher, développant cette donnée philologique, soutenait que la statue de *Sérapis* était en tout semblable à celle des *séraphins* du temple de Salomon.

Enfin, comme les saints téraphims sont assimilés par la plupart des auteurs à l'*urim* et *thummim* des grands prêtres, il faut tâcher d'éclairer les uns par les autres, et de concevoir une idée juste et définitive de tous ces saints instruments de la révélation primitive.

Nous venons de relire dans Bergier l'art. ORACLES auquel il renvoyait à propos de ces deux mots, et vraiment nous nous demandons si le rationalisme le plus complet a jamais tenu un autre langage.

On sait qu'au chapitre xxviii de l'Exode Dieu prescrit à Moïse de revêtir le grand prêtre : 1° d'un *ephod* ou tunique en forme de camail; 2° d'un *choschem-misphat* ou *pectoral* de même étoffe, dans lequel seraient enchâssées douze pierres précieuses, sur chacune desquelles serait gravé le nom d'une tribu d'Israël; 3° enfin d'insérer dans ce *choschem-misphat* ou *pectoral* l'*URIM* et le *THUMMIM*, « afin que ce grand prêtre puisse ainsi porter sur son cœur le *jugement* des enfants d'Israël devant le Seigneur. »

Il s'agit donc de savoir ce que pouvait être ce *jugement*, et de voir à quelle conclusion le *philosophe* Bergier s'arrête. Après avoir beaucoup blâmé *Spencer* et tous ses imitateurs

1. Louis de Dieu, *Genèse*, ch. xxxi, v. 49.

« d'avoir vu dans le port de cet *urim* la première condition de ce jugement, et récusé toutes les explications tentées jusqu'ici par *tant d'habiles hébraïsants* », il propose la sienne, et la voici. Ce *choschem* serait tout simplement le *caractère* du juge, les pierres brillantes en seraient l'*ornement*, comme l'*urim* et *thummim* le *symbole* du jugement <sup>1</sup>. Tout cela, selon lui, aurait été uniquement emblématique.

Voilà ce qu'il appelle une traduction *sans aucun mystère*. Rien n'est plus vrai, mais nous qui croyons qu'il y en avait au contraire beaucoup, et que ces trois objets étaient les conditions et les *instruments* de la réponse divine, nous lui demanderions comment on pouvait appeler *bouche du Seigneur* et consulter sur les futurs contingents, c'est-à-dire sur toutes les obscurités de l'avenir, un pontife qui eût lui-même déchiré ses vêtements si on lui eût accordé une autre puissance à cet égard que celle de *transmetteur de la parole* divine.

Si tout était *symbolique*, comment Rébecca pouvait-elle aller consulter le Seigneur et revenir éclairée sur l'avenir des deux jumeaux qu'elle portait dans son sein <sup>2</sup> ?

Comment, si dans l'éphod tout était de *pur costume*, Saül pouvait-il dire au grand prêtre : « Puisque l'éphod *se tait*, faites venir ici les principaux du peuple, et qu'on demande au Seigneur : Quel est donc le pécheur qui *cause ce silence de l'éphod* ? » Or, ce silence ne pouvait être le fait du grand prêtre, puisque c'était lui-même qui avait engagé Saül à recourir à ce moyen <sup>3</sup>. Enfin, s'il ne faut voir en tout ceci qu'un *em-*

1. Bergier. *Dictionnaire de théologie*, art. ORACLES.

2. *Genèse*, ch. xxv, v. 22.

3. *Rois*, ch. xiv. L'historien Josèphe (*Antiq. Jud.*, l. VI), entendait mieux la chose que Bergier, lorsqu'il disait : « Ce n'était pas sans cause que Dieu gardait le silence avec Saül, au lieu de l'avertir et de lui parler, comme il le faisait toujours avec tous ceux qui l'interrogeaient. » Et Spencer a raison d'ajouter, « qu'il en était toujours de même dans les consultations des oracles païens. » Il a raison, disons-nous, car nous savons, par une longue expérience, que les démons modernes punissent souvent du même silence les consultants, parmi lesquels se trouvent cette fois, non plus un *pécheur*, mais un sceptique, un savant, et plus encore, un chrétien qui leur déplaît.

*blème*, comment David, se présentant devant le grand prêtre Ablathar, le pria-t-il de *lui appliquer l'éphod*, pour savoir s'il devait poursuivre les Amalécites vainqueurs, et comment cet éphod appliqué put-il répondre que « le roi pouvait les poursuivre en toute confiance, car il leur reprendrait tout ce qu'ils lui avaient dérobé <sup>1</sup>? »

Il va sans dire que Bergier, une fois bien résolu à bannir tout mystère, devient sans pitié pour tous ceux qui « ont imaginé dans le *thummim* et l'*urim* une inscription mystique, une voix articulée, etc., etc. » « C'est dommage, leur dit-il, que toutes ces *belles choses* ne soient fondées sur rien. » Pour lui ce sont les rêveries des rabbins qui sont cause de ce délire, et parmi ces rabbins il ne craint pas de ranger des hébraïsants tels que Vossius, Kircher, Grotius, et principalement le célèbre Spencer, dont nous n'approuvons certes pas toutes les conclusions protestantes, mais qui, du moins, avait le courage de ployer, comme les trois autres, sa grande science devant le surnaturel, partout où il le voyait solidement établi; courage qui manquait trop souvent à la théologie du dernier siècle.

Dans la circonstance présente, Bergier eût cependant dû se rappeler que le langage tenu par l'*urim* s'appelait *θεῖον λογιεῖον*, et que jamais on n'eût donné un tel nom à celui d'un pontife; il eût dû se rappeler encore que le mot *urim* voulait dire *feux*, exactement comme *séraphim*, et que, lorsque Dieu disait à Moïse : « Tu placeras *urim* dans le pectoral, » il est impossible de supposer qu'il ne s'agit là que d'un *jugement*.

Philon avait défini l'*urim* « une image manifestant la vérité sur le rational <sup>2</sup>. »

L'*urim* parlait, voilà la vérité principale; maintenant parlait-il par l'éclat projeté par chaque pierre interrogée tour à tour, ou parlait-il par un langage articulé? Voici la question, et peu nous importe, en définitive, comment on la résout; rappelons-nous toute la discrétion de saint Paul sur « *les moyens*

1. I, *Rois*, ch. xxx.

2. Philon, *de Cherubinīs*.

*différents* par lesquels Dieu faisait connaître sa volonté avant l'incarnation de son fils<sup>1</sup>. »

Cherchons encore néanmoins ; dans toutes les versions arabes l'éphod était appelé *vas oraculi*, le vaisseau de l'oracle.

On disait que *urim* brillait et que *thummim* parlait.

On l'appelait *lumière, vérité*. « Mais, demandait à son tour Origène, comment le tisserand divin s'y prenait-il pour tisser matériellement la vérité ? »

Quant à Cornelius, après avoir dit que « cette question est *très grave*, il cite, comme l'une des opinions les plus vraisemblables, celle de Lyranus, qui croyait à la signification de la vérité par l'éclat ou la splendeur des douze pierres ou lettres, ou par leur *transposition* surnaturelle pendant la consultation, jusqu'à ce qu'elles eussent formé un sens. Spencer avait émis la même hypothèse : « Les lettres qui donnaient la réponse, dit-il, pouvaient ne pas briller toutes ensemble, mais tour à tour, jusqu'à ce qu'elles eussent formé un sens complet aux yeux du grand prêtre<sup>2</sup>. » Voici pour l'*urim* ; quant au *thummim*, « tout porte à croire, ajoute le même savant, que c'était cette voix mystérieuse et articulée, connue de tous les Juifs sous le nom de BATH-KOLL (ou fille de la voix), qui venait frapper doucement l'oreille du pontife, » et, dans le fait, c'est là ce qui nous paraît le plus probable, en raison de ces expressions si souvent répétées : « Écoutez sa *voix*... la foi vient de l'*audition*, etc. »

Quant à Cornelius, voici ce qu'il ajoute de son chef : « Cette dernière supposition paraît fort ingénieuse, mais si l'on nous demande notre avis sur une chose aussi obscure, nous dirons qu'il paraît *bien ouvertement* que c'était par l'*urim* que Dieu donnait ses réponses, à moins qu'on ne dise (*nisi*) que ce mot signifiait seulement que le grand prêtre parlait, en étant revêtu

1. « Dieu, après avoir parlé jadis à nos pères de beaucoup de manières *différentes, multiformis*, s'est exprimé dans ces derniers temps par son fils. »

2. Nous avons tous vu pratiquer cette méthode.

de ses habits pontificaux; mais il ne paraît *guère vraisemblable* que ces deux mots *lumière* et *vérité* fussent simplement inscrits sur le rational, comme nous écrivons sur la tiare pontificale « sainteté du Seigneur <sup>1</sup>; » et Cornelius de consacrer plusieurs pages à cette explication *invraisemblable* dont le premier tort, il le reconnaît lui-même, est de ne rien expliquer du tout.

Quoi qu'en dise Bergier, nous préférons de beaucoup les *réveries* des rabbins, car si chez eux les détails dégénèrent trop souvent en chimères, le fonds, du moins, est logique et doit se rapprocher autant de la vérité primitive que tous ces commentaires à expédients forcés s'en éloignent.

Voici, d'ailleurs, une dernière consultation.

David forcé par les Philistins qui l'entourent, d'abandonner les hauteurs de la cité qu'il défend, se retire dans la citadelle. Là, il consulte le Seigneur par son prêtre : « Si je monte vers eux, demande-t-il à *thummim*, les livreras-tu dans mes mains? — Garde-toi bien de monter, répond l'oracle, mais tourne-les, et attaque-les du côté opposé aux arbres (*pyri*), et lorsque tu entendras un *bruit dans le sommet de ces arbres*, alors tu engageras le combat, parce qu'à partir de ce moment le Seigneur marchera devant ta face et frappera les Philistins dans leur camp. » Et David fit ce *que le Seigneur lui avait dit*, et frappa les Philistins, etc. <sup>2</sup>. »

Voilà bien un futur contingent, s'il en fut jamais, autrement dit, une prophétie. Maintenant, puisque le grand prêtre, incertain lui-même, avait commencé par se récuser comme prophète, il faut bien, de toute nécessité, qu'il y ait eu un oracle entre le consultant et lui, et comme il dit positivement que c'est ou l'*éphod* ou le *thummim*, il faut bien l'en croire sur parole et faire de ces deux ornements un instrument révélateur.

La version chaldaïque traduit ainsi ce passage : « Lorsque

1. Commentaires sur ces passages.

2. *Rois*, l. II, ch. v, v. 23, 24 et 25.

tu entendras *la voix de la clameur* sur le sommet des arbres, aie confiance, car alors *l'ange du Seigneur* viendra à ton secours, etc. »

Et Cornelius fait remarquer avec raison que « ce n'est pas la seule fois que l'on voit, dans la Bible, les anges descendre des hauteurs sur les objets les plus élevés, et combattre d'en haut <sup>1</sup>. »

Tout se réunit donc pour nous forcer à classer l'*éphod* et le *thummim* parmi ces *organes surnaturels* qui ne cessèrent de parler, à partir du prophète Zacharie, qu'en raison « de la cessation des *visions angéliques* chez les prêtres <sup>2</sup>. »

C'est tout simple, dit, à ce sujet, notre académicien israélite, M. Munck. « Ce fut la possession de cet *appareil* divinitaire qui donnait à la caste sacerdotale son immense pouvoir... Mais les oracles reposent sur la confiance et s'en vont avec elle. »

On sent toute la distance qui sépare le mot APPAREIL du mot *organe*, et combien le premier peut s'accorder merveilleusement avec tous les préjugés modernes, pendant que le second ne le peut pas.

Nous préférons de beaucoup les excellentes réflexions que nous trouvons dans l'ouvrage déjà cité par nous comme venant de faire une grande sensation en Allemagne, celui du célèbre Dollinger, et nous sommes heureux de voir les nôtres si bien appuyées contre Bergier et Cornelius lui-même.

« Il fallait NÉCESSAIREMENT, dit-il, une CAUSE, pour que, dans la consultation, les pierres sortissent de leur état naturel... Il *fallait bien* qu'il se passât ici quelque chose d'extraordinaire pour que Josèphe ait pu dire que, « depuis deux cents ans, les pierres du *rational* avaient cessé de luire, à cause des *prévarications*. » La chose n'était donc pas abandonnée à l'arbitraire des hommes. Bahr a beau dire que

1. Nous verrons plus tard le Jupiter plagiaire ne prononcer ses oracles qu'après l'agitation *du sommet* des chênes de Dodone.

2. Saint Épiphanè, *Vie de Zacharie*.



c'était « un effet de l'enthousiasme du grand prêtre, une inspiration comme celle des prophètes <sup>1</sup>; » rien de tout cela n'est exact, puisque le grand prêtre, tout le premier, ne pouvait se départir de ce qu'il *voyait* dans les pierres. Quant aux téraphims ou statues humaines consultées, elles subsistèrent dans quelques familles jusqu'à Gosias <sup>2</sup>. »

Cette opinion, tombée d'une plume éminemment catholique et savante, prouve que la science laïque et archéologique est souvent beaucoup plus heureuse dans ses spéculations, dût-on les assimiler aux *réveries* des cabalistes, que ne sauraient l'être les docteurs de la loi lorsqu'ils ont perdu leur *génie*.

On a beaucoup reproché à Spencer son assimilation des téraphims juifs aux téraphims idolâtriques, et la persuasion que les premiers avaient été empruntés aux Égyptiens. Mais on oublie d'abord que Spencer était loin d'avoir marché seul dans cette voie. Quant à l'assimilation, nous en convenons franchement, elle nous semble parfaite, et certes il suffisait de savoir avec Élien que « le grand prêtre des temples égyptiens portait également suspendue à son cou une image de Sapphir, qu'on appelait *vérité*, et que la manifestation de la vérité s'y trouvait évidente <sup>3</sup>, » pour reconnaître la vérité de ce mot de saint Clément d'Alexandrie : « Les rites, les cérémonies et le culte des Égyptiens sont *on ne peut plus semblables* à ceux des Juifs, — *simillima* <sup>4</sup>. »

« Chaque Dieu, dit à son tour Kircher, avait des instruments de divination semblables. Chacun avait sa spécialité. Sérapis était consulté de cette manière pour tout ce qui concernait les travaux agricoles, Anubis pour les sciences, Horus pour tous les biens, soit du corps, soit de l'âme, Isis pour la crue du Nil et la fécondité des terres, etc. <sup>5</sup>. »

1. *Symbolisme*, p. 436.

2. Dollinger, *Paganisme et judaïsme*, t. IV, p. 497.

3. Élien, *Hist.*, t. XIV, p. 34.

4. *Strom.*, t. V.

5. *Œdipus*, ch. II, p. 444.

Mais Spencer vous donne encore la raison de cette ressemblance. « Sans doute, dit-il, chez ces peuples païens ces téraphims étaient le plus souvent le *siège* des mauvais esprits, mais *primitivement* tous ces mêmes instruments avaient commencé par être des modes de communication angélique, « car il ne faudrait pas croire, ajoutait-il, et en cela nous sommes parfaitement de son avis, que Dieu, qui avait fait « *régler la loi par les anges* <sup>1</sup>, » se manifestât personnellement dans ces consultations familiales. » Effectivement, ce serait aller contre l'opinion de tous les théologiens, et nous le verrons plus tard. Envisagée à ce point de vue, la similitude n'avait plus rien d'étonnant, puisque des deux côtés l'institution remontait au même berceau et s'exerçait par des puissances de même nature, quoique de valeur diverse.

Il serait donc temps d'en finir avec tous ces débats d'antériorité ou de plagiat qui n'ont plus de sens depuis que l'on retrouve les mille et mille preuves d'une première éducation commune, et celle non moins évidente du rajeunissement spirituel et perpétuel, dans l'humanité, des anciennes vérités et des anciennes erreurs.

### § III

Cercles, tables, objets tournants.

#### 1. — *Mystique du cercle.*

On sait que pour toute la philosophie antique il y avait dans le *cercle* quelque chose de mystérieux et de divin. « Dieu est un cercle, dit Mercure Trismégiste, Dieu est un cercle intelligent dont le centre est partout et la circonférence nulle part ; » et nous verrons Pascal naturaliser cette définition sublime en remplaçant *Dieu* par le *monde*, auquel il refuse

1. « La loi a été mise en ordre par les anges, *ordinata*. » (Saint Paul, *Hébr.*)

heureusement l'épithète d'*intelligence* que le panthéisme lui décerne. En cela, du reste, il agissait encore comme les Anciens, qui représentaient aussi le monde par un cercle.

De là, le cercle placé sur la tête de presque toutes les statues divines. Appliqué au Dieu créateur, il représentait évidemment l'éternité, mais appliqué à tous les dieux en général, et surtout à ceux que l'on disait créés, il est évident encore qu'il signifiait autre chose, et que si le mot *θεός*, comme nous l'apprend Platon, vient du verbe *θεῖν*, *courir*, le cercle signifiait le mouvement ou la course de ce dieu. On ne peut plus en douter lorsqu'on voit l'*esprit de vie* représenté partout sous l'emblème d'un serpent, surmonté d'un globe ou cercle, auquel deux grandes ailes sont attachées. Pour les anciens, les intelligences incorporelles étaient des cercles invisibles, causes prototypiques<sup>1</sup> de tous les orbes planétaires. « Avant les nombres mathématiques, dit Proclus, il y a les nombres qui se meuvent par eux-mêmes ; avant les figures apparentes sont les figures vitales, et avant les globes matériels qui se meuvent dans des cercles, le Créateur a produit les cercles invisibles<sup>2</sup>. »

« *Deus enim et circulus est*, » disait Phérécide<sup>3</sup>.

C'est dans cette doctrine hermétique que Pythagore avait puisé cette prescription cérémonielle d'adorer Dieu en se prosternant de manière à approcher le plus possible d'un cercle parfait, *προσκινεῖν περιφερόμενον*.

Pierius nous affirme que Numa prescrivait la même coutume<sup>4</sup>, et Pline dit à son tour : « En adorant, nous roulons pour ainsi dire tout notre corps, *totum corpus circumagimur*. »

Il n'y avait certes pas bien loin de ces conceptions spirituelles, et de ce qu'on pourrait appeler la mystique du cercle, à la vision du prophète Ézéchiël et à la description qu'il nous donne, soit du « TOURBILLON divin qui se roulait dans la

1. Ayant servi de premier modèle ou de forme.

2. Proclus, in quinto libro, *Eucl.*

3. Hymne de Jupiter.

4. Pierius Val.

flamme et dont le centre ressemblait au minerai d'argent quand il rougit au feu, » soit « des roues terribles et pleines d'yeux appelées CHARS DE DIEU, roues dans lesquelles est l'esprit de vie, et qui tournent dans le milieu de la grande roue du monde, parallèlement aux animaux sacrés <sup>1</sup>. »

« L'esprit se meut circulairement, » dit ailleurs encore l'Écriture en parlant du soleil <sup>2</sup>, et le *Zohar* ajoute avec sa profondeur ordinaire : « Ce verset est de difficile entente, il semblerait vouloir dire : le soleil se meut circulairement ; mais il s'agit ici de l'esprit qui est sous le soleil et qui est appelé l'esprit saint, et qui se meut circulairement vers les deux côtés, pour qu'ils soient unis dans la même essence <sup>3</sup>. »

Le mouvement circulaire, absolument contraire à la précipitation verticale imprimée à tous les corps par la loi naturelle des graves <sup>4</sup>, impliquait donc pour les Anciens l'idée d'une volonté intelligente, et ne pouvait être imprimé que par elle.

Toutes les fois que ce mouvement n'était pas imprimé par l'homme, il était la conséquence plus ou moins immédiate d'une volonté intelligente supérieure à la sienne, autrement dit d'un esprit.

Oui, d'un esprit, soit qu'il s'agit des grands archanges conducteurs du soleil et des astres, ou du plus misérable follet qui faisait tourner le *rhombe* chaldéen ou la *toupie* babylonienne.

Devant consacrer plus loin tout un chapitre aux premiers, nous devons aussi, dans le chapitre *Fétichisme*, nous restreindre aux évolutions circulaires imprimées par les génies de l'idolâtrie magique aux objets qu'ils possèdent ou qu'ils manient.

Quand l'Écriture veut parler de leur chef à tous et de son mouvement, elle le représente toujours *tournant autour* ou

1. Ézéchi., ch. i, v. 4, etc. « Ces roues, dit Cornelius, signifiaient les orbites sidéraux, comme les figures des chérubins signifiaient les anges qui les décrivent.

2. *Ecclés.*, i, 6.

3. *Zohar*, fol. 87, col 346.

4. Nous reviendrons sur ce paradoxe apparent, au chapitre *Sabéisme*.

décrivant un cercle, *circumambulans terram*, se promenant autour de la terre ou circulant autour de nous et cherchant à dévorer sa proie, *circuit quærens*, etc... C'est toujours dans les replis de l'antique et tortueux serpent qu'elle nous montre la pauvre humanité enserrée et broyée.

## 2. — Rhombes et cylindres.

Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce que les subordonnés de ce Dieu circulateur, ses *élilim* ou *déastres*, impriment le même caractère *sacré* à leurs saliens, à leurs corybantes, à leurs derviches, à leurs convulsionnaires, à leurs médiums, à leurs possédés? Nous avons déjà dit quelque chose des premiers, et comme nous y reviendrons encore, contentons-nous des derniers.

Nous fûmes profondément étonné, au premier début de l'épidémie spirituelle de 1853, de voir avec quelle obstination notre Académie *des inscriptions* se refusait à reconnaître, dans les tournolements surintelligents qu'elle avait sous les yeux, les pratiques consignées à chacune des pages qu'elle écrit ou qu'elle s'assimile à toute heure.

Au lieu de laisser M. Babinet reporter toute la gloire de l'invention à « deux gamins de New-York, » ou M. le docteur Jobert de Lamballe réduire tout le mystère « au jeu du *muscle péronier*, » comment cette Académie, et à son défaut le premier professeur venu, ne venait-il pas les faire taire, en leur montrant, classiques en main, que dans *tous* les temps et dans *tous* les lieux le génie de la divination ayant toujours affecté cette forme et ce mouvement de rotation, les deux gamins de New-York et le muscle péronier du docteur ne pouvaient pas s'être entendus avec tous les siècles pour fasciner le XIX<sup>e</sup> à l'aide d'une érudition dont tous les souvenirs échappaient à nos archéologues distraits?

Voyons donc un peu tout ce que nos érudits auraient pu se rappeler ou apprendre à cet égard.

C'est important, « car, dit M. Éd. Charton, on n'expliquera avec certitude les symboles gravés sur les cylindres et les cachets découverts en Assyrie que lorsqu'on aura une connaissance parfaite des dogmes religieux de ces peuples... Suivant toute probabilité, ces cylindres étaient des amulettes... sur lesquelles étaient gravées les mêmes scènes que nous voyons représentées dans les bas-reliefs colossaux des monuments assyriens. On en trouve de semblables dans l'ancienne Égypte<sup>1</sup>. »

Avec de telles indications, comment ne s'est-on pas rappelé tout de suite la destination des fameuses *boules d'Hécate*, et leur emploi si bien décrit par Seldenus dans ses *Dieux d'Assyrie*? « Il ne faut pas oublier, dit cet habile archéologue, ces anciens *fuseaux tournants* des mages chaldéens, στροφάλους ἐκατικούς<sup>2</sup>, c'est-à-dire des petites boules ou *cylindres dorés*, couverts de caractères, contenant un saphir et entourés d'une lanière de peau de bœuf; c'était pendant que ces objets tournaient qu'ils invoquaient les démons, *quos rotantes dæmones invocabant*. Ces objets appartenaient à ces pratiques que nous désignons par le nom de *προσεγγίσεις*, ou *approches démoniaques pratiques*, constamment en usage dans la confection des *téraphims*. C'est à ces pratiques que font allusion les oracles chaldaïques, lorsqu'ils parlent de *l'énergie qui travaille autour des boules d'Hécate*<sup>3</sup>. »

*L'énergie qui travaille autour!*... voilà un mot qui eût épargné à de bien grands physiciens, y compris MM. Chevreul et Faraday, de bien grands tourments et de bien énormes hérésies physiques<sup>4</sup>.

1. Éd. Charton, *Voyageurs anciens et modernes*, t. I, p. 96.

2. Planche traduit στροφάλις par « qui tourne en rond comme un fuseau. »

3. Selden, *de Teraphim*, p. 39.

4. Nous avons déjà dit que les anciens appelaient souvent *énergies* ou *forces* les puissances spirituelles, mot qui revient à celui d'Élohim ou de forts. (Voir, sur tout cela, notre 1<sup>er</sup> Mémoire, p. 449, et, pour les essais d'explications scientifiques, son Appendice complémentaire, p. 5.)

Pour les anciens, cette *énergie*, c'était Hécate elle-même, Hécate attirée par le *charme* ou la prière fatale et *indispensable*, ἀνάγκη. Aussi trouvons-nous dans Eusèbe, qui l'emprunte au *Traité des oracles* par Porphyre, un oracle d'Hécate racontant ainsi sa propre évocation : « Pourquoi, désirant ma présence, m'avez-vous appelée en me forçant, moi déesse Hécate, à descendre du haut de l'air par des *nécessités* (ἀνάγκαι) qui enchaînent les dieux <sup>1</sup> ? »

Chez les Égyptiens, c'était à l'*Isis souterraine*, identique à l'Hécate chaldéenne, que le cylindre était dédié. On conviendra que rien ne ressemble davantage à ces *roues à prières*, ou cylindres tournants sur un axe, dont M. Charton nous donne encore le modèle <sup>2</sup>, et qu'en Chine on faisait tourner « avec rapidité, nous dit-il, pour procurer aux dévots le plus de mérites possible; » mais comme ils étaient également recouverts de caractères et que tout chez eux rappelait leurs analogues divinateurs, il est très-présumable que le tournoiement s'effectuait par quelque délégué spirituel de Confucius ou de Buddha. Nous nous en assurerons tout à l'heure. Enfin nous avons là sous les yeux l'image de l'un de ces cylindres rapportés de Ninive par Keppel; il représente un homme et une femme en consultation devant une *table* trapèze; l'homme tient une coupe (symbole de divination) et l'élève au-dessus de la *table* sur laquelle plane une étoile (symbole de l'esprit). Rien ne saurait être plus clair <sup>3</sup>.

Du cylindre nous descendrons nécessairement au rhombe de bronze, rhombe magique, s'il en fut jamais, si nous en croyons Properce et la sorcière Simœtha, qui, dans Théocrite, se vante d'avoir appris d'un Assyrien l'*art de le faire tourner*. Or, cet art consiste simplement à « forcer Vénus à le tourner elle-même, *a Venere ipsa gyrari*. »

1. Eusèbe, *Prépar.*, l. V, ch. VIII.

2. Ouvrage cité, t. I, p. 364.

3. Keppel, t. I, p. 183.

M. Mongez, dans une Notice publiée en 1818 sur cette magicienne de Théocrite, arrive à rechercher l'origine, la nature et l'usage du rhombe d'airain, qu'elle fait tourner à plusieurs reprises dans le cours de ses opérations magiques. « La tradition suivie par Pindare, dit-il, attribuait l'invention de cet instrument à Vénus elle-même, qui, pour procurer à Jason le secours de Médée, lui en avait découvert les propriétés merveilleuses. Apollonius de Rhodes dit qu'Orphée s'en servait pour détourner la fureur des vents, et il en faisait remonter l'origine à l'expédition des Argonautes. Il y avait des rhombes de toute sorte de figures, même triangulaires. Horace (épod. 17) l'appelle *turbo, tourbillon*. Les magiciennes faisaient un rhombe de tout ce qui pouvait tourner aisément, même d'un peloton de fil. On vit des législateurs défendre aux femmes de le tourner sur les chemins et même de le porter à découvert, *pour ne pas détruire l'espérance du laboureur*. Les sorcières le portaient caché dans leur sein ; « mais, dit Lucien (dialogue entre Mélysse et Bacchis), pour le rendre efficace, il fallait prononcer des sons barbares et terribles, que Psellus compare à des cris de bêtes, et que Pindare nous dit encore avoir été révélés à Jason par Vénus. »

Les Grecs avaient hérité de ce prétendu bienfait. Chez eux, c'était, comme chez leurs maîtres, une espèce de *toupie* dont la rotation avait, disaient les magiciens, la vertu de donner aux hommes les passions et les mouvements qu'on voulait leur inspirer ; quand on l'avait fait tourner dans un sens, si l'on voulait corriger l'effet qu'elle avait produit, et lui en faire produire un tout contraire, le magicien la reprenait et lui *imposait* un mouvement contraire.

Pour bien comprendre ces habitudes antiques, il faut les rapprocher de leurs analogues contemporains et rappeler ici les calebasses tournantes que les habitants de l'île de Cuba, au dire du président de Brosse<sup>1</sup>, « consultent dans chaque

<sup>1</sup>. *Encycl.*, p. 419, DIEUX FÉTICHES.



ménage sur tous leurs besoins, et par les réponses desquelles ils paraissent se conduire.

Ceci rappelle les singuliers bâtons de l'île de Ceylan, dont le voyageur Knox nous donne ainsi la description : « Pour trouver les voleurs, dit-il, on se sert ici d'un bâton surmonté d'une noix de coco mobile. Le prêtre qui tient ce bâton est conduit devant les individus suspectés; alors la noix qui dirige le bâton se met à tourner de côté et d'autre jusqu'à ce qu'elle s'arrête devant un coupable. Cet arrêt de la noix ne suffit pas aux consultants, car ils ont plus de critique qu'on ne pense, et ils exigent que le prêtre ressente en même temps une conviction intérieure et jure que c'est bien lui... On poursuit la cause, et si le voleur nie, il faut qu'il jure à son tour et se soumette à l'épreuve de l'eau bouillante<sup>1</sup>. »

Notre célèbre voyageur Mariette nous a dit à *nous-même* avoir vu entre les mains de toutes les femmes arabes, qui passaient leur temps à les interroger, des *jarres* tournantes ou coupes modernes et grossières, très-proches parentes probablement de ces coupes antiques et précieuses que l'histoire universelle nous montre entre les doigts de tous les prêtres du monde, y compris Dschemched, le Noé de la Perse, qui savait y lire, disait-on, les destinées de l'humanité renaissante, et peut-être même y compris aussi le patriarche Joseph, cachant dans le sac de ses frères « la coupe dont il se sert pour deviner<sup>2</sup>. »

Nous pourrions prolonger à l'infini cette exposition de tous les objets tournants de notre musée magique, par exemple

1. Knox, *Voyage à l'île de Ceylan*.

2. *Genèse*, l. XLIV, ch. v, v. 15. « M<sup>sr</sup> Wiseman (*Rapports entre les sciences et la religion*, t. II, Introd.) se réjouit de retrouver encore dans tout l'Orient une coutume qui justifie ce passage de la *Genèse*, pris autrefois pour une interpolation, et menacé de suppression parce qu'on ne le comprenait pas. M<sup>sr</sup> Wiseman se trompe ici, car ce n'est pas comme *inouïe* que l'on condamnait cette révélation hydromantique, c'était comme attentatoire à la dignité du patriarche. Nous y reviendrons au chapitre de la *Pneumatologie comparée*.

montrer encore ces lampes à plusieurs mèches que les Indiens, dans l'adoration appelée *anatrîca*, font tourner constamment autour de la tête de l'idole, et ces perches entourées de bandes d'étoffes de toutes les couleurs que les lamas thibétains portent en procession en les faisant tourner sans cesse, et ces coupes ou chaudières magiques que les anciens Chamans déposaient avec un miroir dans les tombeaux; mais, encore une fois, nous ne voulons pas épuiser la matière. Disons seulement quelques mots de ce qui dans l'antiquité paraît se rapporter plus spécialement à nos *tables*.

### 3. — *Théologie des tables antiques.*

On se rappelle encore l'étonnement de la science et son premier mouvement de dénégation, lorsqu'au milieu de l'épîdémie tournante on lui montra dans l'*Apologétique* de Tertulien un passage sur la *divination* par les *chèvres et par les tables*, passage qui déchirait aussitôt le brevet d'invention concédé si légèrement aux deux *gamins* américains. En vain remarquait-on, dans beaucoup de traductions, soit la suppression du mot lui-même, soit une note explicative sur cette erreur probable de transcription, le texte primitif restait inamovible, et prouvait une fois de plus que ce que l'on prenait pour du *nouveau* était ce qu'il y avait de plus *vieux* sur la terre.

Oui, la table et ses évolutions étaient un lieu commun dans tous les rites divinatoires.

Mais pourquoi la table? Ah! c'est que par elle-même la table était un des emblèmes les plus sacrés des relations entre les dieux et les hommes.

Et cela tout aussi bien chez les Hébreux que chez les idolâtres.

La table *sacrée* chez les Hébreux s'appelait *mensa phanim*, c'est-à-dire la table des faces ou des pains de proposition.

Josèphe et Théodoret disent qu'elle était ronde comme la

terre, recouverte des signes du Zodiaque et portée sur quatre pieds qui représentaient soit les quatre saisons, soit les quatre anges soutiens du monde, *quatuor sustentatores*.

Cette table était le prototype, comme l'on sait, de la table par excellence, de la table sainte autour de laquelle les hommes devaient vingt siècles plus tard se nourrir du pain des anges et s'assimiler l'essence divine elle-même.

« Tu me feras, avait dit l'Éternel à Moïse, tu me feras une table *très-pure* en bois de sétim<sup>1</sup>. »

Plus tard, c'est le même Dieu qui par la bouche d'Isaïe fulminait cet anathème contre les *tables* profanées par l'ivresse de ce même peuple : « Et leurs *tables* ne sont plus qu'immondices et vomissements<sup>2</sup>. »

Entre cette prescription et cet anathème se trouve renfermée toute la philosophie de nos tables.

Il fallait bien que cette table-MEDIA, s'il en fut jamais, car *mensa*, suivant Varron, venait de *media* ou μέση, *mediatrix*, se retrouvât dans le paganisme, soit comme plagiat sacrilège, soit comme tradition primitive, soit comme révélation permanente faite à chaque peuple par son dieu : « Vous ne pouvez, disait le grand Apôtre, vous asseoir en même temps à la *table* du Seigneur et à la *table* des démons<sup>3</sup>. »

Cette table *sacrée* était bien différente des tables *ordinaires* et domestiques; Aristophane et Cicéron nous l'affirment : « Les tables *hiératiques*, ou des bons dieux, dit ce dernier, n'avaient rien de commun avec les tables profanes<sup>4</sup>. »

Une vraie table hiératique était celle de Darius, que Quinte-Curce nous représente « couverte des images des dieux<sup>5</sup>. »

C'était celle qu'on appelait chez les Grecs Δελφίνιδος τράπεζης,

1. Exode, ch. xxv, v. 23.

2. Isaïe, ch. lxxv, v. 44.

3. Saint Paul, I Cor., ch. x.

4. De Natura deorum, l. XXXI.

5. Ibid., l. V.

ou trépied delphique. Elle était dédiée et consacrée par des rites tout spéciaux.

Il paraîtrait, d'après certains auteurs, qu'elle était souvent surmontée d'une boule, car on l'appelait parfois κύκλος δὴ ἀρταρ μνημα κόσμου, ou simulacre du monde. Martial appelle ces globes, « les mondes *périphériques*<sup>1</sup>. »

Nous avons vu déjà ce qu'était la fameuse table du soleil, en Éthiopie; celle d'Hercule, en Grèce, ne lui cédait en rien comme valeur mystique et prophétique. Pausanias, voulant décrire les sorts d'Hercule dans la caverne de Bura (en Achaïe), nous dit : « C'EST LA TABLE qui rend les sorts au moyen des osselets qu'on jette dessus<sup>2</sup>. » Mais Seldenus est bien embarrassé du rôle que pouvait jouer là un certain dieu Patæque dont la statue se trouvait auprès de la table : « Si je ne me trompe, dit-il, c'était là le génie de la table<sup>3</sup>. » Sans doute; comme il était le génie directeur et interprète des osselets.

Les Romains à leur tour avaient leurs tables panicées et consacrées, les tables aux libations<sup>4</sup>, qui ressemblaient beaucoup par le fait à celles que le prophète Isaïe et le prophète Ézéchiël avaient en vue lorsqu'ils reprochaient aux Hébreux d'avoir, comme les païens, « dressé la *table de la Fortune*<sup>5</sup>. » Ces tables *aux libations* s'agitaient comme les autres, si nous en croyons ce vers attribué à Thieste<sup>6</sup> :

« *Et ipsa trepida mensa subsalvit solo.* »

Et la table, dans ses trépидations, bondit sur le sol.

Enfin, qui ne reconnaîtrait pas le fameux *ta-rot* de nos cabalistes-sorcières du moyen âge dans la non moins fameuse *rota divinatoria* (roue divinatrice) des Égyptiens et des Hébreux?

1. *De Natura deorum*, l. XIV.

2. In *Achaïca*.

3. *De diis Syr.*, p. 359.

4. Voir Servius, *Æn.* l. I. — Héliod., in *Æth.*, V. — Natalis Comes, III, *Myth.*, XV, et Ursinus.

5. Isaïe, ch. LXV, v. 11.

6. Voir Delrio, l. IV, ch. II, p. 9.

Si nous en croyons le pseudo *Éliphas Lévy*, déjà cité (t. I, p. 365), le premier tarot « était un véritable oracle et répondait à toutes les questions possibles avec plus de netteté et d'infailibilité que l'androïde d'Albert le Grand<sup>1</sup>. Il était composé de toutes les figures cabalistiques de la Bible et des anciens peuples<sup>2</sup>. » Nous ajouterons, nous, que c'était un sacrilège formel et du premier ordre, puisque autour du nom incommunicable (*tétragrammaton*) venaient se ranger, comme les rayons de ce centre divin, les plus immondes emblèmes de la hiéroglyphie satanique, tels que le phallus, le cteis, etc.

Quant à la *roue antique*, Kircher nous en donne encore une description complète, puisée, dit-il, dans les œuvres du vénérable Bède : c'était un enlacement de cercles cabalistiques, de chiffres, de noms, de planètes et d'esprits, fort insignifiants par eux-mêmes, sans doute, et qui n'avaient, comme tous les mystères de ce genre, d'autre efficacité que celle qui résulte et de l'intention et de la convention.

« Dans toute la circonférence de la roue, dit-il, on voyait les hiéroglyphes de certains animaux rangés en cercle ; au milieu de sa rotation, la *roue* s'arrêtait à la hauteur d'une main et de son index fixés dans son encadrement immobile. Alors l'animal qui se trouvait en face de cet index-aiguille était le dieu qu'il fallait invoquer tout d'abord pour obtenir de lui ce qu'on désirait savoir. Il est probable qu'ensuite le dieu s'exprimait lui-même par les lettres tracées dans un autre cercle. »

Souvent on traçait ce même cercle sur le sable, et on y insérait les vingt-quatre lettres de l'alphabet, en ayant soin de déposer sur chacune d'elles un grain de millet. Cela fait, on introduisait un coq, et le coq (médium fort intelligent sans le savoir) s'arrangeait pour choisir ses grains de millet, de manière à former un sens et à éclairer tous vos doutes. Ce n'est

1. Tête artificielle, véritable automate, dont on attribuait faussement la confection à ce grand homme.

2. On donnait aussi ce nom à certains jeux de cartes disposés à cet effet.

pas sans raison que nous donnons le nom de *médium* à un tel coq, car celui qui voudrait essayer sur les coqs ordinaires de sa basse-cour serait bien vite convaincu qu'il y a coqs et coqs, et que le *coq fétiche* est un véritable *aigle* auprès de celui des volaillers.

Kircher termine en donnant le détail d'une autre roue divinatrice, véritable table tournante dont se servaient, dit-il, les Hébreux, et dont il emprunte la description à Pardes : « Elle était, dit-il, surmontée de quatre globes de différentes grandeurs, et tous ayant dans leur centre un axe sur lequel ils pouvaient très-facilement tourner, *supra axis polum facili negotio versatiles*. De ce centre partaient vingt-deux lignes qui aboutissaient à autant de lettres hébraïques. Il y avait aussi là un doigt indicateur, sur lequel était écrit le nom de *Tétragrammaton*. L'instrument ainsi complété, on se mettait en prière pour demander qu'il révélât la vérité avec le plus d'intensité possible, *impensius*. Alors les consultants prenaient l'instrument par les deux manches ou poignées, et, levant les yeux au ciel, ils épiaient avec soin le mouvement fatidique, et, quand enfin celui-ci s'arrêtait, toute leur attention se portait sur les lettres indiquées par les lignes parties du centre, car c'étaient elles qui étaient censées donner la réponse par une sorte de vertu divine et d'intelligence directrice<sup>1</sup>. »

Comme alors M. Éliphas Lévy est bien venu à nous dire : « Le mouvement d'une chose morte est le résultat d'une *impression* dominante. Les coups, l'agitation, les instruments jouant d'eux-mêmes, sont des *illusions* produites par les mêmes causes ! Le bon sens nous a toujours dit le contraire ; jamais le hasard n'écrit rien qui ait un sens, et jamais les hommes n'en ont manqué à ce point d'en chercher un, là où il n'y en a jamais eu. Les consultants de 1853 prenaient exactement les mêmes précautions que ceux du temps des Pharaons. »

Dans un ouvrage publié en 1855, à Boston, sous le titre de

1. Kircher, loc. cit.

« *Experimental investigation of the Spirits*, » on trouve le dessin très-exactement conforme de ces deux roues divinatrices employées à quarante siècles de distance. Rien ne manque dans l'une de ce qui se trouvait dans l'autre. On y voit un cadran, une aiguille et une planche de précaution destinée à cacher au médium la vue du cadran ; c'est le soulèvement *seul* et spontané de la table qui doit faire agir l'aiguille au moyen d'une poulie. Un autre modèle nous montre une seconde petite table à roulettes superposée sur la grande, qui marque les lettres. Les mains du médium doivent être posées sur la petite, qui doit rester immobile, bien qu'elle soit équilibrée de telle sorte que le moindre mouvement du médium se trahirait immédiatement.

Pendant qu'on déployait ce luxe de précautions aux États-Unis, un ecclésiastique célèbre, de notre connaissance, recevait de M. l'abbé Vincot, missionnaire de la province de Sy-Tchuen, à l'est du Thibet, une lettre dans laquelle on remarquait les paroles suivantes : « Ici le magnétisme animal est connu depuis bien des siècles, ce qui prouve que Mesmer n'en est pas l'inventeur. Il en est de même des *tables tournantes*; ces tables savent même écrire, soit avec une plume, soit avec un crayon qu'on attache perpendiculairement à l'un de leurs pieds. Je penserais donc que toutes les sorcelleries ont passé d'Orient en Europe<sup>1</sup>. »

Et la meilleure preuve que notre bon missionnaire *ne ment pas*, comme on l'a prétendu, c'est que, dès l'année 1829, on lisait dans les *Annales des voyages* (t. XLIII, p. 363) : « Celui qui a l'intention de faire apparaître un *sin* fait balayer la meilleure salle de sa maison, prépare *deux tables* et y répand une poudre blanche ; puis il se procure une baguette droite dont il fait un pinceau, et une règle horizontale pour *bien tenir*

1. Voir cette lettre dans *l'Univers* du 14 avril 1857. Quant à cette dernière précaution, nos lecteurs pourront la reconnaître, car c'est précisément celle que M. de Saulcy et moi croyions avoir inventée les premiers. (Voir sa lettre aux premières pages de notre premier volume.)

la table. Alors il cherche, pour guider ce pinceau sous la direction de l'esprit invisible, un petit garçon qui ne sache *ni lire ni écrire*. Quand le moment est arrivé, si l'esprit consent à paraître, le pinceau que tient l'enfant commence à se mouvoir d'une manière *irrésistible* et rend des réponses, soit en vers, soit en prose, suivant les circonstances. Nulle femme ne peut être présente dans ces occasions. Quelquefois l'esprit évoqué refuse de paraître, mais, dans d'autres temps, les *mânes* de Confucius, ou du dieu de la guerre et de ses généraux, se montrent et donnent parfois des réponses sur les affaires d'état et les destinées de la dynastie. » (Tiré, par les *Annales*, du *Canton Register*.)

Décidément, pour nous être tant troublés devant la *nouveauté* de 1853, il fallait que nous fussions nous-mêmes bien *neufs*. C'était permis à nous toutefois, mais à l'*Académie des inscriptions*!... Comment expliquer son sommeil devant l'agitation fiévreuse qui s'était emparée des deux mondes? De deux choses l'une : ou elle avait oublié tous ses auteurs sacrés et profanes; ou elle voulait faire acte de bien mauvaise confraternité, en laissant, comme nous l'avons dit, sa grande sœur l'*Académie des sciences* se fourvoyer pendant cinq ans dans la folie des *petits mouvements naissants*<sup>1</sup>, des *pendules explorateurs*<sup>2</sup>, des *vibrations invisibles*<sup>3</sup>, des *jeux musculaires péroniers*<sup>4</sup>, etc. D'une manière ou d'une autre, on ne sait comment qualifier une telle conduite. Enfin, après ces cinq années, M. Maury a senti la nécessité d'une réparation; il a laissé parler l'Antiquité, mais quelle réparation, grands dieux! que celle qui consiste à dire : « Vous mentez, ou vous perdez la tête<sup>5</sup>!... »

1. Babinet.

2. Chevreul.

3. Boussingault.

4. Jobert de Lamballe.

5. « LES TABLES ET KIRCHER. » La plus remarquable de toutes les tables mystiques, bien qu'elle ne *parût* pas *tourner*, était sans contredit la célèbre table isiaque (Bembina) dont Kircher nous a fait une si magnifique description.

Sur cette table ( qu'elle fût primitivement ou secondairement égyptienne ,



## § IV

Théologie et archéologie de la pierre. — Beth-el et Beth-aven. — Pierres animées (ἐμψυχῆς). — Pierres animées et parlantes. — Pierres animées, parlantes, marchantes et tournantes. — Monolithes de 40 pieds de hauteur et pesant 500,000 kilogr. — La tradition et la géologie s'accordant pour assigner à celles de l'Irlande une origine africaine. — La nature et la main humaine reconnues impossibles. — Note sur l'archéologie du géant et la surintelligence du *logam* et du *menhir*.

1. — *Théologie de la pierre.*

Le fétiche grandit et devient *pierre*, en attendant qu'il devienne monument.

Dès l'antiquité la plus reculée, nous voyons chaque nation signaler dans *certaines* pierres les manifestations sensibles d'une puissance spirituelle, et la Bible, qui doit faire toujours autorité, donne à celles qu'elle sanctionne le nom de *bethel*

peu nous importe) étaient gravés tous les symboles se rapportant aux quatre mondes, archétype, intellectuel, sidéral et élémentaire, et aux douze dieux qui les régissaient tous (*rectores*). Osiris, comme principe actif, et Isis, comme principe passif, y jouaient les principaux rôles. L'astronomie et plus encore l'astrologie faisaient donc le fonds de cette vaste encyclopédie théologique comme on les comprenait à cette époque.

« Mais, dit avec raison Kircher, cette théologie ne se contentait pas d'être purement doctrinale, elle était avant tout théurgique, et tout autour de cette table avaient lieu des rites, des dédicaces, accomplis avec toute l'attention et toutes les conditions psychiques et matérielles nécessitées par cette conviction : que le moindre oubli eût rendu toute la cérémonie inutile. »

C'était une évocation prolongée, évocation faite par des prêtres inspirés d'une sainte fureur. La table était en outre chargée de simulacres et d'amulettes *attractives* des bons génies et *répulsives* des mauvais, ainsi que des formules de supplications adressées aux premiers, pour qu'ils voulussent bien révéler *en songe* les remèdes qui devaient sauver les malades. Par le même pacte, et devant la même table, ils consultaient encore les dieux sur tous leurs doutes et difficultés et *croyaient* en recevoir les réponses, soit par les gestes et les signes que leur faisaient ces images, soit par les révélations que les dieux *cachés derrière ces signes*, leur faisaient en songe ou dans l'extase (a).

Nos égyptologues modernes se sont montrés bien sévères pour les traduc-

(a) *OEdipus Aegypt.*, t. III, p. 159.

(*demeure de Dieu*), pendant qu'elle décerne à toutes celles des peuples idolâtres le nom de *beth-aven*, c'est-à-dire *demeure du mensonge*.

De toute manière, le principe est sauvé, et, dans la théorie biblique, ces pierres sont toujours la *demeure* d'un dieu vrai ou d'un dieu faux.

Voilà certes une assertion qui suffirait à elle seule, nous le savons, pour brouiller la science avec la Bible, si, dans l'intérêt de la paix à tout prix, la première ne savait pas se retourner et réduire le tout à ce qu'elle appelle le « pur symbolisme de la *philosophie* antique. »

Assurément le culte biblique de la pierre n'aurait aucune

tions hiéroglyphiques de Kircher, et nous avons, pour ainsi dire, *palpé* la preuve d'une indigne calomnie, formulée malheureusement par l'un des hommes dont nous avons le plus de droits d'être fiers, par Champollion; nous nous sommes assuré, *au Musée Kircher du Collège romain*, de l'existence du livre et du passage arabes dont notre savant a osé l'accuser d'avoir été tout simplement *l'inventeur*; l'un et l'autre existent et répondent par eux-mêmes.

Que, dans l'interprétation littérale et alphabétique des hiéroglyphes, Kircher se soit complètement abusé, personne n'en doute aujourd'hui, mais qu'il n'en ait pas saisi *l'esprit* au moyen de ses ingénieux rapprochements et de son érudition hors ligne, voilà ce que nous ne pourrons jamais accepter, et, dans notre chapitre sur les *obélisques*, nous espérons faire passer ce *paradoxe* à l'état de vérité *démontrée*. Nous le croyons tout à fait dans le vrai, et beaucoup plus peut-être que tous ces contempteurs réunis, lorsque, à propos des *tables* sculptées sur l'obélisque de Saint-Jean de Latran et sur celui de Flaminus, il nous dit : « Les tables sacrées étaient comme le répertoire synthétique des symboles les plus célèbres relatifs aux opérations les plus secrètes des dieux, ainsi que celui des *forces* par lesquelles on croyait pouvoir les attirer. Gravés particulièrement, et comme quelque chose d'excellent, tant sur les obélisques et les sphinx que sur les murailles des temples, ces emblèmes avaient passé de là dans les *tables*, qui se trouvaient ainsi la répétition des monuments (a). »

Il ne faut pas oublier, à propos de cette table *isiaque*, qui a coûté tant de travaux et occasionné de si grandes dépenses typographiques au bon jésuite, que Jamblique, si réhabilité aujourd'hui comme exactitude mystique égyptienne (nous le verrons encore), s'exprime ainsi : « Si les prêtres, dans les sacrifices, oubliaient un seul des rites gravés sur les monuments, ils s'attendaient

(a) *OEdipus Aegypt.*, t. III, p. 230.

raison d'être s'il ne reposait pas sur un mystérieux et divin symbolisme. Ce n'était pas *en l'air* et sans raisons que le nom de Jéhovah était gravé sur la *schéleya*, ou pierre fondamentale du temple, qui remplaçait l'arche d'alliance toutes les fois qu'elle manquait au sanctuaire<sup>1</sup>.

Cette pierre, ne l'oublions pas, était l'inséparable compagne du peuple voyageur, « *consequente eos petra*, » et le messie conducteur de ce peuple s'appelait « la pierre d'Israël<sup>2</sup>. »

Ce n'était pas sans raison que Moïse s'adressait à la pierre pour en obtenir cette eau rafraîchissante que « désiraient les cerfs altérés du désert<sup>3</sup>; » que Pierre était choisi plus tard pour devenir « la pierre sur laquelle devait s'élever toute l'Église; » et que l'ancienne ville de *Luz* (ou pierre-dieu) prit le nom de Beth-léem, ou pierre-pain, précisément au moment où le dieu-pierre d'Israël devenait lui-même le dieu-pain de l'Évangile<sup>4</sup>, etc.

Il y a là une persistance de métaphore qui ne peut s'expliquer que par une persistance plus grande encore des idées symboliques sous lesquelles on voilait le plus grand des mystères, à savoir : celui de l'imposant édifice qui, basé primiti-

à voir s'évanouir à l'instant tout leur œuvre théurgique. Isis, consultée, apparaissait ordinairement en songe, comme on l'avait vue représentée sur sa table, et, par différents signes, donnait alors des remèdes ou des solutions (a). »

Non, si Kircher s'est trompé grammaticalement, et encore Champollion convient que sans lui, sans sa grammaire copte, on n'eût jamais rien déchiffré, il ne s'est certainement pas mépris sur le fond de la religion égyptienne, et chaque jour s'en présentera quelque démonstration nouvelle. Le comte de Maistre a dit : « Si cet homme prodigieux était né en Angleterre, son buste, et peut-être ses statues, rempliraient les musées ou couvriraient les places publiques de Londres (b). » Ce n'est pas trop dire.

1. Voir *Dieu et les dieux*, de M. Des Mousseaux, p. 61.

2. « La pierre est devenue le pasteur d'Israël. » (*Genèse*, ch. XLIX, v. 24.)

3. « *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum.* » (*Ps.* XLI.)

4. « Il naîtra dans la petite ville du pain, » disait le prophète Michée.

(a) *De Mysteriis Ægypti*, ch. xx, part. II.

(b) *Soirées de Saint-Petersbourg*, t. II.

vement sur la *schéteya* d'Israël, supporte aujourd'hui la coupole de Saint-Pierre et s'achèvera dans les cieux, lorsque, après s'être *édifiées* mutuellement, toutes ces pierres humaines et vivantes, réunies enfin par l'indissoluble ciment de la vraie charité, n'auront plus à recevoir que la clef de voûte ou couronne divine, garantie de leur récompense et de leur éternelle durée<sup>1</sup>.

Mais que notre philosophie moderne y prenne garde, qu'elle n'aille pas se compromettre avec la Bible et se croire quitte envers elle, par cela seul qu'elle aurait entrevu son symbole.

Qu'elle le sache bien, parallèlement au symbole marchait avec la pierre un perpétuel miracle, et comme la pierre dont la divinité se révélant à Jacob lui avait arraché ce cri : « Que ce lieu est terrible !... c'est la demeure du Seigneur, et je l'ignorais<sup>2</sup> ! » de même le grand Apôtre ne veut pas qu'on en doute. Selon lui, « la pierre du voyage était le Christ lui-même, *petra autem erat Christus*<sup>3</sup>, » et la Bible nous la montre opérant à son tour une multitude de miracles, *exécutés*, selon toute apparence, comme pour l'*urim* et le *thummim*, par les influences angéliques, représentant ici la personne de leur maître, *sustinentes personam Dei*.

Il faut donc bien que la philosophie s'y résigne ; sans ces miracles, la pierre n'eût été rien, et sans l'assistance réelle de la Divinité, le grand symbole philosophique dont cette pierre était la clef n'aurait été compris ni retenu par personne<sup>4</sup>.

1. « La science enfle, mais la charité édifie. » Saint Paul, *I Cor.*, VIII, 1.

2. *Genèse*, ch. XXVIII.

3. Saint Paul, *I Cor.*, ch. X, v. 4.

4. On ne s'explique pas comment Cornelius à Lapse peut essayer de soutenir qu'il n'y avait pas ici de pierre *matérielle*, parce que l'Apôtre dit qu'ils buaient de la pierre spirituelle « *petra spiritali* ; » mais, dans le verset précédent, il avait déjà dit « qu'ils mangeaient de la manne spirituelle, » et certes la manne, tout en étant la figure symbolique de l'eucharistie, était bien en même temps une nourriture matérielle. Il doit y avoir identité dans la *réalité* des deux miracles ainsi rapprochés. Les Juifs, les Chaldéens et Tertullien ont donc eu bien raison de traduire par « la pierre qui venait avec eux, la pierre leur compagne, *petra comes*, » et saint Ambroise (*de Sacram.*, I, I,

On peut saisir ici sur le fait la solidarité constante des emblèmes et de leurs objets réels, et la manifestation historique de ces derniers dans les premiers, manifestation sans laquelle il n'y aurait jamais eu ni culte ni théologie.

Celui qui ne considère que l'emblème sans sa philosophie ne voit dans le *bethel* qu'un misérable fétiche minéral hallucinant toute la terre au point de lui faire prendre un caillou pour un dieu; et franchement, miracle pour miracle, ce dernier n'est pas le plus facile à comprendre.

Théologie mystique *appliquée*, ou sanction expérimentale *des emblèmes par les prodiges*, voilà le mot du problème. Celui qui sépare ces deux choses ne saurait en comprendre une seule.

Maintenant le grand emblème de la pierre étant donné d'en haut comme la représentation du grand édifice spirituel composé des âmes, des anges et de Dieu, il eût été hors de toute logique que le paganisme, condisciple primitif du peuple hébreu dans cette première école de toutes les vérités, eût oublié une leçon que ses dieux ne tardèrent pas du reste à répéter dans tous les lieux du monde, en se substituant eux-mêmes aux messagers du vrai Dieu, pour se faire adorer à leur place.

C'est ainsi, avons-nous dit, que le *beth-el*, maison du Seigneur, devint aux yeux de la foi le *beth-aven* ou maison du mensonge, l'antique et sainte *matzéba*, une mizbéah coupable<sup>1</sup> et finalement défendue, comme le Christ-pierre devint un *Jupiter-lapis*, avalé par son père Saturne, sous sa forme de pierre. Aussi, « jurer par le Jupiter-pierre, *Jovem lapidem jurare*, » passait-il pour le plus sacré des serments, nous dit Aulu-Gelle<sup>2</sup>.

chap. 1) a dit avec raison « la pierre *mobile* qui suivait le peuple. » On est tout étonné d'entendre le pieux et savant Cornelius protestantiser ici complètement.

1. Τα μισύβια μαντείου λίθου, misybates ou pierres *prophétiques*, dit M. Lebas (*Revue des Deux Mondes*).

2. *Nuits attiques*, l. I, ch. XXI.

Chaque dieu suivit tout aussitôt l'exemple de son maître; d'abord les dieux des sept planètes, *λίθοις ἐπτα*, consacrés aux cabires et aux grands dieux, ensuite les douze dieux du Zodiaque, leurs soixante-douze ministres, les trois cent soixante-cinq patrons de chacun des jours de l'année, puis enfin la tourbe des grandes et petites déesses, des élimim et des déastres, dont chacun venait *enchanter* à l'infini et convertir en fétiches ou talismans tous les *silex* du monde habité. On put croire un instant que la géologie était vraiment la mère de tous les cultes. Il devenait impossible de marcher sans se heurter à un dieu, tant les places publiques, les carrefours, les chaussées et les champs en étaient encombrés.

On voit jusqu'où pourrait nous conduire l'inventaire d'un panthéon semblable. Aussi nous contenterons-nous de rappeler à nos lecteurs les plus famées de toutes ces pierres, en les priant de ne jamais perdre de vue la qualification d'*animées* ou *vivantes* (*ἐμψύχης*) qu'elles recevaient partout après l'onction oléagineuse qui consacrait, soit l'apparition spontanée du dieu, comme dans le fait de Jacob, soit les manifestations subséquentes produites par l'évocation et le rit observé.

## 2. — Pierres animées (*ἐμψύχης*) et parlantes.

Laissons donc de côté la topographie de ces pierres, et attachons-nous en ce moment à leur *animation*.

Qui sait si quelques-uns de nos lecteurs ne diront pas comme Pausanias : « En commençant cet ouvrage, je trouvais que les anciens Grecs étaient vraiment d'une *crédulité bien stupide* (en adorant la pierre); mais parvenu à l'Arcadie (cette ancienne contrée des Pélasges-Chananéens), j'ai bien changé de façon de penser <sup>1</sup> »

Que de Pausanias parisiens n'avons-nous pas vus depuis quelques années !

1. In *Achaïca*, p. 84.

Vouloir prouver que ces pierres étaient regardées comme autant d'oracles, ce serait vouloir prouver la lumière en plein midi. Vouloir prouver qu'elles en rendaient de très-réels à *elles toutes seules*, ce serait tout à fait peine perdue auprès du plus grand nombre. Nous demanderons seulement ce que devenaient cette fois, en plein champ, ces trappes, ces conduits acoustiques, ces mille et mille ressorts que Fontenelle supposait établis dans les souterrains de tous les temples, pour expliquer à *sa manière* la mystification du pauvre genre humain?

On en conviendra; cette fois-ci le genre humain trompé ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même; pas d'intermédiaire possible entre l'oracle et lui; la pierre tombait le plus souvent des nues, comme nous le verrons tout à l'heure; on la laissait refroidir, après quoi venaient l'onction recommandée, la prononciation de certaines paroles, puis l'interrogation et la réception des réponses.

Et ce n'était pas d'hier qu'on le disait, car un académicien du dernier siècle<sup>1</sup> s'étonnait de retrouver dans le poème *des pierres*, attribué à Orphée, toutes les merveilles racontées par les auteurs subséquents. Dans ce poème, ces pierres se divisent en *ophitès* et *sidéritès*, pierres du serpent et pierres des astres. L'*ophitès* est raboteuse, dure, pesante, noire, a le *don de la parole*; lorsqu'on fait semblant de vouloir la lancer, *elle rend un cri semblable à celui d'un enfant*. C'est au moyen de cette pierre qu'Hélénus prédit la ruine de Troie, sa patrie, etc....

M. Falconnet demande pardon d'entretenir ses lecteurs de pareilles *fadaïses*, et fait remarquer que les auteurs de tant d'*extravagances* seraient envoyés aujourd'hui sur-le-champ à Charenton. Mais comment n'a-t-il pas reculé devant l'excellente compagnie dont il eût illustré ce triste lieu? Sanchoniaton et Philon de Biblos avaient déjà défini ces bétyles des *pierres*

1. M. Falconnet, *Acad. des inscr.*, t. VI, *Mém.*, p. 513.

*animées*. « Mais, dit-il, croirait-on que Photius, cet écrivain grave et judicieux, n'hésite pas à nous instruire de toutes les circonstances de ces prodiges, que beaucoup d'autres auteurs du reste avaient constatés avant lui? » M. Falconnet est bien prompt à juger; Photius pouvait parler de tout cela savamment, puisqu'il copiait Damascius, Isidore, Asclépiade et le médecin Eusèbe, *ses amis*, et qui, tous, avaient passé leur vie dans le *commerce de ces pierres*; Eusèbe principalement ne quittait pas la sienne, la portait constamment dans son sein, et en recevait des oracles d'une *voix qui ressemblait à un petit sifflement*; on voit qu'au vi<sup>e</sup> siècle de l'Église on parlait exactement comme du temps du prétendu Orphée <sup>1</sup>.

Mais le témoignage le plus imposant est sans contredit celui d'Arnobé, de ce saint Père qui, longtemps païen, et devenu *lumière de l'Église*, se confesse de tout le temps qu'il a perdu et de tout le scandale qu'il a pu donner à ce sujet. Il avoue qu'il ne rencontrait pas une seule de ces pierres sans la saluer, l'interroger et lui demander une réponse « qui parfois lui était transmise par une *petite voix* claire et stridente <sup>2</sup>. »

Faut-il donc accuser à son tour Arnobé de folie ou de mensonge?

Pourquoi voit-on encore à Westminster la fameuse pierre surnommée *liafail*, c'est-à-dire *parlante*, qui a donné son nom à l'île Fail, et qui ne *parlait* jamais que pour désigner le roi qu'il fallait choisir? Cambry l'a vue à Westminster, ornée encore de ce distique :

*Ni fallat fatum, Scoti quocumque locatum  
Invenient lapidem, regnasse tenentur ibidem.*

« Si le destin ne trompe pas, partout où les Écossais par-

1. Il en est de même, à ce qu'il paraît, au xix<sup>e</sup> siècle, et nous avons déjà parlé (Appendice compl. du 4<sup>er</sup> Mém., p. 93,) des accents *stridents* avec lesquels, au dire d'un médecin célèbre, l'esprit d'une table osait, EN SA PRÉSENCE, parodier le *Pater*.

2. Arnobé, *Contra Gentes*, III.



viendront à placer cette pierre, ils seront certains de régner<sup>1</sup>. »

Mais M. Falconnet l'a décidé; il veut que l'on range parmi les fables, non-seulement le langage des pierres, mais jusqu'à leur *mouvement*. C'est alors que le nombre des fous va doubler!

### 3. — Pierres et menhirs erratiques.

Suidas nous parle d'un certain Héraiclus qui savait distinguer parfaitement *au premier coup d'œil* les pierres inanimées de celles qui étaient susceptibles de mouvement<sup>2</sup>.

Pline mentionne à son tour celles qui « s'enfuyaient lorsqu'on faisait mine de vouloir les toucher. »

S'il en eût été autrement, pourquoi celles du temple de Minerve, à Sparte, s'appelaient-elles tout à la fois « hardies et craintives<sup>3</sup>? »

Pourquoi les pierres monstrueuses de Stone-Henge portaient-elles autrefois le nom de *chior-gaur*, c'est-à-dire de ballet des géants<sup>4</sup>? Et comment tous les légendaires du moyen âge, et entre autres l'évêque saint Gildas, nous affirment-ils que ces prodiges diaboliques se répétaient souvent de leur temps, à Carnac, ce digne pendant de Stone-Henge?

A ceux qui croiraient devoir se révolter, nous prescrivions en effet une heure de méditation sur les pierres de Carnac et de West-hoad-ley, sur cette forêt d'immenses monolithes, dont quelques-uns atteignent une hauteur de quarante pieds et sont estimés par les plus habiles<sup>5</sup> peser plus de 500,000 KILOGRAMMES. Et, après cette heure de méditation, nous leur demanderions ce qu'ils pensent des *sauvages* primitifs qui se

1. *Monuments celtiques*, par Cambry.

2. Au mot HERACLUS.

3. *Dictionn. des Relig.*, de M. l'abbé Bertrand, art. BÉTYLES.

4. *Cór*, danse (d'où *chorée*), et *gaur*, géants.

5. Entre autres, par le célèbre Thomas Pownall. (Voir le récent ouvrage de Bordas, et celui de M. Halliwell, intitulé : *Voyage dans le comté de Cornouailles, sur les traces des géants*. »

jouaient avec de telles montagnes, les rangeaient avec autant de symétrie *circulaire* qu'il peut y en avoir dans un système planétaire, et les plaçaient dans un équilibre si délicat qu'elles semblent ne pas toucher à terre, et se tenir toujours prêtes à la quitter pour reprendre leurs évolutions fatidiques.

Voici le prodige permanent. C'est ici que la science se déconcerte et balbutie. « LES HOMMES NE SONT POUR RIEN ICI, » s'écrie celle de la *veille*, car JAMAIS les forces et l'industrie humaines ne purent essayer rien de semblable, la nature seule a tout fait, la science un jour saura bien le démontrer<sup>1</sup>. »

« Mais vous n'y pensez pas, reprend la science du *lendemain*. Est-ce que la nature aligne, espace, trace des dessins combinés, des enlacements tout à la fois mathématiques et pittoresques, calculés sur les constellations du Zodiaque et les sinuosités du serpent? Est-ce que tout ne respire pas ici la surintelligence de l'esprit autant que le *summum* des forces corporelles? Il faut donc bien que ce soient des hommes<sup>2</sup>. »

Et devant la double *impossibilité* de ces deux *nécessités*, nous engageons la science à méditer encore, à méditer toujours, ... et surtout à ne plus ranger les titans et les géants parmi les légendes primitives, car leurs œuvres sont encore là sous les yeux, et ces *mondes branlants* oscilleront sur leur base jusqu'à la fin des siècles pour l'aider à bien comprendre... qu'on ne mérite pas Charenton pour avoir cru à des merveilles attestées par toute l'antiquité<sup>3</sup>.

1. Voir Cambry, *Antiquités celtiques*, p. 88.

2. Aussi ce même Cambry se rétracte-t-il sans mieux comprendre. « J'ai cru longtemps à la nature, dit-il, mais je me rétracte; ... car le hasard ne peut produire une aussi étonnante combinaison, ... et ceux qui mirent ces pierres en équilibre sont les mêmes qui ont dressé les masses mouvantes de l'étang de Huelgoat auprès de Concarneau. » Très-bien, mais la question n'est pas changée.

3. Un des demi-dieux de la Suède est le géant Starchaterus. Dans le portrait que donne l'in-folio de Johannes Magnus, il est représenté portant dans chaque main une pierre chargée de caractères runiques, comme toutes celles de ce pays.

Et ce n'est pas elle seulement ; le docteur John Watson nous dit, en parlant des pierres *branlantes* de Rocking-Stone, situées sur le coteau de Golcar (ou de l'Enchanteur) : « L'étonnant mouvement de ces masses en équilibre les faisait comparer par les Celtes à des dieux <sup>1</sup>. »

Il y a mieux ; *Giraldus Cambrensis* parle d'une pierre de l'île de Mona, qui *revenait* à sa place, quelque effort que l'on fit pour la retenir ailleurs. A l'époque de la conquête de l'Irlande par Henri II, un comte Hugo *Cestrensis*, voulant se convaincre de la vérité du fait, la lia à une autre pierre beaucoup plus grosse et la jeta dans la mer. Le lendemain, elle occupait sa place accoutumée.

Et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que le savant Guillaume de Salisbury semble garantir le fait, et dit avoir vu cette pierre enchâssée dans le mur d'une église en 1554.

Il est curieux de lire en regard de tout ceci ce que Pline disait de celle que les Argonautes avaient laissée à Cyzique, et que les Cyziciens avaient placée dans leur Prytanée, « d'où elle s'était *enfuie plusieurs fois*, ce qui leur fit prendre le parti de la plomber <sup>2</sup>. »

Autre difficulté, et cette fois c'est la géologie qui se déconcerte. D'où viennent ces pierres ? Souvent elles appartiennent si peu au pays qui les supporte, on ne trouve que si loin leurs analogues géologiques <sup>3</sup>, que plusieurs savants se sont vus forcés de recourir à une sottise plus forte encore que toutes les autres et de les déclarer *artificielles* ! Artificielles !... voyez-vous cette *manufacture* de montagnes granitiques *dirigée* par des sauvages !

« Ce qui surprend, dit M. William Tooke, à propos des grosses pierres entassées sur le sol de la Russie méridionale et de la Sibérie, ce qui surprend, c'est que là on ne trouve ni rochers ni montagnes qui aient pu fournir ces grandes pierres ;

1. Cambry, p. 90.

2. *Hist. nat.*, t. XXXVI, p. 592.

3. Cambry, p. 90.

*il faut* qu'elles aient été transportées d'une distance immense et par des efforts prodigieux <sup>1</sup>. »

En effet, il y a là quelque chose de fort surprenant, et ce qui l'est bien plus encore, lorsqu'on sait que la tradition irlandaise attribue leur apport à un *sorcier africain*, c'est d'appréhender du rationaliste M. Charton « qu'un échantillon de ces pierres ayant été soumis à l'un des plus savants géologues de Londres, il n'hésita pas à lui assigner une origine étrangère ET PEUT-ÊTRE MÊME AFRICAINE <sup>2</sup>. »

Ainsi, voici l'archéologie qui possède ses blocs *erratiques* comme la géologie, blocs cette fois bien évidemment transportés par des forces comme on n'en voit plus, et par une intelligence qui n'est pas plus commune !

Mais nous n'avons plus ici la ressource hypothétique des vastes continents *glacés* qu'on invente tout exprès pour expliquer les autres. Ceux d'Irlande, en tout cas, n'ont certes pas *glissé*, et l'esprit se trouble à la pensée des cabestans immenses qui auraient dû couvrir tout le globe pour opérer de pareils transports, et cela dans un temps où la terre n'était couverte, dit-on, que de peuples non civilisés !

« Chaque pierre, dit la *Revue archéologique* de 1850, p. 473, est un bloc qui fatiguerait de son poids nos plus puissantes machines. Ce sont, en un mot, par tout le globe, des masses devant lesquelles le mot *matériaux* semble rester inapplicable, à la vue desquelles l'imagination est déconcertée, et qu'il a fallu gratifier d'un nom colossal comme les choses elles-mêmes. En outre, ces immenses pierres *branlantes*, quelquefois appelées *routers*, placées debout sur une de leurs parties comme sur une pointe, et dont l'équilibre est si parfait qu'il suffit de les toucher pour les mettre en mouvement,... décèlent les connaissances les plus positives en statique. Contre-balancement réciproque, surfaces tour à tour planes, con-

1. *Sépulture des Tartares*, Arch. VII, p. 222.

2. *Voyageurs anciens et modernes*, t. I, p. 230.

vexes et concaves,... tout cela se rattache aux monuments cyclopéens dont on pouvait dire AVEC RAISON, suivant de La Vega, « que les démons y ont plus travaillé que les hommes. »

Ainsi voilà des prodiges de statique et d'équilibre appliqués à des masses pesant jusqu'à un million de nos livres ! Quels ignorants et quels sauvages ! Pauvre science, que nous te plaignons<sup>1</sup> !

#### 4. — Blocs et monolithes tournants.

Voyons donc si nos tables *tournantes* ne nous aideraient pas encore une fois pour la solution du problème.

Voilà partout des pierres immenses que l'on a dites vivantes, mouvantes, parlantes et marchantes ! On les appelait même *fuyantes*, car le mot anglais *router* signifie « mettre en fuite ; » on les appelait encore les pierres *folles* : « C'était, nous dit M. Des Mousseaux, le nom que l'on donnait à toutes les pierres prophétesses<sup>2</sup>. » La pierre *branlante* est acceptée par la science. Mais pourquoi branlait-elle ? Il faudrait être aveugle pour ne pas voir que ce mouvement était encore un moyen de divination, et que c'était là la raison de leur surnom de « pierres de vérité. »

Dulaure, après en avoir cité plusieurs, essaye de bien des conjectures<sup>3</sup> ; d'abord ce ne peut être qu'un *hasard*, puis il y

1. On peut lire, dans le *Correspondant* du 25 février 1862, l'étonnement de MM. Richardson et Barth, en retrouvant dernièrement dans le désert du Sahara les mêmes trilithes et pierres levées : « Qui donc, s'écrient-ils, a pu dresser là ces singuliers monuments dont les analogues se retrouvent en Asie, en Circassie, en Étrurie et dans tout le nord de l'Europe ? » — Eh, mon Dieu ! des constructeurs tout aussi analogues entre eux que les monuments eux-mêmes, mais certes avec des forces et des moyens dont nos savants pourront chercher longtemps l'équivalent dans leurs études et leurs écoles polytechniques. Mais ce qui nous passe, c'est l'indifférence avec laquelle nos staticiens examinent, mesurent, confessent même toutes ces impossibilités mécaniques et humaines, sans en tirer la moindre conclusion.

2. *Dieux et les dieux*, p. 567.

3. *Des cultes qui ont précédé l'idolâtrie*, p. 263.

voit de l'*intelligence*, et termine très-commodément par les mots de *hasard imité*.

Imitation ou hasard, il n'en resterait pas moins certain que les Irlandais, comme tous les peuples du Nord, réglaient le choix de leurs souverains sur les *mouvements* de ces pierres qui prenaient alors le nom de *pierres de destinée*.

C'est sur un monument de cette espèce que Vormius et Olaüs Magnus font élire les rois de la Scandinavie : « Sur ces immenses rochers, dit ce dernier, élevés par les forces colossales des *géants*. »

Voici évidemment l'*Otizoé* persane dont Pline nous dit : « Dans les Indes et en Perse, c'était elle que les mages étaient forcés de consulter pour l'élection de leurs souverains<sup>1</sup>, » ou plutôt cet *horrible* rocher qu'il nous montre ailleurs dominant la ville d'Harpasa, en Asie, et placé dans de telles conditions d'équilibre « QU'UN SEUL DOIGT SUFFIT A LE REMUER, PENDANT QUE, SI L'ON VEUT Y EMPLOYER TOUT SON CORPS, IL RÉSISTE<sup>2</sup>. »

Peut-être l'un de nos plus savants ingénieurs, M. Séguin, se rappellerait-il à ce propos la si vive controverse qu'il eut à soutenir en 1853 sur les *tables* avec le rédacteur du *Cosmos* : « Vous poussez, lui disait celui-ci, vous poussez sans vous en apercevoir. — Mais, au contraire, répondait-il avec vivacité, c'est elle qui me *résiste* et qui me *pousse*. »

Ces *pierres* étaient décidément de la même famille que ces *tables*. Tour à tour animées, dansantes, devineresses, comment n'auraient-elles pas été tournantes?

Elles l'étaient, en effet, et, pour s'en assurer, il suffit en core de se rappeler ces pierres de Bolsène, que Pline appelle positivement *TOURNANTES D'ELLES-MÊMES*<sup>3</sup>, et toutes ces pierres qui *virent* (tournent), et cette variété de cromlechs qui se composent de huit ou dix chapeaux ou de meules,

1. *Hist. nat.*, l. XXXVII, ch. LIV.

2. *Ibid.*, l. II, ch. XXXVIII.

3. « Item motas versatiles Volsiniis inventas aliquas, et sponte motas invenimus in prodigiis. » (*Hist. nat.*, p. 36, 592.)

superposés les uns aux autres et reposant sur une aspérité centrale qui leur permet de *tourner* avec facilité.

Les rochers de Brinham, dans le Yorkshire, ou *Brimham-Rocks*, sont, dit M. Charton, « des groupes clair-semés irrégulièrement sur un espace de quarante acres, et témoins non équivoques de quelque grande commotion *naturelle*... Il est vrai que ces pierres ont été taillées avec des instruments grossiers, et que plusieurs portent à leur sommet des PIERRES TOURNANTES<sup>1</sup>. »

M. Charton déplore quelque part la perte d'anciens plans de ces *dracontia*, détruits par les évêques : « Quelle lumière, s'écrie-t-il, ces plans auraient jetée sur la question qui nous occupe !... » Nous pouvons lui affirmer que le moindre de nos objets divinatoires et *tournants*, qu'il ne consent même pas à regarder, appartient, ni plus ni moins que tous les géants pétrifiés de Stone-Henge et de Carnac, au principe ophidien<sup>2</sup>, leur auteur commun.

Nous en attestons les interminables et fastidieux *dracontia*, dont une *table* bavarde nous a couvert des rames de papier, et les inscriptions placées au-dessous de ces dessins qui témoignaient des ennuis de *sa vieille vie*, et ces reproductions de véritables trilithes ou dessins triangulaires qui révélaient sa qualité de « serpent antique et, comme elle le disait, de *Jéhovah à l'envers*<sup>3</sup>...

1. *Magasin pittoresque* (1853), p. 32.

2. Du serpent.

---

3. « ARCHÉOLOGIE DU GÉANT ET SURINTELLIGENCE DU MENHIR. » Prenons garde ! nous avons bien assez des embarras *antédiluviens* du moment et de celui que nous causent aujourd'hui nos anciennes dénégations ; méfions-nous de tous ceux que l'avenir pourrait nous ménager encore. Il serait par exemple fort curieux de fouiller plus profondément qu'on ne l'a fait autour d'un cromlech comme celui de Dundalk en Irlande, et de son voisin appelé encore aujourd'hui « le fardeau du géant. » On le disait apporté d'une montagne éloignée, par ce même géant auquel la tradition a conservé son

nom de *Pazzham-Schaggéam*. Or, on a trouvé tout auprès une de ces verges qu'on retrouve *presque toujours* en pareil cas, et que l'on appelle en Irlande « baguettes du conjureur : » pourquoi en rester là ?

M. Éd. Biot, membre de l'Institut, a publié (*Antiquités de France*, t. IX) une notice fort curieuse sur les *chatampéramba* ou champs de mort du Malabar. « Même disposition qu'à Carnac, dit-il, c'est-à-dire une proéminence et une tombe centrale. » On y trouve aussi des ossements, et M. Hillewell nous dit qu'on en a trouvé d'ÉNORMES et que les habitants appellent cela « les demeures des géants ou *rakchasas* (a). » Or, nous avons vu au chapitre VII que le mot *rephaïm*, appliqué dans la Bible aux géants, signifie avant tout *ombres, mânes* ; tout nous fait donc présumer que, d'un bout à l'autre du monde, c'était là l'objet de l'adoration générale, et que les *cromlechs* et les *barrows*, n'étaient que d'anciennes sépultures. La science adopte assez généralement cette dernière opinion bien appuyée par Bordas.

Mais ce qu'elle ne comprend pas du tout, faute de la moindre idée sur l'essence de la nécromancie, c'est le côté mystérieux de l'érection matérielle et des traditions conservées, ou plutôt elle le signale, mais comme une folie qui ne serait basée sur rien. « Ces piliers rangés en cercle autour du menhir sont parfois envisagés, dit M. Troyon, par les Lapons, comme la famille du dieu qui occupe la place d'honneur. Chaque pilier portait un nom particulier, et l'autel témoigne que ces peuplades éprouvaient le besoin de sacrifier aux puissances supérieures et de les apaiser. Était-ce aux mânes du chef ou à son Dieu que l'on sacrifiait ? Question plus facile à poser qu'à résoudre. »

Elle sera toute simplifiée le jour où l'on ne séparera plus le *Dieu* de son *client*, réunion que la théologie nous a montrée permanente dans tous les lieux fatidiques. Et pour s'assurer que les monuments en question font bien partie de ces derniers, il faut encore s'attacher aux traditions générales expliquant si bien tout *ce qu'on ne peut pas s'expliquer*. « Souvent, dit le comte de Taillefer (dans son bel ouvrage sur les *Antiquités de Vésone*, p. 484), souvent ON CROIT ENTENDRE AUTOUR DE CES PIERRES DES SOUPIRS, DES GÉMISSEMENTS ET DES PLAINTES. »

Rappelons-nous ici les versets d'Isaïe (cités à notre chapitre VII) : « Faites taire, Seigneur, le tapage de leurs sépulcres ; faites que ces géants ne resuscitent plus » ; et les litanies contenant, il y a peu de siècles encore, ce cri d'épouvante : « De la persécution des *géants*, délivrez-nous, Seigneur. » Ce cri d'épouvante, nous l'avons déjà montré poussé par toute la terre ; or, tout nous indique que ces sépulcres si redoutés étaient précisément ceux dont nous nous occupons, puisqu'ils la couvraient en entier.

Ossian nous montre à son tour des vieillards mêlés aux fils de Loda et faisant, tous ensemble, des conjurations nocturnes autour d'un cromlech. « A leur voix, dit-il, s'élèvent des météores enflammés qui épouvantent tous les guerriers de Fingal. » Aujourd'hui, comme du temps d'Ossian, toute flamme

(a) Voyage dans le Cornouailles occidental sur les traces des géants.



vive, spontanée et semblable à l'éclair, s'appelle encore, en langage gaélique, « flamme des druides (a). »

Les noms que ces pierres portent encore aujourd'hui témoignent eux-mêmes de la croyance générale. On s'explique assez bien la maison, la table, la chaise du géant, en raison de la forme et des ressemblances; mais on s'explique moins naturellement les *filles gaies*, les *pipeurs ou joueurs de flûte*, les *danseuses*, les pierres qui *virent*, qui *sonnent*, qui *chantent*, en un mot, les pierres *tourneresses* et *prophétesse*s. La science se demande ce que signifie ce *trou* de dix-huit pouces de diamètre environ, qui traverse, de part en part, la pierre centrale placée sur la fosse sépulcrale du géant; comment ne reconnaît-elle pas ici la fameuse pierre *mánale* du *mundus* romain, pierre que l'on soulevait, *trois fois par an*, pour laisser sortir les mânes, et que l'on refermait sur ces mânes après les trois jours de réunion et de confraternisation? « *Mundus patet*, l'enfer est ouvert, » disait-on en soulevant cette pierre; eh bien! l'ouverture du cromlech est tout simplement une ouverture *mánale* destinée, encore aujourd'hui, à communiquer avec le *géant* qu'elle recouvre. Et en voici la preuve : M. Hillewell (p. 94 de l'ouvrage cité) nous dit son étonnement lorsque son guide lui raconta qu'il avait été lui-même *descendu* par cette ouverture pour trouver sa guérison dans la fosse, et que c'était encore un usage général, surtout pour le rachitisme des enfants. Il lui montra, en même temps, deux grandes épingles en cuivre, déposées sur l'une de ces pierres, et qui, lui dit-il, prenaient dans les consultations toutes les directions nécessaires pour la clarté de leurs réponses. Selon lui, il y avait toujours impossibilité absolue à l'enlèvement de ces pierres, quel que fût le nombre des chevaux employés. Une fois seulement on avait réussi, mais le lendemain les *chevaux étaient morts*, et les pierres revenaient à leur place. Ce guide ne s'arrêtait pas là, il nommait ses personnages; l'un de ces géants était *Merlin* lui-même, *Merlin* qui avait annoncé, plusieurs siècles à l'avance, une descente fatale de pirates au pied de *son rocher*. En 1590, en effet, la descente avait eu lieu, et, devant cette arrivée des pirates espagnols, les populations de Cornouailles, si braves d'ordinaire, glacées d'effroi par le souvenir de la terrible prophétie, prirent la fuite et délaissèrent leur rocher. Plus loin, c'était le *géant du mont*, le fameux *Cormoran*, tué dans sa caverne par un autre *David* nommé *Jack*, dont le nom est depuis resté populaire. On a trouvé tout près de là, dit Hillewell (*ib.*), une *énorme carcasse*; plus loin enfin, ce sont les deux aiguilles de *Logan-Stone* et de *Trerín-Castle*, la première ayant quarante pieds de hauteur, la seconde devant peser, dit-on, quatre-vingt-dix tonnes, et placée par le géant *Miendu*, c'est-à-dire *face noire*, dans une inclinaison telle au-dessus de l'abîme, qu'il suffirait, en apparence, d'une chiquenaude pour l'y précipiter, etc., etc.

Dulaure reconnaît bien que de ces pierres, *oscillatoires* et *tournantes*, on devait généralement tirer des augures, comme les Romains en tiraient des

(a) M. Eusèbe Salverte en fait du phosphore; mais il n'est pas plus facile de transformer les druides en chimistes que des peuples entiers en aveugles.

*meules tournantes* que Pline nous dit avoir existé de son temps à *Volsinium* (Bolsena). Mais, ce que Dulaure n'approfondit pas, c'est le *comment* de ce tournoïement que toutes nos mécaniques actuelles n'obtiendraient pas, et le *pourquoi* de cette confiance, qui n'eût pas résisté huit jours à un tournoïement artificiel.

Il y a, du reste, une enquête bien facile à mener à bonne fin : qu'un certain nombre de sceptiques veuillent bien parcourir seulement la province que nous habitons (la Normandie); ils y trouveront quelques centaines de *logans*, de *peulvans*, de *menhirs*, dont les uns ont encore aujourd'hui la réputation de tourner sur eux-mêmes plusieurs fois dans la nuit de Noël; les autres, de soupirer et gémir au chant du coq, le jour de Saint-Jean, comme le font, suivant M. de Tallefer, leurs analogues de la Saintonge; tous enfin d'obéir à la foi qui les consulte et aux prescriptions indiquées.

Mais nous ne serons pas assez perfide pour les engager à visiter la nuit le menhir de Domfront qui, pour mieux allécher les curieux, s'entoure, à certaines époques, de petites pièces de monnaie... amorce fatale et cupidité punie; car, à peine le visiteur intéressé a-t-il essayé de mettre la main sur le métal tentateur, qu'il est saisi à l'instant, secoué, battu par des êtres d'une TAILLE GIGANTESQUE et d'une FORCE IRRÉSISTIBLE. On ne se frotte pas plus impunément aux GÉANTS qu'à ces tables funestes, dont le Dr Yz... nous a dit plus haut : « La folie n'est pas le seul fléau qu'elles entraînent, FUYEZ-LES COMME LE PLUS SÉRIEUX DES DANGERS. » (V. le t. I de ce Mém., p. 476.)

## § V

### Sidérites ou pierres tombées.

Malgré leur inexplicable transport, ces bétyles de granit et de provenance terrestre étaient peut-être moins embarrassants encore que certains autres, de même nature, mais de provenance atmosphérique, que l'Antiquité appelait sidérites, et qui ressemblaient parfaitement à nos aérolithes modernes.

Aujourd'hui nous ne différons avec les anciens historiens que sur les propriétés merveilleuses qu'ils attribuaient à ces mêmes pierres et sur l'usage qu'ils en faisaient.

Mais quoi! hier encore la terre était littéralement jonchée de toutes ces pierres; pas une histoire qui ne mentionnât ces sidérites *fulgurales*, pas un païen qui ne sût qu'elles étaient *filles d'Uranus* et *flèches de Jupiter*, pas une nation qui n'enregistrât ces pluies de pierres, presque toujours accompagnées, comme nous l'avons vu pour chaque espèce d'épidémie,

dé guerre, de famine, de peste et de spectres; pas une de nos provinces qui n'envoyât à nos académies mémoires sur mémoires, à propos de ces phénomènes d'expérience populaire: rien n'y faisait; seuls parmi les hommes, nos savants ignoraient et méprisaient, en plein XVIII<sup>e</sup> siècle, ce que tous les hommes, y compris les Cafres et les Esquimaux, avaient su parlout et toujours, et sans une de ces pierres qui faillit écraser un de leurs collègues en tombant auprès de lui, ils l'ignoraient encore aujourd'hui!

Mais la leçon leur a-t-elle profité? Vont-ils devenir plus circonspects lorsque ce même genre humain va leur parler de l'*interrogation* et de la *révélation* de ces pierres?

Non, ils vont bénir, au contraire, une telle occasion de revanche, et, cette fois, on serait vraiment bien tenté de leur pardonner leur dénégation triomphante.

Et cependant, ne serait-il pas tout aussi imprudent de refuser à tous ces peuples si divers, et néanmoins si concordants, l'*interrogation* et la *révélation* de ces pierres, qu'il l'a été de leur nier leur chute et leur mouvement?

Il faut, en effet, une rare confiance en soi-même et un mépris encore plus rare du suffrage universel pour croire que tant d'hommages, tant de sacrifices et de prières se seraient adressés sans raison à un simple *caillou*, par cela seul qu'il serait tombé du ciel comme un grêlon ordinaire.

« Or, puisqu'il y avait des pierres-dieux, dit M. Des Mousseaux, et puisque les étoiles qui *passaient pour des divinités paraissaient* tomber de la voûte des cieux et laissaient *des pierres* à la place sur laquelle elles étaient venues s'éteindre, il devenait incontestable, pour certains sabéistes, que les dieux étaient des astres descendus d'en haut sous la substance de la pierre, afin de se placer à la portée des mortels... et ils les appelèrent *pierres vivantes* et *célestes* (Beth-el-diopètès), et probablement aussi *pierres de foudre*, *lapides fulguratæ*. »

« . . . Et, de bonne foi, continue le même auteur, qu'eussent été des dieux sans âme, des dieux sans vie? L'An-

tiquité croyait ces pierres animées, *car* on les avait vues se mouvoir et parcourir les champs de l'air. Bien insensé qui l'eût osé révoquer en doute, et c'est parce que ces pierres avaient le mouvement et la vie qu'elles étaient consultées comme des oracles dans les conjonctures de quelque importance. Elles étaient dieux<sup>1</sup>. »

M. Des Mousseaux a raison ; une fois proclamé dieu, l'aérolithe se lie à l'histoire générale du monde, et ce ne sont plus seulement les dogmes qui vont lui demander leur sanction, c'est le monde politique qui va lui demander conseil, instruction et lumière.

A Paphos, la grande autorité de l'aérolithe fait l'étonnement d'un Tacite. En Médie, Mithras, fils de la pierre qui vient du Soleil<sup>2</sup>, épouse la pierre et en a un fils pierre, et sur la table du festin, au jour de la fête de ce dieu-soleil, on sert des pierres entre le *pain* et le *vin*<sup>3</sup>.

A Émesse, Héliogabale, pontife et envoyé du *Soleil*, défend qu'on adore d'autre dieu que la pierre<sup>4</sup>, car elle vient du grand astre.

A Laodicée, on montrait celui de Diane, fabriqué par Uranus comme tous les autres<sup>5</sup>.

Et ainsi de suite.

Damascius, d'ailleurs, tranche la question de provenance. Ancien adorateur du bétyle, il affirme en avoir vu un, de ses propres yeux, se *promenant* dans les airs, et, pour cela seul,

1. *Dieu et les dieux*, p. 35. « M. Des Mousseaux s'étonne avec raison de voir un savant, ou plutôt un *prodige de science*, comme Bochart, soutenir que l'épithète d'*animées* tenait sans doute à une méprise de traducteur, qui aurait, par inadvertance, substitué le mot à celui de *ointes*. Quand l'Académie des sciences traitait de songe-creux les défenseurs des aérolithes, elle prouvait, *ipso facto*, qu'elle n'avait rien lu et rien regardé... Mais Bochart!... »

2. *Hist. nat.*, l. III.

3. Voir Plutarque.

4. Élius Lampridus, II.

5. Philon de Byblos.

M. Falconnet, dans un mémoire académique, se permit de le traiter de *stupid*e. Aujourd'hui, il ne pourrait tout au plus appliquer cette épithète qu'à la fin du récit de Damascius. « J'étais persuadé, dit ce dernier, que le bétyle a quelque chose de divin; mais Isidore l'appelait plutôt *démoniaque*, car il reçoit son mouvement d'un démon (δαίμων, esprit bon ou mauvais<sup>1</sup>). »

Toutes ces pierres étaient noires comme celle de la pagode de Bénarès, comme la fameuse statue de Krischna, comme la pierre de la Mecque, comme les pierres de tous les anciens villages du Pérou.

Mais le plus illustre de ces fétiches atmosphériques était, sans contredit, celui de *la mère des dieux*, conservé à Pessinonte et revendiqué par Rome; voici dans quelle circonstance :

Annibal approche de la grande ville, et, pour la première fois, la grande ville a peur. On ordonne la consultation sibyllique, et les livres sont ouverts. O surprise! on y lit que Rome ne devra son salut qu'à celui qui lui rapportera *la mère des dieux* ou la pierre noire de Pessinonte. On délibère, et le sénat décide que Rome enverra au roi de Pergame, possesseur du trésor, celui de ses enfants que son mérite et ses vertus rendront le plus digne d'un tel honneur.

Le choix tombe sur l'illustre Scipion Nasica, qui se rend auprès d'Attale. Celui-ci, ne pouvant rien refuser à la république, consent à lui faire ce qu'il appelle le plus magnifique des présents, et la députation s'embarque avec la pierre dont l'arrivée excite un vrai délire. Toute la ville se rend à sa rencontre, tout le peuple romain constate le miracle de la vestale Clodia, qui fait aborder, contre vents et marée, le bienheureux navire, en le tirant par son écharpe. On bénit les dieux, puis on porte la statue, avec la plus grande pompe, au temple de Minerve, où elle devient un des palladiums de la ville.

1. Photius, cité plus haut.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le fléau carthaginois fut immédiatement conjuré <sup>1</sup>.

Comme cette sidérite modèle est un excellent spécimen, il nous suffira de suivre ici tout l'embarras que la spécialité de cette pierre et sa solidarité avec la mère des dieux causent à nos mythologues désorientés.

Creuzer, Zoéga, Bœttiger consacrent d'énormes chapitres à l'explication de cet emblème, et pendant que l'un voit en lui les insignes de la terre, l'autre un cachet de stabilité, le troisième y trouve la personnification des montagnes sur lesquelles tombent les pierres célestes. Tout cela ne satisfait pas M. Guignault. Les recherches fort étendues de M. Lenormant lui-même, toutes savantes qu'elles sont, toutes ingénieuses qu'elles lui paraissent, lui semblent *quelque peu gratuites*. « Selon M. Lenormant, dit-il, il faudrait voir ici la mère de tous les dieux, de tous les êtres, le symbole de la fécondité universelle. Mais quelque *violence* que nous consentions à faire aux mots ou à notre esprit, nous ne saurions rien trouver de commun entre une pierre stérile et la notion fondamentale du personnage de Cybèle, qui est bien celle de la maternité, quoi qu'on en dise. Si une pierre devint le symbole de cette déesse, ce fut sans doute pour de *toutes autres raisons*, tirées soit de la forme significative de telle ou telle pierre, soit de son origine supposée céleste... <sup>2</sup> »

1. Il est assez curieux de lire, dans le cinquième discours de Julien sur la *mère des dieux* et sur ce fait, des réflexions très-sensées malgré leur profane application. « Cet événement, dit-il, prélude du triomphe des Romains dans la guerre que soutinrent les Carthaginois pour la défense de leur ville, est appuyé de l'autorité de tous les historiographes et gravé sur des monuments d'airain au centre de notre cité religieuse et puissante. Dussent les *esprits forts* (*sic*) et sages à l'excès traiter tout ceci de contes de vieille qu'on ne saurait écouter, pour moi, en pareil cas, j'ajoute toujours plus de foi au témoignage *du peuple* des villes qu'à l'opinion de ces *élégants du jour*, dont l'esprit, quelque subtil qu'on le suppose, ne voit rien sainement (*a*). »

2. Notes sur le IV<sup>e</sup> livre de Creuzer, p. 946.

(a) Oratio quinta, de *Matre deorum*.

On ne saurait mieux dire : une *grande mère* (*magna mater*), une *fécondité* éternelle symbolisée par une femme qui n'a jamais eu ni mari ni enfants, une *vierge* qui en porte un dans ses bras ; rien de tout cela n'a le sens commun et n'explique en rien la fameuse pierre.

M. Lenormant n'est pas moins embarrassé, et s'arrête d'abord à l'emblème de la *cohésion élémentaire*. Il croit avoir trouvé là le *génie* de toutes les religions antiques ; mais son bon sens, lui montre que la question ou plutôt le prodige n'est pas ici, et qu'il repose tout entier dans la nature et dans les *merveilles* de cette pierre.

« S'il faut prendre à la lettre, dit-il, l'expression de certains auteurs, la pierre sacrée était la déesse *elle-même*. Mais de quelle nature était donc cette pierre?... Elle devait être d'une nature *toute spéciale* ! »

Toute spéciale, oui, si nous la comparons aux cailloux ordinaires ; non, si nous la comparons aux *aérolithes hystérolithes* qui devenaient comme les *armes parlantes* de tout ce culte dépravé. Et si l'on veut que nous risquions à notre tour toute la philosophie de ce caillou, la voici :

Rappelons-nous toujours les rapprochements que M. Lenormant faisait lui-même entre cette *magna mater* et la *MA* lydienne, nourrice de l'*enfant divin*, Dyonisius, qu'elle porte dans ses bras ; rappelons-nous la *maïa* ou nourrice divine, à laquelle Rome avait consacré son mois de *mai* ; rappelons-nous, en outre, que les Grecs appelaient Cybèle *μυσταυρα*, ou mère du taureau, qu'elle avait un lion à ses pieds, et qu'on l'appelait la *mère immaculée* ; reportons-nous enfin à tout ce que nous avons dit, *pièces en main*, sur « l'immaculée virginité proclamée par le genre humain avant de l'être par Pie IX <sup>1</sup>, » et nous ne douterons plus de cette vérité : que Cybèle est, comme Anaitis et Sémélé, la synthèse parodique et dégradante de toutes les vierges mères d'un dieu, épouses de leurs fils, et

néanmoins toujours *immaculées*. Seulement, cette fois, au lieu de déshonorer *le fils*, en le parodiant encore une fois par l'ignoble *Dyonisios* et par les honteuses bacchanales de ce dieu (*pain et vin*), il s'agissait de déshonorer la mère, et comme on avait doté Bacchus et toute sa cour d'un *blason* en harmonie avec ses vices, de même, on a la main assez heureuse pour rencontrer, à l'usage de la *mère des dieux*, un second blason minéral qui saura bien représenter l'image la plus révoltante et la plus indigne de cette mère immaculée. Ces pierres toutes spéciales deviendront ses armes et son portrait, *ἄγλαμα*. Désormais, toutes auront un pendant plus abominable encore,... et à la porte de chaque temple de Cybèle s'élèveront des colosses gigantesques<sup>4</sup>, que l'Écriture appelle quelque part « les infamies de Phégor, » et qui, sur toute la surface de la terre, paraissent avoir été l'unique préoccupation du paganisme ancien et moderne.

Et si l'on nous oppose ici le *lieu commun* qui consiste à voir dans ces emblèmes « une des plus sublimes conceptions de la philosophie antique sur le principe vital, sur l'enchaînement de la création, etc., » nous demanderons, l'histoire à la main, comment il se fait que, seule, la Bible, dont chaque prescription cérémonielle recouvrait cependant un emblème et un mystère, ne mentionne jamais ces derniers que pour les accabler des plus sanglantes épithètes, et les briser, partout où elle les rencontre, sous le coup de ses plus sévères anathèmes.

S'il n'y avait ici, comme on le prétend, que « de la métaphysique et de la morale spéculative, » pourquoi donc la fin de toute cette philosophie, de tous ces enseignements se révélait-elle par une immoralité d'*action* capable de faire reculer des soleils ? Quelle métaphysique que celle dont l'*application* était imposée par toutes les mères à leurs filles, au nom de la *grande vierge mère* des païens ! Quels enseignements que ceux

4. Que ceux qui veulent plus de détails, ouvrent le premier dictionnaire archéologique venu, aux mots PHALLUS, CTEIS et LINGA.



donnés à Babylone et à Sidon par tous les pères à leurs fils devant les *pierres noires* de Vénus et d'Astarté? Ceux-ci les comprenaient à merveille et n'étaient cependant pas de l'Institut!

Décidément, les saints Pères avaient raison lorsqu'ils ne voyaient dans le paganisme que le grand *parti pris* par les démons d'étouffer sous la boue de leurs blasphèmes toute la théologie chrétienne.

Quand donc voudra-t-on comprendre que c'était uniquement pour obéir aux dieux et aux oracles que toute la terre se roulait dans une seule et même orgie, des colonnes d'Hercule au Spitzberg, et du Kamtchatka au Mexique, sans jamais chômer un seul jour, et sans se délasser autrement que dans les bains de sang que les mêmes dieux faisaient *chauffer* partout, et préparaient comme l'ablution par excellence, au seuil même de leur immense lupanar?

Voilà, à notre avis, toute la philosophie des *pierres hystérolithes*. Et nous, qui avons pu constater sous nos doigts l'infatigable prédilection de nos crayons spirites pour ces mêmes figures surintelligentes et parlantes, nous comprenons, et de reste, comment les dieux pouvaient s'y prendre pour leur faire rendre des oracles.

Aussi, partout où tombaient ces vraies TABLES atmosphériques, la *divination* s'en emparait-elle aussitôt!

Par la même raison, nous comprenons aussi parfaitement la grande dévotion pour la Vénus du mont Liban, lorsqu'on nous apprend que toute cette montagne était composée, comme le galgal, de *pierres noires* rendant des oracles, et que saint Jérôme nous dit « être tombées de l'atmosphère, *quæ incidebant et voluebantur in terra.* »

A de si grandes divinités il fallait un sacerdoce digne d'elles; aussi, pour en finir avec Cybèle, quel *sacré collège* édifiant que celui de ces *Galles* ou efféminés dont les extravagances firent, lors de l'importation de la pierre de Pessinonte, l'embarras et le désespoir du sénat romain! Il eût donné tout au

monde pour pouvoir séparer la déesse de ses immondes pontifes. Mais comment faire? la vierge mère ne pouvait s'en passer. « Dans la plupart des livres modernes, dit encore M. Lenormant, on traite ce culte, importé à Rome, de culte entièrement exceptionnel, étrange, et qui n'a rien à faire avec la religion des Romains. L'intervention du sénat dans le moment le plus critique de l'histoire, le parfait accord des livres sibyllins et de l'oracle de Delphes ne sont rien pour ceux qui considèrent les religions de l'antiquité comme autant de conceptions isolées, de *folies locales* n'ayant entre elles aucun lien de connexion. Il est possible qu'à cet égard, *les modernes en sachent plus que les anciens eux-mêmes* : pour nous, il nous suffira de dire que les anciens ne croyaient pas être aussi inconséquents dans l'enchaînement de leurs superstitions. Ce qui était étranger à Rome, c'était la présence des Galles « qui avaient accompagné la pierre, » leurs courses furieuses, leurs hurlements, etc. Voilà ce qu'en bonne police le sénat ne put admettre dans le culte officiel, mais ces folies étaient tellement la *conséquence logique* du culte de la mère des dieux (ou de la bonne déesse) et leurs rapports avec le culte national romain étaient si clairs, que le sénat ne put jamais proscrire entièrement le cortège habituel de cette déesse<sup>1</sup>. »

« Ces charlatans, dit à son tour Sainte-Foix, prétendaient initier la populace avec des cérémonies indécentes et tumultueuses, qui ne différaient guère des bacchanales les plus licencieuses, de sorte que, du temps de Cicéron, les mots *mystères* et *abomination* étaient presque synonymes<sup>2</sup>. »

Oui, tous ces cultes pouvaient différer par le plus ou moins de convenance ou plutôt d'inconvenance dans la forme, mais comment, relevant toujours d'un seul maître, le fond, le point de départ et la fin n'eussent-ils pas été revêtus du même sceau?

Voilà l'histoire du plus sacré des béthyles atmosphériques,

1. *Nouvelles Annales de l'Institut archéologique*, t. I, p. 217.

2. *Mystères du paganisme*, t. II, p. 436.

et pendant que nos écoles cherchent et dissertent sans fin sur les grandes idées cosmologiques ou mystiques qui en découlent, le philosophe chrétien comprend l'indignation de la Bible qui voit déshonorer, en le transportant à Mercure ou à Cybèle, ce grand symbole de *la pierre*, institué primitivement par Jéhovah. « Tu n'érigeras plus de monolithe et de *matzéba*, car Jéhovah, ton Dieu, les a pris en horreur<sup>1</sup>; » paroles que le rabbin Sal Yarbhi commente ainsi : « C'est-à-dire que la *matzéba*, quoiqu'elle ait été agréée de Dieu aux jours des patriarches, en est détestée maintenant, parce que les Chanéens en ont fait un culte idolâtrique. » Notre philosophe chrétien comprend encore pourquoi Constantin fit élever des églises sur l'emplacement des autels païens construits avec les *milliers d'aérolithes* du mont Liban, et pourquoi, depuis les premiers jours de l'Église jusqu'aux nôtres, il n'y a jamais eu que des paroles d'anathème contre ces béthels idolâtriques, « autour desquels, disait un grand saint de notre ère, continuent à se passer sous nos yeux nombre de merveilles diaboliques. »

Laissez dire les écoles, la vérité est là<sup>2</sup>.

1. *Deutéronome*, ch. xvi, v. 22.

---

2. « LE CONTENU D'UN BÉTYLE. » Pendant que la science répondait non, et toujours non, aux cent vingt mémoires modernes et aux milliers d'affirmations antiques qui lui garantissaient l'aérolithisme, elle n'avait qu'à traverser la Seine pour l'étudier bien à son aise à la Bibliothèque impériale, *dans la personne* du fameux caillou de Michaux, qui n'est pas autre chose. Mais cet aérolithe est couvert d'inscriptions cunéiformes qui étaient restées indéchiffrables jusqu'ici. Nous sommes donc heureux de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs la traduction que vient d'en faire le célèbre M. Oppert (a), traduction qui a été publiée dans le *Bulletin archéologique de l'Athenæum français*, et que les *Annales* de M. Bonnetty ont reproduite dernièrement.

Voici, d'après M. Oppert, ce qui se lit sur ce véritable bétyle :

Dans la première colonne, il s'agit de la propriété de K..., dans le circuit

(a) Le même qui nous a déjà traduit l'inscription si intéressante de Babel. (V. au chap.)

d : la ville de Karnabou, sur le Gyndès..., et de la *table* en pierre qui en contient le relèvement. Cette table a été retrouvée tout auprès.

Dans la deuxième colonne, on lit ce qui suit : « Celui qui attaquera la propriété de K..., qui la dévastera et qui l'affligera, qui tentera d'abattre cette *table*,... que cette *table* le terrifie, car le donataire et le donateur ONT INVOQUÉ LE DIEU,... ont renouvelé leurs vœux déjà accomplis, et ont placé au milieu cette table;... ils ont prononcé et... la malédiction terrible inscrite sur cette pierre, dont *l'efficacité est indubitable*, ont commandé ces images, contre lesquelles la révolte est impossible. »

Troisième colonne... « Que Oannés Bel-Dagon, Nisroch et la *souveraine des dieux* le couvrent de honte entièrement, qu'ils dépeuplent son district, qu'ils détruisent sa race,... que Mérodasch l'enchaîne dans des liens indéchirables... que celui qui habite *les cieux des images* le fasse trembler de froid, à l'extrémité de sa ville, dans la saison du Capricorne,... que Nana, la grande déesse, l'épouse du soleil, ôte à ses fruits leur goût et leur parfum,... que les déesses... détruisent sa primogéniture, qu'elles écoutent le *chant de la sorcellerie*,... qu'elles énervent ses animaux,... et que les grands dieux le frappent de malédiction, d'une malédiction dont rien ne pourra le relever, et dispersent sa race jusqu'à la fin des jours. »

On voit tout ce que pouvaient porter un aérolithe, un béthel et une table!... Nous les retrouverons au chapitre suivant, en compagnie des *pluies de pierres* et des fulgurites appelées *céraunia*.

## § VI

Zoolâtrie ou fétichisme animal. — Les bêtes adorées par des hommes de génie. — Les animaux convertissant eux-mêmes à leur culte de très-grands philosophes. — Secret et dernier mot de ce mystère. — Le président de Brosses et les allégoristes touchent à la vérité sans pouvoir la saisir.

### 1. — Les bêtes adorées par des gens... qui ne l'étaient pas.

Le fétiche parcourt successivement tous les règnes et semble obéir, comme le reste, à la loi du *progrès*.

Voyons toutefois si, comme on l'assure, celui des cultes accompagne toujours celui des lumières.

Voyons ce qu'il a pu *devenir* chez ces hommes dont on nous vante le savoir et la sagesse, auxquels on n'hésite pas à faire inventer les lettres, la grammaire, les lois, toutes les sciences, tous les arts; que l'on a crus capables d'appeler les astres par leurs noms, de régler l'année, de classer les

siècles en périodes merveilleuses, bien mieux, de deviner le vrai système du monde et de devancer Copernic !... Hélas ! tout cela pour aboutir à prendre un béliet pour le Soleil, un ibis pour Mercure, un poisson pour Mars, un chat pour Diane et un bœuf pour un Osiris incarné !...

O misères ! ô vanité de ce progrès et de cette science ! l'humanité se voit condamnée à rougir des disciples d'Hermès et des constructeurs de pyramides.

Écoutez M. de Bunsen : « En Égypte (d'après Jules l'Africain), le culte d'Apis fut établi sous le règne de Caïéchos, second roi de la seconde dynastie (dynastie Thinite), lorsque l'influence des vaincus de race noire se fit sentir dans les mœurs, les coutumes et les institutions religieuses et politiques <sup>1</sup>. »

Écoutez Dollinger : « La vue des cérémonies religieuses, en Égypte, faisait une impression particulière sur les étrangers. Le plus grand nombre abordaient ce pays des merveilles avec une haute attente : les Grecs surtout se faisaient une idée extraordinaire de la sagesse des prêtres qui, « connaissant toutes les choses divines, » passaient pour être ces « premiers pères des doctrines philosophiques <sup>2</sup>, » chez lesquels Thalès, Pythagore, Phérécyde, Anaxagore, Platon et tant d'autres avaient cherché et trouvé la lumière. Mais dès qu'ils voyaient les processions pompeuses dans lesquelles les prêtres se masquaient eux-mêmes pour représenter les dieux à têtes d'animaux, n'apercevant plus dans les temples aucun autre objet d'adoration qu'un crocodile ou un bœuf, ... tout ce culte des animaux leur semblait une énormité ; et cependant cette énormité devenait *contagieuse* ! On aurait dit qu'avec l'air du pays ils en respiraient aussi la superstition, car, *peu de temps après* (d'autres disent *sur-le-champ*), les moqueurs étaient transformés en dévots adoreurs. « Quand les étrangers, dit

1. Bunsen, *l'Égypte*, t. II, p. 403.

2. Macrob., *Sat.*, l. I, ch. XIV, v. 3.

Philon, viennent pour la première fois en Égypte, ils ne peuvent réprimer *des éclats de rire* en voyant les bêtes divines, jusqu'au moment où ils partagent la superstition commune <sup>1</sup>. »

Et, ne nous y trompons pas ! parmi ces étrangers convertis, nous comptons un Alexandre sacrifiant à Apis <sup>2</sup>, un César Germanicus se détournant tout exprès de son voyage en Orient pour aller lui rendre visite <sup>3</sup>, un Adrien tenant à partager ses hommages entre le bœuf et la statue de Memnon, un Titus, un Vespasien, un Auguste se prosternant devant le même dieu <sup>4</sup>.

Puis venaient les philosophes, et parmi eux les Pythagore et les Platon, qui, après avoir *ri* comme les autres, parlaient exactement comme eux.

Toutes les sectes y adhéraient, et certes, si nous en croyons Philostrate, une des conversions les plus tranchées fut celle d'Apollonius de Tyane ; il avait d'abord tancé la superstition populaire en termes qui rappellent ceux de nos académiciens contre *les tables*. « Qu'est-ce qui peut, disait-il, avoir porté les Égyptiens à présenter aux hommes les dieux sous des formes si ridicules et si étranges ?... En honorant de vils animaux *sans raison*, au lieu d'adorer des dieux, il semble qu'ils persiflent la divinité plutôt qu'ils ne la vénèrent. » Qu'on ne nous parle plus de la sagesse égyptienne et de ses allégories symboliques, il n'y aura jamais rien d'imposant dans un milan, dans un ibis et dans un bouc <sup>5</sup>. »

Voilà, certes, un critique bien superbe ! Malheureusement, nous le voyons tout aussitôt faire le plongeon comme les autres, et voici de quelle manière ; suivons bien la marche du *contage*. Son historien nous le montre causant tranquillement avec la foule tout en caressant un lion,... lorsque tout à coup

1. Dollinger, t. II, p. 344.

2. Arrien, l. III, p. 456.

3. Tacite, *Ann.*, l. II, ch. LIX.

4. Suétone, ch. LI.

5. Philost., l. VI, ch. XIX.

on le voit fixer l'animal et tomber dans une sorte de stupeur extatique, *comme s'il écoutait quelque chose...* Après quelques instants, il revient à lui, et, se tournant vers la foule : « Messieurs, dit-il, ce lion me *prie* de vous apprendre qu'il a été Amasis, roi d'Égypte, près la préfecture de Saïs. Je vous engage à l'envoyer à Léontopolis et à le placer dans le temple ; »  
CE QUI FUT FAIT immédiatement <sup>1</sup>.

Que le lion ait ou n'ait pas parlé, que Philostrate ait ici beaucoup trop parlé lui-même, qu'Apollonius ait été sincère ou comédien, peu nous importe ; voilà probablement, et l'on peut dire à *coup sûr*, voilà la marche ordinaire de toutes ces grandes conversions, car soyons bien certains qu'à Memphis comme à Rome, à Babylone comme à Paris ou à Londres, au temps d'Apis comme en 1853, à propos des prestiges démoniaques comme à propos des faits évangéliques, la critique humaine a toujours commencé par le doute Partout ; quoi qu'on en dise, elle se révolte contre la nouveauté merveilleuse, et ne se rend qu'*après* avoir constaté par elle-même. Il n'y a que la nôtre qui se distingue par l'opiniâtreté de ce *parti pris* qui ne lui permet guère de voir, et encore moins de se *confesser* quand par hasard elle a vu. Mais du moins si elle gardait le silence ! si elle ne reprenait pas sans cesse ces délicats sujets ! si, par exemple, sur celui qui nous occupe, elle ne publiait pas encore tous les jours d'interminables imbroglios, on la laisserait en paix, et l'on se garderait bien de soulever à nouveau de telles questions, qui ne cessent d'être oiseuses qu'en raison des faux principes établis ; mais on dirait qu'elle ne peut vivre sans elles !...

« Tout ce qu'on a écrit sur ce sujet, dit Bergier, n'a pas tranché le nœud principal ; l'énigme demeure toujours aussi obscure ; on a beau dire que les animaux n'étaient que des symboles, que c'était ou de l'astronomie ou l'expression de la reconnaissance pour leur *utilité*, en examinant de *près* toutes

1. Philost., l. VI, ch. II.

ces raisons, on verra qu'*aucune* n'est satisfaisante et ne résout la difficulté. Pluche y a vu les animaux du Zodiaque, mais ce culte paraît bien plus ancien que la connaissance du Zodiaque en Égypte, et d'ailleurs celui-ci ne s'accorde nullement avec les travaux agricoles de chaque mois. Quant à la *métempsy-cose* théorique, elle n'eût jamais pu suffire à elle seule, et l'*utilité* n'explique rien du tout, puisqu'on n'adorait pas des choses infiniment plus utiles. »

On ne saurait mieux dire ; il est seulement fâcheux que Ber-gier se montre encore plus enténébré que les autres, quand il dit à son tour que « c'était l'*industrie de ces animaux* qu'ils adoraient, » ce qui nous paraît retomber dans leur *utilité* et mériter le même brevet d'insuffisance ; mais tout à l'heure nous le verrons rougir lui-même de sa prétendue découverte et nous donner le meilleur des conseils.

Creuzer est bien autrement perdu dans les nuages, et M. Guignault, emporté dans la même nacelle que son maître, disparaît avec lui dans des espaces où le télescope lui-même se refuserait à les suivre. « On est frappé d'*admiration*, dit le premier, en voyant avec quelle *profonde habileté* les prêtres de l'Égypte se sont emparés de toutes les opinions, de toutes les passions, de toutes les croyances superstitieuses de la multi-tude, et les ont coordonnées dans un *grand*, dans un *majestueux système*. Tout le pays était consacré aux animaux et soumis à leur empire. »

Ah Creuzer ! qu'il était donc *majestueux* d'être gouverné par un bouc ou de voir trôner son dieu dans une étable divine !

« Le culte de la nature se divisait à l'infini entre ces ani-maux, et variait avec eux de province à province, de canton à canton ; le pays tout entier représentait l'ensemble, et l'Égypte, dans cet ensemble, adorait la nature et le ciel, le *grand tout* en un mot, auquel ces animaux étaient consacrés... mais le culte des animaux avait un autre principe qu'il faut bien se garder de méconnaître, car il tient à des ra-cines plus profondes (voyons !) ... Ce principe est le sens



*pieux* qui remplissait les âmes neuves encore des hommes primitifs. Ils remarquaient, dans toutes les actions et dans toute la manière d'être des animaux, quelque chose d'infiniment régulier, d'uniforme et de nécessaire, qui les portait à reconnaître et à adorer en eux les lois *saintes* de la nature. Pour les prêtres, il est bien probable qu'ils voyaient dans les animaux quelque chose de plus élevé encore et de plus général; qu'ils y avaient découvert... (écoutons!)... « LE GRAND SECRET DE L'EXISTENCE S'IGNORANT ELLE-MÊME DANS L'UNIVERS; DE SORTE QUE, LA NATURE ÉTANT PARVENUE, DANS L'ORGANISATION DES BÊTES, JUSQU'AUX DERNIÈRES LIMITES DE L'HUMANITÉ (il y a bien *humanité*), AVAIT MANIFESTÉ, PAR CETTE IGNORANCE D'ELLES-MÊMES QUI LES CARACTÉRISE, LEUR HARMONIE AVEC L'UNIVERS, D'OU RÉSULTE UN ÉTAT D'INNOCENCE<sup>1</sup>... »

Convenons qu'on nous a dit bien vrai tout à l'heure en nous parlant de la *contagion* de ces idées, car, après cette lecture, nous voici placés plus que jamais dans la *profonde ignorance* qui caractérise ces bêtes, et menacés d'atteindre bientôt cet état d'*innocence* absolue qui règne à *ces dernières limites de l'humanité*!... qu'elles atteignaient tout à l'heure.

Au reste, la meilleure preuve que l'*admiration* de Creuzer pour cette *ignorance animale* n'est pas exclusive, c'est qu'il a bien soin d'y joindre toutes les autres explications physiques, astronomiques, métaphysiques, morales *et autres*<sup>2</sup>, que nous avons énumérées plus haut.

Précaution excellente qui nous reporte toujours malgré nous à ces préparations thérapeutiques établies, dit-on, sur une base *unique* et *spéciale*, mais auxquelles on a grand soin d'ajouter une trentaine d'ingrédients étrangers qui ne peuvent pas lui faire de mal!

Quant à M. Guignault, il renchérit encore sur ce flot d'explications physico-zoologiques, et pour lui, « dans les deux yeux

1. Creuzer, l. III, ch. ix, p. 497 et 504.

2. Id., *ibid.*, p. 503.

du crocodile, l'Égyptien adore le lever du soleil; dans le crocodile recourbé, le coucher du même astre; dans sa queue, (qui le croirait?) les ténèbres ou la nuit<sup>4</sup>... Mais M. Guignault le reconnaîtra plus tard, si l'humanité ne fut jamais assez sotte pour adorer un caïman tout *naturel* et tout simple, elle ne fut jamais assez subtile pour composer à si grande peine une telle *piscilogie*; dans le premier cas, c'était lui refuser trop de bon sens, dans le second, ce serait lui accorder trop de génie.

M. Guignault néanmoins part de là pour s'élancer encore plus haut que son maître dans le champ des hypothèses atmosphériques; il aborde partout, il pense à tout, hormis à la question intéressante, à la question fondamentale, celle de la conversion *forcée et instantanée* de tous les incroyants.

Pourquoi ceux qui commençaient par *rire* de tout leur cœur finissaient-ils par s'agenouiller? Voici le seul problème.

L'inconséquent Bergier l'a résolu à l'avance en nous donnant le meilleur des conseils. « Jamais, avec leurs préventions, dit-il, les mythologues ne parviendront à nous montrer par quel *enchaînement d'idées* ces peuples ont passé de l'adoration des astres à celle des hommes, et de celle-ci à la métempsycose et au culte des animaux et des plantes, ni quelle relation il pouvait y avoir entre ces erreurs si différentes. » — Bergier a raison : cette relation est impossible à trouver, *tant* qu'on la cherche dans un *enchaînement d'idées*, parce qu'il n'y en a aucun, mais rien n'est plus simple et plus compréhensible lorsqu'on rapporte tout au fétichisme, et lorsqu'on suppose un seul et même ordre de révélateurs, qui disent, tantôt sous le masque d'Anubis : « c'est moi qui me lève dans Syrius; » tantôt sous celui d'Amasis, « c'est moi qui suis son âme; » tantôt sous la forme d'Apis, « c'est Osiris que tu écoutes; » tantôt enfin sous celle du crocodile, « je suis le dieu du Nil, etc. »

4. Notes sur le chap. précité de Creuzer.

Toutefois Bergier a l'air de pressentir la vérité lorsqu'il formule ainsi son conseil : « Jamais, dit-il, ces mythologues ne seront d'accord avec eux-mêmes tant qu'ils ne préféreront pas s'en tenir au sentiment de Pythagore, de Platon, de Plutarque, qui avaient voyagé en Égypte, et sans doute examiné la religion de ce pays avec des yeux philosophiques. Or, ils ont jugé qu'Osiris, Isis, Typhon et autres dieux égyptiens étaient PLUTÔT DES DÉMONS QUE DES HOMMES... »

Voilà qui est à merveille ; mais tout de suite, en académicien qu'il est, Bergier paye son tribut au siècle, et ne s'aperçoit pas qu'en attribuant cette opinion à un *préjugé* il détruit toute la portée et même tout le sens de son conseil, et que tout est à recommencer ; car, encore une fois, il ne s'agit pas de ce qu'ils croyaient, mais des raisons qui avaient *forcé* leur croyance.

Eh bien ! ces raisons, les voici ; nous serons moins discret qu'Hérodote qui, après avoir *bien vu* les choses, s'arrête tout à coup en disant : « Si je voulais dire *pourquoi* ils tiennent pour sacrés ces animaux, je m'engagerais dans un discours sur la religion et sur les choses divines... et je ne le fais *que lorsque je m'y trouve forcé*... »

Or, forçons-le, et il dira plus loin qu'ils les tenaient pour sacrés, parce que « leurs dieux effrayés s'étaient précipités jadis dans ces corps d'animaux, et que les preuves en étaient consignées dans leurs archives. »

Jupiter, disaient les Thébains à Hérodote, s'était montré à Hercule avec une tête de bélier, comme Pan à Mendès sous sous celle du bouc. Les Indiens disaient, de leur côté, que Brahma se promenait aussi chez eux sous ces formes de bêtes.

Pour nous, chrétiens, qui savons, non plus cette fois par Lucien et par Diodore<sup>4</sup>, mais par l'Évangile ou la vérité incarnée, que les démons effrayés se précipitaient aussi dans des

4. Lucien, l. I, p. 445, et Diodore, l. II. « Rien de fabuleux dans tout ceci, dit ce dernier, *minime fabulosum*. »

troupeaux immondes, tout cela n'a rien qui nous surprenne.

Quant aux *têtes* de bouc et de bélier, il y a longtemps que nous les connaissons aussi, puisqu'elles paraissent calquées sur celles de tous nos boucs-Satans du moyen âge.

Ils les tenaient pour sacrés, parce que c'était une chose grave que de consulter Apis, quand on n'était pas assez purifié; on *pouvait souvent en mourir*, comme Adrien et Germanicus qui perdirent la vie l'un et l'autre très-peu de temps après la consultation; mais l'on mourait *certainement* lorsqu'on se conduisait envers l'animal divin comme Cambyse, qui, aussitôt après l'avoir frappé d'un coup d'épée à la cuisse, *devint extravagant*. Il périt un peu plus tard à Ecbatane, *comme le lui avait prédit l'oracle*, d'une blessure qu'il se fit lui-même à la cuisse avec sa propre épée, en ramassant avec trop de précipitation le fourreau qui s'était détaché. « *Le coup*, dit Hérodote, *porta précisément au même endroit où il avait frappé le Dieu*<sup>1</sup>. »

Qu'on le sache bien toutefois, n'était pas bœuf Apis qui le voulait. C'était un bœuf *prédestiné* à la divinité. Sa naissance se faisait très-souvent attendre pendant de longues années, « *post multos annos*, » dit Jablonski<sup>2</sup>, et cela malgré l'impatience de la nation et des prêtres qui étaient obligés de *pleurer* l'autre, jusque-là.

Ils le tenaient pour d'autant plus sacré, que c'était une véritable merveille que de rencontrer un animal qui réunit *les vingt-neuf marques* exigées comme preuve de sa prédestination. On apprécie sa valeur lorsqu'on sait que parmi ces marques il fallait retrouver un triangle *renversé*<sup>3</sup>, plus tout le *blanc* voulu entre les

1. Hérodote, l. III.

2. Ch. xxiii, *Panthéon*.

3. Nous avons vu dernièrement à la villa Borghèse, sur une mosaïque étrusque nouvellement découverte, l'image de ce bœuf et de ce fameux triangle qui nous rappelèrent tout aussitôt celui tracé sous nos yeux par un pied de table, avec cette suscription : « Il est renversé, parce que je suis *Jéhovah* à l'envers. »

cornes de ce bœuf entièrement noir, plus le croissant de la lune sur le flanc droit, plus un aigle sur les reins, etc., et bien qu'il soit d'usage chez tous nos critiques modernes d'ajouter *avec finesse* que « le pinceau des prêtres savait y pourvoir, » il fallait que ces décorateurs fussent alors assez rares, pour que la nation et les prêtres attendissent quelquefois des années, dans le deuil et dans les larmes, la naissance du prodige : intermittences capitales et si répétées que la graine du bœuf Apis finit par se perdre entièrement, au grand désespoir des prêtres et de la nation<sup>1</sup>.

On les tenait en outre pour sacrés, parce que, pendant les sept jours de fête qui suivaient la naissance d'Apis, tous les crocodiles de la contrée oubliaient leur férocité ordinaire et perdaient, comme tous les animaux typhoniens, tout pouvoir de nuire, jusqu'au huitième jour après midi<sup>2</sup>, circonstance importante qui, si elle était vraie, comme l'attestaient tous les historiens, rendrait plus difficile l'explication tirée par M. Salverte « du dressage de ces animaux par la méthode des Psylles<sup>3</sup>. »

Mais ils les tenaient avant tout pour sacrés, parce qu'ils rendaient des ORACLES, et cette fois par l'entremise des jeunes médiums ses conducteurs, auxquels, d'après Pline<sup>4</sup>, pour de-

1. Devant la quasi-impossibilité de cette réunion *des vingt-neuf marques* on ne pouvait rien inventer de plus commode que *ce pinceau*, mais depuis que la prodigieuse persévérance de M. Mariette a retrouvé le fameux Sérapéum de Memphis et mis à nu ces milliers de statuettes moulées probablement d'après nature, qui toutes justifient si bien les Hérodote et les Diodore,... depuis qu'on a trouvé, le 6 mars 1846, au fond du puits de Saggara, un grand nombre de bœufs momifiés, dont plusieurs étaient marqués, *sans peinture*, des mêmes signes, et, en outre, du fameux *tau* égyptien (la croix), il a bien fallu renoncer au *pinceau*, et l'on a dit que « toutes ces marques étaient le résultat *des épis de poils rebroussés*. » Voilà maintenant un hasard bien commode, mais bien difficile à réunir à tant d'autres. (Voir la *Rev. arch.* de 1846 et celle de 1854-1855).

2. Pline, *Hist. nat.*, l. VIII, ch. XLVI.

3. *Sciences occultes*, t. II.

4. Pline, *Hist. nat.*, l. VIII, ch. XLVI.

venir *fluidiques* (lymphatici) ou *prophètes*, il suffisait d'entrer dans le temple et d'*approcher* du taureau.

On pourra reconnaître ici ce *contage* remarqué dans toutes les grandes épidémies spirituelles de l'histoire, et l'on ne pourra plus s'étonner que l'adoration des animaux ait fini par gagner aussi vite tous les grands hommes que nous avons cités, et qui tous avaient commencé par sourire.

« Craignez, disait Tertullien aux fidèles de son temps et à propos des spectacles, craignez jusqu'à l'air de ces lieux diaboliquement contaminés, *constupris ipsumque aerem diabolice constupratum*<sup>1</sup>. »

Ce grand homme eût certainement appliqué sa théorie de l'air *constupré* à la contagion du prophétisme animal.

Nous avons dit plus haut que Bergier avait fini par nous donner le meilleur des conseils, sans le suivre lui-même; c'était le conseil de nous en tenir à l'opinion de Pythagore et de Platon, persuadés « qu'il s'agissait, dans tout cela, de hauts et puissants *démons*, etc. »

Maintenant on va nous donner un autre bon conseil, celui de ne pas tant vaguer dans les espaces et de regarder un peu plus ce qui se passe autour de nous, conseil plein de bon sens et d'à-propos; et comme c'est un des hommes les plus spirituels du dernier siècle, le président de Brosses, qui nous le donne dans son histoire des *Dieux-Fétiches*, nous allons lui laisser la parole pour un instant.

## 2. — Le président de Brosses et la Zooldtrie.

« L'allégorie, dit-il, est un instrument universel qui se prête à tout. Le système du sens figuré, une fois admis, on y voit facilement tout ce que l'on veut, comme dans les nuages; aussi l'usage en est-il si commode que son *éternelle contradiction avec la logique et le sens commun* n'a pu lui faire

1. Tertullien, de *Spectaculis*.

perdre encore le vieux crédit dont il a joui durant tant de siècles... Il ne faut cependant pas aller chercher *bien loin* ce qui se trouve *si près* de nous.

« ... Pour bien savoir ce qui se passait chez les nations antiques, il n'y a qu'à savoir ce qui se passe chez les nations modernes, et voir s'il n'arrive pas encore quelque part, sous nos yeux, quelque chose d'à peu près pareil. »

Voilà, certes, ce qu'on peut appeler parler d'or; mais comment faire avec des corps savants qui établissent en principe qu'on ne doit même pas examiner les faits *inadmissibles*, et qui laisseraient passer sous leurs yeux le monde spirituel tout entier, sans daigner le regarder ?

Fort de tout son bon sens naturel, M. de Brosses, qui, faute d'un principe, finira par le perdre comme les autres, conjure donc ses collègues de vouloir bien se tourner un moment du côté des *nègres* et de leur demander comment ceux-ci s'y prennent aujourd'hui pour si bien copier les Égyptiens.

Il serait trop long d'énumérer tout ce qu'il retrouve de fétiches chez ces sauvages; pas un ne manque à l'appel. Il est frappé d'abord de toutes les figures de soleils, de serpents, d'oiseaux et de *tables* qu'il voit reproduites sur toutes les parties de leurs corps ou de leurs maisons, et « le parallèle, dit-il, que l'on pourrait en faire avec celles de nos obélisques ne serait peut-être pas la plus mauvaise clef que l'on pourrait choisir pour expliquer les hiéroglyphes égyptiens. »

Chez les Natchez de la Louisiane, le fétiche est une pierre noire et conique enveloppée dans des peaux de chevreuil, comme les bétyles de Syrie l'étaient dans des toisons.

Chez les Abénaquis, c'est un vieil arbre et un crocodile comme chez les Égyptiens, ou des marmousets de bois comme les téréphims de Laban le Syrien et les images phalliques des Grecs et des Indiens.

Mais tous ces objets ne deviennent pour eux des *manitous* ou génies qu'après leur consécration et après l'*attraction* du dieu qui vient en prendre possession.

A Cuba, c'est la calebasse divinatoire qui *répond* à toutes les questions, probablement comme toutes les calebasses des salons parisiens en 1853.

En *Gaspésie*, c'est la croix ; chacun la porte à la main ou gravée sur la peau. On la pose sur la cabane, sur les canots, sur les habits, sur l'enveloppe des enfants, sur la sépulture des morts. Ils l'enterrent avec eux, parce que sans cela, disent-ils, ils ne seraient pas reconnus dans le pays de leurs ancêtres, « auxquels, dit le P. Leclerc<sup>4</sup>, cette croix avait autrefois apparu en songe, au milieu d'une maladie pestilentielle, qui avait cessé aussitôt après son adoration. »

Cependant, nous venons de le dire, admirable d'érudition et de bon sens lorsqu'il compare et rapproche, le président de Brosses déraisonne comme les autres, et plus que les autres, lorsqu'il conclut de tous ces faits à la jonglerie sacerdotale et à la stupide crédulité des adorateurs. Assurément il a raison de se sentir « *moins blessé* de cette grossière simplicité de l'Égyptien, que du *sublime galimatias* (parisien) qui voit partout des mondes et des triades, qui cherche le tableau de la nature universelle dans les pieds d'un bouc, et dans l'image d'une Isis celle des trois mondes, archétype, intellectuel et sensible. » Cette boutade est charmante et très-vraie quand elle s'adresse à l'*insuffisance* de la métaphysique ; mais elle devient à son tour aussi insuffisante que tout le reste quand il s'agit d'expliquer la *stupide* conversion d'un Pythagore et d'un Platon.

Il n'y a que *les faits* qui convertissent, et sans les faits l'Évangile lui-même n'eût entraîné personne.

Mais si la métaphysique demeure, sans eux, radicalement impuissante, et principalement sur l'esprit des nations et des masses populaires qui ne peuvent en comprendre le premier mot, il ne s'ensuit pas que, primitivement, elle ne soit entrée

4. Leclerc, *Histoire de Gaspésie*, ch. ix et x.



pour rien dans la coordination de ces emblèmes, sanctionnés plus tard par les faits. Nous faisons même profession de la croyance toute contraire. Nous croyons que, primitivement, les vérités les plus hautes ont été revêtues de métaphores ou d'emblèmes, et certes, s'il en était autrement, nous ne trouverions dans la Bible ni chérubs, ni taureaux, ni lions, ni aigles, le Christ ne serait pas désigné comme poisson, comme serpent, comme pierre, etc., et surtout il ne serait pas appelé le révélateur des emblèmes<sup>1</sup>.

Il est donc tout simple que le paganisme ait emprunté à la source commune les mêmes métaphores et les mêmes emblèmes, « en tout semblables entre eux, *simillima*, » nous a dit saint Clément, et dont Creuzer, dans sa *Symbolique antique*, nous a donné le vrai mot, en disant que « c'étaient les dieux qui les révélaient eux-mêmes<sup>2</sup>. »

La grande affaire pour ces dieux était de s'approprier ces emblèmes et de les déshonorer en les rendant infâmes comme ils l'étaient eux-mêmes, et nous tâcherons tout à l'heure de suivre une fois de plus et pas à pas leur tactique<sup>3</sup>.

Mais, encore une fois, cette métaphysique ne convertit jamais sur place. Pour faire tomber un incroyant à deux genoux, ce n'est pas trop de l'évidence matérielle; il faut qu'il soit *foudroyé* par le fait même qu'il repousse.

Nous ne pouvons donc rien faire de mieux que de revenir au conseil donné par le président de Brosses, de regarder autour de nous, car « les choses, a dit un philosophe grec, se

1. Voir saint Clément d'Alexandrie, *Strom.*

2. Id., *ibid.* Nous avons déjà dit, suivant les rabbins, que les païens s'arrachaient les exemplaires du livre primitif et perdu du *Juste*, comme, plus tard, la Bible nous les montrait s'arrachant les exemplaires des *Machabées*, « pour y puiser ces mêmes images ou emblèmes sur lesquels ils construisaient ensuite toute leur zoolâtrie. » C'était, de leur part, un grand luxe et de zèle et de peine, car leurs dieux savaient bien y pourvoir sans lecture.

3. Voir, à la fin du chapitre, la note 4 : « Théologie d'Apis et du bouc de Mendès. »

font et se feront toujours comme elles se sont faites autrefois. »

Ajoutons seulement : pourvu que ce soit dans le même ordre de conditions, de principes, et sous les mêmes bannières.

3. — *Le président de Brosses et le serpent de Juidah.*

« Or, reprend notre auteur, rien ne ressemble d'avantage au culte du serpent et des animaux égyptiens que celui du fétiche ou serpent rayé de *Juidah*, petit royaume sur la côte de Guinée, qui pourra servir d'exemple pour tout ce qui se passe de semblable dans l'intérieur de l'Afrique. On voit déjà du premier mot que rien non plus ne doit ressembler d'avantage au serpent de Babylone devant lequel le prophète Daniel ne voulut jamais se prosterner. Je tirerai ma narration d'Atskinsk, de Bosman et de Des Marchais, voyageurs modernes, qui tous trois ont fréquenté et bien connu les mœurs de ce canton de la Nigritie.

« Toute cette espèce de serpents (précisément celle honorée par les anciens Égyptiens) descend, si l'on en croit les noirs de Juidah, d'un seul, qui habite le grand temple près la ville de Shabi, et qui, vivant depuis plusieurs siècles, est devenu d'une grandeur et d'une grosseur démesurées. Il avait été ci-devant la divinité des peuples d'Ardra; mais ceux-ci s'étant rendus indignes de sa protection par leurs crimes, le serpent vint de son propre mouvement donner la préférence aux peuples de Juidah. Ayant quitté ceux d'Ardra, au moment même d'une bataille que les deux nations devaient se livrer, on le vit publiquement passer de l'un des camps dans l'autre; le grand prêtre alors le prit dans ses bras et le montra à toute son armée. A cette vue, tous les nègres tombèrent à genoux et remportèrent facilement une victoire complète sur l'ennemi.

« ... On lui bâtit un temple, ... et cette nouvelle divinité prenant un grand ascendant sur les anciens, elle *présida* bien-

tôt au commerce, à l'agriculture, aux saisons, aux troupeaux, à la guerre, à toutes les affaires publiques, etc., etc... »

Comment voudrait-on maintenant qu'un serpent aussi universel n'eût pas son *manitou* (génie), car c'est ce dernier seul et non l'*objet* qui est adoré dans le *fétiche*?

Notre auteur continue : « C'est la postérité de ce serpent qui, seule, fournit tous les serpents-fétiches du pays ; » mais, comblé d'honneurs et de présents, desservi par des centaines de prêtres, le grand serpent voulut avoir aussi ses prêtresses. Or voici comme on s'y prend pour les lui procurer : pendant un certain temps de l'année, les vieilles prêtresses ou *bétas*, armées de massues, courent le pays depuis le coucher du soleil jusqu'à minuit, *furieuses comme des bacchantes*<sup>1</sup>. Toutes les jeunes filles d'environ douze ans qu'elles peuvent surprendre leur appartiennent de droit ; il n'est pas permis de leur résister... Elles enferment ces jeunes personnes dans des cabanes, les traitent assez doucement et les instruisent au chant, à la danse et aux rites sacrés. Après les avoir stylées, elles leur impriment la *marque* de leur consécration en leur traçant sur la peau, par des piqûres d'aiguilles, des figures de serpents, de fleurs et d'animaux... On leur dit que le serpent les a *marquées*, et, en général, le secret sur tout ce qui arrive aux femmes dans l'intérieur des cloîtres est tellement recommandé, sous peine d'être emportées et *brûlées vives par le serpent*, qu'aucune d'elles n'est tentée de le violer. Alors les vieilles les ramènent pendant une nuit obscure, chacune à la porte de leurs parents, qui les reçoivent avec joie et payent fort cher aux prêtresses la pension du séjour, tenant à honneur la grâce que le serpent a faite à leur famille. Les jeunes filles commencent dès lors à être respectées et à jouir de quantité de privilèges...

Enfin, lorsqu'elles sont nubiles, elles retournent au temple

1. Nous verrons exactement les mêmes détails au Mexique. Rien n'est plus curieux que cette similitude parfaite dans la traite des jeunes filles au profit du serpent. Nous compléterons le rapprochement tout à l'heure.

en cérémonie et fort parées pour y *épouser* le serpent <sup>1</sup>... *Le lendemain*, on reconduit la mariée dans sa famille, et dès lors elle a part aux rétributions du sacerdoce. Une partie de ces filles se marie ensuite à quelques nègres, mais le mari doit les respecter autant qu'il respecte le serpent dont elles portent *la marque*, ne leur parler qu'à genoux et demeurer soumis en toute chose à leur autorité.

Il n'y a plus rien d'étonnant à ce que le président de Brosses ajoute à propos d'une singulière *maladie hystériforme* qui paraît endémique en ce pays, et qu'on attribue à l'*attouchement* du serpent. « On entend ces *attouchées* pousser tout à coup des cris affreux, et affirmer que le serpent les a touchées, mais qu'il s'est retiré lorsqu'on est venu à leur secours ; alors elles deviennent *furieuses*, brisent tout ce qui leur tombe sous la main et font mille choses nuisibles. » (Oh ! le bon serpent ! ἀγαθὸς ὄφις !)

Ce qu'il y a de bien remarquable encore, c'est que, suivant une ancienne tradition du pays, reçue parmi les Abyssins (chrétiens), ce serpent, appelé *arwe-mirde*, était la divinité que les Éthiopiens adoraient de toute antiquité. Ce qu'il y a de certain, c'est que lorsque dans le iv<sup>e</sup> siècle de l'ère vulgaire Frumentius alla leur prêcher la foi chrétienne, il ne vint à bout de les convertir qu'en détruisant le serpent qui avait été jusque-là le dieu des Axumites <sup>2</sup>.

Mais il se passe quelque chose de plus curieux encore, et cette fois ce n'est plus un sceptique qui raconte.

C'est ici le moment de reprendre l'histoire du *nagualisme*, si bien racontée par M. l'abbé Brasseur, et dont nous avons promis le dénouement à nos lecteurs <sup>3</sup>... Nous en étions resté au moment où, après la consécration cérémonielle, on ramène

1. Malgré tout son bon sens, le président de Brosses était trop *de son siècle* pour voir dans tout ceci autre chose qu'un serpent *comme tous les autres*, et des jeunes filles abusées par des prêtres jongleurs.

2. Ludolf, *Éthiop.*, p. 479 et l. II, ch. III.

3. Voir, à la fin du ch. *Idolâtrie*, l'App. sur « l'anti-baptême du païen. »

l'initié dans sa famille où il doit rester l'année, ou plutôt *jusqu'au jour* où le prêtre viendra chercher son néophyte pour le présenter à son ami. Or, quel était cet ami? Le voici : nous avons dit que les maître nagualistes consultaient d'abord leurs livres astrologiques pour comparer l'heure et le jour sous l'influence desquels l'enfant était né, et nous avons ajouté que ces livres étaient probablement le *Tonalamati* ou *livre du soleil*, dont Sahagun parle au long dans le premier volume de son *Histoire des choses de la Nouvelle-Espagne*; mais cette fois, ce n'était pas pour imposer au baptisé le surnom d'une planète. Chaque jour était signalé dans ce livre par un nom différent d'oiseau, de reptile, d'amphibie ou de bête fauve, à l'imitation des noms de saints dans le calendrier catholique. A son entrée dans la vie, le néophyte était ainsi voué à un animal quelconque que son imagination *superstitieuse* croyait surnaturellement animé d'un démon familier... Depuis ce moment jusqu'à sa mort, ce *nagual* devenait son protecteur visible ou invisible... « Lors donc que l'âge de raison est arrivé, ce nagualiste, nous dit à son tour le R. P. Burgoa <sup>1</sup>, cité par M. Brasseur, revient chercher l'enfant; il lui tient de longs discours et l'endocrine en d'innombrables erreurs. C'est le même Dieu, lui dit-il, qui lui a donné la vie, qui vient maintenant le chercher comme un ami et se dévoue à veiller sur lui sous la figure de son nagual. Qu'il s'anime donc de courage, qu'il témoigne à son dieu toute sa gratitude pour ce bienfait signalé en allant visiter l'*animal* dont il doit partager le sort et la fortune. — Pour l'ordinaire, le jeune homme donne son consentement; alors le maître nagualiste l'emmène au lieu *qui a été indiqué le jour de la naissance*. C'est là qu'au milieu de l'horreur de la nuit il offre un sacrifice au démon, qui fait venir son nagual sous la forme de l'animal dont il porte le nom, lion, serpent ou crocodile, mais qui se montre alors si

1. *Description géogr. de la prov. de Santo Domingo*, ch. LXXI.

doux, si privé, si docile (même le lion), que le jeune homme ne peut s'empresser de le caresser et de lui parler comme à l'ami le plus intime. Cette entrevue, pleine de tendresse, est comme le *sceau du pacte* conclu avec le démon. Dès ce moment leur sort est tellement lié que, par une permission de Dieu et par un châtement positif du ciel sur ces hommes aveuglés, ils sont abandonnés entièrement à l'ennemi du salut; car ils se livrent à lui avec une volonté si complète que Dieu permet que Satan leur fasse sentir le contre-coup des dommages et des *blessures* que pourra recevoir l'animal, leur ami et nagual. »

Ici nous nous permettrons d'interrompre cet intéressant récit pour rappeler à nos lecteurs une note de notre chapitre de *Cideville* (p. 404 de notre 1<sup>er</sup> volume); cette note avait pour titre : « *Solidarité complète entre la personne du berger et l'agent diabolique agissant sous la forme de son fantôme*; » elle entraînait dans de longs développements sur cette correspondance merveilleuse, et rapprochait de l'exemple du berger de Cideville, déchiré par les coups de *pointe* dirigés contre son *fantôme*, un autre berger de Noisy, frappé de cinq coups de couteau, assénés, suivant le P. Lebrun, à son *image*. Nous essayions alors d'expliquer ce curieux phénomène par le *mélange des deux forces*, et par une *quasi-soudure* de la force spirituelle de l'agent avec le principe vital ou *force nerveuse* du sujet. Nous rappelions à ce sujet que Milton s'était montré aussi théologien que grand poète et aussi physiologiste que théologien, en faisant attaquer Ève par le serpent dans son *fluide vital ou esprits animaux*. Enfin de Milton nous passions à Walter Scott, qui s'étendait toujours fort au long sur ce *second corps* des sorciers désigné en Écosse par le mot de *their strength* ou *force*, et que nous nous proposons d'étudier un jour tout spécialement<sup>1</sup>.

1. Notre ami M. Des Mousseaux doit faire paraître incessamment une très-curieuse étude sur le *fantôme*, dans un volume sous presse en ce moment et dont voici le titre : LE MONDE MAGIQUE; *Médiateurs et moyens de la*

Quoi qu'il en fût de ces explications, nous constatons toujours le fait *indubitable* de la *solidarité* spirituelle et corporelle reconnue par toute la théologie entre les *esprits et leurs clients*, et cet enseignement dogmatique nous suffisait...

On va voir maintenant qu'il était universel et que l'application ne lui faisait pas plus défaut au Mexique qu'en Normandie, etc. « Le P. Diégo, dit encore Burgoa (ib.), était un religieux de beaucoup de courage et de sang-froid. Malgré son âge avancé, rien ne l'intimidait; il reprenait sans crainte tout ce qui lui paraissait répréhensible dans ceux qui l'entouraient. De ce nombre fut un Indien qui commit un jour une faute très-grave que le père châtia avec sévérité. L'Indien éprouva un vif ressentiment. Pour se venger, il alla se poster dans une rivière qui sort du lac, et que le religieux devait traverser pour aller confesser un moribond. Le P. Diégo prit un des chevaux du couvent et partit tranquillement en récitant son office; à peine fut-il entré dans la rivière avec sa monture qu'il se sentit arrêté, son cheval faisant de vains efforts pour avancer. Ayant baissé la tête pour reconnaître la cause de cette résistance, il aperçut un caïman qui cherchait à entraîner l'animal sous l'eau; à cette vue le P. Diégo donna des rênes en invoquant le secours divin et lança son cheval avec tant de vigueur qu'il entraîna le caïman hors de la rivière. Les ruades de la monture et quelques coups d'un bâton ferré sur la tête de l'animal le forcèrent à lâcher prise, et le religieux continua son chemin laissant la bête étourdie sur le rivage. En arrivant au lieu où il était attendu, son premier soin fut de raconter ce qui venait d'arriver. Mais au moment où il achevait de confesser son malade, on vint lui annoncer que l'Indien qu'il avait puni quelques jours auparavant venait de mourir *des suites*, avait-il dit, *des coups*

*magie*. — *Hallucinations et savants*. — *Le Fantôme humain et le principe vital*.

Cet ouvrage fait suite à celui publié l'an dernier sous ce titre : « LA MAGIE AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE, etc. » Tous deux se trouvent chez Plon et Dentu.

*qu'il avait reçus du cheval* du P. Diégo. Le religieux alla aux informations : on trouva le caïman mort sur le bord de la rivière, et l'on constata que l'Indien portait effectivement les marques des blessures dont *son nagual* avait dû périr.

« Or, il m'arriva à moi-même, ajoute plus loin Burgoa, d'interroger à ce sujet un jeune homme; il m'avoua franchement qu'il avait *son nagual*. Comme je l'en reprenais vivement, il me répondit : « Mon père, c'est avec ce sort que je suis né : je ne l'ai pas cherché. Depuis mon enfance, je vois sans cesse cet animal auprès de moi; j'ai coutume de manger de ce qu'il mange, de *sentir les dommages qu'il éprouve*, et il ne me fait aucun mal... » Il n'y avait pas moyen de le désabuser. Que les ministres de Dieu comprennent donc bien leurs obligations, car c'est à eux qu'il appartient de briser les armes de Satan ! »

« Les écrivains du xvii<sup>e</sup> et du xviii<sup>e</sup> siècle qui ont écrit sur le nagualisme, reprend à son tour l'abbé Brasseur, en rapportent les choses les plus étranges. Outre les communications particulières avec leurs naguals, les maîtres pouvaient à leur gré se *transformer sous la figure* de l'animal qu'ils avaient pris pour génie tutélaire, se transporter à des distances immenses et se rendre invisibles à tous les regards. Les démons prenaient également toutes les formes qui plaisaient à leurs amis pour la satisfaction de *leurs désirs*, au dire de Nuñez de la Vega, évêque de Chiapas et l'un des prélats les plus distingués de son époque (*Carta pastoral.*, IX). »

Voilà ce qu'un savant très-distingué n'a pas craint d'articuler en toutes lettres dans le *Moniteur officiel* <sup>1</sup>. Pourquoi donc aurions-nous craint de le répéter dans nos pages *non officielles* et depuis si longtemps compromises?

Maintenant que l'on s'étonne, si l'on peut, en entendant de graves auteurs de l'antiquité nous parler de bêtes qui *parlent* et qui *prédisent*. Lorsque Ctésias nous parle d'un animal de

1. Du 46 et du 47 mars 1854.



l'Éthiopie, appelé *crocottas* (chien-loup), qui imite la voix humaine et même qui appelle les hommes par leur nom, nous nous moquons de Ctésias, quoique tout à l'heure Frérel nous en ait dénié le droit; mais Ctésias pouvait à son tour en appeler à Élien. « Il est naturel, dit cet auteur, que je parle de la malice du *crocottas*. Caché dans les fourrés épais, il prête l'oreille aux discours des bûcherons, écoute attentivement tous les noms qu'ils se donnent, puis il en appelle un, celui-ci s'avance de plus en plus du côté d'où vient la voix, alors l'animal se retire plus loin et l'appelle de nouveau, et lorsque l'animal le voit seul et isolé il le saisit, le tue et s'en nourrit<sup>1</sup>. »

Élien, à son tour, aurait pu en appeler à plus d'un de nos missionnaires modernes et notamment à d'Acosta sur son singe *joueur d'échecs*, au sein des forêts vierges du Nouveau Monde<sup>2</sup>. »

Quoi qu'il en soit, nos lecteurs doivent comprendre maintenant ce que c'est qu'un *fétiche*. Ils ont pu juger le fétichisme-animal par ses fruits, c'est-à-dire par la renonciation aux promesses du baptême, par la foi à la métempsycose et à la béatitude d'une éternité *béatifiée*, et enfin par les infamies du *tudbeth* ou du *thometh* biblique dont nous allons parler plus loin.

Ils peuvent en outre apprécier maintenant la vraie valeur des rêveries *allégoriques* par lesquelles nos mythologues modernes expliquent ce culte permanent; qu'ils comparent et nous disent ce qui leur paraît le plus vraisemblable, ou de sauvages actuels obéissant encore aux idées métaphysiques de Pythagore et d'Orphée, ou de populations obéissant tout naturellement à la répétition *quotidienne* de prodiges que tous nos missionnaires ont *vus, de leurs yeux vus*, et dont nous, Français du XIX<sup>e</sup> siècle, nous venons de toucher les analogues dans la matière inanimée.

1. Élien, de *Natura animalium*.

2. Voir sur les *Pans* la page 433 de ce volume.

Nous ne saurions douter qu'après un examen consciencieux tout homme intelligent et de bonne foi n'arrive comme nous aux deux propositions suivantes :

1° LE FÉTICHE étant un objet possédé par une influence spirituelle, toutes les créatures du monde, depuis le grain de sable jusqu'à la montagne, depuis l'aérolithe jusqu'aux soleils, peuvent devenir des fétiches réels ou supposés réels.

2° Quand cet objet est un animal, le fétichisme devient *zoolâtrie* et, par la force fascinante de l'*alligation*, peut amener la nature humaine à un tel degré de dégénérescence animale qu'elle la fasse *participer* aux instincts, aux goûts, aux facultés et, qui le croirait ? à quelques *formes* de la bête, comme nous le verrons tout à l'heure à propos de la lycanthropie<sup>1</sup>.

Comme on le voit, toutes les idolâtries rentrant les unes dans les autres, le *sabéisme* lui-même n'est plus qu'un *fétichisme* immensément élargi, comme le nagualisme ancien et moderne n'est plus que la répétition infiniment rétrécie du grand acte de la *zoolâtrie* génésiaque.

M. Maury a donc eu parfaitement raison de nous dire : « Chez le nègre, cette superstition est portée à son comble ;... pour lui, tout peut devenir talisman, après une consécration mystérieuse... Le mot fétiche vient du mot portugais *fetisso*, chose *enchantée*, chose *fée*, comme l'on disait en vieux français, mot qui vient lui même du mot latin *fatum*, destin,... lequel pourrait se trouver aussi être la racine du mot *faticaria* qui, d'après Witterbottom, signifierait *puissance magique*<sup>2</sup>. »

Personne, nous l'avons déjà dit, ne rassemble mieux que M. Maury tous les matériaux destinés à l'*édifice* magique ; mais quant au *ciment* qui les relie et à la *clef de voûte* qui les couronne, ce sont pour lui, comme pour tous les savants, des impossibilités véritablement *enchantées* et auxquelles il ne lui est pas permis de toucher.

1. Voir appendice du chapitre « *Nagualisme et lycanthropisme comparés.* »

2. A. Maury, *Magie*, p. 10.

# APPENDICE M

## CHAPITRE XI

### THÉOLOGIE D'APIS, DU BOUC ET DU SERPENT.

---

Quoiqu'on n'ait pas d'idée parfaitement nette sur la signification mystique du *taureau*, il est évident que c'était le premier des signes du Zodiaque, désigné chez les Perses par la lettre A, *aleph*, *alpha*. Maintenant, ce signe mystérieux correspondait-il au *principe* par excellence ou *Verbe*, qui s'appelait lui-même l'*alpha* et succombait, dans tous les tauroboles, sous le fer de Mars, de Mithras, de Jupiter ou d'Apollon ; ou bien, au contraire, *Apis-taureau* représentait-il le *principe* opposé, *Behemot*, appelé aussi « *le principe des voies du Seigneur, principium viarum Domini*, Behemot? » Pour nous, la question est très-obscur, mais assez peu nous importe en ce moment ; l'essentiel est que le *Soleil-Verbe* ou l'Osiris égyptien vienne se réincarner dans cette nature animale, et que ce soit lui et non le taureau qui reçoive les hommages.

Cette représentation anticipée du drame chrétien ne serait pas complète, si le *Verbe-taureau*, *engendré sans père au sein de sa mère*, n'avait plus cette mère auprès de lui.

Aussi bien la voici, et maintenant nous allons laisser parler M. Mariette et l'intéressant mémoire, trop peu connu, qu'il imprimait, en 1856, sur la *mère d'Apis*, et que nous tenons de son obligeance :

Personne, on le sait, ne saurait être plus compétent que le célèbre archéologue du *Sérapéum* de Memphis. « On remarque, dit-il, sur certaines stèles du Sérapéum, écrites en démotique, que l'image d'Apis

est suivie de celle d'une déesse. Cette déesse a la forme humaine et est représentée assise. Sa tête de *vache* est ornée de longues cornes entre lesquelles est posé le disque lunaire ; sa main droite tient la *croix* ansée, et sa main gauche le sceptre ordinaire de toutes les divinités... Cette vache qui, suivant partout l'Apis et disparaissant avec lui, semble intimement liée à son existence, ne saurait être son épouse, puisque les autres monuments se refusent à nous livrer la moindre notion de cette épouse. C'est donc une *vache mère*, la mère d'Apis, figurant, avec plus de droits que toute autre, dans le cortège de son *divin* fils... Strabon, d'ailleurs, nous l'affirme <sup>1</sup>, et j'ai trouvé la tombe inviolée de l'un des *prophètes* de la mère d'Apis. »

Voilà donc qui est parfaitement clair, et le drame est complet. Voilà un Verbe qui doit périr d'une mort violente, incarné par le souffle vivifiant de *Phtha*, sous les auspices du *triangle* et de la *croix*, dans le sein d'une mère qui reste *vierge* et ne doit plus avoir d'autres enfants!... On voit que, sans articuler l'identité, M. Mariette la comprend et la met en lumière.

Selon nous, seulement, il aurait tort de ne pas reconnaître cette mère dans toutes les déesses-mères de l'Égypte, dans l'Isis qui tient un enfant dans ses bras, dans l'Hathor qu'il assimile lui-même à la génisse Io. Or, qu'était-ce donc que cette Io? Eschyle ne permet plus d'en douter; ne l'avons-nous pas entendu déjà lui faisant dire par son Jupiter « qu'elle mettrait au monde un fils de race royale qui le précipiterait, lui, Jupiter, dans les enfers »? »

Nous ne pouvons donc en douter, la mère d'Apis est ce que sont toutes les déesses, mères de dieux, enrôlées sous la bannière d'Hécate ou de la Lune, portant un enfant dans leurs bras, et dont chacune se proclame à l'envi REINE DU CIEL, *regina cœli*.

L'analogie théologique parle si haut ici, qu'elle est sans doute la raison de cette étrange incartade de l'empereur Adrien, écrivant d'Alexandrie : « Rien n'est sérieux ici, les adorateurs d'Apis adorent Jésus-Christ, et les adorateurs de celui-ci adorent à leur tour Sérapis. » Effectivement, le *génie* païen triomphait, la parodie était complète. La sacrilège et ignoble épithète de *vache* souillait le futur objet de l'admiration de l'univers, et pour le souiller davantage, de même qu'on avait entraîné le culte de *la mère des dieux* dans les infamies dont rougissait Rome elle-même, de même on vit le parodiste égyptien introniser le culte d'Apis et de sa mère par quarante jours d'impudence féminine,

1. Strabon, l. XVI.

2. Voir au ch. vi, p. 374, « *Prométhée mieux compris*. »

calquée sur celle de la déesse Bubo, lors de la célébration des mystères<sup>1</sup>. S'agissait-il de son ensevelissement? C'est Plutarque qui va nous le dire : « Ce que les prêtres faisaient alors en public ressemblait beaucoup aux bacchanales, car, recouverts de peaux de panthères, on les voyait secouer leurs thyrses et se livrer aux mêmes clameurs et aux mêmes contorsions que les prêtres de Bacchus dans leur fureur et dans leurs orgies<sup>2</sup>. »

N'était-ce pas là, nous le demandons, l'exploitation des emblèmes par la magie et des choses divines par les profondeurs de Satan?

Voyez ensuite cette exploitation gagnant toute l'Asie et reçue partout à bras ouverts, excepté chez un seul petit peuple, qui, dans les épreuves et les tristesses du voyage, ne succombe à l'entraînement général que le nombre de moments nécessaire pour bien prouver à M. Renan que, s'il était monothéiste, ce n'était pas à sa nature exceptionnelle et à sa *race* qu'il le devait, et que, pour devenir idolâtre, ce n'était pas l'instinct idolâtrique qui lui manquait<sup>3</sup>.

Si du *taureau* nous passons au *crocodile*, la philosophie égyptienne sera plus franche. Au lieu d'adorer, comme nous le disait tout à l'heure M. Guignault, « le soleil d'été dans ses deux yeux et celui d'hiver dans sa queue, » elle adorait uniquement en lui le dieu du mal, puisque M. de Goulianof nous apprend que « le crocodile et le dragon désignaient allégoriquement l'Égypte et même les Pharaons, comme puissances *des ténèbres* et *seigneurs d'enfer* ou *d'Occident*<sup>4</sup>, » ce qui s'accorde avec ce dire de Plutarque que « le crocodile était l'emblème vivant de Typhon identique à Satan et possédant comme lui le don de la divination<sup>5</sup>. »

1. Montfaucon (*Antiq., Dieux des nations*, l. I) dit : « Per hosce quadraginta dies, mulieres ipsum (Apim) adibant, conspiciabantque et coram eo sese nudabant. »

2. *Isis et Osiris*.

3. Voir Exode, ch. xxxii, v. 4. Saint Clément, l. VI, et Lactance, l. IV, disent positivement que le *veau d'or* n'était pas autre chose que le bœuf *Apis* dont le culte les séduisait beaucoup en Égypte, et qu'ils eussent certainement et définitivement adopté dans le désert, sans la parole divine qui, sur la montagne, enjoignit à Moïse de descendre parce que « son peuple venait de pécher » (v. 7), et sans l'indignation du thaumaturge qui, après avoir brisé les tables de la loi, réduisit le veau d'or en poussière et ne put apaiser la colère du ciel qu'en prescrivant à la nation la plus terrible des pénitences et des justices.

4. *Archéol. égypt.*, t. III, p. 240.

5. Plut., *Œuv. mor.*, t. X, p. 64.

On comprend dès lors que les prophètes aient toujours présenté l'Égypte comme le type et l'arsenal de toute idolâtrie.

Mais, dit-on, leur dieu principal était le soleil, et comme le soleil matériel n'était pour eux probablement que l'emblème du vrai *Soleil* de justice, il y a bien là de quoi racheter les turpitudes de Mendès et les abominations de Bubastis...

A merveille, mais quel soleil! un soleil que l'on a bien soin de confondre avec le bouc infâme de Mendès<sup>1</sup>, avec Priape et avec Pan, c'est-à-dire un soleil encore déshonoré et continuant à exprimer, dans ses représentations monumentales, tous les symboles des infamies précitées<sup>2</sup>; — enfin un soleil confondu avec Pan, avec ce *grand dieu* à l'illustration duquel nos allégoristes se sont tant évertués, en le représentant comme le symbolè de l'univers matériel, comme l'âme du monde, comme le principe de toute génération, etc., etc., et qui, en définitive, est ainsi jugé par M. de Goulianof : « Nous nous gardons bien, dit le savant, de donner avec les auteurs profanes dans le *piège* hiérophantique (on ne saurait mieux dire), et, bien loin de saluer en lui *le maître de l'univers*, nous remarquerons que tous les attributs du Pan-Mendès caractérisent, dans les mystères, la fornication morale, les turpitudes, la calomnie et toutes les corruptions, et abominations engendrées par l'esprit malin<sup>3</sup>. »

Après s'être mépris si grossièrement sur les vertus du bœuf, du crocodile et du bouc, il était tout simple que les avocats anciens et modernes du paganisme se méprissent aussi sur la haute signification de l'adoration du serpent. On y a encore vu l'emblème du soleil, de l'éternité, du bon génie, etc., et tout cela est fondé en partie, puisque l'orthodoxie biblique nous représente l'auteur de tout bien sous l'emblème du serpent d'airain enlacé dans une croix et qu'il suffisait

1. Voir dans le *Panthéon égyptien* de Champollion (texte 4) : « Le démiurge, la lumière éternelle, l'être premier se nomma Amon-ra ou Amon-Soleil, et plus particulièrement *Mendès*. »

2. Voir, *id. ibid.*, la statue du soleil adorée à Panopolis, « tenens læva manu veretrum suum intentum. » Voir, sur le même sujet, Suidas et saint Jérôme, car ici la science est obligée de parler comme les Pères.

3. Puis passant en revue tous les homonymes hiéroglyphiques du Soleil-Pan, M. de Goulianof trouve fureur, — folie, — velu, — malin, — furibond, — typhon, — orgueilleux, — fumier, — corbeille, — Satan, etc. « Voilà, dit-il, le véritable Kneph ou Ammon Énouphis, ou Soleil égyptien. » (*Ib.* 278.) Il faut, en effet, que le *piège* ait été tendu par des mains bien habiles pour qu'on ait pu se laisser prendre aux sublimités du culte d'un tel soleil et d'un semblable *grand tout*.

de regarder pour être guéri de ses blessures. Mais l'applicateur mystique égyptien ne l'entendait pas ainsi et ne dissimulait pas toujours adroitement le fâcheux cachet de son serpent.

« Le symbole de Cnouphis ou l'âme du monde, dit Champollion, est donné, entre autres, sous la forme d'un énorme serpent monté sur des jambes humaines, et ce reptile, emblème du *bon* génie, le véritable *Agathodæmon*, est souvent *barbu* <sup>1</sup>... Cet animal *sacré*, identique à celui des Ophites, est figuré ainsi sur un très-grand nombre de pierres gravées, dites gnostiques ou basilidiennes. Ce serpent y porte des têtes très-variées, mais il y est constamment accompagné des lettres ΧΝΟΥΒΙΣ, Chnoubis <sup>2</sup>. »

M. Champollion aurait dû reconnaître dans ce *bon démon* le serpent des *Ophites*, que les gnostiques plaçaient au-dessus de Jésus-Christ comme ayant, disaient-ils, la *connaissance du bien et du mal*. Il est fâcheux pour le *soleil* égyptien d'être trahi par le serpent blasphémateur des ces hérétiques; c'est encore celui qui, d'après Jamblique et Champollion, « s'appellait ΕΙΧΤΩΝ <sup>3</sup> ou le premier des dieux célestes (le grand Hermès), auquel l'Hermès Trismégiste attribue l'invention de la magie. »

Les Pères avaient donc raison de ne voir que de la mauvaise magie dans toute cette théurgie hermétique présidée par le serpent *barbu* des Ophites, retrouvé depuis, nous dit Montfaucon, sur plusieurs médailles de Néron qui l'avait pris pour patron <sup>4</sup>.

Par ce seul fait, et n'en déplaise à Champollion, l'Égypte est jugée et les Pères n'ont pas plus exagéré que la Bible.

Nous reviendrons sur tout cela à propos des obélisques.

Une doctrine et un culte ne sont jugés, comme le figuier de l'Évangile, qu'à leurs fruits. Donc pour juger ceux-ci il suffirait peut-être de faire remarquer, avec Plutarque et Montfaucon, la discorde implantée sur tous les points de l'Égypte par l'adoration, dans une ville, de l'animal détesté dans une autre. L'Égypte était devenue comme un vaste colisée où se livrait un combat perpétuel de dieux ou plutôt de démons. « Les temples, dit Montfaucon, étaient gardés et défendus

4. « Sur les monuments, dit Goulianos, cette barbe est verte et ces jambes sont rouges et fantastiques. » Encore une fois, nos démonologues du moyen âge paraissent bien n'avoir été que les plagiaires... de la sagesse antique.

2. Id., *Panthéon*, texte 3.

3. Ibid., texte 45.

4. *Antiq. expl.*, l. I.

par une masse de dévots qui se ruaient à coups de massue sur ceux de l'animal adverse, ce qui amenait, ajoute-t-il, d'épouvantables mêlées officiellement prescrites, pendant que le rite prescrivait à son tour le fouet pour toutes les femmes du pèlerinage. »

Quant aux fruits moraux de la doctrine, la métempsychose était un des plus goûtés, et c'est tout dire. On sait, par l'exemple de l'Inde, ce qui peut résulter d'un enseignement pareil et tout ce que gagnent la morale et la foi à ces touchantes reconnaissances qui nous permettent de retrouver nos ancêtres sous la peau d'un singe, d'un bouc ou d'un serpent.

Nous n'insisterons pas davantage ; mais pour nous en tenir encore à celui-ci, il s'agit de voir maintenant ce que pouvait être l'application de sa philosophie. Puisque toutes ces divinités, Cneph, le soleil, le serpent et Mendès étaient solidaires, il devrait suffire de rappeler les abominations publiques de cette dernière ville et des gnostiques, les scènes effrontées jouées par les sept cent mille pèlerins de Bubastis et de Busiris, les rites observés par les femmes dans leur première entrevue avec Apis (qui parfois était aussi représenté, comme Isis, avec une queue de serpent) pour se faire une idée de ce qui devait se passer dans le culte pur et spécial de ce serpent. Il est bien certain que c'est là ce que la Bible entendait par le *thobeth* ou l'abomination des animaux, à laquelle « un petit nombre seulement, PAUCI, selon l'expression de sainte Hildegarde, étaient parvenus à se soustraire. »

Pour savoir à quoi nous en tenir sur l'esprit qui dominait ces traditions et ces usages, nous allons, dans la note suivante, descendre malgré nous dans les profondeurs de ce *thobeth* ou *thometh* ; car enfin, dans un temps où l'on reproche à chaque instant à Moïse et l'exclusivisme et la sévérité de ses lois, il est bon de savoir à quels forfaits celles-ci pouvaient s'appliquer.

---



# APPENDICE N

## CHAPITRE XI

LA BIBLE, SES PANS, SES ONOCENTAURES, SES VELUS ET SON THOMETH.

---

### 1. *Inventions fantastiques ou réalités historiques.*

Il s'agit d'abord de savoir si par ces mots *boucs*, *onocentaures* et *velus* nous devons entendre des symboles mystiques ou des créatures réelles.

On le sait : le prophète Isaïe prédit à Babylone « qu'elle deviendra la proie des *dragons*, des *onocentaures* et des *velus* qui viendront y prendre leurs ébats<sup>1</sup>. » Or, la version chaldaïque et les Septante faisant précéder la dernière de ces désignations du mot *démon*, tous les interprètes ont vu là les faunes et les satyres du paganisme, les *Égyptans*, en un mot, dont Pline fixe le quartier général sur le mont Atlas<sup>2</sup> et que Jules Scaliger, savant et critique du premier ordre, affirme « avoir été vus fort souvent de son temps. »

Ainsi, voilà encore une fois toute l'antiquité profane et sacrée s'accordant sur la réalité d'une chose qui passe aujourd'hui pour la plus ridicule des chimères !

S'il ne se fût agi dans leur pensée que de boucs ordinaires, pas n'eût été besoin de spécifier les quelques îles, les quelques montagnes et les quelques villes où ces singulières créatures tenaient où tiendraient leurs assises.

Tous nos démonologues à leur tour ont cru reconnaître ici cette forme de bouc humain fantastique, sous laquelle nos démons du

1. Isaïe, ch. XIII, 21 et 22.

2. Pline, *Hist. nat.*, ch. XXXIV, v. 14.

moyen âge affectaient de se montrer. Il pouvait donc y avoir eu là, pour la plupart du temps, une nouvelle forme d'hallucination démoniaque et surintelligente, et cette théorie pouvait de loin suffire à l'explication de toutes ces expressions profanes et bibliques. Tout le prodige pouvait très-bien n'avoir consisté qu'en formes imaginaires, telles que nos *ennemis* nous en montrent tous les jours ; et n'y eût-il eu que cela, on comprendrait encore que toute l'antiquité eût tremblé devant la rencontre de fantômes « dont la seule vue, nous dit-elle, pouvait causer la mort <sup>1</sup>. »

C'est en partant de ce principe que tous nos commentateurs bibliques ont rangé dans cette espèce de démons le fameux « démon du midi » mis par le roi-prophète en regard du « démon des ténèbres : » « Vous serez affranchi de toute frayeur *nocturne* ;... vous ne redouterez ni la flèche qui vole dans le jour, ni la chose qui se promène dans les ténèbres, ni le démon du midi ; ces fléaux n'approcheront pas de vous, car il a ordonné à ses anges de vous garder, etc., etc. <sup>2</sup> »

Nous ne connaissons pas d'exposé plus net et plus saisissant de la double pneumatologie dont nous traitons nous-même. Nous plaignons la plupart des commentateurs de tout le mal qu'ils se donnent pour voir ici on ne sait quelle longue suite d'*allégories* qui n'y ont jamais été ; par exemple de vouloir absolument retrouver dans la frayeur nocturne la nuit de l'adversité ; dans « la chose qui se promène dans les ténèbres, negotio perambulante in tenebris, » les perversités auxquelles donne lieu notre sommeil ; dans « le démon du midi » le milieu de nos prospérités. Comme on le voit, la tendance à tout symboliser n'a pas envahi que le camp des incroyants. Lorsque les expressions sont si précises et spéciales, comment n'y regarde-t-on pas à deux fois avant de les détourner ainsi de leur sens littéral, et comment ne sent-on pas, pour nous en tenir au même psaume, que le bouclier du verset 5 qui doit nous garantir de la « frayeur nocturne » doit être le même que « le bouclier de la foi » recommandé par l'apôtre contre les malices spirituelles <sup>3</sup> ?

Nous convenons toutefois qu'il assez difficile de se rendre compte au premier abord de cette variété démoniaque appelée « le démon du midi ». C'est un détail qui nous échappe, et, pour en approcher un peu, nous avons besoin d'un pilote qui ait fait ses preuves. Adressons-nous donc à Delrio et voyons un peu ce qu'il en

1. Pausanias, in *Achaica*.

2. Ps. xc, 6, 10, 12.

3. *Eph's.*, ch. vi.

dit. Selon lui, la version chaldaïque s'exprime ainsi : *turba grassantium dæmonum in meridie*, la foule des démons se précipitant à l'heure de midi, car, dit-il, « ab incursu » signifie « manifestation violente. » Ensuite il nous montre dans Théocrite (*Idyl.*, I,) « le dieu Pan devenant surtout terrible à cette heure, » et dans Procope (*Bello Pers.*, 2,) cette autre affirmation, que « les démons de la peste étaient appelés par les Hébreux MEHRIM et RUESHAPHIM, c'est-à-dire *démons ardents*, parce qu'ils se manifestaient au milieu du jour, comme d'autres au milieu de la nuit <sup>1</sup>. »

Nous voici donc revenus aux dieux *Éphialtes* (çauchemar) et à la terrible *Empuse* que le poète Aristophane nous représente dans sa comédie des *Grenouilles* comme « un spectre horrible prenant toutes les formes, depuis celle de la femme jusqu'à celle de l'âne. » Théodoret, de son côté, commente ainsi l'expression d'*onocentaures*, employée par Isaïe : « Les anciens appelaient onocentaures et empuses ce que nos contemporains appellent *ὄνκωλος*, c'est-à-dire ayant des pieds d'âne. » Planche traduit *onocentaure* par « monstre ayant un corps d'homme et des pieds d'âne, » et *Empuse* par « ce monstre hideux qu'Hécate faisait apparaître et auquel elle donnait un pied d'âne. » Porphyre lui-même avoue que le dieu Pan, *tout bon qu'il fût*, apparaissait souvent aux cultivateurs au milieu des champs et qu'à un certain jour il en avait fait périr neuf, tant ils avaient été frappés de terreur par le son éclatant de sa voix et par la vue de ce corps formidable, qui *s'élançait avec emportement*. Il faut convenir que rien ne rend mieux l'*incursu* et le *dæmonio* du psaume que ces paroles de Porphyre citées par Eusèbe. (*Prépar.*, l. I, chap. v.)

Ce qui nous paraît fort curieux, c'est de retrouver cette *Empuse* et ce *démon du midi* dans tous les temps et chez tous les peuples, et, pour n'en citer que quelques exemples, rappelons-nous cette assertion de Philostrate, « qu'à Palène on découvrait chaque jour les ossements des géants qui avaient combattu autrefois contre Jupiter, et qu'on n'aurait pas trouvé de pâtre assez hardi pour se montrer en ce lieu à l'heure de midi, à cause de l'extrême fureur des spectres qui s'y montraient à cette heure » (*in Heroic.*). Rappelons encore et le démon Agathion, avec lequel le philosophe athénien Hérode « ne pouvait conférer dans le temple de Canobus que sur l'heure de midi, » et Damascius affirmant « que de son temps on voyait encore dans les plaines de Tétrapyrgé, en Sicile, des troupes de cavaliers fantastiques se livrer bataille à l'heure de midi. » C'était très-probablement à ce

1. *Disquisitiones*, t. II, q. 27.

phénomène que faisait allusion Zoroastre en disant « qu'il n'était pas prudent de se mettre en route et de voyager vers l'heure à laquelle passait le bourreau des hommes. »

Veut-on maintenant des témoignages plus modernes? Le grand navigateur Vasco de Gama rapporte qu'il y a dans la ville de Calicut un temple consacré à des démons qui sont des espèces d'*Empuses*. « Personne n'ose entrer dans ces temples, surtout le mercredi, que lorsque l'heure de midi est passée, car si on y entrait, dit-il, à cette heure-là, on mourrait à l'instant même <sup>1</sup>. »

Aujourd'hui tous les peuples idolâtres et même nos peuples schismatiques, comme les Grecs et les Russes, ont conservé toutes les idées antiques et populaires attachées à ce monstre. Ils tremblent à la seule pensée de l'*Empuse*, qui, dit-on, rompt bras et jambes aux moissonneurs qui n'ont pas la précaution de se jeter la face en terre aussitôt qu'ils l'aperçoivent. Souvent, dit-on, on la voit parcourir les rues *en plein midi*, en habit de veuve, et rompre les bras à ceux qui osent la regarder en face.

Jusqu'ici nous serons d'accord, nous n'en doutons pas, avec les incroyants modernes, et M. le docteur Littré sera forcé de ranger, comme nous, les apparitions des satyres, des empuses et de tous les autres dieux du paganisme parmi les hallucinations disparues; seulement il en fera des hallucinations *délirantes* (style médical), pendant que nous en ferons, nous, des hallucinations *raisonnables*, surintelligentes et provenant d'une réalité spirituelle très-substantielle.

A la rigueur, nous pourrions nous contenter de cette explication qui suffit; mais nous ne sommes pas homme à rester au milieu d'une question, et dans le cas où par hasard on viendrait nous demander si, dans notre pensée et au fond de notre conscience, nous ne croyons pas encore un peu à la réalité matérielle des hommes-chèvres, des satyres doués d'intelligence, de raison, eh bien! la main sur la conscience, nous serions forcé de répondre affirmativement.

Nous ne nous sentons pas assez d'*indépendance de critique* pour rejeter tant de témoignages partant de sources si diverses et s'accordant sur un même point; nous manquerions à tous nos principes.

Or, rapprochons-en quelques-uns et prêtons d'abord l'oreille au bon Plutarque, lorsque, dans la *Vie de Sylla*, il nous raconte que « au *Nymphæum* d'Apollonie (dont Dion, Strabon et Élien nous rapportent ailleurs les merveilles et les oracles) on prit un satyre endormi tel que les peintres et les sculpteurs nous les représentent. Aussitôt,

1. Vasco de Gama, *Voyages*.

continue l'historien, on le mena à Sylla qui traversait ce lieu en se rendant à Dyrrachium, où il allait s'embarquer et rejoindre ses douze cents vaisseaux. Interrogé sur ce qu'il était, le satyre *répondit* avec beaucoup de peine et l'on ne comprit aucune parole. Sylla étonné (*obstupefactus*) le fit ôter de sa présence comme un monstre qu'on ne pouvait voir sans horreur. »

Au prêtre d'Apollon, faisons succéder maintenant le grand et savant prêtre du Christ, saint Jérôme. Revenant, dans la *Vie de saint Paul l'hermite*, sur la visite faite à saint Antoine par un *centaure* qui l'instant d'après avait repris sa course à travers le désert, il ajoute : « Antoine, étonné de tout ce qu'il venait de voir, avance plus avant, et tout à coup il voit, entre les rochers de la vallée, un homme de petite taille, aux naseaux recourbés, au front garni de cornes et aux pieds de chèvre. Antoine terrifié recourt au bouclier de la foi, et s'apprête à combattre. Cependant l'animal lui offrait une palme avec ses fruits, en gage de paix et d'alliance. Alors Antoine avance et, lui ayant demandé qui il était, en recoit cette réponse : « Je suis *mortel*, dit-il, l'un des habitants de ce désert, que les païens, plongés dans l'erreur, adorent sous le nom de faunes, de satyres et d'incubes. Je suis envoyé vers vous par (mes semblables) qui vous prient d'intercéder pour nous notre Père commun, dont nous avons appris la venue sur la terre pour le salut du monde. » En entendant ces choses, le saint homme était ravi de joie et son visage était baigné de larmes ; il se jouissait de la gloire du Christ et de la défaite de Satan, puis frappant la terre de son bâton : « Malheur à toi, s'écriait-il, malheur à toi, Alexandrie, ville prostituée, réceptacle de tous les démons de l'univers, à toi qui adores de tels monstres à la place de ton Dieu ! Que diras-tu, maintenant que *les bêtes* parlent du Christ ? » Il n'avait pas achevé ces paroles que *l'animal* prit la fuite comme s'il eût eu des ailes.

Et saint Jérôme d'ajouter en son nom : « Si quelqu'un prend scandale de cette histoire, faute de pouvoir y croire, qu'il sache bien que *le monde entier pourrait lui attester* ce que j'affirme, à savoir que, sous le règne de Constance, *un homme de la même espèce* fut amené vivant à Alexandrie, y fut donné en spectacle à toute la ville, mais que, la mort étant survenue, son cadavre fut *salé* à cause des grandes chaleurs de l'été et apporté ainsi à Antioche, afin que l'empereur pût le voir. » (*Vie de saint Paul l'hermite*, chap. vii.)

A ces témoignages positifs, joignez tout ce que disent Pline, Pausanias, Strabon, Diodore de Sicile, Élien, des montagnes des Indes et des îles appelées Satyrides en raison de ces animaux à *face d'homme*,

*effigie humana*, et à queue de cheval, et que Pausanias, qui prétend avoir étudié la question plus à fond que tout le monde, « *ut aliquid certius quam ab aliis traditum sit*, » n'hésite pas à ranger parmi les *hommes*.

Le jésuite Scott, qui l'a beaucoup étudiée de son côté (dans ses *Mirabilia naturæ*, t. I, 359), rapporte, d'après Albert le Grand, qu'on avait pris, du temps de ce grand homme, dans les forêts de la Saxe, un couple de cette espèce; que la femme était morte sous la dent des chiens et sous les traits des chasseurs, et que le mâle *parlait*, quoique avec difficulté, d'une voix grêle comme celle d'une chèvre, mais sans suite dans les idées.

Nous savons bien que Scott n'est pas en odeur de sainteté par le temps qui court, et que, tout grand que soit le grand Albert, c'est une autorité du moyen âge. La renaissance, nous dira-t-on, avait fait bonne justice de tout cela. — Patience, et rappelons-nous qu'en 1599 le maréchal de Beaumanoir, chassant dans une forêt du Maine, ses gens lui amenèrent un *homme* qu'ils avaient trouvé endormi dans un buisson et dont la figure était très-singulière: il avait au haut du front deux cornes faites et placées comme celles d'un bœuf; il était chauve et avait au bas du menton une barbe rousse par flocons, telle qu'on dépeint celle des satyres. Il conçut tant de chagrin de se voir promener de foire en foire qu'il en mourut au bout de trois mois. On l'enterra dans le cimetière de Saint-Côme.

Mais qu'est-ce que tout cela, auprès de ce que nous entendons dire aujourd'hui même en plein xix<sup>e</sup> siècle? Qu'on y prenne garde! Après avoir déjà retrouvé, dans les mers des tropiques, le *poisson volant* (a), que nous reprochions au moyen âge de faire percher sur des arbres, l'*épyornis-griffon* de Marco-Polo (b), ou le *roc* des *Mille et une Nuits*; dans les fossiles, tous ces *dragons volants* représentés sur les murailles de Babylone et de Ninive, dans les cavernes des ossements antédiluviens, en Amérique des Pygmées (c), en Afrique les Troglodytes (d), nous voici menacés de retrouver au premier jour des hommes eschiens, des hommes à queue et des hommes-singes, descendants plus ou moins proches et directs des satyres\*.

Toujours est-il que si les voyageurs dont nous allons, sans parti pris, enregistrer les paroles étaient bientôt suivis de plusieurs autres, nous posséderions enfin la réalité des mythes cynocéphaliens de l'Égypte, et celle de cette armée de *singes* (e), qui, par leur véritable conquête des Indes, a tant intrigué nos savants, car les uns et les

\* Voir les notes a, b, c, d, e, à la fin du paragraphe.

autres ne seraient, en définitive, que des hommes-chiens et des hommes-singes.

Mais alors, va-t-on nous dire, entendons-nous bien. Voici votre surnaturel rationalisé, expliqué, et c'est une singulière manière de nous prouver le démonisme des divinités païennes, que de nous les montrer se rendant aujourd'hui même à la *foire de Berberah* en chair et en os.

Nous avons prévu l'objection, et bien que la réponse soit très-difficile en raison des principes qui manquent à nos adversaires, on va voir qu'elle ne nous embarrasse pas le moins du monde, n'ayant jamais confondu les démons avec leurs victimes ni les dégénérescences sataniques avec celles qui ne le sont pas (e).

(a) « HOMMES ET ANIMAUX RETROUVÉS. » — POISSON VOLANT. Voir les *Voyageurs modernes*, de M. Charton, t. II, p. 406.

(b) L'ÉPYORNIS-GRIFFON. Id., *ibid.*, p. 443.

(c) PYGMÉES. Voici encore une *fable* qui rentre dans l'*histoire*. Qui de nous aurait jamais pu croire aux Pygmées? En vain Aristote lui-même se portait-il garant de leur existence, « non enim id fabula est » (*Hist. anim.*, ch. XII); en vain Photius en puisait-il tous les détails dans la relation des voyages officiels entrepris par ordre de l'empereur Justinien, et nous les représente-t-il comme « n'offrant dans leur extérieur rien de sauvage ni de farouche; » en vain, dans l'antiquité, Élien, Pline, Philostrate, en vain la Bible elle-même (Ézéch., ch. XXVII, p. 44) les fait-elle figurer parmi les curiosités de la ville de Tyr; en vain tous les Ctésias et les Marco-Polo du moyen âge venaient-ils corroborer par leurs récits naïfs la tradition antique : les Pygmées, fiction du bon Homère, n'étaient admis comme nation que dans les voyages du *capitaine Gulliver*... Il a fallu qu'une de ces dernières années, l'Hippodrome recueillît et nous montrât deux charmants, mais bien singuliers petits êtres de trente pouces de hauteur, toujours prêts à s'envoler comme de petits oiseaux, semblables à ces dieux égyptiens, à tête d'épervier, trouvés par la spéculation dans une ville nouvellement découverte de l'Amérique centrale (Iximaga), où, juchés dans la niche d'un temple, ils étaient adorés comme fétiches et passaient pour des divinités auxquelles on offrait du lait et des fruits afin de se les rendre propices... « Nous n'avons jamais rien vu, dit le numéro du *Moniteur* auquel nous empruntons ces détails, de plus gracieusement étrange que ce couple microscopique qui ferait croire à l'existence des *kobolds*, dont les frères Grimm rapportent tant de belles histoires... Nous ne savons ce que diront les professeurs d'anthropologie de ce couple étrange, digne, à coup sûr, d'un sérieux examen... etc. » Nous ne nous rappelons pas, nous, que la science s'en soit beaucoup occupée, et

nous l'en blâmons d'autant plus que Malte-Brun, Bœhr et Heeren avaient déjà soulevé plusieurs fois la question et laissé soupçonner quelque tendance à *cette foi*. Mais pour nous, c'est toujours un grand sujet d'étonnement, devant chaque réhabilitation du même genre, de voir combien tout cet ensemble d'études, de puissants moyens de transport et de voyageurs aussi multipliés qu'intelligents, nous laisse encore en arrière, sur une foule de questions très-curieuses, et des Anciens et même de tous ces voyageurs du moyen âge dont nous nous sommes contentés de rire et de plaisanter.

(d) TROGLODYTES. Le *Musée des sciences*, du 28 janvier 1857, a publié, sous la direction du savant M. Lecouturier, l'article qui va suivre : « LES EARTHMEN OU ANCIENS TROGLODYTES. » — « Nous ne pouvons omettre de signaler un fait de la plus haute importance pour la science anthropologique. Un voyageur anglais, M. Francis Fleming, a rencontré, vers le centre de l'Afrique australe, une race tellement dégradée qu'il en fait l'intermédiaire entre le singe et l'homme. Cette race mixte qui a plus que l'instinct du premier, mais qui n'a pas encore l'intelligence du second, paraît être celle des anciens Troglodytes qui nous avait été signalée dès le temps d'Hérodote. Elle appartient à la famille hottentote, et forme la tribu des *Zulus Bushmen*, plus connus en Europe sous le nom d'*Earthmen* (hommes de la terre). Voici quelques détails curieux sur leurs mœurs, que rapporte M. Fleming dans son livre intitulé *Southern Africa* :

« Les *Zulus Bushmen*, ou *Earthmen* de Natal, sont le dernier échelon de la race humaine, si on peut même les considérer comme faisant partie de l'humanité. Ils habitent tout le pays de Zulu, qui s'étend dans le centre de l'Afrique et s'approche, dit-on, au nord, du grand désert de Sahara. Ils ressemblent plus à des singes qu'à des hommes. Quand il pleut, ils se réfugient dans des rochers, sur des arbres, ou s'enfouissent dans des trous qu'ils creusent dans la terre avec leurs ongles, ou plutôt avec leurs griffes ; en un clin d'œil le trou est fait, et ils disparaissent complètement comme des taupes. Ils ne portent aucun vêtement et ne sont soumis à aucune loi ; ils sont souvent victimes des *Mantatees*, tribu cannibale habitant les montagnes voisines, qui vient de temps en temps renouveler ses provisions aux dépens des malheureux *Earthmen*. On ne sait quelles sont les maladies qui règnent parmi eux, mais il est certain cependant qu'ils ne connaissent aucun traitement chirurgical ou médical, et que le seul moyen qu'ils emploient pour combattre la maladie ou de résister à la mort est de se couper les phalanges des petits doigts. » Le journal devrait ajouter « pour plaire à leurs dieux, » car ce sont eux qui l'ordonnent.

(e) HOMMES SIMIFORMES ET NIAM-NIAMS. — On sait tout ce que l'antiquité nous avait raconté en fait d'hommes sans tête, d'hommes-chiens, d'hommes à queue, d'hommes à pieds de cheval, etc. Si Pline nous a dit leur mystérieuse origine, Élien nous montre à son tour les hommes-chiens (l. X, ch. xxvi et l. XVI,) fixés à sept jours de marche seulement de l'Égypte, puis les satyres, habitant les monts Coruda, aux Indes, et faisant rouler des rochers sur les voyageurs. Méla nous parle des Hippopodes (à pieds de che-



val), relégués dans les îles Onis septentrionales; Solin (ch. LI) affirme les cynocéphales, et nous n'osons pas dire les hautes autorités qui nous donnent des choses semblables, comme vérifiées et constatées *par elles-mêmes*.

Depuis, les voyageurs et les missionnaires, non plus du moyen âge seulement, mais de temps relativement très-modernes, nous ont affirmé soit les mêmes choses, soit des choses bien plus extraordinaires encore. On s'est bien gardé de les croire, et nous nous gardons bien de décider si l'on avait tort ou raison. Nous avons là, sous les yeux (Scott, l. III, p. 376), un rapport adressé au pape Innocent par plusieurs missionnaires de la Tartarie. Ces missionnaires, qui ont passé dans ce pays *un an et quelques mois*, entrent dans beaucoup de détails sur cette tribu dont les hommes seulement ont la forme canine et les femmes la forme humaine. Selon eux, dans les combats livrés sous leurs murs par cette tribu aux Tartares, les flèches lancées par ceux-ci revenaient sur elles-mêmes comme si elles avaient frappé sur la pierre, tandis que les hommes-chiens ne se servaient que de leurs dents.

Depuis, tous les missionnaires nous ont encore entretenus de choses fort curieuses. Ainsi le père Nuremberg cite, et le père Lescalopier le répète, que « dans la région du *Pérou* les singes vivent dans une telle familiarité avec les indigènes, qu'ils vont jusqu'à jouer de l'argent avec eux, et de là se rendent ensemble au cabaret pour dépenser l'argent gagné. » (Lescalopier, *Comment.*, p. 146). Lafitau prétendait avoir fait une partie d'échecs avec un de ces singes, qui l'avait gagné.

Des voyageurs sensés et tout rapprochés de notre époque racontent et croient des choses semblables. Ainsi Battel, Temminck (*Esquisses zoologiques sur la côte de Guinée*), et Bosman, semblent certains que les singes ne parlent pas, de peur qu'on ne les fasse travailler. Bowditch, dans sa relation d'une mission au Gabon, publiée à Londres en 1849, parle d'une espèce de singes construisant des maisons semblables à celles de leurs maîtres.

Tout cela est fort curieux, mais ne nous mène pas à grand chose. Que les savants perdent de vue le grand critère qui sépare l'homme de la brute, qu'ils appellent le gorille l'homme-sylvain, l'homme-troglodyte, l'homme-gorgone, etc., peu nous importe! L'essentiel pour nous en ce moment, ce qui nous importe, c'est la constatation de l'homme dégénéré, modifié et animalisé dans sa forme.

Or, il ne s'agit plus ici ni des Élien, ni des Plinie; voilà dans Paris, au grand centre des lumières, les sociétés savantes assaillies tous les jours et se débattant contre les mêmes faits dont elles avaient tant ri, lorsqu'ils étaient racontés par Ctésias ou Marco-Polo.

Ainsi, voici revenir les *hommes à queue*; suivons un peu les progrès de cette grande réaction anthropologique.

Il fallait remonter à 1677 pour en trouver la première indication. Jean Struys, voyageur hollandais, affirmait avoir vu en Afrique un homme porteur d'une queue longue *de plus d'un pied*.

En 1702, de Maillet, voyageur et administrateur d'une grande autorité, en produisait des exemples très-remarquables, observés à Constantinople et à

Bornéo. Ces hommes, selon lui, étaient d'une force herculéenne, d'une férocité sans égale, et il en concluait à la diversité des espèces. « Ceux qui ont des queues, disait-il, peuvent-ils descendre de ceux qui n'en ont pas ? — Pas plus, répondait-il encore, que les singes à queue ne peuvent descendre de ceux qui n'en ont pas. »

Nous avouons, pour notre part, en dehors de notre opinion de *tiers-parti*, que nous ne comprenons pas la possibilité d'une réponse à ce raisonnement.

Dans ces dernières années, M. Isidore-Geoffroy Saint-Hilaire, revenant sur cette question, disait que « de Maillet avait établi la constatation de cette anomalie en doctrine et en fait, ainsi que sa *propagation par l'hérédité*. Son tort était de trop généraliser, et de constituer en peuplades et en races sans mélange, aux îles Moluques et Philippines, ce qui vraisemblablement n'est qu'une difformité plus fréquente seulement dans ces divers pays. »

« Quant à la question d'hérédité de ces monstruosité, ajoute le même savant, *elle est très-complexe*; la preuve rationnelle de l'impossibilité de ces transmissions repose sur une hypothèse, et la question de fait n'est pas mieux éclaircie malgré les apparences. » (229 à 239.)

La question en était encore une fois restée là; en 1849 cependant, M. du Couret, dans un rapport lu à l'Académie des sciences, le 20 août, donnait une longue description de la peuplade anthropophage des Niam-Niams, située entre le golfe de Benin et l'Abyssinie. Il tenait tous ces détails d'un marabout de Kachenab, ville de la Nigritie centrale, et d'un grand nombre de marchands d'esclaves arabes et nubiens tous parfaitement concordants entre eux. D'ailleurs lui-même avait vu à la Mecque, en 1842, un nègre venu de ce pays et portant le fameux appendice caudal qui, selon lui, n'était qu'une prolongation de la colonne vertébrale. Il en avait communiqué le croquis à la *France médicale*, qui le publia dans son numéro du 1<sup>er</sup> septembre 1854.

Cependant les voyageurs se multipliaient: MM. Arnault, Vayssières, Herne-mann faisaient pleuvoir leurs rapports, et M. Rochette-d'Héricourt, auteur d'un voyage en Abyssinie, en lisait un fort intéressant à la Société orientale, le 23 novembre 1849.

En 1854, M. Francis de Castelnau donnait les détails les plus circonstanciés sur cette peuplade; mais ces détails, il ne les tenait encore que d'un nègre musulman attaché à son service et dont il avait toujours trouvé les récits *de la plus grande exactitude*. Ce nègre avait fait partie d'une expédition des Haoussas, dirigée contre les Niam-Niams par le sultan de Kano. On en avait tué un grand nombre, et la description qu'il en donnait concordait merveilleusement avec les autres, sauf sur la longueur de la queue, à laquelle il donnait jusqu'à quarante centimètres, au lieu des quelques pouces généralement assignés. Cette peuplade se trouverait au sud-ouest du lac Tchad.

En 1852, un des deux nègres attachés à la ménagerie du capitaine Huguet donnait à M. de Paravey exactement les mêmes détails. Il lui chantait même une chanson sur les Niam-Niams, fort connue en Afrique, et il ajoutait que ces hommes vivaient sur des arbres comme dans des nids.

Même année, le 9 janvier, M. d'Abbadie, voyageur très-connu, communiquait à la Société de géographie les détails qu'il tenait « d'un prêtre abyssin, homme de sens, instruit et très-peu enclin au merveilleux. » Cet homme en avait vu quinze à Berberah près d'Aden, où il s'en rend tous les ans quelques-uns à l'époque de la foire. Mais M. d'Abbadie n'en restait pas là, et aux yeux de beaucoup de gens il compromettait sa première publication par une seconde, dans laquelle il revenait sur la « *tradition universelle*, en Éthiopie, qui place près de cette contrée un pays où tous les habitants sont *des chiens*, ayant pour compagnes de vraies femmes, et gardant leurs vaches pendant que celles-ci en tirent le lait. » C'était littéralement l'ancienne tradition rapportée par Élien; mais on comprend qu'elle ait peu réussi à la Société de géographie.

Aussi n'en parlait-on plus guère, lorsqu'en 1854 la *Gazette hebdomadaire de médecine* publia, le 20 octobre, une lettre fort curieuse du Dr Hübsch, médecin des hôpitaux à Constantinople: après avoir fait l'histoire de toutes les relations, il affirmait avoir vu *lui-même* un couple de Niam-Niams à Constantinople, où « tous les Turcs, dit-il, connaissent depuis longtemps cette race d'hommes, et se sont montrés très-étonnés de ce que l'Europe scientifique semblait ignorer leur existence jusqu'à ce jour. » D'après M. Hübsch, rien n'égale l'*animalité* de ces créatures humaines: promiscuité horrible, passion de la chair humaine et fraîche poussée jusqu'à la frénésie, etc., ils n'en parlent pas moins une langue à eux, langue primitive, dans laquelle se retrouvent plusieurs mots arabes. Quant à la longueur de la queue, celle des Niam-Niams vus à Constantinople par le Dr Hübsch n'était que de quelques pouces, mais ils lui ont affirmé eux-mêmes que souvent elle atteignait deux pieds; « ce qui (ajoute la *Gazette*) lèverait toutes les difficultés de conciliation remarquées entre les divers rapports précités. L'existence de ces *hommes à queue*, ajoute-t-elle encore, nous paraît donc *incontestable*, et si quelques voyageurs élèvent encore des doutes sur ce point, c'est que probablement ils confondent ces Niam-Niams avec d'autres Niam-Niams leurs voisins et qui n'en ont pas. »

Aujourd'hui, 6 septembre 1864, nous lisons dans un journal :

« HOMMES À QUEUE EN AMÉRIQUE. » — (Article extrait du *Courrier des États-Unis* :)

« M. Thornton, de la Floride, prétend avoir découvert dans le canal de Barlovento, à 110 milles  $\frac{1}{4}$  ouest sud-ouest de la presqu'île, une île encore non explorée par les navigateurs et habitée par de véritables Niam-Niams, c'est-à-dire par des hommes ornés d'une queue ni plus ni moins que des singes, comme certains sauvages de l'Abyssinie centrale. Cet appendice caudal est un prolongement hybride de l'épine dorsale, et M. Thornton prétend que c'est la marque d'une véritable espèce intermédiaire entre le nègre et le singe. Ainsi ces Niam-Niams parlent comme les nègres et grimacent comme les singes. Ils ont une sorte de roi électif, et c'est le seul de la tribu qui possède une manière de case en feuillage. »

Il est probable que le Niam-Niam américain n'entrera pas plus facilement

dans la science que le Niam-Niam du centre de l'Afrique. Jusqu'à ce que l'un d'eux soit venu s'asseoir sur les genoux de M. Milne-Edwards ou de M. Broca, et que chacun de ces savants ait pu palper lui-même le malencontreux organe, il est probable que tous les dires de MM. d'Abbadie et de Castelnau, confirmés par la tradition universelle et la personnelle constatation du docteur Hübsch, n'auront pas plus de crédit que les cent vingt mémoires sur les aérolithes et les cent mille témoins des phénomènes spirites.

Quant à la philosophie de la chose, elle se résume toujours pour nous dans cette question : Cette dégénérescence devant, comme le dit fort bien de Maillet, provenir d'un type primitif, mais l'homme primitif, selon les monogénistes et l'évidence, n'ayant jamais offert ce type, qui donc pourrait l'avoir fourni à sa descendance ?

## 2. Le Thometh et ses profondeurs sataniques.

N.-B. Vu l'extrême délicatesse du sujet, délicatesse dont nous prévenons nos lecteurs, ils nous pardonneront de nous *réfugier* souvent dans le latin ; nous voulions même y recourir pour tout ce paragraphe, mais de bons juges, qui font loi pour tout le monde, nous ayant fortement conseillé de ne pas embrouiller nos questions « par une pruderie tout à fait insolite, disent-ils, en matière scientifique, » nous avons cru devoir leur obéir. Encore une fois, on est prévenu, et celui qui voudra passer outre n'aura rien à nous reprocher.

---

Contentons-nous d'avoir consacré quelques pages à la réalité historique, soit des apparitions, soit des monstruosité anthropo-zoologiques indiquées dans la Bible, et revenons aux pratiques du THOMETH et à la solidarité qui semble lier ces deux questions.

C'est le savant Jablonski qui va nous y introduire d'abord et se charger de notre *édification*.

« Ce culte du bouc et de la chèvre paniques, dit-il, n'était pas particulier à Mendès, mais toute l'Égypte le pratiquait, et tous les adorateurs avaient chez eux le portrait plus ou moins fidèle de leur dieu. Son domicile principal n'en était pas moins à Mendès, préfecture dont il était le dieu tutélaire. Son temple y était aussi grand que splendide, et là seulement était un bouc vivant et sacré... Il était placé au rang des huit grands dieux, antérieurs aux douze autres... Pour emblème il avait une croix ansée, tellement enlacée à un *phallus* que l'un aurait pu se prendre pour l'autre... Cet emblème (prétendu) du *feu vital* et du principe générateur de la nature avait été communiqué par le dieu Pan lui-même, CONVERTI POSITIVEMENT EN CE BOUC.

Voilà quelle était la doctrine ; voici maintenant quelques détails sur

ce culte. « Est aliquid prorsus singulare, et alias fere inauditum, quod de hirco Mendesium, in templo *Thumetano*, divinis honoribus culto, scriptores quidam, et sane ex antiquioribus, memoriæ prodiderunt. Et credi profecto non posset, usque adeo leges pudoris violat, nisi id testarentur *scriptores optimi*, quorum fides in dubium vocari nequit. Ego, quoniam res hæc ad intelligendam veram Numinis hujus indolem aliquid confert, ea tantum veterum testimonia hic apponam, quæ Theologus laudatissimus, magnumque Galliæ suæ ornamentum, SAM. BOCHARTUS<sup>1</sup> in Hierozoico mihi subministrat. Nempe Thumi in templo Mendetis, mulieres hirco huic se submittebant. Tempore PINDARI poetæ, qui annis circiter quingentis ante Christum floruit, fama hujus rei in Græcia videtur fuisse percelebris, quod hi epici versus testantur, a STRABONE allati, lib. XVII, p. 551 :

Mendetis ad vicina mari præcipitia,  
Cornuque Nili extremum, qua salax capræ  
Maritus humanam audet inire fœminam.

À l'époque de STRABON, qui versus hos servavit, consuetudo tam pudenda abrogata dudum erat. Etsi is enim Ægyptum totam peragrasset, rei tamen hujus, tanquam mirandæ, ex PINDARO tantum meminit... Sed certe, quo tempore Ægyptus Persiæ regibus parebat, consuetudo illa nondum sublata erat. De ea enim HERODOTUS testatur, lib. II, c. 46 : « In præfectura Mendesia contigit hoc mea memoria prodigium : hircus cum muliere coitit *propalam*, hujusque rei videndæ hominibus copia facta est. » Si porro PLUTARCHO credimus, spectaculum adeo abominandum, ejus etiamnum ætate, in Ægypto infrequens non erat. Ita enim scribit in *Gryllo*, p. 989 : « Mendesius in Ægypto caper, indulsus cum multis ac formosis mulieribus, ad congressum proclivis non videtur, sed capras desiderat<sup>2</sup>. »

Voilà donc l'archéologie nous montrant elle-même la *réalisation physique* et la vraie fin de ce « sublime allégorisme » dont on nous vantait, sur tous les tons, la profondeur et les beautés !

Apprenons par cela seul à connaître le paganisme. Pour lui, constituer le bouc en *Verbe* et en *Seigneur* de la matière, κύριος τῆς ὕλης, comme dit Plutarque<sup>3</sup>, et le sacrer roi du *Thometh* était un double coup de maître.

Étonnons-nous, après cela, que le véritable *Verbe* ait pu se plaindre que « les hommes l'aient fait servir à toutes leurs abominations. »

1. Part. I, lib. II, cap. LIII, col. 642.

2. Jablonski, *Panthéon égypt.*, I, II, ch. VII.

3. Plut., *de Defectu orac.*

Étonnons-nous surtout du langage et des anathèmes de la Bible qui, lorsque nous la consultons, nous montre du doigt ce passage du Lévitique, ch. xx, v. 15 et 16 : « Si quis cum jumento et pecore coierit, morte moriatur; pecus quoque occidite; » et ailleurs (Deutér. ch. xvii, v. 7) : « Nequaquam immolabunt pilosis (seirim) cum quibus idolatrici fornicabant. » Et malheureusement ce genre de menaces se représente trop souvent dans la Bible pour ne pas rendre évidente la fréquence du forfait !

Si nous interrogeons ensuite la théologie secrète, celle qu'on ne met entre les mains du lévite que lorsqu'il a atteint le diaconat, elle commente avec prudence et netteté la nature, les conséquences et les expiations imposées à cet abominable crime, car une théologie serait incomplète, en effet, si elle laissait tout à fait incompris, sous un vain prétexte de prudence et de convenance, les anathèmes de l'Écriture et leur pénalité.

Quant à la possibilité des *conséquences physiologiques* pouvant résulter de tels crimes, comment l'Église, si elles constituaient à ses yeux une hérésie, aurait-elle pu laisser passer et, bien mieux, comment aurait-elle classé parmi les révélations *authentiques* ces paroles données par sainte Hildegarde comme paroles du Verbe lui-même ?

« Homines pulchram formam rationalitatis suæ mutantes, sese bestiis admiscebant, et quod sic generabatur, si homini magis quam bruti animali assimilaretur, illud odio habentes negligebant; si vero magis formam bruti animalis quam formam hominis haberet, osculo dilectionis amplectebantur... Quidam autem pauci naturam suam humanam gustantes, nec se pecoribus commiscentes, in natura sua recte et sobrie vivebant<sup>1</sup>. »

Quant au *Zohar*, d'un bout à l'autre il revient sur cette même théorie à laquelle, nous l'avons vu, se rattachent pour lui, non-seulement la *vraie cause* du déluge, les anathèmes des prophètes, la déchéance des races, etc., mais encore toute l'histoire de la chute.

Nous voici donc ramenés au serpent d'Ève, ou plutôt à la *femme-serpent*, comme l'appellent toutes les traditions, au dire de M. de Humboldt.

C'est en effet un jour bien étrange, bien effrayant et bien nouveau que celui qui se trouve projeté sur notre grand drame humanitaire par le quadruple rapprochement : 1° du dogme, 2° de la tradition antique, 3° des faits anciens, et 4° enfin, des faits modernes.

1. Sainte-Hildegarde, *Lib. div. oper.*, pars III, vis. 8<sup>a</sup>, p. 966, éd. Migne,

1° Le dogme! c'est-à-dire une femme écoutant un *serpent*, ou l'humanité sortant de ses voies, « privée de ses dons spirituels et *blessée physiquement dans son essence naturelle*, » suivant les expressions du concile de Trente. Or, la science, même celle qui nie la déchéance, ne saurait nier cependant ni tous les désordres héréditaires du cœur humain, ni le *venin* physique, non moins héréditaire, qui coule dans ses veines. On nous l'avouera tout à l'heure.

2° Les traditions! puisque nous venons de les trouver résumées dans le *Zohar* et dans l'entente de la femme avec *Sammaël* incarné dans un véritable serpent. Quant à la preuve monumentale de l'universalité de cette tradition, elle se trouve dans le grand nombre de statuettes et d'images représentant la mère des humains « alligatam, sicut statua Lacoonis, a duplice serpente ».

3° Les faits! éclairés comme nous l'avons été tout à l'heure par les fiançailles des jeune filles de Widah et de Juidah avec leur serpent <sup>1</sup>. Rappelons-nous les mystères païens et le rôle que le serpent y jouait pendant que les bacchantes criaient: *Héva! Héva!*... Rappelons-nous tout ce que Clément d'Alexandrie, si bien informé, nous révèle à ce sujet. « Dans leurs orgies solennelles, dit-il, des prêtres que l'on eût dits piqués d'un œstre furieux, déchirant des chairs palpitantes et *couronnés de serpents*, appellent *Ève* à grands cris. Alors paraît, au milieu de ces orgies, un immense *serpent couronné*. D'après les rites les plus secrets, et si vous voulez savoir plus au juste la signification du mot *Ève*, vous trouverez que, prononcé avec une forte aspiration, *HÉVA* signifie SERPENT-FEMELLE... Puis on voyait l'enlèvement de Cérès et « consortium Jovis cum ea, sub forma draconis <sup>2</sup>. »

Tout cela n'était que la *mise en action* de la tradition générale.

Le savant Bœttiger va plus loin; il nous affirme que tous les serpents du temple d'Esculape étaient *EDOCI AD HOC* <sup>3</sup>.

Et comme pour lui donner raison, Suétone nous raconte que « Atis, mère d'Auguste, étant venue coucher dans le temple d'Apollon pendant le sommeil des autres femmes, « serpentem repente irrepsisse « ad eam, pauloque post egressum, illamque expergefactam quasi a « concubitu mariti purificasse se, et statim in corpore ejus extitisse « maculam, velut depicti draconis, nec potuisse unquam eximi, adeo « ut mox publicis balneis perpetuo abstineret <sup>4</sup>. »

1. Voir p. 20.

2. S. Clém. d'Alex., *Cohort.*, I. II.

3. *Sabina*, t. I, p. 434.

4. Suétone, *Vita Aug.*, ch. xciv.

On pense bien, toutefois, que notre intention n'est pas de convertir en *histoire* une *tradition*, fût-elle générale et mille fois plus appuyée : ce que nous constatons, c'est l'universalité de celle-ci ; et si l'historien veut être sincère et complet, il doit, dût son cœur se soulever d'indignation et de dégoût, l'enregistrer comme les autres.

Maintenant, admettons pour un moment que la tradition ait dit vrai, admettons la possibilité de cette horrible impossibilité, et que sainte Hildegarde ait appris *sous la dictée du Verbe* la durée historique de ces épouvantables habitudes pendant une trop longue époque, serait-il bien illogique et déraisonnable de les faire entrer pour quelque chose dans les dégradations et dégénérescences physiologiques évidentes chez certains peuples ?

Mais entendons-nous bien ; comme nous ne croyons pas du tout à la propagation *continue* des monstres *positivement monstres*, nous ne parlons pas ici d'un *changement d'espèce* en une autre, mais d'une altération, d'une dégénérescence dans les formes extérieures, d'une modification imprimée dans la conformation de certaines populations, par suite d'une horrible perversion naturelle.

Lorsqu'on est *monogéniste* et chrétien, il nous paraît bien difficile de s'expliquer, au point de vue intellectuel, moral et physique, cette subite et complète disparité chez des peuples frères et voisins, comme l'étaient les Séthites et les Chamites. Quoi ! vous admettez un même père, et vous croyez que ses propres fils sont devenus, sans une immense raison, et sous un même soleil, aussi dissemblables que le jour l'est de la nuit ? Avec quelles races humaines les races abâtardies ont-elles donc pu se croiser primitivement ? Prenez-y garde ! si vous n'admettez pas une révolution pour ainsi dire instantanée entre les Éthiopiens de *la veille* et les Éthiopiens du *lendemain*, les polygénistes auront le droit de vous défier de fournir une seule raison valable tirée des influences extérieures, pour expliquer tant d'opposition physiologique.

Tout le monde connaît les magnifiques pages du comte de Maistre sur l'anathème visiblement écrit sur le front du sauvage, cette création *positivement dévouée* <sup>1</sup>. »

« La cause de la dégradation du sauvage, dit un autre auteur trop peu connu, ne peut être qu'un *crime*, qu'une de ces prévarications qui, suivant les apparences, *ne sont plus possibles dans l'état actuel des choses*... L'Écriture nous parle sans cesse « de l'esclavage du démon et des peuples assis dans les ténèbres de la mort. » C'est dans l'âme du sauvage qu'il faut contempler cette affreuse obscurité et les chaînes

1. *Soirées de Saint-Petersbourg*, t. II.



de cette servitude inexorable que le temps n'use pas et que Jésus-Christ seul, l'esclave volontaire, a la puissance de briser <sup>1</sup>. »

Pour démontrer la vérité de ces paroles, il suffit de cette constatation positive que parmi les noirs la dégradation morale et physique suit toujours une marche parallèle *au degré* de l'idolâtrie, et que l'habitant du Congo, illuminé par quelques rayons de christianisme, ou le noir musulman, enfant dégénéré de l'ancien sémitisme, n'offre déjà plus la même physionomie que le Cafre et le Dahoméien imbus du fétichisme le plus grossier.

La Bible, on le sait, nous jette encore à ce sujet une énigme dont aucun commentateur ne paraît avoir accepté *la lettre*, mais dont *l'esprit* est bien positivement relatif à la profanation de *la paternité humaine*. Or, n'est-il pas bien plus logique d'étendre cette profanation à l'idée de paternité *collective* que de la restreindre à une *irrévérance* particulière?

Nous venons d'entendre cette Bible s'exprimer plus d'une fois en termes trop clairs, et sainte Hildegarde généraliser le crime, au point de n'en excepter que quelques-uns, PAUCI!

Bien plus, elle nous a montré « *progenitos similes animalibus paternis et formam bruti animalis habentes!* »

Il ne s'ensuit pas, il est vrai, répétons-le, la possibilité d'une propagation illimitée de ces métamorphoses, car nous admettons tout ce que de grands naturalistes, et tout dernièrement MM. de *Quatrefages* et *Flourens*, ont dit sur l'infécondité des *hybrides*, contrairement à Geoffroy Saint-Hilaire établissant hardiment que « tout monstre est le produit du croisement de deux espèces, » puis, contrairement à Chateaubriand s'écriant : « Si Dieu permet l'enfantement des monstres, c'est pour nous apprendre ce que peut être la création *sans* lui, » paroles commentées ainsi tout dernièrement par une plume catholique et médicale : « Ces créations *sans* Dieu doivent s'entendre « a productu harum conceptionum contra naturam et Deum, scilicet a lege violata ab auctoribus ipsis hujus conceptionis <sup>2</sup>. »

Donc il n'y a plus d'autre difficulté, au point de vue naturel, que celle qui regarde le *degré* possible de cette violation et la *fécondité perpétuelle* de ses produits.

Lorsque la science démontre la limitation très-étroite d'une telle

1. L'abbé Chesnel, *Du paganisme*.

2. *Revue médicale* du 31 décembre 1859, art. du docteur Sales-Girons, p. 707.

fécondité, elle l'entend des espèces véritablement transformées en une autre espèce, mais elle ne saurait l'entendre d'une espèce demeurant *elle*, bien qu'altérée, modifiée, dégradée par une immixtion étrangère. Sans parler des exemples frappants dernièrement objectés à M. de Quatrefages par M. Broca<sup>1</sup>, il nous paraît impossible que, lorsqu'on accorde une si grande force *plastique* et durable<sup>2</sup> aux simples goûts, aux habitudes dépravées et même aux simples *images* caressées par l'imagination d'une mère, il nous paraît, disons-nous, impossible de ne pas accorder une bien autre puissance *plastique* et *modifiante* (non transformante) aux *relations* dont nous parlons.

Loin de nous la pensée de conclure de ces prémisses à une conception de ce genre pour les onocentaures, les sylvains, les Égyptiens dont historiens et prophètes nous parlaient tout à l'heure, bien que Pline, Plutarque<sup>3</sup> et bien d'autres leur aient assigné cette origine; mais de là à rejeter toute idée de *mésalliance* primitive entre le Mélanésien de Van Diémen ou l'Africain hideux, et le gorille ou le pongo, qui marche, crie, dévore comme lui, et qui, nous l'avons vu tout à l'heure, le rappelle par toutes les similitudes de conformation, il y a l'infini. Nous ne croirons jamais que le type *idéal* de la race caucasique soit devenu *extérieurement* un *singe*, sans que le commerce des singes qui l'entourent, et avec lesquels il vit et *cohabite*, y soit absolument pour rien.

Il y a ici un rapprochement trop étroit de phénomènes, pour qu'il soit impossible d'y voir un enchaînement de cause à effet.

Mais répétons-le bien : au point de vue naturel, *dégénérescence* n'est pas *trans-spécialisation* physiologique, comme au point de vue surnaturel la propagation, naturellement difficile en pareil cas, peut devenir permanente en raison d'un anathème.

Et c'est précisément devant un outrage à la *paternité*, c'est-à-dire à

1. *Bulletin de la Société d'anthropologie.*

2. *Créatrice*, ou pour le moins *informante*.

3. « Indorum quosdam cum feris coire, mixtosque et semiferos esse partus. » (Pline, *Hist. nat.*, l. VII, ch. II.)

Plutarque est bien plus explicite encore : « Capras, porcas, equas inierunt viri, ac feminae insano amore masularum bestiarum exarserunt. *Ex hujusmodi enim coitibus modis sunt minotauri et sylvani seu Egyptianes*, atque, ut mea fert sententia, etiam sphinges et centauri nati. » (*Bruta anim.*)

Enfin Élien affirme qu'à Sybaris « unam capram de pecore suo amatam a juvene pastore peperisse unum sylvanum brevi occisum ab invidia arietis. » (*De Natura animal.*, l. VI, p. 44.)

la *génération*, que la Bible a prononcé celui-ci : « Cham et Chanaan seront les esclaves des esclaves de leurs frères, servi servorum. »

Ici, la Bible a si bien lu dans l'avenir, qu'il devient bien difficile de croire que sainte Hildegarde, en la commentant sous la dictée du Verbe, n'ait pas dit la vérité <sup>1</sup>.

4. « CONTAGION ZOANTHROPIQUE (α). » Jusqu'à quel point une trop étroite communauté d'existence avec certains animaux peut-elle animaliser l'homme qui subit leur influence ou la transmission de leurs venins ?

Cette question, dont la solution surnaturelle va devenir évidente dans l'appendice suivant, pourrait peut-être en recevoir une toute naturelle dans les deux exemples qui vont suivre. On se convaincra, nous l'espérons, par tout cet enchaînement de documents scientifiques et sacrés, de la corrélation presque constante de nos deux ordres de causes et du support mutuel qu'ils se fournissent tour à tour.

Occupons-nous d'abord de l'ordre naturel.

Sans revenir sur les *niam-niams*, dont on peut affirmer que l'*appendice caudal fait en ce moment sa quarantaine* avec bien d'autres vérités, qu'est-ce donc que ces indigènes des deux sexes que *Modera*, accompagné de trois naturalistes connus, rencontra un jour sur la côte nord de la Nouvelle-Guinée, « remplissant tous les arbres, sautant de branche en branche comme des singes, criant et gesticulant comme eux, et qu'on eût infailliblement pris pour ces animaux, s'ils n'avaient pas eu leurs armes sur le dos (b) ? » M. Pouchet, qui reproduit cette citation, ajoute : « On est en droit de se demander si le souvenir confus d'un tel peuple et de ses mœurs n'a pas été l'origine de la tradition qui a servi de base au poème de Valmiki-Ramâ marchant à la conquête de son épouse ravie par le mauvais génie Râmanâ, aidé par toute une armée dont, à chaque instant, les expressions et les épithètes du récit rappellent la nature simienne et quadrumane (c). »

L'antiquité attribue à une foule de peuplades une conformité de mœurs et de nature avec les animaux domestiques qui partageaient leur demeure et dont ils épousaient ainsi toutes les habitudes, mais pour nous en tenir aux modernes, citons un exemple tout récemment mis en lumière, et dont nous nous étonnons qu'on n'ait pas tiré de plus larges conséquences.

« La race des Aïnôs, si bien décrite, dit M. Broca, sous le nom d'espèce kourilienne, diffère profondément de toutes les autres races humaines, mais elle diffère surtout des races qui l'entourent par le crâne, les proportions, la couleur, et surtout par le système pileux. Tandis que les Kamchadales (qui l'entourent) sont imberbes, que les Mandchoux, les Japonais, les Coréens, les

(a) On appelle *Zoanthropie* certaines dégénérescences, affections et maies, à la fois animales et humaines.

(b) Voir *Britisch assoc.*, 1852, p. 8.

(c) Pouchet, *Pluralité des races*, p. 18.

Chinois même ont le visage presque nu, à l'exception de la lèvre supérieure, et que *tous* ces peuples ont le corps et les membres à peu près *complètement* glabres (a), les *Ainôs*, au contraire, enclavés au milieu d'eux depuis un temps immémorial, sont à la fois les plus barbus et les plus velus de tous les peuples de la terre. Leurs cheveux poussent jusque dans le dos (Pritchard, *Hist. nat. de l'homme*, t. I, p. 433), *tout* leur corps est couvert de longs poils noirs, et beaucoup de femmes sont aussi velues que les hommes (b). »

Voilà, certes, un bien curieux problème ethnographique à étudier. Broca l'aborde avec ardeur et ne tarde pas à mettre à néant toutes les prétendues causes de climat, d'alimentation, de genre de vie et de toute espèce d'influences physiques *imaginables*... Bien mieux encore, il en fait tout autant de l'hypothèse de Pritchard rêvant une colonie de Celtes, *un peu plus* velus que les autres (qui ne le sont pas du tout), qui serait venue *s'implanter* au milieu de toutes ces populations *glabres*. « On a poussé l'extravagance, dit Broca, jusqu'à soutenir que *l'habitude générale de l'épilation* avait fini, au bout de plusieurs années, par *fatiguer* la nature, et que, partout ailleurs que chez les Ainôs, cette nature *fatiguée* avait renoncé, de guerre lasse, à produire des poils, et que telle était l'origine des races glabres. » Ainsi nous aurions tous été primitivement des Ainôs ! On est tout étonné de voir Blumenbach et Èble s'arrêter à cette ridicule supposition.

En pareil embarras, il n'y a rien de mieux à faire, ce nous semble, que de consulter la tradition, les Voisins et surtout les intéressés. Or que dit d'abord leur entourage ? Il les appelle LES OURS ; les Ainôs acceptent cette dénomination, et, à l'appui de ce dire, ils vous montrent les ours *avec lesquels ils vivent constamment en famille*. Chaque maison possède le sien ; bien mieux, chaque femme en *allaite* un, et, à l'appui de ce communisme, Desmoulins reproduit *une peinture japonaise* représentant un ourson suspendu à la mamelle d'une Kourilienne. Lorsque M. Broca traite ce dernier détail de *fable* et de *légende*, il oppose probablement à des témoins oculaires des témoins qui sont restés à Paris. L'avenir nous le dira.

Nous ne comprenons pas, pour notre part, comment on refuse à prendre en considération un pareil document, et ce document, une fois bien vérifié, peut-être serait-il difficile de ne pas voir une liaison positive entre la tradition générale, l'avis des intéressés, l'habitude de cette cohabitation et la similitude des deux espèces ?

A l'appui de ce fait à éclaircir, citons bien vite ce fait prouvé : « Pask raconte que, dinant un jour chez le roi Casimir, on fit venir un enfant de douze ans que le grand veneur, M. Ogenki, avait fait prendre tout vivant dans des filets, quoiqu'il eût été défendu à outrance par trois ours, et surtout par une ourse énorme qui lui avait servi de nourrice. Tous les membres étaient bien ceux d'un homme, y compris les ongles et les mains, mais il était *ENTIÈREMENT COUVERT DE POIL D'OURS*. On était venu à bout de lui faire articuler quelques phrases. » (Éd. Charton, *Magasin pittoresque*, t. V, p. 371.)

(a) Sans poil.

(b) Broca, *Recherches sur l'hybridité animale*, p. 480.

Il y doit y avoir entre ces deux faits une corrélation très-étroite.

Passons maintenant à une autre hypothèse scientifique beaucoup plus grave et présentée cette fois, par son savant auteur, sous une forme purement littéraire.

La *Revue des Deux Mondes* a consacré deux intéressants articles (nos des 15 juin et 4<sup>er</sup> juillet 1861) à un roman américain publié sous le titre de *Elsie Venner*, par le docteur Olivier Holmes, et *réduit* en français par M. Forgues. Quoique présentée sous une forme romanesque, il est facile de reconnaître que la pensée du savant docteur est sérieuse, et très-sérieuse. Elle l'est tellement, que la *Revue britannique*, en rendant compte de ce travail, recommande de ne pas s'y tromper et de bien voir là une préoccupation et un thème scientifiques.

Elsie Venner est donc une jeune fille qui, au milieu des plus remarquables qualités et de la distinction la plus parfaite, glace d'effroi tous ceux qui l'approchent et porte le deuil au sein des cœurs qu'elle avait le plus séduits; ses yeux ont l'éclat du diamant, tempéré toutefois par une sorte de *vapeur anormale* qui porte également à son tour le trouble dans l'esprit de tous ceux qui la contemplent; sa peau ne peut être touchée sans qu'un froid mortel parcoure les veines de celui qui s'y expose. Son père lui-même, son père, tout en l'adorant, hésite à poser ses lèvres sur le front décoloré de son enfant. Mais d'où vient cette double nature à la fois attractive et répulsive? Voilà la question, et voici la réponse. Elsie Venner doit le jour à Catarina Venner, morte à vingt ans, par suite de la *morsure* d'un serpent à sonnettes, morsure dont sa malheureuse fille porte au cou le stigmate. Tout s'explique, c'est un ange souillé par le venin d'un serpent; mais si, dans son caractère et dans sa nature, tout rappelle cette terrible inoculation, ses habitudes la révèlent bien autrement encore. Elsie, cette brillante et séduisante créature fuit ses amies, ses compagnes, le père qui l'idolâtre, pour passer ses journées, qui le croirait? sur le plateau redouté de la *Corniche aux serpents*. On appelle ainsi le sommet de la montagne qui domine la petite ville de Rockland, sommet devenu l'épouvantail de toute la contrée, en raison de son occupation par toute une colonie d'abominables reptiles plus venimeux que le *cobra-capello* lui-même. C'était un de ces monstres qui avait mordu la mère... A eux appartient la jeune fille, à eux tous ses soins, tout son amour, tous les moments qu'elle peut dérober à la surveillance paternelle; pour eux elle gravit la montagne, et là, seule avec ces terribles amis, au fond de cavernes impénétrables, elle passe une vie enveloppée de ténèbres et de mystère... On ne savait au juste ce qui pouvait l'attacher à ces horribles solitudes du *val sinistre* et *hanté*... Mais souvent on trouvait dans ses livres quelques fleurs particulières à ce lieu et que personne n'eût osé aller dérober au milieu de tels abîmes, et ce qui effrayait plus encore, c'est que le livre dans lequel elle les fixait était un Virgile dont la page *pliée* était toujours celle qui contient l'épisode du Laocoon, « depuis l'*horresco referens* jusqu'à ce *bis medium amplexi*,... » analogue naturel des mystiques enlacements de certaines statuettes précitées.

Depuis ces découvertes trop significatives, le docteur B..., l'un des personnages du roman, ou plutôt le représentant romanesque du véritable et savant auteur, ne pouvait plus regarder un serpent sans un immense intérêt; il lui semblait, en regardant ces funestes reptiles, mieux comprendre *le vieux mythe de l'origine du mal*, et, tout à ces pensées, il écrivait un jour au docteur \*\*\*, son maître et son ami :

« Vous m'avez promis, très-cher professeur, de m'assister en toute investigation scientifique où je pourrais me trouver engagé. Me voici aux prises avec certains sujets d'une *extrême délicatesse* sur lesquels vous me répondrez comme vous pourrez; les voici : A-t-on des preuves que l'être humain puisse être sujet à telle ou telle action, à telle ou telle influence de poisons *végétaux* ou *animaux* qui *modifient sa nature* et lui donnent les attributs de telle ou telle espèce inférieure? Ces attributs sont-ils héréditairement transmissibles? Quel cas faites-vous de ces récits *si fréquents* dans *nos* journaux, où l'on entretient le public d'enfants LIANT AMITIÉ AVEC LES OPHIDIENS, partageant avec eux leur nourriture et obéissant à leur mystérieuse influence (a)? Avez-vous lu avec *attention*, et au point de vue de la science, la *Christabel* de Coleridge et la *Lamia* de Keats? Avez-vous pénétré le sens de ces deux poèmes? Ne trouvez-vous aucun fondement physiologique à ces récits? Pensez-vous qu'il puisse exister des dispositions héréditaires *inoculées* de bonne heure, mais, en somme, devenues constitutionnelles, qui enlèvent à l'empire de la volonté toute responsabilité morale? Ne pensez-vous pas, en un mot, qu'il puisse y avoir *crime* sans qu'il y ait *péché*? Excusez ce catéchisme; il m'est dicté par des circonstances vraiment exceptionnelles au milieu desquelles je me débats comme je puis... » A ces embarrassantes questions que répond le sceptique consulté?... Il répond qu'il faudrait des volumes pour répondre, mais, en les attendant, il renvoie le questionneur aux *Memorabilia* de Mizaldus, au magnétisme, à l'hypnotisme, au *mauvais œil* italien, mais surtout, qui le croirait? aux écrits pleins d'*autorité*, selon lui, d'Aétius, de Paulus, d'Altomaris et de Fincelius sur la LYCANTHROPIE, etc., sans toutefois se prononcer davantage. Si, au lieu d'interroger un médecin, il eût été interroger le savant auteur des « *Origines mexicaines*, » l'abbé Brasseur de Bourbourg, déjà cité, celui-ci lui eût montré, toujours à propos de l'initiation nagualiste, le magicien Sauvage invoquant, dans la cérémonie, la grande couleuvre bigarrée de noir et dite couleuvre des fourmis. Celle-ci arrivait aussitôt avec plusieurs autres compagnes de son espèce, mais plus petites, et pendant que ces dernières entraient par le nez, les oreilles, etc., la grande s'élançait d'un seul bond dans la bouche de l'initié, etc... Mais arrêtons-nous-là, car ce qu'on aura lu avec intérêt, ce qu'on aura applaudi dans Elsie Venner et dans Coleridge, on ne le pardonnerait probablement pas au Zohar, à sainte Hildegarde et au narrateur catholique.

Toutefois, puisqu'on nous conseille d'étudier la lycanthropie, faisons une petite excursion de ce côté.

(a) Effectivement les journaux américains en citent beaucoup d'exemples.

# APPENDICE O

## CHAPITRE XI

### LYCANTHROPIE (VARIÉTÉ DU NAGUALISME), RAPPROCHÉE DES FAITS ANTIQUES

---

#### 1. *Lycanthropie. — Faits.*

Commençons par un aveu. Lors de la publication de notre premier volume, ayant été vivement repris par le journal des *Débats* pour notre croyance aux *loups-garous*, pour la première fois nous sentîmes faiblir le courage de nos *superstitions*, et comme effectivement nous n'avions pas encore parlé de celle-ci, nous fûmes heureux de pouvoir donner un démenti. C'était une lâcheté, car dès lors *nous croyions aux loups-garous* et nous ne devons pas les renier. Aussi, dès le lendemain de cette *faiblesse*, promîmes-nous à nos railleurs une rétractation publique, une amende honorable, et nous venons aujourd'hui faire honneur, et, probablement pour beaucoup, *deshonneur* à notre parole.

D'ailleurs l'à-propos est évident. Pour peu qu'il se trouve dans le monde un seul adhérent aux attestations de nos savants missionnaires sur la *solidarité* du Nagual et de l'Indien (voir les dernières pages de ce chapitre), la plus simple logique exige que ce croyant en tienne bonne note et qu'il ne les perde pas de vue un seul instant pendant la lecture de ce qui suit.

Il s'agit de savoir maintenant si les récits des plus anciens historiens n'ont jamais concordé avec nos modernes défenseurs des *loups-garous*.

Diodore de Sicile, on le sait, nous soutient que « les dieux ont parcouru cet univers sous la forme des animaux sacrés, comme ils l'ont fait tant de fois sous celle des hommes et des mortels; et qu'il n'y a rien de fabuleux en cela (*minime fabulosum*), puisqu'ils en ont la faculté comme présidant à toute génération. » Diodore représente ici toute l'opinion antique.

« Toutes ces légendes, dit M. A. Maury, étaient d'autant plus faci-

lement acceptées, que les prestiges attribués aux démons permettaient de croire que les magiciens pouvaient, à l'aide du diable, *revêtir toutes les formes*, en vue d'abuser les hommes, et sur cette superstition venaient se greffer *toutes* les fables dont les animaux ont été l'objet dans les temps d'ignorance<sup>1</sup>. »

On voit que de l'admission ou du rejet de ce principe il n'y allait rien moins que de la mythologie tout entière.

S'il était faux, tout était dit, il ne s'agissait que de passer une folie de plus au passif déjà si lourd de la pauvre humanité; s'il était vrai, il fallait encore une fois, ce qui est un peu dur sans doute, faire amende honorable, non-seulement à ces *diabes d'animaux*, devenus des *animaux-diabes*, mais aux Hermès, aux Pythagore, aux Platon, aux Homère, que nous accusions de s'être inclinés devant de simples bêtes, comme tant d'autres; il faudrait étendre ensuite cette amende honorable à l'interminable kyrielle de théologiens, magistrats et médecins du premier ordre, qui, pendant nos dix-huit siècles de christianisme, tout en signalant, punissant et déjouant cette même idolâtrie, l'avaient trop souvent élevée jusqu'au sérieux de la peine de mort.

Quant à l'antiquité, on nous permettra de glisser assez rapidement sur son compte.

Quand nous citerions les beaux vers d'Ovide sur la métamorphose en loup de Lycaon, roi d'Arcadie, on nous répondrait qu'Ovide ne fut jamais qu'un poète.

Si nous ajoutions, d'après Pausanias, que la race de ce Lycaon existait encore de son temps en Arcadie, et que, dans cette race, la métamorphose en loup avait si bien dégénéré en habitude qu'elle donna lieu à l'institution des Iupercales grecques<sup>2</sup>, on nous répondrait que du temps de Pausanias il n'y avait pas d'histoire, et que l'histoire commence à Voltaire.

Si nous disions que le plus savant et le plus sceptique, au dire de Cicéron, de tous les hommes de l'antiquité, Varron, son ami, donnait comme *indubitable* que Demenetus Parrhasien avait été *changé en loup*, après avoir goûté du foie d'un enfant sacrifié à Jupiter *Lycæus*, on nous répondrait que la philosophie des deux amis réunis n'équivalait pas à celle d'un de nos bons élèves de *sixième*, pour ne pas dire de *dix-huitième*. Il en serait de même du serment fait par les Scythes à Hérodote « qu'ils se changeaient en loups une fois l'an, » ou de la

1. *Magie*, p. 184.

2. In *Arcad*.



tradition celtique qui attribue le même pouvoir aux Druides, ce que saint Augustin accepte comme *fait*, en ayant soin d'ajouter que « *l'apparence* seule de ces hommes était *modifiée* sans que leur nature fût changée. »

Comme il ne nous est guère facile de prouver juridiquement ces vieux dires, il est plus simple d'en revenir à notre ère et de voir ce que peut devenir une question, après avoir traversé le moyen âge et le xviii<sup>e</sup> siècle. Cette discussion rentre dans notre programme « de l'éclaircissement des faits antiques par les modernes, » puisqu'il s'agit d'élucider en ce moment un des *aboutissants* de la zoolâtrie antique.

Le moyen âge était vraiment terrible. Nous voyons Pierre Damien, l'un des plus savants et des plus saints hommes de l'Église, chargé de faire une enquête sur deux hôteses d'Allemagne qui avaient changé un voyageur en *âne*; nous le voyons, disons-nous, rejeter tout d'abord le fait comme saint Augustin l'avait fait, puis, après *plus ample information*, en faire le rapport au pape Léon VII, le débattre devant son conseil et conclure par une affirmation formelle.

Pour tous les théologiens de cette époque, il y avait au moins *hallucination* diabolique, car cette hallucination aveuglait tantôt le patient *tout seul*, qui se croyait et se voyait loup, tantôt *tous* les assistants qui le voyaient de même, à l'exception des juges en exercice de fonction qui se trouvaient seuls respectés par l'hallucination générale.

Saint Thomas admettait aussi cette hallucination capricieuse, mais croyait de plus à une commutation partielle ou *dégénérescence* comme celle de Nabuchodonosor, que la Bible nous montre « changé en une espèce de bœuf *mangeant du foin*, laissant croître ses cheveux comme les plumes d'un aigle et ses ongles comme les griffes de la panthère <sup>1</sup>. »

Saint Grégoire le Grand avait émis déjà ce terme moyen entre la *commutation* complète et la simple *dégénérescence* <sup>2</sup>.

Mais vinrent la renaissance et la réforme qui furent, malgré le préjugé contraire, comme nous l'avons déjà prouvé, le signal du plus grand développement de la magie et des plus grandes rigueurs à son égard <sup>3</sup>.

1. Daniel, v. 21.

2. *Morales*, l. V.

3. Voir dans la *Revue britannique* (juillet 1830) un extrait du *Quarterly Review*, revue protestante, dont la loyauté met cette vérité dans tout son jour. « Avant la Réforme, dit-elle, ces croyances populaires troublaient à peine la paix publique. On ne punissait guère que les scélérats... Mais cette

*A partir de ce moment, nous voyons reparaître la lycanthropie. C'était une des formes de cette magie qui semblait avoir suivi dans sa renaissance une marche parallèle à celle des sciences et des lettres.*

Pendant que le commun des sorcières, comme les Magdelaine, les Marie de Sains, etc., se contentaient de voler les enfants, de leur percer le cœur avec des aiguilles, et de les jeter aux chiens ou aux pourceaux, *pour obéir à leur maître, le lycanthrope, dans le même but, les prenait à la course et les dévorait à belles dents.*

Cette fois, il ne s'agissait plus de Pline et de Pausanias ; les causes se plaidaient à Bordeaux, à Besançon, à Cologne, en langue *vulgaire*, et quoique nos préjugés modernes aient fait peser sur tous les tribunaux de cette époque une accusation terrible, la plus simple étude des dossiers qui nous restent, prouve manifestement que des hommes comme Bodin, comme Delancre, comme Boguet, tout en pouvant se tromper cruellement *comme hauts justiciers* et comme mesures de répression, ne pouvaient absolument pas se tromper sur *le fond* de la question. « En présence des aveux de tous ces misérables, disait dernièrement la *Gazette des Tribunaux*, on ne se sent plus le courage de maudire leurs juges. »

Qu'avouaient donc ces misérables, comme Pierre Bourget et Verdung, en 1521, au tribunal de Poligny ? Pierre avouait qu'un jour d'orage, désespéré d'avoir perdu son troupeau, un cavalier qui venait à sa rencontre avait cherché à le consoler en lui disant que, s'il voulait *se donner à lui*, il le lui ferait retrouver. Pierre accepte, le cavalier lui fait promettre qu'il ne remettra plus jamais les pieds dans une église, et le troupeau est retrouvé... Mais Pierre fait la rencontre de *Verdung*, loup-garou d'ancienne date ; celui-ci le frotte avec un onguent, et à *l'instant même il se voit* quatre pieds et le poil d'un loup. Puis tous deux courent, avec la rapidité du vent, pendant deux heures. Pierre atteint un enfant et le déchire avec ses dents. Une autre fois, Verdung et lui saisissent une petite fille de quatre ans et la dévorent, à l'exception des bras. Deux autres subissent le même sort... Ils courent les forêts, et recherchent la société des loups, *avec lesquels ils vivent en parfaite et infâme intelligence*, etc.

En 1603, nous sommes au parlement de Bordeaux, présidé par l'honneur de la magistrature d'alors, le premier président Daffis. Un

Réforme opéra une fatale révolution, dans les classes populaires, sur la magie. Le glaive de la justice remplaça l'arme de la persuasion, et l'on vit paraître l'acte 73 du 9<sup>e</sup> parlement de Marie, qui punit de mort tout sorcier et tout homme qui entretient un commerce avec lui. »

jeune gars de quatorze ans est introduit à la barre, c'est Jean Grenier, accusé d'avoir attaqué la jeune enfant de son maître, Marguerite Poirier, qui gardait les troupeaux avec lui. Les témoins sont terribles, mais bien moins encore que les propres aveux de l'accusé... Selon celui-ci, c'est encore au fond d'une forêt qu'à l'âge de onze ans il avait été marqué au menton par un cavalier *noir* qui lui avait fait mille promesses, et qu'il n'appela jamais depuis que *le monsieur de la forêt*... Il en avait accepté une peau de loup, et, l'ayant revêtue, il s'était mis à courir pendant des heures, avait sauté sur un enfant au berceau, en avait mangé une partie et donné le reste à un loup; il courait avec Pierre Tiliaire et son père. C'était ensemble qu'ils avaient mangé la fille de Grillaut. Son pouce *était devenu comme une griffe*, et *le monsieur de la forêt* lui avait défendu de le couper... On le confronte avec tous les enfants qu'il dit avoir blessés, avec ceux qui l'ont poursuivi, on le mène dans tous les villages et dans toutes les maisons où il dit avoir couru le loup-garou, et *tout ce qu'il a dit se trouve exact*. Ce tribunal, que l'on dit si inepte, cède forcément à l'évidence, et la cour, que l'on dit si cruelle, déclare que, vu l'âge de cet enfant *armé* par le démon, il faut simplement le soustraire aux regards des populations et le placer dans une position où il soit d'abord incapable de nuire et où il puisse ensuite corriger les mauvais instincts de sa nature. On l'enferme dans un couvent où des ecclésiastiques vont travailler à sa conversion. *Quant à son père et à Pierre Tiliaire, ils sont relâchés peu de temps après.*

Douze ans plus tard, Delancré le visite dans sa prison. Il allait encore à *quatre pattes* avec une agilité merveilleuse, il sautait encore les fossés comme les bêtes... Il avait reçu disait-il, dans son couvent, deux visites du *monsieur de la forêt*, qui lui avait promis beaucoup d'argent s'il voulait *se remettre* à son service, mais,... devenu chrétien, Grenier l'avait repoussé par plusieurs signes de croix, et était mort, en 1610, d'une manière très-édifiante, entre les mains des prêtres du couvent<sup>1</sup>.

On n'eut pas la même indulgence pour Pierre Stumpf, qui fut exécuté à Bibburg, dans le diocèse de Cologne, vers la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, comme n'étant ni enfant, ni stupide, et ne présentant aucun signe de folie. D'après les actes, ce malheureux avait vécu plus de seize ans avec un démon, et en avait obtenu une large ceinture qui, *lorsqu'il la mettait*, avait la faculté de le faire passer pour un loup-garou, non-seulement à ses propres yeux, mais à ceux des autres. Il avait, sous

1. Voir Delancré, *Inconstance des mauvais anges*, ch. iv, p. 74.

cette forme, égorgé successivement quinze enfants et mangé leur cervelle. Il avait aussi voulu manger ses deux belles-filles, et avait déshonoré sa fille et sa propre belle-mère<sup>1</sup>.

Lerchheimer raconte de son côté le fait suivant : « J'allais un jour avec un de mes amis voir un magistrat qui tenait en prison un loup-garou. Il le fit venir devant nous afin que nous pussions lui faire des questions. Cet homme s'agitait comme un fou, il riait, il sautait et semblait très-heureux. Il nous avoua que, la nuit de Pâques, il était allé chez lui sous la forme d'un loup. Comme le lieu où il demeurait était à vingt milles de là, et qu'il fallait, pour y aller, passer une rivière deux fois aussi large que le Rhin à Cologne, nous lui demandâmes comment il avait fait. « J'ai volé par-dessus, nous dit-il. — Comment es-tu sorti de la prison? — J'ai ôté les chaînes de mes pieds et j'ai volé à la fenêtre. — Qu'as-tu fait chez toi? — Je me suis promené et j'ai vu dormir les miens. — Pourquoi es-tu revenu dans la prison? — Parce que *mon maître* l'a voulu. » Il nous vanta beaucoup son maître. Nous lui dîmes que c'était un mauvais maître, il nous répondit : « Si vous pouvez m'en donner un meilleur, je l'accepterai volontiers. » *Il ne savait rien*, c'était compassion de le voir et de l'entendre. Nous obtînmes sa délivrance<sup>2</sup>. »

En 1598, nous voyons encore le parlement de Paris casser l'arrêt de mort rendu par le lieutenant criminel d'Angers contre le terrible Roulet, qui, convaincu d'avoir mangé le petit Cornier, se vantait « d'en avoir mangé bien d'autres. » Le parlement le plaça comme fou à l'hôpital de Saint-Germain des Prés, afin « d'être amené à la connaissance de Dieu, que son extrême pauvreté lui avait fait méconnaître<sup>3</sup>. »

Dans notre introduction nous avons promis à M. Figuiet de lui faire comprendre pourquoi, au jugement de médecins *très-haut placés* et tous prêts à soutenir leur dire, M. le docteur Calmeil, malgré le grand intérêt de son livre, ne pouvait absolument rien nous répondre; nous allons le lui prouver.

Mais auparavant voyons un peu comment M. Figuiet expose lui-même la question :

« En 1524, dit-il, une autre espèce de zoanthropie se déclare dans les montagnes du Jura. Ici les sorciers se changent en loups, ce qui est une métamorphose très-commune dans cette forme d'aliénation mentale, et ils avouent que, sous cette apparence, ils ont tué et

1. Delrio, l. XII, quest. 48.

2. *Souvenirs de magie*, de Lerchheimer; 1586, p. 120.

3. Delancre, p. 789.

dévoré une multitude de femmes et de petites filles. *On ne trouve, il est vrai, ni ossements, ni débris qui attestent un si grand carnage* ; mais deux de ces loups-garous, Pierre Burgot et Michel Verdung, ayant persisté dans leurs aveux, furent brûlés vifs à Poligny. Boguet parle aussi d'un de leurs complices, nommé Philibert Montôt, dont on ne sait pas le sort. Boguet, qui a rempli, cinquante ans plus tard, les fonctions de juge criminel dans le même pays, a vu des contemporains de ce procès ; il ne doute pas que la sentence n'ait été très-juste, *c'est-à-dire très-conforme à toutes celles qu'il a prononcées lui-même*, et il ajoute, comme supplément de preuves, que l'on a vu de tout temps les portraits de ces trois *lycomanes* dans l'église des Jacobins de Poligny. Ce n'était là, évidemment, qu'un cas de monomanie *prétendue* homicide, selon le langage des aliénistes modernes. » (Figuier, *Histoire du Merveilleux*, t. I, p. 44.)

Maintenant laissons M. le docteur Calmeil restituer à l'histoire, tout en la dépouillant lui-même, une petite partie de ce que M. Figuier lui dérobe.

Voyons ce que le docteur, admiré de ce dernier, nous accorde.

Selon M. Calmeil : 1° « le nombre des individus qui se sont crus métamorphosés en loups pendant trois mille ans est *incalculable*<sup>1</sup> ;

2° « Les lycanthropes du Jura avouaient, tous, leurs meurtres, et ces meurtres *furent vérifiés* tant par le rapport des pères et mères, que par celui des villages de Long-Chamois et d'Orcières, qui déposaient que tous leurs enfants avaient été pris et tués par les loups en tel temps et en tel lieu<sup>2</sup> ;

3° « Quelques lycanthropes ont été *surpris* en pleine campagne marchant sur leurs mains et leurs genoux, imitant la voix des loups, haletants et emportant des *débris de cadavres*, de sorte qu'on peut donc présumer que quelques-uns d'entre eux ont pu immoler à leur appétit des êtres vivants<sup>3</sup> ;

4° Entre autres « le fameux lycanthrope de Dole, Gillet Garnier, courait à quatre pattes, fondait sur sa proie comme un animal, attaquait jusqu'à des cavaliers et dévorait gloutonnement ses victimes... *sans qu'on pût conserver le moindre doute à cet égard*<sup>4</sup> ;...

1. *Folie*, t. I, p. 408. On conviendra que ces trois mille ans et ce nombre *incalculable* sont un peu retrécis dans le seul chiffre de l'an 1521 de M. Figuier.

2. Id., p. 323. Ces *meurtres vérifiés* contredisent un peu les *prétendus* homicides.

3. Id., p. 87. Ces *débris* de cadavres doivent contrarier un peu M. Figuier, qui affirme, *d'après M. Calmeil*, qu'on « n'en trouvait *nulle part*. »

4. Id., p. 282. M. Figuier est une preuve du contraire ; il y était probablement.

5° « Enfin, il remercie Delancré et consorts « d'avoir conservé à la science une foule de faits qui seront lus avec autant d'intérêt que de fruit <sup>1</sup>. »

Nous disons donc qu'après de telles concessions M. le docteur Calmeil brise à son tour toutes les lois de la logique en se permettant d'abord de supprimer ce que nous appelons les *dominantes* historiques, puis de *choisir*, au gré de son caprice, parmi ces histoires magistrales, celles qui doivent être crues ou rejetées, de décider du fond de son cabinet, à Charenton, comment les choses se sont passées *au juste* il y a trois siècles à Bordeaux et dans le Labour, de donner à droite et à gauche des démentis aux hommes éminents dont il exalte le savoir et les labeurs, de fixer les cas où les enfants *avaient dû* être mangés par les lycanthropes et ceux où ils *l'avaient été* par de vrais animaux, de faire ainsi la part *du fou* et celle *du loup* et de rejeter précisément celui de tous ces procès qui avait le plus de consistance et d'autorité, celui de Grenier, sous les seuls prétextes que cet enfant était *idiot* et visionnaire, « *puisque'il soutenait à Delancré que le diable lui avait parlé*, et parce que son histoire était calquée sur celles d'Angers et de beaucoup d'autres lieux. » M. Calmeil suppose qu'il n'y avait pas *un mot de vrai* dans ses récits, que c'était une imagination *montée dès sa jeunesse* instruite de toutes ces histoires, et que, relativement aux enfants qu'il confessait avoir mangés, et qui, dans le fait, l'avaient été *par des loups*, il en avait su probablement tous les noms, etc., etc. « Voilà, dit-il très-plaisamment, ce que le parlement *n'a pas senti*<sup>2</sup>; » de sorte que cet enfant *hébété* va se trouver être un *prodige* de mémoire, d'imagination et d'industrie, un improvisateur si habile que M. Daffis, ce grand jurisconsulte, va s'y laisser prendre; et tout cela, au grand mépris de l'analogie qui nous montre cet enfant s'exprimant comme tous ses compagnons d'infortune qui partout et toujours commençaient par affirmer *avoir vu le diable*, et donnaient exactement les mêmes détails sur cette apparition, avec autant de fermeté que saint Cyprien lorsqu'il disait : « Je l'ai vu MOI-MÊME EN PERSONNE<sup>3</sup>, » ou que Luther lorsqu'il jurait L'AVOIR ET LE VOIR toujours à ses côtés <sup>4</sup>.

1. *Folie*, t. I, p. 359. Voilà une *reconnaissance* qui doit bien étonner M. Figuiet, car *Boguet* y a les mêmes droits que Delancré.

2. *Id.*, p. 425.

3. Cité par M. Maury (*Magie*).

4. Voir notre *Appendice complet du 1<sup>er</sup> Mémoire* dans la note « *Sorciers et réforme*. »

Nous ne croyons pas qu'on puisse pousser plus loin l'arbitraire logique et critique, et cela dans un intérêt plus insignifiant, puisque ce lycanthrope une fois *rabattu* sur cette interminable addition, l'*avoir* de la *superstition* reste toujours le même sans que nous perdions le moindre de nos droits à un *remboursement* explicatif, complet, et cette fois, par exemple, en bonnes espèces d'or et d'argent, et non plus en *assignats*.

Voyons, comptons, et comptons vite, si nous le pouvons.

Nous en sommes fatigué. *État nerveux, hystéro-démonopathie, monomanie convulsive, lésion des fonctions intellectuelles, dégénérescence de la substance cérébrale, surexcitation des filets nerveux*, etc.; on remplirait des volumes avec tous ces beaux mots que M. Figuier s' imagine si naïvement signifier quelque chose et avec lesquels il nous foudroie.

Mais en supposant que l'autopsie même, pratiquée sur tous les lycanthropes du monde, eût offert chez tous ces mêmes lésions anatomiques, M. Calmeil n'aurait encore enfoncé qu'une *porte ouverte* et se serait escrimé contre de vrais moulins à vent, puisque nous ne tenons pas du tout à ce que notre *cause* pathogénique ne puisse jamais *amener* de désordres organiques.

Il ne s'agit que d'une seule chose : de savoir ce *qui cette fois* les amène et les produit.

Toutefois, il est bon de constater que tous ces grands médecins, les Willis, les Sennert, les Plater, les Lepois, etc., qui font, à si juste titre, l'étonnement et l'admiration de M. Calmeil, et dont il dit : « Ces névrotomistes si profonds, ces physiologistes à vue *si étendue*, ces anatomistes prodigieux possédaient, il y a déjà deux ou trois siècles, la plupart des connaissances que nous sommes si fiers de posséder aujourd'hui <sup>1</sup>, » il est bon de constater, disons-nous, que ces grands hommes ne trouvaient *jamais* de lésion, ni de dégénérescence organique, derrière toutes ces pathologies démoniaques. Il faut voir avec quel soin les juges les soumettaient à leur examen, et la meilleure preuve que ces aliénistes si habiles, dit-on, ne voyaient là aucune folie organique, c'était leur empressement à les renvoyer aux théologiens dont ils vérifiaient toutes les théories *ipso facto*.

Il n'y a donc de vrai, dans ce programme de M. Calmeil, qu'un seul point :... l'état pathologique nerveux; « c'étaient, dit-il, de grands et infortunés malades... »

Mais, encore une fois, qui produisait cet état nerveux? La même

cause, dit-on, qui produit les hallucinations, c'est-à-dire « un désordre cérébral spontané, ou, si vous préférez, une cause artificielle, des onguents, des pommades, des narcotiques, une imagination montée, une perversion des organes,... etc. »

Doucement, doucement, de grâce, car si vous accumulez les causes, nous les récuserons toutes, comme nous récusons cinquante-huit, sur cinquante-neuf, des ingrédients prétendus qui doivent entrer dans la composition de la *thériaque*.

Il est évident qu'ici il n'y a qu'une *seule* cause qui puisse produire dans tous les temps et dans tous les pays, chez ces jeunes ou vieux pâtres, chez Grenier comme chez Lycaon, une perversion assez subite pour leur faire *voir* à tous ou presque tous UN ÊTRE (peu importe sa forme, puisqu'elle est fantastique), un être qui débat avec eux un marché, et qui, le marché conclu, les fait passer subitement d'une santé et d'une intégrité mentale bien constatées, à une persuasion intime qu'ils sont *lours*; singulière hallucination qui, *tout de suite*, leur donne la *propriété* nouvelle de courir *pendant des heures* à perte d'haleine, de franchir les fossés *toujours à quatre pattes*, de s'attaquer à *belles dents*, non-seulement aux enfants, mais à des hommes faits et *jusqu'à des cavaliers, d'étrangler* des séries de jeunes filles, et de les *dévorer* avec délices. Il n'y a qu'une *seule* cause au monde qui puisse développer *tout à coup* des propriétés constamment semblables, signalées tout aussi bien par Hérodote et Pline, que par Willis, Fernel, Bodin et tous les théologiens de la terre.

Mais, ajoute-t-on, tous commençaient par se frotter d'une pommade, d'un onguent;... et par les propriétés de nos narcotiques actuels nous pouvons soupçonner des narcotiques *oubliés et perdus* dont la puissance aurait bien dépassé la nôtre...

Ah! nous nous rejetons sur les *narcotiques*! Nous abandonnons donc les *dégénérescences cérébrales, l'imagination montée*, etc.? Il paraît que l'on commence à sentir qu'il faut ici un *spécifique* s'il en fut jamais, un agent foudroyant et, pour ainsi dire, autocratique, qui puisse imposer si fidèlement, et *à la fois*, la folie, la course au lévrier, la passion de la chair fraîche, etc., etc.

Quel onguent! Et la merveille, c'est que cet onguent là *court les champs*, qu'il est dans la poche de tous nos bergers depuis l'antiquité, pendant que nos chimistes décorés n'ont pu le saisir encore!

Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit à cet égard dans notre introduction et sur les excellentes réponses faites par M. Calmeil aux distractions expérimentales de Gassendi et autres.

Suivant Hérodote, « chez les Scythes, c'était après avoir traversé



un certain fleuve, sous la conduite d'un dieu, que les adorateurs de ce dieu se trouvaient changés en loups et se mettaient à courir. » Mais comme le père de l'histoire n'a rien vu par lui-même, il trouve plus prudent de ne rien croire d'une telle chose... Eh bien! il y a deux siècles, un gendre de Mélanchthon, l'érudit Peucer, rencontre ce récit sur son chemin et commence par partager l'incrédulité d'Hérodote. Mais plus tard il rencontre autre chose sur ce même chemin, il rencontre *la Livonie même* (précisément l'ancienne Scythie de l'historien); et qu'y trouve-t-il? La tradition dans toute sa force et dans sa réalisation annuelle, c'est-à-dire que « tous les ans, le lendemain de Noël, des masses de gens qui partent de chez eux très-bien portants sous la conduite d'un *inconnu mystérieux* commencent, après la traversée à pied sec d'un certain torrent, à se persuader qu'ils sont *loups* et à *courir comme eux pendant huit jours tout juste*, après lesquels chacun retourne à son foyer, reprend ses allures, sa raison et sa qualité d'homme<sup>1</sup>. »

Cette croyance, générale jadis, n'a pas baissé d'un degré dans toutes les contrées de l'Europe protestante et schismatique. Le peuple en est encore en Angleterre aux affirmations de Jacques I<sup>er</sup> et de Gervais de Tilbury, témoins solennels de semblables métamorphoses. « Nous avons vu souvent, dit ce dernier, à l'approche des phases lunaires, des hommes se changer en loups que l'on nomme en Angleterre *wer-wolfs*<sup>2</sup>; » on les nommait en Grèce *loups sabaziens*, épithète bien remarquable en ce qu'elle nous reporte aux saturnales de Bacchus-Sabazius et, selon quelques érudits, à l'étymologie du *sabbat*, le tout remontant probablement à *Sabbaoth*.

La circonstance *dominante* ici, celle que par conséquent il ne faut jamais perdre de vue, c'est la *modification organique* qui paraissait, à la suite de ces grandes perversions, s'imprimer sur l'individu tout entier. Les uns rappelaient le loup, soit dans la disposition de leurs mâchoires, soit dans leurs regards, soit dans la conformation de leurs dents, soit dans celle de leurs oreilles, mais principalement dans le pouce, qui devenait comme une espèce de griffe, soit dans leur peau, qui offrait quelquefois un bien singulier phénomène que les médecins constataient après leur mort. Ce phénomène consistait en une couche de poils sur tout *l'envers du derme*, ce qui leur avait fait donner encore le nom de *versipelles*, et partout ailleurs un nom synonyme de ce dernier mot, qui signifiait *peau retournée*.

1. Peucer, *de la Divination*. Chap. : TRANSMUTATIONS.

2. *Otia imperialia*.

Vouloir expliquer ce phénomène, comme on l'a fait, par une méprise entre la peau du loup et la peau de l'homme est une trop sottise injure faite à des hommes comme Sennert et Paré et bien plus encore au bon sens, pour que l'on se permette de la relever.

Une chose bien remarquable encore est l'amitié des loups et surtout du loup *camarade* avec lequel le garou court la forêt. On a cité de nombreux exemples de louves ayant allaité ces faux loups, ce qui nous reporte une fois de plus aux *premiers jours de Rome*, à la nourrice de ses deux fondateurs, et milite en faveur de la grâce que nous demandions en vain pour ces cinq premiers siècles.

Mais cela nous reporte encore plus, et tous les théologiens l'ont senti, à Nabuchodonosor *changé en bête, vivant avec les bêtes*, et comme elles *mangeant du foin*, nous dit l'Écriture. Presque tous ont commencé par chercher tous les moyens possibles d'*adoucir* ce récit, de le tourner, de le transmuter lui-même, mais presque tous ont fini par avouer leur impuissance et par dire, comme saint Grégoire le Grand (*Morales*, l. V, ch. 8), « qu'en n'admettant pas *pour le moins* une dégénérescence animale *partielle*, il devenait tout à fait impossible de rien comprendre à ce texte. »

Les mêmes rétractations arrivaient toujours aussi tardives relativement à la transmutation. C'est devant la même impossibilité que Delrio, ce grand docteur ès sorcelleries, avait fini par un aveu du même ordre. « Quoique jadis, dit-il, j'aie professé avec le *commun* des théologiens la *non-dégénérescence* et l'*hallucination* complètes, ... je trouve aujourd'hui qu'il faut distinguer soigneusement ces transformations ILLUSOIRES, des effets TRÈS-RÉELS (*verissimi*) qui les accompagnent <sup>1</sup>. »

Nous avons trop souvent insisté sur les décisions commodes et tardives du *commun* des théologiens, pour ne pas être charmé de voir Delrio les abandonner, toutes les fois qu'une étude plus serrée ou l'évidence le lui enjoignent.

Il semblerait même parfois (que M. Figuiet y prenne garde!) que la science médicale soit tentée de faire quelques pas en arrière. Tantôt c'est M. Brierre de Boismont qui s'étonne de retrouver chez les Abyssiniens une sorte de zoomorphisme, image vivante de notre lycanthropie moderne ; dans ce pays la classe des potiers et des forgerons était regardée comme ayant seule le pouvoir de se métamorphoser en hyènes et autres animaux féroces, « croyance, dit-il, qui remonte, en même temps, aux plus anciennes époques du paganisme ; » tantôt, c'est M. Calmeil lui-même qui, dans un moment d'abandon, paraît

1. *Disquis.*, lib. II, cap. xix.

vouloir venger les malheureux croyants de l'inculpation d'*extravagance* si cavalièrement octroyée par M. Figuiet. « Il faut bien l'avouer, dit-il, au risque d'encourir le reproche de vouloir tirer la logique des théologiens du discrédit où elle est si justement tombée aujourd'hui, il faut bien l'avouer, *quand une fois on a admis sérieusement l'existence d'un grand nombre d'êtres spirituels*, tout cet échafaudage de superstitions n'est pourtant pas aussi absurde qu'on est d'abord porté à se le figurer<sup>1</sup>. »

Donc ce n'est pas la *logique* des théologiens qui est justement discréditée, c'est uniquement leur principe; il est fâcheux pour M. Figuiet que ce principe soit à la fois celui de Platon, de Pythagore, d'Aristote, de saint Augustin, de Bossuet et du genre humain tout entier. Il faudrait tous les carreaux de Jupiter pour ébranler une telle chaîne de montagnes. Malheureusement, les amis de M. Figuiet le lui ont dit, « il n'a même pas, pour les remplacer, proposé un *grain de sable*. » Cet assentiment général n'est pas moins fâcheux pour M. Maury, qui croit avoir découvert un beau jour le premier et le dernier mot de cette lycanthropie, parce qu'il la rencontre jusque « dans la nuit des antiquités orientales<sup>2</sup>. »

Il a beau faire, on ne transformera pas facilement tous les *Grenier* et les *Verdug* et surtout tous les *pâtres* de la terre en compilateurs du *Ramâyana* et du *Code de Manou*.

Pourquoi d'ailleurs tant allonger ses bras, quand on a la vérité sous sa main?

Celle qui ressort de ces trois appendices solidaires était indispensable à la compréhension de la zoolâtrie et de l'abrutissement sathanique de certaines races.

P.-S. — Au moment de mettre sous presse, nous trouvons dans le *Courrier des États-Unis*, des premiers jours d'août 1862, un article qui donnerait, s'il était fondé, une grande force aux trois derniers qu'on vient de lire. Nous saurons bientôt à quoi nous en tenir sur cette question d'authenticité. En attendant, voici l'article :

« On vient de signaler dans les forêts qui s'étendent le long du lac Saint-Clair et du lac Huron l'existence d'une tribu ou d'une famille d'êtres sauvages d'une apparence bizarre et formidable, d'une espèce phénoménale et inconnue. C'est une troupe de sept ou huit individus, parmi lesquels sont deux hommes, si tant est que ce soient des

1. *Folie*, loc. cit.

2. *Magie*, loc. cit.

hommes, une femme ou une femelle, trois ou quatre enfants ou petits; les hommes sont d'une taille élevée, grêles, mais fortement musclés; la femme d'une taille au-dessous de la moyenne, et les enfants, paraissant âgés de dix à seize ans; tous sont couverts de poils, et la femme et les enfants comme les hommes ont le visage encadré d'une barbe hérissée comme celle de certains singes du Brésil; un des hommes a le crâne dénudé et la barbe blanche. La tête est très-grosse en comparaison du corps, le ventre énorme, les bras démesurément longs et les genoux cagneux; tous ces caractères sont ceux des Endamènes de l'Australie, de Bornéo et de la Nouvelle-Guinée, qui forment la transition entre l'espèce humaine et les quadrumanes.

« D'où vient cette tribu? Nul ne le sait. Il y a deux mois environ, elle a été aperçue par des chasseurs indiens qui venaient apporter des peaux à Mont-Clemens; c'était à une trentaine de milles dans l'ouest. Huit jours après, on les rencontrait dans les environs de Port-Huron. Un peu plus tard, ils avaient remonté vers Saginaw, sur les bords de la rivière Shiawassee. Partout ils portent la terreur, terreur irréfléchie sans doute, car elle n'est justifiée par aucun fait positif qu'on puisse leur imputer; cependant on leur attribue des dépredations commises dans des villages, d'où ont disparu des bestiaux et des animaux domestiques.

« Dans certains endroits, en vue desquels ils ont passé, des faits bizarres ont été constatés. Dans un village près de La Peer, presque tous les chiens sont morts dans une nuit; ailleurs, les vaches effarouchées se sont enfuies à travers champs et forêts. Quelques jours plus tard, à vingt-cinq milles plus loin, le lait a été tari dans la mamelle des chèvres, et les chauves-souris ont volé en plein jour. Bref, il semble que, depuis leur apparition, les pays qu'ils parcourent soient frappés de quelque sortilège malfaisant. Il y a une paroisse sur le bord du lac Huron où la cloche a sonné toute seule dans la nuit; le lendemain matin, on les a vus s'ébattre dans les eaux, au milieu d'un orage, et gagner une petite île à la nage. Les paysans ont pris leurs fusils et les ont poursuivis avec des bateaux; quand on est arrivé dans l'île, ils avaient disparu. Les feuilles des arbustes, à travers les taillis où ils avaient passé, étaient roussies comme à la fin de l'automne.

« Ceux qui les ont vus disent qu'ils rampent comme des serpents, qu'ils courent comme des daims, qu'ils nagent comme des poissons, et, au besoin, qu'ils s'évanouissent comme des ombres. Bref, c'est une apparition extravagante; la superstition naturellement s'en mêle; l'effroi est partout; les populations sont sous les armes, et des battues s'organisent dans plusieurs districts pour courir sus à la bande mau-

dite. Jusqu'ici on n'a pu l'approcher ; des chiens courants lancés à sa poursuite n'ont pu la gagner de vitesse, et il se tient dans toute la région des lacs des meetings où l'on concerte les moyens de purger le pays de « la famille du diable, » comme on l'appelle. Il est probable qu'elle s'en ira comme elle est venue, sans qu'on sache le chemin qu'elle aura pris pour s'enfuir, comme on ignore celui par lequel elle est arrivée. »

On conviendra que, dans des questions aussi délicates que celles qui viennent de nous occuper trop longtemps, nous n'aurions jamais pu espérer, si le fait venait jamais à se confirmer, une découverte qui nous expliquât mieux notre armée de singes conquérant les Indes avec Ramâ, et tous nos animaux satanisés. Méprisé de tous hier, nous espérons que demain notre dernier travail en recevrait immédiatement un certain cachet d'actualité et même de nécessité.

---

## CHAPITRE XII

# COSMOLATRIE

OU

CULTE DES ESPRITS

MANIFESTÉS DANS LES PHÉNOMÈNES NATURELS

---

### § 1<sup>er</sup>.

De la Cosmolâtrie en général. — Adoration prétendue de la nature *matérielle*.  
— Le coup de tonnerre de Dodone. — « Les dieux créant leurs symboles et le symbolisme créant les dieux, » vraie pétition de principe.

#### 1. *Cosmolâtrie en général.*

Nul n'a compris mieux que nous, parce que nul, peut-être, ne l'a sentie davantage, la fascination des influences cosmiques. Il suffirait d'avoir, une seule fois en sa vie, promené son regard sur les teintes azurées du golfe de Naples ou sur les sombres agitations de nos mers du nord, pour leur accorder un langage. Il en est de même des religieuses obscurités de la forêt, du charme pénétrant des lacs mélancoliques, de l'allègement spirituel progressant avec l'ascension de la montagne, et, par-dessus tout, des augustes impressions dont la méditation nocturne et silencieuse de l'infini sidéral possède seule le secret.

L'Esprit-Saint l'a dit : « Les cieux racontent sa gloire... et le Seigneur est admirable dans ses monts <sup>1</sup>, » et lorsque

1. Cœli enarrant gloriam Dei... mirabilis in altis Dominus.

l'Apôtre a déclaré l'humanité coupable pour « n'avoir pas connu Dieu dans ses œuvres, » il a tranché la première et la plus haute des questions controversées dernièrement sur les vérités que l'esprit humain aurait pu acquérir par ses seules forces naturelles.

Mais le grand Apôtre n'a jamais prétendu que les cieux et la terre pussent lui révéler aucun des mystères de la théodicée divine, et moins encore les moyens pratiques d'atteindre ce Dieu soupçonné ou connu.

Il était réservé à notre science moderne, après avoir abaissé les premiers hommes au niveau des sauvages et de la brute, suivant le rêve d'Horace, il lui était, disons-nous, réservé de les convertir en médiums assez clairvoyants pour avoir pu déchiffrer jadis des vérités transcendantes dans chacun de ces phénomènes naturels qui se taisent si bien depuis que nous les interrogeons davantage.

Nous en convenons; *Cosmolâtrie* veut dire *adoration du monde*, et nous avons fait voir déjà quelle large part on avait fait jouer à cette adoration dans l'origine des cultes. Mais quelles divergences dans ce point de vue commun ! nous l'avons tous entendu : pendant que M. Quinet rapportait tous ces cultes, ou à peu près, aux romantiques enivremens causés par la fraîcheur ou la magnificence des paysages, d'autres les attribuaient à la sombre horreur des bois ou des cavernes ; d'après ces derniers, par conséquent, l'ancre de Trophonius, où l'on se glissait, *la tête en bas*, et dont les épouvantes avaient failli rendre fou Pausanias, *prêchait* exactement les mêmes vérités que les rosiers de Poestum et les lauriers de Gnide ; aux seuls Hébreux, suivant M. Renan, la nature, toujours théologienne, n'avait enseigné que le monothéisme, et c'était *le désert* qu'elle avait chargé de cette mission.

Il est vrai que nous avons entendu aussi d'autres raisonneurs demander raison à M. Renan des contradictions théologiques prêchées par tous les autres déserts, et même par celui qui préconisait apparemment aux Juifs tantôt Jéhovah et tan-

tôt Azazel ; mais jusqu'ici pas encore de réponse à cette légère difficulté.

Aujourd'hui, ce sont surtout les météores, les volcans, les lacs sulfurés, les marais, les glaciers de la montagne, et, par-dessus tout, la grande voix des orages, *il ribombo di tonitru*, en un mot, tout le côté terrible et typhonien de la nature, qui se voit chargé de toutes les malédictions philosophiques dues à sa pernicieuse influence sur la foi du genre humain : nous en sommes revenus à Lucrèce :

« C'est la terreur qui a fait les dieux. »

Nous qui croyons, comme Boileau, que « c'est un Dieu qui tonne, » nous ne pouvons mieux comprendre toute la profondeur de l'inintelligence générale qu'en voyant, il y a peu d'années, un de nos meilleurs et de nos plus regrettés professeurs d'histoire, M. Lenormant, tomber, comme les autres, dans la puérile conviction qui rattache (*pour les païens*, bien entendu) toutes les origines religieuses à la *frayeur* causée par un coup de tonnerre ou par une trombe.

« Le coup de tonnerre, dit-il, qui, dans les forêts de Dodone, éveilla, suivant l'*hypothèse audacieuse* de Vico, la première idée d'un dieu de terreur dans l'âme des Aborigènes de la Grèce, ce coup de tonnerre devient, à l'aide des travaux des Léopold de Buch et des Élie de Beaumont, UNE LUMIÈRE CERTAINE DANS L'ÉTUDE DES PREMIÈRES IDÉES RELIGIEUSES DE L'HUMANITÉ.

« La Mésopotamie a ses plaines sillonnées de cratères éteints, auxquels s'attache, comme partout en pareil cas, une tradition mythologique de géants révoltés contre le ciel ; la Judée a son lac de Sodome, Babylone son naphte flottant, allumé sur les eaux de l'Euphrate, Tarse et la Cilicie leur *chimère* vomissant des flammes souterraines. Quand nous étudierons l'influence que des impressions aussi terribles ont dû exercer sur la direction des idées humaines, nous en arriverons à recon-



naître dans l'action volcanique *l'agent moral et religieux peut-être alors le plus puissant...* Je pense donc que la foi religieuse emprunte des armes *dont elle n'a pas besoin* pour sa défense, en appelant, comme elle le fait sans cesse, à son secours la croyance soit au don de prophétie appliqué à des événements particuliers, soit à *d'autres agents surnaturels*, qui, traduits du génie oriental dans le nôtre, se réduisent, la plupart du temps, à de *simples formes de langage*<sup>1</sup>. »

Grâce à ce passage sur Dodone, on voit comme tout se tient dans la spiritophobie contemporaine, et combien, si elle était logique, une belle intelligence chrétienne, par cela seul qu'elle se permet de nier le côté surhumain du paganisme, approche tout aussitôt de la négation de tout surnaturel dans sa propre religion. On doit comprendre aussi combien peuvent être fondés les reproches adressés par des chrétiens plus conséquents à ceux de leurs frères qu'ils appellent avec peine, nous l'espérons, des *semi-rationalistes*. La plus simple erreur philosophique peut, on le voit, revêtir une *peau* de brebis, tout aussi bien que les doctrines capitales, et *la bergerie* n'a pas d'ennemi plus dangereux que celui qui, de bonne ou mauvaise foi, lui présente une *patte blanche*.

En vérité, Dupuis et Boulanger étaient mille fois plus conséquents que notre professeur chrétien ne l'est ici; nous le verrons tout à l'heure.

En attendant, on peut s'assurer par les récits d'Hérodote<sup>2</sup> que, de son temps, prêtresses et habitants n'avaient plus nulle souvenance du fameux coup de tonnerre de M. Lenormant, « puisé dans l'*audacieuse* hypothèse de Vico, » qui, à son tour, ne l'avait puisé nulle part, à ce qu'il paraît.

Nouvel exemple de cette infaillibilité de la critique moderne qui voit « *une lumière certaine dans une hypothèse en l'air.* »

1. Ce passage est extrait d'un long et récent travail, dont l'indication précise nous échappe, mais qui doit se trouver, nous le pensons, dans la *Revue archéologique*. Nous en garantissons la parfaite exactitude.

2. Liv. II, Euterpe, 54.

Mais s'il est vrai que les climats et la nature décident des théologies et des cultes, il faut convenir que le Jupiter de Thèbes, sorti des sables brûlants de la haute Égypte, ne devait plus se reconnaître dans les forêts sauvages et glacées échelonnées sur les monts sacrés et neigeux de la Thessalie. Il fallait un immense savoir-faire chez ses apôtres, habitués depuis longtemps, soit au banquet éthiopien, soit aux oracles-animaux de Mendès ou d'Apis, pour plier les hautes cimes des chênes de Dodone au modeste rôle de *médium végétal*.

Peu importe, cependant; comparez les deux cultes, et vous ne trouverez que des dissemblances insensibles. Il est vrai que ces missionnaires d'Ammon retrouvaient un autre Nil dans l'Achéloüs, car Macrobe nous apprend que chaque réponse donnée par le dieu était accompagnée de la prescription suivante : « Sacrifiez à l'Achéloüs <sup>1</sup>. » — « Comme le Nil et comme le Gange, dit à son tour Creuzer, l'Achéloüs représentait le fleuve des fleuves, le principe de tous les biens physiques, l'eau sainte, l'eau créatrice et *prophétique* par excellence... On ne doit donc pas s'étonner qu'il ait joué un si grand rôle dans la religion du pays... Ce fleuve divin *faisait sa demeure* dans un bassin *prophétique*, symbolise probablement dans le fameux bassin *parlant*, pendant que le bruit des feuilles, le gazouillement des oiseaux, leur semblaient autant d'oracles rendus par l'autre dieu *qui faisait sa demeure* au sein de leur arbre favori <sup>2</sup>. »

Que cet oracle fût d'institution égyptienne, comme le veut absolument Creuzer, ou d'institution pélasgique, comme le veulent quelques autres, il n'en est pas moins certain que *le dieu du lieu, genius loci*, prétendait embrasser la nature entière dans sa totalité. C'était en même temps le dieu du *feu* symbolisé par le tonnerre, le dieu des *eaux*, symbolisé par le taureau fluvial et la fameuse source *intermittente* de l'en-

1. *Saturn.*, V, 48.

2. Creuzer, l. VI, p. 539.

droit <sup>1</sup>, le dieu de l'*air* par les ouragans et les nuées dont il disposait en maître, le dieu de la *terre*, enfin, par les formidables ébranlements qu'il imprimait à son empire.

Pouvoir central avant tout, Jupiter concentrait en sa personne ces quatre divisions ou départements divins que la hiérarchie hindoue, essentiellement fédérative, partageait entre Indra, dieu de l'éther, établi sur le mont Mèrou, Agni, dieu du feu, Varouna, dieu de l'Ouest et de la mer, et Jana, dieu de la terre souterraine.

Le Jupiter dodonéen comprenait donc, à lui seul, ce qu'on appelait les quatre *principaux* éléments et toutes les parties du monde physique, ce qui lui valut à Rome le titre panthéistique de *Jupiter Mundus* <sup>2</sup>. Toutefois, ce qui frappe le plus Creuzer, et avec raison, c'est le côté ténébreux de la grande monarchie, c'est son département des *enfers*. « Ce qu'il y a de plus remarquable, dit-il, dans le culte qui nous occupe, c'est un certain caractère *tellurique*. Le Jupiter dodonéen s'identifie absolument avec Aidonéus ou roi du monde souterrain, avec le Dis ou le Pluton des Romains, et surtout avec le Dionysius Chthoneus ou souterrain rendant des oracles <sup>3</sup>. »

Effectivement, époux de Proserpine, il en a trois enfants, dont le plus célèbre est Bacchus Zagreus qui viendra compliquer pour tout le monde et simplifier pour nous la question.

Tous ces Jupiters sont de la même famille, et Creuzer remarque avec raison que rien ne se ressemble plus que le Jupiter Aërios ou Pan, le Jupiter-bélier Ammon et le Jupiter-taureau Moloch. Tout cela ne faisait qu'un. On conviendra qu'attribuer au fameux coup de tonnerre de Dodone un tel réseau de Jupiters, de doctrines cosmopolites et de phénomènes généraux, c'était faire preuve d'une grande facilité en matière étiologique.

1. Nous verrons aux notes que cette spécialité physique caractérisait souvent les fontaines sacrées.

2. Voir saint Aug., *Cité de Dieu*, ch. VII, v. 9.

3. Creuzer, l. VI, ch. 1.

Mais encore une fois la question principale n'est pas dans la comparaison abstraite de tous ces noms et de tous ces individus qui, selon nous, naissaient en chaque lieu tout aussi facilement qu'ils s'y importaient. Voici comme on doit la poser : Comment tous ces dieux physiques pouvaient-ils se faire accepter avec autant d'enthousiasme et d'ensemble, par des peuples si radicalement séparés d'intelligence, de caractère, de doctrines et de mœurs ?

A qui fera-t-on croire, par exemple, que les populations encore sauvages de Samothrace se soient, un beau jour, enflammées d'amour et d'enthousiasme pour toute cette phraséologie de convention qui remplit les quatre gros volumes de cet excellent Creuzer ? Croit-on, par exemple, que ces populations primitives auraient jamais pu comprendre un seul mot à ce galimatias scientifique, qui, pour concilier avec la merveille des chênes sacrés de Dodone le cachet tellurique et le sceau de Proserpine, nous présente un « Jupiter source de vie, résidant au sein de la terre et s'associant avec Proserpina-Dioné, la puissance qui tend à couler, qui engendre avec elle les vapeurs *inspiratrices* qui sortent de la terre, et la vie fraîche et diversifiée qui se répand dans les arbres et dans les plantes...<sup>1</sup>. »

N'en déplaise à Creuzer, si tous les Jupiters de l'Olympe et du monde entier, quelque omnipotents qu'ils fussent, n'avaient eu, pour établir leur culte et leur empire, que cette creuse métaphysique et cette vaste encyclopédie d'abstractions symboliques, non-seulement ils n'eussent pas fait un seul prosélyte, mais ils seraient remontés au plus vite, aux rires et aux huées de la multitude, dans leur Olympe inconnus : d'ailleurs, Creuzer nous ayant dit plus d'une fois : « Ce sont les dieux eux-mêmes qui ont créé les symboles, » chercher dans ces mêmes phénomènes la cause symbolique de ces dieux est et sera toujours une interversion, et, comme on le dit en jurisprudence, une véritable pétition de principe.

1. Creuzer, l. VI, ch. I.

## § II

Grande modification et concession importante. — On en convient : les païens n'adoraient que la *force occulte* à laquelle, dit-on, *l'ignorance et la superstition* des temps les obligeaient à croire. — LES FORCES selon la théologie et selon la physique. — *Propriétés immanentes* de la matière, selon M. Littré, *énergies indépendantes*, selon quelques théologiens.

On l'a si bien senti, que l'on a fini par s'accorder sur ce point : que les païens n'adoraient pas précisément la nature *brute*, c'est-à-dire le phénomène *aperçu*, mais bien la *puissance spirituelle* à laquelle ils l'attribuaient, puissance que « *l'ignorance et la superstition* des temps, comme le dit Bergier, faisaient supposer attachée à chaque partie de la nature<sup>1</sup>. » Schelling avait dit, un des premiers, que « la religion primitive devait être autre chose que la *préoccupation* des phénomènes physiques, et que des principes plus élevés devaient se cacher sous le voile *transparent*, pour lui, de ces *apparences* de divinités naturelles, telles que le tonnerre, les vents et les pluies. »

M. Maury reconnaît que, « primitivement du moins, le naturalisme était la manifestation sensible d'une cause supérieure et cachée, » et M. Villemain, dans une séance de l'Institut, affirme que « l'explication matérialiste lui paraît un fruit moderne de la philosophie épicurienne. »

Dans cette même séance<sup>2</sup>, M. Renan ayant été le seul à soutenir que les dieux aryens n'étaient que de purs phénomènes *physiques*, comme *agni*, par exemple, ou le feu phénoménal, M. Guignault répond « qu'il croit au contraire que ce feu était considéré comme un être moral. » C'était faire un grand pas.

Il n'est donc plus question ici de matière *brute*, mais bien de la *force* plus ou moins *aveugle* qui l'anime, et que les païens *pre-*

1. *Dictionnaire de théologie*, art. DIEUX.

2. Séance du 8 avril 1839.

naient pour un dieu ; c'était déjà la plus forte des circonstances atténuantes à leur décharge. Une telle croyance n'était déjà plus aussi sotte, et le panthéisme moderne qui dit : « Tout est Dieu » n'a même plus la permission logique de sourire en parlant de ces premiers idolâtres, dont le panthéisme était bien moins absurde que le sien.

Celui-ci aura beaucoup à progresser pour remonter à cette hauteur, car notez bien que pour descendre ainsi il avait eu à traverser le christianisme, ce qui ne laisse pas que d'être une circonstance effroyablement aggravante.

Quoi qu'il en soit, on nous accorde donc l'adoration de la force *brute*, organique et vitale, de chaque partie de la nature, autrement dit des agents chimiques, des *esprits recteurs* et des *fluides impondérables* que l'on regarde comme les forces régulatrices, mécaniques et surtout *aveugles* de la cosmologie.

Forces *matérielles* et *mécaniques*, fluides *impondérables* !

Nous l'avons déjà demandé : est-on bien assuré du véritable sens de toutes ces expressions, et se croit-on bien en droit de définir, à leur propos, la logique du moyen âge, « l'art de parler d'une manière inintelligible de tout ce dont on ne sait pas le premier mot ? » Est-on bien certain que ce moyen âge fut dans l'erreur à ce sujet avec ses forces et ses *formes immatérielles* dominant et régissant toute la nature ? Ne prenons-nous pas pour des *causes* de simples *effets*, sur le rôle secondaire desquels ce moyen âge ne se serait peut-être pas mépris autant qu'on se plaît à le supposer ?

En vérité, il ne nous paraît pas avoir été si mal inspiré cet étonnant cardinal de *Cusa* que nous verrons tout à l'heure fournir à Copernic son système du monde, et à Pascal ses plus belles expressions ; il n'était pas si mal inspiré lorsqu'il disait, par exemple, à propos du calorique : « Ce que nous voyons et appelons feu n'est jamais que le *brûlé*. Le vrai feu précède tout ce combustible et tout ce *brûlé* dont il est la cause ; il y a donc antérieurement à ce feu sensible un feu invisible et *tout à fait inconnu*, car, avant toutes ces flammes, il y avait feu et lu-

mière, et ce n'est que *par le mouvement accompagné de lumière* que le combustible est détruit. Il en est de même de la lumière; *quelque chose* précède évidemment celle qui vient affecter nos sens. Cette lumière sensible se réunit, dans l'acte de la vision, à une lumière invisible, et tout le monde admire le grand Platon lorsque du soleil il remonte à la sagesse divine, comme le grand saint Denys remonte du feu à Dieu en appelant « la chaleur un rayon divin, » ou, comme ce dernier, remonte encore du soleil à son Créateur, en raison de la similitude de leurs propriétés; car ce monde n'est que la manifestation visible du Dieu invisible qui peut être appelé à son tour l'invisibilité de toutes les choses visibles. *Quid ergo, est mundus, nisi visibilis Dei apparitio? Quid Deus, nisi visibilium invisibilitas*<sup>1</sup>?

« Mais cependant, dit-il encore, n'allez pas croire que Dieu soit la chaleur, car il en est le créateur; mais, comme il en est la cause efficiente, formelle et finale, *il y est* comme toute cause dans son effet; et toute chaleur est en lui comme un effet dans sa cause. *Sicut causa in causato et causatum in causa*<sup>2</sup>. »

Tout ceci rentre évidemment dans le « *lumen de lumine, ou lumière de lumière* » de notre Credo, et dans l'*Ensoph*, ou lumière universelle, dont nos cabalistes voyaient le *reflet* dans notre soleil.

Partant de ces deux grands principes établis par saint Paul, que ce monde n'est que « le miroir énigmatique de la vérité pure, » et que, « avant la chute, *tout ce que nous voyons et tout ce que nous ne voyons pas*, c'est-à-dire le monde *phénoménal* et le monde *intelligible*, étaient réunis dans le Verbe,<sup>3</sup> » tous les théologiens n'ont jamais fait que développer cette admirable thèse.

« Les choses sensibles, dit saint Grégoire de Nazianze (le

<sup>1</sup> 1. C<sup>al</sup> Cusa, *de Docta ignorantia, de la docte Ignorance*, p. 266, in-fol. Docte ignorance! encore une expression qui, probablement, a fourni à Pascal son « *ignorance savante* et qui se connaît. »

2. Ibid., p. 380.

3. Saint Paul, *Coloss.*, I.

théologien par excellence), sont l'ombre et comme l'ébauche (*delineatio*) des choses que nous ne pouvons voir. »

A ce point de vue, saint Thomas n'aurait pas été si mal inspiré lorsqu'il soutenait que « la lumière n'était pas un corps. <sup>1</sup> »

Il s'exprima comme le fait le *décatur* dans un passage que M. Reynaud a grandement raison d'admirer, et que voici : « Tout ce qui est sur la terre, dit le Seigneur, est l'ombre de *quelque chose* qui est dans les sphères supérieures. Cet objet lumineux est l'ombre d'une chose qui est encore plus lumineuse que lui, et ainsi de suite jusqu'à moi, qui suis la *lumière des lumières*. <sup>2</sup> »

On reconnaît ici les fameux types ou *paradigmes* de Platon. Nous les retrouverons au chapitre *Sabéisme*.

Quant à l'aimant et à l'électricité, le P. Kircher, en y voyant « les *effets* de l'agent universel et *spirituel* de la sympathie et de l'antipathie naturelles <sup>3</sup>, » ne méritait donc nullement les dédains que lui valait sa physique. En distinguant les *éléments corporels* des *éléments spirituels*, il rentrait, en outre, dans la manière de voir de Plutarque et de Platon, qui recommandaient sans cesse de ne pas confondre les éléments *corporels* avec leurs *principes*, ou éléments *transcendants*.

Mais, bien différents de ces anciennes écoles, et même dépassant comme matérialisme Épicure et Lucrèce, dont l'athéisme se bornait à refuser l'intervention d'une Providence ou de tout *aide* intelligent dans l'administration de l'univers, notre science moderne professait, en général, depuis plus d'un siècle, la *non-distinction des corps et des forces*. Pour elle (les exceptions ne comptent pas), « la force n'était que la *propriété* d'un corps en mouvement, » comme, pour la grande majorité de nos physiologistes, « la vie, *propriété* des organes, n'était que le résultat de leur arrangement moléculaire. »

1. *Somme*, t. I, quæst. LXVII.

2. Reynaud, *Terre et ciel*, p. 384.

3. *Œdip.*, t. III, p. 455.



Écoutons M. Littré : « Dans le sein de cet agrégat qu'on nomme planète, se déploient *toutes les forces qui sont immanentes à la matière*; je me sers habituellement de ce mot pour exprimer ce que je désire bien faire entendre, à savoir que la matière *possède en soi-même*, et, autant que nous le savons, *par soi-même*, les forces qui lui sont propres, sans qu'on puisse, d'aucune façon que ce soit, les expliquer par un arrangement quelconque, et, à ce titre, les tenir pour secondaires. Ces forces sont la *propriété* de la pesanteur, la propriété de l'électricité, la propriété du magnétisme terrestre, la propriété de la combinaison moléculaire, la propriété de la vie..... Sur chaque planète se développe, ou du moins peut se développer la vie, si les substances seules propres à former la substance organisée s'y trouvent; témoin la terre qui n'a pas toujours porté des habitants et qui maintenant en produit <sup>4</sup>. »

Ces deux questions, de « la force, propriété des corps, et de la vie, propriété des organes, » sont donc connexes, et la solution de l'une doit nécessairement entraîner celle de l'autre, ce que nous appelons fluides impondérables paraissant être, relativement à tous les corps inorganiques, ce que la vie est aux corps organisés. Jusqu'ici les illogiciens seuls échappaient à la logique.

Cependant la question ne se vidait pas. En vain Newton, coupable un peu, comme nous l'avons déjà dit, de cette immense erreur, faute de s'être assez bien expliqué sur son mot d'*attraction*, en vain Newton avait-il émis plus d'un doute sur la corporéité de ces agents que nous nommons *fluides impondérables*<sup>2</sup>. En vain notre grand Cuvier avait-il répété, du haut de sa grande autorité, « on n'a pas encore décidé si ces agents sont ou ne sont pas spirituels <sup>3</sup>. » On taisait avec soin ces hésitations de maîtres incontestés.

1. *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1860.

2. Dans le chapitre intitulé : *La lumière est-elle un corps, oui ou non?*  
« An lumen sit corpus, necnon? »

3. *Révolutions du globe*.

On en prenait plus à son aise avec les métaphysiciens chrétiens, depuis longtemps dévolus aux sarcasmes du siècle; mais, ne voulant pas nous répéter, nous renvoyons à notre chapitre I, p. 25 et 26, tous ceux qui pourraient en douter.

### § III

Aveu de Faraday. — Grove, l'un des plus grands physiciens actuels de l'Angleterre, parlant comme le *moyen âge* et vengeant sa physique. — *Fluides impondérables*, expression absurde, selon lui, car elle signifierait « un poids qui ne pèse pas. » Tout ce que nous appelons de ce nom, bien loin d'être une *cause*, n'est que le résultat d'un *effet* produit sur la matière par une cause *IMMATÉRIELLE*. — Note sur la hiérarchie des forces par le docteur *Forni*.

Cependant, le physicien le plus en renom de l'Angleterre, l'illustre Faraday, venait de laisser échapper un aveu désespérant. Bien loin de croire, comme M. Littré, les forces une *propriété*, et même une *création* de la matière<sup>1</sup>, il ne savait même plus ce qu'il fallait entendre par ce dernier mot. « Il fut un temps, disait-il, où je croyais savoir quelque chose sur la matière... Mais, plus je vis et plus j'étudie la question avec soin, plus je reste convaincu de mon *entière ignorance* (of the nature)<sup>2</sup>. On eût dit que Faraday pressentait qu'il allait être bientôt dépassé comme franchise ou comme lumière. Dans notre chapitre I, en disant quelques mots de cet ouvrage tout récent et destiné, selon nous, à opérer la rénovation spiritualiste de la science, nous avons promis d'y revenir plus à fond.

Voici le moment de tenir notre parole et de rappeler, en le développant, ce que nous avons dit trop brièvement.

En 1856, MM. Seguin aîné et Moigno, physiciens français très-distingués et rédacteurs du *Cosmos*, nous donnaient la traduction d'un ouvrage publié récemment en Angleterre par une

1. Voir plus haut les expressions employées.

2. Paroles prononcées au congrès scientifique de Swansea et citées par Bakewell dans *Electric Science*.

des plus grandes célébrités scientifiques de ce pays, M. Grove, membre de la Société royale de Londres. L'ouvrage avait eu le plus grand succès dans ce pays. De grandes notabilités s'étaient rangées sous la bannière de l'auteur, et le bruit courait, à tort ou à raison, que le baron de Humboldt lui-même en avait adopté les principes. Il ne manquait donc plus à ce livre que de traverser le détroit pour venir recevoir, dans les eaux de la Seine, ce *baptême* définitif, complément et sanction de tous les *on-doiments* préalables de la Tamise et du Rhin.

Mais, qu'avait donc promis cet auteur sur tous ces *fontes baptismaux* étrangers? A quels faux dieux avait-il juré de renoncer? Le voici : il avait solennellement protesté contre le *Satan* matérialiste de ce siècle qui ne voyait dans le calorique, dans l'électricité, dans la lumière, etc., que des *propriétés* inhérentes à la matière; il avait renoncé à toutes les *pompes* de langage dans lesquelles ce *Satan* enveloppait ses paradoxes, et, par une simple formule, il anathématisait toutes ses *œuvres*, objet, depuis longtemps, de tant d'honneur et de crédit académiques.

En un mot, s'étant aperçu que, « quelque différente que semble être notre philosophie de celle de nos ancêtres, *elle ne se compose, cependant, que d'additions ou de soustractions faites à la vieille philosophie* (bravo!) et transmises, goutte à goutte, à travers le filtre des antécédents, » il exhumait alors « beaucoup de faits importants et de déductions exactes, dispersés dans les volumineux ouvrages des anciens philosophes, » pour arriver, après les avoir contrôlés par ses propres expériences, à des conclusions véritablement révolutionnaires contre l'état de choses actuel.

Ne les trouvant pas réunies chez notre auteur dans une formule unique et isolée, nous allons reproduire, avec une fidélité scrupuleuse, l'essence des principaux théorèmes disséminés dans son ouvrage. Selon lui, il ne saurait exister de *fluides impondérables*, car il y aurait contradiction dans les termes. Autant vaudrait dire, en effet, « un *poids qui ne pèse pas*. » Les

phénomènes que nous nommons ainsi, tels que la lumière, l'électricité, la chaleur, etc., sont, « non pas des entités physiques, mais des forces qui font subir à la matière des modifications différentes ou des *affections*, et c'est le *produit de ces affections* qui seul devient perceptible à nos sens. »

Toutes ces affections de la matière sont donc le résultat du « principe *actif et métaphysique* qui l'influence et l'accompagne... Toutes ces forces corrélatives entre elles et pouvant se produire réciproquement se rattachent au *mouvement* et n'en sont que les modes diversifiés. Comme le mouvement, les autres forces sont toujours précédées d'une force antécédente, jusqu'à ce qu'on fasse appel à la force par excellence, à LA PUISSANCE CRÉATRICE, car la vraie *causation* première n'est que la *volonté* de Dieu, comme la création est son acte<sup>1</sup>. »

Il faut convenir que si rien n'est plus éloigné qu'une telle théorie de la philosophie *positive* de M. le D<sup>r</sup> Littré, qui ne voit partout que physique, même dans la politique et dans la pensée, la première n'étant, selon lui, que de la *physique sociale*, comme la seconde de la *physique cérébrale*<sup>2</sup>, rien n'est plus voisin, au contraire, des idées du moyen âge exprimées par le cardinal de Cusa, et rajeunies par M. Chaubard, dont nous avons constaté plus haut les vains efforts (t. I, ch. I, § 3). Voyez donc à quoi tient un succès ! Voilà deux savants d'égale force, tous deux écrivains distingués, qui publient, on peut dire, le même ouvrage, et pendant que l'un n'a pas même eu le pouvoir d'éveiller un seul instant l'attention, l'autre amoncelle les éditions et se fait traduire dans toutes les langues. Il est vrai que l'un élevait toutes ses déductions sur sa croyance religieuse et les publiait à Paris<sup>3</sup>, pendant que l'autre arrivait au même résultat

1. *Corrélation des forces physiques*, traduit en français sur la troisième édition anglaise par M. l'abbé Moigno, rédacteur du *Cosmos*, et commenté par M. Seguin aîné, l'un de nos ingénieurs les plus distingués.

2. Voir : *de la Philosophie positive*.

3. « *L'Univers expliqué par la révélation*. »

uniquement par la science et publiait à Londres, différence capitale et conditions opposées <sup>1</sup>.

Malgré le haut patronage du baron de Humboldt, on parla même fort peu du dernier sur les bords de la Seine. On se contenta de quelques phrases de remerciements à l'adresse des traducteurs, de quelques éloges en termes généraux, mais l'idée mère de l'ouvrage fut laissée sous le boisseau, et rien n'annonce qu'elle se mette en peine de réaliser, ne fût-ce que le commencement de cette grande *réforme* que M. Seguin déclare « tout à fait urgente et nécessaire; » car, ajoute-t-il, « IL EST TEMPS, ET GRAND TEMPS, de mettre les théories d'accord avec les faits, et la langue *artificielle* des écoles avec la langue si naturelle de ceux-ci<sup>2</sup>. »

Toujours est-il qu'après de telles leçons, et appuyé sur de telles autorités, on peut soutenir très à son aise que LES FORCES IMMATÉRIELLES sont destinées à remplacer, dans un temps plus ou moins rapproché, la grande erreur des forces purement MÉCANIQUES et la grande inconséquence des fluides *impondérables*.

1. Comme tous les vrais savants, M. Grove, loin de *mépriser ses ancêtres*, pour me servir de son expression, aime souvent à les venger du ridicule que les demi-savants se plaisent à attacher à tout ce qui s'éloigne un peu de leur époque. Il n'est pas jusqu'au fameux adage de la physique d'autrefois, « la nature a horreur du vide, » dont il ne cherche à disculper les torts. « La ténacité de la matière à se diffuser dans l'espace est si grande, dit-il, qu'elle a donné lieu à ce vieil adage sur lequel on a tant *pointillé*, et que *la suffisance des physiciens modernes* a tant ridiculisé. Cet adage cependant renferme sous un énoncé net, quoique un peu métaphorique dans la forme, une *vérité très-profonde* : il prouve que ceux qui ont les premiers généralisé dans cet axiome les faits dont ils avaient eu connaissance avaient *poussé l'observation bien loin*, quoiqu'ils fussent dépourvus des moyens d'investigation que nous possédons (p. 475). » Voilà donc encore un progrès qui nous ramène en arrière : « *Recede ut procedas*. » On croit entendre M. le docteur Calmeil s'étonnant de retrouver chez nos médecins du xv<sup>e</sup> ou du xvi<sup>e</sup> siècle les Willis, les Sennert, etc., toute la science médicale actuelle, et même, relativement à la pathologie cérébrale, toute cette profondeur de connaissances *anatomiques* dont nous sommes tentés de nous réserver toute la gloire.

2. *Cosmos*, juin 1853, p. 267.

Mais, va-t-on nous dire, « cette électricité est si bien un fluide que nous la *mettons en bouteille*. Qu'est-ce donc qu'une puissance *immatérielle* que l'on *bouche* et que l'on *débouche*? Ne confondez pas : ce n'est qu'une *sécrétion* que vous mettez en bouteille. Ne confondez pas dans une *affection* quelconque une transpiration abondante avec le rayon du soleil ou l'agent morbifique qui la fait naître ou la décide. — Mais cette rapidité, ce transport mystérieux?... — Affection *communiquée*, *sécrétion continuée*, *prolongation*, par les conducteurs matériels, de la première *imprégnation spirituelle* qui les a pénétrés.

Envisagée à ce point de vue, la cosmolâtrie s'éclaire comme le fétichisme s'éclairait tout à l'heure. Au lieu de la définir, comme on l'a fait partout, « la personnification des forces naturelles que nous connaissons, » le jour arrive où l'on dira « les forces que nous connaissons ne sont que les manifestations phénoménales de ces forces que nous ne connaissons pas, mais que les Anciens connaissaient et *qu'ils adoraient* <sup>1</sup>.

1. « LA HIÉRARCHIE DES FORCES. » — Il est probable que ce livre de Grove aura déjà porté beaucoup de fruits, malgré le silence dans lequel on l'enveloppe; nous croyons en voir une preuve, entre beaucoup d'autres, dans un article publié cet été même par la *Revue des Deux Mondes*. Il est consacré par M. Laugel à la philosophie de la chimie, et se termine ainsi :

« Pour moi, je pense que plus on étudie les sciences et leur métaphysique, plus on peut se convaincre que celle-ci n'a rien d'inconciliable avec la philosophie la plus idéaliste. Les sciences analysent des rapports, elles prennent des mesures, elles découvrent les lois qui règlent le monde phénoménal; mais il n'y a aucun phénomène, si humble qu'il soit, qui ne les place en face de deux idées sur lesquelles la méthode expérimentale n'a aucune prise. En premier lieu, l'*essence* de la substance modifiée par les phénomènes, en second lieu, la *force* qui provoque ces modifications. Nous ne connaissons, nous ne voyons que des *dehors*, des apparences; la vraie réalité, la réalité substantielle et la cause nous échappent. Il est digne d'une philosophie élevée de considérer toutes les forces particulières, dont nous analysons les effets, comme issues d'une force première, éternelle, nécessaire, source de tout mouvement, centre de toute action... Arrivée à une certaine hauteur, la science se confond avec la métaphysique elle-même, car si la première nous

fait voir que les phénomènes ne sont que des idées réalisées, la seconde nous montre que la réalité véritable des faits ne git que dans l'absolu de la pensée divine. » (*Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> mai 1861.)

Ce passage est excellent, il n'y manque qu'une seule chose, c'est la *distinction* des forces et leur hiérarchie sous la présidence de la force absolue ou divine.

M. le professeur Jaumes, membre de l'Académie de médecine de Montpellier, va se charger d'y suppléer :

« Une cause, dit-il, est ce qu'il y a d'essentiellement agissant dans une généalogie de phénomènes, dans toute production, dans toute modification. J'ai dit que cette activité était invisible... Si on la supposait corporelle (cette cause) ou résidant dans les *propriétés* de la matière, ce serait une hypothèse gratuite.

« Réduire toutes les causes à une seule, à Dieu, par exemple, et dire que tout ce qui n'est pas lui est phénomène, ce serait dire que tout est Dieu ou partie de Dieu... C'est faire du monde un être immense dont les parties visibles sont les organes, c'est s'embarrasser d'une hypothèse hostile à bien des vérités.

« Mais la *pluralité des forces* tenant leur existence de Dieu et la possédant *en propre*, une fois qu'elles l'ont reçue et l'exerçant d'après certaines lois, n'est pas déraisonnable, ... et il ne me répugne pas d'admettre entre Dieu et les phénomènes des agents intermédiaires appelés forces ou causes secondes... Comme nous sommes une cause, il y en a d'autres qui, comme nous, ne sont pas Dieu.

« ... La distinction des forces est le principe de la division des sciences : autant de forces réelles et séparées, autant de sciences mères.

« La force distincte est celle qui renferme des attributs n'appartenant qu'à elle et incompatibles avec d'autres attributs qui sont une force quelconque apportant nécessairement quelque chose de soi dans chacune de ses manifestations.

« Non, les forces ne sont pas des suppositions, des abstractions, mais des réalités, et les seules réalités agissantes dont les attributs peuvent être déterminés à l'aide de l'observation directe et de l'induction.

« Il y a autant de forces qu'il y a de séries de faits réductibles en une ou plusieurs qualités essentielles incompatibles avec les qualités des autres séries.

« Dieu est la cause des causes, *la force des forces*<sup>1</sup>. En les créant, il les dota de *pouvoirs* spéciaux, les soumit à des lois dont la conservation est pareillement son ouvrage. Quand il substitue son action propre à celle de ces puissances *intermédiaires*, il fait un *miracle*. » (*Discours sur la distinction des forces*, inséré dans les *Mémoires de l'Académie des sciences de Montpellier*, t. II, fasc. I, année 1854.)

On ne saurait mieux dire; donc pour nos faits spirites et surintelligents il va falloir, à leur tour, des forces également *surintelligentes*, et c'est unique-

(a) *Le Lui des Élohim* ou des forces.

ment parce que celles-ci ont été *chassées* de la science, que la science s'est vue forcée de nier tous ces faits dont l'évidence palpable trahissait une cause surintelligente.

Tout se tient, et la négation de ce dernier ordre de *forces* surintelligentes entraînerait bien vite la négation de tous les autres.

C'est ce que sentait parfaitement un médecin très-distingué de Turin (le docteur Forni), lorsque, forcé de se rendre, ainsi que les docteurs Vallauri et Bellinger, à l'évidence d'une *obsession démoniaque* fort curieuse, il en publia la relation dans le numéro 38 de la *Gazette médicale* de Turin, le 29 septembre 1850.

Dans une autre brochure sur l'*Action des esprits sur les corps*, il part de *ce fait observé* pour s'élever aux considérations les plus hautes.

« Celui qui nie les simples *obsessions*, dit-il, finira par nier toute bonne et supérieure inspiration, ces deux faits étant parfaitement corrélatifs et ne différenciant pas comme *essence* d'espèce, puisque ces deux cas *nécessitent* des esprits extra-corporels et ne diffèrent que par les qualités accidentelles de ces esprits.

« Sur cette communication nouvelle des forces spirituelles reposent et se posent :

« 1° Les phénomènes du monde sensible qui s'expliquent par la raison des forces qui le meuvent;

« 2° Toutes les catégories de phénomènes qui nécessitent autant de séries de forces gouvernantes ;

« 3° Toutes les forces mécaniques, physiques, chimiques;

« 4° Toutes les forces physiologiques, animales et végétatives;

« 5° Toutes les forces psychologiques, intelligentes et volitives;

« 6° Toutes les forces pneumatologiques, angéliques et démoniaques.

« LA NON-PERCEPTION CORPORELLE N'EST PAS UNE RAISON DE NIER, puisque nos sens ne sont qu'un mode particulier et très-limité de savoir, et puisque d'ailleurs ces forces se démontrent par leurs effets.

« Cette théorie des forces extra-corporelles éclaire les faits les plus merveilleux de l'anthropologie, de toute l'histoire humaine; elle donne la clef de tous les faits miraculeux, et, de plus, une sorte d'*ÉVIDENCE INTELLECTUELLE A BEAUCOUP DE DOGMES RÉVÉLÉS*. Ces faits admis par le sens intime de tous les peuples du monde, enseignés par toutes les religions, développés et crus par les plus illustres philosophes, sont pleinement démontrés dans leur *réalité empirique* par des faits nombreux et très-variés offerts par les sciences naturelles, et dans leur vérité *idéale* par la raison spéculative.

« C'est seulement à cette hauteur que les vérités des divers ordres commencent à s'unir, et que, par cette réunion, la physique et la spéculation commencent à constituer une science digne de ce nom.

« Par contre, de leur séparation actuelle naissent la *pauvreté* et la *sécheresse* présentes. La théologie isolée et réduite à vivre de languissantes répétitions est devenue stérile et fastidieuse, et se perd en sophistique et en vapeur. Faute d'elle, à son tour, la physique manque d'une base vive et



interne qui puisse réunir ses admirables *effets* en faisceau et sous une formule commune.

« Heureusement, tout le monde le pressent, et nous voyons poindre l'aurore d'un nouveau jour, QU'IL N'EST PLUS AU POUVOIR DE PERSONNE DE RETARDER. »

Hors de cette division du docteur Forni, rien ne s'explique; avec elle tout se comprend.

Nous l'adoptons en tout. Seulement, au lieu de dire comme lui que « les miracles ne sont que les actions *naturelles* des causes secondes, » nous distinguerions et nous dirions que les phénomènes normaux et réguliers sont l'ordre *légal* de ces forces, tandis que le miracle en est l'ordre exceptionnel et illégal.

## § IV

Des éléments et de leur culte. — Grande méprise. — Les interventions anormales des *recteurs* confondues avec la matière élémentaire dont ils disposent. — Le Jupiter de Dodone et le prince du monde, de saint Paul. — Les *cosmo-cratores* ou puissances cosmiques du grand apôtre, et les *dieux-éléments* des païens. — Jupiter, Pluton, Neptune et Rhéa régissant les quatre grandes divisions du *cosmos*. — Les quatre éléments *principaux*.

Ceci nous ramène à la question des éléments; quand nous nous croyons le droit de ridiculiser les Anciens pour l'adoration de leurs *quatre* éléments, pendant que nous en connaissons aujourd'hui *soixante-sept*, nous ne savons encore ce que nous faisons. Nous oublions que nos soixante-sept éléments ne se composent que de corps simples, tandis que les Anciens n'entendaient par ce mot, suivant l'admirable définition de Platon, que « *ce qui compose et décompose les corps composés.* »

Par là, par cette admirable distinction, la cosmolâtrie des corps élémentaires et *passifs* se trouve métamorphosée en celle des éléments ou principes *actifs* qui influencent et *affectent* tous les corps, variété qui touche de près à une parfaite opposition.

Quant à la formule nette de cette distinction, les Anciens la négligeaient et se contentaient de ranger les uns et les autres sous ces quatre grandes divisions principales qui les renfermaient tous : « le *feu*, l'*air*, la *terre* et l'*eau*. »

Tout cela pourra sembler subtil et téméraire, et nous en conviendrons sans peine.

Mais rappelons-nous maintenant l'importante leçon donnée par l'apôtre saint Paul aux Éphésiens : « Ce n'est pas contre la chair et le sang qu'il nous faut lutter et combattre, c'est contre les *princes* et les *puissances*, c'est contre les *recteurs* ténébreux de ce monde (ou contre les recteurs de ce monde ténébreux, *rectores mundi tenebrarum harum*), contre les malices spirituelles répandues dans les *airs* ou dans le monde invisible; *spiritualia nequitie in cœlestibus*<sup>1</sup>. »

Nous ne croyons pas qu'on puisse exposer plus clairement la doctrine des *génies* cosmologiques et régisseurs. Tous leurs titres y sont : COSMOGRATOIRES, PORTEURS DU MONDE, comme dit Bossuet; *mundi tenentes*, ou *tenants du monde*, comme dit Tertullien; *mundi dominos*, ou les *dominations*, comme disent la plupart des commentateurs, et Cornelius avec eux.

Qu'est-ce à dire? S'il était vrai qu'il n'y eût d'autres recteurs que ceux dont parle ici l'Apôtre, comment pourrions-nous jamais résister à de telles *dominations*? Comment pourrait marcher un monde régi par de si perfides conducteurs? Hélas! ce serait, ou plutôt c'est bien là certainement le secret et la clef de ses désordres et de nos misères. Ne l'oublions pas; jusqu'à l'Incarnation « le monde entier était sous l'empire du méchant, *totus in maligno*, dit saint Jean. » C'était là son prince, et prince d'autant plus légal et absolu que ses sujets marchaient plus servilement dans ses voies.

Foudroyé, mais pas encore interdit, son juge, tout en relevant ses sujets de leur *serment de fidélité*, ne lui avait enlevé cependant ni son domaine physique, ni ce funeste titre de « prince et d'esprit de ce monde. » Il ne l'avait pas enlevé davantage, suivant les expressions de saint Paul, aux « recteurs de ce monde de ténèbres; » et que faut-il entendre par ce monde, si ce n'est cette atmosphère impure, cet air corrompu au-dessus duquel nous devons et nous pouvons nous élever sur les ailes de l'espérance et de la foi?

<sup>1</sup>. *Épître aux Éphés.*, ch. VI, v. 12.

Ces recteurs nous ramènent logiquement à leur *prince*, qui se trouve être précisément ce *Jupiter-monde* de Dodone, à propos duquel M. Maury se demande comment ce dieu et tous ces mystères peuvent se retrouver encore chez nos populations sauvages qui n'ont jamais eu avec les peuples de l'antiquité la moindre relation. Il a raison de s'étonner, mais qu'il veuille donc bien rapprocher ce *Jupiter Mundus* de Dodone du *puissant prince de ce monde*<sup>1</sup>, *principe des voies du Seigneur* et *puissance incomparable sur la terre*<sup>2</sup>, en un mot, de ce *porte-lumière foudroyé par son père*<sup>3</sup>, et il aura, à l'instant même et dans le même ordre, non-seulement son *Jupiter-monde* de Dodone, mais son *Jupiter Æther* ou *Diespiter* des Grecs, son *Dyaush-piter* du panthéon indien<sup>4</sup>, son *Jupiter irrésistible* et *premier-né* des Aryas<sup>5</sup>, son *Eosphore* des Grecs, que toute la fable lui a montré foudroyé par son père *Chronos* ou l'éternel, en un mot, ce *Jupiter* d'Eschyle que nous avons entendu nous dire, comme celui de Job, de *si grandes choses* (*magna loquens*) sur son renvoi futur et définitif par le fils de la femme<sup>6</sup>.

Poursuivons; voilà bien le *dieu de l'air*, adoré à Dodone comme le dieu de la nature universelle, ce qui ne l'empêchait pas, comme le remarque M. Guignault, et comme nous l'avons déjà dit, de réunir *trois* autres empires à celui de l'air, son empire principal. Dieu collectif avant tout, nous l'avons vu se diviser en *Jupiter aérien*, *fulgural*, *infernale* et *marin*; ou plutôt, dominer en maître sur ces quatre éléments de l'*air*, du *feu*, de la *terre* et des *eaux*. Nous l'avons vu, tout en se réservant l'*air*, déléguer sa puissance sur le feu à Héphestos-Vul-

1. Saint Paul, *Éphés.*, II, v. 2 : « Vous étiez sous la domination de la puissance appelée *prince de cet air*, *princeps aeris hujus*. »

2. « Principium viarum Domini; non est alia potestas quæ comparetur ei. » (Job, xviii).

3. « J'ai vu Satan tombant comme un éclair, *deorsum fluens*. » (Luc, x, 18).

4. Creuzer, *Religions*, t. I, p. 53.

5. Id., p. 87.

6. Voir tome I de ce *Mém.*, p. 375.

cain; sur la mer, à Poseidon-Neptune; et, pour la terre infernale, à Pluton-Aidoneus ou Dionysius Chthonius.

Rapprochons maintenant les cosmocrateurs païens des cosmocrateurs bibliques.

Ne pourrions-nous pas retrouver l'action, ou, pour parler comme Grove, l'influence *affective* et *spirituelle* de quelque *Héphaistos* incompris dans ces « flammes de feu, *flammas ignis*<sup>1</sup>, » dans ces « feux dévorants qui sortent des entrailles de la terre pour consumer les Dathan et les Coré<sup>2</sup>, dans « ces tonnerres vengeurs de Job, qui partiront et qui diront, en revenant : Nous voici<sup>3</sup> »

Qui donc pourra nous empêcher de reconnaître l'*influence affective* de quelque Poseidon-Neptune dans le Léviathan de Job, « qui domine sur la mer<sup>4</sup>, sur les Syrènes du prophète et sur les esprits immondes qui font leur résidence sur les ondes <sup>5</sup>? »

Et quant au *Jupiter infernal et chthonien*, il faudrait s'avouer volontairement soi-même pour méconnaître sa présence dans « ce prince de l'adès, de la géhenne et de la mort, » dont le Dieu d'Israël va ravir les clefs au plus profond de ces enfers qu'Aristote et Pythagore définissent d'un commun accord « le cœur de Jupiter, *cor Jovis*. »

Qu'on ne s'y trompe pas ! pour peu que le grand physicien soit dans le vrai, et pour peu que les éloges qu'on lui donne soient sincères, nous ne voyons aucune possibilité d'échapper au fond de ces conséquences. Que l'on supprime tant que l'on voudra les noms insignifiants de la fable, et tout le *détail* biologique des puissances qu'ils représentent, on n'en restera pas moins avec d'autres *puissances* spirituelles, effectuant, dominant et régissant tous ces effets phénoménaux que nous prenions pour elles.

1. Isaïe, ch. xxix, v. 6. « *Flammæ devorantes*. »

2. *Nombres*, ch. xxvi, v. 40.

3. Job, ch. xxxviii, v. 35.

4. Ibid.

5. « *Immundi spiritus aquis incumbunt*. »

Ainsi, d'après ce système, bien loin de pouvoir accuser les païens d'avoir personnifié tous ces effets physiques, ce sera nous, au contraire, qui aurons matérialisé toutes les *puissances invisibles*, auteurs de ces effets.

La méprise était bien grave et sa constatation devient bien nécessaire.

Rapprochons ensuite de ces quatre identifications principales toute l'histoire catholique, qui n'a jamais cessé d'exorciser et de reprendre, une à une, les montagnes, les forêts, les fontaines, toutes les parties de la nature, en un mot, tous ces domaines *engagés* à l'époque de la grande et première révolution spirituelle, mais rentrés, à celle de la restauration chrétienne, au trésor général et divin de leur Créateur et de leur vrai maître<sup>1</sup>.

Depuis cette grande heure de justice et de salut, dix-neuf siècles se sont écoulés tout à l'heure, et la dépossession continue. Sa marche est lente, et bien que le Crucifié divin ne soit monté sur la croix que pour expolier les *principautés* et les *puissances*<sup>2</sup>, que pour *purger l'air*<sup>3</sup> et le monde représenté dans ses quatre éléments par les quatre branches de la croix<sup>4</sup>, il n'en est pas moins certain que, si l'usurpateur est *jugé*, si les clefs de la mort lui sont *ravies* et l'ancien pacte *déchiré*<sup>5</sup>, l'exorcisme cosmologique n'est guère plus avancé que celui des âmes et des cœurs et que, sur ce point comme sur les autres, la rentrée au trésor légitime, effectuée avec peine et lourdeur, reste toujours incomplète.

Chrétien de nom depuis des siècles, le monde reste païen en fait et en esprit.

Est-ce à dire pour cela que l'Église catholique va, comme

1. Voir tous les exorcismes du samedi saint, du sel, de l'eau, du feu, etc.

2. « Ut exspoliaret potestates et principatus. » (Voir l'office du vendredi saint.)

3. Ibid.

4. Au Louvre, on voit encore aujourd'hui une figure de Christ entre les quatre éléments.

5. L'Écriture se sert ici de l'expression de *chirographe*, c'est-à-dire écrit avec la main.

les mauvais kabbalistes et le comte de Gabalis, multiplier à tel point, autour de nous, le nombre des Sylphes, des Dryades ou des Titons, que la nature aura *horreur du vide spirituel*? Serons-nous obligés de voir, dans chaque brin d'herbe qui pousse ou dans chaque vermisseau qui se remue, l'action d'un génie ou d'un férouer? A Dieu ne plaise! et c'est le savant Vossius qui cette fois va nous aider à bien établir la distinction entre les deux opinions, chrétienne et païenne, sur la cosmolatrie.

« Quoique saint Augustin, dit-il, ait avancé quelque part qu'à chaque chose visible de ce monde était préposée une vertu angélique, il faut bien se garder d'entendre cela des *individus*, mais des *espèces entières*, dont chacune en effet a son ange particulier. Saint Augustin est d'accord sur ce point avec *tous* les philosophes. Voici maintenant en quoi ils diffèrent : c'est que, pour saint Augustin, ces *esprits* sont séparés des objets et ne doivent jamais être invoqués par nous, tandis que pour les philosophes ce sont des dieux inamovibles et honorés comme tels par les moindres nations<sup>1</sup>. »

Pour la philosophie moderne, ce ne sont là ni des esprits, ni des dieux; mais cette philosophie peut voir maintenant combien elle comprend peu tout l'ancien système cosmolatricque des anciens, lorsqu'elle en fait l'adoration des *corps* élémentaires tels qu'elle les entend aujourd'hui, tandis que, Platon et Aristote ne cessent de nous le répéter, ils n'entendaient par *στοιχεῖα* que les *principes incorporels* préposés à chacune des *quatre grandes divisions* de notre monde cosmique.

Pour la nature comme pour les individus, il y a donc aussi deux armées, deux cités; celle des recteurs de *lumière*, fidèles ou réintégrés, et celle des recteurs ténébreux (*rectores tenebrarum harum*), *porteurs et tenants du monde*, *cosmocrates* primitifs ou usurpateurs, que l'Église interdit et débusque

1. Vossius, *Théol. civ.*, l. VII.

partout où elle les trouve, et contre lesquels, dit l'Apôtre, il nous faut lutter constamment.

Nous avons peine à comprendre pourquoi le *tabernacle cosmique* élevé par Moïse dans le désert avait une forme *carrée*, forme qui amusait tant, il y a peu d'années, M. Letronne, parce qu'il y voyait une image de la terre, tandis qu'elle représentait uniquement ce que représentent les quatre faces des pyramides, des obélisques, des colonnes que Josèphe nous dit avoir été élevées dans le temple de Tyr aux *quatre éléments*, et placées sur des piédestaux dont les quatre angles regardaient les *quatre points cardinaux*<sup>1</sup>. Nous ajouterons à notre tour que les génies de ces quatre éléments étaient supposés résider dans l'espace; et la meilleure preuve qu'il ne s'agissait dans ces quatre points cardinaux que d'une résidence sidérale désignée par eux, c'est que Josèphe ajoute que « ces angles de piédestaux portaient également les quatre figures du Zodiaque, qui représentent la même orientation<sup>2</sup>. »

C'était donc à quatre points cardinaux *invisibles* et sidéraux que toutes ces constructions se rapportaient. La Bible ne les comprenait pas autrement lorsqu'elle disait : « C'est du *nord* et du *couchant* que descendent tous les maux sur la terre; c'est de l'*orient*, au contraire, que nous attendons tous les biens... » « Voilà pourquoi, dit saint Ambroise, nous maudissons l'aiglon et que dans le baptême nous commençons par nous tourner vers l'occident (sidéral), pour mieux renoncer à celui qui l'habite; après quoi, nous tournant vers l'orient<sup>3</sup>,... etc. »

Nous comprenons aussi pourquoi, dans les temples égyptiens comme dans ceux des Hébreux, au rapport de saint Clément d'Alexandrie, un immense rideau, supporté par cinq colonnes, séparait le tabernacle, dans lequel les prêtres

1. Josèphe, *Antiq.*, l. VIII, ch. xxii.

2. Ibid.

3. Saint Ambroise, *sur Amos*, ch. vi.

seuls avaient le droit d'entrer, des autres parties de l'édifice. Ce rideau représentait, par la distinction de ses quatre couleurs, les quatre éléments *principaux*, *πρωτων*, et signifiait la connaissance de Dieu que les cinq sens de l'homme peuvent lui procurer par l'entremise des quatre éléments, révélation bien différente de celle que l'on obtenait de l'autre côté du voile par la consultation de l'oracle<sup>1</sup>.

Tout ceci, comme on le voit, ressemblait encore parfaitement aux quatre *premiers* éléments figurés dans les grottes de Zo-roastre et dans toutes celles des brahmanes, aux cypres à quatre faces que M. Layard nous prouvait dernièrement destinés à représenter, ainsi que les quatre faces des obélisques, les quatre points cardinaux des quatre *premiers* éléments<sup>2</sup>.

Or, partout, le culte païen des quatre éléments *principaux*, au lieu de s'adresser aux recteurs de lumière, comme le faisait la Bible, s'est toujours adressé aux recteurs usurpateurs, intelligents et ténébreux de saint Paul; ce sont eux qui sont encore désignés par les quatre lettres *A, I, A, T*, gravées sur les anneaux de nos francs-maçons modernes, et la science actuelle, qui les a confondus avec ses soixante-sept éléments *corporels*, comme elle confondait tout à l'heure le signe quadrangulaire, forme des quatre points sidéraux, avec la forme du globe terrestre, la science actuelle, disons-nous, a besoin de refaire toute son éducation cosmopneumatologique avant de nous parler de « l'adoration absurde des quatre éléments. » Il en est de ce chiffre 4 comme du chiffre 7 appliqué aux planètes, et qui ne regardait que les sept forces *principales* des planètes que M. Babinet nous a déjà réduites, malgré leurs soixante-treize *recrues*, à SEPT PLANÈTES PRINCIPALES...

Ces deux questions et ces deux erreurs sont absolument identiques.

1. *Strom.*, l. V, § 6. « Natura elementorum obtinet revelationem Dei. »

2. Voir, sur la même théorie, « les Zends, » t. II, p. 228, et Plutarque, *de Isid.*, rapprochés par M. Layard, *Acad. des inscr.*, 1854, t. XV.



## § V

Faux spiritualisme moderne. — Puissances magiques et naturelles de MM. Creuzer et Guignault. — *Magie naturelle* de Görres et des Allemands. — Leurs forces élémentaires et *devineresses* de la nature. — *Haute magie naturelle* de M. Éliphas Lévy. — Inintelligence ordinaire et surintelligence exceptionnelle des éléments.

Nous n'en sommes donc plus à ce bon temps de facile exégèse, où cet excellent Leclerc imprimait, aux grands applaudissements de nos pères, que Pluton n'était autre chose « qu'un *certain Aidonée* ou Adès, roi d'Épire, qui vivait au siècle de Thésée, et qui, s'étant avisé de creuser très-profondément la terre, s'était acquis, dans cet exercice, le surnom de Pluton, le verbe *πλύτω* signifiant *je creuse*.

Et Bergier de renchérir sur une pareille idée et de nous dire : « Tous ces héros descendant aux enfers, comme Pluton ou le Jupiter infernal, doivent s'entendre de torrents se précipitant dans des gouffres. »

Quant à Poseidon-Neptune, de *πος*, seigneur, et *ἑιδιον*, humide (l'étymologie est juste), Bergier, trouvant que l'abbé Bannier avait tort d'en faire un *amiral*, dans un temps où il n'y avait pas un *bateau*, trouve plus simple d'en faire un *promontoire*<sup>4</sup>. C'est ce qu'on appelait naturaliser la théologie païenne. Malheureusement l'abbé Bergier n'a pas pu voir où le conduisait ce beau système. On ne joue pas plus impunément avec les théologies païennes qu'avec la nôtre.

Mais laissons donc là ces temps et leurs pauvretés philosophiques. Un siècle nous en sépare. Il semblerait aujourd'hui que l'on voudrait transiger. A défaut de la vérité (l'admission du merveilleux), nous cherchons une espèce de *mezzo termine* qui légitime nos dédains pour le grossier matérialisme de la veille, et notre admiration pour une sorte de supernaturalisme

4. *Des Dieux*, l. CCXIX.

physique et suffisamment naturalisé. C'est le système des *intuitions* animiques, des *extases* purement *psychologiques*, des révélations et des *divinations naturelles*, des forces élémentaires et magi-magnétiques de la nature, etc., etc., système infiniment plus séduisant de prime abord, infiniment plus commode que tous les autres en raison de son élasticité, mais dont le moindre inconvénient est de se dissiper comme une bulle de savon devant le plus léger effort d'attention.

Écoutons bien Creuzer : « Ces croyances primitives,... nous sommes portés à les considérer comme une *espèce* de magisme, comme un *paganisme psychique*, c'est-à-dire comme une *déification des puissances*, spiritualisation qui mettait les païens dans une étroite communauté avec ces puissances<sup>1</sup>. »

Nous ne connaissons pas de phrase qui peigne mieux que celle-ci *l'état actuel de la science*, pour nous servir de l'expression consacrée; pesez bien les mots. Voici une espèce de magisme qui n'est pas de la magie, une psychologie déifiante, une spiritualisation complète, gratuite, qui cependant amène une étroite communauté avec des puissances que l'on dit *matérielles* !

Nous renoncerions à comprendre, si M. Guignault, l'habile commentateur, ne se mêlait pas de la partie. « L'homme, dit-il, prend alors dans son âme l'idée de la divinité pour la transporter au monde extérieur. » Nous conduisant ensuite dans ces grottes profondes où Zoroastre et les Hindous représentaient les quatre éléments, M. Guignault nous montre « la nature *révélant tout* à l'homme *du sein de ses profondeurs*, car, dit-il, si la divination dérive de l'ignorance de l'homme et de sa faiblesse, sa source la plus profonde *peut-être* est cette merveilleuse disposition de notre esprit, développée par M. Creuzer, et à propos de laquelle Meiners observe *fort bien* que toute divination est naturelle à son origine<sup>2</sup>... »

1. Livre IX, p. 850.

2. Notes sur l'introduction de Creuzer.

On en est donc prévenu; voici maintenant la tendance générale : l'enthousiasme involontaire, l'imagination et ses puissances, la spontanéité de la conscience, on ne sait quelle *disposition merveilleuse* et intuitive de l'âme, etc., etc., l'homme, si positif tout à l'heure, va *transporter* toutes ces richesses spirituelles au *monde extérieur* qui va les lui rembourser immédiatement en révélations et en *divinations* parfaitement *naturelles* !

Allons, décidément l'homme croit encore un peu au merveilleux. C'est seulement le merveilleux réel, le merveilleux des *esprits*, dont il ne veut à aucun prix, et s'il pouvait l'obtenir sans eux, tout serait sauvé. Pour arriver là, vous verrez qu'il n'y a rien que l'on n'invente, et l'on battra la langue et les idées jusqu'à ce qu'il en sorte quelque bienheureuse combinaison de voyelles et de consonnes qui approche de ce résultat tant désiré, d'un surnaturel très-naturel et d'un merveilleux très-ordinaire.

Quand le rationalisme aura obtenu cette merveille (et sans les tables parlantes qui sont venues éclairer la question magnétique, il y touchait), il pourra se délivrer de tout autre souci et se reposer bien à l'aise sur la frontière qui sépare les deux mondes.

Qu'ils comprennent donc peu la gravité de l'erreur qu'ils fomentent, ces auteurs catholiques qui ne craignent pas de confondre ce qu'ils appellent les forces *magnétiques naturelles* avec les forces vraiment magiques de la Bible et de l'histoire, et que ceux-là comprennent encore moins, qui répandent à pleines mains et recommandent à l'admiration des lecteurs catholiques les ouvrages qui renferment et développent toutes ces belles théories !

Le nom de Görres revient encore une fois sous notre plume, et quoiqu'il nous en coûte de ranger parmi les écrivains dangereux une des gloires du catholicisme moderne, nous ne devons pas hésiter.

En publiant sa *Mystique*, Görres n'avait qu'un but, celui

de ramener la foi publique à tous les ordres surnaturels, et, bien que son vaste et impatient génie ne lui ait pas permis une seule fois d'employer la froide méthode scientifique et d'asseoir sur une base logique aucun des intéressants récits qui s'amoncellent sous sa plume, on n'en subit pas moins en le lisant toute l'autorité d'un grand maître qui n'a pas le temps de discuter, tant son vol est rapide, et tant le besoin d'expliquer l'emporte chez lui sur le besoin de démontrer.

Hélas! ce besoin d'expliquer lui a masqué le danger qu'il courait en abandonnant la grande voie si largement et si sûrement tracée jusqu'à lui, pour s'aventurer, avec l'espoir d'arriver plus vite et plus haut, dans les mille sentiers inconnus de la forêt.

Aussi qu'en est-il résulté? Görres s'est suicidé lui-même, et son quatrième volume sur la magie naturelle anéantira toujours, aux yeux de tout esprit juste, les quatre autres volumes sur les miracles et la magie surnaturelle.

Mais expliquons-nous bien, et répétons encore une fois ce que nous avons dit à satiété dans notre premier mémoire.

Oui, il y a dans chacun de nous des forces que nous pouvons appeler magnétiques, forces de sympathie et d'antipathie, forces occultes, dynamiques, nerveuses, instinctives, qui, toutes biologiques dans leur essence, s'associent néanmoins et se confondent avec les forces intellectuelles et morales auxquelles elles servent alors de véhicule et d'appui. En niant ces forces, que l'antiquité appelait « char et véhicule de l'âme, » nous nous nierions nous-mêmes, puisqu'elles sont les puissances sensibles de notre âme. Ces puissances ont donc aussi leurs phénomènes physiologiques, nerveux, extatiques, somnambuliques même, et néanmoins parfaitement naturels.

Mais vouloir, comme Görres, douer ces puissances instinctives et aveugles d'un pouvoir de *divination* très-réel, et par conséquent d'une *surintelligence* qu'elles n'ont jamais possédée, déclarer que les pythonisses et les devins sont les prophètes

de la *nature*<sup>1</sup>, que leur état constitue la transition entre le ciel et l'enfer<sup>2</sup>,... que cette *magie naturelle* est une survivance de l'état primitif<sup>3</sup>, etc., c'est ouvrir la porte à deux battants à toutes les folles théories philosophiques que nous venons de mentionner, et qui, toutes, ont pour point de départ ce désir et cette conclusion : que le surnaturel naturel suffit à faire bonne justice de tout le surnaturel surnaturel.

Ne faussons pas les termes ; qui dit magie dit et dira toujours « assistance de causes occultes et extra-naturelles, c'est-à-dire supérieures à la nature ; » donc l'expression de *magie naturelle* renfermera toujours contradiction dans les termes.

Aussi, voyez les conséquences. Pour Görres et pour toute son école, ce ne seront plus seulement les psyllés, les sorciers, les *guérisseurs*, etc., qui deviendront des puissances naturelles, mais toutes les pythonisses, ces mêmes pythonisses que les saintes Écritures définissent si clairement en disant qu'elles ont un esprit de Python<sup>4</sup> ; ce seront encore tous les initiés antiques et modernes, une très-grande partie de nos sorciers condamnés, « quoiqu'ils n'eussent fait qu'obéir à *cet espiègle* que chacun de nous porte en soi<sup>5</sup> ; » ce seront tous les possesseurs de *seconde vue*, et, qui le croirait ? jusqu'aux vampires eux-mêmes, ce phénomène n'étant dû *qu'à* « une suite de *réactions vitales* des forces physiques et plastiques d'un ordre inférieur. » Il est vrai que Görres s'étonne lui-même de son explication, « la violence de ces réactions chez des moribonds exténués qui, après leur mort, redeviennent instan-

1. *Mystique*, t. III, p. 33.

2. *Ibid.*, p. 34.

3. *Ibid.*, p. 440.

4. Si elles ne l'avaient pas eu, s'il n'y avait eu là que de pauvres extatiques obéissant à une force élémentaire, le Deutéronome ne les aurait pas punies de mort.

5. Tome V, p. 365. Il ne s'agit que de s'entendre sur la nature de cet *espiègle*, de savoir surtout s'il est à nous ou à un autre, et si, quand l'exorciste le mettait à la porte, il nous fallait le réclamer comme notre bien.

tanément pleins de vie , lui paraissant *inexplicable* <sup>1.</sup> »

Görres, on le voit, n'a pas réellement étudié ces questions, pas plus que celle de Priscille et de Montan, car il n'eût pas attribué leurs prestiges à « l'esprit de la nature qui se réveillait de son sommeil au milieu de ce *printemps surnaturel* <sup>2.</sup> »

Non pas qu'il n'ait raison d'assimiler l'état extatique de cette prétendue épouse du Saint-Esprit avec celui de nos somnambules magnétiques, car l'identité est parfaite, et M. l'abbé Gence l'a mise dans un jour évident. Mais ce dernier n'a pas tiré de ce rapprochement les mêmes conclusions que Görres, qui, du reste, est assez mal inspiré en en appelant au jugement de Tertullien; car, assurément, si le grand docteur, au lieu de voir dans cette prophétesse le *vase du Saint-Esprit*, eût partagé l'opinion de M. Gence, il n'eût pas sacrifié l'autorité de l'Église à l'*esprit de la nature*, et ne serait jamais tombé. Grande leçon pour tous nos lévites exposés à un égal et double danger, celui de méconnaître et par conséquent de laisser passer leur ennemi, et celui de lui décerner tous les honneurs dus au seul Esprit-Saint.

De ces forces élémentaires, organiques et *devineresses* de l'humanité, il n'y avait qu'un pas aux forces élémentaires et prophétiques de la nature inorganique, et Görres le franchit sans hésitation. Sans hésitation, il épouse toutes les *billevesées*, c'est le mot, de la voyante de Prévorst, attribuant à chaque plante, à chaque métal, à chaque caillou la propriété d'amener chez les sujets magnétiques ou magnétisés les facultés merveilleuses de la seconde vue, de la divination, des communications spirituelles, etc., prenant ainsi les effets et les instruments pour les causes et les dispositions *adjuvantes* ou jouées par les Esprits et secondairement imaginées pour la vraie *raison* du phénomène. Si Görres eût bien réfléchi à l'endémicité topographique de ces causes spirituelles sur les mon-

1. Tome I, p. 250. Nous reprendrons cette question du *Vampirisme* au chapitre *Nécolâtrie*.

2. Tome I, p. 26.

tagnes du Voralberg, endémicité qui, au dire du D<sup>r</sup> Kerner, affectait jusqu'aux bestiaux et en faisait des espèces de corybantes, il n'eût pas eu besoin de chercher dans la constitution *magnético-électrique* de cette voyante, et dans celle de ces bestiaux, la raison d'effets communs à l'une et aux autres. Ce n'était pas parce qu'on avait fait quelques *passes* devant elle, ou parce que sa santé était dérangée, que M<sup>me</sup> H... voyait et entendait les esprits; c'était l'inverse, et, comme chez les jeunes filles de Morzine, sa santé n'était dérangée qu'en raison de l'épidémie régnante; et la meilleure preuve de toutes, c'est que dans la cuisine les saladiers et les casseroles, dont certes *la santé n'était pas dérangée*, suivant l'exemple et de la maîtresse et des bestiaux, dansaient comme eux et se livraient *sans se casser* à mille espiègleries<sup>1</sup>.

Quant à « ces propriétés de plantes magiques, » Görres eût bien dû se rappeler toutes les expériences théologiques sur la *mandragore*, qui n'agissait que sur les sorciers *confirmés*, ou sur la *poudre de Digby*, qui, simple vitriol calciné, avait au xvi<sup>e</sup> siècle guéri comme par enchantement des milliers de blessures, mais qui n'opérait plus rien dès qu'on l'achetait chez un pharmacien ordinaire. Il eût dû se rappeler pour le moins ce qu'il nous raconte lui-même du fameux *coca* des Andes péruviennes, plante magique s'il en fut jamais, apportée jadis aux Indiens par le prêtre-roi Titicoca. L'usage en est encore général aujourd'hui, et celui qui le mâche comme l'opium voit décupler toutes ses jouissances et toutes ses forces jusqu'à ce que mort s'ensuive. Aussi, les gouvernements espagnols ont-ils souvent essayé d'interdire entièrement la culture de cette plante. Ils ont fait mieux encore, et la cédule de 1560 l'a livrée à l'expérience des hommes les plus savants. Mais il paraît que ceux-ci n'y ont absolument rien découvert, car ils se sont contentés de la proscrire dans les mêmes termes que le second concile de Lima, c'est-à-dire comme « idolâ-

1. Voir « *la Voyante de Prévost* » (introduction).

trique et magique, ne possédant aucune vertu véritable et ne fortifiant *que par une vertu du démon*<sup>1</sup>. »

Nous avons vu, dans une de nos dernières notes, qu'il en était de même de toutes les substances et de tous les onguents employés pour le sabbat. On veut absolument en faire des substances intoxicantes à la manière du *haschich*, de l'*opium* ou du *chloroforme*: mais tous les expérimentateurs sont maintenant d'accord sur ce point, que ces derniers narcotiques ne font jamais naître que des hallucinations *sans suite et sans portée*, n'ayant rien de commun avec les phénomènes de l'ascèse magico-magnétique.

Ce sont ces malheureuses théories mesmériques qui ont séduit Görres et une infinité d'esprits distingués; ce sont ces vieilles doctrines de la double polarité dynamique, de l'influence astrale et planétaire, de l'aimantation nerveuse, de l'influence des célèbres baquets, dans la composition desquels la limaille de fer et le verre pilé jouaient exactement le même rôle que la juxtaposition des *petits doigts*, aux premiers jours de nos tables tournantes. Beaux jours évanouis à jamais avec toutes les théories qu'ils virent naître, sur les tréteaux comme à l'Académie! filles cadettes des théories mesmériques, nous les avons vues périr comme leurs mères, sans que Görres malheureusement ait pu profiter de cette grande et dernière leçon.

Il n'était malheureusement pas seul, et, dans la même ligne, nous avons vu dernièrement le célèbre docteur Sepp, professeur d'histoire à l'Université de Munich, manifester les mêmes *faiblesses* pour la nature et les constellations *prophétesses*, pour les « oracles naturels dans lesquels, dit-il, ces somnambules d'un autre âge s'élevaient, par le *magnétisme animal*, au-dessus du temps et de l'espace pour entrevoir l'avenir, ainsi de Delphes, par exemple. » *Ce saint siège* du monde hellénique est représenté par le D<sup>r</sup> Bavarois comme

1. Görres, t. IV, p. 37.



un *avant-coureur*, préparateur des Évangiles, imposant des pénitences, distribuant des indulgences, réalisant le beau idéal de la magie blanche, avec cette légère restriction toutefois, qu'on voyait parfois les innocentes pythonisses « finir par une exaltation telle, qu'elles se ruaient sur les assistants, les mettaient en fuite, et mouraient elles-mêmes dans d'abominables convulsions<sup>1</sup>. »

Ce jour-là, apparemment, l'*esprit de la nature* s'était mal réveillé, et le *printemps* de Görres faisait place à l'*hiver*.

Enfin, de même que Görres n'avait pas craint de métamorphoser la très-énergumène Priscille en somnambule très-naturelle, le D<sup>r</sup> Sepp comprend dans ce dernier cadre la servante de Philippes, du sein de laquelle cependant l'apôtre saint Paul chassa instantanément l'esprit de Python qui, par sa retraite soudaine et très-intelligente, montra bien qu'il n'avait rien de commun avec les forces inorganiques et *aveugles* de la nature.

Nous verrons plus loin que le célèbre Dollinger tombe dans la même méprise à propos des Sibylles, et, comme tous les autres, tient à faire d'un phénomène d'origine extrinsèque et pneumatique un phénomène d'origine intrinsèque et psychologique.

Donc, lorsque l'exorcisme avait délivré les pythonisses, il devait manquer à celles-ci une *pièce essentielle* de leur constitution animique et physique. Comment se faisait-il donc qu'elles se trouvassent si bien de cette libération?

Réponse, s'il vous plaît, à cet unique argument.

Il est vraiment déplorable que l'élite de nos historiens catholiques se méprenne à ce point là, non-seulement sur ces oracles païens qui, selon l'expression de M. Littré, « ont gouverné la terre, » mais encore sur des phénomènes auxquels la Bible n'attache la plus grande et la plus religieuse gravité que parce qu'ils finiront par devenir, qu'on le sache bien, le plus grand de tous les dangers de ce bas monde.

<sup>1</sup>. *Das Heidenthum*, p. 38.

Il ne faut pas se le dissimuler, en effet, toutes ces forces élémentaires et naturelles de la magie blanche vont nous conduire comme par la main à toutes les rêveries d'une cabale en voie de renaissance et, disons-le, mille fois plus absurde que celle des rabbins ou d'Agrippa, en ce que ces dernières au moins n'étaient jamais séparées de ce qui faisait leur essence, c'est-à-dire les esprits.

Et si nous en doutons, et que nous en ayons la patience, lisons les deux volumes déjà cités, et publiés, ces dernières années, sous le pseudonyme *Éliphas Lévy*, sous le titre de « *Dogme et rituel de la haute magie*. »

Ces deux volumes, illustrés de toutes les images du grimoire et de tout l'argot des adeptes, n'ont d'autre but, nous dit-on, que de rationaliser et d'anéantir l'*occultisme* en en faisant toucher au doigt les secrets *naturels*.

Le début, on va le voir, ne laisse pas que de bien exposer la vérité, et ne saurait être déplacé dans un chapitre sur la cosmolatrie antique. « Partout, dit notre auteur, sur les ruines sacrées de Thèbes et de Ninive, dans les pages sacrées des *Védas*, dans les emblèmes alchimiques, dans les cérémonies de réception de toutes les sociétés mystiques, partout, une doctrine occulte et soigneusement cachée, nourrice et marraine de toutes les religions<sup>1</sup>, levier secret de toutes les forces intellectuelles, se montre *reine absolue de la société*,... et reste science omnipotente, depuis Zoroastre jusqu'à Manès, depuis Orphée jusqu'à Apollonius, jusqu'à ce que, foudroyée par le christianisme, on entende partout ce cri : « Les magiciens au feu. »

« ... Oui, il existe un *secret formidable*, dont la révélation a déjà renversé tout un monde... Toutes les religions en sont sorties et y retournent, toutes les associations maçonniques lui doivent leurs secrets et leurs symboles, car,... ne l'oublions pas, la Révolution française est fille du Grand-Orient Johan-

1. Excepté une.

nite et de la cendre des Templiers... Oui, le nœud terrible du drame de 93 est encore caché dans le sanctuaire le plus occulte des sociétés secrètes... Mais la foule n'y comprit rien,... et le grand arcane resta plus inconnu que jamais<sup>1</sup>... »

Oui, c'était bien la magie qui avait amené la révolution, amené la *renaissance*, et voici que les sociétés maçonniques ne savent plus la haute raison de leurs symboles; le compas du G. A. et l'équerre de Salomon (triangle renversé des adeptes et de nos tables) ne sont pour eux que le niveau *civil* de l'inintelligent jacobin, niveau matériel et grossier réalisé par un triangle d'acier...

Mais enfin, du moment où, comme M. Éliphas Lévy, on écarte le *diable*, en quoi peut donc consister cet agent formidable? Le voici :

« Le grand élément *occulte*, c'est le gaz azote (ou le gaz de mort) des physiciens. Placé dans les livres des cabalistes sur un piédestal de sel et de soufre, il a pour *caducée* un *phallus*, pour emblème le *trident*, pour armes une simple *fourche*, et pour tête, celle du *bouc* de *Mendès*. C'est le *baphomet* des Templiers, le bouc du sabbat et le Verbe créé des gnostiques; c'est le grand esprit astral; c'est l'âme de la terre et du monde... »

Bien; nous ne sommes pas loin de nous entendre; nous venons de le prouver, nous croyons aux esprits élémentaires, aux princes de l'air ou Jupiter Mundus. Par conséquent, cet azote ou gaz de mort nous convient parfaitement, car nous n'avons garde d'oublier que notre *prince de l'air* est en même temps le *prince de la mort*, et ce simple rapprochement, développé plus au long dans notre appendice (sur les *génies épidémiques*, p. 282), nous fortifie de plus en plus dans

1. *Haute magie*, t. I et II. Lorsque la foule, y compris les savants, voudra compléter ces aveux sur la Révolution française, elle étudiera celle-ci dans le bel ouvrage de M<sup>re</sup> Gaume, intitulé : « *du Paganisme dans la Révolution*; » Vénus-raison, adorée sur l'autel de Marie, lui dira tout. Mais la science, qui ne voit partout que des symboles, ne pourra jamais comprendre celui-là.

cette idée, que Satan est une grande force cosmique dévoyée.

En quoi donc pouvons-nous différer? C'est que M. Éliphas Lévy ne voit dans son azote qu'un gaz matériel, inintelligent, que l'une des deux forces physiques et nécessaires qui *soutiennent* le monde, forces parfaitement indifférentes par conséquent au bien et au mal, complètement dépourvues de raison et de pensée, et ne produisant tous ces effets merveilleux que lorsque le *Verbe créateur de notre volonté les lui impose*<sup>1</sup>...

Pour nous, au contraire, *un gaz* restant un *gaz*, et n'étant, selon la doctrine physique de Grove, « qu'une affection de la matière causée par un *esprit*, » nous savons soupçonner l'action derrière le rideau, et le *prince* de la mort derrière le *gaz* de mort, comme nous préjugeons la vie véritable et la lumière réelle derrière le gaz de vie (l'oxygène) ou derrière la lumière qui « brille dans les ténèbres et qui éclaire tout homme venant en ce monde<sup>2</sup>. »

Aussi, voyons la différence de nos positions respectives; une fois notre principe accordé, nous expliquons tout facilement, tandis que celui de notre cabaliste rationnel l'arrête à chaque pas, et, pour ne pas lui casser le cou, le condamne à d'incessants tours de force.

A qui persuadera-t-il, par exemple, que ce soit l'action de notre seule imagination sur les esprits élémentaires qui réalise nos apparitions de diables et de trépassés? Ses paroles le condamnent. « Les évocations, dit-il, ont-elles donc un résultat? — Oui, certainement, un résultat incontestable et plus terrible que ne peuvent le raconter les légendes. Oui, lorsqu'on appelle le diable *avec les cérémonies voulues*<sup>3</sup>, alors

1. On le voit, c'est toujours la doctrine du *reflet de la volonté*, produite par M. de Gasparin et réduite à néant par des milliers de faits non-seulement *extra*, mais *anti-volontaires*. ( Voir App. complém. du 1<sup>er</sup> Mém., ch. xi.)

2. « *Et lux in tenebris lucet, lux quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* » (Évang. S. Jean.)

3. Est-ce que, *sans les cérémonies*, la volonté ne saurait plus se *refléter*? On le dirait, à entendre M. Lévy.

le diable vient, *on le voit*, et, pour ne pas mourir foudroyé à cette vue, pour n'en pas devenir cataleptique ou idiot, il faut être déjà fou... Les curieux qui, *sans être adeptes*<sup>1</sup>, se mêlent d'évocations ou de *magnétisme occulte*, ressemblent à des enfants qui joueraient avec du feu près d'un baril de poudre fulminante. Ils seront tôt ou tard victimes de quelque terrible explosion. »

Pourquoi donc, si l'imagination fait tout, lorsque M. Éliphas Lévy tentait d'évoquer, à Londres, dans un cabinet magique, l'ombre d'Apollonius<sup>2</sup>, cette ombre, après vingt et un jours de préparation, en face du fameux *pentagramme* tracé sur la peau d'un agneau, a-t-elle fini par lui apparaître *contraire, comme barbe et comme vêtement*, à l'idée qu'il s'en était formée ? Pourquoi disparaissait-elle chaque fois qu'il levait sur elle l'épée qu'il tenait à la main, et pourquoi ne reparait-elle pas sans appuyer sa main glacée sur la sienne, pour la forcer à baisser jusqu'à terre la pointe de cette épée ? Le voici : c'est que d'une part le *grand Apollonius*, ou plutôt son *peintre spirituel*, corrigeait les caprices de l'imagination du néophyte et peignait d'après nature ; tandis que, de l'autre, cet esprit obéissait à cette terreur générale que tous les esprits du monde, nous l'avons constaté comme Homère et Virgile, éprouvent partout et toujours pour les *pointes* acérées. La raison ? On l'ignore ; mais le fait est trop universel pour n'en pas avoir une. Qui le sait ? peut-être les gaz derrière lesquels ils se cachent s'en trouvent-ils *affectés*, comme l'électricité se trouve *affectée* par la *pointe* de nos paratonnerres<sup>3</sup>.

A qui M. Éliphas Lévy pourra-t-il faire accroire que la résurrection d'un mort elle-même (une des œuvres les plus

1. Donc il y a quelque chose derrière le gaz *azote*, car, adeptes ou non, nous le respirons tous à toutes les secondes de notre vie, et sans en mourir.

2. *Haute magie*, *ibid.*

3. C'est une chose très-remarquable que cette aversion des esprits pour les pointes. Nous avons rappelé, à propos de celles employées à Cideville, et les assertions de tous les initiés de l'antiquité à ce sujet, et celles de M. Sevin,

*difficiles*, selon lui, de la *haute initiation*, et le *chef-d'œuvre du magnétisme*), ne soit que l'*obéissance d'une âme à une autre âme*, en vertu d'un commandement plus fort que de coutume?

Il est vrai que tout de suite il a la complaisance de nous donner la clef de ce *chef-d'œuvre*, en ajoutant : « Cette résurrection est possible dans les cas de congestion, d'étouffement, de langueur, d'hystérie, etc. » A merveille, c'est-à-dire dans tous les cas où, la mort n'étant qu'apparente, il n'y a pas de résurrection possible.

A qui fera-t-il accroire enfin que le fameux *tarot*, anagramme de *rota* ou *roue* cabalistique, couvert de signes hiéroglyphiques et de noms divins entremêlés avec l'infâme phallus et le linga, constitue à *lui seul* la force occulte que les rabbins cabalistes invoquent sous le nom de *senhamphoras*? A qui le fera-t-il accroire, lorsqu'il a soin d'ajouter : « Ces signes jetés au hasard donnaient toujours les réponses de la Providence<sup>4</sup>? »

dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, et l'étonnement de Fréret en retrouvant partout cette doctrine, et enfin cette assurance qui nous a été donnée par le médecin en chef de l'un des hôpitaux de Paris, qu'un *médium* de sa connaissance cessait de pouvoir écrire, chaque fois que l'on posait sur la table et en face de lui une lime *pointue*. C'est là de la théologie météorologique, et nous prions qu'on ne se scandalise pas de ce mot, attendu que si rien ne se confond, tout se *tient* néanmoins en fait de matière et d'esprit.

4. Il fallait bien que Loudun eût aussi son tour dans le livre qu'on rappelle ici. « Les tourments des Ursulines, dit-il, n'eurent pas d'autre cause que *des courants électriques ennemis*; si Grandier n'eût pas été supplicié, il fût arrivé de deux choses l'une : ou les religieuses seraient mortes dans d'affreuses convulsions, ou Grandier serait mort lui-même tout à coup avec les circonstances effrayantes d'un empoisonnement ou d'une vengeance divine... » Après cette leçon, l'auteur nous fait l'honneur de nous prendre à partie en ces termes : « Ce bon M. de M..... peut être à la fois content et mécontent de notre solution. En effet, nous soutenons comme lui la réalité et le merveilleux des effets. Comme lui, nous leur assignons pour cause l'ancien serpent, le prince occulte de ce monde; mais nous ne sommes pas d'accord sur la nature de cet agent qui est en même temps, mais sous des directions différentes, l'instrument de tout bien et de tout mal, le serviteur des prophètes et l'inspirateur des pythonisses... M. de M..... a donc *mille fois* raison, mais il a *une fois* tort, et grand tort encore. » (T. I, 247.) Encore une fois, nous voudrions bien être aussi poli pour ce très-bon M. Éliphas Lévy, et lui ren-

Quelle est, à son tour, la conséquence philosophique et morale de tout cela? La voici; c'est que tout ce que nous venons d'entendre est, à part cette dernière phrase et à l'insu de tous nos mythographes actuels, la conséquence logique, bien qu'exagérée, du principe sur les révélations *par l'organe et du sein des profondeurs de la nature*, telles que nous les enseignent MM. Quinet, Creuzer et Guignault. Quand les forces élémentaires sont PROPHÉTESSES, comme le veut le D<sup>r</sup> Sepp, et *clairvoyantes*, comme le prétend Görres, on peut se passer de bien des choses en fait de merveille, puisqu'on les a toujours sous la main. C'est la doctrine à l'ordre du jour, et M. Éliphas Lévy est de trop bonne foi à cet égard pour que nous résistions au plaisir de le citer encore une fois. « Oui, dans notre conviction profonde, dit-il, les maîtres réels de l'ordre des Templiers adoraient le *baphomet* et le faisaient adorer à leurs initiés sous la forme d'un bouc. Oui, il a existé et il peut exister encore des assemblées présidées par cette figure; seulement, ainsi que nous, les adorateurs de ce signe ne pensent plus que ce soit la représentation du diable, mais bien celle du *dieu Pan*, le dieu de nos écoles de philosophie moderne, le dieu des théurgistes de l'école d'Alexandrie et des mystiques néoplatoniciens de nos jours, le dieu de Lamartine et de Victor Cousin, le dieu de Spinoza et de Platon, le dieu des écoles gnostiques. »

L'aveu est précieux et flatteur pour les *grands hommes* qu'il met en scène<sup>1</sup>.

voyer ce compliment « d'une seule erreursur mille vérités. » Mais cela nous est tout à fait impossible, et avec la meilleure volonté du monde nous ne pouvons dire de son livre autre chose. sinon que c'est un livre *constamment détestable* et fidèle écho de cette horrible thèse de Proudhon : « Dieu, c'est le mal, c'est Satan. » Dans son œuvre, *une* seule assertion reste vraie sur mille et mille folies, et c'est celle-ci : « LES GRANDES RELIGIONS N'ONT JAMAIS EU A CRAINDRE QU'UNE RIVALE SÉRIEUSE, ET CETTE RIVALE, C'EST LA MAGIE. » Un tel aveu contredit et détruit tout l'ouvrage, pourvu que l'on change le *pluriel* des religions en *singulier*.

1. *Haute magie*, t. II, 163.

Entre des mystiques et des rationalistes, si concordants à l'endroit du dieu Pan, que pensera donc le philosophe chrétien de toutes ces forces élémentaires? Il pensera que celles que nous manions tous les jours, et dont l'application est une des gloires de ce siècle, sont les exécutrices aveugles et machinales des lois primitivement imposées. Réduites à elles seules, et purement naturelles malgré leur immatérialité, elles n'ont jamais rien *dit* à personne; mais, appuyé sur saint Paul, ce chrétien sait aussi qu'au-dessus des *quatre* éléments principaux planent des *puissances* ou des *archontes* surintelligents, bons quand il s'agit de la lumière, mauvais quand il s'agit des ténèbres et qui, sans intervenir *toujours*, et *nécessairement*, interviennent fréquemment dans les soins de leur double empire, et, soit par eux-mêmes pour faire le mal, soit par ordre ou permission divine pour le corriger et le punir, s'arment tour à tour comme d'un instrument et des vents, et de la foudre, et du feu<sup>1</sup>, et ne nous laissent plus alors le moindre doute sur la nature de leur action.

Voilà le vrai secret et la vraie philosophie de l'antique cosmolâtrie, qui n'était au fond, on vient de nous le dire, que le culte de notre science actuelle pour le dieu Pan, mais, entendons-nous bien, le culte sanctionné par ces manifestations théurgiques que le dieu prodiguait alors à des adorateurs superstitieux, tandis qu'il a grand soin de les voiler à ses adorateurs rationalistes d'aujourd'hui.

Le culte, au fond, ne saurait y rien perdre.

---

1. Ps. ciii.



# APPENDICE P

## CHAPITRE XII

### INTERVENTIONS MYSTÉRIEUSES DANS LES QUATRE ÉLÉMENTS PRINCIPAUX

---

#### 1. *Le feu et ses mystères.*

En sa qualité de PRINCE du monde entier, Jupiter se devait à lui-même d'appliquer à sa propre personne cette expression biblique : « Dieu est un feu dévorant <sup>1</sup>. » Aussi, bien qu'il y ait douze dieux fulguraux, seul, il a le droit de se passer de leur assentiment, et lance du haut de son trône le feu sacré « qui, une fois détaché de lui, n'est plus que son *ouvrage*. » A son arrivée sur la terre, cet ouvrage est repris par *Hèphaistos* ou Vulcain, qui en forge ses armes ; et c'est seulement alors que le feu divin devient foudre <sup>2</sup>.

D'après Grove, on se le rappelle, l'électricité que nous manions ne serait plus que le *résultat* de la matière ordinaire affectée par l'esprit invisible, cause de cette affection.

Il y a donc deux feux célestes : l'éthéréen, émanation du *cabire* par excellence ; et l'aérien, qui n'est que la réunion du premier au feu terrestre, et son application à notre globe par un cabire d'un rang moins élevé.

Jupiter n'en est pas moins l'âme de la foudre, et s'appelle, à cause de cela, *Jupiter Fulgur*, ou *Fulgurans*, ou encore *Ælicius* <sup>3</sup>.

Tout a été dit sur le feu primitif et sacré, sur les circonstances merveilleses de sa descente sur terre, sur son extinction surnaturelle à

1. *Deutér.*, IX, 3.

2. Voir sur ces distinctions le savant Vossius, t. I, 763, que nos mythologues feraient bien de consulter plus souvent.

3. Le chevalier Drack nous dit qu'en hébreu la foudre est toujours synonyme de *fureur*, et toujours maniée par l'esprit *mauvais*.

la veille des grands désastres, extinction très-bien distinguée de son extinction naturelle par la faute des Vestales ; tout a été dit sur ses révivifications subites et sans cause, constatées ou simulées chez tous les peuples et par tous les sages.

De plus, ceux d'entre *nous* qui, dans ces dernières années, ont demandé quelques *simulations* de ce prodige à de pauvres *médiums* dont ils tenaient les mains, et qui se sont vus obéis, ne peuvent plus lire toutes les absurdités qui se sont amoncelées sous toutes les plumes et, en particulier, sous celle de M. Salverte, pour expliquer ces merveilles <sup>1</sup>.

Qu'il nous suffise de faire remarquer seulement aux initiés que c'était probablement de ce feu-là que Pythagore recommandait fortement « de ne jamais le couper avec un glaive, *ne scindas ignem cum gladio* <sup>2</sup>. »

C'est bien certainement du même feu que Zoroastre disait : « Ne le consulte que lorsqu'il est sans figure et sans forme, *absque forma et figura*, » c'est-à-dire sans flamme et sans braise. « Quand il a une forme, ne l'écoute pas, dit à son tour Psellus ; quand il n'en a pas, écoute-le, car c'est alors *le feu sacré*, et tout ce qu'il te révélera sera très-vrai <sup>3</sup>. »

Que dit l'Académie des sciences de ce feu nouveau et de ces nouvelles révélations ?

Mais occupons-nous d'abord de la foudre, et tâchons d'y voir autre chose que du feu.

Assurément, l'un des plus beaux titres de gloire du *xviii<sup>e</sup>* siècle est d'avoir *en partie* dépouillé Jupiter de sa plus imposante prérogative, et d'avoir substitué à tous les caprices de « ce père dénaturé des dieux et des hommes » deux pauvres gaz, dont la *combinaison* et la *répulsion* vont être désormais la cause de tous les foudroiements possibles, et par induction, si l'on en croyait Vico, la véritable origine de toutes les religions du monde.

Franklin, nous disait d'Alembert,

« *Eripuit cælo fulmen, sceptrumque tyrannis ;*

Ravit au ciel sa foudre et leur sceptre aux tyrans ; »

jusqu'ici les dieux seuls avaient osé prétendre à une gloire d'un tel ordre.

1. Voir les premiers chapitres de *la Magie au xix<sup>e</sup> siècle*, par M. Des Mousseaux.

2. *Vers dorés*.

3. *Effatum XVI des Oracles* de Zoroastre.

Chronos lui-même, tout en détrônant Jupiter, s'était vu forcé de lui laisser « le vain bruit et l'administration de *son* tonnerre <sup>1</sup>. » Franklin, tout simple *деми-дieu* qu'il fût pour son siècle, aurait donc fait et bien plus et bien mieux que « le père du père des siècles et des dieux. »

Il s'agit seulement de bien préciser la mesure de ce triomphe, et de savoir si, de même qu'en pathologie nous avons vu les névroses les plus naturelles donner le change aux plus habiles par leur apparente similitude avec d'autres névroses complètement surnaturelles, il n'y aurait pas en météorologie deux ordres de fulgurations très-différents, malgré leur ressemblance ; l'un, comme dit Grove, simple produit indirect et médiateur d'une influence, sans dessein ; l'autre, traduction très-immédiate et très-directe d'une volonté très-explicite de Jupiter.

Resterait maintenant à savoir à laquelle des deux fulgurations le *cerf-volant* de Franklin allait intimider des ordres et demander des secrets <sup>2</sup>.

Ouvrons donc l'histoire et courons tout d'abord à celle des Étrusques, vrais spécialistes, nous dit-elle, en fait de foudres et d'éclairs.

Placé comme critique entre cette assertion de Servius, qui attribue toute leur science aux enseignements de la nymphe et sibylle *Bygois* consignés dans « les livres fulguraux, » perdus comme tous les autres, et cette autre assertion de M. Salverte (*Sciences occultes*), que les Étrusques et tous ces grands docteurs ès foudres, y compris Tullus Hostilius et Numa, étaient tout simplement « les précurseurs plus ou moins heureux du philosophe américain <sup>3</sup>, » nous n'hésiterions pas à opter pour l'opinion moderne, n'étaient les grandes difficultés qu'elle présente.

En effet, lorsqu'on pénètre un peu plus avant dans la question, on s'aperçoit bien vite qu'on gratifie d'une Académie des sciences un bon peuple qui ne s'en souciait guère, et que l'on métamorphose en Berthollet et en Montgolfier des pontifes qui avaient une bien autre mission ; car, dit M. Guignault, « il est désormais constaté que chez eux cet art mystérieux d'attirer la foudre consistait *seulement* en prières et en cérémonies conjuratoires <sup>4</sup>. » « Rien n'égale, dit à son tour Creuzer, la crainte et l'horreur dont se sentaient pénétrés ceux qui lisaient ces livres ; un dédale de rites et de cérémonies emprisonnait

1. Voir t. II, ch. II de ce Mémoire, p. 376.

2. Tout le monde connaît la magnifique expérience du cerf-volant métallique, surmonté d'une *pointe*, que Franklin, Rosas et Charles chargèrent d'aller soutirer l'électricité d'une nuée d'orage.

3. Note sur le ch. IV du l. V de Creuzer (*Religions*).

4. Id., *ibid.*

l'esprit de cette nation, dont une des villes principales, Céré, aurait, selon Vossius, donné naissance au mot *cérémonie*<sup>1</sup>, d'où vient que les pères de l'Église l'appellent « la mère de toutes les superstitions<sup>2</sup>. »

Il n'en est pas moins vrai, va dire l'esprit français, qu'en dépit de tous ces beaux livres fulguraux, le paratonnerre est plus sûr, et cette fois, nous serons de son avis; car au point de vue matériel nous préférons de beaucoup la méthode *conductrice* à la méthode *fulgurale*. Mais la question n'est pas là. Il s'agit de savoir comment, SANS PARATONNERRE, les Étrusques *évoquaient* la foudre. Creuzer, après avoir essayé d'expliquer la « singulière fréquence des *aberrations* du cours ordinaire de la nature fulgurale *dans cette contrée*, » finit par s'arrêter tout court et par confesser franchement son embarras devant les interventions de *monstres* dont il est parlé dans les auteurs, par exemple, de cette *volta* féroce qui ravagea la ville et le territoire de Volsinium, jusqu'à ce que les prêtres et Porsenna fussent parvenus à la tuer, *de très-loin*, en *évoquant la foudre*<sup>3</sup>.

Nous le savons bien, ce même esprit *français* dont nous parlions tout à l'heure viendra nous dire encore que, dans ce dernier cas, et en fait d'engins destructeurs, il préfère la carabine d'un Gérard ou d'un Delegorgue; mais supposons que ces hardis *libérateurs* soient restés sans école, car on ne va pas à celle-là comme aux autres, supposons que l'on vienne demander un beau jour à tous nos plus grands maîtres en électricité une machine à tuer le lion *de très-loin*, comment s'y prendront-ils, s'il vous plaît?

Il fallait cependant que cette méthode eût quelque chose de bien imposant, pour que les fulgurateurs de Tarquinie aient pu conquérir *subitement* le respect et l'admiration de *toute une armée romaine*, le jour où ils se présentèrent devant elle « comme des furies vivantes et avec des serpents dans les mains<sup>4</sup>. » Le maniement de ces serpents était leur premier rite pour attirer la foudre; et quel dut être leur succès, pour qu'à partir de ce moment le sénat ordonnât que six enfants des premières familles romaines seraient constamment entretenus chez chaque peuple de l'Étrurie pour y étudier cette admirable doctrine!

Pour nous, modernes, il n'y a plus qu'une espèce de foudre; et parce que nous attirons assez facilement celles que les Étrusques appe-

1. Vossius, *Elym.*, l. I. p. 83.

2. Arnob., vii, 26; et Creuzer, l. V.

3. Pline, *Hist. nat.*, 26. Il est fort explicite : « La foudre fut *forcée*, dit-il, par certains rites et certaines prières. »

4. Tite-Live, vii, 47.

laient « foudres *brutes* et *vaines*, *vana* et *bruta*, ou foudres *de hasard*, » nous nous inquiétons peu de celles qui, sans attendre la pose de nos paratonnerres, osent venir nous frapper à l'improviste et sans avertissement; nous allons cependant voir qu'elles sont loin d'être rares.

Les Étrusques, à ce qu'il paraît, ne confondaient pas comme nous et faisaient d'excellente crierie fulgurale. Ils avaient les foudres *conseillères*, préventives, familières (les unes *conjurables*, *expiabilia*); (les autres *impossibles à conjurer*, *inexpiabilia*), et enfin les foudres d'*acceptation*, de *secours* et de *châtiment*. Celles de *secours* arrivaient toujours au bon moment comme pour la *volta*; « ils l'attiraient, dit encore M. Guignault, de même qu'ils prétendaient, à l'aide d'un sacrifice à Jupiter Pluvius, attirer des pluies dans lesquelles certaines pierres *manales* jouaient, dit-on, un grand rôle <sup>1</sup>. »

Cette dernière pratique se nommait *aquilicium* ou soutirage de la pluie, et nous en parlerons plus loin. Quant à la pratique *ælicium*, elle s'adressait à Jupiter *Ælicius*, auquel Numa dédia un temple sur le mont Aventin, circonstance qui dispense de chercher le *cabinet de physique* de Tullus Hostilius. On ne joue pas plus avec les dieux qu'avec la foudre.

Ces dieux fulguraux étaient au nombre de neuf en Étrurie, et composaient cette éternelle ogdoade présidée par le dieu suprême, et qui se rapportait aux neuf sphères.

Les foudres de ces neuf dieux s'appelaient *flèches de Jupiter*, exactement comme chez les Juifs elles s'appelaient les flèches de Jéhovah <sup>2</sup>.

Ces flèches avaient toujours un caractère fatidique et ne se laissaient pas confondre avec celles des simples orages, que nous avons dit s'appeler *bruta* et *vana*.

Rien n'était plus orthodoxe que cette doctrine étrusque.

Combien de fois, dans l'Écriture sainte, ne voyons-nous pas le Seigneur foudroyer les coupables et mettre en déroute les ennemis de son peuple par des orages exceptionnels, accompagnés de pierres et de grêlons !

Si les foudres sont ses *flèches*, le tonnerre est sa *voix*. « Mon cœur s'est évanoui en entendant la terreur de sa voix et le bruit qui sortait de sa bouche, *expavit cor meum* <sup>3</sup>... — Sa voix a rugi dans sa magnificence, et ils l'entendront bientôt, car il tonnera de sa voix admirable et il fera toutes ces grandes choses que nous ne connaissons pas <sup>4</sup>.

1. Guignault, Notes sur le ch. iv du l. V de Creuzer.

2. Ps. xvii, v. 16, et cxlvi, v. 7.

3. Job, xxxvii.

4. Ps. xxxviii, v. 3.

— Sa voix, en *divisant les flammes*, brise les cèdres et fait trembler le désert<sup>1</sup>. — Si vous ne vous convertissez, prenez garde; l'arc est déjà bandé et les flèches sont toutes prêtes<sup>2</sup>. »

Et combien de fois les flèches n'ont-elles pas été lancées ! L'histoire biblique est tellement pleine à son tour de foudres *conseillères*, *vengeresses*, *publiques* et *privées*, qu'on semblerait n'y pas connaître les foudres *vaines* et *aveugles*. C'est le feu *du ciel* qui vient détruire Sodome; c'est lui qui, *évoqué* par le *fulgurateur* Moïse, couvre la terre d'Égypte de feux et de grêlons;... c'est lui qui « a fait fondre toute la terre à la vue de ses éclairs<sup>3</sup>, et ses flèches *ont marché droit* aux pécheurs et tout juste au lieu qui leur a été *marqué*<sup>4</sup>; » comme encore « ce sont les foudres et leurs *voix*, *fulgura et voces*, qui sortiront au dernier jour du trône de l'Agneau, et, secondées par les tremblements de terre, feront tomber toutes les villes des nations<sup>5</sup>. »

Voyons comment toute cette magnifique poésie historique va s'arranger, à trois ou quatre mille ans de distance, des explications suivantes données par M. Salverte et rééditées tout à l'heure par le docteur Littré.

On le sait, le prophète Élie, dans son défi solennel avec les neuf cent soixante-dix prêtres de Baal, et en présence de tout le peuple, invoque Jéhovah et obtient de lui qu'il vienne consumer la victime déposée sur la pierre de l'autel arrosée d'eau à *trois reprises différentes*; il y a là une grande et solennelle victoire thaumaturgique sanctionnée par la mort de tous les prophètes restés impuissants<sup>6</sup>.

Or, pour expliquer ce grand fait, M. Salverte ne trouve rien de mieux que de nous reporter d'abord « à la batterie de *pistolet* qui, dans l'opéra de *la Clochette*, enflamme subitement un mélange d'éther et d'esprit de vin; puis aux expériences de Cadet-Gassicourt, relatives à la chaux vive, qui, arrosée d'une certaine quantité d'eau, détermine la fusion; puis à la combustion de la fleur de soufre; puis au chlorate de potasse; et, enfin, au phosphore dont la chaleur, développée à son tour, pourra produire l'inflammation<sup>7</sup>... »

1. *Diviser les flammes* est une expression remarquable. Ce n'est pas le tonnerre, ce n'est pas la décharge électrique que l'on redoute, c'est l'agent invisible qui sépare les deux électricités, *qui dividit flammæ*.

2. Ps. VII, v. 13.

3. Ps. XCXVI, v. 5.

4. *Sag.*, v, v. 22.

5. *Apoc.*, ch. XVI.

6. *Rois*, III, ch. XVIII.

7. Salverte. *Sciences occultes*, ch. XXV.

Voilà bien de la science, et un autel bien habilement préparé par un pauvre ermite, qui, n'en sachant probablement pas plus que son peuple en matière de physique, improvise simplement son autel en présence de tous ses rivaux, « au moyen de douze pierres ramassées tout auprès. »

Une fois entré dans cette voie rationaliste, on ne peut plus s'arrêter.

Si les deux fils aînés du grand prêtre, pour s'être servis du feu *profane*, sont foudroyés sur le champ et consumés par le feu *sacré* qui sort de l'autel du Seigneur<sup>1</sup>; si, dans le moment même où les deux cent cinquante disciples de Coré font brûler l'encens devant l'autel du Seigneur, Moïse attire sur eux la flamme vengeresse qui les enveloppe et les brûle<sup>2</sup>, M. Salverte les présente comme des *écoliers* « étrangers à la science occulte du législateur, et victimes du *secret* qu'ils bravaient sans le connaître. »

Très-bien; mais malheureusement tous ces *secrets* étaient le secret de la *tragédie*; les deux camps les possédaient et les exerçaient tour à tour, bien que sous un drapeau et sous un dieu différent. On ne nous persuadera jamais, en effet, que dans le premier exemple, c'est-à-dire dans une occasion aussi solennelle, où il s'agissait de la victoire et des destinées de deux religions et de deux grands partis politiques, les neuf cent cinquante prophètes de Baal aient tous accepté sans hésitation, et en présence des populations qui vont les massacrer s'ils échouent, une épreuve qui *ne leur aurait jamais réussi* à eux-mêmes; et certes, lorsque depuis *le matin jusqu'à midi* on les voit se couvrir d'incisions sanglantes pour plaire au dieu qu'ils ne cessent d'*invoquer à grands cris*, on touche au doigt la pauvreté des *batteries de pistolet* et des *combinaisons chimiques*, et le bon sens crie à tue-tête qu'on ne vient pas de gaieté de cœur se brûler à la lumière d'une expérience publique, lorsque cette expérience n'a jamais eu de succès<sup>3</sup>.

Aussi l'histoire nous montre-t-elle Baal prenant sa revanche partout ailleurs que sur le territoire sacré, et certes il n'était pas si mal inspiré lorsque, sous le nom de Jupiter, il dérobaît au Jehovah des Hébreux et ses *flèches* et ses *voix*; il le copiait avec sa permission dans ses justices et jusque dans ses clémences, jusqu'au jour où ses pouvoirs

1. *Nombres*, ch. iiii.

2. *Id.*, ch. v.

3. Cette déconvenue au mont Carmel est le type de cette autre déconvenue qui paralysait dernièrement tous les *médiums* américains convoqués par le congrès scientifique. Il est clair qu'ils s'attendaient à mieux de la part de leurs esprits, et qu'ils étaient trahis. Le congrès ne se douta pas de la vérité.

étant retirés il tombait lui-même comme les foudres dont il avait été le *recteur temporaire* chez les nations de ténèbres, *rector tenebrarum harum... cadebat ut fulgur*.

Et soyons bien certain qu'il n'en disposa pas toujours à son gré, et qu'il lui fallait un mandat pour foudroyer Tullus Hostilius, comme pour servir d'accompagnement à la voix terrible que Tite-Live et Denys, prescrivant des sacrifices du haut du mont Albano <sup>1</sup>, nous font entendre.

Reprenons. M. Salverte, qui se préoccupe toujours des Étrusques, et qui fait bien des efforts pour doter ces populations primitives d'une science transcendante que son éditeur, M. Littré, leur refuse expressément <sup>2</sup>, M. Salverte, disons-nous, commence par ne pas être heureux avec la science de Targès, le premier thaumaturge et le rédacteur probable de ces terribles rituels fulguraux. Que penserait-on, en effet, d'un physicien botaniste qui, à l'imitation de Tarchon, premier disciple de ce pontife, ne verrait rien de mieux, pour préserver de la foudre sa maison et son temple, que d'entourer l'un et l'autre d'une ceinture de vigne blanche? « Ce moyen *ridicule*, dit M. Salverte, qui rappelle les lauriers du temple d'Apollon, cachait certainement le véritable *secret*... »

Plus heureux avec Numa, notre savant parvient, à moins de frais, à en faire un aïeul de Franklin, mais en écartant soigneusement l'origine de sa découverte, enlevée, disait la tradition, aux deux satyres Picus et Faunus pendant leur ivresse,... et en laissant de côté les fameuses expressions *fulmen piare aut cogere*, apaiser la foudre ou la forcer, ainsi que les mots *prières, rites et cérémonies*, employés par tous les auteurs pour expliquer la puissance et rehausser la piété du saint roi. Nous sommes d'autant plus porté, pour notre part, à croire à quelque similitude entre ces rites et ceux des prophètes de Baal, que le *bon* Numa n'aurait pas été plus innocent que ces derniers, si l'on en croit l'histoire, de la pieuse immolation des victimes humaines en l'honneur du dieu des Étrusques.

A cela près, tout dans la vie de Numa, telle qu'elle nous est rapportée par les historiens sérieux, nous garantit sinon la sainte inspiration, du moins la bonne foi relative de ce prince, uniquement préoccupé des intérêts religieux de sa patrie.

1. C'est à cette voix sortie du cratère du *Monte Cavo* que les auteurs attribuaient l'érection sur ce mont du beau temple de Jupiter, où toute la ville se rendait en procession dans les occasions solennelles, et aux accords d'une musique qui rappelait, dit-on, le chant du *Te Deum*.

2. Voir l'Introduction de ce *Mémoire*.



Mais Tullus Hostilius (à moins que sa vie ne soit encore un mythe), bien que guidé par les livres de Numa, s'écarte du *rite sacré*, dit Tite-Live<sup>1</sup>; et Jupiter, sollicité par cette détestable piété, *prava religione*, le foudroie ainsi que son palais.

M. Salverte, en substituant aux mots *rite* et *cérémonie* celui de *procès* physiques, se tire d'affaire à son honneur; mais il faut rendre justice à sa bonne foi; il avoue avoir grand'peine à admettre la destruction du monstre de Bolsena, la *volta* de Volsinium, par la machine *électrique* de Porsenna.

Plus loin, il signale encore avec bonne foi la différence existant entre Jupiter *Ælicius*, que l'on force à descendre, et Jupiter *Cataibates*, tel que nous le montre le grand autel du temple d'Olympia en Aulide, « faisant sentir sa présence, soit par son tonnerre, soit par de véritables apparitions<sup>2</sup>. »

Enfin, notre auteur, toujours à force de bonne foi, finit par se concerter lui-même. Frappé de l'à-propos avec lequel Zoroastre, roi de Bactriane, assiégé dans sa capitale par Ninus, est frappé de la foudre *au moment même où il conjure les dieux de le frapper*<sup>3</sup>;... frappé de voir, suivant la tradition, un globe enflammé apporter aux mages perses leur premier feu sacré, au moment même où Perseus, leur premier chef, les initie aux mystères de Gorgone<sup>4</sup>; non moins frappé de la liaison qui existe entre cette tradition et la recommandation des oracles de Fléthon, d'*invoker à plusieurs reprises* et de bien écouter la *voix* de la foudre invoquée qui apporte alors des prénotions très-certaines<sup>5</sup>; frappé enfin de quelques analogues qui se passeraient encore aujourd'hui sur les bords de la mer Caspienne, Salverte termine son chapitre en disant : « L'électricité, avec quelque art que l'on en maniât les ressources, pouvait-elle donc suffire aux miracles brillants de l'initiation zoroastrienne? Explique-t-elle cet art de Numa, si nettement décrit par Ovide, de faire voir et entendre la foudre par un ciel *serein*<sup>6</sup>? Explique-t-elle surtout le talent redoutable de *lancer* la foudre sur ses ennemis, tel que l'antiquité le supposait dans Porsenna, tel que deux magiciens étrusques prétendirent le posséder encore au

1. L. I, ch. xxxi.

2. Salverte, p. 386.

3. D'après Suidas, au mot ZOROASTRE CEDRENUS, et la *Chronique d'Alexandrie*.

4. Suidas, au mot PERSEUS.

5. Vers, de 39 à 48.

6. *Fastes*, l. III, v. 367.

temps d'Attila,... ou tel enfin que Julius Capitolinus nous le montre exercé par l'empereur Marc-Aurèle, lorsque par *ses prières* il arrache du ciel la foudre et la fait tomber sur les machines de ses ennemis?... NON, au moins dans la mesure actuelle de nos connaissances, mesure que les anciens n'ont probablement pas dépassée <sup>1</sup>.

Dans cette grande perplexité, que va devenir notre auteur ? Il en appelle au grand patron des embarrassés, *aux hasards heureux*, ou mieux encore « à l'importation adroite par les magiciens de substances chimiques, très-abondantes dans des contrées très-éloignées et tout à fait ignorées dans leurs pays <sup>2</sup>.

Grâce à cette théorie, voyez-vous ce bon Numa, qui n'avait jamais quitté ce qu'on pouvait alors appeler son *village*, ou mieux encore l'oratoire de sa nymphe, le voyez-vous informé par les Fourcroy et les Regnaud, si communs, *comme on le sait*, à cette époque sur les bords de la mer Caspienne ou peut-être au Kamtchatka, qu'une certaine substance appelée naphte s'enflammait spontanément à la simple approche de quelques allumettes chimiques ! Le voyez-vous alors faisant une *commande* en règle aux chimistes de la Perse, et se faisant *expédier*, on ne sait trop par quelle voie, des masses bitumineuses suffisantes pour toutes ses espèces de foudres ! « C'est au moyen de cette translation que le Tibre, continue naïvement M. Salverte, aurait vu, du temps de Numa, le miracle qui éclate encore aujourd'hui sur les bords de la mer Caspienne. »

A merveille ; mais les Étrusques allaient donc aussi de temps immémorial puiser à la même source ? Comment alors, une telle multiplicité de transports n'avait-elle pas depuis longtemps épuisé et surtout éventé la mine ? M. Salverte aurait mieux fait d'en croire l'illustre Saussure, parlant avec *une certaine créance de ces jongleurs indiens qui faisaient tomber la foudre sur les arbres qu'on leur désignait* <sup>3</sup>.

Au lieu de cela, voyez : voici tout un chapitre écrit par M. Salverte dans le but d'expliquer les mystères fulguraux de l'antiquité par l'électricité moderne ; et le chapitre se termine en déclarant l'*impuissance absolue* de cette dernière à cet égard. Puis lorsque l'auteur se rejette en désespoir de cause sur les connaissances chimiques de cette antiquité, c'est l'éditeur, à son tour, qui déclare cette hypothèse *insoutenable* <sup>4</sup>.

Voilà donc un auteur et un éditeur qui s'entendent merveilleusement pour saper toutes les bases de leur œuvre commune.

1. Salverte, p. 398.

2. Id., p. 390.

3. *Observations sur l'électricité*, p. 493.

4. Voir Introduction du docteur Littré, p. 44.

Mon Dieu ! que de dieux dans la machine, *quot Deos in machina*, pour en écarter un seul ! Ce qui n'empêchera pas M. Figuiet et consorts de répéter à satiété que le progrès de nos sciences modernes explique tout aujourd'hui.

Au reste, il s'agit bien vraiment de Tullus et de Numa. C'est partout que se montre une foudre surintelligente et vengeresse, oui, *partout*, et dans l'Histoire sainte comme dans les histoires profanes. Il suffirait de mentionner le prophète Élie foudroyant d'une *prière* les deux assassins envoyés à sa poursuite, mais contentons-nous du profane.

Sans sortir des annales romaines, où *tous* les coups de foudre étaient soigneusement enregistrés avec toutes leurs *circonstances*<sup>1</sup>, on pourrait en faire une bien ample moisson, et cela dans tous les temps ; car, avant Romulus, nous voyons Aulus Sylvius, son prédécesseur comme roi des Latins, enflé d'orgueil, vouloir lutter et combattre contre Jupiter. Vers l'époque des fruits, quelques orages étant venus désoler la contrée, il ordonna à tous ses soldats d'imposer silence à Jupiter en faisant plus de bruit que lui, « mais ayant indigné les dieux (dit Denys d'Halicarnasse, I, 71), il fut foudroyé et noyé avec toute sa maison dans le lac d'Albano. » Eusèbe ajoute (*Chronique*) que, de son temps, on voyait encore dans le lac la colonne qui indiquait cette place.

Franchissons douze siècles, et nous verrons, dans l'année 408 de notre ère, sous le règne d'Honorius, des prêtres venus d'Étrurie à Rome, tout fiers d'avoir préservé la ville de Nevia de l'invasion d'Attila par le moyen des foudres et des éclairs qu'ils avaient évoqués selon les rites et les invocations de leurs ancêtres<sup>2</sup>.

Il en est de même pour l'invasion d'Alaric. Les magiciens étrusques proposent à l'évêque de Rome de tenter pour cette ville ce qui vient de leur réussir à Narni, et Zosime prétend que le saint-père allait le leur permettre lorsque l'indignation publique des chrétiens fit renvoyer les magiciens<sup>3</sup>.

Il y avait surtout intervention évidente du *feu céleste* dans la ratification des traités comme dans la sanction de certaines élections politiques ; et certes il était bien difficile d'amener toujours le hasard ou l'adresse à point nommé, toutes les fois qu'il s'agissait, comme le dit Virgile, de ratifier par l'explosion de la foudre les pactes des

1. Cet ancien usage durait encore du temps de Constantin, car il en recommande avec instance la continuation exacte.

2. Voir Zosime, l. V, ch. xli, *Histoire romaine*.

3. Id., *ibid.*

nations. « Que notre père l'entende, disait-on, lui dont la foudre sanctionne tous les pactes <sup>1</sup>; » et la foudre de répondre aussitôt.

C'était encore une coïncidence fulgurale bien singulière, celle qui, dans un moment critique, abattait *d'un seul coup* les têtes, et rien que les têtes, de toutes les statues des Césars dans leur temple. C'est ce que nous appelons aujourd'hui les *caprices* de la foudre. C'est très-bien dit.

En Perse, Darius, fils d'Hystaspe, monte sur le trône; ses nouveaux sujets tombent prosternés devant lui et l'adorent comme l'élu des dieux et comme un dieu lui-même; en cet instant, le tonnerre gronde et l'on voit éclater la foudre <sup>2</sup>.

Pas n'est besoin surtout de remonter aux Cyclopes de la fable qui secoururent Jupiter contre les Titans par leurs foudres et leurs éclairs, pour les retrouver partout où il y a lutte sérieuse et mystique. C'est à *coups de foudre redoublés* que les gymnosophistes de l'Inde repoussaient entre l'Hyphasis et le Gange les agressions de leurs ennemis <sup>3</sup>.

Si le nom de Philostrate nous inspire peu de confiance, Pausanias, à son tour, nous montrera *tous* les soldats d'Alexandre au moment où ils pénètrent dans le temple des Cabires, près de Thèbes, frappés par les éclairs et par la foudre.

Mêmes prodiges à chaque page des annales des deux mondes, et surtout de celui que nous appelons si inconsiderément le Nouveau.

Que ceux qui veulent savoir à quoi s'en tenir sur les fulgurations vengeresses lisent l'ouvrage de l'abbé Brasseur de Bourbourg, et celui du savant Orioli, intitulé *Fulmini celebri*; ils seront frappés de tout *l'esprit* que peut recéler un coup de foudre. ;

Mais, en fin de compte, nous diront MM. Littré, Salverte et Pelletan, « vous ne pouvez nier que le diable ne soit aujourd'hui chassé de l'atmosphère <sup>4</sup>; par conséquent, encore une fois, votre Jupiter a battu en retraite devant Franklin, et nous n'avons plus besoin ni de prières ni de *paroles* pour le forcer à descendre : un bon conducteur, et tout est dit. »

Vous avez raison d'être fiers, messieurs, mais êtes-vous donc bien certains de l'être toujours à bon droit? Pourriez-vous bien jurer qu'il n'y ait pas aujourd'hui, comme jadis, plus d'une espèce de foudre, et que vous les conjuriez toutes?

Et déjà pour les foudres ordinaires, pour les foudres *bruta* et

1. *Aeneid.*, l. XII, v. 200.

2. Tzetzés, *Chiliades*.

3. Philostrate, *Vie d'Apollonius*, l. II, ch. xiv.

4. Voir l'ouvrage de ce dernier sur *l'Esprit moderne*.

*vana*, le paratonnerre n'aurait-il rien perdu de son crédit? Ces foudres sont-elles aussi *aveugles* qu'elles vous le paraissent? Nous avons là sous les yeux un rapport de M. Pouillet, chargé dans ces dernières années d'aviser à la réforme ou au perfectionnement nécessaire du système de Franklin, en raison des *craintes* qui, *de tous les côtés*, commencent à se faire jour.

D'abord, ce rapport reconnaît qu'il n'y pas de météore dont les coups soient plus réglés, plus sûrs et mieux distribués. « Jamais, dit-il, LA FOUDRE NE S'ÉLANCE SANS *savoir* OU ELLE VA; JAMAIS ELLE NE FRAPPE AU HASARD. Ce qui fait qu'on ne peut être sûr de rien.

« En 1753, Richemann, de Saint-Petersbourg, fit un des premiers paratonnerres; pendant qu'il se baissait pour examiner son œuvre, une langue de feu *se détache de la chaîne* et vient droit à sa figure; il tombe roide mort.

« Cependant personne ne se méfie *jusqu'en 1823*. Mais cette même année, le gouvernement conjure l'Académie d'empêcher la foudre de *foudroyer ses paratonnerres*, et Gay-Lussac rédige une instruction toute nouvelle.

« Cependant, depuis 1823, on continue à voir des paratonnerres foudroyés comme auparavant; des bâtiments en mer sont littéralement *mitraillés*, comme le *New-York* en 1829, et le *Jupiter* en 1851.

« C'est que *jusque-là la méthode était mauvaise*, et que *jusque-là*, au lieu de soutenir la foudre, on donnait à la foudre. »

Comment! il se pourrait! pauvres crédules que nous sommes, pendant que nous répétons le sublime « *eripuit celo fulmen*, » nous faisons tout ce qu'il fallait pour l'attirer sur nos têtes!... Mais enfin, en 1854, voici M. Pouillet, l'auteur du rapport, chargé lui-même d'empêcher qu'on *la provoque*; il essaye, mais il convient encore que, théorie et pratique, rien n'a changé. A part une différence notable dans les pointes, tout est compromis; quant aux distances à observer, pas d'autre règle, pas d'autre autorité que les vieilles traditions, et malheureusement les vieilles traditions n'ont rien d'encourageant.

On le voit, quand la galerie n'est plus là, la science se confesse volontiers. Mais ce secret de la *confession*, essayez un peu d'en risquer quelques mots dans un *journal* ou dans un *salon*, et vous verrez comme vous serez compris et reçu.

Quant aux *pratiques* et *caprices*, nous possédons depuis deux ans une belle monographie de la foudre qui soulève encore bien des questions et renferme des faits bien étranges. M. le docteur Boudin, médecin en chef de l'hôpital militaire de Vincennes, connu par une foule d'ouvrages scientifiques dont le dernier, la *Géographie médicale*.

suffirait à l'illustration de toute une vie, M. Boudin, disons-nous, frappé des paroles d'Arago <sup>1</sup> sur « les *lucunes* que l'étude imparfaite des effets de la foudre laissait dans la science, » essaya dernièrement d'en combler quelques-unes, et vint apporter au monde savant une foule de documents curieux dont nous allons seulement relever quelques-uns.

Suivant lui, par exemple, ce seraient non-seulement certaines contrées, certaines localités qui se trouveraient être les tristes privilégiées ou les heureuses déshéritées de la foudre, mais ce seraient encore certaines races et certaines *professions*, en dehors de toutes conditions physiques favorables ou défavorables au phénomène. Ainsi tous les rabbins nous parlaient jusqu'ici, comme d'une tradition antique et générale parmi eux, de leur immunité à l'égard de la foudre. Eh bien ! croirait-on que les recherches si consciencieuses du docteur Boudin n'aient jamais pu lui faire découvrir un seul cas de foudre contredisant ce principe ? Faudra-t-il en conclure que le Juif est un mauvais *conducteur* ?

Faudra-t-il appliquer le même principe à *la femme* en général, qui ne serait frappée, d'après ses tables et relativement à l'homme, que dans la proportion de 10 à 67 <sup>2</sup> ?

On comprend mieux la fréquence, quoique déjà très-extraordinaire, des fulgurations de clochers, parce qu'on l'explique par la flèche <sup>3</sup> ; mais comprend-on aussi bien que le *Jupiter*, ami des Juifs jusqu'au point de n'en pas foudroyer un seul, s'acharne au contraire, dans une proportion considérable, sur le prêtre, et notez bien, non pas seulement sur le prêtre voisin du clocher, mais sur le prêtre, partout, dans les champs comme à l'église, à cheval comme à l'autel ; et lorsqu'il est à un autel, c'est cet autel que l'on choisit de préférence, comme le moment préféré dans l'office est encore incontestablement le moment de la *consécration*. On a vu quelquefois en ce moment le prêtre déshabillé en entier, le calice et les saintes espèces *arrachées* de ses mains, les instruments du sacrifice fondus par privilège, quand tout le reste des bons et des mauvais conducteurs était préservé. On a même vu la *razzia*, tout en détruisant les *canons* imprimés, s'arrêter devant les paroles sacramentelles « *hoc est corpus meum* ; » et bien qu'on ait voulu nous expliquer ce respect par *l'encre rouge* de

1. *Œuvres* d'Arago, t. I.

2. Voir I<sup>er</sup> Mémoire.

3. Dans la nuit du 44 au 45 avril 1748, M. Boudin nous montre vingt-quatre clochers foudroyés entre Landerneau et Saint-Pol-de-Léon, et trois cent quatre-vingt-six en Allemagne dans une période de trente-trois ans.

leurs caractères, on conviendra que ces prédilections et ces exclusions si fréquemment répétées finissent par avoir un bien singulier caractère. D'autres fois, au contraire, l'hostie seule est emportée ; une autre fois, et ceci est bien plus extraordinaire, dans le pays de Liège, le coq et la croix d'un clocher disparaissent, et se retrouvent enfouis dans les profondeurs du cimetière, sous un tertre *vert* qui n'avait jamais été remué, « *viridi ac immoto.* »

Nous avons vu, il y a deux ans, au fond du Valais et dans la vallée de Zermatt, un presbytère éloigné du clocher, et dans lequel ce clocher néanmoins était venu s'implanter par la pointe et était resté inextricablement enchâssé ; et là, ce fléau des fulgurations arrivait en septième après celui des sauterelles, des inondations, de la guerre civile, des incendies épidémiques, des maladies contagieuses et des *tremblements de terre* : tant est fondée cette croyance à la simultanéité ou à la succession des fléaux les plus contraires, que nous avons constatée plus haut <sup>1</sup>.

M. Orioli (*Fulmini celebri*) ne peut s'empêcher, ainsi que M. Boudin, de rapprocher l'à-propos de tous ces coups de foudre, au moment du saint sacrifice, de celui qui les caractérise dans la Bible, lorsqu'ils viennent consumer les holocaustes et les victimes, au moment où on les pose sur l'autel <sup>2</sup>.

Que dire surtout devant l'application systématique du même à-propos au fait que voici ? Près du bourg de Gonaque, trois petits bergers, pour passer le temps, s'avisent de jouer à la messe et d'improviser un autel, sur lequel ils posent du pain et du vin. Un des trois enfants remplit le rôle du prêtre et se place à l'autel, il officie ; mais tout à coup, au moment de sa fausse communion, il voit tomber la foudre qui consume l'autel et tout ce qui s'y trouvait placé. Les enfants tombent à terre et restent plusieurs heures sans parole. Cette affaire, comme on le pense bien, fit grand bruit <sup>3</sup>.

Que dire encore de ces chambres privilégiées que l'on voit à plusieurs reprises visitées par la foudre, et de ces magasins à poudre qui, de tout temps et bien qu'ils soient sans clocher, sont l'objet de ses plus constantes visites ? Il est vrai que là, moins que partout ailleurs, la foudre ne fait pas tout ce qu'elle veut ; elle y paraît surveillée et bridée par une force évidemment supérieure ; car si, d'une part, elle s'abat sur les magasins à poudre avec tant de prédilection que certains

1. T. I de ce Mémoire, App. *Génies épidémiques*.

2. *Paralip.*, I. II, ch. VII, v. 4 ; *Rois*, III, XVIII, 58.

3. Boudin, II<sup>e</sup> Mémoire, XXII.

savants ont cru voir là *on ne sait* quelle affinité pour cette substance, de l'autre, elle la respecte parfois avec un soin si délicat que les gardiens finissent par se rassurer beaucoup trop à cet égard. Qui pourrait croire, par exemple, qu'on l'a vue au magasin de Maromme, près Rouen, réduire en petites planchettes deux tonneaux *remplis de poudre sans produire aucune* explosion, et bouleverser les caisses de la poudrière de Second, à Venise, sans y mettre le feu? Dans le premier cas, il est évident qu'elle a *touché* la foudre. Or, si vous expliquez *cette innocente promenade de la foudre sur la poudre* par la *non-conductibilité*, nous vous demanderons d'abord pourquoi elle paraît l'attirer aussi souvent que vous le dites, et pourquoi, dans d'autres circonstances, elle produit par le plus simple contact avec la poudre des explosions et même des désastres aussi épouvantables que celui qui, à Brescia en 1769, renversa la sixième partie de la ville et fit périr trois mille personnes <sup>1</sup>.

Ainsi elle se promène un jour sur la poudre sans développer une étincelle, et, un autre jour, elle s'en sert pour faire sauter toute une ville !...

Et en regard de cette irrégularité dans la distribution des faits, quelle bizarrerie et souvent quels caprices *malicieux* dans leur exécution !

Que signifie, par exemple, toute cette « chevelure enlevée à deux personnes, et accrochée ainsi que leurs sabots au haut de l'arbre qui les abritait? » Que signifient ces épidémies de *langues arrachées* simultanément par la foudre, bien que dans beaucoup d'endroits différents, et exceptionnellement à tous les autres organes? Qu'est-ce que toutes ces coïncidences si frappantes entre l'instant du crime et la fulguration, surtout lorsqu'à chaque récidive il en revient une nouvelle? « La foudre, dit M. Boudin, a joué un grand rôle dans la vie de Luther. On sait qu'il se fit moine après avoir eu un de ses amis d'enfance foudroyé à ses côtés. Devenu réformateur, il racontait que le curé de Kunwald, ayant prononcé ces paroles : « Si l'Évangile de Luther est vrai, que la foudre m'écrase, » avait été immédiatement foudroyé. Une autre fois, et c'est la contre-partie, se rendant à Worms pour obéir à Charles-Quint, il aperçut un homme à Pflingsheim, qui plantait un orme : — Donne, dit-il, c'est à moi à le mettre en terre ; et puisse ma doctrine croître comme ses branches ! « Nous n'étions pas bien loin de cet arbre, dit-il, quand la foudre tomba dessus et le déracina. » (*Tisch-Reden*, p. 368.)

Mais voici quelque chose de bien plus étonnant ! En Chine, dit toujours notre docteur, la foudre a paru s'attaquer à plusieurs dynasties,

1. Boudin, I<sup>er</sup> Mémoire, xxx.



dont chaque membre s'est trouvé foudroyé au moment même de l'accomplissement du même crime, et, notez bien ceci : « LA FOUDRE ÉCRIVANT SUR LEUR PEAU LA NATURE DE CE CRIME ET LA RAISON DU CHATIMENT<sup>1</sup> ! »

Qu'est-ce que tous ces globes lumineux qui prennent des formes d'animaux, dont nous trouvons des milliers d'exemples dans toutes les annales de sorcellerie et que la science s' imagine avoir expliqués par la dénomination très-mensongère d'*éclairs en boule* ?

Tout cela nous paraît autant de raisons militantes pour maintenir, au moins provisoirement, la distinction si rationnelle des Étrusques entre les coups de foudre insignifiants et matériels de Franklin (*bruta et vana*) et ceux qui arrachent à M. Boudin cette spirituelle sortie : « Que, jusqu'à présent, on n'a vu dans la foudre que *du feu*, tandis que ce qui la caractérise avant tout c'est l'imprévu, le contraste, le *mystérieux*. (II<sup>e</sup> Mémoire, p. 50.)

Nous n'avons esquissé jusqu'ici que le canevas de l'histoire de la foudre, histoire remarquable surtout par *ses lacunes*.

« Quant aux globes lumineux, dit Arago à propos du *chat Babinet*, ils sont vraiment une pierre d'achoppement pour tous les météorologistes de *bonne foi*, et les paratonnerres les *mieux établis* se montrent souvent *inefficaces* contre eux. Ces *éclairs en boule* me pa-

1. Consulter, pour ce fait, dans les extraits des *manuscripts chinois* : 1<sup>o</sup> le Rapport de M. de Meritens, interprète français en Chine; 2<sup>o</sup> la *Brontologie* du docteur Liljevals, médecin du roi de Suède; 3<sup>o</sup> enfin, le dernier Mémoire de M. Boudin, qui les cite l'un et l'autre.

2. Nous avons consigné (App. du I<sup>er</sup> Mémoire) le fait très-étrange, beaucoup plus étrange que tous les nôtres, rapporté par M. Babinet, et inséré dans les *Œuvres* d'Arago, t. I, p. 249. Il s'agit d'un ouvrier du faubourg Saint-Antoine qui voit un jour descendre par sa cheminée un globe de feu sous la forme d'un *jeune chat* qui vient jouer et se frotter aux jambes... L'ouvrier l'évite heureusement par plusieurs manœuvres assez douces; puis le globe s'élève à la hauteur d'un mètre, s'allonge, décolle soigneusement un papier qui masquait entièrement un tuyau, remonte par ce tuyau, et finalement éclate au haut de la cheminée, en produisant une explosion épouvantable. « L'éclat de ce globe, ajoute en terminant M. Babinet, n'était pas éblouissant et ne produisait aucune chaleur sensible. »

« Nous abandonnons à d'autres, reprend à son tour M. Boudin, le soin d'expliquer, s'ils le peuvent, l'essence d'un globe de feu ne donnant lieu à aucune *sensation* de chaleur, AYANT L'ASPECT D'UN CHAT, se promenant lentement dans une chambre, et s'échappant par un trou de la cheminée recouvert d'un papier *qu'il décolle sans l'endommager*. Seulement, il nous paraît bien difficile de conserver à ce phénomène le nom d'*éclair en boule*.

raissent aujourd'hui un des phénomènes les plus inexplicables de la physique. Comment se forment-ils? Dans quelle région sont-ils nés? *D'où proviennent ces substances* qui les composent <sup>1</sup>?... Pourquoi *s'arrêtent-ils* quelquefois, pour se précipiter ensuite, etc., etc.? Devant toutes ces questions la science reste muette <sup>2</sup>. »

Quant à nous, s'il nous est permis, après des paroles aussi graves, d'en proférer quelques-unes qui le seront moins, nous oserons avancer que le porte-foudre qui vient de paraître ici sous la forme *du chat* pourrait peut-être nous aider à comprendre le Jupiter porte-foudre qui apparaissait dans ses temples sous la forme d'un *bélier* (Jupiter Ammon) ou sous la forme d'un *taureau* (Jupiter, ravisseur d'Europe), et, mieux encore, tous ces dieux qui apparaissaient dans leurs temples sous cette même forme de *chat*.

Notre cas *fêlin* une fois bien constaté et bien compris, il nous deviendrait inutile de recourir aux symboles ordinaires, et MM. Creuzer et Guignault seraient déchargés du soin d'enfanter un neuvième volume sur les emblèmes du chat. Sous leur plume, il est vrai, les *caresses* si moelleuses et si discrètes de ce chat exceptionnel auraient signifié prudence, mansuétude et discrétion, le *décollage* sans déchirure de ce papier que « *le tonnerre ne pouvait pas voir* <sup>3</sup> » aurait été la mise en action du fameux vers : « *Plus fait douceur que violence*, » et l'explosion finale et bruyante, à la fin du parcours, aurait passé pour le triomphe éclatant réservé à toutes les vertus modestes.

Mais, encore une fois, tel qu'il est, et pour revenir à un langage plus sérieux, cette pierre d'*achoppement* de la météorologie cessera d'en être une le jour où, se rappelant tout ce que nous venons de dire sur le fétichisme animal et sur la cosmolâtrie, nous voudrions bien comprendre qu'il y a autre chose *que du feu* et du hasard dans les manifestations fulgurales <sup>4</sup>.

1. Ainsi, notez-le bien, c'est sur leur *substance* même que porte le doute d'Arago.

2. *Œuvres* d'Arago, t. I, p. 249.

3. Expression de l'ouvrier, consignée par M. Babine.

4. Nous avons là, sous les yeux, une brochure sur les « *Images photographiques de la foudre*, » par M. André Poey, directeur de l'Observatoire de la Havane, etc., etc. Ce savant se donne pour un ami de M. le docteur Boudin (p. 74) et base toute son admiration pour lui sur ce que « nul n'a envisagé les effets variés et contradictoires de l'agent électrique sous un jour aussi nouveau et avec un esprit aussi vraiment philosophique (p. 82). » Comme le savant français, M. Poey s'empresse d'accepter *la plupart* des effets singuliers que nous venons d'enregistrer, tels que les images, les croix, les flammes

du temple de Jérusalem, les reproductions de paysages, etc.; mais il a bien soin de ne pas enregistrer les inscriptions raisonnées, les malices plaisantes, le choix des prêtres, l'immunité des Juifs, le *chat-foudre sans chaleur*, etc. : tout cela dérangerait par trop, probablement, les théories toutes physiques et toutes chimiques dont il ne veut absolument pas sortir. Il y a plus, il n'a pris la plume, nous dit-il, « que pour dissiper A JAMAIS LA PART DU MERVEILLEUX QUI A ENVELOPPÉ JUSQU'ICI CE PHÉNOMÈNE NATUREL (p. 461). » Voilà donc encore une fois le *parti pris à priori* bien constaté, ainsi que le pendant scientifique de la méthode historique-Renan sur l'impossibilité d'admettre les faits merveilleux TELS QU'ILS SONT ! A chacun sa méthode d'*observation* et d'*expérience*. Ce qui nous étonne seulement, c'est qu'avec de tels principes on puisse tant admirer « l'esprit philosophique et la haute portée des études de M. Boudin, » que nous soupçonnons fort d'entendre la chose tout autrement que son admirateur, et de n'avoir d'autre antipathie, en fait d'histoire et d'expérience, que celle des faits TELS QU'ILS NE SONT PAS. »

P. — S. Aujourd'hui, 40 août 1862, nous trouvons dans les journaux un extrait de la *Franche-Comté* sur la chute d'une *boule de feu* sur les bâtiments de l'hôpital d'Ornans, où elle sembla *jouer* pendant longtemps.

« Ces singuliers effets de la foudre rappellent, dit le *Pays*, les bizarreries du fluide électrique dont l'histoire rend de fréquents témoignages.

« En 1715, le tonnerre gronda sans discontinuer pendant deux jours et deux nuits. Étant tombé sur l'abbaye de Marmoutiers, près de Tours, il cassa les tuiles des toits, cribla les portes au point qu'elles ressemblaient à de la dentelle, fondit deux cloches et en précipita une troisième à près de deux cents pas du clocher.

« On trouva les volailles étouffées et vingt-deux chevaux tués. La foudre descendit dans les caves du monastère, défonça plusieurs pièces de vin et remonta dans le réfectoire, où dinaient les religieux au nombre de cent cinquante à deux tables. Elle fit le tour de la salle, en brisa les vitres et *renversa les cent cinquante chopines d'étain* qui contenaient la ration des moines, à qui elle ne fit aucun mal. Ils en furent quittes pour la peur et pour boire de l'eau ce jour-là.

« Pendant la démente de Charles VI, il y eut un hiver si rigoureux que l'encre gelait dans la plume du secrétaire de la chancellerie, assis près d'un bon feu. Dans l'été qui suivit, le tonnerre gronda fréquemment. A Angoulême, il tomba sur l'église des Capucins, qui étaient à matines, et éteignit toutes les lampes. Saisis de terreur, les pères s'enveloppèrent la tête de leurs capuchons, se prosternèrent et prièrent pour éloigner la foudre. Insensiblement l'orage cessa.

« Quand vint le jour, ils priaient encore. Ouvrant alors les yeux en tremblant et faisant de grands signes de croix, ils s'aperçurent *qu'ils n'avaient plus leur barbe. Le tonnerre les avait rasés tout AUSSI PROPREMENT que le plus habile perruquier.*

« Un fait plus singulier encore et moins compréhensible, c'est de voir le tonnerre tomber sur de la poudre sans l'embraser. C'est ce qui arriva, le

5 novembre 1775, à Maromme, petit village éloigné de trois kilomètres de Rouen. La foudre brisa une poutre du toit, pénétra parmi huit cents barils de poudre, en écrasa deux, et rien ne prit feu.

« Le 27 septembre 1772, on vit tomber à Besançon la foudre sous la forme d'un gros globe de feu, qui traversa le magasin à blé, l'hôpital du Saint-Esprit, ne blessa personne, se précipita dans le Doubs, dont il fit jaillir les eaux à plusieurs mètres de hauteur, et parcourut sous l'eau un espace d'une centaine de mètres.

« Le 20 juin 1690, le peuple étant rassemblé dans l'église de Saint-Ralzund, le tonnerre tomba près de l'autel; les deux chaires de prédication furent réduites en mille pièces, *sans que ceux qui étaient dedans reçussent la moindre blessure. Les semelles des chaussures de plusieurs personnes se trouvèrent enlevées comme si elles eussent été coupées à l'aide d'un instrument très-tranchant.*

« Les habits d'un boucher furent criblés d'une infinité de petits trous, et toutes les pièces de l'horloge furent fondues de manière qu'on n'en retrouva aucun vestige. »

On le voit, il faut décidément remanier dans nos traités de physique tout l'article *foudre*, revenir à la distinction étrusque entre les foudres *matière* et les foudres *esprit*, et sous-diviser encore celles-ci entre les foudres *terribles* et *vengereuses* et celles d'un 4<sup>e</sup> ordre que nous proposons d'appeler celui des foudres *surveillées* et *bouffonnes*.

## 2. — La terre et ses mystères.

On peut changer d'élément sans changer aucunement de règne et de famille. Tous les membres de celle-ci se tiennent et s'entendent de telle sorte que l'on ne peut s'occuper de l'un sans parler aussitôt de tous les autres. Ainsi, quel rapport paraît-il exister, au premier coup d'œil, entre la bonne et bienfaisante Cérès et les divinités infernales, c'est-à-dire entre les moissons et le feu central de la terre? Aucun, et, cependant, gardez-vous de vous y fier, car, à notre avis, Cérès, Déméter et Théa, tout ce principe passif et féminin de la nature peut être envisagé de bien des manières différentes. Cette *grande âme de la terre* a bien des aspects différents. Nous l'avons déjà dit, et nous le répéterons encore, rien n'est plus doux, plus sympathique que cette *Notre-Dame du paganisme*, cette *reine du ciel*, cette *étoile de la mer*, cette *terreur des démons*, cette *Maïa*, qui a donné son nom au mois de mai, consacré à son culte<sup>1</sup>; *pleine de grâces* et de vertus, quelle séduction n'est pas la sienne, sous les traits et sous les doux noms de Diane

1. Voir, sur toutes ces appellations, notre note de *la Vierge immaculée* (1<sup>er</sup> volume, p. 443).

chasseresse ou de chaste Lucine ! Mais, encore une fois, prenez y garde, car, bien que toutes les généalogies ne s'accordent pas très-exactement, bien que Déméter, suivant les uns, soit la mère, et Cybèle la fille d'un même dieu, pour nous c'est une seule et même divinité, c'est *la terre, tellus*, γῆ ou γαῖα. Or, déjà très-suspecte à nos yeux sous ce nom de Cybèle qu'elle doit aux fureurs de son infâme sacerdoce et aux convulsions orgiastiques qu'elle leur donne, de quoi n'est-elle pas capable lorsqu'elle s'appelle Τιθήνη ou lorsqu'elle devient *Proserpine*<sup>1</sup> ?

Épouse d'*Hēphaistos* Vulcain, il ne faut pas se le dissimuler, cet Adonis, qu'elle pleure et qu'elle demande avec tant d'ostentation à tous les échos, bien loin d'être le *vrai soleil* pleuré par la vraie *Notre-Dame*, est tout simplement l'*anti-soleil* ou le soleil souterrain, celui qui donne son nom d'Adoneïdus à l'*Adès, ténèbres*, autrement dit à Pluton.

Nous voici donc revenu à Jupiter *Summanus*, c'est-à-dire au dieu des mânes, dont les foudres nocturnes alternaient avec celles de Jupiter *Diespater*, père du jour, et c'est rentrer dans les entrailles de la question que de rentrer dans celles de la terre.

Comme ce feu central (*Vesta*, de ἑστία, foyer) était le phénomène capital et le plus *adoré* de tous ceux que pouvait offrir *la terre*, c'est sous ce dernier rapport que nous allons étudier le culte de ce feu.

La terre étant l'épouse d'*Hēphaistos*, comme Vénus est l'épouse de Vulcain, comme Proserpine est l'épouse de Pluton, ces trois épouses, qui n'en font qu'une, ne peuvent trouver mauvais que nous les laissions un peu dans l'ombre, pour nous occuper de leurs trois époux subterraniens qui, de leur côté, ne sont qu'un comme leurs femmes, et ne font qu'un avec elles.

Qu'est-ce donc qu'*Hēphaistos* Vulcain, si ce n'est le dieu précipité du ciel par son père, et resté *boiteux* par les suites de cette chute ? On le serait à moins, car c'est le dieu, le patron, le vice-roi des Titans foudroyés comme lui, et relégués avec lui dans le feu central de la

1. Cybèle vient de κυβέβην, parce que les Galls ou *Evirati*, les Cabires, et les Telchines, avaient l'habitude, pendant leurs inspirations, de *tourner* sur la tête, *rotare in caput*, dit Vossius, l. II, p. 593, ce qui rappelle tout à la fois et les ménades et quelques-unes de nos névropathies mystérieuses, entre autres celle de ce Fontaine, secrétaire des commandements de Louis XV. qui, après avoir lu quelques lignes du livre janséniste du père Quesnel, fut pris d'une contagion tournante qui durait une ou deux heures et persévérait pendant six mois; ce que nous nous sommes permis de trouver un peu moins *naturel* que M. le docteur Calmeil et M. Fiquier ne le trouvaient. (Voir 1<sup>er</sup> Mémoire, ch. v, § 4.)

terre, où ils conservent le nom de *curvati* ou *courbés*. Tout cela est très-biblique, et le *cætus gigantum*, ou *club* des géants, présidé dans la géhenne par Lucifer Héphaïstos<sup>1</sup> (les deux noms signifient porte-feu) ne veut pas dire autre chose.

L'un n'est pas plus mythologique que l'autre; ils ne diffèrent que dans les noms.

Hélas! le *feu central* ne l'est pas davantage, et ceux qui rient (si cela s'appelle rire) de la géhenne et de ses flammes, rient tout simplement de la vérité physique la plus solidement établie qui existe. S'ils en doutent, qu'ils se donnent la peine de creuser de cinquante mètres seulement le sol de leur jardin, ils trouveront les premiers indices de la loi; qu'ils continuent et se donnent encore la peine de descendre, leur thermomètre à la main: à chaque nouveau vingt-cinq mètres, ils trouveront une augmentation d'un degré. Puis enfin, qu'ils veuillent bien se dépouiller de leurs habits, et descendre, non plus dans leur jardin, mais dans quelques mines du nord de l'Allemagne, et là, à mille mètres de profondeur, ils verront de malheureux mineurs, hale-tants, essoufflés, à demi brûlés, se condamnant, pour quelques thalers, au martyre de saint Laurent, pendant que, à trois mille pieds au-dessus de leurs têtes, la neige couvre leur champ et gèle leur famille.

Il est donc établi scientifiquement, par une infaillible loi de progression, qu'à plusieurs centaines de kilomètres au-dessous de nous, de nous rous, entendons-le bien, doit s'étendre et s'agiter à gros bouillons cette vraie marée de flammes, désignée dans nos saintes Écritures par la terrible expression de *lac ou marais de soufre et de feu*, «*lacus, stagnum ignis ac sulphuris*<sup>2</sup>. » C'est elle qui éclaire de ses lueurs sinistres les profondeurs plus ou moins ténébreuses de l'*adès* général, dont les sous-divisions spécifiées sous les noms d'*enfer*, *schèol*, *gèhenne*, *cœur de la terre* ou *limbes*, constituent cette topographie souterraine et désolée qui, jusqu'à l'arrivée de Jésus-Christ, portait exactement ces mêmes noms de *adès* (ou enfer général), de *tartare* (ou prison de Pluton, *carcer Plutonis*), de *marais stygien* et de *champs Élysées*, qui représentaient bien évidemment aussi nos *limbes* et ce que la théologie appelait le *sein d'Abraham*.

Les *Érinnyes* et les *Euménides* n'exerçaient leur effrayant ministère que dans les dernières profondeurs de l'enfer, et seulement à l'égard des Sisyphe, des Tantale et des Ixion. Les héros, les sages et les bons (*χρηστοί*), s'ils n'y étaient pas *bienheureux*, y étaient du moins plus

1. Selon Vossius, de *ἀπτω* ou *ἡφθαλι*, allumer.

2. *Apoc.*, ch. xiv.

heureux (*μακαριοι*), et goûtaient toutes les douceurs relatives de leur quasi-paradis.

Ainsi donc, jusqu'à l'avènement de celui qui venait ravir les clefs de cet empire à l'*Hèphaïstos* qui les détenait encore, le paganisme disait vrai, sur l'enfer comme sur tout le reste, et s'exprimait exactement comme nous nous exprimons nous-mêmes<sup>1</sup>.

Cette unanimité de croyances fondamentales et de détails très-précis n'entraînait pas plus cependant la conversion des libres penseurs du paganisme que celle de tous les nôtres. Lucien plaisante comme Voltaire sur l'enfer *des bonnes femmes*, et Arnobe nous l'apprend : « Vous les entendrez rire, dit-il, toutes les fois que nous leur parlerons de la géhenne<sup>2</sup>. »

Heureux plaisants, qui ont un enfer sous les yeux et qui ne peuvent pas croire à un autre ! qui roulent leur rocher comme Sisyphe, qui souffrent de la faim comme Tantale, qui se tordent de douleur comme

4. Il faut bien se garder de confondre ces quatre divisions du monde inférieur biblique. Jacob, s'apprêtant à aller rejoindre son *cher* Joseph dans le *schéol*, ne croyait pas plus se rendre dans la GÉHENNE que Notre-Seigneur ne le croyait lui-même en descendant dans les limbes.

Rien n'établit mieux la différence de ce double asile que la parabole de Lazare et du mauvais riche (Saint Luc, ch. xvi, v. 22). « Un mendiant mourut un jour, et fut porté par les anges dans *le sein d'Abraham*. Un riche mourut également, et fut enseveli dans *l'enfer*. »

« Le sein d'Abraham, dit saint Augustin, est ici le lieu du repos, les *limbes* de nos pères, et, depuis le Christ, le *paradis*. »

L'*enfer* du mauvais riche est aussi sous la terre, c'est proprement la géhenne ; il est dans les flammes inférieures ; car ce riche, *levant les yeux*, aperçoit Abraham et Lazare. « Mais un *grand chaos* les sépare (*chaos magnum*), et personne ne saurait le franchir. » (Ibid., v. 26). Tout est là.

Nous devons à M. Munck cette justice que, dans son livre sur *la Palestine*, il a parfaitement fait justice du rationalisme hébraïsant, qui voulait faire du *schéol* le tombeau, le sépulcre matériel. Il a très-bien prouvé que l'expression si touchante et si souvent répétée, dans l'Ancien Testament, « être réuni à ses pères, à son peuple, etc., » ne pouvait s'entendre que de la réunion spirituelle, puisque Aaron est *réuni à son peuple* et est enterré sur le mont Hor, où *personne ne repose* ; que Jacob, en parlant de sa réunion dans le *schéol* avec Joseph, ne pouvait entendre le tombeau, puisque ce dernier *n'en avait pas* et qu'il le croyait dévoré par une bête féroce, etc... Tout cela est aussi évident que consolant. (Voir encore, à ce sujet, le beau livre de M. Th. Henri Martin sur *la Vie future*, et surtout ne pas confondre ce dernier auteur avec M. H. Martin l'historien.)

2. *Contra gentes*, l. III.

Prométhée, qui comptent par milliers autour d'eux les victimes, souvent innocentes et vertueuses, de la flamme et du feu, et qui, sans rejeter en général l'immortalité de l'âme et la rémunération du vice et de la vertu, ne sont cependant ni assez logiciens, ni assez sérieux pour écouter sans sourire, ne fût-ce que la simple hypothèse d'un enfer dont ils ont l'avant-goût, et dont ils habitent le vestibule!

Encore une fois, bienheureux caractères, ou plutôt infortunés plaisants!

Cependant, comme nous le disions tout à l'heure, nous avons la topographie très-exacte de ce royaume. Le nivellement principal en est fait, les sondages ne parlent que trop, et les plus hardis ne peuvent plus se dissimuler qu'ils dansent, s'enivrent et se réjouissent à quelques milliers de mètres au-dessus d'un océan de bitume et de feu, qui ne saurait être exclusivement et éternellement réservé pour Catane et Portici. « Villes folles qui ne *veulent* jamais croire aux volcans, » disent ces villes bien autrement folles qu'on appelle Londres et Paris, et qui ne *peuvent* pas croire au lac enflammé de bitume et de soufre, dont ces volcans sont les bouches.

Nous en sommes tous là. Nous nous endormons sur l'espoir qu'il ne saurait y avoir ici qu'un feu central matériel et inintelligent, contre lequel il suffit d'un peu de prudence et de quelques précautions.

Mais il est temps de revenir aux dieux forgerons de ces abîmes. N'oublions pas qu'Héphaïstos et ses Cyclopes ont pour mission de *dé-grossir*, dans leurs ateliers souterrains, les flèches et les carreaux dont le prince de l'*air* et du monde va se servir dans les cieux. Entre Jupiter et Vulcain, c'est un échange continu de flammes et de flèches; mais l'arsenal est au-dessous. La science moderne reconnaît parfaitement cet échange, et ne rejette qu'une seule chose, la personne des contractants. Le prêteur de foudres, Vulcain, était Phthas chez les Égyptiens, Yakscha chez les Indiens, Mulkiber ou père du feu, chez les Hébreux, chez les Grecs, le père des Cabires ou Kibires, dieux volcaniques, instituteurs des mystères de cette île de Samothrace, effectivement bouleversée par les tremblements de terre et par le feu. Si l'on veut avoir une idée de la moralité de ces mystères, il suffit de remarquer que de ces quatre Cabires, deux se nommaient Axiokersos-Pluton, et Axiokersa-Proserpine, et qu'un troisième Casmilos était leur courrier psychopompe; comme partout, l'orgie désordonnée et obscène jouait un grand rôle dans les *hauts-fourneaux* de cet Adès, et ces dieux ithyphalliques, dont le grand prêtre (Coès) recevait la *confession* des initiés, se *manifestaient eux-mêmes* malgré les flammes dans leurs plus abominables emblèmes.



Les mystères de Samothrace bien étudiés révéleraient toute la vérité sur ces artistes souterrains. Nous verrions que les Cabires, ἀξιογέρος et ἀξιογέρσα, littéralement les *princes de la mort*, étaient si bien Lucifer et Vénus-Proserpine, que dans l'orient aujourd'hui, l'étoile de LUCIFER-VÉNUS s'appelle encore *Chabar* ou *Cabar*, c'est-à-dire la grande infortune.

Il y a donc une alliance très-étroite entre les dieux sidéraux Cabires, les Cabires demi-dieux ou Titans, et les monts Cabires, leur patrie, montagnes volcaniques, s'il en fut jamais, comme celles de Samothrace, de la Sicile, des îles de Lipari, et surtout de celle de Lemnos<sup>1</sup>.

Voyons maintenant le dernier mot de la science sur les volcans.

Pour elle, aujourd'hui (grande et nouvelle concession), tous ces phénomènes redoutables, qui s'appellent éruptions, tremblements de terre, etc., loin d'être dus, comme on le croyait hier encore, à des causes purement locales, telles que des combustions et des décompositions souterraines, des gaz et des réactions fluidiques, ne *sont que* des EFFETS d'une seule et unique CAUSE, RÉPARTIE SOUS TOUTE LA SURFACE de la terre, et que, faute de mieux, elle appelle la CAUSE OU LA FORCE VOLCANIQUE ET IGNÉE.

Grâce au célèbre Grove, nous savons maintenant qu'une force n'est jamais qu'une cause immatérielle. Donc, les éruptions ne sont plus que l'effet matériel d'une cause qui ne l'a jamais été.

Une fois ce grand principe admis, et le nom de Grove a bien su le rendre pour le moins admissible, voici les volcans à leur vraie place. Ce sont les vastes soupiraux, les soupapes et les fissures artificielles par lesquelles se déversent ou s'échappent les fluides incandescents, résultats des tempêtes souterraines que l'*esprit du feu* (*igneus spiritus*, comme disait avec tant de raison le moyen âge) déchaîne sur son océan de bitume et de soufre. Les dikes, les filons, les basaltes, les trachytes, etc.; ne sont que les produits refroidis des roches et de tous les matériaux fondus par la grande cause invisible.

Voyez comme nous nous rapprochons. Il ne s'agit plus que de donner un nom propre à cet esprit que nous ne jugeons que par son *brûlé*<sup>2</sup>.

1. Ceux qui firent rire de si bon cœur Cambyse, en raison de leur taille monstrueuse de grosseur et de petitesse, étaient de vrais pygmées-canopes, adorés sous cette même forme en Samothrace. Cette forme leur est restée pendant tout notre moyen âge, et encore aujourd'hui nos bons paysans désignent ces génies volcaniques ou mineurs par les noms de nains, kobolds, trolls, petits hommes, *homunciones*, sans se douter le moins du monde qu'ils pillent les Égyptiens, les Phéniciens et les Grecs.

2. Voir plus haut le passage du cardinal Cusa.

Or, voilà toute une école qui s'appelle plutoniste, et voilà que la nôtre, si elle existait un jour, ne pourrait pas avoir d'autre nom.

Par quoi sommes-nous donc séparés? — Ni par le nom, ni par la chose. — Mais alors? — Par l'intelligence et par le Dieu.

Nous savons bien que l'esprit de Grove peut s'entendre (car il ne s'explique pas à ce sujet) d'une force immatérielle et d'un esprit, instinctif, aveugle, brutal, assez semblable, on le dirait, à ces *esprits recteurs* que la chimie moderne isole ou obtient de ses produits alcooliques ou fermentés.

Reste donc à savoir si l'Héphaïstos, *foudroyé* par son père, si l'Héphaïstos-Lucifer, ou Jupiter Summanus (roi des Manes), ou Satan (car tous ces dieux sont solidaires), sont des esprits de *fermentation* ou de *surintelligence*.

La grandeur du travail ne fait rien à l'affaire, et comme nous admettons aussi des esprits, ou plutôt des *formes* immatérielles vivifiant et agitant, *sans intelligence*, toutes les substances matérielles, rien ne nous empêcherait de nous contenter, jusqu'à nouvel ordre, de forces du même ordre pour expliquer le soulèvement de tous ces vastes continents; nous n'aurions même rien à leur ajouter, si l'histoire, qui est bien aussi une science d'observation et d'expérience, ne venait prêter aux cultes et notamment à la théologie souterraine un appui trop fréquent et trop remarquable pour qu'on soit en droit de le négliger et de le rejeter comme on s'est permis de le faire.

Oui, l'histoire est remplie de détails théurgico-telluriques dont on ne lui tient aucun compte. Nous ne prétendons pas parler des tremblements de terre mystérieux consignés dans la Bible; ils sont trop connus, et nous n'avons rien à apprendre à personne sur les pluies et les éruptions bitumineuses de la Pentapole, ni sur le tremblement de terre accompagné d'éclipse survenu à la mort du Sauveur, et qui coïncide si bien, soit avec celui qui, au dire de Pline et de Suétone, renversa douze villes de la Thrace, sous l'empire de Tibère, soit avec celui que Phlégon nous montre, dans la dix-huitième année du même règne, accompagné d'une grande éclipse de soleil et renversant la ville de Nicée, en Bithynie.

Nous ne parlerons pas davantage de ceux qui doivent accompagner un jour la destruction universelle, affirmation apocalyptique qui cadre si bien avec ce dire de Pythagore et d'Orphée, que « c'était au feu central tellurique qu'était réservé l'honneur de détruire la terre. »

Nous ne voulons nous arrêter que sur quelques particularités, compa-gnes historiques assez fréquentes des phénomènes qui nous occupent,

particularités d'autant plus importantes qu'elles ne sont jamais relevées.

Ainsi, tout le monde connaît le tremblement de terre et les flammes mystérieuses qui vinrent s'opposer, à plusieurs reprises, à la restauration du temple de Jérusalem par Julien. Avoué par l'empereur lui-même, rappelé sans cesse par ses partisans et présenté par eux comme un effet *magique* du Dieu des Chrétiens, ce fait important ne peut laisser aucun prétexte à la dénégation rationaliste.

Il est positivement merveilleux, mais, comme il n'est pas isolé dans l'histoire, et que les annales païennes peuvent nous en offrir de semblables<sup>1</sup>, rien ne nous garantirait positivement sa signification chrétienne sans la particularité que voici.

Écoutez saint Grégoire de Nazianze : « Le feu brûla les uns et mutila les autres... IL Y A PLUS, ceux qui ont été présents et spectateurs du prodige font encore voir aujourd'hui LES CROIX qui ont été imprimées sur leurs vêtements..... C'était une lumière brillante qui surpassait par sa beauté tout ce que l'art peut donner à la peinture et à la broderie. Ce spectacle imprima une telle terreur dans l'âme des témoins, que tous, d'une voix unanime, s'empressaient d'invoquer le Dieu des chrétiens,... et que beaucoup allèrent sur-le-champ se jeter aux pieds de nos prêtres pour... être admis à la grâce du saint baptême. » (Orat. 4 adv. Julian.)

Écoutez Socrate l'historien : « Le feu consuma tous les instruments des ouvriers... Des croix se trouvèrent imprimées sur les vêtements, et ils ne parvinrent pas à les effacer : *contemplantes et elicere cupientes, nullo modo poterant.* »

Sozomène n'est pas moins positif : « Un feu s'élança des fondements du temple et brûla beaucoup d'ouvriers..... Les habits des Juifs étaient marqués de croix et d'étoiles. »

Ruin dit à son tour : « La nuit suivante, il se manifesta sur les vêtements de tous une croix que rien ne parvenait à dissiper. » (Hist. eccl., ch. LVII.)

En présence de tels faits et de tels détails, que fait en général notre histoire contemporaine? Celle qui est tout à fait rationaliste ne souffle pas le moindre mot du fait principal, et celle qui ne l'est qu'à demi supprime tout à fait les détails, et notamment celui des croix.

Et cependant c'est là ce qui caractérise le miracle, c'est là ce qui en révèle tout à fait l'origine et la fin. Sans ces croix, nous aurions pu nous

1. Lorsque les barbares approchaient du temple de Delphes pour le piller, le dieu consulté répondit qu'il saurait bien suffire seul à sa propre défense. Effectivement, l'ennemi s'étant approché, on vit des pierres énormes, entremêlées de flammes, rouler sur l'ennemi et lui tuer beaucoup de monde... Le

supposer à Delphes<sup>1</sup>; avec elles, au contraire, nous nous reportons au fameux *tau* de l'Ancien Testament, imprimé par l'ange sur les Juifs qui devaient être préservés de l'extermination générale<sup>1</sup>.

Tout ceci explique à son tour la confiance des Égyptiens et des nations idolâtres pour ce signe traditionnel, qui devenait entre leurs mains une amulette trop souvent profanée, il est vrai, par le plus abominable alliage<sup>2</sup>.

Qu'on se rappelle maintenant tout ce que nous avons dit (Appendice, C, t. I) sur les épidémies pestilentiellles, guerres ou calamités publiques, présagées et par des spectres et par des croix identiques à celles-ci<sup>3</sup>. Quelle force tant de faits païens et chrétiens ne se prêtent-ils pas mutuellement par leur parfaite concordance!

Il ne s'agit donc plus que de savoir si l'histoire ne nous montrerait pas certaines éruptions volcaniques, accompagnées, comme les pestes et comme les guerres, de cette double apparition et de croix et de fantômes; car alors toute cette symptomatologie deviendrait celle de tous les *fléaux en général*, et serait commune à ceux qui se ressemblent le moins.

Pour les fantômes, on ne manquait pas de précédents, car, avant la complication des croix, l'histoire entière des volcans se liait étroitement à celle des Titans et de leurs *spectres*. Nous ferons grâce à nos lecteurs de l'érudition qu'ils possèdent déjà probablement à ce sujet. « Tout mont ignivome, a dit un auteur grec, brûle sur Typhée, sur Encelade, etc.,... » et toute l'antiquité, commentant ce dogme, ajoutait : « *Nous entendons leurs gémissements, nous comprenons leur langage, nous voyons même leurs personnes.* »

« Dans le temps des éruptions, si l'on en croit un grave historien, (Dion), les spectres et les gémissements se font voir et entendre; *un grand nombre de géants* (ombres) errent sur la montagne, sur le rivage, dans les villes voisines et dans l'air, le jour et la nuit. Sous le règne

feu central était donc en ce moment aux ordres du dieu grec, jusqu'au jour où un tremblement de terre vint l'engloutir lui-même.

1. Ezech., ch. ix.

2. Nous avons parlé de la croix *ansée*, ch. viii de ce Mémoire.

3. Nous retrouvons une épidémie de ces croix « tant es habits des personnes qu'es courtines et voiles des églises » sous Pépin le Bref (*Chron.* de Siebert), une autre sous Charlemagne lors de la guerre des Saxons (Egward), une autre sous Othon I<sup>er</sup>, empereur d'Allemagne (*Chron.* Herman.), une autre, et principalement dans le diocèse de Cologne, sous l'empereur Maximilien I<sup>er</sup>, au moment de l'hérésie de Luther, remarquable surtout en ce que les vêtements serrés dans les coffres en étaient couverts comme

de Tite-Vespasien, notamment pendant la grande éruption du Vésuve, on vit tant de spectres que le peuple en fut grandement épouvanté, s'imaginant que le monde retournait à son premier chaos; d'autant plus que, outre ces spectres,... on entendait encore comme un grand éclat de trompettes<sup>1</sup>. Aussi Tertullien appelait-il le Vésuve « la fournaise de l'enfer, » comme les Italiens l'appellent encore aujourd'hui « la cuisine du diable, *la cucina del diavolo*. »

Et dans le fait, du moment où le dogme proclamait, comme la science, l'existence très-réelle d'une mer « de soufre et de feu, » en y plaçant (en surplus de la science) « la bête et les damnés<sup>2</sup> (géants), il paraissait extrêmement logique d'en voir l'entrée et la route dans ses seuls orifices naturels.

À aucune de ces époques il ne manquait de rationalistes qui, *convenant du fait*, cherchaient à l'expliquer par mille causes naturelles, et tout particulièrement, comme aujourd'hui, par l'hallucination. « Il peut se faire, disait-on, que ces spectres soient de purs effets de lumière, dus à la densité de l'air, à la vapeur et au reflet des flammes<sup>3</sup>. »

D'autres<sup>4</sup>, prenant la chose plus chaudement, et voulant en avoir le cœur net, *descendaient jusqu'au plus profond du cratère*, et, plus heureux qu'Empédocle, en revenaient après avoir perçu tout simplement, avec plus de netteté, les gémissements et les plaintes des damnés.

En fait d'explications, on passait tout en revue, et, jusqu'à ce qu'elle se soit fait descendre un peu plus bas encore dans les cratères, l'Académie elle-même n'en trouverait aucune autre à produire.

Mais quel crédit pouvaient avoir de telles explications, débitées à des populations qui voyaient ces spectres quitter la montagne, se *mêler à elles* dans les villes, les *toucher de leurs mains, dextris porrectis*, et se donner pour les âmes de leurs parents ou amis, dont ils avaient ignoré jusque-là la mort très-réelle, *accipiuntur ab ignavis mortis illorum*<sup>5</sup>.

Que dire à des gens qui, par l'expérience aussi, établissaient une corrélation constante entre ces phénomènes et l'arrivée d'autres fléaux, celui de la guerre surtout, que ces ombres venaient leur ré-

les autres,... etc. Comment s'expliquer qu'à tant de siècles de distance, tant d'historiens se soient si bien entendus sur un mensonge? Si les faits sont vrais, comment les expliquer? (Voir PIC DE LA MIRANDOLE, *de Omni re scibili*.)

1. Dion, *Hist. rom.*, sub tit. XI.

2. *Apoc.* « Ubi erat bestia. » Loc. cit.

3. Fr. Vicomercatus, l. I, *Météorol.*

4. Dethmarus entre autres.

5. Olaus Magnus, évêque d'Upsal.

VÉLER à l'avance, bien qu'il ne s'agit plus là cependant de météorologie? Car « c'est un fait notoire, dit un de ces historiens, que pendant toutes les guerres ces GÉMISSEMENTS REDOUBLENT<sup>1</sup>. »

Et ce n'était pas seulement la foule des écrivains et des docteurs qui croyaient à ces choses, c'était encore l'*élite* des docteurs et des saints. Ces derniers, par exemple, révélèrent à l'avance encore aux populations la mort des grands pécheurs européens dont ils venaient de voir le spectre descendre dans tel ou tel volcan. Pierre Damien et Sigebert Gemblacensis affirment que le phénomène avait toujours lieu AU MOMENT MÊME DE TOUTES CES MORTS, et saint Grégoire le Grand, qui consacre tout un paragraphe aux pécheurs précipités dans ces montagnes, affirme que la mort de Théodoric fut immédiatement connue *dans toute l'Italie* par un solitaire de l'île de Lipari qui, l'ayant vu descendre dans un volcan de son voisinage, bien qu'il fût mort loin de là, en informa aussitôt tout le royaume.

Nous avons déjà dit que la fête des Morts, ou du 2 novembre, ne fut instituée que sur plusieurs rapports semblables.

Rien ne nous étonne donc moins que de retrouver sur le point le plus exploré du nouveau monde tous les phénomènes de l'ancien. Qu'on lise le récent et très-curieux ouvrage, déjà si souvent cité, de l'abbé Brasseur, et l'on se convaincra de plus en plus de la corrélation constante entre la destruction volcanique de certaines villes, visibles encore aujourd'hui sous les eaux soufrées qui les couvrent et dont toutes les traditions rapportent les infâmes voluptés<sup>2</sup> et les apparitions du *prince* de l'air (*quetzalco-huall*), dieu-serpent des Atzèques, sur la cime des volcans. Mais ici les spectres semblent devenir plus redoutables au prorata de l'importance et de la majesté de ces monts ignivomes; assis sur les pierres sacrées volcaniques qui ont lapidé les villes de Palenqué et de Teotihuacam, malheur à qui s'approchait d'eux. « Pendant longtemps, dit-on, on voyait leurs victimes se débattre et périr immolées sur ces pierres, dans des étreintes invisibles<sup>3</sup>. »

Les premiers Espagnols furent encore témoins de ces prodiges, qui ne manquent aujourd'hui ni d'attestateurs, ni de monuments.

En voilà donc bien assez pour établir que, réelle ou non, la vision n'en existait pas moins, et que l'hallucination, pour parler comme

1. G. Peucer, l. I, *de Div.*

2. V. cet ouvrage, t. II.

3. Par exemple, au pied du Momotombo et sur les bords du lac de Managua.

M. Littré, se compliquait, comme toujours, de circonstances et de révélations assez embarrassantes.

On voit qu'avant de procéder à l'examen des croix volcaniques, il fallait absolument avoir fait celui des *révélations*, qui l'accompagnaient presque toujours, et qui en faisaient alors toute la philosophie.

Ainsi donc, en 419, plusieurs villes sont détruites en Syrie par d'effroyables secousses volcaniques, et d'innombrables croix apparaissent sur les vêtements de tous ceux *qui étaient baptisés*, et non sur les vêtements des autres <sup>1</sup>.

En 476, dans la sixième année du règne de l'empereur Constantin Copronyme, après une terrible chaleur et des tremblements de terre successifs en Syrie et en Palestine, la peste se déclare à Constantinople et dure trois ans, pendant lesquels les croix apparaissent sur les vêtements de tous ceux qui doivent périr, *et qui périssent*, Constantin restant seul à blasphémer dans son palais <sup>2</sup>.

En 954, à Paris, la foudre tombe et s'attache en forme de croix sur les vêtements de tous les habitants, et ceux-là *seuls* sont délivrés qui se rendent en pèlerinage aux églises de Marie <sup>3</sup>.

En 958, mêmes phénomènes de foudres, tremblements de terre et de croix <sup>4</sup>.

En 1295, le royaume de Castille, à la suite de quelques prédications et de grandes pénitences de la part des Juifs, les croix apparaissent non-seulement sur les vêtements des pénitents et des prophètes, mais sur ceux qui sont « serrés à la maison, *qui domui asservabantur*. » Le médecin juif Alphonse Spina, *présent à ce miracle*, lui consacre tout un gros volume, qui convertit une multitude de ses coreligionnaires <sup>5</sup>.

En 1500, à la suite de phénomènes semblables, le célèbre abbé de Spanheim, Trithème, rapporte l'apparition subite de ces croix dans son monastère pendant qu'on chantait le *Salve Regina*. Bientôt toute la ville est envahie, puis celle de Bingen, puis les villes voisines, et la contagion s'étend sur tous les bords du Rhin; mais à l'extinction de ces croix, c'est la peste qui envahit toutes ces villes <sup>6</sup>.

Nous omettons ici les croix de 1501, de 1550 et de 1568, parce

1. *Chron.* de Marcellus.

2. Theoph. et Theodor.

3. *Chron.* de Luitprand et *Chron.* de Leo Ostiensis.

4. Trithème, *Chron. de Monast. Hirs.*

5. Ce livre est intitulé : *de Bellis Domini*.

6. Trithème, *Chron. de Spanheim*.

que n'étant liées, que l'on sache, à aucun tremblement de terre, et tombant sous forme de pluie, elles entrent plus particulièrement dans le chapitre des pluies mystérieuses que nous allons attaquer tout à l'heure. Contentons-nous de terminer les croix volcaniques par l'extrait d'un mémoire extrêmement curieux et rédigé à Rome. Voici dans quelles circonstances :

Le 3 juin 1660, aux premières lueurs du crépuscule, commence une éruption du Vésuve tellement formidable qu'on eût dit que le volcan lançait des montagnes de rochers : cet état de choses subsiste un certain temps, jusqu'au jour où le volcan paraît le matin couvert de neige; mais tout à coup, au moment de l'apparition du soleil, les croix se manifestent sur les vêtements de toute la population. Tout ce qui écrit s'empare du fait, et toutes les académies s'en occupent.

Pendant que les physiciens s'évertuent à renfermer le phénomène dans l'ordre purement scientifique, d'autres le rattachent à l'astrologie et à tout ce qu'on appelait alors les influences occultes.

Le père Kircher jouissait alors d'une telle réputation de science et de sagesse, que de Naples on vient le supplier d'organiser une enquête; à Rome on insiste également, et la société de Jésus, dont il faisait partie, le lui permet, en lui adjoignant le père Tho, célèbre théologien, et le père Zupus, grand mathématicien.

Tous ces détails sont consignés dans leur mémoire, dont nous donnerons un extrait à la fin de ce paragraphe.

On y verra que la *crédulité* de ce temps n'allait pas jusqu'à exclure l'examen impartial et tout rationalisme scientifique.

Sans les spectres et leurs révélations *surintelligentes*, les croix ne signifieraient rien, et pourraient à la rigueur se prendre pour un jeu de la nature; avec les spectres le rideau se soulève en partie, et la première partie du problème éclaircit immédiatement la seconde.

Pour nous donc, les croix succédant aux spectres avaient nécessairement la même origine; ni les uns ni les autres ne constituaient peut-être un miracle divin, mais bien un de ces effets surhumains que la justice divine laisse aux bons ou aux mauvais anges le soin d'organiser pour servir de leçon à la terre<sup>1</sup>.

Nous pouvons soupçonner maintenant la raison pour laquelle on dit de Jupiter qu'il charge de ses vengeances les trois Cyclopes de l'Etna;

1. C'est ce que l'on appelle à chaque instant dans l'Écriture sainte « per immissionem bonorum aut malorum angelorum; » dans ce dernier cas, c'est une justice imposée d'office aux mauvais anges appelés *alastores* ou *vengeurs*.



pourquoi Diodore appelle Cumes et le Vésuve « *le pays des géants* ; » comme Pindare les appelle, « le domaine de Typhon ; » pourquoi dans le psaume cxliii il est dit, à propos du géant Goliath : « Frappez ces montagnes, Seigneur, et changez-les en fumée ; » et dans le psaume xvii : « Le Seigneur s'est irrité contre les montagnes, et sa fureur en a fait sortir le feu et la fumée... » Nous comprenons pourquoi les traditions de l'Hindoustan portent que « les montagnes se révoltèrent autrefois contre les dieux, qui les frappèrent et les changèrent en cendres. »

On comprend surtout comment, au dire de M. de Humboldt, « ce n'est pas seulement la paresse, mais une espèce de terreur superstitieuse qui empêche les Javanais mahométans de gravir la cime des volcans.... Aussi, continue le grand naturaliste, leurs cratères furent-ils le dernier refuge des sectateurs de Siva, quand les Mahométans firent la dernière conquête de l'île en 1470. » On y trouve souvent encore les ruines d'anciens temples : *l'adoration des forces terribles*, dont les volcans sont le foyer, devait naturellement tenir une grande place dans les croyances primitives de ces contrées, et le culte de Siva, *divinité de la destruction*, y était dominant ; le volcan *Sémèru*, le plus élevé de l'île, était appelé le mont Sacré.... On y trouve des restes de monuments religieux à des hauteurs très-considérables. Sur le plateau élevé qui forme le fond de l'ancien cratère du volcan *Dieng*, il y a des milliers de blocs cubiques, débris des anciens temples... On y retrouve des sculptures, des bas-reliefs, quelquefois de grossières statues. La religion hindoue s'ÉTEIGNIT BIENTÔT DANS LA SOLITUDE TERRIBLE DES CRATÈRES...

« Aujourd'hui, les seuls Javanais qui soient restés fidèles au culte de Siva habitent le fond de l'immense cratère du volcan TENGGER... Tous les ans ils y célèbrent une fête solennelle et vont comme en sacrifice verser du riz dans le cratère du cône toujours en éruption, qui s'élève au milieu d'une mer de sable <sup>1</sup>. »

Admirez la concordance ! M. de Humboldt nous dit « que les volcans sont les canaux de la communication continue entre l'atmosphère extérieure et l'atmosphère intérieure de notre globe... » Il croit au *soulèvement* des volcans... Eh bien ! les deux mysticismes, païen et chrétien, appliquent aux géants des volcans l'épithète de *curvati*, les courbés. Pour eux, le soulèvement des volcans, c'est l'action de ces *curvati* qui se redressent.

Une fois arrivés là, est-ce bien la peine de se disputer sur le nom

de la force spirituelle et redressante, et de nous brouiller avec toutes les religions, pour les mots de Satan, Pluton, Typhon, Siva, etc. ?

Nous le pensons d'autant moins que la science appelle celui-ci : « *génie de la destruction*, » ce qui revient absolument au même.

Mais vous savez ce qu'elle entend par *génie* : elle vous accordera tous les génies du monde, pourvu que ces *génies* soient *stupides*... — C'est vrai, nous allions oublier ce paradoxe, tant il nous paraissait impossible... Mais les spectres *révélateurs*, qu'en ferons-nous ? — Tout ce que vous voudrez, nous répond-on, aussitôt que vous nous les *montrerez*, car les spectres des volcans se sont fondus comme tous les autres aux premières lueurs de la raison moderne. — C'est vrai, mais, dût cette réponse passer pour une défaite, c'est bien pour cela même que nous y croyons davantage. Les traditions générales ne peuvent pas, on l'avoue, avoir menti sur la constante apparence du phénomène. OR COMMENT DE PURES HALLUCINATIONS, CAUSÉES PAR DES MODIFICATIONS DE LUMIÈRE ET DES EXHALAISONS VOLCANIQUES, NE REPARAITRAIENT-ELLES PLUS JAMAIS A NOS YEUX ? EST-ON BIEN SUR QUE CE SOIENT ELLES QUI SE CACHENT AUJOURD'HUI ?

Voilà la question ; nous attendons la réponse.

---

I. « CROIX PHOTOGRAPHIÉES PAR LES VOLCANS. » — Ces croix, dit Kircher, apparaissent sur les vêtements de lin, dans les manches de chemise, sur les voiles de femmes, dans leurs ceintures, sur les draps de lit, dans la partie surtout qui est sous le matelas, sur les colliers des enfants, les nappes d'autel, les surplis des lévites, sur les viandes, le grain, les œufs, les fruits, les vêtements de soie et sur la toile même renfermée dans des paniers... La forme de ces croix varie ; ordinairement elles se composent de deux lignes qui se traversent. Les unes sont fixes et d'un dessin parfait, les autres ressemblent presque à une tache ; les unes ont une longueur de trois doigts, les autres sont d'une petitesse extrême ; leur couleur est cendrée et paraît tenir parfois à une espèce de graisse. J'en ai vu deux qui me paraissaient couvertes de rouille ; à Naples, à Nola et dans quelques autres lieux, leur couleur ressemblait à celle du plomb. L'eau simple ne suffit pas pour les enlever, il faut une dilution de savon ; quelques-unes disparaissent entre dix et quinze jours, quelques autres plus tard. J'en ai vu durer un mois sur la nappe d'un autel ; on procéda à l'analyse. Auprès du Vésuve c'est une matière sulfureuse ; à Viterbe c'est de l'huile, au collège germanique c'est un liquide infect, etc.

Leur nombre est incalculable ; j'en ai vu trente environ sur une seule nappe d'autel de l'église de Sainte-Marthe, à Castellamare, huit sur un seul collier d'enfant... On ne sait pas précisément le jour de leur première appa-

rition. On en a vu à Torre-del-Greco, vers le 16 août et vers la mi-octobre; après s'être affaiblies peu à peu, elles disparurent toutes en même temps. (*Vera et fidelis relatio...*)

Ici Bayle vient à l'appui du jésuite : « Il est certain que les *vapeurs* et les *exhalaisons* qui sortent des entrailles de la terre peuvent produire des effets très-bizarres. On en a la preuve convaincante dans les croix qui se produisirent, en 1660, dans le royaume de Naples, après une éruption du Vésuve... La couleur, la dimension et la forme de ces croix variaient à l'infini... » (Bayle, in-fol., t. IV, p. 293.)

II. « FEUX SOUTERRAINS. » — Tacite lui-même nous en décrit de bien extraordinaires : « Un mal imprévu, dit-il, affligea les Ubiens, nos alliés. Des feux soris de terre dévoraient les moissons, les fermes, les bourgs. Déjà même ils se portaient sur les murs de la colonne nouvellement bâtie, et rien ne pouvait les éteindre, ni la pluie, ni l'eau des rivières, ni toute autre. Enfin, n'imaginant plus de remèdes et s'indignant contre le mal, des paysans jetèrent *de loin* des pierres, et aussitôt la flamme s'affaissa. Alors, s'approchant de plus près, ILS LA CHASSÈRENT A COUPS DE BATON ET DE FOUET, comme une bête sauvage; enfin, se dépouillant de leurs vêtements, ils les jetèrent dans le feu; et plus ces vêtements étaient vieux et sales, plus ils l'éteignaient facilement. » (Tacite, *Ann.*, l. XIII, § 57.)

Un feu que l'eau ne saurait atteindre et qui s'affaisse sous un jet de pierres! « Voilà encore, suivant l'expression d'Arago, une terrible *pierre d'achoppement* pour la météorologie, et c'est Tacite qui la fournit!... »

III. « SPECTRES DES ÉRUPTIONS. » — A leur propos, il faut bien noter une chose : c'est qu'ils précédaient ces éruptions *longtemps à l'avance*, comme nous les avons vus précéder aussi les invasions de la peste. « A Worms, en Sicile, en Espagne, partout ces éruptions furent précédées par des apparitions de spectres. » (Tyræe, *de Locis infestis*, p. 15.)

Avant le grand tremblement de terre qui détruisit la ville de Smyrne, le rhéteur Aristide en fut averti par un esprit du temple d'Esculape qui, lui ayant conseillé de se retirer sur le mont Athos, fut cause de son salut (*Orat. sacræ*).

Olaüs Magnus, le grand évêque d'Upsal, après nous avoir montré pendant les éruptions de l'Hécla les ombres venant dans la ville presser les mains de leurs amis et *causer* avec eux, ajoute que « sur le sommet de ce volcan on voyait *toujours* les spectres des personnes mortes de mort violente, *avant* que ces morts fussent connues. » (Livre XX, ch. XIX et XX.)

Comme on disait ces spectres envoyés par Hécate, c'est-à-dire par la lune, qui est en même temps Proserpine ou reine des feux souterrains, peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt de lire dans un rapport de M. Élie de Beaumont, du 15 septembre 1854, que « le beau travail de M. Perrey établit une connexité bien frappante entre l'action de la lune et les tremblements de terre, et tend à faire regarder ceux-ci comme le résultat de l'action de la lune sur ces marées de feu central. »

IV. « PLUTONIA. » — Les volcans étaient les *plutonia*, les *charonia*, les *typhonia* par excellence. On appelait ainsi tous les lieux marécageux, sulfureux, dégagant des vapeurs méphitiques, et dans lesquels on était souvent entraîné comme par un tourbillon. On y descendait souvent, au péril de sa vie, soit pour y recueillir des oracles, soit pour communiquer avec les ombres et avec les dieux souterrains. C'étaient les soupiraux de l'enfer, dont les volcans étaient les grandes écluses. Il y en avait quatre en Carie, un près d'Hicropolis, trois près d'Anysa et le lac Averno, illustré par Ulysse et Tirésias. Mais le plus célèbre était celui d'Aria, chez les Indiens. Élien (*de Natura animal.*, l. XVI) dit que l'on y sacrifiait, tous les ans, plus de trente mille animaux. On ne les y amenait pas avec des cordes, mais ils y étaient entraînés et s'y précipitaient comme d'eux-mêmes. Rien n'est facile comme d'expliquer à la légère et de loin tous ces faits par l'action des gaz et de la vapeur, ou par les hallucinations, comme le fait M. Maury et son école; mais quand on y regarde d'un peu plus près, on prend en pitié tous ces lieux communs et ces explications superficielles. M. Maury a grand soin de nous reporter à la fameuse caverne ou purgatoire de Saint-Patrice, en Irlande, et de crier au plagiat. Mais pourquoi le christianisme aurait-il donc changé la nature des volcans et détruit leurs mystères? Si les païens disaient vrai sur toutes ces choses, les chrétiens ont nécessairement dû les respecter depuis.

V. « SPECTRES DES MINES. » — On allait plus loin, et, dans quelques mines, les ouvriers se retiraient quelquefois devant certaines apparitions fantastiques, sous forme humaine, que les différents peuples ont toujours désignées sous le nom de *pygmées*, de *snebergues*, de *cobolds*, de *trolls*, de *petits hommes*, etc.

Cette croyance est loin d'être éteinte, et, si tout le monde parlait selon sa conscience, nous connaissons plus d'un *ingénieur* qui serait embarrassé devant certains faits.

En Suisse, le mont Pilate jouit encore d'une terrible réputation à ce sujet. Le père Kircher, travaillant à son grand ouvrage minéralogique intitulé « *le Monde souterrain*, » et se trouvant embarrassé devant une multitude de faits étranges, voulut s'assurer que tout cela ne résultait pas d'une confusion avec les gaz méphitiques ou le *feu grisou*, déjà bien connu à cette époque; et pour cela il écrivit à Bernard Brunn, savant célèbre du xvi<sup>e</sup> siècle, et directeur des mines de Hongrie. Voici le résumé de ses réponses : « RIEN N'EST PLUS VRAI, IL EST PARFAITEMENT CERTAIN, CERTISSIMUM EST, que nous avons dans nos cavernes la *perception d'esprits et de spectres*, non-seulement occupés à divers travaux dont nous ne voyons cependant aucun vestige, mais encore *insultant* nos mineurs, leur lançant des pierres, et quelquefois avec un tel acharnement qu'ils sont obligés d'abandonner leur ouvrage, comme cela arriva il y quelque temps à un mineur nommé Georges Egger qui en mourut. Nos ouvriers, auxquels ces esprits *révèlent ce qui doit leur arriver de bien ou de mal*, sont persuadés que, lorsqu'ils divulguent eux-mêmes ces prédictions, ils meurent Lieutôt. Nous en avons encore un

exemple dans la personne de Siméon Krauss, qui, au moment même où il confiait la chose à ses compagnons, mourut de mort subite. » Georgius Agricola (*de Anim. subt.*) dit que les montagnes du Tyrol offrent souvent la trace de certains démons-pygmees *aux pieds d'enfant*, faciles à reconnaître, soit par l'empreinte qu'ils laissent dans la mine, soit par les coups que frappent continuellement ces *esprits frappeurs, demones malleatores*, et qui, selon nos mineurs, indiquent presque toujours le voisinage de l'or... Quelques ouvriers en *ont obtenu beaucoup* par le ministère de ces esprits, car parmi ces *bergmannleines* (petits hommes de montagne), il y en a qui paraissent assez bons, ce sont les *cobolds*, assez semblables aux *gouteles* et aux *trolls* des Germains, et, comme eux, se contentant de jeter du sable aux ouvriers sans les blesser jamais, tant *que ceux-ci s'abstiennent de riposter*, et, à plus forte raison, d'attaquer. Mais à l'inverse de ces *cobolds*, il y en a d'autres qu'on appelle *snæbergues*, à l'aspect terrible, aux manières féroces, et très-redoutables pour les mineurs...

« Schapelmani, préfet des mêmes mines, continue Kircher, me répondit à son tour, *au nom des magistrats* que j'avais consultés, que « tous les mineurs s'étaient vus expulsés à la fois par ces esprits au moment où ils allaient mettre la main sur une mine très-riche, car c'est comme cela que cela se passe d'ordinaire.

« Les détails et toutes les circonstances de la mort de Siméon Krauss furent ATTESTÉS SOUS LA FOI DU SERMENT par plusieurs vieillards digne de foi.

« Puis viennent tous les procès-verbaux et les dépositions de témoins très-difficiles à obtenir, leurs camarades leur recommandant toujours le silence dans leur intérêt. » (V. Kircher, *Mundus subter.*, l. VIII, sect. 4, p. 403.)

Nous revenons encore aux volcans. Les auteurs anciens nous affirment « qu'on se faisait descendre même dans les cratères *pour y consulter*, mais qu'on en remontait rempli d'épouvante de ce qu'on avait vu et *entendu*. »

Étonnons-nous donc d'entendre raconter par le *Magasin pittoresque* (de 1850, p. 79) une course au mont Tendre, et une descente faite dans une baume au moyen de la réunion de toutes les cordes que l'on put trouver dans sept montagnes. Au bout d'un certain temps, l'explorateur sonna la cloche, remonta, et n'eut que le temps de dire en arrivant : « J'en ai assez vu, » et il tomba mort.

Ne nous contentons donc pas de dire, avec le savant M. Couluricr (*Musée des sciences*, 4 juin 1856), « la conclusion à tirer de tous ces faits (d'éruptions) ne nous paraît pas douteuse : c'est que la puissance qui a opéré les diverses transformations du globe EXISTE ENCORE aujourd'hui dans son sein. »

Mais réfléchissons à ces graves paroles qu'on est tout étonné de trouver dans un numéro de la *Revue française* de 1838 (Philosophie de la nature) : « SELON LEIBNITZ, LAPLACE, ETC., NOTRE PLANÈTE AURAIT JADIS ÉTÉ LUMINEUSE... LE PRINCE DE CE MONDE, QUI ÉTAIT EN MÊME TEMPS LE PLUS GRAND DES ARCHANGES, A ÉTÉ FOUDROYÉ ET PRÉCIPITÉ AU FOND DE LA PLANÈTE QUI LUI AVAIT ÉTÉ ASSI-

GNÉE. C'EST LA LE FEU ÉTERNEL, ET SCHELLING ET SON ÉCOLE SONT DANS LE VRAI LORSQU'ILS DISENT QUE LE CENTRE DE LA TERRE N'EST PAS MATÉRIEL. »

Sans partager probablement ces croyances, la *Presse scientifique des Deux Mondes* (de mars 1862) avait donc raison d'appeler DÉLICATES ET MÉTAPHYSIQUES toutes ces questions d'entraînement de la matière par les courants du magnétisme terrestre.

Nous n'avons jamais prononcé de paroles plus fortes que celles-ci; notre seul crime est donc d'en tirer des conclusions catholiques.

### 3. L'air et ses mystères.

Le système de Grove une fois admis, l'illogisme qui refuserait au *vent* la qualification de force spirituelle serait d'autant plus inexcusable, que les mots *vent* et *esprit* ont toujours été des synonymes parfaits dans toutes les langues (*Spiritus*).

Cette fois, c'est l'*air* qui se trouverait affecté, et c'est l'effet *matériel* de cette affection *spirituelle* qu'il nous serait seulement donné de percevoir.

Ce sont des fléaux très-proches parents et presque toujours complices des tonnerres et des ouragans volcaniques, ces *tornados* et *travados* des Espagnols, ces *pampeiros* du Brésil, et surtout ce *simoun* de l'Orient, qui frappe de mort comme la foudre, et aux approches duquel on voit fuir tous les autres fléaux ou génies épidémiques<sup>1</sup>.

En dehors de la théorie de notre savant anglais, compulsez celles de toutes les époques, et vous en arriverez toujours à cette conclusion de Pline : « Personne n'a pu surprendre jusqu'ici les premiers éléments de la connaissance de cette cause, non *ignorée*, quoique *encore moins connue*; non *ignotam etiamsi nondum percognitam*<sup>2</sup>. » Confession sincère sur laquelle un commentateur moderne du savant romain renchérit encore en ces termes : « Nous ne sommes pas beaucoup plus avancés sur cet article que ne l'étaient les Anciens ;

4. Son nom vient de *samm*, poison. M. Drach croit que c'est lui qui fit péir, en une nuit, les cent quatre-vingt-cinq mille Assyriens du camp de Sennachérib, bien qu'il soit dit que ce fut l'ange du Seigneur. Ce serait alors une belle application du fameux verset : « Il fait des vents et des feux ses anges et ses ministres. » Au reste, lorsqu'on se rappelle que chez les Juifs l'ange de la mort par excellence était Sammael, on pourrait peut-être retrouver assez facilement dans ce mot son étymologie de *sammun*, poison, venin. *Samma-el* voudrait dire « force des venins. »

2. *Hist. nat.*, l. II, p. 449.

*aux préjugés et aux superstitions* près que nous avons dépouillés, nous n'en savons pas beaucoup davantage, et ce n'est pas sans raison que Buffon a prophétisé qu'on tenterait toujours en vain de donner une théorie des vents.

Or, quelles étaient les superstitions dont on parle ici? C'était, par exemple, de croire avec Hésiode que « les vents étaient fils du géant Typhée, et de les supposer enchaînés ou déchaînés à volonté par Éole; » c'était d'écouter l'oracle de Delphes, lorsqu'aux approches de la flotte de Xerxès il conseillait aux Grecs de « sacrifier aux vents, » ou de s'imaginer, comme les Athéniens, que « la submersion des quatre cents vaisseaux perses sur les rochers du mont Pélion était due à ces mêmes sacrifices qu'ils venaient d'offrir à Borée, sacrifices que les mages de Xerxès ne parvinrent que le quatrième jour à contre-balancer par d'autres sacrifices à Téthys <sup>1</sup>. »

C'était de croire, avec Xénophon et la *Cyropédie*, que « le vent du nord (l'aquilon), incommodant beaucoup l'armée, il avait cessé subitement après le sacrifice qu'on lui avait offert <sup>2</sup>. »

C'était de croire avec le même auteur (Hérodote) et Nonnus <sup>3</sup> que Psyllos était allé faire la guerre à la tête de sa flotte au *vent du midi* (*dæmonio meridiano*), et que ce vent les engloutit tous.

C'est de croire aujourd'hui avec les Hindous que Pavana, le dieu de l'air, avait obtenu par les prières de sa mère *Aditi* la promesse de s'élever un jour au-dessus du dieu du ciel, Indra.

C'est d'élever, comme tous les insulaires des Maldives, des autels au dieu du vent, et de *les vendre* comme les Samoyèdes et les Lapons d'aujourd'hui, en cela les héritiers directs non-seulement d'Éole, ce *roi-médium* du dieu dont il prenait le nom, mais d'Empédocle, d'Abaris et de Pythagore <sup>4</sup>, ceux-ci étant prédécesseurs à leur tour du philosophe Sopater <sup>5</sup>, ainsi que des magiciens punis par la loi des Douze Tables <sup>6</sup>,

1. Hérodote, *Polym.*, CXG.

2. *Cyropédie*.

3. Nonnus, *Dionys.*, ch. XIII.

4. Voir Diogène Laërce, t. VIII, ch. LIX, « Compescisque truces ventorum rite procellas; » — S. Clément, *Strom.*, l. V; — Jambl., *Vie de Pyth.*, l. I, ch. XXIII.

5. Condamné à tort ou à raison, sous Constantin, pour avoir enchaîné les vents et causé la famine en empêchant aussi l'arrivée des navires chargés de blé. (Suidas, *verb.* SOPATER.)

6. Rien n'est divertissant comme de voir l'embarras que causent à nos jurisconsultes et professeurs de droit, d'une part, la grande et double autorité de la loi des Douze Tables ou des *Institutes* de Justinien, et, de l'autre, la peine

des *tempestarii* de Charlemagne<sup>1</sup>, des Druidesses de l'île de Sein,... ou bien enfin des esprits frappeurs de 1854, disant, devant de *très-grands personnages*, peu de temps avant la fameuse tempête de la mer Noire, lors de la campagne de Crimée : « Vous allez voir comme nous allons secouer vos vaisseaux. »

Il est vrai qu'il faudrait tout de suite étendre ce mot de superstition à la Bible dont la cosmologie mystique n'est pas aussi loin sur ce point de la cosmologie païenne qu'on pourrait le penser.

Qu'est-ce en effet que *cet esprit des tempêtes*, « *Spiritus procellarum*, » dont nous parlent le psaume cxlviii et le psaume xvi<sup>2</sup> ?

Qu'est-ce que cette *trombe* satanique qui vint s'abattre sur la maison de Job, et dont saint Augustin disait « qu'on ne pourrait pas croire qu'une telle puissance ait été laissée au démon, si les saintes Écritures n'étaient pas trop formelles à cet égard pour que l'on conservât le moindre doute<sup>3</sup> ? »

portée contre les *enchanteurs de fruits* (*qui fruges excantassent*) et les *transporteurs de moissons* par charmes (*segetem pellicens incantando*). Que de peines évitées, grand Dieu ! pour peu que l'on eût voulu permettre à l'histoire moderne d'éclairer sur ce point l'histoire ancienne, et de justifier la sagesse romaine par le double exemple de Hoppo et de Stadeléin, magiciens allemands, coutumiers du même fait, si l'on en croit le célèbre Sprenger.

1. (*Capitul.*) M. Salverte, tourmenté de tant de rapports entre les anciens *conjurateurs* de grêle, du succès desquels le sérieux Pausanias se porte garant, et les mêmes *conjurateurs* de vents, condamnés par Charlemagne, M. Salverte se livre à un véritable désespoir. « Les sorciers de ces derniers temps ne faisaient-ils donc que renouveler les croyances et peut-être les pratiques des âges antérieurs ? Nous n'osons l'affirmer ; mais ce qui nous paraît certain, c'est que des procédés tendant au même but ont été très-anciennement prescrits et exprimés en hiéroglyphes, entre autres certaines *cérémonies toscanes très-ridicules* que les agriculteurs employaient pour apaiser les vents et conjurer la tempête. Tout cela n'était que des hiéroglyphes mis en action !... C'était le comble du délire et de la stupidité !... Si les hommes dont parle Pausanias parvenaient à détourner la grêle,... c'est qu'il ne devait pas en tomber. » (*Sciences occultes*, p. 376).

A merveille, mais nous respectons trop Pausanias pour supposer qu'avant d'écrire « J'AFFIRME AVOIR VU moi-même des hommes qui, par de *simples prières* et *enchantelements*, détournèrent la grêle » (*Corinth.*) il n'aurait pas fait la contre-épreuve pendant un temps parfaitement calme et serein, et n'y aurait pas regardé à dix fois.

2. « Il dit, et l'esprit des tempêtes s'est apaisé aussitôt. *Dixit et stetit statim procellarum spiritus.* »

3. *Cité de Dieu.*



Les siècles s'accroissent, le vieux monde fait place au nouveau, et certains phénomènes conservent leur forme et leur signification. L'article que nous donnons en note en fait foi<sup>1</sup>.

1. On lit dans le journal *le Monde* (nouvelles de Rome, à la date du 2 novembre 1861) : — « La croyance aux interventions des puissances angéliques bonnes ou mauvaises dans les accidents qui nous sont propices ou nuisibles est également acceptée par les hommes d'une trempe d'esprit opposée, par les forts et par les faibles. Entre ceux-ci et ceux-là se placent des frondeurs, des orgueilleux; nous n'avons pas la prétention de les convaincre; nous nous adressons à ceux qui nous comprennent.

« Mercredi soir, Rome a subi une manifestation de ces puissances angéliques, qui, avec la permission de Dieu, a semblé devoir abîmer dans une ruine complète ce que les catholiques vénèrent le plus, la personne de N. T. S. P. le Pape. Depuis deux jours, le siroco soufflait avec violence; de grands nuages noirs s'étendaient comme un voile sur la ville et s'ouvraient de temps en temps pour laisser tomber des pluies torrentielles.

« Vers le soir, une trombe ayant la forme d'un cône à la base supérieure, large et lumineuse, et venant du sud-ouest, a traversé les jardins et les vignes, et, rasant le Janicule et la porte San-Spirito, s'est abattue sur le Vatican. Les quatre-vingts paratonnerres qui protègent la demeure du Vicaire de Jésus-Christ ont reçu d'abord simultanément les décharges de cette terrible artillerie aérienne, puis on a vu la pointe du cône pirouetter dans la grande cour de San-Damaso, sur laquelle s'ouvrent les Loges de Raphaël, et aussitôt les grandes portes vitrées, les immenses fenêtres des galeries ont été enlevées et broyées. Toutes les lumières ont été éteintes, et les nombreux habitants de cette demeure, éperdus, étouffant dans le vide que faisait le fléau, ont cru à une destruction totale. Aux détonations, aux bruits épouvantables qui ont fait trembler le palais sur ses bases, quelques-uns se sont persuadé qu'une mine avait dû éclater sous l'appartement du Pape, et l'on se figure aisément les angoisses de tous. Pie IX était tranquille; il ne dormait pas au milieu de la tempête, comme son divin Maître; il veillait et priait.

« *Je suis comme Job; le démon m'attaque de tous côtés,* » a-t-il dit à ceux qui sont entrés dans sa chambre.

« Mais si le démon avait la puissance d'assouvir ses fureurs dans la demeure apostolique, les bons anges du Pape protégeaient sa personne sacrée. Sa chambre a été la seule épargnée, sa fenêtre a été la seule intacte.

« Dans la grande salle appelée de Constantin, où se trouve la fresque de Jules Romain, toutes les vitres ont été broyées et rejetées à l'extérieur. Les débris des globes de cristal qui enveloppaient les becs de gaz dans la grande cour d'honneur ont été retrouvés plantés dans le mur d'un appartement situé dans une autre cour. Les grosses ardoises de Gênes, ayant un centimètre d'épaisseur, qui recouvraient le Belvédère, voltigeaient comme

Qu'est-ce que ces quatre anges de l'Apocalypse <sup>1</sup> qui se tiennent aux quatre directions de la terre, maintenant les quatre vents, et auxquels on recommande de ne pas agir jusqu'à ce que les serviteurs de Dieu soient marqués?

Delrio en a fait des *alastores*, et n'a pas de peine à le prouver.

Tout cela est la répétition des *dives* mazdéens, des *tryphons* égyptiens, des *dieux de l'air* du Mexique, sans que les uns ou les autres aient jamais eu le moindre besoin de se copier.

A quoi bon chercher le premier inventeur de vérités qui naissent, vivent et meurent avec le monde?

Et certes, cette fois on ne reprochera pas aux *alastores* d'exercer sur le monde un empire trop restreint. Lorsque d'un souffle de sa bouche ou d'une rafale du simoun, l'ange de là mort ôte la vie à cent quatre-vingt-cinq mille hommes, lorsqu'il soulève les flots et submerge soit les flottes de Xerxès, soit les armées de Pharaon, soit les riches navires de nos grandes cités modernes, lorsqu'il doit anéantir dans l'avenir « la tierce partie des hommes en déliant les tempêtes, » ce n'est certes plus l'*esprit frappeur* étrié de nos dernières années, c'est l'*esprit frappant* sur la plus vaste échelle (*Spiritus percutiens*), dont l'Écriture sainte égale alors la terrifiante poésie aux consolations de cette autre poésie des anges *de la paix* que nous avons vus *pleurer* sur les maux de leurs nations <sup>2</sup>.

Nous voudrions pouvoir renfermer dans la double action de ces grandes et adverses causes toute notre théologie météorologique, mais elle se subdivise probablement comme elles-mêmes : auprès des *recteurs* et des *tyrans* principaux se tiennent à leur rang les *malices* invisibles et les *follets* de l'atmosphère, troupes légères, il est vrai, mais souvent tout aussi meurtrières que leurs maîtres, et ne se reposant de leurs méfaits qu'en se livrant aux mille espiègleries de leurs prestiges.

Ce sont encore les *lutins* de Jupiter, dont la mission consiste à porter le trouble et l'effroi dans les esprits pour le renversement apparent ou burlesque de toutes les lois de la nature.

Ce sont surtout les fustigateurs impitoyables de l'orgueil scientifique.

Il serait trop long d'énumérer les innombrables mystifications par

des plumes. Par bonheur, aucune des grandes peintures de Raphaël n'a été endommagée. L'arsenal a peu souffert.

« Dans l'état des finances pontificales, ces désastres sont doublement regrettables. Le dommage causé au Vatican s'élèvera à 40 ou 50,000 fr. »

1. Chap. vii, v. 1, 3, 6.

2. Tome II de ce Mémoire, p. 457.

lesquelles ils se plaisent à le déconcerter à tout propos : là, par les phénomènes magnétiques ; ici, par des tables qui valsent et qui écrivent ; hier, par la fausse chorée d'une Angélique Collin ; demain, par une avalanche inexplicable de tuiles et de cailloux ; puis, quand cette science aux abois s'est bien et dûment compromise par les explications que l'on connaît, l'agent taquin disparaît et laisse, après trois ans d'ennuis, ses adeptes et ses explicateurs également mystifiés de tant de tapage et de tant de silence.

Parmi les petites persécutions spirites de la science figure certainement au premier rang le phénomène des *pluies merveilleuses* que nous allons examiner.

Plus que jamais il est à l'ordre du jour, car on lisait, le 11 août 1853, dans le journal *l'Institut*, la note suivante :

« Nous signalerons, parmi les pièces de la correspondance dépouillée par M. Flourens, une lettre relative aux pluies de crapauds dont M. Duméril a prétendu pouvoir mettre en doute la réalité. L'auteur de cette lettre paraît être un des témoins de l'une de ces pluies dont la relation a été envoyée à l'Académie en 1834. Quand on a reçu des petits crapauds sur la tête en plein champ, quand on a senti la pluie vous en jeter à la figure, quand on en a vu pendant une averse tomber par la cheminée d'une auberge, est-il possible, nous écrit ce correspondant, d'admettre comme légitimes les explications de M. Duméril ? »

Non, ce n'est pas possible, mais il est très-probable que ce correspondant, quel qu'il soit, subit en ce moment, comme tous les autres, la peine du talion, et qu'il avait ri bien longtemps, à part lui, des crapauds du prochain.

Il faut être juste cependant ; malgré l'opposition de M. Duméril, la science en général (sinon l'Académie) a fini par accorder à quelques correspondants obscurs la confiance qu'elle refusait à l'histoire tout entière, et désormais on peut parler, sans faire sourire personne, des pluies de pierres, de grenouilles, de sang et de cendres, etc.

La grande leçon des pluies de pierres ou aérolithes ne pouvait pas être tout à fait perdue.

La science, qui ne peut pas admettre *toutes* ces pluies, en choisit donc quelques-unes ; puis, le problème *une fois posé comme elle l'entend*, elle l'explique à *merveille*. « C'est ainsi, dit-elle, que tombe *tout le côté prodigieux* des récits historiques fondés, il faut le reconnaître, sur quelques phénomènes dont *nous avons enfin la clef*. »

Dès ce moment, le bon public en reste persuadé, mais nos lecteurs vont pouvoir s'assurer de la facilité avec laquelle cette prétendue *clef* ouvre toutes ces *serrures* très-historiques.

*Pluies de pierres.* — L'histoire académique des aérolithes est trop connue pour que nous puissions nous y arrêter encore ; mais, quelque connue qu'elle soit, on en est encore à la comprendre, et pour notre part nous restons stupéfait de cette longue incrédulité lorsque nous ne pouvons entr'ouvrir un seul des grands historiens ou philosophes de l'antiquité, un seul écrivain sérieux depuis l'ère chrétienne, un seul livre de cabale ou de sciences occultes, un seul voyage sérieux, et nous allions presque dire un seul *almanach*, sans que ces grands faits d'aérolithes et de pluies de pierres ne s'y trouvent inscrits en caractères énormes, décrits avec une exactitude minutieuse et souvent expliqués avec une force de vraisemblance scientifique qui nous laisse de bien loin derrière eux.

Jamais nous n'avons eu le désir qu'on nous prête de vouloir *humilier* une science qui, sur tant d'autres points, excite en nous le sentiment toujours si doux d'une immense admiration ; mais lorsque nous la voyons arriver jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle sans se douter le moins du monde d'un fait dont les incessantes manifestations couvrent encore la terre, et, SEULE, ignorant sur cette même terre ce qui s'y passait tous les jours, les bras nous tombent, et nous nous demandons quelle malédiction peut donc peser, non pas sur tel ou tel savant qui fait la gloire de son siècle et de son pays, mais sur le savant aristocratique et collectif, qui, barrant continuellement les voies à ce dernier, ne saurait voir, entendre et toucher ce que tout le monde, y compris l'homme du peuple et le sauvage, a vu, compris et touché avant lui.

Il y a là évidemment un châtement ; « il a livré le monde à leurs disputes, AFIN QU'ILS NE SACHENT PAS. »

Mais revenons à nos pierres.

Quand l'illustre Lavoisier, dénégateur obstiné jusqu'à son expérience personnelle, eut fini par *céder* à l'aérolithe qui avait failli l'écraser, la science s'était vue obligée de faire une grande amende honorable de plus à cette impitoyable tradition qui lui en demande une chaque matin et qui lui en réserve bien d'autres <sup>1</sup>.

Enfin il vint un jour où il fallut bien parler *pierres* ; mais celles-ci

1. Il paraît que nous avons tort de faire marcher aussi vite sa conversion aux pierres fulgurales, car nous lisons dans la *Revue des deux Mondes*, octobre 1835, que « pendant *plusieurs années* le travail de Lavoisier et les récits les plus authentiques de ces sortes d'événements étaient accueillis encore avec le plus profond mépris par les hommes qui s'étaient constitués juges dans toutes les questions scientifiques. »

se divisaient, comme tant d'autres phénomènes, en deux ordres : les pierres scientifiques et les pierres mystérieuses. Il en arrivait de tous les côtés de bien bizarres, en effet, et l'occasion était belle pour la science de se venger sur celles-ci de la si dure leçon infligée par les autres.

Tout le monde lui pardonnait cette fois ce nouvel ostracisme, et personne ne paraissait se douter que les unes fussent tout aussi historiques que les autres.

Sans vouloir ici passer en revue toutes les rêveries scientifiques et contradictoires que nous avons vues sortir de ce laboratoire d'explications, et pour ne rien avancer sans démonstration évidente, qu'il nous suffise de rappeler la théorie qui regardait ces nouveaux corps comme des produits de notre atmosphère, résultant de grandes et soudaines combinaisons chimiques. On vous en expliquait la marche: « L'hydrogène emportait en dissolution des molécules métalliques et autres à une grande hauteur, et là, ce gaz, enflammé par quelque orage, abandonnait ces molécules, qui se réunissaient alors pour former des aërolithes. » C'était un peu compliqué, mais que voulez-vous? on fait ce qu'on peut. Toutefois, on ne s'est pas montré bien reconnaissant de tant d'efforts infructueux; on a senti que la théorie de la création chimique improvisée s'adaptait assez mal aux grandes masses de fer vierge tombées et recueillies à diverses époques. Par exemple à celle de seize cents livres pesant, découverte en 1772 par Pallas, en Sibérie, sur le *Jéniceï*, et surtout à celle de trente mille livres mesurée par Rubin-Célis à *Ohaca-Gualamba* dans l'Amérique méridionale... Après s'être moqué, pendant des siècles, de la prétention de nos vieux alchimistes qui osaient, devant tous les fourneaux de la science, aspirer à la production d'un peu d'or, et précisément au moyen de l'hydrogène sulfuré, on n'hésitait plus à confier au même agent l'improvisation subite et tout à fait *en l'air* de pareilles montagnes de fer vierge. O Flamel! où étais-tu? et que tu paraissais timide et sage auprès de ces alchimistes modernes!.... Force fut donc de remplacer la théorie chimique par la théorie lunaire, et de faire partir du fin fond des volcans de notre voisine ces volumineux messages qui, malheureusement, ne portaient ni leur timbre ni leur date. D'ailleurs l'analogie n'était pas favorable à cette force de projection. Tout ce que lancent nos volcans terrestres retombe toujours quelque part, et l'histoire ne nous a pas encore appris que l'on ait jamais vu partir de nos cratères de semblables cubes de fer pour un voyage indéfini.

Il en est de même de la théorie des fragments planétaires circulant avec tout le reste dans les espaces de notre système solaire, et se pré-

cipitant sur nous aussitôt qu'ils se laissent prendre à notre sphère d'activité terrestre, etc.

Tout cela soulève des objections à l'infini et ne paraît pas plus satisfaire les inventeurs que les sceptiques.

En un mot, la science n'a rien trouvé de plausible à nous dire sur les aérolithes purement scientifiques et le confesse assez généreusement.

Mais pour n'avoir rien dit, tout n'est pas dit, et nous lui demanderons de quel droit *critique* elle se permet de retrancher des annales aérolithiques du vieux monde, ou d'y faire entrer, toujours suivant son bon plaisir, certaines pluies de *pierres* qui peuvent se passer parfaitement et des improvisations de l'hydrogène, et des volcans lunaires, et des planètes écornées.

Comment oublier, par exemple, qu'un des plus grands philosophes de l'antiquité, Anaxagore, avait pu annoncer aux habitants de Clazomènes, l'an xi de la 78<sup>e</sup> Olympiade, qu'une pierre énorme, venant de se détacher du soleil, tomberait infailliblement sur la terre? Ce qui arriva en plein jour près le fleuve *Ægos*, au dire de Pline : « Cette pierre *se montre encore aujourd'hui* ; elle ressemble par la couleur à une pierre noircie par le feu, et égale en grandeur la plus grande pierre qu'un char ordinaire puisse transporter. »

Mais voici quelque chose de plus curieux encore que la prédiction ; c'est qu'à partir de l'annonce d'Anaxagore on prétend que cette pierre, avant de tomber sur la terre, fut vue pendant soixante-quinze jours de suite comme un nuage enflammé et lumineux parcourant les airs et s'y SOUTENANT AGITÉE TANTÔT D'UN CÔTÉ ET TANTÔT D'UN AUTRE.

Aristote, qui semble admettre le récit *dans son intégrité*, essaye, comme on essayerait aujourd'hui, de l'expliquer par « un rocher détaché d'une montagne, lequel, *agité et soutenu* longtemps par son mouvement et par la force de résistance de l'air, aura cependant fini par tomber <sup>1</sup>. » Plutarque, plus fort à ce qu'il paraît sur la théorie des *graves*, qui, en général, n'offrent pas beaucoup d'oscillations et de suspensions de ce genre, Plutarque, disons-nous, rejette avec dédain l'opinion d'Aristote <sup>2</sup>. Quant à Pline il reste confondu : « S'il y a quelque vérité dans ce récit, dit-il, la prescience du philosophe est une merveille beaucoup plus inexplicable que le prodige. »

Mais comment faire? il ne saurait rien gagner au doute qu'il vient d'émettre, puisque deux lignes plus bas, parlant d'une autre pierre

1. *Météorologie*, l. I, ch. VII.

2. In *Lysandro*.

moins considérable, il est vrai, mais conservée de son temps aussi dans le Gymnase d'Abydos, il est obligé d'avouer qu'ANAXAGORE, CETTE FOIS, AVAIT FORMELLEMENT PRÉDIT SA CHUTE <sup>1</sup>.

Comment! la science antique annonçait les aérolithes de l'avenir, quand nous ne pouvons pas admettre tous ceux du passé!... Décidément nous ne sommes pas en progrès <sup>2</sup>.

Pour peu que l'on respecte Plutarque, Aristote, Pline et la tradition, explique qui pourra la prédiction et surtout la *suspension*, la première sans télescope, la deuxième *contrairement à toutes les lois de la physique*, car cette espèce d'aérolithes manquait complètement à nos annales modernes et prouvait, au reste, qu'Anaxagore s'instruisait aux mêmes sources qu'Empédocle et Pythagore. Quant au XVIII<sup>e</sup> siècle, il s'amusait beaucoup de ces pierres *planant comme des vautours*, etc.

Nous écrivions et soulignons ces deux mots en 1857, mais voyez ce que c'est que de savoir attendre!

Voici qu'en 1860 nous nous enrichissons de deux récidives très-authentiques cette fois de cette même *suspension impossible*.

Quelle bonne fortune!

Dans la 3<sup>e</sup> année de son *Musée des sciences*, p. 334, le savant M. Le Couturier, de regrettable mémoire, parlant d'un énorme aérolithe tombé le 9 décembre 1858, près d'Aussun, ajoute : « Cet aérolithe présentait une particularité bien remarquable : « ON L'A VU S'ARRÊTER ET SE BALANCER QUELQUE TEMPS DANS LE CIEL. »

Effectivement c'est très-remarquable, mais beaucoup moins encore que cet immense glaçon en forme de meule qui, au siècle dernier, PLANA PENDANT PLUSIEURS HEURES au-dessus de la ville de Marseille épouvantée, et finit par se résoudre en grêlons qui furent regardés, si nous avons bonne mémoire, comme le premier signal de la fameuse peste de Belsunce <sup>3</sup>.

Mais qu'est-ce que tout cela auprès de cet énorme fait de *lèse-gravité* garanti par M. Babinet?

Nous voudrions pouvoir le transcrire en lettres capitales, tant il nous paraît important, comme réponse aux partisans exclusifs de l'*indéfectibilité* des lois naturelles.

1. *Hist. nat.*, l. II, ch. LVIII.

2. Voir à ce sujet Xénophon, *Mirab.*, l. IV; — Josèphe contre Appien, l. II; — Saint Cyrille contre Julien, l. VI; Tatien, Suidas, Casaubon, Scaliger, etc.

3. On se rappelle que dans l'antiquité la chute de ces pierres amenait souvent la peste, comme leur culte la guérissait.

Nous le recommandons à l'attention de nos lecteurs.

« *On sait*, dit M. Babinet, la théorie des bolides et des aérolithes. *Ce sont des fragments planéticulaires qui n'ont pas été ramassés dans les grandes agglomérations de matière chaotique. Quand la terre donne tête baissée, comme vers le 10 août et le 12 novembre, dans cette tourbe poudreuse, alors l'attraction les fait se précipiter sur nous.* »

Très-bien ; la loi doit être alors la même pour les petites planètes *manquées* que pour celles qui ne le sont pas ; mais que dire lorsqu'on voit « de gros aérolithes et des bolides puissants » REMONTER, au contraire, dans les espaces célestes ? Quand on voit celui de Weston, dans le *Connecticut*, « mitrailler toute une zone américaine et retourner au lieu d'où il était parti ? « Le bolide en réchappa » dit toujours M. Babinet. A merveille, mais l'attraction en réchappe-t-elle aussi facilement ? — « Ce fut *apparemment*, dit-il, un effet combiné de la *pesanteur* de l'air et de sa *résistance*. » — De mieux en mieux ; mais par quel singulier caprice la *mitraille qui se précipitait* n'obéissait-elle plus aux mêmes lois ? Songeons-y bien ; LA PIERRE TOMBAIT EN DÉTAIL PENDANT QUE LA MASSE REMONTAIT !... Attraction toute nouvelle qui permet aux objets de *s'envoler* en raison directe de leur masse et de leur poids !... <sup>1</sup>.

M. Babinet comprend si bien qu'un tel fait va placer son indéfectibilité des lois naturelles dans une position *délicate*, qu'il se hâte de remonter un peu lui-même vers un autre ordre de vérités. « *Il n'y a pas de doute*, dit-il, que les boucliers sacrés de Rome, les *ancilia* tombés du ciel, n'eussent la même origine. » (*Œuvres phys.*, t. v, p. 20.)

Quel aveu ! Du moment où ces boucliers ne venaient ni de l'homme ni de la terre, il va falloir nous expliquer leurs sculptures merveilleuses et leur dédicace « *au peuple romain* » écrite par des artistes nécessairement atmosphériques ! Décidément, il y a deux ordres, deux lois, deux origines pour les aérolithes comme pour les boucliers.

Quant aux pluies de pierres *sans prédiction et sans suspens*, elles ont été trop nombreuses pour qu'on puisse en aborder le catalogue. Les monts sacrés surtout en étaient continuellement frappés, et l'on sait la terreur que causèrent à Rome celles qui tombèrent du temps de Tullus Hostilius sur le *monte Cavo*, et s'y renouvelèrent depuis lors avec une constante prédilection.

1. Cet aérolithe de Weston avait environ DIX-HUIT CENTS pieds de diamètre.



Partout les auteurs païens se servent de la même expression que nos livres saints. Ce ne sont jamais des cailloux et jamais de grêlons, mais *saxea grandinis*, des *rochers de grêle*, ou, pour parler plus correctement encore, comme le dit un traducteur habile, une *grêle de rochers*.

Nous verrons tout à l'heure quelle forme extraordinaire prenaient quelquefois ces pierres merveilleuses.

Mais passons à d'autres pluies, car il y en avait pour tous les temps et, si l'on peut s'exprimer ainsi, pour tous les goûts. Chaque époque avait sa pluie bien spéciale et bien homogène.

La science moderne, avons-nous dit, en connaît quelques-unes, et se vante d'expliquer assez bien les pluies de *crapauds*, les pluies de *sang*, les pluies de *cendres*, etc. « On ne peut cependant expliquer les premières, dit-elle, qu'en admettant, ce qui paraît assez difficile, que le soleil en pompant les vapeurs des étangs a entraîné avec elles du frai de grenouilles <sup>1</sup>. » Les prétendues pluies de *lait* ne sont plus, à l'entendre, qu'une poussière blanche détrempée par la pluie et formée d'un amas innombrable de petits vermisseaux imperceptibles. Les pluies de *sang* ne seraient plus, à leur tour, qu'une liqueur rougeâtre, déposée par de certains papillons. Quant aux pluies de *chair*, de *rats*, etc., on les devrait aux *distractions* de quelques animaux de proie qui auraient laissé tomber leurs victimes... Quant aux pluies de *briques*, il en tombe en tous pays par de grands vents, et, enfin, pour les pluies de *laine*, l'explication en est bien simple : il ne faut que du vent et le voisinage d'une bergerie et d'une *draperie* pour produire ce prodige,... etc. <sup>2</sup>. »

Parlons donc une fois sérieusement. On vient de faire généreusement amende honorable à l'histoire et de reconnaître le *fond* de ses assertions. Mais, de bonne foi, croirait-on avoir abordé la partie mère du problème tel qu'elle nous l'avait jadis posé?

Sachons-le bien : les Aristote, les Plutarque, tous les sénateurs de Rome, tous les sages de la Grèce, et surtout le *devin* Anaxagore, auraient pris pour une insulte et couvert de leurs mépris des interprétations pareilles. Comment ! le Capitole et l'Aréopage ne seraient allés consulter les dieux en grande pompe et n'auraient imposé aux nations de longues et solennelles expiations que faute de s'être aperçus qu'il

1. *Diction. encycl.*, art. PLUIES.

2. Toutes ces belles explications, insérées dans les notes de la grande édition de Pline, n'ont pas fait un grand pas depuis 1771, et se retrouvent encore partout aujourd'hui.

manquait quelques briques ou quelques flocons de laine à la maison et à la bergerie voisines?... Heureusement pour nous et pour notre honneur national, ils sont dans l'impossibilité de nous répondre, car, prenant en pitié notre stoïque incroyance, ils nous diraient encore ce que disaient les oracles sur la pluie de briques, tombée pendant le plaidoyer pour Milon : « Méfiez-vous des pluies d'en haut; » et Pline, l'histoire à la main, nous répéterait ce qu'il avait tant de fois affirmé à propos de phénomènes du même ordre. « Sachez, nous dirait-il encore, que le mal de ces événements ne se bornait jamais à l'accident momentané, mais que celui qu'ils présageaient était bien autrement grave. *Jamais*, dit-il, on n'a vu trembler Rome, sans que ce ne fût le pronostic de quelque événement très-fâcheux « *Nec vero simplex malum, sed par aut majus ostentum* <sup>1</sup>. »

Et dans le fait, il s'agissait bien vraiment de quelques briques et de quelques débris d'animaux! écoutons Denys d'Halicarnasse :

« Tout le monde, dit-il, s'attendait à quelques maux irrémédiables. Cette crainte fut appuyée par des signes divins qui parurent d'autant plus terribles que quelques-uns n'étaient pas marqués dans les registres publics, et que, de mémoire d'homme, on n'avait rien vu de semblable; les feux qui couraient dans l'air ou qui restaient dans l'endroit où ils avaient été allumés, les mugissements et les continuels tremblements de terre, les *spectres* que l'on voyait voltiger tantôt sous une forme et tantôt sous une autre, les *voix effrayantes* qu'on entendait de toutes parts, et plusieurs autres prodiges troublaient les cœurs des mortels. On trouvait néanmoins qu'il en était arrivé de semblables autrefois, et qu'il ne s'agissait que du plus ou du moins; mais ce qui suivit ces premiers signes était absolument sans exemple. On n'avait jamais vu ni entendu rien de pareil; *l'épouvante et l'alarme* se répandirent partout; il tomba d'en haut une QUANTITÉ AFFREUSE, non pas de neige, mais de chair <sup>2</sup>,... » etc., etc.

D'après la théorie précédente, il fallait donc que tous les vautours de l'Italie fussent *disraits* au même moment. Soit, mais écoutons la fin : « Les oiseaux de toutes les espèces fondaient sur une partie de cette riche proie, et le reste se conservait non-seulement dans la ville, mais dans toute la campagne, sans altération aucune ni d'odeur ni de couleur <sup>3</sup>. »

Et d'ailleurs, lorsqu'au lieu de chair c'étaient « de gros pains noirs

1. *Hist. nat.*, l. II, ch. LXXXIV.

2. Denys d'Halic., l. II, p. 427.

3. Id., *ibid.*

qui tombaient comme à Sora, dans l'Apulie, et dont plusieurs *milliers d'hommes se nourrissent*, » que devenait la distraction des vautours <sup>1</sup> ?

Et lorsque c'étaient des poissons ? Ah ! pour ceux-ci, nous *savons* que la science moderne les explique à merveille. « Tout le monde sait, dit le *Magasin pittoresque* <sup>2</sup>, que les trombes, aspirant les eaux des étangs, peuvent verser sur la terre une multitude d'animalcules qui retombent sous forme de pluie... Ce phénomène *si simple* se renouvelle néanmoins à de rares intervalles. » Et l'auteur d'en citer des exemples. Mais nous lui demanderons toujours pourquoi ces enlèvements si exclusivement spéciaux, lorsque les trombes enlèvent d'ordinaire tout ce qui se trouve sur leur passage. Nous lui demanderons encore pourquoi personne ne voit jamais l'*enlèvement*, mais toujours la *pluie* ; sous quelle influence *hydrogénique* le *frai* de grenouille se change subitement en grosses grenouilles, et quel Dieu leur prête assez de vie pour que tous ces *petits* poissons invisibles deviennent instantanément de si visibles et si *grands* poissons.

Nous lisons dans les comptes rendus de l'Académie des sciences (29 avril 1861) :

« M. Castelnau nous écrit : « Il vient d'y avoir un tremblement de terre à Singapore ; il a duré deux minutes et fut suivi d'une pluie torrentielle.

« ..... Dès que le soleil se fut remontré, je vis tous les Chinois et les Malais occupés à ramasser des paniers de poissons (*clarias batrachus*), espèce de siluroïde qui se rencontre apparemment dans les eaux douces de Singapore, de Siam, de Sumatra, de Bornéo ; ils avaient 26 ou 30 centimètres de long.

« Ma première pensée, malgré l'affirmation de ces gens qui venaient, disaient-ils, de les voir tomber, fut qu'ils s'étaient trainés là, grâce à leur faculté de cheminer à terre pendant quelques instants ; mais malheureusement la cour était entourée de murs (sans cela le témoignage de la foule courait grand risque). D'ailleurs, *il n'y avait aucune rivière ni cours d'eau capable de fournir cette quantité*, qui envahissait une vingtaine d'hectares et toute la partie orientale de la ville.

« Peut-on supposer que, le 22 février, nous eussions été visités par une trombe qui aurait *aspiré* de nombreux poissons d'eau douce en passant sur quelque large rivière de Sumatra, et qui les aurait lancés sur son passage ? Je ne soumets qu'en *tremblant* une semblable *hypothèse*. »

1. Finsel, I. III.

2. Année 1853, p. 328.

Ainsi, voilà des myriades de poissons aspirés, qui se trouvaient tous exclusivement réunis dans une rivière qui *ne saurait* les produire!...

Mais que firent de leur côté les Malais? Ils allèrent tout de suite prier le génie du Volcan, *Goonong*, qu'ils affirmaient être l'auteur de tout cela. Les Malais connaissaient mieux leur affaire que le savant.

Nous demanderions encore au même auteur pourquoi, en parlant des pluies de *lemmings* (sorte de petits rats) en Laponie, il tient encore aux oiseaux carnassiers, *ouvrant un large bec et laissant tomber leur proie*, lorsqu'il convient, sur la foi des voyageurs, que ces apparitions merveilleuses ont quelquefois lieu par millions, dans ce pays où d'autres voyageurs sont quelquefois quatre ans sans en rencontrer un seul. Il nous semble que *les millions* dérangent un peu la théorie du *bec ouvert*.

En général, ces explications toutes simples (oh! oui, extrêmement simples!) sont tellement commodes qu'on se garde bien de les compromettre en regardant de trop près aux détails <sup>1</sup>.

Il faut en faire autant lorsqu'on voit un homme comme M. Le Couturier attribuer aux seuls vents l'honneur d'avoir transporté de la Guyane au Dauphiné sept millions de kilogrammes de cette terre rouge qui vint, en 1846, épouvanter le Lyonnais et le Dauphiné. S'il s'était mieux informé, il aurait vu que presque toujours ces transports s'effectuaient sans le vent et très-souvent même *contre* lui <sup>2</sup>.

M. Babinet nous accordait tout à l'heure que les fameux boucliers de Numa n'avaient pas une origine différente de celle de ses aérolithes. S'il en était ainsi, il n'y aurait vraiment nulle raison pour ne pas leur associer les pluies de cothurnes, de flèches, de lances et de haches, tout aussi bien attestées que toutes les autres.

De haches!... Nous prononçons là un mot bien actuel et bien essentiel à presser davantage, puisque M. Boucher de Perthes nous affirme que celles qui font sa gloire, et que l'on retrouve par milliers dans les cavernes et les terrains antédiluviens, étaient *en tout* semblables à ces haches que les anciens disaient tombées du ciel, et qu'ils appelaient *ceraunia* ou *haches de foudre*.

C'est commettre une bien grande faute philosophique que d'omettre comme on le fait aujourd'hui un rapprochement si curieux. Personne n'y pense, et personne ne se demande comment la *superstition* pouvait être assez forte pour que tous les peuples du monde pussent voir tomber, en tout temps et en tout lieu, ce qui ne tombait pas du tout.

1. *Magasin pittoresque*, année 1853, p. 24.

2. *Panorama des mondes*, p. 83.

Nous lisons dans le volume de 1723 de l'Académie des sciences (partie historique, p. 15), que partout, chez les Chinois comme dans le Nord, à l'orient comme à l'ouest, « des silex en forme de coin et de flèche étaient révéérés par les populations qui, *les voyant tomber avec la foudre*, espéraient qu'ils les en garantiraient... » Il n'est pas trop aisé, ajoute le rapporteur, de voir pourquoi cette superstition est si naturelle à l'homme. » M. le docteur Izarn, professeur de physique et membre de l'Académie des sciences, se charge ou plutôt essaye de répondre dans sa *Lithologie atmosphérique*, publiée en 1803.

Nous le voyons d'abord diviser les savants en trois classes : « 1<sup>o</sup> les amateurs de faits merveilleux ; 2<sup>o</sup> les dénégateurs qui les rejettent sans examen ; 3<sup>o</sup> ceux qui disent : *il faut voir*, autrement dit : les ignorants, les suffisants et les sceptiques. » Il tance surtout les seconds « qui devraient connaître, dit-il, l'importance de recueillir bien des faits rapportés par les anciens et de bien étudier leurs opinions, puisque les *hommes ont eu à peu près autant d'esprit dans tous les temps* (p. 32). »

Voilà des principes admirables, à la suite desquels notre savant n'a pas de peine à démontrer que rien n'était plus commun sur la terre que ces instruments en silex, prescrits dans la Bible elle-même : « Fais-toi des couteaux de pierre, *fac tibi cultros lapideos*. » (Josué, II, 7).

Mais rien ne prouve mieux, selon lui, combien était absurde l'opinion populaire qui disait tombés du ciel des instruments visiblement fabriqués de main d'homme.

On pourrait ici demander à M. Izarn dans laquelle de ses trois catégories scientifiques il prétend se ranger ici. En général, ce sont les *suffisants* qui se permettent de donner un démenti si net à des populations entières qui ont « autant d'esprit que lui. »

On est étonné de trouver le même tort chez un homme qui d'ordinaire avait l'esprit plus large et plus logique.

Pour lui comme pour tous les autres, et malgré l'affirmation du genre humain, ces haches ayant été fabriquées avec *intelligence*, et ne pouvant être distinguées de celles qui encombre nos terrains, *ne peuvent avant tout être tombées du ciel*.

Comment ! est-ce que les briques qui tombaient à Rome n'avaient pas été cuites avec *intelligence* ? Les boucliers aérolithes de M. Babinet en manquaient-ils, ainsi que les cothurnes, et surtout ces flèches que saint Grégoire le Grand *voyait*, avec toute la ville de Rome, tomber sur les victimes de la peste, et qu'il conservait avec soin, en mémoire de « son cher Estienne qui en avait été atteint ? » (V. Appendice C, *Génies épici.*, t. 1<sup>er</sup> de ce Mémoire, p. 269). Enfin n'y a-t-il

pas autant d'intelligence et de sélection dans ces pluies toujours spéciales et exclusives de crapauds, de rats, de briques, de lances, etc., qu'il y en avait dans ces pestes, chorées, manies, etc., que nous avons montrées s'abattant exclusivement un jour sur les cordonniers, un autre sur les tailleurs, un autre sur les jeunes filles, un autre sur les femmes mariées, etc. ?

Ici la question n'a pas changé. Toute la terre vous affirme avoir vu tomber ces haches de silex, toute la terre les adore, toute la terre les redoute ; pourquoi toute la terre se tromperait-elle plus ici qu'elle ne se trompait en vous affirmant les aérolithes ? Et d'un autre côté, les mêmes causes, qui *enlevaient* sans qu'on le vit et précipitaient ensuite sur terre ce qu'elles avaient enlevé, n'auraient-elles pu agir de même en fait de silex ? La chose devient d'autant plus probable que la tradition et la science vous disent que certains lieux en étaient tellement *criblés* qu'on a cru voir là des lieux de fabrication, immense hypothèse abandonnée à l'instant en raison de l'abondance ou plutôt des encombrements de la *production*.

« Le peuple, disait déjà de son temps Dom Calmet, veut que ces haches, ces coutres de charrue, ces coins, qui paraissent avoir véritablement servi, soient vraiment tombés avec le *tonnerre*, et, DANS LE FAIT, on les a trouvés plus d'une fois dans des lieux frappés de la foudre <sup>1</sup>. »

Tout cela s'appelait *ceraunia* ou *pierres de foudre*, et l'on y comprenait les haches et les flèches. « Il y en avait de deux sortes, dit Pline, les unes noires et rondes, *semblables à des haches* (*securibus*) ; c'est par celles-ci qu'on défendait les villes et les flottes ; on les appelait *bétyles*. Quant aux longues, on les appelait simplement *CERAUNIA* <sup>2</sup>. »

1. *Bible* de Vence, ch. IV, v. 306.

2. Pline, *Hist. nat.*, l. XXXVII, ch. ix. — Aujourd'hui, 15 septembre 1862, nous lisons dans le dernier numéro de la *Revue contemporaine* un article de M. Matucci sur les haches antédiluviennes dont nous parlons. Il s'étonne à bon droit de la quantité énorme et disproportionnée de ces instruments avec les besoins de la consommation. « Il fallait, dit-il, en présence d'un lit démesurément étendu, il fallait qu'il y eût là un centre de fabrication, ou, mieux encore, un commerce *illimité*. » Nous trouvons en effet, comme lui, qu'en présence des quelques ossements humains clair-semés autour de ces encombrements de produits *l'article* ne devait pas être de *défilé*, ni l'exportation sans entraves.

Chrétiens, pensez aux pluies de pierres de la Bible ; érudits, pensez aux *securibus* de Pline ; savants, pensez aux millions de rats et de poissons que vous voyez tomber *simultanément* !

C'étaient bien là les *ophites*, ou *sidériles*, ou *astroïtes* des anciens, les bétyles de Bétus, frère de Chronos, devenu plus tard le Jupiter λιθοσσοῦς ou Jupiter Lapideur, pierres que tous les dieux-soleils portaient enchâssées dans leur front, comme rappelant le grand astre qui passait aussi pour une pierre, μῦθος ; opinion très-rapprochée, comme on le sait, de nos hypothèses astronomiques modernes, qui supposent, ni plus ni moins qu'Anaxagore, comme nous l'avons vu, ces aérolithes détachés, du soleil. C'est en sa qualité de prêtre du Soleil qu'Héliogabale adorait la fameuse pierre d'Émesse figurée sur ses médailles.

Nous l'avons déjà dit ailleurs, ce sont elles qu'on suppliait de parler ; c'est avec elles *que conversait* Arnobe avant sa conversion ; ce sont elles qui faisaient entendre ce *petit cri enfantin* dont parle Pline ; ce sont elles qui fuyaient quand on voulait les toucher, et qu'on appelait *pierres d'inconstance* ; ce sont elles encore qui jetaient des flammes sous l'action des Druides. Et pour nous, n'y aurait-il eu dans le monde que l'aérolithe de Pessinunte et l'admiration de Rome pour ses merveilleux effets, il resterait mille fois démontré que le caractère et la vertu du fétiche étaient là dans toute leur extension, en un mot, que c'étaient bien des pierres *surintelligentes* comme tous les instruments de divination.

Maintenant, voici la question : ces pierres l'étaient-elles par elles-mêmes ? L'étaient-elles au moment de leur chute ? Le devenaient-elles, au contraire, par la consécration religieuse et consécutivement à l'invocation ? En un mot, la vertu s'acquerrait-elle comme pour nos tables ?

Tout nous porte à penser qu'il en était d'elles comme de tout le reste, et que leur vertu prétendue naturelle n'était qu'un mensonge de plus inventé par *celui* qui ne s'en servait que pour mentir.

Cependant, lorsqu'on vient à réfléchir à tout ce merveilleux entrelacement d'esprits et de matière sidérale, lorsqu'on médite sur ces paroles adressées au grand archange tombé : « Comment es-tu tombé du milieu des pierres enflammées, *de medio lapidum ignitorum* ? » lorsqu'on pense « à ces vertus des cieux qui tomberont sur la terre ; à cette pierre immense de l'Apocalypse dont la chute est comme celle de certaines pierres païennes, suivie d'épouvantables fléaux ; — à ces *astres* que la Bible nous montre « combattant contre Sizara avec des pierres ; » quand on réfléchit à toutes ces expressions, pourrait-on rire en toute sûreté d'esprit du spéculateur mystique qui devant elles, et bien plus encore devant tous ces effets merveilleux, et prenant à la lettre l'expression de « pierre enflammée » appliquée par Isaïe à Lucifer, *rêverait* pour ces pierres une origine astro-spirituelle ? Nous demanderions par exemple si, dans cet ordre de spéculations, toutes

ces pierres *enflammées et tombées* ne pourraient pas avoir appartenu à l'une de ces planètes fracassées dont les débris roulent dans l'espace, et qui en auraient conservé tout à la fois et les propriétés minérales et les propriétés spirituelles.

La supposition pourrait être folle; mais elle pourrait aussi n'être pas illogique. Nous reprendrons cette question.

Puisque nous venons de les indiquer, il est impossible de ne pas ajouter quelques mots sur les deux plus remarquables de nos exemples bibliques à cet égard; au livre II des *Juges*, ch. v, Debhora, célébrant dans son fameux cantique la victoire remportée sur Sizara, ne s'en attribue pas l'honneur à lui-même : « C'est du ciel même, dit-il (v. 20), que l'on a combattu contre ses ennemis; les *étoiles*, sans abandonner leur ordre et leur cours, *in ordine et cursu suo manentes*, ont combattu contre Sizara. » Restreindre cette expression de *stellæ* aux anges ou aux saints, comme le veulent beaucoup de théologiens, nous paraît donner trop beau jeu à M. Maury, qui accuse les Hébreux d'avoir pris constamment des étoiles pour des anges. Cornelius nous paraît donc avoir raison lorsque, rejetant tous ces expédients, il avoue franchement qu'il est plus droit (*rectius*) de voir là des effets météorologiques et stellaires produits par des anges, c'est-à-dire des foudres, des trombes, des grêles et des aërolithes (*stellas cadentes*) dirigés par ces mêmes anges. Philon nous montre Debhora et Baruc implorant ce secours avant le combat. D'ailleurs, Cornelius a raison de trancher la question par la victoire de Josué (ch. x, v. 11), car on ne gagne jamais rien à faire une concession qui sera détruite un peu plus loin. Or, dans ce dernier exemple, Dieu fit pleuvoir sur ses ennemis de véritables pierres de grêle; et là, le miracle fut encore une fois météorologique et surnaturel. Ézéchiël, xxxviii, 11, prophétisant contre Gog, dit que le Seigneur le jugera par une pluie de pierres ou de *gabischs immenses*. Moïse menace (*Deutéronome*, xviii, 24) le peuple ingrat d'une pluie de pierres et de cendres, et partout on y adjoint les pluies de flèches. Or, c'est de ces dernières menaces que saint Grégoire le Grand nous a montré la réalisation. Que la science y réfléchisse !

---

I. — AÉROLITHES ESPIÈGLES. — Après ces grandes pluies fatidiques et publiques, sera-ce donc redescendre trop bas que de retourner à ces petites pluies malicieuses et privées, qui n'ont certes pas fait défaut autour de nous depuis dix ans, et que nous ne rappellerons que pour mémoire ?

Sans reporter nos lectures à tous les exemples historiques du même fait, contentons-nous de leur rappeler celui qui accompagna la mort de



Constantin VII. « Pendant les derniers jours et les dernières nuits qui précédèrent sa mort, dit Zonare, une pluie de pierres venait s'abattre avec fracas contre la chambre à coucher de l'empereur. Celui-ci, persuadé qu'il y avait là une manœuvre tout humaine, plaça une énorme quantité de surveillants autour de son palais pour la découvrir et la punir; mais il resta absolument impossible de découvrir les auteurs de ce méfait, d'où j'infère que cela n'avait pas de cause humaine (a). »

Ces lapidations privées ne sont pas plus rares dans l'antiquité que toutes les autres.

Le XIX<sup>e</sup> siècle devait les revoir à son tour.

Nous ne rappellerons que pour mémoire le fait que nous avons consigné dans notre 1<sup>er</sup> Mémoire, p. 387.

Nous y avons longuement insisté sur la pluie de pierres qui, en 1851, à la vue de tout Paris et pendant trois semaines, n'a cessé de lapider une pauvre maison de la montagne Sainte-Geneviève. Les pierres, les tuiles, venant d'une grande distance, décrivaient toutes la même parabole dans les airs pour venir tomber dans la même petite chambre où tout fut mis en morceaux. Police, force militaire, administration (nous le tenons d'elle-même), tout resta stupéfié devant cette adresse surintelligente qui aurait défié celle des plus habiles ingénieurs de la terre; mais Paris passa outre... Depuis, le même fait s'est passé dans dix villes peut-être, à Marseille entre autres... Les dix villes, stupéfiées comme Paris, comme lui ont passé outre. Si Paris, comme cette maison des *Pilules du Diable*, se réveillait un beau matin la tête en bas, il serait stupéfié le premier jour; mais le lendemain, il expliquerait ou plutôt dirait qu'on a expliqué la chose, et le troisième jour il demanderait que l'on recommençât l'expérience pour savoir à quoi s'en tenir.

Depuis lors, disons-nous, nous avons compté plus de dix maisons frappées de la même calamité; il y en a eu à Bordeaux, à Marseille, à Paris, à Versailles, à Bruxelles, et partout la même impossibilité de découvrir un coupable, un point de départ visible... C'est dans tous les pays la même chose. Ainsi voilà, dit *l'Illustration* anglaise du 8 octobre 1853, p. 289, un fait attesté par plusieurs Européens habitant Sumatra, entre autres par plusieurs officiers de l'armée, tels que M. Van Kesinger S. Michiels, commandant l'armée des Indes hollandaises en qualité de major général :

« La maison de M. le contrôleur Van Kesinger à Surnadangue, le 1<sup>er</sup> août 1830, fut assaillie à l'extérieur par une grêle de pierres qui tomba sans discontinuer depuis neuf heures du soir jusqu'à dix heures et demie du matin, sans qu'il fût possible aux quatorze personnes de garde qui entouraient la maison de découvrir d'où ces pierres pouvaient provenir. Mais à dix heures et demie, ce fut bien plus extraordinaire puisque rien ne frappa plus à l'extérieur, mais que tout recommença devant nous à l'intérieur, les pierres ne tombant que d'une hauteur de trois ou quatre pieds au-dessus de nos têtes, sans qu'il nous fût possible de rien apercevoir de plus... Cette pluie intérieure

(a) Zonare, *Ann.*, t. XVI, ch. 22.

et *sans cause* de pierres volcaniques dura ONZE JOURS CONSÉCUTIFS, JOUR ET NUIT, A L'EXCEPTION DE QUELQUES HEURES. Un jour, nous entendîmes un plus grand fracas que d'ordinaire; c'était un morceau du fourneau de la cuisine qui arrivait par la même voie, et encore *tout chaud*. Une circonstance bien remarquable, c'est que pendant qu'enfermés dans la même pièce nous ne voyions absolument rien que les pierres, une petite fille indigène âgée d'environ sept ans criait qu'il se trouvait quelque'un derrière elle qui ne cessait de la pousser. »

Tous les témoins honorables qui ont envoyé cette relation à *l'Illustration* et qui l'ont signée ont offert d'attester par serment tout ce qu'ils venaient de raconter.

Cet analogue parfait de nos mitraillades européennes et spiritées a donc duré onze jours consécutifs, précisément comme celle qui commença le 1<sup>er</sup> juin 1860, rue des Noyers, 46, et qui ne finit aussi que le onzième jour, comme nous le voyons en ce moment même dans la relation signée par le propriétaire persécuté, et comme nous l'a attesté lui-même le juge de paix de ce quartier, tout aussi déconcerté que l'avait été, sept ans auparavant, celui de la rue des Grès.

Tout cela n'empêchera pas, toutes les fois qu'un nouvel analogue reparaitra à l'horizon, tous les journaux de répéter : « Nous connaissons tout cela, » et de nous renvoyer, comme le fait M. Figuiet, aux *explications* fournies par la police, à propos du fait de la rue des Noyers et de celui de la Sorbonne.

Il est fâcheux que la police, toutes les fois que nous la consultons, se récusé et décline l'honneur qu'on lui fait.

Très-souvent encore, la pluie ne s'acharne qu'après les personnes. Il n'y a pas que les enfants et les témoins de Cideville qui aient été poursuivis par des pierres. Voici une jeune fille qui, dit-on, a la *propriété* de les attirer. L'expression est charmante de naïveté.

Cette fois, c'est le *Nouvelliste de Rouen*, du 29 octobre 1860, qui l'emprunte à l'*Union bourguignonne* :

« Une personne sérieuse, et à laquelle il est impossible de prêter la moindre idée de mystification, nous communique la note suivante. Toutefois, les faits qu'elle constate sont tellement étranges, que nous ne les publions que sous réserve.

« Il se passe en ce moment, dans un village du département de la Côte-d'Or, à Chevigny-en-Valière, arrondissement de Beaune, des faits extraordinaires, qui rappellent les prodiges des tables tournantes et des esprits frappeurs.

« Une jeune fille de ce village, qui n'a que seize ans, d'une intelligence ordinaire, et dont l'éducation s'est bornée aux éléments de la lecture et de l'écriture, a depuis quelque temps la singulière propriété d'*attirer* à elle les moites de terre et les pierres.

« Cette attraction, dont elle se passerait volontiers, s'est manifestée pour la première fois il y a environ deux mois. Revenant un soir de sa journée, car elle est ouvrière, elle se sentit tout à coup atteinte par plusieurs pierres,

et crut d'abord qu'elles lui étaient lancées par quelqu'un de sa connaissance; mais elle reconnut bientôt son erreur, personne ne se trouvant sur son passage; aussi son étonnement fut-il grand.

« C'était une première manifestation de l'esprit frappeur qui la poursuit depuis cette époque.

« Employée comme vendangeuse chez différents propriétaires, elle s'est vue *contaminement assaillie par des molles de terre se détachant du sol et venant la frapper en diverses parties du corps, à la distance de plusieurs mètres.* Maintenant elle est en butte à d'autres projectiles; travaillant la semaine dernière dans une maison du voisinage, elle a été frappée à diverses reprises et dans la même journée par des briques *se détachant de l'âtre* et des pierres tombant de la cheminée. On cite, entre autres faits, une pierre de trois kilogrammes placée sur le seuil de la porte ouverte, et poussée avec une grande violence *par une force mystérieuse et invisible* aux pieds de cette jeune fille.

« Plus de cinquante témoins *de visu* de ces phénomènes incroyables sont prêts à les attester. »

Mais restons en là, et surtout, répétons-le, ne confondons ces espiègleries météorologiques, ces pluies de bolides en général inoffensifs, ni avec les vrais bolides, ni avec les sidérites intelligentes, ni surtout avec les *grêlées mystiques* dont nous venons de voir les terribles effets dans la Bible.

#### 4. — L'eau et ses mystères.

N'oublions pas que Jupiter a un autre frère, *dieu et roi* comme lui, le monarque des mers, le souverain, par conséquent, des divinités et des monstres qui les peuplent : Poseidon est son nom. Que ce nom — ποσειδῶν — soit d'origine punique, comme le prétend Bochart, et signifie *le large*, qu'il vienne, au contraire, comme le veut M. Guignault, du grec πῶτος, eau (d'où ποταμός, fleuve<sup>1</sup>), ce n'en est pas moins un dieu primitif, ἀρχαῖος θεός, l'égal de Ζεὺς, son frère, avons-nous dit, ou peut-être mieux le Ζεὺς lui-même appliqué à l'élément humide.

Ici, que de rapprochements encore, et que d'emprunts la *fable* semble avoir voulu faire une fois de plus à la *vérité* !

Qu'est-ce que ce nouvel esprit qui se dit à son tour « porté sur les eaux ? »

Qu'est-ce que cette *vierge forte*, éternelle sagesse (σοφία), fille de Poseidon-Neptune, et portant, en raison de sa naissance, comme la *Neith* de Saïs, le doux nom de *stella maris*, étoile de la mer ?

Pourquoi, dans sa juste indignation, donne-t-elle la mort à ce père

1. Voir la note 42 sur le livre VI<sup>e</sup> de Creuzer, par Alfred Maury.

dénaturé (le Léviathan des mers), et retourne-t-elle dans le sein de Jupiter?

Pourquoi cette *Minerve du salut*, si nous en croyons Julien, a-t-elle pour mission de faire converger tous les esprits et tous les dieux *autour du soleil* dont elle tire à la fois sa substance et sa parfaite intelligence<sup>1</sup>?

Pourquoi remplit-elle de cette intelligence la lune, son principal domicile, et, comme telle, s'appelle-t-elle *la reine du ciel*, *regina cœli*?

Qui pourrait s'y méprendre et ne pas retrouver dans la Minerve *tritonide* et lunaire ce que nous trouvons dans la Vénus-Hécate-Amphitrite, à savoir la parodie blasphématrice et burlesque du principe féminin, virginal et chrétien, ayant aussi la lune sous ses pieds, dominant sur les eaux et donnant la mort au Léviathan-Béhémot qui les domine<sup>2</sup>? Si messieurs les mythologues veulent bien prêter quelque attention à ce dernier nom, il pourra les tirer du grand embarras où nous les voyons encore aujourd'hui.

Pourquoi, les entend-on se demander, pourquoi le principal attribut de Neptune est-il le cheval? Comment peut-on l'appeler père du cheval? « La relation qui existe entre Neptune et le cheval présente de graves difficultés, » dit à son tour M. Maury<sup>3</sup>. En effet, serait-ce, comme le veut Böttinger, parce que la première exportation du cheval aurait eu lieu d'Afrique en Grèce sur les navires phéniciens? Serait-ce, comme le prétend Völcker, parce que le cheval est élevé dans les pâturages les plus humides? Serait-ce, dit un troisième, parce que la crinière des flots ressemble à la crinière des chevaux? Tout cela serait fort possible, mais la vraie raison n'est pas là. M. Maury nous paraît approcher davantage de la vérité, en faisant remarquer que le Poseidon phénicien s'appelait *Cheth*. « Or, dit-il, la légende grecque racontait que Cêto (de *κῆτος*) était un *monstre marin* que Neptune avait envoyé pour ravager les terres de Céphée. La signification hébraïque de ce mot est *terreur*, sens bien conforme au sentiment que ce dieu marin devait inspirer aux navigateurs... Il est à remarquer aussi que Sidon est représentée par Sanchoniaton comme une sirène<sup>4</sup>. »

1. « *Aurora quæ Solem parit Solisque filia*, Aurore qui enfante le Soleil dont elle est cependant la fille, » dit l'Eglise à la Vierge, au jour de sa *nativité*.

2. Guignault, note 42 sur le livre VI<sup>e</sup> de Creuzer.

3. Maury, id., ibid.

4. Id., ibid.

M. Maury trouvera d'autant moins étonnant que pour nous le *cheval* de Poseidon soit le *Léviathan* du livre de Job, que chaque trait de la description de l'un semble avoir été calqué sur celle de l'autre. Déjà on avait fait du *Béhémoth-Léviathan* (car pour nous ces deux monstres n'en font qu'un) un crocodile ou un *hippopotame*. Ce dernier nous offrait bien, dans son nom, le cheval de Neptune (ἵππος), mais le Léviathan devait être encore autre chose<sup>1</sup>.

Écoutons bien : « Quand il se lève, les *forts*<sup>2</sup> sont dans la crainte, LA TERREUR les fait chanceler, car elle habite autour de ses dents, » (voilà pour le *cheth*)... Sous lui, l'abîme bouillonne comme l'eau du brasier (voilà pour le cétacé, κῆτος)... L'onde blanchit derrière lui comme la chevelure d'un vieillard (voilà la crinière chevaline à laquelle on a toujours assimilé celle des flots). Nul, sur la terre, n'a sa puissance, il a été créé pour ne rien craindre (voilà le roi des forts<sup>3</sup>).

Il s'agit donc ici d'une grande puissance marine dont la forme emblématique ou réelle (il en est de cela comme du serpent de la *Genèse*) tient du cheval et du poisson. Or, il est évident que l'emblème animal, type du Neptune spirituel, n'existe pas dans nos musées; l'y verrons-nous un jour, qui sait? Nous commençons à nous trouver un peu plus à l'aise aujourd'hui pour croire que la Bible n'a peut-être pas eu besoin de créer une pure *chimère*, pour l'appliquer comme image au « roi de tous les enfants d'orgueil, au principe de ses voies, au chef-d'œuvre de la création<sup>4</sup>. » Puisque nous sommes en voie de retrouver non-seulement des géants, mais des monstres et grand nombre d'animaux réputés fabuleux, y compris les dragons ailés de la légende, nous ne voyons pas trop pourquoi le *Léviathan*, cheval, sirène et serpent de la Bible, ne pourrait pas avoir le même sort que le *regulus volans* d'Isaïe.

Déjà, chaque année, plus d'un navigateur ne craint pas de nous communiquer ses soupçons sur l'existence de certaines créatures marines auxquelles il donne des proportions gigantesques. Tantôt on nous décrit le fameux serpent de mer, comme si l'on avait pu en prendre la photographie et la mesure; tantôt on nous parle de sirènes, bien autres que les ignobles poissons auxquels on a prostitué ce joli nom;

1. Comment, par exemple, le texte sacré aurait-il pu assimiler aux *cèdres du Liban* le véritable appendice caudal d'un pied de long que nous offre cet amphibie? Cela nous paraît impossible.

2. La *Vulgate* dit « les anges. »

3. Job, ch. xi.

4. Id., *ibid.*

tantôt, enfin, d'apparitions étranges et des sinistres très-historiques qui les ont suivies. On nous pardonnera de ne pas faire les honneurs de notre texte officiel à des allégations trop vagues encore<sup>1</sup>.

La seule chose à laquelle nous tenions ici, c'est à la grande puissance spirituelle et invisible qui préside à la mer. D'une part, ce n'est pas sans raison, probablement, que l'Évangile nous représente le Sauveur s'adressant, pour calmer les flots, à « la puissance de la mer, qui écoute et qui obéit. » De l'autre, si la puissance IMMATÉRIELLE de Grove, en se débattant dans les entrailles de la terre, en a soulevé les volcans, la logique exige que les tempêtes, les trombes et les typhons, enfants très-légitimes, assurément, de nos volcans sous-marins, remontent à leur tour jusqu'à la cause IMMATÉRIELLE encore qui doit les avoir suscités. Ainsi donc, à Poseidon (que Bochart prétend signifier le *briseur de navires*), les trombes et les typhons qui poursuivent tel ou tel navire au milieu de toute une flotte; à lui les *vaisseaux-fantômes*, qui ont fait la terreur de tant d'habiles et courageux marins; à lui les perfides sirènes qui... Mais ici nous sentons la terre se dérober sous nos pieds.

Où pourrions-nous donc trouver quelque exemple de typhon sur-intelligent et de trombe un peu plus malicieuse que les autres?

Laissons de côté les *vendeurs de calmes et de tempêtes* (*tempestarii*), si bien prouvés, du reste, par l'affirmation de presque tous les navigateurs et par la sévérité des lois qui les frappaient<sup>2</sup>. Laissons de côté les druidesses de l'île de Sein et les adorateurs du mont Olan, dont jadis la fête annuelle devait *toujours* se terminer par un orage mêlé d'éclairs et de tonnerres, suivi d'un tel déluge de pierres, que tout le monde désespérait d'en pouvoir réchapper<sup>3</sup>; mais, au risque d'être emporté par elles, prenons au corps certaines trombes toutes spéciales qui pourraient fort bien nous éclairer sur la nature de beaucoup d'autres.

C'est encore là pour la science une de « ces pierres d'achoppement » dont elle parlait tout à l'heure à propos de ses tonnerres *en boule*. Nous avons là, sous les yeux, un des ouvrages, ou peut-être l'ouvrage moderne le plus accrédité sur cette matière, c'est celui de Peltier, sur les *Causes qui concourent à la formation des trombes*.

1. Voir la double note *non-officielle* (4 et 11) sur le *serpent de mer* et sur les *sirènes* à la fin de ce paragraphe.

2. Voir, entre autres, la loi des Douze Tables et les *Capitulaires* de Charlemagne.

3. Grégoire de Tours, chap. 11.

Or, pour lui toute l'école a déraisonné jusqu'ici en assignant aux vents une part sérieuse dans ces transports dévastateurs que tout le monde connaît; pour lui cette science météorologique « n'a pas fait un seul pas depuis Aristote<sup>1</sup>. » Bonne leçon donnée par un maître aux explicateurs suffisants qui vous renvoient sans cesse aux nouvelles lumières de la science! Pour lui, la trombe est avant tout un phénomène « aux formes bizarres et gigantesques, remarquable par LES FORCES ÉTRANGÈRES auxquelles il paraît OBÉIR, par les lois inconnues et, en apparence, *contradictoires* qui le règlent, par les circonstances particulières qui l'accompagnent, circonstances si *étranges*, qu'on ne saurait confondre leur *cause* avec celle des autres météores<sup>2</sup>... » « Ce sont là, dit-il, de ces phénomènes complexes dont on n'aperçoit que le résultat *matériel*... pendant que ce n'est qu'une *résultante* gyratoire de forces de *tout autre nature* que celle des vents (p. 6 et p. 18), car ce sont des faits aussi inexplicables qu'inexplicables (20). Rappelons-nous que Dieu, dans sa colère, visite Ariel dans un tourbillon (Is., 29), et que le typhon d'Hésiode, qui renferme les *Presters* dans son sein, est le génie du mal et de la dévastation (p. 27). C'est le πνεῦμα (esprit) d'Aristote, πνεῦμα que la foudre accompagne, mais *qui n'est pas la foudre*; quand il brûle, on l'appelle *Prester*; quand il traverse les corps sans les brûler, on l'appelle *Psoloon*. C'est une force tellement indépendante de ses phénomènes ordinaires que souvent la trombe agit sans vent, sans tonnerre, sans pluie, sans nuage et par le ciel le plus serein (p. 107). Le vent emporterait tout indistinctement, il ne briserait pas en mille pièces un mât d'artimon sans enfler la moindre toile du mât voisin. *Notre tort est toujours de rapporter tout à la partie visible* (p. 140), etc.»

Ainsi donc, voici encore une fois Grove justifié, on ne se dispute plus que sur des mots. Le pneuma d'Aristote est pour Peltier une force électrique, et Grove range toujours cette dernière parmi les causes immatérielles et spirituelles. Ce que nous voyons n'est que leur produit. La seule question qui nous divise est l'intelligence de cette force, car elle peut être immatérielle sans être intelligente.

Mais de même que l'histoire des foudres *conseillères, judicieuses, choisissant leurs victimes, photographiant leurs justices*, ou s'amusant comme le chat de M. Babinet, marche parallèlement à l'histoire des foudres *vaines et brutes* de la savante antiquité, de même nous retrouvons ici auprès des phénomènes les plus aveugles les bizarreries les plus surintelligentes et les plus miraculeuses.

1. Introduction, p. 4.

2. Ch. 1, p. 4.

Peltier, qui ne saurait et qui n'oserait peut-être s'élever jusque-là, s'arrête néanmoins à chaque instant devant ces effets déconcertants pour les explicateurs exclusifs. Voici, par exemple, des futaies dont toutes les cimes convergent vers un centre, et de manière à former un cercle parfait, pendant que la trombe dresse à côté un monceau bien compacte de chênes et d'ormes dont elle couronne la pyramide par un pommier qu'elle apporte de deux cents mètres. « Tout cela est arrangé, dit-il, de la manière la plus singulière ; » un mur circulaire est coupé par tranches parfaitement égales, couchées alternativement à droite et à gauche avec une régularité complète. Ici tous les clous des ardoises sont enlevés « et les ardoises arrachées sont remplacées comme par main d'homme. » M. Peltier a beau dire : « Ce fait presque incroyable cesse de le devenir lorsqu'on le rapproche de ceux déjà connus, tels que les glaces sorties de leurs cadres, les fauteuils décloués et remis en place, etc.; cela ne prouve, ajoute-t-il, que la force attractive de l'électricité statique et LA PRÉFÉRENCE DE SES CHOIX (p. 159). » Mais c'est précisément là le merveilleux. Il n'y a que l'intelligence qui choisisse. Il en est de même de ces boisseaux de grains que la trombe vient chercher « dans une maison qui reste intacte, qu'elle emporte par la fenêtre et qu'elle va déposer dans un champ voisin avec le panier qui les contient, et sans qu'il en tombe la moindre portion (p. 286). » Ailleurs, une trombe, après avoir fait d'épouvantables dégâts, entre chez une pauvre femme qui faisait en ce moment ses prières, sa lampe auprès d'elle; on respecte la femme, mais la lampe se met à tourner rapidement tout autour de la chambre, perd toute son huile et *ne s'éteint pas*; pendant ce temps, une grande lumière éclairait toute sa chambre et une odeur de soufre brûlé se faisait sentir partout (p. 310).

Ici Peltier s'écrie ; « Voilà, *il faut l'avouer*, un tourbillon de vent, qui renverse les maisons et arrache les arbres, BIEN COURTOIS de promener ainsi la lampe de cette femme sans l'éteindre ! »

Si nous voulions raisonner comme lui, nous ajouterions que le fait cesse d'être incroyable pour nous depuis qu'une dame de nos amies a vu dernièrement sa lampe enlevée perpendiculairement au-dessus du guéridon près duquel elle travaillait, pour tomber sur son tapis sans même briser son verre. Nous ajouterions *que tout s'explique par le feu follet* qu'elle vit un autre soir tourner autour de ce même appartement jusqu'au moment où l'oreiller sur lequel sa tête reposait était envahi par les *rappings* et les *knockings* les mieux caractérisés.

Mais il est temps de rentrer dans la spécialité de notre paragraphe exclusivement consacré à *l'eau et à ses mystères*.



C'est donc aux *trombes de mer* que nous aurions dû nous en tenir, si les *mystères* de Jupiter n'étaient pas en communication *incessante* avec ceux de Neptune et de Pluton. Voilà notre excuse.

L'histoire des trombes marines ne peut donc pas le céder en surintelligence aux trois autres, et si nous oublions que les *turbines* bibliques sont toujours maniées par des *élohims* persécuteurs ou vengeurs, nous pourrions en trouver la preuve dans les pratiques de l'Église, dans ses rites, dans ses formules et dans la croyance inébranlable des peuplades les plus éloignées et des hommes les plus séparés par l'époque, le caractère et le génie. Pour en finir avec ce sujet, trop prolixement traité peut-être, nous nous contenterons de citer un fait dont la majesté nous a toujours pénétré d'admiration, et nous l'emprunterons cette fois à la *Vie de Christophe Colomb*, publiée, il y a quelques années, par M. Roselly de Lorgues.

« Le mardi 15 décembre 1502, pendant que l'amiral agonisait sur son lit de douleur, une clameur déchirante, partie de l'une des caravelles, fut presque aussitôt répétée par les autres. Ce cri de désespoir retentit jusqu'à l'âme du moribond. Il frissonna et rouvrit les yeux.

« Quelque chose d'horrible se passait à portée de son regard.

« Sur un point de l'espace agité par un mouvement gyrotoire, la mer se gonflait de tous ses flots soulevés comme une montagne; tandis que des nuages descendaient en cône noir et renversé, s'allongeant vers le tourbillon marin, celui-ci se dressait à son approche comme cherchant à le joindre; ces deux monstruosité de la mer et de l'atmosphère s'unirent tout à coup dans un effroyable embrassement, et se confondirent en forme de croix tournoyante. C'était, dit l'historien de Saint-Domingue, « une de ces pompes ou trombes marines que les « gens de mer appellent *fronks*, que l'on connaissait alors si peu et qui « ont depuis submergé tant de navires <sup>1</sup>. »

« Un âpre sifflement précédait ce souffle fatal qui poussait vers les caravelles cet épouvantail alors sans nom dans nos langues. Ce genre de trombe est la plus affreuse manifestation de cette tempête infernale à qui l'Orient donne le nom de l'Esprit du mal : typhon. Malheur aux navires qui se rencontrent sur son passage!

« Au cri de détresse qui frappa son cœur, le grand homme s'était ranimé.

« Devant l'imminence de la destruction, il se relève, reprend son ancienne vigueur, et sort de sa cabine afin de constater d'abord le péril. Lui aussi aperçoit la chose formidable qui approchait. La mer

1. Le père Charlevoix.

était soutirée vers le ciel. A ce phénomène inconnu, il ne voit point de remède : l'art était sans ressources, la navigation impossible ; on ne pouvait plus gouverner.

« Aussitôt Colomb, l'adorateur du Verbe, soupçonna dans cet effroyable déploiement des forces brutales de la nature quelque manœuvre satanique. Il ne pouvait conjurer les *puissances de l'air* d'après les rites de l'Église, craignant d'usurper sur le sacerdoce ; mais se rappelant qu'il était le chef d'une expédition chrétienne, que son but était saint, il voulut, à sa manière, sommer l'Esprit de ténèbres de lui livrer passage. Il fit soudain allumer dans les fanaux des cierges bénits, et arborer l'étendard royal de l'expédition ; il ceignit ensuite son épée par-dessus le cordon de Saint-François, prit en ses mains le livre des Évangiles, et, debout en face de la trombe qui s'approchait, il lui *notifia* la sublime affirmation qui ouvre le récit du disciple bien-aimé de Jésus, saint Jean, le fils adoptif de la Vierge.

« S'efforçant de dominer de sa voix le bruit de la tempête, le messager du Salut déclarait au typhon « qu'au commencement était le • Verbe, que le Verbe était en Dieu et que le Verbe était Dieu ; que toutes choses ont été faites par lui, et que rien de ce qui a été fait « n'a été fait sans lui. »

« Alors, au nom de ce Verbe divin, notre Rédempteur, dont la parole calmait les vents et apaisait les flots, Christophe Colomb commande impérieusement à la trombe d'épargner ceux qui, faits enfants de Dieu, s'en vont porter la Croix aux extrémités des nations, et naviguent au nom trois fois saint de la Trinité. Puis, tirant son épée, plein d'une ardente foi, il trace dans l'air, avec le tranchant de l'acier, le signe de la Croix, et décrit autour de lui un cercle comme s'il coupait véritablement la trombe <sup>1</sup>. Et, en effet, ô prodige ! la trombe qui marchait vers les caravelles, poussée obliquement, passa entre les navires à demi noyés par le bouleversement des vagues, s'éloigna impuissante, disloquée, et s'alla perdre dans la tumultueuse immensité des plaines atlantiques.

« Cette subite retraite du phénomène destructeur paraît à l'amiral une nouvelle faveur de la Majesté divine. Tous assurent en avoir été garantis par le Verbe divin.

« Ne pouvant rien objecter contre l'autorité du fait, le protestant Washington Irving, pour affaiblir l'effet de ce miraculeux événement, attribue à une *résolution collective* des équipages l'œuvre propre de

1. De là cette idée, jadis répandue chez les marins, qu'on se préservait de la trombe en la coupant avec un sabre et l'évangile de saint Jean.

l'inspiration de Colomb, et dit : « A la vue de la trombe qui s'avant-  
 « çait sur eux, les marins désespérés, reconnaissant qu'aucun effort  
 « humain ne pouvait détourner ce danger, se mirent à réciter des  
 « passages de saint Jean l'Évangéliste. La trombe passa entre les  
 « vaisseaux sans leur faire aucun mal, et les matelots tremblants  
 « attribuèrent leur salut à l'efficacité miraculeuse des paroles de  
 « l'Évangile. »

« Mais, dit M. Roselly de Lorgues, Washington Irving a beau faire,  
 les documents laissent à Colomb l'initiative et le succès de cette belle  
 conjuration. »

Bornons-nous à ce beau spécimen des conjurations météorologiques  
 que l'on retrouve à chaque instant dans les annales de l'Église, et  
 dont la plus généralement usitée consistait à présenter simplement la  
 croix aux quatre points cardinaux.

Et qui donc oserait encore sourire d'une telle *simplicité* ?

Lorsqu'une science, que l'on exalte au point d'affirmer qu'elle  
 explique *tout* aujourd'hui, affirme, dans ses jours de bonne foi et par  
 la plume de ses maîtres, qu'au contraire elle n'a point fait un *seul* pas  
 en météorologie depuis Aristote; qu'aux yeux de tous les météorolo-  
 gistes de *bonne foi* tout est pour elle embarras et *pierres d'achoppe-*  
*ment*;... qu'il faut cesser de ne juger que sur *le visible*, et de prendre  
 toujours, *comme on l'a fait jusqu'ici*, les *résultantes*, pour de vraies  
 causes;... qu'au lieu de forces ordinaires et constantes il lui faut enfin  
 recourir à des forces *étrangères* d'une tout autre nature et bien con-  
 tradictoires en apparence, etc., etc., on plaint la masse des lecteurs  
 de se laisser si facilement endoctriner par de prétendues revues scien-  
 tifiques qui lui débitent avec un ton d'oracle des lieux communs ab-  
 solument contraires à ces généreuses confessions.

Puis, lorsque, pressant d'un peu plus près encore la vérité, des  
 hommes comme Le Couturier viennent vous dire : « Tout est incompré-  
 hensible dans ces causes; c'est une seule et même *PUISSANCE* qui tantôt  
 s'exerce sur les eaux, et tantôt sur la terre, et tantôt au-dessous d'elle;  
 cette *puissance* est *prodigieuse* dans la science, et *NUL* ne peut répondre  
 lorsqu'on lui demande comment elle peut *naître* au milieu des airs<sup>1</sup>; »  
 lorsque, faisant encore un pas de plus, une grande autorité comme  
 celle de Grove vient présenter cette puissance « *comme immatérielle et*  
*spirituelle*; » et lorsque enfin un spécialiste comme Peltier s'étonne de  
 ses *caprices malicieux* et des *préférences de son choix*<sup>2</sup> : en vérité, c'est

1. *Musée des Sciences*, 4<sup>e</sup> année, p. 438.

2. Voir les pages précédentes.

à se demander ce que signifie la persistance de toutes ces querelles d'amour propre et de langage, et comment, lorsqu'on a tenu celui-ci, on peut avoir encore *l'esprit assez mal fait* pour s'insurger contre celui de l'apôtre saint Paul, vous signalant à son tour les mêmes erreurs, et opposant « le bouclier de la foi à des PUISSANCES ATMOSPHÉRIQUE SPIRITUELLES ET PLEINES DE MALICE. »

Aveugles que nous sommes ! tout en prononçant les mêmes mots, nous n'avons pas le courage de reconnaître les mêmes choses, et devant deux sens différents, dont l'un nous laisse aussi désarmés qu'ignorants, et dont l'autre nous éclaire et nous préserve, le plus étroit des préjugés nous force à choisir le premier. *O cæcas hominum mentes !*

4. « SERPENT DE MER. » — M. Le Couturier, sur lequel nous aimons toujours à nous appuyer, publiait dans son *Musée des Sciences* du 14 avril 1858 un article fort intéressant sur le serpent de mer. La première partie de son travail regardait le serpent de mer *fabuleux*. Il commence malheureusement par ranger parmi ces apocryphes le *Léviathan-serpent perçant*, ce destructeur de la baleine, dans le livre de Job. Mais ce serpent était pour Plin et Maxime-Valens ce qu'il est de nos jours, c'est-à-dire le *Soétrœdlen* ou *fléau de la mer* des Norvégiens, qui lui donnent les mers du Nord pour demeure. Pontoppidan, évêque de Bergen, dit qu'en ce pays on croit si fortement à la réalité de ce monstrueux reptile, que toutes les fois que dans le manoir de Norland il s'avisait d'en parler dubitativement, il faisait sourire comme s'il eût douté de l'existence d'une anguille. Tous les pêcheurs affirment, sans la moindre apparence de contradiction, que, pendant les jours les plus chauds de l'année, ils jettent souvent la sonde sur son corps, ce qui le révèle; alors on voit surgir ses bras nombreux, qui se déploient au-dessus de l'eau comme des mâts chargés de leurs vergues. Si ces bras, disent-ils, saisissaient les cordages d'un vaisseau de ligne, ils le feraient infailliblement sombrer. Lorsqu'il vient à la surface de l'eau, la partie supérieure de son dos couvre, disent-ils, un mille et demi de surface; le minimum de sa longueur est de deux cents mètres, selon eux; sa tête ressemble à celle du cheval et sa crinière est blanche. Quelquefois il se dresse comme un mât de vaisseau et pousse des sifflements qui effrayent comme le bruit d'une tempête, etc.

De ces documents qui ne méritent, selon lui, aucune confiance, M. Le Couturier passe à ceux qui méritent plus de considération; celui de Paul Égede est le plus remarquable. Il raconte que, pendant son second voyage au Groënland, au mois de juillet, ils en rencontrèrent un qui se dressa au-dessus de l'eau, de manière à atteindre la moitié du mât du navire, et que, s'étant ensuite renversé en arrière, il montra successivement toutes les parties de son corps recouvertes d'écailles. On retrouve ici, dit M. Le Couturier, *la légende de la grande baleine blanche* des côtes du Groënland, appelée *Moby*

*Dick*, et chassée pendant plus de deux siècles par les baleiniers écossais, dont elle est l'épouvantail.

« On raconte tout cela (sans doute aux petits enfants), » dit notre savant, bien que ces documents lui aient paru tout à l'heure mériter *considération*, et bien que des *procès-verbaux* aient été dressés, à la suite de l'échouement, sur une plage des îles Orcades, de l'un de ces monstres que le savant Everard Home proposa de classer parmi les *squalus maximus*.

Mais voici que M. Le Couturier va s'efforcer de raconter lui-même et de classer dans l'*histoire véridique* ce que l'on ne racontait tout à l'heure qu'aux *petits enfants*. « En effet, dit-il, en Angleterre et aux États-Unis, le grand reptile marin est fort populaire. La société linnéenne de ce dernier pays en a fait un rapport *authentique*, par lequel il est constaté que des hommes instruits l'ont vu et examiné plusieurs fois dans la baie de Gloucester. Tous les témoignages sont cités, toutes les autorités sont nommées et ne diffèrent, dans toutes leurs dépositions, que par de très-légères dissemblances; la tête de cheval (de Job) elle-même est partout mentionnée, bien qu'on la maintienne *tête de serpent*. »

Mais, de tous les rapports, celui qui a produit le plus d'effet, c'est le dernier, celui de M. Harrington, *marin du plus grand mérite*, qui a vu le monstre en personne, le 12 décembre 1838, à dix milles (est) de Sainte-Hélène. Il lui parut avoir plus de deux cents pieds de long; sa tête, surmontée d'une espèce de crête, avait environ neuf pieds de circonférence. La mer était si troublée et décolorée, dans un périmètre de cent pieds, son navire était si fortement éprouvé par le brisement des vagues, qu'il se crut au-dessus de quelque travail volcanique.

Ce récit du capitaine Harrington est clair et précis, il est de plus attesté par les officiers de l'équipage et inséré dans le journal officiel du navire.

Malgré tous ces mérites et la force d'un tel témoignage venant corroborer tous les dires des Livres saints, ceux de l'antiquité et la tradition générale dans ces parages le capitaine Harrington fut violemment contredit, et, entre autres, par un M. Frédéric Smith, qui vint se poser comme « témoin oculaire de la *non-existence* du serpent. » Voyageant dix ans auparavant sur le *Peking*, près de Moulmein, il avait cru voir aussi, à un demi-mille de distance, le fameux serpent de mer, et, toute vérification faite, on n'avait vu qu'une algue marine monstrueuse, de vingt pieds de long.

Eh bien! croirait-on que ce témoignage purement *négatif*, que cette méprise grossière et personnelle, à un mille de distance, a balancé dans Londres tant d'affirmations tout à la fois si vieilles, si modernes et si concordantes avec l'affirmation si précise du capitaine? En vain celui-ci déclarait-il à l'amirauté « qu'il était tout aussi capable de prendre une anguille pour une baleine que de prendre des algues pour un animal vivant, et que lui et tout son équipage l'avaient vu aussi distinctement qu'il voyait le *bec de gaz* à la lueur duquel il en écrivait la description; en vain répétait-il que les *algues* ne *nagent pas* avec rapidité (il aurait pu dire aussi qu'elles ne se dressent pas comme un mâ), ne plongent pas lorsqu'on leur tire des coups de fusil, et

surtout qu'on ne les suit pas à la course, etc., M. Smith a eu pour partisans la plupart des « *hommes scientifiques* : » il est vrai que « la société, avide d'émotions, et que TOUS LES MARINS, SANS EXCEPTION, prennent fait et cause pour le *Castillan*. »

Il est donc écrit que « la *fine critique*, toujours rebelle aux témoignages et aux faits, prendra toujours le plus détestable des partis. Quand donc se lassera-t-elle des démentis continus qu'elle s'attire à tous les *tendemain*s de ses dénégations? Quand elle dit *non*, pariez à coup sûr pour le *oui*. Il est vrai que M. LeCouturier a mieux fait : il vient de prouver ce *oui* après avoir commencé par dire *non*. Nous n'avions pas besoin de ces dernières preuves pour deviner qu'il all'it enfoncer, et s'il veut en savoir la raison, c'est que nous sommes complètement édifiés, comme lui, sur « ces sujets de plaisanterie intarissable à l'égard de quelques faits déniés *à priori* et dont l'examen est même considéré comme étant de mauvais goût. » Comme lui nous rougissons pour la science de ce parti pris continué, et surtout nous évitons, *comme lui*, de ranger tout d'abord parmi les *mystifications* des faits que nous allons si bien appuyer sur le verso de la même page.

II. « SIRENES et TRITONS. » — Bien que nous reléguions dans la partie *non officielle* de notre bulletin la réponse à cette dernière difficulté de notre mythologie maritime, il ne faudrait cependant pas en conclure que tout est fable à nos yeux dans un pareil sujet.

Sans remonter plus haut, et toute abstraction faite du LAMENTIN ou fausse sirène des naturalistes, Périal (*Histoire de la Hollande*) nous apprend que, « en 1430, on en trouva une à Edam. On la conduisit à Harlem, où elle vécut trois ans. Elle fut instruite, dit-il, priait Dieu et *se signalait* quand elle passait devant un crucifix; mais rien ne put lui faire perdre sa passion pour l'eau, etc... »

A l'appui de ce fait, les graves *Mémoires* de Trévoux racontent (t. IV, p. 4902) que, « en 1725, le capitaine Olivier Morin, mouillé dans la rade de Brest, vit, et *trente passagers* virent avec lui un homme marin ayant très-positivement des *nageoires* entre les doigts. Il vint embrasser la figure de la proue du navire, la prenant pour une femme. puis il nargua l'équipage par des polissonneries incessantes. On fit tous ses efforts pour le harponner, mais en vain, etc... »

Enfin, en 1823 (les temps se rapprochent), on apporte une sirène à Londres; malgré sa construction animale et sa vie marine, la Société royale la trouva assez *femme* pour vouloir la marier avec un jeune débauché de Londres. Tout était convenu lorsqu'elle mourut. On dit partout qu'elle était morte de peur d'être la femme d'un ivrogne (a).

Nous n'en finirions pas si nous voulions rechercher dans les anciens auteurs des récits semblables, qui auront peut-être un jour un capitaine Harrington pour opérer aussi leur réhabilitation.

(a) Voir, pour ces trois faits, Amédée Pichot (*Walter Scott*, t. I, p. 154).

Mais rien n'est plus attesté que certaines histoires de sirènes et de tritons pareilles à celles que nous allons offrir à nos lecteurs.

On lisait, dans le numéro du 27 septembre 1851, de l'*Illustration*, un article intitulé : *Fantômes et Bas-Bretons*, dont voici la substance :

« Il y a quatre jours, un petit chasse-marée tout sale, tout froissé par la tempête de la nuit, entraît d'un air effaré dans le port de Saint-Malo. Les quatre hommes qui le montaient échangeaient entre eux quelques mots à voix basse, d'un air triste et mystérieux ; puis les préparatifs d'arrivage terminés, le capitaine descend dans sa cabine, y prend sa plus belle veste, et remonte sur le quai demandant le bureau du commissaire de la marine, auquel il fait la déclaration suivante :

« Le *Saint-Vincent*, petit chasse-marée commandé par le capitaine Legoff, parti de La Rochelle avec une cargaison d'eau-de-vie, se rendant à Abbeville, se trouvait, le 5 septembre, par le travers des *écueils des Casquets* ; le temps était magnifique, le calme plat, la mer sans une ride et l'horizon sans une embarcation ; les voiles battaient le long des mâts en attendant la brise, et l'équipage flânait sur le pont, quand une voix, qui semblait partir d'un baril d'eau-de-vie, s'écrie tout à coup : « Capitaine Legoff, donne-moi une tartine de pain et de beurre. » Le capitaine, effrayé de cet ordre réitéré avec un ton d'impatience, renvoya le novice chercher dans la cabine la tartine demandée ; on la dépose en tremblant sur le baril, et elle disparaît aussitôt. L'équipage se regardait, dans la stupeur, quand la même voix se fait entendre de nouveau : « Capitaine Legoff, descends dans ta cabine, une dame t'y attend. » Le capitaine descend, pâle de terreur, et se trouve en présence d'une dame fort belle, habillée de noir, et qui paraissait en conversation très-animée avec un ours assis à ses côtés. La dame noire commande au capitaine de lui apporter du vin et des verres, l'invitant à trinquer avec elle. Dans sa déposition, Legoff ne peut se souvenir de la conversation échangée avec la dame, tant la frayeur avait troublé ses sens ; la seule remarque qu'il ait faite, c'est qu'en buvant l'ours détournait toujours la tête.

« Un bruit inaccoutumé sur le pont fait sortir le capitaine de sa cabine, et, en sortant du panneau, il se trouve face à face avec quatre nouveaux personnages, trois hommes, dont l'un portait un uniforme à gros boutons de métal blanc, et que, dans le courant de son récit, il nomme toujours le *gendarme*, et une dame habillée tout en blanc. De plus en plus épouvanté, il commande à ses hommes de s'armer comme ils pourront. Tous s'arment de bâtons et d'ustensiles, et la lutte commence. A chaque coup asséné, un des fantômes s'évanouit sans que l'assaillant puisse voir comment et par où il a disparu. Legoff porte un coup d'aspect au gendarme, et le *tricorné et l'habit à boutons de métal restent seuls au bout de son arme*. L'ours et la dame avaient disparu, un seul restait et venait de se cacher dans la soute aux voiles ; un coup de bâton le réduit comme les autres en fumée. Au même instant, des éclats de rire et des chants partent de la mer à l'arrière. L'équipage y court et voit deux hommes nageant dans le sillage du navire, et les mêmes voix continuent de retentir à leurs oreilles.

« Cette scène avait commencé à quatre heures, il en était six, le temps était toujours magnifique, et tout était immobile et tranquille autour du *Saint-Vincent*. Mais quelques instants après, une tempête subite, un coup de vent effroyable mettait le chasse-marée à deux doigts de sa perte. Il casse un mât, deux fûts sont emportés comme une bouffée de fumée, et, après une nuit terrible passée à la cape, le malheureux bateau se trouvait tout désemparé, tout meurtri, dans les eaux de Saint-Malo, où il jetait enfin l'ancre, après tant d'émotions.

« Les matelots, épouvantés, croyaient encore entendre les chants et les cris fantastiques dans les hurlements de la tempête, et restaient d'abord hébétés et sourds à toutes les questions.

« L'autorité moderne, qui ne croit guère aux revenants, n'a pas trouvé d'abord la chose aussi innocente; mais les matelots, interrogés séparément, menacés, effrayés, ont répondu imperturbablement la même chose avec les mêmes mots et les mêmes circonstances;... le petit mousse lui-même,... produit d'un département moins noir sur la carte *Dupin*, et qui se disait convaincu que c'était du *mauvais monde* qui avait fait tout cela par *physique*, n'a pas changé un seul mot à la version de l'équipage.

« Les matelots malouins racontaient ce matin, au milieu d'un groupe, que le *Saint-Vincent*, *amariné bord à quai*, s'était retourné tout à coup, *quoique échoué à mer basse*, et avait *broyé* contre le quai une petite embarcation amarée près de lui, et dont on *montrait les débris épars* sur la grève.

« Chacun a donné son explication;... mais l'histoire du *Saint-Vincent* n'a tend encore une solution. Au moment où je vous écris, il louvoie en rade pour fuir Saint-Malo... Ces pauvres gens ne sont pas revenus de leur stupeur; ils ne quittent pas leur bord, ne se parlent guère, couchent sur le pont, n'osant descendre dans la cabine, et c'est d'un air effaré et les yeux pleins de larmes qu'ils répondent à regret aux questions des curieux. »

Cet article de l'*Illustration* nous avait frappé par la sobriété de ses railleries. Ordinairement ce journal accueille avec un dédain plus marqué les communications de ce genre. Mais quel fut notre étonnement en lisant, huit jours plus tard, dans les *éphémérides* purement *commerciales* de l'un de nos petits ports du nord, et sans le moindre commentaire ou la moindre allusion au fait merveilleux : « Le capitaine Legoff, commandant le petit navire le *Saint-Vincent*, a remis à la voile, tel jour, dans la rade de Saint-Malo; mais, parvenu à la hauteur des îles par une mer extrêmement calme, ce navire en bon état a péri subitement avec tout son équipage, sans qu'il fût possible d'en soupçonner la raison. »

Personne ne sut ce dénouement, dont le hasard seul nous avait donné connaissance, et qui nous parut saisissant.

Ayant alors un neveu dans la marine royale, nous le chargeâmes de prendre ou de faire prendre des renseignements à Saint-Malo. Quelques semaines après, nous voyions entrer chez nous un jeune marin, fils de l'une des autorités maritimes de cette ville, qui venait, sur l'invitation de son ami, nous confirmer l'exactitude du sinistre, l'impression profonde qu'il avait causée à



toute la ville, et l'inutilité absolue de tous les efforts tentés pour expliquer de tels mystères.

Pour donner plus de poids à ses paroles, il nous remettait le numéro du « *Commerce breton* » (ce ui du 4 septembre 1851) contenant le même récit, sous le titre de : « Apparition mystérieuse en mer. »

Cet article, qui d'ailleurs ne renfermait rien de plus que le numéro de l'*Illustration*, se terminait par ces mots : « On se livre à mille conjectures qui se détruisent les unes les autres ; le public appréciera, s'il le peut. »

Nous aurions été curieux de voir le numéro qui aura suivi la nouvelle du sinistre, bien plus étonnant encore que le prestige.

Quant à nos conclusions, les voici. Nous ne savons s'il existe réellement des sirènes, mais nous sommes certain qu'il existe des *casquets* (les *lutins* des matelots), et que la baie où se sont passées toutes ces choses tire d'eux et son nom et sa mauvaise réputation. Or, pourquoi des *casquets qui chantent* ne s'appelleraient-ils pas des sirènes ?

### 5. — Fontaines sacrées.

Dans toute vallée alpestre, comme dans toute forêt digne de ce nom, il est rare qu'on n'arrive pas à quelque *bout du monde* bien clos, bien isolé, assez romantique, en un mot, pour inspirer à toute jeune Anglaise de vingt ans une de ces haines vigoureuses de la vie commune, un de ces projets de retraite éternelle qui dure parfois... jusqu'à la fin de la promenade. Et, dans le fait, quoi de plus séduisant, de plus poétique qu'une semblable claustration ? Pour peu qu'à l'arrière-plan de ce cloître, *sans verrous et sans grilles*, quelque grotte mystérieuse soit moins aperçue que devinée ; pour peu qu'une jolie source, bien indécise encore, prélude au grand parti qu'elle va prendre par une succession de petites cascates à la vapeur gazeuse, au rythme mélancolique et sonore (*Albunæ resonantis*), soyons-en bien certains, pas n'est besoin des *vingt ans* de notre jeune romantique pour livrer tout son amour, toutes les puissances de son âme à ce milieu de calme, de silence et d'influences salutaires.

Qu'on juge donc, par cet empire exercé sur nous par de simples combinaisons matérielles, de tout ce que devait y ajouter pour le païen la certitude, la *foi* à la présence réelle d'une nymphe, d'une fée, d'un *génie du lieu*, en un mot, d'une divinité quelconque ; car « c'est un *dogme* religieux, nous dit le grave Tacite, que ces lieux nous rapprochent du ciel, et que nulle autre part les dieux n'entendent aussi bien nos prières <sup>1</sup>. »

1. Tacite, *Ann.*, XIII, § 57.

Voilà, nous dit à son tour le savant du *xix<sup>e</sup>* siècle, voilà précisément le secret de tous les cultes, et, lorsque M. Quinet nous affirme que « les révélations se faisaient par l'*organe de la nature*; » lorsque M. Renan nous fait assister « à tous les enseignements de *cette grande mère*<sup>1</sup>, » ces messieurs croient faire acte de justice en rendant à l'*imagination* des hommes tout ce que la RAISON d'un Tacite lui-même attribuait à de spirituelles influences.

Mais, pour nous, c'est précisément *cet enfantillage* d'hommes si graves qui nous embarrasse d'autant plus profondément qu'à l'exception de Virgile, dans quelques bucoliques, et de Théocrite, dans ses idylles, le romantisme ne paraît pas avoir été le *faible* de ces enfants si *forts*, et que nous doutons beaucoup que le *Vallon* de Lamartine ou la *Chute des feuilles* de Millevoye ait jamais pu se faire comprendre de peuples dont le génie sympathisait si bien avec celui d'Horace ou d'Anacréon.

Voilà donc le problème à résoudre ! Comment les peuples les plus divers d'intelligence et d'instincts, comment surtout les populations les moins sensibles au langage de la nature sont-elles précisément celles qui paraissent avoir écouté ce langage avec le plus de suite et de vénération ?

Maintenant, que nos lecteurs se rassurent; nous leur ferons grâce des divisions et des sous-divisions en *néréïdes*, *potamides*, *lemniques* et vingt autres qui distinguaient entre elles les innombrables divinités de la mer, des fleuves, des lacs, etc.

Nous insisterons seulement sur ce principe, que le culte rendu aux rivières ne s'adressait jamais ni à *toutes* leurs sources ni à *tous* leurs affluents. Pline le Jeune nous apprend, par exemple, à propos du temple de Jupiter-Clitumne, érigé à Spolète, et couvert en entier d'*ex-voto*, « que la chapelle et la statue du dieu étaient élevées sur le *seul* filet d'eau qui rendit des oracles. » Tous les autres, bien que réunis dans la même enceinte, étaient parfaitement profanes, et l'on pouvait s'y baigner en toute sécurité de conscience<sup>2</sup>. Nous attachons une très-grande importance à ce détail topographique, parce qu'il renferme à nos yeux toute la clef du mystère, et qu'il suffit à faire justice de l'explication moderne et banale fondée sur « l'*utilité* et la *beauté* de ces rivières<sup>3</sup>. »

Nous allons retrouver la même attention minutieuse dans le culte

1. Voir le ch. II, t. I de ce mém., § 5.

2. Voir Pline, l. XIII.

3. Voir tous les mythologues actuels, et particulièrement Dulaure (*Idolâtrie*, p. 57).

de ces sources-fontaines, dont la raison consistait, suivant Tacite, dans leur plus grande proximité des dieux <sup>1</sup>.

D'autres appelaient ces mêmes sources « les veines de ce grand corps dont la divinité était l'âme. »

Voilà quel était le grand principe.

Dans l'application, les *nymphes* païennes ou divinités *topiques* (de τόπος, lieu) <sup>2</sup> se présentent à nous sous un jour si poétique, la reconnaissance les a remerciées de tant de guérisons et de bienfaits (*nymphis salutiferis*), que l'on serait tenté de les classer sans examen parmi les divinités toujours et partout favorables. Hélas ! il était loin d'en être constamment ainsi, et chacun sait que, tout en paraissant verser beaucoup d'eau dans la coupe de leur *nourrisson* divin (Bacchus), elles n'en prenaient pas moins une part fort active à ses plus cruelles orgies ; elles allaient même plus loin, si l'on en croit l'histoire, et frappaient d'un tremblement nerveux continu les malheureux qui demeuraient dans leur voisinage ou qui avaient eu la fatalité de *rencontrer* l'une d'elles. De là le surnom de *nympholeptes* (agités par les nymphes) donné aux habitants du mont Cythéron, et, en général, de tous les lieux voisins d'un *nymphæum* <sup>3</sup>.

Tous ces méfaits des nymphes ne sauraient en rien nous étonner. On ne saurait être impunément filles de Neptune, et alliées de Proserpine et de Pluton.

Toutefois, il en était des fontaines comme des rivières ; si toutes avaient une sorte de principe vital, de puissance immatérielle (saint Thomas dirait une *forme*), toutes n'avaient pas droit à la surintelli-

1. Tacite, loc. cit.

2. Ou dieux indigènes, θεοὶ ἐπιχώριοι, se confondant avec les dieux *terrestres*, χθόνιοι, bien proches voisins des dieux souterrains ou infernaux, κατὰ χθόνα.

3. Cette agitation nerveuse des *médiums* de l'ancien paganisme se retrouve encore chez tous ceux du nouveau ; le *tremblement* des camisards, les *convulsions* de Saint-Médard, les *crises* de l'*enfer* mesmérin (on l'appelait ainsi) viennent de se perdre dans la nouvelle dénomination de *trance*, donnée par les Américains aux victimes de leurs *esprits frappeurs*. Ainsi la fréquentation trop prolongée de l'esprit d'une *table* produit exactement le même effet que produisait autrefois la rencontre... d'une *nymphé* !... Comme tous les siècles s'éclaireraient les uns par les autres, s'il pouvait se trouver un *seul* savant aujourd'hui qui pût consentir à de tels rapprochements, et surtout... aux conséquences qui en découlent ! Nous possédons cependant d'infatigables et de trop féconds mythologues, mais, hélas ! leurs ouvrages contiennent tout, à l'exception d'une seule chose, et cette chose, c'est le principe même de toute bonne mythologie.

gence merveilleuse, celle-ci se manifestant seulement par quelques-unes avec les dons bien plus précieux encore de divination, de guérison, etc.

De ces dernières fontaines, on connaît les plus célèbres : c'était Dodone, Castalie, Achéloüs, Colophon, Patras, Delphes, etc., etc., c'est-à-dire les conseillères fatidiques des Alexandre, des Miltiade, des Scipion, des Germanicus, en un mot, de tout ce qui fut grand dans le monde ; consultations incessantes qui, à tort ou à raison, n'en ont pas moins « gouverné toute la terre, » comme en convient expressément M. Salverte <sup>1</sup>, qui aurait dû ajouter : « Jusqu'à la venue de Jésus-Christ. »

Mais c'étaient surtout les sources minérales, et, par-dessus tout encore, les sources *intermittentes* qui passaient pour les plus saintes et les plus thaumaturgiques.

Mon Dieu ! nous le savons fort bien ; il n'est pas aujourd'hui d'élève en pharmacie qui, sans autre *Égérie* que son *Codex*, ne puisse nous fabriquer à l'instant tous les composés acidules que nous offraient Claros et Colophon. Nous le savons fort bien, rien n'y ferait défaut, comme soufre, magnésie, chlorure de sodium, etc. ; nous n'ignorons pas enfin que, pour l'explication de l'*intermittence*, on nous renverrait bien vite à la théorie du *siphon*, que nous croyons cependant posséder comme tout le monde ; mais ce que nous croyons savoir bien mieux encore, c'est que par delà tous ces éléments matériels et palpables, dont les alambics et les cornues de nos savants ne saisissent en définitive que le plus grossier *substratum*, tous les chimistes signalent, en dehors de la *nymphe*, certaines vertus insaisissables et occultes que, dans leurs moments de distraction ou de bonne foi, ils appellent eux-mêmes *esprits rec'eurs*, *divinum quid*, τὸ θεῖον : agents impalpables et mystérieux, véritables *génies* thermaux, qui ne se laissant ni fabriquer dans nos manufactures de produits chimiques, ni renfermer dans leurs flacons, semblent exiger que l'on vienne *chez eux* chercher et demander une guérison dont ils prétendent faire à eux seuls tous les frais.

Mais, si la présence de l'iode et du carbonate de fer ne saurait expliquer à elle seule la *vertu* la plus modeste de la plus modeste fontaine, comment, à plus forte raison, pourrait-elle suffire à l'explication du moindre phénomène de *surintelligence* et de *divination* que le genre humain tout entier attribuait aux plus célèbres ? Aucun de tous ces ingrédients minéraux ne nous expliquera jamais comment et pour-

1. *Traité des sciences occultes.*

quoi, la plupart du temps, c'étaient des *prescriptions* que l'on venait demander à ces sources, et comment ces *prescriptions* pouvaient se trouver dictées par la *nymphé* ou par le *dieu* pendant le *sommeil* du consultant (*somno monitus*). On conviendra que si rien ne ressemble moins à un pareil sommeil que le sommeil *inintelligent* et sans direction possible de nos hallucinés ou de nos chloroformés, rien n'y ressemble davantage, au contraire, que le sommeil *surintelligent* et très-habilement conduit, même au milieu de ses mensonges, de nos magnétisés modernes.

Non, certes; Aristote ne pensait guère à la composition minérale, lorsqu'il affirmait que « la fameuse fontaine des *dieux palécs*, en Sicile, décelait les parjures sans jamais se tromper<sup>1</sup>. » Macrobe n'y pensait pas davantage, lorsqu'il n'hésitait pas à se porter personnellement garant que « la divination était *continue* au même lieu, et que, grâce à ces révélations, la Sicile savait tout aussi bien conjurer la disette, ou prévoir la fertilité de ses campagnes, que découvrir les vrais coupables, en les soumettant à la terrible épreuve du plongement dans le cratère volcanique qui dominait la source<sup>2</sup>. »

Tout ceci s'accorde merveilleusement avec ce que Pline nous raconte à son tour de la source du fleuve Orachas, en Bithynie, de laquelle « jaillissait, dit-il, au moment de l'épreuve, un tourbillon de flammes, qui ne dévorait jamais *que* les coupables et les parjures<sup>3</sup>. »

Récuse-t-on Pline comme entaché de crédulité : que l'on écoute Pausanias, l'historien voyageur, parlant sans rougir de la divination *infaillible* de la fontaine de Cérès à Patras : « On attachait, dit-il, un miroir au bout d'une ficelle, en le tenant suspendu au-dessus de la fontaine, en sorte qu'il n'y eût que l'extrémité de ce miroir qui touchât l'eau; on faisait ensuite des *prières* à la *déesse*; on brûlait des parfums, et aussitôt, en regardant dans le miroir, on voyait si le malade devait guérir ou mourir<sup>4</sup>. »

« Didius Julianus, dit un historien, aimait beaucoup à consulter cette fontaine, et prétendait avoir prévu beaucoup de choses par ce moyen. »

Pausanias allait plus loin : « A la fontaine de Cyanée, en Lycië, dit-il, il suffisait de jeter les yeux sur les eaux pour y découvrir à l'instant *tout* ce que l'on désirait savoir<sup>5</sup>. »

1. *Psychologie*.

2. *Saturn.*, l. I.

3. Pline, l. XXXI, ch. II.

4. Pausanias, in *Achaia*.

5. Id., in *Achaia*. 44.

Que deviennent alors, on se le demande, les longues dissertations de M. Salverte et de nos académiciens modernes sur la composition de ces miroirs magiques et sur les métaux capables de leur procurer le *poli* nécessaire? Plus n'est besoin aujourd'hui de se rendre en Lycie ou d'étudier à fond toutes les recherches du baron de Hammer à ce sujet; le jour où nous vîmes dans certain salon de la capitale plus d'un miroir de la même famille se laisser remplacer à volonté et avec le même succès par le premier bouton de métal venu ou par le plus grossier ustensile de fer-blanc, *pourvu qu'il fût magnétisé*, nous comprîmes sans aucune peine que le cristal d'une onde pure fût la meilleure des toiles pour le peintre *spirituel*, seul capable de répondre à l'instant à des questions *mentales*.

Nous mentionnerons, en passant, la fontaine d'Apon, près Padoue, au fond de laquelle on voyait encore du temps de Suétone les dés d'or qui avaient prophétisé à Tibère ses hautes destinées et les riches présents qui y avaient été jetés par la libéralité des princes <sup>1</sup>.

D'autres fontaines se couvraient de sang en temps de guerre, de cendres en temps de paix, de vers lorsqu'il devait mourir quelqu'un de la famille du consultant <sup>2</sup>.

D'autres, comme celle d'Hagno, au pied du mont Lycée, « envoyaient une pluie abondante dès que le sacrifice à Jupiter-*Pluvius* était terminé, » et nous allons tout à l'heure en voir l'analogue auprès de nous <sup>3</sup>.

Rien n'est plus remarquable encore que ce qui nous est raconté par le même historien, comme une *expérience personnelle*, des deux fontaines qui procuraient aux échappés du terrible antre de Trophonius, et à leur choix, l'une, l'*oubli total*, l'autre, le souvenir *permanent* de tout ce qu'on avait appris dans la formidable consultation <sup>4</sup>.

Et que l'on n'aille pas s'imaginer que ces superstitions étaient attachées à la Grèce, et résultaient de l'influence poétique et toute locale exercée par une *nature enchanteresse*; rien ne prouve mieux la vanité de ces explications à la mode que de retrouver les mêmes croyances fondées sur les mêmes faits dans quelque lieu que l'on visite. Ainsi, en Scandinavie, où la nature n'est rien moins qu'*enchanteresse*, vous retrouverez deux lacs, les lacs *Vener* et *Veter*, appelés aussi *prophétiques*, et, près de l'*Omatsch*, vous verrez encore la source de Glomaza,

1. Suét., *Tibère*.

2. Pausanias, in *Achaia*.

3. Id., *ibid*.

4. Id., *ibid*.

charriant, comme celles de la Grèce, du blé, des glands, des graines de toute espèce à la veille des années d'abondance, ou se couvrant de sang aux approches de la guerre. Croyez-nous, c'est là, c'est dans ces phénomènes inexplicables pour vous et parfaitement clairs pour nous qu'il faut chercher la cause et l'origine de tous les cultes antiques. Ces *spontanéités fatidiques* de la nature, ou plutôt des influences métaphysiques qu'elle subit, ont mille fois plus de valeur comme étiologie philosophique que toutes vos prétendues *spontanéités* de la conscience, du cœur et de l'esprit humain.

Restons-en là pour ne pas anticiper sur notre chapitre des oracles <sup>1</sup>, qui nous ramènera nécessairement aux plus célèbres fontaines, telles que Delphes, Castalie, etc.

Disons seulement un dernier mot sur la spécialité des fontaines *intermittentes*.

Quoique la *nymphe* eût toujours son domicile réel et secret dans toutes les sources *sacrées*, sa présence ne s'y rendait ordinairement sensible que par certains effets anormaux; aux fontaines *intermittentes* (fontaines sacrées par excellence), il y avait quelque chose de plus, et la divinité y apparaissait assez souvent, *en personne*, à ceux que leur ferveur et leur préparation en avaient rendus dignes.

La fameuse fontaine de Jupiter-Hammon, consultée par Alexandre le Grand, et retrouvée par nos voyageurs modernes auprès du temple du Soleil et au milieu des sables de l'Égypte, est encore intermittente aujourd'hui comme elle l'était autrefois. Or, c'était là surtout que l'agent mystérieux se montrait souvent aux croyants sous les traits d'un dieu, car plus ordinairement « c'était sous les traits de la femme, et les cheveux épars, que cette sorte de divinité se montrait aux hommes, venait leur parler et même badinait avec eux <sup>2</sup>. »

En Grèce, il y avait plusieurs fontaines de cette espèce, notamment dans l'autre de *Tremesonium*, où, lors de l'invasion des Gaulois, les magistrats de la république allèrent *dormir* et reçurent en songe les conseils de Mercure, d'Hercule et d'Apollon, conseils dont ils se trouvèrent si bien, dit l'histoire, que, dans leur reconnaissance, ils érigèrent à ces dieux les deux statues *spélaiques* que l'on vit longtemps à l'entrée de cette grotte.

...Mais, dit toujours le mystique et consciencieux géographe déjà cité <sup>3</sup>, « le plus remarquable nymphæum que j'ai vu (et j'en ai vu

1. Tome IV de cet ouvrage.

2. Delrio, *Disquisit.*, l. III, p. 2.

3. Pausanias, in *Achaia*.

beaucoup) est sans contredit celui de *Corycia*, au pied même du Parnasse. Là, il n'est jamais permis d'entrer dans le sanctuaire de la déesse qu'à ceux qu'elle a daigné en avertir en songe;... ce qui, du reste, est parfaitement conforme à *ce qui se passe dans toutes les villes* assises sur le Méandre, où les dieux souterrains ne laissent descendre que ceux qui en ont reçu la permission de la même manière. A *Corycia*, le feu ayant pris aux portes, un profane osa entrer, vit l'ancre rempli de fantômes, n'eut que le temps de le raconter et mourut aussitôt <sup>1</sup>. »

L'Asie était tout aussi riche que l'Europe en fontaines intermittentes. Le voyageur Fazyl en mentionne plus de trois cents auprès du seul village de Kérou. La plus célèbre est celle de Bereng, dont un filet seulement appartient trois fois dans la journée à Siva (le saint esprit satanique des Hindoux). C'est auprès de ce filet que, pour lui plaire, ses fanatiques adorateurs viennent en foule se suicider.

Les *pourânas* distinguent les *énergies* ou *forces motrices des dieux*, du dieu lui-même. Ce sont ces énergies que les dieux envoient combattre les *asouras* <sup>2</sup>.

Maintenant laissons là les païens, et convenons que si nous avions, à notre tour, ne fût-ce qu'une ombre d'esprit philosophique, nous rapprocherions tous ces faits et tous ces songes de ceux qui nous entourent, et que le xix<sup>e</sup> siècle alors pourrait nous expliquer tous les autres. Mais comment espérer cela d'une époque à laquelle les *épidémies* les plus intenses de phénomènes merveilleux s'évanouissent comme une ombre, et dès le lendemain du jour où elles agitaient et intriguaient toute la terre, passent pour n'avoir jamais existé?

Prions à présent nos lecteurs de vouloir bien franchir dix siècles et remonter avec nous à l'origine de nos *fées*, de nos *demoiselles*, de nos *dames blanches* du moyen âge. Où donc les verrons-nous apparaître pour la première fois, si ce n'est presque exclusivement dans le voisinage d'une grotte et d'une fontaine?

Les *fées* n'avaient guère d'autre berceau. Leur nom, dérivé de *fatum*, destin (d'où fatidique), avait succédé à celui de *virgines*, les *vierges nymphes*, et, antérieurement encore, à celui de *marix* ou les *vierges mères*. Gruter (p. 102) cite l'inscription fort curieuse d'un autel

1. Pausanias, in *Achaia*.

2. Lorsque le roi-prophète nous dit : « Jéhovah fait des flammes et des vents ses ministres, » la distinction est la même, et cette distinction explique et domine tout notre chapitre *Cosmolatrie*, comme elle explique tout le spiritualisme de Grove.



dédié à ces mêmes vierges (*virginibus*). Il s'en trouve une autre auprès de Metz, qui prouve qu'à la même époque les fées continuaient encore l'ancien *avertissement en songe* pratiqué par leurs ancêtres. Voici cette inscription : « Aux déesses mères de l'endroit, Alèthe, prêtresse des Druides, *avertie en songe*<sup>1</sup>. » C'était certainement aussi quelque *vierge mère* et nymphe de la fontaine, celle dont nous avons retrouvé plusieurs centaines de petites statuettes à Mirville (Seine-Inférieure). Pendant qu'un certain nombre de ces figurines rappelait la *Virgo paritura* de Chartres, en tenant comme elle un enfant dans ses bras, les autres rappelaient la Vénus maritime sortant des flots. La constante et monotone reproduction de ces deux types lassa la patience des chercheurs, mais nul doute que cette fontaine n'ait été l'objet d'un culte que le voisinage d'un *tumulus* rend plus probable encore.

Quant à la théorie, elle était *une* autrefois. Tout le monde était d'accord sur l'essence spirituelle de ces faits, et l'on ne différait que sur les qualités diverses de cette essence. Pour renverser cette antique et générale conviction, l'esprit moderne eut fort à faire, car longtemps encore après ses premières campagnes. Bayle, ce coryphée de l'érudition incroyante, battait souvent lui-même en retraite à propos de ces mêmes faits devant l'absurdité de ses propres dénégations. « Tous ont nié les esprits, disait-il... Je ne sais ce qu'il en arrivera, mais il me semble que TOUT OU TARD on sera *forcé* d'abandonner les principes mécaniques si on ne leur associe les volontés de quelques intelligences; et, *franchement*, il n'y a pas d'hypothèse plus capable de donner raison des événements et phénomènes<sup>2</sup>. »

Mais la théologie, que nous disait-elle donc à son tour?... Ah! la théologie connaissait bien toutes ces choses!

1. Nous ne saurions donner une idée plus exacte du mode de ces apparitions qu'en rappelant à nos lecteurs celle que Walter Scott, ce consciencieux reproducteur des traditions du moyen âge, a voulu donner aux siens dans son charmant épisode de la *Dame blanche*. Assurément, ici, il aura voulu, selon sa coutume, se montrer historien sans cesser d'être poète, et, pour notre part, nous ne trouverions peut-être pas dans ce charmant tableau un seul trait qui manquât à nos légendes anciennes et à quelques histoires modernes. Nous y retrouvons *la grotte et la fontaine, et le rocher et le souffle frais et léger, et la belle dame vêtue de blanc*, dont la figure se dessine. s'illumine, se décolore et s'évanouit *graduellement*; on dirait que Walter Scott a copié tout à la fois les historiens païens, les récits de nos plus vieux chroniqueurs et ceux de notre spiritualisme moderne.

2. Bayle, art. PLOTIN.

Il lui suffisait, en effet, de se reporter au 2<sup>e</sup> verset du 1<sup>er</sup> chapitre de la Genèse, qui montre « l'esprit de Dieu porté sur les eaux, » pour soupçonner avant tout l'importance mystique d'un élément élevé à la dignité de véhicule divin, et comme cette théologie n'est après tout qu'un merveilleux enchaînement de vérités métaphysiques et cosmiques, toute la théorie du baptême, c'est-à-dire de la renaissance par le Saint-Esprit *et par l'eau*, se trouvait éclairée merveilleusement à son tour par le verset en question. Elle se complétait enfin par les magnifiques prières de l'Église, lors de l'exorcisme des fonts baptismaux à l'office du samedi saint; cérémonies admirables, dont le seul but est encore aujourd'hui, comme autrefois, la reconnaissance solennelle des droits du Créateur sur ce même élément, usurpé et momentanément souillé par l'*ennemi*.

C'est Tertullien qu'il faut entendre sur cette double pneumatologie des ondes. « Pour nous, dit-il, pour nous qui sommes des poissons conduits par Jésus-Christ, notre chef, nous naissons dans l'eau, et ne pouvons conserver notre vie qu'en demeurant dans cette eau... L'eau, en effet, est cet élément qui, avant que l'univers eût reçu toute sa perfection, demeurait comme caché dans la puissance de Dieu. L'eau seule servait de trône à l'esprit divin; ce fut par les eaux qu'il sépara la terre du firmament, ce fut aux eaux qu'il commanda la production des âmes vivantes... et même du corps de l'homme, qui fut créé, non de terre sèche, mais de limon. Ayant employé l'eau à tant d'usages, on comprenait qu'il l'eût employée encore pour nous procurer la vie surnaturelle, car l'esprit de Dieu, qui est saint, ne pouvait avoir été porté que sur une chose sainte...

« ...Les Gentils eux-mêmes, tout éloignés qu'ils sont de la connaissance des choses spirituelles, attribuent à leurs idoles un pouvoir également efficace... Ils ont coutume d'initier par une espèce de baptême leurs néophytes à certains mystères de la déesse Isis ou du dieu Mithra... De plus, s'agit-il de faire des lustrations expiatoires : vous voyez leurs prêtres porter de l'eau de toutes parts; bourgades, maisons, temples, villes entières, tout est arrosé. Il est certain encore qu'aux jours apollinaires et éleusiniens, ceux qui les célèbrent se font plonger dans l'eau pour être régénérés et obtenir l'impunité de leurs crimes... *Connaître Dieu, c'est donc en même temps connaître les artifices du démon*, toujours prêt à contrefaire ses ouvrages. Mais quelle similitude ! ici c'est l'impur qui purifie, c'est l'esclave qui affranchit, c'est le condamné qui absout ; n'est-ce pas détruire son propre ouvrage que d'effacer des péchés que lui-même il inspire ? n'est-ce pas une tradition publique qu'en dehors des sacrements il y a des

esprits immondes répandus sur les eaux? C'est ce que l'on raconte de tant de *sombres fontaines*, de *ruisseaux affreux*, de *piscines thermales*, de cuves, de puits et de citernes domestiques que l'on affirme engloutir ou étouffer des hommes par la seule force du malin esprit. Si nous rapportons ces choses, c'est pour qu'il paraisse moins incroyable que l'ange du Seigneur préside aux eaux et qu'il les *agite* pour le salut des hommes, puisque le mauvais ange se sert du même élément pour leur perte... Je ne veux donc pas dire que les eaux nous donnent l'Esprit-Saint, mais l'eau à laquelle l'ange *préside*, nous purifiant de nos crimes, nous prépare à recevoir cet Esprit-Saint <sup>1</sup>. »

Tertullien rappelle enfin l'eau de la mer Rouge, l'onde amère changée en eau douce par la verge de Moïse (*Exod.*, 35), celle qui sort de la pierre, que l'apôtre nous dit avoir été Jésus-Christ lui-même (*Cor.*, I, 30); l'eau *éternelle* du Jourdain (Jean, 7), le *torrent mystique* du Cédron; puis il se repose auprès du puits de Jacob, marche sur les eaux avec le Sauveur, traverse le lac de Génézareth avec lui, lave les pieds des apôtres et termine en pleurant sur l'eau qui jaillit sur le Calvaire sous le coup de la lance déicide.

Voici donc l'*antagonisme* établi, et nous allons voir maintenant une certaine similitude dans les effets persister malgré ces causes essentiellement différentes.

Rappelons-nous d'abord que bien avant de détrôner les vierges et les déesses mères au profit et au nom de la *vierge mère unique*, la théologie biblique possédait déjà sa grande fontaine *intermittente* dans la piscine probatique de Siloë, à laquelle Notre-Seigneur renvoyait l'aveugle de naissance après l'avoir touché, et en lui recommandant de s'y baigner <sup>2</sup>.

Qu'était-ce donc que cette piscine? Au rapport de saint Épiphane, c'était une fontaine qui, sortie de la montagne de Sion à la prière du prophète Isaïe, entraînait en ébullition à *certaines heures*, s'apaisait à quelques autres, mais coulait toujours le jour du sabbat, jour sacré chez les Hébreux <sup>3</sup>.

Le cardinal Baronius la rapproche avec raison de la fontaine sabbatique de Palestine, qui ne coulait aussi que ce même jour, et restait à sec toute la semaine au dire de l'historien Josèphe et de Pline <sup>4</sup>.

L'Écriture sainte nous apprend, en outre, qu'un *ange* descendait à

1. *De Baptismo*.

2. Saint Jean, ch. ix, v. 7.

3. Saint Épiph., ch. vii, *in Joh*.

4. Baronius, t. I, ch. xxvi.

*certain*s jours dans celle de Siloë, en remuait l'eau, et que le premier malade qui y entraît après cette visite angélique était guéri. De là cette foule immense qui attendait ce moment avec impatience et principalement au jour du sabbat.

Le nom de Siloë n'a donc plus lieu de nous surprendre, puisqu'il vient du mot hébreu *Siloach*, qui veut dire *envoyé*. Or, il s'appliquait ici tout aussi bien à l'action angélique ordinaire qu'à celle de l'ange du *grand conseil*, le Messie, désigné quinze cents ans à l'avance, par le patriarche Jacob, sous ce même nom de *Siloach*.

Voici donc un exemple d'*intermittence angélique*, qui pourrait jeter peut-être sur quelques autres plus de lumière que toutes les théories *siphoniennes* du monde, surtout si l'on rapprochait encore de ces deux fontaines celle qui ne coulait également en Sicile qu'aux heures de la prière publique, et qui cessa tout à coup aux premiers blasphèmes proférés contre Notre-Seigneur<sup>1</sup>.

Ce phénomène de géologie surintelligente ou plutôt de géologie surnaturalisée se trouvait donc également constaté avant comme après Jésus-Christ.

Mais Tertullien vient de nous le dire; à l'exception de la Palestine, cet héritage réservé, toute la terre, depuis la chute, appartenait à l'ennemi, qui, bien que dépouillé de ses titres et de ses clefs, ne se laissait pas déposséder aussi facilement de son empire matériel. Détroné, mais non rendu, il fallait encore l'exproprier de chacun de ses domaines, les lui reprendre un à un et procéder au baptême de la terre comme à celui de ses enfants.

A la victoire du Dieu on vit donc succéder ce long exorcisme du globe par l'Eglise, exorcisme nécessaire pour opérer sa rentrée dans son patrimoine légitime. Il dure depuis dix-huit siècles, et, nous l'avons déjà dit, lorsqu'on réfléchit à l'exiguïté du terrain restitué, on se demande avec effroi combien de siècles seraient encore nécessaires à la récupération intégrale.

Après la dépossession des montagnes, des hauts lieux et des bois, celle des fontaines devint donc une des préoccupations les plus constantes de la nouvelle société religieuse. Traqué de toutes parts par son vainqueur divin, le paganisme, on peut le dire, se retirait tout entier dans les montagnes, dans leurs grottes et dans leurs sources. Aussi pas un apôtre qui ne marchât droit à elles, pas un saint qui ne leur imposât sa bannière et son nom en échange de celui de la nymphe et du dieu congédié. Et le paganisme lui-même se méfiait beau-

1. Tertull., *ad Gentes*.

coup trop du protecteur qu'on lui enlevait pour le défendre avec beaucoup d'obstination ; pour nous rappeler combien parfois il était dur envers les siens, nous n'aurons pas besoin qu'on nous renvoie à ce passage de la vie de Porphyre, par Eunape (p. 19), dans lequel l'historien nous montre le philosophe obligé, un certain jour, de chasser du bain thermal qu'il prenait le démon *brûlant* appelé par les habitants *Causantha*. Le bain ne fut tolérable qu'après l'expulsion du génie.

C'est même ici le lieu de remarquer combien cet exorcisme orthodoxe ou païen de certaines fontaines contredit formellement les théories de Görres et du docteur Sepp, sur ce qu'ils appellent *la magie naturelle* ou *forces divinatrices de la nature*. Nous ne saurions trop le répéter, pas de divination sans un esprit *étranger* à la personne et à la chose qui paraissent le mieux deviner par elles-mêmes. Et la preuve, c'est qu'une fois privée de cette assistance extrinsèque, toute pythonisse comme toute fontaine n'en continue pas moins d'accomplir très-parfaitement toutes ses fonctions vitales et physiques. Seulement, une fois exorcisées, ne leur demandez plus de divination. Le dieu n'y est plus, et le silence qui suit immédiatement son départ vous démontre une fois de plus que sa présence n'était partie intégrante ni de la personne ni de la chose.

Toutefois ce travail de reprises et de mutations fut et demeure encore infiniment laborieux, et bien que l'Église exorcise en masse *toutes les eaux* dans le magnifique office rappelé tout à l'heure, beaucoup de fontaines, à l'heure qu'il est, n'ont pas encore fait leur soumission, beaucoup d'autres sont restées pour ainsi dire indécises et dans l'*indivis* pendant des siècles, le jugement privé des pasteurs ne s'accordant pas partout avec celui du souverain pouvoir dirigeant.

Il fallait y regarder d'autant plus près pour découvrir le venin subsistant que, d'ordinaire, le nouveau patron paraissait se renfermer assez exactement dans le programme thérapeutique de son prédécesseur, programme respecté à son tour par la foi des croyants qui ne cherchaient pas à l'étendre. C'est ainsi qu'à l'église de Saint-Théodore, à Rome, la source christianisée ne guérit encore miraculeusement aujourd'hui que la spécialité pathologique, la fièvre quarte, qu'elle guérissait jadis sous le règne du païen.

On sait encore à combien d'embarras donnèrent lieu pendant longtemps les épreuves judiciaires, et comment certaines sources persistaient sous le nouvel étendard à dénoncer et à brûler les parjures, tout en respectant les innocents. L'onde *amère* de Moïse avait repris force de loi, et, comme jadis les fontaines d'Ozachas et de Tyane, nous voyons au moyen âge celle de Wierre, en Picardie, punir le faux

serment de l'épouse infidèle de saint Gengoulf, en consumant son bras <sup>1</sup>.

Toutes les explications rationalistes que l'on a *essayées* à propos de ces épreuves, qui constituaient en définitive la partie la plus sérieuse et, par conséquent, la plus surveillée du droit criminel européen, ne sauraient tenir devant un examen un peu serré et devant l'exposé tant soit peu fidèle de toutes les pièces des procès.

Nous montrions tout à l'heure la fontaine d'Hagno, accordant à l'invocateur de *Jupiter Pluvius* une pluie abondante et locale, aussitôt qu'il avait jeté dans ses eaux une simple branche de chêne; on ne sera donc pas étonné de voir un certain nombre de fontaines conserver longtemps après leur purification ce privilège auquel celle de Baranton, en Bretagne, ne paraît pas avoir encore renoncé <sup>2</sup>.

On comprend donc sans peine que l'anathème des fontaines a pu

1. Voir toutes les vies de ce saint.

2. Baranton s'appelait autrefois *Balenton*, de *ton*, montagne, et de *bel*, Apollon. Guillaume le Breton, chapelain de Philippe-Auguste (l. VI, v. 445), nous dépeint le prodige en ces termes : « Quelles causes peuvent produire de telles merveilles? *Quiconque* puise de l'eau et en répand *quelques gouttes* rassemble *soudain* les nues chargées de grêle, voit l'air s'obscurcir par d'épaisses ténèbres, fait gronder le tonnerre, et ceux qui étaient présents et qui avaient tant désiré de l'être voudraient bien alors n'avoir rien vu, tant leur stupeur est grande, tant l'épouvante les glace d'effroi!... La chose est merveilleuse, je l'avoue, **MAIS ELLE EST VRAIE**.

Franchissons encore bien des siècles et arrivons au nôtre. « Ce respect, dit à son tour le *Magasin pittoresque* (1816, p. 334), est tel encore aujourd'hui, qu'en 1835 les habitants de la paroisse de *Concoret* (Vallée des Fées) se sont rendus processionnellement à Baranton, clergé en tête, pour obtenir les pluies nécessaires aux moissons. Arrivé près de la fontaine, le curé *bénit* l'eau, y plongea l'encensoir et arrosa les *pierres* voisines. »

Il n'est pas rare, tout le monde le sait, de rencontrer une fontaine *chaude ou froide*, qui entre en ébullition et s'agit pour rejeter avec une sorte d'horreur tout ce qui vient la souiller, et la physique de rendre compte, à sa manière, de cette singulière propriété; mais ici, qu'on y fasse bien attention, c'est le *perron* qui devient le *tabernacle* redoutable auquel il n'est permis à personne de toucher; et, ce qu'il y a de plus curieux, c'est de retrouver un pendant parfaitement fidèle du phénomène breton auprès de cette fontaine de Jupiter Ammon dont nous venons de nous occuper. Écoutons le géographe Pomponius Mela : « Près de la fontaine du soleil, dit-il, est un certain *rocher* consacré au vent d'ouest. Lorsque la main de l'homme vient à le toucher, *aussitôt* la fontaine s'enfle immodérément et fait voler des tourbillons de sable, semblables aux flots d'une mer agitée par la tempête (p. 44). » Il faut en convenir, voici deux rochers bien chers à deux fontaines intermittentes, à quarante siècles de distance!... Il est vrai que Bel et Jupiter Ammon, c'était

marcher de front avec la purification et même avec un certain culte de ces mêmes fontaines. Le quatrième dimanche de carême, par exemple, on s'y rendait en procession et en chantant; on buvait de leurs eaux et l'on cueillait des fleurs dans leur voisinage; cela s'appelait *faire ses fontaines*, *facere fontes suos*, ou bien encore *célébrer le dimanche des fontaines*. Tous ces usages subsistaient jusqu'au jour où quelque concile provincial, après un examen plus profond, découvrait enfin quelques traces de l'ennemi méconnu, et venait définitivement interdire ce que l'autorité locale et privée avait parfois trop facilement toléré.

Les apparitions elles-mêmes ne rassuraient pas complètement; on connaissait toutes les ruses du *malin*; on se rappelait en tremblant les leçons évangéliques et les incessantes méfiances des saints de tous les âges. « Dans le doute, pariez toujours pour le surnaturel menteur, » disait comme eux le plus grand saint des temps modernes, Alphonse de Liguori.

Ainsi donc, il y aura toujours dans les fontaines sacrées trois choses à considérer, trois pièces élémentaires de la question :

1<sup>o</sup> La source, véhicule d'une *énergie* spirituelle;

2<sup>o</sup> Cette *énergie* topique, c'est-à-dire un ange bon ou mauvais, suivant le maître duquel il relève;

3<sup>o</sup> Le maître qui l'emploie et qui se fait représenter par lui, car cette expression si profonde employée dans l'Écriture : « Anges qui faites le Verbe de Dieu, *qui facitis verbum Dei*, » nous explique ici le mystère de la fontaine de Siloë, où l'ange *descendait* chaque mois sans exclure ni la présidence ni la présence du Verbe.

tout un; mais pourquoi ces deux pierres? Le concile tenu à Leptines, en 743, va vous donner le mot de l'énigme, en prohibant les « sacrifices qui se font sur les pierres des fontaines, *sacrificiorum quæ fiunt super petras de fontibus*. » C'était, en effet, sur la pierre ou sur l'un des rochers voisins que l'on sacrifiait au dieu. C'est la raison de l'importance qu'on leur attribuait dans toutes les descriptions.

Homère (*Odyssée*, v. 36) nous montre l'autre de Minerve, à Ithaque, formé de pierres sanctifiées par la présence des nymphes, ἱστοὶ λιβέται; Virgile, dans l'*Énéide*, nous montre à son tour « le rocher *vif* qui sert de domicile aux muses, *vivoque sedilia saxo, nympharum domus*; » Théocrite, dans ses *Pastorales* (lib. I), insiste davantage encore sur les grandes pierres, μεγάλας πέτρας, qui ceignent les fontaines divinatrices.

Ne trouvons donc pas étonnant que les pierres περιφερέης de Balenton jouent en 1835 exactement le même rôle que les pierres περιφερέης des nymphes païennes jouaient à l'époque de Théocrite, de Virgile et d'Homère.

Car ce serait s'écarter de tous les enseignements de la théologie que d'attribuer à d'autres qu'à ces esprits la *mise en œuvre*, l'organisation de ces apparitions.

Laissons parler le théologien qui a creusé le plus profondément ces matières, c'est-à-dire le jésuite Tyrée : « Les anges, nous demandera-t-on, sont donc la cause efficiente et le principe de toutes ces opérations? — Tout à fait, *omnino*. — De toutes? — De toutes, *omnium*. — Eux seuls? — Eux seuls, *soli*. — Quelle part reste-t-il donc à Dieu dans tous ces phénomènes? — Sa présence, sa dictée quelquefois comme chez les prophètes, sa permission toujours, mais sa SUBSTANCE JAMAIS <sup>1</sup>. »

Le cardinal Bona, dont le livre sur le *Discernement des Esprits* fait autorité dans l'Église, applique ce principe aux apparitions de la sainte Vierge. Après avoir recommandé de ne les accepter que sur l'affirmation de témoins très-dignes de foi, il ajoute : « Et même alors il faut toujours dire que ces apparitions ont eu lieu par le ministère des anges <sup>2</sup>. »

Le pape Benoît XIV, dans son grand traité de la *Canonisation des saints*, s'en réfère à ces principes et les proclame.

Enfin le jésuite Canisius, cet homme prodigieux et dont notre siècle ne soupçonne cependant ni les vertus surhumaines ni l'immense savoir, s'exprimait à peu près dans les mêmes termes <sup>3</sup>. Après avoir rapporté quelques-unes des apparitions de la sainte Vierge, celle, par exemple, dans laquelle elle révèle à saint Grégoire le Thaumaturge, toutes les profondeurs du divin amour; celle à sainte Marthe, de Tours, avec laquelle elle s'entretient si longtemps; celle faite à saint Grégoire le Grand dont elle corrige les erreurs; celle dans laquelle elle ordonne au pape Libère la construction de Sainte-Marie-Majeure; celle dans laquelle elle annonce à saint Jean Damascène la reproduction de sa main droite qui lui avait été coupée, Canisius, disons-nous, conclut en ces termes, après avoir confessé toutefois son ignorance sur le *mode* de ces apparitions : « Enfin, il est certain qu'il y a infiniment plus de choses que nous ne pouvons ou le dire ou l'écrire ou le penser, qui se font à l'ordre de Dieu par les puissances angéliques, tant pour exalter et recommander le culte de ses saints que celui de la Vierge mère, et le tout bien certainement pour des raisons

1. Tyrée, *de Apparit.*, p. 208, 214, etc.

2. *Discernement des Esprits*, p. 258.

3. Il est question aujourd'hui de la canonisation de ce grand homme.



d'utilité générale que souvent nous ne pouvons pas comprendre <sup>1</sup>. »

« Ce sont les anges, dit-il ailleurs, qui *font toutes ces choses dans les apparitions, qui agunt omnia*, et nous devons néanmoins dire que ce sont ou les saints ou la sainte Vierge, quelle que soit l'image sous laquelle ils se montrent aux vivants, parlent ou agissent par l'intermédiaire de ces esprits <sup>2</sup>. »

Nous avons cru fort utile de rappeler ici des principes propres à désarmer le rationalisme, lorsqu'il nous objecte, à propos de quelques apparitions, d'évidentes ressemblances de costume, de langage, d'effets extérieurs lumineux, etc., avec les visions du paganisme et de la superstition. Ces ressemblances purement de forme s'expliquent par l'identité d'espèce des influences *topiques* employées, comme la différence ou plutôt l'opposition des fruits doit s'expliquer à son tour par l'opposition des grandes personnalités célestes qui les emploient et les inspirent.

1. *De Virgine Deipara.*

2. *De Apparitione mortuorum.*

FIN DU TOME TROISIÈME

FORMANT LE SECOND VOLUME DES MANIFESTATIONS HISTORIQUES.

# DES ESPRITS

MÉMOIRES ADRESSÉS AUX ACADÉMIES

TOME QUATRIÈME

---

MANIFESTATIONS HISTORIQUES

III





# *Bibliothèque Saint Libère*

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2006.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

---

Propriété et 'droits de traduction réservés.

---

PNEUMATOLOGIE.

---

# DES ESPRITS

ET DE LEURS

## MANIFESTATIONS DIVERSES

Mémoires adressés aux Académies

PAR

J<sup>s</sup>.-E<sup>s</sup>. DE MIRVILLE

TOME QUATRIÈME

« Tous les dieux des nations sont  
de *pauvres* esprits (Élilim), mais le  
Seigneur (Élohim) a fait le ciel et  
la terre. »

(*Psaume* xcv, v. 5.)

DEUXIÈME MÉMOIRE

## MANIFESTATIONS HISTORIQUES

DANS L'ANTIQUITÉ PROFANE ET SACRÉE

RAPPROCHÉES DES FAITS DE L'ÈRE ACTUELLE

III

PARIS

H. VRAYET DE SURCY, RUE DE SÈVRES, 19

---

1863



# TABLE SOMMAIRE

## DES CHAPITRES DU QUATRIÈME TOME

FORMANT LE TROISIÈME VOLUME

DES MANIFESTATIONS HISTORIQUES, ETC.

---

SUITE DE LA

### QUATRIÈME PARTIE

CONCERNANT LES DOGMES, LES FORMES ET LES RITES DE L'IDOLATRIE  
RAPPROCHÉS DE CEUX DU CULTE JUDAÏQUE.

#### CHAPITRE XIII.

##### ASTROLATRIE

OU ADORATION DES GÉNIES SIDÉRAUX.

§ I. — Théologie sidérale païenne. — Encore le *tsabaoth*. — Qu'est-ce que l'astrolâtrie. — Retour aux erreurs de Dupuis et nécessité de quelques explications. — Théologie planétaire païenne. — Théologie solaire chez les païens, particulièrement chez les Perses. — Mithras n'a jamais été qu'un médiateur ami. — Théologie lunaire chez les païens. . . . 3

NOTE I. « GLOIRE ET TRIPLICITÉ DU SOLEIL PAÏEN, *τριπλάσιος*. » . . . 24

§ II. — Théologie sidérale juive. — Le candélabre et les sept branches. — L'Exode et l'Apocalypse comparés sous ce rapport. — Sept esprits principaux et sept planètes principales. — Rotation des planètes autour du soleil connue de tout temps. — Les *chérubs* et les *roues de feu*. — Direction ou *surveillance* des astres par les anges, professée de toute antiquité. — Théologie planétaire juive. — Théologie juive du soleil. — Orientation des temples vers le soleil levant. — *La gloire du Seigneur entrant* par la porte de l'Orient. — Le Fils *venant* du soleil. — Le fait seul du candélabre adoré par Jacob. — Dans le songe de



Joseph, le soleil matériel s'incline devant le soleil spirituel représenté par Joseph, type de Jésus-Christ. — Korschid. — Mitraton (le Mithras des Perses) n'est autre que saint Michel. — Même théologie aux Indes. — L'ange qui se tient *sous* le soleil et l'ange qui se tient *dans* le soleil. — Distinction. — Hypothèses. — Le tabernacle du Seigneur. . . . . 26

NOTE I. « THÉOLOGIE CHRÉTIENNE DU SOLEIL. » . . . . . 49

§ III. — Le zodiaque. — Son antiquité. — Son caractère révélé. — Le zodiaque et les douze tribus d'Israël rapprochés. — Impossibilité du *hasard* selon Dupuis. — La constellation du *Taureau* appelée par les païens « la grande cité de Dieu », et soupçonnée par l'astronomie moderne d'être le but de la gravitation générale. — Pourquoi le *dragon* du trépied de Delphes se proclamait l'image de celui qui brille au firmament. — Signification mystique de la *Vierge*, des *Poissons*, du *Verseau*. — Les haches antédiluviennes de certaines sphères, rapprochées des haches antédiluviennes exhumées aujourd'hui. — Zodiaque « fécond en significations mystiques », disait Kepler. . . . . 52

§ IV. — Idolâtrie du sabéisme. — *Recteurs de lumière* et *recteurs de ténèbres*. — Protectorat des nations par les astres. — La Vulgate abandonnée pour les Septante. — Les *éléments tuteurs* de saint Paul, στοιχεῖα, leur vraie signification. — Les στοιχεῖα ou éléments supérieurs, les *cosmocrates* et les *nécrocrates*. — Deux soleils et deux serpents. . . . . 69

NOTE I. « DOUBLES RECTEURS CHEZ LES PAIENS, COMME DANS L'ÉGLISE. » 84

§ V. — Astrologie. — Astrologie, forme favorite de l'idolâtrie sabéitique. — Influences sidérales physiques réhabilitées par quelques savants modernes. — Influences sidérales morales, en train de l'être. — Saint Thomas et le cardinal Maï. — Antiquité de l'astrologie. — Pétoisir et Nécepso. — Tous les grands hommes adeptes. — Vicissitudes de l'astrologie à Rome. — Les dieux se donnant eux-mêmes pour les inventeurs de l'astrologie judiciaire. . . . . 83

NOTE I. « ENCORE LA QUESTION DE PRIORITÉ. » . . . . . 102

APPENDICE Q. — « A DE VIEILLES ATTAQUES, RÉPONSES NOUVELLES. » — La vérité est une. — Urbain VIII persécuté par Galilée. Lumières nouvelles à ce sujet. . . . . 105

APPENDICE R. — « PRÉCURSEURS MYSTIQUES DE COPERNIC ET DE GALILÉE. » Le système de Copernic retrouvé chez un cardinal romain, chez Pythagore, dans le *Zohar*, et, par induction, chez les antédiluviens et chez nos patriarches. — La science moderne elle-même, représentée par Delambre, « ne voit aucune raison suffisante pour la leur refuser. » 113

APPENDICE S. — (Suite). « FORCES MÉCANIQUES OU VERTUS ? » — L'importance de la terre reconnue. — La terre et notre système solaire relevés de leur abaissement. — Le chiffre sept, relatif à nos planètes principales, justifié et rétabli par la science. — Derniers jours de

l'attraction donnée comme *cause*. — Toutes les théories modernes sur l'origine et les causes mécaniques du mouvement sidéral renversées par leurs contradictions. — Leur révision devenue nécessaire et urgente. — De la physique, de l'électricité, et par-dessus tout des lois... mais avant tout *des vertus*. . . . . 435

NOTE I. « PARADOXE PROCHAIN SUR LA SUFFISANCE D'UN AIMANT INTEL-  
LIGENT. » . . . . . 458

#### APPENDICE T. — « SCIENCE MODERNE ET MYSTICISME SIDÉRAL. »

1. — Rapprochements uranothéologiques. — Ce que pourraient bien être en théologie le Soleil, Lucifer-Vénus et la planète de Mercure. — Le *Zohar* assignant à Satan le *troisième* palais (*teruma*) parmi les sept palais principaux du soleil. — La Vénus astronomique occupe, en effet, le troisième rang. — Transformation antique de cette planète, *fortement attestée*. . . . . 459

2. — Comètes normales et anormales. — Déchéance des comètes en dix ans. — Ces masses qui devaient broyer, brûler ou noyer la terre, ne sont plus, selon M. Babinet, que *des riens visibles*. — La mysticité des comètes enseignée par Keppler; il en fait des *révélateurs*, comme Newton en faisait des *correcteurs*. — Différence signalée par l'Évangile entre les *apparences* et les *signes* du ciel. . . . . 467

NOTE I. « DOCUMENTS HISTORIQUES SUR LES COMÈTES. » . . . . . 476

## CHAPITRE XIV.

### ANTHROPOLOGIE

#### OU L'ADORATION DES MÉDIUMS (DE NAISSANCE).

§ I. — Grand problème et grande méprise. — Évhémère à Athènes, à Rome et à Paris. — La question mieux posée. — Hercule pris pour exemple. — Est-ce un astre? est-ce un dieu? est-ce un homme? — Selon les évhéméristes, c'était un homme divinisé; selon les hellénistes ou croyants, c'était un dieu sidéral incarné. . . . . 479

NOTE I. « JUSTIFICATION SCIENTIFIQUE DES DOUZE TRAVAUX D'HERCULE. » 487

§ II. — Première guerre de trente ans à l'Institut, commencée par Bergier et terminée par Dupuis, ou les explications impossibles. — Deuxième guerre de trente ans, recommencée sur le même terrain par Creuzer, et terminée sans résultats par MM. Guigniaut et Maury. — Simultanéité du dieu, de l'astre et de l'homme, prouvée par l'abbé Foucher. — Il raille Bergier, faisant de Cadmus une *citadelle*, de Cécrops une *croupe de montagne*, de Persée une *fontaine* et de Jupiter une *montagne*. — L'École actuelle se rit à son tour de l'évhémérisme qui fait de tout cela des hommes, et soutient que « ces légendes humaines sont calquées sur

les légendes divines, calquées elles-mêmes primitivement sur les actions de ces Rois. » . . . . . 190

§ III. — Liturgie du héros et sa philosophie. — Tous  *fils de vierge*  et et finissant par souffrir une  *passion* . — Osiris, Bacchus, Hercule et Thésée comparés. — Sémélé,  *terreur des démons*  et  *reine du ciel* , donne le jour à Bacchus, enfant divin,  *sauveur*  du monde, et dont le nom signifie  *chair mangée*  et  *vin bu* . — Hercule meurt sur le mont OËta, en s'écriant : « Mon père, mon père, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » — Thésée et l'expédition des Argonautes sur le navire  *parlant* ,  *Argo* . — Toison d'or. — Jason, soleil. — Les francs-maçons modernes saluent pour leurs maîtres et patrons : Osiris, Iacchos (ou Bacchus), Adonis, Atys, Cadmylos, Hiram et Jésus, l'architecte. — Choix et admissions arbitraires, par la science, de quelques-uns de ces héros. . . . . 202

§ IV. — 1. Extension universelle de l'héroïsme fatidique. — Héros solaires de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique. — Héros solaires européens. Odin, le Scandinave, descend aux enfers et se brûle pour le salut de son peuple. — Thor, Balder, Siegfried, Huadon, Hésus, Édion, dieux de lumière, dont quelques-uns meurent et renaissent aussitôt. . . 218

2. — Héros solaires américains. — Quetzalcoatl, ou  *dieu de l'air*  et grand prêtre à Tollan. — Votan vient de l'orient et du pays des  *Chivim* , ou  *hommes-couleuvres* , pour recommencer au Mexique cette deuxième tour de Babel foudroyée comme la première, et dont les vestiges se voient encore aujourd'hui. — Il fonde une dynastie. — Vie merveilleuse de ces deux hommes. — Ils civilisent leur nation, tout en y important le culte du soleil, avec lequel ils se confondent. — Nouvelles recherches historiques, par l'abbé Brasseur, de Bourbourg. . . . 220

3. — Héros solaires asiatiques. — Ramâ, Krichna, Salihavanâ. — Ramâ n'est qu'un Bacchus continué. — Il est le septième des premiers Avatars ou incarnations de Vichnou. — Fait la conquête de Ceylan avec une armée de singes. — Cercops, satyres, égyptiens, onocentaures, compris dans les cadres des armées de ces héros. . . . . 230

4. —  *Krichna* , son parent, est la huitième incarnation de Vichnou. — Vie et fredaines de  *Krichna* , parodie sacrilège de Jésus. — Question d'antériorité, dépendante de l'âge du  *Mahâbhârata* . — Elle reste indécise. 234

5. —  *Salivahanâ* . — Son avènement, prédit longtemps avant sa naissance, pour l'époque même à laquelle apparut Jésus-Christ. — Son nom signifie  *porté sur la croix* . — Incarnation de Brahman dans  *le sein d'une vierge*  et fils d'un charpentier. — Il enseigne dans le temple, chasso les démons, meurt sur la croix et ressuscite. — Ce personnage avait régné très-réellement vingt-deux ans avant Jésus-Christ. . 236

6. — Sakiamouny-Bouddha. — Qu'est-ce qu'un Bouddha ? C'est une incarnation du Verbe. — Antiquité de ce nom. — Il remonte à la planète de Mercure et se confond avec celui de Bacchus, de Votan, d'Odin.

— Sakiamouny, la neuvième incarnation de Vichnou, vient au monde, très-positivement, de six à neuf siècles avant l'ère chrétienne.  
 — Renonce au monde; aux palais, à la couronne, pour se faire moine.  
 — Extase de six ans sous le figuier merveilleux, appelé l'arbre de l'*intelligence* ou de la *loi*. — Mortifications extrêmes. — Poursuite du *Nirvhanâ*. — Vrai sens de ce mot. — Miracles de Bouddha. — Il établit la *prière*, le *baptême*, la *confession*. — Ses prédictions se réalisent.  
 — Tristes fruits de sa doctrine. . . . . 238

§ IV. — 1. Théophanies héroïques, passagères et permanentes.

2. — Le héros devant les saints Pères. — Assimilé par eux aux demi-dieux et aux natures hybrides (métis). — « Ce sont des démons, disent-ils, d'accord avec des âmes de géants. » . . . . . 244
3. — Naissance et prédestination du héros. — *L'aller et le venir* des lamas. — Chabérons du Thibet, appelés *destinati* ou *prédestinés*. — Héros toujours annoncés par les oracles. — Les fils de fantômes. — Les alliances du ciel et de la terre. — Les marques d'un demi-dieu. — Tous ces *Sauveurs* païens sont les plagiaires anticipés du vrai Sauveur, qui seul a pu dire : « Tous ceux qui sont venus avant moi sont des voleurs. » — *Voleurs sans le savoir*, obéissant à une prédestination fatidique. . . . . 253

APPENDICE T (*bis*). — « TOUS LES SAUVEURS MARQUÉS AU SIGNE DE LA BÊTE. » . . . . . 263

APPENDICE U. — « CONCEPTIONS ET NAISSANCES INFLUENCÉES. » . . 268

## CHAPITRE XV.

### NÉCROLATRIE

OU ADORATION DES MÉDIUMS (D'OUTRE-TOMBE).

- § I. — Héroïsme après la mort. — Ce que c'est qu'un héros. — Victoires et conquêtes des *revenants*. — Triomphateurs invisibles ne demandant qu'un autel. — Miltiade reportant tout l'honneur de Marathon à l'assistance des fantômes de Thésée et d'Échellée. — Il meurt victime de sa foi. — Histoires de quelques revenants, racontées par Platon, Valère-Maxime, Pausanias, Aristote, Tite-Live, Suétone, Pline, Plutarque, et par Tacite lui-même, qui affirme, *tout en rougissant*. — Conversion de ces héros *en demi-dieux*. — Histoire du héros de Témesse. — Euthyme, Eurybate et Cléomède, les derniers héros grecs. — Héroïsme décerné le plus souvent aux plus grands criminels. . . . . 274

- § II. — Nécrolâtrie naturelle. — Perpétuité des affections. — Besoin d'une

immortalité se ressouvenant. — L'état futur ou présent des mânes était la grande préoccupation des païens. — Mais que fallait-il entendre par ce mot? — Les inscriptions contradictoires... « Mânes qui ont vécu... » mânes qui souffrent, mânes qui implorent...; puis mânes qu'on implore, qu'on fléchit, qu'on redoute, etc. — La solution se trouve dans l'association des mânes humains et des dieux mânes. — Quoique les païens eussent leurs mânes bienheureux (*μακαριστοί*), tous les mânes relevaient des enfers et de Pluton, le Jupiter *Summanus* ou dieu des mânes. — L'Évangile le confirme, puisque le Seigneur ne descend aux enfers que pour lui en arracher les clefs. . . . . 288

§ III. — Culte privé des mânes, des lares ou des pénates. — Rapprochements et comparaisons. — Culte des ancêtres ou *Lararia* des Romains. — Le maître des lares figurant au budget d'Auguste. — Si le spiritisme progresse, qui sait si nous ne le verrons pas figurer *au nôtre*? — Le lare coté sur la place, sa valeur commerciale. — Clauses du marché. — Cas rédhitoires. — Méfiance continue. — Prière du lare à la déesse Mania. — Imprécations terribles communiquées à l'auteur par le chevalier de Rossi. . . . . 298

Culte privé moderne. — Le lare chinois et la question des rites. — Guerre de cent ans, à ce sujet, entre les jésuites et les dominicains. Commencée sous Innocent X, en 1645, elle ne se termine que sous Benoît XIV, en 1774. — Indécisions dues uniquement à la diversité des rapports. — Matériaux tout à fait neufs puisés par nous dans les manuscrits des deux partis. — La table fatidique commence par jouer un grand rôle. — Transmutation, à la mort, de la personnalité humaine. — L'âme séparée ou aérienne s'appelle *leang fû chû*. — Quand elle revient, elle est *kiang-xin*. — Elle descend sur la tablette du laraire, qui s'appelle *chupay-xin*, littéralement *siège* ou *trône de l'âme*. — Relation organisée au moyen des médiums ou spirites du Céleste Empire. . . . . 305

NOTE I. « DÉVELOPPEMENTS. » — CAUSES DE LA MÉPRISE ET DE CE LONG MALENTENDU. . . . . 316

§ IV. — Culte public des mânes, en Chine. — Administration intérieure, extérieure, officielle et publique du royaume. — Les dynasties chinoises des *Chen* éclairant et justifiant tout ce que nous avons dit des dynasties égyptiennes des mânes. — L'analogie est parfaite. — En Chine, les *Chen* sont les patrons et recteurs spirituels attachés par l'empereur à chaque ville, chaque bourgade, chaque village, etc. — Gouvernement invisible organisé par le gouvernement visible. — Règlement entre le ciel et la terre. — Grande convocation annuelle des *Chen* sur la montagne *Ki-chan*. — Programme de la cérémonie. — Jugement des *Chen* par l'empereur. — Ils rendent compte de leur administration pendant l'année. — Récompenses, promotions, dégradation, fustigation même... exhortations, etc., etc. — Les maîtres du *Tao* et la secte des *lettrés*. — Les adeptes de la doctrine magique atteignent LES DEUX TIERS des

- fonctionnaires et des peuples. — Seul obstacle aux progrès des missions. . . . . 323
- Rapprochements avec le culte public des mânes dans les autres pays. — Identité tellement parfaite entre toutes ces nécrolâtries, que la science moderne se demande si « le *mahâbhârata* des Hindous aurait donc été connu d'Hésiode et d'Homère. » — Lémurales romaines rapprochées de celles du Japon. . . . . 334
- NOTE I. « FESTINS DES AMES. » Esprits qui mangent et qui boivent. — Deux sortes de festins, les *parentalia* ou mets que la famille mangeait sur les tombeaux, et dont les restes appartenaient aux prêtres, puis les *silicernia* ou mets exclusivement réservés pour les mânes, et dont les seules bêtes féroces, appelées pour cela *ferales* (de *feralia*) osaient dévorer les débris. — Mânes et démons gloutons. — A Delphes, le démon Eurinomus ne laissait jamais que les os de son festin. — Comme voracité, il n'a d'égal que le démon Rigua des Américains, qui ne respecte même pas toujours le cadavre du défunt. — Les prêtres de Bel pris en flagrant délit par Daniel. — Explication nécessaire. — Philosophie de ces festins dégénérés en orgies et en éborgements que la *piété filiale* d'un Tibère éleva, pour la mort de sa mère, jusqu'au nombre de *cent mille*. — Recommandation faite par saint Paul aux chrétiens de « ne jamais s'asseoir à la *table* des démons. » . . . . . 343
- § V. — Nécromancie objective ou visible chez les anciens; suscitation des mânes. — Adjuration de Pluton, Proserpine et Tisiphone. — Les dieux et les mânes torturés par les sommations du magicien. — La *psychagogie* ou l'*attraction* des âmes, bien distincte de la *psychomancie* ou *divination* par les âmes. — Évocations collectives. — Exemples. — Contrainte par *ombre* et contrainte par *corps* du défunt. — Révivification artificielle et temporaire du cadavre. — Lucain et Érichthon, la plus célèbre des Hémonides et des Thessaliennes, pratiquant la *somalomancie* ou consultation par le cadavre. — Ombres visibles fixées à certains lieux, Marathon, Trasimène, tous les palais des empereurs, maison d'Athénodore à Athènes, maison d'Eubatidas à Corinthe, maison de Dion, etc., etc. Valère-Maxime affirmant avoir *vu* lui-même les figures d'Achille, d'Esculape et d'Hercule. . . . . 350
- § VI. — Nécromancie et revenants devant la science moderne. — Le revenant vulgaire. — Trois systèmes contradictoires : *jonglerie*, agent physique *inconnu*, *perturbation nerveuse*. — Lumière *odique* du baron de Reichenbach. — Délires artificiels, produits par sir Henry Davy. — A son grand étonnement, le merveilleux s'y mêle. — Apparitions de morts acceptées et mutilées par la science. — Apparition célèbre et complète analysée par le docteur Briere de Boismont. — Revenants s'introduisant par les fentes et les serrures d'une porte. — *Fantômes dévoilés* de M. Delrieu. — Le sens du *toucher* préoccupe surtout les Anglais. — Efforts inouïs tentés par eux. — L'apparition de cinq femmes

charmant	perçue par le philosophe Bovet	préoccupe toute la science anglaise. — Émotion du public devant ces batailles de spectres. — Récits de lord Byron. — <i>Les mains de trépassés</i> . . . . .	364
Le revenant transcendant, ou le vampire	devant la science. — Vampires anglais, irlandais, danois, polonais, russes, etc. — Lutte avec les vampires. — On leur coupe la langue. — Obligation de les brûler, de leur percer le cœur ou de leur couper la tête, pour qu'ils ne reviennent pas. — M. Calmeil expliquant le vampirisme par la <i>mauvaise qualité du pain</i> , par des <i>écorces avariées</i> ou par l' <i>ignorance, ad libitum</i> . . . . .		388
NOTE sur la « SECONDE VUE DES ÉCOSSAIS. »	— Expériences de Mac-Aulay et Martin aux îles Hébrides. — L'île de Saint-Kilda et le mal du gouverneur. . . . .		393
§ VII. — Les âmes séparées et la Bible. — Leur subsistance après la mort. — Le schéol et le pneuma (ou l' <i>esprit de l'âme</i> ). — Ce qui constitue le crime du nécromant. — Les <i>obb</i> et les pythons. — L'engastrimysme ( <i>ventriloquie</i> ) dans la Bible et à l'Institut. . . . .			396
Analyse du grand drame de Samuel. — Opinions diverses quant au pouvoir de la pythoïsse et du démon, accord général parmi les théologiens sur la surnaturalité du fait et la présence de Samuel. . . .			409
APPENDICE V. — « LES AMES SÉPARÉES ET L'ÉGLISE; PRINCIPES ET PRATIQUE. » — Principes. — Saint Augustin et les âmes séparées. — Apparitions personnelles ou impersonnelles. — Bilocation des saints et des sorciers. — Discernement. — Ames damnées. — Invoquer, évoquer, consulter. — Visites et visions promises par des saints. — Consultations aux tombeaux des martyrs. — Apparition collective, dans Saint-Pierre de Rome, de tous les saints qui y étaient enterrés. — Nécromancie interdite. — Toute la question réside dans le drapeau. — M. de Guldenstubbe se trompe, la démonophobie n'a jamais été plus intense que dans ces premiers siècles qu'il appelle l' <i>âge d'or</i> de l'Église. — Méfiance, loi principale. — Critère infailible tiré des procédés, des formules, des hérésies et des pratiques de la nécromancie moderne. . . .			422
NOTE « SUR L'ÉCRITURE DES ESPRITS, ET REVENDICATION DE PRIORITÉ. »			467

SUITE

DE LA QUATRIÈME PARTIE

CONCERNANT LES FORMES DIVERSES  
DE L'IDOLATRIE RAPPROCHÉES DE CELLES DU CULTE JUDAÏQUE

---

ASTROLATRIE

OU

ADORATION DES GÉNIES SIDÉRAUX





## CHAPITRE XIII

# ASTROLATRIE

OU

## ADORATION DES GÉNIES SIDÉRAUX

---

### § 1

#### THÉOLOGIE SIDÉRALE PAÏENNE.

Encore le *tsabaoth*. — Qu'est-ce que l'astrolâtrie? — Retour aux erreurs de Dupuis et nécessité de quelques explications. — Théologie planétaire païenne. — Théologie solaire chez les païens. — Particulièrement chez les Perses. — Mithras n'a jamais été qu'un médiateur ami. — Théologie lunaire chez les païens. — Note I. « GLOIRE ET TRIPlicité DU SOLEIL PAÏEN, τριπλάσιος ». — Le soleil, tabernacle de la Divinité.

Nous avons déjà constaté, avec Cornelius a Lapide<sup>1</sup>, que le mot *tsaba* (du 1<sup>er</sup> verset du chapitre II de la Genèse), traduit dans la Vulgate par *ornatus*, *ornement*, signifiait avant tout *armée sidérale*. Nous traduisions donc ainsi ce verset : « Dieu fit le ciel, la terre et toute l'armée des étoiles et des anges réunis, » puisque, suivant le même commentateur, *tsaba* veut dire, non pas l'un ou l'autre, mais l'un et l'autre, « *siderum ac angelorum* <sup>2</sup>. » Cette version nous mettait en outre bien à

1. Tome I<sup>er</sup> de ce Mémoire, p. 308.

2. Cornelius a Lapide, *Genèse*, ch. II, v. 4.

l'aise pour répondre aux objections tirées du prétendu silence de Moïse sur la création des anges.

Dans le langage des sabiens actuels, *tsab* signifie également *navires, chars et armée*; par conséquent, *tsabaoth* signifie littéralement *armée des navires ou flotte navale*, expressions que nous retrouvons appliquées au même sujet, avec un grand bonheur, dans l'admirable ouvrage du R. P. Gratry, intitulé : *de la Connaissance de l'âme*.

De son côté, M. Lacour a raison; « ces mots *armée des cieux, cohorte des cieux*, désignent non-seulement l'ensemble des constellations du ciel, mais les *aléim* (*élohim, esprits*) de qui elles dépendent, car les *aléi tzaout* sont les *forces* des constellations, les *puissances* qui les maintiennent dans leur ordonnance, et *Jevé Tzaout* signifie LE LUI, ou le chef suprême de ces constellations<sup>1</sup>. »

Donc l'astrolâtrie ou sabéisme, bien loin d'être uniquement l'adoration des astres, était avant tout l'adoration de leurs *élohim* ou de leurs dieux.

Tout le monde est d'accord sur ce point. On comprend parfaitement aujourd'hui que le genre humain ne peut pas s'être renfermé bien longtemps dans la grossière adoration d'un globe astral matériel, et qu'il a dû s'élever bien vite à celle de la *force* spirituelle ou physique qui, à tort ou à raison, est censée le gouverner.

Pour l'antiquité, cette force étant, comme nous allons le voir, exclusivement spirituelle, il s'ensuit que le sabéisme était le plus grandiose de tous les fétichismes, puisque nous avons défini ce dernier « l'adoration du principe spirituel, que la foi suppose attaché à un objet. »

Les dimensions ne changent rien au principe. Ici, « l'insecte vaut un monde, » et, bien certainement, Apollon et Mithras ne sont à leur tour que les grands *manitous* du soleil.

1. *Dieux de Moïse*, t. II, p. 96.

1. — *Méprise de Dupuis.*

Dupuis ne s'y était pas trompé; mais sa folie fut d'immoler, aux vérités astrothéologiques qu'il avait grandement raison de voir partout, des réalités historiques qu'il ne savait comment concilier avec elles; folie d'autant plus pernicieuse qu'elle n'a jamais été combattue que par celle qui lui contestait à son tour, et d'une manière absolue, des rapports mille fois évidents. Bossuet l'a dit avec raison : « Toute erreur n'est jamais fondée que sur une vérité dont on abuse; » or refuser à Dupuis celle qu'il *voyait*, c'était doubler par cela même la force d'un système qui, pour n'être plus aussi généralement à la mode, n'en est pas moins encore au fond, qu'on le sache bien, le système favori et le plus puissant de l'incroyance moderne. Lorsque nous entendons nos adversaires, échos ici de tout leur parti, nous dire que « nous avons toujours pris des étoiles pour des anges et le soleil pour un dieu, » refuser un nouvel examen de la question serait, pour ainsi dire, passer condamnation sur une accusation présentée comme décisive. Nous conjurons donc nos lecteurs de ne pas nous accuser légèrement de témérité et de vouloir bien attendre au moins jusqu'à la fin du deuxième paragraphe, qui nous permettra de marcher à l'abri des plus grandes autorités.

Nous n'avons pas craint de dire dans notre premier volume (*Introduction*) que nous désertierions immédiatement la bannière d'une Église à laquelle on prouverait qu'elle n'a jamais *exorcisé* que des maladies naturelles; nous ne craignons pas de formuler le même engagement pour le cas où une erreur cosmologique et continue nous serait irrévocablement démontrée dans un livre donné comme inspiré. Revenons donc à Dupuis, et ne cherchons que la vérité.

Il y avait deux parties bien distinctes dans cette terrible œuvre : les prémisses et les conclusions. Accord remarquable

de toutes les *histoires* et *légendes* religieuses avec les noms et la marche des constellations, voici les prémisses; négation de la *réalité* des *histoires* religieuses fondée sur la fausse nécessité d'opter entre ce symbolisme sidéral et ces histoires, voici la conclusion.

Au lieu d'opter, il fallait savoir réunir.

Quant à nous, nous adoptons avec d'autant plus d'empressement les prémisses de ce puissant ennemi, que la folie de ses conclusions une fois bien établie (ce qui n'est certes pas difficile), les unes et les autres doivent, à notre avis, servir merveilleusement la vérité complète. Laissons donc de côté pour un moment la question chronologique des zodiaques, et constatons avec soin la part faite à notre système solaire dans la théologie des païens.

Commençons par les planètes. Platon nous prévient d'abord que parmi les astres on ne donnait le nom de θεοὶ (dieux) qu'aux *seules* planètes, ce nom venant de θεῖν, courir et circuler<sup>1</sup>.

Seldenus nous apprend, de son côté, qu'on les nommait θεοὶ βουλευτικοὶ (dieux conseillers) ou ραβδοφόροι (licteurs), parce qu'ils assistaient au consistoire du soleil, « solis consistorio adstantes<sup>2</sup>. »

Enfin Denys de Thrace, et après lui saint Clément d'Alexandrie nous affirment que dans les temples égyptiens on admirait certaines roues mystérieuses, toujours en mouvement, et que Plutarque, à son tour, nous dit représenter « le circuit des mondes célestes, τοῦ κόσμου περιφοράς. »

C'étaient là les sept recteurs dont Mercure Trismégiste disait « qu'ils avaient été associés au Verbe pour contenir le monde dans leurs sept cercles. » C'était également la doctrine de Pythagore et d'Orphée, doctrine que Proclus appelait θεόδοτον, c'est-à-dire donnée par Dieu, et qui, selon le père

1. Platon, *in Cratyl.*

2. Seldenus, *de Diis Syriis*, Prolég., ch. III.

Kircher, « paraissait digne de ce beau nom A PLUS D'UN PÈRE DE L'ÉGLISE<sup>1</sup>. »

Jamblique parlait, à cet égard, à peu près comme saint Denys l'Aréopagite, l'autorité par excellence, en fait de pneumatologie.

Le ciel babylonien n'était pas moins explicite à cet égard. si, comme nous le dit Philostrate, toute cette cour céleste et sidérale était figurée dans les temples par des globes en saphir supportant les images dorées de leurs dieux particuliers. Mais il paraît que, nulle part, les grandes représentations de l'univers n'étaient figurées avec plus de magnificence que dans les temples persans. Cedrenus nous apprend que l'empereur Héraclius, étant entré dans la ville de Bazacum, fut frappé d'admiration et de stupeur devant l'immense machine fabriquée par le roi Chosroès, et représentant le ciel et toutes les conversions des astres, *avec les anges qui y président*. Les sceptres dont ceux-ci étaient, dit-on, armés, expliquent parfaitement l'expression de *rhabdophores* et de *licteurs*, employée tout à l'heure<sup>2</sup>.

Toutefois c'est dans la doctrine des Cabires que l'on peut retrouver et apprécier, comme importance, les sept premiers esprits planétaires. Ce sont là les *grands* dieux, les *puissants*, les *forts* par excellence, et les Orientaux, à l'heure qu'il est, justifient parfaitement la justesse de ces épithètes phéniciennes, en appelant encore l'étoile de Vénus *Cabar*, c'est-à-dire la grande. Varron a donc raison de nommer, avec Orphée, ces dieux : θεοὶ εὐδυνατοὶ, ou forces divines. Viennent encore, à l'appui de cette étymologie, les *cabirims* ou hommes *forts* de la Perse, qui donnent leur nom à la ville de *Cabira*, dans le royaume de Pont, au fleuve *Chaboras*, en Chaldée, etc., etc.

Bien que l'on confonde trop souvent ces dieux avec leurs prêtres ou médiums terrestres, c'est-à-dire avec les Cabires

1. *Œdipus Ægyptiacus*, t. III, p. 576, et t. II, p. 406 et 408.

2. Cedrenus, p. 338.

thaumaturges, les Telchines, les Dactyles, les Curètes, etc., le point de départ étymologique est bien « force spirituelle. » « Les Cabires, dit Suidas, sont les dieux qui commandent aux démons, Καθεύοντες δαίμονας σημαίνειν. » — « Cabires, dit à son tour Eustathe, c'est un nom de démons<sup>1</sup>, » et Macrobe, si fort, comme on le sait, en pneumatologie antique<sup>2</sup>, les classe parmi ces « dieux pénates ou tutélaires, par lesquels nous vivons et nous savons<sup>3</sup>. »

Mais chez les païens les qualités de ces dieux *excellents* et tutélaires nous inspirent d'autant moins de confiance que parmi eux nous voyons avec terreur figurer Proserpine et Pluton, ce qui nous explique pourquoi, de nos jours encore, dans l'île de Malte et dans son dialecte, reste précieux de l'ancienne langue punique, le mot *kibir* signifie la divinité que nous prenons aujourd'hui pour *le diable*<sup>4</sup>.

Cela nous explique encore pourquoi les *cobolds* ou esprits familiers et mal famés de nos Allemands modernes s'appelaient autrefois *cabares*<sup>5</sup>.

On n'a jamais pu se flatter, en effet, qu'un conseil présidé par Jupiter ou Saturne pût être parfaitement composé<sup>6</sup>.

1. Eustat., *ad Dyon*.

2. *Saturn.*, l. III, ch. iv.

3. Voir, sur les dieux cabires, une dissertation latine très-curieuse et probablement fort rare, de l'Allemand Guthberleth. On peut consulter encore avec grand fruit l'excellent ouvrage intitulé : *Dieu et les dieux*, par M. Gougenot Des Mousseaux; nous y trouverons tout ce qui regarde les sept grandes divinités planétaires formant, chez les Phéniciens, les Égyptiens et les Pélasges grecs, l'*ogdoade sacrée* des Cabires, toutes les fois qu'ils sont présidés par leur Esmoun ou Dieu-Soleil.

4. Voir Münter, *Religion des Carthaginois*, p. 87.

5. Schelling, *Dieux de Samothrace*, p. 107.

6. Nous sommes étonné de trouver dans une revue nouvelle qui, du reste, a toutes nos sympathies en raison du bien qu'elle est appelée à produire (la *Revue païenne*, par M. d'Anselme, numéro 6), l'application de ces mots ἀξιοκρῆτος et ἀξιοκρῆσα à Jéhovah et à son Verbe. Nous sommes pour l'étymologie de Bochart. « La première partie de ce mot, dit-il, ἀξί, signifie *possession*; la deuxième vient de l'hébreu *kerès*, qui veut dire *mort* et *ruine*, (Voir Jérém., XLVI, v. 20); donc ἀξιοκρῆτος ou ἀξιοκρῆσας signifie Pluton

Ne nous étonnons donc plus de voir ces deux divinités terribles associées à la planète de Mars ou Aziz, appelée de nos jours encore par les Orientaux « la grande désolation, » et à la planète de Vénus (*Lucifer*), l'une des faces de Proserpine. En résumé, dit Creuzer<sup>1</sup>, soit en Phénicie, soit en Égypte, les Cabires étaient les sept planètes composant, avec leur père, une ogdoade de puissances supérieures, et comme  $\pi\acute{\alpha}\rho\epsilon\delta\epsilon\iota\omicron\iota$ , ou assesseurs du soleil, se livrant autour de lui à ces danses circulaires et sacrées, symbole de la rotation de ces planètes autour de ce grand astre<sup>2</sup>.

Nous l'avons déjà vu; jusqu'ici, pour la plupart des mythologues comme pour l'abbé Bergier<sup>3</sup>, tous ces dieux *imaginaires* ne sont que les personnifications des attributs divins, manifestés dans les astres. Rien de mieux; Mars pouvait être en effet la force de leur grand dieu, Mercure son omniscience, Jupiter sa puissance, etc. Mais, comme en même temps ces dieux étaient les sept astres auxquels on attribuait les sept jours de la semaine<sup>4</sup>, et que, dans l'opinion païenne universelle, on croyait en même temps et bien plus encore à la réalité personnelle de ces dieux qu'à leur signification allégorique, nous voici revenus à l'admission générale des sept principaux *attributs* divins représentés par un nombre égal d'esprits-astres ou planètes.

On sait que dans les Védas les sept cieux sont gouvernés par sept *Hasshamaim* ou intelligences, guidées elles-mêmes

ou le possesseur de la mort, celui dont saint Paul a dit (*Hébr.*, ch. II. v. 14) « qu'il en avait l'empire jusqu'à ce que le Christ lui en eût enlevé les clefs. »

1. *Religions*, t. III, p. 285.

2. Nous sommes encore fâché de voir M. d'Anselme, par suite de la même méprise, expliquer ces danses « par le mouvement de l'esprit divin porté sur les flots. » (*Ibid.*) Pour l'explication de tout mystère théologique, c'est au ciel qu'il faut d'abord regarder.

3. *Art. PAGANISME.*

4. Chez les Arabes, la semaine se dit encore *tsaba*, en raison des sept planètes. (*Académie des inscriptions*, t. XII, art. de M. de Fourmont.)



par le Démiurge ou Logos divin, dont l'action imprime à la terre le mouvement *qui la fait tourner sur elle-même* et dirige toute la cour céleste comme celle de l'Apollon des Grecs.

C'est à ces mêmes brahmandicas (anges) que sont attribués, en majeure partie, les hymnes des Védas. Tantôt au nombre de sept (comme les sept yeux du Seigneur), tantôt au nombre de neuf (les neuf ordres), tantôt au nombre de dix (les dix s phiroths), ils se nomment encore les *pradjapatis* ou seigneurs des créatures. Incarn s ensuite dans les sept *manous*, qui représentent les sept *Eons* ou cycles de la création, ils reparaissent plus tard encore dans les sept *rischis* ou patriarches, incorporés à leur tour dans le ciel planétaire. Tous remontent et demeurent attachés à Brahma, dont ils sont en même temps les émanations et les attributs, complétant ainsi toute cette théologie sidérale qui doit avoir appartenu au premier culte v da que abol  longtemps avant l'ère chrétienne<sup>1</sup>.

Les Syriens définissaient à peu près de la même manière leurs dix mondes s phirothiques : le premier (celui de la lune)  tait assigné aux simples anges du premier ch eur ; le second (celui de Mercure) appartenait aux archanges ; le troisième (celui de Vénus), aux principautés ; le quatrième (celui du Soleil), aux grandes puissances ; le cinquième (celui de Mars), aux vertus ; le sixième (celui de Jupiter ou Bel), aux dominations ; le septième (celui de Saturne), aux trônes ; le huitième (composé de onze cent vingt-deux étoiles), aux chérubins ; le neuvième ( toiles *marchantes*, mais innombrables, en raison de leur hauteur), aux séraphins ; quant au dixième, composé d'étoiles invisibles que l'on prendrait, disaient-ils, pour des

1. Mais tout de suite, il ne faut pas l'oublier, on voit arriver ce flux de sottises et d'absurdités dont la Bible seule est exempte. C'est ainsi que Daksha, le chef de ces  ons, nous est présenté comme *sorti du grand orteil de Brahma* ; il porte d'ailleurs un caractère tout astronomique. De lui descendent les deux grandes familles des fils du soleil et la lune ; les dieux sont les prototypes des premiers, et les démons le sont des derniers.

nuages, tant elles sont rapprochées et tenues dans cette zone que nous appelons *Via straminis* ou Voie lactée, « *ce sont là*, disent-ils, *les étoiles de Lucifer*, qui furent entraînées avec lui dans son terrible naufrage. » Ce qu'il y a au delà de ces dix sphères, on l'ignore. Tout ce que l'on sait, c'est que là commence ce vaste et incompréhensible océan de l'infini, véritable séjour de la Divinité, sans terme et sans fin<sup>1</sup>.

Il nous semble que toute cette cosmologie des Arabes au moyen âge, présentée par eux comme traditionnelle en Syrie, ne saurait donner aucune espèce de prise à ces reproches d'étroitesse et de puérilité dont nous la gratifions si souvent.

Il en était de même de la cosmologie égyptienne. Hermès, après avoir parlé du Père qui crée le monde avec son Verbe et avec le Saint-Esprit,... ajoute : « Il a aussi formé *sept agents*, qui contiennent dans les cercles le monde matériel, et dont l'action se nomme le destin... Lorsque tout fut soumis au pouvoir de l'homme, il se mit à considérer les attributions divines de ces agents, et ceux-ci, se plaisant à favoriser l'intelligence humaine de leurs lumières, lui communiquèrent leur pouvoir. Dès qu'il eut ainsi connu leur essence et sa propre nature, il désira de pénétrer dans les cercles et d'en rompre la circonférence, en usurpant la force de celui qui domine sur le feu même ; alors, après avoir dérobé le feu sacré à *l'une des roues du soleil*, il tomba dans l'esclavage<sup>2</sup>. »

« Ces livres, ajoute Champollion, malgré les jugements hardis ou hasardés de quelques modernes, renferment réellement une masse de traditions *purement* égyptiennes et constamment d'accord avec les monuments les plus authentiques de l'Égypte<sup>3</sup>. »

En somme, toute la théologie planétaire des nations se

1. Mor Isaac, cité par le père Kircher, *Œdipus*, t. II, p. 423.

2. Champollion-Figeac, *Égypte moderne*, p. 142.

3. Id., *ibid.*

réduisait à douze dieux, si l'on ne considère que les constellations du Zodiaque; à dix, si l'on se reporte aux dix séphiroth dont les trois premières ne faisant qu'une (comme le dit la Cabale) se réduisent à sept; à huit enfin, si l'on adjoint aux sept le président suprême qui les surveille et qui les guide. Tous ces chiffres, un peu contradictoires en apparence, s'accordent au contraire à merveille, et viennent tous se fondre dans les sept princes sidéraux, organes et attributs du grand Dieu, qui les domine et les vivifie sans se confondre avec eux <sup>1</sup>.

2. — *Théologie du soleil chez les païens.*

Ainsi donc il reste bien établi, nous l'espérons, que pour tout le monde antique les astres étaient régis par des forces sur-intelligentes, autrement dit par des esprits; il nous reste à déterminer quelle était leur valeur hiérarchique, et quelle sorte de divinité on assignait à l'astre par excellence, le soleil.

Tout le monde le sait : pour les Égyptiens, le soleil est le roi du ciel, *Ro-inphab*, comme la lune en est la reine. C'est l'œil de Jupiter, c'est le dieu sauveur, le dieu du salut <sup>2</sup>; c'est le dieu qui voit tout <sup>3</sup>, c'est le dieu prophète <sup>4</sup>. Quand

1. « Les premiers fondateurs d'empires, dit M. Quinet, empruntent leur science à la politique sacrée qui régit les constellations sur leurs têtes. Ils distribuent la terre en zones, à l'exemple des régions du ciel, d'où naît la propriété. Telle société se partage en trois cent soixante familles, pour répondre aux trois cent soixante jours de l'année; les familles en douze tribus, pour répondre aux douze mois; telle cité s'entoure de sept murailles peintes des couleurs du ciel qui rappellent l'orbe azuré des sept planètes, et l'état gravite autour du Dieu national comme l'univers physique autour du Dieu suprême. Ce fut là d'abord l'esprit des institutions humaines, législation vraiment primitive, puisqu'elle n'est rien que le reflet de l'ordre moral des institutions et de la législation de l'univers visible. » (Quinet, *des Religions*, p. 31.)

2. Αἴτιον τῆς σωτηρίας.

3. Πολύωφθαλμος.

4. De là, l'hiéroglyphe de l'épervier (*accipiter*). Cet oiseau figurait dans tous les oracles. Les devins, après avoir avalé son cœur et son sang, acqué-

les prêtres élèvent le cercueil de leurs morts vers le soleil, ils prient en ces termes : « Seigneur Soleil, et vous tous, Dieux qui accordez la vie aux hommes, recevez-moi parmi vous. »

Pour eux, c'est le Dénouement Soleil qui rend les choses *visibles*; à cause de cela il est *κτιστής*.

« Gloire à toi, dit la stèle de Taphéroumès à Berlin, gloire à toi, ô Soleil, *enfant divin*... dont les rayons portent la vie aux purs... Les Dieux qui t'approchent tressaillent de joie. » « Tu es *le Premier-né, le Fils de Dieu, le Verbe*, dit une autre stèle de Berlin. » Enfin, sur l'une des murailles du temple de Philé, et sur la porte Est du temple de Médinet-Abou, on lit : « C'est lui, c'est le Soleil qui *a fait tout ce qui est, et rien de ce qui est n'a été fait sans lui* <sup>1</sup>. »

Et cependant, ce soleil est en même temps Osiris et Typhon, deux frères ennemis dans le même astre, probablement en raison de cette dualité de recteurs que nous établirons tout à l'heure; il est aussi l'ignoble phallus. Chez les Indiens, le soleil est avant tout le verbe démiurge, *λόγος* divin, qui, après avoir composé le système du monde sur le type de la création primitive ou macrocosme,... devient plus tard *l'homme divin*, et, en conduisant la danse céleste, imprime à la terre le mouvement qui *la fait tourner sur elle-même*.

Pour toutes les nations, c'est *l'unique roi* du ciel <sup>2</sup>.

C'est Élios ou le Très-Haut, Bel ou le Seigneur par excellence, l'Héras Cléos ou gloire de l'air (d'où Hercule, Héraclée). C'est le Dieu créateur de l'univers (obélisque de Constantin, à Rome.)

C'est le Dieu *euboulès*, ou de bon conseil <sup>3</sup>. C'est Ζεὺς de

raient incontinent le don de prophétie. Tous les hiéroglyphes portaient sur la tête une plume d'épervier, et Diodore prétend que cet emblème se rattachait à la tradition qui voulait que tous leurs rites leur eussent été apportés par un épervier.

1. Voir, pour ces trois dernières citations, le Mémoire de M. Mariette *sur la mère d'Apis*, p. 47.

2. Μόνος ὑπανῶ θεός.

3. Εὐβουλῆ (Orphée).

ζέω, brûler. C'est l'ange gardien par excellence <sup>1</sup>. C'est l'œil ou la prison de Jupiter <sup>2</sup>.

C'est Jupiter lui-même, Ζεὺς, Διὺς, d'où vient *dies*, *jour*. Oui, le dimanche, le jour du Seigneur, est bien en même temps le *jour du jour* ou du soleil; «sonn-tag,» disent encore les modernes. C'est la lyre d'Apollon, la lyre à sept cordes, et les sept cordes sont comme les sept rayons, les sept attributs divins.

A lui tous les *baalim* et les *chammanim*, les obélisques et les pyramides des nations <sup>3</sup>, tous les bamoth de la Bible, les bomoi et les πυρεῖα des Grecs, les nur-hag de Sardaigne, les talatot des îles Baléares, les tours rondes de l'Irlande, les téocallis du Mexique, etc.

Partout le feu brûle et l'encens se prodigue en l'honneur de Baal Soleil, et de Baaltis Hécate, tout à la fois sa fille et sa mère.

Prêtez l'oreille aux philosophes de ces nations : l'encens des Chamanims n'est plus rien auprès de celui qu'ils prodiguent au grand Dieu de l'univers.

On connaît le vers d'Orphée : « C'est Zeus, c'est Adès, c'est le Soleil, c'est Bacchus. » Pour lui, tous ces mots sont synonymes. Pour Démocrite, « la Divinité n'est qu'une âme dans un feu orbiculaire, et ce feu c'est le Soleil; » pour Jamblique, « c'est *l'image* de l'intelligence divine; » pour Platon, « c'est un être immortel animé, le contraire, dit-il, est *extravagant* <sup>4</sup>; c'est le *bien*, et le *fil de Dieu* lui-même. « Sache donc, dit-il à Glaucon, que lorsque je parle de la production du bien, c'est le *Soleil* que je veux dire. Le fils a une parfaite analogie avec son père <sup>5</sup>. » C'est donc le soleil *paradigmé* <sup>6</sup>, ou

1. « Custos vitæ humanæ. » (Macr., *Sat.*, I, v. 203.)

2. Jovis φυλακή, (Aristote, *du Ciel*, ch. XIII). On peut remarquer à ce propos cette expression biblique : « Les étoiles se sont réjouies dans leurs prisons, φυλακαίς. »

3. Voir, au chapitre *Temples*, l'étymologie de ces derniers mots.

4. *Épinomis*.

5. *Ibid*.

6. *Paradigme* signifie *type*.

la copie du vrai soleil paradigme son modèle, et de là vient sans doute que Socrate saluait toujours le soleil levant. Homère et Euripide pensent et s'expriment comme Platon sur le Jupiter-Verbe ou Soleil.

Bien mieux, l'oracle de Claros, consulté sur le *ιαω* des Juifs, répondit : « C'est le Soleil. » Et comme c'est Diodore qui nous rapporte cet oracle <sup>1</sup>, on ne peut accuser ici, selon la coutume, quelque chrétien interpolateur d'avoir voulu nous prouver que le *Jéhovah* des Hébreux était bien connu des païens et des Grecs. Il n'est pas jusqu'à Sénèque qui ne nous dise : « Remercions le Soleil du bien qu'il nous fait avec une intelligence réfléchie <sup>2</sup>. »

### 3. — Théologie solaire chez les Perses.

Mais laissons là les Grecs et les Romains, et réservons toute notre attention pour la nation solaire par excellence, la Perse. Cependant, bien qu'elle consacre au soleil toute une langue (cunéiforme, selon les uns, ou selon M. Hoefler, hiéroglyphique), il est très-difficile de bien définir l'idée théocosmologique qu'elle s'en forme. Peu de sujets ont donné lieu à plus de controverses et d'indécisions.

Lorsque Anquetil apporta vers la fin du dernier siècle, les Zends et leur première traduction, on resta assez longtemps au sommaire que voici : Zervan-Acheren était *l'éternel*, le temps sans bornes, bien différent de notre temps borné. De lui émanait Ormuzd, la lumière par excellence, le verbe créateur, le démiurge, le premier-né du Dieu engendré, *Θεοὶ οἱ γεννητοὶ*, et en même temps le premier des sept amshaspands (archanges) ; jusqu'ici c'était bien là notre *logos* chrétien, et à ce propos nous ne comprenons pas comment l'abbé Foucher, dans ses belles dissertations académiques, a pu déclai-

1. Diodore, *Histoire*, t. III.

2. *De Benef.*, l. VI, c. 23.

rer inconciliables ces deux titres de créateur et de premier des sept amschaspands <sup>1</sup>. Comment avait-il pu oublier que dans la théodicée catholique notre Verbe principe et créateur est en même temps la tête des anges (*caput angelorum*) et l'ange du grand conseil, *magni consilii angelus*?

Immédiatement après Ormuzd, et émanant de lui, venaient les six autres amschaspands, correspondant avec leur chef à nos sept *esprits de la présence*, dont nous avons parlé au chapitre v. Venaient ensuite les izeds ou anges qui se confondaient tellement avec eux, que *Mithra*, l'*inséparable*, et pour ainsi dire la doublure ou le *férouer* d'Ormuzd, n'était que le premier d'entre eux.

Aussi ne doit-on pas s'étonner de voir ces deux ordres de génies, les amschaspands et les izeds, échanger alternativement leur appellation, et rentrer très-souvent l'un dans l'autre.

Quant à la couleuvre Ahriman, le rival engendré d'Ormuzd, dès qu'on la présentait comme un rival *créé*, il devenait évident que le dualisme n'existait plus, et que sa lutte entre la lumière et les ténèbres ressemblait parfaitement à la nôtre. De là cette longue controverse sur l'idolâtrie mazdéenne engagée entre M. Hyde et Bossuet, et plus tard entre Anquetil et Foucher.

Bossuet avait cependant raison; on glissait trop sur les absurdités hétérodoxes qui, dans les Zends, encombraient et déshonoraient cet exposé satisfaisant. On ne spécifiait pas nettement ce qui dans ce chaos appartenait aux anciens Ériens descendus des montagnes du Nord, ou bien aux Chamites et aux Sémites qu'ils avaient subjugués.

Mais revenons au soleil. Son culte, fondé par les Ériens, remonte incontestablement à la plus haute antiquité; c'était dès lors l'*œil* d'Ormuzd, sans être Ormuzd lui-même, et l'on comprend tout de suite comment l'idolâtrie pouvait et devait

1. *Académie des inscriptions*, t. XXXVI, p. 737.

se glisser facilement entre deux idées si faiblement distinguées.

Quant à Mithra, la personnalité la plus embarrassante de tout ce panthéon, ce n'était pas primitivement un dieu solaire, puisque le Zend-Avesta le place dans le ciel entre l'astre du jour et l'astre de la nuit, comme « médiateur entre Ormuzd et les hommes, pendant que le Dieu est absorbé dans son repos. » Il lutte sans trêve contre Ahriman, souvent il est représenté comme ayant à sa droite le char du Soleil, et à sa gauche le char de la Lune; il s'appelle alors le compagnon de ces deux astres. Il représente Ormuzd dans les sphères inférieures. Ce n'est que quatre ou cinq siècles avant l'ère chrétienne qu'il devient dieu solaire. Son culte, développé par une secte particulière de mages, devient un mélange des traditions *baaliques* de la Chaldée et de la Perse; puis viennent enfin les fameux mystères *du triple Mithra*, et l'hérésie formelle de Manès. C'est une nouvelle ère qui commence, et l'erreur revêt, à partir de ce moment, cette forme de plagiat sacrilège que nous avons tant de fois signalée. Ahriman, grâce au développement du germe dualiste déposé dans le mazdéisme, se trouve élevé à la hauteur d'Ormuzd, il le supplante, et c'est alors que nous avons tous les sacrements, la vraie messe de Mithra, et les mystères des cavernes mithriatiques, avec leurs sacrifices humains foudroyés par tous les Pères, qui si nous en croyons M. Maury, « étaient *trop ignorants* pour voir qu'il n'y avait là que des allégories. » L'imposture de Manès n'avait plus qu'à copier et qu'à souiller ce qu'elle avait sous les yeux. Nous savons le reste.

Aujourd'hui même, après les beaux travaux d'Eugène Burnouf, de Spiegel, de Muller, de Layard et de Hammer, le dernier mot de la science sur Mithra paraît être dit par M. Windischmann, membre de l'Académie de Munich. M. Alfred Maury, dans le numéro de la *Revue germanique* du 31 août 1858, nous en rend compte en ces termes :



« L'Académie des inscriptions avait, en 1825, décerné le prix sur « les mystères de Mithra » à MM. Layard et de Hammer, qui n'avaient fait que tout embrouiller et tout confondre. M. Windischmann, au contraire, comprend le Zend, et éclaire la Perse par l'Inde et les Védas qui la contenaient en germe. Or, en étudiant Mithra et son caractère *primitif* dans l'*Avesta*, dont l'idiome n'est plus compris des Perses que par une version traditionnelle, Mithra est bien un Dieu, si l'on entend par là un être surnaturel et tout-puissant; mais ce n'est pas un être éternel et existant par lui-même, en un mot, c'est une *créature* de Dieu. »

On lit au commencement du *Mihr-yascht* :

« *Ahoura-Mazdâ* (Ormuzd) dit au saint *Zarathoustra* (Zoroastre) : « Quand j'ai créé Mithra, qui possède au loin les campagnes, ô Saint! je l'ai créé pour qu'il fût invoqué, adoré à l'égal de moi-même. »

« Ainsi Mithra est l'émanation, la production et l'image d'*Ormuzd*... Quoiqu'il soit appelé la lumière qui pénètre tout, qui donne la vie, il ne se confond pas pour cela avec le soleil, que l'*Avesta* distingue *nettement* de lui. L'astre du jour n'est en quelque sorte que le miroir de sa clarté. Mithra est le vrai Soleil, c'est une lumière comme celle de saint Jean, qui se confond avec Dieu même. C'est... une lumière active et passive qui illumine les objets et les voit; on lui dit : « O toi, aux dix mille regards et aux dix mille oreilles!... » C'est donc une personnification de l'omniscience divine, c'est l'expression de la vérité et de la justice, c'est le défenseur de la loi mazdéenne... C'est l'ange du Seigneur figuré comme celui des Hébreux sous les traits d'un guerrier armé du glaive. *Mithra* est représenté le front couvert d'un casque d'or, cuirassé d'argent, etc., destructeur par excellence des démons ou dews. C'est la lumière *manifestée*, et non la lumière *infinie*. C'est le protecteur du mazdéen après sa mort. »

Les Perses avaient puisé dans la Bactriane la conception de leur Mithra; on en retrouve l'existence dans les hymnes

du Vêda, expression des croyances que portèrent dans l'Hindoustan les tribus pastorales qui habitaient au nord de l'Indus.

Dans le *Rig*, Mithra est le fils d'Aditi, ou l'espace sans bornes (*aditya*) ; il constitue donc une véritable personnification du *Soleil*, il y est presque toujours invoqué avec *Varouna*, qui est le ciel, l'atmosphère et la nuit.

Mithra commençait aux Indes, avec l'abaissement d'Indra, dieu suprême des anciens Aryas ; Mithra y est associé avec Varouna, comme avec Vayou, dans les textes zends. Ils n'en sont jamais séparés.

Ce sont les deux divinités solaires auxquelles est associée une troisième dans les deux panthéons, c'est-à-dire Aryaman dans le Védique, et Ahriman dans le Zend, qui signifie dans les deux langues le *compagnon*, l'*ami* ; et cependant, c'est l'adversaire d'Ormuzd.

Zoroastre ne fit que donner une forme systématique à ces croyances qui existaient déjà antérieurement au temps des Achéménides, et avant les relations des Hellènes avec les Perses. Aux v<sup>e</sup> et vi<sup>e</sup> siècles avant notre ère, le culte de Mithra était déjà répandu dans la Perse et la Médie.

Il faut revenir à Plutarque, car il est probable qu'il empruntait tout ce qu'il a dit du magisme à Théopompe, auteur du iv<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ... Or, Plutarque est parfaitement d'accord avec le *Boun-Dehesch*, exposé fidèle de la vieille cosmogonie perse. Dans l'un et dans l'autre il y a, entre Mithra et Ahriman, *Vat* ou l'Air ; en Mithra est donc l'union de l'idée physique du passage des ténèbres à la lumière, et de l'idée morale de l'union de l'homme à Dieu par la vérité.

Quant au globe du soleil, ce globe miroir d'Ormuzd, il est conduit par un prince appelé *Churschid* ou *Khorschild*, et quelquefois *Mitraton*, qui paraît être comme la doublure, le féroce ou l'ange de la face d'Ormuzd.

Ce soleil que nous voyons, et qui se nomme Khorschid-pay, aurait donc pour lui tout seul un dieu, un prince, et un troisième génie que nous essayerons de spécifier plus tard. Nous

ne croyons pas que Dupuis et, en général, les mythologues aient signalé ou assez apprécié ces distinctions capitales.

N'oublions pas surtout que tout de suite après ce *Chur-schid* ou *Mitraton* vient, dans la théologie sidérale mazdéenne, *Gabriel*, le plus fort des amschaspands (*fortissimus*), et le secrétaire de Dieu.

Rien n'empêche de rapprocher ce prince de la théologie mazdéenne du prince ou ange très-historique des Perses, mentionné sous le même nom par Ézéchiél, et personne ne s'avisera, nous le pensons, de contester leur identité. Est-ce à dire pour cela que les Juifs aient emprunté toute leur angélogologie à la Perse? Cette conséquence est si peu nécessaire que M. Munck, après avoir professé d'abord le même lieu commun, a fini par convenir « que les Juifs avaient retrouvé tous leurs propres izeds à Babylone<sup>4</sup>. »

#### 4. — Théologie lunaire chez les païens.

Nous n'insisterions pas autant sur ces abstractions fatigantes, si nous n'allions pas les retrouver tout à l'heure dans nos Livres saints, et en termes qui, selon nous, peuvent jeter quelque jour sur la question du sabéisme.

Pour nous, le férocer d'Ormuzd nous paraît être ce médiateur Mitraton, qui a tant embarrassé Creuzer et tous nos mythologues, uniquement parce qu'ils n'ont pas assez tenu compte de la similitude des noms.

N'oublions pas que « c'est lui qui ramène les âmes à Dieu en suivant la course du soleil à travers le Zodiaque. » C'est lui qui, devant le monument de Mithra, immole le mauvais taureau dont le serpent vient lécher les blessures.

Mais surtout n'oublions pas que l'on voit souvent auprès du médiateur Mithra une femme tenant d'une main un serpent mâle, dont la tête est ornée des rayons du soleil, et de l'autre un serpent femelle, dont la tête est ornée d'un croissant.

<sup>4</sup>. Voir ch. iv.

Cette femme était la lune, fille, épouse et mère du soleil, reine du ciel et du monde, *Baaltis*, en un mot, ou soleil inférieur et femelle; on ne l'adorait, dit à son tour Aristote, « qu'en raison de son alliance avec le premier des astres, et comme le réflecteur de sa lumière <sup>1</sup>. » Son caractère surintelligent et ses qualités contraires, désignées sous tous ces noms différents de Diane, Vénus, Minerve, Milytta, Astarté, Proserpine, Artémis, Uranie, Anaïtis, Neith, Isis, Succoth-Benoth, etc., étaient reconnus par tous les peuples comme par tous les philosophes, et notamment par les stoïciens.

Rappelons-nous que Mithra - Milytta n'est pas, comme le pense Creuzer, la moitié féminine de Mithra, mais bien l'Isis égyptienne « dont le fils est l'époux de sa mère, » déesse que tous les anciens plaçaient sous le nom de Minerve Pronoé sur le même trône qu'Apollon-Soleil, et qui, selon eux, « remplissait la lune de son intelligence. »

Nous la retrouvons jusque chez les Mexicains sous le costume et le nom de *la dame au jupon bleu, couvert d'étoiles*. En un mot, comme le dit encore Macrobe, ces deux divinités, le soleil et la lune, résumaient à elles seules toutes les autres. Elles furent même réunies à Delphes, sous un seul et même nom, *Œtolinos*, qui veut dire soleil-lune, d'*Œtokyros*, soleil, et de *Hélène* ou *Sélène*, lune. Réunis ensemble, ces deux astres devinrent le roi et la reine de cette innombrable et mystérieuse armée sidérale et spirituelle que tant de fois déjà nous avons vue signalée dans l'Écriture par ces deux expressions : « Milice du ciel et Sabaoth. »

Voyons maintenant ce que ces mêmes Écritures pensent à leur tour de ces deux astres principaux (I).

#### 1. *De Mundo.*

---

I. « GLOIRE ET TRIPLICITÉ DU SOLEIL PAIEN. » — Rien ne manquait à sa gloire. Suivant les pythagoriciens, représentés ici par Philolaüs, le soleil est « le miroir de feu, dont la splendeur, par la réflexion de ce miroir,

se répand sur nous, et cette splendeur, dit-il, nous l'appelons l'*image*. » (Nous retrouverons plus tard dans la Bible ces deux expressions : *splendor patris* et *imago angelus faciei*, splendeur du père et *image* ou ange de la face.)

Le soleil, disaient encore les pythagoriciens, est le roi du monde sensible et le monde de ce soleil appartient à Typhon.

Instruit à ces trois écoles (égyptienne, mazdéenne et pythagoricienne), Platon en transmettait aux Grecs toute la teneur. « Des huit puissances célestes qu'il avait aperçues (ce dont il ne se glorifiait pas), l'une appartenait au soleil, l'autre à la lune, la troisième à l'assemblage des astres; les cinq autres n'avaient rien de commun avec celles-ci; mais toutes ces puissances et les corps célestes *qu'elles renferment* (a) font leur route dans le ciel, ... contribuant toutes à la perfection de ce monde, que le λόγος (ou Verbe), LA PLUS DIVINE DE TOUTES CES PUISSANCES, a rendu visible... Prétendre que les astres ne sont pas divins, c'est une extravagance... » (*Épinomis*.)

Dans le *Timée*, il revient sur ce sujet : « Quant aux êtres créés, dit-il, ceux dont la fonction est la plus noble sont ceux qui ont le soleil et les autres astres à conduire dans leur orbite, et qui leur sont *ce que l'âme est au corps*, ou *le conducteur au chariot* (b). Or, comme pour tous les mouvements célestes et même pour tous les autres, le Dieu souverain, pouvant se passer d'eux, ne les a produits que pour remplir l'idée de l'ordre qu'il a dans son entendement, ils ne peuvent avoir droit qu'à un culte subalterne qui se rapporte au souverain, et celui qui les admet ne doit pas être censé pour cela admettre le polythéisme. » (*Timée*.)

Où donc Platon pouvait-il avoir pris toutes ces choses, sinon dans ces arcanes de l'Égypte, dépositaires eux-mêmes des traditions primitives? Il y avait là toute la divinité du soleil et son alliance avec la croix. Il avait médité sur ce bas-relief du temple de Philé représentant deux personnages divins, dont l'un a une tête d'épervier (le Soleil), et dont l'autre à tête d'ibis (Mercure), génie *psychopompe* ou guide des âmes après leur mort, est assesseur et férouer d'Osiris-Soleil, comme saint Michel l'est du Verbe; tous deux versant sur la tête d'un initié un double filet d'eau, qui, s'entrelaçant aussitôt en forme de croix, répand sur le catéchumène une multitude de petites croix ansées. Il avait vu la croix figurer au premier rang dans le blason de tous ces princes  *fils et approuvés*  du soleil; par exemple sur le tombeau de Beit-Oualy, appartenant au règne de Ramsès II, puis sur le trône de ce prince, dans le grand spéos d'Ipsamboul, et enfin sur l'un des fragments de la salle des ancêtres de Toutmès III, déposé à la Bibliothèque impériale, qui nous montre une adoration de Bakhan-Alenré, pendant laquelle *le disque du soleil* darde sur les assistants des rayons à l'extrémité desquels on voit des croix ansées.

Et comme Platon avait pu voir tout cela, près de cinq siècles avant ces Évangiles dont il semblait écrire la préface, la lourde méprise de M. Le-

(a) On remarquera qu'il ne dit pas « qui les renferment, » ce sont les puissances qui contiennent; et ici, Platon parle comme saint Thomas.

(b) Cette fois-ci Platon s'écarte de l'orthodoxie; son assimilation à l'âme a été condamnée par le concile de Constance, celle au *conducteur* au contraire est parfaitement orthodoxe.

tronne, ne voulant voir dans toutes ces *croix ansées* que des *fraudes pieuses* de nos *premiers chrétiens*, lui aurait paru bien ridicule (a).

Ce n'est pas tout; de tous ces dogmes écrits sur la pierre, il avait pu sans doute rapprocher ces mêmes dogmes écrits sur tous ces papyrus consumés plus tard par le feu, et dont le *Mercur* *Trismégiste* actuel, leur reproducteur très-fidèle (on en convient aujourd'hui), conserve de si magnifiques fragments. Il aura pu méditer sur celui-ci. « L'ESPRIT OPÈRE TOUT PAR LE SOLEIL, ET N'OPÈRE RIEN PAR UN AUTRE MOYEN (*medium*), parce que dans le *Soleil*, plus que partout ailleurs, IL A PLACÉ LE VRAI SIÈGE DE SON HABITATION. » « *Quia in Sole saltem et non alibi uspiam, sedem habitationis sue posuit* (b). »

Comme nous allons entendre le roi-prophète s'écrier en parlant du même Dieu : « IL A PLACÉ SON TABERNACLE DANS LE SOLEIL, » nous pourrions nous écrier avec le comte de Maistre : « Oui, le paganisme a tout su : quelle est la vérité qu'il n'ait pas proclamée (c) ? »

Sa plus honteuse erreur ou son crime, après avoir reconnu que « Osiris déchiré par Typhon paraît avoir fixé son siège principal (*potissimum*) dans le soleil, » fut de commettre une erreur de personne et de prostituer toute cette gloire au *Pan*, Verbe infernal de Mendès.

Pour toutes les nations, le soleil était donc le dieu par excellence, le véritable Jupiter représenté comme ce dernier la foudre en main, et donnant partout, par sa statue d'or, des réponses surintelligentes « identiques à celles que nous voyons données, dit Macrobe, » par les statues des Fortunes, auprès d'Antium. »

Chaque nation voulait l'avoir pour son dieu, chaque prophète lisait ses révélations dans une coupe mystique, qu'on appelait la Coupe du Salut, et sur laquelle étaient écrits ces mots : « Le prince des astres est à nous (d), » et chaque dieu des nations, chaque Ézilim usurpait son nom et le profanait en l'associant au sien, comme Bel-zébul, Bel-phégor, Bel-olen, etc.; usurpation sacrilège qui spécifiait le genre d'attributs que ce grand dieu consentait à réaliser dans chacun de ces soleils usurpateurs.

Enfin, sujet éternel de discorde et objet de l'envie générale, on voyait les dieux solaires eux-mêmes se disputer la possession de leur trône sidéral, diviser leur empire, élever le temple de Delphes pour faire concurrence à ceux de Thrace, et jusque dans le sanctuaire que nous venons de nommer se livrer, sous les noms de Bacchus et d'Apollon, la plus terrible bataille pour la possession du trépied (e).

Le Bel-Apollon des druides (f), le Baal des Assyriens, l'Amour-râ des Égypt-

(a) Voir t. I, ch. viii, p. 102.

(b) *Minerva mundi*.

(c) *Soirées*, t. II, « Traité sur les sacrifices. »

(d) *Saturn.*, l. I, c. 216.

(e) Bailly, *Essai sur les Fables*, ch. xv.

(f) Les druides avaient porté ce culte oriental en Europe. Au nord de l'Angleterre, dans l'île de Scilly, on voit encore leurs rochers plats dédiés au soleil; leurs monts Saint-Michel, avant d'être passés sous le vocable de ce patron, s'appelaient « Montagnes du Soleil ». Cette île de

tiens, le Mithra des Perses, le Quetzalcohuatl des Mexicains, et le Vriandaryanaca des Hindous, ou le Seigneur résidant dans le soleil (a), s'entendent si bien dans cette grande croisade olympienne pour la conquête du grand astre, que M. de Humboldt a cru retrouver le culte de Mithra rappelé sur la pyramide de Tonathiu.

Comme la généralité de ses compétiteurs, Quetzalcohuatl est tout à la fois, génie du Soleil, fils d'une *Vierge immaculée*, centre et créateur du monde, instaurateur de la croix à Palenqué, pain vivant et mangé de ses disciples auxquels il se distribue lui-même chaque jour, comme Bacchus-Soleil, sous la forme d'un gâteau de pur froment (b).

Si l'on ajoute à ce caractère ébauché du Baal mexicain cette incroyable circonstance, que ce dieu paraît être arrivé pour la première fois sur ces plages un millier de siècles avant Jésus-Christ, accompagné de son ministre Votan, on comprendra que nous ne nous croyions pas obligé de remonter jusqu'à la captivité de Babylone pour trouver quelque part nos croyances.

Et notez bien que sur le sommet de ces immenses pyramides Tonathiu-Itzaqual (*maison du resplendissant*), que l'on atteint par d'interminables rampes « entrelacées de serpents monstrueux, » la familiarité des adorateurs continuait avec le soleil, à peu près dans les mêmes termes employés par Clytemnestre et par Julien : « Les Anciens savaient jour par jour ce que le soleil avait fait dans la journée, ... ils s'entretenaient avec lui, en recevaient des conseils, et même des boucliers, comme Numa (c). »

Voilà donc à son tour la nymphe Égérie prise en flagrant délit de plagiat, au détriment de Quetzalcohuatl, son aîné transatlantique de deux ou trois siècles. Il eût été curieux de savoir si ce bouclier tombé du ciel, comme celui de la nymphe, avait aussi cette forme toute spéciale que le peuple romain adopta sur l'heure et conserva *depuis avec vénération*.

Il est probable que le soleil mexicain s'entendait parfaitement avec tous les autres, et qu'on eût pu le prendre à son tour pour le *soleil de justice*, si son nom, qui signifie à la fois *prince de l'air* et *serpent*, si les aveux de son prêtre et ministre Votan, qui disait l'avoir amené du pays des Hévéens et des Chivim, et ses exigences de victimes humaines ne jetaient autant de jour sur sa valeur que sur sa puissance surhumaine (d).

Terminons en disant que tous les peuples de la terre se sont invariablement tournés vers l'Orient pour prier; les temples de Memphis et de Baalbeck, les séræpea et les pyramides de l'ancien et du nouveau monde étaient orientés de manière que leur entrée reçût les premiers rayons du soleil levant, tant il est

Scilly était probablement celle dont parlait Diodore (liv. III), et celle qu'il disait dédiée à Apollon « qui venait fréquemment converser avec ses habitants. »

(a) *Vedentra Soutra*, p. 20.

(b) Voir l'ouvrage de l'abbé Brasseur, déjà mentionné.

(c) Voir le *Cod. climat popoca*, conservé au Vatican, et l'abbé Brasseur, *loc. cit.*

(d) Les Chivim, race maudite et magique de l'Écriture, et les enfants du soleil éthiopien qu'Héliodore ose appeler *irréprochables*, ἀμώμωι, se valaient à cet égard; le soleil de ces derniers (les irréprochables) n'exigeait, il est vrai, *qu'une fois l'an*, un *large* sacrifice de jeunes hommes et de jeunes filles. On ne saurait être plus modeste et moins exigeant qu'un tel soleil.

vrai, comme l'a dit avec raison Dupuis, que « pour tous les peuples, l'Orient a constamment été le pôle de toutes les espérances, et l'objet de tous les regards (a). »

Maintenant, qu'est-ce donc que cette triplicité dont nous parlions en tête de cette note ? Nous en avons déjà vu quelque chose dans l'énoncé de la théologie solaire mazdéenne.

Le dernier et le plus haut placé des grands prêtres du soleil, l'empereur Julien, imitant en cela les Perses et les Syriens, subdivisa en trois son Dieu, qu'il appelait pour cette raison Τριπλάσιος. Ici nous retrouvons : 1<sup>o</sup> le globe astral, objet des adorations du grossier sabéisme ; 2<sup>o</sup> le prince *Mitraton* ou Mithra, puis le Dieu suprême et véritable, Ormuzd. Nous supposons que c'était au prince que l'empereur apostat s'ouvrait familièrement sur tous ses intérêts personnels. Julien n'était pas seul ; on sait que les Éthiopiens le conviaient, avec les douze grands dieux, au plus célèbre des festins (l'héliotrapeze ou table du soleil), et M. de Burigny nous apprend, dans une savante dissertation (b), que *tous* les Anciens, chaque fois qu'ils avaient eu quelque songe embarrassant, avaient coutume d'ouvrir leurs fenêtres au *soleil levant*, et de lui raconter leurs inquiétudes. Nous voyons en effet, dans l'*Électre* de Sophocle, Clytemnestre, effrayée d'un songe, l'exposer au soleil. Julien fait mieux : il remercie le soleil des excellents conseils qu'il a bien voulu lui donner en mainte occasion, et comme lui, Cyrus, Cyrus l'oint de Jéhovah ! remercie le soleil, en mourant, de l'avoir *tant de fois* initié dans la connaissance des signes célestes (c).

Décidément il devait s'être passé là plus de choses qu'on n'en suppose à l'Institut.

Mais il ne faudrait pas croire que l'astre matériel fût l'objet de l'adoration. Julien est très-explicite à cet égard. Il y a trois personnes dans un seul et même soleil. Le premier soleil, selon lui, est la première des causes ou l'être souverainement bon ; le deuxième soleil est l'être souverainement intelligent, et domine sur tous les êtres intelligents (νοεργής) ; quant au troisième, le soleil visible, c'est ce disque lumineux, principe, pour tous les êtres sensibles, de salut et de conservation, et qui leur communique ce que le grand soleil distribue aux dieux intelligents ; on en acquerra la preuve si l'on veut bien étudier dans les objets apparents ce qui ne l'est pas : la lumière de notre soleil, par exemple, n'est-elle pas la forme incorporelle et divine de ce qui est activement transparent ? La pure énergie de l'intelligence solaire s'élance du siège lumineux qu'occupe notre soleil *au milieu* du ciel (d).

« Le soleil partage avec Jupiter, Apollon, Bacchus et Esculape une seule et même domination par des forces ou qualités diverses. Mais son plus bel attribut est de donner l'existence aux anges, aux bons génies, aux héros, et aux âmes isolées qui siègent dans la substance rationnelle, ἐν λογῇ du proto-

(a) Dupuis est ici dans le très-vrai.

(b) *Académie des inscriptions*, t. XXXVII.

(c) Voir le récit de sa mort, dans la *Cyropédie* de Xénophon.

(d) Tourlet dit en note : « Par cette pure *énergie*, Julien entend le λογος. »



type, ou de la forme générale. Dans le gouvernement du monde, il s'est réservé le *milieu*, pour présider aux mouvements circulaires des sept orbites du ciel, du huitième et enfin du neuvième.

« Tous les dieux sont sous le commandement de Minerve—Pronoé, sortie du cerveau de Jupiter... De là les anciens la plaçaient sur le même trône qu'Apollon-Soleil, elle est entièrement fille du Soleil-Roi... Cette Minerve remplit la lune de son intelligence.

« Mercure, Vénus et Mars sont les assesseurs du soleil (a). »

Julien, toutefois, n'exprimait que l'opinion nouvelle.

On voit que nous n'avons pas craint de rapporter tout ce qui paraît au premier abord légitimer le système de Dupuis et de tous nos mythologues. Nous n'admettrons jamais qu'en aucun temps il soit permis et qu'en celui-ci il soit utile de dissimuler une seule pièce d'un tel procès; voyons maintenant si sous ce rapport le paganisme était aussi loin qu'on le suppose de la théologie juive et orthodoxe.

(a) Discours de Julien « sur le Soleil. »

## § II

### THÉOLOGIE SIDÉRALE JUIVE.

Le candélabre et les sept branches. — L'Exode et l'Apocalypse comparés sous ce rapport. — Sept esprits (principaux) et sept planètes (principales). — Rotation des planètes autour du soleil connue de tout temps. — Les chérubs et les roues de feu. — Direction ou *surveillance* des astres par les anges, professée de toute antiquité. — Théologie planétaire. — Théologie juive du soleil. — Orientation des temples vers le soleil levant. — *La gloire du Seigneur entrant par la porte de l'Orient*. — Le *Fils* venant du soleil. — Les astres-vases. — L'esprit du soleil. — Le candélabre est le cep du monde influençant le cosmos par ses rameaux solidaires. — Le faite seul adoré par Jacob. — Dans le songe de Joseph, le soleil matériel s'incline devant le soleil spirituel représenté par ce patriarche, type de Jésus-Christ. — Korschid. — Miraton (le Mithras des Perses) n'est autre que saint Michel. — Même Théologie aux Indes. — L'ange qui se tient *sous* le soleil et l'ange qui se tient *dans* le soleil. — Distinction. — Hypothèses. — Le tabernacle du Seigneur.

Tout le monde sait que le célèbre candélabre juif, placé obliquement dans le temple afin qu'il regardât toujours l'orient, avait sept branches dont une était plus élevée au milieu des six autres. Ces branches étaient *circulaires* et nul-

lement comprises dans un seul et même plan<sup>1</sup>. Elles devaient être de l'or le plus pur et ne faire qu'un avec celle du milieu, qui se distinguait seulement des autres en ce qu'elle était surmontée d'une espèce de lance (*hastile*<sup>2</sup>). En outre, tandis que chacune des six branches *circulaires* supportait une sorte de petite noix sphérique ornée d'un lis, celle du milieu (la lance) avait une noix plus forte et sa tige offrait en triple (*in tria loca*) cette réunion de noix sphériques et de lis offerte par chacune des six autres.

Philon le Juif ajoute que « ces lis étaient aux extrémités des rameaux et que c'étaient eux qui portaient les lumières. »

Quelle était maintenant la signification de tout cet ensemble? Évidemment celle de plusieurs versets de l'Apocalypse, que nous allons examiner à leur tour.

Dans le chapitre 1<sup>er</sup>, saint Jean, ravi en esprit, voit d'abord sept candélabres d'or.

Dans le chapitre iv, il nous montre l'Éternel sur son trône, et autour de ce trône, au milieu des foudres et des éclairs, les mêmes sept esprits de Dieu sous la forme de sept lampes ardentes, et les quatre animaux mystérieux, le lion, le bœuf, l'homme et l'aigle, déjà prophétisés par Ézéchiël.

Au chapitre v, verset 6, nous retrouvons encore les mêmes esprits, sous le nom et sous l'image des sept cornes de l'agneau.

Au chapitre viii, verset 2, nous retrouvons les sept esprits apportant les sept plaies.

Enfin, au chapitre xxiv, nous assistons à l'apparition de la cité de la Jérusalem nouvelle, qui a aussi ses douze portes, et sur ces douze portes douze anges dont les noms sont inscrits, et qui se trouvent être ceux des douze tribus d'Israël<sup>3</sup>.

1. Voir le bel ouvrage de M. de Saulcy, intitulé : *Art judaïque*.

2. Lance ou rayon, les obélisques n'avaient pas d'autre sens. Ὀβελός signifiait aussi *rayon*.

3. Nous verrons plus loin le rapport existant entre ces noms et ceux du Zodiaque.

On ne saurait disconvenir qu'il n'y ait là le pendant très-exact de cette cosmologie païenne que nous venons d'examiner, et que dans ce continuel entrelacement d'astres et de puissances spirituelles il ne puisse se trouver plus d'une circonstance atténuante en faveur des *prémises* de Dupuis.

Et d'abord, pour les sept étoiles du chapitre 1<sup>er</sup>, il ne peut exister le moindre doute, le texte est trop précis. Les sept candélabres représentent les sept Églises de l'Asie, et les sept étoiles sont les anges de ces Églises (ange est ici pour pasteur); mais ces sept Églises elles-mêmes ne sont que l'application terrestre des sept esprits que le chapitre iv nous montre gravitant, sous forme de lampes, autour du trône du Très-Haut.

« Ces sept lampes, dit Cornelius (*Commentaires* sur le chapitre iv) se rapportent aux sept lumières du candélabre par lesquelles les sept planètes (principales) étaient représentées dans les temples de Moïse et de Salomon,... ou mieux encore aux sept esprits (principaux, *primarii*) chargés de veiller au salut des hommes et des Églises. Cependant, dit-il ailleurs, cette adjonction des planètes est douteuse, quoiqu'elle ait été crue par les philosophes et les théologiens chrétiens *les plus éminents*. »

« En effet, dit saint Jérôme, le chandelier était le type du monde et de ses planètes. » « Par ces divers symboles qui se rapportent aux phénomènes, dit à son tour saint Clément d'Alexandrie, si bien au courant de toutes les significations mystiques, païennes et chrétiennes, se trouve figuré tout l'ensemble des créatures qui relient le ciel (οὐρανός) à la terre... Le candélabre représentait le mouvement des sept luminaires qui décrivent leurs révolutions astrales. A droite et à gauche de ce candélabre (M. de Saulcy nous a dit : *sur différents plans*, ce qui nous paraît revenir à l'expression *tout autour*) sortaient six branches, dont chacune portait une lampe, parce que le soleil, *placé comme un candélabre au milieu des autres planètes*, leur distribue la lumière...

Quant aux chérubins qui ont douze ailes à eux deux, ils nous représentent le monde sensible dans les douze signes du Zodiaque<sup>1</sup>. »

Nos lecteurs auront peut-être quelque peine à nous comprendre, mais nous avouons que nous sommes confondu d'admiration devant ces quelques lignes. Depuis trois cents ans, et aujourd'hui plus que jamais, on persécute la cosmologie biblique au nom de la cosmologie copernicienne; on déclare le christianisme anéanti par elle (*ipso facto*) et l'on n'a pas un seul mot d'attention pour un passage qui nous montre *une large partie*, pour le moins, du système de Copernic, fonctionnant, si l'on peut parler ainsi, dans ce tabernacle de Moïse si ridiculisé par M. Letronne et par tant d'autres!

En vérité, c'est à ne pas y croire, et M. Charton, qui, dans ses *Voyageurs modernes*, professe une si haute admiration pour « le génie de Pythagore, qui a pu, dit-il, s'élever jusqu'à cette conception, » devra comprendre, pour peu qu'il médite ce passage, à l'aide de quels moyens et de quels enseignements le grand philosophe avait pu s'élever jusque-là.

Nous allons montrer plus loin ce système bien et dûment mentionné dans le *Zohar*, nous l'allons montrer rajeuni par le cardinal de Cusa, chez lequel Copernic a dû le prendre évidemment; enfin nous sommes heureux de le retrouver, sauf quelques réserves, il est vrai, chez les Juifs comme chez les Égyptiens, les Chaldéens et les Perses. « Car, dit encore saint Clément, sous les mêmes énigmes sont cachées les mêmes vérités chez les Hébreux et chez les Égyptiens<sup>2</sup>. »

Le *Zohar*, nous le répétons, le *Zohar*, cet arsenal si riche et si curieux des plus antiques traditions, n'hésite pas plus sur les anges sidéraux que sur la *rotation* de la terre, « qu n'est connue, dit-il, que par révélation; » et cette seule affirmation, antérieure de vingt siècles peut-être à Copernic, de-

1. *Strom.*, l. V. ch. vi.

2. *Ibid.*, ch. LVII.

vrait, il nous semble, donner une certaine autorité à ses autres assertions.

« Or, dit un de ses plus savants interprètes, le chevalier Drach, les anges de cette cabale orthodoxe ne sont au fond que des substances intelligentes et spirituelles placées *sur et dans* (*super et in*) certains *corps* du firmament supérieur, comme aussi *sur et dans* les globes célestes composés d'air et de feu... On les appelle flambeaux ardents <sup>1</sup>. » On les appelle encore *lumières raisonnables* ou encore *animaux ignés et parlants*, *mitlabbeschim*, ce qui expliquerait cette réflexion de Maimonide sur le « *cœli enarrant*, » que « jamais ce verbe ne s'appliquait en hébreu qu'à des intelligences. »

Puisque M. Drach nous a accordé que les séphiroth ou attributs divins sont les sept esprits du Seigneur<sup>2</sup>, il sera bien forcé d'en faire des *anges* avec toute la théologie catholique, et dès lors il ne pourra plus s'empêcher, d'après ce qu'il vient de dire, de les associer à ses *flambeaux ardents*.

Il conviendra que rien ne ressemble mieux aux chérubins d'Ezéchiël, à ces *roues de feu* que l'esprit divin appelle en hébreu *galgal*, c'est-à-dire *tournantes* <sup>3</sup>, « parce que ces *roues intelligentes et enflammées*, dit saint Denys l'Aréopagite, sont sujettes aux révolutions qui les entraînent, d'un mouvement éternel, autour du bien immuable <sup>4</sup>. »

Ces roues, il faut bien le remarquer, ne sont pas chérubs elles-même; elles sont dans le firmament, *sous* le chérub, « *subtus cherub*, ou à côté, *juxta*. » Elles sont « comme des pierres chrysolithes, c'est-à-dire, dit saint Jérôme, couleur d'or et de charbon enflammé. Partout où allaient les chérubins, les roues les suivaient et y allaient avec eux, et lorsqu'ils s'arrêtaient, elles s'arrêtaient également <sup>5</sup>. »

1. Page 21 des *Extraits du Zohar*, qu'il a bien voulu faire pour nous.

2. Voir le chapitre v du t. I<sup>er</sup> de ce Mémoire, 330.

3. Ézech., ch. x.

4. Saint Denys, *Hier.*, p. 247.

5. L'astronomie s'arrête elle-même et s'étonne quelquefois, bien qu'elle

Sans doute ici la métaphore domine comme partout, mais elle était l'embellissement d'une doctrine que l'on prenait très-sérieusement à la lettre.

M. Alfred Maury se demande quelque part « si les anges et les étoiles se confondant, pour les Israélites, dans une seule et même acception,... et si *tsebah haschamain*, signifiant tout à la fois, pour les Hébreux, la multitude des anges et des étoiles,... ce peuple, imitant les Perses, ne prenait pas pour des légions divines de brillants météores<sup>1</sup>. »

Que M. Maury se rassure; il n'y avait ni assimilation ni méprise, il n'y avait qu'association, et nous craignons bien que la théologie ne puisse jamais profiter des circonstances atténuantes qu'il veut bien trouver en sa faveur dans la croyance « de certaines sectes juives, et même de *certaines chrétiens* à la direction ou à la surveillance des astres par les anges<sup>2</sup>, » attendu que cette croyance fut de tout temps si générale et si complète, que vouloir la limiter à certaines sectes serait tout à fait peine perdue.

Nous nous sentons d'autant plus à l'aise pour généraliser ainsi l'ancienne opinion théologique, relative au gouvernement sidéral-angélique, que nous pouvons nous mettre à l'abri derrière la grande autorité de saint Thomas.

« *Je ne me rappelle pas*, dit le grand homme, avoir jamais rencontré dans les œuvres des saints ou des philosophes la négation de la direction des astres par les créatures spirituelles,... et il me semble que l'on peut *facilement démontrer* cette vérité, soit qu'on l'entende de Dieu immédiatement, soit des anges intermédiaires. Mais cette dernière opinion nous paraît bien autrement conforme à ce principe posé par saint

l'explique par des perturbations, devant certaines étoiles qui deviennent tout d'un coup stationnaires, rétrogradent et repartent, on le dirait, contrairement à toutes leurs habitudes, et aux lois du système... L'explication d'Ézéchiel ne serait-elle pas des plus simples : « *Stantibus ipsis, stabant illæ?* »

1. *Revue archéologique* de 1845, p. 237.

2. *Ibid.*

Denys, *comme infaillible*, que, dans le cours commun, toute chose ici-bas n'est administrée par Dieu que par l'entremise des intermédiaires<sup>1</sup>. »

De telles paroles tranchent la question sur la généralité d'une croyance. Nous examinerons plus tard la valeur de celle-ci au point de vue de la science moderne, car nous ne sommes ici qu'un simple rapporteur bien décidé seulement à ne rien dissimuler en fait d'histoire. Contentons-nous d'avoir bien établi dans ces deux premiers paragraphes :

1° Que pour toute l'antiquité juive et païenne le candélabre faisait loi, c'est-à-dire que le soleil était au centre, non pas des sept planètes, mais des six planètes *principales*, car nous verrons qu'ils en comptaient beaucoup d'autres ;

2° Que tous les astres étaient pour eux des *pierres enflammées*, dominées par des chérubs (*subtus et juxta*), et que le *Dieu des armées*, de l'Écriture, le Jéhovah-Sabaoth, bien loin de ne présider, comme on l'entend trop souvent, qu'aux succès ou aux revers de nos misérables batailles, ne commandait, en réalité, d'autres phalanges que ces myriades de myriades d'esprits et de roues enflammées que le prophète déclarait impossibles à nombrer, autrement dit, une armée composée uniquement de tout l'infini sidéral et de tout l'infini spirituel.

Et voilà ce qu'on appelle une cosmologie puérile et étroite !

#### 1. — *Théologie juive du soleil.*

Jusqu'ici, personne ne songe à rien contester à Dupuis ; son système a prévalu dans la science, sa théorie solaire n'est qu'un brillant chapitre de la théorie qui règne aujourd'hui dans cette même science sous le nom de cosmolâtrie, c'est-à-

1. « Cœlestia corpora moveri a spiritali creatura, a NEMINE sanctorum vel philosophorum, negatum, legisse me memini. (*Opusc.*, X, art. III.)... Mihi autem videtur, quod DEMONSTRATIVE probari posset, quod ab aliquo intellectu corpora cœlestia moveantur, vel a Deo immediate, vel a medianti-

dire divinisation et adoration des diverses parties de la nature, on se contente de lui reprocher d'être un peu trop exclusif et de concentrer sur le roi des astres un culte qui s'adressait à tout l'univers. Ce reproche ne nous paraît nullement motivé, puisque Varron et Macrobe, les deux plus grandes autorités mythologiques, lui ont donné cet exemple en ramenant tous les dieux à leur maître, c'est-à-dire à Jupiter, *Zeus*, dont nous avons trouvé tout à l'heure l'étymologie dans le verbe ζέω, je brûle ou je brille.

Nous avons dit que nous acceptions toutes les prémisses de Dupuis, et nous tenons notre parole; reste à savoir maintenant combien de temps nous allons demeurer avec lui.

Nous venons de voir que le *Sabaoth* de l'Écriture s'appliquait à toute l'armée des cieux, à toute la flotte navale, et que le Jéhovah-Sabaoth en était tout à la fois le pilote et le Dieu.

Nous chercherons et nous trouverons, au paragraphe *Idolâtrie sabéite*, comment il a pu se faire que le Sabaoth devînt plus tard cette *milice céleste*, objet constant des anathèmes de la Bible, et que le Jéové, converti en Ζεύς, attirât sur le bel astre qui le désigne toutes les malédictions qui peuvent se résumer dans cette prophétique invective : « Au grand jour de la vengeance, le Seigneur visitera d'en haut la milice céleste, la scellera dans ses prisons et ne la visitera à nouveau qu'après de longues années... C'est alors que le soleil sera *confondu* et que la lune *rougira*, « confundetur sol et erubescet luna<sup>1</sup>. »

Mais n'anticipons pas et passons d'abord en revue les plus beaux titres de gloire du soleil, en ayant bien soin de distinguer, le mieux possible, les métaphores des expressions littérales, et le *soleil de justice* du soleil matériel.

Ainsi, lorsque Eusèbe nous dit avec Philon que le soleil

bus angelis. Sed quod mediantibus angelis ea moveat, congruit rerum ordini, quem Dyonisius INFALLIBLEM asserit, ut inferiora a Deo per MEDIA secundum cursum communem administrentur. » (*Opusc.*, II, art. II.)

1. Isaïe, ch. XXIV, v. 24.



levant (ἀνατολή) est le plus ancien des anges, que l'archange polyonyme (qui porte beaucoup de noms) est le Verbe<sup>1</sup>, lorsque l'Église, comme l'ancienne Synagogue, invoque continuellement l'*Orient*, « o Oriens<sup>2</sup> ! » c'est bien évidemment du soleil intellectuel, de la lumière incréée qu'il faut l'entendre.

Lorsqu'on tourne le temple et les églises à l'Orient, c'est le développement architectural de la métaphore.

Elle s'appliquait au *porte-lumière* divin dont saint Pierre nous dit : « Que le *Lucifer* divin naisse bientôt dans vos cœurs<sup>3</sup>, et dont le psaume LXX affirme que « *dès avant le soleil il s'appelait le fils engendré.* »

On ne peut mieux distinguer le Créateur de la créature et le Verbe du soleil. Il semble que David ait deviné Dupuis, et que la phrase prophétique ait été construite tout exprès pour renverser tout le système. Dieu dit à Moïse « que les enfants d'Israël seront rejetés *jusqu'à la venue du soleil*<sup>4</sup>, et lorsque Jacob a la cuisse lésée par un Dieu, l'Écriture ajoute que « *le soleil se leva pour lui*<sup>5</sup>. »

Tous ces soleils évidemment désignent le soleil de justice ou le Messie.

Maintenant on pourrait remplir un volume avec les variations métaphoriques tirées à l'infini de l'astre matériel. Partout, dans l'Écriture, le soleil, dont le nom latin vient de *solus* ou l'unique, et dont le nom grec ἥλιος signifie le Très-Haut, est l'emblème allégorique du Verbe et du Christ. Pas un des attributs divins qui ne lui soit dévolu, pas une des épithètes divines qui ne lui soit appliquée : lumière splendide, orient, soleil levant ; les rhétoriques juive, chrétienne et surtout catholique, épuisent toutes leurs richesses dans l'assimilation perpétuelle du Créateur à la plus splendide de ses créatures.

1. *Prep.*, t. II, p. 457.

2. Voir l'*Office de Noël*.

3. Saint Pierre, *Épître II*, ch. 1.

4. *Exode*, ch. XXII, v. 23.

5. *Genèse*, ch. XXXII, 32.

Nous verrons même plus tard avec quel soin l'Église ajuste, pour ainsi parler, et de son propre aveu, tout l'ordre de ses fêtes et de la célébration de ses mystères sur la marche et les phases astronomiques de l'astre qu'elle a choisi pour emblème de son Dieu.

Dupuis n'est donc encore coupable jusqu'ici que d'avoir confondu l'emblème et le Dieu, et, quant à nous, dans notre profonde ignorance, nous ne nous étonnons que d'une chose, et la voici : c'est que la sagesse, qui prévoit tout, n'ait pas prévu que le sabéisme devait naître infailliblement d'une aussi persistante assimilation.

Dans les premiers siècles de l'Église, ses ennemis pardonnaient aux vrais adorateurs du soleil leur culte et leur encens. On admirait bien Pythagore lorsqu'il l'appelait *le vrai* et lorsqu'il recommandait à ses disciples de ne jamais parler contre lui, « *contra solem ne loquaris*<sup>1</sup>. » On applaudissait Orphée, appelant le soleil « l'œil de la justice ; » on pardonnait encore à Julien de le consulter et de le remercier par une des plus belles hymnes de la poésie profane.

Mais on ne pardonnait pas aux premiers chrétiens de répéter souvent dans leurs premières liturgies cette exclamation toute poétique : « Seigneur Soleil, » que l'on changea dans la suite en celle-ci : « Seigneur Dieu. »

On ne pardonnait pas aux premiers chrétiens de crayonner sur les parois de leurs nécropoles souterraines le Christ sous les traits d'un berger, revêtu des attributs d'Apollon, chassant le loup *Feuris* qui veut dévorer le soleil et ses satellites.

On s'étonnait d'entendre un saint Denys l'Aréopagite affirmer que « le soleil était la *signification expresse* et la statue de Dieu<sup>2</sup>. »

On ne comprenait pas toutes les raisons pour lesquelles on fixait le jour de la naissance du Sauveur au premier jour de

1. *Vers dorés.*

2. *De Divin. nom.*, ch. iv.

la renaissance du soleil, c'est-à-dire au solstice hivernal, comme celui de sa résurrection aux premiers jours du printemps, car nous voyons les premiers papes obligés d'en développer les raisons.

Aussi, entendons-nous ceux-là mêmes qui, selon la magnifique expression de saint Chrysostome, « s'étaient aveuglés à la clarté du soleil et perdaient le vrai soleil dans le soleil, » travestir leurs ennemis en complices et leur renvoyer sans raison l'accusation de « solicoles. »

Un grand homme s'y laisse prendre et ne sait plus rien distinguer; c'est l'empereur Adrien : « J'ai bien étudié toute l'Égypte, mande-t-il au consul Servianus, et je trouve Alexandrie bien incertaine et bien légère; ceux qui adorent Sérapis (soleil) sont chrétiens, ceux qui se disent évêques du Christ adorent aussi Sérapis. Ils ont tous le même dieu, chrétiens, juifs, prêtres, aruspices et devins <sup>1</sup>. »

On le voit, l'œuvre de Dupuis avait tant de précédents qu'à la rigueur on eût pu la considérer comme un plagiat. Seulement, on ne poussait pas alors la folie jusqu'à la négation obstinée, soit de l'existence *historique* d'un homme appelé *Jésus*, soit de ses miracles que l'on se contentait de ranger parmi les prestiges de la magie égyptienne. L'incroyance a progressé comme tout le reste.

D'ailleurs, voici peut-être de bien plus grandes circonstances atténuantes en faveur de Dupuis.

## 2. — *Hypothèses.*

Il est temps de se le demander; dans cette assimilation continue du soleil et du Verbe, de la lumière créée et de la lumière créée, de l'Orient métaphysique et de l'Orient cosmologique, n'y avait-il donc qu'emblèmes et métaphores? Sans aucun doute l'allégorie dominait, mais n'y avait-il pas autre

<sup>1</sup>. Vopiscus, t. II, p. 406.

chose, et comme une sorte d'association qui, tout éloignée qu'elle fût d'une identification, devait ajouter beaucoup à la confusion des idées?

Ainsi nous parlons des temples tournés vers l'orient<sup>1</sup>.

Certes, la métaphore suffit à éclaircir l'intention générale. Mais lorsque l'Écriture ajoute : « Car c'était par *la porte* de l'orient que *la gloire* du Seigneur pénétrait dans le temple, » et lorsque tous les commentateurs vous disent que « cette porte, par laquelle il n'était permis à aucun homme de passer, ne regardait le soleil levant qu'afin que le soleil levant pût frapper les victimes, et que les prières s'adressassent plus immédiatement au Dieu que l'on attendait AVEC la lumière<sup>2</sup>, » on ne peut s'empêcher de réfléchir à de telles expressions. AVEC la lumière! Donc le Dieu n'était pas la lumière. Mais pourquoi ne serait-il pas avec elle, comme tout paradigme<sup>3</sup> l'est plus spécialement avec sa manifestation? Nous examinerons tout à l'heure cette idée sur la double lumière, à la lumière du bel ouvrage de Grove.

« Nous tournons nos églises vers l'orient, dit à son tour saint Ambroise, car, dans les mystères, nous commençons

1. Ce fut le pape Léon qui, pour ôter tout prétexte à ces accusations, décréta que dorénavant on ne tournerait plus les églises du côté de l'orient. « De telles institutions, dit-il (*Serm. VII, sur la Nativité*), avaient donné naissance à cette impiété, qu'on se rendait sur les lieux les plus élevés pour adorer le soleil levant; ou bien, lorsqu'ils se rendaient à la basilique de Saint-Pierre consacrée au vrai Dieu vivant, après avoir gravi les degrés par lesquels on montait à l'autel supérieur, ils se tournaient vers le soleil levant et s'inclinaient devant la *splendeur du globe*. Bien qu'un certain nombre le fasse pour honorer plutôt le Créateur de la lumière que la lumière elle-même, cependant il faut s'abstenir de cette *espèce de devoir*, « ab ipsa hujusmodi specie officii, » afin que le catéchumène ne regarde pas comme probables ces anciennes opinions s'il les voit communes aux païens et aux chrétiens. »

« Ainsi, dit un théologien (Jean Pineda), fut abolie cette coutume d'adorer et de construire vers l'orient, que les premiers Pères de l'Église avaient ordonné de *conserver soigneusement*. »

2. Voir Cornelius a Lapide, Villalpandus, etc.

3. Nous avons dit que le *paradigme* était le type intellectuel et invisible de tout objet visible et matériel.

par renoncer à celui qui est à l'occident. Pour nous, nous nous tournons vers l'orient, etc.<sup>1</sup> »

« J'enverrai mon fils DU soleil, » disait l'Éternel par la voix des traditions prophétiques<sup>2</sup>, et la prophétie s'étant faite histoire, les évangélistes répétaient à leur tour : « Le *Soleil levant* est venu nous visiter d'en haut. »

Comme le prophète Baruch avait dit : « Les étoiles se sont réjouies dans leurs vases et dans leurs citadelles (*vasa castrensia*, *φυλακῆ*<sup>3</sup>), l'*Ecclésiaste* applique les mêmes expressions au soleil, qui devient, sous sa plume, le vase admirable du Très-Haut<sup>4</sup> et la citadelle de Dieu, *φυλακῆ*<sup>5</sup>.

Dans tous les cas, pour l'écrivain sacré la chose n'est pas douteuse. C'est un *esprit* qui régit la course du soleil. Écoutez : « Le soleil se lève (v. 5) et SON ESPRIT illuminant tout dans son parcours circulaire (*gyrat gyrans*) décrit toujours les mêmes cercles<sup>6</sup>. »

Or un concile œcuménique ayant déclaré erronée l'opinion des *âmes* sidérales, l'opinion de saint Thomas, qu'il faut entendre ici « une intelligence non pas informante, mais assistante et dirigeante<sup>7</sup>, » devient d'un grand poids.

Mais quel est ce recteur, ce pouvoir dirigeant ? C'est ici la difficulté.

Si nous interrogeons le *Zohar*, ce grand initié aux plus anciens mystères, il nous dira « qu'il ne s'agit pas ici du soleil, mais de l'esprit qui est sur ou sous le soleil<sup>8</sup>. » Et pour lui cet esprit, « c'est la pierre qu'ont rejetée ceux

1. *De Trinit.*

2. « Il enverra son fils du Soleil, » disait l'ancienne Sibylle, écho de ces traditions, et celle de Virgile répétait : « Voici venir la Vierge et le règne d'Apollon. »

3. Baruch, ch. III.

4. *Ecclés.*, ch. XLIII.

5. Cornelius a Lapide, t. V, p. 948.

6. *Ecclés.*, ch. I, v. 6.

7. *Opusc.* X.

8. *Zohar*, III<sup>e</sup> part., fol. 87, col. 346.

qui bâtissent, dont il est parlé dans le psaume cxviii. »

Or, sur cette *Pierre-soleil* il ne peut y avoir le moindre doute; l'apôtre saint Paul nous a dit que « la pierre était le Christ. » Donc le chevalier Drach a raison de conclure que « ce soleil est, sans contredit, la deuxième hypostase de la Divinité <sup>1</sup>. »

Mais revenons au candélabre de Moïse et comparons-le avec celui de l'Apocalypse.

Quelle place occupe dans ce candélabre le soleil, et quel rôle y joue-t-il ?

Nous avons vu le commentaire de saint Clément d'Alexandrie <sup>2</sup> sur les sept branches du candélabre rapproché par lui des sept étoiles de l'Apocalypse. Nous sommes tombé d'accord que les premières signifiaient, selon saint Clément, « le mouvement des six luminaires qui décrivent leurs révolutions astrales; » les secondes avaient la même signification, malgré leur désignation des sept esprits de Dieu et leur sous-application aux sept Églises de l'Asie.

Quant au soleil, écoutons encore saint Clément : « Les six rameaux qui s'attachent au candélabre portent des lampes, mais le soleil, placé au milieu des *errantes* (πλανητῶν), verse sa lumière sur elles toutes; ce candélabre d'or recouvre encore un autre mystère; c'est le signe du Christ, NON PAS SEULEMENT EN FIGURE (*non figura sola*), mais parce qu'il répand sa lumière par le ministère des sept esprits primitivement créés et qui sont les sept yeux du Seigneur. »

Donc les planètes principales seraient aux sept esprits primitifs, d'après saint Clément, ce que le candélabre-soleil est au Christ lui-même, c'est-à-dire leurs vases, leurs *φυλακαὶ*, etc. <sup>3</sup>.

1. *Harmonie entre l'Église et la Synagogue*, t. II, p. 427.

2. *Strom.*, t. V, ch. vi.

3. Cette épithète de *castra vases* s'appliquait également à la mauvaise milice : « Si les vases (*castra*) s'élèvent contre moi, mon œuvre ne craindra rien ». (*Psaume.*)

Le Christ est donc représenté ici par le *tronc* même du candélabre; c'est le cep, le support de tout le système solaire, et tous les astres ne sont que des rameaux.

« Attachez-vous au tronc et à la tête, » disait l'apôtre saint Paul aux hérétiques angéliens qui n'adorent que les rameaux <sup>1</sup>.

Mais reprenons. Si le candélabre total est le Christ, support et tronc des sept lampes, l'extrémité supérieure de cet arbre, de ce tronc, est bien positivement le soleil, car, disions-nous, elle est surmontée d'une espèce de lance (*hastile*), double sphère beaucoup plus forte que les autres, et absolument semblable à l'extrémité des obélisques, qui, tout le monde le sait, étaient l'emblème du soleil.

Voilà donc le soleil tenant, sans discontinuité aucune, au tronc du candélabre que saint Clément nous dit être le Christ.

Il est impossible de ne pas se rappeler ici que Jacob, sur son lit de mort, *adore le faite* du *sceptre* de son fils Joseph. Or, Joseph est le prototype du Christ; donc c'était devant ce dernier que ce patriarche voulait s'incliner, en s'inclinant devant le *faite* de cette verge <sup>2</sup>.

Et cependant, bien que ce faite de la verge représentât le soleil comme le faite du tronc du candélabre-Christ, ce *soleil* précurseur n'en adorait pas moins le véritable soleil, puisque dans le fameux songe de Joseph (*Gen.*, ch. xxxvii,) nous voyons le soleil, la lune et les onze étoiles adorer ce patriarche-Christ.

Il y a donc bien positivement un soleil adoré et un soleil adorateur.

L'Apocalypse va nous le prouver.

Dans ce même chapitre 1<sup>er</sup>, qui nous a parlé des étoiles, le

1. Nous verrons plus tard à quelle occasion.

2. La Vulgate, il est vrai, s'éloignant de cette version, remplace le sommet de la verge par la *tête du lit*. Mais, outre que cette leçon ne paraît renfermer aucun sens, on nous pardonnera, dans le doute sur la signification positive du mot hébreu *milla* ou *matte*, d'opter pour le sens adopté par les Septante et par saint Paul.

prophète nous montre, se promenant au milieu d'elles et des sept candélabres d'or, un personnage divin *semblable* au Fils de l'homme, portant les sept étoiles dans sa main, un glaive à deux tranchants dans sa bouche, et manifestant tout l'éclat du soleil sur son visage<sup>1</sup>.

Dans le chapitre II, ce personnage divin, qui se dit le *premier et le dernier*, et qui par conséquent ne peut être que le Verbe incarné, promet aux fidèles de leur donner une étoile du *matin*, comme il en a reçu une de son père<sup>2</sup>.

Cornelius nous avertit qu'ici, comme partout, *étoile du matin* signifie un ange gardien.

... Nous retrouvons le Verbe au chapitre VII, dans l'ange qui monte avec le lever du soleil, en ayant le *signe du Dieu vivant*. Bien que les commentateurs varient sur la personnalité de cet ange, saint Ambroise et de nombreux théologiens y voient le Christ en personne. Nous le croyons aussi en raison du soleil levant, qui ne se rapporte qu'au *vir oriens*. Voici donc le soleil adoré.

Mais au chapitre XIX<sup>3</sup>, on voit un dernier ange qui se tient *dans* le soleil et qui convoque toutes les nations au grand festin de l'agneau. Cette fois-ci, c'est bien littéralement l'ange du soleil, et on ne peut le prendre pour le Verbe, puisque le prophète le distingue du *Verbe*, du Roi des rois, du Seigneur des seigneurs, du *vrai*, que toutes les armées célestes suivent et adorent.

Ainsi donc voici, d'une part, l'ange qui monte en même temps que le soleil, et que saint Ambroise a dit être le Verbe, et, de l'autre, l'ange qui se tient *dans* le soleil, et qui paraît bien être un soleil adorateur. Quel peut être ce dernier?

Et qui serait-ce, sinon l'étoile du matin, l'ange gardien du Verbe, son férouer, ou *l'ange de sa face*, comme le Verbe est l'ange *de la face* de son père, en un mot son attribut principal, sa

1. Chapitre I, v. 6 à 10.

2. Ibid., v. 28.

3. V. 47.



force, comme l'indique son nom (*Mikaël*), ce puissant *recteur* que chante l'Église, *rector potens*<sup>1</sup>, celui qui va précipiter l'Antechrist, ce *vice-Verbe*, pour tout dire, qui représente son maître, et semble ne faire qu'un avec lui. C'est *lui* que nous retrouverons *avec lui* dans le buisson ardent du Sinaï (la loi a été donnée par les anges), dans la colonne de lumière qui précède le camp des Hébreux, dans toute l'administration d'Israël; c'est le *Prince* des armées dont le Seigneur est le *Dieu*, le *Prince* du peuple choisi, de la Synagogue, et plus tard de l'Église, dont le Seigneur est encore le *Dieu*; en un mot, c'est cette étoile du matin ou *ange gardien* que le Verbe nous disait tout à l'heure lui avoir été accordé par son Père, et par lequel il se manifeste, puisque « personne ne peut voir Dieu et vivre. » (*Exode*, ch. xxxiii, v. 20.)

Rappelons-nous maintenant tout ce que nous avons dit du triple soleil mazdéen, et nous allons retrouver exactement les mêmes distinctions, tant la théologie est partout similaire, tant les cultes ne diffèrent que par le *personnel* des dieux qui s'en disent les objets.

Ainsi, le dieu du soleil est bien ici *Honover* ou l'Éternel. Le prince est Ormuzd, puisqu'il est tout à la fois le premier des sept amschaspands (*caput angelorum*), l'agneau (*hamal*), le pasteur du zodiaque (κρίος ou κύριος), et l'antagoniste de la couleuvre.

Mais le soleil (œil d'Ormuzd) a aussi son *recteur*, *Korschid* ou *mitraton*, qui est donné pour le *férouer* ou l'ange de la face d'Ormuzd, son *Ized*, ou étoile du matin.

Pour nous, ce *Korschid-mitraton* est le premier des génies psychopompes<sup>2</sup> et le conducteur du soleil, l'immolateur du taureau terrestre, dont le serpent (dans le fameux monument de Mithra) vient lécher les blessures. Or, qui donc a immolé le dieu de la nature, le prince du monde, si ce n'est celui que Raphaël a doté de la lance victorieuse, celui que l'Église

1. *Hymne du 29 septembre.*

2. Ou ramenant les âmes à Dieu.

appelle encore « *ense victor*, vainqueur par son épée, en un mot *recteur* du soleil, *prince* et en même temps chef du peuple, dont le soleil de justice est le *Dieu*? »

Absolument étranger aux études philologiques orientales poussées si loin aujourd'hui, peut-être nous illusionnons-nous sur le *détail* de tous ces rapprochements hypothétiques; mais leur concordance *générale* nous paraît frappante, elle nous paraît résoudre tant de problèmes embarrassants encore, et répondre à tant d'erreurs (toujours basées, c'est Bossuet qui l'a dit, sur une vérité dont on abuse), que nous croyons devoir les soumettre en toute confiance à nos lecteurs, très-résigné à l'avance aux modifications de détail qu'il nous faudrait subir plus tard, ou proposer nous-même.

Si des *zends* nous passons aux *védas*, nous y verrons encore *Indra*, le dieu, lumière, et le premier des sept préposés aux sept sphères (*Swargas*), *se confondre jusqu'à un certain point*<sup>1</sup> avec le dieu Sourya, qui lui succède, et qui s'appelle tour à tour le régisseur du soleil, Aditya, et MITHRA ou l'ami.

On voudra bien remarquer encore l'identité frappante du dieu Sourya avec le dieu Soura, chargé de la conduite des âmes au fameux pont du jugement, appelé pour cette raison le *chien des troupeaux*, et dont l'identité avec le Sirius-Anubis des Égyptiens n'a pas échappé à M. Guigniaut<sup>2</sup>.

Oui, toutes ces idées sont communes aux païens, aux cabalistes, aux gnostiques et aux chrétiens. Rien n'est donc plus puéril, à l'heure qu'il est, qu'une accusation de plagiat. Eh! oui, sans doute, nous ne le contestons pas, une très-large part d'idées orientales transpire à travers un grand nombre de nos pages sacrées, et nous blâmons les défenseurs qui le nient, mais seulement qu'on veuille bien remarquer la sagesse et la sobriété du gnosticisme orthodoxe, en regard des folies orientales et cabalistiques que saint Paul corrige avec tant de persévérance et de soin. Comment vouloir que Daniel ait été

1. C'est l'expression de Creuzer.

2. Notes du liv. II, p. 713.

un plagiaire, lorsqu'on le voit en opposition triomphante avec tous les mages de la cour? Pourquoi, dans les sept amschaspands, l'Écriture n'aurait-elle pris que deux noms, Mikaël et Gabriel? Pourquoi, dans les premiers, Raphaël et Uriel ne sont-ils pas compris?

M. Matter (*Histoire du Gnosticisme*, p. 115) a donc raison de dire : « Les Juifs ont adopté celles de ces idées qui se conciliaient avec les doctrines judaïques. »

Mais enfin, nous l'avons dit, après le *Dieu* et le *Prince* du soleil, venait une troisième puissance plus spécialement attachée au disque du *Soleil*, et qui, dans la théologie mazdéenne, appartenait positivement à Ahriman, et complétait tristement cette épithète de τριπλάσιος (triple), que tous les manichéens, et Julien à leur tête, ont, avec quelques Pères, appliquée au soleil. Nous verrons ce qu'il en est.

### 3. — Autre hypothèse. — Le tabernacle.

Autre question, nécessitant peut-être une autre concession ! La lumière intellectuelle du soleil de justice une fois admise avec saint Paul et Platon comme le paradigme ou type du soleil phénoménal, celui-ci devient nécessairement la réalisation matérielle du soleil immatériel, son réflecteur parfait, son miroir éclatant, son tabernacle visible, en un mot. « Les choses visibles, dit l'apôtre, procèdent des invisibles, *visibilia ex invisibilibus*. » Saint Justin nous parle « d'une lumière immatérielle qui, en s'unissant au soleil, est devenue matérielle ; » l'expression n'est pas juste, mais le fond de l'idée se comprend. La comparaison du *cachet* et de son *empreinte* rend *peut-être mieux* que toutes les autres cette transréalisation de l'immatérialité divine.

Écoutons maintenant la Sagesse, ou plutôt le Verbe, disant ou plutôt chantant d'elle-même : « J'ai fait luire dans les cieux la lumière inépuisable,... mon trône s'est affermi dans la colonne de la nuée,... seule j'ai fait le tour du ciel, j'ai

pénétré dans les profondeurs de l'abîme, j'ai marché sur les flots, et je me suis fixée sur toute la terre;... alors le Créateur a pris son repos dans ma *tente*, en me disant : Habitez dans Jacob, et prenez Israël pour héritage...<sup>1.</sup>»

On comprend ici que Jacob-Israël « une fois touché par l'ange, le *soleil*, qui fait luire dans les cieux la lumière, se soit levé pour lui, » et l'on comprend tout aussi bien que chez les païens Platon ait pu dire : « Heureux le peuple qui sera gouverné par l'astre le plus noble! »

Quant à la *tente* sous laquelle le Créateur est venu se reposer, nous chercherions encore ce qu'elle peut être, si le prophète n'avait daigné nous l'apprendre. Qui ne sait par cœur le psaume XVIII, et qui n'a pas réfléchi, surtout après avoir lu l'œuvre de Dupuis, à ces paroles si nettes et si précises : « IL A PLACÉ SON TABERNACLE DANS LE SOLEIL,... et, comme un superbe géant, IL s'est élancé de l'extrémité des cieux,... et personne n'a pu se dérober à sa chaleur<sup>2.</sup> »

Dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XXV, p. 2, l'abbé Foucher, dissertant sur le sabéisme, se trouble et s'effraye devant un passage aussi formel. « Rien n'est plus favorable, dit-il, au sabéisme, que ce texte de la Vulgate; » et alors il cherche s'il est vrai, comme on l'a prétendu, que l'hébreu ait porté : « Il a élevé un tabernacle au soleil dans les cieux. » Mais alors il se demande comment les Septante, gens si instruits, auraient pu lire et traduire aussi littéralement : « Dans le soleil il a établi la demeure de lui<sup>3.</sup> »

Et il finit par conclure qu'il en était de ce *shekinah* (tabernacle céleste), comme du *shekinah* qui dans le temple ren-

1. *Ecclésiastique*.

2. Verset 3. On voudra bien remarquer que, au moins dans la Vulgate, c'est la chaleur de *lui Dieu*, et non du soleil, car c'est le Dieu qui s'élance, *in sole posuit... et IPSE exultavit*. S'il s'agissait du soleil, il y eût eu *ipsum*; c'est que le Dieu n'est pas le soleil, il y dresse une tente temporaire pour sa propre lumière.

3. Τῷ ἡλίῳ ἔθετο οἶκον αὐτοῦ.

fermait celui « que les cieux et les cieux des cieux ne sauraient contenir, » au dire même de celui qui lui avait érigé ce temple.

C'est en ce sens que Bergier, cherchant à justifier saint Justin accusé par les protestants d'avoir dit que « Dieu avait permis d'adorer le soleil, » rectifiait ainsi la phrase incriminée : « Il avait permis de l'y adorer<sup>1</sup>. »

Milton, s'adressant au soleil, était aussi orthodoxe dans ce vers : « L'éternel habite donc en toi, » qu'il était panthéiste en l'appelant « rayon coéternel à Dieu. »

Depuis longtemps nous méditons sur cette expression : « Il a posé *son tabernacle dans le soleil*, » et nous nous étonnions du peu d'attention qu'on lui prête, lorsque nous eûmes le bonheur de tomber, il y a trois ans, sur quelques pages admirables, dont nos lecteurs nous remercieront de leur rappeler quelques lignes. Ces lignes, d'une poésie tout à la fois si tendre et si logique, les reposeront, et nous reposeront nous-même, du fatigant langage auquel nous condamnons ce rôle de dissertateur que nous nous sommes imposé. « Y a-t-il donc une demeure centrale ? à force d'approcher du centre, y arrive-t-on ? Oui, disons-nous, car pourquoi Dieu fera-t-il marcher ses créatures, sinon pour les faire arriver ?... Évidemment il y a au centre des mondes qui circulent un monde central, immuable au milieu de ces mouvements, qui renferme et bien au delà toute la vie et toute la lumière des autres, pleinement et sans vicissitude, puisqu'il en est la source. Ce monde, nous le voyons ; c'est le soleil. Mais le soleil est-il véritablement une demeure ? n'est-il pas simplement un océan de feu ? J'avoue qu'il n'est pas possible de ne voir dans le père du jour, dans le père de toute la nature, qu'une simple lampe ou une lave qui bouillonne. La poésie et surtout la parole prophétique font une plus haute estime de ce centre des mondes. « Dieu, dit l'Écriture sainte, *a fait du soleil son*

*tabernacle*, » et l'un de nos philosophes, grand théologien, commence ainsi ce texte prophétique : « Dieu, parmi toutes les choses corporelles, a choisi le soleil comme un royal palais et comme un sanctuaire divin, *afin d'y habiter*, car Dieu habite *surtout* là où il fait éclater sa présence par ses plus grandes merveilles<sup>1</sup>. » Si le soleil est la plus belle des créatures visibles, s'il peut être appelé *demeure de Dieu, palais, sanctuaire, tabernacle de Dieu*, il ne peut être, ce me semble, une simple masse de lave... Qu'on se figure une terre qui porte l'auréole comme on dit que la tête des saints la porte dans le ciel,... une terre toute revêtue de gloire... Que devient la mort dans un pareil monde?... Ce que la science m'enseigne, c'est que si le soleil est une demeure, c'est une demeure qui porte l'auréole, une terre qui vit dans l'intérieur de la lumière, non au dehors; ce que m'enseigne la science, c'est que ce centre relativement immense est un énorme monde mille et mille fois plus grand que toutes les terres; ce que me dit l'Écriture à son tour, c'est que cet astre, père du jour, est le tabernacle de Dieu; ce qu'elle me dit aussi, c'est que la mère du deuxième Adam est appelée dans la sainte Écriture « la femme revêtue du soleil et couronnée d'étoiles, comme le soleil est entouré des planètes voyageuses. De plus, la foi m'enseigne que l'Homme-Dieu, nouvel Adam, père de la création nouvelle, vivant et ressuscitant dans son corps, s'est élevé au ciel. Qu'est-ce que le ciel où il est monté? qu'est-ce que le lieu dont il a dit : « Je vais vous préparer *le lieu*? » Où est-il aujourd'hui, lui, et ces... ressuscités dont les tombeaux s'ouvrirent au moment où il rendit son dernier soupir, et qui montèrent au ciel avec lui?... Ce *lieu*, disent les Pères, c'est le ciel empyrée, le *ciel de feu*... Ils avaient l'idée vraie, mais non le fait astronomique; nous, peut-être, avons-nous le fait... Pourquoi ce tabernacle magnifique, auquel d'ailleurs il ne saurait être lié, n'aurait-il pas aussi, comme tous nos tabernacles, la *présence*

1. Cardinal Bellarmin, *de Ascens.*, grad., 7.

*réelle de l'Homme-Dieu ?... Tabernacle provisoire, il est vrai, puisque un jour « cette source de toute la vie des mondes tarira<sup>1</sup>. »*

Ceux-là seulement qui, marchant sur un terrain suspect et glissant, ont senti leurs bras soutenus tout à coup par un bras plus puissant, comprendront notre jouissance en voyant arriver ici le plus inespéré des secours. Plus que jamais, en comprenant David, nous comprenons les raisons des premières méprises de Dupuis. Non, certes, le Verbe n'était pas le soleil, **MAIS IL Y ÉTAIT**, et nous pouvons chanter avec l'Église : « La majesté de Dieu entra dans le temple par la porte qui regardait l'Orient; et le Christ entra dans le sanctuaire **PAR LE TABERNACLE** qui n'est pas fait de main humaine<sup>2</sup>. »

Qu'on y réfléchisse ! le tabernacle ou rayon solaire *servant* de **VÉHICULE** au Christ qui entre **PAR** la porte de l'Orient !... bien que tous les mondes réunis ne puissent le contenir !... Au reste tous les tabernacles en sont là.

Quant à la lune, nous avons vu tout à l'heure ce qu'elle était sous le paganisme « en foulant le soleil dont elle devient l'épouse, comme Neith, comme Hathor et comme Isis, » se faisant appeler par le Pharaon Thouthmès « mère de Dieu et *dame du ciel* » (Musée britannique); comme Cybèle, assise sur un lion, tout en tenant son enfant sur ses genoux; comme Sémélé, « reine du monde, *au nom de laquelle tremblent les démons*; » comme Proserpine, Astarté, Mylitta, Hécate, dominant aux enfers et régnant sur les mânes, ou frappant de folie les pâles humains; comme Maïa, *vierge-mère* et nourrice, se faisant consacrer tout le mois de *mai* à Rome; comme Cérès, prenant à Athènes le nom de *Mère affligée*, *Αχάια*, aux Indes celui de Dewaki, Amala (littéralement *vierge immaculée*), portant dans ses bras le Dieu *Chrisna*, etc... Comment pourrait-on nier

1. *Connaissance de l'âme*, t. II, p. 359.

2. *Hymne de la fête de la Chandeleur*, et paroles de saint Paul.

tous les rapports calculés de cette déesse-lune, et de toutes ses *maculations* avec cette femme vraiment *immaculée* de l'*Apocalypse*, *revêtue du soleil*, ayant la lune sous ses pieds, et couronnée d'étoiles? Qui ne voit que l'astre qui, dans l'antiquité profane, concentrait en lui toutes les déesses, comme le soleil concentrait tous les dieux, doit remplir dans la théodicée du vieux catholicisme et dans la personne de la Lucine chrétienne, c'est-à-dire de la vraie *reine du monde* et de la vraie *lune de justice*, le même rôle d'emblème, d'attribut, peut-être de tabernacle et d'association que l'astre dont elle reflète la lumière remplit auprès du *soleil de justice*.

Depuis lors, pas un docteur, pas un hymne, pas un fidèle, pas un poète qui ne dise avec l'Église : « La lune est le type de la Vierge ; » ou bien encore avec saint Bernard : « Tu te revêts du soleil, et il te revêt de ses rayons ; » et enfin avec l'Église : « Clarté qui engendres le soleil, et fille du soleil toi-même. *Aurora quæ solem parit, et ipsa solis filia.* »

On le voit, Dupuis n'a pas eu tort de trouver beaucoup de rapports entre la théologie juive et chrétienne et toutes les théologies païennes sur le soleil et sur la lune (I).

I. « THÉOLOGIE CHRÉTIENNE DU SOLEIL. »—Saint Denys, qui a toujours le droit d'être cité le premier, dit que « la bonté est le premier des attributs de Dieu, et que le soleil (*totus splendidus*), appelé par les païens, *le bon*, est l'image expresse de cette bonté. » (*Des Noms divins*, ch. iv, p. 84.)

Il dit encore que « la chaleur est un rayon divin ; » et le cardinal Cusa, regarde Dieu comme « la base de la lumière, *quasi basis lucis.* » (*De Docta ignorantia.*)

Ils sont aussi exacts que saint Paul disant : « Dieu habite une lumière inaccessible. » (*Timoth.*, I. VI.)

Sainte Hildegarde, qui n'a pas moins que saint Denys le droit d'être citée, puisque ses révélations sont acceptées par l'Église comme révélations divines, dit à son tour : « Je fus saisie par une splendeur ineffable, comme on le serait par une main (*velut manus tetigit me*), et j'entendis une voix qui, sor-



tant de cette splendeur, me disait : Voici UN GRAND MYSTÈRE; considère le soleil, la lune et les étoiles; j'ai formé le soleil pour éclairer le jour, la lune et les étoiles pour éclairer la nuit, MAIS LE SOLEIL SIGNIFIE MON FILS. » (*Scripturas*, l. II, v. 5.)

Aussi tous les patriarches et héros bibliques donnés comme prototypes du Christ sont-ils assimilés au soleil : Joseph, Josué, Samson, Jonas, etc. Ainsi, la Synagogue prétend qu'il y avait un soleil gravé sur la tombe de Josué, et la preuve que Rohrbacher se trompe en voyant là un souvenir du soleil arrêté, c'est que, dans le *Livre des Juges*, il est nommé Thamnath-Harès, qui signifie *ressemblant au soleil*.

On ne peut se dissimuler que les Esséniens, de toutes les sectes juives la plus rapprochée du christianisme, adoraient le soleil, auquel ils dérobaient la vue de tous les actes impurs, et sur le nom secret duquel ils gardaient un mystérieux silence.

Le savant catholique allemand Doellinger dit aussi de son côté : « Les Esséniens rendaient un culte au soleil; plus d'une expression biblique appliquée à cet astre et à ses rapports avec Dieu leur aura paru permettre de voir en lui un être divin quoique inférieur, et étant à Jéhovah ce qu'il était à Ormuzd; ils ne s'en concilièrent pas moins les sympathies des vrais croyants par leur admirable constance et leur attachement à la loi dans le temps de l'épreuve. » (*Judaïsme et paganisme*, t. IV, p. 14.)

Damascius nous raconte que Théosèbe, pythagoricien comme eux, parvint un jour à exorciser une jeune fille en montrant au diable les rayons du soleil et en prononçant en même temps le nom du Dieu des Hébreux. (Damascius, *Vita Isidori*.)

« Nous sommes loin, dit le Dr Sepp, de rejeter cette allégorie du soleil et des planètes, nous l'acceptons au contraire de grand cœur. La nature renferme incontestablement une sorte de philosophie... Il était écrit dans les astres du firmament que le Messie paraîtrait dans l'année lunaire du monde 4320, dans cette année mémorable où le chœur entier des planètes fêtait son jubilé. C'est en vertu de cette providence de la nature que la naissance du Rédempteur fut annoncée par une étoile, qui conduisit à son berceau les sages de l'Orient.

« Il en est ainsi dans tout notre système solaire jusques dans ses plus petits détails. Le monde extérieur tout entier n'est qu'un reflet du monde intérieur et spirituel. C'est ainsi que... le soleil qui éclaire ce monde est le symbole naturel du Rédempteur qui l'a sauvé, et que les souffrances et les combats de celui-ci sont reflétés en celui-là, comme dans une image qui se renouvelle chaque année sous nos yeux.

« Nos fêtes ecclésiastiques sont à la fois les fêtes de la nature, et c'est pour cela qu'elles sont en même temps des fêtes du ciel, parce que l'ordre naturel et l'ordre spirituel sont dans un rapport continuuel... » (*Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, Introduction.)

« Dupuis, dit un savant catholique, a prétendu que les religions sont purement physiques, qu'elles ont toutes pour objet l'adoration du soleil matériel,

et que, par conséquent, le christianisme n'est en réalité *que* l'adoration du soleil... Dans tout ce raisonnement on ne trouve qu'une idée vraie, l'existence des rapports qui unissent le christianisme aux religions; Dupuis s'appuie uniquement sur les ressemblances symboliques; mais, pour mieux se faire valoir, il a grand soin de ne pas dire que ce *sont les pères qui les ont trouvées*. Il feint de les avoir imaginées et en fait un usage tel, qu'il en conclut l'anéantissement de l'histoire elle-même en enseignant que Jésus-Christ n'a jamais existé.

« Ainsi, on trouve dans les œuvres de Durand et de Cornelius à Lapide, qui s'appuient sur saint Augustin, bien antérieurement à Dupuis, les rapports de Jésus-Christ avec le cycle solaire. » (Le Blanc, *des Religions*, t. II, p. 280.)

Rien n'est plus vrai; on sait qu'un des aperçus qui ont fait le plus d'honneur à ce qu'on appelait la sagacité de Dupuis était la coïncidence de ces paroles de saint Jean-Baptiste : « il faut que je diminue et qu'il croisse, » avec la succession des deux solstices. Or, voici ce que saint Augustin en disait : « Cette naissance de Jean avait été fixée providentiellement en juin, de manière à s'accorder avec la fête des Tabernacles, fondée chez les Hébreux en souvenir de la délivrance du désert, et de manière que Jean, ayant été conçu dans l'équinoxe d'automne et étant né sous le solstice d'été, après lequel les jours décroissent, il annonçât par cette décroissance le solstice d'hiver, pendant lequel le Sauveur devait naître et après lequel les jours augmentent jusqu'à son ascension victorieuse. » (*Traité* XIV, sur saint Jean.)

« Mes frères, dit à son tour saint Jean Chrysostome, je ne sais si avant l'avènement de Jésus-Christ quelqu'un a osé comprendre le *mystère des solstices* et des équinoxes en les appliquant à la conception et à la nativité de Notre-Seigneur et de saint Jean-Baptiste... car ce ne sont pas seulement Moïse et les prophètes qui ont annoncé la venue et la passion de Jésus-Christ, mais les époques elles-mêmes de sa conception, et celles de saint Jean-Baptiste. » (Sermon sur saint Luc, *de Nativitate*.)

« Ce n'est pas sans raison, disait saint Grégoire de Nysse (Homélie sur la nature), qu'en ce jour où la nuit diminuée semble vaincue par la lumière qui s'accroît, celui qui est la vie divine de l'humanité prend naissance, et commence à resplendir au monde. » Saint Augustin dit de son côté : « L'éternel créateur ayant résolu de naître dans le temps, il convenait que le jour de sa naissance fût en rapport avec la création temporelle, ... et de même que Jean (qui représentait la Synagogue et le mosaïsme) est venu dans ce monde dans le temps où les jours à leur plus haut point vont commencer à diminuer, le Christ est né, au contraire, dans le moment où ils commencent à croître. » (*Serm.* 194.)

Tout Dupuis est ici, et l'inexplicable silence de celui-ci prouve une fois de plus que l'ignorance n'était pas du côté de ceux qu'il accusait si violemment.

A ceux qui s'étonneraient de tant de concessions, et surtout de leur mise en lumière, il devrait suffire de répondre : En niant tous les rapprochements aperçus par Dupuis entre le cours du soleil et le Verbe, vous niez injustement et inutilement l'évidence elle-même, et quand ce ne serait pas un

crime, ce serait encore de toutes les fautes la plus grande. En lui accordant au contraire ses prémisses, vous devenez d'autant plus fort pour lui dénier ses conclusions. Il faut d'abord lui prouver l'absurdité de la négation d'un fait historique mille et mille fois plus démontré que son système, ensuite le coup mortel que ces mêmes conclusions portent à son propre système d'un *symbolisme* exclusif, puisque le mot *symbole* a toujours et partout signifié « réunion de deux vérités en une seule, *συνεολή*. »

Dupuis n'en a vu qu'une et, faute de pouvoir concilier la vérité historique avec son allégorie naturelle, il s'est décidé pour le parti le plus ridiculement fou, il a immolé sans pitié l'histoire la plus irrécusable à la métaphysique la plus abstraite.

### § III

#### ZODIAQUE.

Son antiquité. — Son caractère révélé. — Signification de quelques signes principaux.

##### 1. — Antiquité et révélation du zodiaque.

On ne s'est même pas contenté de refuser à Dupuis l'antiquité des *représentations zodiacales*, on lui a contesté l'existence d'un zodiaque solaire chez tous les peuples orientaux, antérieurement au zodiaque des Grecs; nous pensons qu'on ne s'avisera plus aujourd'hui de recourir à une stratégie pareille.

Car ce n'est rien de retrouver quelques-uns de nos signes zodiacaux dans Orphée et dans Homère, c'est-à-dire huit cents ans environ avant notre ère, puisque, mille ans auparavant, pour le moins, Job parle de la création des *pléiades*, d'*Orion* et du *scorpion* des *mazzaroths*, autrement dit du zodiaque<sup>1</sup>.

1. La critique moderne, qui ne peut jamais s'arrêter dans ses razzias, ne s'est pas contentée de rejeter l'existence d'Orphée, elle en a fait autant de celle de ses deux grands collègues, Homère et Hésiode; selon elle, ce serait Aristobule le Juif qui aurait forgé dans un intérêt judaïque, et pour en po-

Le savant Bailly, calculant l'époque à laquelle les constellations devaient manifester l'influence atmosphérique qui leur est attribuée dans l'écrivain sacré par l'expression de *douceur* ou température élevée (à propos de *kimah-pléiades*), et par celle de *pluies tristes* (à propos de *kemil-scorpion*), Bailly, disons-nous, se voyait obligé de remonter à trois mille et même à trois mille sept cents ans avant notre ère. Devant l'éternelle conformité de ces divisions du zodiaque et de ces noms de planètes, appliqués dans le même ordre, *toujours* et *partout*, et devant l'impossibilité d'attribuer cette conformité « au hasard, qui, dit-il, ne produit jamais de pareilles ressemblances <sup>1</sup>, » il se voyait obligé d'admettre l'existence d'un peuple primitif et antédiluvien, et de proclamer Thaut, Seth, Fohi, autrement dit nos patriarches<sup>2</sup>, « comme les premiers instituteurs de la science. »

Cette hypothèse d'un peuple primitif et perdu s'est *perdue* elle-même par l'antiquité fabuleuse que Bailly lui donnait; mais, renfermée dans de sages et justes limites, c'est encore

pulariser les doctrines, tous ces poèmes auxquels il aurait joint ceux de Linus. On nous permettra de ne pas défendre la vie d'Hésiode et d'Homère. Quant à celle d'Orphée, un peu plus suspecte, nous en convenons, nous trouverions de très-fortes raisons pour y croire dans quelques peintures des catacombes, et particulièrement dans celles de Saint-Calixte, qui nous le montraient sous les mêmes traits, et entouré des mêmes prodiges que l'on voit sur les pierres et les médailles. Ce personnage était dans les premiers siècles l'objet d'un grand respect pour les premiers chrétiens et pour les Pères eux-mêmes. On voyait, dans quelques-unes des poésies qui lui étaient attribuées, comme une reproduction quasi chrétienne de ces antiques traditions que les Sibylles, et après elles Virgile, reproduisaient sans peut-être y croire. Toujours est-il que si les Pères n'avaient pas cru à l'existence réelle de ce chancre divin, pour lequel ils professaient une sorte de culte, on n'aurait pas vu des hommes comme saint Justin et saint Clément d'Alexandrie soutenir qu'il avait puisé ces belles idées dans les livres de Moïse que le hasard lui avait fait rencontrer en Égypte. (*Ad Græcos*, Cohort. 47.) Saint Clément n'aurait pas dit encore « qu'Orphée fils d'Éagre, après avoir chanté les mystères des Orgyres et la théologie des idoles, avait formulé plus tard des chants sacrés, et prescrit à son fils Musée le mépris des premiers païens. » (*Hortat. ad gentes.*)

1. *Astronomie antique*, ch. ix, v. 9, et ch. xxxviii.

2. Id., *ibid.*, p. 63, 73, 74.

une de ces vérités auxquelles il ne sera bientôt plus permis de se soustraire par le silence ou le dédain.

Le livre des *Rois*, dans la Bible, met l'adoration des douze signes sur la même ligne que celle du soleil et de la lune<sup>1</sup>.

Newton en faisait remonter l'invention à l'expédition des Argonautes.

Dulaure, qui ne regarde pas aux années, la fixait à six mille cinq cents ans avant notre ère.

Enfin le chevalier de Paravey, l'un des hommes qui ont étudié cette question aux sources les plus variées et les plus curieuses, le chevalier de Paravey, dont les travaux, dédaignés aujourd'hui, ne l'avaient pas été des Delambre et des Cuvier, fixe la naissance antédiluvienne du zodiaque à *l'origine des choses*, et sa renaissance postdiluvienne aux premiers jours de la Chaldée et de la Babylonie.

Nous allons revenir sur quelques particularités qu'il signale.

C'était, en effet, une croyance reçue dans tout l'Orient, que la doctrine des sabéens et des mages, à laquelle le zodiaque se rattache évidemment, remontait aux premiers patriarches.

« Ou nous nous abusons beaucoup, dit Creuzer, ou il ne sera pas très-difficile de démontrer que la plupart des théogonies et leur intime connexion avec le calendrier religieux *supposent*, sinon le zodiaque tel que nous le connaissons, du moins quelque chose de très-analogue, et qu'il *préexistait*, en quelque sorte, au sein de toutes les mythologies, sous des formes diverses, lorsqu'un concours *singulier* de circonstances vint le coordonner dans cet ensemble astronomique plus complet et plus déterminé que nous possédons<sup>2</sup>. Nous examinerons cette question à l'appendice Q (fin de ce chapitre).

Mais quelle pouvait être la raison de cette *préexistence* zodiacale au sein de toutes les mythologies? Comment avait-il pu se rencontrer un inventeur (homme ou peuple, n'importe)

1. *Rois*, IV, ch. xxiii, v. 5.

2. Creuzer, liv. III, p. 930.

assez, inepte pour diviser le ciel astronomique en images bizarres qui n'ont aucune espèce de rapport avec la configuration linéaire de ces astres, et néanmoins assez habile pour imposer à toutes les nations et à tous les siècles cette création puérile et fantastique de son propre esprit.

C'était, il est vrai, une tradition constante et générale que celle de la *révélation* positive de ces signes, et nous remercions le savant Malcolm de nous en montrer un écho dans *le Dabistan* (l'un des livres de la Perse) lorsque, après avoir fait remonter cette invention aux beaux jours de l'âge d'or de l'Iran, il ajoute que « les génies des planètes sont représentés avec les mêmes figures *sous lesquelles ILS S'ÉTAIENT MONTRÉS à plusieurs saints prophètes* et avaient ainsi donné lieu à tous les rites <sup>1</sup>. »

Ceci s'accorde parfaitement avec ce que Xénophon, qui n'était pas un esprit faible, nous raconte de Cyrus, peu rêveur de sa nature, et qui, dit-il, remerciait, au moment de sa mort, les dieux et les héros de l'avoir *tant de fois* instruit par eux-mêmes de tous les *signes* du ciel, ἐν οὐράνιοις σημείοις <sup>2</sup>.

Les annales religieuses de tous les peuples expriment la même reconnaissance pour des révélations analogues, et quant aux Juifs, comment auraient-ils douté du prophétisme de ces signes, lorsqu'ils retrouvaient ces mêmes signes sans pouvoir s'y tromper, non-seulement dans leurs prophètes, dans Ézéchiel surtout, si souvent rappelé par saint Jean, mais dans tous leurs anciens kabbalistes, ou lorsqu'ils les voyaient sculptés ou représentés dans le *saint des saints*, sur leur arche d'alliance, dans les ailes des chérubs et dans les pierres précieuses de l'*ummim* ?

Il devenait impossible d'attribuer à un inventeur humain des signes auxquels se rattachaient tant de merveilles thauma-

<sup>1</sup>. *History of Perse*, ch. vii.

<sup>2</sup>. *Cyropédie*.

turgiques et prophétiques. Le surnaturel des unes garantissait le surnaturel des autres.

Il est impossible encore de ne pas reconnaître les douze signes dans ces onze étoiles du songe de Joseph qui se prosternent devant une douzième qui est la sienne.

Mais c'est surtout dans leur analogie avec les douze fils de Jacob, et dans les prophétiques épithètes que ce patriarche leur donne sur son lit de mort, qu'il nous paraît impossible, quoi qu'on en ait dit, de méconnaître la relation de ces épithètes avec les noms modernes de ces douze signes.

Non pas que la correspondance soit exacte ; elle ne saurait l'être, puisque nous convenons des modifications apportées par la succession des siècles et l'altération des dogmes à quelques parties du zodiaque ; en pareille matière, il ne peut jamais être question que des sujets très-primitifs et des caractères principaux : et comment ne pas demeurer frappé d'étonnement devant un rapprochement comme celui qui va suivre ?

D'une part, voici dans le songe de Joseph onze étoiles (l'absence de la douzième indiquant la défection de Juda) qui s'inclinent devant le patriarche et représentent évidemment d'abord ses frères, puis les douze apôtres s'inclinant devant le Messie.

D'autre part, voici, disions-nous, le patriarche Jacob, qui, sur son lit de mort et dans la prophétie la plus solennelle qui fut jamais, annonce les destins d'Israël, et, fixant *le jour* de la venue du Messie, l'entoure aussi de ses douze fils, qui représentent, par conséquent, les douze étoiles de Joseph, les douze disciples de Jésus, et, par conséquent aussi, les douze signes du zodiaque dont les douze tribus d'Israël, chose étonnante, vont désormais porter les noms et les emblèmes sur chacun de leurs drapeaux, et désigner ce que désignaient les pierres de l'*ummim* et les ailes des chérubs !

Ainsi, comment ne pas reconnaître l'*homme* ou le *Verseau* de la sphère dans Ruben, qui, dans la prophétie de Jacob, « se précipite comme de l'eau ; » les *Gémeaux* dans « l'association

fraternelle de Siméon et de Lévi; » le *Lion* dans « Juda, qui se repose comme le lion; » les *Poissons* dans « Zabulon, qui habitera les mers et les rivières; » le *Taureau* dans « Issacar, qui se tient dans ses étables; » le *Scorpion* chez « Dan, qui sera comme le serpent, *mordens*; » le *Capricorne* dans « Nephtali le Cerf; » le *Cancer* dans « Benjamin, qui change du soir au matin; » les *Balances* dans « Aser le boulanger; » le *Sagittaire* dans « Joseph, dont l'arc est resté dans sa force; » la *Vierge* dans Dina, fille unique de Jacob, etc.? »

Nous savons tout ce qu'il pourrait y avoir d'arbitraire dans des interprétations aussi faciles, si elles n'étaient pas *commandées*, pour ainsi dire, par la division subséquente des douze tribus d'Israël, dont les drapeaux étaient ornés de ces figures. Comment ne pas retrouver dans ce testament prophétique la continuation du seul et même système cosmologique que nous venons de voir figurer partout dans la structure et dans tous les détails du temple? Pourquoi ces douze signes, spécialement indiqués par saint Clément comme étant les douze signes du zodiaque, pourquoi ces douze pierres du pectoral l'indiquant à leur tour, seraient-ils seuls compris, puisqu'on nous avertit que tous ces symboles sont les mêmes et conduisent tous au SOLEIL de justice? Pour peu que l'on ait appris à connaître l'esprit typologique de la Bible et la persistance de ses assimilations cosmothéologiques, on comprend tout ce qu'il y aurait d'anormal dans l'exception qui refuserait de les reconnaître ici.

Qu'on n'aille pas en conclure cependant que nous voyons en tout cela *l'origine certaine* des signes du zodiaque. Pour nous, elle est seulement probable, et comme nulle prophétie ne fut jamais plus solennelle que celle-ci, la tradition générale qui en faisait découler cette origine ne saurait être rejetée avec mépris. Dans tous les cas, nous pouvons induire de ces rapprochements, vraiment très-remarquables, que le prophète faisait allusion à ces signes du zodiaque, et que, s'il ne les créait pas lui-même, il les appliquait aux destinées mystiques d'Israël.



Écoutons l'auteur du plus magnifique ouvrage qui ait jamais été publié sur le temple de Jérusalem :

« Dans la disposition des camps d'Israël, dit cet auteur, rien n'avait été conçu légèrement et sans un grand dessein. Tout, comme dans le temple, y représentait l'infinie sagesse de Dieu dans la construction de l'univers. Nous voyons en effet dans ce temple ce monde *sublunaire*<sup>1</sup> séparé d'abord en quatre parties, puis entouré par les *douze signes du zodiaque*, comme dans les camps d'Israël la tribu sacerdotale séparée en quatre phalanges marchait toujours entourée par les douze autres; les quatre premiers chefs portaient sur leurs étendards sacrés, Juda un lion, Ruben un homme ou verseau, Éphraïm un bœuf, Dan un scorpion, car chacun des signes se trouvait appliqué à chacune des tribus... Qui ne voit ensuite que les sept autres demeures disséminées entre les douze camps qui se rapportent aux douze signes et aux quatre points cardinaux élémentaires peuvent se rapporter à leur tour aux étoiles errantes que les astronomes appellent *planètes* ? Mais comme en même temps il s'agit ici du gouvernement supercéleste de l'Église, il ne faut plus chercher seulement au milieu de ces planètes le soleil matériel qui se lève, se couche et retourne à son lieu, mais bien ce vrai père de toutes les lumières, le soleil de justice, le vrai Soleil-Christ, resplendissant des sept lumières de la grâce qu'il répand sur nous avec abondance, marchant alors au milieu des douze tribus d'Israël, comme depuis au milieu des douze apôtres, et appuyé sur les quatre évangélistes des quatre parties du monde, comme autrefois sur les chérubs<sup>2</sup>. »

Philon le Juif avait donc bien raison de remarquer à son tour que « ce nombre duodénaire est parfait. C'est celui, dit-il, des signes du zodiaque, que le soleil parcourt en douze mois, et c'est encore ce nombre que Moïse honora en divisant sa

1. On voit bien qu'il ne s'agit ici que de notre système solaire particulier.

2. Villalpandus, *Temple de Jérusalem*, t. II, 2<sup>e</sup> partie, ch. xxx.

nation en douze tribus, en instituant les douze pains de proposition et en plaçant les douze pierres précieuses autour du rational des pontifes<sup>1</sup>. »

Et comme il ne s'agit, au XIX<sup>e</sup> siècle comme dans tous les autres, que de chercher, sans préjugés et avec bonne foi, la vérité, voici qu'un jeune savant anglais, sir Arthur Lumley Davids, vient d'imprimer récemment que « le songe de Joseph et les bénédictions de Jacob ne peuvent laisser aucun doute *raisonnable* sur la connaissance du zodiaque par les anciens Hébreux, ces appellations réunies ne pouvant, dit-il, signifier que les signes de ce zodiaque<sup>2</sup>. »

Ainsi, que le zodiaque soit d'une extrême antiquité et qu'il se perde dans la nuit des premiers âges, tous ceux qui ne s'aveuglent pas, au point de n'y voir qu'une « invention des Grecs, » nous l'accordent assez généralement; qu'il porte en lui-même un cachet de prophétisme et de révélation, c'est ce que nous accorderont peut-être encore les quelques lecteurs que nous aurons pu convaincre de ses rapports avec les signes et les animaux mentionnés par les prophètes et dans tout le cours des Écritures; mais combien nous restera-t-il de partisans lorsque nous essayerons de pénétrer un instant dans la signification mystique de ces mêmes signes?

## 2. — *Mystique du zodiaque.*

Le marquis de Laplace se disait « frappé d'étonnement » lorsqu'il voyait, soit le jour de Jupiter (ou le jeudi), soit le jour de Vénus (ou le vendredi), observés aux Indes comme au nord de l'Europe. Une conformité si parfaite lui paraissait d'une explication impossible; mais celle de la conformité des zodiaques l'était bien davantage encore. Allez donc, avec le système des civilisations autochthones<sup>3</sup>, si en vogue aujour-

1. *De Profugis.*

2. Voir *Annales de philosophie chrétienne*, 1858.

3. Nées sur place.

d'hui, essayer d'expliquer comment des peuples sans parenté, sans traditions communes, sans berceau commun, s'y seraient pris pour inventer une sorte de fantasmagorie céleste, un véritable *imbroglio* de dénominations sidérales, sans suite et sans dessein, n'ayant aucun rapport figuratif avec les constellations qu'ils désignent, et moins encore, quoi qu'on en ait dit, avec les phases de la vie terrestre qu'on veut leur faire signifier !

Et pour ne citer qu'un seul de ces systèmes *naturels*, celui de l'abbé Pluche, dans son *Histoire du ciel*, a toujours paru le plus ingénieux et le plus probant. Quoi de plus plausible en effet, que de relier au printemps le signe du *Bélier*, qui semble annoncer l'arrivée des troupeaux dans les champs; le signe du *Taureau*, à la saison des travaux agricoles; celui de la *Vierge aux épis*, à celle des moissons; celui du *Verseau*, à celle des pluies; celui de la *Balance*, à l'égalité des jours et des nuits? Macrobe n'avait pas plus attendu l'abbé Pluche que Dupuis, pour trouver que l'*Écrevisse* se rapportait à la rétrogradation du soleil... Tout cela va tout seul pour le commun des savants, mais, lorsqu'on y regarde de plus près, on ne tarde pas à reconnaître le défaut de la cuirasse; et ce défaut le voici : c'est que malgré l'application par l'abbé Pluche de son système à l'Égypte, rien de tout cela ne s'y était jamais trouvé réuni, attendu que dans ce pays il n'y a jamais de pluie en automne et de récolte en août. L'auteur l'a si bien senti, qu'il a fini par changer le berceau de son zodiaque, et par le transporter en Chaldée. Mais Bailly (*Astronomie ancienne*, t. I, p. 449), le poursuivant sur ce nouveau terrain, et s'appuyant sur le signe du *Bélier*, ne tarde pas à démontrer que « le seul mouvement des étoiles en longitude détruit absolument tout ce beau système, car, dit-il, les étoiles du *Bélier* se trouvaient en plein hiver à l'époque dont M. Pluche tient à faire le printemps, et quant à la *Balance*, elle précédait peut-être l'équinoxe de deux signes entiers... » Il faut donc s'en tenir aux raisons de MM. Freret et Kircher. Nous n'ignorons pas

que le zodiaque de celui-ci est fort suspect aux savants, mais nous trouvons que les objections faites à ce *père* ne sont pas suffisamment fondées. D'ailleurs, pourquoi le zodiaque de ce père offrirait-il certaines ressemblances avec le zodiaque indien, qu'il n'a certainement pu connaître?

Il y avait donc nécessairement une cause universelle et une *intention* générale planant au dessus de toutes ces premières *minutes* zodiacales, altérées et modifiées depuis, mais jamais de manière à ne pas laisser reconnaître les traits principaux, qui, seuls, méritent d'être étudiés.

Cherchons donc de notre mieux la signification réelle de tous ces hiéroglyphes sidéraux.

Remercions encore Dupuis de nous avoir répété sur tous les tons : « Il est *impossible* de découvrir le moindre trait de ressemblance entre les parties du ciel et les figures que les astronomes y ont *arbitrairement* tracées, et de l'autre côté le HASARD EST IMPOSSIBLE <sup>1</sup>. »

Oui, le hasard est impossible, car ce n'est pas lui qui trois ou quatre mille ans avant l'incarnation du Verbe qui s'appelait lui-même l'*alpha* ou le premier, aura marqué de l'astérisque *a* cette figure de taureau, dont le nom *aleph* signifie aussi le *premier*. Ce n'est pas lui qui dans certaines sphères aura placé sur un trône la tête de ce taureau essayant de faire reculer un dragon en lui présentant une *croix* ansée; il faut savoir que cette constellation du *Taureau* était appelée « la *grande cité de Dieu* et la *mère des révélations*, ou bien encore l'*Interprète de la voix de Dieu*, l'*Apis pacis* de Hermontis, en Égypte, lequel proférait, dit-on, des oracles qui se rapportaient à la naissance du Sauveur. Lorsque le père Gratry se demande « où donc notre système solaire qui gravite, comme on le sait, vers la constellation du *Taureau*, finira-t-il par aborder? » on pourrait lui répondre : « à la cité de Dieu. »

Ce n'est pas le hasard qui dans le zodiaque indien, bien

1. *Origine des cultes*, ch. ZODIAQUE.

antérieur à celui des Grecs, aura placé ce *dragon* sur un *arbre*, et, au-dessous, la vierge Kanya Dourga, la plus ancienne divinité de l'Olympe indien, sur un *lion*, qui traîne à son tour le char du *soleil*. Pourquoi d'ailleurs Daswina, qui répondait anciennement au signe de la *Vierge*, et qui, au Bengale, y correspond encore, y est-elle adorée sous le nom de la *Vierge décorée du croissant*, ni plus ni moins, pouvons-nous ajouter nous-mêmes, que la *Vierge de Murillo*?

Toute la controverse de M. Letronne avec Dupuis s'écroule, au profit de ce dernier, devant les nouvelles investigations sur l'âge et la composition de ces zodiaques indiens. Si M. Letronne pouvait soutenir en 1825 avec tant de succès que c'étaient les Grecs qui avaient fait passer leur zodiaque dans les Indes, il paraît que la chose était devenue plus difficile vingt-huit ans plus tard, car en 1853 M. Érard-Mollien lisait à l'Institut<sup>1</sup>, et toujours avec un grand succès, un article ayant pour but de prouver l'accord du zodiaque indien avec la plus ancienne théologie de ce pays et avec tout cet ensemble de fêtes qui remonte au moins à trois mille ans. « C'est pourquoi, disait-il en finissant, cette vierge *Dourga* n'est pas le simple *memento* d'un fait astronomique, mais bien la plus ancienne divinité de l'Olympe indien; elle est bien positivement celle dont tous les livres sibyllins, d'après lesquels parlait Virgile, annonçaient le retour comme une époque de rénovation universelle. Pourquoi donc, ajoutait-il encore, lorsque au Maleyalam les mois portent encore les noms de ce zodiaque solaire les Indiens auraient-ils été l'abandonner pour prendre celui des Grecs? Tout prouve, au contraire, que ces figures zodiacales avaient été transmises aux Grecs par les Chaldéens, qui les tenaient à leur tour des Brachmanes. »

Mais les Brachmanes à leur tour disaient les tenir des anciens prophètes (contemporains de nos patriarches et élevés à la même école). On voit qu'il devient assez difficile de

1. Voir le *Recueil de l'Académie des inscriptions*, 1853.

transformer en simple *moissonneuse* un signe qui ne tombait presque chez aucun peuple au moment de la moisson, et qui cadrait si bien, au contraire, avec les plus anciennes traditions sur la *Vierge* qui devait enfanter un Sauveur.

Dans cette supposition, on le voit, ce ne serait plus la théologie qui se serait calquée, comme le prétendait Dupuis, sur l'astronomie; ce serait la sphère qui aurait emprunté ses figures à la théologie.

Dupuis a bien raison de concentrer tout son système sur cette *Vierge*, qui est bien pour lui tout à la fois et la Vierge de l'*Apocalypse* et la Vierge de cette grande histoire qu'il appelle la *légende* (voir p. 321). Faisons donc comme lui et arrêtons-nous de préférence à ce signe.

Pour avoir une idée juste de la *Vierge* du zodiaque indien, il suffit de jeter un regard sur la gravure de celle qui se voit encore aujourd'hui sur les murs du temple de Bélus, puisque c'était la même. On croit voir une madone dans celle que reproduit le savant Martinelli <sup>1</sup>. Il est assez difficile, en effet, d'allier cet enfant qu'elle porte dans ses bras, cette robe à queue, ce long voile, cette couronne, cette plante qui ressemble plus au lis de Jessé qu'aux prétendus épis, il est difficile, disons-nous, de transformer tout ce *patet dea* en emblème de simple glaneuse.

Si le dragon qu'elle foule sous les pieds est uniquement une constellation hivernale, pourquoi aurait-on placé ce dragon sur un arbre? et pour changer de terrain (*sans en sortir*, puisque nous convenons de la solidarité de tous ces zodiacques), pourquoi le dragon-serpent que l'on plaçait sous le trépied de la Sibylle de Delphes « *proclame-t-il*, au dire de Lucien, qu'il est l'image de celui qui *brille* parmi les étoiles<sup>2</sup>? » Ainsi, c'était bien par le serpent divinateur et ma-

1. T. II, p. 154.

2. Lucien, t. IV, p. 70, édit. en 6 vol. Cette expression *proclame*, φθέγγεται, a terriblement embarrassé tous les traducteurs, nous l'avons déjà constaté. Personne n'avait jamais dit jusque-là que ce serpent *parlait* comme celui

gique que l'on interprétait à Delphes le prétendu serpent hivernal de la constellation.

Ce rapprochement, que nous n'avons rencontré nulle part, nous paraît très-remarquable.

Celle qui foule aux pieds ce dragon est donc bien véritablement cette vierge, *δίκη*, qu'Hésiode nous dit être la fille de Jupiter, et cette Isis, reine du ciel et mère de Dieu, que les Égyptiens nous montraient étouffant un serpent. Ce n'est donc pas sans raison que l'astronome athée Lalande s'est vu forcé de dire : « La constellation de la *Vierge* est celle qui fournit le plus d'emblèmes, le plus d'allégories. On représenta l'image du Dieu du jour, nouveau-né, entre les bras de la constellation sous laquelle il naissait; et toutes les images de la *Vierge* céleste proposées à la vénération des peuples la représentèrent allaitant l'enfant mystique, qui devait détruire le mal, confondre le prince des ténèbres, régénérer la nature et régner sur l'univers. »

D'ailleurs, pourquoi sur la sphère grecque cette Vierge mère avait-elle auprès d'elle un homme âgé qu'on appelait *Brountès* ou nourricier?

Est-ce encore le hasard, ou l'allusion aux saisons pluvieuses (variables partout), qui aura donné lieu à la constellation générale du *Verseau*? Ce *Verseau* est dans le zodiaque un enseignement historique du passé, comme la *Vierge* et les *Poissons* y représentent les espérances de l'avenir. Ce *Verseau* est le signe du déluge. Que ceux qui en doutent veuillent bien nous dire pourquoi dans la sphère chinoise du père Gaubil (savant missionnaire, dont les rapports, oubliés aujourd'hui

de la *Genèse*, et cependant Lucien, tout philosophe sceptique qu'il fût, affirme la chose (*de visu et auditu*), car le mot qu'il emploie ne signifie que parler, proférer, crier, et ne paraît pas susceptible de la moindre figure; aussi les traductions latines de Gesner et du baron de Spanheim ont-elles été obligées de rendre ainsi la phrase grecque : « Le dragon du trépied annonce *vocalement*, *vocem emittit*, qu'il est bien le serpent qui brille entre les astres. »

au cabinet des manuscrits, faisaient l'admiration des Laplace, des Delambre et des Cuvier), on voit à la place du *Verseau* grec des astérismes qui se traduisent par *foudres*, *cataractes*, *gémissements*, et au-dessus le roi Ty, déifié, qui *domine sur ces eaux*; pourquoi encore, sous les eaux de ce *Verseau*, neuf étoiles \*\*\*  
\*\*\*  
noires et funestes représentent-elles des *Kouey*, dénomination qu'on applique aux *dives* et aux *démons*, aussi bien qu'aux nègres, c'est-à-dire aux hommes typhoniens et coupables. Les sphères mongoles et japonaises à leur tour nous montrent ces *Pakouey* placés dans un camp, entourés de *haches*, de *coutelas* et des *gardes* qui les ont immolés; mais l'étonnement redouble et le hasard devient plus impossible encore, lorsqu'on retrouve dans le petit zodiaque d'Ésné, et dans le planisphère de Denderah, cette même constellation des *neuf hommes immolés*, placée dans le sud du ciel, sous le *Verseau* et sous l'eau qu'il répand, tandis que dans les sphères persique et indienne de Scaliger, sous l'astérisme d'*Aquarius* (ou de l'homme versant de l'eau), on trouve des nègres et des Éthiopiens. Quand M. de Paravey développait tous ces rapprochements si curieux<sup>1</sup>, il ne pouvait pas se douter que cette année même nous pourrions en faire un autre bien plus curieux encore entre cette race antédiluvienne d'hommes immolés et entourés de *haches*, et cette autre race antédiluvienne et de type nègre, que nous venons de voir sortir des entrailles de la terre, tout armés, pour ainsi dire, de ces mêmes *haches* que nous voyons sur les sphères<sup>2</sup>.

Ainsi, voilà toute une constellation (celle des sacrifices) qui sur la sphère des décans égyptiens, et sur celle des Chinois, signifie *haches* et *submersion*. Notons enfin qu'en regard de cette constellation *Pakouey* se trouve celle qu'on appelle *Kouey*, mot traduit par *lémures*, *fantômes*, *mânes*. Or, rappe-

1. De la sphère et des constellations de l'antique astronomie hiéroglyphique.

2. Voir, t. II de ce Mémoire, ch. VII, 2<sup>e</sup> partie.



lons-nous ce que nous avons dit (même chapitre) du règne des *mânes*, succédant à celui des *géants*. Relisons la note de M. Chabas sur les *Kous* ou âmes des morts, et nous aurons dans les sphères la quasi-démonstration de ce qu'on aura sans doute appelé nos paradoxes.

Les *Pakouey* se rapportent évidemment aux géants vivants (*gibborim*), comme les *Kouey* se rapportent aux *rephaïm* ou géants morts.

Après le signe du déluge submergeant une humanité dont l'homicide, l'inceste et la magie étaient devenus la seconde nature, il serait plus difficile de refuser au zodiaque ne fût-ce qu'une intention historique, lorsqu'il nous montre le navire *Argo*, nouvelle arche de salut, marchant à la conquête de la toison de l'*Agneau* ou du *Bélier*, dont nous avons vu que le signe ne pouvait pas ne pas se rapporter aux fêtes de l'Agneau pascal israélite et égyptien, précurseurs à leur tour du véritable Agneau divin. Nous reprendrons ailleurs cette grande épopée des Argonautes.

Quant à l'*Hercule* solaire, ou le lion à la triple nature, marchant sur l'hydre de Lerne et l'écrasant, ne mérite-t-il donc aucune attention? Et le serpent dans un arbre, qu'en ferons-nous?

Mais le signe du zodiaque le plus significatif et le plus riche en surintelligence était certainement celui des *Poissons*. On se rappellera peut-être que dans notre curieux testament de Jacob, ce signe est celui d'Éphraïm ou l'*élu*. Eh bien! c'est encore au moment de l'entrée du soleil dans le signe des *Poissons*, que l'*élu* Messie, l'ἰχθῦς des premiers chrétiens, fera son entrée dans le monde! On sait que chez les Brahmes Vichnou, leur Messie incarné, est aussi poisson, et que l'eau n'est un élément sacré que parce que le poisson-messie y vit. Chez les rabbins *Dag* signifie également poisson et messie, et l'on sait que l'idole de *Dagon* était moitié homme et moitié poisson; aussi le dauphin est-il appelé poisson-prophète.

« C'est un fait affirmé (par Keppler), dit le docteur Sepp<sup>1</sup>, que toutes les planètes, au moment de l'incarnation, étaient en conjonction dans le signe des *Poissons* que les Juifs appelaient depuis l'origine des choses la *constellation du Messie*. C'est dans cette constellation, ajoute-t-il, que se trouvait l'étoile des mages... » Toutes les traditions juives, en annonçant cette étoile que beaucoup de peuples ont vue, ajoutaient encore « qu'elle absorberait les soixante-dix planètes qui président aux diverses nations de l'univers. En vertu de ces prophéties naturelles, dit le docteur Sepp, il était écrit dans les astres du firmament que le Messie paraîtrait dans l'année lunaire du monde 4320, dans cette année mémorable où le chœur entier des planètes fêtait son jubilé. » Et qu'on ne l'oublie pas, le docteur Sepp ne fait ici que répéter Keppler.

Il est vrai que nous ne faisons pas, comme le docteur Sepp, honneur de toutes ces prophéties « à la philosophie prophétique et à la *faculté divinatoire* de la nature ; » ceci est un peu trop allemand et nous ramènerait à la *magie naturelle* de Görres, que nous avons déjà combattue de toutes nos forces ; mais nous croyons comme lui aux influences spirituelles qui dirigent et manient cette nature dans le sens prophétique et théologique, en dehors duquel elle n'aurait plus aucune signification, aucune raison d'être.

Aussi, sans affirmer autant que lui, sommes-nous fort tenté de croire aux cycles ou périodes mystérieuses, et à leur grande influence sur les destinées de l'univers. Nous sommes, disons-nous, bien tenté d'y croire, d'abord parce qu'une foule d'expressions et de chiffres bibliques semblent l'indiquer expressément, ensuite parce que ces périodes se représentent souvent dans l'histoire avec une constance de régularité qui déconcerte l'incrédulité elle-même, et nous en citerons pour exemple le très-savant, mais très-incroyant Boulanger<sup>2</sup>.

1. *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. T. I, p. 9.

2. Voir l'ouvrage déjà cité au chapitre ix, t. II de ce Mémoire.

« Keppler, le plus grand et le plus chrétien peut-être de tous les astronomes, reconnaissait l'extrême importance de toutes ces conjonctions planétaires, dont « chacune, disait-il, était une année climatérique de l'humanité... Ce fut, dit-il, (dans ses recherches sur la véritable année de la naissance du Sauveur), ce fut cette conjonction si rare des trois planètes, Saturne, Jupiter et Mars, dans une contrée du zodiaque si **FÉCONDE EN SIGNIFICATIONS** (la constellation du poisson-messie), qui attira l'attention des mages; » et Boulanger citait avec respect ces paroles de Keppler.

Nous n'entrerons pas dans les développements et les détails de tous ces chiffres fatidiques, parce que, tout en soupçonnant la vérité du principe, nous suspectons beaucoup ses applications.

Ainsi donc, substituant au faux principe de la théologie née des signes du zodiaque le principe très-vrai du zodiaque né de la théologie, la foi, comme la raison, peut contempler sans aucune peine, et même avec admiration, les analogies très-complètes signalées par saint Léon entre nos principales fêtes ecclésiastiques et la marche du soleil, analogies écrasantes pour ceux qui commettraient la faute de les nier légèrement, mais parfaitement consolantes pour tout le monde, lorsqu'on les vérifie et lorsqu'on les médite avec soin.

Nous retrouverons Dupuis au chapitre *Héroïsme*, et nous serons d'autant plus fort pour combattre ses *folies*, que nous lui aurons concédé la vérité de ses prémisses.

## § IV

## IDOLATRIE DU SABÉISME.

Idolâtrie du sabéisme. — *Recteurs de lumières et recteurs de ténèbres.* — Les éléments sidéraux de saint Paul, στοιχεῖα. — Les deux soleils et le double serpent.

1. — *Les recteurs des planètes, tuteurs des nations.*

Mais, va-t-on nous dire, du moment où toutes les théologies s'accordent si bien sur la spiritualité des recteurs sidéraux et particulièrement du soleil, du moment où ces recteurs du monde planétaire régissent aussi, comme on va nous le dire, notre pauvre globe sublunaire, que devient donc l'idolâtrie sabéite, et que reste-t-il à blâmer dans un culte qui, après tout, devait ressembler beaucoup à celui qu'il nous est prescrit de décerner à nos anges? Comment, ajoute-t-on encore, comment prétendra-t-on distinguer le disciple d'Adonis invoquant à grands cris le lever de son soleil, du pieux et orthodoxe Israélite saluant ses premiers rayons dès leur entrée dans le temple, et attendant tout de celui qui « viendra du soleil ? »

Il est certain que cette question du sabéisme est peut être la plus difficile de toute l'idolâtrie antique. Pour s'en convaincre, il suffit de laisser tomber un regard sur les interminables controverses auxquelles elle a donné lieu, non-seulement entre les pères et les théologiens anciens, mais entre des hommes comme Bossuet et Hyde, et les savants dissertateurs de l'Académie des inscriptions.

Nous ne parlons pas de nos savants modernes : lorsque par principe à *priori* on tourne le dos aux seuls principes qui puissent éclairer un peu la question, il est impossible de ne pas épaissir la lumière au prorata des volumes qu'on enfante.

Nous croyons, par exemple, pouvoir défier toutes les académies de la terre de faire concorder tant soit peu cette défense de Moïse : « Lorsque vous regardez le soleil, la lune et les

étoiles, n'allez pas, vous laissant séduire par leur beauté, les adorer<sup>1</sup>, » avec cette parole de saint Clément d'Alexandrie : « De même que Dieu a donné aux païens la philosophie *avant* la foi,... de même il leur a donné le culte des astres, *θρησκεία*, afin qu'ils ne fussent pas tout à fait athées... Mais ceux qui ne voulurent pas demeurer dans ce *culte astral*, et tombèrent dans l'adoration du bois, de la pierre, etc.,... furent rejetés du corps.<sup>2</sup>... »

Si, par la seule faute de leurs préjugés, nos académies ne peuvent plus distinguer l'adoration des *globes matériels*, à laquelle se rapporte la première citation, de la vénération pour les anges sidéraux probablement sous-entendus dans la seconde, elles risqueront fort de placer l'un des plus savants docteurs de l'Église à la tête des idolâtres dont elles s'occupent.

Voici, pour nous, les trois variétés d'idolâtrie sabéitique qu'il ne faut jamais perdre de vue ou confondre, si l'on veut sortir un peu des ténèbres ordinaires :

1° Un sabéisme matériel et grossier, consistant dans l'adoration des *globes*;

2° L'abus ou la dégénérescence d'un sabéisme de *dulie*<sup>3</sup>, primitivement orthodoxe et légitime ;

3° Un sabéisme de *latrie*<sup>4</sup>, coupable et anathématisé, en raison du personnel qui, dans cette grande *armée des cieux*, ose se laisser adorer.

La première de ces trois variétés ne rentrant nullement dans notre sujet, nous n'avons rien à en dire. Personne dans ce siècle de positivisme ne sera plus jamais tenté d'adorer, pour leur *beauté*, des astres qui n'ont de l'*or* que la couleur.

Quant à la seconde variété, celle qui consiste dans l'abus du sabéisme orthodoxe, elle rentre en plein dans nos plus

1. *Deutéronome*, 4, 19.

2. *Strom.* 6, ch. xiv.

3. *Dulie* signifie *vénération*.

4. *Latrie* signifie *adoration*.

spéciales études, et nous allons lui consacrer quelques pages.

Remontons aux principes et renfermons-nous encore une fois dans l'histoire.

Avant d'essayer de comprendre une des difficultés les plus formidables de l'histoire primitive, il faut lire et méditer pendant quelque temps certains passages de l'Ancien Testament, et notamment celui-ci :

« Audi me, fili,... et dico in æquitate spiritus virtutes quas posuit Deus in opera sua ab initio... et ab institutione *ipsorum*, distinxit partes illorum, et INITIA EORUM IN GENTIBUS SUIS... et ornavit in æternum opera illorum, nec esurierunt, nec laboraverunt et non destiterunt in operibus suis... unusquisque proximum sibi non angustiat usque in æternum<sup>1</sup>. »

Avant de produire notre traduction propre, si nous interrogeons la traduction de Lemaistre de Sacy, voici ce qu'elle nous répond :

« Écoute, mon fils,... Dieu, dans sa sagesse, a formé d'abord ses ouvrages; il a distingué les parties du monde aussitôt qu'il les a créées, et il en a placé les *principales pour subsister dans le temps qu'il leur a marqué*. Il les a ornées pour jamais et les a conduites dans leurs mouvements, qu'elles ont continués *sans interruption, sans aucun besoin et sans jamais se lasser*. »

Nous demandons à tous ceux qui ont achevé leur *sixième*, s'il n'y a pas là autant de contre-sens que de paroles. D'abord pas un mot des *nations* qui jouent cependant un grand rôle dans ce verset; ensuite, pourquoi cette phrase : *Sans aucun besoin et sans jamais se lasser* (qui se rapporte évidemment aux œuvres *principales* et à leurs *ornements*) est-elle appliquée à Dieu, surtout quand le verset suivant applique positivement la fin de cette même phrase : « *Chacun d'eux n'a pressé ni dérangé son voisin*, » à « ces puissances principales qui n'ont pas abandonné leurs œuvres ? »

1. *Ecclésiastique*, ch. xvi, v. 24.

Il nous semble, à notre tour, que tout ce passage devrait se traduire littéralement ainsi :

« Écoute, ô mon fils, je vais te dire les vertus que Dieu a posées dans ses œuvres dès le commencement... Dès le commencement, il a distingué les diverses parties de ces œuvres (*illorum*) et a placé leurs principes (*initia*) dans ses nations. Il a orné pour l'éternité les œuvres de ces principes (*opera illorum*), et alors ces principes n'ont jamais eu faim, n'ont pas travaillé et n'ont pas abandonné leur ouvrage, et nul d'entre eux n'a pressé ni dérangé son voisin pendant l'éternité. »

L'abbé de Vence, ou plutôt Dom Calmet, son collaborateur, se tait également sur les *nations*, qui sont cependant le mot de l'énigme, et, comme Lemaistre, il applique le mot *principes* aux parties du monde, sans s'apercevoir que son « *chacune d'elles*, » du verset 28, traduit fort mal le *chacun d'eux*, qui doit évidemment se rapporter à *principes*. Ainsi donc, quoique notre traduction littérale soit aussi fort obscure, c'est encore de ses expressions qu'il faut tâcher de faire jaillir la lumière.

Bien que nous eussions voulu ajourner encore la question des anges planétaires, elle est ici tellement liée par le texte à celle des anges tutélaires, que nous sommes bien forcé de ne pas les disjoindre. Rappelons-nous donc, pour un moment, ce que nous avons dit (chapitre v), à propos du verset 1 du chapitre II de la Genèse : « Ainsi furent parfaits le ciel, la terre et tous leurs ornements, » à savoir, que le mot hébreu, traduit par ce dernier, est précisément *tsaba*, qui signifie armée, comme *tsabaoth elohim* signifie le dieu de ces armées que Cornelius nous a dit ne pouvoir être que les armées des anges et des astres, « *angelorum ac siderum*. » Si nous voulons être conséquent, il nous est donc impossible de lui donner ici une autre acception, et nous devons remarquer avec quel soin ces ornements mystérieux sont distingués des œuvres, puisqu'ils n'arrivent jamais qu'après la formation de celles-ci. Le ciel, la terre d'abord, puis ensuite l'armée-ornements, qui n'a

*jamais faim, ne se repose jamais, et dont chaque membre ne presse et ne dérange jamais son voisin.*

On commence à comprendre, mais l'on comprend tout à fait, lorsqu'on voit dans les Septante le mot grec ἀρχαὶ substitué au mot *initia* de la Vulgate; ἀρχαὶ, c'est-à-dire *principautés, puissances*, et non pas *commencements*.

Ici Cornelius commence à saisir la vérité et nous dit : « Il serait *plus simple et plus correct* d'appliquer ce mot aux *astres... ou aux principautés angéliques* commises à ces parties du monde et qui *toujours* sont appelées ἀρχαὶ. »

Évidemment, ce serait plus simple et plus correct, et, de plus, nous aurions pour nous le texte tout entier des *Septante* qui dit formellement : « Il a préparé ses ouvrages, puis établi pour leurs *chefs* les astres ou *principautés astrales...* »

Nous voici donc bien évidemment revenus à l'*ornatus* (sabaoth) et aux personnalités qu'il entraîne<sup>1</sup>.

C'est à ces vérités, que déjà nous avons appelées *cosmo-spirites*, que fait allusion Bossuet, lorsque (dans sa *cinquième Élévation*) il parle de la présidence de la nature spirituelle sur la corporelle : « Par ces *vertus*, dit-il, il faut entendre peut-être ceux dont Job a dit : « *qu'ils portent le monde et qu'ils se courbent* devant Dieu. » (Ch. ix, v. 13).

Mais que dire maintenant de ces mêmes *puissances* « *distinguées dans ses ou dans leurs nations, initia distincti in GENTIBUS suis?* »

Pour saisir ce nouveau rapport, il faut encore se reporter en arrière et rapprocher ce dernier verset du verset 7, ch. xxxiii du *Deutéronome*. Il est vrai que dans la Vulgate il est ainsi conçu : « ...Interroge ton père et tes vieillards, et ils te diront : quand le Très-Haut a divisé les nations, il a tracé les limites des peuples, *suivant le nombre des fils d'Israël.* » Les Septante

1. Le mot grec traduit ici par *orner* est ἑκοσμεῖν, et Planché, tout en lui conservant le sens d'*embellir*, lui en donne encore un autre, qui rentre parfaitement dans notre interprétation, c'est celui de régler et préposer à un emploi.



consultés à leur tour nous donnent : « Suivant le nombre des *anges de Dieu*, » c'est-à-dire des anges auxquels il les avait confiées ; et pour nous, cette leçon, outre le sens qu'elle donne à ce qui n'en avait aucun, nous paraît tout à fait justifiée par le verset suivant : « *Mais (autem) le Seigneur a pris pour sa part Israël.* » Il est évident qu'Israël formant ici opposition au mot *nations*, Dieu n'a pas pu modeler sur lui les limites de celles-ci.

Rationnel ou non, compréhensible ou non, c'était donc encore un dogme général, que les recteurs des planètes exerçaient en même temps une grande influence sur la terre. Aux yeux de toute l'antiquité, c'étaient eux qui régissaient toutes les nations. Les Perses et tous les peuples païens pensaient à cet égard exactement comme les Juifs, et tous partageaient de ce principe posé dans la Genèse, que « le Très-Haut avait divisé les nations, conformément au nombre des anges de Dieu, » nombre relatif probablement à notre système planétaire. De là toutes ces grandes divisions politiques, administratives et civiles en douze, en soixante-dix et soixante-douze, en raison de soixante-douze petites *planètes innomées*<sup>4</sup>, auxquelles ils attribuaient encore certaines subdivisions des petits peuples. Fondée ou non fondée, c'était donc une croyance générale et réputée parfaitement orthodoxe. Nous l'avons déjà vu, l'ange Raphaël de Tobie, l'ange Gabriel des Perses, l'ange Mikhaël des Hébreux font partie des sept grandes divisions qui, dans les cieux, se tiennent sans cesse autour du trône de l'Agneau. L'ubiquité de leur patronage céleste est une conséquence de l'ubiquité spirituelle générale et continue de Dieu, qui, « tout en résidant au point le plus élevé des cieux, est encore tout auprès de chacun de nous ; » l'ubiquité des sept yeux du Seigneur qui, de même que les élus, doivent « suivre l'Agneau partout où il va, » est une conséquence de l'ubiquité spirituelle générale.

4. Cette dernière division répond au reproche fait sans cesse aux Anciens de n'avoir connu que les sept planètes de la semaine.

C'est évidemment là ce qu'entendait Bossuet lorsqu'il déplorait « l'aveuglement de ces hommes qui ne peuvent comprendre ces génies *patrons* des nations, et *moteurs en même temps* de toutes les parties de l'univers » (*Sermon sur les démons*).

De là, tous les dieux des nations portant un nom de *planète*, et chaque nation portant l'étendard de son *étoile*.

Nous avons remarqué plus haut quel jour cette croyance pouvait répandre sur ces dynasties divines ou plutôt sur ces règnes sidéraux « du Soleil, de Saturne, de Mercure, » qui font depuis deux mille ans le désespoir de tous les historiens. Le mot de saint Clément sur le culte *très-permis* des astres-anges, et celui-ci de saint Justin : « Dieu avait longtemps toléré qu'on adorât le Soleil <sup>1</sup>, » suffisent à l'explication de ce *désespérant* problème.

« Heureuses, dit Platon, heureuses les nations qui, dans le partage des dieux, ont eu le bonheur d'obtenir le *Soleil* ! »

Tout cela au contraire demeure lettre close pour celui qui ne peut comprendre ce double rôle des esprits sidéraux ; en perdant son *étoile*, il a perdu toute boussole.

Mais ces principes une fois admis, il devient impossible d'aller chercher plus loin le point de départ du sabéisme.

Nous en étions là de notre rédaction, lorsque le hasard nous fit tomber sur une admirable conférence donnée en 1851, dans la cathédrale d'Amiens, par M<sup>re</sup> de Salignis, si prématurément enlevé à l'épiscopat dont il était une des gloires. « C'est dans le ciel, et le PLUS PRÈS POSSIBLE DU VRAI DIEU, disait le savant et éloquent prélat, que se trouve en quelque sorte le point de départ du culte des faux dieux. Lorsque la notion d'un Dieu suprême, immatériel, infini, se fut comme évanouie de l'intelligence humaine aveuglée par les sens, l'homme adora d'abord les intelligences supérieures, que la tradition lui montrait associées par Dieu même au gouvernement de ce monde. Le *sabéisme spirituel* fut probablement la

1. *Ad Tryphonem.*

première forme de l'idolâtrie, puis la raison de l'homme de plus en plus affaiblie, ne pouvant rien concevoir que de *matériel*, ce ne furent plus les esprits, *auxquels IL EST PERMIS D'ATTRIBUER L'ORDRE MERVEILLEUX DES SPHÈRES CÉLESTES ET LE MOUVEMENT DES ASTRES*, ce furent les astres mêmes que l'homme adora. De là ce sabéisme *grossier*,... etc.»

Monseigneur a raison ; c'est le *plus près possible* du *vrai* Dieu qu'il nous faut chercher le point de départ du culte des *faux* dieux.

## 2. — Les éléments tuteurs de saint Paul.

Il ne nous fallait rien moins qu'une telle sanction, pour oser proposer à notre tour une traduction toute nouvelle d'un texte de saint Paul, qui nous paraît avoir été mal compris et rendu jusqu'ici. Nous sentons tout ce qu'il pourrait y avoir d'inconvenant dans une prétention semblable de la part d'un *laïque*, si le désir de fortifier une thèse désormais revêtue du sceau épiscopal ne venait la légitimer et lui servir en quelque sorte de passe-port.

Voici donc le texte en question. C'est celui des trois premiers versets du chapitre iv de l'*Épître aux Galates*. Pesons bien ces paroles :

« Tant que l'héritier est encore enfant, il n'est pas différent d'un serviteur, bien qu'il soit maître de tout.

« Mais il est sous la puissance des *tuteurs* et *curateurs* jusqu'aux temps marqués par son père.

« Ainsi, lorsque nous étions enfants, nous étions assujettis **AUX ÉLÉMENTS DU MONDE... QUE NOUS SERVIONS.**»

Quelle a pu être la pensée de saint Paul en se servant de cette singulière expression ? Voilà ce qui nous paraît difficile à préciser, si nous en jugeons par les cinq ou six traductions complètement divergentes que nous avons là sous les yeux.

Il en est une cependant qui semble prévaloir, car elle revient un peu plus souvent que toutes les autres, et la voici :

« Nous demeurions assujettis aux premières et très-grossières *instructions* que Dieu avait données au monde. »

Traduire ainsi, c'est, il nous semble, abuser un peu des textes et surtout de l'esprit des contextes, car s'il est très-vrai que le mot hébreu, traduit en grec par celui de *στοιχεῖα*, signifie *principes, éléments*, il signifie aussi tout autre chose : ainsi, comme nous le dit saint Clément d'Alexandrie, le mot *στοιχεῖα* signifie « principes générateurs cosmologiques, et notamment astres du zodiaque, des mois, des jours, du soleil et de la lune <sup>1</sup>. »

Saint Clément, d'ailleurs, parle ici comme Aristote ; « τῶν ἀστρῶν στοιχεῖα <sup>2</sup> » dit ce dernier, et c'est en se fondant sur lui que Diogène Laërce appelle les douze signes du zodiaque δώδεκα στοιχεῖα <sup>3</sup>.

Seldenus, à son tour, nous dit, en parlant des téraphims et en copiant Maimonide (*More Nevochim*, livre III, chap. xxx) : « Ils sculptèrent des images et prétendirent que la lumière des principales étoiles venant à les pénétrer, les vertus angéliques conversaient avec eux et leur annonçaient beaucoup de choses très-utiles. » Les téraphims, continue Seldenus, étaient composés d'après la position de certains astres, comme ceux que les Grecs appellent *στοιχεῖα*, et selon les figures que l'on plaçait dans les cieux et qu'on appelait ἀλεξητῆροὶ ou dieux tutélaires, et ceux qui traçaient les *στοιχεῖα* s'appelaient *στοιχειωματικοὶ*, ou devinant par les *στοιχεῖα* <sup>4</sup>.

Quant au mot *cosmos* qui suit (*στοιχεῖα τοῦ κόσμου*), et dont se sert l'apôtre, il n'a pas comme chez nous l'acception morale de l'*esprit du monde* ; il signifie toujours le monde et sa beauté physique.

Or, comme nous ne pouvons pas croire que notre horreur pour les esprits aille jusqu'à refuser à saint Paul le droit d'en

1. *Discours aux Gentils*, p. 446.

2. *De Gener.*, l. II, ch. iv.

3. Commenté par Ménage, l. VI, § 104.

4. *De Diis Syriis, Teraph.* II, *Synt.*, p. 34.

parler, il ne serait peut-être pas hors de propos de rechercher si les *pédagogues* (régisseurs) et les *tuteurs* surnaturels ne seraient pas infiniment plus *naturels* ici que toutes les *instructions élémentaires* du monde.

Pour s'en convaincre, il devrait suffire peut-être de lire les versets 8 et 9 qui s'y rapportent encore.

« Alors ignorant le vrai Dieu (réfléchissons à ce mot), vous étiez assujettis à ceux (*iis*) et vous serviez ceux qui par leur nature ne sont pas de véritables dieux...

« Mais maintenant que vous connaissez Dieu, comment pouvez-vous retourner en arrière, et servir encore ceux qui,... etc...? »

Nous demandons si l'on a jamais servi des instructions élémentaires, et surtout si l'on a jamais prévenu personne que ces instructions ne sont pas le vrai Dieu.

Ammien Marcellin, cependant, nous avait avertis plus d'une fois que toutes les anciennes divinations se faisaient par les « esprits des éléments, » *spiritus elementorum*, et en grec, πνεύματα τῶν στοιχείων <sup>1</sup>.

Mais nous aimons toujours mieux revenir à saint Clément, qui fait dire quelque part à saint Pierre : « N'adorez pas Dieu comme les Juifs, qui croient seuls le connaître et ne s'aperçoivent pas qu'ils adorent, au lieu de lui, des anges et des archanges et les mois et la lune <sup>2</sup>. »

Nous voici donc encore une fois revenus aux anges des planètes et du zodiaque, qui, ne l'oublions pas, n'étaient pas figurés seulement à Héliopolis par les douze pierres appelées « mystères des éléments, *elementorum arcana*, » mais bien aussi dans le temple de Salomon, dans plusieurs vieilles églises italiennes, et même à Notre-Dame de Paris.

Le mot στοιχεῖα signifiait avant tout *lumière*s.

Mais voici quelque chose de plus grave : saint Jean Chry-

1. Ammien Marcellin, l. I, 24.

2. Strom., l. VI, § 5.

sostome traduisant le passage de saint Paul (*aux Colosses*) dit qu'il faut entendre par στοιχεῖα κόσμου LE SOLEIL et LA LUNE<sup>1</sup>, et il répète la même chose à propos de l'*Épître aux Galates*.

Saint Épiphanie traduit ce mot de la même manière<sup>2</sup>.

Ceci continuerait à nous expliquer pourquoi les douze fameuses pierres de l'*urim* ou pectoral du grand prêtre juif étaient appelées *lumières*, στοιχεῖα, et pourquoi saint Clément les appelle encore les lumières zodiacales ou στοιχεῖα.

### 3. — Les recteurs de saint Paul.

Là n'est pas la difficulté. D'après ce dernier sens, qu'ap-  
puient de grandes *autorités*, nos pères, sans perdre la présence  
et les communications divines, auraient été plus spécialement.  
jusqu'à leur majorité, sous la direction de *tuteurs* et de *cura-  
teurs* spirituels appelés les *éléments* du monde. Il n'y a rien là  
d'embarrassant pour la théodicée la plus timide, puisque Dieu  
nous dit par la bouche de Paul, « que jusqu'à l'arrivée de son  
Fils il parlait aux hommes de bien des manières différentes<sup>3</sup>. »

L'essentiel, lorsqu'il s'agit de *tuteurs* civils, est qu'ils soient  
honnêtes; l'essentiel, par conséquent, lorsqu'il s'agit de *tuteurs*  
spirituels, est qu'ils soient saints et que toute leur gestion ne  
puisse nous conduire qu'au Dieu de toute sainteté.

Nécessairement les *tuteurs* dont parle jusqu'ici saint Paul  
étaient saints et dignes de leur solennelle mission.

Mais voici venir, avec les mêmes expressions d'*éléments du  
monde* et de *recteurs*, d'autres puissances spirituelles manifes-  
tement démoniaques: qu'allons-nous faire de celles-ci? car  
les choses paraissent se compliquer de la manière la plus

1. Saint Jean Chrysostome, *Hom.* 58, *Sermon* IV, sur l'*Épître de saint Paul aux Colosses*.

2. Il dit à propos de l'hérésie des Manichéens: « Τουματαίως νομιζόμενα  
En vain égarés  
εἰς ἀριθμὸν στοιχείων ταῖς πεπλανημέναῖς ὀνόματα ἃ ζῶντο  
dans la science des éléments aux planètes nomenclature du zodiaque  
καλοῦσιν.  
appelés.

3. Saint Paul, *aux Hébreux*, I.

fâcheuse pour la pauvre humanité, et saint Paul ne nous le dissimule pas : « Ce n'est plus cette fois qu'avec le bouclier de la foi que nous pouvons lutter contre ces puissances *aériennes* et contre ces *recteurs* de notre monde de ténèbres<sup>1</sup>. »

Qu'est-ce à dire ? Voilà donc le dualisme et le conflit les plus formels dans cette grande administration du cosmos ?

Mais voici revenir encore l'expression d'*éléments*.

Voilà dans quelle occasion : saint Paul s'adresse aux Colosses qui, précisément, retournaient à ce culte superstitieux des anges, qui ressemblait très-fort à notre spiritolâtrie moderne, et en conséquence la grande préoccupation de l'apôtre et des deux premiers siècles de l'Église. « Veillez bien, leur dit-il, à ce que personne ne vous séduise par une philosophie insensée, suivant les traditions humaines, suivant *les éléments de ce monde* et non suivant le Christ dans lequel seul habite corporellement toute *la plénitude* de la divinité... Car c'est lui qui est *la tête* de toutes les *principautés* et *puissances*,... c'est lui qui les a dépouillées (*expolians eas*) et enchaînées à son triomphe... Que personne donc ne vous séduise par une fausse humilité et par un culte particulier des *anges*,... culte plein de superstition, *ἑθελοθησκεία* <sup>2</sup>...

1. Saint Paul, *aux Éphésiens*, ch. vi.

2. Saint Paul, *aux Colosses*, ch. ii, v. 8 à 20. Ce fut ce même culte que le concile de Laodicée, tenu plus tard sur les mêmes lieux, taxa d'*abominable* idolâtrie, et pour la suppression radicale duquel il se vit obligé de défendre jusqu'à la *prière aux bons anges*. (*Canon*, 35.) Par suite de cette défense, on fit donc fermer tous les oratoires angéliques, y compris celui de l'archange saint Michel, que Théodoret dit avoir encore vu à *Chonis* (ville des Colosses), ce qui n'empêcha pas plus tard la réédification du temple détruit et la reprise de ce même culte de saint Michel, qui fut depuis continué dans la forme et la mesure les plus orthodoxes et les plus encouragées. Cette restauration avait été le résultat d'un grand miracle opéré cette fois, on ne pouvait plus en douter, par le *véritable* saint Michel.

Pour obtenir les bonnes grâces du faux, il avait fallu quitter l'Église et le chef des anges, Jésus-Christ. (*Relicta ecclesia et relicto Christo tenente caput.*)

Avis aux Colosses plagiaires du xix<sup>e</sup> siècle, qui ordonnent à l'Église de leur obéir et de les suivre. (Voir notre Introduction, fin du § *Spiritolâtrie*.)

Ici la chose est des plus claires. Sous des noms tout semblables, sous des qualifications égales en dignité hiérarchique, nous avons affaire à des antagonistes séparés par un abîme... Mais *cette fois*, dit Cornelius à Lapide, il s'agit bien dans ce mot *éléments*, comme le disent saint Clément, saint Jérôme, saint Ambroise, etc., du culte des astres et de leurs anges, c'est-à-dire du *soleil*, de *la lune* et de *toute la milice céleste*.

Comment ! voilà nos grands astres et en particulier le soleil si glorifiés tout à l'heure, les voici régis à présent par des démons ? Et ces démons, Bossuet les appellera, dix-sept siècles après saint Paul, « les *tenants* et les *soutiens* du monde ?... » Que nos astronomes sont donc loin de comprendre une telle astronomie !

Pour bien nous en rendre compte, à notre tour, il nous faut revenir à cette dualité, conséquence de la chute, qui faisait dire à saint Augustin : « A chaque objet de la création sont attachées deux vertus contraires, deux anges, l'ange de vie et l'ange de mort, » et nous demander si ce ne serait pas en vertu de cette loi que nous aurions deux soleils, deux lunes, etc.

Seulement, faisons-y bien attention ; saint Paul dans les épîtres déjà citées, accompagne ce mot : *cosmocratores*, de deux autres épithètes qui empêchaient probablement alors toute équivoque. Ces épithètes sont celles de *νικηράτορες*, puissances *noires* et de ténèbres, opposées aux *συστοιχείαι* ou *éléments* supérieurs. Avec ces deux mots tout se trouvait éclairci, et nous gardions pour nos saints recteurs *la lumière* et *le grade* !... Qu'avions-nous besoin d'autre chose ?... (I).

I. « DOUBLES RECTEURS CHEZ LES PAIENS, COMME DANS L'ÉGLISE. » — Rappelons-nous ce principe posé par Proclus, celui de tous les Alexandrins qui a le mieux connu la philosophie païenne, et qui est devenu de notre temps une des admirations de la philosophie française : « Il est un troisième et dernier ordre de démons, dit-il, qui sont pour ainsi dire, ici-bas, les ministres des grands dieux, ... qui les servent, leur répondent, ... et qui servent aussi les dieux préposés aux diverses parties de ce monde... Cet ordre



de démons est innombrable, et porte le *même nom que ses chefs*; c'est donc pour eux un bonheur, lorsque vous les appelez *Mercure, Apollon, Jupiter*, parce qu'ils sont l'expression des propriétés de ces dieux qu'ils *représentent*, et qui par eux répandent d'en haut leurs bienfaits sur la terre (a). »

On voit que le système représentatif était en plein exercice dans l'ordre spirituel païen, et la comparaison est tellement sérieuse, que le premier et le plus grand bienfait de l'incarnation fut de déchirer la *charte (delens chirographum)* qui liait la société aux *puissances* et aux *principautés*, ses véritables ministres, ministres cette fois, et, très-heureusement pour nous, complètement responsables.

Mais ces Mercure, ces Apollon, ces Jupiter, chefs de division au grand département des planètes, et qui aiment tant à s'entendre donner de si grands noms, qui représentent-ils à leur tour, et de qui tiennent-ils la place?

Comme dans notre système et, nous l'espérons bien, dans celui de tout le monde, ils ne sauraient être que les usurpateurs nominaux, et, dans tous cas, réprouvés, du titre qu'ils affectent, donnons en quelques mots un exemple de ce conflit permanent entre les deux ordres de recteurs, et résumons-le dans la lutte incessante et générale des deux soleils.

Rien n'est plus évident que leur antagonisme.

En Égypte, c'est Apophis-soleil qui met à mort son frère, le soleil-Osiris.

Chez les Perses, c'est Ormuzd, lumière incréée qui dans le soleil donne la main, par l'entremise de Mithra, à l'Ahriman du soleil.

Chez les Hindous, c'est, nous l'avons vu, Sourya et Siva; chez les Juifs, c'est le serpent-soleil venimeux, dont les blessures sont guéries par le bon serpent-soleil, qu'il suffit de regarder.

Enfin, dans l'Apocalypse, la dualité se dessine encore plus, puisque nous y voyons l'ange du soleil levant et l'ange qui est dans le soleil lutter et terrasser l'Abbaddon exterminateur, autrement dit l'Apollon-Soleil des Grecs.

Quand l'Antechrist cessera-t-il de se proclamer le vrai soleil du monde (voir Cornelius à Lapidé), si ce n'est lorsque le soleil levant (Oriens) « l'aura exterminé par un souffle de sa bouche? » (Ap. xii.)

Quand doit arriver enfin le triomphe du Sabaoth sacré dont le Christ est le chef, si ce n'est après que toutes les imprécations bibliques contre la milice céleste (Deutéronome, xviii, 3) et contre le soleil et la lune (Rois, ii, 7) se seront réalisées, et que le Seigneur « aura enivré son glaive contre cette milice, » (Isaïe, xxiv, 2, et xxxiv, 4, 5), et lorsque le soleil « sera confondu, et que la lune rougira. » (Isaïe, xxiv, 23.)

Cette duplicité qui paraît, au premier aspect, devoir embrouiller encore une question si mystérieuse, n'en est pas moins, à notre avis, le seul jour qui puisse un peu l'éclaircir. Il serait tout à fait impossible de comprendre les qualifications d'archontes, puissances cosmiques et démoniaques, appliquées par saint Paul aux recteurs de ténèbres, si l'on ne se rappelait que d'après saint

(a) Proclus, de Anima et demone.

Denys « il en est tombé de tous les ordres, » et, par conséquent, aussi des archontes et des puissances. Nous lisons dans Damascius « qu'il y a sept séries de ces *κοσμοκράτορες*, ou forces cosmiques, mais QU'ELLES SONT DOUBLES (*geminas*) : les unes supérieures, chargées de contenir le monde supérieur; les autres inférieures, chargées de l'inférieur. » D'ailleurs nous savons par saint Paul que Satan est un archonte et dans saint Denys (*de Divinis nominibus*) nous voyons que « tout démon, y compris par conséquent l'archonte tombé, est *πρόσωπος*, c'est-à-dire ou matériel ou attaché à la matière. » Julius Firmicus affirme (liv. VI, ch. xxxii) que « la planète régnante » s'appelait toujours *χρονοκράτωρ*, et le savant M. Ideler, de Berlin, confirme tous ces renseignements. Enfin nous retrouvons les mêmes dogmes chez Jamblique, lorsqu'il nous dit (sect. 14, cap. iv, *de Mysteriis*), que les archontes peuvent être divisés en deux classes, les uns ayant conservé leur beauté naturelle et première, les autres matérialisés et ne nous montrant plus qu'une beauté artificielle et factice. « Les uns vous saisissent d'admiration, dit-il, les autres, princes de la matière, vous apportent toujours douleurs et dommages. »

On commence à comprendre; il y a les archontes ou cosmocrateurs, types ou paradigmes, forces immatérielles affectant la matière et lui imprimant le mouvement, comme le dit Grove, puis les archontes tombés, et souillant encore cette même matière qu'ils régissaient primitivement. On comprend que ces *principautés* et ces *puissances* aient gouverné la terre jusqu'au jour où le Christ est venu les enchaîner et les *expolier* du haut de la croix, en exorcisant l'air, leur ancien domaine, bien qu'en les y laissant, en partie du moins, jusqu'au jour du jugement. On comprend enfin un Satan, soleil inférieur, voulant usurper le soleil supérieur, et foudroyé pour avoir ravi le feu sacré. « Comment es-tu tombé, Lucifer, toi dont la splendeur se promenait au milieu des pierres enflammées. *Quomodo cecidisti, Lucifer, de medio lapidum ignitorum?* »

---

## § V

### ASTROLOGIE.

Astrologie, forme favorite de l'idolâtrie sabéite. — Influences sidérales physiques réhabilitées. — Influences sidérales morales, en train de l'être. — Saint Thomas et le cardinal Mai. — Antiquité de l'astrologie. — Pétoisir et Nécepso. — Tous les grands hommes adeptes. — Vicissitudes de l'astrologie à Rome. — Les dieux se donnent eux-mêmes pour les inventeurs de l'astrologie judiciaire. — Note I, sur l'antériorité ou le plagiat des idées *apotélematiques*.

Devant parler de l'astrologie plus au long dans notre troisième Mémoire, nous espérons pouvoir nous décharger aujourd'hui de ce fardeau; mais cette forme est trop mêlée à

toutes les autres, elle est trop bien le fond et le but final de l'idolâtrie sidérale, pour que le silence à son égard ne fût pas considéré comme une grande omission historique.

Il faut donc prendre encore une fois son courage à deux mains et s'exécuter hardiment.

La question de l'astrologie rentre dans la grande question de toutes les influences, et ne consiste que dans leur restriction à la spécialité des influences sidérales.

Ces dernières peuvent être de deux sortes : les influences physiques, et les influences morales.

Parlons d'abord des premières.

Tout le monde sait que depuis un siècle elles avaient beaucoup baissé, ou plutôt qu'elles avaient perdu tout crédit dans l'opinion scientifique générale. Mais n'y aurait-il pas bientôt réaction ? « Les astronomes, les physiciens, les médecins et les météorologistes, dit quelque part Arago, refusent à ces influences toute espèce de réalité ; mais à la vérité, ajoutez-il plaisamment, ils *sont tous seuls de leur avis*, et partout les hommes *pratiques* de l'agriculture, de l'élevage animal, etc., donnant la préférence aux faits observés sur les dénégations rédigées, continueront de se régler sur elles. Quant aux influences lunaires sur les maladies, ne serait-ce donc rien, continue le secrétaire académique, que d'avoir pour soi l'autorité des deux plus grands médecins de l'antiquité, et, parmi les modernes, celle de Mead, d'Hoffmann et de Sauvages?... Où trouve-t-on les influences lunaires réfutées par des arguments que la science puisse avouer ? Celui qui, *à priori*, ose traiter un fait d'absurde, manque de prudence. Il n'a pas réfléchi aux nombreux démentis qu'il aurait reçus de nos jours <sup>1</sup>. »

On voit que lorsque les maîtres veulent parler franchement, ils sont bien autrement sévères que nous sur les arguments et sur la *critique* de leurs élèves.

Arago n'est pas seul ; ici, comme à propos de tant d'autres

1. *Annuaire*, 1833, p. 215 et 234.

dénégations établies, lorsque vous y regardez d'un peu près, vous apercevez des vellétés d'insubordination d'autant plus sérieuses, que c'est presque toujours dans les rangs les plus élevés qu'elles commencent à murmurer.

Bailly, tant de fois cité, allait déjà fort loin, quoique en plein XVIII<sup>e</sup> siècle, sur cet article. Écoutons-le : « L'astrologie, a-t-on dit, est la mère très-folle d'une fille très-sage, mais c'est ainsi que l'on confond les idées, car l'astronomie est certainement la première ; il a fallu connaître les astres, avant de leur attribuer un pouvoir... On ne se trompe pas moins en faisant dériver l'astrologie de l'ignorance... L'ignorance est un état passif et stérile, tandis que sciences, arts, fables, superstitions, le bien comme le mal, tout vient du génie... L'astrologie naturelle n'était que la dégénérescence d'idées saines et vraies, conformes à la bonne physique, mais que les philosophes n'ont pas mieux entendues que le peuple, car en tout temps et en tout lieu on croit avoir beaucoup fait en mettant une difficulté à la place d'une autre <sup>1</sup>. »

Nous allons voir tout à l'heure Bailly assez embarrassé à propos de l'autre astrologie.

« Enfin, dit un homme que l'esprit moderne se gardera bien de récuser (M. Le Couturier), il est curieux de penser que, tandis que les spéculations hardies de Démocrite sont réalisées par un savant de Manchester (M. Dalton), les rêveries des alchimistes se trouvent recevoir une espèce de vie des minutieuses investigations de ses successeurs : une chose très-remarquable, en effet, c'est de voir combien les découvertes modernes ont *servi souvent à venger les spéculations du moyen âge de l'accusation d'absurdité*. Ainsi, si la direction d'un morceau d'acier, suspendu à quelques pieds de terre, peut, ainsi que l'a *prouvé* le colonel Sabine, être influencée par la position d'un corps comme la lune, situé à plus de deux cents milles de notre planète, qui donc pourrait accuser d'extravagance la

1. *Astronomie ancienne*, p. 26.

croyance des anciens astrologues à l'influence des étoiles sur les destinées humaines <sup>1</sup> ? »

Quoique M. Le Couturier se montre ailleurs fort bien disposé à l'égard de certains rapports entre les influences sidérales et la longévité humaine, nous avouons que tout cela ne constitue pas encore la foi à la véritable astrologie, à celle qu'on appelle l'astrologie *judiciaire*, astrologie dont personne n'oserait (avec raison) se déclarer aujourd'hui le défenseur, mais en faveur de laquelle on pourrait redouter pour l'avenir comme une espèce de retour, beaucoup de personnes aimant à supposer quelque élément de vérité caché sous une telle masse de décombres.

Qui sait si, grâce à nos explications à la mode par l'*intuition*, par les *facultés latentes* de la psychologie, et grâce surtout à l'absence du seul *criterium* préservateur, nous ne voguerons pas bientôt en plein *chaldaisme* ?

« On est porté, dit le même savant, à critiquer sans ménagement tout ce qui tient à l'idée astrologique; mais encore, pour que la critique ait un but, *faudrait-il connaître cette idée*? Et lorsque, parmi les hommes que l'on critique ainsi, il s'en rencontre qui s'appellent Regiomontanus, Tycho-Brahé, KEPLER, etc., etc., *il y a lieu d'avoir de la prudence*. Kepler était astrologue par métier, et ne fut astronome qu'accessoirement; il gagnait sa vie à dresser des *figures généthliques*, qui, indiquant l'état du ciel au moment de la naissance des individus, étaient la base à laquelle on ne cessait de recourir pour les horoscopes. Ce grand homme était naïvement croyant au principe de l'astrologie, sans l'accepter avec toutes ses folles conséquences <sup>2</sup>. »

Nous avons dit que Bailly, si net sur l'astrologie physique, parlait de l'autre avec un certain embarras; on va pouvoir en juger.

1. *Musée des sciences*, p. 230.

2. *Ibid.*, 1<sup>re</sup> année, n° 28.

D'abord il semble s'exprimer comme tout le monde ; ce n'est, selon lui, que l'ensemble « des règles par lesquelles des fripons ont, pendant tant de siècles, trompé des hommes curieux et faibles <sup>1</sup>... » Plus loin, c'est l'ouvrage « de gens éclairés, de philosophes que pouvaient égarer de louables motifs <sup>2</sup>. » Ailleurs, c'est un fruit du panthéisme, et « la différence lui échappe entre un spinosiste aux yeux duquel toutes nos déterminations sont écrites d'avance dans le grand livre du monde... et l'astrologue qui croit avoir lu dans ce livre. » (Avis à qui se sentirait blessé !) « Non, dit-il, l'art de prédire l'avenir n'est pas né du dessein de tromper les hommes (que deviennent les fripons ?) ; l'idée de cet art n'est qu'une pensée hardie, il ne peut être que la découverte ou l'erreur du génie... (que devient la sottise ?) ; l'astrologie judiciaire, dans son origine, est donc la suite d'un système *profond*, qui fut l'ouvrage d'un peuple éclairé, d'un peuple qui s'égara, comme tout peuple qui veut s'avancer *trop* loin dans les mystères de Dieu et de la nature (que devient l'ignorance ?) ; renfermée longtemps dans le secret des temples, elle fut longtemps sans être préjudiciable,... et ce ne fut que plus tard qu'en se divulguant elle fut brouillée et dénaturée par le peuple... et tomba dans l'avilissement qu'elle mérite <sup>3</sup>... »

On le voit, ce n'est encore ici que la dégénérescence ou l'*altération* de quelque grande et mystique habitude.

M. Ph. Lebas, membre de l'Institut et professeur d'histoire à l'École normale, va renchérir encore sur l'admiration du principe.

Après avoir énuméré les plus illustres fauteurs de cette doctrine : « On comprend, dit-il, que l'adhésion de tant de hautes intelligences soit un motif suffisant pour croire que tout n'est pas folie dans l'astrologie et qu'il doit y avoir là quelque chose de fondé à dégager des erreurs et des préjugés ridicules qui

1. *Astronomie ancienne*, p. 260.

2. *Ibid.*, p. 268.

3. *Ibid.*, p. 268.

s'y sont mêlés. D'ailleurs, en proclamant en politique la souveraineté du peuple et de l'opinion générale, pouvons-nous admettre, *comme on l'a admis jusqu'ici*, que le genre humain s'est en ceci radicalement abusé, qu'une absurdité complète et grossière à l'excès a pu régner tant de siècles, sans s'appuyer sur autre chose que sur l'imbécillité d'une part, et de l'autre sur le charlatanisme, la mauvaise foi ou la cupidité ? Quoi ! la plupart des hommes, pendant près de cinquante siècles, ont été sur ce point ou dupés ou fripons ! voilà ce qu'il nous faudrait admettre ! Mais quelle certitude nous resterait-il donc pour le présent et pour l'avenir, et comment supposer que Dieu aurait permis une semblable maladie, un semblable fléau intellectuel ?

« Il n'en est rien, croyons-le bien. Lors même qu'il ne nous serait pas possible de nous rendre compte de la part de réalité mêlée, dans l'astrologie, à l'invention et à la rêverie, disons avec Bossuet... et avec tous les philosophes de notre temps, que « rien de ce qui a été dominant ne saurait être tout à fait faux. N'est-il pas vrai d'ailleurs qu'il y a une réaction physique des astres les uns sur les autres ? N'est-il pas vrai que les astres ont une influence sur l'atmosphère, et par conséquent une action au moins médiate sur les végétaux et sur les animaux ? La science moderne n'a-t-elle pas mis ces deux points hors de doute ? »

Jusqu'ici M. Lebas peut encore rester à l'Institut, mais que diront ses voisins lorsqu'ils l'entendront ajouter : « N'est-il pas vrai que la liberté humaine n'est pas absolue ; que tout se tient, que tout pèse, les astres comme autre chose, sur chaque volonté individuelle ; que la *Providence agit sur nous et dirige* les hommes par ces relations qu'elle a établies entre eux et les objets extérieurs et l'univers tout entier, etc., etc. ? Eh bien ! le fond de l'astrologie *n'est pas autre chose* (nous le verrons). Il faut reconnaître qu'un instinct supérieur à leur siècle avait dirigé les efforts de ces hommes... Quant au reproche de matérialisme et d'anéantissement de la liberté humaine que Bailly adressait à leur théorie, il est tout à fait

dénué de raison. *Les grands astrologues* admettent tous, sans exception, que nous pouvons réagir contre les influences des astres. Ce principe est établi dans le *Tetrabiblos* de Ptolémée, cette bible des astrologues, aux chapitres II et III du livre premier. Tycho-Brahé, Campanella... en disent autant<sup>1</sup>... »

M. Lebas, en effet, aurait pu ajouter que toute l'astrologie reposait sur ce principe si connu et si orthodoxe : *Sapiens dominabitur astris*, le sage l'emportera sur les astres ; dès lors la liberté humaine n'était pas plus menacée par eux que par tous les milieux mauvais qu'elle traverse et toutes les tentations que lui ménagent, soit la masse de ses ennemis ambiants, soit une organisation vicieuse ou la tyrannie des prédispositions physiologiques.

Ainsi donc, voici une influence morale accordée aux astres ; mais voyez comme tout s'explique et s'enchaîne dans le grand système des astres régis par les esprits, système préconisé par ces mêmes hommes qui nous ont livré, nous allons le voir, tous les secrets de Copernic et de Newton ! De qui les tenaient-ils, encore une fois ? — des prêtres et des inspirés ; — et ceux-ci ? — de leurs dieux, disaient-ils. Et Creuzer est convenu qu'il fallait nécessairement prendre *au pied de la lettre* ce mot de *révélation*. N'oublions pas que saint Clément et saint Justin nous ont dit de leur côté tout ce que nous venons de dire dans le dernier paragraphe sur les *éléments tuteurs* « tolérés par Dieu jusqu'à la majorité de l'enfant, » et nous resterons convaincus que l'on finira par voir dans l'astrologie tout autre chose que ce que voit M. Lebas, c'est-à-dire, non plus un effet du *globe* sur le moral de l'homme, ce qui nous mènerait tout droit au matérialisme reproché à Bailly, mais bien une communication spirite entre l'homme et les puissances célestes.

Alors on comprendra que les mages aient appris, *par les principes de leur science*, comme le dit l'Évangile, à recon-

1. *Dictionnaire encyclopédique de France*, p. 422, art. ASTROLOGIE, par M. Lebas.



naître le Sauveur dans *son étoile*, et qu'ils se soient rappelé et les prédictions de Balaam, et celles recueillies et conservées chez les Juifs sur la venue du Messie, « lorsque la constellation d'Israël se trouverait dans le *signe des poissons*... »

A ce point de vue seulement, on comprendra que saint Thomas ait pu dire que « les substances spirituelles qui meuvent les astres agissent immédiatement sur l'entendement en l'éclairant, bien qu'elles ne puissent changer la volonté; ce qui fait que les astrologues disent vrai en beaucoup de circonstances et peuvent prédire certains événements en général, mais non en particulier, rien n'empêchant l'homme de *résister* à ses passions par son libre arbitre <sup>1</sup>. »

« Les corps célestes, dit-il ailleurs, sont cause de tout ce qui se passe dans ce monde sublunaire; ils agissent indirectement sur les actes humains, mais tous les effets qu'ils produisent ne sont pas nécessaires <sup>2</sup>. »

Ceci rentre dans ces paroles du philosophe Victorinus, retrouvées il y a quelques années dans les manuscrits du Vatican :

« Les éléments du monde sont entraînés par leurs mouvements, et de ces mouvements dérivent en même temps certaines nécessités; de telle sorte que leurs conversions décident souvent de la vie des hommes qui se trouvent leur obéir et suivre naturellement leur parcours; mais de tout cela se trouve affranchi celui qui, plein de foi dans le Christ, tient de lui le patron de sa vie... Nul doute qu'on ne fasse de tous ces éléments, des dieux; les uns les appelant démons aériens, les autres empyréens, les autres *enydros*, ou enfin génies <sup>3</sup>. »

1. *Somme*, quest. xv, art. v.

2. *Ibid.*, t. III, p. 2 et 29.

3. « *Elementa mundi simul habent secum et motus suos et quasi quasdam ex motibus necessitates; ut in sideribus quorum conversione hominum vita vel in necessitatem ducitur, et sic serviunt elementis homines, ut astra jusserint, ut mundi cursus imperaverit; quibus omnibus solvetur quisquis in Christum fidem habens Dominum vitæ suæ a Christo Spiritum accepe-*

Mais comment pouvoir assimiler aux recteurs de *lumière* ces infimes στοιχεῖα, sortes de téraphims conformés à la ressemblance des figures zodiacales, et dont les interprètes s'appelaient στοιχείωμντιζοί, *devins par les éléments*? « Ces petites statues étaient en or lorsqu'elles étaient dédiées au Soleil, et en argent lorsqu'elles l'étaient à la Lune; elles *causaient* avec les hommes et leur annonçaient les choses utiles<sup>1</sup>. »

Qui ne voit que le culte de *dulie*, ce culte élémentaire et permis dont parlent les premiers Pères, sortait ici déjà par la *divination* de la ligne orthodoxe, et que l'on retombait par le fait seul de cette curiosité dans les recteurs de *ténèbres*? C'était là cette *mazzaroth* ou milice zodiacale dont parle si souvent la Bible, et entre autres aux chapitres xxxvii et xxxviii du livre de Job.

Ici, très-probablement, la divination et les communications mystérieuses ne devenaient mauvaises, comme tout le reste, que par le changement du personnel consulté, c'est-à-dire, par l'intervention des démons qui, selon Porphyre, aiment à se faire appeler Soleil, Mercure, Jupiter, etc.; c'est alors qu'escortés des souillures et des erreurs de toute espèce ils venaient se substituer par la faute des consultants à la majestueuse pureté des saints et premiers rapports.

Quoi qu'il en soit, l'astrologie, après avoir été l'une des premières formes de l'idolâtrie sabéitique, en resta la dernière, et probablement son règne ne cessera jamais qu'avec celui du monde idolâtre.

Pour juger de cette antiquité, il suffit de suivre la science dans ses nouvelles investigations. On se rappelle ce que nous avons déjà dit, c'est-à-dire qu'à l'époque de la découverte du Zodiaque de Denderah Letronne croyait avoir péremptoire-

rit... Nulla enim dubitatio quia singula hæc elementa Deos dicat,... quosdam dæmones aërios vocent, rursus alii empyrios, alii enydros, alii genios. »

(*Maï*, t. III, part. II, p. 29.)

1. Seldenus, *de Diis Syriis*, t. I, p. 29.

ment démontré que ces monuments de date romaine et purement astrologique, c'est-à-dire représentant un *thème natal*, accusaient par cela même leur nouveauté en raison des connaissances astronomiques et préalablement indiquées par de telles conceptions.

Aujourd'hui la raison serait mauvaise, attendu qu'on retrouve les mêmes idées reproduites sur beaucoup de monuments bien autrement anciens, et que les prêtres dépositaires des grandes vérités coperniciennes et newtoniennes l'étaient en même temps, nous le verrons, des vérités et des pratiques de cette astrologie que l'on croyait si jeune.

Notre bon et savant Kircher nous en avait prévenus dans les mêmes termes dont saint Justin s'était servi (Quæst. 25, ap. *Orth.*) : « Dès les premiers temps de l'invention des hiéroglyphes, ce n'était pas le vulgaire, mais des hommes distingués et choisis que l'on initiait dans le secret des temples à toutes les sortes d'astrologie, même à la plus abjecte et à celle qui, plus tard, se prostituait sur les places publiques, *circumforanea*. » Sur la table sacrée de chaque temple on voyait représentés les recteurs du monde, revêtus de leurs insignes, puis autour de cette *table* des prêtres attentifs à ce que ces images *allaient leur montrer* et à la révélation de l'avenir, *πρόγνωσιν*, qu'elles allaient leur faire *après* l'invocation, par une ouverture qui se trouvait au milieu de cette *table*, qu'on appelait la *grande porte des dieux* <sup>1</sup>. »

Mais on se moquait alors des préoccupations démoniaques et astrologiques de Kircher, qui restait accusé d'avoir pris tout cela dans son imagination.

Aujourd'hui la question s'éclaircit ; nous comprenons que chez les Anciens l'astronomie et l'astrologie ne faisaient qu'un, qu'elles étaient pour ainsi dire nées le même jour, et que, sur ce terrain, les plus grandes découvertes ont toujours marché de front avec des observations absurdes et ridicules.

1. Kircher, *Œdip. Ægypt.*, in *TABULA ISIACA*.

Ainsi pendant que Pythagore apprenait dans les livres d'Hermès le système de Copernic et la loi du carré des distances, il y trouvait toute la théorie des décans, recteurs du monde, le thème natal de l'univers, toutes les formules nécessaires à son accomplissement, et, qui le croirait ? la consécration de chaque partie du corps à chacun de ces dieux zodiacaux. C'est ainsi que dans le manuscrit de Petéménoph vous retrouverez l'application de toutes les injonctions hermétiques, la consécration de la chevelure au Nil céleste, de la tempe gauche à l'esprit vivant dans le soleil, de la droite à l'esprit d'Ammon, du nez à Anubis Sirius, ainsi de suite, etc., etc. Et comment comprendre que tout cela ait pu sortir de la même plume, si l'on perd de vue ce principe que nous avons déjà posé (t. II, p. 205) sur la *double* inspiration des livres hermétiques, l'une primitive, sublime et sacrée, l'autre plus tardive, puérile et sacrilège, semblant n'avoir pour but que celui de souiller et de compromettre la première ?

Voilà pourquoi saint Clément et Chérémon sont d'accord sur la prééminence du prêtre *horoscope* au-dessus de tous les autres, sur les purifications plus nombreuses qui lui sont imposées, sur les prescriptions et sur la scrupuleuse observance qu'il doit à l'art fondé par les Pétosiris et les Nécepso <sup>4</sup>.

Aussi ne serons-nous pas étonné d'entendre M. Reuven s'exprimer ainsi dans ses Lettres à Letronne sur les deux papyrus magiques de la collection Anastasi, qu'il croit avec raison émanés du système mythologique *originnaire* de ce pays. « Il y est question, dit-il, dans ces papyrus, des quatre *bases* du monde, *στέρωματα*, dont il est impossible, selon Champollion, de méconnaître l'identité avec les *soutiens* ou *κοσμοκράτορες* de saint Paul ; ce sont eux que l'on invoque avec les dieux de toutes les zones célestes, parfaitement semblables encore aux *spiritualia nequitiae in caelestibus*, du même apôtre. Cette

4. Les deux premiers astrologues dont les manuscrits fassent mention, et qui paraissent avoir vécu au temps de Sésostris.

invocation se faisait souvent dans les termes propres et avec les menaces dont Jamblique nous a reproduit trop fidèlement la formule, pour qu'il soit possible de lui refuser désormais le mérite de nous avoir transmis tout l'ancien et primitif esprit égyptien. Vous avez prouvé (c'est toujours Reuvsens qui s'adresse à Letronne, p. 54) que tous les vrais zodiaques égyptiens ont été exécutés à l'époque romaine, ... conjecture qui m'a paru fondée, tant que je n'ai pas connu la momie de Sensaos ; mais cette momie m'a démontré que ces monuments zodiacaux sont tous entièrement ou principalement astrologiques, ... les tombes royales et les rituels funéraires présentent des tables des constellations et de leurs influences pour toutes les heures de chaque mois. De cette manière les tableaux généthliques sembleraient bien antérieurs à l'époque à laquelle vous assignez leur origine... Il est donc à croire que les zodiaques des sarcophages d'un âge postérieur ne sont qu'une *réminiscence*, une imitation de ces tables purement mythologiques. Ainsi, sur cette tombe de Sensaos, on voit la déesse Typhé ou Nephthé, mère d'Osiris, *dame du ciel*, le corps semé d'étoiles, portant les disques du soleil et de la lune. »

« C'est bien là, dit à son tour M. Guigniaut, *la reine du ciel* à laquelle, en général, paraissent subordonnés tous les dieux des planètes du zodiaque et les autres êtres du système astrothéologique <sup>1</sup>. »

On conviendra donc que c'était faire une mauvaise guerre à Dupuis que de lui objecter la *jeunesse* de ces zodiaques, dont tout l'esprit se retrouvait dans la *vieillesse* la plus reculée de l'antiquité égyptienne.

Encore une mauvaise arme à briser.

Quoi qu'en dise Champollion, et malgré les curieuses tables de constellations qu'il nous montre sur le tombeau de Rhamsès V, 1450 ans avant Jésus-Christ, il demeure à peu près certain que l'Égypte tenait cette dégénérescence philosophique

1. Notes sur Creuzer, *Égypte*.

des Chaldéens, qui l'avaient laissée s'infiltrer petit à petit, *pour bonne raison*, dans les enseignements purs, rationnels et orthodoxes transmis par le peuple primitif. C'était ce qu'on appelait *lire dans les registres du ciel*; mais tout en supposant, comme nous l'avons déjà fait, qu'on pouvait primitivement, et sous la direction d'un *bon maître*, y lire de très-grandes choses, l'infini devait séparer cette divine lecture du galimatias que nous venons d'entendre; celui-ci devait lui succéder partout où des professeurs *étrangers* allaient se charger de l'éducation des peuples « assis dans l'ombre de la mort. »

Dès l'origine de leur idolâtrie, et par conséquent de l'idolâtrie générale, les Chaldéens, héritiers jusque-là des connaissances ou plutôt des révélations astronomiques patriarcales, avaient dû adjoindre à celles-ci la théorie des génies recteurs et de leur influence morale sur les destinées humaines; c'étaient alors les *mlac*, les ministres soumis de l'Éternel, se contentant de transmettre à la création les volontés du créateur; mais il fallait que l'altération fût survenue de bien bonne heure, puisque dans Bérose nous constatons déjà la suzeraineté sidérale de Bel et de Mylitta. Cependant ce n'était pas encore tout à fait l'astrologie *judiciaire*, puisque nous ne voyons jusque-là que les *douze seigneurs des dieux* zodiacaux, les trente-six dieux *conseillers* et les vingt-quatre étoiles *juges* du monde, qui, en l'absence de l'Éternel, le maintiennent et surveillent les mortels, et révèlent à l'humanité leurs arrêts.

Cette doctrine subsista jusqu'à Diodore, avec ces mêmes puérilités, il est vrai, que nous retrouvons tout à l'heure chez les Égyptiens, c'est-à-dire la consécration du pouce à Vénus, de l'index à Jupiter, etc. Mais ce n'est guère qu'à partir de Diodore que nous voyons apparaître la véritable *astrologie judiciaire*, autrement dit le prophétisme matérialiste et panthéistique par la planète elle-même, dont, en dehors de son recteur, l'ascension ou la conjonction au moment de la naissance d'un individu décide de sa fortune et du moment de sa mort.

Cette épidémie de divination générale et coupable qui allait

s'abattre sur le monde ne parlait cette fois ni de New-York ni d'Hydesville<sup>1</sup>, mais bien de la Chaldée, dont le nom était synonyme d'astrologie.

« Les Chaldéens, dit Diodore, ayant fait de longues observations sur les astres, et connaissant plus parfaitement que tous les autres leurs *mouvements* et leurs *influences*, prédisent aux hommes la plupart des choses qui doivent leur arriver ; ils regardent surtout comme un point important la théorie des cinq astres qu'ils nomment *interprètes* et que nous appelons planètes. Ils observent plus particulièrement Saturne, quoiqu'ils disent que c'est le Soleil qui fournit le plus de prédictions pour les grands événements ;... ils allèguent comme exemples les prédictions qui ont été faites à un grand nombre de rois, particulièrement à Alexandre, à Antigone, à Séleucus-Nicanor et à un grand nombre de particuliers, prédictions qui paraissent s'être réalisées toutes d'une manière si juste, que ceux-ci en ont été frappés d'admiration et n'ont pu se dispenser de reconnaître en cela quelque chose de surnaturel<sup>2</sup>. »

Ces derniers astrologues étaient les *kasdim* et les *gazzim*, qu'il ne faut confondre ni avec les *asaphim* ou théologiens, ni avec les *hakamim* ou savants, mais qui ne faisaient qu'un avec les *khartumim* ou magiciens, applicateurs de leurs théories apotélesmatiques<sup>3</sup>.

De l'Égypte l'astrologie passa, dit-on, en Grèce ; mais Lucien nous affirme que celle-ci ne la tint jamais que d'Orphée, fils d'OEagre, qui l'enveloppa d'abord dans les enchantements et les mystères<sup>4</sup>.

Orphée fut donc le vrai *medium* importateur ; laissons continuer Lucien :

« Ses principes sont l'ouvrage des anciens monarques favorisés des dieux... Le Béotien Tirésias fut celui qui s'acquit la

1. Points de départ de nos Esprits frappeurs.

2. Diodore, *Histoire*, l. II.

3. Ou formant la science des influences.

4. *De l'Astrologie*, t. IV, p. 60.

plus grande réputation dans l'art d'annoncer l'avenir... On ne traitait pas alors la divination aussi légèrement qu'on le fait aujourd'hui;... on n'entreprenait absolument rien sans avoir consulté le devin dont tous les oracles se rapportaient à l'astrologie; c'est ainsi qu'à Delphes la vierge chargée d'annoncer l'avenir était le symbole de la *vierge* qui est dans les cieux, et que le *dragon* qui se tient sous le trépied disait (φθέγγεται ὄτι<sup>1</sup>) qu'il était l'image de celui qui brille parmi les étoiles;... c'est pour voir ce Tirésias qu'Ulysse descendit dans les enfers<sup>2</sup>. »

Rome eût été trop jalouse, si elle eût laissé tant d'honneurs à la Grèce. On y reçut les Chaldéens, et nous voyons tout aussitôt Pompée, César, Crassus, croire à l'astrologie; Pline en parle comme d'un art respectable, et Cicéron lui-même, tout libre penseur qu'il fût, est obligé d'avouer que « d'après une triple conjonction du soleil on avait prédit à Cyrus un règne de trente ans. »

Il est vrai que Cicéron devait être bien renseigné, puisque son ami Nigidius Figulus était un chaleureux adepte, et que Lucius Tarrutius, un autre de ses amis, consacrait toute sa vie à la divination par les astres et au relevé des *nativités*, au moyen de tables célestes dressées selon le style égyptien.

De son côté, Marc-Antoine a sans cesse à ses côtés un astrologue du même pays, que lui avait recommandé Cléopâtre; Auguste, tout en leur défendant de parler « de vie ou de mort, » fait, au moment de monter sur le trône, dresser son thème natal par Théagène; Tibère fait mettre à mort ceux que l'astrologue lui désignait comme devant aspirer à l'empire; Othon ne peut vivre sans eux; Vitellius désire les banir, mais ne l'ose, parce qu'ils fixent sa mort à ce même jour; Vespasien les consulte, mais en rationaliste; Domitien n'en-

1. Nous avons dit aussi tous les embarras causés par ce mot : *un serpent qui parle!*... c'est comme une table qui devine. Nous qui savons que celles-ci ont parlé... ni plus ni moins que le serpent, nous traduirions bravement notre φθέγγεται ὄτι.

2. Lucien, t. IV, p. 70, édit. en 6 vol.



treprend rien sans l'avis de ces prophètes qui lui indiquent toutes les victimes à frapper; Antoine ne laisse point passer un seul jour sans adresser sa prière aux planètes; et le docte Adrien lui-même se dit en état de prédire « dès les calendes de janvier tout ce qui doit lui arriver jusqu'au 31 décembre<sup>1</sup>. »

Il paraît toutefois que si la terre tout entière recourait au ciel, celui-ci ne versait pas sur le monde autant de paix que de lumières; aussi voyons-nous le préteur Paul Lanus intimor aux Chaldéens l'ordre de quitter l'Italie dans un délai de dix jours: ils partent mais reviennent aussitôt, forts de l'appui des grands, de Pompée, de César, de Crassus, etc. En 721, Agrippa lance un nouveau décret de bannissement contre eux, mais Alexandre Sévère le rapporte, et leur permet de rouvrir une école à Rome.

Maintenant il nous serait très-facile de continuer à l'infini, et de montrer le monde ancien asservi pendant bien longtemps aux mêmes erreurs; mais pour nous en tenir aux successeurs modernes des Chaldéens antiques, contentons-nous de ces deux affirmations: que l'astrologie figure encore aujourd'hui pour une somme de *quatre millions* au budget du schah de Perse, et que dans cet *heureux* pays on met à mort, tout comme on le faisait autrefois, l'horoscope « qui se trouve pris en flagrant délit de mensonge et de prophétisme inaccompli. » Si nous parcourions le rituel actuel des Persans, nous verrions que rien n'a changé dans la doctrine et qu'il s'agit toujours « d'une vie décidée à l'avance par la constellation qui préside à la naissance de chaque individu, ou par les conjonctions planétaires qui la traversent ».

Quant au secret de l'immense et général crédit acquis par des observances aussi puériles que celles de l'astrologie judiciaire, quant à l'impossibilité signalée au commencement de ce paragraphe par MM. Lebas et Le Couturier que « tant

1. Voir, pour tous ces détails, l'ouvrage de Champollion-Figeac, intitulé *l'Égypte*, etc., p. 404.

d'hommes distingués dans tous les siècles aient été le jouet du hasard et de l'illusion, » qu'on le sache bien, il sera toujours impossible de s'en rendre compte en dehors du spiritisme. Comment veut-on que partout tant de milliers de prédictions se soient réalisées *par hasard* avec la plupart de leurs détails, et avec assez de fidélité pour que l'empereur Adrien ait osé dire ce qu'il nous disait tout à l'heure : « Aux calendes de janvier, je sais tout ce qui m'attend jusqu'au 31 décembre<sup>1</sup>? »

Chacun des personnages que nous venons de citer, chacun des grands génies de l'antiquité, parmi lesquels nous remarquons Tacite lui-même, convenait à son tour de la réalisation de ses avertissements personnels, et quant à la sincérité des devins, la meilleure preuve que l'on en pût donner résultait de ce que « la peine de mort presque partout décrétée contre les *mathématiciens* qui n'auraient pas dit vrai ne diminuait ni leur nombre ni leur tranquillité.

Leur mauvaise foi n'était pas plus réelle que celle de nos

4. Les astrologues ne manquaient pas alors, comme le fait remarquer Delrio (*Disquisit.*, t. IV, ch. III), d'objecter l'accomplissement de certaines prédictions, et entre autres celles de Théagène qui, sur l'image et le thème natal d'Auguste, lui garantit l'empire... (saint Jérôme et saint Ambroise, *Hex.*, XII, ch. IV); de Thrasyले qui, au grand étonnement de Tibère qui n'en avait rien communiqué à personne, révéla au tyran le genre de mort que celui-ci lui destinait (*Dion.*, *ibid.*, p. 55); d'Asclétarion, auquel Domitien demanda un certain jour quel serait son genre de mort : « Je serai bientôt dévoré par les chiens, mon art me l'annonce, » répond l'astrologue; sur ce, le tyran le fait mettre à mort sur-le-champ, et, pour déjouer l'horoscope, le fait ensevelir avec le plus grand soin; mais il se trouve qu'une tempête furieuse s'étant élevée à peu de jours de là, son cadavre, mis à nu, fut mis en pièces par les chiens (*id.*); de ceux enfin qui promettent à Athénaïs la main de Théodose le jeune, l'empire à Rodolphe de Habsbourg, le pontificat à Léon X, à Adrien VI, à Marcellus II, etc., malgré l'impossibilité naturelle de ces prévisions.

A cela, Delrio répond avec saint Augustin (*de Gen.*, l. III) que plus les astrologues disent vrai et plus il faut se méfier d'eux, attendu que leur entente avec le démon est évidente par cela même, et que la preuve en est dans la manière dont ils finissent leur vie, c'est-à-dire en compagnie des malfaiteurs et des empoisonneurs, ce qui nous explique ce mot de Juvénal : « On ne saurait trouver un seul astrologue qui n'ait payé bien cher le secours de son génie. » (*Satires*, VI.)

médiums modernes, qui, pleins de foi dans leur insufflateur, réclament à tout propos, soit l'examen des corps savants, soit l'expérimentation publique et solennelle d'un congrès, sans se douter le moins du monde que, trahis par leur seigneur et maître, ils pourraient bien à leur tour courir au-devant de quelque infamant pilori.

C'étaient donc ou les recteurs de ténèbres ou la tourbe des esprits attachés à leur siècle, qui désignaient eux-mêmes leurs planètes, et l'ordre hebdomadaire dans lequel elles devaient être honorées. Quand nous donnons leurs noms aux jours de notre *semaine*, nous ne nous doutons guère que nous obéissons aux dieux des Chamites, et même probablement des Caïnites; car, dit le chevalier Jones (*Recherches asiatiques*, t. II, p. 343), « l'uniformité de ces noms *antédiluviens* chez toutes les nations, depuis les Goths jusqu'aux Indiens, serait INEXPLICABLE sans la notice suivante : C'est L'INVITATION FAITE PAR LES ORACLES chaldéens, recueillie par Porphyre, et consignée dans Eusèbe (*Préparation*, etc., l. V, ch. XIV), avec recommandation expresse de les porter d'abord aux colonies égyptiennes et phocéennes, puis ensuite aux Grecs, et de ne les invoquer qu'*aux jours mêmes qui portaient leurs noms*... » Apollon disait dans ces oracles : « Il me faut invoquer au jour du soleil Mercure d'après ses directions, puis Chronos, puis Vénus, et ne manquez pas d'appeler tous les jours sept fois chacun de ces dieux. »

Mor Isaac, cité par Kircher (*Oedipus*, t. I, p. 173), nous donne toute l'organisation de cette insufflation : « Des hommes corrompus de la secte des Chamites, se levèrent de toutes parts, et dirent que, les astres ayant plein pouvoir, il ne nous restait plus aucune liberté. L'erreur gagna, et le diable la fit prospérer jusqu'à ce qu'ils crussent bien que les astres étaient les vrais dieux *créateurs*. Alors les populations trompées donnèrent à chacun d'eux le nom d'un dieu, et les adorèrent en se prosternant devant eux. Alors encore ils écrivaient leurs noms sous les diverses images qu'ils plaçaient sur les obélisques

(*columnas sublimes*) et sur les stèles (*parietum fastigio*), mais à certains moments l'*esprit*, parlant dans chacune d'elles, donnait des réponses aux consultants, leur prédisait l'avenir, leur révélait les choses cachées, en leur donnant par exemple de bonnes nouvelles de ceux qui étaient en pays éloignés; puis il mettait dans leur cœur les mêmes pensées qu'il révélait à d'autres et c'est de cette sorte qu'il séduisait un grand nombre d'adeptes et qu'il a répandu par toute la terre cette confiance dans leur savoir sidéral, qui l'infeste encore aujourd'hui. »

Voilà précisément le crime dont l'*esprit* envoyé par Dieu à sainte Hildegarde lui parlait en ces termes : « O homme, pourquoi donc adores-tu ces créatures qui ne peuvent ni te consoler ni te secourir? pourquoi prêtes-tu l'oreille à ces *mathématiciens* vrais *instructeurs de mort*, dont la témérité persuade à mon peuple que « les étoiles sont les auteurs et les dispensateurs de leur vie. » Malheureux! et qui donc les a faites, ces étoiles? Il est bien vrai que de temps à autre (*interdum*), et avec ma permission, ces étoiles *servent de signes* et révèlent les *mystères des temps*... comme celle qui vint annoncer au monde la naissance de mon fils,... comme celles encore qui dans les derniers temps serviront à préparer la manifestation des grands prodiges... Mais, ô homme, tu m'as abandonné, moi qui, te recherchant dans mon amour, t'ai relevé de ta chute, quelque ensanglanté que tu fusses (*sanguinolentus*) dans les souillures de tes péchés;... tu as préféré suivre l'antique séducteur,... car cette erreur provient de Baal;... lorsque la magie commença à rendre folle l'humanité, le diable, parlant à ceux qui désiraient savoir ce qu'ils devaient ignorer, leur répondit suivant leurs désirs,... etc. » (*Scivias*, l. I, v. 3.)

Toujours une, ferme et conséquente à elle-même, la vérité chrétienne fait tenir à son Église exactement le même langage qu'elle faisait tenir à ses prophètes et à ses saints. Le cardinal Scaglia (dans son *Traité sur la pratique du saint-office*, ch. xxiv) parle ainsi de l'astrologie : « L'astrologie judiciaire

est celle par laquelle on *prédit* par les astres les choses contingentes et fortuites, et même celles qui dépendent du libre arbitre des hommes, comme les traités, la paix, les guerres, les succès. On porte la *témérité* jusqu'à prédire le temps, le lieu et la manière de faire ou non certaines actions. Cette *dernière* sorte d'astrologie (il y en a donc une autre?) est *indubitablement* illicite et défendue expressément. La connaissance de l'avenir, la pénétration des cœurs et de la volonté des hommes, sont des choses réservées à la sagesse de Dieu... C'en est donc là qu'une vaine et trompeuse invention des hommes, aidée par les supercheries et les fraudes des démons qu'on y invoque ou qui s'y ingèrent d'eux-mêmes *et sans qu'on y pense*, pour corrompre les esprits infatués de cette recherche de l'avenir. »

Nous le répétons : supprimez cette immixtion démoniaque, et le problème se représente à l'instant ; il devient complètement insoluble à moins que vous ne le résolviez comme M. Maury, qui croit avoir *tout dit* en consacrant un livre à l'association de la magie et de l'astrologie, mais qui en réalité n'a rien fait, puisque, la divination magique n'étant pour lui que le résultat d'une *névrose*, il devient, pensons-nous, assez difficile de concilier cette névrose avec l'usage continu des observations sidérales et les interminables calculs du grimoire (I).

I. — « ENCORE LA QUESTION DE PRIORITÉ. » C'est la question dominante pour M. Maury ; il partage ou plutôt il développe à cet égard le préjugé général. Pour lui, « l'admission de la doctrine des anges, qui s'était développée chez les Hébreux sous l'influence de la religion mazdéenne, favorisa singulièrement, en Palestine, le développement de la magie et de l'astrologie, ... car, dit-il, cette doctrine des anges est étrangère au Pentateuque, dans lequel ce que la version grecque de la Bible traduit par ἄγγελος (ange) n'est qu'un mot exprimant une manifestation divine » (*Magie*, 95). « En vérité, dit à son tour un savant hébraïsant (l'abbé Van Drival, *Annuaire de philosophie chrétienne*, mai 1859), on s'étonne du sang-froid et de l'aplomb avec lesquels de pareilles erreurs s'affirment et s'accréditent aujourd'hui.

C'est à se demander si ceux qui les propagent ont jamais lu cette Bible dont ils parlent tant, car il n'y a rien peut-être dont il soit parlé plus souvent que les anges dans la Bible et dans les livres les plus anciens,... et toujours avec la signification de *mlac* ou d'envoyés. »

Nous allons plus loin et nous disons que la Bible, y compris le Pentateuque, n'est qu'une angélophanie permanente, toutes les communications divines n'ayant presque jamais lieu, comme nous l'avons déjà dit, que par ces *fil*s *télégraphiques divins*.

Au reste, M. Maury, dont l'opinion est inébranlable à ce sujet, nous renvoie, pour mieux asseoir la nôtre, à deux articles de la *Revue germanique* qu'il appelle *excellents*. Nous allons y recourir.

Déjà, si on se le rappelle, M. Renan, dans l'intérêt de la même thèse, nous ayant renvoyé à l'ouvrage de M. Munck, nous avons été tout étonné d'y trouver tout ce qu'il fallait et plus qu'il ne fallait pour la démonstration de la thèse exactement contraire à la sienne (voir le chap. v, p. 302). Voyons si par hasard les recommandations de M. Maury ne nous procureraient pas la même bonne fortune.

Voici la substance même et le résumé des trois articles qui démontrent, dit-on, à l'imitation de tous les *théologiens* modernes de l'Allemagne, le plagiat du mazdéisme par Israël.

M. Nicolas nous fait voir d'abord les Perses empruntant tout aux Assyriens, arts, style, architecture, langage (le pehlvi, du moins) et emblèmes : « le vaincu, dit-il, absorbe le vainqueur et les deux peuples n'en forment plus qu'un ; » il fait plus, il nous indique, comme une hypothèse admissible et fondée sur le dire d'Ammien Marcellin, la possibilité que Zoroastre ait eu primitivement des rapports avec la race *sémitique* et qu'il se soit *peut-être* inspiré auprès d'elle de sa tendance monothéiste.

Mais alors, si les Perses avaient tout pris aux Chaldéens, comment les Juifs, Sémites comme ces derniers et ne faisant qu'un avec eux, n'auraient-ils pas *pillé* de préférence les Chaldéens, si l'on tient à en faire des plagiaires ?

« Les deux peuples les plus sympathisants, continue M. Nicolas, étaient les Juifs et les Perses... Aussi les déportés de Juda *les reconnurent-ils pour frères*... De là cet ordre d'idées *singulières* désignées plus tard chez les Juifs sous le nom d'apocalyptiques, et dont le germe se trouve à la fois dans les livres sacrés des Perses et des Juifs. L'attente du libérateur est identique, à part quelques détails de religion locale ; ce qui paraît le plus vraisemblable, c'est qu'elle s'est développée *simultanément* chez tous deux, par une action réciproque des deux croyances ; IMPOSSIBLE DE FIXER L'ANTÉRIORITÉ.

« Quant à la lutte d'Ahriman, elle ne peut venir que du parsisme, la doctrine d'une puissance infernale capable de résister à Dieu *n'ayant pas d'antécédent* dans l'hébraïsme. »

Et le serpent de la Genèse, sur lequel roulent la chute, la promesse, les prophéties et enfin la rédemption, c'est-à-dire toute la Bible, qu'en faites-vous ? Toutefois, M. Nicolas a raison, il n'y a ni place ni antécédent dans l'hé-

braïsme pour « une puissance infernale coéternelle à Dieu et se réconciliant avec lui ; » celle-ci appartient bien en propre au mazdéisme et nous force à demander comment l'hébraïsme, en prenant Ahriman, avait pu professer tout le contraire sur sa valeur et son avenir.

D'ailleurs cette antériorité en faveur du mazdéisme est d'autant plus étrange qu'elle va se trouver limitée à Lucifer, « la création et tout son ordre étant, chez les Perses, *évidemment* IMITÉE DE CELLE DE MOÏSE. »

« Quant aux féroüers, chargés de la défense des hommes contre l'ennemi, ce sont bien les anges gardiens des Juifs, et cela peut faire supposer que l'influence juive n'aurait pas été étrangère à la formation du mythe mazdéen. »

Comptons : il n'y a donc jusqu'ici que l'Ahriman révolté qui puisse appartenir à la Perse : mais patience, M. Nicolas, qui le prétendait tout à l'heure, semble à présent, et devant un examen plus attentif, changer d'opinion. « La tentation devant l'arbre de vie démontre surabondamment, dit-il, que toute cette légende est due à l'influence juive. C'est bien la tentation d'Ahriman, mais avec l'intervention du démon Petiareh qui prouve *qu'on ne s'est pillé d'aucun côté.* »

Ceci pourrait ressembler à une capitulation, mais le démon Petiareh ne signifiant que le Sammaël ou l'Ahriman incarné dans le Serpent, il retombe, comme tout le reste dans l'influence juive « *surabondamment démontrée.* »

Nous pensons que ces courts extraits suffiront pour prouver que le plagiat des Juifs n'est pas aussi clairement établi que M. Maury et tant d'autres voudraient nous le persuader. Ces aveux suffiront-ils cependant pour infirmer un lieu commun si fortement enraciné dans les esprits ? Nous en doutons, quand nous voyons MM. Maury et Renan ne pas même s'apercevoir qu'en nous renvoyant à MM. Munck et Nicolas ils nous fournissent nos meilleures armes.

---

# APPENDICE Q

## CHAPITRE XIII

### A DE VIEILLES ATTAQUES RÉPONSES NOUVELLES.

---

La vérité est une. — Urbain VIII persécuté par Galilée. — Lumières nouvelles.

On l'a remarqué avec raison, l'histoire de Galilée, telle *qu'on nous la raconte*, a fait plus d'incroyants que les œuvres complètes de Voltaire. Opposer à la vérité théologique la vérité scientifique, brouiller, au nom de la raison, deux sœurs jumelles dont les droits étaient égaux, c'était un coup de maître et le chef-d'œuvre du génie du mensonge.

La science ! Nous connaissons toutes ses gloires, toutes ses forces, toutes ses véritables grandeurs, et nous croyons leur avoir rendu toute justice ; notre admiration ne lui a jamais fait défaut, en la voyant nombrer tous les soleils avec Laplace ou Leverrier, conjurer la foudre avec Franklin, décomposer les corps avec Berzélius et Davy, ausculter avec Laënnec et Morgagni, paralyser la douleur avec Simpson et Morton, transmettre la pensée, comme un éclair, d'un hémisphère à l'autre, abaisser toute barrière, rapprocher toute distance, et, par ce nivellement de la terre, réunir peut-être un jour toutes les nations en une seule.

Renfermé dans ce programme, comme nous comprenons bien l'orgueil de tout cet esprit moderne ! Comme nous saluerions volontiers, avec Bossuet, « dans ces *vrais* grands esprits un des plus beaux ornements du monde, » si le revers de la médaille ne nous rappelait pas aussitôt tous « ces grands esprits *faux* » dont le grand évêque voyait, au même moment et dans les mêmes rangs, surgir le règne autour de lui ! Tenté de nous agenouiller, nous le ferions à chaque



instant, si, refroidi tout aussitôt par la philosophie mortelle et par certains préjugés honteux de la grande idole, nous ne lisions pas dans les annales de son temple tant de démentis cruels, de rétractations forcées, d'acceptations et de repoussements arbitraires, tant de déconvenues, en un mot, dont le retour quotidien semblerait n'avoir d'autre but que de rendre la *Divinité* plus modeste en lui imposant quelques confessions bien senties.

Les masses ne s'aperçoivent que très-tard de ces grands désordres intestins; éblouies et reconnaissantes avec raison des développements, des applications matérielles et modernes de vérités souvent spirituelles et bien antiques, elles en appellent de tout à leurs académies, et, s'imaginant que le monde n'a plus de secrets pour celles-ci, s'endorment dans ce quiétisme dangereux qui leur montre, au delà de quelques progrès nouveaux, les frontières de l'âge d'or.

On ne se doute pas un instant que ces développements, presque toujours appliqués par des *laïques*, des industriels, des novateurs ingénieux, souvent enfants perdus et suspectés de la science, ne constituent en définitive que son *corps* matériel et n'ont pas avancé d'un seul pas ce qui constitue son *esprit*, ou plutôt on s'en doute tellement bien que l'on fait bon marché du dernier. Périssent tous les mystères dont la révélation ne pourrait pas se traduire aussitôt en inventions *commodes* ou en actions bien *cotées*!

Loin de nous la pensée de jeter le moindre discrédit sur des efforts que nous voudrions centupler, pourvu qu'ils n'arrivassent qu'en *surcroît* et à leur place, car l'homme ne vit pas seulement de pain, et malheur à la science qui lui dérobe celui de son esprit!

Or c'est le lui dérober :

1° Que de reprendre tous les jours, comme on le fait depuis plusieurs années, le vieux thème de Copernic et de Galilée, et de remonter à nouveau ces deux formidables batteries dont le feu paraissait suspendu; c'est le reprendre que de répéter sur tous les tons ce mot d'un incrédule allemand : « Le christianisme est mort le jour de la naissance de ces deux grands astronomes<sup>1</sup>.

2° C'est encore dérober à l'homme le pain de son esprit que de

1. Voir, dans l'*Athenæum français* du 16 décembre 1854, les attaques, à l'étranger, de MM. Brewster, Sasonoff, etc., attaques reprises et développées en France par MM. Babinet (*Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1855), Reynaud (*Terre et ciel*), A. Maury, (*la Terre*, etc.), Pelletan (*Philosophie du XIX<sup>e</sup> siècle*), Michelet (dans toutes ses œuvres, etc.), Littré (*Philosophie positive*, etc.).

présenter la cosmologie biblique sous le jour le plus ridicule, c'est-à-dire « la terre comme un plateau, le firmament comme un couvercle et les étoiles comme un assemblage de clous dorés, et de dire avec M. Maury que les difficultés suscitées par les théologiens romains à Galilée ne le furent qu'en raison de « LEUR IGNORANCE ET DE LEUR ORGUEIL (*la Terre et l'homme*, p. 5), ou avec M. Michelet « qu'avant 1600 ON NE SAVAIT ABSOLUMENT RIEN de l'infini » (*l'Insecte*, ch. 3).

3<sup>e</sup> C'est le dérober surtout que de nier toute *intervention* surnaturelle dans « les grandes lois de l'univers et d'abuser de l'attraction et des forces cosmiques, au point de priver la création, non-seulement de toute hiérarchie spirituelle, mais de la débarrasser de son auteur en souscrivant avec M. Littré et beaucoup d'autres à cet horrible blasphème du marquis de Laplace : « Devant cet admirable ensemble de la mécanique céleste, Dieu lui-même est devenu une hypothèse inutile <sup>1</sup>. »

Nous devons bien quelques pages à chacun de ces trois points, mais que nos lecteurs se rassurent, nous n'avons nulle envie de reprendre aujourd'hui le fond de ces vieilles discussions qui ne seraient nullement de notre compétence. Nous ne voulons d'ailleurs mettre sous leurs yeux que plusieurs documents qui, dans les conjonctures présentes, ne nous paraissent manquer ni d'intérêt ni d'utilité.

Le premier de ces deux appendices est purement historique, et, comme tel, nous permet de braver tout reproche d'incompétence. Le deuxième, plus spécialement astronomique, n'est inséré, notons-le bien, que dans notre partie *non officielle*.

Commençons par Galilée, et quoiqu'il n'y ait rien de mystique dans son affaire, débarrassons-nous-en au plus vite, comme, avant de marcher, on se débarrasse d'un obstacle qui gêne et encombre la voie.

Place donc à ces quelques révélations toutes nouvelles.

#### *Urbain VIII persécuté par Galilée.*

Le 14 août 1859, M. Philarète Chasles commençait, dans le journal des *Débats*, la publication de plusieurs articles sur l'ouvrage allemand de M. de Reumont, intitulé *Rome et Galilée*.

Il ressort de cet ouvrage consciencieux et de ces articles embarrassés un trop haut enseignement pour que nous puissions nous permettre de ne pas le mettre en lumière.

1. Voir la brochure déjà citée sur la *Philosophie positive*.

On le sait, nous avons tous été bercés aux tristes et monotones accents de la grande complainte chantée sur la persécution de Galilée. Tous nous avons pleuré sur ce vieillard vénérable que, d'un commun accord, la peinture, l'histoire et la poésie nous montrent depuis deux siècles « traîné, la corde au cou, » devant des juges en robe rouge, enseveli dans le plus noir des cachots, menacé du plus horrible des supplices, auquel il n'échappa qu'en rétractant sa foi scientifique, rétractation honteuse, qu'il démentait aussitôt par le fameux « *e pur se muove, et cependant elle tourne.* »

Tous nous avons applaudi aux vers si bien frappés de Casimir Delavigne, nous le montrant

. . . . . expiant, par vingt ans de prison,  
L'inexcusable tort d'avoir trop tôt raison.

On le sait encore, ces récits, ces tableaux, ces poésies formèrent bien certainement un des plus terribles engins que la philosophie moderne ait jamais lancés contre l'esprit ancien. Les meilleures intelligences y furent prises, et le seront bien longtemps encore, en vertu de l'inexcusable tort d'avoir trop *TARD* raison.

Plusieurs fois cependant la vérité avait tenté de se faire jour; on avait publié quelques lettres qui avaient diminué de beaucoup l'intérêt de la victime, et Delambre, ainsi que M. Biot, s'étaient vus obligés d'enregistrer *consciencieusement* un grand nombre de témoignages à la charge du patient et beaucoup d'autres à la décharge de ses juges. Néanmoins, l'esprit public restait en possession du préjugé, et nous ne voudrions pas jurer qu'en ce moment même plus d'une ébauche nouvelle du *martyre* ne s'apprêtât à sensibiliser encore la prochaine exposition.

Aujourd'hui peut-être arriveraient-elles un peu tard pour tous ceux qui auraient pu lire dans le journal des *Débats* l'analyse du nouveau livre prussien.

Il ne faut pas oublier d'abord que cette analyse est l'œuvre d'un libre penseur, de M. Philarète Chasles, dont la conscience va dire toute la vérité *quand même*, sans pour cela que son esprit dépose devant elle aucun de ses anciens préjugés.

Écoutons d'abord la première.

« Le *mythe* du procès de Galilée et de ses persécutions, telles que le *vulgaire* les accepte, a pour unique base un *document faux*, une lettre fabriquée par *plaisanterie*, pour jouer pièce à l'historien Tiraboschi. Cette lettre se termine par une bévue grossière et un anachronisme impossible, qui trahissent jusqu'à l'étourderie du faussaire... »

Comment! toute cette grande épopée philosophique, toute cette machine de guerre qui devait suffire à jeter bas l'inquisition romaine, et qui peut-être a fait plus d'incroyants que Voltaire, comment, c'était un mythe, le résultat d'une *plaisanterie* et d'un *faux*? et bien qu'elle ne remonte qu'à deux siècles et que l'anachronisme soit flagrant, la critique européenne moderne, cette critique qui fait notre orgueil, l'a reçue sans examen et avec la simplicité d'un enfant?

Continuons : « Non, ce n'était ni la crédulité des cardinaux (les cardinaux ne sont pas crédules), ni la superstition (dont ils étaient fort éloignés), ni l'intérêt du saint-siège (qui n'était pas en jeu), mais c'était uniquement l'envie portée à un érudit qui, pris à cette taquinerie, se hâta d'insérer la fausse pièce;... elle fit autorité et donna lieu à tout ce *mélodrame* que nous connaissons tous. »

Pour mieux prouver que l'intérêt du saint-siège n'était nullement en jeu, le journal des *Débats* nous montre le pape Urbain VIII (alors cardinal Barberini) écrivant, le 5 juin 1612, à Galilée : « J'ai reçu votre dissertation, et je la lirai *avec plaisir*, tant pour me *confirmer* dans une opinion qui *concorde avec la mienne*, que pour admirer avec tout le monde les produits de votre rare intelligence; » et le cardinal de joindre à ce billet toute une pièce de vers latins en l'honneur de Galilée.

On conviendra que si l'inquisition était au fond si cruelle, ses formes, du moins, étaient charmantes. Et comment, d'ailleurs, la sacrée pénitencerie aurait-elle pu se montrer si sévère, lorsque Delambre nous affirme que « du temps de Galilée le système de Copernic était professé publiquement à Rome depuis plus de quatre-vingts ans <sup>1</sup> ? »

Comment aurait-elle pu s'y prendre, lorsque les partisans de ce système occupaient toutes les places, et que le célèbre Kepler, ayant été poursuivi par les théologiens de Tubingue pour avoir enseigné ce système, fut appelé par le saint-siège à l'université de Bologne pour l'enseigner publiquement <sup>2</sup> ?

Il faudrait cependant bien s'entendre et parvenir à concilier la lettre du cardinal Bellarmin, du 26 mars 1616, déclarant que « Galilée n'a fait aucune rétractation et n'a subi aucune pénitence, » avec la poursuite et la prison, qui ne sont cependant pas un mythe.

Non, cette poursuite et cette prison sont bien véritablement historiques. Mais pourquoi et comment poursuivi, si ce n'est pour ces

1. *Histoire de l'Astronomie.*

2. *Mémoires de Tiraboschi.*

misérables *dialogues*, dans lesquels il fait jouer au pape souverain le plus ridicule des rôles, sous le nom de *Simplicio*, et dans lesquels il parle de tout à tort et à travers, de politique et de théologie, bien plus encore que de mathématiques?... Dans cet *audacieux* pamphlet, Galilée se donne pour un catholique *de la plus fervente piété*... « Et il ne mentait pas, » dit M. Philarète Chasles, qui ajoute aussitôt, il est vrai : « Mais il bafoue la tradition, il se rit de la foi, prodigue le sarcasme, veut endoctriner les cardinaux, et termine par la profession de foi la plus complète à l'Église. »

On n'est vraiment pas difficile, en fait de *ferveur* catholique, au journal des *Débats*, et on l'est d'autant moins qu'on parle encore un peu plus loin « des lettres de Galilée sur *ses maîtresses*, ses rivaux, son vieux vin, etc. »

Tout cela devait en effet édifier considérablement le sacré collège.

Mais enfin qu'arriva-t-il donc de cette brochure, dans laquelle Galilée *bafouait* le souverain qui avait chanté son mérite? Ah! cette fois, « cette brochure, dit M. Chasles, décida de la haine personnelle d'Urbain VIII contre lui. »

Voyons, prouvez-nous maintenant qu'il y eut véritablement *haine* et en quoi elle se trahit.

Le voici, ou plutôt voici toutes les traces de vengeance que M. Chasles peut découvrir.

Écoutez bien l'exposé de toutes ces « férocités de *reptiles*, sous la figure d'hommes, de toutes ces *barbaries* de l'intolérance! » Apprêtez-vous à frémir!

Sommé de venir s'expliquer à Rome, Galilée s'y rend de lui-même, malgré les conseils de ses amis, tant il était effrayé du courroux et de la haine de ses juges! il se constitue leur prisonnier et se rend... — dans son cachot, sans doute? « dans cette retraite *obscur* où il ne devait plus avoir aucune communication avec les vivants?... » — Non, mais dans le délicieux palais *Sinceri*, dont il nous fait lui-même une peinture ravissante; là, pas une attention qu'on oublie, pas une douceur qu'on lui refuse... Au lieu de *cachot obscur*, des jardins délicieux; au lieu de *fers*, de simples arrêts *sur parole*; au lieu de séquestration absolue, la simple invitation de ne pas recevoir *trop* de visites! Peu de jours après, on échangeait cette prison contre le palais de son ambassadeur, où il est encore consigné *sur parole*; et cette fois, M. Chasles, dont nous copions les expressions, en comprend lui-même la portée, car il ajoute : « On n'appela pas de bourreaux, on se contenta de le faire mourir *avec grâce, de le combler, tout en le frappant, d'indulgence et de bonté*... »

Que M. Chasles y fasse bien attention, il y a quelque chose de bien positif à ce sujet : c'est la lettre d'un ami de Galilée, Buonamici, lettre écrite en 1633, et qui nous le montre retournant à Florence, « tout *satisfait*, dit-il, DE N'AVOIR PAS ÉCOUTÉ CEUX QUI LUI DONNAIENT LE CONSEIL DE NE PAS ALLER à Rome. »

Nous ne connaissons rien de plus péremptoire que cette phrase d'un *ami intime*.

Ainsi, d'après cette nouvelle et importante publication, tout se métamorphose, et d'après le journal des *Débats* tout le *mélodrame* reçu est basé sur une pièce *apocryphe* et fabriquée par *plaisanterie*.

Quant au fameux mot « et cependant elle tourne, » il N'A JAMAIS ÉTÉ PRONONCÉ (c'est toujours le *Journal des Débats* qui l'assure), « Galilée, ajoute-t-il, n'ayant jamais déployé aucune grandeur, aucune franchise, et n'ayant jamais dépensé cette héroïque résistance qu'on lui attribue. »

Nous cherchons maintenant les *reptiles* humains, ses bourreaux, que le journal persiste à nous montrer, lui disant : « Adorez et rampez ! » Or, ces reptiles ne peuvent guère, il nous semble, être les cardinaux, puisqu'il nous les signale plus bas comme « des hommes aussi aimables que distingués. »

Quant au pape Urbain VIII, qu'on suppose animé, malgré ses vers latins et ses opinions *identiques*, « d'une *haine* personnelle contre lui, » il ne donne absolument d'autre preuve de cette haine qu'en punissant un libelle qui le *bafoie* par cet emprisonnement temporaire et *sur parole* dont Galilée consigne avec amour toutes les douceurs, et qu'il s'applaudit de toutes ses forces d'être venu chercher malgré ses amis!...

C'est-à-dire que nous ne voyons plus dans tout cela que la persécution d'Urbain VIII par Galilée.

Qu'on ose maintenant encore jeter la pierre au comte de Maistre pour son fameux mot : « Toute l'histoire des trois derniers siècles est à refaire. » Le journal des *Débats* vient d'en refaire malgré lui une des pages principales.

Mais en dehors de la persécution restent les convictions scientifiques de Galilée, et lorsqu'on les regarde d'un peu près, elles paraissent, il faut en convenir, bien légères. Nous avons entendu Delambre lui reprocher son scepticisme et son défaut absolu de franchise; le journal des *Débats* le constate à son tour.

« Qu'est-ce, en effet, que ces renégations du système de Copernic avec un redoublement de mépris que personne ne lui a certes jamais demandé, ces controverses désordonnées, pour et contre lui tour à

tour, ce mépris de ses propres arguments, que Delambre déclare comme lui, du reste, *bien inférieurs à ceux de ses censeurs*? « Si l'on m'en donne le temps, dit Galilée, j'espère démontrer *clairement que je ne professe pas l'opinion du mouvement de la terre* et de l'immobilité du soleil, et je dirai pourquoi je ne la tiens pas pour vraie; il me sera facile d'en donner la raison, la Providence ayant à sa disposition des moyens multiples pour résoudre le problème. »

Et, qu'on le remarque bien, ce n'est pas seulement devant des juges que Galilée tient ce langage, c'est encore dans ses lettres les plus intimes; donc nous sommes en droit de conclure, comme Delambre semble le faire pour Copernic, que leurs convictions à tous deux n'étaient pas absolues, et que, dans tous les cas, leur défense était maladroite et restait souvent TRÈS-INFÉRIEURE à l'argumentation de leurs adversaires; nous le verrons plus loin.

Très-inférieure!... Copernic et Galilée battus, au jugement de Delambre, par la dialectique astronomique des cardinaux!... On regrette de ne plus la connaître.

Mais là n'est pas la question... Nous n'avions à juger que la nature des *persécutions* de Galilée; quant à leur véritable cause, on vient de s'assurer qu'elle n'était pas ailleurs que dans la publication de ce pamphlet outrageux pour le prince, pamphlet plein de fiel, de sarcasmes, où il « bafoue la tradition, se rit de la foi, » en des termes dont le journal des *Débats* dit lui-même : « Quelle faiblesse et quel pathos ! »

En vérité, il était bien dur pour Urbain VIII, bafoué dans ces pamphlets, de leur devoir encore, dans l'histoire, la calomnieuse imputation de persécuteur !

Et l'on ne peut dire de cette calomnie ce que l'on dit de toutes les autres, « qu'il en restera *quelque chose*. » Celle-ci regarde un pape et le catholicisme romain; vous pouvez être certain qu'elle restera *tout entière*.

# APPENDICE R

## CHAPITRE XIII

### LES PRÉCURSEURS MYSTIQUES DE COPERNIC ET DE GALILÉE.

---

#### 1. — *Précurseurs rapprochés.*

Voyons maintenant si ces persécutions étaient un effet de l'IGNORANCE ET DE L'ORGUEIL, et s'il est vrai, comme le dit M. Michelet, qu'avant Copernic ON NE SAVAIT RIEN. Assurons-nous non-seulement si Copernic n'avait pas eu quelques prédécesseurs, mais si la mysticité aurait été aussi étrangère qu'on le prétend aux vraies lumières de ces derniers ; par là nous rentrerons pleinement dans notre sujet.

Commençons par bien protester contre toute intention d'amoindrir une gloire dont l'esprit antichrétien se serait beaucoup trop prévalu. Dans la note qui précède, nous croyons être resté, à propos de Galilée, fort au-dessous, pour notre part, de toutes les sévérités que nous venions d'enregistrer. Quant à Copernic, inattaquable comme homme et comme grand astronome, si nous tenons à prouver l'antiquité de son système, il ne peut venir dans la tête de personne que ce soit pour lui retirer la moindre parcelle de toutes les jouissances d'*usufruit* et de *plus-value*, auxquelles son rôle de grand vulgarisateur lui a conféré tant de droits.

Il y aurait ici deux choses à distinguer, son histoire et son système. Relativement à ce dernier, nous pourrions peut-être nous armer encore, contre les conclusions vicieuses que l'on en tire, de l'état d'*hypothèse* auquel il est resté jusqu'ici, hypothèse aussi voisine que l'on voudra de la certitude et de la démonstration, mais enfin hypothèse beaucoup plus contestée, à ce qu'il paraît, que le public et même que la science ne le soupçonnent.

Nous pourrions affirmer, par exemple, qu'il y a bien peu d'années



encore une des plus grandes gloires astronomiques de l'Europe, si ce n'est la plus grande (et nous la nommerons au besoin), confessait, quand les portes étaient bien fermées, qu'à ses yeux ce système renfermait de telles *impossibilités*, que depuis longtemps elle avait cessé d'y croire. On sait encore que d'autres astronomes n'admettent ce système qu'en partie, et que le célèbre Delambre, tout copernicien qu'il pût être, ne se faisait aucun scrupule d'en parler en ces termes : « En lisant Copernic, on concevrait facilement les doutes *les plus sérieux* sur son système. Rien n'égale, en effet, la modestie (l'indécision) de son langage... Ce ne sont que des *hypothèses* qu'il propose, et pour lui il n'est aucunement besoin qu'elles soient vraies ou même vraisemblables, il suffit qu'elles se prêtent au calcul... En dehors de la partie brillante de son système, le reste laissait beaucoup à désirer. S'il obtint sur Ptolémée quelques avantages importants dans sa théorie lunaire,... toutes ces améliorations sont dues à son adresse, à sa sagacité et nullement à son système, qui a conservé *presque toutes les absurdités et les embarras de l'ancienne théorie*... Tycho fit toutes les observations qui manquaient à Copernic ; comme observateur, ce dernier s'éleva fort au-dessus de tous ceux qui l'avaient précédé. Copernic et les astronomes s'inquiétaient fort peu des causes physiques, il leur suffisait de pouvoir *imaginer une hypothèse* qui pût servir de fondement à leurs calculs, et leurs prétentions n'étaient rien moins qu'exagérées. »

En présence de *réserves* historiques aussi sévères, on sera donc toujours parfaitement en mesure de repousser *à priori* tous les arguments antibibliques qu'on ne cesse d'opposer au nom d'une *hypothèse*. Quant à nous, cependant, nous n'userons pas d'une facilité que notre conscience repousserait aussitôt, puisque, parfaitement incapable de comprendre par nous-même tous les *embarras* et même les *impossibilités* dont on parle, nous sommes forcé, comme tout le monde, de nous incliner, jusqu'à preuve du contraire, devant la simplicité grandiose qui nous frappe à première vue.

Voyons l'histoire à présent. Copernic eut donc, comme nous venons de le dire, de nombreux précurseurs, et le plus piquant de la chose est de voir le plus jeune et le plus rapproché de son époque professer une très-notable partie de son système à l'ombre du Vatican, qui non-seulement le tolère, mais lui prodigue toutes sortes d'encouragements et de récompenses. Oui, un demi-siècle environ avant la naissance de Copernic, c'est un cardinal romain qui écrivait les phrases suivantes : « Quoique le monde ne soit pas infini, on ne peut cependant se le représenter comme fini, puisque la raison humaine

ne saurait lui assigner aucun terme,... car, de même QUE LA TERRE NE SAURAIT ÊTRE AU CENTRE, la sphère des étoiles fixes ne saurait y être davantage. Il n'y a que Dieu qui puisse occuper le centre du monde, donc, ce monde est comme une vaste machine ayant son centre partout et sa circonférence nulle part (*machina mundi, quasi habens ubique centrum, et nullibi circumferentiam*)... Or, la terre n'étant pas au centre... ne saurait être immobile;... et bien qu'elle soit beaucoup plus petite que le soleil, il ne faut pas en conclure qu'elle en soit moins noble pour cela (*vilior*)... On ne peut savoir si ses habitants sont plus ou moins nobles que ceux qui sont plus près du soleil ou dans les autres étoiles, si l'on tient à ce que tant d'espaces sidéraux ne soient pas privés d'habitants;... la terre, un des globes les plus petits peut-être (*fortasse*), n'en est pas moins le berceau de créatures intelligentes, qui ne paraissent pas pouvoir être surpassées en noblesse et en perfection. »

Ainsi donc : idée sage de l'infini, mouvement de la terre, sa rondeur nécessaire et même sa rondeur imparfaite, son peu d'importance matérielle, pluralité des mondes,... rien ne manque en ce peu de lignes, et certes on pourrait croire qu'elles s'écrivaient hier dans l'*Athenæum* ou dans le *Cosmos*.

Eh bien, nous les traduisons de ce qu'on pourrait appeler un chapitre perdu dans un énorme in-folio latin du xiv<sup>e</sup> siècle, en tête duquel on lit encore ces mots : « DE DOCTA IGNORANTIA? ou de l'ignorance savante; œuvres du cardinal de Cusa, homme incomparable en toute espèce de philosophie, dans lesquelles beaucoup de mystères théologiques, inaccessibles à l'esprit humain, voilés et négligés depuis quelques siècles (*velata et neglecta*) sont de nouveau mis en lumière. »

Voilà bien certainement un titre qui ne ferait pas fortune aujourd'hui, mais quand derrière ce titre assez mystique on peut vous montrer tout Copernic et tout Pascal, le sourire devient peut-être un peu plus difficile.

Nous en appelons maintenant à tout homme de bonne foi, et nous lui disons : Voyez les dates; le cardinal de Cusa mourait en 1463 et Copernic naissait en 1473. Or, les ouvrages du premier étaient alors prisés si haut, que c'est à eux en grande partie que ce fils d'un pauvre batelier dut non-seulement sa renommée d'incomparable, et le chapeau de cardinal, mais encore l'amitié des papes Eugène IV, Nicolas V et Pie II, qui l'appelaient sans cesse auprès de leur personne et le consultaient sur toutes choses...

Comment croire alors, et surtout après cette autre assertion de l'astronome Delambre que « du temps de Galilée l'opinion coperni-

cienne était déjà professée librement à Rome depuis plus de quatre-vingts ans, » comment croire, disons-nous, que la sacrée pénitencerie, dont il faisait partie et qui lui avait gardé tant d'estime, n'ait fait la guerre quelques années plus tard à Copernic « qu'en raison de son ignorance et de son orgueil<sup>1</sup>, » ou plus simplement encore, comme le veut M. Letronne, « parce qu'on prenait alors la terre pour un plateau, le firmament pour un couvercle, et les étoiles pour quelques clous dorés...<sup>2</sup> ? »

Voilà cependant ce que la foule est tous les jours invitée à croire et par des gens d'ailleurs fort savants... Aussi, ne pardonnons-nous pas à Arago d'avoir omis le cardinal Cusa parmi les anciens croyants à la rotation de la terre qu'il nomme tous à l'exception de celui qui, en raison des préjugés régnants, devait l'être le premier. Malheureusement il en est de même pour l'abjuration de Galilée. Après l'avoir citée, d'après Delambre, Arago (t. III, p. 28) ne mentionne aucune des circonstances *déchargeantes* énumérées par cet écrivain, circonstances si multipliées aujourd'hui, comme on vient de le voir. Ce silence nous paraît d'autant plus coupable, que les cours du savant professeur étaient recueillis par le peuple.

Moréri était plus juste; il reconnaissait la priorité du cardinal Cusa sur Copernic. « Mais, dit-il, le système n'en appartient pas moins à ce dernier, attendu qu'il l'a perfectionné *en rendant les fixes immobiles*. » Voilà ce qui s'appelle avoir la main heureuse ! Copernic eût bien fait de copier jusqu'au bout le bon cardinal, qui, lui, les *devinait très-mobiles*.

Quant à Rome, sa seule admiration prouve que son opposition subséquente était un peu plus savante qu'on ne le croit, et ne reposait que sur les conséquences antibibliques que la libre pensée se croyait le droit de tirer des prémisses.

Nous avons prononcé tout à l'heure le nom de Pascal, et voici pourquoi : M. Michelet nous disait dernièrement dans un petit livre de pur agrément : « Que savait-on de l'infini avant 1600 ? *Absolument rien*... La page célèbre de Pascal, tant citée sur ce sujet, est l'étonnement naïf de l'humanité se réveillant entre deux abîmes<sup>3</sup>. »

Or tout le monde le sait; cette page si justement célèbre l'est surtout par ce mot : « Le monde est une sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part, » et voici que ce mot se

1. Alfred Maury, *la Terre et l'homme*, p. 5.

2. *Revue des Deux Mondes*, 1842.

3. *L'Insecte*, chap. III.

retrouve *lettre pour lettre* dans le paragraphe du cardinal Cusa auquel Pascal ne peut pas ne l'avoir pas dérobé, un simple hasard ne pouvant pas rédiger aussi fidèlement deux formules d'un tel ordre; ce qui achève de le démontrer pour nous, c'est la ressemblance tout aussi *criante* qui existe entre la DOCTE IGNORANCE, qui sert de titre à l'œuvre du prélat, et l'*ignorance savante* dont parle encore Pascal dans une de ses plus belles pensées.

Nous ne doutons pas, pour notre part, qu'un examen plus approfondi nous ferait découvrir ailleurs de bien autres larcins commis au détriment d'un si riche trésor.

En attendant, il demeure avéré que le plus magnifique produit du génie scientifique moderne et la plus belle page de Pascal se sont inspirés l'un et l'autre aux *gothiques élucubrations* d'un vieux théologien romain.

Rien de plus légitime assurément, mais encore est-il bon que le public en soit informé.

Que de préjugés tomberaient si chaque siècle rendait à César ce qui appartient à César!

Mais à quel *César* le cardinal Cusa avait-il pu emprunter lui-même ces mystères *inaccessibles à l'esprit humain et voilés pendant un certain temps*?

Nouvelle question que nous ne sommes pas seul à poser.

## 2. — Précurseurs plus éloignés.

Si nous étudions un moment la cosmologie des derniers jours du paganisme, nous trouvons que le *Cosmos* s'appelait en ce temps-là *χορὸν* ou *salle de bal*. Dans cette *salle*, on ne professait pas, mais on dansait littéralement le système de Copernic, puisqu'on plaçait sur un tertre hémisphérique la maison du Soleil et que l'on exécutait autour la danse circulaire et toutes les grandes conjonctions des planètes. Ces danses continuèrent sous le christianisme, le soleil-roi étant devenu l'emblème du Christ dans la hiérarchie religieuse comme dans la famille.

Si nous consultons encore une antiquité plus reculée, elle nous répond très-catégoriquement par la plume de Théophraste et de Plutarque <sup>1</sup> que Platon, après avoir enseigné longtemps la circulation du soleil autour de la terre, avait changé d'idée dans sa vieillesse et

1. *De Facie lunæ*, p. 922.

professait l'opinion toute contraire; que le *génie* de Platon n'était pour rien dans ce remords et que sa conversion n'était due qu'à Timée de Locres et à Archytas de Tarente <sup>1</sup>, deux célèbres pythagoriciens. On sait que, dans cette dernière secte, cette croyance était une affaire de religion, et par conséquent tenue fort secrète jusqu'au jour où l'indiscret Philolaüs divulgua le mystère en le rédigeant par écrit. Archimède, à son tour, l'avait puisé dans Aristarque de Samos <sup>2</sup>, autre pythagoricien, et Plutarque nous montre Cléanthe accusant hautement ce dernier d'avoir *troublé*, par cette indiscretion, le *repos de Vesta* et celui des dieux recteurs de l'univers <sup>3</sup>. Enfin, Hipparque fut chassé honteusement de son école pour avoir enseigné publiquement les dogmes pythagoriciens <sup>4</sup>.

Si le système de Copernic est vrai, pourquoi donc à son origine ce secret, ces serments, ces appréhensions? Tout l'isotérisme <sup>5</sup> était là.

La filiation rétrospective est donc bien établie des derniers jours du paganisme jusqu'à Pythagore; mais lui, ce roi des sages, ce philosophe mystique, où pouvait-il avoir puisé une pareille inspiration? Sans doute à cette même école *superstitieuse* des temples qui lui avait appris tant d'autres choses, entre autres, tous les newtoniens en conviennent, LA LOI INVERSE DU CARRÉ DES DISTANCES.

Le célèbre astronome Bailly s'indignait, à la fin du dernier siècle, que l'on pût faire honneur aux Grecs et aux Romains d'une semblable découverte: « Jamais, disait-il, un pareil système n'a pu être conçu dans la Grèce ou dans l'Italie. Croira-t-on qu'il pût être appuyé *sur des faits*, chez les Grecs qui n'ont fait aucune observation? OSERAIT-ON DIRE QUE L'ESPRIT HUMAIN PUISSE S'ÉLEVER SEUL A CE SYSTÈME, sans des faits qui l'y conduisent et qui puissent donner de la vraisemblance à une vérité tellement contraire au témoignage des sens? Les Grecs, à l'époque de Pythagore, ne faisaient que d'entrer dans la carrière astronomique et n'étaient même pas en état de soupçonner cette vérité.... L'optique n'est née dans la Grèce qu'au temps d'Aristote et de Platon; toutes ces hypothèses supposent de la géométrie, qui alors n'était guère avancée; d'ailleurs il faut des observations *suivies*,... et toute la vie de Pythagore n'y eût certes jamais suffi <sup>6</sup>. »

1. Voir Eusèbe, *Prép.*, livre XV, chap. viii.

2. *De Arenario*.

3. Plutarque, loc. cit.

4. Saint Clément, *Strom.*, livre V.

5. *Doctrine secrète*.

6. *Histoire de l'astronomie ancienne*, p. 36 et 446.

Plus d'un siècle s'est écoulé depuis Bailly et l'étonnement redouble. « On ne saurait comprendre, dit un savant tout moderne, comment, dans l'absence de moyens suffisants d'observation, Pythagore a pu connaître la véritable position de la terre parmi les planètes et en vertu de quelle PUISSANCE DE DIVINATION il a émis sur son mouvement les admirables principes sous lesquels, vingt et un siècles plus tard, Copernic et Galilée ont pensé succomber, tant ces vérités étaient lourdes <sup>1</sup>. »

Que M. Charton se rassure : Pythagore n'avait absolument rien inventé ni deviné. Voyageur initié à tous les mystères égyptiens et guidé par le prêtre Pérénitès, comme Orphée l'avait été par Éthimon <sup>2</sup>, il avait admiré dans la partie *secrète* des temples (*adyta arcana*) ces grandes représentations cosmologiques consistant en certaines *roues mystérieuses* que Denys de Thrace et, après lui, Clément d'Alexandrie nous dépeignent « comme étant toujours en mouvement, et que Plutarque nous dit, à son tour, représenter le circuit des mondes célestes, *κοσμοῦ περιφερῆς* <sup>3</sup>. »

C'étaient là ces sept dieux *principaux*, tout à la fois planètes *principales* <sup>4</sup> et *recteurs*, que Mercure Trismégiste et Jamblique disaient « associées au Verbe pour contenir le monde dans leurs sept orbites. » C'était là la grande doctrine d'Orphée que Proclus appelait *θεόδοτον*, c'est-à-dire, *donnée par Dieu*, et qui, selon le père Kircher, « paraissait digne de ce beau nom à plus d'un Père de l'Église <sup>5</sup>. »

Voyageur à Babylone, où il était allé converser avec les mages <sup>6</sup>, Pythagore retrouvait infailliblement dans les temples de Bel toute cette cour sidérale *tournante*, figurée, comme nous le dit Philostrate, par des globes, couleur de saphir, supportant les images dorées de leurs dieux *recteurs* respectifs.

Voyageur chez les Perses, il avait pu voir, à Ecbatane, l'immense machine qui frappait de stupeur l'empereur Héraclius, et que Cedrenus nous dit avoir été fabriquée par le roi Chosroës, pour représenter

1. Charton, *Voyageurs anciens et modernes*.

2. *Strom.*, livre V.

3. *De Facie lune*.

4. Nous allons entendre encore M. Babinet nous dire que, malgré le nombre quotidiennement croissant des planètes, nous pouvons, en réalité, le réduire à sept principales, et parler comme les Anciens, malgré tous les reproches qu'on leur adresse à ce sujet.

5. *Œdipus Ægypt.*, t. III, p. 576, et t. II, p. 408.

6. Diogène Laërce, t. VIII, § 2.

le ciel et toutes LES CONVERSIONS DES ASTRES, avec les anges qui y président<sup>1</sup>.

Pour tous ces peuples, les sept dieux θεοὶ ὁσολαιοὶ étaient les sept dieux *conseillers* et *ambulants*, car il ne faut pas oublier ce que nous dit Platon : « θεός vient de θεῖν, *courir*, et l'on ne donnait ce nom qu'aux planètes. »<sup>2</sup>

QUANT AU FEU OU VESTA, IL OCCUPAIT LE CENTRE DU SYSTÈME, ET C'ÉTAIT AUTOUR DE LUI QUE TOURNAIENT LES PLANÈTES.

L'ensemble, le grand principe du mouvement uranique était donc parfaitement connu, et rien ne rappelle jusqu'ici cette mauvaise plaisanterie de M. Letronne sur le ciel *couvercle* et sur les clous dorés des anciens.

La terre seule paraissait manquer au nombre des planètes ambulantes, à moins qu'elle ne fût comprise sous la même dénomination que la triple Hécate, qui était à la fois reine du ciel, divinité terrestre et infernale. Isis était aussi bien la terre que la lune<sup>3</sup>. Toutefois, comme Pythagore avait retrouvé chez les gymnosophistes de l'Inde ce que nos missionnaires modernes déclarent y avoir retrouvé à leur tour, c'est-à-dire le système *parfait* de Copernic, Bailly a raison d'affirmer « qu'il ne peut plus être douteux qu'il ne l'ait puisé à cette source »<sup>4</sup>.

Mais quels nouveaux embarras ! « Si les Indiens, ajoute cet astronome, l'ont transmis à Pythagore, il n'était pas pour cela leur ouvrage,... il faisait partie bien certainement de l'héritage d'un peuple... auquel on doit peut-être toutes les idées philosophiques qui ont éclairé le monde,... peuple bien antérieur aux Chaldéens, aux Égyptiens et aux Indiens »<sup>5</sup>.

1. Cedrenus, p. 338.

2. In *Cratyle*.

3. Macrobe nous dit encore que l'hémisphère supérieure de la terre s'appelait Vénus. Le vendredi pouvait donc être aussi son jour.

4. Bailly, loc cit. Le traité d'astronomie de *Shourdjo* est certainement le fondement de tout le culte des Indes, et peut-être de la Perse et de la Chine. Les Brahmes vous diront que Moyo, son rédacteur, bien loin d'en tirer aucun orgueil personnel, disait qu'il le tenait directement du Soleil, qui le lui avait dicté sous la forme d'un homme. Chaque astre, suivant eux, est sous la direction d'un esprit conservateur et conducteur qu'ils nomment *Brommo* et qui est servi par le *debtas* de chaque astre. Les *debtas* sont les doigts de Dieu. (Voir l'abbé Guérin, *Astronomie indienne*.)

5. Id., ibid., p. 87.

Nous voici retombé dans le mystère, et forcé d'interroger des traditions plus respectables encore. Il était, par exemple, impossible que la Judée, restée leur gardienne la plus fidèle, ne connût pas au moins une partie de cette cosmologie que la position centrale du soleil dans son candélabre à sept branches pouvait déjà faire soupçonner.

Cherchons donc encore ce dernier mot juif dans le *Zohar*, cette encyclopédie si ancienne, et néanmoins si peu connue, des vérités primordiales, livre vraiment singulier que le docteur Sepp regarde avec raison comme destiné à la solution future de bien des énigmes, et que notre ami M. Drach, qui a bien voulu en traduire pour nous quelques fragments, appelle un livre « éminemment chrétien, ou plutôt le recueil des traditions juives les plus pures et les plus anciennes <sup>1</sup>. »

Voici donc que dans le *Zohar* (3<sup>e</sup> partie, fol. 4, col. 14), il est longuement raconté (dit M. Drach) que « la terre *roule sur elle-même* dans un cercle, en raison de ce mouvement particulier à tous les corps *sphériques*. Parmi ses habitants, les uns se trouvent donc en bas et les autres en haut, tous marchant debout. C'est pourquoi le point des uns est éclairé pendant que le point des autres est dans l'obscurité. Ceux-ci ont le jour, ceux-là la nuit, et il y a un point (le pôle) qui est tout jour, où la nuit ne dure qu'un temps très-court, et CE QUI EST DIT DANS LES LIVRES DES ANCIENS EST CONFORME A CECI, ET CE MYSTÈRE A ÉTÉ CONFIE AUX MAITRES DE LA SAGESSE, MAIS PAS AUX GÉOGRAPHES, PARCE QUE C'EST UN MYSTÈRE PROFOND DE LA LOI. »

Le même traducteur nous paraît donc ajouter avec raison que « toute la cosmographie de ce singulier livre paraît un *substratum* de celle de Copernic, et que, si ce passage avait été traduit au xvi<sup>e</sup> siècle, il eût dès lors renversé le système de Ptolémée, et Copernic n'eût eu qu'à *tendre la main* pour ramasser son système tout fait <sup>2</sup>. »

1. Jusqu'ici le *Zohar* n'avait pas échappé à l'accusation ordinaire et puérile de modernité; mais notre traducteur, avec cette grande autorité d'hébraïsant qu'il doit à son ancienne dignité de rabbin, établit l'impossibilité, en raison de l'extrême pureté de son style syro-jérusalémite, de reporter le *Zohar* à une date moins ancienne que celle de la dernière ruine de Jérusalem, dernière époque à laquelle ce style fût encore familier aux Juifs. Cette réflexion ne regarde que la rédaction et la forme, le fond des traditions rapportées devant remonter, selon lui, à une antiquité *indéfinie*. Cette rédaction a été faite vers l'an 124 de notre ère par R. Siméon-ben-Yokhai et continuée par ses disciples. On y retrouve les traditions les plus reculées et jusqu'aux mystères les plus redoutables de la foi catholique.

2. *Harmonie de l'Église et de la Synagogue*, préf., p. 45.



Arrêtons-nous un moment, et tirons une barre entre ces affirmations réellement historiques et les spéculations qui vont suivre.

Voici la circulation des planètes, et les principales pièces du système de Copernic, retrouvées dans le moyen âge d'abord, puis ensuite dans les temples et chez les prêtres de l'antiquité. La chose est évidente, et M. Charton peut voir maintenant que Pythagore n'avait besoin ni de télescope ni de *divination* pour les emprunter à tous les peuples, et probablement à ce peuple plus instruit, qui déjà lui avait révélé le nom de son Dieu (*Tetragrammaton et Yao* <sup>1</sup>, variantes du Jéhovah hébreu). Si de tels emprunts ont valu à Pythagore la qualification de cabaliste, au moins conviendra-t-on que cette fois l'injure était fort acceptable et que cette *cabale* justifiait assez bien son orthodoxie *primitive*, si nettement établie par notre savant israélite.

Mais nous avons déjà vu comment cette cabale se divisait en deux branches, et comment les deux révélations, celle de l'erreur et celle de la vérité, avaient fini par se pénétrer mutuellement, de manière à rendre leur discernement fort difficile.

Reste donc à savoir auquel de ces deux souffles inspirateurs le système dont nous nous occupons avait appartenu tout d'abord.

De Pythagore, lorsque nous remontons à Orphée (ou à son pseudonyme), nous retrouvons chez le poète les mêmes opinions que chez le philosophe, et toujours puisées aux mêmes sources; mais c'était si peu à leur propre sagacité qu'ils en faisaient les honneurs, que sans télescope l'un et l'autre, l'un (Orphée) complétait ses révélations en parlant des villes de la lune <sup>2</sup>; l'autre (Pythagore), en parlant de ses animaux quinze fois plus forts que les nôtres <sup>3</sup>; un troisième (Xénophane), en décrivant la nature toute spéciale de ses habitants <sup>4</sup>.

Ainsi donc, pendant que l'école cabalistique et mystique, si décriée par nos épicuriens modernes, possédait une somme de hautes vérités parmi lesquelles nous trouvons la rondeur et la rotation de la terre, les antipodes, la période de Saros de 600 ans, la sothiaque de 1461 ans, la fixation de l'année à 365 jours 5 heures 51 minutes, l'obliquité de l'écliptique, le dérangement et l'inclinaison de l'axe terrestre, etc., pendant ce temps-là, disons-nous, l'école rationaliste, qui niait tout surnaturel et toute esèpe d'*esprit*, professait par la bouche de ses deux coryphées, Épicure et Lucrèce, toutes les erreurs possibles et

1. Diod., liv. I, 2<sup>e</sup> partie, ch. LIX.

2. Proclus, *de Orpheo*, liv. IV.

3. Plut., *de Placit.*, liv. II, ch. xxx.

4. Diogène Laërce, à ce mot.

entre autres le rapetissement du soleil « jusqu'à la dimension que nos yeux lui supposent. » Trop juste punition d'une confiance exclusive dans les sens, ou dans les consultations *spirites* dont le premier de ces faux incroyants, tout Épicure qu'il fût, allait demander la réponse au trépied de Nausiphane <sup>1</sup>.

Voilà tout ce que nous apprend l'histoire sur les précurseurs de Copernic.

### 3. — Astronomes plus anciens encore.

Maintenant, avant d'écouter les traditions, c'est-à-dire la partie la moins officielle de notre grand *Moniteur*, avant de chercher à préciser un peu cette expression mystérieuse du *Zohar* : *les maîtres de la sagesse et du mystère*, posons bien certains problèmes d'histoire astronomique, dont la solution ne nous paraît pas encore donnée.

Nous verrons après si les idées de révélation extérieure et d'enseignement surhumain ne seraient pas, dans les sciences naturelles, parfois aussi commodes qu'elles sont indispensables dans les sciences métaphysiques et morales.

Commençons par le problème égyptien, et, bien que notre privation complète de science mathématique paraisse nous interdire des questions si ardues, nos lecteurs nous accorderont certainement le droit d'exposition, pourvu qu'elle soit claire et fidèle.

En toute matière, il est certaines questions que le bon sens a le droit d'adresser à ses maîtres et certaines réponses qu'il a celui d'exiger.

Or, on n'a jamais répondu péremptoirement à celle-ci :

Les Égyptiens, s'étant fait dans l'origine une année civile ou sacrée de 365 jours juste, s'en firent plus tard une autre, disent leurs historiens, de 365 jours et un quart, qui cette fois cadrerait parfaitement avec l'année naturelle ou tropique. Il s'agit de savoir maintenant comment ils étaient parvenus à fixer avec autant de précision la longueur de cette année. « En se basant, répond-on avec une extrême légèreté, sur le lever héliaque <sup>2</sup> de l'étoile de Sirius ou Sothis, qui

1. « .... D'autres disent qu'il avait puisé sa doctrine au trépied de Nausiphane, dont il était l'auditeur assidu. » (Diogène Laërce, in *Vita Epic.*) Cette révélation est fort piquante, trop peu connue, et prouve que le matérialisme le plus abject a bien aussi ses révélateurs mystérieux.

2. On entend par *lever héliaque* d'un astre l'instant où, sortant des rayons du soleil, il commence à devenir visible (ἡλιακοῦ ὄρους).

jouait, comme on le sait, un si grand rôle dans leur mythologie et dans leurs rites religieux. Ils supposèrent, ajoute-t-on, que l'année sacrée de 365 jours juste, et le retour héliaque ou les années de Sirius devaient retomber au même jour, après un laps de 1461 années sacrées et de 1460 années perfectionnées, et ils appelèrent cela leur grande période. »

L'histoire est là pour prouver qu'ils avaient *supposé* parfaitement juste; mais qui donc, encore une fois, avait pu leur révéler d'abord une coïncidence si merveilleusement exacte entre le retour héliaque de Sirius et l'année naturelle; puis ensuite leur parfaite réunion après 1461 années? — L'observation seule, nous répond-on toujours; mais l'observation d'un phénomène qui ne revient que tous les quinze siècles n'est pas déjà si facile. « Cette connaissance d'une période de 1461 ans, disait le célèbre Nouet <sup>1</sup>, ne *pouvait* avoir été obtenue scientifiquement que par une longue suite d'observations très-exactes et *très-fines*, faites tous les quinze siècles, au lever héliaque de l'étoile de Sirius. » Or, *deux* observations de cette période nous rejettent déjà à 2782 ans avant Jésus-Christ; que l'on juge dès lors du chiffre énorme de siècles nécessaires à l'histoire égyptienne, lorsqu'on voit un auteur comme Manéthon, par exemple, doter leurs plus anciennes dynasties d'un si profond savoir: adieu, dès lors, toute la chronologie; adieu l'histoire, adieu surtout la date ordinaire d'un déluge qui serait venu à la tra-verse d'observations si délicates et les aurait emportées avec tout le reste des connaissances humaines, en supposant qu'il y en eût.

Cette considération était surtout très-puissante sur l'esprit du célèbre Cuvier, *parfaitement certain* de la date approximative de cette grande catastrophe « dont il nous reste, disait-il, des documents bien autrement démonstratifs que toutes les chronologies <sup>2</sup>. » Ce grand homme, rempli d'admiration pour la justesse des dates bibliques, s'était vu conduire, faute de pouvoir les concilier avec le phénomène en question, au rejet imprudent de ce dernier.

« Certainement, ajoutait-il, ces résultats seraient très-frappants, si c'était directement et par des observations faites sur Sirius lui-même, qu'ils eussent fixé la longueur de l'année de Sirius; mais des astronomes expérimentés affirment *qu'il est impossible que le lever héliaque d'une étoile ait jamais pu servir de base à des observations exactes sur un pareil sujet, surtout dans un climat* « où le tour de l'horizon, comme dit Nouet, est toujours tellement chargé de vapeurs, que dans

1. Astronome attaché à l'expédition d'Égypte.

2. *Révolutions du globe*, à partir de la page 227.

les belles nuits on ne voit *jamais* d'étoiles à quelques degrés au-dessus de l'horizon, dans les seconde et troisième grandeurs, et où le soleil même, à son coucher et à son lever, se trouve entièrement déformé.» C'est juste, et ces mêmes astronomes soutiennent que si la longueur de l'année *mystérieuse* n'eût pas été connue *AUTREMENT*, on aurait pu se tromper... Ils ne doutent donc pas, et cette fois c'est Delambre qui parle, que « cette durée de 365 jours *un quart* ne soit celle de l'année tropique *mal* déterminée par l'observation de l'ombre, et identifiée PAR HASARD avec l'année héliaque de Sirius; » en sorte, ajoute en terminant Cuvier, que ce serait un PUR HASARD qui aurait fixé avec tant de *justesse* la durée de celle-ci pour l'époque dont il est question <sup>1</sup>. »

On en demande bien pardon à la mémoire de Cuvier; mais se dérober à la vérité par de tels *expédients* serait tout à la fois indigne de son nom et de la grande cause qu'il veut défendre.

Faire arriver les Égyptiens, par L'INCOMPLET, L'IGNORANCE et LE HASARD, à la connaissance exacte d'un lever d'étoile qui n'a lieu que tous les quinze siècles, et surtout « qu'on n'a jamais pu voir sur ces horizons vaporeux, » nous paraît être le *summum* de l'habileté mal inspirée. Aussi le grand homme, embarrassé lui-même de son *hasard*, le retire-t-il peu à peu pour refuser tout simplement aux Égyptiens une connaissance tellement impossible et conclut-il en ces termes: « Hérodote n'en ayant jamais parlé,... l'année *sothiaque*, la grande année *adû* être une invention assez récente, puisqu'elle résulte de la comparaison de l'année civile avec cette prétendue année héliaque de Sirius; c'est pourquoi il n'en est parlé que dans des ouvrages du <sup>ii</sup>e et du <sup>iii</sup>e siècle après Jésus-Christ, et que le Syncelle, tout seul, dans le <sup>ix</sup>e, semble citer Manéthon comme en ayant fait mention <sup>2</sup>. »

Le respect pour l'orthodoxie fourvoyait ici Cuvier; il avait cependant sous sa main une arme bien plus puissante pour la défense du déluge, c'étaient ses propres paroles: « Que pourrait-on conclure, dans tous les cas, de ces objections astrologiques contre le déluge (dont la date reste fixée), sinon que l'astronomie doit être admise, comme l'ont pensé quelques modernes, au nombre des connaissances *conservées* par les hommes que cette catastrophe épargna <sup>3</sup>? »

Delambre lui-même avait dit: « Je ne vois aucune raison suffisante pour refuser ces connaissances aux *patriarches*. »

1. *Révolutions du globe*, loc. cit.

2. Ibid.

3. Ibid.

Ces deux réponses étaient parfaites; pourquoi leur préférer plus tard la mauvaise?

Depuis Delambre et Cuvier, M. Biot <sup>1</sup>, renchérissant sur les mêmes idées, s'est attaché à montrer tout ce que les Égyptiens *ne pouvaient* pas savoir, sacrifiant à cette démonstration celle de ce qu'ils ne pouvaient pas ignorer. Toujours, comme on le voit, la méthode *à priori* et du parti pris! La connaissance de la période sothiaque fut donc retirée *de par l'Institut*, aux Égyptiens, pour la *commodité* de l'explication et dans l'intérêt de l'époque, si bien constatée d'ailleurs, du déluge.

Et nous aussi nous tenons beaucoup à cette dernière époque, mais jamais nous ne nous permettrions d'*arranger* l'histoire pour la mieux sauvegarder : ces sortes de tours de force n'ont qu'un jour de succès et finissent toujours mal.

Aussi, qu'est-il arrivé de celui-ci? Il est arrivé que depuis Delambre, Cuvier et Biot, la science archéologique a marché dans le sens du fameux livre de Sothis attribué à Manéthon (ἑξήλως τῆς σωθειας), et, ce qui est plus important encore, dans le sens de toute la chronologie égyptienne rattachée au cycle caniculaire.

Ce ne sont rien moins, par exemple, que les deux Champollion, qui vont faire justice, à l'aide des pyramides, de tous nos grands calculateurs: « Il ne suffit pas, dit judicieusement Champollion le jeune au sujet du mémoire de M. Biot sur le zodiaque de Denderah, il ne suffit pas de posséder à fond la savante théorie de l'astronomie moderne, il faut encore une connaissance exacte de l'astronomie et de la théologie égyptiennes... Si l'on ne se pénètre pas de cette idée que l'astronomie égyptienne était intimement *mêlée* avec la religion et même avec l'astrologie... *divinatrice*, l'explorateur des monuments se trouve sur un terrain dangereux... J'ai lu, sur tous les monuments, le nom égyptien de Sirius, je l'ai observé dans le tableau astronomique tracé au plafond de la grande salle du Rhamesséum de Thèbes et inscrit au-dessus du mois de Thoth,... puis au plafond du tombeau de Menephtha 1<sup>er</sup>;... il n'est pas un monument astronomique égyptien qui ne confirme cette relation de l'étoile Isis avec le premier mois de l'année <sup>2</sup>. »

Champollion aurait pu ajouter « et avec la théologie générale, » puisque Sirius-Anubis, ou plutôt le dieu Mercure, vainqueur de Typhon, était encore le type et le symbole du grand et divin vainqueur du

1. *Recherches sur l'astronomie égyptienne.*

2. *Univers pittoresque, ÉGYPTE*, p. 236

serpent, vers l'époque duquel *ils attendaient*, et eut lieu en effet pour la troisième fois, le lever héliaque de leur étoile sacrée.

« Quoi qu'il en soit, dit à son tour Champollion-Figeac <sup>1</sup>, cette période qui consistait dans l'accord des 1460 années fixes et des 1461 années vagues, lors du lever héliaque de l'étoile Sothis, cette période était incontestablement connue des prêtres de Thèbes et d'Héliopolis. »

On voit que le problème ne s'est pas éclairci, et que nous, écoliers ignorants, nous sommes toujours en droit de demander une réponse.

D'un côté, on nous présente une science égyptienne *pitoyable*, selon Cuvier, si pitoyable que, « lorsque Eudoxe, qui avait étudié chez eux pendant trente ans, rapporta leurs cartes en Grèce, il n'y porta que des images incohérentes, tracées *par une ignorance si grossière* qu'elle nous explique parfaitement comment Ptolémée, qui écrivait cependant en Égypte, n'avait jamais pu se servir d'une seule de leurs observations; » et, de l'autre, la connaissance de mystères astrothéologiques de la plus haute importance historique, *impossibles à deviner !...*

Qu'on se tire de là comme on pourra, mais de grâce qu'on ne touche pas aux monuments ! Ce serait d'autant plus imprudent que, semblable à l'hydre de Lerne, la difficulté reparaîtrait partout avec de nouvelles têtes.

Aussi, pour la Chaldée et sa période luni-solaire de Saros, que Bailly soutenait avoir été connue des patriarches <sup>2</sup>, même révolte de Cuvier, toujours fondée sur la *grossièreté* des observations chaldéennes citées par Ptolémée; observations où le temps n'est exprimé qu'en heures et qu'en demi-heures, comme l'ombre en moitiés ou en quarts de diamètre. Aussi « tout porte à croire, dit-il, que cette période de 600 ans résulte d'une *mauvaise traduction*, faite par Cassini et Bailly, d'un passage de Josèphe, et que cette grande réputation des Chaldéens leur aura été faite, *à des époques récentes*, par les indignes successeurs qui, sous le même nom, vendaient dans tout l'empire romain des horoscopes et des prédictions <sup>3</sup>. »

Et cependant la lettre de Callisthène était toujours là. Callisthène, de la suite d'Alexandre, lors de son *entrée à Babylone*, avait envoyé, disait-on, à Aristote, une longue suite d'observations remontant à 1907 ans, c'est-à-dire, par conséquent, à la cent quinzième année

1. *Univers pittoresque*, ÉGYPTÉ, p. 236.

2. *Histoire de l'astronomie ancienne*, loc. cit.

3. *Révolutions du globe*, loc. cit., et *Hist.*, loc. cit.

seulement qui suivait le déluge. L'orthodoxie de Cuvier tremblait encore une fois devant tant de science nécessitant de *si longues observations* en un si petit nombre d'années, et comme le fait de Callisthène ne se trouvait rapporté que dans une lettre relativement très-récente de Simplicius et que Simplicius ne s'appuyait lui-même que sur Porphyre, on prit encore une fois le parti le plus commode en déclarant le fait *apocryphe*.

Mais comme, depuis Cuvier, on a retrouvé le même fait dans un ouvrage attribué par beaucoup d'érudits à Aristote <sup>1</sup>; comme Ptolémée rapporte d'ailleurs dix observations d'éclipse très-justes et *très-chaldéennes*, confirmant pleinement cette période de Saros, *que tout le monde* leur accorde aujourd'hui; comme enfin l'opposition de Cuvier paraît s'appuyer principalement sur celle de M. Ideler, savant astronome de Berlin qui depuis, et après plus mûr examen, est convenu de ces *merveilleuses* connaissances chaldéennes et « de l'impossibilité actuelle de nier *désormais* avec autant de dédain le fait de Callisthène <sup>2</sup>, » tout porte à croire qu'aujourd'hui Cuvier lui-même ne pourrait plus tenir devant tant d'autorités mieux renseignées, et que, toujours inébranlable sur le roc du déluge, il chercherait une autre issue à ce pas si difficile.

Même impossibilité enfin de concilier l'ignorance scientifique des Indiens et des Chinois avec les vérités mères dont ils étaient en possession comme les autres, et les mêmes prémisses reposant partout sur les mêmes faits, et semblant exiger des conclusions identiques.

« Il est bien *avéré*, disaient Delambre et Cuvier, que les Indiens *n'observent* pas et qu'ils ne possèdent même aucun des instruments nécessaires pour cela <sup>3</sup>. »

« Rien de plus ridicule, dit un autre, que leurs sphères, dans lesquelles toute l'astronomie disparaît sous la plus absurde astrologie. »

Très-bien; mais ne l'oublions pas: nos missionnaires, comme nous l'avons dit plus haut, ont retrouvé chez eux le système de Copernic, et grâce à leurs *périodes mystiques*, et à leurs données sur celle du *grand vainqueur du serpent*, ils avaient si bien calculé à l'avance l'époque de la naissance de leur *Salivahana* et de leur messie *Chrisna* vers l'an 4320, qu'au moment où les premières révélations du christianisme parvinrent à leurs oreilles, il les rejetèrent sous prétexte qu'on leur avait dérobé leur propre histoire.

1. *De Cælo*, fol. 125.

2. Voir *Univers pittoresque*, BABYLONIE, et l'extrait des Mémoires, p. 395.

3. Delambre, *Hist. prélim.*

Il était tout simple dès lors que Bailly reprît faveur, et c'est ce qui arriva. La *Revue d'Édimbourg* (t. XXXIX, p. 143) commença la réaction, et l'*Encyclopédie des gens du monde* qui, malgré son titre, est une des plus réellement scientifiques, crut pouvoir résumer en ces mots toute la discussion : « Quoique *bien peu* de personnes semblent aujourd'hui disposées à partager les idées de Bailly sur l'astronomie *antédiluvienne*, NUL DOUTE que les brahmes de l'Hindoustan, les prêtres de la Chaldée et de l'Égypte, n'aient été très-ANCIENNEMENT en possession de certaines périodes luni-solaires, et de l'année tropique de 365 jours un quart <sup>1</sup>. »

Oui, malgré leur ignorance et leurs moyens d'observation ridicules. « C'est assurément très-curieux, dit W. de Schlegel, de voir l'astronomie si anciennement cultivée. En vain Delambre veut-il expliquer ce fait par l'utilité *pratique* de cette science et de la navigation. Cela n'aurait jamais produit qu'un *calendrier de paysan*... Il est prouvé que l'astronome Arya-Bhatta enseignait dans l'Inde la *rotation diurne* de la terre-autour de son axe, peut-être au même moment où Ecphantus, Héraclide de Pont, Nicéas de Syracuse, l'enseignaient à la Grèce. » (*Réflexions sur les langues asiatiques*, p. 86 et 90.)

Ce qui n'empêche pas de convenir avec M. Guérin (*Astronomie des Indiens*) qu'il « est absolument impossible que leur astronome Moyo ait lui-même déterminé la grandeur des orbes des planètes, des étoiles et de la limite de l'air, D'APRÈS LA PLUS PETITE OBSERVATION ; » mais, d'après quoi donc ? Voilà encore une question insoluble, tant que l'on n'écouterait pas les Indiens vous affirmant tous, les astronomes comme les poètes, que « toutes ces vérités leur ont été *révélées* par Brommo, le génie du Soleil.

On doit voir assez clairement, nous l'espérons, que ces anciens maîtres de la *sagesse et du mystère*, à la recherche desquels nous sommes en ce moment, auraient eu quelque peine à se *caser* entre le déluge et la cent quinzième année qui le suit, époque à laquelle nous rejetteraient nécessairement, non-seulement la fameuse lettre de Callisthènes, mais la simple connaissance, aujourd'hui constatée, des périodes de Sothis et de Saros.

Donc, l'époque du déluge demeurant *inébranlable*, nous voici, bon gré, mal gré, reculé chez les antédiluviens, c'est-à-dire à l'époque patriarcale.

#### 4. Art. PÉRIODE.



4. — *Astronomie antédiluvienne.*

Aussi tous les poètes ont-ils paru fort bien inspirés, et Fontanes, encore mieux que tous les autres, en plaçant autour du berceau de l'astronomie les premiers rois pasteurs de la Chaldée :

On la dit habiter dans l'enfance du monde  
Des patriarches-rois la tente vagabonde <sup>1</sup>.

La science elle-même s'est vue forcée de marcher dans cette voie. Gouget et Delambre ont fait positivement honneur aux patriarches de l'invention du zodiaque, et le célèbre Cassini n'a pas craint de se prononcer en leur faveur, dans les termes qui suivent : « Cette période de 600 années solaires de 365 jours, 5 heures, 51 minutes, 36 secondes, est l'une des plus belles choses qu'on ait jamais *inventées*. Si cette année était celle qui était en usage avant le déluge, COMME IL Y A BEAUCOUP D'APPARENCE, il faut avouer que ces anciens patriarches connaissaient déjà, avec beaucoup de précision, le mouvement des astres, et qu'ils en avaient beaucoup plus de connaissance qu'on n'en a eu longtemps depuis le déluge <sup>2</sup>. »

Reste à savoir maintenant ce qu'on entend par ces patriarches, et si ce sont bien effectivement ces personnages bibliques dont nous apprenons les noms sur les genoux de nos mères, et à l'égard desquels notre âge mûr croit se montrer fort généreux, lorsqu'il se contente de les reléguer parmi les demi-mythes des temps antéhistoriques.

Avant d'écouter les anciens, prêtons quelque attention aux modernes. Voyons quels sont les noms qu'ils prononcent.

Bailly, car c'est toujours à lui qu'il faut en revenir, commence par s'indigner contre ces *critiques habiles* de son siècle, qui ne veulent jamais voir que des mythes et des emblèmes chez ces *véritables instituteurs de la science astronomique*, que les différents peuples ont appelé *Uranus, Atlas, Fohi, Alasparus, Thoth* ou *Hermès*, etc. « Devons-nous, dit-il, au bout de trois à quatre mille ans, contredire les peuples les plus anciens, vouloir être plus éclairés qu'eux sur ce qu'ils devaient connaître, et, quand on n'a que leurs propres écrits à citer, essayer de démontrer qu'ils ne s'entendaient pas eux-mêmes ? On est

1. *L'Astronomie*, poème.

2. *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. VIII, 6.

étonné, par exemple, de voir un M. Pluche <sup>1</sup> marcher si librement dans les ténèbres des antiquités égyptiennes; un ancien prêtre d'Héliopolis, revenu tout exprès sur la terre, ne nous guiderait pas plus facilement dans ce labyrinthe... Quant à nous, nous croyons qu'URANUS, ATLAS et THOTH sont des personnages très-réels, parce que leur existence n'a rien que de vraisemblable et qu'elle est attestée par une foule d'écrivains... Oui, ces hommes doivent être placés dans les temps les plus reculés, c'est-à-dire REMONTER AU MOINS A TROIS MILLE HUIT CENT QUATRE-VINGT-DIX ANS avant l'ère chrétienne <sup>2</sup>. »

A merveille; voici une date qui nous ramène précisément à ces *maîtres de l'ancienne loi* dont parle le *Zohar*, c'est-à-dire aux premiers jours de la chronologie génésiaque. Voyons si nous n'obtiendrons pas encore de Bailly quelque chose de plus précis: « Philon de Biblos, traducteur de Sanchoniathon, qui vivait, dit-on, avant la guerre de Troie, reprochait déjà aux Grecs de son temps ce que nous reprochions tout à l'heure à M. Pluche, et leur affirmait que Sanchoniathon, homme fort savant et de grande expérience, avait fait une perquisition fort exacte des écrits de *Thoth*, persuadé que, comme inventeur des lettres et de l'écriture, ce Thoth était le premier des historiens <sup>3</sup>. »

« ...Or il est certain, par le témoignage de Manéthon, que le plus ancien des trois Mercure, le fameux Thoth des Égyptiens, vivait avant le déluge <sup>4</sup>. Cet historien (Manéthon), auquel on ne saurait rien opposer <sup>5</sup>, dit formellement que les choses inscrites par le *premier* Mercure sur les *stèles* et *colonnes* du pays de Ser furent traduites depuis le déluge en langue vulgaire par le deuxième Mercure. »

Vient enfin la fameuse phrase de l'historien Josèphe: « Dieu prolongeait la vie des patriarches, tant à cause de leur vertu que pour leur donner la possibilité de perfectionner la science de l'astronomie, qu'ils connaissaient fort bien <sup>6</sup>. »

« Et Josèphe, ajoute Bailly, est d'autant plus croyable en tout ceci, qu'il cite une foule d'historiens, tels que Manéthon, Hécatee, Bérosee, etc., dont les ouvrages existaient donc encore de son temps. »

Bailly n'est pas le seul vengeur de Josèphe, à propos du passage

1. Dans son *Histoire du ciel*.

2. Bailly, *Astronomie ancienne*, p. 4, 5, 11.

3. Goguet, *Origine des lois*, t. I, p. 339.

4. Le Syncelle, p. 40.

5. Nous le verrons plus tard vengé par la *vraie* critique des attaques de la *fausse*.

6. *Antiquités*, l. I, ch. III.

dans lequel ce grand historien dit que les enfants de Seth avaient, dans la prévision du déluge, inscrit sur des colonnes de pierre et de brique les principes des *choses célestes* et de *leurs ornements*, et qu'une de ces colonnes existait encore, *de son temps*, dans le pays de *Sirida*<sup>1</sup>. » L'académicien Mairan fait cette remarque judicieuse : « On prétend que Josèphe pourrait s'être trompé sur cet article ou avoir voulu tromper ;... mais le hasard et la fourberie n'inventèrent jamais rien de pareil<sup>2</sup>. »

Et puis, que d'assertions confirmantes en dehors de Manéthon!... Ammien Marcellin ne nous parle-t-il pas aussi de monuments « sur lesquels étaient gravés les principes des sciences en caractères hiéroglyphiques? » Philon de Biblos n'affirme-t-il pas que les fragments de Sanchoniathon, qu'il traduit sous le règne de Néron, ont été trouvés sur les colonnes (*ammunim*)?... Nous reviendrons sur ce sujet au chapitre des *Obélisques*.

« La réalité de l'existence de ce Thoth est d'ailleurs attestée, dit Bailly, par toutes les traditions égyptiennes et orientales<sup>3</sup>. »

Effectivement, nous le retrouvons dans le Fou-Hy des Chinois, dans l'Hermès des Égyptiens, dans le Mercure des Grecs, dans l'Adris des Arabes, dans le Thoth des Phéniciens, dans l'Alasparus des Chaldéens, et, pour tout dire, en un mot, dans le patriarche Seth, Teth, Theuth, Thoth, ses variantes évidentes, (l'S et le T étant la même lettre). « Ce nom de Seth ou Teth, nous dit Suidas (in voce *σῆθ*), vient de Θεός, Dieu, parce que c'était Dieu lui-même (ou ses anges) qui lui avait révélé les noms des lettres hébraïques ainsi que ceux des astres. » Répandue chez tous les peuples, cette tradition avait fini par passer dans l'Église catholique.

Quant à nous, jusqu'à ce qu'on nous montre un autre antédiluvien qui puisse recueillir, quatre mille ans avant l'ère chrétienne, cette gloire astronomique dont les Bailly, les Cassini, les Mairan, dotent précisément son époque, nous ne voyons pas sur quoi l'on pourrait s'appuyer pour en déposséder le patriarche auquel toute l'antiquité la décerne. Il est vrai qu'il la partage encore avec un deuxième Thoth

1. *Antiquités*, l. I, ch. II.

2. *Lettres au père Parannin*, p. 25. C'est dans ces Lettres, et à propos des périodes combattues par Delambre et par Biot, qu'il ajoute : « Le fait pépose par lui-même de son authenticité; il suffit qu'une semblable période ait été nommée pour qu'elle ait existé. »

3. Bailly, *ibid.*, p. 309. Voir, sur tous ces sujets, le XXVIII<sup>e</sup> volume des *Annales de philosophie chrétienne* de M. Bonnetty, et son article sur la *Semaine*, n<sup>o</sup> de juillet 1859.

que nous retrouvons dans le huitième Ki des Chinois (*celui dont le corps est conservé*), dans l'Edoresch (ou chercheur de dieu) des Chaldéens, dans l'Atlas des Grecs, dont *Alex. Polyhistor* a dit avec raison : « Cet Atlas n'est autre qu'Énoch, lequel fut instruit par les anges de Dieu de toutes les choses que nous avons apprises ainsi <sup>1</sup>. »

A ces anges des Hébreux, s'ils vous offusquent, substituez les Annédots des Chaldéens, les Cabires des Phéniciens, les Amschaspands des Mèdes, etc., et toujours vous retrouverez ces personnages mythologiques représentés comme les instituteurs des patriarches astronomes. Nous entrerons plus tard dans les détails de cette initiation primitive et du parallélisme général qui fait reconnaître partout les inspirateurs et les mêmes inspirés.

Le mystère appelle le mystère, et ces révélations angéliques étaient présentées comme renfermant un bien autre but que celui d'une instruction donnée et d'une curiosité satisfaite. Toutes ces périodes sacrées arrivaient au Messie; celle de Saros, par exemple, comptait six cents années, qui, décuplées par le plus sacré des nombres, le nombre 77 (les deux sept), les eût amenées à l'année sacrée par excellence, QUATRE MILLE DEUX CENTS OU QUATRE MILLE TROIS CENT VINGT (suivant les Méthodes), année vers laquelle on voit toutes les nations attendre à leur tour leur Messie, et dans laquelle s'est effectivement incarné le Messie véritable, « au milieu, comme le remarque le grand Képler, de la plus grande conjonction des planètes dans le signe des poissons <sup>2</sup>. »

Quant à ceux qui, sans tenir compte de nos propres réserves, relativement à cette partie *non officielle* de notre chapitre, la trouveraient encore trop hasardée et peu sérieuse, nous les laisserons entièrement libres dans leurs dénégations. Nous comprenons parfaitement tout ce qu'il pourrait y avoir de pénible pour le *Bureau des longitudes*, dans la pensée qu'il doit peut-être toute sa science à des génies. Seulement, nous pourrions exiger de lui à notre tour une explication plus rationnelle de ce qui cause sa propre stupéfaction, à savoir la possession immémoriale de vérités inaccessibles à l'esprit humain par de véritables ignorants dépourvus à la fois du temps nécessaire, de tous moyens scientifiques, et même, on vient de nous le dire, de toute possibilité d'observation.

Nous attendons une réponse un peu meilleure que celles dont le

1. *De Inventionem rerum.*

2. *De Nativitate Christi et de Stella Magorum.* Voir aussi le Dr Sepp et l'Allemand Schubbert, sur toutes ces questions.

bon sens d'abord, et tous les monuments ensuite, viennent de faire une si complète justice.

On voit que notre formule laisse tout à fait en dehors le plus ou moins de vérité que peut renfermer le système de Copernic, l'inspiration des temples étant double, et le critère impossible. L'essentiel pour nous était de répondre aux inculpations d'*ignorance* et d'*orgueil* maintenues contre quelques théologiens modernes, par l'exhibition des titres d'*illumination supérieure* dont toutes les probabilités historiques viennent de doter leurs ancêtres et les nôtres.

Socrate disait, à propos des sciences exactes, qu'il serait absurde de demander à la Divinité aucun enseignement sur ces matières, mais qu'elle avait fort bien pu favoriser ses *élus* et les instruire elle-même des mystères qu'elles renfermaient <sup>1</sup>.

Or, avec ses révélations « aux maîtres du mystère, » le *Zohar* nous donne tout simplement comme historique ce que Socrate nous donnait comme probable,... et nous, nous en faisons notre profit pour appuyer notre thèse sur la portée cosmologique du dogme des esprits, véritables professeurs méconnus de toutes les vérités antiques dont notre orgueil se fait honneur.

Nous verrons ailleurs comment l'astronomie avait aussi ses révélations erronées et même absurdes <sup>2</sup>.

#### 1. Xénophon, *Memorabilia*.

2. M. Quatremère, analysant dernièrement le fameux livre sur l'*Agriculture des Nabathéens*, publié par M. Chwolson, parle avec un certain respect de ces livres antédiluviens attribués, par les anciens Chaldéens, à Adam, à Noé, à Sagrit, à Tamiri, etc. « Je n'ai pas dessein, comme on peut bien le croire, dit-il, de *soutenir* que ces ouvrages aient été réellement écrits par les auteurs dont ils portent les noms; mais on est au moins *forcé* de convenir qu'il existait, chez les habitants de la Babylonie, un assez grand nombre de livres dont la composition remontait à une époque bien ancienne; en sorte que l'on n'avait pas *cru trop choquer la vraisemblance* en les attribuant aux personnages des premiers âges du monde. » (*Annales de philosophie chrétienne*, juin 1860.)

---

# APPENDICES

## CHAPITRE XIII.

### SUITE. — « FORCES MÉCANIQUES OU VERTUS ? »

---

#### 1. — *Réhabilitation préalable.*

Il ne s'agit plus d'histoire cette fois-ci, car il s'agit de causes et par conséquent de métaphysique. Aussi, confessant à l'avance toute notre ignorance à l'égard de cette grande question : « FORCES MÉCANIQUES OU VERTUS ? » laisserons-nous beaucoup parler les autres; nous nous contenterons de glisser de temps à autre les réflexions du bon sens. Ici, nous serons *peuple*, et comme aujourd'hui nos savants se disputent avec raison l'honneur de faire des cours populaires, s'ils peuvent nous contester le droit de monter en chaire et de parler plus haut qu'eux, ils ne sauraient nous interdire celui d'examen et d'objection.

Nous connaissons si bien le désavantage de notre position et de notre incompétence en raison des préjugés régnants, que jamais la pensée ne nous serait venue d'entrer dans une telle discussion, si elle n'était pas tout engagée et si nous devions faire autre chose que de nous défendre. La partie, en effet, ne saurait être égale; car pour la science, se tromper une fois de plus ne tire pas à conséquence, tandis que pour la Bible, ce serait débiter dans la carrière du mensonge. Examinons donc avec soin.

D'ailleurs nous sommes à *deux de jeu*; dans la partie engagée entre nous, la science a *professé* solennellement de telles erreurs, qu'il nous faudrait en commettre un grand nombre avant de rétablir l'équilibre et de risquer quelque chose. Toute la marge est pour nous.

Quels sont les premiers griefs de la science ? D'abord, l'étroitesse, dit-elle, de l'*exemplaire* ou plan cosmographique donné par le Seigneur à Moïse sur le Sinaï, comme modèle à suivre dans la construction du temple : « Un univers fermé, dit M. Renan (après M. Letronne), entouré de murailles, cintré comme un coffre, le soleil gros comme le Péloponèse, les étoiles roulant à quelques lieues de hauteur sur les rainures d'une voûte solide... Voilà le système du monde le plus splendide que l'on ait pu concevoir <sup>1</sup>... »

M. Renan nous donne ici mot pour mot le système de Cosmas, moine du moyen âge, pour celui du Sinaï, et lorsqu'il pourra nous montrer dans ce dernier « un soleil gros comme le Péloponèse, et des étoiles à quelques lieues de nos têtes, » nous renverrons encore une fois nos lecteurs aux « cieux des cieux » de Salomon, et aux magnifiques traditions primitives que le *Zohar* vient de nous offrir. Il est très-vrai que le monde était proposé pour modèle au temple, mais seulement pour l'intérieur de celui-ci. Il est clair qu'il ne pouvait être construit ni en globe, ni en planète tournante ; il lui fallait bien des murailles et un toit, mais ce n'était que dans sa distribution et dans les objets sacrés qui le garnissaient qu'il fallait chercher la typologie céleste du prophète. Or, un seul de tous ces objets suffisait à réfuter toute la parodie des railleurs, et cet objet, c'était toujours le candélabre à sept branches, c'est-à-dire les planètes tournant dans les espaces autour du soleil.

— Mais, dira-t-on, dans l'astronomie moderne ce même système solaire n'est qu'un point, qu'un atome, et vous nous avez montré vous-même (chap. 1<sup>er</sup>) tous ces millions de soleils, sur lesquels tombaient, comme une véritable pluie d'or, des myriades d'autres astres qui, *peut-être* aussi, avaient à leurs ordres des milliers de satellites et de mondes.

— Sans doute, nous l'avons fait par obéissance aux lois de l'analogie et aux spéculations adoptées, mais nous l'avons aussitôt laissé voir ; de là à la certitude complète de ces systèmes multipliés sans fin à l'instar du nôtre l'abîme est infini. Nous irons même plus loin ; nous nous sommes demandé bien des fois si tout cela n'était pas le complément de notre propre système, et jusqu'à quel point il était interdit à la science de se tromper sur des proportions si écrasantes et dans des régions si complètement ignorées.

Pourquoi dans ces espaces insondables, l'algèbre et le compas lui-même ne pourraient-ils pas rencontrer aussi leurs *légendes* ?

1. Renan, *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1860.

A l'appui de ces soupçons nous avons déjà remarqué quelques lignes tombées d'une plume bien savante, et qui nous avaient donné beaucoup à réfléchir; ces lignes, nous ne pouvons mieux faire que de les reproduire ici :

« On a *supposé* que les étoiles du ciel des *fixes* composaient autant de soleils, centres d'un nombre égal de mondes planétaires, ayant eux-mêmes leurs comètes et leurs lunes; mais des observations astronomiques récentes *détruisent* ces suppositions gratuites et nous empêchent d'assimiler les phénomènes de ces mondes éloignés à ceux de notre système solaire... La loi d'attraction, bien qu'elle dépende de la masse et qu'elle soit dirigée entièrement par la gravitation est une loi de vie... et n'agit qu'autant que les corps célestes obéissant au génie magnétique de la masse tournent, comme notre globe, autour de leur axe.

« ... L'EXPÉRIENCE A RENVERSÉ LA SUPPOSITION qui présentait ces millions de soleils ENTOURÉS D'AUTANT DE SYSTÈMES PLANÉTAIRES A PART. On pourrait avancer que notre soleil, loin d'obéir à une attraction solaire placée en dehors de sa sphère, loin d'être lui-même la planète d'un soleil central, autour duquel tournent des soleils innombrables, exerce au contraire sur le ciel des fixes une influence quelconque. L'astronomie moderne a prouvé que ces étoiles ne sont pas immobiles, mais qu'elles obéissent à des mouvements dont la nature *diffère* entièrement de ceux qui entraînent notre système planétaire, mouvements rares et irréguliers qui feraient croire que, par suite du peu de densité des masses, la gravitation n'exerce dans ces régions du ciel qu'une subalterne influence.

« Ainsi s'expliquent à la fois et cette immobilité apparente et plus ou moins prononcée, et cette mobilité *extrêmement irrégulière* si on la compare aux mouvements de notre système planétaire.

« En vain un déisme superficiel a voulu contester à notre globe son importance et l'écraser sous le poids des mondes accumulés; rendons au soleil qui nous éclaire, à la lune qui nous escorte, aux planètes associées à notre marche, LE RANG QUI LEUR APPARTIENT.

« Il y a donc dans d'autres systèmes une nature absolument différente des nôtres, puisque ces rapports qui existent dans notre système, de la masse obscure au corps lumineux, sont ailleurs des rapports de corps lumineux à d'autres corps également lumineux; dans ces sphères supérieures on ne doit plus connaître cette opposition des deux forces contraires.

« Toute l'antiquité a considéré le soleil comme emblème de la puissance mâle du *logos* créateur résidant au delà des mondes dans sa



trinité une et indivisible. Cette conception est à la fois spirituelle et matérielle <sup>1</sup>. »

Ces belles paroles, consolantes en ce qu'elles relevaient notre monde et allégeaient pour nous ce fardeau des créations infinies qu'on imposait d'autorité à nos intelligences écrasées, ces paroles, tout en confirmant nos soupçons, n'avaient à nos yeux qu'un seul tort, celui de ne pas émaner d'une autorité purement astronomique. C'était un homme exceptionnel qui les laissait tomber du haut de son prodigieux savoir, mais ce savoir ne portait ni le timbre ni le sceau du moindre observatoire.

Or, voici que cette année même nous trouvons, dans une des confidences posthumes du baron de Humboldt recueillies par son ami Varnhagen, la confirmation des pressentiments de l'érudit. « L'espace trans-solaire, lui disait-il, dans une lettre confidentielle, ne montre jusqu'à présent *aucun* phénomène analogue à notre système solaire. *C'est une particularité du nôtre*, que la matière s'y soit condensée en anneaux nébuleux, dont le noyau se durcit en *terres* et en *lunes*. Je le répète, on n'a jusqu'à présent rien observé de semblable en dehors de notre système solaire. » (Voir, dans la *Revue germanique* du 31 décembre 1860, l'article intitulé : *Lettres et conversations d'Alexandre de Humboldt*.) On pourra s'assurer dans le même article que le grand homme ne veut pas davantage de l'infinité des espaces, et quant au *point central* de l'univers soupçonné dans ces derniers temps, ce n'est pour lui « qu'une plaisanterie astronomique. » Il nous semble cependant que si l'univers n'est pas infini, il doit avoir nécessairement un *milieu*. Dans tous les cas, on voit que le rationalisme cosmologique n'est pas encore assez homogène pour s'arroger le droit d'*écraser* la Bible sous le poids de ses mondes indéfinis.

Voici un autre mot d'Arago (t. II, p. 11) qui ne serait ni moins consolant ni moins propre à nous relever un peu. Parlant de la voie lactée, « ces millions d'étoiles, dit-il, forment une couche, une strate ayant la forme générale d'une meule, et très-mince comparativement aux incalculables distances jusqu'où s'étendent les deux surfaces plates qui la contiennent. Le soleil est une des étoiles de cette strate ainsi que la terre qui en occupe à peu près le *milieu*, tant relativement à l'épaisseur qu'à l'égard de toutes les autres dimensions. LA TERRE PEUT DONC ÊTRE CONSIDÉRÉE COMME LE CENTRE DE LA SPHÈRE CÉLESTE. »

Mais si notre système solaire a seul le monopole des terres et des

1. Baron d'Ekstein, *Université catholique*, ORDRE DES CIEUX, p. 43, 44 et 457.

planètes, et si la terre occupe le centre, sur quoi donc pourra porter désormais l'orgueilleux anathème lancé à la vieille astronomie?

Mon Dieu ! les objections ne manqueront pas ; celles, par exemple, sur le nombre des sept planètes qui, associées par elle aux sept esprits principaux du *Sabaoth* biblique, semblaient avoir donné la mesure des plus étroites conceptions. « Le jour, a dit M. Reynaud, où l'astronomie est venue attaquer ce nombre dans son fabuleux empire des sept planètes, ce nombre s'est vu frapper dans la source même de son autorité. » (*Terre et ciel*, p. 158.)

Encore une fois, si nous voulions entamer ici ce qu'on appelle un procès, nous frapperions nous-même ce paradoxe « dans sa source, » par cette seule considération : que l'antiquité n'a jamais parlé que des sept dieux *principaux* (*majores, primarii*), comme nous parlons encore des sept planètes *principales* ; et la meilleure preuve que nous puissions en donner, c'est que tous ces peuples, alors que l'œil de l'homme et la science officielle antique ne pouvaient pas en soupçonner d'autres, mentionnaient cependant SOIXANTE-DIX OU SOIXANTE-DOUZE autres petites planètes chargées, suivant leurs systèmes, du gouvernement des peuples et des petites nations secondaires. On se demande avec stupéfaction quel était le télescope qui les avait si bien initiés à ce même nombre que tous nos instruments commencent à parfaire aujourd'hui <sup>1</sup>.

M. Babinet nous disait, il y a peu de temps encore, que nous n'avions en réalité que « HUIT GROSSES PLANÈTES y compris la Terre, et trente-cinq petites entre Mars et Jupiter <sup>2</sup> ; » il était en retard de moitié.

Selon le *Dictionnaire des gens du monde*, « Herschell proposait d'appeler tout simplement astéroïdes TOUT CE QUI ÉTAIT EN DEHORS DES SEPT PLANÈTES PRIMAIRES.

« C'est le groupe de ces petits astres qui seul a pris un immense développement. Il ne s'agit plus, comme on le supposait primitivement, de quatre masses que l'on se figurait comme les éclats d'une même planète, mais d'une multitude de petits astres d'une condition tout à fait à part, dont on connaît à présent plus d'un demi-cent et dont on finira peut-être par démêler plus d'une centaine ;... ainsi la fameuse loi de Bode, sur l'ordre des planètes et leurs distances respectives, doit être rapportée, l'esprit sévère de la science ne permet-

1. Voir chapitre XIII, p. 74.

2. *Revue des Deux Mondes*, mai 1855. « C'est l'*ogdoade* des anciens, c'est-à-dire huit ou sept, suivant que la terre était ou n'était pas comprise dans le nombre.

tant pas d'y adhérer plus longtemps. En examinant attentivement le fond des choses, on voit qu'il y a trois catégories à faire dans les astres qui circulent autour du soleil (abstraction faite des comètes): 1° les astéroïdes; 2° les petites planètes; 3° les grandes planètes, si DIFFÉRENTES A TANT D'ÉGARDS, et particulièrement par leur volume qui est de cent à mille fois supérieur à celui des petites;... sous le bénéfice des réserves (pour les découvertes de l'avenir), le nombre sept étant fort simple, TRÈS-SUFFISAMMENT EXACT et facile à retenir, rien *n'empêche de le conserver* provisoirement comme représentatif de la zone des grandes planètes <sup>1</sup>. »

Enfin si l'on nous objectait la découverte de Neptune par M. Leverrier, nous dirions ce que M. A. Maury disait tout dernièrement<sup>2</sup>: « Qu'on ne peut encore rien décider sur sa constitution, et que l'analogie toute seule nous autorise à lui supposer un mouvement de rotation comme aux autres planètes. »

Par conséquent, jusqu'ici ce n'est pas encore une planète, puisque le mot planète signifie circulation.

Sur tous ces premiers points il ne peut donc exister l'ombre d'une seule difficulté, et nous ne voyons pas ce qui pourrait, après de telles paroles, rester de valeur à l'objection contre les sept planètes, et d'ignorance et d'orgueil à ceux qui fixaient ainsi leur nombre.

## 2. — Forces mécaniques ou vertus ?

Mais voici venir, avec un grand fracas (*ira magna*), l'accusation capitale, et, cette fois, nous en convenons, rien n'est plus dissident des théories astronomiques actuelles que celle de la direction des sphères par les anges.

L'attraction vit encore et règne en souveraine absolue, et ce mot seul est jusqu'à nouvel ordre, nous le savons, un verdict de mort pour la moindre tentative de réaction spirituelle.

Mais, tout en *vivant encore*, l'attraction vit-elle bien et règne-t-elle bien? Pourrait-on lui assurer de bien longs jours, et dans l'état précaire où, selon quelques rumeurs, elle se trouverait placée, lui siérait-il bien de faire trop la fière et de déverser trop de mépris sur les anciennes théories?

Nous avons là, sous la main, la copie de bien terribles pétitions,

1. *Magasin pittoresque*, février 1858; article communiqué et recommandé par ce recueil, comme étant d'une grande importance astronomique.

2. Voir l'ouvrage publié en 1858, *la Terre et l'Homme*.

déposées sur les bureaux de l'Observatoire, et, si nos oreilles ne nous trompent pas, nous croyons entendre gronder autour du *sénat* scientifique quelques-unes de ces sinistres rumeurs

De la chute des rois tristes avant-coureurs.

Nous en jugerons tout à l'heure ; suivons d'abord pendant quelques moments la chronologie des deux systèmes.

Nous l'avons dit et prouvé ; pour *toute* l'antiquité profane et sacrée les astres n'étaient pas des anges, comme le prétend M. Maury, mais une intelligence quelconque, *âme* ou *ange*, leur était assez étroitement associée pour que le doute ne portât jamais que sur l'un ou sur l'autre de ces deux modes de spiritualité.

Pour Pythagore, il s'agissait bien de recteurs spirituels *indépendants* et chargés de la conduite des astres qui leur étaient confiés.

Pour Platon, au contraire, les astres étaient mus par un recteur *intrinsèque*, représentant pour lui « le batelier dans son bateau. »

Pour Aristote, auquel il ne manqua qu'une chose, la connaissance des anges et des démons, les astres étaient mus par des moteurs *éternels*, qu'il appelait *substances immatérielles* : « Ce qui rend encore plus étonnant, dit Vossius, qu'il n'ait pu s'élever jusqu'à l'angéologie, si bien connue des païens <sup>1</sup>. »

Il n'en reconnaissait pas moins que les astres « n'étaient pas des corps inanimés, mais bien des corps *agissants* et *vivants*,... *comme si* des esprits *sidéraux* étaient la partie *divine* des phénomènes, τὰ θεϊότερα τῶν φανερώων <sup>2</sup>. »

Cicéron fait tenir à peu près le même langage à son ami Lucullus : « En voyant tant d'exactitude et de constance, je ne puis comprendre que tout cela ait lieu sans intelligence et sans dessein, et, cela étant, c'est une véritable impiété que de ne pas placer les astres parmi les dieux. »

Quant à la théologie chrétienne, jamais indécise sur la nécessité d'une intelligence sidérale, nous la voyons longtemps indécise sur la nature de celle-ci. Tantôt c'est Origène qui fait des astres « des créatures douées de raison, capables de mérite et de démérite, » et qui appuie son opinion sur « les ordres continuellement donnés, dans la Bible, à la milice céleste, sur les étoiles qui combattent et qui chantent, sur celles qui « ne sont pas pures aux yeux de leur Créateur, etc. <sup>3</sup>. »

1. Vossius, l. II, p. 528.

2. *De Cælo*, I. 9.

3. Περὶ ἀρχῶν, t. I, ch. VII.

Saint Athanase hésite; saint Jérôme en fait autant, et finit par condamner, non pas les anges recteurs, mais l'opinion d'Origène<sup>1</sup>.

Saint Augustin, tout en restant orthodoxe dans ses *rétractations*, avait poussé si loin son admiration pour la *raison des astres*, qu'il s'était demandé, dans son *Enchiridion*, « si l'on était bien certain que le soleil, la lune et tous les astres n'appartenaient pas eux-mêmes à la *société des anges* <sup>2</sup>. »

Mais toute la doctrine catholique devait se résumer plus tard dans ces paroles de saint Thomas : « Nous n'avons jamais dit : Prie pour moi, ô soleil ! parce que la puissance spirituelle qui est unie aux corps célestes ne leur est pas unie comme forme (âme), mais comme simple moteur, ou plutôt comme une substance spirituelle qui les saisit et qui les pousse. »

Quant à cette dernière opinion, elle était tellement universelle, que le même docteur pouvait s'écrier : « Je n'ai jamais ouï dire que personne ait jamais osé avancer le contraire<sup>3</sup>. »

On en était donc là, lorsque l'heure de la grande restauration, ou *peut-être* celle de la grande révolution sidérale vint à sonner. Le système de Ptolémée fut brisé, et, comme nous venons de le voir, celui de Pythagore et des cabalistes réhabilité; mais est-ce à dire pour cela que les astres furent dépouillés de toute raison au profit de *forces mécaniques*, de *simples propriétés des corps*? Non, certes, et toute cette phalange de grands hommes, salués par les modernes comme les libérateurs de la pensée, se soulèverait d'indignation dans le cercueil, à la simple audition d'une telle doctrine, et surtout à celle des terribles conséquences qu'on en a fait découler chaque jour.

Laissons s'expliquer là-dessus un astronome de 1650, jésuite d'une immense érudition, dont Bailly disait : « Riccioli a rassemblé toutes les observations connues; dans son livre tout est démontré et combattu dans l'antiquité et à côté des temps modernes. *C'est le dépôt des vérités et des erreurs professées par l'esprit humain*. Son livre, regardé dès l'origine comme un trésor, l'est encore aujourd'hui. Tout astronome doit l'étudier<sup>4</sup>. »

Il paraît que ce reproche d'ignorance tomberait encore assez mal ici, et l'on croit entendre le docteur Calmeil s'extasiant sur les con-

1. Sur l'*Ecclés.*, ch. I.

2. « Nec illud certum habeo utrum ad societatem angelorum pertineant sol et luna et cuncta sidera. » (*Enchiridion*, t. III, in fine, ch. LVIII.)

3. Voir citations précédentes.

4. Bailly, *Histoire de l'astronomie moderne*, t. II, p. 167.

naissances profondes de nos médecins du moyen âge, « connaissances, dit-il, auxquelles les nôtres n'ont presque rien ajouté<sup>1</sup>. »

Riccioli, donc, après avoir passé en revue toutes les opinions des anciens, arrive à celle des modernes, et, après avoir montré le cinquième synode général de Constance lançant l'anathème contre ceux qui soutiennent « que les *vertus* des astres sont animales et matérielles, » dit que toute la question repose sur le sens du mot *esprit* (*spiritus*) appliqué par l'Ecclésiaste au soleil<sup>2</sup>, « l'*esprit* illumine tout dans son parcours. »

Il analyse ensuite les trois opinions différentes : 1° les forces physiques ; 2° l'action de Dieu ; 3° l'action des anges. Il y ajoute celle de Ticho, leur reconnaissant une triple force, divine, spirituelle et vitale, pendant que lui, Képler, réduisant toutes ces forces aux âmes motrices, nous les montre toutes *soumises à celle qui a son siège dans le soleil, et l'adorant* dans leurs incessantes circonvolutions<sup>3</sup>. » Képler, en effet, après avoir médité longtemps sur ce mot de Pythagore : « Le soleil gardien de Jupiter ; » sur le verset de David : « Il a placé son siège dans le soleil ; » sur celui de l'Ecclésiaste, allégué tout à l'heure ; après avoir enfin reproché à Proclus d'avoir « préféré adorer le Titan des poètes dans le soleil, que d'adorer le soleil fils de Marie, » Képler ajoute : « Nous autres chrétiens, qui savons parfaitement que notre Père céleste habite les cieux avec plus de gloire et de majesté qu'il n'en manifeste dans toute autre partie de la nature, nous qui savons qu'il y a placé *son trône* et qu'il y a promis à ses fidèles diverses demeures, ... nous ne pouvons plus nous étonner si quelqu'un, d'après certaines considérations pythagoriciennes, se met à imaginer que tous les globes disséminés dans l'espace sont autant d'*âmes raisonnables* (*facultates ratiocinativas*) circulant autour du soleil, dans lequel réside *un pur esprit de feu*, *πῦρ νοερὸν καὶ νοῦν*, roi, ou, pour le moins, reine et source de l'harmonie générale<sup>4</sup>. »

Ne voulant pas nous contenter des indications de Riccioli, nous avons lu d'un bout à l'autre ce dernier opusculé de Képler, et nous en avons extrait le curieux passage qu'on vient de lire.

Toutefois, en admirant l'ensemble et les *considérants*, nous faisons remarquer que le mot *facultés* raisonnables, appliqué aux planètes, retombait dans la formule interdite, et que, relativement à l'*esprit*

1. Voir I<sup>er</sup> Mémoire, ch. iv.

2. Chapitre i.

3. *Mysterium cosmographicum*, ch. xx, p. 74.

4. *De Motibus planetarum harmonicis*, p. 248.

solaire de l'Ecclésiaste, Riccioli préfère se renfermer, quant à lui, dans l'expression de saint Thomas : « L'esprit recteur du soleil. »

On le voit, on pouvait alors mériter le beau titre de Pythagore moderne et compléter Copernic, tout en croyant à nos folies.

Alexandre de Humboldt, on le comprend, a bien de la peine à les pardonner à ce grand homme; ne s'étant jamais élevé, dans son *Cosmos*, au-dessus du monde sensible (*αἰσθητόν*), le monde intelligible d'Aristote (*νοητόν*) lui paraissait une folie, ni plus ni moins que les *âmes motrices* de Képler, qui ne sont à ses yeux, quoi qu'en ait pu dire de Maistre, que de « vrais écarts d'imagination <sup>1</sup>. »

Le monde en restait à ces idées, lorsque, du vivant même de Riccioli et cent ans seulement après Képler, se levait sur le monde le plus grand homme de science que la terre eût enfanté jusque-là, un de ces génies devant les erreurs desquels, lorsqu'ils en commettent, on se voit encore forcé de s'incliner, tant elles révèlent elles-mêmes de force et d'audace intellectuelle.

En faisant rentrer dans la gravitation universelle toutes les lois qui président à la marche des cieux, Newton portait un coup mortel aux tourbillons de Descartes<sup>2</sup>, car la formule était précise : « Les astres s'attirent en raison directe du produit de leur masse et en raison inverse du carré de leur distance ; » et plus on en cherchait la preuve, plus elle arrivait riche d'applications actuelles et féconde en applications futures. « Newton, dit Herschell, laissa à ses successeurs le soin de déduire les conséquences de la loi de la gravitation <sup>3</sup>. »

Hélas ! il ne leur avait pas enlevé en même temps la possibilité d'abuser de cette formule et d'en déduire toute une philosophie que lui, le plus religieux des hommes, rejetait avec mépris. On en vit bien la preuve lorsque Forbes, ce disciple chéri dont il a dit : « Si Forbes eût vécu, nous aurions su quelque chose, » s'avisait de publier, dans la préface qu'il joignait à l'œuvre capitale de son maître, que « l'attraction était la *cause* du système. » A ce mot, Newton se souleva tout indigné et s'inscrivit solennellement en faux contre le disciple qu'il aimait.

Vaine colère ! protestation inutile ! la philosophie du mot secondait trop bien celle du siècle auquel on touchait, pour que, de disciple en disciple, la grande loi ne se métamorphosât pas bien vite en grande *cause*, jusqu'à ce que la *mécanique* céleste acquit assez de

1. *Cosmos*, II, loc. cit.

2. *De Principiis*.

3. *Discours sur l'étude de la philosophie naturelle*.

simplicité pour que, deux siècles après ce grand homme, ce fût au nom de l'*attraction* que le marquis de Laplace prononçât son terrible mot déjà cité : « Dieu lui-même est devenu une hypothèse inutile, » mot rappelé, admiré et commenté de nos jours, comme nous l'avons vu, par M. le docteur Littré, en cela plus logique et malheureusement plus franc que la grande majorité d'une école qui, sans le dire aussi nettement, pense exactement la même chose.

Les tourbillons de Descartes avaient été emportés dans la tempête, mais on ne peut se dissimuler que sa philosophie recevait par ce mot *attraction* un couronnement qu'il eût abhorré comme Newton.

Car aujourd'hui, où en sommes-nous de ce grand enthousiasme pour l'*attraction* newtonienne, si fortement chauffée par Fontenelle et par Voltaire?

Hélas! pas n'est besoin d'avoir pu lire le livre *des Principes*, ni même d'avoir suivi les cours d'astronomie populaire d'Arago pour avoir perçu et même compris de bien terribles pronostics.

Qu'est-ce à dire? Suivant le très-savant M. Le Couturier, « l'attraction ne serait plus pour tout le monde que ce qu'elle était pour Newton lui-même, UN SIMPLE MOT, une idée... »

De Maistre avait déjà dit que c'était un *mot* mis à la place d'une chose, et, comme on le pense bien, personne ne le lui avait pardonné.

Mais il fallait bien permettre à J.-F.-W. Herschell de dire : « En étudiant les phénomènes de l'attraction, nous nous pénétrons, à chaque instant, de l'existence de causes qui n'agissent que sous un voile qui nous *dérobe leur action directe*<sup>1</sup>. »

Francœur, le catéchiste astronomique de nos écoles, a écrit : « L'attraction ne suffit à l'explication des mouvements planétaires qu'en admettant pour chaque corps une impulsion *spéciale*, et si les mouvements de toutes les planètes et de leurs satellites sont dus à une cause unique, *combinée* avec l'attraction, il resterait encore à assigner quelle est cette cause<sup>2</sup>, » autrement dit : « quand nous connaissons la véritable cause unique et *spéciale* qui *pousse*, nous pourrions la *combinaison* avec celle qui *attire*. » Mais Francœur voit que cette *combinaison* est impossible, et la preuve qu'il le voit, c'est qu'il annule un peu plus loin sa *combinaison* par ces paroles : « L'attraction entre les corps célestes n'est *que* répulsion, c'est le soleil qui les *fouette sans relâche*, sans quoi ils s'arrêteraient<sup>3</sup>. »

1. *Musée des sciences*, août 1856.

2. *Philosophie naturelle*, art. 142.

3. Francœur, *Astronomie*, p. 342.



« On parle de pesanteur, dit un autre astronome, pour les corps célestes, mais comme il est reconnu que la pesanteur décroît au fur et à mesure qu'on s'éloigne du centre, il est évident qu'à une certaine distance cette pesanteur est forcément réduite à zéro. S'il y avait attraction, il y aurait forcément équilibre<sup>1</sup>. »

« Du moment, dit le même savant, où l'école moderne reconnaît qu'il n'y a ni haut ni bas dans l'univers, nous ne voyons plus ce qui peut solliciter la terre et la faire tomber<sup>2</sup>. »

« En somme, dit l'*Encyclopédie*, on est assez d'accord qu'il est impossible d'expliquer l'origine *physique* de ce mouvement giratoire (ou tournant<sup>3</sup>). »

Si nous demandons : Qui le cause? — C'est la force centrifuge, nous dit-on. — Et celle-ci, qui la produit? — La force de rotation, nous répond-on<sup>4</sup>?

Tantôt c'est un profond théologien, le révérend père Ventura, qui, après avoir longtemps conversé avec le célèbre astronome de Palerme (Piacci), parle ainsi de nos forces astronomiques : « Le mouvement le plus simple ne pouvant pas être une propriété essentielle de la matière, à plus forte raison ne saurait l'être ce mouvement double et composé, multiple dans son jeu, parfaitement harmonique et équilibré, et, malgré sa violence, toujours un et toujours constant dans ses résultats<sup>5</sup>. »

Le théologien vous paraît-il trop suspect : eh bien, cherchez dans la *Revue des Deux Mondes* l'article magistral qu'elle publiait l'an dernier sur *l'Esprit de la physique moderne* et, vous rendant compte alors de toutes les tendances de la physique moderne, vous pourrez saluer la vérité qui s'approche.

Cet article, et surtout son insertion dans un recueil si peu rétrograde, nous a paru un véritable événement

Pour l'auteur comme pour Grove, comme pour Oersted, le dernier mot de la science c'est « l'Esprit dans la nature, » plus de fluides impondérables, plus de qualités de la matière, etc. » « L'astronomie moderne, il est vrai, ne voit aujourd'hui dans les grands corps célestes que de simples masses : l'admirable formule de l'attraction universelle lui permet d'en calculer tous les mouvements, sans que nos

1. Tardy, ingénieur, *Cosmographie*.

2. Ibid. Il est vrai que, suivant ce savant, « le système de Ptolémée est le seul vrai. »

3. Godefroy, *Cosmogonie de la révélation*.

4. Ibid.

5. *Conférences*, t. II, p. 535.

astronomes se préoccupent de rechercher l'*origine même de cette attraction*... Pour expliquer le mouvement des astres, ils supposent un état de repos initial, absolu; ils admettent ensuite que chaque corps a reçu une impulsion particulière et s'est mis en mouvement, sous la double influence et de cette impulsion et de l'attraction exercée sur lui par les autres; mais il faut pourtant nous rappeler, et Newton lui-même était de cet avis, que lorsque nous disons que les corps s'attirent, nous devrions simplement comprendre que LES CHOSSES SE PASSENT COMME SI LES CORPS S'ATTIRAIENT : la loi de l'attraction universelle N'EST PAS LA CAUSE des mouvements planétaires, MAIS L'EFFET. Mettre au centre de chaque molécule matérielle un vrai pouvoir d'*attraction* ou de *répulsion*, comme on le fait si souvent, EST UNE NOTION SI ÉTRANGE, qu'on ne saurait comprendre comment elle a pu devenir familière à tant d'esprits, si l'on ne savait combien nous sommes naturellement enclins à donner à tous les objets quelque chose en commun avec nous-mêmes<sup>1</sup>. »

On le voit, tout ceci devient plus qu'une tendance. L'attraction est dégradée, ou, pour le moins, détrônée; de reine, elle retombe dans la classe des sujets.

Mais voici qui devient beaucoup plus grave. Il ne s'agit plus seulement de lui assigner un rang plus modeste, voici qu'à beaucoup de grands esprits elle paraît tout simplement impossible.

Pour faciliter, ou plutôt pour *rendre possible* le jeu de son attraction dans les espaces, Newton avait supprimé tout milieu physique capable de la retarder, l'éther, par exemple; il avait fait le *vide* absolu. De là ce mépris général pour la vieille physique, qui s'était permis de dire que « la nature en avait l'horreur, » formule que Grove réhabilite encore en la disant « très-profonde, » et non sans motif, puisqu'il résulte de toutes les expériences modernes sur les *ondulations lumineuses* que les espaces célestes sont, *au contraire*, absolument *pleins*, c'est-à-dire occupés de toutes parts par un gaz élastique excessivement raréfié.

Comment faire? Newton, jugeant ce gaz absolument incompatible avec son *attraction*, et l'école moderne ne pouvant s'en passer pour ses *ondulations*, auquel des deux va-t-il être enjoint de se retirer? Le choix ne saurait être douteux, puisque l'un des deux avis repose sur une hypothèse et l'autre sur une vérité d'évidence. « IL N'EST DONC PLUS POSSIBLE aujourd'hui, dit encore M. Le Couturier, de soutenir, comme Newton, que les corps célestes se meuvent au milieu du *vide*

immense des espaces... Parmi les conséquences de la théorie du vide établie par ce grand homme, il ne reste plus debout que le mot *d'attraction*... ET NOUS VOYONS VENIR LE JOUR OU CE DERNIER MOT DISPARAITRA DU VOCABULAIRE SCIENTIFIQUE<sup>1</sup>. »

Il nous paraît inutile de prolonger plus longtemps notre complainte sur les dernières heures d'un grand mot. Maintenant on va nous demander en quoi ces funérailles pourraient profiter à notre cause et ce que nous aurions à gagner dans leur remplacement prochain et probable par un immense *aimant*, par exemple, que l'on placerait dans le soleil, et qui agirait sur les planètes comme le faisait la pauvre attraction<sup>2</sup>.

Nous répondrions à cela que la question n'aurait nullement changé, et que l'*aimant* n'est pas plus une *chose* et une *cause* que le mot *attraction*. C'est toujours un effet. Selon Grove, nous l'avons vu<sup>3</sup>, les phénomènes électriques n'étant, comme leurs analogues, que le résultat d'une *affection* de la matière, causée par une *action spirituelle* dont la première manifestation est à son tour le mouvement, nous voici revenus à la nécessité d'expliquer le mouvement par le mouvement. « Toutes les hypothèses, dit ce savant auteur, imaginées pour expliquer les phénomènes physiques, ont toujours abouti au mouvement, depuis l'époque à laquelle les idées mystiques de *puissances spirituelles* ont cessé d'être invoquées<sup>4</sup>. » M. Le Couturier a beau nous dire que c'est l'électricité qui a mis les astres dans ce mouvement<sup>5</sup>, M. Foucault que c'est la chaleur<sup>6</sup>, comme l'électricité et la chaleur sont des effets du mouvement, ils n'en sauraient être la cause. Autant valaient les vieilles rêveries du marquis de Laplace attribuant la rotation des planètes au fluide atmosphérique du soleil<sup>7</sup>, de Buffon, à une explosion solaire<sup>8</sup>, de tant d'autres, au choc d'une comète.

Mais que penser de M. Thomson, qui, las d'entendre dire que « la rotation avait dû survenir, en raison de la fluidité ignée, » la fait succéder, au contraire, à l'état de froid et d'opacité des globes ; ceux-ci, dit-il, pouvant « *d'eux-mêmes* entrer en mouvement, s'échauffer

1. *Panorama des mondes*, p. 47 et 53.

2. Le père Secchi croit avoir constaté bien positivement cette action magnétique qui, du reste, est tout à fait à l'ordre du jour.

3. Voir tome I<sup>er</sup> de ce Mémoire, p. 485.

4. Grove, *Corrélation*, p. 252.

5. *Panorama*, etc., p. 55.

6. *Ibid.*

7. *Exposition du système du monde*.

8. *Théorie de la terre*.

et devenir lumineux? » Et que penser de l'état actuel d'une science qui permet à M. Le Couturier d'ajouter : « Cette opinion est devenue très-sérieuse aujourd'hui et compte parmi les savants un grand nombre de partisans <sup>1</sup>? »

On va voir toute la force de ces découvertes qui rendent Dieu « une hypothèse désormais inutile. »

Qu'en dit-on? La rotation primitive par la *fusion ignée* s'expliquant tout aussi bien par l'*opacité glacée*!...

La combinaison de mouvements la plus savante s'expliquant, sans un premier mouvement, par une explosion solaire, ou par l'*illumination spontanée* (c'est-à-dire d'elle-même) d'une masse *inerte* et *ténébreuse*!

Tout un ensemble stupéfiant de complications formidables, dû à une *agrégation fortuite* de nébuléuses!

Un mouvement toujours le même depuis des millions de siècles (dit-on), *accepté* par une science qui *nie* le mouvement perpétuel <sup>2</sup>!

— Une première impulsion, donnée une fois pour toutes, soutenue par des hommes qui ne veulent d'*intervention* à aucun prix, mais qui se voient alors forcés d'oublier un de leurs dogmes les plus formels, savoir : « Que tout corps en mouvement tend sans cesse au repos, s'il n'est *constamment* sollicité par une force active supérieure. »

— Une impulsion primitive *inaltérable* au milieu d'un éther résistant, que Newton déclarait *incompatible avec elle*!...

— Une *circulation* générale expliquée par une *gravitation* qui entraîne toujours, dit-on, la chute *rectiligne*!...

— Une force motrice, toujours *proportionnelle* à la masse, mais toujours *indépendante* de la nature spéciale de cette masse; ce qui revient à dire, comme M. Le Couturier, « que sans cette force indépendante et d'une tout autre nature que cette masse, celle-ci, qu'elle fût grosse comme Saturne ou minime comme Cérès, tomberait toujours avec la même vitesse <sup>3</sup>!...

— Un mouvement *inaltérable* de sa nature, avons-nous dit, et non moins constamment tenu *variable* dans le fait <sup>4</sup>!

— Une masse qui *tire* sa pesanteur du corps sur lequel elle *pèse*!...

— Une *circulation* due à un aimant qui agit *toujours en ligne droite* comme la gravitation!...

1. *Théorie de la terre*, p. 57.

2. Selon M. Le Couturier, trois cent cinquante millions d'incandescence, ni plus ni moins. Buffon se contentait de trente-quatre mille deux cent soixante-dix ans et six mois.

3. Le Couturier, *Musée des sciences*, 15 août 1857.

4. Pendant le rapprochement et l'éloignement du soleil.

— Enfin une force *mécanique* imprimée une fois pour toutes, et *aveugle*, qui maintient son œuvre dans cet état de révolution contre les lois ordinaires de la mécanique, la modère, résiste à ses tendances et en corrige de temps à autre les effets, comme nous le verrons tout à l'heure!...

Tout cela est faux, tout cela est fou, tout cela est mort ou va mourir.

Le jour approche où l'action primitive et l'action constante d'une ou de plusieurs forces éminemment *surintelligentes* vont paraître aussi indispensables qu'elles étaient, disait-on, inutiles.

Toute la création va de nouveau obéir à l'esprit, et, comme l'a dit M. de Maistre, « on rira tout à l'heure de notre ignorance actuelle, comme nous rions aujourd'hui des ténèbres du moyen âge <sup>1</sup>. »

Eh bien, soit! va-t-on nous dire; que l'attraction de Newton soit bien malade, que les aimants ou les électrisations *spontanées* des globes nous présentent des effets pour des causes, nous ne demandons pas mieux, et nous sommes sûr que Newton applaudirait le premier à la ruine de ses principes, s'il pouvait voir l'abus qu'on en a fait; mais, heureusement pour la science et pour l'Europe, il est encore des astronomes (et il en est beaucoup) qui se consoleraient d'abandonner les forces mécaniques pour une action bien complètement divine, pourvu seulement qu'on les débarrassât de tous les intermédiaires métaphysiques.

Ce théisme, en effet, n'obligerait personne au respect littéral de ces expressions bibliques, *vertus des cieux, armées des cieux*, etc.

Ainsi donc, nous dit l'astronomie religieuse, nous acceptons un Créateur, une sagesse primitivement ordonnante, mais non une intervention anormale, et, pour ainsi dire, de seconde main, car, avec des esprits, nous retomberions dans l'occultisme et dans le miracle, dont nous ne voulons à aucun prix.

— A la rigueur, nous pourrions nous contenter d'une concession semblable, puisque les esprits ne sont pour nous, nous l'avons dit, que l'instrument ou plutôt le *fil télégraphique* qui relie la créature au Créateur; mais quand bien même nous n'aurions pas développé depuis longtemps toutes les raisons qui rendent leur réhabilitation nécessaire, nous serions forcé d'y revenir, comme justification de la Bible, de l'histoire et de la théologie.

Et qu'on ne s'y trompe pas, les savants comme Grove et comme OErsted, qui nous ont accordé l'action de l'esprit et l'impossibilité de causes fluidiques impondérables, autrement dit « *de corps qui ne pèsent*

*pas, » ne pourraient légitimement nous refuser bien longtemps notre pluriel.*

Car le premier de ces savants s'exprime ainsi : « L'emploi du mot *forces*, au pluriel, peut être critiqué par ceux qui n'attachent pas à ce mot l'idée d'une action *spécifique*, mais bien celle d'une puissance universelle associée avec la matière,... mais... les agents impondérables, considérés comme force et non comme matière, doivent-ils être regardés comme des *forces* distinctes ou comme des modes *distincts de cette force générale*? Ces deux manières de voir ne diffèrent probablement pas matériellement, car, autant que je puis le savoir, elles conduiraient aux mêmes résultats. Je me suis donc servi de ces deux expressions indistinctement <sup>1</sup>. » Or, la théologie tient le même langage pour ses forces intelligentes. Tour à tour elle en fait Élohim ou les Élohim, sans les confondre.

Il est curieux de voir comme sur les deux terrains physique et théologique qui, en définitive, ici n'en font qu'un, la correspondance est exacte. Voici comment le docteur Clarke, un siècle et demi avant Grove, envisageait les mêmes questions :

« Tout est fait dans le monde par Dieu lui-même immédiatement ou par des créatures intelligentes. La matière, en effet, n'est pas plus capable de recevoir des lois et de les suivre, qu'elle n'est capable de raison et d'intelligence. Toutes les choses donc qu'on regarde comme des effets et des pouvoirs naturels de la matière, tout ce qu'on dit des lois du mouvement, de la gravitation, de l'attraction et de telles autres choses semblables, tout cela, dis-je, est, à proprement parler et avec précision, l'ouvrage de Dieu agissant lui-même et continuellement sur la matière par une action immédiate, ou bien médiatement par le moyen de quelque intelligence créée, ce qui, pour le dire en passant, nous fournit une excellente démonstration naturelle de la Providence. De là il s'ensuit que ce qu'on appelle communément le cours de la nature ou le pouvoir de la nature ne consiste que dans de vains noms qui ne signifient rien du tout. Le cours de la nature n'est, à proprement parler, que la volonté de Dieu, en tant qu'elle agit d'une manière continue, régulière, constante et uniforme. Or, il n'y a pas de temps où elle ne puisse être aussi facilement changée que conservée. Si donc cette action continuelle sur la matière est l'ouvrage des créatures intelligentes commises à cela par le Créateur souverain de l'univers et travaillant sous ses ordres, *comme il me paraît le plus probable*, je ne vois pas qu'il y ait aucun

1. *Corrélation*, p. 249.

temps où il leur soit plus difficile de changer ce cours de la nature en question que de la conserver dans le même état. Il est visible qu'il n'y a rien dans ce changement qui surpasse leurs forces naturelles, bien entendu qu'elles aient la permission de Dieu pour cela. » (Clarke, *Discours sur les devoirs*, etc., ch. xix.)

Creuzer, dans un de ses bons moments, paraissait avoir résolument mis le doigt sur la plaie. « Rien de plus remarquable, disait-il, que cette idée toute spirituelle que les anciens peuples se faisaient de la nature et de ses différentes parties. Nous autres Européens modernes, qui, peu à peu, l'avons dépouillée, nous sommes étonnés aujourd'hui quand nous entendons parler d'esprits du soleil, de la lune, etc.;... nous sommes tentés de crier au mysticisme, comme si l'on était mystique pour reconnaître UN FAIT CONSTANT... Le sens *naturel et droit* des peuples de l'antiquité, tout à fait étranger à ces idées de mécanique et de physique *entièrement matérielles*, qui depuis ont fait tant de progrès et sont devenues dominantes, au lieu de voir dans les astres des masses de lumière ou des corps opaques se mouvant circulairement dans les cieux d'après les lois de l'attraction et de la répulsion, y voyait des corps vivants animés par des *esprits*. Cette doctrine des *esprits* ne se bornait pas là... Cette doctrine *conséquente*, si conforme à la nature dont elle était empruntée, formait une grande et unique conception, où la physique, la morale et la politique se trouvaient fondues ensemble <sup>1</sup>. »

Voilà le langage du plus grand des mythologues allemands de notre époque, de celui que le plus savant de nos propres mythologues a traduit et commenté. On voit que ni l'un ni l'autre n'auraient plus le droit de nous reprocher notre philosophie rétrograde; malheureusement, moins conséquents et moins logiques, ni l'un ni l'autre n'aura la force de surmonter le préjugé général et d'obéir à ses propres inspirations.

Quant au comte de Maistre, nous savons comme il s'exprimait à cet égard : « S'il y a, dit-il, quelque chose d'évident pour l'esprit humain non prévenu, c'est que les mouvements de l'univers ne pourront jamais s'expliquer par des lois mécaniques. On ne veut pas l'avouer, mais on n'est plus retenu que par l'engagement et le respect humain. Les savants européens sont, en ce moment, *des espèces de conjurés ou d'initiés*, comme il vous plaira de les appeler, qui ont fait de la science une espèce de monopole, et qui ne veulent pas que l'on sache plus ou autrement qu'eux;... mais cette science sera incessamment honnie;...

1. *Religions*, I. III, ch. v.

il sera démontré que les traditions sont *toutes* vraies. Croiriez-vous, par exemple, que Newton nous ramène à Pythagore, et qu'il sera bientôt reconnu que *les corps célestes sont mus par des intelligences?*... C'est ce qui est sur le point de se vérifier, sans qu'il y ait bientôt aucun moyen de disputer<sup>1</sup>... »

Nous avons déjà fait remarquer<sup>2</sup> certains aveux scientifiques qui nous paraissent autant de préludes à l'accomplissement de cette prophétie; ainsi, nous avons vu M. Reynaud s'appuyer sur les *forces vivantes* qui règnent à la superficie des astres, et sur les invisibles liaisons qui, *indépendamment* des enchaînements matériels, unissent toutes les parties de l'immense total, pour bien établir que l'astronomie, qui n'avait su peupler jusqu'ici les espaces que de pierres en mouvement, allait DÉBOUCHER ENFIN dans LA THÉODICÉE<sup>3</sup>. »

En voilà bien assez pour prouver que l'influence immédiate du premier moteur ne doit pas suffire à nos spiritualistes, mais qu'il serait plus rationnel d'admettre l'action secondaire et hiérarchique des forces diverses, signalée par Grove comme par la tradition, par l'histoire, par l'analogie et par le Créateur lui-même.

Supposons pour un moment ces forces acceptées, et tout de suite nous

1. *Soirées*, t. II. Et il ajoutait en note : « Le mot d'*attraction* est évidemment faux pour exprimer le système du monde; il eût fallu en trouver un qui exprimât la réunion des deux forces... La force *tangentielle*, qu'on emploie pour exprimer les mouvements cosmiques, n'est qu'un mot mis à la place d'une chose... Ce n'est pas que, dans une foule de livres, on ne nous dise « qu'il est superflu de se livrer à ces sortes de recherches;... que les premières causes sont inabordables, etc. » Il ne faut pas être la dupe de cette prétendue modestie; nous avons ici toutes les connaissances qu'exige la solution du problème. Nous savons que tout mouvement est un *effet*, et que son origine ne saurait se trouver que dans l'*esprit*... Nous voici donc nécessairement portés à la cause immatérielle; il ne s'agit plus que de savoir si nous devons adopter une cause seconde ou remonter immédiatement à la première,... les astres tournent *parce qu'on les fait tourner*. Cette machine immense peut fort bien être réglée sur le papier par des forces *aveugles*, mais dans la réalité *nullement*. Sans une intelligence opérante ou *coopérante*, l'ordre n'est plus possible. En un mot LE SYSTÈME PHYSIQUE EST PHYSIQUEMENT IMPOSSIBLE. Il ne resté donc plus qu'un doute entre l'intelligence première et l'intelligence créée;... mais, entre ces deux suppositions, il n'y a pas moyen de délibérer bien longtemps. La raison et les traditions antiques, qu'on néglige infiniment trop dans notre siècle, nous auront bientôt décidés pour la dernière. »

2. Voir tome I<sup>er</sup> de ce Mémoire, à la fin du chapitre 1.

3. Ibid.



comprenons *philosophiquement* pourquoi le *Zohar* distingue toujours « les lumières-forces (*hajaschar*) des lumières réfléchies (*or hachoser*), ou simple extériorisation phénoménale de leurs types spirituels <sup>1</sup> ; »

Pourquoi sainte Hildegarde, partant de la même distinction, appelle les astres des « lumières raisonnables <sup>2</sup> ; »

Pourquoi, dans les Livres saints, derrière toutes les lois morales et physiques, il y a toujours un ange, la loi étant le pouvoir législatif, et l'ange le pouvoir exécutif; ou, plus littéralement encore, un second livre de la loi, « livre vivant et intellectuel, reproduisant *l'impression des intentions* du Dieu dont il est l'image ; »

Pourquoi l'Écriture appelle *πλάξεις τοῦ οὐρανοῦ* les lois archétypes du monde;

Pourquoi, saint Paul, lorsqu'il parle du *cosmos* céleste qui fut montré à Moïse comme modèle du temple terrestre qu'il fallait construire, s'exprime comme Platon et l'appelle *παράδειγμα*, paradigme <sup>3</sup>;

Pourquoi le même apôtre appelle ce cosmos invisible *συστοιχείαν*, ou sur-astral, d'après le sens que nous avons donné tout à l'heure au mot *στοιχεῖα* <sup>4</sup>.

Nous comprenons alors instantanément tout ce que nous avons déjà vu et rappelé tant de fois sur les différents mondes, archétypes, intelligibles et sensibles des anciens, sur les idées premières d'Aristote, sur les *Éons* des Platoniciens, etc., etc.

Nous ne le rappellerons pas ici.

*Scientifiquement*, nous comprenons, pour la première fois, que Newton ait « hésité entre *l'attraction*, *l'impulsion* ou *toute autre cause inconnue* <sup>5</sup>. »

— Nous saisissons l'arrière-pensée d'Herschell, lorsqu'il disait : « Il faut toujours *une volonté* pour imprimer la force circulaire et *une autre volonté* pour la retenir <sup>6</sup>. »

— Nous comprenons comment la rotation peut continuellement être entretenue au lieu de se ralentir de seconde en seconde, comme celle de toute force mécanique;

— Comment ces *géants de flammes* peuvent briller et se consumer toujours sans se consumer jamais ;

1. *Kabbala denudata*, t. II, 67.

2. *Scivias*, loc. cit.

3. *Hébr.*, ch. ix, v. 23, de *παρά* auprès et *δεικνύω*, je montre.

4. *Galates*, IV, 25.

5. *Traité des couleurs*, l. III, quest. 34.

6. Herschell, *Discours*, loc. cit.

— Comment, au milieu de cette régularité mécanique, peuvent se glisser des irrégularités, des retardements, etc.; car, si nous savons que la science *parvient* à expliquer ces temps d'arrêt de certaines planètes, ces mouvements de recul, ces angles en dehors des orbites, etc., par des *apparences* résultant de l'inégalité de leur vitesse et de la nôtre dans le parcours de nos orbites réciproques, nous savons qu'il y a d'autres déviations « très-réelles et même assez considérables, dit Herschell, qui ne peuvent s'expliquer que par l'action mutuelle et irrégulière de ces planètes et par l'influence *perturbatrice* du soleil <sup>1</sup>. »

Jusqu'ici nous ne pouvions pas comprendre comment une planète *retardée* pouvait assez bien calculer le temps perdu et le *ratrapper* assez juste pour arriver à la minute voulue.

Nous comprenons que, du moment où l'on admet en outre de ces petites perturbations accidentelles, des perturbations continues et appelées séculaires en raison de la lenteur extrême avec laquelle elles croissent et affectent les éléments du mouvement elliptique, ces perturbations peuvent être *corrigées*.

On le sait; elles ont beau être « renfermées dans des limites très-étroites, » Newton ne s'en alarmait pas moins, avec une très-grande raison, du rétrécissement progressif de l'orbe décrite par la lune autour de la terre, « rétrécissement, disait-il, qui finirait par la précipiter sur nous, s'IL N'Y ÉTAIT AVISÉ; car, ajoutait-il, ce monde paraît avoir besoin d'être *retouché* assez souvent. »

Cet axiome, fondé sur un fait accepté par le marquis de Laplace et, nous le croyons, par toute la science, nous paraît la meilleure des réponses à « l'impulsion donnée une fois pour toutes. »

M. Reynaud n'est pas moins explicite sur toutes ces variations : « Les orbites parcourues par les planètes sont loin d'être immuables, et sont au contraire soumises à une mutation perpétuelle dans leur position et dans leur forme. Ces orbites s'élargissent ou se rétrécissent alternativement, leur grand axe s'allonge ou diminue, ou oscille en même temps de droite et de gauche autour du soleil, et le plan même dans lequel elles sont situées s'élève ou s'abaisse périodiquement, tout en pivotant sur lui-même avec une sorte de tremblement <sup>2</sup>.

Voilà certes un voyage qui n'a rien de la rigueur mécanique; tout au plus pourrait-il ressembler à celui du *steamer* ballotté, retardé, accéléré, roulé sur lui-même; mais encore faut-il bien se dire que

1. Herschell, *Discours*, 465.

2. *Terre et ciel*, p. 28.

tous ces écarts retarderaient indéfiniment l'arrivée du steamer, sans l'intelligence d'un pilote et d'un chauffeur qui savent tout *réparer*.

Mais nous n'en finirions pas, si nous voulions passer en revue tout ce que ces interventions intelligentes nous expliquent. Nos lecteurs ont vu tout à l'heure ce que les aimants inintelligents nous causaient d'embarras : qu'ils comparent.

Donc, va-t-on nous dire, « selon vous, plus de forces mécaniques, plus de physique, plus de chimie, plus de lois cosmologiques!... »

— Doucement; accusons mais ne *calomnions pas*; de la physique, des affinités, de l'électricité, en tant qu'effets et instruments, autant qu'il en faudra, et, par-dessus tout, des *lois*;... mais aussi, et avant tout, des *vertus*.

Des vertus que nous essayerons de définir : LA CAUSE ACTIVE ET SPIRITUELLE CHARGÉE D'AFFECTER LA MATIÈRE SIDÉRALE PASSIVE ET D'EN RÉGLER, SURVEILLER, MAINTENIR ET CORRIGER LES EFFETS PHÉNOMÉNAUX, CONFORMÉMENT AUX LOIS DU CRÉATEUR (I).

I. « PARADOXE PROCHAIN SUR LA SUFFISANCE D'UN AIMANT INTELLIGENT. » — Nous l'avons dit quelque part; le jour où il serait démontré que les forces angéliques doivent être exclues définitivement du cosmos, il faudrait immédiatement retrouver leurs analogues dans ces forces *aveugles* que l'on dit être une *propriété* de la matière. Nous n'avions pas achevé de relire ce passage que déjà, tant la réaction va vite, nous mettions la main sur trois ou quatre ouvrages scientifiques, réalisant nos prophéties. Ainsi, voici venir un savant polonais, M. Zaliwski, qui, las d'entendre le *Dictionnaire de l'Académie* définir *l'attraction*, tantôt « l'action d'attirer, » tantôt « la force qui attire, » sans que ce dictionnaire paraisse se douter que ces deux définitions s'excluent, dit, comme tout le monde aujourd'hui, qu'il faut remettre *cet effet* à sa place, et s'occuper enfin de la force *qui le produit*. Or, pour lui, cette force universelle et suffisante c'est *l'électricité*, dont le soleil serait comme le vaste foyer... (*La gravitation par l'électricité*, p. 7). Et en effet, il n'a pas de peine à prouver que l'électricité produisant « les effets attractifs, calorifiques et lumineux les plus puissants, » rien n'est plus rationnel que d'expliquer ainsi la constitution physique du soleil; ce serait peut-être l'unique solution du grand problème, que l'Académie se posait encore hier, sur la non-déperdition des forces et de l'éclat solaires, non-déperdition inexplicable, disait-elle, par les lois ordinaires de toute combustion.

Mais, comme M. Zaliwski nous le dit lui-même (p. 46), « la matière, étant

sujette au frottement, produit partout de l'électricité libre qui l'influence. » Voilà donc encore l'électricité devenant à son tour un *effet subordonné* au mouvement!... C'est donc encore la cause du mouvement *frottant* qu'il faudrait trouver! Notre auteur a trop d'esprit pour ne pas la soupçonner, mais il s'esquive aussitôt d'un seul mot : « cette force différente de l'électricité, serait-elle évidente comme l'électricité elle-même, ne pourrait que se confondre avec elle. » (P. 46). — Oui, comme toute *cause* avec son *phénomène-effet*...

La question, pour être reculée, n'est donc nullement changée. tant que nous ne trouverons pas *la force se mouvant par elle-même*, et surtout *voulant se mouvoir* par elle-même, autrement dit la force surintelligente et maîtresse de toute la matière, c'est-à-dire la force créatrice.

M. Zaliwski n'a donc, encore une fois, remplacé son mot que par... un autre mot. Mais en attendant, que le père Secchi nous présente « ces forces *d'un ordre tout nouveau*, et bien étrangères à la gravitation qu'il soupçonne dans l'espace (a), » et que M. Nagy (de l'Académie des sciences de Hongrie) nous développe sa théorie sur la nécessité de « forces intelligentes, dont la complaisance puisse se *prêter* à toutes les volontés des comètes (b). » Voici que ce dernier auteur commence à soupçonner que, « malgré toutes les recherches actuelles sur la vitesse de la lumière, ce *produit éblouissant d'une force inconnue*... que nous voyons trop pour la comprendre, cette lumière ne bouge pas en réalité (c). »

Or, en raison de l'affinité de la lumière avec l'électricité, le même soupçon doit s'étendre à celle-ci. Ce n'est pas elle qui court sur nos fils télégraphiques, c'est son produit. Donc pour trouver et engendrer la *mère*, il nous faut toujours remonter à une *volonté* mouvante.

Aussi, voici venir à présent M. Love, ingénieur civil et célèbre constructeur de chemins de fer, qui, pénétré de l'insuffisance à cet égard des causes électriques et *aveugles*, tranche radicalement la question en faisant de tous nos agents impondérables les subordonnés de l'électricité, et déclare celle-ci INTELLIGENTE quoique MATÉRIELLE (d).

Pour lui, c'est bien là l'*entité* ou la substance unique dont la lumière, la chaleur, etc., sont de simples attributs au lieu d'être des produits corrélatifs entre eux d'une cause immatérielle, comme dans la doctrine de Grove.

Ah! certes, il a grandement raison de signaler comme nous, dans les *Annales de la foudre*, « des faits curieux, étonnants, qui échappent complètement à la physique, des actes empreints d'autant de *méchanceté* que de fantaisie, et d'y reconnaître souvent un *être* avec l'illustre Poisson (page 248)... Mais de là à faire de cette électricité un ou plusieurs *agents atomistiques* doués d'intelligence, de volonté *spontanée* et de *mouvement*, il y a loin; il y a bien plus loin encore à en déduire la *matérialité* des forces, l'*éternité* de

(a) Voir tome I<sup>er</sup> de ce Mémoire, dernière page du chapitre I.

(b) Ibid.

(c) *Mémoire sur le système solaire*, p. 7.

(d) *Essai sur l'identité des agents producteurs du son, de la lumière, etc.*, p. 15.

la matière (page 243); la *matérialité* de l'âme immortelle, préexistante, douée de mémoire, et par conséquent pour tout esprit logique (M. Love ne l'article cependant pas), la matérialité du Dieu qu'il reconnaît « supérieur à sa force électrique, la subjuguant et la forçant à marcher *ordinairement* dans ses lois. » Cette conclusion complètement panthéistique est d'autant plus à redouter que M. Love nous promet la sienne, si nous en goûtons les prémisses. Or, trop de logiciens l'ont déjà déduite des mêmes raisons, pour qu'elle ne devienne pas à nouveau très-menaçante. D'un autre côté, si M. Love nous montre au-dessus de tous ses atomes électriques, intelligents et automoteurs, un pur esprit doué des mêmes attributs, à quoi bon son ouvrage ? À quoi lui serviraient, pour l'administration de l'univers, toutes ses forces matérielles, si elles ne le sont pas nécessairement et toujours, et s'il faut remonter à une seule qui fasse exception sous ce rapport ? Que le soleil donc soit un aimant si l'on veut, mais si vous lui donnez toutes nos qualités angéliques, y compris l'intelligence, que vous restera-t-il à reprocher à la vieille théologie ? N'a-t-elle pas dit elle-même que Dieu « fait de la flamme et des vents ses envoyés et ses anges ? » Seulement, elle n'a pas ajouté que c'était une *volonté matérielle* qui leur intimait ces ordres, et tout est là.

C'est dommage ; on rencontrerait chez M. Love et le penseur et l'écrivain.

---

# APPENDICE T

## CHAPITRE XIII.

### SCIENCE MODERNE ET MYSTICISME SIDÉRAL.

---

#### 1. — *Rapprochements uranothéologiques.*

Maintenant distrayons-nous un moment dans la partie *non officielle* de notre thèse.

Qui donc aurait le droit d'empêcher un spéculateur mystique, un rêveur scientifique, un fou même, si vous le voulez, de se reporter, ne fût-ce que par curiosité et sans y attacher d'importance, à toutes les traditions, à tous les enseignements de la théologie et de l'histoire, de repasser, avec M. de Maistre, toute cette idolâtrie sabéitique qui avait fait donner à chaque planète un nom dont la terre et les cieux se disputaient l'origine, ... de déplorer avec Bossuet « l'aveuglement de ces hommes qui ne veulent jamais comprendre ces génies patrons des nations et *moteurs* en même temps de toutes les parties de l'univers? » Qui pourrait ne pas comprendre ses interrogations curieuses devant ces astres à apparence maudite et désolée, et surtout devant cette divinité singulière « qui règne en même temps dans les cieux, sur la terre et aux enfers, » astre que le *Zohar* nous dit avoir été converti, de soleil qu'il était, en corps opaque et froid, dégradé au point de devenir, par la suite, l'astre des magiciens, des lunatiques et des mânes (de *menelune*, d'où manie, folie)?

Mais restreignons la question.

Nous avons promis de revenir sur toutes ces corrélations singulières de la science et de la théologie, et nous pourrions le faire d'autant plus librement que nous nous reconnaissons en ce moment en pleine voie d'hypothèses, comme s'il y en avait beaucoup d'autres dans la science.

Or, quels sont dans la Bible les trois principaux personnages de la grande catastrophe sidérale? Ce sont le Verbe, Lucifer, son usurpateur

et le grand Archange, vainqueur de celui-ci. Quels sont maintenant dans notre système solaire les trois astres dont notre spéculateur mystique pourrait rapprocher les noms et les destins de ces trois grands noms métaphysiques, si ce n'est le Soleil, Lucifer-Vénus et Mercure?

Nous avons épuisé tout ce qui regarde le Soleil, mais comment ne pas rapprocher encore de l'archange foudroyé cette planète de Lucifer-Vénus que tout l'Orient appelle encore aujourd'hui *Chabar* ou *la grande infortune*, et qu'il adore toujours en souvenir de son ancienne idolâtrie? Serait-ce donc là ce Lucifer, voisin jaloux du soleil, qui se serait dit dans son orgueil : « Je monterai jusqu'à lui, » et dont *Mercuré*, perdu comme lui dans les feux du grand astre, dont il est comme lui l'*assesseur* et le *gardien*, aurait renversé les projets?

Notre spéculateur s'étonnerait avec M. Maury, comme avec tous nos mythologues, de voir une étonnante ressemblance entre ce *Mercuré* et notre saint Michel, comme lui l'*ami* du soleil, son *féroce*, son *Mithra* peut-être, comme lui génie psychopompe, c'est-à-dire chargé de la conduite des âmes séparées, comme lui cet antagoniste des démons, que le livre des *Nabathéens* nouvellement découvert appelle le *grand ennemi de la planète Vénus*. (Voir *Annuaire de philosophie*, janvier 1860.)

Ce rapprochement est d'autant plus curieux que dans la tradition chrétienne on donne à ce vainqueur dans le ciel le trône et le lieu du vaincu, pendant qu'on lui consacre, comme le paganisme les consacrait à *Mercuré*, tous les promontoires de la terre.

Il est évident que ce paganisme a merveilleusement utilisé tous les traits du *prince de la face du Seigneur*, en les appliquant à ce *Mercuré*, à son *Hermès-Anubis* égyptien et à l'*Hermès-Christos* des gnostiques. Chacun d'eux était présenté comme le premier des conseillers divins, et comme le dieu le plus voisin du soleil, *quis ut Deus*.

« Mithra, dit Dollinger, possédait jadis l'étoile de *Mercuré*, placée entre le soleil et la lune, mais on lui a donné l'astre du vaincu, et depuis sa victoire il est identifié avec *Vénus*. » (*Judaïsme et paganisme*, t. II, p. 109.)

Quant au maître dépossédé de *Vénus*, « il aurait entraîné avec lui, dit la Bible, la tierce partie des étoiles dont on cherche la place sans pouvoir la trouver, etc. ; » et notre mystagogue de rapprocher aussitôt avec soin ces dernières expressions des révélations scientifiques qui nous montrent avec stupéfaction, dans la tierce partie de la zone planétaire, un vide immense, un hiatus effrayant rempli par des milliers d'astéroïdes que tout annonce être les débris d'une planète ou de planètes fracassées.

Voilà certes un bien singulier rapprochement<sup>1</sup>.

Mais revenons à Mercure et à Vénus.

Görres avait déjà remarqué, comme d'autres et surtout comme Creuzer, que *Ormuzd*, *Mithra* et *Ahrimane* formaient une espèce de trinité, et M. de Sacy (*Mystères du paganisme*, t. II) a dit : « On pourrait tout concilier, en admettant que Mihr ou Mithra était un ized préposé à la garde et à la direction du soleil, et qui semblait toujours l'accompagner. Cet ized aurait eu alors son domicile dans la planète de Vénus, et Hérodote aurait eu raison dans l'identité qu'il établit entre Vénus-Uranie et Mithra. Cette planète n'a-t-elle pas eu toujours des noms qui l'associent à l'astre du jour? »

M. de Sacy entrevoit la vérité, mais il ne tient pas compte de la chute et ne voit pas que cette identité entre Mithra et Vénus vient de ce que *Mercure-Mithra*, après avoir défendu le soleil attaqué par *Vénus*, lui a été substitué dans la possession de sa planète et dans la direction du soleil, ET DATUS EST EI LOCUS LUCIFERI.

Eichhorn à son tour s'exprime ainsi dans un *Mémoire à la Société royale des sciences de Gœttingue* : « Lorsqu'on nomme Mithra tout à la fois dieu et soleil vaincu, c'est en opposition aux livres sacrés des mages qui nous restent encore (*repugnantibus libris magorum sacris adhuc superstitibus*) et dans lesquels Mithra n'est ni un dieu, ni le soleil, mais un génie ÉTABLI ENTRE LE SOLEIL ET LA LUNE, compagnon perpétuel du SOLEIL TOUT EN EN DIFFÉRANT essentiellement. »

Pausanias, livre V, nous dit qu'il avait un autel commun avec Jupiter. On l'appelait *Fils de Jupiter* et *Apollon*; on lui donnait des ailes, pour exprimer la course du soleil; on l'appelait encore *Nuntium* ou *Soleil-loup*, « *solaris luminis particeps*, participant à la lumière solaire. »

Virgile le peint ainsi : « Tum virgam capit, hac animas ille vocat Orco; il prend sa verge qui lui sert à l'évocation des âmes plongées dans le Tartare. »

Écoutons encore le paganisme égyptien, et voyons si M. Maury n'a pas eu quelques raisons pour retrouver dans son Mercure la doublure

1. Les Assyriens donnent aux Perses le culte de Vénus-Uranie et les prostitutions légales en son honneur. (Hérodote, t. I, § 432 et 499.)

Strabon, Bérosee et Quinte-Curce, fixent ce beau cadeau au règne d'Artaxerxès III. Ainsi donc, sous les Achéménides, l'antique mazdéisme avait perdu sa pureté. Pour lui, cette Vénus était la planète *Lucifer*, dont ils firent la compagne de *Mithra* et non *Mithra* lui-même, comme le veut Hérodote. Mais ce n'était pas leur seul emprunt sidéral, car le 21<sup>e</sup> fargard des *Vendidad* donne un chant à refrain sur toute la milice céleste.



du grand archange chrétien, et si le Mithra des Perses ne se reconnaît pas ici dans ses rapports avec Ormuzd et Ahrimane. Si nous examinons, avec M. Rosellini<sup>1</sup>, certains cartouches égyptiens, nous les voyons porter le nom de Séthos (ou Sothis, Mercure), précédé du mot *sole* ou de ceux « solis custode, sostegno dei dominanti, e forte grande Dei vigilanti, *gardien du soleil*, soutien des dominations et le plus fort des vigilants. »

C'est le χρυσοφαής Ἑρμῆς, le Mercure couleur d'or, que les prêtres défendaient de nommer. C'est l'un des deux *chiens* qui gardent le troupeau, autrement dit l'Hermès-Anubis ou Agathodæmon.

C'est l'Argus qui veille sur la terre et que la terre prend pour le soleil.

C'est un des deux assesseurs du soleil<sup>2</sup>.

C'est par lui que l'empereur apostat se recommande toutes les nuits au Soleil, « car, dit le savant Vossius, *tous les théologiens affirment que Mercure et le Soleil ne font qu'un...* C'était le plus éloquent et le plus sage des dieux, ce qui n'était pas étonnant, étant *si voisin de la sagesse et du Verbe de Dieu, qu'il se confondait avec eux*<sup>3</sup>. »

Il est évident que l'Hermès *Saramoyas* des Grecs remonte à ce divin lévrier *Sarama* des Indiens, « qui garde pour le maître des cieux le troupeau d'or des étoiles et des rayons solaires. »

Quant à son image, il suffirait d'étudier un instant la statue de Mithra au Vatican pour retrouver dans sa tête de lion et dans ses ailes d'aigle celles du séraphin courageux et maître de l'espace, dans son caducée la lance, dans les deux serpents qui l'enlacent la lutte du bon et du mauvais, et surtout dans les deux clefs que ce Mithra porte comme saint Pierre, celles par lesquelles le séraphin-patron de ce dernier *astra cludit et recludit*, ouvre et referme les cieux<sup>4</sup>.

Voilà pour Mithra. Maintenant examinons bien Mercure et tous ses attributs. Mercure, qui porte aussi la balance, est avant tout le génie psychopompe, c'est-à-dire protecteur, peseur et conducteur des âmes séparées (de leurs corps); c'est à lui, comme nous l'avons dit, que l'on consacre tous les promontoires, en qualité de dieu Terme<sup>5</sup>, et vous trouverez dans ce *messenger, fils de Jupiter*, et semblable au vrai

1. *Égypte*, t. I, p. 289.

2. Julien, *Discours*.

3. *Idolâtrie*, l. II, p. 373.

4. Hymne précité.

5. Comme les siens, les temples de saint Michel étaient principalement élevés sur les promontoires; ainsi ceux de Normandie, de Cornouailles, du Bosphore, etc.

soleil, sous l'image duquel on le représente, la réunion de tous les traits que nous avons réunis dans le portrait de Mithraton-Mithra, DONT LA LANCE S'INTERPOSE DANS LE TRIPLE SOLEIL, entre Ormuzd et Ahrimane.

Voyons enfin ce dernier.

Nous avons dit que Mercure était l'un des deux assesseurs, ou littéralement *chiens de garde du soleil* (cynocéphales). Il y en avait donc un autre, et cet autre était *Lucifer, Éosphore*, la plus brillante des planètes (*stilbona*), « celle qui se levait au matin, *qui mane oriebaris*, » le deuxième né de la lumière, le commencement de ses voies, *principium viarum Domini*, l'Amoun-porte-lumière des Égyptiens, et primitivement le compagnon d'armes de Mercure, dans leur double et incessante veillée autour du Dieu dont ils complétaient la triplicité.

Or, il suffit, pour retrouver ici l'Ahrimane mazdéen, de se rappeler le prophète Isaïe : « Comment es-tu tombé du milieu des pierres enflammées, ô toi, Lucifer, qui brillais au matin, etc. ? »

Nous le savons, « la perversité s'est rencontrée dans les anges, » et la plus belle des créatures s'est révoltée contre les cieux ; c'est pour avoir voulu s'asseoir sur le trône du Très-Haut, pour avoir usurpé le tabernacle (*cathedram*) du Seigneur<sup>1</sup>, pour avoir arboré ses armes et son nom, et, selon toutes les probabilités, pourrait-on ajouter, pour avoir, comme le Phaéton de la fable, pris les rênes de ce char divin qu'il lui était enjoint d'escorter.

A nul autre que Mercure-Soleil, son frère et son voisin, n'incombaient le devoir et l'honneur de la lutte, et c'est pour cela que l'Égypte nous montre son *Apophis-Soleil* mis à mort par son frère le soleil, comme l'Apocalypse le *Soleil-Abbadon* (Apollon) devenu le roi de l'abîme grâce à la victoire de l'ange qui était dans *les feux du soleil*... etc.

Et comment son vainqueur ne s'y trouverait-il pas, puisqu'il est dit qu'il fut mis à la place que le vaincu avait usurpée<sup>2</sup>, et que c'est ainsi qu'il devint l'ange de la face du Seigneur ?

On ne peut plus s'étonner dès lors que Mikaël, conducteur du peuple hébreu et vicaire du Verbe dans tout l'Ancien Testament, ait été tenu, par tous les cabalistes, pour *l'ange du soleil*, par cela seul qu'il était apparu à Josué comme chef des armées du Seigneur (*sabaoth*), et que, par suite de cette apparition, un soleil ait été gravé sur la tombe du vaillant guerrier qui lui devait la victoire.

1. « Je m'assoierai sur le trône du Très-Haut, *in cathedra Altissimi*. »

2. « Angelus faciei Dei sedem superbi humilis obtinuit. » (Cornelius a Lapide, t. VI, p. 229.)

Ainsi, dans les théologies biblique et païenne le soleil a son dieu, son défenseur et son usurpateur sacrilège, autrement dit son Ormuzd, sa planète de Mercure et celle de Lucifer-Vénus, arrachée à son ancien maître et donnée aujourd'hui à son vainqueur.

Pour en revenir à cette planète Vénus, que Pythagore appelait *sol alter*, ou l'autre soleil, comment se fait-il que son prince ait été en même temps celui de la terre ou de notre monde? A cela nous répondrons : N'est-il pas encore bien étonnant que la science moderne remarque entre Vénus et la terre les plus formelles analogies, et, entre autres, les traces d'une catastrophe, et, notamment, d'un déluge qui aurait produit les mêmes effets que le nôtre?

« Vénus est une seconde terre, dit M. Reynaud <sup>1</sup>, tellement une seconde terre, que s'il y avait communication entre ces deux planètes, leurs habitants les pourraient prendre pour les deux moitiés d'un même monde... Il semble qu'elles soient dans le ciel comme *deux sœurs*. Semblables par leur conformation, ces deux mondes le sont aussi par leur rôle dans l'univers <sup>2</sup>. »

Une très-remarquable coïncidence est encore celle qui existe, dans la configuration de Vénus, entre *les cornes* du Lucifer mystique dont « une est abattue, » dit l'Apocalypse, et cette bizarrerie zoologique qui donne au croissant de cette planète « l'apparence d'une corne tronquée. » Serait-ce donc en raison de ce croissant et de cette corne géologiques que jadis, si nous en croyons Athénée, « la première lettre du nom de Satan se traçait autrefois comme un arc et comme un croissant <sup>3</sup>? » et serait-ce en honneur de cette planète, qu'ils continuent à adorer, que *les enfants du Croissant* auraient fait de celui-ci la base de leur blason? « Lucifer, a dit un prophète, est le précurseur de la lumière et son égal en splendeur. C'est dans *ses cornes* qu'est toute sa force; la mort le précédera, et le diable marchera toujours devant lui <sup>4</sup>. »

Voilà pourquoi, sans doute, on voit cette planète figurée dans les plus anciennes tables astronomiques par une croix *sous* un globe, pendant que la terre, sa sœur, l'est au contraire par une croix *sur* un globe. Est-ce que le fameux *triangle renversé*, dessiné par ceux qui nous expliquaient ce dessin en signant : « Je suis Jéhovah à l'envers, » aurait son pendant dans le signe de cette planète?

1. *Terre et ciel*, p. 74.

2. Id., *ibid.*

3. Athénée, l. XX.

4. Habacuc, l. II.

Il ne faut pas oublier en outre que le *Zohar* assigne toujours Sammaël le troisième palais (*teruma*) parmi les sept palais principaux du soleil. Vénus, en effet, occupe le troisième rang, en partant du soleil.

« Enfin, dit M. Le Couturier, s'il faut en croire le témoignage de l'antiquité, Vénus aurait subi dans son aspect des modifications tellement extraordinaires, qu'elles ne pourraient résulter que de la *transformation* complète de sa nature; saint Augustin, entre autres (*Cité de Dieu*, l. XXI, ch. viii), rapporte, d'après le savant Varron, que « cette étoile aurait changé de couleur, de grandeur, de figure et de cours. » Cet événement, fortement attesté, serait arrivé l'an 1796 avant l'ère chrétienne<sup>1</sup>, c'est-à-dire à peu près à l'époque du déluge, qui inclinait la terre sur son axe<sup>2</sup>.

Restons-en là sur nos deux planètes et sur leur conduite à l'égard du soleil.

A ceux qui nous objecteraient que la chute des anges ayant eu lieu avant la création génésiaque, notre mystique commet un anachronisme grossier, nous répondrions d'abord que nous n'en savons rien ni les uns ni les autres, ensuite que, même dans cette supposition, la Bible nous donnant le monde phénoménal et sensible pour la réalisation matérielle du monde et des substances invisibles, leurs prototypes spirituels, nous retrouverions dans ce monde métaphysique les mêmes personnalités, le même univers et les mêmes idées que dans celui-ci. Donc la question aurait pu être exactement la même.

Nous pourrions étendre à l'infini des rapprochements dont le principe pourrait être vrai, mais dont les détails risqueraient d'être singulièrement erronés. Laissons donc les vrais mystiques allemands s'aventurer, s'ils le veulent, dans une voie si féconde en méprises, mais n'hésitons pas à dire que de toutes ces recherches, oiseuses en apparence, que de ces méprises même, pourra sortir un jour la démonstration de cette première base de Dupuis : « que toute la théologie est dans l'astronomie. » Pourquoi n'a-t-il pas vu qu'elle se retrouvait avant tout dans l'histoire, et cela, cette fois, sans hypothèse et sans spéculation (1)?

1. *Panorama*, chapitre VÉNUS.

2. Voir le chapitre viii de ce *Mémoire*, vol. II, p. 94.

---

I. « MERCURE OU LE FAUX SAINT MICHEL. » — Nous avons dit, au commencement de ce paragraphe, que M. Maury s'était beaucoup occupé, non-

seulement de la *psychopompie* ou translation des âmes, mais encore de leur *pèsement* ou *psychostasie*. Or, comme dans la tradition catholique saint Michel préside à cette fonction, dévolue chez les Grecs à Mercure, comme elle l'est chez les Égyptiens au dieu Thoth, le savant archéologue en tire, comme à son ordinaire, la conclusion que c'est encore là un de ces emprunts contractés par l'Église, et qu'il faut se hâter de reporter à l'*avoir* de l'antiquité. Il nous montre d'abord (*Revue archéologique* de 1843, p. 717) notre grand archange tenant, sur deux chapiteaux des églises de Montivilliers et de Saint-Lô, le fléau de la balance, comme à Rome dans une fresque de Saint-Laurent-Hors-les-Murs, comme à Bourges, sur les vitraux de la cathédrale, le tout avec *enjolivement* de diabolins blottis sous un des plateaux de cette balance, et cherchant à l'*entraîner*. C'est vrai, tout cela est de l'histoire monumentale, et, ce qui en est encore, c'est que tous les rituels funéraires de l'Égypte ne représentent guère autre chose; c'est que, sur presque tous les papyrus, on demande à Thoth de remplir auprès de l'âme les mêmes fonctions qu'il avait remplies auprès du dieu Osiris, lorsqu'il mourut dans sa manifestation sur la terre.

Mais ce qui n'est nullement historique et encore moins monumental, c'est d'ajouter (*Revue archéologique*, 1844, p. 504) : « Il est sans doute presque inconcevable que le messager de l'Olympe (Mercure) soit *devenu* le chef des légions de Jéhovah. Comment comprendre qu'un dieu qui pour les chrétiens n'était qu'un démon ait été métamorphosé en une de ces pures intelligences ? » Et M. Maury d'ajouter en note : « Aujourd'hui, les antiquaires les plus orthodoxes n'oseraient plus dire, comme presque tous les Pères et les Vies de Saints, que les divinités païennes étaient des démons et habitaient des idoles, puisque Mercure et saint Michel étaient l'un et l'autre un génie sidéral et λαώ. »

On croit rêver en vérité, lorsqu'on entend de pareilles choses; d'abord, la croyance des Pères et des chrétiens aux démons habitant des idoles ne les empêchait pas plus de les ranger dans la *milice du ciel*, qu'elle n'empêchait saint Paul de les appeler *malices aériennes*. Les Pères, quoi qu'on en dise, ont toujours parfaitement connu toute l'étendue du terme générique et primitif δαίμων, et s'ils ont fini par en restreindre l'application aux diables, c'est que pour eux tous les dieux des Gentils étaient tout à la fois des génies (δαίμονες πονηροί (malins).

Mais ce que l'on comprend encore moins, c'est qu'un homme de la valeur de M. Maury puisse attacher quelque prix à l'argument que voici : « L'Hermès des Grecs et le Thoth égyptien ayant précédé le christianisme, c'est nécessairement celui-ci qui est le copiste. » Mais où donc les Égyptiens et les Grecs auraient-ils pu puiser un double type si parfaitement semblable, s'il n'existait primitivement nulle part? et, d'autre part, comment, sans un coup d'État surnaturel et divin, les Apôtres, si grossiers, dit-on, eussent-ils pu métamorphoser ce dieu des voleurs, ce surveillant gagé des maîtresses de Jupiter, en séraphin idéal et céleste chargé de terrasser le mal et de juger la terre? Comment! du jour au lendemain, et seuls dans le monde, ces *ignorants*

auraient trouvé le moyen de convertir en diamants les boues immondes qui souillaient partout, et malgré la *sagesse* des nations, ces grandes images de Pan, d'Anaitis et Mercure, et de leur rendre leur couronne primitive ! et nous les appellerions des copistes !... Mais qu'est-ce donc que des copistes qui, sans études et sans lettres, trouvent le secret de transfigurer tout ce qu'ils pillent chez les savants ? N'est-il pas bien plus rationnel de penser que le *bien*, le *beau*, le *vrai*, sont les aînés, et que le *mal*, le *laid*, le *faux*, sont des copies dégradées par les adorateurs de Priape et de Pluton ? Après une révolution de vingt siècles, une restauration, n'eût-elle que vingt-quatre heures d'existence, n'en serait pas moins le retour aux idées antérieures à cette révolution.

---

## 2. — Comètes normales et anormales.

Toutefois, le chapitre à propos duquel notre spéculateur mystique aurait le plus beau jeu serait assurément celui des comètes.

Les comètes ! sujet de triomphe et d'humiliation pour la science ! sujet de triomphe lorsque Halley, Clairaut et de Pontécoulant prédisent le retour de celle de 1682, l'un pour l'année 1759, l'autre pour tel mois de mars ou d'avril, le dernier pour 1835, et qu'elle paraît effectivement le 12 mars de l'année désignée 1759, et le 16 novembre 1835, avec neuf heures de retard seulement. Sujet d'humiliation lorsque après avoir prédit celle de Charles-Quint pour 1861, celle-ci se permet de manquer de parole et d'envoyer à sa place de toutes jeunes inconnues qui semblent n'avoir d'autre but que de donner gain de cause à l'*astrologue* qui les voit arriver au jour fixé par lui <sup>1</sup>.

Mais l'humiliation est bien autrement grande encore lorsqu'il s'agit de définir leur nature et de fixer leur mission. Ici c'est à se voiler la face, et à demander pardon au ciel et à la terre de tout ce que l'on a dit de l'une et de l'autre.

Élevé comme tous nos contemporains dans la crainte de ces terribles voyageuses, nous avons tous plus ou moins épousé les théories et les épouvantes de Buffon. Pour nous, grâce à lui, notre planète

1: On se rappelle qu'un M. Hodel avait prédit pour le jour de la Saint-Pierre l'apparition d'une comète à laquelle il donnait par avance ce saint nom ; et la comète a paru ce même jour , à la grande stupéfaction des astronomes ; malheureusement, comme toujours, le prophète n'a pas su s'arrêter.

n'était qu'une éclaboussure refroidie du soleil heurté dans la nuit des temps par une de ces magnifiques et étourdies coureuses. Heureusement la surface de notre grand astre, bien qu'elle passât alors pour une « masse de verre en fusion, » s'était contentée d'en être « un peu dérangée (*sic*). » Pour l'avenir on nous donnait à choisir entre trois hypothèses : ou broyés, ou brûlés, ou noyés ; et c'était impossible autrement dans le cas d'une nouvelle approximation. Lalande prêtait main-forte à Buffon, à tel point qu'on lui intima, *de par le Roi*, l'ordre de cesser des prédictions trop alarmantes ; mais on n'en trembla pas moins. La science avait prononcé.

Broyés!... Cela devait aller tout seul, en raison du choc et de la densité de ces comètes, attestés par Newton.

Brûlés! que n'avait-on pas à redouter quand on savait que « la comète de 1680 avait passé si près du soleil qu'elle y avait contracté une chaleur deux mille fois plus grande que celle du fer rougi <sup>1</sup>! »

Noyés!... C'était ce qu'il pouvait nous arriver de plus heureux, et comment voulait-on l'éviter, puisqu'il était *prouvé* « qu'une comète de même force et densité que la terre, venant à s'en approcher de treize mille lieues seulement, *tirerait* par la seule force de l'attraction toutes les eaux terrestres de leur abîme, et les soulèverait de trois mille toises *juste* au-dessus de leur niveau naturel, etc. <sup>1</sup>? »

Maupertuis était plus alarmant que tous les autres. Suivant lui, nous devions être et brûlés et glacés en même temps.

Aussi, bien que Voltaire attestât que le déluge était « un article de foi que la raison ne saurait admettre, » on n'en établissait pas moins formellement que c'était là la vraie cause du déluge de Noé, et qu'il ne fallait pas la chercher ailleurs.

Autre danger. Emportée par le tourbillon de la comète, la terre pouvait devenir comète elle-même ; heureux cette fois si nous pouvions en être quittes pour l'enlèvement de notre lune !

De temps à autre, cependant, se trouvaient quelques consolateurs assez téméraires pour essayer de battre en brèche la *densité* des comètes, précisément par leur résistance à la formidable chaleur que l'on vient d'accuser, et par l'inaltérable tranquillité avec laquelle elles traversaient cette immense fournaise. Relativement à leur chaleur, on se demandait comment un corps s'évaporant toujours par l'action du soleil pouvait rester toujours dans le même état de conservation, et comment une *queue* composée de cette vapeur, résultait

1. Textuel.

2. Textuel encore dans Lalande. (*Essai sur les comètes.*)

d'une ébullition générale, pouvait rester constamment dans le même volume et dans la même direction, etc.

Mais rien n'y faisait et, comme Rachel ne voulant pas être consolée, on ne rabattait rien du danger offert par ces grandes masses embrasées. Boucheporn venait d'être trop précis en signalant les grandes blessures reçues par la terre dans *quinze* chocs consécutifs, et Arago ne l'avait pas été moins, en montrant comme très-probable la transformation de notre globe en comète. (*Œuvres posthumes.*)

Cependant cet admirable Chaubard, du livre duquel nous avons déjà dit (chapitre 1) qu'il ne s'était pas vendu un seul exemplaire, développait par les raisons les plus savantes, et surtout avec un admirable bon sens, le théorème suivant : « Les comètes ne sont probablement que des amas gazeux plus ou moins condensés à leur noyau ; de là la grande excentricité de leurs orbites ; quant à la position de leur queue à l'opposite du soleil, elle n'est qu'un simple effet de leur gravitation vers cet astre<sup>1</sup>. »

Nous en étions là, lorsque vint ou revint, car on ne le sait au juste, la fameuse comète de Donati en 1858.

À défaut d'Arago, tous les regards se tournèrent aussitôt du côté de M. Babinet, qui voulut bien alors descendre des hauteurs du Sinaï sidéral, pour apporter encore quelques paroles d'espérance et de paix aux lecteurs des *deux Mondes* et de leur *Revue*. Ces articles étant dans la mémoire de tout le monde, nous n'en rappellerons que la conclusion et la voici : c'est qu'« une hirondelle, qui viendrait s'abattre sur un convoi de chemin de fer lancé à toute vapeur, y causerait plus de désordre qu'une comète ne le ferait en s'abattant sur la terre.

« Peut-être, ajoutait-il plaisamment, peut-être serait-il impossible d'y trouver assez de matière pour la médecine homœopathique ! »

Pauvre Buffon, pauvre Newton, pauvre Lalande, pauvres trembleurs et surtout pauvres crédules, que vous restait-il à dire ou à faire devant un tel changement de front ? Eh quoi ! pas la moindre préparation ? — Non, mais que voulez-vous ? le changement de front s'appuyait cette fois-ci sur cette observation sans réplique, que « l'on voyait, au travers du noyau, des étoiles de la onzième grandeur que l'on n'aperçoit pas toujours au travers de l'air le plus pur<sup>2</sup>. »

1. *L'univers expliqué par la révélation*, p. 433.

2. La lumière d'Arcturus ne perdit rien de son éclat en traversant la comète de Donati. Il en fut de même pour les groupes d'étoiles n° 2 de Messier. (Voir les *Observations* du R. P. Secchi.)



En vérité, c'était renversant; ce n'était même plus un gaz, car il nous semble qu'un gaz n'ôte rien à la densité de l'air et ne le rend pas plus diaphane. Faudrait-il donc en revenir au *signe pur* de nos superstitions populaires, ou pour le moins dire toujours avec Grove : « Tout ce que nous appelons fluide impondérable est une pure affection de la matière, causée par une force spirituelle? »

On conviendra qu'une science qui se déjuge en vingt-quatre heures avec une telle facilité, et qui en revient avec autant de franchise aux vieilleries dont elle riait il y a vingt ans, ne saurait être un épouvantail bien menaçant; à tous ses condamnés scientifiques elle laisse l'espérance que leurs flétrissures seront toujours temporaires, et que dans ce jury la peine de mort n'est jamais décrétée contre une erreur que l'on est à peu près certain de voir revenir tôt ou tard.

Devant *ces riens visibles* (autre expression de M. Babinet, et M. Leverrier l'adopte), que devenait cette opinion d'Arago : que « les comètes acquièrent des dimensions de plus en plus énormes à mesure qu'elles s'éloignent du soleil? » On peut mettre cette proposition, avait dit l'illustre astronome, au rang des vérités de la science *les mieux établies* » (Arago, *Annuaire* 1832).

Mais que devenaient surtout les fameuses lois de l'attraction? « La rapidité augmente, disait-on, en raison des proportions de la masse matérielle. » Or, comment arranger *ce rien visible* avec les deux cent quatre-vingt-dix mille lieues par heure, vitesse attribuée par Newton à la comète de 1680? « Tout corps, disait ensuite le marquis de Laplace, qui pénétrerait dans l'atmosphère du soleil, tomberait immédiatement sur lui; » et voilà que *ce rien visible* pénètre dans cette atmosphère jusqu'à deux cent dix mille lieues; on croit la comète broyée, abîmée, ou pour le moins disloquée, lorsqu'on l'en voit sortir saine et sauve et sans avoir éprouvé le moindre dérangement dans son orbite.

Mais qu'est-ce à dire? Voici des comètes qui paraissent spontanément et se développent en un instant sous l'œil de leurs observateurs, comme celle du 24 janvier 1836, observée par John Herschell au cap de Bonne-Espérance (Arago, rapport huitième, 1836).

En voici dont l'ellipse normale de dix ans se réduit à cinq ans et demi, puis revient à vingt ans. Voyez les paresseuses! (Ibid.)

Il ne leur manquait plus en vérité que de tomber dans les feux d'artifice et dans les fusées de Ruggieri.

Or, dans la séance de l'Académie des sciences (de juillet 1861), M. Leverrier déclare que la comète actuelle n'est nullement celle de Charles-Quint, comme tout le monde le croyait, et qu'elle n'a aucune ressemblance avec les comètes déjà observées; « ce qui ne contri-

buera pas peu, dit-il, à obscurcir encore le peu de connaissances que nous avons sur ces astres errants... Toutes les apparences sont contre sa périodicité, son orbite étant presque perpendiculaire au plan de l'écliptique... Elle offre, en outre, une singularité très-remarquable. Le noyau, au lieu d'être creux comme une demi-coque d'œuf, comme *la plupart* des astres déjà observés, présente l'aspect d'un véritable soleil d'*artifice* dont les rayons courbes tourneraient dans le même sens. En outre, *l'astre ne s'est pas rapproché du soleil*. Ce sont là des faits *de nature* à compliquer *considérablement la théorie des comètes*. »

En vérité, ce serait à donner sa démission d'astronome... si on avait l'honneur et le malheur de l'être, car les mathématiques ici ne peuvent plus s'appeler *triomphantes*.

Ce sont donc, comme le dit un astronome contrit et confessé, « ce sont vraiment des **ASTRES A PART**. »

Mais sont-ce bien des astres ou de simples météores? Ici la question se subdivise encore, et malgré les irrécusables raisons données pour *le rien visible*, quelques savants (peut-être pour sauver l'honneur de la vieille école) s'obstinent à ne pas généraliser autant que MM. Babinet et Leverrier, et cherchent, comme M. Le Couturier, à couper par la moitié ce nouvel enfant de Salomon.

Voyons, arrangeons-nous; mettons qu'il y aura des comètes à noyau et d'autres sans noyau. — « Pas possible, répondent les socialistes de l'Institut. Tout ou rien. Faux sur un point, le noyau doit être faux sur tous les autres. »

— Mais alors nous voici donc revenus aux purs *signes*?... — Qui sait? Signes cyclaires, signes périodiques, signes éventuels et anormaux... Ce serait en très-bonne compagnie qu'on y reviendrait.

On y reviendrait d'abord avec Newton, qui appelait les comètes « des envoyés extraordinaires, chargés d'inspecter le système solaire qu'il fallait *retoucher* très-souvent. »

On y reviendrait ensuite avec Képler, qui, bien loin d'être ce que le *Dictionnaire des gens du monde* veut qu'il soit, c'est-à-dire « un très-grand astronome en réalité, et un astrologue pour tuer le temps, en gagnant son pain, » était tout aussi sérieusement le second que le premier.

Il suffit, pour s'en convaincre, de lire dans son latin, comme nous avons eu le courage de le faire, la dissertation sur « la véritable année de la conception du Fils éternel de Dieu dans le sein de la vierge Marie, » et son Traité sur « la physiologie des comètes. »

Dans le premier de ces ouvrages, il commence par l'exposition

d'une merveille dont il a été lui-même le témoin. « Le 10 octobre 1604, toutes les grandes planètes opérèrent leur conjonction dans le Sagittaire et formèrent un grand trigone de feu, signe et commencement de la nouvelle période de huit cents ans (*octingentorum*). Ajoutez à cela que la planète Mars, *plus prompte que ses supérieures* (*velocior superioribus*) en devançant leur marche, était venue s'adjoindre à la dernière de celles-ci, c'est-à-dire à Jupiter, et enfin une autre étoile vint se réunir à elles et s'élever au-dessus de Mars, comme déjà celui-ci s'élevait au dessus de Jupiter. Celui qui n'a pas vu ce *prodige* ne peut se faire une idée de cette masse de lumière, qui paraissait comme agitée et brisée par des vents impétueux, tant étaient fortes la vibration, l'ébullition des flammes et l'éruption scintillante de tous ces feux... Attaché alors, en qualité de mathématicien, à l'empereur César Rodolphe II, je crus devoir, en raison de ma charge, me donner tout entier à l'étude et à l'*illustration d'un miracle si grand et si divin*, *magnitudinem miraculi divinitus exhibiti*. »

Rapprochant ensuite cette merveille de l'état que devait offrir le ciel à la naissance du Sauveur, il établit par le calcul que cette naissance dut avoir lieu, non pas *deux ans* avant notre ère actuelle, comme le veut Scaliger, ni quatre, comme le veut le Polonais Laurent Suslyga, mais bien cinq bonnes années, « car, dit-il, je rapprochai, comme dans un seul tableau, toutes les ères de tous les peuples de l'apparition de cette nouvelle étoile et de ce trigone de feu que Dieu avait fixé dans les hauteurs du firmament, ou plutôt dans le grand *planétadrome* destiné au spectacle de toutes les nations de la terre. »

Mais l'astrologie de Képler se tenait à la hauteur de son génie; il ne la faisait pas descendre des hautes considérations théologiques et politiques, pour la prostituer aux thèmes généthliques des astrologues du commun. Pour lui aussi l'astrologie mystique se divisait en deux branches, l'une parfaitement orthodoxe, celle des signes et des grandes influences, l'autre formellement hérétique et absurde, celle des horoscopes et des destinées humaines faisant dépendre la vie, la mort, les héritages et le sexe des enfants dans le sein de leurs mères, etc., de la conjonction des planètes.

« C'est une usurpation, dit-il, sur les rôles du bon et du mauvais esprit, car, dit-il, si un thème généthlique pouvait nous fournir, *sans aucune incertitude*, ces prévisions d'événements qui n'appartiennent qu'à l'ange gardien (*cet article de foi*), il faudrait en conclure que cet ange est empêché lui-même par l'astre généthlique et par les promotions contraires. J'ai connu deux hommes, il est vrai, qui, nés sous

des constellations très-violentes, ne le furent pas moins dans leurs mœurs et dans leurs habitudes; franchir les précipices, se suspendre par une corde au-dessus des abîmes, risquer leur vie à toutes les heures, rien de tout cela ne les fit périr, mais l'un fut foudroyé, et l'autre périt d'une balle, à la chasse. Pendant longtemps, je ne comprenais rien à ces morts violentes et accidentelles envoyées à des gens qui ne me paraissaient pas les mériter; mais, mieux éclairé sur leur compte, j'ai fini par comprendre parfaitement comment, abandonnés de leur ange et *courant comme un char sans cocher*, ils finissaient par tomber sous la tyrannie de Satan. »

Képler, toutefois, se demandait encore si, « de même que les esprits *recteurs des peuples et des nations* sont quelquefois arrêtés par des malices adverses (comme on le voit dans Daniel, ch. ix), on ne pourrait pas supposer que nos anges gardiens, dans leur lutte contre les embûches des princes de l'air (*πάνδημοι*), ne sont pas paralysés ou gênés par les influences de cet astre natal, d'où naîtrait une certaine *infélicité* naturelle qui expliquerait alors ce proverbe « qu'un malheur n'arrive jamais seul ? »

« Mais alors cette influence ne serait jamais absolue, Dieu la brisant en faveur de celui qui lui plaît, et la laissant agir pour tous les autres; de telle sorte que, lors même qu'un malheur imminent ne peut se conjurer, l'ange gardien en avertit, pour le moins, par des moyens cachés, afin que son client ne soit pas pris au dépourvu; c'est alors que l'on voit des présages et des avertissements dans le genre de ceux qui précédèrent l'écroulement de cette montagne du Tyrol<sup>1</sup>. »

Passant enfin aux comètes : « Je pense, dit-il, que c'est en vertu d'une loi naturelle que les comètes entraînent presque toujours et amènent, comme dans un faisceau, les guerres, la famine, la peste et beaucoup d'autres calamités. »

« Mais, *s'il faut l'avouer*, il ne faut pas répudier tout à fait la manière de voir générale, relativement à la *signification* des comètes,... dont l'événement justifie souvent (*non raro*) le pronostic. Il nous faut donc adjoindre aux causes naturelles dont nous nous contentions jusqu'ici des principes plus élevés. Pour que cette comète puisse apparaître au-dessus de certaines zones terrestres et annoncer ce qui doit être, il faut absolument que sa *trajection* obéisse à une géométrie transcendante qui l'ordonne et la mesure à cette même fin, soit qu'elle

1. Il est probable qu'il s'agit ici de l'effroyable catastrophe qui ensevelit la petite ville de Pleurs, près de Chiavenna et sur les pentes du Splügen.

obéisse à Dieu lui-même ou à la direction d'un bon ou d'un *mauvais* esprit, comme ceux que Daniel nous montre protégeant et troublant les provinces et se combattant entre eux, ou enfin à celle de ces esprits inférieurs, *plus faibles* habitants et administrateurs de l'éther, comme Thalès, Pythagore et Platon nous l'enseignent avec raison, qui remplissent le monde, et que tous les théurges ont adorés comme des dieux. On ne peut nier que ce ne soient ces esprits qui aient répondu aux questions qui leur étaient posées, soit par la bouche des idoles, soit par les arbres, les cavernes, les animaux, de telle sorte que la science des aruspices était loin d'être une pure chimère. Il en est de même aujourd'hui, car celui-là seul peut se préserver de ces superstitions et de toutes ces nouveautés absurdes, qui s'en tient à la parole de Dieu.

« Les prodiges de cet ordre sont en effet souvent d'UNE TELLE évidence, qu'on ne peut EN RIEN les expliquer par l'art des conjectures ou par la superstition de l'esprit humain.

« Quant à ces comètes, on peut dire d'elles ce que nous disons de tant de monstres que nous voyons surgir tous les jours : que ce sont de véritables *monstres astronomiques*, naissant et mourant comme les autres dans l'étendue des espaces <sup>1</sup>.

« Si les comètes ne signifiaient rien, dit-il encore, s'il n'y avait pas

1. « Hanc causam naturalem esse puto quæ cometas, bella, famem, pestem, cæteraque mala in uno fasciculo plerumque connectit.

« ... Quod si una fatemur, non plane repudiandam esse illam rationem interpretandi cometas, quæ naturaliter omnibus videtur... quæque *non raro* scopum assequitur. Oportet igitur *naturæ, qua hactenus fueramus contenti*, adjungere altiora principia... Ut sub certis cæli locis terræ representetur cometa, utque eorum adminiculo significare hominibus possit illa quæ placent huic, quod inquirimus, principio, oportet trajectionem cometæ, ab aliqua ratione, geometriæ totiusque adeo mundi intelligentissimæ, prius ordinari et mensurari, adeoque destinari. Sive Deus ipse sit, sive spiritus potentissimi, sancti æque ac malevoli, qui, ut in prophetia Danielis legimus, integras provincias aut tumentur aut turbant, eoque nomine secum invicem pugnant; sive denique spiritus imbecilliores administrantes, auræ æthereæ incolæ, quam doctrinam tradidere Thales, Pythagoras, partim et Plato. Nec enim ideo falsum est his spiritibus plenum esse mundum, quia hos illi qui hoc dixerunt loco Dei coluerunt, aut theurgicis superstitionibus adjurarunt. Sic enim neque sol neque stellæ existent, quia has illi qui de iis docuerunt deos esse tradiderunt.

« *Negari non potest* ab hujusmodi spiritibus olim hominibus responsa data ex idolis, quercubus, antris, animalibus... Neque *mera* simplicius deceptio

le plus souvent, à leur apparition, une réunion de fléaux et de guerres, si l'on attribuait tout cela *au hasard*, il faudrait taxer alors de mensonge tous les anciens historiens, et, grands dieux, quels hommes ! les philosophes les plus graves, les plus habiles législateurs, des politiques consommés, tous, à l'exception d'un très-petit nombre, auraient erré au profit des RAISONNETTES de quelques ERGOTEURS modernes, qui auraient eu seuls le privilège de voir la vérité. Mais cela tiendrait du prodige ! — C'est une maladie générale, dit-on. — Oui, y compris le Sauveur des hommes qui a dit : « Il y aura à la fois des signes « dans les étoiles et sur la terre, des mêlées humaines, etc. » Et la prédiction ne se fit pas attendre après lui, car Josèphe nous montre l'étoile *Xiphias* brillant au-dessus de Jérusalem pendant une année consécutive avant la destruction de cette ville.

« C'est lorsqu'on veut donner des significations trop *spéciales* que l'on tombe dans l'erreur, comme lorsque Sénèque applique à la mort de Néron la comète qui parut de son temps.

« De même pour celle de 1556 annonçant, disait-on, la mort de Charles-Quint, qui lui survécut longtemps.

« IL FAUT N'Y VOIR QUE DES AVERTISSEMENTS GÉNÉRAUX. »

On voit quel respect avaient pour l'histoire et pour les anciens ces hommes au nom et pour l'honneur desquels on se croit obligé tous les jours de maudire cette même histoire et ces mêmes anciens !

Képler se moque en conséquence de Ticho, qui avait essayé d'astreindre à une orbite circulaire les mouvements de la comète de 1557. Il ajoute qu'il pourra bien en faire autant pour la comète de 1677, mais qu'il faudrait alors supposer qu'elle va tantôt vite, tantôt doucement, qu'elle s'arrête même et devient stationnaire, lorsqu'elle est prête à se cacher dans les rayons du soleil. Cette dernière comète, selon

fuit aruspicina. Erant enim ista dæmonia in avibus per aerem dirigendis operosa ; quibus, Deo permittente, multa hominibus præsignificabantur, equidem et hodie interdum... Cum mendax ille ab initio,... idem tenuit ejus mos hactenus,... qui fidem sacris adhibet historiis, ille novi aut absurdi nihil audet. Sic enim angelus Dei Bileami asinam loqui fecit, sic diabolus serpentem.

« Equidem *hujusmodi portenta* sæpe tam sunt evidentialia, ut nihil arte conjectandi, nihil superstitione credendi opus sit.

« Eadem igitur dico de *cometis* quæ de *monstris*, quorum tot nova videntur quotidie, ut non fit verisimile omnes species eorum initio fuisse creatas, *solaque*, consuetudine maris et femellæ hucusque propagatæ ; magis etiam automata animalia. Item verisimile videtur, de cometis,... quotidie multos tales in illa vastitate mundi nasci denascique. » (*Cometarium physiologicum.*)

lui, n'a que *trop ponctuellement accompli* tout ce qu'elle avait semblé prédire.

On est heureux de pouvoir s'appuyer sur Képler et même sur Newton pour croire, soit avec le second, à la mission de *correction* cosmologique des comètes, soit avec le premier, aux récits de ces *historiens si respectables*.

Avec eux, et grâce à eux, on pourrait réaliser le vœu émis par M. Reynaud, de « faire rentrer enfin l'astronomie dans la théodicée, » et réfuter cette assertion de MM. Renan et Michelet, qu' « avant la Renaissance cette science n'avait fait preuve que d'ignorance et d'orgueil (1). »

Elle aurait pu leur dire avec l'Évangile : « Insensés, vous connaissez bien les *apparences* du ciel, mais vous ne connaissez pas les *signes* du temps. » (Saint Matthieu, ch. xvi.)

I. « DOCUMENTS HISTORIQUES SUR LES COMÈTES. » Pour l'histoire des comètes, pour ces faits que Képler prise si haut et qu'il ne voit combattus que par des *ergoteurs*, la science moderne nous renvoie elle-même à l'astronome Pingré, ce grand historiographe des comètes.

Nous avons donc voulu le connaître encore personnellement, et c'est lui qui va nous raconter leur histoire. Il nous apprend qu'outre la comète qui demeura un an de suite au-dessus de Jérusalem (Josèphe, *de Bello Judaico*, l. VI) Pline mentionne (*Histoire naturelle*, l. II, n° 22, ch. xxv), parmi les comètes *javelots* (*acontias*), celle dont le rayon semblait se lancer comme un trait : « Aussi, dit-il, l'effet le plus prompt suivit-il de près son apparition... Cette comète était d'une blancheur tellement éclatante, qu'on pouvait à peine la regarder; ON Y VOYAIT L'IMAGE DE DIEU SOUS UNE FORME HUMAINE. »

Comment n'a-t-on pas relevé davantage ce mot de Pline ?

« Mais le peuple romain, dit Pingré, crut que celle qui apparut quarante-trois ans avant Jésus-Christ était l'âme de César. » Quant à lui, Pingré, il se montre impitoyable pour Tite-Live et ses récits. « S'il revenait au monde, dit-il, je ne passerais jamais les monts pour aller le voir, à moins que ce ne fût pour apprendre à bien parler latin. »

Il est vrai qu'il n'est pas heureux lorsqu'il se moque ainsi des Grecs, « qui s'étaient imaginé qu'une comète n'était pas un être réel, mais seulement une apparence. » Et le *rien visible*, qu'en dirait-il aujourd'hui ?

La superstition ne s'arrêtait donc pas à Rome. Diodore (liv. XV) nous dit que « peu de temps avant la subversion des villes d'Hélèce et de Bura on vit

plusieurs nuits de suite une lumière ardente qu'on appela la *poutre enflammée*; et nous lisons dans Aristote que « cette poutre était une vraie comète. » (*Météorologie*, l. I, ch. vi.)

Plutarque (in *Timoleone*) dit qu'« un flambeau ardent précéda la flotte de ce général jusqu'à son arrivée en Sicile, et que, sous le consulat de Caius Servilius, on vit dans le ciel un bouclier suspendu. » Nous avons déjà vu (t. II de ce *Mémoire*, p. 466), que M. Babinet classait ces pluies de cothurnes et de boucliers parmi ces autres pluies classiques de poissons, de crapauds, etc.,... nous ne devons pas trop nous étonner de celle-ci.

Sozomène et Socrate nous rapportent à leur tour qu'en 400 une comète-épée vint briller au-dessus de Constantinople et parut *toucher* la ville, au moment des grands malheurs que lui ménageait la perfidie de Gaïnas.

Même phénomène au-dessus de Rome, avant l'arrivée d'Alaric. (Hevel et Lycosth.)

« Si, pour abrégér, nous changeons de latitude et d'époque, nous entendons, dit Pingré, presque tous les écrivains de l'an 1000 garantir ce fait : « Sous le règne de Robert, le 19 des calendes de janvier, ou le 14 décembre, le ciel s'étant obscurci, une espèce de flambeau ardent tomba sur la terre, laissant derrière lui une longue trace de lumière; son éclat était tel qu'il effraya non-seulement ceux qui étaient dans les camps, mais en même temps ceux qui étaient renfermés dans les maisons. Cette grande ouverture de ciel se refermant insensiblement, on vit la figure d'un dragon dont les pieds étaient bleus et dont la tête semblait croître toujours. Une comète ayant paru en même temps que ce *chasme* ou météore, on les confondit. » Pingré avait raison de charger de ce fait presque *tous* les historiens, car on le retrouve dans Sigebert (*Chronique*), dans Hermann Corner, dans la *Chronique de Tours*, dans Albert, Casin, etc. Ils sont tous unanimes.

« Ailleurs (c'est Pingré qui continue), UNE ÉPÉE EST TENUE PAR UNE MAIN, comme le 41 août 1527; une autre épée se voit entourée de têtes coupées. « On la voyait, dit Rockembach, tous les jours, durant cinq quarts d'heure. Ce fait est attesté par beaucoup d'écrivains. » (Pingré, page 485.)

On voit que l'esprit moderne ne gagne rien à nous renvoyer aux historiens de son choix. Ils parlent exactement comme les anciens; seulement ils ne croient pas aux faits qu'ils donnent comme attestés, car le bon Pingré termine en disant que « toutes ces folies étaient tolérables, tant que l'on n'avait pas trouvé (*trouvé* est charmant!) la *vraie* nature et le *véritable* parcours des comètes. Qu'il est donc fâcheux que les dernières conclusions de la science viennent troubler tout ce quiétisme en se formulant ainsi sous la plume de Leverrier : « Par les nouveaux faits, la théorie des comètes va se trouver plus compliquée que jamais! »

Sans cela, le public eût accepté cette *découverte* (de Pingré) comme il accepte les découvertes *nerveuses* de nos physiologistes modernes à propos des faits spirites que l'on connaît.

M. le docteur Calmeil avait dit quelque part, à propos des idées de posses; sion, que « tout cela cesserait d'être absurde le jour où l'on admettrait les



esprits. » M. Reynaud dit à peu près la même chose à propos de l'angéologie sidérale. Tous deux *disculpent donc* par ces mots tous les théologiens attaqués depuis tant de siècles. Puisqu'il ne faut qu'une grande foi aux esprits pour réhabiliter la vieille cosmologie biblique ou plutôt générale, on comprendra que nous ayons attaché tant d'importance à leur démonstration.

Sans tenir le moins du monde aux *détails* de la thèse astronomique dont nous venons d'essayer un nouvel examen, nous nous estimerons déjà trop heureux si l'ensemble de tant de témoignages et d'attestations illustres pouvait jeter ne fût-ce qu'un peu d'indécision dans l'esprit de quelque libre penseur, sur la justice de cet arrêt prononcé par ses maîtres : « Le christianisme est mort devant l'astronomie moderne. »

---

## CHAPITRE XIV.

# ANTHROPOLATRIE

OU

ADORATION DES MÉDIUMS (DE NAISSANCE).

---

### § 1<sup>er</sup>

**Grand problème et grande méprise.** — Évhémère à Athènes, à Rome et à Paris.

— La question mieux posée. — Hercule pris pour exemple.

#### 1. — *Problème.*

Il n'y a pas encore un demi-siècle, *l'héroïsme* ou l'anthropolâtrie passait pour n'avoir jamais été autre chose que la déification ou l'apo théose des hommes célèbres, des bienfaiteurs de l'humanité. Après *mille ans et plus de guerre déclarée*, on se reposait de tant de travaux sur cette définition commode, et l'on avait fini par ne plus voir dans le panthéon païen que des hommes morts et déifiés.

C'était le vieux système d'Évhémère, de cet Évhémère, renégat du paganisme, qui, selon l'opinion généralement reçue, vint un beau jour (300 ans av. J.-C.) apprendre au monde que son Olympe n'avait jamais existé, ou plutôt qu'il n'avait que trop bien existé, puisque le tombeau de chaque dieu, retrouvé par lui sur la terre, changeait en purs et simples mortels tous les immortels de l'empyrée.

On peut se figurer la fortune et les infortunes réservées à

un livre aussi radicalement subversif, et tout ce que ce voyageur érudit et *haut placé*, puisqu'il avait été chargé de missions importantes, dut soulever contre lui de passions et de colères. Les épithètes d'athée, d'imposteur et de fou, que lui prodiguent à l'envi tous les auteurs contemporains, peuvent faire préjuger ce qui serait advenu de l'auteur de l'*Histoire sacrée*, sans l'intervention protectrice de Cassander, roi de Macédoine<sup>1</sup>.

Il est facile de se figurer le parti que des athées comme Epicure, des matérialistes comme Lucrèce, et des sceptiques comme Cicéron, tirèrent de ce premier brûlot, lancé en pleine paix sur l'*arche* sainte des gentils par un homme qui ne comprenait certes pas la mission providentielle et préparatoire qu'il était appelé à remplir.

Après la destruction du *temple*, et pendant les premiers siècles de notre ère, le livre et les révélations d'Évhémère, adoptés généralement par les pères (mais avec des réserves que l'on dissimule et que l'on ne comprend même plus aujourd'hui), devinrent un des arsenaux les mieux fournis et les plus heureusement exploités par la polémique chrétienne.

Depuis, on oublia les modifications explicatives dont nous voulons parler, et il resta bien convenu dans toutes les écoles, que tous les anciens dieux, y compris le père des dieux et des hommes, avant de monter sur leurs autels, avaient été, comme nous, les enfants d'un père et d'une mère que rien ne distinguait des autres.

Mais nous avons une Académie *des inscriptions et belles-lettres*, et lorsque les érudits du XVIII<sup>e</sup> siècle reprirent toutes ces questions pour dresser un meilleur catalogue des dieux et des religions antiques, ils s'aperçurent bien vite que la chose n'était pas aussi simple qu'elle en avait l'air ; *ils purent s'as-*

1. Le titre du livre était *εὐναρχαρχή*. Le poète Ennius l'avait traduit en latin, mais il ne reste plus de cette traduction que quatre-vingt-treize lignes. (Édition d'Amsterdam, 1707). Diodore, l. V, et Eusèbe, *Préparation*, l. II, nous ont conservé chacun un fragment de l'ouvrage original.

surer que le système d'Évhémère négligeait bien des problèmes, et que, malgré son côté positif et lumineux, il projetait une ombre de plus en plus épaisse sur tout l'ensemble du mystère.

Un préjugé de moins, un peu plus de respect pour les pères, et tout s'expliquait à l'instant; mais déjà la critique avait arboré le drapeau de « l'inadmissibilité du merveilleux, » et comme la nôtre elle en portait la peine.

Il suffit d'entr'ouvrir le premier tome venu des cent vingt in-quarto dont nous parlons, pour voir dans quelle masse de divagations, grâce à ce préjugé, l'élite des savants européens allait se plonger sous la double bannière des *allégoristes* et des *Évhéméristes*.

Cette guerre formait le pendant scientifique de la guerre artistique des *Gluckistes* et des *Piccinistes*. Nées à la même époque, soutenues avec la même ardeur, ces deux luttes suscitaient peut-être autant de divisions et de haines, aux alentours de l'*Institut* et de l'*Opéra*, que nos terribles questions de vie ou de mort allaient en susciter le lendemain sur toute la surface de la France. Le dieu de la guerre ne perd jamais ses droits; tant que l'heure du sang n'a pas sonné, pour s'entretenir la main tout lui est bon, une mélodie comme un nom grec.

Il est curieux de s'en assurer.

En sa qualité d'astronome-historien, Bailly avait ressuscité la question. Frappé avant Dupuis de tous les rapports sidéraux qui existaient entre les héros solaires et l'astre dont ils tiraient leur nom, il avait commencé par soutenir la vieille thèse *allégorique* et astronomique de Macrobe contre l'évhémériste Cicéron. Mais cette thèse s'était compliquée, bien vite à ses yeux.

Concentrant, par exemple, la discussion sur Hercule, Bailly continue bien à ne voir dans ce dieu « que le dieu qui porte le monde sur ses épaules, le dieu de l'année solaire et des douze signes du zodiaque. » Pour lui, sans aucun doute, il

s'agit, comme pour Dupuis, et sans avoir eu le temps de s'entendre avec lui, du fameux Ἡρακλῆς (littéralement gloire de l'air), c'est-à-dire du dieu de l'empyrée, âme de toutes les cosmologies orientales; mais voici qu'en même temps il est forcé de s'arrêter devant cet autre Hercule, qui dans son acte de naissance porte le nom d'Alcée, se dit fils d'Alcmène, et rapporte dans la Grèce la sphère des Chaldéens et des Perses, dérobée par lui à l'Asie; alors il laisse échapper cette exclamation : « Celui-ci, cependant, ne peut pas être un homme imaginaire <sup>1</sup>. »

Nous voici donc en présence de deux Hercules; deux Hercules, non-seulement porteurs du même nom, mais dont l'un fut de tout temps le dieu purement allégorique des douze stations du zodiaque, le céleste dompteur du serpentaire céleste, reconnu comme tel sur les monuments d'une antiquité indéfinie,... et l'autre, doublure grecque, bien historique et bien positive de son grand et céleste *chef d'emploi*, par conséquent acteur chargé de *jouer* ici-bas le *mystère* des douze stations du zodiaque, du passage du soleil dans les deux solstices, et de sa lutte avec le serpent et le scorpion, etc., grandes vérités cosmiques qu'il traduit en douze travaux *visibles* et *palpables*, tels que l'étouffement d'Antée, la destruction de l'Hydre de Lerne, etc., et l'apothéose qui les suit.

Voilà bien évidemment une *vie* calquée sur le zodiaque, un *être* soleil et homme tout ensemble! Allégorisme évident et réalité historique!

On sait que Dupuis ne pouvait se tirer de ces *hasards* impossibles qu'en sacrifiant sans pitié toutes les histoires terrestres; mais Bailly se révolte à cette idée, se débat dans les rets qui l'enserrent, et croit les avoir rompus pour toujours en déclarant que « ce second Hercule avait probablement *choisi* un genre de vie semblable à celui de son patron céleste. »

Au point de vue commun, on ne voit guère d'autre moyen

1. *Histoire de l'astronomie ancienne*, première partie.

d'expliquer un tel problème. Tout le monde convient aujourd'hui de la réalité de cet Hercule thébain et reconnaît, tout en faisant la part obligée de la légende et de l'exagération des fameux *travaux*, qu'il descendait bien véritablement de Danaüs, qu'il déploya dès son enfance des qualités héroïques, qu'il rétablit la domination chancelante de ses aïeux, en un mot qu'il rendit les plus grands services à la terre.

Ainsi donc, d'une part, impossibilité absolue de nier l'imitation du cours du soleil, de l'autre, impossibilité non moins absolue de nier l'imitateur humain.

Et cependant, *se choisir* une origine merveilleuse, s'improviser une famille et des alliances à l'infini, faire gronder le tonnerre à sa naissance, étouffer deux serpents dans son berceau, communiquer sans cesse avec les dieux, se forger tout exprès des monstres pour les vaincre à point nommé, entreprendre des travaux dont la terre étalera les merveilles, descendre aux enfers tout exprès pour en sortir comme le soleil, et pouvoir, comme lui, s'appeler « *gloire de l'air!* » quelle prévoyance habile! et que peut être *un homme* qui choisit aussi bien sa carrière?

On le voit; absurdité des deux parts. Celui qui sacrifie l'histoire reste tout aussi embarrassé que celui qui sacrifie le zodiaque. Si ces hommes étaient des soleils, ils n'étaient plus des hommes; et s'ils étaient des hommes, que devenait leur soleil? La vérité se trouvant prise entre deux portes, Dupuis ferme sur elle la porte de la terre; Bailly les lui ouvre généreusement toutes les deux, mais à une condition : c'est qu'elle n'y passera que dans le costume qu'il lui plaira de lui donner, c'est-à-dire privée de tout ce qui pourrait faire soupçonner le merveilleux; de sorte que ce ne sera plus le personnage historique qui avisera, comme il le disait tout à l'heure, au soin d'*arranger* son avenir, mais lui, Bailly, qui va choisir pour son Hercule le genre de vie qu'il convient de lui donner.

Vains efforts! Il paraît que c'était là un treizième *travail* plus difficile à lui seul que les douze autres.

En effet, toutes les traditions s'accordaient pour appeler *Dieu-Soleil* celui qui avait creusé ces canaux Pélusiaques qui *portent encore son nom*, et quant à cet Antée qu'il avait étouffé dans ses bras, et dans lequel on a voulu voir une personification de *la terre dévorée par le soleil*, il était évident qu'il avait existé, puisque Hérodote, qui ne ment jamais, avait vu son tombeau à Irasa, près du lac Tritonis, en Lybie... Ainsi, du reste; beaucoup d'historiens très-sérieux fixaient tout aussi parfaitement la position du jardin des *Hespérides* que toute la généalogie des *Atlantides*, filles d'Atlas, frère d'Hespérus, etc.<sup>1</sup>.

La réalité des *Gorgones* était garantie par leurs propres peaux, rapportées et suspendues par le général carthaginois Hannon dans le temple de Junon, où PLINIE LES VIT encore<sup>2</sup>.

Celle des *Pygmées* n'offre aucune difficulté, car, d'une part, Juvénal atteste qu'ils étaient compatriotes d'*Antée*, tué par *Hercule*, et, de l'autre côté, Aristote, Philostrate et Plin en font des Troglodytes, et nous commençons à savoir ce qu'il faut en penser<sup>3</sup>.

Quant aux animaux fabuleux, longtemps déclarés tels, on sait qu'à l'exception de l'Hydre de Lerne, qui ne nous offusque en rien, Geoffroy Saint-Hilaire les a retrouvés tous, grâce au fronton du temple d'Olympie, rapporté par la dernière expédition scientifique de Grèce<sup>4</sup>.

Quant à l'*Hercule* romain (le même sous une autre enveloppe), on pouvait suivre ses traces, car il couvrait à son tour l'Italie tout entière. Fondateur d'Herculanum, de Porto-Hercule, de Nice et de vingt autres villes, il avait séjourné et combattu partout. Couronné dieu par Évandré, d'après le conseil de Thémis, il laissa sur tout le rivage ligurien et tyrrhénien des monuments de son passage : à Rome, c'est

1. Voir les pages 424 du tome I<sup>er</sup> de ce Mémoire, et 342 du tome II.

2. Id., ibid.

3. Id., ibid.

4. Id., ibid.

lui qui construit l'*Ara maxima* en mémoire de sa lutte contre Cacus, et l'Aventin garde une mémoire aussi fidèle de ses bienfaits historiques que celle conservée par le mont *Æta* de sa mystérieuse apotheose.

Denys d'Halycarnasse, qu'on accuse de crédulité en raison de sa fidélité même, raisonne cependant conformément aux premiers éléments de la critique, lorsque, après avoir basé sa croyance au héros, tant sur l'existence de ses ancêtres et de ses fils (entre autres Latinus, le fondateur d'Albe, et Palante), que sur les villes qu'il avait érigées, il ajoute : « Est-ce qu'il se fût jamais acquis une telle vénération s'il n'avait fait, comme on le prétend, que *passer* par l'Italie? »

Que l'on juge de l'étonnement des Romains, qui n'avaient pas plus que nos académiciens modernes la clef générale de cette synthèse mystérieuse, en retrouvant plus tard leur Hercule et ses hauts faits dans tous les pays qu'ils avaient parcourus : le Bel de Syrie, le Candaule de Lydie, le Melkart de Tyr, l'Osiris égyptien, le Ramâ des Hindous, l'Ognitos des Gaulois, etc.

Et cependant toute l'antiquité répétait avec Macrobe ce que nous répétons tous avec Dupuis : « Hercule est cette puissance solaire qui permet au genre humain de s'élever jusqu'à l'image des dieux. »

## 2. — Méprise.

Voici, nous l'espérons, la question bien posée ; mais plus on y réfléchit, et plus on reste convaincu que ce n'était pas tout à fait ainsi qu'elle se posait à l'époque d'Évhémère : l'animosité des croyants contre le novateur ne pouvait s'appuyer que sur ses exagérations. Ce n'était pas d'avoir changé les dieux en mortels qu'on pouvait lui faire un crime, mais bien de n'avoir fait de ces héros *que* de simples hommes, puisqu'on



distinguait parfaitement et partout le dieu céleste du dieu terrestre, son homonyme et sa copie. Les Grecs n'avaient-ils donc pas élevé un temple à l'Hercule céleste et un autre à tous les Hercules de la terre? Les Crétois ne distinguaient-ils pas parfaitement le Jupiter-Soleil du Jupiter-Astérius qui avait enlevé Europe, fille d'Agénor? Pour tous, ces derniers étaient *la progéniture* de Jupiter, les fils du Soleil, la monnaie et, comme on dit en médecine, les *succédanés* des grands dieux qui demeuraient inviolables.

Nous sommes donc persuadé pour notre part que, ne connaissant l'ouvrage d'Évhémère que par les très-courts fragments dont nous parlions tout à l'heure, nous posons très-mal la question, et qu'on ne lui reprochait que des développements ou des déductions rationalistes dont la finesse échappe à celle d'aujourd'hui.

Le tombeau d'Osiris à Busiris, celui de Jupiter en Crète, celui de Saturne en Sicile, celui d'Hercule à Cadix, étaient des monuments de notoriété générale, que l'on montrait et vénérail partout. Leur prétendue découverte ne pouvait donc blesser personne.

Le malentendu est évident; personne ne pouvait nier l'humanité de ces dieux. Cinq cents ans avant Évhémère, Homère avait raconté la naissance d'Hercule à Thèbes, en Béotie; il le disait fils de Jupiter et d'Alcmène, et père de Triptolème. Il *affirmait* que Nestor l'avait connu, comme Thésée, Piri-thoüs, Jason, etc. Répétons-le donc hardiment : malgré le préjugé général, il ne s'agissait dans l'évhémérisme que de la flétrissure et non de la mortalité des dieux. Ce qu'on ne pardonnait pas à Évhémère, c'était d'avoir dépouillé ces héros de toute noblesse divine, en un mot d'avoir *choisi* dans leur histoire, comme on le fait aujourd'hui, et d'en avoir éliminé le *prodige* sous le prétexte qu'ils avaient été des hommes. Peut-être lui reprochait-on, par exemple, d'avoir oublié, à propos de la naissance de l'Hercule thébain, ce que nous dit Théocrite, à savoir : « que le divin Tirésias, consulté

par Alcène en ce moment, avait révélé qu'il lui serait imposé par les dieux douze travaux, après l'accomplissement desquels seulement il serait reçu dans le palais de Jupiter; de là dans les *Trachiniennes*, ce chant du chœur : « O Soleil ! je te conjure de nous dire où est ton fils, *le fils d'Alcène* ? »

On lui reprochait peut-être, et même on peut dire à coup sûr, de faire descendre tant de familles émanées de la souche de Jupiter et alliées à tout ce qu'il y avait de plus grand sur la terre, au triste rang de bonnes familles bourgeoises, d'enlever d'un trait de plume aux Thésée, aux Danaüs, aux Cécrops tous leurs parchemins célestes et de faire, par exemple encore, de Cadmus,... Cadmus, le fondateur de Thèbes *par ordonnance divine*, Cadmus, le favori de Minerve, le précepteur de la Gr  ce, en un mot *l'homme-serpent* !... d'en faire — nous le disons en rougissant — ... le simple cuisinier du roi de Sidon<sup>1</sup>.

Mais ce qui distinguait surtout les évhéméristes de leurs adversaires (les croyants, les hellénistes, etc.), c'était l'explication par l'*apothéose* ou la reconnaissance que les premiers voulaient substituer partout et toujours à celle des INCARNATIONS divines.

Selon les évhéméristes, les dieux étaient des hommes diviniss  s; selon les autres, c'étaient des *dieux nés hommes*, ou incarnés.

Voilà la vraie question; qu'on laisse donc de côté la fameuse ile de Panch  e avec tous ses tombeaux, puisque ce principe, étant accepté de tout temps et par tout le monde, ne pouvait suffire à la rébellion générale contre Évhémère et sa doctrine (I).

1. Diodore, livre XXVIII, page 29, et *Athénée*, p. 648.

---

I. « JUSTIFICATION DES DOUZE TRAVAUX D'HERCULE. » — 1<sup>o</sup> On peut lire dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions* (tome III, page 30), un bon article de l'abbé Massieu sur le *Jardin des Hespérides*.

Il passe en revue et accorde les attestations de Paléphate, d'Agroetas, de Pline et d'Apollodore, et ne se laisse pas arrêter par la petite divergence entre les *pommes d'or* et les *brebis dorées*, attendu que Diodore le prévient que le mot *μῆλα*, employé par tous les historiens, signifiait également et *pommes* et *brebis*. Ce dernier historien lui paraissait avoir dit ce qu'il y avait de *plus solide* sur ce fameux jardin, aussi positivement réel pour lui que la famille d'Antée dont il donne toute la généalogie, et dont le tombeau, vu par Hérodote, était voisin de l'autel élevé à Hercule son vainqueur, autel qui subsistait encore du temps de Pline. (*Histoire naturelle*, l. V.)

2° Les *Tombeaux des Amazones* tuées par les Gorgones se voyaient encore du temps de Diodore, qui l'affirme également. Quant à celles-ci, déjà bien battues par leurs ennemis et par Persée, qui avait tué leur reine Méduse, elles sont anéanties par Hercule, « et cette narration paraît à l'abbé Massieu tellement circonstanciée, » qu'il ne saurait comment faire pour la récuser. Peu importe que Pausanias les dise filles de Phorbus, pendant que tous les autres historiens les disent filles de *Phorcus*. Il est plus intéressant d'entendre Proclus de Carthage affirmer « qu'il en avait vu une à Rome, et que son regard était singulièrement fascinateur. »

3° Sur les *Tragodytes*, voir le tome II de ce Mémoire, p. 342.

4° Quant aux *animaux fabuleux* d'Hercule, nous lisons un article fort intéressant sur leur compte dans le *Magasin pittoresque*, ce recueil charmant où rien ne manque de ce qui peut instruire et récréer, mais dont nous combattons à regret quelques préjugés.

C'est le numéro d'octobre 1864 qui nous le donne : « L'expédition scientifique de Grèce, lors de la guerre de l'*indépendance*, en avait rapporté, parmi d'autres monuments de sculpture, quelques fragments du temple de Jupiter à Olympie. On savait par Pausanias que ce fronton, dû au ciseau d'Alcamène, l'un des plus célèbres élèves de Phidias, représentait les travaux d'Hercule, et les débris mis au jour par les fouilles se rapportant à ce sujet ne pouvaient laisser aucun doute sur leur identité. Mais qu'étaient-ce donc au fond que ces travaux héroïques ? et particulièrement ces destructions d'animaux résumés sous forme mythologique par l'imagination populaire ne renfermaient-elles pas un sens que le peuple avait pu oublier, mais que ne devaient pas méconnaître les esprits élevés ?

« Un des bas-reliefs les mieux conservés représentait Hercule terrassant le taureau de Crète ; or, en l'étudiant avec un œil sagace, Geoffroy Saint-Hilaire n'hésita pas à y reconnaître les traits caractéristiques de l'*aurochs*, ce bœuf sauvage sur la férocité duquel s'accordent tous les auteurs. Au temps de Pausanias, le reste de cette espèce vivait encore aux environs du Balkan ; et au temps d'Hercule, personnification des Pélasges, elle aurait été expulsée du Péloponèse, grâce au courage des habitants.

« Le *Lion de Némée*, sur ce bas-relief, au lieu de représenter un de nos lions d'Afrique, représente un lion comme on n'en avait jamais vu, couché comme un chien, sans crinière et aux grandes mèches de poils régulièrement disposées à la partie supérieure du cou... C'est le lion reproduit sur les bas-

reliefs de Ninive; c'est celui dont Xerxès eut tant à souffrir et qui, relégué jadis dans la Thrace, se retrouve encore aujourd'hui aux environs de Bagdad.<sup>1</sup>

« Quant au *Sanglier d'Erymanthe*, si différent comme structure et comme défenses de tous ceux d'aujourd'hui, Geoffroy Saint-Hilaire nous le montre dans le phacochère africain ou dans un sous-genre intermédiaire, etc., etc.

« Pourquoi, ajoute M. Chàrlton, n'accorderait-on pas aux figures qui nous arrivent du fond de l'antiquité par la main de ses plus éminents artistes la même créance que nous accorderions *sans peine* à des figures d'histoire naturelle qui nous arriveraient du fond de l'Amérique ou de l'Australie, par la main de nos voyageurs? »

*Sans peine* est bien facile à dire, mais M. Chàrlton oublie que, dix lignes plus haut, il vient lui-même de métamorphoser l'Hercule des plus *éminents historiens* en « personnification des Pélasges. Or, quand on se permet de personnifier ainsi le vainqueur chanté partout, comment peut-on trouver mauvais que l'on personifie ses victimes animales qu'on ne retrouve plus autour de soi?

Mais l'*Hydre de Lerne*, va-t-on nous dire, qu'en ferez-vous? Nous renverrons à notre *Appendice sur LES DRAGONS ET LES SERPENTS SACRÉS*, t. I, p. 422, et nous y verrons que ceux de tous nos saints, et ceux de la Suisse protestante, ne diffèrent guère de celui-ci.

Il en est de l'*Hydre de Lerne* comme de la *Chimère* de Bellérophon. Comme on ne pouvait pas accepter une créature animale présentée par Homère comme « n'étant pas de race mortelle mais divine, et par Hésiode comme une fille de Typhon et d'Échidné, » on préférerait sacrifier avec elle le personnage historique de Bellérophon qui paraissait inséparable de cette bête. Mais il faut lire dans Fréret (*Académie des inscriptions*, t. VIII, Mémoire XC) la constatation de la réalité et de la contemporanéité de ce Bellérophon avec Hercule, leurs petits-fils se trouvant ensemble à la guerre de Troie. »

Dans cet article, Fréret ne se contente pas d'admirer l'accord parfait de toutes ces généalogies si détaillées sur les descendants de Bellérophon et d'Hercule, fournies par Apollodore, Pausanias, Diodore et Homère; mais il admire toutes les autres, celle du divin Mélampus par exemple, le compagnon d'Hercule; celle de Sisyphe, qui monte sur le trône de Corynthe et succède à Médée, « douze ans, dit-il, après le retour des Argonautes. » Persée, Pætus, Bellérophon, Sisyphe, Mélampe, Polyède, Chison, Thésée, Minos, tous les Éolides, les Héraclides, Agamemnon, Hélène, etc., etc., tout cela pour lui est de l'histoire. « Le détail de toutes ces généalogies, dit-il, est constant; Apollodore et Pausanias en fournissent toutes les preuves. »

Cette admiration de Fréret pour l'exactitude de ces hommes est bonne à constater; nous nous en servirons tout à l'heure.

## § II

Première guerre de trente ans, commencée à l'Institut par l'abbé Bergier et terminée par Dupuis, ou les explications impossibles. — Deuxième guerre de trente ans, commencée par Creuzer et terminée par MM. Guigniaut et Maury sans aucun résultat.

1. — Guerre au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le *Dictionnaire des gens du monde* (recommandé, comme nous l'avons dit, par M. Guigniaut) nous renvoie aux *savantes* dissertations de MM. Sevin, de La Barre, Foucher etc., insérées dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*.

Mais avec la meilleure volonté du monde, nous ne pouvons égarer nos lecteurs dans un labyrinthe de questions mal posées et bien plus mal résolues; on voit en effet, par la formule de notre sommaire (sont-ils dieux ou sont-ils astres?) que l'on voulait toujours circonscrire notre choix entre ces deux opinions, tandis que les deux seules et véritables questions étaient celles-ci :

1<sup>o</sup> Comment ces hommes, dont les tombeaux sont partout, ont-ils pu passer dans tous les temps pour des génies sidéraux incarnés?

2<sup>o</sup> Par quelle illusion ou quels prestiges la naissance et la vie de ces hommes ont-elles pu paraître, dans tous les temps et dans tous les pays, revêtues d'un caractère fatidique et divin?

Il faut bien le dire : de toutes les dissertations recommandées tout à l'heure, PAS UNE n'a manifesté la moindre intelligence du problème; et lorsqu'un homme comme Mairan vient nous déclarer sérieusement qu'il ne peut voir dans tous ces dieux que « de vraies aurores boréales, assez fréquentes, comme on le sait, aux environs de l'Olympe, » nous le mettons

sur la même ligne que Bergier nous disant qu' « Atlas était sans doute un porteur d'eau d'une force très-remarquable, et que le divin Hercule n'était, selon toutes les vraisemblances, qu'un promontoire ou un canal, puisqu'on retrouvait son nom presque partout où l'on voyait ces deux choses<sup>1</sup>. »

Tout cela fait pitié et défraye cependant plus ou moins toutes les dissertations précitées.

Un homme seulement nous paraît avoir bien mieux lancée la discussion, et s'il ne la fait pas aborder, ce ne fut pas faute d'avoir entrevu le port, mais faute de force et du courage suffisant pour l'atteindre.

Cet homme était l'abbé Foucher, dont nous avons enregistré déjà plusieurs fois les aveux et les tourments, et que l'Académie des inscriptions a reconnu du reste pour l'une de ses illustrations les plus brillantes.

Suivons-le donc un moment sur la première de nos deux questions.

Dès le début, il insiste « sur la nécessité de bien distinguer avec toute l'antiquité entre les dieux immortels comme le soleil, la lune et les astres, et les dieux qui ne l'étaient que par une sorte de *participation*; » il s'étonne que « des hommes aussi savants que nos critiques modernes » n'aient pas remarqué que dans Plutarque Osiris était bien positivement le soleil, et en même temps un prince dont on explique historiquement les aventures<sup>2</sup>. « Ces dieux des astres, dit-il, étaient, dans la manière de penser des anciens, des génies plus ou moins puissants... On croyait que ces génies avaient habité la terre, que génies-hommes ils avaient policé les premiers habitants de la Grèce, soutenu des guerres, fait des conquêtes, etc. (Page 455).

« On avouait bien que sur la terre ils avaient un corps semblable au nôtre, mais en même temps un autre plus subtil

1. Voir, au chapitre VI, IDOLATRIE.

2. *Mémoires*, t. XXXIV, p. 451.

qui dans un clin d'œil pouvait franchir d'immenses espaces; ces FABLES passant de bouche en bouche imposaient au vulgaire SUPERSTITIEUX. » (Page 457.)

Nous soulignons à dessein ces deux mots pour bien montrer la première disposition d'esprit de l'abbé Foucher. Nous ajouterons même que la chaleur avec laquelle il disculpe Évhémère du reproche d'athéisme nous avait fait croire un instant qu'il resterait son disciple.

Voyons s'il le sera jusqu'au bout dans un troisième mémoire.

Ici (t. XXXV, p. 72), comme Hérodote <sup>1</sup>, nous le voyons soupçonner Homère et Hésiode d'avoir les premiers humanisé tous ces dieux; mais bientôt, comme Hérodote encore, remarquant au contraire que tous ces *dires* d'Hésiode et d'Homère étaient consignés dans toutes les *inscriptions* publiques, dans les *archives* de tous les temples, dans les *traditions* immémoriales de la Grèce, il en conclut (toujours comme Hérodote) que les deux grands poètes étaient parfaitement innocents de tous ces mensonges, dont il fallait décidément aller chercher plus haut l'origine.

Enfin à force de peser toutes les chances, il prend un grand parti et se décide (car il faut bien en finir) à déclarer que « les Grecs auront transformé les paraboles en histoire; ainsi donc, s'écrie-t-il dans l'orgueil du succès, ainsi donc, le fantôme si vraisemblable de l'évhémérisme (ou des dieux-hommes) s'est évanoui dès que nous en avons approché la lumière. » (Ibid.)

Prenez garde, monsieur Foucher, vous n'êtes qu'à la page 72 de votre mémoire, et la page 73 n'est pas loin. Or, dans cette page 73 c'est votre lumière qui s'éteint et votre fantôme qui revient sur la scène.

Vous avez dit : « Qu'on y fasse bien attention; on croyait positivement sous le règne de Cadmus que Jupiter (le père du héros Bacchus) était un habitant de la terre, et non-seule-

ment on le croyait, mais on prétendait l'*avoir vu*, *avoir conversé avec lui*; on nommait les pays qu'il avait parcourus, les princes qu'il avait visités, les femmes qu'il avait séduites, les enfants auxquels il était censé avoir donné le jour : et qui pourrait récuser le témoignage de Cadmus lui-même et de ses contemporains ? S'imaginaient-ils donc voir ce qu'ils ne voyaient pas en effet ? est-ce par un *enchantement magique*, que des personnes purement idéales leur paraissaient être des hommes de chair et d'os ?

« Non, *les faits étaient trop certains*; on ne songeait pas même à les pallier (page 50). L'arrivée de Cérès dans l'Attique et le jugement de l'Aréopage contre *Mars*, meurtrier d'Allyrothius, fils de Neptune, *sont des faits consignés dans les marbres d'Arondel*; par conséquent, Cérès était une femme et Mars et Neptune des hommes très-connus, et habitants de l'Attique. TOUTES LES SUBTILITÉS SE BRISENT CONTRE DE PARFAITES AUTORITÉS... D'ailleurs, *la postérité de ce Jupiter se perpétue dans la Grèce*, et l'on en suit la trace d'âge en âge jusqu'à la guerre de Troie, arrivée quatre siècles après, époque à laquelle ces princes se disent neuvième ou dixième petit-fils du Jupiter et de Cadmus, leur père commun. »

On conviendra que c'est à en perdre la tête, et qu'on arrive bien vite à ce dilemme inévitable : ou l'hallucination du genre humain pendant d'immenses périodes, et comment en accuser tout ce qu'il y eut de plus grand sur la terre?... ou, de vrais génies incarnés, et comment accorder cela avec les *immenses lumières* de notre génie moderne ? Folie pour folie, il peut paraître plus convenable de voter pour celle d'Homère et d'Hérodote que pour celle de l'Institut parisien.

L'abbé Foucher ne paraît pas aussi pénétré de cette nécessité et de cette convenance. « Il serait ridicule, dit-il, de classer parmi les héros grecs et réels, comme il le faut incontestablement, les Persée, les Cadmus, les Minos, les Bacchus, les Hercule, etc., et de reléguer en même temps, comme le veulent quelques-uns, Jupiter et sa famille, leurs



alliés, dans la classe des êtres imaginaires. » (Page 72.)

« J'avoue de bonne foi, ajoute-t-il, que je ne vois pas de réponse satisfaisante à cette difficulté. »

Encore une tentative cependant, car l'abbé Foucher, en vrai savant qui ne se contente pas d'un seul mot pour clore une discussion, risque encore un *tiers parti*, consistant à expliquer ces *espèces* de Jupiter (*sic*) par « les prêtres des dieux véritables, qui, mieux instruits de la doctrine, etc., etc., auraient plus facilement séduit les populations. »

Mais cet expédient n'explique pas mieux, il le sent bien vite, « les neuf dixièmes des faits rapportés et leur mystérieuse évidence. »

Non, l'expédient n'est pas soutenable. Comment ! voilà des populations assez intelligentes tout à l'heure pour composer « les plus sublimes allégories, » et qui vont, à présent, se laisser prendre au piège grossier d'un simple prêtre de la ville, jouant toute la journée, dans leur maison, à leur table, à la face de tout un pays, le rôle difficile et soutenu d'un dieu allégorique !

Quelle mauvaise plaisanterie ! Une pareille stupidité ne serait pas admissible chez les Iroquois ; à plus forte raison chez ceux qui composaient la fleur de la civilisation hellénique.

En cherchant bien, l'abbé Foucher découvre cependant un certain Astérius qui pourrait bien, à la rigueur, avoir joué le rôle de Jupiter en Crète. Voyons un peu ; d'abord l'histoire en fait un roi, et notre académicien est tout seul à lui conférer les *ordres* sacerdotaux pour la commodité de son hypothèse. Soit ; la critique *fine* de notre siècle n'y regarde pas de si près.

Voilà donc Astérius grand pontife de l'île de Crète, mais alors il faut bien se garder d'en faire un Crétois, car tous ses compatriotes auraient connu sa famille. Pour échapper à cet inconvénient, l'abbé en fait aussitôt un prêtre de Jupiter « *nouvellement* arrivé d'Égypte avec toute sa maison. » Mais il oublie que cet Astérius-Taurus était toujours ce vieux Ju-

piter, le taureau ravisseur d'Europe fille d'Agénor, roi de Phénicie et père de Cadmus, le même Jupiter par conséquent après lequel ce Cadmus courait depuis vingt ans pour lui reprendre sa sœur, et qui alors, au lieu de le poursuivre sérieusement, aurait été tout simplement son complice. Voilà une comédie de vingt ans aussi difficile à monter, que fatigante à jouer.

Cependant admettons ce déguisement, et dès lors on ne peut plus s'en tenir là ; il faut multiplier et les méprises et les comédiens-singes de ce Jupiter, au prorata de ses prodiges, car il ne s'était pas métamorphosé seulement en taureau, il s'était métamorphosé en cygne, en loup ; il avait fait bien mieux, il avait métamorphosé des rois en cette dernière forme, Lycaon par exemple, etc., etc. Chez tous ces misérables dieux que d'habileté ! mais que de stupidité chez ces grands hommes qui sont dupes d'eux pendant toute leur vie !

Parlons donc sérieusement ; tout cela est antinaturel et absurde : on calomnie l'humanité, et la jonglerie, que l'abbé Foucher nous donne comme un juste milieu désespéré, ne l'empêche pas de se rabattre tout aussitôt sur l'*apothéose*.

Aussi, voici venir un nouveau confrère, l'abbé Bergier qui va le relever vigoureusement.

« Ici, dit ce dernier, pas de juste milieu praticable, les deux systèmes se trouvent également gênés et dans le fond et dans la forme<sup>1</sup> : que peut-il y avoir de commun entre cet *Astérius-Ciel* et un petit roi de Thessalie ? Et comment ce petit roi de Thessalie aurait-il été adoré en même temps à Memphis et à Tyr, et vice versa ? Mais, dit-on, « c'était après leur mort que la reconnaissance en faisait des DIEUX-CIELS. » Vous n'y pensez pas ; dans un État un peu policé la plupart de ces héros auraient péri sur la roue... D'ailleurs, des sauvages ne seraient pas doués de cette crédulité que vous prêtez à vos grands hommes, et quand nous voyons la peine que nos mis-

1. *Dieux du paganisme*, p. 8.

sionnaires ont à convaincre ceux du nouveau monde, comment peut-on supposer que de petits négociants phéniciens ou des Égyptiens fugitifs aurent jamais pu avoir tant de crédit sur l'esprit des Grecs? »

L'abbé Foucher n'était pas seul; Fréret lui-même, qui le croirait? trouve à la jonglerie et à l'apothéose mille et mille difficultés. Il a raison d'affirmer que le mensonge de tant de parents (et il en compte jusqu'à mille vingt) est insoutenable, mais d'accord avec Bergier sur ce point, cela ne le rend pas plus indulgent pour son système. « De quel droit, dit-il, M. Bergier se permet-il de métamorphoser, par exemple, Cadmus en Cadmée, la *citadelle* romaine, Cécrops en *croupe* de montagne, Persée en *fontaine*, Amphitryon en *rivière* et Jupiter en *montagne*? »

L'abbé Foucher ne traitait pas mieux son collègue et confrère. « Ainsi, dit-il, dans le système de Bergier, toutes ces généalogies et ces milliers de collatéraux ne seraient donc que les effets successifs de causes naturelles? les galanteries des *dieux*, des mélanges de fontaines et de fleuves? En un mot, Bergier ne verrait dans la théogonie d'Homère et d'Hésiode qu'une carte détaillée de la Grèce, et, comme il le dit, son *cadastre*? D'où il faudrait conclure que les Grecs, si forts sur les plus petits événements topographiques du Péloponèse, de l'Attique et de la Béotie, n'avaient retenu aucun trait de leur ancienne histoire politique, aucun nom de leurs chefs, législateurs, fondateurs, etc.! Comment l'auteur a-t-il pu croire que les Grecs, encore sauvages, pussent avoir dans leur langue, qui ne pouvait être que très-pauvre, une multitude inconcevable de mots pour exprimer les eaux, les montagnes, les vallées et les noms propres? Voilà cependant tout le fondement de ce système<sup>1</sup>. »

On le voit, nous ne pouvons pas avancer; mais, comme travail, réflexions assidues et bonne foi finissent toujours par

1. *Dieux du paganisme*, p. 8.

porter bon conseil, nous verrons où en était arrivé *malgré lui* l'abbé Foucher dans un cinquième Mémoire que nous nous réservons pour appuyer nos propres conclusions.

2. — *Seconde guerre inutile.*

Près d'un siècle s'est écoulé depuis cette première campagne, et maintenant où en sommes-nous ?

L'évhémérisme est abandonné tout à fait. « Évhémère n'est plus qu'un *matérialiste* grossier, qui n'a jamais rien compris aux sublimités de la *symbolique* et aux finesses des *allégories* cosmologiques. » Haro sur cet épicurien ! haro sur cet étroit dénégateur !

Cette indignation part assurément d'un bon fonds, mais encore faudrait-il qu'elle fût juste et sensée.

Or, écoutons l'élite des mythologues actuels, Creuzer, Guigniaut, Maury, etc., et surtout le premier commenté et expliqué par le second, son traducteur français, car on sait que les deux ne font qu'un.

« Il ne fallait pas moins, dit M. Guigniaut, que les travaux de ces trente dernières années<sup>1</sup>, que les progrès journaliers de la nouvelle érudition (oui très-neuve) fondée sur une philosophie aussi vaste que profonde,... pour produire au grand jour cette évidence, après tant de théories fausses ou incomplètes entassées les unes sur les autres par tous ces érudits, qui, depuis Plutarque jusqu'à Jablonski, expliquent tout par la plus absurde et la plus étroite des hypothèses, celle de l'apothéose. Nous ne nous arrêterions même pas à ce système d'Évhémère, si l'un des plus savants hommes des temps modernes, Zoega, n'avait pas, comme les autres, sacrifié à cette idole... Mais ce qu'il ne faut pas se lasser de répéter, c'est que le génie de l'Orient, et de l'antiquité en général, présente

1. Traduisez par : « nos propres travaux. »

toujours sous la forme historique ce que notre métaphysique moderne conçoit et expose dans une suite d'idées et de raisonnements abstraits. Ces règnes de dieux, ces dynasties divines, qui se succèdent pendant des siècles innombrables jusqu'aux dynasties humaines et aux temps historiques, ne sont pas autre chose que la divinité, la *plénitude infinie* de l'être, sortant peu à peu de ses profondeurs pour se répandre sur les hommes, et, par gradation, dans toutes les sphères, même les plus basses <sup>1</sup>... »

Quoi ! la *plénitude* de la divinité exprimée par les fredaines de Bacchus et d'Hercule ! Le panthéisme n'a jamais été aussi loin. Continuons... « Il paraît seulement qu'à une époque quelconque... les idées *morales* ayant prévalu sur les intentions *physiques*, cette religion d'Osiris, par exemple, pour mieux s'accorder à l'homme prit un aspect de plus en plus humain, et de là cette forme historique qui a fait *illusion* à tant d'esprits d'ailleurs judicieux. Ils ont confondu le grand principe de la doctrine égyptienne, l'*émanation* qui implique nécessairement l'*incarnation*, avec les principes fort différents des Grecs. Chez les Égyptiens, par une suite d'évolutions, la divinité descendait jusqu'à l'homme ; chez les Grecs, au contraire, l'homme pouvait s'élever jusqu'au rang de la divinité... Les Grecs ne pouvaient se faire à l'idée d'un dieu abandonnant les célestes béatitudes pour venir y souffrir et y mourir <sup>2</sup>. »

Comment M. Guigniaut ne voit-il pas qu'il y avait identité absolue, au contraire, entre le Bacchus grec, fils d'un Jupiter descendu des cieux et mis en pièces par les Titans, et l'Osiris égyptien, fils de l'Osiris-Soleil, et mis en pièces par Typhon ? Le problème est partout identique ; il l'est tellement, que lui-même veut quelque part qu'on applique « *sans balancer* » aux héros de toutes les religions la théorie de Creuzer et la sienne.

1. *Religions*, tome I, notes.

2. Id., *ibid.*

Si nous avons bonne mémoire, cependant, nous nous rappellerons qu'au lieu de la divinité dans toute sa **PLÉNITUDE**, Creuzer nous parlait principalement « de génies auxquels il fallait revenir *avant* tout, doctrine sans laquelle, disait-il, on ne peut *absolument* rien expliquer <sup>4</sup>. »

Mais pour y revenir il faut au moins y croire, et M. Guigniaut n'y croit pas; pour lui, ces *émanations*, ces *génies* « ne sortent pas de l'ordre purement philosophique et matériel, et n'ont d'autre mission que de prouver l'allégorisme et la personnification théologique des éléments et des astres. »

Nous voici donc en face d'une incarnation purement platonique et, ce qui est plus triste encore, nous voilà revenus à Dupuis, c'est-à-dire à l'immolation de toute l'histoire et, par conséquent, avec elle à tous les embarras. Immoler Hercule et Bacchus, en effet, peut paraître une peccadille, tant que l'attentat reste isolé; mais massacrer d'un seul coup les *mille vingt* collatéraux que Fréret lui-même a pris la peine de compter dans la seule famille de Jupiter, c'est éteindre en un quart d'heure toutes les dynasties grecques; et certes la chose est un peu dure.

Elle le paraît même tellement à M. Guigniaut, que, pris d'un scrupule tout à fait arbitraire, il recule absolument devant le meurtre de Thésée, et ne pardonne pas à Creuzer, son maître, d'en avoir fait une personnification du soleil. « Comment, dit-il, Thésée une abstraction! mais tous ses portraits *sont sur les médailles*, et le plus beau temple de la Grèce lui est consacré! Ah! celui-là *a bien vécu*, j'en atteste Plutarque. »

C'est vrai, M. Guigniaut, comme Plutarque, a mille fois raison de demander grâce pour Thésée; mais de son côté Creuzer a grandement raison de la refuser et de repousser tout privilège.

Ainsi donc, jusqu'ici tout le monde a tort et tout le monde a raison : raison, quand on voit dans ces hommes l'expression

4. Voir tome I<sup>er</sup> de ce Mémoire, ch. 1, p. 65.

d'une vérité cosmique; tort, quand on n'y voit pas autre chose; raison, quand on met le doigt sur leurs tombeaux; tort, quand on n'en fait *que* des hommes. Ce qu'il y a de pis, toutefois, c'est d'en faire, suivant son caprice et pour les besoins du moment, tantôt des *hommes* et tantôt des *émanations*, car c'est se retirer le bénéfice de chaque erreur.

M. Maury, dans ses *Religions de la Grèce*, est l'homme qui nous paraît le plus approcher de la vérité : personne n'a mieux connu et mieux rendu peut-être toutes les nuances de la vérité historique; il dit parfaitement tout ce que croyait la Grèce; mais, comme malheureusement il ne croit pas lui-même un mot de tout ce qu'il lui reproche d'avoir cru, bien loin d'éclaircir le mystère, il semble prendre plaisir à en rendre la pénétration de plus en plus impossible.

On le voit d'abord pencher pour une espèce d'évhémérisme mitigé, bien que le XVIII<sup>e</sup> siècle nous ait prouvé tout à l'heure qu'on ne pouvait allier les deux systèmes; ainsi, après avoir établi que « le nom d'Hercule rappelle une personnification de l'air, » il voit en lui « une sorte de chevalier errant divin, de l'antiquité, laissant *entrevoir* dans sa naissance la trace d'un symbolisme oublié ou altéré<sup>1</sup>. »

Quant à Persée, bien « qu'il faille voir en lui, tout à la fois, une *image des eaux* qui, s'élevant de la terre par l'évaporation solaire, vont se condenser dans les nues, et une personnification de la force végétative que développent ces eaux, » il ajoute : « Il n'est pas non plus impossible que le souvenir de personnages *réels*, d'anciens guerriers, mêlé à un premier fonds mythique, n'ait contribué à grossir la légende de ces deux héros<sup>2</sup>. »

Heureux hommes, en effet, dont la vie signifiait partout tant de belles choses ! mais plus heureux encore les peuples qui savaient alors si bien *imaginer*, et les auteurs qui savaient

1. *Religions de la Grèce*, t. II.

2. Id., *ibid.*

alors si bien *comprendre* tout ce que la vie d'un homme peut cacher en fait d'*évaporation solaire* ou de *force végétative* !

Quel esprit que l'esprit d'autrefois !

On pense bien que ce n'est pas sur ces découvertes que se base notre admiration pour l'érudition de M. Maury.

Jusqu'ici nous n'avons progressé qu'en une chose ; dans l'art de condenser les images et de faire illusion par de magnifiques périodes, ou plutôt par de gros volumes à l'usage de ceux qui se complaisent dans ce vague narcotisme de l'érudition.

Toute l'école moderne se résume donc aujourd'hui dans ce compromis de M. Guigniaut appliqué aux Pharaons. Écoutons bien, car ce dernier mot des mythologues français en vaut la peine : « N'est-il pas évident que tous ces rois (soleils) des premières dynasties, successeurs des dieux leurs patrons et leurs modèles, avaient, comme ces dieux, leurs légendes toutes poétiques *calquées sur les légendes divines*, qui étaient à leur tour des *imitations* de la vie et des actions des rois<sup>1</sup> ? »

Vous l'entendez ! la vie de ces hommes se *calque* sur une théologie qui n'est elle-même que l'*imitation* de leur vie !

Voilà les fruits brillants de soixante années de campagnes ! Un historien a dit : « De toutes les campagnes de la révolution et de l'empire, que nous est-il resté?... Une colonne sur la place Vendôme. »

Comme résultat de celles qui nous occupent, que va-t-il nous rester?... De la gloire encore, mais d'un autre ordre, c'est-à-dire des honneurs, des emplois, des rubans, récompenses d'autant plus flatteuses cette fois qu'elles ne peuvent être accordées qu'au mérite personnel des mythologues, ne pouvant certes pas l'être à la logique de leurs œuvres.

1. *Religions de la Grèce*, t. II.



## § III

Liturgie du héros et sa philosophie. — Cachet dominant de toutes ces vies. —  
Osiris, Bacchus, Hercule et Thésée comparés.

## 1. Les DOMINANTES du héros.

Il reste donc beaucoup, ou plutôt il reste tout à faire. Il suffirait cependant d'un seul mot pour tout pacifier. Toutefois, pour apporter à la chose encore plus d'attention; analysons toujours et procédons, comme on le fait en composition musicale, c'est-à-dire, attachons-nous à la note *dominante* de la mélodie.

Nous sommes tous d'accord qu'ici cette note dominante sera bien positivement le soleil. Si nous nous rappelions bien tout ce que la théologie nous a dit des soleils de *justice* et d'*injustice*, la revue la plus rapide devrait suffire à nous éclairer sur le double rôle que ceux qui les représentent ont dû jouer dans l'histoire.

Mais d'abord y a-t-il ou n'y a-t-il pas histoire?

On nous permettra, nous l'espérons, de tenir pour accordée celle du *Nazaréen* qui pour nous représente le soleil de *justice*, de celui dont l'Éternel avait dit : « Je vais *faire venir* mon Fils du soleil. »

Quand Dupuis eut essayé de la nier, pour son malheur; M. de Sacy déclara que c'était de l'ellébore qu'il fallait lui donner, et nous verrons, en temps et lieu, combien de gens, en Allemagne surtout<sup>1</sup>, auraient mérité le même traitement.

Pour nous donc, en ce moment, dût la critique du jour déshonorer cette divine existence en la réduisant aux proportions de la légende, il nous suffit qu'on nous en accorde la base

élémentaire pour qu'elle devienne aussitôt pour nous l'éclaircissement et la raison de toutes les autres.

D'ailleurs, la corrélation des *légendes* et leur uniformité constante seraient beaucoup plus merveilleuses et plus difficiles à comprendre que la corrélation des *histoires*.

Est-ce à dire pour cela que nous soyons critique assez coupable et assez pauvre pour élever sur les mêmes bases de certitude historique *une* vie dont la réalité est magnifiquement démontrée, et *des* vies particulières qui, pour nous, s'étant écoulées sur le sol natal de toutes les erreurs, auraient pu, à la rigueur, se trouver composées et rédigées *par* et *dans...* l'esprit de leur patrie? Non certes; comme les cultes et la morale, l'histoire a ses Bélials et ses faussaires; mais, nous l'avons déjà dit, le genre humain ne pouvant pas concorder aussi parfaitement dans un mensonge général, il y aurait certainement injustice et danger à comprendre dans ces mesures de méfiance toutes ces armées de héros solaires, dont les noms; les âges, les actes, la vie et la mort sont burinés sur tous les monuments du monde, de héros qui se tiennent tous et composent comme une immense famille.

D'ailleurs, il suffit aujourd'hui d'un peu d'intelligence chrétienne pour comprendre la vie de ces héros et de ces demi-dieux avec plus de facilité qu'ils n'en avaient peut-être eux-mêmes, « assis qu'ils étaient dans les ténèbres de la mort. »

Évidemment le premier trait qui nous frappe dans leur vie, c'est celui qui nous les donne comme des révélateurs, des *sauveurs*, presque tous *fils d'une vierge* et d'un dieu, et qui nous les montre entrant dans une béatitude céleste achetée par d'incroyables travaux ou par la plus cruelle *passion*.

Voilà la *dominante*. Eh bien, cela seul est admirable, cela seul est un prodige, quand on pense à l'impossibilité absolue que tous ces légendaires ou ces héros se soient concertés, dans les deux mondes, pour monter et représenter, pendant trente siècles, un drame aussi complètement analogue.

Cela seul nous porterait à dire avec Cicéron (Cicéron le

sceptique!) « qu'il faut absolument croire aux dieux, aux demi-dieux et aux héros <sup>1</sup>; »

...A demander, avec Hégel, « comment il a donc pu se faire que tous ces hommes se fussent entendus pour avoir leur *passion*, etc.;... »

...Et enfin à nous étonner, avec M. Renan, « du silence gardé, en général, sur tous ces révélateurs qui semblent mis par l'histoire au ban de l'humanité <sup>2</sup>. » M. Renan a raison; ce silence est tout à fait inexplicable, mais peut-être n'a-t-il pas d'autre cause que la difficulté d'expliquer par ces vies sa propre théorie : que « les mythes se subordonnaient aux instincts de la foule et lui fournissaient un prétexte. »

## 2. — Osiris, Bacchus, Hercule et Thésée comparés.

Étudions, en effet, le *dieu sauveur* des plus anciens païens. Écoutons, par exemple, la légende d'Osiris, telle que Plutarque nous la donne; après avoir bien établi que l'Osiris et l'Isis célestes « devaient être quelques *hauts et puissants démons*, il décrit aussi leur incarnation : » Quand Osiris naquit à Nysa, en Arabie <sup>3</sup>, une voix se fit entendre du ciel, s'écriant : « Voici le Seigneur du monde, » et en même temps on entendit dans le temple d'Ammon, à Memphis : « *Le grand roi nous est né.* » UN BERGER, Pamyle, entend cette voix et se rend à Nysa, et c'est pour cela que, depuis, les fêtes d'Osiris s'appellent *Pamylies*. » Macrobe, de son côté, nous assure que la fête de ce jour *natal* avait lieu LE VINGT-CINQ du mois de *phaménos*, ou *dixième*; on promenait alors le *pain* et le *vin*, que l'on distribuait au peuple. Quelques jours après, l'enfant disparaît-

1. *Des Lois*, t. II, p. 8.

2. *Études religieuses*, p. 55.

3. Nous avons dit, au chapitre VIII, que cette Arabie doit s'appeler plutôt l'*Arabie des bons esprits*; l'expression *ἐὐδαίμων*, qui ne signifie pas autre chose, étant très-mal traduite par *heureuse*.

sait, et les prêtres disaient qu'il s'était enfui en Ethiopie, pour faire de là le tour du monde. A partir de ce moment, Osiris soumet les peuples par la force de sa parole et de son enseignement; à son retour, qui avait lieu vers le 6 ou le 11 de janvier, qu'on appelait *Épiphanie*, il combat Typhon, le *régent usurpateur du soleil* (rector); mais celui-ci le met à mort lui-même, à l'âge de *quatre fois sept ans* et de *vingt-huit fleurs de lotos*; de là le grand deuil annuel de l'Égypte, qui tombe tout à fait dans notre *semaine sainte*. Les prêtres montrent le cercueil *doré* arrosé d'*eau lustrale*, et AU TROISIÈME JOUR tous les assistants entonnent ce cri : « Osiris est retrouvé. » Depuis lors, il renaît dans Apis, et les anges enchaînent Typhon sur un rocher, dans le désert<sup>1</sup>.

Mais le tombeau de cet Osiris, dit-on, ne manquait pas plus que les autres à l'histoire, et Julius Firmicus, qui vivait sous le règne du fils de Constantin, dit qu'« on le voyait encore de son temps. »

La première impression que l'on ressent à la lecture de ces étonnants détails, c'est une méfiance profonde du païen Macrobe, qui ne les a fournis, pour sa part, que quatre siècles après la réalisation des *Pamyliæ* chrétiennes; mais quand on les retrouve dans Plutarque, qui naissait peu d'années après la mort du Sauveur, quand on lit dans Diodore, écrivain contemporain d'Auguste (l. I, ch. 11), les mêmes détails à propos du mythe indien *Devahanousta*, et quand, remontant dans l'histoire, on entend Hérodote, antérieur de cinq siècles, vous dire que, dans ces mêmes fêtes égyptiennes, tout se passait comme dans celles de Bacchus, quand enfin vous retrouvez dans le culte de Bacchus-Zagreus ou des Orphiques exactement les mêmes détails et les mêmes rites, vous ne vous sentez plus la force de rien opposer à Plutarque affirmant que « les prêtres se passaient à table la petite momie du dieu (faite

1. Tous ces détails sont tirés par nous de l'ouvrage allemand, et non traduit, du docteur Sepp, intitulé *Das Heidenthum*, ou le Paganisme.

avec la farine la plus pure), en disant : « Mangeons et buvons en mémoire de lui<sup>1</sup>. »

Il faut donc accepter résolument une tradition qui nous prouve mieux que jamais combien les regards du monde entier ont été fixés de tout temps sur un seul et même événement, et combien cet événement les préoccupait, au sein même de l'ignorance la plus absolue sur l'époque de sa réalisation future.

L'Osiris égyptien était bien positivement un Bacchus antérieur; la chose ne paraît plus douteuse depuis que, sur plusieurs papyrus, on a retrouvé le premier revêtu d'une peau de panthère. Laissons donc de côté la vie d'Osiris, qui, malgré son tombeau, malgré la fondation de sa ville de Thèbes, et malgré la civilisation, son ouvrage, est, après tout, un peu plus difficile à constater.

Étudions-le sous son nom le plus facile à connaître et le plus connu.

Qu'était-ce donc que ce Bacchus des Orphiques, ce Dionysos-Zagreus, descendant manifeste du premier, copie de l'Atys des Phrygiens, mais rajeuni par sa qualification de Thébain et par les fêtes et mystères qu'on célébra si longtemps dans la Grèce? Il ne reste plus cette fois aucune chance pour une invention du néoplatonisme, car les dates sont trop précises.

C'est le héros des doctrines orphiques, et bien que l'on ne sache pas au juste à qui l'on doit attribuer celles-ci, il n'en est pas moins certain que le fond de ces doctrines était celui des mystères enseignés dans le secret des temples, mystères dans lesquels les Pythagore et les Platon allèrent puiser tant de vérités et tant d'erreurs.

Aristote, dit Creuzer, d'accord avec Pindare et Simonide, reconnaît l'antiquité *la plus reculée* de ces mystères. Quant à Orphée, la tradition nous dit qu'ayant fini par devenir, aux

yeux de tous les philosophes postérieurs, le *théologien* par excellence, il avait été mis à mort par les Ménades, précisément pour avoir révélé ces mystères.

Il est probable, il est certain même que, malgré ce qu'on pourrait appeler les diverses *éditions* de ce dieu, c'est toujours au même que nous avons affaire, comme dieu, sinon comme homme. Seulement, cette fois-ci, au lieu du fils de Jupiter et de Perséphone, ou de Thèbes en Égypte, il s'agit de Thèbes en Béotie, et d'un fils de Jupiter et de Sémélé.

« Ce Dionysius, dit M. Renan, fit une prodigieuse fortune en Grèce, sept siècles avant notre ère; il y vint avec les cultes d'Atys, de Cybèle, d'Adonis, exploités par de grossiers charlatans (mystes, théophoristes, etc.), remettant les péchés pour quelque argent, trafiquant des indulgences, composant des philtres et guérissant des maladies. »

C'est, en vérité, parler un peu légèrement d'un petit-fils de Cadmus, allié aux anciens Inachides d'Argos et à Neptune. Tout repose donc, comme réalité historique, sur celle de Cadmus, le fondateur de Thèbes, et de celui-ci nous dirons, avec tout autant d'aplomb que M. Guigniaut en montrait tout à l'heure, à propos de Persée : « *Je garantis* que celui-là a bien véritablement vécu. » Pausanias ne dit-il pas, en effet, que les Thébains avaient bâti leur citadelle-Cadinée sur l'emplacement de l'ancien palais de leur fondateur, et qu'on y montrait encore de son temps les ruines de l'appartement d'Harmonie, et même de celui de Sémélé, où *l'on ne permettait pas d'entrer*<sup>1</sup> ? »

Si les monuments ont jamais prouvé quelque chose, voilà, certes, une tradition archéologique du premier ordre; et notez bien que ce sont des hommes comme Hérodote, comme Pline, comme Julius Firmicus, qui s'unissent à Pausanias pour garantir, *de visu*, la réalité de ces monuments parlants.

Quant au tombeau de Bacchus-Dionysos, Philocore, 306 ans

avant Jésus-Christ, nous le montre placé sous le trépied d'Apollon, dans le temple de Delphes, comme les Crétois montraient dans leur île le tombeau de Jupiter, son père. Aussi Fréret le range-t-il parmi les personnages vraiment historiques, et croit-il que son poète Nonnus n'avait fait que suivre les traditions relatives à cette existence *réelle*.

Quoi qu'il en soit, Cadmus (l'historique) avait donc une fille, Sémélé, appelée, comme nous l'avons déjà dit, *reine du ciel et terreur des démons*<sup>1</sup>, mais dont, en réalité, le nom signifiait libertinage (σωμάλιον). On reconnaît ici la logique sacrilège du païen associant toujours le titre de *vierge-mère* à quelque signe déshonorant.

Or, tout le monde sait que cette *coureuse, terreur des démons*, avait été foudroyée par la majesté du dieu son amant; plus heureux que sa mère, l'enfant qui lui avait survécu, confié aux nymphes, devait, comme Hercule, et suivant l'expression de Bailly, « *arranger sa vie sur celle de tous les dieux solaires et sauveurs.* »

Effectivement, tout fils de Cadmus qu'il soit, et, par conséquent, l'allié de familles très-réelles, vous le voyez recommencer en Grèce la vie de ses prédécesseurs indien et égyptien. Voilà encore une fuite en Égypte, un enfant qu'on promène sur un char et devant lequel on chante *Io sabaoé* ou *Jao sabaoth*<sup>2</sup>.

Puis cet enfant devient tueur de lions, comme Samson, libérateur par excellence (λύσιος), et enfin le *sauveur du monde*, σωτήρ.

Comme *Agni*, il pénètre dans les cavernes *des ombres* (les limbes) pour y délivrer les vaches célestes (lisez les âmes) qui y étaient retenues temporairement. « C'est là, dit Homère, le *Nyseium* sacré par lequel Pluton avait enlevé Proserpine. » Bacchus en sort victorieux, après avoir accompli sa mission

1. Voir vol. II, chap. VIII, § 11 de ce Mémoire.

2. Pausanias, I. II de ce Mémoire, *Corinthiaca*.

de douleur et de gloire, de persécution et de triomphe... Il combat les *puissances de l'air*... Insulté par elles, il se réfugie à l'orient, et meurt enfin, déchiré par ses persécuteurs, pour le *salut du monde*, sur lequel, notons-le bien, les ténèbres physiques se répandent à l'heure même de sa mort.

Dans ces mystères, on pleure, on prie, on espère on demande le dieu à tous les échos des enfers; et le voici! il revient *avec la lumière*, il réillumine le monde, les libations coulent; on se précipite aux autels, on y reçoit le *corps* du dieu sous la forme de petites boules composées de la *farine la plus blanche*, le *vin* remplit les coupes, c'est lui qui ranime les forces des hommes, qu'il unit par une pieuse communauté de chaste ivresse et d'exaltation religieuse; c'est ce qu'on appelle la *créomonie* et l'*omophagie*.

Dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, de 1853, M. Langlois va nous donner l'explication du *sacrement* par les réflexions suivantes, bien qu'il ne semble pas en saisir la portée :

« On a cherché longtemps, dit-il, l'origine du mot *Bacchus*, qui est véritablement un mot barbare... Je ne doute pas qu'il ne vienne du mot *bécos* qui signifie *pain*; on le retrouve dans le *rig-veda*, et plusieurs fois surtout dans l'hymne vingt-cinq de la huitième section... Le commentaire donne à ce mot (*Bacchus*) le sens de *sacrifice*, *oblation*; il vient de la racine *bhaccha* qui veut dire *manger* (en grec *βόσχω*, d'où bouchée). Donc *bhaccha* a formé *Bacchus*, le dieu qui donne la nourriture aux hommes et qui, dans le sacrifice, est lui-même cette nourriture. »

M. Langlois, disons-nous, ne saisit pas la portée de ce dieu-*pain*, ou plutôt *chair mangée et vin bu*. Aussi ne serait-il pas éloigné, croyant qu'aucun auteur ne parle du *Bacchus indien* avant Alexandre, d'attribuer sa création à quelque *flatteur alexandrin*; mais il n'a donc pas lu dans Creuzer : « On a dit que les victoires de Dionysius dans l'Inde étaient une invention des flatteurs d'Alexandre, et que c'était lui qu'on avait voulu



déifier; mais on n'a oublié qu'une chose, c'est qu'Euripide a raconté ces victoires (liv. V, chap. XIV-XVIII), et que cet Euripide vivait cent ans avant l'époque du roi conquérant? »

Et M. Guigniaut d'ajouter : « C'est Alexandre, au contraire, qui a posé ses fameuses colonnes au fond de l'Inde, pour se conformer à la tradition sur Bacchus et sur Hercule. »

Montfaucon affirme de son côté qu'il a vécu. « Il vit, dit-il, car *il fonde*, avant le christianisme, la ville d'Éleuthère. »

Voilà donc un digne pendant de cet Hercule, auquel nous avons vu qu'il était si difficile de refuser l'existence ! Comparons maintenant le sens théologique de ce dernier avec celui de Bacchus, car jusqu'à présent nous ne nous étions occupé que de sa réalité; peut-être vont-ils s'éclairer l'un par l'autre.

Si l'on s'en rapporte au scoliaste de Pindare, Hercule se serait d'abord appelé Alcée, et n'aurait pris plus tard son grand nom que pour obéir à l'oracle d'Apollon. Apollodore nous dit la même chose : « En prenant le nom d'Hercule, dit-il, le Dieu ne fit qu'obéir à la pythie<sup>1</sup>. »

Ainsi c'est la pythie qui a fait le système de Dupuis. C'est elle qui a voulu qu'un homme s'appelât Ἡρακλῆς ou *gloire de l'air*, autrement dit SOLEIL. Ce n'est pas le soleil fait homme c'est l'homme fait soleil, de par la pythie, mais toujours pour obtenir en théorie une incarnation du soleil ! Ceci est à noter.

« Hercule, dit Macrobie, est cette puissance solaire qui permet au genre humain de s'élever jusqu'à l'image des dieux<sup>2</sup>. »

Tous les poètes disaient qu'Hercule avait établi son « domicile dans le soleil. » Ceci n'a rien de bien étonnant, du moment où Osiris et Bacchus étaient censés en avoir fait autant. La pythie tenait à ce que le TABERNACLE cosmique de son dieu ne fût pas moins brillant que celui de son modèle<sup>3</sup>.

1. Apollodore, l. II, ch. iv.

2. *Saturn.*, l. XX.

3. Rappelons-nous le psaume XVIII, 2 : « Il a établi son tabernacle dans le soleil. »

Or, c'est encore une pythie qui révèle à Cadmus et l'enlèvement de sa fille Europe, par le *taureau-démon*, δαιμονίη-βοῦς, et la mission qu'il doit confier à Bacchus en le chargeant de sa poursuite.

Les expressions de Nonnus sont ici trop curieuses pour que nous ne les consignions pas avec soin : « Tel était Cadmus, il se lève et se dirige vers le séjour des oracles de Delphes ; il interroge l'axe de la célèbre pythie, et l'axe *pythique*, animé dans son cercle arrondi et sonore, lui adresse d'une voix profonde ces prédictions : καὶ ἀμπνοα πύθιος ἄζων κύκλον ἐπ' αὐτοῦ ἔσθ' ἔθεσπισε, καὶ λάδι φωνή.

« Après ces mots, la voix animée du trépied s'assoupit, les sommets du Parnasse frémissent au bruit des paroles d'Apollon leur voisin, et dans son *courant intelligent*, ομφένετι ρέεθω, l'onde prophétique et inspirée de Castalie bouillonne, ἔνθεον ὕδωρ. »

Toute la théorie des objets de divination tournante et des oracles est ici.

Il ne s'agit que de savoir lire.

Hercule, comme Bacchus, s'appelait aussi PHENUEL, mot mystérieux que nous retrouvons traduit dans la lutte de Jacob contre un ange par l'expression « face de Dieu, *facies Dei*<sup>1</sup>. »

Enfin, comme Hercule, Bacchus a ses travaux, ses douze associés, sa passion, sa mort, sa descente aux enfers et sa résurrection<sup>2</sup> ; sans toutefois s'écrier comme le fils d'Alcmène, mourant sur le mont OËta : « *Mon père, mon père, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* »

Voilà les *dominantes*, et nous ne ferons pas à nos lecteurs l'injure de supposer qu'elles ne puissent pas leur suffire et qu'ils ne sachent pas les comprendre.

1. Voir Cornelius à Lapidé.

2. Pausanias, l. III, ch. xxv, et Strabon, l. VIII, p. 363, vous montrent la fatale ouverture sur le promontoire du Ténare, par laquelle il était passé, comme on montrait celle par laquelle Proserpine avait disparu dans les bras de son ravisseur Pluton, comme on montrait enfin toutes celles par lesquelles sortaient et rentraient les mânes.

Voulons-nous maintenant en poursuivre tout l'ensemble dans la personne de Thésée et dans l'expédition des Argonautes : comment ferions-nous tout d'abord pour refuser une existence réelle à ce dixième roi d'Athènes, ce descendant d'Érechthée, ce parent, ami et admirateur passionné d'Hercule, dont les actions stimulent sans cesse son ardeur ? Quels sont les détails historiques qui manquent à sa vie et à sa gloire ? Comme fils, nous le voyons mettre en fuite les Pallantides qui disputaient le trône à Égée son père ; devenu roi, il réunit en une seule nation toutes les classes de l'Attique ; il agrandit Athènes qu'il élève le premier au rang de capitale ; il institue les Panathénées et montre pour la première fois au monde une monarchie républicaine... Après une assez longue absence, il est vrai, il retrouve Athènes en proie à toutes les factions et bien décidée à méconnaître ses ordres. Réduit au désespoir par la double ingratitude de sa famille et de son peuple, il charge l'un et l'autre de malédictions, et meurt victime de l'hospitalité qu'il était allé demander à l'étranger. La preuve de cette ingratitude et de ces faits, nous l'avons irrécusable et complète dans les remords qu'ils causent, pendant des siècles, à ses compatriotes, et dans les expiations publiques que ces remords leur inspirent.

Assurément, si l'histoire n'est pas là, il faut renoncer à la trouver quelque part ; et M. Guigniaut avait raison de s'indigner tout à l'heure des témérités d'une critique qui voulait la récuser ici.

L'adoptez-vous, au contraire, cédez-vous à la tyrannie de l'évidence ; nous nous retournons aussitôt et nous vous défions hardiment de conserver Thésée dans l'histoire, si vous en bannissez le mythe herculéen ; car Thésée ayant été, comme nous l'avons dit, le contemporain d'Hercule, son compagnon, son ami, l'émule et en même temps l'objet de ses plus beaux travaux, rien ne serait plus arbitraire que de choisir entre les deux frères d'armes, inscrits par la reconnaissance publique sur un nombre égal de monuments, et de dire à l'un : « Toi, je

te reconnais pour un homme, mais toi, tu n'as jamais été qu'une allégorie du soleil. »

Qu'on y fasse, en effet, bien attention ; dans la seule naissance de ces deux hommes, il y a rivalité de prodige et de mystère. D'abord, la parenté la plus étroite les unit, car Pythée, grand-père de Thésée, est frère de Lysidice, fille d'Alcmène, mère d'Hercule. Or, si Hercule est fils de Jupiter, Thésée est tout à la fois le fils d'Égée et de *Neptune*. C'est le sage Pythée, le père de sa mère, qui le déclare, et lui, Thésée, cherche à démontrer cette filiation divine par une longue suite de prodiges opérés devant Minos qui la lui niait ; c'est ainsi qu'il rivalise de force avec Hercule ; comme lui chasseur de brigands, ou, comme le disait tout à l'heure M. Maury, *chevalier errant* de sa patrie, il purge l'Attique des voleurs et des assassins qui l'infestent ; il fait mieux, il la délivre du Minotaure et l'affranchit de l'abominable tribut qu'il fallait lui payer. Il combat ensuite les Centaures, les Amazones, vole avec Hercule et Orphée à la conquête de la Toison d'or, à la chasse de Calydon, et institue les jeux Isthmiques en l'honneur de Neptune son père. Voici même bien autre chose. Il descend avec Pirithoüs, son ami, jusqu'au fond des enfers, pour en tirer Proserpine, mais l'enfer est le plus fort et, sans Hercule qui l'arrache à Pluton, il y répéterait encore le beau vers de Virgile : « Apprenez par mon exemple à ne pas vous rire des dieux. »

Que veut-on de plus révoltant en fait de merveilleux ? Et d'un autre côté si l'on tient à le retrancher ici, que restera-t-il de cette vie que l'on nous dit si positive ? Rien, absolument rien, pas plus que pour Hercule. Les deux légendes sont trop solidaires entre elles, et trop semblables à l'histoire, pour que celle-ci ne soit pas emportée du même coup.

Vous dites cette dernière vie très-historique. Or, que restait-il d'un homme et d'une vie dont on retranche la naissance, les travaux, les affirmations avec leurs preuves monumentales, et la mort ?

Nous parlions des Argonautes et de leur expédition. Pour peu qu'on nous accorde Thésée et l'élite des grands hommes de la Grèce, il faudra bien accepter leur *équipée* comme histoire, puisque la plupart y figurent, et que leur fameux navire Argo, qui passait pour avoir inauguré en Grèce la navigation maritime, avait, disait-on, remporté le prix à la naumachie qui fut introduite dans ces jeux<sup>1</sup>.

Mais, d'un autre côté, serait-ce donc une raison pour ne pas accorder à Dupuis tout l'allégorisme astronomique qu'il réclame pour cette belle épopée? Non certes, et ce n'est pas sans motifs qu'on retrouve parmi les constellations et le héros du poème, Jason, et le navire mystérieux, et la toison du bélier, et le dragon et le taureau, et Castor et Pollux. Ces analogies sont tellement frappantes que Newton a cru pouvoir en tirer un argument en faveur de la postériorité de la sphère à cette fameuse expédition. Or, nous avons déjà vu tout ce qu'il y avait de théologie et de mystères dans les zodiaques et dans les sphères<sup>2</sup>.

Quant à l'argument du grand astronome, Dupuis nous dit avec raison « qu'il ne serait valable qu'autant qu'il serait prouvé que l'expédition est un fait historique<sup>3</sup>. »

C'est juste, mais cette question de date est étrangère à notre affaire. L'important pour nous, c'est que presque tous les mythologues avouent aujourd'hui la difficulté qu'il y aurait à supprimer une expédition dont le chef se rattache à toute une dynastie fondatrice de cités importantes, une expédition qui se lie à toutes les destinées et surtout à tout l'agrandissement de la Grèce, et qui demande une tout autre explication que celle-ci : « le désir de s'emparer des mines d'or du Caucase<sup>4</sup>. »

1. Dion Chrys., *Corint. orat.*, 37.

2. *Origine des cultes*, 1 vol. in-8°, p. 235.

3. Voir le chapitre précédent, § III.

4. Voir presque tous les dictionnaires mythologiques modernes.

Dans tous les cas, dira-t-on, il ne s'agirait que d'en supprimer le merveilleux ; à merveille, nous le voulons bien ; supprimons tout ce cachet de *croisade mystique*, toutes ces consultations et décisions d'oracles qui planent sur l'entreprise, tous ces combats soit avec les géants, soit avec les magiciens, soit avec les *puissances de l'air*, comme les harpies ; ôtez à tout ce récit ce cachet de similitude parfaite avec tous nos dogmes religieux ; méconnaissez cette solidarité qui le lie avec eux et semble n'être autre chose que la mise en action de nos plus graves mystères, à l'aide de personnages historiques qui ne le comprennent même pas,... et nous verrons ce qui vous restera.

On croit avoir tout fait lorsqu'on a dépouillé l'histoire de ses superstitions, mais on oublie toujours que, fondées ou non, rêveries ou vérités, rien ne se faisait sans elles, qu'elles étaient le point de départ, le signal, la raison, la boussole et la fin de toutes les histoires de ces temps, en un mot, qu'elles ont « littéralement gouverné la terre, » comme le dit M. Salverte. Ainsi donc, si par impossible nous pouvions réduire ces belles et brillantes figures de Jason, d'Hercule, de Thésée, de Musée, d'Orphée, etc., au type grossier de « simples marchands d'or, » nous ne les isolerions jamais de toute cette magie pour laquelle et par laquelle ils vivaient, et dont ils nous trouveraient bien plaisants d'avoir voulu les affranchir par exception.

Mais enfin la *légende*!... Encore une fois laissons là les détails et la forme, et contentons-nous d'affirmer que tout le fond est mystique, et pour ainsi dire fatal, puisque partout il est le même. Et que nous importe de savoir si le fameux navire a véritablement *parlé* comme le dit cette légende ? Nous sacrifions volontiers son éloquence, mais cela ne nous empêche pas de penser, à *part nous*, qu'un vaisseau construit tout exprès par l'ordre de l'oracle, avec le bois prophétique des chênes de *Dodone*, peut et *doit* devenir le fétiche intelligent et consulté de toute une expédition. Dans ce cas-là, ce n'est pas

le navire qui parle mais bien l'agent mystérieux qui préside au voyage et dont on installe le *térâphim* à sa poupe. Nous en voyons la répétition tous les jours, et à l'heure qu'il est, soyons-en bien certains, il ne serait pas difficile de trouver plus d'un marin et peut-être plus d'un armateur possédant aussi sur sa poupe un *Argo* révéré.

D'ailleurs, est-ce qu'on ne reconnaît pas dans ce vaisseau celui d'Osiris qui transporte le Soleil et son fils à travers toutes les sphères?

Maintenant, libre penseur ou chrétien, ayons le courage d'en convenir; il est tout à fait impossible, du moment où l'on a compris la philosophie de tous ces héros solaires marchant à la conquête de leur Dieu, de se tromper sur leur parallélisme parfait avec tous les héros bibliques, types du soleil de justice. Comment, par exemple, ne pas retrouver Jason dans Josué; le vaisseau dans l'arche d'Israël marchant comme lui à la conquête de l'*agneau*; Typhis, le pilote du navire, si soigneusement distingué de son dieu, dans le conducteur du peuple hébreu, Mikaël, qui apparaît à Josué sous le titre de prince des armées du Seigneur; et enfin le dieu-soleil en personne, dans Hercule, dont nous venons de lire la *passion* et dont il est impossible de méconnaître la signification prototypique du Messie?

Donc il n'est pas plus étonnant de retrouver tout à la fois, comme on vient de le faire, un *soleil* gravé sur les médailles de Jason et sur le tombeau de Josué. Si l'un portait les armoiries d'*Abaddon*, l'autre portait celles du soleil de justice. Enfin, l'oracle parlant pouvait avoir son analogue dans la *Pierre parlante* qui suivait Israël.

On voit donc combien toute l'école de Guérin du Rocher, qui retrouvait l'histoire sainte dans toute l'histoire païenne, approchait de la vérité. Seulement elle restait à mi-chemin en ne voyant là qu'un plagiat ordinaire et humain, car expliquer par un *vol* un plan aussi vaste que soutenu, un plan qui couvrirait toute la terre, c'était anéantir du premier coup son

propre système, et compromettre toutes les bases de l'histoire. Si nous ajoutons enfin à ces héros solaires de la Grèce et de l'Égypte le Sabazios, dieu des souffrances chez les Ciliens, les Phrygiens et les Thraces, ce dieu solaire qu'ils appelaient en même temps *Hyes*, ou créateur du vin, comme le Hyas de Sparte (de uios,  *fils*, et unan,  *bénissant*) périssant sous les griffes de Typhon, et pendant les fêtes duquel on distribuait un gâteau,... nous ne serons plus étonnés d'entendre dire aux francs-maçons modernes qu'ils ne reconnaissent que sept maîtres : Osiris, Jacchos, Adonis, Atys, Cadmylos, Hiram et Jésus l'architecte; les deux derniers comme constructeurs des deux temples, de l'univers et de Salomon<sup>1</sup>.

Aujourd'hui la question est toujours en litige : il s'agit de savoir s'il y a eu vraiment des Grecs et des Romains. Nous avons déjà vu tout ce que Niébuhr s'était vu obligé de sacrifier en fait de Romains, par le seul fait de son horreur pour le merveilleux; maintenant c'est le grave historien Schlosser qui, par cette seule et même raison, ose agir pour la Grèce comme Niébuhr pour l'Italie, et livre sans façon aux *mythologues* l'élite de ses enfants, c'est-à-dire Danaüs, Cécrops, Pélops, Cadmus, etc., ne voulant commencer que par l'histoire de Minos, pour laquelle d'ailleurs Homère lui paraît devoir être « le meilleur des guides. » Rien ne serait, il est vrai, plus expéditif et plus commode.

Mais Homère serait bien étonné à son tour qu'on ne le regardât comme bon guide qu'à partir de Minos. Voici d'ailleurs tout l'embarras; c'est que M. Guigniaut nous avertit, de son côté, que personne n'oserait plus se permettre aujourd'hui de regarder ces hommes et ce Cécrops en particulier comme un mythe. Et pourquoi l'eût-on regardé comme tel? serait-ce parce que sa nature était *double*? Nous verrons plus loin ce que cela voulait dire.

1. Schlosser, t. I.



## § IV

Extension indéfinie de l'héroïsme fatidique. — Héros solaires de l'Amérique et de l'Asie.

1. — *Héros solaires européens.*

Nous parlions tout à l'heure de l'école ouverte au dernier siècle par les Huet, les Guérin du Rocher, etc., aux yeux desquels tous les personnages soi-disant fabuleux des nations païennes n'étaient que la copie intéressée de toutes nos vies patriarcales et bibliques. Il est certain qu'en rapprochant, comme ils le faisaient, toutes ces vies extraordinaires, ils ne pouvaient pas ne pas arriver à la conclusion de leur identité et à la nécessité d'un plagiat, tant il y avait souvent de ressemblance entre elles, soit pour le fond, soit dans tous les détails. Ainsi, pour le premier, Ménès n'est autre que Noé; Sésostris est Jacob, Protée est Joseph, et, pour ces deux derniers noms, comment pourrait-on en douter? Tous deux sont les plus chastes des hommes, tous deux possèdent tous les secrets, tous deux expliquent les songes, tous deux sont en Égypte, etc. Entre Hercule et Samson, l'analogie est frappante : depuis le double lion jusqu'à Dalila, représentée par Omphale, tout s'y trouve. Pour Huet, l'homme le plus érudit qui fut jamais peut-être, tout dans l'histoire profane était Moïse, comme tout, plus tard, sera pour lui Jésus. Ces deux systèmes, très-habilement exposés, très-vaillamment défendus, et très-rationnellement attaqués, ont défrayé toute la polémique du dernier siècle.

En quoi et par quoi péchaient donc ces deux plans, appuyés sur des similitudes si frappantes? Nous allons voir que c'était précisément par cette étroitesse de conception qui ne voit

qu'un peuple dans toute l'histoire, par cette étroitesse de critique qui brise partout ailleurs le témoignage humain, et par cette méfiance du surhumain qui ne permet de voir que des plagiaires comme les nôtres partout où il y en a d'un autre ordre.

Quant à nous, nous l'avouons, malgré toute l'extension que nous avons antérieurement accordée à l'histoire de nos patriarches antédiluviens, nous ne saurions jamais comprendre comment des vies aussi simples, aussi restreintes, aussi sommairement et modestement racontées qu'elles le sont dans nos archives, auraient pu causer sur tous les peuples errants et divisés de l'univers une impression telle, qu'ils eussent tous oublié leur propre histoire pour ne se rappeler que celles d'Isaac, d'Abraham et de Jacob, et pour modeler toutes leurs annales sur celles-ci.

Nous verrons tout à l'heure ce qu'il en est pour les Indes, qui seules pourraient clore et résumer toute notre argumentation.

Si nous jetons un coup d'œil sur la Perse, nous retrouvons nos héros, grecs et romains, dans les Dschemschid, les Feridoun et les Gustap; le premier (Dschemschid), de la dynastie des Pischdadiens, la plus ancienne de la terre, est «le héros des traditions et des chants populaires de l'Iran, est l'année solaire,» si l'on en croit Creuzer<sup>1</sup>. Mais c'est toujours la même difficulté; on comprend peu comment on peut être en même temps l'année solaire et membre d'une dynastie, bâtir la ville d'Eslakhar, ville creusée dans les rochers et nommée encore aujourd'hui le trône de Dschemschid. Quant au deuxième (Feridoun), véritable héros de justice, il livre bataille à Zohak, un des Satans temporels de l'Iran, et l'enchaîne dans une caverne avec les deux serpents qui sifflaient sur ses épaules. Enfin le troisième, Gustap, appartient à la dynastie des Kaïanides et représente l'adoration du feu; c'est sous son règne qu'aurait paru Zoroastre. Après ces trois héros,

1. Creuzer, I. II, p. 312.

nous trouvons encore le célèbre Roustan, qui, dans l'épopée des Perses, porte le même caractère que Ramâ chez les Hindous et Hercule chez les Grecs<sup>1</sup>.

Si nous nous rendons à la Chine, nous trouvons avec le docteur Sepp toute une messiade dans un livre qu'il appelle *Likiyki*; Kioun-tsé, fils d'une vierge, y est fouetté. On délivre un brigand à sa place, il y est crucifié, et sauve le monde<sup>2</sup>.

Au Thibet et au Japon, on trouve un héros appelé Schigemouni, fils de la vierge Mahenna.

Chez les Scandinaves, Odin, le dieu du tonnerre, guide son peuple d'Asie en Scandinavie, environ soixante-dix ans avant l'ère chrétienne; il le conduit aux combats, épouse sa propre fille et se brûle sur un bûcher pour le salut de son peuple. Odin est l'Adonis de ce peuple et l'Osiris du Nord. Il est aussi descendu aux enfers.

Ses deux fils, Thor et Balder, continuent son rôle de sauveur jusqu'au jour où le dernier tombe percé d'une flèche lancée par le dieu son ennemi.

Chez les Germains du Nord (les Hyperboréens), Siegfried est encore un Messie, et son rôle est beau dans l'Edda. Huadon lui succède, comme distributeur du vin de la vie.

Chez les Gaulois, c'est le terrible Hésus qui, dans la doctrine druidique, pourrait bien avoir plus d'un lien de parenté avec la vierge qui devait enfanter.

Chez les Celtes, c'est Edion, dieu de lumière, qui meurt et renaît aussitôt.

## 2. — Héros solaires américains.

Et le nouveau monde, qu'en dirons-nous? Sera-t-il donc sevré de héros et de soleils? L'éloignement du point de départ, les vastes espaces qui le séparent de nos continents, les oublis

1. Creuzer, I. II, p. 35.

2. *Das Heidenthum*, p. 157.

des émigrations séculaires, auront-ils effacé quelque peu la tradition générale sur les *soleils vivants*, et fait dévier l'hérisme de la routine des vieux siècles? A Dieu ne plaise! Plus elle a traversé d'océans, et plus la folie a paru rajeunir.

Bornons-nous à leur seigneur et maître, celui que l'on appelle aussi le *prince et gloire de l'air*, par conséquent l'Hercule des Amériques.

Laissons parler le baron de Humboldt : « Le grand Téocalli de Cholula, appelé aussi la montagne de briques non cuites (la Babel du Mexique<sup>1</sup>), avait à sa cime un autel dédié à QUETZALCOATL, le dieu de l'air; ce dieu, dont le nom signifie *serpent, revêtu de plumes vertes* (de *coatl*, serpent, et *quetzalli*, plumes vertes), est, sans doute, l'être le plus mystérieux de toute la mythologie mexicaine : c'était un homme blanc et barbu, comme le *Bochica* des *Muyscas*. Il était grand prêtre à Tula (Tollan), législateur, chef de secte religieuse, et lorsque, s'imposant les pénitences les plus cruelles, et retiré sur le volcan Cacitepell (*montagne qui parle*), il y marche pieds nus sur des feuilles d'agave armées de piquants, on croit voir un de ces *riskis*, ermites du Gange, dont les *Pouranas* célèbrent la pieuse austérité. » «... Une boisson mystérieuse, donnée par le grand esprit, en le rendant immortel, lui avait inspiré le goût des voyages et le désir irrésistible de visiter un pays éloigné que la tradition appelait Tlapallan (la patrie des Toltèques); mais comment concevoir que cet homme *blanc*, prêtre de Tula, ait pu se diriger au *sud-est*, vers les plaines de Cholula et de là aux côtes orientales du Mexique, pour parvenir à ce pays *septentrional* d'où ses *ancêtres* étaient sortis l'an 596 de notre ère?... Il demeure vingt ans parmi les Toltèques, leur enseigne tous les arts, la religion, institue des jeûnes de *quatre-vingts jours*, les exhorte à la paix, et disparaît en leur

1. Se rappeler ce que nous avons dit, chapitre IX, § III, de cette seconde Babel foudroyée.

promettant de revenir... C'étaient ses descendants que le malheureux Montézuma croyait reconnaître dans les compagnons d'armes de Cortez... « Nous savons par nos livres, dit-il au général espagnol dans son premier entretien, que... les descendants de notre chef viendraient prendre un jour possession de ce pays. Considérant que vous venez des lieux où *naît le soleil*,... je ne puis douter que le roi qui vous envoie ne soit notre maître naturel<sup>1</sup>. »

Un pareil personnage devait ouvrir un champ bien vaste aux plus complètes contradictions. Pendant que les uns, sans tenir compte de tous les monuments, le rangeaient parmi les fables, d'autres, s'appuyant sur quelques statues qui paraissaient bouddhiques, en faisaient un prêtre de Bouddha;... d'autres, se fondant sur la physionomie égyptienne de certaines pyramides, le métamorphosaient en prêtre de Memphis; d'autres, enfin, séduits par les *croix* trouvées là comme partout, voyaient en lui un disciple égaré de saint Thomas, ou saint Thomas lui-même, qui, après avoir christianisé la Chine et le Japon, aurait passé dans l'Amérique.

Comme on le pense bien, le problème n'est pas résolu, mais en revanche les merveilles ont centuplé et pris sous la plume savante et consciencieuse de M. l'abbé Brasseur (de Bourbourg) des proportions à désespérer désormais toute critique.

Ce dieu Quetzalcoatl est identique, selon lui, au mystérieux personnage dont nous avons parlé (au chapitre x, p. 189), et que nous avons présenté comme un personnage très-positivement historique qui aurait *existé* vers l'an 1000 avant Jésus-Christ, et aurait fondé cet empire palenquéen dont nous voyons encore aujourd'hui les restes.

Ce personnage s'appellait VOTAN. Venu de l'Orient, il y était retourné plusieurs fois pour en revenir toujours. Si l'on en croit toutes les histoires tzendales, publiées par Ordon-

1. De Humboldt, *les Cordillères*, t. I, p. 410.

nez<sup>1</sup>, Votan aurait écrit un livre dans lequel il aurait dit qu'il était de la race de *Chan, le serpent*, et qu'il tirait son origine des *Chivim*<sup>2</sup>. Il disait dans ce livre avoir fait douze voyages à Valum-Chivim, pendant lesquels il avait vu aussi les ruines du grand édifice *bâti pour arriver au ciel*. Il parle de la confusion des langues, de l'épreuve qu'il subit dans les souterrains et de son entrée dans le trou du serpent, épreuve qu'il ne put supporter que parce que lui-même était  *fils de Serpent*,... etc., etc.

Selon les annales données par l'abbé comme très-historiques, Votan ne se contente pas seulement de raconter, il fait creuser entre le temple de Tulhâ et Palenqué un immense souterrain analogue à celui qui subsiste; il construit sur les bords de la rivière Huehnetan un sanctuaire appelé la maison *ténébreuse*, sacrifie au *soleil* sur le sommet des montagnes, fonde plusieurs villes, entre autres Mayapan, et construit une partie de la grande pyramide de Palenqué, sur un bas-relief de laquelle on trouve la fameuse *croix* et un personnage qui semble offrir un enfant.

Confondu avec le mythe d'Imos, personnification du Soleil, il ouvre avec lui la liste royale de la dynastie *solaire* des Votanides ou monarques de Palenqué, puis viennent à sa suite Chanan, Abags, Tox, Moxic, Lambat, Muluc, Elab, Balz et Ewob, tous constructeurs d'obélisques sur lesquels on lit leurs actions et leurs titres de *Soleil*, *Cœur* du peuple, *Serpent* de la terre, etc.

A ces douze Votanides très-historiques succèdent ensuite Hix, Chabin et Chin... Une traduction conservée par Las Cases et Torquemada<sup>3</sup> représentait ce dernier comme un véritable

1. Savant dominicain du couvent de Mexico, auteur d'une histoire *del cielo e della terra*.

2. Ordonnez croit que c'est là le Chivim ou pays des Hévéens de l'Écriture.

3. *Monarchie indienne*, I. XII, ch. 11. Contrairement à nos savants européens, ces savants historiens du Mexique, seuls compétents il nous semble, acceptent comme *certain*s les détails et le fond de toute cette histoire.

dieu qui avait introduit et présenté les mœurs et les crimes de Sodome comme le moyen le plus sûr de plaire à la divinité<sup>1</sup>.

A ces nouveaux Votanides succèdent enfin les Toltèques ou Nahuas, commandés par Quetzalcoatl, l'exilé revenu, qui les guide à travers les déserts au moyen d'une certaine *enveloppe sacrée* qui s'appelle *opis* ou l'*invisible*, et dont seul il prend et comprend tous les ordres. Enfin, après les avoir établis dans le pays des Quinamés ou *géants*, qu'ils exterminent, il leur fait ses adieux en ces termes : « Sachez que votre dieu veut que vous vous établissiez en ce pays dont il vous donne la possession. » Quant à lui, il veut retourner d'où il est venu.

« Adieu, leur dit-il, jouissez en paix, je vous quitte, mais je vous reviendrai quand les temps seront arrivés. » Il dit, reprend l'*enveloppe sacrée*, les livres, ne leur laisse que les instruments aratoires et disparaît à leurs yeux.

En vérité, ne croirait-on pas lire le récit du voyage d'Israël dans le désert, et même, si le respect le permettait, la parfaite ressemblance de ce téphim sacré avec l'*urim* ou oracle-conducteur qui, lui aussi, était une *enveloppe* (*sacella*)<sup>2</sup> ?

Explique humainement qui le pourra comment ce formidable plagiaire, qui s'exprime comme Moïse, s'avance dans les déserts et à travers les mers sur la foi d'une boussole infailible, prophétise à tout un peuple les destins qui l'attendent, et semble lui ménager un nouvel *exode*, comme le lac et Cholula lui ont déjà répété les grandes scènes de Sodome et de Babel.

Supposez le personnage de Quetzalcoatl fabuleux, quoique

1. On voit encore le lac bitumineux au fond duquel on constate la présence de la ville, que la tradition dit être la coupable; ainsi, le merveilleux continue à se copier lui-même sur toute la ligne et à répéter Sodome et Babel, comme il répète les *dieux-soleils* et les *héros*.

2. Voir chapitre IX, § II.

tous les monuments attestent qu'il est réel, quel est donc l'adroit enfant d'Israël qui est venu ressusciter ici sa propre histoire, à l'aide d'un souvenir historique opérer de si grandes choses, laisser de si grandes traces et de telles traditions ?

Mais voici le plus merveilleux : Quetzalcoatl, au moment de son premier départ, avait laissé ces peuples dans un état complet de barbarie ; or, son absence dure quinze ans, puis on le voit reparaitre un beau jour, leur rapportant, dit-il, la récompense de leur foi ; et tout à coup, sous le charme de ses institutions, ce même peuple atteint la perfection dans tous les arts et dans toutes les branches de la civilisation la plus raffinée. Si les annales le disent, les traces et les produits archéologiques de cette civilisation le démontrent aujourd'hui. Suivant les uns et les autres, la ville de Tollan s'élève, et avec elle l'âge d'or arrive pour les Toltèques. Cette contrée devient un *Eldorado* véritable : on y voit s'élever des manufactures d'une habileté et d'une magnificence devenues proverbiales, des temples, des palais, des terrasses au coup d'œil enchanteur.

Quant à cette industrie, elle paraît avoir atteint tout d'un coup des limites idéales. Elle créait, par exemple, de merveilleuses écharpes en soie de chenille, des manteaux de plume disposée en mosaïque, des instruments de musique de toute espèce, des pierres précieuses taillées avec un fini que l'art des Européens *ne sut jamais atteindre*, des vases d'une terre si fine et de couleurs si brillantes, que l'Étrurie et la Chine se fussent fait un honneur de les produire ; et ce qui causa le plus d'admiration aux Castillans, d'après Torquemada (justifié complètement aujourd'hui et sur tous les points par M. Brasseur), ce fut la faïence, aussi belle et aussi délicate que celle de Florence, puis des bas-reliefs et des peintures dont nos artistes seraient jaloux. Ces merveilles, qui furent retrouvées par les Américains et par les étrangers chez les Tianquiz, de la cité de Quetzalcoatl, remontent « à une époque où la plus grande



partie de l'Europe était encore plongée dans la plus grande barbarie. »

Si Quetzalcoatl avait réellement voyagé, comme il le disait, où avait-il donc été chercher tant de merveilles? S'il n'a pas existé, à quelle école à présent les pauvres Toltèques voyageurs, tout aussi ignorants jusque-là que les Quinâmes ou géants qu'ils venaient d'exterminer, les avaient-ils puisées?

« Cette réapparition de Quetzalcoatl, dit M. Brasseur, ressemble à un météore; c'est en effet quelque chose de bien plus merveilleux qu'un prophète; sans parenté, sans connexion apparente avec tous ceux qui l'environnent, prenant possession du trône comme un envoyé des dieux pour disparaître encore un peu plus tard!... Il y aura toujours dans la vie de ce prince une phase qui demeurera inexplicable, et que l'historien cependant sera forcé d'accepter comme un mystère jusqu'à ce que le temps le laisse pénétrer. Dans quelle région ignorée (notez que c'était au VII<sup>e</sup> siècle) allait-il puiser les notions de toutes les sciences et d'une sagesse qui ne fut jamais égalée? On ne peut le deviner, mais les monuments sont encore là; à peine est-il débarqué qu'il jette les fondements d'un pont admirable que les Espagnols purent encore voir aux premiers jours de la conquête<sup>1</sup>. »

On sait, en effet, combien ils furent émerveillés encore de la magnificence inouïe des temples et des palais qui s'offraient à leurs regards.

Mais l'âge d'or ne devait durer que vingt ans. Quetzalcoatl avait établi à Tollan le baptême, la confession, les monastères, le célibat, les robes noires des prêtres, les expiations et la croix<sup>2</sup>; ses sujets ne s'appelaient plus entre eux que « mon frère. » Or, tout cela déplaisait à l'ancien dieu du pays, TETZCATLIPOCA, qui, furieux de ce que le peuple régénéré lui refuse l'immolation de sept victimes humaines,

1. Brasseur, t. I, p. 173.

2. Nous avons déjà parlé de celle de Palenqué.

envoie vers lui l'ancien roi Huémac, son parent, pour réclamer en faveur de l'ancien droit. Celui-ci, que le *Codex Chimalpoca* représente comme un magicien, poursuit, obsède le malheureux roi, qui, fatigué de tant d'instances, et nouveau Pilate, se contente de se boucher les oreilles et de fermer les yeux,... concession lâche et honteuse, à la suite de laquelle le sang humain recommence à couler à Tollan.

Quetzalcoatl annonce que son règne a cessé. On veut le retenir, mais il est inflexible. Interrogé sur le lieu de sa retraite future, il déclare « qu'on est venu le chercher de la part de son maître, et que ce maître est le soleil. » Il pleure sur sa ville, imprime la marque de son pied sur une roche, et, traversant les montagnes, jette à Huexotzuico les fondements d'un nouveau royaume toltèque. Poursuivi de nouveau par Huémac, il se retire à Cholula qui prend le nom de *Ville de l'exilé*, après avoir été dédiée autrefois à un premier Quetzalcoatl, compagnon du géant Xelhua qui avait élevé la fameuse pyramide foudroyée. Le deuxième Quetzalcoatl se retire encore de Cholula à Tlapallan. Il s'embarque sur un navire orné à la poupe de deux serpents entrelacés; on suit ses traces jusqu'à l'embouchure du fleuve de Coatzacoalco, c'est-à-dire *lieu où se retirent les serpents*, et il disparaît pour toujours.

Voilà le plus simple aperçu des prodiges opérés par le héros solaire mexicain. On conviendra qu'ils valent bien ceux de nos Hercule et de nos Bacchus; ici, comme pour le premier, et sur une échelle bien plus grande et *bien plus solide* encore, on voit s'accorder complètement, merveilleux, traditions, histoire et monuments avec leurs vestiges.

A partir de ce moment, tout va de mal en pis à Tollan. Les crimes et les prodiges s'y multiplient. Cette ville est foudroyée et Ultacan devient la métropole; on y voyait de temps immémorial le fameux temple de Cahba-hâ renfermant une certaine fontaine, et une pierre sacrée qui, selon Fuentès (historien espagnol), était noire et d'un brillant extraordinaire, et que le

roi des Guichés faisait encore *consulter* lors de l'arrivée des Espagnols à Mexico <sup>1</sup>.

Mais la ville sainte par excellence est celle de Téotihuacan, qui, sous le nom de *Ville des dieux*, joue le plus grand rôle dans l'histoire des Toltèques.

« C'est dans son enceinte, dit M. Brasseur, qu'avaient eu lieu régulièrement les *Assemblées des dieux*; c'est là qu'*après diverses convulsions de la nature* ils descendaient pour se concerter sur l'organisation de l'univers; c'est là enfin qu'a eu lieu l'apothéose de Nanahuatl, un des faits les plus étranges et les *plus difficiles à expliquer de toute l'histoire*.

« Voici comment s'expriment à ce sujet les annales : « Les dieux se réunissent, il faut leur immoler une victime pour obtenir la réapparition du *soleil* qui dérobe depuis longtemps sa lumière. Nanahuatl est là, malade, dégoûté de la vie; il n'hésite pas plus que Curtius, s'élance dans les flammes et en est dévoré. *A l'instant l'astre reparait*, et on confond désormais les honneurs que l'on rend au soleil avec ceux que l'on rend à la victime et à son compagnon Metzli, qui avait suivi son exemple sur le bûcher de la lune. »

Cette double apothéose ouvre une période nouvelle et donne lieu, selon les traditions, à l'érection des deux grandes pyramides.

1. « Le démon, dit naïvement Fuentès, s'y montrait comme dans une glace et répondait comme un oracle. » On voit qu'ici, comme partout, les aérolithes ont joué le plus grand rôle. On avait montré pendant longtemps celle qui avait détruit la pyramide de Cholula. Tollan fut détruite de même par une immense pierre dont on voit encore les débris, et qu'on avait vue planer longtemps dans les airs, soutenue par un oiseau et traversée d'une flèche. A part la flèche et l'oiseau, M. Babinet nous a montré dans nos temps modernes l'analogie de cette pierre planant dans les airs au-dessus de Weston et finissant par remonter. C'est donc endémique en ce pays; mais voici qui l'était autrefois partout (voir notre premier volume, Appendice, GÉNIES ÉPIDÉMIQUES) : « Après la chute de l'aérolithe de Tollan, dit M. Brasseur, on vit apparaître un spectre épouvantable qui enlaçait ses imprudentes victimes dans ses bras charnus, et jetait un horrible venin sur ce malheureux pays, qui en resta terrifié pendant des siècles. »

« Alors, dit le *Codex Chimalpoca*, commencèrent les immolations divines à Teotihuacan (ce mot signifiant *immolation humaine*) : dans les cérémonies solennelles, le sang y coulait à larges flots, et le soir de l'arrivée des dieux on terminait la cérémonie en jetant dans le feu tous les captifs, au milieu des danses et des chants. Cet état de choses dura mille ans.

« A l'ouest des ruines d'Iximché, se trouve un mamelon au sommet duquel se rendait autrefois la justice, et jamais d'une manière définitive avant d'avoir consulté l'oracle ; à cet effet trois des juges étaient désignés pour descendre au fond d'un précipice voisin. Là se trouvait conservée dans un temple antique une pierre noire et diaphane, d'une qualité plus précieuse que l'obsidienne, dans la transparence de laquelle les dieux faisaient connaître leur volonté. » (Brasseur, t. II, p. 521.)

Nous engageons nos lecteurs à suivre dans cet ouvrage l'histoire de ces pays vraiment extraordinaires, où, comme le dit M. Brasseur, « le merveilleux va toujours en augmentant, à mesure que les temps avancent, que la société se perfectionne et que les nations se civilisent <sup>1</sup>. »

Quant à nous, nous ne pouvons sortir en ce moment de ce qui regarde l'*héroïsme* ; mais nous pourrons revenir plus tard sur ces prophéties très-explicites, dans lesquelles les Espagnols trouvèrent, à leur débarquement, non-seulement leur arrivée prédite, mais aussi leur costume, leurs armes et l'anéantissement de tous les dieux par la croix. L'époque fatale pour eux était fixée avec une exactitude d'autant plus remarquable, qu'au moment de la rédaction de ces prophéties on n'avait pas encore à Madrid la première idée de la conquête.

Dans le paragraphe suivant, nous reviendrons sur la valeur morale et religieuse de notre héros mexicain.

Passons à ceux dont les savants modernes s'occupent le plus en ce moment, et voyons si les nouvelles conquêtes de la

<sup>1</sup> Tome I, p. 264.

science, en littérature védique et en sanscrit, ne nous offriront pas, en fait d'héroïsme, quelque chose de plus irrécusable encore comme histoire.

### 3. — Héros solaires asiatiques.

Comme nous verrons plus tard un réformateur bouddhiste remanier au Mexique l'œuvre de ce Votan (Quetzalcoatl), il devient urgent de voir ce que les héros indiens, à leur tour, vont nous offrir en fait d'analogues et de garanties. Nous les jugerons ensuite par leurs origines, leurs vies, leurs doctrines et surtout par leurs fruits.

Là encore se retrouvaient d'anciennes prophéties annonçant la succession parallèle de ces interminables dynasties *solaires* et *lunaires*, que l'histoire védique nous montre aujourd'hui dans le passé avec tous les noms des héros, de leurs femmes, de leurs enfants, des villes par eux bâties, etc., etc. De cet accomplissement exact, une philosophie étroite avait conclu bien vite à la postériorité des prophéties, bien qu'il ne fût pas toujours facile de nier leur *priorité*. La date du *Bagavadan* qui les contenait, celle des *Pouranâs*, qui donnaient les listes formelles des dynasties régnantes en *ayodha*, dynasties dont les anciennes races historiques de l'Inde prétendaient tirer leur origine, rendaient même cette postériorité impossible; il ne s'agissait d'ailleurs que de se rappeler ce grand principe historique posé par Machiavel: « qu'il n'y a jamais eu dans le monde un grand événement qui n'ait été prédit de quelque manière<sup>4</sup>. »

Cette réflexion générale n'empêche pas qu'en *particulier* nous ne commençons par rassurer ceux de nos chrétiens dont la timidité redoute, avant tout, l'antériorité des héros indiens, tels que Ramâ, Khrichna, Salihavanâ, sur celle du fondateur du christianisme.

4. Machiavel, cité plus haut.

Dans tout autre système que le nôtre, en effet, cette antériorité pourrait paraître fâcheuse, mais comme nous n'admettons guère les plagiats *humains*, à l'exception de quelques modifications, peu nous importe que les plagiats surhumains aient eu lieu à la suite ou à l'avance.

Ayant toujours soin, à l'égard de ces questions de dates et de philologie toujours si difficiles, de rechercher le dernier mot de la science prononcé par l'autorité la plus compétente, nous avons étudié sérieusement le cours de littérature indienne, professé, ces dernières années, à l'Université de Berlin, par le célèbre académicien indianiste Albert Weber <sup>1</sup>, que M. Renan nous avait recommandé en ces termes : « Je ne connais pas en Europe de chercheur plus pénétrant et plus fécond <sup>2</sup>. »

Nous sommes donc heureux de le voir, à propos des modifications postérieures dont nous parlons, reconnaître l'importance des influences chrétiennes transmises par Alexandrie sur la littérature indienne. « C'est à elles surtout, dit-il, qu'il faut attribuer l'idée d'un Dieu *unique*, personnel, et la notion de la foi, qui, avant cette époque, n'apparaissent pas dans l'Inde, mais qui *dans la suite* forment un caractère commun à toutes les sectes indiennes... » C'est ainsi que « le culte de Krichna, héros des temps anciens, *entre dans une voie toute nouvelle...* »

Nous sommes heureux d'apprendre avec lui que « le *Rāmāyana* et le *Mahābhārata* sont d'une époque relativement assez récente,... et que par suite de l'influence destructive du climat de l'Inde sur toutes les *copies* védiques, il en est à peine une qui ait plus de quatre à cinq cents années de date... Nous sommes encore heureux d'apprendre que les *Pourāṇs* que nous possédons ne sont que des copies remaniées des anciens *Pourāṇs*, et que toutes les parties du *Rāmāyana*, où Rāma est

1. Traduit cette année même, par M. Sadous, membre de la Société asiatique de Paris.

2. *Revue germanique*, n° 1.

représenté comme une incarnation de Vishnou, etc., sont *certainement* des additions postérieures, etc., etc.<sup>1</sup>. »

Nous sommes heureux, avons nous dit, du repos d'esprit que de semblables assertions vont causer aux fidèles embarrassés par les objections accoutumées de copie et d'imitation; mais pour nous, elles n'ont en réalité qu'une très-médiocre valeur : d'abord, en raison de notre mépris pour le faux principe actuel sur tout ce qui regarde le prophétisme et la divination; ensuite, parce que tous ces héros, pour avoir pu enrichir postérieurement leur légende de tous les détails de la *Grande vie* qui est venue plus tard expliquer la leur, n'en sont pas moins, pour le *fond*, les analogues historiques de tous ces héros de l'antiquité dont nous venons de passer en revue les fatidiques destinées, destinées cette fois-ci bien irrécusablement antérieures à celles de leur divin modèle.

Donc étant bien forcé de nous passer pour Bacchus, ce dieu-pain mangé, pour ce fils de la reine du ciel et terreur des démons (Sémélé), de tous les expédients chronologiques qui pourraient expliquer rationnellement la ressemblance, si nous consentons à les accepter pour Ramâ, Krichna, etc., c'est par surérogation de prudence et pour rassurer ceux des nôtres qui n'accepteraient pas nos idées. Nous sommes d'autant plus porté à nous exprimer ainsi, que pour nous Ramâ n'est autre chose qu'un Bacchus continué. Nous ne sommes pas seul à le penser; sir William Jones (de si grande autorité) croyait à l'identité parfaite de ces deux personnages et le colonel Wilford pensait que les *Dionysiaques* de Nonnus n'avaient eu d'autre but que celui « de combler les lacunes du *Mahâbhârata*, ce poème épique, comme on le sait, de la grande guerre indienne.

Mais l'un et l'autre de ces savants croyaient également que Bacchus et Ramâ n'étaient autre chose que le Ramâ de la Bible (ou le Regma de la Vulgate), pendant que *Bali*, le chef de cette armée de *singes* avec laquelle il fait la conquête de

1. *Littérature védique*. (Introduction, p. 36, 43 et 312.)

Ceylan, serait *Bal*, fils de ce Chus, que nous avons dit, en effet, s'être dirigé vers les Indes.

Il est vrai qu'on nous représente toujours Sri-Ramâ comme un « jeune héros revêtu de force et de beauté, ami des plaisirs et des combats tout ensemble, et prédestiné à l'empire du monde; » mais M. Guigniaut voudrait que l'on gardât cette assimilation pour son prédécesseur homonyme, Parason-Ramâ, et que l'on reconnût Hercule sous la figure de celui qui nous occupe. « C'est le héros-dieu de tout l'Orient, selon lui. Le voici avec son cortège de *cercopes* ou d'hommes changés en singes par le courroux de Jupiter, et qu'il conduisit enchaînés aux pieds d'Omphale. »

Nous pouvons retrouver ces *cercops* dans les *satyres* de Bacchus et dans les *rakckasas* de Siva; c'est à propos de ces singuliers soldats que Creuzer disait ingénieusement : « Euripide n'avait cependant pas entendu parler des drames hindous lorsqu'il écrivait *Κερκω*<sup>1</sup>, où donc l'avait-il pris? » Il aurait pu se demander tout aussi bien si le même poète avait lu les prophètes, et ce qu'ils entendaient, en nous parlant très-sérieusement des égipans, des satyres, des onocentaures et des velus<sup>2</sup>.

Quoi qu'il en soit, nous convenons avec M. Guigniaut qu'il y a dans *Sri-Ramâ* de l'Hercule, du Persée, du Thésée et de tous les héros solaires du monde, bien que la *dominante* y soit ensevelie sous trop de scories absurdes et ridicules.

Mais il faut reconnaître aussi que tout s'enchaîne et se commande historiquement avec une régularité parfaite dans le collationnement de toutes ces dynasties solaires et lunaires, et des incarnations de Vishnou. *Ramâ*, le septième des premiers Avatars, était en même temps le soixante-troisième roi de la dynastie solaire, dont le siège était au pays d'Oude, dans la ville d'Aydiotha. *Krichna*, son parent, le fameux Krichna, la

1. Voir Creuzer, *Religions*, t. I, ch. III, p. 209, et la note de M. Guigniaut.

2. Voir ce que nous en avons dit à l'appendice N de notre chapitre IX.



neuvième incarnation de Vichnou, est, à son tour, le cinquantième roi de la race lunaire, le descendant de la race antique de *Yadou* et le neveu du roi *Kans*, qui, *bien positivement*, régnait à Mathoura, dans la province d'Agra.

L'histoire s'accuse ici davantage et le système mythique devient de plus en plus difficile. Donc, nous le répétons, malgré toutes les facilités que nous donne M. Weber, par sa jeunesse relative du *Mahābhārata*, qui, dans ses deux cent mille vers du III<sup>e</sup> siècle, aurait pu glisser beaucoup d'embellissements et de détails calqués sur nos Évangiles, nous n'en abuserons pas. Fidèle à nos principes sur l'exploitation universelle et fatidique de l'idée messianique, nous nous gardons bien de la méconnaître dans Krichna et nous laisserons à nos lecteurs le soin de choisir dans le fond et dans les détails ce qui leur paraîtra antérieur ou postérieur au christianisme.

Voyons d'abord les confessions légendaires de ce Krichna, et, en cas d'imitation évangélique, admirons leur adresse.

#### 4. — *Krichna*.

Suivant le *Mahābhārata*, interprété par Creuzer : « Longtemps avant la naissance du céleste enfant dans lequel Vichnou devait s'incarner avec toute sa puissance, sa venue avait été prédite au tyran géant de Mathoura, qui, pour l'anéantir, ordonne un massacre général de tous les enfants du pays. Mais Krichna prescrit lui-même à son père et à sa mère de le transporter au delà de la rivière d'Yamouna, dans la ville des pasteurs, et, à partir de ce moment, commence sa carrière de prodiges. Vivant au milieu de jeunes bergers et bergères, partageant leurs jeux et leurs occupations, on le voit enlever sur son doigt des montagnes, tuer des géants et des monstres, et surtout danser sur la tête du terrible serpent Caliya, après s'être dégagé de ses replis. Tantôt il enchante avec sa flûte les animaux les plus sauvages et les aimables pastourelles qui se rassemblent autour de lui ; il les amuse par des ruses qui ne

sont pas *toujours innocentes*. Ami de la volupté et des combats, il s'entoure de jeunes disciples, leurs amis comme lui, puis, quand il se croit assez fort, il marche contre le géant Kansa, son oncle, le subjugue, et par sa mort délivre non-seulement l'univers, mais les seize mille vierges que le géant tenait captives, et qui toutes veulent épouser leur libérateur, ce qu'il leur accorde volontiers. Après la défaite des Kourous, sa dernière victoire, Krichna, qu'une tradition remarquable (et *avérée*, dit Creuzer) *fait périr sur un bois fatal*, où il est cloué d'un coup de flèche et du haut duquel il prédit les maux qui allaient fondre sur le monde, Krichna, disons-nous, las de la terre, remonte dans son céleste séjour, laissant à son disciple chéri, Arjouna, ces instructions *sublimes* qui (toujours suivant Creuzer) font encore aujourd'hui l'exemple et l'admiration de tous les sages <sup>1</sup>. »

Voilà le fond; nous prendrons la peine, dans le paragraphe suivant, d'ajouter quelques coups de pinceau à ce portrait tracé par une plume enthousiaste.

Postérieure au christianisme, une telle création n'est plus qu'une plaisanterie de mauvais goût; antérieure à lui, elle rentre dans l'immense catégorie de tant d'autres créations bien formellement antérieures à leur tour, et qui marchent toutes au même but. Nous espérons que, dans les deux suppositions, le cachet de plus en plus déshonorant, imprimé, comme nous allons le voir, sur le front du héros, déshonorera du même coup la folle et coupable critique qui avait osé le proposer comme le *modèle imité* par l'HOMME-DIEU.

Quant aux similitudes avec ses prédécesseurs, elles sont flagrantes, et M. Guigniaut les résume en ces termes : « Le mythe de Krichna, tour à tour *riant* et *auguste*, *aimable* et *sublime*, a fourni matière aux rapprochements les plus divers. C'est d'abord, selon William Jones, l'Apollon divin, comme à son tour le serpent Caliya est le serpent Python. Le père

1. Creuzer, *Religions*, t. I, ch. III, p. 205 à 210.

Paulin en avait fait (avant Dupuis) une fable toute solaire, mais il est plus juste d'y reconnaître avec Creuzer une *incarnation du soleil* : un grand nombre de traits semblent, en outre, rapprocher Krichna d'Hercule, de Jupiter, d'Osiris et de Bacchus... Enfin, nous comprenons (dit toujours M. Guigniaut) *tous les rapprochements que l'on peut faire*; quand nous lisons l'histoire de la naissance de Krichna, quand nous voyons sa mère toujours plus belle à mesure qu'avance sa grossesse, quand nous voyons, à l'heure même où le divin enfant est donné au monde (à minuit), ses parents illuminés tout à coup d'une gloire céleste et les chœurs des *devatas* (anges) faisant retentir l'air de leurs sacrés concerts, quand enfin nous voyons Krichna paraissant avec tous les attributs de Vichnou et tous les caractères de la divinité; quand nous rassemblons tant d'autres circonstances qui signalent cette merveilleuse incarnation dans tout le cours de sa carrière terrestre, nous concevons combien il était *naturel* de rapprocher sa légende *des récits chrétiens*<sup>1</sup>. »

Que le commentateur de Creuzer cherche maintenant comme tous les autres à expliquer ces similitudes par l'arrivée aux Indes des Évangiles apocryphes qui vinrent se greffer sur les antiques légendes d'un premier Krichna;... que Weber fasse passer cette possibilité à l'état de démonstration, en rapprochant l'âge du *Mahābhārata*, tant mieux certainement; mais encore une fois cela n'explique pas un problème qui remonte aux mystères de Bacchus et d'Hercule, et qui était tout aussi embarrassant avec eux seuls qu'avec leur imitateur hindou.

##### 5. — *Salivahanā*.

Nous dirons la même chose pour Salivahanā, dont on explique d'autant plus facilement les similitudes toujours croissantes avec le Dieu des chrétiens, qu'il était son contemporain, et que la transmission des Évangiles apocryphes devient

1. Creuzer, *Religions*, t. I, ch. III, p. 242.

encore plus spécieuse. Cependant, tout cela n'était pas commode à combiner. « Chose singulière ! dit M. l'abbé Bertrand, son avènement avait été *prédit longtemps avant* sa naissance, et, chose plus singulière encore, l'époque de son apparition dans le monde *coïncide exactement* avec la naissance de notre Sauveur ! Voici ce curieux passage du *Skanda-pourand* : « Lorsque trois mille cent ans du *Kali-youga* seront écoulés, alors Saka le roi de gloire, paraîtra et délivrera le monde de la misère et de tout mal. Or, Salivahanâ mourut l'an 79 de notre ère, après avoir vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, selon le *Vikrâmd-tcharitra*. Il était dans la cinquième année de son âge, lorsqu'il se manifesta au monde, précisément l'an 3101 du *Kali-youga*, ce qui place sa manifestation à la première année de l'ère chrétienne, lorsque le Christ était aussi dans sa cinquième année, car il était né réellement quatre ans avant le commencement de notre ère<sup>1</sup>. »

Il n'est pas aisé non plus de *forger* après coup un ancien roi du *Pratichthâna*, surtout lorsque ce roi était déjà le fondateur de l'ère appelée *Saka* soixante-dix-huit ans avant la nôtre. Le nom seul est déjà très-singulier, Salivahanâ voulant dire *porté sur la croix*. Fils d'un *charpentier*, mais incarnation de Brahmâ dans le sein d'une vierge, les anges commencent par entourer son berceau, dans lequel il joue impunément avec des serpents. L'empereur Vikramaditya, averti de sa naissance, le poursuit comme Hérode ; mais le héros lui tranche la tête, et met en fuite les démons ; il enseigne publiquement dans les temples et confond les plus habiles docteurs. Wilford le retrouve ensuite dans Sandhimati, ministre d'un roi du Kachemire, qui le fit mourir par le supplice de la croix, suivi bientôt de sa résurrection. Or, ce Sandhimati *avait réellement régné* vingt-deux ans avant Jésus-Christ.

« Nous avons eu notre crucifié avant le vôtre, disent les idolâtres à nos missionnaires, que venez-vous nous montrer ? »

1. *Dictionnaire des religions*, art. SALIVAHANA.

Encore une fois, que gagnerions nous à nier le côté mystérieux de cette copie, sous prétexte que tous les *Pourandâs* actuels ne sont, d'après Weber, que des remaniements des anciens, puisque voici venir, dans le même ordre de person-nages, une antériorité *positive* sur laquelle personne ne s'avisera plus de contester.

C'est donc à celle-ci qu'il faut nous en tenir.

De l'aveu de tout le monde, y compris Weber, ce grand raisonneuseur de la littérature et de la théologie indiennes, voici venir un *sauveur* à date bien certaine, Sakiamouny.

#### 6. — Sakiamouny-Bouddha.

Il faut espérer que cette fois-ci rien ne nous rappellera plus les Bacchus et les Hercule, et que nous en voici débarrassés pour jamais.

A Ramâ, septième incarnation de Vichnou, avait succédé Krichna, chargé de la huitième. Il fallait bien que la neuvième arrivât.

SAKIAMOUNY fut prédestiné à cette auguste mission, et devint à son tour un Bouddha.

Mais qu'est-ce donc qu'un Bouddha?...

Théologiquement parlant, il faut distinguer entre le Bouddha primitif ou Adi-Bouddha, qui paraît être une sorte de *verbe* ou d'intelligence primordiale, cause unique et immatérielle de toutes choses (bien qu'on lui associe d'ordinaire un principe matériel qui lui sert de vêtement), et les Bouddhas terrestres et secondaires, qui ne sont que des incarnations de dieu et des réceptacles de sa double nature.

Dire l'antiquité de cette doctrine dans le brahmanisme, aujourd'hui son ennemi, est presque chose impossible. Tout porte à croire, cependant, qu'après avoir fait partie, comme toute vérité théologique, de cet enseignement primitif qui les comprenait toutes, et que Creuzer et Guigniaut ont parfaitement raison d'appeler *catholique*, la vérité, passant du

patriarche au païen, se corrompait de plus en plus dans ses applications personnelles. M. Schœbel, qui a publié, dans les excellentes *Annales de philosophie chrétienne* de 1857, une série d'articles fort intéressants sur le bouddhisme, nous paraît dans le vrai lorsque, à propos de son origine, il nous reporte au centre même du magisme, c'est-à-dire dans la Médie.

« Dans tout l'Orient, dit-il, on connaissait un sage, un héros, honoré partout comme dieu de paix et sauveur, sous les noms divers de Boudo, Bouta, Boudios ou Boutès<sup>1</sup>. »

Maintenant, faut-il admettre avec Étienne de Byzance que les successeurs du premier Bouddha avaient fondé l'antique oracle de Dodone en Thessalie, appelé, dit-il, dans le principe, *Bodoneum*? Ce qui pourrait donner quelque valeur à cet aperçu, c'est qu'on retrouve en Thessalie le culte d'une déesse vierge appelée Βουδεία.

Pausanias nous dit de son côté que *Boutès* avait un sanctuaire dans l'Acropole d'Athènes, entre ceux de Neptune et de Vulcain (triste compagnie!).

Mais qu'est-ce à dire? et reviendrions-nous à la Grèce, par hasard? Hélas! oui; car M. Guigniaut, à son tour, convient qu'il pourrait bien être un successeur de Dionysus (Bacchus) qu'Arrien (*Inde*), d'après les traditions recueillies par les compagnons d'Alexandre, appelle *Boudyas*. Ce serait alors, dit-il, un Hermès, « le génie de la planète de Mercure... » Il justifie encore *sur tous les points* ceux qui ont cru reconnaître le Bouddha des Indiens chez le Vodan des nations germaniques et chez l'Odin des Scandinaves<sup>2</sup>.

Cette doctrine alors aurait eu le sort de toutes les autres. Issue d'un berceau primitivement pur, et tombée dans les mains d'exploiteurs pervers, ce déraillement nous explique parfaitement les beaux traits et les belles qualités qu'elle tient

1. Mai 1857.

2. Note sur le livre I<sup>er</sup>, chapitre III, de Creuzer, p. 659.

de sa naissance, et les souillures que la mésalliance lui aurait imprimées.

Quoi qu'il en soit, vous retrouvez les unes et les autres dans le védisme et le brahmanisme originels, qui tous deux prononcent avec respect et foi le nom de tous les Bouddhas, jusqu'au jour où ils le maudissent et le méprisent.

Et ce jour est celui où le dernier des Bouddhas leur parle de réforme,... inconséquence d'autant plus choquante, qu'ils reconnaissent dans ce Bouddha la neuvième et très-réelle incarnation de Vichnou, succédant à celle de Krichna, mais inconséquence qu'ils expliquent aussitôt en ajoutant que « cette fois Vichnou ne s'était incarné que pour tromper les impies, et pour empêcher une conversion imminente pour les bons, en prêchant l'athéisme aux mauvais.

Nous doutons que les admirateurs de la théologie hindoue, et certes ils sont nombreux, puissent justifier facilement cette rouerie divine.

Toujours est-il que vers le milieu du ix<sup>e</sup> siècle, selon beaucoup d'auteurs, du vii<sup>e</sup>, selon M. Schœbel, et du vi<sup>e</sup>, selon M. Weber, qui suit en cela la chronologie des bouddhistes méridionaux, très-différente de celle des Thibétains, naquit à Kapila-Vastou, ville du Béhar, le héros dont nous allons nous occuper. Race solaire et royale, d'illustration védique, lieu de naissance bien précis, généalogie authentique, chronologie très-rationnelle, rien ne manque cette fois à la valeur historique d'un personnage qui, pour la première fois, impose silence au mythisme.

Si les autres n'ont eu ni la même puissance ni le même droit, il serait peut-être juste de remarquer un peu d'inconséquence à leur refuser la vie, lorsque celle-ci est formellement reconnue par un successeur auquel on ne saurait la dénier. Il nous paraîtrait assez logique, quant à nous, de faire profiter un peu l'existence récusée de Krichna du tribut d'hommages que lui paye l'irrécusable Bouddha.

Ceci bien établi, revenons à notre enfant divin et suivons,

sans les distinguer, les notes *dominantes* de son histoire et de la légende indivisiblement associées.

Quoique le roi son père, chef, comme nous l'avons dit, de l'antique famille des Çâkias (*Çouddhodana*), pût à *bon droit* le réclamer pour son fils, il en cédait tous les honneurs à Vichnou et à Maha-Maya (*la grande illusion*) qui, tout en restant *vierge*, le porta dix mois dans son sein et le mit au monde sans douleur. Aussitôt on le baptisa avec l'eau divine, et on l'appella *Çakiasinha* ou le *lion* de la race des Çâkias. Rien n'égale le luxe, les hommages et la magnificence dans lesquels se passent les premières années de ce jeune thaumaturge. Trente-cinq vierges le récréent par leurs chants, sept le baignent tous les jours, sept l'habillent, sept le bercent, sept l'amuse. Sa science laisse bien vite à mille lieues derrière elle celle du lama ou goura, chargé de lui communiquer la sienne et de l'initier principalement au *culte du divin soleil* (*savitri*). Quant à sa beauté, elle est si resplendissante que la foule se précipite sur ses pas pour admirer ses quatre-vingts *attraits de perfection*.

L'enfant devient jeune homme, et, pour complaire à ses parents, prend femme et devient père à son tour. Évidemment ce n'était pas sa vocation. Sortant un jour d'une longue et profonde méditation extatique sur les quatre degrés principaux de la misère humaine, à savoir : les peines de la naissance, de la vieillesse, de la maladie et de la mort, il jure de s'y soustraire, foule aux pieds parents, épouse et enfants, et, s'élançant sur un coursier que lui procure son protecteur Indra, il se rend dans le royaume d'Oudipa, où il est suivi de quelques disciples. Là, il se dépouille de ses habits somptueux, rase sa chevelure, endosse le froc du religieux, prend le nom de Sakiamouny (*moine de la race des Sakias ou de Goutama*), et se livre aux mortifications les plus dures pendant six ans. Mais voyant qu'elles affaiblissent son esprit, il croit devoir prendre une nourriture plus forte, ce qui scandalise ses disciples; ils le quittent. C'est alors que, rendu à lui-



même, il s'assoit sous un figuier, qu'on appelle depuis *bodhi* ou *l'arbre de l'intelligence*. Il y reste six ans plongé dans la plus admirable des extases, et ne se relève que pour annoncer qu'il vient d'atteindre à la solution du grand problème sur l'unification de l'homme avec son dieu. Il l'enseigne à Bénarès, où il salue tous les Bouddhas, ses prédécesseurs, et ce n'était pas une petite affaire lorsqu'on sait que tous les hommes, tous les génies, tous les dieux, tous les êtres en un mot, y compris les plus infimes, peuvent devenir des Bouddhas plus ou moins parfaits jusqu'à leur annihilation dans le sein du Bouddha suprême et primitif. C'est à *trente-six* ans qu'il commence à prêcher, à tourner le *livre de la loi*, comme on dit dans la théologie bouddhique, et cette loi, c'est le *maître spirituel* qui la lui dicte. Sa doctrine se répand, et, retrouvant les cinq disciples qui l'avaient abandonné, un mot suffit pour les ramener à lui, et c'est avec leur aide que le grand œuvre se poursuit. Relativement à la doctrine brahmanique qui cependant en contenait à peu près tous les principes, celle de Sakiamouny est une doctrine consolante. Tous les déshérités du monde brahmanique accourent en foule autour de cette voix qui leur prêche pour la première fois en langue vulgaire et avec un grand entraînement la paix, la bienveillance, l'égalité de tous les hommes devant Dieu, une *loi d'amour* en un mot (*pràsàdika*), ou *sougata* (*l'heureuse venue*) des lois. Rien ne manque plus à ses succès que viennent sanctionner surtout de grandes vertus apparentes, des austérités sans nombre, et des épreuves surhumaines que l'on pourrait appeler des martyres subis en expiation des crimes du monde *qu'il assume sur lui-même*; sa victoire sur les démons et enfin une sorte de *passion* dont il sort régénéré et glorieux, tout cela explique son influence. Joignez-y les persécutions des Brahmes, des miracles éclatants, les hérésies détruites, à commencer par celles de son fils, et enfin le succès immense qui lui permet de voir fleurir sous ses pas une masse de communautés bouddhiques dans lesquelles il établit la

*prière, le baptême, la confession*, ou mêle une foule de rites dont plusieurs ont pu survenir, il est vrai, postérieurement à l'ère chrétienne, mais dont quelques autres cependant furent bien évidemment établis par lui et ne peuvent lui être retirés, et vous aurez toute la vie du grand homme.

Avant de mourir, il voit sa doctrine prêchée dans tout l'Hindoustan, et sur ce lit de mort il prédit, à l'âge de quatre-vingts ans, que cette doctrine existera pendant cinq mille ans, mais qu'il viendra un autre *Homme-Dieu* nommé *Maidara*, et qu'alors ses sectateurs seront obligés de quitter l'Inde pour se réfugier dans les plus hautes montagnes du Thibet, qui deviendra le siège de la nouvelle croyance. « La persécution prédite arriva effectivement, dit M. l'abbé Bertrand, lors de la naissance de Jésus-Christ, et, poursuivis à outrance, les sectateurs de Bouddha furent obligés de se réfugier dans les montagnes du Nord. »

Nous doutons fort que le bouddhisme atteigne aux six mille ans annoncés; mais si la gloire et l'autorité d'une religion pouvaient jamais dépendre du nombre de ses sectateurs, il occuperait incontestablement le premier rang, puisque ces sectateurs s'élèvent encore aujourd'hui au chiffre énorme de trois cent millions.

Jusqu'ici nous avons respecté, comme on le voit, la grande illustration, et nous avons supprimé d'une vie démesurément encensée tout ce qui eût pu sembler dicté par les exagérations du fanatisme chrétien et du parti pris à l'avance. « Tous les faits essentiels, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, et toutes les traditions sur lesquelles s'appuie la foi bouddhique se trouvent *pleinement confirmés*, et les légendes des *Soutrâs* qu'on pourrait croire *pleinement imaginaires* prennent une *réalité* et pour ainsi dire un *corps* dans leurs monuments décrits par le pieux voyageur du VII<sup>e</sup> siècle, Hiouen-Thsang (traduit et publié par M. Stanislas Julien<sup>1</sup>).

1. Voir le *Journal des savants*, août 1856. Travail capital lu par cet académicien à l'Académie des sciences morales et pratiques.

C'est vrai, mais lorsque nous entrerons dans l'examen court et sérieux de cette masse de fioritures qui se sont, comme amusées à rendre cette vie d'un *saint païen* aussi grotesque et aussi niaise que possible, nous ne savons en vérité ce qui pourra subsister du héros et du saint. L'essentiel pour nous est qu'on nous ait accordé son *antériorité* et même ses relations et son étroite connexion, comme héros solaire, avec Hercule et Bacchus-Boutès.

## § V

Théophanies passagères et théophanies permanentes. — Le héros devant les saints Pères. — Sa naissance et sa prédestination. — Médiums et chabérons antiques. — Héros précurseurs ou voleurs?

### 1. — *Théophanies passagères et permanentes.*

Vouloir expliquer par « les tendances *naturelles* du cœur et de l'esprit ou par la personnification de tous leurs rêves » une succession indéfinie d'existences dont l'étude la plus simple nous donne aujourd'hui le vertige et révolte la raison, c'est vraiment se rire avec un peu trop de *sans façon* et de l'antique genre humain qui affirmait leur origine supérieure, et de l'esprit moderne qui, bien loin d'obéir à ces *tendances naturelles*, ne peut même pas courber sa raison devant la seule incarnation réelle que l'histoire et la foi lui imposent.

Disons-le hardiment : cette méthode pour la solution des questions difficiles équivaut à ces « plaisanteries » que l'épicurisme d'Horace recommandait en pareil cas comme la meilleure ou plutôt comme la seule des réponses. Dans le cas présent, elle a l'immense inconvénient de ne pas avancer d'un degré la solution du grand problème qui nous occupe et qui repose sur la difficulté d'un concordat entre la réalité de ces existences et leur caractère astronomique.

Si nos lecteurs ont bonne mémoire, c'était en présence de ce dilemme que les académiciens du dernier siècle se regardaient sans pouvoir avancer, et se répétaient l'un à l'autre : « Dites-nous donc, si vous le savez, comment on pouvait être à la fois un homme et un soleil, un personnage historique et une simple parabole. » Nous avons vu avec quel luxe d'érudition et de bon sens l'abbé Foucher avait défilé de poser jamais cette question en d'autres termes.

Le syllogisme était terrible ; aussi pour faire sortir quelque chose de l'urne fatidique qui en contenait les deux membres, le XVIII<sup>e</sup> siècle ayant tiré le mot *hommes*, il ne restait plus au XIX<sup>e</sup> que le mot *soleils*, et c'est aujourd'hui le mot de la majorité.

Quant à nous, nous nous permettrons de le déposer à nouveau dans la même urne, et autorisé que nous sommes à la répétition, en raison de l'extension de la question, nous ne nous lasserons pas de demander comment tous les peuples, jeunes ou vieux, ignorants ou lettrés, civilisés ou barbares, ont jamais pu s'entendre pour métamorphoser en incarnations solaires, en verbes, en messies, en fils de vierge, en vainqueurs des enfers et en sauveurs par leur passion, tous ces hommes exceptionnels nés sous toutes les latitudes et à tous les antipodes de l'espace et du temps.

Tant que cette idée restait à l'état d'abstraction, on croyait tout expliquer par l'attente messianique, comme si cette attente n'était pas déjà le plus grand des prodiges ; mais on se tromperait grandement si l'on allait attribuer à l'impatience générale de la réalisation les méprises perpétuelles sur la personne qui devait réaliser l'idée. Les populations suivaient la marche de ces messies, mais ne les devançaient jamais ; ce ne fut qu'au nombre de trois que les mages vinrent saluer le Messie véritable qui ne put même se faire recevoir de sa propre nation. Encore une fois, l'Hyperboréen ne peut pas s'être jamais assez bien entendu avec le Grec pour enfanter tant de créations semblables dans la seule impatience d'un messie

qui se trouve bien dans leurs annales, mais dont on ne les entend jamais parler.

Il n'est pas dans la nature de pousser aussi loin les préoccupations d'intérêt général. C'est encore là une solution insuffisante. Cherchons autre chose.

Nous avons promis de revenir à l'académicien Foucher dont le cinquième mémoire, disions-nous, pourrait nous aider.

Effectivement, après avoir, on se le rappelle, frappé à toutes les issues, il avait fini, semblait-il, par se rapprocher de la seule qui paraissait praticable. Après avoir essayé celle de l'*apothéose*, et prouvé que, si l'on ne pouvait la rejeter en certaines circonstances, elle était loin d'expliquer les difficultés principales, il proposait cependant les *théophanies* comme Fréret; mais bientôt s'apercevant que Fréret, en les expliquant elles-mêmes par l'*illusion* générale et la plus folle des crédulités, ne faisait que substituer une difficulté plus grande à une difficulté plus faible, il examine à fond cette opinion des anciens et distingue fort bien ce qu'ils distinguaient eux-mêmes.

« Ils en reconnaissaient de deux sortes, dit-il, les unes *passagères* et les autres PERMANENTES.

« J'appelle *théophanie passagère* la manifestation d'un dieu sous une forme humaine, mais dans un corps d'emprunt, et seulement pour un temps assez court.

« J'appelle *théophanie PERMANENTE* la manifestation d'un dieu dans un corps réel et tellement propre à lui, qu'il *naît comme les autres* hommes, croît, vieillit et meurt comme eux, soit de mort naturelle, soit de mort violente. »

Foucher a raison, c'était là « l'erreur générale, » mais *erreur* fondée sur des *vérités* qui nous échappent complètement aujourd'hui.

« Les Grecs, continue-t-il, admettaient les premières; il suffit d'ouvrir Homère pour être convaincu qu'ils poussaient la crédulité sur ce point jusqu'à l'extravagance; partout, à tout propos, ils voyaient des dieux;... ils disaient avec le poète: « Les dieux se revêtent, quand il leur plaît, de toutes sortes

de formes, prennent souvent celle d'un étranger et parcourent les villes et les contrées pour être témoins des violences qu'on y commet et de la justice qu'on y rend<sup>1</sup>. »

Les Égyptiens à leur tour disaient, au rapport de Diodore : « Les dieux parcourent, de temps à autre, tous les lieux du monde, tantôt sous une figure humaine, tantôt sous celle de quelques animaux sacrés. »

« Tout l'Orient était imbu de cette doctrine ;... c'était la tradition du genre humain. D'ailleurs, nous en trouvons dans les livres saints une infinité d'exemples qu'on ne pourra jamais expliquer allégoriquement... « Exercez l'hospitalité, dit saint Paul aux Hébreux, car c'est en la pratiquant que quelques-uns, sans le savoir, ont reçu pour hôtes des anges mêmes. » On dirait qu'Homère n'avait fait que *substituer aux anges les dieux de son pays*... Je sais que cette manière de penser n'est guère du goût de mon siècle. *Il ne veut pas absolument* que les anges *bons* ou *mauvais* se mêlent de nos affaires ; cependant en mettant même à l'écart l'autorité de nos livres saints, je ne vois rien dans cette *supposition* qui puisse alarmer un vrai philosophe... D'ailleurs c'est une pure question de *fait*... et un fait attesté non-seulement par un témoignage AU-DESSUS DE TOUT SOUPÇON, mais encore par la déposition de toute l'antiquité. »

On le voit ; l'académicien s'enhardit, et la *supposition* risquée dans la première partie de sa phrase devient dans la dernière un *fait* au-dessus de tout soupçon. Courage !

« Quant aux théophanies *permanentes* opérées par les dieux naturels et physiques, le soleil, par exemple,... quelque brut que soit un peuple, vous ne lui ferez jamais croire qu'un astre se soit incorporé dans tel homme ou dans telle femme qu'il voit devant ses yeux ; si Manco-Capac et sa femme en arrivant au Pérou avaient dit : « Nous sommes le soleil et la lune, » on se serait moqué d'eux, mais ils dirent : « Nous

1. *Odyssée*, l. XV.

sommes les enfants du soleil et de la lune, » ce qui ne présente pas une absurdité si palpable.

« Comme ils croyaient aux génies conducteurs de ces astres,... dès lors il ne s'agissait plus de l'incarnation du soleil, mais bien du génie divin qui présidait au soleil.

« Enfin, tous les génies ne sont pas célestes et les mauvais anges n'ont pas été privés après leur chute de tout le pouvoir qu'ils avaient dans le monde corporel. Or, qui de nous oserait soutenir que Dieu n'ait pas permis quelquefois à des esprits d'erreur de se transformer en anges de lumière pour punir les nations coupables, les séduire par leurs prestiges, et obtenir d'elles le culte qui n'est dû qu'à l'Être suprême? Les païens eux-mêmes craignaient de s'y méprendre<sup>1</sup>. »

On peut constater que l'abbé Foucher approche petit à petit de nos idées, et qu'après nous avoir parlé dans les mémoires précédents de *l'extravagance* des crédules, du *charlatanisme* de leurs prêtres, il arrive *forcément* à cette conclusion déjà citée de Creuzer : « Décidemment il faut en revenir à la doctrine des génies, doctrine sans laquelle il est absolument impossible de comprendre le premier mot aux religions. »

## 2. — Le héros devant les saints Pères.

Toutefois Foucher, qui voit très-juste pour ses théophanies *passagères* ou fausses incarnations, faute d'un peu de courage ou bien d'un peu de mémoire, laisse à mi-route, et très-incomplètement résolue, la question des théophanies *permanentes* et, par conséquent, des héros.

Les Pères de l'Église avaient été parfois plus explicites.

On comprend parfaitement comment, avec tous ses préjugés, l'esprit moderne a pu fulminer tant d'anathèmes contre leur manière d'envisager tous ces héros ou demi-dieux d'un paganisme incompris. « Dans leur *grossier* évhémérisme, nous

1. *Odyssée*, l. XV.

dit-on, ils n'y voyaient que des hommes! » — Mais nous venons de voir que leurs ennemis confessent parfois encore des vies bien réelles sous le voile des légendes et des allégories. — « Ils ne comprenaient pas la vaste synthèse de toutes les formes religieuses!... » — Mais on vient de vous montrer que, bien longtemps avant nous, ils avaient déjà soupçonné le retour des Bacchus et des Hercule, sous les nouvelles figures de *Boutès* et de *Brahma*<sup>1</sup>. — « Ils accusaient d'athéisme ces belles conceptions du génie le plus religieux!... » — Qu'allez-vous faire vous même, et qui va se montrer le plus sévère de M. Barthélemy Saint-Hilaire ou de Tertullien? Nous allons en juger.

Mais voilà ce qui paraît impardonnable! les Pères, tout en s'appuyant sur le système d'Évhémère, tout en exploitant dans l'intérêt de leur religion le côté vrai de sa doctrine, c'est-à-dire la mortalité de tous ces dieux, voyaient encore autre chose en tout ceci; ils y voyaient ce que nous cherchons précisément à établir en ce moment, ils voyaient derrière tous ces hommes-instruments une profanation surintelligente, universelle, continue et merveilleusement habile, de nos dogmes les plus vénérables. Et certes ils avaient mille fois raison.

Car, sans cela, que resterait-il? Raisonnons un moment. Voici toute une école savante, accréditée, qui nous montre dans le bouddhisme par exemple, avec la plus belle partie de notre morale, avec des *expressions évangéliques*, la plupart de nos lois sur la vertu des expiations, sur l'humilité, sur le pardon des injures, sur le mépris du monde et sur l'absorption définitive en Dieu, et, ce qu'il y a de plus remarquable, la plupart de nos sacrements, le baptême, la confession, etc. C'est admirable, mais pour cette même école qui l'avouera tout à l'heure, le faux et le vrai se trouvent amalgamés dans un hideux alliage de fange, de boue et d'athéisme, triste milieu pour la Divinité.

1. Voir plus haut.



Or les Pères de l'Église, qui reconnaissaient leur propre bien sous la peau de ces brebis, et n'accordaient d'ailleurs ni tant de puissance à la nature humaine, ni tant de mémoire à la tradition, qui connaissaient enfin par l'Évangile, par toutes les philosophies, par leur propre bon sens et avec l'assentiment général, ce que nous ne voulons plus comprendre aujourd'hui, c'est-à-dire toutes les ruses des faux esprits de lumière, les Pères, disons-nous, méditant sur ce mot décisif : « Tous ceux qui sont venus avant moi sont des voleurs, n'hésitaient pas à reconnaître ici l'agence occulte, la grande direction générale et surhumaine préposée au mensonge, attribut général et milieu de tous ces faux dieux des nations : « *omnes dii gentium dæmonia (elilim).* » (Ps. xcv.)

Et quant à ces demi-dieux ou dieux-hommes dont Évhémère leur avait révélé la naissance, gardez-vous bien de croire qu'ils en fissent de *simples* hommes, soumis comme nous aux seules forces de la nature. Non ; pour eux c'étaient les instruments, comme nous dirions aujourd'hui les MÉDIUMS, de la grande puissance dirigeante. C'était évidemment le fond de leur pensée sur ces existences singulières, et peut-être pourrait-on leur reprocher de ne l'avoir pas assez nettement formulée, tant la première partie de la vérité, l'existence humaine et mortelle de ces dieux, leur paraissait devoir suffire à leur thèse, ou plutôt à leur triomphe !

Aujourd'hui ils n'hésiteraient pas à compléter leur évhémérisme, parce que, et M. de Rougemont le remarque avec raison, « cette argumentation, qui a contribué puissamment à la chute du polythéisme, a fait son temps et serait insuffisante de nos jours<sup>1</sup>. »

Toutefois, écoutons saint Clément d'Alexandrie : « Vous vous êtes fait des dieux d'hommes esclaves de leurs passions, d'hommes dont plusieurs furent à la lettre de vrais esclaves, comme les ilotes chez les Lacédémoniens. Est-ce que Apol-

1. De Rougemont, *Peuple primitif*, chapitre HÉROÏSME.

lon ne fut pas esclave d'Admète à Phères? Hercule ne le fut-il pas auprès d'Omphale à Sardes? Est-ce que Neptune n'était pas aux gages d'un certain Laomédon de Phrygie? Quant à votre Jupiter, pour le trouver, ne montez plus au ciel, fouillez la terre, Callimaque de Crète vous dira où il est enterré...

« Je vous ai donc fait voir assez que ce ne sont pas des dieux que vous adorez; mais il importe d'examiner si ce ne seraient pas PLUTOT DES DÉMONS... Édémus chez les Cythiens, Callistagoras à Ténos, Anius en Élide, Strablacus en Lacomier,... voilà ceux que vous nommez des demi-dieux, COMME ON APPELLE MULETS LES DEMI-ANES; car vous ne manquez pas de termes pour exprimer ces ALLIANCES impies... Vous le dirai-je? chez vous, les tombeaux et les temples sont également admirés. Pyramides, mausolées, labyrinthes, qu'est-ce autre chose que les temples des morts et en même temps que les tombeaux DES DIEUX <sup>1</sup>?... »

On voit déjà combien peu cet évhémérisme ressemblait au nôtre.

« Lorsqu'ils invoquent la divinité de ces hommes et qu'ils tombent à genoux devant leur image, c'est leur GÉNIE qu'ils adorent, disons mieux, leur DÉMON. C'est de ces démons qu'il faut entendre ce qu'on vous dit de Jupiter et des Dioscures cavaliers <sup>2</sup>... »

« Ces dieux, nous dit Athénagore, que furent-ils autre chose, que de véritables mortels, comme le prouve leur histoire? Mais on peut prouver que ce sont réellement DES DÉMONS D'ACCORD AVEC DES AMES DE GÉANTS <sup>3</sup>. »

« Persuadez-vous à un homme de bon sens que votre Jupiter ne soit *qu'un* parricide, *qu'un* ravisseur d'enfants, *un* corrompateur de femmes? Non, LES DÉMONS SEULS étaient capables de pareilles infamies.

« Lorsque nous disons que Jésus est né d'une Vierge, ne le

1. Saint Clément, *Discours aux Gentils*, 126.

2. Minutius Félix *Octavius*, l. XXVII.

3. *Apologie chrétienne*, p. 25.

dites-vous pas aussi de votre Persée et de votre Esculape? Nous aussi, nous adorions, comme la multitude, et Bacchus fils de Sémélé, et Apollon fils de Latone, dont on ne peut, sans rougir, dévoiler les infâmes turpitudes. Eh bien! quel autre intérêt que celui de la vérité a pu nous faire abandonner leur culte, désertier leurs autels au risque de la vie? Grâces soient rendues à Jésus-Christ, qui nous a fait connaître le véritable Dieu! Ce n'est pas lui que vous verrez brûlant des feux les plus impurs aux pieds d'une Antiope ou d'un Ganymède... Ces insensés qui ont été envoyés par le démon et qui osent se donner pour des dieux... vous les avez comblés d'honneurs... comme ce Ménandre, de Caparétas, qui, A L'AIDE DU DÉMON ET DE LA MAGIE, parvint à faire illusion à presque tous les habitants d'Antioche,... comme Marcion, de la province de Pont, qui vit encore. L'impression qu'il fit sur les esprits fut telle qu'il les porta aux plus horribles blasphèmes<sup>1</sup>. »

Eh bien! la critique moderne, contre toutes les règles judiciaires du monde, commence par mettre hors de cause... et des témoins qui avouent et disent : « Nous adorions comme vous, » et des dieux qui se donnaient tous les jours pour les inspireurs des Bacchus et des Hercule!...

Il n'y a que le plus monstrueux des orgueils qui puisse faire croire qu'on en sait beaucoup plus que des êtres aussi compétents.

Eh bien! soit, va-t-on nous dire ; nous admettons à la rigueur des inspirés, des possédés, des *médiums* de toutes sortes, comme vous les appelez; mais tout ceci ne nous rend aucunement compte de ces incarnations qui remontent au berceau, et qui seules peuvent justifier votre titre des *médiums de naissance*. Est-ce que vous y croiriez par hasard?

— Pourquoi pas! Souffrez, avant de nous expliquer, que nous retournions à notre méthode ordinaire, qui consiste à regarder les problèmes anciens à la lumière des faits modernes.

1. Saint Justin, *Discours aux Grecs*, 25, 26, 27.

3. — *Naissance et prédestination du héros.*

On comble d'éloges aujourd'hui des voyageurs chinois, tels que *Fahyang* ou *Hiouen-Thsang*, dont on traduit les récits. Malgré les assourdissantes merveilles bouddhiques qu'ils attestent, on les déclare par exception « dignes de foi et d'une irréprochable sincérité <sup>1</sup>. » Pourquoi donc serions-nous plus sévères pour des missionnaires français dont nous avons solennellement récompensé les fatigues et les œuvres?

Dans la théodicée bouddhique, les *Bouddhas accomplis* ou *Talhāgatās* sont des âmes qui, parvenues dans le monde immatériel, s'incarnent de nouveau dans l'intérêt spirituel des hommes. En ce moment, l'Inde en est à Sakiamouny en attendant Maïtreya, cinquième incarnation, qui doit paraître après lui.

Mais dans l'intervalle qui sépare ces incarnations transcendantes, l'*intérim* est rempli par les *Bodhisattuas* ou *Bouddhas vivants*, représentations secondaires et mystérieuses des Bouddhas parfaits. Aujourd'hui, c'est *Padmapani* qui représente Sakiamouny dans la personne du *dalaï-lama* du Thibet, son grand pontife.

Tout le monde se rappelle ces merveilleux enfants à la *physionomie étrange* dont parle le père Huc, enfants qui naissent *Bouddhas*, et prouvent leur identité d'abord par eux-mêmes, « puisqu'à l'âge où nul autre enfant ne sait parler et, pour ainsi dire, au moment de leur naissance, ils se déclarent les successeurs du Bouddha défunt : « Bouddha est mort, vive Bouddha ! » ensuite par leur accord avec les devins qui avaient désigné l'heure et le lieu de cette naissance, enfin par les réponses justes et surintelligentes aux questions qui

1. Voir la traduction de ces voyages par M. Julien, et la plupart des jugements portés sur cette traduction.

leur sont posées dans un examen public par les lamas supérieurs. Il faut qu'il réponde alors — tout marmot qu'il soit — aux interrogations les plus cachées sur toutes les circonstances de la vie de son prédécesseur, et qu'il prouve sa propre identité avec lui par le souvenir de tous les événements de sa première vie, la désignation et la reconnaissance des meubles, des ustensiles qui lui ont appartenu et qu'on a soin de mêler à beaucoup d'autres, etc., etc.

Rien ne paraît plus simple à une distance de quinze cents lieues qu'une supercherie montée dans un intérêt religieux du premier ordre; mais, pour peu qu'on ait été témoin d'une bonne séance somnambulique ou de *tables parlantes*, on comprend toute l'inutilité d'une jonglerie si difficile. On ne s'étonne donc plus d'entendre l'abbé Huc, après avoir cru à ce moyen, le mettre bien vite de côté devant les faits et déclarer que tout cela « se passe de part et d'autre avec simplicité et bonne foi. » Cela devait être, car le lamanisme ne résisterait pas plus que toute autre religion à deux mois de jonglerie et de mensonge.

Ce que nous venons de dire justifie donc pleinement M. l'abbé Valroger d'avoir osé écrire dans ses belles études sur le bouddhisme : « Il m'est resté DÉMONTRÉ que le grand moyen de séduction de Sakiamouny sur les esprits était la *révélation des choses passées et inconnues.* »

Ainsi, toute la clef du problème repose donc sur les *médiums de naissance* qu'on appelle aujourd'hui *chabérons*, tant il est vrai que l'explication des temps anciens se trouve toujours autour de nous, et qu'il suffit de regarder pour les comprendre.

Au reste, ce n'est pas seulement de l'abbé Huc que nous tenons la connaissance de ces enfants merveilleux. Au XIII<sup>e</sup> siècle, Marco-Polo, réhabilité sur tant de points aujourd'hui, parlait exactement comme lui. Au XVI<sup>e</sup> le médecin Le Loyer écrivait : « On voit chez les mahométans des enfants qu'on appelle *xeffesogli* (ou *nés du Saint-Esprit*) ; ils sont en telle

révérence, qu'une personne est très-heureuse qui peut leur faire du bien ou avoir la faveur d'être touchée d'eux, et, assurent ces barbares, que leurs chapeaux seulement ont tant de force et de vertu, qu'étant mis dessus un malade, lui redonnent incontinent la santé, et pour ce croient qu'ils sont nés de telle façon, comme de fait il semble que toute leur vie est supernaturelle et miraculeuse, et veulent qu'on leur porte toute la révérence possible, ne jugeant pas que leurs œuvres soient pures inventions diaboliques, comme nous le montrons plus tard<sup>1</sup>. »

Écoutons maintenant l'un de nos plus grands orientalistes, Abel Rémusat :

« On sait depuis longtemps, dit-il, que, dans l'opinion des Indiens, les âmes des hommes et des dieux même sont soumises à la transmigration, et assujetties à se montrer successivement dans l'univers sous des noms différents. Bouddha a usé de ce privilège pour perpétuer sa doctrine. A peine était-il mort, qu'il reparut immédiatement et devint lui-même son propre successeur ; dès lors il ne mourut plus que pour renaître. Nous avons pour l'espace de sept cents ans les éléments de cette généalogie *d'un genre tout nouveau* et tel qu'on n'en trouve de semblable nulle part. Nous avons donné ailleurs la preuve que, suivant les bouddhistes, elle n'a pas cessé de se continuer depuis, et nous savons que, d'après leurs idées, le dieu Bouddha est encore vivant, *à présent même*, sous le nom de Grand-Lama, dans la capitale du Thibet... On vit le dieu reparaitre tour à tour dans l'Inde septentrionale, dans le Midi, à Candahar, à Ceylan, conservant toujours à chaque vie nouvelle *la mémoire* de ce qu'il avait été dans les existences antérieures. On sait que Pythagore se ressouvenait parfaitement d'avoir été tué autrefois par Ménélas et *qu'il reconnut à Argos le bouclier qu'il portait au siège de Troie*; de même, un lama qui écrivait en 1774 à M. Hastings pour lui deman-

1: Le Loyer, *des Spectres*, p. 800.

der la permission de bâtir une maison de pierre sur les bords du Gange faisait valoir à l'appui de sa demande, cette circonstance remarquable, qu'il avait jadis reçu le jour dans les villes d'Allahabad, de Bénarès, de Patna et autres lieux des provinces du Bengale et d'Orissa. LA PLUPART de ces pontifes, quand ils se voyaient parvenus à un âge avancé, mettaient fin eux-mêmes aux infirmités de la vieillesse, et hâtaient, en montant sur le bûcher, *le moment où ils devaient goûter à nouveau tous les plaisirs de l'enfance.* CET USAGE ÉTAIT LA MEILLEURE PREUVE DE LA CONFIANCE QU'ILS AVAIENT EN LEUR PROPRE DIVINITÉ, car *l'aller et le venir*, dit à ce sujet un empereur de la Chine, n'est qu'une seule et même chose pour le lama. » (*Recherches asiatiques*, LAMAS.)

Pallas et Kœppen se sont occupés de ce prodige continu, et, tout en le rejetant sur le lieu commun de la jonglerie, n'ont pu dissimuler toujours les difficultés de ce moyen. La *Revue germanique* du 15 décembre 1860 nous a donné, par la plume de M. Nicolas, un extrait de ces deux ouvrages.

Selon ces deux voyageurs, la doctrine des incarnations et des *bodhisattvas* est un fruit du brahmanisme, introduit dans le second âge de la religion de Sakiamouny. Les *Soutrās* sont l'encyclopédie de tout ce qu'ont dit ces Bouddhas... Le *bodhisattva* n'est nullement un homme *renaissant* dans un nouveau corps,... mais un homme qui, possédant l'essence de la *bodhi* ou de l'intelligence de Bouddha, est *prédestiné* à le devenir, c'est-à-dire, suivant l'expression de Kœppen, un *Bouddha designatus*...

On ne saurait mieux dire, selon nous, et nous reviendrons sur ce dernier mot.

Ce système, selon M. Nicolas, a été apporté du Népal, entouré de toutes les superstitions possibles, de toutes les formules magiques renfermées dans les *Tantras*, qui se donnent à tort pour des productions de Sakiamouny. Tout cela remonte à l'ancien chamanisme du Thibet... Mais le grand réformateur du Thibet, Tsong-kha-pa, rajeunit la

doctrine au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle ; en mourant, il ordonne à ses deux disciples de renaître d'une manière surnaturelle. Ils obéissent, et depuis, comme eux, tous les supérieurs des couvents sont des *choubilghans*, c'est-à-dire des bodhisattuas. *Choub* est un terme mogol venant de *choubilchon*, *se transformer*. « Ho-fô, ou *foe vivants* » disent les Chinois. Ce sont toujours les mêmes dalaï-lamas et panschi, comme ce sont toujours les mêmes supérieurs de couvent qui se réincarnent.

Voilà de l'hérédité et du vrai droit divin comme il n'en fut jamais. « Le difficile, reprend Kœppen, est de savoir où et dans qui se fera cette incarnation... Souvent ils annoncent en mourant dans quelle famille, dans quel individu, dans quelle province aura lieu cette métempsycose. » — « Pour expliquer tout cela, dit Pallas, on peut *supposer* qu'ils désignaient ainsi leurs neveux, peut-être leurs fils naturels. »

Soit, mais l'histoire reprend et nous montre, toujours par la plume de Pallas, « des enfants de *deux* ou *trois* ans qui s'écrient comme inspirés par l'esprit : « Je suis un *chabéron*, ex-grand lama de tel couvent ; qu'on m'y conduise aussitôt ! » Alors les lamas se rassemblent, on relève attentivement dans tout l'empire les enfants nés depuis la mort du dalaï-lama, et l'on ne distingue que ceux qui portent *la marque* du chabéron. »

Pallas aurait bien dû nous dire en quoi consistait cette marque, car elle était évidemment, comme pour le prophétisme du bœuf Apis, le sceau de la prédestination.

« Enfin, on en choisit trois parini ces derniers ; leurs noms sont inscrits sur des bulletins d'or, et l'empereur de la Chine les envoie dans une urne d'or à Lhassâ. Six jours de jeûne et de prières sont imposés à toute la ville, puis on tire un des trois noms, et l'enfant désigné par le sort est proclamé *choutouktou* ou grand lama. CE TIRAGE A LIEU EN PUBLIC. »

Mais tout reste à faire, car « il faut maintenant les épreuves, et les épreuves en plein soleil et devant *des milliers* de spectateurs. On questionne l'enfant (un enfant de trois ans !) sur



toute sa vie précédente, *on lui tend mille pièges*; mais tous les vêtements vrais, les ustensiles vrais, sont toujours désignés par lui, et « IL PROUVE SA CLAIRVOYANCE AD OCULOS, » comme dit Kœppen. (T. II, p. 249.)

Que devient alors, nous le demandons, avec toute cette manière de procéder, la théorie des neveux et des enfants naturels?

Monter une supercherie semblable au milieu des éventualités du sort, de la concurrence de tous les enfants de deux ou trois ans dans un périmètre de huit cents lieues, et parmi des millions de sectateurs, improviser *les marques* pour son candidat, le faire en dernier ressort concourir avec deux autres rivaux et, si le sort le favorise, ne le faire triompher qu'après un examen prolongé aux yeux de tout le monde (*ad oculos*), qu'après manifestation d'une clairvoyance infaillible sur les questions les plus cachées et triomphe des *mille pièges* que la foule lui tend à l'envi,... voilà certes le *népotisme* le plus imprudent et le plus compromis qui puisse se voir! Et cependant celui-là traverse les siècles, sans se laisser jamais prendre!...

Nos savants ont consacré, comme nous l'avons dit, soixante années d'études à la question de l'héroïsme; mais qu'ils essayent de faire passer une seule fois dans l'application la théorie qu'ils s'en forment,... il leur faudra l'éternité, et encore pour obtenir... un insuccès!

On le voit, les *racés solaires*, d'origine nègre et amies de *Siva*, ont de grands privilèges<sup>1</sup>.

Mais nous avons dit que la véritable épithète du *chabéron* était celle révélée par Kœppen : DESTINATUS ou PRÉDESTINÉ;

1. Dans le Mémoire suivant, nous verrons comment nos faux dauphins ont dû aux mêmes moyens, pour la plupart, leurs succès prodigieux auprès d'hommes souvent très-distingués. Nous avons connu d'anciens serviteurs de la monarchie, des personnes *nourries dans tous les détours du château*, et qui n'avaient pu résister à la justesse des réponses d'un Naundorf et d'un Richemont, soumis à leurs interrogations les plus intimes et les plus cachées. Ces personnes ne se doutaient pas que ces *bodhisattvas* de la politique intrigante vivaient en plein magnétisme.

car l'erreur a les siens comme la vérité. S'il en était autrement, ce serait la première fois qu'elle manquerait à son affectation de parallélisme.

*Destinatus* ! en effet , c'est le cachet de tous ces héros solaires. Hercule est annoncé par l'oracle de Delphes, Bacchus par le trépied d'Apollon, Quetzalcoatl par toutes les idoles de sa nation, Bouddha par les *Védas* eux-mêmes. Tous sont DESTINATI. On les attend, on les appelle, on les reconnaît quand ils arrivent, on salue leur étoile, et leur premier sourire semble répondre à leurs adorateurs : « C'est bien moi. » Mais avant tout, il faut qu'ils réunissent et la *marque* et tous les titres de leur origine *solaire* et divine.

Car c'est toujours là le grand problème. Tous ces grands hommes, avant d'être héros par droit de conquête, l'avaient été par droit de naissance. Fréret nous vantait tout à l'heure l'exactitude des généalogies d'Apollodore ; mais toutes ces généalogies ne sont qu'un entrelacement perpétuel de dieux et de personnages célèbres. Les dynasties les plus historiques, les hommes les plus fameux, les Danaüs, les Cécrops, les Thésée et même les Lycurgue sont tellement apparentés de dieux et de déesses, leurs plus beaux actes sont tellement la conséquence de leurs relations divines, qu'il faut renoncer à écrire leur histoire, si l'on en supprime le merveilleux.

Avant l'ère chrétienne, c'est là la vraie noblesse ; et certes, au point de vue du païen croyant, quels titres et quels quartiers que ceux qui vous alliaient à la famille de Jupiter, ne fût-ce qu'au cinquantième degré, ne fût-ce que par le dernier des trois cents dieux de ce nom mentionnés par Varron, ne fût-ce enfin que par les femmes ! et, cette fois, la chance était très-grande.

Quel singulier honneur ! Pas un dieu qui le refuse, pas un homme qui le conteste, jamais de controverse à ce sujet. C'est la seule prétention devant laquelle on voit l'envie se taire et la guerre s'apaiser ; on s'ennuie de la justice et des succès des consuls, la fatigue et la jalousie les exilent. Quant

aux *filz de dieux*; on s'agenouille devant eux, alors même qu'on méprise le plus leur personne.

Au-dessus de chaque empire plane un de ces mariages *mixtes* entre le ciel et la terre. Évandré est fils de Mercure et de la nymphe Carmenta<sup>1</sup>; Romulus et Rémus sont fils de Mars et de Rhéa; Éleusis l'est à son tour de Mercure et de Daire, et l'illustre famille des Fabius renoncerait à toutes ses gloires avant de renier sa descendance directe d'une fille d'Évandré compromise par Hercule. Et cependant, tout en acceptant le principe, la critique des peuples paraît encore en analyser les applications. Ainsi dans la dynastie des Héraclides, nous voyons Démarate, fils d'Ariston, et comme tel devant succéder au trône de son père, déclaré indigne et exclu sur cette seule raison, qu'il « n'était fils *que* du héros ou démon Astrabon, qui avait pris la forme et toutes les apparences de son père<sup>2</sup>.

Pausanias nous montre la même chose pour Théagène, fils d'un *fantôme* qui avait pris la forme d'Hercule<sup>3</sup>.

Tous les dieux, tous les oracles confirment la doctrine. C'est Apollon qui, dans l'hymne composé par lui et pour lui, nous apprend « qu'il est né de Latone, dans l'île de Délos, » comme Esculape dit qu'il est né à Tricca, et comme Mercure se déclare fils de Maïa.

« Oh! quelle immense félicité pour tous les mortels, lorsque Apollon sortit du sein sacré de sa chaste mère. Lorsque Latone fut prise des douleurs de l'enfantement, la terre s'ARRÊTA<sup>4</sup>; vous vous élançâtes alors, ô prophète, Lycien-Phœbus, roi des *tables* fatidiques à trois pieds! »

Esculape dit lui-même : « Je viens comme dieu de la sainte

1. On sait qu'il n'était venu s'établir sur l'emplacement de la Rome actuelle que guidé par elle.

2. Voir Hérodote, *Érato*.

3. In *Achaica*, 477.

4. Les temples, nous l'avons déjà dit, possédaient le secret de Copernic avant lui; cet hémistiche en est une nouvelle preuve.

Tricca; je suis celui que ma mère, unie à Phœbus, mit au monde pour être le roi de la science que vous venez me demander. »

« Je suis fils de Jupiter et de Maïa, dit à son tour Hermès-Mercure; je quitte le roi des cieux pour venir à vous. »

Écoutez un des dieux Pan : « *Né parmi les mortels*, j'adresse mes vœux à un dieu de même origine, à Pan, mon semblable, et, comme moi, l'amant des voluptés. »

Et Eusèbe d'ajouter : « Voyez donc combien de dieux, fils de mères-vierges, et chantés comme tels par les Grecs, nous avons à opposer aux traits plaisants que l'on se plaît à lancer contre le Sauveur des hommes<sup>1</sup>. »

Cet accord des historiens et des oracles, et des *registres de l'état civil* des anciens avec les archives sacerdotales, est fort remarquable, car il prouve à quel point la théorie était habilement *montée*, comme l'on dit, appliquée et soutenue d'un bout du monde à l'autre.

Nulle part on ne confondait les dieux et les héros, qui restaient les vrais *hybrides* du panthéon païen, ou demi-dieux, ἡμίθεοι, *indigetes* ou *in diis agentes*, c'est-à-dire agissant dans leurs dieux, ou mieux encore, hommes à *double nature*, διπλοῦδες, comme Cécrops; ou enfin, comme le dit si énergiquement Clément d'Alexandrie : « Nous les appelons *mulets*, comme on appelle les demi-ânes<sup>2</sup>. »

Nous ne voulons pas entrer ici dans un ordre d'explications que nous avons promis de réserver pour le *huis clos* de nos appendices. Dans le second de ceux qui vont suivre ce chapitre, nous examinerons un peu plus à fond le mystère des « conceptions et naissances influencées. »

Jusqu'ici nous n'avons fait qu'appliquer aux héros du paganisme cette théorie des théophanies *permanentes* que nous avons, avec l'aide de Foucher, appliqué (t. II, p. 39)

1. Voir, pour toutes ces citations, Eusèbe, *Préparation*, etc., t. I, p. 129.

2. Voir plus haut.

aux patriarches de l'ancienne loi, types saisissants pour la plupart, vies arrangées à l'avance sur celle du Sauveur du monde. Il eût manqué quelque chose au parallélisme continu de nos deux cités, si nous n'avions pas retrouvé dans celle de gauche ces mêmes types et ces mêmes vies paganisés. Nous venons de les voir. Médiuns prédestinés, annoncés par les oracles, attendus par les peuples, accordés par les dieux, les Bacchus et les Hercules sont les faux messies du mensonge, et « les élus eux-mêmes auraient pu s'y tromper, » si dès l'heure de leur naissance *un fer rouge* prévoyant n'avait pas imprimé sur leur front leurs vrais noms et leur MARQUE<sup>1</sup>.

Ceux qui nous les *expédiaient* ont fait pour leur avenir ce qu'ils font aujourd'hui pour celui de nos *chabérons* modernes. Sans être prophètes, ils escomptaient les prophéties, exploitaient les mystères, parodiaient à l'avance l'histoire divine à l'aide de l'histoire patriarcale et sacrée, et méritaient enfin cet anathème évangélique qui, ne pouvant s'appliquer qu'à eux seuls, tranche si formellement la question : « Tous ceux qui sont venus avant moi sont des VOLEURS ; *omnes qui venerunt ante me FURES sunt*<sup>2</sup>. »

Seulement, ce serait se tromper grossièrement que de faire honneur à tous ces VOLEURS SANS LE SAVOIR de l'organisation universelle et *surintelligente* de tous ces *délits sacrés* si fatidiquement montés.

1. Voir l'Appendice suivant.

2. Saint Jean, x, 2.

---

# APPENDICE T

## CHAPITRE XIV

### TOUS LES SAUVEURS MARQUÉS AU SIGNE DE LA BÊTE.

---

On est tout étonné de voir des catholiques éminents, comme Görres, le Dr Sepp, etc., transformer en *précurseurs du Christ*, comme leurs œuvres en *proto-évangiles*, tous ces antithées évidents, tous ces vrais soleils d'*injustice*, tous ces monstres de lubricité et d'orgueil sanguinaire, sous prétexte qu'ils ont lutté contre les géants, purgé la terre de ses monstres et apaisé les enfers. C'est là la conséquence des fausses idées allemandes sur la clairvoyance et la magie naturelles, sur les intuitions psychologiques des somnambules et des pythies.

Grâce à cet ensemble de fausses vues, ils se laissent prendre aux spécieux dehors du héros, et font pour ses exploits ce qu'ils ont fait pour les guérisons des théurges, c'est-à-dire qu'il perdent de vue les sous-divisions du ténébreux empire et la distinction très-orthodoxe de deux camps en un seul. Ils oublient trop surtout ce que n'oubliaient pas les Pères, c'est-à-dire le point de départ et la vraie fin de toutes ces vies merveilleuses. Ils perdent de vue leur parodie constante et sacrilège des plus hautes vérités, la véritable nature de ces *Jupiters*, rois des dieux et des hommes, mais qui, selon l'abbé Bergier, « n'en auraient pas moins dû périr sur la roue : » de ce dieu *pain et vin* (Bacchus), dont le second nom était *πολυμεθής* (l'ivrogne); de ce *Teutates*, *Ésus* des druides (ou le verseur de sang); de ce *Votan*, *Quetzalcoatl* (ou l'homme-couleuvre), représenté dans toutes ses images par un monstre marin nommé *Nin*, dont la gueule entr'ouverte vomit

une tête humaine<sup>1</sup>; de ces *Bouddhas vivants*, dont l'état naturel est un état convulsif; de ces héros indiens tels que *Ramâ*, *Krichna*, etc., héritiers de l'inférieure physionomie de leur chef de file *Sivâ*; de ce saint *Sakiamouny* lui-même, ce *nègre solaire*<sup>2</sup> dont la doctrine est, en fin de compte, l'héritage de l'athée *Capila*.

Tous ces sauveurs, partis du même berceau, nés sous la même constellation, plongés dans les eaux du même baptême, ne forment sans s'en douter qu'une seule et même famille.

En voulons-nous la preuve? Rappelons-nous ce que disait tout à l'heure Clément d'Alexandrie de l'antique tradition qui identifiait le Bacchus indien avec un certain Boutès ou Bouta, comme lui héros solaire et réformateur hindou. Tenons pour bien certain que ce Boutès était peut-être l'ancêtre le plus éloigné de Sakiamouny et la source de tous les Bouddhas postérieurs, et ne soyons pas étonnés de retrouver en ce premier Bacchus la MARQUE ordinaire de tous ces fils de Mercure, c'est-à-dire l'état convulsif.

Bien qu'assis dans l'Olympe à la gauche de sa mère Sémélé (*théométer* ou mère de Dieu), on voit Bacchus, dans le temple d'Hercule-Aristochiton, entonner un hymne à cet *œil de l'air illuminé*, roi du feu, principe du monde, et Aristochiton prendre aussitôt une forme divine et lui tendre la main.

Or, en lui accordant cet honneur, Hercule ne pouvait manquer de le contagionner et de le rendre comme lui *nympholepte*, c'est-à-dire *convulsionné* par les nymphes. D'ailleurs, « purifié dans les mêmes eaux du Gange qui purifièrent l'inférieur Sivâ, » c'est-à-dire ayant reçu le même baptême que lui, et familier constant des nymphes, Bacchus ne pouvait éviter ni les fureurs du *Berserker*, ni les transes convulsives de tous les médiums connus jusqu'ici. La variété des siennes fut la convulsion *rotatoire*, si commune dans les annales spirites, et dont nous avons trouvé de si beaux exemples chez nos convulsionnaires de Saint-Médard. Mais, cette fois-ci, la chorée des bacchantes dégénéra en licence si monstrueuse et en délire si féroce,

1. Voir l'abbé Brasseur (loc. cit.).

2. L'étonnement de nos anthropologistes est grand, en voyant qu'une des nombreuses perfections exigées pour un Bouddha accompli est le cachet complet du nègre. « Pourquoi, se demande M. Pouchet, ce mendiant, fils de roi, est-il toujours représenté avec la peau noire, les cheveux crépus et tous les caractères du nègre? Rien n'autorise cependant à penser qu'une race semblable ait jamais occupé ce versant de l'Himalaya. » (*Pluralité des races*.)

M. Pouchet ne se doute pas que c'est là une affaire de tradition, une flatterie physiologique à la mémoire des Éthiopiens Cham et Chus, ses ancêtres.

que Rome elle-même s'en scandalisa et fut forcée de les bannir.

M. de Marcellus, se contentant de ce qu'il trouve dans son poète adulateur de Bacchus (Nonnus), nous dit que « les frénésies des Indiens à l'arrivée du demi-dieu lui paraissent pouvoir s'expliquer par l'ivresse ; » mais comme en même temps l'expression employée par Nonnus, « rotation sans relâche sur l'extrémité des pieds, » lui rappelle involontairement celles des derviches, il nous dépeint *de visu* ce qu'il a vu faire à ces derniers à Constantinople. « A l'heure indiquée, dit-il, et après que les novices ont chanté sur un ton de psalmodie les louanges d'Allah et de Mahomet, le supérieur se met à la tête de la bande. Bientôt, à un signe, les manteaux sont déposés, et chaque derviche, s'inclinant du côté de la Mecque, commence la série de ses pirouettes. Ils tournent avec une grande vitesse, les yeux levés vers le ciel et les pieds *fort adroitement* fixés AU MÊME POINT DU PARQUET, comme sur un pivot qu'un talon ne quitte que pour faire place à l'autre, tantôt les bras élevés pour appeler l'inspiration, tantôt *croisés sur la poitrine* en signe de recueillement. » Comme eux, Bacchus était donc nympholepte et théomane du premier ordre ; comme Hercule, c'était encore un médium éner gumène, et malheureusement il avait une école dont nous retrouvons encore aujourd'hui les traces jusque dans les *trances* de nos médiums américains.

Il faut prouver maintenant ce que nous venons d'avancer pour Hercule.

Lord Byron, dit en parlant de Coutrad (dans *le Corsaire*) :

Unlike the heroes, of each ancient race,  
Demons in act, but gods, at least in face.

Il ne ressemblait en rien à ces héros de l'ancienne race,  
Dieux à l'extérieur, et démons dans leurs actes.

On ne saurait mieux dire.

Cette qualité de médium éner gumène ressort merveilleusement, pour Hercule, d'une dissertation de l'abbé de Fontane (*Académie des inscriptions*, t. VII, Mémoire, p. 50) sur une de ses épithètes (celle de *Musagète* ou conducteur des Muses), expression, dit-il, que l'on n'a pas assez relevée.

Hercule *homme de lettres* présente en apparence une idée assez paradoxale, et voilà encore une de ces contradictions historiques, impénétrables pour ceux qui n'en ont pas la clef. Pendant que les uns donnent à ce demi-dieu pour maîtres Chiron, Linus, Eumolpe, Esculape, etc., qui lui auraient enseigné la médecine, l'astronomie, la



théologie, la musique, etc., les autres (et le père Hardouin est du nombre), s'appuyant sur plusieurs inscriptions qui le qualifient d'*amouso*, homme sans muses et sans culture, lui refusent absolument toute espèce d'instruction.

Il est certain qu'il n'y a pas d'épithètes plus divergentes en elles-mêmes que celle de *chef des Muses*, et celle d'*ennemi des Muses*; et néanmoins, dans notre théorie, elles se concilient parfaitement. Ainsi Hercule est certainement *musagète*, lorsque, au rapport de Clément d'Alexandrie, « il apprend de Chiron tout ce qui concerne la religion et le culte des dieux, c'est-à-dire toutes les cérémonies et pratiques du paganisme, ou lorsque Diodore nous le montre initié par Musée à tous les mystères de Cérès. » Il l'est encore lorsque, collègue et ami d'Esculape pendant l'expédition des Argonautes, il s'élève si bien à la hauteur de son maître, qu'en reconnaissance des épidémies dissipées par eux on les associe tous les deux sur les mêmes autels et les mêmes monnaies, et qu'à tous les deux on décerne le titre de *σωτήρ* et d'*ἀλεξίκακοι*, préservateurs des maux.

Quelle science ne lui fallut-il pas, en apparence, pour dessécher les marais, détourner les fleuves, percer les montagnes, endiguer la mer et les torrents! que de connaissances géométriques et hydrauliques! que d'algèbre en outre pour pénétrer dans les secrets de la voûte céleste, à ce point d'être regardé comme l'inventeur de la sphère et le soutien de l'univers! Peut-on, par exemple, pousser plus loin l'intuition à ce sujet, que lorsqu'il prédit l'éclipse de soleil qui devait avoir lieu le jour même de sa mort sur le mont Æta?

Il est vrai que cette éclipse devait arriver pour rester fidèle à la grande copie messianique, et Festus nous en donne la vraie raison, « afin de confirmer la foi en sa divinité, *ut opinio suæ divinitatis confirmaretur*. » (*Cité de Dieu*, l. X, ch. xii.)

Dès lors, il n'y avait plus rien d'étonnant à ce que les Argonautes le choisissent pour chef de leur expédition théotransnautique, représentant la course du soleil, et que les anciens astronomes lui donnassent une place si élevée parmi les constellations célestes.

« Mais, dit le bon abbé de Fontane, ce héros élevé, dès ses plus jeunes ans, dans les écoles publiques de Thèbes, y était devenu *πολύφρων* (homme d'une grande science), suivant l'expression de Théocrite. Il paraît même qu'il la communiqua au bon Évangère, et que c'est en reconnaissance de cet enseignement que les Romains, le regardant comme un des fondateurs de leur ville, lui élevèrent un temple commun avec les Muses. »

Le bon abbé, toujours en raison des *fortes classes* qu'Hercule avait

faites, trouve tout simple qu'il ait osé discuter avec Apollon jusque dans son temple, et lui disputer son trépied. Il trouve même tout simple que, ayant appris la musique et la poésie sous Linus, il ait brillé dans l'*art de la divination*, « attendu que toutes les Muses sont sœurs. »

Mais ce qu'il ne comprend plus du tout c'est que, tout en lui élevant des temples comme conducteur des Muses, on ait pu l'appeler en même temps *ἄμουςος*, c'est-à-dire sans instruction aucune.

*Musagète* et *amouosos* ! c'est-à-dire un *ignorant chef des sciences* ! Voilà l'exacte définition d'un vrai *médium*, et nous en avons connu beaucoup de cette espèce ! Nous en avons même connu qui, sans avoir jamais lu autre chose que leur paroissien *en français*, écrivaient, avec la rapidité de l'éclair, des ouvrages historiques en plusieurs volumes et qui ont résolu plus d'un problème aux yeux d'un grand historien qu'il ne m'est pas permis de nommer. Ce médium, jeune fille de 14 ans, était certainement alors, et dans toute la force du terme, *musagète-amouosos*.

Mais à l'époque du bon abbé de Fontane on ne voyait guère de pareilles choses. Avec un peu plus de réflexion il aurait pu se préoccuper aussi de ce *Mercur* qui l'accompagnait dans toutes ses expéditions, et qui paraît avoir été si bien son *souffleur*, qu'on leur dressait des autels en commun, « leurs divinités étant si bien prises l'une pour l'autre, que Mercure était représenté quelquefois avec la massue à la main, tandis qu'Hercule l'était avec le caducée.

Nul doute que ce dieu n'ait été l'intermédiaire entre *ces dames* et leur héros ; nul doute encore que ce commerce avec les Muses ne se réduisit à celui désigné sur le bas-relief de la voie Appia, par l'image d'Hercule avec une lyre à ses pieds, et au-dessous cette inscription : « *Herculi Musarum Pythus*, à Hercule le *Python* ou le devin des Muses. »

Que de médiums, encore une fois, n'avons-nous pas connus qui, après avoir été des *musagètes* et des *mensarum Pythi*, sont redevenus des *amousoi* complètement délaissés par Mercure !

Mais aussi, combien n'en avons nous pas connu qui, dans ce commerce des Muses, avaient laissé leur raison, leur santé et leur vie ! Les médecins nous l'ont dit, et les avertissements n'ont pas manqué relativement aux ébranlements nerveux qui succèdent si souvent, et chez les mieux traités, à *ces insignifiantes plaisanteries*. C'est ce qui faisait appeler le baquet Mesmer « l'enfer aux convulsions. » C'est tout simple : comme les Muses, les tables étaient des nymphes, et toute l'antiquité nous l'a dit : « Malheur à qui rencontrait une nymphe ou s'en approchait un peu trop, car il courait le plus grand risque de devenir

à l'instant *nympholepte*, c'est-à-dire *agité par elles* et pris de ce *tremblement nerveux* auquel paraissaient condamnés presque tous les voisins d'un *nymphæum*, et entre autres les habitants du mont Cythéron. (Voir Pausanias et Plutarque, au mot *NYMPHÆUM*.)

Or, il paraît que, comme *musagète*, Hercule, pas plus que son collègue Bacchus, n'avait échappé au *génie* de la contagion spirite, et qu'il était devenu nympholepte du premier ordre. Junon ou les nymphes de l'Éridan, qu'il visitait souvent, l'ayant rendu *furieux*, dans un accès de cette maladie il jeta au feu les enfants qu'il avait eus de Mégare et deux de ceux d'Iphiclès. S'étant condamné lui-même à l'exil pour cette action, il alla se faire *purifier* par son ami Thespius, et probablement dans son temple (Voyez Apollod., l. II, ch. 4). C'était ce qu'il avait de mieux à faire, ses grandes connaissances en médecine lui faisant défaut pour cet ordre de *névroses*. M. Clavier, son commentateur (t. II, p. 256), se donne beaucoup de peine pour définir cette maladie que Diodore place au moment même de ses travaux, ce qui en affaiblirait un peu la gloire, car alors il n'eût plus été qu'un énergumène, et tout s'expliquait facilement. Euripide et Asclépiade disent au contraire qu'il ne devint furieux qu'à son retour des enfers. Il y avait de quoi. Au reste, M. Clavier voit fort juste lorsqu'il dit que cette maladie paraissait ressembler beaucoup à celle que les anciens historiens irlandais nomment *berserker*, et qui était très-commune chez tous les peuples du Nord avant qu'ils fussent civilisés (lisez *christianisés*), car le berserker était une véritable possession furieuse que l'exorcisme seul et les saints guérissaient; du moment que Hercule *sauveur* était *musagète*, il était inévitable qu'il devint un *sauveur possédé*. C'est ainsi que tous les siècles parviennent à s'éclairer mutuellement.

---

## APPENDICE U

### CHAPITRE XIV

#### « CONCEPTIONS ET NAISSANCES INFLUENCÉES<sup>1</sup>. »

---

N. B. Voici encore une de ces questions qui demandent, comme nous venons de le dire, à être traitées à *huis clos* et après avertissement. On vient, il est vrai, d'acclamer l'auteur de *la Sorcière*, qui n'a pas craint de les jeter en pâture (et Dieu sait avec quelle franchise!) à la masse des lecteurs de chemins de fer, mais on ne pardonnerait pas facilement à l'auteur catholique qui essaierait de les traiter avec réserve, sérieusement, et même à l'aide du latin. Les pharisiens sont de tous les temps, nous le savons, mais qu'y faire?

---

Théologiquement parlant, ce titre ne saurait effrayer personne. Du moment qu'il est bien établi que nous naissons tous maculés et possédés par un esprit qui, dans le baptême et par les exorcismes, cède sa place à son Créateur et maître<sup>1</sup>, la raison chrétienne ne pourrait nullement s'étonner que ce premier dieu possesseur, quelle que fût sa nature, pût, avant ce baptême et en dehors de lui, avoir *des vues* sur les destinées de son sujet, et, dans la limite des ratifications divines, lui tracer, dès avant sa naissance, une bonne partie du programme que ses intérêts lui formulent.

Cette espèce de possession, *in sinu gravidæ*, peut-elle en outre lui conférer quelques droits à la paternité? Voici la question plus que délicate qu'il s'agirait d'examiner. C'est tout simplement la question de l'*incube* qui revient forcément sur le tapis, t certes, au moment

1. Voir le dernier paragraphe de l'appendice d'Hénoch, à la suite du chap. VII.

où, précisément à propos de cette question, on traduit la théologie à la barre de l'opinion publique, il serait aussi révoltant de lui refuser la parole qu'il serait imprudent à l'inculpée de ne pas oser la prendre.

Essayons donc de parler avec prudence et clarté.

Dans notre appendice I (sur le *livre d'Hénoch*, t. II, p. 82), après avoir mentionné l'opinion commune des théologiens qui, depuis le v<sup>e</sup> siècle, ont pris le parti de rapporter aux *filz de Seth* l'expression *bnè-aleim* ou *Fils de Dieu*, que le texte biblique applique à ceux qui, s'étant *alliés* aux filles des hommes, ont procréé les *géants*, nous avons dû mentionner en regard les traditions universelles, ou plutôt, suivant les paroles du père Kircher, « TOUT CET ENSEMBLE des traditions hébraïques et païennes. » Parmi ces traditions générales, nous avons surtout fait remarquer celle du *Zohar*, ce code de la Synagogue, nous disant que ces *bnè-aleim* étaient une sous-division de l'ordre des *trônes*, appelée *Ischims* ou *hommes spirituels*, et que les *caïnites* eux-mêmes s'étaient appelés longtemps *bnè-aleim*, en mémoire de ces patrons tombés.

Comme saint Paul et saint Denis nous ont dit qu'il y avait dans les cieux une infinité de vertus *innomées*, nous avons humblement demandé pourquoi cet antique et, sous tant de rapports, *admirable Zohar* n'aurait pas possédé, à cet égard, plus de lumières que tous les commentateurs du v<sup>e</sup> et du xix<sup>e</sup> siècle réunis.

En attendant la réponse, en regard des grandes autorités que l'on peut alléguer pour les *filz de Seth*, nous avons montré tous les premiers Pères unanimes, au moins sur l'*adjonction* des esprits, et s'appuyant sur l'apôtre saint Jude, dont l'autorité semblait sanctionner un *livre d'Hénoch*, qu'il connaissait parfaitement.

Enfin, nous avons montré la science moderne la plus haute affirmant que celui que nous possédons aujourd'hui, et que nos théologiens attribuaient aux chrétiens du i<sup>er</sup> siècle, était bien positivement celui que l'apôtre connaissait.

Quoique ce livre fût beaucoup moins absolu qu'on ne le croyait, puisque, en parlant des géants, il nous les montre comme résultant *partim a spiritibus, partim ab hominibus*, ce qui rentre littéralement dans la phrase de saint Thomas (*Commentaires sur la Genèse*, ch. vii), il n'en résulte pas moins pour nous la *nécessité* de consacrer quelques lignes à la doctrine de l'Église sur cette question de l'*incube*, qui, nous ne saurions le dissimuler, l'a occupée pendant dix-huit siècles, et qui se rattache par les liens les plus étroits à celle de l'héroïsme et des *demi-dieux* qui, de son côté, a couvert et gouverné la terre. Nous nous sommes donc promis de la reprendre et de la montrer très-compatible même avec la parfaite immatérialité des esprits, sans, pour

cela, abandonner un instant les grandes ailes de saint Augustin et de saint Thomas.

En effet, tout en votant pour les *filis de Seth*, le premier de ces grands hommes paraissait bien incertain en disant : « *Je pense* (opinion privée)... que cette expression *bnè-aleim* doit s'entendre des hommes, quoique cependant tant de personnes affirment de telles choses sur la perfidie de ces démons, au sujet des femmes, qu'il y aurait de ma part impudence à les nier <sup>1</sup>. »

« Qu'y a-t-il donc d'étonnant et de nouveau dans tout cela, s'écriait, dix siècles plus tard, le père Kircher, et de quel droit pouvons-nous nier les énormités rapportées par les Hébreux, lorsque nous les voyons, de nos yeux, s'accomplir aujourd'hui même dans nos incubes et nos succubes <sup>2</sup>? »

Et pour prouver que ces pratiques avaient été générales, Kircher citait ce passage d'Hérodote (I. I, 146) qui nous montre, au sommet des tours de Babylone et de Thèbes, la chambre et le *cubiculum* réservés à celle que le dieu s'était choisie à l'avance.

C'était donc encore une de ces vérités éminemment catholiques en ce qu'elles étaient universelles, et quant à nous, lors même que nous ne l'eussions pas rencontrée à toutes les pages de nos théologies, de nos Vies de saints, et même dans les bulles des pontifes <sup>3</sup>, incrédule à ce sujet jusqu'à l'année 1853, il ne nous eût pas été permis, depuis lors, de conserver le plus petit doute, ayant connu plusieurs exemples de mères et de jeunes filles, *encore vivantes*, victimes de ces mystérieux forfaits, et chez lesquelles, bien qu'elles fussent à l'état de veille le plus parfait, l'illusion de la *vue*, de l'*ouïe* et du *toucher*, était aussi complète que possible. A partir de ce moment, nous avons compris toute la portée du *rapport secret* de l'Académie des sciences sur les pratiques de *l'enfer aux convulsions* de Mesmer, académie qui voyait, sans les comprendre, les mêmes effets se produire sous ses yeux <sup>4</sup> par la même

1. *Cité de Dieu*, t. XV, ch. xxiii.

2. *Œdip. Egypt.*, t. II, p. 75.

3. On connaît celle d'Innocent VIII, débutant ainsi : « Ce n'est pas sans une profonde douleur que nous avons appris que des personnes des deux sexes, oubliant de leur salut et abandonnant la foi catholique, *cum daemonibus incubis et succubis abuti... quapropter ne hujus hæreticæ pravitatis labes, etc...* » Ce fléau désole encore, à l'heure qu'il est, les pays idolâtres, et fait le désespoir de nos missionnaires. Nous tenons de M<sup>re</sup> Guillemin, vicaire apostolique et évêque de Canton, que dans une seule bourgade de ce pays il avait constaté plus de dix incubes. »

4. Voir notre 1<sup>er</sup> Mémoire, chapitre II.

cause, mais, cette fois, *non visible*. De cette expérimentation et de ces rapprochements personnels et contemporains revenons à la théologie.

Comme nous le disions, elle est unanime sur la réalité de l'influence positive et de la consommation du forfait, elle l'est encore sur la négation de ses conséquences naturelles, et, en vertu de l'immatérialité des agents, se refuse à l'admission des *filz de dieux* ou *demi-dieux* païens.

Et encore distinguons. Elle s'y refuse comme *possibilité naturelle*; elle admet, au contraire, que, par artifice d'une part (*industria prava*), et de l'autre par cette souillure spirituelle et toute spéciale dont certains crimes permettent aux esprits d'imprégner ces enfants, l'origine de ceux-ci leur appartient *en partie*, comme, selon toutes les traditions reçues, celle de l'Antechrist leur appartiendra jusqu'au même point. En effet, c'est lui que Dieu montrait à sainte Hildegarde dans ses révélations, comme devant être conçu au milieu des débordements les plus horribles, auxquels se *mêlera* Lucifer. « Sed Lucifer *coagulationem hanc artibus suis afflat* et eam omnibus viribus suis *afflat*<sup>1</sup>. » Car, ajoute le divin inspirateur de la sainte : « Non inveni in semine humano justitiam... et hoc non sine diabolica persuasione peractum est; idcirco et idem diabolus *ad hoc opus* jacula sua emisit ne sine suggestionem ipsius perficiatur cum dixit : mea fortitudo *in conceptu* hominum istorum est, IDCIRCO HOMO MEUS EST<sup>2</sup>. »

Quant au second mode employé par les démons pour que « puer non sit a patre visibili, » la théologie en révèle le secret à ceux qu'elle doit instruire. Saint Thomas (*Somme*, I<sup>a</sup> pars, quæst. 51, art. 3) vous le livre à son tour à ceux qui le lui demandent, mais nous ne le suivrons pas dans les détails de cette théorie qui, encore une fois, serait pardonnée à M. Michelet, mais ne nous le serait pas plus qu'elle ne le serait au grand saint. Soulève le voile qui le voudra<sup>3</sup>.

1. Scivias, *de Antechristo*.

2. Id., *ibid.*, lib. I, visio 447.

3. Ceux qui voudront la connaître par une autre voie que la théologie orthodoxe trouveront ce secret formulé littéralement dans les mêmes termes dans le *Ramayana* des Indiens, et pratiqué par le dieu *Vichnou*, exactement comme il l'était par les *ischims* d'Hénoch, les *faunes* et les *medi-filii* des Latins, les *éphialtes* des Grecs, les *velus* d'Isaïe, les *duses* des Gaulois, les *trolls* des Allemands, etc., etc. Qu'ils cherchent donc, s'ils le veulent, dans ce poème, le chant consacré à la poursuite de *Mohini* par son amant, et ils y verront comment un *immortel* sait exploiter la passion d'une jeune fille pour un *mortel*.

Il est curieux de voir l'expérience de nos vieux docteurs catholiques, rati-

Nous insistons seulement sur cette dernière proposition, formulée par le saint Docteur à propos des géants : « Eorum qui nascuntur ab istis generationibus natura est vere quam ALIA NATURA infantum procreatorum naturaliter <sup>1</sup>. »

Avec cette seule proposition vous avez le dernier mot des héros *typhoniens* de l'Égypte, des *asouras* des Indiens, des *demi-dieux* de la Grèce et de Rome, des *miaotsée* de la Chine, des *neffelsogliés* des Turcs, des fils de *manuachems* des scandinaves, des *cambions* ou *cambiati* (changés) des Allemands, des *chabérons* ou marmots révélateurs du Thibet, en un mot, de toutes ces créations hybrides que le livre d'Hénoch, beaucoup moins absolu qu'on ne le croit, définit de ce seul mot : « Partim a spiritibus, partim ab hominibus. »

Accordons maintenant aux démons le pouvoir d'élever aussi haut qu'ils le voudront le rôle de ces enfants qui leur appartiennent, et d'employer toutes leurs vies à une ignoble parodie du *soleil de justice*, et vous comprendrez tout aussitôt, et très-facilement, les conceptions divines, les travaux surhumains, les passions et les descentes aux enfers de tous ces héros *solaires* que nous connaissons, et que nous avons nommés des MÉDIUMS DE NAISSANCE, avant de les nommer, comme nous allons le faire tout à l'heure, des MÉDIUMS D'OUTRE-TOMBE.

née et sanctionnée par les *théologiens* de la littérature orientale, auxquels on se garde bien cependant de rien reprocher de toutes ces choses.

1. Commentaires de saint Thomas sur la *Genèse*, chapitre VII.



## CHAPITRE XV.

# NÉCROLATRIE

OU

MÉDIUMS D'OUTRE-TOMBE.

---

### § 1<sup>er</sup>

Héroïsme après la mort. — Victoires et conquêtes des REVENANTS. — Triomphateurs invisibles ne demandant qu'un autel.

#### 1. — *Ce que c'est qu'un héros.*

N. B. — (Extrait des œuvres de Lucien, *Dialogues des morts*, tome III. La scène se passe aux enfers, ou, si le lecteur le préfère, aux Champs-Élysées, entre Ménippe et Trophonius.)

MÉNIPPE. — Je ne saurais comprendre, Trophonius, comment Amphiloque et toi, étant morts tous les deux, on a pu vous élever des temples, et vous regarder comme des devins. Les mortels seraient-ils donc assez fous pour s'imaginer que vous êtes des dieux?

TROPHONIUS. — Eh quoi!... Serait-ce donc notre faute?

MÉNIPPE. — *Jamais* les hommes n'auraient eu de vous cette opinion, si pendant votre vie vous n'eussiez fait de tels *prestiges*, qu'ils fussent obligés de croire à votre science de l'avenir et au pouvoir que vous avez de répondre à toutes leurs interrogations.

TROPHONIUS. — Amphiloque, ici présent, sait parfaitement tout ce qu'il aurait à répondre pour sa justification. Quant à moi, je suis un héros; je donne des oracles à quiconque descend dans ma demeure. Mais tu n'as donc jamais voyagé à Lébadie? autrement, tu ne serais pas si incrédule.

MÉNIPPE. — Ne pourrais-je donc savoir la vérité à cet égard, qu'en entrant en *rampant* dans ton antre? Je t'en supplie, apprends-moi donc par ton art prophétique ce que c'est qu'un héros, car je l'ignore.

TROPHONIUS. — C'est un composé de l'homme et de la divinité.

MÉNIPPE. — Qui n'est, comme tu le dis, ni homme ni dieu, mais tous les deux ensemble. Où donc est allée ta moitié divine?

TROPHONIUS. — Elle rend des oracles en Béotie, Ménippe.

MÉNIPPE. — Je ne comprends pas clairement ce que tu veux dire. Ce que je crois seulement, c'est que, au total, tu n'es qu'un mort...

Ce court dialogue nous paraît exposer merveilleusement une question que ne résout en rien la saillie du sceptique et même du cynique Lucien.

Il faisait comme nos Luciens modernes, auxquels Bayle reproche de tourner *tout court* et de prendre le parti le plus commode, « parti, ajoute-t-il, qui a cependant bien aussi ses *inconvénients* et ne contente pas l'esprit qui veut peser exactement le pour et le contre<sup>1</sup>. »

Tâchons donc d'éviter cette *position incommode* et jetons un regard rapide sur l'étonnant ensemble avec lequel les hommes les plus sérieux exposaient jadis des faits devenus bien plus graves autour de nous, malgré l'absurde légèreté de leurs provocateurs et le dédain bien plus absurde encore de leurs dénégateurs.

Avant d'en venir aux *revenants* vulgaires, il est juste de donner le pas aux apparitions des héros. Nous avons vu leur

vie; voyons un peu ce qu'ils deviennent après leur mort.

Que Denys d'Halicarnasse nous parle d'un spectre de héros venant arracher les yeux de Publius et de Marius Tarquinius<sup>1</sup>, nous nous moquons de l'historien et nous allons jusqu'à le traiter de *menteur*. Mais toute l'histoire romaine n'est-elle donc pas fondée sur cet ordre d'idées? Qui nous dira la part que la déposition de Proculus, l'un des citoyens les plus distingués de la république naissante, put réclamer dans les destinées de la grande ville, lorsque, après la disparition subite et publique du héros fondateur, ce citoyen, sans grand intérêt personnel apparent, vint *jur*er à la face du soleil que Romulus lui était apparu et avait ordonné qu'on l'appelât désormais *Quirinus*? Le peuple s'y refusa tout d'abord, et ne s'y rendit qu'avec peine<sup>2</sup>.

Nous avons déjà prouvé (tome I, appendice A) l'impossibilité absolue de sacrifier un historien de l'antiquité à un autre, sous prétexte de crédulité; nous croyons même avoir démontré qu'un auteur qui serait alors parti du principe actuel sur les faits *inadmissibles* eût été un historien d'autant plus détestable qu'il lui aurait été plus fidèle.

Lorsque Denys récidive et nous raconte la part que Castor et Pollux, avec leurs chevaux blancs, prirent à la victoire du lac Régille, nous récidivons à notre tour et méprisons l'historien qui a l'*impudence* de paraître croire à la tradition rapportée; mais son impudence, nous l'avons démontré, est encore une fois celle, non-seulement de tout le peuple romain qui décréta sur l'heure l'érection d'un monument à la place même où les chevaux fantastiques étaient venus s'abreuver, mais celle de tous les témoins de faits semblables en d'autres contrées; de sorte qu'il devient moins difficile d'expliquer l'apparition surnaturelle que sa répétition naturelle en tout pays.

1. *Antiquités*, t. I, p. 152.

2. Plutarque, *Vie de Romulus*.

Et ne vous y trompez pas; en pareille circonstance, le premier soin des plus grands capitaines vivants était de ménager à leurs collègues d'outre-tombe la meilleure place, non pas au feu, mais au fer de l'ennemi, et de telle sorte que, visible ou non, son auxiliaire divin donnât toujours de telles preuves de son action, que l'on ne pût jamais douter de sa présence.

Si nous en croyons Pausanias, on vit à Marathon le fantôme de Thésée *marcher* à l'avant-garde des Grecs et décider du gain de la bataille avec l'aide du héros Échétlée qui, *tout ombre qu'il fût*, abattit une énorme quantité de barbares avec le *coutre* d'une charrue qu'il tenait à sa main. Aussitôt après la victoire, on élevait un temple à Thésée et au *soldat laboureur* inconnu, qui, en *s'évanouissant* comme tous les fantômes, s'était recommandé à l'adoration des Athéniens. On eût toujours ignoré son nom, si l'oracle ne l'avait pas révélé<sup>1</sup>.

La sanction de ce double prodige, nous la trouvons dans l'humilité même et dans la foi de Miltiade. Vainqueur à Marathon, il en rapportait si bien la gloire à ses deux auxiliaires, qu'il ne risquait plus rien sans réclamer leur concours. Mais un jour, déterminé à pénétrer dans Paros, il veut avoir de force le dernier mot des enfers, et, pour cela, s'entend avec *Timo*, prêtresse d'un *héroon*; celle-ci lui indique le moyen de se glisser furtivement dans son temple. Il s'y rend donc la nuit; mais à peine a-t-il franchi le mur d'enceinte, qu'une effroyable apparition le force à reculer. Dans sa terreur, il se précipite du haut d'une muraille et se démet la cuisse. Poursuivi devant le tribunal d'Athènes comme coupable d'un forfait *inouï*, sa mort le sauve d'une condamnation, et son fils seul dut payer une amende de cinquante talents.

Ainsi, le vainqueur de Marathon avait trouvé son maître et son bourreau dans le héros dont il avait voulu braver le

sanctuaire et les rites. Quand à Timo, sa complice, il fallut tout l'intérêt du dieu de Delphes en personne, pour lui faire pardonner cette communication de mystères<sup>1</sup>.

Continuons. Pausanias meurt après avoir commandé les Lacédémoniens à Platée, mais son spectre reste visible dans le temple de Minerve *Chalkioicos*, et frappe les habitants d'effroi, jusqu'au jour où le *psychagogue* (exorciste), que l'on va chercher en Thessalie, lui commande de se retirer et se fait obéir<sup>2</sup>.

Persée en fait autant, et pendant très-longtemps pénètre d'effroi tous les habitants de Cheminis en se faisant voir dans son temple<sup>3</sup>.

À Leuctres, Pélopidas voit les filles de Scédacius errer autour de leurs tombeaux, et Scédacius lui-même sortir du sien et commander, pour assurer la victoire, que l'on sacrifie une vierge blonde aux mânes de ses filles<sup>4</sup>.

Cimon fait exprès le voyage d'Héraclée pour y consulter l'ombre de sa sœur-aimée<sup>5</sup>.

Dans la guerre des Éléens contre les Arcadiens un enfant apparaît aux premiers. Ils le font porter devant les enseignes; là, il se change devant eux en serpent, et, après leur avoir fait remporter la victoire, il se retire en une grotte souterraine sur laquelle les vainqueurs reconnaissants élèvent un temple magnifique avec cette inscription : « A Sozapolis, génie de la patrie<sup>6</sup>. »

Nous n'en finirions pas si nous voulions nous arrêter devant chaque *héroon* des Grecs et des Romains. Ce seraient les plus grands capitaines qui se plaindraient à rapporter à des héros invisibles la plus belle part de leur gloire, comme

1. Hérodote, *Erato*.

2. Pausanias, in *Achaica*.

3. Id. *ibid*.

4. Id. *ibid*.

5. Plutarque, *Vie de Cimon*.

6. Pausanias, l. VI.

ce seraient les penseurs les plus graves qui se montreraient jaloux de leurs apparitions consignées dans leurs annales. Platon nous parlerait d'Euthymus, Valère Maxime des Dioscures, Pausanias de Miltiade, Aristote d'un héros de Lipara, Philostrate d'Achille, Tite-Live de Romulus, Suétone de Caligula, Pline d'Artémidore, Plutarque de Pausanias, Tacite, Tacite lui-même, du spectre de Rufus, dont il raconte l'histoire *en rougissant*, bien qu'il atteste en *jurant* « toute sa véracité <sup>1</sup>. »

Comment oublier encore toutes les affirmations de l'empereur Sévère, d'Apulée, d'Horace et même du grave Quintilien, nous disant : « De là vient l'apparition des âmes évoquées, et ces visions de leurs images toujours chères, de leurs visages et de leurs corps; de là, ces oracles et ces préceptes nocturnes; de là, ces fêtes infernales et l'honneur que nous rendons aux tombeaux <sup>2</sup> »

De là, cette habitude constante d'évoquer les héros au moment même de la fondation des villes. Pausanias nous donne, par exemple, les noms de tous ceux qui furent évoqués lors de la fondation de Mécènes. « Ce furent, dit-il, Messène et Triopée, sa fille, mais avant tout, Eurytas, Apharéus et leurs fils; puis, parmi les Héraclides, Cresphonte et OEpylus, pendant que le nom d'Aristomène était célébré par-dessus tous les autres et du consentement général <sup>3</sup>. »

De là encore, l'*ἀνάκλησις* ou *révocation des dieux*, qui, avant le siège de leurs villes, avaient, d'eux-mêmes, ou par suite de l'évocation des ennemis, abandonné leurs temples.

Dulaure et l'*Encyclopédie* font donc remarquer avec raison que le mot *mythologie* ne signifiant à la lettre que « le récit des actions des morts, tout le problème est éclairé. » Soit, le problème est résolu par « la simple glorification des actes; »

1. Tacite, *Annales*, l. XI.

2. *In Sepulchro incantato*.

3. Pausanias, l. IV, p. 345.

mais il ne l'est pas, si vous bornez ces actes à ceux de la vie présente et surtout si vous traitez de folies toutes les apparitions faites et tous les oracles rendus au nom même de ces hommes, pour lesquels, au contraire, la mort ne change et ne finit jamais rien.

A proprement parler, LE HÉROS EST UN MORT FAISANT ACTE DE VIE. Voilà notre définition, et M. Maury se trompe à nos yeux avec toute l'école, lorsqu'il se contente de celle-ci : « Les héros sont les princes ou les chefs auxquels leurs hauts faits ou leurs vertus avaient valu l'immortalité <sup>1</sup>. » Nous l'avons établi, ce qui constitue le héros de *naissance*, c'est sa généalogie, et ce qui constitue le héros d'*outre-tombe*, c'est sa manifestation *gagéiforme* après sa mort.

Creuzer veut que ce mot *héros* vienne de *herus*, maître (en allemand *herr*, seigneur) ; mais, selon nous, il vient si bien de ἦρα (l'air) que les héroon s'appelaient primitivement ἡραί; ce dernier mot signifiait *sépulcre*. Nous n'acceptons donc nullement la racine αἰρω, j'élève, proposée par Grotefend. (Voir la note de M. Guigniaut sur le 7<sup>e</sup> liv. de Creuzer.)

Notre définition rentrerait toujours dans celle d'εἰδωλον que nous croyons signifier bien plus *image fantastique* que statue, portrait, etc. Le mot *mânes* lui-même pourrait rentrer aussi dans l'ἦρα (air), en le faisant dériver de *manare* couler; la déesse Manea eût été la source et la puissance spirituelle du *fluide* employé pour les apparitions. Peut-être enfin faut-il voir dans ce dernier mot la traduction du mot chaldéen et arabe *moun*, signifiant *image*, forme intelligible, etc. ? Ce serait encore εἰδωλον.

Pour le héros spirituel, l'apothéose n'était pas comme pour les empereurs un brevet d'immortalité. C'était la reconnaissance officielle des prodiges qu'ils opéraient après leur mort. Le premier héros romain, Romulus, ne fut apothéosé qu'après la merveille de sa disparition, et Cléomède, dernier

1. *Religions de la Grèce*, t. I, p. 553.

héros grec, poursuivi, non pour ses *vertus*, mais bien pour ses *méfais*, par tout un peuple irrité, ne fut proclamé *héros* qu'en raison de la disparition merveilleuse qui vint le soustraire à cette poursuite. D'ailleurs cette cause était toujours portée à l'oracle de Delphes, et le dieu seul décidait de la *canonisation*. Puisque M. Maury tient à cette expression, puisqu'il en revient toujours au parallélisme païen et chrétien, nous l'acceptons aussi; mais nous le voulons complet, et nous disons que le patronage du héros ressemblait parfaitement au patronage de nos saints dont la canonisation, elle aussi, s'appuie sur les miracles et ne les précède jamais.

Voilà pourquoi l'*héroon*, que nous avons fait venir de ἥρα (l'air) s'appelait aussi σῆμα, ou prodige.

Au reste, M. Maury finit par reconnaître lui-même cette intervention du prodige et des dieux. Éaque, dit-il, avait été invoqué avec succès contre la sécheresse. Myagre était invoqué contre le fléau des mouches<sup>1</sup>. Il a encore raison lorsqu'il dit que « les héros se confondaient avec les démons et formaient une seule classe sous le nom de dieux infernaux » θεοί χθόνιοι<sup>2</sup>, ou dieux souterrains, ce qui, soit dit en passant, n'entraînait pas chez eux un cachet nécessairement diabolique, puisque les Champs-Élysées étaient, comme nos limbes, le département consolant et consolé de l'*Hadès*.

Entre toutes ces âmes *démonisées* ou *angélifiées*, il serait donc assez difficile de tirer une ligne bien nette et positive. Le héros se confondait souvent avec le demi-dieu, quoique cette dernière expression s'appliquât plutôt au *héros de naissance* ou *fil de dieu*, prérogative supérieure dont la preuve était beaucoup plus rigoureuse que pour l'héroïsme *après la mort*. Au reste, tous deux finissaient par se fondre dans la divinité. Nous-même reconnâtrons volontiers qu'il y avait, dans cette *canonisation* plagiaire, plusieurs degrés

1. *Religions de la Grèce*, t. I, p. 565.

2. *Ib. ibid.*, t. I, p. 566.



correspondant assez bien avec ceux de nos glorifications catholiques et avec nos titres de *vénérable*, de *bienheureux* et de *saints proclamés*.

Quant aux héros *mauvais*, dont nous examinerons le côté terrifiant, non moins redoutés après leur mort que de leur vivant, c'étaient tout à fait nos *réphaïm* ou géants bibliques, ancêtres de nos *damnés* catholiques<sup>1</sup>.

Hélas, bien plus que pour nous encore, ils composaient une majorité effrayante.

« En général, dit Döllinger, les héros étaient plutôt redoutés comme des êtres nuisibles et méchants, et Héródote attribuait à leur courroux un pouvoir irrésistible : aussi, arrivait-il que bien des morts étaient élevés au rang de héros, par ce seul motif qu'on voulait expier une injure qui leur avait été faite, ou le meurtre dont ils étaient tombés victimes; parfois même, comme cela se pratiquait à Pella, pour Pélée et pour Chiron, on offrait à de simples héros des victimes humaines. Les démons héroïques dont on croyait posséder la dépouille, ou qu'on avait transportés d'un pays sûr la foi d'un oracle, habitaient leurs tombeaux ou *les environs*, d'où ils agissaient pour ou contre les vivants, auxquels ils *se montraient quelquefois* dans des apparitions fantastiques<sup>2</sup>. »

On regrette que Döllinger ne se prononce pas plus nettement sur la réalité de ces phénomènes, réalité qui seule peut faire comprendre comment les Pères de l'Église pouvaient tout à la fois se montrer Évhéméristes, c'est-à-dire croire à l'humanité primitive des dieux, et les exorciser en même temps comme *génies*, ce qui eût été, en dehors du merveilleux, la contradiction la plus flagrante.

« Ce sont vos anciens morts, dit Clément d'Alexandrie, qui, fiers de l'autorité que le temps concilie à l'erreur, sont devenus dieux chez leurs descendants... Mais c'est avec

1. Voir, pour les géants, le vol. II de ce Mémoire, ch. vii, dern. partié.

2. Döllinger, *Paganisme et judaïsme*, t. I, p. 453.

raison que vous les appelez des *démons*. Comment pourriez-vous les regarder comme des dieux, ces démons impurs, horribles, que *tous* reconnaissent pour des êtres fangeux, enfoncés par leur propre poids dans la matière et sans cesse *errants autour des tombeaux*? Là, ils nous apparaissent comme des spectres dans les ténèbres, comme de vains simulacres, des ombres creuses, d'affreux fantômes. Voilà vos dieux<sup>1</sup> ! »

Ce peu de lignes renferme toute la théorie des GÉANTS, autrement dit, la solidarité des *damnés* et des *démons*. Nous verrons tout à l'heure si l'alliance n'est pas encore plus étroite.

Un des faits les plus étranges et les plus circonstanciés, est celui du héros de Ténèsse. Voici l'exposé qu'en donnent Pausanias et Élien : Lybas, l'un des compagnons d'Ulysse, est jeté par la tempête sur les côtes d'Italie. Dans un accès *d'ivresse et de violence*, ayant déshonoré une jeune fille, les habitants le lapident, et depuis lors ses mânes deviennent pour toute la contrée l'occasion de tels fléaux que les habitants se voient obligés d'abandonner leur patrie<sup>2</sup>. Toutefois on consulte l'oracle, qui promet la paix, si chaque année on veut bien lui sacrifier la plus belle des jeunes filles de la nation. On ne résiste pas à un dieu, l'engagement en est pris, l'usage s'établit, les fléaux cessent et les habitants rentrent dans leurs foyers. Mais un jour, Euthyme, l'un des athlètes les plus célèbres de la Grèce, aperçoit une de ces charmantes victimes expiatoires. La voir, la plaindre et l'aimer est pour lui l'affaire d'un instant, et si, pour l'arracher au supplice, il faut lutter contre le spectre, il le fera, dût-il succomber dans cette lutte inégale. Au jour fixé, il recourt donc à ses meilleures armes (*armis captis*), non pas, il est vrai, à ces *armes spirituelles* que saint Paul recommande en pareil cas,

1. *Discours aux Gentils*, t. I, p. 439.

2. Pausanias, *Eliac.*, l. VI, p. 468, in-fol., ajoute qu'il avait vu lui-même un tableau représentant ce Lybas sous les dehors d'un démon et recouvert d'une *peau de loup*.

et qui suffisent au plus faible des chrétiens contre une *légion* de héros, mais à ses armes d'athlète. Plein de confiance, il va droit au fantôme, engage avec lui la plus désespérée des luttes, et, doublement secondé par sa vaillance et son amour, le terrasse, l'entraîne et le précipite dans la mer... A l'heureux vainqueur qui la délivre de son tyran spirituel, la ville de Témessse élève une statue, accorde la main de sa bien-aimée, et décrète que leur mariage sera célébré avec le plus grand éclat. Combien d'années fut-il heureux? On l'ignore; mais la tradition rapporte, et Pausanias dit l'avoir recueilli « sur les manuscrits anciens, *ex antiquitatis monumentis*, » qu'après une très-longue vie Euthyme sortit de cette vie sans mourir *tout à fait, neque omnino mortuum, sed alio quodam modo hominem esse desiisse.* » Strabon et Suidas racontent la même histoire avec un soin tout particulier.

Ainsi, voilà encore un fait merveilleux appuyé sur le dire des plus graves historiens, sur les monuments et sur des statues multiples (car les habitants de Locres, patrie d'Euthyme, lui accordèrent le même honneur que la ville de Témessse), et enfin sur une foule de proverbes dont un des plus répandus, s'appliquant aux athlètes malheureux, les menaçait de leur envoyer le héros de Témessse. »

Voilà donc deux héros de Témessse bien opposés l'un à l'autre, et dont le premier égalait en méchanceté ce Cléomède auquel l'oracle fit décerner un culte, parce que dans un accès de colère il avait fait écrouler un temple sur une foule d'enfants, écrasés *ipso facto*.

Il est consolant de penser que ces mauvais *seigneurs* trouvaient parfois leur maître dans les bras de chair d'un héros de ce bas monde. Témoin encore, Eurybate fils d'Euphénios, précipitant du haut des rochers du Parnasse une épouvantable Lamie qui, cette fois, réclamait en sa qualité de *démon femelle* les plus beaux garçons du pays. Depuis, elle passa pour habiter les ondes du Sybaris, ruisseau qui entoure la petite ville de Crissa.

2. — *Cosmopolitisme du héros.*

Quant aux autres pays, ils nous offriraient comme ces derniers, nous n'en doutons pas, la continuation transmondaine de toutes ces vies héroïques et terrestres. Pas un dieu *mortel* surtout qui ne devienne, de l'autre côté de la sienne, soit le patron, soit le fléau des lieux qu'il *illustre* ou terrifiait pendant sa vie.

Nous venons de voir le spectre de Pausanias mis à la porte de son temple; nous verrons plus tard l'empereur Aurélien levant le siège de la ville de Tyane, pour cela seul qu'Apolonius lui apparaissait sur les murs, et lui déclarait qu'il en était devenu le protecteur.

Comme histoire, nous le savons, on peut se rire impunément d'Odin, que l'*Edda* nous montre assemblant à son lit de mort les compagnons de sa gloire, et leur disant : « Je meurs, mais je vous donne rendez-vous en Scythie. » Nous haussons les épaules lorsque nous voyons à chaque page l'intervention de son ombre en Danemark, en Scandinavie, en Irlande, et il ne vient même pas dans la tête des historiens modernes que des phénomènes très-réels puissent encore exister et expliquer aujourd'hui tout ce qu'ils expliquaient du temps et sous les yeux de Quintilien et de César.

La possibilité de ces faits une fois admise en principe, croit-on qu'on n'aurait pas immédiatement la clef de toutes ces légendes de *géants*, de toutes ces danses de morts et même de *rochers* que nous avons déjà signalées autour de nos inexplicables *dracontia* ?

Des géants de Carnac à ceux de l'île de Ceylan il y a bien moins loin qu'on ne le pense, et les exorcismes de saint Gildas pourraient seuls nous éclairer sur les fréquentes apparitions contemporaines de Ramâ et de Krichnâ.

Quant à l'ombre de Bouddha, il paraît qu'elle était toujours permanente à ce temple du Bengale, où le voyageur Fâhian, si véridique, l'avait observée avec soin trois siècles après la venue de Jésus-Christ, comme l'autre voyageur, successeur de ce dernier et traduit par M. Stanislas Julien, l'observait à son tour, cinq ou six siècles plus tard.

A plus forte raison, les Miltiade, les Hérodote et les Cimon, pourraient-ils reconnaître les héros de leur pays dans les héros transatlantiques présentés par M. l'abbé Brasseur, de Bourbourg, comme formant toute la chaîne des traditions mexicaines, les plus authentiques à son avis.

Oui, ce qui se passait autour des héros de l'Italie et de la Grèce, au vu et au su des plus grandes illustrations du vieux monde, nous impose la foi sinon aux détails, au moins à l'ensemble de toute cette démonologie transcendante qui paraît avoir originairement présidé constamment aux destinées du Mexique. Jusqu'ici nous n'aurons vu dans tout cela que les pieuses inventions des premiers missionnaires espagnols; aujourd'hui c'est la science qui répète leurs affirmations, ce sont les monuments qui en font foi, et tout peut faire présupposer que chaque nouvelle étude et chaque nouvelle fouille viendront désormais, d'heure en heure, sanctionner les premières assertions. N'en citons qu'un exemple, et laissons-en toutefois la responsabilité à M. Brasseur.

Nous avons vu plus haut ce qui suivit l'apothéose de Nanahuat à Téotihuacan, « *un des faits*, dit notre historien, *les plus étranges et les plus difficiles à expliquer de toute l'histoire mexicaine.* » Mais plus on avance et plus les monuments merveilleux s'amoncellent sous la plume de l'auteur. Qu'est-ce donc que ces terribles apparitions qui servent d'accompagnement à la perte et à la ruine de Tollan, sinon des personnifications ou plutôt des réapparitions de Tezaltipocla, le géant infernal de ces malheureux pays? « ... Les Toltèques, épouvantés de tous ces fléaux et prodiges réunis, se rassemblent dans les temples de l'antique cité des

dieux. Après avoir passé les premiers jours en prière, prêtres et seigneurs descendent dans la grande cour environnée de portiques, qui servait de vestibule à la pyramide du Soleil. Au centre s'élevait le grand autel sur lequel le feu dévorait les captifs, pendant que les nobles Toltèques tournaient en dansant autour... Tout à coup, un spectre (la personification de l'ancien Tezaltipocla), aux traits difformes, aux bras longs et osseux, apparaît au milieu de la place sous une forme plus colossale et plus effrayante que les formes des danseurs. Nul n'ose lui adresser la parole ; il danse avec eux, et, à mesure qu'il avance, il saisit dans ses longs bras, en tournant sur lui-même, le Toltèque le plus rapproché et le laisse mort à ses pieds. Toute la nuit se passe dans cette sorte de danse macabre, sans que personne se sente la force ou la volonté de s'y soustraire... La même vision reparait la nuit suivante avec des traits plus effrayants que la veille ; une foule de Toltèques tombent morts, cette fois, sous la pression de ses doigts décharnés. Depuis on ne le revit plus ; mais c'est alors qu'apparaît à son tour le génie de l'empire (Torquemada dit le *démon* ; l'abbé Brasseur, le *génie tutélaire* sous les dehors de Quetzalcoatl) ; il leur annonce de la part du ciel qu'il faut fuir, et de nouveaux fléaux viennent les convaincre de la nécessité de suivre les conseils de ce dieu. »

« Les monuments sont là d'accord avec les traditions » dit l'abbé, épouvanté lui-même de tout ce qu'il découvre à chaque pas. Quant à nous, nous n'ajoutons à ce récit qu'un seul mot, c'est que, si les héros-revenants de la Grèce et de l'Italie étaient de la nature de ceux-ci, nous comprenons que les plus braves aient reculé, et que toutes les nations aient à l'envi institué des expiations solennelles et publiques pour conjurer de tels dieux.

## § II

Perpétuité des affections. — Les MANES, signification ambiguë. — Ames séparées ou génies. — Mânes toujours ploutoniens. — Difficultés et conclusions.

Si la nécrolâtrie n'avait jamais consisté que dans le culte de semblables héros, on eût compris et béni beaucoup plus vite la sévérité des anathèmes bibliques contre l'adoration des morts; mais ce culte spécial en entraînait beaucoup d'autres, et de lui dérivait, comme autant de conséquences et de nécessités consolantes, ceux des ancêtres, des époux, des enfants, des amis, c'est-à-dire des objets les plus saintement légitimes des affections humaines.

Comprend-on bien l'entraînement que devait exercer sur toutes ces vies païennes la seule espérance d'une prolongation indéfinie pour leurs sentiments les plus chers? Malheur à l'esprit fort qui ne se prendrait pas à regretter la perte de si douces espérances!

De toutes les épreuves réservées à l'âme humaine, en est-il une seule, en effet, qui puisse égaler la crainte de son divorce éternel, absolu, avec ceux qu'elle aimait sur cette terre? Descendons au fond de nos cœurs : pour le plus heureux comme pour le plus infortuné des hommes, pour celui qui déjà pose un pied dans sa tombe, comme pour celui qui, fasciné par les forces du jeune âge, croit n'y descendre jamais, elle approche, cette grande heure de la désillusion terrible; oui, elle approche, elle arrive, elle est là, la voici. L'âme vient d'entendre tinter son tocsin, l'arrêt est signifié. Heureux alors, sans doute, heureux celui qui sourit à la mort et ne craint pas de déposer sa vie entre les mains de celui qui l'a faite et qui lui demande son amour! Mais quand donc cet amour despotique lui a-t-il demandé le sacrifice éternel de tous ceux qu'il a prescrits lui-même? Désormais l'abîme doit-il donc être

si profond, que toute communication demeure immédiatement interdite? Entre l'âme exilée et l'âme qui la pleure ne subsistera-t-il pas quelque lien qui leur permette de s'entendre, de s'aimer, de s'entr'aider encore? Quelle pourrait être la nature de ce lien? En quoi pourrait-elle donc consister cette faculté de l'âme de *réapparaître* aux regards qui la cherchent, et de *revenir* aux lieux marqués par les douleurs et par les joies de son pèlerinage d'un jour? L'entrée de son vieux foyer, témoin de ses souffrances ou de sa joie, lui serait-elle donc irrévocablement interdite? Ah! s'il est vrai, comme le dit l'Écriture, que l'idolâtrie qui s'adressait aux astres était moins coupable que les autres, à quel surcroît d'indulgence n'avait donc pas droit celle que la même Sagesse définit en ces termes : « Un père affligé de la mort précipitée de son fils fit faire son image; alors il commença à adorer comme Dieu celui qui venait de mourir comme homme, et il lui décerna un culte et des sacrifices dans sa maison et parmi ses serviteurs <sup>1</sup>. »

Nous allons plus loin, nous ne craignons pas d'affirmer qu'il a fallu bien des souillures étrangères, pour que ces mots « culte des morts » (*nécrolâtrie*) ou celui-ci « révélation par les morts » (*nécromancie*) devinssent, chez tous les peuples chrétiens, le synonyme de superstition sacrilège et même de forfait condamné. Certain de dégager l'*or* pur du *vil plomb* qui le recouvre, certain de retrouver dans le christianisme le plus austère quelques-unes de ces communications si tristement compromises par le démonisme païen, ou radicalement sapées par le rationalisme moqueur de notre époque, nous allons donner tout le soin possible à l'analyse d'une question autour de laquelle gravitent en définitive les plus sublimes espérances et les plus navrantes sollicitudes de la terre.

Pour toute grâce, Pythagore demandait aux dieux avant

<sup>1</sup>. *Sagesse*, chap. XIV, v. 45.



tout « le souvenir dans l'autre vie <sup>1</sup>, » et Plutarque se servait d'une expression charmante pour exprimer le même bonheur; il l'appelait « l'immortalité se ressouvenant. »

Mais d'abord, que pensaient les anciens sur cette vie future? Héritiers fidèles dans leur infidélité, et conservateurs des traditions primitives, mille fois plus éclairés par conséquent, et mille fois plus heureux que nos sceptiques modernes, dont l'espérance, lorsqu'il leur en reste, n'est plus guère qu'un instinct, les païens ne se trompaient jamais que dans l'application, et partageaient, il faut le dire, toutes nos espérances et toutes nos craintes sur le sort réservé à leurs âmes dans la vie qui succédait à celle-ci.

M. Maury n'a rien dit de trop à ce sujet, et nous pouvons hardiment appliquer à tous les peuples du monde ce qu'il nous dit des Grecs <sup>2</sup>.

« Les âmes des hommes pieux habitent dans le ciel, dit Pindare, et chantent dans leurs hymnes la grande divinité <sup>3</sup>. »

« Les bons, *χρηστοί*, les bienheureux, *μακαριστοί*, « jouissent de la vie perpétuelle, car leur âme va au ciel <sup>4</sup>, » et « cette âme, dit à son tour Euripide, « placée au milieu des astres, participe à la béatitude divine <sup>5</sup>. »

Tout cela ne laissait pas que d'être fort consolant; mais comme en même temps il y avait un autre séjour de paix aux *Champs-Élysées*, département favorisé du *Hadès*, cette complication trouble les esprits inattentifs et leur fait souvent confondre le *paradis* et le *Tartare* des païens.

Nous verrons au chapitre *Temple* (Héoon) ce qu'on entendait par les *Plutonia* ou soupiraux de l'enfer, qui conduisaient à ce dernier, et par les pierres *manales*, qui en fermaient l'entrée.

1. Voir sa vie dans Diogène Laërce.

2. *Religion de la Grèce*, t. I, p. 583.

3. Pindare, *Frag.*, t. II, part. II, p. 623.

4. Plutarch., *de Vit. Rom.*, § 27.

5. Voir l'inscription trouvée à Cyrigue et citée par M. Maury, *Relig., etc.*, t. I, p. 584.

Pour notre part, nous croyons que les idées des païens sur la topographie des enfers se rapprochaient beaucoup plus des nôtres qu'on ne le supposerait tout d'abord.

Il ne faut pas oublier, en effet, que le peuple juif avait aussi son *Hadès*, son *Schéol*, qui était bien un royaume souterrain et tout aussi différent de sa *géhenne*, que les *Champs-Élysées* du païen l'étaient de son *Érèbe*. Il ne faut pas oublier non plus que si les saints de l'Ancien Testament jouissaient dans le sein d'*Abraham* d'une félicité absolue, il y avait aux enfers (*Schéol*), des *limbes*, sorte de paradis relatif, temporaire, incomplet, où les justes avaient attendu en patience la venue du grand Libérateur.

Ainsi donc il y avait tout à la fois des héros dans les astres (*sic itur ad astra*), des héros aux enfers, des héros dans l'atmosphère, des héros revenant sur la terre, et souvent participant un peu de tous ces états à la fois, soit par *ubiquité*, soit par *bilocation*.

Nous ne serions pas embarrassé de retrouver, et même nous retrouverons certainement les analogues de ce mystère sur notre propre terrain.

Quoi qu'il en soit, l'état présent des *mânes* était, comme il devait l'être, la grande préoccupation des païens; et si de véritables abîmes séparent la réalisation de nos espérances communes, leurs tombeaux et leurs inscriptions sont là pour nous prouver surabondamment qu'ils espéraient beaucoup et suppliaient beaucoup.

On peut dire qu'ils fatiguaient de leurs vœux les enfers et leurs mânes.

Mais avant tout, qu'étaient-ce donc que ces *mânes*? qu'entendaient-ils, et que devons-nous entendre nous-même par cette expression hybride qui tantôt paraît se rapporter aux âmes et tantôt aux dieux qui les jugent? On retrouverait ici l'ambiguïté que M. Guigniaut signale en ces termes : « il y avait à ce sujet deux dogmes antagonistes dans la démonologie : l'un qui identifiait le *δαίμων* à la partie la plus pure de l'âme,

l'autre qui en faisait un être essentiellement distinct et qui l'accompagnait<sup>1</sup>. »

Platon professe tour à tour chacune de ces deux opinions, et le savant Varron lui-même, au dire d'Arnobé, paraissait très-indécis à ce sujet.

Il semblerait tout d'abord que ces milliers d'épitaphes et de prières déposées pour ainsi dire sur chaque pierre de la Grèce et de l'Italie vont trancher complètement la question : eh bien, pas du tout. Nous voyons tour à tour le repos souhaité aux *mânes* et la prière adressée aux *dieux mânes*, à l'effet de procurer ce repos aux *mânes* du défunt.

Ainsi, il n'est pas rare de voir présenter aux mânes un certificat de bonne vie et mœurs, dans l'intérêt du repos des mânes ensevelis, témoin cette inscription que Banier emprunte à Eustathe : « Aux dieux mânes; moi, Sextus Anicius, pontife, j'atteste que le citoyen... a vécu honnêtement : puissent ses *mânes* trouver le repos<sup>2</sup> ! »

Tâchons donc d'obtenir, s'il se peut, non pas des idées parfaitement claires, mais quelques idées moins ténébreuses sur le plus intéressant et le plus grave des sujets.

Nous disons que l'expression *mânes* semblait avoir deux sens, un sens humain et un sens divin.

Voyons le sens humain.

A ce point de vue, les *mânes* étaient l'expression générale qui désignait les *âmes séparées*, mais non classées encore dans l'une des deux subdivisions connues sous le nom de *lares* et *larves*, c'est-à-dire âmes bonnes ou mauvaises. C'est dans ce sens-là que nous avons cru pouvoir accepter pour étymologie du mot *mânes* le verbe *manare*<sup>3</sup>, couler comme un fluide, les anciens considérant assez généralement les âmes comme une espèce de fluide, ou du moins, et assez

1. Guigniaut, *Religions*, notes, l. IX, p. 877.

2. *Mémoire de l'Académie des inscriptions*, édit. in-42, t. II, p. 99; *Dissertation sur les Fables*.

3. Martin Capella, l. II.

justement, nous le croyons, leurs apparitions comme opérées à l'aide de ce fluide.

Ceci peut nous aider à comprendre leur ardent intérêt pour le sort de ces substances, ces expressions de tendresse qu'on leur prodigue, ces secours, ces *aliments* qu'on leur offre, cette pitié qu'on sollicite pour elles.

Quant au sens divin du mot *mânes*, il paraît reposer sur la transformation de l'âme en *lare* ou *pénate*, et c'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour comprendre, lorsqu'on lit sur les tombeaux des inscriptions ou des fragments d'inscriptions dans le genre de la suivante : « Aux dieux mânes, Pluton et Proserpine, Julia reçue au nombre des mânes <sup>1</sup>. »

« Quand je ne serai plus, disait Cornélie à son fils Gracchus, tu me sacrifieras et tu invoqueras ta mère; mais ne seras-tu pas honteux alors d'implorer un *être divin* que tu n'auras ni écouté ni respecté quand il vivait sur la terre et près de toi <sup>2</sup>? »

Dans ce dernier système, c'est l'âme qui devenait le dieu, comme nous le dit Apulée <sup>3</sup>. Mais si jusqu'à un certain point on comprend qu'on l'implore pour les autres, on ne comprend plus du tout qu'on implore cette âme pour elle-même.

Même embarras pour la délicieuse inscription de *Furia Spes* au Capitole, inscription que tout chrétien signerait encore aujourd'hui de ses deux mains : « Aux dieux mânes; *Furia Spes*... à son époux bien-aimé Sempronius,... enfants tous deux, enchaînés par un amour égal, pendant trop peu de jours hélas ! Frustrés, par la main des dieux ennemis, de ceux que nous devons nous consacrer mutuellement sur la terre... C'est pour cela que je vous supplie, mânes très-saints, prenez soin des *mânes* de cet époux bien-aimé,... et dans votre miséricorde faites qu'à certaines heures de la nuit je puisse

1. Grutler, *Inscr.* DCCCXCV.

2. Cornelius Nepos, *Fragm.*

3. *De Deo Socratis*.

le voir encore... et obtenir du Destin que je puisse aller le retrouver le plus vite et le plus doucement possible<sup>1</sup>. »

On se rend compte alors de la frayeur de Tibulle, recommandant à son amie de ne pas négliger le culte de ses mânes; de peur que, « se voyant négligés, *ils* ne lui envoient de mauvais songes<sup>2</sup>. » « On commencera par acclamer mes mânes, ajoute-t-il, et par prier mon âme, *ante meos manes animamque rogare*. » (Lib. III, c. 2.)

On comprend encore ceci : « Aux dieux mânes; Aphrodite ayant évoqué Ulpus Ursin son mari, *leur* a payé<sup>3</sup>... »

On comprend donc le « *quisque suos patimur manes* de Virgile, qui, prononcé à propos des supplices de l'enfer, signifie en bon français : « tous tant que nous sommes, nos mânes seront nos bourreaux. » Car il ne faut pas se le dissimuler, les mânes amis avaient beau s'appeler *très-saints* et *très-bons*, cette épithète ressemblait au cri de la Peur appelant la Flatte-rie à son aide, car Virgile l'a dit : « faute excusable, si les mânes avaient jamais su pardonner quelque chose. » Et comment en eût-il été autrement, puisqu'ils étaient fils de la terrible *Mania*, déesse de la furie, et sujets de Jupiter Summanus, autrement dit Summus Manium, le chef des mânes, autrement dit encore Pluton.

« Aux dieux des *enfers*, *mânes*; fait pour ma femme Fulvia<sup>4</sup>. » Avant tout c'étaient donc les dieux souterrains, θεοί κα-  
ταχθονίαι.

Il était encore triste pour leur honneur qu'un des plus sûrs moyens de se concilier leur affection fût de se livrer à ses

1. « D. M. Furia Spes... Sempronio conjugî carissimo... puer puella... obligati pariter amore, cum quo vixi tempore minimo, et quo tempore vivere debuimus a manu mala dis separati... Ita peto vos, Manes sanctissimi, commendatum habeatis conjugem et velitis huic indulgentissimi esse horis nocturnis ut eum videam : et etiam me Fato suadere velit, ut et ego possim dulcius et celerius apud eum pervenire. »

2. « Ne tibi neglecti mittant mala somnia manes. » (Tib., l. II, c. 6).

3. Citée par Grutler.

4. Fabretti.

penchants « *indulgere genio*, » bien que leurs faveurs les plus grandes fussent pour ceux qui se *dévouaient* à leurs chefs, « *devovere diris*, » soit en montant sur un bûcher, soit en se précipitant dans un gouffre.

Mauvaise note aussi que de ne pouvoir paraître que la nuit. Jupiter, dieu du jour, ne pouvait revenir qu'après le renvoi des mânes, « *manibus refutatis*<sup>1</sup>. »

Et, chose singulière ! on dirait quelquefois que ce pouvoir infernal vient de mourir lui-même et de mourir avec son client :

« Au génie Julius qui a vécu...

« Au génie Marius qui a vécu... »

« Aux dieux mânes de Rufus qui ont vécu, *qui vixerunt*, vingt années<sup>2</sup>. »

Tout cela devient très-embarrassant, nous dit à son tour le père Montfaucon, qui nous fournit cette dernière inscription, et tellement embarrassant, que Fabretti avait fini par croire que les mânes n'étaient ni l'*âme*, ni le *démon*, mais on ne sait trop quelle puissance séparée de l'âme humaine.

Fabretti approche, mais il ne sait *trop* ; et comme il faut tâcher de savoir *assez*, essayons à notre tour de rassembler tous ces aperçus pour en composer quelque chose de *vu* et d'*arrêté*.

Il est certain que l'âme y entre pour sa part, le génie pour la sienne ; il y a donc une fusion.

La première solution qui se présente à l'esprit est celle d'Apulée, c'est-à-dire la conversion de l'âme en génie bon ou mauvais.

On se rappelle en effet ce que nous avons dit au sujet des *géants* ; que beaucoup d'anciens Pères, et surtout Origène, d'accord avec Hésiode et toute l'antiquité, regardaient les méchants comme *changés en démons*, pendant que les bons l'étaient en anges. C'est l'opinion professée par Servius

1. Philostrate, l. I.

2. Fabretti, cité par Montfaucon, 441.

(*En.*, 3). « Il est, dit-il, certains sacrifices par lesquels les âmes humaines sont *converties* en dieux (*vertuntur in Deos*), que pour cela on nomme *dieux animaux*, parce qu'ils sont venus des âmes. »

Mais cette opinion, blâmée, sinon condamnée par la théologie, ne peut se soutenir en bonne philosophie, et Jamblique, que l'on pourrait si souvent prendre pour un docteur de nos écoles, en donne la vraie raison à Porphyre. « Cette doctrine que tu soutiens, ô Porphyre, paraît violer toute théologie et toute opération théurgique; d'abord il est absurde d'imaginer des génies qui puissent s'engendrer et se corrompre; ensuite il est bien plus absurde encore que les démons précédant les âmes, et ayant été créés avant toute âme et toute puissance corporelle, puissent être formés par celles qui leur sont postérieures... Et pour tout dire en un mot, comment ce qu'il y a de plus parfait peut-il être produit par ce qu'il y a de plus imparfait? D'ailleurs on ne produit pas des substances avec des puissances animiques ou des forces tellement inhérentes aux corps qu'elles n'existent plus sans lui. Ce ne sont donc pas ces âmes qui ont ici la force divinatrice<sup>1</sup>. »

Voici donc un païen qui parle sur ce sujet<sup>1</sup>, comme pourrait parler saint Thomas.

Mais si vous substituez à cette *conversion*, qui tient de la métempsychose, l'*association* plus étroite, non-seulement autorisée, mais établie par la théologie catholique entre les âmes séparées et leurs patrons spirituels, vous avez la solution du problème. Rappelons-nous ce que nous avons déjà dit dans ce Mémoire ou ailleurs sur cette alliance hypostatique en apparence, qui fait prendre aux anges tutélaires ou aux démons possesseurs la forme, la figure, toute la personne en un mot de leurs *clients* (*induentes personam suorum clientum*). Rappelons-nous que l'ange d'Azarias ne craint pas de dire:

1. Jambl., *de Myst.*, sect. III, chap. xxii.

« Azarias, c'est moi; *ego sum Azarias*, » comme l'ange de Tobie se donne à son tour pour Tobie, bien qu'il soit Raphaël. Souvenons-nous ensuite que l'âme au sortir de cette vie retombe dans les mains du conducteur qu'elle a servi, et qui l'entraîne en son lieu : à cet égard, l'art chrétien a traduit de toutes les manières l'idée théologique, et, sans rappeler toutes les images et sculptures souvent si naïves que le moyen âge consacrait à la représentation des luttes dernières et décisives dans lesquelles les deux génies psychopompes s'arrachaient une pauvre âme, nous nous sommes contenté plus haut de reporter notre pensée à l'un des plus délicieux tableaux du bienheureux Fra Angelico <sup>1</sup>.

Si nous ne nous trompons pas, nous retrouvons ici toute la théorie des mânes qui pour nous sont l'*association, après a mort*, du principe *spirituel* humain avec l'un des deux principes *surhumains* qui l'ont protégé ou obsédé pendant la vie.

Saint Cyprien favorise assurément cette opinion, lorsqu'il dit à propos des démons : « Les démons se cachent dans ces lieux, sous ces statues, sous ces images, et lorsqu'ils sont nos pénates (c'est-à-dire nos démons de naissance, *penes nos nati*), ils cherchent à avoir pour compagnons des peines qu'ils y souffrent ceux qu'ils ont eus pour compagnons de crimes et d'erreurs <sup>2</sup>. »

Dans ce système, mais dans ce système uniquement, on comprend que les mânes puissent prier les mânes, et que les dieux mânes aient pu néanmoins *vivre vingt ans* dans cette union terrestre.

Nous avons déjà parlé (ch. VI) de cette dualité d'esprits dévolus à chaque homme par suite du péché.

De ces deux anges, dit Eusèbe, l'un s'appelle ἀγαθός et l'autre κακός <sup>3</sup>.

1. Tome I, ch. III de ce Mémoire, § 3.

2. *De Vanitate idolorum*.

3. *Prépar. évang.*, l. II.



Et saint Ambroise les appelle tous les deux « les accompagnateurs de l'âme, *pedisequos animæ*<sup>1</sup>. »

Et comme nul homme ne fut jamais privé de ce défenseur spirituel que saint Thomas accorde même à l'Antechrist et à Judas<sup>2</sup>, il ne faut pas nous étonner de retrouver le dogme catholique dans les deux génies des païens, dans leurs lares, dans leurs pénates et dans leurs mânes, qu'ils appellent en même temps et en raison de la fusion établie « les appendicès de l'âme. »

Reste à savoir maintenant si le bon, si l'esprit de vérité peut entrer pour quelque chose dans cette dualité, qui se réduit peut-être à l'unité plutonienne; et s'il n'est pas beaucoup plus probable au contraire que sans cesser d'accomplir sa mission protectrice il l'exerce de haut, en se tenant à l'écart de toute cette théurgie et de cette pratique qui se déroulent sous nos yeux.

### § III

Culte *privé* des mânes, des lares ou des pénates. — Le lare chinois et la question des rites. — Nouvelles études à ce sujet.

#### 1. — *Le lare antique.*

Tout cela se tenait donc de très-près et entraînait toujours la réunion de ces deux essences, âme et génie; le culte s'adressait à toutes les deux. Dans tous les cas, si la présence du génie était toujours évidente, celle de l'âme l'était-elle également? Nos lecteurs en décideront encore. Quant à nous, nous espérons, dans l'intérêt des païens, que leurs âmes ne se trouvaient en si mauvaise compagnie que lorsqu'elles avaient vraiment mérité d'y rester et que le *vrai*

1. Saint Bernard, *Sermons sur l'ange gardien*.

3. *Somme*, part. I, p. 3-9.

bon génie leur avait ménagé en dehors de tout cela quelque position un peu plus nette et un peu plus rassurante dans les *Champs-Élysées*.

« Un peu plus rassurante, » disons-nous, car, dès le premier abord, l'effroi nous gagne devant ce double cerbère sous les traits duquel nos deux gardiens (*præstites*) sont représentés sur les tombeaux. S'il est possible, à la rigueur, qu'on n'ait voulu nous montrer sous leurs traits qu'un symbole de vigilance et de fidélité, il n'en est pas moins vrai que dans toutes les sculptures leur physionomie est atroce et qu'involontairement notre pensée se reporte aux terribles cynocéphales égyptiens que la science, dans ses rêveries allégoriques, prend pour le symbole « des deux hémisphères; » ils sont cependant très-faciles à reconnaître pour ce qu'ils sont, lorsque, le fouet à la main, ils entraînent l'âme condamnée au supplice qui lui est préparé<sup>1</sup>. Ce fouet, nous le retrouvons sur tous nos obélisques, comme sur tous les monuments des nécropoles antiques et parmi tous les instruments dernièrement rapportés du Wisconsin. Il est donc impossible que les cynocéphales ne nous reportent pas aux *canes*, ces chiens maudits, qui reviennent si souvent dans nos psaumes, et dont le saint roi disait au Seigneur : « Je suis entouré par les chiens, ne livrez pas à ces bêtes les âmes qui auraient confessé votre nom<sup>2</sup>. »

Enfin, comme l'expérience est ici d'un intérêt palpitant, il nous est impossible de ne pas nous rappeler devant eux la punition tragique qui, certifiée de nos jours par l'honorable M. Bénézet, interrompt une consultation de *tables* en imprimant sur le bras, sur l'épaule et sur le côté d'une consultante

1. Les hypogées des rois égyptiens, mis à nu par les fouilles modernes, montrent constamment, à la suite du premier corridor, une petite salle qui contient les images des cynocéphales ou *parèdres*, qui sont ici bien évidemment les exécuteurs de la sentence.

2. « Ne tradas bestiis animas confitentes tibi... circumdederunt me canes multi. »

(M<sup>me</sup> Bénézet elle-même) une double rangée de *morsures* saignantes. On se rappelle la stupéfaction des témoins et du chirurgien, en voyant que les vêtements *sous* lesquels ces morsures avaient été imprimées n'avaient subi ni le moindre dérangement, ni la moindre atteinte<sup>1</sup>.

Chacun des lares dont le bénédictin Montfaucon nous a donné le portrait est revêtu d'une peau de chien, et tient un de ces animaux dans ses bras.

Voyons maintenant le culte privé du *lar* ou du *maître*, car le mot étrusque avait cette signification, et nous savons parfaitement ce que tous nos villageois entendent par celui qu'ils appellent le *petit maître*.

Rien de plus touchant, avons-nous dit, que l'idée qui présidait à ce culte, et qui croyait impatroniser sous son toit et tout ensemble un ancêtre et un dieu protecteur. Dans les familles pauvres on l'installait ou sous le seuil de *la porte*<sup>2</sup>, qui s'appelle encore le *lar* en Languedoc, ou derrière la plaque du foyer. C'était là qu'il se manifestait, et trop souvent, hélas! (ne l'oublions pas) sous cette forme honteuse que le paganisme ne retranchait jamais de son blason<sup>3</sup>.

Les gens riches, les citoyens distingués, avaient un *laraire* tout spécial, sorte de chapelle ou d'oratoire sépulcral consacré à ce culte privé. Les empereurs en avaient quelquefois plusieurs. Lampride nous dit qu'Alexandre Sévère en avait deux, et que c'était dans le premier qu'il avait cru devoir offrir et réunir à ses ancêtres les statues d'Abraham et d'Orphée, d'Apollonius et de Jésus-Christ<sup>4</sup>.

1. Voir *Appendice complémentaire* du premier Mémoire, p. 92. M. Bénézet était rédacteur en chef de l'un des journaux les plus sérieux de Toulouse.

2. Serait-ce encore une méprise, et au lieu de voir un symbole dans l'obligation imposée à la mariée de franchir le seuil de la porte sans le toucher, n'y avait-il pas une recommandation tacite de ne jamais se heurter à la volonté du *lare*?

3. Se rappeler le livre IV, chap. 1<sup>er</sup>, de Denys d'Halicarnasse, sur la naissance de Servius Tullius.

4. Lampride, *Alex. Sev.*, chap. xxix.

Gruter nous donne dans une épitaphe le nom du maître des lares de l'empereur Auguste « *magistro larium Augusti* » qu'il emploie. Dieu veuille que nous ne le voyions pas reparaître un jour sur les budgets de nos États modernes ! Avec un progrès spirite américain qui « fonctionne, au dire des gens sérieux, comme une institution nationale et mine les bases des États, » on peut s'attendre à tout. Il ne s'agit que d'un coup de majorité. N'oublions pas que pendant la campagne de Crimée l'empereur Nicolas passait, dit-on, les nuits à consulter sa table ou, si l'on veut, ses lares.

Dans ces *lararia*, comme autour du foyer, se retrouvaient les petites statuettes en argent, en ivoire, en bois ou en cire ; on en faisait surtout en bois de mandragore qui répondaient à toutes les questions. Mais nous les avons déjà vues sous le nom des dieux de Laban et sous toutes les formes de *therá-nhim*<sup>1</sup>.

C'est à elles, ou plutôt au *Manitou* qu'elles recélaient, qu'était dévolue la direction de toutes les affaires domestiques. « Le génie, dit Festus, a le droit de tout faire dans la maison, *genius vim obtinet omnium rerum gerendarum* <sup>2</sup>. »

A lui la première prière du matin, à lui l'immolation du porc, à lui la bonne mesure de farine, la libation du vin et les prémices de tout ce qui paraissait sur la table. Jadis on immolait des enfants à Mania leur mère, mais le progrès avait passé par là jusqu'à nouvel ordre. Le génie vous rendait la paix, la joie, le bon ordre. Serviteur aussi dévoué que maître généreux, il faisait et réglait tout autour de vous. On le voyait allumer le feu, fendre le bois, balayer la maison ; il remplaçait même au besoin le *pocillator* ou échanton ; en un mot il rendait à ses hôtes cette multitude de petits services qu'aujourd'hui encore nos bons villageois, comme tous les

1. Voir, sur la mandragore et ses propriétés surnaturelles, le mémoire de Gleditsch (*Nouveaux Mémoires de l'Académie des sciences de Berlin*, 1778), d'Herbelot, *Biblioth. orient.*, et *Gesta Dei per Francos*.

2. Festus, art. GENIUS.

peuples du monde, attendent de leurs *cobolds*, *martinets* et *gobelins*, ces rangeurs ordinaires du mobilier de la maison, toutes les fois qu'ils ne le dérangent pas par mille espiègleries dans le genre de celles constatées à Cideville<sup>1</sup>.

De là les précautions infinies apportées, soit à l'*acquisition*, soit à la consécration d'un lare. Lorsque dans la succession paternelle on n'en trouvait pas un qui méritât une confiance absolue, on en achetait un autre à grand prix, mais *toujours à l'essai*, car c'était un objet de commerce, *coté* sur la place, et de plus offrant en garantie le serment prêté par toutes les âmes des enfers : « qu'elles ne serviraient jamais sur terre leurs patrons et leurs amis, que conformément à la volonté des acheteurs et des dieux<sup>2</sup>. » Cet excellent *billet* ne suffisait pas encore, car la loi des Douze Tables s'en mêlait et exigeait de chaque nouvel acquéreur de laraire qu'il continuerait à être desservi par le lare habituel, et dans la forme prescrite par l'ancien possesseur. L'infraction à cette clause très-précise constituait une cause de résiliation. Au reste, on n'était jamais tranquille, le lare le plus commode et le plus doux se dévoilant souvent tout à coup et ne laissant plus entre les mains de l'acquéreur que la larve la plus fâcheuse et la plus incommode. Alors si le délai pour les cas *rédhitoires* était passé, il fallait l'exorcisme; et le scandale était grand, lorsqu'on entendait les enfants prononcer la formule irrespectueuse : « Sortez, mânes paternels, et ne rentrez jamais<sup>3</sup> ! »

Il est vrai que les enfants trop souvent ne valaient pas mieux que les ancêtres, puisque au nom du lare on adressait

1. Voir le tome I, p. 300.

2. Tertullien reproche aux païens « d'assimiler les lutins aux instruments domestiques, en leur faisant subir cet ignoble trafic. »

3. Ces *larves*, toujours représentées, selon Lessing, par des squelettes, étaient presque toujours des âmes d'assassinés, de grands criminels, ou de morts non ensevelis : les mânes, peints en noir, étaient, au contraire, tout simplement, comme nous l'avons dit, la réunion de toute âme avec son patron congénital.

à son tour à la déesse Mania cette prière : « Faites en sorte qu'aucun de ceux qui sont dans la maison ne devienne bon<sup>1</sup>. »

C'était certainement sous la même inspiration qu'avait été formulée la belle imprécation suivante gravée sur une lame de cuivre, et dont nous devons la communication à la complaisance de M. le chevalier de Rossi. Elle venait d'être trouvée (en 1859) par lui, à un demi-mille de Rome, dans une vigne située sur la gauche de la voie Latine.

En voici le sens : « De même que le mort enseveli ici ne peut ni parler ni entendre, de même que l'âme de Rhodinius, vivant chez M. Licinius Faustus, soit comme morte, qu'elle ne puisse parler et qu'on ne puisse lui parler; de même que ces morts qui ne sont reçus ni des hommes ni des dieux, que l'âme de Rhodinius ne soit plus reçue auprès de M. Licinius, et qu'elle vaille autant que ces morts. »

Et sur la gauche, on lit : « Ici est enseveli le père du riche Rhodinius. Je te recommande qu'il soit haï par M. Licinius Faustus, comme Hiidius par Amphion, comme C. Popillius Apollonius, comme Vennonnia l'est de Thius le mime, comme Glycinnus l'est de Sergia<sup>2</sup>. »

1. Plutarque, *Questions romaines*. t. II, p. 277.

2. Quomodo mortuus qui istic sepultus est nunc loqui nunc sermonari potuit sic Rhodinii anima apud M. Licinium Faustum mortua sit nunc loqui nunc sermonari possit ita uti mortuos nunc ad Deos nunc ad homines acceptus est sic Rhodinii apud M. Licinium accepta sit ut tantum valeat quantum illic mortuos.

Istic sepultus est ditis pater Rhodinii tibi commendo uti sermoni odio sit M. Licinio Fausto item M. Hiidium Amphionem item C. Popillium Apollonium item Vennonnia Thio mimæ item Sergia Glycinnio.

Nos lecteurs seront heureux, sans doute, de trouver ici la traduction du commentaire fait sur ces deux inscriptions par l'antiquaire en ce moment le plus distingué de la ville de Rome.

« Ce monument, dit-il, est véritablement une chose presque neuve et d'un rare prix. Je possède encore trois autres lames du même ordre, deux en grec, la troisième en latin, trouvées aussi, les premières, dans des sépulcres d'Athènes, la dernière dans un sépulcre romain. Mais celle-ci était *déprécative* et non *imprécative* comme les autres... Les anciens écrivains, dans leurs traités sur les pratiques funèbres des sortilèges et de la magie, nous

On comprend d'après cela que Creuzer ait pu écrire : « On appelait les divinités infernales ἀγαθαί θεοί (bons dieux) tout en les déclarant terribles. Dans le doute, on ne s'approchait d'elles qu'en tremblant, la terreur croissait avec le coucher du soleil, car la rencontre d'un héros pendant la nuit était censée porter malheur<sup>1</sup>. »

On voit que ces intrépides Romains ne badinaient pas avec ces choses, et qu'ils savaient à quoi s'en tenir sur leurs rudes conséquences. Et l'on voudrait nous faire croire que les vainqueurs du monde avaient la tête et le cœur assez faibles pour les perdre tous deux devant un simple radotage de vieille femme ou d'enfant ? Allons donc !

Dans les réponses d'un lare consulté, on ne se contentait

montrent en outre des ossements à demi brûlés et des cadavres putréfiés, des tombes, quelques lames de plomb couvertes de caractères étrangers et mystérieux relatifs à certains rites infâmes et inhumains, et déposées dans les demeures de ceux auxquels l'enchantement était destiné.

Cette variété de maléfice était évidemment celle à laquelle on avait eu recours, selon Tacite (a) et Dion (b), pour procurer la mort de Germanicus... Cette superstition fait connaître la raison pour laquelle, ainsi que le remarque l'illustre docteur Hentzen (c), les mains des inhumés passaient pour avoir la puissance d'attirer à eux les vivants, surtout si on les aidait par le moyen de paroles et d'exécutions inexpiables. Il paraît donc que ces deux lames étaient le spécimen de ces deux espèces de maléfices, les unes, magiques, tirant leur vertu de la consécration et des formules mystérieuses qu'elles portaient, et produisant ce maléfice dans le lieu même où elles étaient déposées ; les autres, pures et simples imprécations ou déprécations, tirant leur valeur des sacrifices aux mânes de l'inhumé, dans la tombe duquel elles étaient déposées. Ces imprécations remonteraient, suivant le chevalier Rossi, au VII<sup>e</sup> ou VIII<sup>e</sup> siècle de Rome, et ont été trouvées par lui dans la *Vigna manenti* (d).

On y reconnaît encore la triple répétition ordinaire *ter dico, ter incantato*, ainsi que le caractère d'inexpiableté mentionné par Horace :

. . . . . dira detestatio  
Nulla expiatur victima. (EPOD. v.)

#### 1. Religions, t. IX, p. 8.

(a) Tacite, *Ann.*, II, p. 69.

(b) Dion, *Ann.*, LVII, p. 18.

(c) Bollette, *Archéol.*, t. I, p. 5.

(d) Id.

pas d'un lieu commun, il fallait des paroles *surintelligentes* qui apprissent tout ce qu'on ignorait et prévinsent de tout ce qui devait arriver. Un lare qui n'aurait révélé que des banalités eût perdu toute sa valeur dans le commerce; il fallait bien qu'ils égalassent pour le moins nos somnambules et nos tables.

Avant tout, c'était de la *divination* qu'il fallait, et Plaute a bien soin de présenter tout d'abord son lare familial comme « un révélateur de trésors *perdus ou cachés*. »

## 2. — *Le lare chinois et la question des rites.*

Chez tous les peuples modernes, on adresse à son lare les mêmes questions que les Japonais adressent à leurs *kamis* ou bonnes âmes, les Indiens à leurs *rackasas* ou géants, les Scandinaves aux têtes de leurs morts, comme Odin à celle d'Ymer. On conversait avec eux comme le Cafre converse avec ses *lirites*, bien qu'aussitôt après leur manifestation le prêtre se rende sur leur tombe et leur dise : « Oh! laissez-nous dormir, ne nous visitez pas; » usage retrouvé chez les Péruviens, qui « chassent leurs ancêtres à coups de pierres après la consultation, dans la crainte des plus grands malheurs. »

D'autres, cependant, comme les Gaulois, organisaient avec leurs morts un service épistolaire et postal, qui fonctionnait comme tous les autres, et dont nous allons voir la reprise en plein XIX<sup>e</sup> siècle à Paris.

Mais le peuple nécromant par excellence est le peuple chinois. Bien que chez eux la partie la plus brillante des phénomènes ait probablement disparu devant le rationalisme des *lettrés* et l'antispiritique inquisition des missionnaires (double influence répulsive de toute magie), c'est encore chez les Chinois qu'il faut se rendre pour avoir une idée juste du culte des *ancêtres*, tel qu'il s'est pratiqué dans tous les temps.



Tous nos lecteurs connaissent la triste et véhémence controverse qui a régné pendant le dernier siècle entre les missionnaires jésuites et dominicains, au sujet du culte de Hoang-ty (le ciel), de Confucius et des *ancêtres*. Là où les premiers, dans l'ardeur de leur charité tolérante et prévoyante, ne voyaient qu'un culte civil ou tout au plus une superstition affaiblie, toute prête à disparaître au premier souffle d'une conversion sincère et d'instructions successives, les autres, dans la rigueur d'une sévérité dogmatique très-éclairée, se refusaient à toute concession, moins alarmés des insuccès de la mission que de la moindre complaisance pour le paganisme chinois. Ils reconnaissaient ici la succession dégénérée, mais réelle, de la nécromancie antique et du culte laraire tel que le pratiquaient les Grecs et les Romains.

La querelle dura cent ans ; entre Innocent X, qui, en 1645, prit à son berceau la question, jusqu'à Benoît XIV, qui la résolut en 1771, les missions de la Chine, au milieu de leurs plus magnifiques travaux et succès, semblent entravées par leurs interminables débats sur le sujet qui nous occupe. C'est un éternel *va-et-vient* de consultations, de permissions, de défenses, de concessions et de prohibitions incertaines. Bien qu'émanées de Rome, et par conséquent basées en thèse générale sur des principes très-absolus, toutes ces décisions paraissent fléchir dans l'application et même parfois se contredire, suivant les termes des expositions et des consultations contradictoires envoyées des extrémités du monde.

Naturellement, où les rapports diffèrent, le commandement hésite, et où le commandement hésite, l'obéissance semble faible. De là ces infractions apparentes dans l'exécution des ordonnances ; de là cette controverse fébrile et passionnée qui se conçoit parfaitement et de la part des fils de Saint-François Xavier, menacés de perdre avec une des quatre parties du globe le prix de tant de travaux et de martyres, et de la part des fils de Saint-Dominique, qui, fiers de leurs conquêtes et des succès de leur enseignement, tremblaient de les compro-

mettre ou de les déshonorer par de coupables concessions.

Qui donc, encore une fois, pouvait tenir en suspens les destinées du christianisme en Asie et projeter une ombre imaginaire sur les lumières et l'infailibilité catholiques de l'Europe? Rien que deux simples questions rédigées en ces termes : 1° Le culte rendu par les Chinois à leurs ancêtres est-il purement civil ou religieux? 2° Cette touchante et respectable coutume n'est-elle que la reproduction de l'ancienne évocation des mânes, autrement dit de la nécromancie antique? Nous venons de le voir; après cent années d'enquêtes et d'ordonnances rendues sous les pontificats d'Alexandre VII, Clément IX, Clément XI, Innocent X, Innocent XI et Innocent XII, Benoît XIV trancha la question et, tout en parlant le même langage que ses prédécesseurs sur le fond, retira toutes les permissions équivoques dans la forme, pour en revenir absolument à la première bulle de Clément XI « avec laquelle, *après mûr examen*, dit-il, les permissions subséquentes n'avaient jamais concordé<sup>1</sup>. »

La cause était jugée. Le dernier mot de Rome était exactement son premier; la foi restait intacte, et les dominicains triomphaient. Il est vrai que la Chine était perdue et que les jésuites, qui l'avaient bien pressenti, se retiraient en pleurant.

Ainsi donc, Rome chrétienne n'a jamais eu qu'un langage : « Périssent tout plutôt qu'un principe! » Dans les trois premiers siècles, elle avait laissé couler tout le sang de ses enfants, plutôt que d'accorder un grain d'encens à Jupiter et à Vénus... Douze siècles plus tard, elle sacrifiait l'Angleterre devant les injonctions d'un tyran, une grande partie de l'Allemagne devant la violation demandée d'un seul principe de morale, et enfin les deux tiers de l'Europe devant l'altération d'un seul dogme... Il n'est donc pas étonnant qu'au dernier siècle elle ait renoncé à la conquête probable et prochaine de trois cent

1. Bulle *Ex quo singulari*.

millions d'idolâtres devant une simple question d'observance, ou, tranchons le mot, devant une simple question de *revenants* et d'évocation.

On le voit, ses habitudes n'ont pas changé. Nous la trouvons toujours prête, en 1863 comme aux premiers siècles de son ère, à pousser ses *entêtements* jusqu'au dépouillement absolu et, s'il le faut, jusqu'au martyre.

On peut donc l'en croire, les yeux fermés; lorsqu'elle dit « *non possumus*, » la chose est impossible.

Mais quels hommes que ceux dont on sacrifiait cette fois les opinions et les conseils à la vérité! Quels apôtres que ces premiers missionnaires envoyés en Chine par Colbert et par Louvois! Ici, c'est le père Régis qui donne une traduction latine du *Y-king*, le plus ancien, le plus authentique, le plus obscur et le plus difficile de tous les livres classiques de ce pays; là, c'est le père Premare que notre Abel Rémusat appelle « le plus savant linguiste du *xvii<sup>e</sup>* siècle; » plus tard c'est le père Gaubil, le traducteur du *Chou-king*, qui « fut probablement sans aucune exception, dit M. Malitourne, l'Européen le plus initié aux plus *intimes secrets*... du céleste empire, et l'Européen surtout dans les écrits duquel *TOUTE LA SCIENCE POSTÉRIEURE A PUISÉ LARGEMENT*<sup>1</sup>. »

Et quand on voit cette même science, aujourd'hui préposée à la conservation de ces volumineux et si précieux manuscrits, les laisser empilés dans leurs cartons, attendre toujours des ordres supérieurs pour opérer leur classement, ne parler qu'avec mépris et dédain de « cette source de toutes les lumières futures sur la Chine, » comme l'appelait un très-savant académicien du dernier siècle<sup>2</sup>; quand on la voit abandonnée pour la frivole traduction de quelques pages de romans et de voyages chinois relativement modernes, on se demande si les honneurs, les décorations et les pensions sont donc prédes-

1. *Revue française*, 20 octobre, 1857.

2. M. de Guignes.

tinés à se tromper éternellement et d'adresses et d'habits.

Mais revenons à nos questions.

Il serait injuste, après avoir parlé des jésuites, de ne pas dire l'impression que nous avons ressentie et l'immense intérêt avec lequel nous avons lu les trois énormes in-folio manuscrits latins, dus à la plume de monseigneur Maigrot, évêque de Conon et défenseur des dominicains... Les Missions étrangères à Paris nous les avaient confiés, comme le Collège romain nous confiait l'année suivante toutes les réponses des jésuites, et nos lecteurs nous sauront gré de leur faire connaître, grâce à ces précieux documents, le vrai point en litige dans ces intéressantes questions.

Commençons par le culte privé qu'on rend aux ancêtres dans l'intérieur de chaque maison.

#### § IV.

##### Le culte *privé* des ancêtres à la Chine.

« Extrait du grand ouvrage manuscrit de M<sup>re</sup> Maigrot, évêque de Conon, sur les superstitions chinoises<sup>1</sup>. »

DEUXIÈME DISSERTATION. — « Ce sont là, dit-il, les esprits, les mânes, et jusqu'à l'appellation des *héros* de l'antiquité ; *hi spiritus, manes, priscorum heroum nominibus appellantur.* »

« ... C'est bien devant eux que Confucius s'écriait : « Oh ! qu'elle est donc immense cette armée des esprits ! »

« ... Ce sont ces mêmes esprits qu'ils interrogent par trois méthodes principales, dont la plus remarquable est celle des chalumeaux. Ces chalumeaux, de neuf pieds de hauteur, sont

1. Cet ouvrage, écrit en latin, comme nous l'avons dit, donne en marge tous les textes chinois, afin que le lecteur sinologue puisse s'assurer de la fidélité des traductions.

déposés sur une TABLE tournée comme eux vers le nord. Sur cette TABLE, continuellement chargée d'encens, est déposée une autre petite table peinte en bitume jaune et renfermant cinq cavités, au-dessus desquelles sont des lettres et des figures dans lesquelles on place les flèches.

« L'heure de la consultation arrivée, celui qui tire les sorts, revêtu du costume de soie prescrit, et le visage tourné vers le nord, commence par se laver les mains avec dévotion; après quoi, faisant fumer l'encens, il invoque le grand *esprit des sorts*, et le prie de vouloir bien résoudre la question qu'il lui soumet.

« Après cette évocation, il observe les rapports des châlumeaux avec les figures et les lignes tracées à l'avance sur la petite TABLE, et c'est ce rapport qui lui donne la solution<sup>1</sup>.

« Et que personne ne s'avise de voir là un jeu d'oisifs et une invention nouvelle. Confucius y revient sans cesse dans ses traités et semble, au chapitre ix, l'avoir transmis lui-même aux Chinois. Lorsqu'on veut interroger les parents, on apporte devant l'autel du temple cette table ainsi préparée, ainsi chargée d'encens, on y dépose deux boules concaves et séparées par le milieu à peu près comme des castagnettes, et puis, l'encens étant allumé, le consultant s'incline devant la tablette du mort, le conjure de manifester sa réponse par ces

1. Si nos lecteurs veulent savoir comment s'opère ce rapport, nous pourrions les renvoyer à l'ancienne divination par les flèches, que la Bible désigne par le nom de divination par le bois : « Mon peuple consulte un bâton, et ce bâton lui a annoncé l'avenir, car l'esprit de fornication les a trompés (Osée, chap. iv, v. 12). » Voir, dans notre *Question des esprits*, p. 38, la réponse à la traduction *très-libre* que M. Chevreul avait faite de ce passage, en disant : « Le bois *doit* lui annoncer l'avenir, » et en supprimant le *car l'esprit de fornication*; avec cette méthode, il était sûr de gagner son procès. L'Académie ne s'est pas douté de la falsification, pas plus que du tour que lui jouait M. Chevreul, en lui présentant le père Lebrun, de l'Oratoire, comme ayant démasqué les jongleries de la baguette divinatoire (ce qui était vrai), mais sans ajouter que, selon le père Lebrun, le jongleur était le démon, léger complément qui rangeait parmi nos défenseurs celui que l'on nous présentait comme ennemi.

instruments dont il se sert comme de dés, touchés tour à tour par les baguettes, après quoi il fait une profonde révérence à l'idole, la remercie et s'en va.

« Cette dernière superstition doit remonter à Lao-Châ (Lao-tseu) qui leur *apparaît*, disent-ils, tantôt dans le palais, tantôt dans la montagne, tantôt en d'autres lieux, et aux livres duquel l'empereur *Chin-chung* fit élever un temple à la place même où ils étaient tombés du ciel.

« D'après les principes de Lao-tseu, tout homme qui meurt est transmué, et s'appelle *leáng fú chù*, autrement : « je ne suis plus moi, » et, prenant son vol dans les airs, il se dirige de préférence vers les montagnes; alors on ne l'appelle plus que *xín-sien* qui veut dire homme-esprit.

« Quant aux *Kuey-xín* (mauvais esprits), les hommes doivent les redouter comme ces esprits eux-mêmes redoutent les hommes, mais ce sont malheureusement ceux-là mêmes auxquels on sacrifie. »

TROISIÈME DISSERTATION. — M<sup>sr</sup> Maigrot convient que jamais aucun peuple n'égalait celui-ci dans l'amour des ancêtres;... que rien n'est plus touchant que cet amour qui double à la mort, et qui malheureusement compose toute leur religion.

« C'est, dit-il, le fameux *Heu-Chie*, qui, dans le livre des vers, passe pour avoir institué le premier des sacrifices en l'honneur des ancêtres et élevé un temple aux anciens rois *Xün-Yao* et *Xün*; aussi Confucius le présente-t-il comme le modèle de la piété filiale.

« Confucius dit encore qu'un empereur doit faire bâtir sept temples aux ancêtres, un au milieu, trois à droite et trois à gauche, et que dans le cas d'incendie il doit travailler de ses mains à garantir celui du milieu.

« Malheureusement, la dédicace de ces temples débutait assez mal par l'immolation d'une chèvre, d'un coq, et par l'offrande de l'oreille du premier de ces animaux aux esprits, pour en être mieux entendu dans leur propre habitation.

« Il est vrai que dans les plus récentes copies du Livre des

rites, il n'est plus question de celui-ci, de sorte que plus on remonte dans l'antiquité, et plus on voit se multiplier et ces rites et ces temples. »

Nos lecteurs savent que toute la controverse roulait le plus ordinairement sur les petites *tablettes*, ou plaques funéraires, sur lesquelles on inscrivait le nom du mort, et devant lesquelles brûlait l'encens du fidèle.

Or, M<sup>sr</sup> Maigrot reprend : « Anciennement, il y en avait de deux sortes, l'une, que l'on nommait *chúng*, et que l'on plaçait dans le temple, tout de suite après la mort, pour que le mort eût un lieu de repos ; l'autre, qu'on élevait à la maison dans le même but. Aujourd'hui, c'est une tablette de soie ou de toile, suspendue par deux cordons, et qu'ils appellent *chu pay xín*, et autres noms qui équivalent à *siège* ou *trône de l'âme*. Il y en a une pour le temple, et l'autre dans la montagne, sur laquelle le cadavre est déposé ; la première commence par rester dans la maison pendant les trois années que dure le deuil. Elle se compose de deux tablettes réunies et concaves, sur l'extérieur desquelles sont gravés le soleil et la lune, comme les mois y sont inscrits avec les jours et heures de l'année. Quant à l'intérieur, il renferme le papier qui contient les noms du défunt, son jour de naissance, celui de sa mort et la fameuse indication « *siège de l'âme*. »

Il faut bien en convenir, M<sup>sr</sup> Maigrot a raison de voir dans tous les détails funéraires relatifs au corps l'exacte copie de ce qui passait à toutes les funérailles païennes.

Pour acquérir cette conviction, il suffit, en effet, de savoir qu'aussitôt après la mort on appelait trois fois le défunt par son nom et qu'on implorait pour lui les *Kuey-xín* et les cinq esprits de la maison, et qu'après l'avoir embaumé on mettait de l'eau auprès de lui et un sou dans sa bouche.

« Cela fait, on suspendait un mouchoir destiné « à *recueillir l'esprit*, » dit le Livre des rites, et à le transporter dans son trône avec un grand appareil. En face de ce trône s'élève la table sur laquelle, soir et matin, on a soin de placer

deux coupes de pastilles odoriférantes, du vin et des fruits, » véritable *lectisternium* qui se compose en outre de viande fraîche et de tout ce que le défunt préférerait sur la terre.

« Au jour du sacrifice, l'officiant tire l'enveloppe de soie<sup>1</sup> de son trône et la place sur cette table ; alors on répand le vin autour de l'*âme*, et après des heures entières de génuflexion, suivies d'un petit discours que l'orateur jette ensuite au feu, on replace respectueusement la pieuse enveloppe sur son trône.

« Ce n'est que trois mois après que l'on se résigne à l'inhumation du corps ; on le confie à l'esprit du lieu qu'on lui assigne comme génie tutélaire et qu'on appelle à son tour *heù tû*. Confucius veut qu'on laisse dans le cercueil des ustensiles tout neufs, dont le mort ne s'est jamais servi et qu'on appelle en raison de cela « instruments des esprits. »

Il est encore malheureux, pour l'honneur de ces protecteurs invisibles, qu'on tourne le protégé vers le nord, comme vers le lieu des *ténèbres* et le plus favorable aux esprits<sup>2</sup>.

Au retour de la cérémonie funéraire, nouveau sacrifice, et cette fois *évocation* formelle de l'âme de la maison. On la prie de descendre, et lorsqu'elle s'est proclamée *Kiang-xîn*, c'est-à-dire *revenant*, en disant : « *redeo*, je reviens, me voici, » on l'honore comme présente, on s'agenouille trois fois, on répand le vin sur le sable, trois fois on lui offre la coupe... Le père de famille, qui est le remplaçant visible de l'esprit, goûte ce vin ; après quoi on se retire, toujours avec force génuflexions et promesses à l'être regretté que l'on va penser à lui nuit et jour et qu'on reviendra lui offrir d'autres sacrifices.

1. Il nous est impossible de ne pas nous rappeler ici que c'était dans une espèce d'enveloppe de ce genre que semblait résider l'esprit saint et prophétique de l'oracle sacré, désigné sous le nom d'*urim* et de *thummim*. (Voir ce que nous en avons dit, tome III, pages 264 à 263.)

2. *Ab aquilone venit omne malum*, du nord vient tout le mal.



« Alors, disons-nous, on se retire, et pour laisser plus de liberté à l'esprit de faire tout ce qu'il veut, on ferme les portes et on attend dans la cour; après y avoir attendu quelque temps, le maître des cérémonies tousse trois fois, on rouvre la porte et on termine la cérémonie. »

M<sup>re</sup> Maigrot ne nous dit pas ce qui se passe dans ce huis clos, si l'on remarque en rentrant quelque trace de présence et de dérangement spiritiques, ce que sont devenus les mets, les libations, etc., car c'est là le moment décisif. Évidemment, il y a là un hiatus que nous tâcherons de combler tout à l'heure.

Quoi qu'il en soit, le troisième acte se passe en remerciements, en protestations du bon accomplissement des rites, et en tendres adieux prodigués à l'esprit *qui se retire, recedenti spiritui*.

Comment le père Martin, jésuite, n'a-t-il pu voir dans tout cela qu'un sacrifice *politique*, sans offrande et sans vénération?

Il ne faut cependant pas oublier qu'anciennement, et à partir du règne de la dynastie *Yn*, avant l'immolation des victimes, on exécutait trois symphonies vocales, destinées à l'évocation des esprits répandus dans les airs, symphonies auxquelles la famille *Cheù* substitua les libations odoriférantes sur le sol, comme plus propres à pénétrer dans les entrailles de la terre.

On frappait donc à toutes les portes du monde invisible, et Confucius nous en donnera la raison tout à l'heure.

Il faut ajouter surtout qu'avant l'immolation il y avait une autre oblation préalable, destinée à s'assurer de la *présence de l'esprit*.

Ici commence donc l'hallucination pour ceux qui la réclament à tout prix.

Elle continue, car, dit Monseigneur, « une fois *assurés de cette présence*, ils témoignent par tous leurs gestes, par leur tenue, par leur physionomie, qu'ils **VOIENT VÉRITABLEMENT**

l'esprit sur la tablette, et se comportent exactement en tous points comme s'ils le voyaient<sup>1</sup>. »

Quelquefois on voit ces spirites du céleste empire saisis d'effroi, sortir en tumulte, comme frappés d'une terreur profonde affirmant *qu'ils ont vu* leurs parents se porter de tous côtés, leur parler, pousser des soupirs, etc., etc... C'est en raison de ces manifestations, disent-ils, que tous les anciens rois attestaient que le culte des ancêtres était toujours l'objet de leurs pensées, qu'ils entendaient leurs voix, et conservaient gravés dans leur mémoire et leurs conseils et l'expression de leurs désirs.

Le Livre des rites (*lung yù*) contient un certain passage dans lequel il est fait mention d'une cérémonie qui consistait dans l'expulsion des mauvais génies *Kiang-kuey*, qu'ils appellent esprits larrons. Pendant cette cérémonie, Confucius, qui l'avait instituée, revêtu de ses habits de cour, se tenait sur les degrés du temple des ancêtres, regardant cette fois l'*Orient*, et veillant avec le plus grand soin à ce que ce *tumulte* ne fit pas déguerpir les ancêtres, ainsi rassurés par sa présence.

Un auteur chinois, *Chu Vuén Kûng*, assimile cette dernière cérémonie à celle des funérailles, qui consistait, suivant le livre *hu-ly*, à frapper de la hache les quatre coins du tombeau pour chasser les malins esprits.

« On ne peut se dissimuler que dans la célébration de ces sacrifices la piété des enfants ne se fasse remarquer par un grand zèle et une grande *sincérité*<sup>2</sup>. »

Mais ce qu'il faut bien remarquer nous-même, c'est que

1. Il est évident qu'ici la *perception spirituelle* est limitée aux intéressés, puisque les missionnaires ne voient pas. Mais c'est là la forme *subjective* de la vision surintelligente qui ne frappe que ceux qu'elle veut frapper, et qui ne devient plus tard *objective* pour tout le monde que dans quelques circonstances assez rares. Tous les mystiques en sont là. et parce qu'il n'agit, en ce cas, que sur l'imagination, la présence du peintre spirituel qui trace ses images sur la toile de nos cerveaux n'en est ni moins réelle ni moins prouvée.

2. Manuscrits in-folio, en latin et en chinois, de M<sup>sr</sup> Maigrot, évêque de Conon.

dans tous les exposés du savant évêque il y a toujours là un véritable *médium* qui devient le représentant et comme le vicaire de l'esprit; il s'assoit sur le trône, se met en rapport avec lui et transmet ses instructions à toute la famille: « Nos ancêtres *m'ordonnent* de vous dire, leur crie-t-il à haute voix, que vous venez de gagner aujourd'hui de grandes félicités. » Puis, s'identifiant avec l'esprit, ou plutôt l'esprit parlant par sa bouche: « Venez, mes fils, venez, chers parents, ayez confiance, nous avons obtenu du ciel pour vous toutes sortes de bénédictions, la santé, la fécondité de vos terres, etc., etc. »

Alors, on le consulte sur toute espèce de sujets, sur les plus petits détails du ménage, comme sur le mariage et l'établissement des enfants; à la lettre, ce sont eux (les ancêtres) qui régissent leurs familles, et nous ne connaîtrions rien de plus touchant, si le sort des pauvres enfants jetés par l'ordre de ces *bons* parents aux bêtes immondes ne nous revenait sans cesse à la mémoire, et si nous n'avions pas quelque peine à concilier ces abominations maternelles avec la providence paternelle d'ancêtres que l'on consulte *sur tout*. Cet amour filial est vraiment héroïque, lorsqu'on le voit subsister dans des lieux où l'amour paternel est si souvent en défaut!

Dans tous les cas, on voit que les évocations spirites remontent assez haut dans l'histoire et qu'elles n'ont rien de particulier soit à l'Amérique, soit à nos temps modernes. Nous venons de les suivre dans l'intérieur des familles et sous le drapeau du *lare de la maison*, nous allons les voir tout à l'heure constituer partout la plus grave et la plus singulière des institutions nationales (I).

---

I. « RITES CHINOIS, DÉVELOPPEMENT. » — Il faut avoir suivi dans toutes ses phases cette interminable controverse, pour voir combien la simple négligence ou l'oubli de la thèse que nous soutenons dans ce livre a pu produire

d'erreurs et porter de déplorables fruits. Rien ne peut remplacer un principe, et les pères jésuites en sont la preuve ; science immense, charité dévorante, succès incontestés, tout se trouvait frappé de mort par une ruse de l'ennemi qu'ils n'avaient pas su reconnaître. Il eût dû cependant leur suffire de voir la contradiction de leurs propres appréciations pour sentir qu'ils ne pouvaient être dans le vrai, et qu'à *priori* il y avait plus de chances pour la vérité dans le camp plus homogène des franciscains et des dominicains, leurs adversaires. Pendant longtemps le révérend père Ricci, qui parut commencer la résistance aux instructions romaines, trouva tout autant d'opposition dans le sein de sa propre société que ses rivaux lui en ménagèrent plus tard. Le père Longobardi fut pour lui un premier évêque de Conon ; depuis, on les voit assez souvent chanceler et ne rien formuler de bien précis. Pendant que la majorité part ordinairement de cette supposition que « tous ces rites sont parfaitement civils et ne diffèrent des nôtres que par quelques détails indifférents, » nous voyons les pères Couplet et Lefauve défendre, jusqu'à un certain point, la superstition *des sorts*, l'adoration des esprits de la montagne, des fleuves, etc., comme un culte de *dulie*, « offert, avec une *intention pure*, aux anges et esprits *tutélaires* préposés aux diverses parties de la nature. » Ils avaient raison sur ce point ; telle était bien en effet l'intention, et cette intention était *pure*, sans que le culte le fût, et l'évêque de Conon avait eu cette fois le plus grand tort de ne voir là que l'adoration *matérielle* et absurde de la montagne et du fleuve, en faisant toutefois une exception pour l'esprit du feu, ce qui était une inconséquence. Les uns et les autres auraient dû se rappeler combien, dans la sainte Écriture, tous ces *recteurs* du monde de ténèbres étaient suspects à bon droit, et combien de fois l'Église les avait exorcisés, dépossédés de leurs domaines cosmiques, pour les remplacer par des recteurs de lumière. Ainsi, pendant que dans les *Kuey-xin* le père Intoricella ne voulait voir qu'une *métaphore* spirituelle, et dans le mot *sien* que « l'immortalité de l'esprit, » le père Lefauve y voyait des anges et de *très-bons* esprits, le père Philipucci des esprits *suspects*, et l'évêque de Conon, littéralement, des êtres spirituels qui parcourent les airs *avec rapidité*. »

Ce que l'on ne comprend pas, par exemple, c'est la témérité du père Couplet justifiant les sacrifices offerts *pie ac caste*, dit-il, aux chevaux, aux bœufs, etc., sous le prétexte que c'était un symbole de reconnaissance pour les instruments animés de l'agriculture. Il embrassait ici le système de l'abbé Pluche et tout le symbolisme moderne. Mais l'évêque leur répondait avec raison : Va pour les sacrifices à l'esprit des vers à soie, qui pouvait avoir droit à la même reconnaissance que celui des cuisiniers, des cochers, des boulangers, auxquels on sacrifiait aussi, mais quand ces animaux étaient des tigres et des chats, que devenaient la reconnaissance et la valeur des mots *pie ac caste* ?

Le cheval, en effet, avait aussi son *ancêtre* et sa tablette au-dessus des stalles de son écurie.

C'était donc sur ces malheureuses *tablettes* que roulait la difficulté capitale ; elles enfantaient de part et d'autre des montagnes de controverses philo-

logiques; « simple métaphore, » disaient toujours les jésuites, car, au lieu de lire sur la tablette de Confucius ce que les autres y lisaient, c'est-à-dire « *siège* de l'esprit du très-saint *Confucius*, » ils y lisaient « *mémorial* ou *représentation* de la sagesse du... etc., » et ils s'appuyaient sur ce que les mots *xin* et *gouey*, dont la signification, quand ils étaient isolés, était bien celle d'*esprit* et de *siège*, changeait quand ils étaient réunis, et devenait celle de « mémoire du défunt. »

On voit qu'il ne s'agissait, après tout, que de la *présence réelle* à laquelle les jésuites ne supposaient pas que les Chinois eussent foi, pendant que les dominicains leur attribuaient cette foi très-positive, sans la partager eux-mêmes. Les pères Martin et Brancatus se rejetaient alors sur l'impossibilité que des hommes tant soit peu sensés crussent à une semblable folie, qui, du reste, si elle avait été prouvée, n'aurait pas été, ajoutait le père Philipucci, tolérée un seul instant par la société. Cette dernière phrase justifiait pleinement la sainte candeur des missionnaires; mais elle était d'une philosophie et d'un aveuglement déplorables, car l'évêque leur répondait avec raison par l'exemple et la folie des peuples les plus sensés de toute la terre, qui avaient précisément partagé et partageaient encore cette folie; et « d'ailleurs, leur disait-il, que devient dans votre système rationaliste le sens de ces refus et de ces acceptations de *descente*, par conséquent de ces intermittences dans le phénomène, de ces salutations, de ces bonjours, de ces adieux adressés à l'esprit, de ces invitations à manger, à changer de demeure, de cette anxiété avant l'acceptation du sacrifice par l'esprit? Ne les voit-on pas *inquiets, tant qu'ils en doutent, ravis quand ils sont sûrs*? n'est-ce pas sur ces consultations et ces réponses qu'ils règlent toute leur vie? enfin réfléchissez à ces prières incessantes, à cette subordination de toute la cérémonie à la démonstration préalable de la *présence* des esprits, CLARA PRESENTIA; comment penser un instant que tout cela ne s'adresse qu'à une lettre morte? Les faits, d'ailleurs, ne suivent-ils pas la théorie? N'a-t-on pas vu le roi *Vû-vang* refuser de faire la guerre contre l'avis des ancêtres, *Cheu-king* les consulter pour savoir s'il guérirait, *Vûen-vang*, pour obtenir une épouse de leur main? Comment oser seulement avancer que les Chinois ne croyaient pas à ce qui faisait l'occupation de toute leur vie? »

Le plus simple bon sens parlait encore plus haut que la dialectique de l'évêque; mais, à notre tour, nous sera-t-il permis d'ajouter qu'il manquait une grande force à la plaidoirie de ce dernier, et la plus grande de toutes, celle qui eût consisté dans la foi personnelle de l'évêque à l'élément surhumain qui présidait à toutes ces pratiques et leur donnait la vie? Il croyait bien à la foi des Chinois, mais il ne croyait pas aux phénomènes qui la motivaient. Or, en pareille matière, on n'est jamais victorieux qu'à la condition de *prendre le taureau par les cornes*, de bannir tous les sophismes et de parler sans réticences. Sans cela, on continue à amasser les nuages, à remplacer des impossibilités et des illogismes par d'autres illogismes et par d'autres impossibilités bien plus inexplicables, au milieu desquelles la vérité, enlacée, torturée et obscurcie, finit par faire un naufrage absolu. Or, dans l'*espèce*, comme

disent les avocats, que signifie cette foi robuste des Chinois et de tous les peuples, si l'on n'admet *rien* pour la justifier? La difficulté se trouve alors centuplée, et, pour la surmonter, on en vient à cette belle conclusion : « que la foi se ment à elle-même, » ce qui implique la contradiction la plus absolue. Qui sait si M<sup>re</sup> Maigrot n'eût pas mis fin d'un seul coup à un siècle de débats et à toutes les incertitudes romaines causées par les divergences de rapports, si, se rappelant tous les pouvoirs d'exorcismes accordés par l'Église à tous ses pasteurs, et rempli de la foi qui animait les apôtres, les pères et tous les saints, il eût, comme eux, voulu trancher toutes les argumentations par le fait, et sommé les esprits présents de se nommer eux-mêmes et de déclarer la vérité? C'était l'antique méthode, et c'est par elle que le christianisme avait renversé les idoles. Mais pour cela, il eût fallu croire au moins à la possibilité de la chose. On ne chasse jamais les démons auxquels on ne croit pas, et Mgr Maigrot laisse parfois entrevoir un scepticisme qui, d'après une loi constante, devait infailliblement l'empêcher de *voir* et de *comprendre*; il nous donne lui-même, et sans s'en douter, la formule de cette loi, et la voici : « Il existe, selon les Chinois, une sorte d'attraction *naturelle* et de raison nécessaire, qu'ils appellent *pien chù lagèhè*, qui établit comme une parenté de nature et de sympathie entre les esprits et ceux qui les attirent, » et le docteur *Xàng-Chày* a dit : « Si tu veux véritablement que les esprits soient présents, ils le seront, *si velis adesse spiritus, aderunt* (a). »

Ne croirait-on pas entendre nos magnétistes et nos spirites modernes? On se retrouve ici dans ces réunions d'adeptes où tous les phénomènes échouaient subitement, à la grande déconvenue des disciples, par le seul fait de l'introduction, dans l'assemblée, d'un mécréant ou d'un ennemi. D'après cette loi, au lieu donc de baser leur incrédulité sur l'absence d'une vraie manifestation, les missionnaires auraient dû savoir qu'ils ne voyaient rien, *parce qu'ils ne voulaient pas voir*, et se rappeler qu'il en était de même pendant les premières luttes de l'Église avec les dieux païens. « Pourquoi, demandait Tertullien aux Gentils, pourquoi la présence d'un seul d'entre nous paralyse-t-elle à l'instant les oracles? pourquoi, au *grand étonnement* de leurs prêtres, deviennent-ils alors incapables d'articuler un seul mot, si ce n'est parce que nous les gênons? » Tertullien avait raison. « Nous n'avons rien vu » est une raison détestable en toute science, mais certainement bien plus encore lorsqu'il s'agit d'une science qui précisément n'est *occulte* que parce qu'elle ne se montre pas à tout le monde et qu'elle choisit ses adeptes.

Pénétré de ces instructions préalables, M<sup>re</sup> Maigrot n'aurait pas fait avorter à l'avance toute la portée de son beau travail en le faisant rouler sur une *chimère*. Dans ce dernier système, les jésuites avaient raison de ne pas y attacher d'importance. Sans la présence des esprits, dans tout cela il n'y avait plus que de vaines paroles que la pratique chrétienne eût emportées comme le vent. Monseigneur lui-même se fût épargné les remords que lui ont fait éprouver (et c'est lui-même qui le confesse) quelques petites altérations de

(a) Mgr Maigrot, II, 525.

texte, fruits de son rationalisme personnel. Ainsi, nous avons déjà dit qu'il y avait toujours, comme chez nos spirites modernes, un *médium*, choisi par les esprits eux-mêmes, séance tenante, et chargé de transmettre à la famille tout ce que, *du haut de son trône*, l'ancêtre lui suggérait. « Cet *intermédiaire* tenait note exacte de la manière dont les choses se passaient, et son rapport devait embrasser trois chapitres : 1° tous les détails de la *venue* et du *départ* de l'esprit, *adesse et recedisse*; 2° son acceptation ou son refus du sacrifice; 3° les promesses et les réponses faites par lui. » Monseigneur nous montre effectivement un de ces intermédiaires évoquant les deux *maa* (l'esprit et l'âme, *xin et lung*,) de son ancêtre, mais d'abord, dit-il « avec un esprit inquiet. Pendant longtemps, il n'obtient rien; puis s'étant recueilli et calmé, il réussit, COMME si les ancêtres étaient là et qu'il les vit sous ses yeux; car, ajoute-t-il (p. 730), il est certain que l'esprit NE LUI A RIEN DIT. » Mais Monseigneur se reprend aussitôt, et, après avoir parlé quelque autre part de la *sincérité* évidente de cet intermédiaire, il avoue que le *comme si* est de son cru, « mais que, *ne pouvant croire* à cette relation d'esprits avec le médium et à *ces voix dont on parle souvent*, il avait pensé qu'il valait mieux ne pas rapporter le texte qui dit positivement : « Et alors les esprits, *bien qu'on ne les voie pas du tout*, DÉCLARENT CEPENDANT ET MANIFESTENT LEUR PRÉSENCE; SPIRITUS LICET MINIME CERNANTUR, PRÆSENTES TAMEN ESSE MANIFESTE DECLARANT (a). »

Eh bien, l'évêque qui avait tant reproché à ses adversaires de n'avoir pas envoyé à Rome des exposés complets, allait, sans ce léger remords qui l'honore, priver lui-même ses juges d'un très-important détail, car, nous le répétons, pour peu qu'il eût poussé la chose et forcé la démonstration démoniaque qu'il était en droit d'exiger comme pasteur, il éclairait probablement aussitôt les pauvres Chinois, comme les Pères éclairaient les Gentils; il eût en outre tranché la question aux yeux de ses frères, et peut-être ne serait-il pas venu lui-même succomber à Rome sous le poids des fatigues et des chagrins qu'avaient amoncelés sur sa tête trente années d'apostolat et de magnifiques, mais infructueux travaux!

La logique de l'évêque est ici d'autant plus en défaut, qu'il reconnaît ailleurs que « ce sont là bien positivement les dieux des païens, dont le prophète avait dit : « Tous les dieux des nations sont des démons. »

La logique des pères jésuites était d'autant plus inconsequente à son tour, en s'appuyant sur ce qu'ils « n'avaient rien vu, » qu'ils savaient parfaitement que l'idolâtrie chinoise n'était idolâtrie que parce qu'elle se rapportait aux démons, dont leurs pères avaient obtenu ou reçu tant de fois des manifestations sensibles. Sans parler de leurs saints *fondateurs*, qui avaient lutté *corps à corps* avec eux, n'obtenaient-ils pas eux-mêmes tous les jours les démonstrations *objectives* de leur présence et de leur puissance? Le père Bouchet ne s'était-il pas vu enlever physiquement et de vive force un néophyte, qu'il allait baptiser, pour le transporter à une assez grande distance? Le mission-

naire Lacour n'avait-il pas vu des possédés, avec lesquels il parlait grec et latin, suspendus, la tête en bas, aux voûtes de son église?

Enfin beaucoup d'entre eux n'avaient-ils pas assisté aux joutes publiques et spiritiques des bateaux (a)? Tous ces phénomènes ne sont-ils pas le pain quotidien des missions?

Par conséquent, les jésuites devaient au moins suspecter ici la présence des mêmes agents et y regarder à deux fois avant de décerner, comme le père Leflaure, au *génie du foyer*, le titre d'*ange gardien chargé du soin de la famille*, et de trouver très-bon que, « parti pour le ciel le douzième jour de la lune de novembre, ce même esprit du foyer en revint le quatrième jour de la première lune de l'année suivante pour rendre raison à la famille ou à l'empereur des biens et des maux auxquels il faut s'attendre dans l'année. »

Nous le répéterons toujours, un peu moins de rationalisme chez tout le monde et de superstition chez quelques-uns, et tout s'éclaircissait.

Mais comme il faut se hâter de rendre à de si magnifiques intentions la part de justice qui leur est due, hâtons-nous d'ajouter qu'autant l'erreur nous paraît incompréhensible, autant le sentiment qui avait fomenté cette erreur nous paraît admirable. Pleins de condescendance et de pitié pour des enfants qu'ils venaient d'enfanter à la foi, les jésuites ne savaient trop que leur répondre lorsque ceux-ci leur disaient : « Le quatrième précepte du Décalogue, que vous nous enseignez, nous ordonne d'aimer et d'honorer nos parents; eh bien, ce précepte, nous voulons le remplir après leur mort, comme nous le remplissons auparavant. Mais si vous nous empêchez de leur offrir ces présents et ces devoirs, par quoi pourrons-nous donc leur témoigner désormais notre respect et notre amour? »

Alors le pieux enfant de saint Ignace, affligé des tristes fruits produits dans le troupeau commun par des collaborateurs imprudents qui, dans la claire vue de la vérité, mais dans l'entêtement d'un zèle qui n'était peut-être pas selon la science, s'en allaient brisant les idoles, secouant la poussière de leurs pieds et lançant partout l'anathème, le pieux enfant de saint Ignace, disons-nous, consultant les touchantes confessions du plus grand et du plus tendre des docteurs (saint Augustin), y lisait ces paroles : « On ne détruit pas toutes ces choses avec la rigueur, la hauteur et la dureté, mais bien plutôt par l'enseignement que par des ordres. Il faut s'y prendre de manière qu'ils ne paraissent pas abandonner les traditions de leurs ancêtres, ce qui serait pour eux la cause d'une trop grande douleur, *non levis cordis dolorem*, et l'on continuera de célébrer dans l'Église tout ce que l'on peut y célébrer avec honneur et piété (b). » « Car personne, dit-il ailleurs, n'a jamais sacrifié qu'à celui qu'il savait, qu'il feignait ou qu'il pensait être Dieu. »

Ce sont les mêmes principes qui, dans le commencement, avaient guidé les congrégations romaines, lorsque, faute de renseignements suffisants, elles

(a) Voir, sur tous ces détails, le tome I (I<sup>er</sup> Mém., ch. VIII).

(b) *Confessions*, l. VI, ch. LXIV. On sait que ces recommandations furent celles adressées par saint Grégoire le Grand aux apôtres qu'il envoyait à la conquête de l'Angleterre, et auxquelles réussirent si bien.



permettaient « l'usage des tablettes, à la condition qu'elles ne porteraient que les noms du défunt, qu'on supprimerait l'inscription *siège de l'âme*, qu'elles ne seraient pas déposées sur l'autel *principal*, et qu'on ne leur adresserait pas de prières... » Attendu, dit la congrégation de 1656, « qu'il est défendu de changer les rites des nations idolâtres, toutes les fois qu'ils ne sont pas *manifestement* contraires à la religion et aux bonnes mœurs. »

Aujourd'hui que les pères jésuites ont pu reconnaître la nécromancie et les *médiums* chinois dans la nécromancie et les médiums modernes, la lumière s'est faite pour eux, et l'on peut en juger : soit par les anathèmes lancés par le père de Ravignan, de si sainte mémoire, contre la *frénésie* des tables, soit par la direction constante des révérends pères sur ce sujet, soit enfin par les quatre articles magistraux insérés dans la *Civiltà cattolica*, leur organe romain.

On voit qu'il était difficile de pousser plus loin les concessions, et pour prouver qu'il n'y a jamais eu, à proprement parler, de contradiction dans les réponses des congrégations romaines, qu'il n'y a jamais eu de variation que relativement à l'opportunité des mesures de modification et de correction, nous ajouterons que celles-ci serviraient peut-être encore de base aujourd'hui, si on les avait jugées conciliables avec le bon ordre, et surtout avec la paix des missions. Benoît XIV n'a donc sévi que contre les impossibilités d'application. Nous ne saurions du reste mieux prouver la perpétuité dans l'Eglise de ce même esprit de tolérance et de modération, que par le renseignement qui va suivre.

Collatéralement aux missions de la Chine marchait la mission du Malabar, et là encore les travaux surhumains, les prodigieux miracles et le martyre d'un véritable apôtre avaient gagné à la foi des milliers de prosélytes. Cet apôtre, dont la vie trop peu connue paraîtrait un roman aux lecteurs qui n'en auraient pas la clef, était le père Claver, de la compagnie de Jésus, béatifié dernièrement avec les pères de Britto et André Bobola, ses merveilleux émules dans la voie qui sauve le monde en montant au Calvaire; eh bien, le révérend père Claver, pour activer des succès si rapides, mais toujours trop lents au gré de ses désirs, n'avait pas reculé devant l'emploi de moyens qui furent englobés dans la réprobation générale et déclarés idolâtriques comme les autres. Il s'agissait, par exemple, du costume de bonze qu'il avait cru devoir adopter pour pénétrer plus facilement dans le camp païen; il s'agissait encore, et ceci paraissait plus grave, d'avoir porté sur sa personne et répandu sur sa tête une certaine cendre qui passait pour sacrée chez ces peuples, etc. Nous le répétons, sans que l'autorité papale en vint à discuter spécialement ces détails, ils se trouvèrent compris dans la suppression et vivement reprochés aux jésuites par tous leurs adversaires; mais aujourd'hui l'heure de la justification vient de sonner. Il a bien fallu béatifier le père Claver, en attendant sa canonisation, et la question des rites idolâtriques qu'il avait observés put faire craindre un moment une opposition sérieuse. Tout fut donc repris et réexaminé avec ce luxe de critique et de scrupules dont nous donnerons bientôt un spécimen complet, et la conclusion fut celle-ci : « La conduite du

père Claver, relativement aux observances rituelles de ces idolâtres, ne peut constituer aucun obstacle à sa béatification. » (*Procès de béatification, pontificat de Pie IX.*) On pense bien que les révérends pères regardent ce tout récent ultimatum comme la justification la plus éclatante de leur conduite, et même comme le triomphe de leur longue et douloureuse thèse sur les rites chinois, qu'ils assimilent à ceux-ci. Nous ne poussons pas aussi loin l'analogie, car, ayant soumis ces paroles à l'un des membres les plus éclairés des missions étrangères, il nous a fait remarquer que le père Claver n'était innocenté qu'en raison de ce que « la bulle de Benoît XIV n'avait pas alors résolu la question. »

Mais nous n'en avons pas moins conclu de la béatification de cet admirable observateur de rites idolâtriques, que l'erreur, dans les mesures prises par une ardente charité, ne nuit jamais à la sainteté, *caritas nunquam fallitur.* »

## § IV

Culte public en Chine et ailleurs. — Administration invisible.

### 1. — Nécrolâtrie publique chinoise.

En nous étendant un peu longuement peut-être sur les Chinois, nous ne sommes nullement sorti de notre programme « des faits antiques, éclairés par les faits modernes, » puisque ceux que nous venons d'exposer sont la reproduction la plus fidèle et l'explication la plus lumineuse de la nécrolâtrie antique; nous n'avions jamais rencontré jusqu'ici de controverse aussi serrée entre les deux corporations les plus savantes du catholicisme, sous les yeux et sous le verdict de leur infailliable juge.

Avant donc de revenir à Rome et à la Grèce, nous allons, pendant que nous y sommes, terminer avec la Chine, en complétant sa nécrolâtrie privée par sa nécrolâtrie publique; nous serons d'autant plus libre ensuite pour passer à d'autres détails et pour revenir à la discussion générale.

Nous avons dit que les sinologues<sup>1</sup> éclairés et sincères,

1. Savants qui s'occupent spécialement de la Chine.

comme Thomas Maurice, William Jones, de Guignes, Abel Rémusat et Paravey, témoignaient la plus grande admiration pour les travaux des premiers missionnaires de Pékin, les pères Premare, Amiot, Cibot, etc., qui ne s'étaient pas contentés de traduire les *Kings*, mais qui, au dire du dernier savant que nous venons de citer, « écrivaient eux-mêmes, sur toutes sortes de sujets, des ouvrages chinois qui font encore aujourd'hui l'admiration des *lettrés*. »

Or, ces savants missionnaires ont écrit leurs mémoires, et ces mémoires remplissent quinze énormes volumes in-quarto.

Cette fois, ce ne sera donc plus un enfant de Saint-Dominique, mais bien un enfant de Saint-Ignace auquel nous allons laisser la parole.

Ce sera le père Amiot.

On va voir que pour lui tout n'était pas *politique* dans l'adoration des esprits, et qu'il ne fermait pas les yeux, comme d'autres pères de son ordre, au côté merveilleux de la question.

Si nous ouvrons le tome XII, page 344 des *Mémoires sur les Chinois* (vie de Confucius ou *Koungisée*), nous y trouvons cette proposition qui nous paraît rentrer sur un point capital dans la théorie de l'évêque de Conon : « Quant au culte des ancêtres, c'est-à-dire de ce que nous devons le plus respecter après Dieu, voici comment les choses se passent : avant le sacrifice, on avertit ces ancêtres de ce que l'on va faire ; après, on leur montre ce que l'on a fait. Dans le premier cas, on est censé leur demander leurs ordres ; dans le second, on leur en montre l'exécution. »

Ces paroles se rapportaient au culte privé que nous venons d'étudier.

Mais il s'agit de bien autre chose aujourd'hui. Il s'agit de l'administration intérieure, extérieure, officielle et publique du royaume. Rappelons-nous ce que nous avons dit au chapitre VII, à propos de la dynastie des mânes ; voyons si la dynastie des *chen* ne nous donnerait pas pleinement raison,

et si nos égyptologues, qui perdent la tête devant ces *rois-mânes* égyptiens, dont ils prennent le simple énoncé pour quelque faute d'impression, ne pourraient pas les retrouver ici et s'assurer qu'il n'y avait aucun malentendu philologique.

Passons donc maintenant au tome xv, page 208 de la collection de nos mémoires chinois, et méditons sérieusement ce qui va suivre. La citation sera peut-être un peu longue, mais on ne s'en plaindra pas.

C'est encore le même père Amiot qui a la parole.

« La secte des Tao-ssée, dit-il, secte dont le nom signifie maître dans la *science* des *sciences*, n'est dévoilée, dit-on, dans toutes ses parties qu'à un petit nombre d'hommes PRIVILÉGIÉS qui ont eu déjà plusieurs existences, et qui, dans ces existences antérieures, ont eu pour instituteur quelqu'un de ces *maîtres invisibles* qui peuplent les airs, ou quelqu'un de ces *plus anciens* maîtres qui ont vieilli dans le sein des montagnes ou dans la solitude des déserts. Les hommes dont nous parlons s'occupent uniquement de l'étude et de la contemplation, pour mériter d'arriver un jour au rang des *chen* ou des *hien*. Ce n'est qu'après avoir profité longtemps et au mieux des leçons de ces sortes d'instituteurs et de maîtres, que quelques adeptes ont enfin obtenu de pouvoir pénétrer jusqu'au *sanc-tuaire* de la nature, pour y lire tout ce qui est du ressort des sciences occultes, telles que la magie, la cabale, l'astrologie judiciaire et la métempsychose. »

Pour eux, il existe deux âmes ou plutôt deux parties, le *ling* (la noble) et le *houen* (principe vital). Ces deux parties restent unies après la mort, pendant que le corps retourne aux éléments... Cette association du ling et du houen (que le père Amiot identifie complètement avec notre distinction théologique entre la partie *supérieure* et la partie *inférieure* de l'âme) forme donc l'être nouveau qui va succéder à l'existence humaine. A-t-il été parfait et purifié, il est élevé au rang des *hien* ; ne l'a-t-il pas été, il est relégué au rang des

chen. A-t-il été criminel et malfaisant, il est relégué parmi les kouey.

« Les hien sont les saints, et on les invoque.

« Les chen sont les êtres aériens qui tiennent un milieu entre les hommes vivants et les saints; ils restent sujets à toutes les passions qui tiennent à l'esprit et restent libres d'en faire un bon ou un mauvais usage, par conséquent de mériter ou de démeriter. Leurs occupations et leur rang varient; inspecteurs de tous les êtres, gardiens publics et privés des hommes, ils dirigent en même temps les astres, les vents, les jours et les heures en faveur de l'humanité. Il y a parmi eux des supérieurs et des subalternes; toutefois le droit de casser, de dégrader et de punir les chen réfractaires ou négligents n'appartient pas aux chen, leurs supérieurs, il appartient, avant tout, à l'empereur, comme *filz du ciel*, père de son peuple, et aux mandarins, comme représentant l'empereur.

« On sait bien que c'est ce dernier qui nomme les mandarins et, en général, tous les hommes en place; mais on ne sait pas qu'il a D'AUTRES AGENTS, dont la manière d'opérer est hors de la portée des sens, et par conséquent imperceptible aux yeux du vulgaire, qui ne juge que de ce qu'il voit; ces derniers sont INVISIBLES, et agissent INVISIBLEMENT<sup>1</sup>. Visibles et invisibles sont donc également soumis à l'empereur. De même qu'il nomme aux emplois extérieurs ceux de ses sujets *visibles* qu'il croit les plus capables, de même il nomme aux emplois *invisibles* ceux d'entre les êtres *invisibles* dont il a lieu de croire qu'il sera le mieux servi.

« C'est donc à ces derniers qu'il confie la garde aérienne de son empire. C'est parmi eux qu'il choisit les protecteurs particuliers de chaque ville, village, hameau et campagne qui en dépendent; c'est à chacun d'eux qu'il assigne par ses astrologues l'année, le mois, le jour, l'heure, le moment même auxquels ils doivent remplir leurs fonctions. De là vient

1. Voilà le mot explicateur des *sociétés secrètes*, lors même que leurs chefs, et à plus forte raison leur *vulgaire*, n'en voient rien.

que dans la partie astrologique du calendrier, qui se fait chaque année, on met d'abord le nom du chen dominateur général de l'année, ensuite ceux de chaque mois,... puis ceux qui auront l'inspection générale des parties du monde situées aux huit rumbes de vent.

« Quand dans le calendrier astrologique (pendant très-distinct du calendrier astronomique) on lit, par exemple : « Tel jour, il fait bon voyager, ou, tel autre jour, il est très-dangereux de se mettre en route, tel jour est favorable aux requêtes, etc., » c'est comme si l'on disait : « Le chen qui préside à tel jour, et dont l'office est de protéger les voyageurs, est à son poste ce jour-là ; tel autre jour, le chen protecteur des grands chemins est occupé ailleurs, restez chez vous,... ou le chen protecteur des solliciteurs sera sur pied<sup>1</sup>.

« S'il arrive à ces chen de ne pas remplir leur tâche,... on les punit de la même manière à peu près que l'on punit les mandarins prévaricateurs. On leur fait tous les reproches,... on les injurie, on se porte même quelquefois jusqu'à frapper et à briser les statues qu'ON LEUR AVAIT ASSIGNÉES POUR LOGEMENTS<sup>2</sup>. On les congédie ou on les *chasse* ignominieusement, et on en invite d'autres à *venir* prendre leurs places. Il est rare toutefois qu'on en vienne à cette dernière extrémité... C'est alors le mandarin du lieu qui fait publiquement cette expédition. Quelques missionnaires, témoins de cela,... ont attesté à toute l'Europe, comme un fait dont il n'est pas permis de douter, que LES CHINOIS BATAIENT leurs *dieux*... C'est altérer un peu la vérité, en ce sens que les chen ne sont pas regardés comme des *dieux*, ni même comme des saints. On vient d'en avoir la preuve.

« Ainsi dégradés, les chen retournent dans les airs ; génies

1. C'est là maintenant le mot explicatif de toute l'astrologie. Usurpateur des grandes *vertus* sidérales dont nous avons tant parlé, le génie menteur que vous préposez de *vous-même* à telle ou telle planète, à tel ou tel jour, à telle ou telle heure, se considère pour averti et tient à ne pas vous détromper.

Pour le rationaliste, l'astrologie païenne reste incompréhensible.

2. Voilà le dernier mot des idoles. Simulacres tant que l'on voudra, mais simulacres *habités*.

errants, ils se confinent souvent dans l'enceinte des montagnes jusqu'à la métempsycose (forcée ou volontaire) qui pourrait les ramener à l'état d'hommes, après la dissolution de leurs parties terrestres.

« Les chen oisifs se transforment souvent en oiseaux, en animaux domestiques.

« En un mot, c'est la science des *évocations*, pratiquée par les seuls Tao-ssée qui séjournent à cet effet dans les montagnes. La guerre règne parmi les chen autant que parmi les hommes, et surtout la guerre aux *kouey*.

« Ces *kouey*, à leur tour, voltigent autour des tombeaux, des mines, sur la surface des marais, des eaux croupissantes, et dans tous les lieux infects, pour s'abreuver et se nourrir de leurs vapeurs<sup>1</sup>. Mais ce qu'ils aiment de préférence, ce sont les cadavres humains, car ils en profitent pour se former des corps fantastiques au moyen desquels ils se mêlent aux hommes, et il ne leur arrive que trop souvent d'y réussir<sup>2</sup>... Les chen et les *kouey* sont donc toujours des hommes, mais des hommes dans un état de vie différent de celui dont ils jouissaient quand ils étaient revêtus de leurs corps.

« Nous parlions des deux substances animiques, *ling* et *houen*; il en est une quatrième qui reste avec le corps et ne l'abandonne qu'après son entière dissolution ou la dispersion totale de ses parties. Il n'est plus question d'elle alors; elle s'évanouit comme s'évanouit une ombre lors de l'absence du corps qui la produisait.

« On trouve également quelques vestiges de cette doctrine chez les Perses, qualifiée ensuite de superstition, quoique, selon les historiens (ses adversaires), elle remonte presque à l'époque où le sage législateur de la monarchie venait de fixer les traditions<sup>3</sup>.

1. « Spiritus immundi aquis incumbunt. » (Tertullien, *de Baptismo*.)

2. Voilà le secret du vampirisme; nous le verrons tout à l'heure.

3. Comment n'eût-elle pas été reçue dans la Perse, puisque nous l'avons

« Cette doctrine est ensuite proscrite comme superstitieuse par de sages empereurs ; les mauvais empereurs la favorisent tous. »

Ainsi là c'est non-seulement la magie, mais la *théurgie* qui est proscrite par les bons et fomentée par les mauvais gouvernements.

« Sous les mauvais empereurs, les Tao-ssée étaient rappelés à la cour sous différents prétextes ; tantôt c'était pour délivrer quelques appartements de l'apparition des kouey, tantôt c'était pour évoquer les chen protecteurs au secours d'un enfant chéri, que la mort était sur le point d'enlever et qu'on craignait de perdre, et le plus souvent pour voir l'extraordinaire et les merveilles de leurs opérations magiques. Tout cela ne se pratiquait qu'en secret. Ce ne fut que sous le règne de Chéou-sin, après que ce prince se fut mis au-dessus de toutes les lois de la bienséance, que la doctrine des chen, des kouey et de tout ce qui l'accompagne ou en dérive, reçut le sceau de la publicité. Il arriva à Chéou-sin, en punition de ses crimes, ce qui était arrivé à Kié-kouey, en punition des siens, qui étaient à peu près les mêmes. Il fut haï des hommes, le ciel le réprouva, et son empire fut donné à une nouvelle race, à celle du vertueux Ouen-ouang<sup>1</sup>.

« Je fais observer que les sciences occultes ont été regardées de tout temps par les Chinois comme des sciences funestes, qui faisaient le malheur de ceux qui s'y adonnaient... Ouen-ouang est donc l'instrument de la perte des kouey ; il combat et défait Chéou-sin, leur protecteur, qui meurt sous les ruines de son palais incendié.

« Mais il fallait restaurer, et comme on voyait des kouey

retrouvée partout ; dans les *réphaïm* de la Bible, dans les *khous* des Égyptiens, dans les *raskasâs* des Indiens (voir le t. III, p. 60 à 65), dans les *iskims*, sous-division des *bné-aleim*, appelée *virî spirituales*, enfin dans les *homunciones* ou *manes* de toutes les nations ?

1. Malheur aux princes qui appellent ou installent des *médiums* à leur cour !



dans toutes les administrations, Ouen-ouang fit lui-même un appel aux chen<sup>1</sup>; il crut ou feignit de croire que Tsée-ya, son généralissime, était un chen d'ordre moyen. Cet homme passa pour un homme extraordinaire qui pouvait disposer à son gré du service des chen.

« Aussi voyons nous cette dynastie débiter par un nouveau règlement entre le *ciel* et la *terre*. On nomme les nouveaux chen protecteurs, et on dépose sur la montagne le règlement qui les doit régir. »

Mais voyons un peu les détails de la cérémonie, tels que l'histoire nous la livre.

« Aussitôt après l'arrivée de Tsee-ya à la montagne Kichan, où les chen s'étaient déjà rendus pour l'y recevoir, tout le monde prit sa place plus haut ou plus bas, suivant son rang, et Tsee-ya, qui représentait l'empereur, se plaça au milieu d'eux sur un trône qui avait été préparé pour cette cérémonie. Devant le trône était une *table*, et vis-à-vis un autel. Sur cet autel étaient tracés les huit *koa*, ou lignes de *fou-hi*, rangées par trigammes dans leur ordre primitif, les dix *kang* et les douze *tché*...

« Sur la table vis-à-vis du trône, il y avait d'un côté l'étendard de la nouvelle dynastie, de l'autre la baguette de commandeur pour *se faire obéir des chen*, et au milieu le diplôme de l'ancien maître, qui chargeait Tsee-ya d'intimer à tous les chen les ordres du ciel.

« Après les libations, on lut donc à haute voix ce diplôme dont voici le précis :

« Par ordre de l'ancien maître, il est enjoint à tous les chen  
 « d'écouter respectueusement les décrets du ciel, etc. Dans le  
 « long intervalle de temps qui s'est écoulé depuis que, com-  
 « mençant à parcourir les échelles des êtres, une heureuse  
 « combinaison d'yang et d'yn vous plaça enfin dans les destinées  
 « de l'espèce humaine; depuis que, après en avoir parcouru

1. Ce n'était donc pas eux que l'on avait proscrits.

« les différents échelons, vous fûtes jugés dignes d'être mis  
 « après votre mort au rang des chen, vous n'avez rien fait qui  
 « mérite de nouvelles récompenses. Vous mériteriez, au con-  
 « traire, des châtiments pour votre négligence,... cause en  
 « partie des maux qui ont affligé les hommes sous le dernier  
 « règne... Allez, retirez-vous où bon vous semblera, ou, si vous  
 « l'aimez mieux, tâchez de rentrer dans le cercle de la vie  
 « humaine, pour expier promptement vos fautes et mériter  
 « les récompenses attachées à la pratique de la vertu. »

« Les chen congédiés SE RETIRÈRENT PLEINS DE CONFUSION,  
 et Tsee-ya, ayant fait approcher ceux qui devaient être promus, se revêtit de sa cuirasse, prit de la main gauche l'éten-  
 dard jaune, et de la droite la baguette du commandement;  
 puis, s'étant remis sur son trône, il appela Pé-tsien, lui  
 ordonna de prendre le registre de la promotion, de l'ouvrir  
 en présence de tous les assistants et d'en faire la lecture à  
 haute voix au pied de l'autel. (Notez que Pé-tsien est un  
 esprit.) Pé-tsien obéit, et, ayant ouvert le registre, il y lut  
 son propre nom à la tête de tous les autres et se nomma le  
 premier. Tsee-ya lui fit son compliment et lui dit : « Pé-tsien,  
 « il y a longtemps que vous auriez reçu cette récompense de vos  
 « vertus civiles et de votre valeur à la guerre, sans quelques  
 « taches qui les avaient ternies... entre autres, lorsque vous  
 « poursuivîtes trop loin un reste d'ennemis vaincus, et allâtes  
 « mourir misérablement dans les mers du Nord. Depuis votre  
 « mort, vous vous êtes concentré dans une île déserte pour ne  
 « vous occuper que de votre malheur, tandis qu'en vous don-  
 « nant quelque mouvement pour rentrer dans le cercle de la  
 « vie humaine, vous fussiez parvenu à remplir les plus hauts  
 « destins. Cependant, en récompense de votre mort,... le ciel  
 « abrège le temps de votre épreuve et vous met à la tête de  
 « trois cent soixante-cinq chen chargés de veiller à la gloire  
 « et à la tranquillité de l'empire. Remerciez, etc. »

« Après Pé-tsien, on nomma la plupart des princes, des  
 seigneurs et des officiers qui avaient péri les armes à la

main;... on leur assigna des emplois proportionnés à leurs mérites;... on nomma encore ceux que Chéou-sin avait fait mourir injustement:... tels furent en particulier Ho-ang-tien-hoa et Ho-ang-sei-hou. Le premier fut mis à la tête des trois montagnes *primitives*, et le second des quatre principales montagnes du titre de Yo, d'où le chen principal veille sur ses inférieurs.

« Le premier nom qui se trouva sur la liste après ces deux derniers fut celui du prince Ouen-tsong, oncle du dernier empereur et généralissime de ses armées, tenant à plusieurs princes feudataires par ses alliances. L'emploi qui lui était assigné lui donnait inspection sur tous les chen chargés de la pluie, des vents, des nuages et du tonnerre. Cependant, comme il allait le tenir de Tsee-ya, le plus redoutable de ses anciens ennemis, IL EUT QUELQUE PEINE A S'Y DÉTERMINER; IL FALLUT L'APPELER deux fois et faire montre de la baguette du commandement; enfin il VINT A L'AUTEL D'UN AIR DÉDAIGNEUX ET SE TINT FIÈREMENT DEBOUT. Tsee-ya, élevant alors la voix, dit : « Ouen-tsong, vous n'êtes pas ici ce que vous étiez « parmi les hommes, lorsque vous étiez revêtu d'un corps; « vous n'êtes qu'un simple chen sans emploi. C'est pour vous « en donner un que l'ancien maître m'a chargé de vous intimer « les ordres du ciel; écoutez-les avec tout le respect qui leur « est dû. » A ces mots, Ouen-tsong SE PROSTERNA ET SE TINT A GENOUX; alors Tsee-ya passe en revue toute la vie de Ouen-tsong et lui prescrit toute l'attention qu'il aura à apporter à la pluie et au tonnerre.

« Ne vous négligez jamais, dit-il en terminant, partez et « remplissez dès à présent votre devoir. »

« Vingt-quatre des principaux officiers qui étaient morts à la guerre lui furent donnés pour adjoints...

« Immédiatement après, on nomma les cinq chen qui devaient présider aux incendies pour les exciter ou les éteindre;... puis les six chen des maladies épidémiques, chargés d'éprouver les bons, de châtier les méchants et de débarrasser la société de son superflu nuisible. »

Plus tard le même empereur distribua l'empire en soixante-douze provinces et sept gouverneurs principaux, qui sont des chen ressuscités, et il finit, tout en reconnaissant publiquement leur qualité de chen, par s'en débarrasser en les envoyant régner dans la montagne sur tous les saints militants à l'étude du Tao; il leur recommande de se rendre toujours agréables et de vivre en étroite amitié avec tous les chen, invisibles protecteurs de l'empire, et de les soutenir dans leurs bonnes intentions.

On en fut ainsi débarrassé; mais après la mort de Ouen-ouang tout changea de face. Les maîtres de la doctrine secrète revinrent dans la société et placèrent les images des chen, protecteurs particuliers, dans toutes les chapelles ou oratoires. Les adeptes montèrent bientôt AUX DEUX TIERS des souverains et des peuples. Ainsi les maîtres du Tao se trouvèrent fusionnés avec les maîtres de l'antique doctrine nationale<sup>1</sup>.

Qu'on ne s'y trompe pas! C'est un homme très-sérieux, un sinologue du premier ordre, bien mieux, un observateur habituel, et pour la sainte conscience duquel la plus légère

1. Lao-tsée, 640 ans av. J.-C., au lieu d'être le fondateur du Tao, n'en fut que le plus célèbre apôtre. Il persuada à ses disciples qu'il *avait été chen* quelque mille ans auparavant, et qu'il avait obtenu de recommencer sa carrière pour pouvoir s'élever au rang des hien. Il composa le *Tao-té-king*. — La secte se fortifie dès lors, et parvient au plus haut degré de sa gloire sous le règne de Tsin-ché-hoang-ly, qui les élève au-dessus des lettrés et des savants. Les Tsin s'éteignant, les Han humilient les Tao, qui ne demandent plus qu'à être placés auprès des savants dans l'estime publique.

Ils sont tranquilles et modérés pendant deux siècles, mais la secte de Fo ayant pénétré dans l'empire, ce prophète fut regardé comme une divinité supérieure à Lao-tsée.

Cependant les uns et les autres regardaient toujours le *tien* comme le maître absolu.

De cette sorte commença le proverbe : « Les trois religions n'en font qu'une. » Ces trois religions sont :

1° L'antique doctrine, celle des Kings, ou, selon les jésuites, notre tradition patriarcale altérée; .

2° Le Tao (Lao-tsée, 640 ans av. J.-C.);

3° Le Fo ou Bouddha (sous le règne de Ming-ty, 440 ou 600 ans av. J.-C.).

exagération serait un crime, qui vous garantit l'absolue fidélité de toutes ces choses!...

On en convient, toutefois. Pour nos rationalistes, elles demeurent complètement inacceptables. A quelque point de vue qu'ils se placent, toutes les explications leur échappent. Aussi le sentent-ils parfaitement et gardent-ils le silence. Ils se consolent en se livrant à l'innocente traduction de quelques petites scènes de théâtre et de voyage. C'est le parti le plus commode et, après tout, celui qui leur conciliera le plus de lecteurs. Nous nous contentons seulement de faire un dernier appel à leur bonne foi, et de convenir qu'en négligeant ce côté très-sérieux, très-vital, très-explicatif de toute l'histoire chinoise, ils sont tout aussi coupables que celui qui, pour mieux nous donner toute la philosophie de notre histoire de France, nous renverrait aux comédies de Scribe, ou tout au plus aux productions éphémères de notre librairie des chemins de fer.

## 2. — *Nécrolâtrie publique à Rome et ailleurs.*

Et cependant, il ne s'agit pas uniquement de Canton et de Pékin ; il s'agit de l'histoire universelle. Nos adversaires eux-mêmes nous l'ont dit : « mensonge ou vérité, ce n'en est pas moins cette magie qui a GOUVERNÉ toute la terre<sup>1</sup>. »

Donc, autant de temps que durera la méprise à son sujet, autant de temps durera l'impossibilité absolue de rien comprendre à l'histoire.

M<sup>sr</sup> Maigrot généralise tout autant que nous la question. « Au reste, dit-il, tout ce culte *ne diffère en rien* de celui que tous les gentils rendaient aux hommes morts, aux esprits du foyer, à leurs lares et pénates, et il en diffère d'autant moins qu'à tous ces cultes divers s'adjoint, comme partout, celui

1. Voir dans notre Introduction les aveux à ce sujet de MM. Littré, Maury, Salverte.

du soleil, de la lune et des étoiles, culte que cette fois on ne pourra pas disculper d'idolâtrie<sup>4</sup>. »

Prenons Rome pour exemple ; à part cette organisation politique et hiérarchique des *ombres*, qui nous donne une idée si juste de ce que pouvaient être les antiques règnes des *mânes* égyptiens, tout cela se retrouvait en vigueur au temps des Auguste comme à celui des Tarquin, et formait la plus large partie du culte officiel et public réglé par les inspirations de la nymphe Égérie, maintenu par l'autorité des Sibylles et confirmé par la loi des Douze Tables.

Et, chose singulière ! on parle toujours de transmission, d'importation ;... mais comme nous le verrons plus tard (à l'article SONGES), c'est toujours *subitement*, à la suite d'un songe, d'un oracle ou d'une apparition que l'idée vient s'implanter à nouveau, et de la manière la plus *autochthone*, dans la pensée d'hommes et dans les habitudes de peuples qui ne se sont jamais connus. Sans aucun doute, Énée, Romulus, Numa, se montraient les héritiers des Étrusques en instituant leurs *cérémonies* expiatoires, l'un pour apaiser l'ombre d'Anchise, l'autre celle de Rémus, l'autre pour débarrasser le Latium des spectres qui le désolaient ; mais, qu'on le remarque bien, c'est toujours à la nécessité comme à l'injonction de nouveaux ordres qu'ils paraissent céder, en reprenant *malgré eux* des usages abandonnés *par eux*, comme une fatigue et un fardeau.

Si, pour expliquer la mystique toute spéciale du bon Numa, les précédents presque contemporains offerts par les Étrusques arrivent à point nommé pour sauver la chronologie de l'historien, dans combien d'autres cas ne se trouvera-t-il pas forcé de confesser l'impossibilité de rétablir le fil qui lui paraît à tort indispensable. « Ce sera toujours avec le même étonnement, dit notre savant indianiste, M. Troguier, que l'on remarquera, sans pouvoir peut-être jamais l'expliquer historiquement, que

4. Manuscrit in-folio, p. 854.

le nord de l'Inde a conservé des mythes dont la scène est placée dans le sud, qui, cependant, paraît les avoir oubliés *ou ne les avoir jamais connus*, avant l'apparition de ces mêmes chants *sacrés* composés dans les pays lointains... Il y a plus; souvent les récits du *Mahābhārata* pourraient faire croire qu'il a été connu d'Hésiode et d'Homère, tant il leur est conforme <sup>1</sup>.

Ce que M. Troguier déclare avec tant de raison historiquement inexplicable s'applique merveilleusement à la résurrection américaine et moderne de toutes les superstitions étrusques, à quarante siècles d'intervalle et après trois cents ans de prescription absolue. On se réjouit, en lisant ce passage de M. Troguier, de voir l'Académie des *inscriptions* manifester au moins son étonnement. Il n'y a que l'Académie des sciences pour expliquer, par une *malice* d'écolier ou par un *claquement musculaire*, une encyclopédie de prodiges qui se calquent les uns sur les autres dès l'origine du monde, sans s'être jamais connus.

Mais que tous les peuples civilisés ou barbares, que les meilleurs et les plus grands comme les plus cruels et les plus pauvres législateurs et souverains, que la pacifique Égérie, comme le terrible Siva, aient imaginé spontanément cette grande liturgie funéraire, comprise sous les singuliers noms de *lémurales*, *féralies*, *festins des morts*, etc. Cette hypothèse est une folie plus folle à elle seule que toutes les folies dont il s'agit.

Qu'on l'explique comme on le pourra, voici ce que le genre humain nous affirme, et ce que tous les historiens affirment qu'il a cru, Tacite et Quintilien en tête, comme nous l'avons vu plus haut.

D'abord, le jour est pris et fixé. C'est trois fois par an, au 2 février, au 1<sup>er</sup> mai, au 9 décembre, et pour ainsi dire à *heure*

1. Ouvrage déjà cité sur le *radja*. Notes du livre III, p. 463, et du livre IV, p. 495.

*fixe* qu'on se rendra, non plus à la montagne comme dans le Céleste Empire, mais à tel lieu, auprès de telle pierre mystérieuse, à l'entrée de telle caverne, et que là on criera au peuple et avec le peuple : *Mundus subterraneus patet*, l'abîme est ouvert.

Aussitôt tout paraît confirmer la grande nouvelle<sup>1</sup>. On voit les ombres sortir de leurs tombeaux et revenir à la lumière : oui ce sont bien ceux que l'on pleure ; on se reconnaît, la mort embrasse la vie, ceux qui n'assistaient pas à la sortie viennent du moins à la rencontre, et l'on s'achemine tous ensemble vers les anciens domiciles. Ici les bons jours du passé recommencent : autour du foyer domestique les places, trop longtemps vides et pleurées, se remplissent à nouveau. La table retrouve tous ses hôtes, et le festin de l'ancienne communauté réunit les deux espèces de convives. Au mois de février, cet état de choses dure neuf jours<sup>2</sup> ; pendant ces vacances de l'enfer, tout chôme : plus de mariages, plus d'affaires, les temples sont fermés, car les dieux eux-mêmes prennent part à la fête et surveillent les expiations des familles.

Toutefois, il faut bien le dire, souvent la réunion paraît longue, et trop souvent encore la famille est obligée d'y mettre fin avant l'heure. Alors, après avoir chassé les ancêtres par le terrible anathème : « mânes paternels, sortez, » on a grand soin de purifier au plus vite les maisons souillées de leur présence, on bat l'air, on ouvre tout, on prie avec ardeur, et des flots d'eau lustrale, des masses de *soufre* et d'encens effacent jusqu'aux traces de la visite et de la présence incommode et malsaine.

1. L'Évangile, lui, ne s'appelle précisément la *bonne nouvelle* (de εὐαγγέλιον, j'annonce le bon), que parce qu'il annonce la fermeture du même abîme : *mundus subterraneus clausus est*.

2. En Souabe, aujourd'hui même, les trois premiers jours de février qui suivent la *Chandeleur* s'appellent encore « les jours du diable. » Ces jours, dit-on, se font remarquer par d'effroyables tapages, des hallucinations inouïes et des *météores* insolites.



Pour congédier ces mânes, les fèves qu'on leur jette ne suffisant pas toujours, on avait *immolé* pendant longtemps des enfants, comme plus tard on immola des animaux; puis enfin, survinrent les gladiateurs et leurs combats; hommes ou bêtes, c'était toujours du sang, le but était rempli. Avec le temps, les mânes s'adoucirent et se contentèrent d'avoir leur part dans la plupart des orgies, et même des jeux Olympiques, rangés par Eusèbe et par Clément parmi les *conventus sepulchrales* ou congrès sépulcraux. La nature et la joie n'inventent pas de pareilles fêtes<sup>1</sup>. Nous verrons d'ailleurs que de temps en temps il en fallait revenir aux dévouements exceptionnels comme celui de Curtius, et à l'esprit ancien de l'institution, c'est-à-dire à l'expiation par la substitution des victimes.

Car, il ne faut pas l'oublier, les *Lémurales* et leur institution remontaient à Romulus, auquel l'ombre sanglante de Rémus assassiné les avait prescrites. Nous devons oublier encore moins que chaque fois qu'elles étaient négligées, ce qui était arrivé plus d'une fois à cause des fatigues et des privations qui suivaient leur célébration, toute la campagne de Rome était envahie aussitôt par la peste et par des nuées de *fantômes* qui rendaient le séjour de la ville impossible en raison des *hurlements* affreux par lesquels ces fantômes épouvantaient les vivants. Du temps de Numa, ces spectres et la peste ayant envahi toute la ville, l'oracle déclara que le fléau tenait à la suppression des *Lémurales*, et celles-ci rétablies, tout disparut aussitôt. « Par cela seul, dit un savant moderne, la dévotion devint à l'instant mieux établie et plus célèbre qu'elle ne l'avait jamais été jusque-là<sup>2</sup>. »

1. *Strom.*, l. I, et *Préparation*, l. II.

2. M. Simon, *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. I, p. 34. — Il eût été fastidieux de renvoyer nos lecteurs à toutes les citations; il leur suffira d'être renvoyés *in globo* au livre II des *Fastes d'Ovide*; à Tite-Live et à Denys d'Halicarnasse (premier livre sur le 1<sup>er</sup> siècle de Rome); à Macrobie, l. I, ch. xv; à Alex., *ab Alex.*, p. 340; aux *Mémoires de l'Académie*.

Tout cela n'était pas gai, et Macrobe l'a dit avec raison : « Je ne sais pourquoi on a fait à la religion païenne une réputation de réjouissances et de gaieté. Ce n'était au contraire qu'une religion de deuil, puisque les païens regardaient tous leurs jours religieux comme des jours funestes et de mauvais augure, témoin ces *feralia*, qui viennent de *fero*, frapper. »

Cette réflexion de Macrobe est de la plus grande justesse. Le christianisme seul a pu dire : « Réjouissez-vous dans la pensée de la mort. » Le païen ne pensait à la mort que pour se hâter de mieux savourer la vie, car il savait que le soir même il pouvait « souper chez Pluton. » Quand on pense que les jeux Isthmiques<sup>1</sup> eux-mêmes étaient consacrés aux dieux des enfers, on sent tout ce que de telles joies devaient avoir de lugubre et de forcé.

En définitive, les mânes étaient toujours des *diri*; c'était à eux que l'on dévouait les captifs, les esclaves, les idiots, ou que l'on se dévouait soi-même par un effort héroïque et dans les grandes occasions. C'est à eux que Curtius allait demander sa récompense en se précipitant dans un gouffre. C'était le *devovere diris*, littéralement le dévouement aux *cruels*.

Heureusement pour les gentils, en opposition à ces terribles larves, et sous la surveillance déguisée d'un véritable bon ange, dont le lare était le remplaçant païen ou le bon génie *relatif* du monde souterrain, l'action du *cruel* se trouvait constamment mitigée et bridée. On demande ce que faisaient ces bons anges; leur rôle était bien simple. Par eux-mêmes ou par l'entremise du génie le moins mauvais, ils retenaient sans cesse le Cerbère (cynocéphale) tendu sur sa chaîne pour dévorer sa victime. Pour lancer l'anathème juif ou chrétien appelé *Maran-hatta*, il suffisait de rendre un peu la main sans détacher l'*animal*, et à l'instant même on était *lacéré*; mais la

démie des inscriptions (tomes cités), et généralement à tous les archéologues qui se sont occupés des *fêtes mortuaires* des anciens.

1. Jeux où tous les plaisirs étaient réunis, y compris la musique et la poésie.

pitie d'un saint Paul ou d'un saint Ambroise suspendant l'instant la punition, tout rentrait dans l'ordre au moindre de leurs signes <sup>1</sup>.

Nous avons dit que tout cela était étrusque avant d'être romain, et nous en avons eu la preuve en parcourant, il y a peu d'années, les curieuses nécropoles de l'antique Corneto. Rien ne saurait égaler l'effet produit par ces peintures de trois mille ans, nous montrant la famille de Pompus <sup>2</sup> endormie dans la grotte d'un Typhon gigantesque, aux ailes déployées et à la queue de serpent. En face, on voit la répétition de l'une des plus belles peintures de *Tarquinius* et de *Norcia*. Elle représente, sous la figure d'une femme d'une grande beauté, une pauvre âme tirée, martelée et griffée par le Charon étrusque, personnage entièrement noir, et dont la tête est entourée de serpents; heureusement pour cette âme, dans la procession funèbre qui l'emmène figurent aussi de bons génies, mais qui n'en paraissent pas moins être, comme elle, dans la grotte et sous l'empire du Typhon qui les domine <sup>3</sup>.

Nous dirons la même chose des mânes grecs, et nous ne témoignerons pas un plus grand degré de confiance à des génies psychopompes qui s'appelaient Hermès, Mercure et Apollon, qui exigeaient qu'on déposât dans la bouche du défunt l'obole destinée à Charon, comme dans ses mains le gâteau de miel destiné à Cerbère, et qui avaient institué à Athènes les *vevúcia* ou *θανατοῦσία* de février. Nul doute que là aussi ne fussent mises en usage ces processions, du reste fort touchantes, ces promenades en commun faites entre morts et vivants, et que nous retrouvons dans tout l'Orient comme nous les avons vues en Chine.

Allez-vous maintenant chez les Perses : vous y retrouverez

1. Voir notre premier Mémoire, dernières pages.

2. Souche probable de la famille romaine de Pompée.

3. Au-dessus de la tête de ce jeune homme, ou plutôt de cette femme figurant son âme, on lit les mots : *Laris Pumpus Arnthal, Clan, Cechase*, ou *Lars Pumpeius*, le fils d'Aruns.

la fête des *fervers* (les lares du pays); elle dure cinq jours, pendant lesquels ces fervers évoqués visitent leurs parents, leurs amis, etc. <sup>1</sup>.

Allez-vous au Japon : « Lors de la fête des mânes, au Japon, disait le *philosophe* Boulanger, les mânes reviennent habiter leurs maisons, qu'ils retrouvent tout ornées et prêtes à les recevoir. On va au-devant d'eux, on leur parle, on les complimente et, *comme pour mieux conjurer l'illusion*, les villes et les campagnes sont éclairées de mille flambeaux. Le lendemain on congédie les morts avec un nouveau compliment, on les *conduit* hors de la ville, et, lorsqu'on est de retour, on fait la visite des maisons et à coups de *Pierre et de bâton*, on chasse les retardataires. Cela se passe vers la mi-août<sup>2</sup>. »

C'est probablement la même fête que deux cents ans avant Boulanger, et dans un esprit tout différent, saint François Xavier dépeignait en ces termes :

« ... Dans ce même mois d'août, ils font deux fois la fête de leurs morts. Lorsque la nuit arrive, ils allument plusieurs lampes sur les portes de leurs maisons et les couvrent de toutes sortes de peintures et d'ornements. Alors ils se promènent toute la nuit, les uns par dévotion, les autres par curiosité. La plus grande partie du peuple, en effet, une fois le soir venu, se porte en dehors de la ville à la rencontre des mânes qui leur paraissent arriver et venir également à leur rencontre aussitôt qu'on arrive à un certain endroit. Leurs premières paroles sont des paroles d'humanité : « Béni soit votre retour, leur disent-ils, il y a si longtemps que nous vous attendons et que nous sommes privés de votre présence ! Veuillez vous reposer et vous refaire par un peu de nourriture. » Aussitôt, ils apportent des fruits ou toute autre chose. Ceux qui ne possèdent rien apportent au moins de l'eau chaude. Après être restés une heure ensemble, comme s'ils attendaient

1. Guigniaut, *Notes sur le livre II de Creuzer*.

2. Ouvrage déjà cité.

la fin d'un festin, ils les conjurent de venir avec eux dans leurs maisons, et disent qu'ils vont les y précéder pour préparer la table et pour y dresser un autre repas. On voit la population, deux jours après, les reconduire au même lieu avec des torches allumées pour qu'ils ne marchent pas dans les ténèbres, et ne puissent s'aheurter à rien.

« Revenus en ville, on voit ces mêmes affligés se mettre à lapider les toits de leurs maisons et à les secouer fortement, de peur qu'un de ces mânes si redoutés ne s'y soit caché par hasard. Et cependant ils les plaignent, surtout ceux qu'ils disent être des enfants, et s'attristent à la pensée que dans ce long voyage de trop fortes pluies pourraient les *éteindre* (*extingui misellos*<sup>1</sup>). Lorsque nous demandons aux Japonais la raison de ces festins, ils nous répondent que c'est pour réparer les forces de ces malheureux voyageurs qui ont *dix mille milliers de milliers* de lieues à parcourir pendant trois ans, avant d'arriver en paradis.

« ... Vous voyez, très-chers frères, par combien de ténèbres et de diaboliques illusions sont enlacées ces malheureuses nations; conjurez donc le Seigneur avec moi, etc... » (Tiré des *Relations et discours* de saint François Xavier<sup>2</sup>.)

1. Cette expression pourrait faire croire qu'ils voient cette *enveloppe lumineuse* dont on parle partout.

2. Eodem Augusto mense, biduum tribuunt colendis manibus mortuorum. Sub noctem imminentem in ædium foribus lampadas multas accendunt, varii genere picturæ et ornatus. Inde urbem tota nocte perambulant, alii religionis, alii etiam spectandi causa. Magna etiam populi vis, cum advesperascit, ex urbe adventantibus (ut ipsi videlicet opinantur), suorum manibus obviam prodit; ubi quemdam ad locum perventum est, quo loco eos sibi occurrere arbitrantur, humanis primum verbis excipiunt: Felix, inquit, faustusque sit vester adventus. Jamdiu aspectus vestri fructu caruimus: confidete parumper, ciboque vos ex itineris defatigatione reficite. Tum orizam, arborum fructus, aliaque cibaria apponunt, et quibus ea quæ per inopiam non icient, ii aquam calidam secum afferunt. Ibique totam horam morati, quasi finem epularum expectent, precantes eos, in suas domos invitant, aiuntque se præcedere, ut domum instruant, parentque convivium. Ut biduum illud effluxit, accensis funalibus, oppido plebs egreditur, lumina descendantibus præferens, ne scilicet in tenebris offendant, aut quopiam incurrant. Inde

De nos jours encore, allez en Lithuanie et vous y retrouverez l'évocation publique de l'antiquité. « La cérémonie, dit M. Charton, y est toujours entourée de mystère, quoique publique, et il est assez dangereux pour un étranger de vouloir en être témoin. Un savant allemand, qui a étudié assidûment les antiquités de ce pays, et qui habitait la partie soumise en ce moment au gouvernement prussien, a assisté, une fois par hasard, à la fête des morts; mais cette témérité faillit lui coûter la vie, et il ne la conserva qu'en jurant de ne jamais *révéler rien* de ce qu'il y avait vu et entendu <sup>1</sup>. »

Quant au nouveau monde et à toutes les îles de la Polynésie, interrogez tous les missionnaires; et tous vous répondront que le culte public des morts est le plus grand de tous les obstacles à la conversion de ces mêmes peuples (I).

urbem reversi, ædium tecta lapidationibus diligenter excutiunt, ne qui forte ex manibus (a quibus nimirum aliquod sibi incommodum metuunt) occulte remanserint : tametsi eos miserentur nonnulli, quod parvulos dicunt esse, et si forte eos in itinere imber oppresserit, *extingui* misellos. Interrogati Japonii, cur illis epulum præbeant, respondent eos ad paradisum tendentes suum, qui abest leucarum decies millia millena millia, quod iter non minus quam triennio conficitur, fessos e via, recolligendarum virium causa huc divertere, per eos etiam dies *omnia sepulchra diligenter purgant*. Bonzii autem videlicet regnant, nemo est enim re familiari, quamvis exigua quin ad expiandos rite sacrum manes, Bonziis munus aliquod afferat. Videtis, fratres mihi carissimi, hujus gentis errores et tenebras, in quibus hæret adeo pertinaciter, ut eam inde ægre admodum eruas, obsecrate Dominum...

1. *Magasin pittoresque*, t. XXIII. M. Charton ajoute que Adam Mickiewicz a fait de cette aventure le sujet de l'un de ses plus beaux poèmes.

---

I. « FESTINS DES AMES. » Qu'est-ce à dire? des esprits qui mangent et des esprits qui boivent!... des esprits qui prescrivent eux-mêmes le *menu* de leurs festins, et qui refusent et acceptent suivant que l'*ordinaire* leur a plu!... Ah! si le rationalisme est jamais excusable, assurément c'est ici, et celui des Pères de l'Église se comprend à merveille. Quels traits sanglants n'ont-ils pas lancés aux païens à ce sujet! Écoutons Tertullien : « N'est-ce pas une chose risible que de voir les païens, après avoir inhumainement

brûlé leurs morts, les bourrer de friandises (a) ? » Et saint Augustin : « Ils font semblant de préparer pour leurs proches un festin qu'ils destinent à leurs propres entrailles. Ce qui n'est qu'une affaire d'estomac, ils nous le donnent comme une affaire de piété, *quod præstat ventri imputant pietati* (b). » Les pères parlaient ici comme toujours le langage du bon sens et de l'expérience, et en étaient encore à l'aventure du dieu Bel, dont le prophète Daniel prenait précisément les prêtres en flagrant délit de larcin (c). Cette ironie était d'autant plus permise aux pères, que les païens eux-mêmes reconnaissaient souvent la même fraude, et ne manquaient jamais de la dénoncer, soit à la justice sacrée, soit à l'opinion générale.

« Ne reconnais-tu pas cette femme, dit Catulle, pour l'avoir vue souvent parmi les sépulcres voler une partie du souper, et chercher jusque dans les cendres les restes du pain épargnés par le feu ? »

Tibulle en dit autant : « Ne l'avons-nous pas vue, stimulée par la faim, chercher sa vie autour des sépulcres et déterrer les quelques os qui auront échappé à la voracité des loups ? »

Il est évident, par cela même, qu'aux yeux des deux poètes il s'agissait d'un *crime isolé*, d'une tentation de la misère. Or, l'accusation générale des deux pères était plus grave; mais n'auraient-ils pas un peu compromis leur satire en la généralisant et en la faisant tomber sur deux choses tout à fait différentes, quoique toujours confondues, même par la plupart des érudits?

Quant à nous, nous n'avions jamais rien compris, nous l'avouons, à cette partie *culinaire* des funérailles, jusqu'au jour où les deux vieux traités de Jean Kirchman, sur les *funérailles des Romains* (d), et de Struckius, sur la *jurisprudence des mânes* (e), nous apportèrent à ce sujet un vrai faisceau de lumières, bien cachées, il est vrai, sous le *boisseau* d'une couverture vermoulue que le bouquiniste, le plus vermoulu lui-même de la plus vermoulue des villes (au point de vue matériel), reléguait avec soin dans les profondeurs les plus noires de son échoppe séculaire.

De ces deux vieux témoins d'un autre âge, que nous nous garderons bien de transcrire plus au long, nous avons donc tiré cet enseignement important: qu'il fallait bien se garder de confondre les deux espèces de festins: l'un appelé *parentalia*, ou repas matériel offert à la famille sur le tombeau des regrettés; l'autre, le *silicernium*, qui n'était offert qu'aux mânes exclusivement spirituels.

Aux premiers (*parentalia*) devaient donc s'adresser tous les traits des pieux docteurs sur les festins dressés par la gourmandise sous le manteau de la piété, et saint Augustin n'avait pas besoin d'en aller chercher bien loin de

(a) *De Resurrectione carnis.*

(b) *Sermo XV, de sanctis.*

(c) Daniel, l. IV, v. 14. Cette forfaiture exceptionnelle n'empêchait pas les prophètes et notamment le prophète Isaïe, ch. XLV, v. 8, de savoir que c'était à *mini*, c'est-à-dire au *génie*, à la fortune individuelle, que le vin était versé, et *impletis mini libamen*. Ce mot de *mini*, ainsi traduit par *génie*, ne pourrait-il pas donner l'étymologie du mot *mânes*?

(d) *De Funeribus Romanorum.*

(e) *De Jure manium.*

lui l'analogue et peut-être le modèle, ces repas funèbres ayant toujours été chez les Juifs, et même chez les premiers chrétiens, l'objet des anathèmes des prophètes ou des apôtres. Chez ces derniers, ces festins rentraient dans les *agapes*; chez les païens, c'étaient les *charisties parentales*, ce qui signifiait à peu près la même chose; or s'il y avait abus chez les premiers, on trouvera tout simple qu'il y eût désordre et scandale chez les seconds. C'est de ce premier genre de festins que le bon Kirchman nous dit : « Réunion de parents et amis autour des tombeaux, pendant laquelle ceux qui pleuraient le défunt *absorbaient*, ou, pour mieux dire, *engloutissaient* (*absumentes, ne dicam abligurientes quidquid,*) tout ce qui était offert dans ce repas. »

Au second genre de festins, au contraire, se rapportent les injures des deux poètes stigmatisant la rapacité des deux femmes qui disputaient aux cendres quelques os, crime isolé, répétons-le, infraction scandaleuse et bien rare, puisqu'elle avait donné lieu à ce proverbe, « voler son souper au bûcher, » pour désigner l'extrême cupidité et le dernier degré de l'indigence mendiante, « plus rapace en cela, dit Pline, que les vautours eux-mêmes, qui passaient pour ne l'avoir jamais fait(a). »

Les bêtes féroces seules poussaient l'audace jusque-là, ce qui leur avait valu l'épithète de *ferales*, tirée de *feralia*. On conviendra qu'après de pareilles attestations il n'est pas aisé de charger tous les prêtres et leurs consciences d'une infraction aussi coupable, et, à ce qu'il paraît, aussi peu justifiée par les faits.

Il faut être juste pour tout le monde, et toujours se reporter au point de vue général.

Or, un tel péché d'habitude ne se serait nullement compris : 1° devant l'épouvante générale causée par *les cruels, diri*; 2° devant la conviction que ce forfait portait malheur à l'instant, *subito funestaturus*. Ainsi donc, autant l'ivresse et trop souvent les orgies présidaient aux premiers festins, autant la tempérance et le respect à l'égard des seconds étaient sauvegardés par la terreur et la superstition. Le nom du premier était simple et logique comme lui-même, *epulum funebre*, repas funèbre; celui du second était tout mystique et s'appelait ἑκάτης τὸ δεῖπνον, souper d'Hécate. C'était le feu qui dévorait ce dernier festin, et Festus nous apprend qu'on le brûlait dans cette partie du bûcher qu'on appelait à cause de cela la cuisine (*culina*, et chez les grecs *πυρραία*), tant les choses se passaient d'une manière identique à Rome et à Athènes !

« Toutefois, ajoute-t-il, le maître des cérémonies funèbres, seul, goûtait légèrement (*degustabat*) les mets du sacrifice (*libavitque dapes*). »

Mais ce n'étaient probablement pas les restes tombés de la table, car, Pythagore l'a bien recommandé : « Ne ramassez jamais ce qui tombe de cette table à *trois pieds*, *τραπεζης*; et Athénée nous en donne la raison : « Ce qui tombe du *trapèze* est sacré (b). »

(a) Livre X, ch. x.

(b) Livre X.



Mais alors en prélevant les miettes, la dégustation et le brûlé sur le festin général, quelle était donc la part qui restait à l'esprit, car il est évident qu'on lui en supposait une ?

Ovide et Valère Maxime disent que « les festins s'appelaient *charisties*, parce qu'on les croyait *dévorés par les ombres*. Stuckius, de son côté, nous apprend qu'on « était PROFONDEMENT CONVAINCU que les âmes des morts étaient réconfortées par ces mets et surtout désaltérées par ces vins (a). »

Et nous remarquerons, en passant, que l'archéologie moderne nous prouve la sobriété relative des revenants égyptiens par ces inscriptions assez fréquentes : « Puisse le grand Osiris te verser lui-même de l'eau fraîche (b) ! »

Voici d'abord quels étaient les préludes du festin :

Eustathe nous parle de ces fêtes païennes, dans lesquelles, « appelant trois fois les âmes de ceux qui étaient morts sur la terre étrangère, ils les évoquaient (c). » Saint Épiphane ajoute que la formule d'évocation était celle-ci : « Réveille-toi, mange et bois (d). »

Puis venait la *vérification* par l'appel ; on prononçait le nom à haute voix, sauf celui des suicidés ; car, « si par malheur on le faisait, on regardait cela comme l'indice d'une calamité très-prochaine. »

Enfin venaient les questions : « Quelle a été la cause de ta mort ? où es-tu ? que fais-tu ?... »

Puis enfin venaient le sacrifice et le festin, et c'est toujours là le point délicat. Que s'y passait-il donc ?

D'abord, un grand silence se faisait, et Donatus nous le donne comme raison étymologique du mot *silicernium*. « Ce mot, dit-il, signifie *voir en silence, in silentio cernere*, parce que LES OMBRES SOUPENT ALORS EN SILENCE, et parce que ceux qui offrent le sacrifice regardent eux-mêmes en silence et sans y toucher, car celui qui avait le malheur de s'en aviser était certain de faire fondre sur lui un grand malheur (e). »

Mais voir *quoi* ? regarder *quoi* ? le plat et la coupe ? Celle-ci, il est vrai, en valait déjà la peine, car elle ne paraissait jamais que là, et s'appelait *obba*, en raison des *ob* et *obboth* que nous allons voir dans le paragraphe suivant désigner les *revenants*.

Mais enfin que se passait-il autour de cette coupe et pendant ce silence mystérieux ? Nous ne l'avons pas vu, mais Lucien nous l'a dit. « Ils sont *persuadés* que ces ombres soupent véritablement, qu'elles voltigent autour de ces mets et qu'elles boivent véritablement de ce vin. »

Mais *comment* en sont-ils persuadés ? à *quoi* le voient-ils ? A la diminution probablement, puisque, bien que ces ombres soient très-sobres, ce ne sont que les *restes* du festin qui leur est servi que l'on brûle, *reliquiæ cænæ comburuntur*.

(a) *De Jure manium*, p. 121.

(b) Montfaucon en cite plusieurs au chapitre *Funérailles*.

(c) N° 1393.

(d) *Panarium*, ou traité des hérésies.

(e) *In Terentii Adelphos*.

Et quand nous disons très-sobres, nous nous avançons beaucoup, puisque Pausanias nous révèle « qu'au rapport des prêtres de Delphes, le démon *Eurinomus* ne laissait jamais que les os dans ce festin; » et comme *tout est dans tout*, et que le monde moderne est contenu dans l'ancien, écoutons Jean de Léry nous disant que « les Américains ne soignent davantage le souper du démon *Ryguá*, que pour qu'il respecte au moins le cadavre du défunt. »

On reconnaît ici l'*Azazel* de la Bible et des rabbins.

Reportons-nous ensuite à la Chine, et remarquons que les choses s'y passent encore de même, avec cette différence, toutefois, que dans l'antiquité le contrôle est facile, puisque tout le monde entoure la cène, tandis que les Chinois n'osent pas la regarder et s'en rapportent au médium.

« Les vivres apportés et le vin versé, pour laisser plus de liberté à l'esprit, tout le monde sort frappé, comme les parents, d'une crainte respectueuse, croyant voir et entendre leurs voix et leurs soupirs... Le médium seul est resté, et l'un des trois rapports qu'il doit faire sur ce qui s'est passé dans cet imposant *tête-à-tête* roule sur la manière dont le repas a été consommé; il doit dire si l'esprit a bien mangé et bien bu, *Xin-kiù Chuy-chy*, et sa tristesse est grande lorsque les mets sont intacts, car c'est une preuve que le sacrifice est refusé. Tout le monde alors se retire en silence et dans la consternation, tandis que, dans le cas contraire, on reconduit l'esprit, COMME PARTOUT, et on lui dit adieu, *vale dicunt* (a). »

Mais, nous allions l'oublier, il y a beaucoup d'*Eurinomus* à la Chine. Du moins, les Chinois distinguent-ils avec grand soin leurs esprits en « esprits sobres, *Chin-xin*, et esprits voraces, *Sié-xia*, c'est-à-dire en esprits qui mangent, les uns immodérément et avec gloutonnerie, les autres modérément, prudemment et selon les règles, *juxta regulas* (b). »

Tout cela, nous le savons, ne rendrait pas plus facile la théorie de cette consommation matérielle par des esprits. Mais qui donc a parlé de consommation réelle? Sans doute, les vrais esprits ne mangent pas, ou plutôt ne mangent pas comme nous, car nous nous rappelons que l'ange Raphaël a dit à Tobie : « Lorsque j'étais avec vous, je paraissais manger et boire, mais je me nourris d'un pain et d'un breuvage que vous ne pouvez pas voir. » (Tobie, l. IV, ch. iv.)

Donc, en supposant que l'âme séparée ne puisse absolument rien conserver de la matière et soit aussi parfaitement spirituelle que le démon, l'absorption simulée par les bons esprits peut l'être également par les mauvais; et puisque nous sommes condamné par la nature même de ce travail à toujours retomber des hauteurs de la Bible aux misérables

(a) Mgr Maigrot, t. II.

(b) Id., t. II, p. 250.

applications du démonisme moderne, nous nous rappelons que dans certaine maison *hantée* de la rue M..., à Versailles, dans les rares moments de récréation et d'enjouement qui venaient égayer quelque peu une grande persécution spirituelle de trois ans, on a vu plus d'une fois le premier service d'un dîner disparaître subitement et faire croire à son absorption complète par l'*ennemi*, lorsqu'on le retrouvait plus tard au sommet de quelque armoire où il tenait compagnie à de l'argenterie, à des dentelles ou à des bijoux (a).

Mais, dira-t-on, la philosophie démoniaque de ces *tours de passe-passe* et de ces appétits simulés, où donc est-elle? — Ah! vous n'y connaissez rien, mais écoutez bien Athénée :

« Ces sacrifices, dans le commencement si touchants et si pieux, avaient fini par les orgies les plus ignobles, orgies pendant lesquelles ils en venaient à dévouer à ces dieux infernaux leurs femmes et leurs enfants, à les écraser sous le poids de leurs malédictions, à briser de coups leurs domestiques et leurs esclaves, et à réaliser toutes les menaces qu'ils avaient proférées (b). »

La philosophie de ces festins, la voici : c'est qu'après s'être désaltérés si sobrement par l'eau fraîche chez les Égyptiens, par le lait chez certains peuples, par le vin chez tant d'autres, ces mânes finissaient partout par le sang. Leur soif ne s'éteignait plus qu'à ce prix-là; et la preuve, c'est que « pour joindre le plaisir et l'intérêt à la cruauté, » comme dit Tertullien (c), on finit par remplacer autour du tombeau les anciennes immolations d'esclaves par des jeux de gladiateurs qui remplissaient le but également et qui « prirent le nom de *bustuaires* (*bustuarii*), du bûcher (*bustum*) dont ils ensanglantaient les cendres (d). »

Valère Maxime nous montre, sous le consulat d'Appius Claudius et de Fulvius, les fils de Junius Brutus offrant un présent de gladiateurs funéraires dans le forum Boarien pour honorer les cendres de leur père (e).

Nous en voyons un autre composé de cent vingt gladiateurs pour les funérailles de P. Licinius (f).

De même pour Scipion l'Africain.

On présumait que les mânes des jeunes filles y trouvaient la même jouissance, car Jules César voulut réjouir ceux de sa chère enfant par des combats de bêtes et de gladiateurs comme on n'en avait jamais vu (g).

Mais pour qu'on ne s'y trompât pas, pour qu'on sût bien que c'était aux mânes que l'honneur s'adressait, on faisait comme en Chine, on produisait

(a) Voir *Question des Esprits*, p. 102, édit. de 1863.

(b) Aux mots *silicernium* et *arvum*.

(c) *De Spect.*, chapitre *Munere*.

(d) Servius, liv. X, *Æn.*

(e) Val. Max., t. II, ch. iv.

(f) Tite-Live, ch. xxxi.

(g) Suétone, ch. xxvi, et *Dioc.* ch. xi.

l'image du défunt et on préparait sur les théâtres mêmes *un siège à son âme*. Autrement, que signifieraient cette statue d'or représentant Marcellus, et *ce siège* élevé tout auprès sur le théâtre, apparemment pour qu'il pût mieux observer (a)? Aux jeux de Pertinax, Sévère fit préparer au défunt trois sièges sur différents points du théâtre, et toujours probablement pour la même raison (b).

Arrêtons-nous ; les contempteurs de la nécrolâtrie moderne peuvent entrevoir maintenant tous ses précédents historiques, ainsi que leur importance terrible et beaucoup trop méconnue. L'historien se trouble devant l'envahissement du monde par ces marées de sang humain, et à tout il en demande la raison sans obtenir une réponse. On ne le sait que trop : le cœur humain recèle en lui des instincts sanguinaires ; mais si ces instincts pouvaient se trahir largement à travers les larmes d'un Tibère, ce n'était pas eux qui parlaient au cœur déchiré d'un César ou d'un Scipion ; et cependant pour ces grands hommes, comme pour tout le monde, le nombre des gladiateurs devait égaler la profondeur du chagrin. Qui donc l'avait ordonné, ... si ce n'est ceux qui avaient prescrit partout les sacrifices humains, et parallèlement à eux les jeux Floraux et le délire hystérique des Bacchantes, c'est-à-dire les *mânes* et les *dieux* (c) ?

On comprend à présent que saint Paul se soit montré si sévère pour « la table et les festins démoniaques » qui n'étaient cependant, après tout, que la perversion et la parodie idolâtrique d'un usage non-seulement très-permis, mais très-recommandé chez les juifs ; il n'est guère possible d'en douter en lisant dans Tobie cette injonction d'un père mourant à son fils : « N'oublie pas de porter ton pain et ton vin sur les tombes des justes (ch. iv, v. 18). » Cet usage subsista, et spécialement sur les tombeaux des martyrs, jusqu'au temps de saint Ambroise et de saint Augustin qui voulurent, en les supprimant, tirer une ligne de démarcation définitive entre le culte des saints et celui de *minni*. C'était encore une fois une question de personnes et de drapeau mystique, puisque nous allons rechercher tout à l'heure s'il n'y avait pas aussi consultation chez les chrétiens, et de quel côté se trouvait le plus de merveilleux.

(a) Dion, l. LII.

(b) Xiphilin.

(c) On sait que Flora avait été courtisane, et que ces jeux furent un hommage rendu à ses *mânes* par la patrie reconnaissante. Quant aux sacrifices, nous avons déjà cité la belle dissertation dans laquelle M. le Dr Boudin démontre qu'ils n'étaient jamais qu'une obéissance à l'oracle.

## § V

Nécromancie objective ou visible chez les anciens.

Jusqu'ici tout se passait, si l'on veut, d'une manière *subjective*, c'est-à-dire que les *médiums* seuls, ou les intéressés, percevaient dans leur imagination savamment et puissamment hallucinée soit des réponses surintelligentes, soit des apparitions fantastiquement combinées.

Mais il y avait une variété de nécromancie bien autrement impressionnante encore; c'était celle qui faisait apparaître, soit les ombres, — et alors elle s'appellait *sciamancie*, — soit le cadavre même du défunt, — et elle se nommait, en ce cas-là, *nécymancie*. — Ici l'*objectif* remplaçait le *subjectif*, puisque ordinairement chacun pouvait percevoir le prodige, non plus seulement en imagination, mais par les sens et les organes de la vision, de l'ouïe et du toucher.

Ceci devenait beaucoup plus grave, et pendant que la foule pouvait se livrer sans scrupule et sans intermédiaire à la première de ces deux nécromancies, la seconde nécessitait presque toujours la sorcière ou le magicien. Les théurges, il est vrai, prétendaient établir une grande différence entre leurs invocations adressées à Jupiter et celles faites par les pythonisses à Pluton; mais comme Jupiter était à la fois un Jupiter céleste et un Jupiter Summanus, c'est-à-dire infernal, on comprend que la distinction ne reposait que sur une nuance, et que les lois qui permettaient l'une et prescrivaient l'autre fussent des lois très-arbitraires.

Nous ne connaissons rien qui, dans les recherches et le langage modernes, puisse rendre plus exactement l'esprit de cette nécromancie sinistre que le passage suivant, emprunté à une production récente.

M. Troguier (dans une de ses notes sur le livre II du *Radja*, p. 517), parle de la secte des *Kapalikas* ou hommes des crânes, adorateurs de Civa le Terrible.

Or, dans le drame *Prabodha*, un d'eux s'exprime en ces termes : « M'étant fait une guirlande d'ossements humains, ayant pris les cimetières pour demeure, me servant de *crânes* pour vases, et ma vue étant purifiée par le collyre de la dévotion, faisant mon offrande dans le feu de l'holocauste avec de la *chair humaine* enduite de graisse et de cervelle, après le jeûne nous nous enivrons avec de la liqueur spirituelle bue dans des crânes de Brachmanes. C'est dans ce sacrifice, manifesté par les flots de sang répandus, par les *gorges fermes coupées rapidement*, que nous honorons notre grand dieu Bhairavâ (le Civa des morts). »

Le *Journal de la Société asiatique* du Bengale (de janvier 1837) dit : « De nos jours encore il existe une secte assez nombreuse, les *Caktyas*, qui se délectent dans des orgies nocturnes célébrées sur des cimetières, et qui même se repaissent de cadavres. » Plus loin le journal parle du *rîre* violent qui SORT DE CETTE GUIRLANDE DE CRANES...

Nous ne savons si cette forme de nécromancie se retrouverait en tous lieux aujourd'hui et se montrerait à tout venant, mais autrefois il y avait toute une contrée consacrée à l'accomplissement de ces mystères : c'était la Thesprotie, Tarente, Averno, Cimmier, Héraclée, etc. Les ombres ne se prodiguaient pas en ce temps-là dans les salons, et les cadavres encore moins, mais elles avaient leurs provinces. Quant aux praticiens, c'étaient aussi des noms illustres : c'était Orphée évoquant Eurydice, Ulysse, Tyrésias; Énée descendant aux enfers; le fils de Pompée consultant Érichthon, le savant Appion, l'ombre d'Homère, Apollonius, celle d'Achille; Aristote, — Aristote! le philosophe rival et vainqueur de Platon! — Aristote, accusé, disait-on, pour avoir sacrifié aux mânes de sa femme avec les *rites de Cérés*!...

Horace est trop connu, pour rappeler ce qu'il nous dit des sorcières et de leurs évocations<sup>1</sup>.

1. *Satires*, p. 8.

Virgile l'est encore plus, lorsqu'il nous fait descendre avec Énée dans les profondeurs de l'Averne <sup>1</sup>. Sénèque l'est un peu moins, et comme tout le monde n'a pas lu dans son *Œdipe* l'évocation faite par Laïus, et par l'entremise de Tirésias, dans les profondeurs d'une forêt épaisse, écoutons-le.

Avant tout, le consultant royal se purifie et *communie* (*sic*), pour mieux se garder des atteintes funestes. Muni de *soufre*, il pénètre dans la forêt chère aux spectres et à Hécate. Trois fois le vieux Tirésias invoque cette déesse, ainsi que l'Achéron, les mânes *et celui qui régit les mânes*; trois fois il entonne ce chant magique, qui tour à tour apaise et force les âmes; le sang des troupeaux a coulé, le lait lui succède; après quoi, les yeux fixés sur la terre, il chante encore et appelle les ombres d'une voix plus grave et plus émue... « Pluton, Proserpine et Tisiphone, je vous adjure, laissez venir à moi les mânes de la race de Cadmus et retenez toutes les autres... Entendez ma voix, ô séjour de la mort et des supplices, desservi par les mânes; laissez franchir vos portes à *celle qui les pousse*, et que le Styx nous rende pour un moment sa proie!... Que Tisiphone, après avoir secoué trois fois ses serpents, la ramène elle-même à la lumière oubliée, et que Cerbère ne s'avise pas de lui présenter ses trois têtes pour la faire reculer!... Mais quoi! mes yeux ne voient rien paraître! rien ne répond à ma voix! Qu'est-ce à dire, et me prendriez-vous pour un vieillard sans puissance? Allons, plus de retard; j'en atteste les dieux; si mon attente se prolonge, je vais ébranler le Tartare... Je ne craindrai même pas de troubler Hécate et de révéler les secrets des trois mondes. Allons... » Et l'ombre d'apparaître <sup>2</sup>.

1. *Æn.*, l. VI.

2. On voit ici toutes les ressources que possède la poésie, quand il s'agit de peindre et d'inspirer de grandes terreurs; mais pour bien comprendre son infériorité comme puissance émouvante comparée à celle de la musique, il suffit de se rappeler les modulations pénétrantes de la nécromantique invocation de don Juan : « *O statua gentilissima*, » celles du magnifique

Quintilien nous le disait bien : « Les dieux et les mânes sont comme *torturés* par le murmure plein d'horreur et par les sommations impérieuses du magicien. »

« Si je ne puis fléchir le ciel, je saurai bien agiter l'Achéron. » Ce sont ces paroles qui donnent à la magicienne d'Eschyle (tragédie des *Perses*) le pouvoir de faire paraître Darius sur le sommet de la pyramide.

Voilà donc ce qu'Homère appelle *αἰώντας ἐγείρειν* ; en latin, *suscitare manes*, en français, *susciter les mânes*, ce qui n'est pas les ressusciter, mot réservé à la double suscitation, qui ne regarde pas l'antiquité, comme nous le dirons plus tard.

Ce que nous venons de voir, ce n'était pas seulement la *psychomancie* ou la divination par l'âme, mais bien la *psychagogie*, c'est-à-dire l'attraction des âmes ou la *ψυχοπομπαία*, la *conduite des âmes*.

Homère nous donne un bel exemple d'évocation collective dans le dixième chant de l'*Odyssée*. Quoiqu'il soit presque aussi connu que le passage de Virgile, nous allons en reproduire la substance, parce qu'il renferme quelques particularités qu'il ne faut pas oublier.

Circé, en engageant Ulysse à cette téméraire pratique, lui avait tracé sa route, et, parmi les formules prescrites, avait bien insisté sur l'importance de l'épée : « Tiens-la *ferme*, avait-elle dit, et ne souffre pas qu'aucun des mânes se repaisse du sang répandu sur la terre, avant que tu aies interrogé Tiréas<sup>1</sup>. » Arrive Ulysse ; il suit religieusement tous les conseils

finale de la *Semiramide* : *Respiro a pena*, ou bien encore la belle phrase : « Moi, damné comme vous, » dans la fameuse évocation des nonnes de *Robert le Diable* ; c'est alors que tous les frissons de la nécromancie parcourent les veines des cinq mille initiés... de l'Opéra ! C'est alors... Mais nous oublions qu'il ne s'agit ici ni de Leporello, ni de Ninus, ni de Bertram. Attaché, contre tous nos goûts, à la glèbe du syllogisme et de l'érudition fatigante, il faut encore une fois quitter le chant pour... le labour.

1. Nous avons rappelé à ce propos (Presbytère de Cideville) la dissertation à M. S..., au tome I<sup>er</sup>, p. 26, des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*) : « Les apparitions de ces ombres légères ayant



de la grande magicienne. « Le sang coule, dit-il; les mânes des morts sortent de l'Érèbe et s'assemblent; de jeunes épouses, des adolescents, des vieillards décrépits, des vierges, grand nombre de guerriers, arrivent et se pressent sur la fosse avec des cris perçants. La frayeur me saisit, la pâleur se répandit sur mon front... *Je tirai alors mon épée* et demeurai ferme, écartant les ombres et les empêchant de goûter le sang des victimes avant que j'eusse interrogé Tirésias... Celui-ci paraît à son tour... « Éloigne-toi de cette fosse, me crie-t-il, détourne ton épée pour que je boive de ce sang et que je t'instruise des oracles du destin. » Ulysse, cependant, aperçoit l'ombre de sa mère, et s'étonne de ce qu'elle semble ne pas le reconnaître... « Tous ceux d'entre les morts, lui répond Tirésias, à qui tu permettras de goûter du sang te parleront avec vérité; ceux que tu en écarteras ne te reconnaîtront pas et se retireront<sup>1</sup>. » Sa mère boit donc et le reconnaît... Trois fois il veut la presser dans ses bras, et trois fois il ne saisit *qu'un vain songe*. « O ma mère, s'écrie-t-il, Proserpine ne m'aurait-elle donc envoyé qu'un fantôme? — Proserpine ne t'induit point en erreur, mais telle est l'existence des défunts. La puissance du feu a consumé leurs os, et lorsque la substance spirituelle s'est envolée dans les cieux, il ne reste plus de l'homme qu'un corps *aérien* semblable à un corps léger. » Achille<sup>2</sup>, Ajax, Hercule, etc.,

la forme du corps étaient rapportées quelquefois avec des circonstances si précises et des témoignages *si positifs*, que des personnes, *d'ailleurs bien sensées, ne savaient qu'en penser*. Ce corps délié avait des membres équivalents à l'autre... et ces ombres légères craignaient surtout la pointe d'une épée qui, *cependant, ne pouvait les blesser*. »

1. On voit que le sang joue ici le rôle d'un fluide nécessaire à la *mise en rapport*.

2. Si nous en jugions par les paroles d'Achille à Ulysse, nous concevriions une triste idée de la félicité réservée aux héros dans les Champs-Élysées. « J'aimerais mieux, lui dit le héros, être homme de peine et de journée sur la terre que de posséder tout l'empire des morts. » Espérons, pour le paganisme, que ce *spleen* nostalgique tenait à l'activité tout exceptionnelle du fils de Pelée.

s'offrent successivement à sa vue. « *Je tins ferme*, dit-il, et sans doute j'aurais vu paraître, selon mon désir, Thésée, Pirithoüs, mais le peuple des morts s'assemblait en si grande foule, et avec de tels cris, que la frayeur me saisit; je craignis que Proserpine ne tirât des enfers la tête de Gorgone, et qu'elle ne l'envoyât vers moi... Je m'empressai de rejoindre mon vaisseau... »

Du moment où l'on admet l'apparition spontanée des spectres, cette psychagogie si terrible n'est donc plus autre chose qu'une de ces apparitions manifestées sous la pression d'une force particulière et mystérieuse.

Si nous ne craignons pas les *Zoïles*, le mot *contrainte par ombre du défunt* rendrait d'autant mieux notre pensée, qu'elle nous aiderait à bien distinguer cet acte de la *contrainte par corps*, dont voici maintenant le spécimen fidèle.

« Les deux armées de César et de Pompée s'approchent, et l'on pressent que la mêlée sera terrible. Les uns la devant de leurs vœux, d'autres la redoutent et voudraient connaître l'arrêt du destin. Parmi ces derniers se trouvait Sextus, l'indigne fils du grand Pompée... Il est voisin des peuples de l'Hémos, la Thessalie, cette patrie des Érichthon et des Médée, dont les accents magiques subjuguent Memphis, Babylone et jusqu'aux dieux immortels... Érichthon l'emportait sur toutes les Hémonides... Dès que la renommée eut fait connaître au fils de Pompée cette exécrable enchanteresse, il se met en marche au milieu de la nuit, et, suivi de deux intimes, il traverse d'affreux déserts. Après avoir erré longtemps parmi les tombeaux entr'ouverts et les débris de bûchers, ils aperçoivent la magicienne assise dans le creux d'un rocher et toute préoccupée des nouveaux charmes qu'elle allait jeter sur les champs de Philippes, afin de mieux disposer à son gré des flots de sang qu'elle allait y verser... « O toi, la gloire des Hémonides, lui dit Sextus,... force les dieux à s'expliquer, ou, sans leur faire violence, tire la vérité de la nuit des tombeaux; ouvre-moi le séjour des mânes et contrains la mort à nous

donner des lumières... — Jeune homme, reprend la Thessalienne, ... si tu te contentes de prévoir l'avenir, mille routes faciles te seront ouvertes. La terre, le chaos des mers, les campagnes, les rochers de Rhodope, tout me parle. Mais, puisqu'un carnage récent nous fournit des morts en abondance, enlevons-en un qui n'ait pas perdu toute *la chaleur de la vie, et dont les organes encore flexibles forment des sons à pleine voix*; n'attendons pas que ses fibres desséchées ne puissent plus nous rendre que des accents faibles et confus. » Elle dit, et, redoublant par ses charmes les ténèbres de la nuit, elle s'enveloppe la tête d'un nuage impur, et va courant sur un champ de morts qui n'étaient pas ensevelis. A son aspect, les loups dévorants prennent la fuite, et les oiseaux voraces détachent leurs griffes de la proie même avant d'y avoir goûté. Cependant, la Thessalienne roule ces cadavres glacés pour en choisir un dont le poumon, n'ayant reçu aucune atteinte, puisse lui rendre des sons. Elle en trouve plusieurs, et son choix suspendu tient une foule de morts dans l'attente du choix qu'elle va faire... A la fin elle choisit, et, traînant à travers les rochers ce malheureux condamné à revivre, elle l'amène à l'autre où s'accomplissent ses forfaits, et qui descend dans le voisinage des enfers, de sorte que l'ombre elle-même eût pu douter si elle les avait quittés. Se couvrant alors le visage de ses cheveux entrelacés de serpents, et voyant Sextus et tous les siens plongés dans la plus morne terreur : « Rassurez-vous, leur dit-elle, ce corps va reprendre la vie, et ses traits vont se rétablir dans un état si naturel que les plus timides pourront sans crainte le voir et l'entendre parler... Je vous permettrais de trembler si je vous montrais les eaux enflammées du Phlégéthon, ou Cerbère secouant sous sa main sa crinière de serpents, ou bien les géants secouant leurs chaînes avec rage... Mais, lâches que vous êtes, que craignez-vous de mânes tremblants eux-mêmes devant moi ? »

« Alors, faisant au cadavre de nouvelles blessures, elle

verse dans ses veines un sang nouveau, plein de chaleur; elle y joint l'écume d'un loup enragé, les poisons violents préparés par ses soins, et le souffle empoisonneur de sa bouche... Alors, plus puissante que les philtres, sa voix se fait entendre au dieu des morts. Ce n'est d'abord qu'un murmure confus et qui n'a rien de la voix humaine : « Euménides, dit-elle, et toi,... Proserpine, qu'on adore sous le nom d'Hécate et par qui les mânes et moi nous communiquons en secret,... si ma bouche est assez criminelle pour vous implorer, si jamais elle ne vous nomma sans s'être remplie de sang humain, si j'ai plus d'une fois égorgé sur vos autels la mère et l'enfant qu'elle portait dans son sein,... soyez propices à mes vœux ! Je ne demande pas une ombre dès longtemps enfermée dans vos cachots... Souffrez que l'ombre de ce soldat, qui n'est encore qu'à l'entrée de ce noir séjour, instruisse le fils de ce héros et lui annonce le sort de ses armes. »

« Après qu'elle a proféré ces paroles, elle se relève, et, la bouche écumante,... elle s'étonne des lenteurs de l'enfer, et, s'irritant contre la mort, elle frappe à coups redoublés de couleurs vivantes le cadavre trop longtemps immobile, pendant que par les fentes de son antre elle hurle contre les mânes et trouble le silence éternel des enfers... « Tisiphone et Mégère, prenez garde, je vous chasserai des tombeaux, je vous éloignerai des urnes!... Faut-il donc que j'appelle celui dont la terre n'entend jamais prononcer le nom sans frémir, celui qui, d'un œil assuré, regarde en face la Gorgone?... » A peine elle achevait ces derniers mots, qu'une chaleur soudaine pénètre le sang du cadavre, et ce sang commence à couler. Dans son sein, glacé jusqu'alors, les fibres tremblantes palpitent, et la vie se mêle dans ce corps avec la mort; les nerfs prennent leur ressort, mais non pas leur *souplesse*. Repoussé par la terre, il se relève tout d'une pièce; ses yeux ouverts sont immobiles, et la pâleur lui reste... « Jeune homme, articule le cadavre, toutefois comme s'il sortait d'un étonnement *stupid*e, il ne s'agit plus de savoir aux enfers lequel de deux chefs va périr sur le Nil ou sur le

Tibre. César et Pompée ne se disputent aujourd'hui que l'emplacement de leurs tombeaux... Quant à toi, Sextus, ne me demande pas quel sera ton destin, les parques se chargeront de te l'apprendre... O malheureuse famille ! vous n'avez plus dans le monde entier d'asile plus sûr que les champs de Pharsale. »

« Lorsque ce corps ranimé eut accompli sa mission, il se tint muet, immobile et redemandant la mort. Mais, pour la lui rendre, il lui fallut un nouvel enchantement, car les destins, ayant exercé leurs droits, ne pouvaient plus rien sur sa vie. L'Hémonide compose donc un bûcher magique où ce corps vivant va se placer lui-même. »

Après ce tableau nécromantique, dont les détails accusent chez Lucain une connaissance approfondie des rites thessaliens, personne ne lui refusera le titre du plus grand poète de la démonologie antique.

Nous examinerons tout à l'heure si les trente-deux précautions recommandées par lui sont absolument nécessaires à l'obtention de phénomènes qui se reproduisent si bien d'eux-mêmes.

Quoi qu'il en soit, à de bien rares exceptions près, et soit qu'il s'agît de divination par le cadavre, comme dans la consultation d'Érichthon (nécyomancie), ou par l'âme rendue visible, comme dans celle d'Ulysse (psychagogie), ou par de simples phénomènes nécessitant sa présence malgré son invisibilité (psychomancie), toute l'antiquité paraissait bien persuadée de l'identité des mânes *consultés*, et de la présence simultanée, quoique distincte, des mânes humains et des mânes divins consultés avec eux.

Et comment auraient-ils douté, dans ces apparitions *solicitées*, d'une identité qui leur paraissait si manifeste dans les apparitions *spontanées* ?

Lorsque, comme Cimon, on avait fait tout exprès le voyage d'Héraclée pour y voir l'ombre d'une mère bien-aimée, et que celle-ci, par suite de cette évocation, avait révélé à son meur-

trier le sort qui l'attendait, comment douter de sa présence?

Lorsqu'à Marathon, deux ombres, dont l'une offrait la parfaite image de Thésée, et l'autre celle du laboureur Érechée, eurent décidé du gain de la bataille, le premier en marchant à la tête de l'armée, le second en enfonçant les rangs ennemis à coups de socle de charrue, comment douter que derrière ces ombres ne s'abritassent leurs personnes elles-mêmes<sup>1</sup>?

Lorsque sur ce même champ de bataille, comme aux bords du lac de Trasimène, « quatre cents ans plus tard, dit Pausanias, on entendait encore les plaintes et les soupirs des animaux et des hommes, comme l'on percevait la vue de leurs ombres, comment et pourquoi ne pas croire à la voix de tant de victimes? »

Lorsque dans les *héroa*, plus fréquentés peut-être encore que les temples, le héros apparaissait *en personne* pour vous annoncer la guérison réclamée, pourquoi douter? Valère Maxime, historien digne de foi, après avoir avancé « qu'il y a autant de démons que d'âmes humaines, φύσεις ἀνδρῶν, » affirme solennellement *qu'il a vu* de cette manière *lui-même*, et *bien éveillé*, la forme et le visage d'Achille, d'Esculape et d'Hercule<sup>2</sup>. »

La persuasion devenait bien autrement profonde, lorsque sur le lieu de presque tous les assassinats, suicides, sépultures incomplètes ou violées, le spectre était pour ainsi dire attaché à l'endroit.

Voyez : palais de Caligula hanté jusqu'à son incendie ;

Palais de Néron jusqu'à sa destruction ;

Tous les lieux visités par Othon, traînant partout avec lui le spectre de Galba, sa victime, avec lequel on l'avait vu lutter et rouler au pied de sa couche, dès la première nuit de son règne<sup>3</sup> ;

1. Voir § I de ce chapitre.

2. *Dissert.* 26 et 27.

3. Suétone, *Othon*.

Maison d'Athénodore déjà citée, où Pline vous affirme que le spectre désigna lui-même l'endroit où restait sa dépouille<sup>1</sup>;

Maison d'Eubatidas à Corinthe, où Lucien établit un phénomène exactement semblable dans le fond et dans la forme<sup>2</sup>;

Maison de Dion, où un spectre féminin et menaçant vint le frapper de terreur, peu de jours avant le suicide de son fils<sup>3</sup>.

On n'en finirait pas, si l'on voulait dérouler l'interminable chaîne d'apparitions prophétiques et vengeresses qui, dans l'antiquité, décidèrent aussi souvent du sort de tant de personnages illustres que du destin des États.

Le héros, comme nous l'avons déjà dit, devenait le patron ou le fléau de sa patrie, souvent tous les deux à la fois, et l'offrande de la terreur et des supplications était plus souvent déposée sur son autel que celle de la reconnaissance et de l'amour.

Mais, qu'il fût patron ou fléau, ce n'en était pas moins *lui* pour tout le monde, et chez les philosophes nous ne trouvons qu'une exception à cette confiance générale : c'est Platon, disant qu'il « *soupçonnait* les esprits malins de prendre souvent la place de ces morts ; » ce que Jamblique et, d'après lui, Porphyre nous répètent tous les deux, éclairés qu'ils peuvent être en outre, par les prudences et les réserves de la théologie chrétienne, sur les affirmations de ces spectres et leur douteuse identité.

Mais de ce que l'antiquité tout entière croyait à celle-ci, s'ensuit-il qu'elle croyait à l'apparition de *toute* la personne ? Nullement, et même elle professait tout le contraire.

On le sait, pour elle c'était l'εἶδωλον, l'image, le ψυχὴ, l'âme sensible, le πνεῦμα, le souffle, le μορμολυκεῖον, l'ombre, ou pour mieux dire encore le ἄμαξα ψυχῆς, ou char de l'âme, qui figurait dans toutes ces apparitions. Nous discuterons dans une des notes qui suivront ce chapitre tout ce qui regarde cette importante et si difficile distinction.

1. Lettre 7, 27.

2. In *Philopseudo*.

3. Plut., in *Dion*.

## § VI.

Nécromancie et revenants devant la science moderne.

1. — *Le revenant vulgaire et la science.*

Avant notre dernière épidémie spirituelle, et, à plus forte raison, dans la première moitié de ce siècle, qui donc eût jamais pu se douter que la question des *revenants* allait être encore une des plus graves et des plus scientifiquement traitées dans toutes les *annales médicales* de l'Europe? C'est tellement vrai cependant, que ce *xix<sup>e</sup>* siècle, toujours fort peu soucieux de ce qu'on a pu dire avant lui, s'est avisé d'en faire un de ses titres de gloire, et de proclamer qu'il avait enfin trouvé la vérité sur ces choses : nul, dit-il, n'ayant pénétré comme lui dans les profondeurs de la psychologie nerveuse, et, grâce à ses études, résolu avec plus de bonheur les problèmes les plus compliqués de la philosophie de l'histoire et des religions.

En effet, avant l'immense *fiasco* auquel sont venues aboutir tant d'études, lorsqu'il s'est agi de les appliquer à la grande manifestation de 1853, il est juste de reconnaître qu'on avait publié en France un certain nombre d'ouvrages, en Angleterre un nombre considérable, et, en Allemagne, de véritables bibliothèques, dans lesquels les apparitions de morts occupaient le rang qui leur était dû et étaient traitées avec le sérieux qu'elles méritent. Il ne manquait plus à ces aliénistes savants, mais trop préoccupés d'eux-mêmes, que de tenir un peu plus de compte, de l'antiquité d'abord et de ses affirmations, puis de celles de tous les pays et de tous les temps, puis de celles de la théologie qui, nous allons le voir, aurait pu leur apprendre énormément, et enfin de celles de leurs pères, de leurs maîtres scientifiques, auxquels, par exception,



M. le docteur Calmeil n'a pas craint de rendre le plus magnifique hommage.

A cette école, ils auraient acquis d'abord cette sorte de bonne foi philosophique qui consiste à exposer les faits dans leur entière et fidèle nudité, et à ne pas supprimer les détails *inadmissibles*.

Alors, on ne les aurait pas vus nous donner un luxe de néologisme médical pour une lumière nouvelle, et surtout en tirer des conséquences qui, malgré leur apparence spécieuse, n'expliquent pas mieux leurs prémisses, que le grimoire latin de Sganarelle n'expliquait la maladie de la fausse muette.

A part ce dernier inconvénient, nous le reconnaissons, on trouvera certainement beaucoup d'esprit, beaucoup de sagacité, d'*invention* surtout, et même un grand intérêt, dans les dissertations modernes, non pas sur la nécromancie (on ne s'en occupe pas), mais sur le *fantôme* et sur la *spectropathie*<sup>1</sup>, comme on l'appelle.

En Allemagne, les Mayer, Ennemoser, Eschenmaier, Schubert, Paulus, Novalis; en Angleterre, les Coleridge, Hibbert, Ferriar, Abercrombie; chez nous, Esquirol, Pinel, Falret, Leuret, Ferrus, Baillarger, Brierre de Boismont, Cerise, Calmeil, Lélut, etc.; tous, sans que les salons s'en doutent, ont abordé la question des *revenants*, soit en les appelant directement et explicitement par leur nom, soit en les comprenant indirectement et implicitement dans les énormes cadres des visions et apparitions hallucinatoires.

Qu'on se tienne donc pour averti, et que l'ignorance craigne de se trahir elle-même en riant comme une sottise au simple prononcé d'un mot qui a toujours fait et fera longtemps encore le désespoir d'une science qui s'y heurte à toutes les heures.

1. C'est ainsi que les médecins appellent l'état dans lequel on voit des spectres.

Cela dit, entrons en matière et prouvons une fois de plus tout ce qu'il en coûte à ceux qui, par préjugé, de toutes les clefs de leur trousseau ne rejettent *à priori* que celle qui ouvre le problème.

Ces apparitions transmondaines, comme les appelait Fourier, sont donc considérées par la science actuelle à plusieurs points de vue différents, tels que : la jonglerie, l'action objective d'une puissance ou d'un agent *physique* encore inconnu, puis encore la perturbation subjective du système nerveux par un simple dérangement dans la circulation nerveuse et sanguine, ou bien, enfin, le développement psychophysiologique de quelque faculté latente et productrice de l'extase ; autrement dit, jonglerie, agent physique, maladie, ou bien état psychique anormal.

De sorte que, sur ce terrain, la science est encore bien plus en guerre avec elle-même qu'elle ne l'est avec nous, car le développement d'une *faculté* n'est pas une *maladie* ; comme, à leur tour, ces deux hypothèses font, à elles seules, bonne et complète justice de la *jonglerie*. De la part de tout homme sérieux, celle-ci doit être et est aujourd'hui l'objet d'une mise hors de cause absolue, avec toute sa suite obligée de *ventriloquie*, de *muscles péroniers*, etc., qui ne sont plus qu'une inconvenante et mauvaise plaisanterie.

En effet, traiter de *jongleur* un homme, quel qu'il soit, qui se dit en communication avec des habitants de l'autre monde, n'est-ce pas se moquer non plus de lui seulement, mais de tous les chercheurs scientifiques de la cause de toutes ces illusions ?

Pour beaucoup de ces derniers, il ne s'agit donc ici que de fluides ambiants, que de gaz plus ou moins délétères, agissant sur le fluide nerveux, ou bien encore, si ces matérialistes sont idéologues, ce seront les *idées* ou tout au moins la partie *matérielle de l'idée*, l'image ou le *miasme* de la folie, qui, après l'avoir longtemps obsédé, entre en vainqueur dans le cerveau dont il devient le maître et le tyran. Pour

d'autres enfin, ce n'est pas seulement une idée folle, ce sont des « nuées d'idées folles qui tourbillonnent autour de leur victime. »

Mais tout n'est pas subjectif. Il existe encore des lueurs singulières, produits de la décomposition animale, qui se voient autour des tombeaux, et qui ne sauraient être, dit-on, autre chose que « la consistance momentanée des vapeurs empyreumatiques s'exhalant ici sous forme d'esprits animaux et de feux ardents. » Pour les plus avancés enfin, la cause de ces derniers phénomènes est uniquement la lumière ODIQUE, récemment découverte par un des plus habiles physiciens de toute l'Allemagne, le baron de Reichenbach :

« Mon ami, lisons-nous dans la neuvième de ses Lettres, nous avons une réparation à faire à nos vieilles femmes, nous devons leur demander pardon d'une injustice. *Les esprits ignés* existent en fait et en vérité. *Leur présence ne peut plus être niée.* Il faut, *bon gré, mal gré*, leur accorder cela, et elles auront raison, même en disant que les spectres ne sont pas vus par tout le monde, car ils ne le sont que par les privilégiés, les *sensitifs*<sup>1</sup>. Il faut encore que nous confessions cette vérité; ce n'est pas leur faute, si nous n'avons pas compris pendant un si long temps ce qu'elles nous avaient affirmé pendant des milliers de siècles...

« Eh bien ! tout cela, c'est du carbonate d'ammoniaque, de l'hydrogène phosphoré et d'autres produits connus et inconnus de la putréfaction, qui, par l'évaporation, développent de la lumière *odique*. Quand le travail est à la fin, les lueurs cessent et les morts sont reconciliés<sup>2</sup>. »

1. Tels que les somnambules, par exemple.

2. Selon le savant baron, c'est donc l'*od* ou la même lumière spéciale qui, sur les tombes des morts, dessine leurs formes dans les airs, et il cite à l'appui le trait de Pfeffel, qui, devenu aveugle et dictant ses ouvrages à un jeune théologien calme et raisonnable, voyait celui-ci, lorsqu'on se promenait, le soir, dans une certaine allée de son jardin, s'arrêter tout à coup devant le spectre d'une femme démesurément grande, qui s'allongeait et se raccour-

Voilà donc les éléments chimiques du corps humain proclamés les seuls auteurs des spectres et des fantômes ! Nous retournons à la théorie de Lucrèce expliquant le même phénomène par « des images émanées de la personne, semblables à ces enveloppes pelliculaires dont les serpents se dépouillent périodiquement et qui restent flottantes dans les airs<sup>1</sup>. » C'est aussi revenir à la chimie du xvii<sup>e</sup> siècle : « Oui, disaient les chimistes de cette pauvre époque, tout imbus encore de cette doctrine de Lucrèce sur les corps, oui, la forme substantielle des corps réside dans les sels. Les parties volatiles dégagées du sein de la terre viennent planer à la surface pour y recomposer une image, une apparence, un individu qui est bien le nôtre, moins le concours des substances dévorées complètement par la tombe<sup>2</sup>. »

cissait constamment. On se mit à fouiller et l'on trouva à cette même place une femme enterrée.

Reichenbach rapproche ce fait de ces lueurs que tous les *sensitifs* affirment leur apparaître sur une foule de tombes, tantôt grandes, tantôt naines et rampantes, et que le peuple dit être *seulement visibles aux élus*. « Lorsqu'on s'en rapproche, dit-il, elles s'agitent et disparaissent pour reparaitre au bout de quelques instants. »

Et pourquoi, dit-il, cette forme humaine des fantômes ? « C'est que la *substance lumineuse de l'od*, s'élevant, d'une manière égale, des différentes parties du corps, *doit*, en se dégageant dans l'air, reproduire d'une manière plus ou moins vague, les contours de ce corps. Ici c'est l'*od qui accompagne* l'activité des forces chimiques dissolvantes. »

Dans la *Revue germanique* du 34 mai 1864, M. Boscowitz, analysant cette théorie de Reichenbach, nous la montre acclamée dès son apparition par Berzelius et Liebig. Ces grands chimistes furent bien tentés de saluer dans l'*od* une dynamide nouvelle ; malheureusement pour cette substance et pour son inventeur, tout cela ressemblait parfaitement au fameux fluide mesmérrien, et, comme lui, ne se rendait jamais sensible qu'aux *sensitifs* et aux *somnambules*. En raison de cette parenté suspecte, il n'est donc pas encore admis dans la science, et, dans tous les cas, le baron, en lui refusant toute intelligence (même dans son action sur la baguette divinatoire), lui ôte toute vertu explicative pour les faits qui nous occupent.

1. Lucrèce, l. IV.

2. Voir, entre autres, Cornélius Agrippa et tous les alchimistes, même des savants très-recommandables, tels que Boyle, le président de la Société royale des sciences de Londres, l'abbé de Vallemont, etc., etc.

Sur ces bases s'éleva bientôt la théorie des *spectres*, « simples jeux de la nature et des principes gazéiformes. »

De nos jours, sir Henry Davy, en se livrant à de très-curieuses expériences sur l'action extatigène<sup>1</sup> de certains gaz et de certains poisons, tels que l'oxyde nitreux, le miasme paludéen, le haschich, etc., vint fortifier tout le système spiritochimique, et depuis lors il figure dans tous les traités sur le *délire* et les *hallucinations*.

Mais, disent la plupart des médecins, sans nier l'action des agents atmosphériques, la plupart du temps le fantôme est uniquement le produit de l'état maladif et physiologique du malade. Voyez chez le libraire Nicolai de Berlin la très-curieuse expérience suivie et racontée par lui-même, expérience qui lie de la manière la plus évidente le nombre et la netteté de ces fantômes au plus ou moins de sang qui restait dans ses veines. Donc, leur existence ne serait due, d'après cela, qu'à un rapport encore mal défini entre les deux circulations nerveuse et sanguine ; donc, le *fantôme* est parfaitement subjectif, et n'existe même pas comme *image* autour de nous.

Et là-dessus on construit l'édifice exclusif des hallucinations sensoriales *actives* et *spontanées*, c'est-à-dire se produisant elles-mêmes.

Allons donc ! reprennent à leur tour les médecins spiritualistes (car il en reste encore), le sang et la circulation ne créeraient rien du tout, si l'âme, sous l'influence d'une cause excitante et inconnue, ne sentait pas se développer en elle des facultés supérieures qui la plongent dans un état que l'on pourrait appeler magnétique, extatif, mais qui se réduit en définitive à un simple épanouissement de facultés, à la production de phénomènes psychologiques très-curieux, et par suite à la création de très-singulières apparitions, mais qui sont toutes le résultat ou de la *réminiscence*, ou de la *pré-*

1. Produisant l'extase.

*occupation* de notre esprit, coïncidant avec toutes les éventualités du *hasard*.

Lisez tous les ouvrages allemands, anglais et français cités plus haut, et vous ne trouverez jamais que l'on puisse échapper à l'une de ces trois catégories de fantômes, vivant d'ailleurs en excellente intelligence jusqu'au moment où l'une d'elles s'avise d'échapper au serment solennellement prêté de « ne jamais glisser dans le surnaturel et la surintelligence. »

Nous ne parlons pas des savants magnétistes, ou disposés à le devenir, parce que s'ils sont par trop encouragés en Allemagne, ils sont bannis, en Angleterre et en France, de l'aéro-page légal et ne comptent pas dans la science officiellement constituée.

Comment donc avec ces trois semblants d'explication pouvait-on espérer d'échapper aux faits qu'on était obligé d'accepter et dont nous allons donner maintenant quelques exemples <sup>4</sup>?

Comme il ne se passe absolument rien dans les phénomènes modernes qui ne se trouve consigné dans les récits anciens, nos aliénistes ont fait de larges emprunts à ceux-ci, mais toujours avec cette légèreté de transcription et ce mépris calculé des détails, d'autant plus imprudent que, les mêmes détails, se retrouvant dans tous les récits subséquents que va leur offrir la suite des siècles, finissent par constituer précisément le *fond* du phénomène, et par faire sauter toutes leurs théories les unes après les autres.

C'est ordinairement la quintessence et tout l'arome du récit que tous omettent, les uns comme une chose indifférente, les autres comme une chose beaucoup trop significative, et comme l'ennemi le plus dangereux de leurs systèmes.

4. Nous signalons à nos lecteurs une magnifique étude sur « le fantôme humain et le principe vital » contenue dans le curieux ouvrage publié tout dernièrement par notre ami le chevalier Des Mousseaux, sous le titre de : *Médiateurs et moyens de la magie*. Nous y reviendrons et saurons en profiter à la fin de ce chapitre.

Ainsi tous nos aliénistes commencent par rapporter le fait suivant, qui dut son grand retentissement d'abord à la célébrité du savant qui en fut le sujet, ensuite à la plume du grand cardinal Baronius, qui le tenait lui-même de son petit-fils, ecclésiastique de haut rang, homme « de la plus grande probité » et honoré d'eux.

Michel Mercatus était lié d'amitié avec le célèbre Marcilius Ficin. Un jour que le premier se livrait de grand matin à l'étude de la philosophie, il entend le bruit du galop d'un cheval qui s'arrête à sa porte, puis aussitôt la voix de son ami Ficin qui lui crie : « O Michel, Michel, toutes ces choses sont vraies ! » Surpris de ces paroles, Mercatus se lève, court à la croisée, et reconnaît son ami qui lui tournait le dos : il était vêtu de blanc et monté sur un cheval de même couleur. Mercatus l'appelle et le suit des yeux jusqu'à ce qu'il ait disparu... Mais bientôt il reçoit la nouvelle que Ficin était mort à Florence, à l'heure même de l'apparition. La distance qui les séparait était très-considérable <sup>1</sup>.

Voilà, certes, un hasard si extraordinaire qu'il suffirait seul à se faire exclure ; mais que devient-il, lorsqu'on rétablit ce que nous appelions tout à l'heure l'*arome du récit*, c'est-à-dire la circonstance qui lui donne sa vraie signification, à savoir l'engagement mutuel pris depuis longtemps entre ces deux illustres amis : que « celui des deux qui mourrait le premier apparaîtrait au survivant, si cela était possible, et l'informerait des conditions de l'autre vie ? » Eh bien ! tous les aliénistes omettent ce détail, bien que Baronius le mentionne avec raison comme dominant tout le récit. Il le dominait tellement aux yeux de Mercatus, qu'à partir de ce moment il abandonna tous ses travaux profanes pour se livrer à la théologie <sup>2</sup>.

On sait que rien n'était plus fréquent autrefois que de semblables conventions, connues même dans l'antiquité, et aux-

1. Baronius, *Annales ecclesiastici*, « de Apparitionibus. »

2. Id. *ibid.*

quelles, dans le moyen âge, saint Thomas ne craint pas de consacrer un assez long article.

Comme en général elles étaient suivies partout des mêmes effets, on comprend tout ce qu'elles enlèvent au hasard.

Le Dr Brierre de Boismont ne l'a cependant pas omise, et nous n'en sommes que plus étonné de le voir n'en tirer d'autre conséquence que celle-ci : « L'étude de Platon, l'idée de son ami, *déterminèrent* chez Mercatus une hallucination qui fut aussi favorisée par le silence du matin<sup>1</sup>. »

Ainsi la *convention* préalable, la simultanéité de son accomplissement et de la mort sont primées ici — par quoi ? — par la lecture, et la *fraîcheur* du matin!...

Aussi va-t-il arriver forcément que toutes les fois que la même convention se présentera elle ne pèsera pas d'un cheveu dans la balance scientifique qui doit donner la vérité.

Nous allons en avoir tout aussitôt la preuve dans le récit suivant que nous empruntons au même docteur, tout exprès parce qu'il nous paraît, de tous, le moins mal disposé à l'égard du surnaturel.

Cette aventure, qui fit aussi beaucoup de bruit au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, paraît en outre garantie par toutes les affirmations possibles, et entre autres par celle du bon abbé de Saint-Pierre qui, après toute une série d'enquêtes, l'a consignée dans le tome IV, page 57, de ses œuvres.

La voici telle qu'elle est racontée et expliquée par M. le Dr Brierre<sup>2</sup>.

« OBS. 120. — M. Bézuel, jeune étudiant de quinze ans, avait contracté une amitié intime avec un autre jeune homme nommé Desfontaines. Après avoir parlé des pactes entre personnes qui conviennent que le mort visitera le vivant, ils imaginèrent de faire un pareil traité, et le signèrent de leur sang

1. *Des Hallucinations*, p. 336.

2. Id., p. 335.



en 1696. — Quelque temps après ils se séparèrent, et Desfontaines se rendit à Caen.

« En juillet 1697, M. Bézuel s'amusa à couper du foin près la maison d'un ami, lorsqu'il éprouva une faiblesse qui fut suivie d'une mauvaise nuit. Malgré cette indisposition, il retourna aux champs le lendemain; l'accident se reproduisit. Le troisième jour, il eut un accès plus grave : « Je perdis, dit-il, connaissance. On vint à mon secours, mais mon esprit était beaucoup plus troublé qu'il ne l'avait été jusqu'alors. Les personnes qui me relevèrent m'ont assuré que m'ayant demandé où je me sentais mal, je leur répondis : *J'ai vu ce que je ne croyais jamais voir*. Je ne me rappelle ni la demande ni la réponse : cependant ceci s'accorde avec le souvenir de l'apparition d'un homme ayant la moitié de la taille ordinaire, mais que je ne connaissais pas.

« Quelques instants après, en montant à une échelle, j'aperçus, au pied, mon camarade de classe Desfontaines. A cette vue, j'eus un éblouissement; ma tête glissa entre deux échelons, et je tombai en syncope. On me descendit, et je fus placé sur une pièce de bois qui servait de siège dans la grande place des Capucins. Dès que je fus assis, je ne vis plus le maître de la maison, M. de Sorteville, ni ses gens, bien qu'ils fussent devant moi; mais je reconnus Desfontaines, qui me faisait signe de venir à lui. Je me reculai, comme pour lui faire de la place. Ceux qui étaient présents et que je ne voyais pas, quoique mes yeux fussent ouverts, remarquèrent ce mouvement.

« Comme il restait immobile, je me levai pour aller à sa rencontre; il me prit le bras gauche de sa main droite, et me conduisit à trente pas plus loin dans une ruelle, en me tenant fortement.

« Les domestiques, croyant que j'étais complètement rétabli, allèrent à leurs affaires, excepté un petit jockey, qui dit à M. de Sorteville que je me parlais à moi-même. Celui-ci pensa que j'étais gris; il s'approcha, m'entendit

faire quelques questions, y répondre, et il me le dit depuis.

« Ma conversation avec Desfontaines dura trois quarts d'heure. « — J'étais convenu avec vous, dit-il, que si je mourais le premier, je viendrais vous le dire : je me suis noyé dans la rivière de Caen hier à cette heure, en compagnie de tels et tels. Il faisait très-chaud, la fantaisie me prit de me baigner ; en entrant dans l'eau, je m'évanouis. L'abbé Ménil-Jean, mon camarade, plongea pour me retirer. Je lui saisis le pied ; mais, soit qu'il fût effrayé, soit qu'il voulût remonter à la surface de l'eau, il me donna un violent coup dans la poitrine, et me rejeta au fond de l'eau, qui est très-profonde en cet endroit. »

« Desfontaines, continue M. Bézuel, était plus grand que de son vivant. Je ne distinguais toujours que la moitié de son corps ; il était nu, sans chapeau, avec ses beaux cheveux blonds, un papier blanc sur le front, roulé dans les cheveux, sur lequel il y avait une écriture que je ne pus lire. »

« Cette apparition et la conversation, dit M. de Brierre, se reproduisirent plusieurs fois. *Il est incontestable que la mort du jeune homme fut très-promptement connue.* »

Maintenant interrogeons la source que M. de Boismont nous a donnée avec raison comme *infiniment respectable*, et laissons parler le bon abbé ou plutôt Bézuel lui-même cette fois, le héros de l'aventure, dont la narration va paraître à nos lecteurs, comme à nous, empreinte d'un naturel qui défie toutes les finesses de la critique moderne.

« Un bon prêtre de la ville de Valognes, nommé Bézuel, étant prié à dîner, le 7 janvier 1708, avec M. l'abbé de Saint-Pierre, chez une dame, sa parente, leur conta, d'après leur désir, l'apparition qu'il avait eue en plein jour d'un de ses camarades, il y a douze ans.

« En 1695, leur dit M. Bézuel, étant jeune écolier d'environ quinze ans, je fis connaissance avec les deux enfants d'Abaquène, procureur, écoliers comme moi. L'aîné était de mon âge, le cadet avait dix-huit mois de moins ; il s'appelait Desfontaines : nous faisions nos promenades et toutes nos

parties de plaisir ensemble; et, soit que Desfontaines eût plus d'amitié pour moi, soit qu'il fût plus gai, plus complaisant, plus spirituel que son frère, je l'aimais aussi davantage.

« En 1696, nous promenant tous deux dans le cloître des Capucins, il me conta qu'il avait lu depuis peu une histoire de deux amis qui s'étaient promis que celui qui mourrait le premier viendrait dire des nouvelles de son état au vivant; que le mort revint, et lui dit des choses surprenantes. Sur cela Desfontaines me dit qu'il avait une grâce à me demander, qu'il me la demandait instamment : c'était de lui faire une pareille promesse, et que de son côté il me la ferait; je lui dis que je ne voulais point. Il fut plusieurs mois à m'en parler souvent et très-sérieusement; je résistais toujours. Enfin, vers le mois d'août 1696, comme il devait partir pour aller étudier à Caen, il me pressa tant les larmes aux yeux, que j'y consentis. Il tira dans le moment deux petits papiers qu'il avait écrits tout prêts : l'un signé de son sang, où il me promettait, en cas de mort, de me venir dire des nouvelles de son état, l'autre, où je lui promettais pareille chose. Je me piquai au doigt, il en sortit une goutte de sang, avec lequel je signalai mon nom; il fut ravi d'avoir mon billet, et en m'embrassant il me fit mille remerciements.

« Quelque temps après, il partit avec son frère. Notre séparation nous causa bien du chagrin. Nous nous écrivions de temps en temps de nos nouvelles, et il n'y avait que six semaines que j'avais reçu de ses lettres, lorsqu'il m'arriva ce que je m'en vais conter.

« *Le 31 juillet 1697, un jeudi, il m'en souviendra toute ma vie*, feu M. de Sorteville, auprès de qui je logeais, et qui avait eu de la bonté pour moi, me pria d'aller à un pré, près des Cordeliers, et d'aider à presser ses gens qui faisaient du foin. Je n'y fus pas un quart d'heure, que, *vers les deux heures et demie*, je me sentis tout d'un coup étourdi et pris d'une faiblesse; je m'appuyai en vain sur ma fourche à foin, il fal-

lut que je me misse sur un petit tas, où je fus environ une demi-heure à reprendre mes esprits. Cela se passa ; mais comme jamais rien de semblable ne m'était arrivé, j'en fus surpris, et je craignis le commencement d'une maladie : il ne m'en resta cependant que peu d'impression le reste du jour ; il est vrai que la nuit je dormis moins qu'à l'ordinaire.

« Le lendemain, *d pareille heure*, comme je menais au pré M. de Saint-Simon, petit-fils de M. de Sorteville, qui avait alors dix ans, je me trouvai, en chemin, attaqué d'une pareille faiblesse ; je m'assis sur une pierre à l'ombre. Cela se passa, et nous continuâmes notre chemin : il ne m'arriva rien de plus ce jour-là, et la nuit je ne dormis guère.

« Enfin le lendemain, *deuxième jour d'août*, étant dans le grenier où l'on serrait le foin que l'on apportait du pré, précisément *d la même heure*, je fus pris d'un pareil étourdissement et d'une pareille faiblesse, mais plus grande que les autres. Je m'évanouis et perdis connaissance ; un des laquais s'en aperçut. On m'a dit qu'on me demanda alors qu'est-ce que j'avais, et que je répondis : « J'ai vu ce que je n'aurais « jamais cru ; » mais il ne me souvient ni de la demande, ni de la réponse. Cela cependant s'accorde à ce qu'il me souvient avoir vu alors, comme une personne nue à mi-corps, mais que je ne reconnus cependant point. On m'aida à descendre de l'échelle ; je me tenais bien aux échelons, mais comme je vis Desfontaines, mon camarade, au bas de l'échelle, la faiblesse *me reprit*, ma tête s'en alla entre deux échelons, et je perdis encore connaissance. On me descendit, et on me mit sur une grosse poutre, qui servait de siège dans la grande place des Capucins ; je m'y assis ; je n'y vis plus alors M. de Sorteville, ni ses domestiques, quoique présents ; mais, apercevant Desfontaines vers le pied de l'échelle, qui me faisait signe de venir à lui, je me reculai sur mon siège comme pour lui faire place, et ceux qui me voyaient, et que je ne voyais point, quoique j'eusse les yeux ouverts, remarquèrent ce mouvement.

« Comme il ne venait point, je me levai pour aller à lui. Il s'avança vers moi, me prit le bras gauche de son bras droit, et me conduisit, à trente pas de là, dans une rue écartée, me tenant ainsi accroché. Les domestiques, croyant que mon étourdissement était passé et que j'allais à quelques nécessités, s'en allèrent chacun à leur besogne, excepté un petit laquais qui vint dire à M. de Sorteville que je parlais tout seul. M. de Sorteville crut que j'étais ivre ; il s'approcha, et m'entendit faire quelques questions et quelques réponses qu'il m'a dites depuis. »

« Je fus là près de trois quarts d'heure à causer avec Desfontaines. « — Je vous ai promis, me dit-il, que si je mourais avant vous je viendrais vous le dire. Je me noyai avant-hier à la rivière de Caen, à peu près à cette heure-ci ; j'étais à la promenade avec tels et tels, il faisait grand chaud, il nous prit envie de nous baigner, il me vint une faiblesse dans la rivière, et je tombai au fond. L'abbé de Ménil-Jean, mon camarade, plongea pour me reprendre, je saisis son pied ; mais soit qu'il eût peur que ce ne fût un saumon, parce que je le serrais bien fort, soit qu'il voulût promptement remonter sur l'eau, il secoua si rudement le jarret, qu'il me donna un grand coup sur la poitrine et me jeta au fond de la rivière, qui est là fort profonde. »

« Desfontaines me conta ensuite tout ce qui leur était arrivé dans la promenade, et de quoi ils s'étaient entretenus. J'avais beau lui faire des questions s'il était sauvé, s'il était damné, s'il était en purgatoire, si j'étais en état de grâce, et si je le suivrais de près, il continua son discours comme s'il ne m'avait point entendu, et comme s'il n'eût point voulu m'entendre.

« Je m'approchai plusieurs fois pour l'embrasser, mais il me parut que je n'embrassais rien. Je sentais pourtant bien qu'il me tenait fortement par le bras, et que lorsque je tâchais de détourner ma tête pour ne le plus voir, parce que je ne le voyais qu'en m'affligeant, il me secouait le bras, comme pour m'obliger à le regarder et à l'écouter.

« Il me parut toujours plus grand que je ne l'avais vu, et *plus grand même* qu'il n'était lors de sa mort<sup>1</sup>, quoiqu'il eût grandi depuis dix-huit mois que nous ne nous étions vus; je le vis toujours à mi-corps et nu, la tête nue avec ses beaux cheveux blonds, et un écriteau blanc, entortillé dans ses cheveux, sur son front, sur lequel il y avait de l'écriture, où je ne pus lire que ces mots : *In etc.*

« C'était son même son de voix. Il ne me parut ni gai ni triste, mais dans une situation calme et tranquille; il me pria, quand son frère serait revenu, de lui dire certaines choses pour dire à son père et à sa mère; il me pria de dire les sept psaumes qu'il avait eus en pénitence le dimanche précédent, qu'il n'avait pas encore récités; ensuite il me recommanda encore de parler à son frère, et puis me dit adieu, s'éloigna de moi en me disant : *Jusque, jusque*, qui était le terme ordinaire dont il se servait quand nous nous quittions à la promenade pour aller chacun chez nous.

« Il me dit que lorsqu'il se noyait, son frère, en écrivant une traduction, s'était repenti de l'avoir laissé aller sans l'accompagner, craignant quelque accident. Il me peignit si bien où il s'était noyé, et *l'arbre de l'avenue de Louvigny* où il avait écrit quelques mots, que deux ans après, me trouvant avec le feu chevalier de Gotot, un de ceux qui étaient avec lui lorsqu'il se noya, je lui marquai l'endroit même, et qu'en comptant les arbres d'un certain côté, que Desfontaines m'avait spécifié, j'allai droit à l'arbre, et je trouvai *son écriture* : il me dit aussi que l'article des sept psaumes était vrai, et qu'au sortir de confession ils s'étaient dit leur pénitence; son frère me dit depuis qu'il était vrai qu'à cette heure-là il écrivait *sa version*, et qu'il se reprocha de n'avoir pas accompagné son frère.

« Comme je passai près d'un mois sans pouvoir faire ce

1. Didon parle à Énée de sa *grande image*, qu'il retrouvera aux enfers, *magna imago*; » l'antiquité ne variait pas sur ce point-là.

que m'avait dit Desfontaines à l'égard de son frère, il m'apparut encore deux fois avant dîner, à une maison de campagne où j'étais allé dîner à une lieue d'ici. *Je me trouvais mal*; je dis qu'on me laissât, que ce n'était rien, que j'allais revenir. J'allai dans le coin du jardin. Desfontaines m'ayant apparu, il me fit des reproches de ce que je n'avais pas encore parlé à son frère, et m'entretint encore un quart d'heure sans vouloir répondre à mes questions.

« En allant le matin à Notre-Dame-de-la-Victoire, il m'apparut encore, mais pour moins de temps, et me pressa toujours de parler à son frère, et me quitta en me disant toujours : *Jusque, jusque*, et sans vouloir répondre à mes questions.

« C'est une chose remarquable, que j'eus toujours *une douleur* à l'endroit du bras qu'il m'avait saisi la première fois, jusqu'à ce que j'eusse parlé à son frère. Je fus trois jours que je ne dormais pas de l'étonnement où j'étais. Au sortir de la première conversation, je dis à M. de Varonville, mon voisin et mon camarade d'école, que Desfontaines avait été noyé, qu'il venait lui-même de m'apparaître et de me le dire. Il s'en alla toujours courant chez les parents pour savoir si cela était vrai ; on *en venait de recevoir la nouvelle*, mais *par un malentendu il comprit que c'était l'ainé*. Il m'assura qu'il avait lu la lettre de Desfontaines, et il le croyait ainsi ; je lui soutins toujours que cela ne pouvait pas être, et que Desfontaines lui-même m'était apparu. Il retourna, revint, et me dit en pleurant : *Cela n'est que trop vrai*.

« Il ne m'est rien arrivé depuis, et voilà mon aventure au naturel. On l'a contée diversement, mais je ne l'ai contée que comme je viens de vous le dire. Le feu chevalier de Gotot m'a dit que Desfontaines est aussi apparu à M. de Ménil-Jean. Mais je ne le connais pas ; il demeure à vingt lieues d'ici, du côté d'Argentan, et je ne puis en rien dire de plus. »

Nous n'avons jamais rien lu de plus saisissant que cette nar-

ration. Là, c'est la vérité elle-même qui paraît s'exprimer, et qui, peu soucieuse de *démontrer*, livre ingénument, et pêle-mêle, les détails qui la prouvent et ceux qui pourraient la compromettre. Tout est persuasif ici : tous ces noms propres qui servent de caution, toutes ces minutieuses indications d'heure, de lieu, d'occupation, de sensations, de douleurs ressenties, tout, jusqu'aux méprises sur l'ivresse du narrateur et sur la désignation de la victime ; tout est vrai, tout est pénétrant de franchise dans ce récit. Ce n'est pas avec cette candeur d'enfant qu'on invente. Ajoutez à cela que, dans le pays, l'abbé de Saint-Pierre vous l'affirme, malgré toutes les falsifications auxquelles elle avait donné lieu, la version du héros de l'aventure fut la seule acceptée, la seule confirmée par tous les personnages qu'elle avait mis en cause.

Mais aussi, si elle est vraie, ou plutôt puisqu'elle est vraie, que devient l'exposition médicale ? que devient la théorie de la *syncope* en présence d'un fait réalisé à l'heure même où elle a lieu ? Peut-elle être encore donnée comme *cause*, ou ne devient-elle pas bien plutôt un *effet* de la vision ? Que deviennent les *sensations chimériques* devant la douleur qui persiste au bras droit, le *hasard* devant l'arbre signalé, l'*exaltation* des idées devant tous ces détails, aussi calmes que futiles, mais toujours vérifiés, sur les pénitences et les versions latines ? Et enfin, que deviennent ces *réminiscences d'images oubliées* devant celle qui ne fut comprise qu'à la troisième sommation ?

Est-ce que ce n'est pas à force de détails qu'un jury s'éclaire et légitime son verdict ? Et que dirait-on du président qui, en résumant les débats, ferait taire ou parler les témoins à sa guise ?

Ce qu'il y a de merveilleux, c'est précisément de retrouver ces *infinitement petits* détails se reproduisant à bien des siècles de distance, sous des latitudes diverses et sous l'empire de cultes opposés, avec une fidélité judaïque qui défierait toutes les imitations possibles. Nous avons dit tout à



l'heure qu'on n'inventait pas comme cela; nous dirons maintenant qu'on n'imite pas comme cela des modèles qu'on n'a jamais eus sous les yeux.

« On rapporte de plus d'un mort, dit saint Augustin, qu'ils sont apparus en songe ou de toute autre manière à des personnes vivantes, pour leur apprendre où avaient été jetées sans sépulture leurs dépouilles, et leur montrer où il fallait les déposer; si nous traitions ces récits de mensonges, nous paraîtrions VRAIMENT IMPUDENTS de venir contredire les affirmations des fidèles et les dépositions de ceux auxquels la chose est arrivée <sup>1</sup>. »

Tous ces faits sont du même ordre. Il en est d'un ordre plus sévère, quoique de nature identique : ce sont les spectres, précurseurs de la mort. C'est par milliers que l'on pourrait rapprocher de ces moniteurs antiques qui prévinrent Brutus, Cassius, Julien, César, etc., ceux qui, dans les temps modernes, annoncèrent au roi de Naples, cité par Guichardin, sa fin prochaine, ou à Paul I, empereur de Russie, le triste sort qui l'attendait <sup>2</sup>.

Mais tout cela est connu; passons à des détails plus accusés. On cite assez souvent, dans nos ouvrages de science, certains passages tirés des œuvres du célèbre jurisconsulte et historien du xvi<sup>e</sup> siècle, Alexandre d'Alexandre, et on les donne comme preuves des hallucinations que peuvent subir les meilleurs esprits.

Écoutons ce magistrat remarquable, et voyons s'il est probable que l'hallucination puisse atteindre à la fois et à ce point-là tous les sens.

« C'est, dit-il, une chose bien notoire et connue de tout Rome, que je n'ai pas craint d'y habiter plusieurs maisons que tout le monde refusait de louer en raison des manifestations épou-

1. *De Cura pro mortuis*, l. X et XI. On peut voir dans le chapitre III de cet ouvrage les faits que saint Augustin cite à l'appui.

2. Voir Guichardin et la baronne d'Oberkirche.

vantables de revenants qui s'y passaient toutes les nuits. Là, en outre des tapages, des tremblements et des voix stridentes qui venaient troubler notre silence et notre repos, nous y voyions encore un spectre hideux et entièrement noir, de l'aspect le plus menaçant, qui semblait implorer de nous assistance; et pour qu'on ne me soupçonne pas d'avoir voulu forger quelque fable, on me pardonnera d'en appeler au témoignage de Nicolas Tuba, homme de mérite et d'une grande autorité, qui me demanda à venir avec plusieurs jeunes gens de sa connaissance s'assurer de la réalité des choses. Ils veillèrent donc avec nous, et quoique les lumières fussent allumées, ils virent bientôt, et en même temps que nous, paraître ce même fantôme avec ses mille évolutions, ses clameurs, ses épouvanteurs, qui firent croire mainte et mainte fois à nos compagnons, malgré tout leur courage, qu'ils allaient en être les victimes. Toute la maison retentissait des gémissements de ce spectre, *toutes les chambres étaient infestées à la fois*; mais lorsque nous approchions de lui, il paraissait reculer, surtout fuir la lumière que nous portions à la main. Enfin, après un tapage indicible de plusieurs heures, et lorsque la nuit tirait à sa fin, toute la vision s'évanouit.

« De toutes les expériences que je fis alors, une mérite surtout d'être citée, car, à mes yeux, ce fut le plus grand de ces prodiges et le plus effrayant... La nuit était venue, et, après avoir fermé ma porte avec un fort cordon de soie, je m'étais couché. Je n'avais pas encore dormi, et ma lumière n'était pas encore éteinte, lorsque j'entendis mon fantôme faire son tapage ordinaire à la porte, et peu de temps après, cette porte *restant fermée et attachée*, je le vis, chose incroyable! *s'introduire dans la chambre par les fentes et les serrures*. A peine entré, il se glisse sous mon lit, et Marc, mon élève, ainsi que celui qui couchait avec nous, ayant aperçu toute cette manœuvre, glacé d'épouvante, se mit à pousser des cris affreux et à appeler du secours. Moi, voyant toujours la porte fermée, je persistai à ne pas croire à ce que

j'avais vu, lorsque je vis ce terrible fantôme tirer de dessous mon lit un bras et une main avec lesquels il éteignit ma lumière. Celle-ci éteinte, alors il se mit à bouleverser non-seulement tous mes livres, mais tout ce qui se trouvait dans ma chambre, en proférant des sons qui nous glaçaient les sens. Tout ce bruit ayant réveillé la maison, nous aperçûmes des lumières dans la chambre qui précède la mienne, et en même temps nous vîmes le fantôme ouvrir la porte et s'échapper par elle. Mais voilà ce qu'il y eut de plus étonnant, c'est qu'en s'échappant il ne fut *aucunement vu* par tous ceux qui apportaient de la lumière<sup>1</sup>... »

On sent combien il est facile d'expliquer en *gros* les phénomènes qu'on rapporte en quatre lignes, mais voyons combien chacune des lignes suivantes vient ajouter à la difficulté de la solution. Alexandre était fou dans ce moment; soit; mais avec lui, son élève, son domestique et Tuba, et les jeunes gens, et toute la maisonnée, et toute la ville de Rome qui ne voulait plus de cette maison... Il y avait donc dans cette maison une cause hallucinatrice pour tout le monde? Quelle était cette cause?... Une cause qui, *ne pouvant ouvrir la porte du dehors, passait par les fentes, mais l'ouvrait très-bien de l'intérieur*<sup>2</sup>!... »

Voyons maintenant l'analogie moderne constatée et analysée par des savants anglais...

La substance de ce que nous allons dire est extraite en partie de trois articles du plus haut intérêt, publiés par M. Delrieu dans la *Revue de Paris* en juillet, août et septembre 1838, sous le titre original de *Fantômes dévoilés*.

L'attention publique se portait depuis longtemps sur le don de *seconde vue* des Écossais. La presse anglaise surtout s'était

1. Alex. ab Alex., *Genialium dierum*, l. V, ch. xiii.

2. Nous avons dit, dans notre premier Mémoire, qu'à Cideville on voyait l'esprit enfler, pour sortir, le trou de la serrure. Mon Dieu! que de pla-giaires!...

vue forcée de prêter une grande attention à ce singulier phénomène, qui mettait presque tout un continent en relation constante et presque toujours infaillible, soit avec les morts, soit avec tous les esprits révélateurs de l'avenir et du présent. Fatigué de cet accord de toute une nation en faveur de la réalité de tous ces faits, un savant anglais, le docteur Samuel Johnson, s'était mis en campagne en 1773 *pour en finir avec toutes ces superstitions*. Peu de mois après, il publiait le résultat de ses investigations, et ce résultat, malgré son peu de franchise et de logique, attestait pour tout esprit clairvoyant qu'il n'en avait fini qu'avec ses préjugés.

Aussi ce voyage de Johnson avait-il fait dévier fortement l'aiguille de l'ironie scientifique en Angleterre. On n'osait plus rire et l'on n'osa même plus sourire, lorsque des missionnaires, comme Mac-Aulay, eurent appuyé de leurs attestations les plus formelles les aveux timides et intéressés du docteur. La science se mit à étudier dans le silence. En 1819, quelques observateurs, « plus croyants que la majorité des physiciens anglais, » se réunirent à Glasgow, et firent paraître sous le titre de *Treatises on second sight* un recueil de tous les écrits publiés en Écosse sur toutes ces merveilles de la vue, écrits parmi lesquels on distingua surtout celui de Théophilus Insulanus, déjà publié en 1763 à Édimbourg. Alors, malgré la légèreté et le scepticisme embarrassé dont fit preuve à ce sujet le *Quarterly Review*, il ouvrit ses colonnes aux récits qui désormais allaient arriver *par milliers*, et la science fut *sommée* de publier ses appréciations sur des faits dont elle se voyait forcée d'accepter très-franchement la réalité. Comme nous l'avons dit, Ferriar, Hibbert, Brown, Alderson, Philip, Aubrey, Abercrombie, Chrichton, Coleridge, bien que animés des mêmes préjugés que nos aliénistes français, s'évertuèrent du moins avec passion à trouver le mot de l'énigme.

Mais deux savants surtout exercèrent une grande influence sur l'opinion publique. L'illustre chimiste, sir Humphrey Davy

(l'inventeur de la cloche du plongeur), avait fini par obtenir, comme déjà nous l'avons raconté, au moyen de longues aspirations d'oxyde nitreux et de protoxyde d'azote, une sorte d'extase factice, mais tout à fait semblable, comme *inintelligence* et comme pur effet nerveux, à toutes celles que peuvent produire le chloroforme, le haschich, etc.

Mais ce même sir Humphrey Davy avait été quelquefois plus heureux, et sans oxyde cette fois, sans recherche ni désir (le bien vient en dormant), il avait eu dans ses rêves quelques éclairs de véritable et de prophétique *seconde vue*, relatives à certaines circonstances importantes et futures de sa vie, *qui depuis s'étaient réalisées à la lettre*<sup>1</sup>; et Davy avait pris cela très au sérieux, car cette fois elles n'avaient rien de factice.

On n'en crut pas moins avoir saisi la vérité au fond de son puits : surexcitation cérébrale, perturbation générale, trouble dans la double circulation sanguine et nerveuse, toutes les variétés du désordre mental depuis la folie pure et simple jusqu'à l'illuminisme, au *delirium tremens* et aux apparitions, tout fut soumis et rattaché à ces grands mots scientifiques. Mais, disons-le bien vite à leur louange, les savants anglais eurent le courage de regarder le phénomène *tout entier*, la loyauté de ne pas le mutiler, de rapprocher les témoins de tous les âges, et de reprendre une à une jusqu'aux plus minimes circonstances des vieilles dépositions justifiées à leurs yeux par leur parfaite conformité avec les dépositions modernes.

C'est dans cet esprit que plusieurs d'entre eux (Ferriar et Hibbert surtout) s'attachèrent de préférence aux *hallucinations*, dans lesquelles le sens *du toucher* (la pierre de touche

1. Voir, dans la même *Revue de Paris*, n° d'août, même année. Seraient-ce, par hasard, ces nouvelles études qui avaient inspiré à Davy cette pensée que nous avons déjà citée dans le chapitre III, p. 169, de ce Mémoire : « Nous sommes les maîtres de la terre, mais peut-être ne sommes-nous, après tout, que les serviteurs d'êtres qui nous sont inconnus ? La mouche que notre doigt écrase ne connaît pas l'homme ; il peut donc de même y avoir *près de nous et autour de nous* des êtres pensants que nous ne pouvons ni voir ni imaginer, etc... »

par excellence) pouvait partager avec tous les autres la fascination commune.

On parlait de ce principe posé par Lucrèce et adopté par tous les philosophes : « Aucune chose n'est réelle si elle ne peut toucher ni être touchée, *tangere vel tangi*, etc., » pour convenir que s'il y avait quelque chose d'objectif dans les apparitions, c'était au toucher seul qu'il fallait en demander la confirmation.

Or, parmi les philosophes de la fin du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle qui s'étaient beaucoup occupés de cette question, il en était un qui avait mérité la confiance de la science anglaise par la loyauté de son caractère et l'étendue de ses connaissances : c'était Bovet. Comme d'autres et mieux que beaucoup d'autres, ce savant, après avoir voulu expérimenter lui-même, avait consigné le fruit de ses observations personnelles dans un ouvrage fort remarquable dans lequel ses successeurs trouvèrent et reproduisirent avec soin l'attestation qui va suivre : elle est digne de succéder à celle d'Alexandre avec laquelle elle a toutes les analogies possibles.

« Je me trouvais, dit-il, dans un comté de l'ouest de l'Angleterre, avec quelques honorables gentlemen, chez un riche propriétaire dont le château était un ancien couvent. Les domestiques et les personnes qui fréquentaient habituellement la maison m'avaient parlé de bruits mystérieux et d'apparitions singulières comme de circonstances locales qu'on ne pouvait éviter là, durant même le plus bref séjour<sup>1</sup>. Notre hôte ayant invité beaucoup de monde, il m'arriva de coucher avec le marjordome, M. C..., dans une pièce vraiment admirable, et qu'on nommait la chambre de milady. Nous y fîmes un grand feu avant de nous mettre au lit, et nous passâmes d'abord quelques heures de la soirée, avec une douce quiétude, à lire dans de vieux volumes; puis nous entrâmes dans le lit, en soufflant la mèche du flambeau pour l'éteindre. Au moment de nous

1. Qu'est-ce qu'une *faculté* endémique dans une maison ?

endormir, nous remarquâmes agréablement que les rayons de la lune éclairaient avec tant de splendeur notre vaste chambre, qu'il était possible de déchiffrer un manuscrit dans le lieu même où nous étions couchés ensemble. M. C... paria que non, je soutins la gageure, et, ayant tiré de la poche de mon habit un papier écrit à la main, je gagnai fort aisément le pari. Nous avions à peine échangé quelques mots sur cette affaire, lorsque, par hasard, jetant les yeux du côté de la porte de la chambre, qui était en face de moi, *et bien fermée*, je vis distinctement *entrer* cinq femmes, tout à fait belles et gracieuses, qui me semblèrent d'une taille charmante, mais dont les visages étaient couverts de longs voiles blancs, lesquels traînaient sur le plancher, et aux reflets de la lune, en plis ondoyants. Elles entrèrent à la file, d'un pas mesuré, l'une après l'autre, et firent le tour de la pièce, en suivant le mur, jusqu'à ce que la première fût parvenue et se fût arrêtée au bord du lit où j'étais couché; ma main gauche s'y trouvait aussi par-dessus les couvertures, et, malgré l'approche du premier fantôme, je résolus de ne point changer de posture. La figure voilée, en s'arrêtant, *toucha* cette main d'un froissement doux et léger, mais je ne saurais dire s'il était froid ou chaud. Alors je demandai à ces femmes, au nom de la Trinité bénie, dans quel but elles étaient venues : on ne me répondit pas.

« — Monsieur, dis-je au majordome, ne voyez-vous pas la belle compagnie qui nous rend visite ? »

« .... Mais, avant qu'une parole fût sortie de ma bouche, et au mouvement seul de mes lèvres, tout avait disparu. Le majordome était tapi derrière moi, presque mort de peur, et je fus obligé de le secouer longtemps avec ma main droite, qui était restée sous les couvertures, pour lui arracher une réponse. Enfin ce pauvre C... m'avoua qu'il avait vu les fantômes et m'avait entendu leur parler, et que s'il n'avait pas d'abord satisfait à ma juste impatience et à ma question, c'est qu'il était lui-même violemment terrifié par l'aspect d'un monstre, moitié

lion, moitié ours, qui voulait grimper au pied du lit.... »

La nuit suivante, le majordome n'osa plus coucher dans la chambre de milady, où reparut seul le héros de l'aventure, l'intrépide Bovet. « ... Je fis porter, dit-il, dans l'appartement une bible et plusieurs autres livres, déterminé à braver le moment fatal de la vision, en lisant auprès du feu, et en attendant que le sommeil vînt lui-même me surprendre. Après avoir souhaité le bonsoir à mes hôtes, je m'installai devant la cheminée, comptant bien ne pas me mettre au lit qu'il ne fût une heure du matin sonnée. A cet instant, je me couchai sans avoir rien vu. Il y avait peu de temps que j'étais dans le lit, quand j'entendis quelque chose se promener autour de la chambre, comme une femme dont la robe de taffetas balayerait le plancher. Ce quelque chose était assez bruyant, mais je n'aperçus rien, quoique la nuit fût suffisamment claire. Il passa au pied du lit, souleva même un peu les couvertures, et entra dans un cabinet voisin, dont cependant *la porte était fermée à clef*. Là, il se mit à gémir et à remuer un grand fauteuil dans lequel, autant que mes oreilles ont pu suivre tous ses mouvements, il parut s'asseoir et feuilleter les pages d'un vieil in-folio que vous connaissez <sup>4</sup>, et qui est fort criard. Le fantôme continua de cette manière, gémissant, remuant le fauteuil, et tournant les feuillets du livre, jusqu'à l'aurore... »

Laissons maintenant parler M. Delrieu.

« Cette histoire, dit Celmer, souleva de vifs débats. Les uns, fondant leur théorie sur les épreuves de Davy et de Nicolaï, et sur les rêveries de Cardan, soutinrent que le mélange des rayons de la lune, du feu de la cheminée et d'une atmosphère particulière à la chambre, faisait naître un gaz dont l'influence modifiait le fluide sanguin des personnes qui se trouvaient couchées dans le lit; que cette influence exaltait d'autant plus le cerveau que leur position était horizon-

4. Bovet racontait son aventure par lettre à un ami.



tale. D'autres prétendirent, et ceci est notre sentiment, que *les esprits intermédiaires* des nonnes étaient sollicités de réparaître dans une chambre qu'elles avaient habitée longtemps et où des traces odorantes de leur séjour probablement subsistaient encore par la présence d'un être vivant qui communiquait à ces vestiges, à la fois matériels et invisibles, une force d'adhérence momentanée, un besoin de condensation passager, mais assez opiniâtre pour que le néant de la mort fût vaguement rempli... *Le frôlement de la main gauche de Bovet* par la consistance du premier fantôme, tout effrayant qu'il semble, résultait d'une loi très-naturelle; physiquement parlant, on touche ce qu'on voit et on voit ce qu'on touche. Au surplus, si Bovet ne fut plus inquiet dès la troisième nuit, comme les suites de son récit le prouvent, il ne fallait voir dans ce relâche que la balance établie, que l'accord opéré entre la vie terrestre de la personne couchée et la vie intermédiaire des nonnes apparues. C'est ainsi que deux nuages orageux, chargés inégalement d'électricités contraires, se mettent en équilibre par le contact de leurs vapeurs et le dégagement de leurs fluides. L'imagination du témoin faisait le reste.

« Rien n'était plus facile que de concilier les deux opinions; il se peut que le rapprochement des corps transmondains et des existences humaines détermine précisément ces gaz exceptionnels qui modifient le cours du sang; mais on n'osa pas trancher si vite la question. Au surplus Ferriar et Hibbert<sup>1</sup> convinrent que la physiologie était impuissante à donner la clef de ces derniers phénomènes; le premier déclara que Bovet ne dormait pas, le second inclinait pour le rêve; mais l'un et l'autre finirent par une hésitation désespérante.

« *Je ne décrirai pas les émotions du public anglais durant ces batailles de spectres : elles furent immenses.* »

C'est vrai, et d'autant plus immenses que lord Byron vint

1. Ferriar, *Théorie des Apparitions*. — Hibbert, *Sleeping and waking visions*.

ajouter à ces explications scientifiques ses propres théories mystiques auxquelles il savait donner tout le poids et tout l'appui, sinon de sa science, au moins de son génie naturellement aussi superstitieux que celui de Napoléon. C'est ainsi que parmi beaucoup d'anecdotes qu'il aimait à raconter et à garantir il revenait toujours avec préférence à celle-ci, dans laquelle le *toucher* venait selon lui compliquer ou plutôt compléter la question :

Traversant la Manche sur un navire marchand, il avait provoqué les confidences du capitaine qui lui raconta comment un de ses frères lui était apparu en songe à l'heure même de sa mort. Le capitaine était dans sa cabine et dormait. Tout d'un coup, il vit en rêve son frère pâle et humide, comme le corps d'un noyé qu'on a retiré de l'eau ; et en même temps (soit qu'il se fût réveillé, soit que le songe continuât) il ouvrit les yeux avec un mouvement d'horreur, et aperçut en travers de son lit, grâce à la pénombre de la chambre du navire <sup>1</sup>, un cadavre habillé, dont le poids étreignait fortement et lourdement ses jambes. L'épouvante ferma d'abord la bouche du marin et le rendit immobile, mais, comme il n'était pas superstitieux, *il étendit la main* pour se convaincre de la réalité de l'apparition : ses doigts *effleurèrent des vêtements mouillés*. Frappé de terreur, mais n'osant remuer dans son lit, le capitaine contracta vivement ses paupières, afin d'éviter autant que possible cette horrible image. Quand il rouvrit de nouveau les yeux, tout avait disparu... En arrivant, il apprit effectivement qu'un de ses frères, marin comme lui, avait péri dans un naufrage sur les côtes de Hollande.

« Jusqu'à présent, dit avec raison M. Delrieu, on n'a pas trouvé de meilleure explication d'un semblable phénomène, que l'existence hypothétique d'un sixième sens nommé le sens *intime*, mais cette appellation vague répond faible-

1. Donc il était réveillé.

ment aux qualités supérieures qu'elle désigne par *intérim*.»

On voit comme il y a loin du sérieux avec lequel les Anglais et plus encore les Allemands sont descendus dans ces abîmes philosophiques, au ton dégagé avec lequel notre Académie des sciences, à l'exception de quelques aliénistes, traitait hier aussi nos montreurs et nos toucheurs de mains de *trépassés*.

Devant ces dernières exhibitions, et pour tout homme sérieux, l'hallucination, cette fois, s'était brisée comme un verre; car mille expérimentateurs peut-être avaient pu constater par eux-mêmes que le *toucher* ne trompait pas, et qu'on avait *palpé* là on ne sait quoi de matériel uni, on ne sait comment, à une surintelligence évidente. S'ensuivait-il nécessairement qu'il y eût identité entre la personne représentée et son fantôme, et que ces mains appartenissent bien à quelqu'un? Non, car ceci est une autre question que nous examinerons plus loin.

2. — *Le revenant transcendant ou le vampire devant la science.*

Nous laisserions tout ceci fort incomplet, si nous omettions de classer dans cette nécromancie *objective* son plus terrible chapitre, celui des vampires. C'est maintenant à M. le docteur Calmeil que nous allons laisser le soin d'exposer *le gros* des phénomènes.

« De 1700 à 1740, on entendait raconter à chaque instant qu'un trépassé s'était présenté en personne dans la maison d'un ami, d'un proche, et qu'il y avait tenu quelque propos menaçant, révélé sa présence par quelque acte de sinistre présage. Guillaume de Neubrige atteste qu'il arrivait souvent aux Anglais du XII<sup>e</sup> siècle d'être obsédés par des morts malintentionnés qui sortaient la nuit de leurs tombeaux et semaient l'épouvante parmi leurs anciens voisins. Cet auteur raconte sérieusement qu'un particulier qui avait été enterré à Berwick sortait toutes les nuits de son tombeau et causait de grands troubles

dans son voisinage... Dans le territoire de Buckingham, un homme mort apparut en corps et comme vivant à sa femme, trois nuits consécutives, et ensuite à ses proches... On ne se défendait de ses visites effrayantes qu'en veillant et en faisant du bruit, quand on s'apercevait qu'il voulait venir. Il se fit même voir à quelques personnes pendant le jour. L'évêque de Lincoln assembla sur cela son conseil, qui lui dit que pareilles choses étaient souvent arrivées en Angleterre... Bartholin (très-célèbre médecin de Copenhague) rapporte quelques exemples chez les anciens Danois, les Irlandais, et beaucoup d'autres peuples septentrionaux... Les vampires se voient en outre en Pologne et en Russie, où ils paraissent depuis midi jusqu'à minuit, et viennent sucer le sang des vivants en si grande abondance, qu'il leur sort quelquefois par la bouche, par le nez et principalement par les oreilles... Cette persécution des rédivives s'étend jusqu'à la dernière personne de la famille... En 1693, une jeune Polonaise était réveillée la nuit par un vampire ; dans l'excès de la douleur, elle poussait des cris aigus, elle appelait à son secours, et affirmait que le spectre qui la molestait ressemblait, traits pour traits, à sa défunte mère... Il n'était pas rare de voir périr, dans l'espace de quelques semaines, plusieurs membres de la même famille, plusieurs habitants d'un même hameau. Les sujets qui survivaient à cette affliction morale ne se rattachaient, en général, que difficilement à l'espérance... Les soldats eux-mêmes se plaignaient, au milieu de l'armée, des insultes des vampires ; les malades se croyaient réellement en butte aux vexations des morts et accusaient les revenants. »

On peut dire que M. Calmeil donnait à l'hallucination le coup de grâce, quand, après avoir cherché les causes de ses *spectropathies* dans l'hérédité, l'ignorance, la transmission des idées délirantes, la nature des aliments et du pain composé en partie d'écorces moulues, etc., etc., il culbutait lui-même ses savantes rêveries, dès qu'il voulait tant soit peu

consulter l'histoire et compléter ses expositions. Aussi, voulons-nous bien reconnaître à la rigueur une *affliction morale*, un effet d'*imagination* renversée, dans l'apparition, rapportée par notre savant professeur, d'un habitant de Buckingham à sa femme, pendant trois nuits consécutives, et chercher à l'expliquer comme lui par *l'affliction morale renversant l'imagination*. Mais lorsqu'il ajoute : « Le fantôme se fit même voir à quelques autres personnes pendant le jour, et l'on ne se défendait de ses visites effrayantes qu'en *veillant* et en faisant du bruit, lorsqu'on s'apercevait qu'il voulait venir<sup>1</sup>, » on n'y est plus, et la théorie du *rêve* s'évanouit comme un *rêve*.

Il en est de même de tous les cas où les victimes du vampirisme « résistaient et se battaient contre leurs persécuteurs,... ou lorsqu'on *attaquait* ces spectres qui infestaient et maltraitaient tous ceux qui avaient des champs aux environs de leurs tombeaux, ou lorsque, dans ces terribles duels, on *COUPAIT LA LANGUE* du nommé Gretter qui revenait ainsi. »

Nous ne demandons qu'une chose : à quel ordre d'hallucination appartenaient donc ces *langues coupées* dans la chaleur du combat?... Et quelle singulière coïncidence encore, que celle de l'apparition sur terre et de la conservation dans leur tombeau de *tous* ces cadavres « restés mous, flexibles et rubiconds, quoiqu'ils fussent morts depuis longtemps<sup>2</sup> ! »

Voilà, certes, de l'*objectif* s'il en fut jamais ! et les prétendus *malades imaginaires* méritent bien quelques excuses, lorsqu'ils voient tout disparaître, « aussitôt qu'on a percé d'un pieu, ou incisé le cœur, ou brûlé le corps de tous ceux qui les affligent. »

« Aussi, continue le docteur, ne voit-on pas sans étonne-

1. Calmeil, *de la Folie*, t. II, p. 426.

2. Id., *ibid.*, p. 427.

ment les baillis, les ministres du culte, des commissions composées de magistrats, de littérateurs, de savants, d'officiers très-haut placés dans les rangs de l'armée, présider à l'exhumation de ces malheureux qu'on accusait de faire le métier de vampire et donner l'ordre au bourreau de mutiler, de brûler publiquement un certain nombre de cadavres. Il est très-possible que des hommes, *d'ailleurs très-éclairés et très-instruits*, se soient laissé persuader par le témoignage des malades et par le raisonnement que les trépassés jouissaient quelquefois du pouvoir de ressusciter momentanément pour molester les vivants<sup>1</sup>. »

« Il se trouvait, dit encore notre médecin, au nombre des vampires, auxquels le comte de Cabrerass fit couper la tête, en 1728, un homme mort depuis plus de trente ans, qui était revenu par trois fois dans sa propre maison, *à l'heure du repas*, et avait sucé le sang au cou, la première fois à son propre frère, la seconde à l'un de ses fils, la troisième à un valet; tous les trois étaient morts sur le champ; il fit brûler un troisième vampire qui était enterré depuis plus de seize ans, et avait sucé le sang et causé la mort à deux de ses fils<sup>2</sup>. »

Quel fléau, lorsqu'il devient épidémique ! « Les gens du meilleur esprit paraissaient frappés comme les autres... On voyait des familles entières abandonner leurs maisons, et, venant des extrémités de la ville, porter leurs grabats sur la place pour y passer la nuit; chacun se plaignait d'une nouvelle insulte, et ce n'était que gémissements à l'entrée de la nuit; les plus sensés se retiraient à la campagne<sup>3</sup>. »

M. Calmeil finira par comprendre qu'il faut autre chose que « du mauvais pain, des écorces moulues et même de l'ignorance » pour expliquer à la fois tout ce qu'il nous accorde, et notamment « *les langues coupées*, puis tout ce sang

1. Calmeil, *de la Folie*, t. II, p. 431.

2. Id. *ibid.*

3. Id. *ibid.*, p. 432.

RÉELLEMENT SUCÉ en très-grande abondance<sup>1</sup>, la lutte avec le suceur réel ou prétendu, et l'ÉTAT MIRACULEUX de ces cadavres qui, dans leurs tombeaux, paraissaient gorgés de sang, et dont la barbe et les ongles, ayant pris depuis le décès un accroissement très-notable, offraient tous les symptômes de la vitalité, » circonstances, ou plutôt dominantes multiples qui militaient tout autant en faveur du déplacement des cadavres, que celle-ci rapportée par dom Calmet : que « ces cadavres avaient, le lendemain de l'apparition, les pieds souillés de boue<sup>2</sup>. »

Et maintenant, pour justifier notre programme « des faits antiques et modernes s'expliquant mutuellement, » comprenons cet article de la législation des Crétois, dont nous parle Pausanias, qui ordonnait « de brûler les cadavres qui sortaient de leurs tombeaux pour rentrer dans leurs familles, ou de leur percer la tête avec un clou, » exactement comme nos Moraves, qui certes ne le leur ont pas emprunté<sup>3</sup>.

Nous retrouverons à la fin de ce chapitre un fait *modèle* exhumé par M. Des Mousseaux (dernier ouvrage cité plus haut), non-seulement des archives démonologiques, mais, à ce qu'il paraît, des annales les plus historiques de la ville de Nancy.

En attendant, voyons ce que la Bible, à son tour, pourrait nous offrir de plus solennel en fait d'apparitions mortuaires.

1. Calmeil, *de la Folie*, t. II, p. 427.

2. *Apparitions*, p. 396.

3. Nous avons en vain cherché dans l'*Histoire du merveilleux*, de M. Figuiier, quelque chose qui eût trait au vampirisme. Si nous n'avons pas mal cherché, c'est une lacune; mais il vient de pouvoir s'assurer que s'il voulait la combler il ne faudrait pas chercher un appui sur le docteur Calmeil, qui *explique tout*, selon lui; il fera même bien de s'abstenir complètement, s'il ne veut pas encourir un deuxième et triple avertissement de la *Revue des Deux Mondes*, du journal des *Débats* et du *Musée des sciences*, sur l'imprudence de telles prémisses en regard de telles conclusions.

I « SECONDE VUE NÉCROMANTIQUE DES ÉCOSSAIS ». — Ce n'est assurément pas nous éloigner de notre sujet, que de consacrer quelques lignes à ce phénomène de *seconde vue* répandu dans tous les pays, comme dit Johnson, mais tout à fait endémique aux îles Hébrides, et plus particulièrement encore à celle qu'on appelle Saint-Kilda. Nous serions infidèle à toute notre synthèse si nous consentions à voir, comme tout le monde, une *faculté*, une extension animique dans un curieux phénomène dont nous avons observé les analogues attribués partout aux esprits. La seconde vue ne peut donc pas être pour nous une impression produite par l'esprit sur les yeux, et bien moins encore par les yeux sur l'esprit, mais en réalité une impression produite sur l'imagination par les images que lui inculque un *esprit* étranger. Nous n'avons pas besoin de reproduire ici notre argument, banal à force d'être vrai, que la surintelligence nécessite un agent surintelligent, comme la chaleur nécessite un agent calorifique; pour nous, une *faculté* ne saurait se communiquer par le *tact* et la *parole*, et c'est ce qui arrive pour la seconde vue. L'agent épidémique se communique ici, comme dans le somnambulisme, par la *contagion* volontaire et morale. Expliquer ce phénomène par un *mirage atmosphérique* comme celui qui fait voir souvent, à certains jours, aux habitants de Dieppe les côtes de l'Angleterre, c'est vouloir endormir son monde, et, de toutes les faces du problème, choisir celle qui pourrait offrir, à la rigueur, une apparence naturelle. Une telle méthode est antiphilosophique. La dominante du phénomène, c'est la connaissance de l'inconnu futur ou présent; or les futurs contingents ne se mirent pas dans les nuages. Exemple :

« Sur la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le lieutenant Armstrong, officier d'un régiment écossais, se rendant chez sir Mac-Leod, à Port-Rée (Hébrides), traversait la montagne de Horniewal, au delà de Loun-a-Chlerish, lorsqu'il aperçut en bas, dans le vallon, un soldat de sa compagnie. L'officier demanda aussitôt à son domestique s'il voyait comme lui le soldat; mais le domestique répondit que non. Et cependant ils suivaient la même route et marchaient tous deux ensemble. Le lieutenant Armstrong remarqua très-bien que la vision ne disparut pas tout à coup, mais graduellement, comme un passant qui chemine et s'éloigne de nos regards en diminuant.

« Lorsque cet officier et son domestique furent descendus dans le vallon, ils cherchèrent avec soin l'homme que M. Armstrong avait vu du haut du pic, mais ce fut inutile. Il n'y avait là personne. D'après le propre récit du lieutenant, ce prodige ne semblait pas *une erreur des yeux*, c'était réellement *une vue de l'imagination*. Le lendemain, il apprit par un courrier, à Port-Rée, la mort de son sergent, expiré la veille, à l'instant même où il l'avait aperçu au delà de Loun-a-Chlerish. »

Il est évident qu'il n'y avait pas ici de mirage, mais un tableau révélateur mis sous les yeux d'un ignorant par quelqu'un... *qui savait*...

On cite encore ce fait, si bien connu de toute l'Écosse. Peu d'instants avant le meurtre de Henri Stuart, un pauvre homme, nommé James Lunden, malade depuis longtemps d'une fièvre aiguë, se soulève péniblement dans son lit, à midi, au moment où le prince est tué, et s'écrie d'une voix forte :



« Vite, secourez le roi, car les parricides vont le tuer. » Ces paroles étaient à peine échappées, que sa voix devint plus faible, plus lugubre. « Maintenant, reprit-il, c'est trop tard, ils ont tué le roi. » Le malade lui-même ne survécut que fort peu de temps après cette prédiction, qui semblait avoir épuisé les restes de son existence.

Nous ne croyons pas que ce fait appartienne à la seconde vue; il est empreint d'un autre caractère et ne paraît d'ailleurs entouré d'aucun des phénomènes *nerveux*, conditions nécessaires de celle-ci. La seconde vue, d'après tous les documents que nous avons sous les yeux, serait le résultat, le véritable agent morbide de l'un de ces *génies* épidémiques que nous avons vus planer sur toute l'humanité en général, et, par intervalles, plus spécialement sur certains lieux et pendant de certains temps.

Pour bien se persuader qu'elle n'est pas une *faculté* psychologique, car c'est toujours là la grande hérésie, il est bon de se rappeler ces points importants, acquis désormais à l'observation.

La solidarité que les missionnaires Mac-Aulay et Martin ont, comme le docteur Johnson, établie entre l'homme et les animaux, quant à la contraction épidémique de l'agent, est positive; on ne sera pas jaloux, nous le supposons, de partager cette faculté, soit avec les chevaux, soit avec les vaches des îles Hébrides. Dans l'île de Skye, dit le révérend Martin, sur la route qui conduit au lac de Sheriness, un cheval rompit tout d'un coup, un jour, *vers midi*, le lien par lequel il était attaché, et disparut, sans que la cause de sa terreur subite fût visible. Mais deux personnes, qui se trouvaient à quelque distance et en vue du cheval, illuminées à l'instant même par le *second sight*, aperçurent distinctement une foule de personnes qui marchaient derrière un cercueil, dans la direction de l'église de Suisort. Peu de jours après, la prophétie que les deux passants et le cheval avaient involontairement faite se réalisa complètement. Un gentilhomme du voisinage mourut à quelques milles de cette église, et son corps fut transporté à Suisort, paroisse dans laquelle il avait souhaité qu'on l'enterrât. A l'égard des vaches, M. Martin assure que, toutes les fois qu'une fermière est prise du *second sight*, au moment où sa main presse le pis, un frissonnement étrange, une frayeur inouïe agitent les membres de la pauvre bête, et qu'il faut ensuite de longues heures pour la calmer (a).

On retrouvera ces mêmes phénomènes décrits dans la *Voyante de Prévorst*, du docteur Kerner, avec cette particularité que, sur les collines du Wurtemberg, lorsque les troupeaux étaient pris comme la *voyante*, l'épidémie gagnait en même temps tous les ustensiles de la cuisine, qui prouvaient aussi, par la chorée dansante qui les mettait en mouvement, qu'ils participaient au développement de toutes ces facultés animiques (b).

Pour les îles Hébrides partagent leur *don* avec toutes les contrées du monde. Seulement, la nature a été plus libérale pour elles que pour tout autre peuple.

(a) Voir la *Revue de Paris* de juillet, p. 333.

(b) *Voyante de Prévorst*, p. 10.

Elles devaient, en effet, être bien reconnaissantes des privilèges suivants. L'odeur des maisons et des vêtements des Kyldéens, dit le révérend Mac-Aulay, ainsi que leur haleine, était très-nuisible aux étrangers; les approches, la présence d'un habitant de l'île affectaient d'un malaise inouï toute leur organisation; pendant quelques semaines, ils respiraient un air très-malsain... Chose étonnante! ils prétendaient à la réciprocité et soutenaient que lorsqu'un étranger débarquait dans leur île, une maladie locale, qu'ils nommaient le *mal du gouverneur*, en raison, probablement, de quelque souvenir, attaquait les habitants. Le missionnaire que nous venons de nommer, ne pouvant croire à cette superstition populaire, se transporta aux îles, muni des instructions les plus détaillées et les plus sages, dans le but de constater l'imposture. Mais quel ne fut pas son étonnement de voir, trois jours après son débarquement, quelques-uns des habitants manifester des symptômes évidents de la maladie contagieuse, et, dans l'espace de huit jours, toute la petite communauté infectée de cette épidémie. Il y avait double et réciproque réaction;... les voyants sont mélancoliques, timides, disposés à l'effroi. « Dans une auberge de Killin, un voyant était à table, lorsqu'un inconnu vient aussi y prendre place. A l'aspect de cet homme, le voyant frémit et se sauve. On le poursuit, on l'atteint, il déclare que le nouveau venu périra sur l'échafaud dans deux jours, et qu'à cette révélation s'est joint en lui un irrésistible instinct de terreur personnelle. Cet homme s'irrite de cette prédiction comme d'un outrage, tire sa claymore et la plonge dans le cœur du voyant. L'assassin est arrêté, jugé à l'instant, et périt, deux jours après, du supplice qui lui avait été prédit. »

En outre, comme la magie antique, la seconde vue aurait ses initiations. Beaucoup d'Écossais soutiennent que rien n'est plus réel dans quelques localités. Lorsqu'on veut *investir* un novice de la seconde vue, les voyants lui serrent la taille avec une corde en crin qui a servi à fixer le couvercle d'une bière; on lui prescrit ensuite de courber la tête, jusqu'à ce qu'il aperçoive entre ses jambes un enterrement qui passe.

Nous n'aimons pas non plus ces jeux de l'agent de la *seconde vue* avec les plus grandes désolations humaines, et nous avons peine à reconnaître les procédés d'un bon esprit dans ce drap mortuaire aperçu sur ceux qui doivent mourir d'autant plus prochainement que le drap, en les recouvrant, s'approche plus ou moins de son visage. Fatal cadran que celui qui marque les *secondes* laissées à la vie des uns et à l'amour des autres! Nous aimons encore moins ces paroles d'*incantation* adressées par les voyants à l'âme à peine débarrassée de ses entraves, pour qu'elle y rentre un instant et y manifeste sa présence, car c'est une pratique complètement nécromancienne. Enfin nous frémissons à la seule pensée de ce cri lugubre, précurseur de la mort, et qu'on appelle *taish* dans les montagnes et *wraith* dans la plaine. « Ce cri, dit M. Delrieu, est un gémissement de douleur très-rapide et très-distinct, qui franchit les portes fermées et ressemble parfaitement à la voix humaine. »

Ce cri rappelle celui qui, pendant tout d'années, se fit entendre sous les

fenêtres de M<sup>lle</sup> Clairon, à l'heure où l'un de ses amants s'était tué pour elle (a), ou bien encore cette voix qui, du haut de la croix en pierre au pied de laquelle se publiaient les ordonnances du royaume, à Édimbourg, annonça, pendant une des nuits qui précédèrent la bataille de Flodden, que toute la chevalerie d'Écosse y périrait (b), circonstances bien remarquables, en ce qu'elles tranchent la question et prouvent, à elles seules, qu'il ne s'agit nullement d'une *faculté*, mais d'un agent extérieur; et comme cet agent ne produit guère que des fruits de maladie, d'épouvante et de superstition, sans jamais servir à quoi que ce soit, comme le dit Johnson, nous nous sentons très-avisé à le ranger parmi les agents qui sont à *notre gauche* (c) et que nous ne devons pas écouter.

(a) Voir, dans les Mémoires de cette actrice, les preuves irrécusables de cette manifestation spirite et chronique qui eut tant d'influence sur une grande partie de sa vie.

(b) Voir Walter Scott dans *Marmion*.

(c) « Ne t'inquiète que de ce qui se passe à ta droite, et n'écoute rien de ce qui se passe à ta gauche. » (Bible.)

## § VII.

Les âmes séparées et la Bible. — Leur subsistance après la mort. — Le *schéol* et le *pneuma* ou l'*esprit de l'âme*. — Ce qui constitue le crime du nécromant. — Les *obb* et les pythons. — L'engastrimysme dans la Bible et à l'Institut. — Analyse du grand drame de Samuel.

### 1. — La Bible et l'immortalité de l'âme.

Mourir!... mot sacré qui porte à la fois dans ses six lettres toutes les préoccupations, toutes les épouvantes, toutes les larmes et toutes les espérances de la terre!

D'après nos livres saints, cependant, il fut un temps où ce mot n'eût pas été compris. Pour qu'il entrât de force dans la langue, il fallut rompre avec les cieux et signer nous ne savons plus trop quel pacte avec l'enfer.

« Tu mourras de mort, » fut-il dit un jour au plus mystérieux des coupables, et ce coupable qui, dans sa faute, avait appris à connaître, connut immédiatement la signification du mot. Il frémit devant sa fin personnelle, mais il n'était pas seul, et, regardant sa compagne, il sentit que le *voir-mourir* était par-dessus tout la reine des douleurs.

Il est vrai que la dernière syllabe du jugement retentissait encore, qu'il se trouvait déjà mitigé. La paternité du juge avait devancé le pourvoi du coupable; pour lui l'avenir s'illuminait encore, plus riche et plus splendide que le paradis perdu. On lui montrait une vie plus puissante que la mort, la mort terrassée à jamais, et, vers la fin des siècles, une résurrection, cette fois éternellement garantie pour qui saurait la mériter.

Mais jusque-là pouvait-il donc être vrai, comme on l'a prétendu, que la Bible, ce guide sublime vers l'éternité bienheureuse, fût restée muette sur la survivance des âmes après la destruction de leur enveloppe? Si l'accusation manque de base, quelle calomnie cruelle! Dans le cas contraire, comment des *condamnés* comme nous ont-ils pu triompher à la désolante pensée de ce silence, et consacrer toute leur vie à sa démonstration? On nie le mystère, on nie le surnaturel, mais qu'on nous explique donc celui de notre incroyance et cette poursuite acharnée du néant par une âme qui l'a naturellement en horreur!

« Eh bien! nous disait-on de tous côtés, vous le voyez, la Bible se tait sur l'immortalité, comme sur l'existence des anges et des démons. » Nous croyons avoir fait bonne justice de cette dernière calomnie; mais l'autre était bien autrement révoltante, bien plus incompréhensible encore. Alors à ces pauvres croyants alarmés il a fallu faire épeler tous les mots consolants qui stipulaient leurs espérances, il a fallu que l'érudition *argumentât* sur l'immortalité et que des controverses de grammaire vinssent encore une fois défendre, mais ternir cette grande cause.

En dehors, cependant, de quelques expressions formelles, il eût dû suffire de regarder de plus haut tout cet ensemble de promesses et de perspectives consolantes qui, dans l'Ancien Testament, sont comme les prodromes de l'immortalité définitive, seule fin, seul objet, seule philosophie du corollaire évangélique de la Bible.

Mais on insiste. « Dans la Bible, dit-on, on ne trouve rien qui,

de près ou de loin, puisse rappeler tant soit peu le paradis des modernes. » Rien n'est plus vrai : jusqu'à la venue de Jésus-Christ toute immortalité était temporairement concentrée dans le *schéol*, qui n'avait rien de commun avec notre expression d'*enfer*, mais qui se subdivisait, comme l'*Hadès* des païens, en lieux d'attente, d'expiation, de torture ou de *géhénne*. Mais comment pouvait-on oublier cette formule, qui revient toujours avec un accent si touchant, au lit de mort de chacun des patriarches : « Et il fut réuni à son peuple ? »

Comment a-t-on pu dire « qu'il ne s'agissait, dans ce mot, que des sépulcres matériels, lorsque chacun de ceux auxquels on l'applique est déposé, comme pour prouver le contraire, dans un sépulcre où ne sont pas ses aïeux ? Il avait été dit à Abraham : « Tu seras enseveli dans une vieillesse avancée, ET TU IRAS EN PAIX VERS TES PÈRES <sup>1</sup>. » Or, qu'est-il arrivé ? Abraham mourut bien effectivement plein de jours et fut réuni à son peuple, mais il fut enseveli sur les bords de l'Euphrate, pendant que ses aïeux l'étaient tous en Chaldée <sup>2</sup> : « Je descendrai avec mon fils Joseph dans le schéol, » dit Jacob <sup>3</sup>; et cependant il croit qu'une bête féroce a dévoré son fils dans le désert : donc pour lui le schéol ne pouvait être un sépulcre. Moïse et Aaron reposent sur la terre étrangère et sont dits néanmoins « réunis à leurs peuples <sup>4</sup>. » « Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, dit le Seigneur, et ne suis pas le Dieu des morts, mais des vivants <sup>5</sup>. » « Tous sont morts dans la foi, » dit saint Paul en parlant des patriarches. « Puisse, dit à son tour Balaam, mon âme (ma vie) finir de la mort des justes, ma fin être semblable à la leur <sup>6</sup>. » « Dieu délivrera mon âme de l'enfer, » dit le roi prophète <sup>7</sup>, etc.

1. *Genèse*, ch. xv, v. 25.

2. *Id.*, ch. xxv, v. 8 et 9.

3. *Id.*, ch. xxxvii, v. 35.

4. *Nombres*, ch. xx, 24, 29.

5. *Exode*, ch. iii, 6.

6. *Nombres*, xxiii, 40.

7. *Psaume* xlviii, 40.

Donc le schéol était un lieu, et quel lieu, si ce n'est celui dont le Dieu de l'Évangile vient plus tard briser toutes les portes pour délivrer d'abord les âmes captives qui soupiraient après lui, ἐν φυλακῇ πνεύματα, puis celles qui expiaient dans les limbes « leur incrédulité aux jours de Noé <sup>1</sup> ? »

Comment la passion du néant a-t-elle pu fermer les yeux à une telle évidence ? Comment un de nos plus habiles hébraïsants, véritable Voltaire d'Israël, a-t-il osé dire que cette belle phrase de Job : « Je sais que mon Rédempteur est vivant et que je le verrai dans ma chair » (Job, xiv, 20) signifiait simplement : « La postérité vengeresse réhabilitera ma mémoire <sup>2</sup> ? »

Nous sommes heureux de trouver auprès d'un autre savant israélite, M. Munck, la confirmation de toutes ces vérités sur le schéol et sur la permanence de l'âme, « croyance très-répandue, dit-il, du temps de Moïse, bien qu'il eût de bonnes raisons pour ne pas en faire un point de doctrine, et développée plus tard sous les progrès du prophétisme <sup>3</sup>. » « Dans cent occasions, ajoute-t-il, où l'on emploie le mot *schéol*, en arabe *schiol* ou purgatoire, les ancêtres *n'y sont pas* comme tombeau ; mais ce mot signifie intérieur de la terre, puis la permanence, la *réunion à ses pères*, l'*association* d'Isaac, de Jacob, et, par conséquent, de tous les enfants d'Abraham « dans le sein de ce père commun <sup>4</sup>. » Voilà le fond de la croyance, de la tradition, le trésor de tous les véritables enfants d'Israël, sinon l'enseignement magistral et canonique de sa loi.

1. Saint Pierre, *I<sup>re</sup> Épître*.

2. Voir la traduction de M. Cahen, dont son fils a rougi, puisque celui-ci ajoute : « Ce passage concerne bien l'immortalité de l'âme, mais Job n'a parlé ainsi que par *simple précaution oratoire* et pour déguiser son *incrédulité*. » « Voilà, ajoute M. Th. Henri Martin, comment la Bible a été traitée par MM. Cahen père et fils. » (*Vie future*, p. 95). Parlez cependant d'un autre hébraïsant à la science moderne, elle n'en connaîtra pas.

3. *Palestine*, 150.

4. Id., *ibid*.

2. — *La mémoire des âmes et leur retour, d'après la Bible.*

Maintenant, la Bible croit-elle que les *âmes séparées* puissent s'occuper encore des intérêts de ce bas monde, les influencer par leur intervention et *revenir* elles-mêmes sur la terre, comme pour y prendre part et les surveiller de plus près? Voilà la triple question, question de vie ou de mort pour nous tous, puisque la négation de ces trois choses décuplerait pour l'homme toutes les douleurs de la mort. Ne plus se ressouvenir ne serait-ce pas la mort absolue?

Et d'abord, quant à la mémoire, nous nous rappelons, sans pouvoir le retrouver, un magnifique passage de Descartes sur la nécessité métaphysique de la mémoire survivante. Mais qu'est-ce que la métaphysique auprès des paroles si précises de l'Écriture et de leurs déductions nécessaires? Quand Dieu, s'appelant lui-même le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, ajoute qu'il est « le Dieu des vivants, » il faudrait supposer, pour enlever la mémoire à ces morts personnels et vivants, qu'ils « n'auraient jamais été réunis à leurs pères, » malgré la constante et touchante affirmation de l'Écriture; il faudrait que Moïse eût oublié son peuple, Jacob son cher Joseph, avec lequel il se voyait « descendant dans le schéol; » il faudrait enfin que le Christ eût oublié Madeleine et Lazare, le mauvais riche ses duretés temporelles, les saints leurs amis et leurs invocateurs délaissés!.. Toutes ces suppositions seraient aussi formellement contraires à l'esprit et à la lettre de l'Ancien Testament que du Nouveau. « On se souviendra du juste éternellement <sup>1</sup>. » Pourquoi serait-il seul privé de sa mémoire?

Quant à la communication *transmondaine*, il faut bien que la Bible y croie, puisque, non contente de porter les peines les plus sévères contre celui qui la force et « qui demande la

1. « In memoria æterna erit justus. »

vérité aux morts <sup>1</sup>, » elle est remplie d'exemples de ce patronage, précurseur de celui de tous nos saints.

Enfin, pour désigner la possibilité d'un retour sur la terre, les expressions ne lui manquent pas.

Et d'abord, à ces consultations défendues elle donne un nom qui suppose, à lui seul, la présence de l'âme consultée. Nous avons déjà vu, dans David Mill, que le mot *obboth* signifiait littéralement *les revenants* <sup>2</sup>, comme celui de *réphaïm*, d'après M. Cahen, signifiait *ombres*. M. Th. Martin nous affirme, de son côté, qu'il désignait toujours les morts *maudits*, distingués, chez les Phéniciens, des *alonim* ou morts bénits <sup>3</sup>. Il y a plus, le mot *πνεύματα*, appliqué généralement aux *âmes séparées*, est souvent pris, dans la Bible, pour *fantômes*, quoique, cependant, toujours soigneusement distingué des démons.

Aussi, ne pouvons-nous nous expliquer comment un commentateur aussi distingué que Cornelius a Lapide a pu s'y méprendre et appliquer au Saint-Esprit ce passage des *Actes* : « Les Sadducéens ne reconnaissent ni résurrection, ni ange, ni esprit ; » et cet autre : « Qui sait si le Seigneur, un ange ou un esprit, ne lui aurait pas révélé <sup>4</sup>?... »

Plusieurs commentateurs ont, comme lui, suivi ce sentiment.

Ils auraient dû cependant se rappeler tout d'abord ce passage : « La prison des esprits ou les limbes, ἐν φυλακῇ πνεύματα ; » puis cet autre : « Lorsque Notre-Seigneur, après sa résurrection, entre dans la chambre des apôtres, malgré la fermeture des portes, *januis clausis*, ceux-ci s'effrayent, car ils le prennent pour un esprit, πνεῦμα. Mais quelle est la réponse du Seigneur ? Va-t-il leur reprocher une appréhension si ridicule ? Va-t-il leur dire, comme les Sadducéens, qu'il n'existe pas d'esprits, ou, comme un savant du *xix<sup>e</sup> siècle*, leur faire une belle leçon sur les *hallucinations sensoriales* ? Alors la question

1. *Deutér.*, xviii.

2. Nous reviendrons sur ce mot.

3. *Vie future*, p. 548.

4. *Actes*, xxiii, 8 et 9.



eût été tranchée sur-le-champ; mais pas le moins du monde. « Voyez, leur dit-il, un esprit — πνεῦμα, et dans saint Matthieu, φάντασμα — *n'a ni chair ni os* (voilà la réalité reconnue), mais *touches* mon côté<sup>1</sup>... » Voilà maintenant le *toucher* donné comme preuve d'une substance matérielle<sup>2</sup>.

Autre exemple. Lorsque Rhode, la servante de Pierre, vient avertir les apôtres, rassemblés à Jérusalem, que son maître, délivré de la prison, est là, devant leur porte, tous, d'un commun accord, lui disent « qu'elle est folle, et que saint Pierre étant en prison, ce ne peut être que *son ange*, ἄγγελος<sup>3</sup>, et non pas son *pneuma*; » car, dit à ce propos Delrio, bien que ces deux substances, l'ange et l'âme, soient à peu près inséparables dans la croyance de l'Église, et que les Sadducéens, comme les hérétiques, les attaquent avec un égal entêtement, saint Luc a bien soin de les distinguer, la croyance générale étant alors que dans les apparitions de vivant à vivant c'était l'ange qui faisait tout, tandis que dans celles de mort à vivant c'était le mort lui-même, ou plutôt son *pneuma*<sup>4</sup>.

Nous avons dit ailleurs que dans les plus vieux auteurs, comme dans le Livre d'Hénoch, par exemple, on complète, en pareil cas, cette expression de πνεύματα par le mot ψυχῶν, c'est-à-dire « spiritus animarum, ou les *esprits des âmes*. »

Cette expression nous paraît bien remarquable, en ce que nous la trouvons dans les plus anciens apocryphes et cabalistes, comme dans les plus vieux monuments de l'Église primitive.

Il eût été bien étonnant que cette croyance au retour des

1. Saint Luc, vi, 24.

2. Donc, s'il peut y avoir de légères méprises, il ne saurait y avoir d'hallucination permanente du *toucher*; donc encore lorsqu'on luttait corps à corps contre les vampires ou lorsqu'on serre des mains de *trépassés*, on touche bien véritablement un corps, sans qu'il s'ensuive que ce soit le véritable corps.

3. Actes, xii, v. 15.

4. Delrio, *Disquisitiones*, l. II, quæst. xxvi, sect. 4.

âmes, aussi fréquemment formulée par l'Église, ne l'eût pas été dans la Bible, car nous allons le voir tout à l'heure. Toute la théologie catholique, depuis les apôtres jusqu'à Benoît XIV, Perroné, Schram, etc., n'a cessé de reconnaître, un seul instant, la *réalité* des apparitions des saints, des âmes en peine et des damnés.

On va nous objecter probablement toute une suite de passages bibliques, en apparence opposés comme ceux-ci, par exemple : « Celui qui descend au schéol n'en remonte pas <sup>1</sup>; l'esprit s'en va et ne revient pas <sup>2</sup>. Il y a entre Lazare et le mauvais riche un grand abîme, *magnum chaos*, et ceux qui veulent le franchir ne le peuvent <sup>3</sup>. »

Tout cela est aussi vrai que connu, mais ce qui ne l'est pas moins, c'est que « Jéhovah, qui fait descendre dans le schéol, sait aussi nous en faire remonter <sup>4</sup>, » et que Celui qui ressuscite les morts peut aussi, quand il lui plaît, envoyer leurs âmes sur la terre et leur faire partager son ubiquité, comme il peut encore les tirer de leur prison, pour l'instruction ou la consolation des vivants; et comme ce sont les mêmes Écritures qui, après nous avoir dénié la possibilité *naturelle* de la chose, nous font apparaître *miraculeusement* Moïse, Élie, Onias, Jérémie, Samuel, etc., il faut en conclure que toute la contradiction repose sur les deux mots que nous venons de souligner.

Nous allons voir maintenant que, dans la pratique biblique, c'étaient les instruments employés et le drapeau sous lequel on s'adressait aux morts qui décidaient de la question.

Nous avons déjà rappelé bien des fois ce grand principe de saint Augustin : « C'est uniquement celui auquel s'adresse le sacrifice, *cui votetur*, qui en constitue la valeur. »

Ainsi nous avons démontré qu'il y avait un sabéisme, un fétichisme et un héroïsme orthodoxes ou tolérés, et, à un cer-

1. Job, VII, 40.

2. Ps. LXXVII.

3. Saint Luc, XVI.

4. Rois, I, II, 6.

tain point de vue, fondés en raison ; eh bien, il en est exactement de même du culte et de l'*invocation des morts*.

Otez, en effet, de la nécromancie condamnée les *obb* et les *pythons* comme agents, et la violation des sépultures comme moyen, et vous ne trouverez guère plus de dissidence entre la Bible et le paganisme que vous n'en trouverez sur les autres questions.

Commençons par les agents, et reconnaissons tout d'abord que les expressions dont se sert l'Esprit-Saint, lorsqu'il parle « de souillure avec les morts, » ne peuvent laisser aucun doute sur la nature de cette *souillure*<sup>1</sup>.

Cornelius a Lapide ne s'y est pas trompé cette fois ; il a parfaitement distingué la consultation des morts de celle des démons.

« Les devins, dit-il, consultaient coupablement les morts : 1<sup>o</sup> en ce qu'ils évoquaient leurs mânes et leurs ombres pour leur demander l'avenir ; 2<sup>o</sup> parce qu'ils consultaient les démons qui habitent aussi la même région. »

« Ce sont ces derniers, dit Eusèbe, qui sont comme l'âme de la nécromancie, en se tenant entre les statues des morts et leurs sépulcres<sup>2</sup>. » « Là se tiennent avec ces démons, disent Clément<sup>3</sup>, Tertullien<sup>4</sup> et Lactance<sup>5</sup>, ces anciens *néphilim*, qui ne sont plus positivement ni des esprits ni des hommes, mais des médiums (*medios*), que nous appelons démons terrestres. » Est-ce assez positif ?

Quant aux moyens, il suffit, pour justifier les sévérités de la Bible, de rappeler sommairement toutes les infamies que nous venons de voir se passer chez les païens autour des

1. « Israël, tu t'es souillé avec tes morts. » (Baruch, III, 2.) — « Mettez à mort l'homme ou la femme qui se sera souillé avec les morts. » (Deutéronome, XVIII, v. 11.)

2. *Prép. evang.*, t. II.

3. *Strom.*

4. *Apolog.*

5. *De Divin. inst.*, l. II, ch. XIV.

sépulcres, tout le sang qui avait fini par y couler, puis chez les Juifs eux-mêmes, ces immolations d'enfants exigées par les *obb*, ces profanateurs de sépulcres, ces cadavres exhumés, ces ossements employés, etc., car, il ne faut pas l'oublier, ce sont les plus savants des Juifs qui ont eux-mêmes révélé leur secret.

« Que faut-il entendre, nous dit le célèbre Maimonide, par ces nécromancies déclarées coupables par la Bible, si ce n'est qu'elles regardent les pratiques exercées par ce magicien, qui, revêtu d'un certain costume, après avoir proféré les paroles accoutumées et brûlé l'encens ordinaire, va s'endormir sur le sol même où *le mort qu'il attend* va se rendre et converser avec lui<sup>1</sup> ? »

Et Vossius, commentant ce passage, ajoute : « Ce n'était pas seulement pendant le sommeil, c'était aussi pendant la veille qu'ils recevaient leur réponse, soit par la *bouche d'un cadavre* récemment inhumé et conservant encore un reste de chaleur, soit par son *apparence*<sup>2</sup>. »

On voit que la Judée infidèle et la Thessalie trop fidèle à leurs dieux s'entendaient admirablement, et que cette science avait, comme les autres, ses principes fixes et constants.

On voit aussi quelle distance sépare cette espèce d'enchantement mortuaire de nos simples et humbles prières aux tombeaux des martyrs.

Mais il n'est pas seulement défendu de consulter les *obb*, que nous avons traduits plus haut, avec un savant hébraïsant, par *revenants*, et sur lesquels nous reviendrons tout à l'heure, mais encore les *idonei*, car nous voyons par les contradictions de tous les commentateurs toute la peine que cette expression leur donne : « Qu'il ne se trouve personne parmi vous qui consulte les pythons ou les *idonei*, ou qui demande la vérité aux *morts*<sup>3</sup>. »

La Vulgate, en traduisant *idonei* par *devin*, n'a pas tout dit;

1. *De Idol.*, xi.

2. Vossius, t. III, *de Idolol.*

3. *Deutér.*, xviii, 14.

il est clair que cette expression toute spéciale s'appliquait aussi à une divination qui ne l'était pas moins.

Or « l'*idonei*, disent les rabbins, était une espèce de devin qui devinait par l'os d'un *jadoa*, qu'il mettait dans sa bouche. » Qu'est-ce maintenant qu'un *jadoa*? On ne connaît pas cet animal; et puis quel rapport y eut-il jamais entre un ossement et un devin?

Seldenus, qui, dans ses *Dieux de Syrie*, nous a dit de si bonnes choses sur les *obb*, n'a vu là aussi qu'un animal et son ossement; mais il a eu grand tort de le confondre avec le *iodaim* qui s'en servait.

C'est encore Maimonide qui va nous l'apprendre, car, selon lui, « ce *jadoa* était un oiseau, et son os une fois placé dans la bouche, il survenait une extase, *mentis commotio*, et en hébreu, *attaque de mal caduc*, qui permettait au devin de voir ce qui allait arriver<sup>1</sup>. »

Seldenus a bien raison, par exemple, lorsqu'il ajoute que « c'était autour des stèles et des obélisques que se réunissaient ces esprits... Ils ne voyaient pas, les malheureux, et tous ceux qui ont abordé ces profondeurs théologiques n'ont pas assez enseigné que ces héros, ces démons et ces dieux *sont une seule et même chose*... C'était donc bien plutôt aux *dieux mânes* qu'aux *mânes* qu'ils sacrifiaient; de là vient qu'Évhémère et Apollodore n'avaient pas eu de peine à retrouver partout les tombeaux des hommes-dieux (car l'homme et ses dieux les habitaient en commun); de là, s'était répandu sur toute la terre le culte des idoles, appelées, dans l'origine, *Eghtzabim*, ou regrets douloureux<sup>2</sup>. »

1. *De Idol.* Ce mot *ob* nous reporte donc avec raison au terrible *obi* des nègres, qui, lancé par eux sur une plantation, en « emporte au moins les deux tiers, » disent plusieurs voyageurs très-sérieux. Dans les enquêtes, on ne trouve cependant que quelques plumes d'oiseau, des *ossements*, le crâne d'un chat, etc. Ils appellent cet *obeah* le serpent des morts. Voir, à ce sujet, la *Bibliothèque britannique*, t. IX, p. 524.

2. *Dûs syr.*, p. 42. Ainsi l'idolâtrie n'étant, dans l'origine, que « le culte des morts, » avons-nous eu si grand tort de traduire *εἰδωλα* par *fantômes*?

On lit enfin, dans la *Gémara* : « Le nécromant, selon la tradition, après s'être préparé par l'abstinence, se rendait au tombeau; il y passait la nuit, pour que l'esprit *impur* pût venir le trouver, » et Raschi ajoute qu'« il y avait dans le sépulcre un démon qui venait *s'ajouter à l'esprit* et l'aider dans cette œuvre magique. »

Maintenant revenons aux *obb* et aux *obboth*, et constatons que c'était en raison seulement des détestables moyens et de la compagnie plus détestable encore sous le drapeau de laquelle on marchait que la communion transmondaine, si douce et si sainte sous le drapeau opposé, avait été frappée d'anathème. Mais voici quelque chose de fort curieux.

David Mill, déjà cité, nous fait voir que cette expression de *obboth* (revenant) était celle dont se servait le prophète Élie, en priant le Seigneur de faire *revenir* à la vie le fils de la veuve de Sarepta. Cette fois-ci, ce n'était pas à l'aide de l'*ob* ou *python* que le mort *revenait* à la vie, mais bien par l'intervention de Jéhovah.

Deviner par *ob* était donc deviner par les *mânes*, et la *pythonisse* était celle qui, par le secours du serpent *Python*, faisait ou était censée faire parler les *obb*; aussi s'appelait-elle, en hébreu, *bahhalath ob*, ou *domina ob*, *maîtresse des mânes*; on l'appelait quelquefois, par abréviation, *ob*, mais c'était un nom fourni par la *fonction*.

« Mais, nous dit-on, vous oubliez qu'on donnait encore à ces pythonisses le nom que les Septante traduisent par *engastrimythès*, c'est-à-dire *ventriloques*. » Nous le savons, on est parti de là pour expliquer, par l'art et la jonglerie des *Comus* et des *Fitz-James*, tout le mystère des oracles et de la divination. Cette théorie était tellement séduisante, qu'après son invention par Van Dale et Fontenelle elle vient d'être reprise et réhabilitée, ces années-ci, par M. Maury, dans ses *Religions de la Grèce*, et par M. Babinet, qui, la croyant suffisante pour expliquer tout le langage des tables, a créé d'un coup de baguette quelques centaines de milliers de *ventri-*

*loques sans le savoir*, puisque, dans le même article, il rendait justice à leur bonne foi <sup>1</sup>.

Si M. Maury avait étudié tant soit peu les théories démonologiques de l'antiquité, ou tout simplement certaines somnambules ou les possédées de tous les pays, il ne se serait nullement étonné de retrouver toujours ce mot *ἐγγαστρίμυθοῦς* pour synonyme de *πυθῶνας*, attendu que, dans le système de la possession, les pythons ou esprits malins occupent de préférence le *système gastrique* des possédées, et donnent à leur voix cet accent étranger, bref, strident, plaintif et caverneux, si parfaitement signalé dans toute l'antiquité profane et sacrée.

« Ta voix, dit Isaïe, sera comme une voix sortant de terre, et tes paroles seront *stridentes* comme toutes celles qui sortent de la poussière <sup>2</sup>. »

« L'âme évoquée de Patrocle, dit à son tour Homère, rendit *comme de dessous terre* un murmure *strident* comme celui de la vapeur <sup>3</sup>. »

« C'est là, dit Claudius, qu'on entend les plaintes larmoyantes des ombres volantes, proférées avec un *sifflement* léger <sup>4</sup>. »

« Lorsque les ombres, dit Horace, font entendre par la magicienne leurs accents tristes et *aigus* <sup>5</sup>, » on voit qu'Horace et Claudien parlent absolument comme le prophète.

« La pythonisse, dit le savant Eustathe, s'appelle *engastrimythe*, parce que alors elle ne parle plus dans son âme et son bon sens naturel, mais le démon, agissant dans la profondeur de ses entrailles, fascine son esprit, blesse sa *fantaisie* (imagination), et, après lui avoir suggéré mille fictions chimériques, les exprime avec un accent *strident*. »

« On appelle *engastrimythes*, dit Léon Allatius, toutes les

1. Voir notre *Question des Esprits*, p. 30.

2. Isaïe, XXIX, 4.

3. *Iliad.*, v. 404.

4. Lib. I, in *Ruffinium*.

5. Lib. I, *Sat.* 8.

possédées comme tous les prêtres et prêtresses d'Apollon. »

Mais on insiste, et dans tous nos dictionnaires d'antiquités mythologiques on nous donne avec soin le nom de l'inventeur prétendu de la ventriloquie, et presque la teneur du brevet obtenu par cet Euryclès, dont la réputation en ce genre avait fait révolution dans la Grèce... — Soit ! mais Platon, qui devait le connaître un peu mieux que nous tous, dit, en parlant de certains philosophes sujets à se contredire : « On dirait qu'ils portent en eux, comme Euryclès l'*insensé*, un ennemi qui se plaît toujours à le contredire » : donc, Euryclès le *fou* était encore un malade ou, comme tous nos médiums, un ventriloque de bonne foi, portant en lui un ennemi ! Nous ne disons pas autre chose.

« Mais certaines amphores, dit-on, s'appelaient *obba* chez les Romains, précisément parce qu'elles étaient gonflées comme la plupart des pythonisses lorsqu'elles sont *remplies du dieu*. Et encore, qu'étaient-ce que ces *obba* ? Les dictionnaires le disent avec M. Faucon : « On appelait ainsi certaines amphores remplies d'eau, dans lesquelles les magiciens faisaient paraître les *mânes évoqués*. » Voilà la cause du nom spécial de ces vases.

### 3. — Évocation de Samuel.

Ces préliminaires philologiques une fois bien posés, abordons la plus historique et la plus solennelle de toutes les évocations magiques, celle qui tranche d'un seul coup toute la question de réalité pour un catholique, et qui la complique à l'infini pour celui qui ne l'est pas :... à savoir l'évocation de l'ombre de Samuel par Saül.

Suivons attentivement et pesons avec soin toutes les expressions de cette grande épopée.

Le premier verset du xxviii<sup>e</sup> chapitre du livre I des *Rois* nous montre d'abord Saül, quelque coupable qu'il fût dès



lors, « bannissant tous les devins et magiciens de son royaume. »

Le verset 5 nous le montre glacé de terreur en voyant le camp des Philistins, *et expavit cor ejus nimis*.

Le verset 6 nous le montre encore consultant le Seigneur, « qui ne lui répond ni par les songes, ni par *Urim*, ni par les prophètes. »

Le verset 7, enfin, nous le fait voir abandonné de Dieu et se laissant entraîner aux suggestions du désespoir.

« Et Saül, désespéré, dit à ses serviteurs : « Cherchez-moi une femme ayant un esprit de python, afin que, par elle, je suscité<sup>1</sup>, *et suscitabor per illam*. » Et ses serviteurs lui dirent : « Il y a à Endor une femme *ayant* un python » (v. 8). Et il changea d'habits, prit deux hommes avec lui, vint avec eux chez cette femme, et lui dit : « Devine-moi, par *ton* python, et *suscite-moi* qui je te dirai » (v. 9). Et la femme lui dit : « Eh quoi ! tu connais les derniers décrets de Saül, tu sais avec quelle rigueur il a banni de son royaume les magiciens et les devins, pourquoi donc viens-tu me tendre un piège qui peut me coûter la vie » (v. 10) ? Et Saül prit le Seigneur à témoin qu'il n'arriverait aucun mal à cette femme à cause de cela (v. 11). Et la femme lui dit : « Qui te susciterai-je ? — Suscite-moi Samuel, » dit le roi (v. 12). Mais lorsque la femme eut vu Samuel, elle poussa un grand cri et se tourna vers Saül : « Pourquoi m'as-tu trompée ? lui dit-elle, tu es Saül » (v. 13). Et le roi lui dit : « Ne crains rien ; qu'as-tu donc vu ? » Et la femme dit à Saül : « J'ai vu *des dieux* qui montaient du sein de la terre » (v. 14). Et il lui dit : « Quelle est sa forme ? » Et elle lui dit : « C'est un vieillard revêtu d'un manteau. » Et Saül comprenant que c'était Samuel, inclina son visage sur la terre et l'adora (v. 15). Mais Samuel dit à Saül : « Pourquoi m'as-tu *troublé* en voulant *me faire susciter* ? *Quare inquietasti me, ut suscitarer ?* » Et Saül lui dit : « Je suis

1. On comprend alors l'expression *ressusciter*, ou susciter deux fois.

par trop malheureux; voilà les Philistins, et Dieu, se retirant de moi, ne veut me répondre ni par les songes, ni par *Urim*, ni par les prophètes, c'est pour cela que je *t'ai* appelé, *vocavi te*, afin que *tu* me montrasses ce qu'il faut que je fasse » (v. 16). Et Samuel lui dit : « Pourquoi m'interroges-tu, puisque Dieu s'est retiré et qu'il est passé du côté de ton rival (v. 17) ? Le Seigneur m'a révélé ce qu'il ferait de toi; il t'enlèvera donc ton royaume et le donnera à David ton parent (v. 18). Parce que tu as désobéi au Seigneur en ne secondant pas les décrets de sa vengeance contre Amalec, écoute ce qu'il te réserve aujourd'hui (v. 19). Dieu te livrera avec Israël dans les mains des Philistins; demain, toi et tes fils, vous serez *avec moi* » (v. 20). Aussitôt Saül tomba étendu sur la terre, car ces paroles de Samuel avaient glacé son cœur, et sa faiblesse était extrême, car il n'avait pas mangé de la journée (v. 21). Alors la pythonisse, s'adressant à Saül encore épouvanté, lui dit : « Je vous ai obéi, ô roi ! comme votre servante devait le faire; je vous ai livré ma vie et me suis rendue à vos paroles (v. 22). Maintenant, écoutez votre servante à son tour, consentez à manger ce peu de pain afin que vous ayez la force de vous retirer » (v. 23). Le roi refusa et dit : « Je ne mangerai pas. » Mais ses serviteurs se joignirent à la femme, alors il finit par entendre leurs voix, se leva de terre et s'assit sur un lit (v. 24). Et la femme alla tuer un veau gras qu'elle avait dans sa maison, puis, pétrissant un peu de farine de froment, elle plaça l'un et l'autre devant le roi et ses officiers, et ils en mangèrent; et ayant ainsi repris des forces suffisantes, ils purent retourner d'où ils étaient venus et marchèrent toute la nuit (v. 25). »

Ici, les Septante ne diffèrent de cette version que par l'expression : « Pourquoi m'as-tu troublé pour me faire monter... »

Quant au récit de l'historien Josèphe, après avoir introduit, comme nous l'avons dit, une ventriloque, c'est-à-dire une

femme évoquant *les souffles des morts*, τεθνήκοτων ψυχας (t. I, p. 270, *Histoire*, etc.), on y trouve ces trois particularités importantes : 1° que la pythonisse ne connaissait nullement Samuel, ce qui explique son effroi devant cette figure qu'elle n'attendait pas ; 2° que ce fut Samuel qui lui révéla que Saül était là, ce qui explique pourquoi elle en paraît tout à coup effrayée : 3° que Samuel dit à Saül : « Pourquoi m'as-tu dérangé de mon repos en m'en faisant arracher, *elici a sedibus meis* », ce qui explique à son tour l'apparition sollicitée par le mauvais esprit, et la punition infligée par le bon.

Quel drame, et quelles réflexions il fait naître !

Les esprits les plus *forts* eux-mêmes s'en sont émus. M. Munck, après avoir essayé, dans une note, de rejeter dans la *poésie* cette fin dramatique de Saül, semble abandonner ce dessein lorsqu'il dit : « Je n'entreprendrai pas d'expliquer par quel art cette femme sut fasciner les sens de Saül, ni ce qui se passa dans l'*imagination* du roi depuis le grand cri qu'elle eut poussé<sup>1</sup>. » M. Munck a agi en cela avec prudence. Le savant Fréret ne paraît pas avoir été plus à son aise devant Saül. Après avoir établi, par des raisonnements d'abord, et par une grande quantité de faits ensuite, que l'évocation des morts était la conséquence nécessaire de la croyance à l'immortalité de l'âme, il en vient à l'exemple suivant : « Elysus, de Terina en Italie, ayant perdu son fils Entynoüs, soupçonna qu'il avait été empoisonné, et crut qu'un moyen sûr de s'en éclairer c'était d'interroger *l'ombre* même de son fils. Dans cette vue, il se rendit à l'oracle des morts ; et là, après les sacrifices ordinaires, il s'endormit dans le temple et il vit en songe l'âme de son père accompagné d'un fantôme qui *avait de l'air* de son fils. Ce spectre, qui *était le génie du jeune Entynoüs*, lui mit entre les mains des tablettes qu'il trouva en s'éveillant, et dans lesquelles il lut trois vers par lesquels son fils l'avertissait de ne pas pleurer sa mort qui

1. *Palestine*, 265.

lui avait procuré le sort le plus agréable, etc.<sup>1</sup>. Quant au jugement, dit-il, que l'on doit porter sur *ces sortes* d'histoires, l'opinion que Plutarque et autres pouvaient avoir de la *réalité* de ces apparitions nous est fort indifférente (est-ce bien sûr?), et nous sommes dispensé de régler notre croyance sur la leur. Je ferai seulement observer que ce dernier exemple peut nous faire penser que la difficulté d'exécuter les apparitions *réelles* avait fait recourir à la voie des songes, dans laquelle l'imagination des consultants, *échauffée et préparée*, suppléait aux prestiges qu'on avait employés autrefois. »

Quant à nous, nous continuerons de nier que ce moyen fût *plus facile*, jusqu'au jour où l'on nous aura procuré un songe, un songe répondant, *ad hoc*, à heure fixe, à nos questions. Et nous en appelons... à Fréret, qui continue : « MAIS COMME ON NE COMMANDE PAS À L'IMAGINATION (bon aveu), ET ENCORE MOINS DANS LE SOMMEIL QUE DANS LA VEILLE (encore plus vrai), cette espèce de divination perdit peu à peu tout son crédit dans des siècles où la lumière philosophique commençait à luire<sup>2</sup>. »

L'équivalent de cette phrase serait celle-ci : « Cette divination avait lieu jadis par jonglerie ; mais comme cette jonglerie est impossible, la lumière philosophique de notre siècle l'a classée parmi... les jongleries. »

Voyons la suite.

Après cette contradiction inexcusable, Fréret en vient donc à notre épopée biblique, et sa première impression est trop claire, trop féconde en enseignements pour ne pas la consigner ici : « Cette histoire de Saül, dit-il, est le meilleur commentaire de la défense faite par Moïse d'interroger les morts, et fait voir que les termes doivent s'en *prendre à la lettre d'une véritable évocation des ombres*. J'ai toujours été surpris de voir les commentateurs, ou ne faire aucune attention à ce

1. Plutarque, *de Consol. ad Apoll.*, p. 209.

2. *Académie des inscriptions*, t. XXIII, Mém., p. 480.

passage du *Deutéronome*, ou l'expliquer *allégoriquement* par une défense vague de l'idolâtrie, dont il ne s'agit nullement en cet endroit... Ce qui augmente ma surprise (Fréret est bien neuf), c'est de voir que la plupart de ces commentateurs se plaignent de ne trouver dans l'Écriture aucune preuve claire que les Juifs, au temps de Moïse, crussent à l'immortalité de l'âme. Comment n'ont-ils pas vu que la pratique, interdite aux Juifs et commune aux Cananéens, suppose que l'existence des âmes séparées de leurs corps par la mort était alors une opinion générale et populaire, car il serait absurde de penser qu'on interrogeât ce qu'on croyait ne pas exister. »

Fréret ignore une chose : c'est qu'à force de ne voir que ce qu'on veut, on mérite de ne plus voir ce qu'on voudrait. C'est un principe infailible et qui explique tous les aveuglements, à commencer par le sien, car il finit par se tirer de tout cela en quelques lignes ; d'abord, en attribuant à Eustathe d'Antioche, et à trois Pères de l'Église, une négation du surnaturel, qui, nous le verrons tout à l'heure, n'était qu'une réserve sur la puissance du démon (première faute) ; ensuite, en passant à la charge de la fourberie sacerdotale tous ces faits qui *n'avaient rien de réel* (contradiction flagrante avec ses propres paroles) ; enfin, par la *pirouette* antiphilosophique et antiloyale qu'il fait après sa dernière phrase que voici : « Toutefois, l'histoire de Saül fait une classe **A PART**, et même, **EN SUPPOSANT L'APPARITION RÉELLE ET SURNATURELLE** de Samuel, la frayeur de la pythonisse prouverait qu'elle ne s'attendait pas à ce qui arriva<sup>4</sup>. » Qui donc a dit le contraire ?

Quand un savant tourne court au moment où il commence à voir, ... soyez sûrs qu'il a de bonnes raisons pour le faire.

Un des plus beaux exemples de contradictions semblables est celui que ce terrible drame fournit à Walter Scott, assez mal inspiré pour croire que l'on peut s'élancer, d'un seul bond,

4. *Académie des inscriptions*, t. XXIII, Mémoire, p. 486.

des ravissantes créations de *Guy Mannering* et de *Rob-Roy* aux sévères enseignements de la démonologie. Voici donc le sommaire de sa thèse et de sa croyance sérieuse en fait de nécromancie :

« Quant au fait d'Endor, dit-il, il nous est impossible de savoir *avec certitude* si Saül était présent quand cette femme fit sa conjuration, et s'il vit lui-même, personnellement, le fantôme dont elle lui fit la description. » Il n'y a pas un mot dans le récit biblique qui ne témoigne de la *présence* de Saül, puisque c'est lui qui cause avec Samuel, puisque c'est à lui que Samuel parle, pendant au contraire que la sorcière, présente, ne l'entend pas, mais le voit, ce qui est encore conforme à tous les principes de la nécromancie antique, aussi bien la païenne que la juive. Les choses devaient toujours s'y passer ainsi. « Ce qui paraît le plus douteux, continue le romancier, c'est de savoir si un être surnaturel fut réellement évoqué, ou si la pythonisse et son complice ne voulurent pas produire une simple illusion, en prédisant *au hasard* la défaite et la mort du roi devenues très-probables. Suivant cette hypothèse, la devineresse d'Endor se serait étudiée à jouer à Saül quelqu'un de ces tours de passe-passe ou de jonglerie, par lesquels elle en imposait aux clients de moindre importance qui venaient la consulter,... etc.<sup>4</sup>. »

Ici nous retombons dans le système Fontenelle, Van Dale et Salverte, c'est-à-dire celui du *souterrain* mystérieux, pratiqué de son vivant par le prophète, dans l'intérêt de sa gloire après sa mort; mais la meilleure preuve de la pauvreté de ce système, c'est que Walter Scott, reculant devant un triple *hasard* si ponctuellement réalisé, avoue que « de tous les côtés il reste des difficultés embarrassantes, et qu'il faut laisser cette question obscure et difficile à ceux que leurs études

4. Walter Scott, *Démonologie*. Ce livre, qui veut être sérieux, attriste les amis de Walter Scott par ses contradictions flagrantes, ses préjugés protestants et une foule d'injustices historiques auxquelles il n'avait pas habitué ses lecteurs.

rendent capables de porter un jugement sur un sujet si délicat<sup>1</sup>. »

Au reste, s'il est un sujet sur lequel l'erreur soit excusable, c'est assurément celui-ci. Il suffit, pour s'en assurer, d'écouter nos théologiens.

On se tromperait fort, en effet, si l'on espérait les trouver parfaitement d'accord entre eux à cet égard. « Les plus grands docteurs de l'Église et les Pères les plus éclairés, dit dom Calmet, n'ont pu s'accorder sur cette matière, à propos de laquelle les rabbins eux-mêmes sont très-partagés<sup>2</sup>. »

Il n'y a qu'une seule question sur laquelle ils soient tous absolument du même avis : c'est qu'il y a là un fait *véritablement surnaturel*, et que « l'opinion de la jonglerie est rejetée en général comme téméraire, dangereuse et *contraire au texte sacré*<sup>3</sup>. »

Le débat ne roulait donc en réalité que sur deux questions : 1° sur l'identité du personnage apparu ; était-ce réel-

1. Walter Scott, *Démonologie*, p. 52.

2. *Bible de Vence*, t. V, p. 290.

3. Cette dernière phrase est tirée d'une excellente dissertation de Collet, insérée dans le tome XVIII, p. 338, des *Cours de Théologie* de Migne.

Nous aimons à la citer, ne fût-ce que pour l'opposer au détestable article inséré sur le même sujet dans le *Dictionnaire des prophéties*, publié par les mêmes éditeurs. Nous avons entendu de grands théologiens s'étonner de la confiance accordée par eux à ces plumes dont le semi-rationalisme se reconnaît dans une foule d'articles du même livre, livre qui ne résisterait pas à dix minutes d'examen de la part de la Congrégation de l'Index. Relativement à la question présente, où donc l'auteur a-t-il pris que « toute la scène se passe ici derrière la toile, comme au *théâtre de la foire* ou comme à l'*Opéra*? » Où a-t-il pris que les âmes des saints n'allaient jamais *sous terre* et ne quittaient jamais le ciel, et que Jésus-Christ, en descendant dans les limbes, n'est pas descendu dans les lieux souterrains? Où a-t-il pris?... Mais on n'en finirait pas si l'on voulait livrer la chasse à toutes les opinions voltairiennes qui, sous le manteau le plus religieux, se glissent, de la manière la plus perfide et la plus illogique, dans tous les autres articles de cet ouvrage ayant trait aux faits démoniaques.

Nous y reviendrons encore, car nous préférons la logique de Voltaire et de Renan à ce *quasi-christianisme* qui ne partage que la moitié de leurs préjugés.

lement le prophète, ou son ombre, ou simplement une image ?  
 2° Qui l'avait fait apparaître ? La magicienne, ou Dieu ?

Quant à la première question, elle parut assez longtemps et assez généralement résolue dans le sens, non pas d'un mensonge organisé par la pythonisse, mais d'un mensonge ou plutôt d'une illusion organisée par le démon, exactement comme nous venons de le voir organiser la plus grande partie de celles de la nécromancie antique. Toutes les pythonisses agissant alors de la même manière, d'un bout du monde à l'autre, bien que la Bible ne nous donne aucun détail, l'analogie veut que l'on suppose ici toutes les formes, ou plutôt l'une des formes de la nécromancie générale. Cette opinion d'une apparition démoniaque menteuse, calquée sur celles de tous les temps et même des temps modernes, fut défendue, dans les premiers siècles, par Eustathe d'Antioche<sup>1</sup>, par l'auteur des *Questions aux orthodoxes*, attribuées à saint Justin<sup>2</sup>, par Tertullien<sup>3</sup>, par saint Basile le Grand<sup>4</sup>, saint Grégoire de Nysse<sup>5</sup>, saint Jérôme, etc.<sup>6</sup>.

Cette manière de voir eut donc un assez grand nombre de partisans et se soutint, sans trop de désavantage, pendant tout le moyen âge, c'est-à-dire tant que le livre de l'*Ecclé-*

1. *Dissert. contre Origène.*

2. *Quæst.* 52.

3. *De Anima*, c. LVII.

4. In cap. VIII de *Isaïa*.

5. *Épître à Théodose, évêque.*

6. Saint Jérôme, in cap. VII Is. et cap. XIII Ézéch. — Mais entendons-nous bien ; l'auteur de l'article incriminé dans notre dernière note tient à abriter sous le manteau de ces saints docteurs la *témérité* qu'on lui reproche, mais qu'il accepte en si bonne compagnie. Cette témérité consiste à ne voir dans tout cela qu'une scène jouée par la pythonisse *toute seule* et semblable à celle que Fleury, de la Comédie-Française, fit passer, dit-on, sous les yeux du roi de Prusse. Mais c'est une calomnie. Ces docteurs remplaçaient les acteurs du Théâtre-Français par l'art et les illusions des *démons*, « per incantationes et artes magicas, » dit saint Jérôme. Il n'y a de témérité dans cette dernière opinion que lorsqu'on la fait dégénérer en rationalisme pur, dans l'intérêt du semi-rationalisme.



*siastique*, qui tranchait la question, ne fut pas regardé comme un ouvrage incontestablement canonique et d'une irréfragable autorité. Le jour où, par la décision de l'Église, ce livre fut attribué, comme ses frères, à l'inspiration formelle de l'Esprit-Saint, il fallut bien prendre au sérieux le passage suivant, si décisif et si formel : « *Après cela, Samuel mourut, et il déclara et fit connaître au roi que la fin de sa vie était proche, il éleva sa voix du fond de la terre et prophétisa pour détruire l'impiété de la nation*<sup>1</sup>. »

Ce passage si formel était, du reste, entièrement conforme à celui des *Paralipomènes*, que les Septante traduisent ainsi : « *Saül mourut... parce qu'il consulta la pythonisse; et Samuel lui répondit, et il ne rechercha pas le Seigneur*<sup>2</sup>. »

Devant cette double autorité, désormais canonique, toute hésitation devenait plus que *téméraire*, et depuis lors, effectivement, nous trouvons dans toutes les théologies sérieuses l'opinion de l'*identité* de la personne, ou du moins de l'*ombre* de Samuel.

Fréret avait donc bien raison de vouloir que l'on vît dans un texte si clair une *véritable évocation de la personne*, et dom Calmet l'avait bien plus encore, lorsqu'il en revenait à la nécessité de prendre toujours le texte de l'Écriture dans le sens qui paraît le plus simple et le plus naturel.

Vient ensuite la seconde question, qui paraît donner et a donné matière à tant de discussions, bien qu'elle ne nous paraisse pas plus compliquée, en réalité, que la première.

Samuel est apparu; tout le monde en convient : maintenant, qui l'a fait apparaître? Dieu, ou la pythonisse?

Commençons par dire que nous sommes loin de trouver aussi *ridicule* que beaucoup d'écrivains l'ont trouvée l'opinion qui attribuait en général un certain pouvoir au démon sur les âmes des justes et des prophètes, et, en particulier, une

1. *Eccl.*, XLVI, v. 23.

2. *Paral.*, x, v. 13.

application de ce pouvoir dans l'exemple proposé. Saint Justin le Martyr pouvait se tromper, mais il n'inventait certainement rien de lui-même lorsqu'il croyait que « toutes les âmes des justes et des prophètes étaient sous la puissance du démon qui les faisait quelquefois paraître par les prières et les évocations des magiciens <sup>1</sup>. »

Origène n'était donc ni le seul ni le premier à soutenir ce système, qu'il défendit seulement avec trop d'opiniâtreté <sup>2</sup>.

Il était défendu encore par Anastase d'Antioche, qui enseignait « que le Seigneur n'était descendu aux enfers que pour enlever les âmes des justes au pouvoir des démons <sup>3</sup>. »

Et saint Augustin, consulté sur cette question par Simplicien, lui répondait « qu'il n'y a rien de plus étonnant à cette puissance démoniaque qu'à l'enlèvement évangélique de Notre-Seigneur par le démon <sup>4</sup>. »

Nous trouvons même que ce grand empire du démon, avant la loi de justice, manquerait à l'intelligence de toute la théodicée chrétienne dont toute l'économie ne repose, en définitive, que sur lui. « Le monde tout entier est placé sous l'empire du malin, dit saint Jean ; c'est le prince du monde, c'est le prince de la mort, dont il a les *clefs*. » Il les a jusqu'à Jésus, et lorsque ce vainqueur divin descend dans le *schéol* pour les lui enlever, et qu'il en tire les âmes des justes soupirant après sa venue, il est non-seulement très-permis, mais très-logique de croire qu'elles subissaient dans les limbes, c'est-à-dire dans une division privilégiée de ce *schéol*, une partie de ce joug tyrannique que l'Évangile seul allait briser complètement. Le contraire même ne se comprendrait plus du tout, et

1. *Dial. cum Tryphone.*

2. *In Reg.*, l. I, ch. xxviii.

3. *Quæst.* xii.

4. *De Divinatione*, l. II, quæst. iv.

Le *Dictionnaire des prophéties* demande où l'on a pu prendre de telles *stupidités, folies ou puérilités*. » Il le voit,

c'est à force de vouloir caresser les tendances rationalistes sur les démons, que l'on finit par rendre l'ensemble du christianisme tout à fait inintelligible.

Mais nous en avons trop dit, et nous en avons encore trop à dire sur ce sujet, pour insister ici davantage.

S'ensuit-il, pour cela, que ce soit l'évocation de la pythonisse qui ait été ici la cause efficiente? Nullement. Nous avons déjà dit ailleurs qu'on ne distinguait plus assez, comme on le faisait autrefois, entre les divers ordres de causes, occasionnelles, efficientes, etc., et nous signalons continuellement le désordre qui résulte de cet oubli.

Ici, nous défions que l'on sorte d'embarras si l'on n'essaye pas de revenir à ces scolastiques, mais très-judicieuses distinctions.

Ainsi, bien que l'évocation de la pythonisse fût la cause *occasionnelle* du retour, comme il le paraît par ces mots : « Pourquoi m'as-tu inquiété, *en voulant me faire susciter* ? » il semble qu'elle n'en fut nullement la cause *efficiente*, si l'on fait attention à l'*étonnement* qui « prouve, dit Fréret, qu'il se passa là quelque chose d'insolite. »

Ceci doit paraître, nous en convenons, un peu contradictoire; mais d'abord il faut s'en prendre au texte sacré, ensuite il faut se reporter à tout ce que nous avons dit tant de fois de la continuation d'une assistance ou d'une épreuve après la mort par l'un des deux génies entre lesquels la vie s'est écoulée. On pourra comprendre alors que Samuel ait été tout à la fois « inquiété par son mauvais génie, *cur me inquietasti* ? », et secouru par l'intervention insolite du bon ange avec lequel il monte, double apparition qui épouvante la magicienne. « *J'ai vu des dieux*, » dit-elle, et ce mot seul, que nous ne trouvons expliqué par personne, nous prouve qu'au lieu de voir monter le démon auquel elle était habituée, elle avait vu monter au moins *deux* personnages qui n'étaient, à notre avis, que Samuel et son bon ange.

Cette fois, c'était le bon Dieu, c'est-à-dire l'esprit *psycho-*

*pompe*, qui se chargeait d'organiser la vision pendant que Samuel prophétisait<sup>1</sup>.

Mais on argumente encore, et l'on objecte : « La prophétie ne fut pas exacte, car elle dit que le lendemain Saül et ses trois fils seraient avec lui, et ils n'y furent que peu de jours après. » Quand cela serait vrai, il faudrait toujours s'émervueillir de la triple réalisation des trois arrêts; mais ce n'est pas vrai, le mot *cras*, demain, comme on l'a prouvé par plusieurs exemples, signifiant fort souvent un temps très-rapproché.

Enfin, quant aux mots *avec moi*, on y trouve une fois de plus la preuve qu'on pouvait partager le séjour du *schéol*, sans y subir le même sort.

Arrêtons-nous ici, et que ce grand drame de Saül serve au moins à nous intimider nous-mêmes, et surtout à intimider nos Saüls de club et de salon; qu'ils sachent que plus d'un nécromant de nos jours fait monter *des dieux* auxquels il était loin de s'attendre, et qu'à plus d'un il fut prophétisé : « Demain tu seras avec moi. »

Ici c'est la Bible qui les juge. Écoutons maintenant leurs excuses empruntées aux anciennes coutumes de l'Église.

---

1. Nous avons vu que l'Église appelait saint Michel le « conducteur des âmes. »

N. B. Bien que l'appendice qui va suivre renferme nos conclusions, nous nous croyons obligé de l'isoler du texte courant, parce que, ne pouvant plus appartenir « à l'antiquité profane et sacrée, » il se borne à l'éclairer et à le compléter, conformément à notre sous-titre : *Tous les siècles s'éclairant mutuellement.*

# APPENDICE V

## CHAPITRE XV

« LES AMES SÉPARÉES ET L'ÉGLISE; PRINCIPES ET PRATIQUE. »

---

### § I.

#### PRINCIPES.

Lorsqu'à la longue attente du Messie eut succédé sa présence, lorsque, forcé de rendre à la lumière ses captifs du premier monde, le schéol eut reçu la *morsure* de son maître<sup>1</sup>, il n'y eut plus véritablement de mort sur la terre; il n'y eut plus qu'un sommeil transitoire pour le corps, et pour l'âme une vie momentanément séparée d'un compagnon que l'avenir lui rendrait.

La renaissance était complète; écoutez :

« Ne pleurez pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance.

« Je vais prier mon Père, pour que là où je serai vous y soyez  
ous avec moi.

« Il séchera toutes les larmes de leurs yeux, il fera la volonté de ceux qui le craignent.

« Il comblera tous les désirs de leurs cœurs.

« Vous pleurez parce que je vais à mon père, mais courage, encore un peu de temps et *vous me reverrez*, et votre joie sera parfaite et personne ne pourra plus vous l'enlever.

« Nous sommes tous les pierres d'un seul et même édifice.

1. « O Mort, je serai moi-même ta *morsure*. »

« Il amènera avec lui tous ceux qui se seront endormis avec lui. » (Saint Paul, *Thessal.* IV, 10.)

Il faut savoir s'arrêter, mais c'est toujours avec peine lorsqu'on puise dans cette mine intarissable des vraies et seules consolations.

Celles-ci sont tellement puissantes que, malgré l'amertume de leur douleur, des pères, des époux, des amis ont dû paraître moins sensibles, par cela seul qu'ils comprenaient tout l'esprit de la terrible épreuve et qu'ils en pressentaient déjà la fin.

Et comment en serait-il autrement ? Sur cette terre, tout le christianisme repose sur l'adoration *en commun*. « Si deux ou trois de mes disciples sont assemblés en mon nom, je serai au milieu d'eux. » Pourquoi cette association, si recommandée avant la récompense, ne le serait-elle plus après ? « Il comblera les désirs de leurs cœurs. » Donc, un salut partagé demeurant le vœu le plus ardent de ceux qui auront aimé sur la terre, pourquoi leur serait-il refusé ?

Voilà pourquoi « tous nos jours étant des adieux, » comme le dit Chateaubriand, la prière pour les morts sera toujours l'un des traits les plus touchants de la doctrine de l'Église, l'un de ces cachets de maternité catholique, dont l'absence laisse partout où on les a supprimés un vide immense pour le cœur, et le plus désespérant illogisme pour la raison.

Nous y reviendrons.

La communion en Dieu, l'échange mutuel des vœux et des prières, non-seulement autorise, mais prescrit la solidarité future dans le bonheur et la certitude de la réunion. Le christianisme n'eût-il fait que substituer de tels bienfaits à ces supplications tremblantes adressées *aux dieux mânes* ; n'eût-il fait autre chose que de remplacer cette conjuration terrible : « Ne leur soyez pas trop cruels, ô dieux ! » par cette consolante affirmation : « Sa grâce n'a pas moins soin des morts qu'elle n'a soin des vivants » (Ruth, 20), le christianisme, disons-nous, n'en aurait pas moins changé radicalement le sort du monde, car c'est en cela et ce n'est qu'en cela que consiste la *bonne nouvelle*.

« C'est le bonheur du malheur, » a dit M<sup>me</sup> de Sévigné. Mais jusqu'à quel point cette communion future, indirecte et prescrite dans le sein de Dieu, entraîne-t-elle nécessairement une communion plus immédiate, plus directe et plus sensible entre les âmes qui se pleurent et qui se recherchent ? Voilà maintenant ce qu'il nous faut examiner avec prudence et discrétion.

Sujet plein de délicatesses et d'écueils, mieux résolu mille fois dans le secret de nos cœurs désolés que par tous les arguments des docteurs, mais qu'il n'en faut pas moins, dans ces années de scepti-

cisme et de découragement, entourer de toutes les lumières que peuvent fournir les enseignements, les traditions, les faits, et avant tout les principes et la pratique de l'Église.

Or, si nous étions assez osé pour mettre en doute ici la réalité des apparitions déjà signalées dans l'Ancien Testament, mais bien autrement fréquentes dans le Nouveau, et dont toute l'histoire de l'Église et des saints est véritablement tissée, nous ne serions plus catholique.

Toutefois, que de questions et de détails viennent se dresser autour de ce principe fondamental !

L'âme séparée intervient-elle en substance dans ces apparitions ? — Peut-elle intervenir d'elle-même et par elle seule ? — De quoi se compose son fantôme ? — Est-il permis de l'*évoquer* comme il est permis de l'*invoker* ? — Y a-t-il des consultations interdites et des consultations permises, etc. ?

Simple et modeste rapporteur, en regard de chacune de ces questions palpitantes d'intérêt, contentons-nous de placer les réponses que nous trouvons dans nos maîtres, demi-réponses peut-être pour tous ceux qui ne veulent que des affirmations péremptoires, réponses suffisantes pour tous ceux qui admirent avec quel soin providentiel, dans l'intérêt des mérites de la foi, le voile qui dérobe la vue de l'autre monde se soulève par moments sans se déchirer jamais.

#### 1. — Saint Augustin et les âmes séparées.

Saint Augustin va nous poser le problème de la manière la plus intéressante et le résoudre en *partie*. Retenons bien cette dernière expression.

L'autre jour, un ouvrage spirite, qui croit aveuglément à toutes ses apparitions, opposait magistralement à notre *ignorance*, tout en la *gourmandant*, le beau passage dans lequel le grand évêque affirmait « avoir revu plusieurs fois en rêve sainte Monique, sa mère, et en avoir reçu des avis importants, » et il en concluait que « rien n'était plus habituel et jusqu'à un certain point plus *naturel* aux yeux mêmes de l'Église. »

Sans nier un principe que nous allons établir nous-même tout en ne le trouvant pas *naturel*, voici ce que nous lisons à notre tour dans saint Augustin :

« Ah ! si les âmes des défunts *pouvaient intervenir* (d'elles-mêmes) dans les affaires de ce bas monde et des vivants, elles nous entre-

tiendraient toutes les fois que nous les voyons en songe, et, pour ne rien dire des autres, elle serait auprès de moi toutes les nuits, cette mère sainte et bien-aimée qui, pendant ma vie, ne m'abandonnait ni sur terre ni sur mer ! Et cependant *elle ne vient jamais* consoler les chagrins du fils qu'elle aimait uniquement et dont elle ne pouvait supporter les tristesses. Mais le psaume a dit vrai : « C'est parce que mon père et ma mère m'ont abandonné, que le Seigneur m'a recueilli<sup>1</sup>. » Et s'ils nous ont *abandonnés*, comment pourraient-ils *intervenir* ? Et s'ils n'interviennent pas, comment d'autres morts pourraient-ils savoir ce que nous faisons ou souffrons?... Comment pourrions-nous dire, en effet, que les morts sont en repos, s'ils continuent de voir après leur mort toutes les calamités qui nous affligent?... Que devient le bienfait de la promesse que Dieu fit au roi Josias « de l'enlever de ce monde, afin qu'il ne vît pas les maux qui allaient l'affliger<sup>2</sup> ? Il faut donc avouer que les morts ne savent pas ce qui se passe dans ce monde, au moins au moment où cela se passe, car ils peuvent l'apprendre de ceux qui vont les retrouver, ou par des communications angéliques *dans la mesure de la permission divine*. » Par là, dans la même mesure, et par la même raison, certains morts (l'Écriture l'atteste) sont envoyés sur terre, comme il est dit de Moïse, de Samuel et d'Élie. »

« Mais, nous dira-t-on, comment les saints martyrs peuvent-ils donc secourir dans leurs nécessités tous ceux qui les implorent, si les morts n'interviennent pas et s'ils ignorent ce que font les vivants ; car ce n'est pas sur des bruits vagues, c'est sur d'*inébranlables témoignages* que nous connaissons l'apparition du saint confesseur Félix *aux regards de tous les habitants de Nole*, lorsque leur ville était assiégée par les Barbares ? Mais de ce que Lazare est ressuscité, nous n'en concluons pas que tout homme a le pouvoir de ressusciter un mort, comme tout homme qui veille a le pouvoir de réveiller celui qui dort<sup>3</sup>. Gardons-nous de confondre l'ordre et les limites de la

1. Ps. xxvi, v. 10.

2. Rois, xxi, 18-20. On peut dire que nous faisons chaque jour le même raisonnement que le saint docteur. « Qu'il est heureux, pensons-nous, que telle personne soit morte, car elle serait bien malheureuse si elle voyait telle chose ! » Sachons donc un peu mieux respecter la paix et le repos des morts, et ne les faisons pas remonter ou descendre à tout propos, à la clarté de nos bougies !

3. Restreinte au pouvoir d'évoquer, il est impossible de trouver une expression qui définisse mieux et stigmatise davantage les prétentions de nos nécromants modernes.



*nature avec l'ordre miraculeux.* Quoique Dieu se trouve aussi dans les choses de la nature et que les miracles aient aussi leur côté naturel, il ne faut donc pas penser que *tous* les morts interviennent parce que les martyrs sont venus aider ou guérir *quelquefois* ceux qui les imploreraient. Mais il faut bien se persuader que dans ce dernier cas c'est par un acte de *la puissance divine*, précisément parce que les morts en sont *incapables* par la leur<sup>1</sup>. »

Quelle admirable sagesse ! et comme elle justifie bien ce mot du comte de Maistre : « L'Église seule a su marcher d'un pas sûr entre l'illuminisme et le naturalisme ! » Dans ce passage de saint Augustin, on trouve tous les mérites : celui du philosophe qui rend hommage aux faits, celui du critique prudent qui restreint leur domaine, celui du théologien qui distingue les limites des deux ordres. Nous allons voir tout à l'heure celui de l'humble et saint docteur, qui sait, quand il le faut, avouer l'impuissance de ses propres lumières.

Voici le point important bien établi.

Les morts ne reviennent pas à *tout propos*, et ne *se réveillent pas comme tout dormeur* au caprice du premier venu ; mais quand *parfois* ils reviennent, c'est par une disposition particulière de celui qui la refuse à tous les autres.

La doctrine de l'Église est là-dessus si générale, que ce serait multiplier inutilement les pages que d'en ajouter d'autres à celle-ci.

Maintenant, comment, dans ces cas exceptionnels et de *permission divine*, les choses se passent-elles ? comment et par qui s'organise, pour ainsi dire, le mystère ?

Évode, l'ami du grand docteur, lui demandait un jour : « Comment se fait-il que des morts reparassent dans leurs maisons et qu'ils soient vus, de jour ou de nuit, par des gens bien éveillés ou par des gens qui marchent ? Je l'ai bien des fois entendu dire. On raconte aussi que souvent, à certaines heures de la nuit, on entend des bruits et des prières dans les lieux où des corps sont enterrés, et surtout dans les églises. Je tiens ces récits de la bouche de plusieurs personnes : un saint prêtre a vu une multitude d'âmes sortir du baptistère avec des corps lumineux, et puis il a entendu des prières au milieu de l'église. Toutes ces choses favorisent mon sentiment, et je m'étonnerais que ce fussent des contes. Cependant, je voudrais savoir comment les morts viennent et nous visitent, et comment on les voit autrement que dans des songes.

« Et les songes me suggèrent une autre question. Je ne parlai pas

1. *De Cura pro mortuis*, § XIII, XIV, XV, XVI.

ici des *images* qui peuvent traverser l'ignorance de notre esprit; je parle des *apparitions réelles*<sup>1</sup>... Je me souviens que de saints hommes, Profuturus, Privat, Servilius, qui appartenaient à notre monastère et qui m'ont précédé sur le chemin de la mort, m'ont parlé en songe, et que ce qu'ils m'ont dit s'est accompli. Est-ce un esprit meilleur qui prend alors leur figure et visite notre intelligence? Celui-là seul le sait pour qui rien n'est caché. »

Évode parle ensuite à son maître d'un jeune homme qui est décédé comme cela avait été annoncé dans un rêve par un de ses disciples mort depuis peu. « Il s'est en allé, dit-il, en quelque sorte comme quelqu'un qu'on serait venu chercher. » Trois jours après, il apparaît à son tour à l'un des frères du monastère dans lequel son malheureux père s'était retiré. « Pourquoi venez vous? avait dit le frère. — Pour chercher mon père, » avait répondu l'apparition. Effectivement, le père se met au lit le même jour et meurt quatre jours après. « Que penser de si grandes choses? disait Évode. Quel maître pourra nous en révéler les secrets? Quand de telles difficultés m'inquiètent, c'est dans votre cœur que je répands le mien<sup>2</sup>. »

A cela, que répondait ce grand cœur? Il répondait d'abord par l'anecdote du médecin Gennabius qui, doutant de la vie à venir, avait été favorisé d'une vision en songe dans laquelle un beau jeune homme lui disait : « Gennabius, vous savez bien que vous dormez, n'est-ce pas? Vous savez bien que vous me voyez en songe et que, votre corps étant endormi, vos yeux corporels sont liés et ne voient rien? — Je le sais. — Eh bien! de même que ces yeux se reposent et ne font rien, et que pourtant il y a en vous d'autres yeux avec lesquels vous me voyez, et que vous vous servez de cette vue, de même, après votre mort, sans aucune action de vos yeux corporels, vous verrez et sentirez encore. Gardez-vous, maintenant, de douter qu'il puisse y avoir une vie après le trépas. » « Et cet homme fidèle, dit saint Augustin, cessa dès lors de douter. D'où lui vint cet enseignement, si ce n'est de la providence et de la miséricorde de Dieu<sup>3</sup>? »

C'était encore là ce qu'on peut appeler répondre par les principes; mais sur le mode organisateur du mystère, le saint évêque était moins explicite; il commençait par hésiter, et cette hésitation va nous fournir de nouveaux motifs de prudence et d'indécision, relativement à l'identité de la personne et de l'image qui apparaît. « Oui,

1. Voilà ce que la science moderne veut absolument confondre.

2. Voir la lettre CLVIII<sup>e</sup>, *Lettres de saint Augustin*, t. III, tr. Poujoulat.

3. Id., *ibid.*, lettre CLIX.

répétait-il encore<sup>1</sup>, il y aurait *impudence* de ma part à venir m'inscrire en faux contre les écrits et contre l'expérience des fidèles qui affirment avoir été témoins de ces choses ; mais il faut leur répondre qu'il ne suit pas de là que les morts aient toujours *réellement* le sentiment de tout ce qu'ils paraissent dire, indiquer ou solliciter dans les songes. Car les vivants aussi apparaissent souvent à d'autres vivants endormis, sans se douter de cette apparition, qu'ils apprennent avec étonnement de ceux qui l'ont eue. Si donc quelqu'un peut me voir en songe, lui racontant un fait ou même lui prédisant ce qui n'existe pas encore, lorsque de mon côté j'ignore complètement et ne m'inquiète pas de savoir s'il veille pendant que je dors, s'il dort pendant que je veille, ou si nous dormons ou veillons tous deux, qu'y a-t-il alors d'étonnant à ce que les morts ignorent complètement ce qu'ils paraissent avoir révélé aux dormants, et ce que ceux-ci à leur réveil reconnaissent être la vérité?... Eulogius, professeur de rhétorique à Carthage, et qui avait été mon disciple, m'a raconté depuis mon retour en Afrique qu'un jour, en étudiant la leçon qu'il devait faire le surlendemain à ses élèves, il trouva tellement obscur un passage de Cicéron, que la peine qu'il s'était donnée pour le comprendre l'empêcha longtemps de s'endormir. Le sommeil cependant finit par venir ; mais alors ce fut *moi* qui pendant ce sommeil vins lui expliquer ce qu'il n'avait pu saisir ;... ou plutôt ce n'était pas *moi*, mais c'était *mon image*, puisque, dormant ou veillant moi-même à Milan, si loin de lui par conséquent, et par delà les mers, j'étais loin de me douter et même de m'inquiéter de ce qui l'occupait. J'ignore complètement comment la chose arriva, mais je demande pourquoi les choses ne se passeraient pas de même, quand il s'agit d'un mort, que lorsqu'il s'agit d'un vivant, puisque dans les deux cas, soit qu'on dorme ou soit que l'on veille, on ignore par qui, où et quand votre image a été vue. »

Plus loin, cependant, il s'enhardit, et cette fois il ne s'y trompe pas. « Pourquoi, dit-il, n'attribuerions-nous pas ces *opérations angéliques* à une disposition de la providence divine qui se sert également du bien et du mal, dans la profondeur de ses jugements, pour l'instruction, la consolation ou la *terrification* des mortels?... »

1. Saint Augustin, *Lettres*, n° CLIX.

2. — *Apparitions personnelles ou impersonnelles.*

« Quant aux martyrs dont nous avons parlé comme se montrant *eux-mêmes* à tous les regards, cette question dépasse mes forces, et j'ignore s'ils sont réellement là présents par eux-mêmes, en tant de lieux à la fois, si leur mémoire y est pour quelque chose, ou si Dieu, tenant compte de leurs mérites, ordonne à ses anges d'apporter de telles consolations à ceux qui savent honorer leur mémoire... Je le répète, le problème est au-dessus de mon intelligence, et je voudrais qu'un autre m'en donnât la solution... Car il n'y a que celui qui a reçu *le don* du discernement des esprits dont parle l'Apôtre, qui sache ces choses comme on les doit savoir<sup>1</sup>. »

Quand un génie de la trempe et de la sainteté de celui-ci recule devant une question, quel est le téméraire qui oserait encore attendre de son propre esprit quelque lumière supérieure?

Mais le saint docteur a mille fois raison encore; des milliers de saints ont parlé sur toutes ces questions, et parlé de science certaine et par révélation. En outre, il est en théologie, comme en toute autre science, des hommes spéciaux qui ont dévoué leur longue existence à ces curieuses mais très-ingrâtes études, et qui, malgré tous les mépris et les oublis du monde, ont apporté à ces fouilles et accumulé dans ces recherches abstruses plus de dialectique, d'érudition et de véritable critique que les deux derniers siècles réunis ne sauraient en fournir.

Il est deux hommes surtout, deux jésuites, les pères Delrio et Tyrœe, bien connus des savants Bollandistes, qui ont fait véritablement autorité dans l'Église, le premier par l'étendue de ses recherches, le second par la sagacité prodigieuse et la sûreté de son jugement.

Nous allons d'abord donner à nos lecteurs une idée de la manière de ce dernier et, tout en laissant de côté ses gros volumes sur *les lieux infestés*, sur les *tumultes nocturnes*, sur les apparitions de *toutes les espèces*, etc., nous allons avant tout nous en tenir à son traité des apparitions des *vivants* sous leur forme propre et humaine, puisque saint Augustin nous dit que c'est le point de départ pour bien juger celles des morts, auxquelles nous passerons ensuite.

1. Voir dom Calmet, *Apparitions*, p. 443.

Tyrœe, après avoir donné, comme tous les théologiens, des règles si sages et si parfaites pour distinguer les apparitions naturelles des surnaturelles, et en avoir placé le critère, non pas seulement dans un phénomène exactement semblable dans les deux cas, non pas dans le *siège de la puissance mentale qui le perçoit*, puisqu'il est encore le même dans les deux cas, non pas dans les impressions de *terreur* et de joie qui varient suivant les personnes, non pas même dans la *réalisation* partielle des événements prédits, puisqu'elle peut suivre aussi par hasard les rêves naturels, mais dans la *réunion de toutes ces conditions* de persistance, de suite, de logique, de révélation de choses cachées et de réalisation *parfaite*, ajoute : « Cette réunion constitue seule un ensemble tout à fait *præternaturel*, et nécessite par conséquent une cause efficiente toute spéciale, dont les *fonctions et les services, fonctions et officia*, nous éclairent ensuite sur sa valeur et ses qualités particulières. »

« C'est de cet ordre d'apparitions que saint Augustin disait « qu'il y aurait de sa part *impudence* à le nier. » C'est de lui que le cardinal Bona dit à son tour : « On a le droit de s'étonner qu'il se soit trouvé des hommes de bon sens qui aient osé les nier tout à fait, ou les attribuer à une imagination trompée. » « Ces incrédules, dit saint Jérôme à Vigilance, ne font pas autre chose que d'imposer des lois à Dieu <sup>1</sup>. »

Comme Tyrœe, nous supposons donc la nécessité d'une cause *præternaturelle*; reste à savoir maintenant si ce sont les morts eux-mêmes qui la constituent en nous apparaissant, ou des esprits qui prennent leur figure. La théologie, qui précise toutes les difficultés, désignait autrefois cette alternative par les deux mots *hétéroprosopos*, image étrangère, et *autoprosopos*, image propre ou personnelle.

Tyrœe ne s'arrête pas encore à cette distinction commune, et fait remarquer qu'il en faut encore une entre la *présence* et l'*action*, et nous allons voir pourquoi.

La plupart du temps, le phénomène qui représente des vivants ayant lieu sans que ceux-ci s'en doutent le moins du monde, et la même ignorance devant par analogie se retrouver de même chez les morts, il est clair que ce ne sont pas eux qui, dans ce dernier cas, fabriquent leur image, et d'après cela il est à croire qu'ils ne la fabriquent jamais et qu'elle est l'œuvre des vrais esprits, auxquels tout le monde reconnaît cette puissance. Voilà pour l'action.

Il en est tout autrement de la *présence*. Elle peut exister ou ne pas exister, dans un phénomène qui se passe parfaitement d'elle.

Mais, va-t-on nous dire, qui nous certifiera dès lors que les vivants représentés puissent jamais être présents? — Qui? Les vivants eux-mêmes, dans telle ou telle occasion; car si nous les croyons lorsqu'ils nous disent y avoir été complètement étrangers, nous devons les croire aussi (s'ils méritent d'être crus) lorsqu'ils nous affirment qu'ils y ont participé.

Nous ne savons si nous faisons bien comprendre de nos lecteurs; mais ils nous pardonneraient, s'ils pouvaient voir de quels énormes travaux et de quelle argumentation latine et scolastique nous essayons d'extraire ces aperçus.

Venons aux exemples.

Non, il *n'était pas là*, saint Augustin, lorsque son *image*, comme il le dit, expliquait la nuit, et sans qu'il s'en doutât, à son disciple un passage de Cicéron. Il n'y était pas davantage, lorsqu'en songe il ordonnait à Palladie de se rendre au tombeau de saint Étienne où elle recouvrerait la santé, ce qui eut lieu en effet, au vu et au su de tout le peuple d'Hippone qui en loua Dieu <sup>1</sup>.

Il n'était pas *là*, Phocas, lorsque l'empereur Maurice le voyait donnant la mort et une cruelle mort à lui et à sa famille.

Saint Melette, évêque d'Antioche, n'était pas *là*, lorsque Théodose le Grand, qui ne le connaissait pas, le voyait en songe et à l'avance lui posant une couronne sur la tête, ce que son entourage traita de rêverie chimérique,... jusqu'au jour où le fait vint réaliser cette chimère.

Lorsque Roger, comte de Calabre et de Sicile, faisait le siège de Capoue, saint Bruno lui apparaît en songe et l'avertit d'un complot qui allait, dans quelques minutes, livrer toute son armée à ses ennemis. « Hâte-toi, lui dit-il, si tu veux éviter ta perte. » Le comte ne se le fait pas répéter, sonne l'alarme, s'empare de cent soixante-deux conjurés, et prévient ainsi la trahison qui recevait déjà un commencement d'exécution. Quelques mois après, Roger se rend au désert de saint Bruno pour le remercier, mais le saint décline cet honneur, affirme *qu'il n'y est pour rien*, et lui explique « qu'il aura été représenté là par un de ces anges auxquels Dieu donne la surintendance des combats <sup>2</sup>. »

Saint François Xavier prétendit ne pas le savoir, lorsque étant sur

1. *De Cura pro mortuis*, § xvii.

2. Dom Calmet, *Apparitions*, p. 96.

un bâtiment pendant une tempête, on le vit empêchant au large une autre barque de sombrer.

On n'en finirait pas s'il fallait énumérer tous les vivants, saints ou profanes, qui, à leur insu, ont apparu en d'autres lieux que celui qu'ils occupaient, et nous en tirons cette conclusion très-logique : qu'ils ne sont ni les auteurs, ni les témoins de ces apparitions organisées, s'il est permis de s'exprimer ainsi, par un peintre surintelligent qui reproduit aux yeux des populations ou des individus leurs traits, leur apparence corporelle et jusqu'aux vêtements qui leur sont familiers.

Nous insistons sur cette dernière particularité, parce qu'elle détruit toute nécessité de *replication*<sup>1</sup> corporelle, ainsi que tout reflet fluidique de la puissance vitale. Les vêtements ne pouvant avoir pour cause ni l'un ni l'autre, il est clair qu'ils sont ici ou peints, ou modelés par un artiste supérieur à l'homme, et qui n'a nullement besoin de la présence du modèle ; il suffit qu'il le connaisse.

Mais si nous avons pu dire avec vérité qu'on *n'en finirait pas* si l'on voulait énumérer tous les cas dans lesquels les vivants ont déclaré *n'y pas être*, ce serait bien autre chose encore s'il fallait énumérer tous les cas opposés, c'est-à-dire toutes les apparitions de vivant à vivant, dont les apparaissants avaient pleine et entière connaissance.

En regard de saint Bruno, qui se récuse, on aura saint Benoît, qui plane au-dessus de saint Maur marchant sur les eaux pour sauver le jeune Placide, et qui, *sans le nier*, lorsqu'on veut lui en rapporter la gloire, se contente de dire que la prompte obéissance de saint Maur a tout fait<sup>2</sup>.

Il en est de même de la visite nocturne qu'il fit à ses frères de Terracine, pour leur apporter le plan du couvent qu'il y faisait bâtir ; il la répète deux fois, et, dans une troisième, il leur reproche de ne pas avoir suivi ce plan. « Mais vous n'êtes pas venu, disent les frères. — Ne m'avez-vous pas vu en songe ? » reprend le saint<sup>3</sup>.

Saint Augustin, malgré ses hésitations, nous affirme la faculté d'un frère Jean qui, *de jour*, promettait sa visite en image et *en songe* à tous les affligés qui la réclameraient ; et il leur tenait constamment parole. C'est par lui que le grand Théodose connut l'issue future de la guerre contre le tyran Eugène<sup>4</sup>.

1. Replication ou duplicata de la personne.

2. *Vie de saint Benoît*, par saint Grégoire.

3. Id., *ibid.*

4. *De Curu pro mortuis*, § 17.

Il est évident que tous ces saints avaient pleine connaissance du rôle merveilleux qu'on leur faisait ou qu'on leur permettait de remplir. Pourquoi refuser aux morts la même grâce?

Sainte Potamienne était pour quelque chose, sans doute, dans la conversion de son bourreau Basilide et de plusieurs autres auxquels elle apparaissait après sa mort<sup>1</sup>. Ce seul exemple doit nous faire ajouter foi à Origène nous affirmant que « beaucoup de conversions sont dues à ces apparitions qui, soit à l'état de veille, soit en songe, suffisent pour faire voler au martyre ceux qui en ont été favorisés<sup>2</sup>. » Nous ne pouvons, sans une injustice extrême, mépriser l'attestation si formelle de ce grand homme. « Quant à nous, dit-il, nous avons vu *par nous-même de telles choses, et en si grand nombre*, que nous aimons mieux nous taire que de les exposer à la risée des incroyants; et cependant, *Dieu nous est témoin* du soin avec lequel nous évitons les fables et de notre seul désir d'appuyer par des exemples la doctrine de Jésus-Christ<sup>3</sup>. »

Saint Basile, dans son panégyrique de saint Mamant martyr, s'exprimait ainsi : « Mes frères, souvenez-vous de notre bienheureux, autant de fois, *quotquot*, que vous l'aurez vu en songe. »

Au moment de sa mort, saint Martin apparut à saint Séverin et à saint Ambroise. « Malgré la distance qui les séparait, il continua d'apparaître, ou plutôt, comme on disait autrefois, de *s'apparaître à tous ses frères*<sup>4</sup>. »

Ce sont encore les saints Gervais et Protas qui viennent, après leur mort, montrer à saint Ambroise le lieu de leur sépulture.

Saint Paulin nous apprend que saint Ambroise, mourant à Milan, apparut au moment même à plusieurs saints personnages de l'Orient, vivant avec eux et leur imposant les mains, comme en fait foi la lettre de Simplicien, son successeur, conservée dans les archives du monastère. Ce dernier avait entendu dire souvent à saint Zénobias, évêque de Florence, que saint Ambroise avait apparu bien des fois priant à l'autel de la basilique Ambrosienne élevée par ses soins, et dans laquelle il avait promis aux religieux d'apparaître plus souvent qu'ailleurs. C'est dans ce même monastère que, pendant le siège de Radegise, il apparut à un moine pour lui annoncer que le surlendemain il procurerait un grand secours à la ville. Effectivement, le

1. Eusèbe, *Prépar.*, l. VI, ch. iv.

2. *Contra Cels.*, l. I.

3. Id., *ibid.*

4. Saint Gregoire de Tours, *Vie de saint Martin*.



surlendemain, on vit arriver l'armée de Stilicon, sur laquelle on ne comptait pas, ce qui mit l'ennemi en déroute <sup>1</sup>.

Pendant que le monde, sur la foi de la plus enténébrée des critiques, s' imagine que, tout en admirant le caractère et les vertus des saints, on peut retrancher de leur vie la plus grande partie des miracles et la presque totalité des apparitions, voilà que ces apparitions, au contraire, se lient à toute la vie du saint et ne font qu'un avec elle; et quand on pense que ces apparitions étaient sanctionnées fort souvent par la découverte de leurs reliques ignorées de tous et que ces reliques se trouvaient sanctionnées elles-mêmes par des milliers de guérisons et de miracles du premier ordre, s'élevant jusqu'à la résurrection des morts, on se demande comment la Providence eût pu permettre que des esprits d'erreur se jouassent d'aussi grandes vies, en les déshonorant par des supercheries aussi coupables.

Au reste, cette présence formelle des personnes apparues a plus d'une fois été certifiée par leurs anges eux-mêmes, et pour n'en citer qu'un exemple, rappelons-nous la déclaration faite par l'archange saint Gabriel, manifesté lors de la translation des reliques de saint Marcellin, et déclarant « qu'il n'était pas seul et que saint Marcellin était avec lui <sup>2</sup>. »

### 3. — *Bilocation des saints et des sorciers.*

Les saints nous offrent d'ailleurs de leur vivant une merveille parfaitement certaine et qui nous paraît bien moins difficile à comprendre après leur mort : c'est une certaine faculté de *bilocation* que nous avons déjà signalée jusque dans nos histoires de sorciers <sup>3</sup>. Il s'agit, cette fois, du *corps* réel qui se trouve en un lieu, et qui n'en participe pas moins aux aventures et vicissitudes subies par l'*esprit* en d'autres lieux.

C'est ainsi que sainte Liduine, étant à Rome et visitant avec son ange et en *esprit* les lieux saints, glisse et tombe, toujours en esprit, sur le pied droit. Néanmoins, l'entorse est *réelle* et dure à Rome plusieurs jours; de même, visitant en esprit tous les sanctuaires de Rome et passant près d'un buisson, elle s'enfonce dans le doigt

1. *Vie de saint Ambroise.*

2. Voir Éginhard, l. III, de *Translatione*.

3. Voyez tome I, « Cideville et ses analogues. »

*spirituel* une épine qui la fait beaucoup souffrir le lendemain dans son doigt *de chair*.

Les annales des Bollandistes <sup>1</sup> sont remplies de ces faits de bilocation. C'est saint Joseph de Copertino promettant à Octave Piccino, déjà très-vieux, de venir l'assister dans ses derniers moments. « Je vous le promets, lui dit-il, *quand même je serais à Rome*; » et il tient sa promesse. D'Assise, où il était dans sa cellule, il assiste encore sa mère mourante à Copertino.

Saint Pierre d'Alcantara *passait* pour ainsi dire *sa vie* à se transporter en esprit là où il y avait une querelle à apaiser, une maladie à guérir, une larme à sécher, *et il le savait toujours*.

Saint Antoine de Padoue monte un jour en chaire à Monte-Pessulo; mais se rappelant au milieu de son sermon qu'il a oublié d'avertir un des frères d'une oraison qu'il doit chanter immédiatement après, *il rabat son capuchon sur sa tête* et garde un silence de quelques instants, après lesquels il reprend son sermon au point où il l'avait laissé. On sut que pendant ce temps-là il avait réparé mentalement son oubli en avertissant le bon frère.

On connaît enfin l'histoire si merveilleuse de Marie d'Agreda. On sait que cette femme extraordinaire, sans sortir de son couvent, avait converti une partie du Mexique; que pendant qu'elle se croyait transportée, tantôt corporellement, tantôt spirituellement, en ces lieux, dont elle dépeignait tous les détails topographiques et nommait tous les habitants comme on ne peut le faire d'ordinaire qu'après un séjour de plusieurs années, les Indiens la voyaient de leur côté, l'écoutaient et profitaient tellement de ses instructions, que, lorsque les Franciscains découvrirent beaucoup plus tard et voulurent évangéliser ces peuplades, ils les trouvèrent toutes préparées et demandant instamment le baptême qui leur avait été annoncé par *la femme*. Pour savoir quelle pouvait être cette femme, on leur soumit plusieurs portraits qu'ils méconnurent tous jusqu'à ce qu'on leur montrât celui de Marie d'Agreda. Il ne fallut rien moins que

1. M. Renan confesse quelque part que, s'il était enfermé dans un cachot pour le reste de ses jours, il s'en consolait pourvu qu'on lui laissât les *Actes* de ces savants théologiens. De deux choses l'une cependant : ou les faits racontés par ces grands critiques sont tenus pour vrais, et alors on comprend l'immense intérêt qu'ils inspirent; ou ils sont tenus pour faux, et alors... les *Mille et une Nuits* sont beaucoup plus *amusantes*. Est-ce que par hasard M. Renan serait parfois tenté de prendre au sérieux Bollandus? Qu'il le dise donc, et surtout qu'il le prouve.

l'entremise de saint Bernardin de Sienne, pour arracher de l'humilité de Marie l'aveu de cette grande mission qu'elle avait peine elle-même à comprendre. Mais tous les détails transcrits sous sa dictée pendant une triple enquête coïncidèrent si ponctuellement avec ceux que le franciscain Benavidés, directeur de la maison du Mexique, avait obtenus des sauvages, qu'il fut impossible de se refuser au miracle.

Au reste, nous possédons dans notre histoire toute contemporaine deux faits parfaitement attestés qui prouvent tous deux et de la manière la plus positive *la conscience* de celui qui subit la bilocation.

La première regarde M. Olier, le célèbre et saint fondateur de la communauté de Saint-Sulpice. C'est lui-même qui la raconte.

« Un jour étant en la retraite, où je me disposais à entreprendre le premier voyage de la mission d'Auvergne, j'étais dans ma chambre en oraison, lorsque je vis cette sainte âme (la mère Agnès, prieure du couvent de Langeac, qui avait reçu ordre par une vision de la très-sainte Vierge de prier pour M. Olier qu'elle ne connaissait pas) venir à moi, avec une grande majesté. Elle tenait d'une main un crucifix, et un chapelet de l'autre ; son ange gardien, parfaitement beau, portait l'extrémité de son manteau de chœur, et de l'autre main un mouchoir pour recevoir les larmes dont elle était baignée. Me montrant un visage pénitent et affligé, elle me dit ces paroles : « Je pleure pour toi, » ce qui me donna beaucoup au cœur et me remplit d'une douce tristesse. Durant ce temps, je me tenais en esprit à genoux devant elle, quoique je fusse effectivement assis ; *je crus sur l'heure que c'était la sainte Vierge.* »

Mais l'apparition étant revenue une seconde fois, M. Olier comprend au costume que c'est une religieuse de l'ordre de Saint-Dominique, et se promet de faire une exacte recherche pour savoir dans quel monastère elle se trouvait.

Peu après son arrivée en Auvergne, il prend la route de Langeac. Tout ce qu'il entend raconter de la sainteté de la mère Agnès, dans cette ville et dans l'hôtellerie même où il s'arrête,... lui donne un nouveau désir de voir cette fille extraordinaire... Il va la visiter dans son couvent ; c'est alors que, frappé de revoir à Langeac la même personne qu'il avait vue à Paris, il lui dit : « Ma mère, je vous ai vue ailleurs. » Agnès lui répondit : « *Cela est vrai*, vous m'avez vue deux fois à Paris, où je vous ai apparu dans votre retraite à Saint-Lazare, parce que j'avais reçu de la sainte Vierge l'ordre de prier pour votre conversion. »

Ce qui exclut tout doute à cet égard, c'est le témoignage de

M. Olier, les dépositions de vingt-quatre témoins auriculaires et la pleine notoriété du fait par toute la France, enfin l'examen qui en fut fait par la congrégation des rites, avec l'attention la plus sévère et toute la rigueur accoutumée de cette congrégation.

« Visibilem et quidem corporaliter se reddidit, » dit cette congrégation.

« Elle se rendit visible, et même corporellement. »

Le second fait est celui de saint Liguori, évêque de Sainte-Agathe, interrompant pendant une demi-heure l'office qu'il célèbre dans cette ville pour aller à Rome donner les dernières consolations au pape Clément XIV expirant. Après quoi, il revient dans son corps laissé à l'autel, annonce aux fidèles la mort du saint-père et reprend son office<sup>1</sup>.

4. Görres, auquel nous empruntons ces derniers faits (*Mystique*, t. II, p. 233), retombe ici dans sa malheureuse habitude de chercher aux miracles quelque analogie scientifique. Ainsi, après avoir rapporté la faculté possédée par quelques saints de traverser les portes fermées, faculté présentée par Notre-Seigneur lui-même comme un miracle capital, Görres nous dit que ce fait ne peut plus être regardé comme un mensonge, « depuis que Berzelius et Davy ont fait pénétrer le fluide galvanique à travers la matière. Donc la matière n'est pas impénétrable à la matière » dit-il... Tout le monde sentira la maladresse de cette comparaison, qui d'abord détruit le miracle et suppose ensuite ce qui est toujours en question, à savoir la matérialité du galvanisme. Il est un peu moins malheureux lorsqu'il cite les somnambules magnétiques, parce que, effectivement, dans ce dernier cas, c'est encore une influence sur-humaine qui opère le prodige. Il rentre alors dans tous nos transports de sorciers qui étaient bien réellement au sabbat, et dont le transport s'opère alors comme celui des Lapons. On sait que, pour prouver la réalité de ce transport extatique, ceux-ci rapportent ordinairement du pays où ils se sont rendus — pendant que leurs corps restent inanimés sous leurs tentes — tout ce qu'on leur a demandé comme gage de véracité : un couteau, un anneau, un soulier ou toute autre chose (Jean Scheffer, *Laponia*, in-4°, chap. xi). On voit que les Lapons ont beaucoup plus de critique qu'on ne le pense. Le tort de Görres n'est donc pas de citer cet analogue, mais de le naturaliser par suite de son engouement magnétique et de ne pas voir que le somnambulisme *naturel* ne lui a jamais rien offert de semblable. Nous le comprenons davantage lorsqu'il nous dit, en finissant, que « l'extatique *se rend* visible et sensible aux autres, en faisant passer en eux, à l'état de perception claire et distincte, le sentiment confus du centre supérieur (et divin) auquel il appartient, car c'est dans ce centre qu'ils sont en rapport avec lui, comme s'il leur était immédiatement présent » (ibid., page 354). A la bonne heure ! mais ne se place pas dans ce centre et n'y fait pas entrer les autres qui veut, et surtout s'il est divin.

Le don de *bilocation* pendant la vie restant donc établi, nous remercions cette fois Görres d'en avoir déduit, conformément au principe d'analogie posé par saint Augustin, « qu'il devait subsister après la mort, » et d'avoir dit : « La mort qui, dans un certain sens, n'est qu'un ravissement et une extase, développe ce genre de phénomène, soit du côté de celui qui apparaît, soit du côté de celui qui reçoit l'apparition <sup>1</sup>. »

Il paraît certain que dans les deux *mondes* c'est l'âme aidée de son coadjuteur spirituel, avec lequel nous avons dit qu'elle ne faisait plus qu'un, qui apparaît ordinairement ; mais ne l'oublions pas, son rôle est entièrement *passif*, elle n'y est pour rien, et ce qui le prouve, c'est que le même phénomène a lieu, qu'elle y soit ou qu'elle n'y soit pas. Les théologiens décidaient en ce cas de sa présence ou de son *alibi*, non par le fait, mais, comme pour les *vivants*, par les affirmations positives du sujet et les mille autres preuves de sa véracité.

L'ange gardien et, chez les sorciers, les démons, sont donc les agents véritables de ce que Tyræe appelle judicieusement l'*exposition*.

Mais comment cet esprit s'y prend-il à son tour, et quel est son secret ?

#### 4. — *Mode de l'apparition.*

Ici les difficultés deviennent tellement compliquées et perdent tellement de leur importance en devenant plus curieuses, qu'on se sent presque heureux de ne pouvoir les résoudre. Il faut bien, en effet, que la mort conserve ses terribles mystères ; notre seule consolation est dans la certitude qu'elle n'emporte pas tout, et qu'elle peut suspendre parfois la rigueur de ses lois.

Tyræe établit, avec la plupart des théologiens, que les anges et les démons, étant incorporels, se servent non-seulement du fluide lumineux pour illuminer leurs tableaux, mais encore d'une certaine matière atmosphérique qui donne parfois une sorte de corps à l'image, et par suite, lorsqu'on la touche, vous laisse quelque impression, soit de froid, soit de chaleur, qui dans ce dernier cas va même souvent jusqu'à la brûlure. Nous en connaissons un exemple.

Avec ces anges et démons, et par leur entremise, peuvent donc apparaître :

1° Les bienheureux, surtout au lieu de leur martyre, ou bien à ceux qui renferment leurs reliques, à ceux qu'ils ont aimés de pré-

1. Görres, *Mystique*, t. II, p. 233 (note précédente).

férence. Aussi trouverait-on avec peine une seule église antique qui ne conservât dans ses archives le souvenir des nombreuses visites de leurs saints fondateurs ou patrons ;

2° Les âmes du purgatoire, qui paraissent subir fort souvent leur peine aux lieux où elles ont commis leurs fautes, s'y font souvent entendre et nous y adressent leurs prières ;

3° Enfin, les âmes des damnés elles-mêmes, qui reviennent souvent avec leurs démons et restent, comme nous l'avons déjà dit des géants, aux lieux de leurs crimes, où ils deviennent un objet de trouble et d'épouvante.

Nous avons donné quelques exemples de la catégorie bienheureuse, joignons-y quelques autres empruntés aux catégories souffrantes et condamnées.

##### 5. — *Discernement.*

Ce serait assurément troubler toutes les harmonies de la foi catholique que de distraire de leur bel ensemble le droit accordé aux âmes souffrantes de l'autre monde de venir implorer par elles-mêmes le secours d'une prière ou l'acquittement d'une dette imposée à leur profit. Que le protestantisme se refuse encore à cette croyance, appendice obligé de la communion des saints, c'est une suite de son incompréhensible et irrationnel esprit de négation. Il lui plaît, en rejetant le purgatoire, de briser la seule planche de salut qui lui reste, comme à nous, entre la difficulté de la victoire et un enfer éternel ; soit, mais que le catholique croyant au purgatoire et à la communion des saints s'insurge de son autorité privée contre un ensemble de déductions admises en théorie et en pratique dans les annales de l'Église, c'est ce qu'on a peine à comprendre.

Delrio s'indigne à la pensée d'une seule négation à cet égard.

« C'est une vérité reconnue, dit-il, non-seulement par la foi catholique, mais encore par la vraie philosophie, que les âmes des trépassés peuvent *revenir* et même *ont coutume* de le faire par la puissance et la vertu divine... C'est pourquoi je m'étonne qu'un catholique, homme, il est vrai, de plus de lecture que de jugement, ait osé écrire que les ombres des morts que l'on aperçoit autour des sépulcres et des cimetières n'étaient pas des âmes de morts, mais étaient toujours des démons.

« Oser traiter de mensonge ou de chimère une croyance accréditée par les docteurs les plus saints et les plus orthodoxes des Églises

d'Asie, d'Afrique et d'Europe,... une croyance basée sur tous les monuments de l'histoire ecclésiastique, sur la tradition consignée dans les Pères, dans les actes des conciles, dans les pages de la sainte Écriture, conservée d'âge en âge et livrée de main en main par toute la succession des pasteurs :... en vérité, on ne sait quel nom donner à tant d'audace <sup>1</sup>. »

On conviendra, en effet, que la prescription en faveur de cette croyance est assez longue, puisque, dès le deuxième siècle de l'Église, saint Denys disait déjà « que cela s'était souvent vu <sup>2</sup>. »

Les Vies des saints fourmillent d'apparitions de moines et de religieuses venant réclamer le suffrage de leurs frères et de leurs sœurs, dans toutes les conditions voulues de piété, d'édification, de dignité et de charité souffrante. Ces pétitions légitimes sont alors entourées pour l'ordinaire d'une telle discrétion, elles prennent tant de soin pour ne pas dépasser le pourtour des autels et le secret des cloîtres, les fruits en paraissent si parfaits, qu'il faudrait se révolter comme à plaisir contre toute idée consolante, pour les attribuer toutes aux ruses des démons.

Mais il est un autre ordre d'*âmes en peine* dont la démarche semble trop souvent revêtir la livrée de ces démons ou plutôt des damnés, bien qu'elles demandent aussi des prières et qu'elles déclinent aussi leur nom. Celles-ci sont très-suspectes et nécessitent vraiment le don du discernement des esprits à un haut degré chez celui qui doit se prononcer sur leur compte. Elles jettent le trouble dans les esprits qui les perçoivent, et, malgré les remerciements les mieux *sentis* en apparence, les fruits en sont toujours pour le moins indécis. Suivant la légende, les mois anniversaires de leur retour sont précisément ceux des anciennes *lémures*, c'est-à-dire novembre et février; leurs semaines, celles du *décours de la lune*, précisément comme au temps d'Hécate, déesse des mânes<sup>3</sup>; leurs jours, du vendredi

1. Delrio, *Disquisitiones*, l. II, quæst. 26, sect. 4.

2. Cité par le même, l. II, quæst. 26, sect. 4.

3. Nous avouons que lorsque saint Thomas se demande pourquoi les démons tourmentent beaucoup plus les possédés dans le temps de la pleine lune que dans tout autre, et qu'il se répond que « c'est pour infamer une créature de Dieu, » il ne nous satisfait en aucune façon; car alors reviendra cette question : Pourquoi donc infamer cette créature de préférence à toute autre? et le problème se poserait à nouveau.

C'est une chose très-remarquable que cet entêtement de toutes les nations à représenter la lune comme complice de tous les forfaits et de toutes les pos-

au dimanche; leur heure, celle qui se rapproche le plus de minuit ou de midi; leur théâtre, les cimetières, les déserts, les marais et *toujours* le lieu où s'est accompli quelque crime.

Car on a cru dans tous les temps, et cette fois (qu'on y voie des âmes en peine, des damnés ou des démons) nous l'affirmons comme une vérité pour nous *démontrée*, qu'à ces sortes de lieux reste attachée une influence terrible dont nous avons fourni plus d'un exemple <sup>1</sup>.

Pour toutes celles-ci, nous avouons donc que notre tendance est des plus pessimistes, et que pour peu que la forme, les manières, l'ensemble du cachet et des fruits nous paraissent indignes soit de la gravité, soit de la majesté douloureuse de ce qui doit être si grave, nous les rangeons impitoyablement dans la dernière catégorie à laquelle nous passons, et nous pardonnons tout.

Mais revenons aux âmes en peine.

Comme exemple d'expiation et de libération, il faut bien accepter de saint Grégoire les deux faits qui vont suivre.

Saint Germain, évêque de Capoue, se baignant un jour dans les thermes de cette ville, voit venir à lui le spectre de son ancien diacre Paschase, mort depuis longtemps et qui se met à le suivre dans les étuves les plus chaudes qu'il paraissait ne pas quitter. Frappé de terreur, Germain lui demande ce qu'un homme de sa valeur peut faire en de tels lieux : « Je souffre ici, lui répond Paschase, et pour nulle autre cause que d'avoir embrassé le parti de l'antipape Laurent contre Symmaque; mais, je vous en conjure, priez pour moi, saint évêque, et vous saurez que vous avez été exaucé, si vous ne me voyez plus revenir. » Germain se mit aussitôt

sessions magiques. C'est la *reine des mânes*, c'est la *terreur des fous*, et le mot *lunatique* en témoigne.

Ne dirait-on pas que saint Augustin a vu plus juste que saint Thomas, lorsqu'il a dit (cap. III, de *Agone christiano*) que « lorsque l'on parle du ciel comme du siège des démons, il ne faut jamais l'entendre du ciel du soleil et des étoiles, mais bien des *légions sublunaires* qu'ils remplissent? »

Il est impossible de mieux rentrer dans le programme païen qui faisait de *Lilith* et d'*Hécate* la *reine des enfers*. Pourquoi nommait-on encore la lune *fons animarum*, et son globe, *domicile des mânes et des démons*?

Enfin, pourquoi la lune de justice (la sainte Vierge) est-elle représentée foulant sous ses pieds le disque de la lune matérielle? Mystères dont la solution n'est pas dans l'expédient de saint Thomas, mais bien dans la cosmologie pneumatico-sidérale.

1. Voir tome I<sup>er</sup>, *Manifestations fluidiques*, p. 234.



en oraison, et quelques jours plus tard étant retourné aux thermes, il n'y rencontra plus Paschase. « Tant il est vrai, ajoute saint Grégoire, que par permission divine les esprits apparaissent plus fréquemment aux lieux où ils ont commis leurs fautes <sup>1</sup> ! »

Saint Grégoire cite encore l'évêque Félix comme ayant trouvé de son côté, dans d'autres thermes, leur ancien propriétaire, errant et tourmenté de la même manière, parce que c'était dans ces lieux, disait-il, qu'il avait provoqué la colère divine <sup>2</sup>.

Un des plus saints personnages de l'Église, Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, sur la demande et en présence des deux évêques d'Oléron et d'Osma, fit comparaître un jour un de ses moines, Pierre d'Engelbert, qui, après la mort de sa femme, s'était retiré dans ce monastère, qu'il édifiait par ses vertus. Pierre le Vénérable le somma de leur raconter une apparition qu'il avait eue et qui faisait alors beaucoup de bruit.

Pierre d'Engelbert raconta donc qu'un jour, étant dans son lit, bien éveillé, il vit entrer dans sa chambre, pendant un grand clair de lune, un nommé Sanche, qu'il avait, quelques années auparavant, envoyé à ses frais au secours d'Alphonse, roi d'Aragon, qui faisait la guerre en Castille. Sanche était revenu de cette expédition sain et sauf, mais, quelque temps après, il était tombé malade et était mort dans sa maison... Or c'était lui qui, quatre mois après sa mort, venait d'entrer dans cette chambre. Il était nu, sauf quelques haillons autour de ses reins. Il s'approche de la cheminée, découvre les charbons du feu, comme pour se chauffer ou pour se faire mieux distinguer. « Qui es-tu ? lui demande Pierre. — Je suis, répond le fantôme d'une voix brisée, je suis Sanche, votre serviteur. — Et que viens-tu faire ici ? — Je vais, dit-il, en Castille avec beaucoup d'autres, afin d'expier le mal que nous avons fait pendant la dernière guerre, *aux lieux mêmes où il a été commis*. En mon particulier, j'ai pillé les ornements d'une église, et je suis condamné, pour cela, à faire ce voyage. Mais vous pouvez beaucoup m'aider par vos bonnes œuvres, et madame votre épouse, qui me doit encore une somme de, ... comme reste de mon salaire, m'obligera infiniment de les donner aux pauvres, en mon nom. » Pierre lui demanda des nouvelles d'un nommé Pierre Defais, son ami, mort depuis peu ; Sanche lui dit qu'il était sauvé. « Et Bernier, notre concitoyen, qu'est-il devenu ? — Damné, dit-il, pour avoir trafiqué de la justice, dépouillé la veuve et l'innocent. »

1. *Dial.*, l. IV, ch. xxxix.

2. *Id.*, *ibid.*, ch. xl.

Pierre ajouta : « Pourriez-vous me donner des nouvelles d'Alphonse, roi d'Aragon (mort depuis quelques années)? » Sanche se taisait; alors un autre spectre, que Pierre n'avait pas encore vu et qu'il remarqua distinctement au clair de lune, assis dans l'embrasure de la fenêtre, lui dit : « Il ne peut pas, *lui*, vous donner des nouvelles d'Alphonse; il n'y a pas assez longtemps qu'il est *avec nous* pour en savoir quelque chose. Pour moi, qui suis mort il y a cinq ans, je puis vous en apprendre des nouvelles. Alphonse a été quelque temps avec nous, mais les prières des moines l'en ont tiré; je ne sais où il est à présent. » En même temps, adressant la parole à Sanche : « Allons, lui dit-il, suivons nos compagnons, il est temps de partir. » Sanche réitéra ses instances à Pierre, son ancien seigneur, et sortit de la maison.

Pierre alors éveilla sa femme qui, dormant dans la même chambre, n'avait rien vu, rien entendu, et lui demanda : « Ne deviez-vous rien à Sanche, ce domestique qui nous a servis et qui est mort depuis peu? — Je lui dois encore tant de deniers. » Cette somme étant précisément celle désignée par Sanche, Pierre alors ne put plus douter de la réalité du récit, distribua cette somme aux pauvres, fit dire des messes, etc. <sup>1</sup>...

Appuyé sur d'aussi grandes autorités, et confirmé d'ailleurs par toutes les traditions de l'Église, on comprend que Pierre le Vénérable en ait tenu un grand compte, et certes il n'y a rien là, pas plus que dans les cas précédents, qui blesse en rien la gravité théologique du purgatoire.

Quant à ces âmes en peine qui apparaissent sous des formes effrayantes et avec tout le cachet du désespoir, soit aux lieux où quelque crime a été commis, soit à celui où elles ont été, disent-elles, séparées de leurs corps par un meurtre, ces âmes, comme celles qui réclament une sépulture plus consolante, se présentent d'ordinaire sous un jour si ténébreux que nous redouterions pour elles une classification plus sévère.

Non pas que nous niions la possibilité de ces requêtes et de leurs raisons. Nous avons vu combien l'antiquité attachait d'importance à ce qu'elle appelait *animam condere*, renfermer l'âme avec le corps, condition *sine qua non*, d'après elle, du repos des morts et des vivants. Nous avons dit qu'aux récits fabuleux d'Homère et de Virgile nombre de faits historiques étaient venus s'adjoindre comme d'eux-mêmes, et nous ne pouvons oublier la maison du philosophe Athénodore, à

4. Pierre le Vénérable, de *Mirac.*, l. I, c. xxviii.

Athènes, dans laquelle Pline le Jeune nous a fait voir un spectre indiquant son cadavre et ne disparaissant qu'après son ensevelissement. Pour lui servir de pendant, nous trouvons aussi dans Lucien la maison d'Eubatide, à Corinthe, où le pythagoricien Arignotus, « cet homme, d'une science divine, ce sage révérend de tout le monde, fit cesser une possession en procurant l'ensevelissement au squelette qui gisait sous le plancher <sup>1</sup>. »

Eh bien, l'ère chrétienne a connu ces faits comme toutes les autres.

Le prêtre Constantin nous dit ( dans sa *Vie de saint Germain*, ch. xxvii) : « Un jour, le saint faisait faire une lecture dans une maison mal famée sous le rapport des spectres, lorsqu'une ombre commence à se dresser petit à petit devant le lecteur ; puis, en même temps, une pluie de pierres vient s'abattre sur les murailles qui l'entourent. Le lecteur, épouvanté, implore le secours de l'évêque, qui fixe le spectre, et, au nom de Jésus-Christ, le somme de lui dire et son nom et ce qu'il vient faire en ce lieu. Celui-ci, changeant tout à coup d'aspect et s'humanisant pour ainsi dire, lui répond d'une voix aussi humble que douce que « lui et son compagnon ont commis ici plusieurs crimes, et que, n'étant pas ensevelis et ne pouvant jouir d'aucun repos, ils se trouvent comme forcés à inquiéter les hommes. En conséquence, ils supplient l'évêque de prier Dieu pour eux et de leur accorder la paix du tombeau. » L'homme de Dieu les prend en pitié et leur ordonne de lui montrer le lieu de leur sépulture incomplète. Il se fait ensuite précéder par un cierge allumé, et, malgré la tempête de cette nuit, il suit ces ombres qui le conduisent, à travers un dédale de ruines, à la fosse dans laquelle, disaient-ils, leurs restes avaient été jetés. Le jour venait de paraître, le saint rassemble les fidèles, ordonne des prières générales et fait commencer des fouilles. Effectivement, on trouve les corps comme le spectre les avait dits, des chaînes sont encore à leurs pieds, et tout annonce une absence complète de sépulture. Il fait aussitôt enlever les chaînes et réunir tous les ossements épars, les ensevelit convenablement dans un linceul blanc, bénit la fosse, y fait toutes les conjurations de l'Eglise et se retire ; à partir de ce moment, ce lieu rentre dans sa paix et se voit délivré de tous ses épouvantements. »

Les faits bravent la renaissance, et la démonologie prenant un essor inconnu avant elle et avant la réformation, les âmes en peine ne pouvaient pas rester en arrière. Torquemada, dans son *Hexaméron*, raconte que, peu de temps avant lui, il était arrivé à Bologne une

1. Voir Lucien, t. IV, p. 206.

chose à peu près semblable à celle que Pline et Lucien disent être arrivée à Athènes et à Corinthe. Il rapporte donc qu'un jeune homme, nommé Vasquez de Ayola, étant allé à Bologne avec deux de ses compagnons pour étudier en droit, et n'ayant pas trouvé dans la ville un logement tel qu'ils le voulaient, on leur montra une belle et grande maison abandonnée, disait-on, parce qu'il y revenait un spectre qui effrayait tous ceux qui voulaient y demeurer. Ils se moquèrent de ces discours et y fixèrent leur demeure.

Au bout d'un mois, Ayola veillant seul dans sa chambre, et ses compagnons dormant tranquillement, il *ouït* venir, comme de loin, plusieurs chaînes qu'on traînait sur le sol et dont le bruit s'avancait vers lui par l'escalier de la maison. Il se recommande à Dieu, fait le signe de la croix, prend son épée et un bouclier, et, ayant la chandelle à la main, il voit ouvrir sa porte par un spectre épouvantable, n'ayant que les os, mais chargé de chaînes.

Ayola le conjure de lui demander ce dont il avait besoin. Le spectre lui fait signe de le suivre, marche devant lui, et comme il descendait l'escalier, la lumière d'Ayola vient à s'éteindre. Il retourne à sa chambre, la rallume, suit encore l'esprit, qui le conduit à travers une cour où il y avait un puits. Ayola, craignant que le fantôme ne voulût l'y précipiter, s'arrête. Mais le fantôme lui fait signe de le suivre encore. Ils entrent donc dans le jardin, où le spectre disparaît à un certain endroit. Ayola arrache quelques poignées d'herbe sur le lieu, retourne raconter à ses compagnons ce qui lui était arrivé, et, le matin, il en donne avis aux principaux de la ville de Bologne.

Le gouverneur et les magistrats viennent à leur tour reconnaître l'endroit. On y fouille, et l'on trouve un corps sans chair, mais chargé de chaînes. On s'informe de ce que ce pouvait être, mais on ne peut en rien découvrir de certain. On fit faire alors à ce mort des obsèques convenables, et, depuis ce temps, la maison ne fut plus infestée. Du temps de Torquemada, il y avait encore à Bologne et en Espagne des témoins de ce fait, et il ajoute qu'Ayola ne manquait pas d'une certaine autorité, ayant été chargé, à son retour dans sa patrie, d'un emploi considérable, et son fils étant encore, à l'époque de son livre, président dans une des grandes villes du royaume <sup>1</sup>.

1. A ce propos, il est assez curieux de rappeler que, très-souvent encore, ces âmes en peine apparaissaient précisément sous la forme que Tertullien et beaucoup d'anciens théologiens assignaient à l'âme séparée, « c'est-à-dire la forme SPHÉRIQUE ET DE COULEUR VITRÉE. » (Voir Delrio, *Disquisitiones*, II, quæst. 26, sect. 4.) On croyait avoir vu bien des fois, au moment de leur

Puis viennent les *âmes frappées*, les vraies sœurs de ces esprits frappeurs qui, sous le nom de *geiste*, semblaient avoir envahi l'Europe de 1550, comme le firent, en 1853, celles que notre ignorante simplicité prit alors pour un phénomène tout nouveau.

Quant aux *âmes frappées* du *xvi<sup>e</sup>* siècle, il fallait que les enquêtes les montrassent bien humbles, bien pénitentes, et qu'elles eussent bravé toutes les rigueurs des exorcistes, pour que l'on consentît à croire à leur état d'expiation et pour qu'on ne les renvoyât pas à la dernière et infortunée catégorie, que leur mode d'introduction semblait si bien indiquer. Aussi rien n'est-il plus rare qu'une marque de confiance donnée alors à ces sortes d'esprits, dont le tapage faisait reculer jusqu'à l'esprit de prière et de charité.

mort, l'âme des saints monter au ciel sous la même forme, celles par exemple de sainte Scholastique, de saint Vincent de Paul et de sainte Chantal. Peut-être tous ces globes qui surmontent la plupart des figures égyptiennes ont-ils aussi cette signification. Mais tout cela n'est pas ce qui nous étonne le plus. Voici ce qui nous frappe par-dessus tout. Il y a peu d'années, ayant entendu parler d'un paysan de notre village, chez lequel se passaient des choses *étranges*, nous le fîmes venir, et comme c'était un homme aussi discret que bon chrétien, nous eûmes beaucoup de peine à le faire parler. Cependant, rassuré par nos promesses, il nous dit : « Il faut que vous sachiez, monsieur, qu'il y a environ quarante ans une pauvre servante (Dieu veuille avoir son âme !) se pendit dans le grenier de ma maison. Depuis ce temps, ce grenier n'a peut-être pas cessé un seul jour d'être hanté par son esprit. Ce sont des *coups* que l'on frappe sur les murailles, des soupirs que l'on entend, des lumières que l'on souffle, etc. Tous ces tapages redoublent à l'époque de l'anniversaire, deviennent affreux le jour même, et disparaissent petit à petit. Je n'ai jamais pu rien voir dans ce grenier ; mais un jour, revenant à la maison, en portant mes deux seaux, je vis venir à moi comme une grosse *boule de verre, bien ronde*, et qui ne roulait pas droit devant elle, mais s'arrêtait quasi *comme une personne qui regarde*. Je voulus l'éviter, mais elle vint droit à moi, me fit tomber avec mes deux seaux, et, après ce beau coup-là, se mit à sauter sur la branche d'un pommier. Je voulus l'y prendre, mais voilà qu'elle s'élança alors du pommier dans le grenier dont la porte était entr'ouverte, et là, le *carnaval* recommença sans que je pusse y rien voir. » C'est singulier, nous dîmes-nous à notre tour, car, ce brave homme n'a bien certainement lu *ni Tertullien, ni saint Grégoire, ni Delrio, ni saint François de Sales* ; où peut-il donc avoir pris que l'âme apparaît souvent « sous une forme *sphérique et vitrée* ? »

6. — *Âmes damnées.*

La théologie reconnaît encore, par l'organe de tous ses docteurs, non-seulement la possibilité, mais la fréquence du retour des âmes damnées ou des anciens *rèphaim*.

Nous avons déjà dit que pour nous le vacarme, les coups et les moindres indices de malice et d'espièglerie tranchaient sur-le-champ la question. Nous n'admettons qu'un seul indice certain de l'état temporaire d'expiation : le repentir avec sa douloureuse majesté et l'édification de ses enseignements.

Comment donc hésiter, lorsque, non contentes de se livrer à tous les épouvantelements de leur tumulte, ces prétendues âmes souffrantes commencent par faire souffrir les vivants ?

Il est vrai que les théologiens distinguent avec raison deux sortes de damnés : les uns beaucoup plus doux que les autres, et pour cela même ne souffrant que la peine du *dam*<sup>1</sup>, pendant que les autres souffrent en même temps celle du *sens*. Ce seraient seulement les premiers, selon Tyrcée, qui pourraient revenir sur cette terre ; mais il ne faut pas s'y fier, car les esprits si inoffensifs en apparence, si rassurants par leurs allures, deviennent parfois, et tout à coup, dignes de leur nom et de leur lugubre profession.

Lares familiers, esprits complaisants, vous les voyez brusquement retomber dans les *mœurs et pratiques*<sup>2</sup> des démons. Ce sont là les vrais néphilim et lémures dont partout la terre demande à être débarrassée.

Il y a longtemps que l'Église les connaît ces néphilim-démons, car Prothore, disciple de saint Jean, mentionne un spectre de cette espèce qui rendait impossible l'entrée des bains d'Éphèse. « Ceux qui avaient jeté les fondements, dit-il, avaient commis un grand crime dont le démon leur avait inspiré l'épouvantable idée : c'était d'y renfermer et d'y laisser mourir une jeune fille enceinte, qui devait, disait-on, par cela même porter bonheur à cet établissement. Mais bien au contraire le démon en avait pris possession à tel point, que trois fois par an il

1. La peine du *dam* est uniquement celle qui résulte de la privation de Dieu ; l'autre est celle qui résulte du feu.

2. Voir l'excellent et curieux *Manuel* que le chevalier de M... a donné de ces *mœurs et pratiques*.

étouffait dans ces bains ou un jeune homme, ou une jeune fille. Un habitant de la ville, nommé Dioscoride, ayant étudié à part lui toutes les circonstances de cette infestation, avait acquis la curieuse certitude que ces atrocités homicides s'accomplissaient tous les ans au même jour et à la même heure. Mais tant de science devait lui coûter cher. Dioscoride avait un fils de vingt-trois ans, et aussi beau qu'il était jeune. Ce fut lui que le spectre poursuivit de sa haine et de ses embûches. Un jour, continue Prothore, comme en dehors de l'époque redoutable *j'entrais* dans ces bains avec lui et sa suite, moi portant les vases sacrés du ministère, le démon s'élançant tout à coup avec fureur sur ce malheureux jeune homme l'étouffa et le laissa mort à nos pieds. »

Saint Grégoire nous avait montré plus haut, dans les bains de Capoue,.... une âme en peine qui en fut tirée par ses prières; ici la scène change, et comme à Éphèse nous allons être, dans les bains de Néo-Césarée, en présence d'un spectre démoniaque ou de damné <sup>1</sup>. Cette fois, c'est saint Grégoire de Nysse qui, dans la vie de Grégoire de Néo-Césarée, s'exprime en ces termes :

« Un des diacres du saint, étant arrivé le soir dans cette ville, eut le désir d'aller aux bains pour se reposer des fatigues du voyage. Il ignorait que ces bains étaient le domicile d'un spectre très-redoutable établi dans le bassin même, *in lavacro*, et qui exerçait son terrible pouvoir sur tous ceux qui y entraient après la fin du jour. Les gardiens refusent donc l'entrée des bains au diacre imprudent. On le prévient que nul de ceux qui y sont entrés à cette heure n'en est ressorti sur ses pieds. Le diacre insiste, et, usant d'autorité, se fait remettre les clefs de l'établissement. Celui qui les lui donne s'enfuit au plus vite. A peine le prêtre est-il entré, que ses yeux sont frappés de toutes les visions fantastiques qui, se succédant sans relâche au milieu du feu et de la fumée, viennent s'offrir à tous ses sens, comme formes humaines et animales, accompagnées de lamentations, soupirs, etc., etc. Lui, cependant, muni du signe de la croix, marche au milieu de tous ces prestiges sans le moindre inconvénient. Il pénètre dans l'intérieur où bien d'autres merveilles l'attendaient. C'est la terre qui tremble et qui paraît vouloir s'entr'ouvrir sous ses pas, ou l'écraser sous les murailles ébranlées. Ce sont des flammes vives, ardentes, qui l'entourent, et des milliers

1. Saint Grégoire, *Dial.*, loc. cit. Pour comprendre cette prédilection pour les *bains*, il faut se reporter à tout ce que nous avons dit des fontaines sulfureuses et thermales. (Appendice P du chapitre XII, p. 487).

d'étincelles qui jaillissent des eaux enflammées. Le prêtre redouble de précautions, et, prenant le bouclier de la foi, récite ces prières dans lesquelles reposait toute la force de son maître (Grégoire le Thaumaturge). Plein de foi en de telles armes, il observe tranquillement ces effets dont la violence, cependant, acquiert un degré de plus en plus intense, et, poussant le courage à ses dernières limites, il ose entrer dans son bain. Après l'avoir pris, il veut enfin sortir; mais là, de nouveaux obstacles l'attendent. Toutes les portes sont fermées, et c'est le spectre lui-même qui les clôt. Comme de tout le reste un signe de croix en triomphe, et lorsqu'il franchit le seuil, c'est d'une voix tout à fait humaine que le spectre lui fait ses adieux en ces termes : « Ne va pas croire, surtout, que ce soit ta propre vertu qui t'ait préservé, mais bien celle du maître puissant, qui, au moment de ton entrée, m'a défendu de te nuire comme aux autres. » On pense bien que le diacre en rapporta tout l'honneur à son maître; en le voyant reparaitre, le gardien qui lui avait donné la clef s'écria que c'était le premier qu'il voyait ressortir de tous ceux qui y entraient à cette heure <sup>1</sup>. »

Saint Augustin parle de la maison d'Hespérus, magistrat qui habitait auprès de lui sur le territoire de Fussal, et dans laquelle non-seulement les serviteurs, mais tous les animaux étaient chaque jour exposés aux assauts des démons possesseurs. Saint Augustin pouvait parler en pleine connaissance de cause, puisque c'était un de ses prêtres qui avait délivré cette maison en y célébrant le saint sacrifice et en y jetant de la terre sainte qu'il avait rapportée de Jérusalem <sup>2</sup>.

Tertullien, Eusèbe, témoignent aussi des coups et blessures qu'ils ont vus résulter de ces possessions, et Tyrroë affirme avoir connu une jeune fille qui était poursuivie tout le jour, grondée et frappée par l'ombre d'un jeune homme dont elle avait refusé la main; le corps de cette jeune fille était couvert des traces de ces coups et en offrait comme la démonstration parfaite.

Ce sont là les âmes que les anciens appelaient « âmes deux fois mortes. » « Où fuis-tu, âme deux fois morte, *bis mortua?* » s'écriait Éacon, en voyant rôder auprès d'un tombeau un spectre nocturne qu'il s'apprêtait à frapper de sa lance, car le fer était la seule chose que ces mânes redoutassent.

1. Grégoire de Nysse, *Vie de Grégoire le Thaumaturge*, t. IV, dans Surius.

2. Sermone citato.



## § II.

## PRATIQUES.

7. — *Invoyer, évoquer, consulter.*

Nous venons de voir les faits sur lesquels se base la doctrine de l'Église pour établir la communication doctrinale entre les vivants et les morts; voyons maintenant les rites et coutumes par lesquels elle semble avoir autorisé ces communications.

Toutes les fois que, levant les yeux au ciel, en pensant au dogme de la communion des saints, nous disons : « Vous, qui nous avez précédés, vous, que nous aimions sur la terre, pensez à nous, priez pour nous, » nous *invoquons* ceux qui ne sont plus; donc, l'invocation n'est pas coupable.

Toutes les fois que, soit dans nos rêves, soit devant leurs images, soit dans la solitude toujours si triste de nos cœurs, nous leur donnons encore ces noms si doux que nous leur donnions sur la terre, nous les *évoquons*, en quelque sorte; avec ou sans dessein, nos âmes appellent leurs âmes, et cette évocation est légitime.

Toutes les fois que, dans les circonstances graves et embarrassantes de la vie, nos pensées s'élèvent *vers les montagnes qu'ils habitent*<sup>1</sup>, et cherchent à pressentir le secours et le conseil que nos cœurs leur demandent, nous les *consultons*, et personne ne poussera le scrupule jusqu'à s'interdire, sous prétexte de nécromancie, une *consultation* si consolante.

C'est dans cet ordre de vagues *aperceptions* et de relations indécises qu'il faut classer ces consolations si tendres, et néanmoins si puissantes, que les Pères de l'Église, doublement pères alors, prodiguaient à leurs amis, à leurs fils, à leurs filles, à leurs sœurs affligés.

Il est doux d'admirer jusqu'où pouvait s'élever, chez ces austères docteurs, chez ces casuistes de la douleur, cette puissance de consolation chrétienne, inconnue jusqu'alors. Notre *mémoire* cherche en ce moment, sans pouvoir la rencontrer<sup>2</sup>, l'indication d'une lettre dans laquelle saint Ambroise promet à une mère désespérée

1. « Levavi oculos meos ad montes. » (*Psal.* cxx.)

2. Voir toutefois saint Ambroise, *Sermon* LXXVII.

« qu'elle *reverra* bientôt le fils qu'elle a perdu, qu'elle le pressera à nouveau dans ses bras, et que Dieu (il s'en porte garant) lui ménagera plus d'une fois cette faveur. »

Rien n'égale la tendre et suave expression de ces paroles, et quand on vient à réfléchir aux études abstraites et sans nombre, aux travaux apostoliques et surhumains auxquels ces hommes prodigieux consacraient leur vie, on ne saurait comment les allier avec tant de grâce et d'amour, si l'on ne connaissait l'inépuisable source dans laquelle ils puisaient des qualités si diverses.

Mais, répétons-le, tout cela ne sortait, pas plus que nos invocations privées, de ce milieu peu défini de toutes les aspirations chrétiennes.

N'y avait-il donc pas dans l'Église quelque chose de plus positif et de plus formel à cet égard, et si l'*invocation* des saints a toujours été pour tout le monde une obligation très-précise et très-nette, l'*évocation* et la *consultation* n'ont-elles donc jamais à leur tour revêtu quelque forme et pris des proportions plus imposantes et plus claires que celles indiquées tout à l'heure ?

Oui, certes, et si nous trouvions le secret de séparer dans notre esprit le mot *nécromancie* de son exploitation démoniaque et païenne, nous verrions que, réduit à sa signification naturelle de « révélation par les morts, » il pourrait très-bien s'appliquer, dans une certaine mesure, aux plus anciens errements de l'Église apostolique et primitive.

Ainsi, nous parlions tout à l'heure des visions promises par saint Ambroise, en voici la réalisation artificielle.

Zonaras, historien très-estimé, rapporte <sup>1</sup> ce qui suit : « Constantin, l'un des fils, ou plutôt le fils le plus chéri de l'empereur Basile, vient à mourir, et son père, inconsolable, cherchait tous les moyens de le revoir tel qu'il était avant sa mort. Alors l'évêque métropolitain des Euchaïtes lui envoie un moine nommé Théodore et surnommé Sanctobarenus, auquel tout le monde accordait le don des miracles. On les met en rapport, et le moine fait voir à l'empereur son fils Constantin qui, plein de vie, saute à bas du cheval qu'il montait et vient se jeter dans les bras de son père; celui-ci le couvre de baisers, après quoi, il le voit disparaître complètement, comme on l'en avait prévenu. »

Nous avons déjà vu que le frère Jean apparaissait à volonté, dans la veille ou en songe, à tous ceux auxquels il avait promis d'apparaître <sup>2</sup>. Voilà bien l'évocation, mais non pas naturelle, car ceux qui

1. *Annales de l'empereur Basile*, t. III.

2. Voir p. 432.

percevaient ces images les regardaient toujours comme miraculeuses et ne s'en attribuaient en rien le mérite.

Voyons maintenant l'évocation et la consultation réunies, c'est-à-dire l'évocation formelle et intéressée.

Celle-ci règne explicitement dans l'Église, on peut le dire, pendant les dix premiers siècles, et depuis cette époque implicitement auprès de tous les tombeaux des martyrs et des saints.

Et qu'on ne s'y trompe pas, l'Église, lorsqu'elle interroge et consulte un saint, ne s'adresse nullement à son ange, mais bien au saint lui-même, au saint en personne, et c'est *lui* qui est censé lui répondre.

Spiridion, disent Socrate <sup>1</sup> et Rufin <sup>2</sup>, avait une fille nommée Irène, qui lui fut enlevée vierge encore. Peu de temps après sa mort, on vient réclamer de son père un dépôt précieux qui avait été, disait-on, confié à la jeune fille. On le cherche, et les recherches ne s'arrêtent que devant l'impossibilité de le trouver. Celui qui le réclame en éprouve un tel désespoir, que l'on craint qu'il n'attente à ses jours. Que fait alors Spiridion ? Il se rend au tombeau de sa fille, l'appelle par son nom, *eam ex nomine clamat*, et celle-ci lui répond, du fond de son sépulcre : « Que me voulez-vous, mon père ? — Le dépôt... — Je l'ai enseveli dans tel endroit, répond la morte. » Et, de retour chez lui, Spiridion trouve le dépôt à la place indiquée.

Il faut savoir en convenir : voilà bien, dans la forme, le *accire manes* des païens. Nous verrons plus tard l'abîme qui les sépare.

Rien n'est plus fréquent, dans ces premiers siècles, que ces histoires de dépôts, de quittances et de signatures arrachés à la tombe. En voici une dont le récit, inséré dans les annales les plus sérieuses de l'époque, prouve seule à quel point la chose était jugée possible. C'est Sophronius qui la rapporte. « Synésius, évêque de Cyrène, avait entrepris la conversion du philosophe Évagrius, qui lui objectait toujours, comme des fables, et la résurrection des corps et la récompense au centuple, dans un autre monde, de la moindre des bonnes œuvres accomplies dans celui-ci. Toutefois, l'évêque fut victorieux, et le philosophe, baptisé par lui, lui remit trois cents pièces d'or pour les distribuer à ses pauvres. « Seulement, ajouta-t-il, vous allez m'en faire un reçu et me cautionner mon remboursement au centuple dans l'autre monde. » L'évêque y consentit, et, plus ou moins sérieusement, il lui délivra sa caution. Évagrius vint à mourir, et, lors de ses adieux à ses enfants, il leur recommanda de l'ensevelir avec le papier en question, qui serait

1. Liv. I, chap. viii.

2. Liv. I, chap. v.

placé dans ses mains : ce qui fut fait. Mais trois jours après cette mort, Synésius voit en songe l'image d'Évagrius, qui lui dit : « Demain tu pourras venir à mon tombeau rechercher ta caution. » Synésius, qui se rappelait à peine cette caution et qui ignorait complètement qu'elle eût été déposée dans le sépulcre, va trouver les enfants d'Évagrius et leur demande ce qu'ils ont enseveli avec leur père. « Rien, répondent les enfants. — Cherchez bien, dit l'évêque; rappelez-vous s'il n'y a pas un papier. — Ah ! s'écrie l'un d'eux, c'est exact; nous avons remis dans ses mains un papier qu'il nous avait recommandé d'y placer. » L'évêque alors leur raconte le songe qu'il vient d'avoir, et, sollicitant les premières autorités de l'Église et de la ville, il se rend avec elles au tombeau. On l'ouvre, et dans les mains du philosophe on trouve le papier revêtu de cette apostille toute nouvelle : « Au très-saint évêque Synésius, Évagrius le philosophe, salut; ayant reçu le remboursement de la caution que tu m'avais signée, en échange de l'or que je t'avais remis, ou plutôt que j'avais remis par toi à Notre-Seigneur Jésus-Christ, tu ne me dois plus rien, etc. »

Une femme avait remis à saint Jean l'Aumônier une confession écrite, qu'elle n'avait jamais osé lui faire de vive voix, et le saint étant venu à mourir, la confession était perdue. Désespérée d'une telle perte, la pénitente se rend auprès du sépulcre du saint et lui déclare qu'elle ne le quittera pas qu'elle n'ait obtenu de lui ce qu'elle lui demande et qu'elle n'ait su si ce péché lui était pardonné. Quelques jours se passent sans réponse; à la fin, une certaine nuit, saint Jean lui apparaît, lui remet son papier scellé et cacheté, comme elle le lui avait confié. Elle le décachète, et à la place de son écriture effacée elle lit ces mots : « Ton péché t'est remis par les prières de Jean, mon serviteur<sup>1</sup>. »

Si nous ouvrons les *Dialogues* de saint Grégoire le Grand, nous les trouvons remplis de faits semblables. Tantôt c'est saint Fortunat qui évoque l'âme de Marcellus, homme d'une grande piété et dont la dépouille « avait été déposée par les anges dans un lieu très-excellent<sup>2</sup>; » tantôt c'est saint Sever rappelant à la vie et interrogeant un scélérat qui était conduit en enfer par les démons<sup>3</sup>.

1. *Histoire de Jean l'Aumônier*, par Léonce, évêque de Naples. Ce miracle avait été précédé d'un autre bien plus remarquable encore, et, cette fois, vu et constaté par toute la contrée. Lorsqu'on voulut déposer son corps dans la tombe où se trouvaient déjà deux évêques, on vit ces deux évêques se soulever et lui faire place entre eux deux.

2. *Dial.*, l. I, ch. ix.

3. *Id.*, *ibid.*

« Si l'on s'adresse, dit Tertullien, à un mort, comme s'il était vivant, ses réponses seront d'autant plus vraies qu'elles seront plus simples. »

Désire-t-on maintenant quelque autorité plus imposante? Le pape saint Léon avait, comme on le sait, écrit à saint Flavien, évêque de Constantinople, une lettre célèbre sur l'hérésie d'Eutichès et de Nestorius; mais tout le monde ne sait pas qu'avant de l'expédier il l'avait déposée dans le tombeau de saint Pierre, qu'il avait fait ouvrir, et auprès duquel il se mit à prier et à jeûner pendant quatre jours, conjurant le prince des apôtres de corriger lui-même ce qui pourrait avoir échappé à sa faiblesse ou à sa prudence, de contraire à la foi ou aux intérêts de son Église. Au bout de quatre jours, le prince des apôtres lui apparaît et lui dit : « J'ai lu et j'ai corrigé. » Le pape ouvre le tombeau et trouve en effet l'écrit surnaturellement corrigé<sup>1</sup>.

A ce sujet, saint Jérôme dit à Vigilantius que « si l'agneau est partout, les saints qui sont avec lui sont partout, » et saint Grégoire, ch. xxi du l. XXIII, *Dial.*, ajoute : « Les os des morts et des saints vivent ès miracles qu'ils opèrent; » et, ch. xxxiii : « Il n'y a rien que ne connaissent ceux qui connaissent Celui qui connaît tout. » (V. *Corn.*, l. 1184.)

Mais voici qui tranche la question sur l'usage qui nous occupe, à moins que l'on ne veuille refuser aux Pères du concile de Nicée une compétence qu'on ne saurait alors pour qui réserver.

C'est Grégoire de Césarée<sup>2</sup>, et après lui Nicéphore<sup>3</sup>, qui racontent la chose en ces termes :

« Pendant que le concile tenait encore ses séances, et avant que les Pères aient pu en signer les décisions, deux pieux évêques, Chrysanthus et Musonius, vinrent à mourir. Le concile, après avoir rendu sa sentence, regrettant vivement de n'avoir pu joindre leur vote à tous les autres, se porta en corps en leur tombeau, et l'un des Pères, prenant la parole : « Très-saints pasteurs, dit-il, nous avons tous ensemble achevé notre carrière et combattu les combats du Seigneur; si « notre œuvre lui est agréable, veuillez nous le faire savoir, en y « apposant votre signature. » Aussitôt, la décision du comité fut cachetée et déposée dans le tombeau sur lequel on apposa les sceaux du concile, après avoir passé toute la nuit en prière. Le lendemain, au point du jour, on brise les mêmes sceaux, et l'on trouve au bas du manuscrit les lignes suivantes, revêtues des paraphes et signatures des défunts consultés : « Nous, Chrysanthus et Musonius, qui avons

1. Sophronius, ch. cXLVII.

2. Dans Lipoman, t. VI, *Discours sur le synode de Nicée*.

3. Liv. VIII, chap. xxiii.

« consenti, avec tous les Pères, au premier et saint concile œcuménique, quoiqu'à présent dépouillés de nos corps, nous avons pour-  
« tant souscrit, *de notre propre main*, à leur décision. » L'Église, ajoute Nicéphore, considéra cette manifestation comme un triomphe remarquable et très-positif contre ses ennemis. »

Cette décision des Pères de Nicée n'infirmait en rien la défense faite antérieurement par le concile provincial d'Elvire en Espagne (sous la persécution qui précéda Constantin) d'allumer des cierges dans les cimetières, « afin de ne plus inquiéter les esprits des âmes (spiritus animarum) de ceux qui y étaient inhumés<sup>1</sup>. »

Il n'est pas jusqu'aux pactes stipulés entre vivants, pour s'apparaître mutuellement après la mort, qui ne fussent souvent mis en pratique par de très-saints personnages : sainte Lutgarde, par exemple, qui, abbesse d'un monastère, « avait ordonné à l'une de ses religieuses de venir la visiter, si elle mourait la première, mais en ayant bien soin de répéter auparavant un *Benedicite*, l'*Oraison dominicale* et un *Ave Maria*, de peur que le diable ne vînt s'immiscer ici comme à son ordinaire. »

C'est probablement appuyé sur d'aussi respectables exemples, que saint Thomas n'a pas craint de marcher à peu près seul, de son temps, dans des voies de tolérance à cet égard, lorsque après avoir condamné cet usage comme une espèce de nécromancie toutes les fois qu'il procédait du doute et de la curiosité, il semblait faire une exception en faveur de ceux chez lesquels il dérivait, au contraire, d'une vraie piété et du désir ardent d'être fixé sur le sort d'un ami par lui-même<sup>2</sup>.

Cette opinion théologique de saint Thomas, à une époque qui commençait à rationaliser un peu les antiques traditions, donnerait quelque poids à l'aventure qu'on lui prête. On prétend, dans sa Vie<sup>3</sup>, que se trouvant un jour dans l'église des Jacobins, à Naples, Romain, son ami et docteur en théologie, décédé peu de temps auparavant à Paris, et avec lequel, disait-on, il avait fait une semblable convention, se présenta à lui objectivement ; saint Thomas, ignorant entièrement le décès de Romain, auquel il avait confié sa chaire de théologie de Paris, lui fait un accueil plein de tendresse, et lui demande depuis combien de temps il est à Naples. Romain lui apprend alors qu'il est mort et que Dieu lui a permis de le venir voir. « A cette parole, dit naïvement un des narrateurs de sa vie, saint Thomas se trouva un

1. Canon 34<sup>e</sup>.

2. *Ames séparées*, quæst. 2.

3. Tom. III de Surius, l. II de sa Vie.

petit *estonné et tremblant*, mais il ne fut guère de temps qu'il ne reprit ses esprits, et il pria Romain, au nom de Dieu, de lui dire son état. A quoi Romain lui satisfit et lui dit qu'il était jouissant de la vie éternelle. Cela fait, saint Thomas, pour son particulier, demanda à Romain si ses œuvres étaient agréables à Dieu. Auquel Romain fit cette réponse : qu'il persévérât seulement et ne fît doute que Dieu ne trouvât bon tout ce qui se faisait en son honneur. Après, saint Thomas lui vint encore à dire : « Tu sais que nous avons assez disputé ensemble, pour savoir si les sciences acquises en cette vie demeurent en notre esprit après la séparation du corps ? » Ici commençait à surgir la curiosité du savant, Romain lui répondit : « Te suffise que je voie Dieu, ne m'enquiers plus avant de cela. » Et saint Thomas : « Vois-tu, dit-il, Dieu sans moyen ou par l'interposition de quelque lumière ? » Romain répond alors par ce verset de David : « Comme nous avons *ouy*, ainsi nous *voyons* en la cité du Seigneur des Verbes. » Et là-dessus Romain disparut de la présence de saint Thomas, qui resta grandement consolé de cette vision. »

Un des faits les plus curieux que nous connaissions est celui que raconte Cornelius a Lapide, dans son *Commentaire* sur le chapitre xlv d'Isaïe, et précisément à propos du rapprochement entre les consultations nocturnes dans les temples païens et celles dans les temples chrétiens.

Ce récit, par cela seul qu'il est extrait des Actes authentiques du Concile de Tolède, paraît revêtu d'une assez grande autorité.

« En 649, disent les Actes, et sous le pontificat de Martin 1<sup>er</sup>, Taio, évêque de Cæsar-Augusta, en Espagne, partit pour Rome avec mission d'y chercher la première et la seconde partie des *Morales* de saint Grégoire, qui manquaient dans son pays. Après avoir perdu un temps énorme et inutile à les rechercher dans les archives et les bibliothèques (qui ne connaît ces désespoirs ?), il prit le parti d'aller passer toute la nuit auprès du tombeau de saint Pierre, et de le prier de lui indiquer où il pourrait trouver le trésor, objet de sa convoitise. Il pria donc, lorsque tout à coup l'église paraît s'illuminer entièrement. Ensuite, il voit une grande procession d'évêques, *albatorum*, s'avancer deux à deux vers l'autel de Saint-Pierre. Deux d'entre eux se détachent des autres, et l'un d'eux montre du doigt à Taio un coffret dans lequel se trouvent les précieux manuscrits. Mais Taio, tout occupé des personnages : « Quelle est donc, lui dit-il, cette procession d'hommes si vénérables ? — Les deux qui marchent en tête, lui répond-on, et qui se tiennent par la main, sont les deux apôtres saint Pierre et saint Paul. Ceux qui les suivent sont leurs successeurs et les souverains pontifes

de ce saint-siège, et comme *ils ont aimé* cette église pendant toute leur vie, de même *ils la chérissent* après leur mort et la visitent souvent. — Oh ! je vous en prie, reprend l'évêque, dites-moi, seigneur, qui vous êtes ? — Je suis Grégoire, celui-là même pour les œuvres duquel vous avez entrepris tant de chemin. — Puisqu'il en est ainsi, seigneur, montrez-moi, je vous en conjure, saint Augustin, dont je ne prise pas moins les livres que les vôtres. — Saint Augustin, reprend Grégoire, cet homme excellent est dans un lieu différent du nôtre, *car* il n'est pas enseveli dans cette basilique. » Après ces mots, il alla rejoindre l'assemblée, et tous ensemble, après avoir été se prosterner devant l'autel de Saint-Pierre, se retirèrent dans le même ordre et avec le même éclat qu'ils s'étaient avancés. Taio, rendu à lui-même, ouvrit le coffret remis entre ses mains, y trouva les deux livres en question et les rapporta en Espagne. »

Voilà, certes, un récit bien circonstancié : légende, dira le siècle ; soit, mais alors l'évêque et le concile, si Cornelius a dit vrai, en sont les inventeurs.

Tous ces faits reposaient sur ce principe ainsi formulé par saint Grégoire le Grand lui-même : « Les esprits des saints se font voir le plus souvent aux lieux où les prières leur sont adressées, où leur patronage s'exerce, où leurs corps sont enterrés : *« Sanctorum interim Spiritus sæpius iis conspecti sunt locis, ubi vel preces et patrocinia ipsorum expetita, vel corpora sepulta. »* (Grég. IV, Dial.)

Enfin, il n'est pas jusqu'au repas des morts, qui ne soit autorisé, jusqu'à un certain point, dans la Bible, comme nous l'avons vu par l'exemple de Tobie : « Porte ton repas sur le sépulcre du juste. » Nous le retrouvons encore dans un grand nombre de communautés du moyen âge. Nous lisons, en effet, dans un excellent ouvrage de piété, approuvé tout dernièrement par le cardinal-archevêque de Bordeaux : « Nous avons entendu raconter, avec le plus mélancolique intérêt, l'usage introduit anciennement dans quelques communautés religieuses de laisser, dans le réfectoire, la place d'un frère défunt, inoccupée pendant quarante jours. Un crucifix était déposé sur la table pour tenir lieu de son couvert ; *on lui adressait quelquefois la parole*, on se recommandait à ses prières et on lui donnait l'assurance d'un affectueux et fidèle souvenir, en échange de celui qu'on réclamait de lui dans un meilleur monde ; on n'oubliait pas, d'ailleurs, de servir et de réserver, *comme s'il était présent, sa portion du repas*, qui était un peu plus tard distribuée aux pauvres... Ainsi les portraits, les cheveux, les meubles, les livres, tout ce qui retrace les traits, les goûts, les habitudes de ceux avec lesquels on a goûté le bonheur de vivre intime-



ment, peuvent aider à supporter leur perte, et même concourir à leur être utile, si le terme de l'expiation n'est pas encore arrivé pour leurs âmes... Et pourquoi? C'est que la charité survit à la mort, et qu'en ne se voyant pas séparé des reliques de tous ceux qu'on aimait, on croit être plus sûr de les retrouver corps à corps et cœur à cœur, lorsque sonnera l'heure de se relever ensemble dans un autre monde pour ne plus se quitter<sup>1</sup>. »

#### 8. — *Nécromancie interdite.*

Comment donc allons-nous pouvoir maintenant distinguer la nécromancie interdite et coupable de la nécromancie encouragée et permise?

Quel sera notre critère? Ce ne sera pas l'ardent désir d'entrer en communication avec les morts, puisque ce désir est implicitement contenu dans le dogme de la communion des saints.

Ce ne sera pas l'apparition accueillie, écoutée, puisqu'elle a lieu dans les deux camps.

Ce ne sera pas l'évocation des images, puisque nous venons de voir des saints la pratiquer dans un but de consolation et de charité.

Ce ne sera pas la consultation, puisque toutes ces lettres signées n'étaient pas autre chose.

Ce ne sera pas non plus le pacte, puisque saint Thomas paraît avoir mis à cet égard en pratique ce qu'il professait ailleurs en théorie.

Ce ne sera même pas un culte domestique, qui rappelle, à beaucoup d'égards, celui des ancêtres chinois, puisqu'on admire avec raison le touchant intérêt qui s'y rattache.

Que reste-t-il donc à condamner désormais? Rien, quant au fond et quant au principe général; mais tout apparemment dans les moyens, dans les agents que l'on emploie pour son application, et dans le drapeau sous lequel on agit.

Il nous faut donc, une fois de plus encore, appliquer ici ce grand principe que « tout est bien dans les voies du Seigneur, » et que les meilleures choses peuvent se changer en crimes, par cela seul uniquement qu'elles passent d'un étendard sous un autre.

« C'est celui auquel on l'adresse qui fait la valeur du sacrifice, *cui votetur*. »

Que de lecteurs maintenant vont nous reprocher à leur tour toutes

1. *La Charité pour les morts*, p. 236.

nos inconséquences et nous plaindre d'avoir détruit dans ce chapitre cette même toile de Pénélope ourdie dans tous les autres contre la nécromancie. « Comment! va-t-on nous dire, comment pouvez-vous espérer de vous maintenir logiquement dans votre ancienne ligne de prohibition, lorsque vous accordez, sur la plus large échelle, non-seulement les *revenants*, mais la légitimité des communications orales ou mentales, des invocations, des évocations, enfin les plus solennels exemples publics et privés de consultations positives? comment allez-vous vous y prendre pour conjurer maintenant le fameux reproche de Pascal : « Vérité de ce côté des Pyrénées, erreur au delà. »

C'est juste, mais, que voulez-vous? nous avons pour habitude de ne jamais reculer devant des faits qui nous sont démontrés, et dussent ces faits pulvériser tout notre travail, ce serait toujours à eux que nous accorderions en définitive le dernier mot et la victoire.

De tous les sujets sur lesquels nous ne nous laissons jamais d'argumenter avec nous-même, il n'en est peut-être pas un seul à propos duquel nous ayons plus vivement désiré une modification dans nos principes. Nous achèterions cher notre défaite, s'il nous eût été donné de causer et de correspondre, non pas comme tant d'autres de nos contemporains, avec Hippocrate, Pythagore et François I<sup>er</sup>, mais avec des âmes bien autrement chères à notre cœur!

Hélas! bonheur et permission, notre conscience a continué de tout nous refuser.

Expliquons-nous :

Après tout ce que nous avons accordé, la question se réduit donc pour nous : 1<sup>o</sup> à une question d'identité de personne, de témoignage et de confiance; 2<sup>o</sup> par conséquent à une recherche d'origine et à l'étude des sources qui nous fournissent ces témoignages. Il s'agit de bien savoir sous quel drapeau nous marchons. Est-ce sous celui du chef qui se tient à notre droite, ou sous celui du faux maître qui se tient à notre gauche? Est-ce, en un mot, sous celui des *obb* et de *Saül*, ou sous celui de Samuel et de l'Église? Terrible alternative! essayons de l'éclairer.

M. le baron de Guldenstubbe, le plus chaud et le plus instruit, à ce qu'il paraît, des nécromants actuels (puisqu'il se donne ce titre et le donne à ses amis<sup>1</sup>), est le premier que nous rencontrons sur notre chemin. C'est donc à lui qu'il va falloir nous en tenir.

Or, pour M. de Guldenstubbe, l'âge d'or du christianisme était exclusivement renfermé dans les premiers siècles après l'avènement

1. *La Réalité des esprits démontrée*, etc. (Introduction et dédicace.)

de Jésus-Christ<sup>1</sup>. A partir du III<sup>e</sup> et du IV<sup>e</sup> siècle, l'établissement du sacerdoce et la mariolâtrie devaient aboutir au polythéisme et à l'idolâtrie<sup>2</sup>. Toutefois, nous devons encore à cette ère un autre héritage bien autrement funeste, « la démonophobie<sup>3</sup>, produit des superstitions les plus absurdes d'une époque de ténèbres; elle date surtout du moyen âge<sup>4</sup>. Ce chef-d'œuvre de Satan est le grand cheval de bataille de Beelzé-buth, qui a voulu battre en brèche, avec son aide, les miracles de Jésus-Christ. Or, la démonophobie déracine dans le cœur de l'homme la sympathie pour le monde surnaturel en brisant l'échelle de Jacob, etc.<sup>5</sup>. »

M. de Guldenstubbe nous représente donc partout ce fléau comme le mal héréditaire de l'Église; puis, passant à ces derniers temps, il nous fait l'honneur d'ajouter : « M. de Mirv..., son champion le plus érudit, regrette même la défaite prochaine du matérialisme qu'il prévoyait. Cet aveuglement du parti orthodoxe tient de la folie et ne saurait être attribué qu'à l'influence occulte et morale du prince des ténèbres lui-même<sup>6</sup>. »

Avant d'aller plus loin, nous priions notre contradicteur de vouloir bien citer une autre fois le texte même de nos regrets, et, avant qu'il puisse le faire, nous prévenons ses lecteurs que dans notre scandaleuse plaidoirie en faveur du matérialisme moderne ils ne trouveront d'un peu suspect que le passage qui va suivre « ... Cette manifestation spirituelle deviendra peut-être un jour l'un des anneaux de la chaîne chargée de réconcilier la science et la croyance... Nous ne pourrions plus maudire nos pères, et l'honneur des vieux âges est sauvé. Dieu veuille seulement que nous n'achetions pas cette leçon à un prix trop élevé! Le matérialisme est vaincu, mais à quel prix, peut-être?<sup>7</sup> »

Voilà tout ce que nous avons versé de larmes sur la perte de ce matérialisme, objet, dit-on, de nos plus amers regrets.

Mais revenons à notre démonophobie. Suivant notre auteur, c'est une invention de Satan... Qu'est-ce à dire? Il y a donc un Satan? Mais s'il est un Satan, il faut bien qu'il y ait une satanophobie très-

1. Chap. II, p. 26.

2. Il n'est plus besoin d'avertir que M. de G.... est protestant.

3. *Horreur des démons*.

4. *Introd.*, p. xxxii.

5. *Id.*, *ibid.*, p. xxvi et xxvii.

6. *Id.*, *ibid.*, p. xxix.

7. *Tome I<sup>er</sup> des Esprits*, p. 444 et 447.

légitime, à moins que nous ne nous jetions dans les bras de ce faux dieu en l'appelant « l'illustre déshérité, » comme le faisait le *Journal des Débats*<sup>1</sup>.

Satan ne peut donc pas en réclamer le brevet d'invention ; tout au plus pourrait-il obtenir celui de l'extension exagérée de cette démonophobie, dans son propre intérêt ; ceci ne se comprend guère, on nous l'accordera. Mais voici maintenant ce qui nous embarrasse : c'est que, d'une part, selon M. de Guldenstubbe, les deux ou trois premiers siècles de l'ère chrétienne sont l'*âge d'or* de l'Église, et que, de l'autre, nous ne nous rappelons pas avoir jamais rien lu de plus caractérisé en fait de démonophobie que les quatre Évangiles, tous les exorcismes du Sauveur et de ses contemporains, exorcismes vainqueurs, exorcismes infructueux, exorcismes téméraires, exorcismes de tous les côtés et de toutes les valeurs ; puis, après la mort du Sauveur, démonophobie recommandée par-dessus tout par saint Paul<sup>2</sup>, par saint Pierre<sup>3</sup>, par saint Jacques, et par les Actes des apôtres ; lutte avec les magiciens, auto-da-fé publics de toutes les bibliothèques magiques, ordre de l'exorciste institué tout exprès par les premiers pontifes, renouvellement fréquent des exorcismes du baptême abandonnés depuis, à ce point que saint Augustin regrette qu'on n'y recoure plus tous les jours<sup>4</sup>.

Lisez les premières constitutions ecclésiastiques, méditez un moment sur toute la liturgie, sur les rites et prières de cette primitive Église, parcourez les actes de ses martyrs et de ses saints, voyez ensuite les défis continuellement portés aux démons par les premiers Pères et leur proposition solennelle de mettre à mort le *premier chrétien venu* qui ne réussirait pas dans un exorcisme public<sup>5</sup>, et vous demeurerez convaincu que l'*âge d'or* de l'Église était précisément celui de sa *démonophobie* la plus forte, et que, pour elle, les palmes des martyrs ont toujours poussé et fleuri au prorata, non pas de la plus grande haine, mais de la plus grande *terreur* du démon ; pas un saint, pas une sainte qui ne doivent leurs plus belles couronnes à la haine qu'ils lui portent et à la guerre qu'ils lui font. Il y a plus, nous ferons pour M. de Guldenstubbe ce que nous avons fait pour un autre

1. Voir Appendice E, t. I<sup>er</sup> de ce Mémoire, p. 362.

2. « Ce n'est pas contre la chair et le sang, c'est contre les malices spirituelles de l'air qu'il faut prendre le bouclier, etc. » (*Épît. III aux Eph.*)

3. « Prenez garde à votre ennemi, qui tourne autour de vous comme un lion rugissant. »

4. Voir t. I, Appendice H, p. 436.

5. Id., *ibid.*

protestant qui avait eu l'imprudence de nous dire : « L'imagination se trouble à la pensée de l'état lamentable auquel nous serions descendus sans la réforme ; » nous lui montrerons, *pièces protestantes en main*, tout le contraire de ses assertions, c'est-à-dire cette confession protestante : qu'avant la réforme cette démonophobie générale troublait à peine la paix publique, mais que depuis cette même réforme opéra à cet égard la plus fatale *révolution* dans les idées populaires<sup>1</sup>. »

Il nous semble qu'après un semblable aveu, dont une plume anglaise, savante et non suspecte, nous a fourni toutes les preuves, il faut y regarder à deux fois avant de faire de la démonophobie une invention du moyen âge. Dans les derniers siècles comme dans les premiers, notre adversaire a raison, la démonophobie fut vraiment et d'autant plus le mal héréditaire de l'Église, qu'il lui venait par ligne de succession directe de Jésus-Christ et des apôtres, qui n'avaient pas, en réalité, d'autre mission<sup>2</sup>.

Restons-en là sur la démonophobie en général, car tout ceci est d'une telle évidence historique qu'on nous pardonnera de n'en pas faire un volume, et passons à son application particulière au sujet qui nous occupe.

Que nous apprend encore l'*âge d'or* de l'Église sur cette nécromancie ?

Tout en acceptant les apparitions de morts sur la plus large échelle, comme on vient de le voir, puisqu'il faudrait compter par centaines tous les martyrs qui apparaissent comme Agnès et Pudentienne, et tout en pratiquant les *consultations* mortuaires, il est aisé de voir par les inscriptions et les rites de la police des cimetières quelles précautions on prenait pour préserver les corps et les âmes — qu'on nous passe le mot — de l'*inquiétation* par les démons ; c'est dans les plus vieux rituels que le jésuite Tyrroë nous montre cette règle fondamentale restée depuis comme une loi dans l'Église :

« *Tous esprits qui disent obéir à nos moyens HUMAINS d'évocation* (non pas d'invocation), n'hésitez pas à les ranger parmi les esprits *mauvais*. C'est pourquoi tous ceux qui sont rappelés sur terre au moyen de certaines PAROLES ou de certains SIGNES doivent à bon droit être suspects à tout le monde<sup>3</sup>. »

1. Voir l'article du *Quarterly Review*, dans la *Revue britannique* de juillet 1830.

2. « Il n'est venu que pour détruire les œuvres du démon, *ut destrueret opera diaboli*. » L'action des saints ne fut qu'une extension de la même œuvre.

3. Tyrroë, *des Apparitions*, chapitre : DE ANIMIS PURGANDIS.

« Méfiez-vous ; disaient saint Clément <sup>1</sup> et saint Chrysostome <sup>2</sup>, de tous ceux qui vous crient : « Je suis l'âme d'un tel , *anima illius sum ego*. » Soyez sûrs que ce sont des démons. »

Depuis lors, la même règle de *prudence* n'a pas cessé un instant de régner dans l'Église, et c'est encore elle qui respire dans ces paroles de saint Liguori dont nous avons cité les propres apparitions :

« Quand il y a quelque doute sur la nature d'un phénomène, commencez par pencher du côté de l'explication naturelle ; mais si le phénomène est prouvé *surhumain*, pariez toujours pour l'explication *démoniaque*. »

« Vous avez, dites-vous, des apparitions de la sainte Vierge, disait bien avant lui saint Philippe de Néri ; commencez par lui *cracher au visage*, et vous verrez que presque toujours elle fuira sans revenir. »

Quand on lit la Vie des saints, on voit quelle terreur ils éprouvent à la seule pensée d'une apparition, quelles épreuves ils lui font subir, de quelles précautions ils s'entourent, à quelles mesures d'obéissance ils se soumettent, quelle *critique* et quelle résistance ils y apportent, tant que l'Église ne vient pas les éclairer, ou que Dieu n'infuse pas au fond de leurs âmes cette *certitude* surnaturelle et divine qui ne permet plus le moindre doute sur la valeur de l'esprit en litige.

Et cependant qui, plus que ces hommes merveilleux, s'est jamais élevé plus rapidement de cette *démonophobie* aux communications les plus célestes ?

M. de Guldenstubbé rend lui-même cette justice à l'Église : « L'Église, catholique, dit-il, en matière de miracles, se trouve placée sur un terrain beaucoup plus favorable que nos pasteurs orthodoxes ; il faut rendre cette justice au *rocher de saint Pierre*, qui a toujours cru à la continuation des miracles et des révélations surnaturelles jusqu'à nos jours <sup>3</sup>. Et à ce propos il cite saint Augustin, saint Thomas, l'abbé Gaume et l'illustre pape Benoît XIV, des idées sages duquel les prêtres, ajoute-t-il, ne tiennent plus aucun compte, puisque ce *grand pontife* et *théologien* a établi nettement « qu'une révélation privée ne doit pas être jugée une ruse infernale, par cette raison qu'on y révèle quelque mystère non expressément déclaré par l'Écriture et par la tradition. »

Mon Dieu ! qui donc a jamais parlé de tout cela ? Nous sommes complètement de l'avis de notre adversaire sur tous ces points, comme sur les habitudes malheureusement rationalistes d'une trop grande partie

1. Lib. I, *Recognitiones*.

2. In Matth.

3. *La Réalité des esprits*, p. 33.

de notre clergé moderne. Mais il ne s'agit nullement d'exclure aucune manifestation en raison d'un mystère révélé. Saint Benoît XIV n'aurait même pas regardé celles de notre spiritisme, tant il aurait eu d'autres raisons pour les rejeter; c'est dans les cas d'hésitation sérieuse qu'il ne faisait pas de la *nouveauté* un motif d'exclusion. Rentrions donc dans la question et posons-la carrément en ces termes : Tous ces grands maîtres en matière spirituelle, et les successeurs de saint Pierre, n'ayant jamais cessé, malgré leurs aspirations continues vers le surnaturel le plus haut, de nous prémunir contre les fourberies démoniaques, incessantes et très-spécieuses en matière nécromantique, il s'agit de savoir définitivement, sous quel drapeau nous devons ranger ces manifestations modernes : voilà tout.

Or voici, pour notre part, dix ou vingt ans que nous parcourons tous ces *maîtres*; voici deux hivers passés au pied de *ce rocher* si battu par les flots, que la seule dureté de son granit pourrait nous rassurer; de plus, nous avons recueilli de la plus auguste des bouches ce mot si péremptoire : « Continuez; » nous avons entendu s'exprimer celle-ci « sur le mauvais métier, et *plus que le mauvais métier*, de nos médiums modernes; nous savons qu'une table fatidique ayant été offerte par l'un d'eux à ce grand juge, elle fut incontinent jetée et brûlée dans son foyer, et dans tout cela nous n'avons vu que ce que nous nous attendions à voir en vertu de nos immuables traditions. Depuis les mandements de nos évêques, jusqu'aux articles de la *Civiltà* romaine, depuis le dernier des clercs de l'Église, jusqu'aux illustres pères de Ravignan et Ventura, d'écoles si diverses, nous n'avons jamais entendu, pour notre part, qu'une seule voix, qu'un même jugement, ou plutôt qu'un même cri de réprobation.

Puisqu'on reconnaît l'autorité de Benoît XIV, qu'on l'écoute : « On doit rejeter comme *suspectes* toutes les apparitions révélatrices qui renferment quelque chose d'*inutile*, de *curieux*, d'*insolite* et de *nouveau*... On pourra cependant y revenir ultérieurement, mais on ne les approuvera *jamais*, de manière à faire croire que le saint-siège y ait ajouté quelque foi, ou qu'on ne puisse plus les rejeter.

« Il faut faire ensuite une grande attention aux personnes; tous les maîtres (et il les cite) regardent une révélation comme suspecte, *PAR CELA SEUL* qu'on l'a *DÉSIRÉE*, *DEMANDÉE*, même pour la plus grande gloire de Dieu, qu'on l'a communiquée à d'autres qu'à une personne d'un bon conseil, et surtout si l'on en soutient la valeur, malgré le sentiment des autres. » Mais quand Benoît XIV nous dit qu'on pourra y revenir ultérieurement, sait-on bien à quel ordre de révélations privées il veut faire allusion ? A celles auxquelles il fait l'honneur de les mentionner

en même temps que celles de sainte Hildegarde, de sainte Brigitte, de sainte Catherine de Sienne, APPROUVÉES PAR LE SAINT-SIÈGE. On ne doit même accorder à celles-ci qu'une simple confiance humaine, et même on peut la leur refuser tout à fait, pourvu que cette méfiance ne s'étende pas jusqu'au mépris <sup>1</sup>.

Voilà jusqu'où va la sévérité de l'Église romaine. Dès le principe, elle redoutait l'illusion et le démon jusque dans les révélations des plus grands saints. Mais continuons, et tâchons, si nous le pouvons, de nous appliquer à nous-même toutes ces règles de prudence.

Une plus grande cause encore de suspicion est « la fréquence, la répétition, et la *prostitution* de ces révélations A TOUTE HEURE ET A TOUT VENANT. »

« Une des tromperies les plus ordinaires de l'ennemi des hommes, dit à son tour le cardinal Bona (auquel renvoie sans cesse Benoît XIV), est de prendre *le masque d'une personne décédée*, et de demander sous ce masque des prières, des aumônes, des jeûnes, etc., etc... Les services rendus aux vivants, même sans aucun mélange de légèreté, les exhortations à la vertu, les reproches adressés aux pécheurs ne peuvent nullement servir à la distinction, attendu que Satan procure parfois un moindre bien, pour en empêcher un plus grand <sup>2</sup>. »

Mais nous voici bien loin, dira-t-on, des pratiques un peu nécromantiques en apparence que nous venons de signaler dans la primitive Église. Qu'on réfléchisse donc bien que dans *cet âge d'or* c'était tout l'ensemble des saints et des futurs martyrs qui allait demander des lumières à tous les martyrs passés ; c'étaient des docteurs, des évêques, des conciles, qui offraient toutes les garanties de sainteté, qui prenaient toutes les mesures de prudence avant le miracle et qui le livraient ensuite à tous les contrôles. Ce n'est donc qu'à la longue, et lorsque de l'*âge d'or* on est passé dans l'*âge de fer*, que l'expérience d'une part, et les abus de l'autre, modifiant la discipline et les usages de l'Église, l'ont engagée à redoubler de méfiance et à interdire formellement à ses enfants des consultations et des évocations qui avaient (on en possédait désormais la preuve) donné si souvent entrée au démon.

Quel danger pouvaient offrir des pratiques si bien abritées, comparées à la vaste et redoutable promiscuité spirituelle dont la pratique épidémique est venue tout à coup s'abattre sur le monde et le troubler pendant trois ans ?

1. *De Canon.*, l. III, ch. LIII.

2. *Du Discernement des esprits*, ch. XIX.



Sans parler des effets tragiques pour les âmes et pour les corps qui, bien que dissimulés sous un voile transparent pour la foi, ont, à notre connaissance, châtié sur l'heure la témérité d'un grand nombre<sup>1</sup>, quels fruits nouveaux pouvait-on espérer d'une invasion si désordonnée, et quelle confiance pouvait-on accorder à des agents dont les doctrines toutes divergentes, toutes subordonnées aux préjugés de leurs adeptes, toutes s'accusant mutuellement de mensonge et d'imposture, toutes remplies d'hérésies théologiques et philosophiques, faisaient pousser un cri d'alarme, et pour ainsi dire sonner le glas de la société même à tout ce qui restait d'un peu sensé dans tous les rangs, dans tous les ordres et professions de l'union américaine?

Où donc les bons esprits et les âmes bienheureuses ont-ils jamais procédé par des médiums *illuminés en bloc*, soit qu'ils fussent choisis parmi les âmes d'élite, soit qu'on les ramassât dans les tavernes et les égouts les plus fangeux de la société? Où donc ces bons esprits et ces âmes bienheureuses ont-ils jamais figuré sur les tréteaux et dans les séances publiques à *tant par tête*? Quand donc ont-ils jamais mêlé aux plus sublimes élans d'une morale transcendante des obscénités et des infamies qui faisaient tout d'un coup pâlir la mère imprudente, ou rougir de confusion la jeune fille abusée? Est-ce qu'ils ont jamais rendu *fous sur place*, ou plongé dans un état de perturbation nerveuse et de roideur tétanique les malheureux qui leur déplaisaient et sur lesquels alors ils assouvissaient leur cruauté<sup>2</sup>? Certes, ils n'ont jamais enseigné, comme nos esprits modernes, que « décidément le christianisme populaire, source de toutes les erreurs, est devenu un vêtement trop étroit pour l'humanité<sup>3</sup>; qu'il faut refaire par leurs bases toutes les institutions sociales, partager toutes les terres également, abolir toutes les loissur les dettes, et surtout ne jamais étendre sa tolérance *jusqu'à l'Église catholique et romaine*, la mère de toutes les superstitions<sup>4</sup>; et pour en revenir à leur comédie privilégiée, celle qui leur fait prendre les traits des êtres les plus chers, espérons que nous ne serons jamais assez malheureux pour prêter à nos amis ou parents si regrettés, des pasquinades, des turbulences et des niaiseries dont ils eussent bien certainement rougi de leur vivant.

1. Voir *Question, etc.*, et ch. iv du 3<sup>e</sup> Mémoire : « Les aveux des médecins. »

2. Voir l'ouvrage de Spicer, intitulé *Knockings et Rappings*.

3. *Gazette d'Augsbourg*, 1853, n° 94. Aussi cette gazette n'hésite-t-elle pas à déclarer que « décidément ces esprits sont tous antichrétiens. »

4. Id.

Maintenant, qu'on ne vienne pas dire que pour noircir notre tableau nous généralisons à plaisir et choisissons les traits les plus sombres, sans tenir compte des traits plus consolants et plus sages. Nous avons inutilement cherché ces derniers, bien qu'ils abondent pour ceux qui se contentent de belles phrases, *phrases* recouvrant des *choses* en constant désaccord avec les plus simples éléments de l'ordre moral, social et religieux.

Il suffit d'ailleurs d'un seul instant de réflexion pour comprendre aussitôt qu'entre la sainte et primitive communication avec les morts et cette nécromancie *sans foi ni loi* il existe un insondable abîme, et que jamais la similitude des effets ne parviendra à dissimuler l'antagonisme absolu de leurs causes et de leurs agents.

Et vous, âmes tendres et affligées, qu'une illusion décevante a fatalement entraînées dans cette voie, au nom de tous ceux dont vous pleurez encore la perte, cessez de leur faire une si sanglante injure que de les supposer présents où tout leur défend de se trouver. Malheur à eux, s'il était vrai qu'ils y fussent ! Sachez donc respecter leur mémoire, et ne pas croire surtout que vous deviez cesser d'espérer soit une réunion future et après tout prochaine, soit même une communication présente avec eux, par cela seul que vous aurez refusé de les reconnaître, au coin du premier carrefour venu, ou mêlés à la tourbe démoniaque qui l'encombre<sup>1</sup>.

1. M. le baron de G... et ses amis n'auront pas besoin, nous l'espérons, que notre plume déclare ne les avoir jamais confondus avec les malheureux sectaires qui font de toutes ces choses un redoutable instrument de désordre et de révolte. Nous croyons nous être expliqué trop catégoriquement tout à l'heure sur leur honorabilité, pour qu'il soit nécessaire d'insister.

Qu'ils veuillent bien seulement nous permettre de leur dire que nos réserves pour leurs personnes ne s'étendent pas à leurs *esprits*, et que nous tenons tous les Cicéron, Platon, Hippocrate, François I<sup>er</sup>, Marie-Antoinette et Louis XV, etc., avec lesquels ils correspondent, pour des *drôles* (trollen) de la même famille exactement que tous les autres *drôles* qui pourraient se présenter à nous sous des noms tout aussi respectables, et voici pourquoi :

C'est que cette *grande découverte de l'écriture directe émanant des esprits*, qu'on ose rapprocher de la transcription divine du *Décatalogue*, nous l'avions faite, M. de Saulcy et nous, en octobre 1853, sans y attacher la moindre importance comme confirmation de notre foi biblique.

Or, sans réclamer aucunement une priorité qui nous flatte assez peu, comme les *meilleurs apôtres* de ces secrétaires spirituels ont fini par nous avouer « qu'ils s'étaient moqués de nous, » il doit nous être bien permis

de procéder par analogie et de tirer de ces aveux la conséquence que voici

TOUTE CETTE NÉCROMANCIE, ÉCRITE OU PROSTITUÉE A TOUTE HEURE ET A TOUT VENANT, N'EST QUE LA PARODIE MISÉRABLE ET MENTEUSE DES PIEUSES COMMUNICATIONS QUE NOUS VENONS DE RETROUVER DANS LA PRATIQUE ET DANS L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE, COMMUNICATIONS DONT ELLE N'A JAMAIS AUTORISÉ LA RECHERCHE ET GARANTI LA RÉALITÉ QUE SUR SON PROPRE TERRAIN. ET SOUS TOUTES LES RÉSERVES DE SA CRITIQUE LA PLUS SÉVÈRE.

FIN DU TOME QUATRIÈME

FORMANT LE TROISIÈME VOLUME DES MANIFESTATIONS HISTORIQUES.

## ERRATA.

*Au lieu de :* saint Clément d'Alexandrie, *lisez* partout : Clément.

Page 47, *au lieu de :* commence ainsi, *lisez* : commente.

— 100, *au lieu de :* attachés à leur siècle, *lisez* : à leur secte.

— 107, *au lieu de :* nous devons, ... mais, *lisez* : nous devrions

— 121, dans la note, *au lieu de :* modernité, *lisez* : modernité.

— 132, *au lieu de :* le fait pépose, *lisez* : le fait dépose (en note).

— 135, *au lieu de :* Appendices, *lisez* : Appendice S.

— 160, *au lieu de :* annuaire de philosophie, *lisez* : annales.

— 178, *au lieu de :* qu'une grande foi, *lisez* : qu'un grain de foi.

— 272, *au lieu de :* Elle s'y refuse... elle admet, *lisez* : Si elle s'y refuse.

— 286, *au lieu de :* Nanahuatlà, *lisez* : Nanahuatl à.

— 382, *au lieu de :* certains éclairs... relatives, *lisez* : relatifs

— 436, *au lieu de :* la première, *lisez* : le premier.

— 447, note 2, *au lieu de :* le chevalier de M..., *lisez* : Des Mousseaux.

— 464, *au lieu de :* saint Benoît XIV, *lisez* : Benoît XIV.

# DES ESPRITS

MÉMOIRES ADRESSÉS AUX ACADÉMIES

TOME CINQUIÈME

---

MANIFESTATIONS HISTORIQUES

IV





# *Bibliothèque Saint Libère*

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2006.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

---

Propriété et droits de traduction réservés.

---

PNEUMATOLOGIE.

---

# DES ESPRITS

ET DE LEURS

## MANIFESTATIONS DIVERSES

Mémoires adressés aux Académies

PAR

J<sup>s</sup>.-E<sup>s</sup>. DE MIRVILLE

TOME CINQUIÈME

Tous les dieux des nations sont  
de *pauvres esprits* (Elilim), mais le  
Seigneur (Élohim) a fait le ciel et  
la terre. »

(*Psaume xcvi. v. 5.*)

DEUXIÈME MÉMOIRE

## MANIFESTATIONS HISTORIQUES

DANS L'ANTIQUITÉ PROFANE ET SACRÉE

RAPPROCHÉES DES FAITS DE L'ÈRE ACTUELLE

IV

PARIS

H. VRAYET DE SURCY, RUE DE SÈVRES, 19

—  
1864





# TABLE SOMMAIRE

## DES CHAPITRES DU CINQUIÈME TOME

FORMANT LE QUATRIÈME VOLUME

DES MANIFESTATIONS HISTORIQUES, ETC.

---

### SUITE DE LA

### QUATRIÈME PARTIE

CONCERNANT LES DOGMES, LES FORMES ET LES RITES DE L'IDOLATRIE  
RAPPROCHÉS DE CEUX DU CULTE JUDAÏQUE.

---

### CHAPITRE XVI

#### THÉOLOGIE DES MONUMENTS

OU PHILOSOPHIE DES HIÉROGLYPHES, DES OBÉLISQUES,  
DES PYRAMIDES, DES PAPYRUS ET DES STATUES

- § I. — DU TEMPLE EN GÉNÉRAL. — Sa définition. — Sa philosophie. — Sa révélation. — Miracles des quatre temples juifs. — Conséquences d'une seule négation. — Tout ce qu'elle oblige à *siffler* (expression de Jérémie). . . . . 3
- § II. — OBÉLISQUES ET HIÉROGLYPHES. — Y a-t-il des monuments antédiluviens? — Le *béthel*, le *cippe* et la *colonne*. — Celles de Thoth, sœurs aînées de *Jekin* et *Beaz*. — Lecture des hiéroglyphes. — Son histoire. — Ammien Marcellin, Clément d'Alexandrie, et le livre d'Horapollon, renfermant la substance de toute la science moderne. — Pierre de Rosette et son inscription *bilingue*, conduisant d'*Athènes* à *Louqsor* les Champollion, les Rosellini, les Lepsius, les Bunsen et les Rougé. — Mystique des hiéroglyphes. — *Les colonnes des maisons du mystère* et les pierres *peintes* ou *sculptées*, maudites par la Bible; pourquoi. — Le père Kircher se trompant sur la *lettre*.

mais jamais sur *l'esprit*. — Les hiéroglyphes devinés par les saints Pères. — Faits merveilleux autour des obélisques. — Les philosophes d'Alexandrie allant *dormir* et *songer* sur la pointe des obélisques renversés. — Exorcisme des obélisques par les papes. — Mystique des mots et mystique des choses, traductions nouvelles. . . . 30

NOTE I. — PROPOSITION D'UNE HYPOTHÈSE PHILOLOGIQUE . . . . 62

NOTE II. — OBÉLISQUES ET HIÉROGLYPHES SOUS TOUTES LES LATITUDES.  
— Ceux de l'Amérique du Nord retrouvés sur la place de la Concorde, à Paris. . . . . 67

§ III. — PYRAMIDES, STÈLES ET PAPYRUS. — Philosophie de la pyramide.  
— Du Chamanim, du Bamoth, du Téocalli mexicain. — Nécromancie pyramidale antique. — Elle passe pour subsister encore aujourd'hui. . . . . 72

NOTE I. — ENCORE UNE ÉTYMOLOGIE. . . . . 80

NOTE II. — PROPORTIONS ÉNORMES DES MONOLITHES. . . . . 80

— Stèles et papyrus. — Philosophie de ces derniers. — Papyrus magique Harris, traduit dernièrement par M. Chabas. — Calendrier égyptien des jours fastes et néfastes. — Influences généthliques. — Amulettes et noms mystiques. — Un Égyptien, berger sorcier. — Les hommes de Menh, ou l'envoussure et les *abominations grandes*. . . . . 84

§ IV. — SPIRITISME DES STATUES. — *L'âme des idoles*, selon la Bible.  
— Statues qui suent, se meuvent et parlent. — Le bain mystique de l'idole de Cybèle. — Statues transfuges vengeresses et sanguinaires. . . . . 93

NOTE I. — DIEUX ÉVOQUÉS ET PALLADIA. — Statue de Vesta tombée du ciel. — *Pignus imperii*. . . . . 105

NOTE II. — AMBULANCE DES STATUES PROCLAMÉE EN TOUS LIEUX. — Statue de Bouddha résistant à la traction d'une armée. . . . 106

APPENDICE X. — MEMNON ET SA STATUE PARLANTE. — Elle parle à tout le monde avant Jésus-Christ, et cesse de se faire entendre à sa venue.  
— *Jonglerie* inadmissible selon Letronne. — *L'effet atmosphérique* de Letronne combattu par Salverte. — La *pierre sonore* de Wilkinson jugée complètement impossible. — Aveu de Salverte sur la non-resolution du problème. . . . . 108

## CHAPITRE XVII

## PYTHOMANCIE

## OU DIVINATION DES PAÏENS.

- § I. — DE LA DIVINATION EN GÉNÉRAL. — Plaidoyer d'un spirite romain et rationalisme d'un augure. — Cicéron, moins philosophe qu'il ne le croit, et plus superstitieux qu'il ne le dit. — Faits nombreux controversés. — Cicéron *tourne* toutes les difficultés. — Il n'admet qu'un seul songe, celui dans lequel Scipion lui disait : « Tu es un dieu. » Il y croit, dit-il, en *vieille femme*. — Sur tout le reste il est sceptique. — Il se rit des augures, mais avoue la *faiblesse* qui lui fait désirer cette fonction, et réclame la peine de mort pour ceux qui désobéiront aux augures. — Saint Augustin l'appelle PHILOSOPHASTRE . . . . . 447
- § II. — QUATRE THÉORIES CONTRADICTOIRES SOUTENUES PAR LES MÊMES PLUMES. — Jonglerie, symbolisme, illusion et hasard. — Dodone et son oracle multiforme. — Delphes et sa caverne plutonienne. — Fontenelle bafoué par les Allemands. — Faits historiques démentant les quatre théories. — Soumission d'Alexandre à l'oracle de Jupiter-Ammon. — Soumission des généraux aux oracles. — Le devin Mégistias aux Thermopyles . . . . . 434
- § III. — LA NATURE. — Le système nerveux. — Les forces magnétiques *naturelles* et *aveugles* présentées comme explication des oracles. — Les *Plutonia*, *Charonia*, *Héroa*, ou fissures infernales. — La seule théorie vraie, le spiritisme. — C'est la seule théorie catholique. — Les cavernes catachthoniennes, ou les chemins des enfers. — Les volcans et les lacs sulfureux. — Trente mille animaux *entraînés de vive force*, tous les ans, dans l'autre d'Aria, aux grandes Indes. — Les puits qui se referment à l'instant sur les victimes. — Amphiaris et Trophonius. — Descente de Pausanias dans ce dernier. — Itinéraire et journal de cette descente. — On vous donne à choisir entre le rappel et l'oubli. — La victoire de Marathon achetée et payée du sang d'une jeune fille. . . . . 453
- § IV. — SIBYLLES. — Dernières études. — Les livres sibyllins. — Leur histoire. — M. Alexandre et son beau livre sapé dans sa base par le préjugé général. — Un argument irréfutable tiré de l'*acrostiche*. — Cet acrostiche parle, selon Cicéron, du NOUVEAU ROI QU'IL FAUT RECONNAÎTRE SI L'ON VEUT ÊTRE SAUVÉ, mais qu'il faut toujours, selon lui, rejeter, si l'on ne veut perdre sa religion. — Attente gé-

nérale de ce Sauveur. — Folles explications du *Pollion*. — Livres sibyllins acceptés par les chrétiens. — Valeur théologique des sibylles. — Distinction entre elles et les pythies. . . . . 173

## CHAPITRE XVIII

## THÉURGIE SACERDOTALE

## ET LE DERNIER MOT DES MYSTÈRES

§ I. — MÉDECINE DES TEMPLES. — Cabires et curètes, dactyles et centaures. — Esculape devant la Faculté de Paris. — Distinction entre Esculape-Soleil et Esculape-Asclépias. — *Tables* orphiques, *tables* des curètes, *tables* d'Isis ou d'Hercule. — Musée, Baris, Mélampe, et Péon, médecin ordinaire de Mercure et de Pluton. — Grands embarras de Sprengel (*Histoire de la médecine*) sur « la pénétration de cet homme. » — Caste sacerdotale et héréditaire des Asclépiades, véritables enchanteurs. — Sprengel recommande de tout prendre à la lettre, et se voit forcé de n'y rien prendre. — Hippocrate bien plus embarrassant encore, car c'est aussi un Asclépiade. — Son génie et ses suppositions . . . . . 212

§ II. — Le magnétisme ou spiritisme *actif* retrouvé dans les temples. — Erreurs contraires de MM. Aubin et Auguste Gauthier. — Théologie de la main. — Le main du *Seigneur* et la main du *serpent*. — Preuves archéologiques. — Frictions *ordinaires* et frictions *mystérieuses*. — Leur distinction. — Le somnambulisme ou spiritisme *passif* retrouvé dans les temples. — Les asclépiens et les *visu moniti*. — Sommeil et rêves tout spéciaux. — Les rêves sont racontés par les dormeurs à leurs prêtres; ceux-ci les soumettent aux philosophes et les inscrivent fidèlement sur les tablettes votives. — La prétendue *surexcitation cérébrale* soutenue par M. Maury est anti-physiologique. — Ces tablettes *votives* reconnues par Sprengel comme le point de départ de la médecine. . . . . 224

NOTE I. — Ψαπ, SONGE VRAI, ET Οπαπ, SONGE FAUX. — Distinction et exemples. — Leçon donnée par Aubin Gauthier à Grégoire XVI, qui, la Bible à la main, aurait pu lui en donner beaucoup d'autres. . . . . 240

NOTE II. — UN SPÉCIMEN DES SONGES, OU LES TRIBULATIONS DE L'UN DES DÉVOTS D'ESCULAPE. — Pèlerinage du rhéteur Aristide. . . 241

L'exorcisme dans les temples. ou le *fouet* des obélisques. —

Les khous, ou *esprits possesseurs* égyptiens, dépossédés par leurs pareils. — Le dieu Clons et la belle stèle de Thèbes rapportée à Paris. — Les prêtresses possédées, ou ἐν κατὰχῇ. . . . . 245

§ III. THÉOPHANIES en général. — Évocations et apparitions formulées dans les papyrus. — L'*attraction* des dieux (καταγωγῆ). — Distinctions par Jamblique entre les vraies et les fausses images, ἀληθινὰς εἰκόνας, καὶ ἁγῶμματα. — Imprécations privées et publiques. . . . . 255

§ IV. — MYSTÈRES. — *Le grand jour de la Bible* et le *secret* du paganisme. — Appréciations modernes. — Mot de M. de Sacy sur l'indulgence pour les mystères croissant au prorata du mépris pour la Bible. — Cette *indulgence* changée de nos jours en *admiration*. — Selon Creuzer, Guigniaut, Maury et Renan, *leur majesté et leur sainteté épuraient la notion de la divinité*. — Les *Éleusiniens* appréciés par eux le prototype de la messe. . . . . 263

NOTE. — UNE MESSE PAÏENNE. — Similitude parfaite, il est vrai, depuis l'*aspersion* de l'eau bénite jusqu'à l'*Ita missa est*, mais antagonisme complet dans le célébrant et dans le Dieu que l'on célèbre. . . . . 274

Appréciations antiques. — Initiation divinisée et bientôt méprisée. — Accusations fulminées. — *Mystères* et *abominations* devenus des mots synonymes. — Proscription définitive. — Les mystères se réfugient chez les Alexandrins. — Journal et vrai génie des mystères. — Le programme des neuf journées. — LE SECRET et le dernier mot de la *nuît sainte*. — *État autoptique* et *état pneumatique*. — Ce dernier retrouvé dans l'*enfer aux convulsions* de Mesmer. . . 278

APPENDICE Y. — PERMANENCE DES MYSTÈRES, OU DERNIERS REPLIS DU SERPENT. — Initiations gnostiques et mythriatiques et leurs *marques*. — Les Druses modernes s'y rattachent. — Épreuves de la franc-maçonnerie retrouvées par M. Maury dans celles d'Éleusis, — et par Görres, dans les forêts de l'Amérique. — Mystes et Schamanes. — Le Vaudoux américain et ses milliers de victimes. — Cauchemar permanent sous lequel disparaissent des populations tout entières. — Scènes dramatiques et lugubres renouvelées du paganisme. — La fameuse boîte du serpent sous lequel se cache un dieu. — Insignifiance matérielle du *mandigoes-obi*. — Soulouque n'échappant à la terreur du Vaudoux qu'en se faisant vaudoux lui-même. . . . 309

## CINQUIÈME PARTIE

## PHILOSOPHIE ET CONCLUSIONS DE CE MÉMOIRE

## CHAPITRE XIX

## THAUMATURGIE ET PNEUMATOLOGIE COMPARÉES

## OU CE QUE LES MAGICIENS NE FIRENT JAMAIS

§ I. — UNE GRANDE ET PROCHAINE HÉRÉSIE. — Ce qu'elle sera. — Avis aux catholiques, qui, tout préoccupés de métaphysique et d'arguments, négligent les faits qui se passent autour d'eux, et ne s'aperçoivent pas du retour de la théurgie païenne avec tout son personnel de théurges et de dieux. — Ce que dira cette hérésie! Pendant que les uns l'acclameront en *illuminés*, les rationalistes confondus retourneront cette nouvelle vérité contre le christianisme. — Rendus sur le *spiritualisme*, ils en feront du *spiritisme*, et s'armeront du surhumain contre le surnaturel divin. — Daniel, Jérémie et les prophètes ne seront plus que de simples *voyants*, et le *médiateur* Homme-Dieu ne sera plus qu'un médium exceptionnel. — On rira de M. Renan et de ses adversaires d'aujourd'hui, et l'on comprendra que la question est ailleurs; — et l'on aura raison en un sens, car il faudra bien accorder la vérité de la note qui va suivre. . . . . 327

NOTE. — DANS L'ANCIEN TESTAMENT, TOUTES LES APPARITIONS, Y COMPRIS LES DIVINES, SONT DES APPARITIONS D'ESPRITS. — Confusion continue des noms d'*ange*, de *Dieu*, d'*Élohim*, de *Jéhovah*, de *Mlac*, etc. — Où les Pères ne voyaient que des manifestations du *Verbe*, la théologie moderne ne voit plus guère que des manifestations d'Esprits. — Esprits du Sinaï, selon saint Étienne. — La loi mise en ordre et donnée par les Esprits, selon saint Paul. — Grandes hésitations personnelles. — Solution renvoyée au dernier chapitre. — En attendant, jugeons les Esprits dans les médiums qu'ils emploient . . . . . 339

§ II. — THAUMATURGES ET PROPHÈTES BIBLIQUES ET PAÏENS. — Comparaison révoltante. — Certitude des premiers, même pour l'avenir le plus éloigné. — Le prophétisme jugé par le rationalisme d'hier et par celui d'aujourd'hui. — Inconséquences de MM. Munck et Renan. — Les prophètes devant la Faculté de médecine, qui en fait des hallucinés et des maniaques. . . . . 352

- § III. — THAUMATURGIE TRANSCENDANTE. — Prodiges exceptionnels. — Arrêts réalisés sur des générations tout entières. — Fleuves arrêtés dans leur marche et suspendus *en montagnes*, jusqu'à ce que deux millions d'hommes aient passé. — Soleil et lune arrêtés (selon nous) par la suspension de la rotation de la terre. — Écroulement des murailles d'une ville au bruit de *sept* trompettes et d'un seul cri. — Prédiction réalisée à ce sujet. — Hypothèses rationalistes proposées, même celle de la *poudre* à canon. . . . . 367

Le doigt du MAÎTRE DE LA VIE ou les RÉSURRECTIONS DE MORTS. — Élie et Élisée. — Leur double esprit. — Néanmoins ces miracles, trop sommairement rapportés dans la Bible, réclament un autre appui, et malgré eux nous sommes toujours en droit de dire ce que disait Moïse à l'esprit du Sinaï : « Seigneur, quel est donc votre vrai nom ? » . . . . . 374

NOTE DE CLARKE A CE SUJET. . . . . 377

- § IV. — OBJET FINAL DES PROPHÉTIES. — Toute l'économie de la *voyance* judaïque repose sur la croyance messianique. — Pas un détail de la *passion* et de la *résurrection* qui manque au programme anté-messianique. — Arrêt. — Promesses. — Menaces. — Étoile. — Bethléem. — Conception virginale. — Fuite en Égypte. — Précurseur. — Les plaies. — Les trente pièces d'argent. — La robe tirée au sort. — Le fiel et le vinaigre. — Le coup de lance. — La descente aux enfers et la résurrection ; tout est lu dans l'avenir, à deux, à cinq, à dix, à vingt, à quarante siècles de distance. — Une seule de ces prédictions, bien dictée, devrait suffire ; que sera-ce d'un tel faisceau qui rangera tous ces hommes parmi les *interpellateurs* du second siècle ! . . . . . 378

NOTE. — DANIEL, TRAIT D'UNION ENTRE LES DEUX TESTAMENTS. — Ses soixante-dix semaines, terreur des Juifs et de la critique moderne. — En rajeunissant ce prophète de trois siècles (et c'est là tout ce qu'elle peut faire), elle le fait en pure perte ; — en en faisant un mythe, elle se compromet. — M. Munch l'en prévient. — L'archéologie nous montre ses traces à Suse. — Objections réfutées par M. Quatremère. — « Chicanes bien inutiles, » dit Bossuet. . . 382



## CHAPITRE XX

## SATAN DÉPOSSÉDÉ PAR LE VERBE

## OU LE MONDE EXORCISÉ PAR CELUI QUI L'A FAIT.

§ I. — ATTENTE HISTORIQUE. — Attente astronomique. — Inspiration mathématique de Daniel, reconnue par Képler, Mairan et Cassini. — La constellation des *Poissons* rapprochée du *Poisson sauveur*. — Mystique de la constellation du *Taureau*. — L'étoile de Balaam et les mages. — Naissance, Bethléem, recensement et massacres. — M. Renan réfuté sur tous ces points par un membre de l'Institut. . . . . 391

§ II. — DOCTRINE ET MORALE DE JÉSUS. . . . . 412

NOTE. — ENTHOUSIASME DE M. RENAN POUR CETTE MORALE. . . . 415

Autorité de la parole de Jésus. — Conviction et mensonge de Jésus par rapport à lui-même, suivant M. Renan. — Doctrine de ce dernier sur la légalité des fautes et des *détours*, quand il s'agit de la vérité. . . . . 417

NOTE. — UNE EXPLICATION ROMANTIQUE SUCCÉDANT AUX EXPLICATIONS ROMANESQUES. . . . . 420

§ III. — LA VRAIE QUESTION OU LA QUESTION DU MIRACLE. — Ultimatum de la critique moderne à cet égard. — Les miracles évangéliques et la science. — Les miracles évangéliques et l'Évangile. — Les miracles présentés par le Sauveur comme ses *lettres de créance*, et par l'école moderne, comme des complaisances auxquelles il n'attachait pas d'importance. . . . . † . . . . 421

IV. — GUÉRISONS, EXORCISMES ET RÉSURRECTIONS OPÉRÉS PAR LE SAUVEUR. — La critique de l'aveugle-né et celle des académiciens. — L'aveugle y voit mille fois plus clair. . . . . 427

NOTE SUR UNE OBJECTION PLUS SPÉCIEUSE. Les *ex-voto* d'Esculape et le spiritisme de Celse. . . . . 432

L'exorcisme proclamé par la critique moderne comme le fait le plus *blessant* pour la raison. Jésus croyant au diable; tout l'Évangile est cela, n'est que cela, ne sera jamais que cela. — Le jour approche où les médecins viendront allumer le feu dans lequel ils jetteront tous leurs livres sur ce malheureux sujet, pour que la postérité les ignore. . . . . 432

Résurrections. — Seul, le maître de la vie peut la rendre. — Lazare et l'Évangile. . . . . 439

NOTE I. — LAZARE ET M. RENAN. — Exigence de ce dernier, qui ne se rendra qu'à une résurrection générale et continue. — Il explique celle de Béthanie par le besoin de remonter la confiance, par l'aide apportée par la famille à l'opération du thaumaturge, bien qu'elle le crût tout-puissant et qu'il le crût lui-même. . . . . 443

NOTE II. — UNE RÉSURRECTION PAÏENNE. — Dans le *Baghavâ Pourâna*, les dieux védiques volent les enfants qu'ils veulent ressusciter. 445

§ V. — DERNIER ACCOMPLISSEMENT DES PROPHÉTIES. — Prophéties antérieures à Jésus. — Les injures, les crachats, les épines, les trente pièces de monnaie, le partage des vêtements, le coup de lance, le fiel, le vinaigre, le découragement divin, l'éclipse et le tremblement de terre, prédits par toute la suite des prophètes. . . . . 447

Prophéties de Jésus sur lui-même. — Accomplissement des plus petits détails, et consommation du déicide . . . . . 448

Prodiges se suivant immédiatement. — Attestations païennes relatives à l'éclipse. — Sa description par saint Denis. — Traces persistantes du tremblement de terre. — Les morts sortis momentanément de leurs tombeaux. . . . . 454

§ VI. — L'ENSEVELISSEMENT ET LES LIMBES. — On avoue le premier. — Qu'est-ce que les limbes, sinon une division du *Schéol* juif et les *Champs-Élysées* du païen? — Qu'est-ce que le pacte déchiré, sinon le contrat passé primitivement avec les *princes et les archontes de ce monde*? — Leur dépossession est le grand exorcisme humanitaire et cosmologique dont tous les exorcismes privés vont être dorénavant et pour ainsi dire la monnaie. . . . . 459

§ VII. — AUTORÉSURRECTION ET APPARITIONS DU SAUVEUR. — Exposition. . . . . 464

APPENDICE Z. — LA RÉSURRECTION PROUVÉE PAR LES FOLLES CONTRADICTIONS DE SES DÉNÉGATEURS. — Critique des apôtres fondée sur le respect des faits. . . . . 474

NOTE I. — ÉPOQUE DE RÉDACTION DES ÉVANGILES. — Quand on se tient à l'ordre traditionnel, tout s'explique; quand on s'en éloigne, tout est difficulté. . . . . 472

La résurrection devant le XVIII<sup>e</sup> siècle. — La résurrection et les Allemands. — La résurrection devant l'école française actuelle. — SECRET INAPERÇU, ou dernier mot de M. Renan sur la résurrection. — Imitation des Allemands. . . . . 473

§ VIII. — RETOUR MENAÇANT A LA PLUS SPÉCIEUSE DES HÉRÉSIES DU PASSÉ. — Strauss et Kant, bouleversés par les faits magnétiques, l'eussent été ou le seraient peut-être bien autrement par les faits spiritiques. — Les apparitions du Seigneur n'ont plus à craindre d'autres explications blasphématoires que celles par les fantômes de nos médiums. — Retour à l'hérésie des *docètes* (δοκῆσις, apparaître). — Le *toucher* et le *souffle intangible*, analysés par les savants et les théologiens. — L'être ressuscitant les autres et se ressuscitant lui-même est aujourd'hui proclamé juste par tout le monde; or, s'il est juste, il est saint, et, s'il est saint, il est DIEU. . . . . 492

SYNTHÈSE ET RÉSUMÉ GÉNÉRAL. . . . . 503

Le verbe et Jéhovah ne sont qu'un. — Jéhovah, l'*Elohim* national des Hébreux, prouve qu'il est en même temps l'*Elohim* créateur du ciel et de la terre. — Jésus éclaire tout, en se donnant comme identique à Jéhovah. — Signification analysée de ce grand nom de JÉHOVAH, ou TÉTRAGRAMMATON. . . . . 503

C'est le Verbe qui parle dans tout l'Ancien Testament. « Moi qui vous parlais, dit Jésus, me voici : *Ecce ego qui loquebar, adsum.* » 508

Et cependant ce sont les anges qui parlaient de leur côté. « La loi fut déposée et donnée par les anges : *Lex data et dictitata per Angelos.* » — Solution. — C'est le Verbe et ce sont les anges qui parlaient en même temps. — Les anges *représentant la personne* de Dieu, et *faisant son verbe*. — Comparaisons vicieuses. . . . . 510

Mikaël *face* et représentant du Verbe; son rôle dans le judaïsme. — Son nom de Metatron (μετὰ θρόνον, près du trône) le distingue de Mitatron, son maître. — Il se confond avec lui, porte les mêmes titres que lui, est son *ferouer*, son ange gardien, en un mot le *vice-verbe* et le *conducteur d'Israël*, comme il l'est aujourd'hui de l'Église apostolique et romaine. — C'est le *Mercure* des Grecs et des Romains, l'*Anubis-Syrius* de l'Égypte, l'*Hermès-Christos* des gnostiques, le *Brahman* des Persans, etc. Selon le *Zohar*, c'est *la bouche même* du Verbe. . . . . 514

Figures et types de l'Ancien Testament. — Patriarches prototypes de Jésus-Christ. — Noé, *poisson sauveur* de l'humanité; Isaac, portant lui-même le bois sur lequel il doit être sacrifié par son père; Josué-*soleil*, traversant le Jourdain, près duquel il érige *douze* pierres avant d'entrer dans la terre de Chanaan; Jacob-*soleil*, qui lutte avec son père; Joseph, surtout, le pasteur d'Israël, ce quasi-soleil que onze étoiles adorent, parce qu'il est vendu par la douzième, c'est-à-dire par Judas; qui, jeté dans une citerne et prisonnier pendant *trois ans*, sort de là pour régner sur l'Égypte avec le titre

de soleil sauveur du monde, pardonne à ses frères et prie son père de bénir toutes les tribus d'Israël, avant de les faire entrer dans la terre promise. — En un mot, tout un système de prédestination historique organisé chez les païens, comme chez les Juifs, dans l'intérêt futur d'un seul fait ! « IL N'EN FAUT PAS D'AVANTAGE ! » s'écrie Bossuet. . . . . 547

Revue dernière. Le surhumain partout, la science embarrassée, le matérialisme vaincu. — Objections qu'elle nous fera. . . . . 525

Les conclusions du cœur. — Letronne constate que le mot *Amour de Dieu* ne se trouve nulle part que dans la Bible. — La *grâce* est le partage du *prophète* ancien comme du *saint* moderne. — Héroïsme moral de ces *amants de Dieu*. — Derniers vœux de l'auteur. . . . . 529



SUITE

DE LA QUATRIÈME PARTIE

CONCERNANT

LES FORMES DIVERSES DE L'IDOLATRIE

RAPPROCHÉES DE CELLES DU CULTE JUDAÏQUE.



## CHAPITRE XVI.

# THÉOLOGIE DES MONUMENTS

OU

PHILOSOPHIE DES HIÉROGLYPHES,

DES OBÉLISQUES, DES PYRAMIDES, DES PAPYRUS ET DES STATUES.

---

### § I<sup>er</sup>.

#### DU TEMPLE EN GÉNÉRAL

Sa définition. — Sa philosophie. — Sa révélation et ses miracles.

#### 1. — *Sa définition et sa philosophie.*

« Insensés que vous êtes, disait au dernier siècle un de ses plus ardents sophistes, détruisez donc ces temples qui rétrécissent vos idées, *élargissez votre Dieu*, voyez-le où il est, ou bien dites tout simplement qu'il n'est pas. »

Diderot ne voulait pas qu'un *dernier* temple pût survivre au dernier prêtre et au dernier roi.

Dix-huit siècles avant lui, *quelqu'un*, tout en formulant le même principe sur l'*élargissement* divin, n'en avait pas tiré les mêmes conséquences : « Peut-on croire, Seigneur, que vous daigniez habiter sur la terre? S'il est vrai que *les cieux et les cieux des cieux* ne sauraient vous contenir, combien



moins pourrez-vous être renfermé dans ce temple que je viens de vous élever <sup>1</sup> ! »

Lorsque Salomon se contredisait ainsi lui-même, ce n'était pas faute de savoir *agrandir* le Dieu dont il semblait *rétrécir* le domaine.

Pas n'est donc besoin d'avoir été grand philosophe ou grand poète pour sentir les disproportions existantes entre le fini et l'infini.

Ah ! sans doute, lorsque

La nature, sortant des mains du Créateur,  
Étalait en tous sens le nom de son auteur,  
(LAMARTINE.)

l'art des Michel-Ange et des Palladio n'avait aucune raison d'exister. Depuis lors, pâles imitations d'un inimitable modèle, leurs chefs-d'œuvre n'eurent d'autre prétention que d'en rappeler de bien loin les merveilles. La suspension, dans les airs, de leurs plus admirables coupoles s'était peut-être inspirée des dômes neigeux du Mont-Rose ou du Mont-Blanc, comme les flèches de Strasbourg ou de Chartres s'étaient inspirées à leur tour des cimes les plus ardues du Caucase ou du Thibet ; quant aux arceaux de leurs nefs gothiques, on s'accorde à n'y voir que la traduction des sombres forêts du nord en forêts de pierres ciselées : sublimes, mais toujours bien défectueuses copies, alors même que Rome, Cologne ou notre *capitale du beau gothique* <sup>2</sup> permettent de les admirer davantage.

Pourquoi donc tant d'efforts inutiles pour emprisonner l'esprit de vie ? Pourquoi l'homme ne peut-il s'agenouiller que sur la *dalle* et dans une *enceinte* ? Pourquoi surtout le Dieu qui remplit l'univers se plaît-il à la circonscription de ses *demeures* ? Ah ! lorsque la Divinité commandait ces enceintes, ce n'était pas elle, c'étaient nous qu'elle voulait abriter ; c'étaient nos distrac-

1. *Paralip.*, II, v. 2.

2. Rouen.

tions et nos faiblesses qu'il s'agissait de circonscrire. On sait que pour les enfants d'Israël eux-mêmes, pour ce peuple fatigué du désert, « les cieus ne racontaient plus la gloire de leur maître ; » à plus forte raison, nous, disciples *non priants* de Lalande et de Laplace, nous sera-t-il interdit de nous étonner de cet oubli. Que devient la *voûte des cieus* pour celui qui ne sait plus, ou ne sut jamais préluder à l'hymne de l'admiration par l'hymne de la reconnaissance et de l'amour ?

Inspiré par la contemplation d'un beau ciel étoilé, un grand poète trouvait un jour cette magnifique parole : « Jamais, Seigneur, jamais je ne fus plus *troublé* de ta puissance. »

C'est là un de ces mots que le plus grand génie du monde ne peut jamais rencontrer que dans son âme ; c'est ce que nous appellerions volontiers du sublime expérimental. Mais Chateaubriand, car c'était lui, n'était pas moins heureux, lorsqu'à ces grandes impressions de la nature il faisait succéder celles du temple : « Je ne suis jamais, disait-il, entré dans une église sans ressentir un certain *apaisement* de tous les troubles de mon âme. » Encore une expression lue dans le cœur, une impression forcément expérimentée, et c'est là le grand secret. « On cherche un auteur, dit Pascal, et l'on est tout ravi de rencontrer un homme. »

De ces deux mots de notre grand poète, le premier, comme on le voit, correspondait au grand *élargissement* réclamé par Diderot, et le second correspondait à l'expérimentation quotidienne du cœur humain. Il n'est que trop vrai : en dehors du temple, l'homme n'atteint jamais Dieu que par l'esprit et l'imagination. Le monde sensible peut faire naître en lui les plus grandes émotions, sans jamais le *relier* à son maître (*reliare*). A sa faible et double nature, il faut un parvis à fouler, des images à percevoir, un Saint des saints à vénérer, un autel à bénir, un tabernacle enfin, où, concentrée et cachée sous un voile sensible, réside plus spécialement cette sainte vertu de Dieu qui remplit tous les mondes.

Qu'est-ce, en effet, pour la foi, que le *pain des anges*,

sinon la *shekinah* ou le temple par excellence, dans lequel vient se transformer et résider plus intimement encore celui dont la vertu... Y ÉTAIT DÉJÀ ? Ce pain des anges répond à lui seul au paradoxe de Diderot. La nécessité une fois admise, pour l'homme et pour sa vie, d'un autre pain que le pain matériel, et certes l'idée est assez belle, il n'y a plus rien à objecter ; le pain réclame le ciboire, le ciboire un tabernacle, le tabernacle un parvis, le parvis un temple... La question est jugée. Employons donc, autant qu'il nous plaira, toutes nos forces à chercher Dieu dans ses œuvres ; agenouillé sur les grèves de l'Océan ou devant les abîmes sidéraux suspendus sur nos têtes, saluons l'infini partout où il se révèle ; mais, pour peu que nous soupirions après l'alimentation spirituelle de la vie, après la régénération des saintes eaux, après les pleurs sacrés de la pénitence, sachons entrer dans le temple et disons hardiment à Diderot : « C'est vous qui avez banni la Divinité, et ce n'est pas l'*agrandir* que de l'empêcher de descendre et de condescendre à la faiblesse humaine.

Il est vrai que le miracle se trouve encore nécessairement ici ; il est vrai que l'intervention anormale et manifestée d'un être surintelligent peut seule expliquer le temple chez l'Israélite comme chez le païen, car si ce dernier se trompe sur la valeur de celui qui l'habite, ce n'est pas la faute du monument.

Nous voici donc retombés dans ce surnaturel pratique dont toute notre école moderne ne veut à aucun prix. Elle insiste cependant de plus en plus, et M. Maury résume, ainsi qu'il suit, tout son dernier ouvrage sur la magie, qui, pour lui, ne fait qu'un avec la théologie : « L'homme ne s'élève réellement au-dessus de sa condition, il n'entre de *fait* dans la sphère du *surnaturel*, que lorsque, dégagée des illusions qu'elle a traversées, son intelligence peut planer sur la nature, en saisir la magnifique harmonie, en comprendre la parfaite coordination. Aucun *miracle*, aucun *prodige* n'égale assurément en grandeur le spectacle des lois générales de la

création. Aucune apparition, aucune vision ne prouve plus que la révélation de l'univers l'existence de l'être infini qui engendre, entretient et résume toutes choses<sup>1</sup>. »

Ici, M. Maury se trompe avec tous les déistes, en confondant la communion spéculative et la communion réelle, qui sont deux choses essentiellement différentes. Il ne voit pas que, malgré sa grandeur, la première est absolument vide de certitude, de consolation et d'amour. En veut-il une démonstration évidente? Qu'il compare, et que la main sur la conscience il veuille bien, en regard et comme pendant de ce qui se passe dans la plus humble église de Paris, *Notre-Dame des Victoires*, par exemple, nous donner le chiffre exact des prières inspirées aux observatoires de toutes nos capitales, des larmes dont le télescope aura tari la source, ou des victoires qu'il aura fait remporter sur soi-même; qu'il pèse et qu'il prononce, et surtout qu'il n'oublie pas que la bonté passant avant la grandeur parmi les attributs divins, le véritable Dieu est nécessairement celui qui

Se dérobe au savant, se révèle au cœur tendre.

Voyons l'histoire à présent. Montfaucon nous apprend que l'étymologie du mot *temple* est effectivement le verbe *templare*, *contempler*. Moïse avait contemplé sur la montagne le modèle cosmique qui lui était montré par Jéhovah, comme, de son côté, l'augure païen appelé à prononcer sur l'emplacement du temple regardait longtemps le ciel avant d'indiquer au moyen de son *lituus* ou baguette divinatoire la volonté des dieux.

Quant à la première date du temple, qui pourra la fixer? Pour nous, l'humanité compte trois âges de vingt siècles chacun ou à peu près. Or, si nous ne limitons pas cette expression de *temple* aux monuments splendides, si nous en voyons

1. *Magie et astrologie*, dernière page.

le rudiment soit dans le simple *beth-el* « ou pierre du Seigneur, » soit dans la *caverne* retrouvée sous toutes les latitudes, soit dans le *téocalli* mexicain, soit enfin dans les replis serpentaires du *dracontium* et du *cromlech*, c'est-à-dire dans les pierres *levées* et *tournantes* dont nous avons tant parlé<sup>1</sup>, nous pouvons dire hardiment que dans aucun temps l'humanité ne fut sans temple, parce que dans aucun temps elle ne fut sans culte organisé.

Mais si, restreignant l'acception du mot temple à celle de monument régulier, nous ne voulons le trouver que dans l'enceinte couverte et plus ou moins architecturale, nous n'osons pas affirmer que les vingt premiers siècles ou le premier âge de notre monde antédiluvien se soient élevés jusque-là.

A peine, au contraire, le second est-il ouvert, à peine avons-nous mis le pied sur un terrain historique, que le temple se montre partout. Hérodote et Strabon attribuent les premiers à l'Égypte, Diodore à Babylone, Lucien à Hiérapolis, et quant au peuple hébreu, nous venons de voir qu'il fut, au milieu du désert, son propre et premier architecte.

## 2. — Le temple révélé.

Dom Calmet nous apprend que « les temples d'Amos, de Jupiter et de Moloch étaient des temples portatifs<sup>2</sup>; » Diodore dit que chaque année on faisait passer le Nil au temple portatif de Jupiter pour le transporter en Libye, d'où on le rapportait ensuite en Égypte<sup>3</sup>; Quinte-Curce nous montre ce même Jupiter-Ammon renfermé dans un vase d'or, faisant partie intégrante de ce temple<sup>4</sup>, et Eustathe nous assure que « c'était sur des chariots que l'on portait autrefois tous ces monuments<sup>5</sup>. »

1. Voir ch. XI, vol. II.

2. Bible de Vence, t. VI, p. 327.

3. Eusèbe, *Prépar.*, l. X, ch. 8.

4. Quinte-Curce, l. IV.

5. In *Iliad.*, I.

Dans ces tabernacles portatifs des faux dieux reposait tout l'élément surhumain qui, selon l'expression de Salverte, « gouvernait partout la terre ; » et du moment où nous admettons les *esprits*, nous pouvons nous en reposer sur eux du soin de manifester ici leur présence.

Nous verrons, à la fin de ce chapitre, la part que les statues voyageuses prenaient aux conquêtes et victoires de leurs adorateurs.

Le peuple hébreu n'en avait pas, et, fidèle à la voix de son Dieu, n'en eut jamais besoin. Le chapitre xx de l'*Exode* nous montre ce Dieu se contentant de prescrire « un autel de terre ou de pierres non taillées et sans gradins, » simples monuments commémoratifs de la présence divine. Les *beth-el* constituaient le tabernacle dans toute sa simplicité primitive ; nous en avons trop parlé pour en parler encore, mais rappelons-nous seulement nos conclusions sur l'impossibilité de définir l'idolâtrie « l'adoration des images. » puisque Dieu allait les prescrire lui-même dans les chapitres suivants. Cette interdiction frappait seulement, comme l'observe très-judicieusement notre savant ami M. de Saulcy, « les images consacrées au culte des idoles <sup>1</sup>. »

Malheureusement, aux jours mêmes de sa délivrance et au milieu de la merveilleuse assistance qui le protégeait au désert, ce peuple retournait, malgré la *nature* monothéiste que lui suppose M. Renan, aux souvenirs d'Apis et de Mendès. Il fabriquait le veau d'or et poussait l'impudence de l'apostasie jusqu'à porter avec lui les tentes de Chamos et de Moloch. Ceux qui n'apostasiaient pas n'en disaient pas moins à Moïse : « Faites-nous des dieux qui marchent devant nous, » et Dieu répondait à ces clameurs par le tabernacle *du désir* que saint Paul appelle le temple du Cosmos.

La raison de ce temple, la voici : « Ils ne feront un sanctuaire, et j'habiterai au milieu d'eux. »

1. Voir son bel ouvrage sur l'*Art judaïque*, p. 23.

D'après ce que nous avons dit tout à l'heure, on comprend que cette habitation fût plus intense dans une *shekinah*. Le soleil chauffe assurément et vivifie l'univers tout entier, mais concentrez ses rayons sur un point et vous l'enflammerez sans peine. Voilà le tabernacle, voilà la *shekinah*.

« Tu feras suivant le modèle que je t'aurai montré sur la montagne <sup>1</sup>. »

Voilà la Genèse de l'architecture religieuse : inspiration et commandement.

Voyons l'exécution.

C'est toujours un grand sujet d'étonnement pour les incroyants de voir ces Israélites, simples *faiseurs de briques* aux gages des pharaons, devenir, du jour au lendemain, et au milieu des sables du désert, des artistes de premier ordre et en tout genre, des ciseleurs, des statuaires, des orfèvres, des lapidaires et des tisserands accomplis. On s'étonne avec raison de les voir manier l'or, le diamant et la pourpre, comme on le fait dans nos écoles civilisées, après un demi-siècle d'enseignements et d'études. Or, dans le désert, où donc trouver ces enseignements, lorsque Moïse lui-même, la seule lumière du peuple, n'était après tout qu'un pasteur?

Voltaire n'y comprend rien. « Ce peuple vagabond, dit-il, n'avait ni arts, ni sciences; » et Voltaire en conclut que la confection de ce tabernacle étant d'une impossibilité absolue, « son histoire est une fable. »

De Vette et beaucoup d'autres Allemands ont vu dans cette construction improvisée, et selon eux tout à fait impossible, « une œuvre d'*imagination* inventée plusieurs siècles après Moïse par un interpolateur, témoin des magnificences de Salomon. » Ils appuient cette impossibilité sur la nécessité où fut Salomon de faire venir des artistes *étrangers*.

M. Munck ne trouve pas cette raison *bien* bonne et cherche si l'Égypte ne pouvait pas avoir formé *quelques* artistes en Israël.

1. Exode, ch. xxxv, v. 8 et 40.

Suppositions gratuites!

M. Munck ne peut contredire Moïse qu'en se contredisant positivement lui-même. « Il est impossible, dit-il, de ne pas admettre le fait; » (p. 128)... mais « ce fait, ajoute-t-il (p. 136), constitue dans ses détails une difficulté trop sérieuse pour que les uns et les autres n'aient pas été rédigés plusieurs siècles après Moïse. »

M. de Saulcy, dans l'ouvrage que nous venons de citer, n'arrive pas aux mêmes conclusions. Ses œuvres autant que sa foi se révolteraient à cette idée; mais, enlacé dans la même difficulté et se basant sur la défense de tailler les pierres, faite au chapitre xx, « défense qui, dit-il, implique l'habitude du ciseau, » il étend le même raisonnement aux prescriptions du chapitre xxv, relatives au tabernacle.

« De là, dit-il, il résulte indubitablement qu'il y avait parmi les fils d'Israël des *notions très-précises* sur la métallurgie, la filature de la laine, du lin et du poil de chèvre, la teinture des étoffes et des peaux tannées, la taille des pierres dures, et enfin sur la sculpture métallique en repoussé; tout ceci implique très-certainement un *art très-avancé*, et je ne crains pas de me tromper en l'affirmant<sup>1</sup>. »

Il s'appuie encore sur la promptitude avec laquelle Aaron avait fabriqué le veau d'or, pendant que cette même promptitude était un motif de rejet pour Voltaire.

Comment faire? Le veau d'or est aussi réel que le tabernacle, et tous deux, en effet, restent inexplicables.

Voyons si nous ne pourrions pas découvrir ailleurs quelque rayon de lumière.

Nous disions dans le dernier chapitre toute la *stupéfaction* de l'abbé Brasseur, de Bourbourg, en trouvant les preuves historiques et archéologiques de la subite révolution opérée, EN QUINZE ANNÉES, dans les arts et dans les sciences, au Mexique, par son réformateur Votan. Il y avait rapporté, à

<sup>1</sup>. *Art judaïque*, p. 23.



la suite d'un voyage très-court et très-mystérieux, un incroyable luxe de science, de beaux-arts, de procédés merveilleux dans tous les genres : construction de ponts et d'aqueducs magnifiques, ciselures d'une finesse incomparable, étoffes et draperies tissées en plumes telles qu'on n'en voit que dans les *Mille et une Nuits*, etc., et de tout cela voici encore des débris ou des échantillons toujours subsistants et témoins irrécusables de la véracité des annales ! Et cependant, d'après ces mêmes annales si véridiques aux yeux de notre historien, cette importation avait eu lieu « mille années avant notre ère, c'est-à-dire à une époque où l'Europe ne possédait rien encore de toute cette encyclopédie industrielle. »

Et le voyage de cet ignorant n'avait historiquement duré que QUINZE ANS !... Problème ! Il est vrai qu'à ce réformateur, civilisateur comme Numa, et thaumaturge comme Apollonius, disparaissait subitement comme Romulus et Lycurgue, après s'être vanté d'être de la race des *hivims* ou adorateurs de ce *serpent* dont il imposait le culte à l'Amérique <sup>4</sup>.

Pourquoi donc, à propos du *veau d'or*, Aaron, devenu temporairement fornicateur avec Israël, ne se serait-il pas adressé à ce même *serpent* au culte duquel il *passait*, en apostasiant aux pieds du bœuf Apis ? Pourquoi ne serait-il pas devenu subitement un confrère de Jannès et de Membré, ces deux magiciens de Pharaon, imitateurs des miracles de Moïse, à ce point de changer comme lui leurs verges en serpents ?

Nous n'insisterons pas sur cette *ouverture* que rien n'autorise dans la Bible, mais que nous retrouvons tout entière dans tous les livres juifs, et notamment dans le *Zohar*, lorsque les rabbins veulent disculper Aaron, en rejetant sur ses collaborateurs *magiciens* la confection subite de ce portrait du bœuf Apis, qu'ils vont même jusqu'à appeler « la tête du bœuf parlant. »

A eux la responsabilité.

4. Voir ce livre déjà cité sur le Mexique.

Mais à nous, ou plutôt à la Bible, celle de la SCIENCE INFUSE et divine, donnée comme explication de cette autre industrie transcendante, subitement développée chez de simples *faiseurs de briques*.

Car l'Écriture est très-expresse à ce sujet et dit tout dans six versets.

« Et Dieu dit à Moïse : Voilà, j'ai appelé par son nom Be-seleel, fils d'Uri, fils d'Ur de la tribu de Juda, et je l'ai rempli de l'esprit de Dieu, de sagesse, d'intelligence et de SCIENCE EN TOUT TRAVAIL, *et scientia in omni opere*, pour savoir tout ce qui doit être fabriqué en or, en argent, en airain, en marbre, en pierres précieuses et en toute espèce de bois. Et je lui ai donné pour compagnon Ooliab, fils d'Achisamech, de la tribu de Dan; et dans le cœur de tout homme habile j'ai mis ma sagesse, *afin qu'il pût faire* tout ce que j'ai ordonné sur mon tabernacle <sup>1</sup> »

Assurément, il est impossible d'être plus explicite, et l'on conviendra qu'il est au moins très-singulier, lorsque l'on cherche la clef d'une énigme, de ne tenir aucun compte de celle qui vous est présentée par l'auteur même du problème.

### 3. — *Miracles des quatre temples juifs.*

Au tabernacle du *témoignage* on prélude toutefois par le tabernacle de l'*alliance*, sorte de tente que Moïse avait placée loin du camp (ch. xxxiii, v. 7), de telle sorte que le peuple, chaque fois qu'il avait une question à proposer, sortait du camp pour s'y rendre. Et lorsque Moïse s'y rendait de son côté, toute la foule le suivait et le voyait entrer sous la tente... Et à peine y était-il entré, QU'UNE COLONNE DE NUÉE DESCENDAIT, SE TENAIT A LA PORTE ET CAUSAIT AVEC LUI... « TOUTS LA VOYAIENT, *cernentibus universis*, » et l'adoraient par les fentes de leurs tentes. Quant au Seigneur, il parlait à Moïse

1. *Exode*, ch. xxxi, les six premiers versets.

face à face, comme un ami à son ami... etc., etc. (*ib.*, v. 9, 10, 11).

Mais, plus tard, Dieu fait ériger à Moïse le tabernacle du *témoignage*, le vrai tabernacle mystique commandé sur la montagne, et symbole des deux mondes spirituel et cosmique. Le voici donc avec son orientation mystérieuse, avec son voile d'hyacinthe et de pourpre (ch. xxxvi, v. 35), avec son arche ou *oracle* propitiatoire, avec ses doubles chérubins (ch. xxxvii, v. 7), avec sa table et ses pains de proposition (*ib.*, v. 10), avec son candélabre à sept branches (*ib.*, v. 17), toutes choses dont nous avons cherché et proposé les significations <sup>1</sup>.

« Le premier jour du premier mois de la seconde année qui suivait le *commandement*, Moïse fit la dédicace avec les cérémonies prescrites, et, lorsque tout fut terminé, LA NUÉE COUVRIT DE NOUVEAU LE TABERNACLE, ET LA GLOIRE DU SEIGNEUR LE REMPLIT. Moïse ne pouvait même plus entrer dans le tabernacle d'alliance, tant la nuée et la majesté divine couvraient tout l'intérieur. Quand la nuée s'élevait au-dessus du tabernacle, les enfants d'Israël se mettaient en marche; quand elle s'abaissait, ils restaient, et la nuée du Seigneur reposait, pendant le jour, à l'état de vapeur, au-dessus du tabernacle, et la nuit, comme une colonne de feu qui éclairait le camp tout entier » (ch. xi, v. 2, et de 31 à 36) <sup>2</sup>.

Voilà certes une vérité bien nettement racontée, un merveilleux bien catégoriquement accusé. Comme M. Munck doit se trouver gêné, lorsque pour le *tourner* il *détourne* la vérité en ces termes : « Moïse, sentant de plus en plus la *nécessité d'établir un symbole* visible de la présence de Dieu au

1. Soit au chapitre xi, soit au chapitre xiii, vol. III.

2. Cornelius ne nous paraît pas distinguer assez exactement les deux tabernacles de l'alliance et du témoignage, et moins encore la *nuée*, de la *gloire* du Seigneur: la première était le signe et le guide, et semble s'appliquer à la phrase : « J'enverrai mon ange devant vous, » tandis que la seconde, qui paraît là pour la première fois, repose sur l'arche et s'applique au Sauveur qui est toujours désigné ainsi : « Et nous avons vu sa *gloire*. »

milieu du peuple hébreu, dressa provisoirement hors du camp une tente à laquelle il donna le nom de *Hohel-moëd*, ou tente de rendez-vous <sup>1</sup> ! »

M. Munck, Israélite, devrait cependant connaître assez son Moïse pour savoir qu'il déchirerait ses vêtements s'il pouvait entendre ce langage et se voir présenté, lui, simple et obéissant instrument, comme l'inventeur du *Hohel*. Mais les ennemis du merveilleux ne gagnent jamais rien à le nier sur un point, car il reparaît sur un autre. C'est une hydre à dix mille têtes. En voici la preuve. Quatre siècles après l'*Hohel-moëd* du désert, David, reconnaissant de la cessation d'une peste envoyée en punition de son orgueil, avait dit au Seigneur, au moment même de cette cessation et en voyant l'ange remettre son épée dans le fourreau près de l'aire d'Arnan à Jérusalem : « Ce sera là la maison de Jéhovah <sup>2</sup>. » *Hohel-moëd* était retrouvé.

Salomon son fils, las et peut-être inquiet de sacrifier sur les hauts lieux au Dieu qu'il aimait et qui l'aimait <sup>3</sup>, met à exécution le plan royal et paternel. Cette fois-ci, malgré l'emploi de cent mille Israélites, ce sont en outre les habitants de Sidon qui abattent les cèdres <sup>4</sup>, ceux de Biblos en Phénicie qui apprêtent les bois, les pierres, comme ce sont les maçons

1. *Palestine*, p. 427.

2. La paraphrase chaldaïque citée par Cahen nous apprend que c'était là l'emplacement du sacrifice d'Abraham. Si le fait est exact, que d'harmonies et quels enchaînements mystérieux dans tous les faits bibliques parfois si incompréhensibles ! Là où le père avait reçu l'ordre d'épargner son fils, l'ange recevait celui d'épargner tout un peuple ! Si nous pouvions d'un coup d'œil embrasser le lien théologique de tous ces faits isolés, notre foi si souvent découragée aujourd'hui ferait place à la plus vive admiration.

3. *Paralip.*, III, ch. III, v. 3, 4, 5. Voici encore la preuve que les rites en eux-mêmes n'étaient presque jamais mauvais, et que les hauts lieux eux-mêmes étaient sanctifiés quand le sacrifice s'adressait au Seigneur. Ainsi voilà Salomon qui sacrifie, sur les hauteurs de Gabaon, mille victimes ; et le Seigneur lui promet immédiatement en songe la sagesse et toutes les prospérités de la terre, ce qui n'empêche pas cependant la plupart des autres princes d'être frappés pour avoir sacrifié sur les hauts lieux. S'il n'y a pas là des dieux différents pour accepter le sacrifice, le fait ne se comprend plus.

4. *Ib.*, ch. v, v. 6.

d'Hiram qui guident ceux de Salomon dans leur taille <sup>1</sup>.

Grâce à ces armées de travailleurs aidant la *sagesse inspirée* à Salomon, sept années suffirent à l'élévation de cette merveille <sup>2</sup>; mais quelles sont les deux colonnes placées devant le temple et nommées *Jekin* et *Beáz*, si ce n'est deux obélisques en tout semblables à ceux qui se trouvaient devant chaque temple égyptien, et qui, ainsi que le fait observer M. de Saulcy, exprimaient dans leurs deux noms la double idée de *force* et de *création*, contenue dans celui d'Amon-Râ <sup>3</sup>.

Salomon place ensuite dans le temple *la mer d'airain*, puis les *keroubims* et les *roues* mystérieuses, que le prophète Ézéchiél avait vus en songe, et que nous avons dit, d'après le *Zohar*, être des *ophanims* ou anges des globes célestes <sup>4</sup>. Enfin il place l'Arche sainte sous les ailes des *kerubims*, et « la gloire du Seigneur s'exprimait par leurs ailes <sup>5</sup>, dont le bruit se faisait entendre comme la voix du Tout-Puissant lorsqu'il parle <sup>6</sup>.

L'Église, en s'exprimant ainsi, interprétait très-fidèlement les paroles de Jéhovah à Moïse, lors de l'érection du premier tabernacle : « Je te parlerai sur l'autel de propitiation, du milieu des deux chérubins ; *Loquar ad te supra propitiatorium de medio duorum keroubim* <sup>7</sup>. »

Mais vient la dédicace la onzième année du règne de Salo-

1. *Paralip.*, ch. v, v. 18.

2. On s'étonne que cette sagesse n'ait pas duré plus longtemps; mais on oublie que ce mot s'applique bien plus à la *science* inspirée qu'à la conduite morale, et la preuve c'est que dans l'*Exode*, c'est de la même *sagesse et intelligence* que Dieu remplit Beseleel et Doliab pour l'édification du tabernacle (voyez plus haut), et ce sont encore les mêmes expressions que Moïse applique dans le chapitre vii, v. 44, à l'habileté de l'artiste Hiram qu'il fait venir de Tyr.

3. *Art judaïque*, loc., cit.

4. Voir l'excellente dissertation de M. de Saulcy, *ib.*, p. 26, sur le *Cheroub* qu'il a parfaitement raison d'assimiler aux taureaux de Khorsabad et aux sphinx égyptiens. Clément d'Alexandrie (*Strom.* 3) l'avait devancé dans ce rapprochement.

5. Office de la fête de saint Michel.

6. Ézéch., ch. x.

7. *Exode*, ch. xxv, v. 22.

mon. Au moment où les prêtres sortent du Saint des saints, voici la nuée qui le remplit comme l'ancien, « de sorte que les prêtres ne pouvaient même plus rester dans le temple, ni remplir leurs fonctions A CAUSE DE LA NUÉE, *propter nebulam*, et parce que la gloire du Seigneur avait rempli sa maison. Et Salomon, se jetant à genoux, s'écria : Le Seigneur a confirmé la parole qu'il avait dite à mon père<sup>1</sup>. »

Hélas ! Les vieux jours du roi *sage* ne ressemblent plus à ceux de sa jeunesse. Les étrangères l'entraînent, il retourne avec elles aux hauts lieux, mais ce n'est plus cette fois pour y sacrifier au vrai Dieu, mais bien pour s'agenouiller devant Chamos, Astarté et Moloch<sup>2</sup>.

Cette fois le Seigneur lui prédit la division de son royaume, et la parole se vérifie encore. Le royaume d'Israël, qui avait atteint l'apogée de sa force sous le règne de David et de son fils, va rester divisé jusqu'à l'exil assyrien. A partir de ce moment, et jusqu'à la captivité de Babylone, son histoire ne sera plus qu'une alternative continue d'apostasies et de retours au vrai Dieu, pardonnés et punis tour à tour conformément aux annonces multipliées des prophètes.

M. Munck, qui se trouve à chaque page forcé de reconnaître cette réalisation continue, devrait bien aussi reconnaître ce qui en était la sanction, c'est-à-dire le miracle. Mais il ne peut aller jusque-là. « Les légendes, dit-il, peuvent avoir une

1. *Paral.*, II, v. 2 et suiv., et 20.

2. Pour s'en assurer, il suffit de voir tout ce que Manassès avait réintégré dans le temple en fait d'*aserah* (images d'Astarté, d'obbe et d'idonéi, d'*aserim* (prêtres des idoles), de *cohenim* (ossements de ces derniers), de *tophet* ou de lieux à brûler les enfants, et enfin de *ferourim*. Jusqu'ici le sens de ce dernier mot était resté complètement inconnu, mais nous croyons parfaitement fondée la conjecture de M. de Saulcy, qui (p. 321) y voit un dérivé du mot *ferver* ou *ferouer*, appliqué, comme nous l'avons dit, par les Persans à une certaine partie de l'âme que l'on consultait après la mort, et qui peut-être équivaudrait à notre *esprit des âmes*, déjà signalé par nous comme l'expression des Livres saints et de l'Eglise, pour signifier puissance survivante de l'âme, ou peut-être encore l'ange gardien, appelé aussi πνεῦμα.

base historique, mais les miracles appartiennent *probablement* tout entiers à l'imagination du peuple <sup>1</sup>. »

Toujours est-il, que malgré les uns et les autres, le temple est souillé, pollué, livré à Astarté (Vénus), comme Notre-Dame de Paris l'était, en 93, à la déesse Raison (toujours Vénus) ; les chevaux du soleil figurent au portail du temple, pendant que la magie s'exerce à l'intérieur<sup>2</sup>. C'est alors qu'on entend Jérémie pleurer à l'avance sur la ruine de ce monument, qui finit par arriver, comme il l'avait tant de fois prédit, 489 ans avant Jésus-Christ. Après un siège de dix-huit mois, les Chaldéens brûlent le temple, le rasent, et *la mer d'airain* ainsi que les deux colonnes, *Yachin* et *Boaz*, sont emportées à Babylone avec les vaincus de distinction et une grande partie du peuple des campagnes.

Miraculeux comme le premier dans sa construction, dans ses prodiges quotidiens et dans sa ruine, si littéralement annoncée, le second temple devait ressusciter dans un troisième auquel le miracle ne manquerait certes pas.

Un demi-siècle en effet ne s'était pas écoulé que déjà le prophète Daniel désignait un roi de Perse, Cyrus, comme le prochain vainqueur de Babylone et comme le libérateur des Hébreux. M. Munck, qui ne partage nullement à ce qu'il paraît, les préjugés modernes soit sur le mythisme, soit sur la date moderne assignée à ce prophète, nous dit avec simplicité et bonne foi : « On se demande *naturellement* ce qui a pu inspirer au prophète cette intime conviction de la générosité de Cyrus à l'égard des Hébreux, et ce qui a pu porter le roi de Perse à réaliser si promptement leur espérance<sup>3</sup>. » A cette question si *naturelle*, il y avait une réponse *surnaturelle* toute simple ; c'était celle donnée par Cyrus lui-même, et par Cyrus tout étonné de la donner. « C'est, dit-il, Jéhovah, le Dieu de Jérusalem, qui m'ordonne de rebâtir son temple<sup>4</sup>. »

1. *Palestine*, p. 303.

2. *Ib.*, p. 460.

3. *Ib.*, p. 464.

4. *Ezra*, I, 4, § 43 et *Thron.*, II, 36, 22.

Mais M. Munck préfère trouver la raison de cette clairvoyance dans « les *bonnes dispositions connues* de ce monarque étranger, bien qu'il admette tous les détails donnés à distance sur ce futur oint du Seigneur, et qu'il constate « leur frappant accord avec les faits et avec la *Cyropédie* de Xénophon<sup>1</sup>. » Nous reviendrons sur Daniel.

Toujours est-il que, libérés par Cyrus, cinquante mille individus de tout sexe et de tout âge rentrent dans la ville sainte après soixante-dix années d'exil et de malheur. On convoque une assemblée nationale, dont le premier acte est de célébrer la fête des tabernacles et de souscrire pour la reconstruction du temple. A l'instant cette souscription s'élève à 61,000 barriques d'or (deux millions de nos francs), et pour la troisième fois le Liban est sommé de livrer ses beaux cèdres.

Malgré les mille obstacles qui essayent d'entraver ce grand œuvre, « Jérusalem renaît plus brillante et plus belle, » comme l'avaient encore annoncé les prophètes, et, 516 ans avant le Christ, on voit inaugurer pour la troisième fois dans son sein *la maison de Jéhovah*.

Mais alors le *Saint des saints* était vide, car *Ourim* et *Thummim* ne devaient jamais être rétablis.

Nous avons donc peu de détails sur ce troisième temple, que les uns disent inférieur et les autres supérieur, en grandeur et en beauté, à celui qui le précède. Quoi qu'il en soit, il est surnaturellement protégé pendant longtemps contre Alexandre le Grand, contre Héliodore, contre Antiochus, qui, plus tard, le souille et le dévaste ; puis on entend les prophètes prédire encore aux Juifs prévaricateurs et pharisiens qui le déshonorent à l'envi, que sa reconstruction suivra immédiatement sa seconde destruction par Pompée, lorsque, 63 ans avant l'ère chrétienne, celui-ci se sera rendu maître de la ville.

En effet, préposé par Antoine et par le sénat romain au gou-

1. *Palestine*, p. 461.



vernement de la Palestine, Hérode, voulant se concilier l'affection de la nation juive, lui propose de rétablir le temple dans son ancienne splendeur et de surpasser, s'il était possible, celui de Salomon. La nation accepte, le vieux temple est rasé, et, huit années après, on consacre cette victime éclatante et prochaine de ce crime sans pareil, dont ses propres édificateurs allaient bientôt charger leur génération et leur race.

Cette victime semblait avoir été parée comme à dessein pour le plus solennel de tous les sacrifices.

C'était cette fois l'art de la Grèce et de l'Italie qui s'était chargé d'entrelacer les cèdres et les marbres dans une forêt d'or, de jaspe et de pierres précieuses. Pour donner une idée de cette magnificence sans égale, il suffira de dire qu'elle fut pleurée par Rome quand celle-ci la vit s'abîmer sous la torche fanatique et suicide de ses propres enfants.

Toutefois, la description de ses merveilles ne saurait trouver place ici.

Nous ne devons nous attacher qu'à l'empreinte miraculeuse qui ne cessa pas un seul jour de marquer cet épouvantable désastre.

Il avait été dit par les prophètes : « Le Seigneur a répudié son épouse et vendu ses enfants à l'avare créancier <sup>1</sup>. »

« La vigne bien-aimée sera livrée sans défense à la dent des bêtes fauves <sup>2</sup>. »

« Je vous compterai à la pointe du glaive, et tous vous périrez dans le massacre, parce que j'ai appelé et que vous n'avez pas répondu <sup>3</sup>. »

Daniel avait été plus explicite : « La mort du Messie, la répudiation de son peuple, la cessation des sacrifices, un chef romain qui viendra ravager la ville et le sanctuaire, l'abomination de la désolation dans le temple, une destruction pareille à un second déluge, et après ce déluge une désolation

1. Isaïe, I, 3.

2. Jérémie, XI, 21.

3. Isaïe, XLV, 1, 12.

sans fin. » Chez lui, la date est aussi positive que le détail <sup>1</sup>.

Il est vrai que seize cents ans avant Daniel, Job, à son lit de mort, avait dit : « Le sceptre ne sortira pas de Juda avant l'arrivée du Messie <sup>2</sup>. »

Or depuis soixante ans Juda n'avait plus de rois ; il était devenu province romaine, et, selon le *Talmud* lui-même, « les juges d'Israël, chassés du consistoire, s'étaient arraché les cheveux en criant : « Malheur à nous, car voici le sceptre sorti de Juda, et cependant le Messie, fils de David, n'est pas encore venu <sup>3</sup> ! »

Il était sous leurs yeux et ils ne le voyaient pas, et cependant tous leurs livres les prévenaient de cette effrayante hallucination ; ils y lisaient le déicide marqué pour cette heure même à laquelle ils l'accomplissaient, et sur une croix leur dérision aveuglée écrivait « roi des Juifs, » et cette croix ils l'érigeaient à ces jours fixés par leurs prophètes pour « le crucifiement du *roi des Juifs, méconnu* par ses propres enfants!... » Dans ces mêmes livres, ils lisaient encore : « Ce livre sera pour eux *comme un livre fermé* ; » et ils répétaient ce dernier mot sans y attacher d'importance.

Ainsi donc, pas plus que les particuliers les peuples ne sont maîtres de leurs lumières. Ils voient et ne voient pas, selon qu'ils ont mérité l'un ou l'autre !

Mais celui qu'ils ne voyaient pas voyait pour eux ; il voyait et pleurait. « Jérusalem, disait-il, Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme la poule rassemble ses poussins sous son aile et *tu ne l'as pas voulu* ; voici maintenant que ton temple sera désert <sup>4</sup>. »

Il pleure une seconde fois en regardant la ville où il allait mourir. Il pleure, mais non pour lui. « Oh ! si tu savais du

1. Daniel, ix, 24, 27.

2. Gen.

3. *Talmud*, « de Jerusalem ; » apud *Galat.*, de *Archanis*, p. 205.

4. Luc, xiii, 34-35.

moins, en ce jour qui t'appartient encore, ce qui peut te donner la paix, mais tes yeux sont *fermés*, car des jours vont venir, où les ennemis t'environneront d'un rempart et te serreront de tous côtés; ils t'extermineront, toi et tes enfants, et ne te laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps de la visitation <sup>1</sup>. »

Et plus l'heure de sa passion approche, plus il pleure, non sur lui, mais sur elle. « Lorsque vous verrez Jérusalem entourée par les armées et l'abomination de la désolation **DONT A PARLÉ DANIEL** (quelle sanction pour Daniel !) établie dans le lieu saint, que celui qui lit entende... Ce sera le moment de fuir, car il y aura une immense douleur pour ce pays et une grande colère pour ce peuple; ils tomberont dévorés par l'épée et seront emmenés captifs chez tous les peuples <sup>1</sup>. »

Enfin il pleure une quatrième fois en montant au calvaire, et ce n'est pas davantage sur lui. « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais sur vous, car il approche le temps où vous direz aux montagnes : Tombez sur nous... »

Il approchait, en effet, le jour des grandes douleurs, si so-  
lennellement racontées par un narrateur juif (Josèphe), qui, certes, ne comprenait pas non plus le côté providentiel de sa grande mission d'historien; mais il fallait bien qu'elle fût écrite, cette histoire, et, dans l'intérêt de son authenticité, Dieu permit qu'elle le fût par ce Juif distingué, prêtre, guerrier, savant, défenseur héroïque de son pays jusqu'au jour où, prisonnier des Romains, il sut leur inspirer assez d'affection et de respect pour rendre sa médiation irrésistible si les destins l'eussent permis. Acteur et témoin dans les deux camps à la fois, tenant note de tout, ratifié comme narrateur, soit du côté des Juifs et des païens qui le copiaient, soit du côté de Vespasien, d'Agrippa et de Titus, qui apposent le sceau de l'empire à ses récits, nul, si nous lui pardonnons quelques exagérations de

1. Luc, xix, 37-44.

2. Matth., xxiv, 15-26.

détail, nul ne mérita jamais plus de confiance que Josèphe, puisque « dans toute l'antiquité, dit un écrivain qui s'y connaît <sup>1</sup>, nous n'avons guère d'historien mieux renseigné. »

Il serait ici tout à fait inopportun d'emprunter à sa plume le récit de ce long et épouvantable drame qui commence à la mort du Sauveur et finit dans les brasiers du temple. On sait que la lapidation de saint Étienne et les persécutions de Saul (saint Paul) avaient été, de la part des Juifs, les premiers actes de cette insubordination fébrile, qui, dégénérant en révolte ouverte, allait servir de prétexte à la vengeance romaine, instrument aveugle de celle de Jéhovah.

Nous laisserons donc à nos lecteurs le soin de se rappeler les débuts de cette longue agitation, commencée sous Tibère, continuée sous Néron, Galba, Othon, Vitellius, et terminée sous Vespasien et Titus, les *délices du genre humain*, par une agonie telle que l'on n'en vit jamais ; puis l'habile et consciencieux auteur que nous venons de citer (M. de Champagny), venant en aide à leur mémoire, leur montrera la ville sainte et ses onze cent mille assiégés enserrés par soixante mille Romains, et luttant avec l'indicible énergie du fanatisme et du désespoir, jusqu'à leur extermination complète par la famine, la peste, le fer, le suicide et les torches d'un impitoyable incendie ; heure terrible marquée par le destin <sup>2</sup>, à laquelle on vit, malgré tous les efforts de Titus et des Lévites, le temple embrasé s'effondrer sur lui-même et ensevelir tout ce qui restait d'habitants dans ce brasier prophétique et sacré, vu de loin par le Seigneur, alors qu'il s'écriait : « Moi qui suis, je l'ai vu... Allez à mon sanctuaire et voyez ce que j'en ai fait... Quiconque passera tout auprès s'arrêtera, *sißtera* et dira : « Pourquoi le Seigneur traita-t-il ainsi cette maison ? » Et on lui répondra : « Parce qu'ils avaient abandonné leur Dieu <sup>3</sup>. »

1. Le comte Franz de Champagny, *Rome et la Judée*, p. 103.

2. Ce quatrième temple tombait au même quantième du mois qui avait vu tomber le troisième, celui de Zorobabel.

3. Jérémie, xxvi, 19.

## 4. — Conséquences d'une seule négation.

Après l'aveuglement des Juifs, nul n'est assurément plus profond que celui de la critique moderne qui, passant devant ce grand miracle et le *sifflant* à son tour, continue à déclarer le surnaturel « hors de cause<sup>1</sup>. »

Voyez un peu, cependant, tout ce qu'il va falloir *siffler* !

1° Une liste de prophètes, commençant à Jacob et finissant à saint Pierre et à saint Paul<sup>2</sup>, c'est-à-dire couvrant une zone chronologique de vingt siècles pour le moins, et tous tellement sûrs de leur fait que M. Renan nous les signale comme « maintenant leur *obstination* jusque sous les murs de Jérusalem et triomphant *presque* des désastres qui réalisaient leurs prédictions<sup>3</sup>. » •

2° La concordance des *dates* entre les prévisions et les réalités historiques, depuis Jacob fixant l'époque du grand désastre à la venue du Messie, et celle-ci à la cessation des rois de Juda, jusqu'aux soixante-dix semaines de Daniel, si torturées aujourd'hui et si claires néanmoins même pour les Juifs qui les rejettent<sup>4</sup>.

3° La concordance des *détails* minutieusement réalisés. « Si tu ne veux pas entendre la voix du Seigneur, avait prophétisé Moïse au peuple rassemblé sur le mont Hébal,... le Seigneur amènera sur toi une nation venue de loin et sem-

1. Voir le mot de M. Renan, ch. II de ce Mém., § v.

2. Lactance (*Div. inst.*, IV, 20) nous montre les deux apôtres prophétisant du fond de leur prison tout le siège de Jérusalem.

3. *Études d'histoire religieuse*, p. 114. Ils *triomphent*, dites-vous ! Oui, excepté lorsqu'ils pleurent, comme Jérémie et comme Jésus, sur ce prochain *triomphe*.

4. Les Juifs tremblaient à cette dernière heure devant l'accomplissement de la prophétie de Jacob, devant celui des quatre-vingt-cinq jubilé d'Élie, devant la fin du quatrième millénaire, devant les soixante-dix semaines de Daniel, sur lesquelles ils ne se trompèrent jamais... jusqu'au jour où, las de tourmenter ce chiffre, nous les voyons défendre de supputer désormais les *chiffres du Messie*...

blable à *un aigle*... Et tes murs hauts et puissants dans lesquels tu mettais ta confiance seront détruits... Et *tes mères mangeront leurs enfants*... Et il y aura sur toi des *signes* et des *prodiges*... Et tu t'enfuiras par sept chemins pour te disperser dans tous les royaumes de la terre... Et chez ces peuples tu ne t'arrêteras pas, et il n'y aura chez eux aucun repos pour la *plante* de tes pieds<sup>1</sup>... »

Et le Lévitique ajoutait : « Vous mangerez en secret la chair de vos fils et de vos filles... Et vos ennemis en seront dans la *stupeur* eux-mêmes »<sup>2</sup>.

4° Et toutes ces stupeurs prédites arrivant à point nommé : stupeur de Titus épouvanté de son œuvre, voulant à tout prix sauver le temple, éteindre l'incendie et disant : « Je ne sais quel Dieu me pousse, *ce n'est pas moi* qui ordonne de telles choses, il n'y a qu'un Dieu qui puisse faire ainsi tomber un tel peuple<sup>3</sup>; » — stupeur encore des soldats, qui s'enfuient épouvantés devant les chairs d'un enfant dévoré par sa mère<sup>4</sup>; — stupeur des anges eux-mêmes, que nous allons voir s'enfuir épouvantés !

5° Il faudra *siffler* encore les signes et les prodiges ! Et cependant, quand dans une même phrase un prophète a parlé en même temps de *signes*, de *prodiges* et de la dispersion prochaine de tout un peuple sur tous les points de la terre, il semblerait que le seul accomplissement ponctuel de cette dernière prophétie devrait au moins faire hésiter sur l'inculcation de *légende* quand il s'agit des premières... Et c'est néanmoins ce qui n'arrive pas ; on admet dans Josèphe (il le faut bien) le grand fait du châtement et celui de la dispersion. Mais les *signes* ! mais les *prodiges* ! Comment croire à de telles choses ? Peu importe que l'important témoignage de

1. *Deutér.*, xxvii et xxviii.

2. *Id.*, xxvi, v. 25, 39.

3. Voir dans Josèphe, xxxii, 1, 2, 3, 4, Titus levant les mains au ciel et prenant Dieu à témoin qu'il n'était pas coupable de tant de malheurs.

4. Josèphe, vi, 24.

Josèphe désigne le mois et « le jour où le temple et l'autel furent soudain, à la *neuvième* heure de la nuit et pendant *une demi-heure*, environnés d'une lumière égalant celle du jour ; »... peu importe encore que Tacite ait eu l'air de s'entendre avec lui pour signaler cette comète à *forme d'épée*, qui durant *une année tout entière* resta suspendue sur la ville ;... peu importe qu'il en appelle aux témoins contemporains ;... peu importe ensuite que les portes de bronze du sanctuaire que vingt personnes avaient peine à remuer se soient ouvertes d'elles-mêmes, et qu'on ait entendu des êtres invisibles s'écrier : « Sortons d'ici ! »... peu importe que Jésus, fils d'Ananus, se soit promené pendant sept ans et cinq mois sur les murs de la ville, toujours criant : « Malheur, malheur à la ville ! » jusqu'au jour où, venant d'ajouter : « et malheur à moi-même ! » on le vit tomber au même instant sous le coup de la pierre qui venait de le frapper... peu importe enfin que « peu de jours après la fête, avant le lever du soleil, on ait vu dans toute l'étendue du ciel rouler des chars, s'entrechoquer des armées, reluire des cuirasses, des épées et des lances, pendant que le fracas de toutes ces armes se faisait entendre autour d'une ville entourée d'ennemis et de fossés<sup>1</sup> ; oui, peu importe ! Il va falloir absolument que Tacite et Josèphe, si graves et si merveilleusement renseignés tout à l'heure, se *déshonorent* ici en rapportant ces *légendes*.

Eh bien, soit ! voilà tout ce que notre critique moderne, pour rester fidèle à son principe, doit *siffler* désormais. Mais Moïse, mais Daniel ! — Oh ! nous ne le savons que trop. Aujourd'hui Moïse et Daniel sont dépossédés de leur date, sinon de leur personnalité ; nous devons nous rappeler tout ce qu'on nous a dit sur le premier<sup>2</sup>. Quant au second, « son livre est une production entachée, comme tous les livres apocalyptiques, de ce nouveau goût qui, chez les Hébreux représentait alors une sorte de *romantisme*. » Aucun doute, dit-on,

1. Voir tout le chapitre x de Josèphe, *Guerre*.

2. Voir notre chapitre v, *Mythisme de Moïse*.

n'est plus possible sur sa date relativement moderne. Éwald l'a prouvé, et cet Éwald, on nous l'a dit, « surpasse tous ceux qui se sont occupés de l'histoire du peuple hébreu<sup>1</sup> ».

Voilà donc Daniel fortement soupçonné, comme Moïse, d'avoir été un personnage légendaire, et si ce n'est lui, ce sera du moins son livre qui deviendra une légende. Comment donc se fait-il que M. Munck, auquel M. Renan renvoie toujours comme à la plus grande autorité, nous dise « que les traditions populaires lui paraissent suffisantes pour constater l'existence de Daniel et de ses amis; » ou bien encore « ce prophète proclama hautement que l'exil de ses compatriotes était arrivé à son terme et désigna Cyrus comme *l'oint du Seigneur*<sup>2</sup> »

M. Munck, au reste, parle ici comme Josèphe, témoignant pour ce même Daniel la plus profonde vénération et disant : « Daniel, qui a écrit sur l'empire romain et prédit qu'il dévasterait le nôtre, *ne peut avoir été* que l'ami de Dieu et le confident de ses desseins, et certainement il n'y a que les Épi-curieniens qui, devant de telles prédictions, puissent encore s'imaginer et soutenir que la Providence ne s'occupe pas des choses d'un monde qui ressemblerait alors au navire abandonné sans pilote au milieu de la tempête<sup>3</sup>. »

Et Josèphe cependant n'était pas un chrétien ! Mais, puisque MM. Munck et Éwald *sont tout*, profitons de ce que le premier va nous avouer encore. Il est d'abord rationaliste. « Josèphe prétend, dit-il, que lors de l'arrivée d'Alexandre le Grand devant Jérusalem, prédestinée de sa part au traitement affreux qu'il venait de faire subir à Tyr et à Gaza, le grand prêtre Jaddoua lui aurait montré les prophéties de Daniel, où ses victoires et la chute des Perses étaient prédites avec une admirable précision, » et que ce fut là la vraie cause de la retraite subite d'Alexandre et des sacrifices qu'il vint faire

1. Renan, *Études*, p. 126.

2. *Palestine*, p. 460.

3. Josèphe, *Antiq. jud.*, in-fol., l. X, p. 466.



dans le temple à *la manière des Juifs*, et des immunités absolues que, par grande exception, il leur accorda à tous... Mais le fait est complètement inexact, car c'est justement cette précision historique des diverses prophéties de Daniel qui *prouve contre leur authenticité* <sup>1</sup>... »

Malheureux prophètes ! leurs prévisions sont-elles tant soit peu différentes de leur réalisation historique ; ce ne sont plus des prophètes. Sont-elles, au contraire, admirablement réalisées ; comme il ne peut exister de prophéties que dans l'*imagination*, le prophète devient un mythe ou bien il n'écrit qu'après coup. Mais, comme nous l'avons prouvé cent fois, on n'y gagne rien, et tôt ou tard l'incroyant se prend à ses propres filets. M. Munck, lui, s'y prend trois fois de suite. D'abord, et à propos de cette même entrevue d'Alexandre et du grand prêtre Jaddoua, aux portes de Jérusalem, il nous dit : « Après la conquête de Tyr et le traitement affreux infligé à Gaza,... UN MIRACLE SEUL pouvait sauver Jérusalem, et, quoi que l'on pense du récit merveilleux de Josèphe, IL EST CERTAIN qu'il dut se passer dans l'esprit d'Alexandre *quelque chose* d'extraordinaire <sup>2</sup>. » Ensuite, au lieu d'assimiler le livre de Daniel à tous les apocryphes, c'est-à-dire aux livres qui n'étaient pas reçus dans le canon des Juifs, il avoue qu'il en faisait partie <sup>3</sup>. Enfin, quant à sa date, « ce livre de Daniel, dit-il, est de l'époque des Machabées <sup>4</sup>. » Or, voici le problème devenu plus insoluble que jamais, car il se pose de nouveau en ces termes : « Comment Daniel a-t-il pu savoir, 160 ans avant la ruine du temple, que la Judée serait dévastée par « cette bête prodigieusement forte (ῥώμη, force), qui broyait toutes les nations dans ses dents de fer <sup>5</sup> ? » La clairvoyance est tout aussi merveilleuse à un siècle qu'à cinq siècles de dis-

1. *Palestine*, p. 484.

2. *Id.*, p. 525.

3. *Id.*, note, p. 426.

4. *Id.*, p. 494.

5. Daniel, VII, v. 1-18.

tance. Encore une fois, ce n'est donc pas la peine de guerroyer pour si peu.

Contentons-nous de ce simple aperçu sur l'histoire miraculeuse de nos anciens temples.

Quand on proposait au grand Condé le développement entier des preuves du christianisme, il répondait : « A quoi bon ? n'ai-je donc pas sous les yeux l'état présent du peuple juif, et cet état n'est-il donc pas, à lui seul, une démonstration permanente ? Un tel miracle me suffit. » Pascal, qui, pour n'être pas un Éwald, n'en était pas moins un grand critique d'*intuition*, disait : « Ce peuple m'étonne... car c'est une chose étonnante que de le voir subsister pendant tant d'années et toujours misérable... C'est une chose admirable encore de voir ces Juifs, grands amateurs de choses prédites, et cependant grands ennemis de l'accomplissement de celle-ci, et néanmoins que cette aversion même ait été prédite <sup>1</sup>. » A Pascal, le juif suffisait pour expliquer les chrétiens. Enfin, Bossuet plaçait dans la vie de ce même peuple le centre et le pivot de toute l'histoire. Il nous le montre « portant, pour ainsi dire, toute la suite de la religion sur son front, puisque, d'un seul regard, dit-il, on voit ce qu'il a été, pourquoi il est comme on le voit, et à quoi il est certainement réservé. » « C'est un miracle toujours subsistant, dit-il encore, et qui confirme la vérité de tous les autres ; IL N'EN FAUT PAS DAVANTAGE <sup>2</sup>. »

IL N'EN FAUT PAS DAVANTAGE !... C'est dur à dire et à penser, mais ce qui suffisait à Condé, à Pascal, à Bossuet, ne suffit plus à notre *suffisante* critique. Serait-elle donc supérieure à celle de ces grands hommes ? Hélas ! peut-être serons-nous contraint à le lui accorder, mais au jour seulement où elle sera parvenue à faire sortir un seul de tous ses expédients de la classe des plus insuffisantes hypothèses et des plus flagrantes contradictions.

1. *Pensées*, deuxième part., art. 8.

2. *Histoire universelle*, fin de la deuxième partie.

## § II.

## OBÉLISQUES ET HIÉROGLYPHES.

Date du premier temple.

1. — *Date du premier temple.*

Mais où donc les nations païennes avaient-elles pu puiser, pour leurs propres monuments religieux, une ordonnance toute semblable à celle des monuments juifs? Qui donc leur avait appris, à leur tour, qu'à toute espèce de temple il faut une certaine orientation cosmologique, des degrés symboliques, un bassin d'eau lustrale, une table sacrée pour porter la victime, un autel pour la sacrifier, un Saint des saints pour voiler le Dieu qui l'accepte, etc., etc.?

Évidemment, les prescriptions semblables faites pendant la traversée du désert, étant attribuées dans la Bible à l'inspiration immédiate de Dieu, il serait contre toute logique d'attribuer ses analogues au simple génie de l'homme, à son caprice ou au hasard. On ne *devine* pas plus l'esthétique du mystère que les mystères eux-mêmes; la parité savante et très-compliquée de tous ces temples révèle donc, soit une corporation d'architectes éminents envoyant partout *ses frères et maçons*, soit un autre ordre de maçons cette fois très-surintelligents.

Or nos *francs-maçons* n'existant pas encore à cette époque, le second ordre nous paraît on ne peut plus indispensable.

Mais si, parfaitement édifiés sur l'Architecte divin qui se révélait dans le désert, nous ne comprenons plus les inspirations du même ordre chez les nations païennes, c'est faute de nous rappeler que Babylone, avant d'être souillée par Bélus, était une ville sémitique; c'est faute de nous rappeler qu'avant de devenir la *Chemia* maudite des prophètes, l'Égypte avait reçu des colonies de Sémites parties du grand centre de l'humanité restaurée. Qui nous dit que le

temple portatif du désert n'est pas un rappel aux errements de l'architecture primitive et générale, aux prescriptions d'une esthétique sacrée oubliée ou perdue pendant les années de servitude et de voyage<sup>1</sup>?

Il n'y a donc rien ici qui puisse justifier les diatribes du rationaliste ou du protestant contre le plagiat du temple païen reproché au peuple juif et chrétien. Si la critique du premier ne tient aucun compte de la probabilité d'une civilisation commune et primitive, celle du second, bien plus inconséquente encore, oublie que ses propres temples de Moïse et de Jérusalem reçoivent le contre-coup des injures qu'il envoie au Vatican, et que, s'il pouvait être vrai que Léon X eût été païen en construisant Saint-Pierre, David et Salomon l'eussent été avant lui. Lorsque Spencer *établit* l'antériorité des temples des nations sur le tabernacle de Moïse, évidemment il est dans le vrai, mais qui lui dit que le temple païen était païen dans le principe? Westminster est-il païen pour s'être inspiré de l'architecture des Sarrasins et des Goths?

Comment ne voit-on pas, au contraire, qu'il en est de ceci comme des rites, et que lorsque Jéhovah déclare la guerre aux temples *étrangers*, ce ne peut jamais être qu'en raison des dieux qui les habitent.

Les premiers temples historiques des nations, remontant à une époque très-rapprochée du déluge, devaient, selon toute apparence, continuer certaines traditions architectoniques, antédiluviennes, toutes fraîches encore dans la mémoire des hommes.

Nous trouvons que Dom Calmet, pour nier le temple antédiluvien, s'appuie sur une très-mauvaise raison, lorsqu'il nous dit que « la chose n'est pas probable, Noé s'étant contenté de dresser un simple autel au Seigneur immédiatement après le déluge<sup>2</sup>. » Autant vaudrait, il nous semble, dénier à la synagogue la construction de ses antiques merveilles sous le

1. Voir le chapitre VIII de ce Mémoire.

2. Bible de Vence, t. VI, p. 350.

prétexte que les apôtres et les premiers papes de l'Église, son héritière, se contentaient d'une simple pierre ou d'une planche dans les catacombes.

Nous l'avons déjà dit : il est probable que nous renfermons les temps et le domaine des antédiluviens dans des limites beaucoup trop étroites, et certes l'observation contemporaine qui nous montre aujourd'hui des antédiluviens sur toute la surface de la terre est bien faite pour nous corriger de ce défaut.

Il est très-vrai toutefois que la Bible ne nous apprend rien de formel à cet égard, mais encore une fois la Bible n'est qu'un sommaire, et lorsqu'elle se contente de nous parler des deux ou trois villes bâties, soit par la postérité de Caïn, soit par celle de Seth, on voit qu'elle tient à ne pas s'écarter de la souche du peuple choisi, et qu'elle abandonne tout le reste « à ces hommes de *renom* qui ont couvert toute la terre<sup>1</sup>; » elle se contente encore de nous montrer les Caïnites bâtissant la première ville, et les Séthites établissant sous Énos un culte public et régulier. C'est du moins l'interprétation la plus rationnelle de toutes celles qu'on a voulu donner du fameux verset appliqué à ce patriarche et dont voici les termes : « C'est de son temps que l'on se mit à invoquer le nom de Jéhovah. »

Or, sans tenir grand compte de la tradition juive qui attribuait à Kénan, fils d'Énos, la construction d'une ville immense, entourée de murailles, sur une montagne d'une des îles de l'Inde, nous demandons comment un culte *public et régulier* aurait pu se passer d'un temple et sous quelles voûtes Mahalabel, fils de Kénan et surnommé *le chanteur des louanges de Dieu*, aurait pu les célébrer. Nous demandons encore comment les sacrements, dont l'origine semble remonter aux premiers jours, auraient pu se passer de tout ce qu'ils nécessitaient plus tard en fait d'autels et d'ornements; comment

1. *Genèse*, ch. v.

enfin Noé aurait pu être appelé par saint Pierre (II, 2) le huitième *héraut* de la justice, s'il n'y avait pas eu sept *hérauts* ou *pontifes* confesseurs ou prédicateurs avant lui. Voilà donc un sacerdoce véritable officiellement organisé et reconnu, et nul doute que ce ne soit là le sens qu'il faille donner à cette première invocation patriarcale, dénuée complètement de sens et de justice, s'il fallait l'entendre d'une invocation privée.

Nous sommes heureux de rencontrer ici la grande autorité du R. P. Ventura et de terminer ce paragraphe par les belles paroles qu'on va lire :

« Tant que la société est à l'état domestique, tout y est réglé d'une manière privée, même la religion. Une société, dans cet état, n'honore Dieu que par des institutions particulières. Elle n'a pas de temples et, par conséquent, pas de sacerdoce non plus; c'est lorsque, passant de l'état domestique à l'état public, elle devient de tribu nomade une association constituée et fixée dans une certaine contrée, qu'elle établit le culte public pour lequel il lui faut des temples et des prêtres. Or, il paraît que ce fut après la naissance d'Énos que la race de Seth se constitua en cet état, car c'est alors que Caïn édifia la première ville qu'il nomma Hénochie, du nom de son fils Hénoch (*Gen.*, IV). La race de Seth, de son côté, ne s'occupant que de religion pendant que l'autre ne s'occupait que d'industrie, bâtit donc le premier temple, organisa le culte collectif, social et public. Je crois aussi qu'il n'est ni étrange ni vain de penser que, même avant l'établissement de la synagogue, il existait non-seulement un sacerdoce, mais encore un *pontificat suprême*, investi de la grande prérogative de garder, de transmettre sans la moindre altération, et d'interpréter, au cas échéant, d'une manière infaillible, la révélation primitive. Car je ne puis me persuader qu'il ait jamais manqué sur la terre un tribunal, ou, pour le moins, un homme, dépositaire fidèle de cette révélation, patrimoine précieux de l'humanité, qu'on pût consulter au besoin sans crainte d'être

entraîné dans l'erreur... A ce point de vue, Noé, le dixième des patriarches, fut le huitième de ces dépositaires fidèles, de ces interprètes infaillibles, de ces docteurs, de ces grands prêtres, de ces pontifes qui précédèrent le déluge <sup>1</sup>. »

A ce point de vue, pouvons-nous répondre à notre tour, la date du temple reculerait à l'infini, et tout ce que les Spencer, les Vossius, les Mosheim ont pu dire sur l'initiative des gentils et sur leur imitation servile par les Juifs et les Hébreux, retomberait malgré ces protestants dans l'éternel et banal reproche de plagiat adressé par les rationalistes à nos dogmes, à nos rites et à notre culte ; à tout cela nous ferons toujours la même réponse, et cette réponse la voici : nous concédons la *veille*, mais à la condition qu'on nous accordera la *surveillance*.

Mais, avant de rentrer dans les vrais temples païens, commençons par les étudier et par en chercher le sens jusque dans leurs premiers rudiments.

## 2. — La pierre et l'obélisque.

Commençons par la *pierre brute et fichée*, ce premier embryon de l'obélisque.

Personne n'ignore que le monde en est couvert, et que sur tous les continents elle est encore comme le stigmaté ineffaçable de l'idolâtrie primitive ; que n'a-t-elle pas attesté, aidé, sanctionné, en fait de crimes et de superstitions, depuis la théophanie mensongère jusqu'à l'assassinat démoniaque, ordonné, protégé par ces mêmes dieux, dont elle ne craignait pas de reproduire les hontes et l'infamie !

Mais, d'un autre côté, est-il rien de plus irréfragable que son orthodoxie primitive ? Gage commémoratif des communications divines comme dans le *beth-el* de Jacob, la pierre s'élève progressivement jusqu'au symbole et même jusqu'au réceptacle de la présence réelle du Messie. Nous avons dit qu'une

<sup>1</sup> *Conférences*, t. III, p. 224.

pierre mystérieuse suivait le peuple voyageur, et saint Paul nous le répète. « Cette pierre mystérieuse qui les suivait, *c'était le Christ lui-même. Consequente eos petra, petra autem Christus;* » paroles incompréhensibles pour ceux qui s'obstinent à briser l'harmonieux enchaînement des deux Testaments ; paroles parfaitement intelligibles, au contraire, pour celui qui se reporte à ces autres paroles : « Tu es pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église. » « Pierres vivantes du temple de Jésus-Christ, édifiez-vous les uns les autres. »

L'origine et le début du culte de la pierre sont donc entièrement messianiques, et, à ce point de vue, on ne s'étonne plus de voir celle-ci figurer comme partie intégrante, ou plutôt comme constituant à elle seule tout autel catholique. Pas de sacrifice, pas de victime sans la pierre : *Petra erat Christus*.

Ici, encore une fois et comme pour les monuments, l'idolâtrie, à nos yeux, n'a pas plus copié l'orthodoxie que celle-ci n'en l'a copiée elle-même. Nées à peu d'heures de distance, toutes deux ont marché dans la voie primitivement tracée par le maître, toutes deux ont cheminé de compagnie, et si l'une a semé sur ce tracé primordial et commun le mensonge et le crime, ... à elle seule la faute et la responsabilité du faussaire. Usurpée par un pouvoir menteur, la pierre beth-el ou *pierre divine* devint promptement *beth-aven* ou pierre du *mensonge*, jusqu'à ce que ce mensonge, atteignant les dernières limites du sacrilège, on ait vu le phallus et le linga éhontés profaner et souiller à leur aise le symbole sanctifié de la plus pure et de la plus haute des faveurs <sup>4</sup>.

Tout le monde convient maintenant que de cette simple pierre sont nés le *cippe*, le *men-hir*, le *dolmen*, qui s'appelaient la pierre d'*inspiration*, puis la *colonne*, l'*obélisque*, la *pyramide*, etc.

Nous avons trop parlé des dolmens pour en parler encore. Voyons maintenant l'obélisque.

4. Voir encore une fois ce que nous en avons dit, vol. I, chapitre XI, § 4.



Nous avons déjà mentionné la tradition rapportée par Josèphe et gravée dans la mémoire de bien des peuples, à savoir que le patriarche astronome, l'Adris des Arabes, le Thoth des Égyptiens, le Seth ou l'Hénoch de Moïse, instruit miraculeusement des approches du déluge, avait gravé sur deux colonnes de *pierre*, dans la terre syriadique, les grands secrets et les éléments de toutes les sciences et révélations divines que possédait le premier monde.

Le savant Zoéga, dans son grand ouvrage *sur les obélisques* (p. 43), donne bien d'autres attestations du même fait. Il s'étonne d'entendre Manéthon dire à Ptolémée-Philadelphe qu' « il a déchiffré *lui-même* les inscriptions des deux obélisques situées *in syriadica terra* et sculptées en caractères sacrées par Thoth, le premier Mercure, avant le déluge ».

Zoéga nous dit encore (note de la page 77) que Manéthon se vantait aussi de connaître l'avenir par les *stèles* gravées par *Agathodémon*. Or, notre archéologue se scandalise de ce pouvoir prêté à un homme, difficulté qui n'en est pas une pour Scaliger, qui ne voit dans cet Agathodémon qu'un véritable et bon génie. Quant à nous, avant de condamner trop promptement Manéthon, nous nous rappelons que la science le traitait de faussaire et de vil flatteur pour ses dynasties des *dieux*, jusqu'au jour où le papyrus de Turin est venu nous révéler exactement, et dans le même ordre que lui, toute la liste de ses dieux, demi-dieux et mânes. Restons-en là.

Nous ne reviendrons pas sur cette tradition des colonnes, dont il serait impossible de vérifier l'existence, bien que Josèphe affirme qu'elles subsistaient encore de son temps.

Une seule chose nous est démontrée : c'est que de grands et mystérieux secrets, une science incompréhensible et qui s'est promptement traduite en merveilles, avaient traversé le cataclysme diluvien, et que c'est dans ce que nous appelons encore les *Syriades de Thoth* (ou *Seth*) que, quinze cents ans plus tard, les Pythagore, les Phérécyde et les Solon allaient les dérober.

Ces colonnes, si elles ont existé, devaient être les sœurs aînées de celles que l'on retrouve à peu près partout devant le portail de tous les temples du soleil, et probablement encore des deux colonnes *Jékin* et *Béaz*, placées, comme nous le disions tout à l'heure, à l'entrée du temple de Jérusalem.

Interrogeons maintenant les colonnes des temps historiques, et demandons cette fois avec respect et discrétion à la science la raison et le résultat de ses belles découvertes.

### 5. — *Lecture des hiéroglyphes; son histoire.*

Elle commence par nous montrer, avec une loyauté qui l'honore, un passage d'Ammien Marcellin, oublié pendant dix-huit siècles et remis en honneur aujourd'hui. En effet, à propos de l'obélisque apporté d'Héliopolis et érigé par Auguste dans le grand cirque de Rome, cet historien raconte fort simplement qu'« il en a traduit en grec l'inscription, conformément aux principes d'Hermapion, *Hermapionis librum secuti*<sup>4</sup> ».

Or, cet Hermapion était un grammairien ou *grammate* égyptien qui avait excité la gaieté générale lorsque devant cet obélisque il s'était vanté d'en pouvoir déchiffrer l'inscription. « On se mit à rire, » nous dit Strabon. Le grammairien laissa rire et n'en apporta pas moins à Auguste la traduction promise. Quel était son secret? On l'ignore. Toujours est-il que, privée de tous les moyens de contrôle, l'histoire continua de rire à son tour et de classer, pendant dix-huit siècles, cet Hermapion parmi les charlatans scientifiques. Il y était en bonne compagnie, puisqu'il y retrouvait Ératosthène et Manéthon, accusés comme lui d'avoir abusé de l'ignorance générale en matière égyptologique. En pareil sujet, les vengeurs, toujours si tardifs, n'arrivent qu'aux derniers jours. Toujours est-il qu'après dix-huit siècles d'épreuve, la traduction livrée

4. Ammien Marcellin, l. XVII.

par Ammien Marcellin constitue, avec un passage de Clément d'Alexandrie et le livre d'Horapollon, l'unique, quoique triple document que l'antiquité ait laissé sur cette matière à tous les âges.

Les expressions grecques d'Ammien Marcellin, rapprochées par nos savants des signes originels, leur donnèrent un alphabet bilingue<sup>1</sup>, confirmant parfaitement celui que Champollion venait de découvrir lui-même, grâce à un fragment d'inscription bilingue aussi, connu sous le nom de *pierre de Rosette*. Ainsi l'on arrivait à Louqsor par Athènes.

Grâce à cette admirable découverte, dont la gloire pourrait peut-être se partager également entre l'anglais Young et notre savant compatriote, grâce aux développements qu'ont su lui donner d'infatigables et intelligents travailleurs, tels que Rosellini, Goulianoïff, Klaproth, Salvolini, Lepsius, Bunsen, de Rougé, Lenormant et de Saulcy, nous voyons de jour en jour la lumière se faire dans le sombre labyrinthe des dynasties historiques, et nous constaterons plus loin la portée de ces confirmations et réédifications. Tout peut donc faire espérer que le temps et les nouvelles découvertes amèneront tôt ou tard un ordre chronologique parfait et une paix durable entre toutes ces légions de dynastes qui se faisaient entre eux une guerre plus implacable que celles qu'ils faisaient jadis à leurs ennemis. Tout s'accorde à mesure que tout s'approfondit. Les papyrus confirment les monuments, et, les choses justifiant les hommes, beaucoup d'anciennes calomnies tombent d'elles-mêmes aujourd'hui. Ainsi les livres hermétiques des Alexandrins sont déclarés « la reproduction probablement *très-fidèle* des livres sacrés attribués au vrai Thoth. » Le rituel de Turin justifie complètement Manéthon relativement aux dynasties fabuleuses, et sur le reste Hérodote, Ératosthène, Le Syncelle et Clément commencent à s'accorder parfaitement.

Ce n'est pas peu de chose non plus que d'être parvenu à

1. En deux langues.

lire dans tous les cartouches<sup>1</sup> les noms successifs des monarques constructeurs ; de savoir, par exemple, pour l'obélisque qui nous intéresse le plus, puisque nous le frôlons tous les jours sur la place de la Concorde, que vers l'an 1550 av. J.-C., le roi Ramsès II le fit extraire des carrières de Syène et transporter à Thèbes, pour la décoration du grand édifice, qu'il fut interrompu par la mort, et que, n'ayant pu consacrer que trois faces du monolithe à ses propres inscriptions, ce fut Ramsès III, son successeur, qui s'empara de la face inoccupée et la consacra tout entière à sa gloire, fit dresser l'obélisque et grava son nom sur toutes les parties du piédestal qui restaient à sa disposition.

Le même personnage nous apprendait encore sur la face nord de celui des deux obélisques qui est resté à Louqsor, que « lui, seigneur de la haute et de la basse Égypte, germe des dieux et des déesses, seigneur du monde, soleil gardien de la vérité, approuvé par Phré, il a fait ces travaux (le Ramesseum de Louqsor) pour son père Amoun-Râ. » Cette inscription était tout à fait analogue à celle traduite par Hermapion et ne laissait aucun doute sur la nature et la valeur de sa méthode de traduction. D'après cela, on ne craignait plus d'établir que les inscriptions des deux obélisques n'étaient que le sommaire, que l'index historique des sculptures qui reproduisent sur le pylône (frontispice du palais) toute la campagne du même roi contre les Asiatiques. « La découverte de l'alphabet hiéroglyphique par mon frère, dit Champollion-Figeac, a permis de connaître enfin la véritable nature et la vraie destination des obélisques égyptiens, sur lesquels on a tant écrit et formé tant de fausses suppositions ; L'INSCRIPTION N'EST JAMAIS QU'UNE COMMÉMORATION DU ROI CONSTRUCTEUR<sup>2</sup>. »

1. On appelle ainsi certains encadrements spéciaux.

2. Champollion-Figeac, *Encyclopédie portative*, p. 62. On pense bien que nous n'avons pas la prétention d'offrir à nos lecteurs un compte rendu détaillé des acquisitions égyptologiques de la science, mais nous pouvons signaler, par exemple, à leur attention, certaines concordances fort heureuses

Le rationalisme, ennemi du merveilleux, triomphait en le voyant chassé même des hiéroglyphes, son dernier asile depuis deux siècles.

C'était à se demander si l'étymologie de ce mot était bien littéralement « sculpture des choses sacrées <sup>1</sup>, » ou bien encore si de savants archéologues avaient eu raison d'appliquer aux obélisques ces paroles de Jacob à Joseph : « Les bénédictions que je vous donne dureront autant que les colonnes des maisons du mystère <sup>2</sup>. » On ne comprenait plus les anathèmes sacrés contre les colonnes peintes, *lapides depictas* <sup>3</sup>, et contre les stèles que la Bible ordonne de détruire <sup>4</sup>.

Qu'avait donc voulu dire saint Paul en leur reprochant d'avoir « changé la gloire de Dieu, et immutaverunt gloriam Dei <sup>5</sup> ? »

avec nos livres saints. Ainsi, nous lisons dans l'Écriture que, « dans la quinzième année du roi Roboam, Schischak, roi d'Égypte, marcha contre Jérusalem avec une armée considérable. » Quel était ce Schischak ? On l'ignorait. Mais voici qu'on trouve dans la vingt-deuxième dynastie un chef qui s'appelle Schischonck, et que Champollion dit avoir vu à Karnac un bas-relief dans lequel trente navires sont conduits devant Soudouah-Malek, *roi des Juifs*. — Quant aux mentions de Moïse, elles se bornent jusqu'ici à celles du manuscrit Sollier (ch. v, p. 306 de ce Mémoire). Mais des nouvelles études il résulterait que Moïse fut contemporain de Sésostris, Ramsès II ou Meiamoun, qui figurent sur notre obélisque de Louqsor et dans le poème de *Pen-ta-our*, si élégamment traduit par M. de Rougé. « La concordance des époques et des particularités de ce poème ne permettent pas, dit ce dernier, d'attribuer la servitude des Israélites et leur délivrance à un autre Ramsès. Il est le seul qui, par son règne de soixante-huit ans, présente le temps nécessaire pour la longue retraite de Moïse dans les solitudes de l'Arabie. » (De Rougé, p. 40 de ce vol.)

Tout ce poème est gravé sur les murailles de Karnac; quant aux *bulletins* officiels de la campagne, ils couvrent les tableaux d'Ipsamboul et du Ramesseum, de même que l'on voit sur les murs de Thèbes le traité de paix avec les Chétas. « Il y a tel règne de l'histoire de France, dit notre savant, qui nous est moins connu que celui de Sésostris... On peut lire aujourd'hui les trois quarts des plus longues inscriptions. » (*Annales de philosophie chrétienne*, t. LI, p. 250).

1. De ιερὸς, sacré, et γλύφω, je sculpte.

2. Thoth, guiboth, oulim; voir M. Lacour, *Hiéroglyphes*, p. 216.

3. *Lévité*, I, v. 26; *Ézéch.*, VII, v. 40.

4. Septante, *Exode*, III, v. 24.

5. *Rom.*, XXIII.

Ou bien encore Tertullien, en parlant de « cette *énormité de l'obélisque* prostitué au soleil ? »

Mais c'était surtout au père Kircher que l'on reprochait les plus superstitieuses méprises. On ne lui pardonnait pas de n'avoir vu dans les inscriptions hiéroglyphiques *que* « les secrets de toute la science kabbalistique et les monstrueuses imaginations d'un démonisme raffiné <sup>1</sup>. » On allait plus loin, et Champollion ne craignait pas de l'accuser publiquement d'un odieux mensonge, c'est-à-dire de la supposition absolue d'un auteur arabe (Abeneph), dont les pères du collège romain nous ont montré les œuvres dans leur bibliothèque de Rome. Nous ne pouvons le cacher, c'était avec indignation qu'ils reprochaient à Champollion une telle calomnie. « Kircher, nous disaient-ils, a pu se tromper comme savant, mais il était absolument incapable d'un mensonge. »

Comme on le pense bien, nous ne venons pas défendre ici le système philologique de ce prodigieux érudit, car nous le croyons tout à fait *erroné*; mais nous sommes certain de ne pas nous tromper, lorsque nous le croyons beaucoup plus éclairé que tous nos égyptologues modernes, non plus sur la lettre, mais sur l'*esprit* du sphinx égyptien. Nous sommes convaincu que Kircher ne s'est trompé que sur les mots et nullement sur le sens.

D'abord, il n'est pas exact de dire qu'il n'a vu sur les obélisques *que* des amulettes ou le plus grossier démonisme, et en voici la preuve.

Ce n'était pas trop humilier l'Égypte que de dire : « Les figures hiéroglyphiques ne sont autre chose que certaines formes sensibles des notions divines, et pour ainsi dire les signes des idées intelligibles ; » conformément à ces paroles de saint Denis : « Il existe certains réflecteurs sensibles des vertus divines, par la contemplation desquels l'âme s'élève jusqu'aux mystères les plus élevés ; » conformément encore à ces pa-

1. Brown, *Aperçu sur les hiér.*, p. 369.

roles d'Aristote : « La sagesse des Égyptiens est admirable dans l'interprétation qu'elle nous donne de toute sa théologie mystique (l. XIV, ch. 15). » « Donc la théologie d'Hermès est *très-élevée et très-profonde* lorsqu'elle nous donne les raisons les plus fortes de l'unité divine et lorsqu'elle nous fait voir que cette unité de Dieu fut le premier dogme de cette philosophie antique dont Pythagore, à son retour d'Égypte, a pu dire : « Dans cette philosophie l'unité est la racine, la source et l'origine de toutes choses ; » à coup sûr, on peut reconnaître ici l'identité de la théologie primitive des Égyptiens et des Hébreux. »

Dans sa Métaphysique, Aristote avait accusé Parménide et Mélisse de dualisme et de polythéisme ; eh bien, Kircher les défend ainsi que Platon, et montre à Aristote que toute leur philosophie repose, en fin de compte, sur un être intransmutable, simple, pur, vrai, et qui, ne manquant de rien, n'a besoin de personne. Quand la philosophie profane accuse le théologien païen de polythéisme, il est beau d'entendre dire au jésuite du xvi<sup>e</sup> siècle que « l'on chercherait vainement dans la philosophie chrétienne un langage plus chrétien <sup>1</sup>. »

Assurément, lorsque la science elle-même nous montre sur les monuments égyptiens, en fait de signes écrits, le cercle image d'éternité, le triangle, les chérubins et jusqu'au nom de Jéhovah, puis, en fait de dogmes et de rites, la trinité, le baptême, la croix, le soleil image du démiurge, verbe et organisateur du monde, elle parle exactement comme Kircher et comme beaucoup de Pères ont parlé avant elle ; M. de Rougé a donc tort, selon nous, de dire que « la religion de l'Égypte a été interprétée d'une manière suspecte, tant par les premiers apologistes chrétiens que par les philosophes néoplatoniciens <sup>2</sup>. »

1. *Œdipus Ægypt.*, t. III, 133.

2. Loc. cit., p. 248.

On ne peut donc reprocher à ce prodigieux érudit que d'avoir cru au *revers de la médaille* théologique, c'est-à-dire d'avoir supposé parallèlement à cette théodicée si complète un courant de superstitions démoniaques semblables à toutes celles de notre moyen âge. Il ne s'agit donc plus que de savoir s'il se serait trompé sur cet *esprit* magique comme il s'est trompé sur l'*alphabet*, au dire de tout le monde.

Dans tous les cas, il ne se serait pas trompé seul, car, dans l'antiquité, personne n'a jamais cru que les obélisques « ne fussent *qu'une commémoration* du roi constructeur. »

D'abord, si l'obélisque et l'Égypte, presque toujours associés, n'avaient été coupables l'un et l'autre *que* de la théologie et de la *commémoration* politique dont nous venons de parler, pourquoi, encore une fois, cet anathème biblique et permanent contre l'un et contre l'autre? Pourquoi l'Égypte et Sodome sont-elles toujours accolées <sup>1</sup>? Pourquoi, parmi toutes les nations châtiées, cette Égypte sera-t-elle plus humiliée que toutes les autres (*humillima*)? Pourquoi Pharaon, « ce grand dragon, enseveli dans ses fleuves, sera-t-il rejeté dans les déserts avec un mors qui lui traversera la mâchoire <sup>2</sup>? » Pourquoi Zacharie, Joel, Osée ne cessent-ils de vous montrer ce roi « dans la désolation, parce que le Seigneur a rompu son sceptre <sup>3</sup>? » Pourquoi Jérémie fait-il aussi parler le Dieu des armées ou le seigneur d'Israël : « Je visiterai tout ce tumulte d'Alexandrie et je *mettrai la main* sur les Égyptiens, sur Pharaon et sur ses dieux <sup>4</sup>? » Pourquoi Isaïe, qui renchérit sur tous les autres, lui fait-il dire à son tour : « Je vais descendre sur une nuée légère et je vais faire trembler le cœur de l'Égypte en frappant de plaie son *ignominie* <sup>5</sup>? » Ce pourquoi, le voici, car nous voulons abréger : écoutons bien les réponses

1. *Apocal.*, XI, v. 8.

2. *Ézéch.*, XXIX, v. 15 et 3.

3. *Zach.*, X, v. 2; *Joel*, III, v. 19; *Osée*, II, v. 15.

4. *Jérém.*, XLVI, v. 26.

5. *Isaïe*, ch. XIX, v. 1, 22.



du Seigneur, elles mettent parfaitement le doigt sur la *plaie* et sur sa vraie cause.

« Voici que je vais entrer dans l'Égypte et que tous ses *simulacres* vont trembler comme son cœur <sup>1</sup>... car le Seigneur l'a livrée à un *esprit de trouble* qui la fera errer dans tous ses ouvrages comme un homme ivre... et il n'y aura plus en Égypte de ces ouvrages qui représentent une *tête* et une *queue*, et la *baguette* et le *jonc* <sup>2</sup>. »

Voici qui devient plus clair : « Je romprai cet esprit égyptien dans ses entrailles, et je précipiterai dans l'abîme tout son conseil... Et nous verrons s'ils INTERROGERONT ENCORE LEURS SIMULACRES, LEURS DEVINS, LEURS PYTHONS ET LEURS AUGURES. » Je rendrai fous leurs PRINCES de Tanis et de Memphis qui ont trompé l'Égypte <sup>3</sup>.

Et si nous demandons à Jérémie ce que signifient ces *princes*, il nous répondra : « Annoncez à Magdala, à Memphis, à Taphnis, que le glaive va frapper sur elles, et dites-leur pourquoi *vos forts* sont-ils *putréfiés* ? On répondra : « Ils ne sont pas restés debout devant le Seigneur, et le Seigneur les a renversés <sup>4</sup>. »

Traduire, comme Dom Calmet, ces *forts* par « des hommes

1. Isaïe, XIX, v. 1.

2. *Id. ibid.*, v. 44 et 45. Tous les commentateurs se livrent devant ce verset aux plus incroyables divagations; ils ne comprennent plus surtout comment à ces deux mots, la *baguette* et le *jonc*, la Vulgate a pu ajouter les deux épithètes « *incurvantem* et *refrenantem*, » se *recourbant* et *maîtrisant*, expressions que Dom Calmet nous donne pour la traduction littérale de l'hébreu.

Serons-nous donc trop téméraire, si nous voyons dans ces épithètes une allusion à nos baguettes divinatoires qui se *tordent* dans la main de l'enchanteur, au lieu d'y voir on ne sait quelles leçons d'humilité politique. Quant à l'« *opus non erit, l'ouvrage ne sera plus*, » nous allons le retrouver dans ces hiéroglyphes de *serpents* mordant leurs queues et dans ces *corbeilles de jonc* qu'on va nous donner pour leur symbole.

Si nul commentateur n'a vu cela, c'est que nul n'a jamais eu sous les yeux nos alphabets spirito-hiéroglyphiques.

3. Isaïe, XIX, v. 3 et 43.

4. Jérémie, XLI, v. 15.

vaillants qui sont tombés dans le combat, » c'est donner une entorse à la signification ordinaire du mot *fort*, qui, neuf fois sur dix, s'applique aux démons (voyez le *fort* armé de l'Évangile, les forts de David, etc.) ; ensuite, c'est ôter toute espèce de sens à la phrase, car de *vaillants hommes* qui succombent ne constituent pas un forfait, et, ici, c'est à cause de la *putréfaction* et de la chute que le Seigneur jette bas l'Égypte !...

Mais quand on retourne aux Septante, la lumière se fait aussitôt ; car au lieu du *fort* il y a littéralement « le bœuf que tu as choisi, » et Vatable ne s'y est pas laissé prendre : il a reconnu là le bœuf Apis, qui précisément était l'oracle et le *fort* de Memphis.

Comment veut-on, avec une telle persistance de semi-rationalisme chez nos meilleurs traducteurs, que les lecteurs comprennent quelque chose à l'incessant antidémonisme de la Bible et même à la culpabilité des nations ?

Tous ces anathèmes sont dirigés contre les simulacres des Égyptiens, contre leurs ouvrages, leurs hiéroglyphes, leurs pythons et leur zoolâtrie, et lorsque Jéhovah s'écrie : « Je visiterai tous ces dieux de l'Égypte, *et visitabo super deos ejus*<sup>4</sup>, » la meilleure preuve que les traducteurs se trompent en traduisant *deos* par *rois*, c'est que la phrase continue ainsi : « et sur les rois ; » donc, ce sont deux choses toutes différentes.

Donc, les Pères et les apologistes qui avaient interprété la religion égyptienne « d'une manière suspecte » s'étaient inspirés de l'esprit biblique.

Mais ils s'étaient inspirés surtout de l'antiquité tout entière, qui s'était montrée encore plus explicite. Quand ils regardaient sur les stèles funéraires l'âme du défunt livrée aux terribles Cynocéphales, qui l'emmènent en la battant de verges, au lieu de voir, avec tous nos égyptologues, dans ces redoutables animaux « un emblème de la fidélité, » ils y reconnaissent les *chiens* ou *parèdres* mauvais auxquels le prophète-

4. Isaïe, XIX, v. 25.

roi tremblait de voir livrer son âme : « Les chiens m'ont entouré... ne livre pas aux chiens les âmes qui te confes-  
sent <sup>1</sup>. »

Ils avaient lu dans Hérodote que Varron, fils de Sésestor, en reconnaissance de la vue qui lui avait été rendue par le dieu d'Héliopolis, lui avait élevé les deux obélisques de pierre verte, *après lui avoir immolé plusieurs femmes* <sup>2</sup>.

Et cela ne leur donnait pas une haute idée de « cette déesse Vertu qui présidait, selon les Égyptiens, à toute la sagesse des hiéroglyphes <sup>3</sup>. »

Lucien leur avait dit : « Toutes ces sculptures d'oiseaux et de bêtes féroces dont ils couvrent leurs pierres sont pour eux les *premiers éléments* conservateurs de leurs langues magiques <sup>4</sup>. »

Philon, juge si compétent sur toutes ces choses, disait : « Toute leur philosophie occulte repose dans ces animaux hiéroglyphiques qu'ils honorent comme des dieux <sup>5</sup>. »

Et comme nous avons déjà vu cent fois dans Creuzer que « ces symboles leur étaient dictés par les dieux eux-mêmes, » cela les rendait en effet très-redoutables.

Les Pères reconnaissaient bien, comme nous, leur éternel *épervier*; mais pendant que nous y cherchons le symbole de l'éternité, ils écoutaient Diodore leur affirmant que « les prêtres égyptiens soutenaient que tous leurs rites, tous leurs dogmes leur avaient été *apportés par un épervier* dans un livre mystérieux;... que de là venait l'habitude pour les hiérogammates, comme pour tous les devins et pour beaucoup d'oracles, non-seulement de porter sur leur tête une plume d'épervier, mais d'avaler son cœur et de boire son sang,

1. Rien ne ressemble plus, on en conviendra, à ces cynocéphales, que cet autre chien invisible qui imprima sur le bras de M<sup>me</sup> Bénézet ses douze crocs bien marqués. ( Voir notre App. complém. du I<sup>er</sup> mém., ch. III. )

2. Hérod., er. III.

3. Origène, Hom. I, *Sup. numer.*

4. Saint Cyrille, *contre Julien*.

5. *De Cherubinīs.*

après quoi ils se mettaient tout de suite à prophétiser <sup>1</sup>. »

Ils voyaient bien comme nous, car pas n'est besoin d'être égyptologue pour cela, que le *serpent mordant sa queue*<sup>2</sup> était l'image de l'éternité; mais ils sentaient bien qu'en l'appliquant à Phtha ou à l'ignoble boue de Mendès, les Égyptiens avaient, comme le dit saint Paul, « prostitué la gloire de Dieu <sup>3</sup>. »

La croix même, ils la retrouvaient bien sur tous les obélisques et sculptée en grand dans le tombeau de Sérapis; mais ils ne se laissaient pas prendre aux apparences, et ne s'édifiaient pas, comme nos savants modernes, devant cet hommage général rendu au signe de la vie éternelle. Ils n'imitaient pas l'empereur Hadrien, qui brouillait tout en disant : « Les adorateurs de Sérapis sont chrétiens, et les évêques du Christ sont les dévots de Sérapis. » Car ils savaient ce que ne savait pas Hadrien, c'est-à-dire que ce n'est ni le rite ni le dogme qui constituent une religion, mais le dieu auquel on les applique : « Cui votetur ».

Quand les Pères voyaient *la mouche* sur les obélisques, ils se rappelaient « le dieu des mouches d'Acaron » et se souvenaient de cette réponse d'un oracle consulté pendant un fléau de mouches : « La mouche est chassée par la mouche; » et c'était à partir de là qu'ils *en mettaient partout*, et qu'elle était devenue amulette de premier ordre.

Il n'y avait pas jusqu'à la *corneille* et au *vautour*, tant de fois représentés, qui ne leur fussent très-suspects, en raison de ce que tous les magiciens ou *circulateurs* de leur temps portaient encore sur leurs têtes une plume de corneille, ou parce qu'on associait cet oiseau de mauvais augure à une foule d'actes superstitieux, aux fondations des villes, etc., et qu'il y avait « au delà du Tibre plus d'un bois dédié aux

1. Diod., l. I.

2. Ils l'avaient reconnu dans le « *caput et cauda* » du prophète.

3. « *Commutterunt gloriam Dei.* »

*saintes corneilles* de Junon, *divarum cornicum Junonis*<sup>1</sup>; » quant au second de ces oiseaux, c'était l'oiseau de la nécromancie.

Mais nous touchons là un point très-capital et qui pourrait nous faire envisager l'obélisque sous un jour tout nouveau.

#### 4. — *Faits merveilleux autour des obélisques.*

En nous rappelant le lien de parenté très-étroit, et que personne ne conteste, qui unissait le *men-hir* à l'*obélisque*, puis la nature tumulaire du premier et les cérémonies nécromantiques dont nous l'avons vu partout entouré, nous nous disions : l'obélisque ne peut pas n'avoir été qu'un simple monument *commémoratif* du personnage dont ses cartouches portent le nom ; il ne peut avoir fait exception, sous ce rapport, ni aux monolithes mexicains, ni aux monuments scandinaves, ni à ceux qu'un voyageur tout moderne nous montrait dernièrement encore à Ceylan, donnant lieu à de si singuliers phénomènes ; avant tout l'analogie.

Alors nous interrogeons l'antiquité, qui nous renvoyait d'abord à tous les *beth-aven* ou pierres menteuses de la Bible, partout consultées et donnant partout des réponses, comme toutes nos pierres qui *virent* ou qui *tournent à l'intention* des interrogateurs.

Saint Cyprien, commentant ces traditions, nous disait : « Des esprits *s'embusquent* (*delitescunt*) sous tous ces monuments... Ce sont les esprits familiers qui restent fidèles compagnons après la mort de ceux qu'ils ont fait tomber dans l'erreur<sup>2</sup>. »

Ainsi, dans la pensée du saint évêque, il y avait là *mânes* humains et *dieux-mânes* réunis.

Cédrenus va plus loin : il parle d'*apparitions autour et quel-*

1. Festus.

2. *De Vanitate idolorum*.

*quefois à la pointe des obélisques*, et ce qui paraîtrait bien appuyer son dire, c'est que Julien l'Apostat, si bien informé de tous les rites païens, reproche aux Alexandrins « d'aller DORMIR SUR LA POINTE D'UN OBÉLISQUE RENVERSÉ, afin d'obtenir ainsi des songes prophétiques<sup>1</sup>. »

On ne nous expliquera pas cette fois, nous l'espérons, la *prédisposition* au sommeil par la commodité du siège. Il y a d'ailleurs une observation de Zéga qui cadre merveilleusement avec ce dernier détail : « On n'adorait jamais que le *faîte* de l'obélisque, parce qu'on croyait que *c'était un dieu*<sup>2</sup>. »

Comment ne tenons-nous plus aucun compte de telles affirmations, car Seldénus, grande autorité, non moins bien informé que Julien, nous dit à son tour<sup>3</sup> : «...Les *stèles* étaient élevées à la mémoire des morts, et tous ces rites n'avaient d'autre but que de convertir les démons ou les héros en véritables dieux... Les démons se glissaient avec ruse *autour* de ces monuments, et il ne leur était pas difficile de s'y faire rendre un culte par des adorateurs enclins à toutes les superstitions ; aussi ne se faisaient-ils pas faute d'usurper le nom du défunt et de le constituer ainsi à l'état d'immortel et de dieu. En rendant ce culte aux démons des statues, on ne saisissait pas bien la distinction qu'il fallait faire entre eux et les héros, ni en quoi les démons différaient des dieux, ou le héros de l'homme ; ce que n'ont pas bien vu non plus ceux qui plus tard ont consacré tant d'efforts à ces mystères de la théologie... Mais cependant c'était Jupiter-Pluton, c'est-à-dire les démons, ou, pour tout dire, les *dieux mânes*, qu'ils adoraient. C'est là ce qui fait qu'Évhémère et Apollodore n'eurent pas de peine autrefois à montrer les sépultures de presque tous les dieux, car c'est des morts que dérive tout le culte idolâtrique qui, pour

1. Julien, *Ép.* LVIII.

2. *De Obeliscis*, p. 172.

3. *De Diis syriis*, II.

cela, s'appelait autrefois *eghtzabim*, c'est-à-dire douleur. <sup>1</sup> »

On voit donc bien que le bon Kircher n'était, après tout, qu'un plagiaire de la Bible, des auteurs sacrés et profanes, des dieux eux-mêmes et de toutes les traditions qui les regardaient, lorsqu'il disait : « Ils rendaient un véritable culte à toutes ces diverses idoles, les honorant par beaucoup de cérémonies, couvrant les murailles et les colonnes des noms de leurs héros et du récit de leurs hauts faits » (voilà la lettre et les cartouches). « Mais le diable (voilà l'esprit et le mystère), en certains temps, *certis temporibus*, parlait *du haut* de ces monuments, répondait aux questions de tous les interrogateurs, leur annonçant l'avenir et leur révélant les choses sacrés <sup>2</sup>. »

On voit encore que Kircher parlait exactement comme l'empereur Julien, ce praticien consommé et couronné de l'idolâtrie.

Et qu'on en soit bien sûr, cet *auguste* praticien païen aurait trouvé parfaitement logique ce que nos savants chrétiens illogiques ont tant de peine à pardonner, c'est-à-dire l'exorcisme des obélisques égyptiens au moment de leur érection sur les places de Rome. C'est en effet Sixte V lui-même qui

4. « Stelæ... ad memoriam et gloriæ demortuorum cumulum statuebantur, accumulatis demum, ut sit sacrorum ritibus a posteritate uti dæmonia seu heroes, id est dii tandem censebantur... subdole enim ingerebant se dæmonia... et præstigiis animos in superstitionem proclives... ad divinum etiam cultum sibi *circa hæc monumenta* exhibendum illiciebant, nec *mortalis qui abierat* assumere nomen dedignabantur, modo ut deos immortales inde ipsi se haberi lucrificarent; Deum verum et unicum et cultum ejus exuerant. Reliquum erat igitur, et dæmonia jam ad has statuas colerent quæ, pro pacto, ab heroibus discrepant, nec videbant ii, nec sane, qui spinosis ejusmodi theologiæ apicibus postea desudarunt, satis docuere atque heroes, dæmonia, dii, si heroem cum iis ab homine distinguas idem sunt... Sed tamen Jovi Stygio, seu dæmoniis id est, ad eorum qui veterem de heroibus imbibant theologiam *diis manibus* peragebantur. Inde est quod Evhemerus olim (uti sane et Apollodorus) ortus mortis et sepulturas omnium pene deorum demonstravit, a demortuorum autem memoria idolorum cultum fluxisse passim indicatur. Inde idola olim appellabatur *eghtzabim*, id est dolor. » (*De Diis syriis*.)

2. *Œdip. Ægypt.*, synt. 4.

fit subir cette préparation à celui de la *place* du Vatican, sur lequel on lit en propres termes :

« Voici  
La croix du Seigneur,  
*Fuyez*  
*Puissances ennemies,*  
Le lion de la tribu de Juda a vaincu. »

A l'inverse de trop de pasteurs modernes, les papes ont toujours eu le courage de leurs exorcismes.

Mais enfin, va-t-on nous dire, vous poussez loin l'obstination et le préjugé. Comment ! vous bravez l'évidence philologique elle-même ? C'est un peu fort. Tant que l'hiéroglyphe restait *lettre close*, on comprenait votre aplomb ; vous aviez trop beau jeu. Mais aujourd'hui que l'alphabet est à nos ordres, vous venez encore nous contester nos traductions ! Prenez-y garde ; ces traductions ne disent pas un mot de tout ce qu'on leur faisait dire.

Doucement ! nous avons toujours professé et nous professerons toujours autant de respect pour l'autorité de l'évidence que pour l'évidence de l'autorité, et nous ne voudrions pas nous démentir ici. Aussi n'entrerons-nous nullement en lutte avec nos égyptologues sur *la lettre* de ce qu'ils auront lu, mais bien sur ce qu'ils n'auront pas lu ou sur ce qu'ils auront lu sans le comprendre.

Tout à fait étranger aux secrets de la grammaire hiéroglyphique, nous allons essayer de la comprendre, et nous ne hasarderons nos simples aperçus de bon sens qu'après nous être appuyé sur des hommes très-compétents.

##### 5. — *Une réserve philologique.*

Il ne faut pas oublier d'abord que les trois classifications de l'écriture égyptienne restent pour nous, en définitive, exactement ce qu'elles étaient pour Clément d'Alexandrie. Chaque égyptologue reconnaît l'extrême justesse de son fameux pas-



sage sur les trois écritures, et c'est toujours lui qui sert de point de départ. En voici l'abrégé : « Ceux qui, parmi les Égyptiens, ont reçu de l'instruction apprennent d'abord la manière d'écrire, nommée *épistolographique* (ou *démotique*, c'est-à-dire populaire) ; 2° l'*hiératique* ou *sacrée*, employée par les scribes, mais uniquement comme abrégé de la troisième ou *hiéroglyphique*, qui est la plus complète de toutes et se dédouble elle-même en *kyriologique* ou exprimant les objets propres, et en *symbolique* (qui ne les désigne que par d'autres objets) ; mais il est une forme de cette dernière qu'ils appellent les *anaglyphes*, c'est-à-dire hiéroglyphes transformés, et une autre encore qu'ils appellent *énigmatique* <sup>1</sup> ; » tous les égyptologues, disons-nous, conviennent que ce passage du savant chrétien d'Alexandrie est la base de toute classification <sup>2</sup>.

Mais ils conviennent en même temps que la définition donnée par Clément de la *kyriologique* par le mot *premiers éléments* (*prima elementa*, ou διὰ τῶν πρώτων στοιχείων) n'est pas parfaitement claire pour eux, quoiqu'ils traduisent presque tous ces *premiers éléments* par *premières lettres* <sup>3</sup> ; ils conviennent encore qu'ils ne voient pas beaucoup plus clair dans les *anaglyphes*, qui, selon Champollion, « contiennent seuls les *mystères*... Car, dit-il, s'il existait en Égypte, comme les témoignages très-multipliés des anciens permettent à peine d'en douter, un système *réserve* à la caste sacerdotale et à ceux-là seuls qu'elle initiait à ses mystères, ce dut être nécessairement la méthode qui présidait au tracé des anaglyphes. Ces bas-reliefs ou tableaux fantastiques, ne procédant que par des symboles et contenant évidemment *les plus secrets mystères* de la théologie, il ne resterait plus à trouver qu'une méthode pour reconnaître la valeur de ces signes symboliques <sup>4</sup>. »

1. Clément d'Alexandrie, *Strom.*, I. V.

2. Voir entre autres M. de Rougé, 2<sup>e</sup> art., *Annales de philosophie chrétienne* ; Brown, *Aperçu*, p. 9, etc.

3. Voir la note I, fin de §.

4. Champollion, *Précis du syst.*, p. 426.

Clément d'Alexandrie ajoute que « dans les anaglyphes ils ne font connaître ce qui regarde leurs rois qu'à l'aide des mythes religieux<sup>1</sup>. »

Or M. de Rougé nous assure précisément que « cette partie de la science ou celle des mythes religieux est la moins avancée, et que le panthéon est ce qui jusqu'ici a été le moins étudié et compris<sup>2</sup>. »

Comment peut-on dès lors établir en principe que les cartouches ne contiennent que la *commémoration* historique des rois?

Résumons-nous. Selon Champollion, les anaglyphes sont des mystères; selon Clément, « la symbolique contient de profondes énigmes, » et selon tout le monde, les *premiers éléments* de la kyriologique constituent encore un problème dont on attend toujours la solution.

On conviendra qu'à l'aide de trois flambeaux si peu lumineux il est difficile de voir bien clair dans la philosophie des hiéroglyphes, et de prononcer en dernier ressort sur leur rationalisme et contre les superstitions de Kircher.

Nous renvoyons à l'Appendice une interprétation personnelle et peut-être rationnelle du mot *στοιχεῖα*. Contentons-nous ici de constater que selon Goguet et beaucoup de savants cette écriture kyriologique était la mère de toutes les écritures hiéroglyphiques, et que selon Creuzer « c'était toujours UNE RÉVÉLATION. »

#### 6. — *Mystique des mots.*

Mais revenons à ce que nous lisons le mieux, c'est-à-dire aux cartouches et aux noms propres des rois; voyons leur produit net. Ces cartouches ou encadrements elliptiques se trouvent toujours deux à deux et séparés par un petit intervalle; l'une de ces deux divisions contient le nom, l'autre le prénom

1. *Strom.*, l. V, trad. de Letronne.

2. M. de Rougé, 2<sup>e</sup> art., *Annales de philosophie chrétienne*.

et les qualifications emphatiques qui caractérisent le souverain. Ce sont « les *chérés* et les *approuvés*, Amoun-Rà, les *acceptés* de Phtha, les *contemplateurs* des dieux, » etc., etc. « Partout, dit le savant Zoéga, partout ces rois sont adorés comme des dieux <sup>1</sup>. » « C'est dans ces anaglyphes, dit à son tour Champollion, que sont cachés les plus profonds mystères. Ces louanges, ces titres, sont écrits tantôt en caractères mystiques, tantôt en lettres alphabétiques. »

« Ainsi, conclut de son côté M. de Goulianof, l'un des plus savants égyptologues de l'Académie de Saint-Pétersbourg, ainsi ces légendes auraient deux valeurs : l'une patente pour les profanes, l'autre mystique pour les initiés <sup>2</sup>. Donc, si nous lisons la première, il nous reste à deviner la seconde.

Donnons-en sur-le-champ un exemple. Il est un roi Suphis ou Soughis, le deuxième, croyons-nous, de la quatrième dynastie de Manéthon, auquel Eusèbe appliquait l'épithète très-rationnelle de *contempteur* des dieux, ὅς ὑπερόπτης εἰς θεοὺς γέγονεν. On le regarde assez généralement comme un innovateur funeste et le premier auteur de toutes les superstitions.

Cependant cette épithète finit par paraître assez mal appliquée à un roi familier des dieux : on l'étudia davantage, et au siècle dernier l'Académie des inscriptions avait déjà changé cette épithète en celle de « *méditateur* sur les dieux <sup>3</sup>. » Aujourd'hui le doute n'est plus possible ; c'est « *contemplateur* des dieux » ou « *royant les dieux* » qu'il faut lire, et cette expression (*czaphah*) donne tout de suite un sens à la phrase suivante de Manéthon : « Il fit graver le résultat de ses contemplations sur les colonnes de pierre, et le livre qui les renfermait est devenu le *fondement* de la religion en Égypte. »

Ainsi, bien loin de ce système de métaphores et de symboles, à l'aide duquel on veut toujours faire des inscriptions hiéroglyphiques un simple cours de rhétorique, voici la *vision*

1. *De Obeliscis*, p. 170.

2. *Archéol. égypt.*, t. II, p. 360.

3. Tome XXXV, art. de Mignot.

mystique, voici la *clairvoyance* bien positivement présentée et sculptée sur les obélisques, comme base de toute la religion.

Toute la raison des anathèmes bibliques contre les *sculptilia* est probablement ici.

Ensuite, si nous nous reportons à tous les errements de la nécromancie, nous avons vu que tous établissaient l'association parfaite, absolue, et presque l'identification des mânes humains et des dieux mânes. Aussi la retrouvons-nous en Égypte. Le défunt, grâce à Osiris, devenait Osiris, Amoun-Râ, Canope, Pan, tout ce que vous voudrez en fait de verbes, de soleils, de démiurges, etc.

La mort était le couronnement de la vie; mais pendant leur vie, comment tous ces souverains avaient-ils été *présentés, acceptés, gratifiés*, etc.? Où nous ne voyons que des phrases, soyons certains qu'il faudrait voir des faits. Tous ces échanges de remerciements et de promesses, de gratitude et de bienfaits, révèlent un commerce continu. D'abord l'invocation. « Viens, viens! » disait l'hiérophante à Amour, le dieu caché. Or, dire à un dieu caché de venir, c'est lui dire de se montrer. On en disait autant à tous les dieux, à toutes les déesses.

L'invocation ne restait pas sans effet. Dans la consécration du *Memnonium* de Thèbes à Amoun-Râ, à Aménoph, ces dieux répondent : « JE T'AI ENTENDU, mon fils, je me complais dans tes œuvres; approche; » et aussitôt tous les dieux et déesses viennent prendre possession du temple; « mais, dit Champollion, seulement après l'avoir *bien et dûment* visité<sup>1</sup>. »

Alors venait la *présentation* du roi. C'est à qui parmi ces dieux et ces déesses lui fera les plus belles promesses. On croit entendre les fées; l'une promet de lui donner le nord à *fouler sous ses sandales*, l'autre le midi, une troisième lui pose sur la tête le diadème du soleil<sup>2</sup>.

Enfin viennent les *colloques*, et nous, qui avons *vu* quelque chose de tout ceci, nous prenons la liberté de trouver *bien*

1. *Égypte*, p. 343.

2. Voir les faveurs d'Ammon à Sésostris, sur le grand édifice de Louqsor.

*simples* les savants qui croient que *tout cela* ne se passait « que sur le papier ou en peinture ».

Or, toutes ces relations terrestres d'hommes à dieux se continuaient encore, et plus que jamais, hors de ce monde, avec cette simple différence, que pendant la vie on ne visait qu'à l'*épopsie* ou à « l'acquisition de la lumière, » tandis qu'après la mort il ne s'agissait de rien moins que de devenir lumière soi-même, c'est-à-dire Osiris, et de ne plus faire qu'un avec lui.

Sans doute tout cela est fort beau, y compris l'identification *absolue*, « très-catholique, » dit Creuzer. Toute l'ancienne sagesse des Égyptiens, toute la vieille théologie des premières colonnes était là. Mais il s'agissait de savoir ce qu'était devenu le véritable Verbe, en présence de tous ces verbes déshonorés.

On ne peut se le dissimuler, Amoun-Kneph ou Cnouphis, Amoun-Râ, Pan, Priape, etc., tout cela se changeait toujours en soleil et en Verbe. Il n'est pas jusqu'aux ignobles Canopes ou petits dieux *ventrus*, dont le risible aspect excita la gaieté de Cambyse qui les mit en pièces lors de son entrée dans le temple de Memphis, qui ne fussent aussi des Verbes. On ne peut en douter, puisque, au milieu de ses admirations passionnées pour la théologie de son panthéon, M. Guigniaut partage avec Creuzer et Hirt l'opinion de leur identité avec Phtha, le créateur de l'univers. Bien plus, pour M. Mariette le bœuf Apis lui-même n'est que le symbole de l'incarnation du Verbe<sup>1</sup>.

On voit que rien n'y manque.

Mais, au moins, cet abominable panthéon ne va-t-il pas se relever dans la personne des grands dieux tels que Osiris, Isis, Sérapis, Anubis, etc., et justifier ainsi l'admiration qu'ils inspirent ?

Hélas ! comment serait-ce possible, puisqu'on nous avoue

1. *Mémoire sur la mère d'Apis*, déjà cité, App. M.

que, grands ou petits, tous ces dieux ne faisaient qu'un, et que la misérable Athor était déesse au même titre qu'Isis. Nous avons déjà vu que toutes ces variétés féminines n'étaient que les modifications de la même *vierge immaculée*<sup>1</sup>, comme tous les désastres masculins étaient ceux du même démiurge ou roi du monde.

Il s'agit donc encore une fois de revenir à ce grand principe : qu'il n'y a d'autre différence entre toutes les religions que celle qui résulte de l'identité ou de la non-identité des personnes divines.

Un homme, avec lequel nous avons déjà rompu plus d'une lance, l'auteur de l'*Histoire de la magie*<sup>2</sup>, nous raconte que « lorsque l'initié était sorti vainqueur de toutes les épreuves, si on le jugeait assez fort pour porter le plus terrible de tous les secrets, un prêtre voilé s'approchait de lui en courant et lui jetait dans l'oreille cette parole énigmatique : « *Osiris est un dieu noir.* » Ainsi, dit-il, cet Osiris, dont Typhon est l'oracle, ce divin soleil religieux de l'Égypte s'éclipsait tout à coup et n'était plus lui-même que l'ombre de cette grande et indéfinissable Isis<sup>3</sup>. »

L'auteur ne nous dit pas où il a pris ce détail ; mais, cette fois, nous ne le contredirons pas, car nous le retrouvons partout.

Oui, partout, les Anubis, les Osiris et les génies psychopompes sont des dieux *noirs*.

Et M. de Rougé nous le dit : « Osiris lui-même est un dieu infernal<sup>4</sup>. »

Quand on l'adore comme le soleil, c'est uniquement comme soleil d'occident prêt à descendre aux abîmes, car les Égyp-

1. Vol. II, ch. VIII.

2. Sous le pseudonyme d'Éliphas Lévy, p. 29.

3. Loc. cit., voir vol. III.

4. C'était le contraire chez les Hébreux. Dans la Bible, c'est le soleil levant qu'on adore, et quand notre *orient* descend aux enfers, il y descend en vainqueur pour enchaîner le souverain indigène et pour en ressortir aussitôt.

tiens abhorrent le soleil d'orient et surtout le soleil levant.

« Il est certain, dit M. de Goulianof, qu'Osiris, Sérapis et Canope étaient un seul et même personnage, et que l'antiquité les identifiait avec Pluton. On leur dévouait les entrailles des morts pour obtenir d'eux la rémission des péchés <sup>1</sup>. »

C'est devant ces terribles divinités de l'*Amenthi*, que l'on voit, dans le fragment de *Chéérémon*, les pauvres patients à genoux, se frappant la poitrine et précédés du groupe *han*, qui exprime la prière gémissante. M. Lenormant nous dit que sur les stèles sépulcrales de la douzième dynastie il est écrit que « l'on pouvait entendre les lamentations des morts à la porte du cimetière d'Abydos, la nuit ou sur le minuit de la fête de l'embaumement. »

C'est à Ammon-Pluton qu'appartiennent les momies. Toutes sont marquées de son sceau <sup>2</sup>.

Mais voici quelque chose de bien plus grand encore ; c'est que tout ce panthéon *sublime* relève immédiatement du serpent ; et, ne nous y trompons pas, quoique les Égyptiens l'appellent « bon serpent, et θεῖοτατον, être divin, » le leur est bien celui des *ophites*, ces abominables sectaires des premiers siècles chrétiens, dont tous les symboles, dit M. de Matter, appartiennent à l'Égypte à un point qui ne permet pas de placer ailleurs leur origine <sup>3</sup>. »

Mais ces ophites étaient adorateurs de Seth, dont Champollion reconnaît l'identité avec Typhon, et dont le symbole était un âne. « *Typhon-beth-aven*, ou pierres menteuses de Typhon, » disait Clément d'Alexandrie, en parlant des obélisques.

C'était le serpent-soleil des Abraxas, ou talisman de ces hérétiques. « Ce serpent-soleil, dit Goulianof, avait une tête de

1. *Revue archéologique*, t. VII.

2. Voir, entre autres, celle de Pétamon (Champollion-Figeac, *Égypte*, p. 344).

3. Matter, *Histoire du gnosticisme*, t. II, p. 485.

lion radiée, entourée des sept planètes, car on voit par là que le sabéisme des Égyptiens s'emparait insolemment des idées les plus saines du christianisme pour les souiller de la boue de leur révoltante imagination <sup>1</sup>. »

Et, dans le fait, c'était le phallus et le linga qui étaient suspendus à la porte de l'*Amenthi*, comme ses armes parlantes.

Ici c'est Ammon recouvert de sa *peau de bélier*, symbole de la turpitude.

« Monstrueux simulacres, s'écrie saint Jérôme, par lesquels on était initié dans les mystères d'Isis comme dans les mystères de Mithra, en compagnie de la corneille, du griffon, du soleil et du lion <sup>2</sup> ! »

« Singuliers initiés, dit à son tour Goulianof, qui s'appelaient mutuellement les *hommes lions*, les *femmes hyènes*. Quelle étrange communauté de bêtes et de soldats ! Qui décidera à qui de Thoth ou de Zoroastre appartiennent les origines de ces bizarres dénominations <sup>3</sup> ? »

Tout est triste ici ; il est vrai que les morts ne devaient pas être rassurés par la qualité de secrétaires-rédacteurs des mémoires de leur vie, puisque ce sont les terribles cynocéphales « qui sont toujours représentés tenant la plume du scribe à la main <sup>4</sup>. »

Quant aux déesses vierges représentées sur tous les monuments, que peut être une Isis disant : Je me lève dans l'étoile du chien ? une *Sati* ou Proserpine égyptienne qui reçoit l'âme du défunt à l'entrée de l'*Amenthi* ? une *Bubaste*, fille de la lune, pour laquelle, selon Plutarque, on brûlait des hommes vivants à Héliopolis <sup>5</sup> ? une *Bouto*, divinité des ténèbres primordiales, et à laquelle était consacré le crocodile <sup>6</sup> ? » une

1. *Archéol. égypt.*, t. II, p. 304.

2. *De Abst.*, l. IV, § 48.

3. *Id.*, l. II, p. 345.

4. Champollion-Figeac, *Égypte*, p. 289.

5. *De Isid.*, p. 380.

6. C'est elle qui figure sous le nom de *Hem* sur l'obélisque de Louqsor, et c'est elle qui, selon Clément, était chargée, dans les mystères, d'exciter le



*Athor*, dérivée d'Astaroth, si nous en croyons Jablonski, et toujours suppliée (quelle patronne !) de rendre le défunt agréable à l'Osiris d'occident et à toutes les puissances de l'Amen-thi<sup>1</sup> ? Qu'est-ce, enfin, que tous ces soleils qui ont tous la prétention d'être le Dieu *un* et qui se font une guerre implacable<sup>2</sup> ?

Quant aux rois, pourquoi sont-ils presque toujours armés du bâton augural ou *lituus* ? et pourquoi portent-ils sur leurs têtes des serpents dont l'épithète, selon Goulaniof, est *antiquus*<sup>3</sup> ?

Mais tenons-nous à cet égyptologue distingué, le seul peut-être qui ait pu, grâce à l'absence d'un préjugé, pénétrer dans l'esprit liturgique ou plutôt magique de tout ce grimoire monumental. Il l'a fait et l'a fait de main de maître, sinon au point de vue philologique, que nous ne sommes pas en état de juger, au moins au point de vue théophilosophique, qui ne saurait nous paraître douteux.

Nous le croyons sur parole lorsqu'il nous dit (avec Job, xxvi, et avec Isaïe, xxx, 7) que le *crocodile* ou *dragon* est le constant emblème de l'Égypte et des Pharaons toujours représentés comme puissances de ténèbres ; et ceci nous rappelle l'épithète *ἀέρια*, *ténébreuse*, donnée par les Grecs à l'Égypte. Ce crocodile, suivant Plutarque, était encore supposé possédant le don de la divination ; de sorte, dit-il, que « le vrai nom de l'Égypte était divination ténébreuse ; » d'où le nom knef *καφῶν*, donné par saint Épiphane.

Quant au dieu Pan, pour M. de Goulianof, le Priape des

rire par la plus indécente des poses. Voilà, certes, un grand honneur pour notre monolithe ; il est vrai que nos allégoristes ont encore trouvé là nous ne savons quelle sublime *arrière-pen-ée* ; *sens* *magnifique* et *caché*, selon eux, et, selon nous, beaucoup trop manifeste.

1. Champollion-Figeac, *Égypte*, p. 425.

2. Voir, sur la stèle de l'hymne à Osiris, la révolution religieuse accomplie par le successeur d'Aménophis IV, Khou-en-aten, qui substitua le culte du soleil rayonnant à celui d'Ammon, qu'il se mit à persécuter et dont le nom fut partout effacé.

3. *L'antique serpent de l'Apocal.*, xii.

Grecs, c'était, à ses yeux, l'emblème panthéistique du démon prince de ce monde ; et comme ce Pan est en même temps Amoun-Râ et Amoun-Soleil, pour lui toute l'Égypte relève du même principe, et son soleil est le vrai *Lucifer* tombé de la Bible.

Les hiéroglyphes du *puits*, de la *mouche*, des *sauterelles*, du *bœuf roux* sont très-clairs à ses yeux, dit-il, puisqu'ils se retrouvent dans tous les cultes idolâtriques, signifiant « *puits de l'abîme, Belzébuth, dieu des mouches, sauterelles ou mauvais esprits,* » selon saint Jean. Quant aux *fouets* et aux *mar-teaux*, qui couvrent nos obélisques, ils ne peuvent encore lui laisser aucun doute, puisque partout il les retrouve donnés comme attributs des dieux de la mort, à Babylone comme au mont Soracte, pendant que les dragons ailés se retrouvent dans le Sammael des rabbins, « qui volait comme un oiseau <sup>1</sup>. »

Quant aux serpents *knefs*, serpents barbus, aux pieds rouges et humains, « ce sont, dit-il, les prototypes parfaits de nos démons du moyen âge ; et comme tous ces monstres sont solidairement unis à leurs bons et grands dieux et ne font qu'un avec eux, il n'y a pas moyen de les disjoindre et de former deux cités comme dans la théologie chrétienne. »

Mais nous trouvons dans M. de Goulianof une leçon hiéroglyphique qui nous frappe encore plus que les autres ; c'est celle qui regarde la fameuse *corbeille* mystique. On sait que ce signe est un des plus fréquemment répétés sur les obélisques. Champollion et son disciple Salvolini dissèquent de mille manières le substantif littéral appliqué à l'image *corbeille*, et lorsqu'ils en ont mis à nu la charpente, ils sont tout étonnés de voir que, bien loin de rentrer dans la signification *corbeille*, ce substantif donne constamment l'idée de *maître*, *seigneur*, de *domination*, en un mot ; mais s'ils avaient bien voulu réfléchir à ce que Salvolini trouve plus loin lui-même,

1. Et ajoutons : « qui se retrouve dans les entrailles de la terre. »

à savoir que dans une foule de cas on emploie indifféremment une corbeille, un sphinx, un serpent, et qu'on y joint fort souvent l'image de Sérapis, dieu des enfers, ou du dieu Pan, et que la corbeille était peut-être plutôt une *coupe* ou un *bassin*, peut-être auraient-ils eu toutes les clefs du mystère sans tant de frais philologiques. On aurait pu définir la corbeille, « la coupe et l'instrument de divination employé par le voyant lorsqu'il cherche à pénétrer les sphinx proposés par le dominateur du monde <sup>1</sup>. »

Si toutes ces leçons étaient fondées, et cette fois ce n'est plus Kircher qui les donne, mais un académicien disciple de Champollion, il faudrait bien reconnaître que seules elles expliquent tous les anathèmes de la Bible et leur réalisation dans l'histoire ; elles expliquent en outre ce propos si remarquable tenu par Rufin : « Qui pourra raconter tous les crimes des Canopes ? car à Alexandrie cette religion, sous le prétexte des *lettres sacerdotales* (c'est ainsi qu'ils appellent les lettres égyptiennes), était devenue une école publique de magie ; » elles expliqueraient enfin comment, avec certains principes dans l'esprit, un ignorant complet en copte et en langage hiéroglyphique pourrait voir mieux et beaucoup plus juste que beaucoup d'égyptologues de profession.

1. On se rappellera que Joseph avait été préposé par Pharaon à la pénétration des énigmes du sphinx, et que lorsqu'il voulut effrayer ses frères il fit mettre dans leur sac « la coupe dont il se servait pour deviner. »

---

1. « PROPOSITION D'UNE HYPOTHÈSE PHILOLOGIQUE. » — Nous avons encore montré, *pièces en main*, que le fameux passage de Clément d'Alexandrie, sur lequel, en définitive, est basé tout le système moderne de lecture, restait totalement incompris dans l'une de ses expressions, et la voici. Le savant docteur, après avoir divisé l'écriture en trois classes, l'*épistolaire* ou *démotique*, l'*hiératique* ou *sacrée*, et enfin l'*hiéroglyphique*, divise encore cette dernière en *symbolique* et en KYRIOLOGIQUE, c'est-à-dire, selon lui, « écriture par LES PREMIERS ÉLÉMENTS, διὰ τῶν πρώτων στοιχείων. » Or que peuvent être ces premiers éléments ? C'est ce que tout le monde paraît avoir cherché sans succès jusqu'ici.

Cependant στοιχεῖα signifiant *lettres*, éléments alphabétiques, on avait cru jusqu'ici devoir s'en tenir là; seulement on différait sur la nature de ces lettres. Les uns, comme Champollion, en faisaient des *initiales* de lettres; les autres, comme Goulianof et Klaproth, des initiales de mots; d'autres, comme Letronne, des *lettres primitives*: et ce qu'il y a de plus triste, c'est que ces lettres hypothétiques, on les exploitait sans les posséder encore. Les uns leur faisaient représenter l'idée, et alors c'était le système *idéographique*; les autres y voyaient l'imitation de la chose, et c'était le système figuratif; les autres en faisaient des acrostiches; les autres, enfin, ne leur attribuaient qu'une valeur *phonétique*, etc., etc. (a).

On comprend que, grâce à une telle variété de systèmes, il devenait assez difficile de faire concorder les traductions diverses; de là des discussions *sans fin* sur le tiers environ des interprétations courantes, et parfois même une sorte de propos interrompu assez plaisant. « Ce mot στοιχεῖα continuait, dit notre dictionnaire, à être l'objet des plus vives discussions. » On voit qu'il pourra se passer encore bien du temps avant que l'on ne *cause* dans une langue que l'on devine encore plus, à l'heure qu'il est, qu'on ne la traduit.

Encore une fois, que pouvaient être ces lettres ou ces *éléments*? Voilà toute la question.

Quand on se reporte au caractère révélateur et mystérieux généralement accordé à l'écriture kyriologique, la pensée se reporte aussitôt à ces lettres kabbalistiques qui jouent un si grand rôle dans tous les cultes, c'est-à-dire les lettres *runiques*, les caractères sacrés *cunéiformes*, les lettres de *Milet*, au moyen desquelles les magiciens opéraient, enfin les lettres *éphésiennes*, dont « se servait le pythagoricien Androcidès et qui remplaçaient des symboles (b). »

« C'est dans les initiales de ces lettres, dit M. de Goulianof, qu'il faut chercher les organes de tous leurs mythes, le principe de leur idolâtrie, la raison de tous les attributs des dieux et la source de l'astrologie (c). »

« Cette expression, διὰ τῶν πρώτων, *par les premiers*, répond parfaitement, dit notre auteur, aux initiales des mots de la kabbale (d). »

Mais, kabbale à part, pressons donc un peu ce mot στοιχεῖα : « Στοιχεῖα, dit Letronne, signifie lettres *parlées*, » à la différence de γραμματα, qui signifie « lettres *écrites*. » Or, comme στοιχεῖα est appliqué ici à l'écriture, si Letronne a raison, ce mot ne veut pas dire « alphabet. »

Autre chose encore. En traduisant διὰ par l'adverbe *par*, nous disons écriture kyr... *par* les lettres; mais il nous semble que, dans ce cas-là, ces lettres ne seraient pas au génitif, et qu'au lieu de διὰ στοιχείων nous aurions διὰ στοιχεῖα. C'est tout le contraire, lorsqu'on lui donne son autre acception de « à propos, en raison de, sur, » etc.

(a) C'est-à-dire que telle lettre exprimait, quand on la prononçait, l'objet qui répondait à ce son.

(b) Saint Clément, *Strom.*, V.

(c) *Archéol. égypt.*, I, p. 178.

(d) *Id. ibid.*, p. 113.

Voyons! n'aurait-il pas par hasard un autre sens? « Il signifie encore, continue notre savant, principe constitutif des choses. » Ah! c'est important à savoir. Serait-ce donc ici par hasard « éléments constitutifs des *mots*? » Goulianof serait de cet avis peut-être, mais il faut nous le prouver.

Quant à nous, sans détour et en toute simplicité, nous émettrons une opinion que nous nous étonnons fort de n'avoir jamais rencontrée nulle part.

On se rappellera peut-être qu'à propos de ce même mot στοιχεῖα employé par l'apôtre saint Paul pour dire aux Juifs que « lorsqu'ils étaient enfants ils étaient sous la puissance des éléments du monde, στοιχεῖα τοῦ κόσμου, » passage traduit toujours et partout par les « instructions élémentaires du monde, » nous avons essayé de démontrer que cette leçon était impossible, en raison de cet autre membre du verset: « Ainsi, vous serviez ceux qui n'étaient pas vraiment des dieux, » et nous avons été assez heureux pour trouver dans saint Jean Chrysostome le sens évident pour nous « des anges préposés aux éléments de ce monde, c'est à-dire aux astres... et aux quatre éléments (a). »

Aurions-nous cette fois le même bonheur pour le même mot?

Ne fût-ce que par convenance, il nous semble qu'il serait bon de rechercher d'abord dans celui qui nous livre le problème, c'est-à-dire Clément d'Alexandrie, s'il n'aurait pas rendu sa pensée plus claire ailleurs en paraphrasant le même mot.

Or, le voici précisément employé dans notre sens. Après avoir parlé « des orgies divines pendant lesquelles on porte en procession les images dorées des dieux et quatre simulacres qu'ils appellent les quatre lettres (b), » sa pensée s'éclaire d'elle-même, lorsqu'au paragraphe suivant il nous dit que les lettres éphésiennes, usitées par les pythagoriciens, leur tiennent lieu de symboles, l'une signifiant les « ténèbres, » une autre la « lumière, » une troisième la « terre, » une quatrième l'« année, » etc. (c), et après quoi il termine par ces mots qui nous paraissent trancher la question: « L'enseignement stoïkéotique des enfants (στοιχειωτίζα) comprend l'interprétation des quatre éléments, car ils appellent la terre bedy, comme Orphée et comme Dion dans ce passage: « Prends dans tes mains de la terre (bedy), et procède aux aruspices (d). »

Plus loin, après nous avoir montré Empédocle adressant quatre vers à la terre, à la mer, à l'air et à l'éther, ... il nous dit que le divin Branchus de Milet (lettres milésiennes) faisait répéter au peuple les acclamations suivantes: « Bedy, zaps, chlon, plectrum, etc., terre, feu, enfer, éther, etc. (e). »

Il nous semble que la pensée de Clément peut d'autant moins laisser de doute sur son στοιχεῖων, que nous parlant encore ailleurs du voile de pourpre qui, dans le temple des Hébreux comme dans celui des Égyptiens, voilait

(a) « Quand je vois dans les saintes Écritures l'ange du feu, dit Bossuet, l'ange de l'eau, etc., je comprends ce qui a pu donner lieu aux erreurs du paganisme. » (Sermon sur les démons.).

(b) Strom., I. V, § 7.

(c) Id. ibid., § 8.

(d) Id. ibid.

(e) Id. ibid.

le *Saint des saints*, il nous le donne précisément comme signifiant que la nature des éléments obtient les révélations divines; car, ajoute-t-il, la pourpre vient de l'eau (a), » ce qui revient à ce mot de Creuzer : « L'écriture kyriologique était toujours *révélatrice*. »

Mais Clément d'Alexandrie n'est pas seul. Les Septante, pour désigner l'éternité, se servent aussi du mot στοιχεῖα, comme synonyme d'αἰῶνα, quoique bien certainement ils ne regardassent pas les éléments comme éternels.

Mais les païens les regardaient comme tels. Aussi dans son Commentaire sur les hiéroglyphes Horapollon débute-t-il ainsi : « S'adressant aux initiés, l'hierogrammate demande : « Πῶς αἰῶνα σημαίνουσιν, comment représentez-vous l'éternité ? » Et l'initié répond : « En peignant le soleil et la lune, parce que ces *éléments*, στοιχεῖα, sont éternels (b). »

Nous voici revenu aux éléments sidéraux que nous avons cru trouver dans le στοιχεῖα de l'épître aux Galates. N'y retrouverait-on pas aussi les planètes qui, précisément, s'appelaient πρῶται πλανήται? Elles nous expliqueraient ce dire de Zoéga, que, « sur l'obélisque du cirque, à Rome, il y avait une flamme dorée représentant le soleil, autour duquel on courait avec sept chars représentant les planètes (c). » Ce grand archéologue, devant deux cippes consacrés au feu et au vent, s'écriait : « Ils ne le sont donc pas à des hommes, mais à des génies... Au reste, *il est évident* que ce sont les hiéroglyphes qui fournissent tous les matériaux de cette philosophie d'Alexandrie sur la théologie occulte et tous les ordres de démons... Et alors on peut dire que les obélisques ne seraient que des **CONTRATS DE PARENTÉ ENTRE LES DIEUX et les HOMMES** (d). »

On ne saurait mieux dire; mais, du moment que l'on continue, malgré ces phrases, à vénérer la mémoire de Zoéga, il serait juste de réhabiliter un peu celle de Kircher.

Toute sa doctrine, en un mot, se résumait dans ce passage : « Deux genres de paraboles; les unes *démotiques*, δημώδης, pour exprimer les ressemblances vulgaires; les autres sacrées, ἱερὰι, renfermant les mystères de la doctrine. La première s'appliquait aux louanges des rois, la seconde aux propriétés des intelligences... (On voit qu'il est impossible de mieux distinguer et de signaler plus clairement aux modernes l'étroitesse de leurs efforts.) C'est là la vraie doctrine que Mercure Trismégiste avait enseignée aux *seuls* prêtres. Ce sont les premiers rudiments de la doctrine des éléments, στοιχειώσεως, livrée par les premiers patriarches, et dans laquelle Moïse avait été instruit (e)...

(a) *Strom.*, § 6.

(b) *Horapollon*, I.

(c) *De Obelisc.*, p. 30.

(d) *Id. ibid.*

(e) « Instruit dans toute la sagesse des Égyptiens, » disent les *Actes des apôtres*. Donc les hiéroglyphes et les symboles sont d'origine aussi primitivement orthodoxe que les comparaisons zoologiques d'Ézéchiél et ces symboles du même ordre dont saint Denis fait un aussi bel éloge (voir notre chapitre V). Les hiéroglyphes, disons-nous, ne sont un vrai *fléau* intellectuel que lorsqu'ils ont été détournés au profit des démons et de la zoolâtrie.

Kircher a donc parfaitement distingué et distingue encore fort bien que tous ces caractères avaient fini par devenir autant de talismans et de signes prophylactiques ayant, suivant eux, une certaine vertu naturelle pour l'attraction des bons ou le rejet des mauvais esprits (a).

Il faudrait nier l'évidence pour contester encore ce dernier point à Kircher. Rufin nous l'a dit : toute leur religion n'était plus autre chose ; leur belle théologie primitive avait dégénéré en une théologie d'*Abraxas*, et les gnostiques du second siècle, tout en y ajoutant parfois l'élément chrétien comme pour le déshonorer, n'ont jamais reproduit que les superstitions que l'on retrouve aujourd'hui sur les monuments les plus antiques.

Horapollon nous l'a dit : « Ces deux têtes d'homme et de femme, dont l'une regarde en dedans et l'autre en dehors, ce sont le *préservatif* et le *remède* (*praesidium ac remedium*). » Ils prétendent que, munis de ces deux têtes, qui pour eux représentent deux *lettres*, ils ne craignent aucuns démons (b). « C'est là, dit Caussinius, c'est là le phylactère et l'amulette ou ligature. On peut ranger, parmi ces talismans, ces lames de cuivre ou *πέταλα*, couvertes de caractères et déposées dans la bouche des momies. »

Montfaucon en fournit beaucoup d'exemples, et la science commence à les comprendre. Ces lames, selon les rabbins, portaient le nom du génie auquel était confié le corps embaumé et salé ; c'était ordinairement celui d'un enfant (c). C'était là la mission de l'horoscope et de l'astrologie, car presque tous ces signes étaient astrologiques et empruntés encore à nos éléments sidéraux. Écoutons encore la grande autorité de Seldénus : « Avec tous ces téphims cadrent ceux que les Grecs appellent *στοιχεῖα*, formés sur les figures *supposées dans le ciel*, et présentés comme des phylactères ou dieux préservateurs. Ceux qui fabriquaient ces *στοιχεῖα* étaient appelés devins par les éléments, *στοιχεῖαμαντινοὶ* (d).

Nous avons dit encore que ces *στοιχεῖα* étaient traduits dans les Septante par le mot *αἰῶνα*, et nous avons ajouté que ces pieux et savants traducteurs, ne pouvant reconnaître l'éternité des éléments, ce mot, sous leur plume, devait signifier autre chose.

Selon nous, il devait signifier les *Éons* ou ces génies élémentaires dont le gnosticisme alexandrin a si terriblement abusé, et dont saint Paul proscrit l'abus sans les nier eux-mêmes.

Selon eux, ces *Éons* étaient les attributs divins, les fruits, les plérômes, dont le verbe ou *λόγος* était la plénitude. Ils présidaient aux sept cieux planétaires, aux douze signes du zodiaque et aux quatre éléments.

On les désignait par des lettres symboliques renfermant de grands secrets, et ces lettres, qui sont tout simplement les nôtres, A, I, H, etc., « paraissent,

(a) *Œdip. Egypt.*, part. III.

(b) *Hierogl.*, xxiv.

(c) Voir, au chapitre *RÉTICISMES*, § 1, tous les infanticides qui s'ensuivaient d'ordinaire.

Cet usage avait été condamné par la Faculté de Paris, en ces termes : « Images de métal consacrées ou plutôt *exécérées*, selon les rites voulus. »

(d) *De Diis Syriis syntag.*, l. XXIX.

dit M. Matter, pouvoir expliquer quelques passages d'un manuscrit copte encore inédit, que possède le Musée britannique, et quelques inscriptions des pierres gnostiques (a). »

Terminons par cette réflexion d'un auteur qui nous paraît bien informé, sinon initié. « On est forcé de reconnaître que les doctrines suivies de nos jours dans nos *temples maçonniques* tirent leur origine des mystères et des doctrines de l'Égypte. Nous en conservons toutes les traces dans nos *réceptions, initiations* et certains ordres.

« C'est ainsi que, dans l'Allemagne et l'Italie, les FF., admis au degré de RR. + +, ont toujours porté au doigt un anneau, soit en or, soit en argent, sur lequel étaient gravées les initiales I. A. A. T., *Ignis, Aer, Aqua, Tellus*, le feu, l'air, l'eau et la terre. Empédocle, on le sait, avait divinisé ces éléments.

« Quant au *mot de passe*, c'est-à-dire celui qu'on est obligé de dire pour être introduit dans une loge, il se réfère aux *quatre anges* qui président aux *quatre éléments*. »

Voici le problème de notre *στοιχεῖα* éclairci. Au lieu de vouloir dire, ce que toute l'école moderne suppose, « éléments alphabétiques, » il signifiait ce que Sanchroniaton appelle quelque part les « caractères sacrés des éléments. »

On voit que chacune de nos académies pourrait tour à tour gagner quelque chose à l'étude si méprisée de l'occultisme ; car il ne suffit pas de lire et de traduire à grand renfort de dictionnaires, il faut encore comprendre, ne fût-ce que pour ne pas enfanter sans cesse des in-folio qui n'ont pas de sens.

II. « OBÉLISQUES ET HIÉROGLYPHES SOUS TOUTES LES LATITUDES. » — Dans son mémoire sur « la Sphère et les Constellations de l'antique astronomie hiéroglyphique, » M. de Paravey nous semble avoir établi parfaitement que peu de temps après le déluge il existait à la fois en Chaldée, en Égypte, en Chine et dans l'Inde, tout un système d'écriture hiéroglyphique, imitant les groupes formés par certaines étoiles célèbres et exprimant les idées abstraites cachées derrière les noms donnés à ces astérismes (b).

Le 5 février 1820, MM. Ampert, Delambre et Cuvier lisaient un rapport très-approbateur sur ce mémoire.

En 1826, le même savant publiait un nouveau mémoire sur l'origine unique et hiéroglyphique des chiffres et des lettres de tous les peuples.

Par exemple, ces expressions *aimé de...*, *chéri de...*, *approuvé par...*, que nous lisons dans tous les cartouches, M. de Paravey nous les montre sur tous les zodiaques, et notamment en Chine, représentées, comme sur nos obélisques, par deux lignes parallèles, réunies et croisées par deux petites. Ce signe est encore appliqué, sous le nom hiéroglyphique de *Tsung*, à la

(a) *Histoire du gnosticisme*, t. II, p. 110.

(b) On appelle astérisme le signe de convention graphique désignant les constellations.



*constellation des deux gémeaux*, et Delambre déclarait encore que « l'identité générale de tous ces signes suffisait pour le rendre certain que tous les peuples avaient puisé à une source unique et commune qui ne pouvait être que la Chaldée ».

Près d'un siècle avant lui, M. de Guignes, en présence des mêmes vestiges, supposait entre la Chine et l'Égypte une grande communauté d'origine et de langage, et Young, le prédécesseur de Champollion, s'étonnait de voir que les Égyptiens, comme les Chinois, avaient donné une valeur phonétique à leurs symboles.

Ni l'un ni l'autre, par conséquent, n'aurait pu démentir Kircher s'exprimant ainsi : « Les obélisques chinois, ceux de l'Inde et du Mexique nous offrent de très-grandes analogies; quant à leurs alphabets, nous n'entrerons pas dans le détail de leurs différences. Mais nous remarquerons que les traits principaux s'y retrouvent. D'abord *la croix* +; puis *le cercle* O; puis les figures d'animaux, de végétaux, etc., par exemple *le scarabée*, *les serpents*, *les dragons* (*les dragons de Fô* sont un de leurs livres). Les brachmanes ou gymnosophistes sont aux Indes ce que les mages étaient en Chaldée, les kabbalistes chez les Hébreux, les philosophes chez les Grecs, les prêtres et les prophètes chez les Égyptiens. Aux Indes la pagode de Chauleus est couverte de caractères que les missionnaires nous envoient et dans lesquels nous retrouvons encore nos animaux et nos caractères mystérieux avec de légères différences. On y retrouve les trois mondes, intelligible, céleste et élémentaire, influant l'un sur l'autre, rien n'existant dans ce monde sublunaire sans être influencé par un astre, et aucun astre n'étant sans une intelligence correspondante dans le monde intelligible. Les Arabes possèdent encore tous ces signes, les emploient dans le même but et les appellent « lettres indiennes (a). »

Quant aux Mexicains, on ne peut deviner pourquoi Kircher, y retrouvant les mêmes peintures, les mêmes signes, etc., leur refusait le caractère hiéroglyphique ou mystérieux. « Il est CERTAIN, écrit-il, qu'il n'y a aucun mystère enveloppé sous ces signes, *si quidem CERTUM est nihil sub iis latere arcanis rationibus involutum* (b). »

Il est assez curieux d'entendre à ce sujet un Anglais rationaliste, lord Kingsborough, dans son grand ouvrage sur les « antiquités du Mexique, » reprocher au père Kircher d'avoir péché par défaut de mysticisme.

Il ne péchait que par défaut d'analogie, car il est impossible de fermer les yeux à l'identité des signes.

Nous avons devant nous en ce moment le Mémoire lu en 1833, à la réunion de la Propagation de la Foi, par le R. P. Bonduel, missionnaire au Wisconsin (États-Unis de l'Amérique du Nord). Ce mémoire contient la nomenclature des objets, ou plutôt des idoles que le saint prêtre venait déposer comme un trophée glorieux dans les mains de ses collègues. Avant d'en voir

(a) *OEdip.*, t. III, 28.

(b) *Id. ibid.*

les gravures, nous avons vu les objets eux-mêmes. Ce sont des statuettes en bois, du type égyptien, d'autres parfaitement chinoises, des éperviers en bois et des plumés de cet oiseau qu'ils placent sur la tête de leurs chefs, avec ni plus ni moins de grâce qu'on le faisait sur celle des pharaons; vient ensuite la peau du grand serpent Ketch-Kinèbeck. C'est elle, bien qu'elle ne nous ait *inspiré* que le désir de ne pas la toucher, c'est elle qui *inspire* les bons sorciers bien différents des mauvais, et nous allons voir tout ce qu'il y a de rassurant dans leurs doubles procédés. Le père Bonduel devient ici notre témoin. « Les bons sorciers, dit-il, et les mauvais qui portent cette peau de serpent sur leur tête, pendant que les autres n'emploient que celle de la loutre ou de l'ours, se réunissent tous dans une cabane de 12 à 18 pieds de hauteur, qui devient pour eux le *Saint des saints*. C'est au mauvais sorcier qu'on fait toujours les honneurs de la séance; c'est lui qui préside et qui opère. Les invocations commencent au son du tambourin, comme chez les Lapons. La note du chant est lugubre et solennelle, toujours en la mineur, et les paroles que le chanteur harmonise avec elle indiquent qu'il doit avoir vu le monstre qu'il invoque, car il le désigne en ces termes : « O toi, qui es armé de dix griffes, viens et descends dans ma cabane ! » Le chant dure assez longtemps et ne cesse qu'aux approches du génie invoqué. On le reconnaît cette fois aux mouvements irréguliers qui commencent à balancer cette cabane dont le sommet doit finir par toucher presque à terre sans tomber. Alors on entend tomber vers le centre quelque chose de lourd, mais d'invisible, avec lequel la conversation s'engage aussitôt... »

Le reste du récit ne serait pas ici à sa place. Nous en extrayons seulement cette particularité, que ces opérations, pour bien réussir, « ont besoin d'être faites dans des lieux arides, écartés ou sur les bords d'un marais fangeux. »

Toujours les conditions de l'Évangile !

On voit que dans tout ceci le rôle du bon sorcier (de l'*agathodæmon* égyptien) se réduit au rôle d'officieux et d'adulateur du mauvais. Grande leçon ! car elle explique à elle seule toute la théurgie païenne.

Mais rentrons dans notre sujet. Au nom de qui, ou par quelle vertu tous ces prestiges viennent-ils de s'opérer ? car le père Bonduel en appelle à tous les missionnaires sur l'impuissance absolue de la jonglerie pour leur explication.

Or, toute la vertu réside dans une sorte de *totem* ou blason égyptien, le même précisément qui se trouve gravé sur notre obélisque de Louqsor, et couvert de divinités égyptiennes. Le crocodile, par exemple, que ces peuples du Visconsin n'ont certes jamais vu ; la sirène, qui repousse ce crocodile dans son fleuve, comme pour marquer la séparation des deux pouvoirs (diraient nos symbolistes modernes) ; puis des dieux-hommes, portant des plumes d'épervier avec un disque sur leur tête et semblant se féliciter mutuellement ; puis encore le tapir, la tortue, le serpent volant, le pourceau ; enfin l'esprit infernal, portant deux cornes de bélier comme Ammon : tous ces animaux forment l'avenir métépsychique de leurs adorateurs. Chacun d'eux doit se transformer après sa mort dans l'animal qu'il aura choisi pour

son *totem*; et qui donc pourrait le reprocher à ces pauvres sauvages, puisque Pythagore l'avait dit et fait avant eux ?

Enfin, sur une autre planche, on voit une quantité de cercles tournants, qui semblent indiquer la rotation des astres ou celle de la terre, des triangles, des tombeaux, des sphinx, cette figure numérale souvent répétée, un miroir enchâssé dans le corps de l'animal choisi, instrument de clairvoyance dans lequel le magicien semble lire les maladies et les remèdes nécessaires au patient, le trépied, la croix élevée sur le sommet d'un objet qui semble avoir une forme hexagonale, puis enfin tous les noms de constellations, d'astres, de tonnerres, donnés à leurs enfants au moment de leur naissance et dominés par un véritable zodiaque représentant Satan se posant au milieu de toutes ces constellations, comme le vrai *Dominus Tsabaoth*. Or, chacun des animaux de ce *totem* devient un signe de reconnaissance pour tous ceux qui l'ont choisi; c'est le *secret* maçonnique qui les suit partout, qui les fait se retrouver en tous lieux, et seconde tous leurs bienfaits comme toutes leurs vengeances.

Explique maintenant qui le pourra toute cette transplantation égyptienne, et, une fois cette transplantation expliquée, explique en outre qui le pourra cette indélébile mémoire de signes, d'observations infinitésimales, chez des gens qui n'écrivent jamais, lorsque les peuples qui écrivent ont tant de peine à conserver les faits et les prescriptions de leurs ancêtres en semblable matière.

Un homme qui s'est fait une grande réputation et d'esprit et de savoir, le président de Brosses, avait parfaitement compris le rapport de tous ces hiéroglyphes avec tout le fétichisme africain. Dans son grand article sur les « Dieux-fétiches (a), » il lui semblait que « ce ne serait pas la plus mauvaise clef pour expliquer les hiéroglyphes. » « Nos plus habiles mythologues, disait-il, ne s'en sont pas avisés ou n'ont pas su en faire usage, pour avoir toujours voulu *regarder du plus beau côté* la chose la plus pitoyable en soi. Comparez en effet le récit du voyageur Loyer avec les sculptures de tous nos obélisques, et vous verrez le plus parfait rapport entre les dessins employés aujourd'hui par les sauvages et les soleils, les serpents, les oiseaux, les divinités auxquelles des hommes à genoux présentent de petites tables chargées de fruits, comme on les voit gravées sur nos obélisques. »

Nous avons vu plus haut tout ce que de Brosses nous racontait sur le mariage des jeunes filles avec le serpent rayé Arwe. Le fait est permanent, et les voyageurs les plus récents ont confirmé à ce sujet le dire des plus anciens. Eh bien ! ce même serpent et ces mêmes alliances, nous l'avons prouvé, sont gravés sur les pierres coniques dédiées au soleil et surmontées d'une croix. C'était une variété de tous ces objets, chats, oiseaux embaumés avec les momies, et, comme leurs fétiches, rendant aussi leurs oracles.

« En vérité, les Égyptiens ne pensaient pas mieux sur tout cela que les Samoyèdes, les nègres et les sauvages de l'Amérique... On nous dira qu'une nation tellement policée et qui avait de la Divinité des idées *si hautes* ne pouvait entendre ces figures dans le sens que leur donnent nos nègres...

(a) Inséré dans l'*Encyclopédie*.

Toutes les suppositions que l'on voudra faire ne peuvent détruire un fait si bien avéré... On n'apothéose pas sans folie les crocodiles et les serpents, les oignons et les asperges... On aura beau nous dire qu'à Bubaste on n'adorait le chat « que comme un représentant de la lune, » cela ne justifie guère les habitants, car il n'y a pas moins d'imbécillité à prendre un chat pour la lune, qu'à l'adorer lui-même... Quand le bon Plutarque vient nous dire que le crocodile était considéré « comme le symbole de la Divinité, parce qu'il n'a pas de langue, » que la belette est le symbole de la parole, « parce qu'elle conçoit par l'oreille et qu'elle accouche par la bouche, » que l'aveugle musa-raine n'est adorée que « parce que les ténèbres primitives ont précédé la lumière, » on est étonné de voir un esprit si excellent débiter en termes magnifiques des choses aussi contraires au sens commun... Car rien n'était *moins symbolique* que la conduite des femmes devant le bouc de Mendès, et c'est pousser bien loin l'admiration pour les vertus et pour l'utilité des bêtes, ou du moins c'est la manifester d'une bien étrange manière...

« Tant de faits pareils ou du même genre, dit de Brosses, établissent *avec la dernière clarté* que telle est aujourd'hui la religion des nègres africains et autres peuples barbares, telle était autrefois celle des plus anciens peuples. Il suffit d'avoir ÉTABLI LE FAIT par une foule de preuves; quant à LA RAISON, ON N'EST PAS OBLIGÉ D'EN RENDRE D'UNE CHOSE OÙ IL N'Y EN A PAS, à moins que ce ne soit la crainte ou la folie (a). »

De Brosses a bien raison de proposer avec autant de timidité son *hypothèse*; il a évidemment la conscience de sa valeur et sent fort bien qu'il n'est pas dans la nature d'avoir *peur* d'un bâton au lieu d'un autre, d'une source au lieu d'une autre, d'un animal doux et domestique, quand on n'a pas peur de la bête féroce du désert. Quant à la *folie*, il devrait sentir à son tour que le même délire ne peut s'imposer d'office avec une immense similitude de *lubies* à toutes les nations de la terre, surtout lorsque ces nations, après s'en être saturées pendant des siècles, n'en sont pas demeurées plus *folles* pour cela.

Il faut bien le reconnaître; la boutade si spirituelle du président de Brosses finit par un non-sens égal à celui de ses adversaires, car nous posons en principe qu'on est toujours *forcé de rendre raison* du problème que l'on a cru résoudre.

Mais nous qui avons vu, de nos deux yeux vu, les mêmes dessins de nos obélisques, leurs triangles, leurs zigzags, leurs serpents, leurs fouets, leurs *totems* et leurs divinités avec leurs abominables blasons, se tracer d'eux-mêmes sur des centaines de feuilles blanches, nous n'avons aucun mérite à déchiffrer beaucoup mieux que Lepsius et Champollion tous ces hiéroglyphes malheureusement trop *démotiques* et trop faciles à comprendre. Comme Kircher reconnaissant la nécessité d'un même *maître* pour ceux de la Chine et de l'Égypte, nous élargissons le cercle et déclarons, sans craindre de nous tromper, que le maître invisible que nous voyions opérer sous nos yeux appar-

(a) Article DIEUX FÉTICHES, inséré dans l'*Encyclopédie*.

tenait, sinon à la même famille, au moins à la même école que tous ces professeurs mystérieux.

Voilà comment, sans posséder le premier mot de la langue des Bunsen et des Rougé, on peut devenir égyptologue émérite, sans le savoir et malgré soi.

### § III.

#### PYRAMIDES, STÈLES ET PAPYRUS.

##### 1. — Pyramides.

Les difficultés et les facilités restent absolument les mêmes pour les pyramides et les stèles. Mêmes ténèbres quand on exclut le merveilleux, mêmes lumières lorsque l'on consent à l'admettre.

L'anathème biblique est le même pour tous ces monuments, leurs crimes et châtiments demeurant parfaitement solidaires dans la pensée des prophètes; seulement la Bible, ayant appliqué plusieurs termes à ces diverses constructions, l'étymologie spéciale de chacun d'eux devient assez difficile.

Écoutons-la.

« Ils ont détruit les autels de Baalim, *aras Baalim*, et les *chamanim* qui s'élevaient en hauteur au-dessus, *quæ in sublime surgebant desuper iis* <sup>1</sup>.

« Je détruirai vos choses élevées, *excelsa*, et je raserai vos *hamanim* <sup>2</sup>.

« Vous ne mangerez pas de sang sur vos *toits élevés* <sup>3</sup>.

« Vous ne monterez pas à mon autel à moi, par des *bamoth*... » comme il y en avait pour « monter à l'autel qui

1. *Chron.*, xxxiv, 4.

2. *Lévit.*, xxxvi, v. 30 et 34.

3. *Ézéch.*, xxxiii, v. 25.

« était sur le toit de la maison d'Achar <sup>1</sup>. Ne vous faites pas de *matzebeth* ni de *cippes* <sup>2</sup>. » Salomon demeura fidèle... *Cependant* il sacrifiait *dans* les bamoth <sup>3</sup>... Et il déplut au Seigneur, lorsqu'il éleva un bamoth à Moloch <sup>4</sup>.

Quelles sont les significations exactes de tous ces mots? En quoi se rapportent-ils aux pyramides? Voilà ce qui demeure, nous semble-t-il, assez embarrassant à préciser.

Laissons de côté le mot *matzebeth*, qui paraît bien positivement s'appliquer aux *stèles* chargées de figures et de caractères hiéroglyphiques, comme l'a prouvé Mendelssohn; ce mot est reconnaissable encore aujourd'hui dans le *māsākhīt* des Arabes, qui, selon le dire de M. de Saulcy, continue à signifier *maudit*.

Quant au mot *chamanim* ou *hamanim*, il paraît se rapporter parfaitement au mot *pyramide*, puisque le radical du premier est *hamm*, qui signifie chaleur et feu, et que le radical du second est πῦρ ou feu. Au premier se rattachent *chouin*, chaleur, *cham*, homme du feu, Hammon, dieu du feu, et même en grec χάμνος, *cheminée*; au second se rattachent tous les πυρεῖα du monde, le pyrée ou pyraithéion, les Pyrénées, les pyroscaphes, la pyrotechnie, etc...

Maintenant, pour bien analyser la pyramide, et surtout pour en bien comprendre la philosophie, il faut faire comme pour tout le reste, et revenir à la méthode suivie par le président de Brosses pour les obélisques, c'est-à-dire regarder autour de soi...

Or les analogues ne manquent pas, et bien que l'école moderne s'écrie, même par ses organes les moins rationalistes : « Tout le merveilleux des pyramides a disparu, elles n'ont jamais été *que* de simples mausolées, » nous continuons à af-

1. *Rois*, XXIII, v. 42.

2. *Lévit.*, XXVI, v. 4.

3. *Rois*, I, III, v. 34.

4. *Rois*, II, ch. XXIII, v. 25.

firmer que ce merveilleux régnait là comme partout, qu'il dominait tout et qu'il y surabondait.

La conjonction *que* sera tout aussi malheureuse appliquée aux pyramides qu'elle l'était tout à l'heure appliquée aux obélisques.

Il suffit donc d'apporter quelque attention aux *téocallis* américains, aux *nur-hag* de la Sardaigne, aux *alesch-cala* des Perses, aux *talatot* des îles Baléares, aux tours rondes ou *towers* de l'Irlande, aux *ἑωμὸς* des Grecs, etc., pour comprendre ce que signifiaient tous ces monuments, dont les ruines rappellent encore si bien la forme pyramidale, c'est-à-dire évidemment celle des temples du feu? *Nurgal* veut dire « monceau de pierres du feu (*nur-hagim*), feux ardents; les *towers* s'appellent *pyrées*; les *bamoth* étaient des *fana* (voir saint Jérôme); les *téocallis* sont des maisons du soleil... Par conséquent, du moment où l'on admet aussi leur identité avec tous les mausolées de la terre, c'étaient des *mausolées mis sous la garde du dieu du soleil*; ce qui détruit cette assertion du *Dictionnaire des gens du monde*, que « tous ces peuples matérialistes ne mesuraient l'immortalité de leurs âmes que sur la durée de leurs monuments : de là leur grande solidité, etc. <sup>1</sup>. »

Par conséquent encore, nous voici revenu, comme pour l'obélisque, à l'association solidaire du défunt et d'un dieu.

Le dieu soleil était là représenté par le feu. Voilà pourquoi Strabon nous dit que « les *bamoth* s'appelaient en grec *πυρεῖα*, à cause du feu éternel qu'on y entretenait <sup>2</sup>, » et pourquoi Vitruve nous dit à son tour que « tous les temples du sabéisme étaient à découvert et très-élevés, *aræ quam excel-sissimæ* <sup>3</sup>. »

Voilà le *chamanim*.

1. *Encyclopédie des gens du monde*, art. PYRAMIDE.

2. Au mot BAMOTH.

3. Vitruve, TEMPLES.

Mais, pour arriver à cette plate-forme, il fallait nécessairement un escalier ou des marches; voilà le mot *ἑωμὸς* (escalier) appliqué à la pyramide.

Nous voyons d'ailleurs que sur leurs maisons les Hébreux avaient aussi des plates-formes ou terrasses pour adorer les astres<sup>1</sup>, et un escalier pour y monter; de là : « Tu ne monteras pas à mon autel par des bamoth. »

Quoi de plus différent, dès lors, du *ghevanoth* ou colline, élévation *naturelle*, avec laquelle beaucoup de savants, et entre autres Cahen, ont affecté de confondre le bamoth<sup>2</sup>?

Mais il est probable qu'il y avait en outre sur cette plate-forme une statue du dieu recevant l'offrande, et le parfum du feu que l'on brûlait à sa base. Le téocalli mexicain, suivant Al. de Humboldt, était dans les mêmes conditions. La grande pyramide de Cholula, dont la base avait le double de celle de Chéops, servait, comme les autres, et à la sépulture des rois et à l'entretien du feu sacré... En général, au sommet de ces édifices se trouvaient une ou deux petites chapelles en forme de tour, qui renfermaient les idoles colossales de la divinité à laquelle le téocalli était dédié. Cette partie de l'édifice doit être regardée comme la plus essentielle; c'était le naos, ou plutôt le *σείος* des temples grecs. « Il est impossible, ajoute le grand voyageur, de lire les descriptions que Diodore et Hérodote nous ont laissées du temple de Jupiter-Bélus à Babylone, sans être frappé des traits de ressemblance qu'offrait ce monument babylonien avec les téocallis d'Anahuac<sup>3</sup>. » Celui de Mexico, dédié à *Tezcatlipoca*, prince de l'air et soleil, était exactement orienté d'après les quatre points cardinaux.

Mais, chose bizarre! pendant que Kircher, manquant aux lois de l'analogie, ne voyait dans les pyramides mexicaines que des sépultures et non des temples, de Humboldt, man-

1. *Rois*, xxiii, v. 42.

2. Voir les notes 1 et 2, fin de ce § sur une autre étymologie, et sur l'énormité de certaines pierres.

3. *Cordillères*, t. I, p. 422.



quant aux mêmes lois, ne voyait dans celles de l'Europe que de simples tombeaux, pendant que les mexicaines étaient, à ses yeux, en même temps et temple et tombeau. Chacun de ces deux savants n'embrassait qu'une partie de la vérité.

Au reste, de Humboldt reconnaissait que là, comme en Égypte, tous les dieux étaient peints en rouge, excepté le dieu des morts, qui l'était en noir.

Ainsi donc, résumons-nous : il y avait tout à la fois, dans l'intérieur, un ou plusieurs *tombeaux*, comme ceux du roi Menkéré et de la belle Nitocris *aux joues roses*, renfermés dans la pyramide de Mycérinus <sup>1</sup>; puis sur la terrasse supérieure une chapelle ou autel élevé, *bamoth*, nom générique applicable à toutes les chapelles du monde <sup>2</sup>, un *chamanim* qui était au-dessus du bamoth et qui en faisait un autel du feu (pyrée); puis une statue qui était celle du dieu, et à laquelle on offrait, soit des enfants pour les brûler comme ceux qu'on offrait à Moloch, soit des jeunes filles pour les déshonorer, comme aux Succoth-Benoth de Babylone <sup>3</sup>.

Mais que se passait-il dans tous ces monuments, et de quels mystères étaient-ils les témoins? Voilà ce que négligent absolument nos antiquaires modernes. De même qu'aucun d'eux n'avait daigné faire attention à cette attestation de Julien, relative aux obélisques, que « l'on dormait sur la cime de ceux qui étaient renversés pour obtenir des songes, » et à cette constatation par Zoéga, que « l'on n'adorait jamais que leur

1. Mycérinus était le fils de Chéops, dans la pyramide duquel on n'a trouvé que le nom de Choufo. Ces pyramides de Djizeh, moins antiques que celles de Sakharah, que l'on croit remonter à la iv<sup>e</sup> dynastie, avaient exigé seulement, pour l'établissement préalable de la chaussée inclinée qui y mène, le travail de cent mille ouvriers pendant dix ans. On en connaît peu les auteurs. On nommait à Hérodote plusieurs courtisanes, entre autres une certaine Rhodopis, et une fille de Chéops qui avait fait élever la sienne avec le prix des pierres précieuses qu'elle se faisait donner par ses amants.

2. « Chaque peuple se faisait son dieu, qu'il plaçait dans une maison de bamoth. » (*Rois*, II, xvii, v. 29).

3. *Rois*, II, xviii, v. 30.

*faite*, qui seul passait pour un dieu <sup>1</sup> ; » de même, aucun d'eux ne fait attention à l'intimité des rapports existant entre le défunt et le dieu du monument.

Et cependant, l'Écriture est précise à cet égard. Lorsqu'elle nous montre les Sichimites enfumés et grillés par Abimelech dans leur *fanum* de Baal-Berith, elle ajoute, « où ils avaient fait PACTE avec ce dieu <sup>2</sup> : » or c'était ce pacte, ce *fœdus* qui continuait après la mort.

Zoéga se disait très-frappé de ce mot de Philon de Biblos : « Par ces ouvrages, les hommes ont trouvé le moyen de monter jusqu'aux dieux ou de faire descendre les dieux jusqu'à eux <sup>3</sup>. »

Spenser ne l'était pas moins de la défense biblique de « manger le sang dans les monuments ruinés et sur leurs TERRASSES, en levant les yeux vers leurs idoles abominables <sup>4</sup>. » « Tout cela, dit-il, doit se rapporter aux sacrifices faits aux démons et aux héros sur tous les lieux élevés, montagnes, toits, pyramides, etc. » Tout cela se rapportait au rit de l'ÉVOCATION DES AMES, auxquelles on offrait du sang que l'on mangeait avec elles : « Vous ne mangerez pas sur vos toits élevés, δῶμα, AVEC les démons auxquels vous vous êtes liés par la fornication. »

Nous avons vu tout ce qui se passait aux environs de Cholula et des antiquités mexicaines appelées « le Champ des morts ; » nous avons vu tout ce qui s'y trouvait consigné dans leurs annales en fait d'apparitions, de spectres et de ravages mystérieux ; ce qui se passe en Chine et au Japon autour des pagodes n'est pas moins remarquable. En Chine, les idoles appelées *chin* ou esprits des morts ont la forme *pyramidale* et

1. Ne pas oublier que devant la tige du candélabre à sept branches on n'adorait aussi que le *faite*.

2. *Juges*, ix, v. 46.

3. *De Obelisc.*, p. 423.

4. Dom Calmet dit que l'on peut traduire ce mot *gladiis* par *plateis*. (Ézécl., xxxiii, v. 25.)

sont excessivement redoutées. Lorsque les Chinois veulent s'assurer d'un esclave, ils le conduisent devant une de ces pyramides, à laquelle ils en confient la surveillance en la chargeant DE LE FAIRE DÉVORER s'il osait jamais prendre la fuite. Ainsi recommandé, il est très-rare que l'esclave ait jamais cette audace. Les mêmes choses, à peu près, se passent auprès des temples des Siamois, des Birmans, des Pegouans, comme auprès de tous les temples bouddhiques, qui tous affectent aussi la forme pyramidale. La grande chapelle de Gautama, à Rangour, est surmontée d'une pyramide dorée haute de trois cent quatre-vingt-huit pieds anglais. Autour d'elle se dressent en aiguilles une foule de *phras* ou petites pagodes flanquées de figures monstrueuses, semblables aux sphinx de l'Égypte. Ce qui se passe aujourd'hui autour des unes doit nous garantir ce qui se passait autour des autres.

Après avoir déduit cette croyance à la nécromancie pyramidale des textes bibliques, des traditions antiques et des autorités archéologiques les plus solides, on nous permettra peut-être de terminer par un *dire* dont le caractère *non officiel* ne laisse cependant pas que d'être assez remarquable. Le voici, on en fera ce qu'on voudra.

Hermès Trismégiste, ou celui qui porte son nom, affirme « avoir *vu bien des fois, non semel*, auprès des pyramides égyptiennes, à une certaine époque, les cadavres sortant de *leurs sépulcres*, petit à petit, et jamais d'une manière complète, mais montrant les uns une main, les autres une jambe, quelques-uns la plus grande partie du corps, après quoi ils disparaissent et rentrent sous terre avec la plus grande promptitude. »

Des érudits de grand renom ont affirmé de leur côté que le phénomène avait toujours lieu pendant ces derniers siècles, et le célèbre Camerarius, après informations prises auprès de tous les voyageurs dignes de foi, avait acquis la certitude que ces mêmes jours étaient des jours de deuil et de piété pour la ville du Caire, qui, à telle date du mois de mars, fêtait ce

qu'elle appelait la « résurrection de la chair. » Il possédait même un petit livre italien imprimé à Venise, dans lequel Bernard de Breindenbach avait puisé, dit-il, tout le détail de ces singuliers phénomènes.

De nos jours, quelques rares voyageurs ont voulu s'en occuper ; mais, prévenus à l'avance, ils se sont *tirés* d'affaire comme le célèbre voyageur Thévenot.

Voici ce qu'on lit dans le *Voyage au Levant* de ce dernier :

« Près du vieux Caire, sur le bord de la rivière, il y a un grand cimetière où sont enterrés quantité de corps morts. Tous les habitants du Caire, tant Cophtes ou Grecs, que Turcs ou Mores, tiennent pour assuré que le mercredi, jeudi et vendredi saint, au compte de ceux qui suivent le vieux calendrier, les morts y ressuscitent, non pas que *les morts se promènent par le cimetière*, mais que leurs os sortent de terre pendant ces trois jours, lesquels étant passés, ils rentrent en terre. J'allai à ce cimetière le jour du vendredi saint des Grecs et autres chrétiens qui suivent le vieux calendrier, pour voir quel fondement ils avaient de leur sotte croyance, et je fus étonné d'y trouver autant de monde qu'à une foire, car il n'y a au Caire ni si grand ni si petit qui n'y aille ; les Turcs y vont en procession avec toutes leurs bannières, parce qu'ils y ont un scheik enterré, dont les os, à ce qu'ils disent, sortent tous les ans comme les autres : ils y vont faire des prières avec grande dévotion. Quand je fus arrivé là, je vis quelques têtes et quelques os deçà et delà, et *chacun* me disait que tout cela venait de sortir de terre, et ils sont si fermes dans cette croyance qu'il est impossible de la leur ôter, car j'en parlai à des gens qui semblaient devoir avoir plus d'esprit que les autres, lesquels m'assurèrent que cela était vrai, et que se mettant en un endroit où la terre soit bien unie, durant qu'on regarde d'un côté, il sort des os d'un autre côté, à deux pas de vous. »

Thévenot ne les *voit* donc pas sortir, et persuadé que ce sont quelques santons qui les ont semés en cachette, il veut en plai-

santer avec eux, mais il les trouve encore plus convaincus que les autres, et il se tait par prudence.

Puis les choses en restent là, c'est-à-dire que l'on se contente d'échanger un prestige surhumain assez facile à comprendre (puisque Champollion-Figeac, p. 279, nous affirme que le sol qui entoure les pyramides de Sakharah est rempli d'ossements humains blanchis par le temps) contre une jonglerie absolument incompréhensible, qui consisterait dans une exhumation factice, bien que spontanée, et qui se passerait devant tout un peuple, qui, depuis Hermès Trismégiste jusqu'au voyageur Thévenot, n'aurait jamais pu en saisir les fils, et que l'on ne pourrait attribuer, après tout, qu'à des santons, « beaucoup plus convaincus encore que tout le monde. » Décidément l'explication par le spiritisme est mille fois plus simple que toutes les autres.

---

I. « ENCORE UNE ÉTYMOLOGIE. » — Le mot de pyramide est un de ceux pour lesquels on a proposé le plus d'étymologies différentes. Wilkinson, entre autres (*Supplément au Prodrôme et au Lexique copte*), a demandé pourquoi ce mot ne viendrait pas de *πρωμης*, c'est-à-dire de *poura*, *pouro*, roi, et de *mizi*, génération. Wilkinson ne remarque pas que les deux mots, sans s'être formés l'un l'autre, peuvent et doivent au contraire remonter à la même source; ainsi pyramide signifierait *temple de feu*, comme les rois *piromis* seraient à leur tour les *fils du feu*.

---

II. « ÉNORMITÉ DES MONOLITHES. » — Rien ne saurait en donner une idée, et M. Letronne, dans son *Essai sur la mécanique des anciens Égyptiens*, s'en est montré vivement préoccupé. A propos, par exemple, des travaux d'Amasis, il dit que ce qui paraissait le plus admirable à Hérodote « dont tous les monuments, ajoute-t-il, viennent confirmer le témoignage, » c'était la chambre monolithe, c'est-à-dire d'une seule pierre, de 344 mètres cubes, qui devait peser près de deux millions et demi de kilogrammes. Volney a mesuré, à Balbek, des pierres de 69 pieds de long et de 15 pieds dans les autres sens, devant peser 900,000 kilogrammes. C'était déjà un poids formidable, mais deux millions et demi de kilogrammes!...

« Mais alors, dit-il, il fallait une mécanique portée à sa plus haute puissance! » Du tout; absence complète de science mécanique, et, « dans le

fait, ajoute-t-il encore, dans aucune peinture égyptienne on n'aperçoit ni cabestans, ni moules, ni poulies, ni machine quelconque. » Mais enfin, comment s'y prenaient-ils pour hisser les monstrueux chapiteaux de Karnac sur des colonnes de 24 mètres de hauteur et de 10 mètres de tour? « Plans inclinés, dit Letronne, et la traction par 400,000 hommes. » Très-bien,... mais pour atteler 400,000 hommes et faire monter perpendiculairement, grâce à leur traction, de tels poids à de telles hauteurs, il semble, en vérité, qu'il faut plus qu'un simple génie.

M. Barthélemy Saint-Hilaire est de notre avis. « En présence des pylônes de Karnak, dit-il, on est anéanti sous des dimensions qui n'ont plus rien d'humain, et l'on se prend parfois à douter, comme Diodore devant le monument de *Chéops*, que ce soit là l'œuvre des hommes. » (Barthélemy Saint-Hilaire, *Lettre XIII sur l'Égypte. Débats*, 26 août 1856.)

Quant à nous, qui avons la prétention, malgré les apparences du contraire, de ne jamais affirmer le merveilleux où il peut ne pas être, nous voterons, sans la comprendre, pour la toute-puissance des plans *inclinés*; et nous espérons qu'on nous en saura gré, si l'on se reporte aux auteurs des constructions cyclopéennes dont les résultats étaient à peu près les mêmes, et qui bien positivement, cette fois, travaillaient non-seulement sans cabestans, « mais PRESQUE SEULS, toujours préoccupés de leurs *rites* et inspirant partout une crainte religieuse en raison des procédés *magiques* de leur secte (a). » Certes, l'analogie serait bien entraînante ici.

(a) Voir ce que nous en avons dit vol. II, p. 192.

## 2. — Stèles et papyrus.

Tous nos lecteurs savent probablement qu'on entend par *papyrus* une matière ligneuse venant d'un arbuste dont les pellicules, superposées les unes aux autres, composent une espèce de parchemin propre à recevoir l'écriture. Son usage, qui remonte à la plus haute antiquité, a duré jusqu'au v<sup>e</sup> siècle après J.-C.

Les caractères employés sur ces parchemins sont tantôt hiéroglyphiques mais placés perpendiculairement, sorte de tachygraphie <sup>1</sup> linéaire où l'image est réduite à un simple trait, tantôt tracés en ligne horizontale, et c'est encore

1. Écriture abrégée comme celle de notre sténographie.

l'écriture hiératique ou sacrée, allant de droite à gauche, comme dans toutes les langues sémitiques; puis enfin viennent les caractères du pays, *ἑγχώρια γράμματα*, employés sur les contrats, sur les registres de dépenses, etc., et que, depuis les Ptolémées, on commence à trouver sur les monuments.

Le plus complet et le plus curieux de ces registres de dépenses est celui du règne du pharaon Ramsès V, le dernier roi de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, vivant au XV<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne. Ce registre, appelé le « registre des recettes sacrées, » était tenu par un scribe nommé Thoutmès, aux 12<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> jours du mois de Paophi. Les recettes et les dépenses s'y trouvent additionnées par mois et par année. On y lit tous les noms des contribuables. Tout payait, même les momies, et il est probable qu'il y avait au-dessus de ces receveurs particuliers des morts une sorte de fermier général équivalant à peu près à notre administrateur des pompes funèbres.

On y trouve des légendes et de grandes inscriptions dont on peut aujourd'hui lire les trois quarts, si l'on en croit M. de Rougé.

Une sorte de petite bibliothèque trouvée à Thèbes a donné des fragments de toute espèce écrits vers l'époque de Moïse et dont plusieurs sont datés<sup>1</sup>; livres de morale et de médecine, textes mythologiques, calendriers, récits, poèmes épiques et historiques, rien n'y manquait. Mais ce qui y abonde, ce sont les rituels funéraires, ces bréviaires ou *veni mecum* de chaque pèlerin voyageant dans l'éternité. Ces textes funéraires sont écrits ordinairement en caractères hiératiques. Au haut de chaque colonne, une suite de scènes nous montre un personnage comparaissant successivement devant une foule de divinités qu'il implore; c'est la présentation. Vient ensuite le *jugement de son âme*; le troisième acte est la manifestation de cette âme à la lumière. Quand le papyrus est complet, il peut

1. Voir au chapitre v, § iv, à propos du mysticisme de Moïse, la désignation de l'*incomparable Mosou*.

avoir jusqu'à quarante pieds de longueur. Mais auprès de chaque momie se trouve un exemplaire plus ou moins abrégé contenant en outre toutes les formules relatives à l'embaumement, au transport des morts dans les hypogées, et les prières chantées pendant cette cérémonie.

On peut voir au Louvre celui du prêtre Névolén. D'abord c'est un radeau portant le coffre noir, qui contient son corps. Sa mère Amenbem-Heb et sa sœur Huissannoub sont auprès; puis, à la tête et aux pieds du mort, sont les deux déesses Nephthys et Isis vêtues de rouge; enfin, à côté de la barque, un prêtre d'Osiris, vêtu de sa peau de panthère, avec son encensoir et quatre hommes portant les viscères du défunt.

Le coffre est reçu par le dieu Anubis, à tête de chacal; des femmes éplorées et couvertes de cendre le lui livrent. A partir de ce moment, on voit dans les vignettes le défunt adorer successivement les génies de l'Orient, les oiseaux sacrés et l'esprit d'Atmon sous la forme d'un bélier. Introduit comme suppléant dans le palais de la Vérité, le voici ayant affaire à ses quarante-deux juges, qui tiennent leurs assises en présence de la balance et du chien Cerbère. Mais, presque au même moment, on le voit admis dans l'arche symbolique du soleil et dans le vaisseau à voiles qui va le transporter dans l'espace. C'est alors que commencent les invocations à toutes les divinités qui président à chacun des membres du corps humain, à la constellation d'Orion qui domine sur l'épaule droite, aux genoux qui dominent sur le cœur, aux pieds de la truie qui influent sur le bras gauche, etc.

Ainsi voilà bien l'astrologie appliquée à la physiologie, ou plutôt à l'anatomie du corps et du cœur humains tout ensemble.

On les retrouve sur les parois et plafonds du tombeau de Ramsès V à Thèbes.

Dans le papyrus de la momie de Pétaménop, l'anatomie devient théogéographique. On y lit que sa coiffure appartient au Nil, pendant que ses yeux appartiennent à Vénus, ses oreilles à Macédo, le gardien des tropiques, sa tempe gauche



à l'esprit vivant dans le soleil, son nez à Anubis. Osiris et la déesse Kohl étaient les plus mal partagés.

Dans la *psychostasie* ou jugement de l'âme, le dieu, coiffé des cornes de bouc, tenant en main le fouet et un sceptre recourbé en crochet, est Osiris lui-même, dont le thyrses et la peau de panthère ne laissent aucun doute sur sa transformation prochaine en Bacchus-Dionysius, comme Phtha se transformera à son tour en Héphaistos-Vulcain. Auprès de lui (auprès de ce dieu bienfaisant du soleil !...) se tient Cerbère ; c'est un mélange d'hippopotame et de crocodile, dont la place au ciel est la grande ourse, appelée en Égypte le chien de Typhon. En enfer il se nomme Oms, et se qualifie de recteur de la région infernale.

Quant à l'âme, elle plane au-dessus de toutes ces scènes et semble rassurée par les encouragements de Tméi, fille du soleil et véritable Proserpine des Latins. Cet *excellent* entourage ne l'empêche pas cependant de tendre encore ses bras vers ses quarante-deux juges, à tête de chacal et d'hippopotame, etc. Quels jurés ! Ils figuraient déjà dans les bas-reliefs du tombeau d'Osymandias, et, comme sur les obélisques, le roi s'y disait « ami de Tméi. » On voit que papyrus et monuments étaient parfaitement d'accord.

Un cynocéphale, représentant du dieu Thoth, surveille les formes du jugement. Horus et Anubis pèsent.

Vient le jugement, et l'un de ces papyrus nous montre l'âme jugée coupable de gloutonnerie renvoyée sur la terre sous forme de truie.

L'Amenthi, on l'a déjà remarqué, est le synonyme de l'Hadès, et si Osiris est Bacchus, Anubis est Mercure.

Quant aux Champs-Élysées qui faisaient partie de l'Hadès, il faut convenir qu'ils étaient terriblement près de la géhenne. Des peines d'abord, puis la métempsycose pendant trois mille ans en épervier, en ange, en lotus, en héron, en grue, en hirondelle, en serpent et en crocodile ; on voit que la consolation d'un tel progrès laissait beaucoup à désirer. Après cette

épreuve, l'âme fidèle était admise dans ces limbes embaumés et rafraîchis qui, malgré tout leur charme, faisaient dire à Achille « qu'il préférerait le sort du plus misérable villageois sur terre au titre de roi de toutes ces âmes. »

On ne saurait disconvenir qu'il n'y ait dans l'ensemble et dans les détails de ces grandes conceptions des parties magnifiques. Rien n'est plus beau, par exemple, que certaines prières, et le dialogue (l'hymne au soleil) entre l'âme qui renaît à la lumière et cette même lumière.

... Mais, à côté de cela, quelle suite d'intolérables absurdités et d'ignobles prières ! Que dit-on, par exemple, de toutes celles adressées à Osiris, pour obtenir de lui, dans l'autre monde, des oies, des œufs, des porcs, etc. <sup>4</sup> ?

Rien n'est donc plus juste et plus vrai, tout à la fois, que d'admirer avec M. de Rougé et M. l'abbé Van Drival « ce grand et digne langage, ces tableaux pleins de majesté, cette orthodoxie de tout l'ensemble qui prouve évidemment une doctrine bien précise de l'immortalité de l'âme, de sa survivance personnelle, » etc. Mais il ne faudrait pas en conclure « qu'un *nouveau jour* se lève sur les religions antiques, qu'un voile se déchire et qu'elles nous apparaissent de plus en plus différentes de ce qu'on les croyait avoir été ; » autrement, on pourrait croire qu'en les couvrant d'anathèmes et d'ignominie, la Bible et les Pères ont fait acte d'ignorance et de passion. Mais ce qu'on n'ose pas dire de la première, on ne se lasse pas de l'attribuer aux seconds. Quant à nous, si nous sommes heureux et très-reconnaissant des lumières nouvelles communiquées par la science, c'est uniquement parce qu'elles nous paraissent la justification minutieuse des antiques appréciations, et de ce beau mot de Bossuet, « ils adoraient tout et le vrai Dieu comme les autres. » D'où résulte, pour nous, la justification de la *théologie* des païens, mais non celle de leur *religion*,

4. Voir, sur cet article comme sur tout ce qui précède, l'intéressant ouvrage de Champollion-Figeac sur l'*Égypte ancienne*, et M. Lenormant (*Correspondant* du 25 février 1857), auxquels nous avons emprunté ces détails.

deux choses très-différentes en ce que l'on pourrait être d'accord sur la première, sans l'être aucunement sur la seconde.

Remercions donc encore une fois M. de Rougé de sa dernière traduction du texte collationné du *Rituel funéraire*; mais disons toujours avec M. Lenormant (*Corresp.*, 25 fév. 1857), à propos de ce même *Rituel funéraire* : « Il est bon de remarquer le grossier panthéisme qui reste, en définitive, comme fondement et comme expression suprême de ces belles idées sur le sort futur de l'âme humaine <sup>1</sup>. »

### 5. — *Papyrus magique Harris* <sup>2</sup>.

Nous avons parlé, dans un de nos premiers chapitres <sup>3</sup>, de ce morceau de la plus haute valeur, très-peu répandu jus-

4. Il ressort surtout du beau travail de M. de Rougé la justification de plus en plus complète du *démonisme* tant reproché à Kircher. Qu'est-ce, en effet, que ce rituel funéraire, sinon une lutte et une supplication continues contre les puissances infernales, contre les grands dieux qui siègent dans l'*Amenthi*?

« Sauve l'Osiris de ces gardiens qui amènent les bourreaux... que je ne tombe pas dans leurs creusets... car je sais le nom du *Matat* qui est parmi eux dans la *demeure d'Osiris*, et je connais le trait invisible qui part de son œil et circule dans le monde... Que je ne tombe pas dans sa boucherie, sur ses billots et dans ses filets!... »

Ne croit-on pas entendre les cris du *Libera* : « Délivrez-moi, Seigneur, de ceux qui me haïssent... que leur puits ne referme pas sa bouche par-dessus moi!... » Dans cette peur des *gardiens* ne trouve-t-on pas encore la terreur du prophète pour les *chiens dévorants* et sa prière de ne pas livrer *aux bêtes* les âmes des serviteurs?

Il n'est pas jusqu'au trait *invisible* qui part de l'œil et circule dans le monde, dans lequel on ne retrouve littéralement toute la théorie du *mauvais œil* et de « l'affaire ou de la flèche circulant dans les ténèbres, *a sagitta volante, a negotio perambulante in tenebris*. »

Décidément. Kircher n'a rien exagéré, et l'on pourrait prendre Osiris pour le vainqueur des démons, s'il n'était pas lui-même le *dieu noir* *siégeant dans l'Amenthi*.

2. Manuscrit égyptien écrit en caractères hiératiques, traduit, commenté et publié, en 1860, par M. Chabas. Ce manuscrit, acheté à Thèbes, en 1855, par M. Harris, est dans un état parfait de conservation, et passe pour un monument curieux remontant à vingt-huit ou trente siècles.

3. Voir le chapitre VII de ce Mémoire, dernières pages.

qu'à ce jour, et dont, sur l'invitation de M. de Saulcy, nous nous sommes hâté, dès le principe, de nous procurer un des rares exemplaires.

Nous en avons extrait déjà les plus curieux renseignements sur les *kouey* ou mânes des Égyptiens, dont l'intervention constante dans les affaires de ce bas monde nous a paru constituer une théologie complète des *revenants* <sup>1</sup>.

Ce papyrus justifiera bien plus encore que tous les autres le démonisme des Pères et de Kircher. D'un bout à l'autre, c'est la confirmation de leur système, et M. Chabas, qui l'a si habilement traduit, ne se fait aucune illusion à ce sujet. Sans croire peut-être à la réalité de *causes* qu'il rencontre à chaque pas, et sans être beaucoup plus indulgent pour leurs affirmateurs, il reconnaît leur *mise en jeu* continuelle, et ne craint pas d'y retrouver le type ou, pour le moins, l'analogie constant de nos manifestations spiritiques modernes.

C'est la première fois, il nous semble, que la science entre dans cette heureuse voie de rapprochements. C'est un jalon pour l'avenir.

Nos lecteurs liront sans doute avec intérêt des documents qui ne tomberont pas de sitôt dans le domaine public.

Nous sommes heureux tout d'abord, en présence des objections chronologiques adressées sans cesse à la Bible par des hommes qui semblaient faire autorité <sup>1</sup>, nous sommes heureux, disons-nous, d'entendre M. Chabas déclarer que « nous ne possédons *aucun* moyen de préciser avec quelque certitude l'antiquité de la civilisation égyptienne. » Nous sommes plus heureux encore lorsque, s'appuyant sur l'Exode et sur les travaux modernes, il trouve quatre siècles entre la sortie des Hébreux et l'époque antérieure de Taaken et d'Abraham, et quatre autres siècles environ de celle-ci au déluge (p. 152 et 153).

Cette opinion une fois consignée, conservons l'ordre des

1. Le chevalier de Bunsen, par exemple, dont les auteurs rationalistes d'*Essays and Reviews* ont tiré un si grand parti. (Voir vol. I, p. 74.)

constatations de M. Chabas dans leur forme la plus abrégée.

« *Calendrier des jours fastes et néfastes.* » Si l'on n'en avait la liste sous les yeux, on ne pourrait jamais croire à une telle servitude, ayant déjà force de loi à l'époque des Ramessides ou de Ramsès ; chaque jour du mois a sa défense ou sa prescription, et de l'obéissance servile de certaines interdictions très-dures nous concluons, comme de coutume, à la nécessité de grands effets observés. Par exemple, « celui qui faisait travailler un taureau le 20 de Pharmuthi mourait, » ou bien « celui qui, le 24 du même mois, se permettait de prononcer à haute voix le nom de Seth, voyait le trouble s'établir dans sa maison à tout jamais ; » « celui qui, le 5 de Pachous, avait le malheur de sortir de sa maison, tombait malade et mourait ; » le 24 de Paophi, « celui qui s'approchait du fleuve perdait la vie, » etc.

Nous parlons d'observation et d'expérience. Si elles n'eussent jamais été là, l'autorité du calendrier n'aurait pas duré huit jours.

« *Influences généthliques.* » L'enfant venu au monde le 5 de Paophi sera tué par un taureau ; si c'est le 27, par un serpent ; si c'est le 4 d'Athyr, il périra sous les coups ; le 20, il ne vivra qu'un an ; le 23, il se noiera, et l'enfant qui naissait le 22 de Pharmuthi vivait et mourait le même jour. Né le 22 de Paophi, l'enfant était dévoré par un crocodile de l'espèce *msoh*<sup>4</sup> (p. 158).

« *Amulettes et formules mystiques.* » (Nous les retrouverons au chapitre suivant, « *Médecine des temples.* »)

« *Doctrine des mânes.* » (Nous l'avons vue au ch. VII.)

« *Amulettes et noms mystiques.* » Ce chapitre est recom-

4. Nous voulons espérer qu'ici l'expérience était le plus souvent en défaut ; cependant il ne faut pas oublier que la foi à ces influences astrologiques, si vigoureusement condamnées par l'Église et défendues à ses enfants, ne devait pas rester sans punition, et rien ne nous précise la mesure du droit de vie et de mort abandonné aux anciens princes du monde sur leurs sujets et sur leurs affidés.

mandé comme « très-mystérieux ; » ce sont des invocations à Penhakahakaherher, Uranaokarsankrobite, etc.

« Nous avons la preuve, dit M. de Chabas, que des noms mystiques assimilables à ceux-ci étaient déjà d'un usage vulgaire pendant le séjour des Hébreux en Égypte <sup>1</sup> (p. 162). »

Il ne faut pas oublier que ces noms barbares étaient donnés à Osiris lui-même. Il est indiqué dans ce chapitre sous le nom de Mamuram-Kahabu, à l'effet d'obtenir que le bon khou (défunt), défendu contre les khous deux fois morts ou damnés, puisse prendre toutes les formes qui lui plaisent, et pénétrer à son gré en tous lieux <sup>2</sup> (p. 163). »

« Condamnation d'un Égyptien de l'époque de Ramsés III, pour crime de magie. » Quoique ceci appartienne à un reste de manuscrit inédit comme l'autre, M. Chabas en détache quelques fragments. « La première page, dit-il, débute par ces mots : « Du lieu où je suis, aux hommes de mon pays. » Il y a lieu supposer, comme on va le voir, que le personnage qui parle ici à la première personne est un magistrat faisant un rapport et l'attestant devant les hommes, d'après une formule en usage, car voici le chef de cette accusation : « Ce *hai*, homme mauvais, était un *intendant* (ou peut-être un gardien) de troupeaux ; il avait dit : Puis-je avoir un livre qui me donne une puissance redoutable <sup>3</sup> ?... Et il lui fut donné un des livres de formules de Ramsés Meri-Amen, le dieu grand, son royal maître, et il lui arriva de procurer par *pouvoir divin* des fascinations aux hommes <sup>4</sup>. Il réussit à se procurer

1. Quoique M. Chabas ne veuille pas retrouver ces noms dans les nomenclatures gnostiques, nous prenons l'engagement de lui en montrer au moins les analogues parfaits dans nos grimoires du moyen âge.

2. Ainsi les apparitions des morts n'étaient jamais que l'effet d'une permission toute spéciale et d'une intervention miraculeuse. C'est ce que nous avons constaté dans la théodicée catholique. ( Voir vol. III, p. 425 et suiv.)

3. Tous nos *intendants de troupeaux* (ou bergers) commencent par dire de même avant de faire exactement de même.

4. La fascination est ici rendue par l'hiéroglyphe du *mal*, surmonté par le *globe de l'œil*. C'est une théorie parfaite de nos hallucinations mystérieuses.

une officine et un endroit très-profond, et il lui arriva de faire des hommes de Menh<sup>1</sup> et... des écrits d'amour... Les ayant fait dérober dans le *khen* par la main du tailleur de pierres Atirma... en forçant à s'éloigner l'un des agents et en agissant magiquement sur les autres <sup>2</sup>...

« Puis il chercha à *deviner* sur elles (ou par elles), et il trouva le véritable moyen, pour toutes les horreurs et toutes les méchancetés dont son cœur avait conçu la pensée, et il les pratiqua réellement, et il les fit toutes, ainsi que d'autres grands crimes, tels que l'horreur de tout dieu et de toute déesse. De même qu'il lui soit fait les prescriptions *grandes jusqu'à la mort*, que les paroles divines disent devoir lui être faites <sup>3</sup>. »

Mais l'accusation ne s'en tient pas là, elle spécifie les crimes. La première ligne parle d'une main paralysée au moyen des *hommes de Menh*, auxquels on fait dire simplement « que ces effets se produisent, » et ils se produisent <sup>4</sup>. Viennent ensuite les *abominations grandes*, jusqu'à mériter la mort.

Aussi le verdict ne se fait-il pas longtemps attendre. « Les magistrats qui l'ont examiné ont fait leur rapport en disant : Qu'il meure lui-même selon l'ordre de Pharaon, selon ce qui est écrit dans les lignes de la langue divine. »

1. Plus loin, il est question des *dieux de Menh*. C'est là, très-probablement, le *scopélisme* et la pratique nègre qui consiste à fabriquer en cire l'image de celui auquel on veut nuire, et à la traverser d'un stylet, dans l'espoir (et les adeptes disent dans la certitude) que la blessure se répèrtera sur la victime.

2. On voit, dans une autre histoire, que le *khen* était la partie du palais réservée aux livres mystérieux.

3. Ainsi les dieux menteurs qui, sous le masque d'Anubis et sous la peau de panthère d'Osiris, se disaient les créateurs du monde, décrétaient la peine capitale contre le crime de magie qu'ils enseignaient! Nous examinerons cette distinction entre la théurgie et la goétie du paganisme.

4. Il n'y a pas un magnétiseur qui ne se vante de paralyser et de déparalyser les membres à volonté. Quant à l'hieroglyphe *abominations*, c'est l'équivalent, dit M. Chabas, de celui que la Bible met en tête de tous les actes magiques.

Voilà, certes, un dossier très-complet et un procès digne de figurer parmi les causes célèbres de l'Égypte.

« Les écrits de ce genre abondent, dit M. Chabas, mais la tâche de les analyser tous ne saurait être tentée avec les moyens limités dont nous disposons en ce moment (p. 177). »

Viennent ensuite les rouleaux magiques avec toutes leurs formules, puis les papyrus démotiques avec leurs titres : — Recettes médicales ; — *id.*, pour procurer un songe ; — pour consulter un dieu ; — pour connaître l'issue d'une maladie ; — pour frapper un individu d'insomnie jusqu'à ce qu'il en meure<sup>1</sup> (p. 180) ; — pour détacher les charmes, frapper de cécité, procurer des songes ; on peut généralement s'en servir pour toute espèce d'intention (p. 182).

Tout cela a servi de base au gnosticisme alexandrin, qui s'est contenté d'amalgamer avec ces ingrédients des signes et des idées de provenance juive et chrétienne, que plus tard encore nous retrouvons dans tous nos grimoires et jusque dans nos élucubrations spiritiques d'aujourd'hui.

Car il faut rendre cette justice à M. Chabas ; il a parfaitement compris l'analogie flagrante qui lie entre eux tous ces phénomènes : « Sans recourir, dit-il, aux cérémonies imposantes de la baguette d'Hermès, ni aux obscures formules d'un mysticisme insondable, un magnétiseur de nos jours, au moyen de quelques gestes, bouleverse les facultés

1. On attribuait au docteur Récamier la guérison d'un état semblable, infligé par un forgeron à l'un de ses ennemis. A deux lieus de distance, la victime entendait son bourreau forger toute la nuit et dépérissait à vue d'œil, lorsque le docteur, qui, par exception, croyait très-fort à la magie, se rendit chez le maréchal et le menaça de la justice s'il persévérerait. Effrayé, à son tour, et ployant sous l'autorité du grand médecin, le coupable avoua tout et promit de s'abstenir. « A partir de ce moment, continuait Récamier, l'autre, que je n'avais nullement prévenu, n'entendit plus rien et recouvra la santé au bout de quelques jours. »

Entre les mains d'un homme à préjugés le malheureux serait mort très-certainement ; pour toute consolation, il aurait su que sa maladie était « un ramollissement du cerveau à la suite d'une hallucination du sens de l'ouïe. » Récamier y vit plus clair, et le sauva.



organiques, inculque la connaissance des langues étrangères, transporte dans les pays éloignés, fait deviner les pensées des absents, lire les lettres fermées, etc. L'autre des sibylles modernes est une simple chambre; le trépied a fait place à un guéridon, à un chapeau, à une assiette, au meuble le plus vulgaire; mais bien supérieur à l'oracle de l'antiquité, qui se contentait de parler, l'oracle d'aujourd'hui va jusqu'à écrire ses réponses; à l'ordre d'un médium, les esprits des morts viennent faire craquer les meubles, et les auteurs des siècles passés livrent leurs œuvres d'outre-tombe. La *crédulité* humaine n'a pas aujourd'hui des bornes plus étroites qu'à l'aube des temps historiques... De même que la tératologie est une partie de la physiologie générale, de même aussi les *prétendues* sciences occultes occupent dans les annales de l'humanité une place qui n'est pas sans importance, et méritent à plus d'un titre l'attention du philosophe et de l'historien (p. 187). »

A merveille! ici nous souscrivons à la sagacité de l'archéologue comme à la sagesse du philosophe, mais à une condition: c'est que l'on reconnaisse que la *crédulité* s'appuyait sur des faits trop réels, et que les *prétendues* sciences occultes constituaient un enseignement trop bien fondé malgré ses mensonges. Autrement, nous ne sortirions pas de cet état de négation inintelligente qui, au lieu d'un problème, nous en créant mille, nous empêche de comprendre le premier mot des religions antiques et même de la théologie chrétienne, qui, de même que les autres, appuie toutes ses menaces et toutes ses espérances sur la *très-positive réalité* des manifestations spirituelles, bonnes et mauvaises.

---

## § IV.

## SPIRITISME DES STATUES.

Celui qui s' imagine que l' idolâtrie consistait dans le culte des *images*, εἰδωλα, doit voir dans la statue, qu'elle soit de Phidias ou d'un maçon de Pontoise, l'objet, l'origine et l'organe de tout le paganisme ancien et moderne. Cette étymologie de l' idolâtrie justifierait à l' instant même tous les iconoclastes, depuis Cambyse brisant les canopes égyptiens, jusqu'à Léon l'Isaurien faisant voler en éclats les statues de Constantinople; mais nous croyons avoir suffisamment établi qu'il fallait chercher cette étymologie soit dans l'ombre des morts, soit dans la simple prostitution du culte aux *images* des dieux étrangers <sup>1</sup>.

Il suffit de relire attentivement le chapitre de la *Sagesse*, pour comprendre la Bible, et pour voir qu'il n'y avait rien de coupable dans les représentations en elles-mêmes, puisqu'elles n'étaient dans le principe que l'expression d'un sentiment naturel et touchant.

Et, cependant, il paraît que rien n'est plus difficile que cette compréhension si simple. On prend à la lettre toutes les railleries des prophètes sur le *bois*, la *pierre* et les idoles *muettes* des dieux païens, de ces dieux « qu'il faut bien prendre garde de réveiller, qui ont des yeux et ne voient pas, des oreilles et n'entendent pas, » etc. On ne veut pas voir que dans tous ces passages il ne s'agit que de l'idole paralysée par Jéhovah, de l'idole rendue à elle-même, et la preuve en est dans cette phrase : « Mon peuple a interrogé le bois, et le bois lui a répondu <sup>2</sup>; » et les Israélites l'enten-

- 1. Voir chapitre IX, § 4.

2. Osée, IV, v. 12.

daient bien ainsi lorsqu'ils disaient : « Faites-nous des dieux qui marchent devant nous<sup>1</sup>. »

Il est une autre expression qui ne peut laisser aucun doute sur ce que nous appellerons le spiritisme des idoles, c'est celle d'*âme*, *anima*, qui leur est appliquée : « Et leur *âme* les accompagnera dans leur captivité, *et anima eorum in captivitatem ibit*<sup>2</sup>. »

Aucun commentateur ne s'y est mépris, et Cornelius à Lapeyre a dit avec raison : « L'âme de l'idole, c'est-à-dire le démon qui lui est comme attaché, *quasi alligatus*, et qui rend ses oracles par elle. *Anima statuæ*, c'est comme si l'on disait : l'idole tout entière avec son démon familier<sup>3</sup>. »

Plus loin, le même commentateur ajoute : « Car ces oracles étaient rendus *comme par* la bouche de l'idole, le démon se composant alors, *efformando*, une voix claire, comme s'il était l'âme, c'est-à-dire le *guetteur* (*insessor*<sup>4</sup>), ou l'habitant (*habitor*) de l'oracle. C'est pour cela que les statuaires donnaient toujours à l'idole une grande bouche, comme on peut le remarquer dans plusieurs de celles qui sont au Vatican<sup>5</sup>. »

Voilà pourquoi l'apôtre saint Paul a pu dire à la fois ces deux choses : « 1° Est-ce à dire que l'idole sait quelque chose par elle-même ? Non, l'idole n'est rien ; 2° mais en vous agenouillant devant elle, vous vous agenouillez devant les démons et vous vous asseyez à leur table<sup>6</sup>. »

Voilà encore pourquoi saint Augustin, analysant le passage d'Asclépius (dans Hermès) sur les statues « animées par un esprit, qui font de grandes choses, prédisent l'avenir et guérissent les maladies<sup>7</sup> », se garde bien de le contredire, et dit

1. *Exode*, xxxii, v. 4.

2. *Jérémie*, xlv.

3. Tome VI, p. 437.

4. *Insessor*, qui se cache dans un endroit.

5. T. VI, p. 477.

6. *Loc. cit.*

7. Ἄγαλματα θεῶν μετουσίᾳ ἀναπλεῖα, c'est-à-dire simulacres animés par une association divine.

seulement que « cet art de lier les démons à des statues est un art impie et que, bien loin de servir les hommes, ces prétendus dieux ne peuvent rien que comme démons<sup>1</sup> ».

Voilà pourquoi encore le synode de Laodicée définit l'idolâtrie « l'art d'appeler les anges et de les incorporer dans les statues<sup>2</sup>. »

Mais jusqu'à ces derniers temps tout cela était lettre close pour la science, qui ne croyait pas plus à cet égard à saint Augustin qu'à Mercure Trismégiste, et qui ne prenait de la Bible que l'idole muette, sans tenir aucun compte de son *anima*. M. Guigniaut ne profitait en rien de tout ce que son maître Creuzer avait pu lui dire sur « ces idoles de bois ou de pierre, dont le travail grossier attestait la haute antiquité, et que l'on croyait envoyées du haut des cieux par Jupiter Θεϊότης<sup>3</sup>. M. Maury nous signale à son tour comme l'excès de la superstition « que l'on s'imaginât que le dieu y venait quelquefois habiter<sup>4</sup>. » Il est vrai que, tout de suite, il nous donne le fond de sa pensée, en ajoutant que « le culte que l'on rendait à ces figures était fondé *précisément* sur la même idée qui fait rendre par les catholiques un culte aux images de Dieu et des saints. » Cette fois nous mentirions à notre conscience si nous démentions la *lettre* de ses paroles, comme nous en démentons l'*esprit*; nous ferons seulement cette réserve, que notre *crédulité* à cet égard se restreint aux images dites *miraculeuses*. Du reste, M. Maury ne dit rien de trop sur les prodiges opérés par ces statues. « La statue d'Hercule Erythréen avait rendu la vue à un marin; une statue d'Artémis guérissait de la podagre, une autre de la toux. A Pellène, personne n'osait regarder en face la statue de la déesse, et lorsqu'on la portait en procession, chacun en détournait les yeux. Sa vue seule mettait les ennemis hors

1. Saint Augustin, *Cité*, l. VIII, ch. xxiii et xxiv.

2. Εἰδωλολατρίαν ἄγγελος ὀνομάζειν καὶ ποιεῖν.

3. *Religions*. (Introd.)

4. *Religion de la Grèce*, t. II, p. 48.

d'eux-mêmes... D'autres les voyaient agiter leur lance, la sueur inondait leur corps, ou bien leurs yeux avaient pleuré, elles avaient pris tantôt un air de courroux, et tantôt un air de satisfaction, » etc.

Mais rapporter toutes ces choses sans y ajouter la moindre foi, c'est entrer dans la voie des embarras et des ténèbres, et l'on ne saurait se faire une idée du courage avec lequel on s'y enfonce tous les jours. Creuzer ayant fait remarquer que « de ces croyances et de la possession de ces statues dépendait la fortune des États, » on en conclut à l'instant que la confiance en leurs *propres* forces était le seul *palladium* des nations. Mais comme on nous accorde que cette confiance naissait à son tour de ces superstitions, on se trouvera bien forcé de confesser que grâce à ce faux système l'hallucination devait décider de la grandeur des nations, comme le scepticisme devait également décider de leur décadence.

Cela devrait suffire, il nous semble, pour nous faire demander comment l'antiquité tout entière aurait pu nommer *spirantia simulacra*, simulacres *respirants*, des blocs de chêne ou de marbre à l'état de parfaite inertie.

« Ceux qui ne voient que du bois et de la pierre dans ces statues, disait Eusèbe, sont aussi ignorants que ceux qui, ne sachant pas lire, ne verraient dans un livre que de l'encre et du papier <sup>1</sup>. »

Nous avons déjà vu que le savant Maimonide, dans son *Traité de l'Idolâtrie*, disait, en parlant des *téraphims* ou statuettes primitives : « Elles parlaient avec les hommes, et loquebantur cum hominibus <sup>2</sup>. »

Mais voilà précisément le grand scandale, et nous voyons les traducteurs en perdre la tête, tout aussi bien que les philosophes.

Voici, par exemple, une magnifique édition de Lucien, et

1. *Préparation évangélique*, t. III, 7.

2. Voir ch. FÉTICHISME.

une traduction faite, nous dit-on, sur six manuscrits de la Bibliothèque impériale; eh bien, voyez quel embarras! Une fois arrivé à ce passage sur le temple de la déesse de Syrie : « On y voit une foule de merveilles, des statues dignes des dieux et des divinités qui manifestent leur présence par *elles-mêmes*, αὐτοῖσι, » que fait le traducteur? Il fait comme les autres, il supprime ce dernier mot qui dit tout; mais dans une note il avoue la suppression et la justifie sur ce que ce mot, signifiant sans doute « aux habitants *eux-mêmes*, » était une parole inutile. La phrase suivante était cependant assez explicite : « *En effet*, les statues y suent, se meuvent *d'elles-mêmes* et rendent des oracles<sup>1</sup>. » Un peu plus loin, Lucien fait dire à Eucrate « que la statue d'Apollon lui a parlé et qu'une voix s'y fait souvent entendre<sup>2</sup>. » Plus loin encore, il ajoute : « *En général*, les divinités ne parlent *que* par la bouche de leurs prêtres ou de leurs prophètes, au lieu que l'Apollon d'Hiéropolis se meut *tout seul* et publie lui-même, αὐτός, ses prédictions. »

Et comment ce dieu s'y prend-il? « D'abord par des *sons*, et même par des *mots* mystérieux; c'est ce qu'on appelait des oracles *autophones*. Mais, pour arriver à rendre ces oracles, il commence par s'agiter sur son trône, ses prêtres le prennent et se hâtent de l'enlever. S'ils ne le font pas, il sue et s'agite de nouveau. Alors ils se baissent et le chargent sur leurs épaules, puis *il les conduit* en leur faisant faire plusieurs circuits, et passe continuellement d'une place à l'autre, car *c'est en avançant et en reculant tour à tour* que le dieu manifeste ses oracles<sup>3</sup>. Mais il fit un autre prodige *en sa présence*. Les prêtres l'ayant pris sur leurs épaules, et le portant comme à l'ordinaire il les laissa à terre et s'éleva tout seul vers la voûte. »

1. Lucien, vol. V, p. 9 et 144.

2. Vol. IV, p. 207, *Dial.*

3. Diodore, l. XVII, nous dit qu'il en était de même de la statue de Jupiter Ammon.

Cette fois-ci le bon traducteur ne mutile plus, parce qu'il a une explication toute prête, et cette explication, la voici : « C'est que les anciens connaissaient l'aimant et ses propriétés. »

Nous allons voir maintenant si, devant les détails suivants, la mutilation du texte n'était pas encore préférable à son explication.

Cette animation des statues a fortement préoccupé l'incroyant Boulanger. Il s'appesantit beaucoup, entre autres, sur la fameuse descente au lac d'Hiérapolis, où la déesse allait prendre tous les ans son bain mystérieux, *marchant à la tête de toutes ses statues*. Le sérieux et l'unanimité des historiens confondent à tel point notre libre penseur, que malgré son incroyance il s'écrie : « Il y a tout lieu de croire qu'il y avait là quelque théophanie, c'est-à-dire quelque manifestation sensible de la divinité, comme il y en avait une *ce même jour* dans le Saint des saints à Jérusalem<sup>4</sup>. » Éclaircissons, s'il se peut, ce nouveau problème.

On sait que le culte de Cybèle à Pessinunte était le plus ancien de toute l'Asie occidentale. On ne l'appelait pas en vain *la mère des dieux*, et nous avons vu à l'article *Bétyles* que ce fétiche primitif n'était qu'un aérolithe tombé sur les montagnes de la Phrygie. Comme tous les aérolithes du monde païen, et plus qu'eux tous, la pierre noire de Pessinunte avait, par ses prodiges, surexcité au plus haut point le respect et l'admiration unanimes. On sait encore que, lors de l'invasion d'Annibal, le sénat se fit apporter les livres sibyllins, et y lut que « l'ennemi ne pourrait être chassé de l'Italie, jusqu'à ce qu'on eût fait venir à Rome la *mère des dieux*. » Alors le sénat n'hésite plus, nomme une commission diplomatique présidée par Scipion Nasica, et l'envoie demander la statue à Attale, roi de Pergame. Le roi l'accorde, à condition qu'on la remettra à son arrivée entre les mains du plus grand homme de bien de la République. D'un commun accord, le choix tombe sur

4. Boulanger, ouvrage cité, p. 54.

ce même Scipion Nasica, et le simulacre devient un des palladiums de Rome, palladium gardé secrètement dans le sanctuaire du temple confié à des vierges, et invisible à tout autre qu'au sacré pontife.

Cependant, disons-nous, une fois l'an, soit par simple piété, soit par ordre supérieur, on le menait en grande pompe à la mer, et cela s'appelait « le bain mystérieux de la mère des dieux. » Là-dessus nos mythologues, et Creuzer et Guigniaut, d'enfanter des volumes de spéculations symboliques sur « la haute signification du mariage du ciel et de la terre, représenté par l'origine atmosphérique et la chaleur primitive de la sidérite. » Il y a là-dessus des explications allégoriques à en perdre la tête, et notamment sur la *résistance* de la déesse et même sur sa fureur violente au moment de l'immersion...

Tout cela pourtant n'avait rien de nouveau, et le bain mystique n'était pas particulier à la déesse de Pessinunte. Partout même cérémonie : à Argos on baignait solennellement le Xoanum de Pallas, « exemple frappant du même symbolisme, » dit à son tour M. Ch. Lenormant.

Mais en quoi consistait cette fureur ? Le voici, selon ce dernier : « C'était l'union symbolisée du feu et de l'eau. Comme c'était un aérolithe ou pierre divine, elle était brûlante ; et comme on la jetait dans le fleuve avant l'extinction de la chaleur, il en résultait une sorte de résistance et de fureur. » Mais l'histoire ajoutait : « Malheur au téméraire qui apercevait alors la déesse dans sa nudité ! Il était frappé de mort, ou tout au moins perdait la vue, comme Tirésias. » « C'est tout simple, reprend M. Lenormant, car c'était encore le symbole de l'amour et de la colère : amour, quand elle s'unit à son époux ; colère, quand elle accable l'audacieux qui l'outrage. » (*Études. Cybèle*, p. 262.)

Bien ; mais la chaleur d'un aérolithe qui se baignait ainsi depuis des siècles... n'explique ni tant d'amour ni tant de sévérité. On regrette qu'un homme comme M. Lenormant ait cru devoir se conformer au goût du jour. Il était plus simple



de se rappeler ce qui se passait en beaucoup d'autres lieux. Pour la déesse Hertha, par exemple, Tacite nous raconte « qu'on la baignait avec son char, et que toute la cérémonie se terminait par la noyade, dans ce même lac, des malheureux esclaves qui avaient aidé à traîner ce char<sup>1</sup>. »

Voilà ce qu'il y avait de plus clair et de plus probable quant à la philosophie de la chose.

Passons à d'autres faits.

Ce n'était pas sans de graves motifs qu'on allait chercher au loin ces dieux étrangers, vers lesquels tous les instincts nationaux protestaient à l'envi. Ainsi nous voyons les Athéniens décider en conseil qu'on enverra un navire à Épidaure pour y enlever des statues. Mais voici que, même avec l'aide des Épidauriens, avec l'emploi des plus grosses cordes et le déploiement des plus grandes forces, elles demeurent inébranlables, s'inclinent et se courbent. Puis, au milieu de l'opération, voici un effroyable tremblement de terre et un orage tel, que tous ces députés athéniens qui tiraient les statues deviennent fous, mettent la main aux armes et s'entre-tuent tous, excepté un seul qui en porte la nouvelle à l'aréopage.

Partout les augures consultent les dieux sur leur transport en d'autres temples. Tous les dieux de Rome le permettent, à l'exception du dieu *Terme* et du dieu de la *Jeunesse*, qui ne voulurent jamais quitter leurs places, quelques instances que leur fissent les augures, dans une circonstance solennelle. On fut obligé d'enfermer leurs autels dans l'enceinte du nouveau temple. De là, les augures conjecturèrent « que jamais les limites de Rome ne changeraient, et que cette ville resterait toujours dans sa force et dans sa grandeur<sup>2</sup>. »

On voit que la philosophie ne se démentait nullement.

Plus tard, quand il s'agit d'élever le Sérapéum d'Alexandrie, les choses se passent encore de la même manière, car les

1. *De Germ.*, 40.

2. Ammien Marcellin, xxii, 46.

manies divines sont héréditaires comme les autres. « Ptolémée reçoit *en songe* l'ordre d'élever ce temple; il obéit. Mais à qui pourra-t-il le dédier? Il l'ignore, lorsqu'un autre dieu lui apparaît pendant son sommeil et lui ordonne d'aller le chercher dans le Pont. *En même temps* le prêtre Timothée reçoit par la même voie l'ordre d'aller chercher le dieu à Sinope, où on l'expédie *avec un vaisseau*. Mais Sinope ne veut pas livrer son dieu, alors que cette fois c'est le dieu qui veut partir. Les choses restent trois années de suite dans le *statu quo*, lorsque enfin le dieu impatienté *se rend de lui-même sur le vaisseau*, qui court rapidement à Alexandrie, où le roi vient le recevoir aux acclamations du peuple<sup>1</sup>. »

Il n'était pas plaisant de braver la colère de ces statues ou de violer leur domicile. Nous voyons Artabaz le Persan, pour avoir insulté, à la tête de ses 60,000 hommes, la statue de Neptune, périr tout aussitôt, enveloppé par les flots.

Valère-Maxime nous apprend que Scipion l'Africain ayant livré Carthage à ses soldats, et l'un d'eux étant entré sans respect dans le temple d'Apollon pour enlever la robe d'or de la statue, sa main resta sur l'autel<sup>2</sup>.

Voici quelque chose de plus solennel. Quintus Fulvius Flaccus, ayant fait enlever quelques-uns des marbres du temple de Junon Lacune à Locres et les ayant fait transporter à Rome pour en orner le temple de la Fortune Chevalière, mourut subitement dans un état singulier de folie. La cause en parut évidente, et la suite la confirma tellement que par *décret du sénat* les marbres furent reportés à Locres.

Nous lisons, toujours dans le même auteur, qu'Alexandre le Grand, après avoir conquis la ville de Milet, abandonna le temple de Cérès au pillage de ses soldats, mais que les démons enveloppèrent aussitôt de flammes l'auteur du sacrilège et lui firent perdre la vue.

1. Denys, l. III, ch. xxi.

2. Valère-Maxime, 24, 28, 35.

De son côté, Pausanias raconte que « Épilus, roi d'Arcadie, ayant coupé le fil qui empêchait l'entrée du temple de Neptune près Mantinée, les eaux de la mer s'élevèrent aussitôt d'une manière extraordinaire, entrèrent dans le temple et noyèrent le seul Épilus. »

On croyait encore, et toujours probablement en raison de l'*expérience* et de l'*observation*, que celui qui entrait de force dans le temple de Jupiter Lycéen, sur le mont Lycée en Arcadie, ne vivait jamais plus d'un an; quant à ceux qui entraient dans le temple des Euménides en Achaïe, ils étaient aussitôt saisis de folie furieuse<sup>1</sup>.

Et quand nous parlons d'*expérience*, nous avons de bonnes raisons pour cela; car, nous l'avons déjà dit, l'esprit de critique et de négation régnait là comme chez nous, avec cette différence qu'il finissait par se courber devant l'évidence et la démonstration.

Denys d'Halicarnasse nous prouve, par un seul trait, que la critique ne cédait qu'à l'évidence, et il nous indique comment les choses devaient se passer d'ordinaire. « Lorsque, dit-il, la statue que les femmes romaines avaient fait faire pour la *Fortune* fut mise en place, elle prononça d'une voix claire et distincte, en présence de plusieurs femmes romaines, une phrase latine qui, interprétée en grec, signifiait à peu près : « Femmes, vous m'avez dédié cette statue suivant les lois saintes de la religion de votre ville. » Mais, continue l'historien, *ce qui arrive ordinairement* lorsqu'on entend une voix extraordinaire, ou que l'on a quelque vision surprenante, arriva en cette occasion. *La plupart* des femmes qui étaient présentes *doutèrent* si c'était bien la statue de la déesse qui avait proféré ces mots avec une voix humaine, et celles qui n'avaient pas remarqué d'où venait cette voix, pendant que leur esprit était attentif à autre chose, *ne voulurent pas s'en rapporter au témoignage des autres* qui les avaient *vu* proférer par la statue. Mais un

1. Pausanias, in *Achaia*.

moment après, la statue de la déesse répéta les mêmes paroles, d'une voix plus élevée, dans le moment où le temple *était plein de monde* et qu'un profond silence régnait partout; de sorte *qu'il n'y eut plus lieu de douter* du miracle <sup>1</sup>. »

Voilà comme procédait la critique populaire. Scepticisme d'abord, observation ensuite, puis soumission à l'évidence.

Nous nous sommes étendu ailleurs sur ce détail de la statuaria antique, qui consiste dans le crampon de fer ou d'airain rivé sous les statues des dieux tutélaires, et nous avons laissé tous les historiens du temps répondre aux divagations modernes à ce sujet. Tous nous ont affirmé que cet anneau n'avait d'autre but que d'empêcher ces *dieux coureurs* de passer d'un camp dans un autre, « ce qui leur arrivait très-souvent. » Les formules d'évocation n'avaient pas d'ailleurs d'autre but. C'était à qui gagnerait à force d'égards et de promesses ces dieux félons qui, selon saint Augustin, « étaient adorés et gardés par ceux-là mêmes qu'ils ne voulaient plus garder. »

Quoique ce soit là le plus curieux détail de la question des statues animées, ne pouvant nous répéter, nous nous contenterons de renvoyer nos lecteurs à l'*Appendice A* de notre chapitre II<sup>e</sup>. Ajoutons-y seulement ce fait : après la prise de Véies, les vainqueurs entrent dans le temple de Junon. Camille choisit les plus beaux jeunes gens pour emporter la statue. Purifiés, lavés, vêtus de robes blanches, ceux-ci, avant de toucher cette statue, se prosternent devant elle et lui demandent : « Veux-tu venir à Rome, *visne Romam ire* ? » Elle répond *oui*, suivant Tite-Live, ou pour le moins, selon les autres, fait un signe d'assentiment. Alors on la porte sur le mont Aventin, où Camille lui dédie un temple.

Ne nous étonnons donc pas lorsque Ansaldi nous affirme que, « dans les grandes circonstances, on trouvait plus d'une fois, à Rome, au Capitole et dans le Forum, la trace des dieux transfuges » (*de Diis evocatis*).

1. Denys, l. VIII, ch. VII.

Il paraît que l'on était encore très-frappé d'un phénomène qui se reproduisait assez fréquemment, celui de la *sueur* des statues. Dernièrement un de nos mythologues cherchait à l'expliquer tout naturellement par « l'humidité de l'atmosphère ». (Pardonnez, grands génies de la république romaine, de la simplicité qu'on vous prête!) Mais voyez si les circonstances ne donnaient pas quelque gravité à la chose! ainsi, avant la bataille de Philippes, toutes les statues de Thèbes se couvrent de cette sueur; quand Alexandre entreprend la guerre d'Asie, c'est la statue d'Orphée qui se charge du signe; au moment de la deuxième guerre punique, c'est celle de Mars sur la voie Appia; après la bataille de Cannes, ce sont *toutes* les statues des dieux qui suent du *sang*. « Un des plus grands prodiges de la guerre de César et de Pompée (affirme Dion, *Hist.*, l. XL) fut qu'une image de Rome sua durant trois jours, comme peu de temps avant l'assassinat de Jules César les statues (Virgile, *Géorg.*) avaient sué et *pleuré*. » Enfin, dans la guerre civile des Siciliens contre Pompée, l'image de la nymphe du lac Avernus sua si abondamment que « les ruisseaux en coulèrent vers le sud, » ce que Dion cherche à expliquer, sans pouvoir y parvenir<sup>4</sup>, par le voisinage du lac.

On comprend que, avec tant de ressources en elles-mêmes, les statues manifestassent souvent leur bonne ou leur mauvaise humeur. On pouvait alors reconnaître facilement le caractère du dieu qui les animait. Ainsi, les habitants de Cynosure avaient commencé par sacrifier des hommes à Diane; mais Lycurgue ayant aboli cette coutume, on la rem-

4. Dans un troisième mémoire, nous reverrons exactement les mêmes phénomènes se manifester dans l'Italie chrétienne, soit en 696, comme nous l'affirme Procope, soit en 1796, comme le démontre une enquête solennelle, soit de nos jours, à Rimini et à Spolète, comme il résulte des procès-verbaux les plus sérieux; nous entendrons aussi les plaisanteries de nos esprits forts à ce sujet, et nous essayerons de leur faire comprendre que ces manifestations d'influences plus ou moins élevées dans l'ordre spirituel, plus ou moins infaillibles, n'impliquent nullement, soit *la présence*, soit *l'ordre exprès de la sainte Vierge ou de la Divinité*.

plaça par le fouet des enfants, de manière que le sang ne fit pas défaut au culte et continuât à arroser les autels. La prêtresse assistait à cette cérémonie en tenant la petite statue dans ses bras, et quand les fouetteurs se ralentissaient, cette dernière devenait si pesante que la prêtresse, ne pouvant plus la porter, s'en plaignait aux exécuteurs paresseux. « C'est ainsi, dit le trop indulgent Pausanias, que cette statue continuait à se plaire à l'effusion du sang humain<sup>4</sup>. »

En voilà bien assez, nous l'espérons, pour comprendre l'importance théologique des statues, et la valeur mystique d'une esthétique inspirée, fomentée et soutenue par la coopération historiquement manifeste de tout l'Olympe.

4. Pausan., I, 324.

---

I. « DIEUX ÉVOQUÉS ET PALLADIA. » — Denys d'Halicarnasse, après avoir cherché si le temple de Vesta avait été bâti par Romulus ou par Numa, ajoute : « On ne sait pas bien encore ce qui est gardé si secrètement dans l'intérieur du temple et pourquoi on l'a confié à des vierges. » Il y avait là effectivement, outre le feu sacré, le *pignus imperii* ou gage de l'empire. C'est lui que, lors d'un incendie, le pontife et consul Lucius Cécilius Métellus avait sauvé au grand péril de sa vie, ce qui lui valut les louanges extraordinaires qui se lisent encore aujourd'hui sur la base de sa statue au Capitole.

Malgré son scepticisme, Cicéron, tranchant la question (*XI<sup>e</sup> Philippique*), dit que « la mémoire de Brutus doit être aussi chère à ses concitoyens que la statue de Vesta tombée du ciel et confiée à la garde des Vestales. » On est tenté d'abord de ne voir là qu'une de ces phrases de rhétorique si familières à Cicéron; mais lorsqu'au II<sup>e</sup> livre des *Lois* on l'entend parler énigmatiquement de « la statue tutélaire qu'il avait gardée chez lui et qui devait être une copie de celle du temple de Vesta, » on voit que c'était là le *palladium* ou statue de Pallas, que la tradition disait être tombée du ciel et donnée à Ilus, roi d'Ilion. La tradition ajoutait que Diomède l'avait apportée en Italie et que, suivant l'avis d'un oracle, l'ayant fait remettre à Énée par l'entremise de Nautès, Énée l'avait placée à Lavinium, d'où Ascanius l'avait transportée à Albe, qui en avait été dépossédée par Rome. Saint Augustin (*Cité*, I. III) dit : « *Sacra illa fatalia quæ jam tres in quibus fuerant possederunt civitates*, choses sacrées et fatidiques possédées, avant Rome, par trois autres villes. » Ovide dit à son tour : « Que ce soit

Diomède ou Ulysse qui l'aït enlevée, elle est maintenant en la possession des Romains et sous la garde de Vesta. »

Donc Vesta, dont on a fait « l'emblème du monde, » ou plutôt, comme dit Proclus (*ad Tim.*, 284), « l'essence du monde, » ou « la terre, » comme dit Ovide, « ou les bons et grands dieux, θεοί χριστοί » (Servius, 3, 12), était en outre une divinité générique qui protégeait Rome, comme elle protégeait les empires de la terre.

La vraie divinité romaine était donc le *palladium* confié à sa garde et qui périt avec l'empire, comme l'ont remarqué beaucoup d'auteurs. C'était là ce qu'il s'agissait d'évoquer. Montesquieu a oublié cette cause de décadence de l'empire romain, mais le sénat, tous les consuls, et, comme on le voit, Cicéron lui-même, y attachaient la plus grande importance.

Le *palladium* ou ses analogues était la Schekinah, l'arche sainte de ces divinités tutélaires, bonnes, selon saint Thomas, mauvaises, suivant d'autres, et qui, suivant nous, païennes dans leur essence, puisqu'elles fomentaient et sanctionnaient le paganisme, n'en étaient pas moins surveillées par les vrais bons anges de l'empire (χριστοί), qui, lorsqu'il le fallait, savaient bien fortifier, dominer ou brider toute la vertu des *palladia* et des statues.

## II. « AMBULANCE DES STATUES PROCLAMÉE EN TOUS LIEUX. » —

Il ne s'agit pas seulement de la Grèce et de Rome, il s'agit du monde entier, et comme nous ne pouvons pas le parcourir en tous sens, contentons-nous de la Chine et du Japon. M. Julien vient de publier la vie et les voyages de Houen-Thsang, dans le royaume de Baucombi. « Cette relation, dit le savant traducteur, défie les sceptiques et nous offre toutes les garanties possibles, ayant été composée, par ordre impérial, en 648 de notre ère, et se trouvant analysée déjà en 669, dans la grande Encyclopédie de Fa-youen. » Il est vrai, toutefois, que M. Julien ne garantit pas tous les faits merveilleux qu'elle contient, et il fait bien, car alors il serait obligé de ratifier beaucoup de choses dans le genre de celle-ci : « Dans le désert du fleuve des sables, entouré de spectres créés par les démons, il s'en délivra par la prononciation de quelques mots de la Pradjaja.

« Ensuite il arrive à la statue en bois de sandal du couvent de Kapôla, où le Boddhisativa (Bouddha) se montre, et même de laquelle il sort, environné d'un éclat imposant, pour lui parler avec beaucoup de bienveillance et lui accorder l'objet de ses vœux. Cela ne lui suffit pas; il veut obtenir la protection de la statue et lui adresse trois vœux qu'il regardera comme exaucés lorsque chaque guirlande se fixera à l'endroit qu'il désignera.

« Il y a près d'un autre *stouîpa* une statue blanche, de dix-huit pieds de haut, que l'on voit communément se mouvoir pendant la nuit, tout autour du stoupâ. Ensuite il rencontre, près de la ville de Pi-mo, Bhimâ, statue de trente pieds, qui opère une multitude de miracles. Si un homme est malade,

suivant l'endroit où il souffre on colle une feuille d'or sur la statue et il obtient une guérison immédiate. Elle avait été construite par le roi Oudjem quand le Bouddha se trouvait dans le royaume. Mais après son nirvâna, elle s'éloigna rapidement et se transporta au nord de ce royaume, après quoi elle s'enfuit de nouveau et revint à Blimâ.

« Plus tard, s'étant enfin réconciliée avec le roi de Cachemire, celui-ci va au-devant de la statue, qui avait été anciennement l'objet de ses hommages, et revient dans ses États, à la suite de son armée. Quand la statue fut arrivée dans cette ville, elle s'arrêta et refusa d'avancer. Le roi joignit ses efforts à ceux de son armée pour la transporter, *mais nulle puissance humaine ne put la faire bouger de place*; en conséquence, il fit construire au-dessus de la statue une petite chapelle et invita les religieuses à venir l'adorer. Il donna son bonnet précieux, qui avait pour lui UNE VALEUR D'AFFECTION, et en orna la tête de Bouddha. Ce bonnet existe encore aujourd'hui et est enrichi de pierres précieuses. » On voit que les Pausanias et les Ammien Marcellin ont eu et des prédécesseurs et de nombreux successeurs. Leur école reviendra.

---



# APPENDICE X

## CHAPITRE XVI

### MEMNON ET SA STATUE PARLANTE

---

Que ce Memnon soit Aménophis II, comme le voulait Kircher appuyé sur Manéthon; qu'il soit Osymandrias, comme le veut M. Guigniaut, ou Paménophis, comme le veut son maître Creuzer, assez peu nous importe; ce qui nous intéresse en ce moment, c'est sa statue et le secret de ses merveilles. De toutes les statues parlantes de l'antiquité, et nous venons de voir qu'elles ne manquent pas, voici sans contredit celle qui passe pour avoir le plus parlé.

A présent que nos voyageurs ont pu mesurer toutes les dimensions du colosse, pénétrer dans son intérieur, le percuter en tous sens, l'interroger dans sa propre langue, nous sommes en droit de demander à la science, qui a les pièces en main, la solution de ce grand problème. Nous allons voir comment elle le résout.

Trois hypothèses seulement peuvent expliquer ce long respect pour cette longue méprise de deux mille ans : l'industrie frauduleuse, un effet physique et naturel, l'intervention magique, que nous venons de voir animer les *spirantia simulacra* de tous les pays, et qui dernièrement encore spiritisait complètement tant d'objets qui ne le méritaient pas autant que cette statue de héros.

Il va sans dire que de ces trois hypothèses la dernière (celle de Kircher) est, à l'heure qu'il est, à l'index de toutes les archéologies catholiques et profanes, et que les deux autres sont acceptées par tout le monde, et même toutes les deux à la fois, sans que l'on paraisse s'apercevoir le moins du monde de leur antagonisme absolu.

L'*effet naturel* est défendu par M. Letronne, et la *jonglerie* appartient de droit à M. Wilkinson, qui paraît avoir coupé court à toutes les

difficultés en trouvant et en montrant la pierre sonore placée au-dessus des genoux du colosse, et derrière elle la cavité pratiquée très-probablement à dessein de cacher un homme dont la fonction était de frapper sur la pierre et d'opérer le prodige.

Que répondre à M. Letronne, qui surprend la nature opérant partout *naturellement* le même prodige, dans les mêmes conditions d'humidité nocturne et de soleil levant; et à un très-savant archéologue qui vous montre à son tour les pièces du délit? Nous le répétons, chacun d'eux ayant pour lui l'évidence, chacun d'eux paraît avoir droit à une soumission absolue, et c'est à qui fera la sienne.

Cependant on conteste encore, et pour bien connaître toutes les pièces du procès nous ne saurions choisir un rapporteur moins suspect que M. Salverte, édité par M. le Dr Littré. Pour juger de l'esprit de cette association, il suffit de se reporter à notre introduction.

M. Salverte commence d'abord par exposer l'histoire, et il le fait, reconnaissons-le, avec autant d'érudition que de bonne foi; grâce à lui, nous connaissons tous les hommages rendus à ce Memnon, fils de l'Aurore, et chanté par Homère comme ayant péri sous les murs de Troie.

Champollion-Figeac lui vient en aide; il cite d'abord Pausanias et Strabon, puis il ajoute : « Les inscriptions latines et grecques, dont les jambes de la statue sont encore couvertes, sont de véritables dépositions publiques faites par des témoins désintéressés de la réalité du phénomène merveilleux, qui a fait qualifier de *vocale* cette célèbre statue. Dans ces inscriptions, au nombre de soixante-douze, des individus sans qualités connues, des tribuns, des centurions et décursions militaires, des fonctionnaires publics de divers ordres, des préfets et autres magistrats de l'Égypte, l'empereur Hadrien et Sabine, sa femme, déclarent unanimement avoir entendu la statue. De là, un grand enthousiasme, des pèlerinages incessants à Thèbes, et des actions de grâces en vers et en prose au dieu qui a bien voulu favoriser les pèlerins<sup>1</sup>. » Plusieurs d'entre ceux-ci vont jusqu'à mentionner dans leurs inscriptions les personnes chères et absentes dont ils s'étaient souvenus dans leur pieuse cérémonie et qu'ils avaient recommandé à la faveur du dieu. Les sacrifices et les libations ne faisaient pas défaut au dieu.

Mais ne s'agissait-il que d'un vain son, et tous ces adorateurs de statues parlantes auraient-ils donc pu s'enthousiasmer pour si peu? Il est juste de reconnaître que les pèlerins ne remercient ordinairement le

1. *Égypte*, p. 72.

dieu que de ce qu'il s'est fait entendre. Cependant l'inscription de Charisius est remarquable : « Dès mon enfance, j'ai appris d'Argo que les chênes de Jupiter à Dodone avaient été doués de la parole; mais *tu es le seul* que j'aie pu constater résonnant et faisant entendre *une certaine voix*. Charisius a gravé pieusement ces vers pour toi, qui *lui as parlé* et l'as salué amicalement. »

A l'empereur Hadrien, dit l'inscription de Julia Balbilla, il dit *bonjour*; comme il pouvait le faire « une autre fois, il a fait entendre sa *douce* voix et a témoigné qu'il se plaisait en la compagnie des dieux. » Cæcilia Trébulla le remercie de « ne plus s'être contenté de faire entendre sa voix comme auparavant, mais de les avoir salués, elle et les siens, comme connaissances et comme amis. » La fille de cette dévote va plus loin, elle prête à Memnon lui-même la *monographie* de sa statue : « Cambyse m'a brisée, moi, pure image du roi d'Orient. Cambyse m'a enlevé ma voix, mes plaintes ne sont plus que des *sons* inarticulés et dénués de sens. »

Cette dernière inscription est curieuse, en ce qu'elle reproduit la tradition, générale alors, d'une faculté perdue. Toutefois, « c'est au temps de Néron, dit Champollion-Figeac (p. 76), et pendant l'état de brisure que commence la grande renommée de la statue; à partir de ce moment, on voit Juvénal, Dion, Lucien, Pausanias, Ptolémée, Pline, Tacite, etc., proclamer sa gloire, et cette gloire s'étendre tout à coup sous Septime-Sévère, qui fait réparer le colosse... Mais ce fut l'époque fatale à bien des oracles antiques, et ce fut en vain que l'empereur voulut opposer les miracles de Memnon à ceux du christianisme. C'est en vain qu'il espère que la statue restaurée possédera une bien plus belle voix et rendra de *véritables oracles*. » Encore un mot précieux; Septime-Sévère, qui l'avait consultée, lui accorde la nature *fatidique*. Qui nous dit dès lors qu'au lieu de l'avoir perdue par suite de la restauration elle ne la perdit pas tout simplement à l'heure où tous les oracles finissaient par la perdre?

Mais ces historiens ou ces poètes que nous venons de citer, qu'en pensaient-ils? Le voici :

Strabon, c'est M. Salverte qui le cite, la visite avec *Ælius Gallus*, entouré d'amis et de soldats; il décrit le *memnonium* ou *cimetière* qui la renferme; il entend le son semblable à un *coup* modéré, et déclare que « dans l'ignorance de la cause réelle, il *vaut mieux tout croire* que d'admettre qu'un son puisse sortir de pierres ainsi disposées <sup>1</sup>. »

1. Strabon, l. XVII.

Juvénal la visite à son tour et dit : « Là résonnent les cordes *magiques* du mutilé Memnon <sup>1</sup>. »

Pausanias, témoin oculaire, compare le bruit « à celui de la rupture d'une corde <sup>2</sup>. »

Himérius, contemporain d'Ammien Marcellin, rappelle encore, « à une époque où le prodige avait cessé, » dit Salverte, que le colosse *parlait* au lever du soleil *d'une voix humaine* <sup>3</sup>. »

Lucien va plus loin, il fait dire à Eucrate le pythagoricien, et sans le combattre autrement qu'en se disant malade et se retirant, que la statue de Memnon lui a parlé, non pas comme au commun des hommes par un son inarticulé, mais en lui rendant un oracle en sept vers <sup>4</sup>. »

Ici, nous nous attendions à la récusation de Lucien par M. Salverte; mais bien loin de là. « En rapprochant tous ces témoignages, dit-il, on voit... que le miracle, se proportionnant toujours à la crédulité des admirateurs, arrivait « jusqu'à la prononciation de *paroles suivies* ou *formant un sens complet*; et ce dernier prodige, *également rappelé par les inscriptions* et *les traditions*, et qui cependant paraît le moins admissible de tous, me paraît le plus facile à expliquer (p. 497). »

A la bonne heure, voici une question bien posée. Et d'abord nous admettons d'emblée cette première raison, que : « ce prodige n'était pas exclusivement propre à Memnon, puisque à Daphné l'image d'Apollius, à l'heure de midi, faisait entendre à ses adorateurs le chant d'un hymne mélodieux <sup>5</sup>. » Si l'on se rappelle en outre les *statues vocales* et les *têtes parlantes* de Pindare,... l'impossibilité disparaît... »

Toujours cette même manière de raisonner : « le fait s'est reproduit plusieurs fois, *donc* il n'a rien de merveilleux. »

M. Salverte pousse si loin cette confiance, qu'il croit avoir retrouvé ces sept vers de Lucien dans les sept vers conservés par Eusèbe; et, dans le fait, ces vers parlaient « des invocations ineffables trouvées par le plus excellent des mages, roi de la sept fois résonnante <sup>6</sup>. »

C'est fort possible; mais il s'agit d'expliquer la *sept fois résonnante*, et bien que l'oracle nous l'explique par la *septuple voix du dieu*, bien que tous les commentateurs ne parlent que « d'une *conservation ma-*

1. *Sat.* xv, v. 5.

2. Pausan., *Attic.*, ch. XLII.

3. *Orat.* VIII et XVI, Photius, *Bibl. codex*, p. 243.

4. *Œuvres*, t. IV, p. 212; et Salverte, p. 497.

5. Libanius, *Monodia*, etc.

6. *Prépar. évang.*, l. IV.

*gique*, ni plus ni moins que le bon Kircher, M. Salverte (p. 496) tient à ne voir ici qu'un nouveau tour d'automatisme ou d'engastrimysme, autrement dit de *ventriloquie*; ni plus ni moins, cette fois-ci, que le faisait M. Babinet au sujet de nos tables fatidiques, bien qu'il eût aussi reconnu auparavant la parfaite bonne foi de tous ces ventriloques sans le savoir.

Toutefois, celui de M. Salverte était un ventriloque le sachant, et le sachant fort bien, si l'on en juge par la manière dont il déjouait toutes les enquêtes des Germanicus et des Strabon.

Cette solution, renouvelée de Van Dale et de Fontenelle, pouvait suffire à la foule: mais le malheur voulut qu'un autre savant, du même *esprit* que Salverte, mais d'une autre portée, vint dans ces dernières années s'emparer de la question et soumettre à une analyse plus sévère le système de Van Dale et de ses continuateurs.

Il le trouve d'une *absurdité révoltante*, et fait très-bon marché des témoignages et des certificats adulateurs qu'il traduit et commente néanmoins avec une grande prolixité. *Mutilant* alors le phénomène (suivant la méthode rationaliste), il cherche à l'expliquer par une autre hypothèse qu'il étaye d'une érudition profonde et d'une habile dialectique.

« Les modernes, dit-il, regardent tout cela comme le résultat de la jonglerie; plusieurs même ont *pris la peine* de décrire le mécanisme qui servait à opérer le phénomène. Cette explication, si elle était vraie, dispenserait de toute recherche ultérieure; mais comme elle se trouve en contradiction avec un grand nombre de faits positifs, ELLE EST RÉELLEMENT INADMISSIBLE.

« D'abord, on ne concevrait pas la fraude pieuse de la part des prêtres égyptiens, car les nationaux en auraient été dupes plus encore que les étrangers... Le moyen de croire ensuite que les Grecs et les Romains auraient pu pratiquer impunément dans un temple égyptien une telle supercherie, et tromper pendant deux siècles des empereurs, des gouverneurs, des généraux, des monarques, en un mot, tout ce que l'Égypte renfermait de Grecs et de Romains influents!...

« La meilleure preuve que ce n'était pas une fraude pour soutenir l'ancienne religion, c'est que nous l'avons vue s'évanouir précisément lorsque les païens en avaient le plus besoin <sup>4</sup>. »

Mais qu'est-ce donc à ses yeux?

4. M. Letronne dit que saint Jérôme donna à sa manière l'explication des phénomènes, par cette phrase, rayée dans les éditions modernes, mais que l'on retrouve dans les anciennes: « La statue de Memnon cessa de se faire entendre à la venue de Jésus-Christ. » (Saint Jérôme, in cap. XLII, Isaïe.)

A ses yeux, c'était tout simplement la différence subite de température entre la fin de la nuit et le commencement du jour qui déterminait un craquement sonore dans le débris resté en place lors de la chute de la partie antérieure de la statue. Les assises massives dont on le chargea plus tard le forcèrent, par leur poids, de résister à cette influence <sup>1</sup>.

Voilà l'explication généralement et aveuglément adoptée aujourd'hui sur la parole de M. Letronne, sans qu'on se soit aperçu du peu de confiance que le professeur y attachait lui-même.

« *Quelle que soit*, dit-il, la cause naturelle ou artificielle de la voix de Memnon, et quelque parti que l'on prenne à ce sujet, il restera toujours à expliquer les notions obscures et contradictoires attachées par les anciens à ce personnage et à son colosse de Thèbes.

« Creuzer a beau nous dire dans sa Symbolique que c'était une horloge solaire rattachée aux incarnations du soleil, il est fâcheux qu'avec de si beaux rapprochements on ne puisse pas rendre compte du moindre des faits positifs qui ressortent d'un examen réfléchi, et malheureusement c'est le cas de toutes ces explications fondées sur la réunion systématique et forcée des notions de tout temps et de tout pays.

« Les auteurs modernes de la description de Thèbes ont donc déclaré avec raison (p. 101) que la question memnonienne est destinée à rester toujours enveloppée de l'obscurité des siècles. »

Que l'on dise maintenant que « depuis la belle dissertation de Letronne » le doute n'est plus permis !

Cependant M. Salverte ne se tient pas pour battu.

D'abord il reproche à M. Letronne de reculer arbitrairement les époques du miracle et de contredire à ce sujet, et sans en donner aucune raison, un homme comme Tacite, contemporain de Germanicus et de Pison... Quant à la variation de la température, elle ne pouvait se reproduire plusieurs fois dans un jour <sup>2</sup>. La superposition n'aurait jamais pu changer que la qualité du son... D'ailleurs, les assises ayant été détruites et le colosse se retrouvant à peu près dans le même état qu'à l'époque de sa première mutilation, il aurait dû recouvrer sa voix primitive...

« Tandis que dans le système de la supercherie, ajoute-t-il, tout s'explique, jusqu'à ces intermittences et ces ajournements dans le prodige qui n'en piquaient que plus vivement la curiosité et inspiraient

1. Letronne, *Académie des inscriptions*, t. XII.

2. Et surtout quand on insistait.

un respect plus profond. D'ailleurs, dernièrement et comme par un hasard providentiel, un savant égyptologue, Wilkinson, a découvert une pierre sonore placée dans la poitrine du colosse, et précisément devant une cavité qui se trouve là comme pratiquée à dessein pour cacher le jongleur exécuteur du prodige. Voilà, certes, Van Dale et Fontenelle triomphants ; aussi la Société royale de Londres reçut-elle, en 1833, la nouvelle de cette *découverte* avec autant de reconnaissance que l'Académie des sciences en témoignait, en 1858, à M. le Dr Jobert pour la découverte des battements du *muscle péronier*, appliqués à nos esprits frappeurs. »

Malheureusement, M. Letronne a fait tout aussi bonne justice de cette *pierre sonore* que de la jonglerie qui avait pu la placer. « Cette pierre sonore, dit-il, n'a qu'un inconvénient : celui de ne pouvoir EN RIEN rendre raison d'AUCUNE des conditions historiques du problème. En outre, la partie supérieure du colosse étant déjà renversée, brisée, et complètement à découvert à l'époque où l'on entendait la voix,... comment aurait-elle jamais pu recevoir un seul individu sans qu'on pût l'apercevoir ? C'EST COMPLÈTEMENT IMPOSSIBLE. »

Letronne avait mille fois raison, et pour mesurer l'ineptie de la supposition qu'il combattait, pas n'était besoin que M. Nestor l'Hôte crût pouvoir affirmer dans le *Moniteur* <sup>1</sup> « qu'il avait effectivement reconnu que la pierre sonore existait, mais qu'elle n'avait jamais été employée que comme l'un des matériaux de la reconstruction, et que la cavité qu'on a remarquée derrière n'est autre chose qu'une énorme crevasse qui divise du haut en bas le siège de la statue ; d'où l'on est autorisé à conclure qu'elle n'a point été pratiquée à dessein. » Il faut ajouter que devant cette révision d'une assertion, fille d'un préjugé, M. Salverte s'exécute généreusement.

« Cette conclusion très-plausible, dit-il, renverse l'hypothèse de Van Dale (la jonglerie), mais ne prouve rien en faveur de celle de M. Letronne (l'effet atmosphérique). » D'accord ; mais M. Salverte ne se tient pas pour battu. « Comme il n'arrive que trop souvent, au terme des recherches les plus consciencieuses, nous sommes forcé d'avouer notre ignorance, ne pouvant nier l'existence du prodige, ni en fixer la durée, ni en donner une seule explication à l'abri des objections. Les exemples nombreux de prodiges produits par des effets d'acoustique nous autorisent à attribuer celui-ci à l'habileté des prêtres... Mais de quelle nature était leur intervention?... Comment expliquer une supercherie souvent modifiée, mais uniformément opérée à la clarté du soleil, en

plein air, au milieu d'une foule de témoins, et néanmoins jamais découverte? Voilà la question véritable, ET ELLE N'EST POINT ENCORE RÉ-SOLUE <sup>1</sup>. »

On voit que le dernier mot de Salverte est le même que celui de Letronne; que la théorie de l'artifice se porte tout aussi mal que celle de l'*action solaire*, et que Fontenelle est devenu tout à fait insoutenable, ce qui n'empêchera personne, le cas échéant, de trancher la discussion et de vous renvoyer à ce même Fontenelle, à Letronne, à Wilkinson et à Salverte, comme à des autorités irréfutables.

Irréfutables ! oui, excepté par elles-mêmes !

Quant à nous, au lieu de l'*horloge solaire* de Creuzer et du *simple guerrier* de M. Guigniaut, nous trouvons un héros solaire s'appelant Aménophis Memnon, au lieu de s'appeler Ramsès, fils chéri du Soleil, etc. C'est un héros devenu dieu comme tous les héros du monde, et associé avec son patron Mai-Amon ou Mai-Soleil.

Comme tous ces héros solaires (voir notre chapitre *Héroïsme de naissance*), c'est un homme faudique, et la meilleure preuve en est dans les sculptures et dans les inscriptions des monuments.

Ainsi, du moment où la science s'accorde à saluer dans ce Mai-Amon son Aménophis II, autrement dit Osonandryas, on est forcé de s'arrêter devant une des scènes reproduites à Louqsor, et qui nous montre le dieu Thoth venant annoncer à l'épouse de Thouthmosis IV, représentée dans un état de grossesse très-apparent, que le dieu Amon va lui accorder un fils; prophétie que nous avons constatée pour tous les héros ou demi-dieux de naissance, y compris Bouddha. Viennent ensuite la naissance et les soins dont l'entourent les déesses;... mais le détail le plus curieux, à notre avis, est celui que nous offre une des grandes stèles brisées qui se trouvent à une certaine distance de l'Aménophium : on y voit le grand dieu de Thèbes, Amon-Râ, tenant par la main le jeune roi Aménophis-Memnon et lui posant sur la bouche le symbole de la vie pure (la croix). Étonnons-nous alors d'entendre les prêtres égyptiens, au dire de Creuzer, « l'appeler dès ce temps la pierre parlante, et demandons-nous, comme ce grand mythologue, si nous sommes bien certains que les inscriptions des stèles ne mentionnent jamais cette faculté <sup>2</sup>? »

Rappelons ensuite que, désigné partout comme le protecteur de Thèbes, il en devient le patron, le héros, et que, placé au milieu du Memnonium ou *Champ des morts*, c'est là qu'après sa mort, c'est

1. Salverte, *Sciences occultes*, p. 540.

2. Creuzer, *Religions*, Égypte.



dans ce véritable *héroon* qu'il doit, comme tous les héros d'outre-tombe<sup>1</sup>, manifester sa présence. Nous allons voir tout à l'heure que le contraire serait une anomalie formelle.

Il n'est pas jusqu'aux corneilles, qui sont dites dans Homère « voltiger sans cesse autour de son tombeau, » qui ne soient pour nous la preuve de la survivance attribuée à ce héros, car cet oiseau mal famé était toujours l'apanage du *revenant*.

Donc, nous ne saurions en douter, on trouvera bon que, nous rangeant du côté de notre principe, le système qui plaçait avec l'antiquité tout entière ce phénomène de la statue de Memnon parmi « les plus brillants prodiges, *inter præcipua miracula*<sup>2</sup>, » que ce système, disons-nous, soit préféré par nous à celui<sup>3</sup> qui passe pour avoir tout expliqué, mais dont les propres défenseurs reconnaissent eux-mêmes la nullité complète.

1. Voir ch. xv, p. 283.

2. Tacite, *Ann.*, II, 6.

3. Voir, entre autres, le *Magasin pittoresque*, t. II, p. 83.

---

## CHAPITRE XVII

# PYTHOMANCIE

ou

## DIVINATION DES PAIENS

---

### § I<sup>er</sup>.

#### DE LA DIVINATION EN GÉNÉRAL.

Plaidoyer d'un spirite romain, et rationalisme d'un augure. — Cicéron, moins philosophe qu'il ne le croit et plus superstitieux qu'il ne le dit.

#### 1. — *De la divination en général.*

Divination ! prophétie ! avenir pénétré ou simplement soupçonné !... Comment parler encore du sujet de tant de paroles, de l'objet de tant de confiance, du prétexte de tant de mépris ?

En vain, depuis bientôt six mille ans, un double réseau d'inspirations prophétiques et d'aperçus surhumains semble-t-il avoir enveloppé toute la terre ; en vain le dernier tiers de l'histoire universelle est-il la réalisation minutieuse du prophétisme qui remplit les deux autres ; en vain toutes les ruines des nations et des cités condamnées justifient-elles ces *voyants* qui, du sein même de l'insolence et de la splendeur de ces

villes, leur signalaient la prochaine arrivée « des vautours et des chacals ; » en vain la Bible, avec ses dates certaines, en vain les traditions, avec leur voix puissante, avaient-elles assigné à la venue du Sauveur une heure tellement précise que Tacite et Suétone la proclamaient « *sonnée*, » et que Virgile la chantait avec autant d'assurance qu'Eschyle l'avait chantée cinq cents ans auparavant ; en vain depuis cette heure tant de fois et si profondément gravée sur le cadran des Juifs, ces mêmes Juifs, confessant et reniant tout ensemble leur loi, continuent-ils à se traîner sur la terre, pour lui obéir en aveugles,.... tout est oublié, et pour eux comme pour l'esprit moderne la Bible désormais est « un livre fermé. »

C'est encore inutilement que l'histoire purement humaine et que de simples philosophes comme Machiavel, Guichardin, Philippe de Commines, Robertson, Bayle, etc.<sup>1</sup>, s'arrêtent à chaque instant, stupéfaits, devant le fait certain de toutes les calamités ou de toutes les conquêtes subies par les nations, et prédites à l'avance dans l'ancien monde et dans le nouveau, en Orient et au Mexique, à Carthage et à Alger<sup>2</sup>, rien n'y fait : Bible, annales sacrées, prophètes, historiens, grands hommes, évidence chronologique, etc., sur tout cela le siècle a dit son dernier mot, et ce dernier mot se résume en trois autres : *folie, rêverie, charlatanisme*. Que voulez-vous ? lorsque l'on établit à priori l'impossibilité de la divination et la non-réalité d'esprits révélateurs, on est bien contraint à cet éternel déraisonnement, et pas n'est besoin d'être augure pour présager cette fatale conclusion.

Nous n'avons même pas le mérite de la priorité. Malgré la

1. Machiavel, l. I, 456, *Discours sur Tite-Live* ; Guichardin, l. II, 98 ; Philippe de Commines, l. VII, ch. III, p. 270 ; Robertson, t. III, l. v ; Bayle, art. ANGÉLO-CATHOLICISME ; Sismondi, *Républiques italiennes*, p. 472.

2. Nous tenons de l'obligeance de M. le général Marey-Monge la narration très-curieuse de son entrevue avec un marabout de la province de Constantine, et de la remise qui lui fut faite, par ce marabout, d'une très-ancienne prophétie conservée dans sa famille et annonçant précisément *cette* arrivée pour *cette* époque et dans *ce* lieu.

longue pratique et l'accord de toutes les voix en faveur des oracles, il vint un jour où la patrie de Socrate et celle de Cicéron eurent aussi leurs libres penseurs, leurs Épicure, leurs Évhémère et leurs cyniques ;... et malgré le juste discrédit dont se trouvaient frappés le mystère et le temple, ce jour-là n'en fut pas moins le premier jour de la double décadence de ces nations : tant il est vrai que les convictions souillées sont encore préférables à l'absence de convictions, comme de son côté le plus détestable pouvoir l'est encore à l'anarchie absolue.

À Rome, on était donc arrivé à ces jours de transition où les dogmes disparaissent. La plus grande gloire littéraire de l'Italie, Cicéron, tout en défendant contre une jeunesse *avancée* les vieilles annales de la ville et professant pour elles la plus grande admiration, Cicéron se permettait d'en ridiculiser l'essence, sans s'apercevoir de son propre illogisme. Se moquer des dieux dans ses livres, et conserver dans sa maison le palladium de Vesta, accepter pour bases de l'histoire les attestations sacrées de pontifes que l'on déclarait *inattaquables*, et se rire, sous le manteau de la cheminée, de tout ce qu'elles certifiaient : c'était vouloir faire, dès cette époque, de l'ordre avec du désordre, et de la science avec du déraisonnement.

Or, voici comment Cicéron le sceptique agissait au sujet de la divination, et comment sa critique s'y prenait pour substituer ses répugnances particulières à l'expérience de tous les siècles. Il va parler ici comme un de nos membres de l'Institut ; Quintus, son interlocuteur, le fera comme l'un de nos mystagogues, saint Augustin ou saint Cyrille, comme nos prélats modernes, et nos lecteurs vont pouvoir s'assurer de quel côté se trouvaient l'aveuglement, l'*observation* des faits et leur juste qualification.

2. — *Plaidoyer d'un spirite romain, frère de Cicéron.*

Tout augure qu'il fût, et quelque profit qu'il en tirât, Cicéron se laissait donc un beau jour entraîner par son orgueil de philosophe à la négation de la divination ; les doctrines d'Épicure étaient à la mode, et l'ambition du grand orateur tenait à ne se laisser dépasser par personne dans la voie du progrès.

Il prenait donc la parole, et le début de son livre ne pouvait laisser aucun doute sur son véritable mobile. Après une énumération pompeuse de tous les ouvrages qu'il avait composés :

« J'écris, disait-il, ce livre sur la divination, et quand j'y aurai joint un traité sur le destin, ces livres, fruits de mes veilles, ne pourront plus rien laisser à désirer sur la matière<sup>1</sup>. »

Que d'imitateurs chez nous ont obtenu le même succès, jusqu'au moment où de nouveaux faits laissaient tout à *désirer* ou à regretter dans le travail accompli !

« Il sera glorieux, si mon but est rempli, de pouvoir se passer des Grecs. »

Oui, mais on ne se passe pas de l'histoire, et c'est là la vraie difficulté.

« C'est une très-ancienne opinion, que le peuple romain partage avec tous les peuples du monde, qu'il y a une divination, noble et utile prérogative, si elle était accordée aux mortels. »

Pardon, grand orateur, mais vous nous avez dit ailleurs que

1. *Divination*, l. II, p. 4. Il est bon d'avertir nos lecteurs que, malgré la réalité de la controverse, c'est toujours Cicéron qui, dans sa rédaction, fait en même temps la demande et la réponse : excellent moyen de ne pas se laisser pousser trop à bout, et de faire tomber le rideau bien à point sur la scène ou sur l'argument qui lui paraissent les plus propres à assurer son triomphe.

« le consentement universel devait toujours être respecté comme une LOI de la nature ; » et aujourd'hui vous ajoutez : « Il n'y a plus en ce moment que les vieilles femmes qui conservent quelque foi aux songes et aux oracles <sup>1</sup>. » La loi a donc été violée.

Et de plus, il faut bien se garder de l'oublier, ces vieilles femmes étaient applaudies, avec toute la galanterie possible, par Aristote, Pythagore, Socrate, Platon, Hippocrate, Virgile, Homère, en un mot par ce que le monde a compté de plus respectable et de plus grand. Que de *jeunes* femmes eussent envié une telle cour !

« Quant aux philosophes, on a recueilli d'eux *divers* arguments par lesquels ils ont *essayé* de prouver qu'il y avait une divination ;... et il n'y a guère que Xénophon (de Colophon), Épicure et le stoicien Panœtius qui en aient soutenu la négation <sup>2</sup>. »

Appeler « divers arguments » une masse de traditions et de faits historiques, et ne pas nommer un seul des *géants* opposés aux trois *pygmées* qu'on ose mettre en avant, c'est essayer, dès le début, de tromper ses lecteurs sur le chiffre et la valeur des deux partis.

Mais on comprend que Cicéron soit pressé d'en venir à ses arguments personnels ; aussi, pour mieux les présenter, va-t-il enfin nous faire assister à la très-longue conversation qui va s'engager entre son frère Quintus et lui dans son lycée de Tusculum.

Il faut d'abord lui rendre cette justice, qu'il expose avec une grande apparence de loyauté l'argumentation de *Quintus*, dont la force nous paraît écraser la sienne. Nous ne craignons pas de rapporter un peu longuement le sommaire de ces deux plaidoyers, car nulle part dans la théologie païenne on ne trouverait une question plus actuelle traitée plus à fond, et plus de vérités mêlées à plus d'erreurs.

1. *Divination*, l. II, p. 53.

2. *Id.*, l. I, p. 5.

Suivons donc l'ordre de son livre, et laissons d'abord parler Quintus.

QUINTUS. « C'est là une de ces choses à propos desquelles il faut plutôt noter les événements que rechercher les causes... Ce sont là des observations faites depuis un temps infini, et confirmées par l'événement... Il en est de cela comme de l'atmosphère, dont j'aperçois les effets sans en pénétrer les causes... Eh bien ! vous voyez comme moi que les divinations se réalisent, cela suffit... Il est vrai que vous me répondez : « C'est par hasard ; » mais s'il est vrai que quatre dés peuvent amener par hasard le *point de Vénus*, croyez-vous que quatre cents dés puissent l'amener de même cent fois ? « Mais, dites-vous encore, il arrive quelquefois que ce qui a été prédit n'arrive pas. » J'en demeure d'accord avec vous ; mais cela n'est-il pas commun à tous les *arts* ? »

A notre tour, nous ferons observer à Quintus qu'il compromet par ce mot les excellentes raisons qu'il vient de nous donner. La divination n'est pas un *art*, mais un *don*, une gratification, et cette fausse expression va faire maintenant toute la force de Cicéron, qui ne s'attaquera plus qu'à l'*art*. Quintus reprend :

« Passons aux faits ; rappelez-vous le caillou de Tarquin. Voulant s'éclaircir sur la science des augures, il interroge Attius Navius et lui dit : « A quoi pensais-je en ce moment ? — A couper ce caillou avec un rasoir. Et vous pourrez le faire, » répond l'augure. On apporte un rasoir, le caillou est coupé, Tarquin est confondu, la république fait enterrer le rasoir et le caillou, et par-dessus elle élève un monument sur lequel elle inscrit le récit de l'expérience... Voulez-vous nier toutes ces choses ? Alors brûlons toutes nos annales, et surtout ne faites plus en faveur des auspices les beaux discours que vous avez tenus à propos de Tibère Gracchus. »

De là Quintus passe aux songes ; il rappelle le rendez-vous que l'Indien Calamus donna du haut de son bûcher à Alexandre, qui, malgré lui, n'y fut que trop fidèle ; il rappelle encore cette annonce donnée par les mages, au moment de la naissance de ce même Alexandre, que « *le fléau de l'Asie venait de naître* ;... » puis l'assurance donnée à Annibal,

effrayé de son voyage, qu'en suivant son dieu, ce dieu saurait bien le guider jusqu'à Rome<sup>1</sup>.

« Hamilcar, dit-il, Marius, Valérius, Xénophon, Aristote, Sophocle, Simonide, Démocrite, ont-ils donc ou menti ou extravagué, ou voulu se moquer de tout le monde, en racontant les songes merveilleux qu'ils ont eus et qu'ils ont tenus pour véritables?... Mais à quoi bon, ajoute-t-il, parler de songes anciens? Reportons-nous au mien et au vôtre que je vous ai si souvent ouï raconter. Voici d'abord le mien : lorsque je commandais en Asie, je vous vis en songe, tel que je vous vois, tombant dans un grand fleuve avec votre cheval et regagnant à la nage le bord, où vous me retrouvâtes et où nous nous embrassâmes (ce qui était vrai). A ce moment les plus habiles gens me prédirent ce qui arriva depuis. Voici le vôtre à présent : Salluste, votre affranchi, me disait que dans la foule qui suivit votre exil, et après avoir couché dans une maison du territoire d'Atinia, à votre réveil vous lui avez raconté que vous aviez, dans un désert, rencontré Marius avec ses faisceaux couverts de laurier, qu'il vous avait baisé la main et vous avait dit d'avoir bon courage, puis, qu'il avait commandé à son licteur de vous mener dans *son monument* (petit temple bâti par lui), parce que *ce serait là* que vous trouveriez votre salut. Salluste m'a dit que là-dessus il s'était écrié que « d'après ce rêve votre retour serait prompt, » et que vous aviez vous-même paru très-heureux de votre propre songe... Peu de temps après, vous le savez, le sénat étant rassemblé *dans le monument de Marius*, et le consul ayant proposé votre rappel, il s'était rendu là-dessus un magnifique décret auquel tous les ordres de la ville avaient applaudi ; et vous,

1. Voici encore la solution la plus probable d'un problème bien embarrassant. Lorsqu'on voit avec quelle peine Bonaparte passait le *Grand-Saint-Bernard*, en été, par une voie publique, renseigné par tout le monde, muni des meilleures cartes, secondé par le génie de son armée, on se demande comment un Carthaginois avait pu seulement trouver sa route à travers les mers, les Pyrénées et les Alpes, au commencement de l'hiver, sans chemins, sans cartes, sans alliés, au milieu des barbares, encombré de chariots et d'éléphants. Les meilleurs tacticiens, depuis Polybe jusqu'au chevalier Folard, restent confondus d'étonnement; mais personne ne s'avise de tenir compte soit de l'oracle et de sa promesse, soit *du dieu conducteur* qui, sous une forme ou sous une autre, marchait presque toujours à la tête de toutes les grandes émigrations historiques, qu'il fût dans les plaines du Mexique ou dans celles de la Palestine.

A ce point de vue tout s'explique.



vous rappelant votre songe, vous dites vous-même « qu'il ne pouvait rien arriver *de plus divin*. » Ensuite n'oubliez pas Possidonius nous citant un Rhodien qui, à son lit de mort, indiqua précisément *dans quel ordre* six de ses compagnons, qu'il nomma, le suivraient. Quoi ! vous vous ferez plutôt à Épicure, ou à ce Carnéade, qui dit tantôt une chose et tantôt une autre, pour le seul plaisir de disputer et sans la moindre logique, et vous iriez préférer leur autorité à celle d'un Pythagore, d'un Socrate et d'un Platon, qui, sans même avoir besoin de rendre raison de leur sentiment, devraient, par leur seule autorité, l'emporter sur tous ces petits philosophes ? »

Jusqu'ici Quintus se montre très-fort, mais il devient écrasant dans l'allégation suivante :

« Vous me direz que je vous entretiens de tragédies et de fables ; *mais je vous ai ouï dire, vous-même*, une chose qui n'est certes pas une fable et qui se rapproche bien de tous mes récits. Caius Coponius, racontiez-vous, *homme très-sage* et qui commandait la flotte des Rhodiens en qualité de préteur, vous était venu trouver à Dyrrachium, et vous avait dit qu'un rameur d'une des galères de Rhodes avait prédit qu'avant un mois le sang coulerait dans toute la Grèce, que Dyrrachium serait pillé, qu'on se sauverait sur les vaisseaux et que l'on verrait un incendie horrible, mais que la flotte des Rhodiens reviendrait bientôt et qu'elle aurait la liberté de retourner à Rhodes. *Vous fûtes surpris de cela, et Varron et Calon, qui étaient avec vous, furent bien étonnés*, lorsque Labiénus, fugitif de Pharsale, vint leur apporter la nouvelle de la défaite de l'armée. La suite de la prédiction ne tarda pas à s'accomplir : pillage de Dyrrachium, incendie, abandon par la flotte et tout le reste, car tout cela ne fut que trop vrai<sup>1</sup>. »

On le voit ; ici la vérité des faits ne saurait être mise en doute, puisque c'est Cicéron qui dépose comme acteur et comme témoin, et qui tout à l'heure, sans essayer de nier, essayera de répondre.

QUINTUS. « Rappelez-vous cet argument de Cratippe que, pour éta-

1. Tous ces étonnements-là ne passent pas vingt-quatre heures ; heureux lorsqu'on se les rappelle et que les *plus étonnés* ne viennent pas vous dire, comme on nous a dit à nous : « Vraiment ! quand donc nous aviez-vous dit cela ? — Au moment, répondions-nous, où votre incrédulité promettait de se rendre, *si le cas échéait*. »

blir la vérité de la divination, il suffit qu'une seule fois on ait deviné si *parfaitement juste* que le hasard ne puisse être invoqué. Or, comme nous avons une *infinité* de ces faits, il faut bien avouer qu'il y a une divination... Vous parlez des augures ? Ils ne se méprirent pas lorsqu'au moment de la bataille de Leuctres on entendit à Sparte un grand bruit d'armes dans le temple d'Hercule, dont la statue parut tout en sueur, pendant qu'à Thèbes, au même moment, les portes du temple s'ouvraient toutes seules et laissaient voir toutes les armes du temple disséminées à terre.

« ...Qu'attendons-nous plus longtemps ? Attendons-nous que les dieux immortels viennent s'entretenir avec nous sur LA PLACE PUBLIQUE, dans nos rues et dans nos maisons ? »

### Passant aux grandes autorités :

« Pensez donc, ajoute-t-il, que c'étaient *tous* des hommes illustres, cet Amphiarius, ce Mopsus, ce Tirésias et ce Calchas, à qui les Grecs confiaient *la conduite de leur flotte, bien qu'il ignorât la mer*. Songez à Amphiarius, à tous les oracles qui se rendaient sur son tombeau ; songez à Divitiac d'Autun, le druide, votre panégyriste et votre ami. Il y a même des familles et des nations entières qui sont adonnées à cet art. On ne fait jamais rien sans lui, et vous voyez les prêtres athéniens, les vieillards de Lacédémone, les Lycurgue, les Lysandre et tous les législateurs soumettre toujours leurs lois aux oracles. Si la raison, et surtout les événements sont pour moi, si les barbares comme nos ancêtres tombent d'accord avec les plus grands philosophes et les plus excellents poètes et tous les fondateurs de villes,... attendrons-nous que LES BÊTES NOUS PARLENT ? et ce consentement universel de tous les hommes et de tous les temps, que vous avez appelé vous-même une loi de la nature, ne sera-t-il plus rien pour vous ? »

Sur ce terrain, Quintus est véritablement invincible ; mais il y en avait un autre qui prêtait plus à la critique : c'était celui des aruspices. Il ne craint cependant pas de l'aborder hardiment :

« Mais, dira-t-on, rien de plus absurde que toute cette inspection des entrailles ! Qui pourra croire que la vérité se trouvait là?... » — convenez que, la *vertu divine* une fois admise, elle peut bien arranger ces victimes, altérer, supprimer dans leurs corps tout ce qui doit

s'adapter aux faits qu'elle a en vue. C'est encore elle qui fait aussi que les oiseaux volent dans un sens et dans un autre <sup>1</sup>. »

Enfin, Quintus termine en habile homme, il se sépare des charlatans du Forum :

« Je déclare du reste que je ne reçois nullement ceux qui gagnent leur vie à dire la bonne aventure, ni les astrologues, ni les évocateurs de mânes, ni tous ces interprètes des songes, fainéants, ignorants ou fous que la misère commande <sup>2</sup>. »

### 3. — Rationalisme d'un augure.

Nous passons maintenant du lycée à la bibliothèque de Tusculum. Cicéron avait reçu la *bordée* fraternelle en se promenant; mais, pour répondre, il éprouvait le besoin d'être assis.

CICÉRON. « Vous êtes venu bien préparé, mon frère, et vous avez soutenu en bon stoïcien l'opinion de votre parti, ce qui me fait plaisir... C'est maintenant à moi de répondre à ce que vous avez dit; j'y répondrai toutefois, *sans rien affirmer*,... parce que, si j'assurais quelque chose, je serais alors le devin, moi qui prétends qu'il n'y a pas de divination <sup>3</sup>. »

Fausse modestie ! échappatoire prudente ! Le doute philo-

4. Quintus touche ici la vraie, la seule explication des aruspices. Les entrailles de la victime devenaient une *table parlante et sanglante* qui écrivait en signes *convenus*, de même que la *divination par les coqs*, si longtemps conservée, consistait en ce que, dans chacun des grains de millet que l'on jetait, on était convenu à l'avance de reconnaître tel et tel caractère, et l'animal, guidé, comme l'étaient nos tables, par un pouvoir invisible, les *becquetait* dans l'ordre nécessaire pour composer un mot ou une phrase.

La surintelligence était partout, et nous lui substituons une *inintelligence* universelle !...

2. Il ne nie pas pour cela qu'ils puissent avoir aussi leur dieu, tout aussi bien que nos magnétiseurs de *tréteaux*, qui sont parfois les plus forts; seulement, c'était et c'est encore une loi que le dieu soit toujours de valeur *relativement* égale à celle de son client.

3. *Divination*, l. II, p. 104.

sophique ne peut jamais concerner que des opinions et des théories, jamais un fait matériel surabondamment prouvé, et *Cicéron n'ayant pas infirmé les faits de Quintus*, tant que ces faits subsistent il n'a plus rien à dire, car ils prouvent la prévision, comme la chaleur prouve un agent calorifique, comme le jeu du télégraphe électrique prouve l'insufflateur intelligent qui réside à la gare. Nous le répétons, une fois les faits admis, le doute ne peut subsister que sur la nature de cet insufflateur.

CICÉRON. « Croyez-vous, mon frère, qu'un augure puisse mieux savoir qu'un médecin l'issue d'une maladie, qu'un pilote le sort de son vaisseau, qu'un général le salut de son armée ? »

Encore une détestable méthode, car les faits seuls peuvent y répondre. Or, Quintus ayant montré Calchas à qui on confie une flotte, bien qu'il ignorât la mer, et le pilote des Rhodiens prédisant avec tous leurs détails le désastre et tous les revirements forcés de la flotte, ce qu'aucun amiral ne fit certes jamais, c'est là seulement ce qu'il importait de réfuter. Or, Quintus rappelant à son frère la *stupéfaction* dans laquelle ces faits l'avaient plongé lui-même, ainsi que Caton et Varron, avait certes le droit de le sommer de s'expliquer. Au lieu de cela, Cicéron se dérobe, et au lieu de s'élever « *ab actu ad posse*, » c'est-à-dire du fait à sa possibilité, seule vraie méthode expérimentale, il use à l'avance de la méthode recommandée par M. Cousin, « *ab posse ad actum*, » c'est-à-dire qu'il juge à priori des faits par leur possibilité, méthode antiphilosophique et antiscientifique s'il en fut jamais<sup>1</sup>.

CICÉRON. « Comment peut-on avoir le pressentiment de ce qui n'est fondé sur *aucune* cause ? »

Encore une pétition de principe, et même une contre-vérité, car, bien loin d'admettre l'absence de toute cause, Quintus en reconnaît une expressément, *les dieux*. Or, si

1. Voir ch. II, § 2.

par hasard les dieux ont juré d'engloutir ou de brûler toute une flotte à telle heure, rien de plus logique que de leur supposer le droit et la faculté d'en prévenir leur *médium*. De cette manière l'avenir est beaucoup trop bien *fondé*, car il existe à l'avance dans une *volonté* qui n'a besoin, pour être connue, que d'être une seule fois indiscreète.

Mais Quintus essaye vainement de ramener son frère à la réalité : Cicéron se dérobe encore une fois en *convolant* à la question d'*utilité*.

« *A quoi peut servir la divination?* dit-il; car lorsqu'une chose est dans le destin, on ne saurait l'éviter; et, si elle n'y est pas, elle ne saurait arriver. »

Ceci devient du fatalisme matérialiste; c'est l'athéisme pratique à sa plus haute puissance. Ici, la prière, l'intervention des dieux, le prodige, les sacrifices, etc., tout se trouvait trahi par l'augure payé par sa patrie pour proclamer tout le contraire!

Et nous sommes ici tellement dans le vrai, que nous pouvons en appeler à... Cicéron lui-même.

« Je m'aperçois que je m'égare, continue-t-il, et que jusqu'ici je n'ai fait *qu'escarmoucher* <sup>1</sup>. Il faut maintenant en venir tout de bon aux mains et voir si je ne pourrai pas vous rompre vos deux ailes... »

Il en est temps, en vérité, car jusqu'ici Cicéron ne les a même pas frôlées.

En cela, répétons-le, l'ignorance de Cicéron était d'autant plus impardonnable que, en qualité d'augure, il avait dû connaître toutes les savantes distinctions des Étrusques.

Voyons-le maintenant aborder ce qu'il appelle la vaticination *naturelle*, en un mot le grand chapitre des Sibylles;... ou plutôt, devant profiter dans quelques instants d'un de ses plus grands aveux à ce sujet, disons comme lui : « Laissons là la Sibylle et mettons-la si bien à *part*, que, selon l'injonc-

1. *Divination*, l. II, p. 446.

tion de nos ancêtres, nous ne la lisions jamais qu'avec la permission du sénat. »

Enfin, terre ! terre ! Le voici qui arrive aux faits. Pour abrégé, choisissons.

On se rappelle l'aventure de la flotte des Rhodiens et de son pilote. Quintus en tenait le récit de Cicéron lui-même, et nous avons vu que rien ne manquait à ce prodige de clairvoyance... Eh bien, que va répondre ici l'augure libre penseur ? Le voici :

« Ce que ce matelot a *prédit* [vous voyez qu'il accepte le fait], c'est ce que nous appréhendions tous alors. Car les armées s'approchant, nous voyions bien que celle de César était plus audacieuse et plus aguerrie ; mais en hommes prudents nous ne le laissions pas voir. Quant à ce matelot grec, qu'y a-t-il de surprenant que, la peur lui *ayant troublé l'esprit*, il se mit à publier ce qu'il redoutait déjà dans son bon sens ? Mais, *de par les dieux* et *de par les hommes*, quel est le plus vraisemblable : ou que le secret des immortels ait été pénétré par ce matelot *insensé*, ou qu'il l'ait été par l'un *de nous* tous qui étions alors à Brindisium, en compagnie de Caton, de Varron et de Coponius, général de la flotte ? »

Assurément, voici le *summum* de l'art de tourner les difficultés ! Dans cette réponse de Cicéron, il n'y a pas, il faut bien le dire, un seul mot qui ne soit un mensonge... Ce matelot était si peu le représentant de l'*opinion générale*, qu'il passait aux yeux de tous les marins pour un *insensé*. Quant à l'événement de *Dyrrachium*, ni Caton ni Cicéron n'avaient pu se douter un seul instant que cette ville serait pillée *avant un mois*, qu'on se sauverait sur les vaisseaux, qu'il y aurait un *incendie* horrible, et que la flotte des Rhodiens aurait la liberté de se retirer à Rhodes... prédictions détaillées qui avaient tellement surpris l'amiral Caius Pomponius, homme *fort sage*, qu'il était venu en toute hâte les raconter à Cicéron. Celui-ci, non moins impressionné, les avait racontées à son frère. Pourquoi donc aujourd'hui le croyant se retourne-t-il

et ment-il à sa conscience, si ce n'est parce que *lui*, le grand homme politique, l'écrivain de génie, etc., ne peut supporter la pensée d'avoir été prévenu et distancé par un matelot *dans le délire*? Orgueil humain, et confiance dans sa propre infailibilité, telle est donc à Rome, comme à Paris, la cause secrète et première de ces dénégations obstinées ! Mais, nous le répétons, le rhéteur est bien heureux de faire toujours ici la demande et la réponse, car si Quintus eût obtenu la permission de répliquer, il eût pu relever vigoureusement son frère de ce péché d'orgueil et le sommer de faire un peu plus honneur à sa parole.

Cicéron, ne pouvant plus croire à ce qu'il avait si bien cru, devait faire bon marché de tous les autres songes. Ainsi, l'Arcadien voyant en rêve l'hôtelier de Mégare assassinant son ami, Simonide averti de ne pas s'embarquer sur le vaisseau qui allait sombrer, Ptolémée guéri par la plante rêvée par Alexandre et trouvée à l'endroit même où le songe l'avait signalée, tous ces autres rêves de Phalaris, de Cyrus, de Denys, d'Hamilcar, d'Annibal, de Publius Décius, de Caius Gracchus, etc., il va s'en tirer lestement.

« Tous ces rêves-là, dit-il, sont arrivés à des étrangers et ne sont pas trop bien connus ; *peut-être* même sont-ils supposés. »

Prenez garde, Cicéron ! Ils sont précisément rapportés par tous ces historiens dont vous avez éloquemment défendu contre les sceptiques la science et la sincérité, et sur les écrits desquels vous vous proposez d'édifier et d'écrire l'histoire des premiers siècles de Rome. Encore une fois, prenez garde à votre livre ! Si vous récusiez vos sources sur un point, on vous les récusera sur un autre, et tout à l'heure vous vous verrez forcé de parler, comme tant d'autres, dans le vide et sur le vide !

D'ailleurs, et après tout, vos rêves à vous sont toujours là... et n'y eût-il que celui qui vous a fait voir Marius vous désignant son *monument*, comme le théâtre d'une réhabilita-

tion qui s'y fit contre toute *probabilité*, il suffirait à vous battre, car Quintus ne se contentera pas de cette réponse :

« Ah ! mon frère ! tous les songes étant de même nature [c'est faux !], au nom des dieux immortels, n'immolons pas notre raison à notre superstition ! Car quel Marius pensez-vous que j'aie pu voir ? Est-ce son image, suivant la théorie de Démocrite ? Mais d'où était-elle partie ? Était-ce du corps de Marius ? Mais *pourquoi* cette image me suivait-elle sur le territoire d'Atinia ? »

Alors Cicéron de dissenter sans fin sur les raisons et non sur la réalité de la chose.

« J'avais, dit-il, *pensé probablement* à Marius. »

« — Soit, reprend son frère ; mais vous n'aviez pu penser au *monument*. D'ailleurs, mon rêve à moi, ce rêve où je vous vois, tombant avec votre cheval et vous sauvant, *au moment même où cela vous arrivait !*... qu'en faites-vous ?... »

« — Je vous le répète, mon frère, de même que j'avais pensé à Marius avant mon songe, de même l'inquiétude que vous aviez pour moi vous fit songer à mon accident. Quant à la simultanéité, c'est LE HASARD. »

On le voit ; sans sortir de Rome, nous sommes toujours à Paris, et si par les paroles suivantes Cicéron va quitter nos *savants inébranlables*, il va rejoindre aussitôt nos savants *embarrassés et ébranlés*<sup>1</sup>, qui lui conseilleront de *tourner court*, en ces termes :

« ...Toutefois, comme le propre de l'académie est de n'imposer son jugement sur rien, mais d'examiner avec soin tout ce qui peut se dire de part et d'autre et de laisser aux auditeurs une entière liberté de juger, vous trouverez bon que je m'en tienne à cette coutume qui nous est venue de Socrate... Là-dessus nous nous levâmes<sup>2</sup>... »

Si, comme nous le disions tout à l'heure, Quintus avait eu le dernier mot, il aurait pu lui montrer un songe célèbre en

1. Se rappeler ces distinctions établies dans notre *Introduction*.

2. *Divination*, l. II, p. 203.



faveur duquel Cicéron paraissait avoir fait exception. Ah! celui-là, il y croyait fermement, il y croyait en *vieille femme* : c'était le fameux songe de Scipion, dans lequel ce grand homme était censé lui avoir dit : « Songe que tu es un dieu. »

Ces choses-là ne s'oublient pas facilement, et on ne les inscrit guère à la colonne des folies.

Que Macrobe, qui le rapporte, avait donc raison de s'écrier : « Voyez Cicéron qui cultive avec une égale ardeur l'art de la parole et la philosophie; *toutes les fois* qu'il parle, soit de la nature des dieux, soit de la divination ou du destin, voyez comme le peu d'ordre qu'il met dans la discussion de ces matières affaiblit la gloire que lui a méritée son éloquence<sup>1</sup>! »

Comment Macrobe peut-il demander *plus d'ordre* à un dialecticien qui ne peut s'en tirer qu'en sautant continuellement par-dessus les objections?

Saint Augustin avait donc bien raison d'appeler ce prétendu grand homme un PHILOSOPHASTRE!

Oui, l'on mérite ce titre lorsque, augure soi-même, après s'être permis d'applaudir un jour ce mot de Caton : « Que deux augures ne pouvaient plus se regarder sans rire, » on écrit le lendemain ce qui suit : « Rien n'est plus beau ni plus grand dans la république que le droit des augures, et je pense ainsi, non parce que je suis augure moi-même, mais parce que je suis forcé de le reconnaître... Donc, que l'on instruisse des auspices ceux qui décident de la guerre... et que l'on s'y conforme... que *toutes les choses* que l'augure aura déclarées irrégulières, néfastes, oiseuses, funestes, soient nulles et non avenues, et que la désobéissance à cet égard soit UN CRIME CAPITAL<sup>2</sup>. »

Ne croit-on pas entendre Jean-Jacques Rousseau réclamant la mort pour certains délits de cette presse dont il réclame la liberté?

1. *Saturn.*, l. I, ch. 24.

2. *Divination*, livre IV, ch. xxx.

On est *philosophastre* lorsque, après avoir publié un gros livre pour saper la divination, on ose écrire ailleurs : « Une discussion s'étant élevée entre mes collègues Marcellus et Appius sur les augures, interpellé par eux, je leur ai répondu : « Moi, je pense *qu'il y a* une divination que les Grecs appellent *μαντική*, et que l'augurie, comme tous les autres signes de notre science, en fait partie... Et, dans le fait, si nous accordons que les dieux suprêmes existent, que leur esprit régit le monde, que leur bonté veille sur le genre humain et qu'elle *peut* nous manifester l'avenir, *je ne vois pas pourquoi* [il aurait pu ajouter : ni comment] je nierais la divination. Or, tout ce que j'ai supposé existant, la conséquence est *nécessaire* <sup>1</sup>. »

« Marquez-moi, écrit-il à Atticus, à qui l'on destine la place d'augure. C'est le seul endroit par lequel ceux qui gouvernent pourront me tenter; *j'avoue ma faiblesse*... Tous les malheurs de la république viennent de ce qu'on a négligé de suivre les auspices. »

Convenons-en, si le grand homme a jamais *ri* d'un augure, cet augure a bien dû le lui rendre en l'écoutant à son tour.

Donc, saint Augustin a mille fois raison d'appeler un tel homme *philosophastre*, car il avait deux langages, et ce philosophe chrétien, qui s'y connaissait, *reconnaissait* très-bien sous toutes ces questions des augures, et malgré les professions de foi de Cicéron, une question d'athéisme, ni plus ni moins.

« Pour ébranler le sentiment religieux, dit-il, Cicéron croit ne pouvoir mieux s'y prendre qu'en ruinant la divination. Pour cela, il nie toute science des choses à venir, et fait tous ses efforts pour montrer qu'elle n'est ni en Dieu ni en l'homme, et que, par conséquent, on ne saurait rien prédire. Ainsi, il nie la prescience divine et tâche d'anéantir toute espèce de prophétie, *fût-elle plus claire que le jour*, et cela, soit par les plus vains raisonnements, soit en se faisant opposer quelques

1. *Lois*, l. II, § 32 et 33.

oracles fort aisés à convaincre de fausseté, *quoique lui-même ne puisse jamais parvenir à établir cette fausseté*. Il triomphe, il est vrai, lorsqu'il réfute les conjectures des astrologues, parce que, en effet, elles se détruisent d'elles-mêmes ; mais ces derniers *sont encore beaucoup plus supportables que lui*, lorsqu'il veut ôter toute connaissance de l'avenir. Qu'est-ce donc que Cicéron redoutait dans cette connaissance, pour tâcher de la renverser par un discours DÉTESTABLE<sup>1</sup> ? »

Avis aux Cicérons modernes, qui croient pouvoir étayer leurs gros livres contre la *magie* et la *divination* sur l'autorité du Cicéron antique ! Philosophastre, ce dernier est au-dessous des astrologues ; pontife, il établit l'athéisme ; augure et fier de l'être, il envoie les augures aux gémonies et blâme leurs contempteurs : — Cicéron, c'est le sophisme et le faux incarné !

## § II.

### QUATRE THÉORIES CONTRADICTOIRES SOUTENUES PAR LES MÊMES PLUMES.

La jonglerie. — Le symbolisme. — L'illusion et le hasard. — Leur application impossible à la liturgie de Dodone et de Delphes. — Ces théories et l'histoire vraie.

#### 1. — Jonglerie, symbolisme, illusion et hasard.

Plus nous approfondissons la question, et plus nous nous assurons que ces quatre divisions renferment tout ce que l'on peut objecter contre la divination ; mais les théories devraient être à l'histoire ce que les découpures de ces *jeux de patience*

1. Cité de Dieu, l. IV, ch. xxx.

avec lesquels on apprend la géographie aux enfants sont à la vraie géographie. Pour que telle ou telle partie du monde soit fidèlement reproduite, il faut que chaque découpe vienne comme d'elle-même s'ajuster à sa vraie place, sans peine et sans mutilation.

Voyons si chacune de ces théories sur la *divination* viendra s'ajuster comme *d'elle-même* sur l'histoire, et commençons par la première, la *jonglerie*.

Elle n'est pas neuve ; produite pour la première fois au grand jour par Épicure et Cicéron, rajeunie seize cents ans plus tard par Van Dale et Fontenelle, conservée pendant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, elle a cessé depuis le XIX<sup>e</sup>, tout le monde a pu le constater, de pouvoir se soutenir seule et sans accompagnement.

Depuis cinquante ans, on ne *rit* plus des oracles, car on a fini par comprendre leur portée et toutes les proportions de leur action sur le monde.

Peut-être est-ce à Creuzer qu'il faut en rapporter la gloire. « Grande institution, dit-il en parlant de l'oracle de Delphes, et qui à exercé la plus grande influence sur la civilisation de la Grèce ! Les oracles favorisèrent l'agriculture, adoucirent les mœurs, arrêtaient les fureurs sanguinaires des barbares indigènes ; leur importance politique n'est pas moins digne de remarque, mais le phénomène le plus étonnant fut la liaison prolongée de ces oracles de la Grèce avec ceux des contrées étrangères <sup>1</sup>. »

M. Maury témoigne le même enthousiasme pour ces mêmes oracles, qu'il va tout à l'heure déshonorer : « Celui de Delphes, dit-il, était le *grand régulateur du monde grec*. Les réponses que *les prêtres dictaient* à la pythie avaient sur les esprits un ascendant prodigieux. Le trépied d'Apollon était comme le *Vatican* de l'antiquité, car ses oracles étaient acceptés avec autant de respect que les *bulles papales* au moyen

1. *Religions*, introduction.

âge... c'est par Delphes que furent accrédités les principes de la plus *pure* morale, nous le verrons, et de la plus sage philosophie pratique. Cette direction morale et politique imprimée aux oracles tenait sans doute à ce qu'ils étaient placés dans la main des prêtres *éclairés et vertueux*. C'étaient eux, comme on l'a vu, qui *faisaient* parler le dieu, et la pythie, simple *malade*, n'était que l'instrument de leurs des-seins <sup>1</sup>. »

Quelle idée M. Maury se fait-il donc de la morale et de la vertu quand il appelle *éclairés et vertueux* des prêtres qui *font parler* la Divinité? comment surtout peut-il les appeler les *interprètes* des réponses *divines*, si ce sont eux qui les *dictent* à la pythie, et comment, dans ce dernier cas, ces interprètes pouvaient-ils recevoir de tous, y compris la pythie, qui les voyait dicter, l'épithète de χρησμολόγοι, parlants d'après le dieu?

Dans ces dix lignes il y a tout autant de contradictions que d'impossibilités, et tout autant d'impossibilités que de mots.

Occupons-nous tout d'abord de l'origine, et, si l'on peut parler ainsi, de l'ubiquité spontanée des principaux oracles, ubiquité que Creuzer nous dit inexplicable et qui devrait le paraître à tous nos mythologues.

## 2. — Dodone.

Quatorze cents ans avant Jésus-Christ, nous voyons les Helles ou Selles, qui donnent leur nom à l'hellénisme, posséder à Dodone un oracle qui leur avait été apporté par les Pélasges<sup>2</sup>. Rien de plus modeste que cet oracle, quoiqu'il n'y eût rien de plus grand que le nom de son dieu; c'était le *Zeus Pela-*

<sup>1</sup>. *Religion de la Grèce*, t. II, p. 524.

<sup>2</sup>. Dodonée était le nom d'une ancienne nymphe de l'Océan, aimée de Jupiter, qui ordonna à Pélasge de transporter son culte en Thessalie : « *Samothracæ a Pelasgis edocti*, Samothrace fut enseignée par les Pélasges. » (Hérodote, 2<sup>e</sup> *Muse*, sect. 54.)

*giscos*, le *Diespiter*, ou plutôt, ne craignons pas de le dire, c'était le nom par excellence, le nom que les Juifs regardaient comme incommunicable, en un mot celui de *JAOPATER*, c'est-à-dire *celui qui a été, qui est et qui sera*, autrement dit : l'ÉTERNEL.

Nous sommes tout à fait, cette fois, de l'avis de M. Maury lorsqu'il retrouve dans ce nom et l'*Indra* des Védas et la notion du *Jéhovah* biblique<sup>1</sup>; nous irons même plus loin, et nous ne nierons pas la connexion étymologique de ce grand et dernier nom avec le soleil et la foudre.

Le Jupiter de Dodone est donc avant tout sémitique, puis indo-européen, puis pélasgique, c'est-à-dire voyageur comme le peuple qui le transporte avec lui (*pel*, mouvement), et définitivement hellénique entre les mains des Helles, qui reçoivent de leur mieux le maître des dieux et vont lui devoir bientôt l'illustration et toute la fortune de la Grèce.

On suit parfaitement la marche de ce dieu; M. Maury s'accorde à merveille à ce sujet avec le président De Brosses<sup>2</sup>, et nous n'en sommes que plus étonné en voyant des savants du premier ordre, y compris M. Lenormant, de vénérée mémoire, tout préoccupés qu'ils étaient de leur divinisation des forces de la nature, ne pouvoir s'expliquer l'origine de l'oracle de Dodone que par « *un coup de tonnerre* formidable qui, en glaçant d'effroi toute la contrée, l'aurait courbée sous les carreaux du dieu-tonnerre, etc. »

Dans l'histoire réelle, au contraire, nous voyons tout simplement les Pélasges implanter leur dieu, ou, si vous le voulez, leur fétiche portatif, sans embarras, sans encombre, parmi de fort braves gens qui le reçoivent avec reconnaissance, l'invoquent d'abord en plein air (*ætheria templa*)<sup>3</sup>, puis deviennent et restent ses *médiums*, sans cesser pour cela « de vivre de glands doux, de coucher sur la dure, de mar-

1. *Religion*, I, p. 56.

2. *Académie des inscriptions*, t. XXXV, p. 489.

3. Lucrèce.

cher pieds nus<sup>4</sup>, » en un mot, sans changer ni compromettre en rien leurs habitudes et leur réputation de gens sauvages, ignorants et très-bornés.

Nous ne craignons pas de l'affirmer : voilà comme se fondent et se maintiennent les oracles, et non, comme on le dit tous les jours, par le calcul, l'intrigue, la science et le savoir-faire d'une caste sacerdotale, qui, simple héritière du patrimoine légué par ses ancêtres *spiritisés*, se montrerait fort peu soucieuse des grands destins réservés à leurs enfants.

Dans l'histoire de Dodone, c'est le dieu qui fait tout. C'est lui qui force ses adorateurs à quitter une position magnifique pour le suivre au pied du mont Tomare, dans une vallée glacée, au centre d'une épaisse forêt et sur les bords d'un ruisseau qui traverse le plus marécageux des terrains.

Il n'y avait vraiment que les dieux païens pour se faire obéir, en choisissant si mal leurs demeures. Boulanger s'arrêtait, avec un étonnement très-philosophique, devant cette option toute spéciale des oracles, soit pour les marais, soit pour les lieux volcaniques, les crevasses, les cavernes, etc... « Il n'y a, dit-il, que les dieux qui soient de ce goût-là, car nous remarquons que, dans tout autre cas que celui des oracles, les hommes placent au contraire leurs temples et leurs monastères dans les situations les plus commodes ou les plus récréantes. »

Peut-être pourrions-nous répondre à Boulanger que c'est uniquement parce que l'oracle a *besoin* de cavernes, mais cette raison ne serait pas recevable ici, puisque le dieu de Dodone, bien que la montagne soit volcanique et que le ruisseau soit marécageux, tient à s'installer sur... un hêtre ou sur un chêne : il est vrai que MM. Creuzer et Guigniaut sont aussitôt là pour nous dire que « c'est en vertu de la reconnaissance générale pour les grands végétaux. » Mais ils oublient qu'il n'y a de reconnaissance ici que pour un chêne

4. Creuzer, *Religions*, culte pélasgique.

tout spécial, ou plutôt pour le chêne « au centre duquel réside le dieu<sup>1</sup>, » ce même dieu qui, consulté solennellement plus tard par ses fidèles sur l'opportunité de l'adoption des divinités égyptiennes et asiatiques, répondra, du haut de sa grandeur et de son arbre, que « la chose est bien permise, pourvu qu'on lui rapporte à lui-même toutes ces dénominations et qualifications étrangères. »

Mais voici bien un autre embarras ! On nous assure que le dieu n'était qu'un *Selle* caché sous l'écorce ; mais que devenait cet individu caché pendant douze siècles, quand le dieu parlait du haut de son chêne ? Car, nous le savons, « il agissait son feuillage, » et, cette fois du moins, ce n'était plus la nature comme le veulent tant d'autres, puisqu'il ne l'agitait jamais que pour ceux qui étaient entrés dans l'enceinte, « *ingredientibus illis quercus movebatur resonans*<sup>2</sup>, » et que chaque bruissement de son feuillage avait un sens.

Au reste, le chêne n'était pas seul, et, pour en revenir à ce malheureux Selle, on frémit pour lui de la multiplicité des machines dans lesquelles ou sur lesquelles il lui fallait se cacher à la fois ; d'abord dans la source intermittente, qui manifestait ici, comme partout, la volonté des dieux ; ensuite derrière les colonnes, au sommet desquelles les bassins de cuivre exprimaient les mêmes réponses. Or, ces bassins savaient aussi se taire et parler très à propos, et Ménandre a fort bien dit, dans sa comédie du *Porte-Mystère* : « Tu babilles comme les bassins de Dodone, mais eux, du moins, savent se taire et ne parler que lorsqu'il le faut. » Il fallait ensuite, si les colombes de Dodone étaient vraiment des colombes perchées au sommet du fameux chêne, il fallait qu'il les eût serinées bien longtemps et élevées à un degré de surintelligence éminent. Si c'était au contraire deux femmes, le même mot

1. Hésiode.

2. Suidas, I, au mot DODONE. — Apollod., *Bibl.*, l. I, dit à son tour : « Conseil donné par Minerve, au moyen du chêne de Dodone. » — « Miracle du chêne parlant, » dit à son tour Eschyle dans *Prométhée*.



πλειάδες pouvant avoir les deux sens, c'était une grande complication, car alors nous avons deux femmes de plus à *cacher*, non-seulement dans l'enceinte, mais encore dans la table à jeu et dans le cornet qui allait lancer les dés fatidiques, et nous étions dans le vrai lorsque nous disions qu'il fallait être à *la fois* dans tous ces objets, puisqu'on laissait le choix du mode de consultation au consultant que nous voyons souvent hésiter entre tous. Nous en avons un exemple dans la visite de Corésus, prêtre de Bacchus. S'étant rendu à Dodone pour apprendre du dieu le secret d'éloigner la peste qui désolait Calydon, en punition de ses propres amours avec Calirhoé, ce prêtre, tout prêtre qu'il fût, hésite longtemps et finit par se décider pour la consultation des *colombes*, que tout le monde lui recommande comme le moyen le plus sûr. Or, ce n'était pas le plus tendre, car voilà que ces *douces* colombes lui ordonnent de sacrifier son amante, et que celle-ci s'y résigne; mais, au moment du sacrifice, Corésus tourne son fer contre lui-même, et la jeune fille l'imita pour ne pas lui survivre.

Cette anecdote nous fournit deux remarques importantes : 1° les prêtres n'ont jamais cru n'obéir qu'à des prêtres; 2° ce n'est pas d'aujourd'hui que les dieux conseillent le suicide.

Enfin, pour terminer le cahier des charges imposé à notre malheureux Selle de Dodone, il faudra qu'il sache bien autre chose encore : il faudra qu'il parle toutes les langues, qu'il connaisse le secret de tous les cœurs, qu'il entretienne des intelligences avec le monde entier, monarques et sujets; il faudra qu'il sache punir tous les profanateurs, les foudroyer sur place, ébranler les montagnes et les faire tomber sur ses ennemis; il faudra qu'il apprenne enfin toutes les lois de la médecine, l'art d'envoyer des songes à volonté et de guérir par les remèdes qu'il indique dans ces songes; il faudra qu'il sache, en un mot, ce que savent tous les oracles du monde, et notamment son rival et voisin, celui de Delphes.

5. — *Delphes.*

Si l'on ne sait pas bien positivement la date de son établissement, on sait que son ancien nom, Δελφίς, était celui de ce serpent Python que le dieu-lumière, Apollon, vint tuer sous ses murs.

Il est certain, en effet, que ce Delphes, aux destinées si brillantes, avait commencé par être un fangeux marécage, et que ce *plus véridique des oracles* (v. Strabon, IX, p. 942) s'établit, comme presque tous les autres, sur les bords d'une caverne dont tout le monde connaît l'histoire. Diodore, Strabon, Pausanias, sont parfaitement d'accord sur ce *trou* fatidique, χάσμα, et Plutarque nous a conservé jusqu'au nom du berger Corétas qui constata le premier sur ses chèvres l'action stimulante de l'agent qui sortait de cette caverne, sorte d'action convulsive dont tous les curieux furent bientôt à portée de vérifier par eux-mêmes la nature. Cette vapeur, Strabon l'appelait (I. XCV) πνεῦμα ἐνθουσιαστικόν, un esprit enthousiasmant, « car, dit-il, on remarqua que tous ceux qui s'en approchaient révélaient non pas des folies, comme quelques-uns le prétendent, mais l'avenir et les choses les plus secrètes. »

Ces chèvres nous rappellent que, dans la *Voyante de Prevost*, les troupeaux des montagnes de la Westphalie préluaient par leurs agitations furieuses aux manifestations sur-intelligentes que cette voyante allait offrir elle-même.

Pendant longtemps cette vaticination de la caverne delphique resta inoffensive et libre; mais un jour, ô surprise ! on s'aperçoit que dans leur délire un certain nombre d'enthousiastes se précipitent dans le trou mystérieux. On réglemeute alors le phénomène, et l'on décide que ce sera désormais une jeune fille qui servira à l'exploitation. Un oratoire s'élève AU-DESSUS DU χάσμα, puis un temple, et l'on sait le reste.

On lit, dans le tome III des *Mémoires de l'Académie des*

*inscriptions*, p. 140 : « Il n'y a, parmi les écrivains modernes, que M. Van Dale qui rejette cette tradition de la caverne, mais il ne dit pas pourquoi il la traite de fable, sans prouver que c'est une fable. Il l'aura crue fort contraire, apparemment, au système qu'il s'est fait sur les oracles païens. » Le mémoire ne voit pas qu'il met ici le mot *apparemment* pour celui d'*évidemment*, car ce *χάσμα* est précisément la *dominante* du mystère.

Voici cependant d'autres dominantes qui ne pouvaient pas tenir davantage au caprice humain. Suivons-les bien : il faut que la pythie soit *vierge*, il faut qu'elle reste pure,... il faut que le dieu soit *là*, si l'on veut que la fameuse vapeur manifeste quelque vertu. Il n'y vient, dans le principe, qu'*une fois par mois*, plus tard une fois par an. Convenons-en, voilà de bien mauvaises conditions, soit pour des exploitateurs intéressés à la permanence du phénomène, soit pour le hasard qui n'agit jamais à heure fixe, soit enfin pour ce que Görres et son école appellent des *forces magnétiques ou naturelles*, qui n'ont jamais exigé nulle part, comme l'exigeait le dieu de Delphes, trois jours de jeûne de la part de la pythie et des assistants.

D'ailleurs, on ne peut douter de la présence du dieu. La vapeur s'exhale inoffensive ; mais lorsque le dieu s'y mêle aux heures solennelles annoncées, personne ne saurait s'y méprendre : on sent que le maître est là. A peine entre-t-il dans son temple, que celui-ci s'ébranle et se secoue jusque dans ses fondements ; il faut que le laurier s'agite, que la victime frémisses, que la pythie se convulse, et que la scène décrite par Virgile et par Lucain atteigne le *summum* d'une possession générale.

C'est ainsi qu'à Morzine, en 1859, on voyait probablement le même dieu envahir les meubles et les animaux, *transporter* son influence des êtres animés aux choses matérielles, sans que les doctes inquisiteurs envoyés par l'État pussent y voir autre chose qu'une névrose<sup>1</sup>.

1. Voir le premier volume de ce Mémoire, ch. iv, § 3.

Voilà le véritable stimulant si tardivement soupçonné et si péniblement cherché par tous nos psychologues modernes ! Mais ce n'est plus là cette force aveugle, stupide, enivrante, qu'ils se plaisent à rêver ; c'est une force souverainement intelligente qui ne stupéfie pas ses adeptes comme le chloroforme ou les gaz de nos sources, mais qui, tout en se mêlant parfois à ces derniers *pour la commodité de la chose*, transforme leur influence narcotique en clarté divinatrice qui ne *stupéfie* plus que les intelligences confondues des consultants<sup>1</sup>.

Il faut bien le remarquer encore ; à la pythie on donne des interprètes, aux interprètes des prêtres surveillants et sténographes, chargés de recueillir à la fois toutes les révélations distinguées en deux classes : celles que tout le monde peut entendre, et celles que la prudence ordonne de cacher, excepté cependant aux étrangers qui ont toujours droit à tout savoir<sup>2</sup>. Comment encore ne pas retrouver un puissant gage de bonne foi, soit dans les embarras et les contestations qui s'élèvent parmi les prêtres lorsque la parole du dieu n'est pas claire ; soit dans l'immense déconvenue qui résulte du silence divin, silence qui force si souvent les clients, et même les souverains, à repartir comme ils sont arrivés, c'est-à-dire avides de lumière et n'en ayant pas obtenu le moindre rayon ; soit enfin dans les désagréments de toutes sortes et même dans les dangers encourus par la pythie et par les prêtres, toutes les fois que la prophétie est menteuse ? Décidément, le métier est mauvais, et l'habileté l'aurait fait reposer sur d'autres bases.

Fréret avait donc bien raison de dire que, malgré Fonte-

1. Voir, dans la *Magie* de M. Des Mousseaux, tout le chapitre VII sur « les vapeurs oraculaires. » Toute la question s'y résume dans cette triple reconnaissance ainsi formulée par Plutarque : « L'âme de la pythie pour *sujet*, l'exhalaison pour *véhicule*, et les démons (dieux) pour *superintendants* du mystère. »

2. Il nous semble voir, à saint Janvier, le prêtre thaumaturge faisant monter auprès de lui le *forestière* qui lui paraît le plus suspect d'incrroyance.

nelle, « l'origine de Delphes n'était pas une question éclaircie et qu'elle méritait bien de l'être<sup>1</sup>. » On commence seulement à comprendre qu'on ne l'avait pas comprise, et c'est beaucoup. « On parle, dit le célèbre Dollinger (t. I, p. 295), d'un système d'espionnage secret que ces prêtres aient tenu en secret pendant des siècles, en entretenant dans les principales places du monde civilisé une foule d'espions et d'observateurs par lesquels ils se seraient fait exactement instruire, au fond de leurs cellules, de tous les changements qui avaient eu lieu, de la bonne ou mauvaise fortune des maisons régnantes ou des familles notables, de leurs secrets, de leurs projets, de leurs intentions et des questions qu'on se proposait d'adresser aux oracles. Ainsi Guette (*Oracle de Delphes*) et Hullmann (*Appréciation de Delphes*) veulent « qu'on retranche de l'histoire toutes les annonces dont on raconte la réalisation surprenante; mais c'est là expliquer un phénomène énigmatique par un autre bien plus merveilleux encore; on oublie qu'un tel réseau d'espionnage étendu sur toute la terre connue aurait exigé un nombre exorbitant d'instruments aveugles et dévoués, et, de plus, une dépense à laquelle toutes les richesses matérielles de Delphes n'auraient jamais suffi. D'ailleurs, ce moyen ne serait pas resté longtemps secret, les adversaires des oracles, comme OEnomaüs et tant d'autres, l'auraient divulgué sur tous les tons, et les chrétiens, comme Eusèbe, auraient répété leurs attaques<sup>2</sup>. »

Il n'y a rien à ajouter à de telles paroles; disons seulement que les laisser tomber dans le vide et leur opposer encore les machines décrépites de Van Dale, malgré l'immense expérimentation du spiritisme moderne, c'est à faire désespérer de l'intelligence humaine, désormais inféodée aux plus grossiers préjugés.

1. *Académie des inscriptions*, t. XXII, mém., p. 490.

2. Dollinger, *Judaïsme et paganisme*, t. I, p. 295.

4. — *Ces théories devant les faits historiques.*

Mais revenons donc à nos sources, aux expérimentateurs antiques, dont la vue, le bon sens et le toucher ne pouvaient cependant pas être moins sûrs que ceux de nos modernes dénégateurs; faisons pour cette question ce que nous avons fait pour toutes les autres.

Et d'abord, comment ne voit-on pas qu'en naturalisant les oracles on impose à de simples hommes une besogne à laquelle les dieux eux-mêmes ont de la peine à suffire? Faisons bien attention au fonctionnement simultané de tous ces oracles. Pendant que les Pélasges les importent en Thessalie, Jupiter Ammon rend les siens dans les déserts de l'Afrique. Rien ne paraît donc plus naturel que ces longs désespoirs d'Apollon, si bien reproduits dans un des *Dialogues* de Lucien; on est tenté de plaindre le dieu quand il déclare « ne savoir plus où donner de la tête. » Tantôt, il faut qu'il se trouve à Delphes, que l'instant d'après il coure à Colophon, ensuite à Délos, de là chez les Branchides, en un mot, partout où les prêtresses, après avoir bu de l'eau sacrée et mâché le laurier, s'agitent sur leur trépied et lui enjoignent de paraître: « Encore, dit-il, ne faut-il pas que je me fasse trop attendre, pour ne pas faire perdre tout crédit à mon art<sup>1</sup>. »

Quant au rôle du voyant, il n'est certes pas plus facile. Voici Crésus qui, pour éprouver le mérite comparé des oracles, envoie en même temps à Delphes, à Dodone, à l'autre de Trophonius et à bien d'autres, pour qu'on lui dise ce qu'il fera ou pensera à tel jour et à telle heure. Celui de Delphes ré-

1. Lucien, tome III, p. 397. Comme on connaît bien ces retards-là dans le camp des spirites, et combien de quarts d'heure n'y a-t-on pas attendus jusqu'à l'arrivée d'un dieu invoqué! Au reste, c'est la conséquence de la doctrine théologique sur la *circonscription* du lieu occupé par les esprits et sur leur transport successif d'un lieu dans un autre. (Voir le 1<sup>er</sup> vol. de ce Mémoire, ch. v, § 2.)

pond : « Mes sens sont frappés d'une tortue cuite avec des chairs de brebis, airain dessus et airain dessous. » C'était vrai ; le roi, pour mieux déconcerter l'oracle, s'arrêtait au même instant à cette excentricité sans pareille. Or, comme il y avait bien loin de la Lydie à Delphes, et comme le télégraphe électrique fonctionnait mal alors, on comprend que, confondu d'étonnement et de respect, Crésus ait sacrifié sur-le-champ deux bœufs à Apollon et n'ait plus cherché d'autre patron.

« Mais, vient nous dire l'esprit fort, Crésus ne se sera pas assez méfié de *son* émissaire qui aura trahi son secret. » Voilà encore de l'histoire inventée à plaisir ; est-ce qu'on posséderait par hasard le nom de ce traître et quelques-uns de ses aveux ? Non. Eh bien, qu'on nous permette alors de faire remarquer qu'il ne s'agit nullement de *son*, mais de *tous ses* envoyés, auxquels il aurait fallu qu'il commençât sottement par divulguer cette énigme ; or, l'histoire nous le montre s'enfermant *tout seul* dans son palais pour rédiger plus sûrement sa consultation. Mais voici bien autre chose ; voici une complication capitale, à laquelle on paraît n'attacher aucune importance. Le roi, charmé, envoie de nouveaux émissaires chargés de poser au dieu ces trois questions : Que se propose le roi ? Quelle sera l'issue de ses projets ? Combien de temps durera son empire ? *Réponse* : « En passant l'*Halys*, Crésus renversera un grand empire, et le sien subsistera jusqu'au jour où le *mulet* s'assoira sur le trône des Mèdes. » On sait ce qu'il en fut de la traversée de l'*Halys* ; quant au *mulet*, on sait encore que c'était le surnom donné à Cyrus, en raison de son origine, persane par son père, et mède par sa mère. Donc il ne s'agissait pas uniquement de *la cuisson d'une tortue*, comme on le répète toujours, mais de grandes prédictions politiques littéralement réalisées. On comprend que Crésus ait cru devoir payer une telle consultation mille briques d'or. Heureux les dieux dont les médiums sont des rois !

Continuons. Néron consulte la Pythie sur la durée de son

règne. *Réponse* : « Méfie-toi des soixante et treize ans ! » Encore loin de cet âge, Néron se tranquillise, mais il oublie Galba, qui lui ravit l'empire et la vie, dans sa soixante et treizième année.

Trajan veut consulter l'oracle d'Héliopolis; il se méfie, et comme épreuve décisive, « *ne forte fraus subisset humana*, » il lui fait porter une missive bien enveloppée et revêtue de son sceau. Macrobe (*Saturn.*, l. I) nous montre les codiciles impériaux arrivant dans le sanctuaire. On les soumet *au dieu* dont on attend la réponse. Or, le dieu ordonne de signer *simplement* et de renvoyer, sans autre cérémonie. « *Les prêtres sont confondus*, dit notre auteur, *stupentibus sacerdotibus*, » et n'y comprennent rien. Mais Trajan le comprend bien, lui, car il n'avait envoyé que sa signature pure et simple, et le dieu le payait avec la même monnaie.

Ici, nos OEdipes modernes reconnaîtront tout de suite le *cabinet noir* de nos polices modernes : « *Ergo*, diront-ils, l'archéologie peut constater, *ipso facto*, que l'on connaissait dès lors le secret de diviser la cire par des lames minces et rougies au feu. » Nous sommes trop polis pour répondre, comme Molière : « Votre *ergo*... » Mais ayant expérimenté comme Trajan et obtenu les mêmes réponses que lui dans des salons et des cabinets *très-blancs*, nous prévenons l'archéologie qu'on la fourvoie ici dans un très-mauvais pas, et que Trajan eut vraiment lieu de s'étonner. Sa foi même en devint si profonde, qu'on le vit organiser immédiatement une consultation très-sérieuse et députer de nouveaux émissaires à l'oracle, pour savoir quelle serait l'issue de sa campagne chez les Parthes. Pour toute réponse, le dieu fait briser plusieurs sarments de vigne qu'on enveloppe dans un voile, ou, littéralement, dans un *suaire* (*sudario*), et les renvoie à Trajan. Telle devait être, en effet, l'issue de la campagne à la fin de laquelle on rapportait dans un *suaire* (*sudario*) les os du grand empereur qui n'avait pas compris l'avertissement.



Un gouverneur épicurien, de Cilicie, envoie à Malée consulter l'oracle de Mopsus ; afin de l'éprouver, l'émissaire portait un billet cacheté « dont il ignorait le contenu, » dit Plutarque, et, dans le fait, le contraire eût été trop absurde. C'était, cette fois, un oracle par songe. Comme toujours, l'émissaire se couche et s'endort dans le sanctuaire, mais, dans son sommeil, il ne voit qu'un homme d'un port majestueux, qui lui dit ce seul mot : *Noir*. Confondu, désolé de ne rapporter que ce seul mot, il repart néanmoins, est fort mal reçu tout d'abord par les courtisans qui le trouvent ridicule ; mais l'indignation cesse bientôt, lorsque le gouverneur, décachant son billet, leur montre sa question : « T'immolerai-je un bœuf blanc ou noir ? »

Ici la théorie du *cabinet noir* se complique, comme on le voit, de l'art d'envoyer à volonté, non-seulement *un* songe, mais *tel* songe.

Nous reparlerons tout à l'heure de ce dernier *artifice*.

Un autre jour, les Lacédémoniens font consulter Dodone sur la guerre qu'ils veulent faire aux Arcadiens, et l'oracle répond : « Guerre sans larmes. » Effectivement, ils remportent la victoire et ne perdent pas un seul homme. Et le mot passa bientôt en proverbe, dit Plutarque.

La prêtresse *Phaennis*, « à une époque qui n'est pas douteuse, » dit le président De Brosses <sup>1</sup> (au temps des premiers successeurs d'Alexandre), avait prédit, un an avant l'événement, l'invasion des Gaulois dans l'Asie Mineure : « L'escadron étranger des Gaulois, disait-elle, couvrira le rivage de ses nombreux soldats, et, traversant les flots de l'Hellespont, ravagera l'Asie. Malheur de la part des dieux ! malheur surtout à ceux qui ont fixé leur séjour non loin de la plaine azurée ! Mais je vois Jupiter lui-même envoyer à leur secours le noble fils du taureau, et je vois les barbares tomber victimes d'un funeste trépas. » Or, ce fils du taureau était

<sup>1</sup>. *Dieux fétiches*, p. 35, 430.

Attale, roi de Pergame, désigné déjà, par un autre oracle d'Apollon, par l'épithète de Tauricornis (Voir Pausanias, *Phoc.*, 279.)

« Alexandre II, roi d'Épire, continue De Brosses, appelé en Italie par les Tarentins, quatre siècles avant notre ère, consulte Dodone. La réponse est que « Alexandre devait se méfier de la ville de Pandose et de l'eau d'Achéron, où il trouverait la fin de ses destinées<sup>1</sup>. » Cet oracle confirme le roi dans la résolution de passer en Italie pour s'éloigner de plus en plus de l'Épire, de la ville et de la rivière fatales ; mais trahi par deux cents Lucaniens exilés, qu'il regardait comme attachés à sa personne, il est poussé forcément par eux dans les environs d'une autre Pandose dont il ignorait l'existence. Une inondation subite le force à la retraite et le resserre au bord d'un torrent dont le débordement venait d'entraîner le pont. A peine s'est-il aventuré avec sa troupe dans ce torrent qu'il espérait passer à gué, qu'un de ses soldats, dans son impatience, s'écrie : « Malheureuse rivière, ce n'est pas sans raison qu'on t'a nommée l'Achéron ! » Alexandre, frappé de ce mot, se rappelle Dodone et se demande un moment s'il doit avancer ou reculer. Cependant il franchit et touche barre avec son cheval, lorsqu'un des exilés le perce d'un coup de son javelot. Il tombe mort dans la rivière, et son corps est emporté par le torrent jusqu'au camp de ses ennemis<sup>2</sup>.

« Cet oracle, dit le président De Brosses, antérieur seulement de quatre siècles à notre ère, est un des derniers dont il soit fait mention dans l'histoire<sup>3</sup>. »

S'agit-il enfin d'Alexandre le Grand, comment peut-on venir nous dire, en 1863, sans sortir de Paris, que « Ariston, attaché, en qualité de devin, à l'armée du conquérant, s'entendait avec le héros pour se donner l'apparence de l'infaillibi-

1. De Brosses, *Dieux fétiches*, p. 35, 430.

2. Tite-Live, VIII, 21.

3. *Dieux fétiches*, p. 46.

lité<sup>1</sup>, » lorsqu'il est manifeste qu'Alexandre était pour le moins aussi superstitieux que le devin? En vérité, c'est fabriquer l'histoire de toutes pièces et de la manière la plus invraisemblable. Si Alexandre avait cru que l'on pouvait *s'entendre* avec un oracle, nous ne l'aurions pas vu si empressé, dès son arrivée en Égypte, d'aller consulter celui de Jupiter Ammon, de forcer la Pythie épouvantée à répondre, sinon sur sa naissance et sur son avenir, au moins sur la santé de son cher Héphestion. Nous ne le verrions pas, plus tard, accablé de la douleur incroyable causée par sa mort, *incredibili mœrore*, envoyer un présent au temple d'Esculape, tout en se plaignant de la sévérité de ce dieu à son égard, puisqu'il ne lui avait pas rendu « cet ami qu'il chérissait comme sa propre tête. » Nous ne le verrions pas accorder son amitié au devin chaldéen Pythagoras, qui, de Babylone, lui avait fait annoncer, à Ecbatane, la mort de son cher ami *pour le lendemain*, ainsi que celle de Perdicas et d'Antigonos, qui tombèrent effectivement peu de temps après sous le fer des ennemis, et enfin la sienne propre, s'il avait le malheur d'entrer dans cette ville de Babylone, où, du haut de son bûcher, le mage Calanus, qu'il avait fait brûler vif, lui avait donné un rendez-vous solennel et fatal;... nous ne le verrions pas enfin, et ceci est plus péremptoire que tout le reste, voulant, dans sa folle douleur, élever Héphestion au rang des *dieux*, en envoyer demander la permission à Jupiter Ammon, obéir avec désespoir à ce dieu qui la lui refuse et qui ne lui permet que le culte des héros<sup>2</sup>.

Cette soumission d'Alexandre est pour nous le sûr garant de tout le sérieux de sa consultation, comme, pendant sa dernière maladie, l'empressement de ses généraux à faire demander au même dieu s'il ne faudrait pas faire transporter leur maître dans son temple implique de leur côté confiance absolue.

1. Maury, *Relig.*, t. II, p. 434.

2. Voir, pour tous ces détails, Arrien, l. VIII, ch. III, XIV et XIX.

En un mot, ce serait renverser toute l'histoire que de nier cette déférence et ces interrogations des plus grands capitaines au moment même de l'action. Quand un homme comme Xéophon nous parle des immenses services que les oracles rendent aux armées *dans les cas difficiles*, et lorsque lui, le grand historien militaire, nous affirme « que dans la seule retraite des Dix mille, ils exercèrent bien des fois la plus grande influence, » lorsqu'il en fournit de nombreux exemples, oser, à deux cents ans de distance, lui donner un démenti au nom d'un simple préjugé, c'est le crime de lèse-histoire le plus révoltant possible. Faisons de tous ces grands hommes des fous, s'il le faut absolument pour nos théories du jour, mais, au nom du ciel, ne les transformons pas en comédiens ignobles ; que M. Charton, dans le commentaire qu'il a joint (*Magasin pittoresque*) à la gravure du tableau de M. Gérôme, vienne nous dire : « Heureusement, le bon sens des généraux était là pour conjurer la folie des augures, » nous n'en sommes pas moins certain que ces généraux eux-mêmes auraient protesté contre de tels compliments. Plus le danger paraît grand, plus nous sommes étonnés de leur confiance et de leur soumission aux dieux consultés.

C'est ainsi qu'Hérodote nous montre le devin Mégistias apprenant à Léonidas et à ses compagnons qu'ils devaient périr le lendemain, au lever de l'aurore, quand personne ne pouvait le prévoir, les Perses ne s'étant pas encore détournés de leur direction. Que fait Léonidas ? Il ne doute nullement, mais conjure le devin de se mettre au moins à l'abri et de l'abandonner à son malheureux sort. Le devin déclare qu'il mourra avec eux, et meurt en effet. Singulier jongleur <sup>1</sup> !

N'est-ce pas encore le devin d'Élis qui prédit à Pausanias et à tous les Grecs qu'ils obtiendraient la victoire, pourvu

1. La Pythie avait prédit de longue main, et en vers solennels rapportés par Hérodote (l. VII, p. 249), que Sparte serait écrasée par les enfants de Persée, ou qu'elle perdrait son roi, la colère de Jupiter ne pouvant être apaisée. Cette fois, il n'y avait pas d'ambiguïté.

qu'ils n'attaquassent pas, conseil qu'ils suivirent heureusement<sup>1</sup>.

Et, néanmoins, quelle prudence, quel examen réfléchi de la part de ces grands capitaines ! Ainsi Xénophon nous montre Agésipolis, après avoir consulté le Jupiter Olympien sur sa campagne contre Argos, envoyant la réponse de ce dieu à Delphes, pour demander à Apollon s'il était du même avis que son père. « Oui, » répond Apollon. Et alors on entre en campagne.

A toutes ces prédictions, à cette encyclopédie de connaissances militaires, scientifiques et philosophiques, nécessaires à ces prêtres réputés *ignorants*, il faut bien ajouter encore tous les prodiges des interventions terrifiantes : ainsi l'écroulement des rochers du Parnasse, abîmant une partie de l'armée de Xercès ; ainsi la foudre en dispersant le reste, au moment où cette armée allait procéder au pillage du temple de Delphes<sup>2</sup>.

Rappelez-vous encore la terreur panique et les signes effrayants envoyés tout à coup à l'armée victorieuse des Gaulois, au moment où elle allait entrer dans le même temple<sup>3</sup>, et vous conviendrez qu'il y avait quelque lieu de respecter et de craindre les dieux.

Arrêtons-nous, car nous fatiguerions inutilement nos lecteurs si nous voulions dérouler sous leurs yeux l'inépuisable masse de documents historiques prouvant cette proposition de M. Maury, que « la divination se compliquait toujours de la magie qui en était une dépendance<sup>4</sup>. » Irréfutable vérité, rendue immédiatement inexplicable par les explications de ceux qui la professent.

Contentons-nous d'avoir montré, dans ce paragraphe, l'impossibilité historique d'expliquer tour à tour et simultanément

1. Pausanias, ix.

2. Hérodote, viii, p. 37.

3. Justin, xxxiv, p. 6.

4. *Religion*, t. II, p. 500.

par la *jonglerie*, le *hasard* et l'*illusion*, une montagne de faits généralement identiques, qui, si la *jonglerie* les produit, n'ont rien à voir avec le *hasard* et l'*illusion*, etc., et qui, s'ils sont le résultat de cette *illusion*, ne relèvent en rien des deux premiers agents.

Toutes ces contradictions n'arrêtent pas un instant nos savaux adversaires. Riches en objections faciles et en lieux communs négatifs, ils les prodiguent comme ils leur viennent sous la main, et la foule des lecteurs, pleine de confiance dans l'autorité officielle et dans le beau langage des érudits, accepte d'emblée toutes ces contradictions, si habilement conjurées contre leur ennemi commun, la vérité.

---

### § III.

#### AUTRES CONTRADICTIONS.

La nature. — Le système nerveux ou les forces magnétiques naturelles constituant les oracles. — Les *Plutonia*, *Charonia*, *Heroa*, ou fissures infernales.

##### 1. — La nature constituant les oracles.

Nous avons entendu M. Guigniaut nous dire que « le culte du chêne, à Dodone, était un effet de la reconnaissance des Hellènes pour les grands végétaux, » comme il nous avait dit ailleurs que l'adoration du crocodile et du bœuf « était un effet de la reconnaissance des Égyptiens pour les animaux utiles. » Sans doute, il y aurait quelque chose de fort consolant dans ces suppositions; elles décèleraient chez les païens des cœurs très-bien placés; mais nous croyons avoir coupé court à toute cette théorie par cette seule et modeste consi-

dération : qu'il n'y avait *qu'un* chêne, ou plutôt que *le faite* de ce chêne, qui fût l'objet du respect parce qu'il était *parlant*, comme dans la zoolâtrie il n'y avait jamais *qu'un* bœuf qui eût droit au respect des dévots, et c'était le bœuf mystérieux portant telle ou telle *marque*, seule caution de son prophétisme futur. Croyant avoir mis ces deux points hors de doute<sup>1</sup>, nous n'y reviendrons pas, ne pouvant pas passer notre vie à souffler sur les raisons métaphysiques et *sublimes* des choses les plus matérielles et les plus grossières. D'ailleurs on ne nous dit jamais quel était le mode de cette révélation *naturelle*. Lorsque Creuzer, qui rapporte tout à cette révélation, nous montre les Pélasges s'acheminant vers Dodone pour demander à *Jupiter-Chêne* ce qu'il fallait penser de son propre nom, apporté par les Barbares, et *qu'ils ne comprenaient pas encore*, qui donc leur répondait dans cette *nature* de Dodone? et comment ce *chêne*, perdu dans de telles solitudes, s'y prenait-il pour leur expliquer aussi bien la pensée et le langage de ces Barbares, des Phéniciens et des Égyptiens réunis? En vérité, toutes ces prétendues personnifications végétales ressemblent parfaitement à de vraies personnes s'amusant à se personnifier elles-mêmes.

Quant à l'état *nerveux*, ou bien aux forces magnétiques *naturelles*, nous nous sommes trop de fois expliqué sur ces deux insuffisances, pour y revenir encore.

## 2. — La seule théorie vraie, le spiritisme.

Le bon Plutarque l'avait dit : « L'âme pour sujet, l'exhalaison (quand on voulait bien y recourir) pour moyen, les démons ou les dieux pour superintendants de l'oracle. »

Tout était là, et, devant cette théorie, toutes les impossibilités qui paralysaient les autres fondaient comme la neige au premier rayon du soleil. Seule elle répondait à tout.

C'était aussi celle de l'Église.

Toutefois, tâchons de ne pas encourir le reproche amer, que M. Maury lui adresse quelque part, « d'avoir poussé l'*ignorance* jusqu'à traduire par le mot *démons* (ou diables) le mot *δαίμονες*, qui ne s'adressait qu'aux esprits en général, bons ou mauvais. »

Le reproche est d'une suprême injustice. Les Pères n'étaient pas ignorants; quelque connaissance que nous ayons des œuvres de Philon, de Platon et des gnostiques qui, dit-on, parlaient si juste, soyons bien assurés que ces Pères les connaissaient infiniment mieux encore que nous-mêmes.

Ils savaient donc parfaitement ce que signifiaient tous ces mots; seulement, en examinant à fond la valeur personnelle de ces esprits, *δαίμονες*, ils avaient reconnu entre tous ceux des païens une confraternité si étroite, qu'ils avaient fini par les réunir tous sous un même anathème, qui depuis a subsisté; *δαίμονες* ne s'est plus appliqué qu'aux mauvais *démons*, comme depuis la nouvelle loi le mot *ange* a désigné, tout seul, ce que les anciens appelaient *bons démons*, *ἀγαθοδαίμονες*.

Ce n'est pas à l'*ignorance* des Pères qu'il faut s'en prendre, mais bien à leur dernière appréciation.

Reste à savoir maintenant de quel côté se trouve le plus de lumière et de raison, soit du côté de nos modernes *spirites* qui, eux du moins, ont eu le mérite de reconnaître dans les Esprits nouveaux les *δαίμονες* d'autrefois, tout en relevant leurs autels et les interrogeant comme le faisaient les gnostiques, soit des Pères qui, fidèles à toutes les traditions apostoliques et bibliques, leur donnaient leur vrai nom, comme ils le donneraient encore à tous ceux d'aujourd'hui. M. de Guldenstübbe <sup>4</sup> a beau nous dire que cette démonophobie fut une innovation et une dégénérescence dans l'Église; nous le défions de nous montrer l'heure de sa naissance ailleurs que dans le premier chapitre de la Genèse, et de nous désigner

4. Auteur spirite, et auteur instruit.



un seul chapitre des Évangiles et des *Actes* des apôtres dont cette démonophobie ne soit la base et comme la préoccupation constante; ce qui toutefois n'empêchait certes pas ces apôtres et l'Église de vivre en communauté constante avec les *anges* et toutes les vertus célestes.

Quand aux théurges gnostiques, comment des chrétiens auraient-ils pu rester dupes un seul instant de leur prétendue théurgie? comment auraient-ils pu croire que les Esprits de vérité s'immisceraient dans le culte des démons; qu'ils serviraient en même temps Baal et Jéhovah? Ne reconnaissent-ils pas dans ces *δαίμονες* ces mêmes démons « auxquels les Chananéens immolaient et leurs fils et leurs filles <sup>1</sup>, » tous ces esprits menteurs fixés dans la bouche de leurs prophètes <sup>2</sup>; en un mot, Belzébuth signalé dans l'Évangile comme le prince des démons <sup>3</sup>?

Pouvait-il leur rester le moindre doute lorsqu'ils les voyaient continuer à porter les mêmes noms, à s'appeler Jupiter, Apollon et Mercure, et surtout lorsque tout ce vieil Olympe se confessait lui-même et s'avouait vaincu par le moindre exorcisme du dernier des chrétiens? Nous oublions trop le fameux défi de Tertullien acceptant la mort pour le *premier chrétien venu* qui n'arrachera pas le même aveu à ces mêmes dieux <sup>4</sup>. Lactance proposait l'expérience sur le prêtre d'Apollon à Delphes. « Il frémira, dit-il, comme tous nos possédés, au simple nom de notre Dieu, car les démons (diables), que les païens ont en exécration comme nous, sont précisément les dieux qu'ils adorent <sup>5</sup>. »

« Venez, dit saint Cyprien à Démétrianus, venez entendre vos dieux hurler devant nous, gémir en confessant le jugement qui leur est réservé, et puisque vous ne nous croyez

1. Saint Paul.

2. *Rois*, xxii, v. 22.

3. Saint Matthieu, ch. xii.

4. Tertullien, *Apolog.*

5. *Divin. instit.*, l. IV, ch. xxvii.

pas, croyez-en au moins les dieux que vous adorez <sup>1</sup>. »

« Lorsque nous faisons avouer à Saturne, à Sérapis, à Jupiter ce qu'ils sont, dit Minutius Félix, comment pouvez-vous croire qu'ils puissent se déshonorer eux-mêmes et à plaisir, surtout en votre présence <sup>2</sup> ? »

Vraiment, exiger des Pères qu'ils pensassent et qu'ils parlassent autrement, c'était leur imposer de fouler aux pieds l'évidence et les aveux de leurs ennemis.

D'un autre côté, révoquer en doute leur sincérité et la réalité de ces défis péremptoires, serait révoltant d'anticriticisme et de partialité païenne.

Justifions maintenant les Pères par l'archéologie.

3. — *Caractère démoniaque des oracles, tiré des Plutonia ou fissures infernales.*

Nous l'avons vu plus haut, et M. Maury en convient, tous les oracles avaient un caractère *chthonien*, c'est-à-dire qu'au lieu de descendre d'en haut, ils surgissaient des entrailles de la terre. C'était toujours « le *mundus patet*, ou l'enfer ent'rouvert, » des lemures romaines. *Χθόνιος* voulait dire souterrain, et les nymphes elles-mêmes s'appelaient *χθόνια* ou *souterraines*, non moins que les Euménides <sup>3</sup>.

La *divination* ne s'appelait *μαντική* que parce qu'elle dérivait de Manthus, roi des ombres.

La *Pythie* venait comme Python du verbe *πύθειν*, putréfier.

Comme les autres, et malgré ses prétentions superbes, Delphes relevait de l'Hadès, sa pythie s'appelait *πλούτωνος λάτρις*, esclave de Pluton, et son *χάσμα ἐνθουσιαστικὸν* ne différait en rien des autres *Plutonia*, *Charonia*, *Heroa*, etc.

Or, que désignait-on par ces mots ? Les deux premiers

1. De *Idol. vanit.*

2. In *Octav.*

3. Apollod., *Argon.*, t. II, p. 54.

étaient des fissures mystérieuses dont on ne pouvait sonder la profondeur et que l'on regardait comme le chemin des enfers. Nous avons déjà parlé, au chapitre *Nécromancie*, de cette pierre *manale* que l'on soulevait trois fois par an pour donner passage aux ombres et aux mânes; cette pierre recouvrait précisément une de ces fosses fatidiques. Dans les grands jeux du Cirque, on invoquait devant un autel souterrain un dieu *Consus*, identique, croit-on, à *Dis* et à *Pluton*. Ce qui ne permet guère d'en douter, c'est que ce même dieu avait encore un autel commun avec Proserpine sur le *Térentus* du Champ de Mars; on y célébrait des fêtes funèbres séculaires. Quant à la fosse manale creusée dès lors par les Étrusques, et dans laquelle Romulus avait fait jeter de la terre de toutes les nations, elle s'appelait *mundus*, d'où le mot « *mundus patet*, le monde est ouvert, » crié dans les rues de Rome le jour où on l'ouvrait. Cette fosse était sur le *Comitium* et on l'appelait encore *Orcus*. C'est un chapitre extrêmement curieux que celui de ces *Plutonia* et sur lequel notre légèreté ne réfléchit pas assez.

L'*Encyclopédie méthodique* a beau venir nous dire : « grâce à la chimie nous pouvons aujourd'hui parler de ces lieux, » la chimie n'expliquera jamais que leur partie *méphitique*, nullement la partie métaphysique, et bien moins encore la partie historique de ces *ostia ditis*, bouches de Pluton :

Ces gouffres ténébreux, ces lieux pâles et sombres,  
Effroyables séjours de la mort et des ombres.

Ces *chemins des enfers* (bien que Strabon n'en cite que trois ou quatre) devinrent si communs dans la suite, qu'il n'y avait personne qui ne se hasardât à entreprendre ce terrible pèlerinage, souvent pour le moindre motif. Appius, l'ami de Cicéron, avait composé sur ce sujet un livre qui pouvait servir d'itinéraire aux touristes infernaux, et dans lequel il donnait tous les renseignements nécessaires.

Que pouvait être un pareil livre dont tant de grands hommes ont béni la *sagesse*, et qui, chose bien étonnante, s'accordait merveilleusement avec les narrations et les coutumes de tous les peuples idolâtres ?

Ces fissures étaient l'objet d'une terreur et d'une vénération profondes. Entourées d'une enceinte inviolable, protégées par un temple, on n'y descendait qu'à bonnes enseignes, et le pontife lui-même n'y descendait qu'une fois l'an.

Tous les *serapea*, en général, avaient quelque chose de semblable dans leur voisinage. Celui de Canope était le plus remarquable. Celui de Thesprotie, par lequel Orphée ramenait son Eurydice, menait à un oracle qui ne répondait ordinairement que la nuit et par des coups de tonnerre désignant le jour et l'heure de la mort du consultant; c'était sa spécialité exclusive.

Auprès d'Éthonium, une enceinte de murailles cachait aux yeux de la foule indifférente la fameuse caverne par laquelle Hercule était censé avoir enlevé Cerbère au Tartare.

Mais la plus célèbre de toutes était celle du fleuve Chammarrus, par laquelle Pluton avait conduit de force la fille de Cérès, Proserpine, dans son nouvel empire; on ne pouvait y pénétrer qu'une fois par an et seulement avec le grand pontife.

Il n'est pas de sujet, il est vrai, sur lequel la fable se soit donné plus libre carrière. Au grand soleil elle osait déjà tant, elle se gênait si peu à la face du ciel et sur la surface de la terre, qu'elle devait avoir toute facilité dans les ténèbres du Tartare.

Mais d'un autre côté l'évidence historique a déjà sanctionné tant de fois pour nous le fond de ces récits, que, tout en laissant de côté les détails relatifs à la cour du souverain et à la mise en scène du spectacle, nous devons soupçonner facilement tout ce qui pouvait se passer dans ces abîmes insondables.

Laissons notre *Dictionnaire* se réjouir à cette pensée que

« la chimie moderne explique tout, » et devant les *dominantes* attestées, voyons avant tout comment il s'y prendrait pour répondre. Sans doute on peut tout expliquer, et tout n'est pas sans vérité dans ces explications de la science. Nous acceptons assez volontiers, par exemple, que Pluton soit, comme le veut Bacon, « la force terrestre qui s'empare de la force atmosphérique (Proserpine) et la retient dans son sein <sup>1</sup>. » C'est ce que Varron exprimait par ces mots : « Disputer est l'air atmosphérique se réunissant à l'air contenu dans la terre <sup>2</sup>. »

Nous ne demandons pas mieux non plus qu'il soit en même temps le soleil hivernal comme le veut Dupuis, à la condition que l'on n'écouterait pas la Pythie de Claros, identifiant ce soleil de mort au soleil de justice et de vie, qui se nomme *Jao*, « et qui, dit-elle, est le plus grand des dieux <sup>3</sup>. »

Sans doute, répétons-le, la chimie nous fournit tout le soufre et tout le méphitisme nécessaires pour répondre au *trône de soufre* de tous les *Plutonia* du monde, et au lac infect et putréfié si souvent mentionné dans les saintes Écritures; mais nous expliquera-t-elle aussi bien comment toutes les offrandes que l'on précipitait dans ces ouvertures, et qui consistaient en hommes, en fruits, en animaux, etc., « n'étaient précipitées qu'après *acceptation* formelle manifestée par le *signe infernal demandé* <sup>4</sup>? » nous dira-t-elle pourquoi il en était de même pour tous les volcans et notamment pour l'Etna?

Elle n'expliquera pas mieux pourquoi, une fois l'acceptation formulée, les victimes « couraient se précipiter d'elles-mêmes dans l'épouvantable abîme, comme entraînées par une irrésistible puissance; » et si l'on nous répond que c'est le propre des exhalaisons de gaz carbonique, ou de tout autre,

1. Bacon, *de Sapientia veterum*.

2. *De Lingua latina*, l. IV, ch. x.

3. Macrobie, *Saturn.*, l. I, ch. xviii. Voir en outre ce que nous avons dit à propos des deux soleils, ch. xiii, p. 81.

4. Boulanger, *Règne des dieux*.

d'étourdir et d'entraîner, nous répondrons que nous avons visité, comme tout le monde, la fameuse *Grotte du chien*, à Naples, et que nous en appelons au souvenir de tous les voyageurs sur le très-peu d'*empressement* avec lequel la malheureuse victime se traîne à ce *Plutonium* naturel ou dégénéré.

Élien nous a donné la description d'un *Charonium* de ce genre : « On trouve, dit-il, chez les Indiens d'Aria, un de ces antres, qui est très-profond et partagé en plusieurs cavernes spacieuses et inaccessibles aux humains. Ces peuples y sacrifient tous les ans plus de trente mille animaux, tels que brebis, chèvres, bœufs et chevaux, qui s'y laissent conduire sans être liés, et *semblent entraînés par un attrait invisible*, car, arrivés sur le bord de la caverne, *ils s'y précipitent d'eux-mêmes* et sans aucune répugnance. On ne peut plus les apercevoir après; mais, en quelque temps que l'on approche l'oreille de l'ouverture de cet antre, un bruit confus se fait toujours entendre, et je ne sais si ce bruit est produit par les derniers précipités ou par les autres<sup>1</sup>. »

Ici revenait le grand chapitre des *dévouements* volontaires ou forcés, que la chimie n'essayera pas, on le suppose, de vouloir expliquer.

Mais encore faut-il être bien fidèle à l'histoire si l'on veut un peu la comprendre, et ne pas nous parler d'une simple *mare* au lieu de ces inexplicables gouffres. Dans la supposition bourgeoise de cette *mare*, comprendrait-on en effet quelque chose au dévouement de Curtius? S'il ne s'était agi que d'une fondrière accidentellement survenue sur le Champ de Mars, on n'aurait pas vu toute la ville, effrayée de ne pouvoir la combler, consulter les augures, puis les oracles réclamer une victime, et toute la cité accepter sans mot dire, et sur la plus frivole raison, l'héroïque dévouement de l'un de ses enfants les plus estimés; on n'aurait pas entendu ce Curtius entonner sur lui-même et avec joie l'hymne incantatoire usité

1. Élian., *de Animalibus*, ch. XII.

en pareil cas, et, finalement, après le sacrifice accompli, on n'eût pas vu, comme l'affirment tous les historiens, le Puits se refermer à l'instant. Là se révèle tout le génie de l'aventure. La fréquence et l'ubiquité de ces phénomènes, l'admiration stupéfiante qu'ils excitaient et dont l'expression subsiste encore, nous sont de sûrs garants, ici, de la fidélité des narrateurs.

Après tout ce que nous avons dit de la pierre mânale et du *mundus patet* rendant, trois fois par an, à chaque famille, ses propres mânes, à condition qu'on les lui rendrait à son tour, il est impossible de ne pas assimiler ces deux gouffres, et si l'ouverture accidentelle de celui de Curtius pouvait recevoir à la rigueur quelque semblant d'explication, on conviendra que l'ouverture régulière, périodique du premier, toujours suivie des mêmes prodiges et de ce que l'on appelle follement « une incompréhensible hallucination, » ne laisse pas que de gêner un peu les explications chimiques.

Convenons encore que rien ne paraît mieux s'appliquer à ces abîmes permanents ou fortuits que cette sinistre phrase du *Libera* catholique : « Non absorbeat me profundum neque urgeat super me puteus os suum, » que le *profond* (de *profundis*) ne m'absorbe pas pour toujours, et que le *puits* ne referme pas sur moi sa *bouche* redoutable !

Ce *deovere diris*, ou le dévouement *aux cruels*, était tantôt imposé par la patrie, tantôt volontaire et spontané.

Romulus, voulant rendre indissolubles les rapports des patrons et des clients, dévoua à Pluton tous ceux qui les détruiraient<sup>4</sup>.

C'était une manière comme une autre de résoudre le grand problème de l'organisation du travail.

On leur dévouait encore tous ceux que l'on voulait faire périr, sans déranger personne : on leur dévouait aussi les gladiateurs du Cirque.

4. Denys d'Halic., II.

Quant aux dévouements volontaires, voici une inscription trouvée à Camertum, en Ombrie, qui rappelle parfaitement notre vieille expression : *Livrer son âme à Satan*.

« Je donne mon âme damnée et vivante, *damnatam animam et vivam*, à Pluton l'inferral, à sa chère épouse Proserpine et à Cerbère aux trois têtes. Je me renferme dans ce monument pour ne pas survivre, seule et désolée, à la mort de mes fils, écrasés sous les ruines de ma maison, après qu'ils avaient été ramenés sains et saufs de Libye par Publius Scipion <sup>1</sup>. »

Si nous avons peine à comprendre les terribles châtimens qui suivaient parfois immédiatement le *devovere diris*, rappelons-nous, pour la dernière fois, ceux que l'apôtre saint Paul, saint Ambroise, Sulpice-Sévère, etc., nous montrent avec tous nos missionnaires catholiques actuels, suivant immédiatement certains anathèmes du même genre <sup>2</sup>.

Voyons maintenant si les *heroa* seront plus consolants.

#### 4. — Les *heroa*.

Delphes et Claros étant positivement chthoniens, il était bien difficile que tous les autres temples n'eussent pas une origine semblable. Ceux que l'on appelait *heroa* étaient bien évidemment du même ordre. C'étaient toujours les mânes et leurs dieux qui étaient censés dicter leurs volontés ou donner leurs conseils. « De là, dit M. Maury, l'origine des oracles établis près des tombeaux de tous les devins fameux, de Calchas, d'Amphiarius, d'Amphilochus, de Mopsus, de Trophonius. » Nous verrons, au paragraphe suivant, que les dieux

1. « Inferno. Plutoni. charæ. uxori. Proserpinæ. triplicique Cerbero. munus. mecum. ferens. DAMNATAM. dedo. animam. vivamque. hocme. condo. monumento. ne. patriis. camertibus. a. Salo. et Lybia. incolumes. restituerat. in. desolata. orbitate. supersim. misera. »

2. Voir 1<sup>er</sup> Mém., *App.*, saint Paul livrant momentanément à Satan l'incestueux de Corinthe pour la purification de sa chair, et saint Ambroise lui livrant l'esclave Stilicon, qui fut à l'instant même tellement *déchiré*, qu'il fallut le reprendre à Satan.



les plus vénérés pour leur bienfaisance, comme Esculape et Sérapis, n'étaient encore que des héros chthoniens. Leurs consultations ne différaient de celles des antres qu'en ce qu'elles avaient lieu dans les temples et bien à l'aise, tandis que celles des cavernes étaient très-peu *confortables* et que la brutalité de la forme n'y déguisait plus du tout celle du fond.

L'autre de Trophonius, voisin de celui de Lébadée, étant celui de tous sur lequel l'antiquité nous a légué le plus de détails, est, par cela même, le plus intéressant et le plus embarrassant pour les naturalistes. Quels que soient leurs efforts pour se tirer des circonstances merveilleuses, ils n'y peuvent parvenir.

D'abord, qu'était-ce donc que ce Trophonius? Selon nos symbolistes, Trophonius *devait* être « une personnification de la vie et de la santé, puisque c'était un analogue d'Esculape et de Jasion; » mais l'histoire, et, cette fois, c'est l'homme le mieux renseigné, nous allons voir pourquoi, c'est Pausanias qui l'affirme : Trophonius, fils d'Ergénus, roi des Orchoménien, avait construit, avec son frère Agamède, le fameux temple de Delphes; plus tard, voulant enlever le trésor d'Hiérius par une ouverture qu'ils avaient pratiquée tout auprès, Agamède était tombé, la nuit, dans un piège que lui avait tendu le propriétaire, et Trophonius, craignant les indiscretions du coupable, s'était hâté de couper la tête à son frère. « La terre s'entr'ouvrit alors sous ses pieds, dit Pausanias, et les habitants de Lébadée bâtirent une colonne auprès de la fissure qui est restée à cet endroit, et qu'ils appellent depuis *Fosse d'Agamède*. »

« Pendant quelque temps, ajoute l'historien, on n'y attachait aucune importance, lorsque, dans une grande sécheresse, les Béotiens désolés s'avisèrent d'aller consulter l'Apollon du grand temple, qui, voulant reconnaître les services de son architecte, renvoya les dévots à sa fosse et leur enjoignit de l'y consulter. On s'y rendit, et on en revint avec une prescription qui fit cesser la stérilité. » De là, le plus grand des crédits.

Au-dessus de la fosse s'élevait bientôt un temple, que le ciseau de Praxitèle avait décoré d'une statue qui subsistait encore du temps du narrateur.

Rien de plus probable que cette histoire, parce qu'elle est l'analogue parfait de toutes les autres, et parce que aujourd'hui même nos lieux fatidiques, avons-nous dit cent fois, le sont presque toujours devenus, par suite d'un crime ou d'une mort violente. D'ailleurs, un historien, narrateur, acteur et témoin tout ensemble, comme l'était Pausanias, après avoir tout vu, tout recueilli et tout comparé, aura fini par s'en tenir à la version la plus probable.

Cependant M. Guigniaut tient fort à ce que « Trophonius ne soit qu'un *mythe agraire*, » apparemment pour disculper Apollon d'avoir divinisé un assassin ; et, pour mieux nous le prouver, il donne carrière à son imagination. Selon lui, si l'histoire en fait un architecte, savez-vous bien pourquoi ? « C'est que l'architecte rusé qui perce les murailles pour ravir un trésor n'est autre que le ravisseur des trésors de la terre. » Mais le frère qu'il a tué ? « Comment ! vous ne voyez pas qu'il s'agit toujours de la dispersion des membres d'Osiris ? » Nous ne le voyons pas le moins du monde, et restons persuadé que les bons habitants de Lébadée, en implantant une colonne sur un trou, et, plus tard, sur ce même trou une statue de Praxitèle et un temple, n'auront pas eu la moindre idée de désigner un *mythe agraire*.

Toujours est-il que l'on descendait dans ce... *mythe agraire*, et, cette fois, on n'essayera pas de le révoquer en doute. Oui, on y descendait, et c'est encore Pausanias lui-même qui se charge de vous dire, *DE VISU*, comment les choses se passaient, et de vous taire, comme tous les initiés, ce qu'il y avait recueilli *de auditu*. « Je raconte *tout cela*, dit-il, non pas seulement par *ouï-dire* et sur la foi de gens qui auraient consulté Trophonius, mais après l'avoir consulté moi-même. »

Où pourrait-on trouver un guide meilleur et plus savant ?

Ce récit étant trop long et trop connu pour le rapporter en

entier, nous nous contenterons de le commenter, chemin faisant. « On passe d'abord plusieurs jours dans un petit temple voisin, consacré *au bon génie*. » (Cela se comprend, on a besoin de la protection de son bon ange.) « Vous vous y purifiez pendant plusieurs jours, et n'y vivez que de la chair des victimes consacrées. On sacrifie à plusieurs dieux, on interroge les victimes sur la bonne ou la mauvaise réception qui sera faite au pèlerin, mais on ne s'y fie pas complètement. Le dernier jour, on immole un bœuf à Agamède, et l'on ne se hasarde à descendre que lorsque *les entrailles* du bœuf concordent avec les victimes précédentes. » (C'est encore là de la critique, et de la critique très-prudente.) « Enfin les augures étant favorables, voici comment les choses se passent : on vous fait d'abord prendre un bain et frotter d'huile par deux enfants ; après quoi, les prêtres vous conduisent devant deux fontaines, dont l'une s'appelle *Léthé* et l'autre *Mnemosyne*. Si vous voulez oublier les révélations qui vous attendent, buvez de l'eau de la première ; si vous voulez vous les rappeler, adressez-vous à la seconde. » Qu'on nous permette une réflexion ! Si MM. les chimistes connaissent encore, à l'heure qu'il est, deux fontaines douées de cette double propriété, ils feront leur fortune en les signalant.

Se souvenir et oublier ! c'est le vœu secret de tant de cœurs, c'est l'objet de tant d'efforts ! Nos savants n'y peuvent rien, mais nous pouvons l'affirmer, nos Trophonius magnétiques, dont l'*oubli au réveil* est le bienfait le plus ordinaire, ont aussi la puissance de vous accorder la *souvenance* lorsqu'on la réclame expressément. Nous savons bien que M. Maury, du fond de son cabinet, nous dira : « *Nul doute* que les prêtres n'eussent recours à des narcotiques pour augmenter l'action du gaz<sup>4</sup>. » Mais, s'il l'eût bien voulu, le docte académicien aurait pu s'épargner de grands soucis. En soumettant à M. Du Potet chacun de ces deux désirs l'un après l'autre, il aurait vu se

4. *Religions*, t. II, p. 488.

réaliser dans son cerveau, sans la moindre *ivresse*, sans la moindre *fontaine*, et sur une simple *passe*, remplacée même, s'il l'eût voulu, par une simple *intention*, ce double et contradictoire état mnémonique <sup>1</sup>.

« Le choix du consultant une fois fixé, reprend Pausanias, on vous mène devant une statue qui passe pour l'œuvre de Dédale, et qui représente Trophonius. Vous lui adressez votre prière; après quoi on vous revêt d'une tunique de lin couverte de bandelettes sacrées, et vous montez dans le bois où se trouve l'oracle. Une muraille de marbre blanc entoure la première fosse, sorte de vestibule fait de main d'homme, sur une largeur de quatre coudées et sur une hauteur de huit. On y descend par une échelle étroite et légère;... mais dans un des côtés, entre le sol et la maçonnerie, s'ouvre le trou mystérieux et étroit au fond duquel vous devez *rencontrer* Trophonius. On se couche à terre, et, tenant à chaque main un gâteau pétri avec du miel, on avance d'abord les pieds dans le trou, puis on se pousse de façon à y entrer jusqu'aux genoux. C'est alors que le reste du corps *est entraîné* comme par la force d'un *tourbillon rapide*. Une fois arrivés dans l'ancre secret, tous n'apprennent pas l'avenir de la même manière : les uns *voient* ce qui doit leur arriver, et les autres *l'entendent*. » Qu'on nous permette encore une parenthèse ! Un de nos amis, obsédé par une longue suite de phénomènes, dont le point de départ avait été la pratique du magnétisme, disait un jour à un prêtre très-incroyant et très-spirituel qui voyageait avec lui dans l'espoir de le guérir : « J'entends telles et telles choses plus étranges les unes que les autres. — Quelles meilleures preuves voulez-vous de votre folie ? lui répondait son Mentor ; ne voyez-vous pas que si vous entendiez réellement, j'entendrais comme vous-même ? » Il n'avait pas achevé ce dernier mot, que des lettres apparaissaient devant ses yeux,

1. Voir, à ce sujet, tous les magnétistes, et en particulier le docteur Teste, dans son *Magnétisme expliqué*.

et que ces lettres formaient exactement les mêmes phrases, perçues par l'oreille de son voisin. A partir de ce moment, la conversion fut complète, et tous deux, parfaitement éclairés sur la cause réelle du phénomène, le guérèrent à la même source. Revenons à Pausanias.

Nous avons laissé notre grand homme au fond de sa caverne, il faut maintenant qu'il en sorte ; mais que vont devenir les *cordages* par lesquels on nous le disait tout à l'heure *probablement* entraîné du haut en bas, et qui, dans le fait, seraient d'autant plus commodes ici, que c'est en sens inverse qu'il va falloir qu'ils manœuvrent, puisque le tourbillon qui l'avait entraîné va le restituer avec la même énergie, et, cette fois, LA TÊTE EN BAS ET LES PIEDS EN HAUT ? Or, Pausanias ne parle ici ni de cordes ni de machines. « Les prêtres s'emparent à nouveau du patient rendu à la lumière, et, après l'avoir placé sur le trône de Mnemosyne, *lui restituent immédiatement la mémoire perdue*, lui demandent alors ce qu'il a vu et entendu, en prennent note, et le remettent à demi mort, et ENCORE TOUT ÉPOUVANTÉ et TOUT MÉCONNAISSABLE tant à lui-même qu'à ses proches, dans le temple du bon génie. Il y retrouve plus tard SA RAISON et LA FACULTÉ DE RIRE qu'il avait perdue, cette tristesse ayant donné lieu au proverbe : « Il est triste comme un consultant de Trophonius. » Cette remarque est très-curieuse pour nous, car elle nous rappelle un certain village dont nous avons déjà parlé et dans lequel il y avait, il y a peu d'années encore, une société secrète du même genre. On y guérissait, en effet, beaucoup de maladies, et d'une manière très-remarquable ; mais les guéris étaient tous d'une tristesse désolante, et quand on leur demandait : « N'êtes-vous donc pas guéris ? — Oh ! oui, répondaient-ils, *mais nous aimerions mieux ne pas l'être*. » Eux aussi, les malheureux, avaient perdu la faculté de rire, et tout le monde en convenait dans le pays.

Avouons maintenant qu'il faut avoir une forte outrecuidance pour venir dire, à dix-sept siècles de distance, et à un homme

comme Pausanias que M. Charton appelle quelque part « un homme d'une science pure et solide »<sup>1</sup> : « Maître, vous croyiez avoir été entraîné par une trombe souterraine, mais on vous avait tout simplement ficelé dans une espèce de coulisse mobile... Vous croyiez avoir perdu la mémoire à telle heure et l'avoir retrouvée à telle autre, mais c'est le contraire... Vous croyiez à votre propre épouvante et à votre longue tristesse, mais nous n'y croyons pas plus qu'au mystère que vous gardez sur l'oracle, car, étant le résultat d'une hallucination, il ne pouvait avoir aucun sens. » Pausanias, assurément, trouverait que la raison d'un tel dénégateur est plus malade que la sienne, et puisque *le rire lui est revenu*, il rirait bien de toutes nos plaisanteries.

D'ailleurs, Pausanias n'est pas seul. « Le récit de Pausanias, dit M. Maury, nous est confirmé par d'autres auteurs, Maxime de Tyr et Philostrate... Ce dernier prétend que les gâteaux de miel étaient destinés à apaiser les serpents qui s'étaient trouvés dans l'antre au moment de sa découverte, et qui y étaient restés renfermés<sup>2</sup>. » Plutarque avait un frère qui avait aussi visité l'antre, et qui nous a laissé de curieux détails sur la descente de ce Timarchus auquel il avait été prédit qu'il mourrait dans trois mois, et qui, au jour fixé par l'oracle, périssait à Athènes<sup>3</sup>. Paul-Émile, à son tour, avait été le consulter après sa victoire sur Persée, comme plusieurs Romains de l'armée de Sylla le faisaient de leur côté et en recevaient l'annonce de la victoire de leur général, à Chéronée. Quant à Apollonius de Tyane, il resta, dit-on, sept jours au fond de la caverne avec l'oracle<sup>4</sup>.

Mais voici un autre prodige ! Au temple de Cybèle, à Hiérapolis, existait un antre semblable. Lorsqu'on y présentait un animal, fût-ce un taureau, il était foudroyé sur-le-champ,

1. *Voyageurs*, t. I, 337.

2. *Religions*, t. II, p. 488.

3. *Du Démon de Socrate*.

4. Philostr., *Vita Apoll.*

tandis que les Galles ou eunuques de la grande déesse avaient seuls le privilège de pouvoir impunément s'exposer aux épaisses vapeurs qui sortaient de ce Plutonium. « C'était en retenant leur haleine et en ayant le nez en l'air, » nous dit Strabon, auteur relativement très-moderne; mais Dion Cassius, qui avait voulu expérimenter lui-même, soutient « qu'il était impossible de comprendre comment ces prêtres pouvaient échapper aux effets de la vapeur<sup>1</sup>. »

Ici se présente une grave difficulté, selon nous. Partout ces antres sont donnés comme exhalant une vapeur méphitique. Mais lorsqu'on la bravait, comme Pausanias, Timarchus, etc., *qui* trouvait-on au fond de l'ancre? *qui* vous révélait, ou plutôt *qui* répondait à vos questions, très-carrément posées, si l'on en juge par leur accomplissement souvent si précis? Apparemment, dans le système de la jonglerie, ceux qui faisaient jouer dans les profondeurs de la caverne la fameuse machine qui vous tirait si violemment et vous renvoyait la tête en bas. Donc il y avait au fond de ces antres méphitiques tout un conseil secret permanent. Mais comment pouvait-on donc y vivre, lorsqu'on vient de nous dire que les prêtres ne pouvaient approcher de la fosse méphitique qu'en retenant leur haleine? Voilà des embarras bien grands. Décidément, ce n'était pas des hommes qui pouvaient respirer dans une fosse qui foudroyait les animaux, et dont les prêtres eux-mêmes ne pouvaient approcher qu'en *retenant leur haleine*.

Et vous trouvez étonnant que les pères aient appelé ces Plutonia et tous ces oracles chthoniens des repaires démoniaques! Mais pour eux leur nom seul disait tout, et les effets répondaient partout à leur nom. Quoique M. Maury nous ait dit que, « grâce à leurs prêtres *éclairés et vertueux* (est-ce y compris les Galles?), ces oracles avaient fait germer autour d'eux la morale la plus pure<sup>2</sup>, » rien n'égalait le satanisme de leurs

1. Livre XIII, ch. xxvii.

2. *Religions*, t. II, p. 488.

prescriptions. « Hélas ! disait Agamemnon, quel bonheur les oracles envoient-ils jamais aux mortels ? L'art antique des devins n'a jamais su nous apporter que le trouble et la terreur<sup>1</sup>. » Les sacrifices humains n'ont jamais fait défaut à Dodone, à Jupiter Ammon, à Delphes, à Lébadée... Le sang n'a jamais cessé d'arroser leurs autels que lorsque la répulsion générale devenait trop prononcée ; et comment pouvait-il en être autrement ? Que pouvait-on attendre d'un Apollon Delphien canonisant un Trophonius pour vol et fratricide ? Avec une telle *congrégation des rites*, comment ne pas croire à la sincérité de ce coupable, donné par Suidas comme s'excusant ainsi : « Sachez-le bien, ô juges ! si j'ai tué mon maître, je ne l'ai jamais fait que pour obéir à la Pythie thessalienne<sup>2</sup>. »

Comment dès lors ne pas sacrifier des victimes humaines à ces mêmes oracles, qui s'en montraient si friands ? Aussi M. le docteur Boudin nous dit-il : « Partout, excepté là où l'on adore Jéhovah, ces sacrifices se retrouvent indépendants des lieux, des temps, des races, des nationalités et des civilisations. En Égypte, pendant longtemps le sang coule à larges flots, une foule de scènes, découvertes dans les temples et hypogées, ne permettent plus le moindre doute à ce sujet. Sur le tombeau d'Osiris, à Busiris, on sacrifie annuellement tous les hommes roux, de la couleur de Typhon<sup>3</sup>. A Lycée, on immole comme à Carthage, « et pourtant, dit Platon, ce sont « des Grecs. » C'est Delphes qui décide le sacrifice de Codrus et qui *vend* la victoire de Marathon, moyennant le sacrifice d'une jeune fille<sup>4</sup>. C'est le même dieu qui ordonne le sacrifice annuel de sept jeunes filles et de sept jeunes garçons à Minos, et l'usage s'en maintient pendant cinq siècles : total : sept mille victimes choisies parmi l'élite de la jeunesse d'Athènes. C'est Thémistocle qui sacrifie à Bacchus Omesthès

1. *Agamemn.*, vers 104.

2. Suidas, au mot Περθανάγκη.

3. Creuzer, *Religions*, l. IX, et Diodore, I, p. 88.

4. Pausanias, *Att.*, ch. xxxv.



ou « mangeur d'hommes » trois prisonniers dont l'extraordinaire beauté l'avait frappé d'étonnement<sup>1</sup>. C'est Athènes immolant, pendant ses *Thargélies* annuelles, deux hommes nourris à cet effet par le peuple et appelés *φάρμακοι* ou expiateurs. L'Aulide, la Tauride, Lacédémone et Messine rivalisent d'obéissance à leurs dieux en faisant couler le sang des vierges. Nous évitons de nommer les Barbares<sup>2</sup>. »

Et comment faire retomber sur de simples prêtres tant de sang versé inutilement? Quel intérêt personnel eût pu les animer? C'est calomnier l'humanité que de ne pas la voir ployant sous un joug écrasant et sous une chaîne de monstruosité, que des dieux seuls pouvaient lui imposer partout à la fois, et sans infraction aucune pendant une durée de cinquante siècles! Que voulez-vous; Pluton était plus fort que toute l'humanité réunie, et lorsque celle-ci le représente sur son trône de SOUFRE, une verge dans la main, un pied posé sur Cerbère, et l'autre sur une âme *qu'il étouffe*, elle prouve qu'elle le connaissait bien et ne lui obéissait jamais qu'à son corps défendant.

En 1863, au contraire, si nous ne lui accordons plus volontiers le sang de nos enfants (excepté quand, hier encore, la *déesse Raison* l'exigeait), nous n'en continuons pas moins à le servir dans tout le reste, nous le servons même en le niant et en déplorant cette *étroitesse d'esprit* des saints Pères, qui les portait à abominer son culte... Les intolérants! ils ne comprenaient rien aux oracles!

1. Plutarque, *Thémistocle*, I, p. 442.

2. Voir M. Boudin, article sur les *Sacrifices humains*, et le passage qu'il emprunte à Tzetzes, insérés dans les *Annales de philosophie* (juillet 1864).

## § IV.

## SIBYLLES.

Dernières études. — Jugement des chrétiens sur les sibylles.

— Argument irréfuté.

1. — *Dernières études.*

Ne pouvant consacrer qu'un seul paragraphe à un sujet : qui a enfanté des bibliothèques, nous serons obligé d'abrégier jusqu'aux *abrévés* que nous nous sommes faits pour nous même.

Nous nous proposons seulement de faire deux réponses : l'une au rationalisme moderne, qui continue ses théories explicatives par la *fraude pieuse* et la *contrefaçon*; l'autre aux partisans du spiritisme magnétique, nous objectant la vénération des premiers chrétiens pour des pythonisses avérées.

Jetons d'abord un coup d'œil sur l'histoire et sur ce qu'elle nous dit relativement aux livres sibyllins. Nous tâcherons autant que possible de ne citer les anciens qu'en les appuyant sur des modernes.

Nous avons vu dans un de nos premiers chapitres <sup>1</sup> que le rejet critique des premiers siècles de Rome par Niebuhr et toute son école se basait sur les fables et les folies puisées dans les *livres sacrés*. « Une histoire, disaient ces messieurs, écrite tout entière sur de pareilles autorités, devait être par cela seul mise à néant. »

A cela que répondent deux de nos plus savants professeurs, MM. Victor Leclerc et Lebas ? ils disent que « sans aucun doute ces livres sacrés devaient être les *libri sibyllini* ou *fatales*. »

1. Ch. II, App. A.

Ces livres mystérieux, ils nous les montrent consultés d'abord par les duumvirs des sacrifices sur l'ordre du sénat, confiés ensuite aux décemvirs, puis aux quindécemvirs chargés de ces jeux séculaires, d'après la supputation desquels Censorin était parvenu à remonter jusqu'à ceux de l'an 298. « Ces documents, dit M. Lebas, devaient être du nombre de ceux qui avaient échappé aux ravages des Gaulois, et dont une partie fut ensevelie dans des tonneaux de terre cuite, près de la demeure du Flamen, pendant que le reste était emporté par les pontifes et les vestales à Céré, où ils allaient chercher un asile <sup>1</sup>. »

Toutefois, quoique Aurélius Victor nous montre (chapitre x) Énée consultant une sibylle, nous n'entendons pas parler de livres sibyllins avant ceux de la *Tiburtina*. Ces livres passèrent pour avoir été trouvés dans les grottes de la cascade de Tivoli, dominée, comme on le sait, par le temple de la Sibylle, puis vendus à Tarquin le Superbe par une vieille femme non moins mystérieuse que les livres eux-mêmes. Ce dire, faux ou vrai, était attesté par Pline, Aulu-Gelle, Varron, Solin, Suidas, Lactance, Servius, etc. <sup>2</sup>.

Quelle que fût leur origine, « ces livres, dit Boulanger, étaient regardés par Rome comme ce qu'elle avait de plus sacré. Enfermés dans un coffre de pierre, ils étaient déposés dans un caveau du temple de Jupiter-Capitolin, et consultés seulement dans les plus grandes circonstances avec une vénération et une prudence sans égales, puisque les *maines* des consultants étaient renfermées *dans un voile*, dit Tacite <sup>3</sup>. »

On les voit donc subsister ainsi pendant six siècles, jusqu'au jour où l'incendie du Capitole, pendant les guerres de Marius et de Sylla, les dévore avec lui.

Que fait alors le peuple romain ? Il expédie en Asie, en

<sup>1</sup>. Lebas, *Hist. rom.*, l. XV.

<sup>2</sup>. *Id.*, *ibid.*

<sup>3</sup>. Cité par Boulanger, l. III, ch. III.

Afrique, en Sicile et dans toutes les colonies, une commission composée de prêtres et de laïques dont Lactance retrouve les noms dans les écrits de Varron; elle a pour mission de recueillir tous les oracles sibyllins attribués aux sibylles de Samos, d'Iliac, d'Érythrées, etc., etc., et d'apporter à leur triage la plus grande sévérité, ou plutôt, « autant de sévérité qu'il était humainement possible d'en mettre, *quantum ope humana potuissent vera discernere.* » C'est Tacite qui l'affirme et qui nous apprend que Caninius Gallus fut tancé par les magistrats pour avoir essayé d'ajouter aux oracles « quelque chose qui paraissait apocryphe, *aliquid quod illis videbatur spurium* <sup>1</sup>. »

Néanmoins les copies étant devenues trop nombreuses, et craignant les variantes, Auguste fait réviser, châtier et épurer cette édition, la fait céler sous la statue d'Apollon Palatin, et porte à quinze au lieu de dix le nombre de ses gardiens; TACITE EN FAIT PARTIE. Mais l'heure de la publicité était venue : des milliers de copies courent le monde ; les historiens citent ces livres, les poètes les mettent en vers, etc., « et par là, dit Boulanger, ils deviennent aussi bien connus du peuple que des savants <sup>2</sup>. »

Cependant l'univers attendait l'enfant divin, le roi sauveur prédit par ces sibylles; Tacite, Suétone et Salluste le constatent également; Cicéron s'en préoccupe; Virgile l'annonce au monde, et ce que l'on veut nous donner pour une flatterie à l'honneur d'Augustule inquiète tellement le grand Auguste, son aïeul, qu'il ordonne de redoubler de surveillance et de sévérité soit envers les détenteurs, soit envers les commentateurs de ces copies.

Après lui Tibère *les mutile* et en interdit jusqu'à la lecture.

« Quant au monde chrétien, dit encore Boulanger, bien qu'il fût en son berceau, LES TROUVANT AU PLUS HAUT POINT

1. Tacite, *Ann.*, l. VI, 42, et l. IV.

2. Boulanger, l. I.

DE LEUR PUBLICITÉ ET DE LEUR RENOMMÉE, il ne dédaigna pas de les étudier et de les adopter <sup>1</sup>. »

Nouvel incendie sous Néron, mais on pense avant tout « aux vers de Cumes qui allaient disparaître encore une fois dans la violence des flammes, si de toutes parts on n'était venu à leur secours <sup>2</sup>. »

Constantin peut donc lire son fameux acrostiche au concile de Nicée, sans craindre qu'on puisse lui reprocher une falsification de textes, puisque ces textes étaient non-seulement entre les mains des païens et des chrétiens, et nécessairement critiqués et surveillés comme tout instrument de controverse, mais encore placés sous la garde du sénat et du dieu.

Mais vient l'heure fatale, et, sous Honorius, Stilicon les brûle cette fois en *totalité*, selon quelques auteurs, en *partie* seulement, selon Procope, qui insiste sur ce point <sup>3</sup>.

Nous voici donc à quatre cents ans d'Auguste, et c'est ici seulement que commence à pouvoir être posée sérieusement cette question : Le recueil qui nous reste aujourd'hui est-il celui qui subsistait au moment de l'incendie de Stilicon ?

Et que nous importe à nous que tout ce recueil soit le recueil primitif ; qu'il y ait eu dix sibylles ou qu'il n'y en ait eu qu'une seule ; qu'il y ait eu mille interpolations différentes, ou qu'il n'y en ait pas eu du tout ? Il nous faudrait un volume pour reprendre une à une toutes les objections et leurs réponses. Nous allons même plus loin, et nous serions très-naturellement porté à suspecter une abondance et une exactitude de prédictions telles, que les grands prophètes de l'Écriture ne seraient plus que de très-petits prophètes auprès de ces prophétesses des gentils.

Mais ce que nous tenons à bien prouver, c'est que toute l'essence du prophétisme était bien positivement contenue dans ces antiques écrits sibyllins ; en un mot que le *Dieu-Roi*

1. Boulanger, l. 1.

2. *Id.*, *ibid.*, p. 96.

3. *Bell. Goth.*, l. 1.

et *Juge éternel* était bien le *Sauveur des hommes*, et non tel ou tel empereur, comme chacun d'eux s'en prévalait, et comme on l'a soutenu si longtemps.

Cette démonstration n'est vraiment pas difficile; mais auparavant jetons un coup d'œil sur les études modernes les plus remarquables.

Il en est une qui doit passer avant toutes les autres, si l'on tient compte de l'immensité des recherches, de l'ordre savant et de l'agrément du style latin dans lesquels on nous les présente; c'est celle de M. Alexandre <sup>1</sup>. Ce magnifique ouvrage, l'un des plus riches et des plus complets sur la matière, ne laisserait rien à désirer, si l'auteur, tout en faisant acte de chrétien dans les dernières pages, ne paraissait pas tout aussi contagionné que ses collègues par le préjugé de l'antimerveilleux.

Comment en effet entreprendre un tel ouvrage, lorsque l'on est ou lorsqu'on paraît être bien tenté de n'admettre en principe ni la possibilité d'un oracle, ni la réalité personnelle d'une vraie sibylle? C'est toujours notre *delenda Carthago*, c'est-à-dire le surnaturel « déclaré hors de cause » par M. Renan, comme c'est toujours le même besoin d'écrire sur ce surnaturel auquel on ne croit pas.

M. Alexandre nous le prouve. « Bien, dit-il, que le savant protestant Fabricius ait reconnu la prévision des sibylles, je pense, ou plutôt il me paraît probable que d'abord une femme quelconque ayant pris ce titre soit par ambition, soit par suite de l'admiration du vulgaire ignorant, beaucoup d'autres l'auront ensuite imitée » (p. 1).

Ainsi, voilà toujours ce qu'il y a eu de plus grand sur la terre, c'est-à-dire des hommes comme Platon, Varron, Aristote, Tacite, etc., dupes, à Troie comme à Rome, d'une vérité... **ATTRAPE!** Comme on le voit, le système ne s'est pas

<sup>1</sup>. *Oracula sibyllina*, 2 vol. gr. in-8, publiés, en 1856, chez Didot frères, avec un grand luxe de typographie.

élargi. Il est triste de voir après tant d'études M. Alexandre admirer (p. 3) la critique *ingénieuse* de Klausen qui explique tout par « le murmure des ruisseaux, dont les sons auront été interprétés et mis en vers par les prêtres. » Les sons d'un ruisseau *mis en vers* et fascinant un Tacite... et tant d'autres!... Rendons toutefois cette justice à notre savant helléniste, que cette critique *ingénieuse* et qu'il admire finit par lui paraître *absurde*.

Selon lui, Varron comptait bien cinq ou sept sibylles, Héraclide en signale bien une, comme ayant prédit six siècles avant Jésus-Christ, mais tout cela est faux et vain; néanmoins M. Alexandre veut bien s'occuper tout spécialement de la sibylle érythrénne, à laquelle il va tout rapporter.

Si l'existence de cette sibylle est une fable, il faut convenir que les habitants d'Érythrées courent grand risque d'avoir été *fables* eux-mêmes, car M. Philippe Lebas, ami de M. Alexandre, avance dans un troisième volume, encore inédit, de son *Voyage en Asie*, « qu'aujourd'hui même on ne trouve pas sur ce même sol une seule médaille dont l'empreinte ne vienne confirmer une longue inscription grecque gravée sur une fontaine de la ville, et consacrée à la *nymphe-sibylle* en question. » Cette inscription en effet est très-curieuse.

Toutefois, selon M. Alexandre, Diodore « se montre vraiment *inepte* en supposant que les sibylles aient pu écrire des livres au temps des Épigones (c'est-à-dire douze cents ans avant Jésus-Christ); cependant, ajoute-t-il, on dirait qu'il les a vus » (p. 45).

En outre, la sibylle Hérophile qui, selon lui, ne peut pas avoir existé (puisque tout se rapporte à celle d'Érythrées), est cependant donnée par Pausanias comme étant partie du temple de Sminthée, près d'Alexandrie; « mais, dit-il, Pausanias aura *accommodé* son monument aux fables courantes » (p. 30).

« Toutefois, continue-t-il, sa description est tellement exacte, que l'on croirait voir le lieu et que l'inscription citée est bien véritablement ce qu'elle doit être pour un vrai *medium*. »

N'importe; notre savant ne se laisse pas décourager par cette *exactitude*.

Quant à la sibylle de Tarquin, il *se fait fort* de démontrer que l'histoire des livres vendus par *une vieille* est une pure fraude de ce prince.

Soit; personne n'y trouvera rien à redire, mais le problème n'est pas là; il est dans la vénération profonde inspirée pendant six cents ans et fondée sur l'accord exact des prophéties avec les événements, accord qui n'aboutirait qu'à substituer la *clairvoyance* de Tarquin à celle de la sibylle, et cette fois nous nous sentirions très-*faible* pour la soutenir.

Vient ensuite la *Tiburtine* ou l'Albunée, dont on prétendait avoir trouvé dans la grotte de Neptune, à Tivoli, la statue tenant encore à la main son livre fatidique. « C'est l'imitation de la *fraude* de Tarquin, » s'écrie notre auteur. Mais une objection l'embarrasse, c'est que cette supposition ne pourrait avoir de chances qu'en admettant une sibylle *tiburtine* déjà reçue par le peuple. Cette objection est juste; d'ailleurs ici encore le monument *subsiste*<sup>4</sup>.

4. Nous sera-t-il permis de suspendre un moment le fil de notre dissertation pour *interpoler* à notre tour une petite observation d'archéologue? Nous promenant un jour, notre Horace à la main, aux environs d'*Albunée*, sans toutefois y chercher le moindre livre sibyllin, nous nous étonnions de la méprise générale qui avait toujours fait confondre, il nous semble, la *Sibylle* et l'*Albunée*; l'aimable poète a bien dit :

*Domus Albunæ resonantis ;...*

mais depuis dix-huit cents ans on applique à une sibylle des expressions qui ne conviennent qu'à une nymphe, car M. Alexandre a raison de faire, comme Nibby, de cette Albunée la nymphe *résonnante*. Mais cette nymphe n'est pas plus la sibylle, que la prêtresse de Delphes n'était son Apollon. L'une est la déesse et l'autre est son médium; il est même très-probable que cette Albunée n'était pas la nymphe de l'Anio, puisque Virgile nous parle de son méphitisme, « *sævamque exhalat opaca mephitim*, » et que l'on trouve les inscriptions sur le revers de la montagne, auprès de la *Solfatare*, dont l'essence sulfureuse convient bien mieux à la puissance divinatrice. Nous savons bien que maintenant la Solfatare occupant le pied de la montagne, rien ne peut plus expliquer l'épithète de *résonnante*, qui indiquait une chute; mais



Quant à la sibylle de Naples, tout ce qui se rendait à Baies, et c'était l'élite de l'Italie, pouvait, son Virgile à la main, constater la fidélité des descriptions et des traditions, « car, dit M. Alexandre, tout y était plein de sa mémoire » (p. 51).

Rome était pleine à son tour des souvenirs de cette *Carmenta*, mère d'Évandre ; de cette *Fatiloqua*, comme dit Tite-Live, qui avait fixé l'emplacement de la grande ville, et méritait bien d'y avoir une ara, un fanum, une *porta* et une *via carmentalis*, dût-elle plus tard dégénérer en *via scelerata*.

La *Sicilienne* est identique à celle que Solin, s'appuyant sur Tacite, dit être la sibylle de Tarquin, et dont il nous montre encore le tombeau ; « ce tombeau, disent quelques voyageurs, est remplacé par une chapelle dédiée à saint Jean, et la fontaine passe encore aujourd'hui pour n'avoir rien perdu de sa vertu divinatrice » (p. 73).

La *Libyenne* est la plus ancienne de toutes, disent Pausanias et Varron ; « c'est la *Lamia* chantée par Euripide qui aura voulu orner sa fable par cette tradition des Libyques » (p. 78). Très-bien ; mais comment dix lignes plus bas M. Alexandre, voulant orner son système, croit-il cette même tradition des Libyques assez récente et postérieure à la fable d'Euripide (p. 79) ?

Quand on marche dans le faux, avec un préjugé comme bandeau sur les yeux, on devrait redoubler d'attention pour éviter les précipices, car ils se multiplient autour de vous.

L'*Égyptienne*. « Une seule chose est CERTAINE à son égard, dit notre auteur, et cet aveu est bien précieux, c'est que Tarachon et l'auteur du poëme de la sibylle d'Érythrées,

patience! cherchez bien, et si vous n'êtes pas assez heureux pour le faire sur les lieux mêmes, consultez l'excellente carte de Monaldini, et vous verrez, à cinquante mètres au-dessus de la Solfatare, un endroit désigné par le mot de *piscina*. C'est là, sans doute, qu'étaient les bains ; c'est de là que se précipitait l'Albunée. Quant à la sibylle, elle habitait bien son temple. Prêtresse de Jupiter Sassanus, elle s'inspirait, soit de la nymphe de l'Anio qu'elle domine, soit de celle d'Albunée, dont elle n'était pas éloignée.

quel qu'il soit, ONT EXISTÉ DANS LE VIII<sup>e</sup> SIÈCLE avant J.-C. Cette sibylle en effet se dit sœur d'Isis et belle-fille de Noé, tandis que Pausanias et saint Justin nous la donnent pour fille de Bérose, l'astrologue. » (*Excurs.*, v.)

Arrêtons-nous ici et tenons-nous à cet aveu : « *Fabuleuses* créatures dont les dénominations, la mémoire, les images, les inscriptions sont encore vivantes sur les débris monumentaux conservés aux lieux mêmes que la tradition leur assigne. » Quand on avoue tout cela, il faut certes avoir un courage surhumain d'archéologue, pour venir souffler des bords de la Seine sur tous ces monuments, et souffleter tant de nations, de grands hommes, d'historiens et de poètes, à propos de leurs affirmations, de leur respect et même de la *fidélité scrupuleuse* avec laquelle ils gardent et surveillent, comme Tacite, le fameux coffre de pierre qui renferme le secret des destinées de la grande ville.

Mais surtout quel courage, lorsqu'on pense aux lumières que la capitale du génie par excellence disait avoir puisées pendant six siècles dans la consultation de ces *livres sacrés*, aux campagnes dont ils avaient été les conseillers, aux succès et aux désastres annoncés par eux, à toutes les institutions séculaires fondées sur leur ordre et sur la foi qu'ils inspirent, à tous les fléaux, à toutes les pestes surtout, TOUJOURS et IMMÉDIATEMENT conjurées par la simple obéissance à l'une de leurs prescriptions; quel courage ne faut-il pas, insistons-nous, pour venir dire aux quatre parties du monde, y compris l'empire romain et tous ses sages : « Ce que vous vénérez, *vous*, depuis douze cents ans, c'est-à-dire depuis la fondation de votre ville, je vais vous dire, *moi*, ce qui l'a *fabriqué* ! Écoutez-moi bien, et surtout admirez la solidité de mes convictions : quelque femme de Mermesse AURA *prophétisé* autrefois *quelque chose* dans la Troade, les poètes de Cyclos AURONT *feint* qu'elle avait prédit l'avenir aux Grecs naviguant vers Troie, ou aux Troyens fuyant leur patrie; il n'en faut pas davantage pour que, VERS LE VII<sup>e</sup> OU LE VIII<sup>e</sup> SIÈCLE AVANT J.-C.

ait commencé à se répandre dans l'Asie Mineure un certain chant, *quoddam carmen*, sous le nom d'une sibylle que les Érythréens s'attribuèrent, *bon gré, mal gré*; mais les autres nations voisines se la disputèrent, se fondant PEUT-ÊTRE sur la tradition de quelque ancien oracle local ou sur le voisinage de quelque caverne ou fontaine prophétique; car si d'autres auteurs (c'est toujours M. Alexandre qui parle), confondent cette sibylle avec la Babylonienne ou Chaldaïque, il n'en est pas moins vrai que les oracles de cette dernière, qui n'est autre encore que l'Hébraïque ou la Juive, sont l'œuvre d'un Juif inconnu et contemporain de Ptolémée Philométor, qui vivait dans l'année 164 ou 165 avant J.-C. » (*Excurs.*, I, et *loc. cit.*)

Voilà qui est assurément *clair et net*, et l'on dirait que M. Alexandre a connu et ce Juif et cette femme. Ceci nous dispense de nous occuper d'autres sibylles, puisque nous avons pour ces dernières deux dates certaines qui nous tiennent lieu de toutes les autres.

Toutefois, bien que la multiplicité des sibylles ne puisse être pour nous un embarras, puisque nous avons recueilli les preuves de leur présence à toutes les fontaines sacrées et que nous en connaissons encore qui fonctionnent à l'heure qu'il est, nous ne tenons nullement à leur identité en *chair et en os*, et nous disons que, quoi qu'il en soit de leurs noms propres, le problème n'a pas changé et que tout cela n'éclaircit pas la grande difficulté qui consiste dans l'adaptation des oracles à l'histoire. Or, il y avait toujours et de très-nombreux et de très-frappants prodiges à l'appui; or ces prodiges ne *comp- taient pas*, nous avoue M. Alexandre, « s'ils n'étaient pas publics, ou s'ils se passaient à l'étranger, ou s'ils n'étaient pas déferés au grand conseil d'État (le sénat) et constatés par lui, et enfin si les fléaux annoncés n'étaient pas très-redoutables (*tetra*)<sup>1</sup>. » Donc, M. Alexandre, puisqu'il reconnaît des pro-

1. Alex., p. 210 et 211.

*diges*, a bien tort d'ajouter que « ces livres avaient été consacrés par Tarquin, et conservés par le sénat, bien moins pour remédier publiquement et religieusement aux fléaux annoncés, que pour contenir dans le devoir un peuple privé de cette espérance et de cette foi <sup>1</sup>. »

Mais encore une fois, par quel moyen? car avant tout le plus grand des dangers serait d'annoncer au peuple, par exemple, la cessation d'un fléau à la suite de tel ou tel acte de piété, et de ne pas la lui donner. C'est alors qu'ayant perdu « tout espoir et toute foi, » il deviendrait absolument impossible de le contenir.

Au reste, M. Alexandre a trois ou quatre chapitres fort intéressants sur « l'organisation du conseil, sur les conditions de la consultation, sur le *serment terrible* prêté par le conseil sacré des quinze, conseil composé des hommes les plus importants et les plus *religieux*, choisis d'ailleurs dans les classes les plus diverses et changés tous les ans; » il fait ressortir on ne peut mieux toutes les garanties d'honneur et de véracité présentées par de tels hommes, et par-dessus tout il insiste sur le grand nombre et sur l'adéquation presque constante des prodiges aux désastres, « *portentoque jam similis elades erat* <sup>2</sup>. » Aussi finit-il par se sentir trop mal à l'aise, et dans le chapitre xvi (*Excurs.*, III, p. 228) intitulé : « *de Sibyllino arcano*, du mystère sibyllin, » il nous dévoile franchement tous les embarras de son esprit, et fait appel à toutes ses puissances pour les dissiper.

## 2. — *Dernier des expédients modernes.*

Il est curieux de le suivre et de le suivre pas à pas, car c'est ici que commencent à surgir toutes les difficultés. Nous en prévenons nos lecteurs. « Jusqu'ici, dit-il, nous n'avons

1. Alex., p. 209.

2. *Id.*, *ibid.*, p. 240.

éclairé que les questions évidentes et d'un accès facile aux profanes ; il nous reste maintenant les questions abstraites et cachées, que les seuls initiés pouvaient connaître et sur lesquelles la conjecture seule est possible... Nous avons bien parlé très-longuement de toutes les conditions de la consultation et des injonctions ordinaires des sibylles, mais il n'en devient que plus difficile de passer de ce que nous savons à ce que nous ne savons pas ; car dans ces vers GRECS, soit dans ceux consacrés par Tarquin, soit dans ceux que le sénat avait fait chercher et rapporter de la Grèce et de l'Asie, il n'était pas facile de supposer qu'il y eût des prescriptions relatives aux affaires présentes des Romains, à leurs calamités actuelles, à leur religion spéciale en un mot... Quel pouvait être, au temps de Tarquin ou avant lui, le poète ou le prophète assez *bien avisé* pour stipuler à l'avance et au *hasard* des faits comme ceux-ci par exemple : que deux cent cinquante ans après la fondation de Rome, la plupart des femmes avorteraient en même temps ; qu'en 293, le ciel s'enflammerait ; qu'un bœuf parlerait et qu'il tomberait de la chair ; qu'en 340, telle partie des murailles serait consumée par le feu ; qu'en 392, la terre s'entr'ouvrirait au milieu du forum, etc., etc. ?

« Il fallait, continue-t-il, trouver des réponses pour tous ces prodiges, que certes l'INVENTEUR DE CES LIVRES, QUEL QU'IL FÛT, ne pouvait en aucune manière soupçonner... »

Que M. Alexandre se méfie et qu'il ne tienne pas trop à cette invention... d'un *inventeur*...

« Cependant, dit-il encore, les réponses des sibylles rapportées par les historiens, soit à propos du transport de l'Esculape d'Épidaure à Rome, en 662, ou de celui de la *mère des dieux* de Pessinonte, en 549, soit celles relatives à la guerre des Gaulois et à l'établissement du culte à Ivree, etc., nous *forcent absolument* à admettre que toutes ces réponses, littérales ou non, avaient été *accommodées* aux circonstances.

« **MAIS COMMENT FAIRE ?** (c'est toujours lui qui parle), car, nous le savons fort bien, il ne manque pas de critiques, et

c'est le grand nombre, qui ne verront là que le résultat d'une entente parfaite et habile entre le sénat et les quindécenvirs, combinant, sans s'inquiéter nullement des sibylles, les mesures les plus avantageuses pour la circonstance. **MAIS CELA NE POUVAIT SE PASSER AINSI**; une pareille fraude n'aurait jamais pu pendant si longtemps subsister entre la *totalité* du sénat et la totalité des décenvirs annuels, si éminents, si intègres, au milieu d'une cité toujours menacée par les factions... Quand on voit un homme comme Caton obligé d'avoir recours à l'appui populaire pour éviter l'ostracisme du sénat dont il était menacé pour avoir seulement raconté une réponse sibyllique,... **ON PEUT TENIR POUR CERTAIN** qu'une telle fraude de la part des nobles eût été dénoncée sur le champ par les plus habiles... à l'indignation et à la violence populaires... Donc, s'il y a eu fraude, il est absolument nécessaire qu'elle partît du sein même des quindécenvirs <sup>4</sup>.

« Mais pour que ces hommes appartenant aux divers partis de la république en fussent venus à trahir un secret si solennellement imposé et juré, il eût fallu qu'ils eussent bravé tout à la fois et leur serment et la dignité de leur collège, et enfin cette simple pudeur qui, dans toute association humaine, enchaîne toutes les consciences les unes envers les autres.

« En outre, si l'on considère plus attentivement les réponses sibylliques, à peine en trouvera-t-on quelques-unes qui prescriront autre chose que des cérémonies expiatoires relatives aux fléaux, cérémonies plus ou moins inconnues, souvent inouïes et tout à fait étrangères aux habitudes et connaissances des différents partis qui les promulguent, et destinées uniquement à frapper le peuple de terreur.

« D'ailleurs, toutes les lois relatives à cette consultation, lois

4. Qu'on se rappelle que sous Tarquin le Superbe le duumvir M. Atilius, pour avoir permis une simple copie de ces livres, fut cousu dans un sac de cuir et jeté à la mer!... (Denys d'Hal., IV, 62; Valer. Max., I, ch. 1, etc.)

d'une prudence admirable, sanctionnées à la fois par le droit humain et divin, étaient de nature à assurer surabondamment la sécurité publique.

« De plus, ces duumvirs et décemvirs étaient chargés uniquement de la surveillance, et, ne sachant pas le grec, ils étaient obligés de s'en rapporter à la bonne foi des *ministres* (interprètes) qu'ils avaient fait venir de Grèce pour déchiffrer dans cette confusion d'oracles ce qui pouvait s'appliquer aux circonstances présentes... Ceux-ci s'y prenaient d'abord comme les interprètes de Delphes... Mais bientôt, fatigués d'un labeur inutile et voulant ménager les livres, ils employèrent la méthode des sorts fatidiques que les chrétiens eux-mêmes observèrent longtemps dans les *sorts des saints*,... et qui consistait à trouver tout l'oracle dans le premier mot amené par le sort.

« On va s'écrier, nous le pressentons : « Mais de ces mots « tirés et obtenus au *hasard*, quel sens pouvait-on extraire pour « le donner comme réponse au public? et qu'y avait-il besoin « de livres sibylliques et sacrés, lorsque la plus légère faculté « poétique chez les interprètes en aurait fait autant? » Nous ne nierons pas que cette objection ne soit spécieuse, mais, *on ne saurait en douter*, les décemvirs, en apportant la réponse au sénat et aux magistrats, affirmaient par serment que ce qu'ils apportaient *ne renfermait pas que le sens, mais était l'ensemble des vers eux-mêmes de la sibylle...* »

Voyez dans quelle impasse notre auteur s'aventure !

Il fallait donc que ces interprètes *imaginassent* un moyen qui leur *permett d'obéir tout à la fois et à la foi jurée et à la nécessité des choses*, en apportant des vers qui fussent en même temps les leurs et ceux de la sibylle, avec quelque formule de serment assez ambiguë pour tromper les oreilles et néanmoins éviter le parjure.

M. Maury nous parlait tout à l'heure de prêtres *éclairés et vertueux* qui n'en *forgeaient* pas moins des oracles; voyons maintenant comment ceux de M. Alexandre, leurs cousins

germans, vont s'y prendre pour trouver *avec le ciel tant d'accommodements*.

Le voici : c'est l'acrostiche qui va le tirer d'affaire, car c'est lui qui, par l'addition générale des premières lettres de chacun des premiers vers, donne une phrase qui renferme tout le sommaire ou, comme l'on dit, l'*argument* du poème. M. Alexandre convient de la nécessité de ce thème. Or, s'il est vrai *qu'en somme* les vers de la sibylle érythréenne, les vers de Tarquin, à en juger par leurs lambeaux, et ceux qui ont été réunis et retrouvés depuis, ne contiennent aucune trace de cette méthode, il n'est pas moins vrai que les livres sibylliques romains devaient, comme la tradition l'affirmait, en fournir quelques exemples, surtout parmi ceux qui étaient apportés au sénat et publiés *par lui*; mais, comme ce travail ne pouvait être entrepris ni par les sibylles ni par les sibyllistes, il fallait bien l'attribuer aux quindécemvirs ou plutôt à leurs ministres, qui *se chargeaient* de faire coïncider une réponse *quelconque* avec les premières lettres des vers sibyllins que le sort avait amenés.

« Nous avouons, reprend M. Alexandre, que ce genre de réponse, s'il n'était pas un *parjure formel*, était très-proche voisin de la mauvaise foi;... mais ce genre d'écriture, que l'on peut rapprocher des hiéroglyphes égyptiens, était devenu à la mode. »

A cela nous avons plusieurs réponses à faire :

1<sup>o</sup> Si les quindécemvirs, y compris Tacite, avaient le front de donner un tel *joujou* forgé par eux pour le vrai sens de la sibylle, malgré l'éminente *distinction* de leurs sentiments, ils avaient mérité, comme le pense bien un peu M. Alexandre, d'être cousus dans le même sac que M. Attilius, et comme lui jetés à la mer.

Le savant Fabricius, tout protestant et sceptique qu'il pût être à l'endroit des sibylles, n'admettait pas ces habiletés malhonnêtes. « Je pense, dit-il, que celui qui voudrait attribuer à la fraude et au hasard *tant de choses si déterminées*,



*tant d'autres renfermant des événements si inattendus et si insolites, bien loin d'expliquer la chose, ne ferait que se moquer de ses lecteurs, lectores suos deridere.* » (Fabr., lib. II, p. 227.)

2° Le sénat à son tour, en acceptant de confiance un travail si visiblement artificiel, eût été, y compris Caton et Varron lui-même, un sénat de niais dont le peuple romain eût fait sur-le-champ bonne justice.

3° L'acrostiche étant exceptionnel et la grande majorité des vers sibyllins n'en ayant jamais eu, le problème général recommence à l'instant.

Voyons néanmoins ce que l'on pourrait conclure de ces acrostiches très-exceptionnels.

##### 5. — *Un argument irréfutable tiré de l'acrostiche.*

Puisque nous résumons tout dans l'acrostiche, voici venir une autre question qui ne cessera de fatiguer le scepticisme. Les livres sibyllins romains dont parlent Virgile et Cicéron contenaient-ils ou ne contenaient-ils pas, pour ne rien dire du reste, l'annonce d'UN ROI SAUVEUR DES HOMMES?

Voilà cette fois la *dominante* de la question.

M. Alexandre nous avouera tout à l'heure (p. 312) que « les livres possédés par nous aujourd'hui sont probablement les très-proches parents de ceux qui étaient cités par les Pères; » mais, si ces mêmes livres ont pu survivre à l'incendie de Stilicon qui les sépare des premiers Pères, comment les livres cités par ceux-ci auraient-ils pu différer essentiellement de ceux que l'empereur Constantin citait lui-même à la face des deux mondes, chrétien et païen, au concile de Nicée? Leur différence paraît tout à fait impossible. Il doit en être de même pour ceux qui remontent de Constantin aux années qui précèdent la naissance de Jésus-Christ, puisqu'on nous accorde que l'incendie de Néron n'avait pas atteint ces livres.

Mais revenons au discours impérial prononcé en plein concile.

Il faut bien en convenir ; c'était une véritable et magnifique inspiration que celle de l'empereur Constantin faisant apparaître la sibylle au milieu du concile de Nicée, et, pour consommer cette grande transformation d'un culte dans un autre, leur présentant à tous deux une double et grande caution : au païen la sibylle, au chrétien les prophètes, à tous deux la prévision des mêmes vérités. Il y avait là tout à la fois grandeur, habileté, finesse, et comme une impériale garantie de certitude conciliante et péremptoire.

Que d'autorité dans la parole d'un prince qui tient entre ses mains les livres sibyllins, et dans l'assentiment d'un concile où les évêques ariens eux-mêmes n'osent pas révoquer en doute une affirmation si généralement acceptée !

« La sibylle érythréenne, dit-il, *sans doute* inspirée de Dieu, a prédit ce qui devait arriver, en renfermant clairement l'histoire de la venue de Jésus-Christ dans cet assemblage des premières lettres de ses vers, qu'on appelle *acrostiche*, et qui porte ces paroles : Ἰησοῦς Χριστὸς Θεοῦ υἱὸς, σωτὴρ, σταυρὸς, c'est-à-dire : Jésus-Christ Fils de Dieu, *Sauveur, Croix.* »

Constantin cite ensuite beaucoup d'autres passages, établit *contre l'avis de plusieurs* leur existence avant l'incarnation, combat la calomnie qui les attribue aux chrétiens, et déclare, sans que personne alors le lui reproche, que cette question a été examinée avec tant de soin, d'application et d'étude, que les calomnieurs sont convaincus de mensonge aux yeux de tous.

Pourquoi donc M. Alexandre, à l'imitation du protestant Blondel dont le volumineux ouvrage a donné lieu, par ses mutilations de textes, au scepticisme universel, peut-il accuser l'empereur du même crime et d'une insigne mauvaise foi ? « Il a voulu faire croire, dit-il, que ce passage était tiré des livres fatidiques des Romains, et il ose ajouter que Cicéron lui-même l'a traduit en latin, et que personne ne conserve aucun

doute à cet égard ; ce qui est manifestement faux, comme il est facile de s'en assurer par le texte rapporté ci-dessus » (p. 232).

Or, le texte de Cicéron qui condamne Constantin est tout simplement celui du livre II *de la Divination*, § 54, dans lequel l'orateur romain parle *en général* des acrostiches des sibylles « comme preuve de *leur* habileté à *froid* dans leurs compositions. » Mais comprend-on que M. Alexandre en reste là et ne nous donne pas un seul mot de ce même passage qui doit condamner Constantin ? Comment veut-il que nous en jugions ? Cette omission de notre savant compatriote nous a causé pour notre part un tel étonnement, que nous avons cherché avec soin, mais en vain, soit quelque *et cætera*, soit quelque renvoi à de précédents passages.

Il est parfaitement clair cependant que si le passage de Cicéron cité par Constantin ne consistait que dans les deux lignes ci-dessus, le grand empereur eût été terriblement réfutable. Mais alors pourquoi donc n'a-t-il pas été réfuté à l'heure même ? C'est parce que, avant les lignes citées par M. Alexandre, il y en avait d'autres, et les voici : « Nous observons avec soin les vers que l'on dit avoir été prononcés par la sibylle dans son délire, et d'après lesquels il s'était répandu le bruit que l'interprète devait venir dire alors au sénat : « **QUE SI NOUS VOULIONS ÊTRE SAUVÉS**, il nous fallait appeler **ROI** celui qui est en effet notre **ROI**. » Si cela est dans les vers de la sibylle, *quel homme* et *quel moment* cela peut-il donc regarder ? car l'auteur, quel qu'il soit, en supprimant la désignation du temps et de l'espace, s'y est pris adroitement pour paraître avoir été prophète dans tous les cas, etc., etc. »

Voici maintenant les paroles qui terminent : « C'est pourquoi, laissons donc là la sibylle et mettons-la si bien à part que, conformément à la prescription de nos ancêtres, nous n'en lisions jamais les livres qu'avec la permission du sénat, de peur qu'ils n'aient plutôt pour effet **DE NOUS FAIRE PERDRE NOTRE RELIGION** que d'en prendre d'autres, et conduisons-

nous de telle sorte dans nos interprétations que nous y voyions TOUT AUTRE CHOSE qu'un ROI que ni les hommes ni les dieux ne souffriront jamais dans Rome <sup>1</sup>. » Voici qui est bien plus fort encore : « NE CROYEZ PAS qu'il puisse arriver, comme dans la fable , que QUELQUE DIEU DESCENDU DU CIEL SE MÊLE A LA SOCIÉTÉ DES HOMMES , HABITE SUR LA TERRE ET PARLE AVEC LES MORTELS <sup>2</sup>. »

De tous ces textes rapprochés, il résulte évidemment deux choses : 1° que Cicéron, en disant : « Si ces vers existent, » manifestait un doute qui n'était pas dans son esprit. Il espérait que nous oublierions son étroite amitié avec Varron, le plus savant historien des sibylles, puis sa double qualité de sénateur et d'augure, qui lui donnait le droit et lui imposait le devoir de vérifier la citation ; 2° que l'acrostiche principal des livres sibyllins n'avait donc pas changé de Cicéron à Constantin, et que par conséquent, avant comme après la naissance de Jésus-Christ, c'était bien un *Roi sauveur capable de changer la religion*, qui causait toutes les terreurs de l'avocat sceptique.

Tout au plus pourrait-on accuser Constantin d'avoir attribué gratuitement à Cicéron la connaissance des deux ou trois premiers mots de l'acrostiche ; mais, du moment où le grand orateur rapporte les derniers, pourquoi supposer qu'il ne connaissait pas ceux sans lesquels, nous le répétons, il n'y aurait pas eu du tout d'acrostiche ?

Il est vraiment incroyable que le protestant Blondel ait pu se concilier tant de suffrages en mutilant ou en altérant de tels passages, et que le bon Desmarais lui-même, dont nous avons sous les yeux la traduction, l'ait gâtée par tant d'infidélités qui menaient tout droit au système de Blondel <sup>3</sup>.

1. *De Divinatione*, l. II, § 54.

2. « Nolite enim id putare accedere posse, quod in fabulis sæpe videtis fieri, ut deus aliquis lapsus de cælo, cœtus hominum adeat, versetur in terris, cum hominibus colloquatur. » (*De Aruspicum responsis*, t. X, n° 28, p. 394.)

3. Voyons comment il traduit ce passage : « *Si salvi esse vellemus*, si

4. — *Autres arguments irréfutables.*

Et voyez que de peines on s'est données pour esquiver cette vérité !

Cette terreur générale des Romains, on a voulu la rattacher à la guerre des Parthes que Rome préparait alors ; mais y a-t-on bien pensé ? Rome désespérant de son SALUT, en raison d'une guerre qui n'était pas encore commencée !...

Qu'on rapproche au contraire ce *Roi sauveur* de tout ce qui se disait et se passait dans le monde au même moment ; il faut avoir bien peur du soleil pour n'en être pas ébloui, et pour chercher si loin des motifs de terreur impossibles, quand le véritable était si près.

Tacite et Suétone vous l'ont dit : l'attente de ce roi véritable *pour cette même époque* était dans l'esprit du monde entier ; et certes, lorsque ce dernier disait que « c'était la *nature* qui devait enfanter ce Roi <sup>1</sup>, » il n'entendait pas par là rattacher le salut du monde aux heureuses couches de Livie.

Tacite, Suétone et Salluste n'étaient pas seuls. Dion Cassius nous montre en 691 le sénat, effrayé par la prophétie du Chaldéen Nigidius, *ami de Cicéron*, sur le roi qui venait de naître, proposer la destruction des enfants qui *naîtraient* dans l'année, proposition éludée par les sénateurs *intéressés* <sup>2</sup>.

nous voulons être sauvés, » passage qui se rapporte si bien, dans la pensée de Cicéron, au mot *sauveur* de l'acrostiche ; il le traduit par : « Si nous ne voulons pas nous perdre ; » et cet autre passage : « Laissons là la sibylle, dans la crainte qu'elle ne nous fasse plutôt perdre notre religion que de nous en faire prendre de nouvelles, *ne valeat ad deponendas quam ad suscipiendas religiones*, » il le traduit ainsi : « Que ces livres nous servent à dépouiller toute superstition plutôt qu'à en recevoir de nouvelles, » ce qui est le contraire absolu de la pensée de Cicéron, tremblant pour sa religion devant les approches d'une religion nouvelle. Décidément, historiens et traducteurs, tout conspire en faveur du préjugé public et dominant qui ne veut pas voir que Cicéron VOIT UNE RELIGION DERRIÈRE CE ROI.

1. *Histoire romaine*, l. XXXVII.

2. Servius, sur Virg., *Églog.* IX, 47.

L'aruspice étrusque Vulcatius était plus explicite lorsqu'il annonçait, au milieu des jeux célébrés par Auguste, qu'une nouvelle *étoile* se levait et qu'un nouvel *âge* était commencé (p. 20).

On voit en outre Julius Marcatus mentionnant les prodiges de l'année, confirmés ensuite par Dion, et faisant trembler Rome sur son sort matériel <sup>1</sup>;

Dion s'effrayant de toutes les statues qui croulent;

Auguste, César, Marc-Antoine, Lentulus, etc., s'arrogant ou se discernant cette royauté mystérieuse;

Cicéron, constatant le silence des oracles en général, et celui de Delphes en particulier, et l'attribuant à la *perte* de la vapeur fatidique.

Une tradition générale, appuyée, dit-on, par les débris d'un vieil autel romain dont on montre encore la place à l'*Ara cœli*, et sur lequel on lisait : « Ara primogeniti Dei, » autel du premier-né de Dieu, attribuait l'érection de cet autel à Auguste, qui, très-désireux de se faire passer pour le fils d'Apollon, en aurait reçu cette réponse : « L'enfant hébreu, le maître de tous les dieux, m'ordonne de lui céder la place et de rentrer au Tartare; cesse donc de consulter mes autels. » Ensuite, ajoutait cette tradition, Auguste, sur l'avis de la sibylle, « monente sibylla » (d'autres ont dit la Vierge), aurait reçu l'ordre de construire cet autel sur l'emplacement du temple de Jupiter Capitolin <sup>2</sup>.

1. Peu importait la majesté des prodiges; cette fois, cependant, ils n'en manquaient certes pas; la statue de Jupiter Capitolin, et toutes celles du Capitole et la fameuse louve d'airain avaient été fondues tout à coup par la foudre, qui avait inscrit des caractères mystérieux sur leurs débris...

2. Cette tradition est donnée comme très-fondée par trois historiens bien différents: Nicéphore, l. I, p. 47, Suidas, Verb. Hist., Cedrenus, in *Comp. histor.*

M. Alexandre, tout en ne croyant pas à l'existence actuelle des débris de cet autel, convient que, peu de temps après l'époque de Constantin, on montrait encore au Capitole un autel d'origine païenne, ou, pour le moins, douteuse, sur lequel on lisait ces mots: *Primogenito Deo*. Bien que M. Alexandre

Vient enfin le *Pollion* de Virgile, annonçant ce qui suit, un demi-siècle avant l'incarnation : « Muses de Sicile, chantons de plus grandes choses ; le *dernier âge prédit par la sibylle de Cumes* est arrivé. Le cours immense des siècles va recommencer ; une race nouvelle descend *du haut des cieux*. Chaste Lucine, que la naissance de cet enfant, par qui l'âge de fer va cesser, soit l'objet de vos soins ! C'est de ton consulat, ô Pollion, que *datera cette brillante période et que les temps recommenceront leur cours...* Toute la terre va du moins respirer. Celui par qui doivent s'opérer ces grandes merveilles *prendra la vie au sein de la Divinité, il se distinguera* entre tous les êtres célestes auxquels il préside, et régira le monde pacifié par les vertus de son père. Viens donc, cher descendant du ciel, grand rejeton de Jupiter ! Le temps approche, regarde ! A sa venue, le globe du monde se balance ; la terre, la mer et le ciel profond s'agitent. Tout tressaille à l'approche *de la nouvelle ère* qui va s'ouvrir<sup>1</sup>. »

On rougit vraiment pour l'enseignement des lettres, lorsque l'on passe en revue toutes les explications tentées depuis trois siècles, et encore aujourd'hui, pour échapper aux clartés d'un pareil texte. Que n'a-t-on pas imaginé ? Ce *fils de Jupiter*, cet être *supérieur aux êtres célestes*, qui va descendre du haut des cieux, conformément aux prophéties de la sibylle, ce roi qui va ramener l'âge d'or pendant un grand nombre de *siècles*,... qui se serait douté que le bon goût et la noble simplicité de Virgile eussent assez baissé tout à coup, pour le saluer dans la personne... du jeune fils du consul Pollion, surnommé plus tard Salonin, en raison de la prise de Salone ? C'est cependant ce que le monde savant avait très-facilement

croie cet autel l'ouvrage de quelque orphiste ou néoplatonicien du 1<sup>re</sup> siècle, il reconnaît que c'est bien sur l'emplacement de cet autel, et à cause de lui, que fut élevée l'église *Santa-Maria in ara cœli*. « Cela n'est point indigne de toute créance, dit-il loyalement, nous ne le nions pas ; seulement nous n'admirons pas. »

1. *Églog.* iv.

accepté, sur la foi de Blondel et C<sup>e</sup>, jusqu'à ce que, vers le commencement de ce siècle, Heyne eût démontré de la manière la plus évidente qu'à l'époque de la composition ce demi-dieu n'avait pas encore vu le jour et que Salone n'avait pas encore été pris par Pollion. Aussitôt on se rejette sur le jeune Marcellus, avec plus de vraisemblance, il faut le dire, puisque sa naissance fut saluée par des fêtes et des réjouissances publiques. Mais Heyne prouve encore à merveille que Virgile, l'ami d'Antoine, ne pouvait pas lui déplaire davantage qu'en promettant l'empire au fils du premier mariage de sa femme.

Alors on se rejette sur Octave et sur son fils. Mais difficultés nouvelles ! Comment Virgile eût-il osé pousser si loin l'hyperbole que de promettre l'empire de l'univers à un simple triumvir, alors qu'on était encore en pleine république et trop éloigné de la journée d'Actium, pour qu'il fût possible de soupçonner les futures grandeurs d'Auguste ? Quiconque, a dit un historien, se fût avisé alors de l'appeler *dieu* ou *père d'un dieu*, aurait passé pour rebelle ou pour insensé. Aujourd'hui que toutes ces hypothèses également impossibles sont tenues pour également absurdes, voici qu'on les remplace par *un enfant collectif* et symbolisé, c'est-à-dire par une suite de générations, qui, selon la loi de l'âge d'or et du progrès, devait ramener sur la terre un bonheur illimité. Cette hypothèse est tout à fait dans le goût du siècle, mais ce bonheur matériel, progressif, qui est encore à paraître, ne vaut certes pas mieux que tous les autres.

Eh bien ! voyez ; une seule explication est plus claire que le soleil, et cependant, malgré plus d'un illustre défenseur, elle n'a jamais été et ne sera probablement jamais officiellement reçue.

Que faut-il donc pour dessiller les yeux ? Comment ! vous avez l'attente universelle d'un *roi* ; vous avez l'*écho* de toutes les traditions ; vous avez les aveux de Cicéron sur le seul *roi sauveur* et sur l'acrostiche sybillin qui peut, dit-il, *changer la religion* ; vous avez la terreur du sénat, lors de la sortie



*prophétique* de Nigidius ; vous avez le *défi* d'Origène à Celse de citer une seule altération dans le texte des sibylles, depuis les temps antérieurs à l'incarnation ; vous avez l'accord parfait entre le sénat romain proposant de se débarrasser de tous les enfants de l'année, avec le massacre des innocents, que, pour la même raison, le même sénat a imposé plus tard à Hérode ; vous avez mieux encore, quoiqu'on ne le remarque jamais, vous avez l'amitié étroite et les rapports incessants de cet Hérode avec Agrippa, Pollion et tous ces amis de Virgile, Josèphe est là pour l'affirmer : à qui persuadera-t-on que, dans leurs entretiens intimes, tous ces hommes pouvaient s'occuper de deux rois différents, lorsque tous, quoiqu'à des points de vue divers, étaient préoccupés, Tacite et Suétone vous l'ont dit, de celui qui **DEVAIT NAITRE EN JUDÉE** ?

Au reste, que gagnerait-on à distraire Virgile de la longue liste des poètes inspirés (*vates*) ? Ne nous resterait-il pas le *Prométhée* d'Eschyle, bien autrement positif et sans possibilité, cette fois, d'interpolations ? Quelque chose que nous fassions, nous avons en lui un prophète païen qui, tout incompris qu'il fût hier encore, n'en faisait pas moins répéter par Prométhée à Jupiter, cinq cents ans à l'avance : « Tu seras dépouillé de ton sceptre royal ; **UNE FEMME** enfantera **UN FILS** qui te détrônera, et ce fils ne sera pas qu'un homme<sup>1</sup>. »

Après une pareille confession faite par les deux plus grands poètes d'un dieu, à qui elle devait tant déplaire, comment oser batailler encore sur Pollion, sur les sibylles, etc. ? Car il est clair que la source était la même, et il n'en faut pas davantage pour que la grande cause, non-seulement du prophétisme sybillin, mais avant tout du prophétisme juif, son principe générateur, soit irrévocablement gagnée.

1. Voir tome I, ch. vi, § 4<sup>er</sup>, p. 374.

5. — *Acceptation par les chrétiens des livres sibyllins.*

Quand on visite à Venise la jolie église d'*Egli Scalzi*, on est étonné tout d'abord de voir le maître-autel entouré de douze statues de femmes, en marbre blanc. Toutes sont jeunes, charmantes, toutes ont le regard inspiré, et se rangent autour de la statue de leur maître, non pas en suppliantes ou en admiratrices, mais en saintes glorifiées, qui prétendent bien partager avec lui, sinon le tribut des prières, au moins celui de l'encens, de la musique et des fleurs, dont la piété vénitienne se montre si prodigue.

Quelques instants se passent, avant que la pensée du voyageur étranger puisse donner à ces douze femmes leur véritable nom; mais il approche, et lisant sur le piédestal de ces statues *Samia*, *Tiburtina*, *Libera*, *Delphica*, *Erythræa*, etc., il est fixé sur la composition de cette cour charmante, à laquelle il ne trouve plus qu'un défaut, celui de serrer peut-être d'un peu trop près un autel qui n'appartient plus... à Apollon.

Déjà Michel-Ange, il est vrai, nous avait habitués à cette demi-canonisation, car, dans la chapelle Sixtine, son large pinceau n'avait pas ménagé aux sibylles les proportions *illustrées* et la grande attitude de vraies mères de l'Église. Celui de Raphaël, plus gracieux et plus tendre, les avait *humanisées* davantage dans ses quatre charmantes extatiques de Notre-Dame de la Paix.

En cela, ils n'avaient rien innové l'un et l'autre, puisque l'Église elle-même avait été plus loin qu'eux en les chantant comme prophétesses, *teste David cum sibylla*<sup>1</sup>.

Dans le livre de *Antiquis ritibus Ecclesiæ*, il est dit que dans toutes les églises on chantait aux vêpres les vers des sibylles conservés par Eusèbe, que plus tard l'usage en avait passé dans l'Église gallicane, et qu'à Rouen, par exemple,

1. Prose du *Dies iræ*.

on les chantait « *cum melioribus vocibus clericorum*, accompagnés par les *meilleures voix* des clercs. »

M. Alexandre devrait avoir moins que tout autre le droit de s'en étonner, puisqu'il nous a dit : « 1° que les livres sibyllins connus des premiers chrétiens étaient *presqu'en* tout semblables à ceux que nous possédons aujourd'hui, dans lesquels, ajoute-t-il, on retrouve tous les vers qui ont été cités par les Pères; 2° que le livre IV, le plus ancien des sibyllins chrétiens, avait été écrit dans LE PREMIER SIÈCLE; 3° que le livre III l'avait été en Égypte près de 200 ans AVANT l'incarnation, et que toutes les autres sibylles pouvaient bien se rapporter à la sibylle Érythrée, dont il paraît difficile de nier l'existence <sup>1</sup>. »

Tout cela constituait une antiquité suffisamment respectable, pour voir en elles au moins les échos providentiels et vulgarisateurs des prophéties mères et sacrées que nous avons retrouvées partout.

D'ailleurs, il ne faut pas l'oublier, si Virgile les avait saluées en poète, Tacite et Suétone en historiens, Josèphe, si bien au courant de tout ce qui regardait et Rome et la Judée, invoquait leur témoignage même en faveur de Moïse et de tous les faits bibliques.

Devant de semblables précédents, que deviennent tous les reproches adressés par nos critiques aux premiers Pères? Aurait-on voulu par hasard qu'ils cherchassent autour d'eux et dans le vide les auteurs ou les *interpolateurs* de documents qui leur étaient transmis par leurs prédécesseurs? Soyons bien assurés que, malgré notre prodigieuse  *finesse* moderne, la leur était encore mille fois mieux renseignée, et que, s'il y avait eu alors des fabricateurs chrétiens, Tibère qui dans son effroi interdisait même au sénat la lecture des sibylles<sup>2</sup>, et Néron, qu'elles appelaient *matricide*, μητροκτόνος<sup>3</sup>, auraient bien su

1. Tome III, p. 54.

2. Voir M. Alexandre, p. 485.

3. Lactance, *Apol.* I, n° 44.

les trouver. Nous sommes frappé, au contraire, du silence des persécuteurs à cet égard. C'est une circonstance très-remarquable, qu'on ne voie jamais figurer parmi tant de griefs une accusation qui aurait eu le mérite exceptionnel de constituer un crime permanent de lèse-empire, et de rejeter des vérités trop dures sur des faussaires chrétiens. Au lieu de cela, on se contente de porter la peine de mort contre ceux qui liraient Histaspe, Hermès, la sibylle et les livres des prophètes <sup>1</sup>, et pendant que Tibère en interdit la lecture au sénat, saint Paul, si l'on en croit Clément d'Alexandrie, peut la recommander aux fidèles <sup>2</sup>.

Le symbole du poisson appliqué au Sauveur, ἰχθύς, n'aurait pas eu d'autre origine que le fameux acrostiche, et, si nous en croyons saint Prosper <sup>3</sup>, c'est de là qu'il aurait passé dans les catacombes <sup>4</sup>.

Le pape saint Clément nomme la sibylle dans l'*Épître aux Corinthiens*. Hermas, ce quasi-père de l'Église naissante, raconte même que dans la célèbre vision qui lui montra celle-ci sous la forme d'une femme éblouissante de lumière il commença par la prendre pour la sibylle, et le lui dit; ce fait seul prouve à quel point, dès l'origine du christianisme, les esprits étaient préoccupés de cette idée.

Saint Irénée et saint Justin affirment que saint Clément de Rome, dans la partie perdue de sa *première Épître aux Corinthiens*, se servait du témoignage des sibylles, et que saint Barnabé leur faisait allusion dans ce passage : Ὅταν ξύλον κληθήῃ καὶ ἀνάστη, relatif à la croix.

Mais c'est surtout Justin martyr qui se distingue dans son enthousiasme pour la sibylle; il lui consacre une monographie véritable et tient à visiter en personne les lieux qui furent son

1. Saint Justin.

2. « Prenez les livres grecs, aurait dit le grand apôtre, informez-vous de la sibylle et lisez ce qu'elle annonce de l'avenir. » (*Strom.*, l. VI.)

3. *De Prædict.*, pars III, ch. xxxix.

4. M<sup>re</sup> Gerbet, *Esquisse de Rome*, p. 455.

trône et son berceau; il fait donc le pèlerinage de Cumes, descend dans l'autre fatidique, dépeint les trois *citernes* dans lesquelles elle se plongeait, la pierre qui les surmonte et du haut de laquelle, revêtue de son écharpe, elle prononçait immédiatement ses oracles; non content d'avoir visité la caverne, il prend des guides, parcourt avec eux la ville et le pays, et se fait montrer chacun des endroits auxquels la tradition, toujours vivante, assigne un de ses oracles ou de ses prodiges. En un mot, il semble, à l'en croire, qu'elle vit encore à Cumes, tant la mémoire des habitants est fraîche à son égard. « Donc, dit-il aux Grecs, sans vous embarrasser inutilement des objections sur la versification de la sibylle, reconnaissez les avantages qu'elle vous procure en *prédisant* en termes si clairs et si nets la venue de Jésus-Christ... Croyez tout ce que ces oracles de Cumes (les plus anciens, *vetustissima*) vous apprennent sur la nature de vos faux dieux et sur l'avènement futur du Fils de l'Homme <sup>1</sup>. »

« Ce sont les démons, dit-il ailleurs, qui ont fait porter une sentence de mort contre ceux qui liraient la sibylle; mais nous vous les présentons, non-seulement sans crainte, mais comme bons et agréables à lire et à considérer <sup>2</sup>. »

Tatien, contemporain de saint Justin, parle comme lui de la sibylle. Athénagore n'est pas moins explicite, mais comme la foi est tout aussi ferme en Asie, saint Théophile, évêque d'Antioche, du temps de Commode, salue la sibylle comme « prophétesse des Grecs et de toutes les nations de la terre <sup>3</sup>. »

Et à ce sujet, l'auteur d'un traité fort bien fait sur cette matière, le père Crasset, demande au protestant Blondel comment, à de si grandes distances, et pour ainsi dire au lendemain de l'incarnation, ces trois grands hommes auraient osé donner une antiquité de quinze cents ans à un poème qui serait né de la veille, antiquité sur laquelle, notez-le bien, personne,

<sup>1</sup>. *Cohort. ad Græcos.*

<sup>2</sup>. *Apol.* II, à la fin.

<sup>3</sup>. *Ad Antil.*, l. II, § 35.

même parmi les persécuteurs, ne les contredisait en rien. Or, tous les passages sibyllins cités par eux sont précisément ceux que nous possédons aujourd'hui.

Lactance paraît à son tour, et cette fois c'est une autorité immense, car à cette science, à cette éloquence qui le font placer par Photius à la tête de son siècle, et qui lui valent le surnom de *Cicéron chrétien*, il joint cet énorme avantage d'avoir été *prêtre du Capitole* avant d'être chrétien<sup>1</sup>, et, par conséquent, ainsi que l'avoue Blondel, d'avoir eu entre ses mains, comme tous les prêtres, un exemplaire des livres sibyllins conservés en ce lieu. Eh bien! que va donc dire cet homme, *nécessairement* le mieux informé de tous les hommes? Le voici : « De deux choses l'une : ou notre religion est fausse, ou vos oracles sont vrais. » Et comme ses adversaires ne se soucient ni de l'un ni de l'autre et que, profitant du laps de deux siècles qui les éloignait de l'incarnation, ils s'avisent pour la première fois de mettre en avant le système des interpolations chrétiennes, le *prêtre du Capitole* ne se laisse pas effrayer, il sait trop bien ce qu'il a sous la main, et les délie en ces termes : « QUELQUES-UNS d'entre vous (*quidam revicti*) convaincus, nous le savons, par tant de témoignages, ont coutume de se sauver en disant que « ces vers ne sont plus ceux des sibylles et que c'est un des nôtres qui les a *inventés* et *composés*;... mais celui-là fera facilement justice de cette défaite qui prendra la peine de lire Varron, Cicéron et les auteurs anciens qui ont mentionné la sibylle érythrénne et toutes les autres, *des livres desquelles nous tirons nos exemplaires*, et qui réfléchira que tous ces auteurs sont morts avant la naissance du Christ<sup>2</sup>. »

1. *Préface d'Antimarchus sur les sibylles*.

2. *Divin. instit.*, l. IV, ch. xvi. Donc les *exemplaires* possédés alors par le public étaient, dans la pensée de Lactance, non pas les livres sibyllins eux-mêmes, mais des *extraits fidèles*. Pour lui, toutes ces sibylles ont existé, chacune a son livre spécial, mais il est très-difficile de les distinguer parfaitement, tous ces livres ayant été mêlés, y compris celui de Cumès, apporté

« Je ne doute pas, ajoute-t-il, que dans les premiers temps ces vers n'aient passé pour des productions délirantes, personne ne pouvant alors les comprendre, car ils rapportaient des miracles, des prodiges dont la raison, le temps et les auteurs n'étaient pas indiqués. »

M. Alexandre, il est vrai, ne pardonne pas à Lactance d'avoir parlé avec tant d'assurance et de s'être permis de renvoyer à Cicéron et à Varron, sans bien savoir auparavant ce que ces auteurs avaient dit des sibylles, et si ce qu'elles rapportaient était identique avec nos vers sibyllins. « Qui ne pensera, d'après cela, dit-il, que Lactance ignorait presque tout ce qu'on leur opposait de l'autre côté<sup>1</sup> ? »

Lactance au contraire savait fort bien qu'il lui suffisait de citer le fameux passage de Cicéron, et lorsque nous le voyons sommer des adversaires comme Philostrate, Appien, Macrobe, Dion, Papien, Ulpien, Plotin, Porphyre, etc., de collationner avec lui les extraits actuels *et les livres originaux du Capitole*, lorsque lui, prêtre de ce même Capitole, *converti pieusement, avec d'autres collègues*, par ces mêmes études et rapprochements, défie solennellement ses adversaires de prouver la moindre falsification, ... nous soutenons que tant qu'on n'aura pas fourni la moindre réponse à ce défi le champ de bataille devra rester aux saints Pères, comme il devait leur rester lorsqu'ils offraient la mort du premier chrétien venu qui ne saurait pas exorciser un possédé et faire avouer aux dieux païens qu'ils n'étaient que des démons.

Le défi n'étant pas relevé, nous voyons Origène le renouveler plus tard contre Celse, et rien ne transpire non plus

à Tarquin, et qui, longtemps caché par les Romains, a été réuni en partie à tous les autres, après l'incendie du Capitole. Seulement l'Érythrée occupe dans ce recueil la plus large place. Singulière critique que la nôtre ! nous préférons l'avis de Blondel ou de M. Alexandre à celui des hommes les plus intéressés dans la question, et notamment à celui d'un prêtre du Capitole, converti par ces livres et reconnu pour l'homme le plus savant de son siècle !... « O cæcas hominum mentes ! »

1. Page 275.

d'une acceptation quelconque. Encore une fois, Eusèbe, saint Grégoire de Nazianze, saint Jérôme, saint Ambroise, tout en les jugeant diversement, reconnaissent tous la prévision des sibylles que de leur côté les empereurs ne cessent de consulter, à l'exemple des Maxence et des Julien.

Enfin les temps s'éloignent, et nous voici parvenu à celui du plus grand des docteurs de l'Église, saint Augustin, que Blondel ne craint pas d'appeler, à propos des sibylles : « *Ce bon saint Augustin.* »

Excellent Blondel, qui ne soupçonne même pas le ridicule qu'il se donne !

Ainsi donc, le grand docteur affirme, comme les autres, avoir lu d'abord les passages sibyllins en mauvais vers latins, qui lui avaient été transmis, il l'a reconnu depuis, par un maladroit interprète ; mais plus tard, en Afrique, un des proconsuls les plus distingués, homme aussi remarquable par son savoir que par son éloquence, lui avait montré un manuscrit grec, dans lequel il avait reconnu le fameux acrostiche : « Jésus-Christ, fils de Dieu et Sauveur<sup>1</sup>. »

« Et saint Augustin, selon M. Alexandre, continue à traduire en latin l'acrostiche, tel que nous l'avons vu traduit en grec par Eusèbe. »

Venant ensuite à l'églogue de Virgile, *Pollion*, saint Augustin ne doute pas plus que Lactance et Constantin de son origine sibyllique, « car, dit-il, personne ne peut douter que le chant de Cumes ne soit très-réellement de la sibylle. » « Plein de vénération pour ces livres, dit M. Alexandre, saint Augustin dit comme Lactance : « *à moins* que quelqu'un ne s'avise de rejeter sur les chrétiens la fabrication de ces oracles ; » et leur double foi dans ces livres paraît d'autant plus robuste que, paraissant connaître toutes les raisons de douter, *ils n'ont pas même daigné s'en occuper.* »

Restons-en là ; demandons pardon à l'empereur Constantin.

1. *Cité*, l. XVIII, ch. xxiii.



à Eusèbe, à saint Augustin lui-même, de toutes les insinuations et même de toutes les accusations de puérilité, de simplicité, pour ne pas dire de mauvaise foi, intentées à leur grande mémoire, lorsqu'on les accuse d'avoir donné *dans le panneau commun*.

Voyons maintenant comment, après avoir accepté leurs dires, les Pères vont juger ces *voyantes*, car de la croyance à la réalité et à la véracité des personnes il ne s'ensuit nullement leur *canonisation* et leur brevet de non-paganisme.

A propos de ce premier verset de l'*Épître aux Romains*, de saint Paul : « Il a donné cet Évangile, annoncé par ses prophètes, » saint Augustin analyse ainsi les raisons de ce pronom possessif : « L'apôtre, sachant que l'on trouvait des témoignages de la vérité jusque dans les livres des Gentils, a bien soin de dire « par ses prophètes, » et d'ajouter « *dans les saintes Écritures*, » voulant empêcher qu'on ne rangeât parmi ces dernières tout ce qui pouvait chez les païens, en quelque manière, se rapporter au Christ<sup>1</sup>. »

A cela, M. Alexandre de se scandaliser : « Est-il besoin d'avertir, dit-il, combien de telles paroles sont indignes d'un tel homme ? Qui aurait jamais pu s'imaginer qu'en prononçant ces paroles saint Paul avait en vue la possibilité de leur fausse application aux sibylles ? Ce passage, soit dit sans troubler la paix du *saint homme*, rappelle ces arguties de commentateur, toujours prêt à tout, plutôt que d'abandonner une seule syllabe de son auteur » (p. 285).

Que M. Alexandre se rassure : la paix du grand docteur ne sera pas troublée par si peu de chose ; mais peut-être la sienne le serait-elle si, reprenant d'une main l'histoire du gnosticisme et de l'autre toutes les *Épîtres* de saint Paul, il s'assurait une fois de plus qu'une large partie de ces dernières avait trait précisément à cette école, le grand effroi, la grande préoccupation de l'Église ; car pour elle la plus grande diffi-

1. *Exposit. epist. ad Rom.*, § 3. t. III, part. II, p. 276.

culté consistait dans les premiers siècles, comme elle consistera, pour les derniers, dans la confusion des vrais et des faux prophètes, des vrais et des faux thaumaturges, des vrais et des faux livres sacrés, des vraies et des fausses traditions, des vrais et des faux bons anges. Qu'on relise tout ce qui a trait aux *Éons* et à l'angélogologie hérétique, et l'on restera convaincu que non-seulement l'apôtre pouvait, mais très-probablement *devait* avoir eu quelque intention de ce genre en écrivant son *suos prophetas*, ses prophètes.

Paix donc encore une fois et respect au génie de ce grand homme !

Malgré leur assentiment, malgré leur enthousiasme même pour l'œuvre sibylline, tous les Pères ont eu grand soin de la reléguer au second plan, et même, en la croyant divinement inspirée, de lui refuser tout partage dans le respect dû aux prophètes attitrés de la maison du Seigneur, « *suos*. »

Le second rang n'est même pas assez dire, car, on ne peut se le dissimuler, ces sibylles, à l'exception de l'*hébraïque* peut-être, étaient bien proches parentes des pythies et desservait le temple de ces mêmes démons dont elles prophétisaient la ruine. En dépit de leur belle étymologie, qui donne littéralement « conseil de Dieu, » Σιὸς ou Θεοῦ βουλὴ, il ne faut pas se faire illusion sur leur dieu primitif. D'abord pour l'*Érythrée*, « la plus célèbre et la plus noble, » selon Lactance, le doute n'est guère possible. Si nous en croyons la tradition générale, Eusèbe, Constantin et son propre dire à elle-même, ayant été consacrée par ses parents, dès son plus jeune âge et malgré elle, au culte d'Apollon, elle avait siégé sur le trépied de l'oracle. « C'était, dit M. Alexandre (p. 16), la plus brillante de ces âmes que Proclus appelle *apollinées* et le vulgaire *divines*. » Quant à ses actes, on les connaît peu ; ses relations avec le dieu ont donné lieu à beaucoup de conjectures dont le point de départ se retrouverait peut-être dans l'exorde même de son poème, qui nous la montre courroucée contre son maître, sans en signaler la moindre cause... Tout

ce qu'elle prédit à cet égard dès le début, c'est qu'Apollon, se laissant emporter par la fureur et l'envie, la ferait périr un jour à coups de flèche... A cet égard, le dieu était suspect, car il passait pour avoir fait périr de la même manière le prophète Linée<sup>1</sup>. « Mais tout cela, ainsi que beaucoup d'autres détails contenus dans le poème d'*Érythrée*, était attribué à la fureur sibyllique et se remarquait peu. » (M. Alexandre, p. 18).

La fréquence de tels sévices les faisait apparemment regarder comme les *revenants-bons* de la fonction, et l'on plaignait plutôt que l'on ne condamnait ces instruments passifs d'un maître irrésistible.

Qu'*Érythrée* ait été la sibylle de Mermesse ou *Troyenne*, comme le veut M. Alexandre; que cette dernière, comme le veut Pausanias, conserve son individualité propre, il n'est pas moins certain, comme nous l'avons dit, que l'on voyait encore, du temps de cet historien et près d'Alexandrie, le monument élevé à cette sibylle, sa fontaine favorite et les restes d'un monument sépulcral, tout à fait approprié à une sibylle qui se disait « fille de nymphe et MEDIA entre les dieux et les hommes. » (M. Alexandre, p. 30).

Que la *Delphique* à son tour soit, comme le veut notre auteur, identique à l'*Érythrée*; qu'elle soit au contraire cette *Manto*, fille du devin Tirésias, qui, lors de la prise de Thèbes, amenée à Delphes et consacrée à Apollon par les Épigones, laissa dans ce lieu de si puissants souvenirs, la position ne change pas, et nous ne sortons pas d'une bien suspecte famille. Dans le premier cas, elle est sœur d'Apollon; dans le second, elle est mère du devin Mopsus, le rival de Calchas. Rien de tout cela n'est parfaitement rassurant.

M. Alexandre voulant, il est vrai, que Manto n'ait été qu'une pythie, part de là pour tirer une grande ligne de démarcation entre ces deux sacerdoces féminins. « La pythie, dit-il, ne parle qu'au nom du dieu, la sibylle parle en son nom

<sup>1</sup>. Diog. Laërt., I, 54.

propre» (p. 45). Il y a du vrai dans cette observation, mais notre auteur oublie qu'il s'agit de savoir si la sibylle n'a pas commencé par le pythisme; or, comme son Érythrée dit d'elle-même « qu'elle a été prêtresse d'Apollon et montant sur le *trépied entouré du serpent*, » ses débuts ne peuvent laisser aucun doute.

Quant à la sibylle de Cumes, son origine est plus claire encore; c'est une *nymphe media* dans toute la force du terme. Nous avons vu ailleurs le rôle que ces nymphes ont joué sur toute la terre et l'ardeur avec laquelle, depuis l'arrivée du christianisme, l'Église et les saints, après les avoir traquées au fond de leurs sources et de leurs cavernes, les dépossédaient et les remplaçaient partout <sup>1</sup>.

Quant à celle-ci, quelle que soit sa patrie, c'est toujours Apollon qui l'aime d'un *amour pieux* et qui lui accorde, en retour... *de son retour*, une vieillesse illimitée. « Je vivrai, » lui fait dire Ovide <sup>2</sup>.

La recherche d'origine serait bien plus triste encore si nous l'appliquions à la sibylle *Carmentane* et si nous allions trouver, avec Plutarque, que cette nymphe, femme de Mercure et mère d'Évandré, était tout simplement UNE PARQUE, μοῖρα <sup>3</sup> : ce serait à dégoûter à jamais des sibylles.

Heureusement les nôtres ont eu le bonheur d'échapper aux conséquences ordinaires de leur nature, mais on comprend combien pour les Pères et les premiers chrétiens le problème se compliquait devant ce double élément d'un prophétisme orthodoxe enté sur un tronc olympien, véritable rigorisme prêchant contre toutes les divinations antiques, et d'une dogmatique peu sévère frôlant d'assez près et formulant parfois des propositions d'une orthodoxie plus que suspecte; mais l'*Index* n'y regarde pas de trop près lorsqu'il s'agit d'exa-

1. Voir vol. II, ch. XII, dern. paragr.

2. *Métam.*, XIV, 404.

3. *Vita Romuli*, t. I, p. 423, et *Quest. rom.*, t. VII, p. 424.

miner des nymphes auxquelles on sait déjà très-bon gré d'avoir prêché les vérités capitales.

Toujours est-il que ce double élément, que nous avons déjà signalé dans les livres sacrés des nations et dans les livres hermétiques et apocryphes, était la vraie cause de toutes ces diversités d'appréciations que les docteurs de l'Église faisaient de ces productions embarrassantes. En somme ils les jugeaient d'une même et double manière. Presque tous voyaient dans les sibylles deux natures et deux femmes. C'étaient à leurs yeux des prophétesses païennes, des instruments primitivement démoniaques, enlevés à leurs maîtres en partie, et peu dignes d'une confiance absolue. Par intervalles cependant elles obéissaient à un esprit de vérité qu'elles subissaient avec plus ou moins d'enthousiasme ou de répulsion ; mais enfin il était là, et pendant qu'Aristote ne voyait en tout ceci « qu'un effet du soleil, » pour les chrétiens c'était alors un esprit *saint* qui s'exprimait par leur bouche.

Les uns, à l'exemple de Clément d'Alexandrie, l'expliquaient ainsi : « Comme Dieu a voulu sauver les Juifs en leur donnant des prophètes, il a pareillement choisi et séparé du commun des hommes les plus considérables des Grecs pour le salut des Gentils... Et saint Paul leur a dit : « Consultez la sibylle, etc. <sup>1</sup>. »

Les autres, et notamment saint Jérôme, voyaient dans cette faveur « la récompense de leur virginité <sup>2</sup>, » à moins qu'avec Lactance, Justin, Théophile, Tertullien, ils ne les prissent pour des interprètes ordinaires des démons, obligés *accidentellement*, par la force et l'expresse volonté du vrai Dieu, de chanter les vérités de l'ordre surnaturel et futur, ce qu'elles ne font pas dans le principe sans une sorte de *fureur*, conformément à cette expression de Lactance : « *Sibylla vaticinans*

<sup>1</sup>. *Strom.*

<sup>2</sup>. Saint Jérôme, *Contra Jovin.* l. I, § 44.

*furensque proclamat*, la sibylle, dans sa *fureur*, s'exprime en prophète. »

On le voit, ce serait alors la doublure féminine de Balaam, ce prophète de l'erreur forcé par le vrai Dieu de prophétiser en faveur d'Israël; « *Deo facere coactæ*, forcées par Dieu, dit saint Grégoire de Nazianze. »

Qu'on nous permette un rapprochement, et qu'on nous laisse rappeler à nos lecteurs les revirements subits qui, dans notre épidémie de 1853, faisaient tomber à genoux quelques médiums de bonne foi, comme par exemple la baronne de Kisseleff, ou les forçait, par les balancements de la table consultée, à maudire et à brûler cette même table, etc.

Il y avait souvent, en outre, de grandes distinctions à faire. Il ne fallait confondre ni la sibylle de Tarquin se disant l'envoyée des *Esprits*<sup>1</sup>, ni celle qui annonçait à Dion son prochain rappel de l'exil, au nom de la *mère des dieux*<sup>2</sup>, avec celle d'Erythrées rompant avec son Apollon et devenant sa victime pour avoir dit à toute la terre : « Mes oracles ne viennent pas d'Apollon, faussement appelé dieu; mais ils viennent de ce grand Dieu que la main de l'homme ne saurait représenter<sup>3</sup>. »

Pourquoi ne pas croire ici à quelque transformation complète de la pythie en Débora ou en Oïda? Rien ne s'y oppose; mais lorsque Cornelius affirme, comme saint Jérôme, que « LES sibylles reçoivent dans leurs inspirations la récompense de leur virginité, » il oublie celle de Virgile : « *Bacchatur vates, ille fatigat*<sup>4</sup>,... la prophétesse s'enivre et Bacchus la fatigue... »

Il ne faut pas non plus confondre sans cesse la pythie avec la sibylle, quoique la première puisse devenir la seconde et que la seconde puisse retomber dans la première. Tant qu'elle

1. Denys d'Hal., l. IV, p. 529. « Δαίμονων ἐννοια θεωρηθέν. »

2. Dion Chrysost., Dissert. I, de *Regno*.

3. Voir Saint Clément, *Discours aux Gentils*, 434.

4. Corn., t. VI, p. 43.

reste pythie, elle reçoit ses inspirations de la vapeur corrompue qui sort de la terre (πύθειν, corrompre); envahie violemment par le dieu, elle se débat sous ses étreintes, ses dents se serrent, ses yeux se convulsent, ses cheveux se dressent, ses membres se tordent, sa poitrine se soulève, et cet état, qui souvent donne la mort, leur cause une terreur si profonde qu'on les entraîne de force au trépied, et que souvent elles cherchent à feindre une fausse inspiration pour éviter la véritable <sup>1</sup>.

Comment s'étonner alors du caractère vacillant et désordonné des réponses émanées d'un tel dieu ? Mais au contraire, la pythie se transforme-t-elle en sibylle, sa fureur s'amortit, sa tête se relève, son regard s'adresse au ciel et l'enthousiasme en descend. Dès lors, son âme, en possession d'elle-même, conserve toute sa paix, son corps toute sa santé; elle a conscience de ce qu'elle fait et mémoire de ce qu'elle dit, car « les Esprits des prophètes sont soumis aux prophètes <sup>2</sup>. » Aussi, bien loin de rester confinée dans un antre, et fixée sur un trépied, la voit-on, indépendante et libre, parcourir toute la terre, et jeter à tous les peuples tous les secrets de leurs destins, toutes les vérités de la foi la plus haute.

Il ne faudrait cependant pas leur faire trop d'honneur, car parfois enfin les sibylles n'ont pas besoin de changer de dieu, et c'est le démon lui-même qui, se chargeant de piller les prophéties, de ressasser les traditions, se retourne avec finesse, se déguise en prophète et développe avec son intarissable faconde des promesses et des menaces empruntées aux sources et aux ennemis qu'il redoute. Quels magnifiques sermons n'avons-nous pas, dans nos jours tout modernes, entendu sortir de ces organes impurs et prêcher à ces brebis simulées ! C'est ainsi que les livres sibyllins de Cumes et de Carmenta, avant de confesser un christianisme vainqueur, avaient pendant

1. Lucain, *Pharsale*, ch. v.

2. Saint Paul, *Corinth.*, XXIV, 32.

sept cents ans constitué tout le paganisme romain, prescrit les sacrifices, élevé les temples, institué les vœux, fomenté toutes les superstitions, encensé tous les vices, *immolé les victimes humaines*<sup>4</sup>... Donc, il a pu et il a dû y avoir là tour à tour UN PLAGIAT SURHUMAIN, UNE DÉVIATION HEUREUSE, ET UNE TRANSFORMATION COMPLÈTE DU PYTHISME PAÏEN.

C'est ainsi que les sibylles auront pu devenir, suivant l'originale expression du D<sup>r</sup> Sepp, « les *concierges* de l'Église. » (*Heidenthum.*)

4. Il ne faut pas oublier que, lors des invasions des Gaulois, ce fut d'après les livres sibyllins qu'on enterra vivants dans le Forum deux Grecs et deux Gaulois; c'était pour leur obéir encore que Curtius se précipitait dans son gouffre, et que tous les dévouements infernaux avaient lieu.



## CHAPITRE XVIII

# THÉURGIE SACERDOTALE

ET

### LE DERNIER MOT DES MYSTÈRES

---

#### § I<sup>er</sup>.

Cabires et Curètes, Dactyles et Centaures. — Esculape dieu et Esculape médium.  
— La caste des Asclépiades. — Hippocrate et la superstition. — Son serment, son secret et son *τὸ θεῖον*.

#### 1. — Esculape et les Asclépiades.

« L'histoire des dieux de la médecine, dit un de nos plus savants médecins, étant une des questions les plus confuses de l'archéologie mythologique, il appartient à l'*Académie des inscriptions et belles-lettres* d'étudier ce point important, qui touche aux limites de l'histoire et de la fable <sup>1</sup>. »

Il est évident qu'avec les préventions de la science en général et de la médecine en particulier contre toute intervention spirituelle, la plus sanglante injure qu'on pût faire à cette dernière était de lui assigner pour origine précisément ce même occultisme, objet de ses négations et de ses mépris.

1. M. le docteur Daremberg, dans sa belle traduction d'Hippocrate.

Les *occultistes* se sont bien donné garde d'y manquer, et, grâce à leurs recherches, la chose avait déjà pris du temps de Mesmer un tel degré de vraisemblance, que la Faculté s'était mise aussitôt à trembler pour l'honneur héraldique de son rationalisme et pour l'autorité de ses plus vieux parchemins. Sprengel, le grand historien de la médecine, ne laissait pas que d'avoir révélé bien des choses, mais à cette époque progressante on laissait encore dire, et la question ne s'agissait qu'à l'école, tandis que depuis vingt ans, en présence du millier de somnambules qui fonctionnait à Paris et du spiritisme qui avait envahi les deux mondes, il devenait vraiment bien dur pour un doyen de Faculté de saluer Esculape comme un père, et MM. Home et Du Potet comme des collègues.

Alors on s'est mis en campagne. Les docteurs Daremberg, Littré, Malgaigne, etc., ont consacré plus d'un article à la question des Asclépiades, pendant que M. Auguste Gauthier, l'un des médecins les plus distingués de la ville de Lyon, répondait par un ouvrage tout entier aux arguments très-historiques et très-pressants de son homonyme M. Aubin Gauthier, qu'il ne faut pas confondre avec lui.

Si l'on nous demande maintenant pourquoi la faculté rougissait d'Esculape, la réponse sera facile; Esculape ou Asclépias, l'élève de Chiron, était le huitième des Cabires humains, simples médiums du huitième des très-grands dieux cabires Esculape ou Esmoun, qui passait « pour résider dans le soleil <sup>1</sup>. »

Nous l'avons dit bien des fois : c'est faute d'avoir compris cette distinction des médiums et de leurs dieux homonymes, que l'on est tombé forcément tantôt dans cet évhémérisme absurde qui ne voyait que des hommes dans les dieux, tantôt dans ce mythisme non moins révoltant qui ne voyait que

1. Sprengel, *Histoire de la médecine*, t. I. Cet auteur, qui n'était pas fort sur les Cabires, triomphe facilement de l'épithète de *grands*, μεγάλοι, qui leur est donnée par Macrobe. Il n'oublie que le mot θεοί, *dieux*, qui suit l'épithète.

des fictions allégoriques dans toutes ces personnalités très-réelles. Esculape a partagé le sort commun : parce que sous ce même nom il y avait deux personnalités distinctes, l'une spirituelle et l'autre humaine, on a décidé qu'il n'en subsisterait pas une seule.

Tout le monde connaît cependant l'histoire du dieu Esmoun ou *Schemen* (soleil), qui se trouvait être en même temps le *Παιών* des Phéniciens, le Mendès et le Sérapis égyptiens incarnés dans le *bouc* et dans l'*apis*, et enfin l'Apollon des Grecs. Pas n'est besoin de croire à son prétendu colportage de l'Égypte en tous lieux, car le dieu était assez grand pour voyager tout seul, et quand on comprendra bien que ces voyageurs de premier ordre n'avaient jamais besoin de *cicerone*, tout sera dit, on se sera déchargé d'un rude labeur.

Quant à l'homme-Esculape-Asclépias, pourquoi donc, s'il vous plaît, la Faculté rougirait-elle de lui? Son nom ne venait-il pas d'ἔπιος (épios), qui veut dire bienfaisant, ou, comme le veut Sprengel, d'Asclétos, le premier malade qu'il ait guéri? N'a-t-il pas, à lui seul, réuni plus de certificats de guérison et de reconnaissance que toutes nos écoles actuelles n'en pourraient présenter? Personne ne le contestant, pourquoi donc, encore une fois, en rougir?

Le voici : c'est qu'Esculape-Asclépias appartenait à cette grande famille cabirique des Curètes, des Telchines, des Dactyles qui, d'origine égyptienne et passant par la Bactriane, la Phénicie et le Caucase, était venue s'établir en Grèce sous la conduite de Deucalion et de Cadmus; c'est que cet Esculape était le théurgisme incarné, et que ce demi-dieu, comme les brahmes et les gymnosophistes de l'Inde, était un colporteur infatigable de ces fameuses recettes médicales que Plutarque et Diodore nous montrent inscrites sur les colonnes d'Hermès, et imposées par l'État au corps des médecins *sous peine de mort*<sup>1</sup>.

1. Diodore, l. I, ch. LXXXII.

A cette école appartenait Orphée, l'hiérophante de la Thrace, qui vers le temps de Danaüs importait à Éleusis les mystères de l'Égypte et toutes les *tables* du monde, *tables* orphiques, *tables* triangulaires et pyramidales des Curètes, *tables* d'Isis et d'Hercule toutes couvertes de signes mystiques et de *formules magiques* <sup>1</sup>, *tables* trop savantes, en un mot, pour ne pas devenir facilement des *tables devineresses*.

Musée, son fils, et Mélampe, son maître, étaient de la même école, mais il ne faut pas oublier que ce dernier n'avait jamais eu d'autres professeurs, pour sa part, que les deux serpents dont ses oreilles portaient encore la blessure; serpents attirés dont la ville d'Argos récompensa plus tard l'enseignement officiel, en décrétant que jamais on ne tuerait leurs semblables en Argolide <sup>2</sup>.

Il en était de même de Baris, égal de Mélampe, en Béotie, et de Péon, le médecin ordinaire de Mercure et de Pluton; et enfin de toute cette école des Centaures, représentée par Chiron, qui, malgré l'effrayant cachet que sa semi-nature hippique pouvait donner à sa médecine, n'en eut pas moins l'honneur d'être le professeur d'Esculape.

Que tous ces personnages, nous ne parlons pas de toutes leurs formes, fussent, comme le veulent nos mythologues, des personnifications scientifiques, c'est ce que ne peut tolérer notre grave historien Sprengel. « L'invention de toutes ces allégories, dit-il avec bon sens, supposerait un développement de facultés intellectuelles impossibles à accorder raisonnablement à une nation aussi grossière que l'était alors celle des Grecs; les fables d'Homère n'ont d'autre signification que celle des mots eux-mêmes. L'ignorance et le charlatanisme peuvent seuls mettre dans la bouche des poètes des raisonnements philosophiques dont ils n'avaient pas la moindre idée <sup>3</sup>. »

1. Apollodore, I.

2. Porphyre, *de Abstin.*, l. XXXVII.

3. Sprengel, *Histoire de la médecine*, t. I, p. 97.

Sans les deux injures qui ne sauraient l'atteindre en aucune façon, ceci irait tout droit à l'adresse de M. Maury, qui ne voit dans les parents, le berceau, les filles, et même dans le serpent d'Esculape, que les personnifications des attributs sanitaires de la divinité <sup>1</sup>.

Cette réflexion, toutefois, fait honneur à Sprengel; mais s'il est vrai, comme il le dit, que « tels sont les premiers fondateurs de la médecine en Grèce, et qu'il faut *prendre à la lettre* tout ce qu'en racontent les poètes, » que va-t-il faire de cette assertion d'Homère, « que tous les médecins grecs et égyptiens appartiennent à la famille de Péon, que tous les poètes nous donnent comme un surnom d'Apollon <sup>2</sup> ? »

Puis, quelles descriptions et quelle thérapeutique! Sprengel a beau faire pour les trouver rationnelles, il n'y saurait parvenir. Ici, ce sont les trois filles de Prætus, roi d'Argos, qui, toutes les trois, au moment même où elles insultent une statue de Junon, deviennent folles, lépreuses et lycanthropes, puisqu'elles se croient changées en vaches et se mettent à mugir comme elles <sup>3</sup>. A partir de là, cette folie *que nous connaissons bien* (nous), se communique à toutes les femmes d'Argos, qui se lancent à leur poursuite et parcourent avec elles les forêts dans le plus complet état de nudité. La chose paraissant assez grave, même à des païens, on appelle Mélampe, qui les guérit toutes, grâce à de larges doses d'ellébore; et là-dessus Sprengel d'admirer « la *pénétration* de ce médecin. » Soit, nous lui demanderons seulement comment il peut se faire que la *pénétration* moderne ait cru devoir, en pareil cas, reléguer à tout jamais l'ellébore parmi les moyens et les préjugés populaires. Peut-être cette inconstance actuelle

1. Maury, *Religion de la Grèce*, p. 452. M. Maury est cependant obligé de convenir que le serpent existait réellement, puisque saint Cyprien le Magicien avait été chargé de sa garde et de sa nourriture.

2. Les *Hymnes orphiques*, Euripide, *Eum.*, v. 62; Pindare, *Pyth.*, V, v. 83; Aristophane, *Plut.*, v. 8; Sophocle, *Œdipe*, v. 149.

3. Virgile, *Églogue* VI, v. 48.

de l'ellébore tient-elle à ce qu'on ne porte plus à Diane autant d'offrandes, ou bien à ce qu'on ne lui promet plus « deux temples comme l'avait fait Mélampe pour *aider* l'action de ce médicament <sup>1</sup>. » Dans tous les cas, heureux temps pour les médecins, que celui où les rois comme Prætus les récompensaient en leur donnant en mariage leurs filles guéries, avec la moitié de leurs États. C'est ce qui advint à Mélampe, qui bâtit aussitôt ses deux temples pour remercier Diane de sa triple coopération ; on remerciait à moins. Quant à Chiron, fils de Saturne et maître de tant de disciples, au nombre desquels brillaient Esculape, Hercule, Achille, Ulysse, Énée, etc., s'il est difficile d'expliquer naturellement son origine, sa forme originale, ses chasses avec Diane, sa création des bacchantes et des orgies bachiques, sa thérapeutique musicale et astrologique, il n'est que trop facile d'expliquer rationnellement et sa mort par une simple blessure qui se joua de tous ses remèdes, et celle de son disciple Actéon, qu'il laissa mourir hydrophobe <sup>2</sup>.

Double insuccès qui cette fois ne fit guère honneur à sa *pénétration*, et vint prouver une fois de plus que l'incapacité absolue marche fort bien de compagnie, malgré les apparences, avec les incantations et les moyens théurgiques qui n'ont jamais qu'un temps.

Enfin, *vient le véritable Esculape*. Faut-il avec Sprengel prendre encore une fois son histoire à la *lettre* ? Nous ne demandons pas mieux ; mais alors la voici, cette histoire. Ce véritable *enfant trouvé*, abandonné sur le mont Myrrhon par Apollon son père et par Arsinoé sa mère, est allaité par une chèvre que n'effraye nullement l'auréole lumineuse qui l'entoure <sup>3</sup>. Une fois sorti des mains de Chiron, c'est un docteur accompli ; mais, à part quelques applications de simples sur les plaies exté-

1. Hérodote, l. IX, ch. xxxiii.

2. Euripide, *Bacchus*, p. 235.

3. Pausanias, l. II, ch. xxvi.

rieures, on ne lui voit guère user que des incantations magiques : secrets merveilleux qui servent plus tard à l'un de ses disciples à arrêter le sang qui sortait à larges flots de la blessure d'Ulysse <sup>1</sup>. On veut cependant qu'il ait poussé l'art ou la foi jusqu'à ressusciter des morts ; mais comme Sprengel ajoute : « ainsi que le faisaient tous les héros contemporains, » nous attendrons que nous en ayons trouvé plusieurs autres, bien que le fait soit appuyé par la très-haute autorité de Pluton conjurant Jupiter de le délivrer d'un homme qui dépeuplait son royaume. Frappé de la justice de la requête, Jupiter, dit-on, se hâta d'y faire droit en foudroyant Esculape ; mais il avait compté sans le courroux paternel d'Apollon, qui riposta sur-le-champ par un massacre des Cyclopes, dont l'art avait forgé les carreaux assassins du père des dieux <sup>2</sup>.

Quoi qu'il en soit de ce genre de mort, que Sextus Empiricus et presque tous les écrivains de la Grèce rapportent en termes identiques, Pindare nous définit Esculape en deux mots : « Vainqueur de beaucoup de maladies, mais fort attaché à l'argent. »

Trismégiste, dans son *Asclépias*, parle de son aïeul comme étant enterré à Memphis <sup>3</sup>. Quant au dieu, nous le retrouvons tout à l'heure dans ses temples.

Toujours est-il que l'on comprend parfaitement la répugnance de notre médecine actuelle pour cette éternelle famille des Asclépiades, qui, pendant sept ou huit siècles, vécut sur les *formules* magiques des colonnes et des TABLES hermétiques, et ne dut ses plus brillants succès qu'aux incantations et aux charmes. Sprengel en convient ; mais, dès les premiers pas, il ne sait plus où il en est. « *Qui donc*, dit-il, guérissait alors par leurs mains ? » Et tout de suite il se répond : « Les

1. *Odyssée*, XIX. Tout vieux qu'il soit, le moyen est moderne. Le docteur Billot nous l'avait révélé. (Voir notre I<sup>er</sup> Mém., ch. x, § 2.)

2. Diodore, I. IV, ch. LXXI.

3. Page 99 de l'édition in-12 de Jamblique.

forces médicatrices de la nature. » Mais comment ces forces guérissaient-elles *immédiatement* entre leurs mains, et à propos du moyen le plus absurde, ce qu'elles ne savent plus guérir aujourd'hui par l'emploi de nos *plus* savantes formules? Voilà tout le problème, et tout à l'heure nous verrons qu'il demeure insoluble tant que l'on ne voudra voir dans la *verge* d'Esculape que « la houlette du pasteur, » au lieu d'y voir le « *baculus* d'Osée, » c'est-à-dire une vraie baguette divinatoire parfaitement caractérisée par le serpent qui l'entoure. Sprengel reconnaît dans les Asclépiades une véritable caste sacerdotale et secrète, liée par une initiation et par le serment solennel de ne pas révéler les mystères. On en appelait les membres « les serviteurs du Dieu <sup>1</sup>; » et la considération dont ils jouissaient était si grande que, même du temps de Numa, on ne pouvait jamais priver de leurs charges les adorateurs d'Esculape, fussent-ils coupables des plus grands crimes. Sprengel ne peut se défendre de reconnaître en eux les descendants du sacerdoce étrusque, si fort, comme on le sait, en *incantations magiques*, et auquel il suffisait, comme à Pythagore, pour guérir toutes les luxations, de prononcer ces simples mots : « Que ce chant le guérisse, *hac cantione saluum fiat* <sup>2</sup>, » comme il suffisait encore au grand pontife d'enfoncer un clou dans la muraille du temple de Jupiter, pour que la peste cessât aussitôt <sup>3</sup>.

Tout cela confond et embarrasse d'autant plus Sprengel, qu'il nous a plus recommandé de tout prendre à *la lettre*. Comment faire? Il se rejette alors sur la partie profane et scientifique du ministère, si bien distinguée, par tous les adeptes,

1. Pausanias, I. X, ch. xxx.

2. Voir, dans *Aus. Popinn. Annot. ad Catonem*, p. 163, les mots bizarres qui composaient ce chant et qui ressemblent parfaitement à ceux de nos sorciers actuels.

3. Voir notre chapitre II, App. A, les pestes arrêtées subitement par un geste, par un chant, par un rite, etc., le tout garanti par la parole des Solon, des Lycurgue et des plus graves historiens.



de la partie sacrée, et il s'efforce d'en faire des praticiens sérieux déguisés sous le manteau du magicien. Nous approfondirons cette question au paragraphe suivant. En attendant, reconnaissons que, sous l'influence rivale des Pythagoriciens, les Asclépiades introduisirent un peu d'ordre dans le collectionnement de leurs archives, dans le rapprochement des prescriptions inscrites et des succès obtenus, et qu'ils préparèrent ainsi les voies à la médecine raisonnée et officielle. Peut-être l'humanité souffrante ne va-t-elle en retirer d'autre avantage que celui de payer ses docteurs; mais, quoi qu'il en soit, la réforme pénétrait dans le camp médical, et nous trouvons M. le docteur Malgaigne bien sévère, lorsqu'il « renvoie d'un seul trait de plume et sans pitié toutes ces générations d'Asclépiades dans l'oubli, d'où elles n'auraient jamais dû sortir. »

## 2. — Hippocrate et la superstition.

Il est cependant peut-être plus aisé de le dire que de le faire. Il est un XVII<sup>e</sup> Asclépiade qu'il serait bien important, mais qu'il n'est pas facile de séculariser; c'est celui devant lequel tous les genoux fléchissent et toutes les têtes se découvrent, Hippocrate, en un mot, dont il faut bien reconnaître l'origine et la généalogie, mais que la Faculté voudrait, pour l'honneur de l'enseignement médical, purifier de toute sympathie pour les faiblesses et superstitions de sa famille et de sa confrérie.

On le sait; bien que l'école des Asclépiades comptât déjà sept Hippocrates, le nôtre seul, quatre cent cinquante ans avant Jésus-Christ, a immortalisé sa mémoire sous le nom d'Hippocrate, fils d'Héraclide ou d'Héraclide II<sup>1</sup>; mais com-

1. On a nié qu'Hippocrate ait existé, tant on se souciait peu de cette descendance d'Hippocrate. On peut consulter, à ce sujet, *Dubitationes de Hippocratis vita*, par Boulet.

M. Daremberg s'indigne avec raison à la seule pensée de cette négation. «Ce serait, dit-il, violer toutes les règles de la critique historique, quand

ment parvenir à démontrer que le grand maître n'a jamais rien puisé dans l'enseignement acramantique<sup>1</sup>, et que les œuvres qui font son honneur et le nôtre ne sont pas la traduction des enseignements héréditaires et divins inscrits sous la dictée des dieux sur les colonnes et les stèles de leurs temples?

Si d'un côté les innombrables observations personnelles du grand homme et l'enchaînement logique des déductions qu'il en tire déposent en faveur de son génie expérimental, comment, d'autre part, oser soutenir que l'expérience séculaire et les bienfaits empiriques consignés soit dans les temples d'Esculape, soit dans les archives de tous les *asclépiens*, y compris celui de Cos, ne seront entrés pour rien dans le riche trésor légué par cet Asclépiade exceptionnel ?

L'abstention complète de tels emprunts serait tout aussi inexplicable que leur généralisation absolue; néanmoins *le choix n'est pas douteux*, et il est convenu que le grand maître doit être présenté pur de toute superstition et digne des Facultés modernes; dont chacune le réclame comme un compatriote, et le fait penser comme un contemporain<sup>2</sup>.

Alors, comme beaucoup de choses gênantes se trouvent dans certaines éditions d'Hippocrate, on procède à leur expurgation. Qu'avait-on à faire, par exemple, du livre *de la Loi*, admis comme authentique par Sprengel, mais rejeté par beaucoup d'autres? N'y dit-il pas en propres termes: « les choses saintes ne doivent être révélées qu'aux saints, mais il n'est pas licite de les confier aux profanes avant qu'ils ne soient initiés aux mystères?... »

Il est vrai que dans le fameux morceau du *serment*, « pièce

Platon, Ctésias et Aristote, ses contemporains ou à peu près, le citent par son nom. Mais, tout en en faisant un Asclépiade, M. Daremberg s'arrête devant la parenté avec le dieu.

1. Enseignement mystérieux.

2. On connaît l'inscription gravée sur le fronton de l'une de ces écoles : « Habitant de Cos autrefois, Hippocrate l'est aujourd'hui de Montpellier. »

toute sacerdotale et que personne ne songe à lui contester, dit M. Daremberg <sup>1</sup>, il jure par Apollon médecin, par Esculape, par Hygie et Panacée ; il prend à témoin tous les dieux et toutes les déesses... et les adjure, s'il viole son serment, de faire tomber sur lui tous les maux, etc. » Évidemment la phrase de *la Loi* n'était qu'une répétition de ce qui dans le serment ne devait pas être *bavardé*, ἐκλαλέεσθαι.

Qu'avait-on à faire encore du livre des *Songes*, de ce livre où il ose dire : « Il y a des songes qui sont divins, c'est-à-dire qui indiquent les choses bonnes ou mauvaises qui peuvent arriver aux États ou aux particuliers *sans qu'il y ait rien de leur fait* ; mais il y en a d'autres où l'âme fait présager les maladies du corps ? » Ce livre, dans lequel « beaucoup de commentateurs ont trouvé une profondeur d'idées tout à fait hippocratique et qui devrait le faire conserver dans ses œuvres, » sera rayé du canon authentique.

Il est vrai que dans le *Morbo sacro*, ou *Maladie sacrée*, il s'élève avec force contre ceux qui supposent *quelque chose de divin* dans le mal, attendu que « les dieux étant seuls les auteurs de toute la sainteté, etc... » Mais ceci n'est qu'une affaire d'appréciation critique sur la valeur de ses dieux. S'il avait pu voir son Esculape *exorcisé* par les premiers chrétiens, il aurait pu reconnaître que toute cette *sainteté-là* n'était pas absolument incompatible avec les maladies.

Son rationalisme ici s'adresse si peu aux dieux *en général*, que dans le traité *de la Bienséance* il dit que « la connaissance des dieux est inhérente à la médecine, et que celui qui ne possède pas cette connaissance ne saurait rien comprendre à la grande science. »

On a rayé du catalogue *certain*s autres livres ; mais il en est un que l'on n'a pu répudier, c'est celui du *Pronostic* ; or, dans ce dernier, nous voyons le merveilleux réapparaître sous ce fameux mot τὶ θεῖον (*le quelque chose de divin*), qui

<sup>1</sup>. Traduction d'Hippocrate, p. 379.

a enfanté autant de commentaires et de volumes que le non moins fameux δαίμων (ou démon de Socrate) en avait enfanté de son côté.

Rien ne donne plus de mal et de besogne que de forcer le *courant littéral* des écrits d'un grand homme à remonter; vains efforts! Malgré quelques contradictions apparentes, nous l'avons déjà dit, nous sommes complètement de l'avis de M. le docteur Littré, lorsqu'il avoue généreusement « qu'il n'y a pas moyen d'éviter la traduction *littérale*. » Et nous croyons avec Galien (*Com. I*, in *Progn.*, xviii, 2<sup>e</sup> part., p. 17), que « le θεῖον doit s'entendre ici du *génie* qui produit ces maladies. » Nous croyons avec le docteur Chailly (traducteur du traité *des Aïrs*), qu'à l'article 12 du chapitre II de ce dernier livre, au lieu de lire « convulsions dont on attribue la cause à l'enfant (παίδιον), il faut lire δαιμόνιον (au démon), *sens qui se lie*, dit-il, *au reste de la phrase*. »

De cette manière, pour concilier avec les aperçus mystiques d'Hippocrate l'esprit rationaliste qu'on lui prête, on n'aurait pas besoin de supposer arbitrairement avec M. le docteur Littré qu'il « avait changé de manière de voir entre la composition des deux traités. »

En somme, Sprengel nous paraît avoir grandement raison, lorsqu'il affirme qu'Hippocrate, élève de Démocrite d'Abdère, initié par les Athéniens aux mystères de Cérès, « tira une partie de ses observations des tablettes votives suspendues dans les temples d'Esculape » (p. 287).

Voyons maintenant comment les choses se passaient dans ces temples.

---

## § II.

Le magnétisme retrouvé dans les temples. — Discussion à ce sujet entre MM. Auguste et Aubin Gauthier. — Tous deux ont tort et raison. — Théologie de la *main*. — Pas de mesmérisme fluïdique chez les anciens, mais bien le magnétisme des spirites. — De même pour le sommeil; parfois somnambulique, il est spiritique avant tout. — Cures historiques. — Inconséquences modernes sur les songes. — Oubli de la distinction fondamentale entre *ὄναρ* et *ύπαρ*, c'est-à-dire songe vain et songe vrai. — Exorcisme dans les temples. — Histoire toute moderne d'une possession bien antique. — Le dieu Chons transféré à Paris. — Les deux média jumelles du Serapéum de Memphis. — Détails intimes et très-peu honorables sur l'intérieur de ces temples. — État théoleptique, ou de folie fanatique, puisé dans les consultations médicales.

1. — *Le magnétisme retrouvé dans les temples.*

On n'en revient pas en vérité, lorsqu'on entend un homme aussi sérieux que M. le docteur Malgaigne proposer la *radiation* historique d'une école qui ne dura pas moins de sept siècles, qui construisit près d'une centaine d'*asclépions* ou temples médicaux, fonda quatre écoles, dont deux (Cos et Cnide) sont extrêmement célèbres, puisque l'une donne au monde Hippocrate, et que *les sentences* de l'autre, citées à tout propos par Hippocrate et par Galien, ont paru à tous les historiens anciens, comme à beaucoup de médecins modernes, la vraie source de quelques traités du grand maître, et spécialement de celui intitulé : *des Prénotions ou Coaques*.

La proposition de M. le docteur Malgaigne <sup>1</sup> est donc le pendant médical de la radiation historique des cinq premiers siècles de Rome par Niebuhr. Fondées toutes deux sur le même préjugé, l'horreur du merveilleux, toutes deux doivent figurer au premier rang dans les annales de cette bande

1. *Lettres sur l'histoire de la chirurgie*, insérées dans la *Gazette des hôpitaux*.

noire intellectuelle qui de nos jours a *rasé* tant de vérités.

Heureusement, jusqu'ici la fortune de la *razzia* médicale n'a pas marché aussi rapidement que celle de la *razzia* historique, parce que ceux-là mêmes qui, partageant le même préjugé, auraient pu lui prêter le plus de secours, ont rougi de son audace et lui ont refusé toute assistance.

Mais si M. Malgaigne a le plus grand tort de reprocher à M. le docteur Littré de s'être historiquement occupé de tous ces prêtres médecins, peut-être aurait-il eu bien raison de reprocher à ce dernier de s'en être occupé uniquement au point de vue scientifique, et de n'avoir pas saisi le vrai *génie* de cette école.

De son côté, M. Auguste Gauthier, coupable de la même faute, puisqu'il la porte jusqu'à la *rationalisation*, qu'on nous pardonne ce mot, de la médecine de Pythagore <sup>1</sup>, a cependant jugé la question digne d'un plus sérieux examen, et, comme nous l'avons dit, lui a consacré tout un volume.

Voici comme il entre en matière :

« Ayant lu divers ouvrages dans lesquels on prétend que les prêtres des temples guérissaient leurs malades à l'aide du magnétisme et du somnambulisme, j'ai fait de nouvelles études, multiplié mes recherches et acquis la conviction que ces moyens ne faisaient pas partie de ceux mis en usage par les prêtres des anciens temples <sup>2</sup>. »

Nous allons voir qu'il faut mieux poser la question, et

1. *Recherches historiques*, p. 84. Croire que tous les serments prêtés dans l'initiation pythagoricienne n'avaient d'autre objet que le *secret* sur des recettes et des formules médicales, c'est un peu se moquer de Pythagore et de sa religieuse école, de Platon son admirateur, de Jamblique son historien, et de tous les auteurs modernes qui ont bien su distinguer les deux ordres de disciples et d'enseignements. Non, la doctrine *secrète*, si terriblement gardée, ne reposait pas uniquement sur la grande proscription des *haricots* et sur la non moins grande panacée de l'*eau claire* et du *chou*. Toutes ces *belles découvertes* médicales étaient au contraire pour leurs auteurs le lieu commun débité sur le forum et recommandé à tout venant.

2. *Médecine des temples*, préface.

que M. Gauthier pourrait fort bien avoir tort et raison tout ensemble :

Raison, si par magnétisme il entend, comme la vieille école de Mesmer, un fluide purement physique, agent et cause de l'innervation physiologique, et ne différant en rien du galvanisme et de l'électricité ; raison encore s'il entend par somnambulisme l'état cataleptique résultant de l'introduction de ce prétendu fluide dans le système nerveux du patient ;

Tort, s'il méconnaît dans les temples soit l'action d'une *main* initiée et conductrice d'un magnétisme spirituel, soit la production surintelligente et miraculeuse d'un sommeil mystérieux, qui, sans se laisser asservir à notre forme somnambulique actuelle, n'en résulte pas moins, ainsi qu'elle, de l'intervention d'un dieu.

Pour le magnétisme, M. Gauthier s'en tenant aux doctrines de Mesmer, comme pour le somnambulisme aux phénomènes actuels, et trouvant leurs effets très-différents de ceux que lui montrait l'antiquité, ne s'est pas aperçu que le fond et la vraie cause n'en étaient pas moins identiques aux deux époques.

Il a, dit-il, « multiplié les recherches ; » mais s'il ne s'en était pas tenu aux recherches, il aurait *su* d'abord qu'il ne fallait pas confondre, comme on le fait trop souvent, le magnétisme avec le somnambulisme qui n'est que l'un de ses nombreux phénomènes, et tout en niant l'existence *fluidique* du premier, il aurait dû réfléchir à ce qui suit.

Si les anciens distinguaient avec tant de soin les frictions ordinaires des frictions mystérieuses ; s'ils appelaient ces dernières *auxilia secreta*, *secours secrets* <sup>1</sup>, Alexandre de Tralles peut être cru lorsqu'il nous montre Hippocrate séparant « les simples et molles frictions destinées à produire les sueurs, *molliter perfricantes*, » des frictions secrètes qu'il range parmi « ces choses sacrées qu'il ne faut pas divulguer aux profanes <sup>2</sup>. »

1. Prosper Alpin, *de Medicina Ægyptiorum*.

2. Alexandre de Tralles, I. I, p. 92.

Il en résulte que les anciens connaissaient, sans les confondre, et les frictions médicales faites avec des mains chaudes, *manibus calidis* <sup>1</sup>, et la médecine secrète d'attouchement et d'*exsufflation* magnétiques.

Voilà pourquoi Pline parle de la force émanative et salutaire de l'intention <sup>2</sup>; Virgile, de la *manus medica*, de la main médicale <sup>3</sup>; et Plaute, du sommeil amené par les attouchements *trahnants, tractim tangere* <sup>4</sup>.

« On voit, dit M. Aubin Gauthier, l'adversaire magnétiste de la thèse de son homonyme, on voit en tête des œuvres de Galien, publiées en 1531, une gravure représentant un homme à genoux, les mains croisées sur la poitrine et implorant un autre personnage qui étend sur lui une main dont seuls les trois premiers doigts sont relevés <sup>5</sup>. »

Saint Augustin, parlant de ces hommes qui guérissent « par le tact, par le souffle, par le regard, » les appelle des « hommes « qui ne ressemblent pas aux autres, *cæteris dispares* <sup>6</sup>. »

Maintenant, pourquoi toutes ces mains *votives* ou suspendues en *ex-voto* dans les temples? Pourquoi les prêtres les gardaient-ils avec soin et défendaient-ils qu'on y touchât?

Pourquoi toutes sont-elles exactement semblables et n'éten-  
dent-elles jamais que les trois premiers doigts?

Reprenons notre première méthode et interrogeons d'abord la Bible que M. Aubin Gauthier, dans un but tout contraire au nôtre, ne craint pas de faire intervenir dans le débat.

Rien n'est plus vrai. Lorsque le grand prêtre voulait bénir le peuple, il tenait les deux mains tendues en avant de sa face; lorsqu'il proférait le nom de Dieu, il élevait les trois premiers

1. Cœlius Aurel., *de Acutis*, l. I, ch. xvi.

2. *Hist. nat.*, l. VI, p. 34.

3. *Æn.*, l. XII, v. 402.

4. *Amphytrion*, sc. I.

5. *Galenî de Anatomicis administr.*, l. IX.

6. *Cité*, l. XIV, ch. xxiv.

7. Elysus Jucund., *Quæst. comp.*, p. 30.



doigts de chaque main, mais, aussitôt après avoir prononcé le nom de Dieu, il relevait les doigts pliés <sup>1</sup>.

Au moment de l'inspiration, les livres sacrés disent : « La main de Dieu descendit sur lui <sup>2</sup>. »

Quand Moïse voulut remplir Josué de l'esprit de sagesse, il lui imposa les mains <sup>3</sup>.

Quand Naaman vient trouver Élisée pour lui montrer sa lèpre, le prophète ne le reçoit pas et l'envoie au Jourdain. « Je croyais, dit le malade, qu'il aurait invoqué son Dieu et qu'il m'aurait touché avec sa *main* <sup>4</sup>. »

« Dieu imposa sa main sur lui et il prophétisa <sup>5</sup>. »

Nous n'avons pas besoin de pousser plus loin les rapprochements ; chacun les continuera de lui-même, en pensant à ces impositions de la main *divine* du Sauveur, et des mains *sacrées* de tous les saints ses disciples, impositions qui semblent précéder toute guérison spontanée, tout don de la grâce et toute résurrection de mort.

Le Sauveur ne nous le dissimule pas : sa main *transmet* la vertu divine, l'influence de l'Esprit saint que sa prière *attire* et qui habite en lui.

Encore une fois, pas n'est besoin d'en dire davantage pour montrer que la main n'est dans tous ces miracles que l'organe chargé de transmettre l'influence, ni plus ni moins que la salive ou les reliques, mais qu'une fois imprégnée de la vertu divine, elle devient elle-même, littéralement et symboliquement tour à tour, la vraie *main du Seigneur*.

Voilà pourquoi, sur le tombeau de Dagobert, à Saint-Denis, on voit une main, dont les trois premiers doigts sont étendus, descendre d'un nuage, sur la tête du monarque que deux anges et deux évêques soutiennent dans ce moment solennel.

1. Galatin, *Observ. select.*, t. IV, ch. L.

2. *Deutér.*, ch. xxxiv, v. 9.

3. *Id.*, *ibid.*

4. *Rois*, l. IV, ch. v.

5. *Deutér.*, loc. cit.

Montfaucon nous parle à son tour d'une vieille peinture représentant au-dessus de la tête de Charles le Chauve une main, des doigts de laquelle s'échappent des rayons; de même sur les sceaux d'Hugues Capet, de Charlemagne, ou sur des médailles des empereurs de Constantinople. Ainsi donc, les trois doigts étendus de Notre-Seigneur dans toutes les anciennes gravures, les trois doigts des bénédictions papales, les trois doigts de saint Janvier exorcisant le Vésuve au pont de Naples, etc., n'ont probablement pas d'autre origine.

Le paganisme savait parfaitement toutes ces choses, car ses dieux ne pouvaient rien faire de mieux que de suivre de telles leçons et d'imiter de tels exemples; aussi n'exposait-on pas ces mains comme de simples *ex-voto* figurant les membres rendus à la santé, mais bien comme « les mains salutaires ou guérissantes des dieux, *manus salutare, manus deorum* <sup>1</sup>. »

Chez le suppliant, la main n'était donc que le signe attractif du secours divin et le véhicule organique de la vertu spirituelle.

Apulée nous dit que l'on portait toujours des mains dans les processions.

Celles qui étaient suspendues dans les temples étaient couvertes tantôt d'hiéroglyphes, tantôt de simples inscriptions. Elles étaient percées d'un trou, de manière à pouvoir être suspendues, lorsqu'on ne les plaçait pas toutes droites sur une base quelconque.

Nous trouvons la meilleure preuve que la main n'avait de vertu que *par le dieu*, dans deux exemples cités par le savant *bénédictin*, pour lequel, à cette époque, ils étaient lettre close : le premier nous montre une main droite, dont les trois premiers doigts sont étendus, fixée sur une base; sur le piédestal, on voit figurer une femme avec le petit enfant qu'elle vient de mettre au monde, et au-dessous on lit cette inscription : « *Cecropius. V. C. (voti compos), votum solvit;* » c'est-à-dire,

1. Elysus Jucund., *Quæst. comp.*, p. 30.

Cecropius acquitte ici le vœu qu'il a fait. » Mais à qui l'a-t-il fait et à qui le solde-t-il ? Évidemment au buste de Sérapis, qui est placé à son tour sur l'index et le médius de la même main, comme le dieu attiré et agissant par ces deux doigts <sup>1</sup>.

Le deuxième exemple nous montre un jeune homme, Tullinus, paraissant guérir par le même geste. Mais faites bien attention à cette révélation mesmérique : *on voit ici la TÊTE DU SERPENT SE GLISSER ENTRE LE POUCE ET L'INDEX*. Cette statue fut brisée en 840 par l'évêque de Brescia (Rampere) ; mais du temps de Montfaucon, l'antiquaire Rossi en possédait encore la main <sup>2</sup>.

Montfaucon nous reproduit encore une momie. Sur la case qui la renferme on voit une femme malade et une autre qui lui pose la main gauche sur la poitrine et la droite sur la tête. Mais qui donc inspire et secourt ces femmes, si ce n'est Anubis et Isis qui sont là, avec Horus, au pied de son lit et que l'on implore à genoux ?

Sur les *abraxas*, ou talismans postérieurs, c'est le prêtre qui étend la main, mais le prêtre transformé en Anubis-chien, représentant lui-même, comme on le sait, le fidèle gardien de la vie.

La septième gravure du voyage de Denon nous montre une vignette trouvée au temple hôpital de Tentyrah, et dans laquelle Osiris figure un fouet à la main ; puis on voit, sur la planche ix, une personne endormie sur une couche en forme de lion et une divinité qui la tire petit à petit de sa léthargie. Denon, fidèle au symbolisme, ne voit là que le sommeil de la Nature pendant le règne de la constellation du Lion. Tout cela est fort joliment inventé, mais Ennemoser, l'historien allemand de la magie, lui fait remarquer avec raison qu'il est bien plus naturel de voir un effet du magnétisme exercé par ces prêtres armés de baguettes, qui paraissent relever leurs malades petit à petit. « Toute autre hypothèse est vaine, » dit-il ; et

1. Montfaucon, t. II, 2<sup>e</sup> p., ch. xx.

2. *Id.*, *ibid.*

nous trouvons qu'il a raison tout en regrettant qu'il n'ait vu dans ces bâtons et dans ces mains que « des conducteurs du fluide universel <sup>1</sup>. »

Et tout ceci n'était pas particulier à l'Égypte. On retrouve dans beaucoup de statues indiennes des mains dans la position magnétique. C'est pour cela, peut-être, que des huit mains enflammées du dieu Vichnou quatre sont élevées et présentées aux spectateurs avec une intention évidente. C'est là qu'Apollonius de Tyane était allé puiser ses plus grandes connaissances théurgiques.

Mais l'exemple de Vespasien est un des plus frappants et nous montre vraiment le magnétisme antique en action, sous la main d'un empereur; consacrons-lui quelques lignes.

Étant à Alexandrie, un homme du peuple, aveugle depuis longtemps, se jette à ses pieds en lui demandant de le guérir (*remedium cæcilitatis*); un autre, paralysé de la main, vient également le prier de le toucher « *seulement avec le pied*. » Vespasien *rit* d'abord de leur demande, mais ils insistent, sont refusés de nouveau et renvoyés aux médecins, qui jugent les deux infirmités curables « si on leur applique une force salutaire. » Vespasien reprend courage, et, *devant un grand concours de peuple*, les touche tous deux et rend à l'un sa vue, à l'autre l'usage de sa main <sup>2</sup>.

Le fait est attesté par Tacite, et certes voilà la médecine d'attouchement bien solennellement justifiée.

C'est très-bien, mais ce que tout le monde n'ajoute pas, c'est que l'empereur n'avait touché que sur le conseil impératif qui lui en avait été donné dans *un songe* par Sérapis en personne.

C'est donc cette grande question des songes qui domine toute la thaumaturgie antique, et qu'il nous faut examiner à présent.

1. Ennemoser, *Hist. de la magie*, t. II, p. 260 et suiv.

2. Tacite, *Histor.*, l. IV.

2. — *Le somnambulisme retrouvé dans les temples.*

Nous avons dit que chaque ville avait son *asclépiion*, c'est-à-dire son temple où l'on allait chercher la santé dans les rêves; et cette fois, malgré la singularité très-embarrassante de la chose, nos adversaires ne songent même plus à le nier, tant la négation deviendrait cette fois révoltante. Quand les inscriptions sont partout, quand tous les grands hommes recourent à ces sommeils, quand tous les historiens les affirment, comment s'y prendre pour leur dire : « Vous mentez? »

Que faire d'ailleurs de preuves aussi testimoniales que celles-ci, par exemple :

P. Oelices Pollio, *averti en vision, visu monitus*, a offert cela à Asclépias <sup>1</sup>;

L. Valerius Capito, *averti dans le sommeil*, a posé cette plaque de marbre en l'honneur d'Esculape et avec son signe, pour la santé de Julia Veneria, sa douce fille <sup>2</sup>;

C. Julius Frontonius remercie, *d'après ce qu'il a vu, de viso*, et pour ses yeux qui lui ont été rendus, *luminibus red-ditis*, Esculape, Hygie et les autres divinités sanitaires de ce lieu <sup>3</sup>?

Du temps de Pausanias, il y avait encore six inscriptions de ce genre-là dans le temple d'Épidaure <sup>4</sup>.

Gruter recueille les suivantes dans l'île du Tibre, à Rome :

C'est Ganis qui, sous le règne d'Antonin, remercie les dieux de lui avoir appris en songe que, pour aller guérir sa cécité, il fallait aller prier à l'autel, lever la main, puis la placer

1. Gruter, *Inscrip.*, p. 70, n° 7. Origène, *Contra Cels.*, dit que, de son temps (250 ans après Jésus-Christ), ce genre de consultation était encore en grande vogue aux temples d'Esculape.

2. *De Donariis veterum*, ch. vii, p. 785.

3. Pierius Valerianus, *de Fluvior. nobilit.*, serm. IV.

4. Pausanias, l. II, ch. xxvii.

sur ses yeux. « Il y va, dit l'inscription, et *soudain* il recouvre la vue en présence et aux acclamations du peuple. »

C'est ensuite Valérius recevant en songe l'ordre de se frotter les yeux avec une pommade composée de miel et du *sang d'un coq blanc*. Il le fait et recouvre la vue; il en remercie le dieu.

Et ce n'étaient pas seulement les gens simples qui consultaient ou affirmaient :

C'est Antonin qui élève un temple à Sérapis, et qui spécifie les motifs de sa reconnaissance <sup>1</sup>.

C'est l'empereur Julien qui professe sa reconnaissance envers Esculape pour des remèdes enseignés, *indicatis remediis*, et c'est saint Cyrille qui nous conserve ses paroles <sup>2</sup>.

C'est Périclès faisant élever à Athènes une statue à Pallas Hygiea, en reconnaissance du songe pendant lequel cette déesse lui a révélé l'existence de la plante *parthenium*, avec laquelle il avait guéri un de ses esclaves tombé du haut du temple <sup>3</sup>.

C'est Cicéron reconnaissant que l'aristoloche n'a été connue que par un songe <sup>4</sup>.

C'est Pyrrhus, Vespasien, Adrien, Ptolémée-Soter, l'orateur Aristide, Alexandre le Grand, etc., etc., qui consultent, et ce sont des historiens comme Tacite, Spartien, Plutarque, Arrien, Suétone, Valère-Maxime qui constatent; il y a mieux, c'est Galien, le rival d'Hippocrate, qui cette fois avoue, sans laisser la moindre place au moindre doute, « qu'il doit la plus grande partie de ses lumières *aux songes* et aux secours divins <sup>5</sup>. »

Restons-en là, car il faudrait faire passer sous nos yeux l'antiquité tout entière.

1. Gruter, *Inscrip.*, p. 85.

2. Saint Cyr., *in Julianum*.

3. Leclerc, *Histoire de la magie*, l. II.

4. *De Divin.*, l. I, § 40.

5. *Comm. de humor.*, texte II.

Arrivons aux voies et moyens.

Tout le monde le sait : on allait chercher tous ces songes dans des temples ; on allait y passer la nuit, et cela s'appelait *incubare deo* ; littéralement : « dormir avec le dieu. » On soumettait le requérant à quelques prescriptions hygiéniques, on lui supprimait le vin, puis, après les frictions d'usage, après quelques ferventes prières adressées au dieu, on couchait le malade sur la peau d'une brebis pour qu'il attendît sa révélation. Enfin le prêtre lui souhaitait le bonsoir et il attendait en silence la venue du dieu, sous une forme ou sous une autre, ou bien tout simplement la vision de la plante nécessaire... Le lendemain, il racontait *publiquement* aux prêtres ce qu'il avait obtenu. Ceux-ci recueillaient soigneusement tous les détails, les inscrivaient avec soin, ainsi que toutes les circonstances du miracle : par exemple, ils notaient si l'on avait été guéri spontanément ou plus tard ; puis ils renfermaient ces rapports dans des boules sacrées, ou bien ils les relataient sur les *ex-voto* suspendus par la reconnaissance du guéri.

L'histoire ne nous apprend rien de plus sur *le gros* de l'incubation ; bien plus, elle n'y soupçonnait rien de plus, et, à part quelques lazzi d'Aristophane, de Lucien ou des épicuriens, « *qui se montraient en cela très-ridicules,* » suivant l'expression de Bayle, l'histoire éminente et sérieuse n'émet aucun soupçon et fait preuve de la plus absolue crédulité.

C'est tout simple, nous dit-on ; la marche du drame, la nature et les effets des remèdes étaient bien dévoilés, « mais le *principe d'impulsion qui procurait* les songes ne l'était pas, il était soustrait avec grand soin au vulgaire, etc. » Nous accueillons avec empressement cette réserve, car elle prouve que les prescriptions recommandées ne suffisaient pas ; seulement nous affirmons qu'il ne restait plus d'autre *principe d'impulsion* que l'action du dieu, et que le secret reposait tout entier sur certains détails des mystères que nous analyserons plus tard.

Mais quand la science s'obstine à vouloir trouver dans les

préparations médicales ce *principe d'impulsion* somnifère, elle nous fait de la physiologie de même valeur que la physique de MM. Babinet, Chevreul, etc., lorsqu'ils expliquent la rotation des tables par « les petits mouvements nerveux *naissants* ou l'action *volitive* sur le pendule explorateur, etc. Comme ces derniers faisaient de l'antiphysique, les autres font de l'antimédecine. On les voit assez à leur aise encore lorsque, se promenant autour de la question, ils cherchent à expliquer en général les grands succès de l'incubation, les uns, comme M. Auguste Gauthier<sup>1</sup>, par des divagations sur la salubrité des lieux, l'agrément des sites, le changement de régime, le voisinage des sources, etc.; » les autres, comme Sprengel, par « la tension de l'imagination ou les forces *médicatrices* de la nature<sup>2</sup>; » ou bien encore, comme M. Maury, par « le régime diététique produisant des hallucinations *psycho-sensoriales* <sup>3</sup>. »

Mais quand, las de se promener autour de la question et de réfléchir à l'efficacité *distrayante* des cavernes, à l'efficacité *sanitaire* des *plutonia* et des *charonia*, à l'*heureuse* influence d'une diététique absurde, telle, par exemple, que quinze jours d'abstinence absolue, ... ils veulent entrer dans la question et presser d'un peu près la *génésie* du rêve, que nous donnent-ils ? Une scène de chloroforme dont personne n'a jamais pu se douter, que personne n'a jamais décrite et qui, même chez les peuples les plus sauvages et dès l'enfance des sociétés, ferait supposer une science anesthésique auprès de laquelle celle des Simpson et des Morton ne serait qu'une bagatelle puérile et ridicule.

Oui, tout ce que rêvent nos physiologistes modernes est non-seulement antihistorique, mais antiphysiologique au suprême degré, et se réduirait, en fin de compte, à cette belle hérésie : faites coucher un homme ou plusieurs sur une peau

1. *Recherches*, p. 25.

2. Tome I, loc. cit.

3. *Religions*, t. II, p. 437.



d'animal ou dans un lit (*ad libitum*), entreprenez-les d'un dieu guérisseur qui va leur apparaître, mettez-leur le cerveau dans un état de *surexcitation* indicible soit par des fomentations répétées, soit par des récits qui enflamment la foi et *tendent* au plus haut point l'imagination, ... et vous verrez ces malades, ainsi *galvanisés*, ... *s'endormir* tout *paisiblement* immédiatement après qu'on aura tiré leurs rideaux et qu'on leur aura souhaité une bonne nuit, puis percevoir en rêve précisément toutes ces réponses qu'ils viennent chercher, etc... Mais il nous semble, à nous qui ne sommes pas médecin, qu'il y a dans une telle mise en scène précisément tout ce qu'il faut pour amener une insomnie de cinquante heures, et, pour notre part, plus nous croirions à l'arrivée prochaine d'un dieu, et moins notre imagination *fouettée et tendue* nous permettrait de nous endormir en l'attendant.

Voilà pour le sommeil *naturel* de M. Auguste Gauthier qui, dirait-on, entend d'ici « les prêtres prononçant certaines paroles, que ces gens crédules (et endormis tout juste, à ce qu'il paraît, au degré voulu pour les entendre) prenaient pour des oracles <sup>4</sup>. » Quant au sommeil *artificiel* de M. Maury, c'est une bien autre affaire, et nous le renvoyons à ce que nous en avons dit dans notre Introduction.

Nous ne nous rendrons que lorsqu'il nous montrera des hypéresthésiés ou des anesthésiés (à son choix) percevant, dans un *dortoir commun*, des paroles, des conseils, des *visions*, ou de simples images des *plantes* qui conviennent à leur état, puis ces paroles, ces conseils, ces médicaments souvent inconnus dans toute la contrée, produisant, sans confusion, sans incertitude et très-ordinairement sans délai, des guérisons véritablement merveilleuses...

Hallucination du sommeil!... Mais quand il n'y en avait pas, quand les malades étaient parfaitement *éveillés*, ce qui arrivait fort souvent, comment ces *éveillés* ne voyaient-ils rien de

4. Loc. cit., p. 32.

toutes les fraudes sacerdotales qui s'agitaient autour du lit des *endormis*? Voilà encore des excitants nerveux bien bizarres qui agissent également bien, avec ou sans sommeil, et prescrivent à chacun, dans ce double et contraire état, tout juste ce qu'il lui faut.

Cependant, « on ne prisait généralement que les *visions* du matin. » Et pourquoi? se demande-t-on, si ce n'est que parce l'âme fatiguée jusque-là du poids des aliments se trouve dégagée, etc., etc. Mais, si nous avons bien compris, on nous parlait tout à l'heure de jeûnes qui devaient avoir exclu toute *surcharge*.

Autre contradiction : « les prêtres de M. Maury partageaient souvent eux-mêmes la crédulité populaire ; » donc ils ne la créaient pas, et c'est si vrai que M. Auguste Gauthier parle de ces entretiens qu'ils avaient avec les philosophes et les savants qui encombraient les portiques du temple, « et qui très-souvent expliquaient à ces prêtres si instruits le vrai sens des paroles prononcées par le dieu <sup>1</sup>. »

Sprengel de son côté est bien amusant d'inconséquence. Selon lui, les prêtres sont tantôt de bonne et tantôt de mauvaise foi. Quoique le milieu soit difficile, ce sont eux qui soufflent les malades, ce qui ne les empêche pas de *tirer parti*, pour la science, des inscriptions des tablettes ; de sorte que leur science progresse au prorata de ces billevesées de somnambules, qu'ils transcrivent sur les tablettes. « C'est ainsi qu'à *leur propre insu* ils traçaient la marche que devaient suivre les générations plus éclairées qui leur succéderaient et qui, sans *les cures superbes* des temples, ne seraient pas parvenues d'aussi bonne heure à connaître la *marche de la nature* dans les maladies <sup>2</sup>. »

1. Auguste Gauthier, p. 426. Plus loin le même auteur dit que lorsque les malades *voyaient* Esculape, c'était quelque prêtre déguisé en dieu. Arrange qui le pourra ces visions corporelles avec le sommeil des visionnaires et la bonne foi des prêtres!

2. Sprengel, *Histoire de la médecine*, t. I, p. 26.

Nous ne croyons pas que l'erreur ou plutôt l'absence obstinée d'une vérité ait jamais enfanté plus de naïvetés contradictoires ; tout s'y coudoie et rien ne s'y touche. Comme conditions, *bonne et détestable foi, science et ignorance, publicité et secret* ; comme procédés généraux, *excitants et calmants* ; *diète absolue et nourriture effrénée, sommeil et veille*, etc. Comme spécifiques, nous en possédons de bien précieux et nous n'aurons garde d'oublier pour les maux d'yeux « le sang d'un coq blanc <sup>1</sup>, » pour le mutisme « un verre d'eau claire <sup>2</sup>, » pour l'hydropisie « une saignée de CENT VINGT LIVRES <sup>3</sup>, » pour *réformer tous les nerfs et tous les os* « un verre d'huile sans sel <sup>4</sup>, » pour les hémoptysies « du sang de taureau <sup>5</sup>, » pour la phthisie « de la chair d'âne, etc. <sup>6</sup> » « Et, cependant, dit M. Gauthier, pas n'est besoin d'ajouter que tous ces malades guérissent <sup>7</sup>. »

Maintenant, si c'est là le point de départ de la véritable médecine, si les tablettes votives ont, comme le veut Sprengel, enseigné la science aux *filous* qui les avaient composées, que messieurs les médecins veuillent donc bien nous venir en aide une bonne fois, qu'ils nous fassent donc rêver, à volonté, *coq blanc, sang de taureau, oreille de chat blanc*, qu'ils donnent ensuite à ces inspirations de la *nuit* quelque vertu

1. Voir ci-dessus.

2. Aristide, *Oratio in puteum Æscul.*, t. I, p. 447.

3. *Id.*, *ibid.*, p. 491. Voir comme équivalent magnétique, dans les *Lettres du docteur Frappart à Arago*, son effroi, lorsque, chargé de consulter pour la femme du docteur Comet, il reçut de sa somnambule le conseil de guérir l'épuisement effrayant de la malade en lui tirant une masse de ce même sang dont elle ne paraissait plus posséder que quelques gouttes. Frappart comprend parfaitement que la mort est au bout de la prescription ; d'un autre côté sa foi est bien profonde. Celle-ci finit par l'emporter, parce que, après tout, dit-il, *ce n'était pas ma femme*. Il reconnaît lui-même que sa *témérité* fut largement récompensée, car la malade « n'en mourut pas. »

4. *Id.*, *ibid.*

5. Artemid., *Oneiro.*, l. V, c. 89.

6. Élien, *de Natura anim.*, l. XI, c. 35.

7. Gauthier, p. 47.

plus efficace que celle de toutes leurs inspirations du *jour*, et, sans qu'ils prennent la peine de passer leurs examens, nous leur affirmons que le public souffrant se hâtera de déposer sur leurs fronts la tiare du pontificat médical avec infiniment plus d'enthousiasme qu'il n'y voit tomber d'ordinaire le bonnet du docteur.

Mais il faut être *dieu* pour réussir aussi *brillamment*, et *ad libitum*, avec du coq blanc, des oreilles de chat et surtout de la chair et de vraies formules d'*âne*!...

Lors donc que M. Auguste Gauthier, se basant sur des différences de détail entre le sommeil des temples et le somnambulisme magnétique, nie leur identité, il se crée une prétendue difficulté qui n'en est pas une. Il n'a pas bien étudié cette espèce de somnambulisme qui n'est que l'une des mille formes du Protée magnétique. Il ne voit pas que pour ce dernier Protée, c'est tout simplement une forme préférée comme étant la plus commode, en ce qu'elle lui permet d'agir plus facilement par des organes cataleptisés. Mais, dès que le *besoin s'en fait sentir*, il parle tout aussi bien par ses pythonisses ou possédées éveillées, par une statue, par un chêne comme à Dodone, par un bœuf comme à Memphis, par une table comme à Paris; et la meilleure preuve que nous puissions donner à M. Auguste Gauthier de sa méprise, c'est la vanité de son argument principal: « L'oubli au réveil, dit-il, est constant à la sortie du somnambulisme, tandis que la mémoire des révélations sacerdotales est constante. » Il oublie ce qu'il a cité lui-même d'après le docteur Teste, à savoir la faculté possédée par le magnétiseur d'imposer à sa somnambule le souvenir, comme le faisaient les prêtres de Trophonius qui laissaient la chose à votre choix. Il ne voit pas que ce n'est qu'une *affaire de case cérébrale*. Le dieu agit alors sur l'une ou sur l'autre, et tout est dit. Seulement, dans la forme cataleptique, c'est un peu plus difficile que chez les médiums éveillés.

Non, la grande différence n'est pas là; elle est tout entière

entre les songes *ordinaires* de la vie et les songes *envoyés par les dieux*, comme disent Jamblique, Hippocrate et Platon.

Tout le reste n'effleure même pas la question.

NOTE I. « ὕπnap, SONGE VRAI, ὄnap, SONGE VAIN. » — M. Aubin Gauthier, qui, de son côté, se trompe tout autant que son homonyme, en faisant de ces incubations délirantes des explosions de facultés latentes provoquées par l'emploi du mesmérisme, a cru devoir consacrer tout un volume à l'examen philologique des mots *songe* et *sommeil*; cet examen, il l'a dédié à l'immortel Mesmer, et l'a envoyé comme *leçon* au pape Grégoire XVI.

Voici la base de cette immense dissertation, qui renferme des remarques assez curieuses.

« Chez les Grecs, dit-il, le sommeil ordinaire s'appelait *upnos*, et le songe ἐνύπνια. Le songe clair et vérifié s'appelait *upar*, le songe obscur ou vain, *onar* (d'oneiros). »

Homère dit en rapportant le songe de Pénélope, dans lequel on lui montre son mari : « Ce n'est point un vain songe, *onar*, mais une vision *réelle* qui va s'accomplir, *upar*. » Et au moment même le véritable Ulysse se présente devant elle (a).

Dans le *Criton*, Socrate dit qu'il a vu en songe une belle femme s'avancer et lui dire : « Tu verras, dans *trois jours*, les campagnes de Phthye. — C'est un songe étrange, ἐνύπνια, dit Criton. — Je le trouve très-clair, dit Socrate, ὕπnap, car il signifie que je mourrai dans trois jours. » Le songe avait dit vrai.

Dans le latin, l'*insomnium* est le songe vain, et le *somnium* est le songe vrai : Macrobe et Virgile en font foi.

Mais l'important est de savoir ce que l'hébreu et la Vulgate entendent par les mêmes termes. Or M. Gauthier avertit officieusement le saint-père que la Vulgate s'est positivement méprise sur le sens du premier mot. Selon lui, Moïse n'a jamais pu faire dire à Balaam : « Il n'y a point de devins ni d'observateurs de *songes* en Israël, puisque Joseph devine toute la journée par les *songes* et que le Seigneur annonce qu'il parlera en *songe*, non-seulement à ses prophètes, mais aux vieillards, aux enfants et à toute chair. »

Il demande donc qu'on remplace le mot *songe* par le mot *augure*, et la phrase de Balaam, « pas d'augure en Israël, » par celle-ci : « Pas d'augure *contre* Israël, » le mot *ix* signifiant également l'un et l'autre.

Ces prétentions nous paraissent assez fondées; ce qui ne l'est pas, c'est de

nier dans le même livre, comme le fait M. Gauthier, les possessions, les pythons, et d'attribuer tout cet occultisme à la *propriété* somnambulique. Nous soupçonnons, et même nous avons eu sous les yeux la preuve que Grégoire XVI n'aura pas admis que le marquis de Puységur soit venu jeter sur la Bible une lumière rationaliste ignorée de saint Jérôme et de l'Église.

Voyons maintenant quelles chances restaient aux dormeurs, pour que les songes des temples fussent toujours des *ὑπαρ* ou songes vrais.

NOTE II. « UN SPÉCIMEN DES SONGES. » — C'est le rhéteur Aristide qui va nous donner, en beaux *discours sacrés*, l'expression de sa reconnaissance envers Esculape. Mais comme cette reconnaissance est très-prolixie, nous nous voyons forcé d'abrégér le plus possible, dùt la logique du célèbre malade en souffrir quelque peu (a).

Nous ne rapporterons donc que le sommaire du traitement. Après nous avoir dit que « les forces d'Esculape dépassent tout ce que l'on peut imaginer, et qu'IL A MÊME FAIT DES RÉSURRECTIONS, » Aristide ajoute : « Rien n'est plus *admirable* que la variété des conseils qu'il prodigue dans ses songes. Aux uns il ordonne de boire de la chaux, à d'autres de la ciguë ; il traite les catarthes par les bains froids dans l'eau de rivière ou de mer, ou par de longs voyages, pendant lesquels il ordonne des purgations sans fin et des travaux d'esprit, lorsqu'on peut à peine respirer, comme cela m'est arrivé... Le dieu, cependant, m'ayant envoyé à Adriana, j'y fus grandement éprouvé, ne pouvant rien prendre sans que ma gorge et ma poitrine fussent en feu. En vain m'efforçais-je de vomir, je ne le pouvais sans étouffer aussitôt. Toutefois, cette infirmité, après avoir gagné tout mon corps, se guérit par l'intervention du dieu, mais non sans m'avoir fait perdre beaucoup de sang... Je n'en suis pas moins allé, dans l'été, aux eaux, où le dieu me fit boire une énorme quantité d'eau chaude, puis d'eau froide, rendues plus efficaces par des courses de deux cent quarante stades *d'une seule traite*, et par la plus grande chaleur (*simul et summo calore*)... Alors étant devenu très-malade et ne pouvant plus tenir au lit (on le comprend), le dieu m'envoie à Lebedos ; mais le malheur veut qu'il me fasse rencontrer sur mon chemin un très-habile médecin de Pergame, qui, me voyant en si triste état, se mit en devoir d'examiner mon estomac et mes hypocondres. « Gardez-vous bien, me dit-il, de vous faire saigner davantage, à moins que vous ne vouliez *tomber en larmes*. Laissez-moi faire, mettez ce cataplasme, et vous m'en direz bientôt des merveilles... » J'accepte, tout en protestant que je ne suspendrai jamais

(a) *Aristidis orationes sacræ*. Tout ce récit est extrait du *Discours à Hercule*, t. I, et du *Discours sur certains remèdes et certains songes*, etc., *ibid.*

les saignées ordonnées par le dieu ; mais voilà que cette association des saignées, de l'eau froide et du topique me *rafraîchit* tellement la poitrine que la toux arrive et que le dieu m'annonce *lui-même* que mon éthisie (*phthoe*) est complète... Réduit à toute extrémité, je me rappelle que je n'ai pas consulté le dieu de Colophon sur cette nouvelle maladie, et comme ce dernier endroit n'est pas éloigné de Lebedos, j'y envoie mon ami Sozime, qui en rapporte cette réponse : « Il ne guérira qu'au temple d'Esculape, à Téphe, non loin du fleuve Mysis... »

On le voit : le courage est ici à la hauteur de la foi. Notre pauvre malade se résigne donc, et, contre toute attente, se met en route avec la plus grande facilité. Le dieu lui réapparaît en songe, mais cette fois avec Télésphore, et le patient de frémir lorsqu'il les entend déclarer, tous les deux, « qu'il faut lui enlever tous les os et lui *remettre de nouveaux nerfs* (ossa eximenda et nervi imponendi), lorsque les siens seront tombés. » Toutefois, on s'explique mieux, et ce n'est, à ce qu'il paraît, qu'une manière de dire que la cure doit être radicale ; pour l'obtenir, il suffira de boire, trois fois par jour, de l'huile non salée. Il le fait, mais comme l'hiver était très-dur, la terre couverte de neige, le voici pris de convulsions telles, que sa famille désespérée le regarde comme perdu. « La fièvre et ses agitations étaient tellement violentes, dit-il, qu'aucune partie de mon corps n'était en repos (*nihil quiescebat in toto corpore*). »

Force lui est donc de recourir à un autre médecin, qui recourt lui-même, pendant trois jours et trois nuits, à toutes les espèces de fomentations et de dictames. Mais le malade se rappelle alors une chapelle de Jupiter, près de laquelle il avait passé son enfance ; plein de courage, il se fait *charger* sur un cheval, et, *malgré la neige*, court implorer ce dieu qui lui annonce sa guérison prochaine par « un remède *royal*, qu'il recevra d'une femme. » Cependant, comme provisoirement sa respiration est revenue, et qu'il ne veut pas rendre jaloux Esculape, il repart pour son temple. Comme il y était, on apporte, pour y dormir, une femme distinguée, nommée Tyché, qui lui remet, en reconnaissance de la santé qu'elle vient de recouvrer, un baume composé de sucre, de nard et de *folio*, dont il use avec la permission du dieu, et à l'instant toutes ses douleurs s'évanouissent.

Il n'est donc pas étonnant que, la nuit suivante, il voie Télésphore, resplendissant comme le soleil, sauter d'aise autour de sa couche.

Mais ces beaux jours s'évanouissent, et peu de temps après (*circa idem fere tempus*), les vomissements reviennent. Nouvelle application d'un cataplasme divin, posé par Esculape *lui-même*, qui lui ordonne de le garder pendant trente jours. A l'expiration de la trentième nuit, il voit en effet revenir le dieu qui le lui enlève et le remplace par un autre, composé de quatre choses dont il se rappelle seulement l'hysope et la thériaque ; après quoi il lui ordonne d'aller souper, et, pour plus de sûreté (*securitatis causa*), « de manger de ce même remède avec du pain PRÈS DE LA TABLE SACRÉE. » Il n'en pouvait d'abord supporter l'odeur, mais le dieu sut bien y pourvoir, et, ajoute Aristide, « je le pris bientôt avec joie. »

« Je pourrais, dit-il en terminant, relater à l'infini toutes ces prescriptions, si ce n'était un peu fatigant, car lorsque je fus repris de mes catarrhes, il me semblait que je lusse un *livre immense*, dont les têtes de chapitres m'échappent aujourd'hui. Tantôt, en effet, le dieu me mettait à l'eau, tantôt au vin, quand il voyait que les choses s'aggravaient. Mais remarquant, en définitive, que *ni l'un ni l'autre ne réussissaient*, il me permit d'en faire à ma guise (*arbitratu meo*). Cependant il continua de m'interdire, soit toutes les viandes, excepté celle du coq, soit les poissons pendant six ans, le porc pendant je ne sais combien de temps, puis il m'en rendit l'usage. Quant au mal de dents, pour le guérir, il m'ordonnait de *brûler la dent d'un lion* et de l'appliquer sur la mienne, tantôt avec du poivre, tantôt avec l'épine de l'Inde, tantôt enfin de sacrifier en public un bœuf à Jupiter Sauveur, ce que je me hâtai de faire. »

Nous n'avons pas le courage de suivre plus longtemps toutes les péripéties d'une cure qui paraît n'être jamais arrivée, puisque, beaucoup plus loin, nous voyons le patient, toujours sur l'ordre du dieu, reprenant ces fameux voyages de Cyzique, de Smyrne et de Cumes, pour calmer ces mêmes douleurs d'estomac qui ne lui laissent de repos ni jour ni nuit; ces voyages et les tribulations qu'il y éprouve auraient suffi pour détruire une santé d'Hercule. Aussi le voyons-nous faire marcher de front les cataplasmes, les dictames, les *sections de la veine*, les bains, les remèdes *de toute nature* (et il les nomme), etc., puis tomber, à leur suite, dans des positions désespérées, dont le dieu de la machine (*deus ex machina*) le tire toujours à point nommé. Cette histoire des pérégrinations d'Aristide est une des plus intéressantes que l'antiquité nous ait laissées; ne fût-ce qu'au point de vue des usages et des mœurs, c'est une étude charmante.

Mais que conclure de tout cela? Quelle gloire pourrait donc en revenir à la médecine des temples? En fait de miracles, nous n'en voyons ici qu'un seul dont puisse s'enorgueillir le dieu : c'est d'avoir fait vivre son client pendant toute la durée de semblables traitements... Quant à la foi, elle paraît avoir été d'autant plus méritoire ici, que le dieu ne semble pas en avoir eu beaucoup en lui-même.

Toutefois, que les plaisants y prennent garde, et que, triomphants sur l'article *miracle*, ils n'étendent pas leur triomphe jusqu'à l'article *merveille*. En présence de récits aussi circonstanciés et aussi naïfs, ils doivent s'apercevoir des difficultés de la théorie qui ne veut voir ici d'autres agents que des *prêtres* dressés *ad hoc*, d'un bout du monde à l'autre. Qu'on y fasse bien attention : c'est pendant VINGT ANS que cet homme de lettres *très-distingué* vit en familiarité constante avec ses dieux, et vous voulez qu'il les confonde avec des hommes en *chair* et en *os*?

Pour lui, l'état de veille est tout aussi miraculeux que le sommeil, et les prodiges du jour viennent incessamment confirmer les prodiges de la nuit.

Un jour, il nous montre le dieu nocturne lui ordonnant de sacrifier deux *moineaux* à Isis. A peine réveillé, il cherche ces oiseaux dans la ville, mais



la ville en manquant. Enfin il arrive à une boutique qui en possède deux, et il se met en devoir de les acheter. « Non, répond le marchand, car j'ai appris *en songe* que l'un des *guéris d'Isis* va venir les réclamer. » Aussitôt les deux moineaux se débarrassent de leurs filets, vont d'eux-mêmes se placer sur la tête d'Aristide et lui prodiguer de telles caresses, que le marchand comprend à qui il a affaire et les lui livre.

Une autre fois, sept jours avant un grand tremblement de terre, Esculape lui ordonne de se réfugier dans sa *villa* de famille, située près du temple de Jupiter Olympien, et de construire un autel sur le sommet de la colline d'Atys. A peine l'autel était-il terminé, que le tremblement de terre arrive, et tellement violent, qu'il détruit toutes les habitations du pays et s'arrête à la villa du rhéteur. Mais il a *l'oreille du dieu*, et, bien tranquille pour lui-même, on le voit se mêler à la foule et la rassurer en lui annonçant « que, pour cette fois, les choses n'iront pas plus loin (a). »

Nous comprenons maintenant comment pouvaient se trouver sanctionnées toutes ces révélations somnambuliques, et combien il est peu nécessaire de supposer une stupidité générale impossible, pour expliquer tant de confiance.

Il est vrai qu'il est difficile de reconnaître dans le dieu puissant du tremblement de terre ce médecin maladroit qui promène son malade pendant trente ans, de ville en ville et de cataplasme en cataplasme, sans pouvoir le guérir. Mais est-il bien sûr que ce fût là de la maladresse? Comme les rois, les dieux s'amuse, et le mot de Benoît XIV: « *In curis daemonum aliquid delusorium et leve*, dans toutes les cures des démons vous voyez toujours quelque chose de moqueur et de léger (b), » n'a jamais paru d'une application plus frappante. Pour reprendre une plus haute et plus juste idée de la puissance guérissante des dieux, rappelons-nous ces pestes effroyables et parfaitement historiques qu'ils faisaient cesser, au moment précis où l'on sacrifiait quelques victimes humaines, où l'on instituait une fête, où l'on apportait le serpent d'Épidaure (c). Ah! c'est qu'ici le fond des choses n'était peut-être plus le même pour eux; peut-être était-il plus difficile de guérir miraculeusement et sans remède un simple bouton, que de faire cesser un fléau dont ils tenaient tous les fils et dont leur seule présence était souvent tout le secret. Soyons-en bien certains: ici C'ÉTAIT LE MAL QUI S'EXORCISAIT LUI-MÊME.

Nous allons le voir maintenant exorciser dans ses temples.

(a) *Loc. cit.*

(b) *De Servorum Dei beatificatione*, ch. iv.

(c) Voir t. I de ce Mémoire, ch. iv, Append.: « *Génies épidémiques.* »

5. — *L'exorcisme dans les temples.*

Pour s'assurer de l'antiquité de l'exorcisme sacerdotal, il suffit de remonter à l'Égypte.

On a bien reproché au père Kircher, à cet homme « auquel, dit le comte de Maistre, les Anglais auraient élevé des statues, » on lui a bien reproché, disons-nous, de n'avoir su lire sur les obélisques et sur les stèles que des conjurations, des secrets magiques et des formules d'exorcisme. Nous avons prouvé qu'il n'était certes pas exclusif, et que la goétie ne lui masquait en rien les *belles paroles* de la théurgie, l'ennemie prétendue de cette dernière. On peut en juger par cette citation : « Il faut bien savoir, dit-il, que les hiéroglyphes des obélisques ne concernaient pas seulement la théologie secrète sur Dieu et les dieux, mais bien encore celle des mauvais génies dont les machinations et l'opposition (*ἀντιτέχνησις*) étaient *anéanties*, croyait-on, par la vertu des puissances angéliques et la majesté suprême du Dieu tout-puissant... Aussi l'on parlait de là pour affirmer et pour garantir que nulle puissance adverse ne pouvait subsister sur la surface de l'Égypte. Jamblique nous a dit de quelles paroles impérieuses et menaçantes on se servait contre un certain ordre de démons inférieurs, et au moyen de quels exorcismes et de quelles adjurations ils conjuraient les troubles et les passions tragiques <sup>1</sup>. »

Kircher alors, et à l'appui de ces paroles, nous mettait sous les yeux un prêtre étendant les deux mains comme pour repousser la *chouette* armée du *fouet*, telle qu'elle se voit encore sur tous nos obélisques ; il montrait tout auprès la croix placée dans une guirlande grecque, en tout semblable à celle que nos esprits de 1853 traçaient eux-mêmes sur nos papiers magiques. Il nous montrait encore sur les amulettes d'Harpocrate et d'Anubis, d'une époque plus récente mais bien

1. *Œdip. Ægypt.*, t. II, 2<sup>e</sup> p., p. 450-467.

*éclairée*, les fameuses lettres éphésiennes dont Clément d'Alexandrie disait : « On ordonnait de réciter ces lettres sur tous les obsédés démoniaques<sup>1</sup> : *Aski*, *calaski*, *hex*, *tetrax*, » etc. C'était en récitant ces mots d'origine hébraïco-copte qu'on imposait les mains sur les malades des temples.

C'était là probablement ce qui faisait le fond de cette bibliothèque médicale et sacrée, que les pastophores seuls avaient le droit de lire, et qui restait renfermée dans le *Saint des saints*.

Avec la théorie revenaient la pratique et toute la doctrine des *esprits possesseurs*.

Nous avons déjà mentionné, à propos des dynasties de Mânes<sup>2</sup>, les curieux détails que venait de nous fournir tout récemment la traduction du papyrus magique d'Harris, publiée par M. Chabas.

Le savant égyptologue nous avait parlé de cette invasion de démons ou de morts (*khous*), qui pouvaient s'emparer des corps humains et y résider. On se rappelle que les khous jouissaient de la faculté de prendre toutes les formes qui leur convenaient ; c'est dans ce singulier privilège qu'il faut chercher l'origine des idées de l'antiquité sur la possession par les esprits.

« Les khous, nous dit M. Chabas, pouvaient s'emparer du corps d'un vivant. On reconnaissait leur présence aux troubles pathologiques et intellectuels qui en étaient la conséquence, et l'on disait d'une personne atteinte de ces troubles caractéristiques qu'elle avait un *khous*. C'est ce qu'on a appelé, partout ailleurs qu'en Égypte, être *possédé d'un esprit*, et si je ne me sers pas de cette expression, c'est qu'il existe une grande différence entre la nature des khous et celle des esprits incorporels, tels que les anciens se les représentaient.

« Nous possédons heureusement un document historique

1. Saint Clément, *Strom.*, I. I.

2. Chapitre VII.

très-important pour l'intelligence de ce point des croyances égyptiennes; je veux parler de la belle stèle provenant du temple de Chons, à Thèbes, et donnée à la Bibliothèque impériale par M. Prisse d'Avenne. On en doit la première explication à M. S. Birch. Tout récemment encore, M. de Rougé en a fait l'objet d'un très-remarquable mémoire.

« Ce monument rapporte que l'un des Ramsès de la vingtième dynastie<sup>1</sup>, percevant en Naharaïn les tributs payés à l'Égypte par les nations asiatiques, s'éprit de la fille du chef de Bakhten, l'un de ses tributaires, l'épousa et la ramena en Égypte, où il l'éleva à la dignité de reine sous le nom royal de Ranefrou.

« Quelque temps après, le chef de Bakhten dépêcha à Ramsès un messager ayant mission de réclamer l'assistance de la science égyptienne en faveur de Bent-Rosh, jeune sœur de la reine, atteinte d'un mal qui s'étendait dans tous ses membres.

« Le message avait expressément demandé l'envoi d'un savant [REH' HÉT], et le roi, faisant appeler les hiérogammates du palais [TAI] et les gardiens des livres secrets du *khen*, désigna parmi eux le scribe royal Thoth-em-Hebi, homme d'intelligence, très-versé dans l'écriture, et le chargea d'aller examiner la maladie.

« Arrivé à Bakhten, Thoth-em-Hebi constata que Bent-Rosh était en état de *possession avec un khou* [EM-SEH'ERU KER H'OU], mais il se trouva trop faible pour se hasarder à entreprendre la lutte avec lui<sup>2</sup>.

« Cependant onze années s'écoulaient, et l'état de la jeune fille ne s'était pas amélioré. Le chef de Bakhten renvoya alors son messager, et sur sa demande formelle, Khons-pe-iri-Sekler-em-Zam, l'une des formes divines de Chons, dieu fils dans la

1. Le Ramsès XII de Lepsius, régnant 4300 ans environ avant notre ère. (Trad. de M. de Rougé.)

2. « Il la trouva en situation d'être sous des esprits ou avec les membres roidis, » (traduction de M. de Rougé), et « le scribe trouva le khou trop méchant » (note de M. Chabas).

triade thébaine, fut dépêché à Bakhten, où il arriva après un voyage de dix-huit mois <sup>1</sup>.

« Le dieu ayant fait l'acte de salut [LE BESA] à la malade, celle-ci se trouva subitement soulagée, et le khou qui était en elle manifesta aussitôt son intention d'obéir à la sommation du dieu. « O grand dieu, qui dissipes les fantômes, lui dit le khou, je suis ton esclave, et j'irai au lieu d'où je suis venu. » *Une fête religieuse est arrêtée, et, selon sa promesse, pendant la cérémonie, le khou se retira où bon lui sembla, sur l'ordre de Khons-pe-iri-Sekler-em-Zam.*

« Une autre stèle du même temple de Chons rapportait certainement une histoire du même genre. Parmi le très-petit nombre de signes restés lisibles sur ce monument mutilé, on distingue encore, à la dix-huitième ligne, la formule relative à l'acquiescement du dieu, qui faisait connaître son intention favorable au moyen d'un mouvement de sa statue, *han* <sup>2</sup>.

« Notons encore, comme renseignement précieux fourni par le même texte, qu'il existait dans le lieu le plus intime des temples [LE KHEN] des livres secrets à l'étude et à la garde desquels étaient préposés des agents spéciaux, que le pharaon consultait dans les cas embarrassants.

« Ainsi, continue M. Chabas, les mânes pouvaient entrer dans le corps des vivants, les hanter et les obséder. Contre ces redoutables invasions on employait, de même que dans le premier cas, des formules et des talismans, et en particulier les statues ou figures divines <sup>3</sup>. »

Cette remarquable inscription avait été rédigée par un prêtre de Khem, nommé Ommefer, fils de la dame Teut-Amon;

1. Ce dieu Chons, soleil approuvé par le soleil, fils du soleil, conducteur de tous les dieux, nous paraît ressembler beaucoup plus au ferouer *du fils* qu'au fils lui-même. Il nous rappelle Mercure, pendant païen, comme nous l'avons dit, de notre saint Michel.

2. M. de Rougé traduit le mot *han* par *faveur, grâce*, mais M. Chabas fait remarquer que cette leçon n'est pas assez appuyée, *han* voulant dire signe ou un mouvement.

3. *Papyrus mag.*, p. 167 et 168.

les qualifications d'Osiris et de Ma-Tous, *justifié*, font connaître que ce personnage était mort à l'époque de l'érection de ce monument.

Elle est, il nous semble, du plus haut intérêt, car elle nous donne en même temps l'explication de ces prières du Rituel égyptien : « Qu'il ne soit pénétré par aucun mort, par aucune morte, que l'ombre d'aucun esprit ne le hante.

« Fermez-moi contre les morts qui font le mal contre moi. »

En général, ces *ombres de l'esprit* sont désignées par l'hiéroglyphe de l'éventail; elles nous paraissent rentrer dans l'*esprit des âmes*, *spiritus animarum*, qui nous a déjà bien occupé. Cette phrase de saint Paul : « Que votre *esprit*, votre *âme* et votre *corps* vivent d'accord, » paraît aussi se retrouver dans celle-ci : « Ouvre la voie à mon âme, à mon ombre, à mon esprit. »

Il faut encore remarquer dans cette anecdote l'impuissance de la *science* à guérir le mal. On croit entendre les aveux de Fernel et d'Ambroise Paré<sup>1</sup>. Il faut une puissance divine pour triompher de ce genre d'ennemis, et le dieu seul réussit.

Mais le triomphe est surtout très-remarquable par l'intimité qui paraît exister entre l'expulseur et l'expulsé. Tout se passe en compliments : on capitule, le démon fait ses conditions, ce sera au milieu d'une *fête* qu'il sortira, et, le marché accepté, il se rend où *bon lui semble*. Il y a loin de là à notre exorcisme catholique, qui rudoie, ordonne, change la fête en torture, et désigne le lieu d'exil où l'*autre* se rend en maudissant; dans ce dernier cas c'est un juge, dans le premier cas un complice; et nous insistons sur cette remarque, car elle éclaire toute cette embarrassante question des faux dieux bienfaisants.

Tout n'était pas consolant dans ces hôpitaux divins, et les nouveaux papyrus fournissent à cet égard certains renseignements qui ne sont pas des plus édifiants.

1. Voir notre chapitre iv.

« Les papyrus, dit M. Brunet de Presles, pourraient fournir les éléments d'une étude nouvelle sur ces communautés sacerdotales, puis quelques rapprochements et surtout des contrastes avec les thérapeutes juifs et les moines chrétiens de l'Égypte. »

Si l'on en juge par quelques-uns de ces papyrus d'une époque plus récente, le sérapéum de Memphis avait fini par devenir un repaire de voleurs et d'émeutiers, sans cesser de *secourir* l'humanité.

C'est à qui se plaindra dans le voisinage et même à l'intérieur de ces temples.

Voici l'une de ces plaintes, dont M. Brunet de Presles met la traduction sous les yeux de l'Académie :

« A Posidonius, chef des gardes du corps et stratège, de la part d'Armaïus, cultivateur royal du bourg de Paameto, dans le nôme héracléopolite : J'ai l'habitude, dit le plaignant, de venir *chaque année dans le grand sérapéum de Memphis pour offrir sacrifice*. L'an 25 (157 ans avant Jésus-Christ).

« Le 28 athyr, après avoir sacrifié, je me retirai dans l'anubéum. Le 29, comme tu étais monté au temple d'Anubis *contre les voleurs* et que je me tenais respectueusement, me disposant à me retirer dans le sérapéum, un *de ceux qui étaient avec toi*, c'est-à-dire un garde, voulut, au milieu du tumulte, m'enlever mon manteau. Je résiste, il saisit alors son épée et m'en frappe à la jambe, en sorte que je suis resté boiteux jusqu'à ce jour. C'est pourquoi, puisque grâce *aux dieux* et à la fortune j'ai échappé à la mort, je te prie de vouloir bien ordonner à tes agents de ne pas m'empêcher de retourner quand je voudrai dans mon village, car, boiteux comme je suis, je manque du nécessaire et je risque de mourir de faim. En accordant ma demande, tu viendras à mon secours. Sois heureux. »

Ailleurs, c'est la chapelle d'Astarté qui a été violée sous prétexte de *visites domiciliaires* : voir, nos 36 et 37, la plainte de Ptolémée au roi Ptolémée et à la reine Cléopâtre sa sœur,

contre Amosis, l'agent du pontife, Imouth, le chef des pastophores, et Psenchonsis, l'acolyte. Cette fois, il s'agit d'un vol ou plutôt d'une razzia nocturne accompagnée de coups et de sévices graves, le tout par les agents de l'autorité et même par les prêtres.

On dira pour disculper le culte égyptien, que tous ces papyrus étant relativement modernes, il serait injuste de faire retomber les abus d'une époque de décadence sur l'organisation primitive; mais Champollion trouve celle des deux époques parfaitement identique : « Je vois encore, dit-il, le grammate Dorion, l'hiérodoule, la prêtresse, l'hiérate, etc., et vous voulez que tout ait changé! Non; l'ancien culte avait subi si peu de changements, que les monuments ne contenaient alors aucune forme nouvelle de divinités <sup>1</sup>. »

Tous les autres papyrus déchiffrés par Reuvens prouvent que la mythologie n'était pas une occupation exclusive, et que les prêtres d'Esculape et de Memphis savaient très-bien libeller les indemnités temporelles qui leur étaient ou pouvaient leur être dues.

Mais en voici un qui rentre parfaitement dans notre sujet. C'est le papyrus 68, contenant la réclamation des prêtresses jumelles du temple d'Esculape ou de Sérapis près de Memphis. Deux pauvres filles se plaignent de ce qu'on les laisse mourir de faim ἐν κατοχῇ (en catokè). Que veut dire ce mot? Grand débat à ce sujet. Reuvens dit que son opinion personnelle serait de traduire par *possession*, car on ne trouve que ce mot dans tous les dictionnaires, ou bien encore celui d'*inspiration par un dieu*; mais Letronne ayant traduit par *réclusion*, cette version lui paraît plus probable. « M. Bockh, dit-il, a cru trouver dans l'expression de *hiérodoule*, souvent rapprochée de celle-ci, quelque chose de semblable à la *servitude de la glèbe*; quoi qu'il en soit de ces deux servitudes qui se ressemblent beaucoup, il paraît que l'*épistate* ou économiste de ce temple

1. *Bulletin Férussac*, t. XI, p. 250.



laissait, en vrai intendant qu'il était, ces pauvres jumelles mourir de faim; et la preuve qu'elles n'étaient pas en état de réclusion forcée, c'est qu'elles menaçaient d'abandonner le temple si l'on ne faisait pas droit à leur réclamation. »

Dans un autre papyrus à date postérieure, on retrouve cette pétition des deux jumelles, *δίδουμαι*, avec la preuve que la justice était lente à Memphis comme ailleurs. Cependant la réponse arrive : « RENVOYÉ à Sarapion pour instruire. » Sarapion était apparemment un chef de division à la section du *contentieux*. C'était un sous-intendant des finances. Pauvres jumelles !

Enfin, elles n'étaient pas tout à fait mortes lorsqu'elles obtiennent justice et garantie par Ptolémée, agent du roi, contre toute poursuite ultérieure.

Mais tout cela ne nous dit pas ce que c'était que cette katokè où les deux jumelles passaient leur vie : était-ce un lieu ? était-ce un état ?

Laissons parler maintenant M. Brunet de Presles :

« Ptolémée, fils de Glaucias, joint toujours à son nom, dans les papyrus, une qualification singulière, c'est celle de *τῶν κατοχῶν*... Ce mot a d'abord embarrassé M. Letronne. Dans un premier essai de traduction, il l'avait rendu par « un de ceux qui sont *possédés* dans le grand temple de Sérapis. » *Κάτοχος* signifie en effet souvent qui est *inspiré*, qui est plein de l'esprit d'une divinité. Arrien emploie ce mot en parlant d'Actéon, qui importa les mystères de Cérès en Sicile, *ἐκ Δήμητρος καὶ κόρης κάτοχος γενόμενος*. Plutarque dit que dans le deuil d'Apis ceux qui accompagnent son corps *s'agitent* et poussent des cris comme les *possédés* dans les orgiasmes de Bacchus (*de Isid.*, ch. xxxv), et Héliodore (*Éthiop.*, liv. IV, ch. xvii) compare des danseurs qui pirouettent sur eux-mêmes à des *κάτοχοι*.

« Une autre inscription (n° 88 de Chandler) mentionne les *κάτοχοι τοῦ ἁγίου οὐρανίου Διὸς*. Enfin, dans le poème de Manéthon sur l'influence des astres (*Apotelesmatica*, l. I, v. 235),

quelques vers paraissent se rapporter à ces cénobites païens. « Ceux qui naissent, dit-il, sous une certaine conjonction des planètes, deviennent des *inspirés* ou des devins. Les uns, se tenant dans les temples, expliquent les songes, ceux-ci, liés à toujours dans les cloîtres des dieux, ἐν κατοχῇσι θεῶν, ont enchaîné leurs corps de liens indissolubles. Leurs vêtements sont sordides et leurs cheveux, semblables aux crins hérissés des chevaux, ombragent leur tête sinistre. Ceux-là, dans leur fureur religieuse, armant leurs mains d'une hache de fer à deux tranchants, ensanglantent leur propre corps.

« On ne voit pas dans la correspondance de Ptolémée de traces d'une semblable explication religieuse. Mais le soin avec lequel il a recueilli par écrit ses rêves et ceux de diverses personnes de son entourage peut faire supposer que les reclus du sérapéum s'attribuaient un caractère fatidique. On pourrait citer à l'appui de cette supposition quelques passages des discours sacrés du rhéteur Aristide, *composition singulière*, où quelques personnes ont cru trouver un exemple manifeste de l'emploi du sommeil magnétique dans les temples d'Esculape et de Sérapis. »

M. Brunet touche ici la vérité, puisque dans le papyrus des songes on retrouve un songe de Thagès, l'une de ces deux jumelles. La chose n'est donc plus douteuse. Ἐν κατοχῇ veut dire possession par un dieu ; mais ἐν κατάγνωσι s'applique aussi à un lieu. Ainsi, traduisez par « le lieu dans lequel sont reclus les possédés, » et vous aurez l'accord des deux versions.

Quant aux autres nations, comment se seraient-elles montrées infidèles à leur mère en n'appliquant pas aux mêmes maux les mêmes remèdes ? On connaît du reste toutes leurs conjurations, leurs purifications, leurs cérémonies lustrales, qui ne sont en définitive que l'exorcisme public ou privé, et le débarras des esprits possesseurs, dans la société comme sous le toit domestique.

Presque toutes les maladies étant considérées, suivant la remarque de M. Maury, comme le résultat d'une possession

par quelque divinité, il fallait bien que, pour guérir, cette divinité se retirât; la *fureur divine*, même celle qui inspirait les plus consolants oracles, était toujours pathologique; les corybantes, les nympholeptes, les maniaques n'étaient guéris que par le dieu qui les rendait malades, et, sous ce rapport, les fureurs d'Oreste possédé par les Euménides ne différaient des autres que par leur violence et leur durée.

En attendant que nous pesions la valeur de toutes ces guérisons, n'oublions pas que tous ces dieux avaient contre eux leur origine. Le cachet plutonien était empreint sur leur front en caractères ineffaçables; tous remontaient en droite ligne aux dieux catachthoniens de Samothrace, c'est-à-dire aux terribles dieux de l'Hadès, aux Cabires volcaniques, aux Telchines, dont le nom primitivement dérivé de *θάλγειν*, soulager, était devenu, selon Strabon, « synonyme de *démon malfaisant*, » aux *corybantes*, dont les folies *tournantes* s'élevaient jusqu'à la mutilation personnelle, etc. C'est de ces premiers initiateurs qu'Esculape tenait son serpent et son drapeau. Tous ces *furieux* avaient été ses pères, et c'est d'eux que l'on se recommandait pour être mieux accueilli par leur fils.

D'après cela, on ne doit pas s'étonner beaucoup de ce que nous dit Strabon : que « la plupart de ceux qui avaient aspiré dans les temples le *numen* divin devenaient *théoleptiques* ou fanatiques » <sup>1</sup>, et qu'en raison de leurs pieuses habitudes cet état ait fini par devenir très-commun chez les Grecs, « qui avaient, dit Dollinger, beaucoup de termes pour l'exprimer » <sup>2</sup>.

1. Strabon, l. XVI.

2. Dollinger, *Paganisme et Judaïsme*, t. III, p. 253.

## § III.

## THÉOPHANIES EN GÉNÉRAL.

Évocations et apparitions formulées dans les papyrus. — Théophanies de tous les ordres bien distinguées par Jamblique. — Théophanies menteuses (ἀγαλματα). — Dieux tutélaires se présentant à l'ennemi.

1. — *Théophanies* <sup>1</sup> *en général.*

La vue, la perception des dieux paraît avoir été tout à la fois la chose la plus difficile pour les uns et la plus vulgaire pour les autres.

Manéthon nous représente Aménophis comme ayant vivement et longuement désiré jouir de la présence des dieux, comme en avait joui Horus, l'un de ses prédécesseurs <sup>2</sup>...

Il aurait pu ajouter : et comme en avait joui si longtemps ce Syphis, surnommé le *contemplateur* des dieux <sup>3</sup>.

Dans les deux passages on se sert du mot *tzaphah*, qui veut dire *contempler*.

Quelquefois on implorait bien longtemps cette présence qui, « dans les songes, nous dit M. Maury, était pour ainsi dire *journalière*, car, ajoute-t-il, une distinction s'était opérée tout *naturellement* entre les rêves purement symboliques déjà tenus pour des communications divines (χρηματισμοὶ) c'est-à-dire qui avaient besoin de l'interprétation d'un devin, et ceux où une divinité, un héros ou l'ami d'un mort se manifestait EN PERSONNE et lui faisait une révélation (ὄραμα). C'était cette dernière espèce de rêve que l'on recherchait surtout dans les oracles. Mais l'existence d'un *manteion* n'était pas indispensable pour que le dieu vînt annoncer l'avenir

1. De θεός, dieu, et φαίνεῖν, briller, se manifester lumineusement.

2. Voir Josèphe, *Contra Apion.*, l. I, p. 460.

3. Voir ch. XVI, « Temples, Obélisques, etc. »

dans des apparitions nocturnes. Nous voyons, par exemple, Déméter et Proserpine avertir en songe une de leurs prêtresses de Corinthe d'accompagner Timoléon durant son passage en Sicile, bien qu'elles n'eussent pas d'oracle dans cette ville <sup>1</sup>. Nous voyons aussi Poseidon apparaître au philosophe Stilpon, chez lui, et engager avec lui un colloque qui finit par un rapprochement <sup>2</sup>. Toutefois ces apparitions divines et privées ne constituaient que des cas exceptionnels. Elles étaient, au contraire, *journalières* dans les temples où l'on allait dormir <sup>3</sup>. »

Il est parfaitement prouvé que c'était là le mode le plus ordinaire du *viso monitus*, c'est-à-dire de l'avertissement en songe, et tant que l'on continuera à ne pouvoir nous fournir aucun exemple d'un songe *ad hoc* (pertinens ad rem), envoyé à heure fixe par l'esprit humain dans un autre esprit, nous persisterons à croire que l'art, le hasard et tous les excitants du monde étaient complètement étrangers à ces apparitions subjectives et *journalières*.

Elles ne doivent plus nous occuper ici; mais quoique nous ayons produit <sup>4</sup> trop d'exemples de théophanies *objectives* pour nous permettre une prolongation qui deviendrait fastidieuse, nous devons préluder *aux mystères*, en montrant ces manifestations sensibles à l'état de veille, comme étant le vrai but, la vraie fin de toute ardente et sincère dévotion.

Lucien, dans sa description du temple d'Hiérapolis, nous parle, entre autres merveilles, « des dieux qui manifestent leur présence par eux-mêmes, θεοὶ αὐτοῖσι ἐμφανέες <sup>5</sup>. Plus loin, il voyage avec un prêtre de Memphis qui lui dit

1. Voir Diodore, xvi, 60.

2. Plutarque, *de Progr. ver.*, § 42.

3. *Religion*, t. II, p. 452.

4. Dans nos deux volumes précédents.

5. Tome V, p. 144. Un traducteur a bien soin de nous avertir en note que le αὐτοῖσι (par eux-mêmes) doit s'appliquer aux habitants. Cependant il convient que le manuscrit porte « des dieux qui ressemblent à eux-mêmes, » et il avoue sa préférence pour cette version; ce qui ne l'empêche pas toutefois de se décider pour la version ordinaire.

avoir passé vingt-trois ans dans les souterrains du temple à recevoir des leçons de magie d'Isis elle-même, « *Isim adstantem*, » comme le disaient du reste beaucoup d'*ex-voto*. Il faut convenir que si ce prêtre a cru causer si longtemps avec un dieu *qui n'y était pas*, il était également étonnant et qu'il fût encore en état de voyager et que notre philosophe ne se soit pas aperçu de sa folie.

Élien nous dit que « c'était par Mercure lui-même que le grand Sésostris avait été instruit dans les sciences sacrées <sup>1</sup>. »

Voilà pourquoi l'*amun*, objet de tant de prières et dont notre *amen* pourrait bien venir, dit Jablonski, était une vraie provocation à la lumière : « *Lux adesto* <sup>2</sup>. »

La *Revue archéologique* de 1844 (p. 800) nous donne un des proscynèmes ou actes d'adoration trouvés à El-hammamat, et que M. de Saulcy traduit ainsi : « J'écrirai (ou je viens écrire). O Dieu souverain, voilà le septième jour que je t'implore, que le Créateur vienne à mon aide et sa *venue* m'imposera silence. »

Dans le numéro 75 de l'un des papyrus Anastasi, on trouve de curieux détails sur les invocations et les apparitions qui les suivent. Reuvens, dans sa lettre à Letronne, les traduit et les commente ainsi : « Il s'agit ici, dit-il, d'une cérémonie magique par l'entremise de l'*amour* ou, pour parler comme le texte, de cérémonies sacrées intitulées *Consécration et confection de l'amour*. »

Le troisième paragraphe commence par ces mots : « Mais quand *tu envoies* l'*amour* pour exécuter ce que tu désires, prononce seulement cette allocution après avoir levé l'*amour* de dessus le trapèze, c'est-à-dire *la table sacrée*; après quoi tu verras le fantôme de la fille...

« Mais dans le septième paragraphe il s'agit de l'évoca-

1. *Æliani Historiæ varicæ*, l. XII, ch. IV.

2. *Panth.*, l. II, p. 182.

tion d'un dieu et de sa consultation *théomancienne*. Il ne faut invoquer ce grand nom, dit le papyrus, que dans une absolue nécessité et lorsqu'on n'a rien à se reprocher. Après quelques formules magiques, IL ENTRERA UN DIEU A TÊTE DE SERPENT QUI DONNERA LES RÉPONSES. »

Quant à l'amour invoqué tout à l'heure sous le nom d'amour *parèdre*, c'est-à-dire *esprit familier*, il l'est encore dans le deuxième paragraphe de la deuxième section : « Je t'invoque, toi qui résides dans la maison ; sers-moi, et continue à aller annoncer ce que je te commande, dans tous les lieux où je t'envoie sous la forme de dieu ou de déesse ! Toi que les hommes et les femmes révèrent en disant : « Le feu atteint les plus grandes idoles et le ciel a été englouti faute de connaître le cercle du grand scarabée... (le seigneur qui réside au milieu du ciel en éclairant la terre), sers-moi auprès des hommes et des femmes, petits et grands, et force-les toujours de faire ce qui est écrit par moi. »

Reuvens ajoute : « Les deux rituels magiques de la collection Anastasi forment, sans contredit, le commentaire le plus instructif sur les *Mystères égyptiens* qui portent le nom de Jamblique, et le meilleur pendant de cet ouvrage classique pour la connaissance de la thaumaturgie des sectes philosophiques, thaumaturgie basée sur l'ancienne religion égyptienne. Selon Jamblique, en effet, la théurgie s'exerçait par le ministère des génies secondaires. *Tout ce qu'il raconte comme théologie, nous le retrouvons comme histoire dans nos papyrus.* »

Continuons. Dans la dixième colonne on lit : « Je t'invoque, ô toi qui es dans le vide, vent terrible, invisible, toi qui détruis et qui rends désert, TOI QUI HAIS PARCE QUE TU AS ÉTÉ REJETÉ, toi qui es surnommé celui qui ébranle et qui n'a pas été vaincu, je t'invoque, ô Typhon-Seth, j'accomplis les cérémonies magiques, et puisque je t'invoque par ton propre nom, tu ne peux pas refuser de m'exaucer. VIENS A MOI, VIENS A MOI ; je hais telle maison, telle famille, un tel,

une telle; marche et renverse-les, car ils m'ont fait injure. »

Prononcer cette formule, c'était ce qu'on appelait « **ATTIRER LES DIEUX VERS EN BAS** : *κατάγειν τοὺς θεούς.* » Ces formules s'appelaient les *ἀγώγιστα*, comme la victime qu'elles regardaient s'appelait *ἀγώγιμος*.

Mais puisque c'est Jamblique qui doit être notre guide, voyons donc un peu ce qu'il pensait, en son temps, de ces attractions et apparitions divines.

Selon lui, il faut bien distinguer celles du dieu, de l'ange, de l'archange, du démon, des archontes ou principautés et des âmes. « Leurs épiphanies (manifestations) répondent à leurs essences, puissances et opérations. Tels ils sont et tels ils apparaissent à ceux qui les invoquent. Mais les fantômes des dieux sont simples, ceux des démons sont variés, ceux des anges le sont un peu moins que ces derniers, mais un peu plus que ceux des dieux. Les archanges paraissent en même temps doux et terribles, les anges plus doux, les démons horribles, les héros plus doux que les démons. Quant aux archontes, comme présidant à la matière et gouvernant le monde élémentaire, ils blessent en général ceux qui les voient. Quant aux spectres des âmes, ils ressemblent à ceux des héros, tout en étant plus faibles.

« Quant à leurs effets, les dieux nous montrent ordinairement l'ordre et la paix, les archanges nous les procurent à nous-mêmes avec une certaine efficacité, les anges sont beaux et tranquilles, mais le trouble et la confusion suivent les apparitions des *archontes, princes du monde*. Ils se présentent avec une grande confiance en eux-mêmes; princes de la matière, ils sont bruyants... Les âmes imitent les héros à un degré inférieur... Les uns et les autres paraissent dans un degré de lumière proportionnel à leurs forces et à l'étendue de leur domination. Les âmes paraissent *ombres*, *σκιαιδής*... Souvent la vivacité de cette lumière qui accompagne les dieux est telle que nos yeux corporels ne sauraient la contempler. En leur présence, nous souffrons autant que les poissons, lorsqu'ils



sont tirés de l'eau trouble et épaisse, souffrent de se trouver plongés dans l'air pur et limpide. Car les hommes, lorsqu'ils se trouvent en présence de ce feu divin, cessent de pouvoir respirer, en raison de son extrême subtilité qui éteint leur souffle naturel. L'éclat des archanges est aussi presque intolérable, quoiqu'il le soit moins que celui de la Divinité. Les anges seuls peuvent être contemplés par les prêtres et sans danger pour eux. La manifestation des démons ne change rien à l'opacité de l'atmosphère et n'est précédée d'aucune lumière « *qui, après avoir préparé et préoccupé l'air, puisse recevoir l'impression de leur image*, neque præcurrit lux, cui aerem præparanti ac præoccupanti suam ipsorum speciem imprimant. » Aucun rayon ne brille autour d'eux. A l'approche des héros, souvent la terre tremble et l'on entend des bruits étranges <sup>1</sup>. Cependant, l'air ne devient pas assez hostile pour que les prêtres ne puissent pas le respirer. Mais la présence des archontes devient plus difficile à supporter en raison du grand cortège de fantômes qui les entoure. Quant aux âmes, partout où elles se montrent, l'air, étant leur milieu naturel, se prête à leur action et reçoit plus facilement leur image. »

Jamblique passe ensuite aux avantages et aux inconvénients qui résultent pour les voyants de ces apparitions diverses et qui sont toujours distribués de manière à ne jamais transgresser l'ordre du monde. « Mais à bien dire, ajoute-t-il, c'est nous, c'est notre volonté qui décide de chacune de nos communications.

« Mais, dis-tu, ô Porphyre, on ne voit que trop souvent ces dieux et ces démons, même les meilleurs, parler d'eux avec jactance et sans fin, tout en produisant leurs fantômes. Les choses ne se passent pas comme tu l'imagines. Dieu, l'ange, le bon démon apprennent aux hommes, par leurs apparitions, leur véritable essence, et ne tiennent aucun langage indigne

1. Il aurait pu dire aussi : « Quand la terre tremble, souvent les héros apparaissent. » Qu'on se rappelle les invasions de spectres au moment des éruptions. (Voir App., *Génies épid.*)

de cette essence et de leur bonté. Car la vérité est inhérente aux dieux aussi étroitement que la lumière l'est au soleil ; quant aux anges et aux bons démons, ils puisent cette vérité même dans le sein de Dieu.

« Quand donc peuvent se présenter les déceptions dont tu parles ? Quand notre art théurgique tombe-t-il dans le péché, et quand se présentent ces fausses images (*ἁγάλματα*) dont tu parles ? C'est lorsque les divinités inférieures prennent l'apparence des supérieures et se font passer pour elles. C'est à l'art des prêtres à les démasquer. Mais il ne faut pas juger d'un art par les erreurs qui s'y commettent. Lorsque les apparitions viennent de mauvais esprits, ils nous montrent de vaines images, comme celles que nous présente un miroir. Mais les dieux et les bons anges nous montrent leurs images *elles-mêmes*, ipsissimas suas imagines, très-différentes de celles que nous offre le miroir. Et pourquoi nous offriraient-ils celles-ci ? Ne serait-ce pas de leur part vouloir induire les croyants en erreur ? Quelle utilité pourrait-il y avoir à un tel mensonge ? Ne confonds donc plus, ô Porphyre ! et dis-toi, que bien que l'*hallucination*, *ἄγνοια*, et l'erreur en fait de choses sacrées puissent être un péché, elles ne constituent pas un mensonge de longue durée, attendu que ce n'est nullement la *connaissance* intellectuelle des dieux qui nous unit à eux, autrement tous les philosophes éprouveraient ce bonheur, mais bien les rites et l'ineffable force des symboles, etc. <sup>1</sup>. »

Il est impossible de mieux parler, et rien ne prouve davantage ce que nous avons répété tant de fois, à savoir que l'idolâtrie, loin de consister dans les théories, ne consistait que dans leur application personnelle. Ces belles maximes n'empêchaient pas le malheureux Jamblique de se tromper sur ses faux dieux et de prendre le *miroir* pour l'*image* elle-même.

Si nous nous en tenons aux Égyptiens en ce moment, c'est pour ne pas tomber dans les redites passées et prochaines.

1. *De Mysteriis*, sect. II, ch. v à xi.

Nous pourrions, accumulant les exemples, produire Macrobe affirmant qu'au temple du mont Parnasse, en Béotie, on voyait des troupes d'esprits (*turbas*), danser et sauter, ou bien Cœlius affirmant également qu'à Daulie, au temple de Minerve, ces esprits se voyaient en formes fantastiques de grands chiens, faisant mille caresses aux dévots adorateurs de la déesse, et mille menaces aux barbares mécréants.

Nous pourrions en appeler à tous les anciens historiens, sur l'impossibilité de faire pénétrer un chien dans le temple d'Hercule à Rome, comme un oiseau dans celui d'Achille en Borysthène, en raison de la terreur que leur imprimaient les théophanies de ces deux temples.

Hérodote serait encore là pour nous dire que lorsque les Perses conduits par Xerxès arrivèrent devant l'autel de Minerve à Delphes pour le piller, ils y trouvèrent des ennemis spirituels qui les reçurent à coups de foudre, et qui, non contents de les précipiter du haut en bas avec une violence telle qu'une grande partie de l'armée en mourut, poursuivirent pendant longtemps les fuyards, épouvantés de reconnaître en eux les esprits de Philacon et d'Autonoé, auxquels, depuis, ils consacrèrent des fêtes et prescrivirent des sacrifices; théophanie violente qui, à ce qu'il paraît, ne se contentait pas ce jour-là des *effets lumineux*!

Ils n'étaient pas plus miséricordieux, ceux du temple de Janus qui, s'offrant en *personne* aux Sabins, le jour où ceux-ci forcèrent la porte Viminale, firent couler sur eux un si large torrent d'eau bouillante, qu'il entraîna une grande partie des assaillants dans les profondes fissures qui se creusèrent au même moment sous leurs pas.

C'étaient là les théophanies *journalières*, manifestées cette fois en plein jour et en pleine veille par ces terribles dieux tutélaires, dont l'apôtre saint Jacques ordonna à son bon ange d'aller lier les forces, exploitées alors par Hermogène et Filetus contre les chrétiens d'Asie.

On conviendra que dans toutes ces dernières occasions il

devenait assez difficile d'expliquer les théophanies comme le fait très-malheureusement à notre sens le célèbre Dollinger. « Il est assez probable, dit-il, qu'il ne s'agissait pas ici d'un simple effet de fantasmagorie théâtrale, mais d'un *état artificiel* provoqué, analogue à l'intuition magnétique, et d'une sorte d'extase pendant laquelle on se voyait entouré d'une lumière éclatante, comme ces *hésychastes* byzantins du XIV<sup>e</sup> siècle <sup>1</sup>. »

On ne provoque pas *un état* dans les rangs d'une armée, et l'on ne magnétise pas des populations.

Tout au plus ces vaines hypothèses pourraient-elles revêtir une ombre de probabilité dans les théophanies des mystères.

Abordons ce grand sujet.

---

#### § IV.

Mystères. — Appréciations modernes. — Appréciations antiques. — Journal et vrai génie des mystères. — *Secret final inaperçu.*

##### 1. — *Mystères; appréciations modernes.*

Qui n'en serait pas frappé ?

Pendant que toutes les religions, toutes les sectes, toutes les associations mystiques de la terre dérobent insolemment au vulgaire ce qu'elles ne divulguent qu'à leurs seuls *initiés*, à savoir l'essence cachée, le sens *fermé* <sup>2</sup> du mot d'ordre confié sous peine de mort à leur discrétion terrifiée ; pendant que cette révélation confidentielle se fait la nuit, au milieu des

1. Dollinger, t. III, 29.

2. Mystère vient de *μύσειν*, fermer.

*ténèbres* et dans les plus mystérieuses profondeurs du temple ou de la forêt, seuls entre tous ces cultes, le judaïsme d'abord et le christianisme ensuite prodiguent mystères et miracles à la face du soleil, comme ils prêchent leurs doctrines sur la montagne ou devant les masses ameutées du Colisée et du Forum.

C'est à toute l'armée de ses fidèles, campée dans les plaines du désert, que le Dieu des Juifs enjoint de contempler les feux du Sinaï; c'est à chacun d'eux qu'il permet d'interroger Moïse, de consulter à son choix l'*éphod* ou le *thummim*, et de recueillir, par l'organe d'un grand prêtre, leur scrupuleux interprète, les propres paroles prononcées par cette *gloire de Dieu* dont tout les invite à contempler l'éclat. « *Ore locutus sum eis*, je leur parlais *par ma bouche*, » disait plus tard cette Gloire elle-même<sup>1</sup>.

En dehors de ces divins oracles du Décalogue et des prophètes, l'Ancien Testament ne réserve aucune vérité essentielle, aucune révélation transcendante, ce qu'on appelle *tradition* constituant la vérité non écrite, ou tout un ensemble de détails et de développements que la foule possède ou a le droit de posséder dans la même mesure que le pontife et le prophète.

Dans le christianisme, la répartition des faveurs célestes et des connaissances divines devient bien autrement démocratique encore, et s'il subsiste un privilège, c'est en faveur « des *pauvres d'esprit* qui posséderont le royaume, » ou bien en faveur « de ces *petits enfants* dont les anges voient sans cesse la face du Père céleste. » Il ne faut pas s'y tromper : ce qu'on appelle la doctrine *secrète* des premiers siècles n'était que l'enseignement gradué des catéchumènes, ou le mystère complet dissimulé à l'inquisition des bourreaux. En fait de science, saint Paul se fait gloire de n'en avoir qu'une seule, celle de *Jésus ressuscité*, comme en fait de rites, l'Église n'en

1. Voir notre chapitre xv.

reconnaît pas de supérieur à la fraction du pain et du vin qu'elle distribue à ses enfants <sup>1</sup>.

Donc, l'Église chrétienne n'a d'autre *initiation* que le baptême, et d'autres rites que ceux dont elle communique à tout le monde toutes les raisons, tous les mystères.

Voyons à présent ses rivales.

Notre science officielle, condamnée fatalement, en raison du préjugé qu'elle professe, à n'éviter aucune erreur, devait rencontrer sur les mystères les mêmes difficultés qu'elle a trouvées partout, et de bien plus grandes encore; toutes les formes du paganisme, depuis le fétichisme jusqu'à l'anthropolâtrie et depuis la divination jusqu'aux mystères, relevant d'un même ordre de causes, il devient évident que celui qui se laisse prendre à certaines erreurs ne peut devenir clairvoyant tout à coup à propos de toutes les autres. Nous allons nous en assurer.

Un homme que la science officielle se gardera bien de récuser, M. Sylvestre de Sacy, posait, à propos de toutes ces questions, un principe de la plus irréfragable vérité : « Il ne faut pas se dissimuler, disait-il, que souvent l'indulgence pour le paganisme, chez des savants qui, malgré leur érudition, sont dupes de ses impostures, augmente dans la même proportion que diminue leur respect pour la religion révélée, et que ceux qui trouvent dans la mythologie les dogmes fondamentaux d'une religion éclairée, ou les systèmes d'une philosophie transcendante, sont le plus souvent ceux-là mêmes qui ne voient dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament qu'une mythologie faite par l'enfance des sociétés et propre seulement à des hommes simples et grossiers <sup>2</sup>. »

1. Malgré tout ce que les protestants ont pu dire sur une certaine *gnose* ou science secrète, particulière aux premiers siècles, il demeure bien prouvé qu'elle n'avait absolument rien de fondamental et d'essentiel, puisque Clément d'Alexandrie, qui en a le plus parlé, renvoie toujours ceux qui voudraient la connaître à la Bible et aux prophètes.

2. Note de Sylvestre de Sacy, à la page 63 du vol. II<sup>e</sup> de Sainte-Croix, sur les *Mystères du paganisme*.

Rien n'est plus vrai ; ce que les mystères chrétiens peuvent espérer de mieux aujourd'hui, c'est d'être égaux, ou, tout au plus, légèrement préférés à leurs prédécesseurs.

« Les mystères de la Grèce et de Rome, dit le bien intentionné Creuzer, peuvent être considérés comme une sorte d'introduction au christianisme, bien que cette religion divine, grâce à son essence *plus épurée encore*, surpasse la gloire des Eleusines <sup>1</sup>. »

« *Plus épurée encore!*... » ce n'était pas peu dire, et le christianisme doit être fier, car Creuzer a trouvé le moyen de consacrer tout un volume au *sublime essor* de la pensée des mystagogues d'Éléusis et d'Athènes. « C'est dans l'essence même, dit-il, et dans la *plus haute idée de ces déesses* (Proserpine et Cérès), que le dogme de l'*unité divine* doit se révéler à notre science moderne comme il se révélait à la foi des anciens... Cérès et Proserpine, se résolvant l'une dans l'autre, ne formaient qu'une seule et même divinité, qui était considérée comme la matrice de tous les dieux... Mais pour parvenir à comprendre la raison pour laquelle ces deux déesses furent exaltées jusqu'à ce comble d'honneur, il faut... suivre la route que parcourut cette doctrine, et reconnaître son véritable point de départ, qui est... l'île de Crète <sup>2</sup>. »

Il faut en convenir, il est bien malheureux pour le christianisme de ne pouvoir hériter des mystères, qu'à la condition de remonter à l'île de Crète, patrie de Jupiter et de Bacchus, berceau de leurs amours et théâtre de l'enlèvement de Proserpine par Pluton ; à cette île dont les habitants ont été marqués d'un fer chaud par saint Paul, qui les appelle « des éternels menteurs. »

Ainsi, sans ces Crétois et le *sublime essor* de leur pensée, le dogme de l'*unité divine* courait un bien grand risque !

Il est vrai que Creuzer se dit *très-frappé*, et nous le com-

1. *Religions*, livre VIII, *Cérès et Proserpine*, p. 4.

2. *Ibid.*, p. 446 du tome VII.

prenons, de voir sa Proserpine réclamer l'immolation très-historique de la fille d'Érechthée, dont les descendants régnèrent, à ce même prix, si longtemps sur l'Attique ; mais que voulez-vous ? cette Cérès-Proserpine « ressemblait alors à l'Isis en colère des Égyptiens, à la redoutable Cali de l'Inde ou à la Diane taurique qui avait soif de sang... A ce prix, d'ailleurs, furent achetés et la paix et le repos <sup>1</sup>. »

Peut-être Creuzer aurait-il été moins *frappé* s'il eût réfléchi davantage à l'épithète de *chthonia* (*terrestre*), donnée à sa déesse et même à sa malheureuse victime. Cette épithète est si voisine de celle de *catachthonia* (l'*infernale*), qu'on les donne indifféremment à la mère et à la fille. Mais, quoique noblesse oblige et que « l'abîme appelle l'abîme, » Creuzer aime mieux voir symboliquement, dans tout ce culte, « les amours de la Terre et de la Mer, les premiers enseignements agricoles, l'image de la vie, de la mort et de la résurrection, le culte de la Lune, les symboles de l'abeille et du miel, de l'airain et de la voix des oiseaux, de la flamme qui illumine et purifie, etc., symboles matériels, dont les dieux surent tirer, comme un dépôt précieux qu'ils se transmirent d'âge en âge dans les saints mystères, les dogmes d'un être divin, éternel, unique, et d'une âme impérissable <sup>2</sup>. »

Mais quelle était donc, selon le penseur allemand, la doctrine enseignée dans les grands mystères ?

« Tout, dit-il, à l'exclusion d'une métaphysique abstraite ? »

Mais alors que faisait-on de celle-ci ?... « De même qu'à la législation du Sinaï se lie étroitement l'Exode, et de même qu'au Décalogue de Moïse se rattache l'histoire entière du peuple de Dieu, de même Élélusis avait son décalogue dans les commandements [agricoles] de Triptolème ; puis, en remontant encore, elle avait son exode lévitique et sa genèse ; puis les grands êtres cosmiques apparaissaient aux regards des initiés.

1. *Religions*, p. 665.

2. *Ibid.*, p. 743.



et de ces représentations scéniques, les vérités d'un Dieu unique et éternel, de la destination du monde et de celle de l'homme, passaient dans le cœur des *épopètes*<sup>1</sup>. »

Il y a du vrai dans tout cela, mais nous chercherons tout à l'heure pourquoi « ces êtres cosmiques étaient, ici, nécessairement *inventés*, » lorsque l'auteur dans un moment d'éclaircie, nous affirmait tout à l'heure que « c'étaient littéralement des incarnations ; » nous lui demanderons ensuite pourquoi il fallait être *épopètes*, c'est-à-dire voyants, pour accepter, de comédiens en *chair et en os*, des vérités contraires à l'enseignement normal du sacerdoce. Enfin, nous chercherons avec lui s'il est vrai tout à la fois que « les saints Pères eurent raison de combattre de toutes leurs forces de telles institutions, comme les païens eurent raison de les défendre, et s'il est vrai qu'entre ces deux camps une *noble* paix soit venue réconcilier ceux qui en étaient dignes<sup>2</sup>. »

Pour notre part, nous en doutons.

M. Guigniaut, disciple et pour ainsi dire doublure, tout à fait digne par son immense érudition, de son chef d'emploi Creuzer, ne pouvait s'en éloigner ici. Le défendre contre les sarcasmes rationalistes et antialégoristes de Voss et de Lobeck, paraît être sa préoccupation dominante. Selon Creuzer, l'esprit pélasgique, aidé de la tradition égyptienne, avait créé tout ce vaste échafaudage de métaphysique allégoristique ; mais Voss et Lobeck n'avaient pas eu de peine à lui démontrer que « la *profonde barbarie* pélasgique était incapable d'en comprendre même le premier mot ; » mais alors, qui donc avait combiné sur tous les points à la fois tant de « vues sublimes, sur la théologie transcendante, applicables par un hasard merveilleux à tant de personnages très-historiques, comme à tant de spécialités topographiques ? Selon Voss, c'étaient les poètes ; mais Homère en parle à peine. Alors

1. *Religions*, p. 844.

2. *Ibid.*, p. 839.

c'étaient les prêtres, reprend Lobeck; mais à son tour Muller lui montre la bonne foi de ces derniers subissant eux-mêmes le joug qu'ils imposent, et conclut à ce que le principe générateur des mystères doit dériver immédiatement de l'essence propre des cultes chthoniens. » Mais qu'entendez-vous par essence propre, car une *essence propre* peut inspirer de grandes œuvres métaphysiques, mais ne les rédige pas elle-même? Question embarrassante, car, ainsi que le dit M. Guigniaut, « Creuzer se voit forcé lui-même d'accorder la *préexistence des dieux* de la nature dans ces cultes chthoniens <sup>1</sup>. » Alors nous y voici, et nous tenons nos auteurs. Pas le moins du monde, car pour Voss comme pour Lobeck, pour Muller comme pour Preller, pour Creuzer et M. Guigniaut, pour tous enfin, ces dieux chthoniens ne sont jamais que les puissances de la nature, c'est-à-dire les forces brutes et *aveugles* personnifiées par la superstition générale, de sorte que nous voici en présence de constructions théologiques gigantesques, sublimes, et dont les auteurs ne peuvent avoir été ni des peuples bien grossiers, ni des poètes bien silencieux, ni des prêtres bien convaincus, ni des dieux bien aveugles.

Cette ressource DES DIEUX était cependant la dernière, elle était le seul mot de l'énigme, Creuzer en est convenu; mais un simple préjugé la brisant entre les mains de tout le monde, il ne nous reste plus que l'autocréation *spontanée* des mystères par eux-mêmes; elle servira de pendant à l'autocréation spontanée du langage, inventée par MM. Renan et compagnie.

Du reste, pour M. Guigniaut comme pour son maître, « il est certain que les mystères d'Éleusis eurent *par-dessus tout* une influence morale et religieuse, qu'ils réglèrent la vie présente et enseignèrent à leur manière la vie à venir. Ils la promirent aux initiés, sous certaines conditions de *pureté*, de *piété*, de *justice*. S'ils n'enseignèrent pas également le mono-

1. Guigniaut, *Notes sur le livre VIII*, p. 4498 et 4200.

théisme, quoique Creuzer n'ait vu que lui dans les mystères, et bien qu'il y eût été la négation du paganisme lui-même, rien n'est plus vrai : ils entretenrent dans les âmes le sentiment de l'infini, et, après tout, de Dieu <sup>1</sup>. »

Quant à leurs rapports avec le christianisme, leur vainqueur, « bien que ce dernier ait reçu quelques blessures, une recherche attentive prouverait qu'une bonne partie de ce qui, dans les Églises catholiques de la confession soit grecque soit romaine, n'est point évangélique, surtout ce qui concerne les rites et les formes extérieures du culte, n'est en quelque sorte que le bagage emporté par les mystères du paganisme quand ils passèrent dans le camp ennemi <sup>2</sup>. »

M. Maury, admirateur et disciple de M. Guigniaut, comme ce dernier l'est de Creuzer, ne pouvait guère s'éloigner de ces errements paternels. Cependant, comme dans la préface de son livre il avait dit que « jusqu'ici, dans l'étude de la religion, on ne s'était presque jamais occupé de ce qui en fait l'essence même et le fondement <sup>3</sup>, » on pouvait espérer qu'il finirait par adjoindre au « sentiment religieux » la théophanie sans laquelle le sentiment religieux serait demeuré à l'état platonique ; et comme dans la même préface il reprochait à Creuzer d'avoir « trop négligé le côté historique et pragmatique ou concluant de la question <sup>4</sup>, » on pouvait espérer qu'il y donnerait tous ses soins.

Hélas ! l'histoire est étudiée, et la *pragmatique* reste la même.

Néanmoins, quant au point de départ et à la marche ethnographique des mystères, la prudence de M. Maury nous charme d'autant plus qu'elle s'appuie sur l'une de nos plus fréquentes redites : à savoir qu'il n'y a pas de patrie proprement dite pour les cultes, hors une seule, la primitive, et que partout

1. Guigniaut, *Notes sur le livre VIII*, p. 4247.

2. *Religions*, t. I, préface.

3. *Id.*, *ibid.*, p. 4204.

4. *Id.*, *ibid.*, p. 4432 et 4460.

où les dogmes sont oubliés ils renaissent *comme* d'eux-mêmes.

« Un fait digne de remarque, dit-il, c'est que des mystères d'un caractère *très-analogue* à ceux des Grecs ont été observés chez des populations sauvages, *n'ayant jamais eu avec les autres peuples de l'antiquité la moindre relation*. Dans un grand nombre de tribus américaines, que d'initiations secrètes pour établir une relation directe avec les esprits!... Chez les indigènes de l'Amazone, initiation de Juraparis; chez les nègres, danses orgiastiques, image frappante de celles des bacchanales; chez les nègres du Dahomey, et sur toute la côte occidentale de l'Afrique, les mystères bien connus du Vaudoux, etc. En présence de ces faits, on comprend qu'on n'ait pas besoin d'aller chercher dans les mystères de l'Égypte et de l'Asie, dans ceux des religions perse et assyrienne, l'origine des mystères helléniques, etc.<sup>1.</sup> »

A la bonne heure! on finira peut-être par comprendre que tant d'écoles diverses, si conformes quoique si séparées dans le temps et dans l'espace, ne peuvent avoir eu d'autre fondateurs que ceux pour lesquels l'espace et le temps ne sont absolument rien.

« Au reste, ajoute M. Maury, l'objet des mystères était d'exciter fortement le sentiment religieux et de donner de la Divinité l'idée la plus auguste. C'était un enseignement *tout analogue* à celui que donne l'Église catholique dans ses cérémonies, et notamment dans celles de la messe, où se trouve représentée symboliquement toute la passion du Christ<sup>2</sup>.

« La transmission de certains objets était un véritable sacrement<sup>3</sup>. Au nombre de ces vérités que la vue des mystères faisait pénétrer dans l'esprit des initiés, il faut placer avant tout l'immortalité de l'âme. Ces solennités avaient donc non-

1. *Religions*, p. 305.

2. *Id.*, *ibid.*, p. 336, 339, 340.

3. *Id.*, *ibid.*, p. 336.

seulement un but didactique, mais encore une action moralisatrice ; elles *épuraient la notion de la Divinité*<sup>1</sup>. »

Il est bien vrai, et M. Maury le reconnaît avec franchise, que « ce culte, comme celui de toutes les divinités chthoniennes, avait bien quelque chose de *secret* et de quelque *peu effrayant* <sup>2</sup>. Chez les Mystes, la nudité de la plus grande partie du corps a certainement contribué aux accusations d'obscénité que les néophytes chrétiens dirigèrent contre les mystères <sup>3</sup>. »

Mais, que voulez-vous ? c'est que « le sentiment de la pudeur était devenu plus délicat. »

Il ne faut pas oublier qu'en dépit des apparences, Cérès et Déméter étaient avant tout de « chastes déesses <sup>4</sup>, » que les Thesmophories, entre autres, étaient le triomphe de leur sexe, puisque les hommes n'y étaient qu'au second rang <sup>5</sup>, bien que « toutes ces autres solennités de la Grèce, désignées sous le nom de mystères, fussent très-loin d'avoir le même caractère de majesté, d'isotérisme et de *moralité* que ceux d'Éleusis <sup>6</sup>. »

Ce dernier trait dit tout ; et nous allons juger par cette dernière *moralité* de celle des mystères grecs en général, bien supérieure du reste à celle des mystères égyptiens et phrygiens, sur lesquels tombèrent surtout l'indignation des Pères et des chrétiens <sup>7</sup>.

Écoutons maintenant M. Renan : « Qu'était-ce donc que ces éleusines sur la *majesté et la sainteté* desquelles l'antiquité n'a qu'une voix ? Rappelons-nous que le nom de mystère a été *emprunté* par l'Église au langage païen. Représentons-nous le mystère chrétien, le prototype de la *messe*, qu'y trouvons-nous ?

1. *Religions*, p. 344, 345.

2. *Ibid.*, p. 320.

3. *Ibid.*, p. 337.

4. *Ibid.*, p. 376.

5. *Ibid.*, p. 223.

6. *Ibid.*, p. 277.

7. *Ibid.*, p. 346.

Un grand acte symbolique, accompagné de cérémonies significatives, un drame mystique ; des rites commémoratifs d'un fait historique *ou considéré comme tel*, à part l'immense supériorité du dogme chrétien, à part l'esprit de *haute moralité* qui pénètre sa *légende* ; s'il nous était donné d'assister à un mystère ancien, pourrions-nous y voir autre chose ? Un ensemble de représentations calquées sur une fraude pieuse, et toujours relatives au passage d'un Dieu sur la terre, à sa passion, à sa descente aux enfers, à son retour à la vie. Un jour, c'était la légende de Cérès et de Proserpine ; on rendait hommage à la *mater dolorosa* (da-mater ashœa, la mère triste), probablement une statue représentait Cérès en *addolorata*, en vraie *pietà* ; un autre jour, on buyait le cycéon ; il s'y mêlait des cérémonies orgiastiques, burlesques, licencieuses. » C'était comme un *sacrement* agissant par sa vertu propre, un *gage de salut* conféré par des signes sensibles et des formules consacrées ; les effets étaient civilisateurs, consolateurs, spiritualistes au point de vue de l'immortalité de l'âme<sup>1</sup>. »

Ce qu'il y a de plus triste dans ces déplorables rapprochements, c'est qu'ils sont fondés en partie. Nous avons déjà vu, et nous allons voir dans la note qui va suivre, qu'une sorte de messe chrétienne avait été célébrée plus de quinze cents ans à l'avance sur des autels et par des prêtres interdits ; nous allons nous assurer tout à l'heure si celle d'Éleusis ne l'aurait pas été par des *galériens*, par des *prostituées* et par des dieux satyres. Le tout pour donner, comme disent nos modernes interprètes, *l'idée la plus auguste de la divinité !...* Décidément, M. Guignaut a raison : avant d'assister à cette messe des *grandes fêtes*, il faut consacrer quelques lignes à la messe ordinaire des païens.

#### 4. Renan, *Études religieuses*.

I. « LE CLERGÉ, LA LITURGIE ET L'ORDINAIRE DE LA MESSE CHEZ LES PAIENS. » — *N. B.* Les détails qui vont suivre sont, pour la plupart, empruntés par nous au grand ouvrage de Du Boulay et confirmés sur presque tous les points par celui du bénédictin Montfaucon.

Comme les nôtres, les épicuriens de l'ancien monde avaient sur les bras *un parti clérical* dont l'organisation ne laissait rien à désirer; les augures, les vestales et leurs *abbesses*, les clercs, les lecteurs, les sacristains, les prêtres et les pontifes de tout rang formaient un ensemble parfaitement hiérarchique, présidé par un souverain pontife, élu par le sacré collège, comme le pape l'est aujourd'hui par nos cardinaux réunis. Leurs devoirs, leurs droits, l'étendue et les limites de leur pouvoir étaient définis avec le plus grand soin par une sorte de droit canon, qui ne s'éloignait pas considérablement du nôtre, si nous en croyons Du Boulay. Les décisions de ces grands pontifes avaient le même éclat. Quoiqu'elles réglassent en général les plus grands intérêts de la société civile et religieuse, « elles n'en connaissaient pas moins de toutes les affaires privées un peu graves, telles que dispenses de mariages, cas dirimants, pénitenceries exceptionnelles, et de la même façon que la cour de notre officialité en connaît aujourd'hui. » Qu'on juge des qualités, des mérites et surtout de la piété exigés chez le pontife qui assumait toutes ces charges, par tout ce qu'on exigeait déjà du plus simple prêtre, comme pureté de vie et comme sincérité de vocation.

On était bien autrement difficile encore sur celle des vestales, pour lesquelles il y allait, du reste, de si terribles intérêts! Leur réception se passait absolument comme celle de nos religieuses. C'était, prosternée sur les dalles du temple, que chacune d'elles écoutait le long et magnifique *sermon* dans lequel on lui représentait le vrai bonheur qui allait suivre le sacrifice de ce bonheur temporel, si méprisable et si court. On s'étendait surtout très-longuement sur la virginité qu'elle allait jurer, puis après lui avoir demandé son consentement, on lui rasait les cheveux, on la changeait d'habits, et l'*abbesse* ou mère des vestales lui donnait l'accolade (a).

Passons au culte à présent. Nous n'en sommes plus au temps où Romulus et surtout Numa l'organisaient au fond d'un bois ou sur les bords d'une fontaine, mais peut-être le fond des sacrifices et du culte différerait-il, un peu moins qu'on ne le suppose, de celui que nous offraient les temples, puisque nous voyons ce Numa instituer, sous la direction de sa nymphe, ces *charis-*

(a) Denys d'Halicarnasse et après lui Valère Maxime (l. I, chap. 1), nous montrent une de ces *abbesses* appelée *Emilia*, coupable d'avoir laissé éteindre le feu sacré, s'approchant de l'autel et s'écriant en levant les mains au ciel : « *SAINTE DAME VESTA*, gardienne de Rome, assistez-moi, je vous en conjure, dans l'extrémité où je me trouve, en raison de mes services, de ma chasteté, de la pureté de mon âme et de mon corps, et si je vous ai offensée, faites au moins que mon supplice soit propitiatoire et que la ville n'en ressente aucun désastre. » Cela dit, elle jette son rochet sur les cendres froides et s'y *esprend* (s'enflamme) incontinent.

Nous verrons plus loin le miracle obtenu par une autre vestale, accusée d'une *autre* faute, miracle qui consistait à porter de l'eau dans un crible sans en laisser tomber une seule goutte, et qui prouve sa parfaite innocence aux yeux du peuple entier.

ties ou sacrifice de la farine la plus pure, que nous allons retrouver tout à l'heure au pied de tous les autels.

Nous avons déjà vu que l'emplacement des temples était désigné par le bâton, *baculus*, ou baguette divinatoire des augures. Alors on bénissait cet emplacement, on y érigeait un monument dont on faisait ensuite la dédicace avec une grande solennité. Valère Maxime (l. V, ch. 1), pour nous donner une idée du respect qu'on apportait à cette cérémonie, nous raconte qu'« un pontife, du nom d'Horatius Pulvillus, faisait un jour sur le Capitole la dédicace d'un temple au grand Jupiter; au moment où il en touchait la porte en récitant les paroles sacrées, il apprend que son fils vient de mourir, et cependant sa main reste posée sur cette porte, tant était grande sa crainte d'interrompre un si grand sacrifice (a) ! »

Maintenant que la dédicace est terminée, soulevons le rideau et pénétrons dans l'intérieur du *delubrum* ou *deorum lubrum*, littéralement « assemblée des dieux ou de leurs statues. » On l'appelle encore *fanum*, de *fari*, parler, parce que c'était là que se proféraient les oracles. Quant à l'*adilus* (de *ἀδύων*, n'entrer pas), ou *atrium latens*, antre caché, le vulgaire n'y entrait pas, car c'était le *saint des saints*, *ἁγίαστος*. Le saint pontife y entrait seul, une fois par an, comme chez les Juifs.

Voici bien encore, comme chez ces derniers, les deux *tabernacles* contenant la farine pure et les insignes du pontife.

Voici les tables-autels dont nous avons trop parlé déjà pour en parler encore.

Mais silence ! l'office va commencer; la foule arrive, et sa première action est de s'approcher du bénitier de marbre ou de bronze, qui se trouve à l'entrée de la nef, d'y prendre l'eau lustrale, et de rendre grâces, aussitôt après, à la divinité (b).

« Je dis plus, ajoute le bon Du Boulay, le sacristain du temple se tient à l'entrée et arrose, avec un *goupillon* ou quelque rameau trempé dedans, ceux qui entrent. Ces goupillons s'appelaient *aspergilla*, et les bénitiers, *labra aquæ lustralis*. »

A cette première purification en succède une seconde, car « le *clerc* se promène au milieu du peuple, l'aspergeant comme le font nos curés. »

Les fidèles s'approchent ensuite des autels, s'agenouillent, baissent la terre, tendent les bras aux statues, embrassent les autels et marmottent des prières (c).

Quant aux prêtres célébrants, Du Boulay, sur la foi des plus anciens auteurs, et, en particulier, sur celle de Gyraldus (64<sup>e</sup> *synlag.*), nous les montre

(a) Horatius pulvillus cum in Capitolio Jov. opt. max. ædem pontifex dedicaret, interque nuncupationem solemnium verborum postem tenens mortuum esse filium suum audisset, neque manum à poste removit, ne tanti templi dedicationem interrumpere.

(b) Qui adeunt templa seipsos aspergunt, postea offerunt numinibus grates. (saint Justin, martyr, *Apolog.*, 27).

(c) Tibulle appelle cela « *manibus propere, aras amplecti*, » (l. I et V), et il ajoute que « Jupiter était toujours présent quand on le priait ainsi, » (l. IV).



procédant d'abord à l'excommunication des coupables, comme dans la primitive Église, et les vouant à Satan, comme nous l'avons vu pratiquer par saint Paul. C'était le *devovere diris*, le dévouement aux cruels (a).

D'autres coupables, au contraire, étaient *resecrati* ou réhabilités.

Après une méditation assez longue, on voyait les prêtres *monter* à l'autel, entourés des chantes, des acolytes, des enfants de chœur, *retroussés gentiment*, encensant continuellement les statues, « thure perpetuo, » aspergeant les fidèles jusqu'à ce que le célébrant entonnât, les mains élevées, une sorte de *préface* adressée à Janus et à Vesta, dont, en général, les noms terminaient toutes les oraisons. Après eux, il invoquait tous les dieux par une succession de prières à haute voix ou simplement mentales.

Vers le milieu de l'office, il y avait le prône, avec force prières pour l'empereur, l'État, les chefs, etc. En Égypte, c'était, selon Apulée (l. II), le *grammate* qui montait en chaire, au milieu des *pastophores*, et Du Boulay d'ajouter : « Se peut-il rien voir de plus approchant de notre prône, si on n'aime mieux dire que c'est la même chose, hormis qu'ils n'avaient pas la connaissance du vrai Dieu ? »

Le reste de la messe comprenait l'*immolation*, l'*occision* et l'*oblation*. L'*oblation* se faisait à peu près dans les mêmes termes que notre *Suscipe*.

Quant à l'*immolation* ou premier acte, sa véritable étymologie était « *mola illatio*, » autrement dit le dépôt sur la tête de la victime de la *mola*, ou certain levain fait avec de l'orge, du froment et du sel (b).

Le second acte était la *libation*. Le prêtre prenait du vin avec le sympulle dans un vase fait comme une grande coupe élevée sur un trépied ; il en goûtait, en faisait goûter aux assistants, puis le versait sur le front de la victime en lui disant : « Sois frappée et purifiée PAR CE VIN INFERNAL, *macla sis VINO INFERIO esto*. »

Mais l'essentiel était de savoir si les dieux avaient *agréé* le sacrifice ; Du Boulay en fait consister la preuve dans la convulsion qui devait s'emparer de la victime, sans qu'elle manifestât la moindre peur ni résistance (choses naturellement inaliénables) (c).

On n'immolait jamais sans avoir acquis cette preuve. Venait enfin la confession. Dans les sacrifices d'Isis, par exemple, il fallait dire si l'on avait manqué aux jeûnes et à l'abstinence voulus, et le prêtre vous imposait une pénitence.

Quant au banquet sacré, il faut savoir distinguer entre les *communions* spiritualisées que M<sup>r</sup> Gerbet nous a montrées autour des autels d'Ecbatane, et consistant dans la manducation de la farine et dans la boisson du hom,

(a) Platon, au livre VII des Lois, défend aux prêtres et aux prêtresses d'excommunier légèrement.

(b) Ante aras, spargisque mola caput, improbe, salsa.  
(Hor., sat. III, v. 200).

(c) Macrobe, Florus et Suétone disent que « César, le jour de sa mort, avait sacrifié cent victimes sans pouvoir en faire agréer une seule. »

et les communions symboliquement grossières qui consistaient dans l'assimilation des viandes sacrées, c'est-à-dire *du corps et du sang* de la victime immolée, ce qui revenait toujours au même mystère (a).

Dans ce dernier cas, après avoir encensé LES TABLES et prié les dieux de bénir le festin (*epulum*), on mangeait avec les prêtres, debout (b), s'entretenant de choses pieuses et souvent des défunts (c), enfin on buvait à son bon génie (*ἀγαθοδαίμων*), après quoi il n'était plus permis de rien faire (d).

Le prêtre alors conjurait les dieux de bénir l'assemblée *per Janum et Vestam*, et, se retournant vers le peuple, il le congédiait en ces termes : « *Populis missio est*, » ou tout simplement « *Ite, missio est*, » à quoi le peuple répondait « *Feliciter*, » ou « à la bonne heure, » ce qui revenait à notre *Amen*.

Ce « *populis missio* » se disait en grec *λαοις ἀφιξις*, mais à Rome on remplaçait ces mots par *ilicet*, c'est-à-dire il est permis de se retirer.

Arrêtons-nous ici et méditons un moment sur cette similitude la plus parfaite au sein de l'antagonisme le plus complet.

**SIMILITUDE !** le libre penseur est ravi devant cette prétendue démonstration de nos *emprunts*, comme si nous n'avions pas les preuves monumentales de la naissance et de l'organisation graduelle de toutes ces cérémonies, inscrites dès les premières heures du christianisme dans nos catacombes, où, certes, nos premiers martyrs ne s'amusaient pas plus à lire les liturgies égyptiennes et persanes, pour leur dérober l'organisation du saint sacrifice, qu'ils ne s'amusaient à se rappeler les pains *eucharistiques* du bon Numa ou les mystères de Bacchus, dieu *pain* et *vin*.

Tout cela naissait de soi-même et s'organisait insensiblement, et loin de tout souvenir, si ce n'est celui d'un culte primitif et modèle de tous les autres, qui ne demandait qu'à revivre sous les voûtes de nos premières basiliques.

Personne n'a jamais nié ces frappantes similitudes extérieures; il en est d'elles comme des rites juifs et égyptiens dont nous avons entendu Clément d'Alexandrie nous dire qu'ils avaient tous été noachides avant de porter ces deux derniers noms : « *Simillima enigmata Egyptiorum ac Judaeorum*. »

N'avons-nous pas vu, dans le désert, des Juifs instituer, sous la dictée de leur dieu, et sans aucun emprunt, tout ce même cérémonial d'une vraie messe primitive ?

(a) Voir vol. II de ce Mémoire, chap. VIII.

(b) « Vous mangerez l'agneau *debout*, » disait l'Exode à propos des recommandations pascales.

(c) Voir Apulée, I. IV.

(d) Nous avons déjà dit beaucoup de choses sur ces *festins* et sur cette table des *démons*. Nous avons fait la part du prêtre et celle des dieux. Mais il faut ajouter que ce qui restait du festin était vendu par le pontife aux bouchers de la ville, ce qui explique parfaitement cette autre défense de saint Paul aux Corinthiens : « Mangez de tout ce qui se vend chez le boucher, sans faire aucune question, pour ne pas troubler vos consciences; vous ferez de même quand vous souperez chez les païens; mais si l'on vous dit : « Cette viande a été consacrée, » n'en mangez pas, afin de ne pas scandaliser. »

Eh bien, c'est de la même manière et sans communication aucune que ce culte primordial renaissait aussi partout sous la dictée des démons.

Il suffit, pour s'en convaincre, de lire tous les détails de leurs sacrements, soit dans Tertullien (*de Præscr. hæret.*, ch. XL), soit dans saint Justin (*Apol.*, II, 98.)

Le pape saint Léon a donc eu raison de dire que toutes ces imitations n'étaient que le reflet du « grand sacrifice du genre humain, qui n'a jamais cessé dans aucune antiquité (a).

Ces sacrements, et jusqu'au nom de *pape*, les Espagnols les retrouvaient au Mexique (b), comme nos missionnaires les retrouvaient au Thibet.

Mais nous avons dit « *similitude parfaite dans un antagonisme complet* ; » or, pour bien établir ce dernier, il suffirait de bien réfléchir à la « *table des démons de saint Paul*, » à ses « *immolations démoniaques*, » au « *vino INFERIO* ou *vin INFERNAL*, » sur lequel le grand prêtre ne dissimulait rien tout à l'heure, et enfin à tout ce qui faisait l'âme et le fond de toutes ces messes non moins sacrilèges que celles du sabbat et de nos sorciers du moyen âge. Pour nous en assurer plus complètement encore, retournons à nos mystères, et après avoir vu les appréciations modernes à leur sujet, voyons ce que les anciens en pensaient.

(a) « *Sacramentum generis humani in nulla antiquitate cessavit.* »

(b) Voir Antoine de Solis, *Histoire du Mexique*, I. III, et surtout l'abbé Brasseur, de Bourbourg, déjà cité bien des fois.

## 2. — Appréciations antiques des mystères.

Mais, peut-on nous dire, comment s'y prendra votre logique pour infirmer le témoignage des anciens ? Pindare n'a-t-il pas dit : « Heureux celui qui descend sous terre ainsi initié, il connaît la fin de la vie et le royaume donné par *Jupiter* <sup>1</sup> ? » Le scepticisme de Cicéron lui-même ne s'est-il pas courbé devant la sublimité des mystères, alors qu'il s'écriait : « Les initiations n'apprennent pas seulement à être heureux en cette vie, mais encore à mourir avec une meilleure espérance <sup>2</sup> ? »

Pausanias, Strabon, Diodore n'ont-ils pas encore renchéri

1. *Fragm.*, ch. ix.

2. Cicéron, *de Legibus*, t. II, ch. iv.

sur l'enthousiasme de Cicéron ? Plutarque ne se console-t-il pas de la perte de sa femme en pensant à son initiation ? N'avait-il pas puisé dans les mystères de Bacchus la certitude que « l'âme demeure incorruptible et qu'il y a un avenir <sup>1</sup> ? »

C'est vrai ; Aristophane a même été plus loin qu'eux tous : « Tous ceux qui participaient aux mystères, dit-il, menaient une vie innocente, tranquille et sainte ; ils mouraient en comptant sur la lumière des Champs-Élysées, tandis que les autres ne devaient s'attendre qu'à d'éternelles ténèbres <sup>2</sup>. »

Plus grave et plus sévère, Sophocle, l'honneur du théâtre athénien, ne craint pas à son tour d'appeler les mystères « les espérances de la mort. »

Et quand on pense à l'importance que les États attachaient dans le principe à la célébration exacte des mystères, aux stipulations qu'ils formulaient dans leurs traités pour la sécurité de leur célébration, on voit à quel point ces mystères furent longtemps et leur première et leur dernière pensée.

C'était la plus grande des préoccupations publiques et privées, et c'est tout simple, puisque, selon Dollinger, « les Éleusines étaient regardées comme la fleur de toute la religion grecque, comme l'essence la plus pure de toutes ses conceptions <sup>3</sup>. » On refusait d'initier, non-seulement les conspirateurs, mais ceux qui ne les avaient pas dénoncés, les traîtres, les parjures, les débauchés, etc. <sup>4</sup>. Enfin, on s'y confessait en disant : « J'ai fait le mal et j'ai trouvé le mieux ; » de sorte que Porphyre a pu dire : « Notre âme doit être au moment de la mort telle qu'elle était durant les mystères, c'est-à-dire exempte de passion, d'envie, de haine et de colère. »

Voilà certes de *grands* éloges et des autorités bien impos-

1. *Consolat.*

2. *In Ranis.*

3. Dollinger, *Judaïsme et Paganisme*, t. I, p. 184.

4. *Fragm. de Styg.*, ap. Stob.

santes en faveur de la haute importance civilisatrice et morale des mystères.

Mais retournons la médaille à présent.

Pourquoi cet enthousiasme n'a-t-il donc jamais son lendemain? Pourquoi les philosophes finissent-ils tous par afficher ouvertement le blâme et le mépris dont ils flétrissent ces institutions?

Il ne faut pas l'oublier : Socrate se fût sauvé en prononçant un seul mot favorable à ces mystères si vantés dans sa patrie; il ne voulut jamais y consentir, et Platon, témoignant à chaque instant sa répugnance, ne craint pas de reléguer dans la cinquième catégorie des transformations après la mort les âmes qui se sont adonnées à la divination et aux mystères <sup>1</sup>.

Plutarque lui-même, malgré toutes les consolations qu'il y trouve, avoue que « les dieux qui s'y *montrent* ne sont que des génies tantôt bons et *tantôt mauvais*. »

Agésilas, Épaminondas refusent l'initiation, pendant qu'Aristophane, revenu de son engouement, s'en moque autant que Diogène.

« Lorsqu'ils s'écrient, dit Théophraste, j'ai fait le mal et j'ai trouvé le mieux, cela veut simplement dire : Personne n'a jamais *hurlé* comme moi <sup>2</sup>. »

Du temps de Diodore, Philon le Juif affirme qu'il devient impossible de trouver un honnête homme pour se faire initiateur, et qu'on en est réduit aux vagabonds et aux courtisanes.

Quant à Rome, Denys met au premier rang de ses avantages sur Athènes de n'avoir jamais souffert dans son sein des institutions pareilles. Leur discrédit y avait commencé de bonne heure, car vers 560 avant notre ère on avait découvert une association occulte de la nature la plus hideuse, célébrant des mystères qu'un prêtre grec avait apportés d'Étrurie, et qui, de là, avaient, comme une peste, envahi

1. Voir Dollinger, t. I, p. 487.

2. T. II, p. 57.

toute l'Italie, ruiné partout les familles, et intronisé sur toute la surface du pays un dévergondage effrayant, l'empoisonnement sous toutes ses formes, en un mot le vice et le crime dans des proportions inconnues jusque-là. La justice poursuivit plus de sept mille initiés et prononça contre la plupart d'entre eux la peine capitale. L'association se maintint cependant, et en 574 on condamna de nouveau trois mille membres<sup>1</sup>.

Plus tard, Tite-Live nous montre encore trois mille initiés condamnés en un an pour crime d'empoisonnement<sup>2</sup>.

Fatiguée enfin de sa tolérance pour les mystères de la bonne déesse, de Cybèle, d'Isis et de Bacchus, dont elle essaye en vain de refréner les énormités, on voit Rome obligée de les proscrire tour à tour. Le culte de Cérès est interdit par le sénat, vers la fin de la république, comme celui de Bacchus l'avait été par le fameux sénatus-consulte de Posthumius et de Marcius Philippus<sup>3</sup> lorsque les mystères *sabazéens*, dont le prêteur Hispallus avait interdit l'entrée en 514<sup>4</sup>, s'étaient glissés tout à coup dans Rome, après quatre siècles d'attente persévérante, sous le règne de Domitien.

Cicéron avait bien pressenti que Rome allait devenir l'asile de toutes les superstitions, puisque, malgré ses belles phrases en faveur des mystères, Sainte-Croix nous le montre assurant que « les mots *mystères* et *abominations* étaient devenus synonymes. » Varron et Cotta les accusent publiquement, et la république et l'empire les chargent de telles imprécations que, plus tard, les Pères de l'Église, en les attaquant avec la plus grande énergie, et les empereurs chrétiens en démolissant leurs temples, ne font qu'obéir aux précédents établis et au sentiment de la partie saine de la nation ; le reproche d'intolérance qu'on leur adresse à ce sujet, et le *baiser de paix*

1. Mommsen, *Hist. rom.*, t. I.

2. Tite-Live, ch. xxxi, 8-49, et Val. Max., VI, 3, 7.

3. Marc. Sen. Cons., de *Bacchanal.*, § 28, p. 123.

4. Val. Max., l. III, ch. III.

auquel Creuzer les convie un peu tard, ne datent que de nos siècles modernes.

Tous les gens sensés, tous ceux chez lesquels il restait quelque sentiment de pudeur, applaudirent du fond de leur âme, lorsqu'en 378 de l'ère chrétienne le préfet du prétoire Gracchus détruisit l'autre sacré des Mithriaques, ce dernier repaire de la superstition, et lorsque Constantin bannit les Isiaques, tolérés en effet avec peine du temps de Sylla. Chassé du Capitole avec Sérapis, sous le consulat de Gabinus et de Pison, l'an 58 avant Jésus-Christ, le culte d'Isis n'était rentré que par surprise, et déjà ses mystères, au temps de Domitien, n'étaient plus que ceux de la débauche la plus hideuse. Asile sûr et sacré des adultères de toute classe, les jardins de la déesse avaient fini par devenir, grâce à la protection de Caracalla et de Commode, le lupanar le plus vaste et le mieux garanti de toute la ville<sup>1</sup>.

On applaudit encore lorsque l'empire, appuyé sur l'indignation publique, fit main basse sur les mystères de la *bonne déesse*, si purs, si innocents, disait-on, aux beaux jours de Numa, mais qui, dès lors, institués par la fille et la femme de Faunus, devaient tôt ou tard porter les exécrables fruits dont Juvénal nous a laissé le tableau.

Nous le répétons : quand Théodose promulgua la proscription générale de tous les mystères, il ne fit que renouveler les lois de ses prédécesseurs ; et certainement, après dix-huit cents ans d'existence, leur abolition n'eût pas nécessité l'emploi de bien grandes forces, si le *génie* qui les avait institués, se réfugiant et se cachant, dès les premiers jours du christianisme, dans toutes les sectes ses ennemies, n'avait continué dans chacune d'elles l'enseignement et l'observance des rites abominés. Selon Tertullien, les cérémonies des Valentiens étaient toutes dérobées à Eleusis<sup>2</sup>. Les Ophites ou

1. Juvénal, *Satire* VI, v. 488.

2. Tertull., *adv. Valent.*, p. 250.

adorateurs du serpent représentaient chez eux la grande scène du *secret*, à laquelle nous arriverons tout à l'heure<sup>1</sup>. Les Pépuziens, après l'apparition des fantômes, égorgeaient un enfant, très-probablement en souvenir du jeune Iacchus ou du jeune Démophon<sup>2</sup>. Quant aux Marcosiens et aux Marcionites, « les termes mystiques et la formule dont ils se servaient à l'égard de leurs adeptes, et les réponses de ceux-ci, annonçaient clairement une initiation des rites observés dans tous les sanctuaires du paganisme<sup>3</sup>. »

Étonnons-nous, après cela, que le renversement des temples et la proscription des mystères soient restés inefficaces encore, et qu'il ait fallu des armées de Barbares et les dévastations d'un Alaric pour purger Rome et l'Italie du venin secret qui, après l'avoir rongée si longtemps, reparut plus tard dans certaines associations bien redoutables dont nous subissons encore l'influence aujourd'hui.

Après avoir consigné les appréciations générales et diverses sur leur ensemble, il est temps d'entrer dans le détail des mystères eux-mêmes, qui n'eussent pas été bien compris sans toute cette critique préalable.

### 5. — *Journal et vrai génie des mystères.*

Pour éviter la confusion et les redites, faisons comme tous les mythologues, et restreignons notre étude à Éleusis, modèle et mère de tous les mystères païens.

Éleusis était une ville de l'Attique, dont le nom, dérivé du mot ἐπιηλυσία, signifiait littéralement... *possession démoniaque*. Ce n'est pas nous qui inventons ici dans l'intérêt de notre thèse, c'est Müller qui nous l'affirme<sup>4</sup>. Il est bien entendu

1. Saint Épiphane, *adv. hæres.*, t. I, p. 272.

2. *Id.*, Anacéph., t. II, p. 144.

3. Sainte-Croix, t. II, p. 90.

4. *Éleusinies*, p. 269. Nous devons dire que ce mot signifiait aussi « purification. »



toutefois que nous prendrons provisoirement ce mot *démoniaque* dans le sens général de dieux ou de génies. Cette ville *possédée* ne se distinguait de toutes ses voisines, probablement bien dignes du même nom, que par la magnificence du temple et du culte voués par elle à Cérès et à Proserpine. Dans le voisinage, on montrait la pierre sur laquelle la déesse, fatiguée de ses pérégrinations maternelles, était venue se reposer; c'était là qu'elle était apparue à Triptolème, à Eumalpe et à Eubule, bergers alors, non pas en *Arcadie*, mais en *Attique*. Comme rien ne subsiste des constructions souterraines qui ont joué un si grand rôle dans l'histoire, on nous pardonnera, en présence des *cavernes* locales, du *bois* sacré qui les entourent, du *puits* qu'il renfermait, et, par-dessus, des représentations *plutoniques* qui couronnaient la *neuvaine*, de soupçonner ici un véritable *plutonium*, mystérieusement entr'ouvert un beau jour, et sur lequel, comme partout, on avait élevé le vrai temple. « Pour exercer ce culte, dit Sainte-Croix, il fallait nécessairement entrer dans un souterrain. On appelait cela pratiquer « la descente ténébreuse; » l'entrée en était dans le sanctuaire, et l'abbé Barthélemy, si fidèle dans ses descriptions, nous dit que « la terre semblait mugir sous les pas des initiés, au moment où les portes d'airain, roulant sur leurs gonds, toutes les horreurs du Tartare s'offraient à leurs yeux épouvantés<sup>1</sup>. »

Pas n'était besoin des architectes d'Éleusis pour organiser cette terreur. Rappelons-nous seulement celle de l'ancre de Trophonius, du *mundus patet* de Rome, au jour où les mânes en sortaient, et celle du gouffre que le suicide de Curtius refermait à l'instant sur lui-même<sup>2</sup>, et nous pourrons nous passer de l'*art* et de ses merveilles. Il y a certains détails qui simplifient les choses et permettent tout de suite de grandes économies dans toutes ces mises en scène.

1. *Voyage d'Anchaarsis*, t. III, p. 533.

2. Voir ch. xvii, p. 161 et 164.

Nous y reviendrons.

Mais commençons notre journal.

Laissons d'abord aux érudits le soin de fixer l'espace de temps qui séparait la première initiation aux petits mystères d'Agra, faubourg d'Eleusis, de la deuxième initiation aux grands mystères de la ville. Selon les uns, il s'agissait de quelques jours, selon les autres d'un semestre; chez Scaliger et Saumaise, grandes autorités, d'un lustre complet, c'est-à-dire de cinq ans. Assez peu nous importe, et nous pouvons passer tout de suite aux grands mystères. Si dans les premiers on ne dépassait pas le grade de *myste* ou *aspirant* au secret, dans les derniers on arrivait à l'épopsie (clairvoyance), et à bien autre chose.

Nous avons parlé d'une neuvaine. Voici quel en était l'ordo :

**PREMIER JOUR.** On se rassemble, on se reconnaît, on se compte, on se félicite, et, après toutes les lustrations d'usage, on procède aux sacrifices.

**DEUXIÈME JOUR.** Consacré aux ablutions et bains purificateurs dans le fleuve et dans la mer. « Tout, dit Sainte-Croix ne se passait pas dans ces fêtes avec autant de décence que plusieurs écrivains modernes se sont plu à le supposer <sup>1</sup>; » et il cite à l'appui l'exemple de la célèbre courtisane Phryné, qui profitait de cette heure et de ce mode de *mortification* pour fournir à Apelles l'idée de son tableau de Vénus marine, et à Praxitèle son amant, celle de la statue de Gnide <sup>2</sup>.

**TROISIÈME JOUR.** Jour de jeûne et de larmes, et le premier paraît avoir été sévère, car on ne le rompait que vers le soir, soit en buvant du cycéon, et mangeant des gâteaux contenus dans la ciste mystique, qui renfermait en outre les *pudenda mulieris* et la figure du *dragon* consacré à Bacchus, sorte de

1. Sainte-Croix, t. I, p. 347.

2. Athen. Deipn., l. XIII, p. 590.

première communion célébrée, comme on le voit, sous de bien vénérables enseignes.

QUATRIÈME JOUR. Immolation de victimes aux « chastes déesses, » le tout avec certaines précautions de pruderies qui les amuseront bien dans quelques jours <sup>1</sup>; danses pantomimiques représentant l'enlèvement de Proserpine, les courses de Cérès et certains procédés agricoles révélés par elle à Triptolème. Ce bal a lieu dans de belles prairies autour du fameux puits, mais sans qu'il soit permis de s'y arrêter <sup>2</sup>.

CINQUIÈME JOUR. Course aux flambeaux, sorte de *chandeleur* ou de purification par les torches odorantes, sous la conduite d'un chef portant une torche énorme, « symbole, dit Sainte-Croix, de l'astre phosphore ou *Lucifer* <sup>3</sup>. »

Ces flambeaux étaient l'image de ceux que Cérès, pour mieux éclairer ses recherches, avait allumés elle-même aux flammes de l'Etna, « *facibus ex Ætnæ vertice accensis* <sup>4</sup>. »

SIXIÈME JOUR. Consacré à Bacchus. Grande procession parcourant treize milles, à l'état de bacchanales. On voit que la grande *chorée* se dessine et que nous avons affaire ici à celle que l'Académie de médecine distinguait si soigneusement, hier, sous le nom de chorée intelligente et savante, de la chorée d'hôpital ou vulgaire <sup>5</sup>. Il est vrai qu'on était soutenu dans ces fatigues par le fameux hymne à Bacchus, pendant lequel retentissait sans cesse le nom et même la voix du dieu : « Iacche ! Iacche ! » Sa statue, ainsi que celles de Proserpine et de Cérès, portées sur des fauteuils magnifiques, électrisaient, en la guidant, cette course intolérable et impossible sans leur présence et leur soutien.

1. « Genitalia victimarum velabantur. »

2. Euripide, *Suppl.*, p. 649.

3. Sainte-Croix, t. I, p. 324. — Il faut se rappeler ici tout ce que nous avons dit sur cet astre tombé, appelé encore aujourd'hui par les Arabes *chabar* ou la grande infortune.

4. Lact., *de Fals. rel.*, ch. XXI, p. 420.

5. Voir au chapitre IV, § 2.

Cette fête d'ailleurs fut une fois illustrée par un grand fait historique, celui de la bataille de Salamine, dont on lui attribuait le gain. Hérodote raconte qu'au moment où les Grecs, enveloppés de la flotte ennemie et manœuvrant avec mollesse, se laissaient aller au désespoir, un fantôme de femme (que l'on prit pour Cérès) apparut au-dessus d'eux, et, d'une voix qui fut entendue de toute la flotte, leur cria : « Malheureux, quand cesserez-vous de manœuvrer pour reculer?... Avancez ! »

Avant la bataille et pendant que les chefs agitaient les grandes questions du moment, Dicæus, l'un d'eux, en appelant au témoignage de Démarate et de plusieurs autres, raconta que, se trouvant dans la plaine de Tria, ils avaient vu du côté d'Éleusis une poussière considérable, comme pourrait en soulever une armée de trente mille hommes, et que pendant qu'ils considéraient ce phénomène sans pouvoir s'en rendre compte, ils avaient entendu des voix qui leur paraissaient chanter l'hymne mystique d'Iacchus. « Ces voix, avait dit Dicæus à Démarate, qui n'était pas initié comme lui, ces voix sont celles des dieux qui partent d'Éleusis pour aller au secours des Athéniens. Peu de temps se passera avant que l'armée du roi n'éprouve un grand revers, puisqu'elles se tournent du côté de ses vaisseaux. C'est son armée navale qu'il est menacé de perdre. Bientôt, en effet, ajoutait Dicæus, du sein de cette poussière et au milieu de ces voix merveilleuses, un nuage se forma, qui, s'élevant dans l'air, se porta sur l'île de Salamine et sur la flotte des Grecs; et je sus ainsi à l'avance que l'armée navale de Xerxès devait être détruite. »

« Ces oracles remarquables, reprend à son tour Hérodote, ce sont ceux de Bacis et de Musée, et JE N'AI RIEN à leur objecter. IL NE M'EST PAS POSSIBLE de les rejeter ou de nier leur véracité, après que l'événement les a confirmés d'une manière aussi positive <sup>4</sup>. »

4. Hérodote, l. VIII, LXV et LXVII, ch. LXV.

Plutarque raconte ce grand fait dans les mêmes termes qu'Hérodote<sup>1</sup>, et Maxime de Tyr parle d'un chœur auquel les dieux et les déesses répondaient à l'unisson<sup>2</sup>.

Cette note est un de ces modèles de critique savante et de bon sens qu'il faudrait opposer presque à chaque interprétation, à chaque phrase, à chaque mot de la critique qui, pour s'être appelée *superfine*, n'en est pas moins de la plus forte épaisseur.

SEPTIÈME JOUR. On se reposait, et on l'avait bien mérité, sur le pont de Céphise, auprès d'un arbre qu'on appelait, nous verrons pourquoi, le figuier sacré; mais la marche recommençait ensuite avec force prières, adressées à Cérès, de conserver à jamais les initiés en cet état de joie,

1. Plutarque, *Vie de Thémistocle*, t. I, p. 449.

2. Max. de Tyr, *Diss.* xxi, § 6. — Dans une première édition, la traduction de Sainte-Croix, prêtant par trop à la superstition, lui avait valu de la part des Allemands et de Larcher, traducteur d'Hérodote, de violentes remontrances. Il la corrigea dans une seconde, et se contenta de dire : « On entendit des chants mystiques. » Mais l'abbé de Villoison, dont la dissertation latine fait suite à l'ouvrage de Sainte-Croix, ayant eu le malheur de dire : « Dicæus remarqua que cette voix était celle du dieu, » alors ce fut sur lui qu'on se rejeta. Chacun voulut lui prouver que le tourbillon était produit par la marche des initiés, comme les cris mystérieux l'étaient par le fameux hymne bachique, toujours chanté en pareille circonstance.

Rien ne paraît plus légitime et plus sage qu'une telle critique, mais Sylvestre de Sacy, qui, sans superstition, n'est cependant pas homme à accepter les *défaites* trop faciles, relève à son tour les critiques et résume la chose en ces termes : « IL EST CERTAIN, comme le donne suffisamment à entendre M. de Sainte-Croix, que la *poussière* que virent s'élever Dicæus et Démarate ne provenait pas de la marche des initiés, et que les cris qu'ils entendaient n'étaient pas les chants dont était ordinairement accompagnée cette pompe solennelle. Ce qui donna lieu à Dicæus de regarder ces phénomènes comme un effet surnaturel et comme un présage de victoire, ... c'est qu'ils arrivaient le jour même où devait se faire la procession des initiés, et que cependant l'Attique ayant été dévastée par les Perses, Athènes abandonnée de ses habitants, et le temple d'Éleusis détruit par l'ennemi, IL ÉTAIT IMPOSSIBLE que, dans de pareilles circonstances, on célébrât, comme de coutume, les fêtes d'Éleusis (a). »

(a) Note de Sylvestre de Sacy, p. 327, du t. I de Sainte-Croix.

de danse, de plaisanteries et de sarcasmes. On était incontinent exaucé, car rien n'égalait l'assaut de bouffonneries indécentes qui, pendant tout le jour, avait lieu entre tous les mystes et ceux qui ne l'étaient pas. C'était, comme le remarque très-bien Sainte-Croix, le pendant de ce qui se passait en Égypte, sur le Nil, dans la fête de Bubaste <sup>1</sup>.

LE HUITIÈME JOUR était consacré à Esculape, qui, lors d'une fête, étant arrivé trop tard d'Épidaure pour se faire initier, avait obtenu ces vingt-quatre heures de surrogation. D'ailleurs sa présence n'était peut-être pas inutile pour remédier aux effets de la chorée bouffonne et *savante* de tous les jours précédents.

NEUVIÈME JOUR. Voilà enfin le plus grand, celui qui était le dernier des grands mystères. On l'appellait *plémoché*, en raison du vase qui servait à verser le vin dans la *cavité mystérieuse*, ce qui constituait, comme on le sait, la libation aux dieux infernaux <sup>2</sup>. En la faisant on regardait le ciel et la terre, et l'on prononçait ces deux mots : *οὐρανός, γαῖα*, sorte d'appel à la prière et invocation à la fécondité des libations qui constituait dans ce système de parodie sacrilège une espèce de « *rorate, INFERNÀ, et nubes pluant INFAMIAM !* » qui se trouvait toujours exaucé.

Si l'on diffère encore sur l'emploi et sur les cérémonies de cette journée, tout le monde s'accorde sur l'importance et sur la consommation des grands mystères dans la *sainte* nuit qui la suivait. « Que feraient Iacchus, vos Eumolpides et tous les

1. Hérodote, l. II, ch. LX.

2. Voir ch. NÉCROMANCIE et PLUTONIA. Ce vase nous paraît avoir été un véritable rhombe ou vase tournant, car, dit Athénée, il ressemblait à une toupie et était en équilibre. N'est-ce pas-lui dont Euripide aurait fait dire à Achæus, évoqué après sa mort :

*Hic est scyphus, quo me vocasti cum Deo,*

« Ceci est la coupe par laquelle vous m'avez appelé *avec* le dieu ? » (*Om-phale*). Nous avons déjà dit que cette double évocation était la clef de la nécromancie.

mystères, dit Cicéron, si nous supprimions les cérémonies nocturnes <sup>1</sup> »

A ces fêtes on n'admettait que les initiés seuls, c'est-à-dire ceux qui avaient, depuis le sixième jour déjà, reçu un commencement d'*épopsie*.

C'était à ces privilégiés des « chastes déesses » que l'on imposait le terrible *secret*, et que l'on déferait le *serment* redoutable.

Ce *secret*, synthèse de toute la mystique isotérique des temples, pensée intime de l'hellénisme, paraît avoir été bien gardé par les mystes, si l'on en juge par les milliers de conjectures auxquelles il a donné lieu jusqu'à ce jour; et certes, on le comprend, quand on voit avec quelle sévérité était punie la moindre infraction à cet égard. Voyez plutôt : Milien est chassé, et sa tête est mise à prix par les Athéniens pour avoir révélé tout à la fois les mystères des Cabires et ceux de Cérès; Aristagoras de Mélos subit la même condamnation; Eschyle, après avoir erré de ville en ville en raison de la fameuse révélation de Prométhée qui nous a tant occupé <sup>2</sup>, et à laquelle il va falloir revenir, se réfugie au pied d'un autel de Bacchus, d'où l'Aréopage ne craint pas de l'arracher; mais il prouve qu'il n'était pas initié, et l'Aréopage lui pardonne en souvenir de Marathon <sup>3</sup>.

L'allusion même était un crime; Aristote est obligé de se retirer à Chalcis, et de faire élever par son testament une statue à Cérès, pour avoir transporté aux mânes de sa femme quelques-uns des honneurs rendus à Cérès dans les mystères; enfin on voit l'hiérophante d'Éleusis tenter un procès capital à Alcibiade, à son complice Andracide, et à deux cents Athéniens, pour avoir osé parodier les mystères dans la maison de Polytian, que l'on montrait encore plusieurs siècles

1. Cicer., *de Legibus*, l. II, § 14.

2. Voir ch. VI, § 4 du vol. I de ce *Mémoire*.

3. Ælian., *Hist. variæ*, l. V, ch. XIX.

après comme une maison maudite. Condamné à mort, Alcibiade abdique son commandement de l'armée de Sicile, et cette retraite forcée est regardée par beaucoup d'historiens comme ayant causé la perte d'Athènes, qui s'y résignait cependant, tant elle craignait moins la révolte que le profanateur.

Aussi quand la profanation avait lieu dans le temple même, l'horreur ne connaissait plus de bornes. Deux jeunes Arcadiens s'y étant glissés un certain jour sont massacrés sur-le-champ<sup>1</sup>. Un épicurien débauché s'élance une autre fois pendant la représentation dans le sanctuaire, et, s'étant mis en devoir d'expliquer son incroyance, il allait être mis en pièces, lorsqu'il déclara sa qualité de citoyen romain, qui lui sauva la vie.

Néron lui-même tremblait et obéissait à Cérès. Ayant osé prendre place parmi les initiés, la voix terrible de l'hiérophante l'en fit sortir à l'instant. Comme Théodose devant saint Ambroise, il comprit et obéit, et, pour la première fois, ne recourut pas à la vengeance<sup>2</sup>.

Ah ! c'est que les dieux étaient là, et que c'étaient eux qui foudroyaient par la voie de l'hiérophante. On savait tout ce que l'on risquait en les bravant. On connaissait ce fait rapporté par Tite-Live : plusieurs membres de la famille des Péfiliens avaient, à l'instigation d'Appius Claudius, communiqué à quelques esclaves étrangers les secrets de la sacrificature du grand autel d'Hercule : immédiatement, cet Appius Claudius avait été frappé de cécité, et douze membres de la famille des Péfiliens avaient péri dans l'année.

L'histoire elle-même était glacée d'effroi. Hérodote et Pausanias suspendent à chaque instant leurs récits, et ne rougissent pas de confesser leurs terreurs.

Sans qu'ils nous aient dit tout, nous en savons déjà beau-

1. Tite-Live, l. XXXI, ch. xiv.

2. Suétone, ch. xxxiv.



coup ; mais à qui le devons-nous, si ce n'est à ces grands et saints docteurs chrétiens, qui, parfaitement instruits et seuls à ne craindre ni les dieux ni les hommes, ont consigné bien des vérités auxquelles nous osons faire subir aujourd'hui mille et mille mutilations ? Et cependant on ne peut s'empêcher d'abord de respecter leur bonne foi, puis de croire à la sûreté de leurs affirmations, lorsque l'on voit Sainte-Croix, Sylvestre de Sacy et même Creuzer, reconnaître que Tertullien, Origène, et surtout Arnobe et Clément d'Alexandrie, *tous deux initiés* dans leur jeunesse, étaient parfaitement renseignés.

Il n'est pas inutile non plus de signaler avec M. Guigniaut l'alliance primitive du culte de Cérès avec l'ancien culte cabirique, toutes les divinités orphiques, et ces honteux survivants de l'institut pythagoricien, qui, cinq siècles avant notre ère, étaient désignés, selon Théophraste et Platon, par les épithètes de charlatans et d'*orphéo-télètes*. Ces dernières corporations, appelées *Thiases*, ne furent jamais que tolérées, jusqu'au jour où l'on se voyait obligé de les chasser ignominieusement.

Donc, nous avons le droit de nous inscrire à l'avance contre tout subterfuge par lequel on croit se sauver en disant : « Les mystères, tels que nous les montrent les Pères et même l'histoire, n'étaient qu'une dégénérescence corrompue des premiers grands mystères. » Non, Eleusis n'avait nullement dégénéré. C'était au contraire la belle époque de toute l'institution ; et puisque Sainte-Croix et Sylvestre de Sacy nous avouent qu'elle était « la digne héritière des Cabires, » rappelons-nous donc un peu le côté nullement pastoral de ces derniers mystères, dont l'initiation débutait par l'ÉBRANLEMENT DE TOUT LE SANCTUAIRE <sup>1</sup>, auquel succédait l'immolation des vaches dont

1. Les traducteurs et Squire en particulier ont essayé d'intervertir le sens de cette expression de Plutarque (*de Isid.*) et de remplacer ce mot *ébranlé* par celui de *remué*, s'appuyant sur ce que les prêtres portaient quelquefois l'image du temple dans leurs bras ; « mais, dit Sainte-Croix, cette explication n'est fondée sur aucune autorité. » (*Mystères*, t. II, p. 20.)

les têtes devaient être *fauchées* par les femmes. Tout cela se liait intimement à ce culte de la *bonne déesse*. Cette mère si tendre et si triste du jeune Iacchus (Achaïa), était bien cette même Cérès qui, dans un jour de *gala*, avait fait *rôtir* le jeune Démophon confié à ses soins : fantaisie de nourrice, qui rend un peu suspecte la tendresse de la mère !

Éleusis était, et c'est encore Sainte-Croix qui le remarque, tout aussi fidèle héritière de la pensée égyptienne, phrygienne, phénicienne, que les Ménades qui déchirèrent Orphée, l'inventeur réel ou prétendu de leurs mystères, étaient les vraies aïeules de celles qui *hurlaient* dans les *Thesmophories* ; cette fête préparatoire et soi-disant rurale, à laquelle les hommes n'avaient pas le droit d'assister, puisque l'on « crevait les yeux aux intrus imprudents, » n'en était que plus dissolue, puisque, sous les enseignes trop significatives portées par les femmes, en procession, celles-ci répondaient largement à la logique de leur mission apparente<sup>1</sup>.

A bon entendeur salut, et n'oublions pas qu'une *mortification* de neuf jours et de neuf nuits était prescrite par la déesse comme préparation à cette *virophobie*, qu'on nous passe l'expression, dont le sens *allégorique* ne nous a pas encore été donné.

Après avoir posé de telles prémisses dans une fête du second ordre, il était bien à craindre que « les chastes déesses » ne voulussent pas *dégénérer* dans les grandes conclusions d'Éleusis.

D'ailleurs, leur réputation était faite. Comme divinités lunaires, la mère valait la fille, et celle-ci était positivement Hécate. Or, Hécate et Sérapis ont été regardés en tout temps, ainsi que le disaient les néo-platoniciens, comme « les premiers d'entre les mauvais génies. »

Nous allons voir si c'était une calomnie.

1. Aristoph., *Thesm.*, v. 244. « Gaudebant voluptatibus veneris. » M. de Sacy (*Notes*, Sainte-Croix, II, 46) trouve que ce dernier sens est le seul vrai.

De quoi se composaient ces *nuits saintes* qui, *probablement*, succédaient aux neuf jours de préparation, et dont le but final était l'*autopsie*? Quel était l'ordre observé dans la mise en scène? Tout le monde le sait. D'abord, fête nocturne à caractère *orgiastique*; l'orgie constituait l'essence même du mystère, qui s'appelait indifféremment *μυστήριον* ou *ἔργια*; ensuite, représentation théâtrale de la naissance, de la vie et de la mort d'un dieu (τὸ πάθος, la passion); puis enfin, l'exhibition de certains objets sacrés (σύμβολα ἱερά) tels que le phallus, le cteis, le serpent, le thyrses, etc.; on les nommait *δεικνύμενα* ou choses montrées, ou plus littéralement peut-être, *démontrées*, si nous en croyons Platon; on réservait encore pour cette scène les quelques mots de passe qu'il fallait répéter pour l'admission à l'épopsie. Venaient ensuite les récits faits ou choses dites (*λεγόμενα*), la *transmission* des choses mystiques ou sacrement gage de salut (*μυστικὴ παράδωσις*). Toutes ces scènes si nettement distinctes étaient dominées par la grande scène finale de l'*autopsie* (αὐτοψία), contemplation, *claire vue*, ou, comme le dit M. Guigniaut, *révélation de choses divines*.

Reprenons : l'*orgie*!... nous n'avons pas grand'chose à apprendre sur « ce trait saillant de tous ces cultes bachiques, dit Dollinger, sur ce *milieu* des plus sauvages extravagances, sur cet état de fureur et de rage contracté sous l'influence du dieu<sup>1</sup>. » Il est fâcheux que ce fût, comme l'assure M. Guigniaut, l'essence et même le synonyme de ces mystères *civilisateurs*.

La *passion*! Et quelle était cette passion? sinon la grande passion païenne, celle du fils de Proserpine et de Pluton, qu'Eschyle, indiscret confident d'un initié, présentait dans son Prométhée comme le vainqueur futur du Jupiter tombé, comme le *fort* engendré par la *forte*. C'était donc le deuxième chapitre de la Genèse et le dernier chapitre de saint Jean, qu'on représentait dans les mystères, et pour qu'on ne pût pas s'y

1. Dollinger, *Jud.*, t. I, p. 195.

tromper, on promenait le *Fils de la Femme* ou l'*Enfant divin* sur un char doré, en chantant *Io-sabaoé*, parodie de notre *Io-sabaoth*. On ne le montrait qu'une fois l'an sous cette forme humaine. On sait que c'était là le fin mot de tous les mystères orphiques, et, comme le remarque Fréret, « ceux-ci étaient à leur tour le fin mot de *tout le paganisme* <sup>1</sup>. »

Il se concentre tout entier sur cet enfant. Depuis longtemps il avait annoncé que « le règne de Jupiter *devait cesser un jour* et qu'à sa place régnerait Bacchus, le fils aimé de la lune; Bacchus, le grand dieu *Phanès* ou lumière, c'est-à-dire le *premier* et le *dernier*, autrement dit l'*alpha* et l'*oméga* <sup>2</sup>. »

On chantait tout cela dans le fameux hymne intitulé : *la Palinodie d'Orphée*, dont plusieurs Pères ont rapporté des fragments, et que saint Clément présente comme une rétractation de ce poète à existence si contestée. Ce premier chantre des idoles se serait, selon lui, converti plus tard à de nouvelles lumières <sup>3</sup> et aurait produit cette *palinodie*. Et comme Eusèbe, pour nous la conserver en entier, l'a prise dans le Juif Aristobule, on a vu là tout de suite l'œuvre apocryphe de ce dernier, que l'on disait trop heureux d'helléniser en faveur des tables de la loi et de Moïse. C'est l'opinion de Sainte-Croix et de Cudworth <sup>4</sup>; d'autres, ayant prouvé l'impossibilité de cette opinion, Eusèbe a été accusé de ce crime à son tour, notamment par M. de Saint-Brissson, son annotateur, mais peu de personnes ont été de cet avis. Creuzer n'hésite pas à attribuer ces hymnes à Orphée, et Valckenaer, auquel M. de Sacy nous renvoie comme à l'auteur qui a le mieux élucidé la question, sans se prononcer ouvertement sur l'authenticité des autres poésies

1. *Acad. des inscr.*, t. XXXIII, p. 260.

2. Cicer., *de Natura deorum*, l. III, ch. xxiii. — N'oublions pas ce que nous avons dit, au ch. HÉROÏSME, p. 208, de Sémélé, qui fut, après sa mort, transportée dans le ciel et appelée Σελήνη, lune, *reine du ciel, immaculée, et terreur des démons*. La vue du paganisme était aussi fine que longue.

3. *Protrept.*, p. 63.

4. *Syst. intell.*, t. I, p. 437.

orphiques, fait très-positivement une exception en faveur des hymnes<sup>1</sup>; on ne voit donc pas sur quoi M. de Saint-Brisson a pu s'appuyer pour faire de M. Valckenaer un partisan de l'accusation contre Aristobule<sup>2</sup>.

Au reste, nous ferons toujours le même raisonnement; que gagnerait-on à rajeunir ces échos imposants de la tradition générale? Aristobule ne précédait que de cent dix ans l'ère chrétienne, mais Eschyle l'ayant précédée de cinq siècles, n'avons-nous pas dans le drame de ce dernier l'équivalent, quant au fond, de la palinodie d'Orphée?

On dirait vraiment que personne jusqu'à nos jours n'avait jamais voulu lire ni comprendre un passage si formel et si clair: « C'est le *fort*, fils de la *forte*, qui renversera Jupiter, et de la *manière* la plus honteuse pour ce dernier<sup>3</sup>. »

Eh bien, puisque nous entendons dans les mystères la même phrase, il est certain qu'Eschyle n'avait pas été mal renseigné, et pas n'est besoin de calomnier Eusèbe.

C'est donc la *passion* du *Fils de la Femme* que l'on joue dans les mystères; mais comment la jouait-on? D'abord, quels étaient les objets montrés (δεικνύμενα)? Nous l'avons déjà dit, c'était le phallus, le cteis, le serpent, le thyrses, etc. Voilà quelles étaient les *pieuses* reliques conservées et exposées dans cette *sainte* chapelle du paganisme.

Le serpent entortillé au thyrses était bien l'emblème de ce dieu; dans les mystères des ophites qu'Origène nous donne pour un écho fidèle de ceux d'Éleusis<sup>4</sup>, après avoir expulsé les épicuriens, les chrétiens et les goêtes (mauvais magiciens), on acclamait le serpent, le *roi tombé du ciel*; il fallait que, pour les mieux souiller, il s'entortillât autour des *pains sacrés* qui se trouvaient sur la table<sup>5</sup>.

1. Diatrib., de *Arist.*, p. 73-85.

2. Voir sa note 5 du ch. XII, l. XIII, d'Eusèbe.

3. On sait à qui s'applique, dans la Bible, l'expression de *fort d'Israël*.

4. *Contra Celso*.

5. Saint Épiph., t. I, op. 270.

Il est probable que le rôle du serpent d'Éleusis n'était pas inférieur à celui-ci, et il ne l'est pas moins que les mots de *passé* donnés dans cette scène aux initiés, pour les préparer à l'épopée, étaient relatifs à lui.

Les λεγόμενα peuvent être considérés comme des légendes ou comme des hymnes en son honneur, et des récits sur la vie céleste ou terrestre des dieux. Tout le monde convient aujourd'hui que la prétendue transmission d'une doctrine métaphysique transcendante n'a jamais existé. Il n'y a jamais eu autre chose que des tableaux, des impressions et des actes.

Nous voici arrivés à l'état *autoptique*, nécessaire à la perception de ce tableau, et sur lequel déjà commencent à reposer le serment et le secret du mystère.

#### 4. — État *autoptique* <sup>1</sup>.

N. B. Comme, à notre très-grand regret, nous nous voyons obligé d'analyser à nouveau ce limon dont on nous vante si sérieusement les arômes, nous prévenons encore une fois nos lecteurs et nos lectrices que nous allons rentrer, à la suite de nos savants et des Pères, dans un ordre d'idées qui ne permet guère au langage de rester ce qu'il devrait et voudrait toujours être. Nous renvoyons donc ceux qui ne doivent pas nous lire à l'avant-dernière page de ce paragraphe, et à ces mots : « Comment se fait-il donc que ce côté démoniaque, » etc...

On procédait d'abord à un interrogatoire relatif aux premiers degrés : « Avez-vous goûté du pain ? avez-vous bu du cycéon, etc. ? » Il est probable que cet examen préparatoire était le même que celui de la fête des marmites ou chaudières (*chytroi*), dans lesquelles on offrait un breuvage à Hermès Chthonien et aux mânes<sup>2</sup>. Cette boisson dans la *coupe* mystérieuse et ces gâteaux de farine pris dans la *corbeille* nous

<sup>1</sup>. Voyant par soi-même.

<sup>2</sup>. Il est bien probable que la *chaudière* de nos sorcières est un souvenir de celles-ci.

rappellent nos hiéroglyphes démoniaques<sup>1</sup>, et quand l'initié ajoute immédiatement : « Je me suis glissé dans le *thalamus*, » nous comprenons de reste<sup>2</sup>.

Venaient enfin les ὀρῶμεναι ou *actes consommés*. Consommés devant qui? — Devant les époptes ou contemplateurs. — Par qui? — Ah! voilà la grande question. Notre première pensée se reporte sur les prêtres; mais voyons un peu. Ceux-ci se composaient de l'*hiérocériz*, sorte de héraut ou de proclamateur du programme, de l'*hiérophante*, grand prêtre chargé de régler en maître les cérémonies et de présider à leur accomplissement, de l'*éléphantide* ou grande prêtresse, secondant ce dernier, du *dadouque* ou *porte-flambeau*, et, comme nous l'avons déjà dit, le représentant de l'étoile *Lucifer*, appelée comme lui *éosphore*, enfin du *serpent* ou de son image.

Voilà les personnages.

Alors on déposait tous ses vêtements. Admettons, puisqu'on paraît y tenir, que c'était par « allusion à l'état sauvage et primitif de l'humanité; » toujours est-il que cet état, qui ne durait pas longtemps, était considéré comme la condition nécessaire de la *béatitude*, car dès lors on vous appelait *heureux*<sup>3</sup>.

Jusqu'ici tout se passait dans le péribole ou grande enceinte du temple; mais dès que les portes avaient roulé sur leurs gonds, l'état de mort et d'épreuves commençait. Guidés par les prêtres, les initiés s'enfonçaient dans les ténèbres, et comme un passage de Stobée, cité par Warburton, parle de

1. Voir chapitre xvi de ce Mémoire, § 2, sous par. 6.

2. Oui, mais pour comprendre tant soit peu le but et la morale du mystère, il faut avoir connu, comme nous, une *table*, dont cette double prescription des *charisties* et du *thalamus* était la marotte. Elle ne cessait de prescrire le sacrilège eucharistique le plus éhonté à une jeune fille qui, fort heureusement pour elle, ne savait pas la comprendre. Pour nous, ces enseignements quotidiens du guéridon et du crayon fatidiques jetaient plus de jour sur tous ceux des mystères, que la collection tout entière de l'Académie des Inscriptions.

3. Sopat., *Div. quæst.*, p. 335.

longues *allées et venues*, de détours, etc., on en conclut avec raison que toute cette scène se passait dans le temple souterrain ou *Plutonium*, dont nous avons déjà parlé. Ici, la foudre gronde, la terre tremble, le temple est ébranlé, les serpents sifflent, et c'est à peine, nous dit Dion Chrysostome, si, à la lueur des éclairs et des torches, les initiés, à demi morts, avaient la force de contempler la multiplicité des objets, et surtout l'immense quantité de spectres et de fantômes, soit à *têtes de chien*, soit de toute autre forme, qui s'offraient à leurs regards<sup>1</sup>.

C'était une véritable descente aux enfers; et sans faire tort au génie des metteurs en scène athéniens, si pauvres partout ailleurs, nous pensons qu'il y avait dans ce *Plutonium* un ordonnateur *étranger* qui savait réaliser de grandes économies sur le personnel et sur les machines du théâtre<sup>2</sup>.

Qu'eussent été sans lui ces vaines décorations? Où donc a-t-on jamais vu des *feux de Bengale* et des *simulacres de carton* plonger leurs spectateurs dans l'état de frisson, de torture et de mort que l'on nous donne comme celui de ces voyants éprouvés? « Faites cesser vos nuits remplies de turpitudes, s'écrie saint Grégoire de Nazianze, fermez ces issues ténébreuses et ces chemins qui conduisent aux enfers, ou je révélerai vos mystères. » (Saint Grégoire de Naz., *adv. Julian*, t. II, ch. xxxi.)

Il s'agissait donc de représenter l'enlèvement de Proserpine par Pluton; mais on ne se bornait pas à l'enlèvement, un *thalamus* était dressé; « et comme, ajoute Sainte-Croix, on a taxé là-dessus de calomnie les Pères de l'Église, *comme on a rejeté sans examen leurs témoignages*, il me sera permis de le fortifier par des autorités non suspectes<sup>3</sup>. »

1. Dion, *de Raptu Proserp.*, l. I.

2. Qu'on lise, dans le livre de *la Sagesse*, la description des fameuses ténèbres de l'Égypte, avec leurs tonnerres, leurs éclairs et leurs fantômes; on ne trouvera guère de différence avec celles d'Éleusis.

3. Sainte-Croix, *Myst.*, t. I, p. 369.



« L'élévation du *phallus* et celle du *cteis* étaient un des rites les plus significatifs, après quoi les flambeaux s'éteignaient autour du *thalamus* et « il se passait entre le prêtre et la prêtresse de saintes rencontres; et voilà, ajoute-t-il, tout un peuple innombrable qui attend son salut de ce qui se passe dans les ténèbres entre deux personnes <sup>1</sup>. »

« Le drame de Cérès et de Proserpine, continue-t-il, aurait été fort incomplet, s'il n'y eût pas été question de l'aventure de la jeune Baubo. Le texte d'Arnobé (Arnobé, initié jadis) ne nous permet pas de douter que cette scène fut représentée aux grands mystères. Or, que pouvait-elle être, si ce n'est l'indécence du geste et du vêtement, poussée jusqu'au summum de son effronterie, soi-disant pour distraire Cérès et provoquer le rire chez cette *mère affligée* <sup>2</sup> ? »

Ce que la jeune Baubo venait de se permettre, au grand contentement de la déesse, Cérès elle-même le faisait et le manifestait à son tour. Les portes du temple s'ouvraient à nouveau, et le parvis, inondé de lumières, laissait briller sa statue dans le même état que Baubo, mais resplendissante d'une clarté *divine* et entourée de tous les prêtres, allégories vivantes, nous dit-on, des astres principaux; il semblait que rien ne manquait plus à l'autopsie, lorsqu'une photagogie <sup>3</sup> plus brillante encore annonçait la *présence subite* ou l'*ÉPIPHANIE DES DIEUX EN PERSONNE* <sup>4</sup>, que l'épopte pouvait enfin contempler à son aise, puisque leur divinité tout entière remplissait le sanctuaire en ce moment <sup>5</sup>.

Il ne faudrait cependant pas confondre l'autopsie première avec cette photagogie nouvelle. Jamblique les distingue expressément. « Nous pouvons être éclairés de deux manières, dit-il, ou par une lumière céleste ou par des visions divines mises

1. Sainte-Croix, *Myst.*, t. I, p. 366.

2. « *Revelatio pudendorum*, » dit Arnobé.

3. Lumière produite.

4. Proclus, *in Plat.*, p. 300.

5. « *Tota in adytis divinitas.* » Tertull., *adv. Val.*, p. 289.

en mouvement par la volonté des dieux, c'est-à-dire soit par la présence immédiate des dieux qui *se rendent présents à l'âme*, soit par une lumière, qui procède d'eux, et qu'ils font boire à l'âme comme un AVANT-COUREUR DE LEUR PRÉSENCE. Mais de l'une ou l'autre manière, le dieu est *présent*, bien que cette présence divine et l'illumination soient deux choses différentes<sup>1</sup>. »

« Enfin, dit Sainte-Croix, l'assemblée était congédiée au moment où l'hierophante prononçait ces mots *λογὴ ὁμ παξ*, noms bizarres que M. Wilford a cru retrouver dans le sanscrit, mais dont la signification mystique est restée à peu près inconnue. »

5. — *Etat pneumatique* <sup>2</sup> *ou secret final inaperçu.*

N. B. Ici nous avertissons une fois de plus nos lecteurs que le *huit* clos de nos délibérations devient de plus en plus nécessaire et rigoureux.

M. de Sacy reproche à Sainte-Croix de n'avoir pas parlé des *danses sacrées* qui terminaient la cérémonie ; mais il a omis, ce nous semble, bien d'autres détails encore, et, pour notre part, nous ne croyons pas que la *télétié* ou *jouissance parfaite* des dieux s'arrêtât à l'*épopsie*, autrement dit à la *claire* vue de leur présence. On ne ferait pas appel sans cesse à l'*ineffable* bonheur dont a *joui* l'initié, on ne lui rappellerait pas ces communications intimes, s'il n'y avait eu que la vue ou l'*intuition* de ces mêmes dieux.

Tout ce que nous venons de voir jusqu'ici, y compris les objets sacrés, les amours et les apparitions des dieux, était un vrai lieu commun pour le païen ; au théâtre comme sur le forum, dans le temple comme à son foyer domestique, il ne vivait que de ces choses, c'était son milieu. Comment donc

1. *De Myster.*, loc. cit.

2. État d'*insufflation* divine.

les mystères. et surtout cette *télétié* bienheureuse, dont il ne fallait jamais parler, eussent-ils été pour lui quelque chose d'aussi enivrant ?

C'est ici que nous avons besoin de plus d'indulgence encore, si nous nous permettons de rappeler à nos lecteurs ce principe très-historique en matière de mysticisme, et formulé partout en ces termes : « Tous les faux mystiques commencent par l'*esprit* et finissent... *autrement*. » Pas d'exception à cette règle depuis les bacchanales jusqu'aux extases orgiastiques de tous les hérétiques chrétiens.

Mais, encore une fois, le génie de cette abominable conclusion sait varier ses moyens, et, comme le fait observer un habile traducteur des œuvres de saint Denys l'Aréopagite, « surtout le mysticisme hétérodoxe a présenté cet indéfinissable alliage de matière et d'esprit, de voluptés physiques et de ravissement mental, qui se retrouve jusque dans le somnambulisme artificiel, auquel il finit si souvent par aboutir <sup>1</sup>. »

Si ces rapports *physiologiques* de l'agent spirite ou magnétique avec son sujet passaient pour une exagération de notre esprit ; si l'on se refusait à croire ce qui a été de notoriété publique depuis dix ans à Paris et jusque dans les rangs les plus élevés de la société, ce qui est devenu pour plus d'un prêtre de notre connaissance l'objet de confidences maternelles et de consultations épouvantées, nous renverrions encore une fois les aveugles au fameux rapport *secret* adressé en 1784 au gouvernement du roi par Bailly, Franklin, etc., sur les *crises* du fameux *enfer à convulsions* mesmériques, crises dont ils rapportaient tout l'honneur à la GRANDE PUISSANCE qu'ils ne *pouvaient s'empêcher de reconnaître*, et dont le *sieur Mesmer* leur semblait être le *dépositaire* <sup>2</sup>. »

Les aveugles dont nous parlons n'ont vu là depuis qu'un effet de l'électricité nerveuse, mais les grands physiciens dont

1. Mgr Darboy, aujourd'hui archevêque de Paris, *Introduction aux Œuvres de saint Denys*.

2. 1<sup>er</sup> Mémoire, ch. II, § 4.

nous parlons avaient au contraire constaté l'absence complète de ce *fluide* ainsi que de tout autre, et n'en étaient restés que plus stupéfaits devant la *grande puissance* qu'il leur fallait bien alors appeler *imagination*, faute d'un mot plus exact.

Eh bien, pour nous, cette grande *puissance*, qui crut devoir prendre plus tard la forme somnambulique, soigneusement cachée jusque-là, agissait précisément, quoique sous d'autres formes, comme elle agissait dans tous les faits consignés par les annales de l'Église, et même dans tous les traités médicaux, malgré leurs incroyables méprises. C'était, en un mot, l'*éphialte* antique <sup>1</sup>, éphialte incomplet, devenu plus tard et par la seule loi du progrès, si complet dans les manifestations spirites, que, *même à l'état de veille*, l'illusion physique ne pouvait atteindre un plus haut point de perfection.

Il le comprenait ou le pressentait sans doute, ce savant de Chambéry (M. Bonjean) qui, dès les premiers jours de l'épidémie, s'écriait : « Pères et mères, qui ne tenez pas à développer chez vos jeunes filles,... époux, qui tenez au repos de vos moitiés, **MÉFIEZ-VOUS**, je vous le dis, des chaînes magnétiques en général, et de la danse des tables en particulier <sup>2</sup> ! »

Quand nos *aveugles* nous auront expliqué comment la simple baguette de Mesmer pouvait amener de tels désordres chez de jeunes dames plus ou moins initiées, il faudra qu'ils nous expliquent comment le simple toucher d'une table fatidique pouvait amener chez de jeunes filles parfaitement innocentes les mêmes effets, suivis de toutes les illusions possibles de l'audition, de la vue et du toucher.

Et quand ils nous auront donné cette seconde explication, il faudra qu'ils nous rendent compte de ces autres *manies* de nos plumes et de nos crayons, s'obstinant à reproduire malgré nous ces mêmes images phalliques et serpentaires qui domi-

1. *Incubus*, en théologie.

2. Voir notre 1<sup>er</sup> Mémoire, ch. xii, § 2.

naient précisément ces mystères et en caractérisaient le génie.

Oui, mille et mille fois aveugles ceux qui refont le paganisme et n'aperçoivent pas ce lien si manifeste qui relie l'ancien monde au nouveau !

- Comment donc se fait-il que personne n'ait remarqué cette *jouissance* des dieux, succédant, dans les mystères, à la vue de leur *présence* ? Grâce à ce nouvel *APERÇU*, cependant, on aurait enfin compris cette scène du serpent, sous la forme duquel on rappelait aux yeux des initiés ce que les poètes leur avaient appris des relations de Jupiter avec sa mère Cérès, scène à la suite de laquelle on passait un serpent d'or sur le sein de tous les assistants. Tout cela était sans nul doute la représentation vivante de la tradition, que nous avons déjà vue traduite dans le Zohar, et sur beaucoup de monuments païens, par un double serpent qui, tressé autour de la mère des humains, finit par poser sa double tête sur les deux seins de sa complice. Il en coûte à le dire, mais cette tradition était mise en action dans les mystères. Écoutons saint Clément l'INITIÉ : « Non, je n'aurai pas honte de rapporter ce que vous n'avez pas honte de mettre en pratique... Eh bien ! les mystères de Cérès ne sont pas autre chose que l'inceste de Jupiter avec sa mère<sup>1</sup>, auquel succède un autre inceste avec sa fille. Ce dieu, il est vrai, est dissimulé sous la forme du serpent, mais dissimulé de telle sorte que celui qui se cache sous cette forme *se révèle incontinent pour ce qu'il est* <sup>2</sup>. »

On eût compris ensuite « la scène des ténèbres pendant laquelle les initiés *se livraient* <sup>3</sup>... — A qui ? car ce n'était pas à eux-mêmes. On ne peut supposer, en effet, que les graves personnages, les philosophes distingués, y compris Plutarque, qui avaient parlé « d'un état de jouissance inef-  
fable, digne avant-coureur des jouissances de l'autre monde, » aient voulu parler d'une scène aussi matériellement com-

1. Eusèbe dit *copulatio* (*Prép. év.*, l. II, ch. III.)

2. *Cohort. ad gent.*, t. I, p. 29.

3. Sainte-Croix, t. I, p. 364.

mune. Alors, dit-on, c'était donc aux prêtres, à l'hiérophante, dont l'hiérophantide imitait l'exemple ? Non, car on n'oublie qu'une chose, et Sainte-Croix en convient, c'est que l'hiérophantide était d'un âge très-avancé et que l'hiérophante s'y était pris, en entrant en fonction, de manière à écarter à jamais tout soupçon. Mais alors, à qui donc ?

Nous oublions trop que, dans tous les mystères du monde, on célébrait un *mariage sacré*; que, dans les *Thesmophories*, véritables succédanés de ceux qui nous occupent, c'était la scène des *théogamies* (femmes des dieux), appelées *anacalyptères* (ou sans voiles), qui était le couronnement du grand œuvre<sup>1</sup>; que dans ceux de *la bonne déesse* et de *Cotitto*, dans ceux d'Atys, d'Isis, de Sabazius et de tous les orphiques du monde, chaque femme était forcée de jurer qu'elle s'était glissée dans le *thalamus*; et si, dans les Éleusinies, on finissait par glisser dans le sein des initiés un serpent d'or, « que l'on retirait par le bas des vêtements, » ce n'était plus là que l'emblème *commémoratif* de ce que l'on avait vu et d'un acte trop réel, avoué, prouvé, et confirmé non seulement par tous les serpents des temples *ad hoc edocti*, comme on nous l'a si bien dit, mais encore par tous les *serpents époux* de Juidah et de nos colonies<sup>2</sup>.

Avant tout, il y avait donc là un fait monstrueux, et c'était lui qui constituait le SECRET.

Voilà pourquoi Aristote et Strabon répudient ici tout enseignement *métaphysique*. « C'était, disent-ils, un *certain état d'impressions physio-psychologiques* qui ouvrait aux initiés des horizons nouveaux, sur la *possession par les dieux* dans l'Hadès. »

Celui-là donc qui rapprochera avec soin ces demi-confi-

1. Voir Pollux, *Onom.*, l. I, ch. 1. — *Scholiaste* de Pindare, ode vi, et Diodore, l. V, § 4.

2. Clément d'Alexandrie, auquel il faut toujours revenir, ne parle que d'un reptile; un autre dit que, dans les mystères, ce serpent enserrait Cérès dans ses *hélices*.

dences de l'antiquité des révélations plus ouvertes, faites par Hérodoté, Diodore, Denys, etc., sur les relations des animaux sacrés avec leurs adoratrices, celui-là seul pourra désormais comprendre quelque chose au cri de *Héva* ou *femme-serpent* poussé par toutes les bacchantes, ou bien au culte public de Mendès, si bien attesté par Hérodoté, et aux hymens hybrides de notre Afrique moderne. Il devinera bien vite que les dieux ont toutes les ressources du monde pour vous rendre, par eux-mêmes et par leur seule vertu, essentiellement *pneumatiques*, car hors de là, hors de ce dernier état trop oublié des mythologues, pas n'est besoin de chercher le mot des mystères. Muller a raison, l'étymologie d'Éleusis pourrait bien être *επιλουσιος*, qui vient lui-même, selon Planche, de *λουσιν*, enchantement ou maléfice <sup>1</sup>.

Comment se fait-il donc que ce côté démoniaque, l'essence même du mystère, demeure précisément inaperçu de toute la science moderne, si ce n'est parce que le plus ancré des préjugés l'empêche de croire à sa possibilité?

Et cependant, que de fois ils approchent, que de fois ils viennent se brûler, sans la reconnaître, à cette évidence si palpable! Ici, c'est Meiners qui « convient du grand rôle que devaient jouer ici ce qu'on appelait les démons ou médiateurs entre l'homme et la Divinité <sup>2</sup>. »

Là, c'est Creuzer s'écriant qu'il « fallait absolument revenir à la doctrine des génies, si l'on voulait comprendre quelque chose aux mystères, » mais n'y revenant pas. M. Maury sent bien aussi parfois l'insuffisance de toutes ses théories. « Il faut, dit-il, accorder une large part aux *hallucinations* et à l'*extase* dans ces rites et manifestations démonologiques <sup>3</sup>,... » mais nous savons ce qu'il entend par ces dernières. Le jour où il compléterait sa demi-science ou plutôt son antiscience à

1. Muller, *Éleusiniens*, p. 269. Le Dictionnaire de M. Alexandre traduit *λουσιν* par *délivrance*, explication, etc.

2. Page 309.

3. *Religion de la Grèce*, t. II, p. 339.

cet égard, il verrait qu'il y avait autre chose ici que « le désir de rendre la Divinité plus auguste<sup>1</sup>, » que ce n'était pas là « un énoncé de vérités morales, » et qu'après tout ces vérités morales étaient bien loin « d'épurer la notion de la Divinité... et de rendre plus pieux, plus juste, meilleur en toutes choses, comme le veut Diodore<sup>2</sup>. » Et la meilleure preuve que nous puissions lui en donner, c'est que ce même Diodore appelle le temple d'Éleusis un VÉRITABLE LUPANAR<sup>3</sup>, et que M. Maury nous montre lui-même « certaines orgies symboliques parfaitement amalgamées avec les Eleusiniennes, et entre autres les *omophagies* de Zagreus, dans lesquelles on déchirait une victime humaine que l'on dévorait toute sanglante, en mémoire du dieu<sup>4</sup>. » Que Dieu nous préserve donc de devenir jamais chastes à l'instar de Baubo, et philanthropes à l'instar d'un Bacchus amalgamé avec Iacchus, Jupiter, et Cérès !

Il va sans dire que toutes ces inqualifiables appréciations se retrouvent aussi sous la plume de M. Guigniaut, l'élève de Creuzer et le maître de M. Maury. Comme ces deux derniers, il se rend parfaitement compte de la sévérité « des Pères de l'Église qui, tels que Clément et Eusèbe, montrent, en combattant le paganisme, qu'ils le connaissaient bien. Mais, ajoutait-il, cette adoration des forces et phénomènes naturels, tout en conduisant forcément au panthéisme et à l'anthropomorphisme, n'empêcha pas les mystères d'être éminemment significatifs et salutaires, et de nous donner des allégories vraiment sublimes dans le grain de blé, symbole de la résurrection, et dans le pain et le vin, nourriture et breuvage mystiques<sup>5</sup>. »

Hélas ! nous savons bien tout cela ; nous savons bien que

1. *Religion de la Grèce*, t. II, p. 343.

2. *Ibid.*, p. 345.

3. *Loc. cit.*

4. Tome II, p. 280.

5. M. Guigniaut, art. MYSTÈRES, t. XXI, 2<sup>e</sup> p. des *Mémoires de l'Académie des inscriptions*.



des traditions sublimes, comme l'immortalité de l'âme, la justice d'une autre vie, la certitude d'un monde invisible, alors même qu'elles sont portées sur des tréteaux, détournées de leur vrai sens, et parodiées par les plus vils acteurs au profit de leur boutique, n'en conservent pas moins une partie de leur vertu; la vérité souillée, parodiée, n'en reste pas moins vérité, comme l'encens ne perd pas son parfum pour avoir brûlé dans un temple... Mais toutes ces leçons sublimes ne les possédons-nous pas ailleurs? Assurément; pourquoi donc, sur ce terrain chrétien des initiations sans péril et sans tache, ne cessons-nous de les poursuivre et de leur ôter tout crédit? Serait-ce par hasard que, présentées par saint Paul, au lieu de l'être par Orphée, par saint Jean, au lieu de l'être par un personnage immonde, il leur manquerait, cette fois, la sanction des courtisanes et des anthropophages? Mais, si la science nous le fait craindre, la personne de nos savants nous rassure et dément jusqu'à leurs propres paroles. Admirateurs des mystères à deux mille ans de distance et à mille lieues d'Éleusis, ils reculeraient de dégoût et d'horreur à l'aspect du moindre... *dadouque* grec l'emportant d'autant plus en infamie sur tous ses confrères de la Lutèce moderne, que cette infamie serait plus... *divine* et plus officiellement honorée.

---

## APPENDICE Y

### CHAPITRE XVIII

#### PERMANENCE DES MYSTÈRES OU DERNIERS REPLIS DU SERPENT

---

Il suffit de l'érudition la plus légère et de quelques heures de réflexion, pour saisir le lien historique subsistant entre nos mystères d'Éleusis et tous les mystères qui les précèdent. Nous en avons nommé les principaux, et l'on peut affirmer, sans crainte d'être jamais démenti, qu'en remontant d'Éleusis aux Thesmophories, aux Cabires, aux Orphiques, aux Phrygiens, aux Phéniciens, et même en s'écartant, jusqu'aux Indes, on finit par arriver à coup sûr aux Égyptiens. Nous ne répéterons pas tout ce que nous avons dit à propos de leurs livres et de leurs mystères hermétiques, traductions probablement fidèles, sinon des livres, au moins des mystères et traditions *sculptées* ou des *runes* du monde antédiluvien <sup>1</sup>. Nous ne reviendrons pas sur le cours historique de nos deux fleuves ennemis roulant dans un même lit. Le premier de ces deux fleuves est le Jourdain, c'est-à-dire celui qui devait baptiser le monde; le second est le Nil, qui, malgré la beauté primitive de ses ondes et la splendeur de ses rives, finit par se perdre dans les marais du Delta et par y fomenteur des fléaux qui de là rayonneront sur le monde.

Éleusis en fit autant.

Lors de la destruction de son temple par Alaric, en 397, ceux de ses prêtres qui avaient échappé au glaive des Barbares allèrent rejoindre en Égypte ces mêmes gnostiques qui, dès les premiers jours du christianisme, avaient mêlé leur travail impur aux œuvres de la lumière et de la vie.

1. Voir App. L, vol. II.

En effet, Bacchus, Adonis et Isis n'étaient pas morts, ils n'étaient que détrônés; tout étourdis du terrible coup de massue que leur avait porté leur vainqueur, ils se glissèrent dans ses propres domaines, où, sous la peau des plus innocentes brebis, on les vit continuer si longtemps leur métier de loups dévorants.

Il est aisé de les suivre dans les antres nouveaux où, cent ans après la mort du Sauveur, ils célébraient l'ancien culte de Mithra rajeuni par des parodies chrétiennes, et dont tous les degrés, désignés jadis par ceux de mystes, d'époptes et de télètes, étaient conservés; il est vrai que, à l'exception de l'*éosphore* ou Lucifer, qui ne changea pas son nom, ils furent alors désignés par ceux de *lion*, de *corbeau*, de *hyène*, de *griffon*, et valurent à chacun de leurs initiés un signe imprimé sur le front et la protection d'une planète.

Dupuis a vu dans cette caverne immonde que Gracchus fut obligé de faire fermer l'origine même du christianisme; mais M. de Sacy le comprend parmi ceux auxquels il adresse cette réponse: « *Helleborum hisce hominibus est opus*; c'est de l'ellébore qu'il faut donner à ces hommes<sup>1</sup>. »

Grâce au livre d'Apulée, nous pourrions suivre ces hérétiques dans les Isiaques d'Alexandrie, chez les ophites, les néoplatoniciens, etc.

Pour avoir une idée du degré de folie criminelle que pouvaient atteindre ces mystères gnostiques, il suffit d'étudier ceux de la secte caïnite, dont le but était la *réhabilitation de Caïn*, de Cham, de Judas, comme son mot d'ordre était la *réhabilitation de Sodome* et de tout ce qui a été proscrit et foudroyé, disaient-ils, par *Jéhovah-Satan*.

M. de Matter, qui a fait une étude toute spéciale du gnosticisme, se demande si toutes ces sectes ont eu véritablement des initiations et des mystères, et ce que ces mystères pouvaient avoir de commun avec ceux de l'antiquité païenne.

Il nous semble que son doute est parfaitement résolu, ne fût-ce que par les matériaux qu'il nous fournit lui-même et par les raisons qu'il nous donne, à savoir que, née dans une époque de mystères, cette secte a dû avoir aussi les siens. Aussi les témoignages des Pères sont-ils parfaitement positifs à ce sujet. Saint Irénée appelle les simoniens *mystici sacerdotes*<sup>2</sup>; Tertullien reproche aux Valentiniens d'avoir *perverti Éleusis*<sup>3</sup>. L'opinion d'Origène sur les mystères marcosiens est intraduisible en raison de la crudité des détails; le diagramme ou

1. Sainte-Croix, t. II, notes, p. 147.

2. *Adv. hæres.*, l. I, ch. xxiii.

3. *Adv. Val.*, init.

programme des ophites recélait, selon eux, de grands mystères et restait inconnu du public <sup>1</sup>. Enfin M. Matter reconnaît lui-même qu'ils avaient beaucoup emprunté aux païens, qu'ils avaient des degrés d'initiation correspondant aux autres, depuis le baptême qui se rapportait aux lustrations, jusqu'à ces états *physique* et *pneumatique* dont nous venons de voir les *jouissances*. Lors donc que cet écrivain accuse les Pères d'exagération évidente, à propos de ces désordres, il se met lui-même en contradiction non moins évidente, non-seulement avec tous ces imposants témoins, mais en outre avec les écrivains profanes dont les assertions, dit-il, sont « plus formelles encore à cet égard que celles des chrétiens, » et enfin avec lui-même, qui finit par convenir que « les caïnites s'attachaient à prouver leur sainteté en bravant toutes les lois reçues et en les foulant toutes aux pieds<sup>2</sup>. » Or, il n'y a plus de raison pour que les Pères, s'ils ont dit vrai sur ces derniers, aient été des calomnieurs pour les autres.

M. Matter se demande encore si l'initiation conférait des *marques* spéciales, et c'est encore lui qui va nous fournir la réponse. « Cette question est *difficile* à résoudre; ce qu'il y a de *certain*, c'est que les carpocratien imprimaient à leurs adeptes une marque spéciale derrière l'oreille droite, au moyen de la cautérisation. »

Donc la question n'est pas *difficile* à résoudre. « Saint Épiphane nous apprend, ajoute-t-il, que les gnostiques se reconnaissaient à la manière de se chatouiller la main, et qu'ils s'imprimaient sur le front et sur la main droite des signes semblables à ceux dont l'Antechrist doit marquer les siens;... mais il entremêle ses indications de détails si peu croyables sur la facilité avec laquelle un mari livrait au *frère* la *sœur* qu'il avait reconnue, qu'on ne saurait rien conclure de ce texte. Ce qui seul *paraît hors de doute*, c'est que la plupart des gnostiques avaient des moyens spéciaux de se reconnaître<sup>3</sup>. »

Donc, si les Pères disaient vrai sur l'affiliation secrète, pourquoi n'auraient-ils pas dit vrai sur des *drôles* qui *pervertissaient* Éleusis et foulaient aux pieds *toutes les lois* reçues?

N'oublions pas qu'ils avaient dans la partie *pneumatique*, comme les Éléusiens, leur alliance mystique avec leur divine *Sophia*.

Faut-il les suivre dans l'Orient et constater les ravages d'hétérodoxie qui résultèrent de l'introduction, dans le pays de la lumière, des doctrines de Marcion, de Saturnin, de Bardesane? Faut-il remuer

1. Origène, *contra Cels*, vi, p. 40.

2. *Histoire du gnosticisme*, t. II, ch. xvi, p. 399 et 402.

3. *Id.*, *ibid.*, p. 439.

tout ce qui s'enseignait d'immonde et se proclamait d'absurde dans les sectes sabienne, kabbalistique, etc. ?

Voulons-nous concevoir une idée juste de leur haine antichrétienne : voyons-la subsistante encore aujourd'hui chez les Druses, de si fraîche et si cruelle mémoire. C'était bien certainement de leurs pères gnostiques qu'ils tenaient et cette exécution de l'Église catholique et ces mystères, et ces signes de reconnaissance qui décident de leur *fraternité*. « Nos braves et ignorants chevaliers, dit Sainte-Croix, puisèrent aussi dans la Syrie l'idée d'une association secrète dont on leur dispute en vain d'être les premiers auteurs. Différentes choses qu'on en débite pourraient bien avoir des rapports marqués avec les fables d'Osiris et d'Horus, ou avec la mort tragique du jeune Iacchus. Les questions faites aux récipiendaires et leurs réponses rappellent ce qui se pratiquait à l'égard des mystes d'Éléusis. L'usage de formules et de mots barbares ou empruntés des langues de l'Orient offre encore un rapprochement assez frappant avec les anciens mystères et peut indiquer l'origine étrangère et orientale de ces modernes associations. Enfin les vifs regrets qu'au temps des croisades les Juifs dispersés avaient encore de la destruction de leur temple auront peut-être fait naître cette allégorie sur son rétablissement, si célèbre dans les *loges* <sup>1</sup>. »

Cependant, ces dernières doivent remonter beaucoup plus haut, puisque nous retrouvons non-seulement chez les Esséniens le *tablier* et la *petite hache* <sup>2</sup>, mais encore chez les Romains du temps de Numa des institutions religieuses de *constructeurs*, appelées *fraternités*, et, par-dessus tout, une infinité de souvenirs et de rites égyptiens mêlés aux plus anciennes devises du paganisme, à commencer par A, A, I, T, c'est-à-dire l'adoration, ou pour le moins le respect des quatre premiers éléments <sup>3</sup>.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que M. Maury ait trouvé dans les épreuves d'Éléusis l'analogie de celles auxquelles on est soumis pour les réceptions dans les loges maçonniques <sup>4</sup>.

Le moment n'est pas venu d'approfondir toutes ces choses.

Mais comment ne pas indiquer ici cette étonnante transplantation du *mystère*, de l'ancien monde dans le nouveau ? « Ce qui existait sous ce rapport dans l'antiquité, dit Görres, nous le retrouvons dans les forêts de l'Amérique <sup>5</sup>. »

1. Tome II, p. 498 et 499. Sainte-Croix veut parler ici des templiers, rose-croix, bohémiens, etc.

2. Josèphe, *de Bello jud.*, l. II, ch. viii.

3. Voir le ch. xii, App. P.

4. Maury, *Religion*, t. II, p. 334.

5. *Mystique*, t. IV, p. 25.

Effectivement, cet auteur, plus érudit que logicien, nous montre l'*hiscanavirung* des Virginiens, dont les grades inférieurs se prenaient au fond des forêts, au moyen d'un breuvage appelé *visocean*, breuvage qui leur faisait oublier, jusqu'au jour des degrés supérieurs, « toute leur vie antérieure, leur famille, et même jusqu'à leur propre langue. » Pausanias nous a montré ce bienfait du Léthé, en permanence aux abords de l'ancre de Trophonius; il en avait bu lui-même; mais, bien loin d'attribuer ses effets, comme nos philosophes modernes, à « la construction de la tête des buveurs, » il n'y a jamais vu autre chose que de l'eau claire, douée par le dieu de cette propriété, comme sa voisine Mnémosine l'était de la faculté contraire.

Après les Virginiens viennent les Caraïbes, les Galibes, etc., avec leurs jeûnes de *neuf mois* et leurs récipiendaires, enterrés jusqu'à la ceinture dans des fourmilières de grosses fourmis noires, à la morture cruelle;

Les Mexicains, acquérant tous leurs grades et dignités sous les épreuves du fouet;

Les Moxes, qui se font verser dans l'œil une liqueur qui leur « *aiguise* tellement la vue, dit le trop confiant Görres, qu'elle les rend *charoqui*, c'est-à-dire clairvoyants. » Il est vrai qu'ils y joignent les fumigations de tabac, « qui est *chez eux* dans un rapport intime avec la religion. »

*Chez eux*, soit, car, si c'était chez tous, à l'heure qu'il est l'Europe ne serait plus qu'une population de *mystes* et de schamanes.

Nous avons plus de confiance dans la scène finale dont nous avons déjà parlé, mais que raconte aussi Görres, et qui nous fait voir l'esprit *Magoba* descendant, sous forme d'éclair, dans la cabane renversée, causant avec l'initié, et le laissant, après un coup de tonnerre violent, étendu à terre, à demi mort et privé de sentiment. Une fois revenu à lui, l'initiation est parfaite et son pouvoir magique irrésistible <sup>1</sup>.

Görres, toujours préoccupé de sa « magie naturelle, » s'étend beaucoup encore sur le rôle que joue, dans cette initiation, une certaine plante, nommée la *coca*, qui semble leur communiquer en effet des forces surhumaines, et qui, dans les plus grands travaux, les dispense de nourriture. On comprend que les Espagnols, séduits par « ce puissant excitant du système nerveux, » aient voulu se l'appliquer à eux-mêmes. Les expériences furent très-multipliées, elles se firent sous la surveillance du gouvernement, par les soins des savants et des mé-

1. *Mystique*, t. IV, p. 26, et Lafiteau, *Mœurs des sauvages*, p. 344.

decins. Hélas! en dehors des peuples auxquels l'avait légué le prêtre-roi Titicaca, le *surexcitant* nerveux ne possédait plus la moindre vertu. Aussi la cédule royale de 1560 dit-elle, après mûr examen, que « cette plante, qui n'est qu'idolâtrie et sorcellerie, ne fortifie que par illusion du démon et ne possède aucune vertu, selon les *hommes d'expérience*, mais que, bien au contraire, elle détruit la santé des Indiens et en enlève un grand nombre<sup>1</sup>. »

Görres rapproche avec raison tous ces mystères et toutes ces *vertus* de ce que nous offre l'antiquité. Il retrouve dans le tambour du Lapon celui de la mère des dieux en Phrygie, ou le sistre que nous voyons dans la main de l'Isis égyptienne. Lorsqu'on lui montre le Russe émerveillé devant le schamane dont la tête tourne avec la rapidité d'une toupie, « et comme le ferait une boule attachée à une corde, » il a raison de se rappeler les Corybantes, et mieux encore les *cybistetes*<sup>2</sup> et les *betarmones* de l'antiquité, ou les *rhombetai* et les *vertiginatores* de l'hymne des Curètes, dans *Orphée*. Car tous ces mots signifiaient la même chose, c'est-à-dire le *tournoiement*. Il a raison encore lorsqu'il applique aux Corybantes les *sonorinæ imagines*, ou *fantômes sonores* de Varron, « car, dit-il, à la suite de ces danses frénétiques, outre les images et les apparitions, des voix se faisaient toujours entendre. »

Mais lorsque, passant aux ruffai indiens, il nous les montre, sur l'attestation d'une revue scientifique rédigée par les officiers de la marine anglaise<sup>3</sup>, « se coupant les membres, s'arrachant les yeux, la langue, la faisant rôtir, puis la remettant dans leur bouche, où elle reprenait à l'instant... lors donc que tous ces miracles, « attestés, dit la revue, par le colonel et par les hommes les plus honorables, qui, s'il y avait imposture, l'auraient découverte depuis longtemps, » lui paraissent *explicables* par « l'action vitale surexcitée et par la contraction spasmodique qui, fermant tous les vaisseaux, permet aux lèvres des plaies de se rejoindre, etc. »<sup>3</sup>... » disons-le bien hautement, Görres ici fait pitié et déshonore sa belle œuvre.

Nous reviendrons sur une explication *mixte* de ces sortes de faits, explication que nous regrettons de n'avoir pas appliquée plus tôt.

Mais Görres est d'autant plus inexcusable, qu'il est bientôt forcé d'admettre, encore sur les récits de l'*Oriental Annual*, que ces mêmes Indiens jettent en l'air trente-cinq boules de laiton sans leur per-

1. Voir le *Voyage* d'Ed. Poppig. au Chili.

2. *The United service journal*, n° 116, 1838.

3. Görres, *ibid.*, p. 54.

*mettre de retomber*, mais qu'après avoir lancé la dernière ils s'arrêtent *une minute*, pendant laquelle ils murmurent une espèce de chant barbare, puis, après quelques secondes, on voit retomber, *les uns après les autres*, toutes ces boules qu'ils remettent dans leur sac. « Ces faits bien constatés, dit-il, dépasseraient évidemment les limites de la *mystique naturelle*, et indiqueraient une influence diabolique<sup>1</sup>. »

Si Görres avait bien voulu fixer ces limites à la *langue rôtie et remise en place*, il y eût gagné de ne pas « amasser les nuages, » au moyen d'une physiologie absurde et qui ne se rencontre jamais que dans les initiations.

M. Leblanc qui, malgré le mérite de son livre, pousse de son côté l'amour du symbolisme jusqu'au plus complet ridicule, cherche à nous persuader que si, pendant la réception des Tècles mexicains, on sacrifie une caille au dieu qu'il faut séduire, c'est parce que le vol de cet oiseau est bas, et qu'il représente, comme dans l'histoire d'Hercule ranimé par l'odeur d'une caille, le sacrifice du Dieu-Soleil au plus bas de sa course<sup>2</sup>. » Mais voyez donc tout ce qu'il y avait d'érudition et d'esprit dans la cervelle d'un Tècle, sans qu'il fût possible de s'en douter ! Si les Algonquins, les Iroquois et les Hurons se noircissent la partie supérieure du corps, « c'est pour signifier les ténèbres de l'homme profane. » Si les initiés du grand Orénoque se livrent comme des énérgumènes à la danse des serpents, semblable à celle « des Niebelungen sauvages dans lesquelles on voit ces animaux sortir de la forêt, tromper les hommes en buvant avec eux, et enlever leurs femmes, c'est pour représenter une *Illiade* grossière<sup>3</sup>. »

Si le dieu des Polynésiens, Ora, épouse une jeune fille « et se fait ériger un THALAMUS richement orné, c'est que ce dieu est la forme symbolique du soleil, qui descend aux enfers pour y chercher les âmes, et remonte avec elles... » Il est seulement bien extraordinaire que « ces malheureuses meurent en peu de temps dans la plus sombre mélancolie ou dans de cruelles souffrances<sup>4</sup>. » Voilà un symbole bien meurtrier.

Si l'infanticide des filles est si commun chez les Aréois, « c'est probablement parce qu'elles sont à leurs yeux des *emblèmes* d'affaiblissement et de décadence<sup>5</sup>. Si le nain, ou *chose mauvaise*, qui chez les Susolas

<sup>1</sup> Görres, *ibid.* p. 55.

<sup>2</sup> *Des Religions*, t. III, p. 437.

<sup>3</sup> *Id.*, *ibid.*

<sup>4</sup> *Id.*, *ibid.*, p. 438.

<sup>5</sup> *Id.*, *ibid.*



paraît à la porte de toutes les cases sous la forme de *tison enflammé*, ouvre le flanc des gens, retire leurs intestins, les replace et guérit la plaie par la seule inspection de la main, cette *superstition* qui faisait rire le voyageur espagnol, *quoiqu'il eût vu les cicatrices des blessures*, représente pour M. Leblanc la mort et la résurrection nouvelle <sup>1</sup>. »

Toujours est-il que, selon lui, les mutilations, les danses orgiaistiques, le thyrsé, la *chaudière* et le miroir magique, le tatouage hiéroglyphique, le serpent, tous ces signes « remontent évidemment aux plus anciens mystères, et sont les symboles de l'assimilation aux parties du dieu-monde <sup>2</sup>. »

En vérité, le vrai *génie* des mystères doit bien s'amuser de celui qu'on lui prête et de tous ceux qui le lui prêtent.

Mais de toutes les initiations, la plus dangereuse sans contredit, est celle du Vaudoux dont nous avons déjà parlé, et qui mériterait à elle seule un in-folio.

Quand M. Maury, frappé comme tout le monde, du cachet mystérieux « de ces rites diaboliques, » n'y voit d'autre but que celui de produire une surexcitation nerveuse assez forte pour persuader aux plus surexcités qu'ils sont en relation avec les esprits, il retombe dans son péché d'habitude <sup>3</sup>. Mais son rationalisme ne tiendrait pas cinq minutes devant les assertions positives des colons ou des voyageurs sérieux qui ont assez conservé le respect du témoignage humain pour ne pas le fouler aux pieds complètement.

« La secte du Vaudoux, dit M. l'abbé Bertrand, est une confrérie ou plutôt un culte rapporté d'Afrique. » Ce culte est, selon nous, l'explication, et peut-être la raison du nègre actuel. Quand donc nos négrophiles voudront-ils bien comprendre que pour cette victime du fétichisme spirite il n'y aura de progrès, de civilisation et de salut que le jour où ses idoles seront brisées? L'anathème qui pèse sur lui ne sera levé que le jour où ses serpents seront brûlés; mais entendons-nous bien, ses serpents *sacrés*, cette couleuvre *sainte* qui remonte aux beaux jours de la zoolâtrie égyptienne. Non, ce n'est pas en lui niant des réalités qui le pénètrent d'évidence et d'influence, que le philosophisme parviendra à dissiper ce qu'il appelle ses ténèbres. Moins matérialiste que ses juges, il aurait le droit de leur dire : « Vous n'y comprenez rien, » et il ajouterait comme saint Paul : « Nous vous entendrons une autre fois, *audiemus iterum*. »

1. *Des Religions*, t. III, p. 438.

2. *Id.*, *ibid.*, p. 443.

3. *Magie*, p. 20.

Celui qui essaierait, par exemple, de lui nier la puissance de l'*obi*, courrait grand risque de l'attirer sur sa tête; et, qu'on le sache bien, l'*obi* du Vaudoux est peut-être encore à l'heure qu'il est le plus cruel ennemi des colons américains et des nègres eux-mêmes. Nous en attestons toute la population des Antilles; c'est par milliers que l'on pourrait compter les victimes de cet insaisissable ennemi. L'ignorance se plaît à supposer qu'il n'y a là qu'un poison, mais ce poison est un de ceux qu'on ne voit pas, qu'on ne voit pas, mais qui vient vous frapper sur la dénonciation d'un ennemi, à des distances considérables, s'empare de votre esprit et de vos organes, et vous conduit au tombeau vous et ceux qui vous sont chers, au milieu de langueurs ou de tortures qui n'ont aucun nom dans la science.

On a vu des familles entières disparaître et s'éteindre sous les étreintes de ce cauchemar permanent, qui ne s'expliquait aux yeux de la médecine et de la justice confondues que par le souvenir d'une antique menace et d'une prédiction trop méprisée.

Aussi, bien qu'entourée de ce carbonarisme fétichique, bien que convaincue de sa fatale influence, la société reste-t-elle complètement sans force contre un ennemi défendu tout à la fois par le *secret* des plus terribles imprécations, et par la propre terreur que lui causerait la seule pensée d'une information juridique.

C'est une chose avérée aujourd'hui, que le massacre terrible de Saint-Domingue fut préparé et accompli par les sectaires du Vaudoux; et pour donner une idée de l'extension numérique de cette confrérie, il nous suffira de dire qu'il y a environ vingt-cinq ans une *reine* des Vaudoux étant venue à mourir à la Nouvelle-Orléans, on vit, à la grande terreur des habitants, quatre mille esclaves procéder à ses obsèques et suivre son corbillard<sup>1</sup>.

Mais en quoi donc peut consister un pareil culte? Remontez à Éleusis, et rappelez-vous le serpent doré « sous lequel se cachait le dieu, » et que l'on promenait sur chacun des assistants. C'est lui que nous retrouvons ici, mais cette fois en substance animale trop réelle. Le fétiche est dans une boîte, et sur cette boîte la prêtresse montant, comme la sibylle sur son trépied, est prise comme elle de tremblements et de convulsions, au milieu desquels elle jette ses oracles et ses arrêts.

La scène se passe au fond le plus impénétrable de la forêt, sur la plus ardue des montagnes, sur le bord des volcans ou dans les marais pestiférés. L'appel nominal des fidèles, la constatation de la *pré-*

1. C'était la reine du sabbat, c'était l'hierophantide d'Éleusis.

*sence de l'obi*, l'apport du sistre et de la chaudière, l'égorgement d'une chèvre qui doit s'offrir d'elle-même à son bourreau et mourir sans pousser un seul cri, la danse orgiastique, l'agenouillement devant les serpents, des hurlements épouvantables, des actes d'une infamie révoltante et trop souvent, dit-on, l'IMMOLATION D'UN ENFANT :... voilà tout le programme de la fête mystérieuse pendant laquelle on inscrit tous les noms désignés à la vengeance <sup>1</sup>.

Ainsi, les mots seuls sont changés, et encore ne le sont-ils pas, car c'est le culte de l'*Ob* biblique dans toute sa *pureté* primitive; mais ceux qui expliquaient ces pythonisses de l'*Ob* antique par le mot *outré*, parce que, disait-on, elles semblaient parler du ventre, au lieu de l'expliquer comme nous par serpent, se trouveront encore une fois *désarçonnés*. Évidemment l'engastrimythisme ou la ventriloquie ne peut plus être ici pour rien.

Nous trouvons dans la *Bibliothèque britannique*, tome IX, page 521, toute une suite de documents et de réflexions qui rentrent trop dans notre manière de voir pour ne pas en extraire quelques mots. Ces détails sont extraits par elle des rapports du comité et du conseil concernant le commerce des noirs, rapports rédigés et transmis par l'agent de la Jamaïque, M. Lond.

Pour lui, comme pour nous, le mot *obia* ou *obeah* est l'adjectif du mot *ob*, le même, selon lui, que le mot *ob* de la Bible, signifiant serpent-soleil, ou *basilic* royal, l'emblème de cet astre.

Quant au *secret* ou moyen occulte de destruction, voici la seule chose qu'il ait pu découvrir après d'infatigables recherches : « Nous tenons le fait suivant (c'est M. Lond qui parle) d'un planteur de la Jamaïque d'une véracité généralement reconnue. En 1775, à son retour de la Jamaïque, il put constater qu'il avait péri un grand nombre de ses nègres, et que parmi les survivants plusieurs étaient singulièrement affaiblis. On en enterrait tous les jours deux ou trois. On essaya toutes les ressources de la médecine, mais la dépopulation n'en continua pas moins pendant une année tout entière. Le propriétaire et le médecin commencèrent donc à soupçonner fortement les pratiques de l'*obi*. Enfin, une négresse qui était malade vint dire à son maître que, sentant qu'elle n'avait pas longtemps à vivre, elle se croyait obligée de lui confier la cause de sa maladie, espérant que cet aveu mettrait fin aux ravages de l'épidémie parmi ses compatriotes. Elle raconta alors que sa belle-mère, née parmi les *Papaws*,

1. Voir ce que nous avons dit, note du § II de ce chapitre, sur cette preuve de l'agrément des victimes pour les dieux.

femme d'environ quatre-vingts ans, mais encore active et vigoureuse, avait lâché l'*obi* sur elle, comme elle l'avait fait sur beaucoup d'autres, et qu'elle pratiquait depuis plusieurs années les maléfices de l'*obeah*.

« Dès que le bruit de l'accusation se répandit parmi les nègres, ils accoururent en foule pour l'appuyer de leur témoignage. Ils ajoutaient que depuis le moment de son arrivée d'Afrique cette femme n'avait jamais cessé de pratiquer la sorcellerie, et qu'elle était devenue la terreur de tout son alentour. Le propriétaire ne perdit pas un moment pour se rendre à l'habitation de cette vieille, en se faisant suivre de six domestiques blancs. Ils forcèrent la porte de sa caverne, dont le toit dans sa partie intérieure et toutes les crevasses des murs étaient garnis des instruments de sorcellerie. » (Voilà sans doute pour l'incroyant le moment de triompher,... mais voyez quel mécompte!...) Ils y trouvèrent des guenilles, des plumes et des os de chat. Ils trouvèrent en outre, dessous son lit, une jarre de terre contenant un grand nombre de boules d'argile de diverses grosseurs, blanches en dehors, et dans lesquelles on avait fait entrer... (voyons!...) des cheveux, des lambeaux de toile et de plumes. Quelques-unes étaient posées sur le crâne d'un chat entouré de griffes et de dents du même animal, de grains de verre de diverses couleurs... On abattit la cabane et on la réduisit en cendres... Quant à la vieille, on ne voulut pas la mettre en jugement pour lui épargner la mort, et l'ÉPIDÉMIE S'ARRÊTA TOUT AUSSITÔT! »

Une épidémie dévastatrice qui s'arrête parce qu'on saisit un crâne DE CHAT... Médecins, qu'en dites-vous?

Et cependant chaque jour met davantage en relief le côté terrible des effets et l'insignifiance de la cause! Le rationalisme européen reste de plus en plus interdit devant cette puissance de vie et de mort accordée à l'*obi* des nègres. Il a fini par reconnaître en lui l'*envousure* du moyen âge, ou l'art de lancer à distance contre ses ennemis un engin plus meurtrier mille fois que la balle du soldat ou le poison de l'assassin. L'analyse de la fameuse boule n'a rendu qu'un peu de terre tumulaire,... mais tout cela, recueilli dans les conditions formulées par le grimoire et manipulé sous l'assistance invoquée du dieu, puis remis à l'adepte acquéreur et assermenté, acquérait une vertu. Cette bagatelle, que l'on nommait *Mandigoes-obi*, et qui n'aurait pas fait mourir un ciron si elle eût été administrée par un profane libre de tout engagement, apportait dans le cas contraire à ses victimes une mort que rien ne pouvait conjurer,... si ce n'est leur baptême et leur renoncement solennel à Satan.

Qui ne reconnaîtrait ici la copie fidèle, à trois ou quatre mille ans d'intervalle, de cet *obeah* égyptien retrouvé dans les papyrus *Anastasi*, que Reuvens nous donne « comme un monument de la plus haute importance pour l'histoire des origines mythologiques de ce pays. » Traduits par lui, ces papyrus ont déjà montré à nos lecteurs l'invocation à Typhon : « Toi qui ébranles tout, viens à moi... Je hais telle famille, marche et renverse-la,... » puis la recommandation du talisman avec les paroles mystiques écrites sur une *table* et insérées dans la bouche d'un *chat noir*, et, enfin, l'assurance qu'une fois ces cérémonies accomplies, il entrera un dieu à tête de serpent qui, etc.<sup>1</sup>.

Que nos chercheurs infatigables en demeurent bien persuadés, voilà tout le secret du fléau; il n'y en a pas d'autre. Mais, au lieu de cela, ne trouvant presque jamais le poison qu'ils ont rêvé, ils laissent circuler cet *innocent obi*, ou bien, rejetant tout sur l'*imagination*, ils s'efforcent de la guérir par la négation et le mépris. Vains efforts, puisque le plus souvent la victime ne soupçonne même pas la cause de son dépérissement !

Enfin, on commence à comprendre le lien qui unit l'*obeah* au *vaudoux*. Cet occultisme, incompris pendant longtemps, est de nos jours élevé à la puissance d'un satanisme véritablement politique et social. La meilleure preuve que l'on puisse donner de sa portée aux Antilles, c'est que Soulouque n'a pas trouvé d'autre moyen de conjurer, pour sa part, cet inconjurable ennemi, que de s'affilier à ses rangs et de se faire vaudoux par effroi du vaudoux.

« Ce triste sujet, dit M. Paganel, mérite d'être étudié par des observateurs attentifs et instruits. Le Vaudoux, *franc-maçonnerie* qui unit les membres d'une race dégradée, continue de jouer un grand rôle dans les exécutions sanglantes que le fanatisme, mais surtout la peur, inspiraient à Soulouque, premier empereur d'Haïti. Dans le langage de quelques populations nègres, le mot *vaudoux* signifie un être tout-puissant qui dirige à son gré tous les événements. Ce dieu, dont la puissance est sans bornes, est tout simplement un *serpent sacré*. On lui rend un culte d'adoration proprement dite. Le grand prêtre qu'il s'est choisi pour organe exerce sur les sectaires une domination absolue dont la grande prêtresse partage avec lui les fruits, car c'est elle surtout qu'inspire le dieu serpent. C'est par sa voix qu'il promet, refuse, console, avertit ou menace. Les initiés se prosternent devant le serpent placé sur l'autel et se séparent après avoir fait au dieu les plus exécrables serments de tuer quiconque oserait révéler

1. Voir t. II de ce Mém., p. 247.

les secrets de ces nuits honteuses. Le Vaudoux est tout-puissant à Port-au-Prince, et les planteurs des États-Unis du Sud savent qu'il est plus sage de surveiller les desseins qu'il inspire que d'en rire et de les dédaigner <sup>1</sup>. »

Nous terminerons cet intéressant sujet par quelques lignes empruntées au livre de M. Paul d'Hormoys, intitulé : *Une Visite à Soulouque*.

« Son plus dangereux ennemi, nous dit-il, celui qui lui cause le plus d'insomnies, c'est sans contredit le dieu Vaudoux, dont les innombrables et mystérieux sectateurs se rencontrent jusque parmi ses ministres et ses familiers... Malgré le titre de chrétien porté par les nègres d'Haïti, l'idole païenne, que leurs pères adoraient en Afrique, n'a rien perdu pour eux de son prestige. S'il faut en croire les histoires que l'on raconte tout bas, les holocaustes qu'on offre à cette terrible divinité ne se composent pas seulement d'animaux. D'épouvantables débris font souvent frémir les voyageurs et les chasseurs qui se hasardent dans les montagnes... Pour en revenir à Soulouque, si la secte du Vaudoux voulait de lui pour grand prêtre, il accepterait sans répugnance cet honneur, car il n'aurait plus à craindre alors ce pouvoir occulte qu'il poursuit partout sans jamais pouvoir l'atteindre. En désespoir de cause, il a pris, dit-on, le parti de s'affilier aux sectateurs de cette étrange religion.

« Vaudoux, divinité terrible et omnisciente, qui sait tout, qui voit tout, qui entend tout, a pour symbole une couleuvre *qui transmet ses ordres* au peuple, par l'intermédiaire de ses prêtres... Ces assemblées, que le grand pontife de Vaudoux fait connaître à chaque district, quelques heures seulement avant celle de la réunion, se dissimulent sous l'apparence d'un simple *bamboula* (bal). Elles se tiennent tantôt sur des plateaux de montagnes inaccessibles, tantôt dans le lit desséché d'une rivière, quelquefois dans une île, mais jamais à la même place... C'est dans ces assemblées, cependant, que se composaient et se composent encore ces terribles breuvages qui empoisonnent en un seul jour les troupeaux et les fleuves, qui frappent les hommes de mort, de furie et d'imbécillité. C'est là que les adeptes apprennent à charmer les serpents les plus dangereux, à se couvrir le corps de ces ulcères et de ces plaies qui, autrefois, les dispensaient du travail pendant le

1. *Du Paganisme*, ouvrage déjà cité, p. 146. — Voir, sur ce sujet, la *Statistique de Saint-Domingue*, par M. Moreau de Saint-Méry, et les deux articles publiés dans la *Revue des Deux Mondes*, en 1850 et 1851, sur « l'Empereur Soulouque et son empire. »

jour et qu'ils guérissaient, le soir venu, pour courir à la danse <sup>1</sup>. C'est dans ces assemblées que s'organisa cette formidable révolte qui surprit, dans la nuit du 26 août 1791, toute la colonie. C'est là <sup>2</sup> que les sectateurs de Vaudoux font encore de nos jours, avec les corps des malheureux qu'ils ont pu saisir, de ces épouvantables festins qui feraient de nouveau reculer le soleil, s'il n'était pas plus impassible qu'aux temps de Thyeste et d'Atrée.

« Ces horreurs pouvaient encore s'expliquer autrefois. C'était soit de vengeance et haine de maître; mais aujourd'hui que ces malheureux sont libres, ils n'ont d'autre mobile à de telles actions que le plaisir de faire gratuitement le mal. C'est là ce qui distinguera toujours le blanc du nègre. Quand le blanc commet un crime, c'est sous l'empire de la passion; le nègre, lui, tue, incendie, empoisonne, uniquement pour tuer, incendier et empoisonner, pour se repaître de la volupté que sa sensuelle et féroce nature trouve dans l'accomplissement des plus atroces forfaits <sup>3</sup>. »

Ici, M. Paul d'Hormoys se fait raconter par un officier de marine une scène de Vaudoux dont ce dernier aurait été témoin avec un prêtre de ses amis, dans les environs des *Gonaïves*, petite ville entre Port-au-Prince et le cap Haïtien. Comme il ne nomme pas son narrateur, nous ne pouvons pas reproduire ce tableau saisissant auquel rien ne manque en fait de détails fantastiques, tels que les rondes échelonnées, l'orgie de sang et de luxure, l'éclair sillonnant les ténèbres, l'enfant et le chevreau qu'on immole, la chaudière satanique, le gouffre qui engloutit trois de ces fanatiques, et le torrent qui rejette le lendemain sur la grève deux de ces cadavres et le bras d'un enfant, etc. <sup>4</sup>.

Non, rien ne manquerait, disons-nous, à ce récit, pour le ranger parmi les fables, si la double histoire des *serpents sacrés* et du *sabbat* ne nous montrait pas exactement mêmes scènes et mêmes détails <sup>5</sup>

1. Voilà un professeur dont le génie universel devrait embarrasser un peu nos académies.

2. *Une Visite chez Soulouque*, p. 42.

3. *Id.*, *ibid.*, p. 45-50.

4. Il est un de ces détails cependant qui nous frappe par son exactitude : c'est l'impassibilité du chevreau, au moment où on l'égorge. C'est ce qu'on observait chez toutes les victimes antiques, qui ne devaient donner aucun signe de douleur et ne résister jamais au dieu leur bourreau. Il en est encore de même, nous l'avons vu, pour ces troupeaux entiers qu'un voyageur nous a dit avoir vus se précipiter avec rage, et sur l'ordre de l'oracle de Wichnou, dans le cratère du volcan sacré de Jaggarnat. Ce détail très-classique, mais

dans les orgies antiques, plus tard dans les conciliabules du gnosticisme et de certains hérétiques, et de nos jours encore, dans le *meingadi* ou l'*envoi du mal* des Scandinaves<sup>1</sup>, dans le *Germingar* ou l'*envoi de tempête et de cécité* des Finnois, dans le *seidr* et le *touto* des Nooaidès ou des prêtres lapons, possédant le pouvoir de changer l'homme en bête et l'animal en homme raisonnable, dans le *clum* et la *vola* des Chamans, l'un empereur et l'autre prophétesse, le premier consultant la tête de Mimer pour désigner une victime, et l'autre dévorant son cœur palpitant.

Vingt noms se pressent en ce moment sous notre plume, mais la fatigue, et, bien plus encore, la crainte de fatiguer, nous arrêtent. Ayons seulement le courage de le dire : si dans nos sociétés secrètes, qui ne dissimulent plus leurs espérances, si dans le sein de ce carbonarisme italien, qui menace si souvent la ville éternelle du sort de Saint-Domingue, si la majorité est initiée *sans le savoir*, asservie à des maîtres inconnus, enrôlée comme une armée d'honnêtes gens sous le drapeau des enfers, il n'en est pas moins vrai qu'honnêtes gens et criminels sont collègues et frères d'armes, car tous obéissent de concert au même général, qui se trouve être UN SERPENT.

assez peu connu, pourrait faire croire à lui seul à l'authenticité du récit de M. d'Hormoys, tant il est conforme à l'histoire.

1. On connaît les *Bersekers* ou guerriers extatiques des Scandinaves, guerriers que le fer ne pouvait entamer et que le feu ne pouvait brûler, alors même qu'ils étaient nus.

---





CINQUIÈME PARTIE

---

PHILOSOPHIE ET CONCLUSIONS

DE CE MÉMOIRE



## CHAPITRE XIX

# THAUMATURGIE ET PNEUMATOLOGIE COMPARÉES

ou

CE QUE LES MAGICIENS NE FIRENT JAMAIS

---

### § I<sup>er</sup>.

#### UNE GRANDE ET PROCHAINE HÉRÉSIE

Ce que sera cette hérésie. — Ce qu'elle dira. — Sa forme scientifique.

##### *1. — Ce que sera cette hérésie.*

Il est plus que temps de s'arrêter; toutes les religions du monde ancien viennent de nous ouvrir leurs annales. Initiés par elles-mêmes aux secrets de leur essence, nous devons posséder aujourd'hui la vraie raison de leur origine, de leur histoire, de leur force et de leur durée.

Supposons donc que l'on nous accorde loyalement la victoire; que, subjugués par cette grande voix du genre humain, appelée par Cicéron « une vraie loi de la nature, » nos rationalistes consentent à s'incliner devant cette intervention continue dans l'ordre naturel, dans l'histoire et dans les cultes, de

forces spirituelles et surintelligentes ;... supposons nos adversaires guéris d'une cécité qui date de trois siècles, et nous leur accorderons aussitôt que nous n'avons résolu jusqu'ici que la moitié du problème.

Il nous restera désormais à fixer et à comparer la vraie valeur de ces forces. Il ne suffira même pas, pour le triomphe absolu *des nôtres*, de faire reconnaître leur supériorité relative sur toutes leur rivales et de la prouver par les faits ; il nous faudra maintenant établir leur vrai droit à se proclamer les *seules* fortes, les *seules* véridiques, les *seules* filles légitimes de l'éternelle et infaillible vérité.

Nous ne sommes pas si dénué de critique qu'on veut bien le supposer.

Il résulterait seulement de cette simple et première conversion que toutes les positions seraient changées. Hier encore la *libre pensée* moderne, esclave d'un inqualifiable préjugé, rejetait avec dédain toute histoire entachée du moindre fait merveilleux, et déclarait tout cet ordre de causes « banni de toutes les sciences à la fois. » Aujourd'hui, tout aussi malheureuse pour les esprits qu'elle l'est à peu près chaque matin pour tant d'autres vérités mises par elle en *quarantaine*, cette libre pensée voit le surnaturel banni se rire des *lazarets* et forcer l'entrée de tous ses ports ; comment va-t-elle s'y prendre pour conjurer les conséquences du fléau ? Essayons de le préjuger.

Mais avant tout, catholiques, nos frères, et militants comme nous, permettez-nous de vous le dire, et tenez-vous pour avertis : jusqu'ici, bornés à la défense des grands principes, à la lutte contre le matérialisme obstiné de nos vieillards et contre l'antichristianisme de nos plus jeunes ennemis, peut-être ne regardiez-vous pas assez autour de vous. Il est certain, du moins, que vous avez beaucoup trop refusé votre attention à ce retour de paganisme mystique qui fait trembler aujourd'hui nos pasteurs et même quelques-uns de nos savants ; moins dédaigné par vous, il vous eût éclairés sur une situation toute

nouvelle. En l'étudiant quelques instants, vous auriez pressenti cette grande et importante vérité : que, dans vos défenses et dans vos apologies journalières, dans celles-là mêmes qui défendaient hier la divinité de Jésus-Christ, vous ne vous attaquiez plus qu'aux lieux communs de l'incroyance, c'est-à-dire à de vieux arguments dont la dernière heure est sonnée. Oui, sans qu'ils s'en doutent le moins du monde, les Renan, les Littré, les Maury, touchent aux derniers moments de leur thèse et de leur mission. Demain thèse et mission non-seulement ne vaudront pas une réponse, mais ne seront même plus comprises ; demain se lèvera superbe et méprisante une jeune et nouvelle incroyance, vraie fille dénaturée, bien autrement dure pour ses pères que ceux-ci ne l'auront été pour les leurs.

Eh bien ! cette hérésie, qui nous paraîtra si nouvelle, sera tout simplement pour nous l'hérésie rajeunie des néoplatoniciens et des gnostiques, car éclectiques en théorie comme ces Alexandrins du II<sup>e</sup> siècle, nous courons grand risque de devenir comme eux illuminés dans la pratique. Alors leurs prôneurs et traducteurs modernes finiront par comprendre le vrai génie de leurs auteurs. Ils ne se demanderont plus, comme M. Vacherot, comment il pouvait se faire que « les doctrines alexandrine et chrétienne, profondément semblables par l'esprit, les principes et les conclusions pratiques, fussent toujours en lutte au II<sup>e</sup> siècle <sup>1</sup>. » Ils comprendront comment cette antique *magie* des Proclus, des Jamblique et des Plotin, qui les gêne tant dans leur admiration toute classique, était au contraire le grand moyen, le seul but, la seule sanction de leur philosophie. Oui, lorsque cette grande épidémie du spiritisme, au lieu d'envahir environ la dixième partie de la *filles aînées de l'Église*, en aura contagionné les deux tiers <sup>2</sup>, quand nos académies elles-mêmes auront subi l'influence du fléau si longtemps nié

1. Vacherot, *Histoire critique de l'école d'Alexandrie*, t. II, p. 19 à 23.

2. Des rapports certains portent à 30,000 les adeptes de Lyon, et à 12,000 ceux de Bordeaux.

par elles, ce jour-là, nous verrons ce Protée spirituel déposer sa vieille forme, réactionner contre lui-même, révolutionner sa propre révolution, et, comme ces gouvernements qui cèdent à une opinion trop fortement prononcée, nous le verrons déchirer de très-bonne grâce son programme matérialiste et proclamer avec audace l'ubiquité historique et scientifique de ce surnaturel qu'hier il faisait nier partout. Chez lui, ces palinodies ne sont pas rares.

Mais plus sérieuse que toute autre, celle-ci pourrait bien être un des prodromes de cette grande hérésie finale, qui, par les mêmes moyens démesurément agrandis, « menacera d'entraîner jusqu'aux élus eux-mêmes ; » et l'on peut croire que c'était en raison du même pressentiment qu'un éminent orateur avait appelé l'invasion de 1853 « le plus grand événement du siècle. »

Depuis, plus d'un penseur sérieux a manifesté les mêmes craintes et prédit un résultat semblable. « Je n'oublierai jamais, dit le célèbre père Deschamps<sup>1</sup>, la réponse que me fit à Vienne un savant distingué auquel je faisais cette question : « Le protestantisme se dissolvant dans le rationalisme, et le rationalisme ne pouvant devenir populaire, quel sera donc désormais le culte de l'erreur pour ceux qui ne voudront pas de la vérité? — *Tout indique*, me répondit ce savant, l'avènement de quelque nouvelle forme *de la théurgie et de la superstition*. Le panthéisme populaire sera une sorte de nouveau paganisme. » Le souvenir de cette réponse, reprend le père Deschamps, me frappa et dut me frapper quand la fièvre des esprits s'empara des deux mondes. *LE FAIT ÉCLATANT* de cette apparition suffit, on ne peut le nier, pour nous faire reconnaître *AVEC ÉVIDENCE* la possibilité d'un retour à cette idolâtrie, dont saint Paul nous a dit : « L'esprit de Dieu affirme ouvertement que, dans les derniers temps, beaucoup abandonneront la foi, en suivant des esprits d'erreur

1. De l'ordre des Rédemptoristes, à Bruxelles.

et des doctrines diaboliques<sup>1</sup>. » (*Ad Timoth.*, l. I, ch. IV.)

Nous l'avons déjà dit, c'est en parlant des mêmes symptômes que la plus auguste des bouches daigna nous adresser à nous-même ces paroles : « Continuez, car nous touchons à une époque où chaque homme se croira bientôt un thaumaturge et un prophète. »

Aussi, lorsque, regardant autour de nous, nous vîmes chaque jour croître le nombre des médiums et des adeptes et baisser celui des dénégateurs obstinés, nous pûmes nous écrier à notre tour : « La théurgie païenne est toute prête, elle se tient à la porte du sanctuaire, et soyons bien certains qu'un miracle éclatant pourra seul désormais retarder son entrée. »

2. — *Ce que dira cette hérésie.*

Mais que dira cette hérésie?

Elle dira d'abord tout ce qui sera nécessaire pour entretenir et étendre ce feu sacré de la spiritolâtrie, que nous avons déjà montré brûlant sur tant d'autels. Pour multiplier ceux-ci, pour qu'il puisse y avoir partout des *sociétés spirites*, à l'instar de Paris, c'est-à-dire avec statuts, clubs, orateurs et sergents de ville, pour que nulle ville de France ne se trouve *déshéritée* d'un bienfait si nouveau, il faudra de grands efforts. Écrivains et missionnaires ardents seront chargés de répandre la bonne nouvelle, sous ces formes et dans ces termes séducteurs qui entraînent les cœurs bien plus encore que les esprits. Comment, en effet, résister à de telles promesses, surtout à des illusions telles, qu'une seule suffirait à sécher les larmes de toute une vie et à projeter sur l'avenir qui doit la suivre plus de consolations apparentes que toute la théologie ne saurait en offrir. Hélas! pour peu qu'elles perdent de vue un instant le phare sacré qui seul peut les guider, ce seront les meilleures âmes qui se laisseront prendre à ce perfide mirage et croi-

1. P. Deschamps, *de l'Antechrist*, p. 409.



ront rester catholiques en suivant « cette Église spirite qui, sous un chef (pape ou autre, peu importe), va devenir à son tour la fille aînée, etc.<sup>1</sup>. »

Toutefois, jusqu'ici nous n'entendons parler que des *élus* de cette nouvelle Église ; n'aurait-elle pas aussi ses réprouvés ? Et comment en serait-il autrement, lorsque nous avons vu toutes les sectes magiques se subdiviser en deux nuances, la théurgique et la goétique ? Évidemment le spiritisme moderne n'échappera pas à cette règle ; à côté de ses *illusionnés* honnêtes, il aura ses voyants très-éclairés sur le *fond* même du sujet. Ceux-ci connaîtront parfaitement le nom de leur vrai maître et ne craindront pas de se jeter dans ses bras. Mieux disposés et plus instruits, moins soucieux des promesses spirituelles et des communications touchantes avec ceux qui ne sont plus que des avantages garantis pour le temps, ces réprouvés du spiritisme n'auront rien à déposer du *vieil homme*. Le nouveau culte ne sera pour eux que la continuation d'un servage plus ancien, plus déguisé, mais dont les nouvelles exigences ne changeront rien à leur vie.

Ces vrais illuminés se reconnaîtront entre eux, car ils auront leurs signes et leurs marques, et, quoique placés encore à des degrés différents de la grande échelle du mal, ils traduiront en principes et en actes ces enseignements que l'Église couvre de son *huis clos* et que notre littérature satanique ne craint pas de vulgariser autour de nous.

Déjà nous avons entendu plus d'un appel à ce culte insensé. Selon Schelling, « Satan, ce principe mobile de l'histoire (qui, sans lui, dit-il, arriverait à un état de stagnation et de sommeil), est une puissance reçue dans l'économie de Dieu et à laquelle nous devons le *respect* dû à toute autorité *légitime*<sup>2</sup>. »

Selon M. Éliphas Lévy, « le diable, ce *calomnié* de laideur, n'est que la lumière astrale *aimante*<sup>3</sup>. »

1. Introduction, p. 59 de ce Mémoire.

2. Voir la page 363 du tome II ou I<sup>er</sup> vol. de ce Mémoire.

3. *Ibid.*, p. 364.

Selon le *Journal des Débats*, « Satan ne fut jamais qu'un révolutionnaire malheureux, que le besoin d'action jeta dans des entreprises hasardeuses, que le moyen âge fit, à plaisir, laid, méchant, torturé, et pour lequel nous sommes devenus très-indulgents <sup>1</sup>. »

Nous avons déjà vu que, renchérissant sur toutes ces tendances, plus explicite ou plus franc, Proudhon ne reculait pas devant le blasphème des provocations : « A moi, Satan, qui que tu sois, s'écriait-il, démon que la foi de mes pères oppose à l'Église et à Dieu, je porterai ta parole ! Viens, Satan, viens, le calomnié des prêtres et des rois, que je t'embrasse et te serre sur ma poitrine... Il y a longtemps que je te connais, et tu me connais aussi... Espère encore, ô proscrit ! Je n'ai à ton service qu'une plume, mais elle vaut des millions de bulletins <sup>2</sup>. »

Ne nous le dissimulons pas, voici le but, voici le dernier mot, mot deviné par les uns, méconnu par les autres, dissimulé par les plus clairvoyants qui comprennent que le confesser serait le détruire.

### 3. — *Forme scientifique de l'hérésie prochaine.*

Il n'en sera pas de même de tous ces futurs hérésiarques. Les plus dangereux, sans contredit, seront ceux qui passeront pour les plus sages. Ce sera toujours dans les rangs du vieux philosophisme que l'orthodoxie verra surgir un système d'opposition tout nouveau. Nous ne craignons pas de l'affirmer, ce vieux matérialisme converti *aux esprits* triomphera de sa défaite, et, changeant de front sans changer de ligne, ne rougira pas de la saluer comme le plus grand des progrès : « Voilà la solution, s'écriera-t-il, voilà le vrai mot du problème si longtemps poursuivi ! Έυρηκα, JE L'AI TROUVÉ ! Insensés

1. Numéro du 25 avril 1855.

2. *La Révolution au XIX siècle*, p. 294.

qué nous étions ; jusqu'ici nous luttons dans les ténèbres et ne combattons que des fantômes ! A quoi donc avaient songé nos pères ? Comment ! ils avaient eu cette audace de s'insurger contre la raison générale tout en la déclarant souveraine ? Mais c'était rompre avec toute espèce de certitude et de principes ! Oui, quoi qu'ils en aient pu dire, les générations précédentes avaient très-bien vu et parfaitement *observé*. Elles n'avaient pas confondu, comme nos pères, deux ordres de phénomènes si manifestement différents. Fidèle aux vrais principes professés par les plus grands génies, et supérieure mille fois à notre critique moderne, qui « prétend ne s'être jamais trompée, » la leur embrassait la création tout entière, aussi bien la nature visible que la nature invisible, *visibilia omnium et invisibilia* ! Honneur, mille fois honneur à la philosophie antique ! »

Assurément, c'est à s'y tromper, voici les prémisses d'une magnifique conversion. Essayons toutefois de deviner les conclusions de ce rationalisme spiritisé.

« Plus heureux que nous, reprendra-t-il, les anciens ne se trompaient donc ni sur l'ensemble de la création, ni sur la nécessité des hiérarchies dans la grande échelle ontologique<sup>1</sup> ; mais, il faut bien le reconnaître, ils s'étaient fourvoyés quant à l'estimation des degrés. Dans ce monde purement métaphysique, ils n'avaient pas su préciser le point fixe qui sépare le fini de l'infini, et le Créateur de sa créature spirituelle. Erreur facilement excusable ! Comment eussent-ils pu se dérober à une illusion apparemment ménagée par le Créateur lui-même, et entourée de tant de solennité ? Saint Paul est formel à cet égard : « Toutes les religions païennes étaient des religions d'esprits, *religiones angelorum* <sup>2</sup>. » Chaque peuple tenait son culte de ses *Elohim* ou de ses dieux nationaux ; il n'est donc pas étonnant qu'Israël ait eu le sien comme les autres (Jéhovah-

1. Échelle des êtres.

2. *Coloss.*, ch. II, v. 18.

Elohim), et la preuve évidente de l'étroite analogie qui reliait tous ces dieux se trouve dans la similitude absolue de leurs observances, de leurs rites, de leurs sacrements et de leurs dogmes. « *Simillima ænigmata*, » dit Clément d'Alexandrie en parlant des cultes égyptien et judaïque. Tous ces esprits, d'ailleurs, se subdivisant en esprits d'une lumière et même d'une bonté purement relatives, nous comprenons leurs luttes, leurs guerres, leurs incertitudes, comme nous comprenons la vertu proportionnelle de leurs secours et de leurs succès. Ne voyons-nous pas, en effet, dans Daniel, les destins des nations dépendre de la force de leurs anges, de leur nombre et des secours qu'ils se prêtent<sup>1</sup>? Ce seul fait éclaircit pour nous toute la question des miracles et nous aide à nous rendre compte du cercle limité dans lequel ils se produisent. Nous saisissons pourquoi l'on peut, à la rigueur, voir dix mille hommes en renverser deux cent mille, et ne jamais voir dix hommes en renverser vingt mille, ce qui ne serait certes pas plus difficile pour *le doigt* d'un dieu tout-puissant. Il en est de même à propos de ces martyrs qui, luttant avec succès contre toutes les armes de la mort et triomphant glorieusement du fer, de la flamme et des lions, ne résistent cependant jamais à la décapitation, et finissent toujours par trouver leur maître dans un tyran plus fort qu'eux. Assurément, défendus par une puissance véritablement infinie, les martyrs n'auraient pas été si constamment des vaincus, et l'on aurait vu plus d'une fois leurs têtes et leurs membres repousser sous la hache du bourreau, comme chez certains animaux elles repoussent en vertu des seules lois naturelles.

« Quant à la circonscription locale des miracles (dira toujours notre philosophe spiritisé), la doctrine des esprits nous la fait bien mieux comprendre encore. Pendant que la plus ardente prière, adressée au vrai Dieu, reste bien toute une vie sans réponse, il suffit souvent, nous le voyons, de frapper à la

1. Daniel, ch. x, v. 43.

porte de tel ou tel pèlerinage, de recourir à telle ou telle médaille, de porter tel ruban sur telle ou telle épaule, pour que la grâce, si vainement sollicitée au pied des autels du vrai Dieu, arrive prompte et consolante. D'où vient cette différence, si ce n'est que dans ce pèlerinage réside une *influence toute spéciale* qui manque à votre Église et dont l'absence fait apparemment que vous n'y êtes entendu par personne? Et ce qui prouve la spécialité de cette influence, c'est que nous la voyons plus ou moins puissante et décisive dans telle ou telle chapelle, lors même que tous ces pèlerinages sont placés sous la même invocation et relèvent d'un seul et même patronage.

« D'ailleurs, est-il rien qui ressemble plus à toutes ces guérisons, à tous ces *ex-voto*, que tout ce que nous avons vu consigné dans les temples? Devant toutes ces vérités d'expérience journalière s'explique encore toute l'importance de la topographie pour la thaumaturgie des temps antiques. Celle de Moïse ne fera pas exception; son dieu étant, comme tous les autres, « un dieu de montagnes, *deus montium Dominus*<sup>1</sup>. » Il n'est pas étonnant que les grandes scènes de l'Exode se soient ébauchées sur une cime. Le Sinaï ne jouit d'aucun privilège à cet égard. Il ne sort pas du droit commun et le partage avec tous les *Monts-Joux*, toutes les Alpes *pennines*, tous les *El-brouz* de la terre. Aux mêmes lieux les mêmes scènes. On trouvera bon par conséquent que nous ne fassions pas exception pour la montagne sacrée d'un pauvre petit peuple, par cela seul que nous sommes ses héritiers naturels. Nous ne pousserons pas assez loin l'esprit de famille et de parti pour isoler ce Sinaï soit du mont Mérou des Indiens, soit de ce mont Albordi des Persans, sur le sommet duquel Zoroastre, appelé par Ormuzd, recevait de lui, au milieu du feu, tantôt une déclaration semblable à celle de Jéhovah : « Je suis Celui qui est, » tantôt ces admirables *Zends* ou livres sacrés, dont le caractère

1. *Rois*, l. III, ch. xx, v. 28.

grandiose, les intuitions étonnantes, et, par-dessus tout, la prodigieuse ampleur, dénotent, comme on l'a tant de fois confessé, une origine véritablement surhumaine. Avec cette grande doctrine des génies nationaux, avec l'inspiration et même la transcription matérielle *des dictées des esprits*, transcription dont nous possédons tant d'exemples aujourd'hui<sup>1</sup>, rien ne fait plus difficulté; nous verrons même tout à l'heure que l'incarnation de ces mêmes génies, leurs miracles et leur *passion* n'en font pas davantage. Tous les *Sauveurs*, étant *Fils de Dieu*, ne sont certainement pas de simples hommes, plagiaires les uns des autres, comme une philosophie décrépète essayait hier encore de le soutenir; mais ils appartiennent encore moins à la *substance du Très-Haut*. Ce sont de vrais MÉDIUMS plus ou moins heureux et plus ou moins imposants.

« Quant aux prédictions de vos prophètes de la Bible, n'ont-elles pas leur pendant dans toutes les consultations réalisées des oracles? Les victoires de Crésus, l'avènement de Cyrus au trône des Mèdes, l'issue de la campagne des Parthes et la mort de Trajan, le drame des Thermopyles, l'invasion des Gaulois en Asie, etc., etc., sont des événements de la plus haute importance, annoncés avec la même certitude et la même précision que ceux de Jérémie et de Daniel. (Voir le paragraphe II du chapitre PYTHOMANCIE.)

« Quant aux terreurs envoyées aux armées par Jéhovah, quant aux tremblements de terre, aux flammes dévorantes, aux pluies vengeresses d'aérolithes ou de soufre, tout cela n'a-t-il pas son analogue dans les terreurs paniques et dans les mêmes désastres que l'on vient de nous montrer, accompagnant et justifiant partout les oracles? Il en est de cela comme des pestes et de tous les autres fléaux apaisés *subitement* par un vœu, par le transport d'une statue, par l'érection d'un temple; miracles, si vous le voulez, mais miracles

1. Voir le livre du baron de Guldenstubbe sur l'*Écriture directe des esprits*, et nos propres expériences (Lettre de M. de Saulcy, t. I).

communs à tout le monde!... Vous le voyez, tout est définitivement éclairci, et nous ne nous faisons la guerre que sur une question mal posée.

« La vieille thèse se formulait ainsi : *Dieu* lui-même agissant et révélant toutes ses lois à son peuple. C'était là le *droit divin*.

« L'antithèse de ces derniers jours le combattait ainsi : « Comme tous les autres, ce peuple ne tenait ses lois que d'*hommes comme nous*, car « le surnaturel est hors de cause. »

« Mais on sait que toute thèse, après avoir subi son antithèse, se complète par une synthèse qui sait tout concilier; or, désormais nous possédons la nôtre, et la voici : « Ce ne sont ni les *hommes* ni l'*infini divin* qui ont parlé, mais bien des intelligences secondaires dont la valeur et les lumières finies ou relatives nous expliquent tous les bienfaits, toutes les vérités, toutes les calamités, toutes les imperfections et toutes les erreurs dont l'humanité, grâce à elles, a subi l'influence. Nos pères avaient donc bien raison de redouter et de repousser les esprits comme *culte*; mais en les déniaient comme *doctrine* et comme *êtres*, ils ont fait reculer la raison plus qu'on ne l'avait jamais fait jusqu'à eux. Désormais nous la défendrons, cette raison, sans que nous soyons forcés de lui immoler ridiculement le bon sens, le témoignage du genre humain, et, ce qui est bien autrement coupable pour des naturalistes, un règne tout entier, et probablement le plus important de toute la cosmologie. »

Ainsi parlera notre rationaliste, spiritualisé de vive force; voici le programme tout nouveau qui nous menace dans une ère plus ou moins rapprochée. Mais comme elle arrivera tôt ou tard, comme l'hérésie du *spiritisme théorique* pour les uns, du *spiritisme pratique* selon les autres, ira toujours grandissant jusqu'aux dernières années du monde, il ne saurait être inopportun de développer dès aujourd'hui, et de ruiner s'il se peut dans leurs bases les arguments très-spécieux sur lesquels elle va pouvoir s'appuyer.

On voit que nous ne dissimulons aucun des périls qui nous menacent, et, cette fois, nous aurions d'autant moins de droit à le faire, que nous avons traversé nous-même toutes les angoisses créées par les difficultés qui vont suivre, et que nous allons exposer dans la note suivante pour ceux qui tiennent à tout connaître ; quant à ceux qui y tiennent moins, il suffira, pour leur faire comprendre la valeur des esprits inspireurs des prophètes, de leur remettre sous les yeux, aux paragraphes II et III, les actes et les titres de ces derniers à notre admiration.

---

#### 4. — Principes.

NOTE I. — « DANS L'ANCIEN TESTAMENT, TOUTES LES APPARITIONS, Y COMPRIS LES DIVINES, SONT DES APPARITIONS D'ESPRITS. »

Que toute l'économie théocratique de l'Ancien Testament repose sur une puissance ou sur une force spirituelle supérieure à celle de toutes les autres nations, là ne sera pas la difficulté, puisque ces nations ealent elles-mêmes cette supériorité. Que cette puissance se soit appelée tour à tour et simultanément El Schaddaï, Élohim et Jéhovah, peu nous importe, puisque nous sommes certain que par ces noms et par plusieurs autres on désignait toujours le même être.

Mais pour tout le monde, la grande difficulté consiste à bien définir cette puissance et à bien distinguer, dans ses manifestations, ce qui lui appartient en propre de ce qui peut n'appartenir qu'à ses subordonnés, en un mot de ne pas confondre avec ces derniers, c'est-à-dire avec une nature finie et créée, le Dieu éternel et créateur pour lequel parfois ils se donnent.

Pour bien apprécier toutes ces difficultés, il suffit de s'assurer que, dans toutes les langues adoptées, depuis l'hébreu jusqu'au latin de la Vulgate, le mot qui signifie *ange* ou envoyé (*mlac*) alterne d'une manière si continue avec ceux de *Dieu*, *Seigneur*, *Élohim* ou *Jéhovah*, que l'on pourrait croire à la plus parfaite indifférence des rédacteurs à cet égard. D'abord le mot *élohim*, qui revient le plus souvent, n'ayant qu'une signification générique, celle de *force* (a), ne peut pas plus s'appliquer au vrai Dieu qu'à tous les dieux du monde. « Pourquoi vous permettez-vous d'aller consulter l'*élohim* d'Acaron ? Israël n'a-t-il donc pas aussi son *élohim* (b) ? » Ce seul exemple suffirait à prouver que chaque peuple ayant son *élohim* ou dieu particulier, ce mot,

(a) De *el* force et de *ala* contraignante.

(b) *Rois*, IV, ch. I, II, III et VI.



lorsqu'il est seul, ne peut distinguer avec aucune certitude la Divinité de la créature spirituelle. Nous disons « lorsqu'il est seul, » car dans le verset 4 du chapitre vi du *Deutéronome* nous lisons : « Écoute, Israël, Jéhovah nos dieux est un ; » — « Toutes les nations, dit le prophète Michée, marchent au nom de leurs *aleim*, mais nous, nous marchons au nom du Jéhovah de nos *aleim* (a) ; » or le mot *Jéhovah* signifiant littéralement « celui qui a été, qui est et qui sera, » ces deux pluriels, appliqués à un seul être, se rapportent manifestement à la sainte Trinité ou à l'*être* qui est à la source de toutes les forces réunies ; ce qui n'empêche pas, répétons-le, le mot *élohim*, employé seul, de se rapporter à des anges comme à Dieu. Grotius a donc eu raison de nous dire que les Juifs appellent indifféremment les anges θεοὶ, dieux, ou ἄγγελοι, envoyés (b).

Mais voici quelque chose de plus grave.

Si l'on en croit Clément d'Alexandrie, saint Pierre, dans une Épître aux Juifs, qui aurait été perdue, leur reprochait une confusion plus sérieuse, c'est-à-dire d'avoir pris constamment des archanges pour la Divinité.

On comprend tout le parti que nos rationalistes spiritisés pourraient tirer d'une pareille assertion, si elle était fondée.

Au reste, sans recourir à celle-ci, ne se croiront-ils pas bien assez forts déjà de celle qui fait le sommaire de ce paragraphe et que nous avons ainsi formulée : « Le sentiment commun des plus grands théologiens est que PRESQUE TOUTES LES APPARITIONS OU MANIFESTATIONS OBJECTIVES (EXTÉRIEURES) DE L'ANCIEN TESTAMENT, (QUELQUES-UNS, comme Thyraë, ne craignent pas de dire TOUTES), SONT L'ŒUVRE DES ESPRITS, MÊME LORSQU'ON LES APPELLE DIVINES ? » Plus d'un de nos lecteurs se sera sans doute étonné d'une telle proposition, et cependant il ne se sera scandalisé que d'un vrai lieu commun théologique. Ce principe s'applique au deuxième chapitre de la *Genèse*, comme au dernier des *Machabées*. Ainsi saint Augustin, cherchant à s'expliquer comment Dieu pouvait *se promener* dans le paradis terrestre et converser avec nos premiers parents, n'hésite pas à l'expliquer ainsi : « *Personne* de ceux qui professent la foi catholique ne doute *en aucune manière*, « nullo modo dubitat, » que ce n'était pas par la *substance* même de Dieu que les choses se sont ainsi passées, mais par quelque *créature* soumise à ses ordres, *non per suam substantiam, sed per creaturam subditam ei* (c). » — « C'était un ange, dit à son tour saint Thomas, un ange représentant la Divinité, *sustinens personam Dei* (d). » Plus tard, c'est un ange qui sert de conducteur au peuple d'Israël (e) ; c'est un ange qui condamne et qui sauve Isaac (f) ; c'est avec

(a) Chapitre v, v. 4.

(b) Grotius, *Comment. sur saint Matthieu*.

(c) Saint Augustin, *de Genesi*, l. viii, p. 18.

(d) Littéralement, prenant le *masque* de la Divinité, d'où *personnage* (en matière théâtrale). Nous reviendrons sur ce mot et sur cette chose.

(e) *Exode*, ch. xiv, v. 19.

(f) *Genèse*, ch. xxi, v. 9.

un ange que Jacob lutte toute une nuit, d'où le nom d'Israël (a); ce sont des anges qui apparaissent à Abraham, quoiqu'il en adore au moins un (b); ce sont des anges qui apparaissent à Manué, à Gédéon, à Job, à Tobie, à Zacharie; c'est un ange, *grand prince des armées du Seigneur*, qui agit à Jéricho, un autre qui défait l'armée des Assyriens, un autre qui porte secours aux Machabées; enfin ce sont des anges qui combattent et paraissent se tromper sur les volontés divines en luttant pour et contre les Grecs, les Juifs, les Mèdes, etc.

Mais ce qu'il y a de plus grave, c'est que ce sont des anges qui, sur le Sinaï, apparaissent à Moïse dans le buisson ardent, et lui donnent la loi; saint Étienne ne permet pas d'en douter : « L'ESPRIT, dit-il, qui parlait à Moïse dans le buisson (c)... » Les Septante traduisent ce mot *esprit* par *mlac* de *Jéové*, et saint Paul, renchérissant encore, comble la difficulté en disant : « La loi a été mise en ordre (*ordinata*) par les anges (d). » Ces mots *mise en ordre*, de la Vulgate, sont évidemment l'équivalent de ceux employés encore par saint Étienne : « La loi que vous avez reçue par les *ordres* et la *tactique* des anges (e), » car le mot *διατάξεις* vient de *διατάττω*, qui a ces deux significations.

Voilà les deux passages de l'Écriture sainte qui ont comme forcé le commun des théologiens de formuler ce grand principe de la provenance exclusivement angélique pour la quasi généralité des manifestations divines. Nous avons entendu saint Thomas; c'était dans le doyen des théologiens, dans saint Denys, qu'il avait puisé cette croyance. « Nos Pères les plus célèbres, avait dit ce grand homme, n'apprenaient rien que par le ministère des vertus célestes (f). » Saint Augustin allait plus loin : « Ces apparitions, disait-il, étaient les formes sensibles, préfiguratives et données par les anges de l'incarnation du Verbe; et comme il remarquait que cette vérité, formellement exprimée dans l'Écriture, ne s'y trouve *jamais* niée, il en concluait que « c'était *toujours* ainsi, *semper*, que les choses se passaient, en vertu des lois de la hiérarchie, d'après lesquelles Dieu, administrant autant qu'il se peut les créatures mitoyennes par les supérieures et les dernières par les moyennes, éclaire les hommes par les anges (g). » C'est ce qui fait dire au cardinal Bona : « Toutes les manifestations ou *théophanies* divines ont été faites par les anges et ne sont parvenues à nos Pères que par leur ministère (h). » Mais de tous les théologiens, celui qui a le plus profondément creusé cette matière est, sans contredit, le jésuite Thyraë; écoutons-le. Après avoir appuyé son opinion sur ce qu'il appelle *la forêt* des scolastiques, (sylva) il la résume ainsi : « Nous disons que Dieu ne saurait être le principe

(a) *Genèse*, ch. xxxii, v. 24.

(b) *Id.*, ch. xviii, v. 2.

(c) *Actes des Apôtres*, ch. vii, v. 53.

(d) *Galates*, ch. iii, v. 19.

(e) Voir Cornelius à Lapide, sur les *Actes*, ch. vii.

(f) Saint Denys, *de Célest. hier.*, ch. iv.

(g) Saint Augustin, *de Trinit.*, 1, 2, 3 et 4.

(h) Bona, *de Discret. spiritali*, ch. xix, n° 3.

et la cause efficiente de toutes ces opérations (le discours, la forme sensible, les circonstances miraculeuses, telles que le bruit des trompettes, le feu, le tonnerre, etc.). Nous ne nions pas qu'il n'y concoure, ... *comme tous les agents naturels* dans leurs opérations, mais nous nions qu'il les produise *par lui-même*. Et comment pourrions-nous l'admettre, nous qui nions qu'il ait jamais pris ou simulé aucune forme corporelle ? Mais est-ce donc que les anges seraient le principe et les causes efficientes de ces opérations ? — Ils le sont TOUT A FAIT (*omnino*) — De toutes ? — DE TOUTES — Le sont-ils seuls ? — Ils le sont SEULS. — Comment ? — Parce que toutes les fois qu'une cause suffit à l'explication d'un fait, il ne faut pas en chercher d'autre ; et c'est ici le cas, puisqu'il n'y a rien dans toutes ces opérations qui excède la puissance naturelle des anges, auxquels toute matière corporelle est soumise, et rien qui ne leur convienne parfaitement (a). »

Toute cette doctrine, au reste, est parfaitement conforme à cette affirmation de l'apôtre saint Jean : « Que personne n'a jamais vu la Divinité (b). »

Convenons-en : le rationalisme était jusqu'ici bien pauvrement inspiré. Pour peu qu'il veuille revenir à la croyance aux esprits, quels horizons nouveaux vont se déployer à ses yeux ! Comme il regrettera les deux ou trois derniers siècles perdus dans tant de ridicules et impossibles hypothèses qui lui coûtaient si cher ! Que la chose était donc facile, et comme il pouvait, à peu de frais, parvenir au même but ! Qu'il compare en effet et qu'il choisisse entre les deux expédients : ou de faire organiser les grandes scènes du Sinaï par des hommes qui auront, à l'insu de tout un peuple qui les regarde, fait fumer la montagnes pendant quarante jours, brûler des feux qui ne brûlent pas, gronder des tonnerres, résonner des trompettes dont l'éclat épouvante la multitude, illuminer la face de Moïse d'une auréole divine, etc., etc. ; ou d'attribuer ces grands effets à ces créatures surnaturelles retrouvées, et que toutes les nations du monde nous affirment avoir été vues par elles continuellement à l'œuvre... Que deviennent tous les travaux des Allemands et ceux de nos libres penseurs, qui s'impriment ce soir même, sans se douter qu'avant le lever du soleil ils n'auront plus aucun sens ? Que de fatigues et de travaux perdus, *quot opera et impensa perdita* ! s'écriera demain le rationaliste. « Voyez, dira-t-il, on nous accorde que les esprits seuls ont fait toutes ces choses, et que Dieu n'y a coopéré que comme tout autre agent naturel ! Quelle bonne fortune ! et comme M. le docteur Littré était mieux inspiré à lui seul que tous les autres, lorsque, pressentant la portée de notre thèse, il s'écriait : « LA GRANDE et singulière manifestation des phénomènes de 1853 est une forme nouvelle de celles qui présidèrent à tous les débuts des sociétés antiques !... Ce point d'histoire (les sciences occultes) est digne de beaucoup d'intérêt ; il appartient aux plus antiques annales de l'humanité, et se lie aux institutions les plus élevées et les plus puissantes... Mais ce qui suffisait comme explication, comme doctrine, au XVIII<sup>e</sup> siècle et à ses disciples, NE SUFFIT PLUS DE NOTRE TEMPS, et IL FAUT RENONCER à demander uniquement

(a) Thyrcæ, de *Divinarum in Veteri Testamento apparition.*, p. 214.

(b) *Epist. prima*, ch. iv, v. 12.

à des *secrets habilement* employés par une science primitive les notions de surnaturalisme et de magie (a). »

Maintenant, laissez parvenir sous les yeux et entrer dans l'esprit de M. Littre la vraie cause spiritique, et vous le verrez renoncer subitement à sa malheureuse explication par une *névrose*, explication qui s'appliquerait assez mal, il sera forcé d'en convenir, aux grandes scènes de l'imposante épopée sinaïtique.

Donc, encore une fois, tenez-vous bien sur vos gardes, apologistes chrétiens qui vous endormez sur de trop vieilles attaques auxquelles vous n'opposez que des réponses non moins vieilles; demain la stratégie va changer, et l'ennemi va s'écrier comme Thyrcé : « PARTOUT, EN TOUT ET POUR TOUT, des esprits, et des esprits TOUT SEULS, CAR ILS SUFFISENT A TOUT ! »

Prévenez-les donc sur ce terrain, et prouvez à ces nouveaux ennemis, au nom de ces mêmes théologiens, qu'ils ne pourront rester bien longtemps avec eux, pour peu qu'ils veuillent bien les écouter encore.

## 2. — *Opposition à ces principes.*

Il suffit, en effet, de connaître ces théologiens pour rester bien persuadé que leurs scrupuleuses et loyales études, l'excessive précision de leur langage et la  *finesse* de leur critique avaient pu seules donner le change à cet égard. Peut-être notre critique moderne, qui se vante d'être bien plus fine encore, ne se sera-t-elle pas aperçue qu'il n'est question jusqu'à présent que de l'organisation et de *la manifestation sensible* de ces communications surnaturelles, en un mot de leur forme *extérieure*. Quant au fond, tous les théologiens n'en restent pas moins d'accord sur ce principe vital et générateur de toutes nos écritures : qu'au-dessus de tous ces envoyés (*mlac*) plane une puissance aussi formidable que miséricordieuse qui nous voile en grande partie son essence, ne révèle pas à l'homme l'ensemble de ses attributs et de ses dénominations multiples, ne lui livre que celles d'*Elohim* (le fort), d'*El Schaddai* (le puissant) et de *Jéhovah* (l'éternel). C'est bien assez, certainement, pour faire tomber le croyant à ses pieds; mais c'est insuffisant, sans doute, pour que l'incroyant puisse comprendre la substance d'un Dieu qui se proclame et qui tient à demeurer « incompréhensible. »

C'est donc un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire.

Toutefois c'est ce Dieu *caché*, si clairement reconnu par l'amour et la foi, qui tient les docteurs en suspens sur la mesure de son action dans l'Ancien Testament. Ce Jéhovah, *éternel* et en même temps *chef et maître des anges*, est-il, dans la Trinité sainte, la personne du père, c'est-à-dire de celui que la Bible et le Zohar définissent *l'ancien des jours*? Comme tel, commande-t-il à son Verbe d'apparaître, et l'envoie-t-il sur l'Horeb et le Sinaï

(a) Voir l'introduction de ce Mémoire, p. 33, 34 et 35.

pour qu'il se manifeste lui-même et par lui-même (*per se*) au peuple dans le sein duquel il doit plus tard s'incarner ?

Ou bien ce Jéhovah est-il la seconde personne de cette Trinité sainte, le Verbe en un mot, et, sans se manifester par lui-même, commande-t-il à ses anges de le faire en son nom et de préluder comme ses représentants, comme *tenant* la place de Dieu, *sustinentes personam Dei*, au mystère de son incarnation (a) ? Voilà ce qui reste en litige.

Dans ce dernier cas, on le comprend, les patriarches n'auraient réellement *vu et entendu* que des anges, et par là s'expliquerait en partie ce reproche adressé par saint Pierre aux Juifs « d'avoir pris pour la Divinité des anges et des archanges. »

Mais, en général, il faut bien le reconnaître, les premiers Pères voulaient que ce fût LE VERBE en personne qui eût tout fait dans l'Ancien Testament, et qui en composât et le fond et la forme. Saint Justin, saint Irénée, Tertullien, Origène, saint Ambroise, saint Clément et même les Pères du concile de Smyrne (dans sa partie orthodoxe), en un mot, comme le dit Thyrcée, « *secundum nec paucorum, nec obscurorum, nec novorum, opinionem*, » ils étaient persuadés que c'était lui qui revêtait un corps et s'essayait pour ainsi dire à son incarnation véritable. « Bien plus, ajoute ce docteur, cette opinion paraissait très-conforme aux expressions de l'Écriture qui nous montre Moïse voyant la face de Dieu et l'esprit du buisson disant : « JE SUIS LE SEIGNEUR TON DIEU, QUI T'AI TIRÉ DE LA TERRE D'ÉGYPTE... TU N'AURAS PAS D'AUTRE DIEU QUE MOI... JE SUIS CELUI QUI SUIS... POURQUOI ME DEMANDES-TU MON NOM, CAR IL EST ADMIRABLE?... JE SUIS L'ÉTERNEL OU JÉHOVAH (b), etc. » Si toutes ces expressions, disent-ils, s'appliquent évidemment à la Divinité, si c'est elle-même qui se les applique, pourquoi vouloir que ce soient des anges qui apparaissent ? Est-ce en raison de cette épithète *mlac* ou envoyé ? Mais ne la donne-t-on pas au FILS dans le prophète Malachie (c) ? dans Isaïe ne l'appelle-t-on pas l'ange du grand Conseil (d) ? D'ailleurs, si *tout* est l'œuvre des anges dans ces apparitions, si les anges y forment les corps, s'ils les revêtent, si ce sont eux qui se font voir, pourquoi tant de fois ne fait-on mention que de Dieu, jamais des anges ?

« C'était, dit Tertullien, le Fils de Dieu lui-même qui parlait à Moïse et qui était toujours vu, car jamais personne n'a pu voir Dieu le père sans mourir (e). »

« C'est lui que Jacob a vu comme un homme, dit saint Clément, et dont il a pu dire : « J'ai vu Dieu face à face ; » c'est lui qu'Abraham a reçu en l'appelant son Seigneur ; c'est lui qui, parlant à Moïse, disait au peuple : « Je vais envoyer mon ange devant toi (f). »

(a) Nous donnerons à la fin du volume quelques lignes d'explication sur le sens de cette expression, ainsi que sur le nom de Jéhovah.

(b) Thyrcée, de *Divinar. app.*, p. 192.

(c) Ch. III, v. 1.

(d) Ch. VIII.

(e) Tertullien, *Livre contre les Juifs*, (textu 114).

(f) Clément, *Constit. apost.*, l. V, ch. 21.

Le pape saint Léon, condamnant l'hérésie d'Eutychès sur l'incarnation, disait : « Comment le Fils de Dieu n'aurait-il pas eu le pouvoir d'apparaître dans sa vraie chair, lorsque aux patriarches et prophètes il avait déjà tant de fois apparu sous les apparences de cette chair (a) ? »

Origène va plus loin, car il reconnaît le Christ jusque dans le séraphin dont parle le prophète Isaïe (b).

Enfin le concile de Smyrne ne craint pas de trancher la question en ces termes : « Si quelqu'un prétend que l'ange avec lequel lutta Jacob n'était pas le Fils de Dieu lui-même, qu'il soit anathème (c). »

Mais de tous ces premiers Pères, le plus zélé pour cette opinion avait été sans contredit saint Justin : « N'allez pas vous figurer, dit-il au Juif Tryphon, que le Dieu incréé s'avise de descendre ou de monter en quelque lieu, car ce Dieu ineffable, maître et seigneur de l'univers, ne se promène pas, ne dort pas, mais demeure dans le lieu de son repos, quel qu'il soit, surveillant à la fois, sans yeux et sans oreilles, l'universalité de ses créatures. Comment donc pourrait-il parler à quelqu'un, ou se laisser voir dans un tout petit coin du monde (*angustissima parte terræ*) ? Ce n'est donc pas lui que nos pères ont pu voir, mais bien... celui qui est tout à la fois et son fils et l'ange exécuteur de toutes ses volontés... C'est lui *qui était le feu* du buisson (*qui ignis fuit*) pendant son entretien avec Moïse, comme il s'était montré homme et ange au moment du jugement de Sodome; il est donc tout à la fois *vertu*, parce qu'il vient du père de toutes les vertus; *ange*, parce qu'il annonce aux hommes les ordres de son père; *gloire*, parce qu'on ne peut supporter la vue de ses manifestations; *verbe*, parce qu'il profère les discours de son père. Cette vertu, qui n'est autre que la *sagesse*, est inséparable de celle du père, comme la lumière du soleil départie à la terre ne fait qu'un avec celle du soleil qui est au ciel (d). » Bossuet nous affirme même, à propos de ce passage de saint Justin, que la doctrine des Pères était que c'était le Verbe lui-même qui parlait en *forme humaine* aux patriarches.

Car enfin, disaient tous les défenseurs de cette thèse, s'il ne s'agit ici que d'apparitions angéliques, pourquoi ces anges ne disaient-ils pas comme les prophètes : « Voici ce que dit le Seigneur, » au lieu de dire comme ils le font : « *Je suis* le Seigneur votre Dieu, qui vous ai tiré, ... etc. (e) ? »

A cela répondaient saint Augustin et tous les autres : « Si nous ne savons comment cela a pu se faire, nous savons du moins que cela s'est fait par les anges, et nous ne le soutenons par aucun sentiment particulier... mais uniquement pour obéir à l'autorité des saintes Écritures, dont il n'est pas permis à notre esprit de s'écarter (f). »

(a) Leo, *Epist. XIII, ad Pulcheriam*.

(b) *Homél. I*, sur le vi<sup>e</sup> ch. d'Isaïe.

(c) Nicéphore, l. IX, ch. xxxi.

(d) Saint Justin, *Dialogus cum Tryphone Judæo*, part. 127 et 128.

(e) *Sermon sur la conception de la sainte Vierge*.

(f) *De Trinitate*, 3, ch. dern.

Des deux côtés les saintes Écritures paraissaient donc prises en flagrant délit de contradiction.

### 3. — Vains essais de conciliation.

On nous comprendra lorsque nous dirons que cette question a toujours été pour nous, pauvre et simple fidèle, la grande épreuve de notre foi. Ébloui par l'évidence d'une intervention surhumaine et découragé par l'impossibilité d'une certitude quelconque relativement à sa divinité, il nous semblait que c'était la propre base de nos convictions qui s'effondrait devant cette indécision générale. Nos tourments, à cet égard, ont même été si grands que nous nous garderions bien de les communiquer à d'autres, si d'une part nous n'avions pas sous les yeux la preuve que ces objections vont renaître, et dans le fond de notre conscience la certitude d'en faire pleine justice.

Au plus fort de ces angoisses nous suivîmes donc le conseil donné quelque part par Bossuet, de recourir toujours dans les cas difficiles à saint Thomas et à Suarez, comme aux deux plus grandes et décisives autorités du moyen âge et de nos temps modernes. Nous avons entendu la première, passons donc à la seconde et voyons si son dernier mot était de nature à nous tranquilliser.

« Cette expression de l'*ange du grand conseil* que certains Pères veulent appliquer au Verbe de Dieu dans l'Ancien Testament, l'Église ne l'applique guère qu'au Verbe incarné. Ce nom d'ange, en effet, ne peut guère s'appliquer au Verbe, en tant que Dieu, et n'est pas conforme à sa dignité; on ne le lui donne même jamais sans y ajouter quelque complément, comme, par exemple, ceux de « ange, ... du testament, de justice, etc. »

« *Cependant* il faut admettre une bien grande équivoque, *tamen, magna est admittenda æquivocatio*, dans les textes des saintes Écritures et surtout dans l'Ancien Testament. Car il fallait attribuer *toutes* ces choses au Verbe de Dieu parlant et opérant immédiatement, ou quelques-unes au Verbe et quelques autres à un ange; et des deux manières l'inconvénient est grand, *utrumque autem magnum incommodum est*. Nous pensons donc qu'il est plus simple et plus vrai de dire que le texte propre doit toujours s'entendre d'un ange ministre de Dieu... Ainsi dans l'*Exode* (xiv, 19), il est parlé de l'ange de Dieu qui précédait le camp d'Israël, et dans le chapitre xxiii il est dit : « J'envoie mon ange qui te précédera et te gardera dans tes voies... » En outre, dans les *Actes* (ch. vi), il est dit encore que ce fut « l'ange du Seigneur qui apparut et parla à Moïse au milieu du buisson ardent; » donc dans ces deux cas, et en suivant l'hypothèse de saint Justin, il serait question du Verbe de Dieu, ce qui serait tout à fait absurde (*quod est plane absurdum*)... ou bien il faut dire que dans l'un des deux cas le mot *ange* s'applique à un esprit créé et que dans l'autre il s'applique au Verbe de Dieu, **CE QUI SERAIT VIOLENT** (*quod est violentum*), et contre toute propriété et

toute interprétation certaine des textes. Donc, il faut toujours dire que ces choses sont faites par le ministère de *vrais anges*, *per veros angelos*, et tel est le sentiment commun des Pères, fondé sur ce que la providence de Dieu gouverne toutes les choses inférieures par celles qui sont au-dessus (a). »

Puis, revenant avec raison sur le fameux texte de saint Paul : « La loi *disposée* par les anges », il ne veut pas qu'on se trompe sur les termes, et fait remarquer que *disposer* une loi est bien plus que d'*assister* simplement le législateur. « D'ailleurs, dit-il, pesons bien le sens du contexte de saint Paul. En commençant ainsi sa première lettre aux Hébreux : « Jus-  
« qu'ici Dieu, après avoir parlé à nos pères de bien des manières diffé-  
« rentes, ... nous a parlé tout dernièrement par son Fils, ... dont le nom est si  
« élevé au-dessus des anges, ... car à quel ange a-t-il jamais dit : « Tu es  
« mon Fils engendré aujourd'hui ; que tous les anges t'adorent, etc., etc. (b) ? »  
En tenant ce langage, dit Suarez, saint Paul se propose évidemment d'élever la mission de Jésus-Christ infiniment au-dessus de celle des anges, qui ont donné la loi. Or, que deviendrait le sens de ses paroles, si le Verbe avait donné la loi immédiatement par lui-même ? »

Cette réflexion est très-juste, et pour notre part nous avons toujours pensé qu'en ajoutant : « Si le discours qui a été *fait* par les anges était déjà si fort, à plus forte raison le sera le salut prêché par le Seigneur (c), » saint Paul n'avait d'autre but que celui de résister dès le principe à l'hérésie des Colosses qu'il attaquait si vigoureusement, plus tard, sur leur culte dégénéré des anges (d).

Voilà donc Suarez en opposition *apparente* avec les premiers Pères, à propos de l'agent ou des agents efficients de toutes les théophanies de l'Ancien Testament.

Division périlleuse ! doute navrant pour le fidèle qui le subit !

#### 4. — Hésitations personnelles.

Nous parlions tout à l'heure des *angoisses* que l'étude de ce sujet nous avait causées à nous-même ; et l'on ne s'étonnera pas que, depuis bien long-

(a) Suarez, de *Legibus*, l. IX, ch. II, p. 630 à 637.

(b) *Épître aux Hébreux*, ch. II.

(c) *Ibid.*

(d) On sait que les abus et les folies de ce culte dégénéré avaient été poussés si loin par ces populations, que le concile de Laodicée s'était vu forcé de leur interdire temporairement la prière aux anges. Théodoret, qui l'affirme, ajoute que les oratoires de Saint-Michel couvraient alors leurs rivages, et que la superstition de ces hérétiques s'appuyait précisément sur une fausse interprétation de ce mot de saint Paul : « La loi a été donnée par les anges. » C'étaient là précisément les débuts de l'hérésie spiritique dont nous cherchons à conjurer le retour aujourd'hui. Il sera curieux d'étudier plus à fond ce sujet dans notre troisième et dernier Mémoire, et de nous assurer que le spiritisme du 11<sup>e</sup> siècle de l'Église ressemblait fort au nôtre, et que lorsqu'on abandonne *la tête* (*non tepens caput*), il est impossible de ne pas tomber immédiatement dans les hérésies de Cerinthe et de tous les angélistes.



temps, nous n'avons rien trouvé de mieux, pour les dissiper, que le recours à un tiers parti examiné encore par Suarez, et que nous n'avions rencontré nulle part jusqu'à ces derniers jours. Ce tiers parti consistait à distinguer entre la remise du Décalogue à Moïse par Dieu lui-même, et celle de la loi cérémonielle par les anges; mais Suarez, après l'avoir examiné, concluait ainsi : « Cette distinction, dit-il, paraissait pouvoir concilier les deux opinions contradictoires émises par les Pères;... mais je ne pense pas qu'on doive l'admettre (*non videtur admittenda*), car il est *plus probable* (*probabilius erit*) que LE TOUT était livré par les anges. » Tout en constatant le rejet de cette distinction par notre grand théologien, nous tenons à faire remarquer cependant la tolérance dont il fait preuve à son égard : « *Il ne paraît pas... il est plus probable*, etc. » Ces expressions nous rassurent sur la gravité de notre ancienne erreur personnelle et nous prouvent qu'on pouvait jusqu'à un certain point la soutenir.

Ce qui fortifiait chez nous cette opinion, le voici : d'abord l'extrême sévérité de saint Paul pour cette *loi* qu'il oppose sans cesse à la *promesse*, pour la loi qu'il appelle, non-seulement *charnelle*, *pauvre*, *faible*, *imparfaite* (bien que les œuvres de Dieu soient parfaites), mais encore *loi inutile*, *loi défectueuse*, *loi de mort et de perdition*, *loi OCCASION DE FAUTES*, qu'il faut chasser comme l'esclave, etc., etc. (a).

Mais c'est surtout la partie cérémonielle que l'on a peine à accorder avec la bonté et la dignité divines, et tous les théologiens ont confessé cette difficulté. « A ne considérer, dit dom Calmet, que l'extérieur des cérémonies et du culte que le Seigneur reçoit dans son tabernacle, il faut avouer que l'on n'en conçoit pas une idée fort haute et que l'on ne peut se persuader que difficilement que Dieu ait pu agréer un service qui se bornait à lui offrir le sang et la graisse de quelques victimes... Tout cela ne satisfait guère celui qui s'est formé une juste idée du culte qui est dû à Dieu (b). » Aussi presque tous les Pères grecs pensent-ils que Dieu n'ordonnait les sacrifices que pour empêcher ceux que l'on rendait aux démons... et pour combattre, comme le dit Origène, le venin par le venin (c); saint Cyrille les attribue à la *trahison* de Dieu (d).

« Mais, reprend avec raison dom Calmet, cela ne paraît conforme ni à l'Écriture ni à l'analogie de la Foi, puisque non-seulement il les permet, mais il les conseille, les approuve et *les ordonne*. Il exige des holocaustes perpétuels... et l'on voit les sacrifices en usage dès le commencement du monde (e). »

D'ailleurs, Bossuet lui-même fait remarquer (f) que toutes ces sévérités, et entre autres le fameux mot : « C'est la lettre qui tue, mais l'esprit vivi-

(a) *Hébr.*, ch. vii et viii, v. 18, 19, — v. 7; — et *Galates*, ch. iv, v. 24, 30, etc.

(b) *Bible de Vence*, t. III, p. 4, 5 et 6.

(c) *Homél.* vii, in *Numb.*

(d) *Contra Jul.*, l. IV.

(e) *Bible de Vence*, p. 7.

(f) Sermon pour le jour de la Pentecôte.

fié (a) », s'appliquent tout aussi bien aux augustes commandements du Décalogue qu'aux cérémonies, puisque saint Paul appelle les premiers « le ministère de mort taillé en lettres dans la pierre (b) », et ailleurs : « une foi de mort et de damnation, cause de toute la force du péché, et *quantité d'autres choses de même force* (c). » « Que dirons-nous, chrétiens ? Une loi si sainte méritait-elle un tel *éloge* de la bouche d'un apôtre ? Cette question est haute, difficile, et dans la crainte de m'égarer, etc. »

Cette disjonction dans la loi, qui paraît difficile à Suarez, paraît impossible à Bossuet en raison de l'application des mêmes sévérités apostoliques aux préceptes fondamentaux et à ce qu'on a appelé *loi de circonstance* ; mais s'il faut continuer notre confession personnelle, nous trouvons en faveur de cette disjonction un bien autre argument dans les paroles de Dieu même et dans les insuffisantes explications que l'on continuait à nous en donner tous les jours. Voici donc ces paroles, objets de tant de tourments. La première est tirée d'Isaïe : « A quoi me sert la multitude de vos victimes ? dit le Seigneur. JE N'AI PAS VOULU (*nolui*) de vos holocaustes de bœufs et de la graisse et du sang de vos agneaux (*d*). Lorsque vous veniez devant moi, qui a demandé ces choses à vos mains ? *Quis quæsit hæc ?* » *Nolui, je n'ai pas voulu !* Cela ne signifie pas : « Je ne veux plus. » — *Quis quæsit hæc ?* Qui vous a demandé ? Cela signifie encore moins : « Je ne vous demande plus. »

La seconde est du prophète Jérémie et ne paraît pas s'éloigner de la première : « Voici ce que dit le Dieu des armées, le Seigneur d'Israël : Continuez vos holocaustes ; JE N'AI PAS PARLÉ DE CES CHOSSES A VOS PÈRES, ET JE NE LEUR AI RIEN ORDONNÉ à ce sujet, au jour où je les ai tirés d'Égypte ; mais je leur ai ordonné ceci (*e*)... »

Eh quoi ! toutes ces longues et si précises prescriptions victimaïres, qui paraissent avoir été le seul but de l'érection du temple, la seule occupation des pontifes, ces prescriptions que Moïse nous donnait comme dictées par Dieu et comme le seul moyen d'apaiser sa colère, voici que *ce même Seigneur* les déclarerait avoir été nauséabondes à ses yeux, une souillure pour son temple ; bien plus, voici qu'il semble affirmer N'AVOIR ÉTÉ POUR RIEN dans leur prescription ? Qu'est-ce à dire ? Comme ce mot de saint Justin paraissait bien se rapporter à ces réprobations du Seigneur : « Ceux qui offrent des holocaustes au Dieu unique sont aussi fous que ceux qui les offrent aux statues (*f*) ! »

(a) Saint Paul, II, Cor., III, 6.

(b) *Ibid.*, 7.

(c) *Romains*, ch. VII, v. 6.

(d) Isaïe, ch. I, v. 11, 12 et 13.

(e) Jérém., ch. VII, v. 21 et 22.

(f) Nous trouvant à Rome il y a quelques années, nous soumîmes tous ces doutes au révérend père Perrone, dont on connaît la haute réputation théologique. Trouvant comme nous beaucoup de réponses insuffisantes, il nous conseilla de recourir au commentateur G. Sanctius, selon lui le plus habile de tous, et il nous livra ses œuvres : « Si celui-là ne vous satisfait pas, nous dit-il, c'est que vous serez plus difficile que les protestants eux-mêmes, qui le reconnaissent pour un

De tout cela nous avons fini par conclure que, du moment où nos deux versets faisaient perdre la tête à tous les commentateurs qui refusaient de les prendre à la lettre, il fallait tâcher de ne pas la perdre nous-même, et que le seul moyen était d'admettre :

1° Que saint Paul avait eu bien raison de nous dire : « La loi nous vient des anges ; »

2° Que ces anges n'étaient pas seulement les échos ou sténographes de Dieu ;

3° Que Dieu leur avait laissé une certaine liberté d'action et même une certaine part dans la législation primitive ;

4° Que ces anges étaient les Élohims nationaux du peuple d'Israël, semblables à ceux des autres nations.

Jusqu'ici, nous ne paraissions guère sortir de l'orthodoxie tolérante, telle qu'elle se formulait plus haut ; malheureusement (pourquoi ne le dirions-nous pas, puisque nous allons nous condamner tout à l'heure?), malheureusement, disons-nous, nous avons fini par pardonner à la science moderne d'avoir si généralement rangé Jéhovah lui-même parmi ces Élohims ou ces dieux purement nationaux, et qu'elle en eût fait tout simplement l'Élohim d'Israël. La Bible elle-même nous semblait tout à fait autoriser cette croyance, en n'assignant parfois à Jéhovah qu'une supériorité relative : « Jéhovah est le plus puissant des Dieux (a). » « Il n'y a pas de nation dont l'Élohim soit aussi familier avec elle que le nôtre l'est avec nous (b). » On semble même laisser aux populations le choix de leur Dieu : « Si vous craignez, ... dit Josué à son peuple, le choix vous est laissé. Choisissez aujourd'hui entre les dieux de vos pères en Mésopotamie, et les dieux des Amorrlhéens, etc. (c). » Bien plus, on paraissait parfois assimiler ses droits à ceux de tous les autres : « Si vous possédez *légitimement* ce que Chamos, votre Élohim, vous a donné, nous avons le même droit sur ce que Jéhovah, notre Élohim, nous a acquis par ses victoires (d). » — « Heureux le peuple, dit David, dont Jéhovah veut bien être l'Élohim (e) ! »

Alors, tout nous paraissait s'expliquer, et « la loi donnée par les anges, »

grand maître. » Nous ouvrîmes donc ces vieux et imposants in-folio avec tous les égards dus à leur robe de parchemin blanc, mais quel ne fut pas notre désappointement en lisant pour toute réponse à nos deux embarrassants versets : « Voilà une question qui *veze bien fortement* (qui *valde vexat*) tous nos interprètes et docteurs, car il n'est pas aisé d'expliquer, etc... » Et là-dessus, Sanctius, après avoir analysé l'une après l'autre toutes les explications proposées, finit par convenir qu'elles sont toutes plus ou moins insuffisantes, et que, quant à lui, s'il souscrit à celle qui prétend que les holocaustes n'ont été institués qu'après le crime du veau d'or, c'est uniquement faute de mieux et par respect pour les Pères qui l'ont proposée, attendu qu'il en trouve avant cette époque. Voilà donc toutes les lumières que nous retirâmes à Rome de notre consultation de jeunes et de vieux maîtres ; et, soit dit en passant, ces sortes de mécomptes ne sont pas rares.

(a) *Exode*, ch. xviii, v. 2.

(b) *Deutér.*, ch. vii, v. 4.

(c) *Josué*, ch. xxiv, v. 14.

(d) *Juges*, ch. xi, v. 24.

(e) *Ps.*, v. 143.

et le grand mot : « Je suis le Seigneur, votre Dieu. » Il ne s'agissait que de changer l'Élohim du Sinaï en Dieu pénate; et si pour le rationalisme l'explication demeurerait toujours également impossible, pour le spiritualisme c'était presque une vérité élémentaire. Nous trouvions, d'ailleurs, des auxiliaires jusque sur les bancs de l'académie orthodoxe. « Chaque nation, dit le savant abbé Foucher, tant de fois cité dans ce mémoire, chaque nation avait son Élohim propriétaire de chaque district et roi de son canton; on voit que telle était la doctrine universellement reçue. Les peuples étrangers regardaient Jéhovah comme le dieu tutélaire des Israélites, un dieu respectable, puissant,... mais, enfin, génie particulier. Ils ne disaient jamais : « Notre Dieu est le seul, et le vôtre n'est rien. » Tous étaient dieux, mais nul n'était le Dieu suprême... Pour eux, l'Élohim d'Israël était l'un des principaux (a). »

Encore une fois, tout s'expliquait, et le matérialisme, qui s'obstinait à tout expliquer par les hommes, ne nous paraissait guère plus absurde que la foi expliquant tout par le Dieu tout-puissant. L'apôtre nous le répétait sur tous les tons : « L'enfance du peuple hébreu avait été laissée sous la tutelle des curateurs élémentaires, des *cosmocratores*, » dont nous avons tant de fois parlé (b), de sorte que, pour nous, l'histoire du peuple de Dieu se réduisait à n'être plus à proprement parler que l'histoire du Dieu de ce peuple. Et ce Dieu, qui nous garantissait sa véracité? que nous restait-il pour sanctionner ses paroles? Avouons-le : EXACTEMENT RIEN, du moment où nous admettions, avec Thyrcée, que « ceux qui font dépendre la distinction entre les manifestations divines et angéliques de leur plus ou moins grande majesté se trompent lourdement (c), » et avec Cornelius à Lapede, que « tous les législateurs païens, Séleucus, Zoroastre, Minos, etc., ont feint des apparitions semblables à celles de Moïse (d).

Nous qui savions de science certaine que ce mot *feint* était une *fiction toute gratuite* du bon Cornelius, et que tous ces législateurs étaient dupes eux-mêmes d'esprits qui *feignaient*, nous nous demandions pourquoi nous ferions une exception pour les nôtres, et pourquoi nous leur accorderions un bill de confiance que nous refusions à la généralité de leurs collègues.

Le beau mot de saint Augustin : « Il n'y a que l'éternité qui ait pu dire d'elle-même : Je suis l'éternité, » nous paraissait sans valeur, à nous qui savons aujourd'hui que l'*éternité* d'Ormuzd se révélait de même à Zoroastre, et qu'en sanscrit le mot *Buddha* n'a pas d'autre signification. Tant que nous ne demandions pas la lumière... au SOLEIL, il ne nous restait qu'une branche de salut : c'était de chercher la vraie valeur de ces esprits ou de cet esprit inspirateur dans les actes et dans les paroles de ceux qu'ils avaient inspirés, en un mot dans ces grands MÉDIUMS de la Bible, qui sont en même temps thaumaturges et prophètes.

(a) *Académie des inscriptions*, t. XXXVIII, p. 337.

(b) Entre autres, au ch. XIII, vol. III, p. 176.

(c) *De Divinarum app.*, p. 208.

(d) *Comment.*, t. I, p. 494.

## § II.

Thaumaturges et prophètes bibliques et païens.

1. — *Thaumaturges et prophètes bibliques.*

MOÏSE, ISAÏE, JÉRÉMIE, DANIEL, ÉZÉCHIEL, ZACHARIE, etc., etc., quels noms ! et combien, de prime abord, la seule pensée d'une comparaison quelconque avec leurs profanes antagonistes risque de paraître un sacrilège, une insulte au bon sens du lecteur, comme à la foi du croyant !

Cependant nous avons dû prendre au sérieux les grands *devins* du paganisme, et notre impartialité leur a fait une part assez large. Nous les avons montrés chantant les dieux avec Pindare et Orphée, fondant ou réformant un grand empire avec Zoroastre, saluant avec les sibylles l'avènement futur de leur maître, civilisant Athènes et Rome avec Cécrops et Numa, illuminant la vieille philosophie avec Empédocle et Pythagore, fascinant l'Asie avec Confucius et Buddha, l'Afrique avec Atlas et les héros phéniciens, le nord avec Odin, l'Amérique avec Votan et sa dynastie fatidique... Mais d'eux tous que nous est-il resté ? et lequel de ces grands noms, plus ou moins compromis, pourrions-nous donc choisir pour l'approcher de ceux qui brillent en tête de ce chapitre ?

On nous rendra cette justice que, si nous n'avons pas élevé plus haut le piédestal de ces grands réformateurs païens, cela n'a pas dépendu de nous. Ce n'est pas notre faute si tous, quelle qu'ait été leur grandeur, n'ont été en définitive que les auteurs du paganisme et de l'erreur. Des vérités, ils en disaient, mais au milieu de quels mensonges ! Des vertus, ils en avaient, mais au milieu de quelles faiblesses ! De la morale, ils en prêchaient, mais au milieu de quel orgueil ! Des prodiges, ils en faisaient, mais au milieu de quels ridicules

et de quelles folies ! D'ailleurs, nous arrivons les derniers ; ce n'est pas nous qui dictions hier encore aux Benjamin Constant, aux Théodore Pavie, aux Barthélemy Saint-Hilaire, leurs terribles conclusions sur les Confucius et les Buddha.

On se demandera toujours comment, possesseurs de tant de lumières, de tant de courage et de puissance, objet de tant de vénération, les prophètes païens avaient pu faire marcher parallèlement à de si hautes doctrines tant de crimes et de blasphèmes, tant d'immondices et tant de sang. Qui donc leur avait fait défaut ? Évidemment un talisman capital, un arôme conservateur. Vertus, lumières, crédit et vérités, ils ont tout possédé, oui, tout, excepté LA VÉRITÉ elle-même. « Assis dans l'ombre de la mort comme leurs propres nations, *quæ sedebant in umbra mortis et quæ ignorabant Deum*, » ils ignoraient comme elles « ce vrai Dieu qu'ils adoraient cependant comme les autres <sup>1</sup>. »

Mais voilà le grand mystère ! C'est que, contrairement à la loi générale et sur un seul point du globe, des générations tout entières de thaumaturges et de prophètes viennent, sans qu'on puisse en assigner une seule cause humaine, offrir à tous égards cette même perfection que partout ailleurs on poursuit sans l'atteindre. Pour la première fois, voici des dogmes aussi purs qu'ils sont suspects ailleurs ; pour la première fois voici des thaumaturges sans orgueil, des mœurs irréprochables sans folie, des paroles sublimes sans souillure, des prédictions générales sans erreur et des miracles puissants sans ridicule. Oui, voilà le grand mystère dont tant de fois déjà nous avons entendu la libre pensée chercher inutilement les raisons.

Approchons-en de plus près, et voyons comme ils étaient jugés.

Jusqu'au xviii<sup>e</sup> siècle, qu'était-ce donc que le prophète ?

1. BOSSUET, *Hist. univers.*, à propos des Égyptiens.

Pour tout homme sensé, même pour le musulman, les prophètes bibliques étaient ce qu'ils étaient pour Bossuet, c'est-à-dire des hommes exceptionnels ayant raconté à l'avance l'histoire universelle ; on le reconnaissait partout ; « organes de Dieu, bouches de Dieu, » et, comme tels, forcés de transmettre au peuple ses volontés, ses lois, ses espérances et ses menaces ; réflecteurs involontaires mais fidèles et certains de l'avenir et du passé, ces hommes réfléchissent en outre dans leurs paroles comme dans leurs actes une sainteté bien plus miraculeuse encore. Voués pour la plupart à la vie la plus rude et la plus pauvre, ne sortant de leur retraite que pour accomplir leur mission, avertisseurs infatigables des peuples et des rois, on les voit choisir ces derniers dans la foule et la foule les accepte ; ils parlent et ces rois tombent ; ils menacent les empires et les empires s'écroulent ; ils prient pour eux et ces empires se relèvent. En un mot, ils semblent appelés à gouverner le monde, et néanmoins lorsque le monde, courant à sa perte, les noie, les lapide ou les scie, ils le laissent faire, et périssent en s'écriant : « Seigneur, ne leur impute pas ce forfait ! »

Il est vrai qu'ils ne connaissent guère les prudences de la chaire. Admirez l'audace de leurs paroles et la nouveauté de leurs exordes ! « Approchez, ô nations, et vous, peuples, prêtez l'oreille à ma voix ! Que la terre écoute, oui, la terre dans toute sa plénitude et le monde dans toutes ses productions ! La fureur du Seigneur va s'abattre sur lui comme sur la milice céleste et les glacer d'effroi<sup>1</sup>. »

Et que de confiance dans l'avenir de leurs oracles ! « Gardez bien mes paroles, inscrivez-les sur les tables et dans les livres, afin qu'elles soient encore au dernier jour comme un monument éternel<sup>2</sup>. » « Ces pages, dit David, sont écrites

1. « *Accedite gentes... Audiat terra et plenitudo ejus. Orbis et omne germen ejus furor Domini super militiam eorum, et tabescet omnis militia cœlorum.* » (Isaïe, ch. xxxiv, v. 1 et 2.)

2. Isaïe, ch. xxx, v. 8.

pour les générations futures et pour des peuples qui n'existent pas encore<sup>1</sup>. »

« Nations de l'univers, et vous tous qui *habitez le temps*, écoutez-moi, rois, princes, grands de la terre et peuples qui la couvrez, louez tous le nom du Seigneur, car il n'y a de grand que ce nom-là<sup>2</sup>. »

Mais malheur aux peuples dont ils précisent les désastres ! « O maison d'Israël ! je vais amener sur vous un peuple éloigné, un peuple fort et ancien dont la langue vous sera inconnue<sup>3</sup>. » « Dans *soixante-cinq ans*, dit Isaïe, Éphraïm aura cessé d'être un peuple<sup>4</sup> ; » et voici que soixante-cinq ans après Salmanazar donne raison au prophète !

« Pendant *soixante-dix ans*, dit un autre, ils serviront le roi de Babylone, et, après, *je* visiterai ce roi lui-même et je ferai de sa terre des Chaldéens une solitude éternelle<sup>5</sup> ; » et voici que l'histoire de ces temps et celle d'aujourd'hui sont là pour constater l'éternité du châtiment !

« Annonce maintenant à l'Égypte et que ta voix résonne à Memphis et à Tunis, et dis-leur : « Préparez-vous, le Seigneur va descendre sur les tumultes d'Alexandrie, sur ses rois et sur ses dieux<sup>6</sup>. » « Dis à Pharaon qu'il prenne garde ; dis-lui, je vais jeter sur toi un filet, je te passerai un anneau dans les narines et je te traînerai dans un champ où je rassasierai de toi tous les animaux de la terre<sup>7</sup>. »

« Tyr, je vais faire monter sur toi les nations comme les flots de l'Océan<sup>8</sup>. »

1. Ps., ci-cix.

2. Ps., clxvii, ch. ii, v. 2. — On a beaucoup admiré le mot de Bossuet : « Dieu seul est grand, mes frères, » mot prononcé devant un cercueil princier ; mais ce même mot dans la bouche d'un roi n'est-il donc pas bien autrement admirable ?

3. Baruch, ch. iv, v. xv.

4. Isaïe, ch. viii, v. 8.

5. Jérémie, ch. xxv, v. 41, 42.

6. Jérémie, ch. xxv.

7. Ézéchiël, ch. xxxiii.

8. *Id.*, ch. xxvi, v. 3.



« Prends garde, Babylone, je vais troubler les cieux contre toi et t'arracher de ta place<sup>1</sup>. »

Puis la miséricorde arrive. « Mais criez tous vers moi et je vous exaucerai, et je vous annoncerai des choses très-grandes et *très-certaines* que vous ne savez pas<sup>2</sup>. »

« Je serai moi-même votre lumière, et les jours de vos larmes seront finis, car je précipiterai la mort à jamais, et j'essuierai les larmes de tous les yeux<sup>3</sup>. »

Et quant à la tendresse de ces hommes, elle semble égaler celle de Jéhovah. « Vous qui traversez tous ces lieux solitaires, voyez s'il est une douleur égale à celle des filles de Sion. » (Jérémie.) « Mon âme tressaille, dit ce même prophète, mon cœur palpite d'angoisse et cependant je ne puis me taire. » Quoi qu'on en ait dit, la tendresse de leur âme se roidit contre leur terrible mission, ils se débattent contre elle, ils luttent contre le Dieu qui les contraint, leur vie n'est plus à eux, ils ne sont que la parole en action de leur inspirateur, ou plutôt ils ne sont que leur inspirateur lui-même.

## 2. — Prophètes jugés par le rationalisme d'hier et par celui d'aujourd'hui.

On dirait que le prophète Isaïe n'avait pas seulement en vue le peuple juif, mais encore certains savants de notre connaissance, lorsqu'il adressait à Dieu cette prière : « Seigneur, aveuglez le cœur de ces hommes et fermez-leur les yeux, afin qu'ils ne puissent pas comprendre<sup>4</sup>. » Il faut, en effet, une hallucination tout aussi forte pour méconnaître la *réalité* du prophétisme, que pour en méconnaître le *sens*, comme les Juifs. Dans les deux cas, ces livres que les dénégateurs possèdent, dont ils étudient chaque syllabe et qui leur prédisent leur double aveuglement, doivent rester pour eux « comme des

1. Isaïe, ch. XIII, v. 43.

2. Jérémie, ch. XXXIII, v. 5.

3. Isaïe, ch. IX, v. 49, et ch. XXV, v. 6.

4. Isaïe, ch. VI.

livres fermés, » « afin qu'ils ne comprennent pas, » dit aux Juifs le prophète Isaïe ; « afin qu'ils ne comprennent pas, » dit l'*Ecclesiaste* aux savants qui se disputent sur le monde <sup>1</sup>. Et voici que ces deux sortes d'aveugles vont obéir servilement à ces mêmes prophètes qu'ils rejettent, sans se douter le moins du monde qu'ils ne les nient que pour mieux les prouver, « *ut adimpleant scripturas.* »

Cherchons donc un moment sur quelles grandes *découvertes* les aveugles de la science ont pu fonder leur négation, mais constatons avant tout qu'en plein XVIII<sup>e</sup> siècle même ils ne la formulaient pas aussi froidement.

« Quelles sublimes images dans les visions d'Isaïe ! disait le fameux Boulanger ; que de pathétique et que de beautés touchantes dans les larmes de Jérémie ! On y trouve des modèles en tous genres. *Émanée de l'Esprit-Saint*, IL FAUT que la Bible soit immuable comme lui et devienne le livre sacré de l'instruction des nations <sup>2</sup>. » Volney, l'auteur si peu suspect des *Ruines*, après avoir rapproché toutes celles qu'il avait visitées de celles qui avaient été prédites, Volney s'écriait confondu : « Je l'ai parcourue, cette terre ravagée. Grand Dieu ! d'où viennent d'aussi funestes révolutions ? Pourquoi tant de villes détruites ? Pourquoi cette antique population a-t-elle cessé de se reproduire et de se perpétuer ? Pourquoi ?... UN DIEU MYSTÉRIEUX exerce ici ses jugements incompréhensibles <sup>3</sup>. »

Quant à Diderot, son admiration pour Moïse ne connaissait pas de bornes.

« Quels législateurs, disait-il, ont jamais approché de ce prophète ? Si j'étais obligé de vendre ma bibliothèque, je garderais Moïse. »

Malheureusement, Voltaire était *roi*, et Voltaire qui contestait à Moïse jusqu'à l'*art d'écrire* et à David la *moindre beauté*

<sup>1</sup>. *Eccles.*, ch. III, v. 11.

<sup>2</sup>. Boulanger, *Pour et contre*.

<sup>3</sup>. Volney, *les Ruines*, ch. II.

*littéraire*, attaquait les prophètes avec des armes non moins immondes que celles qu'il réservait à Jeanne d'Arc. Il fit malheureusement école.

Or, bien que cette école ait été terriblement fustigée par ses propres complices, bien loin d'être morte, elle se redresse aujourd'hui et réimprime ses vieux livres en dépit de l'anachronisme. Dans notre introduction nous avons signalé celui des *Sciences occultes* de Salverte, réédité ces jours derniers par M. Littré. Nous avons dit comment, dans une préface louangeuse, ce tuteur, si habile d'ordinaire, a trouvé le moyen de démonétiser complètement son pupille. Ayant donné tous les détails de cet homicide *par imprudence*, nous ne les reprendrons pas. Qu'il nous suffise seulement de rappeler à nos lecteurs que pour Salverte toute la thaumaturgie biblique s'expliquait par le savoir-faire et la science illimitée des *jongleurs* sacerdotaux. Il les dotait de toutes les connaissances possibles : la baguette de coudrier, les automates parlants, la science de tous les poisons, celle d'une météorologie que nous ne connaissons plus, celle même de la **POUDRE A CANON**, dont il avait besoin pour les murailles de Jéricho ; il ne leur refusait rien, et, devant de tels polytechniciens, ce n'était plus merveille si la terre s'entr'ouvrait, si les temples s'écroulaient, si la foudre frappait, si la peste dévorait... Pour chaque miracle, Salverte avait une recette merveilleuse qui suffisait à tout. Heureusement, disons-nous, son nouvel éditeur M. Littré avait laissé tomber sur la tête de cet ami, tout en réimprimant son livre, un de ces pavés qui dispensent d'en redouter un autre. Il lui avait signifié que « cette hypothèse d'une science perdue, inventée pour sortir d'une *impasse*, n'avait pu résister à la critique et que tous les appuis lui avaient manqué à la fois. » Aussi, dans cette nouvelle édition du libre penseur, trouve-t-on, vers la fin du volume, plus d'un amendement qui paraît inspiré par les idées nouvelles sur le prophétiseur biblique, et entre autres celui-ci : « *Cependant* l'opinion qui attribuait aux miracles et à la magie

une origine céleste ne fut pas, dans le principe, une imposition. Née de la piété qui voulait que toute espèce d'excellence émanât de la Divinité, elle fut entretenue par le style figuré qui se conformait naturellement à ces sentiments religieux. Ainsi, parmi les législateurs qui ont eu recours à cet AGENT pour donner de la stabilité à leurs ouvrages, les plus anciens, au moins, ne se sont pas étayés d'un mensonge. Ils n'ont pas professé l'exécrable doctrine qu'il faut tromper les hommes; CE FUT DE BONNE FOI QU'ILS SE DIRENT INSPIRÉS<sup>1</sup>. »

Cette dernière phrase anéantissant tout l'ouvrage, nous nous sommes demandé plus d'une fois si elle entraînait dans son plan primitif, et si, par hasard, le clairvoyant éditeur n'aurait pas, à son tour, éprouvé le besoin de faire subir à son auteur quelques-unes de ces modifications qu'il avait fait subir au *Dictionnaire médical* de Nysten<sup>2</sup>.

Dans tous les cas, disons-nous, le livre était tué par cette page. Que ce meurtre fût l'effet d'un suicide; que ce fût, au contraire, comme nous le disions tout à l'heure, un homicide par imprudence, ou plutôt par prudence de l'éditeur, il est bien consommé, et il nous prouve, une fois de plus, qu'il n'y a rien de tel que l'erreur pour en finir avec elle-même dans ses moments de franchise.

Nous allons en avoir de nouvelles preuves.

C'est, cependant, une justice à lui rendre. L'incroyance de ces dernières années, comprenant les inconvénients d'une critique aussi étroite, s'est enfin décidée à plus de largeur et d'égards. Sans admettre la possibilité du prophétisme, elle a fini par s'incliner devant la *réalité* historique des hommes prodigieux qui le représentent, et par leur rendre, sans trop se compromettre, une partie des grandes proportions, si ridiculement rapetissées par le siècle dernier. A ce nouveau point de vue, le prophète s'élève donc pour elle au rôle de

1. *Sciences occultes*, p. 456.

2. Voir à ce sujet la dernière brochure de M<sup>re</sup> d'Orléans, et les conférences prononcées en 1863 par le révérend père Gratry.

sage ou de puritain fanatique, dans lequel « le vieil orgueil hébraïque et l'antique opinion nationale continuent à s'incarner et à vivre. » « Dressé, dit-elle, dès l'enfance à ce grand rôle par le vieux parti du droit divin, c'est dans les *séminaires* qu'il est initié à toutes les traditions d'Israël, et qu'on lui communique, avec l'amour de la patrie, l'art de servir et de défendre la morale. »

Reste à savoir maintenant comment on va juger cet art et cette morale. MM. Maury et Renan représentent l'école hétérodoxe allemande et, comme elle, ne voient guère que fanatisme mystique chez les grands hommes qui nous occupent. Ne connaissant pas ce que M. Renan appelle *l'œuvre excellente* de M. Ewald sur les prophètes, nous en prenons une idée trop fâcheuse peut-être dans les appréciations de son admirateur et disciple inconséquent. Néanmoins, soyons juste. Ce dernier (M. Renan) avait trop bien le sentiment du beau, pour ne pas s'incliner devant « l'admirable organisation politique et religieuse du prophétisme<sup>1</sup>. » Selon lui, le prophète « prêche le culte pur, l'adoration en esprit et en vérité... il ne tient sa mission que de Dieu et représente les intérêts populaires contre tous, contre les rois et même contre les prêtres souvent alliés aux rois. C'est une sorte de *tribunat inspiré* (p. 104) qui s'exprime dans le langage le plus sublime et le plus tendre (p. 96). » Aussi M. Renan repousse-t-il, pour sa part, avec la même indignation « et la malveillance de Bayle et la bouffonnerie de Voltaire » (p. 98). Nous avons dit que ce philosophe avait trop le sentiment du beau, pour ne pas voir tant de beautés; mais il a malheureusement aussi beaucoup trop peu le sentiment de la logique, pour ne pas dire à l'instant même tout le contraire, et il a beaucoup trop peu surtout le sentiment de la foi, pour comprendre un problème insoluble sans elle. « Comment, dit-il, en parlant de David, comment les mœurs d'un *condottiere* ont-elles pu

1. *Études religieuses*, p. 96.

s'unir à une vraie grandeur d'âme, à la piété la plus exquise, à la poésie la plus sentimentale? Comment l'homme qui sacrifie à un caprice adultère son plus fidèle serviteur peut-il se persuader avec une entière bonne foi que Jéhovah était son protecteur spécial, comme si Dieu n'existait que pour lui? » M. Renan a raison; tout cela est humainement inexplicable, et lorsque, au lieu d'en *sentir* l'explication dans les larmes de repentir surhumain qui se trahit à chaque ligne de ces pages inspirées, notre auteur s'amuse à la chercher dans « le caractère sémitique, » il commet la même faute et se compromet tout autant que lorsqu'il attribue le dogme de l'unité divine à « l'influence du désert. »

M. Renan n'est pas moins inconséquent quant aux œuvres du prophétisme. Tout à l'heure il s'inclinait devant ces « admirables institutions, devant ce *tribunat inspiré*; » mais à deux pages de distance, la politique de ces prophètes, qu'il vient de nous montrer comme « les défenseurs éternels de la piété, de la morale et des intérêts populaires contre les rois, » il nous la montre comme « étroite, naïve, entêtée, intolérante, retardataire, opposée à cette largeur d'esprit qui portait le peuple et les rois à progresser avec les idées du dehors. » Pour lui, l'opposition de Samuel contre Saül « est ordinairement peu sensée, et plusieurs de ces rois anathématisés par les prophètes étaient des princes raisonnables, tolérants, partisans d'alliances nécessaires avec l'étranger. » « Les prophètes, dit-il, rendaient impossible toute loi d'hérédité; c'étaient eux qui faisaient et défaisaient à leur gré les dynasties, et gouvernaient en réalité. Aveugles selon la chair, clairvoyants selon l'esprit, ils ne cessaient de repousser la seule politique qui pût sauver Israël, de battre en brèche la royauté et d'exciter par leurs menaces et leur puritanisme des agitations intérieures. On les vit sur les ruines de Jérusalem maintenir leur obstination et *triompher*, presque, des désastres qui *réalisaient* leurs *prédications* <sup>1</sup>. »

1. *Études religieuses*, p. 405, 440.

Il est curieux, en vérité, d'entendre un philosophe du XIX<sup>e</sup> siècle prendre parti contre l'opposition morale, désintéressée, constante, généreuse, nationale et démocratique, faite à des rois apostats, corrompus, antinationaux, dont le moindre crime était d'abandonner Jéhovah pour sacrifier au sanguinaire Moloch et à l'infame Astarté.

Pour un libéral du XIX<sup>e</sup> siècle, cette inconséquence est si peu *tenable*, que M. Renan (hâtons-nous de le dire) le sent parfaitement et se fait à lui-même la plus concluante des réponses : « ...Et pourtant, au fond, dit-il, cette opposition des prophètes AVAIT RAISON. Dès que l'on part de ce principe qu'Israël n'avait qu'une vocation, la conservation du monothéisme, la direction de son mouvement appartenait de droit aux prophètes... Une politique *vulgaire* les condamnerait et les rendrait en grande partie responsables; mais *le rôle religieux* du peuple juif devait toujours être *fatal* à son rôle politique <sup>1</sup>. »

A part ces derniers mots « rôle religieux, » qu'il faut changer en ceux-ci : « l'infidélité à son rôle religieux, » à part l'odieuse calomnie qui nous montrait tout à l'heure les prophètes *triomphant* de la réalisation de leurs *prédictions*, quand ils versaient, au contraire, des larmes de sang et « égalaient les lamentations aux douleurs, » M. Renan ne laisse plus rien à désirer aux admirateurs des prophètes, si ce n'est l'acceptation du prophétisme lui-même.

Mais comme il nous renvoie continuellement à M. Munck et à la *Revue germanique*, fidèle interprète des doctrines d'Ewald, voyons d'abord le premier.

D'abord, M. Munck, dont l'ouvrage sur la *Palestine* est rempli d'intérêt, classe les prophètes parmi les savants, ce qui exclurait de leur sein (*ipso facto*) les bergers et tous les hommes du peuple. Première faute.

Sa seconde faute est d'affirmer que « le mot *nabi*, traduit

1. *Études religieuses*, p. 445.

jusqu'ici par *voyant*, n'a jamais eu d'autre signification que celle d'*orateur inspiré*,... que les prophètes n'ont jamais eu que des pressentiments, des craintes ou des espérances *vagues*... et que toutes les fois que l'on trouve chez eux une *histoire de l'avenir*, on peut être certain qu'il y a là interpolation ou supposition<sup>1</sup>. »

Il est complètement faux aussi de dire « qu'ils connaissent jusqu'à *un certain point* les forces *secrètes* de la nature, ce qui les fit considérer par les gens du vulgaire comme des thaumaturges. » On le voit, c'est toujours le merveilleux qu'il faut proscrire ; car les hautes qualités des prophètes, on les reconnaît assez volontiers, ainsi que la grandeur de leur mission et les bienfaits qu'on leur doit ; mais la divination, mais la prophétie, mais le miracle ! impossible, même aux yeux d'un savant Israélite.

Seulement faudrait-il tâcher d'être un peu plus conséquent, et quand on ne veut pas que *nabi* signifie *devin*, ne pas confesser que « les écoles de prophètes s'appelaient *nébim*, et qu'elles avaient été fondées par Samuel, auquel *seul* convient la qualification de *voyant* ou de devin, comme le prouve l'histoire de Saül allant lui redemander où étaient les ânesses de son père<sup>2</sup>. »

Enfin, quand on nie l'esprit prophétique, il est imprudent d'écrire avec autant de soin que l'a fait M. Munck l'histoire chronologique du peuple hébreu, et de nous montrer, d'un bout à l'autre de cette histoire, les événements succédant littéralement et infailliblement aux annonces de ces *nabi*, que l'on dit *fort sincères*. Il faut prendre garde à ce que l'on fait, et ne pas nous montrer l'esprit prophétique *descendant* non-seulement sur les prophètes, mais sur ceux qui les approchent. Ainsi, de l'esprit de Moïse qui (*Nombres*, ch. xv, v. 25) *descend* dans un nuage avec la Divinité et se commu-

1. *Palestine*, p. 247.

2. *Ibid.*



nique aux soixante-dix anciens rangés autour du tabernacle<sup>1</sup>; ou de l'esprit qui *envahit* tour à tour Saül et tous ses messagers à la seule approche des inspirés de Samuel<sup>2</sup>. Évidemment, il ne peut plus être question d'*émotion*, lorsqu'on insiste pour nous montrer ce Saül participant devant Samuel « aux *inspirations divines* et restant toute la journée et toute la nuit dans un état d'exaltation prophétique.<sup>3</sup> » Lorsqu'on nie le prophétisme, il ne faut pas rapprocher cette singulière contagion du *double esprit* d'Élie se communiquant à son serviteur Éliézer, à sa demande. Il ne faudrait pas se mêler d'écrire de telles vies, et surtout celle de cet Élie, de ce géant des prophètes, sous peine d'être arrêté et d'être forcé de recourir à chaque ligne au procédé suivant. Achab, poussé par les faux prophètes, persiste, contre l'avis de Michée et d'Élie, à marcher sur Tamoth. Élie lui prédit (contre l'avis général) qu'il perdra la bataille, la vie et que les chiens lècheront son sang... Le roi meurt, la bataille est perdue et le char ensanglanté est lavé dans la piscine de Samarie où les chiens se désaltèrent! — Il paraît que tout le monde vit dans ce fait l'accomplissement littéral de la prophétie. Eh bien! M. Munck, tout en admettant à son tour et le fait et son annonce, se contente de nous dire que « *ce fut le peuple* qui fit ce rapprochement<sup>4</sup>. » Effectivement, ce fut le peuple, et le peuple bien meilleur critique que tous les savants de la terre!

Écrire toutes ces vies-là, c'est pour un rationaliste vouloir s'enfermer à chaque pas. Nous le verrons tout à l'heure pour Daniel et pour son importune arithmétique.

Mais ce n'est pas assez d'avoir esquissé les colossales proportions de tous ces hommes, comme caractères et prophètes, voyons maintenant ce qu'ils étaient comme thaumaturges.

1. *Palestine*, p. 471.

2. *Ibid.*, p. 270.

3. *Ibid.*, p. 460.

4. *Ibid.*, p. 344.

Peut-être ici *le doigt de Dieu* va-t-il se manifester d'une manière plus éclatante encore.

3. — *Le prophétisme devant la Faculté de médecine.*

Nous serions incomplet si, après avoir fait comparaître nos prophètes devant l'Académie des sciences morales, nous ne montrions pas ce qu'ils sont pour sa sœur et voisine l'Académie des sciences naturelles et physiques. Pour celle-ci, grâce à l'éducation psycho-physiologique qui dans les séminaires développait les *facultés latentes* des prophètes, grâce à la connaissance qu'on leur donnait des *forces* de la nature, grâce surtout à la contagion si connue des *surexcitations nerveuses*, on parvenait à les élever parfois au-dessus de toutes les proportions humaines et à leur donner un certain degré d'exaltation qui rappelle « la folie sublime » de Socrate ou de Pascal. Ouvrez au hasard tous nos aliénistes modernes, et plus ne vous restera le moindre doute à ce sujet. Précurseur de Jeanne d'Arc, de Savonarole, de tous nos saints modernes, les prophètes étaient tous atteints de *manie* plus ou moins *délirante*, tous victimes de l'état *théopathique*, tous hallucinés par *excès de raison* et de vertu. « Chez les Juifs, dit le docteur Archambault (médecin de Bicêtre), le don prophétique s'accompagnait de conditions physiques et morales. Leurs paroles et leurs actions témoignent en effet jusqu'à LA DERNIÈRE ÉVIDENCE, suivant le docteur Leuret, que le peuple ne se trompait pas, dans le jugement (de folie) qu'il portait sur eux. Isaïe marche nu et sans souliers... Ézechiel entend une voix qui lui prescrit de marcher dans la campagne, et le fait tomber le visage contre terre :... ce n'est pas sans peine qu'on parvient à l'enchaîner et à s'en rendre maître, comme on le faisait de tous *nos fous* avant Pinel... Avoir lancé, comme on l'a fait, une accusation de mensonge ou de fourberie sur des hommes que la portée de leur intelligence a de tout temps recommandés au respect et

à l'admiration des nations sur le sort desquelles ils ont puissamment réagi, était une fin de non-recevoir dont le scepticisme pouvait se contenter *autrefois*, mais que la conscience humaine a refusé d'accepter. L'étude des hallucinations a, je crois, vengé à tout jamais les prophètes de semblables imputations<sup>1</sup>. »

Ils sont vengés, il est vrai, mais on voit à quelles conditions ! Absous par des jurés qui de Brest les font passer à Charenton, les prophètes n'ont subi qu'une commutation de peine dont le bienfait fait frémir.

La science médicale signale donc ici un état physique exceptionnel et cet état est toujours un état maladif. M. le docteur Briere de Boismont fait certainement exception, lorsque dans son ouvrage sur les *Hallucinations* (p. 520) il cherche à bien poser la ligne de démarcation qui doit séparer les hallucinations de l'Écriture sainte de celles de l'histoire profane : « Transformer, dit-il, les philosophes, les réformateurs des peuples, les fondateurs des religions, les esprits créateurs, en autant de fous hallucinés, c'est faire à l'humanité l'insulte la plus cruelle<sup>2</sup>. »

Plusieurs médecins étrangers et protestants ont essayé de formuler la même distinction et de séparer la Bible de toute l'histoire ; mais aucun, à notre avis, ne s'est tiré à son honneur de ce périlleux *tour de force*, et voyez quelles inconséquences ! Pour Arnold et pour Hibbert (médecins anglais cités par M. Briere) toutes les visions qui succèdent au temps des apôtres seront *folles* ; d'autres appliqueront ce même mot à toutes les visions de l'histoire profane, bien qu'elles se soient vérifiées à la lettre comme celles de Brutus, de Quintus, de Julien, etc. ; quelques autres, exclusivement occupés de l'histoire moderne, voudront bien faire pour Jeanne d'Arc une ex-

1. Th. Archambault, *Traité de l'Aliénation mentale*, introd., p. 45.

2. *Des Hallucinations*, p. 490. Voir, sur ce sujet des hallucinations, les chapitres VII et VIII des *Médiateurs et moyens de la magie*, par M. Des Mousseaux.

ception que les logiciens repousseront avec raison. Quant à nous, fidèle à notre critère de la *surintelligence*, nous soutiendrons toujours que Nabuchodonosor et Pharaon n'étaient pas plus *malades* que Daniel et que Joseph, lorsqu'ils rêvaient les mêmes choses sous deux influences adverses. La vision même peut mentir sans être elle-même un mensonge, comme elle peut mener à la folie sans être son effet.

### § III.

Thaumaturgie transcendante, ou ce que les magiciens ne firent jamais.

#### 1. — *Prodiges exceptionnels.*

Jusqu'ici, thaumaturges et magiciens font descendre également le feu du ciel<sup>1</sup>. Tous deux envoient et guérissent des fléaux et des pestes<sup>2</sup>. Tous deux savent entr'ouvrir la terre pour engloutir coupables et victimes<sup>3</sup>. Tous deux influencent l'atmosphère, déchaînent les vents et font tomber des pluies terrifiantes ou salutaires<sup>4</sup>. Tous deux *voient* les secrets, tous deux font mouvoir des statues, parler des *téraphims*<sup>5</sup> et frappent de mort le sacrilège qui se permet de toucher à leur arché sacrée; tous deux encore observent et expliquent les songes, consultent les sorts ou devinent par des moyens dont la forme est semblable<sup>6</sup>. Qui donc, encore une fois, engagé

1. Voir ce que nous avons dit de Jupiter Élicius, vol. II, ch. XII, App. P.

2. Vol. I, ch. IV, App. C.

3. Vol. II, App. P.

4. *Ibid.*

5. Vol. II, ch. XI, § 4 et 2.

6. Voir Joseph, Daniel, etc.

dans cette voie, pourra marquer d'un *crayon sûr* le produit divin et le produit tout contraire? A quel instant et à quel degré le prodige va-t-il passer du drapeau spiritique sous le drapeau divin?

Mais si ce point précis, si ce *nœud vital* de la thaumaturgie générale est difficile à préciser, il n'en est pas de même de la *supériorité* manifeste des thaumaturges bibliques sur leurs rivaux païens. Nous avons constaté tout à l'heure l'incomparable éclat de leurs prophéties; celui de leurs luttes et de leurs victoires ne l'est pas moins. Qu'on se rappelle celle d'Élie sur les prophètes d'Achab, celle de Moïse sur les magiciens de Pharaon; trop connues pour que nous y revenions ici, nous ne pouvons pas, malgré de nombreuses similitudes (*et fecerunt similiter*), douter du gain de la bataille, devant des magiciens qui s'agenouillent, ou devant un Pharaon qui demande grâce.

Ce qui demeure sans analogue dans l'histoire du merveilleux, ce n'est plus seulement de voir ce même Moïse faire jaillir l'eau des rochers, faire pleuvoir les cailles ou la manne à *heure fixe*, faire surgir des feux souterrains pour dévorer des rebelles; mais c'est d'entendre le même prophète signifier à tout un peuple réuni l'ARRÊT DIVIN qui condamne tous les hommes au-dessus de vingt ans (à l'exception de Caleb et de Josué) à mourir dans ce désert, Dieu réservant la conquête de Chanaan à la génération qui les suit; prophétie du premier ordre, qui se réalise avec une exactitude merveilleuse après trente-huit ans de pèlerinage<sup>1</sup>; c'est de le voir décider de la victoire ou de la défaite d'une armée, suivant qu'il élève ou qu'il abaisse ses deux mains au dessus d'elle<sup>2</sup>; c'est de voir Josué héritier de la puissance de ce roi des thaumaturges, annoncer à une population de deux millions d'individus de se purifier, parce que le lendemain Dieu va

1. *Nombres*, ch. xiv, v. 29.

2. *Exode*, ch. xvii, v. 2.

faire une grande chose pour leur prouver la mission qu'il lui donne; et cette grande chose, c'était tout *simplement* le *duplicata* de la mer Rouge, c'est-à-dire la traversée du Jourdain, à l'heure, au moment et au lieu de son plus grand débordement<sup>1</sup>. En un mot, c'était l'arrêt subit du fleuve, à l'instant où l'arche allait entrer dans son lit, c'est-à-dire l'amoncellement continu des eaux supérieures et l'écoulement des inférieures, de manière que ces *deux millions d'hommes* pussent passer tranquillement en face de Jéricho.

Nous savons tout ce que les mythologues et les rationalistes ont dit à ce sujet; mais comme les uns et les autres, représentés surtout par Muller et Rosenmuller, ont pris soin d'anéantir mutuellement leurs explications, il ne reste plus absolument rien des unes et des autres. Entre Muller disant : « Niez comme nous *la totalité* du récit, mais ne faites pas du narrateur un rationaliste, » et Rosenmuller lui répondant : « La négation totale est *impossible*, il faut seulement la modifier, » notre position est excellente, car seule elle nous permet d'accorder avec la nécessité du fond la véracité des détails. Nous comprenons donc Josué « faisant placer douze pierres sur les bords du fleuve, et douze pierres dans son lit et s'écriant : « Israélites, quand vos enfants demanderont à leurs pères ce que signifient toutes ces pierres, vous leur répondrez : « Jéhovah a recommencé sur cette rivière et en faveur d'Israël ce qu'il avait fait pour la mer Rouge, c'est-à-dire qu'il les a fait passer toutes les deux à pied sec<sup>2</sup>. »

En vain, surtout, chercherait-on partout ailleurs quelque chose de semblable au fameux arrêt du soleil et de la lune à Gabaon et à la journée *doublée* qui s'ensuivit<sup>3</sup>, car, nous en convenons, de tous les miracles de la Bible, voici celui dont la négation paraît mériter le plus de circonstances atténuantes. Tout ici déconcerte la raison. Tout le système solaire enrayé

1. Josué, ch. III, v. 15.

2. *Id.*, ch. IV, v. 21, 24.

3. *Id.*, ch. X, v. 12, 14.

sans encombre, et la gravitation générale suspendue dans l'intérêt d'une bataille !... Le fait une fois accepté, il ne reste plus de comparaison possible. Il serait inopportun et déplacé d'entrer dans l'examen de toutes les controverses soulevées à ce sujet; laissons donc là ces suppositions de parhélies<sup>1</sup>, peu légitimées par le texte, et notons seulement en passant notre explication favorite, c'est-à-dire LA SUSPENSION DE LA ROTATION DE LA TERRE, SANS LE MOINDRE RETARD DANS SA TRANSLATION PLANÉTAIRE, car alors nous avons autant de jour et de vue solaire qu'il nous en faut, sans altérer d'une seconde la marche du système<sup>2</sup>. Dans tous les cas, il y a là le plus grand des miracles cosmologiques.

Ce qui ne se rencontre pas encore *tous les jours* dans les annales païennes, c'est l'écroulement subit de toutes les murailles d'une ville, sans autre stratégie qu'une simple procession de prêtres portant une arche et faisant une fois par jour, pendant une semaine, le tour de la ville; nous n'en voyons pas une seconde, dont, au *jour dit*, les murailles se soient écroulées *jusqu'aux fondements* au bruit de sept trompettes et d'un *seul cri*, prescrit au peuple peu de jours auparavant par le *prince des armées du Seigneur*<sup>3</sup>.

M. Munk ne voit ici qu'un « assaut général auquel le bruit des trompettes aura servi de signal<sup>4</sup>. » Mais les rationalistes, qui tiennent à l'écroulement des murailles, *exigé*, en effet, par tout l'ensemble du récit, préférèrent une mine creusée tout

1. Remplacement du vrai soleil par un faux; supposition modeste, puisque la science en a souvent constaté trois ensemble.

2. Selon M. Chaubard, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois (ch. I et XII), ce serait à cette *suspension de rotation sans arrêt* qu'aurait été due la submersion de l'Atlantide, dont la date, assignée par les prêtres égyptiens à Solon, se rapporterait parfaitement, selon lui, à l'époque de Josué.

3. Josué, ch. v et vi. Ce prince est pour nous saint Michel ou Métraton, qui, dans notre théologie sidérale (vol. III, p. 463), se trouve être aussi le chef *des sept esprits* attachés aux sept planètes. C'est probablement la raison du nombre sept, attaché aux jours, aux prêtres et aux trompettes dans la prise de Jéricho.

4. *Palestine*, p. 224.

autour de la ville et *masquée* par la promenade de l'arche; voyez-vous sept prêtres faisant sept fois le tour d'une ville et parvenant à masquer un travail aussi prodigieux!... Décidément nous ne sommes pas en voie de progrès; nos généraux y mettent plus de temps et surtout, quand leurs citadelles sont enlevées, on ne les voit jamais prédire, comme le fils de Josué sur les ruines de Jéricho, que « le premier qui s'avisera d'essayer la reconstruction de cette ville perdra son *premier-né*, ce qui se réalisa à la lettre dans la personne ou plutôt dans la famille de Hiel, qui plus tard avait tenté de le faire <sup>1</sup>.

Mais abrégeons, car cette longue succession de miracles exceptionnels nous mènerait beaucoup trop loin, et nous en avons assez pour bien établir la supériorité cherchée. Contentons-nous désormais de ce qui va suivre, et sommons hardiment tout le paganisme de nous produire quelque chose de semblable.

2. — *Le doigt du Maître de la vie, ou les résurrections de morts.*

Ici l'abîme qui sépare le miracle biblique du prodige païen va se trouver tellement profond, que le paganisme n'essayera même pas de le combler. Le miracle va s'élever à des proportions inconnues, et, ce qu'il y a de plus remarquable, se simplifier dans le récit, se rationaliser, pour ainsi dire, dans toutes ses expressions, au *prorata* des proportions qu'il va prendre. Ce ne sont plus les dieux fantastiques de *la foudre et des vents* qu'il va falloir évoquer en personne, pour arracher une proie aux enfers; ce ne sera plus, comme chez nos thaumaturges orientaux, la projection de *dix mille soleils*, qui viendra rendre un fils à sa mère : non, c'est un homme de même nature que nous, c'est un personnage très-historique, c'est un adorateur du vrai Dieu, qui cette fois, le plus

1. *Rois*, ch. xvi, v. 34.



simplement du monde et par un mot, par un geste, par un soupir, viendra défier la mort, et la mort sera vaincue. Pour la première fois, elle abandonnera sa proie et la renverra sur la terre, comme pour saluer les approches de celui qui va s'appeller « LA RÉSURRECTION ET LA VIE ».

Écoutons...

Sur l'ordre de Dieu<sup>1</sup>, le prophète Élie se rend à *Sarephtha* (des Sidoniens), où il partage avec une pauvre veuve le peu d'huile et de farine qu'elle possède et qu'un premier miracle multiplie indéfiniment... Bientôt le fils de cette veuve se trouve atteint d'une maladie très-grave (*languor fortissimus*); il succombe et rend le dernier souffle (*ita ut non remaneret in eo halitus*). Dans son désespoir, la pauvre mère s'en prend à l'homme de Dieu, dont elle croit reconnaître ici l'œuvre et les sévérités. Pour toute réponse : « Donne-moi ton fils, » dit le prophète; et, l'enlevant aux embrassements de sa mère, il le prend dans ses bras, l'emporte dans sa chambre et le pose sur sa propre couche. « Seigneur, mon Dieu ! s'écrie-t-il; Seigneur, mon Dieu, ne permettez pas que celle qui me donne l'hospitalité perde ainsi son enfant ! » Après cette première invocation, il se couche, à trois reprises différentes, sur le mort<sup>2</sup> et continue sa prière : « Seigneur, Seigneur, mon Dieu ! Je vous en conjure, faites que l'âme de cet enfant rentre dans ses organes ! » Et voilà que le Seigneur exauce son prophète, que l'âme revient dans cet enfant et que le mort ressuscite à la vie (*revixit*). Alors, reprenant l'enfant dans ses bras et le rendant à sa mère : « Tiens, lui dit Élie, tiens, voici ton enfant vivant, *en vivit filius tuus*. — Ah ! répond la veuve, c'est maintenant que je te reconnais pour un homme du vrai Dieu, CAR, JE LE VOIS, c'est la parole du Seigneur qui s'exprime par la tienne, *verbum Domini in ore tuo*. »

1. *Rois*, l. III, ch. XVII.

2. *Les Septante* ajoutent : « *Il souffle trois fois sur lui*. »

Première résurrection ! Passons à la seconde.

Élie a un disciple ; mais voyons tout d'abord ce que peut être un disciple de prophète. On parle beaucoup aujourd'hui, soit en Allemagne, soit en France, de ces grandes écoles de prophètes, où, *de longue main*, on préparait la jeunesse à cette terrible profession par « toutes les règles de l'éloquence, du fanatisme et de l'habileté. » C'est vrai ; il y avait effectivement des maisons de retraite et de prière où l'on réunissait ceux qui paraissaient directement *saisis* par l'esprit, ou dignes de la transmission du *don* prophétique ; et comme ce don n'était pas rare, le nombre des aspirants s'élevait parfois à un chiffre très-élevé. Mais il paraît que pas n'était besoin de rester à l'école aussi longtemps que l'on voudrait bien nous le faire croire, et que l'on obtenait assez vite son diplôme de bachelier *ès royance*.

Suivons, et tâchons donc de comprendre un peu la théorie du *don* biblique.

Du fond de sa caverne, Élie entend « la voix du Seigneur apportée *par un souffle léger (aura tenuis)*. » « Va, lui dit celle-ci, retourne à Damas par le désert. Arrivé là, tu sacreras Hazaël, et tu l'établiras roi de Syrie. Puis tu donneras le royaume d'Israël à Jéhu, fils de Namsi ; et quand tu seras à Abelmenla, tu y trouveras un fils de Saphat qui s'appelle Éliézer, et tu l'*voindras prophète* pour toi-même<sup>1</sup>... » Élie se met en route à l'instant. Il trouve effectivement à Abelmenla le fils de Saphat, labourant lui-même avec ses douze bœufs ; il lui jette son manteau en disant : « Ce que je possède, je te le transmets, *quod enim meum erat, feci tibi*. » Aussitôt (*statim*) Éliézer quitte ses bœufs, les abandonne au peuple, court embrasser son père et sa mère, et devient le serviteur du prophète et prophète lui-même<sup>2</sup>.

On voit que ses études n'avaient pas duré bien longtemps.

1. *Rois*, I. III, ch. xix.

2. *Id.*, *ibid.*

Toutefois le manteau n'avait conféré jusqu'alors au disciple que le simple esprit d'Élie. Mais un jour, après avoir l'un et l'autre traversé le Jourdain, portés sur le même manteau, Éliézer voit son maître s'enlever dans les airs, dans un char de feu traîné par des chevaux de feu. Il n'a que le temps de lui demander son *double esprit*, et pour la seconde fois Élie lui rejette son manteau, sur lequel il repasse le Jourdain<sup>1</sup>.

Le don, cette fois, était complet, car il advint qu'après avoir demeuré à son tour chez une femme de Suna, et ses prières lui ayant obtenu un fils, ce fils vint à mourir. La mère pense aussitôt au prophète, pose son enfant sur son lit et accourt au Carmel. Là, se jetant aux pieds d'Éliézer : « Est-ce donc pour le voir mourir, lui dit-elle, que j'ai demandé un enfant au Seigneur ? » Alors Éliézer, se retournant vers son disciple Giézi : « Prends bien vite ce bâton, lui dit-il, mets ta ceinture, cours... Si tu rencontres quelqu'un sur la route, ne le salue pas le premier, et, s'il te salue, garde-toi de lui parler. Arrivé chez la veuve, tu déposeras au plus vite ce bâton sur le visage de l'enfant. Va; je te suis avec sa mère. » Giézi arrive, exécute l'ordre donné; mais le sentiment et la voix ne reviennent pas (*neque vox neque sensus*). Désolé, il retourne au-devant du prophète : « L'enfant n'est pas ressuscité, » lui crie-t-il (*non revixit*). Éliézer entre à son tour, il voit l'enfant mort sur le lit (*jacebat mortuus*, a bien soin de nous dire l'Esprit-Saint). L'homme de Dieu ferme la porte, reste seul avec le mort et le recommande au Seigneur dans les mêmes termes que le faisait son maître; puis, se couchant comme lui sur l'enfant, il applique sa bouche sur sa bouche, ses yeux sur ses yeux, ses mains sur ses mains, et voici que la chair de l'enfant se réchauffe. Éliézer se lève, marche avec vivacité dans la chambre<sup>2</sup> et se remet

1. Voir *Ecclésiastique*, ch. XLIX, v. 9, et *Machabées*, ch. XI, v. 58.

2. *Cornelius a Lapide* a soin de nous avertir que c'était l'usage, chez les Juifs, de marcher à grands pas pour donner plus de ferveur et d'action à la prière.

sur le mort ; celui-ci, après sept secousses successives (*oscitavit septies*), ouvre enfin les yeux. « Giézi ! s'écrie le prophète, Giézi ! appelle la Sunamite. » La Sunamite accourt. « Tiens, emporte ton enfant, » lui dit le thaumaturge en lui rendant son fils. Celle-ci se prosterne à ses pieds, adore Dieu, prend son enfant et s'en va <sup>1</sup>.

Seconde résurrection ; comme on le voit, la théorie du don était simple et bien visiblement puisée, non pas sur le banc des écoles, mais à l'école du plus grand de tous les maîtres.

L'Écriture maintenant nous parle d'une troisième *ressuscitation*, pour parler son langage, et cette fois ses expressions semblent nous avertir que le thaumaturge va se surpasser lui-même. « Éliézer, nous dit-elle, hérita de l'esprit *tout entier* d'Élie... personne ne le surpassa en puissance... Vivant, il opéra des prodiges (*monstra*), mort, il opéra des merveilles (*mirabilia*) <sup>2</sup>. Car, ajoute-t-elle, son cadavre lui-même a fait des miracles, » et voici comment : pour la première fois le serviteur n'imitait plus son maître. Il mourait *sur la terre*, après cent années d'existence, dont soixante-six avaient été remplies par une longue suite de miracles opérés sous six règnes différents ; après l'avoir déposé dans un sépulcre, les gardiens, trouvant sur leur chemin le cadavre d'un voleur, veulent s'en débarrasser en le jetant dans le même mausolée qui n'était pas encore scellé, mais voilà qu'au premier contact de ces restes bénits, voilà que le criminel sanctifié ressuscite à son tour et se relève sur ses pieds (*revixit et stetit super pedes suos*) <sup>3</sup>. Arrêtons-nous, car, nous le savons fort bien, pour la critique moderne, qui n'admet pas « qu'on puisse la prendre en défaut, » mais qui exige pour les affirmations du genre humain des preuves mathématiques auxquelles elle finit par *ne pas* se rendre, des résurrections qui ne sont attestées

1. *Rois*, l. IV, ch. iv.

2. *Ecclés.*, ch. XLVIII, XIII, XV.

3. *Rois*, l. IV, ch. XIII.

que par la Bible n'auraient aucune autorité <sup>4</sup>. Nous convenons avec elle que, s'il était isolé, tout cet Ancien Testament serait pour nous complètement insuffisant. Nous allons même encore plus loin : tout l'éclat de cette thaumaturgie véritablement transcendante et que nous acceptons pleinement comme réelle (malgré l'absence d'attestations *humaines* pour ces deux dernières résurrections) ; tout cet éclat, disons-nous, ne suffit pas encore à notre exigence pneumatologique. Il nous démontre bien, il est vrai, une énorme *supériorité relative* des agents inspireurs d'Israël sur ceux de toutes les autres nations ; Jéhovah reste bien pour nous le plus puissant comme le plus terrible et le plus fort de tous les *dieux* ; mais nous ne tombons pas encore à deux genoux, pour saluer du fond de notre cœur et de notre esprit son absolue divinité ; plus aveugle et plus dur, si l'on veut, que tous les Juifs, nous continuons à lui dire comme Moïse : « Seigneur, quel est donc votre vrai nom ? dites-nous-le, afin que nous puissions le redire. » (*Exode*, ch. III, v. 13 <sup>4</sup>.)

4. On prétend que les prodiges et les signes ne se bornèrent pas à celui-là près de ce tombeau. Saint Jérôme, en effet, après nous avoir dit que, de son temps, « le sépulcre du prophète Abdias et le mausolée d'Élisée étaient encore en grande vénération à Sébaste » (l'ancienne Samarie), ajoute que « les démons continuaient à avoir en horreur ce sépulcre. » Cédrenus nous disant, de son côté, que les restes du prophète furent apportés à Alexandrie sous l'empereur Léon le Grand, nous comprenons qu'Artème, officier dans l'armée de Julien, ait pu ajouter que l'apostat couronné avait fait jeter à la voirie, parmi les os des bêtes, ceux d'Élisée et de saint Jean-Baptiste. (Voir Lipomanus, *Vie d'Artème*.) Ces sépulcres de saints étaient décidément un des plus grands soucis de ce misérable empereur. On se rappelle, en effet, qu'Apollon lui ayant déclaré qu'il ne se taisait à Delphes qu'en raison des reliques de saint Babylas, il les fit exhumer et reporter à Antioche. Il faut convenir encore que nos libres penseurs jouent de malheur avec le merveilleux et que leurs grands hommes s'entendent parfaitement avec les nôtres, car, entre eux, la réalité du dieu n'est jamais en question ; on ne discute que sa valeur et sa supériorité.

I. — « DÉVELOPPEMENT PHILOSOPHIQUE DE CETTE GRAVE DIFFICULTÉ, PAR UN GRAND THÉOLOGIEN. »

L'illustre Clarke, l'une des gloires du protestantisme anglais, mais en cela très-catholique, disait, à propos de la distinction difficile entre le miracle opéré par les esprits et celui qui nécessite le *doigt de Dieu* : « Il nous est absolument impossible de marquer quel degré précis de puissance Dieu peut raisonnablement avoir communiqué aux êtres créés, aux intelligences subordonnées, aux bons et aux mauvais anges. Il est évident qu'il peut y avoir des choses absolument impossibles à l'homme, qui seront faciles à l'ange et dans l'enceinte de son pouvoir naturel. On peut aussi supposer très-raisonnablement qu'il y a des choses qui surpassent le pouvoir des anges inférieurs, et ne sont pas au-dessus du pouvoir naturel des anges d'un ordre supérieur, et ainsi du reste. A la réserve donc du pouvoir de créer une chose de rien, qui nous paraît entièrement incommunicable, à peine y a-t-il d'effet particulier dans le monde, quelque grand et quelque miraculeux qu'il nous paraisse, dont on puisse dire avec certitude qu'il surpasse le pouvoir de tous les êtres créés qui sont dans l'univers. C'est donc une très-mauvaise définition du miracle, que celle donnée par quelques auteurs : « *un effet qui ne peut être produit que par la seule toute-puissance divine...* » Pour cela, il faudrait supposer que Dieu, en revêtant tous les êtres intelligents subordonnés des pouvoirs qu'il leur a donnés, leur a aussi imposé une loi qui les empêche de se mêler des affaires d'ici-bas, pour y faire aucune de ces choses que nous appelons surnaturelles et miraculeuses. Or, si ces restrictions ne sont ni universelles, ni perpétuelles, qui m'assurera qu'un miracle fait à mes yeux n'est pas l'ouvrage de quelque intelligence créée?... J'avoue bien qu'on a toutes les raisons du monde pour croire qu'il y a certains miracles, comme par exemple la résurrection des morts, qui passent absolument le pouvoir des esprits trompeurs, mais il y a très-peu de cas dans lesquels on puisse déterminer avec certitude que telle ou telle chose particulière est au-dessus du pouvoir naturel des bons ou des mauvais anges. C'est donc encore très-mal raisonner que de prétendre que les prodiges attribués par l'Écriture aux esprits malfaisants ne sont que des prestiges, des illusions ou des tours de passe-passe, etc. » (Clarke, *de la Religion chrétienne*, ch. xix.)

On le voit, nous ne sortons pas du cercle des esprits, et jusqu'ici le criterium divin nous échappe. Tâchons donc maintenant de le chercher dans l'ensemble et dans la solidarité parfaite de tous les événements prédits.

## § IV.

## Objet final des prophéties.

1. — *Objet final des prophéties.*

Il est clair qu'au point où elle en est arrivée, notre critique, parfaitement éclairée sur le surnaturalisme et la réalité des faits, finit par se résumer, à l'égard des agents spirituels qui les inspirent, dans une simple question de confiance. Pour savoir si nous avons affaire à des esprits honnêtes ou malhonnêtes, il nous faut donc agir comme nous le faisons à l'égard des esprits de nos semblables. Dans les deux *règnes*, rien ne ressemble plus à un saint qu'un adroit hypocrite, puisque souvent, jusqu'au jour de la désillusion, leurs actes extérieurs diffèrent de si peu, que les plus clairvoyants s'y laissent prendre. Ce n'est donc plus à l'éclat de leurs miracles, mais c'est à la sincérité de leurs paroles qu'il faut tâcher de les reconnaître, non pas des paroles et des protestations isolées, mais de tout l'ensemble de leurs affirmations, dont la vérification peut seule décider du degré de confiance qu'ils méritent.

Appliquons donc cette règle aux esprits des prophètes, et remarquons que si nous avons déjà pu constater l'accomplissement, terrible ou consolant, mais toujours ponctuel de leurs prophéties particulières, nous ne nous sommes pas encore occupé de celles qui font comme la base et la fin de tout le prophétisme. Or, personne ne l'ignore, toute l'économie de la *voyance* judaïque reposait sur ce qu'on appelle les prophéties messianiques.

Voici en peu de mots leur substance. Au chapitre III, v. 15 de la *Genèse*, l'Élohim biblique dit au serpent : « La femme et

toi serez en guerre; *sa race* t'écrasera la tête et tu chercheras à la mordre au talon. » Voilà le programme, le thème unique des grands périls à traverser, des grandes espérances à entretenir.

Au chapitre XII, v. 15 et 22 du même livre, le même Élohim dit à Abraham : « De ta race il sortira un rejeton en qui toutes les nations seront bénies. » Voici la promesse formulée, et l'objet de la promesse entrevu.

Au chapitre XLIX, v. 10, on définit l'époque : « Le sceptre ne sortira pas de Juda et l'on verra des magistrats de sa race jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé et qui sera l'attente des nations. »

Au chapitre XXIV, v. 17 et 20 des *Nombres*, le devin Balaam s'écrie malgré lui : « Je le vois, mais non maintenant; je le regarde, mais non pas de près. Une étoile procède de Jacob, un sceptre s'élève d'Israël; de Jacob sortira celui qui dominera. » Le signe est donné.

Au chapitre XXVIII, v. 25, et XXVI, v. 33, il est prédit aux Juifs infidèles qu'à partir de ce moment et de leur abandon du vrai Dieu ils seront dispersés parmi tous les peuples de la terre, qu'ils n'y trouveront aucun repos et seront chez eux un sujet de raillerie et de fable; la menace et son heure sont d'une netteté formidable.

Quant au lieu, il est précis : au chapitre V, v. 2, du prophète Michée; on lit : « O toi, Bethléem Éphratah ! quoique petite entre les villes de Juda, il sortira de toi celui qui doit dominer Israël et dont la génération est dès les jours éternels. »

Dans Isaïe : « Une vierge concevra et enfantera un fils... Il sortira de la tige de Jessé, père de David. Il sera victime pour les péchés du monde (LIII). Il aveuglera les sages et les savants. Il annoncera l'Évangile aux pauvres et aux petits » (VI, v. 10, LXI, v. 1). Isaïe achèvera le tableau tout à l'heure.

Dans Osée (XI, v. 1), il paraît : « J'ai rappelé mon fils d'Égypte, » nous dit Jéhovah; et Zacharie (IX, v. 9), le voit « monté sur une ânesse et sur le poulain de l'ânesse. »



C'est bien lui, car Malachie nous a prévenus « qu'il aurait un précurseur, mais qu'il serait méconnu et trahi. »

Dans David : « Les rois de Seba et de Saba viendront lui apporter de l'or et de l'encens » (*Ps.* LXXI, v. 9). Dans Baruch (III, v. 58) : « Il a été vu sur la terre, conversant avec les hommes. » Dans Isaïe (XXV, v. 6), toute sa vie va se dérouler à nos yeux : « Il sera appelé le Dieu fort, l'admirable, le conseiller, qui doit engloutir pour jamais la mort, car (LIII, v. 4) il s'est véritablement chargé de tous nos maux et il a porté nos douleurs ; les sourds entendront et les yeux des aveugles sortiront de leurs ténèbres (XXIX, v. 18) et le boiteux bondira comme le cerf (XXXV, v. 4, 6) ; » mais nous nous sommes détournés pour ne pas le voir. Nous l'avons méprisé et nous n'en ferons aucun cas. Il a été percé de plaies pour nos fautes et brisé pour nos crimes ; il a été immolé parce qu'il l'a bien voulu ; il a été mis au nombre des scélérats et il a porté les péchés de la foule. — « Ils pèseront alors trente pièces d'argent pour ma récompense » (*Zach.*, XI, LIII, v. 3). « Pour moi, dit le Seigneur, j'étais comme un agneau plein de douceur qu'on porte pour en faire une victime. » (*Jérém.*, XI, v. 19.)

David fait tenir exactement le même langage au Messie et détaille sa passion : « *Mon Dieu ! mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* Ceux qui me voyaient m'insultaient par leurs discours en remuant la tête... Ils ont percé mes mains et mes pieds et ils ont compté tous mes os. Ils m'ont couvert de crachats, ils ont partagé entre eux mes habits et ils ont jeté le sort sur ma robe » (*Ps.* XXI) ; et au *Psaume* XLVIII : « Ils m'ont donné du fel pour nourriture, et dans ma soif ils m'ont abreuvé de vinaigre... Mais, Seigneur, ma chair reposera dans l'espérance, parce que vous ne laisserez pas mon âme dans l'enfer et vous ne souffrirez pas que votre saint soit sujet à la corruption. » (*Ps.* xv.)

Car Osée l'a dit : « O mort ! je serai ta mort ; ô enfer ! je serai ta destruction » (ch. VIII). Et de même que le prophète Jonas avait demeuré trois jours et trois nuits dans le sein de

la baleine, ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. » (Saint Matth., XII.) « C'est alors qu'il distribuera les dépouilles des forts. » (Isaïe, LIII, v. 12.)

Alors, la terre émue a tremblé et les montagnes ont été secouées à leur tour. » (Ps. XVII, v. 5.) « En ce jour-là, dit le Seigneur, je ferai que le soleil se couchera en *plein midi* et je couvrirai la terre de *ténèbres*. » (Amos, VIII, v. 8.)

« Mais, dit-il lui-même, je me suis couché et endormi, et je me réveille tranquillement, parce que le Seigneur est mon appui. » (Ps. III, v. 6.)

« Et, reprend-il, il nous rendra la vie après deux jours; le troisième, il nous ressuscitera et nous vivrons en sa présence. » (Osée, VI, v. 3, 4.)

« C'est pourquoi Dieu l'a élevé, et que toute langue confesse qu'il est dans la gloire de son Père... Il s'est élevé parmi les acclamations, il règne sur les nations, il s'est assis sur un trône saint. » (Ps. XLVI, v. 6.)

Aussi « un peuple que je ne connaissais pas m'a servi; ils m'ont obéi aussitôt qu'ils ont entendu parler de moi (Ps. XVII, v. 45); j'enverrai vers ceux qui n'ont jamais entendu parler de moi et qui n'ont pas vu ma gloire; ils l'annonceront aux gentils, et ils feront venir tous vos frères de toutes les nations. » (Isaïe, LXVI, v. 19.)

« Mais cette maison (le temple de Jérusalem) sera considérée comme un exemple de ma justice. Quiconque passera près du lieu où elle était sera frappé d'étonnement et *sifflera*. » (Rois, III, IX, v. 6, 7.)

Puis enfin viendra le dernier jour « où le Seigneur répandra son esprit sur toute chair; nos fils et nos filles auront des songes. Le soleil sera changé en *ténèbres* et la lune en *sang*; mais quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. » (Joël, II, v. 31.)

Voilà l'ensemble, mais les détails sont infinis, leur précision est manifeste, et n'y eût-il, au lieu de ce faisceau de prophéties, que celle de Daniel, l'incroyance à la *claire vue* des

prophètes serait aussi déraisonnable que l'incroyance à la lumière du soleil. Ce ne sont plus les années et les mois qu'il lui est donné de préciser jusqu'à l'arrivée du Messie, ce sont pour ainsi dire les semaines et les heures.

Force nous est de lui consacrer encore quelques pages, puisqu'il est devenu le point de mire de tous les incroyants modernes, non moins aveuglés sur son compte que les Israélites eux-mêmes. La mauvaise foi s'expliquerait mieux que la cécité, car il est impossible de repousser une vérité plus claire; mais nous savons combien l'épaisseur de certains bandeaux dispense de recourir à cette odieuse explication.

Soumettons-les donc à la vive lumière de Daniel.

---

#### 1. — Exposition.

##### NOTE 1. « DANIEL, TRAIT D'UNION ENTRE LES DEUX TESTAMENTS. »

Daniel était du nombre des Juifs qui avaient été emmenés en captivité à Babylone par Nabuchodonosor, après la prise de Jérusalem, dans la quatrième année de Joachim, roi de Juda. Son intelligence élevée, la grâce de sa personne et la sagesse de sa conduite lui avaient concilié les faveurs du souverain, qui le confia au chef de ses eunuques et l'établit bientôt le chef de ses enchanteurs, mages, goëtes (*mecassephim*) et astrologues (*chaldæi*), qu'il dominait de toute la hauteur d'un génie que la Bible nous représente comme le *décuple* de celui de tous ses rivaux réunis (a). Dieu lui avait départi en outre le don d'explication des visions et des songes (b). Daniel était, par conséquent, comme une nouvelle copie de la grande figure de Joseph (plus habile que tout autre en fait de divination) (c), comme Nabuchodonosor rappelait celle de Pharaon, comme les *hartummim* égyptiens rappelaient les *arioli* de la Chaldée, comme enfin Memphis rappelait Babylone, en tant que prison des Hébreux. Tant il y a de simplicité, d'unité dans ce plan biblique dont le sommaire peut se résumer ainsi : bénédictions et fléaux tombant du ciel sur un peuple choisi, malédictions et vengeances contre tous ceux qui le persécutent et l'oppriment !

Des deux côtés, et à bien des siècles de distance, le langage est le même comme la valeur relative des magiciens et du prophète se traduit par les mêmes termes et par les mêmes aveux.

(a) Daniel, ch. 1, v. 20.

(b) *Id.*, *ib.*, v. 17.

(c) Genèse, ch. XLIV, v. 15.

Pharaon, tourmenté par un rêve, rassemble tous ses devins, qui, dans leur impuissance, s'en remettent au *songeur* de Jéhovah. Nabuchodonosor, terrifié par un songe, rassemble tous les siens, qui, terrifiés eux-mêmes, lui répondent : « La solution que vous demandez, ô roi ! est grave et difficile ; il n'y a pour la donner que les *dieux saints*, avec lesquels les hommes ne peuvent pas converser (a). » Et Daniel est appelé. Daniel prie (b), obtient et remercie (c), puis, à sa prière, introduit près du roi : « Aucun mage, lui dit-il, ne pourra vous répondre, ô roi ; mais il est au ciel un Dieu qui révèle tous les mystères : c'est celui qui dispose les temps et qui transfère les royaumes, et voici ce qu'il me charge de vous dire. » Et cette réponse, ce n'est rien moins que l'histoire future et littéralement exacte des quatre plus grands empires de la terre : prédiction magistrale dont un Bossuet a pu dire : « Elle fait passer en un instant devant les yeux l'empire de Babylone, celui des Mèdes et des Perses, celui d'Alexandre et des Grecs... On y voit ces fameux empires... tomber, les uns après les autres, avec un effroyable fracas (d)... »

A cette réponse du Dieu du ciel, l'orgueilleux roi tombe lui-même, il tombe sur sa face, dit la Bible. « Votre Dieu, dit-il à ce *devin* exceptionnel, votre Dieu est vraiment le Dieu des dieux et le maître des rois. » Et sur-le-champ il établit Daniel prince de toutes les provinces babyloniennes, maître de tous les *sages*, et le fixe à la cour (e). » Nous le constaterons tout à l'heure.

Mais Daniel ne s'arrêtait pas au sort futur des nations, ou plutôt il subordonnait leurs destins à une plus haute destinée, celle du peuple juif, subordonnée elle-même à celle de son Dieu. Il précisait le moment de son incarnation sur la terre : « Écoutez, disait-il (dans la première année de Darius, fils d'Assur), écoutez : j'ai compris dans les livres le nombre des années de Jérémie, car j'ai imploré le Seigneur dans le jeûne, sous le sac et dans la cendre... Et comme je lui parlais encore et le priais, et confessais mes péchés avec ceux de mon peuple... voilà que Gabriel, sous la figure d'un homme (f), ce même ange que j'avais vu premièrement en vision, me toucha dans son vol rapide, au moment du sacrifice du soir : « Daniel, me dit-il, écoute... « Depuis l'ordre qui sera donné pour rebâtir Jérusalem, jusqu'au Christ, chef « du peuple, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines ; les murs et « les édifices publics se relèveront malgré bien des traverses, et après ces « soixante-deux semaines, LE CHRIST SERA MIS A MORT, et le peuple qui l'aura « renié ne sera plus son peuple. Un peuple viendra avec son chef, qui dé-

(a) Daniel, ch. II, v. 11.

(b) *Id.*, *ib.*, v. 18.

(c) Ceci est une réponse à la théorie moderne sur les études scolastiques qui développaient, dit-on, chez le prophète, des facultés psychologiques exceptionnelles.

(d) *Discours sur l'histoire universelle*, partie III, ch. 1.

(e) Ch. II, v. 49.

(f) Il ne faut pas confondre cette expression de *vir* avec celle de « *virî spirituales*, hommes spirituels, » qui s'appliquait, selon le *Zohar*, à tout l'ordre des *Ischins*, dont les membres tombés s'étaient, d'après le livre d'Hénoch, attachés aux filles des hommes. (V. App. *Hénoch*, vol. II de ce *Mém.*, p. 87.)

« traira la ville et le temple; cette ruine sera sa fin; la fin de la guerre con-  
« sommera la désolation annoncée. Dans une semaine (celle qui reste), il  
« scellera son alliance avec plusieurs; au milieu de la semaine, les victimes  
« seront abolies avec le sacrifice; l'abomination de la désolation régnera dans  
« le temple, et la désolation n'aura plus de fin (a). »

Assurément, si jamais prophétie a mérité d'être suspecte, en raison de ses trop grandes précisions, c'est celle-ci. Ici, plus de paraboles, plus de voiles, plus d'expressions ambiguës; c'est la clarté du soleil appliquée à l'histoire, c'est l'avenir photographié. On comprendra donc que nous ayons pu appeler un tel prophète « terreur de la critique moderne. » Voyons maintenant par quels moyens elle cherche à se rassurer.

## 2. — *Daniel prophète de malheur pour les Juifs et pour la critique moderne.*

« La critique, dit M. Maury, a *démontré* que le livre biblique qui porte le nom de Daniel n'est pas de ce personnage, mais bien une composition apocryphe qui ne remonte qu'au règne d'Antiochus Épiphane. Les plus célèbres exégètes, Corrodi, Eichhorn, Bertholdt, Griesinger, Bleck et Kirms, Luderwald, Jahn, Gesenius, de Wette et Ewald, sont tous de ce sentiment. Cet écrit subit plus tard un remaniement et des additions dans la version grecque qui en fut faite. Le livre de Daniel, selon M. Renan (cité par M. Maury), contient d'ailleurs, dans son texte chaldéen, des mots grecs qui trahissent son origine moderne (b). »

Pour M. Renan, auquel on en appelle, « le livre de Daniel doit être classé dans cette série de compositions écrites sous forme de visions apocalyptiques, que M. Ewald envisage avec raison comme une sorte de renaissance du prophétisme, telles que le livre d'Énoch, le IV<sup>e</sup> livre d'Esdras, les vers sibyllins, etc., qui furent le fruit de ce nouveau goût, qui, si on le compare à la manière des poètes de la bonne époque, représente une sorte de romantisme... Aucun doute n'est possible sur la date relativement moderne du livre de Daniel.. A n'envisager que la forme, ce sont là des productions de pleine décadence, dans lesquelles, cependant, on rencontre parfois une singulière vigueur de pensée. Le livre de Daniel, en particulier, peut être considéré comme le plus ancien essai de philosophie de l'histoire. Les révolutions qui traversaient l'Orient, les habitudes cosmopolites du peuple juif, et surtout l'INTUITION QUE CE PEUPLE A TOUJOURS EUE DE L'AVENIR, lui donnaient, sous ce rapport, un immense avantage sur la Grèce (c)... »

On reconnaît ici la méthode habituelle de M. Renan : méthode prudente, qui lui permet de ne pas trop fixer cette « époque *relativement* moderne » de la confection du livre; méthode habile, qui lui permet de travestir un *don* de prophétie par trop clair en une faculté d'*intuition* de l'avenir, que l'on partage

(a) Daniel, ch. ix, v. 23, 27.

(b) *La magie et l'astrologie*, p. 25.

(c) *Études d'histoire religieuse*, p. 127.

avec tout un peuple! On comprend qu'à l'aide de pareilles réserves et modifications il soit facile d'amortir bien des coups; mais que deviendra l'auteur le jour où on le pressera de s'expliquer sur la date bien *précise* et sur une *intuition* de l'avenir, qui ressemble si fort à une intuition du présent? M. Renan possède encore une ressource merveilleuse: c'est, lorsqu'il ne veut pas trop s'expliquer, de renvoyer à quelque autorité qu'il présente comme ayant mis l'opinion qu'il soutient « hors de doute. » Cela suffit pour persuader ceux qui ne peuvent y aller voir. Aujourd'hui, pour mettre Daniel « hors de cause, » c'est à M. Michel Nicolas qu'il nous renvoie.

Cherchons donc le dernier *mot* de ce dernier auteur, et voyons s'il fait de Daniel un mythe et un roman. D'abord la question du prophétisme est pour lui lettre close. « La Bible, dit-il, présente bien les prophètes comme des hommes qui, par un *don* extraordinaire de Dieu, accomplissent des merveilles et lisent dans l'avenir... *Mais la critique est d'avis* qu'il convient de soumettre à un examen approfondi la valeur historique de la Bible... Cependant la critique a-t-elle réussi à ramener l'histoire des prophètes dans les analogies du cours ordinaire des choses? IL NE M'APPARTIEN PAS DE LE DÉCIDER (a). »

Ainsi M. Renan nous renvoie, pour décider une question de prophétisme, à un texte dont l'auteur lui-même se déclare plongé dans les ténèbres sur la question générale!

M. Michel Nicolas aurait dû s'inspirer de la même modestie avant d'affirmer, comme une chose que tout le monde *sait*, que « ce livre de Daniel ne remonte pas au delà du 1<sup>er</sup> siècle avant l'ère chrétienne (b), » affirmation qui, du reste, sans éclaircir beaucoup ses ténèbres, épaissira considérablement celles de M. Renan.

Ces messieurs, et surtout le dernier, en appellent encore à la grande autorité de M. Munk, tout à la fois Israélite et savant incrédule. A leurs yeux, en effet, si la vérité doit se rencontrer quelque part, c'est là. « Nous ne voyons pas, dit-il, de motifs suffisants pour mettre en doute, avec quelques savants modernes, l'existence de Daniel... Les traditions populaires nous paraissent au moins suffisantes pour constater l'existence de ces hommes... On a prétendu que le prophète Ézéchiél (c), en nommant Daniel à côté de Noé et de Job, aura voulu parler d'un *certain* sage qui nous est inconnu; mais pourquoi donc Ézéchiél aurait-il hésité à citer comme modèle un jeune contemporain qui, par ses *hautes qualités et sa position éminente*, dut attirer sur lui tous les regards? »

Or, puisque M. Munk nous avoue (p. 458) que Daniel, comblé de faveurs à la cour de Nabuchodonosor, les devait, suivant les *traditions*, à l'explication d'un songe; puisqu'il avoue que, plus tard, on n'a fait autre chose que de recueillir ces traditions, comment veut-il qu'un homme comme Ézéchiél, contemporain de Daniel, n'ait voulu l'assimiler à Noé et à Job que relative-

(a) *Revue germanique*, 30 juin et 31 juillet 1862.

(b) *Études critiques sur la Bible*, p. 116.

(c) Ch. XIV, v. 14, 28, 3.

ment à ses *qualités* et à sa position éminente? Mais voyez comme M. Munk s'enbarrasse dans ses propres filets! le voici retardant la composition du livre de Daniel jusqu'au <sup>II</sup><sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, puis maintenant (*Palest.*, p. 484), il bat la campagne, à propos du récit de l'historien Josèphe, prétendant qu'Alexandre le Grand, arrivé en 333 aux portes de Jérusalem avec le projet bien arrêté de traiter cette ville comme celle de Tyr, c'est-à-dire en exterminateur, n'avait changé subitement d'avis que sur la présentation au monarque irrité du LIVRE DE DANIEL, où « les victoires du héros macédonien, dit-il, et la chute de l'empire des Perses étaient prédites avec une admirable précision, fait évidemment inexact, car c'est justement cette précision historique des diverses prophéties de Daniel qui prouve contre leur authenticité (p. 484). » Soit, mais admirons maintenant un scrupule de conscience : « Il est vrai que... un sort semblable était réservé sans doute à Jérusalem, dont Alexandre crut devoir s'emparer avant de se rendre en Égypte; UN MIRACLE SEUL pouvait sauver la ville sainte, et, quoi qu'on pense du merveilleux récit de Josèphe, IL EST CERTAIN qu'il dut se passer dans l'esprit d'Alexandre QUELQUE CHOSE D'EXTRAORDINAIRE... « JE CROIS maintenant, avait-il dit au grand prêtre juif Jaddona, qui était venu à sa rencontre, JE CROIS MAINTENANT que j'obéis à une mission divine, que je vaincrai Darius, et que je détruirai la puissance des Perses!... » Cela dit, il donna la main à Jaddona, visita le temple et offrit des sacrifices. »

Quand on accorde de telles choses, c'est-à-dire la nécessité d'un *miracle*, la *révolution* la plus complète dans l'esprit d'Alexandre et l'*intuition* très-nette de l'avenir, aussitôt qu'il eut écouté le grand prêtre, il faut vraiment avoir l'esprit bien mal fait pour récuser la fin du récit, et vouloir à tout prix que Josèphe et toutes les traditions aient menti, en affirmant que le grand prêtre n'avait fait autre chose que lui montrer le livre de Daniel. Les autres libres penseurs, plus habiles ou moins francs, préférèrent nier toute la scène; mais alors qu'ils ne nous renvoient donc plus à M. Munk comme à un appui!

Quant aux attaques de l'exégèse allemande dont on fait tant d'honneur aux de Wette, aux Bertholdt, etc. (sans jamais parler des réponses des Hengtenberg et des Sepp, leurs compatriotes), elles se résument après tout dans ces quatre impossibilités : négation de l'existence de Daniel; fausse acception du mot *semaine*; jeunesse relative du livre; interpolations au second siècle. Approchons la lumière un peu près de chacune d'elles.

1<sup>o</sup> Quant à l'existence même du prophète, nous venons d'entendre M. Munk nous disant : « Nous ne trouvons *aucun motif suffisant* pour mettre en doute avec quelques savants modernes (avec Lengerke entre autres) l'existence de Daniel et de ses trois amis à la cour de Nabuchodonosor... Il survécut à la chute de l'empire babylonien, et fut un des principaux satrapes sous Darius le Mède, et peut-être aussi sous Cyrus... Cyrus, désigné par le prophète Isaïe comme l'*oint* de Jéhovah, destiné à soumettre les nations et à devenir le libérateur du peuple hébreu, et qui réalisa si promptement les espérances des prophètes (a). »

(a) *Palestine*, p. 459 et 460.

M. Salvador, Israélite et rationaliste comme M. Munk, et, comme tel, plus tristement célèbre, n'est pas moins explicite sur l'existence du prophète. « Il fut bien, dit-il, chef des satrapes de Perse... et même l'on conçoit sans peine qu'à l'époque du passage d'Alexandre à Jérusalem le grand sacrificateur Jaddona ait fait voir à ce prince la prédiction de ses victoires dans le livre de Daniel (a). »

Mais on insiste, et Bertholdt, Griesinger et de Wette, entre cent mauvaises objections contre la réalité historique de Daniel, croient en avoir rencontré une du premier ordre dans cette affirmation du prophète (ch. VIII, v. 1, 2 et 27), « qu'il se trouva, la troisième année de Balthasar, au château de Suse, dans la province d'Élymaïde, et qu'il y remplissait quelques offices publics comme ministre du roi. » Ce récit, selon ces messieurs, serait tout à fait opposé à l'histoire, cette province n'ayant jamais appartenu aux rois chaldéens régnant à Babylone... Il n'y avait donc, à cette époque, ni cour ni palais dans cette ville, etc. M. l'abbé Glaire, dans sa belle dissertation sur Daniel (b), réduit à néant ces objections; aussi n'en sommes-nous que plus étonné de le voir recourir à l'opinion de Théodoret et de quelques autres, consistant à remplacer le séjour *réel* à Suse par le séjour *spirituel*, c'est-à-dire par le transport extatique. La lettre des deux premiers versets ne semble pas conforme à cette hypothèse : « Dans la troisième année du règne, j'eus une vision *lorsque* j'étais dans le château de Suse... et après je vaguai encore au service du roi. »

Et voyez ce que c'est que de *tourner* trop vite des objections qui n'en sont pas ! Voici que l'archéologie, comme toujours, nous apporte son contingent de confirmation. Tantôt c'est M. Victor Place, consul de France à Mossoul, chargé de diriger les fouilles de Ninive, qui nous parle du respect qui entoure encore le tombeau de Daniel à Suse, auprès duquel les hommes de toutes les religions viennent prier, et qu'on ne violerait pas sans s'exposer à être massacré (c) ; tantôt c'est le *Journal asiatique* (juin et juillet 1853), qui nous donne le rapport de M. Fresnel. Dans ce rapport il est d'abord question du tumulus de Kasr et de sa grande dalle carrée, sur laquelle se voit le timbre de Nabuchodonosor gravé en creux, puis d'une sorte de caverne qui l'avoisine et au fond de laquelle se voit un homme mollement étendu sur le dos et paraissant bâiller entre les pattes d'un lion colossal en marbre noir, dont M. Thomas a envoyé deux dessins. Le colonel Keppel, qui avait vu ce morceau en 1824, n'avait pas plus hésité que M. Fresnel à le baptiser ainsi : « Daniel dans la fosse aux lions. » Donc saint Jérôme se trouve justifié d'avoir attribué à Daniel l'érection de la forteresse de Suse, et voilà cette même existence de Daniel prouvée par l'histoire, par les monuments, et soutenue par les rationalistes juifs auxquels on s'en rapporte et que l'on accuse de ne pas la reconnaître.

(a) *Institutions de Moïse*, t. I, p. 204.

(b) *Annales de philosophie chrétienne*, t. VII, 4<sup>e</sup> série, p. 381.

(c) *Livres saints vengés*, t. II, p. 221.



Quant à la date modernisée du livre que nous possédons aujourd'hui, elle ne souffre aucune difficulté. « Les fragments de ce livre sont tous AUTHENTIQUES, dit M. Quatremère, mais ils n'ont été réunis que plus tard, ce qui explique leur dernière place dans le canon des Hébreux (a). » Une des plus grandes objections que l'on avait faites à ce livre, c'était son récit de la fin miraculeuse de Balthasar, dont les historiens contemporains n'avaient pas dit un mot. Sur la foi d'Hérodote, on ne voyait que Nabonnède régnant à cette époque, Nabonnède, étranger à la famille de Nabuchodonosor, tandis que Jérémie (ch. XXII, v. 7) et Daniel avaient annoncé à ce prince qu'il aurait pour successeur son fils et son petit-fils. Un vrai Daniel ne se serait pas ainsi trompé sur des événements contemporains. Cette difficulté n'en est plus une depuis que le savant que nous venons de citer a rendu très-probable la simultanéité de ces deux règnes de l'héritaire Balthasar et de l'étranger Nabonnède (b).

« Un contemporain, dit-on, n'aurait jamais osé avancer que le roi avait condamné à mort des mages de Babylone pour n'avoir pas pu deviner le songe qu'il avait eu. Il n'y a pas d'exemple, ajoute-t-on, dans les monuments de l'histoire, d'une cruauté aussi insensée; jamais on n'a rien raconté de semblable du grand Nabuchodonosor. » Il faut ignorer complètement l'histoire de l'occultisme pour ne pas savoir que depuis les magiciens de Pharaon jusqu'aux astrologues chaldéo-romains condamnés à mort par les Césars toutes les fois qu'ils n'avaient pas dit vrai (c), c'était à peu près la loi générale. A l'heure qu'il est, elle est encore en vigueur dans presque tous les pays idolâtres, et, nous l'avons déjà dit, en Perse, dans cet heureux pays où, sur le budget du schah, l'astrologie figure encore pour une somme de quatre millions, on met à mort, comme on le faisait autrefois, l'horoscope qui se trouve pris en flagrant délit de mensonge et de prophétisme inaccompli (d). » Au reste, comme le fait très-bien observer M. Glaire, on ne peut oublier que le grand Nabuchodonosor avait fait tuer les enfants de Sédécias en présence de leur père, auquel ensuite il faisait crever les yeux.

« Un contemporain, dit-on encore, n'aurait pas parlé de la métamorphose de Nabuchodonosor, dont aucun historien n'a rien dit, et n'aurait pas osé affirmer une impossibilité païenne. » Voilà encore un de ces sujets sur lesquels les apologistes bibliques ont fait beaucoup trop de concessions. En dénaturant tous les détails et toutes les expressions de ce récit, ils lui ont ôté toute espèce de sens et ont fait preuve d'une grande ignorance en matière de physiologie merveilleuse. D'abord, il n'est pas vrai de dire qu'aucun historien n'a rien avancé qui puisse se rapporter à ce récit. Josèphe cite un passage de Béroze disant « qu'au moment où il commençait la construction de ses fameuses murailles, IL TOMBA DANS UNE MALADIE qui précéda la fin de son règne (e). Cette maladie non désignée paraît être la même que celle dont Abydène parle

(a) *Annales de philosophie chrétienne*, t. XVI, 1<sup>re</sup> série, p. 331.

(b) *Ibid.*

(c) Voir vol. III de ce mém., p. 99.

(d) *Ibid.*, p. 98.

(e) Voir M. Glaire, *Livres*, t. II, p. 190.

dans sa *Chronique* et que cite Eusèbe dans sa *Préparation évangélique* (a). « Il fut, dit-il, saisi d'une inspiration par un certain dieu qui occupa son âme, et il prophétisa... et il disparut tout à coup (παράχρημα ἠφάνιστο, *subito evanuit*). » Il faut en outre n'avoir jamais parcouru aucun livre de pathologie mentale, pour ne pas reconnaître ici un de ces faits de lycanthropie classés par nos aliénistes modernes parmi tous ceux auxquels ils donnent le nom de lypémanie. « La lycanthropie, dit le Dr Archambault, est une forme de lypémanie, qui, si elle est plus rare de nos jours, fut *excessivement* commune en Europe dans le xv<sup>e</sup> et le xvi<sup>e</sup> siècle, et dut se montrer assez souvent chez les peuples de l'antiquité (b).

Ce n'est donc pas là ce qui constitue les difficultés. Elles ne reposent que sur cette terrible prédiction des *soixante-dix* semaines venant couronner tout l'ensemble de ces renversantes prophéties. « Sachez donc ceci, et gravez-le dans votre esprit; depuis l'ordre qui sera donné pour rebâtir Jérusalem jusqu'au Christ, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines; et les places et les murailles seront rebâties par des temps fâcheux et difficiles. Et après ces soixante-deux semaines, **LE CHRIST SERA MIS A MORT**, et le peuple qui doit le renoncer ne sera plus son peuple. C'est pourquoi un peuple avec son chef qui doit venir détruira la ville et le sanctuaire; ainsi, elle finira par une ruine entière; et après la fin de la guerre arrivera la désolation qu'elle a méritée. A la moitié de la dernière semaine les hosties et les sacrifices anciens seront abolis, l'abomination de la désolation sera dans le temple, et la désolation durera jusqu'à la fin de la consommation des siècles (c). »

Ce serait perdre complètement son temps que de vouloir établir que les semaines de Daniel étaient des semaines d'années. Le *Lévitique* n'a-t-il pas dit : « Vous compterez sept semaines d'années, c'est-à-dire sept fois sept, en tout quarante-neuf ans (d) ? » Ici les sept fois soixante-dix donnent quatre cent quatre-vingt-dix ans; les Étrusques et les Romains comptaient absolument de même. Le *Thalmud* en fait foi, et les rabbins eux-mêmes conviennent, malgré leur extrême aveuglement, qu'ils n'ont jamais entendu autrement les semaines de Daniel. Ils respectent tellement cette prophétie, qu'ils ont cherché longtemps un Messie quelconque auquel ils la pussent appliquer, et l'ont insérée TROIS CENTS ANS AVANT JÉSUS-CHRIST dans leur canon hagiographique. Aujourd'hui, las de chercher encore une application possible, ils défendent de s'en occuper davantage. Ils conviennent encore que l'ordre de rebâtir le temple fut donné dans la vingtième année du règne d'Artaxerxès, comme le rapporte Esdras, c'est-à-dire l'an 300 de Rome. A partir de ce moment, les quatre cent quatre-vingt-dix ans nous mènent à la passion du

(a) T. IX, ch. XLV.

(b) *Traité de l'aliénation*, Introd., p. 7. — Qu'on nous permette encore de renvoyer ces incroyants à notre Appendice O., p. 357; ils y verront que les concessions que leur faisaient nos commentateurs timides n'avaient rien de nécessaire, attendu que dans ces dernières manies dont parle M. Archambault rien n'était plus ordinaire que les modifications et dégénérescences animales subies par cette *variété* de maniaques.

(c) Daniel, ch. IX.

(d) *Lévit.*, ch. XXV, v. 8.

Seigneur. « Ainsi, dit Bossuet, le compte des semaines est aisé à faire, ou plutôt il est tout fait... Tout ce que Daniel a prophétisé est visiblement renfermé dans le terme qu'il s'est prescrit. On n'aurait pas même besoin de tant de justesse... Que ceux qui croiraient avoir des raisons pour mettre un peu plus haut ou un peu plus bas le commencement d'Artaxerxès ou la mort de Notre-Seigneur ne se gênent pas dans leurs calculs, et que ceux qui voudraient tenter d'embarrasser une chose si CLAIRES par des CHICANES de chronologie se délassent de leur inutile subtilité (a). »

Les calculs du Dr Sepp dans sa *Vie de Jésus-Christ*, en fixant la naissance du Sauveur à l'an 747 de Rome, reviennent à ceux de Bossuet et prouvent que la mort de Notre-Seigneur est arrivée vers le milieu de la soixante-dixième semaine de Daniel.

CHICANES BIEN INUTILES! dirons-nous à notre tour avec Bossuet, car d'une part, Ézéchiél, que M. Munk range parmi les captifs de Babylone (b), et dont il déclare le livre « sans aucun doute authentique (c), » parle de Daniel son contemporain, comme étant d'une sainteté égale à celle de Job et de Noé (d); et de l'autre, puisque les adversaires de Daniel paraissent s'entendre pour fixer la composition de son livre vers la fin du règne d'Antiochus, c'est-à-dire encore un siècle et demi avant l'incarnation, par cela seul est tranchée toute la question du prophétisme, car il est exactement aussi difficile de prédire à heure fixe, et cent cinquante ans à l'avance, de tels événements, que les apôtres eux-mêmes ne croyaient pas à la veille et que les Juifs ne pouvaient croire au lendemain de leur accomplissement, que de les prédire quatre cent quatre-vingt-dix ans à l'avance.

BIEN INUTILES encore d'autres *chicanes* fondées sur la possibilité d'interpolations au II<sup>e</sup> siècle, car alors ces interpolations, pour signifier quelque chose, devraient comprendre tout le fond du prophète, et Ézéchiél, et Jérémie, et David, et même Jacob, qui trois mille ans à l'avance disait exactement la même chose, et alors l'école moderne aurait perdu son temps en fixant la date du livre à la mort d'Antiochus.

Pauvre critique! elle croit toujours attaquer, et toujours au contraire elle finit par se trouver persécutée et traquée par les cinquante têtes de l'hydre qu'elle croit avoir décapitée: « *Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt* (e). »

(a) *Histoire universelle*. 1<sup>re</sup> partie.

(b) *Palestine*, p. 346.

(c) *Ibid.*, p. 452.

(d) Ézéchiél, ch. xiv, v. 14.

(e) Saint Paul, *Rom.*, ch. i, v. 22.

## CHAPITRE XX

# SATAN

## DÉPOSSÉDÉ PAR LE VERBE

ou

LE MONDE EXORCISÉ PAR CELUI QUI L'A FAIT

---

§ I<sup>er</sup>.

Attente historique. — Attente astronomique. — Étoile de Balaam  
et les Mages. — Naissance. — Bethléem et massacres.

1. — *Attente historique.*

Le monde païen *n'en pouvait plus*<sup>1</sup>; il se tordait sur cette couche de douleur et d'infamie qu'il s'était faite à lui-même. Nos regards si longtemps attristés par les désordres sacrés de sa jeunesse et par l'impénitence de son âge mûr, trouveront quelque repos à se fixer aujourd'hui sur le seul bien qui restât à sa vieillesse expirante, à savoir : la conscience de sa fin, la méfiance de ses dieux et l'attente générale d'un *Sauveur*. Ce besoin de transformation, cette aspiration des

1. Expression appliquée par Bossuet au Bas-Empire romain.

meilleurs à leur propre réforme, avaient fini par prendre une telle force qu'il en était sorti toute une science; ce dernier *état de l'âme* des nations prédestinées à la lumière s'appelait *eschatologie*, ou science du saint.

En effet, bien que l'on n'entendît et que l'on ne comprît qu'en Judée, on écoutait partout.

Les nations les plus éloignées répétaient, jusque dans les temples de leurs dieux, ce que Virgile chantait à Rome et ce qui faisait trembler Cicéron <sup>1</sup>; la Chine et son souverain Ming-ty envoyaient à la rencontre du *Saint* dont Confucius avait fixé vers ce temps la naissance <sup>2</sup>; l'Inde s'agitait à son tour devant la prédiction appliquée depuis deux mille cinq cents ans, dans son *Barta-Chastram*, au brahme *Yèsoudou*, qui devait naître à cette époque dans la ville de Scambelan, c'est-à-dire *ville du pain*, comme on appelait aussi Bethléem <sup>3</sup>; la Perse, plus préoccupée encore de la fameuse étoile prédite par Balaam et Zoroastre, la cherchait et allait la trouver dans les cieux <sup>4</sup>; les Romains relisaient leurs sibylles; les peuples les plus barbares, comme les Goths par exemple, attendaient positivement vers cette époque « *le fils premier-né de Dieu*, qui devait écraser la tête du grand serpent, et payer de sa vie son triomphe <sup>5</sup>; » et la Tartarie saluait le Dieu qui, *sous la figure d'un mortel*, allait accomplir en faveur de la terre le plus grand des sacrifices expiatoires <sup>6</sup>.

Mais la Palestine surtout palpait dans le saisissement de sa religieuse et solennelle attente. Sa foi était si grande, qu'elle avait accepté sans trembler la guerre avec le seul empire qui fît trembler tous les autres. Elle était persuadée (Josèphe et Tacite nous l'affirment) qu'avant peu elle devien-

1. Voir dans ce vol., ch. xvii, la fin du sous-paragraphe 3.

2. Voir note I, fin de ce sous-paragraphe.

3. Voir note II, *ibid.*

4. Nous traiterons cette question au sous-paragraphe 3.

5. *Edda*, fab. 2, 27, 32.

6. M. de La Marne, *Religion constatée*, t. II, p. 333.

draît toute-puissante, et « que de son sein sortirait le dominateur de la terre <sup>1</sup>. » D'ailleurs le livre de Daniel était là, et comme on ne le disait pas encore « interpolé par les chrétiens, » la Synagogue elle-même s'inclinait devant l'expiration prochaine de ces soixante et dix fameuses semaines qu'elle allait tout à l'heure, dans son aveuglement, se voir forcée de convertir en semaines de siècles, contre toutes les lois chronométriques reçues <sup>2</sup>.

Suétone avait donc raison de dire comme Tacite que « *tout l'Orient* avait les yeux tournés vers la Judée <sup>3</sup>; » car, dit Volney, « cette *chimère* était UNIVERSELLE <sup>4</sup>, » et « toutes les nations, comme Heyne l'ajoute, avaient l'esprit frappé de toutes ces prophéties <sup>5</sup>. »

En présence de tels aveux, nous cherchons vainement à comprendre comment l'incroyance peut se tirer de ce pressentiment général d'un événement qui se réalisait à l'heure voulue, et que l'on cherche vainement à réduire aux mesquines proportions de la biographie privée d'un simple ouvrier théosophe.

On osera bien nous dire, nous le verrons, que c'est cette attente même qui a fait *éclore* cette vie « en s'incarnant dans l'humanité; » et beaucoup de très-habiles gens accepteront cette sottise, sans se demander pourquoi tant d'autres attentes n'ont jamais réalisé leurs *chimères*, et surtout pourquoi tous les autres grands hommes et toutes les autres vies n'ont jamais été attendues par personne.

Mais nous l'avons constaté bien des fois : aux yeux d'une

1. Josèphe, *de Bello Judaico*, l. VI, ch. v, n° 4; et Tacite, *Historiæ*, l. V, n° 43.

2. Nous avons dit qu'aujourd'hui on défendait en général de supprimer les temps du Messie, et qu'un très-grand nombre d'Israélites, lecteurs du *Zohar*, ne voyaient plus d'autre issue que... le retour au catholicisme.

3. Suétone, *Vie de Vespasien*.

4. Volney, *les Ruines*, ch. xxii.

5. Heyne, *Observ. in Tib.*, p. 435.

certaine école, autant l'incarnation d'un Dieu fait obstacle, autant l'incarnation d'une idée va toute seule.

NOTE I. — On lit dans les annales du Céleste Empire : « Tous les sages ayant annoncé de tout temps que le *Saint* par excellence naîtrait dans l'Occident... vers l'époque fixée par les *Pouranas* et les *Kings*, sous la dynastie des Han-Ming, la septième année du règne de Yong-Ping (l'an 64 de J.-C.), le quinzième jour de la première lune, le roi vit en songe un homme de couleur d'or, resplendissant comme le soleil et dont la statue s'élevait à plus de dix pieds. Étant entré dans le palais du roi, cet homme dit : « Ma religion va se répandre dans ces lieux. » Le lendemain, le roi interrogea les sages; l'un d'eux, nommé Fou-Y, ouvrant les annales du temps de l'empereur Tchao-Wang, fit connaître les rapports qui existaient entre le songe du roi et le récit des annales. Le roi consulta les anciens livres et, ayant trouvé le passage correspondant au temps de Tchao-Wang, fut rempli d'allégresse. Alors il envoya dans l'Occident les officiers Tsa-Yn et Thsin-King, le lettré Wang-Tsun et quinze autres hommes pour prendre des informations dans la dixième année (l'an 67 de J.-C.). Ces commissaires, ayant été envoyés dans l'Inde centrale, ... prirent le change, se laissèrent séduire par les religieux de l'Inde, se procurèrent une statue de Bouddha, les livres sanscrits, et les rapportèrent (au lieu des Évangiles) en Chine, où l'introduction du bouddhisme date de cette époque. » (Abbé Huc, *Christianisme en Chine*, t. I, p. 42.)

---

II. — « Vers la même époque, un empereur de l'Inde, alarmé de quelques oracles, chargea ses émissaires de mettre à mort l'enfant, s'ils venaient à le découvrir. On cherche partout Chrisna pour le faire périr, mais sa mère le porte en secret dans la ville de *Gokoulam*, où il reste dans la maison de Nanda, son père nourricier. » (*Recherches asiat.*, t. X). Il est curieux de voir toute l'Asie victime ici d'une embûche spirituelle; la Chine envoyant ses sages vers l'Orient et mettant la main sur Bouddha, l'Inde cherchant comme la Chine et mettant la main sur Saliwahanâ, pendant que la Perse, les imitant toutes deux, mérite apparemment de rencontrer la vérité. O profondeur des destins des nations! (Voir sur ce Saliwahanâ, fils de charpentier et cloué sur une croix, le troisième volume de ce *Mémoire*, p. 237.)

---

III. — Pour M. Renan (*Vie de Jésus*, p. 45 et 48), « le livre de Daniel, qui avait paru sous Antiochus Épiphanes (c'est-à-dire cent-cinquante ans environ avant la naissance de Jésus), eut en tout cas une influence décisive sur l'événement religieux qui allait transformer le monde, car il fournit la mise en

scène et les termes techniques du nouveau messianisme... La grande ère de paix où l'on entrait, et cette impression de *sensibilité mélancolique* qu'éprouvaient les âmes après ces longues périodes de révolution, faisaient naître de toute part des espérances illimitées... On sentait comme la puissante incubation de quelque chose d'inconnu... Ces mélanges confus de claires vues et de songes trouvèrent enfin leur interprète dans l'*homme* incomparable,... etc. »

Ne dirait-on pas qu'il s'agit des *dernières feuilles d'automne* se créant elles-mêmes leur mélancolique *interprète* dans la personne de Lamartine ou de Millevoie ?

## 2. — Attente astronomique.

Si nous en croyons le docteur Sepp, s'appuyant lui-même sur des calculs très-imposants (mais que nous ne rappellerons ici que *pour mémoire*), ce n'était pas seulement l'histoire, c'était encore l'astronomie qui nourrissait toutes les espérances des nations dans leurs rapports avec les destinées du globe. Nous avons trop insisté, au chapitre *Sabéisme*, sur l'étroite solidarité qui existe à nos yeux entre les *vérités* théologiques, les *faits* de l'histoire sacrée et les grands *phénomènes* astronomiques, pour qu'il nous soit possible de ne pas admirer tout le système chrono-sidéral du docteur Sepp. Les rationalistes et les catholiques les plus méfiants pour cet ordre de spéculations se montreraient peut-être plus indulgents s'il leur était prouvé que le savant professeur de Munich n'est pas seulement l'écho du mysticisme antique, à savoir de Daniel, puis de toutes les données apocalyptiques, des révélations du *Zohar*, de l'année universelle de Pythagore, etc., mais qu'il a été précédé ou suivi dans cette voie par certaines autorités scientifiques assez imposantes, puisqu'on les nomme Képler, Newton, Cassini, etc.

Un des bons mathématiciens du siècle dernier, M. Loys de Chéseaux, après s'être livré longtemps à cet ordre d'études, restait stupéfait devant toutes les vérités astronomiques qui



lui paraissent découler du simple cycle qui porte le nom de Daniel : « Il fallait, disait-il, que ce prophète ait été l'un des astronomes les plus habiles que le monde ait jamais vus, ou qu'il ait été divinement inspiré. »

Et nous ne pouvons guère douter de la justesse des déductions de ce savant, lorsque nous entendons Mairan lui écrire : « Il n'y a pas moyen de disconvenir des vérités et des découvertes qui sont *prouvées* dans votre dissertation, mais *il m'est impossible* de comprendre comment elles se trouvent si bien renfermées dans l'Écriture sainte. »

De son côté, Cassini déclarait « avoir trouvé toutes ses méthodes pour le calcul des mouvements du soleil et de la lune, en les déduisant du cycle de Daniel et de l'arrivée des équinoxes et du solstice au méridien de Jérusalem, indications bibliques démontrées très-parfaitement conformes à l'astronomie la plus exacte. »

« Je connais, disait l'illustre Ch. Bonnet, un profond astronome qui avait fait, dans ces admirables prophéties, des découvertes astronomiques qui avaient étonné les plus grands maîtres<sup>1</sup>. »

Or, appliquant l'étude de ces cycles à la vie de Jésus-Christ, M. de Chéseaux avait dit : « Entre plusieurs milliers d'années différentes, entre un nombre infini de périodes et d'intervalles d'années, le Créateur avait choisi, pour la mort de Jésus-Christ, les DEUX SEULS NOMBRES ronds qui fussent cycliques, et qui le fussent de manière que leur différence fût elle-même un cycle parfait et UNIQUE. »

L'importance théo-historique des conjonctions planétaires n'avait pas échappé davantage au grand Képler, bien qu'on ait voulu le faire passer pour « un très-grand astronome ne s'occupant d'astrologie que pour tuer le temps en gagnant son pain<sup>2</sup>. » Nous l'avons déjà montré<sup>3</sup> plus préoccupé peut-

1. *Recherches philosophiques*, p. 334.

2. *Dict. des gens du monde*, art. KÉPLER.

3. Vol. III de ce *Mémoire*, p. 171.

être de toutes ces idées mystiques, si méprisées de nos jours, que de celles qu'il devait développer avec tant d'éclat; nous l'avons vu travaillant avec zèle à *asseoir la véritable année de la conception du Fils éternel de Dieu*. « Pour cela, nous a-t-il dit, je rapprochai, comme dans un seul tableau, toutes les ères de tous les peuples de ce grand trigone de feu que Dieu avait fixé dans les hauteurs du firmament, ou plutôt de ce grand *planétodrome* (ou grande conjonction planétaire), destiné au spectacle de toutes les nations de la terre, et je trouvai que cette naissance dut avoir lieu, non pas deux ans avant notre ère actuelle, comme le veut Scaliger, ni quatre même, mais bien cinq bonnes années... »

Nous le répétons : toutes ces spéculations que nous ne voulons ici qu'indiquer paraissent très-justifiées dans le docteur Sepp et très-généralisées dans l'histoire générale<sup>1</sup>; nous ne doutons donc nullement, pour notre part, sinon de la justesse des détails, au moins du fond de ce système; lui seul, d'ailleurs, explique tous nos zodiaques avec leur *Verseau*, leur *Vierge*, leur *Serpent*, etc. Si tout cela manquait absolument de vérité, Virgile n'eût jamais pu chanter en même temps le retour *cyclique* de la *Vierge* et la naissance d'un *enfant divin* qui allait ramener l'âge d'or sur la terre; si tout cela était faux, le soleil, après avoir brillé pour la première fois dans la constellation du *Taureau*, lors de la création du monde<sup>2</sup>, le soleil, image et tabernacle du *soleil de justice*, après être entré depuis (en raison de la précession des équinoxes) dans la constellation du *Bélier* (victime expiatoire des sacrifices), n'eût pas été regardé par les Perses, les Égyptiens, et surtout par les Hébreux, comme devant amener le *salut* du monde, au moment où, entrant dans la constellation des *Poissons*, il s'y conjoindrait avec les grandes planètes; il en résultait que le *Poisson* devenait le symbole de ce nouveau soleil de justice, et

1. Sepp., *Vie de N.-S. Jésus-Christ*, t. II, p. 472.

2. *Ib.*, *ibid.*; voir la note ci-contre, p. 398.

que l'antiquité tout entière attendait le Sauveur du monde sous cette image et sous ce nom, ΙΧΘΥΣ.

Mais enfin si tout cela paraît hypothétique, voici du moins un fait astronomique auquel il ne nous est pas permis d'enlever sa haute signification théo-historique.

« MYSTIQUE DE LA CONSTELLATION DU TAUREAU. » — Chez tous les peuples cette constellation était désignée par la lettre A, première lettre du mot *Aleph*, commencement, principe. Il faut se rappeler encore que Jésus-Christ lui-même se dit être l'*alpha*, et que selon la plupart des astronomes modernes tout notre système solaire paraît graviter vers un point voisin de cette même constellation de Aleph ou du Taureau. (Voir encore notre chapitre I<sup>er</sup>, § 4.)

Le révérend père Gratry a de bien belles pages, dans sa *Connaissance de l'âme*, sur cette gravitation générale vers ce point mystérieux ; mais ce qu'il y a de bien autrement curieux, c'est de lire dans le *Zohar* (troisième partie, col. 434) : « La couronne suprême (dans le monde des intelligences), est appelée *Aleph*, inversion d'un mot hébreu qui signifie *occulte*, *caché*, *mystérieux*... Car si les anges supérieurs et même ceux qui sont au-dessus sont incapables d'atteindre ce mystère, à plus forte raison les hommes. »

Et ceci (*ib.*) : « Les voies cachées, les lumières insondables, les dix paroles sortent toutes du POINT inférieur, qui est sous L'ALEPH... C'est précisément ce point qui s'appelle le NON-ÊTRE ou ENSOPH. » (Voir le rapprochement que nous avons fait de ce dernier mot avec le NIHIL de saint Denys et le NIRVANA des bouddhistes, vol. I, p. 335.)

##### 5. — L'Étoile de Balaam et les Mages.

Quinze siècles avant le grand événement qui nous occupe, un devin (*harious*), de la ville de *Pethor*, en Mésopotamie (littéralement, *ville des songes expliqués*), était le héros d'un drame que l'un des orientalistes les plus distingués de l'Allemagne appelait dernièrement « un chef-d'œuvre de poésie épique, digne des plus grands génies de tous les temps<sup>1</sup>. » On connaît ce drame. On sait que ce prophète sacrilège, tout en

1. Voir *Bileam*, par le pasteur Théoph. Rivier.

invoquant Jéhovah et en vendant ses révélations, n'en sacrifiait pas moins aux idoles et aux sept étoiles de Moab <sup>1</sup>. On sait encore que, sommé par Balac, roi de ce pays, de maudire le camp d'Israël, il se vit, au contraire, forcé de le bénir à plusieurs reprises, et, malgré les menaces et tout l'or de son maître, de laisser tomber ces paroles : « Comment pourrais-je maudire celui que son Dieu ne maudit pas ? comment donc menacerais-je celui que Jéhovah ne menace pas ? Écoutez !... Je la vois, mais pas maintenant ; je la contemple, mais pas de près... UNE ÉTOILE SORT DE JACOB ET UN SCEPTRE S'ÉLÈVE D'ISRAËL... Il fracasse de toutes parts Moab et met en pièces tous ces hommes de bruit... Assur, Héber et leurs vainqueurs seront détruits... Le peuple de Dieu seul restera debout, etc. » (*Nombres*, ch. xxiv.)

Il fallait que cette prophétie eût remué profondément tout l'Orient, car on la retrouve partout. Les Chinois font honneur de sa prédiction à Confucius ; les Hindous paraissent la mentionner dans leurs *Pouranas* <sup>1</sup> ; quant à Zoroastre, Jules l'Africain, saint Justin, Clément d'Alexandrie (*Strom.*, vi), et tous les Arabes affirment qu'il avait fait ou mentionné cette prophétie, dont toute la force devait reposer, neuf siècles plus tard, sur sa concordance avec celle de Daniel.

Ces deux hommes exceptionnels, Balaam et Daniel, l'un au commencement, l'autre au terme de l'histoire juive, placés tous deux plus ou moins en dehors et au-dessus de leurs intérêts nationaux, annoncent, à un point de vue universel, les destinées futures du monde et le plan général de Dieu. Il était donc tout simple que ceux de nos libres penseurs qui ne voulaient pas de Daniel ne voulussent pas non plus de Balaam. (P. 44.)

Malheureusement l'histoire en voulait ; elle voulait même de l'étoile évangélique, et paraît s'arranger assez bien de cette

<sup>1</sup>. « Et ces étoiles, dit le livre d'Hénoch, sont celles qui *dès avant* leur lever ont transgressé les commandements de Dieu. »

affirmation si positive, que, « les Mages ayant, d'après les *principes* de leur science, *reconnu* cette étoile pour celle du Messie, la suivirent, et, *guidés par elle*, arrivèrent jusqu'à lui. » Les Mages n'étaient pas seuls à poursuivre la vérité. Nous venons de montrer les sages de Ming-ty se mettant en route comme ceux de la Chaldée et dans le même but, puis ceux des Indes, préoccupés de la même recherche et demandant à tous leurs voisins s'ils n'avaient pas connaissance de l'*enfant divin* dont leurs vieilles prophéties leur annonçaient la naissance pour ce moment.

Les Mages n'étaient donc pas isolés dans leur rôle de missionnaires.

Mais si l'histoire s'arrange assez bien, comme on le voit, des *voyageurs*, comment l'astronomie s'arrange-t-elle à son tour de l'*étoile*? Beaucoup moins mal qu'on ne le suppose, et, dans le fait, ce n'est pas au moment de ses aveux les plus loyaux sur son ignorance absolue en fait de météores, de comètes et de bien d'autres problèmes astronomiques <sup>1</sup>, qu'il lui siérait de s'insurger contre un ἀστὴρ ou manifestation lumineuse dont la nature n'est nullement accusée. Il est bien dit que c'était *par leur science* que les Mages avaient reconnu cette étoile; mais cette science des Chaldéens ne se bornait pas, comme la nôtre, à de « simples pierres en mouvement: » astrologique avant tout, elle étudiait leur *signification*, et nous avons entendu Képler et Newton les en louer <sup>2</sup>.

Nous avons dit qu'à la suite de beaucoup d'autres astronomes, récusés, il est vrai, par la science d'aujourd'hui, Képler, qu'elle peut blâmer, mais qu'elle ne saurait récuser, avait pris très au sérieux l'histoire de cette étoile, « dont la marche, dit-il, avait quelque chose de miraculeux, car, bien qu'il y ait beaucoup de vanités dans l'astrologie, tout ne doit pas en être méprisé. »

1. Voir le volume III de ce Mémoire. p. 467, « Comètes normales et anormales. »

2. *Ibid.*

Si Képler paraît un peu vieux (comme s'il pouvait vieillir!), nous pouvons ajouter qu'en 1821 l'évêque de Seeland, Munter, ramena l'attention de nos astronomes sur l'opinion de Képler, et força Schubert, de Saint-Petersbourg, Schuhmacher, de Copenhague, et Ideler, le fameux astronome de Berlin (dans son *Manuel de chronologie mathématique*), de reprendre ces données et de les examiner à fond<sup>1</sup>. Tout en tombant d'accord sur la date précise et l'importance de cette conjonction, que tous les Arabes appellent la *grande constellation*, ces astronomes distingués pensèrent que l'intensité de cette conjonction merveilleuse avait pu suffire pour donner l'idée d'une nouvelle étoile. Mais plus fidèle au texte qui nous la montre « marchant devant les Mages, » Képler n'avait jamais hésité à en faire un de ces astres qu'il appelle *avertisseurs*, astres qui constituent une anomalie dans l'atmosphère terrestre, et, pour nous servir de ses propres expressions, « un mouvement miraculeux dans la région inférieure de l'air, *miraculum motus in inferiori regione aeris* <sup>2</sup>. »

Toutefois, cet assentiment théorique de la science ne restait pas sans appui dans l'histoire. Les Indiens parlent d'une étoile qui avait paru à la fin de leur période *sacrée* de quatre mille trois cent vingt années, et qui coïncide parfaitement avec celle de la naissance du Sauveur. Origène (*Contra Cels.*, l. 1, ch. LVIII) parle d'un fragment perdu de Dion Cassius qui fixait à cette même année l'apparition d'une étoile qui annonçait la fin des temps anciens. Théodore de Tarse dit : « Cette étoile n'était pas une de celles qui peuplent le ciel, mais bien une force (δύναμις) ou certaine vertu urano-divine (θειοστεριαν) prenant la forme d'un astre pour annoncer la naissance du Sauveur<sup>3</sup>. » Benoît XIV aurait donc eu raison de dire que

1. Voir H. Wallon, membre de l'Institut, *de la Croyance à l'Évangile*.

2. *De anno nativ. Christi.* (XII, p. 433 et 436.)

3. M. Babinet, qui a appelé certaines comètes des *riens visibles*, ne doit pas trouver cette force quasi astrale trop mal nommée. (Voir le volume III de ce *Mémoire*, au dernier endroit cité.)

« l'opinion la plus probable est qu'un ange aura foriné un météore dans l'air, et non loin de la terre<sup>1</sup>. » Saint Thomas est du même avis<sup>2</sup>.

Ce qui démontre sa justesse, à notre sens, c'est la concomitance du phénomène et des songes qui l'expliquent. C'est bien là, probablement, *ce signe du Fils de l'homme* qui doit paraître à la fin des temps, suivant l'Apocalypse et saint Matthieu. Peut-être est-ce là l'origine de ces anciennes traditions orientales disant que « l'étoile prédite par Balaam porterait l'image d'un enfant et serait surmontée d'une croix, » sorte de labarum anticipé qu'on a voulu rapprocher d'une comète signalée par Pline vers la même époque, « comète *blanche*, dit-il (*candida*), dont la chevelure ressemble à de l'argent, dont l'éclat est si vif, qu'on a peine à la regarder, et QUI PORTE L'EMPREINTE D'UN DIEU SOUS UNE FIGURE HUMAINE, *specieque humana Dei effigiem in se ostendens*<sup>3</sup>. »

Ce rapprochement entre des traditions antiques et cette affirmation d'un naturaliste qui semble avoir été témoin est, en effet, très-extraordinaire; mais, bien loin de lui donner entrée dans notre partie *officielle*, nous lui préférons de beaucoup ce témoignage d'un païen du IV<sup>e</sup> siècle. Chalcidius, philosophe platonicien, après avoir parlé, dans son Commentaire sur le *Timée* de Platon, d'une étoile qui annonçait les maladies et la mort, ajoute ces paroles : « Il est une autre histoire bien plus sainte et plus digne de vénération, car elle nous rapporte l'apparition d'une certaine étoile qui ne présageait ni les maladies ni la mort, mais la *descente d'un Dieu adorable sur la terre pour sauver les hommes*, vivre au milieu d'eux et les combler de ses faveurs<sup>4</sup>. »

1. *De Festis*, ch. II, p. 166.

2. *Somme*, III<sup>e</sup> part., quest. 36.

3. *Hist. nat.*, l. II, ch. xxv. « On a regardé ce passage comme interpolé, dit l'annotateur de Pline, tant il avait l'air de se rapporter à l'étoile des Mages. Cependant tous les manuscrits le réclament.

4. S. Hippolyte, *Opera*, p. 325.

En supposant que Chalcidius fût un chrétien déguisé, ce que rien n'indique, on voit que l'enthousiasme pour l'étoile n'avait nullement baissé trois cent cinquante ans après l'événement. Trouvons donc tout simple que saint Ignace ait pu dire, presque sur l'heure et sur les lieux mêmes : « La lumière de cette étoile surpassait tellement celle de toutes les autres, que ceux qui la regardaient en étaient frappés de stupeur. Avec le soleil, la lune et d'autres astres, elle formait un chœur magnifique<sup>1</sup>. » Tout poète qu'il fût, Prudence était donc encore autorisé à dire : « Étoile qui éclipses le globe solaire en lumière et en beauté<sup>2</sup>. »

Quant aux Mages, bien qu'ils fussent astrologues et les représentants de cette nation « qui, ignorant Dieu et ne l'interrogeant pas, était assise, comme les autres, dans les ténèbres de la mort<sup>3</sup>, » rien ne nous oblige à les confondre avec ces astrologues *circulateurs*, mis tant de fois au ban de l'empire romain. Eusèbe nous apprend qu'il y en avait de trois sortes : les premiers, très-sobres et très-savants, ne vivant que d'huile et de farine ; les seconds, prêtres et restés prêtres en ce pays ; les troisièmes, adonnés au culte des démons et usant de malélices pour connaître et deviner l'avenir<sup>4</sup>. » Il est probable que c'est aux premiers que fut dévolu l'honneur de chercher et... de trouver celui que la Chine, l'Inde et la Judée paraissent avoir aussi cherché de leur côté, mais sans le découvrir.

Voyons maintenant où les Mages le trouvèrent.

1. S. Ignatius, *ad Ephesios*, ch. xiv.

2. « Stella quæ solis rotam vincis decore ac lumine. »

3. *Offices de l'Église* (Épiphanie).

4. Ap. Hieron, t. IX, *de Regim. monarch.*

---

« BALAAH, FILS DE BÉOR. » D'accord avec la géographie biblique, qui nous montre cette famille d'*enchanteurs* habitant la ville de l'*interprétation des songes* (Pethor), le livre d'Hénoch, nous l'avons dit (a),



fixait ces fameux géants et leurs esprits tombés, sur les montagnes du Nord, où tous ceux qui *nient la famille d'en haut* allaient les consulter. C'est là qu'ils tenaient leurs assises, et le mont Hermon était la grande *maladetta*, ou montagne maudite de cette chaîne. C'est toujours là que Balac veut renvoyer Balaam pour qu'il y retrouve l'inspiration de ses *oiseaux*; le *Zohar* dit de ses *serpents*, et nous nous sommes demandé s'il ne s'agirait pas encore ici de ces « serpents volants ou dragons ailés » dont parle le prophète Isaïe, et dont Sammaël, le serpent d'Eve, passait pour avoir été le chef.

Ce qu'il y a de certain, c'est que Balaam était un devin somnambule dans toute la force du terme, puisque lui-même s'appelle « homme qui tombe et qui, *les yeux fermés*, reçoit les visions (a). » Ce portrait est achevé : c'est celui de tous nos convulsionnaires, y compris Saül et les Schamans modernes. Cette ressemblance a paru si frappante à quelques auteurs, qu'ils n'ont voulu voir ici que l'histoire plus ou moins légendaire de l'un de ces derniers; ils n'ont voulu y voir encore qu'un morceau détaché sans aucun rapport de langage et de logique avec ce qui précède et ce qui suit. Quant aux prédictions, ajoutent-ils, il est évident qu'elles ont été faites après coup. Mais, comme le leur fait très-bien observer M. Schœbel (b), « dans les versets 8 et 46 du chapitre xxxi, il est dit que les Israélites tuèrent par le glaive Balaam, fils de Béor; dans le livre de Josué (ch. xiii, v. 27), il est qualifié de sorcier; ailleurs il est accusé d'avoir fait apostasier Israël. » Que faudrait-il faire de tout cela? Quant au langage araméen objecté par de Wette, pourquoi aurait-on privé de son idiome natal un personnage qui conserve la parole pendant la plus grande partie du drame? Le contraire serait la preuve d'un remaniement apocryphe. D'ailleurs, reculer la date de cette prédiction jusqu'au règne d'Alexandre, comme on recule celle de Daniel jusqu'au règne d'Antiochus Épiphane, ne facilite en rien le *débarras* de la prophétie, car ni l'un ni l'autre à ces deux distances n'a pu *voir sans elle le sceptre sorti de Judas, l'arrivée du Sauveur*, et l'apparition de son étoile. C'est du rationalisme mythique en pure perte. « Quelle est donc la tête juive, si hardie qu'on la suppose, dit M. Schœbel, qui aurait jamais pu concevoir l'idée de la ruine d'Israël, et la déposer dans le livre qui porte sur chacune de ses pages le témoignage de l'élection de la race d'Abraham? C'est pourtant à soutenir que l'orgueil juif ne reculait pas devant cette abdication complète qu'il faudrait se décider. Que la critique indépendante donne bravement dans ces *impossibilités*, cela ne saurait nous étonner; quand on n'est pas croyant, on est crédule (c). »

Ce sont donc les mythologistes qui ont voulu ne voir qu'une fable dans ce récit. « Autrement, disent-ils, nous nous verrions forcés d'accepter aussi l'ânesse de Balaam; » mais, comme toujours, les rationalistes leur ont fait payer cher leur audace. « Vous ne pouvez, leur ont-ils dit, détacher du *Pentateuque* tout ce morceau sans rompre le fil de l'histoire et la rendre im-

(a) *Nombres*, ch. xxiv, v. 3, 4.

(b) *Annales de philosophie chrétienne*, janv. 1860.

(c) *Ibid.*

possible. Acceptez donc le récit tel qu'il est, quitte à l'expliquer après avec nous; » et, certes, ils ont raison. « Mais, reprennent les autres, nous vous défions bien de rien expliquer. — Allons donc! rien n'est plus facile : dites comme nous qu'il n'y a là qu'un phénomène subjectif (intérieur et purement cérébral), c'est-à-dire que la vision d'une imagination malade, etc. — Mais pas du tout, reprennent les partisans du mythe, car une vision chimérique contredit tous les détails ou plutôt tous les mots et toute la suite de l'histoire; » et dans leur tort ils ont aussi mille fois raison.

Et voilà comme, faute de croire à un phénomène merveilleux des plus communs, l'élite de la science européenne se bafoue mutuellement et se condamne à l'immobilité absolue (a).

(a) En voir la preuve dans une note de notre tome I<sup>er</sup>, p. 234, intitulée : « Animaux visionnaires. » Après tout, nous en convenons, il est triste, lorsque libres penseurs et sorciers ne peuvent pas percevoir un seul Esprit, de voir soit les chevaux des îles Hébrides, soit les troupeaux du Voralberg, soit enfin l'ânesse de Balaam, doués d'une lumière, ou, comme on le dit aujourd'hui, d'une *critique* aussi *fine*. Quelle leçon!

---

#### 4. — Naissance, Bethléem, recensement et massacres.

Une heure solennelle entre toutes, l'heure même indiquée par Daniel, commençait à peine à sonner, que déjà l'on sentait, à certain frémissement du globe, que la nature et l'histoire, depuis si longtemps en travail, allaient enfanter quelque chose de bien grand. Ce serait sortir des limites de notre cadre que de chercher péniblement si, pour la détermination mathématique de cette heure, il y a plus de chances pour l'année 747 que pour celles de 749, 750 et 751. Un seul point de repère chronologique nous est laissé à cet égard par les évangélistes : c'est l'an 15 de Tibère, donné comme époque de la mission de saint Jean-Baptiste. Comme le baptême de Notre-Seigneur semble ouvrir cette mission, et que saint Luc le dit âgé de trente ans à cette époque, il suffit de faire partir cette quinzième année de Tibère du moment de la mort d'Auguste, pour nous voir reportés à peu près vers l'année 747 de Rome. Méprisons donc les chicanes microscopiques prétextant une confusion que saint Luc aurait faite entre deux Lysanias, comme entre deux Zacharie vivant à soixante ans de distance, etc.

Qu'il nous suffise de renvoyer à la réponse très-savante faite par M. Wallon<sup>1</sup> à toutes ces difficultés suscitées par Strauss; au moins ce dernier savait-il se donner beaucoup de peine pour écraser ses contradicteurs. Pour y parvenir, il remuait véritablement ciel et terre. M. Renan est de meilleure composition, et, se croyant vainqueur à moins de frais, il nous accorde généreusement tous nos chiffres. « On ignore, dit-il, la date précise de cette naissance. Elle eut lieu sous le règne d'Auguste, vers l'an 750 de Rome, probablement quelques années avant l'an 1 de l'ère actuelle<sup>2</sup>. » Entre cette large concession et cette phrase de Newton : « Je trouve dans cette chronologie plus d'authenticité que dans aucune histoire profane<sup>3</sup>, » on se sent bien à l'aise.

On y est tout autant, mais on y est, cette fois, malgré M. Renan, lorsqu'il s'agit de fixer le lieu de la naissance. Il se garde bien de faire ici la moindre concession. Il y va d'intérêts bien trop graves. La petite ville de Bethléem couvait depuis trop longtemps dans son sein les magnifiques promesses qui lui avaient été faites, elle méditait avec trop d'amour ces paroles tombées depuis quinze siècles des lèvres d'un prophète : « Et vous, Bethléem-Éphrata, quoique vous soyez la plus petite, c'est de vous que sortira mon fils, qui sera le docteur d'Israël<sup>4</sup>, » pour se laisser enlever, sans mot dire, la jouissance de leur accomplissement. D'un trait de plume, M. Renan la lui arrache : « Jésus, dit-il, naquit à Nazareth. » Si vous y trouvez à redire, prenez-vous-en à saint Matthieu (ch. xiii, p. 54 et suiv.). Appuyé sur cet apôtre, M. Renan nous dit : « Ce n'est que par un détour assez embarrassé qu'on réussit, dans sa légende, à faire naître Jésus à Bethléem... Cette supposition était la conséquence obligée du rôle messianique qu'on lui prêtait. » Si vous en doutez encore, on vous promet

1. *Croyance à l'Évangile*, p. 393 à 409.

2. *Vie de Jésus*, p. 24.

3. *Newtoniana*, p. 54.

4. Michée, ch. xix, v. 2.

de vous le prouver au chapitre XIV de la *Vie de Jésus*. On y court, et l'on ne trouve pas un seul mot qui s'y rapporte, apparemment parce que c'est une affaire jugée sans rémission.

Il eût été cependant bien loyal de prévenir les lecteurs que cette révélation de saint Matthieu ne consistait que dans la reconnaissance de Nazareth « pour la *patrie* de Jésus, » et il eût été plus loyal encore d'ajouter que le bon évangéliste l'entendait si bien ainsi qu'il consacrait tout son chapitre II à prouver la naissance et l'adoration des Mages à Bethléem, que saint Luc (II, v. 4 et 7) en parlait comme saint Matthieu, et que saint Jean (VII, v. 42) expliquait le dissentiment et le résolvait par l'Écriture. Voilà, en vérité, une attaque bien appuyée pour renverser de telles autorités évangéliques ! qu'en dit-on ?

Il eût été bien aussi de rappeler que, selon le *Dictionnaire de l'Académie*, « ce n'est que par exception que l'on applique aux petites villes le mot *patrie*, réservé ordinairement aux provinces ».

Au reste, M. Renan n'a même pas la gloire de cette difficulté ; il paraît qu'un certain critique des derniers siècles l'avait essayée avant lui. « Cette difficulté, mise en avant par Jean Bodin, N'EST EN VÉRITÉ PAS SÉRIEUSE, dit le savant évêque d'Avranches (Huet) ; car on avouera, je pense, qu'elle a dû être aperçue par les apôtres, puisqu'ils la fournissaient eux-mêmes ; rien ne leur eût été plus facile que d'y répondre : il leur eût suffi, pour s'expliquer, de renvoyer à l'usage assez général de qualifier une personne indifféremment par le lieu de sa naissance ou par le lieu de son origine. C'est ainsi que Virgile appelle César *Troyen* ; à entendre Suétone, Auguste était de Thurium, etc.<sup>1</sup>. » Le grand évêque a raison ; ceci n'est pas sérieux, et la manière tranchante dont M. Renan réchauffe cette vieille chicane est tout à la fois d'un malheureux et excellent effet au début d'un tel livre.

<sup>1</sup>. *Démonstration évangél.*, ch. x.

Sa seule excuse, la voici : « C'est qu'il y allait, comme il le dit, de très-grands intérêts. »

L'objection du recensement est plus grave. « En ce temps-là parut un édit de César-Auguste pour faire recenser tout le monde, et ce recensement fut fait par Cyrinus, président de la Syrie<sup>1</sup>. » « Or, disent nos adversaires, Josèphe nous apprenant avec d'autres historiens que Cyrinus ou Quirinius n'est venu en Syrie que dix ou douze ans après la déposition d'Archélaüs, c'est-à-dire après la mort d'Hérode, tout cela aura été arrangé pour les besoins de la cause, et fait tomber par sa fausseté évidente tout le voyage de Bethléem<sup>2</sup>. »

Mais, comme le dit encore M. Wallon, « c'eût été par trop maladroit, car saint Luc n'avait nullement besoin de s'étayer sur un mensonge dont saint Matthieu ne dit pas un seul mot. » On objecte encore, il est vrai, que Tacite, Suétone, Dion Cassius et, ce qui est plus étonnant encore, le marbre d'An-cyre sur lequel Auguste faisait graver tous ses actes, ne disent pas un seul mot de ce recensement. A toutes ces objections on fait beaucoup de réponses bonnes ou mauvaises. On fait remarquer, par exemple, sur le marbre, des mutilations et des brisures assez larges pour avoir contenu ce qu'on y cherche; mais le hasard serait ici trop singulier. Nous préférons faire remarquer, avec M. Wallon, sur le même marbre et pour la même époque (an 746), la mention d'un recensement particulier qui pourrait bien avoir été le prélude du recensement général dont parle l'apôtre, et qui n'eût été complété que dix années plus tard. Maintenant, que M. Renan vienne nous dire, sur la foi d'Orelli, que « cette inscription est reconnue pour fausse, » nous demandons ce que peut être une inscription *fausse* sur une table de marbre, et nous tenons à notre tour ce recensement particulier pour *très-vrai*, sur la foi du marbre d'abord, de Pline ensuite, qui

1. Saint Luc, ch. II, v. 4 et 2.

2. *Vie de Jésus*, p. 49.

parle d'erreurs commises dans le travail relatif à la Bétique<sup>1</sup>, puis de Frontin, de Cassiodore parlant d'un cadastre et d'un cens ordonnés et réglés *pour chacun*, dans le monde romain, sous Auguste<sup>2</sup>, de Suidas mentionnant vingt personnes chargées par Auguste de faire le recensement des *lieux* et des *personnes*<sup>3</sup>; et comme Suidas nous a parlé de tous les pays « de l'obédience d'Auguste, » nous ne voyons pas pourquoi Bethléem ne s'y trouverait pas renfermée. En somme, comment ne sent-on pas qu'au milieu de tant de *choses* identiques il n'y aurait place tout au plus que pour quelques méprises de mots? Mais lorsque M. Renan affirme que l'erreur est reconnue, tous ses lecteurs *dévoués* le croiront sur parole, sans se douter du nombre des savants *indépendants* dont M. Wallon nous donne tous les noms et qui affirment le recensement général tel qu'il est dit dans saint Luc<sup>4</sup>.

Resterait donc la difficulté relative à Quirinus; mais soit que, avec une foule de grandes autorités telles que Képler, Leclerc, les Bollandistes, l'*Art de vérifier les dates*, etc., on traduise ainsi : « Ce dénombrement se fit *avant* que Quirinus fût gouverneur de Syrie<sup>5</sup>, » soit que l'on traduise par : « Ce premier recensement accompli plus tard par Quirinus, etc., » toujours faut-il reconnaître, au nom du plus simple bon sens, que ni saint Luc, qui paraît si bien renseigné, ni ses interpolateurs si adroits, dit-on, n'auraient pas laissé subsister de gaieté de cœur un anachronisme inutile devant saper leur autorité dans sa base. On compte trop peu sur le bon sens de ces prétendus *habiles*.

Il en est de même du massacre des Innocents. « Comment,

1. Pline, *Hist. nat.*, l. III, ch. VIII, § 14.

2. Var., III, p. 52.

3. Verbo ΑΠΟΓΡΑΦΗ.

4. *Croyance*, p. 309.

5. Voir les raisons grammaticales très-fortes données pour cette traduction. Wallon, p. 342 et suiv.

vient-on nous dire, comment voulez-vous que le *grand*<sup>1</sup> Hérode, se voyant trompé par les Mages, soit entré dans une si grande colère, qu'il ait envoyé des gens pour tuer *tous* les enfants de deux ans de Bethléem et de la contrée voisine ? D'abord, Josèphe n'en dit pas un seul mot ; ensuite, c'est supposer gratuitement une cruauté aussi révoltante qu'inutile. A quoi bon ? » On ajoute : « Il *aurait pu* faire telle chose... il ne se *serait* pas avisé de telle autre, il ne *pouvait* redouter à ce point un enfant ; Rome en *aurait* été tout émue, » etc., et de peut-être en peut-être, de *conditionnels* en conditionnels, on arrive à la destruction de tous les *prétérêts* si simplement affirmés...

Quant au caractère du *grand* Hérode, il est connu. L'homme qui avait fait étrangler ses trois fils pouvait fort bien tenir assez peu de compte de tous les autres enfants. D'ailleurs, Macrobe, historien PAÏEN, nous dit, à la louange de l'empereur Auguste, que « lorsqu'il eut appris qu'entre les enfants *de deux ans* qu'Hérode, roi des Juifs, avait fait mourir en Syrie se trouvait son propre enfant, il s'écria : « Mieux vaudrait être le porc d'Hérode que son fils<sup>2</sup> ! » On ne peut rien opposer à ce témoignage cette fois si désintéressé et tout aussi positif que celui d'Origène parlant à Celse du même crime, comme d'une chose que celui-ci ne niait pas<sup>3</sup>.

Que deviennent tous les témoignages négatifs et tous les *conditionnels* qu'on nous oppose devant de telles affirmations ?

Enfin, quant au peu de cas que l'on *pouvait* faire de *cet enfant*, soit à Rome, soit à Jérusalem : mais y pense-t-on bien en vérité ? on oublie donc du même coup l'effroi causé à Cicéron par le ROI SAUVEUR CAPABLE DE CHANGER LA RELIGION<sup>4</sup> ; l'effroi du sénat, en 691, à la lecture par Nigidius

1. Épithète appliquée par M. Renan.

2. *Saturnales*, l. II, ch. iv.

3. *Contra Celsum*, l. I, ch. XLVIII, p. 375.

4. Voir p. 192 de ce vol., paragraphe : « Sibylles. »

des oracles de Tagès sur un roi qui *venait de naître*, et la motion, faite par quelques sénateurs et éludée par les autres, de prendre précisément une mesure semblable à celle que prit Hérode<sup>1</sup>; l'effroi causé par l'aruspice étrusque Volcatius annonçant, au milieu des jeux célébrés par Auguste, qu'une nouvelle *étoile* venait de se lever et qu'un NOUVEL AGE venait de commencer<sup>2</sup>; l'effroi commun à Rome et à Jérusalem, et la solidarité parfaite d'intérêts et d'amitié qui liait Hérode à Pollion, Pollion à Virgile, Virgile à Cicéron, Cicéron à Varron, puis tous ces hommes au sénat, de manière que l'effroi de l'Italie ne pouvait pas ne pas être l'effroi de la Judée, et réciproquement : de sorte encore que pour nous de cette correspondance parfaite et suivie entre Rome et la Judée, au milieu de cette communauté de lectures et de pressentiments prophétiques<sup>3</sup>, il ressort, clair comme le jour, que le forfait d'Hérode fut la traduction sanglante de celui dont le sénat avait eu un instant la pensée. Devant de tels précédents, quelle garantie peut nous offrir ce certificat de philanthropie décerné par M. Renan à ce grand personnage?

Laissons donc à Bethléem, à la *maison du pain*, la gloire qui lui a été prédite quinze cents ans à l'avance. Laissons-lui ses bergers et ses Mages, son Enfant divin qu'on adore et ses innocents, qui ne pleurent un moment que pour se ré-

1. Voir page 192 de ce vol., paragraphe : « Sibylles. »

2. *Ibid.*, p. 193.

3. Cicéron (*Att.* IV, 401, t. XVII, p. 416) écrit : « Je me nourris ici (à Pouzzoles) de la bibliothèque de Faustus. » Or, ce Faustus était celui qui était entré le premier dans le temple de Jérusalem, et sa bibliothèque était devenue une des plus riches de la ville de Rome. On y voyait peut-être la Bible grecque écrite depuis deux cent ans; et dans tous les cas il avait dû prendre copie de plus d'un mémoire juif. Cicéron se vantait encore de connaître intimement un Grec *excellent et très-docte*, ami de Pison (*in Pison.*, n° 28, t. XII, p. 84); or, ce Grec était le Juif Philodème, né auprès du lac de *Génésareth*. (Voir sur toutes ces relations le n° des *Annales de philosophie chrétienne*, « Entre Juifs et Romains, » de mars 1863. Ces articles faits par M. Bonnetty lui-même sont du plus haut intérêt.)



veiller dans la joie parmi ces anges qui chantent au-dessus de la petite ville : « Gloire à Dieu dans les cieux et sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté<sup>1</sup> ! »

---

## § II.

Doctrine et morale de Jésus. — Autorité de sa parole.

### 1. — Doctrine et morale.

C'est notre gloire, c'est notre bonheur, à nous chrétiens, de voir les ennemis les plus acharnés de la divinité de notre maître élever néanmoins jusqu'aux cieux sa doctrine, l'en détourner à leur profit, et glisser jusqu'à leurs plus ténébreux principes sous la protection de quelques rayons de son soleil. Tous conviennent en effet que le moment où ce soleil se levait sur le monde fut un moment de bénédiction et la plus belle *évolution* du progrès.

4. Il n'y a pas jusqu'à ces bergers qui ne soient ici de la couleur locale, et ne deviennent une garantie de la sincérité du récit. car avant le fameux verset du chapitre v de Michée. on a lu nécessairement les versets 8 et 9 du chapitre iv, ainsi conçus : « Et vous, *tour du troupeau* environnée de nuages, » etc. Or, cette tour du troupeau était près de Bethléem, et nous verrons plus tard qu'elle était construite sur l'emplacement même où Jacob avait eu jadis la vision de Bethel ou de la « *maison du Seigneur*, » (*Genèse*, ch. xxxv), véritable rudiment des destinées de Bethléem, symboliquement « demeure du dieu pain. » C'était encore la tour dont le *Targum* de Jonathan sur la *Genèse* disait (v. 35, 24) : « Au delà de la tour d'Éder qui est le lieu d'où se manifestera le Roi Messie à la fin des jours, » etc.

Ainsi, pris entre un patriarche et un prophète qui lui disent : « *Il* naîtra là ; » entre les chrétiens qui lui disent : « *Il* est né là ; » entre des Juifs qui lui disent encore aujourd'hui : « C'est bien là qu'il naîtra, » le rationaliste ne se tire d'affaire qu'en essayant de prouver *qu'il* est né autre part ; et pour y parvenir, sur qui va-t-il donc s'appuyer ? Sur des apôtres qui lui soutiennent... tout le contraire !... Pauvre et débile critique !...

Et certes, il y avait bien *évolution*; car c'était précisément ce même progrès, qui, dirigé par la philosophie des plus sages, venait d'amener le monde au point où nous l'avons laissé. Malgré la *haute vertu* des *mystères*, ou plutôt grâce à elle, l'humanité se mourait, ou plutôt encore, comme le dit l'apôtre, elle avait cessé de vivre. « Lorsque nous étions morts, dit-il, Dieu nous a ressuscités<sup>1</sup>. » Le paganisme lui-même en convenait. « Ce n'est pas dans une tempête, disait Sénèque, mais bien dans une *nausée*, que nous périssons, *in nausea perimus*<sup>2</sup>. » « Donnez-moi donc une consolation, » disait Pline le Jeune au moment de la mort d'un ami<sup>3</sup>, et, pour toute consolation, la philosophie répondait : « Ne pleurez pas, car peut-être souperons-nous ce soir chez Pluton. » Et l'on priait les dieux mânes *très-cruels* (diri) d'épargner les mânes *épouvantés* du regret.

Ces consolations du monde antique, on peut s'efforcer de les confondre avec les nôtres, on peut même essayer d'éteindre ces dernières (quel forfait!); mais nous défions que toute une vie puisse s'achever sans les avoir comprises, ressenties et regrettées.

La *bonne nouvelle*<sup>4</sup> est donc acceptée par tout le monde. Comme tous les peuples « assis dans les ténèbres de la mort, » on s'incline devant la nouvelle étoile, on se fait gloire même d'avoir marché et progressé avec elle. Seulement, les Mages, après l'avoir suivie jusqu'au bout, abandonnèrent leur ancienne voie et revinrent « chez eux par un *autre* chemin; » nous, au contraire, « nous reprenons la même voie, » pour retourner à nos ténèbres.

Oh! oui, c'était une *bonne nouvelle* celle qui disait aux fatigués de la route, aux épuisés du travail, aux courbés sous le fardeau : « Venez, venez à moi, et je vais vous rendre des

1. *Ephés.*, ch. II, v. 5.

2. Sénèque, *Pensées*.

3. *Lettres*.

4. Signification du mot ÉVANGILE.

forces ; » aux esclaves : « Vous n'avez qu'un maître, qui est au ciel, et vous ne vous devez rien que la charité ; » aux pauvres : « Le royaume des cieux est à vous ; » aux malades : « Priez et vous serez délivrés ; » aux affligés : « Bienheureux, vous qui pleurez... car on vous rendra toute votre joie, et personne ne pourra plus vous en priver ; » aux repentants : « Vos péchés vous sont remis à tous, aimez - moi, aimez-vous ; je vous donne à jamais la paix, la vie et le royaume de Dieu... »

Et voilà que tout ce qui souffre et que tout ce qui aime, voilà que toutes ces âmes, trop faibles ou trop fortes pour le monde, celles que ce monde a brisées, comme celles qui le fuient pour ne pas l'être, vont se précipiter, toutes ensemble, dans cet océan de magnifiques espérances, certaines d'y retrouver avec l'oubli de leurs maux tous les rafraîchissements de la lumière et de la paix, la réalisation de tous leurs rêves, un amour idéal, complément et milieu de tous les autres, et l'enivrement du mot **TOUJOURS** succédant aux angoisses désespérantes du mot **JAMAIS**.

Et pour gagner cet idéal, pour arriver à cet *Eldorado* céleste, « où sera faite *toute* la volonté, où seront exaucés *tous* les vœux, où seront remplis *tous* les désirs *intimes* de ceux qui craignent le Seigneur, » que reste-t-il à faire ? Faut-il recommencer tous les travaux de la Fable et traverser à nouveau les grandes épreuves des initiations antiques ? Non. Pour arriver à notre *Nirvâna* chrétien, voici la seule chose nécessaire (*unum necessarium*) : le désirer uniquement, le désirer ardemment, l'appeler sans cesse de ses vœux (*adveniat regnum tuum*), avoir faim et soif du royaume que l'on convoite, seule convoitise dont la première loi soit d'être immodérée (*toto corde et totis viribus*), en un mot, poursuivre le vrai bonheur avec une passion qui le procure à elle seule : voilà le lot des saints et le secret de toutes leurs forces !

Il est vrai qu'il leur en faut beaucoup pour gravir leur Calvaire ; mais souffrir dans les bras de Celui qui vous *choisit*

vos souffrances, souffrir en *tenant la main* de Celui qui vous dit : « Ne craignez pas, c'est la main de votre Dieu qui vient pour vous aider <sup>1</sup>; » souffrir sous son égide, et, après tout, infiniment moins peut-être que l'on ne souffrirait plus loin de lui, ... qui pourrait le redouter ? Une fois abrité dans cette force, le chrétien ne se trouble pour rien de tout ce qui passe, ne craint ni tyrans ni ennemis, méprise les richesses, respecte les pouvoirs selon la loi, remplace l'esclavage par les *vraies* libertés, égalise les âmes sous le seul niveau de la charité, prie pour les forts et les grands, chérit les petits, les pauvres et les enfants, et ne sèche ses propres larmes qu'en séchant celles des autres. Enfin, pour éviter, sans sortir de ce monde, toute rupture avec ceux qui ne sont plus, pour les rejoindre, et pour ainsi dire les saisir dès ici-bas, il se nourrit de la chair et du sang de cet Agneau « que les élus suivent partout où il va <sup>2</sup> ! » Or, ne sont-ce pas là déjà de magnifiques arrhes prélevées par les voyageurs de ce bas monde sur le splendide trésor que leur promet dans l'autre Celui qui s'appelle « la résurrection et la vie ? »

Voilà à peu près les seules et miséricordieuses conditions imposées aux aspirants de l'éternité ! Vie tout exceptionnelle, si l'on veut, mais, après tout, d'une sagesse si logique, que tous les poètes l'ont saluée dans l'âge d'or, comme tous les philosophes l'ont cherchée dans leurs rêves, et qu'elle-même, tout en s'appelant « sainte folie, » convainc de folie toutes les autres.

1. Isaïe, ch. xli.

2. *Apoc.*, ch. xiv, v. 4.

---

« ENTHOUSIASME DE M. RENAN POUR CETTE DOCTRINE. » — « Au premier rang de la famille des *vrais* fils de Dieu il faut placer Jésus... Dieu est en lui, ... la plus haute conscience de Dieu qui ait existé au sein de

l'humanité a été celle de Jésus. » (*Vie de Jésus*, p. 75.) « Car il fonde la consolation suprême, le recours au Père que chacun a dans le ciel, le vrai royaume de Dieu que chacun porte en son cœur (p. 78)... Il voulait la perfection ; toutes les vertus étaient en germe dans ce premier enseignement (p. 82)... Jamais prêtre païen n'avait dit pareille chose au fidèle (p. 88)... Et si du sein de son Père Jésus voit son œuvre fructifier dans l'histoire, il peut bien dire avec vérité : « Voilà ce que j'ai voulu. » Pour lui, la liberté c'est la vérité (p. 121). Que ce rêve ait rempli des années ou des mois, le rêve fut si beau que l'humanité en a vécu depuis, et que notre consolation est encore d'en recueillir le parfum affaibli. JAMAIS TANT DE JOIE NE SOULEVA LA POITRINE DE L'HOMME. Un moment, dans cet effort, le plus vigoureux qui ait été fait pour s'élever au-dessus de sa planète, l'humanité put oublier le poids de plomb qui l'attachait à la terre et les tristesses de la vie d'ici-bas. On ne sortira pas de la notion religieuse essentielle telle que Jésus l'a créée. IL A FIXÉ POUR TOUJOURS L'IDÉE DU CULTE PUR... Pour s'être fait adorer à ce point, il faut bien qu'il ait été adorable (p. 445, 447). Plaçons donc au plus haut sommet de la grandeur humaine la personne de Jésus... Cette sublime personne qui chaque jour préside encore aux destins du monde, il est permis de l'appeler *divine*... Quels que puissent être les phénomènes inattendus de l'avenir, Jésus ne sera pas surpassé, ... tous les siècles proclameront qu'entre les fils des hommes il n'en est pas de plus grand que Jésus » (p. 459).

Nous le demandons aux saints ; jusqu'ici ne signeraient-ils pas des deux mains une telle christologie ? Que s'est-il donc passé dans cette âme, pour qu'après de tels accents elle puisse déshonorer son *idéal* et calomnier son *Dieu* par les blasphèmes qui vont suivre : « Son âme *lyrique*... voulait la perfection... mais malheureusement elle allait aux excès » (p. 82). En morale, Jésus n'est pas un spiritualiste ; car tout aboutit pour lui à une réalisation palpable ; il n'a pas la moindre notion d'une âme séparée du corps, mais c'est un idéaliste accompli (p. 128). Comme politique, c'est un révolutionnaire transcendant, un jeune démocrate blessé des honneurs et des titres décernés aux souverains (p. 227). Comme théologien, on chercherait vainement une pratique religieuse recommandée par Jésus ; le baptême lui-même n'était pour lui que d'une importance secondaire... Il violait ouvertement le Sabbat (p. 225 et 226)... La position qu'il s'attribuait était celle d'un être surhumain ; il n'y avait pas pour lui de surnaturel, car il n'y avait pas de nature (p. 246)... La qualité de président des assises finales de l'humanité est l'attribut essentiel que Jésus s'attribue... Aussi il est thaumaturge à contre-cœur (p. 264)... Quelque chose de plus qu'humain et d'*étrange* finit par se mêler à ses paroles... Ce n'était plus le fin et *joyeux* moraliste des premiers jours, mais le géant sombre qu'une sorte de pressentiment grandiose jetait de plus en plus hors de l'humanité (p. 312)... Parfois on eût dit que sa raison se troublait (p. 348). Bien donc qu'en lui se soit condensé tout ce qu'il y a de bon et d'élevé dans notre nature, il n'a pas été impeccable ;... et de même que plusieurs de ses grands côtés sont perdus,

il est probable aussi que beaucoup de ses fautes ont été dissimulées, etc. »

Mais assez de ces blasphèmes que nous enregistrons seulement pour les nécessités de notre étude. Retournons à l'histoire de ces erreurs.

## 2. — *Autorité de sa parole.*

Mais le prodige n'est pas dans la teneur même de ces paroles, dont la plupart, selon le divin auteur qui les prononce, ne sont qu'un écho de la loi naturelle, qu'un rappel à ce « qui était au commencement. » Le prodige est dans le succès (et quel succès !) d'une doctrine dont les moyens de fascination se réduisent en définitive à celui-ci : « Rejouissez-vous, consolez-vous dans la pensée... DE LA MORT. » Quelle séduction nouvelle ! et comme elle demeure inexplicable, si celui qui l'exerce ne prêche pas avec autorité, comme le dit l'Écriture !

Le XVIII<sup>e</sup> siècle, confondu, comme le nôtre, d'un tel succès, n'avait pas craint d'en appeler, pour son explication, à tous les génies de l'imposture et du prestige. Pour lui, Jésus, étant Dieu s'il n'était pas imposteur, était nécessairement un imposteur *puisque* il n'était pas Dieu. Le blasphème était révoltant, mais il était logique. Le XIX<sup>e</sup> siècle, heureusement très-illogique, récuse un moyen qui lui paraît impossible et, sans que nous en profitons le moins du monde, veut bien accorder au « plus grand de tous les fils de la terre » cette mesure de sincérité qu'il ne refuse plus à aucun des fondateurs de religions<sup>1</sup>.

Et le XIX<sup>e</sup> a raison ! Sans conviction et sans sincérité, les

1. « C'est de bonne foi, nous a-t-il dit, qu'ils se disent inspirés ; et cette bonne foi s'explique par une sorte de *réciprocation* qui finit par s'établir entre les gouvernés et les gouvernants, qui, subordonnés eux-mêmes à l'*occultisme*, commencent par *éprouver* comme les autres la sainte terreur qu'ils répandent, » etc.

*réformateurs* dont il parle n'auraient pas remué un fétu autour d'eux, et nous les avons vus soulever le monde ! Sans conviction et sans faits merveilleux, ils n'eussent jamais eu de martyrs à leurs ordres, et ne l'eussent jamais été eux-mêmes.

A plus forte raison, devant cette conversion de la critique moderne à la bonne foi nécessaire de tous ces *théomanes*, la théorie de l'imposture chrétienne s'écroulait-elle sur sa base ! Il eût été par trop révoltant d'amnistier tous ces Barrabas du mensonge religieux, pour en charger exceptionnellement le héros des Évangiles. Ne fût-ce que pour le mieux crucifier, nos Pilates du criticisme actuel l'ont déclaré *sincère*, sans paraître se douter qu'ils ne *laveront* pas mieux cette inconséquence de leur esprit, que le vrai Pilate n'avait lavé le sang qui rougissait ses mains.

En effet, voyez si la position est tenable !

« Jésus, dès qu'il eut une pensée, entra dans la brûlante atmosphère que créaient en Palestine les idées messianiques<sup>1</sup>... Ces idées étaient dans l'air, et son âme en fut de bonne heure pénétrée... Nos doutes ne l'atteignirent jamais (p. 55)... C'était avec passion qu'il s'attachait à la gloire de son Père (p. 73). Dieu est en lui, il se sent avec Dieu... il l'entend... La plus haute conscience de Dieu qui ait existé au sein de l'humanité a été celle de Jésus (p. 74)... Il avait vraiment l'instinct prophétique de sa mission (p. 128). »

Voilà pour la bonne foi complète : il est le Messie et ne vit que de cette idée, et nous retrouvons cette affirmation jusqu'aux dernières pages du livre :

« Voué sans réserve à cette idée, qu'il ne vit que de son Père, il y a subordonné toute chose à un tel degré, que vers la fin de sa vie l'univers n'existait plus pour lui. C'est par *cet accès* de volonté héroïque qu'il a conquis le ciel (p. 458). »

Comment donc se peut-il faire que (p. 239) bien que l'idée

1. Autrement dit, l'Évangile raconté par les prophètes; tirez-vous donc naturellement d'un premier aveu comme celui-là !

du Messie emportât nécessairement avec elle celle de « fils de David, » Jésus,

« qui ne se croyait pas fils de David, SE LAISSE DONNER UN TITRE SANS LEQUEL IL NE POUVAIT ESPÉRER AUCUN SUCCÈS; » qu'il « finisse par y prendre plaisir; » qu'il « se plie aux idées ayant cours de son temps; » qu'il « autorise peut-être par son silence les généalogies *imaginées* par ses partisans; » qu'il n'ait pu couper court, quand il l'aurait voulu, aux créations légendaires qui s'élaboraient autour de lui par une *grande conspiration spontanée*?

« Et cependant, une fois il *se laissa aller* à un mouvement *hardi* qui lui coûta plusieurs de ses disciples. « C'est moi, dit-il, qui suis le pain de vie, le pain descendu du ciel... Celui qui me mange vivra éternellement, etc. » Une telle *obstination dans le paradoxe révolta*, etc. (p. 301). Mais cela tient... à ce qu'il n'eut jamais une idée bien arrêtée de l'individualité (p. 305). »

Mais enfin, *se laisser* appeler fils de David quand on sait ne pas l'être, *se laisser* forger une légende qu'on sait fausse, *se laisser* déclarer thaumaturge quand on sait qu'on ne l'est pas!... comment tout cela peut-il demeurer compatible avec « la conviction absolue et l'enthousiasme qui lui ôtent jusqu'à la possibilité d'un seul doute (p. 252)? » Ah! c'est ici que nous conjurons ceux qui tiennent avec raison à la nécessité, en si grande occurrence, d'un langage net et précis, de bien peser les paroles qui vont suivre.

« Pour nous, races profondément sérieuses, la conviction signifie la sincérité avec soi-même. Mais la sincérité avec soi-même n'a pas beaucoup de sens chez les peuples orientaux, peu habitués aux délicatesses de l'esprit critique. Bonne foi et imposture sont des mots qui, dans notre conscience rigide, s'opposent comme deux termes inconciliables. En Orient, il y a de l'un à l'autre mille *fuîtes* et mille *détours*... L'histoire est *impossible*, si l'on n'admet *hautement* qu'il y a pour la sincérité plusieurs mesures... César savait fort bien qu'il n'était pas fils de Vénus; la France ne serait pas ce qu'elle est, si l'on n'avait cru mille ans à la sainte ampoule de Reims. Il nous est facile à nous autres, impuissants que nous sommes, d'appeler cela mensonge et, fiers de notre timide honnêteté, de traiter avec dédain les héros qui ont accepté dans d'autres conditions la lutte de la vie.



QUAND NOUS AURONS FAIT AVEC NOS SCRUPULES CE QU'ILS FIRENT AVEC LEURS MENSONGES, nous aurons le droit d'être sévères pour eux. Le seul coupable en pareil cas, c'est l'humanité qui veut être trompée (p. 254). »

On voit maintenant comment les héros peuvent n'avoir *aucune espèce de doute* et *mentir* sur le même point ; on voit surtout comment, grâce aux mille fuites et aux mille détours de *l'Orient*, des traditions messianiques que l'on a dites *universelles* peuvent naître *spontanément* et par conspiration autour de celui qui se croit Messie et qui *le laisse* dire, et comment M. Renan peut appeler tour à tour et divine et humaine une « individualité qui, ne se comprenant pas elle-même, » nous laisse absolument dans la même position.

Néanmoins, il pourrait bien se faire que, malgré tous ses scrupules en fait de sincérité, l'humanité *lisante* se regardât comme très-éclairée par le philosophe qui lui fait de telles ténèbres, et comme très-rassurée par celui qui professe « qu'elle doit être trompée parce qu'elle veut l'être. » Mais alors, répétons-le, le xviii<sup>e</sup> siècle était moins fin, et, tout en se montrant beaucoup *trop* sincère, il se montrait infiniment plus logique.

« UNE EXPLICATION ROMANTIQUE SUCCÉDANT AUX EXPLICATIONS ROMANESQUES. » — On ne peut vraiment que reléguer en note et comme peu sérieuse l'explication de la grande *autorité* du Sauveur par *sa* nature, et l'explication de celle-ci par la nature elle-même. C'est la première fois qu'on dit de lui : « Son âme était lyrique, les psaumes devinrent son aliment ;... un livre surtout le frappa, c'est le livre de Daniel, cette œuvre d'un Juif *exalté* du temps d'Antiochus ;... peut-être aussi lut-il le livre d'Hénoch. Une nature ravissante contribuait à former cet esprit beaucoup moins austère... qui imprimait à tous les rêves de la Galilée un tour *idyllique* et *charmant*... La Galilée était un pays très-vert, très-ombragé, très-souriant ;... des tourterelles sveltes et vives, des *merles bleus*,... des alouettes huppées, de petites tortues de ruisseaux,... des cigognes à l'*air pudique et grave*,... un vin délicieux, etc. Cette vie contente et facilement satisfaite n'aboutissait pas à la grosse joie d'une Normandie plantureuse : elle se spiritualisait en rêves éthérés... Toute l'histoire du christianisme naissant est devenue de la sorte une délicieuse *pastorale*... Jésus vivait et grandissait dans ce milieu enivrant

(p. 66, 67 et 68)... Le sentiment extrêmement délicat qu'on remarque en lui pour les femmes ne se sépare pas du sentiment exclusif qu'il avait pour son idée (p. 74). Aussi la voix du jeune charpentier prit-elle une douceur extraordinaire; un charme infini s'exhalait de sa personne; c'était le Jésus des premiers jours (p. 80). » Dès lors, pour expliquer le Jésus qui succède à celui-ci, le Jésus qui s'irrite, qui menace, qui devient *étrange et fou*, M. Renan aura recours au *désert* dans lequel il avait passé quarante jours, sans autre compagnie que les bêtes sauvages et dans les pratiques d'un jeûne rigoureux. « Le désert, dit-il, était dans les croyances populaires la demeure des démons. Il existe peu de régions plus désolées, plus abandonnées de Dieu, plus fermées à la vie que la pente rocailleuse qui forme le bord occidental de la Mer-Morte. On crut que pendant ce temps Jésus avait traversé de terribles épreuves, que Satan l'avait effrayé de ses illusions ou bercé de séduisantes promesses... etc. (p. 113). » On le voit, c'est toujours la *nature* qui inspire les Évangiles; une seule chose nous embarrasse : dans ses ouvrages précédents, M. Renan attribuait à l'influence monothéiste du désert le saint et exceptionnel monothéisme de Moïse; maintenant il attribue la sévérité de Jésus à l'influence *démoniaque* de ce même désert. A laquelle de ces deux influences l'auteur aura-t-il donc cédé lui-même en traversant ce même désert? Se figure-t-on l'auteur exposant de pareilles théories en présence d'un Bossuet, d'un Leibnitz ou d'un Newton? Comme on l'eût laissé croire, tout seul, qu'une ligne plus ou moins heureuse dans le paysage, ou le parfum plus ou moins suave du chèvre-feuille et du lilas avait pu décider de l'ère nouvelle! Comme l'influence du désert eût vite fait le désert autour de lui!... Nous sommes moins difficiles apparemment, et, après avoir transporté le roman-tisme dans l'histoire, il nous sied de le transporter dans la théologie.

---

### § III.

La vraie question ou la question du miracle.

#### 1. — *Ultimatum de la critique moderne à cet égard.*

On sent bien cependant que tout cela n'explique guère ce grand crédit du missionnaire divin. Il ne suffit pas d'être *charmant* pour faire tomber le monde à ses pieds, surtout après votre mort et sur la foi de quelques grossiers paysans.

Il ne suffit pas non plus d'avoir prêché la plus sublime morale, surtout lorsqu'on reconnaît que les Esséniens la prêchaient depuis longtemps sans succès et que la *croix*, cet appendice tout nouveau, révoltait à la fois la nature et la raison.

Il faut donc une autre explication ; malheureusement il n'y en a qu'une, et c'est précisément celle dont on ne veut à aucun prix : c'est LE MERVEILLEUX surnaturel ou surhumain.

Nous avons vu<sup>1</sup> que sur toute la ligne c'était là le grand ennemi, l'unique obstacle, la seule pierre de touche pour l'adoption ou le rejet de toute histoire ; aussi n'avons-nous écrit tout ce Mémoire à notre tour, que pour montrer ce même ennemi installé sur tous les points de l'histoire ou de la science, dont on le croyait *chassé*.

Aujourd'hui M. Renan nous montre

« *Jésus ignorant la façon admirable dont Lucrèce avait mis en évidence cette non-réalité du miracle* <sup>2</sup>, » car, « chose étrange ! ajoutait-il, ce qui faisait la grandeur de Jésus aux yeux de ses contemporains est pour nous une TACHE dans son idéal, qui souffre de trouver à côté du discours sur la montagne des récits de *possédés*, qui, s'ils naissaient de nos jours, ne rencontreraient plus que le sourire <sup>3</sup>. » « La différence des temps a changé en quelque chose de *très-blessant* pour nous ce qui fit la puissance du grand fondateur. La critique n'éprouve devant ces sortes de phénomènes historiques aucun embarras. Un thaumaturge de nos jours est odieux, car il fait des miracles sans y croire... Mais dans ce temps-là, les rédacteurs vivaient dans un monde analogue à celui des *spirites* de nos jours <sup>4</sup>. »

Comme il est donc triste que le Sauveur n'ait pas été plus *au courant* du progrès épicurien ! Et cependant M. Renan comprend lui-même que sa fortune eût pu en souffrir.

« Certes, dit-il, si l'Évangile se bornait à quelques chapitres,... si

1. Vol. I de ce Mémoire, ch. II.

2. *Vie de Jésus*, p. 40.

3. *Études*, p. 240.

4. *Vie de Jésus*, p. 257, 258, 259.

Jésus fût mort aux premiers jours de sa prédication, il n'y aurait pas dans sa vie telle page qui nous blesse;... l'Évangile serait plus *parfait* et ne prêterait pas maintenant à tant d'objections... Mais sans miracles EÛT-IL CONVERTI LE MONDE? Non : plus grand aux yeux de Dieu, il fût resté ignoré des hommes... Dire n'est rien, faire est tout. Jésus à ce double point de vue est sans égal, et sa gloire reste entière<sup>1</sup>. »

Très-bien ; le voici donc glorifié en raison des miracles *nécessaires* à ce même Évangile pour lequel ils sont des *taches* ! Maintenant voici pour la bonne foi :

« Mais, pour en arriver là, « des voies moins pures sont nécessaires<sup>2</sup>... Jésus dut choisir entre ces deux partis : ou renoncer à sa mission, ou devenir thaumaturge<sup>3</sup>. Quelquefois il usa donc d'un *artifice innocent* qu'employa aussi Jeanne d'Arc. Il *affectait* de savoir sur celui qu'il voulait gagner quelque chose d'intime. *Dissimulant* la vraie cause de sa force, il *laissait croire* pour satisfaire les idées du temps, qui d'ailleurs étaient les *siennes*, qu'une révélation d'en haut lui découvrirait les secrets et lui ouvrirait tous les cœurs<sup>4</sup>... Il est donc vrai de dire que, dans un sens général, Jésus ne fut thaumaturge et exorciste que malgré lui... Le plus grand miracle eût été qu'il n'en fit pas. Les miracles de Jésus furent une violence que lui fit son siècle... Aussi l'exorciste et le thaumaturge sont tombés, mais le réformateur vivra éternellement<sup>5</sup>. »

Serait-il donc vrai, comme on l'a prétendu, que le niveau intellectuel de notre France fût descendu à ce degré, de ne pas s'apercevoir que l'on réclame d'elle ici le plus haut respect et même l'*adoration* pour un SCÉLÉRAT qui se *laisse* décerner le titre et les honneurs du thaumaturge, bien que les idées surnaturelles qu'il fait naître avec tant d'*artifice*... soient *tout à fait les siennes*!...

Que l'on a donc raison de réintégrer les cours de philosophie dans nos collèges ! Dieu veuille seulement que l'en-

1. *Vie de Jésus*, p. 92, 93.

2. *Ibid.*, p. 92.

3. *Ibid.*, p. 257.

4. *Ibid.*, p. 162.

5. *Ibid.*, p. 268.

seignement n'en soit pas confié de préférence aux admirateurs d'une telle logique!...

Au reste, que l'on ne s'y trompe pas! c'est toute l'Europe qui en est descendue aujourd'hui à cet excès de déraisonnement! N'avons-nous pas entendu dans le premier volume de ce *Mémoire*<sup>1</sup> un aumônier de la reine d'Angleterre, un futur évêque de Londres, nous dire que « les prétendus miracles de Jésus-Christ n'avaient d'autre but à ses yeux que de se faire écouter, ET QU'IL N'Y ATTACHAIT PAS D'IMPORTANCE? » N'avons-nous pas, depuis, entendu un missionnaire haut placé, du même pays, renoncer à la Bible à cause de ses miracles dont l'impossibilité lui avait été démontrée par... un des sauvages Hottentots qu'il était en train de convertir?... Et l'Angleterre a fait à ces deux livres un accueil sans précédents connus, et tel, que le vieil anglicanisme en a tremblé sur sa base!

Il est vrai que derrière tous ces non-sens il y avait pour le moins un grand semblant d'érudition... Mais ici?...

## 2. — *Ultimatum de l'Évangile et de l'Église.*

Quoi qu'en disent ces messieurs, le Sauveur *tenait* tellement à ses miracles, qu'il en faisait la base, la sanction, la preuve démonstrative de sa divinité. Il y tient tellement que, M. Renan est lui-même obligé de le reconnaître, sa patience, sa douceur, semblaient l'abandonner devant les incrédules.

« Il les accusait de se refuser à l'évidence, et disait que même à l'instant où le Fils de l'homme apparaîtrait dans sa pompe céleste il y aurait encore des gens pour douter de lui<sup>2</sup>. »

Pour lui, ses miracles sont la démonstration de l'intervention de son père :

1. Vol. I, p. 77.

2. Luc, ch. XVIII, v. 8.

« C'est le père qui est en moi qui fait les œuvres que je fais...  
Croyez-le donc à cause des œuvres que je fais<sup>1</sup>. »

Pour lui, cette incroyance est le grief par excellence, la plus grande charge des coupables :

« Malheur à vous, Chorazin ! malheur à vous, Bethsaïde ! s'écrie-t-il ; car si Tyr et Sidon eussent vu les miracles dont vous avez été les témoins, il y a longtemps qu'elles feraient pénitence sous le cilice et sous la cendre. Aussi, je vous le répète, ces villes auront au jour du jugement un sort plus supportable que le vôtre... Et toi, Capharnaüm, si les miracles qui ont été faits dans ton sein eussent été faits à Sodome, Sodome existerait aujourd'hui<sup>2</sup>. Si je n'avais pas fait des œuvres que personne n'avait faites avant moi, vous ne seriez pas coupables<sup>3</sup>. »

Voici le critère de la culpabilité, aussi net que possible.  
Voici maintenant le critère de sa mission :

« Si je ne fais pas les œuvres de mon père, ne me croyez pas ; mais si je les fais, croyez du moins à mes œuvres<sup>4</sup>. »

« Vous me demandez qui je suis ; je vous le dis, et vous ne me croyez pas ; cependant les œuvres que je fais parlent assez et me rendent un assez grand témoignage<sup>5</sup>. Ce témoignage est plus grand que celui de Jean<sup>6</sup>. »

« Afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés, homme, lève-toi et marche<sup>7</sup> ! » « Parce que le père aime le fils, il lui montrera tout ce qu'il fait, et même des œuvres plus grandes que celles-ci, afin que vous en soyez remplis d'admiration. Car, comme le père ressuscite les morts et leur rend la vie, ainsi le fils donne la vie à qui il lui plaît<sup>8</sup>. »

Enfin voici qui tranche tout, car il le donne comme cri-

1. Saint Jean, ch. xiv, v. 10, 11, 12.

2. Saint Matthieu, ch. xi, v. 21, 24. — Saint Luc, ch. x, v. 12, 15.

3. *Id.*, *ibid.*

4. Saint Jean, ch. x, v. 37.

5. Saint Matthieu, ch. xxi, v. 23.

6. *Id.*, ch. ix, v. 2.

7. Saint Jean, ch. v, v. 29.

8. Saint Matthieu, ch. xi, v. 4 et 5.

tère de sa *divinité*. Jean lui fait demander s'il est bien le Messie.

« Dites à Jean ce que vous avez vu et entendu : Les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, les lépreux sont guéris et les morts ressuscitent<sup>1</sup>. »

Il n'en faut pas davantage à Jean.

Voici maintenant le pendant et comme la contre-épreuve. C'est le critère des *disciples*.

« Allez, leur dit-il, tout ce que vous demanderez avec foi, vous l'obtiendrez<sup>2</sup>. Si vous avez la foi, non-seulement vous dessécherez (comme moi) ce figuier, mais vous direz à cette montagne : « Va te jeter à la mer, » et elle ira<sup>3</sup>. Allez, tout ce que je fais, vous le ferez, vous ferez même de plus grandes choses que moi. On reconnaîtra que vous êtes mes disciples à ce que vous guérirez les malades, vous chasserez les démons, vous ressusciterez les morts, et vous serez remplis d'admiration. Car, comme le père ressuscite les morts et leur rend la vie, ainsi<sup>4</sup>,... etc. »

En voilà bien assez pour bien établir que les miracles sont aux yeux du Sauveur les *lettres de créance* de sa mission divine.

Et voilà qu'à leur tour les apôtres, remplis d'admiration et d'*effroi*, étaient tout hors d'eux-mêmes, et que dans la frayeur dont ils étaient saisis ils disaient : « Nous avons vu aujourd'hui des choses prodigieuses<sup>5</sup>. » Bien plus, ils ne peuvent pas en croire leurs propres œuvres. « Seigneur, Seigneur, disent-ils, voici que les démons eux-mêmes nous sont soumis ; » et les voilà prêchant en tous lieux, Jésus coopérant avec eux et faisant avec eux beaucoup de miracles.

Aussi leur prédication, leurs succès et la grande révolu-

1. Saint Matthieu, ch. xxi, v. 42

2. *Id.*, ch. viii, v. 32.

3. *Id.*, *ibid.*

4. Saint Jean, ch. v.

5. Luc, ch. v, v. 28.

tion sociale qu'ils opèrent ne s'appuieront-t-ils plus sur une autre base.

« Je ne sais qu'une chose, dit saint Paul, je ne sais que Jésus ressuscité. »

« O Israélites, dit saint Pierre, pourquoi vous étonnez-vous, comme si c'était par notre puissance que nous eussions fait marcher cet homme? C'est par le nom de ce Jésus de Nazareth que vous avez crucifié et qui est ressuscité; c'est par cet homme, que Dieu a rendu célèbre par tant de merveilles, de prodiges et de miracles, que nous avons guéri ce boiteux <sup>1</sup>. »

Et pendant dix-huit siècles voici que les miracles ne s'arrêteront plus; non, pas même de nos jours, quoi qu'il en paraisse; et partout ils seront attribués au même agent et au même nom. Il est permis d'être assez malheureux pour ne pas le croire; mais, par respect pour soi-même, il faut se garder d'affirmer que Jésus se laisse dire thaumaturge, qu'il ne le fut que malgré lui, et surtout « QU'IL N'Y ATTACHAIT PAS D'IMPORTANCE!... »

---

#### § IV.

Guérisons. — Exorcismes et résurrection du Sauveur.

##### 1. — *Miracles.*

Il est bon de le signaler : une grande modification paraît s'être opérée dans l'esprit de M. Renan à l'égard des miracles. Dans ses premiers ouvrages, la possibilité du miracle était niée tout court, en vertu des lois *immuables* qui gouvernent le monde : oser soutenir que l'auteur de ces lois pût se

<sup>1</sup>. *Actes*, ch. x, v. 26.



permettre de les déranger était une prétention non moins absurde que sacrilège. Aujourd'hui, M. Renan, si *endurci aux miracles*, suivant son expression, paraît cependant moins absolu ; il aura probablement médité sur la page célèbre dans laquelle J.-J. Rousseau, ce grand ennemi des miracles, n'en veut pas moins faire enfermer, *comme un fou*, celui qui nie leur *possibilité* ; et alors il se rabat sur la *non-démonstration* d'un seul fait surnaturel ou simplement surhumain.

Tout consiste donc à savoir ce qu'on entend par les mots certitude et démonstration historique. Pour nous, nous croyons l'avoir bien établi, cette certitude résulte d'un témoignage imposant, des traditions générales, de l'attestation par l'histoire écrite et par les monuments<sup>1</sup>. Pour M. Renan, il n'y a ni certitude ni démonstration, tant que deux ou trois douzaines, non plus de magistrats, non plus de pasteurs, non plus de ces savants aux noms vénérés et classiques comme ceux dont tous les siècles, jusqu'au nôtre, nous ont transmis les témoignages, mais bien tant que deux ou trois douzaines de jurés, revêtus d'un habit de certaine couleur et de certaine forme, et porteurs d'une médaille gage de leur infaillibilité, n'auront pas prononcé, *à la majorité des boules plus une*, sur une question d'occultisme ou de miracle. En vain, pour nous en tenir à ces faits d'occultisme, les seuls qui soient de leur ressort, en vain les plus distingués de ces jurés, devenus plus calmes, moins prévenus, plus éclairés par l'étude *particulière* des mêmes faits, se seront-ils rétractés et auront-ils, devant l'expertise du plus simple bon sens, donné le plus sanglant démenti aux fins de non-recevoir qu'ils formulaient la veille :... rien n'y fait ; toutes ces conversions privées ne comptent pas, dès qu'elles ne sont pas écrites avec l'encre *officielle*, parafées sur le tapis vert du salon *consacré*, et signées en compagnie de tous les *collègues* désignés par le sort. Il y a quelque chose de plus grave : les enquêtes les plus solennelles

1. Voir t. I des *Esprits*, ch. II, « Académies et Mesmérisme. »

et les plus péremptoires disparaissent et sont *cachées* au *fin fond* des cartons, dès qu'elles détruisent les petites enquêtes du préjugé et le préjugé des petites enquêtes<sup>1</sup>. Tant que l'on ne voudra pas comprendre, cependant, qu'une science qui se trompe tous les jours, qui se dispute sur tout et qui se raille elle-même, est moins apte qu'un enfant à juger une simple question de *oui* ou de *non*, sur un fait *noir* ou *blanc*, on méconnaîtra jusqu'aux plus simples éléments de l'observation, de l'expérience et de la véritable critique.

Eh bien ! il faut le proclamer bien haut : celle des premiers croyants à l'Évangile reste le modèle, l'exemple à proposer à tous les temps, à tous les siècles, comme celle de ses dénégateurs... reste le modèle à éviter.

M. Renan croit nous faire une faveur en disant : « On ne saurait exiger des croyants qu'ils appliquent aux Évangiles la critique ordinaire ; » au contraire, nous refusons tout privilège à cet égard, et n'en voulons pas d'autre pour la foi qui nous fait vivre que pour les faits les plus indifférents de toute l'antiquité profane. *Égalité* de tous les genres de faits *devant la loi philosophique* : telle a toujours été et telle sera toujours notre devise.

Voyons donc comment les choses se passaient en fait de guérisons miraculeuses évangéliques. Cette fois, nous allons en demander l'analyse à l'un des penseurs les plus profonds de l'opposition protestante, Ch. Bonnet, de Genève. « Entre tous ces interrogatoires, dit-il, il en est un, surtout, dans l'Évangile, qui a pour objet un aveugle-né. Ce miracle étonne beaucoup tous ceux qui avaient connu cet aveugle, et qui le voyaient depuis son enfance mendier à la même porte ; ils ne savent qu'en penser et se partagent là-dessus. Ils le conduisent aux docteurs (figurez-vous une enquête académique présidée par le plus *fin* de nos critiques !) Ceux-ci l'interrogent et lui demandent comment il a recouvré la vue. « Il m'a

1. Voir t. I des *Esprits*, ch. II, « Académies et Mesmérisme. »

mis de la boue sur les yeux, répond l'aveugle ; je me suis levé, et je vois. » Les docteurs doutent et se divisent (voilà le début obligé de toute enquête). Ils veulent cependant fixer leurs doutes, et, *soupçonnant* que cet homme pourrait bien n'avoir pas toujours été aveugle (admirez quelle finesse!), ils font venir son père et sa mère. « Est-ce bien là votre fils, que vous dites être né aveugle? Comment donc voit-il maintenant? » Le père et la mère répondent : « Nous savons bien que c'est là notre fils et qu'il est né aveugle ; mais nous ne savons pas comment il voit maintenant, nous ne savons pas non plus qui lui a ouvert les yeux. *Il a assez d'âge*, interrogez-le, il vous dira lui-même tout ce qui le regarde. »

Les docteurs interrogent donc de nouveau cet homme qui avait été aveugle de naissance ; ils le font venir pour la *seconde fois* devant eux (on n'est pas toujours aussi heureux), et lui disent : « Donne gloire à Dieu, car nous savons que celui qui t'a ouvert les yeux est un méchant homme. — Si c'est un méchant homme, réplique l'autre, je n'en sais rien : je sais seulement que j'étais aveugle et que j'y vois. »

A cette réponse si ingénue, les docteurs reviennent à leur première question : « Mais que t'a-t-il fait? comment t'a-t-il ouvert les yeux? — Je vous l'ai déjà dit, reprend cet homme aussi ferme qu'ingénu ; pourquoi voulez-vous l'entendre de nouveau? Avez-vous aussi envie d'être de ses disciples? » Cette réponse irrite les docteurs ; ils le chargent d'injures. « Nous ne savons, disent-ils, de quelle part vient celui dont tu parles. — C'est là quelque chose de surprenant, reprend l'autre, que vous ignoriez de quelle part il vient, car il m'a ouvert les yeux, » etc., etc. « Quelle naïveté ! quel naturel ! quelle précision ! quel intérêt ! quelle suite ! reprend à son tour le grand savant genevois. Si la vérité n'est pas faite ainsi, à quels caractères pourrai-je donc la reconnaître ? »

Ce qu'il y a de certain, c'est que, confondus, atterrés, mais

non pas convaincus, les docteurs METTENT DEHORS leur ignorant logicien, sans comprendre le premier mot à cette consolation donnée par Jésus au banni : « Je suis venu en ce monde pour que les aveugles voient et pour que les voyants deviennent aveugles <sup>1</sup>. »

L'homme le plus stupide, pourvu qu'il n'eût pas été privé de l'entier usage des sens, pouvait juger des miracles de Jésus. Il ne fallait que des yeux.

Les autres grands miracles, tels que la Multiplication des pains, l'Ascension, la Marche sur la mer, ne devraient pas nous embarrasser, puisque M. Renan veut bien nous avouer « que ce serait manquer à la bonne logique que de supprimer, *pour sa commodité*, des faits qui, rapportés exactement par les mêmes narrateurs, étaient, aux yeux des contemporains, placés sur le même plan <sup>2</sup>. » Nous serions encore plus à notre aise pour leur explication, lorsque nous l'entendons poser en principe que « les faits doivent s'expliquer par des causes qui leur soient proportionnées <sup>3</sup>, » et appeler, dans ses *Études*, « *étroite, subtile, inconséquente, grossière*, etc.. etc., l'exégèse des rationalistes allemands, qui expliquent l'étoile des Mages par un fanal, la marche sur la mer par une natation habile, et la multiplication des pains par des *magasins* secrets ou des provisions apportées par tout le monde <sup>4</sup>. » Oui, nous serions très-rassurés, disons-nous, si... nous ne le voyions pas tomber dans les mêmes *grossièretés* et expliquer, entre autres, cette même multiplication des cinq pains et des deux poissons par l'*extrême frugalité* de ces cinq mille hommes. « On crut naturellement, dit-il, voir en cela un miracle <sup>5</sup>. » Puis tout est dit.

Si ce n'est pas là ce que Bayle appelle « tourner court et

1. Voir la note de la page 432.

2. *Vie de Jésus*, p. 266.

3. *Ibid.*, p. 267.

4. *Études*, p. 145.

5. *Vie de Jésus*, p. 198.

ne pas répondre, » c'est au moins ce que M. Renan vient d'appeler « un parti par trop commode. »

---

« UNE OBJECTION PLUS SPÉCIEUSE. » — N'oublions pas que nous avons une obligation bien plus sérieuse que celle de répondre au rationaliste panthéistique dont nous étalons les misères; c'est de répondre à l'avance à la grande hérésie rajeunie de Gelse, qui, s'appuyant sur le spiritisme, viendra nous dire : « Guérisons tant que vous le voudrez; mais si le témoignage est pour vous si sacré, voyez les *ex-voto* d'Esculape, écoutez Spartianus vous racontant la guérison d'un aveugle-né, qui, après avoir touché l'empereur Adrien, se guérissait lui-même. Que devient ici votre thaumaturgie divine? » Nos principes ne nous obligent qu'au respect du témoignage, et nous leur obéissons en acceptant le nouveau fait; mais nos principes nous obligent *avant tout* à la méfiance des dieux, et, lorsque nous y regardons attentivement, nous voyons que cette guérison, bien loin d'être spontanée comme la nôtre, est encore le résultat d'un de ces rêves somnambuliques des temples (*somno monita*). Nous voyons que c'est Isis qui a *monté le coup* de très-longue main, et qu'au lieu de faire intervenir son aveugle-né parmi les pauvres de la cité comme le nôtre, elle a grand soin de le choisir, entre mille, au fond de la Pannonie, et de l'amener dans cette Rome où personne ne le connaît, et où il y en avait tant d'autres. Dès lors nous reconnaissons *nos pèlerins*; nous comprenons pourquoi, dans la plupart de ces mains guérissantes figurées dans les *ex-voto*, on voyait se glisser entre le pouce et l'index... UN SERPENT (a).

Donc nous reconnaissons là une de ses *finesses*, et, tout en croyant au phénomène, nous en devinons la trame. Il en est de même des attouchements guérisseurs des Marc-Aurèle et des Vespasien, toujours *prévenus en songe* par une puissance qui... *monte* ses guérisons (b) et guérit très-facilement à son heure et à son aise. Ceci, bien loin d'être une infraction à nos règles, en est au contraire la conséquence obligée.

(a) Voir, entre autres, dans l'île du Tibre, l'*ex-voto* de Tullinus, rapporté par Montfaucon.

(b) Voir notre chapitre XVIII, §§ 1 et 2, \* Théurgie sacerdotale. \*

---

## 2. — Exorcismes.

Mais voici le grand scandale, voici la partie la plus *bles-*  
sante de la thaumaturgie évangélique, c'est-à-dire les posses-

sions et les exorcismes, et M. Renan n'est pas seul à se blesser. Hier encore, nous lisions dans une lettre de Channing, (de Channing, ce protestant si digne de ne pas l'être!) : « Je crois que vous n'envisagez pas aussi sérieusement que moi la question de la *personnification* du mal... *Je ne connais rien de cette incarnation du mal dans les siècles modernes, et je ne trouve aucune explication qui me satisfasse de ce qui est dit de Satan dans l'histoire de notre Sauveur. Tout ce sujet est fort obscur; mais comme il n'entre pas dans l'essence du christianisme, il y a longtemps que je ne m'en occupe plus*<sup>1</sup>. »

Il est difficile de traiter plus cavalièrement une vérité qui fait au contraire l'*essence* du christianisme, et dont on n'ignore les preuves que parce qu'on rejette celles qui vous entourent; il est très-remarquable que tous les grands hérésiarques ou libres penseurs affirment avoir été déterminés par la même répugnance. On nous disait tout à l'heure : « Comment est-il possible de trouver, auprès du Sermon sur la montagne, des récits de possession, c'est-à-dire une croyance qui ferait aujourd'hui sourire de pitié jusqu'aux classes les plus ignorantes de la société? » Donc l'incrédulité moderne finit comme elle a commencé.

Ainsi, voyez, les premières armes de Spinoza sont tournées contre les *démons*, et Bayle le lui reproche comme une faiblesse; Fontenelle et Van Dale lui succèdent; Hume et Rousseau accusent de leurs premiers doutes le chapitre des *pourceaux démonisés*<sup>2</sup>; Hobbes en faisait autant. Depuis lors, en France et en Allemagne, tous les incroyants, si divisés sur tout le reste, ne s'entendent plus que sur ce point et disent, comme l'*Encyclopédie* : « Cette question est un abîme insondable. »

1. Channing, *Sa Vie et ses Œuvres*, par Ch. de Rémusat, p. 284.

2. « Il y a dans l'Évangile, disait Jean-Jacques, des faits qu'il n'est même pas possible de prendre au pied de la lettre sans renoncer au bon sens; tels sont, par exemple, ceux des possédés. Les vrais possédés sont les méchants, la raison n'en *reconnaitra jamais d'autres* » (*Lettres du Vicaire savoyard*).

Il y a deux ans, les fameux *Essays and Review* en faisaient l'excuse et l'argument principal de leur funeste thèse, et chez nous, c'est toujours l'argument que l'on tient en réserve pour en finir avec la foi. Quand on vous a dit : « Vous croyez donc aux démons et à l'enfer ? » il semble qu'il ne reste plus rien à répondre, et trop souvent, il est vrai, les plus *ferrés* et les plus braves abandonnent immédiatement la partie.

Maintenant laissons parler M. Renan.

« Un des genres de guérison que Jésus opère le plus souvent, c'est l'exorcisme ou l'expulsion des démons. Il serait commode de dire que ce sont là des additions de disciples bien inférieurs à leur maître... Les quatre narrateurs de la vie de Jésus sont unanimes à la sujet, et Marc, interprète de l'apôtre Pierre, insiste tellement sur ce point que, si l'on traçait le caractère du Christ uniquement d'après son évangile, on se le représenterait comme un exorciste en possession de charmes d'une rare efficacité, comme un sorcier très-puissant qui fait peur et dont on aime à se débarrasser. Nous admettons donc, sans hésiter, que des actes qui seraient maintenant considérés comme des traits d'illusion ou de folie ont tenu une grande place dans la vie de Jésus... Jésus ne différait en rien sur ce point de ses compatriotes... *Il croyait au diable*, qu'il envisageait comme une sorte de *génie du mal*, et il s'imaginait, comme tout le monde, que les maladies nerveuses étaient l'effet des démons... Faut-il sacrifier à ce côté ingrat le côté sublime d'une telle vie ? Gardons-nous-en<sup>1</sup>... »

Que voulez-vous ? « Notre-Seigneur n'a pu lire ni dans Lucrèce ni dans Hippocrate le fameux traité de la *maladie sacrée* <sup>2</sup>. »

M. Renan a raison ; il reste bien prouvé que Jésus croyait bien fermement aux possessions, et que les théologiens, même

1. *Vie de Jésus*, p. 266.

2. On fait bien de s'en tenir à l'indication de ce traité, car si Notre-Seigneur avait ensuite lu le *Pronostic*, il y eût trouvé si bien tout le contraire, que M. le docteur Littré s'est vu forcé d'en conclure « qu'Hippocrate avait sans doute changé de manière de voir entre les deux compositions. » (Voir la page 223 de ce vol.)

catholiques, qui ont cru pouvoir éluder cette objection formidable en se rejetant sur « la nécessité, pour le Seigneur, de s'exprimer comme la foule, » ont fait preuve d'ignorance ou de coupable timidité.

Ne serait-ce pas, en effet, tomber dans un chaos de déraisonnement et ruiner l'Écriture de fond en comble, que d'admettre que la Sagesse éternelle ait voulu adresser la parole à des *maladies*, leur ait demandé leurs noms, ait discuté avec elles, leur ait imposé le silence, etc. ? Singulières fièvres, bien singulières manies auxquelles on demande leur nombre et qui répondent : « *Légion* ; » qui demandent *du temps*, qui conjurent, qui font leur soumission, et que l'on autorise à entrer dans un troupeau de porceaux, qui, saisi de vertige à l'instant même, court se précipiter dans la mer. Voilà, il faut en convenir, une comédie bien compliquée et bien jouée, s'il n'y a là aucune réalité ! mais, avant tout, voilà une condescendance aux préjugés populaires, d'autant plus coupable que Notre-Seigneur donne ce pouvoir comme une des pierres de touche de sa divinité. Aux menaces d'Hérode il répond : « Allez dire à ce renard qu'aujourd'hui et demain *je chasse les démons* et rends la santé aux malades<sup>1</sup>, et que, dans trois jours, je suis consommé. » Qu'est-ce, en outre, que des maladies que l'on ne peut guérir que par la prière et le jeûne *du médecin*<sup>2</sup> ; auxquelles on ordonne de parler telle ou telle langue, et qui la parlent, de donner un signe de leur sortie, comme par

4. Deux choses très-distinctes, quoi qu'on en dise, comme aussi les possédés et les lunatiques, δαίμονια ζομένους καὶ σεληνία ζυμένους. On peut donc être épileptique sans être possédé. Lorsque saint Luc dit qu'à la suite de Jésus se trouvaient des femmes guéries de leurs malins esprits *et* de leurs infirmités (ch. VIII, v. 2), il distingue assurément les deux choses, comme elles se trouvent encore distinguées dans le verset 46 du chapitre v des *Actes* : « On venait aussi en foule à Jérusalem des villes voisines. On y apportait les *malades* avec ceux qui étaient tourmentés par les *esprits* immondes, et tous étaient guéris. »

2. Saint Marc, ch. ix, v. 46. — Voirencore saint Matthieu, ch. VIII, v. 28. — *Idem.*, ch. x, v. 4. — Saint Luc, ch. vi, v. 48. — Saint Marc, ch. III, v. 4. — Saint Jean, ch. xv, v. 24.



exemple de renverser une jarre d'eau placée à une certaine distance <sup>1</sup>, et qui la renversent, des maladies que les assistants voient *sortir* quelquefois sous telle ou telle forme <sup>2</sup>? Qu'est-ce enfin que ces maladies qu'on envoyait sur-le-champ pour punir un grand coupable qui, à l'instant même, se voyait tellement lacéré et frappé, que le juge suspendait immédiatement l'épreuve <sup>3</sup>?

Il y a peu d'années encore, c'était uniquement parmi les superstitions de l'Église que l'on rangeait toutes ces choses; aujourd'hui, plus juste et plus large, on veut bien reconnaître que l'Église n'avait rien innové, et que, pendant ses exorcismes de dix-huit siècles, elle n'a fait que suivre, pied à pied, les préceptes et les actes de son maître. Que les théologiens y prennent donc bien garde! qu'ils ne s'avisent plus de venir nous parler de vieilles *méprises*, de *manières de parler*, de *fâcheuses pratiques*, d'*imprudents souvenirs*, ou de faire tout au plus une exception tout arbitraire en faveur des possessions évangéliques. Si l'Église s'est trompée, toutes les Écritures se sont trompées avec elle, et il n'y a plus de christianisme.

Ils se trompaient aussi, ces Juifs et ces païens qui convenaient parfaitement de la chose en l'attribuant à *Béelzébuth*, prince des démons, ou qui disaient, comme Celse, que c'était par des *mots secrets* que Jésus avait dérobés à l'Égypte; ou, comme l'épicurien Lucien: « Tout le monde sait que ce *Syrien de Palestine*, si habile pour ces sortes de guérisons (démoniaques), moyennant *un salaire considérable*, les renvoie en santé <sup>4</sup>. »

Le jour où la lumière sera faite sur ce point (et elle se fait), ce jour-là l'Évangile sera donc bien vengé de tous les défis

1. Voir dans Josèphe un passage déjà cité.

2. Ordinairement sous une forme animale.

3. Voir notre tome I<sup>er</sup>, dernières pages sur l'exorcisme.

4. Lucien, *le menteur par inclination ou l'incrédule*, t. iv de ses *Œuvres*, p. 492.

que l'on porte à ses *esprits possesseurs*, défis que l'on persiste cependant à croire inacceptables. Les théologiens, à leur tour, reprendront courage, renonceront à tous leurs subterfuges et s'assureront une fois de plus que toute la théodicée chrétienne repose sur l'existence de Satan; car, « pas de Satan, pas de Sauveur, » disait Voltaire. Alors on ne sera plus déconcerté d'entendre dire que Satan a tenté Notre-Seigneur, et que celui-ci a dit : « Retire-toi ! » ; qu'il a demandé à « cribler tous ses disciples, » mais que Jésus l'a fait tomber *comme un éclair* ; « qu'il *avance*, qu'il arrive, mais qu'on va le jeter dehors, *foras* : » car Jésus n'est venu dans sa chair que pour dépouiller les *princes* et les *principautés* de l'atmosphère ; que pour arracher les clefs de la mort au *prince de ce monde*, que pour déchirer le pacte qui nous liait à lui, *chirographum*. Saint Jean nous l'a dit en effet : « Jusqu'à lui, le monde était tout entier sous l'empire du Malin ; » d'où nous pouvons conclure avec toute vérité que *la crise de ce monde*, opérée par l'Homme-Dieu, ne doit pas s'entendre d'autre chose que d'une dépossession universelle, cosmologique, humanitaire, comme tous les exorcismes que nous venons de citer ne sont que les dépossessions particulières des âmes et des corps, images et conséquences elles-mêmes de la dépossession des péchés et des passions.

Tout l'Évangile est cela, n'est que cela, ne sera jamais que cela ! C'est la *crise* intermédiaire, entre la scène du serpent à la première page de la Bible, et la scène de l'Antechrist à la dernière. Et c'est précisément *cela* que l'on voudrait en retrancher !... Apparemment pour le réduire à zéro !

Catholiques indécis et prudents, tenez-vous donc pour bien et dûment avertis ; lorsqu'on vous demande, *dans l'intérêt des Évangiles*, cette légère concession sur un point trop *blessant*, sur un hors-d'œuvre qui révolte par trop la raison, répondez hardiment : « Ce hors-d'œuvre est tout simplement le cœur, l'objet, le but final de ma foi ; car Jésus est exorciste avant tout, et la *bonne nouvelle*, c'est le bulle-

tin de sa victoire sur *Husatan*<sup>1</sup> et sur tous les esprits possesseurs<sup>2</sup>. »

1. *Husatan* est le mot hébreu qui, dans l'Ancien Testament, signifie constamment l'adversaire du Christ.

2. Nous venons de dire que la lumière *se faisait* sur ce point; rien n'est plus visible, quoique le *gros* de l'armée scientifique préfère encore, sur cette question des *Esprits*, la doctrine d'Épicure et de Lucien (a) à celle de Platon, le matérialisme exceptionnel des Sadducéens juifs aux paroles du Sauveur (b), les inconséquences et les ténèbres avouées de notre aliénisme moderne aux grandes et puissantes démonstrations de ces vieux maîtres, les Paré, les Willis, les Fernel, les Hoffman, etc., à la *logique démonologique* desquels nous avons entendu le docteur Calmeil lui-même finir par rendre un si respectueux hommage (c).

Soit, à chaque siècle son goût.

Mais au moins serait-il sage de regarder parfois autour de soi, de consulter son baromètre scientifique, de noter pour le moins les signes du temps et de ne plus nous présenter comme jugée à tout jamais, comme ayant reçu le *coup de grâce* (d), comme étant devenue le partage des *esprits les plus infimes*, une doctrine dont le rajeunissement et les chances de retour ne devraient pas échapper à la sagacité la plus modeste. Il serait juste de dire, et il serait au moins bon de savoir dans l'intérêt de son honneur, tout ce qui se passe autour de vous, de voir la marée qui monte et les prétendus noyés qu'elle ramène sains et saufs. Il serait philosophique de convenir avec M. Littré de la très-grande importance, au point de vue historique, « de la grande et singulière manifestation spiritique, » dont les effets bouleversent tous nos préjugés et dont les adeptes commencent à remplir toutes nos villes. Il serait enfin de toute nécessité de savoir, et de toute justice d'écouter, non pas, puisqu'on les compte pour rien, ces trois millions d'hommes sensés qui se proclament témoins et convaincus, mais ce nombre toujours croissant de déserteurs scientifiques qui, dans le camp médical surtout, s'inclinent devant cette vérité objet de tant de scandale. On le sait, ce ne sont pas les moins habiles, les moins célèbres, les moins puissants. Et patience ! le jour où, rassurés par leur nombre, appuyés sur des faits plus éclatants encore, aidés par une opinion publique plus décidée, ils oseront couper la parole à leurs censeurs vieilliss d'aujourd'hui, ce jour-là, malgré les nouveaux dangers qui nous menaceront, malgré la nouvelle et puissante hérésie qui cherchera à détourner cette grande vérité au profit d'une grande erreur (e), ce jour-là, tout se trouvera éclairci comme par enchantement, et

(a) « Il n'y avait, dit Bayle, que les épicuriens et les cyniques qui ne crussent pas aux Esprits. » (ART. ÉPICURE.)

(b) Les Sadducéens ne croyaient ni aux anges, ni aux démons, ni aux âmes. » (Saint Luc.)

(c) Voir notre tome I, p. 177.

(d) Maury, *Magie*, p. 304.

(e) Voir plus haut.

tout en rougissant, *jusque dans le blanc des yeux*, des coups de grâce si légèrement donnés à une chose qui en entraîne tant d'autres, on sortira comme d'un rêve, et force sera de condamner... aux flammes les neuf dixièmes pour le moins de ce qui s'est imprimé depuis deux siècles. Nous ne craignons pas de le prophétiser bien haut : CE SERONT LES MÉDECINS QUI TIENDRONT A ALLUMER LE FEU LES PREMIERS, et qui y pousseront soigneusement les produits de leur erreur, pour que leur postérité les ignore.

---

5. — *Résurrections.*

Il ne faut pas que la triste polémique de circonstance à laquelle nous condamnons notre programme nous fasse perdre de vue le grand but que nous poursuivons dans cette cinquième partie. Il ne s'agit plus pour nous uniquement d'un critère entre le thaumaturgisme païen et le nôtre, mais bien de celui qui doit séparer, *pour nous*, l'action purement, absolument divine, de toute action purement angélique. Nous avons établi avec Clarke que nous ne connaissions pas les limites de celle-ci; assurément, tous les grands miracles qui précèdent nous offrent un luxe de puissance et de bonté qui ne semble pas pouvoir se passer de la coopération du Créateur; mais enfin le sceptique qui ne partage pas notre foi et qui ne s'est pas encore rendu à l'infailibilité de la parole de Jésus aura le droit de nous demander pourquoi ce Jésus n'aurait pas été lui-même dans une sorte d'illusion sur la nature de l'esprit auquel il faisait profession d'obéir. Si les mauvais esprits eux-mêmes, si ceux « qu'on appelle encore *vertus des cieux* », à cause de leur origine, et qui conservent, nous dit Bossuet, toute leur force comme un débris de leur effroyable naufrage<sup>1</sup>, » peuvent remuer ce monde comme une boule<sup>2</sup>, qui nous dit que les grands prodiges ci-dessus relatés n'aient

1. *Élévation V.*

2. *Id.*, *Sermon sur les démons.*

pas été proportionnellement plus faciles aux *anges dispensateurs de la loi* <sup>1</sup>?

Tâchons donc de franchir ces limites, et cherchons quelque signe plus infaillible et plus déterminant.

En relisant cette solennelle nomenclature de prodiges : « Allez dire à Jean : Les boiteux marchent, les aveugles voient, les lépreux sont guéris, les démons sont chassés, etc., » un mot vient nous frapper comme la foudre, car c'est un de ces mots que l'on croit avoir mal lus, mal compris, ou qui semblent avoir été intercalés par mégarde. Ce mot, le voici : « **ET LES MORTS RESSUSCITENT.** »

Qu'est-ce à dire? et sommes-nous bien sûr de nos yeux? Oui, car ce mot, nous le retrouvons partout : « Allez, guérissez les malades, chassez les démons, **RESSUSCITEZ LES MORTS**; » ou bien encore : « On reconnaîtra les croyants, en ce qu'ils guériront les lépreux, chasseront les démons, **RESSUSCITERONT LES MORTS**, etc. » Pas n'est possible de supposer une méprise, et cependant!... **RESSUSCITER!** donner un démenti à la mort, lui infliger un affront, arracher de force une victime au tyran le plus obéi de l'humanité, se moquer pour ainsi dire de celui que l'Écriture appelle « le grand empereur de la mort, ἄρχοντα τοῦ θανάτου! » A qui donc est-ce possible, si ce n'est à l'auteur même de la vie? Seul il le peut, car dans cette grande encyclopédie de faits merveilleux et surhumains que nous venons de consulter nous n'avons pas encore vu poindre une prétention semblable : ... **RESSUSCITER!**...

Et voilà que dans le livre, grand par excellence, on nous l'accordera bien, voilà que ce mot, ce fait, ces faits sont jetés là comme par hasard, et que l'on ne semble tenir nullement à les distinguer de tous les autres! Ce miracle transcendant, ce miracle inouï jusque-là, le narrateur évangélique le place tout naïvement à côté de ces mêmes *exorcismes* dont la *petitesse* nous révolte et fait rejeter les Évangiles! On dirait

1. Voir plus haut.

que pour lui c'est tout un. Décidément le mensonge est plus habile que cela, et seul il s'entend à placer dans tout leur jour les faits qui lui font le plus d'honneur. Admirez la simplicité de ce simple sommaire et trouvez-y, si vous le pouvez, l'ombre d'un calcul, d'un savoir-faire, bien mieux, l'ombre d'un *savoir-dire* !

« Lazare est malade à Béthanie, pendant que Jésus était à Bétharaba (à quinze stades de Jérusalem). Les sœurs de Lazare font avertir Jésus, qui répond : « Cette maladie ne se terminera pas par la mort, mais par la gloire de Dieu. » Néanmoins il reste à Bétharaba deux jours encore, après lesquels il dit à ses disciples : « Notre ami dort, allons le réveiller. — S'il dort, répondent ceux-ci, il est sauvé. — Non, Lazare est mort, et je me réjouis dans l'intérêt de votre foi de ce que je n'y étais pas ; allons. » Ils arrivent et trouvent Lazare depuis quatre jours au tombeau. « Seigneur, dit Marthe, si vous aviez été ici, mon frère ne fût pas mort ; mais je sais bien que tout ce que vous demanderez à Dieu, il vous le donnera. — Marthe, ton frère ressuscitera. — Seigneur, je sais bien qu'il ressuscitera au dernier jour...

Maintenant écoutez la réponse de l'Homme-Dieu :

« Marthe, JE SUIS LA RÉSURRECTION ET LA VIE, le crois-tu<sup>1</sup> ? — Je crois, Seigneur, que vous êtes le Christ, fils de Dieu. » Alors Jésus *frêmit* dans son esprit et se troubla lui-même<sup>2</sup>, tout en marchant vers le sépulcre. Chemin faisant, quelques-uns se disaient : « Comment lui, qui a ouvert les yeux de l'aveugle-né, ne pouvait-il pas empêcher son ami de mourir ? » Cependant on arrive au monument. « Enlevez la pierre ! dit Jésus. — Mais, Seigneur, reprend Marthe, il est là depuis quatre jours, la putréfaction est commencée. — Marthe, ne vous ai-je pas dit que, si vous croyiez, vous verriez la

1. Ici, le syriaque dit : « Je suis la *consolation* et la vie, » car c'est ainsi que l'on appelait la résurrection. Effectivement, toutes les consolations se concentrent en une seule.

2. Les commentateurs se sont beaucoup ingéniés à expliquer ce trouble ; quant à nous, il nous paraît signifier tout simplement un *attendrissement*. Cela nous paraît résulter du premier membre de la phrase : « Jésus les voyant tous pleurer, » et du verset 35, « et il pleura, » non pas de douleur, puisqu'il allait ressusciter son ami, mais d'émotion devant tant de larmes.

gloire de Dieu? » On lève la pierre; Jésus, levant les yeux au ciel, s'écrie : « Père, je vous remercie *de ce que vous m'avez exaucé,* » et ayant dit cela, il s'écria d'une voix forte : « LAZARE, SORTEZ DEHORS ! » Et aussitôt celui qui était mort sortit, ayant les pieds et les mains liés et la face couverte de son suaire. « Débarrassez-le et laissez-le aller, » dit Jésus. Et beaucoup des Juifs qui avaient vu crurent en lui, et quelques-uns allèrent trouver les Pharisiens, qui se dirent : « QU'ALLONS-NOUS FAIRE ? »

Mais ne rompons pas la chaîne. Nous venons de voir la liaison avec l'aveugle-né; voyons maintenant l'histoire reprenant tranquillement et SANS RÉFLEXIONS au chapitre XII le journal de ses prodiges.

« Jésus, six jours avant la Pâque, revint à Béthanie, où il avait ressuscité Lazare; on lui fit à souper, et Lazare était un des convives... Les Juifs étaient accourus *en grande foule*, non plus à cause de Jésus, mais à cause de Lazare, qu'ils voulaient faire mourir, parce que beaucoup croyaient à Jésus à cause de lui. »

Puis tout est dit et l'on passe à autre chose. Que de simplicité, que de naturel dans un aussi formidable récit ! Si le cachet de la vérité historique n'est pas dans ce style et dans cette méthode, où donc faudra-t-il le chercher ? « Ce n'est pas ainsi qu'on invente, » a dit J.-J. Rousseau, tout en déclarant les miracles inventés. Quel métier que celui de la critique incroyante ne pouvant avancer un seul mot sans le contredire à l'instant ! Quant à nous, comme on n'invente pas davantage une scène comme celle de la fille de Jaïr ou celle du jeune ressuscité de Naïm, nous voici désormais rassuré sur la vérité historique des résurrections d'Élie et d'Élisée; l'auteur de la vie pouvant seul la rappeler, nous sommes certain, pour la première fois ABSOLUMENT CERTAIN, que LE DOIGT DE DIEU EST ICI, et qu'il sera partout où le même thaumaturge nous affirmera son action. Cette fois-ci c'est la mort « qui frémit et qui se trouble » dans l'attente du grand coup qui va l'achever tout à l'heure.

---

NOTE I. — « LAZARE EXPLIQUÉ PAR M. RENAN. » — Pourquoi nous faut-il maintenant faire succéder à une pareille *histoire* la *légende* créée par M. Renan dans le but de la détruire, si ce n'est parce que cette légende est après tout plus consolante encore que le récit divin, en ce qu'elle le confirme avec plus de force que jamais? Une opposition réduite à cet excès d'impuissance démontre tout ce qu'elle touche.

M. Renan commence donc par poser ces principes en fait de *résurrection* : ils sont des plus élémentaires : « Que demain, dit-il, un thaumaturge se présente avec des garanties assez sérieuses pour être discutées (quelque diplôme sans doute?), qu'il s'annonce comme pouvant, *je suppose*, ressusciter un mort, que ferait-on? Une commission composée de physiologistes, de physiciens, de chimistes, de personnes exercées à la *critique* historique, serait nommée. Cette commission *choisirait* le cadavre, s'assurerait que la mort est bien réelle, désignerait la salle où devrait se faire l'*expérience*, réglerait tout le système de précautions nécessaires pour ne laisser prise à *aucun doute*. Si dans de telles conditions la résurrection s'opérait, une probabilité presque égale à la certitude serait acquise... Cependant, comme une *expérience* doit toujours pouvoir se répéter, que l'on doit être capable de refaire ce que l'on a fait une fois, et que dans l'ordre du miracle il ne peut être question de facile ou de difficile, le thaumaturge serait invité à reproduire son acte merveilleux dans d'autres circonstances, sur d'autres cadavres, dans un autre milieu. Si *chaque fois* le miracle réussissait, deux choses seraient prouvées : la première, c'est qu'il arrive dans le monde des faits surnaturels ; la seconde, c'est que le pouvoir de les produire appartient ou est délégué à certaines personnes. Mais qui ne voit que le miracle ne s'est jamais passé dans ces conditions-là? » (*Introd.*, p. 54 et 53.)

Comment M. Renan ne s'aperçoit-il pas qu'en vertu des principes qui lui ont fait rejeter la première résurrection, bien qu'elle ne laissât *prise à aucun doute*, chaque vivant aurait le même droit de réclamer pour lui seul son mort ressuscité, ce qui réduirait précisément les conditions du miracle à celle imposée par M. Babinet (a) : « Un miracle pour être accepté des savants ne doit jamais être opposé aux lois de la nature? » M. Renan en faisant ressusciter tout le monde, aurait levé toutes ces difficultés. Il a donc oublié toute l'indignation qui le saisit lui-même devant le piège tendu au Sauveur par Hérode lui demandant un miracle? « Avec son tact ordinaire Jésus refusa, » dit M. Renan. « Il se garda bien de s'égarer dans ce monde anti-religieux » (p. 322.) M. Renan se trompe ; ce n'était pas précisément avec *tact* qu'il disait : « Race de vipères, vous demandez un signe, mais en vérité je vous le dis, quand vous verriez ressusciter des morts, vous ne croiriez pas davantage. » Voilà du moins de la prophétie, car M. Salverte avoue qu'il serait un de ceux-là, et M. Renan nous ajourne au dernier mort survivant.

Mais alors comment, avec le caractère *sublime* que M. Renan prête à Jésus, comment peut-il donc expliquer le miracle *singulier* de Béthanie?

(a) Voir APP. COMPL. du t. I, p. 105.



Le voici : « Les amis de Jésus, *fatigués* du mauvais accueil fait au royaume de Dieu, désiraient un grand miracle qui frappât vivement l'incrédulité. La résurrection d'un homme connu à Jérusalem *dut paraître* ce qu'il y avait de plus convaincant... La conscience de Jésus avait perdu *quelque chose* de sa *limpidité* primordiale... Désespéré, poussé à bout, il ne s'appartenait plus... Il obéissait au torrent, ... il subissait les miracles; ... mais en raison du *tour* de la narration de Jean, nous pensons qu'il se passa à Béthanie *quelque chose* qui fût regardé comme une résurrection... La famille de Béthanie *put* être amenée *presque sans s'en douter* à l'acte important que l'on désirait... Il *semble* que Lazare était malade; ... peut-être, pâle encore de sa maladie, se fit-il entourer de bandelettes comme un mort et enfermer dans un tombeau de famille... L'émotion de Jésus près du tombeau de cet ami *qu'il croyait mort put* être prise pour le frémissement qui accompagne les miracles... Il désira voir encore une fois celui qu'il avait aimé... Et la pierre ayant été écartée, Lazare sortit avec ses bandelettes et la tête entourée d'un suaire. Cette apparition *dut* naturellement être regardée par tout le monde comme une résurrection. Intimement persuadés que *Jésus était thaumaturge*, Lazare et ses deux sœurs *purent aider* un de ses miracles à s'exécuter... Quant à Jésus, il n'était plus maître de modérer l'avidité de la foule... D'ailleurs la mort allait dans quelques jours l'arracher aux dures nécessités d'un rôle qui chaque jour devenait plus exigeant, plus difficile à soutenir » (p. 359 à 363).

Nous ne pensons pas que l'honneur du criticisme moderne puisse résister bien longtemps à une pareille débauche d'anticriticisme et de contradictions. Comment ! ce juge si sévère qui gourmande tous ses confrères sur leur mutilation des textes, qui leur dénie tour à tour, avec raison, le droit de nier ou d'interpréter l'histoire « au gré de leurs mesquines susceptibilités (a), » le voici, qui, à force de *quelque chose*, de *paraît*, de *peut-être*, etc., parvient à coudre *quelque chose* qui nous présente Lazare, malade et pleuré de tout le pays, comme un rusé *compère* ? Rusé compère en effet, qui, aidé par deux sœurs, effrontées coquines, se serait amusé à se claquemurer pendant quatre jours sous ces bandelettes et sous cette pierre énorme, uniquement pour *jouer* une résurrection !... Et notez-le bien, ils *ne doutaient pas de la thaumaturgie de Jésus*... Alors ils ne voulaient donc que l'*aider* ?... Ailleurs, toutefois, car il est bon d'avoir plusieurs cordes à son arc, « ce sera la joie de revoir son maître qui ramènera Lazare à la vie. » Mais alors, il ne jouait donc pas la comédie ? Quant à Jésus, il ne paraissait pas avoir trempé dans la comédie, puisqu'il « *frémit d'émotion*, et que cette émotion accrédite le miracle. » Et cependant sa mauvaise foi est évidente, puisqu'il *subit* le miracle et que sa mort prochaine pouvait seule le consoler de cette dure nécessité !... Sa mort prochaine !... Mais on vient de nous dire que le miracle n'avait d'autre but que d'amener un triomphe éclatant !... Qui donc trompe-t-on ici, sinon le lecteur tout seul qui n'en *peut*

(a) T. I<sup>er</sup>, p. 452.

mais, et ne sait plus rien distinguer entre ces consciences plus ou moins limpides d'imposteurs qui s'*aident* tout en se croyant *thaumaturges*?... Encore une fois merci, car autant de lecteurs tant soit peu raisonnants du livre de M. Renan, et autant de convertis, sinon à la vérité du récit évangélique, au moins à la solidité de ses assises et à l'intensité de sa force de résistance.

---

NOTE II. — « UNE RÉSURRECTION PAÏENNE. » — Revenons pour un moment encore et pour la dernière fois dans notre ligne de collationnements, et demandons à l'antiquité ne fût-ce qu'un seul exemple de résurrection. On nous pardonnera en effet de demander à Esculape quelque preuve de cette *habitude* de résurrections qui lui devint si funeste, puisqu'elle le fit foudroyer par Apollon sur la demande de Pluton, jaloux du dépeuplement de son empire. On nous pardonnera d'avoir fini par tourner le dos à un dieu de la médecine, assez malhabile pour ne pas s'être assuré d'un seul témoin ou historien sérieux. D'autres en ont eu. Voici par exemple Hérodote, le père de l'histoire, qui nous raconte, mais sans le garantir autrement, que « les prêtres égyptiens lui affirmèrent que Rhamsinète, un de leurs rois, était descendu aux enfers, qu'il y avait joué aux dés avec Cérès, et qu'après avoir tantôt perdu, tantôt gagné, il avait fini par revenir sur la terre, y rapportant une serviette brodée en or, dont la déesse lui avait fait présent; à propos de quoi les Égyptiens instituèrent une fête que lui, Hérodote, vit encore célébrer de son temps (a). »

Cette fois il *paraît* fort possible que le roi, dont personne ne garantit la *limpidité* de conscience, ait été peut-être un peu *aidé* par celle de ses entours, qui ne sont pas forcés de l'avoir cru thaumaturge. Ce fait ne compte donc pas. Mais plus tard on nous en objectera un autre, que l'on dirait calqué sur l'épisode de la fille de Jaïr, et dont on s'est servi plus d'une fois avec succès : c'est celui d'Apollonius de Tyane. L'ordre historique nous forçant de renvoyer à notre troisième Mémoire la discussion sur ce personnage; contentons-nous de dire que puisqu'on attribue ses grands talents thaumaturgiques au séjour qu'il avait fait chez les brachmanes, « nos maîtres, prétend-on, en fait de *prestiges* de ce genre, » nous avons dû chercher parmi ces derniers, et tout spécialement dans ceux de leurs livres sacrés que l'on n'a pas craint de nous donner comme dépassant, en poésie et même trop souvent en sagesse, toutes leurs *provenances* juives bibliques. Or, voici ce que nous avons trouvé de plus clair et de plus formel en fait de résurrection; le fait est emprunté au chapitre xc du 40<sup>e</sup> livre du *Bhagava-Pouranâ* : « Un jour, dans la ville de Dvâraka, tous les Yâdavas étaient rassemblés, là aussi vint s'asseoir Ardjounâ. Or, un brahme perdit les fils qu'il aimait. « O roi des Yâdavas! s'écria-t-il, écoute mes paroles. Si mes fils sont morts, ô souverain! c'est le résultat de tes péchés. » Ardjounâ, l'interrompant, lui dit :

(a) Hérodote, I. II. — Euterpe, 321.

« N'y a-t-il donc ici aucune famille qui ait pu préserver tes fils de la mort? Maintenant, ô brahmâ! écoute, je te fais une promesse; si tes fils ne sont pas rappelés à la vie, que je meure moi-même! » Alors le brahme demanda à son tour: « Qui es-tu, ô Kchâtريا? es-tu donc plus grand que Balarâma, que Pradjounna? serais-tu Krichnâ Axirouddha? Ceux-là, oui, pourraient remettre mes fils en *santé*, mais d'autres, il n'en existe pas, ô frère! » Alors, le prince Ardjounâ lui expliqua sa pensée: « Je ne suis point un Yâdâvan, je ne suis pas non plus Krichnâ; je suis celui qui tient en main l'arc *Gandivâ*. » Là-dessus, Ardjounâ se rendit dans la demeure du brahmane, et fit de sa maison comme une cage hérissée de ses flèches, puis il y fit une porte. Alors il étendit son arc sur l'enfant, et, songeant à *Civa*, concentra ses pensées sur ce dieu; mais la femme du brahme vint lui dire humblement: « Arrête, ô Kchâtريا, roi de la terre! dès en naissant, cet enfant qui est mort-né (il a dit qu'il avait perdu les fils qu'il aimait) nous a causé de la douleur; pourquoi donc le rappellerais-tu à la vie? » Et Ardjounâ, qui n'en ramenait pas un à la vie, s'étonnait en lui-même. Il eut donc regret de son entreprise. Certes, il en fut profondément affligé. Le brahmane furieux se mit à l'injurier dans son mécontentement: « O pervers! qu'es-tu venu faire ici? O homme impuissant! le jour est passé. Comment ai-je pu espérer que quelque autre me les sauverait? Qui peut, si ce n'est Krichnâ (Vichnouan quatre bras), les rappeler à la vie? Aujourd'hui ta promesse n'a eu aucun effet. Pourquoi m'as-tu empêché de les porter sur le bûcher funèbre? » Le prince dit: « Je ferai disparaître ta peine, j'irai moi-même au ciel chercher tes enfants et je te les apporterai. » Alors, Ardjounâ monta au ciel tout attristé, en proie à une grande inquiétude. En vain parcourut-il tout le ciel, nulle part il ne vit les enfants qu'il cherchait. Ardjounâ avait l'âme en proie à de vives inquiétudes; mais Hari (Krichnâ) lui demanda alors de lui bien expliquer toutes les circonstances de son entreprise; à quoi celui-ci répondit: « J'ai fait avec des flèches une cage au milieu de laquelle j'ai introduit la femme du brahmane; l'enfant était mort-né, je l'ai reconnu, et je ne sais qui pourra le ressusciter. Moi-même je suis allé partout dans le ciel, et je n'ai vu ces enfants nulle part. — Ils sont tous là avec moi, » répondit Krichnâ; et Ardjounâ dit: « Je ne les vois pas. » Alors Hari délia le disque Soudracana, et aussitôt dix millions de soleils brillèrent, sortant du monde de Yama (le dieu de la mort); ils arrivèrent ensemble sur un char dans les eaux. Là, Krichnâ traça deux routes, et tous deux, assis de front sur le char, ils quittèrent le monde de Bali (l'enfer) pour aller là où habite Vichnou sous sa propre forme éclatante. Le dieu aux quatre bras, Vichnou, et le serpent Cécha qui lui sert de siège, étaient là tous les deux. Mettant pied à terre, ils vinrent saluer ces deux êtres divins. La forme sous laquelle le prince des Yâdavas et Ardjounâ virent le Seigneur, il serait impossible de la décrire; ils virent les mille têtes aplaties du serpent Cécha, les mille fronts sur lesquels rayonnent des pierreries qui lancent le feu. On ne peut peindre la forme véritable du Seigneur; ils l'adorèrent, et alors Krichnâ eut une entrevue avec les deux Êtres divins. La propre forme de Hari fit entendre elle-même ces pa-

roles : « Vous avez vous-même obtenu la manifestation de vos propres personnes. Si j'avais tout à l'heure *enlevé les enfants* du brahmane, c'était pour avoir l'occasion de voir Nara et Nârâyana (Ardjounâ et Viçnou). Maintenant,... le ciel est vide par votre absence, venez vite, ne tardez pas plus longtemps sur la terre. »

Ces enfants qu'il avait pris dans le ciel de la main du Seigneur, le prince des Yâdavas les emmena, il les rendit au brahmane leur père, effaçant ainsi le chagrin de tous.

Voilà certes une résurrection bien compliquée, et l'on comprend qu'on ne les recommence pas tous les jours. De tels voyages et l'éclosion de *dix mille soleils* pour retrouver deux enfants, tout simplement *volés et cachés* par ce Krichnâ que l'on nous a donné si longtemps pour le prédécesseur copié par Jésus : franchement ce sont là de bien grands moyens pour peu de chose.

En temps et lieu nous nous garderons bien d'oublier que ce sont là les maîtres du grand Apollonius, le rival, dit-on, de celui qui rendit à moins de frais Lazare à la vie.

## § V.

Dernier accomplissement des prophéties. — Trahison et passion.

### 1. — *Prophéties antérieures à Jésus.*

Il était écrit depuis des siècles :

« Celui qui était des miens, à qui je me fiais, qui *mangeait à ma table*, s'est élevé contre moi<sup>1</sup>. — Les frayeurs de la mort m'ont saisi, la crainte et le tremblement m'ont surpris<sup>2</sup>. — Le Christ du Seigneur, qui était le souffle de notre bouche, a été pris dans leurs filets<sup>3</sup>. — D'où viennent ces plaies que vous avez au milieu des mains ? J'ai été percé de ces plaies dans la maison de ceux qui m'aimaient<sup>4</sup>. — Il a été mené à la mort comme un agneau... il n'a point ouvert la bouche<sup>5</sup>. — Nous l'avons regardé comme un homme frappé de lèpre... Il tendra la joue à celui qui le frappera ; il sera rassasié

1. Ps., ch. XL, v. 40. — 2. *Ibid.*, ch. LIV, v. 4, 5. — 3. *Lament.*, ch. IV, v. 20. — 4. Zacharie, ch. XIII, v. 6. — 5. Isaïe, ch. LIII, v. 7.

d'opprobres <sup>1</sup>... — Je n'ai pas détourné mon visage de ceux qui me couvraient d'injures et de *crachats* <sup>2</sup>. — Il s'est véritablement chargé de nos maladies et il a porté nos douleurs. C'est pour nos iniquités qu'il a été percé de *plaies* <sup>3</sup>. — Ils poseront alors *trente pièces d'argent* pour ma rançon <sup>4</sup>. — Ils *partagent mes vêtements* et jettent *ma robe au sort* <sup>5</sup>. — Les douleurs de la mort m'ont environné; et la terre s'est émue, et les fondements des montagnes ont été secoués <sup>6</sup>. — En ce jour-là, le soleil se couchera à *midi*, et je couvrirai la terre de *ténèbres* <sup>7</sup>. — Encore un peu, j'ébranlerai le ciel et la terre, et le Désir de toutes les nations viendra <sup>8</sup>. — Il a mis, disent-ils, son espérance au Seigneur; qu'il le sauve donc, s'il est vrai qu'il l'aime <sup>9</sup>. — Mon Dieu! mon Dieu! *pourquoi m'avez-vous abandonné?* Pour nourriture ils m'ont donné *du fiel*, et pour breuvage *du vinaigre* <sup>10</sup>. — Mon Dieu! ils m'ont jeté dans une fosse pour m'ôter la vie, et ils ont roulé une pierre pour m'y renfermer <sup>11</sup>. — Je me suis couché et endormi, et je me réveille tranquillement <sup>12</sup>. — Car il nous rendra la vie après deux jours, et le troisième il nous ressuscitera <sup>13</sup>. — O mort! je serai ta mort; ô enfer! je serai ta ruine <sup>14</sup>. — Je prêcherai en ce jour la liberté aux *captifs*, et je délivrerai ceux qui sont dans les chaînes <sup>15</sup>. — Je distribuerai les dépouilles des *forts*, et j'effacerai en un jour l'iniquité de cette terre <sup>16</sup>. — Si vous le savez, quel est son nom, quel est le nom de son fils, qui est monté au ciel et qui en descendra <sup>17</sup>? »

## 2. — Prophéties de Jésus sur lui-même.

Jésus, prenant à part les douze apôtres, leur dit :

« Nous allons à Jérusalem, et tout ce qui a été prédit va s'accomplir, le Fils de l'homme va être livré aux gentils, et traité avec dérision <sup>18</sup>. — Je vous le dis, en vérité, l'un de vous me trahira; mais malheur à celui qui trahira le Fils de l'homme <sup>19</sup>! — Il va le livrer aux

1. Isaïe, ch. III, v. 4, 30, 61. — 2. *Ibid.* — 3. *Ibid.*, v. 3 et suiv. — 4. Zach., v. 44, 42, 43. — 5. Ps. XXI, v. 47 et suiv. — 6. Ps. XVII, v. 5 et suiv. — 7. Amos, ch. VIII, v. 8 et suiv. — 8. Aggée, ch. II, v. 7, 8, 34. — 9. Ps. XXI, v. 4 et suiv. — 10. Ps. LXVIII, v. 22. — 11. *Lament.*, ch. VII, v. 55. — 12. Ps. III, v. 6. — 13. Osée, ch. VI, v. 3, 4. — 14. *Id.*, ch. XIII, v. 44. — 15. Isaïe, ch. LXI, v. 4. — 16. Zacharie, ch. III, v. 8, 9. — 17. Proverb. XXX, v. 4 et suiv. — 18. Luc, ch. XVIII, v. 31, 32. — 19. Saint Matthieu, ch. XXVI, v. 4.

princes des prêtres, pour qu'ils le fouettent et qu'ils le crucifient <sup>1</sup>. — Mais quand vous aurez élevé en haut le Fils de l'homme, alors vous connaîtrez que je suis celui qui est <sup>2</sup>. — Car, de même que Moïse éleva le serpent d'airain dans le désert, de même il faut que le Fils de l'homme soit élevé en haut <sup>3</sup>. — Mais détruisez ce temple, et je le rebâtirai en trois jours <sup>4</sup>. — Car j'ai le pouvoir de quitter ma vie et de la reprendre <sup>5</sup>. — Cette race mauvaise et adultère demande un signe, et il ne lui en sera pas donné d'autre que celui du prophète Jonas, car de même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre <sup>6</sup>. Mais quand ils verraient un mort ressusciter, ils ne le croiraient pas. Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, mais encore un peu de temps et vous me reverrez. Et après que je serai ressuscité, je me rendrai avec vous en Galilée <sup>7</sup>. — Car le prince de ce monde va être chassé, et quand j'aurai été élevé au ciel, je tirerai tout à moi. Quant à vous, ils vous fouetteront, ils vous feront mourir. Mais ayez confiance, allez, enseignez toutes les nations; ceux qui croiront chasseront les démons, guériront les malades, ressusciteront les morts et feront encore de plus grandes choses que moi <sup>8</sup>. »

Tout marche donc parfaitement d'accord jusqu'ici, les anciennes prophéties qui ont tout vu, et les nouvelles qui semblent se formuler sur les anciennes. Tout ce que les prophètes ont prédit de lui, Jésus le prédit à son tour sur lui-même, et comme cette dernière clairvoyance pourrait à la rigueur dépendre de la première, il faut maintenant que les faits viennent leur servir de contrôle à toutes deux, et que la *bonne nouvelle* (l'Évangile) soit la réalisation littérale de la *bonne espérance*. Un seul trait important de l'histoire manquant aux prophéties, une seule prophétie importante manquant à l'histoire, et tout serait compromis. Voyons donc s'il est vrai, comme on l'a prétendu, que l'histoire puisse *naître de l'idée* et que « les héros de toutes les légendes parviennent

1. Saint Matthieu, ch. xx, v. 48. — 2. Saint Jean, ch. viii, v. 28. — 3. *Id.*, ch. iii, v. 14, 15. — 4. *Id.*, ch. ii, v. 49. — 5. *Id.*, ch. x, v. 17. — 6. Saint Matthieu, ch. xii, v. 39, 40. — 7. Saint Luc, ch. xvi, v. 34. — 8. Saint Matthieu, ch. xxxvi, v. 32.

toujours à arranger leur vie sur les traditions qui les concernent. »

3. — *Accomplissement des prophéties. — Consommation du déicide.*

Nous avons déjà vu qu'il n'était pas *très-facile* au Sauveur de *se faire* naître à Bethléem, à l'époque annoncée par Jacob, à la semaine annoncée par Daniel, de faire surgir son étoile, de faire trembler Rome sur le Roi qui allait naître, de se faire poursuivre par Hérode, de se faire envoyer en Égypte, de se donner, tout enfant, une telle autorité de doctrine et de sagesse qu'elle fermât la bouche à tous les docteurs, et, enfin, de guérir les aveugles-nés et de ressusciter les morts tout exprès pour accomplir les Écritures.

Mais quelle habileté ne va-t-il pas lui falloir maintenant pour réaliser ce qui va suivre ! Écoutons et pesons quelques-unes des paroles du témoin bien-aimé dont on nous accordera tout à l'heure, après bien des contestations, l'identité testimoniale.

Ch. xiii. — « Jésus, sachant que son heure était venue de passer à son père,... continua à aimer ceux qu'il aimait dans le monde... Et pendant la cène son esprit se troubla et il dit : « En vérité, je vous le dis, l'un de vous me trahira. »... Et après que Judas Iscariote *eut mangé une bouchée*, Satan *entra en lui*<sup>1</sup>, et Jésus lui dit : « Ce que tu

4. Après quelques minutes de réflexions sérieuses sur ce mot, « avec cette bouchée Satan entra en lui », on comprendrait tous ces possédés du moyen âge attribuant leur possession à tel ou tel aliment pris, à telle ou telle fleur respirée, etc. On comprendrait tous les auxiliaires magnétiques transmettant une influence. On comprend encore les Ravailiac, les Chatel, les Jacques Clément et Damiens, — même attribuant l'invasion de leur idée fanatique à *quelque chose* qui, après avoir voltigé autour d'eux, leur avait passé sur la figure et *sur la bouche*, sans qu'ils eussent distingué ce que c'était (Michéa, *Délire*, p. 14). On comprendrait enfin pourquoi la science médicale, cherchant à son tour l'explication du problème, s' imagine l'avoir rencontrée dans « *ce quelque chose de matériel et de fou qui voltige autour de nous* ; ce miasme de la folie *qui veut, qui connaît*, et qui substitue *sa propre volonté à la nôtre* (Voir Brierre de Boismont, Marchal de Calvi, etc., etc. ;

as à faire, fais-le vite (v. 27)... » Et Judas sortit sur-le-champ, et il était nuit (v. 30), et aucun des assistants ne comprenait (v. 29). — Quand Judas fut sorti, Jésus dit : « Chers enfants (*filii*), je n'ai plus que peu de moments à passer avec vous... mais où je vais, vous ne pouvez venir avec moi (v. 33). — Seigneur, où allez-vous donc ? dit Pierre ; je donnerai ma vie pour vous... — Pierre, Pierre, avant que le coq ait chanté, tu m'auras renié trois fois (v. 38). »

Ch. xiv. — « Que votre cœur ne se trouble pas... Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père... Je vais vous préparer le lieu, et lorsque je l'aurai préparé, *je reviendrai* et je vous prendrai avec moi afin que... où je suis, vous y soyez avec moi (v. 1, 2, 3). — Je suis la voie, la vérité, la vie... Je ne vous laisserai pas orphelins (v. 6, 18). — Je vous laisse ma paix ; ne vous troublez pas ; si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais à mon père (v. 28). Je vous dis cela avant que cela arrive, afin que vous y croyiez quand cela arrivera (v. 29). Je ne vous dirai plus beaucoup de choses, car VOICI LE PRINCE DU MONDE QUI ARRIVE, et le moment est venu où il doit être MIS DEHORS (*EGREDIETUR FORAS*)<sup>1</sup>. »

EGREDIETUR FORAS, MIS DEHORS, autrement dit exorcisé!... Voilà la vraie BONNE NOUVELLE ! puisqu'elle permet à toutes les autres d'arriver, et quelles autres!... Communication du ciel et de la terre, et réunion future dans un même lieu ! — puis, en attendant, *retour* et *apparitions* annoncées, — larmes séchées à la seule pensée du bonheur des regrettés, — PAIX solennellement promise, c'est-à-dire un miracle psychologique jusqu'alors inconnu du monde, et qui seul entre tous les miracles reste pour tous les croyants d'expérience intime et journalière!...

Vous demandez un miracle ; trouvez-en un plus grand, plus instantanément et plus continuellement réalisé et réalisable que ce dernier !

Pour tant de biens, une seule condition est nécessaire, et il la pose au verset 4 du chapitre suivant : « Je suis la vraie

voir aussi notre tome I, p. 499) ; phrases bien ténébreuses sans doute, mais que nous avons proposé d'éclaircir en substituant *quelqu'un* à *quelque chose*.

1. Jean, ch. xii, v. 34.



vigne, et toute branche qui ne tient pas au tronc ne peut rien produire. » Or, le cep, Jésus vous le dit, c'est lui et nécessairement ses disciples, c'est-à-dire l'Église qu'ils vont fonder, et dont il dit ailleurs : « Que celui qui n'écoute pas l'Église soit à vos yeux comme un païen. » Donc, spirites modernes, vous qui nous proposez ces mêmes biens de *réunion*, de communion, de communications, etc., et qui, tout en vous disant chrétiens, sommez néanmoins l'Église d'OBÉIR A VOS ORDRES, dites,... croyez-vous tenir au CEP<sup>1</sup> ?

Ch. xv. — « Je vous dis tout ceci afin que ma joie soit en vous, et que cette joie soit parfaite (v. 11). — Mon grand précepte, c'est que vous vous aimiez comme je vous ai aimés (v. 12). — Mais si le monde m'a persécuté, il vous persécutera aussi (v. 30). Et s'il vous hait, vous savez qu'il m'a haï avant vous (v. 18). — Je vous enverrai le Paraclet, esprit de vérité qui procède du père (v. 26). »

Ch. xvi. — « Et ses disciples lui dirent : « Vous parlez à présent sans paraboles; maintenant nous voyons bien que vous savez tout et qu'il est inutile de vous interroger. — Vous le croyez? reprit Jésus; eh bien, voici maintenant l'heure à laquelle vous allez vous disperser, rentrer chez vous et me laisser seul. Courage, vous serez opprimés par le monde; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde. »

Ch. xvii et xviii. — « Après avoir ainsi parlé, Jésus leva les yeux au ciel et dit : « Père, l'heure approche, glorifie ton fils, afin qu'il te glorifie. Je te prie pour que ceux que tu m'as donnés, et ceux qui sur leur parole croiront en moi, ne fassent qu'un, comme nous le faisons nous-mêmes (v. 23). Père, *je veux* que ceux que tu m'as donnés soient où je serai afin qu'ils voient ma clarté (v. 24). »

La *réunion* qu'il promettait à ses disciples, il ne la demande pas à son Père, il l'exige, et il est en droit, en raison de cette parole : « Il fera la *volonté* de ceux qui le craignent, et il comblera tous les désirs de ceux qui l'aiment. » Voilà pourquoi, comme le font les païens, nous ne devons pas pleurer ceux qui dorment, puisque nous avons aussi le droit de dire : « Je veux arriver auprès d'eux. »

1. Voir *Introd.*, LIX.

« Et s'étant rendu dans le jardin, une cohorte commandée par Judas vient en armes pour le prendre ; Judas l'embrasse et le livre ; on le garrotte, on l'entraîne chez Caïphe, Pierre le renie, les Juifs le soufflettent. De la maison de Caïphe on le conduit au prétoire. A Pilate il confesse qu'il est le roi des Juifs, mais que son royaume n'est pas encore de ce monde (v. 36). Pilate proclame son innocence, permet néanmoins aux Juifs de mettre en liberté le voleur Barabbas de préférence à lui, car, dit-il, « qu'est-ce que la vérité ? » (v. 37 et 40.)

Ch. XIX. — Flagellation, couronne d'épines, robe de pourpre et sceptre de roseau. « VOILA L'HOMME ! » dit Pilate, et les soufflets redoublent. « La croix ! la croix ! » crie la populace déchaînée. Pilate, qui le déclare encore une fois innocent, tremble, faiblit, se lave les mains et le laisse conduire au Golgotha (v. 1 à 17). La croix s'apprête ; l'écriteau porte : « Roi des Juifs. » Il porte sa croix, succombe sous elle et ne gémit que sur le sort réservé aux filles de Jérusalem et à leurs enfants<sup>2</sup>. Il se laisse crucifier entre les deux larrons, voit les soldats se partager ses vêtements et jeter au sort sa tunique. Il entend les passants lui dire en secouant la tête : « Si tu es le Fils de Dieu, descends donc de la croix<sup>3</sup> ; » mais il prie pour les Juifs, qui, dit-il, ne savent pas ce qu'ils font<sup>4</sup>. Puis il a soif, essaye en vain de goûter au fiel et au vinaigre qui lui sont présentés. Il était alors la sixième heure, et les ténèbres se répandirent sur la terre, jusqu'à la neuvième ; le soleil s'obscurcit, et le voile du temple se déchira<sup>5</sup>. C'est alors qu'il s'écrie : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ? Je vous remets mon esprit, car tout est consommé. » Et laissant tomber sa tête, il rend l'esprit. « Cet homme était vraiment Fils de Dieu ! » dit un centurion qui se trouvait là. Et voilà que la terre tremble, que les rochers se fendent et que les tombeaux s'ouvrent.

Les gardes, venant à Jésus et le trouvant mort, lui donnent un coup de lance dans le côté, blessure dont il sort *du sang et de l'eau*. Saint Jean l'affirme comme témoin, et dit tout simplement que son témoignage est vrai (v. 17 à 37).

Joseph d'Arimathie demande à Pilate la permission d'emporter le

1. Malheur à qui, ne la reconnaissant pas ici, trouve que Judas a peut-être « été plus maladroit que coupable, et que les malédictions dont on le charge ont quelque chose d'injuste. » (Renan, *Vie de Jésus*, p. 382.)

2. Saint Luc, ch. XXIII, v. 28.

3. *Id.*, v. 33.

4. *Id.*, v. 33.

5. Saint Luc, ch. XXIII, v. 45.

corps; Pilate le permet. Nicodème vient le rejoindre, portant cent livres de myrrhe et d'aloès. Ils l'en entourent suivant l'usage et le déposent dans un sépulcre *tout à fait neuf*, qui se trouvait dans le jardin (v. 37 à 42).

Ah ! si les bourreaux pour lesquels il priait, et pour lesquels il pleurait, avaient pu soulever un moment tous les voiles de l'avenir ! si les malheureux qui criaient : « Que son sang retombe sur nos têtes ! » avaient pu entrevoir, à une heure rapprochée, leurs onze cent mille compatriotes périssant dans les flammes ou sous le fer des Romains, et les quatre-vingt-dix-sept mille emmenés en captivité ! s'ils avaient pu voir Titus les faisant pendre par milliers sur ce même mont des Oliviers, de sorte qu'au rapport de Josèphe le bois manqua pour les gibets<sup>4</sup> ! s'ils avaient pu voir tout le peuple errant et voyageur sur la terre et le rebut des nations, ... peut-être eussent-ils compris quelque chose à ce *miracle permanent des Juifs*, dont parle Pascal, miracle qui faisait dire à un grand homme : « JE N'EN VEUX PAS D'AUTRE ! », et qui, cependant, reste devant nos rationalistes comme un rayon de soleil tombant sur... une double amaurose.

4. « Milites autem ex ira aut odio cruci affligebant captos, modis quidem diversis ludibrii causa; et propter multitudinem spatium crucibus deerat, et corporibus cruces. » (Jos., *de Bello Jud.*, l. V, ch. XI, § 4.)

---

#### PRODIGES SUIVANT IMMÉDIATEMENT LE DÉCIDE.

« OUI, TOUT EST CONSOMMÉ ! » Mais qui pourrait se douter à ce langage si simple, si terre à terre, si dénué d'artifices et de calcul oratoire, qu'il s'agit du plus grand, du plus transcendant de tous les faits historiques, de celui qui va révolutionner le monde, anéantir les faux dieux, réaliser quarante siècles de prophéties, faire monter le timide Pierre sur le trône des césars, abolir l'esclavage, créer la morale, et scinder la chronologie du monde en deux parts, dont la dernière ne datera plus que de cette époque, la première appartenant au prince du monde expulsé, la seconde à son Vainqueur divin ?

Qui n'admire tout d'abord cette concordance minutieuse qui relie chaque

pas historique de la divine Victime, chacun des détails de son martyre, à chacun des versets que nous avons extraits plus haut des prophètes? Rien n'y manque, depuis les trente deniers de Juda jusqu'aux fouets, crachats, roseau, couronne d'épines, vêtements vendus et tirés au sort, vinaigre, découragement divin. Le coup de lance lui-même est prédit, et à plus forte raison le dépôt dans la fosse et la pierre roulée dessus. Voyons! osera-t-on nous dire que tous les prophètes de la Bible étaient aussi des mythes? mais alors quels inventeurs que ces *inconnus* du II<sup>e</sup> siècle qui ont fait vivre et concorder tant de grands hommes! Ou bien appliquera-t-on le mythe ou la légende à toute la vie de Jésus-Christ, et l'exactitude des détails à l'adresse de menteurs ou d'interpolateurs? Les exégèses nouvelles, et en particulier la *Vie de Jésus*, par M. Renan, s'y opposent absolument, car les prophéties et l'histoire ne font qu'un et l'on nous accorde des témoins pour les deux!...

Quant aux prodiges qui accompagneront la mort de Notre-Seigneur, ils sont trop appuyés par l'histoire pour ne pas offrir un très-grand intérêt. Ainsi, par rapport aux ténèbres que les Évangiles nous disent « avoir régné sur la terre le vendredi depuis midi jusqu'à trois heures du soir » (Matthieu, ch. xxvii, v. 45), il est curieux d'étudier les réponses faites par les premiers Pères de l'Église aux attaques appuyées sur le prétendu *silence des païens*. Était-ce d'ailleurs une simple éclipse? ou, pour parler comme saint Luc, un *soleil mourant* (deficiente sole)? ou bien encore cet « obscurcissement du soleil et cette lune changée en sang » dont parle l'Apocalypse? C'était fort difficile à préciser. Ce qu'il y a de certain, c'est que les preuves du fait abondent, et il le fallait bien pour que Tertullien osât dire à ses adversaires : « Cherchez et vous trouverez le fait relaté dans vos propres archives (*Apolog.* xxi, v. 20). Rufin (I. IX, ch. vi), fait aussi dire aux païens par Lucien, prêtre d'Antioche : « Consultez vos annales et vous trouverez, » etc. Saint Augustin appuie l'essence toute miraculeuse du phénomène, sur ce que « la lune étant alors dans son plein, il ne pouvait y avoir d'éclipse » (*Ép.* 499). Mais les deux témoignages les plus considérables sont ceux attribués à Phlégon et à saint Denys l'Aréopagite. Voyons le premier. Affranchi de l'empereur Adrien, Phlégon avait écrit l'histoire *des Olympiades* depuis leur origine jusqu'à l'an 440 de notre ère. Or, tout païen qu'il fût, il affirme que « vers le milieu de l'an 33 de la quatrième année de la deux-cent-deuxième olympiade, en raison de la plus grande éclipse de soleil qui ait encore été vue, l'obscurité fut telle, qu'à l'heure de midi on voyait les étoiles. » Et il ajoute qu'« il y eut alors un tremblement de terre si violent, qu'il renversa la plus grande partie de la ville de Nicée. » (Voir Jules Africain cité par Eusèbe, *Chroniques gr.*, p. 488.) La *Chronique* d'Alexandrie tombe d'accord avec lui, ainsi que Thallus, historien grec.

Quant au témoignage de saint Denys l'Aréopagite, si l'on s'avise de consulter dom Calmet, dans le tome XIX de la *Bible* de Vence, on sera tout étonné (ou plutôt on le sera très-peu lorsqu'on se rappellera les préjugés de l'époque) de l'entendre parler du *prétendu* saint Denys auquel on attribue les ouvrages du V<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle. Aujourd'hui que justice est bien faite des paradoxes

sur la non-identité du saint Denys d'Athènes et du saint Denys de Paris, (voir l'ouvrage de M. l'abbé Faillon, les savants mémoires de M. Jollois et de M. Guilhermy sur la chapelle de Montmartre, et l'article SAINT DENYS dans les *Vies des Saints de France*, publiées par M. Barthélemy), aujourd'hui nous pouvons lire dans la belle Introduction placée par M<sup>re</sup> Darboy, archevêque de Paris, en tête de sa traduction des Œuvres de saint Denys : « Quoi qu'il en soit de l'identité du saint Denys d'Athènes et du saint Denys de Paris, on PEUT AFFIRMER deux choses : la première, c'est que *ses lettres et en particulier celles écrites à Démophile, à saint Polycarpe, à saint Jean, datent bien du temps où il gouvernait l'Église d'Athènes*; la deuxième, qu'il reçut la couronne du martyre. Il était bien à Héliopolis, il nous l'apprend lui-même, lors de l'éclipse miraculeuse qui annonça la mort du Sauveur. » (*Introd.*, LXXXIX.)

Or, qu'a-t-il donc pu dire sur l'éclipse dans cette lettre *authentique* à saint Polycarpe? Le voici : « Apollophe et moi (païens tous deux) nous étions à Héliopolis, lorsque *tout d'un coup* nous vîmes la lune qui vint se réunir au soleil (quoique ce ne fût pas le temps de sa conjonction), et qui l'éclipsa ; et ensuite, vers la neuvième heure, nous la vîmes de nouveau quitter la place qu'elle occupait sous le soleil, pour aller se remettre à l'endroit opposé du diamètre. Cette conjonction commença du côté de l'orient, la lune s'avancant jusqu'à l'autre extrémité du disque du soleil ; après quoi elle rétrograda, s'en retournant par le même côté qu'elle était venue. Le soleil alors commença de se couvrir de ténèbres du côté de l'orient, et de recevoir de la lumière par la rétrogradation de la lune du côté de l'occident. Vous pouvez rappeler cela à Apollophe, qui ne me démentira pas. » (Saint Denys, l. II, *Ep.* VIII, p. 9.) Dans une autre lettre à Apollophe lui-même, alors converti au christianisme, il lui parle en ces termes : « Souvenez-vous de ce qui arriva lorsque nous étions ensemble à Héliopolis d'Égypte. J'avais environ vingt-cinq ans, et vous pouviez être du même âge. Nous vîmes *tout d'un coup*, un jour de vendredi, environ vers l'heure de sexte ou de *midi*, la lune venir se placer au-dessous du soleil et y causer une éclipse qui nous remplit de frayeur. Je vous demandai alors ce que vous pensiez de ce prodige, et vous me dîtes une parole qui ne s'effacera jamais de mon esprit ; car, après que tout le corps du soleil eut été entièrement caché et que toute la terre eut été couverte de ténèbres, et lorsque le soleil commença à se découvrir un peu, nous primes les *règles* de Philippi Aridæus, et, ayant examiné le cours des astres, nous vîmes que *naturellement* le soleil n'avait pu être éclipsé en ce temps-là. De plus, nous observâmes que la lune, contre son mouvement naturel, au lieu de venir de l'occident, était venue de l'orient, et qu'après cela elle s'en retourna du même côté. Alors, je vous demandai, ô Apollophe, ce que vous pensiez de cette merveille, et vous me répondîtes : « Ce sont là, *mon cher Denys, des changements de choses divines*. Je remarquai exactement et le temps et l'année de ce prodige, et, ayant combiné tout cela avec ce que *Paul m'en apprit* dans la suite, je me rendis à la vérité, à laquelle heureusement vous vous êtes rendu aussi vous-même. »

Suidas (*in Dionysio*) fait dire au même Denys pendant cette conversation : « Ou l'auteur de la nature souffre, ou l'univers sera bientôt détruit ; » mais ceci est moins authentique que la lettre. Quant au tremblement de terre, comment conserver le moindre doute à cet égard, puisque, en dehors de la ville de Nicée presque entièrement détruite, Suétone (*in Tiber.*, ch. XLVIII), parle de douze villes détruites en Asie au même moment, et pour la réédification desquelles l'empereur fut obligé de remettre les tributs ?

On conviendra que voici pour le moins des concordances bien extraordinaires. Il en est de même du grand rocher que l'Évangile dit s'être fendu sur le Calvaire, et qui fait encore à l'heure qu'il est l'étonnement des voyageurs de bonne foi : ce sont des hommes comme Millard, Flemming, Maündrel et autres, qui attestent que cette fente est contre toutes les lois de la nature ; Flemming cite même un naturaliste qui se convertit devant cette évidence. (*Christology*, t. II.)

Laissons tous les autres prodiges, si multipliés dans le *Talmud* ou dans Josèphe, et, pour nous en tenir aux Évangiles, bornons-nous maintenant à celui des tombeaux qui s'ouvrirent. « Les monuments s'ouvrirent et plusieurs (ou beaucoup πολλοί) des corps de ceux d'entre les saints qui étaient dans le sommeil de la mort s'éveillèrent (ἐγέρθη), et, sortant des monuments après sa résurrection, vinrent dans la ville et se manifestèrent à plusieurs. » (Saint Matthieu, ch. XXXII, v. 50, 51, 52, 53.) Ces deux versets ont donné lieu à plus d'une controverse : d'abord sur le moment, ensuite sur la nature de cette résurrection, car saint Mathieu lui-même semblait se contredire ; il nous montre en effet ces corps *surgentes*, se levant au moment de la mort du Sauveur, et cependant ne sortant des monuments qu'après sa résurrection ; mais la *Vulgate* pourrait bien être ici la coupable, car, au lieu de *surgentes*, on lit dans le grec ἐγέρθη, qui signifie s'éveillèrent. Il n'y a donc plus de contradiction. Reste la difficulté de concilier ce réveil avec l'inaction dans la tombe, inaction qui semble à son tour nécessitée par ce passage de saint Paul qui appelle Jésus-Christ « le premier-né parmi les morts. » (Coloss., I, 48.)

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'avant ou après la résurrection divine ils se rendirent à Jérusalem et se manifestèrent à beaucoup. A beaucoup ! donc tout le monde ne les voyait pas. Ceci nous aide à comprendre un peu la nature de cette résurrection. Nouveau sujet de controverse, car, pendant que les uns, les assimilant à leur maître, voulaient qu'ils n'encourussent plus la mort et qu'ils montassent au ciel avec lui, comme « ses véritables appendices » (Tertull.), d'autres, se fondant sur le texte qui dit que « les ressuscités entreront tous au ciel en même temps » (*Hébr.*, ch. xv, v. 39), les font vivre et mourir ensuite comme Lazare, bien que personne n'ait jamais parlé d'eux ni prononcé leurs noms. Quant à nous, ces deux solutions nous semblent également insuffisantes ; mais, nous rappelant ces invasions de fantômes que nous avons vues, dans le cours de ce Mémoire, accompagner si souvent les grands événements du paganisme, épouvanter ceux auxquels ils annonçaient les secrets et volontés des dieux, et que l'on reconduisait à leur demeure à l'expi-

ration des *feralia*, nous croyons qu'entre ces endémies spectrales et notre résurrection incomplète, si terrifiante pour ceux-là seuls qui la voyaient, il y avait peut-être quelque analogie. C'était une sorte de *mundus patet sanctifié*, et ce qui achève de nous le faire croire, c'est que de pieuses révélations très-respectées dans l'Eglise s'accordent parfaitement sur la nature de ces corps, sur leur visibilité intermittente et sur le peu d'heures qu'il leur fut donné de passer sur la terre, « les anges les ayant forcés de rentrer dans leurs tombeaux après quatre heures. »

Il est permis, nous le pensons, d'écouter par exception les saintes extatiques lorsqu'il s'agit d'un miracle dont le fond est attesté par l'Évangile, mais dont les détails sont abandonnés aux conjectures de la foi. Cependant, après avoir parlé de *quelque* analogie, nous devons faire une réserve pour les similitudes qui font défaut. Ainsi, dans les épidémies spectrales, les tombeaux ne s'ouvraient pas, on n'en sortait pas, et cela suffit pour bien établir qu'au lieu de fantômes on avait affaire cette fois à de vrais corps glorieux, tout à la fois invisibles, visibles et tangibles. C'était comme un spécimen multiple et préparatoire de la résurrection du Christ. Maintenant, pour conserver à cette dernière sa *primauté*, il suffit d'entendre, par ceux qui dorment, tous ceux qui doivent ressusciter un jour, y compris ces ressuscités de circonstance.

Enfin, parmi les traditions relatives à cet instant de crise et de renouvellement humanitaires, il nous est impossible de ne pas rappeler la terreur qui s'empara de Rome et de Tibère, lorsque des matelots et passagers étrangers vinrent déposer sur les sabbats et les lamentations étranges qui avaient salué leur passage à travers les groupes d'îles Lipari ou Vulcaniennes; lamentations dont le sujet paraissait être LA MORT DU GRAND PAN proclamée par une voix d'une force et d'une portée surhumaines, à laquelle répondaient les rugissements de la tourbe des démons (voir le récit de Plutarque sur ce fait raconté en pleine Rome au moment même de la mort du Sauveur, et qu'il tenait de son propre maître Épithèrse, « homme ni ESVENTÉ, ni MENTEUR, qui en avoit esté témoin »). Plutarque termine ce récit en disant : « Et ne faut craindre à ce sujet aucuns épicuriens qui nient les démons, car ils ont bien l'audace d'en dire tout autant de la divine Providence, qu'ils traitent de fable et de conte de *vieille*. » (*Du Silence des oracles.*) Et nous, de nous rappeler ce triste mot de M. Renan : « Dieu, bon *vieux* mot, un peu lourd peut-être, ... » etc. Décidément Plutarque a bien raison, et il n'y a pas bien loin de la négation des démons à celle du maître de la vie.

---

## § VI.

## L'ensevelissement et les limbes.

1. — *L'ensevelissement.*

Nous voici donc sur le Calvaire, au pied de cette croix qui porte le Sauveur du monde. L'épouvante est partout, dans la nature et dans les cœurs, car les ténèbres sont épaisses, la terre tremble encore, les sépulcres sont ouverts, et les morts glacent d'effroi tous ceux qui les reconnaissent.

Ch. xxvii. — « Un centurion (un homme du pouvoir), ainsi que tous ceux qui se trouvaient avec lui préposés à la garde, voyant tout ce qui se passait (*hæc quæ fiebant*, v. 54), furent saisis d'épouvante et s'écrièrent : « Cet homme était vraiment Fils de Dieu ! »

« Les Juifs, cependant, viennent pour briser les jambes au crucifié ; mais, le trouvant déjà mort, ils se contentèrent de le frapper au côté d'un coup de lance qui fit jaillir à l'instant du sang et de l'eau<sup>1</sup>. »

Fait important, bien spécialement attesté par l'évangéliste, comme preuve de mort d'abord, comme accomplissement, ensuite, de deux prophéties qui s'y rapportent.

« Vers le soir, un homme riche, Joseph d'Arimathie, va demander à Pilate la permission d'enlever le corps de Jésus, et Pilate l'ayant accordée, Joseph, aidé des saintes femmes et des disciples, l'enveloppe dans un linceul de lin très-fin, le dépose *embaumé* dans un sépulcre nouvellement acheté et *qui n'avait servi à personne*, et comme le lendemain était un jour de sabbat, tous roulent une énorme pierre devant le monument et se retirent<sup>2</sup>.

« Le lendemain, les princes des prêtres vont à leur tour trouver Pilate et lui rappeler que, le *séducteur* ayant dit : « Après trois jours

1. Saint Jean, ch. xix, v. 34.

2. Saint Matthieu, ch. lx.



je ressusciterai, » le mal serait plus grand que jamais, si ses disciples parvenaient à l'enlever et à faire croire à sa résurrection » (v. 64).

Pilate, ce juge condamné à se déjuger sans cesse, leur accorde des soldats auxquels ils ne confient la garde du , sépulcre qu'après l'avoir bien *fortifié* (*munierunt*) et scellé (*σφραγίσαντες*, de *σφραγίς*, empreinte, v. 66) : précautions minutieuses, comme on le voit, et qui, ne fussent-elles pas mentionnées, seraient encore garanties par le plus simple bon sens.

## 2. — Les limbes.

Mais que devenait, pendant ce temps, celui dont la dépouille reposait dans ce monument *scellé et gardé*? Que faisait son âme, ou plutôt sa personne? On se rappelle ce rendez-vous *au paradis* qu'il avait, du haut de sa croix, donné au bon larron. Où se trouvait donc *ce paradis*? Les évangélistes nous l'auraient laissé toujours ignorer, si saint Pierre et saint Paul n'avaient pris soin de nous l'apprendre.

« Mort dans son corps, mais vivant dans son esprit, nous dit le premier, il venait dans cet esprit (*in quo spiritu*) dans la *prison des âmes* (*ἐν φυλακῇ πνεύμασι*), c'est-à-dire dans le *schéol*, prêcher à ces esprits qui avaient été incrédules au temps de Noé; et alors, brisant les portes de l'enfer, il en enchaîne le prince, lui arrache les clefs de l'empire de cette mort qu'il absorbe (*deglutiens mortem*), déchire le pacte fatal signé avec l'enfer (*chirographum*), dépouille les principautés et les puissances, et les ramène en triomphateur au grand jour, pour les attacher elles-mêmes à sa croix<sup>1</sup>. »

Quelle scène, ou plutôt quel complément du grand drame de la Passion! La mort du Sauveur n'était que le moyen du passage aux enfers, où la crise, c'est-à-dire le jugement du monde, devait se formuler. C'est là que s'accomplit, dans la

1. Voir première *Épître* de saint Pierre, ch. III, v. 18, 20, 22, et saint Paul, aux *Colosses*, ch. II, v. 14 et 15.

personne de son prince, l'exorcisme général, couronnement de tous les exorcismes privés de l'Évangile. Ce double passage de nos deux grands apôtres ne devrait-il pas suffire à ouvrir les yeux aux aveugles qui voulaient retrancher les démons de ce même Évangile, les uns comme impossibles à accepter, les autres comme « ne faisant pas partie de son essence? »

Sous le prétexte d'enlever une tache, c'était tout simplement la substance même qu'ils brûlaient. Mais pour peu qu'ils veuillent rester chrétiens, il leur faut descendre, avec leur maître, à cet enfer, à cet *Hadès*, que tant de fois les païens nous ont divisé, dans ce *Mémoire*, en *Tartare*, puis en *Champs-Élysées*, comme la Bible divise son *schéol* en *géhénne* et en *limbes* : tant il est vrai que tout reste conforme, tout en changeant d'historiens et de drapeau !

Mais, qu'est-ce à dire ? un *pacte déchiré*, un *pacte écrit*, (*chirographum*<sup>1</sup>) ! Écrit avec qui ? car tout contrat suppose deux signatures. Mais si l'une des deux ne nous embarrasse guère, quelle pouvait être l'autre ? Était-ce entre l'homme et Satan ? Sans doute c'étaient là les deux grands intérêts en jeu depuis l'origine des choses, mais ce pacte primitif n'était pas écrit, et, cette fois, dans le texte grec, l'expression est formelle ; ce sont les *lettres* (γράμματα), et les *dogmes* (δόγματα), qui se trouvent déchirés et cloués à la croix. Eh bien, ce compromis, cette transaction signée avec l'enfer, c'est pour nous l'œuvre du ciel, c'est pour nous l'ancienne loi, la loi du Sinaï, qui nous a tant occupé, comme ayant été *disposée*, réglée (*ordinata*) par les esprits<sup>2</sup>. Bien que consentie et promulguée par Dieu, cette loi, que l'apôtre n'en appelait pas moins *filles d'esclave*, *loi misérable*, *imparfaite*, *loi de mort*, etc., c'est elle que son auteur avait promis de *chasser comme l'esclave*, pour faire place à l'épouse ; aussi Cornelius a Lapide, nous

1. De χεῖρ main, et de γραφεῖν, écrire.

2. Saint Paul aux Galates, ch. III, v. 49.

apprenant que pour saint Ambroise ce pacte était bien *la loi*, bien que ce ne fût pas l'opinion générale, rapproche ces expressions de cette autre de saint Paul : « Il *chassa la loi* des préceptes par les nouveaux décrets. » (*Éphés.*, ch. II, v. 15.) Nous l'avions bien soupçonné avant de connaître ces appuis. Pour nous, cette loi de mort n'était qu'une concession temporaire faite au possesseur démoniaque de l'humanité déchue. C'était la prolongation du droit de juridiction satanique, non pas sur les *âmes* des circoncis <sup>4</sup>, mais sur leur *chair* et dans l'intérêt de sa purification, *ad emundationem carnis*. C'était comme une extension du fameux *marran-atta* ou *abandon à Satan*, exercé par la Synagogue, toujours dans le même but et en attendant l'exécution de la promesse. Or la promesse et la loi étaient figurées, on se le rappelle, par les deux boucs, l'un que l'on offrait à Jéhovah, l'autre, qu'on envoyait à Azazel, au fond de son désert. En dehors de ce point de vue, il nous semble impossible de comprendre et ces victimes expiatoires, prescrites par la loi, et tout ce sang répandu, et tous ces holocaustes devenus si vite odieux à celui-là même qui les avait prescrits, mais que l'on pourrait se représenter comme n'ayant été que les arrhes de la rançon promise.

Car voyez comme tout se tient ici, et les choses et les mots : CONTRAT, ENGAGEMENT, PROMESSE, RACHAT, et, dès le premier jour de la chute, droit de RÉMÉRÉ stipulé par le juge ! Arrive enfin le jour de cette RANÇON ; c'est après le solde de ce grand compte par le sang du Dieu-Homme, qui éteint la dette du sang humain, que le CONTRAT se déchire et s'annule. Grâce au Dieu, l'humanité était quitte ; mais, notons-le bien, au même instant ce qui paraissait peut-être rappeler un peu trop le manichéisme disparaît complètement, car la restauration est entière, le maître rentre dans tous ses domaines engagés, et alors il agit comme un père de famille indigné agit avec les

4. Nous disons des circoncis, c'est-à-dire des *baptisés* par le sang, car encore aujourd'hui l'Église, se servant des mêmes expressions, reconnaît qu'elle n'a aucun *droit* sur les non baptisés.

créanciers de ses enfants. Après le remboursement de la dette consentie et reconnue (*chirographum*), il les reprend en sous-œuvre, comme coupables d'usure et de dol, et, juge impitoyable, après les avoir à nouveau dépouillés (*spolians*), il les livre hardiment à la vengeance du forum (*traduxit palam confidenter*) et les cloue au pilori de la justice (*et affixit in cruce.*)

Enfin, que peuvent être ces créanciers infidèles? Ici, plus d'hésitation; l'apôtre les appelle *principautés, puissances, archontes*, et nous nous rappelons trop bien ce qu'il nous a déjà dit des *cosmocrates* et *recteurs* de ténèbres, des *éléments* du monde, en un mot de ce que Bossuet appelle « les tenants et les soutiens de l'univers, » pour ne pas les reconnaître ici. C'était donc chez eux, au siège même de leur puissance, quoiqu'ils soient en même temps *princes de l'air*, que leur vainqueur divin devait aller les chercher; c'était de leurs prisons et des limbes qu'il lui fallait tirer et les anciens incroyants et les patriarches qui s'y trouvaient « réunis à leurs pères<sup>1</sup>. » Le *schéol* rendait tout à sa voix.

L'exorcisme capital ne laisse donc rien à désirer, et tous ceux que l'Église nous a montrés pendant une durée de dix-huit siècles ne sont que les applications subséquentes, et pour ainsi dire la monnaie de cette victoire.

Mais abandonnons les ténèbres, remontons à la lumière, et préparons-nous à admirer la plus grande des scènes et le plus solennel des événements que l'histoire ait jamais enregistrés.

---

1. Expression touchante et souvent répétée dans la Bible, bien que l'on continue à soutenir que l'immortalité de l'âme était inconnue aux Hébreux.

## § VII.

Autorésurrection <sup>1</sup> et apparitions du Sauveur.

1. — Résurrection.

Respect au récit qui a révolutionné le monde ! respect surtout à l'arche sainte de toutes nos destinées ! Toutefois, approchons avec confiance, car la vérité ne craint qu'une chose : « ce n'est pas d'être condamnée, mais bien d'être méconnue (*ne ignorata damnetur*). » *Voyez et touchez*, comme elle vous y invite elle-même, mais cette fois gardez-vous des méprises !

Ch. xx. — (Saint-Jean). — « Au premier jour du Sabbat (c'est-à-dire *après* le Sabbat <sup>2</sup>), Marie Magdeleine vint au matin et quand il faisait encore nuit, au monument. Et elle vit que la pierre était enlevée ; — elle accourut donc bien vite à Simon Pierre et à *cet autre disciple aimé du Seigneur* <sup>3</sup>, et elle leur dit : « Ils ont enlevé le Seigneur du sépulcre, et nous ne savons où ils l'ont mis. » — Pierre sortit donc avec l'autre disciple, et ils vinrent au monument. — Ils couraient tous deux, et l'autre disciple arriva le premier ; ... et s'étant penché, il vit les linceuls déposés, et cependant il n'entra pas. — Simon Pierre entra, vit la même chose, et le suaire qui avait recouvert la tête, plié et placé à part des vêtements. — Alors l'autre disciple entra à son tour, vit et crut, bien qu'ils ignorassent les passages des Écritures relatifs à sa résurrection. — Les autres disciples s'en retournèrent chez eux. — Quant à Marie Magdeleine, elle se tenait en dehors, pleurant ; mais, tout en pleurant, elle se pencha et regarda dans le monument ; — et elle vit deux anges en blanc, assis l'un à la tête et l'autre au pied du lieu où avait été mis le corps de Jésus. — Et ils

1. Résurrection par *soi-même*.

2. Voir Cornelius à Lapide.

3. C'est saint Jean qui parle ici de lui-même ; tout autre l'eût nommé.

lui dirent : « Femme, pourquoi pleures-tu ? qui cherches-tu ? » Et elle leur répondit : « Ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis. » Ayant dit cela elle se retourna, et vit Jésus auprès d'elle, mais elle ne savait pas que c'était Jésus, et il lui dit : « Femme, pourquoi pleures-tu ? qui cherches-tu ? » Elle, pensant que c'était l'homme chargé du soin du jardin, lui dit : « Si vous l'avez enlevé, dites où l'avez-vous mis ; je le prendrai moi-même. »

Mais Jésus lui dit : « MARIE ! » Elle se retourne et lui répond : « MAÎTRE ! »

« NE ME TOUCHE PAS, lui dit Jésus, car je ne suis pas encore monté vers mon Père ; va à nos frères, et dis-leur que je monte vers mon père et le vôtre, vers mon Dieu et le vôtre. » Marie Magdeleine vint annoncer aux disciples qu'elle avait vu le Seigneur et ce qu'il lui avait dit <sup>1</sup>. »

4. Nous ne croyons pas qu'il existe comme récit historique quelque chose de plus saisissant que celui-ci. Plus le sujet s'élève et devient incroyable, plus le style du *narrateur témoin* se simplifie et se fait petit comme celui des enfants. Qu'on le rapproche *des millions de soleils* et de toutes les créations fantastiques auxquels ne cessent de faire appel les narrateurs *non témoins* des Vichnou et des Bouddha, et la seule critique d'intuition (c'est la bonne) fera justice immédiatement de toute similitude.

Mais si chaque détail de ce récit impose la foi, nous ne croyons pas que l'éloquence de l'amour ait jamais égalé dans aucune langue ces deux simples mots, ces cinq syllabes dont l'accent et la tendresse pour ainsi dire foudroyante entraînent tout : « Marie ! — Maître !... » Pas un mot de plus ! Tout était perdu, tout est sauvé. Jésus raisonne avec les autres, mais avec une telle femme un seul mot lui suffit. Elle ne peut pas s'y tromper ; c'est sublime d'amour et de vérité.

Quant à cet autre mot : « Ne me touche pas, » qui succède si bien aux deux autres et ne fait qu'ajourner une jouissance, il est de difficile entente en raison même de... la *raison* qu'on en donne : « CAR je n'ai pas encore vu mon Père. » Tous les commentateurs se sont exercés plus ou moins heureusement sur ce *car* si mystique. Faute d'autorité doctrinale, ce serait peut-être encore ici le cas d'interroger cette sainte extatique déjà citée, et dont nous avons vu la science elle-même justifier les révélations : « C'était selon elle comme s'il eût dit que les prémices de la joie appartenaient à Dieu, car, dans la violence et l'impétuosité de son amour, elle avait oublié le miracle qui était sous ses yeux ; » mais cet ordre d'autorités n'a droit qu'à notre respect.

2. — *Apparitions.*

La suite et les confirmations de la grande nouvelle ne se font pas attendre. Magdeleine court aux disciples : « Je l'ai vu, » dit-elle ; et les disciples *ne croient pas*<sup>1</sup>. Toutefois les anges restent encore au sépulcre et, garants du grand fait, ne cessent de répéter aux saintes femmes : « *Resurrexit sicut dixit*, il est ressuscité comme il vous l'avait dit... Il vous précède en Galilée, c'est là que vous le reverrez, nous n'avons pas autre chose à vous dire. » Elles s'enfuient du sépulcre saisies d'épouvante et d'effroi, et, sans oser se dire un seul mot, elles courent aux disciples ; mais Jésus lui-même les prévient, allant à leur rencontre : « Salut, leur dit-il, ne craignez plus, allez trouver mes frères ; qu'ils aillent en Galilée et ils me verront là. » Mais les apôtres *ne les croient pas* ; plusieurs d'entre eux, cependant, vont se convaincre eux-mêmes au tombeau et proclament la vérité. On connaît le reste, c'est-à-dire la double apparition des deux dimanches au milieu des ONZE et du Cénacle, dont *les portes sont fermées* ; l'incroyance de Thomas fondée sur ce qu'il n'a pas *vu*, et la belle leçon qui, lorsqu'il a vu, lui est donnée par le maître sur les mérites de la foi qui n'a pas besoin de *voir* ; puis la rencontre d'Emmaüs avec les disciples, dont le cœur *brûle* en l'écoutant sans le reconnaître, et dont les yeux, *liés* par lui, *se délient* à la fraction du pain ; puis ces autres apparitions pendant lesquelles il mange avec eux, leur insuffle l'Esprit-Saint, leur explique toutes les Écritures, varie ses preuves d'identité, et la manifeste tantôt par sa simple présence, tantôt par une pêche miraculeuse, tantôt par d'autres miracles. En leur reprochant leur *incrédulité* à cet égard, il cherche à prévenir celle des autres : « *Voyez*, leur dit-il, et

1. Notons bien ce mot, car il est gros de signification et de réponses.

*touchez*; un *esprit* (c'est-à-dire un *revenant*) n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en possède. » Une autre fois, *il s'apparaît* (style primitif) sur le Thabor a plus de cinq cents frères dont la plupart vivaient encore du temps de saint Paul; et tout cela pendant QUARANTE JOURS, après lesquels il les rassemble sur le mont des Oliviers, leur fait ses adieux, leur trace leur grande mission, leur énumère les miracles qu'ils vont faire, les supplices qu'ils vont endurer, leur annonce la venue prochaine du Saint-Esprit, etc. Il leur promet ensuite d'être avec eux jusqu'à la fin du monde, ET S'ÉLÈVE au-dessus d'eux, s'élève encore jusqu'à ce qu'un nuage le déroband à leurs yeux, ils tombent en adoration. Alors, de même que cette ascension leur avait été prédite autrefois, on leur prédit le retour; deux *hommes* vêtus de blanc leur apparaissent et leur disent : « Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous ainsi à regarder le ciel? Ce Jésus qui s'élève reviendra un jour de la même manière auprès de vous... » Et ils retournèrent tout joyeux à Jérusalem.

Voilà la conclusion, voilà le dernier trait de cette épopée gigantesque qui commence avec les promesses de l'Éden, les réalise à l'heure prédite et doit les compléter à la fin des temps et pour l'éternité.

Pour un trop grand nombre d'esprits, cette épopée s'appelle aujourd'hui la *légende*; soit, mais légende singulière et sans égale, qui non-seulement s'incarne dans l'histoire à l'heure voulue, mais au moment le plus critique de son évolution ose prédire hardiment qu'elle s'en va dès le lendemain briser les idoles, mettre les dieux en fuite, chasser les césars, s'asseoir à leur place et révolutionner le monde entier!

Or, de ces trois *jactances* prophétiques sur sa propre résurrection, son triomphe et son futur avènement, il nous semble que la seconde a suffisamment bien réussi dans l'histoire pour donner quelque crédit aux deux autres.



Mais avant tout, songeons-y bien ; ici, c'est notre éternité qui est en jeu. Puisqu'on avoue avec Montaigne que la négation « n'atteint jamais la certitude absolue, » le bon sens parle ici comme l'apôtre : « Si le Christ n'est pas ressuscité, dit-il, nous sommes les plus misérables des hommes et nous périssons avec lui<sup>1</sup>. S'il est ressuscité, au contraire, de même que tous les hommes étaient morts en Adam, de même tous les hommes doivent ressusciter avec lui<sup>2</sup>. » « *Magnum resurrectio miraculum et exemplum*, la résurrection est non-seulement un grand miracle, mais un grand *exemple*, » dit à son tour saint Augustin.

Il ne faut donc se faire aucune illusion ; toutes nos destinées sont concentrées sur ce point. Seul il résume tout : ébranlé, tout est perdu ; inébranlable, tout est sauvé.

L'angoisse de l'accusé qui sur une question capitale attend le *oui* ou le *non* d'un jury ne devrait être qu'un enfantillage auprès de celle-ci.

Il faut une main bien ferme pour tenir et pour approcher sans frémir d'un tel problème le flambeau de la critique. Quelle félicité s'il démontre, quel désespoir s'il détruit ! Et cependant c'est bien avec amour, avec passion, « de la prise en défaut » que la grande majorité de nos explorateurs modernes entreprend son terrible examen ; on ne peut, hélas ! s'y tromper ; ce n'est pas seulement la vérité qu'ils poursuivent, c'est à l'espérance qu'ils en veulent : « Ceux-là seuls, ont-ils dit, possèdent le *sens* de la vie, qui savent se passer d'espérance<sup>3</sup> ; » ce désespoir que Dante ajournait aux enfers, ils tiennent à le savourer en pleine vie.

Quant à nous, tout en leur demandant la permission d'espérer et d'espérer toujours, si nous frémissons à notre tour

1. *Cor.*, ch. xv, v. 44, 48, 49.

2. *Id.*, *ibid.*, v. 22.

3. M. Renan, cité par la *Revue du Monde catholique*, 10 juillet 1864.

devant un pareil sujet, c'est dans la crainte de ne pas défendre assez bien ce que d'autres redoutent de ne pas détruire assez vite. Puissent maintenant nos infortunés adversaires nous venir en aide, et nous prêter main-forte contre eux-mêmes!

---

## APPENDICE Z

### CHAPITRE XX

#### LA RÉSURRECTION PROUVÉE PAR LES FOLLES CONTRADICTIONS DE SES DÉNÉGATEURS.

---

##### 1. — Critique des apôtres fondée sur le respect des faits.

On en convient, tout se réduit à une simple question de témoignages; il ne s'agit que de les peser. « Pour l'historien, dit M. Renan, la vie de Jésus finit avec son dernier soupir; mais telle était la trace qu'il avait laissée dans le cœur de ses disciples, que durant des semaines entières il fut pour eux vivant et consolateur <sup>1</sup>. »

En effet, *la trace* paraît avoir été profonde; écoutez Pierre : « Princes du peuple, écoutez; que tout Israël le sache : ce paralytique que vous voyez devant vous, sain et guéri, il l'a été par la puissance de ce Jésus de Nazareth que vous avez crucifié et que Dieu a ressuscité d'entre les morts. » ( *Actes*, IV.) Effrayés, les princes des prêtres chassent les apôtres du Cénacle avec défense de prêcher Jésus *ressuscité*. Mais Pierre et Jean leur répondent : « Nous ne pouvons taire ce que nous avons *vu* et *entendu*. Ce que nous vous annonçons, c'est ce que nous avons *entendu*, ce que nous avons *vu de nos yeux*, ce que nous avons *regardé avec attention*, ce que nous avons *touché* avec nos mains; car le Verbe s'est rendu visible, nous l'avons vu et nous en rendons témoignage. » (Saint Jean, *Ép.* I, v. 1.)

Et comment ne l'eussent-ils pas cru, puisque, « après cette résurrection, il rappelait à ses disciples qu'il la leur avait annoncée, et alors ceux-ci croyaient en même temps à l'Écriture et à sa parole? » (*Id.*, *Ép.* XIX, v. 11.)

Écoutez Paul, ce grand apôtre des gentils : « Je vous ai confié ce dépôt : Jésus mort pour nous, mis au tombeau et ressuscité le troi-

1. *Vie de Jésus*, p. 433.

sième jour, s'est fait voir à Céphas, puis aux Onze, puis à plus de cinq cents de nos frères réunis, dont la plupart vivent encore aujourd'hui, ... puis enfin à moi-même, qui ne suis qu'un avorton... (*Cor.*, I, xv.) Comment donc peut-il se trouver des gens qui OSENT dire que les morts ne ressusciteront pas? » (*Id.*, *ibid.*)

Puis venaient ces témoins vivants du grand miracle, et ces premiers successeurs, ces héritiers directs de ceux qui l'avaient été : c'est le grand Ignace qui donne sa vie pour ce même Christ qu'il a *connu* dans sa chair après sa résurrection ; « ego enim, post resurrectionem in carne novi<sup>1</sup> ; » c'est saint Polycarpe, disciple de saint Jean et de ce même saint Ignace, avec lequel il correspond souvent ; c'est Onésime évêque d'Éphèse et disciple de saint Paul, qui se fait lapider à Rome pour sa foi, comme Ignace s'était livré aux bêtes pour la sienne ; c'est Papias, comme eux disciple et ami de saint Jean, qui garantit la fidélité de l'Évangile de saint Marc, « bien, dit-il avec loyauté, que Marc ne tint les faits que de saint Pierre, mais il mettait le plus grand soin à ce que rien ne fût oublié ou falsifié<sup>2</sup> ; » c'est Hégésippe, disciple de saint Jean, qui, avec la même loyauté, avoue que saint Luc n'a jamais vu le Christ dans sa chair, mais qu'il tenait tout de saint Paul, « ce qui n'empêche pas, dit-il, que chez Jean, Pierre et Paul, ces trois grands témoins oculaires, et les autres évangélistes, ce ne soit toujours le même et *principal esprit* qui ait tout révélé sur la nativité, passion, résurrection et conversation du Seigneur avec ses disciples ; » or, Hégésippe était presque un contemporain du Seigneur<sup>3</sup> ; c'est saint Irénée, disciple de Polycarpe, qui dit exactement les mêmes choses<sup>4</sup> ; c'est Clément d'Alexandrie, son contemporain, qui, dans le second siècle, cite seize fois à ce sujet saint Luc et saint Jean, excellente preuve que ces évangiles ne peuvent dater du *me* ou du *iv*<sup>e</sup> siècle, à moins que l'on ne veuille rajeunir d'autant toutes ces grandes vies.

Il faudrait faire subir le même sort à saint Justin, philosophe platonicien, qui se convertit au christianisme trente-cinq ans après la mort de saint Jean, et qui nous montre déjà le corps ressuscité de Jésus dans l'Eucharistie : grande leçon, soit dit en passant, pour le protestantisme !

1. *Lettres aux Smyrniens*, n° 111, p. 34. Voir saint Jérôme, de *Scriptor. eccles. in Ignat.* C'est de lui que Baronius a dit : « Ignace, qui ne s'attache guère qu'aux grandes vérités qu'il a constatées par lui-même, et de telle sorte qu'on ne peut rien désirer de plus. » (*Annal.*, anno 34.)

2. Voir *Reliquiæ sacræ editæ a M. J. Routh*, cité par M<sup>sr</sup> Cruice dans sa brochure sur : *Quelques discussions récentes*, 1858.

3. *Analecta Anti-Nicæna*, de Bunsen.

4. *Cont. Hæres.*, lib. III, ch. 1.

Que deviennent tous ces ajournements, et à quoi servent les discussions sur la *mise au net* du grand récit qui nous occupe, lorsqu'il est évident que depuis l'époque de Pilate et de Tibère jusqu'à la fin des persécutions, des milliers de Juifs et de païens à Jérusalem, à Antioche, à Corinthe, à Athènes, à Éphèse, à Alexandrie et à Rome, subjugués par la parole, les vertus et les miracles des apôtres, mouraient pour cette même résurrection dont ils reproduisaient l'image en lettres de sang, et à l'infini, sur les parois de leurs catacombes et de leurs tombeaux?

Mais « on leur *répondait*, » nous dit-on ; et cette persécution de la logique, on nous la représente comme infiniment plus forte et plus dure que celle des supplices et de l'extermination. Plus dure, oui, pour la foi des victimes ; mais plus forte ? Il fallait qu'elle ne le fût guère, pour reculer d'heure en heure devant la logique de ces ignorants hier encore si indécis et si peureux, et pour que *ce vil troupeau* des persécutés vint à bout de tant de sagesse, de tant de dialectique, de tant de  *finesse* et d'autorité.

Il est vrai que la logique des apôtres s'appuyait sur le meilleur des arguments : ils croyaient d'autant plus facilement aux miracles et aux résurrections de leur maître, qu'ils en faisaient eux-mêmes avec un grand éclat ; et de leur côté leurs disciples ne pouvaient hésiter bien longtemps, lorsqu'ils voyaient s'effectuer autour d'eux ce qu'on leur affirmait avoir été fait la veille. C'est donc une réponse très-insuffisante que celle-ci : « C'est la grandeur, c'est la pureté de la doctrine qui ont renversé le paganisme. » On n'oublie qu'une chose : c'est que cette sublime doctrine faisait tellement frémir la nature et révoltait tellement la raison, que, de même que les apôtres n'avaient accepté la résurrection de leur maître qu'à grand renfort de preuves physiologiques ; de même les disciples subséquents n'acceptèrent l'autorité des apôtres qu'à grand renfort de miracles et de révélations continus.

Les deux ou trois résurrections opérées par saint Pierre et par saint Paul leur valurent plus d'adhérents que toutes leurs Épîtres réunies<sup>1</sup>.

1. « ÉPOQUE DE RÉDACTION DES ÉVANGILES. » — Malgré notre désir d'avancer, il est impossible de ne pas dire quelques mots sur cette question capitale. Depuis vingt ans que l'on se dispute sur l'Évangile primitif, dont tous les autres ne seraient que des copies, où en est-on arrivé ? Pour Weiss, MARC serait seul cet évangéliste primitif ; MATTHIEU n'est qu'un compilateur ; LUC également. Pour Wilke, il y a bien quelque chose de vrai dans ce jugement, mais les interpolations sont nombreuses. Selon Luezelberg, l'Évangile de JEAN a été composé à Édesse, en 130 ou 135, par un membre de l'école de

2. — *La Résurrection devant le XVIII<sup>e</sup> siècle.*

Ce grand XVIII<sup>e</sup> siècle n'a cependant vécu que sur cette grossière objection des Juifs concernant « l'enlèvement par les apôtres du corps de leur maître, » objection jugée dès le principe si misérable, qu'elle n'avait guère survécu, nous le verrons, aux premiers jours du christianisme.

On sait tout ce qui a été répondu à cet égard aux Hume, aux Tindal, aux Voltaire, par la grande école des Huet, des Clarke, des Lardner, des Bergier, etc. Ce misérable système de l'*imposture*, rapproché de la timidité et de la résistance des apôtres, rapproché surtout d'un martyr collectif, absolument impossible s'ils avaient eu conscience de leur mensonge, devait mourir et mourut de nos jours une seconde fois. C'était vraiment abuser de l'absurdité, que de prêter à tous ces hommes, à toutes ces femmes, après la mort de leur maître, un courage surhumain qu'ils n'avaient jamais eu de son vivant,

l'apôtre André : on dirait qu'il l'a connu. Selon Kœstlin, c'est MATTHIEU que tout le monde a copié. En général, c'est JEAN, le témoin *oculaire*, que l'on tient le plus à rajeunir. On le place d'ordinaire au milieu du II<sup>e</sup> siècle, et plus volontiers encore au IV<sup>e</sup>. Mais voilà le grand embarras ! c'est que son Évangile, comme le dit si bien M. Wallon (*de la Croyance*, etc., p. 191), « porte une empreinte que l'on ne peut méconnaître : c'est son âme qui respire dans son livre. » D'ailleurs il est cité comme contemporain des apôtres par tous les Pères du II<sup>e</sup> siècle, que l'on ne peut cependant pas reléguer au V<sup>e</sup>. Enfin, Bleek l'a fort bien dit : « Si ce livre eût été fabriqué au milieu du I<sup>er</sup> siècle, comment eût-il conquis si vite l'assentiment général ? » Baur se moque avec raison de Strauss qui le dit rédigé « par la substantialité mystérieuse de la communauté chrétienne ; » et Éwald se moque à son tour de Baur, contre lequel il défend « l'authenticité du quatrième Évangile et l'entière crédibilité de son auteur. » Quant à Strauss, après avoir été le plus chaud adversaire de SAINT JEAN, il avoue dans sa seconde édition que « la plupart des critiques le regardant aujourd'hui comme authentique, et en conséquence comme présentant une certitude *complètement historique* » (t. I, p. 51.) ; et enfin il ajoute dans la préface de la troisième édition que « les arguments de de Wette et de Neander ont ébranlé son scepticisme, et que, sans être tout à fait convaincu de l'authenticité du quatrième Évangile, il n'est plus aussi convaincu qu'elle n'est pas » (t. I, p. 52). M. Wallon avait donc bien raison de s'écrier à son tour : « Il n'y a aucune raison de s'écarter de l'ordre traditionnel ;... quand on s'en éloigne, TOUT EST DIFFICULTÉ ; et quand on s'y tient, TOUT S'EXPLIQUE. » (*De la Croyance*, etc., p. 182.)

et de leur faire tenir à peu près ce langage : « Mes amis, nous savons bien maintenant que Jésus nous a trompés; il avait promis de ressusciter, et le voilà pour toujours parmi les morts. Notre intérêt serait de démasquer son imposture; mais non : sacrifions tout pour la gloire de celui qui nous a trompés, oui tout, conscience, honneur, repos et même la vie; nous vous le confessons, c'est nous qui avons tiré son corps du sépulcre. C'est donc très-gratuitement que nous affrontons pour ce mensonge audacieux le courroux du ciel comme le courroux de la terre; sans aucun intérêt pour la vie présente, sans aucun intérêt pour la vie future, et même contre tous nos intérêts, nous tenons à publier partout la fausse résurrection de Jésus, heureux si nous pouvons nous faire égorger pour cette fable de notre invention <sup>1</sup>! »

Et pas un n'aura manqué à ce serment infernal, pas même ce Pierre qui tremblait à la voix d'une servante? pas un ne laissera tomber une parole de repentir ou de franchise?...

Voilà, certes, une conspiration à l'inverse de toutes les autres, et comme but et comme succès !

Mais que ferons-nous maintenant des gardes que l'Évangile, et, à son défaut, le bon sens nous montrent placés autour du sépulcre par les magistrats qui savaient ce que *l'imposteur* avait dit de sa résurrection? Qui donc aura pu les corrompre? l'or de ces pauvres bateliers? Il en fallait beaucoup, pour décider des soldats à briser les *scellés* du pouvoir.

On s'est rejeté sur leur sommeil; mais quoi! le sommeil de tous? Il en fallait aussi beaucoup pour résister à de telles manœuvres. Tout cela compose, il faut bien en convenir, une série d'impossibilités plus embarrassante que le miracle <sup>2</sup>.

Le xix<sup>e</sup> siècle a donc compris que *l'imposture* des apôtres était trop misérable, et en général il l'a abandonnée. Nous allons cependant la voir reparaître de loin en loin, mais seulement dans les moments de danger et lorsqu'on ne sait plus où donner de la tête.

1. Voir, pour le développement de cette idée, M. Frayssinous, *Défense*, t. II, p. 456.

2. Le fameux mot de Pascal : « J'en crois fort des témoins qui se font égorger, » reste donc parfaitement juste quand on le limite au fait pur et simple. Il cesserait de l'être si l'on inférait de tout certificat fanatique *la divinité* d'un fait, car il est évident que dans toutes les religions on est mort pour sa foi sans qu'on ait pu en déduire la légitimité de cette foi. Ici c'est le fait de la résurrection qui se charge de la légitimer à lui seul.

3. — *La Résurrection et les Allemands.*

Le caractère français, très-naturellement enclin à soupçonner la fraude et les *finesses*, mais qui l'était beaucoup moins à la recherche des explications impossibles, confia très-volontiers cette mission périlleuse aux Allemands, se réservant toutefois le droit de ne les lire et surtout de ne les comprendre qu'à son heure et dans la mesure de ses loisirs et de ses facultés. L'Allemagne est donc le terrain sur lequel va désormais, non pas se décider, mais se débattre pendant de longues années la plus grande des questions.

Il semblerait que pour lutter avec quelques chances de succès contre une croyance aussi solidement établie dans les cœurs que dans les esprits, il faudrait pour le moins le prétexte de quelques documents nouveaux, la découverte de quelque raison déterminante, et, avant tout, un de ces accords formidables qui savent du moins imposer par leur ensemble, sinon par leur sagesse; nous allons en juger.

Avant d'en venir aux mains avec M. Renan parlant pour son compte, rappelons en peu de lignes ce qu'il nous a déjà dit de l'exégèse allemande en général, et comprenons une bonne fois la valeur des maîtres par les aveux des disciples; n'oublions pas surtout qu'il reconnaît ce principe, base de tout notre travail: que c'est le système de critique *délicate*, appliqué par Heine, Wolf, Niebuhr, Ottfried Müller, etc., à toute la partie merveilleuse de l'histoire profane, qui a enfanté logiquement la critique appliquée à l'histoire sacrée par les théologiens allemands; « la négation d'Homère et de Romulus, dit-il, DEVAIT amener tôt ou tard la vie de Jésus par Strauss. » Avis aux imprudents, qui, faisant trop bon marché du témoignage païen, croient devoir le déprécier dans l'intérêt de leur propre cause! Nous avons insisté bien des fois sur ce point; nous nous sommes même permis de nous inscrire en faux contre certains principes de critique professés par le R. P. Lacordaire dans sa magnifique analyse de Strauss. Pour renverser cette grande statue aux pieds d'argile, pas n'était besoin d'établir le critère de l'histoire dans l'emploi de l'écriture, qui « seule, dit-il, sépare et distingue l'hémisphère mythique de l'hémisphère réel <sup>1</sup>. »

En ajoutant que « du temps de Rémus et de Romulus on n'écrivait

1. Voir la XLIII<sup>e</sup> Conférence de Notre-Dame.



pas, » il avançait une hérésie du premier ordre, attendu qu'on était alors *en pleine écriture*, comme le dit Cicéron ; et enfin en rangeant toutes les religions de l'antiquité parmi les *mythes*, il brisait du même coup toutes les traditions, tous les témoignages, en un mot toutes les bases de la certitude et de l'authenticité <sup>1</sup>.

Si nous pouvons espérer quelque bien de notre ouvrage, ce sera peut-être la mise en lumière de ce danger, et par suite le rétablissement des vrais principes historiques.

Cela posé, revenons aux défenseurs des principes contraires. Puisque M. Renan appartient à l'école allemande, cherchons quel est celui de tous ses premiers maîtres qui va trouver grâce à ses yeux. Sera-ce cet Eichhorn, « cet homme dont le nom, dit-il, n'occupe pas dans l'histoire de l'esprit humain la place qu'il mériterait ? » (*Études*, page 139.) Non, car, un peu honteux de lui entendre expliquer en fait d'exégèse sacrée, soit l'embrasement du Sinaï « par un grand feu allumé par Moïse, feu avec lequel coïncida *par hasard* un violent orage, » soit l'illumination de la face du prophète « par le grand *échauffement* résultat de ses fatigues, ... » il le juge en ces termes : « Cette méthode, bien que *subtile, étroite et forcée*, était un pas immense. » Malheureusement, « l'auteur s'arrêta dès le premier. » (Page 142).

Comme ce *pas immense* s'arrange assez mal avec les trois épithètes qui le précèdent, ce n'est décidément pas dans l'histoire que ce théologien n'occupe pas la place qu'il *mérite* : c'est dans l'esprit de M. Renan.

Paulus, son successeur, va-t-il être plus heureux ? Sans doute, puisque ce fut lui « qui sut entrer à pleines voiles dans cette mer nouvelle et distinguer avec beaucoup de  *finesse*, ... etc. (*Études*, page 143.) Cependant, non moins honteux que pour Eichhorn de l'entendre expliquer « l'étoile des Mages par une *lanterne*, la marche sur la mer par une très-habile *natation*, la multiplication des pains par un savant *partage*, l'apparition des anges par de blancs *linceuls*, l'ascension par une disparition adroite au milieu d'un *brouillard*, etc. (*id., ibid.*), M. Renan finit cette fois par donner à cette critique l'épithète « d'*insuffisante* et de *mesquine*. » (*Id., ibid.*)

Mais s'il traite ainsi les deux pères de la critique allemande, que va-t-il dire des autres ? Hélas ! il va dire d'eux ce qu'eux tous disaient d'eux-mêmes, car l'anarchie était complète. Divisés en deux sectes, à savoir celle des *naturalistes* qui prétendent tout expliquer, celle des

1. Voir notre premier volume, chap. II, § 41.

*mythologues* qui nient tout, la grande fédération n'avait pas tardé à avoir son *nord* et son *sud*. On aurait dit que ce n'était plus contre le christianisme, mais seulement à propos du christianisme que les deux armées s'entre-détruisaient mutuellement. « Tout ou rien, disaient les mythologues aux naturalistes, car, en expliquant naturellement de telles choses, vous voulez faire une chose impossible, et, pour y parvenir, vous vous permettez les opérations les plus violentes, ou les procédés les plus atomistiques. » (Horst, Gabler, Schellum, Heine, Bauer, de Wette, etc.) « Mais, leur répondaient ces naturalistes, vous ne pouvez anéantir l'histoire; votre mythisme prétendu tient de la folie; autant vaudrait brûler tous les historiens à la fois, car, grâce à vous, ils sont déjà morts, il n'y en a plus. » Et venaient alors de telles mêlées, de telles injures, que jamais l'intolérance des guerres de religion n'en avait offert de pareilles. Il fallait surtout entendre les logiciens du mythe poursuivre de leurs railleries, à propos de la RÉSURRECTION, les explications qu'essayaient d'en donner leurs rivaux. C'était à la risée publique qu'ils livraient des hommes comme Bahrdr, Eck, Gottlob, Paulus, et l'auteur des *Fragments de Wolfenbittel*, parce qu'ils avaient admis, tantôt, comme ce dernier, l'imputation juive de l'enlèvement du corps de Jésus par ses disciples, tantôt, comme le premier, la complaisance avec laquelle Jésus, dans l'intérêt du parti, se serait prêté au crucifiement, comptant qu'en *inclinant de bonne heure la tête* il serait à temps détaché de la croix, et guéri immédiatement par quelques uns de ses associés, *assez forts en médecine* <sup>1</sup>, » tantôt enfin, avec les deux autres, que « Jésus n'était pour rien dans ce coup monté par les disciples, qui seuls avaient résolu de jeter leur maître dans un état de *mort apparente* dont un *bon breuvage* devait le tirer juste au moment voulu. Ils comptaient beaucoup, il est vrai, pour la cessation de cette syncope, sur « cette masse d'aromates qui, aidés par la *fraîcheur* du sépulcre et même par un coup de *tonnerre* plein d'actualité <sup>2</sup>, » durent rappeler facilement à la vie celui qui n'était mort qu'à demi, ou plutôt se réveillait si bien à point pour.... ne pas mourir tout à fait!

Voilà pourtant ce que tous ces rationalistes trouvaient de mieux pour parer à l'intolérable *razzia* des partisans du mythe. Mais ceux-ci continuaient à s'amuser cruellement de ce qu'ils appelaient « des productions monstrueuses <sup>3</sup> remaniant l'histoire sans frein ni règle. » Leur

1. Voir Xenodoxien, *Joseph and Nikodemus*.

2. Bahrdr, *Ausführung des Plans und Zwecks Jesu*.

3. Expressions de Strauss, t. II, part. II, p. 675.

sarcasme ne connut plus de bornes, lorsqu'à propos des APPARITIONS ils entendirent Brenneck soutenir que « Jésus retiré dans une loge d'Esséniens travailla longtemps encore au *bonheur* de l'humanité, et que faible encore, et *mal remis* d'une pareille aventure, il sortait de temps en temps de cette loge et *se montrait* suivant la mesure de ses forces en des lieux plus ou moins rapprochés; d'abord, près du tombeau, ensuite près d'Emmaüs, plus tard en Galilée, ... etc. « Mais, leur disait-on, quand il entra dans le Cénacle, *les portes étant fermées*, qu'était-ce? — Il les ouvrait. — Mais l'ascension? essayez un peu de l'expliquer<sup>1</sup>! — Il se *dressa* pour les bénir et prit congé d'eux à la faveur d'un épais brouillard. — Mais les deux anges qui annoncent aussitôt son retour par la même voie? — Deux imposteurs initiés, et affublés de voiles blancs, etc. »

En vérité, le catholique éprouve une jouissance indicible lorsqu'il voit de telles absurdités exterminées par la main *des bourreaux* de la terrible école de Tübingue! Oui, quel triomphe pour lui de voir tout homme de bonne foi forcé de choisir entre ces trois partis : ou la pure vérité évangélique, historique, testimoniale et logique, appuyée cette fois sur dix-huit siècles de concorde, de génie, de doctrines admirables et de civilisation véritable;... ou « les productions monstrueuses » d'un rationalisme qui fait pitié même à ceux qui poursuivent le même but;... ou enfin un mythisme insolent qui démentant Juifs, Romains, gentils, historiens profanes ou sacrés, et jusqu'aux incrédules eux-mêmes, se dresse dans son orgueil de sectaire et crie au genre humain : « Tout ce que tu as cru jusqu'ici est un mensonge, tous les Évangiles sont apocryphes, et ce que les rationalistes discutent comme des faits n'est qu'un long cycle de mythes, qu'une longue nuit pleine de songes merveilleux, car rien n'est plus fou que de discuter sur la *résurrection* d'un homme qui n'a jamais vécu ! »

Il fallait que toutes ces rêveries si adverses fussent à leur tour intolérables, pour que le chevalier Bunsen les comparât à « un nuage de poussière, qui, soulevé sous le prétexte de découvrir la retraite inconnue de la vérité, ne fait qu'aveugler les yeux des lecteurs. » « Dans la philologie classique, dit-il, les neuf dixièmes de ces hypothèses malheureuses, sans esprit et parfois absurdes, n'auraient jamais pu prendre racine; à peine auraient-elles paru, qu'elles auraient été anéanties<sup>2</sup>. »

1. Voir pour cette partie l'excellent livre de M. Wallon, *de la Croyance due à l'Évangile*, p. 273; livre savant et solide, qui suffirait à lui seul à la réfutation de toutes les difficultés du présent, et à toutes celles du même ordre que l'on nous promet dans l'avenir.

2. Bunsen, *Hyppolyt, and his age*, t. I, p. 500.

Il fallait que la position ne fût plus tenable, pour qu'un rationaliste comme le docteur Neander, ancien disciple de Schleiermacher, mais surnommé depuis « le père de l'histoire ecclésiastique, » ait cru devoir protester contre les principes de son maître et confesser sa foi en la divinité de Jésus, fondée sur sa RÉSURRECTION et sur son ASCENSION<sup>1</sup>. Il le fallait encore pour que Philippe Schaff, son disciple le plus savant, ait osé avancer à la face de l'Allemagne que « les Œuvres de Bruno Bauer appartiennent non à la théologie, mais à l'histoire de la folie humaine, et que le ranger parmi les historiens critiques, c'était placer le poème de *Clovis*, par Desmarets, au rang des plus grandes épopées. »

L'ouvrage de Neander ayant obtenu en Allemagne un immense succès, c'est donc avec raison que dans l'excellente brochure dont nous avons déjà parlé M<sup>sr</sup> Cruice s'indigne du silence absolu gardé par M. Renan sur un pareil contradicteur, ainsi que sur Tholuck, Ebrard, Hoffmann, de Lange, de Hug, d'Hulmann, qui tous combattent les deux camps hétérodoxes, au moyen surtout des arguments fournis par la RÉSURRECTION et l'ASCENSION.

Serait-ce donc parce que ces mêmes arguments de Neander auraient modifié plus tard sur le même sujet ceux du célèbre Strauss, qui en serait convenu lui-même?

Une telle réticence basée sur un pareil motif ferait peu d'honneur à la secte que nous combattons. Elle serait d'autant plus condamnable, qu'un homme dont M. Renan fait le plus grand éloge, et qui de temps à autre paraît être son chef de file, Éwald en un mot, écrivait en 1848 sur Baur et cette école de Tubingue les lignes qui vont suivre : « Baur a fait paraître en 1847 un gros livre sur les quatre Évangiles... Cet ouvrage est l'œuvre d'une inspiration basse; Strauss, Schwegler, Baur, s'accordent pour obscurcir et *travestir* l'histoire des premiers temps du christianisme, et les élèves sont pires que leurs maîtres. Les écrits de ces hommes donneront à l'Europe une pauvre idée du progrès scientifique de la Souabe et de l'Allemagne. Si l'on ne veut soustraire notre patrie A LA HONTE ET AU MÉPRIS, il est grand temps d'exposer sur les quatre Évangiles des idées plus saines. Baur réduit en pratique l'athéisme de sa secte chérie... J'ai longtemps hésité devant le combat qu'il fallait livrer à un collègue de la même Faculté que moi; mais il faut dire la vérité : Baur n'est ni un chrétien, ni un hérétique, ni même un bon païen; c'est UN JUIF, UN FLÉAU, UNE PESTE<sup>2</sup>. »

1. *Vie de Jésus-Christ et Histoire des temps apostoliques.*

2. Citation faite par l'abbé Meignant dans un article inséré dans le *Correspondant* sur le *Mouvement antireligieux*, etc.

Éwald avait raison de trembler, car à Baur allaient bientôt succéder les *humanistes* ou les logiciens du mythe, c'est-à-dire Feuerbach, n'admettant plus que « les manifestations religieuses de l'*esprit humain* dans l'humanité; » puis Max Stirner, leur substituant « les inmanifestations religieuses dans l'individu; » puis Kuno-Fischer, auteur de « la Théologie *réaliste*; » en un mot l'athéisme coulant à pleins bords et réalisant à la lettre le fameux mot de Bossuet : « Votre déisme n'est qu'un athéisme déguisé. »

#### 4. — La Résurrection devant l'école française actuelle.

Jusqu'à présent le xix<sup>e</sup> siècle ne s'était pas, et même on peut ajouter, ne s'est pas encore occupé spécialement et sérieusement de cette question-mère, implicitement comprise dans toutes les dénégations du siècle dernier; on peut dire qu'elle n'a pas fait depuis lors un seul pas. Trop positive pour entrer dans les mille spéculations des Allemands, toute cette question se réduisait au vieux dilemme des païens et des Juifs : OU LA MORT APPARENTE, OU L'ENLÈVEMENT DU TOMBEAU; c'était simple, mais c'était net. Un Israélite français, désireux, il y a quelque trente ans, de disculper légalement sa nation du déicide qui la *marquera* toujours, M. Salvador, parlait ainsi de la résurrection : « Dans *aucun* cas, on ne peut réduire ce qui est dit de cette résurrection aux termes d'une figure purement morale ou d'une allégorie, sans renverser par la base tout l'édifice chrétien... Aux yeux des adversaires du miracle, ou la mort de Jésus-Christ n'aurait été qu'*apparente* et n'entraînerait d'autre idée que celle d'un long évanouissement, ou bien quelques disciples secrets seraient descendus dans sa tombe, même sans prévenir les apôtres, qui avaient eu soin de se cacher... Rien de plus *spécieux* que la première et la plus étrange de ces deux opinions <sup>1</sup>... » Et là-dessus, M. Salvador d'analyser au point de vue scientifique la *mort apparente*, la *piqûre* du coup de lance, la non-brisure des jambes, l'octroi précipité du corps par Pilate, etc...

« La seconde opinion, celle des Juifs, dit-il, ne reçoit *avec évidence* qu'un *faible échec* des preuves extérieures et des suggestions que les récits évangéliques lui opposent... Enfin les contradictions de ces derniers ôtèrent à cette histoire le sceau de la *clarté* et de la notoriété nécessaire <sup>2</sup>. »

Nous n'avons rapporté cet exposé israélite que pour mieux consta-

1. Salvador, *Jésus-Christ et sa doctrine*, p. 194.

2. *Id.*, *ibid.*, p. 199 et 200.

ter : 1° qu'en 1826 il n'y avait eu aucun progrès depuis l'époque de Pilate dans la dénégation, et 2° que celle-ci, toute juive qu'elle soit, n'est pas plus *ferme* que les autres et se borne à trouver ses propres moyens *spécieux*, et même recevant un *faible échec* des textes évangéliques, et profitant d'un simple défaut de *clarté* et de *notoriété* pour rejeter absolument le grand fait qui la condamne.

Mais les mythologues allemands, comme nous l'avons vu, ont trouvé ces deux moyens *pitoyables*, et, qui mieux est, nous l'ont parfaitement démontré.

M. Renan trouve cependant que la question de la résurrection est traitée par M. Salvador avec beaucoup de *finesse* et de raison (on le voit <sup>1</sup>); mais comment, lui qui se moque si bien des naturalistes et qui cependant n'est pas mythologue (puisque'il appelle Jésus *le plus grand* des enfants des hommes), va-t-il s'y prendre à présent? quelle ligne va-t-il donc suivre entre ces deux partis de l'explication et de la négation si bien bafoués l'un par l'autre? Ah! soyez tranquilles, il en inventera une dont nous parlerons tout à l'heure, une qui sera bien autrement *pitoyable* et qu'il se gardera bien de développer dans sa *Vie de Jésus*, tant elle serait peu comprise des profanes. Notez bien, seulement, qu'il admet aujourd'hui la mort sur la croix; et probablement il y assistait, car il sait ce que personne n'a jamais su avant lui : « *Tout porte à croire*, dit-il, que la rupture instantanée d'un vaisseau au cœur amena pour lui, au bout de trois heures, une mort subite. » (*Vie de Jésus*, p. 425.) Il avoue encore l'*embaumement*, la mise dans un tombeau appartenant à quelque *affilié* (p. 432). Quant au fait de la disparition, voici ses paroles : « Le dimanche matin, les femmes, Marie de Magdala la première, vinrent de très-bonne heure au tombeau. La pierre était déplacée et le corps n'y était plus. En même temps, les bruits les plus étranges se répandirent dans la communauté chrétienne. Le cri : « IL EST RESSUSCITÉ, » courut parmi les disciples comme un éclair. L'*amour* lui fit trouver partout une créance *facile* (nous l'avons vu encore); que s'était-il passé? C'est en traitant de l'histoire des apôtres que nous aurons à examiner ce point et à rechercher l'ORIGINE DES LÉGENDES RELATIVES A LA RESURRECTION. La vie de Jésus, pour l'historien, finit avec son dernier soupir; mais telle était la trace qu'il avait laissée dans le cœur de ses disciples et de quelques amies dévouées, que durant des semaines entières il fut pour eux vivant et consolateur. Son corps avait-il été *enlevé*? ou bien l'enthousiasme toujours crédule fit-il éclore après coup l'ensemble de récits

par lesquels on chercha à établir la foi à la résurrection ? C'est ce que, faute de documents *contradictaires*, nous ignorerons à jamais. Disons cependant que la forte imagination de Marie de Magdala joua dans cette circonstance un rôle capital. Pouvoir divin de l'amour ! moments sacrés où la passion d'une HALLUCINÉE donne au monde un Dieu ressuscité » (p. 434) !...

Quelle page donnée comme explication d'un fait qui a révolutionné le monde ! Mais voyez ! tout à l'heure c'était le dépôt dans le tombeau d'un *affilié*, ce qui entraînait nécessairement cet enlèvement *frauduleux* si bien anéanti par les mythologues. Maintenant cet enlèvement est *douteux*, et cela se comprend ; en pareil cas il est bon de remettre au lendemain et de se donner une bonne nuit pour réfléchir et se retourner. En attendant, on ne risque pas grand'chose à jeter ce mot : *hallucinée*, ce mot si bien à la mode et qui suffit à tout ! Peu importe qu'il entraîne nécessairement aussi une hallucination *collective* de quarante jours chez plus de *cinq cents* disciples *très-incrédules*, « ce qui ne s'est jamais vu, dit Strauss, chez plus de trois ou quatre personnages ; » ceci n'est qu'un détail dont on se tirera à l'heure voulue. Eh bien ! peut-être ne s'apercevra-t-on pas de ces impossibles coïncidences entre un *anévrisme rompu*, un caveau *préparé*, des disciples *affiliés*, une croyance rendue générale « ou facile par l'amour, » et ce millier, peut-être, d'*hallucinations* diverses venant, à point nommé, donner raison à deux mille ans de prophéties ressassées, confirmées la veille encore du miracle par celui qui allait en être le héros, d'où il résulterait que la plus grande révolution du monde aurait été le produit d'un DÉLIRE de VINGT SIÈCLES pour le moins !...

Tout cela ne tiendrait pas debout devant une analyse de cinq minutes essayée par un enfant ; mais dans un livre qui se vend à quarante mille exemplaires, il faut nécessairement que ce soit bien fort et bien beau.

Essayons toutefois de sonder un peu plus profondément la pensée intime de l'auteur.

5. — *Secret inaperçu, ou dernier mot de M. Renan sur la Résurrection.*

Nous avons là sous nos yeux, et nous admirons la plupart des réponses que l'on a faites à l'auteur de la *Vie de Jésus* ; mais nous ne voyons pas que dans une seule on se soit préoccupé de son habile ajournement de toute conclusion sur « l'origine des légendes relatives

à la résurrection » (p. 443). Il est cependant par trop commode de dire que « la vie de Jésus doit finir pour l'historien avec son dernier soupir. » Que le biographe de César ou de Napoléon dépose sa plume à l'heure même de leur mort, il est dans son droit, mais pour un philosophe à hautes prétentions, c'est précisément après ce *dernier soupir* de Jésus que doit commencer la vraie philosophie, et par conséquent l'intelligence d'une telle vie. Tant que l'on n'est pas descendu dans le tombeau du Calvaire et qu'on ne l'a pas trouvé vide, c'est perdre son temps que de parler de Jésus-Christ. Sa crèche et son sépulcre ne font qu'un, puisque tout l'intérêt de la première repose sur la grande scène du dernier. Drame bien exceptionnel, il est vrai, dont les plus grands épisodes ne datent que de la mort du héros!

Du héros!... Si celui-ci ne se distingue pas de ces héros *d'outre-tombe* dont nous avons tant parlé<sup>1</sup>, en un mot, s'il n'est pas ressuscité *dans sa chair*, M. Renan est mille fois plus grand, ou plutôt mille fois moins coupable que celui dont il admire la vie. Dans le cas contraire, nous lui laissons à lui-même le soin de fixer sa propre *taille* et d'estimer sa propre culpabilité.

Jusqu'ici, nous ne connaissons pas ses raisons, mais nous le sommons de nous faire au moins entrevoir sa pensée sur la RÉSURRECTION; car, si nous doutons très-fort qu'il soit en mesure de nous offrir sur cette *difficulté* quelque chose de complet *aujourd'hui*, nous inclinons à croire qu'il nous tient en réserve quelque-une de ces idées que Pascal appelait « idées de derrière la tête, » idées semblables, si l'on veut, à ces plantes que l'on cultive en serre chaude et que l'on abrite soigneusement, jusqu'au jour où la température générale permet de les exposer au grand air; qu'il permette du moins aux profanes de chercher à la voir, ne fût-ce qu'à travers les *châssis*!

Tous ceux qui rejettent la rédaction des Évangiles au II<sup>e</sup>, au III<sup>e</sup> et même au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère, vont nous prévenir en disant que rien n'est plus facile à fixer que « les origines de notre légende, » et que M. Renan est parfaitement dans son droit d'historien en ajournant leur discussion à l'époque *relativement moderne* qui l'a vu naître; mais ils le font parler à leur guise, puisqu'il est le premier à constater son impuissance à se prévaloir de ce système usé: « Plus j'y ai réfléchi, dit-il, plus j'ai été amené à croire que les quatre textes reconnus pour canoniques NOUS CONDUISENT TRÈS-PRÈS DE L'ÂGE DU CHRIST... ET SONT UN ÉCHO VRAIMENT IMMÉDIAT DE LA PREMIÈRE GÉNÉRATION CHRÉTIENNE. LE TRAVAIL POPULAIRE QUI LES FIT ÉCLORE S'EST ACCOMPLI

1. Voir vol. III de ce Mémoire, p. 274.



SANS AUCUNE CONSCIENCE DISTINCTE, ET DE PLUSIEURS CÔTÉS A LA FOIS <sup>1</sup>. »

De telles paroles sont à graver ; il ne s'agit donc plus que de connaître la cause qui fit *éclore* ce travail *inconscient* et *collectif* sur la résurrection. Sera-ce l'enlèvement par *les affiliés* ? Non, car M. Renan, tout en conservant ce mot *affiliés* comme porte de sortie, M. Renan s'est trop moqué de ce vieux moyen et des explications *étroites*, *subtiles*, *insuffisantes* du dernier siècle et de celui-ci, pour y retourner encore. Quant à cette *mort apparente*, arrivant et cessant tout juste à la minute voulue pour les exigences du système, Strauss, de son côté, en a fait trop bonne justice pour qu'on puisse jamais la rajeunir. Reste donc l'*hallucination* de la Magdeleine ; mais alors aurions-nous affaire à l'une de ces hallucinations privées et malades, semblables à toutes celles de nos maisons d'aliénés ? — Gardez-vous de le penser. Admirateurs de l'*antisurnaturalisme* de votre maître, vous vous méprenez sur le sien. Si vous le confondez par exemple avec celui de l'Académie des sciences, vous êtes à mille lieues de la vérité, et toute votre éducation est à refaire.

Permettez que nous vous aidions à réparer ce temps perdu ; nous vous engageons à lire ce que nous avons dit (vol. I, p. 115 de ce *Mémoire*) du système de M. Renan sur l'*origine* du langage, et son explication par les « *instincts spontanés* de la nature et de la conscience ; » pour lui le langage était uniquement leur *produit*. Mais quand on lui demandait son dernier mot sur ces instincts *créateurs* et comment il avait pu se les procurer, « il suffit, répondait-il, de substituer un *miracle psychologique* au miracle théologique ; » quand on lui demandait ensuite ce que ces instincts étaient devenus, puisqu'on ne voyait plus rien de semblable, il répondait avec assurance que « les faits *étranges* réservés à l'état *primitif* de l'humanité étaient devenus entièrement impossibles dans notre milieu *réfléchi*. » Or, plus on *réfléchissait* et moins on comprenait ; mais enfin lorsqu'il ajoutait : « *c'est le rêve affirmé*, » on acceptait cette fois très-volontiers cette dernière *affirmation*.

Cependant l'idée marchait, et lorsque, depuis, nous retrouvions dans le déplorable livre *Essays and Reviews* (même volume, p. 77) les mêmes réserves en faveur d'un certain « *miracle psychologique résolu de toute éternité, pour frapper l'esprit ébloui des peuples,...* » nous nous reportions à l'incroyant Français, et commençons à comprendre le mot d'ordre, sans toutefois pénétrer plus facilement dans les profondeurs de ce nouveau mysticisme.

Eh bien ! nous pouvons nous assurer aujourd'hui que ces mêmes formules publiées, il y a très-peu d'années, dans le volume des *Études religieuses*, peuvent être regardées comme l'expression exacte de la pensée que nous cherchons. Pour nous, c'est la même idée, c'est la même théorie du MIRACLE NATUREL appliquée à LA RÉSURRECTION et aux grands phénomènes *primitifs*.

Voyez plutôt.

« Que ceux qui circonscrivent les puissances de l'esprit humain dans les étroites limites du bon sens vulgaire, que ceux qui ne conçoivent pas la *fière originalité des créations spontanées* de la conscience, que ceux-là se gardent d'aborder un tel problème. » — Voilà, effectivement, pour bien des gens un début *fièrement original* ; mais voyons le développement. — « Pour bien comprendre Jésus, il faut être *endurci aux miracles*.<sup>1</sup> Il faut s'élever au-dessus de notre *âge* de réflexion et de lente analyse, et contempler les *facultés* de l'âme dans cet état de féconde et de naïve liberté, où, dédaignant nos pénibles combinaisons, *elles atteignent leur objet sans se regarder elles-mêmes* : alors c'était l'*âge des miracles psychologiques*.

« Recourir à une intervention surnaturelle pour expliquer *des faits* qui sont devenus impossibles dans l'état *actuel* du monde, c'est prouver qu'on ignore les forces cachées de la spontanéité.... Certes il faut désespérer d'arriver jamais à la complète intelligence de certaines APPARITIONS surprenantes ;... on me proposerait une analyse définitive de Jésus, au delà de laquelle il n'y aurait plus rien à chercher, que je la récuserais ;... aux époques naïves la légende naissait *d'elle-même* et sans *préméditation* mensongère : aussitôt née, aussitôt acceptée... Cette longue gestation de l'idée messianique dans le sein fécond d'Israël devait porter son fruit, et en effet, quand la domination romaine eut achevé de mettre la nation juive dans l'état *d'exaltation* où se produisent les phénomènes extraordinaires, les signes du temps se manifestèrent de toutes parts.... Mais *tirons un voile sur ces mystères que la raison même n'ose sonder*. Ce n'est pas en quelques pages qu'on peut essayer la solution du problème le plus obscur de l'histoire<sup>2</sup>. »

Lecteurs passionnés de M. Renan, il ne suffit pas d'entendre, il faut surtout retenir de telles choses. Retenez-donc bien qu'après vous avoir promis pour le volume à venir un système complet d'explications sur « la formation du *cycle légendaire* de la résurrection, » on ne pourra pas vous offrir autre chose que ce que vous venez d'entendre, tant

1. « Il faut avoir un *front d'airain* pour nier les miracles évangéliques, » disait Bayle ; c'est toujours le même aveu.

2. *Études*, de la page 198 à la page 208.

que la théorie du miracle *psychologique* appliquée aux APPARITIONS de Jésus ne sera pas rapportée ou démentie ; voyez si cela vous suffit : au lieu d'histoire vous aurez un cours complet d'embryogénie idéologique<sup>1</sup> ; au lieu de faits, des hypothèses *monstrueuses* ; au lieu du miracle historique et biblique, un miracle *sui generis*, un *miracle Renan*, comme on n'en a jamais vu qu'aux époques *naïves* ; au lieu d'un homme divin ressuscité, une nature *inconsciente*, enfantant d'abord toute une vie, puis l'*apparence* d'une résurrection, tout juste à la minute voulue pour cadrer avec les traditions, les prophéties et l'attente générale. C'est un peu dur à croire, mais pour adoucir la chose on vous donnera encore comme moyen de certitude un *rêve affirmé*, et comme moyen d'évidence, ce VOILE que l'auteur lui-même est obligé de *tirer* sur des *mystères* que *sa raison n'ose sonder* ; la vôtre l'osera encore moins, soit dit sans vous blesser, puisqu'on vous a prévenus que « le sens critique ne s'inocule pas en une heure. » (*Études*, p. 203). C'est donc à vous de bien voir si vous voulez attendre cette inoculation complète ; mais, le fût-elle, nous doutons encore que vous puissiez comprendre plus facilement comment ce millier de disciples ou de croyants, chez lesquels l'*incubation* de la foi paraît avoir été si longue, pût vivre, converser et manger pendant quarante jours avec cette *apparition psychologique* qui révolutionnait le monde. Si vous l'acceptez cependant avec autant de facilité et d'aussi bon cœur qu'on vous l'offre, vous serez enfin et très-certainement doués non-seulement du *sens critique*, mais de toute cette «  *finesse d'esprit*, seule faculté qui fasse trouver le vrai en histoire. » La seule chose qui pourrait vous rester à craindre serait peut-être qu'on ne se rappelât ces paroles de saint Augustin, si pleines d'actualité : « Beaucoup, *ayant vu* le Sauveur sur cette terre, n'ont pas voulu croire à sa mission, même après les morts ressuscités par lui. Il en était de ceux-là comme de *beaucoup d'hommes* de notre temps, qui, malgré l'évident accomplissement des prophéties, persistent dans leur incrédulité et préfèrent résister par des *finesses humaines* que de céder à l'autorité divine après des témoignages si clairs, si manifestes, si sublimes. » (S. Augustin, *Lettre cii*, trad. Poujoulat.)

M. Renan pourra nier tant qu'il voudra que ce soit là tout son secret ; mais, nous le répétons, à moins d'une rétractation formelle sur cette THÉORIE appliquée AUX APPARITIONS SURPRENANTES DU SAUVEUR, il n'en a pas le droit et toutes nos présomptions subsistent.

Le dernier mot de l'incroyance sur la formation de notre grande LÉGENDE est donc celui-ci : « UN GRAND MIRACLE D'OPTIQUE, OPÉRÉ

PAR CETTE NATURE, QUI, DIT-ON, N'EN FAIT JAMAIS QU'AUX GRANDES ÉPOQUES, BIEN QUE SES LOIS, nous a-t-on dit, SOIENT IMMUABLES. » L'essentiel, à ce qu'il paraît, c'est qu'elle soit INCONSCIENTE, c'est-à-dire qu'elle ne comprenne rien à ce qu'elle fait; c'est le seul cachet qui distingue son miracle *psychologique* du vieux miracle *théologique*. Mais alors il faut convenir que le hasard la sert bien.

6. — *Le Miracle psychologique appliqué par d'autres encore à LA RÉSURRECTION.*

Maintenant, assurons-nous que M. Renan n'est nullement l'inventeur de son miracle, et que cette triste propriété ne lui est même pas conservée.

Selon Bawr, « le seul mot de Jésus à Magdeleine : « Ne me touchez pas ! » vint placer les apôtres dans une *situation d'esprit* telle, que Jésus ne pouvait manquer de leur apparaître. La résurrection n'a été que la foi subjective devenue objective, car lorsque le croyant voit l'objet de sa foi, il le tire de lui-même... Le fait extérieur n'est qu'une réalité subordonnée... Cela est, parce que cela doit être, tel a toujours été le raisonnement des apôtres,... le fait extérieur ou phénoménal est une forme dont la substance est interne, etc <sup>1</sup>. »

Quant à Éwald, le grand antagoniste de Bawr, le grand défenseur de l'authenticité du quatrième évangile et de l'entière crédibilité de son auteur, dès qu'il met le pied sur le terrain de la vertu miraculeuse du Christ, M. Schwarz le remarque avec raison, « il bat la campagne. » Pour lui, cette vertu est la base naturelle de la vitalité constante du divin en Jésus, et dès qu'il arrive aux miracles supérieurs, il les écarte, ou plutôt il les noie dans un flot de phrases *impénétrables*, vraie production de ténèbres, incompatible avec sa réputation de grand critique. <sup>2</sup> »

Ici c'est encore un libre penseur qui juge ses amis.

Strauss était sur la même voie, et puisque M. Schwarz nous affirme que « son livre est encore comme le jugement collectif de la critique évangélique, ou plutôt, dit-il, comme son inventaire final dont le dernier mot est *banqueroute* <sup>3</sup>, » voyons un peu comme il savait au besoin suppléer aux explications naturelles, et rester, en fin de compte, suspendu dans les airs. Strauss, qui a fait tant d'athées, n'a jamais

1. Cité par la *Revue germanique* du 31 mars 1860, art. de M. Schwarz.

2. *Id.*, *ibid.*

3. *Id.*, *ibid.*

été, quoi qu'on en ait dit, qu'un éclectique et un simple sceptique, et sous ce rapport M. Renan est dans le vrai lorsqu'il affirme qu'en France nous ne l'avons jamais bien connu. Nous demanderons par exemple comment il peut se faire que M. le docteur Littré, dans aucune des trois préfaces qu'il adjoignait à ses trois éditions de Strauss, ne nous ait jamais parlé de toutes les explications *magnétiques*, non pas essayées, mais formellement données par son auteur. Sans doute, il craignait de le démonétiser en nous le montrant expliquant l'exorcisme des possédés géréséniens par « le transport de leur état organo-psychique dans l'immonde troupeau qui se jeta à la mer ; » ou bien encore expliquant tous les autres « par les *passes* mesmériques. » Il est vrai que Strauss ajoutait loyalement : « La guérison des *aveugles de naissance*, des lépreux, des absents, avec lesquels le guérisseur n'avait eu aucun contact, me paraît dépasser les limites les plus extrêmes de l'action du magnétiseur, et alors JE PRÉFÈRE EN DOUTER » (t. II, 1<sup>re</sup> part. p. 129).

Vraiment M. le docteur Littré a du malheur ; il y a vingt ans, il éditait Strauss, dont il était obligé de taire les *réveries magnétiques*, et voici qu'il édite aujourd'hui Salverte, dont il commence, comme nous l'avons vu, par saper toutes les bases... (voir Introduction de ce Mémoire).

Il faut bien cependant que Strauss en arrive aux résurrections de morts, « avec lesquelles, dit-il, doivent commencer les vrais miracles » (p. 187) ; mais il faut voir avec quelle ironie il traite les rationalistes qui les expliquent par les *morts apparentes* ! « Comment, leur demande-t-il, Jésus aurait-il-su, *de loin*, et plus tard à travers les parois d'un cercueil ou à travers les profondeurs de la terre, qu'il n'y avait là qu'une léthargie ? Tout ce qu'on imagine à cet égard, ajoute-t-il, est UN TISSU DE FOLIES, ET ÉQUIVAUT A LA PLUS HAUTE INVRAISEMBLANCE » (p. 163). Et cependant ces faits, tout aussi bien attestés que ceux qu'il accepte, lui paraissent tellement « sans analogues dans l'histoire » et nécessitent si bien pour lui « L'INTERVENTION D'UN ÊTRE PLACÉ AU-DESSUS DE LA NATURE » (p. 9, 10, 11), qu'il aime mieux y voir (on le croit bien) un pur *mythe* né de la tendance de la communauté chrétienne à modeler son Messie sur le type des prophètes » (p. 180).

C'est fort commode, mais ce qui l'est infiniment moins pour lui, c'est l'AUTORÉSURRECTION du Sauveur. Quels embarras, cette fois ! D'abord celui de la prévision et de la prédiction bien authentiques de cette résurrection par celui qui devait en être le sujet. « Il y eut là, dit-il, LE HASARD LE PLUS INCALCULABLE, si l'on ne peut pas

admettre une *mort apparente* concertée avec ses disciples » (p. 357).

Comme il n'y a guère de milieu, il revient encore à celle-ci ; il l'examine, il la retourne, il veut la rendre possible, mais... UNE MORT APPARENTE JOUÉE SUR UNE CROIX ! devant des bourreaux, ET AU FOND D'UN SÉPULCRE ! un simple ÉVANOUISSEMENT, causé A L'HEURE VOULUE par une suspension de circulation sanguine ! cela lui paraît avec raison le comble de l'absurdité, et il aime mieux nier encore une fois (p. 584).

Il nie donc, ... mais voici qu'en y regardant de plus près, et rencontrant sur son passage la *bonne foi* des apôtres, il a la loyauté de lui rendre hommage : « C'est avec raison, dit-il, que tous les apologistes insistent encore aujourd'hui sur ce point, c'est-à-dire sur l'immense révolution qui s'opéra dans leur esprit, entre leur premier et profond découragement et l'enthousiasme avec lequel ils annoncèrent depuis Jésus comme Messie... Or, « en supposant, dit-il, que la rédaction des Évangiles ne fût pas contemporaine, ON N'ÉBRANLERAIT JAMAIS le passage de la *première Épître aux Corinthiens*, qui, bien INCONTESTABLEMENT AUTHENTIQUE, a été écrite vers l'an 59 après Jésus-Christ, par conséquent MOINS DE TRENTE ANS après sa résurrection ; or saint Paul, favorisé de cette apparition, mettait toutes les autres sur la même ligne que la sienne » (p. 655). « Il faut bien d'ailleurs, dit-il, que QUELQUE CHOSE D'EXTRAORDINAIRE ait, pendant cet intervalle, relevé le courage des apôtres et décidé de leur conviction » (p. 655).

Reste donc à définir ce QUELQUE CHOSE, mais il paraît que c'est assez difficile. « On pourrait, reprend-il, si l'on voulait rester sur le terrain du surnaturel, admettre *peut-être* avec Spinoza UNE VISION produite miraculeusement dans l'intérieur des disciples et destinée à leur faire comprendre la résurrection spirituelle des pécheurs ; car Weisse admet que « l'esprit de Jésus avait réellement mis en mouvement celui des apôtres » (voilà bien le MIRACLE PSYCHOLOGIQUE de M. Renan !). « Mais, continue Strauss, si l'apparition de Paul peut à la rigueur s'expliquer par l'état d'anxiété et de lutte intérieure qui avait produit chez cet apôtre une *tension* extraordinaire qui dut se décharger par une crise spirituelle décisive sous forme de *Christophanie*, que ferons-nous des autres apôtres ? Ne pouvant prendre nulle part l'idée de la résurrection, il fallait donc qu'ils la produisissent eux-mêmes... Il faut donc que pour eux, comme pour les assemblées entières, ces apparitions fussent produites par QUELQUE CHOSE DE SENSIBLE à la vue et à l'OUÏE, ou peut-être par l'aspect de quelque personne inconnue. » « Mais l'ASCENSION ! l'ascension attestée avec la même bonne foi détruit à tout jamais l'explication naturelle (p. 701). Décidément il vaudrait

mieux tout nier,... car la RÉSURRECTION et l'ASCENSION sont les deux pierres fondamentales sans lesquelles la communauté chrétienne n'aurait jamais pu s'élever. Kant a eu le plus grand tort de dire que ces deux faits n'étaient que des *images*,... sans eux l'histoire de Jésus n'aurait plus de sens » (p. 746).

Et faute de pouvoir trouver ce qu'il déclare cependant *indispensable à trouver*, Strauss nie, et, se reposant enfin de tant de labeurs sur cette négation, il a l'épouvantable courage de conclure en ces termes : « Ainsi, le trésor de vérité et de vie qui depuis dix-huit siècles alimente l'humanité paraît, il semble, dissipé sans retour, toute grandeur précipitée dans la poussière, Dieu dépouillé de sa grâce, l'homme de sa dignité, et le lien rompu entre le ciel et la terre !... » (t. II, p. 742).

On en conviendra, l'athée qui s'applaudirait d'un tel résultat échapperait lui-même à toute critique, et trouverait à nos yeux plus d'une circonstance atténuante dans l'excès même de sa folie ; mais tel n'est pas heureusement le cas de notre Allemand. Tout en acceptant la possibilité de cet effroyable résultat, il se flatte encore de l'espoir d'y remédier, de renouer ce lien rompu entre le ciel et la terre, et de faire à ce Dieu qu'il « a précipité dans la poussière » une assez belle place encore, en l'apothéosant à la manière de M. Renan, et en le plaçant dans une sorte de musée dans le voisinage d'Orphée, de Moïse, Mahomet, Alexandre, César, Raphaël et Mozart, honneur insigne, mais bien mérité par l'homme « chez lequel l'unité du divin et de l'humain a atteint son summum d'intensité. » Il veut bien lui rendre cette justice. D'un autre côté, « un Christ, dit-il, qui n'est plus *qu'un homme distingué* n'a plus rien de commun avec celui des chrétiens » (p. 742) ; et comme il a l'air de se résigner, c'est maintenant la profondeur fatale de ses convictions qui va peut-être nous incliner à le plaindre.

Hélas ! il n'a même pas cette terrible excuse ; écoutez son dernier mot : « De même que le croyant est en soi sceptique, de même le critique est en soi croyant. Il est rempli de respect pour toute religion en particulier ; il sent que le fond intrinsèque de la plus haute religion, de la religion chrétienne, est identique avec la philosophie la plus haute... De plus notre critique, bien qu'exécutée avec détail, ne s'en réduit pas moins, devant la conscience en présence de laquelle elle se trouve, à un SIMPLE SCEPTICISME NON DÉVELOPPÉ » (p. 714).

Celui qui joue toute sa fortune sur un dé passe aux yeux de tous pour un fou, et voilà que ceux qui jouent toute leur éternité et, qui pis est, celle des autres sur un *peut-être* seront regardés comme des sages !... Et ce *peut-être* qui dément cette sagesse, et cette sagesse qui se suicide elle-même dans la personne de chacun de ses membres

en les déclarant tous *insensés*, et cette Babel de contradictions plus rigoureusement punie que la première en ce que ce n'est plus entre les peuples que règne la confusion, mais bien dans la pensée *des sages*;... on nous les présentera comme LA GLOIRE de ce siècle, comme l'expression DE LA CRITIQUE LA PLUS HAUTE AYANT JUGÉ LES ROIS ET LES DIEUX, SANS qu'on ait jamais pu la prendre en défaut » (voir le premier volume de de ce Mémoire, page 41). Et on le croira, sans se douter qu'en le croyant on se laissera prendre soi-même en flagrant délit de crédulité et d'ignorance poussée jusqu'au point de ne savoir ni écouter ni lire!...

Et maintenant, admirateurs sur parole de ces phalanges indisciplinées que l'on n'a jamais pu prendre au contraire « en flagrant délit de concordance, » choisissez entre les terres sans eau qu'elles défrichent, ou plutôt entre ces sables mouvants de la sagesse moderne, et l'inébranlable rocher dont les eaux jaillissantes, comme le dit Strauss, « alimentent et désaltèrent depuis si longtemps l'humanité!... »

---



## § VIII.

Retour menaçant à la plus spécieuse des hérésies du passé.

Nous l'avons dit, et nous ne craignons pas de le répéter, toute cette critique matérialiste et basée sur les lieux communs d'une dialectique vulgaire touche à ses derniers moments. Dès demain, une autre école, nourrie d'illuminisme et fondée au contraire sur l'admission du merveilleux, « *honnira*, suivant l'expression du comte de Maistre, tous ses prédécesseurs et rira de leurs ténèbres, comme nous rions aujourd'hui de celles du moyen âge. » Ce talion fonctionne déjà. Pendant que M. Renan, qui se croit et que l'on croit si nouveau, s'enveloppe dans ses rêveries sur « les *forces spontanées* de la nature, ne fonctionnant qu'à certaines époques, » des esprits moins nuageux, éclairés par l'expérience du spiritisme et certains, *absolument certains, cette fois*, de ce qu'ils auront constaté par eux-mêmes, déchireront, dans toute sa longueur, le fameux *voile* que l'on tirait tout à l'heure avec tant de prudence et d'à-propos. Rendant aux choses leur vrai nom, ils n'iront plus confier ces grandes missions hallucinatrices à de pauvres *forces aveugles*, lorsqu'ils en auront sous la main de très-*surintelligentes*, et, en outre, si complaisantes, que chacun de nos ennemis saura bien en faire son profit. Pendant que l'adepte et l'initié prêcheront l'adoration de ces nouvelles forces, le rationaliste, tout en les méprisant, saura bien les utiliser pour sa cause, c'est-à-dire qu'il les classera résolument, et cette fois très-spécieusement, avec leurs rivales (les saintes forces) parmi les formes et les produits de cet occultisme général et spirituel dont ils auront enfin compris l'action sur le monde.

Que M. Renan ne sourie pas trop vite, ou plutôt qu'il réflé-

chisse, non pas à des millions de témoignages contemporains qui ne paraissent dignes que de *mépris* à un siècle plein de respect, dit-on, pour l'*expérience* et pour l'*observation*, mais aux apostasies (dissimulées ou avouées, peu importe!) d'un certain nombre de ses collègues. Nous savons qu'il les connaît, nous croyons même savoir qu'il s'est préoccupé de ces *folies*, comme d'une chose dont la démonstration pourrait quelque peu déranger son système.

En attendant, qu'il nous permette de lui nommer tous ces apostats de fraîche date, et qu'il nous laisse lui citer, pour la dernière fois, l'exemple de son maître Strauss! Strauss, nous a-t-on dit, a *modifié* ses opinions; mais qui pourrait nous assurer que son horreur du surnaturel n'ait pas été fort ébranlée par ce qu'il nous a raconté lui-même? Nous l'avons vu tout à l'heure expliquant bravement par le *magnétisme* et le *somnambulisme* mesmériques tous les exorcismes et cures de l'Évangile. Il ne s'arrêtait que devant les *résurrections* de morts et les miracles *cosmologiques*. Mais du temps de Strauss, avons-nous dit, le mesmérisme n'était qu'un *pur fluide*, instrument d'une volonté plus ou moins forte, et le somnambulisme était un des effets de ce fluide. Vint un jour cependant où, mis en rapport avec une somnambule plus lucide que les autres (la fameuse voyante de Prevorst), il s'aperçut qu'il pouvait y avoir *autre chose*, et, ce jour-là, il faillit devenir fou. Il en avait été de même de Kant, le fameux sceptique de *la raison pure*, et certes, les têtes de ces deux hommes valaient bien toutes les nôtres<sup>1</sup>.

1. « A cet appareil surnaturel, dit Strauss (*Seherinn von Prevorst*), aussi bien qu'à ces longs entretiens avec des esprits invisibles, bienheureux ou réprouvés, IL N'Y AVAIT GUÈRE À EN DOUBTER, nous étions en présence d'une véritable visionnaire, nous avions devant nous un être ayant commerce avec un monde supérieur. Cependant, Kerner me proposa de me mettre en rapport magnétique avec elle. Je ne me souviens pas d'avoir jamais senti une impression semblable depuis que j'existe. Il me sembla, quand je lui tendis la main, qu'on m'ôtait la planche de dessous les pieds et que j'allais m'abîmer dans le vide. » — Passons à Kant à présent. Tout ému de deux anec-

Mais aujourd'hui qu'il ne s'agit plus de *fluide*, la *modification* des idées de Strauss aurait pu devenir plus positive et plus large. S'il eût vu, de la *bouche* d'une femme et du  *tiroir* d'une *table*, magnétisées par la même  *passe*, sortir des réponses complètement identiques, c'en était fait à tout jamais de ses illusions sur le « transport *organopsychique* d'un cerveau dans un autre, » donné comme explication des exorcismes ; c'est alors qu'il se fût « *abîmé dans le vide* » et qu'il eût fait *chorus* avec Kant sur « notre étroite *communauté d'existence* avec le monde des esprits. » Il est vrai que pour un philosophe dont le point de départ avait été jusque-là la négation de ces mêmes esprits, il y aurait eu dans cette masse de phénomènes spirites plus qu'il n'en fallait pour lui faire jeter au feu son ouvrage ; du moment où son accusation de  *légende*, fondée sur l'*exorcisme* des esprits, devenait histoire, son histoire, à lui, devenait immédiatement  *légende*. Mais ne se convertit pas qui veut, et ceux qui « résistent aux résurrections de morts » peuvent résister aussi à la démonstration d'un exorcisme. Supposons donc maintenant que la conversion de Strauss n'eût pas dépassé celle de nos spirites, c'est-à-dire le cercle des esprits, il n'en était pas moins trop philosophe, pour s'en tenir désormais au spiritisme psychologique ou révélateur ; il eût voulu suivre toutes ses péripéties, et, dans le nombre, la nouvelle forme des « apparitions surprenantes » ne lui eût certes pas échappé. Lorsqu'on lui aurait, comme à tant d'autres, fait voir, entendre et même toucher des fantômes, c'eût été ce jour-là que « *la planche* » se fût retirée de dessous ses pieds, » et que (toujours en supposant sa non-conversion) il fût inévitablement tombé dans la grande hérésie dont nous annon-

notes de Swedenborg qui l'avaient occupé fort longtemps et dont il avait constaté l'exactitude, Kant en avait tiré cette conclusion : « On en viendra  *bientôt* à démontrer que l'âme humaine vit, dès cette existence, en communauté étroite et indissoluble avec les natures immatérielles du monde des esprits ; que ce monde agit sur le nôtre et lui communique des impressions profondes dont l'homme n'a pas conscience aussi longtemps que tout va bien chez lui. » (*Traum eines Geistersehers*, p. 134.)

cons les approches ; or, par cette hérésie, le Dieu ressuscité se yerra, sachons-le bien, travestir en médium. Quant à sa RÉSURRECTION et à ses APPARITIONS en *chair* et en *os*, si différentes de toutes les autres, ce sont elles que l'on acceptera de préférence, que l'on analysera et que l'on rapprochera, sinon plus volontiers, du moins plus facilement des *fantômes* spiritiques de HOME et compagnie<sup>1</sup>.

Quant aux rationalistes convertis aux esprits, mais qui voudront les utiliser pour leur incroyance, ils n'auront aucune peine à prouver que « l'énergie des forces spontanées et *perdues* » ne suffit plus à ces *apparitions* ; et nous les verrons tomber d'un seul bond au fin fond de la nouvelle hérésie. A peine se rappellera-t-on qu'elle est bien vieille et qu'elle s'appelait, il y a dix-sept cents ans, l'hérésie des *docètes*, et qu'après avoir été longtemps et vigoureusement combattue par les plus grands docteurs de l'Église, comme étant la base de toutes les erreurs des premiers siècles, elle avait été définitivement brisée et condamnée dans un concile mémorable.

4. Mais pourquoi mettre au futur ce qui déjà se trouve fait, car au moment où nous relisons ces lignes, nous trouvons dans le journal *le Monde* (23 août) l'analyse d'un article emprunté à une revue anglaise, sur la *Vie de Home écrite par lui-même* ? Si ces deux journaux sont exacts, on trouverait dans ce livre : 1° que M. Home RESSUSCITE les morts en les évoquant et les faisant agir, en faisant apparaître leurs mains, leurs pieds, etc. ; 2° qu'il s'élève dans l'air ; 3° qu'il fait vivre ou mourir les plantes à volonté ; 4° qu'une étoile, signe d'une mission divine, illumine son front ; 5° qu'il multiplie les écus, comme le Christ multipliait les francs ; 6° qu'il a rendu la vie à un sourd, etc., etc.

« La revue anglaise, reprend *le Monde*, flétrit avec raison cette secte criminelle par laquelle les antechrists modernes s'exaltent au-dessus du nom divin, et qui précipite ses victimes en hécatombes infernales vers la corde du suicide ou dans les cabanons de fous. Selon M. Howitt, auteur digne de foi, il existe aux seuls États-Unis deux millions et demi de sectateurs du spiritisme. L'Angleterre est au second rang. »

Nous ajouterons à ces réflexions fort justes que tant que l'on combattrait ce fléau, comme la revue dont nous parlons, par une simple fin de non-recevoir fondée sur le *mensonge* ou l'*illusion* des spirites, on l'étendra de plus en plus, car jamais on n'a vaincu l'erreur en niant le côté vrai sur lequel elle se fonde.

Certain de la voir reparaître incessamment, nous devons consacrer quelques mots à cette première hérésie, qui sera probablement aussi la dernière. Voici quelle était sa substance. Au 11<sup>e</sup> siècle de l'Église, on était trop près de la *vérité* pour que l'on osât produire et pour que l'on pût admettre toutes les inepties dont nous sommes depuis cent ans les auditeurs forcés. On allait droit au but et l'on ne travestissait pas en *légende* une *histoire* avouée par Josèphe, par Tacite, par Suétone et par un témoignage collectif écrasant ; on avait donc la vie, les vertus et les miracles de Jésus ; seulement, on faisait du tout, comme nous allons le faire bientôt, un véritable spiritisme. C'était, disait-on, grâce à certains mots, à certains secrets kabbalistiques, que Jésus avait dérobé cette puissance aux païens. Le médecin Celse, le plus fort des adversaires de ce 11<sup>e</sup> siècle, et Julien, le plus fort des adversaires du 5<sup>e</sup>, n'avaient rien trouvé de plus spécieux à opposer sur les miracles du Christ à Origène et à saint Cyrille<sup>1</sup>.

Aussi, jusqu'au chapitre de la RÉSURRECTION, tout marchait-il assez bien aux yeux... des simples et de ceux qui ne l'étaient pas ; mais dès qu'il s'agissait de cette vie commune s'écoulant pendant quarante jours entre les apôtres et Jésus RESSUSCITÉ, alors on ne savait plus comment faire, et l'on tombait dans une dénégation bien autrement spécieuse, à savoir celle de la *vraie chair* du dieu ressuscité.

Eh bien ! il se peut que nous fassions rire beaucoup de personnes en leur disant qu'aujourd'hui nous retournons tout droit à cette hérésie des *docètes* et des *paradocètes* ; mais ne riront pas assurément tous ceux qui, connaissant tant soit peu l'histoire de l'éclectisme alexandrin, savent combien cet éclectisme a de rapports avec le nôtre et combien il compte d'admirateurs dans nos universités ; ne riront plus surtout les historiens modernes de cet ancien éclectisme, qui avouent en avoir enseigné, écrit et publié toute l'histoire, sans en comprendre un seul mot, jusqu'au jour où, témoins involontaires d'un seul

1. Voir Origène, *Contra Celsum*, § 38, et saint Cyrille, *Contra Julianum*.

fait de spiritisme, ils se sont trouvés initiés tout d'un coup, ont compris enfin leurs auteurs et se sont sentis dès lors très-disposés à épouser toutes les idées *théurgiques* de cette époque admirée.

Ces anciens hérésiarques disaient donc avec Celse que « les apparitions de Jésus étaient *vraies* en ce sens que, lorsqu'il se faisait voir à tous ses *affidés*, cela ne pouvait s'entendre que d'une *ombre* semblable à celle du démon d'Esculape, qui se montre encore *tous les jours* à beaucoup de Grecs et de Romains, ou bien à celle d'Aristée, que l'on *doit tenir pour vraie* <sup>1</sup>. »

C'est de cette idée sur la chair *apparente* du Sauveur qu'ils tiraient leur nom de *docètes* (δοκεῖν, paraître). Cette erreur fondamentale, avons-nous dit, se retrouve au fond de toutes celles des gnostiques, et nous la voyons se reproduire, jusque dans le <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle, dans la secte des *phantasi docètes*. Toute dangereuse qu'elle fût, elle avait cependant un très-heureux côté : c'était de prouver la bonne opinion que les incroyants de ces premiers siècles avaient de la sincérité des apôtres. On la leur accordait, ainsi que la *réalité* des apparitions du Sauveur; seulement, on ajoutait : « C'est Dieu le Père qui a voulu vous tromper par le plus vain des *fantômes*. » Le blasphème avait donc de très-bonne heure remplacé la calomnie, et le *miracle psychologique* avait toujours eu cours dans le monde incroyant. L'Église l'accordait même de son côté, mais en certains cas seulement, tandis que ses ennemis tenaient à ce qu'il n'y en eût jamais eu d'autre.

Aussi, fut-ce de ce côté que se portèrent avec le plus d'insistance et d'éclat toutes les forces des apologistes. Origène, Tertullien, saint Irénée surtout, consacrèrent une grande partie de leur temps à démontrer que, du moment où l'on admettait la parité des deux existences de Jésus et que l'on niait une incarnation *réelle avant* comme *après* la résurrection, on se montrait par trop absurde en soutenant que, pendant

1. Origène, *Contra Cels.*, l. II.

trente-trois années, cette fausse *chair* avait fait *illusion* à toutes les populations qui l'avaient vue, touchée, palpée, etc. Mais les gnostiques ne reculant pas devant cette folie, la tâche des Pères devenait de jour en jour plus facile et plus triomphante. On leur opposait, il est vrai, la prétendue résurrection d'Aristée; mais ils triomphaient en prouvant que ses apparitions avaient toujours paru si suspectes, qu'il avait été impossible de le faire admettre comme dieu par les populations. Toute la discussion roulait donc sur le sens du *toucher*, sur ce creuset de la réalité matérielle, comme le disait Lucrèce :

Le corps seul peut toucher, et se laisser toucher.

Or, le *toucher*, ou plutôt le *palper avec la main*, qu'il ne faut pas confondre avec le *tact*, semble si peu susceptible d'hallucination, que les savants anglais (dont nous avons mentionné les études sur les *fantômes*, vol. III, p. 383), n'ont pu trouver que deux exemples d'illusion de ce sens, et encore très-douteux, le toucher, disons-nous, était le grand moyen de défense des croyants, car il semblait avoir été donné par l'Évangile comme la démonstration par excellence. « Touchez, avait-il été dit à Thomas, et assurez-vous qu'un esprit n'a ni chair ni os. » Mais, pour soutenir que Notre-Seigneur n'avait *jamais* eu qu'une chair *apparente*, il fallait donner, non plus seulement au toucher d'un apôtre incrédule, mais au toucher collectif, populaire et permanent de tous les autres, le démenti le plus effronté que l'on eût jamais vu. Le toucher, qui n'eût pas été pour saint Thomas *tout seul* un critère absolument infaillible, le devenait, étant expérimenté par tous les témoins et réuni à l'ensemble général de toutes les autres preuves <sup>1</sup>.

1. Tout en insistant sur la valeur de ce *toucher*, les grands théologiens faisaient preuve de beaucoup de science et de modération, en ne lui attribuant pas une puissance absolue, mais bien *suffisante* ici par elle-même, et positivement irrésistible par son adjonction à tout le reste. Ils n'ignoraient pas en effet que l'on avait cru toucher bien des fois les corps des anges et des

D'ailleurs, ce toucher palmaire et inquisitorial de l'apôtre n'était pas seulement destiné à la démonstration d'un seul fait, mais bien à celle de toutes les prédictions qui en avaient été faites autrefois. Saint Thomas se fût montré par trop exigeant en ne se contentant pas de son enquête, depuis si longtemps consignée dans un psaume écrit sous la dictée de ce même Verbe qui, devenu plus tard le héros de la prédiction, la faisait lire à ses apôtres ; n'était-il pas d'ailleurs à leurs yeux la plus grande des autorités en fait de résurrections, puisqu'il en avait déjà fait trois et qu'il allait donner à ses disciples le pouvoir d'en faire des milliers ?

Les *docètes* sentaient si bien eux-mêmes l'impossibilité de targuer de mauvaise foi la victime qui s'était laissé crucifier, qu'ils rejetaient le mensonge sur Dieu, son père, qui l'avait, disaient-ils, *abandonné*, et lui avait substitué l'*ombre* d'un autre personnage.

Il leur fallait donc supposer, dans leur folie, que cette grande puissance, quelle qu'elle fût (car ils ne savaient s'il n'y avait pas encore un autre dieu au-dessus d'elle), après avoir si bien réalisé toutes ses prophéties et accompli toutes ses promesses, aurait échoué justement au moment précis

démons, mais ils savaient aussi que dans ces cas la sensation éprouvée n'avait plus rien de commun avec celle du toucher normal. Les premiers Pères faisaient remarquer, par exemple, à ceux qui opposaient aux apparitions de Jésus-Christ celles d'Apollonius de Tyane à Damis et à Démétrius, que le toucher de ce prétendu demi-dieu était présenté par ses propres croyants comme ressemblant à « un *souffle intangible*, veluti flatus intangibilis. » Les théologiens postérieurs et relativement modernes, comme Thyroë, saint Thomas et Suarez, se sont livrés à de grandes recherches sur ces apparences du toucher. Dans les apparitions angéliques et démoniaques, ils l'ont expliqué par la *résistance* des agents et par l'emploi qu'ils savaient faire de l'air, emploi qui expliquait à leurs yeux l'indéfinissable sensation de fraîcheur et de chaleur toujours *quasi fluïdique* qui en résultait. « Ce n'est pas la *résistance*, dit saint Thomas, qui fait la propriété palpable d'un corps, mais bien sa *densité*. C'est de cette dernière que dépend sa pesanteur ou sa légèreté. » Aussi, ajoute-t-il avec saint Augustin et Suarez, « le corps ressuscité de Notre-Seigneur offrait-il la *tangibilité parfaite* de la chair et des os. » (Cité par Suarez, de *Angelorum potentia*, l. IV, ch. xxxv, § 8.)



où elle avait intérêt à ne pas le faire. Il leur fallait supposer qu'après avoir si bien et tant de fois prouvé sa puissance par des résurrections en *chair* et en *os*, elle eût anéanti volontairement toute son œuvre, toutes ses promesses, toute sa gloire et toutes les espérances de l'humanité, faute d'avoir pu ou voulu ressusciter le seul mort qu'elle eût promis de rappeler à la vie.

Et ce blasphème insensé ne laissait plus au monde indécis d'autre alternative que d'en croire ces calomniateurs déicides, apôtres de mensonge, ennemis acharnés les uns des autres et livrés malgré leur illuminisme aux débordements les plus honteux, ou de se jeter dans les bras de ce pouvoir blasphémé, auteur non-seulement de tant de merveilles et de prophéties réalisées, mais révélateur exclusif du plus grand de tous les dogmes, celui de l'unité divine.

Le choix ne pouvait être douteux ; aussi, pendant dix-huit siècles, la société civilisée a-t-elle cru que celui-là seul était dieu qui avait dit : « JE LE RESSUSCITERAI EN LE FAISANT SORTIR LIBRE DE L'ENFER, » et que celui-là seul participait à sa puissance qui avait dit : « C'EST DE MOI-MÊME QUE JE QUITTE MA VIE ET QUE JE LA REPRENDS. »

La société avait raison, car, ainsi que l'a dit saint Augustin, « c'était vraiment là le signe de Dieu, et qui n'appartient qu'à un dieu, que le même homme fit tout à la fois ce double miracle, de ressusciter les autres et de se ressusciter lui-même, *vel ressuscitatus homo et ressuscitans Deus*. » « C'est, en effet, ce qu'on n'avait jamais entendu dire, *a seculo non est auditum*... Et cependant, par une disposition merveilleuse de ce Dieu, il n'y a pas de fait plus avéré ; il est si peu contestable, que les infidèles et les païens qui en examinaient sans préjugé toutes les circonstances étaient contraints à le recevoir. »

« Et maintenant, ajoute Bourdaloue (auquel nous empruntons ces paroles), et maintenant, ô vous ! qui lui refusez sa gloire et sa DIVINITÉ, et qui le regardez pourtant comme

l'*envoyé* de Dieu pour instruire les hommes, achevez le blasphème et confondez-le avec les imposteurs... puisqu'il a placé l'univers dans la plus longue, la plus dangereuse et la plus universelle de toutes les idolâtries... Mais vous ne le pouvez, et vous vous déclarez *forcés* d'avouer qu'il est juste... Or, s'il est juste, il est saint, et s'il est saint, IL EST DIEU ; c'est une alternative inévitable <sup>1</sup>. »

1. Sermon sur la résurrection et la divinité de Jésus-Christ.



# SYNTHÈSE

ET

## RÉSUMÉ GÉNÉRAL

---

### *1. — Le Verbe et Jéhovah ne sont qu'un.*

Nous le tenons donc enfin, cet anneau principal et béni, auquel se rattache toute la chaîne de nos certitudes et de nos destinées ; que d'autres attendent, s'ils le veulent, un Dieu plus parfait que celui qui nous a donné l'Évangile, et plus puissant que celui qui se ressuscite lui-même, nous ne tenons pas à le connaître et nous nous contentons de celui-ci. En cela, nous agissons comme saint Paul, répondant aux mêmes chimères : « Il n'y a ni anges, ni principautés, ni vertus, ni nouvel évangile qui puissent désormais nous séparer de Jésus-Christ <sup>1</sup>. »

Toutefois, il ne nous suffit pas de reconnaître sa divinité dans le Nouveau Testament, il faut avoir encore son dernier mot sur l'Ancien. De même que pour bien comprendre Jéhovah il fallait être fixé sur Jésus, de même pour bien comprendre Jésus il faut être fixé sur Jéhovah et se rappeler que

<sup>1</sup>. *Ad Rom.*, ch. viii, v. 38.

nous sommes resté avec Suarez et les plus grands théologiens en pleine incertitude sur les puissances spirituelles qui agissaient sans cesse dans la Bible, et spécialement sur celles qui avaient donné la loi à Moïse au milieu des foudres du Sinaï (voyez page 339 de ce vol.). Était-ce le Fils de Dieu lui-même, le Verbe de l'Évangile, comme le voulaient beaucoup de Pères? Étaient-ce au contraire de purs esprits, de simples créatures, comme le faisait entendre saint Paul dans sa formule, « la loi fut mise en ordre (διαταγή) par les anges, » et comme le veulent Suarez, Thyrcée et l'immense majorité des théologiens modernes?

Nous avons osé le dire et nous ne craignons pas de le répéter : si l'Ancien Testament fût resté seul, si la chaîne de l'histoire théologique nous eût laissé sans communication aucune entre les deux mondes en se brisant à l'arrivée du nouveau, nous n'eussions peut-être pas trouvé dans les manifestations du Jéhovah biblique toutes les garanties nécessaires pour bien établir en nous la conscience de son absolue divinité. Ses miracles étaient grands, mais nous en avons tant vu qui *paraissaient* les égaler ! Ses paroles étaient sublimes, mais nous avons entendu tant de faux dieux se donner à leur tour *pour celui qui est, qui était et qui sera !* Ses prescriptions étaient vraiment divines, mais leurs parodies elles-mêmes les reflétaient si bien !... Ses promesses étaient splendides, mais leur accomplissement était si douteux !... Qui donc nous démontrait jusque-là que Jéhovah ne fût pas uniquement le Dieu, l'*Élohim national* d'Israël, tout en restant plus puissant que tous les Élohims connus ? « Pour tous les peuples étrangers, nous a dit le savant abbé Foucher, Jéhovah était un Dieu formidable, mais dont la puissance n'était cependant pas irrésistible, et les Hébreux eux-mêmes n'en avaient pas toujours une opinion plus relevée <sup>1</sup>. »

Ce n'est qu'insensiblement et à la longue que Dieu leur

1. *Académie des inscriptions*, t. XXXVIII, p. 384.

avait appris à connaître toute la portée de ce grand nom, puisque même à nos premiers patriarches il ne s'était révélé que sous ceux de *El* (force), de *Schaddai* (tout puissant), de *Adonai* (seigneur), etc. A Moïse seul il daignait articuler le nom qui renferme tout le secret de son essence, et cette essence est son éternité : « Je suis Jéhovah, disait-il, c'est-à-dire Celui qui a été, qui Est et qui sera. » « Il n'y a que l'éternité, dit saint Augustin, qui ait pu se dire l'*Éternel* <sup>4</sup>; » nous ajouterons : et *manifeste qu'elle l'était*, en découvrant de jour en jour toute l'étendue de son essence, et en prouvant par l'histoire et dans la nature que malgré son titre d'Élohim ou *Dieu national* d'un peuple privilégié, il était bien véritablement le *Dieu créateur du ciel et de la terre*.

Malheur au peuple qui le contredisait sur ce point. Alors il faisait dire aux prophètes : « Tous les dieux des nations sont de faibles dieux (élilim), *mais* Jéhovah Élohim a fait le ciel et la terre. » (Ps. xcv, v. 5.) « Sa divinité remplit l'infini. » (Isaïe, xxv, v. 24.) « Les cieux et les cieux des cieux eux-mêmes ne sauraient le contenir. » (*Paral.*, II, v. 2.) « Il est le juge du monde. » (*Gen.* xvi, v. 18.) « Il est le Dieu des dieux et le Dieu des esprits de tous les mortels. » (*Nombres*, xvi, v. 22. Il faisait plus encore, car prenant la parole il disait : « Seul je suis et il n'y a pas d'autre Dieu que moi, rien de ce qui est n'a été fait par d'autres que par moi, j'en jure par moi-même, etc., etc. » Et tout aussitôt, pour justifier de telles paroles, il disposait des peuples, les élevait ou les brisait comme le vent dispose de la poussière, et comme il disposera plus tard de l'univers physique soit en *repliant* les cieux et les *créant* à nouveau, soit en purifiant la terre par le feu comme il l'a déjà purifiée dans les eaux du déluge.

Or Jésus, Jésus le Dieu ressuscité, et, comme nous l'avons dit, démontré Dieu par cela même, s'étant donné lui-même comme  
« LE VERBE ET L'ÉQUIVALENT DE JÉHOVAH, » (Isaïe, xlv, v. 25,

4. Saint Augustin, de *Vera religione*, ch. LXIX, n° 97.

et Osée, I, v. 7), Jésus ayant dit : « Vous connaîtrez que je suis CELUI QUI EST, quand vous aurez élevé en haut le Fils de l'Homme » (Jean, ch. VIII, v. 28), puis ayant ajouté encore : « Qui me voit voit mon Père, et tout ce que fait le Père le Fils le fait aussi, c'est donc moi qu'il faut chercher dans Moïse » (ch. v, v. 19), l'identité est évidente, et le Dieu du Calvaire est bien le Dieu du Sinaï.

Par cela seul, toute hésitation est bannie, toute difficulté capitale est sauvée, et comme nous allons le vérifier, les deux Testaments n'en font qu'un.

Reste donc uniquement la question d'*exécution* des prodiges, question que nous appellerions de simple curiosité, si de son éclaircissement ne dépendaient pas encore quelques vérités importantes.

C'est bien la Divinité, le *Jéhovah nos Dieux*<sup>1</sup>, c'est-à-dire LA SAINTE TRINITÉ, qui domine tout l'Ancien Testament, et qui, simultanément ou par l'une de ses personnes, s'exprime par les prophètes, par l'*urim*, par l'*éphod*, et *préside* spécialement à la grande scène du Sinaï; oui, *préside*, car il va nous falloir maintenant définir l'*ange* qui, selon saint Étienne, s'y *manifeste* et parle du fond même du buisson ardent. Était-ce, alors encore, l'*ange du grand conseil* ou le Verbe? Était-ce un ange ou un archange *créé*? Nous avons vu à ce sujet le partage des plus grandes autorités, et, comme elles, nous avons hésité. Mais à présent que nous sommes fixé sur la divinité du pouvoir *législatif*, reprenons avec une confiance absolue celle du pouvoir *exécutif*.

1. Si l'on veut avoir une idée de la valeur du nom de Jéhovah, il faut en suivre l'analyse et la décomposition dans l'*Harmonie* de notre savant ami le chevalier Drach, tant de fois cité déjà. Ce rapprochement entre le résultat des études hébraïques et celui que lui fournissent les arcanes de la bonne kabbale et de la synagogue est du plus haut intérêt. Ainsi, il prouve admirablement que ce nom, qui implique la substance de la sainte Trinité et explique le « *Jéhovah, nos dieux, a dit* » (v. *Deutéronome*), s'appliquait indistinctement à chacune des trois personnes. Comme le *tétragrammaton*, son syno-

nyme, il est composé de quatre lettres, *Jod, hé, vav, hé* : la première lettre dit le *Zohar*, signifie le point suprême, le *Père* ou l'incrée; la seconde signifie la main du père ou le *Verbe*; la troisième signifie le lien d'amour ou l'*Esprit*, fils de Yod et de Hé; enfin le dernier hé, semblable au premier, signifie le Hé postérieur ou *divinité terrestre*, c'est-à-dire le Verbe fait homme. (*Harmonie I*, p. 346, 323, 334, 387.) C'était bien là ce fameux *tétrarque* (tétragrammaton) que Pythagore appelait le principe de tous les êtres.

C'est donc avec raison que Cornelius a Lapide traduit le verset 49 du chapitre xxiv de Josué, « *Deus est sanctus*, » par « *Jéhové est les Dieux saints, quia Dii sancti ipse*. »

C'est de ce nom que Buxtorf a dit : « Tous les autres noms du Seigneur pouvaient être communiqués à ses créatures, mais non celui-ci, car il n'est tiré que de l'essence de Dieu. » Cela n'empêche pas qu'on ne le donne quelquefois à l'arche. « Grande question, reprend Buxtorf, car elle prouve que pour les Juifs l'idée de l'arche disparaissait devant celle du dieu dont elle était le *domicile*, et qu'elle tirait toute sa valeur de la nuée qui l'enveloppait et que l'on appelait la *gloire du Seigneur*... Il en était de même des anges, appelés aussi Jéhovah, parce que c'étaient bien moins eux qui parlaient, que Dieu en eux. » (Buxtorf cité par Ugolin, t. VIII, p. 446.)

C'était encore le nom que le grand prêtre portait gravé sur une lame d'or incrustée dans sa tiare, et devant lequel, au dire de l'historien Josèphe, Alexandre le Grand se prosterna lorsque le pontife Jaddon le reçut dans le temple de Jérusalem. C'est celui devant lequel s'agenouillait Cyrus et que reconnut l'oracle d'Apollon, lorsqu'il se disait forcé au silence par Jao. Pour tous les peuples en un mot, c'était lui qui, sous le nom usurpé de Jupiter, de Brahma, de I-Ha-Ho (l'Unique des Égyptiens) ou Démiurge (des gnostiques), passait pour l'ÊTRE DES ÊTRES, et le seul Dieu ΑΥΤΟΘΕΟΣ, ou DIEU PAR LUI-MÊME.

Nous voici donc revenu, à la fin de ce Mémoire, à la FORCE, source et reine de toutes ces FORCES SURINTELLIGENTES dont nous nous proposons dès nos premières pages d'étudier la nature et l'histoire<sup>1</sup>.

1. Vol. I, ch. 1<sup>er</sup>, p. 29.



2. — *C'est le Verbe qui parlait dans l'Ancien Testament.*

« Il y a des chapitres entiers de la Bible, dit dom Calmet, (t. II, p. 34, *Bible de Vence*), ou de grandes parties de chapitres où Dieu est toujours nommé *Élohim*. Il y en a d'autres, pour le moins en aussi grand nombre, où l'on ne donne à Dieu que le nom de *Jéhovah* ou *Jéhovah-Élohim*. Ainsi, l'on met toujours en scène indifféremment ou l'organe, ou celui qui l'inspire, et nous comprenons dès lors cette remarque d'un grand théologien, que « les Pères eux-mêmes ne SAVAIENT JAMAIS si c'était Dieu ou un ange qui se rendait visible. »

Nous avons vu que les *Pères* modernes, représentés par Suarez et Bossuet, ne le savaient pas davantage. Suarez, appuyé sur saint Paul, attribuait tout aux anges, pendant que Bossuet, sans paraître s'inquiéter de cette réponse de saint Jean aux Juifs : « Non, vous n'avez jamais entendu Dieu, » nous disait (*Élévation VII*,) : « Dieu *lui-même* prononça les articles de la loi d'une voix haute et intelligible, etc. »

Évidemment, ces trois autorités sont trop fortes et trop positives dans leurs divergences pour ne pas être d'accord.

Interrogeons donc le Verbe lui-même et son Église.

« — Si vous aviez cru à Moïse, dit-il à ses bourreaux, vous auriez cru en moi, car c'est de moi qu'il parlait. » (Saint Jean.) — N'est-ce pas lui qui dit, dans le prophète Osée (v. 2) : « C'est moi qui vous instruis ? » — Ne faisait-il pas entendre à ses disciples, au moment de la pêche miraculeuse, qu'ainsi s'accomplissait cette prophétie *qu'il* avait faite dans Jérémie (ch. XVI, v. 16) : « C'EST MOI qui enverrai beaucoup de pêcheurs ? » — N'est-ce pas lui qui, après avoir dit, dans le prophète Isaïe (ch. LII, v. 2 et 3) : « Console-toi, Jérusalem, tu seras rachetée sans argent, » ajoute :

« Mon peuple saura mon nom, et que MOI QUI LUI PARLAIS, MOI-MÊME JE SUIS PRÉSENT, *quia ego ipse qui loquebar adsum?* » — La Sagesse, qui n'est autre que lui, ne disait-elle pas (ch. xvi) que « c'était le Verbe qui faisait tous les miracles? » — Et dans le fait, ce ne pouvait être que lui qui prononçait, dans le prophète Michée (ch. vi, v. 3), ces paroles si touchantes : « Mon peuple, mon peuple, réponds-moi, en quoi t'ai-je donc offensé? Je t'ai tiré d'Égypte, etc. » — Il n'est pas moins évident que c'était lui qui disait dans Isaïe : « JE ME MANIFESTAIS à ceux qui ne me cherchaient pas. » (Isaïe, ch. lxxv, v. 1.) — Enfin la question paraît tranchée par ces paroles de Malachie (ch. iv, v. 2, 4) : « Je révélerai mon nom de *soleil de justice* à ceux qui me craignent. Rappelez-vous la loi que J'AI donnée sur *Horeb*, à mon serviteur Moïse. »

Ainsi donc, que le Verbe ait parlé *dans* les prophètes avec le Saint-Esprit, la chose est évidente, puisqu'il décrit par eux tous les détails de sa propre passion, et que ces prophètes l'appelaient « le souffle de leur bouche. » (*Lament.*, ch. iv, v. 20). Les Pères se croyaient donc suffisamment autorisés à conclure, par analogie, que c'était encore EŪI qui parlait, se manifestait, et, pour nous servir de leurs expressions, *se promenait* partout en Israël. Ils voyaient donc le Verbe dans l'*ange du Seigneur* disant à Agar : « Je multiplierai ta descendance de telle sorte qu'on ne pourra plus la compter (*Genèse*, ch. xvi, v. 9, 19), et je ferai de ton fils le chef d'une grande nation (*id.*, ch. xxi, v. 17, 18) ; — ou dans l'*ange du Seigneur* disant à Jacob : « Je suis le Dieu de tes pères, et mon nom est l'ÉTERNEL (*Exode*, ch. iii, v. 2, 6, 15) ; — ou dans l'*ange du Seigneur* apparaissant à Gédéon (*Juges*, ch. vi, v. 12), à Samson (*id.*, ch. xiii, v. 20, 22), et leur faisant pousser ce cri : « Nous mourrons certainement, car nous avons vu Dieu, etc. » — C'est lui ou plutôt la sainte Trinité qu'ils reconnaissaient dans les trois hommes qui apparaissaient à Abraham, bien que toutefois il n'en adore *qu'un* et leur parle comme n'étant *qu'un*. » (*Genèse*, ch. xviii.)

Ainsi du reste, et cela ne doit pas nous étonner, car le R. P. Patrizzi (du Collège romain) nous affirme que l'*ange du Seigneur* a toujours été synonyme pour les Juifs du *Dieu fort*. (Voir sa brochure : *de Interpretatione oraculorum ad Christum*, etc.)

A plus forte raison, voyait-on le Verbe dans l'*ange du Testament* et dans le *dominateur* attendu.

Aussi l'Église instituée par Jésus-Christ, l'Église, héritière des apôtres, n'hésite-t-elle pas un instant à chanter : « O sagesse ! ô Adonaï ! ô conducteur d'Israël ! ô toi qui reposais sur l'arche, entre les chérubins ! toi qui PARLAIS A MOISE DANS LE BUISSON ARDENT, et QUI LUI AS DONNÉ LA LOI SUR LE SINAÏ, etc., viens, manifeste-toi ! etc.<sup>1</sup>. »

Pour l'Église donc la chose n'est pas douteuse, et nous devons la croire lorsqu'elle répète, avec le Verbe : « MOI QUI PARLAIS, ME VOICI. »

### 3. — Ce sont les Anges qui parlaient dans l'Ancien Testament.

Et cependant saint Jean et saint Paul, qui appartiennent bien à l'Église, vous disent ; le premier : « Vous n'avez jamais ni vu ni entendu Dieu ; » le second : « Cette loi du Sinaï était disposée et donnée par les anges, et si le discours fait par les anges a déjà eu tant de force, que sera celui qui nous est donné par la grâce de Jésus-Christ ? » « Comparaison, nous disent saint Augustin et Suarez, dont le but paraît être de trancher un abîme entre les révélations de diverses sortes (*multiformes*) de l'Ancien Testament et les toutes dernières (*novissimæ*) faites par le Fils. » (*Hébr.*, ch. 1, v. 1.)

Aussi saint Paul paraît-il conséquent à cette manière de voir, lorsque, faisant allusion à l'apparition des trois hommes à Abraham, il recommande l'hospitalité, « attendu, dit-il, que c'est en la faisant que plusieurs ont reçu des anges sans le sa-

1. Antienne du troisième dimanche de l'Avent.

voir. » (*Hébr.*, ch. XIII, v. 2.) Enfin l'ange que Jéhovah promet à Moïse, comme « devant préparer le chemin devant sa face, » ne pouvait être qu'un ange, puisqu'il ajoute : « Et aussitôt après, viendra le *dominateur* ou l'ange du testament. »

Ne voulant pas répéter ce que nous avons déjà dit, contentons-nous de faire remarquer que presque partout où les anciens Pères voyaient uniquement le Verbe de Dieu *parlant immédiatement par lui-même*, Suarez, Thyroë et Cornelius a Lapide voient des anges *sustinentes personam Dei*, c'est-à-dire des *vice-Dieu* substitués par Dieu même à sa personne, et parlant si bien en son nom, qu'ils prennent jusqu'à ce nom incommunicable.

4. — *Solution.* — *C'est le Verbe et ce sont les Anges en même temps.*

Mais ces mots « *sustinentes personam Dei*, » tout en nous donnant évidemment la solution du grand problème, n'en sont pas moins de très-difficile entente, si nous en jugeons par les controverses qu'ils ont soulevées. Il semblerait en effet résulter de ce que nous venons de dire que Jéhovah n'était plus *seul* adoré dans ses manifestations, et que celui qui les *organisait*<sup>1</sup> et s'y trouvait compris, ne fût-ce qu'en sa qualité d'organe, devait participer à l'hommage. Si, pour conjurer cette idolâtrie, Cornelius, Canisius, Suarez et Thyroë se contentent de cette comparaison « que l'ambassadeur ou le portrait d'un prince *sont* véritablement ce prince absent et reçoivent les mêmes hommages que lui, » si ce dernier vient nous dire (*de Appar.*, l. I, ch. xxiv, p. 203) : « De même que celui qui se fait peindre n'est pour rien dans la confection de son image, de même Dieu *n'agit en rien* dans ces apparitions qui sont comme ses images, » nous sommes plus difficile et protestons contre la comparaison; il n'y a pas effectivement d'ambassadeur au

1. Voir ce que nous dit Thyroë sur les anges, organisateurs *seuls et absolus* de toutes ces apparitions.

monde qui ait jamais osé dire : « Je suis le roi, » comme il n'y a pas de portrait que l'on ait jamais salué, aimé ou respecté comme celui qu'il représente. Ici tout au contraire, l'ange, bien qu'en *soutenant* le rôle de Dieu, s'assimile à lui et se dit Dieu : il y a donc là plus qu'une mission, plus qu'un rôle, il y a presque une identification. Otez-la, et l'idolâtrie est complète; il faut donc, selon nous, que l'ange *sustinens*, pour ne pas être, comme le veut trop souvent Cornélius, un simple acteur *jouant un personnage*, soit au contraire l'instrument dont la Divinité joue elle-même. Il faut surtout ne pas dire, comme Malebranche, que « dans l'ancienne loi Dieu ne faisait des miracles que pour obéir aux anges; » mais il faut dire avec saint Augustin : « De même que le Verbe de Dieu, qui est le Christ, nous annonce la vérité dans le prophète, de même il parle *lui-même* dans l'ange, quand celui-ci dit vrai. Et c'est avec une égale raison que l'on dit : Dieu a dit, Dieu est apparu, ou l'ange a dit, l'ange est apparu; car l'un se rapporte à la personne du Dieu qui *habite l'ange*, et l'autre à la personne de la créature qui lui sert <sup>1</sup>. — Car, dit-il ailleurs, il ne faut pas confondre la parole éternelle de Dieu, qui précède tous ses ouvrages, véritable vertu sans *son*, et celle qu'il emploie lorsqu'il s'adresse aux hommes, soit par *illumination mentale* (voilà le miracle psychologique de M. Renan), soit par quelque manifestation sensible et angélique, comme lorsqu'il parle aux patriarches <sup>2</sup>. En effet, bien que le Verbe *intérieur* soit le premier, la parole *extérieure* étant sensible est bien mieux connue par nous que la parole *intérieure* <sup>3</sup>. »

Donc c'est véritablement le Verbe qui parle dans le *buisson ardent* (que le concile de Nicée appelle *φλόξ νομοθέτουσα*, *flamme législative*), car c'est lui qui est ici le vrai pouvoir législatif, et c'est tout aussi véritablement l'ange, car, en

1. Saint Augustin, *Contra Adamant.*, ch. ix.

2. *De Genesi*, viii, 48.

3. *Id.*, Quæst. iv, art. 4.

organisant le Verbe, il devient son véritable pouvoir exécutif<sup>1</sup>.

De là cette expression si souvent répétée dans les Écritures, et qui nous paraît péremptoire : « Anges, qui FAITES LE VERBE de Dieu, *qui facitis Verbum Dei*, afin que nous puissions entendre la voix de ses discours. » « Un ange m'a parlé, dit un prophète, par le Verbe du Seigneur<sup>2</sup> ! » C'est le même phénomène.

Le reste va tout seul, et nous retrouvons tout ensemble Verbe et ange dans *la nuée*, dans *l'urim*, dans *l'arche*, etc. Seulement, lorsque Dieu dit à Moïse : « Je marcherai *moi-même* devant toi, et *ma* face te précédera, te gardera, tu écouteras *sa* voix » (*Exode*, ch. xxxiii, v. 14), il ne faut plus voir ici Dieu déléguant son Verbe, mais au contraire le Verbe promettant sa propre présence, et avec lui *sa face*, car, ainsi que le remarque très-bien le savant Jablonski : « Dieu se place toujours avec son ange comme sur une ligne parallèle<sup>3</sup>. »

Thyrœe se sert donc d'une comparaison magnifique en disant : « Dieu, dans ces apparitions, nous illumine médiatement par l'ange, comme il illumine le monde immédiatement par le soleil<sup>4</sup>. » Cette comparaison est non-seulement belle, mais très-juste, et elle aurait dû lui faire d'autant mieux comprendre la fausseté de celles qui reposaient sur l'ambassadeur, sur l'acteur, sur le tableau, etc., car le prince et le modèle ne sont présents ni à la cour étrangère, ni sur la

1. Nous l'avons cependant fait remarquer : s'il est vrai que lorsqu'ils disent : « Je suis le Seigneur ton Dieu, » ils parlent sous la dictée du Seigneur, ils paraissent dotés d'un peu plus de liberté lorsque, d'après l'expression de saint Paul, « ils *mettent en ordre*, en *tactique*, toute la loi, *εις διαταγας*. »

2. Voir l'Office de la fête de saint Michel. Au lieu de traduire, comme tous nos eucologes, *ad audiendam vocem sermonum ejus*, par ces mots : « afin d'obéir à la voix de nos ordonnances, » nous préférons le faire comme on vient de le voir ; car pour nous c'est là toute la raison du *parler divin par les anges*, auxquels il est donné de se créer des organes factices.

3. *Ægypt.*, prolég.

4. *De Appar.*, lib. I, ch. xxiii.

scène, ni sur la toile, tandis que le Créateur est présent dans le soleil, « IN SOLE POSUIT TABERNACULUM SUUM. »

5. — *La face et le représentant du Verbe.*

Nous avons dit plus d'une fois que dans la théologie biblique et chrétienne il n'existait pas, après la très-sainte Trinité, de plus haute personnalité céleste que celle de l'archange ou du séraphin Mikaël<sup>1</sup>. Nous avons déjà consigné ses titres de « archisatrape de la milice sacrée, de gardien des planètes, de roi des étoiles, de vainqueur de Satan, de recteur puissant, » et, dans l'astronomie mystique, nous l'avons vu, vainqueur d'Ahriman, renverser l'usurpateur du trône sidéral, succéder au vaincu, se baigner à sa place dans les feux du soleil, et, défenseur du Christ-Soleil, se rapprocher tellement de son maître, qu'il semble se confondre avec lui. C'est encore un article de foi que sa présidence au gouvernement du peuple hébreu, de la Synagogue et de l'Église romaine jusqu'à la fin des temps<sup>2</sup>. Toute la difficulté repose uniquement sur la mesure précise de son rôle dans les apparitions et les miracles de l'Ancien Testament, et dans sa *fusion* si étroite avec le Verbe, que plus d'un théologien protestant, et entre autres Calvin, a fini par n'y plus voir que lui seul.

Mais ce qu'il y a de plus embarrassant, c'est que les mêmes noms et les mêmes titres sont donnés tour à tour au Dieu et à l'archange. Tous deux s'appellent *Mitatron* et *Metatron*. Et cela n'a rien d'étonnant, puisque le premier dit du second : « J'enverrai mon ange devant toi, car *mon nom est en lui*... » Tous deux s'appellent Jéhovah, quand ils parlent l'un dans l'autre. Quant à ce nom de Metatron, il signifie également,

4. Voir le premier volume de ce Mémoire, p. 352, sur cette dualité et sur les deux fêtes de saint Michel signalées par le dominicain Gastaldi.

2. Voir sur tout cela notre premier volume, p. 352, et le troisième, p. 462.

d'après le *Zohar*, « maître et envoyé. » Tous deux s'appellent tour à tour l'ange de la face, car si d'une part le Verbe est appelé « la face et l'image de la substance de Dieu, » de l'autre, en parlant du Sauveur aux Israélites, Isaïe leur dit « que l'ange de sa face les sauvera de toute tribulation <sup>1</sup>. » Ailleurs, on l'appelle très-nettement « le prince des faces du Seigneur, la gloire du Seigneur. » Tous deux sont conducteurs d'Israël <sup>2</sup>, chefs des armées du Seigneur, juges suprêmes des âmes, et même séraphins. Vossius, après avoir prouvé que Mikaël était le Mercure des païens (ce dont M. Maury convient), ajoute que « selon de grands théologiens Mercure et le soleil ne font qu'un, car il n'est pas étonnant, disent-ils, que Mercure étant si voisin de la sagesse et du Verbe, il se confonde avec lui <sup>3</sup>. » C'est si bien le Mercure du paganisme, que, dans les *Actes des Apôtres* (ch. xiv, v. 11), lorsque les habitants de Lystre prennent les apôtres Barnabé et Paul pour Jupiter et Mercure, le verset 12 ajoute : « Car Mercure était le conducteur du Verbe. » C'est l'ange de la vision, c'est ce *Fils de Dieu* qui (dans Daniel) « a la figure du *Fils de l'Homme*. » C'est l'Hermès-Christos des gnostiques, c'est l'Anubis-Syrius des Égyptiens <sup>4</sup>, le conseiller d'Osiris dans l'*Amenti*, c'est le Mikaël ὁ φειδομορφὴ, léontoïde, portant sur certaines médailles une tête de lion, comme son père Jaldabaoth.

Le *Zohar* décompose ainsi le mot de *metatron*, μετὰ, θρόνον, près du trône. Selon lui, c'est le gouverneur du monde visible ; comme nombre, il offre 314, comme le nom divin *Schaddai*, et on les traduit tous deux par tout-puissant. Il n'est donc pas étonnant que Dieu ait dit : « Mon nom est en lui, quis ut Deus, car il est comme Dieu. » C'est lui (toujours selon le *Zohar*), qui, uni à Schekinah (la Sephiroth du Verbe), agissait dans

1. Isaïe, ch. LXIII, v. 8.

2. Metator et ἡγεμών.

3. Vossius, *De Idol.*, II, p. 373.

4. Nous avons dit que l'ange de *Mercure* était devenu, après sa victoire sur Lucifer-Vénus, l'ange de *Syrius*.



l'arbre de vie du paradis, dès le premier jour, comme il agira au dernier; « puisque c'est par lui, comme étant le *souffle de la bouche du Verbe*, *spiritus oris sui*, que l'Antechrist sera mis à mort <sup>1</sup>. » En un mot, saint Michel est comme le traducteur du monde invisible en monde visible. On comprend donc que l'Église ait applaudi à l'ouvrage de l'italien Marangone, s'exprimant ainsi dans son livre : *Delle grandezze del archangelo sancti Mikaele* : « O étoile la plus grande, qui accompagne le soleil qui est le Christ!... *O image vivante de la Divinité!* O grand thaumaturge de l'Ancien Testament! O vicaire invisible du Christ dans son Église!... O grand génie tutélaire de chacun de nous, ou plutôt le chef de chacun des nôtres, qu'il illumine d'un seul de ses rayons, comme d'un seul de ses rayons le soleil éclaire toute la terre! »

Voilà donc les deux héros de l'Ancien Testament, le *Verbe* (ou second Jéhovah), et *sa face*, tous les deux ne faisant qu'un sans être un, mystère qui nous paraissait à nous insoluble tant que nous n'avions pas étudié la doctrine des *ferouers* mazdéens et que nous ne savions pas que le ferouer était la puissance spirituelle, tout à la fois *image*, *face* et *gardienne* de l'âme à laquelle elle finit par s'assimiler. Or, saint Thomas nous a prouvé que le Christ avait un *ferouer*, en nous prouvant qu'il avait son ange gardien.

Donc le *Vendidad* persan avait grandement raison de s'exprimer ainsi (Fargard 19) ! « Invoque, ô Zoroastre ! le *ferouer* à moi, qui suis *Ahuramazda*, car c'est la plus grande, la meilleure, la plus élevée, la plus intelligente des créations d'*Ahuramazda*; » et la théologie du même pays peut se tromper comme *fait*, sans se tromper comme doctrine, lorsqu'elle nous montre *Brahman*, l'*ami* d'Ormuzd, présentant, sur le mont *Albordi*, Zoroastre à cet *Ormuzd* et lui livrant les *Zends*, car changez les noms en ceux de saint Michel, Jéhovah, Sinaï et Moïse, et vous avez toute la scène de l'*Exode*.

1. Saint Thomas, *Thess.*, II, v. 8.

6. — *Figures et types de l'Ancien Testament.*

Ainsi, le Dieu qui S'EST RESSUSCITÉ LUI-MÊME affirme avoir été le Dieu de l'Ancien Testament. Oui, il ne fallait rien moins que l'autorité de sa parole pour parvenir à le faire croire ; mais en le croyant, nous voyions fondre, comme la neige aux rayons du soleil, une masse de difficultés et d'objections capitales. A peine débarrassé des brouillards glacés du matin, ce soleil répandait sur tout la bienfaisante chaleur de ses rayons, se révélait lui-même, et, par l'éclat de son *coucher*, déchirait la voile épais qui avait obscurci les premières heures de son *lever*.

Il était temps qu'il les illuminât, car Bossuet nous dit, après saint Augustin, que, « ni dans la loi de nature, ni dans la loi mosaïque, il ne voit rien que de triste et d'*insipide* si Jésus ne s'y trouve pas. Tout ce grand *attirail* de la loi, dit-il, de cérémonies aussi *laborieuses* qu'*inutiles*, de purifications par l'encens et par le sang, était incapable de plaire à un Dieu pur esprit, si elles n'eussent pas été, comme nous l'apprend l'Apôtre, des *figures* parfaites et comme les *ombres* de vérités sublimes <sup>1</sup>. »

Mais il ne s'agissait pas seulement de *figures* ; c'était l'histoire elle-même qui venait se modeler sur ces figures et réaliser ce grand, cet éternel miracle que nous avons constaté chez tous les peuples du monde, à savoir toute une série d'événements et d'existences calqués à l'avance sur la grande vie que l'avenir réservait au peuple juif. C'est un des mystères surhumains sur lesquels nous avons, non sans intention, le plus insisté dans ce Mémoire <sup>2</sup>, parce que c'est peut-être, de tous, celui sur lequel la science actuelle a fondé le plus grand nombre d'erreurs ou de dangereuses sottises. Nous l'avons

1. Voir Bossuet, Sermon sur les caractères des deux alliances.

2. Voir le chapitre *Héroïsme*, vol. III.

entendue nous soutenir tour à tour ou le mythisme de vies trop parfaitement concordantes avec les traditions légendaires, ou l'enfantement de ces mêmes légendes par ces vies, et en même temps celui de ces mêmes vies par *l'idée* que l'on s'en était toujours faite ; M. Renan croyait en donner hier une triste et dernière preuve dans sa *Vie de Jésus*, en la présentant comme « éclosion des idées messianiques antérieures. » On peut dire que la folie de nos critiques modernes s'est vue forcée à son tour d'outre-passer sur ce point toutes les limites, *éclore* qu'elle était pour le coup de *l'idée* antisurnaturaliste et du préjugé général.

Nous avons montré chez les païens plusieurs demi-dieux ou héros très-historiques, prédestinés, dès le moment de leur naissance, à singer, en la déshonorant, celle du héros *tout à fait Dieu*, devant lequel toute la terre devait s'agenouiller ; nous les avons vus naître comme lui dans la ville du *pain* ; nous les avons vus dès le berceau étouffer des serpents, lutter contre les *dives* (mauvais esprits), faire une grande quantité de miracles, mourir en martyrs, descendre aux enfers, et se dire ressuscités. Nous avons amèrement déploré que des chrétiens, embarrassés et timides, se soient crus forcés de recourir également au mythe devant ces similitudes, oubliant apparemment ce mot du Sauveur : « TOUS CEUX QUI SONT VENUS AVANT MOI SONT DES VOLEURS, » mot qui explique tout sans négation absurde, et que nous avons ainsi commenté : « L'Évangile est un drame sublime, parodié et représenté à l'avance par des *drôles*. »

Le paganisme avait encore pris ce prototypisme des hommes et des choses à l'histoire patriarcale, qui n'est pour ainsi dire pas autre chose. C'est là, c'est dans les annales de la Bible qu'il avait choisi ses modèles pour les imiter à son tour. De là cette ressemblance souvent bien étonnante entre les hommes de l'ancienne loi et les héros païens, ressemblance qui a donné le change aux Huet, aux Guérin du Rocher, aux Bannier, etc., à ce point de leur faire croire qu'il n'y avait

qu'un plagiat *légendaire* et de main d'homme, là où il y avait un bien autre plagiat antéhistorique et d'origine sur-humaine.

Quoi qu'il en soit, voyons d'abord quelques-unes des figures symboliques de la doctrine évangélique, et commençons par dire avec saint Augustin : « Toutes les prophéties sont pleines d'insignifiance et de folie, si nous n'y trouvons pas Jésus-Christ <sup>1</sup> ; » et avec Bossuet : « Ah ! si nous avions les yeux *bien ouverts*, combien doux serait ce spectacle, de voir qu'il n'y a page, qu'il n'y a parole, qu'il n'y a pour ainsi dire ni trait, ni virgule de la loi ancienne qui ne parle du Seigneur Jésus, la loi étant un évangile caché, et l'Évangile étant la loi expliquée <sup>2</sup> ! »

La *libre pensée* reconnaît encore assez volontiers les rapports symboliques entre les rites anciens et les instructions évangéliques. En effet, il faudrait être *aveugle*, comme le dit Bossuet, pour ne pas être frappé de la similitude parfaite qui existe entre l'*agneau* pascal d'abord, puis la *manne* mangée dans le désert par les Israélites voyageurs, ... et le *pain* eucharistique et *viatique* mangé par les chrétiens voyageurs dans le désert de la vie ; entre la *table des pains* ou *repas de Jéhovah* de l'ancienne loi, ... et la *sainte table* du *pain sans levain* de la nouvelle ; entre *ce serpent* entrelacé autour de la croix d'airain, qu'il suffisait de regarder pour être guéri, ... et le divin *serpent* crucifié sur le calvaire et doué de la même vertu ; entre l'*eau* de la *pierre* et le *sang* répandus dans les livres de Moïse, et... le sang et l'eau qui découlent du divin corps de Jésus, car saint Paul nous l'a dit, « la pierre était le Christ ; » entre la *circoncision* corporelle des Hébreux, ... et la *circoncision* spirituelle si recommandée aux chrétiens ; entre l'eau amère du désert qu'on adoucit par le *bois*, ... et les amertumes de notre vie adoucies par le souvenir de la *croix de bois* ; entre

1. In *Joann.*, traité IX, n° 3.

2. Sermon cité.

ces victoires obtenues par Moïse, tant qu'il lève au ciel ses deux bras *croisés*,... et le succès promis uniquement au même signe mystérieux ; entre le candélabre *solaire*, les douze pierres zodiacales, les sept lampes planétaires du cosmos de Moïse,... et le *Christ-Soleil de justice*, les douze apôtres figurés par les douze mois et les églises représentées dans le ciel par les sept esprits des *planètes* ; entre l'*arche* et les *deux* chérubins entre lesquels le Dieu fait entendre sa voix,... et le *tombeau* gardé par les *deux* anges, et du fond duquel la vérité ressuscite pour ceux qui la cherchent et qui la croient ; entre ce *bouc émissaire* qu'on livre à Satan, qu'on envoie au désert, tout chargé des péchés du peuple et des imprécations du grand prêtre,... et la *victime* volontaire qui, chargée du fardeau de tous nos crimes, est envoyée dans le désert pour y être tentée par Satan, etc.

On n'en finirait jamais, pour peu que l'on voulût suivre, virgule par virgule, toutes les analogies évidentes qui relient les deux Testaments. « Mes frères, je ne veux pas que vous ignoriez, dit saint Paul, que nos pères ont tous été sous la nuée, qu'ils ont tous passé la mer Rouge, c'est-à-dire qu'ils ont tous été baptisés dans la nuée et dans la mer, qu'ils ont tous mangé d'une même *viande* spirituelle et tous bu d'un même *breuvage*<sup>1</sup>. » Or, n'est-ce pas là toute la vie chrétienne pratiquée dans le fatigant pèlerinage qui conduisait le peuple saint à la terre promise ? Encore une fois, il faudrait être aveugle pour ne pas le voir, ou il faudrait être fou pour en conclure comme nos critiques modernes, lorsqu'ils le voient, que ce sont ces traditions qui ont fait *éclore* leur *fruit* évangélique.

Mais s'ils accordent encore l'identité des symboles, la vie réelle des hommes *symboliques*, rapprochée de celle du Sauveur, les confond et les surpasse. Dans leur impossibilité d'accorder ces deux vies si semblables, ils nient l'une des deux

1. *Cor.*, ch. x, v. 1.

parallèles, toutes les fois qu'ils ne peuvent les nier toutes les deux. Essayez de leur faire comprendre par exemple le rapport existant... entre Noé sauveur du genre humain après le déluge, dont la colombe signale la fin,... et Jésus, *poisson sauveur*, ἰχθὺς σωτὴρ, faisant renaître l'humanité dans le Saint-Esprit signalé par le retour d'une colombe et *porté sur les eaux* du baptême;... entre Isaac, portant lui-même le *bois* sur lequel il doit être sacrifié par son père, et le Dieu qui porte sa *croix* pour être immolé par le sien;... entre Josué que l'on appelait *Soleil*, qui arrête ce bel astre pendant *trente-six heures* pour assurer sa victoire, qui fait entrer les Hébreux dans la terre de Chanaan après avoir traversé le Jourdain et érigé *douze* pierres pour l'apprendre aux siècles futurs,... et Jésus-*Soleil* nous faisant entrer dans la *terre de vie*, en se plongeant dans le Jourdain et en suscitant douze apôtres pour révéler ce grand fait à toute la terre; entre Agar et Sara, l'une chassée, l'autre sauvée,... et la Synagogue *chassée comme servante* et l'Eglise conservée comme *épouse légitime*;... entre Moïse, l'enfant poursuivi par la loi de Pharaon, le conducteur du peuple hébreu, le médiateur entre son peuple et Dieu, le plus grand des thaumaturges connus, jeûnant pendant quarante jours et quarante nuits dans le désert, transfiguré sur la montagne, établissant soixante-dix vieillards pour conduire Israël, et douze hommes pour explorer Chanaan, et obtenant de Dieu pour son peuple une loi qui lui suffit pendant quinze siècles,... et Jésus enfant poursuivi par Hérode, sauvant son peuple des persécutions à travers la mer Rouge, médiateur entre son père et lui, se transfigurant en sa présence, thaumaturge sans égal, confiant à soixante-douze disciples le soin de répandre son esprit, à douze apôtres celui de sauver l'humanité, et lui donnant une loi qui ne détruit pas, mais ne fait après tout qu'accomplir et perfectionner celle de Moïse.

Mais c'est surtout entre Joseph et Jésus que la similitude est bouleversante d'exactitude; si bouleversante, qu'on en a

pu, sans jamais se fourvoyer, en composer des volumes <sup>1</sup>, et que Pascal a pu appeler toute cette histoire « une figure claire et démonstrative <sup>2</sup>. »

Rappelons-nous l'Évangile et suivons-en les détails dans l'Ancien Testament.

Joseph est le plus beau des enfants d'Israël (*Gen.*, ch. xxx); il est appelé *Nazaréen* (*id.*, v. 49); il est appelé *pasteur* d'Israël (*id.*, *ibid.*), ou juste (*Sagesse*, ch. x, v. 13), ou *Prince* de la maison d'Israël (*id.*, v. 49-17), ou *pierre* d'Israël (*id.*, v. 49-24), ou *lumière* des nations (*Ps.* xii, v. 104-19), ou *Sauveur* du monde (*id.*, v. 41-43); il est haï de ses frères (*id.*, v. 37-4); Jacob son père l'envoie aux brebis de Sichem (*id.*, v. 13); il rêve que pendant une moisson il voit sa gerbe rester debout et toutes celles de ses frères qui l'entourent se prosterner devant la sienne; il voit encore un *quasi*-soleil (quasi solem) que la lune et onze étoiles adorent. « Comment ! lui dit son père, ton père, ta mère et tes frères t'adoreront sur la terre ? » et il le gronde (*Gen.*, ch. xxxvii, v. 7 et 10) <sup>3</sup>. Néanmoins, il le chérit, et lui fait une robe de diverses couleurs (*polymitam*, *id.*, ch. xxxvii, v. 3); mais ses frères le prennent en haine, et Judas le vend à des marchands qui le tirent de la citerne où ces mêmes frères l'avaient jeté (*id.*, ch. xxxvii, v. 28).

On sait le reste. Persécuté, mis en prison avec deux coupables, il annonce à l'un sa délivrance, à l'autre sa fin sur la croix (*Gen.*, ch. v, v. 15). Après trois ans de captivité, Joseph est tiré de son cachot. S'étant sauvé en Égypte, il y est nommé *Parrhō Tsâphnathâ*, c'est-à-dire *soleil sauveur du*

1. Voir surtout le livre de l'abbé Caron, intitulé *Essai sur les rapports*, etc.

2. *Pensées*, t. I, ch. xii.

3. Qui ne reconnaît ici ce soleil spirituel que le Psalmiste ordonne au soleil et à la lune d'adorer ? Jacob, qui était aussi un type de Jésus-Christ, et pour lequel *le soleil s'était levé* (*phanuel*) aussitôt après sa lutte avec Dieu, Jacob ne s'y trompe pas et se reconnaît dans cet ancien soleil adorateur du nouveau.

*monde* (voir l'abbé Glaire, *Livres saints*). Parvenu au comble de la gloire et des honneurs, il voit son père bénir toutes les tribus d'Israël dans la personne de ses enfants, qui doivent entrer un jour dans la terre promise, mais seulement lorsque Benjamin *sera rentré vers le soir* (*Gen.*, ch. XLIII, v. 3). On ramène donc Benjamin, et c'est alors que Joseph se fait reconnaître de tous ses frères en leur disant : « Je suis Joseph, vous avez voulu me faire beaucoup de mal, mais Dieu a changé ce mal en bien » (*id.*, ch. L, v. 20). Et tous les Israélites se rendent en Égypte.

« Qu'on ne nous parle plus de hasard, dit à son tour le savant et moderne commentateur que nous avons nommé tout à l'heure<sup>1</sup>, car autant vaudrait soutenir que le portrait le plus ressemblant et le plus achevé ne serait aussi que l'effet fortuit de couleurs jetées sans aucun dessein ! Il est visible qu'une main intelligente a répandu et appliqué elle-même ces couleurs... De quel côté se tournera donc l'incrédule pour échapper à la vérité qui le poursuit ? Dira-t-il que l'histoire de Joseph a été écrite après la venue du Sauveur ? Mais les Juifs, ennemis-nés des chrétiens, l'accablent de leur témoignage, puisqu'ils déclarent que leurs pères lisaient cette histoire depuis quinze siècles. Dira-t-il, au contraire, que l'histoire de Jésus-Christ est inventée à plaisir ? Mais Rousseau l'a très-bien dit : « Ce n'est pas ainsi qu'on invente. »

Quant à nous, nous ne connaissons qu'un seul type de Jésus-Christ qui soit plus frappant encore que ce dernier ; c'est celui du prophète Jonas donné par le Sauveur lui-même comme type de sa descente aux enfers, de sa résurrection, et, en même temps, comme personnage parfaitement historique.

Ainsi donc, voilà tout un système de prédestinations historiques, organisé dans l'intérêt d'un SEUL FAIT ! Et tous ces

1. L'abbé Caron.



hommes naîtront, vivront, mourront, uniquement pour pré-luder à la plus grande des vies ! Et ce système aura sa contre-partie dans l'héroïsme païen, qui s'efforcera de nous rendre sous d'autres noms, et en les déshonorant, tous ces mêmes soleils, précurseurs du seul vrai !...

Mais que de problèmes à résoudre !

Comment allier toutes ces vies imposées à l'avance, avec le libre arbitre auquel elles ont droit comme les autres ? Que d'événements préparés, que de causes secondes en jeu, que d'existences illustrées ou perdues, uniquement pour préparer une simple *figure* ! Toutefois, celui qui s'en laisserait troubler prouverait qu'il n'a jamais réfléchi à la difficulté analogue et continue résultant de la prescience divine et de notre responsabilité propre. Rien n'est plus évident que chacune de ces deux vérités, « car, dit saint Augustin, je *sens* ma liberté et je *sais* que Dieu voit ma vie à l'avance ; peu m'importe d'ignorer le lien qui réunit ces deux choses en apparence inconciliables <sup>1</sup> ! » Il en est de même de nos héros typiques, qui restent encore *libres* dans une mission *imposée*.

Ce qui nous importe, c'est de voir les deux Testaments n'en faire qu'un, et d'avoir pour la vérité du premier la caution du Dieu ressuscité dans le second.

« Que les incrédules, dit Bossuet, ne pensent pas échapper à Dieu, car il a réservé à son Écriture une marque de divinité qui ne *souffre aucune atteinte* : c'est le rapport des deux Testaments. On ne dispute pas sans doute que tout l'Ancien Testament ne soit écrit devant le Nouveau ? Eh bien ! IL N'EN FAUT PAS D'AVANTAGE... Si l'on ne découvre pas là un dessein toujours soutenu et toujours suivi ; si l'on n'y voit pas un même ordre des conseils de Dieu préparant dès l'origine du monde ce qu'il achève à la fin des temps ;... si l'on ne voit pas qu'être attendu depuis l'origine, venir, être reçu par une postérité qui dure autant que le monde,

tel est le vrai caractère de Jésus-Christ ;... si l'on ne voit pas tout cela, on mérite de ne RIEN VOIR et d'être livré à son propre endurcissement <sup>1</sup>. »

7. — *Revue dernière.*

Malheur toutefois à celui qui, n'ayant pas mérité plus de lumières, aurait compromis par sa faute les quelques rayons qu'il possède !

Qu'avons-nous fait jusqu'ici ? Pauvre dialecticien de bibliothèque et d'école, indigne d'une mission plus élevée et nous bornant au simple rôle de narrateur, nous avons cherché à démontrer, dans la mesure de nos forces, l'action et la présence du surnaturel et du surhumain en tous temps, en tous lieux, en toute science. On arguait, depuis deux siècles, de prétendus hasards et de l'indéfectibilité des lois de la nature, pour nier toute intervention surhumaine ; or nous tenions à prouver que si l'on retranchait de nos sciences toute intervention de ce genre, il n'en subsisterait plus une seule. Quant à la nature, trois pages de notre introduction ont suffi pour établir, à l'aide des plus grands maîtres, le programme inverse de celui qu'on déclarait inviolable, c'est-à-dire la *correction* anormale et fréquente de la *mécanique céleste*, sous peine de destruction générale, l'existence de feux *sans chaleur*, les violations avérées de toutes les lois de la *gravité* <sup>2</sup>, etc., etc. Appuyée et Battue sur tous ces préjugés, nous avons vu la science perdre chaque jour quelque chose de sa sécurité matérialiste, soit qu'elle constatât de bien singuliers et intelligents *caprices* de la foudre, d'embarrassants météores, de très-grandes difficultés dans les principes physiques reçus depuis deux siècles ; soit qu'elle nous accordât la nécessité de recourir à des forces d'un *ordre tout nouveau*, comme le réclame

1. *Discours sur l'histoire universelle*, deuxième partie.

2. Voir *Introd.*, p. xx.

M. Nagy, ou de faire entrer l'astronomie dans la théodicée, comme le voudrait M. Reynaud <sup>1</sup>.

En passant de la nature à l'histoire et en rapprochant les miracles des prodiges, nous tenions à forcer les premières lignes d'un ennemi barricadé derrière cette double négation. Nous voulions prouver avec un célèbre historien, Frédéric de Schlegel, que ce qu'on appelle *philosophie de l'histoire* n'est que le résultat « de la lutte avec et entre des puissances invisibles bonnes et mauvaises. » Cette thèse à la fois si vieille et si nouvelle nous semblait renfermer en même temps une question d'intérêt général pour tous ceux qui cherchent à comprendre le premier mot de nos destinées sur cette terre, et une question de circonstance, puisque c'est au dernier de ces deux ordres de puissances spirituelles, signalé par saint Paul comme notre éternel et capital ennemi <sup>2</sup>, que se rattache le fléau du spiritisme moderne, dont nous avons le premier signalé les approches <sup>3</sup>. Aux imprudents qui jouaient avec lui nous avons crié dès la première heure : « Prenez garde ! vous jouez avec l'hérésie, la folie et la mort ; » aux aveugles et inébranlables dénégateurs scientifiques, nous disions : « Pour votre honneur, gardez au moins le silence et ne compromettez pas le mérite, soit de beaux travaux, soit d'une belle vie, par des dénégations insensées. » Enfin c'était surtout aux *convalescents* de l'erreur et aux *embarrassés* de l'incroyance que s'adressaient nos efforts ; par exemple à M. le docteur Littré écrivant cette année même : « La grande et singulière manifestation des phénomènes de 1853 EST UNE FORME NOUVELLE DE CELLES QUI PRÉSIDÈRENT A TOUS LES DÉBUTS DES SOCIÉTÉS ANTIQUES <sup>4</sup>. »

1. Voir notre chapitre 1<sup>er</sup>, § 3. — Ch. XII, App. P. — Ch. XIII, App. S.

2. *Ad Ephes.*, ch. VI, v. 12.

3. En 1851, deuxième édition du *Fresbylère de Cideville*, par conséquent deux ans avant l'arrivée du fléau.

4. Introduction au livre des *Sciences occultes*, de Salverte, réédité par M. Littré.

Notre question, si humiliée jusqu'ici par l'inintelligence générale, se trouvant élevée par cet éminent ennemi à la dignité de la plus importante des questions historiques, nous ne pouvions laisser passer une telle occasion d'agrandir et d'éclairer la discussion.

Depuis, les mêmes préoccupations, manifestées sans relâche par M. Maury, étant devenues celles de la partie la plus avancée de la science, il nous semblait facile (certains faits se trouvant concédés) de remplacer une solution absurde (*névrose*) par celle des *esprits*, qui éclaire d'un seul mot tout l'ensemble de ces impossibilités scientifiques et toute une masse de problèmes historiques et philosophiques du premier ordre; y aurons-nous réussi? *Oui* (et nous en avons la preuve), pour tous les esprits droits qui comprennent l'illogisme d'une insurrection temporaire et misérable contre un dogme universel fondé sur un enchaînement de faits énormes comme une chaîne de montagnes, sur l'affirmation de toutes les sommités intellectuelles et morales qui ont illustré la terre, et enfin sur une expérience de bientôt soixante siècles... Mais *non*, sans doute, pour tous les esprits faux qui, tout en proclamant l'infailibilité de la raison générale et du suffrage universel, se rient du genre humain, et, tout pygmées qu'ils sont, se plaçant sans rougir tout auprès des géants, nous assourdissent de ce cri: « Voyez comme nous sommes grands! » Non, et mille fois non, surtout, pour toute cette grande école de critiques fourvoyés qui, avant d'accepter le témoignage d'un Hérodote, d'un Tite-Live, d'un Pausanias, d'un Plutarque et d'un Platon, ne réclameraient pas seulement une enquête sur chaque fait avancé, mais une dissertation sans fin sur le mérite et le degré de confiance relatifs de chacun d'eux, comme si tous n'étaient pas coupables du même *crime*<sup>1</sup>! C'est bien là cette critique toujours *insatisfaite* que

1. Voir surtout les *Dissertations contradictoires* de MM. Taine, Le Clerc, Lebas, etc., dans notre premier volume, App. A.

saint Paul personnifiait de son temps « dans ces hommes qui courent toujours dans le vide sans arriver jamais; » ou qui, « frappant l'air de leurs mains (*Cor.*, I, ch. ix, v. 26), cherchent toujours sans jamais rien rencontrer, jusqu'à ce qu'ils s'évanouissent dans leurs propres pensées » (*Rom.*, ch. i, v. 21). Un jour viendra, et ce jour ne saurait être éloigné, où cette critique s'évanouira elle-même dans le néant de ses dénégations : Dieu veuille seulement que le *prix de revient* de ce succès ne s'élève pas par trop haut ! En attendant, restant toujours insatisfaite, elle ne nous pardonnera aucune de nos inexactitudes trop nombreuses, peut-être même aucune de nos incorrections, bien plus nombreuses encore. Elle a tout ce qu'il lui faut ici pour triompher facilement jusqu'au jour de nos réponses. Que ne pourra-t-elle pas dire même sur la *forme* de l'ouvrage ? Ainsi, par exemple, elle ne comprendra rien à ces rapprochements de faits séparés par de larges ères chronologiques, et elle crierà peut-être au désordre, sans se douter que ce rapprochement est toute la *raison d'être* du livre et l'article premier de notre programme ; elle s'armera de notre abondance et dira que nous *compromettons* nos faits fondamentaux par une foule d'autres faits non prouvés ; elle le dira, sans réfléchir que nous avons divisé avec le plus grand soin la partie *officielle* de notre œuvre de celle qui ne l'est pas ; et ensuite qu'il n'est pas une seule science au monde, même la plus exacte, qui ait jamais procédé autrement. Que deviendraient donc nos bibliothèques scientifiques, nos archives de médecine, ou, pour nous en tenir à un seul exemple, tout simplement nos cent volumes in-4° de l'Académie des *inscriptions*, s'il fallait réduire toutes leurs richesses aux seuls faits mathématiquement démontrés <sup>1</sup> ?

1. Dans notre premier *Mémoire sur les Faits modernes devant la science*, nous avons senti la nécessité de ces démonstrations mathématiques, et nous avons pu d'autant mieux défier la science de nous démentir une seule fois, que nous avons *tout* pris chez elle. Cette fois-ci, dans notre introduction,

Nous nous sommes vu obligé, cependant, de faire une exception pour tout ce qui regarde l'histoire sacrée, et, devant ces nouvelles attaques, de rentrer dans la discussion de toutes les bases historiques. Nous croyons surtout n'avoir omis rien d'essentiel, soit à propos des prophéties qui *tranchent tout*, comme celles de Daniel, soit à propos de la *divinité* des agents chargés d'inspirer tout, et plus encore à propos de la *résurrection* et des *apparitions* du Dieu qui éclaire tout. Ceux qui s'y *connaissent* n'auront pas méconnu, dans ces discussions parfois peut-être trop franches à certains yeux, cette longue guerre personnelle que pendant si longtemps nous nous sommes faite à nous-même. Ils auront pu s'apercevoir que ce n'était pas dès la première heure que nous nous étions rendu, et que nous en avions laissé sonner plus d'une avant de pouvoir nous écrier, comme nous le faisons aujourd'hui : « **MAINTENANT JE SUIS CERTAIN, JE SAIS A QUI J'AI CRU** (CERTUS SUM, SCIO CUI CREDIDI). »

#### 8. — *Les conclusions du cœur.*

Mais que peuvent être encore une fois tous ces raisonnements auprès des conclusions formulées par le cœur, et par ce qu'on appelle si bien l'éloquence de l'édification? Bossuet rejetait tout à l'heure nos ténèbres sur notre aveuglement, et il avait raison. Si l'esprit fraye la voie, le cœur seul entraîne une conviction. Que serait toute la *lumière* du soleil, sans la *chaleur* de ses rayons? Ne vaudrait-il pas mieux ne jamais percevoir la première, que de la recevoir, comme le fait l'astre de la nuit, sur une surface glacée? Pascal disait : « Le cœur a

nous avons bien stipulé la différence. Nous adressant en général à des gens *rendus* sur la réalité des faits modernes, nous les avons prévenus que nous ne nous croirions plus obligé de rentrer dans l'examen des *certificats*, et que nous nous contenterions de l'assentiment que leur donnait le genre humain. Tout cela n'empêchera pas notre faux criticisme actuel de crier toujours à l'*absence* de critique, parce que la sienne ne s'y trouve pas : on serait certes bien fâché qu'elle y fût !

ses raisons que l'esprit ne connaît pas et qui sont cependant tout aussi concluantes, » et Pascal, à son tour, disait vrai, car il est écrit : « Quand vous posséderez le Saint-Esprit, il vous enseignera toutes choses... l'amour de Dieu ne trompe jamais, *caritas nunquam fallitur*. » L'Écriture dit encore : « *Adest sapientia cordatis*, la sagesse (ou la science) est le partage des cœurs chauds. » Voilà certes un genre d'expérimentation dont le seul énoncé pourrait bien révolter nos sciences mathématiques ; et cependant que de fois ceux qui les cultivent n'ont-ils pas expérimenté par eux-mêmes l'action de la charité sur leurs esprits révoltés ! que de fois n'a-t-on pas vu de ces grands esprits déposer leur orgueil aux pieds d'un pauvre moine, tomber anéantis devant le simple mot qui venait humecter leur paupière, et, brisés par le regard d'un enfant ou d'une mère, se relever vraiment illuminés, comme si toutes les vérités étaient entrées à la fois dans leur âme ! D'où venait un tel prodige, et comment (ne se fût-il répété que deux fois au lieu de mille), comment ne suffirait-il pas à lui seul pour donner le vrai sens de ce beau mot de *conversion* ?

Aussi, plus d'un libre penseur, après avoir constaté le phénomène et l'avoir étudié aux bonnes sources, a-t-il généreusement confessé que la Bible seule en possédait le secret.

Nous avons là sous les yeux une dissertation brillante du célèbre Letronne sur le mot *Amour de Dieu*, analysé au simple point de vue philologique. Partant de cette double affirmation de Pascal et de de Maistre que « nulle autre religion que la nôtre n'a jamais demandé à l'homme de l'aimer et de le servir, » Letronne la confirmait pour sa part en disant : « La seule chose qui ait jamais séparé le culte juif de tous les cultes païens, c'est précisément l'amour de Dieu dont je ne me rappelle pas avoir jamais rencontré la moindre trace dans toute l'antiquité profane ; non, toute cette antiquité n'offre rien qui puisse ressembler tant soit peu à ces paroles de l'*Exode* : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces et

de tout votre esprit. » Et Letronne ajoutait en philologue : « Pascal et de Maistre auraient trouvé contre Voltaire une confirmation remarquable de leur vue neuve et profonde, s'ils avaient fait l'observation suivante : rien n'est plus commun dans la langue grecque que l'adjectif *θεόφιλος*, qui a le sens passif *aimé de Dieu*. L'autre adjectif serait *φιλόθεος*, dont à son tour le sens véritablement actif serait celui d'un homme qui *aime Dieu*. Or, la langue grecque ne connaît pas un tel mot. L'idée d'aimer Dieu est donc absolument étrangère au peuple qui la parlait... Il en est de même de l'expression égyptienne *Phthah-mai*, *aimé de Phtha*; il n'y a que les auteurs chrétiens qui parlent de l'amour de Dieu <sup>1</sup>. »

Si M. Letronne eût compris dans la même exception les mots *humilité*, *grâce*, *mortification*, *renoncement absolu*, etc., il mettait la main sur le critère décisif de la vraie et de la fausse religion. En effet, l'amour du prophète pour Jéhovah, n'a jamais eu d'analogue que chez les saints de la loi nouvelle. Le prophète était le *saint* de l'Ancien Testament, et le savant Döllinger l'a bien compris lorsqu'il a laissé tomber ces paroles : « C'est la GRACE divine qui traçait seule un abîme entre le paganisme et le judaïsme <sup>2</sup>. »

Mais le prodige centuple de force et de portée, lorsqu'on le voit produire chez ces milliers d'*amants de Dieu*, que nous appelons les saints, cet état de perfection, d'héroïsme, de vertus et de lumières, vraiment surhumain, puisqu'il est inconnu de tout le reste de la terre; et certes il faut une incurable cécité pour se refuser à voir qu'il y a là *quelque chose* de spécialement sublime, quelque chose d'aussi nécessaire à la vie spirituelle que la présence du feu (ne fût-ce que la moindre étincelle) l'est à l'embrasement d'un foyer. Or, ce quelque chose de spécial, qu'est-ce, si ce n'est ce que l'Église appelle si gracieusement LA GRACE?

C'est elle que sous-entend l'Esprit-Saint, lorsqu'il dit : « Je

1. *Académie des inscriptions*, t. XIX, première partie, 1854.

2. Döllinger, *Judaïsme et Paganisme*, t. IV, p. 235.



*circoncirai* leur cœur et je leur en donnerai un qui leur *fera comprendre* que je suis le Seigneur;... et je les attirerai par tous les attraits qui gagnent les hommes <sup>1</sup>. » Sa grâce insiste et dit encore : « Si vous revenez et restez en paix auprès de moi, vous serez sauvés et votre force ne sera que dans votre espérance <sup>2</sup>. » « Je suis le Seigneur votre Dieu; c'est *moi* qui vous prends par la main et qui vous dis : ne craignez rien, je vous soutiens <sup>3</sup>. » « Espérez et réjouissez-vous dans le Seigneur, et il réalisera toutes les demandes et toutes les espérances de votre cœur <sup>4</sup>. »

On voit que le Jéhovah de la Bible n'avait pas attendu l'heure de son incarnation pour parler la langue de l'amour et de l'espérance.

L'espérance!... qui donc peut s'en passer ici-bas? Et comment ne pas frémir au plus simple soupçon de l'objection qui l'altère? Suspendu entre tous les abîmes, nous appelons et personne ne répond; nous regardons, et ne voyons autour de nous que le plus épouvantable désordre. Tout ce que nous aimons nous échappe, tout ce que nous redoutons nous arrive à grands pas. Hors du monde de la *grâce*, seuls, le mal et la terreur nous paraissent évidents. « Plongez-vous, nous dit-on, dans le *sein* de la nature, et cette *tendre mère* saura bien vous consoler. » La nature une *tendre mère*!... Ah! dites donc plutôt une *marâtre*. En retour de l'amour infini que cette fois chacun de ses enfants lui prodigue, que lui a-t-elle jamais rendu, sinon des illusions et des amorces combinées pour arriver à son but, l'amour pour perpétuer ses victimes, des forces pour pratiquer la guerre, guerre désespérante, puisqu'on ne peut que la maudire, désespérée, puisqu'on n'en voit jamais la fin? Panthéiste et athée, comme on la fait aujourd'hui, la nature ne saurait plus être autre chose qu'un

1. Jérémie, ch. xxiv, v. 7.

2. Isaïe, ch. xxx, v. 45.

3. *Id.*, ch. li, v. 43,

4. Ps. xxxvii.

vaste et impitoyable abattoir, où bourreaux et victimes s'entre-dévorent mutuellement. *Autophagie*<sup>1</sup> permanente, voilà, en dehors des lumières de la croix, le seul bienfait qu'un esprit sain puisse découvrir à travers sa poésie fascinante ou sous l'enveloppe mensongère de ses fruits, de ses fleurs et de leurs parfums. Le déiste qui se contente de ce présent et qui s'y fie est à nos yeux, s'il ne ment pas, le plus crédule des enfants. Quant à nous, si le bonheur de notre vie future n'avait d'autre garantie qu'une *maternité* si touchante; si nous ne devons jamais espérer que sur sa parole et sur la foi de ses *pastorales délicieuses*<sup>2</sup>, après l'avoir maudite nous la bénirions du seul bienfait qu'elle ajoute aux premiers, à savoir celui d'user *sans scrupule*, au jour des trop fortes épreuves que sa *tendresse* nous réserve, de la grande et péremptoire consolation... tirée de la *strychnine* et de l'*arme à feu*.

Le jour au contraire où, la bonne *nouvelle* s'étant répandue sur la terre, la *grâce* nous a révélé que « toutes les créatures *gémissent*, parce qu'elles sont dans l'*enfantement* <sup>3</sup>, » nous avons tout compris. Moins heureux que nous, le panthéisme comprend aussi le *gémissement* général; mais, supprimant le correctif et la cause, il ne lui reste plus que les tortures sans leur philosophie. Et cette philosophie, la voici : c'est que le désespoir *seul* a tort, et que *seule* l'espérance a raison.

Malheur donc aux coupables qui osent dire : « Ceux-là seulement arrivent à trouver le sens de la vie, qui savent se passer d'espérance <sup>4</sup> ! »

Message de mort, nous te maudissons; mais nous plaignons trop ceux qui t'apportent, pour les maudire avec toi ! Si nous voulons espérer malgré eux et contre eux, nous tenons bien plus encore à espérer pour eux; nous nous sentons d'autant plus

1. Action de se dévorer soi-même.

2. Présentées par M. Renan comme le principe inspirateur du christianisme naissant (page 421 de ce volume).

3. Saint Paul, *Rom.*, II, v. 22.

4. *Vie de Jésus*, passage déjà cité.

de courage à le faire , que leurs paroles ne sont pas fermes et que plus d'une fois leur cœur nous a paru démentir leur esprit. Plus tard , nous semble-t-il , plus tard , en repassant ces infinies contradictions de leur jeunesse , ils devront en sentir la faiblesse ou plutôt la force vraiment convertissante : « La vérité , se diront-ils , ne saurait exister où le *désaccord* subsiste , et la raison ne se trouve pas au milieu des *folies*. »

Ils voulaient l'infini , leur bouche le proclamait ; mais l'infini , c'est Dieu ; or , vouloir aller à Dieu sans celui qui se dit être « la seule VOIE qui y mène , » et qui , pour le prouver , se RESSUSCITE lui-même , ce serait permettre aux planètes de graviter , indépendamment du soleil , vers le but mystérieux qu'il poursuit avec elles. Puisse l'obéissance passive de ces globes à leur aimant *solaire* faire comprendre aux sociétés modernes la nécessité d'obéir à leur tour à cet aimant moral qui s'appelle le *Soleil de justice* ! Puissent surtout tous ces *faux soleils* ou *recteurs ténébreux* , tant de fois accusés dans cet ouvrage , ne pas recevoir la mission trop sévère et trop prompte de prouver une fois de plus , à leur terrible manière , soit l'action normale et continue du Créateur , soit l'intervention miraculeusement anormale de ses Esprits dans les affaires d'un monde qui laisse si tranquillement enseigner à ses enfants l'INUTILITÉ de la première et l'IMPOSSIBILITÉ absolue de la seconde <sup>4</sup> !

4. Voir l'*Introduction* et le chapitre II de ce Mémoire.

FIN DU TOME CINQUIÈME

FORMANT LE QUATRIÈME VOLUME DES MANIFESTATIONS HISTORIQUES.

## ERRATA DU TOME CINQUIÈME

OU QUATRIÈME VOLUME DES MANIFESTATIONS HISTORIQUES.

- Page 21, *au lieu de* : Job, ... *lisez* : Jacob.
- 54, *au lieu de* : les approuvés, Amoun-Râ, *lisez* : d'Amoun-Râ.
  - 57, *au lieu de* : désastres, *lisez* : déastres.
  - 59, *au lieu de* : qualité de secrétaires, *lisez* : des secrétaires.
  - 66, *au lieu de* : selon eux, *lisez* : selon les Égyptiens.
  - 77, *au lieu de* : Spenser, *lisez* : Spencer.
  - 106, *au lieu de* : Kapôla, *lisez* : Kapila.
  - 110, *au lieu de* : il dit bonjour; comme il pouvait le faire, *lisez* : il dit bonjour  
comme il pouvait le faire.
  - 119, *au lieu de* : la plus grande gloires, *lisez* : gloire.
  - 155, *au lieu de* : dans l'église; nous le défions, *lisez* : dans l'église, nous.
  - 180, *au lieu de* : Tarachon, *lisez* : Tarchon.
  - 210, *au lieu de* : prêcher à ces, ... *lisez* : prêcher par ces.
  - 213, *au lieu de* : médiums du huitième des très-grands, *lisez* : médium du huitième ou du plus grand.
  - 320, en note, *au lieu de* : cette descendance, *lisez* : généalogie.
  - 321, *ou lieu de* : acramantique, *lisez* : acromantique.
  - 311, *au lieu de* : la sœur qu'avait reconnue, *lisez* : la sœur reconnue par ce dernier.
  - 318, note, *au lieu de* : l'agrément des victimes, *lisez* : le consentement.
  - 339, note, *au lieu de* : ne peut pas ~~pas~~ s'appliquer au vrai Dieu, *lisez* : ne peut pas s'appliquer plus spécialement.
  - 347, dernière note, *au lieu de* : tepens caput, *lisez* : tenens caput.
  - 350, *au lieu de* : nous avons fini, *lisez* : nous avions fini.
  - Id., *au lieu de* : et qu'elle en eût fait, *lisez* : et d'en avoir fait.
  - 351, *au lieu de* : tant que nous ne demandions pas la lumière au soleil, *lisez* : au vrai soleil.
  - 354, *au lieu de* : prudence de la chaire, *lisez* : de la chair.
  - 373, *au lieu de* : Éliezer, *lisez* : Élusée.
  - 389, *au lieu de* : que de vouloir établir, *lisez* : que de se fatiguer à.
  - 401, *au lieu de* : reculer la date, *lisez* : rajeunir la date.
  - 427, *au lieu de* : exorcismes et résurrection du Sauveur, *lisez* : et résurrections...
  - 442, *au lieu de* : liaison avec l'aveugle-né, *lisez* : liaison de ce miracle avec celui de.
  - Id., *au lieu de* : le même thaumaturge, *lisez* : la même thaumaturgie.
  - 492, *au lieu de* : s'enveloppe, *lisez* : s'endort.
  - 493, *au lieu de* : en attendant, qu'il nous permette et qu'il nous laisse, *lisez* : en attendant qu'il, etc, ... qu'il nous laisse.

DES ESPRITS  
DE L'ESPRIT-SAINT  
ET  
DU MIRACLE

Dans les six premiers et les six derniers siècles de notre ère

SPÉCIALEMENT

DES RÉSURRECTIONS DE MORTS

DES EXORCISMES, APPARITIONS, TRANSPORTS, ETC.

*Extraits des Bollandistes et des Procès de Canonisation*

PAR

J.<sup>s</sup>-E. DE MIRVILLE

---

TOME SIXIÈME

« ... Celui qui croit en moi fera  
toutes les œuvres que je fais, et en fera  
encore de plus grandes. »  
(SAINT JEAN, XIV. 12.)

TROISIÈME MÉMOIRE  
MANIFESTATIONS THAUMATURGIQUES  
I

PARIS  
F. WATTELIER ET C<sup>ie</sup>, LIBRAIRES-ÉDITEURS  
19, RUE DE SÈVRES, 19.

---





# *Bibliothèque Saint Libère*

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2006.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.





DES ESPRITS  
DE L'ESPRIT-SAINT  
ET  
DU MIRACLE

TOME SIXIÈME

---

MANIFESTATIONS THAUMATURGIQUES

I

---

Propriétés et droits de traduction réservés.

---

# SOMMAIRES DES CHAPITRES

---

## INTRODUCTION. — P. 4.

App. A. — RÉSURRECTIONS PAÏENNES. (*Voir aux Appendices.*)

## PREMIER SIÈCLE DE L'ÉGLISE

ou

## MODÈLE ET PROGRAMME DE TOUS CEUX QUI VONT SUIVRE

---

### § I<sup>er</sup>.

#### LE CÉNACLE ET LE DON DES LANGUES.

1. L'attente d'un personnage divin, p. 4. — 2. Son arrivée, p. 6.

Note I. — LA PENTECÔTE. — LE DON DES LANGUES DEVANT LES RAISONNEURS ET DEVANT LA RAISON. — P. 7.

### § II.

#### JOURNAL SUCCINCT DES MIRACLES APOSTOLIQUES.

1. Miracles et protestants, p. 43. — 2. Premier procès en matière de miracle, p. 45. — 3. Les juges se font bourreaux et les persécuteurs apôtres, p. 48.

Note I. — SAINT ÉTIENNE, PREMIER MARTYR ET PREMIER THAUMATURGE. — P. 48.

Note II. — SAINT PAUL ET SA CONVERSION JUGÉS PAR L'INCRÉDULITÉ MODERNE. — P. 49.

## § III.

## LES RÉSURRECTIONS DE MORTS OFFICIELLES.

1. Par saint Pierre et saint Lin, p. 22. — 2. Par saint Paul, p. 23. — 3. Par saint Jean, p. 24. — 4. Par d'autres apôtres, p. 26.

## § IV.

## LES ACTES ET NOS PRÉTENDUES SUPERSTITIONS. — P. 28.

## § V.

## LES ACTES ET LE DÉMONISME.

1. Persistance des démons, p. 34. — 2. Une de nos devineresses modernes à Philippiques, p. 35. — 3. Les *Actes* et les livres magiques, p. 37. — 4. Un magicien devant un apôtre, p. 39.

## § VI.

## SIMON LE MAGICIEN, ANTAGONISTE DE SAINT PIERRE.

1. Simon et les *Philosophumena*, p. 40. — 2. Les saints Pères vengés par ce manuscrit hérétique, p. 43. — 3. L'histoire et la chute aérienne de Simon, p. 45.

## § VII.

## DÉVELOPPEMENTS TRADITIONNELS SUR CET ANTAGONISME.

1. Leur crédibilité, p. 49. — 2. La lutte engagée sur un mort, p. 51. — 3. La tradition et la chute de Simon, p. 53.

Note I. — LES MOYENS DU PRESTIGE. — P. 54.

## § VIII.

LA PLUS SACRÉE DES RÉSURRECTIONS TRADITIONNELLES,  
OU LA SAINTE VIERGE AU PREMIER SIÈCLE. — P. 55.

Note I. — APOLLONIUS, OU LE MAGICIEN THÉURGE ANTAGONISTE DE SAINT JEAN. — P. 62.

App. B. — DISCIPLES DU SEIGNEUR ENVOYÉS DANS LES GAULES. (*Voir aux Appendices.*)

App. C. — LES SAINTS DU PREMIER SIÈCLE SE RÉVÉLANT EUX-MÊMES. (*Voir aux Appendices.*)

---

## DEUXIÈME SIÈCLE

OU

## RÉACTION DE TOUS LES DIEUX CONTRE UN SEUL

§ I<sup>er</sup>.

## LES GNOSTIQUES, OU LES MÉDIUMS POSSÉDÉS.

1. Le mal et ses prodromes, p. 70. — 2. Gnostiques ou médiums possédés, p. 74. — 3. Quelques mots sur le personnel des gnostiques, p. 75.

Note I. — L'HÉRÉSIE DES DOCÈTES. — P. 78.

Note II. — LE SERPENT DE MARCION, D'APRÈS THÉODORET. — P. 79.

Note III. — AÏEUX ET DESCENDANTS DES GNOSTIQUES. — P. 80.

## § II.

## LES MONTANISTES, OU LES MÉDIUMS FAUX PROPHÈTES.

1. Priscille et Montan, p. 82. — 2. Toutes les Églises se consultent, et le pape, mal informé, fléchit, p. 84. — 3. Tertullien succombe, et saint Irénée éclaire tout, p. 85.

## § III.

## LES ALEXANDRINS, OU LES MÉDIUMS BEAUX ESPRITS.

1. Philosophes magiciens d'Alexandrie, p. 87.

Note I. — LES ALEXANDRINS A PARIS. — P. 90.

## § IV.

LE SPIRITISME DANS LE LIEU SAINT, OU FAUX ANGES  
ET FAUX SAINTS MICHEL, A CHONIS.

1. Faux anges, ou première idolâtrie dans le culte, p. 94. — 2. Méprise des protestants à ce sujet, p. 95.

Note I. — APPARITION SOLENNELLE DE SAINT MICHEL A CHONIS. — P. 95.

## § V.

## LE MIRACLE AU SECOND SIÈCLE.

1. Exorcismes et aveux, p. 99. — 2. Un exorcisme préludant à une belle page d'histoire, p. 403. — 3. Liaison de cet exorcisme avec un grand miracle national sculpté sur le marbre païen, p. 444.

Note I. — DÉMONSTRATION DE CE RAPPORT. — P. 417.

## § VI.

## RÉSURRECTIONS HISTORIQUES AU SECOND SIÈCLE.

1. Ressuscité par un pape, p. 420. — 2. Ressuscité par un évêque, p. 423.

Note I. — LE FOND DE CES RÉCITS GARANTI PAR LA PRÉCISION DES DÉTAILS. — P. 425.

## § VII.

## UN EXEMPLE DE RÉSURRECTION TRADITIONNELLE.

1. Ressuscité par une courtisane, p. 426.

Note I. — UN AUTRE EXEMPLE EN DALMATIE. — P. 432.

## TROISIÈME SIÈCLE

ou

## LE MIRACLE CONTINUÉ PENDANT CINQ PERSÉCUTIONS

§ I<sup>er</sup>.

SAINT GRÉGOIRE LE THAUMATURGE, OU LE MOÏSE  
DU III<sup>e</sup> SIÈCLE. — P. 435.

## § II.

RÉSURRECTIONS HISTORIQUES AU III<sup>e</sup> SIÈCLE.

1. Saint Maxime de Reggio, p. 444. — 2. Sainte Chryse, saint Caïus, pape, et saint Tiburce, p. 445. — 3. Résurrections méprisées par l'orgueil, p. 448. — 4. Sainte Agnès, p. 451.

Note I. — APPARITION DE MAXIME. — P. 444.

## § III.

## MIRACLES DE LA PERSÉCUTION.

1. Le secret des bourreaux, p. 152. — 2. Le secret des martyrs, p. 154. —
3. Les martyrs secourus, p. 156. — 4. Les martyrs après leur mort, p. 158.

Note I. — EST-IL VRAI QUE LE BOURREAU FUT TOUJOURS LE PLUS  
FORT? — P. 160.

Note II. — UNE PRÉTENDUE LÉGENDE (CELLE DES ONZE MILLE VIERGES  
RÉINSTALLÉE DANS L'HISTOIRE. — P. 161.

## § IV.

LE SPIRITISME DÉMONIAQUE AU III<sup>e</sup> SIÈCLE.

1. Manès, ou le chrétien qui se fait mage, p. 167. — 2. Saint Cyprien, ou  
le magicien que l'on fait évêque, p. 169.

Note I. — CONFESSION DE SAINT CYPRIEN, TRADUITE POUR LA PRE-  
MIÈRE FOIS EN FRANÇAIS. — P. 172.

## QUATRIÈME SIÈCLE

ou

## LES TÉMOINS ÉCRASANTS

§ I<sup>er</sup>.LE MIRACLE AU IV<sup>e</sup> SIÈCLE EN ORIENT.

1. Miracles et protestants, p. 184. — 2. Le désert et les démons, saint  
Antoine, p. 186. — 3. Les démons en Syrie, saint Hilarion, p. 192. —
4. Saint Parthénien, p. 194.

## ■ II.

## LE DÉSERT ET SES RÉSURRECTIONS HISTORIQUES.

1. Belle résurrection de Parthénien, p. 197. — 2. Réveils momentanés des  
morts, saint Macaire et saint Palladius, p. 198.

## § III.

## AUTRES RÉSURRECTIONS TRADITIONNELLES.

1. Saint Allyre, p. 202. — 2. Saint Nicolas de Myre, p. 204.

Note I. — TRANSLATIONS CORPORELLES. — P. 203.

## § IV.

## RÉSURRECTIONS INATTAQUABLES, OU LES TÉMOINS ÉCRASANTS.

1. Saint Félix et saint Paulin de Nole, p. 213. — 2. Saint Ambroise, p. 215.  
— 3. Saint Zénobe, p. 217. — 4. Saint Hilaire. Droit de vie et de mort,  
p. 220. — 5. Saint Martin, p. 223.

## § V.

## APPARITIONS DES MÊMES SAINTS.

1. Apparitions à saint Ambroise, p. 230. — 2. Il apparaît de son vivant.  
p. 237. — 3. Il promet d'apparaître et apparaît après sa mort, p. 240.

Note I. — TEXTE LATIN DE LA CIRCULAIRE AUX ÉVÊQUES, A PROPOS  
DE L'APPARITION DES SAINTS GERVAIS ET PROTAIS. — P. 236.

Note II. — EST-IL VRAI QUE LA VICTOIRE SOIT TOUJOURS DU CÔTÉ  
DES GROS BATAILLONS? — P. 242.

Note III. — UNE GRANDE APPARITION TRADITIONNELLE. — P. 244.

## § VI.

## MIRACLES COLLECTIFS ET NATIONAUX.

1. Saint Zénon, ou le temple insubmersible, p. 247. — 2. La croix de Constantin, p. 249.

Note I. — TEXTE LATIN DE LA LETTRE DE SAINT CYRILLE A L'EMPE-  
REUR CONSTANTIN II, AU SUJET DES CROIX APPARUES. — P. 260.

Note II. — LA MÊME CROIX EN 1826. — P. 261.

App. D. — SUR JULIEN. (*Voir aux Appendices.*)

---



## CINQUIÈME SIÈCLE

ou

LES BARBARES CHEZ LES CHRÉTIENS ET LES CHRÉTIENS  
CHEZ LES BARBARES§ I<sup>er</sup>.

## L'ORIENT ET SES STYLITES.

1. Saint Siméon, p. 266. — 2. Saint Daniel, p. 279. — 3. L'Orient, ses fléaux et ses menaces, et l'enfant ravi dans les airs, p. 284.

## § II.

L'OCCIDENT, SES FLÉAUX ET SES SAINTS, OU BARBARES  
ET MIRACLES.

1. État des choses; la mort du paganisme et de l'hérésie, p. 293. —  
2. Alaric, p. 300. — 3. Attila, p. 302. — 4. Genséric et saint Léon.  
p. 340. — 5. Saint Hunéric, ou le miracle permanent, p. 347.

Note I. — DERNIER MOT DE SAINT AUGUSTIN SUR LES DONATISTES. —  
P. 297.

Note II. — PRÉTENDUS MIRACLES DES HÉRÉTIQUES. — P. 299.

Note III. — COMMERCE ÉPISTOLAIRE ENTRE LES VIVANTS ET LES  
MORTS. — P. 314.

Note IV. — RÉPÉTITION DE CE MIRACLE SUR LA PERSONNE DE LÉON III.  
— P. 323.

## § III.

ROME ET CARTHAGE CONSOLÉES PAR LA PLUS BELLE APPARITION  
DE CE SIÈCLE.

Saint Étienne et ses reliques, p. 326.

## § IV.

## L'IRLANDE, OU LES SAINTS CHEZ LES BARBARES.

1. L'Irlande païenne, p. 332. — 2. Saint Patrice et ses historiens, p. 335.  
— 3. Abrégé de ses miracles, p. 336. — 4. Résurrections attribuées à  
saint Patrice, p. 344.

App. E. — SUCCEPSEURS IMMÉDIATS DE SAINT PATRICE. (*Voir aux App.*)

App. F. — PURGATOIRE DE SAINT PATRICE. (*Voir aux Appendices.*)

## § V.

## RESTAURATION DU MIRACLE DANS LE CENTRE DES GAULES.

1. Saint Germain d'Auxerre et saint Aignan, p. 348. — 2. Sainte Geneviève, p. 356. — 3. Saint Mamert; fléaux et rogations, p. 363.

Note I. — UN MONUMENT ET LA RÉVOLUTION. — P. 362.

Note II. — LES ROGATIONS PAÏENNES COMPARÉES A CELLES DE SAINT MAMERT. — P. 369.

## SIXIÈME SIÈCLE

OU

LE DRUIDISME EXPULSÉ ET LA MONARCHIE CHRÉTIENNE  
MIRACULEUSEMENT CONSTITUÉE§ I<sup>er</sup>.QUATRE CENTRES DE MIRACLES AUX QUATRE POINTS CARDINAUX  
DES GAULES.

1. Au *midi* : saint Césaire, saint Honorat et saint Gènesius, p. 374. —
2. A l'*est* : saint Claude et ses résurrections anniversaires, p. 379. —
3. Au *nord* : saint Eleuthère de Tournay, p. 384.

## § II.

LA BRETAGNE FRANÇAISE CHRISTIANISÉE PAR LA BRETAGNE  
ANGLAISE.

1. L'Armorique et ses druides, p. 385. — 2. Les saints bretons, p. 389. —
3. Saint Brieuc, p. 394. — 4. Saint Samson, p. 392. — 5. Saint Magloire, p. 393. — 6. Saint Malo, p. 394. — 7. Saint Paul de Léon, p. 396. —
8. Saint Sezni, p. 400. — 9. Saint Gildas de Rhuys, p. 400.

Note I. — L'ENCHANTEUR MERLIN CONVERTI PAR LES SAINTS. — P. 404.

## § III.

LA FRANCE CONQUISE, ET LA MONARCHIE FRANÇAISE  
FONDÉE PAR LE MIRACLE.

1. Clovis et saint Remi, père et parrain de la monarchie française, p. 411.  
— 2. La sainte ampoule, p. 414. — 3. Miracles traditionnels et privés de saint Remi, p. 420. — 4. Saint Remi et ses résurrections, p. 424.

Note I. — UN DON DU SAINT-ESPRIT CERTIFIÉ PAR LA MÉDECINE. —  
P. 417.

Note II. — LES FLEURS DE LIS ET LE DRAPEAU BLANC. — P. 418.

Note III. — QUELQUES MOTS SUR CERTAINS TEXTES DE FLODOARD. —  
P. 428.

## § IV.

## L'ITALIE.

1. L'Italie, Bélisaire, p. 430. — 2. Saint Benoît, p. 434. — 3. Saint Grégoire le Grand, p. 438.

Note I. — SAINT JEAN CHRISOSTOME ÉCRIVANT SOUS LA DICTÉE DE SAINT  
PAUL, COMME SAINT GRÉGOIRE SOUS LA DICTÉE DE SA COLOMBE. —  
P. 447.

## § V.

SAINT GRÉGOIRE DE TOURS ET SA CRITIQUE  
DEVANT LA CRITIQUE MODERNE.

1. Sa critique, p. 454. — 2. Ses récits et ses miracles, p. 460.

## § VI.

APPARITIONS AU VI<sup>e</sup> SIÈCLE, ETUDIÉES DANS LES ŒUVRES  
ET DANS LA VIE DES DEUX SAINTS GRÉGOIRE.

1. Apparitions, p. 464.

App. G. — RÉSURRECTIONS ANIMALES. (*Voir aux Appendices.*)

## § VII.

RÉSUMÉ SUR LE DÉMONISME ET LES MIRACLES  
DE CES SIX PREMIERS SIÈCLES.

1. Démonisme et magie, p. 475. — 2. Miracles, p. 481.
-



# INTRODUCTION

## § 1<sup>er</sup>.

### PROLOGUE ET PROGRAMME.

#### 1.

On s'est beaucoup occupé récemment de « l'idée de Dieu, » de « l'idée de l'infini, » de la *théodicée* divine, » etc., etc. Toutes ces *idées* sont de premier ordre, mais elles seront surtout comprises par ceux qui auront une *idée* très-juste de l'histoire ecclésiastique et de la *Vie des Saints*.

Nous n'avons plus cette *idée juste*. Tout à l'heure nous signalerons les vrais coupables de cette perte et de cette faute.

Travailler à leur réparation est notre but aujourd'hui.

Nos dernières études s'appliquaient à ces *héros* de l'antiquité profane, dont on n'a pas craint de comparer les *apothéoses* aux *canonisations* de nos saints. Il est utile de rechercher si, malgré leur titre de *demi-dieux*, leur naissance plus que singulière, leurs prodiges avérés, leurs interventions fantastiques dans les affaires de ce bas monde, il s'en est rencontré un seul, fût-ce le plus grand, que l'on puisse aujourd'hui sans ridicule rapprocher de l'un de nos saints, fût-ce le plus petit ! Et puisque bien des fois on a murmuré le nom de Pythagore, on voudra bien nous permettre de sortir de ce pays des fictions par une fiction dernière, destinée à nous rendre plus facile et

plus sensible la transition à nos grandes et historiques personnalités <sup>1</sup>.

Reportons-nous donc à Samos, et supposons-nous admis, cinq cents ans avant l'ère chrétienne, à l'honneur de causer thaumaturgie avec ce sage, ce païen exceptionnel que ses vertus et ses miracles faisaient regarder comme un dieu. Qui sait si, favorisé de ce don de *clairvoyance* si commun à son école, un jour nous n'aurions pas eu la mission et le courage de lui dire avec franchise :

« Maître! les dieux m'inspirent; pardonnez-moi donc ma franchise. Vous vous croyez un homme incomparable pour avoir amélioré quelque peu les habitudes de Samos et de Cortone, apaisé quelques rixes, sauvé quelques villes de la peste. Vous avez effectivement le droit d'en être fier, car c'est à l'assistance continue de nos grands dieux (μεγάλων θεων) que vous devez ces heureux résultats. Vous leur devez encore l'honneur d'avoir révélé plus d'une fois à l'avance certains arrêts du destin, de vous être rendu visible en plusieurs lieux à la fois, d'avoir visité les enfers et correspondu avec Pluton, d'avoir apprivoisé d'un seul mot les bêtes les plus féroces, et, grâce à ce *bœuf sacré* de Tarente, installé et adoré par vous dans le temple de Junon, d'avoir su rajeunir toutes les merveilles de la zoolâtrie <sup>2</sup> égyptienne <sup>3</sup>.

« Un immense renom s'en est suivi pour vous. Eh bien! vous le dirai-je? ces grandes vérités primitives que vous allâtes étudier à Memphis et compléter chez les Brachmanes ne suffiront pas aux descendants de ceux qui vous admirent le plus aujourd'hui. (Un sourire de mépris passe en ce moment sur les lèvres de Pythagore.)

« Maître, j'en appelle à votre génie familial et je le défie de me contredire.

1. Pour la justification de cette *fiction* nous pourrions alléguer de nobles précédents. Ainsi, le cardinal Baronius ouvre ses immortelles *Annales de l'Église* par le récit de la mort du *dieu Pan*; et de nos jours M<sup>re</sup> Gerbet débute, dans son *Esquisse de Rome chrétienne*, par un dialogue saisissant, mais supposé, entre saint Pierre et un batelier païen.

2. Culte des animaux.

3. Jamblique, *Vie de Pythagore*.

« D'abord, vous le savez, avant que cinq siècles se soient écoulés sur la terre, Jupiter votre aïeul, Apollon votre père, et Mercure votre guide, doivent être littéralement *chassés* par ce *Fort* qui doit naître d'une *Vierge*, et dont Eschyle nous parle tous les jours <sup>1</sup>.

« Ce n'est donc pas ce *lieu commun* que je prétends vous apprendre, mais bien ce dont personne ne s'est occupé jusqu'ici, c'est-à-dire tous les secrets de l'école qui doit nous remplacer nous-mêmes.

## 2.

« Sachez donc que ce *Fort* saura transformer, non pas, hélas ! l'humanité, mais une partie de l'humanité, en créant une certaine espèce d'hommes toute nouvelle qui, propagée bientôt sur la surface de la terre, y fera régner des vertus inconnues jusque-là.

« Ce règne supplémentaire à la création générale, ils l'appelleront, je crois, le règne DES SAINTS. Laissez-nous vous le répéter, on n'aura jamais vu de tels hommes et de tels miracles, car si les vôtres sont dus à la faveur des dieux, les leurs seront dus à la *coopération* effective et directe de celui qui est le père des dieux et des hommes <sup>2</sup>.

« Vous comprenez qu'il y aura là plus qu'il ne faut pour vous

1. Voir dans notre 2<sup>e</sup> Mémoire (vol. I, p. 374) les vers du *Prométhée* d'Eschyle chantés sur le théâtre d'Athènes, à l'époque de Pythagore, et relatifs à « *cet enfant qui ne sera pas qu'un homme et qui descendra pour notre salut dans les profondeurs des enfers* ».

2. La pensée de saint Thomas sur le miracle est tout entière ici : « Le vrai miracle, dit-il, est un fait extranaturel dépassant toutes les forces de la nature visible et invisible. » (*Summa*, pars I, quæst. cx, art. 4). Quoique les théologiens admettent trois ordres de miracles pour la facilité de leurs études,... les hommes du monde feront très-bien, selon nous, de s'en tenir à la distinction adoptée par de nombreux auteurs (et entre autres par le père jésuite Delrio (*Disquisition.*, l. I, c. iv, quæst. ccxi). La voici : 1<sup>er</sup> ordre, l'ordre surnaturel et divin que nous venons de désigner ; 2<sup>e</sup> l'ordre *præternaturel* ou prodigieux, qui, tout en dépassant les forces de la nature visible, ne dépasse cependant pas celles de la nature invisible, autrement dit, des *anges* et des *démons*. Cette distinction est nécessaire à retenir ; nous pourrions nous en assurer plus d'une fois.

faire tort, et ce tort sera si réel, que le plus célèbre des prêtres futurs d'Apollon ne craindra pas de vous appeler, vous le fils même de son dieu, « un cauteleux enchanteur » <sup>1</sup>.

« Comment pourrait-on ne pas croire aux miracles de créatures qui seront elles-mêmes des miracles vivants et permanents?

« D'abord, par leurs *vertus*, car chacun de ces héros, loin de se donner comme vous pour un *dieu*, ne voudra même pas se donner pour un homme. A l'entendre, il ne sera jamais « qu'un *ver de terre*, que la *balayure* du monde, etc., etc., *vermis sum et non homo* » <sup>2</sup>. Et ce qu'il y aura de plus étonnant, c'est qu'il le croira véritablement, en raison d'une vertu non moins nouvelle que lui, et que l'on appellera, je crois, *humilité*.

« En raison d'une seconde vertu, dont nous ne connaissons guère que le nom, on le verra, bien loin d'accepter comme vous, illustre maître, le triste honneur d'animer après votre mort le corps d'une courtisane <sup>3</sup>, on le verra, dis-je, éviter de son vivant jusqu'aux regards des honnêtes femmes. Enfin, en raison d'une troisième vertu qui jusqu'ici n'a de nom dans aucune langue, et qu'ils appelleront, je crois, *grâce*, *charité* <sup>4</sup>, des myriades de ces hommes et de ces femmes, non contents d'aimer leurs semblables comme eux-mêmes, brûleront et parfois mourront d'amour pour ce *bien* par excellence, pour ce *premier principe*, dont Aristote et vous parlez assez convenablement sans le connaître. Après s'être enivrés sur la terre de ces délices ineffables, ils les retrouveront au centuple dans ces demeures *empyrées* qu'ils se flattent d'atteindre, sans avoir à redouter cette longue suite de *déménagements* transmondains qui vous ont déjà fait passer par le corps de cette courtisane dont nous parlions tout à l'heure, par celui du soldat Euphorbe tué au siège de Troie, sans compter certaines stations secondaires, soit dans le coq

1. Plutarque était prêtre de Delphes au <sup>iv</sup> siècle. Voir sa *Vie de Pythagore*.

2. David, *Psaume* xxi.

3. Jamblique, *Vie de Pythagore*.

4. Revoir, dans notre 2<sup>e</sup> Mémoire (vol. IV, dernières pages), les réflexions de M. Letronne sur l'absence dans l'antiquité du mot *philothéisme*, autrement dit : *amour de Dieu*.



de Mycille, soit dans le paon de son voisin, etc., etc...<sup>1</sup>.

« Je ne vous dirai rien des épouvantables supplices auxquels semblent prédestinés plus de dix millions de ces adorateurs fanatiques de la *Croix*, car vous ne pourriez les croire. Pour eux, les brasiers, les chevalets, les mutilations ou plutôt les découpures de leurs organes en menus morceaux, seront non-seulement supportés sans murmure, mais encore recherchés avec ardeur, tant « il y aura peu de proportion entre ces épreuves d'un jour et la gloire qui les suit »<sup>2</sup>.

« Maintenant, laissez-moi vous choisir quelques-uns de leurs miracles parmi ceux qu'ils doivent opérer par *milliards* (ce chiffre est trop faible peut-être) au grand soleil de l'histoire.

« Forts de la promesse qui leur a été faite de « régir les nations »<sup>3</sup>, ils disposeront des événements, et soit pendant leur vie, soit après leur mort, ils seront les défenseurs efficaces des royaumes et des villes dont ils seront les patrons<sup>4</sup>.

« A ces miracles de la guerre si souvent répétés succéderont sans mesure ceux de la bienfaisance et de la paix. Plus heureux que votre frère Esculape, qui ne donnait jamais que des conseils et des rêves<sup>5</sup>, on verra ces nouveaux Asclépiades guérir dès le

1. Nous verrons qu'il se forme en ce moment, tout près de nous, une nouvelle école prêchant et croyant toutes ces choses, et beaucoup d'autres encore, bien qu'elle se range dans les écoles incroyantes.

2. Saint Paul.

3. *Apocalypse*, I.

4. Tantôt ce sera la double image de saint Pierre et de saint Paul assistant saint Léon et faisant fuir Attila (voir ce Mémoire, p. 308); tantôt celle de saint Félix planant sur les murailles de la ville de Nole et mettant en fuite ses ennemis (voir, *ibid.*, p. 245, les attestations de saint Augustin), tantôt saint Ambroise apparaissant aux généraux romains pour leur signaler l'endroit où Radagaise, roi des Goths, tout prêt à entrer dans la ville, aura le lendemain CENT MILLE hommes tués contre PAS UN BLESSÉ (voir, *ibid.*, p. 240, les mêmes attestations et celles des historiens païens). Nous verrons toutes ces merveilles se renouveler dans nos six derniers siècles; par exemple un saint Jean Capistran mettant en fuite 200,000 Turcs sous les murs de Belgrade, un saint Pie V décidant par ses prières le gain de la bataille de Lépante, etc., etc. Voilà ce que nous avons appelé dans notre titre « les Protections surnaturelles de l'Église ». Nous les développerons ailleurs.

5. *Somno monita* (2<sup>e</sup> Mémoire, vol. IV).

début, par leur *ombre*, en plein jour et sur les places publiques, *tous* les malades et *tous* les possédés, à ce point qu'un des leurs pourra dire « qu'il n'y avait plus d'autre médecine » <sup>1</sup>.

« Et notez-le bien, quand ils guériront des aveugles et des paralytiques, ils les choisiront de préférence aveugles et paralytiques de *naissance* et connus comme tels par tous leurs compatriotes <sup>2</sup>.

« Quant à ces possédés vous les connaissez bien, maître, et ne vous avisez pas de les confondre, comme la foule, avec les *épileptiques* et nos *fous* naturels. Vous savez bien qu'il y a « deux ordres de folie, l'une causée par la nature et l'autre par les dieux seulement ». Mais vos exorcismes vous inquiètent. Vous n'êtes jamais bien certain que ce ne soient pas les « démons qui se chassent eux-mêmes » <sup>3</sup>, tandis qu'avec les saints la méprise ne sera plus possible, puisqu'ils les forceront de déclarer leurs noms, leur nombre, leur emploi, les causes et la date de leur entrée, de demander grâce et de s'enfuir en donnant un signe extérieur de leur sortie, comme le renversement d'une statue, un coup de tonnerre, etc.

« Les saints ne perdront jamais de vue ces démons et les reconnaîtront partout. Leur vie s'écoulera entre ces deux préoccupations, l'amour de Dieu et la haine de ses ennemis.

« Les œuvres de ces derniers, vous les connaissez de reste. Vous savez comme nous tous qu'ils « apportent les pestes et les guerres, qu'ils troublent l'atmosphère, manient la foudre, font pleuvoir des pierres, des flèches, des briques, des boucliers, des poissons, etc., etc., » caprices de circonstance et de *récréation* que le vulgaire confond avec les autres phénomènes. Outre leurs grands méfaits qui trop souvent bouleversent le monde, ils s'amuse encore à troubler les esprits en *frappant les murailles*, en faisant mouvoir et *tourner* tous les meubles, en fai-

1. *Actes des Apôtres*, c. V, v. 15.

2. Il n'en sera pas ainsi des guérisons opérées plus tard par Vespasien et Adrien, dont les dieux choisiront un aveugle « dont le rayon visuel n'était pas tout à fait perdu », dit Tacite, et un autre qu'ils feront venir du fond de la Pannonie, comme s'il en manquait à Alexandrie (voir ce Mémoire, p. 63).

3. Voir Jamblique, *Réponse au prêtre égyptien Anebon*.

sant causer les *tables*, en ouvrant toutes les serrures sans causes visibles, en faisant parler les idoles, en se faisant passer pour les *âmes des morts*, en répandant tout d'un coup de ces mensonges dont on ne peut découvrir l'origine et qui, dans la même minute, couvrent toute une ville, toute une province, etc.

« Toutes ces roueries qu'ils multiplient aujourd'hui, ils les reprendront encore après le grand coup qui les aura frappés, et ce sont elles qui serviront d'épreuves pour les justes et de moyens pour les méchants.

« Voilà pourquoi les premiers ne confondront jamais leurs *exorcismes* avec leurs *guérisons*<sup>1</sup>.

« Pour en revenir à ces dernières guérisons, elles seront aussi chirurgicales que médicales. Ainsi l'on verra la plus grande de toutes les saintes, la mère de leur dieu, leur Isis, en un mot, faire repousser sur-le-champ des membres abattus<sup>2</sup>; d'autres, triompher de la décapitation elle-même<sup>3</sup>.

« Cette puissance vraiment autocratique de guérison grandira

4. Comment ceux de nos prêtres et théologiens qui se permettent autour de nous de traiter avec plus ou moins de dédain cette question capitale des démons arrangent-ils ce dédain avec la vie des saints? Quant à nous, nous sommes de plus en plus frappé de la persistance avec laquelle ces derniers ont placé cette question au premier rang. Depuis saint Paul exorcisant la devineresse de Philippes, depuis saint Antoine luttant contre les démons qui le couvrent de blessures *sanglantes* affirmées *de visu* et *de auditu* par saint Athanase écoutant ces colloques, depuis saint Jérôme repassant cette vie, jusqu'à saint Jean de Capistran enjoignant aux démons de se manifester à toute une ville sous *formes* animales, et enfin jusqu'au saint curé d'Ars qui se *battait* sans relâche avec eux, c'est là pour le saint la *parallèle* baineuse qui côtoie tous ses actes d'*amour*. Voilà pourquoi Origène regardait l'exorcisme comme le plus efficace des miracles, c'est-à-dire comme étant à l'âme ce que la résurrection corporelle est au corps, et coupant court à toutes les erreurs, comme l'autre assoit toutes les vérités.

Quant aux phénomènes ci-dessus accusés par Jamblique (*Vie de Pythagore*), ils ont été récemment acceptés par M. le D<sup>r</sup> Littré comme étant aussi *sincères* que les prêtres par lesquels ils étaient opérés, et comme des analogues parfaits de ceux de notre spiritisme moderne : « Ils présidèrent, dit-il, à tous les débuts des sociétés antiques. » ( Voir notre 2<sup>e</sup> Mémoire, vol. I, p. 138, et *introduction*, p. xxxiii ).

2. Voir saint Jean Damascène et les miracles de Notre-Dame *del Pilar*, en Espagne.

3. Voir ce 3<sup>e</sup> Mémoire, p. 160.

chez eux au prorata des siècles, à ce point que nous entendrons un grand saint, bien historique, du XII<sup>e</sup> siècle, s'écrier du haut de l'un des balcons de la ville qu'il traverse : « Que tous les malades de cette ville soient guéris !... » et tous seront guéris, sans en excepter un seul <sup>1</sup> !...

« Mais gardez-vous de croire, ô maître, qu'ils ne s'occuperont que de bienfaits sanitaires ; aucune des autres *grâces miraculeuses* <sup>2</sup> n'échappera à ces hommes qui sembleront vouloir presser tout le genre humain dans leurs bras : tantôt ils éteindront d'un mot les incendies <sup>3</sup>, apaiseront les tempêtes <sup>4</sup>, feront rentrer dans leur lit les fleuves débordés <sup>5</sup>, extermineront d'épouvantables dragons <sup>6</sup>, feront reculer la mer d'autant de stades qu'ils en auront besoin <sup>7</sup>, etc., etc.

« On les verra transporter des montagnes <sup>8</sup> et faire le sauvetage de toute une ville naufragée <sup>9</sup>.

« On les verra se transporter en *corps* et en *esprit* d'un bout du monde à l'autre <sup>10</sup>, et après leur mort ils *apparaîtront*, comme nous l'avons dit, et l'on ne pourra se tromper sur leur identité évidente, attendu que de leur vivant ils auront prédit et les jours et les heures de ces apparitions :

« Livrés à des mortifications épouvantables, ils se feront stygmatiser divinement. Les uns vivront d'air, à la lettre <sup>11</sup>, pendant que les moins mortifiés ou les plus faibles ne jeûneront ordinairement que pendant quarante jours, et de ce jeûne absolu sortiront reposés et pleins de vie, au lieu d'en sortir *morts*,

1. Saint Bernard, à Mayence.

2. Distinguées des *grâces invisibles* et *ordinaires*.

3. Une foule d'imitateurs de saint Martin et saint Remi (voir ce Mémoire, p. 402 et 429).

4. Saint Nicolas de Myre, saint François Xavier, etc., etc., *ibid.*, p. 207.

5. Saint Romain, saint Grégoire le Thaumaturge, saint Rainier, etc.

6. Voir une multitude de saints (3<sup>e</sup> Mémoire, p. 397).

7. Entre autres encore saint Paul de Léon, saint Brendant, etc. (*ibid.*, p. 397).

8. Saint Grégoire le Thaumaturge (*ibid.*, p. 137).

9. *Ibid.*, p. 375.

10. *Ibid.*, p. 207 à 213.

11. Saint Nicolas de Flue. La preuve en fut acquise à tout le canton de Lucerne qui, pour s'en assurer, le garda à vue pendant six mois.

comme *cela vous arrivera*, cher maître, au temple de Métaponte <sup>1</sup>.

« Voilà pour le cours normal de leur vie; mais comme ce sont des hommes et non des *demi-dieux*, comme les vôtres, cette vie prendra fin comme elle prend fin pour tout le monde; néanmoins ce qui n'arrive à personne, c'est qu'à leurs dernières heures se passeront souvent d'étranges scènes. Ainsi, le concert permanent que l'on avait toujours entendu dans la poitrine de l'un d'eux deviendra extérieur et perceptible pour tous à l'heure de sa mort, et toute une ville viendra l'écouter sous ses fenêtres <sup>2</sup>.

« D'autres seront entourés par une foule d'anges et de saints qui rempliront leur appartement de lumière et de clarté, et que l'on entendra causer avec eux <sup>3</sup>.

« Mais c'est à partir de leur mort que leurs miracles centupleront, et ce sera par là que Dieu voudra faire connaître qu'ils étaient et qu'ils sont ses amis. Pour proclamer cette gloire à nulle autre pareille, on revisera tous leurs actes, et leurs miracles, passant au second rang, céderont le pas à leurs vertus; une faiblesse, une erreur, une imperfection bien prouvées compromettront leur cause à jamais. La preuve de l'*héroïsme* en morale sera de toute nécessité, une vie simplement sublime ne suffirait pas.

« Leurs cadavres eux-mêmes participeront à leur gloire. Pour un très-grand nombre d'entre eux, l'*incorruptibilité* séculaire sera palpable, et de leurs dépouilles s'exhaleront des parfums délicieux dont la suavité sans pareille se répandra sur des provinces entières <sup>4</sup>.

« De ces dépouilles merveilleuses et de ces reliques découleront aussi très-souvent une huile ou manne vivifiante et sans nom, destinée à continuer, pendant de longs siècles, les miracles et les bienfaits primitifs <sup>5</sup>.

1. Cicéron, *de Finibus*, l. V, in proœmio.

2. Sainte Christine l'Admirable.

3. Saint Martin, sainte Romule. etc.

4. On fut averti du lieu où reposait saint Firmin par l'odeur embaumée qui sortait de son tombeau, près d'Amiens. Cette odeur se répandit bientôt jusqu'à Cambrai, Noyon, Beauvais, et même jusqu'au delà d'Orléans.

5. Entre autres celle de saint Nicolas de Myre, coulant encore à Bari, en

## 3.

« Mais que sont donc toutes ces merveilles auprès du monopole sans pareil qui leur sera dévolu et pendant leur vie et après leur mort? Ce monopole sera celui des **RÉSURRECTIONS DE MORTS** (ici Pythagore redouble d'attention). En le refusant à Pythagore, leur favori, les dieux ont suffisamment prouvé que ce don échappait à leur munificence, et Démocrite, votre contemporain, a mis, comme vous le savez, cette vérité hors de doute.

« Ne pouvant en aucune façon consoler Darius, désespéré de la perte récente de sa belle épouse, il finit par lui affirmer qu'il la ressusciterait, pour peu que le roi voulût bien lui venir en aide. Le philosophe ne lui imposait qu'une condition, celle d'inscrire sur le tombeau de sa femme les noms de trois personnes qui n'eussent jamais pleuré: après quoi, il se faisait fort de la ramener des enfers. Darius chercha longtemps, ne put trouver ces trois noms et s'attira cette réponse du philosophe railleur : « O le plus insensé des rois, comment n'as-tu pas honte de pleurer comme si tu étais seul à plaindre, lorsque tu ne peux trouver personne au monde qui soit resté sans douleur<sup>1</sup> ! »

« Voilà tout le baume que la charité d'un disciple des mages et la philosophie des sages savent et peuvent jusqu'ici verser sur la plus cruelle des blessures.

« Les saints combleront cette immense lacune dans nos consolations, et comme doctrine et comme actions.

« Comme doctrine, car ils enseigneront à toutes les nations que tous les hommes ressusciteront un jour et en âme et en *corps*. Pour le prouver rationnellement, ils s'appuieront sur l'exemple du grain de blé qui meurt et se putréfie dans la terre, afin de porter des fruits plus abondants<sup>2</sup>.

Italie, où sont conservées ses dépouilles, comme elle coulait à Myre au IV<sup>e</sup> siècle (voir ce Mémoire, p. 207).

1. L'empereur Julien cite à son tour cette réponse dans la lettre qu'il écrit à Arménios pour le consoler aussi de la mort d'une épouse, et la fait suivre de cette réflexion : « Darius, barbare, ignorant et voluptueux, méritait bien cette leçon, mais toi, Grec, savant et pratiquant la vraie doctrine, tu devrais savoir te commander à toi-même.

2. I *Cor.*, xv, 37.

« Mais il y a tellement loin de cette doctrine à la nôtre, dont tout l'espoir en fait de survivance corporelle se réduit à une ombre, que lorsque le plus éloquent de leurs sages en touchera quelques mots devant l'Aréopage de la Grèce, la foule, attentive jusque-là, cessera de vouloir l'écouter et le renverra aux calendes <sup>1</sup>.

« Pendant longtemps ce sera là l'obstacle infranchissable <sup>2</sup>.

« Voilà pourquoi l'éloquence de ces saints n'y pouvant rien, ils changeront leurs batteries, et, se faisant *quasi créateurs*, ils prendront le parti de s'en remettre à Dieu et à ces morts eux-mêmes. « Levez-vous ! » leur diront-ils. Et devant cette sommation translégalé, le mort se levant à l'instant décidera péremptoirement la question.

Ils n'auront pas un siècle d'existence qu'un de leurs plus grands docteurs du second siècle pourra s'écrier sans crainte des démentis : « TRÈS-SOUVENT ET TOUTES LES FOIS QUE LA NÉCESSITÉ L'EXIGE, LA VIE D'UN HOMME EST ACCORDÉE AUX PRIÈRES DE NOS SAINTS, ET SON ÂME RENTRE DANS SON CORPS, ET L'ON VOIT CES MORTS RESSUSCITÉS VIVRE ENSUITE AVEC NOUS PENDANT PLUSIEURS ANNÉES <sup>3</sup>. »

« Et voilà qu'à partir de ces premiers jours, cette grande revanche de la vie sur la mort, passée pour ainsi dire dans les habitudes de ces hommes, ne pourra plus s'arrêter jusqu'au jour où le monde incrédule, reculant de dix-huit siècles, cessera d'y croire et de le demander à leurs prières. Et cependant, ce monde aura sous la main des masses de preuves fournies par des hommes prodigieux comme science, comme vertus, et que cette incroyance elle-même sera forcée de proclamer ses maîtres.

« Vous comprenez, cher maître, que de tels actes donneront

1. « Audiemus te de hoc, iterum. » (*Actes*, xvii, 32.)

2. Saint Irénée, *contra Hæreses*, c. lviii. « Dans une période où la foi pouvait se vanter d'avoir déjà remporté tant de victoires étonnantes sur la mort, il était difficile d'expliquer le scepticisme de ces philosophes qui rejetaient ou *osaient* tourner encore en ridicule la doctrine de la résurrection. » (Gibbon, *Histoire de la Décadence*, t. III, p. 223.) C'est un libre penseur qui dit cela.

3. « Quels contes de vieille femme ne nous font-ils pas à ce sujet ! disait au second siècle un païen cité par saint Justin ; ne viennent-ils pas nous dire, maintenant, que l'homme renaîtra de ses cendres ? *Aniles fabulas ferunt se renasci post cineres !* » (Justinus, *apud Pricæum*).

à cette école un crédit sans limites, et la dispenseront de discuter plus longtemps la divinité de son fondateur.

## 4.

« Mais voilà pour le coup ce qui dépassera toute croyance. Écoutez bien, ô maître ! ces hommes, si prodigieux, qu'il faudra un certain courage pour raconter et pour avouer que l'on croit à leur vie, si nombreux, que cent volumes *in-folio* de 1,200 pages chacun ne suffiront pas à contenir leur annales, si respectés, que leurs temples couvriront la terre et qu'à chaque jour de l'année on célébrera leur mémoire, si importants, qu'ils conseilleront les rois et régiront le monde, souvent sans quitter leur cellule ou le sommet d'une colonne <sup>1</sup>, ces hommes, dis-je, après quinze cents ans d'une gloire et d'un respect sans pareils, verront tout à coup leurs sépulcres brisés, et du jour au lendemain, pour ainsi dire, leurs membres dispersés, leurs cendres jetées au vent, leurs magnifiques vies calomniées, leur mémoire oubliée, leurs vertus tournées en ridicule et leurs miracles opiniâtrément niés, malgré leur certitude MATHÉMATIQUEMENT démontrée, etc.

« Ainsi, tous ces grands faits si constatés la veille et composant toute une histoire surnaturelle du monde puisée dans toutes les archives, dans les chartes, les diplômes, sur les pierres, sur l'airain, et consacrée par des monuments admirables, tous ces faits, disons-nous, se trouveront anéantis en une seconde, sans que l'on puisse en alléguer une seule raison.

« Sur les sophismes gratuits de quelques hommes (et de quels hommes !) l'intelligence humaine revirera de bord complètement. On lui soutiendra que c'est la superstition et l'amour du merveilleux qui ont tout fait, et ils le croiront <sup>2</sup>. On leur soutiendra que les dénégateurs du jour sont bien plus éclairés sur ces histoires que leurs narrateurs contemporains, et ils le croiront fermement <sup>3</sup>... que ces faits très-simples à leur source ne deviendront miraculeux que dans la suite, et ils le croiront... que pour

1. Voir dans ce Mémoire, p. 270, saint Siméon Stylite.

2. Saint Augustin. (Voir ce Mémoire, p. 330.)

3. Voir à l'App. suppl. la question de l'apostolat des Gaules, *app. B.*



croire aux résurrections des morts, il faudrait que les sages et les académiciens pussent les répéter à leur gré, autrement dit qu'il n'y eût plus de morts du tout <sup>1</sup>, et l'on sera pour lors assez sot pour trouver cette condition très-logique... enfin, que les *apparitions* seront de vaines *images*, et que les morts sont bien morts, ce qui en finira pour toujours avec les deux plus grandes consolations de cette religion de l'espérance, et alors la passion du désespoir sera si vive, que l'on applaudira des deux mains à ce double débarras.

« Quant aux démons (création fantastique), on ne s'y laissera plus prendre. Rangés parmi les *contes de vieilles femmes*, leurs légendes feront pitié même aux enfants qui ne sauront pas encore lire. Cette magnifique doctrine qui, selon vous et selon tous les vrais philosophes, n'est autre chose que « la parallèle du bien, la condition du libre arbitre et la seule explication du *mal*, » finira, en s'affaiblissant petit à petit, par entraîner la négation d'une Providence créatrice; on en viendra à dire que, « pour l'explication de l'univers, son existence est une hypothèse inutile. »

« En vain quatre ou cinq fois par siècle les faits démoniaques que nous signalions tout à l'heure reviendront-ils à la charge; en vain frapperont-ils de stupéfaction le monde entier en se rendant familiers et se faisant percevoir par vingt millions de témoins <sup>2</sup>; en vain défieront-ils toutes les explications; en vain rempliront-ils de fous tous les hôpitaux et nargueront-ils une science aux abois qui se contredira à chaque instant et prouvera son ignorance absolue de l'histoire, en ne reconnaissant pas ici nos *rhombes* sacrés d'Hécate *tournés par les démons*, nos *tables devineresses*, nos *ventriloques démoniaques*, etc., etc.; en vain d'autres savants se déclareront-ils vaincus et confesseront-ils que ces mêmes faits ont dominé l'histoire de tous les peuples <sup>3</sup>,... on aura l'audace d'affirmer que la science *vient* de tout expliquer.

« Tel sera, ô maître, le délire et l'ignorance sans nom d'une époque qui, croyant tout savoir, ne saura absolument rien en de-

1. Voir les conditions imposées par Renan (*Vie de Jésus*).

2. De bonnes statistiques évaluent en ce moment le nombre des spirites américains pratiquants à dix millions pour le moins.

3. Voir plus haut la confession du D<sup>r</sup> Littré et toutes celles de M. Babinet. (*Question des Esprits*, p. 30 et suiv.)

hors de l'application matérielle et adroite de certains agents physiques, ce qui ne constitue ni une philosophie, ni une morale, ni une théologie; aussi le verra-t-on bien le jour où, désillusionnée par l'évidence de certains grands miracles et de certaines manifestations magiques, elle se verra forcée de confesser son ignorance et de se délivrer à elle-même le surnom bien mérité de L'ÉPOQUE DES TÉNÈBRES. »

Jusqu'ici Pythagore avait religieusement écouté; mais, à partir de ce moment, il interrompit brusquement son *médium*, et lui, qui disait la veille à l'un de ses adversaires : « Il n'y a de fou que celui qui ne peut croire », il se mit en devoir de l'exorciser sur-le-champ en lui en donnant cette raison : « Ami, lui disait-il, évidemment le mauvais génie t'abuse, car cet oubli ou ce dédain dont tu fais suivre de telles vies dépasse toutes les limites de l'invraisemblance. Eh quoi! la terre pourrait en venir un jour à ce degré d'ignorance et de folie, de nier avec audace l'existence des *causes invisibles* démontrées par les révélations et la confessions quotidiennes de nos dieux, et par la constante expérience du genre humain? Non, la déraison n'atteindra jamais ce degré-là. Ensuite, l'avenir nous ménagerait, dis-tu, des milliers de Pythagores, lorsqu'il est écrit qu'il n'y en aura jamais qu'un et que ce Pythagore unique suffira pour motiver à jamais la reconnaissance et l'admiration de toute la terre!... Tout cela est trop absurde. »

Il n'y avait rien à répondre, car le Pythagore de Samos venait de faire sentir en deux mots la nécessité d'une réforme dans la race des Pythagores.

Cette réforme, elle est arrivée à son heure, et toutefois les deux dernières prophéties et du maître et de l'élève étaient également vraies; à l'heure qu'il est le philosophe de Samos, l'homme à la *cuisse d'or*, l'hôte du *coq* de Mycille et « le cauteleux *enchanteur* » de Plutarque est encore encensé dans toutes les académies de la terre, tandis qu'elles s'inquiètent à peine des noms de nos milliers de Pythagores *réformés* et transcendants.

## § II.

### LA CRITIQUE, OU LES GARANTS DE L'EXÉCUTION DU PROGRAMME.

---

Ce que Pythagore déclarait impossible, nous allons, après tant d'autres, le montrer réalisé. Mais sur la foi de quels maîtres allons-nous maintenant l'affirmer ?

1° Sur la foi du plus infaillible de tous après l'Église, à savoir le genre humain, ou plutôt le *bon sens* général qui, depuis la naissance du premier homme, a pu se méprendre sur le vrai nom de tous les dieux, mais jamais sur la nature et la réalité de manifestations subies et expérimentées dans tous les temps.

A moins de démontrer que jusqu'à ces derniers jours il n'avait été donné aux hommes des yeux et des oreilles que pour qu'ils ne vissent et n'entendissent pas, *ut non videant*, qu'en outre tous les hommes, y compris les plus grands génies et les plus beaux caractères, étaient nécessairement ou fous, ou imbéciles, ou menteurs, à moins, disons-nous, de démontrer mathématiquement toutes ces absurdités, il ne reste pas la plus petite place à la justification de l'incroyance.

2° Sur la foi des historiens de l'Église, c'est-à-dire de Moïse pour l'antiquité sacrée, des évangélistes et des apôtres pour l'établissement chrétien, des annalistes et des *hagiographes*<sup>1</sup> pour l'ère relativement moderne que nous parcourons.

3° Enfin, sur la foi de l'Église elle-même, cette grande inté-

1. Nous avons dit que l'hagiographie n'était autre chose que le récit de la vie des saints.

ressée dans la question. Et soyons bien sûrs que si elle eût soupçonné la moindre fausseté dans la mission qu'on lui imposait, elle l'eût abandonnée la première, comme on abandonne toute cause qui vous conduit gratuitement au sacrifice et à la croix.

Reprenons nos trois bases.

1.

Le bon sens, ou plutôt le témoignage humain. « Il y a quelqu'un, disait le savant Cuvier, qui a plus d'esprit que moi, que vous, que nous tous, *c'est tout le monde*. » Or, dans tous les pays, comme dans toutes les législations de la terre, le bon sens a fixé à *trois* le chiffre des témoins nécessaires dans toute cause, y compris les condamnations à mort. Il est vrai qu'on ne leur demande pas si le coupable *a mérité* la mort, mais bien s'il a commis tel ou tel fait dont vous êtes libre, comme juge, de tirer telle ou telle conclusion. Cette conclusion ne regarde en rien le témoin. Il en est de même des miracles. Sans s'en préoccuper le moins du monde, il dit simplement ce qu'il a vu; et, s'il s'agit par hasard d'un squelette en poudre depuis trois ans qui vient de se recouvrir de chair, de peau, et de se relever sous ses yeux, pour peu que ces yeux soient plus jeunes que ceux du savant, Cuvier a bien raison, cet ignorant est tout aussi bon juge, sinon meilleur juge que lui-même, car il aura de moins ses préjugés.

On a beau faire et beau chercher, la grande règle, c'est toujours la règle judiciaire, et c'est le peuple, c'est-à-dire *tout le monde*, qui en décide l'application, sans que personne réclame. Chose bizarre! quand il s'agit de dresser un échafaud, on dort en paix sur la déposition souvent très-compiquée de deux pauvres villageois; mais lorsque CINQ CENT MILLE témoins attestent des faits qui choquent un préjugé, arrière cette grande armée, dût-on compter dans ses rangs les hommes les plus sincères et les plus éminents!

Cette règle est la même en toute espèce d'affirmation. On sait combien souvent les académies ont payé cher le mépris de relations, trop profanes à leur avis. Depuis Lavoisier, disant au bon paysan qui lui montrait un aérolithe encore tout chaud de

sa chute : « C'est vous qui l'avez fait chauffer », jusqu'au président de l'Académie des sciences écrivant en 1792 à propos du bateau à vapeur le *Jouffroy*, naviguant déjà sur la Saône : « En vérité, cette idée de *marier ensemble le feu et l'eau* est une des plus burlesques de ce siècle », tous ces accapareurs scientifiques du témoignage en étaient là. On ferait un volume de ces dénégations rigoureusement punies. La *circulation du sang*, la *vapeur*, l'*émétique*, le *quinquina*, la *vaccine*, l'*acarus*, le *chloroforme*, etc., sont là comme des remords, bien qu'ils n'aient pas précisément succombé à ces longues *quarantaines*.

Il faut donc proclamer l'ÉGALITÉ DE TOUS LES FAITS DEVANT LA LOI. C'est là le premier principe. Reste au juge à les classer.

Il faut encore proclamer l'ÉGALITÉ DES ANALOGUES. Un seul fait bien établi vous défend de rejeter légèrement tous ses semblables. C'est là le second principe.

L'ÉGALITÉ DU TÉMOIGNAGE DES SENS chez l'homme du peuple et le savant peut être regardée comme le troisième.

Il faut renoncer à toute espèce de certitude en ce monde, si nous ne devons tenir aucun compte des affirmations de tous les peuples, du témoignage de tous les hommes éminents, de l'adhésion de tous les savants, et des serments de tous les saints, témoins, sujets et auteurs de tous ces prodiges.

Un jour viendra, et ce jour n'est pas loin, où l'on ne saura même plus comprendre comment on a pu depuis trois siècles, au nom de la raison, se moquer à ce point de la raison humaine; au nom de la critique fouler aux pieds toutes les lois de la critique, au nom de la lumière créer de telles ombres, au nom du suffrage universel insulter avec autant d'aplomb à la grande voix du genre humain... et tout cela pour plaider avec le plus de succès possible la grande cause... du désespoir, de la mort et du néant!...

## 2.

Maintenant passons aux *hagiographies*, c'est-à-dire, suivant beaucoup de gens, ou plutôt suivant le préjugé général, à ces compilateurs de *légendes*, de *sornettes* religieuses, en d'autres termes, de *miracles*, car c'est toujours là le grand ennemi, et non

pas le mot *légende* qui, dans son origine, ne signifiait autre chose « que livre à lire. »

Mais quand on voit de près la majeure partie de ceux que l'on englobe sous cette injurieuse inculpation de *raconteurs de miracles*, quand on y reconnaît pour les premiers siècles *Hégésippe*, *Eusèbe*, *saint Grégoire l'Illuminateur*, *saint Anastase le Bibliothécaire*, *saint Jérôme*, *saint Athanase*, etc., on se demande où sont donc les coupables, car on ne connaît guère d'autres légendaires. A quelle époque les ajournerons-nous ? « Aussi, dit l'éminent cardinal Pitra<sup>1</sup>, cette phase de l'hagiographie, même celle de la Grèce, n'a pas encore obtenu la justice qu'elle mérite... Nous ne saurions, dit-il, exprimer combien nous affecte l'inintelligence moderne, qui ose prendre en pitié de tels hommes et de pareils monuments<sup>2</sup>. »

Voilà ce qu'on appelle la première époque, car elle commençait en 177 sous la plume d'Hégésippe pour ne plus s'arrêter qu'à l'entrée de la seconde, remplie par les saint Sulpice-Sévère, les saint Ambroise, les saint Augustin et les deux saints Grégoire, que nous verrons plus tard si bien vengés par MM. Guizot et Thierry.

On est, en vérité, bien mal venu à s'inquiéter des *légendaires* subalternes, lorsqu'on marche en telle compagnie ; nous laisserons aux Bollandistes (auxquels nous allons arriver) le soin de bien parler de Métaphraste et de son école.

Mais vient le *moyen âge*, et peut-être nos adversaires auront-ils la main plus heureuse... Nous en doutons, quand nous voyons l'Église continuer à appliquer ses premières règles, redoubler de sévérité contre les moindres infidélités, prescrire et multiplier les enquêtes, les reviser presque toutes, et surtout lorsque nous voyons la vérité confiée à l'élite de ceux que l'on salue aujourd'hui dans tous les camps comme grands conservateurs des lettres humaines. Ne nous eussent-ils offert que des hommes comme Alcuin, Flodoard, Notker, tous amis et conseillers de Charlemagne, le savant *Raban-Maur*, etc., etc., et ce vénérable

1. Simple bénédictin de Solesmes, élevé de nos jours au cardinalat, en raison de sa science exceptionnelle.

2. *Études sur la collection des actes des saints*, Prélim., LIII.

Bède, auquel M. de Montalembert vient d'élever un si magnifique piédestal dans ses *Moines d'Occident*, qu'il faudrait encore se rassurer. On oublie trop que ces hommes étaient avant tout dominés par la plus violente et la plus belle des passions, celle de cette vérité *pure et simple* qu'ils ne cessent de recommander à leurs disciples. Nous en jugerons <sup>1</sup>.

Quels seront donc plus tard les ostracisés de la critique? Comme nous ne pourrions comprendre parmi eux ni Usuard, ni Surius, ni Rosweide, dont les Bollandistes se sont dits modestement les continuateurs, nous ne voyons plus guère que Jacques de Voragine, l'auteur de la *Légende dorée*, et Ribadeneira, l'auteur de la *Fleur des Saints*. Mais lorsque nous venons à réfléchir que le premier a inspiré de beaux travaux hagiographiques aux savants dominicains, et que l'autre a fait aussi l'admiration et les délices de l'ordre si distingué qui nous a donné les *Acta sanctorum*, nous nous sentons incliné à croire *à priori* qu'il en est d'eux ce qu'il en est de Métaphraste, c'est-à-dire qu'on a pris ou feint de prendre pour d'odieux mensonges quelques exagérations de style, quelques fleurs de rhétorique, peut-être quelques imprudences d'admission, *légendes* pour ceux dont l'esprit réfractaire les repousse sans distinction, vérités pour ceux dont la foi est plus large... Le dernier mot de la justice à l'égard de Jacques de Voragine n'est pas encore connu, et c'est celui du P. Bollandus. « Cette sévérité pour Jacques vient d'Érasme, aristarque d'une rigueur extrême, qui n'a laissé aucun écrivain sans lui imposer la verge de la censure; censeur ridicule qui a souvent flétri de son atteinte ce qu'il n'avait ni compris ni appris. Que Jacques de Voragine ait eu un style incorrect, c'était le vice du temps; mais il était docte et pieux, et, de plus, *si sage et si judicieux*, qu'il a pu apprécier l'authenticité de ses documents en juge plus compétent qu'Érasme et Vivès <sup>2</sup>. »

Enfin nous arrivons à ces *Bollandistes* eux-mêmes dont le monument encore inachevé est à tous ceux qui le précèdent ce que Saint-Pierre de Rome est à chacune des églises de Paris. Nous devons le dire à notre tour pour tous ceux qui l'ignorent et qui

1. Voir à l'*App. suppl.* nos deux Études sur le moyen âge.

2. *Acta SS., Præf. gen.*, § IV, p. 40.

peut-être vont devenir nos lecteurs, ces Bollandistes, inconnus encore aujourd'hui de tout ce qui n'appartient pas au monde des érudits, seront demain familiers à tout ce qui sait lire et comprendre, en raison de leur résurrection d'abord, puis des larges emprunts, des citations nombreuses et même des traductions partielles que l'on se propose d'en faire. On saura qu'ils sont les auteurs du plus imposant ouvrage historique qui soit sorti de la main des hommes, puisqu'il se compose à l'heure qu'il est de soixante-quatre in-folio latins et compactes de douze cents pages chacun, suivis peut-être bientôt de trente à quarante autres volumes, et alors, malheur aux bibliothèques trop étroites qui ne pourront avoir ni le bonheur ni l'honneur de leur offrir un asile.

Cependant nous n'en sommes pas encore là. Un de nos amis, trompé probablement par le souvenir de ce vers de La Fontaine : « *Les Bollandistes en leurs légendes,* » nous demandait naïvement s'il ne fallait pas entendre par ce mot le réceptacle des plus vieilles *fables* sur les saints?

Le malheureux ignorait que cette encyclopédie universelle de la sainteté, entreprise en 1626 pour lutter contre la guerre déclarée aux saints par tous les hérétiques de l'époque, et entre autres par les *Centuriateurs de Magdebourg* (dont rougissent aujourd'hui les protestants eux-mêmes), il ignorait, disons-nous, que cet œuvre gigantesque, loin de pécher par trop de facilité, a péché au contraire, et, malgré la loyauté de ses confessions, pèche encore quelquefois par la trop grande sévérité de sa critique. Un peu contagionnés, dès les premières années et sans qu'ils pussent s'en rendre compte par cet esprit de dénégation universelle qu'ils avaient pour but de combattre, gagnés à leur insu par quelques-uns des préjugés régnants, séduits surtout quelquefois par les misérables arguments de l'école semi-catholique et concessionniste des Launoy, des Baillet, des Tillemont, qui domine encore nos écoles, « on les a vus, dit le cardinal Pitra, comme intimidés, s'étudier à se maintenir avec un persévérant équilibre entre la confiance outrée des anciens et le scepticisme des novateurs. Dès la seconde moitié du xvii<sup>e</sup> siècle, une critique difficile, quelques timides capitulations que nous pourrions signaler jusque dans les meilleurs travaux, tels que



les Actes de saint Bernard et de saint Dominique, trahissent une époque malheureuse<sup>1</sup>... Leurs allures deviennent plus vives, plus hardies, plus agressives, la polémique abonde, la prescription des antiques traditions décline, l'argument négatif envahit les meilleures thèses... En guerre avec tous, avec leurs propres maîtres, le *Bréviaire romain* d'une part, les protestants et l'école janséniste de l'autre, leur position paraît vraiment compromettante.

Enfin, vers la fin de ce xvii<sup>e</sup> siècle, la guerre éclate et ce sont tous les ordres religieux, à la tête desquels marchent les Carmes, qui la leur déclarent. Les voilà dénoncés à l'Index de la grande ville; mais Rome se tait. Il n'en est pas de même de l'Inquisition espagnole, qui donne gain de cause à leurs ennemis et les condamne avec dureté. Ces immortels travailleurs en appellent au pape de cette condamnation, mais Rome se tait encore et, dans ce silence, trahit sa grande et juste intelligence. Car ce qui distingue le grand, l'imposant tribunal, c'est l'indulgence pour toutes les erreurs de détail, et le respect pour ce qu'ils appellent l'*argument* capital, ou la synthèse de l'œuvre : or ici l'ensemble promettait trop de bien et trop de gloire à l'Église pour qu'elle osât le compromettre. Elle se contenta d'avertir, fut comprise, obéie, et un an après la mort du dernier des hommes célèbres qu'elle avait avertis, l'Inquisition espagnole rapportait son décret et l'œuvre reprenait son admirable cours.

Heureuses fautes! car elles sont devenues le *passé-port* des Bollandistes auprès de tous ceux qui se méfient des acceptations trop faciles et d'un enthousiasme trop contenu.

Les Bollandistes ont fait leurs preuves, et tout ce qu'ils admettent, on peut le regarder comme admissible.

Mais l'heure des grandes épreuves avait sonné.

A cette persécution de famille allait en succéder une autre bien autrement terrible. Le 20 septembre 1793, s'abattait sur l'admirable *musée Bollandien* une colonne de ces sbires révolutionnaires lancés sur toutes les maisons des Jésuites par la révolution, et sous le couvert, hélas! de la bulle arrachée par la prudence à Clément XIV, et des lettres patentes de Marie-Thérèse.

1. D. Pitra, *Études*, etc., p. 34.

Cependant, en présence des richesses incomparables de ce grand monument, la horde hésite, la main lui tremble, elle sait qu'il s'agit d'un ouvrage en vénération dans toute l'Europe, patronné par le protestant Leibnitz, loué par Bayle, par l'*Encyclopédie*... Mais il faut être logique ; le Bollandiste Clé est mis aux fers, et le musée des saints est mis à l'encan par Joseph II ; outre les 210,000 florins confisqués sur la propriété, l'empereur en tire encore 21,000 des notes qu'il céda heureusement à l'abbé de Tongerlo, qui « fut l'arche de salut que Dieu choisit pour y déposer les *Actes des saints*. »

Mais tous les morts ressuscitent, et la résurrection des Bollandistes n'est pas la moins miraculeuse de toutes celles que nous nous proposons de leur emprunter.

Quelques mots vont maintenant nous suffire pour faire comprendre l'importance et la solidité de la cause que nous plaïdons.

Il suffira de montrer à nos lecteurs Napoléon I<sup>er</sup> qui, tout en portant la mort partout, voulait rendre la vie à tant de choses, ordonnant à Monge de réunir au plus vite les anciens constructeurs d'un monument « aussi indispensable à l'histoire ».

Depuis lors, le mouvement de restauration ne devait plus s'arrêter. On vit successivement tous les savants, tous les souverains, même les protestants, souscrire à l'achèvement de ce grand œuvre, et la France, la Hollande, la Belgique, se disputer l'honneur de lui ouvrir un nouveau musée.

Cet honneur échet, en 1837, à ce nouveau royaume, et déjà ces infatigables ressuscités ont ajouté dix in-folio latins aux cinquante-quatre qui formaient la dernière collection.

Enfin on se décida à réimprimer tout l'ouvrage. Les souscriptions furent remplies, et le premier volume de cette réimpression gigantesque parut le jour même où la *Vie de Jésus*, ce blasphème dont les amis de l'auteur ont rougi, fit dans le monde sa terrible entrée. L'in-folio arrivait à son heure comme une réponse, et peut-être comme pour sonner le glas du rationalisme, car nous ne nous permettrons plus que trois citations en leur faveur, mais elles seront péremptoires.

Pour le catholicisme nous entendrons encore l'éminent cardinal Pitra s'écrier au nom de toute la science bénédictine :

« Si quelqu'un veut tenter un acte efficace de résurrection et de vie, qu'il publie la fleur des Bollandistes <sup>1</sup>. »

Pour le protestantisme nous écouterons avec plaisir M. Guizot, écrivant à son tour : « Cette entreprise, qui représente un double intérêt historique et religieux, mérite d'obtenir du gouvernement français la même protection qu'elle reçut autrefois de tous les gouvernements. Pour ma part, je la verrais naître avec une vive satisfaction <sup>2</sup>. »

Enfin, pour le rationalisme, nous produirons M. Renan, dont l'inconséquence s'est vue contrainte à cet aveu dans la REVUE DES DEUX MONDES : « Une prison cellulaire avec les Bollandistes serait un paradis pour moi. »

Force du mérite et de la vérité, que vous êtes donc puissante, car il nous est difficile de comprendre comment la logique de tous ces admirateurs protestants et athées, et spécialement celle du dernier, peut accorder un tel enthousiasme pour des *narra-teurs*, sinon des *inventeurs de miracles*, avec l'horreur que le sujet leur inspire ! Cette inconséquence, il est vrai, n'est nullement notre affaire ; seulement, nous devons prévenir les rationalistes qui, sur la foi de leurs maîtres, s'attendraient à trouver dans les *acta* quelques traités prudes et desséchés, à la manière de Moreri par exemple, qu'ils se tromperaient étrangement. Ces dissertations, si fortes qu'elles soient comme histoire, ne reposent guère, après tout, que sur le *miracle*, et, de deux choses l'une : ou elles disent faux, et l'admiration du professeur d'hébreu ne se comprend plus du tout ; ou elles disent juste, et la thèse Renan est pulvérisée *ipso facto*.

« Un *Parterre de miracles* », comme on l'a dit, voilà donc la seule jouissance qu'il nous soit possible d'entrevoir pour M. Renan au fond de son *Paradis cellulaire*.

En vain essayera-t-il de se disculper en nous rappelant l'enthousiasme de tant d'esprits sérieux pour les *Mille et une Nuits*. L'assimilation ne serait pas exacte. Le but des contes persans

1. *Études sur la collection des Actes des saints*, p. 80.

2. Loc. cit., p. 442. « Quand les jésuites, disait Leibnitz, (autre protestant), au comte de Mérode, n'auraient fait que cela, il faudrait encore bénir leur mémoire. »

était de réveiller des auditeurs endormis sur le soir ; mais on ne se figure pas un philosophe qui s'aviserait de s'emprisonner avec eux en plein midi, de les étudier sérieusement, et surtout de les admettre.

Or, c'est là précisément le fait des Bollandistes. Leurs *Actes* ne sont que les *Mille et une Nuits* de l'histoire, racontées avec une science sans égale, et démontrées par une critique et une logique pleines de charme.

Tout cela nous donne grande raison d'espérer que l'incroyance de M. Renan ne ressemble pas plus à celle d'Épicure et de Proudhon que sa curiosité ne ressemble à celle de Scheherazade. Qui sait ? peut-être tient-il à terminer dans sa cellule quelque lecture commencée jadis en meilleur lieu et serait-il moins éloigné qu'il ne le pense de se laisser toucher par les conclusions d'une œuvre dont il admire tant les prémisses.

On ne vit pas impunément avec saint Benoît, saint Bernard ou saint François d'Assise.

Les Bollandistes ! voilà donc nos patrons en hagiographie, et, bien qu'à nos yeux ils aient réhabilité, en grands et généreux maîtres qu'ils sont, presque tous leurs prédécesseurs si dédaignés par notre âge, nous nous en tiendrons à eux comme on tient à la *loi et aux prophètes*. Nous attaque qui voudra ! Nous marchons abrité derrière la plus puissante des égides.

### 3.

Enfin comme troisième base nous avons l'Église, et, sans manquer de respect à ces Bollandistes que nous admirons tant, sa critique est encore bien autrement forte que la leur. Du moment où elle se donne pour la directrice infailible des âmes et surtout pour la dépositaire éternelle de la *force thaumaturgique* de l'Esprit-Saint, on comprend qu'elle tremble devant la simple apparence de la moindre inexactitude. Aussi, dès les premiers jours de son règne, la voyons-nous fonder comme une grande institution de crédit historique au profit de ses martyrs, de ses savants et de leurs miracles.

Il paraît que nous possédons bien réellement les premiers *registres* de cette grande institution dans le *Liber pontificalis*,

ce livre que l'on prétendait moderniser, mais auquel les derniers travaux du chevalier de Rossi et autres savants sur les origines chrétiennes et la *chronologie des consuls* ont rendu sa véritable date. Devant la conformité parfaite et inattendue de ces deux nomenclatures, et de magistrats et de papes, il devenait évident qu'elles avaient été dressées par des contemporains, et à la même heure.

Voilà donc la première des réhabilitations qui vont se dérouler sous nos yeux et lever désormais une foule de difficultés. Ainsi, nous ne pouvons plus douter de l'organisation première des archives, car dans ce recueil primitif on loue le pape saint Clément d'avoir établi sept notaires dans chacune des quatorze régions de la ville, pour recueillir les *actes* des martyrs, séparer avec soin les *sincères des suspects*, *rejeter* beaucoup, *discuter* longuement et *soumettre* le tout au jugement de l'évêque.

Il y avait donc là une commission d'enquête fonctionnant avec régularité; bientôt, en raison de la prestesse des bourreaux, on éleva leur nombre à vingt; puis, cent cinquante ans plus tard, le pape adjoignit à ces notaires autant de *sous-diacres* chargés de surveiller leur travail et de le soumettre au Pontife; le même pape (dans sa première décrétale) conjurait les évêques étrangers « d'apporter le plus grand soin au collectionnement de tous ces actes, afin qu'il ne pût y rester la moindre *illusion*, *ne aliqua in eis illusio inveniatur* » <sup>1</sup>.

Les autorités ou les documents sur lesquels s'appuyaient ces commissaires étaient : 1° leurs propres témoignages; c'est ainsi que les rédacteurs de l'acte de saint Ignace ont pu commencer en ces termes : « De ces choses ayant été les spectateurs *nous-mêmes* (*horum nos ipsi spectatores facti*), nous pouvons vous indiquer à coup sûr et le jour et les heures » <sup>2</sup>; 2° les témoins du dehors; 3° les secrétaires des tribunaux païens, dont beaucoup étaient chrétiens en secret; 4° les actes proconsulaires, dont la conformité avec les récits chrétiens décidaient de la certitude.

L'échange *international*, on peut le dire, de toutes ces pièces,

1. Benoît XIV, *de Beatificatione*, etc., abrégé par Azevedo, p. 2.

2. Et ce soin était d'autant plus indispensable ici, que ces Actes, comme ceux de saint Polycarpe, contenaient beaucoup de miracles.

se faisait avec une rapidité étonnante. On en a bien des preuves, parmi lesquelles figure, dès le 1<sup>er</sup> siècle, une lettre de l'évêque Denis, *qui préside* à l'Église de Paris, et qui demande qu'aussitôt après son martyre et celui de ses compagnons on envoie au pontife romain le récit très-exact de leurs faits et de leurs paroles. De son côté, saint Eutrope, apôtre de Saintes, appelle saint Clément *sa paternité*, et le prie « de faire part de ses actes aux frères de la Grèce. »

« Malheureusement, ajoutent les Bollandistes, quelques provinces travaillées par l'hérésie ayant manqué à ce devoir, il en résulta des inexactitudes et des lacunes regrettables <sup>1</sup>. »

Mais l'Église romaine y mettait bon ordre. Saint Anthère, pape, subissait le martyre pour n'avoir pas voulu livrer les actes des notaires, dans la crainte d'une falsification.

Par décret des papes Gélase et Damase, on ne lit aux fêtes publiques des martyrs que les *actes approuvés*. On exclut même les véridiques qui sont sans nom d'auteur, pour que les fidèles ne puissent seulement pas avoir *un soupçon*.

Quant au culte à rendre aux saints, personne n'y apportait plus de prudence que les saints eux-mêmes. Ainsi nous voyons saint Martin, très-méfiant des miracles que le peuple attribuait à un prétendu martyr de son diocèse, dépourvu de titres émanés de l'autorité supérieure, l'ÉVOQUER du fond de son sépulcre et tirer de lui l'aveu qu'il n'avait jamais été qu'un voleur.

L'évêque africain saint Optat parle d'une femme donatiste privée de la communion par l'archidiacre Cécilien, parce qu'elle venait de baiser les ossements d'un martyr véritable, mais PAS ENCORE RECONNU par Rome. Cette femme, entêtée, préféra se passer de la communion.

Arrive le moyen âge, et la même sévérité, les mêmes injonctions relativement aux approbations pontificales continuent.

Et comment eussent-elles fait pour reculer, à ce moment même où saint Grégoire le Grand rattachait le monde entier à sa tiare et où les fils de saint Benoît allaient enrichir la terre de leurs infatigables travaux?

Il n'est donc pas étonnant de trouver, jusque dans les *Capitu-*

1. *Acta SS.*, préface de Bollandus.

*laïres* de Charlemagne, la défense de rien proclamer, en fait de saints et de miracles, avant le jugement de l'Église romaine.

Il l'est moins encore de trouver dans la lettre de saint Ludger, évêque de Moustiers, la requête du roi Pépin au pape Étienne III, pour la canonisation de Sunibert, et l'ordre de ce pape à quelques évêques de faire des enquêtes sur les vertus et les miracles du candidat royal, pour préparer cette canonisation, accomplie plus tard par Léon III <sup>1</sup>.

Que fallait-il donc pour établir, plus victorieusement au moins, l'intervention de l'Église romaine dans les canonisations? Il fallait que la coutume (*mos*) en vînt à se formuler plus solennellement. En un mot, il fallait une *bulle*, et la première finit par arriver au x<sup>e</sup> siècle, lorsque dans le concile de Latran le pape Jean XV, sur la demande de Luitolphe, évêque d'Augsbourg, prononça la béatification du bienheureux Udalric, prédécesseur de ce dernier.

Mais, notons-le bien, ce ne fut qu'après avoir entendu toutes les *enquêtes* de l'ordinaire, les *dépositions des témoins étrangers* sur les miracles, et pesé toutes leurs preuves soumises d'abord aux cardinaux.

La canonisation des saints étant la conséquence nécessaire du dogme de leur invocation, il n'était pas moins logique que l'unité se fit dans leur *histoire*, et sur ce point, comme sur tous les autres, qu'est-ce que les tribunaux sans un tribunal suprême?

De Jean XV à Sixte V, les choses se passent en général de la même manière. Nous disons *en général*, car le fait qui va suivre nous prouve que parfois encore les autorités subalternes se permettaient de prononcer à elles seules sur le culte à rendre à tel ou tel homme de Dieu. Ainsi, Alexandre III ayant été averti par Arnulphe, évêque de Lisieux, que le prieur du monastère de Grestin était honoré comme martyr (bien qu'il fût en état d'ivresse au moment de son meurtre), Alexandre III, disons-nous, dans sa décrétale *Audivimus*, abrogea ce culte, en disant

1. L'opposition de *plusieurs* (*plurium*) à l'authenticité de cette lettre, n'empêche pas Benoît XIV de l'admettre dans son grand ouvrage de *Beatificatione sanctorum*, l. I, c. VII.

« qu'il était expressément défendu d'honorer comme saint celui qui n'était pas reconnu pour tel par *l'Église romaine*. »

Que fit donc Sixte V en 1532? Il ne changea rien qu'à la forme, et se contenta de l'améliorer en instituant la *Congrégation des rites*, tribunal complet chargé de juger plus solennellement, et tout spécialement, des causes discutées et décidées jusque-là dans les consistoires particuliers.

Sixte V voulait que désormais la critique se fit en plein soleil, et que cete haute cour de justice, appliquée à ceux qui ne vivent plus, et si différente quant au but de celles que la terre institue pour les vivants, leur fût néanmoins parfaitement semblable quant à l'organisation et à la manière logique de procéder.

Une seule dissemblance subsiste. C'est que la sévérité des des tribunaux ordinaires, en fait de témoignages et d'enquêtes, ne paraît plus que négligence et mollesse lorsqu'on la compare à celle du tribunal *maternel* de l'Église.

Les limites de cette introduction nous interdisent d'entrer dans le détail de cette admirable organisation. Trop de magistrats de toute nation et de tout culte ont témoigné leur admiration en la voyant fonctionner; trop de protestants eux-mêmes ont avoué leur stupéfaction en voyant rejeter par elle, comme insuffisantes, des preuves qu'ils regardaient comme péremptoires, pour nous étendre davantage à cet égard.

Qu'il nous suffise de quelques détails à propos de la certification des miracles, notre sujet principal.

Voyons d'abord ce qui regarde les témoins. — Pendant que dans les jurisprudences ordinaires, comme le veut Montesquieu (*Esprit des lois*, l. XII, c. III), deux ou trois témoins suffisent, dans la jurisprudence hagiologique on voit quelquefois le nombre des témoins déposants monter jusqu'à cent et deux cents. — LA MORALITÉ DE CHACUN D'EUX FAIT L'OBJET D'UNE ENQUÊTE SPÉCIALE. — Tous ceux qui sont récusés par la justice ordinaire le sont par celle-ci; mais on en ajoute beaucoup d'autres, entre autres les jeunes gens au-dessous de quatorze ans, et toutes les femmes connues pour leur imagination *trop vive*. — Pendant que les hérétiques et les infidèles sont admis à déposer *contre* le catholique, les *dévots*, trop prononcés en faveur de celui-ci et des serviteurs de Dieu en général, sont rejetés. —



On examinera bien si les témoins pauvres ne sont pas mus par l'espoir de quelque avantage ou de quelque rémunération. — On tiendra note *très-précise* des contradictions entre témoins ou de leur trop grand *accord*, qui ne serait pas moins suspect. — On se méfiera des parents trop *tendres*, et l'on rejettera immédiatement ceux que leur amitié aurait fait dévier une seule fois de l'exacte vérité. — Quelquefois on récusera le témoignage des religieux de l'ordre auquel appartient le serviteur de Dieu, comme on le fit dans la cause du père jésuite saint François Régis. — Le confesseur pourra quelquefois révéler ce qui peut éclairer sur les vertus du postulant, jamais rien qui ait trait aux défauts ou à la confession, comme on le vit dans les causes de saint Louis, roi de France, et de saint Thomas d'Aquin. — Enfin, on leur fait prêter à tous le serment le plus sacré de dire toute la vérité, après leur avoir bien mis sous les yeux toutes les peines qui les attendent, s'ils y manquent, et dans ce monde et dans l'autre (Benoît XIV, *de Beatificatione*, etc., l. III, c. v, vi et vii).

Voilà, il faut en convenir, de singulières mesures pour un tribunal qui *tiendrait* à faire *réussir* une cause.

S'agit-il de guérisons miraculeuses, les médecins, chirurgiens et physiciens les plus renommés doivent siéger au premier rang, et non-seulement ceux qui ont été témoins du miracle, mais encore, comme savants, ceux qui y sont tout à fait étrangers. Effectivement, nous pourrions juger de la critique des siècles précédents, en voyant figurer dans les canonisations du dix-huitième des médecins dont la célébrité était européenne et au-dessus de tout soupçon, tels que Lancisi, Rasori, etc. Souvent nous les verrons accepter comme *ultra démontrées* des résurrections et des guérisons que les théologiens de la cause rejetteront comme insuffisantes. La sacrée congrégation tient tant à leur suffrage, que l'absence prouvée *d'hommes de l'art* en pareille occurrence, fait casser immédiatement la cause; leur improbation la compromet toujours, et les faits nous le prouveront.

Quant aux guérisons, pour qu'elles soient jugées miraculeuses, il faut : 1° que la maladie soit *grave*; 2° *impossible*, ou pour le moins *très-difficile* à guérir; 3° qu'il n'ait pas été employé *un seul* médicament, ou qu'il n'ait absolument rien produit. On a

vu des guérisons rejetées en raison du verre d'eau qui venait de les précéder; 4° il faut que la guérison soit *subite, parfaite et sans rechute*; 5° qu'il n'y ait eu ni crise ni rejet d'aucune sorte, et à ce sujet Benoit XIV, tant de fois président, promoteur, adversaire de ces grandes causes, avant de les juger comme souverain pontife, écrivit un véritable traité de pathologie et d'anatomie descriptive que signeraient des deux mains nos plus savants anatomistes du jour. Il en puisait les éléments dans les anciens traités, et nous comprenons maintenant que le docteur Calmeil ait pu écrire de ces anciens médecins à propos des aliénations mentales : « Hommes éminents par leur talent et leur savoir, qui possédaient, *il y a deux siècles*, la plupart des connaissances que nous sommes si fiers de posséder aujourd'hui <sup>1</sup>. »

Écoutons le savant pape : « Les cécités *de naissance*, lorsqu'elles sont guéries *subitement*, constituent un miracle de premier ordre. Lorsqu'elles sont dues à quelque lésion organique, elles ne constituent qu'un miracle de second ordre. Lorsqu'elles sont dues à une *amaurose* ou *goutte sereine*, n'offrant aucune lésion, il faut bien distinguer s'il y a paralysie du nerf optique ou simple pression de la lymphe sur ce nerf, car, dans la première hypothèse, c'est un miracle du premier ordre; dans la seconde, c'en est un du troisième.

« Dans les *manies* ou folies, il faut qu'elles aient été *furieuses, complètes et invétérées*; qu'elles ne laissent aucune trace d'excitation ou d'*hébètement* périodique à aucune époque de l'année; qu'elles n'aient jamais donné lieu à aucune *métastase* <sup>2</sup>. »

Il nous semble qu'il y a là une grande finesse de diagnostic. Il en est de même de toutes les infirmités, et nous avons vu des médecins admirer chez des théologiens si profonds cette surabondance de savoir médical.

Pour les blessures, on est encore plus difficile. Ainsi, en plein XVIII<sup>e</sup> siècle, on instruit la cause de saint Stanislas *Kotska*, et c'est encore Benoit XIV qui préside. On défère au tribunal le fait qui va suivre : Un esclave égyptien s'est coupé la gorge, et si profondément, qu'il ne respire plus que par cette épouvan-

1. Voir notre 4<sup>er</sup> Mémoire, p. 479 de la 5<sup>e</sup> édition.

2. Substitution d'une maladie à une autre.

table blessure. Les chirurgiens appelés déclarent que les *veines jugulaires internes* et l'*artère carotide* sont entièrement coupées, et l'*œsophage* tellement tranché par le travers, que *lorsqu'on passe le doigt par la bouche, on l'aperçoit* du dehors au fond de la blessure. Quant au moribond, baigné dans une mare, on n'attend plus que son dernier soupir. C'est alors qu'un des assistants conseille d'appliquer sur cette gorge une image du saint dont on instruit la cause. L'image est apposée, et voilà que le moribond se relève à l'instant même, recouvre la parole et se met à manger.

Que fait la Congrégation? Elle donne la parole au célèbre Lancisi. Celui-ci, tout en ne croyant pas que les témoins aient pu apercevoir au fond de la blessure le doigt introduit par la bouche, trouva cette blessure si épouvantable et la guérison si bouleversante, que, *sans hésitation aucune*, il déclara le miracle *évident*.

Voilà donc les théologiens bien à leur aise, et il semble que leur cause soit gagnée. Pas le moins du monde : il est trop tard. L'exagération de détail soupçonnée par Lancisi a porté coup; et, malgré les convictions du médecin, le miracle est rayé <sup>1</sup>.

Eût-il été admis, il n'eût, au reste, figuré, comme toutes les blessures, que parmi les miracles du troisième ordre, avec les guérisons de cancer et mille autres maladies réputées cependant incurables.

Ailleurs, nous voyons la Congrégation exiger l'assentiment unanime des huit meilleurs médecins de l'Italie à propos de la guérison subite d'une *phthisie* au troisième degré, avec vomissements de sang depuis trois ans, et le miracle, une fois déclaré, n'est classé cependant que dans le troisième ordre.

Quant aux RÉSURRECTIONS DE MORTS, ce prodige magistral équivalant à une création et gage de toutes nos espérances, l'Église ne néglige rien pour en établir la démonstration d'une manière transcendante, bien que contrairement à nos ignorants préjugés elle le compte, nous ne craignons pas de le dire, par *milliers*. Mais en même temps que de précautions, ou plutôt quelle sobriété n'apporte-t-elle pas dans la production au grand

1. Benoît XIV, de *Beatificatione*, etc., l. IV, p. 241.

jour et dans l'abandon d'un tel prodige *aux discussions des hommes* et aux mille subterfuges dont ils peuvent abuser à cet égard !

Ainsi la difficulté de distinguer entre la mort *réelle* et la mort *apparente*, surtout lorsqu'il s'agit de noyades, d'asphyxies, de maladies nerveuses, etc., lui fait rejeter la plupart des cas allégués, lors même qu'au dire des médecins le miracle est plus clair que le jour.

Oui, nous la verrons rejeter, malgré les décisions de Lancisi, des résurrections subites d'enfants écrasés et demeurés littéralement *aplatis* pendant de longues heures sous un épouvantable fardeau.

C'est alors qu'elle est grande, qu'elle est forte et qu'elle regagne en autorité tout ce que sa prudence lui avait fait sacrifier comme nombre et comme richesse de faits.

Restons-en là et que cette brève exposition des principes de l'Église nous suffise pour faire apprécier sa sagesse et préparer la confiance à propos des applications qui vont suivre. Une telle ligne de critique, toujours la même, quant au fond, dès l'origine de l'Église, n'était susceptible que d'améliorations progressives dans les détails.

Lors donc que l'on nous parlera de la grande réforme opérée en 1680 par Urbain VIII, et à laquelle on voudrait faire remonter toute notre sécurité en fait de canonisation, répondons hardiment : Urbain VIII ne changea rien au fond des choses ; seulement, il voulut améliorer encore et prévenir de plus en plus les objections si faciles à fonder sur la trop grande *antiquité* des faits, sur l'ignorance des temps, les abus de certaines églises, les contradictions de quelques bréviaires, martyrologes, etc., il voulut faire de l'*unité* et de la sécurité *parfaites*, et il s'y prit admirablement.

En 1615, il décréta l'abrogation de tout culte de *bienheureux* ou de *saint* qui n'aurait jamais été consacré par le saint-siège, et l'enlèvement de toutes leurs statues et images dans toutes les églises où elles étaient exposées. Il ajouta que désormais on n'entamerait plus un seul procès sans la permission du souverain pontife, et que l'on ne publierait plus une seule vie de saint sans la permission de l'ordinaire ; le tout sous des peines très-

sévères. Toute la catholicité fut informée sur-le-champ de ces mesures et y adhéra formellement.

Mais, en même temps, le sage pontife *exceptait* de cette prohibition, si dure en apparence, tous les saints dont le culte était implicitement consacré par le consentement commun de l'Église, par l'indulgence des pontifes, par les écrits des pères et des saints et par un laps de temps immémorial, fixé à plus de cent ans avant la publication du décret.

Ainsi donc, devant toutes ces améliorations progressives, devant tous ces procès si magistralement conduits et jugés, devant cette sévérité qui fait si souvent le désespoir de la foi, devant cette multiplication incessante de contrôles, de contradicteurs, de savants chargés de se surveiller, de se combattre et de ne céder qu'à la manifestation éclatante de la vérité, sachons nous soumettre nous-mêmes à une évidence si scrupuleusement cherchée et si scrupuleusement obtenue. Assurons-nous bien que nulle critique sur la terre n'approchera jamais de celle de l'Église, et, rassurés par une sévérité qui semble lui faire disputer à Dieu ses miracles, résignons-nous à ne plus les discuter après elle <sup>1</sup>.

On connaît maintenant la valeur de nos bases fondées : 1° sur la critique du genre humain ou du bon sens ; 2° sur celles de hagiographes bollandistes ; 3° sur celle de l'Église. Une des trois nous suffirait. Qu'on juge de la solidité du faisceau !

---

1. Ce n'est que dans notre deuxième et dernier volume que nous donnons les discussions juridiques, puisées par nous dans les *originaux*, et qui n'ont jamais été publiées par personne.

## NOTE

---

### CRITIQUE PERSONNELLE DE L'AUTEUR.

Puisqu'il s'agit aujourd'hui d'une phase toute nouvelle dans notre philosophie de l'*invisible*, puisque notre titre *des Esprits* s'est trouvé magnifiquement illustré par cette adjonction solennelle « de l'ESPRIT-SAINT », on comprend qu'un aussi grand honneur nous impose de nouveaux devoirs et nécessite un grand *crédit*.

Malheureusement, celui qui suivit nos débuts pourrait avoir souffert de la surabondance des faits accumulés depuis lors, et de la vraie prodigalité avec laquelle nous avons continué à les répandre.

Nous nous sommes heurté à trop de préjugés pour que nous n'en ayons pas ressenti le contre-coup; mais comme toutes ces inculpations de la fausse critique, tout injustes qu'elles pussent être, n'avaient trait en définitive qu'à des questions de *démons*, de *spiritisme* et de *païens*, nous en prenions assez facilement notre parti.

Il n'en serait pas de même aujourd'hui, que nous allons avoir affaire à des juges bien autrement sévères, et à bon droit.

Quel est notre but principal en ce moment? C'est de réparer, autant que faire se peut, le mal épouvantable produit, à propos du surnaturel, par l'école du *xvii<sup>e</sup>* siècle, appelée l'école de Baillet, de Launoy, Tillemont, Godescar, etc. C'est grâce à cette école, à sa ridicule recommandation « de rendre le merveilleux *vraisemblable* », que nous devons ce malheur de n'en plus voir nulle part; et comme

pour arriver à ce triste résultat il fallait travestir toute l'histoire, Benoit XIV, le plus savant des papes, n'a pas craint de traiter ces hommes « *d'impudents* » <sup>1</sup>.

Aujourd'hui, nous n'avons plus Baillet, mais nous avons conservé quelque peu de son esprit.

Nous possédons une école aussi riche en excellents chrétiens, en hommes de cœur et de talent, que la dernière en était dépourvue. Nos meilleurs amis sont dans ses rangs, et malgré quelques réserves tous nos vœux l'accompagnent. Donc, nous ne nous permettrons pas de la restreindre à tel *livre*, à telle *revue*; nous la laisserons sans drapau, parce qu'elle en a plus d'un. L'école *concessionniste* sera pour nous comme une société anonyme dont nous nous permettrons quelquefois d'interpeller amialement les membres.

Or, si dans son ignorance ou dans sa prudence elle n'a même pu s'élever encore jusqu'à la réalité de ce *spiritisme* attesté par vingt millions de témoins, pratiqué par dix millions de fanatiques (seulement pour l'Amérique), condamné par nos évêques, accusé par nos médecins (aliénistes); si, disons-nous, elle s'est montrée incrédule à une vérité si répandue, au point de refuser dans ses feuilles toute espèce d'annonces relatives à nos ouvrages et à ceux de nos amis, combien à plus forte raison nous trouvera-t-elle imprudent aujourd'hui! Lorsqu'elle nous verra, encombré de *résurrections*, choisir de préférence dans LE MILLIER (peut-être) que nous en offrent les Bollandistes, non plus de ces résurrections suspectes qui, pouvant à la rigueur se confondre avec les *morts apparentes*, révoltent moins la galerie, mais de ces belles ressuscitations qui, disputées à la poussière et aux horreurs du néant, tranchent à tout jamais la question du miracle et pulvérisent d'un seul coup toutes les objections, elle frémissa.

De même quand parmi les victoires miraculeuses, nous choisirons de préférence celles dont la disproportion des chiffres ne peut laisser nul prétexte au hasard, *cent mille tués contre un seul*, par exemple.

Quand nous parlerons de *sauvetages*, et montrerons de préférence une ville tout entière retirée des flots, *sans qu'un seul vêtement ait été mouillé*, et ce sera néanmoins aux sources mêmes que nous trouverons l'exacte vérité.

Quand nous parlerons des *dragons*, et qu'au lieu de n'y voir que des emblèmes et des *caractéristiques* de saints, nous les montrerons avec Cuvier sous nos pieds.

1. *De Beatificatione*, etc.

Quand nous produirons des *apparitions*, et les ferons annoncer par les apparaissants eux-mêmes, faits que nous trouverons consignés jusque dans les archives des conciles.

Et de tout de même; et les Bollandistes seront là avec les saints pour convenir que le devoir est de tout dire quand on est parfaitement sûr de son fait.

En fait de miracles, nous périssons par les teintes *grises*. Il est temps de revenir ou au *noir* ou au *blanc*.

Maintenant que nous nous somme posé avec franchise en *enfant terrible*, s'ensuit-il que nous soyons un enfant *perdu*, et qu'aux yeux de tous notre critique soit peu sûre? Après nous avoir accusé de voir « des démons partout », nous accusera-t-on de les remplacer par des miracles? La vérité est plus intéressée que nous à ce qu'on la connaisse.

Eh bien, voici nos garants.

N'ayant rien publié, dans l'origine, que *par ordre* du très-révérend père de Ravignan, et sous le chaud patronage du révérend père Ventura, nous avons entre les mains (et nous pourrions les montrer) non pas de simples adhésions, mais des *remerciements* spontanés de la part de nos grandes illustrations théologiques, accompagnés peut-être de quelques observations, mais toujours grandement approbateurs pour le fond.

La discrétion nous empêche de transcrire tous ces noms.

Mais voici ce qui peut les remplacer et décider la question. Il ne suffit pas que la *Civiltà cattolica* nous ait vigoureusement défendu jadis contre les catholiques *concessionnistes* de la Belgique, tout dernièrement, l'oracle de la théologie romaine, le révérend père jésuite Perrone, dans un ouvrage publié en 1866 sur le *magnétisme* et le *spiritisme*, et traitant *ex professo* toutes ces questions, non-seulement les a résolues à notre point de vue, mais en a pris tous les éléments dans nos propres ouvrages, sans leur faire une seule objection, tant il reconnaissait ces faits pour ceux de tous les siècles. « Les principaux auteurs que nous avons pris pour *guides* et pour *porte-drapeaux*, dit-il, et dont les ouvrages nous ont profité, sont, pour la France, MM. de Mirville, des Mousseaux, Bizouard;... pour l'Allemagne, Görres; pour l'Italie, la *Civiltà cattolica* <sup>1</sup>. »

Donc, approuvés par le chef des approbateurs romains, il nous

1. Præcipui auctores, quos ITA DUCES atque ANTESIGNANOS ex recentioribus et quorum opera secuti sumus, sunt ex Gallia,... etc. (*Prælectiones de Spiritismo*, etc., p. 458.)



semble que nous pourrions mériter quelque confiance. Si nous voyons des démons et des *miracles partout (même dans la météorologie !)*, c'est qu'apparemment il y en a partout où... nous en voyons.

4. Ce reproche nous a été adressé par un très-habile homme qui paraissait ne pas se douter des révélations de saint Paul sur les *princes de l'air*. Il est malheureux pour une critique d'être obligée de débiter par un démenti à un apôtre.

---



# PREMIÈRE PARTIE

---

## DU MIRACLE

DANS LES SIX PREMIERS SIÈCLES DE L'ÉGLISE.



# PREMIER SIÈCLE

CU

MODÈLE ET PROGRAMME DE TOUS CEUX QUI VONT SUIVRE

---

## § 1.

LE CÉNACLE ET LE DON DES LANGUES.

1. L'attente d'un personnage divin. — 2. Son arrivée.

Note I. — LA PENTECÔTE. — LE DON DES LANGUES DEVANT  
LES RAISONNEURS ET DEVANT LA RAISON.

Rome venait d'entrer dans la sept cent quatre-vingt-troisième année de son existence et, jeune encore, se tordait agonisante sur la couche de douleur et d'infamie que ses dieux lui avaient faite.

Ailleurs on ne souffrait pas moins ;... Athènes, fatiguée de ses rhéteurs, appelait de tous ses vœux ce « *Dieu inconnu...* » qui se dérobaît à ses recherches... Les idoles de l'Égypte s'agitaient sur leurs bases, en entendant les Juifs d'Alexandrie parler « *d'un faux messie nommé Jésus...* » Les Druides de la Gaule ne cessaient d'immoler leurs enfants à *Teutatès* et à *Moloch*, en attendant l'enfantement de « *leur vierge fatidique...* » Quant à la Perse et à toutes les peuplades orientales, elles ne perdaient pas de vue cette Judée, qui avait toujours dû leur donner « *le dominateur de la terre...* »

En un mot, on étouffait dans ce vieux monde, qui, sans rien désirer ni comprendre, pressentait d'instinct quelque grande révolution, comme la créature inintelligente pressent le calme ou la tempête aux seules variations de l'atmosphère.

1. — *Le cénacle et l'attente.*

Son instinct ne le trompait pas.

En effet, vers la même heure, et comme contraste à ce milieu d'angoisse générale, on pouvait voir à l'étage supérieur de l'une des plus modestes *maisons*<sup>1</sup> de Jérusalem une réunion de cent vingt personnes environ; toutes semblaient attendre, dans le calme et dans la prière, la réalisation de quelque grande promesse. Chose remarquable! à part les quelques mots prononcés par un seul homme « sur l'élection d'un membre, » on parlait peu dans ce congrès qui allait changer le sort du monde!

Mais que pouvaient donc attendre ces cent vingt personnages presque tous artisans, pêcheurs, paysans illettrés, hier encore sans force, sans convictions et sans courage?—Ils attendaient, disaient-ils, un guide, un *auxiliaire très-fort* et très-consolant qui les aiderait à voler à la conquête du monde, à briser les idoles, à renverser les Césars et les Dieux, c'est-à-dire à vaincre du même coup toutes les puissances et tous les préjugés de la terre. — Quant au moyen qu'ils devaient employer pour convaincre des peuples entièrement étrangers à leur langue, ils ne s'en inquiétaient même pas; ce n'était pas leur affaire, mais celle du chef mystérieux chargé d'organiser la république nouvelle.

Et comment auraient-ils pu douter de sa prochaine arrivée, puisqu'elle leur était annoncée par celui-là même que, peu de jours auparavant, ils avaient vu sortir de son tombeau et

1. Littéralement *salle à manger* (de *cœna*). On a prétendu que c'était la demeure de saint Jean.

se montrer à plus de cinq cents témoins, avec lesquels il daignait *manger* et *converser* comme il le faisait de son vivant? Imposante caution que celle de ce ressuscité divin qui, prenant congé d'eux après quarante jours de présence, s'était élevé dans le ciel, à leurs yeux, pour *retourner à lui-même* <sup>1</sup>!

Restait donc à nommer ce successeur prophétisé par lui, et qui se chargeait de confirmer sa doctrine. Eh bien ! son nom c'était LA FORCE, la force par excellence (*δύναμις*). C'était le *don*, LE DOIGT DE DIEU, le principe générateur de ce même ordre miraculeux, dont on voudrait aujourd'hui *débarrasser*, dit-on, ou purifier la religion ; en un mot, c'était cette troisième personne de la Trinité sainte, aussi vite outragée qu'aperçue dans les religions païennes qui ne craignaient pas de la remplacer par les génies du mal, Ahriman, Siva, Typhon, etc., etc.

Mais, dira-t-on, les apôtres avaient déjà fait bien des miracles ; ils chassaient les démons, guérissaient les malades ; ils avaient même marché sur les flots, etc. : qu'avaient-ils donc besoin d'un auxiliaire plus puissant ? — Jusqu'alors les apôtres n'avaient obtenu que des *grâces* <sup>2</sup>, tandis que dans le Cénacle c'était LA FORCE THAUMATURGIQUE PERSONNELLE (pour ainsi dire) qui promettait de venir *coopérer* avec eux (*cooperante Deo*) et de leur rendre faciles des actes que leur maître avait déclarés à l'avance devoir être supérieurs à tous ceux qu'il avait faits lui-même, MAJORA.

On ne doutait donc au Cénacle ni de la promesse ni de son objet. Certains de leur transformation prochaine, ces conspirateurs légitimes contre le vieil ordre de choses n'étaient plus indécis que sur l'heure et la minute de l'arrivée du chef.

1. Le grec porte ἀναλαμβάνειν ἑαυτόν. Les Perses commentaient cette expression par celle-ci : « Retourner au soleil », conformément, disaient-ils, à ce mot de l'Écriture : « Je ferai venir mon fils du soleil. » Voir ce que nous en avons dit au chapitre XIII (*Astrolâtrie*) de notre second Mémoire.

2. Voir la distinction (*Introd.*).

2. — *Le cénacle et l'arrivée du Dieu.*

Elles ne tardèrent pas à sonner, car l'on touchait aux jours de la Pentecôte, et de même que le Sauveur avait dû ressusciter le jour de Pâques, c'est-à-dire au jour anniversaire de la manducation de l'agneau, de même c'était au jour anniversaire de la proclamation de l'ancienne loi sur le mont Sinaï que la nouvelle devait être proclamée sur le mont Sion, non plus cette fois par des anges, mais par le *Saint-Esprit* en personne.

« Or <sup>1</sup>, quand les jours de la Pentecôte furent accomplis, ils étaient tous ensemble dans le même lieu — et il se fit soudain un bruit du ciel, comme celui d'un vent impétueux qui, en arrivant, remplit toute la maison où ils demeuraient. — Alors, leur apparurent comme des langues de feu qui se partagèrent, et le feu demeura sur chacun d'eux, — et ils furent tous remplis de l'Esprit-Saint, et commencèrent à parler *diverses* langues *étrangères* selon que l'Esprit-Saint leur donnait d'en parler. Or, habitaient dans Jérusalem des Juifs et des hommes religieux de toute nation qui est sous le ciel. Ce bruit donc s'étant répandu, la multitude s'assembla et resta confondue, parce que chacun entendait les disciples parler dans sa langue (*unus quisque in lingua sua*) et tous s'étonnaient et admiraient, disant : « Est-ce que tous ceux-ci qui parlent ne sont pas Galiléens, et comment donc les avons-nous entendus chacun dans la langue dans laquelle nous sommes nés? » Parthes, Mèdes, Élamites et ceux qui habitent la Mésopotamie, la Judée, la Cappadoce, le Pont et l'Asie, la Phrygie, la Pamphylie, l'Égypte et les contrées de la Libye, voisine de Cyrène, et ceux venus de Rome... Tous s'étonnaient et admiraient, *stupébant et mirabantur*... Mais d'autres, raillant, disaient :

1. Nous allons nous servir de la traduction de M. l'abbé Glaire, nouvellement publiée avec approbation de Rome.



« ils sont pleins de vin doux ces gens-là... » Alors Pierre, se présentant avec les onze, éleva la voix (car étant le premier et comme la bouche de tous, *primus præ cæteris et os omnium*, c'était à lui à instruire tous les autres <sup>1</sup>). » Il leur dit donc : « Hommes de Judée, et vous, hommes d'Israël, écoutez ces paroles... Cet homme que vous avez fait mourir... ce Jésus, Dieu l'a ressuscité, nous en sommes tous témoins; élevé par la droite de Dieu et ayant reçu de son père la promesse du Saint-Esprit, il a répandu cet esprit que vous voyez et entendez vous-mêmes... » — Ces choses entendues, ils furent touchés de componction en leur cœur, et ils dirent à Pierre et aux autres apôtres : « Hommes, mes frères, que ferons-nous?... » Ceux donc qui reçurent sa parole furent baptisés, et il y eut d'adjoint en ce jour-là environ TROIS MILLE âmes <sup>2</sup>... »

Voilà donc le premier miracle de l'Église constitué; il est enfin signé ce grand contrat qui, dans tous les siècles futurs, va faire, de tant de milliers de saints, autant de *coopérateurs* de Dieu... A l'œuvre donc! *Rorate, Cæli, desuper, et nubes pluant justum...* et qu'avec ces justes les nuées continuent à *faire pleuvoir le miracle*, car, à partir de ce moment, c'est lui seul qui va se charger de confirmer la doctrine...

1. Saint Chrys., *in Act.*, hom. 4.

2. *Actes*, ch. II, v. de 4 à 12, 43, 14-22, 24, 32, 33, 37 et 41.

## I. « LA PENTECOTE ET LE DON DES LANGUES DEVANT LES RAISONNEURS ET DEVANT LA RAISON. »

### 1. — *Les raisonneurs et la raison.*

Ce miracle indispensable, cette condition première de l'établissement et surtout de la propagation de l'Église, devait, plus que tout autre, surexciter les colères de la critique moderne. Comprenant qu'il s'agis-

sait ici du plus terrible de tous les précédents, elle dut faire appel à son vaste répertoire d'hypothèses pour l'éliminer à tout prix. Voyons si par hasard elle aurait réussi.

Trop habiles pour revenir à l'argument de l'ivresse, imaginé par les libres penseurs de Jérusalem et si bien réfuté par saint Pierre, nos médecins aliénistes (a) de Londres et de Paris ont pensé dans ces derniers temps qu'il serait beaucoup plus scientifique de recourir comme explication aux *rêveries* et à ce qu'ils appellent les *bavardages* dénués de sens de leurs malades. Puis, adjoignant à ces *délires* de théomanes l'*hallucination*, leur compagne obligée, ils ont pu, tout à leur aise, métamorphoser le grand miracle de la Pentecôte en une sorte « d'éblouissement nerveux, pendant lequel les apôtres, *n'y voyant que du feu*, auraient cru voir, entendre et parler, comme on le croit à Charenton et à Bicêtre (b). »

Écoutons M. Renan : « L'idée dominante dans la communauté chrétienne était alors la venue de l'Esprit-Saint... Les hallucinations du tact étant très-fréquentes parmi des personnes aussi *nerveuses* et aussi exaltées, LE MOINDRE COURANT D'AIR, accompagné d'un frémissement au milieu du silence, était considéré comme le passage de l'Esprit... On a vu reparaître ces phénomènes chez les visionnaires de tous les temps,... et chez nous, dans la secte dite des *Spirites*; mais une immense différence doit être faite... Entre toutes ces « descentes de l'Esprit » il y en eut une qui laissa dans l'Église naissante une profonde impression. Un jour que les frères étaient réunis un orage éclata, un vent violent ouvrit les fenêtres, le ciel était en feu. Les orages de ce pays sont accompagnés d'un prodigieux dégagement de lumière... Soit que le *fluide électrique* eût pénétré dans la pièce, soit qu'un éclair éblouissant eût subitement illuminé la face de tous, on fut convaincu que l'Esprit était entré... » (*Apôtres*, p. 62).

La météorologie joue un grand rôle dans le répertoire explicatif de M. Renan, et c'en était fait ici du miracle de la Pentecôte sans ce léger détail de la connaissance des *langues étrangères*, communiquée par le fluide électrique; cette fois M. Renan n'est pas neuf : il y a longtemps que cette *circonstance* fait embarras parmi les savants.

D'autres, trouvant avec raison que la folie des apôtres n'expliquait en rien la foi des auditeurs, ont cru devoir accorder aux orateurs le *parler réel* de plusieurs langues, en les gratifiant tous, par conséquent, d'une mémoire et d'une organisation cérébrale aussi riches

(a) Médecins de fous.

(b) Voyez entre autres le Dr Leuret, *Esquisses psychologiques*.

que celles du cardinal Mezzofante qui, de nos jours, parlait couramment tous les idiomes connus. On n'oubliait qu'une chose : c'est que ce polyglotte (a) sans égal avait passé sa vie à les étudier et à les apprendre.

Quant à l'Allemagne, jusqu'au jour où le spiritisme était venu mettre à nu la vanité des théories magnétiques, elle nous renvoyait, à propos de notre grande Pentecôte, à toutes leurs pauvres doctrines de *communications, suggestions et soustractions* de pensée, auxquelles on s'est vu forcé de nos jours, et pour cause, de dire un éternel adieu.

Toutefois, obligée comme la nôtre de revenir à *quelque chose*, l'incroyance allemande vient de nous donner il y a peu de temps son dernier mot. Le célèbre Strauss, que l'on pouvait croire mort (tant son silence était profond!), vient de ressusciter tout à point pour éditer les folies posthumes de Reimarus, son vieux maître, et l'une des plus anciennes gloires du parti. Or, parmi ces folies, encore inconnues à la France, nous distinguons celle-ci. « Le miracle de la Pentecôte était tout à fait INUTILE POUR DEUX CAUSES. D'abord, parce qu'il eût été beaucoup plus simple, il nous semble, que Jésus donnât à tous les incroyants rendez-vous à heure fixe et se montrât lui-même à eux tous; la vue et le toucher eussent suffi largement; ensuite, parce que tous les Juifs établis à Jérusalem devaient connaître assez bien la langue du pays pour comprendre les apôtres. Enfin, le fait de la Pentecôte *peut* avoir été *fabriqué* par ces mêmes apôtres qui, pour faire croire à leur inspiration, auraient poussé *des cris inintelligibles* que chacun aurait cherché à expliquer dans sa propre langue. Quant aux flammes et aux langues de feu, il suffira de se rappeler le fameux messie Barchochebas sous Adrien, et *Chus* le conducteur des esclaves de Sicile, qui tous deux, avec quelques ÉTOUPES ENFLAMMÉES dans leur bouche, se donnaient les apparences de cracher du feu (b). »

Renseigné par de tels maîtres, il était donc tout naturel que M. Renan s'en tirât « au moyen de *sons inarticulés et sans suite* qu'on prenait pour des mots en langue étrangère et qu'on cherchait *naïvement* à interpréter » (*Apôtres*, p. 66).

Nous voici un peu loin du verbe (*ἀποφθέγγεσθαι*) appliqué, dans le texte, à ces *interprétations*, et que M<sup>re</sup> Beelen (c) traduit par « un lan-

(a) Qui parle beaucoup de langues.

(b) Reimarus, édité par Strauss en 1864.

(c) M<sup>re</sup> Beelen (de Louvain) passe, en ce pays de haute science, pour l'un des plus habiles commentateurs qui aient jamais existé. Nous sommes heureux d'être le premier, peut-être, à le signaler à nos lecteurs français.

gage grave, profond et magnifique (*Actes*, v. 45). M. Renan préfère s'en tenir au « *patois de chacun* » (*Apôtres*, p. 68).

Si dans un examen de baccalauréat un de nos enfants s'avisait de compromettre sa *version* par une pareille énormité, tout serait dit, et sa carrière future serait brisée. Les professeurs ont apparemment de grands privilèges.

Ces courtes citations suffisent pour donner une idée de la facilité avec laquelle MM. les rationalistes se tirent des plus grandes difficultés. En réduisant ici les auditeurs aux *seuls* Juifs, en supprimant *le vent* et *l'ébranlement* de la maison, en changeant *les flammes* en *étoupes*, l'*extase* collective en un *éblouissement* particulier, et le cœur intrépide de cent vingt martyrs futurs en lâche et sottie *comédie*... on finit par s'en tirer.

Malheureusement, on ne se tire pas de tout à si peu de frais. Il reste quelque chose qu'on ne peut pas mutiler comme les textes, c'est le succès de la conspiration, c'est-à-dire l'exécution subite, complète, stupéfiante, du programme INEXÉCUTABLE dressé par tous ces inhabiles conspirateurs.

Ce succès paraissait à saint Augustin « le plus grand des miracles », et Bossuet n'a pas craint de l'égaliser à celui de la CRÉATION (a); c'est l'avis de tous les théologiens qui peuvent dire avec un de nos plus judicieux apologistes : « Le christianisme avait *tout* contre lui, *rien* pour lui, et devait succomber et périr s'il n'eût été soutenu par une main toute divine (b). » Oui, quoi qu'en dise l'école concessionniste avec ses « *lois* de l'histoire, son progrès *humanitaire*, sa doctrine *attractive* », le christianisme avait *tout* contre lui, tout, depuis ses prescriptions odieuses à la nature humaine jusqu'aux plus étroits préjugés de ses propres fondateurs. Tout ce que l'on peut accorder en fait de circonstances *facilitantes*, c'est cet ennui général, cette *nausée* du désordre arrivé à ses dernières limites et ne sachant plus rien fournir de nouveau. Mais à qui pourra-t-on jamais persuader que le christianisme pût être assez *divertissant* pour attirer *naturellement* tous ces esprits blasés ? Au reste, quelle que puisse avoir été la cause de cette victoire impossible et néanmoins arrivée comme la foudre, tout le monde est bien obligé de l'accepter ou de la subir, comme les aveugles sont forcés de subir le soleil. Mais le difficile est de comprendre et d'expliquer.

Or, fixons bien le résumé de toute cette discussion. Pour expliquer

(a) *Discours sur l'histoire universelle*, 2<sup>e</sup> partie, ch. xxv.

(b) Frayssinous, *Défense du christianisme*, t. II, p. 206.

cette illumination collective, qui sut réunir tant d'intelligences diverses en une seule, la Bible, l'Église et le bon sens n'ont qu'un mot, mais il dit tout : c'est LE DON (le don des langues). Dans ce système, le miracle de la Pentecôte est la contre-partie miraculeuse de *Babel*, dont la loi se trouve enfin rapportée.

Pour le rationaliste, au contraire, voici la solution (écoutons bien, car elle en vaut la peine) : ENTENTE ET COMPRÉHENSION MUTUELLES DE VINGT NATIONS A LANGAGES DIVERS, AU MOYEN..... DE CRIS ININTELLIGIBLES ET PRIVÉS DE SENS; autrement, selon nous : ENTENTE PARFAITE..... RÉSULTANT..... DE L'IMPOSSIBILITÉ ABSOLUE DE SE COMPRENDRE (a) !.....

Ces deux variétés de miracle étant données, notre foi n'est pas assez robuste pour choisir la dernière.

## 2. — Modes employés par l'Esprit-Saint.

Vient maintenant une de ces questions curieuses que l'on ne discute plus qu'en famille. Quel pouvait être ce langage? Faut-il supposer, avec un nouveau théologien protestant (b), que « ce langage, en dehors de toutes les formes connues, n'était pas autre chose que le langage brûlant et mystérieux de l'extase, allant de l'âme à l'âme? » Faut-il y voir avec un certain nombre de docteurs « une action miraculeuse, exercée uniquement sur le cerveau des auditeurs » et par conséquent restreignant le *don* à eux seuls? Ces deux modes sont également possibles, ou plutôt également employés dans l'histoire de l'Église. Saint Paul nous affirme qu'« il y avait tout à la fois dans celle de son temps, et des gens qui parlaient des langues *étrangères* sans les comprendre, et des gens qui les écoutaient sans en saisir le sens, et enfin des *auditeurs* et des *prophètes* qui obte-

(a) Comme nous l'avons dit dans notre *Introduction*, il n'y a qu'une seule objection un peu embarrassante dans les deux livres de M. Renan : c'est celle qu'il fonde (*Apôtres*, p. 115) sur les développements relativement très-rapides des plus fausses religions. Pour ces dernières aussi, nous avons reconnu avec MM. Maury et Littré la nécessité des phénomènes surhumains, qu'on appelle aujourd'hui *spiritisme* (voir l'*Introd.*). Au *prodige* seul appartient le pouvoir de simuler le *miracle*. Aussi défions-nous tous les incroyants au *prodige païen* d'y répondre, car nous pouvons répéter ici ce que nous avons dit ailleurs : à savoir que, seuls, les *esprits* de l'idolâtrie pouvaient simuler de très-loin... le Saint-Esprit...

(b) E. de Pressensé, *Histoire des trois premiers siècles de l'Église*, 1<sup>re</sup> série, p. 356.

naient cette double intelligence dès qu'ils la demandaient par la prière; quant à lui, il remercie le Seigneur de ce qu'il lui fait parler *toutes* les langues (a).

Mais dans le miracle de la Pentecôte, dont M. de Pressensé a eu tort de restreindre la manifestation à ce seul jour, il paraît bien clairement par les mots « *variis linguis* » (langues *diverses*, et dans le grec ἑτεραῖς *étrangères*), si souvent répétés dans l'Écriture, que les apôtres parlaient bien véritablement toutes les langues (b). C'est encore l'expression d'un prophète : « Toutes les langues serviront au Seigneur. »

Cependant, nous le répétons, dans la vie des saints, même des saints les plus rapprochés de notre époque, on trouve les deux modes employés ensemble ou successivement. Ainsi, pendant que saint Vincent Ferrier, ce thaumaturge du xiv<sup>e</sup> siècle, comparé par l'Église à Moïse, se faisait comprendre des Grecs, des Allemands, des Italiens, des Hongrois, des Français et même des Bretons *bretonnants*, sans avoir jamais su ni parlé d'autre langue que la sienne (c);... pendant que *l'unique* langue employée par saint Antoine de Padoue était comprise par des populations à idiomes très-divers;... on voyait, au contraire, saint Dominique demander et obtenir la connaissance de l'allemand, pour pouvoir s'entretenir avec ceux de cette nation qui voyageaient avec lui; on voyait encore un saint François Xavier parler d'inspiration toutes les langues et tous les idiomes de l'Asie, comme saint Jean de Saint-François toutes les langues du Mexique, comme un saint Étienne toutes celles de l'Orient et spécialement de la Géorgie, etc. On n'en finirait pas, si l'on voulait rapporter tous les faits de ce genre, juridiquement établis. Mais, chose bizarre! on limite tous les miracles à un seul, quand on a tant d'analogues sous sa main! Au reste, cela se comprend; les rationalistes restreignent autant qu'ils le peuvent une répétition qui devient à soi seule une démonstration, comme les protestants concentrent dans un verset unique une proposition qui se retrouve dans vingt autres.

Il faut donc qu'ici du moins nos adversaires s'y résignent. Sans s'être jamais manifesté dans des proportions aussi terrassantes

(a) Saint Paul, *aux Cor.*, ch. xiv, 28 et 7. Le mot *prophète* s'appliquait alors à tout orateur inspiré.

(b) Saint Marc, ch. xvi, 47. Saint Chrysostome dit qu'ils en parlaient autant qu'il y en avait alors à Jérusalem, c'est-à-dire soixante-quinze d'après Clément d'Alex. (*Strom.*, 1); et soixante-douze selon saint Augustin (*Cité de Dieu*, l. LXXVI, c. 6).

(c) Voir toutes les vies de saint Vincent Ferrier.

qu'au jour de la Pentecôte (cette sublime contre-partie de Babel), *le don des langues* n'en a pas moins toujours été une des grandes et miraculeuses habitudes de l'Église.

---

## § II.

### JOURNAL SUGGINCT DES MIRACLES APOSTOLIQUES.

1. Miracles et protestants. — 2. Premier procès en matière de miracle. —  
3. Les juges se font bourreaux et les persécuteurs apôtres.

Note I. — SAINT ÉTIENNE, PREMIER MARTYR ET PREMIER THAUMATURGE.

Note II. — SAINT PAUL ET SA CONVERSION JUGÉS  
PAR L'INCROYANCE MODERNE.

#### 1. — *Miracles et protestants.*

Jusqu'ici nous avons avec nous tous les protestants éclairés et sincères. Presque tous, et dernièrement encore M. de Pressensé<sup>1</sup>, se gardent bien de refuser au Saint-Esprit la gloire des grands miracles rapportés dans les *Actes*. Toutefois, on dirait qu'ils redoutent un pareil *précédent*; et comment en serait-il autrement lorsqu'ils entendent le docteur Doellinger affirmer et prouver que « les dons miraculeux se mirent à couler désormais comme un large fleuve dans l'Église qui venait de naître<sup>2</sup> ? »

Un tel courant, on le comprend, ne peut ni s'arrêter ni refluer facilement.

« A moins, dit à son tour le protestant Tholuck (dont on nous recommande la grande autorité), à moins de regarder le livre entier des *Actes* comme apocryphe (ce dont personne ne s'est encore avisé), on doit reconnaître qu'il a été composé par un ami, par un compagnon de l'apôtre Paul, puisque le narrateur se donne comme tel... Aussi tout individu

1. *Histoire des trois premiers siècles de l'Église.*

2. Doellinger, *le Christianisme et l'Église*, p. 439.

*jouissant de sa raison* ne pourra-t-il jamais supposer qu'il ne marche pas ici sur un terrain *parfaitement historique*... D'ailleurs ce livre a supporté victorieusement les plus rudes épreuves de la critique. Partout les résultats de l'épreuve ont été les mêmes, c'est-à-dire on a reconnu que les *Actes* étaient en concordance parfaite avec tout ce que nous connaissons de l'histoire et de la géographie juives et profanes.

« Et cependant au milieu de cette histoire si simple, nous voyons apparaître les *miracles*... nous le savons... et, à cet égard, les critiques au caractère inquisitorial de l'école moderne, comme le docteur Paulus, réclameraient pour le moins comme garants un juge d'instruction et un docteur en médecine. Eh bien ! précisément, saint Jean nous montre <sup>1</sup> que la guérison de l'aveugle-né a été le sujet d'une enquête de la part des juges d'instruction du sanhédrin de Jérusalem ; les *Actes* nous montrent même un médecin dans celui qui a examiné les autres miracles, et notamment dans la résurrection du jeune homme <sup>2</sup>. Comment ensuite refuser son estime et sa créance à un Paul, à cet homme COLOSSAL, si sublime de langage, si courageux devant le pouvoir, si franc et si vrai dans sa religion ? D'ailleurs, n'est-on pas forcé d'avouer que les miracles, dont la faux de la critique a *purgé* le sol des évangiles, reparaisent tous ici, et qu'à peine les en a-t-on arrachés *péniblement*, ils reparaisent encore dans les *Épîtres*, et cela avec de telles circonstances, qu'ils résistent aussi bien au flambeau de la critique qu'à la lime de l'exégèse <sup>3</sup>. »

Laissons Tholuck tresser ici les filets dans lesquels il va se prendre, et contentons-nous pour le moment de ce qu'il vient de nous accorder. Fort d'un appui si puissant, parcourons rapidement les affirmations du *journal*, ou plutôt du *Moniteur* officiel des apôtres.

1. Saint Jean, *Évang.*, ch. ix, v. 4.

2. Id., *ibid.*, ch. xx.

3. Extrait de Tholuck reproduit dans un travail sur la *crédibilité évangélique*, inséré par le père Valroger dans le *Correspondant*.



2. — *Premier procès en matière de miracle.*

Nous sommes toujours à Jérusalem, et déjà Pierre est le premier; portant sur son front la tiare du miracle comme il va porter tout à l'heure celle de la doctrine et des clefs, il gravit avec Jean les degrés du temple. « Et voilà qu'un certain homme qui était boiteux depuis sa sortie du sein de sa mère et qu'on apportait tous les jours auprès de la *belle porte* pour y demander l'aumône, venait d'y être déposé... Et Pierre le prenant par la main droite, le soulève, et aussitôt ses jambes et ses pieds se consolident et il se met à sauter, à marcher, entre avec eux dans le temple et commence à louer Dieu... Et tout ce peuple voyant marcher et sauter le mendiant que l'on connaissait pour le voir tous les jours à la porte du temple, fut rempli de stupeur et d'admiration <sup>1</sup>... Mais Pierre le rassure. « Israélites, lui dit-il, c'est Jésus, cet auteur de la vie que vous avez fait mourir et que nous avons vu ressuscité, c'est lui qui vient de faire ce que vous voyez; faites donc pénitence et convertissez-vous <sup>2</sup>. »

Le peuple n'est pas seul à pâlir. L'émoi gagne. Les princes, les magistrats, les pharisiens (ces *ultras* de l'orthodoxie), puis les sadducéens (ces épicuriens « qui ne croient ni aux anges, ni aux démons, ni aux âmes »), tous comprennent parfaitement la portée de l'événement; cependant, tacticiens trop habiles pour s'attaquer au *fait*, ils cherchent à l'étouffer et s'imaginent pouvoir conjurer tout péril en se retranchant sur

1. Le mot que le grec traduit par *extase* correspond dans l'hébreu à celui de *bechipazzon* (terreur). Cette terreur, que le mot *boiteux* (*claudus*) de la Vulgate ne semblerait pas légitimer, s'explique parfaitement au contraire par l'addition de ce mot « *de naissance*. » C'était donc bien ce qu'on appelle un *impotent congénital*. S'il n'avait fait que *boiter*, s'il n'eût même été que paralytique, il se serait traîné sur ses béquilles; mais on l'apportait (*bajulabatur*). Encore une fois il était impotent, et en général les os de ces infirmes sont *déboîtés*. Donc l'imagination perd ici tous ses droits.

2. *Actes*, ch. III, v. 1 à 17.

le terrain de la légalité. Selon eux, les apôtres ne sont coupables que d'une chose, c'est-à-dire de l'enseignement *illégal* de la résurrection. Ce sera donc uniquement une mesure de *bon ordre* que de les séquestrer jusqu'au lendemain, et cela donnera toujours quelques heures.

Mais, le lendemain, les émotions de la veille ne sont pas oubliées et le malheureux *fait* est toujours là. Il revient à la barre avec les accusés; — nouveaux et vains efforts du tribunal pour se renfermer dans la loi; mais, comme toujours, IL EST TROP TARD. Il s'agit vraiment bien de légalité dans ce moment. Qu'on y prenne garde! le peuple commence à murmurer, et déjà CINQ MILLE croyants parlent si haut, que l'on se voit encore une fois contraint à suspendre la séance. Vaine mesure qui ne suspend en rien l'influence du grand fait!

Aussi le sanhédrin, commençant à comprendre la situation et ses dangers, convoque-t-il à nouveau tous ses membres. Sont présents à l'appel, sous la présidence du grand prêtre Anne, Caïphe, Jean, Alexandre, puis les princes, les vieillards, les scribes, tout ce qu'il y a de prêtres à Jérusalem;... en plus, le peuple, dont l'instinct pressent que derrière *ce boiteux* marche toute une révolution qui pourrait bien ne pas *boiter*, elle!

Silence! Les apôtres sont introduits; on les place dans le milieu (*in medio*) comme pour les mieux circonvénir. Mais à eux la parole et pour eux l'attention générale.

Pierre, *rempli du Saint-Esprit*, et les autres apôtres ayant parlé, les prêtres restent tout étonnés de tant de force et de courage chez des hommes illettrés (*idiotæ*), mais la situation ne change pas. Ils cherchent comment ils peuvent s'y prendre pour se débarrasser de l'impotent, lorsque tous les yeux restent fixés sur lui, et lorsque chacun des assistants le connaît « depuis le premier instant de sa naissance, *ex utero matris suæ*, » c'est-à-dire depuis quarante ans.

Alors on fait sortir les accusés; le tribunal se concerta, il se parle à voix basse (comme cela se pratique encore aujour-

d'hui dans nos cours d'assises), puis, faisant rentrer les apôtres, il croit faire étalage de générosité en les renvoyant simplement et se contentant de leur imposer un silence absolu sur le fait.

Ce tribunal ne connaît pas les apôtres : — « *non possumus*, nous ne le pouvons, » répondent ces premiers *entétés* de l'Église catholique. « Voyez, jugez vous-mêmes s'il est juste de désobéir à ce Dieu qui a tout fait et qui nous ordonne de parler <sup>1</sup>. »

Et voici que cette sublime révolte de l'autorité légitime, révolte qui semblait devoir tout perdre, va tout sauver au contraire, car, séance tenante, « la terre s'ébranle et le cé-nacle se met à trembler <sup>2</sup>. » Dès lors, par cela seul (notez-le bien) qu'un boiteux marche droit, le christianisme est fait, les juges sont jugés, et chez les croyants il n'y a plus qu'un seul cœur et qu'une seule âme, » et, « tous les biens étant mis en commun, il n'y a plus un seul pauvre parmi eux <sup>3</sup>. » Socialisme chrétien bien rassurant pour le monde, puisqu'à partir de ce moment il va *donner* à tous, sans jamais *prendre* rien à personne!...

Toujours est-il que dans ce grand jour c'est le miracle qui a vaincu. Aussi revient-il infatigable; il envahit tout, le temple, les rues, la campagne. On en connaît trop bien les détails pour insister ici davantage. Tous les *malades*, *infirmes* ET *possédés* sont guéris et le sont avec une telle largesse, qu'il suffit pour cela d'exposer leurs grabats sur le chemin des apôtres et de les soumettre à la seule influence de l'ombre de saint Pierre <sup>4</sup>.

Il est vrai qu'après la masse des miracles bienfaisants quelques miracles de justice viennent attrister ce beau tableau; Ananie et Saphira sont frappés de mort subite pour

1. *Actes*, ch. iv, v. 19.

2. *Ibid.*, ch. iv, v. 31.

3. *Ibid.*, ch. iv, v. 34.

4. *Ibid.*, ch. v, v. 15.

avoir « menti à l'Esprit <sup>1</sup>. » Les choses étant ainsi, on comprend que chaque carrefour et que chaque minute ajoutent à l'embarras des juges ou plutôt des bourreaux, car ils le deviennent, et, notons-le bien, ce sont toujours les sadducéens (les ennemis nés du *miracle* et des *esprits*) qui mènent tout.

3. — *Les juges se font bourreaux et les persécuteurs apôtres.*

Étienne est lapidé. Étienne, à peine élu pour compléter ce chiffre des *sept diacres* constituant la hiérarchie primitive, est un homme « rempli de foi et de la vertu du Saint-Esprit, *fécond en prodiges* et en signes *transcendants* devant le peuple. » Il meurt pendant une vision sublime qui lui montre les cieux ouverts et Jésus-Christ assis à la droite de son père (I).

Il meurt, mais si le rationalisme sadducéen triomphe de sa mort, c'est qu'il ne remarque pas auprès de sa victime un jeune homme qui, « tout en gardant les vêtements des bourreaux et stimulant leur zèle, » leur ménage, à son propre insu, des embarras qui dureront plus d'un jour.

Que d'enseignements pour la synagogue (si elle n'était pas aveuglée) dans l'histoire de ce jeune homme : 1° dans le coup de foudre renversant son enfant le plus dévoué ; 2° dans la leçon qui sort du nuage ; 3° dans la révélation du vainqueur et dans la soumission du vaincu !...

Ce grand drame est trop connu pour que nous puissions en reprendre le récit autrement que dans une note (II).

---

1. *Actes*, ch. v, v. 40. Tous les commentateurs ont soin de faire remarquer que saint Pierre ne maudit nullement ici, et se borne au rôle de prophète.

I. « SAINT ÉTIENNE PREMIER MARTYR ET THAUMATURGE. » — Saint Étienne est la plus angélique figure de notre primitive Église. Comme thaumaturge et comme docteur il paraît avoir égalé les

apôtres; comme martyr, il a cet insigne honneur de précéder tous ceux qui vont mourir comme lui « en voyant les cieux ouverts et la gloire de Dieu et en priant pour ses bourreaux » (*Actes*, ch. vu, v. 55 et suiv.).

Si l'Écriture ne nous donne aucun détail sur « les grands prodiges » dont elle fait honneur à sa vie, ceux qui suivront sa mort pourront nous faire juger de leur importance. Plus tard, ce sera par la plume et par le témoignage d'un saint Augustin que nous apprendrons à les connaître; quand nous le verrons *apparaître*, guérir des masses de malades et ressusciter sept morts, seulement dans le diocèse de ce grand évêque, nous pourrions comprendre la valeur de cette vie et de ces reliques : mais ne devançons pas les temps.

---

II. « SAINT PAUL ET SA CONVERSION JUGÉS PAR L'INCROYANCE MODERNE. » — Les protestants en conviennent tous. Ce fanatique, ce témoin *consentant* au martyre d'Étienne (*consentiens*, *Actes*, ch. vu, v. 59), ce ravageur forcené de la communauté chrétienne, devient un héros sans égal dans notre grande et apostolique épopée. Vainement chercherait-on dans Homère ou dans le Tasse un effet dramatique comparable à ce coup de foudre terrassant l'enfant de la synagogue et engageant avec lui un dialogue en *dix mots*, qui va changer non-seulement toute sa vie, mais toutes les destinées du monde.

*Tomber, écouter et répondre*, voilà bien tout le côté matériel et objectif du miracle; et ce qui prouve sa réalité, c'est que tous les compagnons de Paul le perçoivent comme lui, tombent prosternés avec lui, et entendent en même temps que lui les sons et les *paroles* dont seul, toutefois, il a l'intelligence. Nous l'avouons, sans cette audition collective de *paroles*, on eût pu croire à un *météore* suivi d'une cécité toute naturelle.

C'est la thèse de M. Renan, et, pour la rendre plus acceptable, il a soin de bien y prédisposer son malade. « Paul, dit-il, était sujet aux visions, son tempérament était *singulier*, et sa constitution, très-résistante cependant, n'était pas *saine* (*Apôtres*, p. 171); il avait les yeux enflammés, *peut-être* même un commencement d'ophtalmie. » « La fatigue de la route l'accablait » (*ib.*, p. 179). Puis vient le détail des prédispositions morales. M. Renan nous le montre tour à tour tel qu'il a besoin de nous le montrer, c'est-à-dire fanatique et froid, furieux et libéral, embrasé d'ardeur et abattu, persécuteur sans pitié et rempli de scrupules, orthodoxe inflexible et sceptique malheu-

reux, etc., etc. En accumulant toutes ces épithètes contradictoires, il aura bien du malheur si toutes se trouvent fausses. En vérité, on n'a jamais vu introduire avec un tel aplomb le *roman* dans l'histoire. Jamais on n'a fabriqué la *légende* avec une si audacieuse profusion que ces ennemis acharnés de la légende. Cependant il veut bien accorder que l'orage n'est pas une fable, et que la cécité en a été la suite. « Il n'est pas invraisemblable qu'un orage soit survenu, » car lui-même (M. Renan) « éprouva à Byblos un accident DE CE GENRE qui lui a donné aussi des *hallucinations*... » Un accident DE CE GENRE!... Ah! décidément l'*ophthalmie* empêchait M. Renan de lire distinctement les *Actes*, et, bien heureusement pour la Terre, elle n'a pas encore été convertie par cet *accident* aux principes du malade!...

Meyer est plus sérieux : il discute au moins la vision. Dans le texte des *Actes* (M. Renan l'accorde) Paul a cru voir corporellement la *personne* même de Jésus. Or, pour Meyer, c'est là le grand danger, et il n'en veut à aucun prix... « Cette lumière, dit-il, n'était point un éclair, mais une auréole de lumière surnaturelle qui apparut à l'esprit de Saül *comme* une ressemblance extérieure de Jésus... Il tombe alors terrassé comme un homme enveloppé de la majesté d'un Dieu ou d'un ange. La manifestation se fait sentir ensuite à l'homme intérieur... Son oreille spirituelle, touchée par l'influence de Jésus glorifié, entend distinctement ces paroles; et pendant que son œil *corporel* est ébloui par la lumière, son œil *spirituel* perçoit la présence d'une plus haute personnalité. C'est alors qu'il demande : « Qui es-tu ? », et qu'il entend *intérieurement* dans son esprit : « Je suis ce Saül que tu persécutes (a) ». Meyer, à son tour, a mal lu. M<sup>sr</sup>. Beelen lui fait remarquer, avec raison, que le phénomène ne consistait pas seulement dans une lumière, mais dans ce qu'elle *enserrait* (περιεστραψε). Elle environnait donc *quelque chose*, et que pouvait-elle entourer, si ce n'est celui-là même de la *résurrection corporelle* duquel saint Paul se pose en témoin lorsqu'il dit que « à lui, le dernier d'entre tous, Jésus s'est montré *comme aux autres* sur le chemin de Damas (b) » ? En effet, s'il eût cru à une vision purement spirituelle, que serait devenue cette *preuve* de la *résurrection corporelle* ? Un non-sens, et rien de plus. Or, on ne refusera pas à saint Paul d'avoir su raisonner assez juste.

Mais ce qui met le sceau à la démonstration surnaturelle, ce sont

(a) Cité par M<sup>sr</sup> Beelen, Commentaire des *Actes*, p. 246.

(b) *Actes*, Commentaire de Beelen, p. 246.

les deux visions dont l'une, trois jours après, enjoint au pieux Ananie d'aller baptiser et guérir saint Paul, pendant que l'autre avertit de son côté l'apôtre de la visite de cet inconnu. C'est précisément cette triple concordance des *visions*, de la *guérison* et du grand phénomène, qui constitue avec le *colloque* et ses suites tout un ensemble de miracles *liés* dont la force entraîne tout (a). Ici, comme partout, c'est le contexte, c'est-à-dire la réunion de toutes les circonstances directes et indirectes du récit, qui décide la question.

Mais ce qui la divinise tout à fait, c'est le miracle *intérieur*. C'est en effet une grande merveille que de voir cet orgueilleux persécuteur foudroyé par la *grâce* après l'avoir été dans ses sens, brisé par ses remords, humilié jusqu'à l'anéantissement, attendri jusqu'aux sanglots, et ne sortant de cette crise transformatrice que pour embrasser la grande mission prophétisée et l'accomplir littéralement.

Voilà ce qui imprime forcément à ce grand fait toute une philosophie providentielle. Aussi Strauss et Reimarus, son maître, ne se sont-ils pas trompés sur sa portée, en affirmant que « ce prétendu miracle devint cause de tout ce qui advint par la suite » (b).

(a) Actes, ch. ix, v. 4.

(b) Ouvrage déjà cité, Introd.

### § III.

#### LES RÉSURRECTIONS DE MORTS OFFICIELLES.

1. Par saint Pierre et saint Lin. — 2. Par saint Paul. — 3. Par saint Jean.
4. Par d'autres apôtres.

Et « ce qui advint par la suite, » le voici ; le monde s'agenouilla devant « ces œuvres qui n'avaient jamais été faites <sup>1</sup> » et surtout devant ce prodige si nouveau des résurrections, résurrections confirmatives de celles de l'Évangile, de celle de Notre-Seigneur et des nôtres, cette triple base de tous nos dogmes et de toutes nos espérances. Écoutons.

1. Jean, xv, 24.

1. — *Résurrection par saint Pierre.*

« Il y avait à Joppé, avec les disciples, une femme nommée Tabithe, et surnommée Dorcade, laquelle était remplie de bonnes œuvres, et renommée pour ses abondantes aumônes. Or, elle vint à mourir, et, après l'avoir lavée, les disciples l'avaient placée dans la partie haute de la maison. Comme Lydde était voisine de Joppé, les disciples, apprenant que Pierre était dans la première de ces deux villes, lui députèrent deux hommes auxquels ils dirent : « Ne perdez pas un moment. » Et Pierre revint avec eux; et lorsqu'il fut entré dans le cénacle, tous ceux qui pleuraient Tabithe lui montrèrent les tuniques qu'elle faisait pour les pauvres. Et Pierre, ayant fait sortir tout le monde, se mit à genoux et se tournant vers le corps : « Tabithe, s'écria-t-il, LEVEZ-VOUS. » Et elle ouvrit les yeux, et, voyant Pierre, elle se mit sur son séant. Et celui-ci, lui donnant la main, la releva, et ayant appelé les saints et les veuves, il la leur rendit vivante. Et ce miracle se répandit dans toute la ville de Joppé, où par suite beaucoup crurent au Seigneur <sup>1</sup>. »

Peut-on, nous le demandons, raconter plus simplement quelque chose de... moins simple? Qu'on nous permette une seule remarque! Pour que l'on fût si pressé de faire venir saint Pierre devant le cercueil, il fallait qu'on lui connût le pouvoir de le briser, et qu'il fût *coutumier* du fait. On admirera ensuite cette assurance de thaumaturge, qui ne se donne même pas la peine d'examiner s'il a affaire à une morte. Peu lui importe; ce qu'il lui faut, c'est que, morte ou vivante, cette ensevelie se relève... et ELLE SE RELÈVE!... Si nous disons que saint Pierre paraissait *coutumier* du fait, c'est que d'abord telle était la tradition, ensuite c'est parce que nous voyons plusieurs saints de toutes les époques invoquer son

1. *Actes*, ch. ix, v. 26 à 42.



assistance, en lui rappelant qu'il a fait plus que son maître, en ressuscitant, entre autres, un mort « qui était depuis *douze ans* dans son tombeau. »

Il serait injuste, il nous semble, de ne pas associer à saint Pierre son coadjuteur (coepiscopum) SAINT LIN, que non-seulement les *Actes de Volterre*, mais que le Bréviaire romain nous représentent comme mettant en fuite les démons et RESSUSCITANT LES MORTS. « *Dæmones effugans MORTUOS SUSCITABAT.* » (23 septembre.)

## 2. — Par saint Paul.

« Un jour de sabbat, nous étant réunis pour rompre le pain, Paul discutait avec eux, et, devant partir le lendemain, il prolongea son discours jusques vers le milieu de la nuit. Il y avait de nombreuses lampes dans le cénacle où nous étions réunis. Or, un jeune homme nommé Eutichus, assis à la fenêtre, s'étant profondément endormi pendant le long sermon de Paul, tomba du troisième étage en dehors et fut relevé *sans vie* (νεκρός). Paul descend aussitôt, *se couche sur lui*, et l'ayant embrassé s'écrie : « N'ayez pas peur, LE VOICI VIVANT. » Puis il remonta, rompit le pain. et, après avoir parlé jusqu'au jour, il partit ; alors on reconduisit l'enfant et grande fut cette consolation <sup>1</sup>. »

Quelle simplicité nouvelle dans ce récit ! Comme c'est bien là *le fait tel qu'il est*, tel qu'il a dû être ! Pas l'ombre de dialectique et de démonstration ; pas même une simple remarque de l'historien à l'appui de son affirmation ! Il faut s'y résigner ; c'est la coutume des livres saints, on la reconnaît ici

1. *Actes*, ch. xx, v. 7 à 13. M<sup>sr</sup> Beelen fait remarquer que pour évincer cette résurrection on a ajouté dans quelques éditions le mot *adhuc* à cette phrase *anima ejus est in corpore*, c'est-à-dire « son âme est encore dans son corps. » Mais ce mot *adhuc* est évidemment une interpolation ; autrement, dit-il, le narrateur ne se serait pas avisé de dire qu'on le releva mort, νεκρός. « Il en est de cette phrase, dit M<sup>sr</sup> Beelen, comme du mot de Notre-Seigneur au petit roi de Capharnaüm : « Allez, votre fils vit. »

comme on reconnaît dans l'action de saint Paul la méthode d'Élie, et dans celle de saint Pierre la méthode du divin Maître.

On sait que saint Jean Chrysostome attribuait à l'ombre de saint Paul le pouvoir de ressusciter les morts <sup>1</sup>. Le cardinal Baronius, tout en réservant le privilège de l'ombre miraculeuse à saint Pierre, s'exprime ainsi sur ces résurrections : « Quant à celles-ci, qui pourrait les révoquer en doute, lorsqu'on les voit dans la suite accordées SI SOUVENT à de simples reliques, ou même à de simples vêtements <sup>2</sup> ? »

Le même auteur fait à peu près les mêmes réflexions sur celles que la tradition dit avoir été opérées par saint Matthieu et par plusieurs autres apôtres.

### 3. — Par saint Jean.

« A tous les miracles opérés par saint Jean (continue le cardinal), on en ajoute beaucoup d'autres; mais comme en général ces récits font partie des apocryphes, nous pensons qu'ils doivent être rejetés. On affirme entre autres qu'il ressuscita une veuve et un jeune homme, mais nous ne le savons que par Pseudoprochore et quelques autres que l'on ne saurait croire en toutes choses « in omnibus ». Quant à celui de l'homme mort et ressuscité à Éphèse, CELUI-LA EST SOLIDE « firmum habetur, » étant confirmé par le témoignage d'Apolonius, notre plus antique théologien, cité par Eusèbe (*Hist. eccl.*, l. V, ch. xviii). Sozomène d'ailleurs le certifie en ces termes : « Il n'y a pas que saint Pierre et saint Paul qui aient ressuscité des morts; saint Jean l'évangéliste a fait la même chose à Éphèse, et sur une jeune fille d'Hiérapolis. Vous verrez en outre que les MÊMES choses ont été opérées par beaucoup de personnes, tant parmi les anciens que par de

1. Homélie sur l'Ép. aux Romains.

2. Baronius, *Annales*, t. I, p. 424.

pieux personnages de notre époque, et entre autres par Épiphané <sup>1</sup>. »

Et Baronius, d'ajouter : « Pour en revenir au fait de saint Jean, il est d'autant plus croyable, qu'il était absolument nécessaire pour cet apôtre de dépasser les prodiges d'Apollonius de Tyane, alors très-considéré à Éphèse, comme il avait été nécessaire à Pierre de dépasser les prodiges de Simon <sup>2</sup>. »

Outre ces deux grands témoignages, nous trouvons, pour le même fait, celui du célèbre annaliste Lucius Dexter, cautionné lui-même par l'estime et l'amitié de saint Jérôme et de saint Augustin. « Stoticus, dit-il, avait un fils nommé Stacteus, qui demeurait à Éphèse pour ses affaires. *Il y meurt, et saint Jean le ressuscite*; après quoi, Stoticus, Symphorose, sa femme et ses fils, se convertissent à la foi, et, rentrés en Italie, ils y souffrent le martyre <sup>3</sup>. »

Le patronage de Jean pour Éphèse ne s'était pas borné à ces actes, car saint Jean Chrysostome est là pour nous affirmer qu'« il avait pris autant de soin de cette ville après sa mort que de son vivant <sup>4</sup>. »

1. Sozomène, *Hist.*, l. VI, ch. xxvi.

2. Baronius, anno Chr. 98.

3. « Stacteus, Stotici filius, qui, Ephesi, negotiorum causa morabatur, mortuus, a Johanne ad vitam revocatur. Convertuntur Stoticus et Symphorasa cum filiis suis ad fidem, qui reversi ad Italiam passi sunt. » (L. Dexter, *Chronicon*, anno Chr. 100.)

Rien de plus historique, en effet, que la fin de ces derniers et illustres martyrs, dont les corps furent retrouvés plus tard à Tivoli, dans l'Anio, où la rage d'Adrien les avait fait précipiter. Ensevelis d'abord à huit milles de Rome, ils furent reportés par le pape Étienne dans l'ancienne église de Saint-Michel, qui depuis porta leurs noms.

4. « Post mortem Johannes, *tantumquam vivens*, Ephesium curavit. Quisquis enim accedit ad eum cum fide magnis afficitur beneficiis, sanctorum enim corpora non modo, sed loculi ipsi et monumenta spirituali gratia conferta sunt. » (*Laudes apostol.*, et saint Jérôme, *Ep. Ad Eustochium*, t. I, p. 27.)

4. — *Par les autres apôtres.*

Il faut bien en convenir : pour ceux qui ne veulent absolument croire qu'à la parole *écrite* des apôtres, pour ceux qui regardent comme un sacrilège d'ajouter un seul miracle à ceux que les livres saints rapportent (comme si l'Évangile et les apôtres ne nous avaient pas prévenus de leur extrême sobriété à cet égard), il ne reste plus dans ces livres d'autres résurrections que nous puissions ajouter à celles-ci.

Mais pour nous, qui ne croyons pas que le Saint-Esprit se soit arrêté tout juste au moment où la plume du dernier des apôtres venait de tracer son dernier mot, il nous semble que la promesse de ces  *dons*  miraculeux se trouvant intimement liée dans l'Évangile à celle de  *l'assistance*  pendant tous les siècles, tant que celle-ci subsistera, celle-là ne pourra jamais défaillir.

Aussi, ne doutons-nous aucunement que, si nous avions pu suivre les apôtres à Jérusalem, à Antioche et dans tout cet Orient si promptement subjugué par leurs miracles, nous trouverions partout les mêmes causes décidant des mêmes effets.

Devant cette absence de détails complètement authentiques, sachons nous contenter de cette affirmation de Baronius : « que d'après Eusèbe les prodiges apostoliques avaient été en Orient véritablement *STUPÉFIANTS* (*stupenda*). »

On dit de saint Thomas, que non loin de Coromandel il ressuscita un jeune homme que les brachmanes l'accusaient d'avoir fait mourir.

Saint Jacques le Majeur passait aussi pour avoir ressuscité plusieurs morts. Quant à l'apôtre Philippe, ce n'était pas la tradition seule qui lui attribuait le même don, car Eusèbe (*Hist.*, l. III, ch. xxxix) rapporte que le célèbre Papias, contemporain des apôtres, et celui-là même qui avait enterré les

4. Saint Marc, ch. xvii et saint Matthieu, ch. xxviii.

deux filles de Philippe, l'une à sa droite et l'autre à sa gauche, avait écrit « QU'IL TENAIT DE CES DEUX VIERGES elles-mêmes que leur père avait ressuscité un mort (*sub eo*), c'est-à-dire en se couchant dessus comme Élie. » Et ce mort, on le nommait : c'était Théophile. Nicéphore, en rapportant ce même fait (l. III, ch. xx), dit que « Papias ne peut pas s'être trompé sur un pareil témoignage. » Outre cela, tous les bréviaires et martyrologes romains s'entendent parfaitement avec les MENÉES ou martyrologes grecs, pour attribuer au même apôtre trois autres résurrections, et voici le détail qu'ils en donnent : « Lorsqu'il prêchait en Scythie, il fut pris, enchaîné et amené devant une statue de Mars pour qu'il l'adorât ; et voilà que du souterrain sur lequel était placée cette statue il sortit un immense dragon qui mit à mort le fils du pontife préposé à la garde du feu, puis les deux tribuns de la province, et infesta tellement de son haleine tous ceux qui se trouvaient là, qu'il les rendit tous malades. Et Philippe leur dit : « Suivez mon conseil. Si vous voulez recouvrer la santé et voir ressusciter ces trois morts, brisez la statue de votre dieu Mars, remplacez-la par la croix du Christ et je me charge du reste. » Il n'a pas besoin d'insister ; tous les malades s'écrient : « Brisez la statue et guérissez-nous. » Alors, après quelques moments de silence, Philippe, s'adressant au dragon, lui dit à haute voix : « Serpent maudit, je te l'ordonne, quitte à l'instant cette contrée et retire-toi dans une solitude où tu ne puisses nuire à personne. » Et le dragon disparut sans que l'on pût savoir où il s'était rendu <sup>1</sup>. Enfin l'apôtre

1. C'est là le début de cette longue série de victoires remportées, comme nous l'avons dit (*Introd.*), par une foule de saints sur tout un ordre de monstres disparus de nos continents, mais dont nous retrouvons certainement les analogues ou les débris dans notre géologie souterraine, sous les noms de *plesiosaurus*, *sauriens*, etc. (Voyez dans notre note 2<sup>e</sup> Mém., vol. I, l'app. sur *les serpents et les dragons sacrés*.)

Quant à saint Matthieu, les *historiens apostoliques* nous le montrent ressuscitant un certain Euphpanion, fils d'un roi d'Éthiopie, qui par reconnaissance lui avait fait élever une église, nommée, en souvenir de ce bienfait,

ressuscita les trois morts et guérit tous les malades, dont la plupart se convertirent <sup>1</sup>. »

Suivent encore bien d'autres miracles opérés au moment de son martyre, mais comme ces derniers ne sont rapportés que par Métaphraste et ne figurent pas dans les manuscrits latins, ils ne peuvent pas inspirer une confiance absolue.

#### § IV.

##### LES ACTES ET NOS PRÉTENDUES SUPERSTITIONS.

« Loin de nous, nous répéteront les protestants, la pensée de récuser les grands miracles! Ce que nous repoussons de toutes nos forces et dans l'intérêt même de ces derniers, ce sont vos pieuses *légendes* et les *superstitions* avec lesquelles vous persistez à les confondre. »

A cela nous répondrons : Si les Juifs sont littéralement aveuglés lorsqu'ils ne comprennent pas la grande leçon que leur donne un saint Paul, combien ne le sont pas à leur tour nos frères séparés, en ne voulant pas retrouver dans ces *Actes* qu'ils vénèrent l'enseignement et la pratique de toutes les *superstitions* qu'ils nous reprochent!

Notons-le bien; tous les degrés, tous les détails merveilleux qui remplissent les *Actes* attribués à saint Luc, se trouvent confirmés par les Épîtres de saint Paul acceptées par tous les protestants, de telle sorte que la bonne foi déjà si pénétrante du narrateur se trouve immédiatement démontrée

*Résurrection.* Il la régit pendant trente-trois ans, dit-on, et sous ses voûtes auraient été baptisés ce roi Eglippus, sa femme Euphenissa et leur fille Iphigenia.

Saint Thomas, saint André, passent aussi pour en avoir opéré de leur côté; mais les documents certains nous font défaut.

1. Boll., *Acta SS.*, t. I de mai, p. 14.

par l'irrésistible autorité de l'*acteur* ou plutôt du héros de ce grand drame. Donc, impossibilité absolue d'échapper à aucun des récits, à moins de supposer entre ces deux saints personnages un abominable complot, et de supprimer ou ce fameux verset de l'épître aux Corinthiens <sup>1</sup> dans lequel l'apôtre énumère et distingue si bien toutes les grâces habituelles des premières communautés chrétiennes, à savoir les *prophéties*, les *vertus*, les *grâces de guérison*, le *don des langues*, les *résurrections*, etc., etc., ou tout ce qui a trait à ces grâces de second ordre que l'on se plaît à appeler superstitions. Indiquons-en quelques-unes.

Ainsi, par exemple, chaque fois que les protestants se permettent de sourire devant les *reliques* de nos saints, comment ne comprennent-ils pas que ce sourire atteint, bien avant nous, les apôtres saint Pierre et saint Paul, dont « les *mouchoirs* et les *ceintures* guérissaient non-seulement toutes les langueurs, mais expulsaient tous les mauvais esprits, *spiritus nequam* <sup>2</sup>. » A quelle époque précise s'aviseront-ils de placer le retrait d'un tel don ?

Quels dédains ne réservent-ils pas aujourd'hui à tous ces pauvres d'esprit qui croient encore à nos *apparitions* et *interventions* angéliques, etc. ! Mais on oublie donc que les apôtres n'agissaient guère en dehors de ces modes d'inspiration ? Tantôt nous voyons saint Paul partir pour la Macédoine sur la foi de l'ange de ce pays (*Actes*, ch. xvi, v. 9) ; tantôt Pierre ne prendra une de ses plus importantes décisions qu'après une visite ou plutôt une illumination du même ordre, sans compter tous les *colloques*, toutes les *injonctions*, *délivrances*, etc., qui ne cessent de prouver ces mystérieux rapports.

La vision de Cornélius (*ibid.*, ch. x, v. 17) est une des plus remarquables. Pendant qu'il est chargé, par ordre divin, d'en-

1. I<sup>re</sup> aux Cor., ch. xii.

2. *Actes*, ch. xix, v. 12. Il a vraiment fallu bien de l'audace aux *centuriateurs de Magdebourg* pour oser dire (centurie vi) que « ce culte était né au vi<sup>e</sup> siècle. »

voyer vers saint Pierre à Joppé, celui-ci en est averti de son côté, de sorte qu'il va lui-même à la rencontre de l'émissaire et lui dit : « C'est moi que vous cherchez » (*Actes*, ch. x, v. 21). Et il est rare que ces *télégrammes* spirituels ne se confirment pas mutuellement :  *fils*  télégraphiques merveilleux, dont la rapidité centuple celle des nôtres et dont la texture ne paraît pas s'être jamais rompue !

Rien n'était plus fréquent que ces assistances inspirées, dont les effets palpables, matériels, objectifs, perçus par tous les sens à la fois, devenaient autant de vérités expérimentales. Tantôt « les princes des prêtres mettent la main sur les apôtres et les jettent en prison, mais l'ange du Seigneur leur ouvre les portes, etc., » (*ibid.*, ch. v, v. 18 et 19). Tantôt c'est Pierre qui dort enchaîné *entre* <sup>1</sup> deux soldats, au fond d'un cachot gardé en outre au dehors, lorsqu'un ange descend, illumine la prison, et réveille l'apôtre auquel il ordonne de mettre ses chaussures et de le suivre. C'est alors que les chaînes qui lient saint Pierre aux soldats tombent à terre et lui permettent de suivre son guide, tout en se croyant *en proie à une illusion fantastique* <sup>2</sup>. Tous deux traversent les deux corps de garde, la porte de fer s'ouvre d'elle-même (αὐτομάτη) devant leurs pas, et lorsqu'ils sont sur la place, l'ange prenant congé de celui qu'il a sauvé, disparaît. Pierre revient alors en lui-même (ἐν ἑαυτῷ γενόμενος, *factus in seipso*), ses yeux s'ouvrent, il reconnaît l'action angélique et va frapper à la porte du Cénacle où les autres apôtres étaient rassemblés et priaient.

Mais voici qui démontre combien ces assistances angéliques étaient fréquentes et souvent *visibles*. Lorsque Pierre eut frappé à cette porte, Rhode, la servante des apôtres, regarde à la fenêtre et va prévenir ceux-ci qu'il est là. « Tu es folle, » lui répond-on, car on savait qu'il était en prison. Mais celle-

1. Ou plutôt *a* deux soldats, ainsi que M<sup>sr</sup> Beelen en fait la remarque (*Actes*, p. 313), se fondant sur un passage de Tacite (*Ann.*, l. III).

2. M. Renan se tire de cette libération miraculeuse par ces cinq mots : « Une circonstance que nous ignorons. » (*Apôtres*, p. 248.)



ci persistant dans son dire, on en conclut qu'alors « ce sera son ange; » — et cette remarque n'étonne personne, tant on était habitué dans ce temps-là à voir « les anges gardiens prendre la figure et jusqu'aux vêtements de leurs clients, pour mieux les représenter. »

Il faut donc se résigner à voir les anges *se déranger* et intervenir continuellement dans les affaires de ce bas monde, soit en secret, soit ostensiblement, comme lorsque l'ange de la Macédoine dit à saint Paul : « Viens nous aider » (*Actes*, ch. xvi, v. 9). Avec un précédent pareil, pourquoi se refuser à admettre que, quinze siècles plus tard, l'ange des Indes ait appelé saint François-Xavier à son aide, comme celui de l'Éthiopie invoquait à son tour saint Nunnius?

L'inconséquence protestante n'est pas plus excusable lorsqu'il s'agit d'*interventions démoniaques*, de *possessions*, de *magiciens*, d'*exorcismes*, etc., car tout cela constitue, dans les *Actes* comme dans toutes les annales de l'Église, la plus continue des préoccupations chez les saints, après celle de l'amour de Dieu et du prochain.

Quant à leurs interventions *posthumes*, comment peut-on avoir le triste courage d'y renoncer, lorsqu'on a été assez heureux pour lire dans une des épîtres de saint Pierre cette consolante promesse : « *Après ma mort* j'aurai soin de ne pas vous oublier et de vous *rappeler* toutes ces choses » (ép. ii de saint Pierre, v. 25)? Ceci est de la plus grande importance, car cette assurance si douce et si formellement donnée, rapprochée de cet autre passage de saint Clément : « Pierre m'a dit : Ne craignez rien, car je ne cesserai pas *après ma mort* de prier pour vous, » rapprochée surtout des faits historiques qui tant de fois sont venus la confirmer, nous semble la sanction la plus magistrale du dogme sur lequel reposent nos plus douces espérances, à savoir le dogme de la *communion des saints*, que l'on a rayé le premier du *Credo*, comme si l'on était bien pressé d'en finir avec toutes nos consolations. Après de telles promesses descendues de si haut, de quel

droit les protestants érigeriaient-ils l'ingratitude en vertu, en soutenant que, lorsqu'on obtient de tels secours, on n'a pas le droit d'en remercier les dispensateurs et d'en réclamer de nouveaux? Hélas! saint Pierre « *leur a rappelé longtemps* toutes ces choses, » et ils les ont oubliées!...

Mais les objections se multiplient. Après les *apparitions* et les *visions*, ce dont on se méfie le plus, dans le camp de nos adversaires, ce sont les *extases*, les *ravissements*, les *transports mystiques*, etc. Et cependant c'est un grand apôtre qui affirme leur réalité, comme l'ayant expérimentée par lui-même! « Est-ce en corps, est-ce en esprit? » voilà le seul doute qu'il émette, car il n'hésite pas sur sa propre introduction dans un paradis, dont il garde pour lui les secrets. (II<sup>e</sup> ép. aux Corinthiens, ch. XII, v. 2.) Et cette fois comment l'illusion serait-elle possible, lorsque c'est un saint Paul qui se cautionne lui-même, comme ayant tout *entrevu*, tout *entendu*, tout *savouré*? « Non, dit-il ailleurs, l'œil de l'homme n'a jamais *vu*, son oreille n'a jamais *entendu*, son cœur n'a jamais *compris* ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment » (I Cor., 2, 9). Seulement, il a *entrevu* certains mystères qu'il ne lui est pas permis de raconter<sup>1</sup>.

Quant aux *transports* ou ravissements corporels, nous serons loin d'en manquer par la suite; rappelons-nous celui de l'apôtre Philippe sur la route de Gaza, enlèvement immédiatement suivi de son arrivée à Azoth, nonobstant une distance de *quarante milles* (Actes, ch. VIII, v. 39 et 40). Grâce à un tel pré-

1. Ce silence a-t-il été gardé sur tout et envers tous? C'est douteux. Quelques théologiens, étonnés des vues merveilleuses d'un saint Denys l'Aréopagite sur le monde invisible, se sont demandé s'il ne les tenait pas de saint Paul, son maître et son convertisseur. Malgré le caractère hypothétique de cette explication, elle semble néanmoins beaucoup plus naturelle que celle de la *science infuse* déparée à ce grand homme. Le génie humain ne pouvant rien deviner de toutes ces grandes vérités sur les *noms divins*, sur les *hiérarchies angéliques*, et saint Denys n'ayant jamais parlé de ses propres révélations, pourquoi n'attribuerions-nous pas celles qu'il nous fait à quelques confidences d'un tel maître et ami?

cédent, *précédé* lui-même par l'histoire du prophète Habacuc, nous n'objecterons plus l'impossible, lorsque nous verrons plus tard un saint Antoine de *Padoue* faire en quelques heures le double trajet de cette ville à Lisbonne, un saint Pierre d'Alcantara dépasser pendant ses vols extatiques le sommet des plus grands arbres, ou, mieux encore, une sainte Agnès de Bohême *disparaître entièrement pendant une heure* dans les nuages vers lesquels ses compagnes l'avaient vue transportée <sup>1</sup>.

On ne se tire pas de pareilles affirmations en se contentant de répondre, avec M. Renan, « qu'ils s'imaginaient alors faire des voyages aériens <sup>2</sup>. »

Arrêtons-nous ; ces quelques exemples suffisent à prouver que depuis dix-huit siècles nous n'avons rien inventé qui ne se trouve en germe dans les *Actes*. Il ne reste donc plus qu'à savoir si nous aurions développé et multiplié sans mesure ce qui nous a été montré comme *exemple* et promis sans réserve ; mais toutes les fois que le protestant s'entend avec le libre penseur pour se railler de toutes ces choses, il ne s'aperçoit pas qu'il proteste tout simplement contre le protestantisme et qu'il met en pièces l'unique histoire qu'il accepte et le seul *Credo* qu'il professe.

Continuons à nous en assurer, et, avant de reprendre le cours de nos grands miracles, débarrassons-nous de tout ce *démonisme* si littéralement identique au nôtre et qui occupe dans les *Actes* une place tellement large que, si nous nous avisions de l'en retrancher, nous ne pourrions plus comprendre un seul mot de tout ce qui l'accompagne.

1. Boll., *Acta SS.*, 6<sup>e</sup> jour de mars.

2. Renan, *Apôtres*, p. 160.

## § V.

## LES ACTES ET LE DÉMONISME.

1. Persistance des démons. — 2. Une de nos devineresses modernes à Philippes.  
— 3. Les *Actes* et les livres magiques. — 4. Un magicien devant un apôtre.

1. — *Persistance des démons.*

À la partie consolante de ces premières annales va succéder maintenant la contre-partie qui les attriste.

Nous avons prévenu nos lecteurs que telle avait été la loi, telle elle était encore et que telle elle serait dans l'avenir : « *Dura lex, sed lex.* »

On a peine à comprendre, il est vrai, qu'après le grand triomphe évangélique sur les démons, après leur dépossession et leur enchaînement à la croix du Sauveur, le monde n'en ait pas été complètement délivré ; mais c'est une vérité d'expérience ; nous sentons trop bien que s'ils ne sont plus nos maîtres, ils sont encore nos ennemis. Seulement, désormais nous ne serons pris au dépourvu que si nous le voulons bien, puisque le premier soin des apôtres est de nous montrer « les esprits de malice combattant contre nous de tous les points de l'atmosphère <sup>1</sup>, » et « Satan circulant autour de nous, pour nous dévorer comme sa proie <sup>2</sup>. » Oui, nous sommes prévenus ; Satan, tout « blessé qu'il soit à la tête <sup>3</sup>, » n'est pas mort ; c'est le gladiateur tombé dans l'arène, et qui se soulève à moitié pour frapper encore et faire payer le plus cher possible le reste de vie qui lui échappe.

Ici, nous allons donc nous retrouver sur un terrain que

1. Ép. de saint Paul aux Éphés., vi, 12

2. 1<sup>re</sup> ép. de saint Pierre, v, 8.

3. *Apocal.*, xiii, 3.

nous remuons depuis longtemps, celui du spiritisme ancien et moderne. Après l'avoir suivi dans ses manifestations contemporaines que nous avons rapprochées de ses antiques manœuvres, nous allons le suivre maintenant dans l'Église, dont la plupart des rites, des anathèmes, des prières, des efforts, vont avoir pour but unique de le poursuivre et de l'expulser.

C'est toujours le même ennemi, et il y aurait autant d'aveuglement à nier cette identité qu'il y avait tout à l'heure de folie à mépriser cette question.

## 2. — Une somnambule à Philippes.

L'ombre de saint Pierre, disions-nous, guérissait non-seulement *tous* les malades, mais encore ceux qui étaient *obsédés* par les esprits immondes (ὄχλουμένους). C'était bien là un exorcisme public, puisqu'il se passait au grand soleil de l'Orient et sur les places publiques.

Saint Paul, avons-nous dit, faisait de même; mais il n'attendait pas toujours que ces obsédés fussent malades, et certes en voici un exemple très-frappant.

Il y a quelques années, un auteur protestant qui nous avait pris à partie <sup>1</sup> réduisait à tel point la part des manifestations démoniaques dans l'Église primitive, que « le fait de la servante de Philippes lui paraissait, disait-il, un fait *isolé* et très-différent de ceux qu'on lui assimile. » C'est bien là la vraie méthode protestante : raréfier autant que possible le surnaturel, tel est le but; isoler les textes et dénuder la Bible, telle est la méthode; mais laissons parler le narrateur sacré : « Nous rencontrâmes une jeune fille ayant un *esprit de Python*, par lequel elle rapportait beaucoup d'argent à ses maîtres *en devinant*. Et cette fille suivait Paul et nous, en criant : « Ces hommes sont les serviteurs du Dieu tout-puissant, ils vous annoncent la voie du salut. » Elle faisait cela depuis plu-

1. Le comte de Gasparin, *les Tables et le Surnaturel*.

sieurs jours, mais cette fois Paul s'impatientant se retourne et dit à l'esprit : « Je t'ordonne, au nom de Jésus-Christ, de « SORTIR de cette fille. » Et à l'instant même IL SORTIT <sup>1</sup>. »

Nous sommes évidemment ici devant un de ces *médiums* féminins du XIX<sup>e</sup> siècle, qui ne sont eux-mêmes autre chose que les *somnambules* du XVIII<sup>e</sup>; mais pendant que nous nous y trompons tous les jours, pour Paul la discussion n'est pas longue et la théorie est bien simple. Il ne s'occupe même pas de la *fille* qui, à ses yeux, n'est pour rien dans l'affaire. Il ne s'adresse qu'à l'esprit, qui, lui, ne se fait pas répéter deux fois son ordre de sortie, et ruine si bien le maître de la *devineriesse* en se retirant, que celui-ci furieux fait mettre l'apôtre en prison <sup>2</sup>.

On le voit, les mesmériens de ce temps-là ne se donnaient aucune peine, pas même celle de magnétiser. Ils ne croyaient pas à la nécessité des *passes* pour amener la clairvoyance, et ne dissimulaient nullement le but matériel de leur exploitation. Aussi l'exorcisme les ruinait-il.

Saint Paul n'acceptait pas davantage les hommages forcés de l'obsédée et ne répondait pas un seul mot à ceux qui auraient pu lui dire alors tout ce que l'on dirait aujourd'hui. « Voyez comme elle est édifiante ! Comme elle vous prépare bien les voies ! Comment voulez-vous que les démons parlent ainsi contre eux-mêmes, etc... ? »

« Taisez-vous, et sortez. » Voilà les seuls mots par lesquels l'apôtre leur témoignait sa reconnaissance, et ces flatteurs ne se le faisaient pas répéter deux fois.

Sur tous ces rapprochements, nous sommes heureux de nous rencontrer avec le savant auteur de l'*Histoire générale de l'Église*, M. l'abbé Darras : « Le rationalisme moderne n'admet pas les possessions reconnues jadis par les Platon, les Plutarque, etc. Toute cette démonologie cependant s'est

1. Actes, ch. xvi, v. 46, 47 et 48.

2. Ibid., v. 49.

révélée de nos jours avec les mêmes caractères, et le *spiritisme* fait autant de ravages dans notre moderne civilisation, que les pythonisses en faisaient au sein de la Grèce. L'Église catholique a seule le pouvoir de réduire au silence ces voix infernales. » (*Histoire générale de l'Église*, t. V, p. 572.)

### 3. — *Les Actes et les livres magiques.*

A Éphèse, la scène est d'un intérêt bien autrement capital. « Voilà que les fils de Scæva, prince des prêtres, et, comme leur père exorcistes juifs, s'avisent de recourir aux noms de Jésus-Christ et de Paul pour donner plus de force à leur art. Tout aussitôt, l'homme qu'ils veulent exorciser et qui était possédé par le plus méchant esprit (le maître des deux autres, *dominator amborum*) s'écrie : « Je connais Jésus et je connais Paul, mais vous, qui donc êtes-vous ? » Et se précipitant sur eux, il met en lambeaux leurs vêtements et les force à fuir nus et couverts de blessures <sup>1</sup>. »

On peut être étonné de voir cette fonction d'exorciste en pleine vigueur avant l'Évangile. Mais l'historien Josèphe ne laisse subsister aucun doute à ce sujet. Sans adopter trop vite ce qu'il raconte d'un secret laissé par Salomon, et de l'amulette renfermant le nom de *Jéhovah*, on n'a rien à lui objecter, lorsqu'il affirme avoir vu lui-même un exorciste juif, en présence de l'empereur Vespasien et de toute son armée, ordonner à un démon de sortir d'un possédé, et comme preuve de sa sortie de renverser au même moment une jatte remplie d'eau que l'on plaçait dans le voisinage <sup>2</sup>.

1. *Actes*, ch. XIX, v. 13, 14, 15 et 16.

2. Josèphe, *de Bello Judaico*, l. VII, ch. xxv. Ce complément de démonstration fut longtemps en usage dans les exorcismes des premiers chrétiens. C'était, pour ainsi dire, le coup de massue donné à l'incroyance. Nous verrons même au v<sup>e</sup> siècle un saint ordonner au démon qu'il allait exorciser d'arracher, au moment de sa sortie, deux magnifiques colonnes d'un temple païen et de les transporter à l'église que ce même saint bâtissait à cent lieux de là, et le démon obéit.

Quel que fût le *secret* des Juifs, il est probable que Scæva y avait eu recours ; mais sa mésaventure étant une fois connue, « une grande terreur s'empara de tous les Juifs, et le nom de Jésus devint en grand honneur. Beaucoup de croyants venaient et *confessaient* leurs actions (*confitentes actus suos*), et beaucoup de sectateurs des *choses curieuses* apportant tous leurs livres (de magie), il y en eut pour cinquante mille deniers<sup>1</sup>. C'est ainsi que la parole de Dieu croissait et se trouvait confirmée<sup>2</sup>. »

Maintenant, quels pouvaient être ces livres ? C'étaient d'abord, soyons en bien persuadés, tous ces petits manuels d'évocations et de prescriptions magiques qui inondent encore aujourd'hui nos campagnes, et que nous avons reconnus jusque dans les *papyrus* égyptiens ; c'étaient encore tous ces livres de fausses sciences, comme l'alchimie, l'astrologie, la chiromancie, et même comme toutes ces *billevesées* médicales, qui, recouvertes d'un certain vernis scientifique et soutenues par quelques guérisons, appartiennent à l'ordre occulte, souvent sans que l'on puisse s'en douter, et deviennent, dix fois par siècle, à l'aide des femmes, des demi-savants et même de quelques savants éblouis, la vraie lèpre de toute science et de toute vérité.

Tout cet ensemble de mensonges et de faits merveilleux constituait le bagage de ces *circulateurs* ou *mathématiciens* qui avaient mis tant de fois l'empire en danger, que l'on avait fini par être obligé de les expulser et même de les punir de mort ; on les appelait *circulateurs* en raison des *cercles* magiques qu'ils faisaient *tourner* sans cesse, et *mathématiciens* en raison des calculs très-savants, en apparence, sur lesquels ils prétendaient appuyer leurs erreurs.

Voilà quels étaient les vrais ennemis du christianisme naissant. C'était là le grand obstacle ; aussi, voyez avec quel zèle

1. Selon dom Calmet, 25,000 francs de notre monnaie.

2. *Actes*, ch. xix, v. 14 à 20.



les apôtres cherchent à le déraciner ! C'est leur préoccupation constante, car ils sentent fort bien qu'ils ne peuvent introniser Jésus-Christ qu'après avoir préalablement expulsé ses ennemis; aussi sera-ce bientôt pour eux et pour beaucoup d'autres la vraie cause des plus grandes persécutions et des martyres les plus glorieux.

#### 4. — *Un magicien devant un apôtre.*

Après Éphèse, c'est Paphos. Paul et Barnabé sont choisis par le Saint-Esprit pour l'œuvre qu'il leur destine; « *in opus ad quod assumpsi eos*<sup>1</sup>, et cette œuvre, quelle est-elle? C'est d'aller trouver Paul Sergius, proconsul et *homme prudent* qui désire les entendre. Ils obéissent et se rendent à son tribunal; mais auprès de lui se trouve le grand obstacle ordinaire, c'est-à-dire le *magicien*. Celui-ci se nomme Élymas ou Bar-jesu. C'est lui qui, cette fois, dit-on, va soutenir la lutte contre les apôtres et garantit le proconsul des séductions de la foi nouvelle; mais à Paul un seul regard a suffi : « Fils du diable, lui dit-il, homme criminel et plein de ruse, ennemi de toute justice, quand donc cesseras-tu de barrer les voies du Seigneur? Voici que sa main s'appesantissant sur toi, tu vas devenir aveugle et ne verras plus le soleil pendant un certain temps. » Et tout aussitôt, une espèce de voile vaporeux tomba sur les yeux d'Élymas, qui, plongé dans les ténèbres, cherchait quelqu'un qui pût lui tendre la main; et voyant cela, le proconsul, frappé d'admiration et de terreur, crut à la doctrine du Seigneur<sup>2</sup>. »

Ce beau passage des *Actes* n'échappe pas, comme bien on

1. *Actes*, ch. XIII, v. 2.

2. *Actes*, ch. XIII, v. 2 à 13. On croit que cette espèce de *goutte sereine* miraculeuse fut guérie par celui qui l'avait si bien prédite, c'est-à-dire, par saint Paul. On se fonde à cet égard sur ce passage de saint Denys (*Noms divins*, ch. VIII) : « Élymas résista encore une fois (*rursum*) à l'apôtre. » Cette récidive, en effet, suppose un premier pardon.

le pense, à la sévérité de nos Élymas de la science, d'autant plus aveugles qu'ils ne se doutent pas qu'ils le sont. « Ce titre de *magicien*, dit M. l'abbé Darras, offusquait encore le regard méticuleux de la science, mais le texte des *Philosophumena* (nous allons voir ce que c'est) est venu, à son heure, confirmer encore ici la rigoureuse véracité du livre saint <sup>1</sup>. »

C'est là le propre des grandes vérités; on voudrait les réduire à une lumière isolée, et il se trouve qu'elles éclairent à la fois toutes les parties de l'histoire.

Aussi toutes ces leçons *spiritiques*, privées jusqu'ici, vont-elles désormais jeter un grand éclat et décider, non moins que les grands miracles, du triomphe de l'Église.

## § VI.

### SIMON LE MAGICIEN ANTAGONISTE DE SAINT PIERRE.

1. Simon et les *Philosophumena*. — 2. Les saints Pères vengés par ce manuscrit hérétique. — 3. L'histoire et la chute aérienne de Simon.

#### 1. — *Simon et les Philosophumena*.

Pour « barrer le royaume de Dieu, » suivant l'expression de saint Paul, il n'y avait pas que des magiciens vulgaires; de même qu'il fallait des hérésies imposantes « pour éprouver la foi, » de même il fallait aux apôtres de grands théurges pour balancer leurs miracles, du moment où le parallélisme satanique et divin si fidèlement suivi dans le vieux monde devait renaître dans le nouveau <sup>2</sup>.

1. *Histoire générale de l'Église*, t. V, p. 497.

2. « Une antique tradition, dit encore M. Darras, rapporte que parmi les cent vingt disciples, quatorze, s'étant faits *chefs de sectes*, donnèrent naissance aux hérésies du 1<sup>er</sup> siècle. Saint Jean, en parlant de ces hérésiarques,

Or, l'Église de Jésus-Christ étant fondée sur Simon, il avait paru piquant à l'*infernale plagiaire* d'avoir un représentant du même nom, pour en faire le fondateur de la sienne et le pasteur de ses brebis dévorantes.

Il mit donc la main sur « ce magicien de Samarie, sur ce *seducteur* que tout le monde écoutait et croyait avec admiration, lorsqu'il se proclamait « la grande vertu de Dieu <sup>1</sup>. »

Les *Actes* en font d'abord un chrétien baptisé qui, frappé de l'éclat des miracles de Philippe, de Pierre et de Jean, osa leur proposer de l'argent en échange de ce divin pouvoir. Habitué sans doute à traiter avec les théurges de l'Orient, qui « ne donnaient rien pour rien, » Simon pensait qu'il en serait de même avec saint Pierre, mais celui-ci répondit : « Périsse cet or avec toi, qui t'imagines pouvoir payer le don de Dieu ; je le prie qu'il te pardonne d'avoir eu cette pensée. »

Et comme le magicien le conjurait de continuer cette prière, il pouvait être permis de croire à sa conversion, mais « son cœur n'était pas droit devant le Seigneur <sup>2</sup>, » et la preuve ne s'en fit pas attendre, puisque toute la tradition, secondée par l'histoire, nous le montre appuyé par Néron dans toutes ses luttes contre saint Pierre, jusqu'au jour où, étant parvenu à s'élever dans les airs à l'aide de ses démons, il fut précipité par les prières de l'apôtre, qui dut à ce grand triomphe et son incarcération et sa mort.

Il est vrai que cette tradition, et surtout le rôle magique de Simon, avaient reçu depuis deux ou trois siècles tous les démentis auxquels ils avaient droit de s'attendre ; mais laissons parler cette fois M. de Pressensé (l'historien protestant déjà cité) : « Beaucoup de théologiens ont conclu de tous les *mythes* dont l'histoire de Simon a été surchargée que cette

avait dit : « Ils sont bien sortis de notre société, mais ils n'étaient pas des nôtres, ex nobis prodierunt, sed ex nobis non erant. » (I Jean II, 19. — *Histoire générale de l'Église*, t. V, p. 294.)

1. *Actes*, ch. VIII, v. 9 et 10.

2. *Ibid.*, v. 21.

histoire n'était qu'un tissu de *légendes*; mais elle contient des *faits positifs*, garantis par le témoignage unanime des Pères et confirmés par l'écrit d'Hippolyte récemment découvert <sup>1</sup>. »

Tous ceux d'entre nos lecteurs qui se sont occupés d'histoire ecclésiastique savent qu'il s'agit ici d'une réhabilitation capitale; mais ce que la plupart ignorent probablement, c'est ce que pouvait bien être cet écrit si vengeur d'*Hippolyte*. Eh bien, c'est un manuscrit des premiers siècles portant le titre assez bizarre de *Philosophumena*, découvert en Grèce, il y a quelques années, mais dont on ignore encore le véritable auteur.

Pour les catholiques, ce manuscrit, qui se permet d'outrager le pape saint Calliste de la manière la plus odieuse, est nécessairement de quelque hérétique inconnu, au moins dans une de ses parties principales; mais, pour les libres penseurs qui trouvent charmant de *lancer* un saint contre un évêque de Rome, ce serait l'œuvre de saint Hippolyte. Beaucoup d'érudits faisant autorité dans la science, et notamment monseigneur Cruice, évêque de Marseille, ont réfuté ce blasphème, tout en reconnaissant un grand intérêt et une grande valeur au manuscrit <sup>2</sup>.

Quoi qu'il en soit, ce livre extraordinaire et très-savant (en dehors de la calomnie précitée) n'en justifie pas moins tous les enseignements de la tradition et des Pères sur ces deux points capitaux, la magie de Simon et le séjour de saint Pierre à Rome.

Peut-être le passage des *Philosophumena* qui se rapporte à ce dernier point est-il pour quelque chose dans cette confession de M. de Pressensé : « l'unanimité de la tradition sur le séjour de saint Pierre à Rome, pendant les dernières années de sa vie, *étant imposante, je suis porté à la croire, pourvu*

1. *Histoire des trois premiers siècles de l'Église*, p. 395.

2. M. l'abbé Darras pense (avec grande raison, selon nous) que ce pamphlet doit être de l'un des antipapes qui, précisément, siégèrent à Rome à cette époque. (*Histoire générale de l'Église*, t. VII, p. 604.)

que l'on ne tire aucune conclusion de ce fait au profit de la hiérarchie <sup>1</sup>. »

Et nous, nous sommes *très-porté* à croire que, devant les nouveaux documents, cette concession est devenue une *nécessité* <sup>2</sup>.

2. — *Les saints Pères vengés.*

Si notre auteur anonyme se permet de calomnier un pape, il dit au moins la vérité sur le premier magicien de l'ère chrétienne, et c'est bien quelque chose, car les saints Pères l'avaient dite comme lui, sans qu'on voulût les croire et sans entrer toutefois dans tous les détails curieux qui vont suivre.

« Simon, dit le manuscrit, homme habile dans l'art magique, trompait beaucoup de personnes, en partie par l'art de Thrasymède (la jonglerie), en partie *par le secours des démons*. Du reste... charlatan absurde et convaincu d'imposture par les apôtres, il entreprit de se faire passer pour un Dieu. Il sut donc tourner à son profit, par les *mauvais arts*, non-seulement les enseignements de Moïse, mais ceux des poètes... Ses disciples usent encore de ses prestiges. Grâce aux *incantations*, aux *philtres* et à ces *caresses attractives* (*illecebras*,

1. De Pressensé, *Histoire des trois premiers siècles de l'Église*, t. II, p. 777.

2. Sur cette grande question, M. Darras fournit encore un document d'une trop haute importance pour qu'il nous soit permis de le passer sous silence. « Nous possédons aujourd'hui, dit-il, le texte authentique de la première épître adressée aux Corinthiens par saint Clément, disciple et successeur de saint Pierre. Chose remarquable! c'est un docteur protestant de l'Université d'Oxford qui le publia pour la première fois sur un manuscrit provenant de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie. « LA SCIENCE MODERNE EST UNANIME À EN RECONNAÎTRE L'AUTHENTICITÉ, » (autrement dit, cette épître est bien réellement de saint Clément). Or il est bon que personne ne l'ignore; dans cette épître, saint Clément se nomme très-formellement « LE SUCCESSEUR DE SAINT PIERRE », et il doit le savoir!

A Tubingen, un savant professeur (M. Héfelé) fixe la date de cette épître à la troisième année après le martyre de saint Pierre.

A MM. les protestants de tirer les conclusions!

passes) et à ce qu'ils appellent des *sommeils* (*somnia*), ils envoient des démons pour *influencer* (*irritando*) tous ceux qu'il leur plaît de fasciner. Pour cela, ils font usage de ces esprits qu'ils nomment *familiers*... Quant à lui, Simon, convaincu et anathématisé par les apôtres, il vint à Rome où il trouva Pierre qui s'opposa aux prestiges par lesquels il se faisait beaucoup de prosélytes. » (*Philosophumena*, l. VI.)

Nous ne savons s'il est possible de décrire avec plus d'exactitude les *passes* et le *sommeil* magnétiques de nos temps modernes ; aussi M. l'abbé Darras remarque-t-il avec raison que « le *spiritisme* et la philosophie moderne peuvent se reconnaître ici ; car si d'une part on a lieu d'être surpris en retrouvant dans ce livre les témérités de la philosophie transcendante de Schelling et de Hegel, de l'autre il ne manque pas de curieux analogues avec nos pratiques démoniaques actuelles. »

On lit, par exemple (*Philos. magici*, l. IV, c. iv) : « Le mage faisait écrire sur une feuille de parchemin la demande que l'on voulait adresser au démon ; la feuille ployée en quatre était jetée dans un brasier ardent pour que la fumée allât en révéler à l'esprit le contenu. L'encens étant jeté à pleines mains sur les charbons, le mage y ajoutait, sur des morceaux de papyrus, les noms hébraïques des esprits auxquels il s'adressait, et la flamme dévorait le tout. Bientôt l'esprit *divin* semblait envahir le mage, qui poussait des invocations inintelligibles, et, plongé dans cet état, il répondait à la question posée, — des apparitions fantastiques surgissaient parfois du milieu du brasier ardent (*ibid.*, § 3) ; d'autres fois le feu paraissait descendre du ciel sur les objets désignés par le mage (*ibid.*), ou bien encore la divinité évoquée traversait l'appartement, traçant des orbes de feu dans son vol (*ibid.*, § 9). »

« L'auteur, ajoute M. l'abbé Darras, distingue nettement ces opérations *plus ou moins* naturelles des relations démoniaques qu'il commençait à traiter. Malheureusement, cette dernière

partie manque dans l'unique manuscrit que nous possédons. » (Abbé Darras, *Histoire générale de l'Église*, t. V, p. 363.)

Peut-être sera-t-on assez heureux pour la retrouver; mais dès à présent M. Maury n'a plus le droit de dire, comme il l'a fait quelque part, que « d'après les *Philosophumena* toute la magie de Simon se réduit à la simple jonglerie. » Le contraire résulte de la distinction mentionnée.

Tout ceci, du reste, est parfaitement conforme à ces paroles d'Anastase le Sinaïte : « On vit Simon faire marcher des statues, se précipiter dans les flammes sans en être atteint, se métamorphoser en animaux divers, faire apparaître dans les festins des fantômes et des spectres, *faire mouvoir les meubles d'un appartement* par des esprits invisibles. Il disait qu'il était escorté par des multitudes d'ombres auxquelles il donnait le nom d'*âmes des morts*. Enfin il s'envolait dans les airs... » (Anast., *Patrol. grecque*, t. LXXXIX, col. 523, *quæst.* xx.)

### 3. — *L'histoire et la chute aérienne de Simon.*

Il ne saurait donc plus rester de dissidence sérieuse que sur une des traditions les plus constantes de l'Église, relativement à la chute aérienne de ce singulier personnage.

C'était un fait accrédité partout, qu'ayant voulu démontrer sa divinité, en s'élevant dans les airs, il en avait été précipité par les prières de saint Pierre. Pour prouver ce dernier fait à M. de Pressensé (qui le nie), nous pourrions nous contenter de cette unanimité traditionnelle, à l'autorité de laquelle il vient de sacrifier un préjugé bien autrement puissant; mais nous devons encore lui dire avec un écrivain moderne très-distingué<sup>1</sup> : « La chute de Simon, telle qu'elle est racontée par les apocryphes, et les conséquences qui en résultèrent

1. M. Amédée Fleury, *Rapports de saint Paul avec Sénèque*, t. II, p. 400.

pour saint Pierre et saint Paul, *sont cependant puisées dans les historiens les plus graves* et, entre autres, dans saint Philastre, dans saint Sulpice Sévère, etc. Saint Augustin va même jusqu'à attribuer l'institution du jeûne du samedi, dans la primitive Église, au jeûne préparatoire observé par saint Pierre à la veille de cette grande lutte <sup>1</sup>. » M. Fleury a été plus fort encore en faisant un appel aux historiens profanes, qui, sans raconter le fait, y font allusion de la manière la plus évidente. Par exemple, qui pourrait nier que cette phrase de Suétone ne s'y rapporte : « En ce temps-là, UN ICARE alla tomber DÈS LE PREMIER ÉLAN près de la loge de Néron, et LA COUVRIT DE SON SANG <sup>2</sup> ? » Qu'est-ce qu'un Icare, sinon un téméraire qui essaye de *voler* dans les airs ? Et, pour couvrir une loge de sang, ne faut-il pas que l'ascension ait été encore assez haute ?

De son côté, la tradition topographique vient merveilleusement appuyer la parole de l'historien et donner à cet *Icare* son véritable nom, lorsqu'elle vous montre encore aujourd'hui près de l'église Saint-Cosme et Saint-Damien (*in via Sacra*), et tout à côté de l'ancien temple de Romulus, les vestiges d'une pierre sur laquelle se seraient imprimés les genoux de l'apôtre après sa victoire ; et ce n'est certes pas une circonstance moins remarquable que de voir ce lieu s'appeler encore aujourd'hui *Simonium* <sup>3</sup>.

Autre témoignage bien probant : le païen Dion Chrysostome raconte que « Néron comblait Simon de caresses et le traitait magnifiquement dans son palais », et il ajoute : « l'empereur ne permettait jamais une contradiction, et ne voulait pas que l'on déclarât impossible ce qu'il avait une fois ordonné ; de telle sorte qu'un jour ayant prescrit à quelqu'un de *VOLER*, et celui-ci l'ayant promis, il fut nourri pendant longtemps

1. Saint Augustin, Epist. XXXVI, *ad Casulam*.

2. Suétone, *Nero*, ch. II.

3. Pétrarque, dans sa lettre à Philippe de Vitriaco, lui dit : « Tu vois encore ici la pierre tachée par la *cervelle* de l'infâme Simon. »



à sa cour, et près de lui, comme *devant voler*, VOLATURUS<sup>1</sup>. »

Enfin, l'illustre Grotius, le plus savant peut-être de tous les protestants, regarde comme indubitable que saint Paul désigne parfaitement Simon sous l'épithète d'*indigne* et prédit sa misérable fin en même temps que celle de l'antechrist dans son *Épître aux Thessaloniens*, ch. II, v. 7.

La sanction historique est donc bien loin de manquer à cette lutte mémorable entre le prince des apôtres et le *premier-né de Satan*, le père de toutes les hérésies futures, comme on l'appelait alors.

Nous ne pouvons donc plus douter historiquement, lorsque nous voyons que, cinq siècles avant les nouvelles justifications, le cardinal Baronius prenait déjà soin de nous apprendre (*Annal.*, t. I, p. 645) que le *Livre pontifical*<sup>2</sup> » adhère à tous ces détails, *his omnibus adstipulatur*. » C'est pourquoi, ajoute-t-il, les moines orientaux s'appuient sur ces faits dans le libelle qu'ils adressent au pape Agapet, en le priant d'agir contre Sévère et Zoare, leurs deux plus redoutables magiciens, et de les briser par les miracles, comme saint Pierre l'a fait jadis à l'égard de Simon.

Anastase, de Nicée, n'est pas moins formel que tous ces auteurs, et même que les *Philosophumena*, dans la peinture qu'il fait des prestiges de Simon, « toujours accompagné, dit-il, de ces spectres et de ces ombres qu'il disait être des âmes des morts (*de Præstigiis Simonis*). »

Quant au véritable moment de sa mort, laissons encore parler M. l'abbé Darra. « Quant à la mort de l'imposteur de Samarie, c'est encore par les *Philosophumena* que nous en avons enfin le détail. Son échec dans l'amphithéâtre ne lui

1. Ita ut, cum quemdam volare jussisset, ille et promiserit, multoque tempore nutriebatur intus apud eum, in aula, tanquam VOLATURUS. (Dio, *Orat.* XXI.)

2. *Liber Pontificalis*, ce premier monument de la Rome papale que, dans notre *Introduction*, nous avons montré si bien vengé des calomnies dont il avait été l'objet.

avait pas fait perdre son crédit parmi ses adeptes. Mais il paraît qu'il ne s'était jamais complètement guéri des accidents *causés par sa chute*, puisqu'il était obligé de s'asseoir en parlant à la foule et que nous le retrouvons dans cette attitude, sous un platane de la Campagne romaine, lors de sa dernière conférence avec saint Pierre. L'idée de se faire enterrer vivant pour ressusciter le troisième jour sort tellement du cercle ordinaire des prestiges de notre spiritisme européen, qu'elle pouvait passer *naguère* pour complètement invraisemblable ; aujourd'hui des faits de ce genre sont entrés dans le domaine de la notoriété publique. *Tout le monde sait* que les officiers anglais de l'armée des Indes ont vu *fréquemment* de malheureux Indiens, pour quelques pièces de monnaie, se faire coudre dans un linceul, la bouche, les narines et les yeux hermétiquement fermés avec de la cire. On les enterre ensuite, et des jours, des semaines, des mois après, au terme précédemment convenu, on les exhume, on les débarrasse de leurs linceuls et ils se retrouvent parfaitement vivants. La science s'est préoccupée de ces phénomènes inconnus chez nous, et fréquents dans les Indes. Le résultat de ses investigations nous fera probablement connaître le *procédé* technique employé par les Indiens. Quoi qu'il en soit, nous ne doutons pas que ce secret ne fût connu de Simon le Mage, et nous comprenons qu'il ait eu la pensée d'en faire usage pour simuler une résurrection. « Mais, dit l'auteur des *Philosophumena*, il ne se « releva pas de la tombe dans laquelle il s'était fait enterrer, « et ses disciples n'exhumèrent après sa mort qu'un cadavre, « car il n'était pas le Christ <sup>1</sup>. »

---

4. Voir à cet égard l'app. A intitulé : « LES FAUSSES RÉSURRECTIONS ET LES RÉVIVISCENCES APPARENTES DES PAÏENS ; » appendice se rapportant à notre *Introduction*.

## § VII.

DÉVELOPPEMENTS TRADITIONNELS SUR LA LUTTE  
DE SAINT PIERRE ET DE SIMON.

1. Leur crédibilité. — 2. La lutte engagée sur un mort. — 3. L'histoire et la chute aérienne de Simon.

## Note I. — LES MOYENS DU PRESTIGE.

## 1. — Leur crédibilité.

Nous avons déjà dit que les mots *apocryphe* et *légende* n'impliquaient nullement pour nous le sens fâcheux qu'on leur attachait d'ordinaire. « *Écrits ou récits moins officiels que les autres,* » voilà la définition qui convient à la plupart de ces documents.

Or, nous commençons par l'avouer, en dehors de la tradition, les détails que nous allons donner ne se trouvent que dans ces ouvrages, relégués autrefois par le pape Gélase et par les Pères eux-mêmes parmi les apocryphes. Tels sont les *Recognitions* de saint Clément, les *Constitutions*, et tous ces actes revêtus du nom des apôtres et des pontifes, sans leur appartenir, au moins en entier.

Mais que de choses à dire à propos de ces mêmes ouvrages, vengés aujourd'hui par une critique plus sage des reproches « infiniment trop sévères, » dit-elle, infligés à leur véracité. De leur côté, les catholiques sont assez généralement d'accord sur ce point : que « les faussetés et les altérations qui déshonoraient ces livres venant des *hérétiques* et reposant toujours sur les points de doctrine *sans toucher au fond historique* des récits, il faut, avant de rien condamner, faire très-exactement ces distinctions. »

Cette nécessité ne date pas d'aujourd'hui, car le sévère et très-savant patriarche Photius, dans sa *Bibliothèque des*

*Pères*, après avoir parlé des *fables* des *Recognitions*, plus rares, selon lui, dans les *Constitutions*, distingue encore parmi les premières, en disant : « Cependant le livre des *Actes de Pierre* (tiré des *Recognitions*) surpasse tellement les *constitutions* en sagacité, en gravité, en pureté de doctrine, en éloquence, et *principalement (maxime)* dans tout ce qui regarde les combats de saint Pierre avec Simon le Magicien, que l'on ne peut en rien les comparer aux autres <sup>1</sup>. »

Les Bollandistes tenaient, il y a deux siècles, le même langage et s'étonnaient « de ne plus trouver dans les dix livres actuels des *Recognitions* ces erreurs que leur reprochait saint Épiphane (*Hær.* xxx), et qui, probablement, les avaient fait condamner par le pape Gélase <sup>2</sup>. Parmi ces livres apocryphes se trouvaient encore ces *Actes de saint Lin*, que les mêmes savants prouvent si bien <sup>3</sup> avoir été le *chorepiscopum* (coadjuteur) de saint Pierre, avant d'être son successeur : « Quelques-uns de ces actes, disent-ils, sont rejetés comme falsifiés, mais on n'en lit pas moins au *Bréviaire romain* que « saint Lin écrivit les faits de saint Pierre et surtout (*maxime*) tout ce que ce grand apôtre a fait contre Simon le Magicien (23 septembre). Aussi ces Bollandistes recommandent-ils bien de ne pas confondre ces actes *approuvés* avec tous les autres, car « nous voyons, disent-ils, par les écrits de saint Chrysostome combien ils renferment de détails conformes aux traditions de toutes les Églises <sup>4</sup>. »

On le voit, nous sommes déjà bien loin de la sévérité des anciens auteurs gallicans; il nous reste à donner le dernier mot de la saine critique de notre époque; de l'aveu général, il a été formulé en 1851 par le docteur Tischendorf, de Leipzig, et le voici : « Plusieurs de ces Actes ne sont plus ce qu'ils étaient au temps de leur condamnation par Gélase; ils auront

1. *Codex CXIV, Apocr.*, éd. Migne, p. 387.

2. Boll., *Acta SS.*, t. V de juin, p. 398.

3. Id., *ibid.*, 12 mai.

4. Id., *ibid.*, 29 juin.

donc été corrigés par des mains orthodoxes ; ils remontent à la plus haute antiquité et conservent ce fond de *vérité historique* que plusieurs Pères remarquent avoir été *très-exact*, même chez les *apocryphes* qui n'avaient été altérés que relativement à la doctrine <sup>1</sup>. »

Après les Actes de saint Lin, ce sont, d'après ce savant, les Actes de Nérée et d'Achillée, *écrits avec une extrême bonne foi*, disent aussi les Bollandistes, et ceux de Marcellus qui, s'accordant entre eux et avec la tradition générale, « presque sans variantes, » MÉRITENT LA PLUS GRANDE CONFIANCE <sup>2</sup>.

En voici le sommaire.

2. — *La lutte engagée sur un mort.*

... « En ce temps-là, Néron, poussé par Simon le Magicien, commença à persécuter ces grands apôtres, car, s'étant rendu maître de l'esprit de César, au moyen de diverses *illusions démoniaques*, ce dernier lui avait confié sans réserve aucune le soin de sa santé et la garde de sa personne. Il tenait à l'avoir toujours auprès de lui, pour qu'il lui procurât victoires, conquêtes et toute sorte de prospérités <sup>3</sup>. Mais Pierre, éclairé par la lumière de la vérité et par la parole divine, avait démontré toute sa vanité et tous ses crimes. Quant à Simon, frappé d'aveuglement, il allait au-devant de sa défaite. Oubliant que déjà démasqué en Judée par Pierre il avait été obligé de prendre la fuite à travers les mers, il osait encore une fois venir l'affronter à Rome et s'y vanter de pouvoir, COMME LUI, RESSUSCITER LES MORTS.

1. Voir le *Dictionnaire des Apocryphes*. Migne, 1858.

2. Ce mot *presque* est de Fabricius (*Apocr. du Nouveau Testament*, t. II, p. 433), et se rapporte à la mort de Simon, qui, selon les uns, aurait immédiatement suivi la catastrophe, à Brindes ou à Laricia, et, selon d'autres, aurait eu lieu à Rome un peu plus tard.

3. Rien ne concorde mieux avec les historiens précités et avec Pline, disant : « Personne n'a jamais favorisé la magie avec autant de dévouement que Néron. » (*Hist. natur.*, l. XXX, ch. II.)

« A ce moment-là précisément, venait de mourir un jeune homme noble et proche parent de César. Comme toute la foule accompagnait ses dépouilles, tout le monde se demandait s'il n'y avait là personne qui pût le ressusciter. Pierre, alors, *s'était rendu très-célèbre* dans cet ordre de miracles, et bien que les païens ne crussent pas encore en lui, la douleur des parents les décida à essayer de son pouvoir.

« On fait donc apporter le mort à saint Pierre, pendant que d'autres vont chercher Simon pour les mettre tous deux en présence. Pierre dit alors aux parents d'inviter le magicien à commencer et à voir le premier s'il pourrait ressusciter leur fils ; mais Simon avant d'agir a soin de poser cette double condition : 1° s'il réussit, Pierre sera immédiatement mis à mort pour avoir injurié une aussi grande puissance que la sienne ; 2° si au contraire il échoue et que saint Pierre réussisse, c'est lui, Simon, qui subira la terrible sentence.

Pierre demeurait bien tranquille (*quievit*). Alors Simon se lève, s'approche du lit et se met à murmurer des paroles d'*enchantement diabolique* <sup>1</sup>, et voilà qu'il *semble* à tous les assistants que la tête du mort s'agite. Aussitôt, une immense acclamation s'élève du côté des païens qui affirment que le jeune homme vit et qu'il parle avec Simon. De là une grande irritation contre Pierre et sa présomption.

C'est alors que celui-ci réclame à son tour le silence et leur dit : « Si le mort vit, QU'IL LE DISE LUI-MÊME ; s'il vit, QU'IL SE LÈVE, QU'IL MARCHE ET QU'IL NOUS PARLE ! Mais je vais vous montrer qu'il ne suffit pas de faire remuer une tête pour que cette *fantasmagorie* <sup>2</sup> soit la vérité. Qu'on écarte le magicien de ce lit et vous verrez aussitôt les prestiges diaboliques s'évanouir. » — En effet, on écarte Simon du lit, et le

1. *Dira carmina immurmurabat*. C'est exactement l'expression employée dans toute l'ancienne *nécromancie* ; c'est aussi le synonyme du mot *musitabant* { ils parlaient tout bas }, appliqué par le prophète Isaïe aux opérations des nécromants.

2. *Φάντασμα*, *apparence de fantôme*.

mort reste immobile sans donner aucun signe de vie. Mais Pierre *se tenant au loin*, après avoir prié quelque temps intérieurement, s'écrie à haute voix : « Jeune homme, je te le dis, LÈVE-TOI, et que Notre-Seigneur Jésus-Christ TE RENDE LA VIE. » Et aussitôt le jeune homme se lève, se met à parler, à marcher, et Pierre le rend vivant à sa mère. Celle-ci voulait rémunérer le saint apôtre, mais il lui dit : « Sois tranquille et ne crains rien pour ton fils, car désormais il aura son gardien. » Quant au peuple, qui voulait lapider le magicien, Pierre l'en empêche en disant : « Laissez-le vivre et qu'il voie croître le royaume de Jésus-Christ malgré lui <sup>1</sup>. »

### 3. — *L'histoire et la chute aérienne de Simon.*

Le magicien était torturé en lui-même (*torquebatur*), en voyant la gloire des apôtres; alors il court chez Néron, et, dressant de nouvelles batteries, il obtient de lui qu'il fasse venir Pierre. Réunis tous deux auprès de l'empereur : « Je m'étonne, César, dit Simon, que tu puisses t'inquiéter d'un tel homme, d'un misérable pêcheur sans talents, ne connaissant que le mensonge et n'ayant aucune espèce de puissance

1. Nous trouvons une preuve du grand crédit conservé à cette légende jusque dans le VII<sup>e</sup> siècle. En 681, lorsque le moine Polychronius eut rédigé sa formule *monothéistique*, il demanda au septième synode de Constantinople la permission de la déposer sur un *mort* et de la justifier en le ressuscitant. Le synode y consentit, mais à condition que « cela se passerait en plein air et en présence non-seulement de tous les juges, mais de tout le peuple : » nouvelle preuve de l'ancienneté des précautions!

« On se rend donc dans la cour des bains appelée *zeuxippe*, et l'on y apporte un mort dans sa châsse argentée. Polychronius dépose sur lui sa formule, et à l'instar de Simon passe auprès de lui plusieurs heures à *marteler* des paroles (*insusurrans*), jusqu'à ce qu'il se déclare impuissant.

« Alors le peuple s'écrie : « ANATHÈME A CE NOUVEAU SIMON ! » Et le synode se retire dans le secrétariat appelé *trullus*, pour rédiger son procès-verbal et lancer l'*anathème selon la chair* sur ce téméraire, qui fut au moment même abandonné à ses mauvais esprits. » (Baronius, anno 681, § LXIV.)

Nous avons déjà vu et nous reverrons encore en quoi consistait ce nouveau prodige.

ni pour la parole ni pour les œuvres ; mais pour que tu sois plus vite débarrassé de ces ennemis, je vais ordonner à mes anges de venir et de me venger de lui. »

« ... Il conjurait donc l'empereur de vouloir bien fixer un jour pour une dernière épreuve, qui consisterait à s'envoler du haut d'un monument et à gagner ainsi le ciel. Le jour ayant été pris, on le vit donc monter au Capitole, et de là s'élançant du haut des rochers, il commença à voler (*volare cœpit*), et le peuple d'admirer et de respecter ! La plupart disaient : « Cet homme est bien, comme il le dit, la grande puissance de Dieu, et le Christ n'a jamais rien fait de semblable. » Alors Pierre, placé au milieu des assistants, prononça ces paroles : « Seigneur Jésus, manifestez votre puissance et ne permettez pas que ce peuple, qui doit bientôt croire en vous, soit trompé plus longtemps par de telles illusions. » Et ayant *prié avec larmes*<sup>1</sup>, et en demandant (disent les *Constitutions*) que Simon n'en mourût pas, il apostropha les esprits en ces termes : « Vous, esprits, qui soutenez et portez cet homme, je vous adjure et vous ordonne, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'abandonner à lui-même. » Et aussitôt abandonné par eux, il tomba, mais ne mourut pas du coup, ayant eu les deux cuisses brisées, etc., etc. »

Nous avons dit le reste.

---

I. « LES MOYENS DU PRESTIGE. » — Dans un manuscrit grec, trouvé dans la bibliothèque du Vatican, et interprété par Sirler, on trouve les détails suivants, qui, pour nous, sont remplis d'intérêt, et voici pourquoi. Nous avons souvent parlé dans nos livres précédents « d'ombres vaporeuses qui accompagnaient, là comme ailleurs, certaines manifestations démoniaques. Or, ces ombres, sous forme de colonnes grisâtres, nous les retrouvons précisément dans ce vieux manuscrit. Laissons-le s'exprimer : « Voyant tous ces miracles de

4. Détail bien simple en apparence, mais qui désormais va faire chez tous les saints comme le fond et comme la condition de tous ces grands succès.



Pierre, Simon le Magicien poussait l'audace jusqu'à l'attaquer en pleine ville pour détruire son influence, et voici comment il s'y prenait : il se faisait toujours précéder et suivre de certaines ombres qu'il disait être les *âmes des morts* ressuscités par lui, et qui lui rendaient hommage comme à un dieu ; de plus, il parvenait à faire marcher et sauter quelques boiteux. Puis, comme Protée, il prenait toutes les formes qu'il voulait, y compris celles du serpent et du feu ; mais dès que Pierre, ce grand apôtre du Sauveur paraissait, toutes ces *hallucinations (sic)* se dissipaient et se trouvaient réduites à néant. Enfin, un jour, Simon, couronné de lauriers, monta sur un certain monument ; il annonça à la foule que, puisqu'elle voulait l'abandonner pour Pierre, il allait ordonner à ses anges de le soutenir et de le porter dans le sein de son père céleste. Et bientôt, après s'être applaudi lui-même, il se lança dans le vide, et commença à voler (*volare cœpit*), ses ombres, ou plutôt ses mauvais démons, le portant et le poussant (*umbris gestantibus et impellentibus*). Mais Pierre s'adressant à elles : « Ministres de Satan, leur dit-il, je vous ordonne de l'abandonner... » Et aussitôt (*repente*) toutes ces ombres que l'on voyait autour de lui s'évanouissant et fuyant, Simon fut immédiatement précipité ; et la foule de crier pendant plusieurs heures : « Le vrai grand Dieu est celui que Pierre nous prêche ». (V. les Boll., 29 juin, p. 416.)

Pour nous, en raison de l'expérience accusée par tous les siècles et y-compris la nôtre, voilà un tableau peint d'après nature.

---

## § VIII.

### LA PLUS SACRÉE DES RÉSURRECTIONS TRADITIONNELLES, OU LA SAINTE VIERGE AU 1<sup>er</sup> SIÈCLE.

NOTE I. — APOLLONIUS, OU LE MAGICIEN THÉURGE  
ANTAGONISTE DE SAINT JEAN.

Revenons aux consolations et reposons-nous, en finissant, devant le plus magnifique hommage qui ait jamais été rendu par l'Église à la tradition générale.

Chaque année, dès la première aurore du quinzième jour

d'août, toutes les cloches de la chrétienté catholique semblent vouloir réveiller l'univers, pour lui apporter une seconde *bonne nouvelle*, complément de la première <sup>1</sup>.

Ce jour-là, toutes les fleurs se moissonnent, toutes les bannières se déploient, tous les sanctuaires se changent en parterres couverts de lis et d'orangers, et de toutes parts des processions de jeunes vierges se dirigent vers nos temples, mille fois plus ornées encore de leur maintien modeste, que de ce luxe de ceintures bleues et de voiles blancs attachés par leurs mères.

Elles chantent et l'Église chante avec elles une grande RÉSURRECTION. Qu'est-ce à dire, car il nous semblait jusqu'ici que nous n'en connussions qu'une ? Écoutons donc cette *nouveauté* : « Quelle est celle-ci, qui s'élève comme l'aurore et qui monte avec elle ? — C'est Marie qui est reçue dans sa couche éthérée. — Tous les anges s'en réjouissent, réjouissez-vous comme eux <sup>2</sup>. »

Il n'y a donc plus à s'y méprendre ; le Titien et Murillo ont fidèlement reproduit sur leurs toiles la pensée de l'Église catholique. C'est une véritable *résurrection* qu'elle affirme quand elle célèbre cette *assomption* spirituelle et corporelle. Mais si vous l'interrogez sur les sources de cette croyance, après vous avoir indiqué du doigt ce passage d'Isaïe : « Levez-vous, Seigneur, et entrez dans votre repos, vous et l'*arche* que vous avez sanctifiée <sup>3</sup> ; » puis cet autre verset du psaume XLIV : « La reine a été placée à sa droite avec son vêtement doré <sup>4</sup> ; » elle se tait, ou se contente d'ajouter que « la *tradition* le veut ainsi. »

Et cependant, dans sa prudence, l'Église se contente de

1. On sait que le mot *évangile* signifie *bonne nouvelle*.

2. Quæ est ista quæ ascendit, sicut aurora consurgens ? — *Assumitur* virgo Maria in cælum, — *assumpta* est in æthereum thalamum. — *Gaudent angeli, gaudete.* (*Office du 15 août.*)

3. Tous les saints Pères appliquent le mot *arche* à la sainte Vierge.

4. Dans la symbolique chrétienne, *vêtement* signifie toujours *corps*.

chanter et ne définit rien, elle n'impose rien à votre foi, elle raconte : « *Assumpta est Maria Virgo.* » Mais, comme le dit excellemment un grand maître, Pierre de Blois, si l'on doit de la soumission à la *foi* de l'Église, quel respect ne doit-on pas à ses *opinions* <sup>1</sup> ! » Et le R. P. Thomassin d'ajouter : « Nous devons être persuadés d'une infinité de choses qui ne sont rien moins que des articles de foi ; ce serait même détruire toute société civile, que de ne vouloir jamais se rendre qu'à des vérités décidées ou appuyées sur des démonstrations évidentes <sup>2</sup>. »

D'ailleurs, ce n'est pas seulement une *opinion* de l'Église qui se trouve en jeu à cet égard, c'est son consentement universel.

Aussi quel n'est pas notre étonnement, lorsqu'en cherchant au 15 août la pensée de nos Bollandistes, nous n'y trouvons qu'une vague mention, un ajournement et même une assertion complètement erronée sur le mot *assomption*.

D'où peut venir une légèreté semblable, si ce n'est de la contagion des doctrines desséchantes des Baillet, des Launoy et des Fleury ? Ce mauvais air avait pénétré dans l'admirable cabinet de travail des pères Sollier, Papebroc, Heschenius, etc., et peut-être tous avaient fini par se laisser persuader par Fleury « qu'au VIII<sup>e</sup> siècle on ne croyait pas encore que la Vierge fût ressuscitée, et qu'au XII<sup>e</sup> l'Église n'osait encore assurer son assomption <sup>3</sup>. » En vérité, on tombe de toute sa hauteur, lorsque l'on voit un homme aussi savant que celui que nous citons oublier ou plutôt passer à dessein des passages aussi importants que celui-ci de saint Grégoire de Tours, au V<sup>e</sup> siècle : « Quand la bienheureuse Marie approcha du terme de sa carrière mortelle, tous les apôtres réunis des diverses contrées du monde vinrent à sa demeure. Apprenant qu'elle allait être enlevée à cette terre, ils veillaient avec elle. Le Sei-

1. Sermon xxviii.

2. *Traité des fêtes*, l. II, ch. xx.

3. Fleury, *Hist.*, l. I, n° 25, et l. XLI, n° 40.

gneur Jésus, environné de ses anges, leur apparut, il recueillit l'âme de sa mère qu'il confia à l'archange saint Michel, et la vision disparut à l'aube du jour. Les apôtres transportèrent sur un lit funèbre le corps virginal et le déposèrent dans le sépulcre. Puis ils se tinrent près du monument, attendant une nouvelle apparition du Seigneur. Et voici en effet que Jésus revint près d'eux, et, prenant le corps sacré de sa mère, ordonna qu'on le transportât dans une nuée brillante au sein du paradis. C'est là que, réuni à son âme glorieuse, il règne dans la gloire au milieu des élus, parmi les splendeurs sans déclin de l'éternité <sup>1</sup>. »

Quand saint Grégoire écrivait ces paroles, on était, non pas au VIII<sup>e</sup> siècle mais au VI<sup>e</sup>; et lorsque Tillemont et tant d'autres prétendent avoir tiré cette légende des œuvres du faux saint Mélicon, ils paraissent ignorer tout le passé de la liturgie catholique, puisque saint Grégoire parlait comme le missel gothique et comme le missel mozarabe alors usité en Espagne.

Il parlait comme bien d'autres encore, car si nous remontons plus haut, nous allons nous assurer que tous nos fiers critiques n'étaient pas plus forts sur l'histoire que sur la liturgie. S'il en eût été autrement, ils auraient lu dans Eusèbe : « *ASSUMITUR in cœlum Virgo Maria* <sup>2</sup>. » Nous voilà donc reportés au IV<sup>e</sup> siècle. — Maintenant si nous remontons encore

1. « ... Denique impleto a beata Maria hujus vitæ cursu, cum jam vocaretur a sæculo, congregati sunt omnes apostoli de singulis regionibus ad domum ejus. Cumque audiissent quia esset assumenda de mundo, vigilabant cum ea simul. Et ecce Dominus Jesus advenit cum angelis suis, et accipiens animam ejus, tradidit Michaeli archangelo et recessit. Diluculo autem leverunt apostoli cum lectulo corpus ejus, posueruntque illud in monumento, et custodiebant ipsum, adventum Domini præstolantes. Et ecce iterum adstitit eis Dominus, susceptumque corpus sanctum, in nube deferri jussit in paradisum; ubi, nunc, resumpta anima, cum electis ejus exultans, æternitatis bonis nullo occasuris sine perfruitur. » (S. Greg. Tur., *de Gloria martyrum*, l. I, ch. iv.)

2. « Ces mots, dit Baronius, qui existaient dans les anciennes éditions ont été rayés dans les modernes. »

à la même époque, voilà l'impératrice Pulchérie qui, voulant enrichir de quelques reliques de la *mère de Dieu* l'église qu'elle vient de lui consacrer à Constantinople, en demande à Juvénal, patriarche de Jérusalem, qui lui répond aussitôt : « Le tombeau de la Vierge est VIDE et on ne le vénère plus qu'en raison du court séjour qu'elle y a fait <sup>4</sup>. »

Ce n'est pas tout; voilà qu'il demeure avéré par un passage de saint Cyrille (extrait de la Vie du bienheureux Euthyme), qu'il y avait de son temps un temple à Jérusalem qui s'appelait l'*église de la Sainte-Assomption*, et c'est celui que l'archéologie moderne attribue à Constantin!... Nous voici donc en 300!

Toutes ces négations grossières dérivait du préjugé qui tenait à fixer la mort de la sainte Vierge à Éphèse; en vain montrait-on à Jérusalem, sur le mont Sion, ce tombeau que l'archéologie moderne nous dit si pareil de caractère et de structure à celui du Sauveur: c'était pour nos adversaires une *fiction*.

Mais comment, aujourd'hui, devant les nouveaux travaux de M<sup>re</sup> Darboy et de M. l'abbé Faillon, qui rendent si complètement à saint Denys l'Aréopagite la propriété trop contestée de ses œuvres, comment s'y prendrait-on pour soutenir plus longtemps la mort et l'ensevelissement à Éphèse, puisque désormais c'est bien avec saint Denys que nous assistons au trépas, à Jérusalem?

Écoutons bien, et sachons comprendre ses paroles à Timothée : « Lorsque nous nous fûmes réunis chez nos maîtres, ces hommes remplis du Saint-Esprit, nous nous y trouvâmes avec lui (*Hiérothée*) et la plupart de nos frères, comme tu le sais, pour contempler CE CORPS QUI NOUS A DONNÉ LE PRINCIPE DE LA VIE EN RENFERMANT LE DIEU QU'IL AVAIT REÇU; Jacques, frère du Seigneur, et Pierre, cette *sommité supérieure* et antique de nos théologiens, s'y trouvaient avec nous... Mais pour

4. Comte Melchior de Vogüé, *les Églises de la Terre Sainte*, p. 306.

abrégé le récit de ces MYSTÈRES que tu connais si bien ET QUI, CERTES, NE DOIVENT PAS ÊTRE DIVULGUÉS AU VULGAIRE, restons-en là. Tu le sais, toutes les fois qu'il était opportun de relever notre foi à quelques-uns, afin de les gagner à notre discipline sacrée, notre maître commun (Hiérothée) surpassait la plupart des docteurs, etc., etc <sup>1</sup>. »

Maintenant quels sont ces *mystères* qui se passèrent auprès de ce divin lit de mort et qu'il ne faut pas révéler à tout le monde?... Rappelons-nous que la tradition disait que c'était précisément au milieu de cette admirable scène que Notre-Seigneur était descendu une première fois avec l'archange saint Michel et avait annoncé sa seconde visite relative à l'Assomption; pourquoi ne serait-ce pas là précisément l'objet de la réticence et du secret?

Il nous reste à connaître l'opinion du cardinal Baronius, ce grand annaliste de l'Église. Tillemont, pour se ménager, au moins en partie, sa grande autorité, faisait remarquer cette phrase appliquée par le cardinal aux écrivains indécis sur l'Assomption : « Peut-être pourrait-on louer leur réserve, *« laudanda forte modestia. »* Seulement, Tillemont se gardait bien de compléter la citation, et la voici dans son intégrité : « Peut-être pourrait-on louer leur réserve,... si elle « n'était souillée par le mensonge, *nisi esset labefactata mendacio* <sup>2</sup>. »

Et le grand cardinal ajoutait : « En face de l'unanimité des Pères de l'église grecque et latine, sauf un petit nombre trom-

1. Saint Denys, *des Noms divins*, ch. III. « Nam etiam apud ipsos divino spiritu plenos antistites nostros (cum et nos ut nosti), et ipse (Hierotheus) plurimique sanctorum fratrum nostrorum, AD CORPUS ILLUD, QUOD DEDIT PRINCIPIUM VITÆ, DEUMQUE SUSCEPERAT, CONTUENDUM venissemus; aderat autem et frater Domini Jacobus, et Petrus, suprema ista atque antiquissima summitas theologorum... VERUM, UT ISTA MYSTICA, QUIPPE VULGO NON PROMULGANDA, libique notissima, missa faciamus; quando jam tempus erat quamplurimis hominibus fidem nostram promulgandi et quotquot adduci possent, ad sacram disciplinam nostram attrahendi, ipse (Hierotheus) non paucos superabat doctores, etc., etc. »

2. *Annales*, ad ann. 48.

pés par une lettre apocryphe de saint Jérôme, en face des usages significatifs et constants de la liturgie romaine, NOUS AFFIRMONS que la sainte Vierge Marie, mère de Dieu, est montée au ciel avec ce même corps vénérable, dans le sein duquel Dieu a pris son humanité, et nous faisons profession de le croire <sup>1</sup>. »

Et nous, nous le croyons et le croirons toujours avec lui, car, en ne le croyant pas, il nous serait plus difficile de comprendre comment des chrétiens, assez respectueux d'ordinaire à l'égard des dépouilles de leurs moindres saints pour reculer d'épouvante à la seule pensée de les toucher, auraient osé, profanateurs sacrilèges ! non-seulement dérober, mais jeter probablement à tcus les vents celles de la mère de leur Dieu, puisqu'on n'a jamais pu les retrouver. Enfin il nous serait encore plus difficile de comprendre comment CELUI qui tant de fois a révélé l'asile oublié du repos de ses serviteurs aurait laissé dans l'oubli celui de sa divine mère. Quoi ! il eût permis que la terre refusât le plus vulgaire des honneurs à la reine du ciel, faute de connaître son tombeau ?...

Non, pour des catholiques tout cela serait par trop invraisemblable, et lors même que la tradition n'aurait jamais été ce qu'elle était devenue pour Augustin Thierry, c'est-à-dire « quatre fois plus vraie que l'histoire <sup>2</sup>, » elle devrait l'être ici. ASSUMPTA EST MARIA VIRGO. Ce n'est pas un dogme écrit, mais c'est bien plus, car, malgré les dénégations ignorantes du dernier siècle, c'est le cri non interrompu des fidèles et de l'Église.

1. *Annales*, ad ann. 47. « Demum ut de his dicendi finem faciamus, sicut tam ex Græcorum quam Latinorum omnium (perpaucis excerptis qui ea epistola pseudo-hieronymiana decepti sunt) assertionem, ita etiam ex Romanæ ecclesiæ usu recepto, firmiter constanterque asserimus ac profiteamur, ipsam sanctissimam Dei genitricem Mariam, unâ cum sacratissimo illo corpore, quo impartita est Deo carnem, in cœlum esse receptam. »

2. Voir notre *Introduction*.

# 1. « APOLLONIUS, OU LE MAGICIEN THÉURGE ANTAGONISTE DE SAINT JEAN. »

## 1. — *Histoire.*

Ce serait laisser le premier siècle incomplet, et de plus manquer à la mémoire de saint Jean, que de passer sous silence celui qui eut l'honneur d'être son antagoniste spécial, comme Simon avait été celui de Pierre, Élymas celui de Paul, etc., etc.

Vers les premières années de l'ère chrétienne, et parallèlement à la vie du Sauveur et de saint Jean, avait surgi à Tyane, en Cap-padoce, un de ces hommes extraordinaires dont la grande école de Pythagore était loin d'être avare. Grand voyageur comme son maître, initié à toutes les doctrines secrètes des Indes, de l'Égypte et de la Chaldée, doué par conséquent de toute la puissance théurgique des anciens mages, on le vit émerveiller tour à tour chacune des contrées qu'il avait parcourues, et qui, nous devons le dire, semblent avoir béni sa mémoire. Nous ne pourrions en douter sans abandonner de vrais monuments historiques. Et cependant les détails de cette vie ne nous ont été transmis que par un historien du iv<sup>e</sup> siècle, traducteur lui-même du *journal* contemporain rédigé jour par jour par un disciple et très-intime ami du philosophe. Ce fidèle compagnon de voyage s'appelait Damis, comme son traducteur subséquent s'appelait Philostrate.

Commençons par en convenir : l'ouvrage de ce dernier doit paraître rempli de fables aux yeux de tout lecteur moderne ; mais, sans garantir que les deux vulgarisateurs de cette vie ne l'aient pas enrichie de quelques interpolations, nous ne pensons pas pour notre part que ces broderies puissent jamais y tenir une place bien large.

C'est donc avec regret que nous voyons M. l'abbé Freppel, dans ses éloquentes études, trop insister sur le mot de *roman* quand il s'agit d'un tel sujet, et surtout trop rejeter l'invention de cette fable sur Philostrate et sur Damis.

Notre orateur appuie son opinion sur la similitude parfaite, et selon lui *calculée*, de cette légende avec la vie du Sauveur. Mais en l'étudiant plus à fond, il pourra s'assurer que ni Apollonius, ni Damis, ni Philostrate, n'ont jamais eu d'autre prétention qu'une assimilation à saint Jean. Ce rôle était déjà bien assez séduisant et le travestissement bien assez scandaleux ; à force de prestiges et de magie, Apollonius avait pu (moins les résurrections) contre-balancer *en apparence* plusieurs des miracles d'Éphèse ; mais lorsque Jean, pressé, comme



le dit saint Jérôme, par toutes les Églises de l'Asie, de proclamer plus solennellement (*altius*) la divinité de Jésus-Christ, après avoir prié longtemps avec ses disciples sur la montagne de Patmos et s'être enivré de l'esprit divin (*revelatione saturatus*), eut fait entendre au milieu des foudres et des éclairs son fameux *in principio erat Verbum*, lorsque cette sublime extase lui eut mérité le surnom de *FILS DU TONNERRE* (a), » il fallût bien qu'Apollonius se retirât et disparût. Ce fut là sa défaite, défaite moins sanglante, mais non moins dure que celle de Simon.

Mais s'il avait borné son orgueil au rôle du disciple *bien-aimé*, il avait donc aussi un Maître, un *Homme-Dieu* à présenter comme étant le véritable Messie alors attendu par l'Asie. Or pour lui, cet Homme-Dieu, ce Roi divin et puissant, c'était Vespasien. Il est impossible d'en douter. Il le proclame et le suit en tous lieux, il lui apparaît avant et après sa mort, il lui promet l'empire du monde, et lorsque après la catastrophe de Jérusalem Vespasien retourne en Italie, il s'arrête à Tyane pour consulter et remercier son prophète; et en cela, celui-ci s'accorde avec l'oracle païen de mont Carmel, qui venait de révéler les mêmes destinées au vainqueur. Mais Apollonius fait plus encore, car il le fait appeler « *fiis de la Vierge*, » et cette audace est relevée par Philostrate (livre VII) qui, en faisant remarquer que « tout cela s'appliquait bien mieux au nouveau Dieu des chrétiens qu'à Vespasien, » prouve jusqu'à l'évidence qu'il n'admettait pas pour son héros une assimilation qu'Apollonius lui-même réservait pour son empereur.

Mais pour rendre celle-ci complète il fallait que cet empereur fût thaumaturge comme le Messie, et c'est pourquoi nous voyons Vespasien, pendant son séjour à Alexandrie, toucher et guérir avec son pied un paralytique et un aveugle (b); toutefois, comme il avait commencé

(a) Saint Jérôme (*Préf. de l'Évang. de saint Matthieu*), Baronius, t. I, p. 752, dit que, bien que ces détails se retrouvent aussi dans les Apocryphes de saint Jean, il n'en faut pas moins les admettre, « attendu qu'ils contiennent beaucoup de vérités et que rien n'était plus rationnel que de voir Dieu entourer la proclamation d'une telle vérité d'un éclat au moins égal à celui qui avait entouré la promulgation de la loi sur le Sinaï. »

(b) Malheureusement, comme nous l'avons dit (*Introd.*), pour la dignité du miracle, il ne s'agissait plus cette fois d'un aveugle-né, mais, comme le dit Tacite, d'une *vue voilée*, dont les médecins consultés par Vespasien dirent beaucoup de choses (*varias disserere*), et entre autres qu'ils ne regardaient pas la guérison comme impossible. » (Tacite, *Hist.* IV, et Suétone, *in Vesp.*, c. VII.)

par rire des injonctions de Sérapis à ce sujet et par décliner résolument cet honneur, qui donc avait organisé pour lui toute cette mise en scène et l'avait aidé de ses prestiges? Bien que l'histoire ne le dise pas, il est évident pour nous que tout cela était l'œuvre d'Apollonius, habile comme Simon dans l'art *d'envoyer des songes* et de *toucher* les membrés (a), d'Apollonius qui était venu rejoindre son royal ami et se trouvait *précisément* pendant ces quelques jours auprès de lui. La sagacité du cardinal Baronius ne s'y est pas trompée : « Rien ne m'empêchera de le croire, dit-il, tout cela fut l'œuvre d'Apollonius qui se trouvait précisément à cette époque à Alexandrie (b). »

Philostrate (l. VII), parlant dans les mêmes termes, et disant de la jeune fille ressuscitée par son héros que « c'était peut-être la fraîcheur de l'air et de la pluie qui l'avait rappelée à la vie, » prouve une fois de plus qu'il n'étendait pas jusque-là la puissance de ce demi-dieu.

Donc, nous le répétons : ce n'était pas à Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais au rôle de saint Jean que l'on visait pour lui.

Cette rectification importante (et, nous le croyons, assez neuve) une fois bien établie, voyons un peu jusqu'à quel point le mot *roman* peut s'appliquer à toute cette histoire.

Amis et ennemis ont bien de la peine à comprendre une vérité qui dans le fait paraît un paradoxe, à savoir qu'un *prodige* peut être à la fois un mensonge et une histoire. C'est là la vraie cause de l'imbroglio permanent à ce sujet ; donnons-en un exemple.

Quand les saints Pères et même les prophètes se moquaient des idoles comme n'étant que du marbre ou du bois et non des dieux, ils foudroyaient le *roman*, et le rationalisme applaudissait ; mais lorsque la Bible appelait ces mêmes idoles des *tabernacles de démons*, elle changeait le mensonge en *histoire*, et le rationalisme était battu. Il en est de même de toutes les œuvres magiques, vraies en ce qu'elles existent, fausses en ce qu'elles veulent s'égaliser aux *vrais miracles*. Donc il faudrait bien s'entendre avant de renvoyer Apollonius aux *romans* ; et M. l'abbé Freppel, qui l'a fait, s'est aperçu bien vite que ce roman-là ne ressemblait en rien à tous les autres. « Est-ce à dire, reprend-il, qu'en rejetant comme *faux* et controvés les *miracles* proprement dits qui lui sont attribués on ne doive admettre quelque chose d'*extraordinaire* dans ses prestiges et ses sortilèges?

(a) Voir *Introduction*.

(b) *Annal.*, ad ann. Chr. 74, § vi.

Je ne le pense pas. Il y a, si je ne me trompe, sur cette figure grimaçante du magicien de Tyane le reflet d'une puissance surnaturelle qui se complait à contrefaire l'œuvre de Dieu. Ceux qui suppriment sans motif le rôle que joue cette puissance dans les destinées humaines ne sauraient voir dans le héros de Philostrate qu'un fourbe et un imposteur. Pour nous, qui, appuyé sur l'autorité de la révélation et sur l'étude de l'histoire, faisons une *large part au jeu de ce pouvoir invisible*, nous sommes disposé à chercher un trait de plus dans une physionomie si étrange... Ce serait avoir jeté un coup d'œil bien superficiel sur l'histoire de ce temps-là que de réduire à la *supercherie* tout cet ensemble de phénomènes (a). »

L'histoire du *faux* n'est donc nécessairement pas un *roman*, comme on le dit tous les jours.

Nous soumettrons la même observation à M. Chassang (maître de conférences à l'École normale supérieure). Il a parfaitement raison lorsque, dans sa nouvelle traduction de Philostrate, il déclare vouloir montrer, dans un exemple illustre, les lointaines origines des croyances *spiritiques* qui font tant de bruit autour de nous, et qui, dit-il, « sont moins nouvelles qu'elles ne le paraissent. » Il a peut-être encore raison de « disculper Philostrate de la préméditation d'un rapprochement hostile au Christ; » mais il a parfaitement tort, selon nous, lorsque au milieu de son impartialité promise il ramène toujours sa théorie du *roman dans l'histoire* et semble ne donner aucune réalité aux faits qu'il articule. Lorsqu'on ne veut pas prendre une question plus au sérieux, il ne faut pas tant se hâter de la trancher (b).

Analysons maintenant les phénomènes, causes de tant de contradictions.

## 2. — *Magie d'Apollonius.*

C'est une connaissance imparfaite des prodiges sataniques dans l'antiquité et dans les régions encore païennes d'aujourd'hui qui

(a) Freppel, *les Apologistes chrétiens au second siècle*, p. 406.

(b) M. Chassang nous a fait l'honneur, à propos du spiritisme, de renvoyer ses lecteurs à notre livre; mais ce qui nous en fait beaucoup moins, c'est qu'il nous associe à MM. Allan Kardek, de Guldenstübke, Mathieu, etc., etc. Il eût été plus juste, il nous semble, de dire que nous marchions, ainsi que notre ami, M. des Mousseaux, *absolument en sens inverse* de ces Messieurs, et que pour notre part nous ne reconnaissons d'autre drapeau que celui sous lequel l'Église, les Saints, les Pères, les grands docteurs, les magistrats, les médecins, les philosophes, toutes les populations chrétiennes, d'accord avec le genre humain, marchaient comme un seul homme jusqu'à... Voltaire.

a donné des proportions inacceptables en apparence à ceux dont Philostrate et Damis font honneur à leur héros. C'est un brachmane et voilà tout. Or, quand au *grand soleil* du xix<sup>e</sup> siècle des savants et des armées tout entières affirment les ensevelissements absolus et pour des années de certains fakirs qui n'en meurent pas (a), lorsqu'on est forcé de les accepter comme l'a fait M. l'abbé Darras (b), on doit comprendre la difficulté de fixer le point précis qui doit séparer l'histoire du roman. Ah! l'on s'inquiéterait à bon droit, si Apollonius avait fait la vraie résurrection qu'on lui prête; mais du moment où ses historiens eux-mêmes allèguent comme cause possible de la résurrection de cette jeune fille la *fraîcheur de l'air*, s'ils prouvent leur bonne foi, ils prouvent aussi leur peu de foi.

A part cela, qu'y a-t-il donc de si neuf et de si impossible dans tout ce qui va suivre? Seraient-ce ces souvenirs de voyage au pays des Chaldéens et des Gymnosophistes? — Mais rappelez-vous que c'était le pays des *merveilles* par excellence, pour des hommes comme Pythagore, Empédocle et Démocrite, qui devaient s'y connaître. Rappelez-vous que leurs récits furent souvent, depuis, confirmés non-seulement par un *Marco-Polo* (du reste en si bonne voie de réhabilitation), mais par des voyageurs graves comme Tavernier, Chardin, etc., confirmés à leur tour aujourd'hui par des savants de la Compagnie des Indes ou par des missionnaires comme les pères Huc, Gabet, Pelgrave, etc.; donc attendez encore avant de dire à cette jonglerie *surhumaine*: « Tu n'iras pas plus loin. »

Que lui reprocher encore?

Serait-ce d'avoir fait, comme les oracles, une suite de prédictions étonnamment vérifiées? — Non, car, mieux étudiés aujourd'hui, les *oracles* ne sont plus pour personne ce qu'ils étaient devenus pour tout le monde depuis Van Dale et Fontenelle.

Serait-ce d'avoir été doué d'une sorte de *seconde vue* et de quelques visions à distance? — Non, car cette merveille est, de nos jours encore, *endémique* dans la moitié de l'Europe (c).

Serait-ce de s'être vanté de savoir toutes les langues sans les avoir

(a) Voir l'app. A de notre *Introduction*.

(b) Voir plus haut, p. 48.

(c) On cite surtout sa fameuse interruption pendant le discours qu'il prononçait devant toute la ville d'Éphèse. « Il se tait, fixe à terre des regards effrayants, fait trois ou quatre pas en avant et s'écrie : « Frappe, frappe le « tyran, » puis, s'adressant aux Éphésiens : « Courage, Éphésiens, le tyran « vient d'être tué à l'instant. » En effet, on apprit plus tard que Domitien était assassiné à la même minute.

appries? — Mais qui ne sait que dans le rituel c'est un des criteriums de l'assistance d'un esprit, *quel qu'il soit* (a)?

D'avoir cru à la métempsyose? On y croit bien aujourd'hui (b).

— D'avoir exorcisé les démons et la peste? — Les Égyptiens, les Étrusques et tous les Pontifes de Rome l'avaient fait bien longtemps avant lui (c).

— D'avoir causé avec les morts? — Nous ne faisons plus autre chose, ou du moins nous le croyons.

— D'avoir cru aux *empuses*? — Quel est le démonologue qui ne sache pas que c'était là le *démon du midi* signalé et redouté dans les psaumes de David, comme il l'est encore aujourd'hui dans tout le nord de l'Europe (d).

— De se rendre invisible à volonté? — C'est un des lieux communs du magnétisme.

— D'avoir apparu après sa mort à l'empereur Aurélien au-dessus des murs de Tyane et de l'avoir contraint à lever le siège de cette ville? — C'était là le rôle de tous les héros *d'outre-tombe* et la raison du culte qui leur était rendu (e).

— D'être descendu dans le fameux antre de Trophonius et d'en avoir rapporté un livre longtemps conservé, dit-on, par l'empereur Adrien dans sa bibliothèque d'Antium? — Le grave Pausanias y était bien descendu avant lui et n'en était pas revenu moins croyant (f).

— D'avoir disparu subitement? — Oui, comme Romulus, comme Votan, comme Lycurgue, comme Pythagore, c'est-à-dire, dans les circonstances les plus mystérieuses et toujours suivies d'apparitions, révélations, etc., etc. (g).

Restons-en là, et répétons-le bien : si la vie merveilleuse d'Apollonius n'eût été qu'un *roman*, jamais cet homme n'eût obtenu une telle célébrité de son vivant et créé une secte aussi nombreuse et aussi enthousiaste après sa mort; Caracalla n'eût pas élevé un *héron*

(a) Voir le *Malleus maleficarum*, et le premier traité venu sur les exorcismes de l'Église.

(b) On ne se doute guère du nombre toujours croissant des savants qui voudraient nous ramener aujourd'hui à la religion des Druides et aux transformations de Pythagore! nous le verrons plus loin.

(c) *Des Esprits*, 2<sup>e</sup> Mém., App. A et C.

(d) Ps. xc.

(e) *Des Esprits*, id., vol. IV, ch. XVII, § III, sous-par. 4.

(f) Id., ibid.

(g) Id., ibid.

à sa mémoire (a), Alexandre Sévère n'eût pas placé son buste entre ceux des demi-dieux et celui du Dieu véritable (b); Titus, à peine remis des émotions de Jérusalem, n'eût pas songé à lui tout d'abord, et du fond de la Palestine ne lui eût pas donné rendez-vous à Argos, en lui écrivant que son père et lui *lui devaient tout*; l'empereur Aurélien surtout ne lui eût pas fait construire un temple, en reconnaissance de son *apparition* sur les murs de Tyane et de l'entretien *posthume* qu'il avait eu avec lui. Cet entretien avait sauvé cette ville en ce qu'il l'avait décidé à en lever le siège, et, si c'eût été un roman, nous n'aurions pas eu comme certificateur d'un tel fait le plus véridique et le plus sensé des derniers historiens païens, Vopiscus (c); enfin, il n'eût pas été l'objet de l'admiration d'Épictète et, qui plus est, de quelques pères de l'Église, qui, sans se méprendre sur la nature des inspirations d'Apollonius, n'en ont pas moins voulu rendre justice à certaines qualités qui, pour être païennes, étaient cependant dignes de louanges (d). Enfin, et ceci coupe court à tout,

(a) Dion Cassius, l. XXVII, 48, 2.

(b) Lampride. *Adrien*, XXIX, 2.

(c) Voici les paroles de Vopiscus : « Aurélien avait résolu de détruire la ville de Tyane, qui ne dut son salut qu'à un miracle d'Apollonius; cet homme si célèbre et si sage, ce grand ami des dieux (mort depuis longtemps), se présenta subitement à l'empereur au moment où il rentrait dans sa tente, sous l'extérieur qu'on lui connaissait, et lui dit en langage pannonien : « Aurélien, si tu veux vaincre, abandonne ces mauvais desseins à l'égard de mes concitoyens; si tu veux commander, abstiens-toi de sang innocent, et si tu veux vivre, abstiens-toi de l'injustice. » Aurélien connaissait parfaitement le visage d'Apollonius, dont il avait vu le portrait dans beaucoup de temples. Frappé d'étonnement, il lui promit à l'instant même portrait, statue et temple, et revint complètement aux idées de miséricorde. »

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est ce que Vopiscus ajoute : « Si j'ai cru de plus en plus aux vertus de ce *majestueux* Apollonius, c'est parce que, après avoir recueilli ces renseignements de la bouche des hommes les plus graves, JE LES AI RELUS ENSUITE DANS LES LIVRES DE LA BIBLIOTHÈQUE D'ULPIEN » (Flavius Vopiscus, *in Aureliano*). Or, VOPISCUS ÉCRIVAIT EN 250, ET, PAR CONSÉQUENT, PRÉCÉDAIT D'UN SIÈCLE PHILOSTRATE. Donc, Philostrate n'avait pas *inventé* ce trait de l'apparition, qui était un des plus graves.

(d) Nous n'aurions besoin pour le prouver que de ces paroles de saint Jérôme (Ep. ad Paulinum). « Ce philosophe voyageur trouvait partout à apprendre, et, profitant partout, devenait partout meilleur (et semper proficiens, semper se melior fiebat). » Quant à ses merveilles, sans vouloir les approfondir, le grand docteur avoue très-ouvertement qu'il « a fait des prodiges; mais ce n'est pas, dit-il, une si grande chose, car les mages de l'Égypte opposés à Moïse et Apulée ONT FAIT DES PRODIGES A L'INFINI,

si Apollonius n'eût été qu'un simple héros de *roman* dramatisé au IV<sup>e</sup> siècle, on n'aurait pas vu les Éphésiens enthousiastes lui élever une statue d'or en reconnaissance de ses bienfaits.

Voilà la vérité sur ce singulier personnage, et l'antiquité chrétienne ne s'en inquiétait pas autrement, sachant bien que le criterium du *divin* ne réside pas dans certaines merveilles restées le partage des bons comme des mauvais esprits (a).

COMME APOLLONIUS; *infinita signa fecerunt* » (saint Jérôme, *Comment. in Psalm. LXXXII*). Le grand saint Athanase est plus explicite encore à cet égard : « Jusqu'à aujourd'hui, dit-il (vers l'an 300), on sacrifie à Apollonius, on lui adresse des vœux soit contre les animaux nuisibles, soit contre les inondations et tous les périls qui menacent la société. Par lui les *démons* (esprits) ont fait toutes ces merveilles, non-seulement pendant sa vie, mais encore après sa mort; demeurant à ses autels, ils ont continué *de les faire en son nom*, pour mieux séduire et fasciner ceux qu'ils veulent attirer. (*Bibliothèque des Pères*, t. I, Athan., Quæst xxiii.)

(a) Nous répéterons ici l'avertissement que nous donnions à la fin de notre *Introduction* : à savoir que nous ne saurions trop engager ceux de nos lecteurs qui ne reculent pas devant un peu de fatigue à lire immédiatement, pour ne pas perdre de vue trop longtemps les questions auxquelles ils se rapportent :

L'appendice B. « LES DISCIPLES DU SEIGNEUR ENVOYÉS DANS LES GAULES AU I<sup>er</sup> SIÈCLE PAR SAINT PIERRE ;

L'appendice C. « QUELQUES SAINTS DU I<sup>er</sup> SIÈCLE, RÉVÉLANT EUX-MÊMES AUX SIÈCLES SUIVANTS LE LIEU DE LEUR SÉPULTURE ET LES DÉTAILS DE LEUR MARTYRE. »

# DEUXIÈME SIÈCLE

OU

RÉACTION DE TOUS LES DIEUX CONTRE UN SEUL

---

## § I.

LES GNOSTIQUES <sup>1</sup> OU LES MÉDIUMS POSSÉDÉS.

1. Le mal et ses prodromes. — 2. Gnostiques ou médiums possédés.  
— 3. Quelques mots sur le personnel de ces hérétiques.

Note I. — L'HERÉSIE DES DOCÈTES.

Note II. — LE SERPENT DE MARCION, D'APRÈS THÉODORET.

Note III. — AÏEUX ET DESCENDANTS DES GNOSTIQUES.

1. — *Le mal et ses prodromes.*

Hélas ! le second siècle ne s'ouvre plus, comme le premier, par une effusion solennelle de l'Esprit-Saint, par les langues de feu du cénacle, par la guérison générale des malades, par le foudroiement de saint Paul et les résurrections des apôtres. Il ouvre au contraire sous les plus terribles auspices et, bien que le miracle continue sur tous les points, il est évident pour tout le monde que le MAL est revenu sur la scène.

Il faut donc pour obéir à l'ordre chronologique et à nos engagements que nos lecteurs nous pardonnent de lui con-

<sup>1</sup>. *Gnostique* vient de γνῶσις, *connaissance*. La prétention de ces sectaires était de tout connaître.



sacrer encore la première moitié de ce chapitre, que nous terminerons par des consolations.

Pour le moment, tremblons !

Jérusalem, la ville sainte, vient d'expier son déicide par une hécatombe de ONZE CENT MILLE citoyens. Deux persécutions avaient déjà passé sur les têtes des chrétiens, lorsqu'au moment où le grand Ignace, sur l'ordre de Trajan, va périr dans les flammes, la ville d'Antioche est secouée pendant sept jours et sept nuits par des tremblements de terre si violents, que le persécuteur impérial est obligé de s'enfuir par l'une des fenêtres de son palais <sup>1</sup>.

Comme l'Orient, l'Occident semble livré à tous les dieux infernaux. Ce n'est pas assez qu'Herculanum et Pompéi aient disparu sous des montagnes de cendres, une peste comme on n'en a jamais vu vient s'abattre sur la ville de Rome et lui enlever jusqu'à dix mille victimes par jour. La peste ne suffisant pas, l'incendie, l'un de ses satellites habituels, arrive à son aide et consume la moitié de la grande ville. Partout on s'attend à la destruction de l'univers, et pour comble de tristesse la Babylone italienne ne cherche plus qu'à tromper son désespoir dans les orgies de ses thermes et dans les boucheries de ses arènes.

Ainsi donc, plus d'illusion possible; la *bonne nouvelle* chrétienne n'impliquait nullement les félicités de ce bas monde, et le *royaume de Dieu* ne devait se réaliser ici-bas qu'au fond des cœurs et des consciences.

## 2. — Gnostiques ou médiums possédés.

Que se passait-il donc sur la terre pour motiver de telles épreuves? Hélas! c'était la réaction du mal; c'étaient les dieux qui revenaient à la charge. Foudroyés, mais non broyés sur le Calvaire, dépossédés, mais non chassés, ils essayaient, sous leurs idoles brisées, de se remettre du coup divin qui les

<sup>1</sup>. Dion Cassius, *Siège d'Antioche*.

avait étourdis. Saint Paul en avait prévenu les fidèles, en leur présentant ces dieux comme leurs vrais et presque comme leurs seuls ennemis. « Il ne s'agit, disait-il aux Éphésiens, ni de la chair ni du sang, IL NE S'AGIT PAS DES HOMMES, mais bien des malices répandues dans les airs <sup>1</sup>... Veillez toujours à ce que personne ne vous séduise par quelque religion des anges <sup>2</sup>. »

Mais sous quelle forme, par quelle nouveauté, ces *malices* allaient-elles cette fois attaquer la vérité? L'antique système des oracles, des idoles, des héros, etc., ne pouvait plus leur suffire, puisque nous venons de voir que son dernier fauteur, Apollonius, n'avait pu lutter contre un Dieu résurrecteur et ressuscité *par lui-même*. L'erreur inventa donc ce qui jusque-là ne s'était jamais vu; au *saint* elle opposa l'*hérésiarque*. C'était un ennemi tout nouveau; tant que la vérité n'avait été qu'à l'état de promesse ou d'*ombre*, pour parler comme la Bible, il ne pouvait guère exister d'*hérésiarques*, puisque ce mot veut dire : « Qui se sépare <sup>3</sup>. » Or, on ne se sépare guère ou d'une abstraction ou d'une erreur; mais quand la vérité eut vécu *en personne*, comme le dit saint Jean, et qu'elle eut donné ses instructions par elle-même, il fallait bien obéir ou quitter...; *quitter*!... Ce fut là précisément la terrible mission de ces chrétiens *apostats nécessaires*, suivant l'expression de l'Esprit-Saint, mais bien autrement coupables que les païens, en ce qu'ils péchaient contre ce même Esprit qui les avait baptisés. C'étaient bien les successeurs de Simon, d'Élimas et de Cérinthe anathématisés la veille par saint Pierre, saint Paul et saint Jude, « comme des hommes superbes qui, ne sachant rien et se traînant autour des questions (*languentes*),... restent privés de la vérité (*veritate privati sunt*) <sup>4</sup>. » C'étaient bien eux que saint Pierre appelait : « Des audacieux qui se plaisent en eux-mêmes, et qui, adonnés à la chair,

1. Aux Éphés., ch. vi, v. 12.

2. Id., aux Coloss., ch. ii, v. 18.

3. Hérétique vient du verbe grec αἵρω, je me sépare.

4. Saint Paul, *Ép. I*, à Timothée, ch. vi, v. 4 et 5.

n'en osent pas moins introduire parmi nous des sectes blasphématrices <sup>1</sup>. » C'étaient bien eux encore que saint Jean signalait « comme ces faux prophètes qui envahissaient déjà le monde en grand nombre (*multi*) <sup>2</sup>. »

La déchéance de ces premières victimes du « *libre examen* » est, selon nous, la plus terrifiante des leçons et constituerait un problème insoluble, s'il n'était résolu par la foi : qu'on veuille bien y réfléchir ! Voilà des hommes qui furent (ne serait-ce qu'un moment) des chrétiens suffisamment sincères pour se faire baptiser et enrôler sous une bannière qui ne leur promettait aucun avantage temporel. Eh bien ! il leur avait suffi de se séparer pour un seul jour, sur un seul point, sur un seul mot de l'enseignement apostolique, pour rouler au fond d'un abîme de corruption et de folie ; un seul acte de divergence *obstinée*, et tout avait été fini pour eux !.. Ainsi, par exemple (nous l'avons déjà vu), presque tous avaient commencé par révoquer en doute la résurrection du Sauveur *en chair et en os* ; au lieu d'y voir, comme l'Église, une chair *glorieuse* et *spiritualisée*, ils tenaient à n'y trouver qu'une chair *apparente* et *spirituelle*, et certes la différence pouvait paraître bien subtile et tromper bien des esprits légers, puisqu'elle avait trompé momentanément dans le camp orthodoxe plus d'un saint et grand génie <sup>3</sup>. Or, que le rationaliste nous explique donc, s'il le peut, comment tous ces chrétiens, si bien d'accord jusque-là, vont maintenant partir de ces deux expressions pour se diviser en deux parts, dont l'une élèvera le niveau de l'intelligence et de la morale humaine à une hauteur inconnue jusque-là, tandis que l'autre le fera descendre à des excès de déraison dont rougiraient nos sauvages.

Nous le répétons, pour expliquer une pareille déchéance

1. Saint Pierre, *Ép. II*, ch. II, v. 16.

2. Saint Jean, *Ép. I*, ch. IV, v. 4.

3. Voir la note I sur Eutichius, à la fin de ce paragraphe.

il faut la foi, parce qu'elle seule connaît les mystères et les terribles châtiments de l'orgueil révolté.

Mais le déraisonnement n'était pas l'unique punition; comment le rationalisme pourrait-il à présent s'expliquer qu'une simple *variante* de langage théologique ait jamais pu suffire à métamorphoser tous ces chrétiens, honnêtes jusqu'à, en *misérables* éhontés qui, de nos jours, seraient immédiatement dirigés sur Brest et sur Toulon? Ici encore la foi seule peut répondre, car seule elle a entendu dire que « l'abîme appelle l'abîme », et que « lorsqu'on a glissé jusqu'au fond on méprise tout le reste <sup>1</sup>. »

Ainsi donc, dès le premier pas qu'elle veut faire sur le terrain du gnosticisme, nous arrêtons l'incrédulité et la défions hardiment de nous répondre, attendu qu'elle ignore qu'ici le génie de l'*erreur* est en même temps celui de tous les *désordres* et que l'apostat du *vrai*, pour peu qu'il soit logicien, devient tout aussitôt le sectateur du *mauvais*, attendu qu'il n'y a pas deux soleils, l'un pour l'esprit et l'autre pour le cœur <sup>2</sup>. Aussi, dans son impossibilité de comprendre, cette incrédulité a-t-elle toujours refusé de croire à l'histoire écrite de ces hommes et préfère-t-elle accuser les saints Pères, qui la tenaient de leur bouche (notez-le bien), d'avoir pour le moins très-*exagéré* leurs attaques.

Et cependant, il faut vraiment avoir une présomption bien grande ou un jugement bien malheureux, pour oser prendre parti pour de tels misérables contre des hommes comme saint Irénée, saint Épiphane, saint Grégoire de Nazianze, etc.! — « Mais, nous dit-on, les Pères étant des chrétiens, leur témoignage est par cela seul suspect et même, si vous le voulez, fort excusable, car, avant tout, il faut plaider sa cause. » — Ce raisonnement prouve assez bien qu'à la place des Pères

1. *Abyssus abyssum vocat* (Ps. xli, 8, et Prov., xviii, 3.)

2. Nous avons souligné le mot *apostat* pour bien prouver que nous n'appliquons cette terrible solidarité de l'erreur et du crime qu'aux chefs de secte *révoltés*, et non pas à leurs successeurs simplement *égarés*.

nos libres penseurs n'eussent pas été scrupuleux, mais nullement que ces saints critiques aient eu la conscience aussi facile.

### 3. — Quelques mots sur le personnel des gnostiques.

Quand en regard de ces grands hommes on place les hideuses figures de leurs ennemis, on ne comprend pas comment les premiers auraient pu se concerter pour les reproduire à plaisir et pour composer une galerie de portraits semblables à ceux qui vont suivre et que nous ne ferons qu'indiquer.

*Ménandre* (premier disciple de Simon), qui, « pour écarter le vrai Dieu, faisait honneur de la création aux démons, comme pour écarter le baptême il lui substituait son *bain magique*, gage d'immortalité pourvu qu'il fût conféré en son propre nom <sup>1</sup>. »

Cérinthe, qui promettait publiquement au nom de ses *éons* (ou génies émanés de l'Être suprême) « un paradis de mille ans à ceux qui le mériteraient par leurs *débordements* <sup>2</sup>. »

Carpocrate, la seconde tête de cette hydre infernale, explique le même dogme en disant que « pour désarmer les démons dominateurs de ce monde, le seul moyen était la pratique de tous les vices qui leur plaisent, et par-dessus tout la communauté des femmes et l'inceste <sup>3</sup>. »

On comprendra qu'avec deux chefs de file et deux mots d'ordre pareils, tout le reste devenait très-croyable.

Basilides leur succède, et tout en prêchant la métempsychose générale et le culte des *esprits*, il ajoute « qu'il n'y a de vrais adorateurs et de vrais hommes que lui et ses dis-

1. Saint Irénée, *de Hæres.*, l. I, ch. xxiii.

2. Pluquet, *Diction. des hérésies*, art. CÉRINTHE.

3. Saint Irénée, *de Hæres.*, l. I, ch. i; Eusèbe, *Hist. ecclés.*, l. IV, ch. vii. C'est ce même Carpocrate qui jetait au ciel toutes ses immondices en criant : « J'offre au corps du Seigneur ce corps et ce sang. » Saint Épiph., *Hæres.* xxvii.

ciptes, tous les autres n'étant que des pourceaux et des chiens. » Il n'en apporte pas moins à l'humanité un nouvel évangile <sup>1</sup>.

Venait tout de suite la sous-division des disciples en *Adamites*, ou enfants de la nature, présidés par Prodicus, qui marchait toujours nu, et dont « on ne pouvait articuler les dogmes sans rougir <sup>2</sup>,... » et en *Ophites*, qui « vouaient un culte sacrilège au *Serpent*, leur père et leur Dieu... » De là les *Caïnites*, qui, par la même raison, c'est-à-dire pour la glorification du *mal*, adoraient Cham et Caïn,... les *Sataniens*, qui, regardant Satan comme le véritable *Sabbaoth* ou Créateur du monde, ne pensaient plus qu'à le fléchir et à lui plaire (origine du sabbat),... les *Ébionites*, ces falsificateurs effrontés de nos Évangiles et de nos premiers *Actes*, grands coupables qui inspiraient une telle horreur à l'apôtre saint Jean, qu'il n'osait rester avec eux sous le même toit, dans la crainte que le courroux divin ne le fît effondrer sur sa tête.

Comment ose-t-on parler d'exagération en présence de ces seules dénominations d'*Ophites*, de *Caïnites*, de *Sataniens*, etc. ? Des sectes qui inscrivent sur leur bannière toutes les devises et tous les noms du *mal*, qui se disent inspirées par lui et tenir de lui-même toutes ces choses, ne lui appartiennent-elles donc pas par cela seul, et ne sont-elles pas assez riches pour qu'on ne puisse rien leur prêter ?

Donc, lorsque M. Maury (dans son livre sur la Magie) reproche si sévèrement à Eusèbe « d'avoir accrédité ces diatribes contre ces *prétendus* magiciens, » lorsque M. Ampère (dans ses lettres sur Rome) s'indigne contre saint Irénée, parce que ce Père ose parler du Serpent *qui était dans Marcion*, CET ULTRA - CHRÉTIEN (*sic*),... » tous deux (qu'ils le sachent bien) s'indignent contre la vérité confessée, car si

1. Saint Épiphane, *Hæres.* xxiv.

2. Id., ib.

leurs protégés étaient là, ils seraient les premiers à refuser à leurs défenseurs modernes le droit de leur contester des doctrines et une *magie* pratique qui faisaient toute leur gloire <sup>1</sup>.

Quant à ce serpent qui scandalise tant M. Ampère et qui nous rappelle en tous points celui de *Juidah* et le *Vaudoux* des Antilles dont nous avons parlé ailleurs <sup>2</sup>, ce n'était pas seulement un *serpent possesseur qui les éclairait dans leurs songes*, c'était pour eux le *verbe* ou serpent créateur de ce bas monde. Comme tel, il avait ses autels, et le grand mot d'ordre donné à ses adorateurs était celui-ci : Le faux chrétien qui s'approchait de la sainte Table catholique devait conserver l'hostie reçue pour l'apporter au serpent, qui, *enchanté par le prêtre (incantante sacerdote)* se roulait aussitôt sur ces hosties, les couvrait de sa bave, et les rendait ainsi *sanctifiées* à ses adorateurs qui, après mille caresses réciproques au reptile *createur* et *sanctificateur*, les mangeaient alors avec délices. Quant aux engagements qui suivaient cette exécrable communion, il faut, pour en avoir une idée, se résigner à lire dans saint Épiphane <sup>3</sup> l'ensemble des invocations blasphématoires, puis les recommandations sacramentaires sur l'*avortement* des femmes, sur l'*immolation* des enfants, et, il faut bien le dire, sur la *manducation* de ces innocentes victimes. Et la meilleure preuve que saint Épiphane n'*exagérerait pas*, c'est que désormais, dans tout le cours de cet ouvrage, chaque siècle et chaque pays pourront, si le dégoût nous permet de les entendre, nous montrer l'application de ce premier évangile *spiritique*, et les abominations qui en découlent <sup>4</sup>.

1. Voir sur le serpent de Marcion la note II, page 79, à la fin du paragraphe.

2. Voir dans notre 2<sup>e</sup> Mémoire l'appendice Z du chapitre XVIII.

3. Lib. I, *Hæres.* xxvii.

4. Voir la note III, page 80, à la fin du paragraphe.

1. « L'HÉRÉSIE DES DOCÈTES. — Nous avons trop parlé, vers la fin de notre second Mémoire et dans l'introduction de celui-ci, de l'hérésie des *docètes* pour rappeler à nos lecteurs qu'elle consistait dans la négation de la *chair réelle* du Sauveur, à laquelle ils substituaient une chair *apparente* et fantastique comme celle de nos apparitions du spiritisme actuel. Nous avons même signalé cette hérésie comme devant être la dernière, et le refuge plus ou moins prochain de ceux de nos libres penseurs qui se verront chassés du *matérialisme* par nos manifestations spirituelles, et rougiront d'y être restés si longtemps. Honteux d'avoir cru si tard à ces *esprits* si démontrés, ils tiendront à rattraper le temps perdu et à leur attribuer le christianisme tout entier. Hérésie bien plus redoutable assurément, et que l'Église nous représente comme devant être celle des derniers temps.

Or, nous avons dit (*Introd.*) que, sans y tomber le moins du monde, plus d'un grand et saint génie avait eu quelquefois à lutter dans les premiers siècles contre cette opinion spécieuse d'une *chair spirituelle* : en voici un exemple.

Un des plus saints thaumaturges du VI<sup>e</sup> siècle (Eutichius) soutenait encore à son lit de mort une longue discussion avec saint Grégoire le Grand, auquel il voulait prouver que notre chair, au jour de la résurrection, n'aurait absolument rien de *palpable* : « Voilà qui est bien étrange, lui répondait le grand pape, que Jésus-Christ, pour enlever toute espèce de doute à Thomas en lui disant : « *touchez,* » nous ait donné à nous-même sujet de douter de sa parole. » — « Son corps, répondait Eutichius, était pour lors encore *un peu palpable*, mais, après avoir confirmé la foi de Thomas, il devint plus *subtil*. » — « Mais saint Paul (reprenait Grégoire) a dit : « *Jésus ressuscité ne meurt plus,* » donc il n'a rien pu lui arriver depuis sa résurrection. » — « La chair et le sang, reprenait le saint égaré, ne posséderont plus le royaume de Dieu ; c'est écrit. » — « Oui, la chair et le sang *corrompus*, » disait Grégoire.

Au lit de la mort, Eutichius se rendit, et, se pinçant la peau, il mourut en disant : « Oui, je confesse, comme Job, que nous ressusciterons en cette chair (a). »

Puissent nos *docètes* futurs et prochains, qui jusqu'ici ne se sont pas encore élevés à la hauteur de cette discussion, trouver aussi leur saint Grégoire et surtout l'humble soumission d'un Eutichius !

(a) Rohrbacher, *Histoire de l'Église*, t. IX, p. 879.



II. « LE SERPENT DE MARCION, D'APRÈS THÉODORET. » — Quoi qu'en dise M. Maury, les Pères avaient de bonnes raisons pour parler du *démon possesseur* de Marcion. Laissons Théodoret nous raconter ses actes.

« Lorsque je faisais tous mes efforts pour déraciner les épines plantées par cet exécrable Marcion, j'eus à supporter de grands travaux, car ceux qui en profitaient, au lieu de m'aimer comme ils eussent dû le faire, me calomniaient sans cesse. Pendant qu'ils payaient de haine mon amitié, je leur rendais le bien pour le mal, et priais pour eux. Mais se servant de *prestiges magiques*, ils se faisaient aider par les démons, et, grâce à eux, me faisaient une guerre qui ne tombait pas sous les sens. Une certaine nuit, par exemple, arrive chez moi un démon des plus cruels, qui me crie en langue *syriaque* (a) : « Pourquoi fais-tu la guerre à Marcion ? Renonces-y, sinon tu apprendras bientôt à tes dépens ce qu'il en coûte lorsqu'on le tourmente. Et sache-le bien, je t'aurais anéanti déjà, si je ne voyais pas ce chœur de martyrs qui t'entoure et te protège avec saint Jacques. » Après avoir entendu ces paroles, je demandai à l'un de mes familiers qui dormait auprès de moi s'il les entendait aussi. « Toutes, me répondit-il, et je me serais déjà levé pour savoir qui parlait, si je n'eusse craint de vous réveiller. » Alors nous nous levâmes tous les deux et nous eûmes beau chercher nous ne vîmes rien remuer, et n'entendîmes personne. Mais tous ceux qui étaient couchés auprès de nous avaient entendu ces paroles, et n'y comprenaient rien. Mais moi je compris que ce *chœur de martyrs* se rapportait à la fiole suspendue à mon lit, et qui était de l'huile de plusieurs saints, et que le vieux manteau de saint Jacques sur lequel reposait ma tête avait été plus puissant en ma faveur qu'un mur de diamant... » C'était, en effet, aux Pères du désert que Théodoret rapportait tout l'honneur et tout le succès de cette croisade contre les marcionites, ou plutôt contre leurs *serpents*.

« HÆC EGO AUDIVI et dixi cuidam ex familiaribus qui prope me dormiebat : « Audis unquam quæ dicantur ? » — Ille vero : « Omnia , in-

(a) Dans son livre si piquant de *Mœurs et Pratiques des démons*, ch. XVIII (2<sup>e</sup> édit.), M. des Mousseaux rapporte des réponses de *tables* extrêmement curieuses, en ce que le langage barbare et sans aucune espèce de sens dans lequel elles paraissaient faites se trouva, lorsqu'on le soumit à l'expertise de M. de Saulcy et du savant hébraïsant Drack, du réel et complet *hébraico-syriaque*, seul idiome, ajoutait ce dernier, employé par les démons dans l'Évangile.

quit, et cum vellem surgere et respicere et scire quis loqueretur, tua causa quievi, quia te putarem quiescere. » Ambo itaque surgentes respeximus, neque illum qui moveretur vidimus, nec qui loqueretur audivimus. Illa verba alii quoque qui nobiscum habitabant audiverunt. Intellexi igitur quod martyrum quidem chorum dicebat lecythum olei martyrū, qui cum à multis martyribus collectam haberet benedictionem, pendebat in meo lecto. Sub meo autem capite erat magni Jacobi vetus amictus qui quovis clauastro adamantino fuit mihi validior » (*Vitæ Patrum*, caput xxi).

---

III. « AIEUX ET DESCENDANTS DES GNOTIQUES. » — Sainte Croix, dans ses *Mystères* annotés par Sylvestre de Sacy, s'attache à démontrer la parenté du gnosticisme avec l'ancien mysticisme égyptien, les rites de Numa, ceux des Esséniens, des Templiers, des Druses modernes et de nos *Francs-Maçons* (a).

Tous ceux qui ont étudié un peu sérieusement cette question ont partagé la même opinion. Tertullien reprochait déjà aux *Valentiniens* d'avoir *perversi Éleusis* (b), et de nos jours M. Maury reconnaît dans ces derniers mystères (imités eux-mêmes de ceux d'Isis et d'Horus) les mêmes formes d'initiation employées aujourd'hui pour les réceptions dans nos *loges* maçonniques (c). M. Matter, ancien inspecteur de l'Université, et qui, en cette qualité, reproche comme les autres aux Pères leur *exagération*, n'en convient pas moins de toutes ces similitudes et de l'effronterie des *Cainites*, « qui s'attachaient, dit-il, à prouver leur sainteté en bravant toutes les lois morales reçues et en les foulant aux pieds (d). Que sera-ce quand nous verrons au siècle suivant toutes les folies et turpitudes gnostiques se fondre dans la secte de Manès et devenir la grande association occulte qui planera sur tout le moyen âge en passant par les *Templiers*, les *Rose-Croix*, les *Bohémiens*, les *Vaudois*, etc., jusqu'à ce que, forcée de changer de nom, en raison de l'horreur générale que pourrait inspirer la vérité trop bien connue ou *reconnue*, elle se soit réfugiée dans les *loges maçonniques* ! Celles-ci sont, il est vrai, encombrées de sectateurs qui ne pensent guère hériter d'Éleusis, de Bacchus, de Carpocrate et de Manès, et qui cependant en héritent comme les ado-

(a) Sainte-Croix, *Mystères*, t. II, p. 147, note.

(b) *Adv. Valentin.*, ad initium.

(c) Maury, *Religions de la Grèce*, t. II, p. 224.

(d) Matter, *Histoire du Gnosticisme*, t. II, ch. xvi, p. 399.

rateurs du serpent de *Juidah* et de celui du Vaudoux héritent à leur tour des *Ophîtes* d'Alexandrie et de Rome.

Que nos gnostiques modernes réclament, tant qu'ils le voudront, contre une telle parenté, libre à eux; il est certain que la plupart n'ont rien de commun comme mœurs avec Carpocrate et Marcion; mais il n'est pas moins vrai qu'ils continuent leur œuvre et que l'on retrouve chez eux les trois signes qui forment autant de cachets indélébiles et mystérieux :

1° UN SECRET, inconnu de la plupart des membres, et pour lequel néanmoins ils font serment de mourir;

2° UNE INITIATION qui rappelle toutes les autres et se reconnaît à certains signes;

3° LA HAINE DE LA RELIGION CATHOLIQUE et le but avoué de la détruire.

Or, LE SECRET! L'évangile avait fait de la *lumière* le premier caractère de la vérité, comme de l'amour des *ténèbres* le cachet du mensonge. Quant au serment de mourir et de frapper pour une énigme dont on ignore le mot, il est curieux de le voir passer de ces premiers spirites à nos carbonari modernes.

L'INITIATION et ses signes! Sans cette initiation, toutes les âmes devaient passer après la mort dans le corps des plus vils animaux. Quant au *signe* imprimé, si tous les disciples de Carpocrate, par exemple, étaient marqués au bas de l'oreille droite par un fer chaud, ils avaient aussi, comme beaucoup de sociétés secrètes, « le chatouillement dans la main. »

LA HAINE DU CATHOLICISME! Elle est flagrante encore aujourd'hui. Aussi pendant que princes et sujets sont plus aveuglés sur le but de cette association que les Juifs ne le sont sur le Messie, l'Église catholique est seule à ne pas s'y méprendre et à lancer contre ses plus redoutables ennemis les mêmes anathèmes qu'elle lançait jadis contre Simon, contre Marcion, contre Manès, contre toute cette *ψευδώνυμος γνῶσις*, ou *fausse gnose* de saint Paul.

Et c'était bien là le droit de légitime défense, car Tertullien disait avec raison : « Lorsqu'un homme de bonne foi les interroge sur leur doctrine, ils lui répondent avec un air superbe : « C'est un grand mystère. » Si on les presse davantage, ils font profession de partager notre foi, mais en termes ambigus. Si vous les poursuivez, ils nient; et enfin, si vous voulez les refuter ouvertement, ils ne vous répondent plus que par DES COUPS (a). »

(a) *De Præscriptionibus*. Aujourd'hui, ils vous font assassiner.

## § II.

## LES MONTANISTES, OU LES MÉDIUMS FAUX PROPHÈTES.

1. Priscille et Montan. — 2. Toutes les Églises se consultent, et le pape mal informé fléchit. — 3. Tertullien succombe, et saint Irénée éclaire tout.

1. — *Priscille et Montan.*

De temps en temps, le Dieu des hérésiarques comprend la nécessité de réformer un peu son troupeau et de blanchir à nouveau la *peau de brebis* qui le recouvre.

Un esclave phrygien nommé Montan, se disant nouvellement converti, se donne tout d'un coup pour un prophète posédant en cette qualité la *plénitude de l'Esprit-Saint*, et pour un apôtre chargé de réformer l'Église « déjà fourvoyée, disait-il, dans la voie large de la perdition. » Ainsi, par exemple, saint Paul avait permis les secondes noces, lui, les proscrivait absolument. A l'entendre, on était infiniment trop relâché dans la pratique des jeûnes, trop mou dans les macérations, trop timide pour le martyre; au lieu de le fuir, il fallait l'affronter. Eu outre, certains péchés, tels que l'adultère, l'idolâtrie et l'homicide, restant irrémissibles, c'était, suivant lui, un véritable crime que d'en prononcer l'absolution. Tout cela, du reste, ne venait nullement de lui-même; pour lui comme pour tout le monde, il obéissait à une inspiration évidente, dont l'auteur seul demeurerait indécis. On voyait bien une foule de très-mauvais symptômes; mais les principes si rigides, les mortifications si édifiantes de ce *janséniste* du second siècle faisaient pencher à tel point la balance en sa faveur, que les masses finissaient par le regarder comme un apôtre supérieur à tous les autres. Mais les *habiles* suspectaient de leur côté la puissance de son action sur les femmes à imagination vive et à vertu douteuse; sous un directeur aussi bril-

lant, les conversions ne paraissaient plus rien coûter, et toutes ces Magdeleines, s'attroupant autour de lui, lui formèrent bientôt le plus puissant, mais aussi le plus compromettant des cortèges. Deux d'entre elles surtout, Priscille et Maximille, vinrent donner le plus grand éclat à sa cause; malgré leurs faiblesses trop connues, le *Paraclet* du prophète les honorait de ses faveurs. Débutant presque toujours, comme leur maître, par des attaques convulsives qui ressemblaient à de l'épilepsie, écumant parfois comme les pythies de Delphes ou de Dodone, on les voyait, semblables à tous les *théomanes* de nos médecins *aliénistes*, saisies de cette *manie parlante*, sans suite, hors de propos, à formes comminatoires, et dans laquelle se glissaient souvent quelques divinations surprenantes dont on faisait de vraies prophéties. Quant à leurs extases multipliées, elles ressemblaient tellement à celles de nos somnambules magnétiques, que l'abbé Gence, Görres, et tout dernièrement encore, dans le camp protestant, MM. Réville et de Pressensé, n'ont pas craint de se prononcer pour « la plus complète identité. » Ces deux femmes, nobles, riches et versant l'argent à pleines mains dans l'intérêt de leur cause, avaient d'abord révolutionné toute l'Asie; mais, grâce à leur mystérieux inspirateur, deux années leur avaient suffi pour diviser en outre toutes les Églises de l'Afrique et le reste de la chrétienté partagée sur leur compte en deux fractions dont malheureusement la plus large se prononçait en leur faveur.

Que l'on s'étonne maintenant des terreurs et des sévérités de l'Église lorsqu'elle vit prendre des proportions aussi gigantesques à l'une de ces épidémies spirituelles prodromes constants, dans la Bible, des approches de tous les fléaux réunis <sup>4</sup>.

« Il y eut trois époques dans l'évolution de cette hérésie, dit le cardinal Baronius : la première comprend les débuts

4. L'Amérique devrait le savoir aujourd'hui.

de ces faux prophètes et l'admiration que faisaient naître partout leurs bonnes œuvres apparentes ; la seconde arrive au moment où leurs nombreux et stupéfiants miracles (*permulta miracula et opera stupenda*) commencèrent à devenir suspects et contestables ; la troisième, lorsque, vus sous leur vrai jour, ils furent enfin chassés de l'Église, ce qui ne fut pas une petite affaire (*quod quidem non fuit parvi negotii opus*), attendu que cette diablerie était si bien montée qu'elle trompait non pas seulement les hommes crédules, mais ceux qui paraissaient doués de la science et de la sainteté les plus complètes <sup>1</sup>. »

C'est maintenant de cette troisième époque qu'il s'agit.

2. — *Toutes les Églises se consultent, et le pape, mal informé, fléchit.*

Les Églises de l'Orient, s'étant de nouveau consultées, avaient fini par condamner le grand médium. Mais celui-ci appelle à Rome de cette consultation, et (voyez toutes les habiletés de l'hérésie !) les rapports envoyés sont tellement inexacts qu'un pape (Éleuthère, selon les uns, mais très-probablement Victor <sup>2</sup>), désireux avant tout de rendre la paix à la grande famille des chrétiens, et admettant les faits *tels qu'on les lui expose*, reconnaît, dit-on, par lettres, le caractère prophétique de la secte, et consent par conséquent à l'admettre dans la communion de l'Église.

Scandale énorme ! Les fidèles, désolés, recourent, en désespoir de cause, aux deux grands saints de Lyon, saint Irénée et saint Pothin. Les saints n'ont pas besoin de voir pour juger. Le dernier écrit à Rome, et le premier se charge d'y porter cette réponse, aidé d'un habile homme (Praxéas) qui jadis avait été montaniste. Irénée rétablit les faits, présente au saint-père la question sous son véritable jour, et Montan se voit définitivement excommunié.

1. *Annales*, anno Christi 173, note.

2. Voir, id., *ibid.*, sur Baronius.

Comme en convient M. Ampère, « cette excommunication fut le *coup mortel* porté à ces fausses prophéties <sup>1</sup>. » Seulement il arrivait trop tard, non pour la foi qu'il sauvait, mais parce que l'Orient et l'Occident allaient conserver le germe de cette terrible maladie, destinée comme nous le disions tout à l'heure à reparaître sous dix noms différents, à toutes les époques de notre histoire.

3. — *Tertullien succombe, et saint Irénée éclaire tout.*

Il fallait que ce spiritisme du second siècle eût été bien fascinateur, pour que le plus positif et jusque-là le plus éclairé de tous les docteurs de l'Eglise, Tertullien, s'y fût laissé prendre et succombât devant une simple somnambule. Grande leçon pour quelques-uns de nos directeurs modernes qui n'ont que des sourires pour ces questions *misérables* et regardent comme perdues le peu d'heures qu'ils consacrent à leur étude. Il faut entendre ce grand homme analyser son opinion si l'on veut bien juger de la ruse et des formes séduisantes sous lesquelles parvenait à se dissimuler son ennemi : « Nous avons, parmi nous, dit-il, une sœur qui recoit des révélations. C'est ordinairement le dimanche, pendant le service divin, qu'elle tombe en extase. Alors elle est dans un commerce intime avec les Anges, les Esprits et quelquefois même avec Dieu. Elle scrute les cœurs et guérit les malades ; puis, le service étant fini, elle laisse la foule s'écouler et nous communique ce qu'elle a vu dans l'extase <sup>2</sup>. »

Comprend-on qu'un homme comme Tertullien se soit laissé prendre à un piège si grossier ? En dehors des habitudes morales de ces femmes, de leurs vêtements scandaleux, de leurs chevelures teintes et parfumées, de l'or qu'elles recueillaient de leurs jeux de *tables* et de *dés* (*mensis et tesseris*), comment leurs *convulsions* physiques ne lui dessillaient-

1. Ampère, *Hist. de la Gaule*, t. II, ch. v, p. 18.

2 Tertullien, de *Præscriptionibus* et *contra Praxeam*.

elles pas les yeux? « Nous n'avons jamais vu, disait saint Irénée, que le Saint-Esprit se soit manifesté de cette manière chez les prophètes et les apôtres. Leur paix était aussi profonde que leur humilité. Ils pleuraient en menaçant les coupables et, comme le dit l'apôtre : « Leurs esprits (inspireurs) « leur demeuraient soumis, » tandis que les faux prophètes, étant *possédés*, ne s'appartenaient plus en aucune façon <sup>1</sup>. »

Tertullien cependant avait longtemps pratiqué l'exorcisme, puisqu'il nous affirme lui-même que c'était alors le grand moyen, et que, « *même à l'armée*, tous les pères exorcisaient leurs enfants <sup>2</sup>. » Mais l'idée ne lui vint même pas de l'essayer sur Montan. Il préférerait désertir son Église que d'appliquer à cet homme ce grand principe établi par lui-même : « d'éprouver les doctrines et les révélations par les personnes, et les personnes par les doctrines <sup>3</sup>. »

Quand on entend ce grand maître en démonologie s'écrier : « J'ai reconnu là le Paraclet; » quand on voit un pape chancler devant un rapport incomplet; quand on voit toutes les Églises et par conséquent toute l'Église s'ébranler devant un simple *médium*, et menacer ruine *en apparence*,... ce n'est plus seulement triste, mais c'est encore... terrifiant pour nous-mêmes !

La secte se vantait d'avoir eu ses martyrs. Quant à la fin de Montan et à celle de ses coadjutrices, nous n'en savons pas bien les détails. Baronius se contente d'affirmer qu'elle fut *tragique* comme celle de tous leurs pareils. Nous sommes mieux renseignés sur celle de son trésorier Théodote qui, dans une extase, fut élevé dans les airs par son démon qui le laissa retomber comme Simon <sup>4</sup>.

1. « Les esprits des prophètes sont soumis aux prophètes. » (Saint Paul, *Cor.*, xiv, 32, et saint Irénée, *adversus Hæreses*).

2. *De Corona militari*, ch. 11.

3. *De Præscript.*, in finem.

4. Cité par Eusèbe (*Hist.*, l. V, ch. xvi).



## § III.

## LES ALEXANDRINS OU LES MÉDIUMS BEAUX ESPRITS.

## 1. Philosophes magiciens d'Alexandrie.

## Note I. — LES ALEXANDRINS A PARIS.

1. — *Philosophes magiciens d'Alexandrie.*

Finissons-en. Si, pour se débarrasser du merveilleux, il suffisait à nos savants de le porter sur leur catalogue à la colonne des fictions, ce merveilleux se trouvant partout, leurs bibliothèques ne seraient bientôt plus que des collections universelles de romans. En imposant tout à l'heure cette flétrissure au livre d'*Apollonius*, la Sorbonne et le Collège de France oublieraient que toutes ces FABLES allaient leur revenir immédiatement dans l'histoire par la philosophie.

Cette fois, en effet, elles nous sont présentées par de véritables *classiques*, que la plupart de nos philosophes modernes ne craignent pas d'appeler leurs pères et leurs maîtres.

Il s'agit, en ce moment, des grands docteurs d'Alexandrie, que nous diviserons en deux classes : celle d'Ammonius Saccas que saint Jérôme, Eusèbe, Longin, etc., nous présentent comme la plus haute et la plus chrétienne intelligence de ce siècle, mais dont les œuvres sont perdues aujourd'hui ; puis celle de Plotin, disciple, comme Origène, du même Ammonius, mais qui, sans le vouloir *peut-être*, n'en donna pas moins naissance à la philosophie éclectique <sup>1</sup> et magique dont les Proclus, les Porphyre, les Jamblique, etc., furent, de son temps même, les plus ardents défenseurs.

Cette dernière philosophie ressemblait merveilleusement à celle de nos jours, en ce qu'elle se prélassait comme la nôtre

1. *Éclectique* vient du verbe ἐλέγω, je choisis.

dans une sorte de *Credo* assez élastique et commode pour que l'on pût y faire entrer tous les autres. Ce fut pour cela que Paris l'adopta; dans notre siècle de *comfort* il était assez logique que la philosophie prît aussi toutes ses *aïses*.

Aussi, depuis longtemps prenait-on bien soin de nous le répéter. « L'ancien éclectisme du deuxième siècle était la philosophie *universitaire* de nos jours, la nouvelle philosophie française. » Quoique cette manière de voir ne soit plus celle de tout le monde, et que cette philosophie ait eu ses renégats, les uns la trouvant trop peu matérialiste, les autres infiniment trop mystique, nous persistons à croire qu'elle est destinée à reprendre bientôt le *haut du pavé* et à devenir la vraie philosophie du siècle, semi-païen, semi-surnaturaliste qui, selon toutes les probabilités, doit succéder à celui-ci.

Un grand maître de l'Université disait encore d'elle, il y a quelque trente ans, à la Chambre des pairs : « Elle est modeste, mais elle est fière. » *Modeste*, on le comprenait; *fière*, on ne voyait pas trop pourquoi, car pour saluer comme ses pères et comme ses maîtres des visionnaires tels que Proclus, Porphyre, Jamblique, Eunape, etc., il fallait être en vérité très-humble et très-peu difficile <sup>1</sup>.

Cependant, un de nos grands orateurs chrétiens <sup>2</sup> fut un jour appelé à juger cette école devant l'immense auditoire de Notre-Dame. « Pour pouvoir en parler, dit-il, je devais lire tous ces hommes; c'était mon devoir, je l'ai rempli; mais quel ne fut pas mon étonnement en apprenant à les connaître !... Qu'était-ce, à vrai dire, que cette philosophie

1. Pour abrégér, nous laissons de côté tous les coreligionnaires de M. Cousin à l'égard de cette philosophie. Tantôt c'était M. Barthélemy Saint-Hilaire, déplorant « l'injustice avec laquelle on l'avait méconnue *jusqu'à nous*, » et annonçant que « l'heure de la réhabilitation était venue pour elle » (*Mémoire sur l'École d'Alex.*, p. 43). Tantôt c'étaient MM. Saisset et J. Simon qui n'y trouvaient rien à redire, si ce n'est peut-être l'excès de sa dialectique (*Hist. de l'École d'Alex.*, t. II, p. 4, etc.). Nous passons tous les autres.

2. Le R. P. de Ravignan, 4<sup>me</sup> *Confér.* de 1845.

d'Alexandrie? Pas autre chose que le paganisme que l'on voulait réhabiliter à l'aide de quelques idées chrétiennes, gnostiques, théurgiques et platoniciennes... Mais ce qui dominait chez ces Alexandrins, c'était la théurgie, la magie, le *commerce* avec les dieux et les démons, réduit en système et en pratique. Plotin, Porphyre, Jamblique, Julien l'Apostat, ont été avant tout des *magiciens*, tout occupés de conjurations, d'évocations, d'apparitions. Ils y passaient leurs jours et leurs nuits. Leurs écrits et les histoires païennes l'attestent. Ils se flattaient aussi de l'union la plus intime avec la Divinité..... Voilà, messieurs, quelle fut cette philosophie ; quand je l'étudie dans les monuments originaux, ma pensée recule de dégoût, ma parole s'indigne... Allons donc, il serait temps d'écrire l'histoire, je crois!... »

Le R. P. de Ravignan avait raison.

Effectivement, voici quelles étaient les plus grandes préoccupations de toute cette école : *évoquer* les dieux, leur faire violence pour activer leur paresse <sup>1</sup>, *conjur*er les orages, décider, en observant les vieux rites, du beau temps et de la pluie <sup>2</sup>, deviner par les coupes <sup>3</sup>, réveiller par la *nécromancie* les ombres des héros <sup>4</sup>, adorer le soleil et la lune <sup>5</sup>, dormir comme Julien près de la pointe d'un obélisque renversé pour se procurer les rêves nécessaires à l'initiation et à l'*extase époptique* <sup>6</sup>... Voilà les grandes occupations de ces illustres vies ; et le produit le plus net de leur philosophie transcendante !...

Nos Alexandrins modernes reconnaîtraient-ils par hasard

1. « Ce n'est pas à moi d'aller trouver les dieux, disait Plotin, mais bien aux dieux à venir trouver Plotin » (Porphyre).

2. Voir la réponse à Anébon, en tête du livre de Jamblique.

3. Hydromancie.

4. Si bien distingués par Jamblique des *démons* et des dieux. (Voir de *Mysteriis*, ch. vi).

5. Sous les noms d'Esculape et de Minerve.

6. L'*épopsie* était la *claire vue* des dieux. (Voir Seldenus, de *Diis syriis*, et le chapitre xvi de notre second Mémoire.)

en tout cela leurs propres habitudes ? Nous en doutons.

Pourquoi donc alors tant d'enthousiasme ? La raison de cette *sympathie* reposerait-elle à son tour, et par malheur, dans une *antipathie* commune pour l'Église et les saints Pères qui les redoutaient beaucoup, il est vrai, et ne faisaient nul cas de leur piété ? Saint Augustin (dans sa *Cité de Dieu*) et Lactance (dans sa *Fausse religion*, l. XVII) ne laissent passer aucune occasion de leur prouver que « les *dieux* de leur théurgie ne sont que des démons, δαίμονες <sup>1</sup>. »

M. Vacherot, dans son *Histoire d'Alexandrie*, en est encore à comprendre cette mésintelligence entre « *deux théologies si semblables*, » dit-il, et elles le sont, en effet. Mais comment ne voit-il pas qu'elles ne le sont, chez les Alexandrins, que jusqu'à la divinité de Jésus-Christ *exclusivement* ? Les *quinze livres* (perdus) de Porphyre *contre la religion du Christ* ne le prouvent-ils pas assez ? Et s'il n'y a *que cela* qui les sépare de la théologie catholique apprise par eux à l'école d'Ammenius, n'est-ce donc pas assez pour que l'on comprenne leurs mutuelles querelles ?

En résumé, constituée par Pythagore, rajeunie par Apollonius, couronnée par Julien, telle fut en peu de mots l'histoire de cette illustre école de *médiums* beaux esprits.

---

1. Cette expression prouve surabondamment, et quoi qu'on en ait dit, que pour les chrétiens δαίμων signifiait toujours *mauvais esprit, diable, etc.*

---

1. « LES ALEXANDRINS A PARIS. » — Les Alexandrins modernes auraient tort de trop compter sur l'esprit rationaliste de notre siècle pour braver le retour des superstitions pratiquées par leurs vieux maîtres. Le *Collège de France* ne saurait avoir tout à fait oublié que, dans ses salles, un homme très-distingué, Mickiewicz, prêchait, il y a trente-cinq ans environ, la prochaine arrivée, non plus du *Paraclet*, mais d'un nouveau *Verbe* incarné dans la personne de son compatriote Towianski, devenu et resté depuis, nous le craignons bien, le Montan de cette hérésie. Là, devant les affirmations délirantes du

professeur *inspiré*, les Priscille et les Maximille n'avaient pas tardé à reparaitre avec leurs *cris*, leurs *sanglots*, leurs *convulsions*. On eût pu se croire revenu aux jours de Montan ou du diacre Pâris et l'on ne peut savoir ce qu'il en serait advenu, si quelques hommes de bon sens, s'étant trouvés là par hasard, n'avaient dénoncé aux Chambres le scandale si complaisamment toléré par l'Université. Celle-ci, dans son ignorant mépris du mysticisme, ne se doutait même pas qu'à la sortie du collège on se rendait dans une petite chapelle (de la rue *Croix-des-Petits-Champs*), et que là, au chant des psaumes, à la lueur des bougies, le culte du nouveau *Verbe* et le récit de ses *miracles*, car il y en avait, disait-on, continuaient avec la même exaltation. Il fallut que la Chambre renvoyât l'affaire au ministre de l'instruction publique. Mais la doctrine et les manifestations changèrent de local, sans changer de caractère et d'esprit.

Eh bien! quelques voix de plus à la Chambre en faveur de la liberté... du mysticisme, et nous arrivions à cet alexandrisme pratique auquel nous reviendrons tôt ou tard (a).

(a) Voir une petite brochure publiée par M. André Jacoby, sous ce titre : *les Montanistes à Paris*.

## § IV.

### LE SPIRITISME DANS LE LIEU SAINT, OU FAUX ANGES ET FAUX SAINTS MICHEL, A CHONIS.

1. Faux anges, ou première idolâtrie dans le culte. — 2. Méprise des protestants à ce sujet.

Note I. — ÉCLAIRCISSEMENTS SUR UN GRAND MIRACLE  
QUI S'Y RAPPORTE.

1. — Faux anges, ou première idolâtrie dans le culte.

Jusqu'ici, dans cette reprise du démonisme antique, nous n'avons vu que des *médiums* : médiums gnostiques, — médiums faux prophètes, — médiums beaux esprits; nous allons

voir maintenant les démons en personne et sans intermédiaire humain.

Que des hérétiques avoués, consommés, comme tous ceux que nous venons d'apprendre à connaître, aient adoré, les uns un faux Paraclet, les autres Jupiter, Esculape et Mercure, c'était un grand scandale assurément ; mais que des Églises chrétiennes élevassent des temples et des autels à Mercure déguisé sous le nom de saint Michel archange, voilà ce que l'on pouvait appeler l'abomination dans le lieu saint.

On ne peut plus douter cependant qu'il n'en fût ainsi, lorsqu'on lit dans l'épître de saint Paul aux *Colossiens*, ch. II : « Que personne ne vous séduise par un culte faussement religieux des *anges* <sup>1</sup>, en vous racontant (sous prétexte d'humilité) des visions qu'il n'a vues qu'en raison de son orgueil et en abandonnant LA TÊTE, qui *relie et gouverne* tout le corps par l'enchaînement des articulations et qui, seule, peut augmenter en nous le royaume de Dieu <sup>2</sup>. »

Après cette admonition, le grand apôtre enjoint ensuite à ses saints amis de lire et de faire lire sa lettre aux habitants de Laodicée, capitale du même pays.

Pour comprendre ces recommandations, il faut se reporter d'abord à la leçon donnée à saint Jean par l'ange qu'il avait voulu adorer et qui l'avait relevé en lui disant : « Que faites vous ? Ne suis-je pas un serviteur comme vous ?... C'est Dieu seul qu'il faut adorer <sup>3</sup>... » Or, si le disciple bien-aimé, qui « reposait sa tête sur la poitrine de Jésus, » a pu se tromper au point de prendre un ange pour son maître, à quelles méprises n'étaient pas exposés les simples fidèles, lorsqu'ils cessaient un instant de se tenir étroitement attachés à *la tête* !

1. ἑτεροθρησκεία, c'est-à-dire, culte différent et vicieux.

2. Nemo vos seducat, volens in humilitate, et religione Angelorum, quæ non vidit ambulans, frustra inflatus sensu carnis suæ, et NON TENENS CAPUT, ex quo totum corpus, per nexus et conjunctiones subministratum et constructum, crescit in augmentum Dei. (*Coloss.*, ch. II, v. 18, 19.)

3. Conservus tuus sum... Deum adora. (*Apocal.*, ch. XIX, v. 10.)

Le cardinal Baronius explique cette leçon donnée à saint Jean par la nécessité de combattre l'hérésie naissante de Cérinthe sur les anges créateurs du monde <sup>1</sup>.

Quant à la lettre de saint Paul, on la comprend bien mieux encore, lorsqu'on lit dans les Actes du concile de Laodicée, tenu un siècle et demi plus tard, ces paroles se rapportant évidemment aux mêmes fautes. CANON XXXV. « IL NE FAUT PAS QUE DES CHRÉTIENS, ABANDONNANT L'ÉGLISE DE DIEU, AILLENT FAIRE DES ASSEMBLÉES ET NOMMER DES ANGES, TOUTES CHOSSES QUE L'ON SAIT INTERDITES. SI DONC, QUELQU'UN EST DÉCOUVERT PRATIQUANT CETTE IDOLATRIE OCCULTE, QU'IL SOIT ANATHÈME, CAR IL A QUITTÉ NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, FILS DE DIEU, POUR SE FAIRE IDOLATRE <sup>2</sup>. »

2. — *Méprise des protestants à ce sujet.*

Rien n'est plus clair, et nous en sommes encore à comprendre comment des protestants tels que Mélanchthon, Calvin, de Bèze, etc., ont pu ou osé voir dans ces textes la condamnation absolue de notre culte catholique des anges et des saints. Comment les mots, *abandonnant l'Église*, et ceux-ci, *assemblées et idolâtrie occultes*, etc., ne leur ont-ils pas prouvé qu'il y avait là une secte et un faux culte opposé à un vrai ?

D'ailleurs, le Canon XXXVI, en défendant aux clercs « TOUTE ESPÈCE DE MAGIE <sup>3</sup>, » ne tranchait-il pas la question ?

Il est vrai que ceci se passait au quatrième siècle, mais ces proscriptions devaient se rattacher à celle du second pour le moins, puisque dans cette même partie de la Phrygie, dont Laodicée était la capitale, et surtout à Chonis (la Colosses de saint Paul), auraient eu lieu plus tard de grandes apparitions de saint Michel, en souvenir desquelles on aurait élevé au grand

1. Baronius, *Annal.*, ad ann. Chr. 60.

2. Voir les Actes de ce concile.

3. Id., *ibid.*

archange un temple considérable destiné à remplacer cette multitude de petits oratoires *privés* appelés *Michaelia*, et que l'Église, quelle qu'en fût l'origine, avait été obligée de faire fermer par la voix de son concile.

Théodoret était, quoi qu'on en ait dit, très-net à cet égard. En commentant la lettre de saint Paul aux Colossiens (ch. II), il nous dit qu'il s'agissait ici des Juifs défenseurs obstinés de la loi, qui primitivement avaient implanté dans la Phrygie et dans la Pisidie cette hérésie touchant le culte des anges qui jadis avaient donné la loi. « C'est, dit-il, ce que voulait défendre le synode de Laodicée, métropole de la Phrygie, lorsqu'il interdisait par une loi le culte des anges. » Et il ajoutait : « Aujourd'hui même encore, nous pouvons voir chez ces peuples et leurs voisins quelques-uns de ces oratoires de saint Michel <sup>1</sup>. »

Chose singulière, cependant, c'est ce père de l'Église qui, par ses paroles un peu trop laconiques avait prêté à la méprise des protestants. Ils en avaient fait aussitôt un adversaire du culte et des anges et des saints; pour les dissuader de cette fausse interprétation, il eût dû suffire de leur montrer ce que dans son travail sur la *Genèse* (interr. 4), le même père dit sur le premier de ces cultes : « Nous devons recourir avec foi à l'intervention constante de nos bons anges. » Dès lors tout était dit sur ce prétendu blâme, déduit seulement de quelques expressions insuffisantes.

Donc, il y avait là à Colosses, et de tout temps peut-être, ce que nous avons vu partout, c'est-à-dire deux *présences spirituelles* rivales, ou, pour parler plus clairement, le vrai saint Michel et son homonyme plagiaire que nous avons tant de fois reconnu dans le *Mercur* des païens <sup>2</sup>. Lorsque l'hérétique Cérinthe prêchait, vers l'an 60 de l'ère chrétienne, c'est-à-dire du temps de saint Paul, le culte des anges

1. Théodoret, ch. I, *ad Coloss.*

2. Voir dans notre 2<sup>e</sup> Mém., ch. XIII, une note intitulée : « Vrais et faux saints Michel. »



*créateurs du monde*, c'était évidemment ce faux saint Michel qui acceptait un tel honneur au détriment de Jéhovah. C'était peut-être lui qui s'était fait élever ces *petites églises occultes* qui faisaient, pour ainsi dire, *concurrence* au grand temple, au point de nécessiter et d'amener la fermeture générale, jusqu'au jour où, comme nous l'avons dit, une grande et très-solennelle apparition du vrai saint Michel, fêtée par l'Église orientale au 7 septembre, vint, *beaucoup plus tard*, anéantir l'hérésie, relever la suprématie du temple et remettre toute chose à sa vraie place.

Recueillons à ce sujet les traditions (I).

I. « SOLENNELLE APPARITION DE L'ARCHANGE SAINT MICHEL A CHONIS. » — Voici comment la racontent les historiens, et entre autres Lipoman, dont la version nous paraît cadrer exactement (excepté sur un seul point que nous allons discuter) avec celle que le père Possin, l'une des célébrités de la compagnie de Jésus, emprunte de son côté à un sermon que saint Sisinne, premier patriarche de Constantinople, *aurait* prononcé, dit-il, vers l'an 427.

Ce double récit part de loin. En voici la substance.

« Saint Jean l'évangéliste, notre grand théologien, était resté longtemps à Éphèse, comme l'apôtre Philippe à Hiéropolis... Mais ayant achevé la conversion des Éphésiens, il était venu retrouver celui-ci dans cette dernière ville, encore tellement ensevelie dans les ténèbres du paganisme qu'elle adorait un serpent. Aussi, le premier acte des deux apôtres est-il de marcher droit à cette *bête*, et, se mettant en prière et puisant en Dieu une grande force (in Deo facientes virtutem), ils la jettent hors du temple et lui ordonnent d'aller mourir au loin. On ne fait pas de tels miracles impunément; Philippe, crucifié, meurt bientôt de la manière la plus cruelle (acerbissime) et pendant son martyre la ville d'Hiéropolis est secouée par un tremblement de terre semblable à celui qui avait accompagné la mort du Sauveur.

« Quant à Jean, il se rend dans un lieu appelé *Cheretopa*. Au nom de la très-sainte Trinité et du *Prince de la milice céleste* (saint Michel), il commence par y faire sourdre une fontaine miraculeuse dans les

eaux de laquelle il guérit entre autres une jeune fille muette de Laodicée. Après quoi, faisant élever un temple magnifique au grand archange, il annonce aux habitants qu'ils seront un jour visités et secourus par une apparition splendide de ce même personnage céleste; après quoi, il les quitte pour aller porter à d'autres villes toutes les richesses d'une éloquence et d'une doctrine que Cheretopa paraît avoir bientôt oubliées.

« *Quatre-vingt-dix ans* après (nonaginta), un jeune enfant nommé Archippus croissait en ces mêmes lieux *comme un lis entre les épines*, et dès l'âge de dix ans exhalait, au milieu de tous ces hérétiques, tous les parfums de la foi la plus pure. La Providence l'avait conduit elle-même dans ce temple, le jugeant digne d'en être plus tard le pontife et le conservateur. Mais la foule des hérétiques ne s'arrangeait pas de tant de vertus. Un jour ils se rassemblent, et après avoir *aiguisé leurs dents* comme celles d'un sanglier, ils se mettent à tramer d'odieuses machinations dont le but était, tout à la fois, de faire disparaître Archippus et de tarir les grâces résultant de la fontaine miraculeuse.

« Voici comme ils devaient s'y prendre (voir Lipoman, Possin, etc.): à la gauche du temple coule une rivière appelée *Cnzysus*. Ils la détournent de manière à la jeter dans la sainte fontaine, dont elle fera complètement ainsi disparaître la vertu. Mais la direction de la rivière s'opposant à ce dessein, comment faire? Le voici : deux autres rivières venant de l'est, et appelées, l'une *Lypocaper*, et l'autre *Cuphus*, après avoir coulé pendant longtemps dans deux lits différents, s'étaient, un jour, confondues en une seule qui, passant à la base de la montagne, se dirige vers le lycée. C'est là le fleuve que l'esprit malin persuade aux hérétiques de détourner vers le lieu saint, toujours dans l'espoir qu'il emportera et le temple et la montagne qui le supporte. Le lieu était tellement en pente et concave (declivis), que le courant devait arriver sur le temple avec la plus grande impétuosité. Ayant donc rassemblé beaucoup de monde, ces conspirateurs se rendent à Laodicée pour creuser un immense gouffre entre les fleuves et le rocher afin d'y faire précipiter les eaux. Puis, ils l'entourent d'une digue disposée de telle sorte, qu'au moment où elle viendra à se rompre les flots pourront se précipiter avec violence dans la direction voulue.

« Archippus, témoin de ces criminelles machinations, restait continuellement prosterné sur le pavé du temple, conjurant le Seigneur de protéger son tabernacle et de se montrer plus fort que ses ennemis. Après dix jours de travail, et vers le milieu de la dixième nuit, les coupables commencent à s'attaquer à la digue et à décider sa

rupture. Déjà le grand serviteur de Dieu voyant descendre les fleuves se met à pleurer amèrement, mais pendant qu'il redouble ses prières... voilà que tout à coup UNE APPARITION DIVINE, volant au-dessus de sa tête d'une manière mystérieuse, se met à l'appeler par son nom, DIVINA VISIO DESUPER ADVOLANS MODO QUODAM ARCANO EUM VOCAVIT NOMINATIM. Alors il sort du temple et se précipite sur le sol, dans la crainte que sa vue ne puisse supporter le grand spectacle qui se prépare; mais l'ange lui crie : « Debout, Archippus, et ne crains rien, car tu vas pouvoir juger à l'instant des forces du Dieu tout-puissant. » Archippus, comprenant que celui qui lui parle est le Prince de la milice céleste, lui obéit, et en passant à sa gauche voit au même instant sortir de terre une colonne de feu qui semble monter vers le ciel. Il entend en même temps une voix qui lui recommande encore d'être bien tranquille et de n'avoir aucune crainte. Cependant l'eau arrivait jusqu'à eux, lorsque l'ange, élevant la main et faisant un grand signe de croix, enjoint aux fleuves de s'arrêter. En effet, DÈS QUE LES EAUX EURENT VU L'ANGE, ELLES EURENT PEUR, ET, SE DRESSANT COMME DES MURS, ELLES GROSSIRENT ET CESSÈRENT DE COULER. *Videntes eum aquæ timuerunt, et tanquam muros repente concreverunt et constiterunt.* Mais l'ange levant encore une fois la main droite, et faisant un signe de croix sur la roche qui était près du temple, un coup de tonnerre se fait entendre, la terre tremble, et le rocher se fend par le milieu. Aussitôt tournant de ce côté ses armes victorieuses, Michel s'écrie à haute voix : « Qu'elle soit ainsi brisée, toute la force de l'ennemi. » Puis ordonnant à Archippus de passer à sa droite, il s'adresse aux deux fleuves, et leur crie de sa voix la plus impérative : « Engloutissez-vous dans ce gouffre, *in hoc infundibulum infundimini.* » Et les fleuves ayant obéi, l'archange quitte Archippus pour s'envoler aux lieux d'où il était descendu, c'est-à-dire, vers la lumière incréée.

« Quant au serviteur de Dieu, il resta dans le temple, où, plus adonné que jamais à la prière et à la contemplation, il vécut soixantedix ans; après quoi il alla rejoindre son Dieu, et « depuis lors jusqu'aujourd'hui, dit Sisinne, les miracles n'ont jamais cessé de se produire là avec une grande prodigalité et un grand éclat, au seul nom de l'archange saint Michel. »

Si ce récit est véritable, il nous donnerait la clef des défenses du concile, de la destruction des petits oratoires *occultes* (michaelia), des avertissements de saint Paul, et enfin de cette tradition générale que tout ce faux spiritisme n'avait cédé qu'à une manifestation éclatante du vrai.

Mais le doute que nous venons de formuler résulte pour nous de quelques objections chronologiques assez graves, dont la principale reposerait sur le silence gardé pendant quatre siècles sur un fait aussi capital. S'il eût été déjà célèbre et notoire en 427, époque à laquelle Sisinne le raconte, comment, du moment où l'interdiction absolue du culte et la fermeture des oratoires dataient précisément de la même époque, Théodoret et aucun des Pères qui écrivaient après lui ne se seraient-ils pas empressés de nous apprendre et leur rétablissement et la grande victoire remportée sur un ennemi qui les occupait depuis les premiers jours? Il en est de même du nom de *Chonis* (de *χώνη*, gouffre), substitué à celui de *Colosses*, avant 427, si l'on tient à la date du sermon de Sisinne, tandis qu'il n'apparaît pour la première fois dans l'histoire géographique que vers le ix<sup>e</sup> siècle. On le voit, la difficulté repose, encore une fois, dans les dates. Toutefois, les Bollandistes (29 septembre) et le père Possin reconnaissent que l'objection n'est pas suffisante pour *abattre* un fait raconté dans les mêmes termes par Lipoman, par les Actes grecs, par tous les Actes orientaux et dans le sermon du patriarche Sisinne.

Il y aurait à nos yeux une solution toute naturelle : ce serait la supposition d'une erreur de personne et de siècle commise par le père Possin, et cette supposition devient très-légitime lorsqu'on trouve précisément, dans les Bollandistes, un second Sisinne, également patriarche de Constantinople, également auteur d'un recueil de sermons, mais n'écrivant cette fois que vers le ix<sup>e</sup> ou le x<sup>e</sup> siècle. Qui nous dit que, dans ces classifications de sermons, on n'aurait pas prêté au premier homonyme celui qui n'appartenait qu'au second? De cette manière tout, ou presque tout, s'expliquerait à merveille, depuis le mot *χώνη* jusqu'à cette affirmation de Baronius, que « l'éclat et l'abondance de ces miracles convertissaient alors les infidèles de l'Orient avec plus de facilité que ne l'avait jamais fait toute l'éloquence des apôtres (a). »

Si nous disons *presque* tout, c'est qu'il resterait encore une date à expliquer, à savoir celle que Lipoman et Sisinne appliquent à la vie d'Archippus, en le faisant apparaître quatre-vingt-dix ans après la mort de saint Jean (nonaginta); mais qui nous garantit ici la fidélité des transcriptions? qui nous dit que ce mot n'est pas une altération du mot *noningenta* (900). De toutes les erreurs de copistes, il n'en serait certainement pas de plus naturelle, comme il n'en est pas de

(a) Baronius.

plus fréquente. Et nous sommes d'autant plus étonné de ne rencontrer nulle part cette solution, que tout le monde croit au fait et admet des objections. Quant à l'opinion de Baronius, que « l'Archippus dont nous venons de parler pourrait être celui dont parle saint Paul, » elle serait tout aussi inadmissible avec le *nonaginta* des historiens et des Sisinne qu'avec le *noningenta* que nous nous permettons de proposer.

## § V.

## LE MIRACLE AU SECOND SIÈCLE.

1. Exorcismes et aveux. — 2. Un exorcisme préludant à une belle page d'histoire. — 3. Liaison de cet exorcisme avec un grand miracle national sculpté sur le marbre païen.

Note I. — LIAISON DE CE MIRACLE ET DE L'EXORCISME.

1. — *Exorcismes et aveux.*

Au milieu de toutes ces hérésies doctrinales et de ces manœuvres magiques, qu'étaient donc devenus, dès le second siècle, les secours miraculeux promis à tous les autres ? Nous venons de le voir et nous allons le voir encore, car, bien que M. de Gasparin nous ait déclaré « qu'il n'autorisait personne à affirmer *quoi que ce soit* de surnaturel à partir du dernier des apôtres <sup>1</sup>, » les aveux de son propre parti nous obligent à nous passer de son autorisation.

En commençant, nous avons pris le protestant Tholuck pour arbitre <sup>2</sup> ; voyons où nous en sommes avec lui : « Nous ne bernerons CERTES pas, dit-il, les miracles au temps des apôtres, car nous sommes obligés d'admettre que les forces surnaturelles si abondamment répandues dans l'âge apostolique ont conservé leur activité jusqu'à DANS LE III<sup>e</sup> SIÈCLE <sup>3</sup>. »

1. Voir *Question des Esprits*, ou app. complém. de notre 4<sup>er</sup> Mém., p. 444.

2. Voir plus haut, p. 43.

3. *Crédibilité de l'hist. évang.*, par Val-Roger, *Corresp.*, cité p. 407 à 440.

M. de Pressensé est exactement du même avis : « Selon lui, LA PERMANENCE du miracle dans l'Église des trois premiers siècles est garantie par la tradition LA PLUS AUTHENTIQUE ; il n'y a eu ni abîme, ni brusque coupure entre le siècle apostolique et les suivants <sup>1</sup>. »

Ainsi, nous voilà bien à notre aise ; toutes réflexions faites, nous allons pouvoir *tripler* hardiment l'étroite mesure dans laquelle M. de Gasparin tenait à circonscrire l'Esprit-Saint ! Dieu soit loué !...

Mais parmi ces miracles concédés, il en est un qui semble ne pas compter pour l'Église, tant elle le prodigue avec largesse, c'est l'exorcisme ; et malheureusement, bien qu'il soit capital, c'est un de ceux qu'on lui pardonne le moins aujourd'hui. Si M. de Gasparin le restreignait à la servante de *Philippes* <sup>2</sup>, M. de Pressensé, au contraire, reproche à l'Église de l'avoir « multiplié sans raison et d'avoir réduit *tous* les miracles à la guérison des démoniaques <sup>3</sup>. » Et là-dessus, cet historien devenant théologien développe sur les *possessions* en général une théorie qui ruine absolument les infatigables *dépossessions* de l'Évangile...

D'autres partent de cette théorie pour voir dans l'exorcisme on ne sait quelle ressemblance avec l'acte du magnétiseur, dont la volonté *paraît* agir aussi sur le système nerveux de son malade et faire taire d'un seul mot les convulsions les plus désordonnées. Mais ils n'ont donc jamais étudié dans ces *Évangiles* les conditions premières de ces deux actions si contraires ? ils ne se sont donc pas aperçus que, tandis que dans la théorie mesmérisme il faut au fascinateur le plus de forces physiques possible pour enrichir et faciliter l'émission de son *fluide*, il faut au guérisseur apostolique le plus de *faiblesse* possible pour vivifier le sien ? A l'un le jus de la chair et le *bon vin* (*sic*), à l'autre les macérations et les

1. *Histoire des trois premiers siècles de l'Église*, 2<sup>e</sup> série, t. I, p. 17.

2. Voir app. du 1<sup>er</sup> Mém., page 114.

3. *Histoire des trois premiers siècles de l'Église*, 2<sup>e</sup> série, t. I, p. 17.

jeûnes ! Singulière médication qui ne s'occupe pas du malade et ne s'attache qu'à l'anéantissement physique du médecin ! Cela seul ne creuse-t-il pas un abîme entre ces deux ordres d'influences ?

Voilà pourquoi Origène regardait l'exorcisme comme le *plus important* des miracles, « car, disait-il, les démons ne pouvant pas se chasser eux-mêmes, les païens, cette fois, ne pouvaient plus erier à la magie. »

Peut-être nos adversaires eussent-ils préféré que, devant tout ce débordement spiritique, l'Église se livrât à des controverses et à des explications interminables comme toutes celles d'aujourd'hui ? Mais elle faisait mieux, elle se contentait de marcher pour démontrer le mouvement, et c'est pour cela que les exorcismes furent alors avec les résurrections de morts le plus grand élément de ses succès.

Ne rappelons ici que pour mémoire le fameux défi de Tertullien : « Amenez devant les tribunaux, disait-il, un possédé *bien reconnu pour l'être*, et alors, si le *premier venu* des chrétiens lui commande de parler, vous verrez *tout aussitôt* ce possédé vous avouer qu'il n'est qu'un démon ; mais s'il ne l'avouait pas, FAITES MOURIR A L'INSTANT CE CHRÉTIEN TÉMENTAIRE <sup>1</sup>. »

« Faites parler vos officiers, disait encore le grand homme au président Scapula ; ils vous raconteront que j'ai guéri trois d'entre eux et de la maladie et du démon <sup>2</sup>. »

« Que tous ceux qui veulent en faire l'expérience viennent donc, disait à son tour le grand saint Athanase, car cela se passe TOUS LES JOURS en votre présence <sup>3</sup>. »

Saint Justin n'est pas moins explicite <sup>4</sup>, et saint Grégoire de Nazianze confirme tout, en disant : « Combien de fois cela ne m'est-il pas arrivé à moi-même ! »

1. In *Apologet.*

2. *Epist. ad Scapulam.*

3. *De Incarnat.*, 1.

4. *Apol.* 1.

Nous demandons, nous, comment après de tels défis, tous apparemment éludés, puisqu'on ne cite ni une seule dénégation ni une seule *mise à mot* de chrétien pour cause d'insuccès, nous demandons comment, en toute autre matière, seraient considérés aujourd'hui, soit des juges, soit des chefs qui donneraient gain de cause à de tels contumaces contre de tels poursuivants ?

Mais voici la grande inconséquence de M. de Pressensé : c'est qu'après avoir reconnu la permanence des miracles au deuxième siècle et parmi eux la prédominance de l'exorcisme, après avoir reconnu que « cette *supposition hardie* de Tertulien, c'est-à-dire son défi, était fondée sur des faits positifs » (*Histoire des trois premiers siècles de l'Église*, p. 19), il vient nous présenter ce même passage comme « une preuve concluante des idées superstitieuses de l'Église sur les démons (*ibid.*). » « Elle les voit partout, » dit-il. Puis vient alors toute la diatribe connue sur l'antique confusion des possessions avec les maladies nerveuses ; — mais encore une fois il s'agit de l'*expérience quotidienne* des plus grands et des plus saints génies de l'époque, et tant que vous ne produirez pas une seule autorité adverse ne pouvant nous donner le *mot* d'une méprise aussi mathématiquement impossible, et que d'ailleurs il faudrait étendre à l'Évangile, ce serait vraiment une prévarication philosophique, que de sacrifier tant d'expériences solennelles et flagrantes à une dénégation qui repose sur *zéro*. Car, à notre tour, nous ne craignons pas de *défier* qui que ce soit de nous présenter autre chose <sup>1</sup>.

1. Sans rentrer ici dans une discussion épuisée, nous rappellerons ce que nous disait l'historien Josèphe (voir plus haut, p. 37) du signe *extérieur*, palpable, évident, toujours exigé du démon en pareille circonstance, comme témoignage de sa sortie, par exemple le renversement ou le transport au loin de tel ou tel objet *inanimé* ;... expliquer cela par une *névrose* est par trop plaisant en vérité. Aussi les païens ne résistaient-ils pas à ces expériences *objectives*. Tout ce qu'ils pouvaient faire, c'était de rester fidèles aux démons expulsés... Mais pour les nier dans de telles circonstances, ils n'étaient pas assez fous.

Il y avait une démonstration non moins infaillible de la soumission des démons ; c'était l'acte du *livrer à Satan*, exercé par saint Paul sur l'in-



2. — *Un exorcisme préludant à une belle page d'histoire.* •

Parmi les actes de la primitive Église sacrifiés par la critique du xvii<sup>e</sup> siècle aux préjugés de l'époque, se trouvent ceux d'Abercius, successeur de saint Papias sur le siège épiscopal d'Hierapolis en Phrygie. Bien que Surius les eût insérés comme *sincères* dans son consciencieux ouvrage, Tillemont les ayant déclarés « un tissu de fables inventées à plaisir par Siméon le Métaphraste <sup>1</sup>, » ce verdict avait suffi pour entraîner jusqu'aux meilleurs esprits, et pour faire dire à un écrivain aussi respectable que M. Henrion : « Ces actes ne méritent aucune croyance <sup>2</sup>. »

Le xix<sup>e</sup> siècle a rappelé de ces sentences. Un homme doué d'un éminent, comme prince de l'Église et comme savant, l'illustre dom Pitra a déclaré « qu'il y avait là tout un fonds d'une grande richesse <sup>3</sup>, » et les Bollandistes modernes, dans leur tome IX d'octobre, ont affirmé la même chose.

Il ne s'agissait donc, dans le cas le plus fâcheux, que d'une simple *expurgation* (pour nous servir d'une expression à la mode), et par le soin que nous allons prendre de mettre en *caractères italiques* les détails sacrifiés par les Bollandistes, on va pouvoir s'assurer que la part de *la fable* était vraiment microscopique dans cet imposant récit.

Voici donc la substance abrégée, mais très-fidèle, de la double version.

« Sous le règne de Marc-Aurèle-Antonin et de Lucius

cestueux de Corinthe. Il était habituel dans l'Église pour le châtimement des grands coupables, nous en avons déjà vu et nous en retrouverons des exemples. A peine « abandonné à Satan, » le malheureux était abimé de coups jusqu'à l'ordre contraire. Rien de plus terrible que l'exécution d'un tel ordre, mais aussi rien de plus consolant que la cessation de cette obéissance instantanée de l'ennemi sur un simple signe.

1. Mémoires, t. II, p. 24 et suiv.

2. *Cours complet*, t. XI, col. 167.

3. *Spicilegium Solesmense*.

Verus, un décret fut promulgué dans tout l'empire, prescrivant à chaque citoyen d'offrir des sacrifices et des libations aux dieux... Or, ainsi que partout alors, la curie et le peuple d'Hierapolis, capitale de la *Phrygie Mineure*, inaugurèrent avec pompe les sacrifices.

« Abercius était alors évêque de cette cité, comme successeur de saint Papias... Ému jusqu'au fond de l'âme, il reste toute la journée prosterné devant le Seigneur; mais, la nuit étant venue, il s'endort et voit en rêve un jeune homme qui lui dit, en lui remettant une verge dans la main : « Abercius, va briser ces simulacres impies. » Abercius voit dans ce rêve une injonction divine, et, vers la *neuvième heure de la nuit* <sup>1</sup>, armé d'un long bâton, il court au temple d'Apollon <sup>2</sup>, enfonce les portes, renverse la statue du dieu et les autres idoles d'Hercule, de Diane et de Vénus qui l'entourent. Les prêtres et les gardiens du temple s'éveillent au bruit et accourent. A la lueur des torches, ils reconnaissent Abercius qui leur crie : « Allez prévenir vos magistrats que vos dieux enivrés se sont rués les uns sur les autres, et ramassez leurs débris dont vous parviendrez peut-être à faire quelque *chaux* passable... » Mais à peine le jour était-il levé, que la populace se portait sur la demeure épiscopale pour se débarrasser du pontife, conformément aux instructions secrètes du municipe... Abercius croit devoir alors, pour allier la prudence à la résignation, se rendre au forum où la foule arrive comme un torrent débordé. A peine y est-il rendu, que trois démoniaques connus de toute la ville s'élancent couverts de vêtements en lambeaux, puis se tordant dans des convulsions horribles et lacérant leur chair avec leurs dents : « Au nom du vrai Dieu que tu prêches, crient-ils à Abercius, nous t'en conjurons, cesse de nous tourmenter avant le temps. » Abercius, sur la

1. *Trois heures du matin*, disent les Bollandistes.

2. Détail vérifié par l'archéologie moderne, qui a retrouvé une inscription placée sur l'une des portes de la ville, et ainsi conçue : Ἀπολλώνι Ἀρχιεπί, à Apollon, archi-dieu.

majestueuse figure duquel étaient fixés tous les regards, touche de son bâton les têtes de ces trois jeunes gens, et à sa prière les démons quittent leurs victimes en poussant des hurlements épouvantables. Le miracle avait été si manifeste, que dans toute la multitude il n'y eut pas *un seul* témoin qui ne demandât immédiatement le baptême. Abercius leur fait comprendre d'abord que l'heure est trop avancée; mais, voyant que la foule qui l'a reconduit dans sa maison va passer la nuit à sa porte, il se laisse toucher par tant de foi, sort à minuit de son logis et se rend à l'église, suivi de tous ces néophytes dont il baptise environ 500 sans désem-parer.

« Ce prodige d'Hiérapolis eut un immense retentissement dans toute l'Asie; on accourt au saint de tous les côtés... et les miracles se multiplient sous ses pas... Tantôt il rend la vue à la mère du gouverneur Euxenianus Poplio qui veut, mais en vain, lui faire accepter des trésors; *tantôt il fait sourdre des fontaines et des sources; tantôt il exorcise encore, et un jour un des démons expulsés par lui s'écrie en sortant : « Abercius, ne l'oublie pas, je te ferai venir malgré toi à Rome. » Abercius ne comprend rien à cette menace, mais dans l'inquiétude qu'elle lui cause, il passe sept jours dans un jeûne absolu, conjurant Dieu de ne pas permettre à ce démon de le mener là où bon lui semblerait. Dieu lui répond dans un songe : « Tu iras à Rome, Abercius, mais conduit par moi seul et uniquement pour y faire éclater la puissance de mon nom. Courage donc, et ne crains rien. » Le démon avait dit vrai, car il se trouva en effet que Lucile<sup>1</sup>,... la fille de l'empereur Marc-Aurèle, âgée de seize ans, d'une beauté sans égale, devint tout à coup démoniaque à tel point, que dans ses accès elle se roulait sur le sol et se dévorait les mains. Son père et l'impératrice Faustine, sa mère, étaient au désespoir, car*

1. Tout ce passage est *expurgé*, c'est-à-dire supprimé dans les Bollandistes.

ce malheur survenait précisément à l'époque vers laquelle ils étaient convenus de conduire leur fille à Éphèse, où Lucius Verus, son fiancé, retenu en Orient par la guerre qu'il faisait aux Parthes, devait la recevoir de leurs mains et l'épouser à l'autel de la Grande Diane <sup>1</sup>. On ne savait comment faire, lorsque la révolte des Marcomans, qui venait d'éclater en Germanie, servit de prétexte pour un ajournement. Pendant ce temps-là, l'empereur et Faustine interrogeaient en secret tous les prêtres de Rome et faisaient venir les aruspices d'Étrurie. Mais en vain; au milieu de ses convulsions, la jeune fille répétait sans cesse ces paroles : « Je ne sortirai que sur l'ordre d'Abercius, évêque d'Hiérapolis, » bien que ces deux noms lui fussent également inconnus. *Elle crie cela pendant plusieurs jours* <sup>2</sup>. L'empereur, voulant éclaircir ce mystère, fait venir Cornélien, préfet du prétoire, et lui demande si cette ville d'Hiérapolis est bien vraiment dans la Phrygie mineure. « Seigneur, lui répond Cornélien, c'est la patrie de ce Poplio Euxénien, auquel vous avez écrit bien des fois pour les affaires publiques. » Cet éclaircissement ravit l'empereur, il fait venir à l'instant Valérien et Bazinien, magistrats, et les charge de porter une missive à Euxénien et de ramener celui que ce gouverneur leur confiera; quant à la lettre, elle commençait ainsi : « L'empereur à Auxénien, salut ! Connaissant ton intelligence, et reconnaissant du soin avec lequel tu as relevé la ville de Smyrne après le dernier tremblement de terre, et des services dont Cæcilius a pris soin de nous informer... ayant entendu parler d'un évêque nommé Abercius, qui, au nom de la nouvelle religion, dite chrétienne, viendrait à bout des démons, j'ai envoyé vers toi Valérien et Bazinien, afin que tu

1. Ce qu'il y a de très-remarquable, c'est que plus tard l'histoire nous montre ce mariage se réalisant dans ce même temple. On lit dans Jules Capitolin (*Hist. Augusta*, p. 232) : « Verus revint encore à Éphèse pour y épouser Lucile, qui lui était envoyée par son père, Marc-Aurèle. » « ... Celle-ci, confiée aux soins de sa sœur, s'embarqua à Brindes. » (*Ib.*, p. 171.) (Note recueillie par M. l'abbé Darras.)

2. On voit maintenant la faute logique de l'expurgation précédente.

*le leur confies et qu'ils me l'amènent en l'entourant de grands égards, car j'aurais besoin de son aide <sup>1</sup>... »*

Les deux légats se mettent en route. Arrivés à Brindes, ils s'embarquent sur le navire *prêté* par Cornélien, débarquent sept jours après sur les côtes du Péloponèse, et de là, prenant les relais impériaux, ils arrivent le quinzième jour à Byzance d'où, sans faire la moindre halte, ils se dirigent par Nicomédie vers Synnada, métropole de la petite Phrygie; là, du gouverneur Spintherus, ils reçoivent deux guides pour les conduire à Hiérapolis, où ils arrivent enfin à la neuvième heure du jour (trois heures après midi). En ce moment, Abercius rentrait à la ville après sa conférence accoutumée. Les étrangers le rencontrent sur leur chemin, et lui demandent la demeure de Poplio. — « *Pourquoi ?* » leur demande l'évêque <sup>2</sup>. Là-dessus, Valérien, éprouvant un mouvement d'impatience et peut-être poussé par le mauvais esprit, lève sa canne sur l'homme de Dieu qu'il ne connaît pas, mais voilà que sa main droite se paralyse; il lève la gauche, et elle se paralyse à son tour. Alors, voyant probablement à qui il a affaire, il saute à bas de son cheval et se jette aux pieds de l'inconnu, le conjurant de lui rendre ses deux mains. Abercius ne se fait pas prier, et se charge de conduire lui-même les deux voyageurs chez Euxénien. Là, il leur dit : « J'irai à Rome, car c'est la volonté de mon Dieu. » Les deux légats remplissent donc leur mission, et après être convenus avec l'évêque qu'ils se retrouveraient dans quarante jours au port le plus voisin de Rome pour y faire ensemble leur entrée, ils repartent après deux jours de repos, remplis de confiance dans la parole de celui qu'ils venaient de voir à l'œuvre <sup>3</sup>.

1. Un faussaire ne chargerait pas inutilement son mensonge de tous ces détails inutiles à sa thèse et qu'une seule faute de chronologie pourrait faire tourner contre lui. Au reste, du moment où l'on admet la missive et son résultat, elle ne pouvait guère être conçue autrement. Pourquoi donc supprimer un détail si naturel ?

2. Toujours surnaturellement averti, ne l'oublions pas.

3. Cette confiance de la part de deux magistrats chargés de ramener

« *Abercius, ayant fait sa petite provision d'huile, de vinaigre et de vin, et dit adieu à ses amis qui pleuraient, monte dans le char public avec le vigneron Trophimion (qui devient pour le saint l'occasion de plusieurs miracles inutiles à raconter), et, une fois arrivé à Atalia, ville de Pamphylie, il s'y embarque et arrive au rendez-vous. Les deux légats n'y arrivent que trois jours après et remplis d'inquiétude, car ils savent parfaitement bien que si Abercius ne se trouve pas au rendez-vous et qu'ils se présentent seuls au palais impérial, il y va de leur tête : aussi leur joie est-elle bien vive lorsque le saint vient à leur rencontre avec ce même calme, cette même affabilité, qui avaient gagné leurs cœurs.*

« Cependant l'empereur étant allé combattre les Marcomans, Faustine était restée pour attendre l'évêque. On l'introduit au palais... La majesté de son visage la frappe... Elle lui parle avec la déférence la plus grande; mais lui, ne demande que la jeune fille. On l'introduit dans son appartement, et alors commence une horrible scène de convulsions, de blasphèmes et de fureur : « Je te l'avais bien dit, Abercius, lui crie le démon, que je saurais bien te forcer de venir à Rome. — C'est vrai, reprend Abercius, tu me l'as dit, mais ce ne sera pas pour ta gloire. » Alors ordonnant de placer la jeune fille *en plein air (sub dio)*, on la transporte dans l'hippodrome du palais où se trouvaient réunis tous les satellites impériaux qui se rangent en cercle autour d'eux. Là s'engage encore, comme toujours, un dernier colloque entre les deux ennemis, mais Abercius y met fin. Élevant ses yeux au ciel : « Esprit du mal, s'écrie-t-il, tu vas sortir de cette jeune fille; mais, puisque tu m'as fait voir toutes ces belles choses, tu vas, en sortant, enlever cet autel de pierre que voici et me le transporter à Hiérapolis, en Phrygie, tout auprès de la porte occidentale... ALLONS, SORS, JÉSUS-CHRIST TE L'ORDONNE... »

l'évêque avec eux ne se comprendrait guère, sans la *scène des deux mains*, qui ne leur laisse plus le moindre doute sur l'exactitude et la puissance d'un tel homme.

« Et immédiatement le démon sort en rugissant, et disparaît en emportant son fardeau, au vu de tout l'entourage stupéfait. Quant à la jeune fille, demeurée complètement immobile aux pieds du pasteur, tout le monde la croit morte, et Faustine, épouvantée, s'écrie : « Qu'avez-vous fait ? Le démon est parti, mais il a tué ma fille ! » Pour toute réponse, Abercius tend la main à celle-ci, la relève et la rendant à sa mère : « Votre fille n'est pas morte, dit-il, mais guérie. » Ivresse maternelle, reconnaissance pour le libérateur, rien ne manque à ce tableau. Puis, l'impératrice se montre, elle veut combler de présents l'homme de Dieu, mais celui-ci la décourage d'un seul mot : « Que pouvez-vous donner, lui dit-il, à qui n'a plus besoin de rien ? Un peu de pain et quelques gouttes d'eau me suffisent. » Cependant, comme elle insistait très-vivement, il lui demande de faire construire pour ses malades un établissement thermal aux sources minérales d'Agra, et une distribution de pain pour ses pauvres. Cornélien, le préfet du palais, reçoit immédiatement ces deux ordres, de construire l'établissement et de faire distribuer tous les ans trois mille mesures de froment aux pauvres d'Hiérapolis ; et c'est à partir de ce moment que dans cette ville l'*Agra Potamii* a pris le nom d'*Agra Thermanum* (ou *Calidiarum*). Quant à la distribution de froment, l'histoire, toujours fidèle au récit, nous la montre s'effectuant tous les ans, jusqu'au jour où Julien la fit supprimer en haine des chrétiens dont il confisquait en même temps toutes les propriétés.

Nous n'entrerons pas dans le détail du retour du saint, ni dans la nomenclature de toutes les villes, églises et chrétiens de la Mésopotamie, de la Cilicie, de la Lycaonie qu'il évangélisa à son retour de Rome, grâce à toutes les facilités qui lui étaient ménagées par Faustine. Il est impossible de ne pas être saisi de confiance historique devant ce journal minutieusement exact pour tous les noms topographiques et de personnes, qu'il relate sans aucun autre intérêt, on le voit, que celui de la vérité. On sent toute la bonne foi du narrateur, et on en a

la démonstration lorsque l'histoire ecclésiastique nous montre le grand évêque recevant à la fin de ce même voyage le titre de ἱσαπόστολος, *égal aux apôtres*.

Bientôt c'est sa fin, ce sont ses derniers jours qu'elle raconte, et de la manière la plus touchante. Abercius apprend en songe que le jour du repos est arrivé pour lui. Alors il rassemble ses enfants et leur fait ses adieux : « Mes petits enfants, leur dit-il, troupeau chéri, le jour est venu de vous quitter pour aller consommer avec le Dieu qui a réjoui ma jeunesse une éternelle union, je vais au divin Amour; maintenant, il faut que vous vous occupiez de mon successeur. » Au milieu des sanglots un second Abercius est désigné, et c'est à lui que le mourant transmet ses pouvoirs.

Il ne lui reste plus à ordonner que ses funérailles, et les deux versions sont d'accord sur ce point : qu'il demande à être enseveli auprès de l'établissement thermal de l'*ager*, sous le marbre qui porte la célèbre inscription rétablie et traduite par *Dom Pitra*, comme la démonstration la plus formelle de la croyance du second siècle à la *présence réelle de l'ἰχθύς* ou *poisson sacré reçu dans le sein de la Vierge immaculée et consommé comme aliment céleste mêlé au vin et au pur froment*, etc. » Comme ces expressions sont identiques à celles du beau marbre de même date retrouvé à Autun par M<sup>re</sup> d'Héricourt <sup>1</sup>, nous pouvons dire, avec l'illustre cardinal bénédictin, que ces deux monuments « resplendissent des plus brillants caractères de l'antiquité chrétienne et de la plus incontestable authenticité <sup>2</sup>. » Pour tout esprit sérieux, les deux pierres sont la réponse la plus écrasante aux attaques du protestantisme et à son incessant appel à la *pure* antiquité.

Dans cette inscription écrite de sa main, Abercius rap-

1. A l'exception de l'expression *sacré cœur* de l'ἰχθύς qui, sur cette dernière pierre, vient compléter l'identité des dogmes, à dix-huit cents ans de distance.

2. *Spicilegium Solesmense*, t. III, p. 533.



pelle encore et *sa course à Rome* par l'ordre de son maître, et l'impératrice *aux vêtements dorés*, et le retour tel qu'il est écrit dans les Actes, dont il donne pour ainsi dire la quintessence; mais il est un détail fourni par ces mêmes Actes que nos savants Bollandistes vont *expurger* avec soin : c'est celui qui donne l'autel et le marbre portant l'inscription comme étant *ceux-là mêmes que le saint avait ordonné au démon de transporter là (à l'ager de la porte orientale)*. Ce complément explicateur n'est pas un des points les moins intéressants de cette admirable monographie. Cette omission *avec préméditation* est une deuxième faute, conséquence d'une première, et prouve que si nous savons faire justice aujourd'hui de bien des calomnies historiques, nous avons besoin d'un peu plus de courage encore, ou d'un peu plus de logique, pour compléter nos bonnes œuvres en ce genre.

3. — *Liaison de cet exorcisme avec un grand miracle national sculpté sur le marbre païen.*

Voyons la suite, et reposons-nous maintenant des démons. L'exorcisme était si loin d'absorber toute la *vertu* de l'Esprit-Saint, que les Pères affirment unanimement que les fidèles répondaient à toute cette magie par des *miracles sans nombre*. Ne soyons donc pas plus difficiles à leur égard que ne va l'être tout à l'heure l'opposition païenne.

Quant à celle de la science, que nous demande-t-elle tous les jours, sinon « un miracle éclatant, attesté par des autorités compétentes et, s'il se peut, par la reconnaissance générale? » circonstances qui ne se seraient jamais rencontrées, à l'entendre!

Voyons si elle dit vrai; transportons-nous à Rome (ce qui est toujours une douce chose), et rendons-nous sur la place *Colonne*, dont le nom, tout le monde le sait, vient de ce beau monument en marbre blanc, et aux sculptures si nettes et si fines encore en dépit de leurs trop nombreuses mutilations.

Or, que voyons-nous sur l'une des spirales? Un Dieu plissant au-dessus de deux armées et déversant sur l'une d'elles des torrents de pluie qui semblent faire ses délices, pendant que sur l'autre armée il lance des foudres et des grêlons qui complètent son supplice et sa déroute. Que peut donc signifier un tel poème? Le voici. Dans le paragraphe précédent, les Actes de saint Abercius viennent de nous montrer l'empereur Marc-Aurèle quittant Rome brusquement vers l'an 174 de notre ère : d'une part, pour aller combattre au fond de la Germanie l'insurrection des Marcomans; de l'autre, pour échapper à l'engagement pris par lui de conduire à Lucius Verus, alors à Éphèse, sa fille, fiancée à ce dernier, mais alors horriblement possédée du démon. Ici, grâce à une citation de Jules Capitolin, nous avons encore vu la *légende* s'accorder merveilleusement avec l'histoire.

La guerre, même pour des Romains, a de bien mauvais jours, et les deux armées ennemies dont nous parlons en faisaient alors la bien terrible épreuve. Engagées dans un des plus étroits vallons de toute la Bohême, toutes les deux succombaient alors à une chaleur ardente et à la soif mortelle qui en était la conséquence. Heureusement pour les Romains, figurait dans leurs rangs une légion de chrétiens appelée *Mélitine* en raison de la province arménienne où elle s'était recrutée.

Au milieu de cette grande épreuve que ces derniers souffraient comme les autres, on voit, suivant tous les récits contemporains, y compris celui d'Eusèbe<sup>1</sup>, on voit ces chrétiens tomber à genoux, au grand étonnement de leurs ennemis, et invoquer le secours de Dieu. Cette prière fut immédiatement suivie d'un événement qui doubla l'étonnement des ennemis, car on vit des torrents d'eau tomber sur l'armée romaine et lui rendre la vie, pendant que cette même pluie, semblable à de l'*huile bouillante*, dévorait les chairs des barbares et les

1. Eusèbe, *Fastes ecclés.*, l. V, ch. v.

forçait de se mettre à l'abri dans le camp romain, par cela même resté victorieux. Aussitôt la légion Mélitine reçoit le surnom de *Foudroyante*, *Faustine est proclamée la mère des légions*, et Marc-Aurèle, nommé pour la septième fois empereur, écrit au Sénat des lettres *officielles* dans lesquelles le miracle et le salut de l'armée sont formellement attribués à la prière des chrétiens. La persécution est suspendue *à cause de cela*, et le fait est sculpté par ordre des païens sur le marbre et sur l'airain.

Eh bien ! ne semble-t-il pas que ce soit là ce fait *public*, *reconnu* et *béni* par la reconnaissance païenne, tel qu'on nous le commandait tout à l'heure?... Pouvions-nous désirer quelque chose de plus victorieusement établi ? — Nous ne le croyons pas ; mais, hélas ! il y a dans ce monde quelque chose de plus dur que le marbre et l'airain, c'est le front d'un dénégateur intéressé. Tout le monde ne conviendra pas avec autant de bonne foi que M. Maury que « pour le fond ces documents, qui datent des *ii<sup>e</sup>* et *iii<sup>e</sup>* siècles, doivent *inspirer toute confiance*, puisqu'à dater de cette époque la société chrétienne avait des traditions suivies, et les communautés, des archives <sup>1</sup>. » Mais M. Le Bas ne paraît pas être du même avis, car, dans son *Histoire romaine* (t. II), il se contente de dire : « Marc-Aurèle vit un miracle dans cet *orage*. » Il ne suffit pas de savoir s'il le vit, mais s'il eut raison de le voir. Et lorsqu'il s'agit d'un empereur philosophe, esprit fort, persécuteur, et néanmoins organe ici de deux armées reconnaissantes, il nous semble qu'on devrait y regarder à vingt fois avant de l'accuser d'une telle méprise. Mais voyons donc les objections que l'on peut faire.

Il est parfaitement vrai qu'à quinze siècles de distance rien ne paraît plus naturel et plus simple qu'un orage se divisant en deux nuées, dont l'une fulmine et dont l'autre rafraîchit ;... mais de *près* et avec *toutes les circonstances* sous les

1. Maury, *Croyances et Légendes*, p. 272.

yeux, il est évident que pour tout le monde le fait paraissait un peu moins facile à expliquer. Somme toute, l'empereur, le Sénat et les deux armées, qui se connaissaient aussi bien que nous en orages, ne pouvaient ranger celui-ci parmi les orages ordinaires <sup>1</sup>.

Mais de ce que 150,000 païens peu crédules s'étaient crus obligés d'attribuer tout l'honneur du succès aux chrétiens, il ne s'ensuivait nullement que leurs coreligionnaires de Rome acceptassent aussi facilement la même vérité. Ils firent, au contraire, tout ce qu'ils purent pour reporter ce grand honneur à leurs dieux et à la magie. Dion, parlant de ce grand combat (*prælium magnum*), s'exprime ainsi : « On rapporte que le mage égyptien Arnuphis, s'entendant avec Marc, se mit à invoquer le Mercure aérien et les autres génies, au moyen des arts magiques, et qu'il en obtint de la pluie. » D'autres, au dire de Suidas, parlent du mage Julien. Mais d'autres historiens encore, grecs et romains, et entre autres Xéphilin, affirment que nulle part on ne trouve la moindre trace de cet Arnuphis, ni des pratiques magiques de Marc-Aurèle. D'ailleurs, il fait remarquer que *c'est à sa légion de Mèlitiens chrétiens qu'il s'adressa sur le conseil de son préfet du prétoire, et qu'une fois le succès obtenu il nomma cette légion Κεραυνοβόλον, c'est-à-dire Fulminatrice.*

Mais l'argument le plus fort en faveur des chrétiens repose sur les lettres de Marc-Aurèle, dont Dion lui-même a dit : « L'empereur écrivit sur ce fait au Sénat. » Cet aveu est important, car comment peut-on croire que ces lettres *avouées par Dion* ne soient pas celles dont Tertullien parle avec tant d'assurance et comme d'une chose *connue de tous*, soit dans son *Épître à Scapula*, proconsul d'Asie, soit dans l'exorde de sa *Persécution de Sévère*, peu d'années après : « A qui persuadera-t-on, dit Baronius, que dans une chose de cette impor-

1. Revoir au chapitre XII de notre 2<sup>e</sup> Mémoire tout ce que nous avons dit sur les distinctions des foudres *brutes* et des foudres arrachées à *Jupiter Élicius*.

tance un homme comme Tertullien ait osé parler de lettres impériales apocryphes? »

Les voici telles qu'elles sont rapportées dans l'Apologie adressée par Justin à Antonin le Pieux et imprimées avec toutes ses œuvres. Après avoir parlé de la guerre et des quatre légions seulement avec lesquelles il la soutenait contre 77,000 ennemis, l'empereur ajoute : « J'avais prié les dieux de la patrie, et leur avais fait plus d'un vœu; mais comme ils m'abandonnaient (*ab eis negligenter*), voyant que le petit nombre de mes troupes allait être écrasé par l'ennemi, je jettai les yeux sur ceux que l'on nomme chrétiens, et je vis qu'ils étaient très-nombreux. Alors je les conjurai de prier à leur tour et même je les menaçai (ce qui me parut plus tard une grande *inconvenance*, lorsque j'eus reconnu leur force et leur pouvoir); mais ils ne recoururent ni à l'usage des javelots, ni à l'emploi des armes, ni à celui des trompettes <sup>1</sup>, car tout cela n'est pas agréable au Dieu qu'ils veulent servir et qu'ils adorent au fond de leur conscience. Il est donc juste de reconnaître que ceux que nous regardions comme des impies et des athées (*a Deo alienos*), nous les sûmes désormais protégés par leur Dieu, car s'étant prosternés à terre, ils prièrent non-seulement pour moi, mais encore pour toute notre armée, afin qu'il fût accordé quelque soulagement à la soif et à la faim qui la dévoraient. Il y avait, en effet, cinq jours que l'eau nous manquait complètement dans ces gorges de la Germanie, entourées de montagnes. Mais aussitôt qu'ils se furent jetés à terre et qu'ils eurent prié ce Dieu que je ne connaissais pas, le ciel fit tomber sur nous une pluie très-rafraichissante (*frigidissimam*), pendant que sur l'armée notre ennemie il lançait la grêle et la foudre. Il fut donc évident qu'à leur prière et à leur parole un Dieu aussi invincible qu'inattendu était venu les secourir.

« C'est pourquoi, échappés à ce désastre, nous permettons

1. Rites magiques ordinaires.

à ces soldats d'être chrétiens, dans la crainte qu'ils n'obtiennent et n'emploient un jour contre nous quelques armes de cette espèce. Je pense aussi qu'aucun chrétien ne doit plus désormais être traité en criminel et traduit devant les tribunaux pour sa religion : je vous prie donc, illustres sénateurs, de ratifier mon édit, et *je veux* qu'il soit affiché dans le forum du divin Trajan, afin que tout le peuple puisse le lire. Veuillez recommander à Vetrasius Pollion, préfet, de l'envoyer dans toutes les parties de la ville et dans toutes les provinces et qu'aucun de ceux qui voudra le copier ne puisse en être empêché. Adieu. »

Orose (l. VII, ch. xv) dit que de son temps il existait encore beaucoup d'exemplaires de cette lettre.

Et comme dans le long passage que nous avons abrégé Marc-Aurèle avait porté la peine du feu contre celui qui dénoncerait un chrétien simplement comme chrétien, Eusèbe confirme le fait en disant que « cet édit *était encore en vigueur* même du temps du Commode, fils et successeur de l'empereur, et qu'à Rome un esclave ayant accusé le sénateur Apollonius d'être chrétien, le juge Pérennius lui fit briser les jambes. » (Eusèbe, *Hist.*, l. V, ch. xx.)

Puis enfin vient le témoignage de la colonne Antonine qui, selon Baronius (*Ann.*, ann. Chr. 174), « est comme le trophée et l'application de ces versets de David, psaume XVII : *Intonuit de cælo Dominus, ... grando, et carbonis ignes, ... fulgura in pluviam fecit.* »

On la dédia à *Jupiter Pluvius*.

Si tous ces témoignages ne suffisent pas, si de tels monuments et de telles conséquences légales n'ont plus aucune valeur, que l'on veuille donc bien nous dire à quels documents, à quels matériaux il faudra désormais avoir recours pour essayer d'écrire l'histoire.

La rechute postérieure de Marc-Aurèle et des empereurs dans les terribles voies de la persécution ne détruit pas plus la trêve historiquement démontrée, que les doutes élevés

quinze siècles plus tard sur l'authenticité des lettres au Sénat ne détruisent leur identité, affirmée sans réclamation par Eusèbe, Tertullien, Orose, etc., si bien d'accord en outre avec... la colonne Antonine (I).

---

#### I. « LIAISON DE CE MIRACLE ET DE L'EXORCISME D'ABERCIOUS. »

— Tout cela était écrit, lorsque nous prîmes connaissance et de l'*Histoire de l'Église* par M. l'abbé Darras et des *Actes d'Abercius*, dont nous avons donné précédemment l'extrait. Nous admirons la logique dont notre nouvel annaliste de l'Église fait preuve contre M. l'abbé Freppel qui, tout en confessant le fond historique du miracle, se laisse entraîner à quelques soupçons sur les détails et notamment sur l'authenticité des lettres de Marc-Aurèle. Regrettant de ne pouvoir reproduire cette brillante défense, nous signalerons seulement l'importance qu'elle attache, avec raison, à l'appel si positif que Tertullien ne craint pas de faire dans l'année 204 à ces dépêches impériales, datées de 174, c'est-à-dire antérieures seulement de trente ans. « Quand Tertullien, dit-elle, écrit aux sénateurs : « ordonnez qu'on vous « représente les lettres de Marc-Aurèle, » c'est lui attribuer un acte absurde que de supposer qu'il faisait appel à ce qui n'existait pas. » Quand Dion Cassius, représentant du parti païen et contemporain, affirme aussi les mêmes lettres, quand saint Jérôme et l'historien Orose ajoutent que de leur temps, c'est-à-dire deux cents ans plus tard, il en existait encore des exemplaires, et surtout quand l'interruption de la persécution est venue, bien transitoirement, il est vrai, cadrer avec ces lettres, M. Darras a encore raison de dire : « Il faut une certaine témérité pour oser soutenir que ces lettres sont apocryphes. » Nous croyons donc, avec lui, à leur réalité *historique, absolue, incontestable*, car l'accord de tous ces hommes sur une telle erreur « serait de toute impossibilité. »

Mais ce qui nous frappe avant tout dans l'argumentation de M. Darras, et ce qui lui appartient en propre, c'est le rapprochement qu'il fait entre ce premier cri de l'armée sauvée : « *Faustine est la mère des légions* » et la scène d'exorcisme que nous avons rapportée plus haut. En étudiant les dates, il reste en effet parfaitement certain que c'est encore *tout émue*, ou plutôt tout enthousiasmée de l'évêque Abercius, qu'elle était venue rejoindre son époux ; et lorsque Marc-Aurèle avoue dans ses dépêches que c'est lui qui a exigé avec me-

naces de la légion chrétienne qu'elle se mît en prière, soutenir que la présence de Faustine, à demi convertie par la guérison miraculeuse de sa fille, n'aura été pour rien dans une injonction si nouvelle, c'est encore reculer devant toutes les vraisemblances.

C'est ainsi que tout s'accorde et se lie. La possession démoniaque guérie, les Actes d'Abercius, les affirmations de Tertullien et des auteurs païens, la suspension de la persécution, la persistance des adoucissements légaux et des munificences de Faustine à Hiéropolis jusqu'à Julien, enfin les sculptures de la colonne Antonine, tout cela fait un ensemble imposant de tous ces petits fragments suspectés, morcelés par la critique moderne. C'est en rapprochant *tout* que l'on fait de l'histoire. Mais pour cela, il ne faut pas commencer par rejeter avec dédain un passage capital, par cela seul qu'il y est parlé du *démon*, et quand on finit par accepter ce fragment, comme le font les nouveaux Bollandistes, il ne faut pas *l'écarter*,... comme ils l'ont fait encore aujourd'hui, car alors ce fragment ne se *rajuste* plus avec les autres, et c'est toujours à recommencer.

Quant à l'objection tirée de la reprise des persécutions, en quoi cette inconséquence, trop habituelle, hélas! aux tyrans, détruirait-elle le fait d'une trêve momentanée? En rien, *nous* semble-t-il; de même que l'existence d'une première *légion fulminante* du temps d'Auguste ne parvient pas à ébranler l'existence de celle-ci.

Les Bollandistes reviennent à leur tour sur toute cette cause : « Tillemont, disent-ils, avait répudié ces actes, uniquement parce que, les croyant rédigés par Métaphraste, il en faisait, comme de tous ses autres ouvrages, « un *farrago* de miracles et de prodiges incroyables. » Quant à nous, continuent-ils, nous ne rejeterons jamais ni un miracle, ni un prodige, parce qu'il sera rapporté par cet auteur. De ce qu'il ne prouve pas assez, il ne s'ensuit pas que ce soit ou un inventeur, ou un superstitieux... Toutes les objections faites par Tillemont *sont disparues, omnino cadunt*. La chronologie elle-même, jadis déclarée impossible, s'accorde au contraire *parfaitement* avec ces actes (a). »

Grande leçon!...

---

(a) Boll., *Acta SS.*, 22 octob.



## § VI.

## RÉSURRECTIONS HISTORIQUES.

1. Ressuscité par un pape. — 2. Ressuscité par un évêque.

Note I. — LE FOND DE CES RÉCITS GARANTI PAR LA PRÉCISION  
DES DÉTAILS.

Mais puisque tout cela, dit-on, ne peut suffire à former des croyants, il faut bien que le Saint-Esprit s'explique par lui-même et que le *doigt de Dieu* se mette encore une fois de la partie.

M. de Pressensé veut bien, une fois de plus, lui faciliter les choses en accordant au second siècle comme au premier quelques-unes de ces RÉSURRECTIONS DE MORTS qui, selon nous, doivent trancher la question. Mais ce n'est pas assez que d'indiquer un mot de saint Irénée à ce sujet; le texte vaut la peine d'être donné en entier, et il n'est pas long.

« QUANT AUX HÉRÉTIQUES, dit ce grand homme, ILS SONT SI LOIN D'AVOIR OPÉRÉ DES RÉSURRECTIONS COMME CELLES DU SAUVEUR ET DES APOTRES, QU'ILS LES DÉCLARENT IMPOSSIBLES; TANDIS QUE PARMI NOS FRÈRES, LORSQU'ON ÉTAIT RÉUNI DANS LA MÊME ÉGLISE ET QU'IL Y AVAIT QUELQUE NÉCESSITÉ A LE FAIRE, APRÈS AVOIR DEMANDÉ CETTE GRACE AVEC LARMES ET APRÈS AVOIR JEUNÉ BEAUCOUP, IL EST ARRIVÉ TRÈS-SOUVENT QUE LA VIE D'UN HOMME A ÉTÉ ACCORDÉE AUX PRIÈRES DES SAINTS ET QUE SON AME EST RENTRÉE DANS SON CORPS. ET CES MORTS RESSUSCITÉS ONT VÉCU ENSUITE AVEC NOUS PENDANT PLUSIEURS ANNÉES <sup>1</sup>. »

1. « Tantum abest, ut mortuum excitent per orationem quemadmodum Dominus et apostoli fecerunt. Sed et sæpenumero inter fratres, tota simul unius loci ecclesia ob aliquam necessitatem id flagitantes cum jejuniis multis et orationibus, reversa est in corpus anima defuncti, et sanctorum precibus

Tous ceux qui ont écrit la vie de saint Irénée se sont accordés à reconnaître ici, sous le voile de l'anonyme, l'œuvre propre et fréquente de ce Père et les faveurs particulières qui lui étaient habituellement accordées.

Nous recommandons à nos lecteurs ce mot TRÈS-SOUVENT, et cet autre QUI ONT VÉCU ENSUITE QUELQUES ANNÉES, car il y a là un double gage de fréquence et de longue constatation !

Nous leur recommandons encore celui-ci : « LORSQUE LA CHOSE EST NÉCESSAIRE ; » car il prouve qu'on y mettait de la discrétion, mais que, dès qu'il le fallait, on pouvait compter sur le Saint-Esprit, qui ne manquait jamais à l'appel ! Qu'est-ce à dire, et quel est ce nouvel état de choses, où de tels prodiges s'accomplissent et s'affirment avec une telle simplicité ?

1. — *Ressuscité par un pape.*

Dès lors, nous aurions d'autant moins de raisons pour refuser à un grand et saint Pontife l'exercice de ce glorieux privilège, qu'il s'agit ici d'une résurrection sur laquelle reposent trois canonisations.

Il est vrai que depuis ces deux derniers siècles, le *Liber Pontificalis*, ce catalogue sacré de tous les anciens Pontifes, qui va nous parler de saint Alexandre, ne trouvait plus grâce devant une critique qui ne respectait rien. Pour le retirer de la classe des *apocryphes*, il a fallu que dans ces derniers temps sa confrontation chronologique avec les *tables consulaires* sérieusement étudiées vint le justifier complètement. Aujourd'hui il n'est plus permis d'en douter ; c'était bien le registre officiel où tout s'enregistrait depuis les premiers jours de l'Église, avec un soin bien autrement religieux que celui

hominis vita donata est... MORTUI EXCITATI SUNT ET PLURIBUS DEINCEPS ANNIS NOBISCUM REMANSERUNT. » (Saint Irén., *contra Hæres.*, l. II, ch. LVIII.)

qui présidait aux *fastes* de l'ancienne Rome, que nous avons vus cependant si fidèlement rédigés.

Or, dans le *Liber Pontificalis*, saint Alexandre était donné comme le sixième successeur de saint Pierre et comme martyr enseveli avec Évantius et Théodulus sur la *via Nomentana*; mais comme on ne possédait plus de ses Actes que des copies plus récentes, et que ses dépouilles n'avaient pas été retrouvées, il semblait que cet illustre saint n'eût jamais été qu'un mythe. Les Bollandistes avaient déjà fait, il est vrai, bonne justice de la première objection, en retrouvant dans la bibliothèque du Vatican un manuscrit du v<sup>e</sup> siècle évidemment copié sur une minute des premiers *notarii*; mais lorsque de nos jours nos archéologues eurent retrouvé en 1844, sur la *via Nomentana*, l'église, les tombeaux et les inscriptions de ces trois martyrs, dans l'ordre et avec les détails accusés dans les Actes, il a bien fallu réintégrer ces derniers parmi les *plus sincères* et les croire en tous points. Écoutons-les.

Les vertus d'Alexandre lui avaient donné un tel ascendant sur l'esprit des Romains, qu'il en était résulté un très-grand nombre de conversions; une des plus considérables et des plus célèbres, en raison de la haute position du converti, avait été celle d'un préfet de Rome, Hermès, qui s'était fait baptiser avec sa femme et 1,200 membres de sa famille. Voici à quelle occasion. « Son fils était tombé malade sur la fin de ses études, et tous les remèdes avaient été employés sans succès. Alors Hermès, ayant recours à ses dieux, avait fait transporter le malade au Capitole pour y renouveler, avec sa femme, tous ses vœux et tous ses sacrifices. Mais quel ne fut pas leur chagrin, et, plus encore, leur étonnement, en le voyant expirer au pied même de l'autel consacré à Jupiter ! Rentré dans son palais, le préfet s'y abandonnait à tout son désespoir, lorsque la nourrice du jeune mort lui dit avec une liberté qui témoignait assez de sa propre douleur : « Ah ! si, au lieu de porter *mon* fils au Capitole, vous l'eussiez fait porter au *sépulcre* de saint Pierre, avec une foi vive en Jésus-Christ, il serait main-

tenant en vie. » Hermès lui répondit brusquement : « Que n'y êtes-vous allée vous-même pour recouvrer la vue, vous qui êtes aveugle? — Vous avez bien raison, reprend la nourrice, si depuis cinq ans que je suis aveugle j'avais cru en Jésus-Christ, il y a longtemps que je serais guérie, et j'espère bien qu'il n'est pas encore trop tard pour obtenir ce bienfait. » Et là-dessus cette femme, ne s'en tenant pas à de vaines paroles, s'était fait conduire chez le pape Alexandre. Celui-ci, par ses prières, avait obtenu pour elle la vue du corps et la vue de l'âme; alors, transportée de zèle pour cette religion qu'elle venait d'embrasser, elle retourne promptement dans la maison du préfet, y prend le cadavre de l'enfant et court le déposer elle-même aux pieds du saint-père en lui disant : « Grand serviteur de Dieu, je vous en supplie, faites que je perde une seconde fois la vue, si par là je puis obtenir que cet enfant recouvre la vie. — Il la retrouvera, répond Alexandre, et votre vue vous sera conservée. » Puis, se mettant encore une fois en oraison, il ressuscita le jeune mort, qui alla lui-même raconter cette merveille à son père. Hermès, confondu d'étonnement et rempli de joie, courut se jeter aux pieds du saint pape, le pria de l'instruire dans la foi et reçut le baptême avec toute sa famille et toute sa maison composée de plus de 1,200 personnes. Sainte Théodora, sa sœur, se trouvait alors auprès de lui, et dans l'ardeur de son zèle le décida à distribuer intégralement aux pauvres la totalité de ses immenses revenus. » Dans ces mêmes Actes d'Alexandre on lit encore que « Hermès, son fils, et Théodora, sa sœur, après avoir souffert le martyre sous Aurélien, furent inhumés sur la voie Salaria »; détail rempli d'intérêt en raison des monuments et des reliques trouvés depuis au même lieu.

Revenons au tombeau de saint Alexandre; on en était resté à cet *ultimatum* de Tillemont : « Voyez le peu de crédit que méritent ces Actes et le *Liber Pontificalis*, puisqu'en parlant de ce martyre ils disent : « On plaça Évantius et Alexandre

dans un seul et même tombeau. » Or jamais on ne se fût permis alors de nommer un simple prêtre avant un évêque de Rome; c'eût été une interversion révoltante dans l'ordre hiérarchique. »

C'était là ce qu'on appelait hier encore une objection *très-forte*.

Mais voilà qu'en 1844, comme nous le disions, une fouille imprévue rend le temple à la lumière, et que la première inscription qui se présente est celle-ci : « *Sanctis martyribus Evantio et Alexandro.* » Allez donc maintenant supprimer un catalogue papal et des Actes importants sur des objections dont chaque matin fait justice ! Ici, la conformité entre le récit et le monument s'étend à tous les autres détails et prouve une *sincérité* minutieuse.

Pourquoi dès lors cette sincérité se serait-elle démentie sur le fait capital, c'est-à-dire sur une *résurrection*, cause de DOUZE CENTS CONVERSIONS ? Le bon sens s'y oppose.

## 2. — Ressuscité par un évêque.

Après un pape vient un évêque du même nom, dont nous possédons aussi les Actes « *visiblement écrits*, disent les Bollandistes, *par un témoin oculaire.* »

Voici donc un des faits qu'ils racontent. « Sous le règne de l'empereur Antonin et pendant la persécution... un jour que l'on portait au tombeau le corps d'un jeune homme, le bienheureux évêque Alexandre se mit au travers du convoi et dit aux parents du mort : « Si vous croyiez au Père, au Fils et au Saint-Esprit, et si vous receviez le baptême, votre fils revivrait. » Ceux-ci répondirent à leur tour : « Si nous voyions par ton entremise éclater ces œuvres de ton Dieu, nous croirions, nous et tous ceux qui nous accompagnent. » Sur cette assurance, le saint ordonne de déposer à terre le cercueil, et par un signe de la main faisant faire le silence, il se prosterne et prononce avec larmes cette prière : « Seigneur

Jésus, Fils du Dieu vivant, qui par votre puissance avez commandé à la mort et avez dit à vos disciples : « Demandez et vous recevrez, » me voici : je demande que de même que vous avez rappelé Lazare du tombeau, vous ressuscitiez cet enfant, afin que ces peuples ne puissent pas dire de vous : « Où donc est leur Dieu ? » Il se tourne ensuite vers le corps et s'écrie : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, LÈVE-TOI. » Et le mort obéit aussitôt, et se levant, dit à haute voix : « O vous tous, mes parents, priez avec moi, et vous, ô monseigneur Alexandre, baptisez-moi, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour que je n'aie plus revoir cet affreux abîme que j'ai vu aujourd'hui<sup>1</sup>. » Tous ceux qui l'entouraient furent déterminés par ce grand prodige à se faire chrétiens, et comme on était vers le commencement de mars, on remit la cérémonie de leur baptême à la grande solennité de Pâques.

Vinrent ensuite les conséquences. L'empereur, informé de cet événement, ordonna à Cornélius, premier officier de son palais, de s'emparer d'Alexandre. Il obéit, mais la foule allait le lapider, lorsque le saint la calma lui-même, lui interdit toute violence et facilita ainsi, par un dernier acte de charité, l'accomplissement de son martyre (I).

1. Presque tous les ressuscités s'entendent sur le fond de ces lugubres voyages. Presque tous affirment ce terrible *puits dont notre Libera conjure le Seigneur de nous délivrer*. « Que le puits ne ferme pas sa bouche au-dessus de moi, *non urgeat super me puteus os suum*. » Presque tous signalent surtout ces êtres hideux que la même prière appelle « *nos ennemis haineux, libéra me ab eis qui oderunt me*, » et presque tous, enfin, se disent délivrés par un génie plus brillant que le soleil qui les ramène à la lumière et qui se dit ou saint Michel ou l'un de ses émissaires. Ces affirmations, toujours les mêmes, n'empêcheront pas plus tard l'adjonction d'une multitude d'autres détails intéressants, comme on a le droit de les attendre et de les demander à de semblables pèlerins. (Voir l'appendice F : « 1. PURGATOIRE DE SAINT PATRICE. — 2. RÉCITS DES RESSUSCITÉS. »

I. « LE FOND DE CES RÉCITS GARANTI PAR LA PRÉCISION DES DÉTAILS. » — Ce qui nous frappe par-dessus tout ici et nous donne une confiance absolue dans la véracité du narrateur témoin, c'est le cachet de vérité empreint sur chacune des paroles du récit : que notre critique apprenne donc à tenir quelque compte de cette première condition de toute vérité, la simplicité!

Ainsi, par exemple, combien n'y en a-t-il pas dans ces mots! « Ce qu'ayant dit, Alexandre acheva le sacrifice et bénit le peuple avec la prière accoutumée... Puis, ajoute le témoin, on nous laissa partir, moi qui ai été ordonné prêtre par lui, puis mon épouse, qui est sa sœur et qui a toujours vécu avec lui dans une grande union; étaient encore avec nous Boniface et Vitalion. Nous allâmes ainsi jusqu'à Rome... Or, en ce temps-là, Antonin se faisait construire un mausolée sur la voie Claudienne, à dix-sept milles de la ville; et comme on nous avertit qu'il était parti pour l'Étrurie, où étaient ses domaines de chasse favoris, nous continuâmes notre route jusqu'au lieu appelé *Clivus Parralis*, et là nous nous reposâmes à la façon des pauvres sous un arbre qui était sur les bords de la voie. »

Viennent ensuite d'autres détails topographiques d'une précision telle que l'on peut les regarder comme infaillibles. Ainsi « le saint est livré aux bêtes *aux champs neviens*, et il sort triomphant de cette épreuve. Alors on l'emmène; il lave son visage à la *fontaine* qui est à *deux pas* de la route et à *cent trente* du village; arrivé au *vingtième* milliaire de la voie Claudienne, où il y a une borne de marbre élevée sur une base de pierres plus communes (c'est-à-dire au-dessus du chemin, en face du soleil levant, à *sept pas* de la route et à *soixante et quinze* de la colonne), il se dépouille de sa tunique, se bande les yeux d'un mouchoir, fait le signe de la croix, se met à genoux et reçoit le coup de la mort. C'est alors que la terre tremble et que les thermes sont renversés. »

Vient enfin, avec tout autant de naïve exactitude, le récit de l'apparition posthume du saint qui ordonne au narrateur de l'ensevelir près de la *fournaise*... Il obéit, et met au-dessus du corps une *tablette* de marbre avec son inscription. Après quoi, il garde une copie de l'interrogatoire dressé par *Cornélien* et transcrit par *Protas*... Il complète cette copie *après l'avoir relue*... Après quoi encore, Protas la redemande et la place honorablement dans sa bibliothèque... « Quant au corps d'Herculanus, compagnon du martyr, *sur l'ordre de l'apparition* (continue toujours le narrateur) je me levai la nuit et m'en allai aux *fontaines Créciennes*, j'y chargeai le corps sur un traîneau et

le déposai dans mon propre tombeau, creusé dans le roc au bord du lac. C'était le vi<sup>e</sup> des calendes d'octobre. Or, après la mort d'Antonin, Protas ayant épousé la fille du préfet Cornélien, et celui-ci ayant donné en dot à sa fille le prétoire de Fuscus, je lui demandai de vouloir bien bâtir une église sur les tombeaux des saints; et il mit à ma disposition quatre ouvriers choisis, douze pièces de marbre et, tout autour, trois cents pieds de terrain pour en faire un cimetière.»

Celui qui n'éprouve pas, à la lecture de ce récit, *l'invasion de la certitude*, ignorera toujours ce que nous avons appelé la critique *d'intuition*. Qu'il contrôle et débatte, s'il le veut, chacune de ces désignations topographiques, qu'il cherche par exemple à infirmer le récit en prouvant qu'une des bornes citées, au lieu d'être à soixante-quinze pas de la colonne en est éloignée de quatre-vingt-quinze, et ainsi du reste... libre à lui; quant à nous, sans l'avoir examiné, nous sommes *certain* que jamais relevé plus géométriquement exact n'a passé sous nos yeux. Il y a incompatibilité absolue entre le mensonge et ce plan si minutieux dressé seulement ici pour mémoire.

Encore une fois, la conscience du géographe nous garantit celle de l'hagiographe édifiant, et par conséquent aussi les deux points dominants du récit : L'APPARITION et LA RÉSURRECTION.

## § VII.

### UN SPÉCIMEN DE RÉSURRECTION TRADITIONNELLE.

#### Note I. — UN EXEMPLE EN DALMATIE.

##### *Sainte Eudocie la courtisane.*

Les choses se passaient en Orient comme à Rome, et si nous nous permettons de faire descendre d'un degré la certitude de la résurrection qui va suivre, c'est uniquement parce que les acteurs de ce grand drame, étant un peu moins connus que les précédents, pourraient, par cela seul, paraître un peu moins authentiques.

Mais que cette pure condescendance ne paralyse pas la



foi de nos lecteurs ! Pour la rassurer complètement sur notre Eudocie, par exemple, nous avons d'abord son inscription comme martyre au Martyrologe romain <sup>1</sup> ; ensuite le grand nom de Basile Porphyrogénète, apposé sur le deuxième manuscrit de sa vie conservé au monastère de *Grotta Ferrata*, et enfin la très-haute antiquité reconnue par le savant Allatius d'un troisième récit manuscrit conservé au Vatican, et que le père Possin (grande autorité) s'est donné la peine de traduire en latin.

C'est la version de ce dernier que nous allons traduire nous-même <sup>2</sup>.

Nous sommes donc maintenant en Phénicie, dans une des villes du Liban, et en présence d'une courtisane nommée Eudocie, « dont la beauté est telle qu'on n'en avait vu nulle part de pareille, et que jamais peintre n'avait pu la reproduire dans tout son éclat sur la toile <sup>3</sup>. » Sous ce rapport sa réputation s'étendait si loin, que toute la jeunesse des villes voisines d'Héliopolis se précipitait sur son passage...

« Un certain soir qu'elle avait poussé l'impudence jusqu'à s'approcher de la cellule du saint ermite Germain pour le fasciner et l'entraîner comme les autres, lui se met à lire et elle l'écoute ; il chante les vérités éternelles et elle l'écoute encore plus ; il articule ensuite les menaces de la justice divine, et elle tremble ; il annonce des consolations ineffables, et, pour la première fois, elle entrevoit les horizons de l'espérance infinie. Alors c'est elle qui, se trouvant fascinée, se décide à entrer dans la cellule pour s'entretenir avec un homme qui lui paraît si peu semblable à tous les autres. Introduite auprès de lui, elle l'interroge sur toute chose et sur

1. Voir Baronius et Canisius.

2. Le père Honoré de Sainte-Marie conclut aussi de la très-grande antiquité de ce manuscrit à sa sincérité.

3. « Forma quæ parem nusquam haberet, et quam ars pictorum nulla posset exprimere. »

toute chose il répand la lumière. Elle lui ouvre son âme et il y verse des torrents de grâces. Deux fois encore elle revient, et désormais elle appartient au saint, ou plutôt elle appartient à Dieu.

« La voilà désormais consacrant toutes ses nuits à la prière et aux larmes; ses beaux meubles, ses vêtements, ses parures, sont mis en vente et elle en recueille deux cent cinquante mille livres d'or qui sont partagées aussitôt entre les pauvres, ses serviteurs et l'hôpital.

« Un soir elle tombe dans une extase qui, durant sept jours consécutifs, fait croire à sa mort. Elle en sort cependant, et devant toutes ses sœurs réunies dans le monastère du Parthénon <sup>1</sup>, où Germain l'avait placée, elle raconte à huis clos (conclavatis foribus) que : « un jeune homme d'un aspect imposant, revêtu d'un vêtement plus blanc que la neige des montagnes, était venu la saisir, l'avait plongée dans une lumière inénarrable à laquelle celle de notre soleil était dix fois inférieure, et que de cette lumière (qui n'était autre que le sein d'Abraham) il était sorti une voix criant à son conducteur : « Mikal, gardien de mon testament, reconduis cette âme au lieu de son combat, car je serai avec elle jusqu'au dernier jour de sa vie. » Et, dit-elle, *je revins à moi-même*, l'ange me signa trois fois et remonta dans les cieux. » Cette vision parut tellement décisive, que l'évêque Théodose la baptisa sur l'heure, et que bientôt elle succéda comme abbesse du Parthénon (*præfecta*) à Charitine, morte comme elle devait mourir elle-même, c'est-à-dire en odeur de sainteté.

« Or, une fois abbesse, un des premiers actes d'Eudocie avait été d'obéir à l'ordre de Dieu en ressuscitant un jeune homme nommé Philostrate, qui, l'ayant aimée autrefois, avait osé s'introduire dans le couvent sous un costume de moine. Elle l'avait tué d'un souffle de sa bouche (comme le fera sainte

1. Il existait dès lors, c'est maintenant reconnu.

Agnès un siècle plus tard), et maintenant elle le rappelait à la vie et le convertissait à la foi.

Vient ensuite l'histoire du tétrarque Aurélien <sup>4</sup>. Celui-ci, ayant entendu dire qu'Eudocie appartenait à la secte des Galiléens et compromettait beaucoup la cause des dieux immortels, envoie de nuit son fils pour s'emparer de sa personne. Mais ce dernier *se blesse au pied* contre une pierre très-aiguë et, rapporté dans son lit, meurt au milieu de cette nuit même dans des douleurs atroces. A la vue du cadavre de son fils, Aurélien tombe lui-même à demi mort « *qui semi mortuus cecidit.* » Le désespoir gagne tout le monde, lorsque Philostrate s'avance et conjure son maître de tout espérer d'Eudocie *et de la puissance qu'elle a de ressusciter les morts.* Aurélien accueille cette idée, écrit lui-même des lettres de supplications à la sainte, lui demandant pardon de ses persécutions et la conjurant de lui accorder la même grâce qu'à Philostrate, qui, après tout, ne l'avait pas mieux méritée que lui. Ces lettres sont confiées au tribun Babylas qui, monté sur son char, se hâte de les porter, de les remettre et de joindre ses supplications à celles du tétrarque. En même temps, pour laisser à Eudocie le temps de lire ses lettres, il se retire dans *un angle* du parloir où, par hasard, en trouvant un psautier, il tombe sur ces mots : « *Heureux ceux qui recherchent vos témoignages, ô mon Dieu,* » et, frappé de ce passage, il continue sa lecture. Mais comme il est très-fatigué de la route, il laisse tomber sa tête sur le pupitre et s'endort. Alors, dans son sommeil, il voit venir à lui un jeune homme éblouissant de lumière, qui d'une petite verge le touche au côté en lui disant : « *Debout, Babylas, le mort t'attend.* » Babylas s'éveille, et, tout troublé d'une vision angélique si neuve pour lui, il court la raconter à Eudocie qui lui dit : « *Il est temps de partir.* »

Celle-ci convoque toutes ses religieuses et leur dit :

4. Ne pas confondre avec l'empereur du même nom.

« Chères sœurs et chères mères, que pensez-vous que je doive faire des ordres et des lettres du roi ? » Toutes répondent en même temps : « L'esprit de la grâce est en vous ; écrivez donc au roi que, voulant plaire à Dieu, vous suivrez ses inspirations. » A partir de ce moment, Eudocie, après avoir prié avec ardeur, écrit au tétrarque : « Moi, misérable femme, je ne suis guère digne de demander à Notre-Seigneur Jésus-Christ de te prendre en compassion et de te rendre ton fils, mais cependant aie confiance ; si tu peux croire en Dieu de tout ton cœur, demande cette grâce avec foi ; car il n'est pas permis à un homme d'invoquer le saint et terrible nom du Seigneur sur un mort, sans croire en lui de toute son âme. »

Alors, après avoir fait sur les lettres d'Aurélien trois signes de croix, elle les remet au tribun qui revient en toute hâte, et qui, déjà catéchumène au fond de son cœur en raison de tout ce qu'il vient de voir et d'entendre, au lieu de remonter auprès du tétrarque, entre sans mot dire dans la chambre de son fils, dépose les lettres sur le cercueil et invoque à haute voix le nom du Christ. Tant de foi chez un simple catéchumène reçoit sa récompense, et l'événement le prouve aussitôt, puisque le mort se relève parfaitement bien portant. Le tétrarque, voyant ce grand et incroyable miracle résulter du simple attrouchement d'un papier, ne peut retenir cette exclamation : « O grand Dieu d'Eudocie, je viens à toi, reçois-moi dans ta bonté, car tu es un Dieu de vérité. »

Et pendant sept jours Aurélien se mit à verser d'abondantes aumônes, à faire baptiser son fils et sa femme, à élever une église autour de laquelle il voulut faire bâtir une cité, et là, persévérant dans la prière, il ne tarda pas à aller recevoir sa récompense. Sa femme ne lui survécut pas longtemps, et son fils, progressant dans la foi, entra dans les ordres et fut bientôt fait diacre par l'évêque, dont il devint le successeur. Quant à sa sœur, nommée Gelasia, elle se réfugia dans le couvent de sainte Eudocie, où elle ne cessa de persévérer.

jusqu'à son dernier jour dans la prière et l'amour de son Dieu.

Mais les persécuteurs ne tenaient aucun compte de toutes ces merveilles, et le jour du supplice arrive enfin pour notre sainte. On lui enlève ses vêtements et on l'expose dans cet état aux regards de ses bourreaux. Mais cet acte sacrilège ayant fait tomber dans le feu la sainte hostie qu'elle portait toujours sur sa poitrine, il s'ensuivit un véritable incendie qui dévora les licteurs du président et le brûla lui-même très-sérieusement à l'épaule gauche. Dans sa douleur, il se roule par terre, pousse un cri déchirant, et, s'adressant au Soleil : « Seigneur Soleil, s'écrie-t-il, délivre-nous de cette magicienne, car, je ne le vois que trop, c'est ma tolérance à son égard que tu punis ici. » Il n'avait pas achevé cette invocation, qu'un globe de feu plus ardent encore que le foyer sauta sur lui et le consuma entièrement.

Cependant un des soldats convertis, voyant toute la ville consternée, conjure la sainte de ressusciter tous ces morts dans l'intérêt de la foi, et, se laissant toucher, celle-ci LES RESSUSCITE tous rien qu'en les prenant par la main. Alors le justicier Diodore s'étant relevé converti, Diogène lui succède dans ses fonctions; mais Eudocie ayant aussi ressuscité sa femme, il se convertit comme les autres. Enfin on envoie un troisième président (appelé Vincent) qui, faisant trancher la tête à la sainte, couronne ainsi son martyre.

Sans doute il y a peut-être ici moins de simplicité que dans les Actes précédents, ou, pour parler plus juste, un peu plus de complication dans le drame; mais cependant, que de particularités précises! Tous ces noms propres, tout cet ordre hiérarchique dans ces désignations d'abbeses, de pasteurs et de dignitaires civils, tout cet accord entre des manuscrits d'origines si diverses, et d'ailleurs acceptés par l'Eglise, offrent, il nous semble, une foule de garanties. En résumé, on sera bien forcé de convenir que, s'il n'y a pas ici de preuves démonstratives, il n'y a pas non plus la moindre raison pour

rejeter un récit si bien d'accord avec tout ce qui se passait partout ailleurs, pour peu que nous en croyions notre grand saint Irénée (I).

---

I. « UN EXEMPLE EN DALMATIE. » — Dans les régions intermédiaires entre l'Orient et l'Occident, les résurrections occupaient aussi tous les esprits. Les actes de saint Domnius en font foi. En 1200, ces actes paraissaient assez dignes d'attention au savant Adam de Paris, pour que, dans un siècle où de pareils voyages absorbaient toute une vie, il n'ait pas craint de se rendre en Dalmatie afin de juger par lui-même de leur authenticité, et de revenir en s'en portant garant.

Quant aux Bollandistes, ils font précéder ces actes des documents suivants : « Parmi les soixante-douze disciples envoyés par saint Pierre à la conquête du monde, figurait encore au second siècle un saint Domnius ou Domnion, qu'il ne faut pas confondre avec un autre Domnius, chambellan, gardien de la couronne du tyran Maximien, et martyr sous Dioclétien.

« Thomas, archidiacre de Spalatium, affirme (dans son *Histoire des Salonites et des pontifes de ce pays*, chap. III) que Tite, affecté par saint Paul à cette église, l'ayant quittée pour se rendre aux assignations qui lui étaient données à Rome par le président Festus, Pierre envoya Domnius d'Antioche en Dalmatie, pour qu'il le remplaçât. En effet, dans toutes les villes païennes où il y avait des *protoflamines* on ordonnait des évêques, et dans les métropoles où il y avait des *archiflamines* on instituait des archevêques (a). Il jugea donc à propos d'envoyer trois pontifes dans le golfe Adriatique : Apollinaire à Ravenne, Marc à Aquilée, capitale de l'Istrie et de la Vénétie, et enfin Domnius à Salone, qui était celle de la Dalmatie.

« On voit encore aujourd'hui l'exactitude de cette dernière assertion par la grande quantité de ruines magnifiques, de temples, de théâtres et d'inscriptions sépulcrales qui s'y trouvent (b). »

Ce fut donc seulement au XI<sup>e</sup> siècle que le savant dont nous venons

(a) Détails curieux qui expliquent la similitude de notre culte et de notre organisation sacerdotale avec celle des païens.

(b) Boll., *Acta SS.*, 11 avril.

de parler (a), s'étant rendu chez Laurentius, archevêque de *Spalatum*, celui-ci le conjura d'écrire la vie du saint martyr, et lui livra tous les actes, documents, notes et simples récits (*inculto sermone*) qui pouvaient lui servir dans ce travail.

Nous en extrairons seulement quelques lignes suffisantes à prouver que l'Orient n'était pas déshérité des grands prodiges qui resplendissaient en Occident.

« Maurelius, préfet romain de Salone, ayant cité Domnius à son tribunal avec ses compagnons, et ayant commencé par faire décapiter ceux-ci, il était devenu facile au saint de voir quel sort lui était désormais réservé. Cependant, peu de jours après, le fils d'une veuve nommée Fébronie vint à mourir. Comme son père, Dignatius, était sénateur, le préfet s'en montrait vivement affligé, et comme il savait parfaitement que LES CHRÉTIENS RESSUSCITAIENT PARFOIS LES MORTS (*interdum et mortuos ad vitam revocabat*), il conjure Domnius de saisir cette occasion de prouver la vertu du nom du Christ, bien qu'il n'y crût pas pour sa part, car, ainsi que beaucoup d'autres, il attribuait toutes ces choses aux arts magiques; mais enfin, portant grand intérêt à la famille de ce jeune homme, il feignit auprès de Domnius de vouloir se faire chrétien, si par l'invocation de Jésus-Christ il obtenait ce prodige. A quoi Domnius répondit : « Quoique, lié comme tu l'es dans les filets du diable, tu ne sois pas en position de recevoir la vérité et de la suivre, néanmoins prenant en considération ceux qui pourront croire autour de toi à la vue de ce miracle, je consens à le tenter. » S'approchant alors du cadavre, il s'agenouille, lève les yeux et les mains vers le ciel, prie avec ardeur, et enfin ordonne au mort de se dresser sur ses pieds et de revivre. L'événement ne se fit pas attendre, car aussitôt le jeune homme se leva comme s'il venait de se réveiller.

« Beaucoup à la vue de ce prodige se convertirent; mais Maurelius, malgré sa joie, restait ferme dans son idolâtrie, car son cœur était tellement endurci que la grandeur du miracle ne pouvait pas l'amollir. Bien plus, obéissant aux prêtres des idoles qui l'excitaient à ordonner la mort de Domnius, il décréta qu'il aurait la tête tranchée. Effectivement, entraîné hors des murs pendant la nuit, il fut décapité aux nones de mai et enseveli par les chrétiens au lieu même de son martyre; et c'est depuis lors que l'église de *Spalatum* fête

(a) Adam de Paris.

son anniversaire dans l'ancien temple de Jupiter, transformé par l'archevêque Jean en église de la bienheureuse Vierge.

Donc, saint Irénée avait dit vrai, et le second siècle ressuscitait ses morts comme le premier, « TOUTES LES FOIS QUE LA NÉCESSITÉ LE DEMANDAIT (a). »

(a) Voir plus haut, p. 449.



# TROISIÈME SIÈCLE

ou

LE MIRACLE CONTINUÉ PENDANT CINQ PERSÉCUTIONS

---

## § I.

SAINT GRÉGOIRE LE THAUMATURGE, OU LE MOÏSE  
DU III<sup>e</sup> SIÈCLE.

Dès les premières années, ce III<sup>e</sup> siècle venait de produire un homme dont la qualification seule prouve contre les protestants que le miracle ne *baissait* pas dans l'Église. On l'appelait Grégoire le *Thaumaturge*, non pas assurément pour l'élever au-dessus de tant d'autres saints, ses égaux, mais uniquement pour le distinguer de quelques-uns de ses homonymes, peut-être un peu moins riches en prodiges.

Nous n'avons des siens qu'une relation très-abrégée, mais en revanche nous la devons à saint Grégoire de Nysse, son ami, et à saint Basile, son élève. Le double et mutuel contrôle exercé par deux historiens de cette valeur ne peut laisser aucun doute sur la parfaite exactitude de leurs récits, et comme la plupart de leurs affirmations est acceptée par le trop rigide Baillet, nous aurons bien du malheur si l'on parvient à nous prouver que nous ne le sommes pas assez nous-même.

Et d'abord, commençons par bien établir que le saint et le prédestiné sont encore plus grands ici que le thaumaturge. Doué de tous les dons naturels de l'éloquence et du génie, disciple d'Origène, et initié par ce grand homme à tous les mystères des sciences physiques et morales, sa réputation était immense avant même qu'il fût non-seulement engagé dans les ordres, mais chrétien. Chose singulière ! Dieu récompensait déjà ce mérite naturel et ces préludes de sainteté par le don anticipé des miracles.

Ainsi, pendant qu'il professait encore aux écoles profanes d'Alexandrie, une misérable femme ayant forcé l'entrée de son école, pour réclamer soi-disant le prix du crime qu'elle lui prêtait, le futur chrétien lui fit compter ce prix à l'instant, et reprit tranquillement le fil de son discours ; mais à peine cette malheureuse avait-elle touché son argent, que le démon, se saisissant d'elle, la roulait dans l'enceinte et lui donnait de telles convulsions, que sans le secours de Grégoire, qui l'exorcisa d'un seul mot, elle eût infailliblement péri. Comme l'exorcisme était fait au nom du Christ, « de nombreuses conversions, dit Socrate, suivirent ce premier acte de puissance surnaturelle. » Le baptême du grand homme en fut lui-même la conséquence, et bientôt sa réputation prit de telles proportions, qu'il se vit forcé d'accepter l'épiscopat de Néo-Césarée, capitale du Pont.

Le voilà donc, un jour, quittant à pied cette Alexandrie où il avait acquis et fait briller tant de lumières. On marche ainsi bien des heures ; mais la pieuse caravane, prise à la fois par la nuit et par la pluie, se voit obligée de se réfugier dans un vieux temple encore rempli d'idoles. Le premier soin du thaumaturge est de purifier, à force de prières et de signes de croix, ce scabreux asile encore tout souillé d'un encens sacrilège. Grâce à ces précautions, la nuit s'y passe sans encombre. Mais le lendemain, à peine Grégoire a-t-il repris sa route, que le prêtre du temple revient à son poste, rallume son encens et se met en devoir d'interroger ses dieux

comme il en a l'habitude. Vains efforts ! l'encens est sans parfum, l'oracle est sans parole, jusqu'à ce que l'une des divinités déclare que, « le temple ayant été profané dans la nuit par des hôtes étrangers, il a quitté ce lieu pour toujours. » Là-dessus, désespoir du malheureux desservant, qui pleure encore plus sa place et son argent que ses dieux. Une seule ressource lui reste, c'est de courir après les voyageurs et d'essayer de les toucher. En effet, il les rejoint, et tantôt par les menaces et tantôt par ses larmes, finit par se faire écouter. « C'est vrai, j'ai chassé ton dieu, dit Grégoire, mais si je le forçais à rentrer, que dirais-tu de mon pouvoir ? Ne le croirais-tu pas supérieur à celui de ton dieu lui-même ? — Chose impossible ! reprend le prêtre. — Eh bien ! dit Grégoire, prends cette tablette. » Or sur cette tablette étaient seulement écrits ces quatre mots : « GRÉGOIRE A SATAN, RENTRE ; » le prêtre revient en toute hâte à son temple, où il est tout étonné de retrouver ses démons obéissant à ce dernier ordre. Tout cela lui donne à réfléchir, et repartant sur-le-champ pour examiner de plus près un homme supérieur à ses dieux, il le rejoint, l'écoute, et Grégoire peut lui communiquer les premières vérités de la religion. Toutefois le païen hésite encore, l'incarnation surtout lui semble inacceptable. « Eh bien ! dit-il à Grégoire, pour me prouver que tu marches vraiment avec un Dieu, transporte-moi ce rocher gigantesque à l'endroit que je te montre. » Grégoire parle, et la pierre obéit aussi promptement que si elle eût été animée <sup>1</sup>. Alors, c'en est fait ; le prêtre n'hésite plus, femme, enfants, maison et sacerdoce, il abandonne le tout pour suivre un si grand maître, et ce renégat du démon devient le disciple privilégié de son nouveau pasteur.

Précédé de ces deux miracles, dont le retentissement est immense, Grégoire fait son entrée dans Néo-Césarée, où les

1. Saint Grégoire le Grand affirme, dans ses *Dialogues*, « qu'au lieu d'un rocher il s'agissait d'une montagne. »

prodiges devaient bientôt se multiplier sous ses pas. Si désormais ses vertus et sa charité vont lui gagner tous les cœurs, l'éclat et la puissance de ses œuvres vont lui soumettre tous les esprits.

Ainsi, le lendemain même de son arrivée, on s'aperçoit que tous les malades avaient simultanément guéri dans la nuit. Quel début pour un pasteur !

Peu de jours après, si l'on en croit plusieurs auteurs, c'était encore UNE MONTAGNE qu'il transportait pour y construire une église, et cette montagne échappait plus tard par miracle aux effroyables tremblements de terre qui bouleversaient la face du pays <sup>1</sup>.

Tantôt ce sera un lac, sujet de discorde entre deux frères, qu'il desséchera dans une nuit, pour ramener entre eux la concorde et la paix <sup>2</sup>.

Une autre année, ce sera le Lycus débordé qu'il fera rentrer dans son lit et qui ne se permettra plus jamais de dépasser les limites imposées par son bâton ; celui-ci devient plus tard un arbre que saint Grégoire de Nysse affirme AVOIR VU DE SON TEMPS, c'est-à-dire à l'époque même de cette métamorphose.

Ailleurs, poursuivi par les sbires de la persécution, au moment où ceux-ci vont le saisir, il les *hallucine*, leur fait voir un tronc d'arbre au lieu de sa personne, et leur échappe sans cependant les quitter.

Mais ses plus grands triomphes se rapportent à la terrible peste qui, partie de Carthage en 252, après avoir décimé Rome et dépeuplé toutes les côtes de l'Asie Mineure et de la Syrie, s'abattait en 253 sur la ville de Néo-Césarée, au

1. Saint Basile ne rapporte pas ce fait, mais c'est à lui, dit-on, que saint Jean Chrysostome aurait fait allusion en parlant des saints modernes qui, « sans égaler les apôtres, n'en auraient pas moins, conformément aux promesses évangéliques, TRANSPORTÉ DES MONTAGNES. »

2. Saint Grégoire de Nysse affirme avoir vérifié par lui-même toutes les preuves de ce miracle, et ce grand homme s'y connaissait !

moment où toute la province se trouvait réunie dans le Cirque pour sacrifier aux dieux. Cette vaste enceinte était devenue trop étroite et la foule, étouffant, criait au père des dieux : « Jupiter, fais-nous de la place. » Informé de cette prière, Grégoire leur fait répondre « que bientôt ils en auront au delà de leurs désirs. » En effet, le soir même, le fléau changeait les festins, les danses et les jeux en appareils de mort. La contagion se déployait comme la foudre. Les temples étaient remplis de pestiférés, les places et les rues encombrées de cadavres, pendant que le plus grand nombre des mourants allait s'ensevelir tout vivants dans leurs tombeaux de famille.

Mais Grégoire était là. Dans notre dernier Mémoire à propos des *génies épidémiques*, nous avons discuté avec M. le docteur Calmeil la grande question des *spectres*, que pendant toutes les pestes de l'antiquité et du moyen âge les villes affligées voyaient marquant les maisons et frappant sur les portes autant de coups qu'il devait périr de victimes, et ce nombre était toujours exactement rempli. Parfois ces spectres étaient sans tête, et M. Calmeil nous apprend que ceux de Néo-Césarée apparaissaient ainsi à toute la population <sup>1</sup>.

Or, saint Grégoire de Nysse en parle comme d'un phénomène habituel, et il ajoute : « Chaque fois que le *spectre* entrait dans une maison, on allait chercher Grégoire qui guérissait et convertissait en même temps toute la famille flagel-

1. Dans ce 2<sup>e</sup> Mémoire (4<sup>er</sup> vol.), à l'Appendice C sur les *génies épidémiques*. On verra que M. le D<sup>r</sup> Calmeil, avouant la généralité de tous ces phénomènes, cherche à les expliquer par les hallucinations des malades, l'obscurité des appartements, etc., etc. Explications misérables auxquelles nous permîmes alors de répondre : « Il est malheureux d'expliquer par la  *nuit*  des phénomènes qui se passaient  *au grand jour*  et sur la place publique ; par des hallucinations  *de malades*  des visions qui, n'étant perçues que par les promeneurs bien  *portants* , précédaient souvent de quelques jours la maladie ; et enfin par une bizarre  *coïncidence*  cette corrélation toujours infailible du  *fantôme*  qui frappait et de la  *victime*  qui tombait ; décidément il y avait autre chose. »

lée. » « Ce fut bientôt autour de lui, dit M. l'abbé Darras, comme un délire d'enthousiasme ; les prêtres idolâtres abandonnaient leurs sacrifices pour aller se faire bénir par le saint. On ne voulait le perdre de vue ni jour ni nuit, et tandis que la veille Nicomédie et sa province étaient presque entièrement païennes, le lendemain les adorateurs de Jésus-Christ s'y comptaient par centaines de mille. A la voix du thaumaturge le fléau avait cessé ses ravages et passait en d'autres pays <sup>1</sup>. » Les guérisons ayant été générales, les conversions l'avaient été de leur côté, et trente-deux ans plus tard, au lieu de dix-sept chrétiens que l'on comptait dans la ville au jour de son intronisation, on n'y comptait plus que dix-sept païens au jour de son décès. On le voit, la portée sociale du miracle devenait immense.

Il n'en est pas moins fort étonnant de ne rencontrer dans la vie de saint Grégoire le Thaumaturge aucun exemple de ces résurrections si fréquentes dans les autres. Les deux narrations de saint Grégoire de Nazianze et de saint Basile, auxquelles nous venons de recourir, nous ont prévenus, il est vrai, qu'elles ne nous donnaient qu'un minime aperçu de cette incessante profusion de miracles. Il pourrait donc se faire qu'elles eussent négligé ce sublime *lieu commun* de la thaumaturgie primitive, comme on néglige un détail qui va de soi-même.

Au reste, saint Grégoire de Nysse a bien soin de remplacer ces résurrections, sans doute oubliées, par un fait qui ne leur cède pas en éclat et accuse exactement le même pouvoir.

« Un jour, dit-il, que le saint se rendait de Comanes à Néo-Césarée, un Juif l'arrête pour lui demander quelques pièces de monnaie, afin de pouvoir, dit-il, ensevelir son compagnon qu'il lui montre étendu mort sur le bord du chemin. Grégoire détache aussitôt son manteau et le jette sur ce prétendu mort, qui cesse à l'instant même de jouer la comédie,

1. *Histoire de l'Église*, t. VIII, ch. iv, p. 303.

puisqu'il meurt tout de bon cette fois-ci. » A cela notre grand historien n'ajoute pas un seul mot, mais nous pouvons suppléer à son silence en nous reportant à tous les analogues connus. Il est plus que probable que le saint aura ressuscité l'insolent défunt, comme l'ont fait en pareille circonstance saint Jacques de Nisibe et beaucoup d'autres <sup>1</sup>.

Quoi qu'il en soit de ce dernier fait, on comprend qu'avec de si hautes prérogatives ce grand homme ait été regardé par tous les saints Pères comme l'une des plus grandes gloires thaumaturgiques de l'Église.

## § II.

### RÉSURRECTIONS HISTORIQUES AU III<sup>e</sup> SIÈCLE.

1. Saint Maxime de Reggio. — 2. Sainte Chryse, saint Caius, pape, et saint Tiburce.  
— 3. Résurrections méprisées par l'orgueil. — 4. Sainte Agnès.

#### Note I. — APPARITION DE MAXIME.

##### 1. — *Saint Maxime de Reggio.*

Bien qu'en raison du moindre éclat des noms les résurrections que nous allons rapporter soient moins frappantes que celles du siècle qui va venir, elles n'en ont pas moins une

1. Cependant l'historien Socrate nous raconte de saint Épiphane, évêque de Salamine, que « deux mendiants, l'ayant vu venir, voulurent lui jouer le même tour et lui soutirer une aumône; ils y parvinrent. Mais dès que le saint avait été suffisamment éloigné, le mendiant était revenu auprès de son faux mort, et, le poussant du pied, lui avait dit : « Allons, lève-toi, tu as joué ton rôle à merveille, viens recueillir le fruit de toute ta peine et passer le reste du jour dans la joie. » Malheureusement le faux mort était devenu un vrai mort. Alors le mendiant, courant à toutes jambes après l'évêque, s'était jeté à ses pieds, avouant sa faute et le conjurant de venir ressusciter le coupable; mais l'évêque lui avait répondu : « Je n'y peux rien, car on ne peut défaire ce qui a été fait par Dieu seul. » (Socrate, *Hist.*, l. VII, ch. xxvii.)

autorité très-grande. Sur le grand nombre qui s'offre à nous, nous allons en choisir trois qui n'ont jamais été mises en doute dans les annales de l'Église.

Surius (ann. 279) donne une vie de saint Maxime de Reggio, écrite par Émésénus, moine de Lérins, à la demande du souverain pontife Urbic qui, pour l'aider, avait mis à sa disposition les documents les plus authentiques.

Quand on sait, d'une part, avec quel soin minutieux on rédigeait les procès-verbaux destinés à Rome, et, de l'autre, combien tout ce qui sortait de Lérins était empreint d'exactitude et de gravité, on ne trouve aucune raison pour récuser cet intéressant document, qui, d'ailleurs, ne dépasse en rien la teneur normale des résurrections.

« Les miracles opérés par ce bienheureux évêque, dit Émésénus, sont innombrables, car pour lui c'était chose très-facile (*facillimum eierat*) de faire voir les aveugles, marcher les boiteux, ressusciter les morts, etc., de faire, en un mot, tout ce que peut faire et fait celui qui possède en lui le Saint-Esprit. Ainsi, un jour que l'on portait une jeune fille au cimetière, on pense à l'évêque, on court à lui, et il se rend aux désirs exprimés. Devant ce cercueil, il commande à la foule de s'agenouiller, de prier, puis de se relever en même temps que lui, et de crier à voix haute sept *Kyrie, eleison*. O stupeur, ô joie sans pareille, lorsque aussitôt après le septième cri on voit la jeune fille rejeter ses vêtements funèbres et dire en se levant : « Oh ! que ce bienheureux prêtre a de mérites et de puissance <sup>1</sup> ! » « Un autre jour, pendant que l'évêque, dans son zèle pastoral, célébrait les vigiles dans la basilique de Reggio, le neveu du diacre Ansanus, jouant avec des enfants sur les remparts de la ville, se laissa tomber du haut de la muraille et, s'étant *brisé le cerceau* (*fractis cervicibus*), expira sur la place. Ansanus, averti,

1. Rapprocher ces sept cris des sept trompettes et du septième cri qui font tomber les murs de Jéricho.



accourt, cache l'enfant sous ses vêtements, et sans perdre de temps, connaissant l'horreur de l'évêque pour la publicité, le porte en cachette jusqu'à la chambre de ce dernier et le place dans son lit. De là il se rend à l'église où il explique tout à l'évêque. Maxime fait arrêter la psalmodie, achève avec la plus grande dévotion les prières ordinaires, et lorsque le service est fini, il gronde fortement Ansanus de tout ce qu'il vient de faire. Ansanus, tout à la fois effrayé et contrit, se jette à ses pieds, mais affirme qu'il ne se relèvera pas qu'il ne lui ait promis de ressusciter l'enfant. Ne pouvant plus résister à ses supplications, et d'ailleurs très-affecté lui-même de ce grand malheur, Maxime consent à se rendre dans son appartement en cachette; mais déjà la foule est prévenue et encombre le palais. C'est donc en présence de *toute la ville* que, prenant la main de celui dont tout à l'heure le *cerveau était fracassé*, il le relève et le rend à sa famille parfaitement sain et sauf. Que l'on juge de l'acclamation générale qui suivit un tel miracle. « Gloire à Dieu ! » s'écria-t-on d'une seule voix. Et aucun de ceux qui étaient là ne voulut se retirer qu'il n'eût vu l'enfant se remuer et ne l'eût entendu parler.

« Ailleurs encore il ressuscite un enfant mordu par un chien, et mort enragé. Mais les parents sont là, et bien qu'ils voient l'enfant ressuscité, ils pleurent encore parce qu'il lui est impossible de se soulever. Qu'à cela ne tienne. Sur un ordre de l'évêque, l'impotent tend une main à son père, l'autre à sa mère, et les membres obéissant à la parole du saint, le voilà debout, au grand applaudissement de la foule. Enfin l'évêque fait amener l'animal qui en a mordu tant d'autres, dépose son bâton, lève ses deux mains au ciel et le fait mourir d'un souffle de sa bouche. Quant aux blessures de tous ceux qui avaient été mordus, il les guérit si complètement qu'il n'en resta plus aucun vestige (I). »

---

I. « APPARITION DE MAXIME. » — Cette narration d'Émésénus, donnée par les Bollandistes comme *parfaitement authentique*, est suivie d'une note trop curieuse pour que nous nous permettions de la passer sous silence. Il s'agit d'une apparition posthume de ce même Maxime, dans son église de Reggio. L'apparition avait été vue ou perçue par un sous-diacre de la ville, nommé *Cariatto*, très-saint homme du reste. « La voici, dit Émésénus, telle que nous la tenons *de lui-même*, nous et tout le monde, car, pour lui donner plus de publicité, il voulut en faire le récit devant toute la ville. » C'est Cariatto qui parle. « A la veille de la fête de saint André, ayant été choisi pour appeler les autres à l'office de la nuit, et mon sommeil s'étant prolongé malgré moi, j'entendis en rêve une musique ravissante. Je me réveille alors tout troublé, je saute à bas de mon lit et cours à la basilique. Mais là j'entends une musique bien autrement délicieuse qui me paraît dépasser en douceur toutes les mélodies humaines. J'avance à pas comptés vers le chœur, et là, *moi misérable pêcheur*, je vois saint Pierre, saint André et saint Maxime, se rendant mutuellement de grands honneurs, et saint Maxime terminant l'entretien par ces mots : « Que Dieu soit donc béni dans toute l'éternité ! » Alors, j'approche encore, et ne vois plus que Maxime prosterné sur le pavé du temple. Il se relève, vient à moi, et m'adresse, à *moi misérable pêcheur*, ces sévères paroles : « C'est une chose dont la faiblesse humaine est indigne que de chercher à connaître les actions des saints après leur mort, et c'est une grande témérité que d'essayer de les surprendre. Écoute bien ce que je te prédis. Prends bien garde de révéler ce que tu viens de voir et d'entendre, car le jour même où tu le ferais, tu mourrais. »

Ici s'était terminée la narration de Cariatto, et celui qui la transmet, comme nous l'avons dit, au pape Urbic, la fait suivre simplement de ces mots : « Tout le monde fut bien forcé, très-saint-père, d'ajouter foi à cette vision, car le jour même où Cariatto (ne croyant pas à la réalisation de cette menace) en fit le récit qu'on vient de lire, il quitta ce monde (*desiit esse in humanis*). »

---

2. — *Sainte Chryse, saint Caius, pape, et saint Tiburce.*

Revenus à l'Occident, nous nous trouvons maintenant aux embouchures du Tibre, à Ostie <sup>1</sup>.

Non loin de cette ville et de la prison dans laquelle se trouvaient renfermés, par ordre de l'empereur Claude, quelques chrétiens destinés au martyre, « vivait alors au milieu de ses terres une vierge d'une puissante famille sénatoriale, et même unie aux empereurs par les liens du sang. Elle se nommait Chrysa. Depuis qu'elle était chrétienne, elle employait tout son temps au soin des prisonniers Censurinus, Maxime, etc., ainsi qu'à procurer le baptême à tous les gardes que sa parole savait si bien convertir. Tous leurs noms sont inscrits au livre de vie; presque tous leurs corps sont retrouvés, et les cryptes des environs d'Ostie font foi de la *sincérité* de leurs actes.

« Un jour que le prêtre Maxime et Chrysa revenaient de faire leur sainte tournée, ils passent devant la boutique d'un artisan *pleurant la mort récente de son fils*. Maxime l'ayant entendu lui dit : « Crois en Notre-Seigneur Jésus-Christ et confesse son nom devant nous tous; à cette condition tu vivras et ton fils te sera rendu. » L'ouvrier répondit en pleurant : « Comment croirais-je en lui, moi qui ai blasphémé son nom depuis mes premières années? » Maxime lui répondit : « C'est le Dieu des pénitents, crois en lui. — Baptise-moi donc, » reprend l'ouvrier. A peine eut-il été fait chrétien qu'il conduisit Maxime auprès du corps de son fils. Maxime et le bienheureux évêque Cyriaque se mirent à prier et à pleurer, et au moment où tous les assistants répondirent Amen, le mort revint à la vie et commença à parler : « J'ai vu, disait-il, le Seigneur Jésus-Christ me rappelant des ténèbres à la lumière. » Maxime l'instruisit, le baptisa, et la bien-

1. Ces détails sont tirés par Dom Guéranger du savant ouvrage de *de Mûgistris*, et reproduits par lui dans ses *Actes des Martyrs*, t. II, p. 320.

heureuse Chrysa, qui l'avait reçu au sortir des fonts, lui imposa le nom de Faustin. Il avait alors douze ans. L'impie Claude, apprenant ce fait, s'écria : « Ce ne peut être que par un effet de la magie. » Or, le lendemain, Ulpius Romulus était à Ostie et les supplices commençaient. »

En temps de persécution, on ne commandait pas à la mort sans l'appeler et sans l'accepter pour soi-même ; mais les résurrecteurs, loin de vouloir leur résurrection personnelle, n'avaient de passion que pour la mort.

Ces actes sont, comme nous l'avons dit, trop haut placés dans la confiance de l'Église, pour que nous hésitions à les classer dans l'histoire.

A la même époque, le cardinal Baronius nous donne (t. II, p. 656) un extrait des actes du martyr Sanctorius et de ses compagnons, dont nous défierions tous les *arrangeurs* de mémoires d'imiter la physionomie. Il s'agit dans ce passage du saint pape Caius et des derniers jours qui ont précédé son martyre. C'est évidemment un *journal* écrit dans notre III<sup>e</sup> siècle, sur les lieux et *sous les yeux* des personnages.

« La persécution redoublant, Caius fait à tous les chrétiens qui l'entourent le plus paternel des appels, les exhortant à bien examiner leurs forces avant de se décider, soit à rester avec lui, soit à se retirer. « Et peu importe, dit-il, puisque les espaces ne sauraient jamais séparer les disciples de Jésus qui ne cessent jamais de se voir par le regard intérieur ! » Alors on décide que Chromate va se retirer pour mieux servir au dehors les martyrs ; mais Tiburce, son fils, ce jeune homme si saint, si beau, et dont l'âme était plus noble encore, s'écrie : « O vénérable ÉVÊQUE DES ÉVÊQUES <sup>4</sup>, ne souffre pas que je tourne le dos à la persécution !... Laisse-moi mourir pour cette belle vie éternelle que personne ne pourra jamais nous enlever ! »

4. Expression décisive et qui concorde avec celle de Tertullien au II<sup>e</sup> siècle (*de Pudicitia*, ch. v), et avec celle de saint Cyprien.

« Alors saint Caïus, fondant en larmes, priait avec ferveur pour que tous ceux qui resteraient avec lui sortissent vainqueurs de la lutte. Restèrent donc Marcellin, Marc et leur père, l'illustre Tranquillin, et le bienheureux Sébastien avec son frère Castor et sa femme Zoé, puis Claudius avec son frère Victorin et son fils Symphorien, *celui-là qui avait été hydropique* <sup>1</sup>...

« Tous les autres étant partis avec Chromatius, ceux-là seuls restent donc avec le pontife qui décerne aussitôt les honneurs du diaconat à Marc et à Marcellin, donne la prêtrise à Tranquillin, leur père, puis le titre de défenseur et de soldat de l'Église à Sébastien et enfin le sous-diaconat à tous les autres.

« Comme on ne pouvait plus trouver de lieu sûr où l'on pût se retirer, tous demeuraient chez un chrétien nommé Castule et *zélataire* <sup>2</sup> du palais, dont il occupait l'appartement le plus élevé. La retraite était parfaite, car on ne pouvait les y découvrir, attendu qu'ils ne sortaient pas et passaient le jour et la nuit dans le jeûne, les prières et les larmes, conjurant le Seigneur de les trouver dignes du martyre et de leur donner la force de le supporter. Cependant montaient chez eux beaucoup de chrétiens, hommes et femmes, qui venaient leur demander la santé, car par leurs prières ils rendaient la vue aux aveugles et délivraient les possédés. Tiburce même faisait mieux ; un jour il rencontra le cadavre d'un homme qui, en tombant de très-haut, s'était *fracassé la tête et les membres* de telle sorte que ses parents ne s'occupaient plus que de ses funérailles ; *de alto lapsus membra et caput ita quassaverat, ut parentes ejus nisi de sepultura illius cogitarent*. Comme ils pleuraient beaucoup, Tiburce s'arrête et leur dit : « Permettez-moi de dire un mot à cet homme, peut-être recouvrera-t-il la vie. » Tout le monde fait place, et voilà qu'après avoir

1. Coup de pinceau prouvant le travail d'après nature.

2. *Cameriere*.

récité l'Oraison dominicale et le Credo sur ces *débris, tous les os de la tête et des membres et ses entrailles se raffermissent* de telle manière qu'il se relève sain et sauf comme s'il n'avait souffert aucun mal, et Tiburce se retire <sup>1</sup>. Mais eux se précipitent après lui et lui disent : « Puisqu'au lieu d'un mort tu nous as rendu un vivant, il est bien juste que tu le prennes comme esclave et nous avec lui, et que tout ce qu'il possède t'appartienne. » Tiburce leur répond : « Si vous accomplissez seulement ce que je vais vous dire, je serai largement récompensé. » Et les ayant tirés à l'écart, il leur enseigna Jésus-Christ, et ceux-ci demandèrent le baptême. Il les conduisit à Caius en lui disant : « Saint pontife, voici le premier fruit du jeune arbuste de ma foi et les âmes que je viens de gagner à Jésus. » Et le pape les baptisa de sa main. »

Nous le répétons, Baronius et les Bollandistes donnent ces mêmes actes comme parfaitement *sincères*.

Tel était, sans contredit, le plus puissant levier de la foi. Il était rare que l'on résistât à cette nouvelle espèce d'argument *ad hominem* que l'on adressait quelquefois en ces termes au cadavre même d'un incrédule : « Si je te ressuscite, croiras-tu? » Et lorsque le cadavre répondait : « Je vis, donc je crois, » ceux qui, jusque-là, n'avaient pu croire au saint, n'avaient plus grand' chose à répliquer au cadavre.

### 3. — *Résurrections méprisées par l'orgueil.*

Néanmoins, comme le moindre iota de l'Évangile doit avoir sa réalisation, quelques-uns voyaient cet étourdissant prodige, y croyaient et ne se convertissaient pas toujours.

Tant il est vrai que dans la grammaire de la foi le verbe actif *croire* ne répond nullement au verbe passif *se rendre par la conviction*; on voit, mais on n'est pas vaincu par,

1. L'éternelle objection des morts *apparentes*, présentable encore jusqu'ici, va cesser de pouvoir se soutenir pour peu que l'on respecte les textes.

*convictus*, et moins encore *rendu*. Il faut que le cœur et la volonté s'en mêlent.

Et certes il ne s'en mêlait pas le cœur du consul Anulinus, lorsque sous l'empire de Valérius et Galien, après avoir fait horriblement souffrir saint Mammarius et ses compagnons, il se faisait apporter un cadavre, et, joignant l'insulte à la menace, promettait de se convertir lui et les siens si la vie était rendue à ce défunt; mais voilà que les saints se mettent en prière et que le mort ressuscite. « Art perfide ! s'écrie le proconsul. Qui donc, malheureux, vous a appris des choses si grandes que nos dieux ne peuvent même plus vous nuire ? » Et les tourments de redoubler sans que les dieux puissent nuire à la victime jusqu'au moment où Dieu veut la couronner <sup>1</sup>.

La même chose arrive sous Maximin à saint Julien d'Antioche et à ses trente compagnons; Marcien le proconsul les envoie tous au supplice, lorsqu'un convoi funèbre vient à passer : même défi que tout à l'heure, même réussite. Anastase (c'est le nom du mort) est rendu à la vie, confesse, affirme le miracle, et dans sa reconnaissance demande à mourir une seconde fois, mais en martyr. — Eh bien ! Marcien va-t-il se rendre ? Pas le moins du monde. Il dit comme M. Salverte (*Sciences occultes*) : « Nous croyions la chose impossible, mais apparemment elle se pouvait (*naturellement*) ; » et l'on passa outre. On rentre dans le temple, et sur un geste des martyrs un tremblement de terre vient engloutir temple et idoles... Un ruisseau de feu, dont les traces se voyaient encore au temps des narrateurs, commence à couler. — Eh bien ! Marcien va-t-il se rendre ? — Pas le moins du monde. « Magie, s'écrie-t-il encore une fois. » Cependant, sa femme et son fils Celse proclament l'évidence ; va-t-il enfin les suivre ? — Oui, certes, il va les suivre, mais comme la bête féroce suit sa proie, c'est-à-dire jusqu'à ce

1. Boll., *Acta SS.* t. I. juin, 45 du mois.

qu'il les ait tous précipités dans une seule et même fosse qui, bien loin de les ensevelir dans l'oubli, va devenir le théâtre de leur gloire.

Elle ne se fait pas attendre, car le soir même ces trois saints apparaissent au-dessus de cette même fosse, et de leur corps découle une sorte de manne blanche qui opère bientôt et pendant longtemps une multitude de miracles <sup>1</sup>.

Si maintenant nous faisons un appel aux Grecs, nous retrouverions les mêmes résistances. Ainsi prenons dans leurs *Menées* <sup>2</sup> le fait suivant que les Bollandistes <sup>3</sup> ont l'air d'accepter cette fois sans réserve. « Dans la seizième année de l'empire de Dioclétien, Hermon, notre saint pontife de Jérusalem, ayant envoyé des évêques dans toutes nos provinces, réserva Basiléus pour la Chersonèse. A peine, arrivé dans la capitale, a-t-il commencé à remplir sa mission, qu'il se voit frappé de coups et jeté, à sa grande joie, dans une espèce de prison qu'on appelait le *Parthénon*.

« Il ne cessait d'y prier Dieu pour ses persécuteurs, lorsqu'un jour on vient l'en arracher. Qu'était-il donc arrivé? Le voici. Le fils du gouverneur était mort et déjà enseveli, lorsque, s'étant rendus auprès de son tombeau, ses parents avaient eu une vision et comme dans un songe (*velut per somnium*) avaient cru voir le jeune mort se lever et leur dire : « Si vous voulez que je revive, demandez à cet hôte vénérable que vous avez chargé d'injures de prier Dieu pour moi, et recevez sa doctrine. » On n'avait pas hésité; le saint était accouru, avait ressuscité l'enfant et l'avait baptisé, et, avec lui, tous ses parents, amis, connaissances et domestiques; ce succès n'empêcha cependant pas le saint de subir le martyre dans une révolte qui fut ourdie immédiatement par les Juifs, témoins indifférents du miracle.

Ainsi se trouve, en ces deux pages, la triple vérification de

1. Voir Boll., *Acta SS.*, 9 janvier; et Baronius, *Martyrol. rom.*

2. *Actes des saints et Martyrologes grecs.*

3. Boll., *Acta SS.*, 7 mars, t. I du mois, p. 642.



ce mot si profond de l'Évangile : « Hypocrites, vous demandez des miracles, mais, je vous l'affirme, vous verriez un mort ressuscité, que vous ne le croiriez pas encore. »

#### 4. — *Sainte Agnès.*

Rappelons enfin, mais seulement pour mémoire, une des résurrections les plus connues, les plus authentiques et les plus brillantes, celle enfin que l'antiquité la plus respectable et tous les manuscrits ont partout attribuée à sainte Agnès, cette gloire des vierges romaines.

On sait comment, menacée dans son honneur par Procope, fils du préfet de Rome, et après que son ange eut foudroyé ce téméraire, elle l'avait, sur la demande de son père, ressuscité par l'entremise de ce même ange, et comment néanmoins cette résurrection éclatante, tout en ayant converti celui qui en était l'objet et une partie de la ville, n'en resta pas moins méprisée par les persécuteurs qui se hâtèrent d'accomplir le martyre.

On sait enfin comment, huit jours après ce grand sacrifice, elle apparut une première fois, brillante de lumière et de gloire, à toute sa famille, dont elle changea les larmes en actions de grâces, puis une seconde fois à Constance, fille de l'empereur Constantin, pour lui annoncer la guérison de sa lèpre et les miséricordes de Dieu à son égard, puis enfin une troisième à saint Martin de Tours; et cette fois le doute n'est pas permis, puisque nous tenons le fait de saint Sulpice Sévère, cet historien si scrupuleusement véridique, comme nous pourrions nous en assurer tout à l'heure. Comment douter, disons-nous, lorsqu'il nous raconte avec tant de simple franchise combien ils furent remplis d'effroi (Posthumien et lui), en entendant, *une heure durant*, à la porte de la cellule de Martin, le colloque animé qui se passait à l'intérieur, la diversité des voix, etc., etc.? Certains du fait surnaturel qui avait lieu, ils pressèrent tellement le saint de leurs questions, qu'il finit

par leur avouer qu'il avait été tout ce temps dans la compagnie de sainte Thècle et de sainte Agnès <sup>1</sup>.

Ces apparitions collectives et souvent répétées furent tenues en tel honneur dans l'Église, qu'elle leur consacra une fête toute spéciale, outre le grand anniversaire de la sainte.

Mais, nous le répétons, ce grand fait est trop connu pour que nous puissions nous y arrêter d'avantage <sup>2</sup>.

### § III.

#### MIRACLES DE LA PERSÉCUTION.

1. Le secret des bourreaux. — 2. Le secret des martyrs. — 3. Les martyrs secourus, ou la grande loi de proportion entre l'épreuve et la force. — 4. Les martyrs après leur mort.

Note I. — EST-IL VRAI QUE LE BOURREAU FUT TOUJOURS LE PLUS FORT?

Note II. — UNE PRÉTENDUE LÉGENDE RÉINSTALLÉE DANS L'HISTOIRE.

#### 1. — *Le secret des bourreaux.*

L'heure de la trêve ne voulait pas sonner pour la persécution, le paganisme devenait de plus en plus fou furieux et surhumainement féroce. Au siècle précédent, on pouvait croire à de simples attaques de démente, par exemple lorsque du haut du temple de Sérapis un Caracalla s'amusa à contempler pendant trois jours le grand massacre d'Alexandrie, ou bien lorsque Héliogabale voulant évoquer, du fond

1. Saint S. Sévère, *Dial.* II, § 44.

2. Tout ce que le pape Damasc et Anastase le Bibliothécaire avaient affirmé sur ces actes, ces traditions, et sur la double sépulture de sainte Agnès et de sainte Émérentienne réunies, avait cessé d'être cru, lorsqu'en 1603 Paul V parvint à retrouver et à exhumer leurs deux corps. La tête d'Agnès était séparée de son corps, et justifiait ainsi les Actes romains, les grecs n'en parlant pas. Quant à la résurrection de Procope, tous étaient d'accord.

de la Phrygie, son *dieu-soleil* pour le marier à la *Vénus* de Carthage, l'y décidait par une immolation d'enfants pratiquée sur la plus vaste échelle. Pour l'un comme pour l'autre, ces épouvantables excentricités pouvaient fort bien n'être que des obéissances de *dévots* à quelques prescriptions mystiques.

Mais lorsque vers la fin du second siècle on avait vu Marc-Aurèle, oubliant et la colonne Antonine et ses lettres au sénat<sup>1</sup>, reprendre avec acharnement dans les Gaules les persécutions que naguère il prohibait à Rome, on avait pu s'assurer que l'enfer était tout aussi bien servi par la philosophie que par la démence ordinaire.

Au commencement du III<sup>e</sup> siècle, un autre grand empereur, Alexandre Sévère, vint à son tour prouver bien autre chose. à savoir que l'admiration pour le Dieu du Calvaire, le placement de sa statue dans son propre *oratoire*, et même une protection de dix années accordée aux chrétiens, n'assuraient pas à ces derniers une garantie plus efficace que la philosophie de Marc-Aurèle.

Bien loin de là, sous ce règne de Sévère, on finit par croire à l'existence de l'Antechrist, tant les bras du persécuteur étaient longs; ils atteignaient partout à la fois : à Rome, à Lyon, à Carthage, en Espagne, etc. Puis quand ils furent fatigués, ceux de Maximin les remplacèrent et léguèrent eux-mêmes toute la suite du *travail* à Valérien, suivi bientôt de Dèce, d'Aurélien, de Dioclétien et de Maximin, sans compter le couronnement de ces dix persécutions en un siècle par le massacre des six mille chrétiens de la légion Thébaine. Depuis la proclamation de la *bonne nouvelle*, le chiffre total des martyrs montait à DIX MILLIONS, plus ou moins<sup>2</sup>.

Pendant que ce sang généreux coulait à larges flots, comme pour emporter toutes les immondices de la corruption romaine.

1. Voir plus haut, p. 446.

2. On a beaucoup disputé sur ce chiffre. On a même eu l'espoir de le réduire à un million... Si l'on y était parvenu, on eût apparemment trouvé que ce n'était plus qu'une *bagatelle*.

que faisait le peuple-roi ? Il continuait son sommeil ; maître de l'univers, chaque matin cet univers se chargeait de pourvoir à sa vie, comme les Césars à ses plaisirs, « *panem et circenses*, du pain et des spectacles. » Nouvel Hercule, il avait trouvé son Omphale, et ces fils dégénérés de César se mouvaient déguisés en vieilles femmes.

Mais ne nous y trompons pas. Si les thermes de Rome et leurs savantes débauches étaient la vraie raison providentielle de ces débordements de sang humain, le *secret* de la rage des bourreaux et de leurs délectations sauvages reposait, encore une fois, tout entier, dans le mot *possession*. *Le mal* a des insufflations de tous les ordres, et nous affirmons qu'il a des monstres et des buveurs de sang tout aussi littéralement *inspirés* que ses faux prophètes et que ses poètes.

Écrivains qui poursuivez la philosophie dans l'histoire, fussiez-vous doués de toute l'érudition d'un Niebuhr ou du génie d'un Montesquieu, croyez-nous, si dans les persécutions d'un Dèce et d'un Néron vous supprimez le *souffle* et l'incessant aiguillon des enfers, vous n'en comprendrez pas le premier mot. C'est là leur vrai *secret*.

## 2. — *Le secret des martyrs.*

Que nos lecteurs se rassurent, nous ne sortons pas du miracle, car le camp du bien possédait, comme l'autre, un *secret* qui faisait toute sa force ; il en avait besoin, puisque ce n'étaient plus seulement les hommes, c'étaient aussi des vierges, de jeunes et faibles femmes, des enfants en bas âge, dont l'héroïque et subite transformation renfermait deux mystères, la passion du martyr et la force de le braver.

Pour expliquer la première, il ne suffisait plus ici de ces grandes promesses qui exaltent le fanatisme et font tout entreprendre dans un état de délire insensé. Non, cette fois, tout était sublime de paix et de raison. Un rayon de ce nouveau soleil que l'on appelait la *Grâce* avait suffi pour développer

les ailes de toutes ces *chrysalides* qui, jusque-là, ne pensaient pas à éclore. A peine exposées à cette température nouvelle, on les voyait subitement illuminées, pénétrer toutes les vérités, et la vanité des plaisirs, et la fumée de la gloire, et l'instantanéité de la vie; ravies surtout de ces nouveaux horizons d'amour et de félicités éternelles qui s'étendaient devant leur foi, on voyait que pour elles la terre était jugée, et que toutes les passions se retiraient devant la passion du départ.

C'était là le premier de nos deux mystères, mais il y en avait un second; car se passionner pour la mort n'est pas tout, il faut en outre la force d'en supporter les tortures, et nous en sommes à comprendre qu'on ose encore nous demander des miracles, lorsque l'histoire nous remet tous les jours sous les yeux les chevalets, les torches, les chaudières et les flèches, bravés pendant trois siècles par des millions de faibles créatures, hier encore épouvantées à la seule vue d'un stylet. Évidemment il y avait là *assistance* surhumaine et soulagement mystérieux.

Nous serons donc toujours en droit de demander à nos libres penseurs de quelle nature pouvait être ce *calmant* sans égal, qui, cette fois, *sans chloroforme*, sans *passes* et sans *sommeil*, savait assez bien paralyser les victimes pour qu'on les vît par milliers triompher de tortures idéales, parmi lesquelles des *mamelles découpées* et des *entrailles dévidées par la roue* n'étaient pas les plus atroces.

Or, de qui donc pouvait émaner ce bienfait, si ce n'est de celui qui les distribue tous, et dont un apôtre avait dit : « Dieu est fidèle, *il fera avec l'épreuve un marché (proventum)*, afin que vous puissiez la supporter (*ut possitis sustinere*<sup>1</sup>) ? »

Paroles bien consolantes pour nous tous, faibles et misérables martyrs de la vie ordinaire, qui frémissons à la pensée d'un *malaise* ! Si notre esprit s'épouvante au récit de ces tortures, si notre conscience, après avoir revisé tous ses comptes,

1. Saint Paul, I Cor., x, v. 43.

voit trop clairement ce qu'elle *redoit* à la grande loi des expiations futures, rassurons-nous, le *contrat* (*proventus*) est authentique, et celui-là ne sera jamais déchiré.

Il ne l'a jamais été, et nous en trouvons la preuve dans deux des plus belles et des plus consolantes pages de nos annales ecclésiastiques.

### 3. — *Les martyrs secourus.*

On le sait, à Carthage (cette seconde Rome de l'empire), le sang fumait aussi dans les cirques, jaloux de rivaliser avec ceux de la métropole.

Voici, cette fois, Félicité et Perpétue, ces dignes filles de Polycarpe et d'Ignace, qui vont monter sur la scène et *divertir* les païens par leur martyre. Dans huit jours Félicité doit combattre les bêtes, elle le sait et s'en rit; mais cette athlète, si rassurée comme chrétienne, est peut-être, comme femme, au-dessous de toutes les autres, car prise, au fond de sa prison, des douleurs ordinaires de la parturition, les cris que ces douleurs lui arrachent scandalisent les geôliers, qui lui disent en se moquant: « Est-ce ainsi que dans huit jours tu comptes supporter les tourments du martyre? Ah! crois-nous bien, et que ta faiblesse actuelle te serve d'expérience et de leçon. — Vous ne comprenez rien à la grâce, leur répond la jeune femme; aujourd'hui c'est *MOI* qui souffre, mais alors *IL Y EN AURA UN AUTRE EN MOI QUI SOUFFRIRA POUR MOI, PARCE QUE J'AURAI VOULU SOUFFRIR POUR LUI.* »

Et elle avait dit vrai!...

Sainte Félicité était esclave. Quant à sainte Perpétue, jeune et noble mère de vingt-deux ans, comprise avec Satur, son frère, et deux autres serviteurs dans la sublime *fournée* de cette semaine, son martyre n'est pas moins historique que le premier. Ses actes irrécusables nous ont été confirmés par le récit de Tertullien <sup>1</sup>, et plus tard encore par celui de saint

1. *De Anima*, ch. LV.

Augustin, qui les écrivait sur le lieu même du supplice. Il ne s'agit donc que de les rappeler en peu de mots.

Au fond d'une prison ténébreuse, Perpétue et Satur *séchaient* de frayeur et de chagrin (ce sont leurs expressions); voilà bien la nature. Tous deux alors se décident à consulter le Seigneur sur l'issue de ce procès, et « aussitôt, dit Perpétue, voilà que cette prison nous devient un palais. » Qu'avait-elle donc vu, la jeune et noble fille ? Elle avait vu tout le détail de son martyre, la *vache* furieuse à laquelle elle devait être livrée, sa victoire sur le démon, et, notons-le, l'*insensibilité* que le Seigneur lui donnerait. Satur était aussi consolé; il avait vu qu'il mourrait le premier et du seul coup de dent d'un léopard.

Que l'on conteste la révélation, il n'en restera pas moins certain que l'événement lui fut conforme. Huit jours après, le cirque se chargeait de réaliser la vision terrible. Toute la ville voit, en effet, la fiancée du Seigneur horriblement secouée par la terrible vache dans le filet qui l'enserme. Au milieu de cette épreuve, on remarque qu'elle *rajuste tranquillement ses vêtements*, qu'elle *renoue sa chevelure*; et plus tard, c'est elle qui fait à son tour de la dénégation lorsqu'on lui raconte qu'elle vient d'être lancée dans les airs. « Quand donc commencera-t-on ? » s'écrie-t-elle; et là-dessus, saint Augustin se pose à son tour cette question : « Où donc pouvait-elle être ? et quel breuvage pouvait l'avoir hallucinée à un tel point ? »

Il est certain que le détail de la toilette dans le filet empêche d'admettre aucune espèce d'extase. Il y avait donc encore là (qu'on nous passe l'expression) une sorte de collyre surnaturel appliqué sur les yeux de la patiente et la rendant aveugle jusqu'au moment où, ramenée dans le cirque, elle guide elle-même l'épée qui termine son martyre. Quant à Satur, il était déjà victime du *coup de dent* prophétisé, « ce

qui convertit son gardien. » Les autres moururent tous du genre de mort *qu'ils avaient demandé au Seigneur*.

Et que l'on se garde bien de supposer que ces merveilleux *topiques* fussent uniquement réservés au sexe le plus faible; il faut voir le *ciel ouvert* au-dessus de soi pour chanter sur le gril comme saint Laurent, ou dans la poix bouillante comme tant d'autres. Il faut que la *nature* se retire pour faire place à la *grâce*. Voyez au v<sup>e</sup> siècle ce qui arrive à saint Jacques l'*Interces*. Il croit avoir assez de force en lui-même pour affronter les épreuves très-ordinaires que lui ménage Isdegerde, mais la *grâce* n'était pas avec lui, et le lâche chrétien se laisse aller à sacrifier aux dieux. Aussitôt il rougit de sa faute, s'humilie, donne entrée à la *grâce*, et voilà que le plus faible des hommes va maintenant se laisser couper en *tout petits* morceaux, sans interrompre une seule fois son cantique d'action de grâces.

Voilà, convenons-en, une assistance supérieure qui s'entend parfaitement à faciliter les sacrifices qu'elle impose ! Courage donc, car la grande loi de proportion qui égale les épreuves à la force ne changera pas pour nous ! Historien du miracle, nous ne pouvons méconnaître celui de tous les instants qui, sans manifestations sensibles, ne cesse de venir en aide à toute la pauvre humanité militante.

#### 4. — *Les martyrs après leur mort.*

Après avoir été soutenus très-souvent pendant leurs dernières heures par des apparitions consolantes, ces saintes âmes n'avaient rien de plus à cœur que de consoler elles-mêmes, après leur mort, ceux qui devaient leur succéder. Comme saint Pierre, presque tous les saints accompagnaient leurs adieux de ces paroles si touchantes : « Après ma mort, j'aurai soin de vous rappeler ce que je vous ai dit; » et c'était le plus souvent *en personne* qu'ils tenaient à remplir leurs promesses.



Aussi, de même que le grand saint Ignace, leur maître, s'était montré à ses disciples la nuit même qui suivit son martyre, de même Félicité et Perpétue se montraient aux leurs, soit par leurs anges ou soit par elles-mêmes.

Vers le même temps, sainte Potamienne, cette esclave victime héroïque de sa beauté et de sa foi, est conduite au lieu de son supplice par le soldat Basilide, qui lui témoigne égards et bonté; elle en est touchée et lui dit : « Courage, et comptez sur mes prières après ma mort. » Peu de jours après, Basilide mourait en chrétien et répondait à ceux qui l'interrogeaient sur son changement : « Potamienne est venue me trouver la troisième nuit après son martyre <sup>1</sup>, et, me déposant une couronne sur la tête, elle m'a dit qu'elle avait obtenu merci pour moi et que Dieu me recevrait bientôt en grâce. » Eusèbe, qui nous a conservé ce fait, ajoute qu'elle avait converti de la même manière plusieurs citoyens d'Alexandrie <sup>2</sup>.

La vierge Fébronia, cette autre merveille de sainteté, dont les plus grands esprits allaient recueillir les paroles dans son couvent de Nisibe (sans que jamais personne ait pu entrevoir la beauté de son visage toujours voilé), Fébronia, disons-nous, offrait après son martyre un bien autre phénomène : « Son ombre (dit la tradition fondée sur les affirmations de témoins oculaires) apparaissait toutes les nuits à sa place dans le chœur du couvent, et psalmodiait avec les sœurs <sup>3</sup>.

Origène affirme à son tour que rien n'était plus fréquent que ces apparitions <sup>4</sup>. De cette manière tout s'explique; — avant le supplice les visions consolantes; — pendant le supplice l'assistance miraculeuse; — après le supplice la reprise des affections et la survivance des âmes qui se partagent alors

1. Remarquons ce délai de trois jours, qui se représente très-souvent et semble se conformer à celui que Notre-Seigneur s'était fixé à lui-même.

2. Eusèbe, *Hist. ecclés.*, l. VI, ch. v.

3. Boll., *Acta SS.*, t. V de juin, p. 25. M. de Montalembert (*Moines d'Occident*, t. I, p. 54) traduit le mot *psallentem* par ceux-ci : « comme pour y chanter. » La traduction est trop libre.

4. Origène, *contra Cels.*

entre le ciel et la terre. En vérité, de pareilles perspectives ne sembleraient-elles pas devoir enlever quelque chose au mérite des martyrs (1)?

---

I. « EST-IL VRAI QUE LE BOURREAU FUT TOUJOURS LE PLUS FORT? » — On nous objecte que, malgré les victoires incessantes des martyrs sur les flammes, les grils, les chevalets, etc., il venait toujours un moment où le bon principe semblait vaincu par le mauvais; c'était celui de la *décapitation*. La question paraissait tranchée avec la tête. C'était effectivement le coup de grâce habituel pour ces généreux combattants; mais s'ensuivait-il, comme on l'a prétendu, que l'enfer, toujours assuré de sa victoire, fût par conséquent le plus puissant et le plus fort? Nous avons vu quelques catholiques tout à fait déconcertés par ce misérable paradoxe. Il aurait dû cependant leur paraître peu logique que ce même Dieu, qui d'un mot ressuscite les morts, ne fût pas assez puissant pour paralyser le bras d'un homme, ou pour appliquer à ses martyrs ce qu'il applique naturellement tous les jours à certains ordres d'animaux dont les têtes repoussent après leur ablation: donc l'argument d'impuissance ou d'infériorité n'a aucune espèce de valeur. Un seul fait va le prouver. Nous en empruntons cette fois l'abrégé à l'une des plus grandes autorités de l'Eglise, à saint Jérôme, *contemporain de l'événement*. « A Verceil, dit ce grand homme, un mari avait dénoncé aux magistrats sa femme comme coupable d'adultère. On la jette dans les cachots avec le jeune homme regardé comme son complice. Les tortures commencent, et ce dernier, pour les faire cesser, avoue le crime qu'il n'avait pas commis. Quant à la femme, on l'attache par ses cheveux au chevalet, on lui transperce les deux côtés, on lui brûle la plante des pieds, et ses deux seins sont tordus; elle n'en demeure pas moins immobile et persiste dans l'affirmation de son innocence. Fatigués de cette obstination, les juges décident que les deux prévenus seront exécutés, et, par suite de cette décision, tous deux sont traînés sur le même terrain. Du premier coup le jeune homme a la tête tranchée, et son corps nage dans son sang. Mais la femme s'étant mise à genoux, et le même bourreau ayant asséné de toutes ses forces un coup de son épée, ce coup ne peut lui faire qu'une légère égratignure; un second n'est pas plus heureux, et comme si cette épée eût craint de blesser une innocente, elle tombe

comme engourdie sur son cou, sans lui faire le moindre mal : alors le bourreau entre en fureur, et pour assener son troisième coup, le plus dange-reux, dit-on, il jette en arrière son manteau, dont l'agrafe se détache et tombe à son insu. « Ramassez cet ornement, juste récompense de toutes vos peines, » lui crie sa victime. Surexcité dans son orgueil, le soldat se hâte d'en finir par ce coup qui devait être si funeste et qui n'en reste pas moins aussi impuissant que les deux autres. Alors, outré de rage et ne se fiant plus au tranchant de son épée, il essaye d'en faire pénétrer la pointe dans la gorge de celle qui le défie à bon droit, car le fer plie jusqu'à la garde, et le lutteur s'avouant vaincu est poursuivi par les railleries du public. Cependant toute cette foule qui ne pouvait en croire ses yeux, et dont l'émotion égalait l'étonnement, commençait à s'intéresser à l'accusée. D'autre part, arrivait un nouveau groupe d'officiers, et l'un d'eux, se détachant de leurs rangs, prévient l'assemblée qu'ayant été chargé tout spécialement de l'exécution de cette coupable, sa propre perte est assurée s'il ne peut accomplir les ordres qu'il a reçus. Alors tout change de face, car cette fois il s'agit de la mort d'un innocent, et l'amante favorisée de Jésus-Christ va lui faire le sacrifice de sa vie. O merveilleux effet de la puissance de Dieu ! Celle que n'avaient pu seulement effleurer les quatre décharges du glaive succombe sous celui-ci. ON LA VOIT MOURIR INSENSIBLEMENT dans l'intérêt d'un autre. Les PRÊTRES ENSEVELISSENT SON CADAVRE ; mais voilà que, dans la nuit, ce cadavre REVIENT A LA VIE ! — « Dieu m'a soutenue, dit-elle, je ne craindrai plus jamais aucun homme. » Après quoi, elle coupe ses cheveux, change d'habit, et se réfugie dans une métairie écartée, ou néanmoins la police la découvre et la condamne à nouveau. Elle allait être exécutée, lorsque notre ami Évagrius, évêque de Milan (c'est toujours saint Jérôme qui parle), demande sa grâce à l'empereur et l'obtient, afin qu'on rendit A LA LIBERTÉ CELLE QUI AVAIT ÉTÉ RENDUE A LA VIE, *ut redditam vitæ redderet libertati.* » (Saint Jérôme, Ép. xvii, à *Imocent.*)

Donc, il n'était pas plus difficile à Dieu d'empêcher les *décapitations* que de ressusciter les *décapités*.

---

II. « UNE PRÉTENDUE LÉGENDE RÉINSTALLÉE DANS L'HISTOIRE. » — Nous ne pouvons clore le chapitre des martyrs sans dire un mot de l'atroce et collective *passion* que l'un des prédécesseurs d'Atila fit subir à la même époque, et dans le nord des Gaules, à sainte

Ursule et à ses *onze mille vierges*. Selon cette version (révélée), ce serait le tyran Maximin qui, pour se défaire d'Alexandre Sévère et usurper l'empire, aurait appelé à son aide tous les barbares, et principalement les Huns.

Commençons par nous confesser humblement. Pour nous, jusqu'à ces derniers jours, cette histoire était bien positivement un roman; nous admirions de loin l'*épopée*, sans même prendre la peine d'en tourner les feuillets, tant le paradoxe dénégateur a d'empire sur les esprits les plus en garde, ou, si l'on veut,... les plus *crédules*.

Aussi, lorsque tout dernièrement nous vîmes cette *passion* de sainte Ursule traitée dans le tome IX d'octobre nouvellement publié par les Bollandistes modernes, lorsque nous reconnûmes surtout la signature du très-révérend père de B., le plus sévère de tous ces sévères critiques, nous ne doutâmes pas un instant que toute cette poétique armée de vierges-martyres ne fût prédestinée à une seconde immolation, non plus, cette fois, sous les flèches du *fléau* de Dieu, mais sous les *traits* lancés par ses meilleurs amis.

Quel ne fut donc pas notre étonnement, en lisant l'article magnifiquement traité, dont voici à peu près la substance !

Les traditions sur l'époque précise et sur la vraie cause de cette singulière émigration des rives de l'Écosse à celles de la Germanie diffèrent beaucoup. S'il faut en croire Geoffroy de Monmouth, évêque anglais du <sup>xii</sup><sup>e</sup> au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, elle aurait été la conséquence d'un appel fait par un Conan Meriadec, roi de la Bretagne armorique, à toutes les jeunes filles nubiles des Iles-Britanniques, et tout spécialement pour son propre compte à Ursule, la plus belle, la plus sainte de toutes les jeunes princesses de cette époque. Cet appel de Conan aurait été fait sous l'inspiration de Maxime, représentant de l'empereur Gratien en Angleterre vers 283. Cette version, quoique très-suspecte au jugement du cardinal Baronius, a cependant été choisie par lui. La seconde est celle de saint Cunibert, infiniment plus ancienne, puisque ce saint personnage était archevêque de Cologne vers le milieu du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle. Par cela seul elle devrait se rapprocher beaucoup de la version primitive, que l'on suppose perdue. Selon le bienheureux prélat, il s'agirait encore du mariage avec un prince Conan, soit barbare, soit converti par les prières de sainte Ursule, vers la même date, et sous Maximin, comme nous l'avons déjà dit; mais ce qui domine toute l'épopée, c'est l'intervention directe et constante de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sans les ordres duquel rien ne se fait plus, ni l'acceptation de la main du fiancé, ni le choix, ni la réunion des onze mille vierges, ni l'équipement des onze vaisseaux

destinés à les porter d'abord à Cologne et à Bâle, ni le pèlerinage au tombeau des saints apôtres à Rome, d'où elles ne reviennent enfin que pour trouver à Cologne ces terribles ennemis qui leur procurent le martyre.

Bien des difficultés surgissent encore, il est vrai, mais on est étonné de la facilité avec laquelle le père Herman (jésuite) les élude ou plutôt les détruit dans son ouvrage publié sous le titre de *Ursula vindicata*. Que répondre, par exemple, à toute cette nomenclature d'évêques, qui se lèvent sur leur passage pour les accompagner, et dont plusieurs corps ont été retrouvés aux villes mêmes indiquées par la légende comme ayant été leur dernier séjour? Que répondre aux inscriptions de leurs pierres sépulcrales qui parlent aussi comme elle? Il en est de même des compagnes d'Ursule qui meurent également dans le trajet, et dont on retrouve les corps, les noms, les chapelles, avec leur masse de miracles si bien avérés, que des protestants célèbres pour leur vandalisme ont avoué n'avoir pas osé y toucher, tant les monuments sont authentiques!

Dans cette version Ursule est rejointe par son fiancé Conan, et s'achemine avec lui vers Cologne.

Voilà donc ce que l'on pourrait appeler la version mystique, mais en même temps la version de beaucoup la plus rapprochée des sources et de toutes les traditions.

Revenons maintenant au révérend père de B., auquel cette version ne plaît pas. « Si, dit-il, elle nous était fournie par un témoin oculaire, nous ne pourrions pas la croire; à plus forte raison, ne l'étant pas, etc. etc. » Ne lui montrez donc aucune des révélations qui sont venues plus tard confirmer la tradition mystique, pas même celles de la célèbre extatique Élisabeth de Schwanau, en 1156, ni celles de sainte Brigitte ou du bienheureux Joseph Hermann de Steinfeld, car tout cela ne fait pas autorité pour lui, même lorsqu'elles signalent des milliers de noms de martyrs, dont beaucoup se sont retrouvés plus tard sur les tombes avec une exactitude merveilleuse.

Mais, à part cet excès de défiance, juste dans son principe et presque toujours déjouée dans ses applications, la critique du révérend père de B. ne saurait être plus favorable qu'elle ne l'est au culte de sainte Ursule et de ses nombreuses compagnes.

Et il avait bien à faire, car leur cause était perdue en France, et perdue, semblait-il, pour toujours. « Quant aux onze mille vierges, disait au dernier siècle le savant Adrien de Valois, je suis bien leur très-humble serviteur. La fable est un peu trop manifeste pour la pouvoir souffrir... Je ne comprends pas comment les docteurs de

Sorbonne, parmi lesquels il y a tant d'habiles gens, ont bien voulu laisser pour patronnes tutélaires de leur église cette troupe de saintes de *contrebande*, pendant qu'ils en avaient à choisir tant d'autres de bon aloi (a). »

Il fallait bien cependant une explication quelconque à cette aberration générale, et voici quelle était celle du savant : on avait pris très-probablement pour *undecim millia* (onze mille) le nom d'une vierge appelée *Undecemille*, et tout avait été dit. Toute l'antiquité avait été prise à cette faute d'orthographe cachée pendant douze siècles... Or, on n'a pas besoin d'ajouter que dans le monde entier on accepta l'hypothèse de Valois.

On accepta avec la même facilité cet autre gros mensonge de l'école de Baillet et de Launoy, à savoir qu'il n'existait pas sur cette légende de documents antérieurs à ceux du XI<sup>e</sup> siècle. Baillet ne savait donc pas, ou plutôt ne voulait pas savoir que toutes les chroniques parlaient d'un certain Afivinus et de sa femme qui avaient légué en 927 leurs propriétés à l'église *des saintes vierges* (b);... qu'en 852, Gunthaire, archevêque de Cologne établissait des chanoines *des vierges saintes*;... qu'en 800, le lieu où était le corps de sainte Ursule avait été révélé miraculeusement à saint Cunibert, comme beaucoup d'autres corps avaient été montrés par les religieuses auxquelles ils avaient appartenu;... et enfin (réponse *archiprémptoire*!) que la basilique de sainte Ursule à Cologne, brûlée et restaurée par Clematius de 500 à 700 au plus tard, portait dès cette époque primitive le nom de basilique de sainte Ursule et de ses *onze mille vierges martyres*. Décidément la vierge *Undecemille* était bien vieille, et le solécisme était impardonnable pour des peuples qui n'avaient encore parlé que le latin!

Évidemment, Baillet avait confondu l'époque du martyre avec celle des recherches et découvertes faites à la suite des *révélations*, et c'est ici que le révérend père de B. doit être embarrassé lui-même de son peu de considération pour cet ordre de preuves, puisqu'il nous avoue que, sur les indications *fournies par les révélations de 1155 seulement*, plus de *mille corps* avaient été trouvés et portés en 1182 sur le *vieux mont*, pendant qu'un nombre égal pour le moins, sans compter une énorme quantité de têtes et de membres, était envoyé

(a) *Valesiana*, p. 49.

(b) Voir à Cologne l'autographe de ce don fourni par M. de Reiffenberg, dans le *Comptendu de la Commission royale d'histoire*, Cologne, t. VIII, p. 272.

dans toutes les villes de l'Europe, émerveillées de tous les miracles de premier ordre qui suivaient leur arrivée (a).

Ces révélations sont au contraire tellement importantes, que pour sa seule part le père de B. relève plus de 180 inscriptions lapidaires et nominales qui leur sont parfaitement identiques (voir p. 259 de son article). « On ne peut, dit-il, se tromper sur la date de ces pierres, car toutes portent certains *sigles* qui n'ont pas survécu au *v<sup>e</sup> siècle*. » La vérité se fait donc jour sur tous les points à la fois, et, pour nous, il nous semble que c'est uniquement là qu'il faut la chercher, car pourquoi ces révélations mentiraient-elles sur les généalogies, après avoir dit si vrai sur tout le reste ? pourquoi mentiraient-elles sur le pèlerinage de Rome, quand elles ont dit si vrai sur les malades qui ont succombé dans le trajet ? sur le chiffre de onze mille martyres, quand on compte déjà des milliers de retrouvées ? En vérité ce *merveilleux* est écrasant, quand on le voit si matériellement confirmé. « Mais quel jugement, se demande le père de B., doit-on porter de toutes ces reliques ? Il est hors de doute (*extra controversiam est*) que beaucoup de ces corps sont ceux des martyrs et des *saintes vierges*. Nous en avons vu plusieurs auprès desquels est un vase rempli de sang et de sable. Nous en avons rencontré d'autres (*multa offendimus*) dont les poitrines, les bras et autres membres étaient encore *percés de flèches*... Nous avons vu des fosses remplies de cadavres couverts de mille signes de mort violente, et l'on a pu s'assurer que *tous* ceux qui avaient été déterrés en 1640 étaient *en tout* semblables aux vieilles peintures de nos églises, qui les représentaient dans leurs tombeaux. « Il faudrait être de fer, s'écriait à ce sujet le célèbre père Papebroc, pour ne pas s'avouer vaincu. » Il y a donc bien identité... Quant à la tête de sainte Ursule conservée à Cologne, *nous ne doutons pas* non plus que *ce ne soit elle-même*, et l'office qui s'y rapporte est bien certainement antérieur au *ix<sup>e</sup> siècle*. »

Topographiquement parlant, l'exactitude est la même. Tous les pèlerins de Cologne peuvent se faire montrer encore à l'heure qu'il est et le *Champ du sang* de la légende avec ses tombes symétriquement rangées, et l'antique rue *du sang*, par laquelle le sang devait couler à larges flots dans le Rhin, et la *terre sacrée* qui rejette encore, dit-on, tout ce que l'on dépose dans son sein, etc., etc.

(a) Plus tard, un peu de simonie s'étant glissé dans cette excessive prodigalité, le pape Boniface IX finit par interdire toute espèce de translation au dehors de Cologne.

« Et maintenant, reprend une dernière fois le père de B. dans ce qu'il appelle l'*épilogue* de son travail, je ne vois pas ce que l'on pourrait désirer de plus fort pour la confirmation de ce massacre, récapitulons :

« 1° Le titre encore existant de Clematius relatif à la restauration de l'église des onze mille vierges (*undecim millia*), probablement en 500, d'après nos plus forts archéologues.

« 2° Toute son ample *moisson* de martyrologes et de calendriers publiés avant 851 contrairement aux affirmations de Baillet sur « l'absence de documents avant l'invasion des Normands. »

« 3° La présence *sous la main* (ad manum) d'une masse de monuments (*ingens series*) remontant (tout le monde en convient) à une époque très-rapprochée du martyre.

4° LES CORPS EUX-MÊMES, imposant témoignage! les corps accompagnés et pénétrés encore par les instruments de la passion (*affecta et sauciata*), de sorte que nous pouvons dire avec saint Gaudens : « Que voulez-vous de plus, puisque nous avons les instruments de la Passion ? »

« 5° Les flèches renfermées dans les tombeaux et *fichées* encore à l'heure qu'il est dans les têtes, dans les bras, les poitrines, etc., comme elles le sont dans les cent têtes conservées dans l'église et trouvées dans un seul tombeau en 1640.

« 6° Enfin, la concordance parfaite et des chronologies et des traditions anglaises et germaniques.

« Quant au chiffre, nous l'admettons, du moment où nous sommes certain que la première basilique le proclamait. Si formidable qu'il soit, il ne déconcerte pas notre foi, quand nous retrouvons ici ce mode et ces engins de destruction attribués aux Huns par l'histoire. On demande enfin si toutes ces jeunes filles appartenaient bien à l'armée de sainte Ursule. Non, car nous n'affirmerons certes pas qu'il n'y eût pas des captives, ou bien que toutes ces victimes fussent des vierges... »

Et de tout cela ne tirerons-nous pas, à notre tour, deux grandes et solides conclusions, à savoir :

1° Que lors même qu'il s'agit des légendes les plus difficiles à admettre, la simple prudence commande encore le respect, ne fût-ce que dans la crainte des révolutions du lendemain ;

2° Qu'entre deux versions, dont l'une relativement moderne, entachée d'erreurs, en désaccord avec les traditions générales, n'a d'autres avantages que de moins éprouver la raison, et dont l'autre, basée sur le miracle, racontée dès *sa source* par des saints et plus tard



complétée par des révélations que de nombreuses découvertes viennent confirmer littéralement, ... *le choix n'est pas douteux*; votez hardiment pour la version qui vous paraissait avoir tort, et en dehors de laquelle il ne vous resterait plus que des expédients dans le genre de la vierge *Undecemille*.

---

#### § IV.

##### LE SPIRITISME DÉMONIAQUE AU III<sup>e</sup> SIÈCLE.

1. Manès, ou le chrétien qui se fait mage. — 2. Saint Cyprien, ou le magicien que l'on fait évêque.

Noté I. — CONFESSION DE SAINT CYPRIEN, TRADUITE  
POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS.

1. — *Manès, ou le chrétien qui se fait mage.*

Après l'édification, nous voici condamné encore par l'exactitude et par l'ordre historiques à revenir au scandale. Bien que depuis deux siècles le monde chrétien fût habitué à voir ses apostats se changer en *paraclets*, bien que les dix siècles de ses gnostiques se fussent évertués à dépasser toutes les limites de l'absurde et de l'immonde, il restait au MAL une dernière obligation logique : celle de concentrer toutes ces folies en une seule, et d'en tirer une synthèse qui leur donnât plus de prestige en paraissant les couronner.

Ce génie du MAL trouva ce qu'il lui fallait dans la personne de Manès, esclave d'un philosophe égyptien <sup>1</sup>, versé dans toute la philosophie alexandrine, lié avec les principaux d'entre les Juifs, élève des gnostiques, et de plus initié à toute la théologie et magie de la Perse, où il était resté long-

1. Ce philosophe était Térébinthe, qui, invoquant un jour les démons de l'air, comme Simon, fut précipité par eux du haut de sa maison, et brisé. (Voir Socrate, I. I, ch. 1 : cité par Tillemont, t. IV, p. 584.)

temps également suspect à la cour, aux mages et aux évêques de l'Orient.

De toutes ces fausses richesses, et tout en se disant chrétien et même *paraclet* comme Simon, Manès avait su se composer à son usage une théologie toute spéciale, monstrueux assemblage de toutes les erreurs connues, et néanmoins distinguée de toutes les autres par ce dualisme insensé, dont le germe (sinon la formule) existait déjà dans les *Zends*<sup>1</sup>. Pour lui, Dieu *le Père* est inconnu, *le Fils* seul résiste à Ahriman et possède seulement l'avantage d'être le principe le meilleur et le plus honorable de ces deux principes *créateurs*.

Armé de ce blasphème fondamental, Manès, grand dialecticien, s'en allait disputant avec les hommes les plus distingués de l'Orient, de l'Égypte et de l'Italie, ravivant toutes ses forces *en invoquant soir et matin les démons de l'air* sur les terrasses de ses demeures, faisant avec leur aide de très-nombreux prosélytes et jetant partout les semences d'une hérésie sans fin.

Désormais le satanisme était complet, il avait enfin sa formule, et cette formule consistait dans « LA DIVINITÉ DE SATAN; » tout le reste de cette théologie était un accessoire ou plutôt un amalgame si désordonné de panthéisme, d'alexandrisme, de gnosticisme et de christianisme, que ceux même qui le professaient avaient peine à le comprendre, et, comme il arrive souvent, ne l'en admiraient que davantage.

Le spiritisme, c'est-à-dire la théurgie et ses extases, sans lesquelles aucune religion ne vivra jamais un plus grand nombre d'heures que celles de l'abbé Chatel et des saint-simoniens, ne manquèrent pas plus à Manès qu'à tous les autres. La chose était toute simple, puisque ce magicien était en communication incessante avec les *éons* du Zodiaque et

1. Livres sacrés de l'ancien zoroastrisme.

tout le *plérôme* du gnosticisme <sup>1</sup>, et par conséquent à l'école de toutes les abominations déjà mentionnées, et poussées si loin par lui, que cette fois saint Épiphane renonce par pudeur à les raconter <sup>2</sup>. Plus tard nous en jugerons par leurs fruits.

Au reste cette prétention aux miracles lui coûta cher. Le roi de Perse Sapor était déjà prévenu contre lui par les prêtres de Mithra, qui ne voulaient pas reconnaître le vieux culte de leur dieu dans ces nouvelles institutions mithriatiques célébrées dans les cavernes. Il connaissait les désordres qui les faisaient si souvent interdire. Cependant il veut en avoir le cœur net; son fils étant tombé gravement malade, il fait venir le thaumaturge, qui, se portant fort de le guérir, exige le renvoi des médecins. Mais le jeune homme ayant succombé, le roi enjoint à Manès d'accepter une conférence publique avec l'évêque Archélaüs, qu'il attaquait tous les jours. La conférence a lieu à Néo-Césarée; l'évêque démontre si clairement et l'ignorance et l'imposture de Manès, que le roi fait poursuivre, juger et condamner ce misérable au plus cruel des supplices <sup>3</sup>; punition horrible et dans tous les cas inutile, car il était trop tard. L'hérétique était mort, mais son école avait devant elle quinze siècles de survie.

2. — *Saint Cyprien, ou le magicien que l'on fait évêque.*

Quant au démonisme pratique, il reçut dans ce même siècle un rude coup par l'abjuration de l'un de ses plus forts soutiens. Après avoir vu le *paraclet* qui se fait magicien, il est assez piquant de voir le magicien que l'on fait évêque.

A Antioche, vers 252, vivait sous le toit d'Édèse son

1. Les *éons* étaient les esprits stellaires *émanés* de la divinité. Le *plérôme* constituait l'ensemble de toutes les puissances spirituelles.

2. Saint Épiphane, *adv. Hæreses*, l. II.

3. Après lui avoir enlevé toute la peau avec un os d'hirondelle, on le laissa mourir en plein air.

père, prêtre des idoles, et de Clédoïne sa mère, également idolâtre. une jeune fille d'une rare beauté, nommée Justine. Les uns et les autres ayant été convertis par les exhortations d'un diacre de la ville, vivaient tous en famille dans cette douce paix promise par l'Évangile à ceux qui ne recherchent que le vrai bien.

Mais pour les chrétiens la paix et la guerre marchent presque toujours de front. Pendant que la citadelle est dans le calme, l'ennemi souvent bat les murailles. C'est ce qui leur arriva ; un jeune homme d'Antioche, beau, noble et riche, nommé Idas ou Aglaïde, se prend de passion pour la jeune sainte, la lui déclare, la demande en mariage, et, refusé par elle, recourt à tous les moyens possibles pour vaincre cette résistance. Tout échoue, et c'est alors qu'il pense aux voies surnaturelles.

Il y avait dans cette ville un magicien célèbre appelé Cyprien, que l'on disait avoir des secrets infailibles pour venir à bout de tout ce qu'il entreprenait. Aglaïde va le trouver et le conjure ; Cyprien promet, et sans perdre de temps confie cette infernale mission au démon familier dont ce futur saint nous dira, après sa conversion : « Croyez-moi, j'ai vu le diable *en personne* ; croyez-moi, JE L'AI EMBRASSÉ, je lui ai parlé bien souvent, et j'ai passé pour l'un des mieux placés auprès de lui. »

Ce mandataire habile recourt donc à ses armes ordinaires et livre le plus acharné des combats à la malheureuse victime, qui se trouve aussitôt assaillie par des tentations insurmontables pour toute autre. On voit ici pour la première fois se réaliser sur un sujet chrétien tout ce que l'antiquité païenne nous a dit des *charmes amoureux* lancés par les Médées comme par les sorcières d'Horace, *charmes irrésistibles*, disaient les poètes, qui comptaient alors, on va le voir, sans la vertu de la croix.

Justine, cruellement éprouvée, et n'ayant plus d'autre moyen de résistance, multiplia tellement ses jeûnes, ses

prières, ses macérations, que le magicien se vit bientôt contraint à confesser à son client qu'il était à bout de voie, et que, pour la première fois, il rencontrait un obstacle dont il lui était impossible de se rendre compte. « Comment, lui répondait Idas, toi, à qui j'ai vu faire tant de merveilles, toi qui te vantais d'une puissance sans égale, voilà que tu vas échouer devant une faible enfant ! Mais de quelles armes se sert-elle donc, cette jeune fille ? » Celui-ci, avant de répondre, consulte son dieu, et lui ayant transmis cette dernière question : « D'une seule, avait répondu le démon ; mais cette arme est terrible pour nous, car devant elle il faut que nous fuyions à l'instant : c'est le signe de la croix. »

Le magicien réfléchit à cette réponse de son dieu. « Si le signe de la croix, se dit-il, a tant de vertu que ses ennemis ne peuvent rien contre lui, quelle folie à moi de lutter contre ce Dieu crucifié ! » Le coup était porté, et, peu de jours après, Cyprien venait déposer tous ses livres de magie aux pieds d'Anthime, évêque de la ville, lui demandant tout à la fois et le pardon et le baptême. Anthime, soupçonnant un loup dévorant sous cette peau de brebis, le refuse tout d'abord ; mais bientôt, mieux instruit et reconnaissant le pénitent à ses larmes, il l'admet au baptême, ensuite au diaconat, et depuis lors il prend un soin tout particulier de Justine, dont le nom va rester associé à celui de Cyprien. Leur double zèle pour la gloire de Jésus-Christ avait jeté trop d'éclat pour ne pas leur valoir la plus belle des récompenses ; renvoyés tous les deux à Nicomédie vers l'empereur Dioclétien, après avoir, comme tant d'autres, résisté aux ongles de fer et à la poix bouillante, ils consommèrent leur martyre par la décapitation. Leurs corps, laissés pendant six jours exposés à la voracité des bêtes et conservés miraculeusement, reposent ensemble aujourd'hui dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran, auprès du baptistère.

Les quatre martyrologes ordinaires sont parfaitement d'accord sur cette double vie, mais diffèrent avec les Grecs en

ce que ceux-ci confondent ce saint Cyprien d'Antioche avec le saint Cyprien évêque de Carthage, qui n'a rien de commun avec lui.

Il nous reste maintenant à parler de la pièce curieuse appelée *Confession de saint Cyprien*. Cette pièce a joui d'un trop grand crédit dans l'antiquité, elle est ensuite d'un trop vif et trop personnel intérêt pour nous-même (puisque'elle est comme le résumé de toutes nos études sur l'antiquité magique et comme leur expérimentale sanction par un saint évêque), pour que nous n'ayons pas désiré la traduire *pour la première fois*, et l'offrir avec quelques commentaires à nos lecteurs. Sa longueur nous l'avait fait reléguer d'abord aux appendices, mais nous avons pensé que pour ceux qui s'intéressent à ces choses elle perdrait trop à être isolée de son point de départ.

Ceux qui, au contraire, font moins de cas de ces questions, pourront supprimer la lecture de ce curieux monument, ou pour le moins l'ajourner (I).

I. « CONFESSION DE SAINT CYPRIEN LE MAGICIEN, TRADUITE POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS. » — Consultons d'abord la savante critique des Bollandistes sur ce document très-vieux (*pervetustum*), comme ils l'appellent (a).

« Quoique saint Grégoire de Nazianze, disent-ils, l'impératrice Eudoxie, Photius et l'Église elle-même se soient portés garants de la *sincérité* de ce document (sans que cette dernière cependant l'ait imposé jamais à la foi de ses enfants), plusieurs critiques des siècles *subséquents* (b) se sont évertués à lui retirer toute confiance.

« Il s'est même trouvé un évêque (Jean Fellus, évêque d'Auxonne) pour soutenir que ce livre de la *pénitence* de saint Cyprien avait été taxé d'*apocryphe* par le pape Gélase dans le concile romain de 494.

« D'abord, on le sait, cette qualification d'apocryphe n'entraîne

(a) Boll., *Acta SS.*, p. 297.

(b) Toujours les contemporains sacrifiés à ceux qui viennent mille ans plus tard ! C'est toujours le même principe.

qu'un peu de doute et la prohibition de la lecture publique dans les églises; or ici, *peut-être*, cette défense a-t-elle pu être faite, en raison de certains détails donnés sur les arts magiques et leurs effets, détails qui auraient pu choquer à la rigueur les oreilles d'une jeune fille ou des esprits *scrupuleux*. »

Fellus s'appuyant ensuite sur la confusion souvent faite entre saint Cyprien d'Antioche et saint Cyprien de Carthage, le Bollandiste lui répond qu'« il y aurait *stupidité* à admettre une confusion pareille de la part de contemporains qui auraient eu quelque valeur. Il en est de même du système de la fraude : comment croire qu'un imposteur contemporain aurait pu fabriquer avec succès, et pour bien mériter de la ville d'Antioche, des fables que toute cette ville eût rejetées avec horreur, et enfin comment penser qu'après la publication de ces fables (reconnues fables), l'Église en eût publié des actes sérieux qui les contiennent toutes, au moins en germe? Tout cela constitue un *enchaînement d'absurdités inadmissibles* (a). »

Qu'on le sache bien; Tillemont, lui-même, avait défendu l'authenticité de cette *confession* (b), mais son disciple Baillet ne peut le suivre sur ce terrain. Il prétend que cette authenticité ne peut se soutenir en rien. Fellus s'était contenté de la déclarer *suspecte*. Il était donc débordé.

« Cependant, reprend le Bollandiste, les paroles de Baillet sont vacillantes. Il insinue que dans le cas où cet opuscule serait réellement de Cyprien, il faudrait y reconnaître encore un certain nombre d'interpolations; mais alors c'était à lui à distinguer nettement (*certe*) les parties qui étaient de l'évêque et celles qui ne l'étaient pas, et au lieu de cela il ne s'en occupe même plus.

« Muranus (autre adversaire) n'hésite pas, lui, à convenir que cette confession est à peu près contemporaine du martyr dont elle porte le nom, c'est-à-dire du temps de Dioclétien et de Maximien.

« Quant aux raisons de tous ces critiques pour dénier cet opuscule à notre Cyprien, je ne puis en rien les soupçonner, car ils *n'en donnent aucune*. Et cependant, il faudrait au moins des arguments nouveaux pour enlever cet ouvrage à celui que saint Grégoire de Nazianze, Endoxie et tant d'autres écrivains subséquents en ont fait l'auteur.

« Je vois, il est vrai, dans cette *confession*, beaucoup de choses

(a) On peut appliquer cette énergique protestation du bon sens à la plupart des objections fondées sur les falsifications par des contemporains.

(b) *Mémoires*, t. V, p. 329.

merveilleuses, mais dont je ne puis établir la fausseté. Que ceux-là seuls l'essayent, qui rangent d'ordinaire ces choses parmi les *fables*; mais qu'ils veuillent donc bien se souvenir également de tout ce que contiennent, à leur tour, les livres de Job, de Tobie et de tout le Nouveau Testament sur le démon et ses tromperies, et qu'ensuite ils *essayent* de discuter cette matière, non pas avec *de gros mots*, mais avec des arguments sérieux, et je leur déclare qu'ils peuvent s'attendre à recevoir une riposte vigoureuse de la part de ceux qui ne s'avisent pas, eux, de rejeter de semblables écrits.

« J'attendrai donc, et je tiendrai cette *confession* pour authentique, jusqu'à ce que l'on m'apporte des arguments plus solides. »

Fort d'un assentiment préalable tombé de si haut, nous pouvons donc considérer ce qui va suivre comme la *confession* très-probable, et inébranlée jusqu'ici, d'un saint évêque initié pendant longtemps à toutes les théories et pratiques du spiritisme antique.

I. « TEXTE DE LA CONFESSION. » — O vous tous, qui rejetez les mystères de Jésus-Christ, voyez mes larmes, et par elles apprenez combien ils sont admirables. Vous qui vous plaisez dans les doctrines et les pratiques démoniaques, apprenez encore par mon triste exemple toute la vanité de leurs amorces; aucun de vous, soyez en certains, n'atteindra jamais le degré de superstition dans lequel j'étais tombé; aucun de vous ne se donnera plus de peine que je ne m'en suis donné pour connaître ce qu'on appelle *les dieux* et se ménager leur assistance.

Je suis ce Cyprien qui, consacré dès sa naissance à Apollon, fus initié de bonne heure à tous les arts du *dragon* (a). Je n'avais pas sept ans, que déjà l'on m'introduisait dans le temple de Mithra; trois ans plus tard, mes parents m'ayant conduit à Athènes pour m'y faire recevoir citoyen, je pénétrai aussi les mystères de *Cérès pleurant sa fille* (b) et devins encore le gardien du *dragon* dans le temple de Pallas.

(a) C'est-à-dire, ajoute un commentateur, *le grand serpent* (ὁπὺς μέγας) *préposé à la garde du temple*. » Que de fois n'avons-nous pas répété qu'il ne s'agissait ici ni de *symbole*, ni de *personnification*, mais bien de la personne même d'un *serpent occupé par un dieu*!

(b) Ce sont les mystères de *Déméter* ou de la *mère affligée*, qui ont fait le sujet du paragraphe 4 de notre chapitre XVIII (2<sup>e</sup> Mém.).



Je gravis ensuite le mont Olympe, le siège des dieux, comme on l'appelle, et là encore je fus initié au sens de leurs paroles et à celui de leurs bruyantes manifestations (*strepituum*). C'est là que l'on me fit voir en *imagination* (*in phantasia*) ces arbres, toutes ces herbes qui semblent opérer tant de prodiges, grâce à la présence des démons;... je vis là leurs danses (*choreas*) (a), leurs combats, leurs pièges, leurs illusions et leurs promiscuités; j'entendis leurs chants (b). Je vis enfin pendant quarante jours toute la phalange des dieux et des déesses, envoyant de là, comme s'ils étaient des rois, des esprits pour les représenter et agir en leur nom chez toutes les nations.

Je ne vivais alors que des fruits mangés après le coucher du soleil et dont les sept prêtres des sacrifices m'apprirent les vertus.

Quand j'eus atteint mes quinze ans, mes parents voulurent que je connusse parfaitement non-seulement toutes les lois naturelles qui regardent la génération et la corruption des corps, dans la terre, dans l'air et dans les mers, mais encore toutes les autres forces greffées sur celles-ci (*insitas*) par le Prince du monde, pour combattre leur première et divine constitution (c). A vingt ans, je me rendais à Memphis, et là, pénétrant dans les sanctuaires, j'y appris à connaître tout ce qui regarde la communication des démons avec les choses terrestres, leur aversion pour certains lieux, leur sympathie pour d'autres, leur expulsion de certains astres, de certaines choses, de certaines lois, leur persistance dans la recherche des ténèbres, et leur résistance à la lumière. Là, j'ai su le nombre des princes tombés et ce qui se passe dans les âmes et dans les corps qui eurent en communication avec eux... Je vis l'analogie qui existe entre les tremblements de terre et la pluie, entre le mouvement de la terre et celui de la mer; je vis les âmes des géants plongées dans les ténèbres souterraines et semblant (*de phantasia*) soutenir la terre comme un homme qui porte un poids sur ses épaules (d).

(a) Que l'on se reporte à tout ce que nous avons dit des bacchantes, et des chorées savantes et parfaitement ordonnées, si bien distinguées des chorées ordinaires, par l'Académie de médecine en 1859. (2<sup>e</sup> Mém., vol. 1, ch. iv, § 44.)

(b) Ceux des satyres ou éqipans (*ib.*, ch. ix, § 44). Ce sont là les *velus* et les *onocentaures* désignés par le prophète Isaïe.

(c) Cette expression, *greffées*, est admirable en ce qu'elle explique non-seulement le dualisme apparent au sein de la nature, mais surtout cette imixtion du surnaturel dans les choses les plus naturelles.

(d) Voir le 2<sup>e</sup> Mém., ch. vii, § 5, sur les géants (*Gibborim et Réphaïm*). ou force des damnés.

A trente ans, je passais en Chaldée pour y étudier la vraie force de l'air que les uns placent dans le feu et les plus instruits dans la lumière. Je vis que les astres étaient aussi dissemblables que les herbes, et que les étoiles étaient comme des armées rangées en bataille. Je connus la division chaldéenne de l'éther en 365 parties, et je vis que chacun des démons qui se le partagent était doué de cette force matérielle qui lui permet d'exécuter l'ordre du prince et d'imprimer tous les mouvements. Ils m'expliquèrent comment ces princes étaient devenus participants au conseil des ténèbres, toujours en opposition avec le conseil des esprits de lumière.

J'ai connu les MÉDIUMS (*mediatores*), et, voyant les pactes qui les lient, je fus frappé de stupeur en voyant par quels serments ils sont tenus de les observer (a).

Croyez-moi, J'AI VU LE DIABLE; CROYEZ-MOI, JE L'AI EMBRASSÉ et ME SUIS ENTRETENU AVEC LUI (b); quand j'étais encore jeune, il me saluait déjà du titre de Nouvel Jambres, me déclarant propre au ministère et digne de toutes ses communications. Il me promettait sa continuelle assistance pendant le reste de mes jours, et après ma mort une principauté quelconque. Enfin, devenu en grand honneur auprès de lui, il me confia une phalange de démons, et lorsque je pris congé de lui, « courage, excellent Cyprien, » me cria-t-il, et se levant, IL ME RECONDUISIT (*meque assurgens deduxit*); ce qui plongea tous les assistants dans l'admiration la plus profonde et me valut leur plus prompte obéissance, en raison du grand cas que l'on faisait de ma personne... Mais tous ces dons étaient illusoires. De même que nous conservons dans notre mémoire et notre esprit les images de nos morts, que nous les voyons sans les voir, que nous leur parlons sans leur rien dire en réalité, de même le diable nous entoure d'images et d'apparences. C'est ainsi qu'il nous donne de la pluie et pas d'eau, du feu mais pas de chaleur, des poissons mais pas de nourriture, de l'or mais sans valeur. Disposant de toutes les formes naturelles,

(a) Il y a dans le grec *μεσάζ*, et bien que l'on ne trouve rien qui ressemble à ce mot dans le dictionnaire (de M. Alexandre), le Bollandiste y voit la désignation de *puissances* naturelles et *mitoyennes* entre les esprits de lumière et les esprits de ténèbres. Mais il nous semble qu'on eût ajouté le mot *spiritus* à celui de *mediatores*, et comme le propre de ces substances était l'indépendance, on n'eût pas parlé de leurs terribles serments. Ce mot ne peut s'appliquer qu'à des adeptes et à des médiateurs humains. Les *médiums* ne sont donc pas une invention moderne.

(b) Douze siècles plus tard, et en pleine renaissance et réforme, Luther fera les mêmes aveux pour son propre compte et dans les mêmes termes.

il nous fait voir tout ce qu'il veut, et des villes et des maisons, des champs, des monts, des fleurs et nos patries; la nuit il nous envoie des songes, car il s'entend merveilleusement à se jouer dans les replis de l'imagination des impies qui lui décernent un culte (a).

Lorsque je quittai la Chaldée, je revins à Antioche; et là, faisant beaucoup de merveilles, je me montrai magicien aussi accompli que les anciens. Une masse innombrable de disciples m'entouraient, les uns pour s'instruire dans cet art sacrilège et périlleux, d'autres pour la satisfaction de leurs passions, d'autres enfin pour celle de leur jalousie ou pour obtenir l'abaissement et même la mort de leurs rivaux : les pères me priaient de délivrer leurs filles des maris qui faisaient leur malheur, les maîtres de rendre leurs serviteurs accomplis, un grand nombre me priaient pour leurs mères et leurs sœurs. Je ne laissais personne sans secours ou sans espoir, attendu le grand nombre des démons qui me servaient. Aussi étais-je resté fermement convaincu qu'il n'y avait pas d'autre dieu que le diable, que rien n'égalait sa puissance et par conséquent la mienne, puisque j'étais son premier ministre et délégué.

Néanmoins j'étais violemment troublé au fond de ma conscience de toutes les injustices qu'il me forçait à commettre; les pertes, les corruptions, les suicides, les secours accordés aux ravisseurs et aux homicides, tout cela me navrait; mais ma conscience s'apaisait en raison de la puissance que je reconnaissais à mon maître, et du culte que je lui avais voué pour toujours.

Ce fut donc seulement au jour où Aglaïde vint me faire part de sa passion pour Justine que je commençai à voir clairement le côté faible du *dragon*, car bien que j'eusse déchaîné sur cette jeune fille tous mes agents ordinaires, ses prières étaient tellement efficaces, que malgré les renforts continus que je leur envoyais, cela ne les aidait en rien; enfin, après soixante-dix jours d'efforts et de prodiges inutiles, commandés par moi et exécutés par Aglaïde, le diable se présenta devant moi *en personne*, avec plusieurs de ses principaux affidés. Mais Aglaïde n'était plus seul à aimer cette jeune fille; moi-même, je dois le dire, je souffrais véritablement et je l'admirais de toute mon âme, en voyant toutes les forces du dragon anéanties par une si faible vierge, et depuis lors Satan ne put

(a) Ces dernières lignes renferment toute la théorie des hallucinations *spiritiques*, parce qu'elles sont artificielles, si distinctes des hallucinations *naturelles*, spontanées et inintelligentes.

jamais rien changer à ces sentiments, bien qu'il l'ait essayé plus d'une fois. Alors, je lui disais : « Si tu peux tout, si toute la nature t'est soumise, au moins amortis ma passion et ne permets pas que je reste plus longtemps la risée du public en essayant des actes et en faisant des efforts que le succès ne couronne plus jamais. Lui, de son côté, convoquant tous les agents de la fornication, se répandait en menaces pour le cas où ils resteraient impuissants comme les autres. Mais tout demeurerait inutile. Ces démons restaient devant la porte de cette jeune fille et, sans pouvoir la franchir, se contentaient *d'aboyer comme des chiens* (a). Ce fut alors que révolté de cette puissance invincible, j'osai blasphémer contre le diable, ME RUAI SUR LUI ET, LEVANT LA MAIN, je pense LUI AVOIR DONNÉ UN SOUFFLET (*impetum feci, adversus eum manus levans, et puto quia et alapa eum percussî*) (b). Cependant l'esprit de fornication, en ayant reçu l'ordre, fait voir à Aglaïde l'image de Justine. Un jour, cette forme s'approche de lui, et déjà, dans l'excès de son bonheur, il prononce le nom de la jeune fille, lorsque la vraie, la belle Justine paraissant à son tour, force la fausse image à disparaître, comme elle force le démon à prendre la fuite, tant il souffrait en présence de cette vierge sainte et même à la seule prononciation de son nom. J'ÉTAIS LA (*aderam cum hoc fieret*); JE FUS TÉMOIN de la foi de Justine et de l'impuissance de son ennemi.

Couvert de honte, je ne quittais cependant pas la place, je me transformais à mon tour, et prenais une forme apparente soit de femme, soit d'oiseau; mais aussitôt que j'avais atteint le vestibule de Justine, cette vaine forme m'abandonnait et je *redevais Cyprien*, sans trouver aucune ressource dans mon art pour me tirer de là. Nous essayâmes alors contre Justine de la maladie, et nous parvinmes à lui faire garder le lit. Ses parents se désespéraient et la croyaient perdue; elle seule était sans crainte. « Ne pleurez pas, leur disait-elle, je ne suis pas malade. Je ne ressens qu'une sorte de chaleur indéfinissable qui m'est transmise par l'air. » Et ses parents se rassuraient; mais que ne leur avons-nous pas fait à eux-mêmes? Quant à moi, je m'en accuse, j'ai fait mourir leurs troupeaux, leurs

(a) Voir dans le Dr Calmeil (*de la Folie*, t. II) ce qui regarde les *aboyeuses* de Bretagne.

(b) Le démon, selon les théologiens, devient *objectif* toutes les fois qu, se formant un corps aérien, il en *épouse* toutes les vicissitudes comme il épouse toutes celles des corps des sorciers qu'il possède. (Voir dans notre 1<sup>er</sup> Mémoire la note qui suit le chapitre de Cideville.)

bœufs, leurs chevaux (a). Mais Justine les soutenait, et, dans le fait, ils n'avaient pas lieu de se plaindre, car la Providence leur rendait le double de tout ce qu'ils perdaient. Quant à elle, toujours pleine de compassion pour Aglaïde, elle se contentait de l'avertir dans les termes les plus persuasifs, et de faire avorter toutes ses œuvres par un simple signe de croix; ou bien encore elle le faisait expulser de sa maison, sans jamais permettre qu'on le dénonçât aux juges, parce que la loi aurait pu le faire condamner à mort comme magicien (b).

Toutefois, comme on redoutait l'emportement de ce malheureux, tous les parents et amis de la jeune fille s'entendaient pour conseiller à celle-ci d'accéder à ses désirs, et de se donner à lui en légitime mariage. Mais elle les rassurait, les refusait et les calmait d'un seul mot.

Cependant les choses devinrent plus graves et plus embarrassantes encore, car le démon avait annoncé qu'il enverrait la peste si Justine ne consentait pas à ce mariage; or, comme il l'avait promis, la peste arriva, et les instances redoublèrent; mais Justine ayant prié, ce fléau disparut, et une grande partie de la ville se convertit devant ce nouveau triomphe. Ce n'en était pas un pour moi, car partout j'étais désigné comme le perturbateur du repos public, et je n'osais plus sortir de chez moi dans la crainte de rencontrer quelques personnes de ma connaissance.

Voyant alors que rien ne pouvait prévaloir contre la croix de Jésus-Christ, je pris enfin le diable à partie, et lui dis : « Vil artisan de mensonge et d'impiété, comment as-tu fait pour t'emparer de mon âme et la rendre solidaire de ta faiblesse? Si l'ombre seule du Christ parvient à te vaincre, que sera-ce quand il viendra lui-même? A peine oses-tu maintenant approcher des portes de Justine, que serait-ce donc si tu osais jamais la toucher? Non tu ne peux rien pour l'attaquer et rien pour te venger...

« Quant à moi, tu as corrompu mon âme, tu l'as perdue et tu as jeté ma raison dans un affreux chaos. Grâce à toi, je suis tombé dans un abîme de honte et de méchanceté. Oui, mes erreurs ont dépassé toutes les bornes de l'impiété et de la folie. Adieu les lettres, adieu

(a) Qu'on se rappelle le livre de Job.

(b) C'est ici le cas de rappeler la loi des douze tables contre ceux qui « font mourir les moissons et les transportent d'un champ dans un autre. » Comme nos savants, nos magistrats sont dans l'impossibilité absolue de rien comprendre à leurs auteurs, s'ils en rejettent les principes.

les sciences qui ont contribué à ma perte, adieu l'amour de ma patrie, à laquelle j'ai causé tant de dommages ! Quant à mes biens, ah ! si j'avais distribué aux nécessiteux tout ce que tu m'as fait engloutir pour ta cause, peut-être me resterait-il quelque espoir de salut !... Mais malheur à moi ! J'ai tout perdu, et mes blessures ne sont plus guérissables. Je croyais vivre, mais j'étais mort, et je ne voyais pas que ce n'était qu'un sépulcre que je m'étais acheté à prix d'or. Un seul parti me reste à prendre : c'est de m'adresser aux prières des chrétiens ; c'est de me jeter aux pieds de Justine pour que, touchée de ma position, elle daigne prier pour moi. Retire-toi donc et prends la fuite, vil ennemi de la vérité et de la religion !... »

A peine avait-il entendu ces derniers mots, que le démon se précipitait sur moi avec une telle violence et me suffoquait si complètement, que, me sentant périr (a), je me souvins heureusement du signe employé par la sainte et m'écriai : « Dieu de Justine, ayez pitié de moi, » et au même instant je sentis mes forces revenir et je recouvrai le mouvement de ma main avec laquelle je pus faire le signe de la croix. A peine était-il fait que le démon s'éloignait et me criait : « Le Christ ne te sauvera pas de mes mains, car il déteste les impies. Ce n'est que par ruse qu'il feint de venir à ton secours aujourd'hui, mais plus tard, sois certain, il te donnera la mort que tu mérites. Quant à moi, je te montrerai ce qu'il en coûte à ceux qui se rient de ma puissance. »

Je fus épouvanté de ces propos ; et la foule commençant à s'assembler, je me tournai vers elle en m'écriant : « O vous tous, qui êtes ici, prenez pitié de ma misère ! Dites-moi, vous qui êtes chrétiens, croyez-vous que jamais le Christ puisse me pardonner et m'arracher à mes anciennes iniquités ? » Tout le monde se taisait lorsqu'un d'eux nommé Timothée sortant de la foule, me cria : « Courage, Cyprien ! Le Christ te veut, car tu ne savais pas ce que tu faisais... Le démon continue à te tromper en t'effrayant, mais la bonté de Jésus-Christ ne te trompera jamais ; encore une fois, courage ! ne crains rien ; lève-toi, va trouver notre évêque, et il te montrera la voie qui mène à Jésus-Christ. » A ces paroles je repris un peu de force, et me mis à lui dire : « Crois-tu donc, cher Timothée, que les choses puissent se passer ainsi ? » Et Timothée me rendit une seconde fois toutes mes forces par ses excellentes paroles.

A partir de ce moment, je me mis à proclamer tout haut tous mes

(a) Saint Grégoire de Nazianze va plus loin et dit que le démon était entré en lui à ce moment, et s'était mis à le posséder véritablement.

crimes devant la ville d'Antioche. « Chers compatriotes, m'écriai-je, voyez si Dieu pourra jamais me pardonner tous les maux que je vous ai causés; écoutez, écoutez tous mes crimes : j'ai lancé les démons sur les femmes en couche; j'ai enlevé de nobles captives de leurs patries, sous d'autres formes que les leurs, et, après les avoir déshonorées, je les ai fait mourir; j'ai enterré des enfants à la mamelle; j'ai suffoqué ou étranglé les autres pour mériter les biens que me promettait le diable. J'ai fait périr des jeunes gens, seulement en les dévouant à Pluton, et, pour plaire à Hécate, j'ai fait couper plus d'une tête. J'ai répandu le sang des vierges en l'honneur de Pallas, et j'immolai des enfants à Mars et à Saturne, le tout pour arriver à l'intimité du démon, et j'y suis parvenu (a); alors je lui ai offert du sang d'animal dans un vase d'or, et, après en avoir versé sur sa couronne, il m'en a versé sur moi-même, en disant : « Reçois toute puissance sur tout ce qu'il y a d'êtres raisonnables ou sans raison. » Dès lors, je ruinais les uns sans enrichir les autres, car mes bienfaits n'ayant aucune réalité, mes maléfices seuls avaient trop de substance et de réalité. En effet, je pouvais prendre l'or de mes victimes sans en pouvoir jamais donner à personne. En un mot, dire ou écrire tout ce que j'ai fait mourir, tout ce que j'aurai perdu d'âmes, est impossible. O mes amis, vous le voyez, comment Dieu pourrait-il jamais avoir pitié de celui qui n'a pas eu pitié de lui-même? Songez donc que toute ma vie a été, en outre, un long blasphème contre Jésus-Christ, son Église, ses ministres, ses livres saints; j'ai dépassé en mal Jannès et Mambré, car ces magiciens si célèbres ont, au milieu de leurs prestiges, confessé *le doigt de Dieu*; moi j'ai tout nié, même son existence. Et si Dieu ne les a pas épargnés, que fera-t-il donc de moi? Et encore, si j'étais seul! Mais tous ceux que j'ai perdus avec moi où sont-ils?... Que de disciples, enviant la puissance de leur maître, se seront efforcés de marcher sur ses traces! Grâce à eux, *que de morts n'ai-je pas fait voir comme s'ils étaient vivants!* (b) Et c'est à l'aide de tous ces misérables prestiges que j'ai pu me croire et me dire supérieur à Dieu; quant à Notre-Seigneur Jésus-Christ, je lui refusais toute connaissance non-seulement des choses invisibles, mais des choses visibles

(a) Nous entendrons dans tous les siècles des confessions semblables, et avec les mêmes expressions. On croirait, entre autres, assister aux interrogatoires du maréchal de Retz, dont les procès-verbaux subsistent encore et que nous reverrons au xiv<sup>e</sup> siècle.

(b) O esprits modernes, réfléchissez à cet avertissement!

et temporelles. Et vous osez me dire, ô mes amis, qu'il aura pitié de moi ! »

Et tous ceux qui m'entendaient pleuraient avec moi. Et alors, déchirant mes vêtements, couvrant ma tête de cendres, je continuais à rester étendu sur le sol que je trempais de mes larmes, en criant : « Malheur à moi, malheur à moi, qui me suis volontairement donné la mort ! »

Ce fut alors qu'Eusèbe, mon ami, me prenant en pitié, m'adressa ces paroles : « Ne te laisse pas aller au désespoir, cher Cyprien, car ton ignorance te garantit ton pardon. Écoute-moi bien, moi qui t'aime, et crois ce que je vais te dire. »

Suit un assez long sermon d'Eusèbe que nous ne reproduirons pas ici, mais dont voici les derniers mots : « Ne crains donc rien, cher Cyprien, relève-toi, prends un peu de nourriture, car il y a trois jours que tu jeûnes ; allons ce soir ensemble à la prière, et demain, septième jour après la résurrection du Christ, nous irons trouver notre évêque, et il te dira comme moi : « Courage, car tu es destiné à sauver plus d'âmes que tu n'en as perdu, et souviens-toi de moi dans toutes les grandes choses que tu feras. »

Et me levant alors, j'embrassai la tête et la poitrine de ce père qui n'était pas pour moi un homme, mais un ange.

Quant à Justine, ayant appris ces choses, elle rasa sa chevelure, et, après avoir vendu ses meubles et apporté sa dot, elle fit tout distribuer aux pauvres, tant elle était persuadée de notre double salut. De son côté, le malheureux Aglaïde avait été poussé par le démon à se donner la mort par le glaive. Moi, j'imitai Justine, cette noble femme auteur de mon salut ; je vendis tout ce que je possédais. Je me retirai avec mon père Eusèbe, prêtre de l'Église, je m'enrôlai, comme lui, sous la bannière du Christ, et je consacrai le reste de ma vie à persuader aux autres les vérités que j'avais méconnues pendant si longtemps.

Ici finit la confession.

Que les érudits continuent, s'ils le veulent, à discuter sur le plus ou moins d'authenticité de ce curieux document, nous le trouvons trop vrai dans ses détails, trop vrai de contrition, trop précis dans ses désignations de lieux et de noms propres, pour l'enlever au grand homme auquel ses plus illustres contemporains l'attribuent, au saint dont l'Église a raconté la magie et qu'elle a enseveli dans sa plus ancienne basilique, auprès de celle qui lui avait inspiré une admiration si tendre.



Mais si nous avons là son histoire authentique, comme le croient nos Bollandistes, quelle étude sur le spiritisme et quelle leçon pour ces théologiens qui rejettent précisément tous ces mêmes détails de la magie démoniaque comme des exagérations sorties de nos cerveaux!

---

# QUATRIÈME SIÈCLE

ou

LES TÉMOINS ÉCRASANTS

§ 1.

LE MIRACLE AU IV<sup>e</sup> SIÈCLE, SELON LES PROTESTANTS.

1. Miracles et protestants. — 2. Le diable et les démons. Saint Antoine.  
— 3. Les démons en Syrie. Saint Hilarion. — 4. Saint Parthénius.

1. — *Miracles et protestants.*

Il semblait vers la fin du III<sup>e</sup> siècle que l'Eglise allait achever de perdre la dernière goutte de son sang, sous la double-mache de Dioclétien en Orient et de Maximien en Occident. Les deux empires tenaient à terminer *brillamment* l'ère des persécutions, et l'on ne saurait désigner celui des deux sur la surface duquel le sang monta à la plus grande hauteur, puisque, selon Lactance « toute la terre s'en trouvait inondée. »

Restait à l'Eglise un seul refuge, le désert; une seule consolation, ses nombreux monastères; une seule preuve de l'assistance divine, ses miracles.

Mais ce dernier mot ne va-t-il pas nous susciter plus d'em-

barras que jamais? Jusqu'ici, soutenu plus ou moins hardiment par les protestants contre les rationalistes, l'heure fatale après laquelle nous devons être abandonné de tout le monde n'a-t-elle donc pas sonné? Du moins tel était l'*ultimatum* de M. de Pressensé.

Quant à Tholuck, on s'en souvient, irrité de la parcimonie avec laquelle ses coreligionnaires avaient restreint le surnaturel au premier siècle de l'Église, il avait bien voulu consentir à proroger de deux autres, *au plus*, l'époque de leur cessation. « Nous ne bornerons certes pas, disait-il, l'ère des miracles au temps des Apôtres; les témoignages de Justin le Martyr, d'Ignace, d'Origène, nous *obligent* d'admettre que les forces surnaturelles, si abondamment répandues dans l'âge apostolique, ont conservé leur activité jusque... dans le III<sup>e</sup> siècle... Mais à partir du... (soyez prudent. Tholuck!)... à partir du IV<sup>e</sup>, nous sommes forcés de reconnaître que les relations de ce genre doivent être attribuées à une prodigieuse crédulité<sup>1</sup> ».

Tholuck se perd, et l'un de ses coreligionnaires, le Dr Waterland son contemporain, le sent si bien, qu'il lui demande encore grâce pour ce IV<sup>e</sup> siècle, pendant que le Dr Beriman ose plaider encore pour le V<sup>e</sup>, avec engagement formel, il est vrai, de ne pas dépasser cette limite. « Il le faut bien, lui crie ce dernier, car, du moment où vous avez accordé un SEUL siècle de miracles après le temps des Apôtres, vous nous avez embarrassés dans un amas de difficultés DONT NOUS NE POURRONS JAMAIS NOUS TIRER<sup>2</sup>. »

L'aveu est bon; reste à voir maintenant auquel, de MM. de Pressensé, Tholuck et Beriman, le IV<sup>e</sup> siècle va donner perte ou gain de cause. Ceux qui parlent d'*embarras* ont bien raison, car voici venir les plus grands témoignages que l'on puisse jamais exiger, puisque désormais nous allons avoir pour his-

1. Travail déjà cité du père Valroger, *Corresp.*, p. 407 à 446.

2. Id., *ibid.*

toriens des hommes comme saint Grégoire de Nazianze, saint Basile, saint Ambroise, saint Martin, saint Jérôme, saint Athanase de Nicée, etc., etc. Et comment la plume pourrait-elle ne pas trembler, lorsqu'à quinze siècles de distance il s'agit de répondre à de tels narrateurs : « Vous êtes des menteurs ou des dupes ? »

Commençons par le héros du concile de Nicée (saint Athanase), et voyons-le bravant les railleurs de son temps par la publication de sa *Vie de saint Antoine*. Malheureusement pour les plaisants, ce héros était *témoin oculaire*, et Baillet lui-même est obligé de convenir que « sa relation est un des plus riches monuments de l'histoire ecclésiastique<sup>1</sup>. »

2. — *Le désert et les démons. Saint Antoine.*

Pendant que les hautes puissances démoniaques se réservaient pour l'invasion des Barbares ou pour les grandes controverses de l'arianisme naissant, leurs subalternes restaient chargés d'une mission plus futile en apparence, mais en réalité bien plus sérieuse : celle d'obséder les corps pour arriver, par le trouble physique, à la perte des âmes. Et de quelles âmes ! C'étaient ces géants de la mortification cénobitique, ces Élies du désert, connus de tout le monde chrétien sous les noms de Paul, Hilarion, Macaire, Pacôme, Antoine... C'étaient eux qui étaient prédestinés à ce nouveau genre d'épreuves, si connu jadis, et si méconnu de nos jours, sous le nom d'*obsessions*.

Voyons un moment celles d'Antoine, dont la vie, écrite, comme nous le disions, par saint Athanase, et revue par saint Jérôme, est vraiment la grande épopée de la tentation, comme le nom de l'obsédé reste celui du plus intrépide exorciste que le ciel ait jamais opposé à l'enfer.

Que l'on se rassure, cependant ; nous n'entreprendrons pas

1. Baillet, *Vie de saint Antoine*. 17 janvier.

de raconter, une fois de plus, une telle vie au siècle qui l'a si bien laissé travestir par tous les arts réunis. Dégradée par le roman comme par l'opéra, par la philosophie comme par le pamphlet, par le pinceau des plus grands maîtres comme par les caricatures les plus grotesques, cette vie, racontée par des historiens vulgaires ne serait pour ainsi dire plus présentable. Mais comment faire? car saint Athanase et saint Jérôme, répétons-le, ne sont pas des enfants, et supposer que l'illustre vainqueur de l'arianisme, et le plus savant des exégètes bibliques se soient laissé prendre à de vaines fantasmagories, c'est une supposition qui révolte même avant tout examen. Rappelons seulement l'ensemble de cette dramatique épopée.

D'abord, l'exposition en est grandiose et la mise en scène est de la plus haute poésie. Nous sommes dans cette vallée du Nil où jadis les enfants de Mizraïm exerçaient leurs arts ténébreux et demandaient mille secrets à une nature qui ne les leur livrait que par l'intermédiaire des démons<sup>1</sup>. Ici le sable est embrasé comme le ciel, des fleuves mystérieux dorment sous les atterrissements des rivages, et des trombes, plus mystérieuses encore, traversent comme l'éclair ces régions qu'elles dévastent comme la foudre.

C'est là, dans ces lieux abandonnés aux démons, que loin de tout respir humain les exilés volontaires d'un monde pour lequel ils sont ou trop forts ou trop faibles viennent par milliers chercher le repos et la présence intime du Dieu des faibles et des forts. Heureux quand, sur le flanc de la colline, un ancien sépulcre leur procure un abri, un palmier son ombrage, un faible ruisseau la fraîcheur de son onde.

Et ce repos, cet oubli du siècle, ces délices anticipées de l'extase et de la béatitude célestes, il faut bien qu'ils les rencontrent là, ne fût-ce que pour ne pas faire mentir un

1. Voir 2<sup>e</sup> Mém., vol. II, ch. ix, p. 120.

évangile qui leur a promis, *même en ce monde*, un bonheur centuple de celui qu'ils auront dédaigné.

Mais aussi par quelles épreuves le payent-ils, et par quels terribles épisodes la marche de leur divine carrière ne se voit-elle pas entravée !

Demandons à Antoine, et par son exemple apprenons à connaître ces tentations *surhumaines*, effroi de l'apôtre saint Paul, et si bien distinguées par lui des tentations humaines<sup>1</sup>.

A peine cet Antoine a-t-il vendu et ses meubles et sa maison d'Héraclée, distribué tous ses biens, quitté sa sœur, ses amis, la belle position résultat de sa noblesse, et les plaisirs promis à ses vingt ans, à peine s'est-il installé dans le quasi-sépulcre où il couche sur la dure et se contente du peu de pain envoyé par ses amis, que les démons l'assailent avec une impétuosité sans pareille. D'abord dans son imagination, en lui peignant sous les couleurs les plus enchanteuses toute cette vie de *comfort* et de bien-être, toute cette gloire, toutes ces voluptés qui étaient encore à ses ordres et qu'il lui suffisait de regretter un instant pour les retrouver aussitôt. C'étaient ces voluptés qu'on lui montrait sous des images et sous des formes tellement séduisantes, qu'elles devenaient pour lui comme *objectives* et *palpables*. Mais, voyant qu'ils ne pouvaient rien contre le saint par voie de séduction, les démons se retournent pour essayer de l'épouvanter et du dégoût ; tantôt ce sont des nains hideux qui se donnent pour les diables chargés de son extermination, tantôt des animaux effroyables, des lions, des taureaux, des loups, des serpents, qui viennent fondre sur lui et rendre sa retraite inhabitable ; à tous il résiste, avec tous il dispute, contre tous il déploie et manifeste sa puissance...

Mais c'est ici que la science s'écrie avec raison : « *Hallu-*

1. « Je prie Dieu de vous préserver de toute tentation qui ne serait pas humaine. *Non apprehendat vos tentatio nisi humana.* » (Ép., I Cor., ch. x, v. 13.)

cinations, » oui, et avec raison, car toute la divergence entre elle et nous consiste dans les épithètes *démoniaques* ou *naturelles* qu'il convient d'adjoindre à ce mot. La science n'hésite pas et tombe ici comme toujours dans la grande faute ordinaire de Görres qui attribue ces visions fantastiques « au mirage du désert favorisant le ravissement de l'âme des solitaires dans une sphère idéale et poétique <sup>1</sup>. »

Mais lorsqu'on instruit une cause, ce n'est pas d'un détail isolé, c'est de *l'ensemble des circonstances* que doit jaillir la lumière. Or, ici l'expérience parle assez haut, et du moment où, d'après saint Athanase et saint Jérôme, des MILLIERS de pèlerins avaient ÉCOUTÉ les colloques d'Antoine avec tous ses ennemis invisibles, bien DISTINGUÉ leurs voix, pesé leurs MUTUELS arguments PENDANT DES NUITS ENTières, ... du moment où, sous la violence des coups que se portaient les deux lutteurs, les murailles se FENDAIENT et LA TERRE ÉTAIT REMUÉE, ... du moment surtout où le vigoureux athlète restait tellement abîmé DE BLESSURES et DE PLAIES, qu'il fallait le garder et le transporter à la cité voisine JUSQU'À LEUR CICATRISATION, il devenait bien évident que la *cause* qui frappait *objectivement* était bien identique à celle qui hallucinait *subjectivement*.

Toutes les expressions soulignées ici étant données comme littéralement exactes par les deux grands historiens de cette vie, nous ne voyons ni comment ni pourquoi un écrivain aussi justement admiré que M. le prince Albert de Broglie a cru trouver un premier refuge contre toutes ces *naïvetés* dans cette opinion du protestant Möhler, que : « *beaucoup* de ces détails ont été insérés par saint Athanase, bien plus dans la pensée *d'édifier* ses lecteurs qu'avec un rigoureux scrupule d'exactitude. » Au nom de la critique saine et du plus simple bon sens, au nom surtout du double respect que nous devons aux deux grands et scrupuleux historiens, nous pro-

1. Görres, *Mystique*, t. I, p. 34.

testons de toutes nos forces contre cette insinuation *concessionniste*. Au lieu d'*édifier*, une semblable méthode eût déshonoré ses auteurs et profondément scandalisé les nombreux auditeurs des *Colloques* et les villes où se *cicatrisaient* les blessures.

Le second refuge, dans « les conditions atmosphériques, » ne nous paraît pas plus heureux. Il n'est pas exact de dire que « les soirées brûlantes et le ciel étoilé se reflétant dans les eaux du Nil, au milieu des parfums de la nature, empêchaient le *sourire* de passer sur les lèvres des jeunes auditeurs des Pacôme et des Antoine<sup>1</sup>. » Tout cela ressemble un peu trop aux explications de M. Renan par « la grande voix du désert et par la poésie des *Merles bleus*. » Il ne faut pas que les plus brillants et les plus sincères défenseurs de la vérité empruntent rien, soit pour le fond, soit pour la forme, à leurs plus grands ennemis; autrement, comment pourront-ils les combattre ?

D'ailleurs, singulières hallucinations qui récompensaient tout de suite leurs victimes par les grâces les plus exceptionnelles de l'ordre divin ! *Pas une* maladie qui résistât aux prières de ce grand *halluciné* ! pas une pensée secrète qu'il ne connût pour peu que cela fût nécessaire ! pas un événement important qui ne lui fût révélé !

Singulier *fou*, que le plus grand génie de son époque, saint Athanase, est obligé d'appeler à son aide pour confondre en plein concile les Ariens, dont il avait prédit l'hérésie, alors même qu'elle n'était pas née ; mission dont ce *fou* s'acquitte avec un tel succès, que non seulement ces hérétiques, mais encore les philosophes et les prêtres des idoles ne l'appellent plus que l'*homme de Dieu* ! Singulier halluciné qui tantôt prédit à un tyran une mort qui obéit à point nommé, et tantôt commande aux bêtes féroces, qui exécutent ses ordres avec respect ! Singulier halluciné surtout, auquel les empereurs,

1. De Broglie, *Empire romain au IV<sup>e</sup> siècle*, t. III, p. 440.



les princes du siècle, témoignent par lettres innombrables une vénération sans bornes, estimant une réponse de lui plus précieuse que tous les trésors réunis ! Enfin rare et bienfaisante folie qui le laisse vivre jusqu'à l'âge de 105 ans et lui permet de mourir, après quatre-vingts ans de mortification et d'abstinence, « dans l'intégrité parfaite de son corps et de son *esprit* ! » Il faut croire alors que c'était une de ces hallucinations toutes *spéciales* dont un docteur moderne nous a dit : « sa folie (celle de Socrate) fut l'expression au moins hallucinée de la raison, de la philosophie et de la vertu <sup>1</sup>. »

Il est donc très-embarrassant pour ceux qui veulent juger de notre intelligence publique, de voir cette *Vie de saint Antoine* que saint Athanase racontait avec tant de franchise, que saint Jérôme révisait, que saint Jean Chrysostome recommandait comme « l'expression de la plus haute philosophie » et qui décidait enfin de la *conversion* d'un saint Augustin, ... n'être plus qu'un objet de risée et un sujet de déraisonnement pour toute la philosophie du jour et spécialement pour tout le corps médical européen, depuis le plus célèbre de ses professeurs jusqu'au plus novice de ses internes d'hôpital.

De deux choses l'une : ou ces grands hommes étaient bien petits, ou ces... *internes* sont bien grands ! — « Ni l'un ni l'autre, » essayera-t-on de nous répondre ; seulement ces derniers *savent à quoi s'en tenir aujourd'hui* sur certains phénomènes ignorés de vos grands saints... » *Savent à quoi s'en tenir !* Mais vous ne les avez donc pas lus ? Nous qui les étudions depuis vingt ans, nous savons trop bien à *quoi nous en tenir* sur cette prétendue science, car nous avons à cet égard et leurs explications insensées et leurs propres confessions d'ignorance absolue. Reste donc à choisir entre ces chercheurs d'hypothèses et ces affirmateurs expérimentaux d'une vérité... évangélique ; aussi choisissons-nous.

1. Le Dr Lelut, *Démon de Socrate*, p. 179.

5. — *Les démons en Syrie. Saint Hilarion.*

Antoine n'était pas seul. Ce grand dompteur de démons africains avait son ami, son émule et, disait-il, son maître dans les déserts de l'Orient : c'était le grand Hilarion, le fondateur des monastères de la Palestine. Quand un pèlerin de l'Asie franchissait de grands espaces pour venir implorer de saint Antoine une guérison, un exorcisme, une prière : « Eh quoi ! leur disait celui-ci, vous avez parmi vous notre maître à tous, et vous venez me consulter ; retournez auprès de lui ! » Et dans le fait, rien ne résistait à ce grand soldat de Dieu. Laissons saint Jérôme nous en citer un exemple : « Orion, l'un des hommes les plus riches et les plus distingués de la ville d'Aïla, qui domine la mer Rouge, était possédé par une *légion de démons*. On l'amène au saint. Ses mains, croisées sur sa tête, ses flancs, ses pieds chargés de chaînes, ses yeux hagards attestent sa fureur. En ce moment, Hilarion se promenait tranquillement avec les frères et leur expliquait on ne sait quel passage des saintes Lettres, lorsque le possédé, s'échappant des mains qui le retenaient, saute sur lui par derrière et l'enserme dans ses bras. Grand effroi, grandes exclamations des disciples qui craignent de voir les membres de leur père, affaiblis par le jeûne, se rompre sous une telle étreinte ; mais celui-ci se mettant à rire, leur crie : « Taisez-vous et apportez-moi mon *palæstrile* » (gantelet de lutte ou de mortification). Alors, glissant sa main derrière ses épaules, il parvient à toucher la tête de son ennemi, qu'il prend par les cheveux et qu'il force à tomber à ses pieds. Orion, la tête renversée, s'écriait : « Seigneur Jésus, pitié, sauvez-moi ! » Chose inouïe ! de la bouche de cet homme seul sortaient *un grand nombre de voix* et comme la clameur confuse de tout un peuple. Quant à lui, il était guéri, et peu de temps après, revenant au monastère avec sa femme et ses enfants, il y apportait de grands présents que le saint lui ordonnait de

remporter et de distribuer lui-même à ses pauvres d'Alexandrie. »

Cependant ce saint anachorète, qui vivait dans un sac, qui couchait sur la dure et qui, sans autre abri qu'un simple jonc, attendait pendant quatre jours sa toute minime portion de jus d'herbes et de dattes, cet anachorète sans égal, disons-nous, s'était vu forcé de reculer de jour en jour devant les obsessions de la foule et de prendre la fuite avec quarante solitaires, « afin de pouvoir commencer, disait-il, à servir Dieu sérieusement. » Admirable spectacle ! on vit alors plus de dix mille personnes de tout âge, de tout sexe et de tout rang, s'opposer à un départ qui, pour eux, était celui de la Providence même. Mais le grand homme, bravant tout et s'arrachant à toutes ces étreintes, se dirigeait vers Paphos, où, pour ses débuts dans cette voie de *repos absolu* qu'il cherchait, deux cents démoniaques venaient à sa rencontre, réclamant, avec des rugissements, et obtenant de lui leur guérison. Exorcisme collectif et sans précédent connu, qui lui valut à l'instant même le titre de *Roi des exorcistes*<sup>1</sup>. Et certes cette royauté ne déchut pas, lorsqu'à la seule nouvelle de son départ pour la Sicile, et à deux cents lieues de lui, tous les possédés de Rome, à leur tour, s'assemblèrent sur la place du Vatican, criant tous à haute voix « qu'ils ne seront délivrés que dans ce pays où le grand Hilarion vient de se rendre » ; et dès lors ce sont les démons de ces possédés romains qui se disent forcés de conduire leurs victimes en Sicile, les y conduisent et s'y font expulser.

Après la mort du saint, il est vrai, ces esprits prenant leur revanche poursuivent ses dépouilles jusque dans leurs divers sépulcres, et ces dépouilles sacrées, il faut alors les promener de ville en ville pour mettre fin à ces odieuses profanations.

1. Pendant cette traversée, disent nos deux grands historiens, on entendait du vaisseau les voix de tous les esprits immondes des Cyclades s'écriant que « le serviteur de Dieu approchait. » Cela se répétait à Salamine, à Curia, à Lapitha, etc., etc.

Mais l'humanité lui rendait plus de justice que les démons; on avait vu plus d'un admirateur reconnaissant mourir de douleur en apprenant sa fin et plus d'une ville le pleurer comme un bienfaiteur sans égal. Et en lui, la reconnaissance publique ne regrettait pas seulement l'exorciste, car sa charité embrassait tout. A Paphos, par exemple, entre mille autres services rendus, il avait délivré le pays d'un épouvantable dragon qui le dévastait et en dévorait les habitants. Allumer un grand feu et sommer le hideux reptile de s'y laisser consumer, avait été pour lui l'affaire d'un instant; un autre jour, il ne lui avait pas été plus difficile de faire reculer la mer qui menaçait d'engloutir la ville, et de lui assigner les bornes qu'elle ne devrait plus dépasser. Ces deux faits avaient laissé plus de traces et surtout plus de reconnaissance dans la mémoire des Grecs que tous les exploits militaires et les chefs-d'œuvre littéraires glorifiés dans leurs fastes.

#### 4. — *Saint Parthénius* <sup>1</sup>.

Saint Parthénius évêque de Lampsaque en Hellespont, personnage très-historique, puisqu'il fut l'une des lumières du concile de Nicée, confirmait tous ses discours par des miracles sans nombre, dont les plus remarquables consistaient encore en exorcismes et en résurrections de morts.

Aux premiers il donnait souvent cette forme joviale et populaire qui convient parfaitement aux allures malicieuses et parfois burlesques de ces terribles follets. Dans ce temps-là, on n'arguait pas, comme aujourd'hui, de la *petitesse* apparente des phénomènes pour conclure à leur mépris.

Un homme qui ne se croyait pas possédé, bien qu'il le fût depuis longtemps, se présente un jour à saint Parthénius et le salue; mais le saint, plus clairvoyant que lui, ne lui rend pas son salut. Le démon, troublé, prend la parole et lui dit par

1. Boll., *Acta SS.*, 7 februar.

l'organe de son *client* : « Eh quoi ! je désire te voir, je te salue, et tu ne me rends pas ma politesse ! — Tu m'as vu, dit le saint, que te faut-il de plus ? — Oui, je t'ai vu et je t'ai reconnu. — Eh bien ! si tu m'as vu et reconnu, sors au plus vite de cette créature de Dieu. — Oh ! je t'en conjure, reprend avec effroi le follet, ne me chasse pas d'un asile que j'occupe depuis tant de temps. — Depuis combien d'années habites-tu cet homme ? — Depuis son enfance, et jusqu'à toi personne n'avait jamais soupçonné ma présence en lui. Mais maintenant, je le sens, imprudent que je suis, il va falloir m'en aller ; et où vas-tu m'envoyer ? — Sois tranquille, je te ménagerai un asile. — C'est-à-dire que tu me diras aussi, comme dans l'Évangile : « Va dans ces porcs ! » — Du tout, dit le saint, je t'enverrai dans un *homme*, que tu pourras habiter autant que tu le voudras ; maintenant, allons, sors et dépêche-toi. — Dis-tu vrai ? — Oui, car l'homme dont je te parle est tout prêt à te recevoir. » — Le démon sort et réclame aussitôt ce qui vient de lui être promis. Alors le saint, élevant la voix : « C'est moi, dit-il, qui suis l'homme promis ; entre et habite si tu le veux. — Hélas ! s'écrie le démon, avec vous autres chrétiens on ne peut jamais savoir la vérité. Quel mal ne vas-tu pas me faire, à moi qui reposais si bien dans cet autre logis ! Comment veux-tu que j'entre dans la maison de Dieu ? — Eh bien ! puisque tu recules, retire-toi au désert et dans les lieux inaccessibles. »

Le démon disparaît ; quant à l'homme délivré de son ennemi si longtemps méconnu, il passa tout le reste de sa vie à louer Dieu et son serviteur Parthénus.

Ce qu'il y a de très-particulier pour cette époque, c'est le soin avec lequel on tenait note de tous ces exorcismes. Rien ne manque à ces anciens procès-verbaux, ni les noms ni les qualités, ni les certificats. On dirait une enquête ordonnée d'office par nos modernes tribunaux. Ici, c'est *Daphné*, fille du directeur des transports de l'Empire ; là, c'est *Amalgatia*, fille d'un certain Mamalius, préfet de la ville de Smyrne ; puis

c'est Zoïla la Persane; c'est surtout Nicone, fils d'un prêtre des Huns. Mais voici pour ce dernier quelque chose de nouveau. Le saint dit aux parents qui le lui amènent : « Croyez-moi, laissez-lui cette épreuve qui lui est envoyée pour ses fautes et qui lui profite, car il est parricide. » Mais les parents insistent et conjurent tellement le saint de débarrasser Nicone de ce cruel et impitoyable démon (*sævo ac immane dæmonio*) que, touché lui-même, Parthénius joint ses prières et ses larmes aux leurs et le débarrasse à l'instant.

Ailleurs encore, il guérit une jeune fille d'Arisba, près d'Abydos, tourmentée par un démon *dragonal* qui *sifflait* en elle et *qui tuait beaucoup de monde*; puis la fille de Synodius d'Abydos, emmenée par le démon dans la montagne, et enfin Alana le Syrien, qui, bien qu'il fût dans la maison des saints catéchumènes, avait été pendu par son invisible ennemi.

En voilà bien assez pour donner une idée de la manière dont on envisageait et dont on guérissait les possessions au iv<sup>e</sup> siècle, manière du reste exactement conforme, pour le fond, à celle des apôtres et de leur divin maître. Quant à la forme, on voit qu'elle différait quelquefois : les malices des *follets*, avec lesquels nous voyions Parthénius plaisanter tout à l'heure, ne l'aveuglaient apparemment ni sur l'étendue de leur puissance ni sur l'énormité de leurs actes, « puisque, disait-il, c'est souvent le propre de cet ordre de démons de donner la mort en poussant un éclat de rire. »

## § II.

LE DÉSERT ET SES RÉSURRECTIONS HISTORIQUES <sup>1</sup>.

1. Belle résurrection de Parthénius. — 2. Réveils momentanés des morts.  
Saint Macaire et saint Palladius.

1. — *Belle résurrection de Parthénius.*

Pour bien montrer la connexité frappante des *possessions* guéries et des *résurrections* (ces exorcismes de la mort), ap-puyons-nous sur le même saint.

Un jour qu'après avoir fait tailler une pierre d'une dimension considérable pour en faire un autel il l'avait placée sur le char qui devait la porter à sa destination, les bœufs, saisis tout à coup d'une terreur panique, renversent le bouvier qui se nommait Eutichius, de telle sorte que le char ayant passé sur lui, le pauvre homme avait été *coupé en deux* et que ses entrailles s'étaient répandues sur la route (*viscerum-que ejus compage rupla, sicque expiravit*) <sup>2</sup>.

On y avait laissé son cadavre pour courir annoncer bien vite la nouvelle à Parthénius. Ce dernier n'hésite pas : « Voici encore une fois, s'écrie-t-il, l'œuvre de notre démon, mais il n'empêchera pas celle de Dieu, et, prenant avec lui des hommes d'une grande piété, il vole sur le lieu et, *baigné de larmes*, il fait avec eux cette prière : « Dieu de bonté, vous savez les raisons pour lesquelles l'*ennemi* a mis à mort cette créature qui vous appartenait, mais tendez-lui la main, ô père des miséricordes ! » Il n'avait pas achevé ces paroles que l'esprit rentrait dans le corps de cet homme (*coupé en deux*, ne l'oublions pas) et qui, se relevant sain et sauf (*sanus sicut*

1. Car rien n'est plus historique que la vie des Pères du désert.

2. Boll., *Acta SS.*, 7 februar.

*prius*), s'écriait devant tout le peuple réuni : « Gloire à vous, ô mon Dieu, qui ressuscitez les morts. »

Et tous ceux qui avaient été témoins de ce grand miracle se mirent à apporter leurs malades, ainsi que ceux qui étaient tourmentés par les esprits immondes, et tous étaient guéris, car, grâce à ce saint homme, « toute la médecine ne fut, de son temps, que la guérison constante, universelle et gratuite de toute espèce de maladie<sup>1</sup>. »

2. — *Réveils momentanés des morts. Saint Macaire et saint Palladius.*

En voyant combien cette grande école du *désert* était riche non-seulement en résurrections permanentes, mais encore en résurrections ou réveils transitoires, autrement dit en évocations des morts dans l'intérêt des vivants, on acquiert la preuve de ce que nous avons déjà soupçonné, à savoir : que « la consultation des morts n'était interdite autrefois sous le nom de *Nécromancie*, qu'en raison du but criminellement curieux que l'on se proposait et des puissances magiques auxquelles on s'adressait<sup>2</sup>. »

Ainsi, nous trouvons dans les Bollandistes deux exemples de ces résurrections momentanées *pour cause d'utilité publique* qui appartiennent, la première, aux monastères de la Thébaïde, la seconde à ceux de la Syrie. Dans la première, il s'agit de saint Macaire l'Égyptien, disciple de saint Antoine; dans la seconde, de saint Palladius, disciple et ami de saint Siméon Stylite. Quel double et puissant patronage! quelle solidarité!

Celle que nous allons donner la première est tirée, par les Bollandistes (15 janvier, t. I, p. 1008), du manuscrit grec d'un abbé Sisoès, que l'on insère dans les *Vies des Pères*, t. VI, l. II, n° 8.

C'est Sisoès qui parle : « Lorsque j'étais en Scéti (ermi-

1. Boll., *Acta SS.*, 7 februar.

2. *Esprits*, 2<sup>e</sup> Mém., ch. xv, fin de l'app. V.



tage égyptien) avec l'abbé Macaire, nous nous levâmes un jour pour aller faire la moisson du champ des *Sept-Noms*<sup>1</sup>, et là nous vîmes une veuve qui glanait derrière nous, en pleurant sans relâche. L'abbé Macaire appela le maître du champ : « Que peut donc avoir cette pauvre femme, lui dit-il, pour pleurer aussi amèrement? » Et le maître de répondre : « Son mari venait de recevoir un dépôt, lorsqu'il est mort subitement, sans indiquer où il l'a serré. Mais celui qui a fait le dépôt le réclame, et comme on ne peut le lui rendre, il revendique comme esclaves cette pauvre femme et ses enfants. — Faites-la venir, dit Macaire, à l'endroit où nous nous reposons ordinairement de la chaleur. » La femme obéit : « Pourquoi pleures-tu? » dit le vieillard. Et celle-ci de lui en exposer la raison. « Montre-moi où tu as enseveli ton mari, » dit Macaire. Et ayant pris les frères, il se mit à la suivre. Arrivés au sépulcre, il la renvoie chez elle, et après avoir beaucoup prié il acclame (*inclamat*) le mort en ces termes : « Où as-tu placé le dépôt de l'étranger? — DANS MA MAISON, répond le mort, sous LE PIED DE MON LIT. — C'est bien, reprend le vieillard, dors maintenant jusqu'au jour de la résurrection. » Ce que voyant les frères, ils en furent épouvantés et tombèrent tous à ses genoux ; mais le vieillard, les relevant : « N'allez pas croire, leur dit-il, que cela ait eu lieu en raison de mes mérites, car je ne suis rien, mais c'est uniquement pour cette veuve et pour ces pauvres orphelins que Dieu en a agi ainsi. » Et se rendant auprès de la veuve, il lui montra son dépôt. Celle-ci, le recueillant avec joie, le rendit à son maître et délivra ainsi ses enfants. Et tous ceux qui apprirent ce qui s'était passé glorifièrent le Seigneur. »

Peut-on raconter plus simplement un fait plus surprenant?

1. Il y a dans le texte grec ἐπὶ ὀνόματα; on ne voit donc pas pourquoi dans quelques traductions on lit « les sept frères ».

Ce Macaire était coutumier du fait, à ce qu'il paraît, car, une autre fois, voyant un innocent accusé d'un meurtre, il ressuscite l'assassiné et lui fait déclarer publiquement que cet homme n'est pas le coupable, puis il le renvoie à son sommeil. « Demandez-lui donc quel est le meurtrier, disent les frères. — Je ne demanderai pas pareille chose, répond l'homme de Dieu ; il me suffit d'avoir délivré l'innocent, le coupable ne me regarde pas. »

Un autre jour, ce n'était plus un fait qu'il s'agissait d'éclaircir, c'était un dogme qu'il fallait confirmer, et c'est toujours Sisoès qui parle : « Un certain Héracite, hérétique égyptien qui niait la résurrection <sup>1</sup>, ayant troublé l'esprit de nos frères par l'astuce et la prolixité de son verbiage, osait un jour reprocher à Macaire lui-même la défectuosité de sa foi ; aux réponses et aux arguments si simples de l'abbé, il répondait par des paroles pleines d'artifice. Mais le saint, voyant qu'il y allait de la foi de ses frères, s'écria : « Qu'est-il besoin de tant de discours et de ces vaines paroles propres seulement à la subversion des esprits ? Rendons-nous aux sépulcres, et celui de nous deux qui aura le pouvoir de ressusciter un mort prouvera par cela même que Dieu favorise son opinion. »

La proposition est accueillie avec faveur. Tout le monde se rend au cimetière, et Macaire exhorte Héracite à s'essayer le premier. « Non, dit celui-ci, c'est à l'auteur de la proposition d'évoquer avant l'autre. » Macaire obéit, prie *suffisamment* sur la tombe d'un frère enseveli depuis peu, et lui pose sa question. Mais les frères, entendant le mort répondre dans son tombeau, s'empressent de l'en tirer, de rompre ses liens et de le produire *vivant* à Héracite qui, tout épouvanté, prend la fuite et se voit pourchassé par les

1. Il y eut en effet à Alexandrie, vers cette époque, l'hérésie des Hiéracites, qui reposait sur cette négation. (Voir saint Épiphane, *Hæc.* LXVII, et saint Aug., *Sermon* LXVII.)

moins jusqu'aux limites de leur domaine. Quant au ressuscité, il avait repris possession de sa demeure souterraine, car Macaire lui avait dit comme aux autres : « Rentre et dors en paix jusqu'à ce que le Christ te ressuscite. »

Enfin, un dernier fait du même ordre, mais bien plus extraordinaire encore, était généralement attribué au même thaumaturge, et cette fois (qui le croirait?) les attestations sont bien autrement positives, puisque c'est saint Jean Damascène qui l'emprunte à Rufin le Grec, cette grave autorité du iv<sup>e</sup> siècle, si recommandée et approuvée par Clément VIII. Il y a d'ailleurs quelque chose de remarquable dans le manuscrit qui leur sert de base à tous deux : c'est le soin consciencieux avec lequel le narrateur s'efforce de distinguer les détails donnés par les contemporains des détails donnés par le saint lui-même. Ainsi, tantôt il dit : « *Ils* disaient de Macaire, » tantôt « Macaire ajoute »... etc.

Cette fois-ci, d'ailleurs, la concordance des traditions était d'autant plus importante que la croyance paraissait plus méritoire. Il s'agissait d'un *crâne* qui, heurté du pied par le solitaire, lui aurait parlé le premier ;.... mais écoutons le manuscrit grec : « L'abbé nous dit : *J'ai* trouvé un crâne, et l'ayant remué avec une baguette de palmier (*palmava*), il se mit à parler, et alors *je* lui dis : Qui es-tu ? — J'étais, répondit-il, prêtre des idoles et des gentils qui demeuraient ici. J'ai vécu du temps *des Rois* de la Bible, et j'ignorais jusqu'au nom du Christ. Mais toi, tu es Macaire qui as l'esprit de Dieu ; or, sache bien que toutes les fois que tu pries pour ceux qui sont dans les tourments comme nous, tu les soulages beaucoup. »

Pendant ce temps-là un solitaire de la Syrie, saint Palladius, « ami familier et collègue de saint Siméon, » faisait les mêmes merveilles à Immes, près Antioche. C'était encore un cadavre qu'il faisait parler pour justifier sa propre innocence, et c'est Théodoret, son contemporain, qui, racontant sa vie, affirme que « ce miracle était encore chanté de ses

jours, » *miraculum autem quod in hodiernum usque diem decantatur* <sup>1</sup>.

Enfin, nous voyons encore saint Spiridion, cet homme qui avait confondu les philosophes à Nicée, consulter sa fille au fond de son tombeau et celle-ci lui répondre.

En voilà bien assez pour justifier notre thèse des « nécromancies orthodoxes et permises sous le drapeau des saints et du Saint-Esprit (*cooperante Deo*). »

### § III.

#### AUTRES RÉSURRECTIONS TRADITIONNELLES.

1. Saint Allyre. — 2. Saint Nicolas de Myre.

Note I. — TRANSLATIONS CORPORELLES.

##### 1. — *Saint Allyre.*

Il fallait cependant que cette coutume d'appeler les morts en témoignage fût à peu près générale, car dans ce même siècle nous la retrouvons en beaucoup d'autres lieux.

Ainsi, nous voyons saint Allyre, un des plus saints évêques de Clermont, y recourir à son tour dans une circonstance très-grave. Une riche succession lui avait été laissée par son oncle Corbus, et ses autres parents la lui contestaient. Moins encore dans l'intérêt de son église que pour convaincre ses héritiers et sauver leurs âmes, il prend rendez-vous avec eux, et après trois jours de jeûnes et de prières on se rend au tombeau du donataire. Là, après avoir touché trois fois le sépulcre de son bâton, l'évêque somme le mort de déclarer auquel des assistants il avait légué sa grande fortune. « A VOUS SEUL, GRAND PRÉLAT, » avait répondu du fond du tombeau

1. Théod., *Vitæ Patrum*, ch. vii. — Boll., *Acta SS.*, 28 januar.

une voix aussi claire que terrible. Couverts de honte et frappés de crainte, les héritiers s'étaient retirés aussitôt, et, comme on le pense bien, le procès s'était retiré avec eux.

Mais pour ceux qui font plus de cas des ressuscités *en chair et en os*, que des paroles prononcées au fond de leur sépulcre, saint Allyre eût encore pu les satisfaire, s'ils eussent vécu de son temps. Rien ne lui eût été plus facile que de leur présenter trois jeunes gens de la même ville, enlevés presque au même moment à l'amour d'une pauvre veuve, leur mère. Toute la cité les pleurerait avec elle, mais en présence d'un prélat comme Allyre, tous les cœurs se tournent vers lui. « A l'évêque ! à l'évêque ! » s'écrie la foule encore toute pénétrée de la grande scène du tombeau, et la voilà entraînant pour la seconde fois son évêque au cimetière.

Et là, le pasteur, après avoir prié et *pleuré*, s'écrie d'une voix assez élevée pour que tout le monde puisse l'entendre : « Au nom de la très-sainte Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, levez-vous. » Et touchant de sa main sacrée chacun d'eux, il leur rend la vie à tous trois.

Terminons bien vite ce récit en disant que, même en dehors du martyrologe romain qui *chante* ce beau fait, les Bollandistes avouent « ne pouvoir élever le PLUS LÉGER doute sur l'authenticité et la sévérité de ces actes<sup>1</sup>. »

Dans ces mêmes actes de saint Allyre, extraits par M. Ch. Barthélemy<sup>2</sup> d'un vieux bréviaire de l'abbaye de ce nom, on lit ce qui suit : « La réputation de saint Allyre comme thaumaturge était si grande, que l'empereur Maxime, vaincu plus tard par Théodore, étant alors préfet de Trèves et ayant

1. Boll., *Acta SS.*, 7 jul.

2. Ch. Barthélemy, *Vies de tous les saints de France*, traduites des actes contemporains, et publiées à Versailles, rue de l'Orient. Nous ne saurions trop recommander cette *Revue* qui nous paraît destinée, tant par la franchise de sa méthode et l'excellent choix de ses matériaux, que par la modicité de son prix, à vulgariser les vrais principes de la bonne hagiographie.

une fille horriblement possédée du démon, le fit venir auprès d'elle pour l'en débarrasser. Malgré son grand âge, le saint se hâte d'obéir, vient à Trèves, passe la nuit en prière, puis en présence de toute la cour, mettant ses doigts dans la bouche de l'enfant, somme le démon de sortir sans lui faire le moindre mal. » Mais en même temps il lui ordonne, selon la coutume, de donner une preuve *extérieure* de sa sortie, et celle-là était trop péremptoire pour que nous puissions la passer sous silence. Il lui impose donc, comme Abercius au démon de la fille de Marc-Aurèle<sup>1</sup>, l'obligation d'enlever, *devant toute la ville*, deux colonnes de pierre couchées aux abords du palais de Trèves et de les transporter près de l'église de saint Clément qu'il faisait alors construire à Clermont. Jamais prince ne fut si vite obéi. Le démon sort de la vierge et, prenant les deux colonnes, les transporte à l'église indiquée, où, dit-on, *on les voyait encore au x<sup>e</sup> siècle*. Ce triomphe de saint Allyre fut en même temps le signal de sa fin, car, retournant à Clermont, il mourut en route des fatigues du voyage.

## 2. — Saint Nicolas de Myre.

Cependant, ces résurrections commençaient à prendre un caractère de plus en plus *stupéfiant* (*stupenda portenta*), comme disent les Bollandistes. Ce n'étaient plus seulement des morts ensevelis que l'on rappelait à la vie, c'étaient des morts *fracassés, broyés, hachés*, qu'il fallait *refaire* en entier. Quelquefois c'était à de jeunes saints au *maillot* qu'il était réservé de produire ces grandes choses. Ainsi, vers les mêmes temps naissait saint Hyacinthe, l'apôtre futur de la Paphlagonie, et dès l'âge de *trois* ans (chose qui ne s'était pas encore vue!) il ressuscitait un enfant, rien qu'en prononçant le seul nom de Jésus-Christ. C'est encore saint Hermogène, *haché*

1. Voir p. 408 et 441.

*en petits morceaux* par l'ordre de Maxime et jeté dans un fleuve, que Surius nous montre retiré des flots par les anges « qui *rapprochent tous ces morceaux* et leur redonnent la vie<sup>4</sup>. »

C'était enfin saint Nicolas de Myre... Mais celui-ci occupe un rang si distingué dans les fastes du miracle, les traditions sur lui sont si vastes et splendides, que l'on hésite à classer dans leur unique domaine un homme que la seule perte de quelques documents *écrits* empêche peut-être de devenir l'illustration la plus merveilleuse de l'histoire.

Consacrons-lui du moins une place hors ligne dans les plus brillantes annales des traditions de l'Église.

Né à Patra, ville de la Lycie et de l'Asie Mineure, c'est là, ou plutôt c'est à Myre, ville du même pays, que saint Nicolas jouit d'un privilège bien rare, celui d'être devenu archevêque et défenseur de la foi sans avoir jamais rien perdu de son immense autorité auprès des schismatiques et des païens. On sait que c'est le patron de toutes les Russies et patron tellement populaire, que l'autorité du czar ne faiblirait que devant elle. Quant aux musulmans, on les a vus pendant des siècles faire le pèlerinage de Myre et de Bari en Italie, pour y recueillir l'huile sainte qui passe pour y découler encore aujourd'hui de ses reliques. Donc, popularité n'approcha jamais de la sienne. Baillet lui-même en convient : « La multitude des temples et des autels élevés dans tout l'univers sous l'invocation de saint Nicolas de Myre (la ville de Paris en comptait cinq à elle seule) peut nous convaincre QU'IL N'Y A PAS DE SAINT A LA GLOIRE DUQUEL L'ÉGLISE SEMBLE S'INTÉRESSER DAVANTAGE; l'étendue et la célébrité de ce culte supposent que LE MÉRITE DE CE SAINT DOIT AVOIR ÉTÉ BIEN EXTRAORDINAIRE ;

4. Voilà, pour la première fois à notre connaissance, l'intervention ou plutôt la coopération des anges, signalée jusque dans le plus grand des miracles, la résurrection. Il ne faudrait cependant pas confondre le rôle d'auxiliaire et de *préparateur* avec celui de *réinsufflateur*, dont ils rapportent toujours eux-mêmes l'honneur au *Saint-Esprit*.

disposé depuis l'enfance à concevoir de lui tout ce qui se peut imaginer de plus grand parmi les saints, nous ne trouvons plus RIEN QUI SOIT ABSOLUMENT IMPOSSIBLE, OU MÊME INCROYABLE dans tout ce qu'on a PUBLIÉ DES ACTIONS LES PLUS MERVEILLEUSES DE SA VIE; CAR UNE GRANDE PARTIE DE SA GLOIRE TIENT AUX PRODIGES INCOMPARABLES qui, de tout temps, ont honoré son tombeau<sup>1</sup>. » Pour que Baillet s'exprime ainsi, il faut que les merveilles opérées par saint Nicolas soient assises sur une base bien inébranlable. Or, une des plus remarquables consistait dans l'huile indéfinissable et toujours guérissante dont nous venons de parler, et qui, depuis son premier ensevelissement à Myre, n'a cessé de couler de sa tête et de ses pieds. « Tout cela, disait le père Giry en 1719, tout cela coule encore depuis quatorze cents ans, bien que le corps, depuis la destruction de la ville de Myre par les Turcs en 1007, ait été porté à Bari, en Italie, comme, du reste, le saint évêque l'avait prophétisé à son retour de Nicée. »

Cette incessante prodigalité de miracles posthumes, parmi lesquels se trouvent beaucoup de résurrections de morts, doit donc nous rendre au moins plus croyables ceux qu'il a faits de son vivant. D'ailleurs lorsqu'une autorité aussi considérable que celle de saint Michel l'*Archimandrite*, abbé contemporain du même lieu, affirme de visu « qu'au moment de la mort du saint nombre de patriarches et d'archanges se rendirent longtemps visibles à tout le monde autour de sa couche<sup>2</sup>, » on peut tout croire et tout dire d'un pareil homme; néanmoins, nous hésiterions devant le fait capital de sa vie que nous allons rapporter, si ce fait n'était pas précisément celui que l'Europe et l'Asie ont affirmé avec le plus d'assurance et de ténacité. Le voici :

Nous avons dit que tous les marins avaient pris saint

1. Baillet, *Vies des saints*, 6 décembre.

2. Saint Michel l'*Archimandrite* a écrit des actes de saint Nicolas qui se trouvent à la bibliothèque du Vatican. (Voir Bédille, l. VII, ch. I et III.)



Nicolas pour patron en raison de sa protection constante, mais il est en même temps le patron des écoliers, et nous allons en comprendre la raison.

Saint Bonaventure (grande autorité) AFFIRME donc de saint Nicolas de Myre<sup>1</sup>, qu'il avait ressuscité à Myre deux jeunes écoliers appartenant à la noblesse de la ville et qu'un infâme et cupide hôtelier avait ÉGORGÉS et SALÉS pour en vendre la chair. Plus tard, le même fait se serait renouvelé sur la route de Nicée, chez un boucher qui vendait la chair HACHÉE de trois autres enfants, comme de la chair ordinaire. C'est pour cela, dit-on, que, de tout temps, saint Nicolas était représenté entouré de plusieurs enfants sortant de plusieurs ustensiles ou chaudières<sup>2</sup>.

Assurément voilà une grande épreuve pour une foi trop peu robuste, et nous comprenons que Baillet regrette ici de ne pas trouver la moindre confirmation historique d'un fait aussi énorme : mais est-il bien certain qu'il ne soit pas compris dans ceux que raconte *saint Michel l'Archimandrite* ?

Nous nous étonnerions que les narrations de ce grand témoin étant si conformes aux traditions générales, elles se fussent précisément sur le fait le plus accrédité et le plus reproduit sur tous les monuments. Après tout, que gagnerait la critique à sa suppression lorsqu'elle retrouvera son analogue dans une histoire, relativement moderne, et cette fois bien *historiquement* attestée ? Ce jour-là il faudrait bien le rendre à saint Nicolas, au moins comme fait possible. Le plus sûr est donc de le lui laisser jusqu'à nouvel ordre.

Ce qu'on aura peine encore à lui retirer, ce sont ses apparitions et ses délivrances de prisonniers dont il brisait les fers et qu'il transportait, au vu et au su de tout le monde, à des distances considérables, par exemple, pour l'un d'eux, de la Palestine à Nancy. Ce miracle regardant un des chevaliers

1. Sermon sur saint Nicolas.

2. Entre autres sur l'un des magnifiques vitraux de l'église Saint-Vincent, à Rouen.

les plus distingués de cette ville produisit une immense sensation, fut l'objet d'une enquête publique et le sujet d'une fête annuelle, que l'on célébrait encore au *xviii<sup>e</sup>* siècle et que l'on appelait « la procession de l'esclave (I). »

En somme, saint Nicolas est un personnage parfaitement historique. Il est certain qu'il assistait au concile de Nicée<sup>1</sup>, il est certain que les évêques de Lycie le canonisèrent immédiatement après sa mort, il est certain que *peu d'années* après on lui dédiait une église à Constantinople, une autre à Rome, et que saint Damase, créé pape vingt-deux ans après son décès, composa pour lui une messe en vers, que l'on chanta longtemps dans cette même église.

Ajoutez à cela l'amitié des deux plus grands esprits de la Grèce (Paul Rhodien et Théodore Ascalonite), sans le conseil desquels il n'entreprenait jamais rien, et enfin l'honneur d'avoir eu pour historiographe un contemporain comme saint Michel l'Archimandrite, et vous aurez toute la certitude possible que vous n'avez pas affaire à un *mythe*. Faisons trêve maintenant à toutes ces formidables traditions et passons aux faits **INATTAQUABLES**.

---

1. Baillet, Tillemont et Fleury se sont grossièrement trompés en le niant, puisqu'on trouve son nom dans le catalogue arabe des Pères de ce concile, publié par *Seldenus*.

I. « **TRANSLATIONS CORPORELLES.** » — Elles font, comme on le sait, partie de notre programme. L'histoire de l'Église abonde en prodiges de cette espèce, dont la théorie se rattache à la translation angélique du prophète Habacuc et à celle de Philippe sur la route de Gaza (*Actes des Apôtres*). Saint Nicolas de Myre est très-riche en phénomènes semblables, surtout lorsqu'il s'agit de prisonniers ou d'esclaves à délivrer. Nous venons de mentionner la délivrance du chevalier lorrain; celle d'un jeune enfant fait prisonnier chez les Sarasins n'est ni moins intéressante, ni moins attestée. Le Père Brailon

de l'Oratoire la tire en entier du jésuite Ribadeneira qui l'a très-probablement puisée lui-même dans l'*Archimandrite Michel*, dont il paraît avoir déchiffré le manuscrit. Nous la lui laissons raconter dans le style naïf de son époque. « Un jeune garçon, enfant de parents nobles et riches, fort devots à saint Nicolas, par l'intercession duquel ils l'avoient obtenu, fut pris par les Sarrasins vers le temps auquel ils celebrent sa feste, mené en Babylone et présenté au roi. Or, au bout de l'an, et au mesme jour auquel il avoit esté pris, ainsi qu'il servoit à table à ce Roi, il jeta un profond soupir; et comme le roi lui en eut demandé le subject, il respondit que c'estoit parce qu'il se souvenoit qu'il avoit esté pris en pareil jour, auquel ses parents avoient de coustume de solenniser la feste de saint Nicolas avec grande devotion. Alors, ce prince, tout en colère, lui dit : « Miserable, qu'est-ce qui vous pourra desliver de mes mains? » Aussitost saint Nicolas s'apparut, et ayant prins ce jeune garçon par les cheveux en l'estat auquel il estoit et avec une coupe à la main, il le ravit et rendit à ses parents, qui, celebrant sa feste, le prioient de leur rendre leur fils, et donnoient ce jour-là à disner aux pauvres et aux ecclesiastiques de son esglise. »

Assurément, les preuves nous manquent pour répondre à ceux qui voudront contester, mais ce que nous savons historiquement, c'est que ces faits ne manquent à aucun siècle, et que, pour ne pas sortir de celui qui nous occupe, nous trouvons dans les *Annales* de Baronius (t. V, p. 342) un analogue très-historique, puisqu'il a pour sujets l'empereur Zénon et le célèbre anachorète Euthymius, pour narrateur saint Cyrille, et pour garant notre savant cardinal. « Il s'était, dit-il, écoulé déjà cinq ans depuis la mort de l'anachorète Euthymius (ce grand défenseur de la foi au concile de Chalcedoine), lorsque, pour gagner à l'orthodoxie l'empereur Zénon, on résolut de lui envoyer une députation, et l'on chargea de ce soin le diacre Phidus, disciple du saint que nous venons de nommer; on s'embarqua, mais Dieu qui, mieux que les hommes, connaissait l'âme perfide de l'empereur, arrêta leur sainte entreprise par un immense miracle (*immenso miraculo*) que Cyrille, l'historien de son temps, raconte en ces termes : « La députation parvenue à Joppé s'était embarquée sur un navire dirigé vers Corycium, lorsqu'une tempête terrible se déclara vers le milieu de la nuit la plus obscure. Le naufrage était inévitable et eut lieu. Phidus s'empare d'une pièce de bois, et grâce à ce secours ménagé par la Providence, après avoir nagé pendant quelque temps, se reporte en pensée à Euthymius, qu'il implore avec ferveur en l'appelant par son nom. A peine ce saint

nom est-il prononcé, qu'il voit venir à lui celui qui le porte et qui s'avance tranquillement sur les flots. Phidus ne peut en croire ses yeux : « Ne crains rien, lui dit l'apparition, je suis Euthymius, le serviteur de Dieu ; sache que Dieu n'approuve pas ton voyage, qui ne sera d'aucune utilité pour l'Église. Il faut que tu retournes auprès de celui qui t'a envoyé ; ordonne-lui de rester bien tranquille sur le schisme qu'il redoute à Jérusalem, attendu que bientôt il sera le patriarche de cette ville, et qu'il verra régner l'union la plus parfaite parmi les siens. » Il lui ordonne en outre de construire un monastère dans sa Laura (a).

Ces recommandations terminées, Euthymius enveloppe Phidus dans son manteau, et dans un instant (*momento temporis*), comme le prophète Habacuc, le voici d'abord déposé sur le rivage, puis dans la ville sainte, puis dans sa propre maison, où le divin manteau disparaît à ses yeux et ne peut plus se retrouver. Phidus, croyant avoir rêvé, raconte ces merveilles, d'abord à sa mère, puis au patriarche, qui reconnaît bien là Euthymius, accorde l'emplacement du monastère où, conformément à la prophétie, des milliers de moines sont bientôt installés.

La translation qui va suivre, et que le même auteur nous garantit au siècle suivant, n'est assurément ni moins remarquable ni moins authentique. Il la tire de Sophronius (*Pré spirituel*, c. cxvii, cité par Damascène et par le septième synode). « Sur le mont Sinaï, vivait l'abbé Georges, homme d'une vertu et d'une sobriété admirables. Retiré dans sa cellule le samedi saint, et plongé dans la méditation, voilà qu'il conçoit le plus vif désir d'aller fêter le saint jour de Pâques dans la ville sainte et de recevoir le sacré cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'église même de sa résurrection. Ne pouvant de tout le jour chasser cette pensée, il pria ; sur le soir, un de ses disciples vient à lui, et lui dit : « Père, il est temps d'aller à la Synaxe. — Va, mon fils, reprend le Père, et quand on sera au moment de la sainte communion tu reviendras et je m'y rendrai. » Et le bon abbé de rester dans sa cellule. Mais voilà que dans la ville sainte, au moment même de la sainte communion dans l'église de la Résurrection, il se trouvait à côté du bienheureux archevêque Pierre, qui lui distribua, comme à tous ses prêtres, le pain sacré. Toutefois ce patriarche, appelant Mennas, son assesseur, lui dit : « Quand donc est arrivé l'abbé du mont Sinaï ? — Seigneur, répli-

(a) Partie du Liban occupée par une infinité de petites cellules particulières

que Mennas, je viens de le voir en ce moment pour la première fois. — Dis-lui donc, reprend Pierre, de ne pas se retirer, car je veux qu'il soupe avec moi. » Et Mennas alla le dire au vieillard qui dit à son tour : « Que la volonté de Dieu se fasse », et ayant salué les synaxes, adoré le saint sépulcre, il se retrouva dans sa cellule, car son disciple, étant venu frapper à sa porte et lui dire : « Père, il est temps, venez communier », on vit le vieillard se lever, suivre ce disciple, et pour la seconde fois aller recevoir les saints mystères.

Cependant l'archevêque Pierre, tout attristé de cette désobéissance apparente, envoya l'abbé Photinus à l'évêque de Phari et aux Pères du Sinaï pour qu'ils eussent à lui envoyer l'abbé. Aussitôt qu'il eut reçu cette missive, celui-ci envoya trois prêtres au patriarche, à savoir : l'abbé Étienne, ce grand homme de Cappadoce dont nous avons déjà parlé, l'abbé Zosime et l'abbé Dulcitius le Romain, en les chargeant de remettre une lettre dans laquelle il s'exprimait ainsi : « Que Dieu me garde, très-saint Seigneur, de vouloir *jamais mépriser votre ange* (a), car dans six mois, à partir de ce jour, je vous adorerai ici. » Les prêtres remirent ces lettres en affirmant au patriarche qu'il y avait déjà bien des années que leur abbé n'était venu en Palestine; ce qu'ils confirmèrent par une lettre de l'évêque de Phari, attestant que depuis soixante-dix ans l'abbé n'avait pas quitté le mont Sinaï. De son côté, le très-bon patriarche produisait des évêques et des prêtres, répétant : « Non-seulement tous nous l'avons vu, mais nous lui avons donné le baiser de paix. » Ce qu'il y a de certain, c'est que six mois après le patriarche et l'abbé reposaient en paix tous les deux, comme Georges l'avait annoncé.

« Il ne faut voir ici, ajoute le cardinal Baronius, qu'une répétition des anciens prodiges opérés sur les *corps* du prophète Habacuc et de Philippe lorsqu'ils furent transportés en un moment dans leur demeure; car Dieu se plaît à faire la volonté de ceux qui le craignent, et se plaît à condescendre aux désirs de ses pauvres, et sa puissance ne diminuant pas avec les siècles, il aime à renouveler à toutes les époques les grâces qu'il a jadis accordées (b). »

A ces quelques exemples de translations corporelles il nous semble opportun d'en ajouter un autre dont la date nous échappe, mais qui ne doit pas s'éloigner beaucoup de cette époque. D'ailleurs nous

(a) Vos ordres, votre *envoyé*.

(b) Baronius, anno Christi, 546, § 64.

sommes convenus que les notes avaient toute liberté chronologique. L'important est que nous l'empruntions aux Bollandistes, et que ce soient eux qui le cautionnent.

Un évêque de Fiesole (saint André), étant un jour averti de la proximité de sa mort, éprouve un vif regret de ne pouvoir pas revoir sa sœur en raison de la grande distance qui les sépare, et toutefois, rempli de résignation, il offre généreusement ce sacrifice au bon Dieu. Mais le Tout-Puissant, qui lit au fond du cœur les bons et saints désirs, voulut le consoler, et voici comme il le fit : au moment même où la pensée du saint malade s'était arrêtée sur sa sœur Brigide, celle-ci, confinée dans sa cellule au fond de l'Irlande, faisait son modeste et solitaire repas, consistant en quelques herbes et quelques petits poissons. Or, ce fut avec ce même siège, cette même table et tout ce petit service que l'ange de Dieu vint la placer, en un clin d'œil, sous les yeux de l'homme de Dieu et des frères qui l'assistaient. Ceux-ci, remplis d'étonnement devant un pareil miracle, appellent à eux toute la communauté. De son côté, Brigide, croyant comme eux à une vision fantastique (a), promène un regard stupéfait et effrayé sur cette chambre inconnue, sur ce vieillard étendu sur sa couche et sur tous ces hommes qu'elle n'avait jamais rencontrés.

Alors l'homme de Dieu, intérieurement éclairé par l'Esprit-Saint, laissa tomber ces paroles : « Chère et très-chaste Brigide, j'ai vivement désiré au fond de mon cœur, de te voir encore une fois avant ma mort. Mais le peu de temps qui me reste à vivre, et l'éloignement qui nous sépare, m'en faisaient sentir l'impossibilité, lorsque l'inépuisable source de l'éternel Amour voulut m'accorder en ce moment ce que je ne pouvais espérer et ce que tu vois toi-même ; ne crains donc rien, car je suis bien *véritablement et réellement (vere certeque)*

(a) Nos lecteurs ne confondront pas ces translations *corporelles* et instantanées avec les translations spirituelles, analogues à celle de saint Ambroise aux funérailles de saint Martin. Plus tard il sera curieux de les rapprocher d'autres translations du même ordre, mais plus modernes, plus imposantes comme autorité, et ne différant entre elles que de *rapidité*. Ainsi nous verrons un saint Antoine de Padoue employer douze heures pour aller de Padoue à Lisbonne et en revenir ; nous entendrons saint Jean de la Croix, dont la vie se passait pour ainsi dire dans un vol continu, répondre aux gens qu'il dépasse dans un trajet, et qui, après l'avoir laissé cloué sur un lit de douleur, s'étonnaient de le trouver arrivé : « J'ai passé tout auprès de vous, et vous ne m'avez pas vu. » Enfin nous tiendrons bonne note de toutes ces variantes sur un même fond, et nous tirerons les conséquences.

ton frère et compatriote André que tu croyais mort, mais que tu ne verras pas longtemps. J'espère que Dieu daignera m'être favorable en raison de tes mérites et de la solitude dans laquelle, faible athlète que je suis, j'ai consumé tous mes jours. Ne crains donc rien, car je voulais seulement te conjurer de redoubler de ferveur dans tes prières pour ton frère. Dépose ici toute frayeur, et sois bien persuadée que tout ce que tu vois, tu le vois vraiment (*te vera videre quæ vides*).

« Alors Brigide, comme s'éveillant d'un songe, et touchée de cette bonté divine (*in religionem conversa*) se mit à pleurer de joie, de reconnaissance, et en même temps de *tendre chagrin*, car elle tenait la main de son frère sans pouvoir la quitter, et sans pouvoir articuler une seule parole en raison de ses larmes. Puis enfin, le serrant modestement dans ses bras, elle lui tint ce langage,... etc. »

Nous taisons à nos lecteurs ce colloque, qui est avant tout l'expression de sa reconnaissance pour ce transport qu'elle appelle *angélique*, mais qui n'ajoute rien au phénomène et se trouve immédiatement suivi de la mort du saint et de la retraite de Brigide dans les Apennins, dont les habitants ont élevé à sa mémoire une petite chapelle subsistante encore (au temps de Baronius), près Saint-Martin *in loco*, d'autres disent *in laboco*).

#### § IV.

#### RÉSURRECTIONS INATTAQUABLES, OU LES TÉMOINS ÉCRASANTS.

1. Saint Félix et saint Paulin de Nole. — 2. Saint Ambroise. — 3. Saint Zénobe.  
— 4. Saint Hilaire : droit de vié et de mort. — 5. Saint Martin.

##### 1. — *Saint Félix et saint Paulin de Nole.*

En attendant l'heure des procès-verbaux et des discussions juridiques, sachons nous contenter de certains témoignages. Cette fois ils seront écrits, et par quelles plumes ! Saint Ambroise, saint Zénobe, saint Paulin, saint Hilaire, saint Martin, saint Sulpice Sévère, saint Augustin et saint Jérôme ! Quelle pléiade ! et quelle solennité dans leurs affirmations, puisque

*tous* se connaissent, *tous* ont vu et opéré les mêmes choses, *tous* se garantissent et engagent si complètement leur responsabilité mutuelle, que l'on ne pourrait soupçonner l'un sans injurier à l'instant tous les autres !

C'est au tombeau de saint Félix, évêque et martyr de Nole, c'est devant les grands miracles (et notamment les guérisons démoniaques) opérés par ses reliques, que saint Paulin se décide à embrasser le christianisme et devient bientôt une des gloires de l'Église<sup>1</sup> ; guéri d'une ophthalmie très-dangereuse par un miracle du même saint Félix, saint Martin le propose à son tour comme patron et comme modèle à son église ; saint Jérôme, son correspondant pendant sa vie, devient son panégyriste après sa mort ; Sulpice Sévère suspend son portrait dans son baptistère en regard de saint Augustin, et Baillet se sert encore une fois de l'argument qu'il appliquait tout à l'heure à saint Nicolas, à savoir « qu'il fallait que les miracles de saint Félix fussent *bien extraordinaires* pour avoir mérité un narrateur comme saint Paulin, à moins (ajoutait-il), que ce dernier n'ait pas renoncé tout à fait aux libertés poétiques, etc... » Baillet en prend une grande en ce moment, et jusqu'à ce qu'il nous ait clairement démontré l'abus des mêmes libertés, soit chez le pape Damase, qui remercie le saint « de l'avoir délivré de la mort<sup>2</sup>, » soit chez saint Augustin, qui constate et garantit « tous les miracles de Nole<sup>3</sup>, » soit chez saint Ambroise, son modèle et son hôte, etc..., nous devons nous incliner devant

1. Il avait été surtout très-frappé d'un possédé qu'il y avait vu suspendu dans les airs et la tête en bas, sans que ses vêtements fussent le moins du monde dérangés. Ce qui donne lieu à Görres d'*expliquer* cette anomalie à sa manière, c'est-à-dire par « *un changement incontestable dans l'un des deux centres de gravité de la terre et du soleil.* » Le fait est incontestable, mais non l'explication.

2. Boll., *Acta SS.*, 44 januar.

3. Par exemple en renvoyant le prêtre Spes aux épreuves justificatives du tombeau de saint Félix, épreuves par lesquelles se décidait l'*innocence* ou la culpabilité des accusés.



le témoignage d'un saint historien, apprécié de la sorte par tous ces grands hommes, et croire avec lui ce qu'il nous raconte *de visu*. Aussi lui devons-nous toute confiance lorsqu'il nous raconte cette résurrection solennelle qui, parmi les trois croix trouvées sur le Calvaire par l'impératrice Héléne, servit à désigner à la foi du monde entier la vraie croix de Notre-Seigneur : « Comme les trois croix découvertes étaient absolument pareilles, au premier moment de bonheur et de reconnaissance succéda bientôt une hésitation vraiment cruelle sur l'identité de celle du Christ : quel danger n'était-ce pas pour une piété si vive que celui de confondre avec deux vils gibets la croix qui avait sauvé la terre ! Dieu prit aussitôt pitié de telles alarmes et inspira à quelqu'un l'idée d'aller chercher un mort et de le faire apporter. Aussitôt dit, aussitôt fait. On apporte un cadavre, on le couche sur deux de ces croix et la mort méprise leur attouchement ; mais à celui de la troisième, le cercueil se brise et le mort se lève comme Lazare. La grande relique était donc révélée par le ciel. On la porte à la basilique en grande pompe, on la couvre d'or et de pierreries, etc. » (Epist. II, t. IX, *Bibl. Sanct.*)

Peu importe que Ruffin ne parle ici que d'une femme guérie ; comment ne pas préférer à sa version celle de saint Paulin que saint Sulpice Sévère déclare être aussi la sienne, et qui par conséquent ne pouvait pas ne pas être encore celle de saint Ambroise leur ami et leur grande autorité à tous deux ?

## 2. — Saint Ambroise.

Devrons-nous aussi récuser le témoignage de cet autre Paulin (de Milan), le généreux adversaire du pélagianisme naissant, ami et disciple familier de saint Ambroise, dont il partage les travaux et la vie ? Songeons qu'en se faisant l'historiographe contemporain du grand pasteur, il écrit une

vie sur laquelle il ne pouvait tromper personne, qu'il est l'ami de saint Augustin et qu'il ne prend la plume que pour obéir à ce grand homme, dont le suffrage viendra plus tard sanctionner toute son œuvre; « de sorte, affirme Tillemont, que nous n'avons pas d'histoire, de la fidélité de laquelle nous puissions nous tenir plus assurés <sup>1</sup>. » Tranquillisé par un pareil aveu, nous pouvons marcher hardiment.

Tout le monde le sait; avant d'être la gloire éternelle de l'église de Milan, Ambroise était une des gloires de la Rome des Césars : l'histoire nous le montre jetant, tout jeune encore, un tel éclat dans les fonctions difficiles de *défenseur au prétoire* et de *conseiller* du préfet Probus, que le gouvernement romain lui envoie les enseignes consulaires et lui donne à régir la Ligurie et l'Émilie; mais Dieu, qui se l'était réservé, n'attendait que la mort de l'évêque de Milan pour mettre son nom dans la bouche de tout le peuple : « Ambroise, évêque, Ambroise, évêque!... » s'écrie la foule; et cet homme, qui n'était pas encore prêtre, a beau s'enfuir et se cacher, il se voit peu de jours après installé, à son grand étonnement, sur un des premiers sièges épiscopaux du monde.

Eh bien ! pour celui qui n'admet pas les miracles, il faut absolument que cet homme si grand au jugement du Sénat romain, si célèbre dans les lettres, si indispensable aux yeux du peuple, si sublime dans sa vie politique, il faut donc que cet homme, devant lequel les souverains tremblent ou s'agenouillent, ait trompé tout le monde sur sa véritable valeur ! De plus, tout l'univers se sera mépris sur la vraie mesure de son intelligence, car, il faut bien le dire, il est, comme les autres, l'homme du *miracle continu*, l'homme de l'*exorcisme*, l'homme des *apparitions*, l'homme des *résurrections*, et tous ses contemporains sont d'accord pour affirmer que ce fut cet enchaînement de prodiges qui porta les derniers coups à l'arianisme expirant.

1. Tillemont, *Hist. ecclés.*, t. X, p. 80.

Tantôt c'est à la suite d'une *vision* révélatrice qu'il écrit son admirable lettre à Théodose le Grand ; tantôt c'est une autre *vision* qui lui fait découvrir les restes des saints Gervais et Protais<sup>1</sup> ; tantôt c'est l'esclave traître et menteur du comte Stilicon qu'il *abandonne à Satan* pour le salut de son âme, et qui tout aussitôt se trouve cruellement déchiré par le démon (*laceratus a dæmone* <sup>2</sup>).

Tantôt c'est pour aller *ressusciter* un enfant qu'il suspend un sermon, repris ensuite comme s'il ne se fût agi de rien ; tantôt c'est l'enfant d'un dignitaire de Florence (*Decensanus, son hôte*) qu'il exorcise d'abord et qu'il ressuscite quelques jours après en se plaçant sur lui comme Élie ; après quoi il l'adopte et écrit un petit ouvrage pour ce pupille ressuscité qui se nommait Pansophius.

Puis, voyez comme tout marchait de front dans ces grandes et belles vies ! Dans celle-ci, que ne trouvons nous pas ! des persécutions bravées, des hérésies foudroyées, des souverains courbés sous de sublimes leçons, d'incomparables monuments d'éloquence et de savoir, la musique sacrée régénérée pour toujours, ... puis dans les intervalles, et comme pour se délasser, ... des guérisons, des exorcismes, et, répétons-le bien, des **RÉSURRECTIONS** !

Inutile de multiplier ici des citations qui remplissent tous les livres et que personne ne conteste. D'ailleurs, nous y reviendrons plus loin.

### 3. — Saint Zénobe.

Le temps était aux grands thaumaturges. Saint Ambroise avait un ami, dont « l'âme restait attachée à la sienne, comme celle de Jonathas l'était à celle de David. » Cet ami, c'était

1. Nous retrouverons ces faits au paragraphe des *Apparitions*, à la fin de ce chapitre.

2. *Vie de saint Ambroise*, par Paulin, n° 43.

Zénobe, évêque de Florence. Or il n'est pas étonnant que l'*alter ego* de l'évêque de Milan fut tout à la fois un saint du premier ordre, le conseiller intime du saint pontife Damase, et, suivant l'expression du cardinal Baronius, « un thaumaturge égal aux apôtres<sup>1</sup>. »

Et comment douter de ces miracles lorsqu'ils étaient aussi racontés par Paulin, l'historiographe d'Ambroise, et garantis par la triple solidarité de ces illustres *témoins* avec la ville de Florence, où ils s'étaient accomplis lorsqu'ils l'habitaient tous les trois ?

Or, dans cette seule ville de Florence, on comptait cinq résurrections *inattaquables* opérées par Zénobe. La première regardait le fils d'une dame gauloise, qui, traversant cette ville pour se rendre à Rome, avait laissé ce fils malade entre les mains du pasteur, en lui disant : « Je vous le confie jusqu'à mon retour. » Mais, à son retour, le fils n'existant plus, la mère se précipite dans l'appartement de saint Zénobe : « Je vous l'ai confié vivant, lui crie-t-elle, c'est vivant que vous devez me le rendre. » L'évêque s'incline devant ce raisonnement maternel, et obéit à la sommation, en rendant vivant à sa mère l'enfant qui *depuis quelques jours* avait perdu la vie. — La seconde résurrection fut celle d'un jeune homme dont il avait rencontré le convoi dans les faubourgs de Florence. Cette fois les parents, en se jetant à ses pieds, en appellent au miracle précédent : « Saint pasteur, ne ressuscitez-vous donc plus que des brebis étrangères ? Et n'est-il pas bien juste que vous accordiez la même grâce à celles de votre troupeau ? » La logique de l'évêque se trouvant d'accord avec son cœur, il cède encore, s'approche du cercueil, commande au mort de se lever, et le mort ayant obéi, il le renvoie chez lui. — La troisième était celle d'un nommé Simplicius, qui, chargé par saint Ambroise de porter

1. « *Præclara miracula apostolis digna edita.* » Baronius, *Annal.*, anno Christi. 392.

quelques reliques à son ami Zénobe, était tombé dans un précipice avec son cheval, et s'y était FRACASSÉ tout le corps. Saint Zénobe l'avait ressuscité et si bien guéri, qu'il ne restait plus sur lui la moindre trace de blessures.

La quatrième était celle d'un enfant ÉCRASÉ sous les roues d'une charrette. C'était saint Eugène et saint Crescence, les deux disciples, ou plutôt les deux fils bien-aimés de saint Zénobe, qui le lui avaient présenté dans cet état.

Enfin, la dernière était celle d'un parent du même saint Eugène, qui, l'ayant vu mourir sans sacrements et en état de péché mortel, en était tombé malade. Touché de l'affliction de son diacre, saint Zénobe lui avait ordonné de se lever et d'aller jeter de l'eau bénite sur le corps du mort, qui se leva tout aussitôt comme s'il n'eût jamais été malade et fit depuis une longue pénitence.

Ces cinq résurrections, opérées par l'ami de saint Ambroise et de saint Augustin, et ratifiées par ces grands hommes, défient selon nous, par cela même, toute critique.

Ils ont en outre une caution scientifique du premier ordre dans le savant archéologue Ughellus, affirmant qu'à Florence plusieurs monuments avaient été élevés à *l'heure même sur l'emplacement de ces miracles*, et que *ces monuments existaient encore 5 ou 6 siècles plus tard*. Il signale entre autres la pierre sur laquelle le saint s'était agenouillé pour opérer la seconde de ces résurrections. Elle s'appelait encore *geniculum*, et était entourée d'une grille destinée à la préserver de tout dommage<sup>1</sup>.

Ce grand archéologue se charge encore de nous fournir la preuve monumentale d'un grand miracle arrivé lors de la translation du saint corps de Zénobe de l'église de saint Ambroise à la cathédrale.

C'est une inscription qui exclut d'abord toute espèce de doute sur l'année précise de sa mort. Quant au miracle, il con-

1. *Italia sacra*, t. III.

sistait en ce que le char funéraire ayant frôlé un orme mort depuis longtemps, cet arbre avait repris aussitôt toutes ses feuilles.

Voici l'inscription :

« Anno ab incarnatione Domini CCCCVIII, die XXVI januarii, tempore imperatorum Arcadii et Honorii, dum de basilica Laurentii (aut Ambrosia) ad majorem ecclesiam Florentinam corpus s. Zenobii Florent. episc. feretro portaretur, erat hoc in loco ulmus arbor, arida tunc existens, quam cum feretrum s. corporis teligisset, subito frondes ac flores miraculose produxit. In cujus miraculi memoriam christiani civesque Florentini, in loco sublatae arboris hinc, hanc columnam cum cruce in signo notabili crexerunt. » (Ughellus, *Hist. sacra Italie*, t. III.)

4. — *Saint Hilaire : droit de vie et de mort.*

Voici maintenant encore un autre ami, un autre émule de saint Ambroise, formant avec ce grand évêque et leur collègue de Tours (saint Martin) comme une triple conjonction stellaire illuminant à la même heure le nord de l'Italie et les Gaules. Quel spectacle que celui de ces trois grands hommes s'éclairant, s'admirant, se guérissant réciproquement et, comme nous le verrons plus loin, continuant, *après leur trépas*, à s'aimer, à se consulter et à communiquer ensemble. La tentation serait encore une fois bien grande de raconter *in extenso* de telles vies, si notre cadre et notre mission ne nous rappelaient sans cesse à notre spécialité d'études.

Comme saint Ambroise, nous voyons saint Hilaire, le grand évêque de Poitiers, « ce Rhône de l'éloquence latine » (ainsi que l'appelait saint Jérôme), ce fondateur d'une admirable liturgie, nous le voyons, disons-nous, se *distraindre* pour ainsi dire de travaux accablants et de persécutions continues, soit en ressuscitant à son tour un enfant mort sans baptême, soit un autre qui était mort des morsures d'un chien enragé (résurrection frappante qui fit dire à l'évêque For-

tunat : « Tous deux se relevèrent en même temps, l'un du sein de l'oraison et l'autre du sein de la mort »...), soit enfin lorsque, *retournant* pour ainsi dire ce droit qu'il avait sur la mort, nous le voyons l'exercer avec tout autant de puissance et de charité sur la vie, en la ravissant à ceux qui le lui demandent.

Et en faveur de qui le voyons-nous exercer ce plus terrible des droits ? — En faveur de ce qu'il a de plus cher en ce monde ? — C'était donc, va-t-on dire, pour abrégér d'intolérables souffrances, pour terminer une agonie beaucoup trop prolongée ? — Non, en pleine paix, en pleine santé ; et voici comment s'exprime l'histoire à ce sujet. Hilaire, avant le sacerdoce, avait été marié, et depuis, comme toujours en pareil cas, les deux époux vivaient entièrement séparés. Toutefois, un lien bien doux et bien cher les rattachait l'un à l'autre : c'était une jeune et charmante fille que l'on nommait Apra. On peut encore juger de l'affection que lui portait le saint évêque par les lettres pleines de tendresse qu'il lui écrivait pendant ses voyages, et par les vœux ardents qu'il adressait au ciel pour « sa bien chère enfant. » Mais celle-ci, de son côté, brûlant d'amour pour son divin Fiancé, gémissait de la prolongation de son exil et soupirait sans cesse après sa fin.

Un jour donc qu'elle venait de manifester cette sorte de nostalgie céleste avec plus de passion encore que de coutume. Hilaire ému rentre en lui-même, comprend la nécessité de sacrifier le père au chrétien, ses propres consolations au véritable bonheur de sa fille, et, dès lors, le voilà priant pour obtenir du ciel la prompte récompense de tant d'amour. O miracle ! il l'obtient, c'est-à-dire « que (à sa demande) *sans douleur, sans secousse, sans avoir été touchée par lui (sine contagio)*, et *sous ses yeux*, sa bien chère Apra passe tout doucement de ce monde *déshonoré* aux joies de celui du Christ... » Alors, comme les convenances l'exigeaient, il l'en-sevelit de ses propres mains et dépose son corps dans le tom-

beau<sup>1</sup>... Ce que voyant, la mère de cette si chère enfant, elle aussi, conjure le pontife, dans le cas où elle en serait digne, *de l'enlever* à ce monde criminel et de la faire passer dans celui qui vient de recevoir sa fille; et l'évêque-époux, « prenant en considération de tels vœux, se remet encore une fois en prière et obtient de l'envoyer avant lui au séjour de la gloire<sup>2</sup>. »

Qui pourra jamais comprendre aujourd'hui toute la sublimité de ce double et saint homicide?

Il fallut cependant bien reconnaître que cet audacieux miracle n'avait pas offensé le ciel, lorsque saint Hilaire, après avoir consacré le reste de ses jours à la défense de la foi, illustré l'Église par ses doctes écrits, préparé l'apostolat de saint Martin, son disciple, et remis son âme entre les mains de son Créateur, reçut après sa mort la preuve décisive de son acceptation divine, c'est-à-dire le don des grâces, guérisons et *résurrections*, attaché pour toujours à ses dépouilles.

Il est toutefois une de ces faveurs qui les aurait toutes surpassées, à savoir celle de sa résurrection personnelle. Reste à savoir si cette fois la tradition est exacte. C'est cependant une très-grande autorité, le cardinal Pierre Damien, qui l'affirme comme saint Ambroise.

Ainsi qu'un grand nombre de saints, Hilaire apparaissait souvent après sa mort : « Or, dit le savant cardinal, il apparut une fois au saint abbé Fridolin, et lui commanda de lui faire construire, avec le secours du roi de France et de l'évêque de Poitiers, son successeur, un nouveau sépulcre plus convenable que celui dans lequel il était enseveli. Fridolin exécuta cet ordre, mais au moment de la translation ON VIT HILAIRE SE LEVER DE LUI-MÊME ET ALLER S'INSTAL-

1. Boll., *Acta SS.*, 43 januar. On montre encore aujourd'hui dans l'église *Saint-Hilaire*, à Poitiers, le couvercle en marbre blanc d'un tombeau qui fut, dit-on, celui de sainte Apra.

2. Id., *ibid.*



LER DANS LE NOUVEAU TOMBEAU QUI LUI AVAIT ÉTÉ PRÉPARÉ <sup>1</sup>. »

Et c'est ce même tombeau que les Calvinistes ont osé violer et briser en 1562 ! Et les centuriateurs de Magdebourg ont osé imprimer que « ce grand saint Hilaire, de Poitiers, qu'on exaltait si haut, n'était autre qu'un *certain* Hilaire, diacre, que saint Jérôme appelle « le Deucalion de ce monde, » à cause de l'hérésie dans laquelle il était engagé ! » Et il s'est trouvé des hommes pour accepter et propager de pareilles choses, sans trop rougir d'une si profonde ignorance !

#### 5. — *Saint Martin.*

Voici venir enfin le dernier héros de cette grande et sainte triade composée de saint Ambroise, saint Hilaire et saint Martin.

Trompé par l'inévitable *cheval blanc* représenté sur toutes les bannières de ce dernier saint, et persuadé que le plus grand acte de sa vie fut d'avoir séparé en deux son manteau, le vulgaire a quelque peine à comprendre tant de gloire attachée à si peu de chose. Et comme heureusement il existe encore un assez grand nombre de *bons cœurs* capables de la même générosité, ces derniers en concluent que l'Église n'est apparemment pas bien difficile et que dans ses rangs on peut obtenir beaucoup de célébrité à peu de frais.

Mais qu'on lise une bonne vie de saint Martin, et principalement celle écrite par saint Sulpice Sévère, son disciple et son ami, et l'on pourra s'assurer de tout ce que ce bienheureux manteau abritait et cachait d'admirable.

En effet, à peine s'en est-il dépouillé, que chez lui le soldat fait place au docteur, et que le guerrier, devenu apôtre, parvient, pour ses débuts, à extirper de l'Esclavonie l'hérésie

1. Cardinal P. Damien, *Sermon sur la fête de saint Hilaire.*

d'Arius qui commençait à s'y répandre, et fait accepter en ce pays les décisions du concile de Nicée. Plus tard, devenu évêque, il porte à l'idolâtrie païenne les plus rudes coups qu'elle ait encore reçus dans les Gaules. Ami de tous leurs princes, son action se fait encore sentir sur tous les royaumes étrangers. Il meurt enfin couvert de gloire devant tous les hommes et rempli de mérite devant Dieu, qui se plaît à les reconnaître par les miracles continus qui se font à son tombeau.

Quant à ceux qu'il avait opérés pendant sa vie, et qui nous ont été transmis par la plume irrécusable du disciple nommé tout à l'heure <sup>1</sup>, en voici quelques-uns. — Dès les premiers jours qui suivent son baptême, le démon le prévient « qu'il se trouvera toujours sur son chemin. » Martin accepte le défi avec une sécurité d'autant plus grande, que saint Hilaire lui confère aussitôt le grade et les vertus de l'exorciste. A partir de ce moment, il devient la terreur de ses ennemis spirituels, à savoir : de Mercure, de Jupiter, d'Apollon, etc., qu'il force à *confesser publiquement* et leurs noms et leurs défaites. Il souffle sur les temples, et les temples s'écroulent; sur les incendies, et ils s'éteignent; sur les animaux, et ils s'arrêtent; il fait le signe de la croix devant le fer des assassins, et ceux-ci restent pétrifiés; il est lui-même en feu, et l'éteint d'un seul mot; il va mourir, mais les anges le soignent et le guérissent. A l'heure de sa mort, on voit ceux-ci communiquer avec lui et lui amener la visite de plusieurs saints qui font entendre autour de sa couche une mélodie toute divine, perçue, notons-le bien, non-seulement par tous les moines du couvent, mais par les saints des pays étrangers, et entre autres par

1. Sulpice Sévère, avocat distingué de ce même siècle, converti par les paroles et les actes du saint dont il écrit la vie, est le plus croyable des historiens, car il n'écrit que ce qu'il a vu, ou ce qu'il sait de science certaine. C'est à son tour saint Paulin de Nole qui lui sert de caution : « On ne sait, disait ce dernier, qui fut le plus heureux, ou Sulpice d'avoir été choisi pour écrire une telle vie, ou Martin d'avoir eu un si digne interprète. »

saint Séverin qui, charmé à *Cologne* par ce merveilleux concert donné à *Tours*, en conclut que son ami vient de mourir, et l'annonce publiquement.

Mais ce qui avait mis le comble à sa gloire de thaumaturge et favorisé tous ses succès contre l'idolâtrie, c'étaient ses *résurrections*. Nous en connaissons trois parfaitement historiques depuis sa promotion à l'épiscopat ; mais comme ce plus modeste des saints avouait lui-même à saint Sulpice « qu'il avait *énormément* perdu de sa puissance depuis ce moment, nous pouvons présumer qu'il y en avait eu plusieurs autres parmi ces miracles restés inconnus, et que son historien déclare *innombrables*.

Quoi qu'il en soit, voici les trois résurrections complètement *officielles, irrécusables et décisives*, attestées *par quatre pères de l'Église, ses historiens contemporains*, et par l'Église elle-même <sup>1</sup>.

Laissons parler saint Sulpice Sévère :

PREMIÈRE RÉSURRECTION. « En ce temps-là un catéchumène s'était mêlé aux disciples du saint homme à l'école duquel il désirait se former, mais au bout d'un certain temps, et pendant une absence de Martin, saisi d'une fièvre violente, il était mort TROIS JOURS APRÈS. L'évêque, étant revenu, n'avait plus trouvé qu'un cadavre, et malheureusement la mort avait été si prompte, que ce malheureux n'avait pu être baptisé. Désespéré, comme tous ses moines, mais inspiré tout à coup par l'Esprit-Saint, Martin fait sortir tout le monde et, s'étant enfermé seul dans la cellule où était le corps, il commence par s'étendre dessus (toujours à la manière d'Élie), se met en prière et attend.

« Après y être resté quelque temps, averti par l'esprit du

1. Ces quatre Pères sont saint Paulin, évêque de Nole et ami de saint Augustin; saint Fortunat, ami de saint Hilaire; saint Sulpice Sévère et saint Grégoire de Tours, successeur de Martin et père de notre histoire de France.

*Seigneur* des approches du miracle, il se soulève un peu et, les yeux fixés sur le visage du défunt, il pressent, plein de confiance, l'effet des miséricordes divines. Effectivement, *deux heures s'étaient à peine écoulées*, que le thaumaturge voit la pâleur du mort diminuer, et ses yeux s'entr'ouvrir insensiblement.

« Alors, Martin pousse un grand cri vers le Seigneur... Ce cri retentit dans la cellule, et ceux qui attendaient en dehors se précipitent à l'intérieur. Admirable spectacle ! us voient vivant celui qu'ils avaient laissé mort... »

Nous recommandons à nos lecteurs la marche saisissante de ce beau drame : 1° la certitude donnée par Dieu à Martin avant tout indice de succès ; 2° après la certitude, la persistance de la prière pendant deux heures encore ; 3° grand cri de reconnaissance poussé par Martin devant l'effet obtenu. Un artiste s'écrierait : « Comme c'est nature ! » et il aurait raison, bien que rien ne soit plus *contre nature*. Aussitôt baptisé, ce cathécumène vécut pendant plusieurs années et ne cessait de raconter que, séparé de son corps et conduit devant le juge suprême, il avait entendu la triste sentence qui le reléguait avec la foule dans les lieux ténébreux ; mais que deux anges étant venus dire aux juges que cet homme était celui pour lequel Martin priait, le juge leur avait ordonné de le rendre à la vie et de le ramener à son évêque <sup>1</sup>.

DEUXIÈME RÉSURRECTION. Un autre jour, passant sur les terres du comte Lupicin, et apprenant qu'un de ses domestiques venait de se pendre et était mort étranglé, il se rend dans sa chambre, s'étend encore sur le cadavre et le rappelle à la vie !

1. Nous avons eu le bonheur, en 1864, non-seulement de visiter le beau monastère de Ligugé (Locogeiacum), le premier de ceux qui ont été construits en France par les Bénédictins, mais encore de prier dans la petite chapelle élevée tout récemment sur l'emplacement même du miracle, et sur la porte de laquelle est gravé le récit de Sulpice Sévère.

TROISIÈME RÉSURRECTION. Auprès de Chartres, une mère, suivie d'une foule considérable de païens, vient jeter à ses pieds son enfant mort. Le saint se couche une troisième fois sur cet enfant, le rend à la vie, et convertit par cela même un nombre infini d'idolâtres.

Voilà les trois résurrections mentionnées par l'Église dans l'office de ce grand homme.

On peut les rapprocher (comme sujets d'étude très-curieux) de l'évocation qui va suivre et qui ressemblerait par quelques points à une sainte nécromancie.

Laissons encore une fois parler notre célèbre historien : « Il y avait, non loin de la ville de Tours et près du monastère de Marmoutiers, un lieu que le peuple regardait à tort comme sacré, dans la persuasion que c'était la sépulture d'un martyr, car les évêques précédents y avaient élevé un autel. Mais Martin, qui *n'ajoutait pas foi légèrement à des récits incertains*, s'enquit auprès des plus anciens du clergé, — prêtres et clercs, — et du nom de ce prétendu martyr et du temps de sa passion, car le vague de la tradition lui donnait, disait-il, de grands scrupules. Pendant quelque temps, il s'abstint d'aller en ce lieu, ne voulant ni condamner à la légère une dévotion qui pouvait être légitime, ni autoriser par son exemple une superstition qui l'inquiétait. Un jour enfin, il s'y rend avec quelques-uns des frères et, se tenant debout sur le sépulcre, il prie Dieu de lui faire connaître les mérites ou l'indignité de celui qui y était renfermé. Alors, se tournant vers la gauche, Martin voit se dresser près de lui un spectre hideux, auquel il ordonne de déclarer son nom et de lui dire la vérité. Le spectre se nomme et confesse son crime : c'est un voleur mis à mort pour ses forfaits, que le peuple honore par erreur et dont le culte est une horrible profanation.

« Pendant ce colloque, les assistants *entendaient une voix étrange, mais ne voyaient personne*; Martin, seul, *entendait et voyait*. Il fit enlever l'autel dressé en ce lieu et par ce

moyen délivra son peuple de cette antique superstition <sup>1</sup>. »

Il faut s'arrêter ; mais ce que nous ne pouvons pas omettre, c'est le soin avec lequel le pieux et sincère historien entoure chaque récit des témoignages les plus probants. Ainsi, bien que tout le monde ait vu la résurrection du cathécumène, cela ne lui suffit pas ; il tient à se la faire raconter par le *ressuscité* lui-même. Pour tout le reste, il invoque tous ceux, grands ou petits, qui ont été témoins, sujets, objets, admirateurs de ces grands miracles ; il les interpelle et l'histoire ne fait pas mention d'une seule dénégation.

« Ne soyez pas étonnés, dit-il, de me voir ajouter à chaque miracle les noms des témoins et des personnes *encore vivantes* auxquelles, — si l'on ne me croit pas, — on pourra recourir. Je le fais à cause de l'incrédulité de certaines gens. En leur citant des témoins encore *pleins de vie et de santé*, peut-être les croiront-ils plus que moi. Mais suis-je bien certain qu'ils voudront bien les croire ? Et cependant je m'étonne que, pour peu que l'on ait le plus léger instinct de religion, on puisse concevoir cette criminelle pensée qu'il existe un seul homme capable de tromper en pareille matière, surtout lorsque cet homme est Martin. O mon Dieu ! éloignez de tout homme qui vous craint de semblables soupçons ! O Christ ! vous m'êtes témoin *que je n'ai rien dit et ne dirai jamais rien que je n'aie vu de mes propres yeux*, ou que je ne tiennne de source certaine et plus souvent encore de Martin lui-même. Et je déclare ici que je m'attache scrupuleusement à la vérité historique ;... je l'avoue, je suis tout hors de moi et me laisse emporter à l'indignation, lorsque je vois des chrétiens ne pas croire à la puissance d'un saint que les démons eux-mêmes reconnaissent.

« Ainsi le monastère du saint prélat était éloigné de deux

1. Ce fait est très-curieux, et pour nous plus que pour tout autre, car il nous rassure en nous prouvant que nous n'avons rien dit de trop dans notre dernier Mémoire sur la réalité des *manès*, des *géants* et de leurs *ombres*.

milles de Tours. Eh bien, à peine le bienheureux mettait-il le pied hors de sa cellule pour aller à l'église, qu'on voyait dans celle-ci, malgré ces deux milles de distance, les énergumènes rugir et les démons trembler comme à l'approche d'un juge, en sorte que leurs gémissements annonçaient l'arrivée de l'évêque au clergé qui souvent ne savait pas qu'il dût venir <sup>1</sup>.

« J'AI VU, reprend Sulpice, J'AI VU un possédé, à l'approche de Martin, s'élever, les mains dressées au-dessus de sa tête, et rester ainsi suspendu dans les airs... Martin ne le touchait pas, ne lui adressait ni reproches ni menaces comme nos clercs... mais il faisait retirer la foule, et les portes fermées, prosterné sur les dalles, au milieu de l'église, vêtu d'un cilice et couvert de cendres, IL PRIAIT <sup>2</sup>. Alors vous voyiez s'opérer leur délivrance à tous de vingt manières différentes. Les uns, les pieds en l'air, semblaient suspendus aux nues, sans que leurs vêtements toutefois fussent jamais dérangés... Ailleurs, ils souffraient comme s'ils eussent été mis à la question, et se nommaient *sans qu'on leur demandât leur nom* : « Je suis Jupiter, » disait l'un... « Je suis Mercure, » disait l'autre... Et si pour croire tout ce que je viens de raconter une foi trop faible exigeait encore des témoins, je produirais, non pas un seul homme, mais DES MILLIERS <sup>3</sup>. »

Oui, nous le répéterons toujours, des miracles opérés par de tels hommes, racontés par de tels historiens, acceptés par des peuples entiers, avoués par les païens eux-mêmes et leurs démons, cumulant par conséquent tous les genres de

1. Même chose se passait à Morzine en 1864, c'est-à-dire à quinze siècles de distance. Dès que le pieux évêque d'Annecy eut fait son *premier* pas sur le territoire de la paroisse, toutes les possédées que l'on croyait guéries depuis deux ans entrèrent en crise à l'instant même, et signalèrent son approche.

2. Voilà la raison du peu de succès des exorcismes à grand fracas, à grand renfort d'objurgations, et en présence de toute une ville comme à Loudun.

3. *Dialogues de Sulpice Sévère*, § 49, 20. 24.

démonstrations historiques et traditionnelles possibles, peuvent d'autant moins être rejetés sans folie, qu'ils ont été précédés et vont être suivis de mille autres analogues.

### § V.

#### APPARITIONS DES MÊMES SAINTS.

1. Apparitions irréfragables faites à saint Ambroise. — 2. Il apparaît de son vivant. — 3. Il promet d'apparaître après sa mort. — 4. Il apparaît après sa mort à ceux à qui il l'a promis.

Note I. — TEXTE LATIN DE LA LETTRE CIRCULAIRE DE SAINT AMBROISE  
AUX ÉVÊQUES.

Note II. — S'IL EST VRAI QUE LA VICTOIRE SOIT TOUJOURS DU CÔTÉ  
DES GROS BATAILLONS.

Note III. — UNE BELLE APPARITION TRADITIONNELLE.

#### 1. — *Apparitions faites à saint Ambroise.*

Nous avons dit bien des fois quel prix nous attachions à cet ordre de phénomènes. Si les résurrections sont pour nous le gage de notre propre réintégration future en corps et en âme, les apparitions nous démontrent la survie immédiate, et nous donnent l'espoir qu'en entrant dans un autre monde nous ne romprons pas nécessairement avec celui que nous quittons.

Parfaitement édifiés sur la partie phénoménale du mystère, il ne nous reste plus qu'à compléter nos croyances sur l'*identité* des personnes qui apparaissent à nos yeux.

Tous les grands noms qui nous occupaient tout à l'heure à propos de leurs résurrections se pressent à présent sous notre plume, à propos de leurs apparitions, car saint Félix apparut publiquement sur les remparts de Nole (saint Augustin nous l'affirme), saint Zénobe apparut souvent à Florence, saint Hilaire à Poitiers, saint Martin à Tours, etc.



Pour ne pas être fastidieux, bornons-nous à un seul exemple et choisissons celui qui offre le plus de garantie en raison de sa grande célébrité. Saint Ambroise suffira largement, suivant nous, à l'exposition et à la solution du problème.

1° Il est favorisé d'apparitions très-remarquables; 2° il apparaît lui-même de son vivant; 3° il promet d'apparaître après sa mort; 4° il apparaît après sa mort à ceux à qui il l'a promis.

S'il n'y a pas là tous les éléments d'une étude complète, où donc les trouvera-t-on?

La plus célèbre de toutes celles qu'il subit est celle des saints martyrs Gervais et Protais. C'est un beau spécimen du mode habituellement employé par les saints pour se révéler eux-mêmes, et pour confirmer leur identité par leurs miracles. Tout se réduit à savoir si l'on peut, ou plutôt si l'on veut se fier au témoignage d'un saint Ambroise.

Voici d'abord un extrait de la Lettre circulaire qu'il envoya à tous les évêques d'Italie : « Le carême dernier, Dieu m'ayant fait la grâce de jeûner et de prier dans la compagnie des fidèles, comme j'étais une nuit en oraison, il me prit un sommeil si léger, que je n'étais, proprement, ni éveillé ni endormi. En cet état, *ayant ouvert les yeux*, je vis devant moi deux jeunes hommes vêtus d'une robe longue et d'un manteau d'une blancheur extraordinaire; ils étendaient les mains pour prier. L'état où j'étais entre le sommeil et le plein usage des sens ne me permit ni de leur parler ni de leur répondre. Je fis alors un effort pour m'éveiller, et aussitôt tout ce spectacle disparut et je ne vis plus rien. J'eus incontinent recours à Dieu et lui demandai, par les entrailles de sa miséricorde, que, si c'était une illusion du démon, il l'éloignât entièrement de ma pensée; mais que si c'était, au contraire, une révélation venant de lui, il eût la bonté de m'en donner une plus ample connaissance. Je redoublai pour cela mon jeûne, et une seconde nuit, les mêmes personnes m'apparurent vers le chant du coq, mais sans rien me dire. Enfin

une troisième nuit, la rigueur du jeûne m'ayant ôté la faculté de dormir, ces mêmes jeunes hommes se présentèrent à moi pour la troisième fois avec un troisième personnage qui me parut être saint Paul, parce que l'image que j'avais de ce grand apôtre lui était tout à fait semblable. Les jeunes hommes restèrent silencieux, mais l'apôtre me parla et me dit que « ceux que je voyais étaient d'illustres martyrs qui, ayant renoncé, suivant la doctrine puisée dans ses Épîtres, aux richesses et aux jouissances de la terre, s'étaient attachés uniquement à Jésus-Christ; qu'après avoir vécu pendant dix années dans la ville de Milan, leurs corps avaient été enterrés au lieu même où je priais, et qu'en faisant fouir la terre à une profondeur de douze pieds, je les trouverais dans une pierre creuse. Il ajoutait que je devais les lever et faire bâtir une église en leur honneur pour les y placer. » Je le suppliai alors de me dire le nom de ces glorieux soldats de Jésus-Christ. Il me dit que « cela n'était pas nécessaire, parce que je trouverais aussi, à la tête de leur cercueil, un écrit où leur nom, leur pays, leur naissance et leur genre de mort étaient rapportés. »

« A la suite de cette apparition, j'assemblai les évêques des villes voisines, et après leur avoir déclaré ce que j'avais vu et entendu, je pris le premier un instrument et commençai à creuser la terre; les autres évêques firent la même chose, et enfin, après avoir creusé douze pieds, nous trouvâmes ce bienheureux tombeau que l'apôtre m'avait indiqué; nous l'ouvrîmes aussitôt, et nous eûmes la consolation de voir ces saints corps aussi beaux et aussi frais que s'ils n'y eussent été mis que depuis une heure. L'odeur admirable qui en émanait les rendait encore plus vénérables. L'écrit dont saint Paul m'avait parlé s'y trouvait aussi, et voici quel en était le contenu : « *Moi Philippe, serviteur de Jésus-Christ, étant assisté de mon fils, j'ai levé et enseveli chez moi les corps de ces glorieux martyrs, qui étaient enfants jumeaux de saint Vital, martyrisé à Ravenne, et de sainte Valérie, martyrisée près de*

Milan » (suit toute l'histoire du martyre). Après quoi le manuscrit se terminait ainsi : « Moi, Philippe, serviteur de Jésus-Christ, voyant ces corps sacrés restés sans sépulture, je les enlevai de nuit avec mon fils et les transportai dans ma maison, sans autre témoin que Dieu qui voit toute chose; après quoi je les ensevelis dans ce cercueil de marbre, espérant que leur intercession me ferait obtenir miséricorde. Ainsi soit-il. »

Pour anéantir un témoignage aussi explicite, les protestants du xvi<sup>e</sup> siècle objectèrent que, ne se trouvant pas dans les recueils primitifs des œuvres de saint Ambroise, cette pièce était nécessairement apocryphe; malheureusement pour eux, ayant été retrouvée par Lypoman et Surius dans les plus vieux manuscrits, confirmés ensuite par d'autres plus complets, elle passa dans la troisième édition des œuvres complètes de saint Ambroise, édition publiée à Rome en 1585. Les Bollandistes, d'ailleurs, répondent avec infiniment de raison que « le silence gardé ailleurs par saint Ambroise sur cette vision personnelle ne suffit pas pour la rendre *suspecte* (comme on l'a prétendu), puisque saint Paulin, saint Gaudence, saint Augustin, et probablement aussi tous les savants de cette époque tenaient *de la bouche même* d'Ambroise le récit de cette vision, qui prouve d'une manière *irréfragable* (*constare irrefragabiliter*) tout le zèle et toute la foi qui guidèrent en cela le grand archevêque <sup>1</sup>. »

Il est vrai que dans sa lettre à sa sœur Marcelline il ne lui parle pas de cet *avertissement en songe*; il se contente de lui rendre compte des miracles qui étaient venus confirmer aussitôt l'identité des deux martyrs. Il lui donne ensuite quelques détails sur la merveilleuse grandeur des deux saints, sur leur première translation dans la basilique de Faustus, et sur la seconde dans la basilique Ambrosienne, où il prêcha deux jours de suite en leur honneur et dans laquelle eurent

1. Boll., *Acta SS.*, t. III junii, p. 381.

encore lieu plusieurs miracles très-remarquables qui convertirent beaucoup d'Ariens.

Ces miracles se trouvent d'ailleurs surabondamment constatés par l'affirmation de saint Ambroise d'abord, puis de saint Paulin, de saint Gaudens, de saint Martin, de saint Grégoire, de saint Zénobe de Florence, et surtout de saint Augustin, alors à Milan, et qui, **TÉMOIN OCULAIRE, LEUR DUT EN PARTIE SA CONVERSION**. On peut le dire : c'est à *satiété* que le dernier de ces grands docteurs revient sur tous ces détails et sur l'heureux effet qu'ils finirent par produire sur l'esprit des hérétiques et de l'impératrice Justine, si décidée jusque-là à chasser saint Ambroise de son diocèse, parce qu'il lui avait refusé d'accorder une église aux Ariens. Partout il y revient, dans les *Confessions*, dans *la Cité de Dieu*, dans ses *Sermons*, et dès lors peu nous importe que ces deux lettres à Marcelline soient authentiques ou non, si les mêmes détails sur le rêve (*per somnium*) et sur la vision (*per visum*) se retrouvent dans les sermons de l'évêque d'Hippone comme dans ceux de saint Ambroise<sup>1</sup>.

Quant aux miracles qui étaient venus confirmer cette vision, laissons encore parler saint Augustin : « O mon Dieu, dit-il, vous réserviez la révélation et l'invention de ces saints corps, pour apaiser la fureur de cette femme couronnée (Justine), car *il se fit bien des miracles* à leur translation, non-seulement chez les possédés, dont les démons rugissaient et confessaient votre saint nom en prenant la fuite, mais encore chez les malades, qui guérissent en grand nombre, et entre autres l'aveugle Sévère qui, bien que ses yeux, *sortis de leurs orbites*, ne semblassent plus suspendus que par un fil, recouvra la vue rien qu'en appliquant sur eux un simple

1. Il y revient encore au XXII<sup>e</sup> livre de la *Cité de Dieu* (ch. viii). « Les corps des saints Gervais et Protais, dit-il, cachés et ignorés de tout le monde, furent révélés en songe à Ambroise. — Corpora SS. G. et P., cum laterent et nescirentur penitus, episcopo Ambrosio PER SOMNIUM revelata, »

linge qu'on avait fait toucher à la *chasse*<sup>1</sup>. » — Dans son sermon xxxix, il revient encore sur le même homme : « *Nous nous sommes réjoui*, dit-il, *de le voir voyant*, et nous l'avons laissé au service du temple, et il vécut encore dix ans dans la basilique Ambrosienne, au service de laquelle il s'était consacré en reconnaissance du miracle. »

Mais ces entassements de preuves ne suffisent pas à convaincre ceux qui ne veulent pas être convaincus. En présence d'une obstination, pour le coup si miraculeuse, on sent que l'indignation de saint Ambroise le surmonte et l'entraîne : « Le diable, dit-il, cède aux coups qui le frappent, mais les Ariens ne savent pas céder; le diable dit : « Je sais qui tu es, tu es le fils du Dieu vivant. » Les Juifs disent : « Nous savons ce qu'il est. » Les démons disent : « Vous êtes des martyrs. » Mais les Ariens disent : « Nous ne savons pas et nous ne voulons pas comprendre, nous ne voulons pas croire. » Les démons disent aux martyrs : « Vous venez nous perdre. » Mais les Ariens disent : « Ces tourments des démons ne sont pas vrais, ce sont des fictions et des plaisanteries. » Mais quand donc a-t-on vu quelqu'un jouer le démoniaque et se donner pour le démon lui-même? Comment pourrions-nous soupçonner la fraude, quand nous les sentons s'agiter si violemment sous la main que nous imposons sur leur tête? Mais nous n'avons pas besoin d'usurper le témoignage des démons en faveur des martyrs, qui prouvent eux-mêmes leur passion sainte par leurs bienfaits. »

Saint Ambroise a raison. Voici comment se passait en général ce qu'on appelait « les *inventions* des corps saints, » et comme se confirmait leur identité. C'était toujours le miracle venant à l'appui du miracle<sup>2</sup> (voir notre App. C).

1. *Confessions*, l. IX, ch. viii.

2. Encore une question que nous nous permettrons de soumettre à M. de Broglie. Lorsque, nous racontant la même découverte, il la fait suivre de ces mots : « Ambroise indique alors que d'*après des indices à lui connus* on devait trouver les corps en certain lieu, et que des guérisons miraculeuses

vinrent, *dit-on*, prouver leur authenticité (*Église*, etc., t. II), » ne lui semble-t-il pas, comme à nous, que le mot *indices* rend assez mal le mot *songe*, et que, lorsqu'il s'agit des affirmations réitérées de témoins comme saint Ambroise et saint Augustin, le mot *dit-on* ne suffit pas (I) ?

---

I. « TEXTE LATIN DE LA LETTRE CIRCULAIRE DE S. AMBROISE AUX ÉVÊQUES. » — 18. In diebus transactæ nuper quadragesimæ, cum Dominus mihi donasset, ut jejunantium et orantium me faceret esse participem; in oratione posito ita mihi somnus obrepsit, ut nec vigilans aperte, nec dormiens integre, viderem apertis oculis mecum duos juvenes ephebos, vestibus candidissimis, id est, collobio et pallio indutos, caliculis calceatos, manibus extensis orantes. Nullam quidem gravedinem patiens, loqui cum eis non poteram: sed ut dixi, pars in me somni incumbibat, qui me ad eorum interrogationem verbum proferre non sinebat: plene autem me evigilante visio eorum ab oculis meis elapsa est: unde factum est, ut rogarem Domini misericordiam, ut si ludificatio dæmonum esset, abscederet; si vero veritas esset, plenius appareret. Ad impetrandum vero quod poscebam a Domino, augmentavi jejunium: similique modo, canente gallo, orantes mecum juvenes apparuerunt. Tertia vero nocte, defecto jejuniis corpore, non dormienti, sed stupenti, cum quadam mihi tertia apparent persona, quæ similis esset B. Paulo, cujus vultum me pictura docuerat, ut tantum ipse mecum illis tacentibus loqueretur, dicens: Isti sunt, qui propter monita mea, respuentes prædia et divitias, secuti sunt Domini nostri Jesu Christi pia vestigia; mihi terrenum, nihilque carnale concupiscentes, in media hac Mediolanense urbe per decem annos in Dei servitio perdurantes, ad hoc pertingere meruerunt, ut Christi martyres fierent: quorum corpora in eo loco invenies, in quo stas et oras. Duodecim pedum altitudine terra coopertam arcam invenies: quam arcam superius exaltabis, et in nomine eorum ecclesiam fabricabis. » Cumque eorum nomina ab eo requirerem, dixit mihi: « Ad caput eorum libellum scriptum invenies, in quo et ortus eorum et finis scriptus est. » Convocans itaque omnes per circuitum fratres et coepiscopos urbium vicinarum, referens universa quæ videram et audiveram, ipsis coram positis, primus ego terræ fossor accessi: ceteri episcopi prosecuti sunt.

Fodientes, pervenimus ad arcam, quam sanctus promiserat Paulus: quam aperientes, invenimus quasi ipsa hora positos sanctos miro odore fragrantés: ad quorum caput illum libellum invenimus, in quo erant hæc per ordinem universa conscripta: « Ego servus Christi

Philippus, intra domum meam sanctorum corpora cum filio meo rapui et sepelivi : quorum mater Valeria, et pater Vitalis dicti sunt ; quos uno ortu geminos genuerunt, et unum Protasium, alium Gervasium vocaverunt. »

---

2. — *Saint Ambroise apparaît de son vivant.*

Dans la vie de ce grand saint Nicolas de Myre, dont nous parlions au commencement de ce chapitre, se trouve une belle apparition *de vivant à vivant*, lorsque tout un équipage le voit gouverner son navire et le sauver du naufrage, au moment même où il officiait dans la cathédrale de Myre. Toutefois, la *bilocation*, c'est-à-dire la *présence dans les deux endroits à la fois* n'était pas prouvée par cela même, car l'image vue sur le vaisseau pouvait être le résultat d'une action ou d'une représentation angélique.

Mais voici quelque chose de plus net, c'est-à-dire l'affirmation formelle de l'*apparaissant*.

On lit dans saint Grégoire de Tours, si bien au fait de tout ce qui regardait son église et son prédécesseur saint Martin : « Dans ce temps-là (au moment de la mort de saint Martin), le bienheureux Ambroise, dont le monde entier connaît maintenant les œuvres, était en qualité d'évêque à la tête de l'église de Milan. Comme il avait pour habitude d'officier lui-même le dimanche, il était réglé que le clerc-lecteur ne se permettait jamais de commencer sa lecture que le saint ne lui en eût donné le signal. Or, au dimanche dont nous parlons, il arriva que le lecteur se tenant debout devant l'autel pour lire l'épître de saint Paul, le saint évêque vint à s'endormir sur l'autel même. Deux ou trois heures se passent sans que personne ose se permettre de réveiller le bienheureux. Mais enfin on s'y résigne et on lui dit : « Seigneur, les heures s'écoulent, le peuple est fatigué, veuillez donc permettre au lecteur de commencer sa lecture. — Ne vous troublez pas, reprend le grand évêque, je m'estime bien

heureux de ce sommeil, puisqu'il m'a procuré la vue d'un si beau spectacle; car sachez-le bien, fidèles, Martin, mon frère dans l'épiscopat, Martin n'est plus de ce monde, *je viens d'officier à ses obsèques et il ne me restait plus à prononcer que le capitule lorsque vous m'avez éveillé.* » Tout le monde est frappé de stupeur et d'admiration. Tout le monde note le temps, le jour et l'heure, et toutes informations prises, la concordance se trouve parfaite<sup>1</sup>. »

Saint Grégoire n'était en ceci que le rapporteur de la tradition universelle, car dans les deux églises de Tours et de Milan surtout le fait n'avait jamais été mis en question. Dans les leçons du plus antique de tous les bréviaires ambroisiens, il y est rapporté dans les mêmes termes que dans la plus ancienne vie manuscrite de saint Ambroise, conservée dans la bibliothèque Ambrosienne. Il y a plus; Bollandus rapporte avoir vu dans le chœur de l'église de Saint-Ambroise, en 1662, une représentation peinte de ce miracle, ayant à cette époque, d'après l'avis des experts, plus de MILLE ANS d'existence.

Après tout, ce n'était là qu'un analogue de plus à joindre à tous ces ravissements et bilocations rassemblés dans les annales de l'église, depuis saint Paul jusqu'à saint Liguori, dont la double présence lors de la mort de Clément XIV, à Rome et à Sainte-Agathe (qui en est à 60 lieues), a été constatée *juridiquement* de nos jours.

Il n'y avait donc jamais eu lieu à aucune réclamation, lorsqu'au xv<sup>e</sup> siècle le cardinal Baronius vint tout ébranler par une difficulté chronologique, résultant pour lui du récit de saint Sulpice Sévère. « Si saint Ambroise, disait-il, est mort, comme le veut ce dernier écrivain, le 4 avril de l'année 397, comment a-t-il pu se trouver aux funérailles de saint Martin, qui n'est mort qu'en 402 ? »

1. Saint Grégoire de Tours, *Miracles de saint Martin*, l. I, col. 949, édition Migne.



Selon Baronius et ses partisans, il n'y avait plus à hésiter (et cela prouve la grande rigidité de nos annalistes) ; suivant eux, il fallait *retoucher* le bréviaire de Milan et corriger l'ancien office qui contenait une telle énormité. On intrigua donc beaucoup dans ce sens auprès du cardinal Frédéric Borromée, évêque de Milan ; mais celui-ci, sans méconnaître la force d'un dilemme aussi simple, ne voulut jamais consentir au moindre remaniement, alléguant qu'il y avait infiniment plus à parier pour une légère erreur de chiffres chez des historiens (quelque exacts qu'ils pussent être), que pour une erreur aussi collective chez tant d'Églises différentes et chez tant de témoins contemporains. Le principe était sage ; et, dans le fait, de même qu'une première erreur de chiffres chez Sulpice Sévère avait fait supprimer, pour les Gaules, deux siècles d'apostolat complètement rétablis aujourd'hui, de même sa seconde erreur entachait toute la tradition d'une méprise ridicule : heureusement le père Papebroc<sup>1</sup> faisait plus tard bonne justice de la difficulté, et, d'accord avec l'abbé Gervaise<sup>2</sup>, rétablissait la mort de saint Martin en 396 ; il leur avait suffi pour cela de prouver qu'au concile de Turin, tenu en septembre 397, la province de Tours était représentée par l'évêque saint Brice, successeur de saint Martin. Toute la critique se rendit à cette démonstration, et le miracle trop légèrement sacrifié par Baronius reprit toute son autorité. Saint Charles Borromée avait fait de la critique d'*intuition* et de bon sens.

Donc, saint Ambroise avait dit vrai ; il avait servi (*serviisse*) EN PERSONNE<sup>3</sup> aux obsèques de saint Martin, et puisqu'il y avait servi, il fallait bien que les assistants de Tours l'y eussent vu servir, à leur tour, *pour le moins* en image.

1. Le plus habile et le plus difficile critique des *Acta Sanctorum*.

2. *Dissertation sur le temps de la mort de saint Martin, de 335 à 393*.

— Voir aussi M. Barthélemy, *Vies des saints de France*, ch. v, notes à la vie de saint Martin, etc., 1862, col. 970.

3. Expression mise par saint Grégoire dans la bouche de saint Ambroise.

Jusqu'ici voilà bien l'assistance de l'âme en un autre lieu que le corps, et comme saint Augustin nous dit quelque part « que les apparitions de morts à vivants doivent se faire comme celles de vivants à vivants <sup>1</sup>, » ceci nous conduit tout naturellement à celles qui vont suivre.

3. — *Saint Ambroise promet d'apparaître après sa mort.*

Saint Ambroise, suivant le récit de Paulin, son disciple, avait prédit aux siens, dans sa dernière année, mais longtemps avant Pâques et *sans être malade*, qu'il serait avec eux jusqu'à ce jour, ayant obtenu du Seigneur, disait-il, d'être délivré au plus tôt de ce monde.

« Peu de jours avant qu'il fût arrêté par la maladie, dit Paulin, il me dictait l'explication du psaume XLIII, quand, tout à coup, en ma présence, un petit globe de feu, en forme de bouclier, se reposa sur sa tête et entra peu à peu dans sa bouche comme un maître dans sa maison ; ensuite le visage de l'évêque devint blanc comme la neige, puis il reprit son état habituel. Pendant ce temps, je demeurai frappé de stupeur et sans mouvement.

« A partir de ce moment il ne *dicta plus*, mais il avertisait tous ses amis et tous ceux qui l'en priaient qu'il VIENDRAIT LES VISITER SOUVENT après sa mort ; il l'avait promis surtout aux jeunes enfants de ses écoles, à saint Zénobe, cet évêque de Florence dont nous avons parlé, à Florentius, son ami, à Simplicien, son successeur, et voici qu'à l'heure même de sa mort il leur apparut à *tous* comme aussi à plusieurs saints personnages de l'Orient, priant avec eux, leur imposant les mains, et leur donnant UNE TELLE CERTITUDE DE SA PRÉSENCE que ces amis favorisés continuèrent à lui écrire comme s'il était vivant, et qu'à Milan ce ne fut qu'en rapprochant les jours et les heures que l'on acquit la certitude

1. *De Cura pro mortuis.*

que ces apparitions avaient eu lieu au moment même de sa mort.

« Son corps avait été porté ce même jour à la grande église, et là, durant la nuit consacrée aux veilles de Pâques, un grand nombre d'enfants, revenant des fonts où ils avaient reçu le baptême, le virent ; les uns le disaient assis dans la chaire où il rendait ses jugements, d'autres le voyaient dans l'attitude d'un homme qui se promène et le montraient du doigt à leurs parents. Le lendemain dimanche, au moment où on levait son corps, c'est à peine si l'on pouvait prier tant assourdissaient les rugissements des démons criant qu'il les tourmentait. Et cette présence se fait encore sentir aujourd'hui, non-seulement en ces lieux, mais dans plusieurs provinces, comme on le voit par une lettre qui témoigne de ses apparitions lointaines, et se conserve encore dans le monastère de Milan, auquel Simplicien l'a confiée. Nous TENONS DE ZÉNOBE lui-même que, conformément aux promesses du saint, il jouissait de l'immense consolation *d'être resté en communication avec lui* et de le voir souvent prier à l'autel de la chapelle qu'on appelait ambroisienne, parce que jadis il y célébrait les saints mystères toutes les fois qu'il venait à Florence. »

Mais ces apparitions redoublaient dans les grandes circonstances. « Ainsi, reprend Paulin, dans la maison où il demeura quand il s'éloignait de la présence d'Eugène, il apparut en vision à un homme, au temps du célèbre siège de Florence, alors que les habitants n'avaient plus d'espoir de salut, et il lui promit que le jour suivant ils seraient sauvés. Le lendemain, en effet, Stilicon arrivait avec son armée et délivrait la ville.

« Il apparut aussi la nuit, un bâton à la main, au général Mascezel, alors qu'il désespérait du salut de l'armée qu'il conduisait contre Gildon, et comme Mascezel s'était jeté aux pieds du saint homme, celui-ci frappa trois fois la terre de son bâton, en disant : « *Ici, ici, ici.* » Effectivement, trois jours

après, à ce même lieu si précisément désigné par le bâton du rêve, soixante-dix mille soldats prenaient la fuite devant cinq mille. NOUS TENONS TOUS CES DÉTAILS DE LA BOUCHE MÊME du général Mascezel qui, ayant raconté le fait à beaucoup d'autres, nous a convaincu de son exactitude et décidé à l'insérer dans ce livre <sup>1</sup>. »

Pourquoi donc supposerions-nous maintenant qu'Ambroise ne pouvait être *en personne* là où il avait promis qu'il serait? Pourquoi le Saint-Esprit, qui ne le trompait jamais sur tout le reste, l'eût-il fait manquer à sa parole, précisément dans la plus grave des circonstances, à propos desquelles il l'avait engagée? Voilà, certes, une responsabilité qui remonterait plus haut que lui.

Restons-en sur ces quelques réflexions, et terminons en disant qu'en présence de pareils faits, prédits, réalisés, attestés par des hommes comme saint Ambroise, saint Martin, saint Hilaire, saint Grégoire, saint Paulin, saint Augustin, etc., les protestants ont été aussi *mal* inspirés, en fixant la dégénérescence du miracle à la fin du III<sup>e</sup> siècle, que Tholuck l'était *bien* en demandant grâce encore une fois pour ce siècle, en priant ses coreligionnaires de retarder jusqu'au cinquième l'arrivée de la *légende*.

11. « EST-IL VRAI QUE LA VICTOIRE SOIT TOUJOURS DU CÔTÉ DES GROS BATAILLONS? » — C'est encore saint Augustin qui va se porter garant, et garant contemporain, d'un miracle bien autrement imposant, dû encore à l'intervention du même saint. « Lorsque Rhadagaise, roi des Goths, à la tête d'une armée immense et sans pitié, était déjà campé aux portes de la ville et paraissait prêt à écraser les Romains, il se trouva vaincu en un seul jour et avec une telle prestesse qu'il perdit BEAUCOUP PLUS DE CENT MILLE HOMMES, fut pris lui-même avec ses fils, et mis à mort comme il l'avait mérité, pendant que du côté des Romains il y eut, *je ne dirai pas* UN SEUL TUÉ,

MAIS UN SEUL BLESSÉ. Cum Rhadagaisius, rex Gothorum, agmine ingenti et immani, jam in urbis vicinia constitutus Romanis cervicibus imminerat, *una die tanta celeritate sic victus est, ut ne uno quidem non dicam extincto, sed ne vulnerato Romanorum, multo amplius quam centum millium hominum prosterneretur ejus exercitus, atque ipse cum filiis mox captus, poena debita necaretur* (a). »

Le cardinal Baronius, dont on connaît la scrupuleuse réserve, ajoute : « Quant à ce chiffre de l'armée de Rhadagaise, saint Augustin, *en se contentant de le fixer à plus de cent mille*, nous semble avoir voulu parler avec modestie (*modestius agere*), afin de ne pas laisser croire à la postérité qu'il usait d'hyperboles, car Orose dit « au moins deux cent mille, » et Zozime, tout historien païen qu'il fût, affirme que « cette armée barbare était composée de quatre cent mille hommes : » « *Quadringenta barbarorum millia fuisse testatur.* » (Baron., anno Chr. 406, IX.)

Mais sachons *nous contenter* nous-mêmes; en nous tenant aux *cent mille* tués et au *pas un blessé* de saint Augustin, trouverons-nous cette fois le miracle assez prouvé? Devant un tel accord, que penser de nos historiens modernes qui taisent de tels faits (b), de nos hagiographes qui se contentent d'en glisser quelques mots, et de la critique actuelle qui continue d'exiger de nous avec aplomb « des miracles accomplis au grand soleil de l'histoire? » Visions et promesses de saint Ambroise (c), réalisations au jour et au lieu indiqués, attestations générales (y compris celles d'un saint Augustin), constatations enfin par les médailles et par l'admiration ou les aveux des deux armées!... On cherche en vain ce qu'on pourrait réclamer de plus.

C'était le moment des victoires miraculeuses annoncées par des apparitions qui ne l'étaient pas moins. Grâce encore au miracle, Théodose le Grand venait de clore le iv<sup>e</sup> siècle et de porter à son apogée cet empire universel qui devait se dissoudre le lendemain, en écrasant dans les gorges des Alpes l'armée d'Eugène et d'Arbogast qu'il lui restait à soumettre. Là encore le labarum, les apparitions de saints montés sur leurs chevaux blancs, les prières, les prédictions et enfin l'immunité parfaite des chrétiens pendant le *foudroiement* com-

(a) *Cité de Dieu*, I. V, ch. xxiii.

(b) Rhadagaise n'a même pas l'honneur de figurer dans le dictionnaire de Bouillet.

(c) Voir dans Paulin l'apparition dans laquelle il annonce aux Florentins qu'ils seront délivrés le *surlendemain*.

plet de l'armée païenne, paraissent avoir tout décidé. Nous en verrons les analogues dans notre *Étude sur Notre-Dame de Ceica* (immédiatement avant nos Appendices).

---

III. « UNE GRANDE APPARITION TRADITIONNELLE. » — Les Bollandistes (au 1<sup>er</sup> tome de mars, v<sup>e</sup> jour du mois) nous donnent la vie de saint Eusèbe de Crémone, l'ami de cœur et le successeur de saint Jérôme dans l'administration de ses monastères d'Orient. Quoique la vie de ce saint personnage ait été écrite par un grand nombre d'auteurs approuvés et notamment par *Pierre de Natalibus*, *Pierre Canisius*, etc., nos grands hagiographes donnent la préférence à celle qui a été rédigée en 1612 par le célèbre Ferrarius, docteur en théologie, de Crémone, parce que, disent ces savants, « il jouissait d'un très-grand crédit à son époque, ne donnant jamais pour vraies les choses douteuses, mais pour probables les choses probables, et pour incertaines les incertaines. » D'ailleurs Ferrarius étant de Crémone, comme l'évêque dont il écrivait la vie, était mieux placé que tout autre pour recueillir des matériaux; et la ville avait été si satisfaite de son œuvre qu'elle avait tenu à la faire imprimer à ses frais.

C'est donc lui qui va parler. « Comme saint Eusèbe assistait saint Jérôme à son lit de mort, c'était à lui que le grand homme avait confié le double soin d'annoncer celle-ci à saint Augustin et de l'ensevelir auprès de la crèche du Seigneur, dans le lieu même où Eusèbe serait enseveli plus tard à son tour, comme un autre Élisée auprès de son maître. Eusèbe s'acquitte donc de tous ces pieux devoirs et gouverne le monastère en question, pendant deux autres années consécutives, comme on peut s'en assurer dans la lettre conservée aux livres de saint Jérôme sous le titre de *Cyrille de Jérusalem*. »

Jusqu'ici voilà l'histoire et personne ne la conteste. Mais voici maintenant le fragment d'une lettre insérée dans les œuvres de ce même Cyrille, et, *dit-on*, adressée par lui à saint Augustin. « Quoiqu'elle paraisse effectivement, reprend Ferrarius, devoir être attribuée à un autre (en raison de certaines difficultés), serait-ce à dire pour cela que ce qu'elle contient soit faux et mensonger? Beaucoup de pièces attribuées à tort à certains auteurs n'en sont pas moins très-vraies. Combien y en a-t-il d'attribuées par erreur à saint Jérôme, saint Augustin, saint Jean Chrysostome et autres, et qui sont non-seulement très-vraies, mais dignes d'être lues par tout le monde?... Quant aux miracles que renferme cette lettre, ils n'ont assurément rien qui répugne à la toute-puissance divine, et d'ailleurs celui de l'apparition

a été reproduit intégralement par beaucoup d'auteurs approuvés... Ajoutez à cela, qu'ayant écrit à l'illustre cardinal Baronius, peu de temps avant sa mort, pour lui demander la raison du silence gardé dans ses *Annales* à l'égard de cette lettre, il me répondit que « ce silence ne préjudiciait en rien à sa vérité, mais qu'il l'avait omise à dessein, en raison de certaines incertitudes *laborieuses* à expliquer (*aliqua incertitudine laborabant*), attendu que dans des écrits aussi graves que les siens on ne pouvait insérer que des choses absolument certaines, appuyées sur l'autorité des hommes les plus illustres. »

Il est temps maintenant d'arriver à cette lettre dont la véracité, reconnue dans l'Église, n'est suspecte, nous le voyons, que relativement à son auteur.

« Après la mort du bienheureux Jérôme, y est-il dit, il s'éleva une secte qui niait le purgatoire, ainsi que la jouissance immédiate de Dieu avant la résurrection des corps. Cette secte fit de tels progrès, et notre douleur en devint si grande, que la vie nous était devenue à charge, *ut nos amplius vivere pigeret*. C'est pourquoi, ayant convoqué tous mes évêques suffragants et beaucoup d'autres, excellents catholiques, j'organisai avec eux toute une série de jeûnes et de prières à l'effet d'obtenir de la bonté divine la cessation de cette épreuve si dure pour notre foi. Chose admirable et qui ne s'était peut-être jamais vue! la nuit qui suivit ces trois jours de jeûnes et de prières, saint Jérôme apparut manifestement à son cher fils Eusèbe, et dans les termes les plus tendres lui recommanda de ne plus rien craindre de cette secte pestiférée, attendu qu'elle touchait à sa fin. Eusèbe, ébloui d'abord de l'éclat de celui qui lui parlait, finit par verser un torrent de larmes au milieu desquelles il s'écria : « Êtes-vous bien mon père? Êtes-vous bien Jérôme? Si vous l'êtes, comme je le vois, comment pourriez-vous m'abandonner? Moi, je vous tiens, et je ne vous laisserai pas repartir seul et sans votre cher enfant. » A quoi le bienheureux lui répondit : « Mon cher fils, je ne t'abandonnerai plus désormais, mais prends courage, car dans vingt jours tu me suivras, et nous irons jouir ensemble du repos qui ne finira jamais. Seulement, avertis de ma part Cyrille et nos autres frères de se rendre demain à ma sépulture, près de la crèche du Seigneur; qu'ils y viennent avec tous nos catholiques et les principaux personnages de la secte, notre ennemie. Alors tu feras exhumer les trois hommes qui sont morts cette nuit dans la ville, et tu les feras déposer sur ma tombe; et aussitôt que tu auras placé sur leurs corps le sac dont je me servais d'ordinaire, il seront rendus à la

vie, et ces trois résurrections couperont court à l'hérésie en question. »

« Après ces quelques mots, reprend Cyrille, Jérôme prit congé d'Eusèbe et disparut. Mais celui-ci vint *me* trouver le lendemain et *me* raconta toutes ces choses. Tous, remplis de reconnaissance envers Dieu et envers saint Jérôme, nous fîmes transporter les cadavres au lieu convenu et nous nous y réunîmes tous. O grandeur de mon Dieu ! Dès que le vénérable Eusèbe eut prié sur les cadavres et leur eut imposé le sac que le saint portait sur sa chair, il leur rendit immédiatement l'esprit de vie ; et ceux-ci, parfaitement ressuscités, PERFECTE RESSUSCITATI, se mirent aussitôt à raconter la gloire des âmes bienheureuses, les peines des pécheurs, tant dans le purgatoire que dans l'enfer, etc. Peu de temps après, LES AYANT INTERROGÉS MOI-MÊME, ils me dirent que le saint les avait conduits partout dans l'autre monde, leur montrant tout ce qui s'y passait, puis leur avait ordonné de retourner à leurs corps pour faire encore pénitence sur la terre ; ils ajoutèrent enfin qu'au jour et à l'heure même où Eusèbe mourrait, ils mourraient avec lui, et partageraient sa gloire si leur pénitence avait été suffisante. Et c'EST CE QUI ARRIVA EN EFFET, comme je le dirai plus tard. Aussi une multitude de témoins tant des fidèles que des sectaires, ayant joui de ce grand spectacle et reconnu que par là la vérité était *expérimentalement acquise, veritatis experimentum*, se mit à proférer à haute voix d'immenses actions de grâces au Créateur qui n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui. Puis, au jour de la mort d'Eusèbe, qui arriva au vingtième jour fixé, LES TROIS RESSUSCITÉS MOURURENT AVEC LUI, et leurs trois corps furent enterrés dans le cimetière de la même église. »

« Telle était, reprend Ferrarius, cette lettre attribuée à saint Cyrille. On voit qu'aucun de ses détails ne répugne en rien à la foi catholique et à la toute-puissance de Dieu, qui, par l'intercession de ses saints, OPÈRE CHAQUE JOUR LES MÊMES CHOSES, *eadem quotidie operatur*. Qui donc aurait jamais osé *forger* de tels contes et de si grands mensonges sur une mort aussi connue que celle d'Eusèbe et sur ce sépulcre de marbre érigé tout auprès de celui de saint Jérôme ? Notons qu'il était visité dès les premiers jours par une multitude de pèlerins, et que c'est devant lui qu'on lit ces grands miracles tous les ans, à l'anniversaire de la fête, ce qui ne se ferait certainement pas, s'ils n'étaient pas véritables. Tout cela indique ouvertement (*aperte*) que ce que l'on dit d'Eusèbe dans cette lettre doit être admis *sans hésitation*, bien que nous pensions aussi que la lettre est attribuée par erreur à saint Cyrille *de Jérusalem*. »



Le Bollandiste pourrait bien lever toutes les difficultés lorsqu'il indique en terminant un autre Cyrille vivant à la même époque et aux mêmes lieux, et que l'on aura très-bien pu, dit-il, confondre avec le grand archevêque.

Nous ferons donc comme lui, et conserverons notre admiration à ce grand fait, sans cesser pour cela de le maintenir parmi les *traditionnels*.

## § VI.

## MIRACLES COLLECTIFS ET NATIONAUX.

## 1. Saint Zénon ou le temple insubmersible. — 2. La croix de Constantin.

Note I. — TEXTE LATIN DE LA LETTRE DE SAINT CYRILLE  
A L'EMPEREUR CONSTANTIN II.

Note II. — LA MÊME CROIX EN 1826.

1. — *Un temple insubmersible.*

Le premier des deux miracles qui vont suivre intéresse toute une cité, le second, tout l'univers chrétien. C'est à ce double titre que nous les rangeons parmi les miracles collectifs, nationaux, et publiquement démontrés.

Toute cette partie nord de l'Italie que nous appelons aujourd'hui Lombardie demeurerait récalcitrante à la foi, lorsque Zénon y fut envoyé comme apôtre et devint très-promptement évêque de Vérone. Là, ses vertus et ses miracles lui acquirent si vite une telle réputation, que nous voyons dès les premières années un prince nommé Gallien<sup>1</sup> le conjurer de venir délivrer sa fille possédée du démon. Zénon accourt, est introduit au palais, conjure le démon qui avoue à haute voix sa défaite, et la rend à son père, qui, dans sa reconnaissance, ôte de dessus sa tête la couronne ducale pour la

1. Est-ce l'empereur, est-ce le *prince* de la province? La chose est incertaine; la seconde version est cependant la plus probable.

poser sur celle du pasteur. Le peuple, en présence duquel toute la scène s'est passée, abandonne aussitôt le paganisme; toutefois Zénon ne lui accorde le baptême qu'après avoir distribué aux pauvres le prix de la magnifique couronne donnée par Gallien.

Quant à ce dernier, l'histoire, dans l'hypothèse de son identité avec l'empereur, se demande si ce ne serait pas en souvenir de ce bienfait que celui-ci, dans la huitième année de son règne, aurait promulgué en faveur des chrétiens un édit stipulant que « on leur rendrait *au plus tôt* tous les lieux et cimetières qui leur avaient précédemment appartenu. »

Quoi qu'il en soit, le démon expulsé avait dit à Zénon en quittant la jeune fille : « Je te retrouverai à Vérone. » Or, il faut savoir que Gallien, toujours reconnaissant, avait permis à l'évêque l'érection de plusieurs églises, avec permission de donner son nom à l'une d'elles après sa mort.

Laissons maintenant la parole à saint Grégoire le Grand :

« Peu d'années après la mort de ce saint évêque Zénon, un jour que le clergé et le peuple de Vérone s'étaient assemblés pour célébrer sa fête dans l'église qui lui était consacrée, le Tésin déborda tellement qu'il porta ses eaux jusqu'à ce temple, et QUOIQUE LA PORTE EN FUT OUVERTE, L'EAU NÉANMOINS N'OSA PAS Y PÉNÉTRER; MAIS, BIENTOT, S'ÉLEVANT JUSQU'AUX FENÊTRES, elle menaçait le peuple et le clergé renfermés dans l'église d'une mort inévitable, parce que, S'ÉTANT ÉLEVÉE DE TOUTS COTÉS EN FORME DE MURAILLE, ELLE LES EMPÊCHAIT D'EN SORTIR. Cependant, par une merveille extraordinaire, cette eau, élevée comme un mur, se rendait liquide pour soulager la soif de ceux qui restaient enfermés dans le temple, et restait DURE COMME UNE PIERRE pour respecter ce lieu consacré à saint Zénon; en sorte, c'est toujours saint Grégoire le Grand qui nous parle, QU'ELLE POUVAIT ÊTRE BUE COMME DE L'EAU, SANS POUVOIR COULER COMME DE L'EAU, pour ne pas endommager le temple consacré à ce grand

saint <sup>1</sup>. » « Alors, ajoute l'histoire, l'évêque ayant conjuré les démons au nom de Zénon, le fleuve rentra dans son lit, et la victoire dont Satan s'était vanté fut encore une fois ajournée <sup>2</sup>. »

Si les Lombards s'étaient déjà convertis à la vue d'un simple exorcisme, on comprend que le reste du nord italien les ait bien vite imités en présence d'une merveille inconnue jusque-là.

Au reste, il s'en préparait une autre qui allait, bien autrement encore, influencer, non plus seulement les destinées de l'Italie, mais celles de l'univers tout entier.

## 2. — La croix de Constantin.

Tout le monde croyait, et l'Église elle-même proclamait que la conversion *politique* du vieux monde au christianisme avait été, pour le moins, très-aidée par la double vision perçue par l'empereur Constantin. De ces deux visions, l'une aurait été *objective*, c'est-à-dire extérieure, atmosphérique, par conséquent visible et vue par tous; l'autre, simple rêve éclos dans les ténèbres de la nuit, était donc *subjective*, c'est-à-dire intérieure et toute particulière au monarque. Cependant, toutes diverses qu'elles fussent, ces deux visions étaient parfaitement solidaires, car si la croix lumineuse perçue en plein midi avait permis à toute une armée de l'admirer et de lire clairement cet exergue : « Tu vaincras par ce signe », l'apparition du Christ à Constantin, pendant la nuit suivante, fixait le sens de ces vingt lettres et lui ordonnait la reproduction du signe perçu sur un *étendard* qui ne devait plus le quitter dans ses campagnes.

L'événement, et quel événement ! avait justifié la vision, spiritualisé le phénomène, et certes l'harmonie était assez

<sup>1</sup> Saint Grégoire, *Dialogues*, l. III, ch. xix.

<sup>2</sup> Détail curieux, en ce qu'il prouve l'action infernale jusque dans les fléaux les plus naturels.

complète, cette fois, entre le merveilleux, l'histoire et les voies providentielles, pour que l'on pût être à cet égard en pleine tranquillité de... croyance.

C'était Eusèbe de Césarée qui avait rapporté ce double miracle, *comme tenant les détails de la bouche même de l'empereur Constantin*<sup>1</sup>, et pour donner une idée du crédit que ce grand historien avait su imposer à son récit, il suffit de consulter le très-incroyant Gibbon, qui, pour être conséquent à lui-même, ne pouvait pas y voir et n'y voit effectivement autre chose qu'une « pieuse fable. »

Dans le III<sup>e</sup> volume de sa détestable *Histoire de la décadence de l'Empire romain*, il commence par avouer la grandeur du débat : « La cause réelle ou imaginaire de cet événement, dit-il, demande et mérite toute l'attention de la postérité. Je tâcherai donc d'apprécier impartialement la fameuse vision de Constantin, en considérant l'un après l'autre l'étendard, le songe et le signe céleste, comme en distinguant l'historique, le naturel et le merveilleux de ce récit extraordinaire. » Il avoue d'abord que « le labarum<sup>2</sup>, était représenté partout, qu'il figurait, avec son inscription, dans les mains de la statue que Constantin s'était fait ériger au milieu de Rome (p. 415),... que cet étendard avait animé les soldats de Constantin d'un enthousiasme invincible, et en même temps frappé les légions ennemies d'épouvante,... que le fameux exergue se voit encore sur les médailles de la famille Flavienne, etc., etc. »

« Quant à la bonne foi de Constantin, ajoute-t-il, elle était complète... Il éprouvait, comme les plus *habiles* politiques, une partie de l'enthousiasme qu'il tâchait d'exciter,... il ai-

1. *Vie de Constantin*, l. II, § 78.

2. *Labarum* es<sup>t</sup> traduit par saint Grégoire de Nazianze (*Orat.* 1), *fin des travaux*. Il vient, selon lui, de *εργον*, *terme*, et de *labor*, *travail*, parce que, dit à son tour Baronius, on le portait à tous les bataillons qui fatiguaient le plus dans la mêlée, et aux *travaux* desquels il mettait fin subitement.

mait à se croire inspiré du ciel... aussi tous les chrétiens, y compris les protestants et même les centuriateurs de Magdebourg, ont-ils *tous et toujours* été d'accord sur l'authenticité parfaite de ce miracle. » (Gibbon, *Hist.*, etc., t. III, p. 433.)

Par conséquent, Eusèbe est très-croyable lorsqu'il nous affirme que le *labarum* suivait partout Constantin depuis sa victoire sur Maxence, et qu'on le gardait dans une tente séparée et loin du combat, sous laquelle, à toutes les veilles de bataille, Constantin se rendait avec les siens *pour prier* et se préparer par le jeûne et la mortification <sup>1</sup>.

Donc, Gibbon, après tous ces aveux, ne demanderait pas mieux que d'y croire comme tout le monde; mais, que voulez-vous? En 1643, un M. *Godefroy* et un M. *Chauve-pié* avaient trouvé le moyen, dans une simple note sur un simple texte de Philostorge, « d'inspirer quelques doutes et *un peu de méfiance* sur cette *pieuse fable* d'Eusèbe, car, ajoute Gibbon (*ibid.*) l'explication de Fabricius par des effets naturels (le parhélie) AVAIT FAIT RIRE LES DEUX PARTIS. »

Qui ne reconnaîtrait ici le caractère saillant et déjà signalé <sup>2</sup> de la critique des deux derniers siècles, caractère qui consiste à sacrifier toutes les grandes autorités contemporaines à un aventurier, postérieur de douze ou treize siècles peut-être, qui, dans une *simple note*, parvient à inspirer *un peu de méfiance*?

Cette fois donc, la voix du genre humain et la voix de l'Église, qui fêtait et chantait ce miracle depuis treize cents ans, disparaissaient devant ces deux grandes illustrations du XVII<sup>e</sup> siècle, si bien méconnues aujourd'hui sous les noms de Chauve-pié et Godefroy!...

En ce moment, nous en sommes donc avec Gibbon à la *fable pieuse* d'Eusèbe. Mais ce malheureux logicien ne s'aperçoit même pas qu'elle anéantit ce qu'il a dit de Constantin,

1. Eusèbe, *Vie de Constantin*, l. II, ch. III, 4-12.

2. *Introd.*

« croyant à ses propres *inspirations* et partageant *en partie l'enthousiasme invincible que le labarum inspirait à son armée.* » Si cet enthousiasme existait, comment Eusèbe a-t-il pu inventer *une fable*, en disant tenir le fait de la bouche même de l'empereur? S'il y a *fable*, il n'y a plus *fanatisme*, et si l'armée pense et parle comme l'empereur, Eusèbe est hors de cause; bien plus, rien n'a plus le moindre sens du moment où Gibbon nous avoue encore que, « au moment des combats, il suffisait à Constantin, pour que ses soldats devinssent *invincibles*, qu'il en appelât à leurs *souvenirs.* » Où donc a-t-il jamais vu un général, fût-ce le plus éloquent, réchauffer l'ardeur de ses troupes par le souvenir d'un fait *qu'elles savent faux*? Elles le savaient donc *vrai*, et n'y eût-il que le témoignage de saint Artémus, il ne resterait aucune espèce de possibilité d'en douter. Artémus avait longtemps servi dans l'armée de Constantin, il était son ami, son confident, et lorsqu'en raison de cette liaison et surtout de sa sainteté Julien se préparait à le faire broyer entre deux pierres, le saint lui avait répondu, avec toute l'énergie et toute la sincérité du martyr : « *Nous qui vous parlons*, nous étions *présent* à ce spectacle, nous avons *lu* ces lettres admirables; bien plus, **TOUTE L'ARMÉE LES VIT COMME NOUS**, et vous avez encore dans vos troupes bien des personnes qui pourraient attester le fait<sup>1</sup>. »

Mais pour la critique moderne, qu'est-ce que le témoignage oculaire d'un martyr? Qu'est-ce que toutes les traditions, qu'est-ce que tous les certificats produits par les arts et par les monuments... en présence de la plus infime insinuation d'un érudit du jour? Celui-ci joue toujours à coup sûr, et les parieurs sont pour lui. Au reste, l'érudit dont nous parlons est déjà jugé, car personne aujourd'hui n'oserait plus hasarder ici le mot de *jonglerie*.

Mais quand l'erreur change de front, soyez certain qu'elle

1. Boll., *Acta SS.*, 20 octob.

n'en devient que plus perfide, et que plus elle paraît raisonnable et savante, plus elle renferme de contradictions et d'impossibilités.

Cette fois elle suit la marche ordinaire. A la jonglerie forcément abandonnée ont succédé l'*hallucination* et le *phénomène* scientifique : deux ennemis encore inconciliables, il est vrai ! Mais peu importe ; ces ennemis-là vivent parfaitement ensemble, dès qu'ils s'entendent bien sur le but principal.

Devant cette double et nouvelle stratégie, nous regrettons que l'apologétique chrétienne reste encore à peu près muette. Ainsi, le révérend père Lacordaire, dans un opuscule consacré à la défense du livre de M. de Broglie, décrit toute la campagne militaire de Constantin contre Maxence et prononce *quatre fois* le nom du *Ponte-Milvio* sans même aborder la grande question de *la croix*, de cette croix donnée cependant par l'Église comme la vraie cause de la grande révolution.

Quant à M. de Broglie, il se contente de renvoyer pour l'éclaircissement du fait... à qui ? au *protestant* Fabricius, lequel s'en tire avec cette même théorie astronomique qui du temps de Gibbon « faisait rire les deux partis<sup>1</sup>. »

M. Amédée Thierry passe pour avoir, à propos de ce grand fait, inauguré la théorie de « l'*hallucination* dans l'*histoire*. » Le 2 mars 1840, il lisait à l'Institut un fragment historique sur Constantin, dans lequel on remarquait ces mots jetés à la légère : « Pendant une marche à la tête de ses troupes, et quelques heures avant le coucher du soleil, Constantin aperçut au-dessus du disque du soleil, et au milieu de jets de lumière resplendissants, un objet d'une forme étrange rappelant *grossièrement* l'image d'une croix, et au bas de laquelle on *pouvait* lire ces mots : « Par ceci sois vainqueur. » Tout cela, y compris la vision explicative de la

1. Il faut bien vite ajouter que dans la seconde édition de son ouvrage M. de Broglie, sans s'expliquer davantage, supprime ce renvoi à Fabricius.

nuit suivante. « fut *peut-être* le résultat du *vague* souvenir d'un monogramme de deux lettres, déjà sculpté et vu d'une *certaine façon*, » etc., etc.

Il est bien entendu que dans le récit d'Eusèbe (et l'on n'en connaît pas d'autre) il n'est question ni de *jets* lumineux, ni de *grossière* image, ni de forme *étrange*, ni de *vague* « souvenir, » etc. Tout cela est une *certaine façon de voir* les choses, destinée à l'*Académie des Inscriptions*, et celui qui veut la fin *prend* les moyens.

L'histoire une fois *arrangée* ainsi, il était tout naturel que la médecine s'en emparât à son tour, et la voici exploitant maintenant cette fausse exposition pour l'usage de l'*Académie des Sciences*, qui tient aussi à les voir de la même *certaine façon*.

C'est le docteur Lelut qui se charge des remerciements. « Voilà donc enfin, grâce à M. Thierry, voilà donc l'histoire qui commence à voir *clair* dans des faits, que depuis des siècles elle expose et explique sans y rien comprendre.

« Il lui reste maintenant à mettre un peu plus *résolûment* les noms sous les choses<sup>1</sup>, mais il ne faut pas trop demander à la fois. Contentons-nous, pour le moment, de classer parmi les *troubles de l'imagination* ces globes de feu, ces soleils d'où sort une voix, une croix ou tout autre signe, sans oublier les monogrammes fabuleux<sup>2</sup>. »

M. le docteur Michea, sans être aussi *résolu* que M. le docteur Lelut, partage le même diagnostic médical.

« On ne peut, dit-il, ébranler la *certitude* de l'événement... Sans oser nier l'apparition, d'autres écrivains ont prétendu l'expliquer par une illusion d'optique. Ils ont invoqué certaines modifications de la lumière dans les nuages... Mais si les lois de la physique peuvent expliquer une partie du phénomène, elles sont *tout à fait impuissantes* relative-

1. Traduisez ces noms, en bon français, c'est-à-dire par « *folie et chimère*. »

2. *Amulette de Pascal*, p. 345.



ment à l'autre, c'est-à-dire à rendre raison de l'apparition des *caractères* composant l'inscription grecque <sup>1</sup>. »

Ces réflexions sont très-justes, mais elles n'empêchent pas M. Michea d'appeler cela l'*hallucination* de Constantin. Il ne s'aperçoit pas plus que M. Lelut que si l'*hallucination* à la rigueur explique une *image* et des *lettres* n'ayant aucun sens, elle ne saurait à son tour expliquer la concordance, non pas de ces *lettres*, mais de la *phrase* si nettement prophétique du rêve de la veille avec la *vision* du lendemain et avec la grande révolution religieuse du *surlendemain*. On ne veut pas voir que c'est uniquement dans cette *triple* réunion que consiste ici tout le merveilleux, ou plutôt on le voit très bien, et la critique *isolante* sait parfaitement ce qu'elle fait; elle sait bien qu'à la guerre il est aussi facile d'écharper trois cents hommes dispersés, qu'il est difficile de le faire lorsqu'ils sont réunis en *carré*. Et comme l'armée, la vérité a ses carrés.

Au reste, arrière la raison et vienne la *folie*, s'il était jamais permis à celle-ci d'amener des résultats pareils! Écraser Maxence pour préparer Charlemagne! Détrôner Jupiter pour faire place à Jésus-Christ! tout cela sans autre instrument qu'un mauvais rêve et un *cauchemar*!... Voilà vraiment une folie très-bienfaisante et qu'il faut bien se garder de guérir.

Toutefois, ne triomphons pas si vite. S'il n'y a plus ni jonglerie ni folie possibles, il reste encore le *phénomène physique*.

Mais que cette *berlue* (expression consacrée par la science) soit celle de toute une armée, qu'elle succède si logiquement à la vision de la veille, et que de ces deux fascinations de jour et de nuit sorte l'accomplissement de l'exergue prophétique: « Tu vaincras par ce signe, » c'est-à-dire le déplacement subit et complet de l'axe du monde politique et religieux...

<sup>1</sup> *Délire des sensations*, p. 88.

voyez-vous ! c'est là un de ces *hasards* mille fois plus *durs* à accepter que le miracle de l'histoire et de l'Église.

Il n'était, selon nous, qu'un seul moyen d'en finir avec cette triple sophistication de l'histoire, de la médecine et de la physique, c'était de rassembler les analogues historiques et de chercher dans le rapprochement consciencieux de leurs circonstances, de leurs détails, et surtout de leurs *à-propos*, la solution générale de ce grand problème incompris.

Or, il n'en manque pas dans l'histoire ; sans trop insister sur ces projections de croix lumineuses qui accompagnèrent l'éruption volcanique sortie des fondations du temple de Jérusalem lorsque l'impie Julien essaya de le relever ; sans parler de toutes celles qui tant de fois accompagnèrent des explosions semblables, on trouve dans l'histoire la mention d'un assez grand nombre de croix planant dans l'atmosphère et sur la signification desquelles il n'était pas plus possible de se méprendre. Ce serait toute une étude à faire.

Ici l'ordre chronologique et la nécessité d'abrégé nous restreindront à un seul fait. Il a ce double avantage : 1° d'être tellement contemporain de la croix de Constantin, que l'on pourrait croire à une sorte de *pléonasme divin* ; 2° de se trouver revêtu de la plus grande autorité historique possible.

Cette fois il ne s'agit plus de Constantin le Grand, mais de Constantin II, son fils ; il ne s'agit plus d'Eusèbe, mais bien du grand saint Cyrille de Jérusalem qui, dans une lettre solennelle à l'empereur, affirme le nouveau prodige *de visu* et en appelle solennellement au témoignage de toute la ville.

Pour ne pas fatiguer inutilement nos lecteurs, nous allons nous contenter de leur en présenter la substance en français, en leur donnant en note la lettre tout entière telle qu'elle a été traduite du grec en latin dans l'édition in-folio des œuvres de ce grand patriarche.

Après de fort belles phrases sur les « prodiges célestes »

qui viennent confirmer les prédictions évangéliques relatives à l'apparition « du signe du Fils de l'homme, » saint Cyrille ajoute... : « Il faut, ô prince chéri de Dieu, que votre règne soit bien agréable à ses yeux pour qu'il n'hésite pas à l'honorer de si grands prodiges, et si celui de votre père Constantin, de si chère et bienheureuse mémoire, a été honoré par la découverte du saint bois de la Croix, à Jérusalem... le vôtre, ô le plus clément des empereurs, en récompense de votre piété, supérieure encore à celle de vos parents, se trouve illustré par des prodiges non plus terrestres, mais célestes, puisqu'une croix, ce bienheureux trophée de la victoire du Seigneur sur la mort, vient d'apparaître à Jérusalem.

« En effet, dans ces saints jours de la Pentecôte, environ à la troisième heure des nones de mai, LA PLUS GRANDE DE TOUTES LES CROIX LUMINEUSES ET CÉLESTES APPARAÎSSAIT au-dessus de notre très-sainte montagne du Golgotha, s'étendant de là jusqu'au mont des Oliviers <sup>1</sup>. Cette apparition n'était réservée ni à l'un ni à l'autre de nos concitoyens, mais destinée à tous ; elle éclatait à tous les regards et chacun des membres de la cité en jouissait également ; et pour que l'on ne pût la regarder comme l'effet passager de quelque *hallucination (sic)*, cette apparition dura PLUSIEURS HEURES, éclipsant par la splendeur de ses rayons ceux du soleil lui-même. S'il en eût été autrement, on l'eût vue s'éteindre et disparaître. Mais l'éclat qu'elle projetait était tellement supérieur à celui du soleil que, épouvantée, et tout à la fois heureuse d'un prodige aussi divin, la ville tout entière se précipita dans notre sainte église. C'était un grand spectacle que celui de cette immense multitude de vieillards et de jeunes gens, d'hommes et de femmes, de jeunes enfants eux-mêmes arrachés à leurs berceaux, de pèlerins chrétiens et

1. C'est-à-dire quinze stades, autrement dit à trois quarts de lieue métrique.

de païens accourant comme les autres et louant tous d'un seul cœur et d'une seule âme le Christ notre Seigneur, auteur de ces admirables preuves *expérimentales* du plus sacré de nos dogmes... J'ai donc pensé, empereur chéri de Dieu, qu'il était utile de vous communiquer et de livrer à vos réflexions un fait perçu par tous les habitants de Jérusalem qui, certes, ne s'y attendaient pas, et de ne pas laisser ensevelir dans l'oubli un prodige... qui nous semble une réalisation anticipée de la prédiction faite dans les évangiles « du signe du Fils de l'homme qui apparaîtra dans les « cieux, etc... »

Arrêtons-nous ici et demandons aux historiens ce qu'ils pensent <sup>1</sup> et de cette lettre et du grand fait qui en forme le sujet. Mais, auparavant, convenons que nous y trouvons une phrase qui semblerait infirmer la croix de Constantin : c'est la phrase dans laquelle saint Cyrille, exaltant la supériorité des manifestations *célestes* sur les manifestations *terrestres*, réserve ces dernières au grand Constantin, et fait honneur des premières à la piété plus excellente de son fils. Il est évident par là que le grand évêque n'avait pas encore entendu parler de la croix du *Ponte-Milvio*, et ce serait peut-être là pour nous le seul argument un peu sérieux contre sa réalité, si nous n'avions pas tous les jours des preuves multipliées de ces singulières ignorances privées, à l'égard de faits d'immense notoriété publique.

Que nous importe, d'ailleurs, ce silence de saint Cyrille, lorsque tous les historiens qui confirment son récit en font pour ainsi dire le *second acte* du premier ? « Constantin, nous dit Sozomène, avait une grande vénération pour la Croix, autant en raison des victoires qu'elle lui avait fait remporter qu'en raison du *signe* qui lui en avait été si divinement montré. Quant à celle qui parut *à nouveau* à Jérusalem, la nouvelle s'en étant répandue promptement dans toutes les

1. Voir le texte latin, note I, fin du paragraphe.

provinces de l'empire romain, elle y causa un grand trouble<sup>1</sup>. »

Socrate parle des deux croix à peu près dans les mêmes termes, et presque tous les autres historiens s'entendent pour trouver une grande supériorité de longueur et d'éclat à celle de Jérusalem. Philostorge et la *Chronique d'Alexandrie* la disent « environnée d'un iris surmonté d'une couronne éblouissante. » Rufin et Théodoret s'expriment dans les mêmes termes. Il semblerait même qu'il y en aurait eu une troisième, car on lit dans Théodoret : « Dans la même nuit et dans la suivante, on vit paraître le phénomène de la croix brillante. Cette nouvelle parvint jusqu'à Julien, mais, comme Pharaon, il endurcit son cœur<sup>2</sup>. »

Donc ceux qui rejetaient la croix de Constantin I<sup>er</sup> en raison, disaient-ils, de son trop peu d'appui, devraient être forcés d'admettre celle de Constantin II, en raison de sa grande divulgation ; mais le rationalisme ne gagnerait rien à cet échange.

Quant à celle de saint Cyrille, elle demeure tellement irréfragable, que notre hypercritique Tillemont<sup>3</sup> se voit obligé de convenir que « cette lettre ne peut être attaquée et se trouve si bien à l'abri de tout soupçon, que le protestant Blondel lui-même n'a pas osé la contester<sup>4</sup> (I). »

1. Sozomène, *Histoire*, l. I, ch. ix, et l. IV, ch. xv.

2. « Ab illa nocte similiter et postera conspectum fuit in cœlo signum fulgidum crucis. Hæc ad Juliani aures pervenere, sed et ipse, ut Pharaon quondam, obduruit corde. » (Théodoret, *Hist. ecclés.*, l. IV, ch. xx.)

3. Tillemont, *Hist. ecclés.*, t. VIII, p. 429.

4. Si nous en croyons d'autres historiens, il ne s'agissait pas seulement de croix. Baronius (anno Christi 419, § 404) cite Marcellin qui, « dans sa *Chronique* écrite sous les consuls Monaxius et Plinta, affirme qu'après des tremblements de terre effrayants Notre-Seigneur se montra lui-même en 419 dans une nuée, sur le mont des Oliviers. Comme cette apparition reproduisait la scène de l'Ascension, on crut généralement à la fin du monde. Toutes les villes voisines se firent baptiser, en même temps que sur toutes les tuniques se dessinait la croix du Sauveur. » Ce dernier détail, qui avait tant effrayé les travailleurs déconcertés de Julien, se retrouvait partout, et nous l'avons déjà signalé à propos des éruptions volcaniques du xvi<sup>e</sup> siècle (Mémoire, *Esprits*, vol. II, p. 446).

I. « TEXTE LATIN DE LA LETTRE DE SAINT CYRILLE A L'EMPEREUR CONSTANTIN II. » — « Primas hasce ex Hierosolymis, ad te Deo dilecte imperator, mitto litterarum primitias, quas et te deceat accipere et me dare : non verborum adulationibus refertas, sed cœlestium divina declarantes prodigia : neque sermonum oratorio splendore persuasiones aliquas continentes, sed SS. Evangeliorum prædictiones, per rerum eventum testantes veritatem... Nos autem non rebus hisce terrenis : quæ enim de terra sunt finem habent terram, sed cœlestium rerum divinam virtutem, tempore Deo dilecti regni tui Hierosolymis apparentem, pietati tuæ in notitiam studiose deducimus. Non, ut nunc *primum* ex ignorantia pervenias in Dei cognitionem (potes enim ipse jam alios docere, adeo pius es), sed ut ista perspicies confirmeris et regni a parentibus accepta hæreditate, amplioribus te divinitus coronis cœlestibus honoratum non ignorans Deo universorum regi, et nunc eas quas decet, gratias agas, et deinceps majorem animum adversus hostes geras. Revera enim imperium tuum amatur a Deo ; quandoquidem, hoc tempore tuo *tanta prodigia* monstrare non dubitat. Ac tempore quidem Deo dilectissimi et beatæ memoriæ *Constantini patris tui*, salutare crucis lignum Hierosolymis compertum est... Tempore vero tuo, Domine, omnium clementissime imperator, qui tua erga Deum pietate majori parentes tuos superasti, non jam amplius de terra, sed de cœlis sunt prodigia, quoniam Domini... mortis devictæ trophæum, beata, inquam, crux splendoribus luminis coruscans Hierosolymis apparuit.

« Sanctis enim hisce diebus sanctæ Pentecostes, nonis maii circiter horam tertiam, *omnium maxima crux*, ex lumine constituta in cœlo, super sanctissimum montem Golgotha, et usque ad sanctum montem Olivarum extensa apparuit ; non uni aut alteri tantum visa, sed universæ civitatis multitudini manifestissime ostensa : neque ut aliquis forte putaverit celeriter secundum phantasiam percurrentes, sed *compluribus horis* super terram aperte conspecta, coruscis splendoribus radios superans solares : nam si ab illis superaretur, certe offuscaretur, et lateret. Adeo excellentiores quam sol emittebat fulgores, ut illico universæ civitatis multitudo ad sanctam ecclesiam concurreret, metu illius divini prodigii, non sine lætitia concitata, juvenum simul et senum, virorum ac mulierum, et omnis ætatis ad ipsas usque in thalamis per domos recumbentes puellas, vicinorum hospitum christianorum et aliunde advenientium ethnicorum ingens erat spectaculum. Qui tum concordi et uno ore omnes Jesum Christum Dominum nostrum ejusmodi mirabilem effectorem laudabant, reipsa et experientia discentes quod christi-

orum piissimum est dogma... Cum igitur nos incolæ Hierosolymitani *necopinatum* hoc prodigium hisce oculis percepissemus, Deo quidem omnium regi et filio Dei unigenito... in his locis sanctis effudimus et effundemus. *Operæ pretium* autem putavi cœlestes hasce et divinas ostensiones silentio non præterire, quin potius bonum. Nunc enim tibi, divinamque ex his benignitatem per has litteras studui afferre... ut signum producens quod in cœlo ostensum est. Atque hoc prodigium, quidem prodigium, imperator Deo dilectissime, in evangeliiis prædictum... nunc jam convenienter peractum est et deinceps amplius perficietur. Nam in Evangelio secundum Matthæum apertissime prædictum est. « Et tunc, inquit, apparebit « signum hominis in cœlo. »

Voyons maintenant si nous n'aurions pas eu de nos jours et sous nos yeux un analogue frappant, incontestable, et parfaitement confirmatif de la croix de Constantin (II).

---

II. « LA MÊME CROIX EN 1826. » — Cette insistance périodique de la dénégation à propos de la croix de Constantin nécessite la nôtre pour des choses trop, ou plutôt pas assez connues, et surtout beaucoup trop vite oubliées.

Cette fois encore, nous allons changer de siècle et de pays (comme il est toujours permis de le faire dans une note). Au lieu de vivre dans l'année 312 de l'ère chrétienne, nous sommes en 1826; au lieu d'être à Rome, nous sommes à la porte d'un petit village du Poitou; au lieu d'assister, comme au *Ponte-Milvio*, à la lutte de deux armées prêtes à s'exterminer, nous prenons part à une paisible plantation de croix devant une humble église de campagne : ce village s'appelle Migné.

Placé sur la colline qui domine cette église, et devant une assistance de QUATRE MILLE PERSONNES, un bon missionnaire, au jour dont nous parlons, prononçait un long discours qui durait encore à la tombée de la nuit. On allait se retirer, lorsque le prédicateur s'étant avisé de rappeler la croix de Constantin... une autre croix, non plus *grossière*, non plus *étrange*, comme on voudrait que l'autre l'eût été, mais cette fois parfaitement *équarrie* sur toutes ses faces, d'un blanc d'argent éblouissant, et d'une longueur approximative de quatre-vingts pieds sur une épaisseur proportionnelle, apparut tout à coup, à peu d'élévation au-dessus de l'église, et plana pendant trois quarts d'heure sur cet édifice.

Des quatre mille hommes qui tombèrent à genoux, comme frappés de stupeur, deux mille, peut-être, vivent encore, et pas un de ces savants qui écrivent aujourd'hui sur la *croix de Constantin* ne songerait même à les consulter sur ce mystérieux *duplicata* du fait qui les occupe!... Heureusement, d'autres ont recueilli ces récits; commission épiscopale, commission scientifique et commission civile bien que des protestants et des professeurs *de toute opinion* aient été appelés dans leur sein, ont exactement donné les mêmes détails, et conclu, comme tout le monde, AU MIRACLE. Mais au *prorata* des kilomètres et des quarts d'heure qui se multipliaient entre la première impression et la seconde, le fait perdait déjà sa couleur, et si l'histoire daignait s'en occuper, nous ne serions pas étonné que dans cinq ou six siècles d'ici le témoignage si formel de tant d'hommes de bon sens et de savants ne vint à disparaître devant la première billevesée venue de quelque *Chauffe-piè* futur. « Si un pareil fait, objecterait-on, s'était passé comme vous le dites, tous les historiens de l'époque en auraient fait mention. » Nous allons être en mesure de juger du peu de valeur de l'argument.

Supposons en effet que le futur incroyant essaye de revenir à toutes les niaiseries débitées, en 1826, par les journaux de l'opposition, par exemple au fameux *cerf-volant de quatre-vingts pieds* lancé, disait-on, dans les airs à l'insu de toute la contrée, on n'aura plus là, pour répondre à cette sottise, cette vigoureuse riposte du professeur de physique *protestant* du collège de Poitiers. « En outre de bien autres difficultés, de deux choses l'une : ou il faisait du vent, ou il n'en faisait pas ; s'il faisait du vent, le cerf-volant ne pouvait pas rester complètement immobile au-dessus de son église ; ou il n'en faisait pas, et alors il ne pouvait ni s'élever ni se maintenir dans les airs. D'ailleurs, un *câble* ne serait pas trop fort pour soutenir un cerf-volant de quatre-vingts pieds, et pour le maintenir élevé il faudrait des ouragans capables de renverser les édifices et de déraciner tous les arbres (a). »

Peut-être alors notre incroyant futur reprendra-t-il la thèse formulée en ces termes par M. de Gasparin : « J'admets la possibilité d'une *hallucination générale*, fondée sur ce qu'aucun habitant des fermes et des hameaux voisins ne paraît avoir aperçu la croix, tandis que celle-ci n'était vue que par les personnes réunies autour du prédicateur, et qui avaient l'esprit *rempli de croix* en entendant raconter

(a) Voir dans l'ouvrage de *W'rindtz* la lettre de ce professeur.



la vision de Constantin. Oui, ces personnes étaient *peut-être* dans les conditions voulues pour obéir à une impulsion commune (a)... » Quand on reprendra cette thèse, personne ne sera plus là pour répondre, comme on l'a fait : « D'après *toutes* les enquêtes, ceux qui se trouvaient sur les hauteurs voisines, et qui *n'entendaient pas parler de Constantin*, voyaient la croix au-dessous d'eux, au lieu de la voir, comme les autres, dans les airs (b). »

Lorsqu'on s'appuiera sur l'explication risquée par M. Bravais (de l'Institut) et consistant dans la possibilité d'un *reflet aérien* de la croix de mission plantée au moment même, nous n'aurons plus là cette réponse collective de tous les commissaires des enquêtes, affirmant que « la croix de mission relativement très-petite et chargée de tous les instruments de la Passion, n'avait aucune espèce de ressemblance avec cette immense croix si parfaitement unie dans toute sa longueur et dont l'analogue *ne se retrouve probablement nulle part* (c). »

Enfin, quand on viendra murmurer, comme Fabricius pour la croix de Constantin, le mot de *parhélie*, c'est-à-dire d'image due à la *réflexion* ou *réfraction* de rayons lumineux, on battra des mains à cette nouveauté décrépite, et l'on crierà « vive la science et le progrès ! » car bien malheureusement M. le comte de Cassini (membre de l'Institut au même titre que M. Bravais) ne sera plus là pour répondre une seconde fois : « Nous *riens de pitié* encore de ceux qui voudraient comparer la croix lumineuse de Poitiers à un *arc-en-ciel solaire*, de ceux qui l'assimilent à un *arc-en-ciel lunaire*. C'est un effet de *réfraction* ont dit certains ignorants ; dites plutôt de *réflexion* ont repris quelques autres un peu plus savants... Eh ! messieurs, vous avez tous aussi raison les uns que les autres. Nous allons vous mettre d'accord. Pour expliquer le phénomène à votre manière, il ne vous manque qu'une chose, mais *INDISPENSABLE* ; un rayon soit du soleil, soit de la lune, qui étant malheureusement absents, n'ont pu donner lieu ni à *réflexion*, ni à *réfraction*, ni à *arc-en-ciel*, d'autant plus qu'il n'y avait là ni *nuages*, ni *vapeurs*, ni *pluie*. Cherchez donc quelque autre explication d'une apparition dont trois mille témoins déposent encore ; qui, pendant une demi-heure et à une hauteur qui *excédait cent pieds*, a subsisté *sans mouvement*, sans *altération*, sous des formes bien *nettes* et bien *tranchées*. C'est ce que

(a) De Gasparin, *des Tables et du Surnaturel*, t. II.

(b) Wrindtz, *Croix de Migné*.

(c) Id., *ibid*.

nous portons défi d'attribuer raisonnablement à une cause physique naturelle (a). »

M. de Cassini aurait dû noter, par-dessus tout, *l'à-propos* étonnant de cette croix qui arrive au moment même où l'on parle de la croix romaine, comme un enfant qui répondrait à l'appel de sa mère. Pour nous, c'est le point décisif et comme le paraphe divin apposé sur place au grand fait que l'on raconte.

Mais, il ne faut pas se faire illusion, on aura beau rappeler, un jour, toutes ces réponses contemporaines et écrasantes, faute des quatre mille témoins qui n'y seront plus, faute des inscriptions gravées aujourd'hui sur la croix et qui seront effacées, faute peut-être du monument élevé de nos jours à la mémoire des faits et des attestations qui le recouvrent, faute de la fête annuelle qui ne sera plus célébrée parce qu'on y aura mis trop bon ordre, le *Chauffe-piè* des siècles futurs triomphera bien à son aise, et c'est lui qui, aux yeux des meilleurs catholiques, peut-être, aura raison de cette *légende*.

La théorie du *parhélie*, délivrée de ses impossibilités de circonstance, reviendra triomphante. On dira qu'on l'ignorait alors, bien que Benoît XIV l'ait fait figurer au premier rang dans ses études sur les *signes*. « Il existe beaucoup de météores qui passent pour miraculeux aux yeux des ignorants, et qui sont à peine dignes d'étonnement. Quelquefois, c'est un double soleil (ou *parhélie*), ou deux lunes (paraséléné); quelquefois, il y a de telles *réfractions* dans les nuages causées par les *pénombres* des rayons lumineux, qu'elles figurent des animaux, des hommes, des monstres, etc.; et si la foudre vient à éclater, les simples prennent cela pour un miracle... Mais que personne n'aille croire qu'ils s'y trompent toujours, et que le miracle ne les accompagne *jamais*, car celui-ci peut y devenir évident en raison des *circonstances* et du *mode* du phénomène. » (*De Beatific.*, l. IV, pars 1.)

Nous n'avons jamais dit autre chose pour notre part, et dans toutes les expositions de nos faits merveilleux nous n'avons guère fait autre chose que de les comparer aux phénomènes semblables qui ne le sont pas... Nous avons répété à satiété qu'il ne fallait jamais sortir des explications *naturelles* sans y être *forcé* par certaines circonstances spéciales, et nous les avons longuement définies; mais tant de prudence et de soin n'a pas empêché et n'empêchera pas d'affirmer que « nous ne voyons *jamais* que le surnaturel en toutes

(a) Wrindtz, *Lettre du comte de Cassini*.

choses. » Que voulez-vous ? ce serait à y renoncer, pour peu que l'on tint à la justice de ses juges.

Pour ne pas voir dans l'immense croix de Migné un miracle splendide, fondé sur la réunion de toutes les circonstances et raisons qui en décident, il fallait être bien aveugle ou de bien mauvaise foi, et c'est à peine si l'on trouverait un catholique qui ait jamais songé à éclairer la croix de l'année 312 par celle (*incontestable*) de l'année 419, ou bien ces deux croix par celles qui les ont suivies, et enfin toutes celles que l'on connaît par celle de 1826, qui n'apparaît QU'AU MOMENT OU L'ON PARLE DES AUTRES. Décidément nous sommes bien ignorants ou bien pauvres logiciens.

---

# CINQUIÈME SIÈCLE

91

## LES BARBARES CHEZ LES CHRÉTIENS ET LES CHRÉTIENS CHEZ LES BARBARES

---

### § I.

#### L'ORIENT ET SES STYLITES

1. Saint Siméon. — 2. Saint Daniel. — 3. Fléaux et miracles.

##### 1. — *Saint Siméon.*

Nous avons déjà dit que les prestiges des brahmes et des bonzes remontaient à la plus haute antiquité et que Pythagore avouait avoir puisé chez les gymnosophistes, leurs prédécesseurs, les principes et la pratique de cette théurgie qui lui fit tant d'honneur. Nous avons encore vu<sup>1</sup> que ces merveilles continuaient encore aujourd'hui, et qu'il était peu de nos voyageurs en Orient qui n'en eussent été les témoins. Ainsi nous avons signalé, comme dominant tous les autres, le phénomène du fakir enseveli vivant dans son tombeau, celui du bokte répandant et reprenant ses entrailles, ceux de tous les bouddhistes s'infligeant des mortifications épouvantables, etc., etc. Dieu nous garde d'y revenir ! Mais parmi

1. Voir l'appendice A de l'*Introduction*.

ces prétendus saints du mensonge, nous sommes forcé de signaler encore ces anachorètes qui passent leur vie en équilibre sur une colonne, ou bien sur un tronc d'arbre avec lequel ils finissent par s'identifier si parfaitement, que leur barbe, leurs cheveux, leur peau se confondant avec les lianes et les écorces des végétaux, les oiseaux du ciel s'y trompent et ne craignent pas de construire leurs nids sur leurs épaules ou sur leurs têtes.

Le voyageur européen rit de toutes ces choses et méprise de tels hommes; le missionnaire chrétien les plaint encore plus qu'il ne les méprise; mais le rationaliste sait fort bien exploiter leurs folies en rappelant aux catholiques qu'eux aussi ont eu de bonne heure leurs gymnosophistes et leurs saints à *colonnes*, et, cette fois, ils n'ont pas de peine à le prouver, puisque l'épithète de *stylites* est restée confondue avec leurs noms.

Il est donc très-vrai que sous le rapport de la forme pénitentielle et des austérités physiques rien ne se ressemble plus en apparence que ces vies si profondément diverses en réalité; ce que le touriste libre penseur ne se donne jamais la peine d'étudier (et pour cause), c'est-à-dire l'abîme moral qui sépare ces deux ordres de théurges, un philosophe impartial de l'Allemagne le faisait, il y a quelques années. C'était le célèbre Ennemoser, auteur d'une *Histoire de la Magie* fort peu suspecte à nos adversaires.

Arrivé aux pratiques extatiques des Indiens, ce qui le frappait avant tout, c'était la *dissemblance* radicale qui les séparait de celles de nos prophètes et de nos saints. « Les premiers (les brahmes), disait-il, sont pleins d'orgueil et de suffisance; c'est là le vrai mobile qui les porte à s'isoler des autres. Chez le saint, au contraire, c'est uniquement le désir de plaire à Dieu, et souvent l'obéissance à ses inspirations. Sa vie se passe dans l'humilité, dans la prière et dans le repentir de ses fautes. Pour le brahme, l'homme est un objet de mépris, la terre est un enfer, et c'est pour cela qu'il les

quitte; pour le saint, l'homme est un objet d'amour, et ce monde une véritable école qui le conduit à un autre. Aussi, pendant que le premier ne se rend utile à personne et s'abstrait dans sa propre contemplation, le second, du sein même de son profond isolement, a le regard ouvert sur le monde et ne néglige aucune occasion de l'améliorer et de panser toutes ses plaies. Pour le brahme, il y a mille moyens artificiels d'arriver à cette extase; tantôt c'est l'herbe sacrée (*sauma*) qui la lui procure, tantôt c'est une position bizarre, tantôt une sorte d'hypnotisme consistant à fixer pendant des heures certaines parties de son corps; alors avec l'aide de l'*atma* (esprit) *ses sens se replient sur eux-mêmes, la veine porte se ferme*, et, devenant *atma* lui-même, il finit par atteindre *Brahma* <sup>1</sup>. Son extase, souvent accompagnée de *convulsions*, est un véritable somnambulisme artificiel, et si la lune en est la déesse et la clarté, au contraire chez le saint, qui ne l'appelle, ne la désire et ne la provoque jamais, *c'est le soleil* qui en est la lumière, comme Dieu seul en est la cause. Enfin, ce qui complète la différence, c'est que le brahme ne craint nullement de recevoir des hommages (surtout de la part des criminels et des femmes coupables), tandis que le saint abhorre et repousse de toutes ses forces et les uns et les autres <sup>2</sup>. »

Nous en convenons donc volontiers : à ces *légères* différences près sur les intentions, la morale, la cause, la nature et l'éclat des phénomènes, oui, les *brahmes* et nos *stylites* sont absolument identiques, en ce sens que tous deux passent leur vie sur une colonne.

Cherchons maintenant à comprendre comment, au milieu de tant de colonnes inutiles, celle de saint Siméon était devenue une sorte de phare éclairant l'univers.

1. Ce passage est très-curieux en ce qu'il analyse le moyen employé par l'*atma* pour posséder son client, et le faire vivre pendant toutes ses catalepsies.

2. Ennemoser, *Histoire de la Magie*, du n° 60 au n° 65.

Si nous ouvrons les Bollandistes (au 5 mars), nous pourrions nous assurer que jamais vie de saint ne fut plus authentique et plus fidèle que la sienne, car tous les manuscrits grecs et latins sont, à son égard, d'une conformité parfaite, soit que nous entendions le célèbre Théodoret, évêque de Cyr et ami du saint, soit que nous nous en tenions aux récits de son disciple, serviteur et ami, Antonius, qui, sans quitter jamais les degrés de la colonne de son maître, fut constamment l'imitateur de ses vertus et le témoin de ses merveilles. Et, ainsi que les Bollandistes, nous regarderons ce dernier comme le point central dans lequel finissent par converger tous les historiens tels qu'Évagrius, Cédrenus, Assemani, etc., etc. Ce sont donc tous ces hommes que nous allons entendre en un seul.

Comme le roi David, le jeune Siméon avait commencé par garder les troupeaux de son père, au bourg de Sésan, sur les frontières de la Syrie; mais, tout jeune encore, il avait suffi de ce passage évangélique : « Bienheureux ceux qui pleurent, » pour allumer chez lui la double passion des félicités éternelles et de la mortification terrestre, sœurs jumelles qui ne se séparent guère ici-bas. Il fallut donc bientôt qu'il entrât dans un monastère pour y puiser les premiers éléments de la doctrine. Mais là, sa ferveur devint tellement ardente que toutes les semaines se passaient pour lui dans le jeûne le plus complet, et qu'un jour, ayant trouvé une corde de palmier avec toutes ses aspérités, il en ceignit ses reins avec une telle violence, qu'au bout d'un an elle avait disparu dans ses chairs, attaqué tous ses os et ne faisait plus qu'un avec son corps. Il fallut l'*extirper* par le fer, opération atrocement douloureuse qui dura cinquante jours, après lesquels l'archimandrite congédia de son monastère un *sujet* dont l'héroïsme était l'épouvante et la condamnation de tous les autres.

Le voilà libre et devenu l'enfant du désert; mais pour lui le désert c'est encore la terre habitable, c'est le *monde*, car

on n'y est pas à l'abri des caravanes et des curieux. Aussi rencontrant un jour un de ces puits desséchés si communs dans ces déserts arides, il s'y précipite, y passe sept jours dans une prière continue et probablement y serait resté jusqu'à la mort, si l'archimandrite, averti en songe, ne l'eût fait tirer de cet abîme, non sans de très-grandes peines, et ne l'eût ramené au monastère, avec liberté de le quitter quand il le voudrait. C'est alors qu'il se retire sur le *Mont admirable*, et commence par y faire, à l'instar de Moïse, un jeûne de quarante jours *qui lui rend toutes ses forces*, et après lequel il se construit une petite cellule dans laquelle il peut à peine se retourner. C'est là qu'au bout de trois ans, sa réputation lui attirant une masse de visiteurs, il prend le parti de s'isoler pour sept autres années sur une colonne de douze coudées de haut. Mais c'est trop bas pour son but ; il en fait construire une seconde qui a le double d'élévation. Elle ne suffit pas encore ; alors les populations dévouées à son service lui en élèvent une dernière qui en a le quadruple, sur une largeur de trois de nos pieds. C'est sur celle-ci qu'il va passer les vingt-sept dernières années de sa vie, dans une prière continue, dans un jeûne de trente-neuf jours sur quarante, exposé nuit et jour, et tête découverte, au foudroyant soleil des étés, comme aux frimas des hivers. C'est alors, selon le rapport d'Antonius, qu'une de ses jambes, étant rongée jusqu'aux os par un ulcère épouvantable, il resta debout *sur un seul pied*, une année tout entière. Donc, cette apparente bizarrerie, loin d'être, comme chez les bonzes, un simple *tour de force*, était uniquement le résultat forcé de ses fatigues.

Cependant les pères du monastère dans la juridiction duquel était située cette colonne s'alarment de tant de singularité, du mauvais effet qu'elle peut produire et surtout de la possibilité qu'il y ait là-dessous quelque illusion diabolique. Ils veulent donc en avoir le cœur net, et pour cela ils lui dépêchent deux légats chargés de le gronder fortement et de lui intimer l'ordre de descendre, avec cette restriction secrète



toutefois que, dans le cas d'obéissance, on le laissera bien tranquille sur sa colonne, tandis que, dans le cas contraire, on le contraindra à la quitter, dût-on employer la force et même abattre la colonne.

Les légats remplissent fidèlement leur mission; mais à peine out-ils vu le saint, les yeux baissés et sans dire un seul mot, se hâter d'obéir, qu'ils lui disent toute la vérité et lui déclarent qu'il peut rester à perpétuité dans l'asile qu'il a choisi : les pères avaient reconnu l'inspiration divine précisément aux deux vertus qui manquaient à tous les stylites des païens.

Nous avons vu les mortifications, voyons maintenant le côté sublime et si magnifiquement utile et consolant d'une vie si bizarre en apparence.

Il cherchait la solitude absolue : eh bien ! c'est le monde qui semble s'être donné rendez-vous au pied de cette colonne, et Théodoret, son témoin assidu, peut dire énergiquement : « Il semblait que cet ermitage fût devenu comme le centre d'une mer immense couverte d'hommes et de femmes, et que toutes les routes qui en approchaient fussent comme de larges fleuves venant se décharger dans cette mer. » Il est donc là comme dans un phare au milieu de l'océan, et dans un phare assiégé par des flottes qui se renouvellent sans cesse.

Parmi tous ces assaillants il en est qu'il lui coûte bien de repousser. Sa mère, un jour, se présente, sa mère qui ne l'a pas vu depuis vingt-sept ans et qui réclame avant de mourir la consolation de le presser une dernière fois dans ses bras. Mais Siméon ne peut enfreindre ses propres ordres, un mur est là qui interdit aux femmes l'approche même de la colonne. « Bien-aimée mère, lui crie-t-il, prends patience ! Nous nous retrouverons bientôt en Dieu, en lui nous nous reverrons avec bien plus de tendresse et de clarté. » Mais elle insiste avec tant de véhémence, qu'il semble vaincu par la nature. « Alors, chère mère, lui dit-il, attends et

repose-toi un moment, car tout à l'heure je pourrai te recevoir. »

Il disait vrai ; à peine cette tendre mère s'était-elle assise dans le vestibule du monastère qu'elle y rendait son âme à Dieu. Le saint se la fit alors apporter, et après l'avoir couverte de baisers, comme il le lui avait promis, il l'ensevelit lui-même au pied de sa colonne, et « c'est à ce moment, dit Antonius, que tous les assistants purent voir, comme moi, cette mère *déjà morte* rouvrir les yeux et remercier son fils par un tendre sourire. »

D'après l'un des manuscrits les plus respectables, celui rapporté de Syrie et traduit par le savant Asseman (v. Boll., *Acta SS.*, ibid., p. 341), le grand initiateur de Siméon eût été le prophète Élie lui-même. Il aurait reçu deux fois sa visite, et tel aurait été le sommaire du programme que le prophète lui aurait tracé de la part de Dieu <sup>1</sup> :

« Prêche deux choses à tous ces peuples : l'obéissance aux ministres sacrés, et l'allégement de toutes les misères humaines. Juge avec la même équité les grands, les riches et les pauvres, et ne t'inquiète ni des menaces des premiers, ni de l'ingratitude des autres. »

A partir de ce moment, Siméon décuple ses austérités et son apostolat commence.

Mais alors que se passe-t-il ? C'est la Perse, l'Asie, la Scythie, l'Éthiopie, l'Italie, les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne, qui envoient leurs enfants écouter ses paroles, lui demander ses conseils, ses prières, ses guérisons, sa bénédiction contre les fléaux publics, et lui prêter serment d'observer fidèlement toutes les clauses du traité préalable qu'il exige.

Nous avons encore un beau monument de la formule de

4. Ceci paraîtrait un peu moins étonnant à ceux qui connaissent et acceptent la légende du Carmel sur la *permanence actuelle* du prophète dans ces montagnes, et sur les secours quotidiens que sa *présence* apporte, dit-on, à beaucoup de pèlerins en détresse.

ce grand serment *humanitaire* dans celui rédigé à Phanir par le prêtre Cosme, et reproduit encore dans le manuscrit d'Asseman (col. 596). Le voici : « Au nom du peuple et de tous les magistrats, nous jurons de sanctifier le dimanche, de n'avoir jamais deux poids et deux mesures,... de respecter également et les propriétés des riches et les salaires des pauvres, de réduire les intérêts du prêt et de résister simultanément aux tyrans et aux violateurs de la loi... Et si l'un de nous manque à tous ces engagements, on n'acceptera plus ses offrandes et l'on n'assistera pas aux funérailles des siens <sup>1</sup>. »

Le serment ne tardait pas à porter ses fruits, car vers la fin du jour, et avant de se retirer, tous les chrétiens faisaient remise de toutes les dettes contractées envers eux par les pauvres, les maîtres affranchissaient les esclaves, les Arabes promettaient de briser les idoles de *Vénus*, les Perses leurs statues du *Soleil*, et tous ceux qui espéraient quelque grâce sentaient qu'ils étaient exaucés avant même d'avoir exposé leurs désirs. Au reste, le voir de loin suffisait à la foule pour être remplie de confiance, car il avait su lui persuader que de loin comme de près, absent ou présent, il serait toujours *avec elle*. Souvent il se transportait en esprit sur le lieu des sinistres, il les racontait ensuite à son auditoire, qui voyait arriver, le jour même ou plusieurs jours après, soit les incendiés sauvés, soit les nautoniers échappés au naufrage. On eût dit qu'il était partout à la fois. Autour de lui, la terre tremble et d'un mot il l'apaise, d'un mot les orages se dissipent, et malgré ces grandes occupations sa correspondance avec les princes et les rois est incessante. On possède encore quelques-unes de ses lettres soit dans les historiens, soit dans les Actes des conciles. Ainsi dans ceux du concile d'Éphèse (par. 3, ch. 25), on trouve encore la réponse de l'empereur Théodose à l'admonestation sévère que

1. Ne dirait-on pas que c'est écrit d'hier pour les besoins d'aujourd'hui?

Siméon lui avait faite, et dans cette lettre l'empereur, repentant et soumis, le conjure de venir au secours de l'empire et de l'Église.

On possède aussi les supplications que lui adresse l'empereur Léon, celles de Basile, le patriarche d'Antioche, et de l'impératrice Eudoxie, qui le remercie de ses conseils et s'y soumet.

Et comment tous ces princes ne l'eussent-ils pas écouté lorsqu'ils convenaient tous qu'il était à la fois leur lumière, leur guide, leur maître et l'instrument de leur salut ; lorsqu'il disposait de leurs dynasties, « soit en leur accordant, soit en leur retirant des héritiers <sup>1</sup>, » soit « en les punissant de leurs irrévérences <sup>2</sup>, » soit « en exorcisant de loin leurs familles <sup>3</sup>, » soit enfin « en les prévenant de tout ce qui se passait et se passerait dans le monde à tel ou tel moment ? »

C'est ainsi qu'il leur annonce la double invasion des Perses et des Scythes dans l'empire romain, irruption qui commence et qu'il détourne immédiatement par ses prières. Il prédit ensuite la peste et la famine en donnant les moyens de les adoucir ; il prédit enfin à Théodoret, *et c'est lui qui l'affirme*, l'année et l'heure précises auxquelles la persécution qui l'afflige prendra et prit fin. C'est encore ce dernier (Théodoret) qui affirme avoir assisté, au grand péril de sa vie (tant la foule était grande au pied de cette colonne !), à la conversion subite de toute une peuplade subjuguée par la

1. Comme aux deux reines des Ismaélites et des Sarrasins (voir Boll., *Acta SS.*, 5 januar.).

2. Comme ce ministre d'une reine d'Arabie qui, pour avoir maltraité un de ses messagers, expire en s'écriant : « Ah ! seigneur Siméon, ayez au moins pitié de mes enfants ! » (Asseman, *Acta Sim.*, p. 344). Ou comme ce comte d'Orient, qui lui demande, en raillant, sa malédiction, et auquel il répond : « Malheureux, ce n'est pas moi, mais c'est Dieu qui te la donne, » et à l'instant le comte reçoit de son prince des lettres d'exil et meurt en route (id., *ibid.*).

3. Comme la fille de l'empereur Justin. On écrit à Siméon que l'on va la lui amener : « Qu'elle ne se donne pas cette peine, répond-il, elle est guérie. » Et, dans le fait, la guérison arrivait avec la lettre (Boll., 24 mai. 378).

parole de l'homme de Dieu. Enfin les résurrections de morts ne manquent pas à sa vie et se multiplient après la sienne, ainsi qu'il est aisé de s'en convaincre<sup>1</sup>.

Voilà un aperçu de cette vie *inutile* ! On voit comment les bonzes du catholicisme savaient comprendre leur devoir d'anachorètes et des mortifications, dont la plus cruelle devait être pour eux cette relation incessante avec ce même univers dont ils avaient tant voulu se séparer.

Cependant, Siméon était un homme et non un ange (comme il eût été permis de le penser) ; il fallut donc que l'heure de sa délivrance arrivât et que la terre perdit le plus grand, sans contredit, de tous ses bienfaiteurs.

Laissons Antonius nous raconter avec son cœur cette vraie calamité publique.

« C'était la veille de la fête, et son heure habituelle étant venue de donner la bénédiction à ceux qui se tenaient à genoux au pied de la colonne, il ne parut pas ; le lendemain, moi, son serviteur infime, je monte auprès de lui et suis frappé de voir son visage brillant comme le soleil et tel qu'il était lorsqu'il venait à ma rencontre ou lorsqu'il parlait. Mais je lui adresse la parole et il ne me répond rien. D'abord, je soupçonne qu'il repose, je désire m'en assurer et ne l'ose, en raison du respect qu'il m'inspire. Cependant, reprenant un peu de confiance, je lui dis : « Père, pourquoi ne me parlez-vous donc pas ? Ils sont bien nombreux, ceux qui attendent votre bénédiction ; c'est aujourd'hui le troisième jour que vous les privez de votre présence. » Je patientai une heure et répétais encore une fois : « Père, vous vous taisez ? » Puis touchant de l'extrémité de mes doigts sa barbe d'abord, son corps ensuite, je m'aperçus par le triste état de celui-ci que ce maître chéri avait émigré vers le Seigneur.

« Alors je soulevai sa robe et baisai ses deux pieds. Mais une odeur si délicieuse s'exhalait de son corps, que j'en fus

1. Boll., 25 mai.

confondu. Je me mis alors, dans ma stupéfaction (*hebefactus*), à baiser ses yeux, sa barbe et ses cheveux, et je disais : « Cher maître, pourquoi m'avez-vous donc abandonné? Je puis vous voir encore aujourd'hui; mais demain, j'aurai beau regarder à droite et à gauche, je ne verrai plus rien, et à tous ceux qui viendront de loin pour vous voir et qui ne vous trouveront pas que répondrai-je, et avant tout que deviendrai-je, misérable que je suis? »

« Et, tout en disant ces choses, je m'endormis et il m'apparut en me disant : « Ne crains rien, mon Antoine, car JE NE TE QUITTERAI JAMAIS, ni cette colonne, ni ce lieu, ni cette montagne bénite sur laquelle j'ai reçu la lumière; je m'y reposerai dans la volonté du Seigneur<sup>1</sup>. Et toi, ne cesse jamais de remplir ton ministère en cet endroit, car ta récompense est assurée. Ne dis donc rien au peuple aujourd'hui, pour ne pas l'émouvoir, mais cours à Antioche, » etc., etc.

« Et là-dessus je m'éveillai, rempli de terreur, mais je le fus bien plus encore lorsque je vis son corps s'agiter ainsi que toute la colonne, et que j'entendis une voix qui disait *amen, amen*, de telle sorte que, saisi de crainte, je m'écriai : « Mon père, mon père, bénissez-moi, ayez pitié de moi, des saintes profondeurs de votre repos. »

« Je me retirai, et, comme il me l'avait recommandé, me gardai de rien dire à la foule, de peur de l'agiter par trop, mais j'envoyai un homme de confiance à l'évêque d'Antioche et au préfet Ardabarus. Le premier vint aussitôt avec six autres évêques, le second avec six mille hommes de troupes, pour s'opposer à l'enlèvement que l'on pourrait tenter de ce précieux dépôt, car la douleur était si grande qu'on entendait les gémissements et les sanglots de toute la foule à sept milles de distance; on eût dit que toute la montagne gémissait avec elle.

« Cependant une nuée des plus ténébreuses venait d'enve-

1. Encore la *présence posthume* bien affirmée.

lopper toute la contrée, lorsque vers la dixième heure je vis venir un ange au visage resplendissant comme le soleil, et entouré de sept vieillards qui causaient avec lui, et je ne puis guère douter que ce fût un grand mystère, car le messager que j'avais envoyé à Antioche eut plusieurs fois la même vision dans la nuit... »

Ici s'arrête Antoine, et nous ne croyons pas que personne puisse jamais voir dans ce récit une plume étrangère à la sienne. Un faussaire ne s'exprime pas de cette manière... D'ailleurs son témoignage est confirmé par Théodoret, Évagre, Nicéphore, Callixte, etc.

Viennent enfin les obsèques de ce grand serviteur de Dieu, et c'est dans le savant évêque maronite Asséman qu'il faudrait en lire tout le récit. C'est toujours au prêtre Cosme, témoin oculaire, qu'il l'emprunte : « Nous ne croyons pas, dit ce dernier, que funérailles aient jamais été plus splendides sur la terre. Pour donner une idée du zèle enthousiaste qu'on y apporta, il suffira de dire que l'empereur Léon, ayant résolu de faire venir ces précieux restes à Constantinople, la ville d'Antioche, présidée par son patriarche Martyrius, vint réclamer le privilège de conserver un trésor qui lui appartenait à tant de titres, et qui, disait-elle, lui tiendrait lieu de toutes ses murailles, détruites par un récent tremblement de terre. » On ne put les lui refuser. Alors commença ce merveilleux transport qui, malgré la petite distance de quinze lieues, employa cinq jours, tant les miracles se multipliaient sur le chemin. Tous les évêques, les magistrats, tout le gouvernement de l'Orient, le préfet Ardabarus avec ses vingt comtes principaux, un grand nombre de tribuns, de généraux suivis de *toutes* les troupes romaines en garnison dans ces contrées, voilà quelle était la partie brillante de ce cortège, suivi par l'escorte bien autrement touchante de toutes les populations qui éclataient en sanglots.

Il semblait que toute la terre fût debout pour pleurer cet homme qui ne s'appelait lui-même que « la balayure du

monde », et qui semblait n'avoir fait autre chose que de se tenir sur un pied pendant cinquante ans, sur le sommet d'une colonne !

L'empereur fit ériger immédiatement à Antioche une basilique portant son nom, et sur la montagne un temple magnifique dans lequel la colonne se trouvait enclavée. Plus que jamais, elle y devint le centre et l'occasion d'un tel nombre de prodiges, qu'il faudrait un volume spécial pour les raconter.

Un des plus remarquables, en ce qu'il se renouvelait tous les ans, aux trois jours anniversaires de la fête du saint, c'est la magnifique étoile, de grandeur et d'éclat démesurés, qui ne cessait de circuler autour de la colonne et d'illuminer la montagne. Évagrius le scolastique (questeur, préfet préposé par Maurice à la conservation des archives de l'empire, et historien très-considéré lui-même) en parle *de visu* en ces termes : « A la gauche de la colonne, J'AI VU, avec l'immense multitude des habitants de la campagne qui l'entouraient, J'AI VU, dis-je, cette étoile de grandeur démesurée qui se promenait à l'entour et dans le vide, en lançant des rayons admirables, et ce n'est pas une, ni deux, ni trois fois, mais bien plus souvent encore, que j'ai pu admirer et ses disparitions subites et ses réapparitions instantanées pendant tout le temps que durait sa fête. *Ad lævam columnæ, cum tota agricolarum circa columnam incedentium multitudine, vidi stellam inusitata magnitudine discurrentem per totam rimam, jubarque fundentem : neque id quidem semel, bisve aut ter, sed sæpius, eandemque, crebro evanescentem, et ex improvviso apparentem denuo, quæ solum in istius sanctissimi viri die festo cernitur* <sup>1</sup>. »

1. Évagre, *Hist. ecclés.*, l. I, ch. xiii et xiv. Il faut que cette autorité d'Évagre ait paru bien imposante à Baillet pour qu'il se soit vu contraint à cet aveu : « Celui qui ne croirait pas sur la foi d'un tel homme que cette étoile était d'une grandeur démesurée, rendrait sa foi bien suspecte. »



2. — *Saint Daniel.*

Un genre de vie si peu semblable à tous les autres, et récompensé par des fruits de salut si consolants, devait enflammer bien des imaginations. Aussi le bienheureux Stylite put-il prophétiser avant sa mort qu'il aurait plus d'un imitateur dans la contrée qu'il venait de sanctifier. On en compte, en effet, quelques-uns, dont le plus célèbre fut le Daniel dont nous allons parler.

Son histoire est aussi certaine que la précédente, car c'est encore Évagre qui va la raconter.

Cet historien distingué nous montre donc ce nouveau prophète, naissant vers les dernières années du grand Siméon, en Mésopotamie, près de Samosate, d'un père et d'une mère nommés Éliu et Marthe, depuis longtemps avertis en songe des hautes et saintes destinées de l'enfant auquel ils allaient donner le jour.

Le songe s'était réalisé de bonne heure, car A DOUZE ANS le jeune Daniel s'était fait recevoir, malgré son âge et en raison de sa ferveur extraordinaire, au monastère voisin, régi par la règle la plus austère. Mais cette âme ardente et difficile à contenir était sans cesse agitée par le désir d'aller visiter sur sa colonne celui qu'il s'était proposé pour modèle. Le supérieur résiste quelque temps; mais un jour qu'il était forcé de se rendre à Antioche pour affaires ecclésiastiques, il cède au désir de Daniel et l'emmène avec lui, ainsi que plusieurs autres frères. Arrivés à Telada, les voilà tous au pied de la colonne. Le saint les voit, ordonne qu'on approche les échelles et les exhorte à monter. Mais il en est de cette invitation comme de celle aux noces de l'Évangile, l'un a mal aux pieds, l'autre aux reins, un troisième est trop vieux, etc. Daniel seul ne connaît pas d'obstacles, et le voilà en peu d'instants prosterné aux pieds du grand saint. Celui-ci le reçoit avec bonté, lui fait connaître les secrets de sa belle vie, lui en prédit une sem-

blable et lui impose les mains sur la tête, pour lui communiquer la force nécessaire à une telle vocation. Ravi de cette entrevue, Daniel redescend, plus embrasé que jamais de l'amour divin, et rentre dans ce couvent dont le supérieur ne tarde pas à mourir. Celui qui le remplace, comprenant bien vite la portée spirituelle de Daniel, le dégage de ses vœux et lui recommande de ne plus faire que ce qui lui sera dicté par l'esprit de Dieu.

Daniel court aussitôt à *la mandra* (le couvent de la colonie), y passe quinze jours, et bien que le saint, averti de son arrivée, le demande auprès de lui, le jeune homme croit pouvoir ajourner ce bonheur, pressé qu'il est de se rendre à Jérusalem, pèlerinage sacré qui, en raison de certaines menées hérétiques, pouvait bien, en ce moment, lui faire espérer le grand honneur du martyre.

Le voilà donc cheminant vers les saints lieux, lorsqu'un voyageur, déjà très-vieux, la tête chauve et revêtu d'un costume de moine, l'aborde, s'informe, et lui conseille fortement de renoncer au voyage de Jérusalem, en raison des troubles qui la menacent, et de se rendre plutôt à Constantinople, devenue pour le moment la Jérusalem privilégiée du Seigneur. Daniel est ébranlé. Cependant, vers le coucher du soleil on arrive à la porte d'un monastère, auquel on va demander l'hospitalité pour la nuit. Daniel entre le premier, et s'étant retourné, il n'aperçoit plus son compagnon qui avait subitement disparu. Mais, la nuit, il le revoit en songe et en reçoit les mêmes avis : alors il comprend tout, reconnaît Siméon, et n'hésite plus à s'acheminer vers Constantinople.

Il arrive bientôt à l'entrée du Pont-Euxin et la première chose qui frappe ses regards, c'est le magnifique temple élevé par Constantin au chef de la milice céleste, le grand saint Michel : il y passe sept jours consécutifs et s'y enivre plus que jamais des voluptés célestes. Mais on se rappelle tout ce que nous avons dit des vrais et faux saints Michel, et des *Michaelia* opposés par ces derniers aux temples légitimes.

Or, il entend parler de l'un de ces derniers temples, appelé *Hieron* et situé un peu au-dessus de l'autre sur le terrain nommé *Philomporus*. On le prévient que ce temple est habité par les esprits malins, auteurs de tant de naufrages sur le Pont-Euxin, et qu'il est impossible d'en sortir sain et sauf, soit que l'on y entre le matin, le soir, ou à midi.

Malgré son extrême jeunesse et sa complète inexpérience, Daniel n'hésite pas un instant, et, se rappelant les combats du grand saint Antoine, il brûle de marcher sur ses traces. Il se fait donc ouvrir le temple et, précédé de quelques prêtres et d'une grande croix, il y entre hardiment, en chantant à haute voix : « Dieu est ma lumière et mon salut ! Qui pourrais-je craindre <sup>1</sup> ? »

A la seule vue de la croix, les démons abandonnent le sanctuaire et se réfugient dans tous les angles du temple. Cependant, le soir arrive, le bruit, les cris deviennent horribles, et les pierres <sup>2</sup> commencent à pleuvoir sur Daniel qui persévère dans la prière et dans la patience pendant deux jours et deux nuits. Pendant la troisième, il voit tout d'un coup le temple se remplir de personnages d'une taille démesurée, au visage féroce, à la bouche écumante et criant à Daniel : « Malheureux ! qui donc t'a laissé pénétrer jusqu'ici et ne t'a pas averti que depuis longtemps nous étions les maîtres de ce lieu ? » Et pendant que les uns le menaçaient de le jeter à la mer, les autres lui lancaient des pierres de plus en plus redoutables. Personne n'osait s'approcher pour porter secours à Daniel. Quant à lui, fort de son jeûne et de sa prière, loin d'avoir peur, il les menaçait à son tour. Puis tout à coup il fait sortir ceux qui sont avec lui, et pour se rendre à lui-même toute espèce de fuite impossible, il fait fermer toutes les issues du temple, à l'exception d'une

1. P. 26.

2. On voit que c'était déjà la mode en ce temps-là. Voir 4<sup>re</sup> Mém., ch. II, la maison lapidée, rue des Grès, à Paris.

fenêtre pour laisser une sortie aux démons <sup>1</sup>, et se ménager plus tard, s'il le faut, le moyen de recevoir quelque peu de nourriture.

Enfin le voilà seul avec eux, ou plutôt il est assisté par quelqu'un qui a plus de force que toutes les armées du monde. Jésus est resté avec lui et récompense sur-le-champ tant de courage, en lui donnant la plus complète des victoires, car non-seulement il purifie à tout jamais ce lieu pestiféré, mais en le purifiant il met encore un terme à tous ces naufrages organisés par les embûches diaboliques <sup>2</sup>.

On comprend aisément de quel renom un fait semblable dut entourer le thaumaturge. C'était à qui viendrait contempler un tel homme et visiter des parages naguère si dangereux et désormais si tranquilles.

Il devint donc, pendant un certain temps, l'idole de la ville, puis, comme toujours, il en devint le martyr. Poursuivi par toutes les calomnies possibles, il ne put en triompher que par la sagesse du patriarche Anatolius et par l'éclat de ses propres miracles; ils ne lui furent pas refusés : visions envoyées à lui et à son disciple Sergius pour le décider à l'érection d'une colonne, colombe mystérieuse pour lui en indiquer l'emplacement, révélations pour lui donner le courage de cette nouvelle vie, tout ce qu'il fallait enfin pour lui prouver que telle était là la volonté divine, il le reçoit.

Et le voilà renouvelant sur les rivages du Bosphore les merveilles admirées par toute l'Asie sur les montagnes de la Syrie. C'est Élisée succédant à Élie : même patience, mêmes vertus, même puissance. Non-seulement toutes les misères humaines trouvent au pied de cette colonne une

1. On nous a reproché d'avoir dit (*Presbytère de Cideville*) « qu'on voyait sortir le fluide noir par le trou des serrures. »

2. En 1833, un de nos esprits frappeurs disait à un grand personnage partant pour la Crimée : « Tu verras comme nous ferons danser tes vaisseaux dans la mer Noire. » On peut se rappeler en effet dans quelle mesure ces vaisseaux ont dansé dans le Bosphore.

guérison assurée, non-seulement la mort elle-même trouve en lui son vainqueur et se voit forcée de lui rendre sa proie. mais comme au pied de la colonne de son maître, les destinées publiques trouvent au sommet de la sienne un conseil, un régulateur et surtout un prophète.

Tantôt c'est le grand empereur Léon qui vient lui demander un fils et qui l'obtient, — tantôt l'impératrice Eudoxie, dont il bénit les prières et change la vie. Un jour il avertit l'évêque Gennadius des dangers qui le menacent. Un autre jour, et deux fois dans la même semaine, c'est à l'empereur qu'il conseille d'organiser des prières publiques pour éviter à Constantinople un grand fléau qui la menace. — Plus tard il le rassure complètement sur la crainte que lui inspire Genséric marchant sur Alexandrie. « Il ne réussira, dit-il, ni là, ni dans aucune ville de l'empire, » et l'événement justifie sa prédiction. — Léon étant mort, Zénon, son gendre, lui succède, et se voyant entouré de pièges et de difficultés, son premier soin est de monter à la colonne prophétique, et que n'y apprend-il pas ? Il en descend *sachant parfaitement* qu'il reviendra sain et sauf de la guerre contre les barbares de Thrace, mais que bientôt entouré de traîtres et d'embûches il sera chassé de l'empire, que dans son exil on pourvoira si mal à sa nourriture qu'il sera obligé de *manger de l'herbe* : et que plus tard, néanmoins, il sera rappelé par ses ennemis et mourra empereur : ce qui se réalisa à la lettre.

Pendant ce temps-là, Basilisque s'était emparé du pouvoir, Basilisque, l'ennemi de Jésus-Christ et du patriarche Acacius ; c'est alors que Daniel entend une voix qui lui prescrit de quitter sa colonne et de venir défendre la bonne cause.

Il n'hésite pas un instant, fait son entrée dans la ville, est reçu comme un libérateur par tous les fidèles et le clergé. et là, vrai soldat du Christ, muni pour toutes armes seulement de paroles plus pénétrantes que le javelot, il menace les usurpateurs de punitions si cruelles et dans ce monde et

dans l'autre, que le coupable épouvanté prend la fuite et lui abandonne toute la ville; Zénon peut dès lors revenir, et, rentré dans sa capitale, son premier soin est de se rendre à la colonne avec l'impératrice pour faire proclamer dans tout le royaume qu'il doit sa couronne à Daniel.

Quant à ce véritable homme de Dieu, la mesure de ses bonnes et grandes œuvres étant comble, et Dieu lui ayant fait savoir que ses quatre-vingts années de mérites et de souffrances appelaient leur récompense, il fit un testament des plus touchants, et sortit de ce monde, laissant, on peut le dire, tout l'empire inconsolable.

### 3. — *L'Orient, ses fleaux et ses menaces.*

Pourquoi, lorsque Rome et l'Occident avaient déjà subi de telles flagellations, cet empire d'Orient, si fécond en hérésies passées et futures, si déshonoré par ses empereurs, si coupable en raison de son luxe et de son orgueil, si cruel pour ses martyrs, n'aurait-il pas subi les siennes? Il fallait aux deux empires des expiations égales. Mais, chose remarquable! pendant que celui des deux signalé par Daniel comme la bête de *la force* (*nimis fortis*) périssait par les armes, la terre natale du sabéisme et des cultes naturels des volcans et du feu semblait plus particulièrement vouée aux grandes épreuves des tremblements de terre, des incendies et des météores terribles.

Rien de plus simple pour le rationaliste que l'explication de telles spécialités. Pour lui, un ciel embrasé, un sol volcanique, doivent infailliblement produire leurs conséquences, et les régions qui furent *de tout temps* le berceau de la peste et le grand réservoir des électricités aérienne et terrestre n'ont pas besoin d'armées pour voir renverser leurs cités. Soit, mais la preuve d'une intervention miraculeuse n'est pas dans les seuls phénomènes, elle est dans les prophéties qui les annoncent à *jour fixe*, dans la miséricorde qui les arrête

au moment même du repentir, ou les double au prorata de l'impénitence. Trois exemples suffiront à le prouver.

Dans l'année 396, sous l'empire d'Arcadius et d'Honorius, tous les historiens, et entre autres Marcellin et Prosper, racontent dans les mêmes termes l'apparition d'un météore effroyable suivi d'un tremblement de terre qui ne l'était pas moins.

Nous allons laisser la parole cette fois à saint Augustin qui avait recueilli à ce sujet, de témoins *oculaires* et dignes de foi, des détails qui du reste étaient connus du monde entier.

« Il y a bien peu d'années, dit le grand docteur, que sous le consulat d'Arcadius (et ce que je dis vous le connaissez peut-être, car *dans le peuple qui m'écoute il ne manque pas de témoins de ce grand fait*), Dieu, voulant effrayer la ville de Constantinople ou plutôt la corriger en l'effrayant, révéla à l'un de ses fidèles serviteurs (Daniel) QUE TEL JOUR UN FEU CÉLESTE VIENDRAIT DÉTRUIRE LA VILLE, et qu'il eût soin d'en avertir l'évêque. Il le fit, et le pasteur averti en prévint le peuple dans une éloquente allocution <sup>1</sup>.

« Ce peuple se convertit et commença à faire pénitence comme la ville de Ninive. Cependant, pour qu'on ne pût pas dire que le prophète s'était joué de lui ou s'était laissé tromper, il finit par arriver, ce grand jour désigné par les menaces, *venit dies quam Deus fuerat comminatus*; tous les esprits sont dans l'attente, tous les cœurs sont frappés de terreur, lorsqu'à l'entrée de la nuit on voit surgir du côté de l'orient un nuage enflammé, circonscrit et léger tout d'abord, puis grandissant petit à petit en se rapprochant de la ville jusqu'à ce qu'il plane au-dessus d'elle dans les plus effrayantes proportions, *donec toti urbi ingens terribiliter immineret*.

« Une flamme horrible répandant une odeur sulfureuse sem-

1. Comment une telle révélation serait-elle reçue aujourd'hui?

blait prêt à tomber sur la cité, dont tous les habitants se réfugiaient à l'instant dans les églises devenues trop étroites. L'eau ne suffisait plus aux baptêmes. On réclamait à grands cris les sacrements, non-seulement dans les temples, mais dans les maisons et sur les places, afin de conjurer en même temps le châtiment présent, et puis encore tous ceux que l'avenir réservait.

« Cependant, après cette rude menace par laquelle le Seigneur avait voulu justifier sa parole et celle de son prophète, le nuage se mit à diminuer avec autant de lenteur qu'il en avait mis à croître, et finit par se dissiper complètement. Le peuple donc commençait à se rassurer un peu, lorsqu'il fut prévenu (par le même prophète) qu'il lui fallait sortir en masse de la ville, parce que le samedi suivant celle-ci serait entièrement détruite.

« Toute la population sortit donc avec l'empereur, chacun abandonna sa maison, et, pleurant sur le cher foyer qu'il laissait, ne fit plus entendre que des lamentations déchirantes... Toute cette multitude se trouvait donc rassemblée en un seul lieu pour conjurer le Seigneur, lorsque l'on vit s'élever une grande fumée; mais bientôt, constatant que tout était tranquille, que l'heure était passée et que toutes les murailles comme tous les toits ne remuaient plus, tous finirent par revenir chez eux avec un bonheur indicible. Personne n'avait perdu quoi que ce fût dans ces maisons abandonnées, et, bien qu'elles fussent toutes restées ouvertes, chacun retrouvait les choses comme il les avait laissées, » etc., etc.<sup>1</sup>.

Les autres écrivains rapportent à peu près dans les mêmes termes les faits signalés par le saint évêque, seulement ils les complètent par un détail qu'il ignorait probablement et qui renferme toute la philosophie de cette histoire.

Paul Diacre (l. xii) affirme que cette seconde préservation fut due au pèlerinage expiatoire que toute la ville, précédée

1. Saint Augustin, de *Eccidio urbis*, c. vi.



par son empereur, fit à une maison appelée de *Carya* ou des *Noix*, dans le jardin de laquelle se trouvait encore l'arbre auquel Arcadius avait fait pendre saint Acacius. Ce qui rendit ce grand acte de réparation plus saisissant encore, ce fut de voir, au moment où la foule venait d'en sortir, cette maison s'effondrer sur elle-même (*corruit*), sans nuire en quoi que ce fût aux nombreux domestiques, femmes et enfants qui y étaient renfermés. Tout le monde, ajoute l'historien, fit honneur de ce miracle au repentir et aux supplications d'Arcadius.

« Que dirons-nous à notre tour? reprend le cardinal Baronius, auquel nous empruntons cette citation. Devons-nous attribuer toutes ces choses à la colère ou à la miséricorde divine? Ou plutôt, qui pourrait douter que ce père des miséricordes ait voulu simplement corriger son peuple en l'effrayant, et non le punir en le perdant <sup>1</sup>? »

Il serait plus juste, à notre avis, de voir ici l'une de ces prophéties *conditionnelles* si fréquentes dans l'histoire ecclésiastique, très-arrêtées dans le conseil divin pour le cas où rien ne changerait sur la terre, mais très-sujettes à modifications et même tout à fait révocables en cas de conversion et de pénitence.

Comme il est probable que l'esprit d'un siècle qui a tant de peine à voir autre chose qu'un simple *parhélie* dans la croix si *intelligente* de Constantin ne voudra voir dans cette comète et dans ce tremblement de terre, si bien prédits cependant, qu'un phénomène également et uniquement physique, cherchons si nous ne trouverons pas un peu plus loin quelque *intention* encore plus nettement accusée et *irréfutable* à tous les points de vue.

La voici, et cette fois la scène se passe en 436. Bien des

1. *Annales*, t. V, p. 396. « Quid dicemus? utrum esse ira Dei, an potius misericordia sua? Quis dubitat misericordissimum patrem corrigere voluisse terrendo et non perdendo punire? »

scandales ont encore été donnés par la grande ville. La contrition d'Arcadius n'avait pas duré, saint Chrysostome était mort en exil martyr de ses courageuses luttes avec l'impératrice Eudoxie, et l'hérésie vaincue dans la personne d'Arius et de Nestorius s'apprêtait à reparaître dans celle de l'orgueilleux Eutychès.

En voilà bien assez pour motiver et expliquer la reprise des fléaux si miséricordieusement ajournés, comme nous le voyions tout à l'heure.

Mais aujourd'hui quelle n'était pas leur intensité ! Depuis six mois un tremblement de terre comme on n'en avait jamais vu, couchant pour ainsi dire les unes sur les autres toutes les villes de l'empire, venait de renverser en entier l'immense muraille, clôture de la Chersonèse, ainsi que les murs de Constantinople avec leurs cinquante-sept tours de construction toute récente. Ajoutez à cela la famine, et dans l'air une odeur pestiférée qui avait donné la mort à plusieurs milliers d'hommes et d'animaux.

Tous les historiens en ont fait le récit et Nicéphore, suivant l'opinion de Baronius, l'a fait avec plus d'exactitude que tous les autres.

Voici donc ce qu'il dit :

« Théodose régnait encore, lorsque survint ce tremblement de terre qui surpassa tous les autres en intensité, en rapidité, en persistance... Effrayés par tant d'exemples, tous les habitants de Byzance, abandonnant la ville, s'étaient rassemblés dans la campagne, où, de concert avec leur empereur Théodose et leur patriarche Proclus, ils ne cessaient de demander pour la ville la préservation d'une destruction complète : elle n'était pas moins menaçante pour eux-mêmes, car, en raison des fluctuations du terrain, ils étaient sur le point de se voir engloutis... lorsqu'un miracle bien inattendu, et dépassant toute croyance, vint les remplir d'admiration.

« Tout d'un coup, et au milieu de tous les assistants, un enfant fut enlevé par une force *inappréciable* assez haut dans

les airs pour qu'on l'ait perdu de vue ; après quoi étant redescendu comme il était monté , il déclara au patriarche Proclus , à l'empereur lui-même et à toute la multitude réunie, qu'il venait d'assister à un grand concert des anges louant Dieu dans leurs cantiques sacrés, dont il avait retenu les paroles suivantes : « DIEU SAINT, SAINT FORT, SAINT ET IMMORTEL, AYEZ PITIÉ DE NOUS. *Sanctus Deus, sanctus fortis, sanctus et immortalis, miserere nostri.* »

« Ce qu'ayant compris Proclus, il ordonna à tout le peuple de répéter ce chant, et aussitôt la terre s'arrêta et ne donna plus aucune espèce de mouvement.

« L'empereur et Pulchérie, cette femme digne de louanges parmi toutes les autres, pénétrés d'admiration à la vue de ce miracle, lancèrent à l'instant une circulaire impériale ordonnant que ces paroles divines seraient chantées en tous lieux. Et depuis ce temps l'Eglise chrétienne de l'Orient, non-seulement les répète tous les jours, mais commence par elles et à haute voix tous ses chants religieux.

« Quant à l'enfant, aussitôt qu'il eut développé à l'évêque le mystère caché dans ces paroles<sup>1</sup>, *il mourut* et fut enterré dans l'église de la *Paix*, et la partie de la voûte qu'on lui assigna s'est appelée depuis lors *upsomateion*, c'est-à-dire *exaltation divine*, car toute la ville de Constantinople savait que ce monument faisait allusion à cet événement d'une si grande notoriété et d'une si grande importance pour elle. »

« *Subito namque e medio, spectantibus omnibus, divina quadam vi puer in aerem sublimis ad cœlestem usque tractum, ita ut jam non appareret, sublatus, divinam vocem, qua angelis Deum laudibus ferre mos est audivit; eaque voce percepta rursum priore puer per aerem via reversus descendit, et episcopo Proclo, ipsique imperatori et multitudini omni sup-*

1. On a cru que ce mystère était relatif à l'hérésie d'Eutychès qui naissait en ce moment, et devait être si victorieusement combattue par saint Léon le Grand.

*plicationibus operam danti Deumque hymnis celebranti ab angelis canentibus se verba hæc audisse renuntiavit : « Sanctus Deus, sanctus fortis, sanctus et immortalis, miserere nostri. » Quæ ubi Proclus intellexit, statim ad eum modum populum psallere jussit : et terræ motus statim etiam constitit, omninoque quievit. Imperator vero Theodosius, et in feminis admiratione omnium digna Pulcheria, tanto miraculo perculsi, constitutione imperiali confestim ut per omnem locum hymnus divinus iste concineretur, decreverunt. Et ex eo tempore Ecclesia Christi eum acceptum, non quolibet tantum die usurpat, sed etiam (ut simpliciter dicam) cujuscumque carminis et laudis Dei initio ante omnia pleno ore præmittit. Puer verborum eorum mysterium exsecutus, statim vita defunctus est et in magna ecclesia quæ Pacis nomen obtinet conditus. Locus autem in quo ille in sublime actus est, postea ὑψόμαθειον (upsomateion), id est DIVINA EXALTATIO, vocatus est, notum eventum pro urbe Constantinopolitana spectans. »*

Baronius reprend : « Un si grand événement méritait bien de passer à la postérité la plus reculée et de rester consacré à jamais dans la mémoire des hommes, par sa mention anniversaire dans les annales ecclésiastiques. Aussi les Grecs, après l'avoir inscrit avec le plus grand respect dans leur antique Ménologe, en font-ils chaque année la lecture publique dans leurs églises <sup>1</sup>. »

Mais pour fortifier encore la croyance à un événement dont la grandeur dépasse les forces de l'intelligence humaine, nous pouvons en appeler au témoignage de nos plus saints évêques orthodoxes, qui le racontent dans les mêmes termes qu'aujourd'hui, et entre autres l'évêque Asclépiade Trallien, terminant son récit par ces mots : « Cette fois, c'est à la connaissance non plus, de un, non plus de deux, **MAIS BIEN DU MONDE ENTIER**, » car Acacius, évêque de Constantinople, affirme que « toute la ville le vit de ses yeux. »

1. C'est de là que Nicéphore a tiré son récit.

Les Latins parlent de même. Ainsi, Justinien, évêque de Sicile, envoie le même récit, du lieu du synode, à son pays. L'évêque Quintinien d'Asculanum en fait autant, et enfin le pape saint Félix l'annonce lui-même au pasteur d'Antioche en ces termes :

« Toutes les lettres écrites à ce sujet demeurent intactes et ne sont nullement altérées, de sorte que tu pourras les consulter autant que tu le voudras : *Exstant horum omnium epistolæ integræ nullaquæ ex parte labefactæ, quas consulere pro tuæ voluntatis arbitrio poteris*<sup>1</sup>. »

Ce fut à la suite de cette préservation si marquée et de la confiance qu'elle fit naître, que, d'après les ordres de l'empereur, et par les soins d'Anthemius et de Cyrus, préfets de la ville, les murs écroulés de Byzance furent relevés en soixante jours, ce qui donna lieu à ce proverbe : « Constantin l'a bâtie, mais Cyrus l'a rebâtie. »

Peut-il exister quelque part un événement plus attesté par acclamation générale, lettres et monuments ? Nous l'ignorons. Toute une ville peut-elle croire avoir vu disparaître dans les cieux un enfant qui n'aurait pas quitté sa place ? L'*hallucination collective* peut-elle donner lieu à tant de témoignages et de foi ? Nous sommes bien certain du contraire.

Maintenant, quant à la nature surnaturelle du prodige, ne ressort-elle pas un peu plus claire que le jour : 1° de cette singulière *trombe* (car on va lui donner ce nom) redescendant cet enfant avec autant de lenteur qu'elle en a mis à l'enlever (*paulatim*) ; 2° de cette formule recueillie dans les airs et qui, répétée sur la terre, fait cesser instantanément un

1. Baronius, *Annal.*, t. V, p. 36, anno Chr. 446. On les trouve insérées avec la lettre de saint Félix au tome II des *Décrets des conciles* (édit. nouvelle); saint Jean Damascène (*de Fide orthod.*, l. III, c. x) dit « que dans le quatrième concile universel de Chalcédoine l'hymne commémoratif de cet événement fut chanté et se retrouve encore dans ses actes, à la fin de la première section. »

fléau dévastateur qui détruit tout depuis six mois. Il n'en faut pas davantage... Et cependant, « un fait, un fait!... » s'obstineront encore à nous demander nos critiques...

Nous sommes maintenant en 465, et toujours aux mêmes lieux. C'est encore une fois notre Daniel le Stylite qui va rentrer en scène.

Nous avons parlé de la visite que l'empereur Léon-Auguste et le patriarche de Constantinople lui faisaient en 464 sur sa nouvelle colonne, mais nous n'avons pas dit que « le saint dont ils venaient de baiser les pieds déchirés et couverts de plaies, avec autant de vénération que l'avait fait peu de temps auparavant le pape Gélase, leur avait prédit, entre autres choses, que l'année suivante, à tel jour, un incendie terrible dévorerait toute la ville, si la pénitence publique ne venait pas le conjurer. »

Les deux grands personnages avaient oublié cette prédiction, et plus encore la pénitence.

Toujours est-il que l'année suivante, au jour désigné (celui de l'anniversaire de saint Mamant, en septembre), la terrible prédiction se réalisait. La ville était en feu, une immense partie de ses habitants avait péri dans les flammes, pendant qu'une autre, bien autrement malheureuse, restait à demi brûlée et mutilée.

Il était donc fort à craindre que le sort de la ville de Constantinople, ce miracle de l'univers (comme on la nommait), ne rappelât bientôt celui de Sodome. Alors on se souvient de la prédiction, on gémit du peu de cas que l'on en a fait, et l'on pense avec raison que les prières du saint auront seules le pouvoir d'arrêter cet épouvantable fléau. On se rend à la colonne et l'on entoure Daniel, dont les premières paroles sont pour blâmer ceux qui, en empêchant la pénitence et la prière, avaient privé la ville du pardon obtenu par Ninive. Il faut donc y recourir au plus vite, et il promet de donner le premier l'exemple. Après quoi, élevant ses mains vers le ciel, il annonce que « le septième jour, à partir de ce moment,

l'incendie s'arrêtera sur tous les points à la fois, » ce qui se vérifia ponctuellement.

De ces trois exemples ressort cette consolante conclusion de la fatalité *flexible* au prorata de la prière et de la religion.

## § II.

### L'OCCIDENT, SES FLÉAUX ET SES SAINTS, OU LES BARBARES ET LES MIRACLES

1. État des choses; la mort du paganisme et l'hérésie. — 2. Alaric. — 3. Attila.  
— 4. Genséric et saint Léon. — 5. Hunéric, ou le miracle permanent.

Note I. — DERNIER MOT DE SAINT AUGUSTIN SUR LES DONATISTES.

Note II. — PRÉTENDUS MIRACLES DES HÉRÉTIQUES.

Note III. — COMMERCE ÉPISTOLAIRE ENTRE LES VIVANTS ET LES MORTS.

Note IV. — RÉPÉTITION DU MIRACLE DES LANGUES ARRACHÉES,  
AU IX<sup>e</sup> SIÈCLE, SUR LA PERSONNE DE LÉON III.

#### 1. — *État des choses, l'hérésie.*

L'Église temporelle et visible commençait à comprendre que le mot *triomphe* devait être rayé de son magnifique programme. Désormais, pour elle comme pour tout le monde, la Victoire et le repos n'allaient guère dépasser la journée; après Constantin, Julien; après Julien, Jovien; après Jovien, Valens; après Valens, ATTILA!... Tout ce que la société chrétienne pouvait espérer à l'avenir, c'étaient peut-être quelques intermittences dans le travail ennemi qui ne devait plus cesser de la miner.

Quant à l'Église spirituelle et doctrinale, elle ne devait pas espérer plus de loisirs; après Jésus, Simon; après l'Évangile, la Gnose; après la Gnose, Manès; après Manès, Arius. En s'écartant des formules littérales de sa foi, tous ses enfants l'avaient mise en lambeaux.

Et cependant, de quelle douceur n'avait-elle pas fait preuve envers eux ? Quand on parle de son intolérance, on prouve que l'on a bien mal étudié son histoire. Tout ce qu'elle avait à souffrir des gnostiques du second siècle était incalculable, et jusqu'à ce que les périls du silence eussent forcé les saints Pères à révéler leurs infamies, nous ne voyons rien, de la part des évêques, qui puisse ressembler, même de loin, à ce qu'on appelle le recours au bras séculier. Au contraire, pendant le III<sup>e</sup> siècle nous voyons une grande partie des chrétiens, et même la papauté, mettre l'Église en péril par excès de faiblesse et d'indulgence pour les sectateurs de Montan. Au IV<sup>e</sup>, les ariens eux-mêmes sont entourés de miséricorde et de funestes égards. Eusèbe mentionne la lettre par laquelle Constantin exhorte les évêques d'Afrique à vaincre les violences des schismatiques à *force de douceur*. L'empereur se vante de n'avoir rien omis de ce qui pouvait tout calmer; mais, Eusèbe le reconnaît encore : « cette douceur ne fit que développer davantage les excès de ces démoniaques. »

Au V<sup>e</sup> siècle, nous retrouvons l'Église persévérant encore dans les mêmes voies : pendant que les Nestoriens, affectant un zèle hypocrite pour la pureté de la foi, conjurent l'empereur d'exterminer tous les hérétiques, le catholicisme est au moment de sombrer en Afrique, sous la violence des donatistes qu'il a trop longtemps *réchauffés dans son sein*. Sa tolérance envers eux avait été poussée jusqu'à la simplicité. Pendant longtemps, on le voit les dérober à la sévérité du pouvoir, payer leurs amendes, et lorsqu'un de ses prêtres est assassiné par eux (comme Restitute), on imite saint Augustin conjurant le juge Marcellin de ne pas faire mourir les assassins, « attendu, dit-il, que la mansuétude de l'Église ne lui permet pas de se venger comme par la peine du talion, « *quasi vice talionis* <sup>1</sup>. » Pendant quelque temps, il est vrai, les donatistes affectent la douceur et le repentir, mais dès que, par

1. Saint Augustin, *contra Crescent.*, l. III, c. XLVIII.



l'entremise de leurs généreux ennemis, ils ont obtenu de Julien la permission de rentrer dans leurs foyers, on sait en quelles espèces leur reconnaissance les rembourse; à ce moment, la majorité se déplace, il ne s'agit plus d'une minorité tolérée, il s'agit de tout un peuple (*ingens multitudo*, dit saint Oplat), qui, soutenu par ses quatre cents évêques hérétiques, prétend bien se débarrasser de tous les autres. Eh bien! même alors, nous voyons les vrais pasteurs ouvrir encore leurs bras à ces odieuses brebis et ne consentir à se défendre que lorsque les violences, les déprédations, les sacrilèges, les incendies de maisons et d'églises, les viols et les meurtres, menacent de tout perdre en laissant leurs ennemis, comme dit Fleury, « maîtres de tout, *même des voies publiques* <sup>1</sup>. »

Cette longanimité se prolongera encore. Lors même que les lois d'Arcadius, d'Honorius et de Théodose viennent brider tous ces énergumènes, la juste sévérité de ces lois a encore à lutter contre la charité catholique. Nous en avons la preuve dans la belle lettre d'Atticus, évêque de Constantinople, à Calliope, prêtre de Nicée, lettre accompagnée de trois cents écus d'or pour ses pauvres : « Distribue-les à tes pauvres, lui dit-il, comme tu l'entendras; non pas à ceux qui, dans l'intérêt de leur gourmandise, font le métier de mendiants pendant toute leur vie, mais à ceux qui rougissent de mendier, *sans excepter les hérétiques, car tu ne feras, à ce propos, nulle distinction de secte et de religion; ne pense ici qu'à une chose, c'est-à-dire à nourrir tous ceux qui ont faim.* » Plus tard encore, saint Grégoire le Grand tiendra le même langage à Jean, évêque de Ravenne : « La miséricorde doit atteindre d'abord les fidèles, et ENSUITE LES ENNEMIS DE L'ÉGLISE. » (Épîtres l. II, 32.)

Toutes les fois donc que l'Église, éclairée par l'expérience et sentant sa propre vie en danger, s'est vue, depuis, obligée d'en appeler à la protection des princes, ses ennemis n'ont jamais manqué de lui opposer, comme *leçon*, ces longanimités

1. Fleury, *Hist. ecclés.*, t. V, p. 496.

généreuses de ses premiers évêques, et particulièrement de saint Augustin, mais ils se sont toujours bien gardés de joindre à la leçon celle que le grand docteur se faisait à lui-même bien peu d'années après, dans ses *Rétractations*. Il est cependant bon de la connaître, car c'est son dernier mot et la justification de bien des choses (I).

Parmi ces fanatiques, on remarquait principalement une secte plus nombreuse et plus insensée que toutes les autres; c'était la secte des *circumcellions*, qui semblait n'avoir qu'un seul but : celui de sa propre destruction.

Saint Philastre les nommait *circuitores*, circulateurs, ce qui nous ramène à tous les magiciens *tournants* que nous avons vus jusqu'ici. « Une de leurs plus étranges folies, dit Tillemont (t. VI, p. 89), était de se donner la mort à eux-mêmes, surtout en se précipitant par troupes entières, soit dans l'eau, soit dans un grand feu allumé par leurs mains. Quoique les évêques donatistes, plus raisonnables, se vantaient d'avoir interdit ces suicides dans leurs conciles, néanmoins ces *circumcellions*, après avoir vécu en bandits et être morts en désespérés, étaient honorés comme des thaumaturges (II).

« Ces convulsionnaires répandaient le sang des autres comme s'ils en étaient altérés, et le leur propre comme s'ils n'en tenaient aucun compte. Ils fixaient le jour de leur mort, et, à partir de ce moment, *on les engraisait comme des chapons*, et après qu'ils avaient passé quelque temps dans les délices et dans la bonne chère, ils couraient se précipiter eux-mêmes ou se faire tuer par les passants. »

Tous ceux qui ne leur accordaient pas ce bienfait étaient massacrés sur le champ. Ainsi donc, chez les donatistes comme chez les gnostiques, chez les priscillianistes comme chez les manichéens, chez ces derniers comme chez les spirites du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est toujours le *suicide* ou la *folie* qui constitue le produit le plus net de toutes ces hérésies philosophiques et religieuses.

Nous venons de nommer les *priscillianistes* et les *manichéens*. Pour les premiers, qui n'étaient que des manichéens déguisés, l'Église s'était encore laissée aller à la même condescendance, à ce point qu'elle regarda longtemps à envoyer des missionnaires en Espagne, dans la crainte de paraître appuyer contre eux les terribles sévérités du pouvoir. Mais ils se livrèrent à de tels excès <sup>1</sup>, qu'ils se firent expulser de ce pays.

4. En 447, Turribius, notaire apostolique, est envoyé par le saint siège dans les Asturies, pour informer sur eux; il en revient épouvanté et représente « leurs blasphèmes et leurs pratiques comme étant tellement *exécrables*, que le récit lui en paraît intolérable, « *ita execrabiles, ut eas referre periculosum est,* » (dit Baronius, anno Chr. 405). Par conséquent, lorsque M. de Broglie regrette quelque part que l'Église ait attaché tant d'importance à cette hérésie, il est probable qu'il n'a pas pénétré dans toutes les profondeurs de cette question.

I. « DERNIER MOT DE SAINT AUGUSTIN SUR LES DONATISTES ET LES PRISCILLIANISTES. » — Après avoir rappelé à Januarius, évêque des donatistes, toute la douceur de l'Église à leur égard, et les pardons incessants qu'elle leur avait obtenus des empereurs, après avoir rappelé au comte Boniface et à Cresconus (lettres L et CLIX) les crimes *épouvantables* et les violences furieuses qu'ils exerçaient depuis si longtemps, soit en brûlant leurs monuments, soit en dressant toutes sortes de pièges aux prêtres et aux laïques pour les faire tomber sous leurs coups, soit en *arrachant les yeux et coupant les mains et les langues* à tous les évêques catholiques qu'ils *n'égorgeaient pas*, « saint Augustin, dit Baronius, éclairé bien tard par l'expérience (*sero licet edoctus*), las de voir les plus *sclérats* de tous les hommes (*scolestissimos omnium hominum*), abuser de la patience des catholiques, sans profit pour eux-mêmes (puisque'ils devenaient de plus en plus mauvais), saint Augustin, disons-nous, se repentant pour ainsi dire (*quasi pœnitens*) et défendant la thèse contraire, finit (dans sa lettre XLIII à Vincent) par soutenir que les magistrats doivent réprimer tant d'audace et appliquer à tous ces crimes les lois portées par les empereurs. Il déclare enfin (dans ses

(a) Baronius, anno Chr. 398, § xxvi, dit : *Tous, à l'exception de quelques obstinés*, et les Actes du synode de Carthage en font foi.

*Rétractations*) qu'il s'est vu forcé d'écrire deux livres dans ce sens contre les donatistes (a). »

Depuis, il écrit encore à Vincentius : « Nous nous réjouissons, de voir ce grand nombre d'hérétiques revenir avec tant de bonne foi à la vérité catholique, la défendre avec chaleur et se réjouir eux-mêmes en se voyant délivrés de leur vieille erreur... Oh ! si je pouvais vous montrer aujourd'hui combien nous comptons dans nos rangs de ces *circumcellions* qui n'ont cessé de combattre l'Église que lorsqu'ils ont été *enchaînés comme des frénétiques par la force de ces liens* qui les révoltaient tant ! Il en est de même de ces autres malades, qui, sans avoir autant d'audace, n'en étaient pas moins très-gravement atteints de cette espèce de négligence qui leur faisait dire : « Ce que vous nous dites est vrai, et nous ne savons comment y répondre, mais il est bien dur pour nous d'abjurer les traditions de nos pères. » N'était-il donc pas à propos de secouer de tels endormis par des persécutions temporaires et de les éveiller pour qu'ils pussent se sauver dans l'unité ? Combien d'entre eux ont reconnu que nous *devions* le faire et se sont réjouis avec nous de ce que nous les avions soustraits *de force* au sommeil de leurs habitudes mortelles !

« *Instruit enfin par l'expérience*, j'ai renoncé aux anciens errements de mon enseignement, car ma première opinion était de ne forcer personne à revenir à l'unité du Christ ; de se contenter de la parole, de la discussion et des seules victoires de la raison pour ne pas faire de faux catholiques de tous ceux que nous avions connus hérétiques avoués. Mais *l'expérience*, bien plus encore que la contradiction des autres, me démontra la fausseté de cette opinion particulière. Et d'abord le fait de ma propre ville qui, livrée au parti donatiste, revint tout entière à l'unité catholique grâce aux lois des empereurs, et se mit à détester tellement ses animosités à notre égard, qu'elle ne pouvait plus croire les avoir jamais partagées ; puis ensuite, une foule d'exemples particuliers qui me firent reconnaître la vérité du proverbe IX : « Donne l'occasion au sage, et il deviendra plus sage encore ». Combien d'entre eux, convaincus de la vérité, ne différaient leur retour que par crainte de leur parti ! Combien se reconnaissaient enchaînés dans les liens de la coutume, tant est vraie cette parole de l'Écriture : « Les paroles ne corrigent jamais le serviteur endurci, car la compréhension ne le fera pas obéir... »

« A tous ces hommes la terreur des lois (promulguées par des rois

(a) Baronius, anno Christi 398, § xxvi, dit : *Tous, à l'exception de quelques obstinés*, et les Actes du synode de Carthage en font foi.

craignant Dieu) fut *tellement utile*, que les uns remercient Dieu de leur avoir ménagé une occasion qu'ils cherchaient et abrégé des délais qui les perdaient, et que les autres nous disent : Nous ne nous mettions pas en peine de la vérité, mais *la crainte* nous a rendus plus attentifs et nous a forcés à regarder des vérités que nous n'eussions sans cela jamais connues. Nous craignons d'entrer, par de mauvaises raisons dont nous ne pûmes connaître la fausseté qu'en entrant, et nous ne serions jamais entrés si nous n'avions jamais été forcés. Maintenant nous savons bien que tout cela est faux, et loin de dire comme autrefois : « Peu importe où nous adorions le Christ », nous rendons à Dieu mille grâces de ce que, de la division, il nous a fait passer dans l'unité. »

Quelle conséquence tirerons-nous maintenant de cette *palinodie* de saint Augustin, palinodie qui dut tant coûter à son cœur? Loin de nous d'en réclamer jamais l'application cruelle, mais plus loin de nous encore de dissimuler par simple respect humain cette conviction de notre esprit : qu'entre le *bien* et le *mal* les chances du combat ne sont pas égales; que l'homme, comme l'a si bien dit le poète, « *étant de glace aux vérités, et tout de feu pour le mensonge*, » celui qui fera les parts de liberté *égales* perdra tout, car il aura compté sans le terrible appoint et des passions et du Dieu du mensonge.

II. « PRÉTENDUS MIRACLES DES HÉRÉTIQUES. » — En parlant des dons miraculeux départis aux saints docteurs de la foi, le cardinal Baronius fait remarquer par quels signes éclatants, *apertissimis signis*, Dieu se plaisait à illustrer leur mémoire dans la postérité, afin que celle-ci pût regarder comme des défenseurs infailibles de la vérité ceux qui avaient été comblés de telles faveurs, tandis qu'au contraire il est impossible, dit-il, de découvrir ne fût-ce que l'ombre d'un seul *vrai* miracle chez ceux qui professaient une doctrine différente de la leur (a).

Rien ne prouve plus péremptoirement la vérité de cette assertion que l'anecdote suivante rapportée par les Bollandistes dans la vie des saints Eugène, Vindémiale et Longin : « A Carthage, disent-ils, un des évêques ariens les plus perfides, nommé Cyrola, était en lutte continue avec les saints évêques du premier ordre, saint Eugène, Vindémiale et Longin. Or, ce dernier possédait le don général des guérisons; Vindémiale avait, disait-on, ressuscité un mort, et saint

(a) *Ann.*, t. V, p. 37.

Eugène guérissait toutes les cécités, celle de l'âme comme celle du corps. Les évêques ariens, frappés du discrédit que leur valait leur impuissance à cet égard, essayèrent de conjurer ce danger. Cyrola donne un jour cinquante pièces d'or à un pauvre pour qu'il se trouve sur son passage en l'acclamant de cette manière : « O bienheureux Cyrola, toi qui ressuscites les morts, je t'en conjure, rends-moi la vue par cette même vertu que tu possèdes à un degré si élevé. » Les choses se passent comme il a été convenu. Cyrola paraît se laisser toucher et, bouffi d'orgueil, après avoir levé les yeux au ciel, il ose toucher ces yeux menteurs auxquels il commande de s'ouvrir, en témoignage de la vraie foi qu'il professe.

« Mais Dieu ne permet pas que l'on se rie de sa puissance. La main de l'évêque est à peine levée que le malheureux comédien se relève véritablement aveugle, et saisi de telles douleurs, qu'il injurie son prétendu guérisseur, lui rejette ses pièces d'or, avoue toute la fraude et conjure saint Eugène de le délivrer de tous les maux qu'il endure : « Si tu peux croire à la vraie foi catholique telle que nous la professons, reprend Eugène, tu seras guéri; » et l'aveugle l'ayant promis, le saint pria Longin et Vindémiale de placer leurs mains sur les yeux du patient ; après quoi, faisant un signe de croix sur eux, il rendit la lumière à celui que l'hérésie avait aveuglé (a). »

La meilleure preuve de la vérité de cette histoire résulte de la fureur qu'elle causa au tyran Hunéric qui, au rapport de Victor de Vite, évêque et écrivain arien, n'eut pas d'autre raison pour faire décapiter saint Eugène.

(a) Boll., *Acta SS.*, 43 julii.

---

2. -- *Alarie.*

Mais silence ! Il ne s'agit plus de paroles et de disputes. Des nuées de barbares inconnus à l'Europe et mélangés d'ariens s'avancent sur elle, la lance au poing, pour la ravager de fond en comble. Ils le disent, et ils le prouvent, « c'est un *Dieu* qui les envoie » pour purifier le monde, et pour les incorporer plus tard eux-mêmes dans cette grande famille qu'ils auront dévastée.

ALARIC, roi des Goths, est le premier, et, quoique arien,

sa réputation *magique* est si grande, que la pauvre Rome, décimée par la peste, épuisée de fatigue et de misère, écoute avec complaisance la proposition que lui font les magiciens étrusques de conjurer cette magie par une autre. Il fallait que les successeurs de Targès, que nous avons vus si habiles dans l'art mystérieux de lancer *certaines* foudres <sup>1</sup>, eussent fourni de bien grandes preuves de leur puissance, pour que Rome les crût un moment capables d'arrêter ces innombrables hordes <sup>2</sup>. Elle adhéra donc à leur proposition. On prétend même (mais sans en fournir, il est vrai, la moindre preuve), que le pape Innocent, « préférant, dit-on, le salut de la ville à son opinion, *opinionì suæ salutem urbis anteponens*, » aurait volontiers toléré secrètement (*clam*) cet appel malsonnant qui, soumis ensuite à la sanction du sénat christianisé, aurait été repoussé avec horreur; il avait appris que la première et essentielle condition imposée par ces magiciens était la célébration des vieux *rites fulguraux*, avec le concours de tous les magistrats <sup>3</sup>.

C'était la première fois peut-être, depuis sa fondation, que Rome repoussait avec indignation, et non sans quelque mérite. les secours d'un art à l'étude duquel elle consacrait jadis annuellement six jeunes gens de ses meilleures familles, dans chacune des villes de l'Étrurie, et notamment dans celle de Céré <sup>4</sup>.

1. Revoir dans notre 2<sup>e</sup> Mémoire (App. P, *la Foudre*, etc.) le passage qui nous montre ces Étrusques débarrassant, à la prière de Porsenna, le territoire de Bolsene du monstre *Volta*, qui le dévastait. « Ce fut à *grande distance* et à grand renfort de rites et de prières (leurs seuls moyens d'action, dit M. Lebas), que ces mages, ou plutôt ces furies vivantes portant des serpents enlacés dans leurs cheveux, le firent périr à coups de foudres lancées par Jupiter *Elícus* (attiré). » *Hist. rom.*, t. I.

2. Ils venaient de faire ces preuves en arrêtant cette même armée d'Alaric devant Névi ou Narvi, et en la forçant ensuite de passer outre.

3. Voir Sozomène, l. IX, c. vi, et Zosime, *Hist. rom.*, l. V, c. xli. Il faut bien remarquer que Zosime seul ose articuler une telle injure à la mémoire d'Innocent, et que Sozomène, tout ennemi qu'il fût du pape en sa qualité d'hérétique, n'en dit pas un seul mot.

4. D'où est venu le mot *cérémonie*.

Malheureusement, Rome ne se montra pas aussi scrupuleuse pour tous les conseils des païens. Sur cette représentation de Zosime et de beaucoup d'autres, que « la suppression, par Constantin, des anciens jeux séculaires et des combats du Cirque était la vraie cause de tous ces fléaux, » Honorius consentit à leur rétablissement, et l'on revit, en l'année 404 de l'ère chrétienne, en plein Colisée, ce que le sang de tant de martyrs semblait avoir anéanti pour toujours, c'est-à-dire des *gladiateurs* et des *vestales*.

Pour Baronius, cet immense scandale fut la vraie cause et pour ainsi dire toute la philosophie de la prise de Rome<sup>1</sup>. Heureusement, Alaric mit une certaine modération dans son triomphe, respecta les églises (surtout les basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul), fit reporter sur les autels du Vatican les vases sacrés enlevés par ses soldats, qui sortirent tous de cette grande ville, dans laquelle ils étaient entrés avec l'animosité des ariens, plus chrétiens qu'on ne devait l'espérer.

Néanmoins, comme tous les autres princes barbares, Alaric devait expier son sacrilège. Pendant que le pape Innocent et la majeure partie des habitants de Rome, qui s'étaient soustraits par la retraite à ce lugubre spectacle, s'apprétaient à y rentrer, lui se rendait en Sicile, lorsqu'une effroyable tempête vint engloutir sa flotte avec toutes les richesses qu'elle transportait. Dès lors, sans or et sans armée, il se vit forcé de conclure la paix avec le consul Honorius.

Si le rétablissement des *gladiateurs* et des *vestales* avait coûté bien cher à Rome, les barbares chargés de l'en punir ne payèrent pas moins cher leur triomphe.

### 3. — Attila.

Après les Goths, voici maintenant les Visigoths, les Vandales, les Suèves et les Alains, marchant comme un seul

1. Baronius, anno Chr. 404, xli.



homme, quoique divisés entre eux, et traversant l'Orient pour arriver à l'Occident, « toujours entraînés, disent-ils, par une force divine *supérieure à leur volonté*. »

Parmi toutes ces hordes se distinguent surtout celles des Huns, composée de Mongols et de Finnois, sujets ou maîtres primitifs de ces Goths qu'ils remettent à la raison chemin faisant, en les forçant de marcher avec eux à la conquête de ce vieux monde qu'ils eussent bien voulu ne partager avec personne.

C'est Attila qui les commande, Attila, dont la plus grande force réside dans ces mêmes *enchantelements* dont les Étrusques venaient de faire offre aux Romains. En effet, cet homme est pour les siens, comme pour les peuples vaincus, un objet d'admiration et d'effroi, car il a, dit-on, le pouvoir d'exciter à son gré les orages, de commander aux éléments, et de déplacer les étoiles. « *Fléau de Dieu*, tel est le nom qu'il se donne, mais *fil du diable*, tel est celui que toute l'Europe lui décerne. Il est effectivement entouré de devins et ne connaît d'autre palladium que l'épée du dieu Mars; perdue pendant des siècles, il a eu le bonheur de la retrouver, et c'est elle qu'il arrose, dit-on, après ses victoires, du sang de la centième partie de ses captifs <sup>1</sup>. »

Déjà maître de l'Illyrie et de la Germanie qui marchent avec lui, le voilà donc qui s'avance à grands pas vers l'extrémité nord de nos Gaules. Toutes les villes prennent l'alarme, tous les évêques tremblent sur leur siège et se prosternent au pied de leurs patrons. Pas une ville qui n'ait à cet égard, sa funèbre épopée. Cologne le voit remplir tous ses cimetières de martyres, parmi lesquels figure *peut-être* cette étonnante légion de sainte Ursule, dont on retrouve aujourd'hui par centaines et les dépouilles et les inscriptions (voir p. 161).

Tongres nous montre son saint évêque Aravatius se rendant tout exprès à Rome pour *consulter au tombeau de saint*

<sup>1</sup>. Lebas, *Hist. rom.*, t. II, p. 461.

*Pierre* et réclamer la protection du grand apôtre. Ses jeûnes, ses larmes, ses gémissements prolongés pendant trois jours, lui obtiennent enfin cette réponse : « Les jugements de Dieu sont irrévocables, et je ne puis rien pour ta ville ; ses crimes l'ont fait condamner comme tant d'autres. Retourne donc auprès de ton troupeau, mets ordre à tes affaires, prépare ton sépulcre, achète ton linceul, car le Seigneur te fait grâce à l'avance de toutes les épreuves qui se préparent, tu ne les verras pas. » Le saint pontife ne se le fait pas répéter ; il s'achemine en toute hâte vers sa ville, raconte à son troupeau ce qui lui a été révélé, le bénit et prépare son sépulcre. La douleur éclate, elle est générale, déchirante, et trop fondée, car l'évêque s'étant rendu peu de jours après à Maëstricht, il y est saisi d'une petite fièvre qui l'enlève comme on le lui avait annoncé. Son corps est enseveli, suivant ses recommandations, dans le cimetière public. Quant à la malheureuse ville, elle subit son destin et se trouve entièrement dépeuplée, y compris son clergé.

Metz éprouve le même sort. « Après avoir eu à son tour de mystérieux avertissements, nous tenons de quelques-uns de ses habitants, dit saint Grégoire de Tours, que peu de jours avant l'arrivée des ennemis ils avaient eu la vision de saint Étienne conjurant les apôtres *saint Pierre et saint Paul* d'épargner cette ville en raison du petit oratoire qu'elle avait élevé en son honneur : « Vas en paix, auraient répondu les deux apôtres au premier de nos martyrs, ton oratoire ne sera pas brûlé, mais *seul* il échappera à l'embrasement général. » « Il est parfaitement certain, ajoute saint Grégoire (*unde procul dubio est*), que l'oratoire *seul* est resté debout<sup>1</sup>. »

À Paris, épouvanté aux approches d'un tel orage, une enfant (mais une enfant qui se nomme Geneviève) fait entendre, au contraire, au nom des mêmes apôtres, non pas de

1. *Histoire des Francs*, l. II, n° 53.

simples paroles, mais des affirmations de paix et de salut : « Telle et telle ville périront, dit-elle aux Parisiens, mais on ne touchera pas à la vôtre, restez-y <sup>1</sup>. »

En effet, ce que personne ne pouvait prévoir, et pas même Attila, le fléau s'avance *jusques sous les murs de Paris*, puis tourne court sans raison et passe outre.

C'est Orléans qui semble devoir succomber à sa place. En effet, comme à Tongres, comme à Metz, comme en tant d'autres cités, d'innombrables bataillons pressent ses flancs, le bélier secoue violemment ses murailles et la faible garnison ne se donne même plus la peine de lutter. Mais là aussi se trouve un saint, un saint confident et interprète des *mêmes apôtres* qui lui *affirment* que, par exception encore, la ville sera sauvée. Il ne s'agit que d'appeler à son secours le général romain Aétius qui, secondé par le roi visigoth Théodoric, tient partout tête à l'orage. Mais Aétius est à Arles, Aignan s'y rend malgré ses 75 ans, et trouve encore le temps de guérir sur son passage saint Mamert, archevêque de Vienne, dont nous reparlerons tout à l'heure.

Cependant Attila arrive et déjà, avons-nous dit, les murailles d'Orléans vont tomber ; c'est alors que la tradition rapporte (mais sans preuves, il est vrai) que le saint est *transporté* miraculeusement auprès du général romain, et que, revenu à Orléans (et cette fois c'est de l'histoire), du haut des murs de la ville il *crache* sur l'ennemi en signe de dédain, et ne veut plus lui opposer autre chose que des processions et des prières publiques, tant il est certain de l'arrivée du secours attendu.

En effet, le général arrive au moment même où les murailles *venaient* de tomber, il fond sur Attila, massacre la

1. M. Amédée Thierry ne voit là qu'un simple pressentiment patriotique de la sainte, fondé sur ce que « cette ville ne se trouvait pas sur le passage d'Attila. » (Articles publiés dans la *Revue des Deux Mondes*, en mars 1852.)

Quand M. Thierry nous montrera les plans topographiques qui donnaient à sainte Geneviève une telle assurance, nous nous rendrons.

plus grande partie de son armée et met en fuite les survivants ; ceux-ci, réunis peu de jours après au gros de leur armée, près de Châlons, sont encore mis en déroute par la seule intercession de saint Alpin et de ce même saint Aignan, qui désormais les poursuit de ville en ville, les écrase partout et mérite ainsi le surnom que l'histoire lui a laissé de *Père de la patrie*. Comme il avait suffi à ce saint Alpin, évêque de Châlons, de l'envoi d'une nuit d'épidémie cholérique pour décider le conquérant à lui remettre tous ses prisonniers, de même il suffit à saint Loup de quelques menaces pour l'éloigner de la ville de Troyes dont il était le pasteur.

Tout est merveilleux dans cette longue et prodigieuse campagne, dont les bulletins semblent rédigés à l'avance sous la dictée de saint Pierre et de saint Paul, prophétisant partout à ceux qui les consultent le succès ou l'insuccès, suivant les fautes ou la sainteté des peuples et de leurs pasteurs. M. Amédée Thierry paraît lui-même accepter le côté fatidique de tous ces événements, lorsque, dans un des articles précités (celui de novembre 1852), il nous fait le tableau le plus saisissant de la grande consultation, par Attila, de tous ses devins et de ses voyantes, qui d'un commun accord lui apprennent à la veille de la bataille de Châlons que malgré ses sept cent mille guerriers il *perdra la bataille*, mais que le chef de l'armée ennemie, Théodoric, y perdra la vie. L'ermite catholique qu'il s'était fait amener lui ayant fait la même prédiction, et M. Thierry ne la trouvant pas *improbable*, pourquoi donc les mots *légende* et *mythe* reviennent-ils toujours sous la plume de cet écrivain toutes les fois que la tradition prononce celui de *providence* ? Il y a là plus que de l'illogisme.

Pendant cet intervalle, l'épouse d'Aétius, restée à Rome, ne quittait pas la basilique des saints apôtres, et, prosternée sur le sol, leur demandait le salut du général, salut qu'ils lui promettent à leur tour dans plusieurs ap-

paritions solennelles, et qu'ils lui accordent par le fait <sup>1</sup>.

Si nous insistons sur toutes ces manifestations préliminaires, c'est afin de mieux préparer nos lecteurs à celle qui va suivre et qui semble en être le couronnement. En pareille matière, c'est l'ensemble des événements et l'enchaînement des détails qui révèlent le plan et la surintelligence des causes.

Voici donc ce *fléau de Dieu*, chassé de la Gaule, traversant les Alpes et s'avancant en Italie dont il met à feu et à sang toute la partie nord. Déjà Aquilée et Milan ont été saccagées, et c'est un avant-goût de ce que le barbare ménage à Rome, son véritable but. Une centaine de lieues l'en séparent, et, nulle armée cette fois ne faisant obstacle, il est absolument impossible, humainement parlant, que la grande ville ne devienne pas sa victime et sa proie. Mais, elle aussi, possède un grand évêque qui va s'appeler dans l'histoire LÉON LE GRAND. Pendant que tous les yeux se tournent vers lui, les siens ne se tournent que vers les deux apôtres dont il se dit « l'indigne successeur ».

Il les implore avec larmes, et obtient d'eux les plus affirmatives promesses ; puis, rempli de confiance et accompagné de plusieurs membres du Sénat, il se dirige à grands pas et en grande pompe vers le ravageur du vieux monde. Admis en sa présence, il le harangue, et voilà que ce discours (*quoique traduit par interprète*) fait sur l'esprit du Scythe une impression si foudroyante, qu'il s'arrête à l'instant, *pâlit*, promet de respecter l'Italie, retourne sur ses pas et va mourir sur les bords du Danube.

Avant d'entrer dans le détail, voilà le fond de cette grande et subite conversion, à laquelle rien ne peut se comparer dans l'histoire.

Maintenant, comment se l'expliquer ? Demandons-le au père Cassius, ce saint et grand érudit toujours si exact, si pru-

<sup>1</sup> Saint Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, l. II, n° 55.

dent dans son langage, si scrupuleux dans ses récits, et dont Rome travaille en ce moment même à reconnaître (par la canonisation) les vertus *héroïques* et les miracles. Voici quelles sont ses paroles : « L'aspect de Léon était vénérable, et celui d'Attila indiquait les anxiétés de son esprit. Il paraissait toujours indécis, LORSQUE TOUT A COUP DEUX PERSONNAGES APPARAISSENT A LA DROITE ET A LA GAUCHE DU PONTIFE; CE SONT LES APOTRES PIERRE ET PAUL, qui ne se contentent pas d'appuyer par leur présence la mission de saint Léon, mais brandissent à ses côtés deux glaives croisés, symbole menaçant pour celui qui résisterait à leur redoutable injonction.

« Attila, dont la fureur se tait, sans cependant s'apaiser (*quamvis alioqui furiosus*), promet la paix, se retire et, comme nous venons de le dire, va mourir dans le pays qui l'avait envoyé...

« Questionné depuis sur la facilité avec laquelle on l'avait vu condescendre aux prières d'un ennemi *si important à vaincre*, il avait répondu *publiquement* « qu'il l'avait bien fallu, lorsqu'il avait vu en face de lui de tels et de si importants personnages qui *le forçaient* à changer d'avis, car il n'avait pas pour principe de faire la guerre à la Divinité et de résister à ses ordres. »

« Les témoins de cette grande scène (parmi lesquels se trouvait Carpillon, le père de Cassiodore, qui la rapporte) en croyaient d'autant plus ses paroles, que tout le monde avait remarqué la pâleur qui s'était répandue sur son visage, ses paroles entrecoupées et tremblantes, et enfin la prostration subite et simultanée de cet esprit et de ce corps d'ordinaire si vigoureux et arrogants.

« Quant à saint Léon, à peine rentré dans Rome, son premier soin avait été d'aller remercier les deux apôtres Pierre et Paul, auxquels il rapportait toute la gloire du succès <sup>1</sup>. »

1. « En duo quidam dextera lævaque viri, Petrus nimirum et Paulus apostoli, subito *ipsi* conspecti sunt, qui non solum augustiore habitu pro pontifice quoque adstarent, verum etiam supra ipsius caput strictos tenerent in-

Baronius, de son côté, s'exprime ainsi : « C'est bien là ce que rapportent les plus vieux monuments de l'Église romaine, et ce qui se lit à haute voix et publiquement chaque année dans toutes nos églises, *quæ produnt Romanæ Ecclesiæ vetera monumenta, in ecclesiis publice legi et annis singulis repeti consueva quæ sic habent* <sup>1</sup>. »

Effectivement, les Bollandistes ajoutent dans une note que « c'est ainsi que les choses sont rapportées dans *tous* les anciens bréviaires et dans Paul Diacre <sup>2</sup>. »

Il est vrai que le Bréviaire de Paris a rayé tout cela de ses colonnes, mais comment s'en étonner lorsqu'on sait que Baillet s'était mêlé de la question, et de son autorité privée avait rangé ce beau récit « parmi les *contes* et les *fables* dont un *inconnu* se serait avisé plusieurs siècles après ? » (*Vies des Saints*, 11 avril.)

Godescar laisse la chose en suspens, et Gibbon (t. VIII, p. 297) la classe parmi les plus belles *légendes* de la tradition apostolique, car « après tout, dit-il, le destin de Rome pouvait mériter l'intervention du ciel, et l'on doit quelque indulgence à une *fable* qui a été représentée par le pinceau de Raphaël et par le ciseau d'Algardi. »

Fleury est plus curieux lorsqu'il hasarde l'explication que voici : « Attila eut *tant de joie* d'avoir vu saint Léon, qu'il écouta favorablement ses propositions <sup>3</sup>. »

Nous ne croyons pas qu'il existe nulle part une interpréta-

tenderentque gladios, ac mortem demum minitarentur nisi dicto pontificis obtemperaret. Rogatus autem ab his qui proxime adstiterant Leoni supplicanti quid in causa esset, cur tam facile pulcherrimam precibus hostium victoriam condonavisset, respondisse fertur palam, oportuisse sic fieri quando medio affatu supplicantium tales tantique viri sibi visi fuissent, ac subito mutare sententiam coegissent... Leo sub hæc urbem rediens in primis Deo maximo et apostolis ejus Petro et Paulo gratias dixit, his omnem rei bene gestæ gloriam adscribens. » (Voir Boll., *Acta SS.*, 11 avril.)

<sup>1</sup> Baronius, *Annales*, anno Christi 452.

<sup>2</sup> *Histor. miscellan.*, l. XV.

<sup>3</sup> *Hist. eccles.*, t. VI. l. XXVII, § 36.

tion plus bourgeoise d'un drame historique plus noble et plus embarrassant.

Fleury n'a donc pas compris qu'au lieu d'un adieu *sympathique*, apparemment fondé sur *quelque estime réciproque*, il s'agissait ici d'un *congé définitif* signifié par une puissance irrésistible. Quant à nous, nous ne croirons jamais que de simples paroles (interprétées et traduites) aient eu le pouvoir d'opérer une telle conversion chez un monstre hier encore altéré d'or et de sang. C'eût été un miracle de sensibilité inconnu jusque-là.

Il ne resterait donc plus qu'à sonder un peu plus profondément la foi de saint Léon lui-même à cet égard. Or, nous avons dit qu'en se rendant au tombeau des saints Apôtres, immédiatement après son succès, il avait bien prouvé qu'il leur en rapportait toute la gloire ; le sous-paragraphe suivant va nous en fournir ce que l'on pourrait appeler la démonstration.

#### 4. — Genséric et saint Léon.

Trois ans après ce grand miracle, saint Léon, toujours assidu auprès du tombeau de ses apôtres, semblait avoir perdu toute confiance et n'en rapportait plus que des impressions terribles ou des prophéties effrayantes. Pourquoi, sinon parce que Genséric approchait et que cette fois il lui était *annoncé* que les obstacles surnaturels opposés à l'invasion d'Attila n'existeraient pas pour son successeur ; que celui-ci prendrait Rome et lui enlèverait toutes ses richesses <sup>1</sup> ?

C'est ici que la philosophie incroyante se croit certaine d'une *revanche* en nous demandant : « Comment la Providence aurait-elle pu se donner aussi vite un démenti et *dis-créditer* en moins de trois ans l'assistance réelle de saint Pierre et de saint Paul ? »

1. Le pillage dura quatorze jours ; mais, grâce aux prières de saint Léon, le sang ne coula pas.



Une pareille objection peut d'autant plus ébranler tous nos esprits *légers*, que nos esprits *sérieux* ne se donnent jamais le soin de l'examiner et d'y répondre ; elle en vaut bien la peine cependant.

Nous trouvons d'ailleurs la réponse formelle et sans ambages dans le sermon LXXXI du grand pape. Que l'on veuille bien se rappeler seulement, en le lisant, ce que nous avons dit tout à l'heure de l'invasion d'Alaric attribuée par tous les écrivains religieux au rétablissement des *jeux séculaires* du paganisme, et l'on va voir qu'aux yeux de saint Léon l'invasion de 455 était due encore à la même cause.

« Très-chers frères, cette dévotion si édifiante avec laquelle le peuple tout entier des fidèles témoignait à Dieu sa reconnaissance aux jours du châtiment et de la *délivrance*, n'existe plus aujourd'hui. Mon cœur en est rempli de tristesse et de crainte, car c'est s'exposer à de grands dangers que de se montrer ingrat envers Dieu. J'ai honte de le dire, mais je ne puis me taire... On en est revenu à servir les démons plus que les apôtres, et les spectacles insensés du *cirque* attirent une bien autre foule que les églises de nos martyrs. Qui donc avait ramené cette ville aux doctrines et aux voies de salut ? Étaient-ce ces jeux du *cirque*, ou l'ASSISTANCE de nos saints ? »

« Que vos cœurs se laissent donc toucher, très-chers frères ; satisfaites à tant de fautes, afin que le bienheureux Pierre et les autres saints, qui nous ont tant de fois ASSISTÉ DANS NOS TRIBULATIONS, daignent ENCORE nous aider dans nos supplications adressées au Dieu des miséricordes » (sermon LXXXI).

La voix du grand pontife ne fut probablement pas entendue, car, après avoir encore une fois répété à ses brebis ces paroles prophétiques, « je vais les flageller, dit le Seigneur, car ils ne veulent pas se corriger ; » après leur avoir signifié que CETTE FOIS les deux apôtres ne leur feraient grâce QUE DE LA VIE, mais NON DE LA RUINE, on le voit disparaître comme

pour laisser passer la justice de Dieu, et ne rentrer qu'au milieu des ruines et du pillage pour y mettre un terme en fléchissant Genséric.

Nous le demandons à ceux qui réfléchissent : ce renoncement à une nouvelle entrevue quand l'autre avait si bien réussi, cette capitulation avec le fléau aussi nettement prédite que fidèlement observée, n'étaient-ils donc pas des preuves formelles, ou plutôt, comme nous le disions tout à l'heure, la démonstration du premier miracle ?

C'est précisément en raison de ces saintes habitudes de saint Léon le Grand, que dans l'Église on a toujours regardé comme *inspirée* sa lettre à Flavien sur l'hérésie d'Eutichès, « question si difficile », nous dit Baronius. Cette lettre, approuvée par le concile de Chalcédoine, était tellement vénérée, que le pape Gélase ne fut que l'organe de l'admiration générale, lorsqu'il lança l'anathème contre le téméraire qui s'aviserait d'y changer un seul mot. Eh bien ! c'est à propos de cette même lettre que Canisius nous rapporte que, « se défiant de ses propres forces et lumières, le saint pape, avant de l'envoyer à Flavien, l'avait déposée sur l'autel de saint Pierre, puis, commençant immédiatement un jeûne et des prières de quatre jours, avait demandé au prince des apôtres que, dans le cas où il trouverait quelque chose à modifier dans ses enseignements sur des doctrines aussi délicates, IL DAIGNAT CORRIGER LE TOUT DE SES PROPRES MAINS. » L'attente du saint n'avait pas été déçue, car le quarante-quatrième jour qui suivit le dépôt, la lettre déposée (et qu'il n'avait pas perdue de vue) lui revint *corrigée et complétée (tersa et elaborata)*... avec cette suscription : « JE L'AI LUE ET CORRIGÉE, *lecta et correcta*<sup>1</sup>. »

1. « Nam hic suis etiam Leo diffusus viribus, priusquam epistolam illam destinasset, altari B. Petri utcumque scriptam imposuit; se vero, per quatuor dies, tum jejuniis tum precibus exercens, hoc unum ab apostolorum principi votis flagrantibus contendit, ut si quid forte corrigendum haberet epistola quæ causam fidei difficillimam tractabat, id omnino SUI ILLE MANIBUS

On ajoute même que, le concile de Chalcédoine s'étant réuni pour prononcer sur cette même lettre dans l'église de Sainte-Euphémie, les pères et les hérétiques firent, chacun de leur côté, un exposé de leur opinion, et le déposèrent sur le corps de cette sainte, et que, après beaucoup de prières, disent les mêmes traditions, *ayant ouvert le tombeau*, ils trouvèrent l'écrit d'Eutichès à ses pieds et celui des catholiques à sa main, qu'elle étendit pour le donner à Anatole et à Marcien <sup>1</sup>.

Ce récit légendaire en apparence, ce sont les Pères du concile eux-mêmes qui lui ont donné toutes les proportions d'un fait historique ; voici leurs expressions : « Cette illustre triomphante, disent-ils, ayant reçu de *nous* la définition de la foi, l'a présentée à Jésus-Christ, son époux... Elle a confirmé ainsi la doctrine de vérité que nous avons confessée et lui a donné une nouvelle lumière en unissant *sa langue et sa main* à celles de ce grand nombre d'évêques. » (*Conc.*, t. IV, chap. v, p. 835).

Tillemont a beau prétendre que ce sont là des *métaphores* du concile, il est au contraire plus clair que le jour que c'est là une narration *littérale* (III).

Il en était probablement des consultations par écrit comme des consultations verbales faites à saint Pierre ; et qui sait si, lorsque les papes écrivent vers le VIII<sup>e</sup> siècle au nom personnel du prince des apôtres pour rappeler aux souverains les promesses qu'ils lui ont faites, ces papes ne sont pas purement de simples *secrétaires* ? On se fatigue à supposer des figures de rhétorique là où il n'est question que de *consultations, de réponses, d'engagements* synallagmatiques, et pour notre part, dans cette grande question du patrimoine de saint

CORRECTUM ABSOLVERET. Nec fefellit sanctam precatoris expectationem etiam rarus eventus, tersam enim et elaboratam epistolam dies reddidit quadragesimus quartus, addita simul revelatione... « LECTA ET CORRECTA. » (Canius, *Martyrol. Rom.*)

1. Surius, 44 juin, et Zonare, t. III, p. 39, disent la même chose.

Pierre, nous croyons *entrevoir* parfois certains détails qui pourraient donner lieu à quelque chose de bien autrement imposant.

Nous signalerons, entre beaucoup d'autres, la missive du pape Hadrien à Désidérius, roi des Lombards, missive dans laquelle il lui reproche « de n'avoir rien fait de tout ce qu'il a promis en présence de saint Pierre et sur son corps, *præsentialiter in corpus ejus*. Quant à la donation de Charlemagne, avant d'être faite au même pape Hadrien, elle l'avait été à saint Pierre, en déposant d'abord le contrat sur l'autel supérieur, ensuite sur l'autel inférieur, et un autre exemplaire sur le corps lui-même, avec un livre d'Évangiles, le tout en s'engageant par le plus terrible des serments envers le grand apôtre et chacun de ses successeurs. Qui sait s'il n'en est pas de même de la fameuse lettre envoyée par Étienne II à Pepin, *de la part* de saint Pierre, et faisant parler ce dernier : « Moi, Pierre, etc.? » Question à revoir.

---

III. « COMMERCE ÉPISTOLAIRE ENTRE LES VIVANTS ET LES MORTS. » — Ce n'étaient pas seulement les *simples* qui croyaient et rapportaient ces choses : ainsi le célèbre Sophronius emprunte au non moins célèbre Léontius le récit de ce qui s'est passé à cet égard entre l'évêque Synésius et le philosophe Évagre, sans émettre le plus léger doute sur un fait expérimenté par de tels hommes. Le voici : Synésius avait converti, non sans beaucoup de peine, ce philosophe Évagre qui ne pouvait croire à la résurrection des morts. Enfin il s'était rendu, et non-seulement lui, mais tous ses enfants et tous ses domestiques avaient été baptisés par l'évêque. En reconnaissance de ce grand bienfait, Évagre avait remis à l'évêque pour ses pauvres une somme de trois cents livres, en lui disant : « Donnez-m'en une quittance de votre main que je puisse présenter dans l'autre monde à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui me remboursera. » Le philosophe après avoir survécu quelques années, se sentant mourir, recommande sur son lit de mort à ses enfants de lui remettre entre les mains ce papier et de l'ensevelir avec lui. Ses fils lui obéissent. Or, la troisième nuit après les obsèques, le mort apparaît à Synésius

pendant son sommeil, et lui dit : « Va à mon sépulcre, et reprends ta quittance, car je suis remboursé, et pour que tu n'en doutes pas *je l'ai signée de ma propre main.* » L'évêque n'a rien de plus pressé le lendemain que de demander aux fils ce qu'ils ont enseveli avec leur père. « Rien de plus, seigneur, que le linceul ordinaire. — N'auriez-vous pas mis certain papier dans ses mains ? » Et les fils, se rappelant tout à coup la circonstance oubliée, s'écrient : « Rien n'est plus vrai, et en le faisant nous avons obéi à son ordre. Mais personne n'en a rien su (*nullo penitus sciente*). » L'évêque alors leur raconte son rêve, puis, prenant avec lui les clercs les plus distingués de son entourage, il se rend avec eux et avec les fils au tombeau, le fait ouvrir, et trouve effectivement dans la main du mort le papier en question avec cette note écrite de sa main : « MOI, ÉVAGRE LE PHILOSOPHE, JE SALUE MON TRÈS-SAINTE ÉVÊQUE SYNÉSIUS. J'AI REÇU LE MONTANT DE LA SOMME SOUSCRITE PAR TES MAINS DANS CE PAPIER. JE ME DÉCLARE DONC SATISFAIT ET N'AYANT PLUS AUCUN DROIT À EXERCER CONTRE TOI RELATIVEMENT À L'OR QUE JE T'AI DONNÉ, À TOI, ET, PAR TES MAINS À JÉSUS-CHRIST, NOTRE DIEU ET NOTRE SAUVEUR (a). »

Quand on pense à la célébrité de l'évêque et de l'historien que Sophronius et Léontius, si justement distingués eux-mêmes, auraient pu compromettre par une affirmation si légère, on a peine à croire qu'elle l'ait été.

D'ailleurs nous venons de voir un concile œcuménique affirmer les mêmes choses comme s'étant passées dans son sein.

Ce que saint Léon et le concile de Chalcédoine viennent de faire pour la lettre à Flavien, plusieurs autres conciles l'avaient déjà fait ou durent le faire à leur tour. On ne se contentait pas de demander au ciel une ratification positive, mais, pour lever toute indécision sur l'universalité des suffrages, on ne craignait pas d'en appeler aux simples membres qui étaient morts avant la terminaison des débats. Nous en trouvons enfin le plus curieux des exemples dans les *Annales ecclésiastiques*. « Lors du concile de Nicée, les saints évêques Chrysanthus et Musonius étant morts avant d'avoir pu donner leur signature, *tous les pères se transportèrent auprès de leurs tombeaux*, et là, persuadés qu'ils étaient *en leur présence*, ils leur dirent *de manière à en être entendus* : « Frères et pères, vous avez combattu

(a) « Ego Evagrius, philosophus, tibi septimo Domino Synesio episcopo, salutem. Accepi debitum in his litteris manu tua conscriptum, satisfactumque mihi est. Et nullum contra te habeo jus propter aurum quod dedi tibi et per te Christo Deo et Salvatori nostro. » (Baronius, anno Christi 444, LXIII.)

avec nous les combats du Seigneur, vous avez achevé votre course et sauvegardé la foi. Si donc ce que nous avons fait ensemble est agréable à Dieu (car vos lumières sont supérieures aux nôtres), et s'il n'y a pas d'obstacles, veuillez signer aussi nos décisions. » Déposant alors la décision du concile sur le double tombeau, ils restèrent là toute la nuit en prière, et le lendemain matin, lorsqu'ils eurent retiré leur manuscrit et rompu les sceaux qui le fermaient (*signacula*), ils trouvèrent non-seulement les deux signatures requises, mais à leur suite, cette attestation : « Nous soussignés, Chrysanthus et Musonius, évêques, certifions de notre *main propre, de propria manu*, qu'après notre mort nous sommes parfaitement d'accord avec tous les vénérables pères sur ce qui a été décidé dans le premier synode ecclésiastique (a). »

« D'où il résulte (*unde patet*), ajoute avec raison le jésuite Delrio (dans ses *Recherches magiques*, l. II, quæst. xxvi, sect. v), que tous les pères de ce concile, comme les saints des époques précédentes étaient convaincus que les âmes des morts pouvaient être présentes auprès de leurs sépulcres, autrement ils ne les auraient jamais invoquées... Et cette foi était si générale, dit-il encore, que dans le concile provincial d'Elvire, en Espagne (canon 34), on lit que « l'on ne doit pas inquiéter les esprits des âmes des morts par des observances et des interrogations païennes. » Ce qui suppose encore la présence de ces esprits (b).

Maintenant nous connaissons assez la sagacité de nos adversaires spirites pour ne pas nous dissimuler la prise apparente que va leur donner contre nous l'acceptation de pareils faits. Ils nous demanderont de quel droit nous pourrions encore leur contester comme réels et leur reprocher comme *pratiques* les consultations écrites déposées par eux à Saint-Denis sur les tombes de nos rois et les réponses octroyées par ceux-ci (c). Nous leur répondrons : 1<sup>o</sup> que nous n'avons

(a) Voir Lipoman, t. VI, le discours sur le synode de Nicée, prononcé par Grégoire, prêtre de Césarée, et Nicéphore, l. VIII, c. xxiii.

(b) Ce qu'il y a de remarquable ici, c'est la parité des expressions avec celles de l'évocation de Samuel dans la Bible. *Cur me inquietasti?* Pourquoi m'as-tu inquiété? dit Samuel. — « Vous n'inquiétez pas les esprits des âmes des morts, » dit le même concile, et cette dernière expression est encore celle de la traduction des Septante, πνεύματα τῶν ψυχῶν. Ce qui nous ramène à deux *puissances* dans une seule âme.

(c) Voir, dans l'*Introduction* de notre 2<sup>e</sup> Mémoire, ce que nous avons dit de l'ouvrage, très-curieux du reste, de M. le baron de Guldenstübbe, sur l'*Écriture directe des esprits*.

jamais mis en doute la possibilité de phénomènes qui se sont passés sous nos propres yeux, et dont les résultats sont encore entre nos mains (a) ; 2° que nous avons seulement mis en doute l'identité réelle des signatures, les *sottises* qu'elles attestent nous les faisant regarder comme de vraies mystifications démoniaques. Nous les assimilions à ces prétendues lettres posthumes attribuées à des hommes comme les révérends pères Lacordaire, Ravignan, Ventura, etc., qui, depuis qu'ils sont en paradis, seraient donc aussitôt devenus des ignorants, des plagiaires, et même auraient subitement oublié toutes les lois de la grammaire et de l'orthographe ; empêchement *dirimant*, s'il en fut jamais, obstacle à la possibilité de leur présence ! 3° que relativement à l'importance et au caractère solennel des consultations des saints précités, il ne faut pas non plus les exagérer. Nous ne leur attribuons nullement l'infaillibilité de nos conciles, et n'y avons jamais vu qu'une confirmation de surrogation ; pesons bien en effet les expressions des pères de Chalcédoine déposant leurs actes sur le tombeau d'Euphémie : « Cette illustre sainte, ayant *reçu de nous* la définition de la foi (voilà l'œuvre du Saint-Esprit), a *confirmé* cette doctrine de vérité par sa langue et par sa main. » (voici la sanction merveilleuse par une âme qui voit en Dieu la vérité). Spiritisme, si vous le voulez, mais spiritisme toujours *subordonné* au Maître de tous les esprits, au lieu d'être comme le spiritisme contemporain toujours opposé à ses dogmes et même au plus simple bon sens.

Voilà l'analogie, voici la différence. Armées semblables et drapeaux adverses ! La sincérité dans un camp et le mensonge dans l'autre !

(a) App. de notre 4<sup>er</sup> Mémoire. Voir la lettre de M. de Saulcy.

---

#### 5. — Hunéric, ou le miracle permanent.

Hélas ! ces grands enseignements paraissaient perdus pour la terre. Comme saint Léon en 455, nous voyons le pape Gélase, en 496, faire trêve à ses savants travaux sur l'expurgation des *apocryphes*, pour retourner à l'expurgation du paganisme. Malgré tant de *leçons*, les *Lupercales* revenaient encore une fois à la charge, et cette fois c'était, qui le croirait ? c'était contre des sénateurs chrétiens que le grand pape avait encore à lutter.

Baronius donne une partie du manuscrit du Vatican, intitulé : *Commonitoire du pape Gélase à Andromachus, sénateur, et à Faustus, son frère,...* etc., et là nous retrouvons ces accents pontificaux que nous avons tant admirés sur les lèvres de saint Léon : « Comment, s'écrie Gélase, l'Église, qui n'a pas assez de foudres pour les adultères corporels, n'aurait pas le droit de s'élever contre les adultères spirituels ? Est-ce que les anciennes Lupercales ont jamais garanti Rome de ses pestes, de ses famines, de ses guerres ? Si vous le croyez, eh bien, voyons, ne rougissez pas de courir tout nus sur la place comme vos pères ; mais non, vous ne l'oserez, parce que vous sentez bien que c'est là un crime public ! Et d'ailleurs, combien d'États triomphants, qui n'ont jamais eu de Lupercales <sup>1</sup> ! »

Voilà donc, comme toujours, les fêtes païennes se chargeant de nous donner la philosophie des invasions !

Nous avons dit que cette fois c'était l'arianisme qui allait reparaître abrité sous le fer et sous la torche des Vandales, et, en effet, le voici aux ordres de Hunéric, fils de ce Genséric qui vient de saccager Rome. Allié sur la terre d'Afrique aux manichéens et aux priscillianistes d'Espagne, il veut en finir avec l'orthodoxie par une persécution plus cruelle, s'il le peut, que toutes les autres ensemble. Que l'Église se tienne prête ; elle va pouvoir enfin mesurer tout ce qui se cache de férocité sous le manteau de ces théologiens qu'elle a si miséricordieusement ménagés jusqu'ici.

On commence par parler de 400,000 victimes immolées par ces évêques intrus, uniquement pour plaire au tyran qui défendait leur cause <sup>2</sup>. En fait de supplices, cet inventeur exigeait surtout du *nouveau*, et celui qui paraissait l'*amuser* davantage, c'était la suspension des patients à la partie la plus haute et la plus saillante d'un monument, de telle sorte qu'au moyen

1. Baronius, anno Christi 496.

2. Voir Moreri, art. HUNÉRIC.



d'une corde assez longue on pouvait les précipiter sur le pavé et les remonter tout aussitôt sur le toit. Grâce à quelques précautions, ce jeu pouvait se prolonger assez longtemps. D'autres étaient brûlés dans les airs, comme des ballons vivants. C'étaient surtout des femmes en état complet de nudité que l'on choisissait pour ce nouveau système d'éclairage; il réjouissait des villes entières, jusqu'au moment où ces *lampes nocturnes et vivantes* s'éteignaient faute d'aliment. Rien, au reste, ne caractérise mieux la hideuse originalité de cette persécution théologique que cette affirmation des historiens : « Pendant tout le siècle qui suivit, on ne rencontrait plus à Carthage qu'une population mutilée. Tout ce qui, par exception, avait échappé à la mort était resté sans yeux, sans oreilles et sans nez; d'autres avaient les épaules au-dessus de la tête: en un mot, Carthage ne fut plus pendant longtemps qu'un immense hôpital de créatures démembrées, dont le seul aspect faisait horreur aux étrangers <sup>1</sup>.

Voilà la liberté telle que l'entendaient sous cape ces innocents hérétiques qui ne demandaient d'abord que « le droit de choisir leurs évêques. » Voilà tout, » disaient-ils. Et en revanche ils voulaient bien promettre tout ce que l'on pouvait désirer.

On leur avait donc concédé ce léger droit qui paraissait de toute justice.

Mais, par malheur, le premier choix qu'ils firent glaça d'une telle terreur la population catholique, désillusionnée sur-le-champ, qu'elle résolut de passer en masse en Espagne. Elle y réussit en partie, mais ceux qui ne purent trouver place sur les vaisseaux payèrent cher l'honneur de rester sous la houlette de leur *pasteur*. Ce pasteur-monstre, les ayant dénoncés à l'empereur, obtint de lui que l'on couperait à toutes ces *brebis* rebelles la langue et la main droite, et cela, sur la *place publique*, en présence de toute la province.

1. Voir Victor de Vite, I. V, n° 7.

Or, ce n'étaient plus cette fois les tyrans qui devaient surveiller l'exécution, c'était le Dieu des chrétiens, qui de cette abominable invention tenait à faire sortir un triomphe éclatant. L'ordre fut *religieusement* exécuté, car les langues furent COUPÉES ET ARRACHÉES JUSQU'À LA RACINE; puis, ô prodige! voilà que la voix de ces martyrs n'est même pas altérée, et que leur douleur est nulle. Tous ces muets de par la main du bourreau continuent à chanter les louanges du Seigneur et à parler comme tout le monde. Grand émoi! car toute la ville servant de témoin, la nouvelle se répand bien vite en tous lieux, et partout où la dénégation ose se produire, on ne lui répond que par ce mot : « Allez voir. » Or, le mot est trop pressant, les désirs sont trop nets pour être éludés, et, pour la première fois peut-être, ne pouvant plus reculer, sous peine de déshonneur, les philosophes, les médecins, les hérétiques sont forcés d'obéir et d'*aller voir*.

Voilà donc *le miracle subsistant*, comme M. Renan nous le demande, seulement il voudrait que l'on pût renouveler l'expérience; et la chose n'est pas possible ici, puisqu'il n'y a pas d'intermittence, et que les miraculés restent toujours dans le même état.

Sans doute, comme on le ferait aujourd'hui, bien des essais d'explication furent tentés, bien des sottises risquées, bien des noms compromis. On a dit par exemple que « le défaut de langue n'empêchait pas toujours toute articulation. » Mais ici cette exception unique, c'étaient tous qui l'offraient! Il ne s'agissait pas davantage d'un langage *imparfait*, puisqu'il était au contraire si *parfait*, « qu'il fallait toucher la blessure pour y croire.

Et, véritablement, il faut que le triomphe ait été bien complet pour que Gibbon, après avoir dit « qu'en général on peut attribuer, avec plus de raison, les miracles à l'*industrie* des catholiques qu'à la protection du ciel, » se croie obligé d'ajouter :... « *cependant*, l'historien impartial peut se permettre de citer un événement *surnaturel* qui édifiera les

dévôts et *étonnera* les incrédules; ces miracles (de *langues arrachées* sans détriment de la parole), dont il y eut plusieurs exemples successifs, se passèrent sur le théâtre le plus vaste et le plus éclairé du monde, et furent soumis *durant plusieurs années* à l'examen des incrédules. Tous ces hommes ont attesté le prodige, soit comme témoins oculaires, soit comme étant de notoriété publique <sup>1</sup>. »

Effectivement, en Afrique, c'était l'évêque arien, Victor de Vite, qui donnait lui-même les adresses de ceux qu'il avait visités et engageait les incrédules à faire le pèlerinage.

À Constantinople, c'est un savant philosophe platonicien comme Énée de Gaze qui en parle en ces termes : « Je les ai vus moi-même, *de mes yeux*, je les ai entendus parler, et j'ai admiré que leur voix pût être si parfaitement articulée. Je cherchais l'instrument de la parole, et, ne voulant pas croire à mes oreilles, j'ai voulu me convaincre par mes yeux. Leur ayant fait ouvrir la bouche, je me suis assuré que leur langue avait été arrachée *jusqu'à la racine*, et je me suis étonné, non pas de ce qu'ils parlaient, mais de ce qu'ils vivaient encore <sup>2</sup>. »

L'historien Procope en parle de même *après les avoir vus* <sup>3</sup>.

Victor de Tunones produit sur cet événement l'attestation oculaire de *toute la ville impériale*.

L'empereur Justinien affirme aussi, dans un édit rendu pour l'Afrique, avoir vu et examiné ces martyrs par lui-même <sup>4</sup>.

Le pape Grégoire I<sup>er</sup> en dépose à son tour.

Et ce qui pulvérisa tous les essais d'explications désespérées dont nous parlions tout à l'heure, ce furent quelques

1. *Hist. de la Décad.*, vol. cité, p. 543 à 547.

2. *Bibl. des Pères grecs*, t. II, p. 415.

3. *De Bello Vandal.*, c. VIII.

4. *Codex offic. Patrum African.*, l. I.

circonstances *accessoires* dans le genre de celle-ci, que le comte Marcellin rapporte, comme témoin oculaire, dans sa *Chronique* : « Hunéric avait fait couper la langue à un jeune catholique MUET DE NAISSANCE, aussitôt il se mit à parler et à rendre gloire à Dieu. J'en ai vu à Constantinople plusieurs de cette troupe qui, bien qu'ayant la langue coupée, parlaient parfaitement bien. »

Voici encore une autre circonstance *accessoire* qui suffirait à la caractérisation du miracle : « Deux de ces mutilés, au contraire, ayant péché avec des femmes, perdirent subitement la parole, et pour toujours. »

Aussi Baronius ne craint-il pas d'appeler ce miracle des langues coupées et parlantes « UN COUP DE TONNERRE DU SAINT-ESPRIT, ENTENDU DE TOUT L'UNIVERS, et du même ordre que celui de la Pentecôte ; car, dit-il, il ne s'agit ici ni d'un, ni de deux témoins, mais de toute une province ; ou plutôt, il ne s'agit ni d'une province, ni de l'Afrique, MAIS DE TOUTES LES CONTRÉES TRANSMARINES ; ni d'un jour, ni d'un mois, MAIS D'UN SIÈCLE PRESQUE TOUT ENTIER (*uno ferme sæculo*), c'est-à-dire jusqu'à la mort du dernier de ces martyrs dispersés dans le monde entier ; et enfin Dieu a voulu que tous les historiens contemporains faisant le plus autorité et de toutes les opinions s'entendissent pour l'attester dans les mêmes termes. » (*Annales*, t. VI, anno Christi 484.)

Aussi, devant de tels faits et devant de telles affirmations, que deviennent les historiens modernes qui osent n'en pas parler, les savants qui balbutient des explications qu'ils savent absurdes, les libres penseurs qui continuent à demander des enquêtes, et les protestants qui prétendaient interdire le miracle à ce v<sup>e</sup> siècle ? Soyez certains que tous voudraient arracher de l'histoire ce malencontreux chapitre qui suffit à la ruine de tant de systèmes, ce miracle ayant été à la fois *public, collectif, cosmopolite, permanent* et *confessé* par tous les incroyants ; nous pouvons même ajouter : « et cruellement

vengé, » car, ainsi que son maître Arius, Hunéric mourut de la mort la plus terrible ; ses entrailles se répandirent d'elles-mêmes, les vers s'attaquèrent à toutes les parties de son corps, et, devenu frénétique, il finit par se déchirer de ses propres mains <sup>1</sup>.

1. Grégoire de Tours, *Fragments de Frédégaire*, n° 712. « Ce fait, disent les Bollandistes, s'est renouvelé plusieurs fois dans l'histoire : d'abord sur la personne de saint Léon III, dans le ix<sup>e</sup> siècle (IV), puis dans le xiii<sup>e</sup> sur celle de Pierre Magnus, comte de Kézin, qui, pour avoir conjuré le comte Vladislas de ne pas dépouiller sa famille, eut la langue coupée et arrachée par celui-ci. Tous les historiens polonais disent que pendant cinq ans qu'il vécut encore il parla merveilleusement, recouvra la vue et fut enseveli magnifiquement dans l'église de Saint-Vincent, de l'ordre des Prémontrés. » (Boll., *Acta SS.*, 6 junii.)

---

IV. « RÉPÉTITION D'UN MIRACLE DU MÊME ORDRE AU IX<sup>e</sup> SIÈCLE SUR LA PERSONNE DE LÉON III. » — Léon III, dont le rôle fut si grand à la cour de Charlemagne et dans les destinées du pouvoir temporel de la papauté, était victime à Rome de conspirations incessantes ourdies par les grands de la ville et conduites par de misérables assassins.

Nous lisons en effet dans Anastase le Bibliothécaire (*Vies des Pontifes romains*, l. XCVIII, p. 123) « qu'un jour où le saint pontife chantait les litanies dans l'église de Saint-Laurent-in-Lucina, un scélérat nommé Privicerius, qu'il avait condamné depuis longtemps, fond sur lui sous prétexte d'implorer son pardon, accompagné de plusieurs conspirateurs armés, et de connivence avec le sacristain, qui, pour mieux détourner son attention, lui parlait avec perfidie. Profitant du moment où le pontife venant de leur accorder le pardon réclamé causait familièrement avec lui, ils le jettent à terre, le dépouillent de ses vêtements et le traînent devant le monastère des saints Étienne-et-Sylvestre qu'il avait fondé, et là Paschal et Campulus, ces dignes fils du diable, se mettant le premier à sa tête et le second à ses pieds, nè craignent pas, à l'instar des Juifs, de faire tous leurs efforts pour lui arracher les yeux (*crudeliter ei oculos evellere et ipsum peritus cæcare conati sunt*). Déjà sa langue est coupée (*jam lingua ejus præcisa est*), et c'est bien aveugle et muet pour toujours qu'ils s'imaginent l'avoir abandonné sur la place publique (*cæcum et mu-*

*tum arbitrati sunt, et in media platea dimiserunt*). Devant tous ces brigands armés le peuple sans armes avait pris la fuite ; mais, plus féroces que jamais, Paschal et Campulus, en vrais païens, reviennent à leur proie, et, la traînant devant le maître-autel et devant la Confession de l'église du monastère, ils lui arrachent encore une fois (*iterum*), et avec plus de cruauté que jamais (*amplius crudeliter*), et les yeux et la langue, l'abîment de coups, le déchirent et le laissent à demi mort et baigné dans son sang à la base même du grand autel. Cependant, effrayés de leur forfait, et voulant le soustraire aux regards des chrétiens, ils firent d'abord cacher Léon dans le monastère de Saint-Sylvestre, puis, la nuit étant venue, ils l'en arrachèrent pour le faire garder à vue dans le monastère de Saint-Érasme (ou Saint-Gérasme) dont le supérieur, Hegumenus, l'a déclaré lui-même.

« Mais ce fut là que le Dieu tout-puissant déjoua, par sa coopération, le plan de ses bourreaux, car, AVEC LE SECOURS DU BIENHEUREUX APÔTRE PIERRE, IL LUI RENDIT DANS CE MÊME CACHOT ET LES YEUX ET LA LANGUE, *contigit enim, cooperante Deo et beato Petro suffragante, visum receperit et lingua restituta sit.* »

Et pour mieux prouver ce grand miracle de la miséricorde divine, Albinus, son chambellan, et plusieurs autres des fidèles le transportèrent à la basilique de Saint-Pierre, au lieu où ce grand apôtre est enterré (la Confession), et toute la population, témoin de ces grandes choses, bénissait le Seigneur en chantant : « Béni soit le Dieu qui seul peut faire de tels miracles, qui lui a rendu la lumière et la parole, et l'a consolidé dans tous ses membres (*et totis eum solidavit membris*) ! Mais les conspirateurs ne sachant plus que faire se mirent à tout piller dans Rome, à commencer par la maison d'Albinus. Quant au duc de Spolète, qui, sur cette nouvelle, était arrivé avec son armée, il fut tellement émerveillé de ce miracle, qu'il voulut montrer le pontife à tout son duché, avant que Léon, dont toutes les villes d'Italie fêtaient la délivrance, se décidât à se rendre auprès de Charles le Grand, roi des Francs et des Lombards. »

Ici finit le récit d'Anastase, et certes son autorité suffirait à la garantie du miracle ; mais voyons un peu quelles attestations contemporaines viennent s'adjoindre à la sienne. C'est d'abord l'empereur Charlemagne qui, un matin, avant d'en avoir la moindre nouvelle, avertit Alcuin que « dans la nuit il a vu *en rêve* le pape avec les yeux attachés (a). »

(a) Alcuin, lettre II.

C'est Éginhard, secrétaire de l'empereur, qui s'exprime dans les mêmes termes (a).

Enfin, c'est le pape Léon III lui-même qui, dans le récit en vers latins de son entrevue avec Charlemagne, récit conservé par Alcuin, s'exprime ainsi :

Portentum rex triste videt, monstrumque nefandum  
 In somnis  
 Squallentes oculos...  
 Truncatam linguam, sed manus alma patris  
 Novo reparavit lumine vultum,  
 Et celerem truncatæ linguae loquclam.

De plus, tous les légats de Charles ont constaté le miracle avec soin :... « Cohors Francorum mixta Latinis obstupuit (b). »

Quels témoignages ! L'Italie, l'empereur, les deux plus grands historiens du siècle, une enquête officielle, le patient lui-même ratifiant la narration et le rêve du grand empereur ! que veut-on de plus ? et que penser de M. Henri Martin qui nous dit tranquillement : « Le pape prétendit que les conspirateurs lui avaient arraché la langue et les yeux, qui lui avaient été rendus depuis par un miracle ; mais le grec Théophanès a expliqué ce mystère par la compassion des hommes que les conjurés avaient chargés de mutiler le pape (c) ? »

Donc le pape était tout simplement un fourbe, ou bien un mutilé imaginaire !... On reconnaît bien là notre critique moderne immolant toujours les grandes autorités aux plus infimes ! Pour elle c'est une loi.

Mais pour le bénédictin Moreri, qui donc pouvait l'engager à donner le plus inutile des démentis à Charlemagne et à Léon ? Et admirez cette tactique : ne pouvant pas nier un forfait dont toute la terre s'était occupée, il ose le reporter sur un autre, sur un inconnu dont on pourra nier la guérison tout à son aise. « On se sera trompé de personne, dit-il, attendu que les anciens étaient plus faciles que les modernes pour croire de telles choses. » Le pauvre disciple ou prédécesseur de Baillet ne s'aperçoit même pas que sa phrase est misérable. Si l'on ne s'est trompé que de personne, le miracle reste ce qu'il était ; et s'il était une telle chose, c'est-à-dire une chose fausse, personne n'a pu en être l'objet.

(a) Éginhard, *de Gestis Caroli*.

(b) Poème de l'entrevue conservé par Alcuin. Voir Duchesne, *Carmen de profectioe*, etc.

(c) H. Martin, *Histoire de France*, t. II, p. 333.

Tout cela est pitoyable. On est bien plus étonné encore d'entendre le cardinal Baronius changer la mutilation absolue en mutilation incomplète. Trop préoccupé du mot *conati sunt* (les conspirateurs se sont efforcés), il ne voit pas qu'il ne se rapporte qu'à la première tentative, mais qu'à la seconde tout était consommé, et qu'il n'y a de miracle que s'il y a restitution complète. Aussi Benoît XIV, l'autorité par excellence, prend-il soin d'approuver le commentateur de Baronius, Pagi, qui, dit-il, l'a *vigoureusement* relevé (*strenue*).

Indignés, comme nous, d'une absurdité si pitoyable et si coupable, les Bollandistes n'ont pu cette fois dissimuler le mépris qu'elle leur causait.

« Dira-t-on encore, s'écrient-ils, que les Grecs n'ont pas su ou n'ont pas *cru* ce récit? Dira-t-on que les hérétiques, parfaitement au courant des narrations latines, ne les ont tues que parce qu'ils les ont ignorées? Soit, mais croira qui le pourra (*credat qui potest*) que ce saint pontife aurait affirmé une torture qu'il n'eût pas subie. » (Boll., *Acta SS.*, t. II junii, 12 januar, p. 574.)

Nous ajouterons, nous, *croira qui le pourra* que tout ce qu'il y eut de plus grand à cette époque se serait laissé prendre à une telle fable.

### § III.

#### ROME ET CARTHAGE CONSOLÉES PAR LA PLUS BELLE APPARITION DE CE SIÈCLE

##### *Saint Étienne et ses reliques.*

Les apparitions de saints jaloux de la dignité de leurs tombeaux, et notamment la double apparition des saints Gervais et Protas à saint Ambroise, décidaient tout à l'heure deux questions capitales, à savoir : les grâces que le ciel attache aux reliques de ses saints et le culte de vénération qu'il exige pour elles.

En voici maintenant la confirmation éclatante.

Dans l'année 445, un prêtre vénérable et vénéré, nommé



Lucien, pasteur d'un bourg de la Palestine appelé *Caphar-gamaliel* (c'est-à-dire bourg de Gamaliel), exposait, dans une épître adressée « à tous les fidèles de la terre, » les événements dont voici la substance.

Dans la nuit du 3 décembre de cette même année, un vénérable vieillard couvert d'ornements sacerdotaux parsemés de pierres précieuses, et muni d'une baguette de l'or le plus fin, s'était approché de lui, l'avait touché avec cette baguette en lui disant : « Allez à Jérusalem, et dites de *nos* parts à l'évêque Jean : « Jusques à quand nous laisserez-vous enfer-  
« més et cachés? Ouvrez au plutôt *nos* tombeaux, et rendez à  
« *nos* dépouilles l'honneur qui leur est dû, afin que par elles  
« et surtout par celles qui sont auprès de moi, et qui sont  
« *bien plus vénérables que les miennes*, Dieu puisse exercer ses  
« miséricordes. » « Mais qui êtes-vous donc, monseigneur, avait répondu Julien, et quels sont ceux que vous signalez auprès de vous? — *Moi*, je suis Gamaliel, l'ancien instituteur de l'apôtre saint Paul. Mais dans la partie orientale du sépulcre dont je vous parle est le grand saint Étienne, premier martyr de notre foi; auprès de lui est Nicodème, que je recueillis après son baptême, et enfin à mes côtés est le corps de mon fils chéri, Abibon, qui mourut dans sa vingtième année et dans la plus pure innocence. — Mais, seigneur, où sont donc ces saints corps? — Dans le champ de *la Gabri* (ou des *hommes de Dieu*), qui se trouve au sortir de ce bourg; faites vite ce que je vous dis. »

Lucien s'éveille, et, en homme prudent, conjure Dieu de lui faire renouveler au moins trois fois cette injonction si elle vient de lui, et de l'en délivrer tout à fait si c'est une illusion.

Le vendredi suivant, même visite à Lucien pendant son sommeil, mêmes reproches sur sa négligence, et recommandation sévère de ne plus différer l'accomplissement de sa mission.

Lucien redouble de prières, de jeûnes,... mais ne fait rien encore.

Enfin, pour la troisième fois reparaît Gamaliel, le visage irrité, et menaçant Julien de la colère du Seigneur s'il lui résiste plus longtemps. Lucien n'hésite plus, va trouver le patriarche qui le décide à obéir au plus vite, et convoque lui-même, pour le lendemain matin, sur le lieu du travail prescrit, tous les habitants de la ville.

Personne n'y manque. On creuse d'abord sous un monceau de pierres sans rien trouver ; mais Gamaliel apparaît à un autre religieux nommé Nugétius et rectifie l'erreur commise. Enfin les précieux objets de la révélation se découvrent ; ils sont là sous les yeux de la population, y compris le patriarche de Jérusalem, les deux évêques de Sébaste et de Jéricho et tous les clercs de la province.

On procède à l'exhumation, et lorsqu'on arrive au tombeau du bienheureux Étienne la terre tremble, et ce phénomène des parfums les plus suaves, qui va se renouveler désormais à l'exhumation de tous les saints, embaume la contrée tout entière et cause à tous les habitants une joie véritablement délirante. Mais l'enthousiasme ne fait oublier ni la vérification, ni les preuves, et *soixante-treize malades* déposés sur ces corps ayant été immédiatement ou délivrés du démon, ou guéris, la preuve semble faite et parfaite, et les ossements, recueillis avec tout le respect qu'ils méritent, sont transportés en grande pompe par le patriarche dans l'église de la Sainte-Sion, bâtie sur le même lieu où, quatre cents ans auparavant, saint Étienne avait été ordonné diacre par les apôtres.

Voilà certes une apparition qui a bien *dit la vérité*, mais dont l'effet n'aurait peut-être pas franchi les limites du *champ des hommes de Dieu*, si quelques reliques du grand saint, rapportées de Palestine en Afrique par le célèbre historien Paul Orose (*chargé par saint Augustin de cette commission auprès de saint Jérôme*), n'avaient pas, ainsi que plusieurs autres déposées en Italie et en Espagne, dépassé largement la mesure des bienfaits promis par Gamaliel à

Julien. On pouvait suivre l'itinéraire de ces reliques, rien qu'aux révolutions produites par leur présence. A Minorque, par exemple, *tous* les Juifs s'étant convertis sur leur passage, l'évêque Sévère en avait averti l'Église dans une lettre célèbre<sup>1</sup>. L'Afrique s'était émue tout entière, et cette fois c'est saint Augustin lui-même qui va nous dire à propos de quels miracles. *C'est lui* qui va prendre la responsabilité des nombreuses RÉSURRECTIONS opérées par ces reliques, en en garantissant SEPT pour sa seule part.

Élude donc qui l'osera cette grande autorité ! Quant à nous, nous nous contenterons d'enregistrer ses paroles et de nous taire. Écoutons-le d'abord sur les miracles *en général*, et répétons-nous bien que ce passage date de 420 et non de 1867, comme pourrait nous le faire croire ce seul titre : « *Contre ceux qui disent qu'il ne se fait plus de miracles.* »

« Pourquoi donc, nous disent nos incroyants, ces miracles qui se faisaient autrefois ne se font-ils plus maintenant ?... A cela on pourrait bien répondre que celui qui demande encore de grands prodiges EST LUI-MÊME UN GRAND PRODIGE, de ne pas vouloir croire ceux que *toute la terre* a crus avant lui : ce qui trompe cet incroyant, c'est que les anciens miracles, par cela seul qu'ils ont été racontés et lus en tous lieux, se sont conservés dans la mémoire de tous les peuples, tandis que ceux qui se font encore de notre temps, soit par les sacrements, soit par les prières et les reliques, n'ayant pas eu le temps d'acquérir autant de célébrité, ne sont connus tout au plus qu'*aux endroits où ils se font*, et encore faiblement, à cause du peu d'autorité de ceux qui les rapportent<sup>2</sup>. »

Rien de plus exact que ces paroles, qui chaque jour encore se vérifient autour de nous. Comme au v<sup>e</sup> siècle, nous sommes entourés de miracles contemporains. Pas un pèlerinage

1. Le cardinal Baronius en a retrouvé la minute au Vatican.

2. Saint Augustin, *Cité de Dieu*, l. XXII, c. VIII.

qui n'en soit pour ainsi dire *encombré* ; pas une famille qui ne puisse au moins *soupçonner* quelque grâce, et, s'il est permis à un auteur d'en appeler à la sienne, sans sortir de la nôtre, nous en bénissons plusieurs du premier ordre qui équivalent pour nous à des *résurrections*.

Eh bien ! à part les miraculés et leurs plus intimes confidents, à part les quelques intermédiaires, prêtres et médecins, qui se sont rendus à l'évidence, les uns en recommandant le silence, les autres en courbant la tête et en désirant oublier, qui donc les a sus ? qui les a mis *sur le flambeau* ? Personne.

Il paraît qu'il en était exactement de même au temps de saint Augustin. Ainsi, nous le voyons dans cette circonstance revenir encore une fois à la guérison subite de l'aveugle de Milan lors de l'invention des reliques de saint Protas : « Le miracle, dit-il a été *soudain, public*, il s'est passé devant l'empereur, devant la cour, devant toute la population de la ville, il s'est passé sous *nos propres yeux*, et l'aveugle *vit encore* dans le palais à l'heure où nous écrivons <sup>1</sup>... QUI S'EN INQUIÈTE ?... Qui s'inquiète encore du grand miracle d'Innocent, l'avocat de la préfecture à Carthage, miracle obtenu *sous nos yeux et par nos prières* ? *Tous les médecins l'ont certifié*, et toute la ville *eût dû le savoir*. Mais QUI L'A SU, à l'exception d'un petit nombre de personnes ? Même silence à l'occasion de cette femme *distinguée* de la même ville, condamnée par tous les médecins en raison du cancer qui lui dévorait le sein, et qui, sur la révélation d'un songe (*somno monita*), fut guérie *subitement* par un signe de croix que fit sur elle une inconnue ! Quant à nous, ayant appris ce qui s'était passé, nous nous *mîmes en colère* qu'un si grand miracle, arrivé dans une si grande ville et à une dame de cette condition, demeurât si bien caché que *ses meilleures amies* elles-mêmes n'en aient rien su. Nous nous sommes vu obligé de la forcer à le leur raconter <sup>2</sup>. » Et saint

1. Voir ch. iv de ce même paragraphe.

2. Saint Augustin, *Cité de Dieu*, l. XXII, c. viii.

Augustin ajoute ici une dizaine de miracles inconnus dans lesquels il a été et acteur et témoin.

Mais quand il arrive aux reliques de saint Étienne, sa verve redouble : « Il n'y a pas encore deux ans, dit-il, que cette relique est à Hippone <sup>1</sup>, et si je voulais rapporter toutes les guérisons qui s'y sont faites ainsi qu'à Calame, il en faudrait faire PLUSIEURS VOLUMES, car bien que l'on n'ait relaté que celles destinées à être lues au peuple, on peut déjà en compter ici, au moment où j'écris, près de SOIXANTE-DIX. Quant à Calame, où l'on soigne davantage ces relations, la *multitudo* en est incomparablement plus grande (*incomparabili multitudine superant*). »

Et faisons-y bien attention ; parmi ces miracles attestés par un saint Augustin se trouvent SEPT RÉSURRECTIONS DE MORTS... « Et encore, dit-il, je ne doute pas que beaucoup des nôtres qui liront ceci ne soient fâchés que j'aie *omis beaucoup* d'autres résurrections qu'ils savent aussi bien que moi ; mais je les prie de m'excuser, car il faut bien que je termine cet ouvrage <sup>2</sup>... »

Tillemont a donc eu bien raison de dire que « cette révélation fut un des plus célèbres événements du v<sup>e</sup> siècle <sup>3</sup>. »

Donc, ce même siècle, auquel on voulait faire remonter le plus grand développement de la *légende*, est au contraire un des plus riches en histoires miraculeuses, à moins toutefois que l'on ne tienne absolument à ranger saint Augustin parmi les écrivains légendaires.

Il est parfaitement certain que sans lui l'apparition de Gamaliel au bon prêtre Julien fût demeurée parmi les contes de... vieilles femmes. Que penser donc des centuriateurs de Magdebourg qui ont osé imprimer cette ligne : « Pour saint Augustin, cette histoire des *reliques* de saint Étienne n'était qu'une honteuse superstition ? »

1. C'était un vêtement porté jadis par le saint.

2. Saint Augustin, *Cité de Dieu*, l. XXII, c. viii, et *Serm. de diversis*, xxxi et xxxii.

3. *Hist.*, t. II, p. 14.

On vient de l'entendre. « *Ab uno disce omnes* ; par ce seul trait jugez des autres. »

Encore une fois, qu'est-ce donc que le témoignage, si celui des villes, des cités et des saint Augustin ne compte pas?

#### § IV.

##### L'IRLANDE, OU LES SAINTS CHEZ LES BARBARES.

1. L'Irlande païenne. — 2. Saint Patrice et ses historiens. — 3. Abrégé de ses miracles. — 4. Résurrections attribuées à saint Patrice.

##### 1. — *L'Irlande païenne.*

Les saints et leurs miracles ont le don d'ubiquité. Tout à l'heure nous étions avec eux sur les bords de la Méditerranée, nous voici maintenant sur ceux des mers du Nord, sans altérer le moins du monde l'ordre chronologique.

Que la *Verte émeraude* ou *Reine des mers* (l'Irlande) ait été découverte par les Étrusques, les Phéniciens, les Celtes ou les Ibères, assez peu nous importe ; l'essentiel pour nous, c'est la constatation du caractère religieux et sacré de cet ancien pays. Ses *bosquets*, ses *caps* et ses *puits* fatidiques, ses *carnea* ou monceaux de pierres sacrées <sup>1</sup>, ses *cromlechs*, ses *tophets* situés près des *Vallées des cris* <sup>2</sup>, ses colonnes érigées aux *dieux élémentaires*, tous ces noms nous suffisent pour bien constater l'état de superstition païenne dans lequel était plongé ce malheureux pays. Il y serait encore si, vers la fin du II<sup>e</sup> siècle, le pape Éleuthère ne lui avait pas envoyé ses premiers missionnaires. Mais à de tels idolâtres il allait

1. Nous n'avons plus besoin de chercher ailleurs l'étymologie du mot breton *carneac*.

2. C'était là qu'on immolait ou brûlait les enfants en l'honneur de Moloch.

falloir de vrais saints, à de tels *mages* de bien grands thaumaturges, et nous comprenons que les Bollandistes se soient expliqué la transcendance et l'intensité exceptionnelle de ces miracles chrétiens par la nécessité d'éclipser les prodiges non moins exceptionnels opérés de tout temps sur ce vieux sol, altéré pour ainsi dire de merveilles et de foi.

Toujours est-il que vers la fin du iv<sup>e</sup> siècle, après deux cents ans de préparation, apparaît tout à coup dans ces parages un de ces *druides apostoliques* qui vont absorber tous les autres en en faisant des *bardes* de Jésus-Christ<sup>1</sup>, ce civilisateur sans égal. C'est Patrice, ce véritable fondateur de l'union britannique, ce héros qui, sans autres troupes que vingt moines, sans autres armes qu'un bâton, s'en va transformer le pays le plus ignorant et le plus satanisé du globe en une sorte de paradis qui s'appellera, peu d'années après lui, l'*Ile des saints* et le *Gymnase de toutes les sciences*. Grâce à lui, ce sera par milliers que l'Irlande alors enverra des maîtres à toute l'Europe, et ce sera par milliers encore que toute l'Europe lui renverra de jeunes âmes avides de connaître et d'aimer. Ce sera toute une *création* nouvelle, non plus de rien (*ex nihilo*, comme celle de la Bible), mais formée de tous les éléments les plus propres à lui apporter obstacle.

On peut juger de l'influence et de l'activité de ce grand homme, au seul point de vue de l'*apostolat*, par ces quelques mots tirés des anciens Bréviaires romains :

« De son vivant, Patrice construisit trois cent soixante-cinq églises, ordonna le même nombre d'évêques, consacra trois mille prêtres, baptisa douze mille hommes et jeûna quarante jours et quarante nuits, comme Élie sur le sommet d'une montagne<sup>2</sup>, et ressuscita SOIXANTE morts (leç. I et II).

1. Ossian, dit-on, fut du nombre. Voir de la Villemarqué, *Légendes celtiques*, p. 400.

2. Adhuc vivens ecclesias trecentas sexaginta quinque fundavit; totidem episcopos ordinavit, presbyteros tria millia consecravit. Duodecim millia hominum baptizavit, quadraginta diebus et noctibus, ut Helias, in vertice mon-

Bientôt autour de ces églises s'élèvent à l'infini des monastères renfermant chacun, comme ceux de Bangor et de Clonfert, plus de trois mille cénobites. Autour de ces monastères s'élèvent autant de villes, qui toutes empruntent leurs noms à la sainte famille de Patrice et aux miracles qui se sont accomplis sous ses pas.

« Aussi, dit M. de Montalembert, la croyance populaire (sur l'apostolat de saint Patrice) est-elle confirmée par les récits les plus accrédités <sup>1</sup>. »

Comment donc se fait-il qu'aux yeux de la plupart de nos historiens modernes une si grande et si mémorable vie soit devenue le synonyme de *légendes* mensongères? Comment se fait-il que l'illustre auteur qui vient lui-même de justifier si nettement les croyances populaires semble se laisser intimider à son tour par ce terrible mot *légendes*, au point de ne vouloir même pas « entrer dans ces perspectives interminables et un peu confuses <sup>2</sup>. » Certain de son affirmation, nous lui demanderons si la suppression d'un homme comme saint Patrice ne doit pas creuser une immense lacune, non-seulement dans l'histoire des *moines de l'Occident*, mais encore dans l'histoire européenne. Ranger un tel apôtre dans la classe des saints embarrassants et à chronique suspecte, c'est ternir la partie la plus splendide peut-être des annales de l'Église, c'est l'écourter, à l'instar de Fleury, qui ne trouve à signaler dans Patrice que « la grande austérité de sa vie », ou de Baillet, qui en fait « un honnête chrétien », ou enfin de notre excellent Lhomond, qui ne prononce même pas son nom.

Espérons que M. de Montalembert nous dédommagera, dans un chapitre futur et tout spécial, de tout le regret que nous a causé son silence.

tis jejunavit, et suscitavit SEXAGINTA mortuos. (Lectio I et II du *Bréviaire romain* de 1520.)

1. M. de Montalembert, *Moines d'Occident*, t. I, p. 414.

2. Id., *ibid.*



2. — *Saint Patrice et ses historiens.*

Comment d'ailleurs l'histoire aurait-elle pu faire défaut à une mémoire si profondément gravée dans l'esprit et dans le cœur d'un peuple aussi scrupuleusement conservateur de toutes ses traditions? Mon Dieu! ce n'est pas l'histoire qui lui a manqué; au contraire, elle a été à son égard prodigue de récits *contemporains* : c'est nous qui avons manqué à l'histoire en lui refusant l'autorité à laquelle elle avait droit.

Les Bollandistes sont très-complets<sup>7</sup> et très-explicites à cet égard. Suivant eux, jusqu'aux ravages des Normands, au ix<sup>e</sup> siècle, il existait en Irlande soixante-six vies de saint Patrice. Ce ne serait qu'au xii<sup>e</sup> siècle qu'un moine d'un monastère de Lancastre (*Furnense monasterium*), Jocelin, aurait recueilli et publié ce qui restait encore, en son temps, de ces soixante-six vies, et surtout de celle qui était donnée comme la plus authentique, puisqu'elle avait été rédigée par quatre des contemporains de saint Patrice. Ces quatre contemporains étaient Benigne, son successeur, l'évêque Mel, Lomanus, son neveu, et Patrice, son petit-fils, tous se donnant comme témoins des faits qu'ils rapportent. « Plût au ciel, s'écrie le Bollandiste, que nous eussions encore les minutes, car *sans aucun doute nous y reconnâtrions* nos vies de Jocelin copiées sur ces premiers exemplaires que chaque évêque et que chaque disciple de saint Patrice aura certainement voulu posséder dans son église!

« Mais *avec* ou *dans* la vie en trois parties (*tripartite*) publiée par le moine du xii<sup>e</sup> siècle, s'en trouve une autre que l'on dit écrite par le saint lui-même, et à laquelle nous avons laissé son nom de *Confession*. C'est elle, nous devons le dire, qui nous paraîtrait *de beaucoup la plus ancienne*, et certes la plus importante, si nous l'avions plus complète et plus correcte. Après avoir bien examiné ce manuscrit conservé dans le monastère de Saint-Vedat et dans la bibliothèque de

l'église de Salisbury <sup>1</sup>, *il nous a été impossible de douter* que ce ne fût là ce livre cité par tous les anciens auteurs, sous des noms différents, il est vrai, mais dont ils ont tous extrait les *mêmes choses exprimées dans les mêmes termes*. Cette *Confession* nous paraît avoir été écrite vers l'an 454, après l'érection du siège d'Armagh, vers la 77<sup>e</sup> année de la vie de saint Patrice <sup>2</sup>. »

Le Bollandiste, après avoir complété cet acte de foi bibliographique par la comparaison du style de son manuscrit avec celui de cette époque, continue en ces termes :

« RIEN DONC DE PLUS HISTORIQUE AU MONDE que le fond d'une telle vie, garantie d'ailleurs par saint Hilaire, saint Martin, saint Germain d'Auxerre, saint Amator, par tous les moines de Lérins et par le pape saint Célestin.

« Après Jocelin vint un autre moine nommé Golcanus, franciscain cette fois et professeur de théologie à Louvain. Il publia en 1647 deux autres vies de saint Patrice, qu'il affirmait remonter au moins au vi<sup>e</sup> siècle et provenir « d'hommes très-véridiques, ayant *bien évidemment vu les choses par eux-mêmes, ou les ayant reçues de témoins oculaires* <sup>3</sup>. » Or, ces vies sont identiques aux autres premières ; et nous dirons, comme nos deux moines, que rien N'EST PLUS CERTAIN que la bonne foi de ces antiques narrateurs, qui tous ont écrit entre les années 450 et 630 <sup>4</sup>. »

### 3. — Abrégé de ses miracles.

Nous voici donc plus que jamais en droit de demander en quoi la vie de saint Patrice pourrait différer de toutes les autres comme autorité historique.

1. *Descript. Hibern.*, l. II, c. 1.

2. Le célèbre docteur Cavé et tout récemment Thomas Moore ont accordé la même authenticité à ce manuscrit.

3. Golcanus, *Acta SS. Hibern.*, t. II.

4. Boll., *Acta SS.*, t. II martii, p. 517.

Tout ce que nous savons de saint Benoît, par exemple, et tout ce que l'on est obligé de croire à son sujet, ne le devons-nous pas au témoignage de ses quatre premiers disciples immédiats? Or, nous les avons encore ici; il est vrai que ceux de saint Benoît sont cautionnés et imposés à notre confiance par la grande autorité de saint Grégoire le Grand; mais qui peut douter que le grand pape n'eût accordé une autorité absolument égale aux quatre témoins contemporains également respectables de saint Patrice?

Non; ce qui fait toujours notre embarras, à nous, enfants du XIX<sup>e</sup> siècle, et ce qui n'eût pas fait le sien, c'est le MIRACLE, qui, nous devons en convenir, prend ici des proportions insolites, bien moins en raison de sa substance qu'en raison de son infinie multiplicité.

Mais les Bollandistes ont encore, il est vrai, trouvé la seule raison de cette écrasante surabondance, en la cherchant dans la nécessité de répondre à l'antique multiplication des *prodiges*. Aux grands maux les grands remèdes. Comment, d'ailleurs, résister à ces incomparables certifications subsistant sur les ruines, sur les lieux, sur les monuments, dont les seuls noms sont dérivés de ces miracles. Dans cet itinéraire de saint Patrice qui serait encore, à l'heure qu'il est, le meilleur guide de l'Irlande, chaque localité parle de lui, chaque nom géographique est la narration d'un miracle, chaque église son résultat, chaque tradition son affirmation, et son affirmation si péremptoire, que dans le plus simple hameau comme dans la ville la plus importante, si vous essayez de disjoindre un seul de ces trois éléments, géographie, histoire et prodige, tout s'écroule à la fois, et tout devient incompréhensible.

Raisonnons. Si d'une part les Bollandistes et, de nos jours, des critiques comme Cave et Thomas Moore sont d'accord pour attribuer à saint Patrice sa fameuse *Confession*, et si, d'autre part, cette confession est parfaitement conforme aux matériaux puisés dans les quatre contemporains, il semble,

en vérité, que ce grand saint ait tenu à les justifier tous, en insérant ces mémorables paroles dans une lettre adressée confidentiellement à l'un de ses amis d'outre-mer.

« ... A moi, le dernier des hommes, et le plus grand des pécheurs, Dieu a cependant accordé, en raison des *pratiques magiques de ce peuple barbare*, le don des miracles, TEL QU'ON NE L'A JAMAIS VU CHEZ NOS PLUS GRANDS APOTRES, puisqu'il m'a permis, entre autres, DE RESSUSCITER DES CORPS RÉDUITS EN POUSSIÈRE DEPUIS PLUSIEURS ANNÉES. Mais surtout qu'on n'aille pas en inférer que je puisse être comparé à ces apôtres, moi que mes péchés rendent si vil et si méprisable <sup>1</sup>. »

On conviendra que si le plus humble des hommes a pu, sans blesser l'humilité, s'attribuer de telles prérogatives, on peut tout comprendre et tout admettre dans ces cent années d'apostolat miraculeux <sup>2</sup>. Il suffit donc de faire ce que font les Bollandistes, c'est-à-dire de supprimer ce qui pourrait être parfois d'apparence puérile et contradictoire, mais de respecter tout ce qui ne l'est pas, et à plus forte raison ce qui se trouve constaté chez d'autres saints non moins forts, mais moins prodigieusement riches que ce patriarche de la thaumaturgie.

« Sans doute, disent les excellents juges à la sévérité desquels nous pouvons nous en rapporter, sans doute on aura pu ajouter quelques circonstances *puériles* aux miracles de l'enfance du héros, mais beaucoup moins, certainement, à ceux de son apostolat. Il est difficile dans un festin de satisfaire les goûts de tous les convives. Il en est de même dans cet ordre de récits; ce qui paraît fabuleux aux uns est accepté par les autres. Quant à nous, qui n'avons donné *aucun* des actes qui nous paraissent *tant soit peu suspects*, nous avons cru devoir relater au contraire intégralement ceux qui nous semblaient les plus

1. Ch. ix du récit de Jocelin, donné comme sa *confession*.

2. Saint Patrice mourut à l'âge de cent vingt ans.

probables... Si tous n'ont pas le même degré de vraisemblance, ils ne sont pas non plus assez dissemblables pour qu'il y ait eu quelque faute à les rapporter. Bien que quelques prodiges nous rappellent parfois certaines fables grecques, nous nous garderons bien de les supprimer, dans la crainte d'arracher le bon grain avec l'ivraie, car nous savons que **BEAUCOUP D'AUTRES SAINTS ONT OPÉRÉ DES ŒUVRES TOUTES SEMBLABLES**, soit pour frapper les mauvais, soit pour encourager les bons, soit pour instruire tout le monde, comme le faisait, au reste, le Maître des saints lui-même. »

Ces raisonnements sont très-sages et justifient notre propre principe, de *l'inviolabilité solidaire de tous les analogues*<sup>1</sup>.

Approchons donc sans crainte de cet épouvantail que l'on voudrait nous faire, et rassurons-nous en nous rappelant que nous y sommes habitué.

Quoi de plus ordinaire, en effet, que ce sommaire dont une partie est tirée du grand bréviaire de Latran ? Patrice guérit tous les malades par son ombre, — il fait surgir des sources innombrables, — il arrête des fleuves par un simple signe de croix, — d'un mot il éteint les incendies, — il aplanit des montagnes et les relève, — il prophétise la naissance, les actions et tout l'avenir non-seulement de ses saints coadjuteurs, mais de leurs successeurs principaux, — il commande aux rochers, et les rochers se déplacent, — il enlève comme une fleur une pierre que cent ouvriers ne peuvent même pas ébranler, — il multiplie les vivres dans une proportion qui rappelle l'Évangile, — ceux qui l'observent, et en particulier saint Colomban (le témoignage est imposant), affirment l'avoir vu, *de leurs yeux vu*, converser très-longtemps avec son ange Victor, qui n'est autre que saint Michel. C'est à ce dernier qui lui intimait, à Rome, l'ordre de gagner l'Irlande, que Patrice, difficile en visions comme le sont tous les saints, ose répondre qu'il n'obéira qu'aux

1. Voir *Introduction*.

ordres du Sauveur en personne, et l'on montre encore sur le mont Marion, près de Capoue, l'endroit où, exaucé par son divin Maître, il en reçoit le *bâton* qui doit « remplacer dans ses mains la verge de Moïse. » C'est lui qui l'affirme <sup>1</sup>.

Mais, il faut bien que l'on s'y résigne, son grand but et le plus grand de ses triomphes, c'est l'EXTINCTION DE LA MAGIE et de ceux qui la pratiquent; aussi le voit-on lutter, dès le principe, avec tous les magiciens du druidisme, dont les noms, à partir de ce moment, deviennent non moins odieux aux populations du Nord que ceux d'Élymas et de Simon le sont à celles du Midi; c'est, par exemple, Dichu, le mage du roi Léogarius, qui, s'étant envolé dans les airs comme le Simon romain, est précipité comme lui par les prières du saint et se fracasse la tête. Comme Néron, le roi son maître veut le venger, mais la terre tremble, la foudre tombe, et Patrice reste maître du terrain. D'autres sont engloutis comme Abiron et Dathan. Bien plus, d'un mot il maudit les dynasties coupables, les brise, leur interdit de reparaitre, et, sur ce point comme sur les autres, l'histoire nous le montre toujours obéi. Il bénit une rivière, y trace un gué, lui ordonne de devenir poissonneuse, et prédit que cet ordre est dans l'intérêt de Colomban *qui n'est pas encore né*, mais qui s'établira un jour sur ses bords et y construira un monastère du premier ordre, ce que la suite des temps vérifie.

Nous le répétons, s'il n'y a rien dans chacun de ces miracles pris isolément qui soit juridiquement prouvé, rien de mathématiquement historique, il n'y a rien non plus qui n'ait ses analogues démontrés chez une multitude d'autres saints, rien, par conséquent, dont jusqu'ici la logique puisse interdire aux croyants l'admission.

Mais il est une épithète qui, ne lui faisant jamais défaut, caractérise avant tout la thaumaturgie de saint Patrice; cette

1. Jocelin, *ibid.*

épithète est celle de « RÉSURRECTEUR MAGNIFIQUE, RESUR-RECTOR MAGNIFICUS. » Or, d'accord avec son propre témoignage<sup>1</sup>, comme avec tous ses historiens, le Bréviaire romain de 1550 à l'énumération déjà citée de ses titres apostoliques ajoutait ces mots stupéfiants : « ET IL A RESSUSCITÉ SOIXANTE MORTS PENDANT SA VIE (*adhuc vivens*). » Cette proportion paraît d'autant plus énorme, qu'en général le Bréviaire, comme tous les procès de canonisation, reste toujours infiniment au-dessous de la vérité. Mais comment récuser *à priori* cette affirmation, sans faire d'arbitraire? Voyons si nous serons plus à notre aise quand nous en aurons étudié les détails.

#### 4. — Résurrections attribuées à saint Patrice.

Le dogme de la résurrection générale des corps demeurant, comme au temps de saint Paul, le grand obstacle à la conversion des païens, la résurrection pratique et privée restait à son tour comme la grande réponse et le grand moyen de triomphe sur les incroyants.

Devant ceux qui niaient le mouvement on marchait, et tout était dit.

« Un jour, nous dit Probus, auteur contemporain que les Bénédictins appellent « un moine véritablement grand homme »<sup>2</sup>, un jour que Patrice prêchait sur la vie éternelle, il lui vint en pensée d'en finir avec tous les doutes, et pour y parvenir il ressuscita d'un même coup DIX-NEUF MORTS qui sortirent simultanément de leurs tombeaux, sous les yeux de tous les assistants. Parmi eux se trouvait un chevalier du nom de Fora, dont les cendres (*incineratus*) reposaient depuis dix ans dans le tombeau de sa famille. Tous

1. Jocelin, *ibid.*

2. Le vénérable Bède nous a conservé un fragment de ses écrits, *Histoire des Anglais*, t. III, col. 225.

ces morts, rendus à la vie, se mirent à raconter les peines qu'ils avaient souffertes dans l'autre monde, et tous à proclamer la vérité du Dieu de Patrice. Témoins de ce prodige, le roi Ængus et le peuple tout entier commencèrent à prendre en vénération notre grand apôtre, et, retournant chez eux, rendirent gloire à Dieu, en disant : « Nous venons de voir aujourd'hui des choses qu'on n'avait jamais soupçonnées sur cette terre. » Quant aux DIX-NEUF RESSUSCITÉS, tous demandèrent le baptême à Patrice, et, prenant l'habit monacal, entrèrent et RESTÈRENT sous la règle du bienheureux évêque Triam, pour faire pénitence jusqu'au dernier jour de leur vie <sup>1</sup>. » Par conséquent, ce narrateur contemporain et *grand homme* dut connaître ces ressuscités, les fatiguer de questions, et ce qu'il y a de bien certain, c'est que l'évêque Triam, abbé très-historique, n'a jamais démenti une assertion dont l'invention aurait été par trop révoltante d'audace.

Au reste, on a toujours cru dès les premiers temps en Irlande que c'était là le grand fait auquel saint Patrice avait voulu faire allusion, lorsqu'il parlait de ces morts « *réduits en poussière et ressuscités par lui.* »

Autre fait. Dans l'Humestie, un chef venait de se faire baptiser avec tous ses gens après avoir entendu un sermon de saint Patrice. Mais voilà que peu de temps après une difficulté terrible s'empare de l'esprit du néophyte. Il ne peut croire à la résurrection générale, tant il est subjugué par l'impossibilité absolue à ses yeux qu'une matière réduite en cendres puisse jamais reprendre sa nature première. En vain Patrice recourt-il aux passages les plus péremptoirs de la sainte Écriture, rien n'opérait sur l'esprit de l'opiniâtre qui ne cessait de répéter à l'apôtre : « Si tu peux me ressusciter un de mes aïeux enseveli depuis longtemps, je croirai. » Saint Patrice accepte, se laisse conduire avec la foule des assistants au tombeau de son aïeul, ordonne d'enlever la terre, puis,

1. Boll., *Acta SS.*, ch. ix du livre de Jocelin.



faisant le signe de la croix, il prie longuement et ressuscite enfin celui qui se trouvait dans le sépulcre. La taille de ce ressuscité est énorme, son aspect terrible et entièrement différent de ce qu'il avait été jadis. Comme les autres, il raconte les peines qu'il a subies. Patrice le baptise, lui donne la sainte Eucharistie et, conformément à son désir, il le replace dans son tombeau et l'endort.

Un autre *chef* (regulus) du nom de Étellius résistait avec la même opiniâtreté, lorsque son fils unique et bien-aimé tombe renversé par un troupeau de porcs et meurt *dévoré à moitié* par ces animaux. Le roi déchire ses vêtements, envoie chercher le saint et lui promet de se convertir s'il ressuscite l'enfant. Patrice accourt, ordonne à l'un de ses disciples, *Anglais de naissance et nommé Malachie*, de le ressusciter. Celui-ci, d'une foi pusillanime, hésite d'abord et finit par refuser sous ce prétexte que, « n'ayant pas encore vu, dans les résurrections précédentes, se reformer des membres *qui n'existent plus*, » il ne tentera pas Dieu. « Tu n'as donc pas lu, reprend Patrice, que l'on peut tout, si l'on a seulement un grain de foi ? En punition de ton incrédulité, je te le prédis, tu n'auras plus dans ton église que « l'habitation d'un seul homme<sup>1</sup>. » Et se tournant vers les deux évêques, Elbre et Híbarus, ses disciples, il leur donne le même ordre, les assurant qu'il va les aider de ses prières. Ces derniers obéissent et rendent à ce mort *à demi dévoré* non-seulement la vie, mais l'intégrité première de ses membres. Étellius se fait aussitôt baptiser avec son peuple, construit une église sur l'emplacement du miracle<sup>1</sup>, et devant cette église élève quatre grandes pierres commémoratives en l'honneur de Patrice, des deux évêques et de l'enfant ressuscité.

A *Fiarts*, il ressuscite deux femmes enterrées *dans la colline*, puis *Fidilina*, femme généralement vénérée, morte en

1. Phrase obscure, mais que nous avons cru devoir conserver telle qu'on la donne.

couches, et dont les récits convertissent des milliers d'incroyants.

Plus tard il arrive à *Dublin*, qui ne portait pas encore ce nom et appartenait aux Norvégiens. Le fils du roi vient de mourir, et sa fille *Dublina* est retirée morte du fond d'un torrent. Ces deux enfants, couchés sur le même lit, vont être déposés dans le même tombeau; mais Patrice est là: grâce à lui, tous les deux ressuscitent, et *Dublina* DONNE SON NOM A DUBLIN. Tous les assistants sont baptisés dans la fontaine du midi de la ville, qui avait jailli sous un coup de ce bâton donné, disait-on, par Jésus, et c'est à ce moment que, dans sa reconnaissance, le roi confère le titre de primat à tous les futurs successeurs de Patrice au siège épiscopal d'Armagh.

Parfois il répare les erreurs commises dans les temps passés. Ainsi, à *Connactia*, il passe près de deux tombes au-dessus de l'une desquelles est une croix. Intérieurement averti qu'il y a là une méprise, il interroge le mort qui répond: « Hélas! on s'est trompé; cette croix ne m'appartient pas, mais bien à mon voisin; moi j'étais païen. » Et Patrice corrige de ses mains l'antique erreur.

Comme le grand apôtre dispose de la vie, il dispose aussi de la mort. Ainsi, à *Lagénia*, un idolâtre nommé *Foylgi le Roux*, ayant assassiné son cocher, Patrice se contente de maudire le coupable, qui meurt dans la journée. Mais bientôt le démon s'incarnant dans ce cadavre fait croire à sa résurrection et donne le change à toute sa famille. Le saint ne la laisse pas longtemps dans l'illusion, car, soufflant sur ce faux ressuscité, il commande au démon de se retirer, et le cadavre retombe à l'instant même <sup>4</sup>.

4. Voilà certainement un fait qui paraîtra légitimer les répulsions de la critique, mais lorsqu'elle aura étudié la question, lorsqu'elle aura lu dans notre 2<sup>e</sup> Mémoire le paragraphe relatif à l'insufflation diabolique des cadavres dans la nécromancie païenne, et surtout le récit d'un fait de ce genre emprunté par M. des Mousseaux à l'une des célébrités magistrales et savantes

Les résurrections de *géants* sont bien faites aussi, nous en convenons, pour embarrasser la foi insuffisamment préparée. Aussi, comme initiation préalable, nous permettrons-nous encore une fois de conseiller à nos lecteurs le parcours du chapitre XI de notre 2<sup>e</sup> Mémoire, et dans ce chapitre le paragraphe *pierres et menhirs*; ils y trouveront quelques détails très-frappants sur les *chaussées des géants* irlandais, et sur des monolithes du poids de cinq cent mille kilogrammes, auxquels la Société géologique de Londres vient d'assigner une origine africaine, comme pour se conformer à la tradition d'après laquelle encore ces blocs monstrueux furent jadis apportés et dressés par des sorciers *africains*.

Il pourrait donc y avoir dans cette concordance si extraordinaire entre une tradition universelle et des origines géologiques, sinon la justification du récit qui va suivre, au moins un *palliatif* quelconque à sa rude naïveté.

« Cheminant un jour avec ses disciples, Patrice rencontre un tombeau long d'une trentaine de pieds, et les disciples de s'étonner. « Nous ne savions pas, disent-ils, qu'il y eût jamais eu des hommes de cette taille. — Vous allez vous en convaincre, si vous le voulez, » dit Patrice; et il touche du bâton le sarcophage. Le mort se relève aussitôt, et s'adressant au saint : « Salut et sois béni, ô saint homme, pour avoir fait trêve un moment à mes peines (et il se met à pleurer *amarissime*) ! Puis-je vous suivre ? — Non, répond Patrice, en raison de ton aspect qui pourrait effrayer ceux qui m'accompagnent ; mais crois au Dieu du ciel, reçois le baptême et tu ne retourneras plus jamais aux lieux d'où tu viens ; mais dis-nous qui tu es. — Je suis Glas, fils de Cais, ancien porcheron du roi Lugair Hycate ; je fus tué, il y a cent ans, par Fian Maccon, dans le royaume de Mothfer. » Sur ce,

de Nancy (voir M. des Mousseaux, *Magie*), lorsqu'elle aura étudié l'histoire des fausses Jeanne d'Arc, des faux Démétrius, des faux Dauphins, etc.. elle pourra peut-être comprendre quelque chose à ce problème.

Patrice le baptisa et, *avec son consentement*, le rendit tout consolé à sa tombe. »

Mais laissons les géants et corrigeons la terrible impression qu'ils nous causent par la reproduction d'une scène remplie de fraîcheur et de suavité. « Le roi Léogaire avait deux filles, Ethné Rufa et Fidella Alba, élevées par deux de ses mages. Ces deux jeunes filles ressemblaient, dit Probus (toujours notre moine contemporain), à deux roses enlevées au même rosier (*velut de rosero exortæ rosæ*). Un matin donc, étant venues, au lever du soleil, à la fontaine de Clebach pour s'y baigner, elles trouvent, assis sur la margelle, Patrice et quelques-uns de ses disciples. Frappées de leur costume, de leur air vénérable, ces jeunes filles les interrogent naïvement sur leur profession et leur demeure, etc. « Il y a quelque chose de plus important que tout cela, dit Patrice, c'est de croire au Dieu qui a fait les cieux, la terre, la mer et tout ce que vous voyez, puis en son Fils co-éternel et consubstantiel, que je vous destine *pour époux*, si vous voulez bien m'obéir. » Ravies d'une telle proposition, les jeunes filles écoutent, croient, promettent, se laissent baptiser dans les eaux de la fontaine et demandent à voir immédiatement cet époux proposé. « Doucement, reprend Patrice, il faut auparavant changer et purifier vos cœurs, renoncer au monde et recevoir sa chair et son sang, viatique céleste qui vous permettra de mourir en paix et de passer à sa couche étoilée. »

A partir de ce moment, ces jeunes roses (*sic*) n'aspirent plus qu'à ce bonheur idéal, demandent le pain de vie, le reçoivent, et, tout aussitôt s'endormant dans le Seigneur, quittent ce *monde des corps* pour s'envoler aux célestes demeures de l'*Époux* (*statimque obdormientes in Domino, corporum habitaculis egressæ ad cœlestia Sponsi nuptias pervenerunt*).

Deuil général, et fureur des magiciens contre Patrice. Deux d'entre eux surtout, nommés Lugaich et Mael, ou fils de Neill, font tomber sur la terre, en signe de deuil, une

neige épaisse, dont le saint n'a pas de peine à démontrer la fantastique apparence. Alors, comme ceux de Pharaon, ces magiciens plongent tout le pays dans des ténèbres palpables qui frappent d'épouvante toute la population. Mais Patrice fait sa prière, et tout aussitôt la splendeur du soleil vient dissiper complètement ces ténèbres. Toutefois, le cœur de ces hommes et de la population s'endurcissant de plus en plus, Patrice recourt aux grandes armes de Moïse et frappe la terre qui engloutit à l'instant même ces nouveaux Abiron avec un certain nombre des habitants rebelles de Temrach (on montre encore aujourd'hui l'affaissement de la terre en cet endroit). Frappés de terreur, le roi et la reine se convertissent, bien qu'en punition de leurs crimes précédents le saint leur déclare que leurs enfants ne régneront pas après eux, mais bien leur frère et quelques-uns de ses descendants.

Cependant tous les mages n'avaient pas partagé l'indignation des premiers à propos de la mort des deux roses; Patrice achève leur conversion en prenant sa lyre, comme David, et en leur *chantant* les vérités évangéliques. Aussi, lorsqu'il voit la tempête apaisée, et sans doute aussi pour sécher les larmes de la famille, il consent à ressusciter les jeunes filles. Elles refleurissent donc, ces deux roses; mais, ayant déjà bu à la coupe des félicités éternelles, elles se prennent bien vite à les regretter et les redemandent à Patrice, qui les leur rend encore en les endormant à nouveau, et pour toujours cette fois. Après quoi il les enterre toutes deux auprès de cette même fontaine, et construit sur leur tombe une chapelle qui appartient longtemps et appartient encore au siège d'Ardmachana.

Voilà le sommaire très-exact de cette vie de saint Patrice, réputée si fabuleuse qu'on ose à peine la citer, et selon nous la plus éclatante comme puissance thaumaturgique, la plus prodigieuse comme résultats civilisateurs, la plus longue puisqu'elle remplit un siècle, et, quoi qu'on en dise, une des plus consciencieusement racontées.

Si quelque maître d'école du village de Kilpatrick, en Écosse, a pu faire écrire sur le berceau du grand homme : « Ici naquit Patrice, pâtre et porcheron du chef ou du petit roi Milchon, » l'Église romaine à son tour a *fait* écrire sur sa tombe : « Ici repose Patrice, *qui ressuscita soixante morts*, suspendit le cours des fleuves, chassa le druidisme, réunit les Iles Britanniques, fonda trois cent soixante-cinq églises, couvrit l'Europe de monastères et d'écoles. et répandit en tous lieux les lettres et la philosophie. »

Décidément, le jeune *porcheron* devait avoir été secondé par quelque auxiliaire bien puissant, et tous deux méritent bien que l'on s'en occupe quelque peu (voir l'Appendice F sur le « PURGATOIRE DE SAINT PATRICE »).

## § V.

### RESTAURATION DU MIRACLE DANS LE CENTRE DES GAULES.

1. Saint Germain d'Auxerre et saint Aignan. — 2. Sainte Geneviève.
- 3. Saint Mamert, fléaux et rogations.

Note I. — UN MONUMENT ET LA RÉVOLUTION.

Note II. — LES ROGATIONS PAÏENNES COMPARÉES  
A CELLES DE SAINT MAMERT.

#### 1. — *Saint Germain d'Auxerre et saint Aignan.*

Le tour des Gaules était venu. Pendant que l'empire romain se mourait, elles tendaient visiblement à une régénération complète, à laquelle l'Irlande n'allait pas rester étrangère.

Au centre de la France, un disciple de saint Patrice, Germain d'Auxerre, allait s'entendre avec les vainqueurs d'Attila, saint Aignan et saint Loup, pour reprendre, pendant la paix, le grand œuvre du premier siècle et compléter sa christianisation.

La jeunesse de Germain était loin de faire présager les riches fruits que devait porter son âge mûr. Il n'avait été pendant longtemps qu'un jeune et brillant seigneur, orgueil de sa province. Longtemps un vieux chêne, ornement de l'antique cité d'Auxerre, avait montré, suspendues à ses branches, les têtes des animaux sauvages immolés par cet intrépide chasseur.

Mais saint Amator, lisant dans l'avenir que ce *mondain* lui succéderait comme évêque, avait, un jour, déraciné l'arbre profane, et par cela même excité le courroux de celui qui devait plus tard l'invoquer comme son père.

La vie de saint Germain, écrite par des contemporains *sincères* et savants, nous représente ce grand homme comme une des gloires de la France, commençant par la réforme de son clergé, présidant des conciles, régularisant les canons, luttant de génie et de vertu avec toute cette phalange des saints du *v<sup>e</sup>* siècle, à savoir : les saint Hilaire, les saint Aignan, les saint Loup, qui tous étaient ses amis et ses compagnons de voyage.

Et quels voyages ! Sans nuire en rien à l'administration de son diocèse, qu'il élève au plus haut degré de la civilisation chrétienne, on voit continuellement Germain sur toutes les routes de France, tantôt à Arles, où l'appelle tel concile, tantôt à Paris, où il prophétise les saintes destinées de la *petite* Geneviève de Nanterre, tantôt en Bretagne, où, de concert avec saint Loup, il recrute une armée de missionnaires pour aller délivrer l'Angleterre du venin pélagien. Après l'avoir sauvée deux fois et porté la foi jusques dans l'extrême fond de l'Écosse, il y reçoit un ordre du saint pontife qui l'appelle à Rome. Il s'embarque donc pour l'Italie, mais c'est dans ce dernier voyage et dans cette même ville de Ravenne, déjà si glorifiée par tant de saints, qu'il termine une vie remplie de vertus et d'œuvres vraiment grandes.

Germain, par conséquent, n'avait nul besoin du dou des miracles pour être un saint du premier ordre ; mais, comme

nous l'avons dit, le miracle est aussi bien l'auréole que le gage de la sainteté, et nous pourrions juger de la sienne en laissant les Bollandistes nous donner la mesure dans laquelle ce don lui avait été départi.

Ils en font d'abord un exorciste hors ligne. « A son approche, dit le prêtre Constant cité par eux, ce n'est plus seulement en se roulant sur le sol que ces possédés font acte de présence, c'est, *suspendus dans les airs*, que notre saint les interroge et les adjure. C'est de là qu'on les entend répondre et promettre de céder, à la condition qu'en sortant il leur sera permis de nuire encore à leurs victimes; et comme le saint le leur défend, c'est alors qu'on les voit déposer celles-ci tout doucement sur les dalles de l'église, en laissant comme toujours derrière eux l'odeur pestiférée attachée à leur substance <sup>1</sup>. »

Germain découvrait les démons partout et sous toutes leurs formes. Nous avons parlé plus d'une fois, dans notre dernier Mémoire, de ces *festins* servis aux mânes et aux esprits dans l'antiquité païenne. C'était ce que les prophètes appelaient « dresser une table à *Memmi* (la Fortune <sup>2</sup>). Or, cet usage subsistait encore dans les Gaules au temps de saint Germain. Couchant un soir à la campagne, et voyant que ses hôtes, après avoir soupé, couvraient la table de nouveaux mets apprêtés d'une manière particulière, il demande pour qui se font ces nouveaux préparatifs. « C'est pour les *bonnes dames* qui marchent de nuit », lui répond-on.

Évidemment, en pareille circonstance, nos grands moralisateurs populaires auraient ouvert une suite de conférences à l'adresse de ces bonnes gens, pour bien leur démontrer l'inanité de leur superstition; mais ce n'était pas la méthode de Germain. La sienne était un peu plus probante, et comme il devinait fort bien quelle était la nature de ces *bonnes da-*

1. *Vie de saint Éleuthère*, écrite à Lyon par le prêtre Constant, sur l'ordre de saint Patient, évêque de cette ville.

2. Isaïe, LXV, 44.



mes, lui qui fuyait d'ordinaire toute espèce de tête-à-tête avec les femmes n'eut aucune peur de celles-ci, et se promit bien de veiller jusqu'à leur arrivée. « Effectivement, reprend son historien, *les esprits* ne manquèrent pas de venir sur le minuit. Dès qu'ils eurent aperçu le saint, ils voulurent sortir, mais il les arrêta de la part de Dieu, éveilla tous les habitants de la maison, et conjura en leur présence tous ces fantômes qu'il obligea à *se nommer*. Ils avouèrent tout, après quoi il les chassa honteusement, leur défendant de hanter désormais cette maison. Une telle leçon (la seule bonne, en ce qu'elle ne s'avise pas de nier l'évidence) désabusa non-seulement la province, mais une partie de la France de ce temps sur le compte de ces fées, sibylles, follets, etc., qui s'étaient maintenus jusque-là. »

Il fallait que cette supériorité comme exorciste fût bien célèbre, pour qu'un thaumaturge aussi fameux que saint Aignan, le grand évêque d'Orléans, se vît contraint à lui faire appel pour la consécration d'une église à laquelle il s'était vu forcé de renoncer, tant les démons s'y opposaient par leurs violences et leurs vacarmes.

C'était pour ces follets une belle *page* que cette résistance aux ordres du VAINQUEUR D'ATTILA <sup>1</sup> ! Quoique l'humilité de Germain souffrit de cette supériorité reconnue *par* et *sur* un homme comme saint Aignan, il consentit à se rendre avec lui sur les lieux, et là effectivement il reconnut que l'obstacle était encore plus redoutable qu'on ne le lui avait fait. Il eut donc recours à sa méthode, et ce fut encore par l'*évidence* que le grand exorciste voulut prouver la réalité de son ennemi. Il lui ordonna cette fois de se montrer sous une forme animale. Celui-ci, forcé d'obéir, s'étant manifesté à tout le peuple sous la forme d'un monstre épouvantable, Germain lui jeta une corde au cou, l'arracha hors de l'église et l'enchaîna à un poteau. « Par ce moyen, dit le narrateur,

1. Voir plus haut, p. 305.

le saint put faire les cérémonies sans aucun trouble; après quoi, il délia son prisonnier à la vue de toute l'assistance et lui commanda de se retirer sans faire le moindre mal à la moindre personne. »

Cette église fut appelée, A CAUSE DE CELA, Saint-Germain de l'*Adjurerie*, quoique depuis on ait changé ce dernier mot en celui de la *Juiverie*, ce qui est reconnu par les savants pour une erreur grossière.

Ainsi, voyez! dans un périmètre de deux lieues autour d'Orléans, voici trois monuments élevés pour constater trois choses, dont deux miraculeuses : l'église de Saint-Germain, au lieu où ces deux saints se rencontrèrent et s'embrassèrent, l'église de l'*Adjurerie*, exorcisée par saint Germain, et enfin, une troisième église, au lieu même où se fit, en *compte à demi* par ces deux personnages, la résurrection que nous allons raconter.

Saint Germain retournait à Auxerre et saint Aignan le reconduisait. On était à deux lieues d'Orléans, lorsque vint à passer un convoi qu'une pauvre femme suivait en sanglotant, car c'était celui de son fils. Pour une mère éplorée, quel coup de providence que de rencontrer deux *résurrecteurs*, dont l'un surtout, au dire des Bollandistes, trouvait dans cette occupation le *passé-temps* de ses voyages! La mère se jette donc à leurs pieds.

Les deux saints, vivement émus, feignent d'abord ne pas comprendre qu'on puisse leur demander une pareille grâce, ensuite ils hésitent, puis enfin, quand ils croient y voir la volonté de Dieu, une *honnête contestation*, comme dit le narrateur, s'élève entre eux, chacun voulant céder à l'autre les honneurs du miracle. Germain prétendait que le mort appartenait à Aignan, comme étant dans sa juridiction; Aignan soutenait au contraire que c'était à lui de faire honneur à son hôte. Enfin, Germain cède, se met en prière et ressuscite l'enfant.

Comme nous le disions tout à l'heure. pour éterniser la

mémoire de ce fait, on bâtit au-dessus du tombeau une église qui se voyait encore il y a quelques siècles, ainsi que la balustrade entourant la motte de terre sur laquelle l'évêque s'était agenouillé pour opérer son miracle.

Jusqu'ici nous avons puisé dans l'excellente étude consacrée à saint Germain d'Auxerre par M. Ch. Barthélemy, et tirée en grande partie de ce manuscrit du moine Héric, que les Bollandistes appellent *pervetustum*, très-vieux<sup>1</sup>. C'est encore à ce manuscrit qu'ils empruntent le fait qui va suivre. M. Barthélemy, de son côté, le prend dans D. Viole, et nous ne voyons aucune différence entre les deux récits.

« Saint Germain, disent les uns et les autres, avait ramené d'Irlande un saint moine du nom de Michomer. Obligé de se rendre à Besançon, il était parti d'Auxerre avec plusieurs de ses clercs, et Michomer, qui devait être du voyage, s'était vu obligé de remettre son départ au lendemain. Or, ce lendemain, étant arrivé seul au château de Tonnerre, à dix-huit milles d'Auxerre, il y est pris d'une grosse fièvre qui l'enlève dans la journée, et les fidèles du lieu l'enterrent dans une grotte creusée par la nature dans le flanc d'un rocher. Germain, informé de ce malheur (soit naturellement, soit par le Saint-Esprit), repasse peu de jours après par le même lieu, se rend à l'ermitage, fait lever la pierre, prie, et, appelant Michomer par son nom, celui-ci se relève sur son séant et le regarde. Germain lui demande ce qu'il fait, et s'il jouit d'un grand repos. « Grâce à vous, père bien-aimé, il ne m'est rien arrivé de funeste, reprend Michomer; tout m'est repos, tout m'est bienfait. — Eh quoi! tu ne voudrais donc pas revenir avec moi, pour me soulager encore dans mes rudes travaux? — Père très-saint, à moins que mon refus ne vous soit désagréable, je préfère continuer à vivre auprès du Christ dont je commençais à jouir, et je vous supplie de vouloir bien me ramener au plus vite au lieu dont vous avez inter-

1. Boll., *Acta SS.*, 8 octob., p. 4863.

rompu pour moi les jouissances.» Alors tous les assistants virent saint Germain, soutenant la tête de son ami, le replacer dans la même position qu'il occupait dans son sépulcre, le bénir et se retirer <sup>1</sup>.

« La force qui a ressuscité Lazare, ajoute le Bollandiste, était là tout aussi présente que l'est encore aujourd'hui la mémoire de ce fait, comme on peut s'en assurer en voyant l'oratoire élevé sur ce rocher offrir depuis ce temps, et *aujourd'hui* même (en 1550), le même nombre de fruits et de grâces bienfaisantes qu'il en offrait autrefois <sup>2</sup>. »

Mais voici qui va nous faire regretter une fois de plus que, lorsqu'il s'est agi de la réimpression des Bollandistes, la majorité des évêques consultés n'ait pas demandé la suppression de quelques contradictions, car il est triste de voir ces grands hagiographes, faute d'entente, contredire parfois dans le mois suivant ce qu'ils viennent d'établir dans celui qui précède <sup>3</sup>. Voilà, en effet, un critique nouveau qui, profitant de son droit, va jeter quelques doutes sur cette histoire si appréciée et si conforme à tant d'autres : « Trois raisons, dit-il, m'y contraignent », et nous, nous avouons qu'elles nous paraissent fort légères : « 1° MICHOMER N'EST POINT UN NOM IRLANDAIS. » Mais nous lui demanderons *en quoi* et *pourquoi*, lorsqu'on voit, dans le siècle suivant, un abbé très-historique et du même nom (le *pulcrius*, prieur de Sainte-Itha), s'appeler primitivement *Michomoc*, nom qui certes a bien de la ressemblance avec celui de *Michomer*.

« 2° SAINT LOUP N'A PU L'ENTERREDER, comme le prétendent d'autres manuscrits <sup>4</sup>, » et pour motiver cette impossibilité on ajoute « qu'au lieu de le faire venir de Troyes pour ensevelir son ami, il eût été deux fois plus prompt de faire venir

1. Boll., *Acta SS.*, 7 julii, p. 257.

2. Id., *ibid.*

3. Au 30 août, ou avril, p. 777.

4. Dom Viole et le moine Héric n'en disent pas un seul mot. Attaquez donc au moins sur les versions les plus accréditées.

quelqu'un d'Auxerre pour remplir cet office. » Eh quoi ! De ce qu'on aurait *pu* faire ceci, prendre tel ou tel chemin, il s'ensuit qu'on ait le droit de démentir l'historien qui vous dit : On a pris celui-là ? C'est toujours l'hypothèse substituée à l'affirmation. Mais ce qui milite en faveur de la tradition de saint Loup, c'est d'abord la convenance et les liens d'amitié subsistants entre les trois personnages. Ensuite voyez comme l'oratoire construit *précisément* à l'embranchement des trois routes si anciennes d'Auxerre à Troyes et à Besançon cadre bien avec ce voyage commun ; et comme son nom de *saint Loup le Reclus* s'accorde bien de son côté avec la statue de saint Michomer, placée au-dessus de l'autel. Pourquoi la réunion de ces deux noms amis, si les traditions ont tort ?

Enfin une troisième raison nous paraît bien moins heureuse encore. Le Bollandiste n'éprouve pas grand respect pour ce petit oratoire, « parce que de son temps on voyait encore sur le tombeau une ouverture au-dessus de laquelle on se penchait pour interroger saint Michomer, et de laquelle on entendait toujours sortir une réponse *sensible*. » Mais nous avons déjà vu que pendant très-longtemps, on ne consultait pas autrement, non-seulement au tombeau de saint Pierre de Rome, mais à celui de tous les saints.

Tout cela peut donc s'appeler une escarmouche, pendant laquelle de pauvres et bien petites raisons luttent avec très-peu d'avantage contre une formidable réunion de traditions respectables, contre la collection non moins respectable des parchemins d'Auxerre, dans lesquels se retrouve, année par année, tout ce qui regarde saint Michomer, contre le rituel qui lui fait honneur d'un office propre, enfin contre un monument et contre les miracles quotidiens qui s'y opéraient jusqu'à l'époque où, de son côté, un premier Bollandiste approuvait tout ce que le second désapprouve.

Il est temps d'en finir avec les miracles de saint Germain d'Auxerre. Comme ceux de son homonyme et contemporain, saint Germain de Paris, comme ceux de son ami saint Loup,

ils seraient innombrables. Il vaut mieux rechercher comment s'obtient une telle puissance et se convaincre qu'elle n'est due qu'à l'un de ces genres de vie qui paraîtraient une mort à tant d'autres.

Or, celle de saint Germain était bien autrement surhumaine encore que ses miracles. En voici quelques détails.

Depuis le jour où il était entré dans le sacerdoce jusqu'à celui qui le vit sortir de ce monde, il n'accordait à son corps ni pain, ni vin, ni sel pour assaisonner ses aliments. A son repas, il commençait par goûter un peu de *cedre*; après quoi il mangeait un peu d'orge qu'il avait préparée et moulue lui-même. Ce repas unique, il ne le prenait jamais avant le soir, quand il ne le retardait pas jusqu'au milieu et même jusqu'à la fin de la semaine. Une seule tunique composait son vêtement, et toujours de même épaisseur pour l'hiver comme pour l'été. Pour dormir, une simple couverture étendue sur la cendre, une planche pour reposer sa tête, un cilice pour déchirer sa peau, voilà tout; aussi le narrateur de sa vie donne-t-il pour certain que cette vie ne fut qu'un martyre sans interruption... Voilà comme dans ces premiers siècles on savait se ménager et se *refaire* pour administrer son diocèse, pour détruire deux fois de suite une hérésie lointaine, parcourir le monde, ramener à la foi une grande partie de l'Italie, lutter contre des assauts démoniaques incessants qui rappelaient ceux de saint Antoine,... et, comme *passé-temps*, multiplier les miracles, et surtout... *les résurrections de morts*!

Décidément on comprend que l'Église et les saints ne puissent pas s'enthousiasmer beaucoup pour le *comfort moderne*.

## 2. — Sainte Geneviève.

Le paganisme ne pouvait plus se faire illusion. Évidemment la contagion des saints gagnait le cœur de la France, cette

grande prédestinée des nations, et la vie de ces héros était écrite avant qu'ils s'en doutassent eux-mêmes.

Ainsi voilà, dans un des plus pauvres hameaux de l'Ile-de-France, une petite fille de sept ans qui ne se distingue peut-être de toutes ses jeunes compagnes que par un peu plus d'intelligence et de docilité; mais pendant qu'autour d'elle on ignore sa valeur et qu'elle s'ignore elle-même, on la connaît au bout du monde. C'est ce saint Siméon Stylite, que nous venons de voir gouvernant toute l'Asie du haut de sa colonne, qui révèle la naissance de la petite fille de Nanterre et charge des marchands syriens, en partance pour les Gaules, de s'informer de cette enfant et de le recommander à ses prières. En France, c'est un saint Germain d'Auxerre, qui, s'acheminant, en compagnie de saint Loup, vers la Grande-Bretagne, et s'arrêtant à Nanterre, la cherche des yeux dans la foule, la reconnaît sans la connaître, prédit sa destinée, et lui remet un anneau de cuivre sur lequel sont gravées une croix et l'image de Celui qu'il lui destine pour époux. C'est encore lui qui, dès le premier jour de son retour à Paris, s'informe de sa petite protégée, et sur ce qu'on lui répond « que cette enfant est restée bien au-dessous de ce qu'on en espérait », c'est lui qui se rend en toute hâte à son village, et sans prendre aucune autre information monte en chaire, menace les calomnieurs de Geneviève, la justifie contre tous, et prescrit à ses parents et à la foule de toujours écouter ses paroles et suivre ses conseils. Enfin c'est toujours lui qui, à l'heure de son agonie, détourne un instant ses yeux des horizons célestes entr'ouverts devant lui, pour reporter sa pensée sur l'ainée de ses filles spirituelles, et pour charger l'archidiacre d'Auxerre d'aller porter ses *eulogies*<sup>1</sup> à la jeune fille sur le front de laquelle il avait déposé jadis un *baiser*.

1. On appelait *eulogie*, soit un recueil de prières, soit une relique quelconque. Aussi quelques savants ont pensé que ces *eulogies* de saint Germain pourraient bien être cette *manche* de tunique conservée dans le reliquaire de Notre-Dame de Paris.

Ces *eulogies* furent pour Geneviève ce qu'elle fut elle-même pour la Lutèce de Julien, c'est-à-dire un véritable *palladium* qui sauvegarda la cité contre les Barbares et contre la peste, comme il la sauvegarderait encore contre les fléaux des jours actuels, si les générations modernes pouvaient se résigner à se laisser sauver par le transport d'une simple *châsse*.

Quant aux miracles de la jeune sainte, on les connaît.

Un des plus brillants, sans doute, dut être celui qui eut lieu à propos d'Attila. Devant les approches du fléau tout Paris prenait la fuite et se réfugiait dans les provinces voisines, non sans raison, car on devait prévoir qu'après avoir ravagé tout ce qui s'était trouvé sur son passage le Barbare ne ferait aucune grâce à la riche cité, aux portes de laquelle il se hâtait d'arriver. Mais Geneviève veillait sur sa ville, et après avoir réuni toutes les pieuses dames de Paris pour consulter le Seigneur, elle se leva tout à coup, et prédit que c'était Paris au contraire qui serait préservé, pendant que les villes où l'on voulait se réfugier seraient toutes abîmées. Là-dessus, on la traite de folle, de magicienne, et déjà l'on hésite entre la noyade et le bûcher, lorsque arrive l'archidiacre d'Auxerre avec les *eulogies* dont nous avons parlé. On se ravise, on se repent, et (tant il y a de vertu dans le patronage d'un grand homme !) à la voix de cette sainte réhabilitée l'émigration s'arrête, les fuyards reviennent, et tous attendent en paix les événements qui ne tardent pas à justifier la prophétie. Attila s'était arrêté, et, sans s'en rendre compte à lui-même, avait fait une *courbe* qui ne devait pas lui réussir.

Plus tard, Clovis assiège Paris, et le siège ayant duré dix ans, on peut comprendre que la famine fut grande et le désespoir complet; on parlait déjà de se rendre à discrétion, lorsque Geneviève relève encore une fois tous les courages en affirmant que les provisions arriveront à l'heure voulue. Et elle avait encore raison, car, avertie en songe d'aller les chercher à Arcis, elle en rapporta bientôt, à travers mille



périls, une quantité de blé suffisante pour l'entretien de toute la ville, grâce à la multiplication miraculeuse qui s'en faisait entre ses mains.

A ces miracles publics venaient s'adjoindre, comme toujours, une multitude de miracles privés. Ici on nous parle de douze possédés amenés chez elle, *qu'elle tient suspendus en l'air* pendant leur interrogatoire, comme le faisait son maître <sup>1</sup>, et qu'elle guérit en les envoyant au tombeau de saint Denis, dans la belle basilique élevée par elle à ce premier de nos martyrs.

A Nanterre, c'est une femme qu'elle a délivrée du démon, et dont l'enfant, âgé de quatre ans, tombe au fond d'un puits et y séjourne trois heures. La mère, désolée, l'apporte à Geneviève, qui le cache dans son manteau jusque chez elle, et ne cesse de le pleurer avec la mère, jusqu'à ce que la mort vaincue leur abandonne sa proie. Quarante jours après, l'enfant était instruit, baptisé et recevait le nom de *Cellomarus*, en raison de la *cellule* de la sainte, dans laquelle il avait été ressuscité.

Bientôt son crédit devient immense. Elle va à Lyon, et toute la ville se rend à sa rencontre; elle revient à Paris, et cette fois ce sont les portes de la grande cité qui, fermées par ordre royal, s'ouvrent toutes seules à son approche.

Cette belle vie, cependant, prend fin comme toutes les autres, et certes on ne pourrait en rejeter arbitrairement quelques pages sous prétexte de rédaction postérieure, car ce fut son directeur (le saint prêtre Gènesius) qui l'écrivit dix-huit ans après sa mort, dans les mêmes termes employés depuis par Adon et par tous les autres historiens. Ce saint prêtre a donc été le témoin de tous les faits, le confident de toutes les pensées, l'admirateur de toutes les vertus de celle que nous ne craignons pas d'appeler, pour notre part, la Jeanne d'Arc du v<sup>e</sup> siècle.

1. Saint Germain.

Mais les héroïnes canonisées ne meurent plus jamais, même pour ce monde, car c'est précisément à l'heure où elles le quittent que se développent à l'infini leurs rapports avec lui. C'est dire que depuis treize siècles Geneviève est restée la patronne constamment protectrice de Paris. Qui dira, qui saura combien de fois elle a sauvé la capitale au moment de ses plus imminents périls?

Quoique nous connaissions tous le miracle des *Ardents*, essayons d'en rappeler les détails, ne fût-ce que pour nous faire rougir de ne plus rien demander à celle qui accordait tant à nos pères.

Ce que nous allons en dire est tiré par les Bollandistes d'un manuscrit latin de Bruxelles, rédigé par un génovéfain contemporain du fait qu'il raconte <sup>1</sup>.

L'an 4429 et 4430, sous le règne de Louis le Fort, « *les crimes souillent la ville* et le mal vengeur se déclare. » C'est une inflammation terrible qui, s'attachant aux membres et au visage, conduit en peu d'instantes les malades au tombeau. Comme toujours en pareil cas, l'art des médecins est impuissant et le nombre des victimes augmente tous les jours. Mais avec une sainte patronne le mal est toujours conjurable. Étienne, évêque Paris, surnommé le *Père des pauvres*, se rappelant les grands miracles opérés par l'intercession de sainte Geneviève, et notamment cette terrible inondation, qui recula subitement à l'aspect de son antique demeure, décide que l'on priera les chanoines du monastère qui porte son nom de permettre la translation momentanée des dépouilles de la sainte dans la cathédrale de Paris, où se trouvent réunis, comme dans un hôpital, une masse de malades. Comme bien on le pense, les chanoines accueillent avec bonheur cette demande, et la châsse fait son entrée dans la métropole au milieu d'un immense concours. L'évêque avait eu soin de faire compter scrupuleusement les malades et de

1. C'est là probablement que M. Barthélemy aura puisé sa relation.

bien faire constater leur état. O prodige! tous ceux qui ont le bonheur de *toucher* à cette châsse avec foi sont guéris à l'instant, et comme tous la touchent, sur CENT malades inscrits, CENT malades seraient sauvés complètement, « SI TROIS, disent les rapports, n'avaient pas avoué eux-mêmes que la foi leur avait manqué. Aussitôt ce n'est plus dans toute l'église qu'une acclamation générale. Le délire est au comble. En vain le pasteur et son clergé veulent-ils calmer cette effervescence, ces transports, et prendre la parole, ils ne le peuvent, et comme tous les assistants ils prennent le parti d'acclamer tout simplement le prodige *en versant de bien douces larmes.* »

L'enthousiasme fut si désordonné, que le bon prêtre qui nous raconte, *de visu*, cette grande scène, ajoute avec l'accent de la vérité la plus naïve : « Nous entendîmes tout à coup des vociférations si coupables sur la nécessité de laisser à tout jamais la châsse en ce lieu et de ne plus la rendre aux géno-vérains, qu'épouvantés de *cette piété si impie* nous étendîmes nos mains vers le ciel, et qu'après avoir jeté un dernier regard sur l'image de notre chère sainte nous nous hâtâmes de courir à notre couvent <sup>1</sup>. » Cependant, les gens de l'autorité ayant fait comprendre au peuple la gravité d'une telle demande, on reporta la châsse en grande pompe à son église, mais au milieu d'une telle foule, qu'elle ne put arriver à Sainte-Geneviève que bien avant dans la nuit.

Le lendemain, les guérisons continuaient, et, peu de jours après, Paris, tous les environs et le reste de la France étaient entièrement délivrés de ce fléau : sainte Geneviève avait étouffé l'ennemi sur tous les points à la fois.

L'année suivante, le pape Innocent II étant venu à Paris ordonna de nouvelles enquêtes juridiques sur ce « grand événement », et voulut que la mémoire en fût à jamais con-

1. « Quando *audivimus* impias voces... voces illæ terruerunt nos, et declinantes impiam populi pietatem acceleravimus ad propria. »

sacrée par une fête annuelle que l'on célèbre le 26 novembre; il voulut ensuite que sur l'emplacement de l'ancienne maison de la sainte, et tout à côté de Notre-Dame, on élevât une église appelée Notre-Dame *la Petite* ou *des Ardents*. Cette église fut démolie en 1747.

En fait de certitude historique que veut-on de plus? — 1° une maladie affreuse, épidémique et sans remède; — 2° un évêque qui, avant d'essayer le miracle, fait une enquête sur les chiffres; — 3° un emplacement qui permet de tout voir et de tout compter à la fois; — 4° un miracle subit et complet qui ressuscite, on peut le dire, cent cadavres sur... CENT trois; — 5° un narrateur qui a tout vu et dont le récit, écrit sur place, cadre avec tous les autres, comme avec toutes les traditions; — 6° continuation très-historique de miracles et de bienfaits jusqu'à nos jours. Encore une fois, que veut-on de plus (1)?

I. « UN MONUMENT ET LA RÉVOLUTION. » — Quant à ce monument hybride (a) qui porte tour à tour le nom de Sainte-Geneviève et celui du Panthéon, il est resté, depuis sa construction, comme un indicateur infaillible de la hausse et de la baisse révolutionnaire ou chrétienne. La croix disparaît-elle au sommet du monument, c'est que la Révolution monte et que les reliques de la sainte vont être remplacées par les restes de Marat. La croix reparait-elle, soyez certains que la Révolution a reculé et que la sainte est rentrée dans son domaine. Au bout d'un certain temps, après avoir été arrachée de nouveau, la croix revient encore, mais cette fois surmontant un fronton qui nous montre Fénelon fraternisant avec Rousseau, et Bossuet avec Voltaire. Soyons certains que 1830 a sonné, et que le *juste milieu* de l'éclectisme politique et religieux a trouvé sa formule (b).

(a) *Hybride*, c'est-à-dire appartenant à deux espèces.

(b) Au moment où l'on exécutait ce fronton, nous nous rappelons que M. Michel Chevalier en applaudissait l'idée en ces termes : « Oui, plaçons au Panthéon les restes de ces hommes du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais sur leurs monu-

Aujourd'hui, toujours privé de son trésor et déshonoré par son fronton, ce monument semble être encore dans l'attente. L'avenir lui réserverait-il une heure où Paris épouvanté lui rapporterait, en l'implorant, son palladium antique ? Ce Paris doit-il rentrer au contraire dans les voies ouvertes par Marat, ou persévéra-t-il dans les absurdités du bas-relief *juste milieu* ? Nous l'ignorons ; mais ce que nous savons parfaitement, c'est que toutes les forces et magnificences de la Rome païenne ne la sauvèrent pas de l'envahissement des Barbares, et qu'elle tomba le jour où le culte et le palladium de Vesta tombaient avec elle.

ments déposons leurs ouvrages couverts d'un *voile*. Apprenons au peuple à bénir leur mémoire, mais ne lui enseignons pas leurs systèmes. »

Cette phrase nous a toujours paru l'expression la plus charmante du système éclectique : bénir des enseignants dont on n'ose pas lire les enseignements !...

### 3. — *Saint Mamert, fléaux et rogations.*

Nous nous sommes trop occupé déjà des *fléaux épidémiques* et de leurs *génies*<sup>1</sup>, pour oublier ceux qui, dans le v<sup>e</sup> siècle de notre ère, décidèrent de l'institution des *Rogations*.

A cette époque, un archevêque, nommé Mamert, occupait le siège de Vienne, et bien qu'il ait eu quelques difficultés de juridiction avec le pape saint Hilaire, il l'occupait à la plus grande gloire de Dieu et au plus grand avantage de son troupeau.

L'ennemi du genre humain devait éprouver un tel homme, et pour mieux y réussir il employa cette arme terrible et toute spéciale que nous avons appelée la *simultanéité des fléaux*, phénomène inexplicable en ce qu'il concentre dans une même heure et sur un même lieu ces mêmes plaies si variées et en apparence si indépendantes que l'*Exode* et l'*Apocalypse* nous montrent, soit à la cour de Pharaon. soit

1. 2<sup>e</sup> Mém., t. I, app. C, *Génies épidémiques*.

aux derniers jours du monde. Rien de plus fréquent encore aujourd'hui que cette solidarité, sans aucune raison, de certains fléaux de provenance souvent très-opposée; le monde, qui ne réfléchit à rien, ne se préoccupe même pas de cette mystérieuse association, et subit comme un *hasard* malheureux ces épreuves ou permissions de l'ordre le plus providentiel.

Nous avons demandé bien des fois au rationalisme, qui croit tout savoir, quelle connexité *naturelle* pouvait exister par exemple entre la guerre, les pluies de pierres, les incendies et les inondations, et la réponse est peut-être partie, mais ne nous est jamais parvenue. Et cependant notre question subsiste, et ce que la Bible appelle à chaque instant « les flèches du Seigneur » est l'application collective des principaux articles du code pénal divin <sup>1</sup>.

1. Nous promenant, il y a quelques années, dans le Valais, nous retrouvâmes notre phénomène. Tout le pays gémissait encore, et ne savait comment s'expliquer la hiérarchie chronologique des *sept* plaies qu'il venait de traverser en *sept* années consécutives. La *première* avait été signalée par la *guerre civile* entre protestants et catholiques; la *deuxième*, par une épidémie très-meurtrière sur les enfants *nouveau-nés*; la *troisième*, par une épidémie de *sauterelles* qui avait amené la famine dans la *quatrième*; la *cinquième* avait été l'année des grandes *inondations*; la *sixième*, celle des grands *tremblements de terre*; et la *septième* avait vu toutes ces épreuves couronnées par une succession d'*incendies* qui avaient dévoré toutes les forêts du canton, sans que la surveillance la plus active ait jamais pu même soupçonner un coupable. La science n'y comprenait rien. Mais mon guide, excellent paysan valaisan, ne confondait pas, comme elle, ces savants et méthodiques *fléaux collectifs* avec les petites épreuves inintelligentes et partielles des années ordinaires; pour lui c'était un même et seul *génie épidémique*, car le siècle parle mieux qu'il ne pense, qui avait rédigé et joué ce grand drame en sept actes, et il avait raison.

Nous ne doutons pas que dans ces deux dernières années on n'ait fait les mêmes réflexions que notre paysan valaisan, en voyant se développer dans le même ordre sur la terre d'Afrique: 1<sup>o</sup> la guerre; 2<sup>o</sup> le choléra; 3<sup>o</sup> les incendies de forêts sans auteur appréciable; 4<sup>o</sup> les sauterelles. Tout musulman qu'il soit, nous sommes persuadé que ce peuple s'attend à fournir les trois dernières étapes dont la civilisation française ne soupçonne certainement pas la possibilité; mais nous le répétons, l'essentiel est de ne pas confondre l'œuvre des *génies épidémiques* avec ces épreuves normales et naturelles telles que

La difficulté n'est pas d'aujourd'hui, car si nous en revenons à saint Mamert, nous voyons son diocèse, jusque-là fort heureux et tranquille, envahi subitement par une de ces coalitions démoniaques, providentiellement permises, mais du caractère le plus étrange. Cette fois, ce n'était plus seulement la terre qui tremblait, ou les inondations qui venaient la dévaster, c'étaient des vacarmes nocturnes (sans *tapageurs* visibles) qui venaient glacer tous les esprits, des incendies qui naissaient et renaissaient à chaque pas, et, chose bizarre ! les bêtes féroces qui émigraient de la montagne et semblaient s'être donné rendez-vous avec les bêtes innocentes de la forêt, telles que les biches et les cerfs, sous les murs de cette malheureuse cité.

Pour nous en donner une idée, les Bollandistes nous renvoient au récit de saint Avitus, disciple de saint Mamert, et à la lettre de saint Sidoine, son ami et évêque de Clermont; nous allons les donner l'un et l'autre.

« ... Je sais, dit saint Avitus, qu'un grand nombre de nos contemporains en est encore à rechercher quelles ont pu être les causes des terreurs que nous avons subies en ce temps-là. En effet, des incendies multipliés, des tremblements de terre continus, des tapages nocturnes, etc., semblaient dresser je ne sais quel bûcher mystérieux sur lequel toute la ville était destinée à périr. Dans les quartiers les plus populeux, on voyait pénétrer dans l'intérieur des maisons les bêtes de la forêt. Était-ce seulement leur *image*, c'est-à-dire une hallucination de la vue, ou était-ce au contraire une réalité ? Dieu le sait. Quoi qu'il en soit, dans les deux cas il était également miraculeux de voir des bêtes aussi cruelles si promptement apprivoisées, ou de voir de pareils fantômes causer de pareilles terreurs en illusionnant la vue <sup>1</sup>. Dans le public,

nos incendies de cours d'assises et nos crues de fleuves à époques fixes (α).

1. On voit que dès ce temps-là on n'avait rien à apprendre sur les hallucinations.

(α) Voir notre appendice C sur les *Génies épidémiques*, vol. 1 du 2<sup>e</sup> Mémoire sur les *Espits*.

tous les avis étaient partagés, on émettait des opinions de tous les ordres. Les uns, dissimulant ce qu'ils pensaient, attribuaient tout au hasard, les autres, d'un esprit plus sain, redoutaient des maux plus horribles encore, conséquence probable de ceux que l'on voyait. Qui pouvait en effet au milieu d'incendies si répétés ne pas redouter un embrasement pareil à celui de Sodome? Qui pouvait, devant ces tremblements de terre, ne pas craindre l'effondrement des toits, ou l'ouverture de nouveaux gouffres? Qui pouvait ne pas redouter les malédictions du désert pour une pauvre ville dans les maisons de laquelle chacun voyait (ou croyait voir, *videre se putans*) des créatures aussi craintives que le sont les cerfs entrer par les portes jusqu'au foyer des maisons?

« C'est entre ces épouvantements publics et ces terreurs privées, que nous traînâmes notre misérable vie, jusqu'à la nuit de ces veilles solennelles dont la coutume de l'Église fait précéder le grand anniversaire de la Pâque. On se reposait avec confiance dans l'espoir que l'on touchait à la fin de tous les maux, et l'heure était venue de se livrer à l'espérance. Nous étions donc arrivés à cette nuit sacrée qui devait nous apporter l'absolution publique de toutes nos fautes, lorsque les *vacarmes*, infiniment plus effroyables qu'ils ne l'avaient été jusqu'ici, *empruntèrent l'éclat du tonnerre* pour bien nous prouver que le fléau allait frapper un grand coup, après lequel nous ne pourrions plus rien attendre que le chaos. Et nous avions raison, car le faite de la métropole élevée sur le sommet de la colline qui domine la ville de Vienne commença dès lors à s'enflammer de la manière la plus effrayante. Aussitôt adieu toute la joie de la solennité, car chacun se mit à trembler pour sa propre maison et pour la citadelle. Quant à l'archevêque, il se refusa à interrompre son service, et resta ferme à son poste, tant la ferveur de sa foi le soutenait, jusqu'au moment où l'abondance de ses larmes parvient encore une fois à éteindre l'incendie.



Lorsque son désespoir fut calmé, il rentra dans l'église, et, les flammes ayant cédé à ses prières, la magnificence de l'éclairage intérieur reprit toute sa splendeur.

« ... C'est alors qu'il lui vint dans l'idée de promettre à Dieu, du fond de son cœur, l'établissement de ces *Rogations*, avec les psaumes et les prières que le monde entier répète encore aujourd'hui <sup>1</sup>. »

Voilà le sommaire de l'homélie que saint Avite consacra à ces grands événements.

Voici maintenant un fragment de la lettre de saint Sidoine, évêque de Clermont, à son ami Mamert :

« Tu n'as pas oublié nos préoccupations au sujet de ces grandes suppliques instituées par toi dans ces tristes jours où la malheureuse ville de Vienne, confiée par le ciel à tes soins, était désertée par tous ses habitants, en raison de l'épouvante causée par tant de prodiges. C'étaient non-seulement les murs de la ville qui se trouvaient ébranlés par les tremblements de terre, mais les crêtes de tous les toits, s'embrasant *subitement*, s'effondraient et s'entassaient sur le sol en vraies montagnes de braise <sup>2</sup>. Tantôt on était épouvanté de l'imperturbable audace des cerfs qui venaient s'installer dans les maisons et sur la place du Forum... Quant à toi, demeuré seul dans cette ville abandonnée et de ses grands et de son peuple, et te rappelant l'histoire des Ninivites, tu fus le seul à ne pas t'abandonner au désespoir. Et cela se comprend, car tu n'aurais pu, sans crime, te méfier du ciel après l'expérience des grâces que tu venais d'en recevoir. En effet, à l'un des premiers incendies de la ville, ta foi brillant plus encore que de coutume, le peuple, frappé d'épouvante devant un tel prodige, VIT AU SEUL ASPECT DE TON CORPS LE FEU RETOURNER EN ARRIÈRE, FUIR DANS TOUTES LES DIRECTIONS, ET LES FLAMMES, PAR UN MIRACLE AUSSI

1. Boll., *Acta SS.*, 44 maii.

2. « Nunc ignes sæpe flammati caducas culminum cristas, superjecto villarum monte, tumulabant. »

TERRIBLE QUE NOUVEAU, RESPECTER, EN SE RETIRANT, CELUI QUE PAR LEUR NATURE ELLES POUVAIENT DÉVORER <sup>1</sup>. »

Et il ajoutait ailleurs : « C'est bien toi, ô Mamert, toi le père et le pontife de ton peuple, qui as véritablement trouvé, institué, développé les vraies Rogations ! Que pouvaient-elles être auparavant, si ce n'est, disons-le tout simplement et sans blesser la piété, quelques formules de prières, vagues, courtes, chancelantes (*oscitabundæ*) , trop souvent alourdies par les repas qui les entrecoupaient (*interpellantium prandiorum obicibus hebetabantur*), appliquées tout au plus à la sécheresse et à la pluie... Dans les tiennes au contraire se trouvent réunis les prières, les jeûnes, les chants sacrés et les larmes... Et si je connais bien les habitudes de ton'esprit, je ne crains pas de te convier à ces larmes plutôt qu'à ces anciens festins <sup>2</sup>. »

On voit donc qu'au v<sup>e</sup> siècle nous ne sommes pas plus débarrassés qu'au 1<sup>er</sup> des fléaux démoniaques, des miracles qui en délivrent, et de la foi qui fait naître ces miracles. (II) Bref, nous n'avons pas progressé dans la voie du rationalisme, puisque nous avons vu Gibbon lui-même, pour la première fois, obligé de s'*agenouiller*, ne se relever depuis qu'à force d'illogisme et de *parti pris*.

Voyons si nos adversaires seront plus heureux avec saint Remi, saint Benoît et saint Grégoire, qu'ils ne viennent de l'être avec saint Étienne et saint Augustin <sup>3</sup>.

1. Saint Sidoine, *Ep.* l. VII. « Nam cum vice quadam civitas conflagrare cœpisset, fides tua in illo ardore plus voluit, ut cum in conspectu pavida plebis, objectu solo tui corporis ignis recussus in tergum fugitivis flexibus fugierit, et miraculo terribili inusitato, flammæ intuebantur cedere per reverentiam cui sentiri debent per naturam. »

2. Id., *ibid.*, l. V, c. iv.

3. Nous consacrerons dans le second volume une étude toute spéciale aux incendies épidémiques.

II. « LES ROGATIONS PAIENNES COMPARÉES A CELLES DE SAINT MAMERT. » — Un demi-siècle avant les rogations de saint Mamert, nous voyons celles du paganisme disparaître dans les Gaules au milieu de l'indignation générale. Voici quels avaient été les derniers fruits de ce rite si *pastoral* en apparence.

On sait qu'au vingt-troisième jour de mai se trouvait fixée chez les païens la célébration des lustrations agricoles appelées *Ambarvalia* (a). Or, les Actes de nos martyrs nous montrent les habitants d'Agnani se réunissant à l'un de ces anniversaires, au son des trompettes, et voulant forcer un de leurs compatriotes, nouvellement converti par les prêtres chrétiens, à fournir la victime du sacrifice. Les hommes de Dieu ayant pris parti pour lui, et fait sentir à ces gens leur impiété, s'attirèrent toutes leurs fureurs. Sisinne, occupant le premier rang parmi ces chrétiens, fut le premier à tomber sous les coups de leurs instruments et des haches. Resté pour ainsi dire sans vie sur son lit, le lendemain de très-bonne heure il allait rendre le dernier soupir, lorsque les paysans, faisant irruption dans son église, se mettent en devoir de terminer son martyre. Il essaye encore de prendre la fuite, mais aussitôt arrêté, il est lié par eux et conduit avec Alexandre à l'idole de Saturne, objet de leurs adorations. Au cou de Sisinne ils suspendent des grelots comme ceux de leurs bêtes de somme, et le malheureux, épuisé de fatigue, couronne son martyre en tombant dans le trajet sous les coups qui veulent accélérer sa marche. Quant à Alexandre, après avoir été traîné longtemps par les pieds à travers les ronces et les pierres, il finit par arriver vivant au temple. Mais là on allume un grand feu, et on lui donne le choix entre le sacrifice et le brasier. Son choix n'est pas douteux, et ce cruel supplice amène sur-le-champ sa fin et son triomphe. Ses bourreaux toutefois ne tardèrent pas à s'apercevoir de leur crime, car un nuage de la couleur la plus noire et sillonné d'éclairs et de coups de foudre, s'étant élevé de l'emplacement du martyre jusqu'aux extrémités de l'atmosphère, les remplit d'épouvante et de remords. Aussi, peu de jours après, l'idolâtrie était-elle vaincue par le sang de ces généreux martyrs et cédait-elle la place à toute une nation de fidèles.

(a) Du verbe *ambire*, parcourir, parce qu'on parcourait les campagnes, comme Virgile a soin de nous le montrer dans ses *Géorgiques* :

Et cum lustrabimus agros.

Au lieu de purifier les campagnes, les rogations païennes avaient ce jour-là purifié les cœurs et les esprits, et les avaient préparés à ces nouvelles rogations qui n'émanent évidemment ni du même esprit, ni des mêmes hommes (a).

(a) Voir Baronius, anno Chr. 400, § 6.

---

# SIXIÈME SIÈCLE

OU

## LE DRUIDISME EXPULSÉ ET LA MONARCHIE EUROPÉENNE MIRACULEUSEMENT CONSTITUÉE

---

### § I.

#### QUATRE CENTRES DE MIRACLES AUX QUATRE POINTS CARDINAUX DES GAULES.

1. Au *midi* : saint Césaire, saint Honorat, saint Gènesius. — 2. A l'*est* : saint Claude et ses résurrections anniversaires. — 3. Au *nord* : saint Éleuthère. — 4. A l'*ouest* : la grande école irlandaise descendue dans la Bretagne armorique.

1. — Au *midi* : *saint Césaire, saint Honorat et saint Gènesius.*

Bien habile maintenant qui pourra détacher le miracle du sol de nos Gaules ! Cinq siècles déjà se sont écoulés depuis le jour où nous l'y voyions pénétrer avec les sept missionnaires de saint Pierre. Depuis, nous l'avons vu entraver à lui seul la marche des Barbares, et bientôt ce sera l'histoire de la France tout entière qu'il faudra déchirer, pour peu que l'on essaye d'en *purifier* ses annales.

En effet, pendant que l'Italie s'habituaient assez bien aux Odoacre et aux Théodoric, tout ariens qu'ils pussent être, les évêques gaulois ne perdaient pas de vue toutes les chances de conversion que les Francs, à l'intelligence si vive et au

caractère si droit, pouvaient leur faire espérer. Aussi voyait-on ces nouveaux apôtres préparer partout en même temps la grande moisson qu'ils espéraient, en versant simultanément la semence au *midi*, à l'*est*, au *nord* et à l'*ouest* de cette belle terre de France qui devait leur livrer bientôt toutes les autres.

Suivons-les dans leur travail d'initiation.

Né au cœur de la France (Châlons), élevé à Lérins, appelé dans la ville d'Arles par Ennius, son archevêque, Césaire, après la mort de celui-ci, va se cacher pendant quelques jours dans les *Alyscamps*<sup>1</sup> pour fuir l'épiscopat. Vains efforts ! Comme Ambroise, comme Martin, Dieu le prend par la main et l'assoit de force sur le siège qu'il le charge d'illustrer. Ce siège, le premier des Gaules, et le saint héritage des Trophime et des Gènesius, il ne le laissera pas déchoir. Son apostolat y sera sublime. Pendant qu'il s'attache tous les cœurs par une charité sans limite, il éclaire tous les esprits, soit par des ouvrages malheureusement perdus, soit en présidant avec autorité plusieurs synodes et conciles, soit en achevant d'y terrasser l'incroyance des Barbares par une multitude de miracles trop longs à rapporter.

Malheureusement son épiscopat fut à chaque instant troublé par la persécution. Assiégé par Clovis, exilé par Alaric, il est enfin dénoncé comme traître à Théodoric, arrêté et mandé par lui à Ravenne, où il est conduit sous bonne escorte. Mais cette fois le roi ne se doute pas que c'est le prisonnier qui marche à son triomphe. Introduit dans le palais, il se présente avec une telle dignité, que le maître se met à trembler à son approche. Lui-même l'avoue : « Cet homme, dit-il, a un visage tellement angélique, qu'il n'est même pas permis de le suspecter. »

1. *Alyscamps*, littéralement *Champs-Élysées*, cimetière antique et d'un intérêt sans égal, appartenant au paganisme mourant et au christianisme naissant.

Mais aux saints il ne suffit pas d'imposer, il leur faut avant tout convertir, et le nôtre n'ignore pas que le miracle est le grand convertisseur. Il sait d'ailleurs que dans cette même ville de Ravenne saint Apollinaire, en l'année 57 de notre ère, avait frappé pour la première fois les idoles, en y ressuscitant un mort. Pourquoi le bras de Dieu se serait-il raccourci? Il s'informe donc et apprend qu'une dame d'une haute distinction *est dans les larmes*, en raison de la perte de son fils unique. Il se rend chez elle, s'assure de la mort de l'enfant, et, après avoir longuement prié et pleuré, il laisse auprès du cadavre son secrétaire, le prêtre Messien, avec ordre de l'avertir aussitôt que l'enfant sera ressuscité. Effectivement, au bout d'une demi-heure sa confiance est justifiée; l'enfant revient à la vie, ouvre les yeux, et crie à haute voix à sa mère : « O ma mère, courez bien vite remercier ce grand serviteur de Dieu dont les prières m'ont rendu à la vie! » Celle-ci vole chez le saint, qui déjà savait tout sans avoir vu personne, et, pleine de reconnaissance, elle le supplie de prendre son fils, de l'attacher à son service et de le ramener avec lui dans les Gaules, ce qui lui est accordé sur-le-champ.

Ici, comme bien on le pense, la garantie du fait est dans l'enthousiasme qu'il excite. Pendant que le peuple se précipite sur le passage de Césaire et croit à sa parole, pendant que le roi lui fait amende honorable et lui accorde toutes ses demandes, le pape et les grands veulent à leur tour le combler de présents et d'honneurs, de telle sorte que cet homme, conduit en Italie comme un criminel, en revient couvert de gloire et chargé de fruits de salut.

C'était la seconde fois que Ravenne cédait devant la résurrection d'un enfant.

Saint Fortunat, saint Aridius, saint Martien, etc., renouvellent à leur tour dans tout le midi la grande scène de Ravenne, et même avec beaucoup plus d'ampleur, puisque saint Aridius ressuscite du même coup *tous ceux des siens*

*qu'il avait perdus pendant une longue absence : « fait si bien prouvé, disent les Bollandistes, par les monuments contemporains, que l'on s'étonne qu'il ne lui ait pas valu les honneurs du Bréviaire romain. »* Le père Mabillon fait la même remarque à propos de saint Martian, abbé d'Apt.

Mais il ne s'agissait pas seulement de résurrections, et, puisque nous sommes au *midi*, nous ne devons pas oublier un fait colossal, qui, dans notre premier plan, constituait à lui seul un chapitre intitulé : « TOUTE UNE VILLE TOMBÉE DANS LE RHONE ET SAUVÉE PAR UNE PRIÈRE. » Avec un pareil fait on est à peu près sûr, au moins, d'échapper à la monotonie, car il est sans précédent, et la récidive est encore à venir.

Nous avons vu plus haut (v<sup>e</sup> siècle, p. 247) un grand fleuve (l'Adige) envelopper une église dans toute sa hauteur sans pouvoir y pénétrer, tout en désaltérant les fidèles qui s'y trouvaient réunis ; nous allons voir maintenant un autre grand fleuve (le Rhône) recevoir d'un autre saint l'ordre de rapporter au rivage toute la population d'une ville précipitée dans ses flots.

Vers les derniers jours du III<sup>e</sup> siècle, saint Gènesius, évêque d'Arles et martyr, avait laissé dans tout le midi de la France une grande réputation de sainteté et de crédit auprès de Dieu. Au jour même de sa mort, poursuivi par des assassins, il avait traversé le Rhône d'une manière miraculeuse, et les deux rives du fleuve avaient conservé de ce fait une telle mémoire, qu'il avait fallu partager entre elles les reliques du saint, lui ériger deux églises et lui décerner comme un double culte dans une seule et même ville.

Des deux côtés du Rhône, ses dépouilles ressuscitaient des morts, entre autres le fils d'un certain chevalier Murcien, mort d'une angine. Les Bollandistes nous apprennent que le père désespéré avait porté lui-même son fils sur le tombeau du saint, lui promettant que si la résurrection avait lieu il se vouerait pendant un an et son fils pendant six au service



du monastère. Or, c'était après trois jours de prières et de jeûne sur ce tombeau, que l'enfant était revenu à la vie <sup>1</sup>. Mais que deviennent les faits particuliers devant le grand miracle collectif en question, miracle qui arriva cent cinquante ans après sa mort, et dont nous devons le récit à de grandes autorités, telles que saint Paulin de Nole, Grégoire de Tours, et surtout son successeur dans l'épiscopat de la même ville, le docte et saint Hilaire d'Arles, qui en avait été le TÉMOIN OCULAIRE ?

Ici va se présenter tout naturellement l'occasion d'une belle leçon de critique historique. On sait que l'école moderne a la prétention de trouver nos miracles fort *naturels* à leur source, et fort *embellis* dans les historiens subséquents.

Or, nous allons pouvoir nous assurer ce qu'il en est et de cette doctrine et de la sincérité avec laquelle on en produit les preuves.

Nous lisions un jour, dans une Vie de saint Génésius, écrite tout récemment par un prêtre, ce qui suit : « UNE BARQUE AYANT CHAVIRÉ SUR LE RHONE, GRACE A UNE INVOCATION DE SAINT GÉNÉSIUS PAR SAINT HONORAT, PERSONNE NE PÉRIT. » Voilà la rédaction la plus *fraîche* du fait qui va nous occuper. Étonné que la mémoire d'une anecdote si mince eût dépassé la journée, nous feuilletons les hagiographes du dernier siècle et nous nous assurons que pour eux tous, y compris Baillet, au lieu d'une barque il s'agissait d'un pont de bateaux rompu et d'un sauvetage assez habilement opéré, pour que l'on pût l'attribuer, à la *rigueur*, aux prières de saint Honorat ; c'était trop simple et trop peu compromettant pour ne pas devenir la version générale.

Mais si nous remontons plus haut et si nous consultons le père de notre histoire nationale, écrivant deux siècles environ après l'événement, le fait va prendre une tout autre physionomie. « Sur le fleuve du Rhône, dit saint Grégoire de Tours,

1. Boll., *Acta SS.*, 26 augusti.

il y avait un pont qui se rompit le jour de la fête de saint Génésius. Après avoir brisé ses chaînes (car c'était un pont de bateaux), il commença à se disjoindre, et les bateaux eux-mêmes, s'entr'ouvrant sous le poids de la foule, *allaient* noyer le peuple dans les eaux du fleuve, lorsque tout le monde, menacé du même danger, se mit à crier d'une seule voix : « O bienheureux Génésius, sauvez-nous, et que votre fête ne cause pas notre mort ! » *Aussitôt*, un vent vint à souffler qui poussa vers le rivage toute cette foule remplie d'admiration de se voir ainsi sauvée par la vertu du martyr <sup>1</sup>. »

Cette fois, le fait est bien donné comme un miracle ; mais il ne consiste encore que dans un grand péril évité, attendu que ces infortunés ont pu tout naturellement s'accrocher à tous ces bateaux disjoints, et, n'en déplaise au grand historien, un sauvetage opéré dans de telles conditions n'eût pas encore suffi pour laisser dans la mémoire des peuples une trace aussi profonde.

Tâchons donc de remonter encore plus haut, et pour avoir toute la vérité écoutons enfin le grand Hilaire, évêque d'Arles, presque contemporain de son prédécesseur Honorat, et (gardons-nous de l'oublier) TÉMOIN OCULAIRE du fait qu'il va nous raconter : « VERS L'AN 450, dit-il, POUR CÉLÉBRER LA FÊTE ANNIVERSAIRE DE SAINT GENÈS, TOUTES LES VILLES CONFÉDÉRÉES DE LA PROVINCE D'ARLES AVAIENT ENVOYÉ DANS CETTE CITÉ DES MASSES DE DÉVOTS. MAIS VOILA QU'EN TRAVERSANT LE RHONE, LE PONT SURCHARGÉ FLÉCHIT ET S'ÉCROULE. JE DIS LA VÉRITÉ, CAR J'ÉTAIS PRÉSENT ET VENAIS, POUR AINSI DIRE, DE RETIRER MON PIED DE DESSUS LE PONT (*adstante me, quod veraciter loquor, et pedem ab ipso, ut ita dicerem, ponte reserente*). Un horrible cri, poussé par ceux qui tombent comme par ceux qui regardent, s'échappe à l'instant de toutes les poitrines, TOUTE LA VILLE EST ATTEINTE : celui-là appelle ses fils, celui-ci ses parents,

1. Saint Grégoire de Tours, *Gloire des Confesseurs*, n° 799.

un autre ses amis, tous sont en proie à mille alarmes diverses. Seul, le saint évêque, mon prédécesseur<sup>1</sup>, frémissait pour toute la ville à la fois, et l'on eût dit que lui seul portait tout le poids de la catastrophe. Tout à coup, nous le voyons tous, après avoir élevé ses bras vers le ciel, tomber dans une extase si profonde, que nous ne pûmes douter un instant qu'il n'eût été ravi jusqu'au tribunal du Christ par ce saint Genès qu'il venait d'implorer A HAUTE VOIX.

« Dans ce péril extrême, rien ne manquait de ce qui pouvait ajouter à la gloire de celui qui devait *tout* sauver, car c'était un *pêle-mêle* d'animaux et d'humains, les chevaux, caparaçonnés et furieux de ne pouvoir nager, frappant à grands coups tous ces malheureux qui se trouvaient dans leurs jambes.

« Et cependant, ô gloire de mon Dieu ! voici que cette armée tout entière sort à la fois DE CET IMMENSE GOUFFRE. On eût dit que le Jourdain venait à nouveau d'obéir en se divisant, ou que sous la verge de Moïse un large chemin venait de se frayer entre les eaux et la terre : PERSONNE N'AVAIT PÉRI (*neminem ruina quassavit*), PERSONNE NE S'ÉTAIT TROUVÉ ALOURDI PAR SES VÊTEMENTS (*neminem gravatum vestibus fluvius involvit*), PERSONNE N'AVAIT BU DE L'EAU DU FLEUVE (*NEMINI HAUSTUM SUUM FLUVIUS INGESSIT*) ; TOUS DÉBARQUENT SAINS ET SAUFS SUR LA PLAGE OPPOSÉE. C'EST UNE IVRESSE GÉNÉRALE. TOUS LES ORNEMENTS EUX-MÊMES SONT TELS QU'ILS ÉTAIENT EN ENTRANT SUR LE PONT. PERSONNE NE PERDIT RIEN, PERSONNE NE SOUFFRIT POUR UN DENTIER DE DOMMAGE.

« Enfin (vous le savez tous, vous qui vous rendiez avec moi à ce lieu du martyre) vous savez avec quelle joie,... quelle dévotion, on y rendait grâces à Dieu. Vous savez surtout avec quelle reconnaissance le vrai pasteur Honorat comptait brebis et s'assurait que PAS UNE ne manquait à l'appel.

1. Honorat.

Ah ! certes, il eût pu confier immédiatement à des mains plus dignes que les miennes le soin de transmettre une telle merveille aux siècles futurs, si, pénétré de la grandeur de cette assistance divine, il n'avait pas craint, dans son humilité, de trop exalter une œuvre que Dieu venait de faire par son entremise <sup>1</sup>. »

Eh bien ! que devient ici le lieu commun sur « *les embellissements progressifs d'un fait très-simple à son origine* » ? En remontant, au contraire, du récit le plus moderne au récit primitif, nous le voyons grandir de siècle en siècle à mesure que nous *reculons* dans l'histoire : 1° de la *barque* du prêtre au *pont* de Baillet; 2° de ce dernier *pont* aux bateaux *entr'ouverts* de saint Grégoire; 3° enfin de ce grand *péril évité* à l'immense *catastrophe qui engloutit tout*, attestée par un *témoin oculaire* qui, comptant pour rien son immense autorité, en appelle à toute la ville!...

Que l'on se rappelle les huit cents victimes qui, malgré tous nos moyens actuels de sauvetage, ont péri lors de la rupture du pont d'Angers en 1846, et que l'on compare!

Avouons que la prière avait été et plus courte et plus sûre. Il est vrai que l'on a opposé au triomphe de celle-ci bien des objections, et les Bollandistes ne nous laissent pas ignorer que « malgré ce témoignage éclatant d'un témoin comme saint Hilaire, le fameux janséniste Quesnel était parvenu à tout faire regarder comme apocryphe, en attribuant le fait et le récit à Honorat de Marseille, sur cette seule raison que le style du narrateur ressemble assez au sien; « mais, disent nos savants hagiographes, la seule chronologie s'y oppose, puisque le fait s'était passé en 427, et que l'évêque marseillais vivait encore en 494. (Donc on ne pouvait l'invoquer comme étant mort.) Aussi Tillemont et les critiques les plus sévères (tels que les rédacteurs de l'*Historia sacra Gallix*, t. II, p. 269) ne font-ils aucune difficulté d'attribuer à saint

1. Boll., *Acta SS.*, 25 augusti.

Hilaire d'Arles un récit dont la rédaction concorde parfaitement avec tous les manuscrits de Rome et avec celui que nous possédons nous-mêmes <sup>1</sup>. »

Ajoutons que l'Église possède encore l'hymne de reconnaissance inspirée au moment même du miracle et que Surius donne au 25 août.

De ce grand fait il est temps de tirer cette conclusion : que les rationalistes feront bien, dans leur intérêt, de ne pas nous renvoyer trop légèrement aux *sources*.

2. — A l'est : *saint Claude et ses résurrections anniversaires*.

Du midi, transportons-nous à l'est de nos Gaules, et, laissant de côté tous les faits prodigieux qui se multiplient sous nos pas, contentons-nous de ceux que nous offre saint Claude.

Assurément, quoi qu'on en dise, les climats ne sont pour rien dans la foi, car nous ne sommes plus ici dans les plaines et sous le ciel bleu de la Provence; nous sommes dans un milieu tout contraire comme mœurs et comme température, et cependant le miracle ne va se modifier ni dans le fond ni dans la forme.

Claude était archevêque de Besançon, lorsque après de longues années consacrées à l'édification de ce diocèse la soif de la solitude vint le gagner à son tour. Il y cède, et, après avoir remis son épiscopat en bonnes mains, le voilà qui s'enfonce dans les sombres forêts de pins du Jura, jusqu'à ce qu'il aborde à la plus profonde et la plus retirée de ces gorges sauvages. Là, se trouvait l'antique monastère d'Eugenium, élevé jadis par Romain et Lupicin, et portant alors le nom de Saint-Oyan, l'un de ses derniers abbés. C'est là que saint Claude va *se reposer* de ses longs travaux épiscopaux. Mais *se reposer* au milieu de quel nouveau surcroît de

<sup>1</sup> Boll., *Acta SS.*, 25 augusti.

travaux et de miracles? Dieu seul le sait. Ce que nous pouvons seulement constater avec les Bollandistes, c'est que « la vie de saint Claude est une des plus fécondes en **RÉSURRECTIONS** »; on dirait que c'est sa *spécialité*, et cette fois ce n'est plus seulement par les vieilles chartes que nous pouvons nous en assurer. En 1660, un magistrat célèbre de Besançon (où ses descendants vivent et brillent encore aujourd'hui), François Chifflet, s'étant mis en devoir d'écrire cette belle vie, toutes les annales, tous les documents se déroulèrent bientôt sous ses yeux. Tout fut enregistré par lui avec la précision et le soin habituels aux magistrats. Quant à sa critique, elle lui était rendue bien facile, et rien ne pouvait le gêner pour croire à des résurrections dont les analogues s'étaient toujours répétés *annuellement* à saint Claude, et *se répétaient encore à l'époque où il écrivait*. « On vit alors ce président si distingué se faire juge d'instruction, convoquer les témoins, les interroger lui-même et s'assurer par tous les moyens possibles de leur véracité <sup>1</sup>. »

Nous ne connaissons, pour notre part, rien de plus persuasif que cette enquête magistrale sur des faits antiques, confirmés depuis si longtemps par leur répétition annuelle jusque dans les temps modernes.

Qu'y a-t-il de plus frappant, par exemple, que l'histoire de ce prêtre de Lausanne allant faire guérir sa cécité au tombeau de saint Claude? Guéri, il en rapporte ce qui va guérir les autres, c'est-à-dire des reliques; mais voilà que, chemin faisant, il rencontre, au bord du lac un enfant noyé et resté *un jour entier* sous la glace. Aussitôt il lui applique sa sainte *panacée*, et le rend plein de vie à ses parents. — Même effet sur trois autres, puis sur un quatrième de la noble famille de Plantain, mort de la peste. — D'autres, morts sans baptême, revivent tout juste autant de temps qu'il leur en faut pour le recevoir, et notez bien que chez tous ces ressuscités

1. Boll., *Acta SS.*, 6 junii.

le recouvrement de la santé est aussi instantané que complet, et que presque tous attestent, en revenant à la vie, que c'est saint Claude qui les ressuscite.

Les Bollandistes ont donc bien raison d'avancer que « peu de vies de saints sont aussi riches en résurrections, et que pas une autre n'offrit jamais cette spécialité merveilleuse de *récidives* périodiques, et jusqu'à un certain point *annuelles*. »

Mais nous entendons d'ici quelque bien triste plaisant nous dire : « Donnez-nous donc, s'il vous plaît, la date de ces bienheureux anniversaires, afin que nous puissions en prendre note pour nous-mêmes, et faire le pèlerinage au bon moment. » — A ces faux pèlerins nous répondrons : « Avant de vous mettre en campagne, assurez-vous tout d'abord de ce que peuvent être devenues ces cendres vénérées; sachez bien si les enfants de Calvin fixés de l'autre côté de la montagne ne les ont pas jetées au vent comme tant d'autres; puis, si vous avez le bonheur de les trouver encore, sondez bien votre foi et sachez d'elle si elle est assez ferme pour déposer, comme on le faisait autrefois, le cadavre de votre enfant sur le sépulcre d'un saint que vous aurez peut-être raillé la veille. Sachez si, comme on le faisait encore, vous aurez le courage de rester agenouillé pendant trois jours de prières, de jeûnes et de larmes. Et si vous vous en sentez la force, tenez pour bien certain que, à confiance égale, grâce égale arrivera. »

Quant aux anniversaires signalés, si les derniers sont en défaut, faites-vous donner la liste des mères qui depuis un siècle leur ont fait un appel, et si vous n'en trouvez pas une seule, vous saurez à qui vous en prendre.

### 3. — Au nord : saint Éleuthère de Tournay.

Remontant vers le nord, nous allons maintenant nous retrouver à Tournay au milieu de résurrections innombrables, dont une seule suffit autrefois à compléter pour toujours la conversion du peuple gallo-belge.

La voici telle que nous la donnent nos Bollandistes, étonnés de la parfaite conformité de tous les manuscrits à son égard <sup>1</sup>.

« La fille du tribun païen qui commandait à Tournay, au commencement du vi<sup>e</sup> siècle, s'enflamme d'amour pour l'évêque Éleuthère et le poursuit à tel point, que, nouveau Joseph, il se voit un jour obligé de lui laisser son manteau.

« Le saint s'éloigne de deux lieues et ne dit rien. Pendant ce temps, cette malheureuse ne craint pas de s'affubler de ce vêtement et expire au moment même où elle va s'en servir comme d'un instrument de calomnie. On l'enterre dans le champ de Mars, suivant la coutume de ces païens. Cependant Éleuthère apprend cette nouvelle; plus touché de cette mort qu'il ne l'avait été de son injure personnelle, il se hâte de faire préparer son âne (*sic*), revient en toute hâte, se rend chez le tribun, et lui promet de ressusciter sa fille s'il lui promet, en retour, de croire au Christ, lui et toute sa famille. Enchanté d'une telle proposition, le tribun convoque, consulte son conseil, et promet tout ce qu'on lui demande. Ainsi donc au jour fixé Éleuthère, après avoir célébré solennellement son office, part avec tout son clergé, et, muni comme lui de toutes les forces spirituelles, il se rend au sépulcre. Comme il en a l'habitude, il frappe la terre de son bâton; mais au même moment la terre tremble, tout le monde s'enfuit, et lui seul comprend, par une révélation intérieure, que le tribun se promettait au fond de son âme de rester incrédule. Il se retire donc et passe toute la nuit en prière et dans la récitation des saints cantiques. De grand matin il se rend encore au tombeau avec tous ses chrétiens, même scène que la veille; seulement le tremblement de terre est plus fort et le saint en infère que l'incroyance du tribun est de plus en plus prononcée. Quant à la foule, elle prend la fuite.

1. Boll., *Acta SS.*, 20 februar.



« Mais le troisième jour le tribun effrayé arrive, se jette aux pieds du saint et reconnaît toutes ses fautes. Éleuthère s'assure qu'il ne manque cette fois ni de componction ni de sincérité; alors, et pour la troisième fois, il se rend au champ de Mars, et là, devant toute la foule qui s'y précipite, il ordonne de soulever la pierre du tombeau. Puis, s'approchant du cadavre : « Fille formée de terre et de poussière, lui crie-t-il, sors de la poussière et de la terre, je te l'ordonne au nom de Jésus-Christ. » Aussitôt il prend par la main la jeune morte, et la voici debout confessant la vérité chrétienne. Éleuthère lui ordonne un jeûne absolu pendant six jours, et le septième il la baptise, et Blanda, mère de l'évêque, ayant voulu lui donner son nom, ce lieu fut baptisé lui-même et l'est encore aujourd'hui du nom de *Blandinium*. »

Toutefois, la conversion du tribun avait été plus sincère que durable; non-seulement il avait refusé le baptême, mais, retombé dans ses vieux sentiments de haine contre le saint, il l'avait fait conduire en prison chargé de chaînes et l'avait abimé de coups pour qu'il lui rendit sa fille. Alors c'était la peste qui était venue fondre sur la ville, jusqu'au jour où un ange avait brisé les chaînes du saint et lui avait crié de manière à être entendu de tout le monde : « Courage, Éleuthère, Dieu a entendu tes prières. » Alors on vit le tribun, tous les dignitaires, tous les riches et tous les pauvres, sortir de la cité couverts de sacs, et venir se jeter aux pieds de l'évêque pour lui demander le baptême. Il le donna à onze mille âmes, et la fête anniversaire de ce grand triomphe resta, depuis, fixée à la 5<sup>e</sup> calende d'octobre. A partir de ce moment, Éleuthère est regardé comme un ange et devient le patron de la ville.

Il meurt enfin, le grand saint, et toute la cité croit le voir monter au ciel dans une grande clarté qui disparut tout à coup. Le lendemain on l'enterrait dans l'église de Saint-Pierre, qu'il avait fait construire à Blandinium. C'est là qu'après sa mort les miracles, et principalement les résurrec-

tions redoublent; c'est là qu'il apparaît lui-même, et dans les conditions les plus manifestes <sup>1</sup>.

Nous ne citerons que deux de ces résurrections posthumes. A l'époque de sa première translation, une femme s'avance. C'est une veuve dont le fils unique a été, au vu de tout le monde, saisi, déchiré et emporté dans la forêt voisine par une bête féroce qui en était sortie sous l'apparence d'un lion. On ne peut les retrouver; alors, d'une seule voix, tout le peuple et tout le clergé implorent Éleuthère. Tout à coup la terre tremble encore, une immense clarté brille sur un coin de la forêt. On fouille et l'on trouve le cadavre à demi dévoré. Les larmes et les prières redoublent, et l'enfant ressuscite à la seule invocation du grand saint.

Autre fait. Le tribun Libertinus est tué par un certain prêtre, nommé Feriolus, qui n'avait cependant fait que se défendre. Le prêtre va payer de sa vie son involontaire forfait, mais la veuve de Libertinus s'adresse elle-même à Éleuthère, et tout le peuple en fait autant. Au milieu de la solennité qui est très-grande, on entend (sans rien voir) une voix qui crie du haut des cieux : « Dites au prêtre Feriolus d'invoquer Éleuthère avec vous. » Feriolus obéit, on redouble de ferveur, on dépose même le cadavre sur les reliques du grand saint, et onze heures après le mort ressuscite. Il raconte alors tout ce que tant d'autres ont raconté avant lui, c'est-à-dire sa réception par les démons, sa délivrance par Mikael, et l'ordre donné par Éleuthère à son âme de retourner sur la terre. Maintenant nous allons passer à l'ouest de nos Gaules, mais ici la conquête est d'une telle importance, et la moisson est si riche, que nous devons lui consacrer un paragraphe tout spécial.

---

1. Nous en verrons la preuve au paragraphe *Apparitions*.

## § II.

## LA BRETAGNE FRANÇAISE CHRISTIANISÉE PAR LA BRETAGNE ANGLAISE.

1. L'Armorique et ses druides. — 2. Les saints bretons. — 3. Saint Briec. — 4. Saint Samson. — 5. Saint Magloire. — 6. Saint Malo. — 7. Saint Paul de Léon. — 8. Saint Sezn. — 9. Saint Gildas de Rhuy.

Note I. — L'ENCHANTEUR MERLIN CONVERTI PAR LES SAINTS.

1. — *L'Armorique et ses druides.*

Ce n'est pas un médiocre service rendu par l'Armorique à l'Irlande, que d'avoir confirmé toute la thaumaturgie si contestée de ce dernier pays par la répétition des mêmes prodiges, cette fois un peu plus historiquement accusés. Sous ce rapport, la *petite* Bretagne est le duplicata de la grande. Même pays et même nom, même paganisme et mêmes usages, même origine celtique et druidique, enfin mêmes apôtres, et saints de valeur égale!... Qui croit aux uns n'a pas une seule raison pour se méfier des autres.

Rien n'est en effet plus certain que l'émigration forcée des apôtres irlandais vers la France, lors de l'envahissement des Saxons, sous la conduite de Hengist, en 445. Rien de plus certain encore que la conformité du terrible culte que ces émigrés apostoliques eurent à renverser sur les côtes de Bretagne, avec celui dont saint Patrice avait fini par obtenir raison.

Ce culte était celui des druides. Mais prenons garde! en en parlant comme on doit en parler, nous risquons de blesser toute une nouvelle école historique qui ne voit dans ce terrible sacerdoce « que la continuation de notre jéhovisme

et la descendance d'Abraham<sup>1</sup>. » Selon elle, ce serait à lui et à *Ésus* qu'il nous faudrait revenir si nous voulions être logique et religieux. Toutefois, on avoue bien que cet *Ésus* ou *Heusus* (identique, assure-t-on, au *Jéhovah* biblique comme Wodan l'est dans la même religion à notre saint *Michel*, le *Mercur* des païens) s'appelle encore en breton, aujourd'hui, l'*Effroyable*. On avoue bien encore que « les pères de ces peuples, les Gaëls et leurs frères les *Kimris* sortaient de ce pays des *Ombres* qu'Homère a placé auprès du Pont-Euxin, et que ce dernier peuple, véritable enfant de la nuit, portant tout à la fois un caractère *infernal et sacré*, promenait partout l'épouvante onze siècles avant Jésus-Christ<sup>2</sup>. » Mais cette école nouvelle ne tient à se rappeler qu'une seule chose : c'est que « ces peuples étaient nos pères en religion et les vrais génies de la France. »

Eh bien ! nous ne demandons pas mieux, et nous accorderons volontiers que jusqu'à un certain point M. H. Martin est dans le vrai, et même dans le *vrai biblique*, lorsqu'il fait descendre des plus hauts plateaux de l'Asie centrale ses *Gaels* voyageant en compagnie d'*Aschenoc* et des petits-fils de Gomer et de Japhet. Donc rien de plus naturel que pour eux tous cet *Heusus* fût ce *Jéhovah* qu'ils n'avaient pas plus oublié qu'Abraham (Néméhéd), ou saint Michel (Teutatès) ; mais il faudra bien nous accorder à notre tour qu'il est arrivé à ces tribus voyageuses précisément ce qui est arrivé à toutes les autres (*hors une*), c'est-à-dire la substitution *spiritique* de dieux usurpateurs à ces dieux légitimes. De là, toute une révolution dans le *personnel* théocratique, *si non* dans tous les dogmes et dans tous les noms. Il ne faut pas oublier que le culte primitif s'était déshonoré à Samothrace

1. C'est, selon cette école, de ce *Néméhédbrahm* que les pierres de *Carnac* tiraient leur nom de *némédés*.

2. Henri Martin, *Histoire de France*, t. 1, p. 50. L'Angleterre possède un *club druidique* qui, cet été même, a fêté solennellement cette religion primitive.

par son alliance avec celui de Cérès et de Proserpine, auquel il avait emprunté et les sacrifices homicides, et la nécromancie sanguinaire, et la lycanthropie (métempsycose anticipée<sup>1</sup>). Toute cette goétie satanique, nous la retrouvons fidèlement pratiquée dans l'île de *Sein*, sur la côte nord de la Bretagne, par ces vierges-prêtresses, si charmantes sous la couronne verte de *Norma*, si poétisées par les beaux chants de Bellini, mais si *dépoétisées*, par contre, sous le pinceau véridique de tous les historiens, et surtout de Strabon<sup>2</sup>.

Il nous faudrait donc bien des abjurations et bien des baptêmes avant de nous décider à revenir en toute sécurité à la moisson nationale du *gui* et aux *dolmens* assassins.

Il est cependant une justice à rendre à notre école druidique moderne, c'est que malgré son anticatholicisme très-prononcé elle n'est cependant pas matérialiste, et c'est une honorable exception dans le milieu qu'elle fréquente. Elle signale volontiers le *merveilleux* partout où elle le rencontre; mais qu'elle prenne garde, car tout merveilleux qui ne tient pas à la *tête*, comme dit saint Paul, conduit tout droit au spiritisme, ou plutôt est le spiritisme lui-même. Il n'y a pas loin,

1. La *lycanthropie* est la persuasion de sa propre métamorphose en *loup*; la *métempsycose* est la réalisation, après la mort, de cette théorie si *flatteuse*, ou de ses *pareilles*.

2. En confirmation du portrait tracé par ce géographe, historien des prêtresses kimriques, *aux figures décrépites et aux cheveux hérissés*, on vient de découvrir à Château-Gaillard (dans le Bugey) quelques statuettes dont les traits semblent calqués sur ceux-ci. Les noms de *Brâmah-Chaudière* et de *Chemin des Gourous* (esprits) appliqués à cet endroit fatidique ne permettent pas de douter que les figures dont nous parlons ne soient celles d'un prêtre et d'une prêtresse de Teutatès. La dernière, montée sur un escabeau, tient le couteau sacré; en outre, le vase qu'elle presse sur son sein est précisément cette *chaudière* que dans notre précédent mémoire nous avons vue figurer partout, depuis l'époque des pharaons jusqu'à nos sabbats du moyen âge, et dans les abominables rites du *Vaudoux* de nos Antilles. *Brâmah-Chaudière* signifie donc *cris de la chaudière*, comme en Bretagne le *kaimanen de Bumengol* signifie littéralement *lamentations de la pierre rougie*, et l'on frémit lorsque tout auprès de ce lieu on voyait naguère encore une famille illustre porter le nom de *Gric da Moloch*, c'est-à-dire « *silence à Moloch*. »

en effet, de la philosophie de Samos <sup>1</sup> à celle qui commence à se populariser à Paris. Il n'y a pas loin de nos pratiques somnambuliques à celles de ces mages primitifs.

Écoutons le même historien.

« On ne saurait douter que les phénomènes du somnambulisme, du magnétisme, de l'extase (*quels que soient leur nature et leur caractère réels*), n'aient été très-fréquents chez les peuples gaulois et n'aient joué un très-grand rôle dans le druidisme : ses prêtres ont positivement la *seconde vue* (Tais-hâ-taraig). Quelques-uns de ces prophètes s'imaginent qu'on met du lait et du miel sur leur langue, quelquefois une cédule écrite, et en effet aussitôt après leur réveil ils annoncent formellement qu'ils viennent de recevoir cette grâce... Alors pendant qu'ils prophétisent, ils invoquent le Dieu vivant et la sainte Triade. Ce fut ainsi qu'autrefois Merlin prédit la venue des Saxons et même celle des Normands <sup>2</sup>. »

Un homme qui tient ce langage, ou qui l'accepte n'est pas bien loin de reconnaître, et par conséquent d'admirer les mêmes effets dans le *spiritisme moderne*. Évidemment ce qu'il appelle le *génie druidique* ne peut plus être pour lui une simple métaphore, et lorsque nous l'entendrons plus tard nous affirmer « qu'après avoir présidé à toutes les fortunes de notre patrie il devait se réveiller plus tard à l'époque de Jeanne d'Arc, *inspirer* cette héroïne et *délivrer surnaturellement* la France, » nous trouverons que s'il fait peu d'honneur à Jeanne d'Arc, il en fait infiniment trop à Teutatès.

Enfin on est prévenu ; mais lorsqu'on voit l'Académie française décerner pendant dix ans le grand prix d'histoire à cette personnification du génie national, on peut espérer que la philosophie *positive* qui triomphe à l'Académie des sciences n'a pas encore envahi toutes les sections de l'Institut.

1. La pythagoricienne.

2. Henri Martin, *Histoire de France*, t. I, p. 470. Voir sur Merlin la note I, fin du paragraphe.

2. — *Les saints bretons.*

Toujours est-il que les voilà encore une fois à l'ouvrage, ces mages catholiques aidés de bardes convertis qui n'ont rien perdu de leur poésie pour l'avoir consacrée à la vérité. Un demi-siècle va leur suffire pour conquérir ces esprits et ces cœurs demeurés depuis si fidèles.

Mais comment y parviendront-ils, sinon à force de charité d'abord, puis à force de ces miracles qui nous paraissent aujourd'hui des *visions* fantastiques ?

*Visions, légendes, allégories !...* Voilà trois mots dont on a été surtout prodigue pour les saints armoricains dont nous voulons nous occuper ; et plus que jamais ici nous regrettons de combattre encore une fois l'école concessionniste. Qu'il est donc pénible d'entendre le pieux et brillant auteur de *Sainte Élisabeth* en appeler, dans ses *Moines d'Occident*, si souvent au *symbole*, qui n'a rien à voir en tout cela.

Ainsi, par exemple, saint Pol de Léon fait-il reculer la mer de quatre mille pas pour agrandir l'enclos de son monastère, « on comprend assez, dit M. de Montalembert, que l'on interprète ainsi, sous le toit de chaume du paysan celte, les travaux d'*endiguement*, etc., etc <sup>1</sup>. »

Un autre saint trouve-t-il un trésor en labourant auprès de sa cellule (ce qui cependant n'a rien de miraculeux), voilà la paraphrase : « N'était-ce pas ici la traduction *symbolique* de l'admiration des populations rurales pour tant de travaux, etc., etc <sup>2</sup>.? »

Les démons de la montagne maudissent-ils en rugissant l'arrivée de saint Gall en Suisse, et demandent-ils quand repartira ce chrétien (question évangélique),... cette fois,

1. *Moines d'Occident*, t. II, p. 386.

2. Id., *ibid.*, p. 399.

« ces poétiques traditions peignent au naturel l'effet produit sur les âmes par la double lutte des missionnaires, par les dieux païens et les forces de la nature <sup>1</sup>. »

Non, mille fois non; les populations primitives ne se préoccupaient pas plus que les nôtres de tant de *finesses*, et le *symbole* est un procédé métaphysique dont elles n'ont ni le besoin ni la clef.

Aussi, dès que l'on entre dans cette voie d'explications, avec quelle facilité ne fait-on pas soi-même de la *légende* en substituant ses propres hypothèses aux narrations les plus simples! M. de Montalembert sait cependant mieux qu'un autre que le symbole est l'arme privilégiée de nos adversaires, celle qui les a le mieux servis pour leur grand système du *mythe* dans l'histoire, et, par voie de conséquence, du *mythe* dans la religion.

On n'a jamais appliqué cette méthode avec plus de ténacité que lorsqu'il s'est agi de nos premiers saints bretons.

Et cependant leur vie a été écrite sur les plus anciennes pièces : 1<sup>o</sup> par le père Albert, dominicain de la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, et par D. Lobineau, bénédictin du xvii<sup>e</sup>. Il est vrai que ce dernier avoue n'avoir écrit *ses vies* que « pour combattre et discréditer celles de son prédécesseur. » Mais qu'est-il arrivé? Ce qui arrive presque toujours. Les simples et naïfs exposés du premier ont reconquis toute l'estime que la science prétentieuse avait voulu leur faire perdre, et D. Lobineau, au contraire, est aujourd'hui relégué dans l'école des Godescar et des Baillet <sup>2</sup>.

On comprendra que devant cette riche nomenclature de saints nous ne puissions consacrer que peu de lignes aux principaux d'entre eux.

1. *Moines d'Occident*, t. II, p. 485.

2. Voir, pour s'en assurer, le beau travail publié en 1837 par M. M. Kerdanet sur les *Légendes de Bretagne*, révisées par M. Graveran, curé de Brest, et dont l'érudition et les lumières ne sont méconnues de personne.



3. — *Saint Brieuc.*

Le premier de ces saints, dans l'ordre chronologique, est saint Brieuc, qui remonte au vi<sup>e</sup> siècle. Ici, du moins, nous n'avons plus besoin d'en appeler à une topographie barbare comme l'était celle de l'Irlande. Pour confirmer les dires des narrateurs, ce sont nos propres villes du xix<sup>e</sup> siècle qui proclament la gloire de leurs fondateurs. Celles de Saint-Brieuc, Saint-Malo, Saint-Pol-de-Léon, Quimper-Corentin, sont autant d'arguments archéologiques contre la possibilité des *mythes*.

Comme celle des saints irlandais, la naissance de ces bons saints bretons est constamment prédite. Ainsi, tout païens qu'ils soient, le père et la mère de ce premier évêque sont avertis en songe qu'il va leur naître un fils auquel ils donneront le nom de Brieuc, signifiant en hébreu *béni de Dieu*, et cette grande nouvelle suffit pour les convertir. Dès qu'il est en âge d'apprendre, l'enfant est envoyé par eux à saint Germain d'Auxerre, dont l'école était célèbre, et cet illustre saint, « voyant un jour une colombe blanche planer au-dessus de la tête de son élève, prédit à son tour ses hautes destinées. » L'homme fait ne démentira pas la colombe. A peine sera-t-il revenu dans son pays (l'Angleterre) que nous le verrons, sur l'ordre de son ange, s'embarquer de nouveau pour la Bretagne *mineure*, comme on disait alors, lutter contre les démons pendant toute la traversée, débarquer sur la côte nord, et, comme présent de bienvenue, délivrer subitement la contrée de la famine et de la peste qui l'avaient envahie. Depuis ce moment les miracles deviennent incessants, et ces monastères, dont nous entendons prononcer les noms tous les jours, se multiplient sous les pas de saint Brieuc jusqu'à l'heure de sa mort, dans sa quatre-vingt-dixième année, comme tous ces missionnaires-fondateurs.

4. — *Saint Samson.*

Bientôt après, un des plus riches seigneurs de la Bretagne est averti, toujours par *la même voie*, que sa femme va lui donner après trente-sept ans de mariage un fils qui éclairera un jour toute l'Église. Ce fils arrive, et c'est lui qu'on appelle aujourd'hui saint Samson. D'abord archevêque d'York, il reçoit l'ordre de traverser la mer, et, s'embarquant aussitôt avec saint Magloire et saint Maclou, ses parents, ils débarquent sur la même côte que saint Briec. Le premier hôte qui les reçoit est un seigneur nommé Primatus dont toute la maison est dans la douleur, car sa femme est couverte de lèpre et sa fille possédée du démon. Les guérir l'une et l'autre est l'affaire d'un instant pour notre saint, qui reçoit, en reconnaissance d'un tel bienfait, un emplacement considérable pour l'érection de son monastère. Ce monastère il l'appelle *Dol* (douleur) en souvenir de celle qu'il a guérie, et c'est là que plus tard doivent s'élever la ville et le siège épiscopal du même nom.

Persécuté par le roi-tyran Conomore, vingt fois il échappe par miracle aux embûches qu'il lui tend. Mais ce n'est pas lui qui se vengera, c'est Dieu qui va punir. Un jour que Samson célébrait le saint sacrifice, la femme de ce tyran l'ayant insulté, les deux yeux de celle-ci tombent de leur orbite, et le sang s'en échappe avec une telle violence qu'elle en meurt avant la fin de l'office. Saint Samson est un personnage parfaitement historique, car appelé par Childebart à Paris pour débarrasser la ville d'un horrible dragon qui faisait périr beaucoup de monde, on le voit se lier d'une étroite amitié avec l'évêque saint Germain, habiter souvent avec lui le monastère de Saint-Germain-des-Prés, et échanger ensemble les produits de leurs doubles propriétés. Ses obsèques, auxquelles assiste tout ce qu'il y a de grand en France, sont d'abord illustrées par une lumière extraordinaire émanant de

son tombeau, ensuite par un concert délicieux que les anges font entendre dans les airs, au-dessus de l'abbaye. Quant à ses dépouilles, portées d'abord à Dol où elles opéraient les plus grands miracles, elles furent rapportées à Paris lors de l'invasion des Normands. Conservées avec celles de saint Magloire et de saint Maclou, elles restèrent dans la chapelle du Palais jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle on les transféra dans l'église de l'Oratoire, d'où la rage des calvinistes, ces Normands de la Renaissance, les tira pour les brûler en partie.

5. — *Saint Magloire.*

Saint Magloire, élevé par saint Samson, est ramené avec lui d'Angleterre. Nous le voyons, pendant que son maître fonde le monastère de Dol, élever celui de Laumeur, et gouverner ensuite le premier pendant cinquante-deux ans. Samson étant mort, il le remplace à l'évêché. Mais dévoré de l'amour et du besoin de la solitude, il obtient de Dieu la permission de se retirer et de céder son évêché à saint Budok. Le voilà donc, déjà septuagénaire, se construisant un petit oratoire au milieu d'un marais dont le méphitisme lui paraissait le gage le plus assuré d'une profonde solitude. Il s'était trompé, car tout ce qui souffrait en Bretagne bravait un danger éventuel pour trouver un remède certain à des maux trop pressants. Tout ce qu'il guérit, soulage ou console dans cet affreux ermitage dépasse toute croyance. Il ne doit cependant pas y rester bien longtemps. Un comte Loyesco, l'un des plus grands seigneurs du Dolois, ayant été guéri par lui d'une lèpre qui le rongea depuis sept ans, lui fait don de la moitié de l'île de Jersey pour y construire un monastère. Le partage se fait ; mais à peine est-il signé, dit la tradition, que tout le gibier et les poissons abandonnent le côté du comte et passent en celui du religieux. La comtesse, à laquelle cette donation n'avait pas plu, persuade à son mari de reprendre, sous un

prétexte honnête, ce rivage et de donner l'autre en échange. Le saint y consent volontiers ; mais voilà que tous ces animaux le suivent encore une fois, et laissent désormais improductive la rive qu'ils occupaient avec lui. Le comte comprit, et, sans écouter les plaintes de sa femme, il laissa toute l'île à Magloire.

C'est là que nous voyons le saint homme, malgré sa vieillesse, se promener toutes les nuits en priant sur le rivage de la mer, « et y rester jusqu'à l'heure des matines. » C'est là aussi qu'un jour, ayant envoyé un de ses religieux chercher quelques poissons, ce dernier, emporté par le flot, ne revint plus. Le désespoir de Magloire est immense, et vingt-quatre heures après nous le voyons, avec tous ses religieux, toujours à genoux sur le même rivage, conjurant le Seigneur de renvoyer au moins le cadavre de son enfant pour qu'il puisse l'inhumer. La prière *fait violence*, car la mer finit par rejeter à leurs pieds non plus seulement le cadavre, mais le religieux vivant qui proclama que, « mort depuis bien des heures, il venait d'être ressuscité par les *dernières* prières de Magloire. » Ce grand homme de Dieu s'éteignit à l'âge de quatre-vingt-deux ans, plein de mérites et de bonnes œuvres, et, vers 900, son corps alla rejoindre ceux de ses prédécesseurs dans la chapelle du Palais, à Paris.

#### 6. — *Saint Malo.*

L'enfer ne gagne rien à sa mort, puisque saint Malo lui succède, saint Malo (ou Maclou) civilisateur tout aussi historique que les autres, mais thaumaturge plus que tous. Et cette fois il l'est à tel point, que le courageux père de Giry lui-même recule, malgré ses convictions, devant la méfiance probable de quelques-uns de ses lecteurs.

On lui accorde cependant assez volontiers d'avoir ressuscité plusieurs morts et plusieurs animaux, d'avoir changé en un marais infect la contrée qui le repousse, et, après l'avoir

châtée sous des nuées de cendres et de feu quand elle est coupable, de l'avoir transformée en *paradis* dès qu'elle consent à le rappeler. On lui accorde encore d'avoir porté impunément des charbons ardents dans ses mains, de s'être fait obéir et servir par des bêtes féroces, etc., etc. : ce qui ne laisse pas déjà que de lui donner une auréole fort brillante; et s'il faut accepter *forcément* de telles prémisses, on ne voit pas trop sur quoi pourrait se fonder le rejet de tout autre merveilleux. Car enfin qu'y a-t-il d'impossible à ce qu'un homme qui a fait tomber du ciel des cendres et du feu fasse, à un autre moment, et surtout aidé par saint Brendant, surgir du fond de la mer un îlot qui les sauve tous deux lorsque le flot les emporte *sans cependant les mouiller*?

Nous ne voyons pas trop non plus pourquoi le même Océan n'aurait pas obéi une fois de plus à ces deux grands maîtres, en rapportant, sur l'ordre de saint Malo, à saint Brendant, pour lors en Angleterre, le psautier que ce dernier avait oublié en Bretagne. Après que nous aurons suivi l'itinéraire très-historique de leur double voyage à Saintes, à Luxeuil, où il visite saint Colomban, etc., tout sera-t-il donc perdu parce que tous les *offices* ou *propres* de la Bretagne s'aviseront de les envoyer tous deux dans on ne sait trop quelles *îles fortunées*, dont une s'appelait *Ima*, et dans laquelle il ressuscite, comme Patrice, un géant damné qu'il baptise, qu'il instruit pendant quinze jours et qu'il rend à la mort après l'avoir consolé?

Prétendre, comme certains critiques, que l'on doit aplanir ces aspérités de la foi et ne pas trop quitter la plaine, c'est conseiller une chose aussi difficile que peu juste, car les sources étant les mêmes, nous préférerions presque un sacrifice absolu à un choix tout arbitraire. D'ailleurs, comme le font remarquer les Bollandistes et même le révérend père Mabillon, « toutes ces traditions sont écrites et se renferment en général dans les habitudes normales du miracle. Ainsi, au moment même où saint Malo gouvernait son dio-

cèse, saint Mélanius, évêque de Rennes, convertissait tous les habitants de Vannes en ressuscitant un enfant étranglé publiquement par le démon, et cette fois le fait est consigné dans tous les manuscrits contemporains<sup>1</sup>.

7. — *Saint Paul de Léon.*

Encore un Anglais et un élève de saint Germain d'Auxerre, au fameux monastère d'Hydulfus! C'est là que, tout jeune encore, il fait reculer la mer de quatre mille pas, et que d'énormes rochers, s'élevant spontanément, préservent à jamais d'un nouvel envahissement ce monastère fondé par sa sœur. Laissons M. de Montalembert soupçonner dans ces faits un symbole d'*endiguement* naturel. Pour nous, qui ne pensons pas que le corps des *ingénieurs* civils fonctionnât beaucoup à cette époque, nous en croyons et la tradition qui donne encore à ce rivage le nom de *chemin de saint Pol*, et l'église de Saint-Pol qui, sur l'heure même, consacra le miracle en ces termes :

*Hoc reviviscit novus orbe Moses,  
Cujus fugans jussu mare retroactum.*

Le monde vit renaître alors un nouveau Moïse,  
Dont l'ordre mit en fuite l'Océan.

L'Église n'eût pas chanté un simple *garde-fou*.

Plus tard, nous voyons ce nouveau saint, toujours guidé par son ange, quitter la Grande-Bretagne et aborder miraculeusement à l'île d'Ouessant, y détruire un temple païen (dont l'amiral Thevenard a dernièrement retrouvé les ruines) et y faire fleurir un véritable *âge d'or*. C'est là qu'un comte Wytheir, possesseur du comté de Léon, vient le chercher pour délivrer sa province de l'un de ces épouvantables ser-

1. Boll., *Acta SS.*, t. I, 6 januar. Voir encore l'affirmation du savant Duchêne, t. I, *Rerum Francorum. Sanctus Maclovius*.

pents dont l'espèce paraît bien heureusement perdue, et que depuis longtemps le rationalisme essaye de ranger parmi les *mythes* et les symboles. Nous croyons avoir prouvé ailleurs <sup>1</sup> leur réalité et leurs défaites *très-historiques*, soit par d'anciens chevaliers, soit principalement par une masse de saints qui semblent ne les avoir jamais regardés que comme des productions, des dégénérescences ou des incarnations sataniques, puisqu'ils les adjuraient toujours en ces termes : « O serpent antique, créature du diable, etc., etc. »

Quant à celui qui nous occupe, voici comme en parlent les manuscrits :

« Le comte Wytheir, étant entré dans les relations les plus amicales avec le saint, vint à lui parler d'un serpent tel qu'on n'en avait jamais vu, et qui désolait la plage orientale de la Bretagne : « Sa cruauté et sa voracité, lui disait-il, sont telles, que les cadavres de deux hommes et de deux bœufs ne suffisent pas à apaiser sa faim. **MOI ET MES ENFANTS** nous avons souvent essayé de le détruire à l'aide de nos plus excellentes armes ; non-seulement nous n'avons pu lui faire la moindre blessure, mais nous avons eu toutes les peines du monde à échapper à la mort, car il a tué beaucoup de monde. Il est d'autant plus redoutable, que, bien qu'il manque de pieds, il se transporte où il veut avec une grande célérité en s'appuyant sur les écailles qui garnissent tout son corps, et sur ses côtes, semblables à des lames de fer qu'il déploie et abaisse successivement, ce qui lui permet non-seulement de s'avancer rapidement sur les surfaces planes, mais de gravir les montagnes sur le sol desquelles ses côtes laissent autant d'empreintes qu'il a fait de pas. Quant aux traits qu'on lui décoche, ils rebondissent sur son dos comme sur un rocher et ne peuvent lui faire aucune blessure. Alors, dans sa fureur, il cherche à vous dévorer et à vous faire périr avec son haleine pestiférée. Dès qu'il devine l'approche d'un ennemi,

1. *Esprits*, 2<sup>e</sup> Mém., vol. I, app. G.

il cherche à appuyer son cou gonflé sur quelque roche, et étend au loin le reste de son corps qui est immense, puis-  
qu'on l'estime à cent vingt pieds, *au moins* ; ce qui paraîtrait incroyable si ce n'était autant attesté. Le lieu où il réside a la contenance d'un de nos greniers à blé, qui, du reste, devient très-rare en cette île à cause de lui, ainsi que l'assurent les colons. »

Dès que Paul eut recueilli ces paroles, il se leva et déclara qu'il voulait voir une pareille bête. « Au plus vite, dit-il, il faut exterminer le germe de ces monstres. Dieu brisera sa tête. Qu'on me donne donc un guide pour m'indiquer le chemin. »

Le prince voulant s'y opposer, l'homme de Dieu jura qu'il ne mangerait une bouchée de pain et ne boirait une goutte d'eau qu'il n'eût débarrassé ces populations chrétiennes d'un devastateur pareil, qu'il le vaincrait ou serait vaincu par lui. Ce parti étant bien arrêté, Paul passe la nuit en prière avec son clergé, et le lendemain, après avoir célébré la sainte messe et revêtu ses habits sacerdotaux, il se fait conduire à la caverne. La foule le suit, curieuse de voir le dénoûment. Dès que le monstre a l'idée de cette visite, il redresse sa tête et se prépare au combat. Mais dès qu'il voit le saint s'avancer résolûment vers lui armé du signe de la croix, il baisse les yeux, tremble et cherche à s'enfuir. Paul rempli de confiance en Celui qui a dit à ses disciples : « Vous marcherez sur les serpents et ils ne pourront vous nuire, » s'avance intrépidement, et s'adressant au monstre : « Bête mauvaise, lui crie-t-il, que prétends-tu faire ? qui t'a permis d'envahir une contrée habitée par des hommes et de la dévaster ? Allons, misérable, dépose cet orgueil qui t'a gonflé jusqu'ici, et obéis à la voix du plus infime des serviteurs de Dieu, mais en ce moment dépositaire de sa vertu. »

Ayant ainsi parlé, il détache son étole, la passe au cou de l'animal, et, prenant son bâton, le traîne vers la plage nord, comme on traîne un chien furieux, malgré lui. Arrivé au



bord de la falaise, le saint lui dit : « Avant de te précipiter dans ce gouffre, étends ton cou d'azur, pour que je puisse reprendre mon étole. » Cela fait, il lui enjoint de ne jamais aborder sur aucun rivage chrétien et de ne plus nuire à personne, et lui ordonne de s'élancer dans les flots. Et depuis lors, ce gouffre, situé à la pointe orientale de l'île, s'appelle l'*Abîme du Serpent*, Touil-ar-Sarpant.

Depuis lors encore, cette île tire son nom du *baz* ou bâton du saint (*baculo*). En outre, on montre encore dans le trésor de l'église de Saint-Pol une copie des quatre évangiles faite par le comte Wytheir et donnée par lui à son saint pasteur. En 1352, ce livre fut recouvert de lames d'argent doré, par la générosité de Guillaume de Rochefort, évêque de Léon. Enfin, le père Albert, narrateur de cette vie, désigne une famille noble de la paroisse de Cleder, qui tire son nom de celui de ses membres qui osa servir de guide au saint lorsqu'il allait reconnaître la caverne. Depuis lors elle s'appelle *Ker-gour-na-thokc* (en français, *qui ne sait fuir*), et de là lui vient la prérogative, toujours en usage au premier dimanche après l'octave de saint Pierre et saint Paul, d'aller à l'ofrande avec une épée et des éperons dorés. Il faut convenir que si toute cette aventure n'est qu'un *symbole*, voilà bien des conséquences qui ne lui ressemblent guère.

Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est de voir les Bollandistes réduire, de leur autorité privée, les cent vingt pieds de longueur donnés par le père Albert au serpent, à *vingt pieds*, attendu qu'il n'en avait jamais existé de plus grands. — Hélas ! il ne s'agissait que d'attendre, pour convenir avec Cuvier que « le moyen âge était encore une fois justifié par la découverte des sauriens et des ptérodactyles de soixante-dix-huit pieds de long, pétrifiés sous nos pas, et dont quelques individus survivaient encore au xvi<sup>e</sup> siècle <sup>1</sup>. » Or, les fossiles ne sont pas des *symboles*.

1. Cuvier, *Révolutions du globe*, t. V, p. 247.

Songez-y bien, c'est pour ce grand acte de courage et de puissance que la reconnaissance publique, celle du comte et les ordres du roi Childebert, forcent saint Paul à accepter la possession et l'épiscopat de ce pays auquel il impose son nom, comme l'ont fait tant d'autres saints. Sans lui, il n'y eût jamais eu de province, d'évêché ni de ville portant le nom de Saint-Pol-de-Léon.

Ce qui n'a pas empêché les calvinistes bretons de jeter au vent les restes de ce grand homme qui avaient été transférés, lors de l'invasion des Danois, à Saint-Florent-lez-Saumur.

#### 8. — *Saint Sezni.*

Sezni, jeune Irlandais, part pour Rome, à l'âge de vingt-trois ans, sous la garde de saint Patrice, qui le présente au pape saint Célestin I<sup>er</sup>. Celui-ci l'ayant renvoyé en Irlande, il y bâtit un grand nombre de monastères, guérit tous les malades, ressuscite un serviteur du comte Gerran qui avait été étranglé par les loups, puis sept autres morts dont les corps avaient été jetés dans un étang par les voleurs, rend la vie à un cheval pour sauver le palefrenier qui l'a laissé périr, empêche le duel de deux chevaliers en interposant sans cesse entre eux une poutre qui les en empêche, et meurt à l'âge de cent vingt-sept ans, comblé de mérites et de gloire. Ses cendres sont reportées du comté de Léon, où il était venu mourir, en Irlande, son pays natal.

#### 9. — *Saint Gildas de Rhuys.*

Pour compléter cette première phalange de saints bretons, en voici venir un dernier, l'une des gloires scientifiques des deux Bretagnes<sup>1</sup>. C'est à lui que l'on devait la fondation des

1. Nous possédons de lui deux œuvres : la première est une admonestation aux Bretons armoricains ; la deuxième, une leçon du même ordre aux Bretons d'Angleterre, sous le titre de *Ruine de la nation britannique*. Ces deux

monastères célèbres, dans lesquels le savant abbé de Fulde, Raban-Maur, devait puiser, peu de siècles après lui, tous les éléments de sa prodigieuse érudition. C'est donc un personnage très-historique, et puisque le révérend père de Buch<sup>1</sup> nous affirme « qu'il n'y a jamais eu qu'un Gildas, c'est nécessairement lui que l'on appelait le *sage* ou l'*inspiré* ».

C'est donc lui qui, dès son enfance et comme son prédécesseur, fait une fois reculer la mer du couvent de Saint-Hidulfe, dont elle envahissait à nouveau le domaine. Sa sainteté était déjà si célèbre à cette époque, que sainte Brigide lui ayant écrit pour lui demander quelque objet dont il se fût servi, il lui envoyait aussitôt une petite clochette que l'on montre encore aujourd'hui en Irlande.

On l'appelait, dit-on, l'*inspiré*, et le père de Buch cherche à expliquer cette épithète par le tableau que Gyraldus Cambrensis, déjà cité, fait de certains *devins* de cette époque. « Il y a, dit ce dernier et très-savant auteur, que M. H. Martin nous semble avoir reproduit tout à l'heure, il y a parmi les habitants de ce pays quelques hommes qu'on appelle *awenydhim*, c'est-à-dire *conduits par l'esprit*. Consultés sur certains sujets obscurs, on les voit *frémir* aussitôt, tomber comme en extase, donner quelque réponse détournée, et finalement sortir de cette *extase* comme d'un sommeil pesant, toutes les fois que d'autres les réveillent et les obligent pour ainsi dire à revenir à eux-mêmes. *Il en est peut-être d'eux (forsan) comme des fanatiques et des énergumènes*. Ces grâces leur sont pour la plupart octroyées pendant le sommeil... »

Comment le révérend père de Buch se laisse-t-il prendre à cette demi-similitude, et ne reconnaît-il pas dans cette dernière peinture les agents inspireurs de tous les *médiums*

exhortations à la pénitence s'appuient sur les crimes et les vices qui ont attiré, dit-il, sur ces deux provinces le fléau de l'invasion des Saxons, pendant laquelle il écrit.

4. L'un des continuateurs actuels de l'œuvre des Bollandistes.

du monde? Est-ce parce que ces somnambules ont soin d'invoquer Dieu et la sainte Trinité dans l'intérêt de leur *clairvoyance*? La raison ne suffirait pas, et ce n'est pas sur cela seul, comme il le pense, que l'Église aurait ratifié l'épithète d'*inspiré* que l'on donnait à son saint.

D'ailleurs ces sortes de *médiums* ne sont pas, en général, favorisés du don de résurrection. Or, on l'attribue communément à saint Gildas. Il est, entre autres, une légende dont certains détails méritent confirmation.

Si nous demandons à Godescar, à Fleury, à Baillet, quelle est la meilleure histoire de la vie de saint Gildas, ils nous renvoient à celle écrite par un moine de Rhuy au *xi<sup>e</sup>* siècle et que le père Mabillon a éditée <sup>1</sup>, et pour nous en donner une idée ils ne craignent pas d'en détacher l'épisode de *Triphine*.

Selon Godescar, cette Triphine était une de ces jeunes filles de distinction confiées à la direction du saint, lorsqu'il se fut retiré dans son monastère de Rhuy, ou dans celui de Blavet, et, selon Godescar, il est *parfaitement historique* que Gildas l'avait mariée avec le consentement (difficilement obtenu) de son père Conomore, l'un de ces petits roitelets bretons et plus ou moins tyraus, dont la nouvelle critique veut et ne peut pas détruire la réalité <sup>2</sup>.

Godescar accorde encore que Conomore, dans un accès de jalousie, coupe le cou à sa femme, et tue par conséquent l'enfant qu'elle portait dans son sein. Puis l'auteur en reste là.

Mais si nous interrogeons cette même légende *éditée par Mabillon*, nous trouvons bien autre chose que Godescar et Baillet ne nous disent pas. Selon elle, « le père de Triphine, qui n'avait obéi à saint Gildas que dans un but commun de

1. *Ann. bénédict.*, t. I, p. 438.

2. C'est d'eux que M. de Kerdanet dit avec beaucoup de raison : « Mais commencez donc par détruire leurs médailles, leurs actes, etc., que nous possédons si souvent dans nos musées. »

réconciliation avec Conomore, et parce que le saint lui avait garanti que sa fille *ne mourrait pas*, le père de Triphine, disons-nous, va trouver Gildas et le somme de faire honneur à sa parole. Celui-ci commence par se faire conduire chez Conomore, essaye de pénétrer dans son château, mais les portes lui demeurant obstinément fermées, il lance une poignée de poussière sur le donjon qui s'écroule à l'instant sur son maître et l'engloutit sous ses ruines. On montre encore aujourd'hui ces ruines sous le nom de « *Pedernek*, ou *Conomore-ar-Milliquet*, c'est-à-dire, château de *Conomore le Maudit*. »

Après cette exécution, Gildas, assisté du père de la victime, se serait rendu avec lui à Vannes, et, pénétrant dans l'appartement où reposait le cadavre, aurait remis la tête coupée sur son col, et, s'agenouillant avec la foule, aurait proféré à haute voix ces paroles : « Triphine, au nom du Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, je te commande de te lever et de me dire où tu as été conduite après ta mort. » A cette voix la dame ressuscite, et raconte comme quoi les anges allaient l'introduire en paradis, lorsqu'à la voix de saint Gildas elle avait senti son âme se réunir à son corps. En confirmation de ce récit, Triphine est honorée dans tous les bréviaires, y compris le Bréviaire romain, du titre de martyr qu'elle partage avec son fils.

Mabillon puisant ces détails dans ce même manuscrit donné pour le *plus authentique*, et ne se permettant pas, malgré sa grande sévérité de critique, une réflexion sur ce singulier épisode, nous demandons comment les hagiographes dont nous venons de parler, tout en relatant la première partie du drame de Triphine, en ont osé supprimer le dernier acte.

Nous en resterons là sur nos saints de Bretagne, dignes émules, on le voit, de leurs frères, de leurs contemporains, de leurs coopérateurs les saints d'Irlande. Les uns et les autres ne font qu'un, et pour peu que nous voulions bien accueillir

comme historiques ces hommes dont tant de nos villes portent encore le nom, et dont toutes les traces peuvent être encore suivies aujourd'hui, nous devons accueillir aussi comme historiques tous ces personnages irlandais dont la vie est tout entière conforme à la leur.

Est-ce une raison maintenant pour exiger de nos lecteurs une foi aussi complète en ces récits que dans ceux qui vont remplir les paragraphes suivants? Non, mais c'est assez pour embarrasser les critiques qui, forcés d'accepter ces derniers, finiront par se demander de quel droit ils suppriment ceux qui les précèdent : arbitraire d'autant plus embarrassant, qu'il faudrait l'étendre plus tard à une masse de successeurs qui, sous les noms de Donatien, de Guillaume, de Ronan, d'Yves, de Vincent Ferrier, etc., continueront à illustrer la province la plus catholique de France et à s'imposer forcément.

I. « L'ENCHANTEUR MERLIN CONVERTI PAR LES SAINTS. » — Notre étude sur le merveilleux breton nous paraîtrait incomplète, si nous négligions un personnage qui occupe dans les traditions du même pays une place si intéressante.

Nous avons dit que la vraie mission des apôtres anglo-bretons était la conversion des druides, et Gyrالد de Cambrie vient de nous montrer la classe la plus imposante de leur sacerdoce dans ces *aweny-dhim* ou bardes inspirés par l'*esprit*. Pour un apôtre chrétien c'étaient bien là ceux qu'il fallait gagner les premiers à sa cause, et certes ce n'était pas trop du secours de l'Esprit-Saint pour guérir ce *mal sacré* (*drouk-sant*) (a) que saint Colomban, saint Kentigern et saint Kadoch allaient poursuivre dans la personne de Merlin, comme saint Patrice, dit-on, le poursuivit dans la personne d'Ossian.

Que Merlin l'enchanteur ait été un personnage parfaitement historique, cela résulte pour nous, bien moins encore de sa légende et de ses poèmes que de ses dernières rencontres avec les saints dont nous parlons.

(a) Ce mot signifie encore aujourd'hui dans le diocèse de Vannes *divination*, *drouk* venant, comme *drak* et *dragon*, du verbe *δέρκεται*, voir clair.

Certain de sa naissance en Cambrie pendant la dernière moitié du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, nous serons beaucoup moins affirmatif, comme bien on le pense, sur la tradition généalogique qui, tout en lui donnant pour père *putatif* un magistrat de l'empire romain, fixé en Écosse, ajoutait à cette descendance naturelle une seconde origine beaucoup moins facile à comprendre et surtout à admettre. Au magistrat, homme et véritable père, on adjoignait un de ces *esprits élémentaires* que le paganisme de tous les temps plaçait à la tête de tant de familles illustres (a).

Quoi qu'il en soit de son origine et de son baptême, Merlin fut avant tout l'*awenydhim* de ces dieux que le christianisme trouvait alors et combattait dans tous les phénomènes naturels, dans les astres, les bois, les fontaines et les pierres; car « le véritable *awenydhim*, selon Gyrald de Cambrie, vivait en familiarité continue avec les esprits, les voyant, les connaissant, causant avec eux, les appelant par leurs noms, et prédisant l'avenir par leur entremise (b). »

M. de la Villemarqué, à qui nous empruntons une grande partie de ces détails, a bien soin, en sa qualité d'académicien, de rapprocher ces phénomènes de ceux des Pythies, des Corybantes, etc., « sans oser, toutefois, dit-il, descendre jusqu'au spiritisme contemporain (c), » et de les déclarer tous parfaitement naturels, ce qui prouve une fois de plus qu'il ne suffit pas d'étudier très-spécialement et de traiter avec charme une question pour la comprendre, si l'on ne s'est pas au préalable affranchi des préjugés qui l'obscurcissent.

Saint Gildas, contemporain de Merlin, n'en jugeait pas ainsi; car en lançant force anathèmes à ces *faux prophètes*, il les trouvait, à ce qu'il paraît, fort peu naturels dans leurs pratiques. Merlin, au reste, lui prodiguait, ainsi qu'à tous les moines, les injures et la haine que les malades sacrés leur ont portées dans tous les temps. « Son animo-

(a) Dans notre 2<sup>e</sup> Mémoire, vol. III, ch. xiv, appendice U, intitulé « *Conceptions et naissances influencées*, » nous nous sommes spécialement occupé de ces hommes à double nature (διπλοῖ), comme on le disait de Cécrops, ou demi-dieux à Athènes et à Rome, miaotsée à la Chine, nef-felsoglies chez les Turcs, manuaheims chez les Scandinaves, cambiati chez les Allemands, chabérons au Thibet, et dont la théologie reconnaît avec sainte Hildegarde et saint Thomas la nature exceptionnelle et mixte. Nous nous contenterons d'y renvoyer nos lecteurs.

(b) « ... Semper cum spiritibus, eosdem videndo, colloquendo, nominando, et ipsorum ministerio plerumque futura prædicebat. » (Gyraldus Camb., p. 837.)

(c) L'Enchanteur Merlin, chez Didier, 35, quai des Augustins.

sité se serait même traduite par des actes qui ne sont pas rares dans l'histoire des monastères bretons, trop souvent en butte aux attaques des chefs indigènes; ainsi l'on parle de «troupeaux enlevés aux moines d'une église incendiée, et même d'un recueil des Évangiles déchiré feuille à feuille et jeté à l'eau par Merlin le barde (a). » S'il en est ainsi, ce n'est décidément pas le Saint-Esprit qui l'inspire. D'ailleurs il chante *Belen* (le Dieu du soleil) et sa célèbre fontaine de *Balenion* ou *Baranton*; c'est tout dire.

Mais, comme toujours, ces doctrines et ces pratiques finissent par une terrible tragédie. Depuis longtemps son influence à la cour d'Arthur, successeur d'Ambroise Aurélien, semblait malheureuse. Malgré le dévouement patriotique qu'on ne pouvait lui refuser, il se trouvait engagé comme barde et comme guerrier dans une guerre fratricide entre les Bretons du nord et ceux du midi. Déjà deux batailles lui avaient été funestes, la troisième, celle d'Arderid, le rendit fou. A la vue de ce carnage entre frères, le remords le saisit; il se crut assiégé de fantômes furieux, et, après avoir brisé son épée, il s'enfuit dans les bois pour y vivre avec les bêtes sauvages dont la société lui semblait désormais préférable à celle des hommes. Malgré le caractère *lycanthropique* de cette nouvelle vie, sa lyre, moins brisée que son glaive, le consolait encore et nous laissait un poème (celui d'*Afallenau* ou des *Pommiers*) qui contient des vers fort touchants.

En voici quelques-uns extraits de la légende de saint Kadock, et traduits par M. de la Villemarqué.

- « Du temps que j'étais dans le monde, j'étais honoré de tous les hommes.
- « ... Tous les rois du pays m'aimaient, et j'étais craint des rois étrangers.
- « Le pauvre peuple dans le malheur disait : « Chante Merlin, chante toujours; »
- « Maintenant, je vis dans les bois, et personne ne m'honore plus :
- « Sangliers et loups, quand je passe, grincent des dents à ma vue.
- « J'ai perdu ma harpe, les arbres aux fruits d'or ont été abattus;
- « Les rois des Bretons sont tous morts, les rois étrangers oppriment le pays.
- « Les Bretons ne me disent plus : « Chante Merlin, chante les choses à venir. »
- « On m'appelle *Merlin le fou*, et tout le monde me chasse à coups de pierres. »

En vain Taliésin, son frère en inspiration bardique, vient-il le visiter dans sa détresse et lui faire entendre les chants les plus propres à calmer ses douleurs; en vain sa muse, sa nymphe, l'Égérie de sa jeunesse, ou, selon quelques-uns, sa sœur, tout en lui conseillant d'écouter encore les *songes de son sommeil* (b), l'engage-t-elle à

(a) De la Villemarqué, p. 44.

(b) Merlin était extatique, cataleptique, ou plutôt somnambule; cet état,



se rapprocher du Seigneur et à recevoir la *communion*. A ce dernier mot sa fureur se réveille, il se rappelle ces moines *méchants* et *menteurs* qu'il abhorre. « Non, dit-il, je ne la recevrai pas de ces hommes à longues robes. *Je ne suis pas de leur Église*. Que Jésus-Christ me donne lui-même la communion. Et celle qu'il aime s'éloigne en le pleurant. « Que Dieu ait pitié de Merlin, » s'écrie-telle.

Mais ce que n'ont pu obtenir ni le barde, ni la nymphe, ni la sœur, ce sont précisément les moines *méchants* et *menteurs* qui l'obtiendront à force de charité et de sympathie pour Merlin. On verra un saint Germain d'Auxerre entrer en communication avec lui, un saint Colomban partir d'Irlande pour aller à sa recherche, un saint Kentigern le poursuivre en Écosse, où on le disait retiré, un saint Kadock, plus tendre encore pour « *son pauvre cher Merlin* », parvenir à le rejoindre dans sa forêt, à faire couler ses larmes, à le réconcilier avec Dieu et le bénir. « Pauvre cher innocent, lui disait-il, revenez au Dieu qui est mort pour vous sauver. Celui-là seul aura désormais pitié de vous. A qui met sa confiance en lui, il donne le repos. — En lui j'avais confiance autrefois, reprend Merlin, en lui j'aurai confiance encore, et je lui demande pardon. — Pauvre cher Merlin, que le Père, le Fils et le Saint-Esprit te pardonnent. » Et Merlin se relève en disant : « Je chanterai les miséricordes de mon Dieu d'âge en âge et au delà de tous les âges. »

... Mais le soir même du jour où le plus aimable des saints avait pressé le vieux barde dans ses bras, on trouvait ce dernier mort au bord d'une rivière. Des pâtres de la race des Pictes l'avaient tué à coups de pierres!...

Nous le répétons ; l'hagiographie catholique nous garantit d'autant mieux la réalité historique et le vrai caractère de ces hommes, que les saints les prenaient plus au sérieux que tout le monde, et ne se méprenaient ni sur l'état surlumain de leur *maladie sacrée*, ni sur la source en général erronée de leurs inspirations. Nous disons en général, parce que, seuls encore, ils reconnaissaient que parmi ces révélations *spiritiques* se glissaient souvent de très-grandes vérités, auxquelles ils ne refusaient que deux caractères, *la certitude* et *la constance* : « non possunt *certo* cognoscere », dit la théologie.

Et relativement au devin qui nous occupe, comment ses pronostics eussent-ils pu exciter un enthousiasme aussi universel s'il n'avait pas,

comme nous croyons l'avoir surabondamment prouvé, est la suite *fréquente*, et non, comme on se l'imagine, la cause du commerce avec les esprits.

nombre de fois, entrevu de ces événements capitaux et lointains qu'il n'est donné à personne de prévoir?

Né en 450, Merlin, comme nous venons de le dire, était mort en 520. Or, comment aurait-il pu jamais *conjecturer* que « sa nation se relèverait et qu'elle chasserait les Saxons par delà l'Océan » ? Aussi, lorsque les Normands armèrent en 1066, ne fut-ce qu'un cri d'enthousiasme dans les deux Bretagnes, et regarda-t-on, sur la foi de Merlin, le succès comme indubitable ; car non-seulement, comme le dit, sans y croire, M. de la Villemarqué (p. 262) : « Il avait vu, cinq siècles à l'avance, se dérouler devant lui *toutes les phases* de l'histoire générale des Bretons, depuis le débarquement des Saxons jusqu'à l'arrivée des Danois et des Normands. » Puis, arrivant à cette date de 1066, il avait écrit : « Alors *viendra de la Neustrie* un peuple monté sur des coursiers de bois et revêtu de fer qui nous vengera de nos ennemis. » Non moins illuminé sur les destins de l'Armorique, il en avait tracé toutes les phases avec une précision qui tenait du prodige, et toujours les hommes et les faits étaient arrivés à point nommé pour donner raison aux stances du vieux barde.

Mais ces stances, ces prophéties d'une clarté si limpide, qui donc nous les faisait connaître ? qui donc nous en garantissait la date, la *minute* et les *minutes* ? Mon Dieu ! tout, puisqu'elles étaient non-seulement dans toutes les *mémoires*, mais encore dans *tous les chartriers*, et dans toutes les *archives* des monastères, dont les pieux habitants eux-mêmes se portaient garants de la fidélité des traductions subséquentes.

Or, ces traducteurs subséquents commencent pour nous au chape-lain de Guillaume, petit-fils du roi Henri 1<sup>er</sup> d'Angleterre. C'est lui qui est chargé par le roi de traduire les vieux poèmes, et, cela fait, il meurt évêque. Vers la même époque, c'est Lincoln, le premier prélat d'Angleterre, « un des personnages les plus considérables de son siècle, neveu de Roger de Salisbury, grand justicier du royaume, qui charge Geoffroy de Monmouth d'une autre traduction latine. » « Tous s'accordent, à partir de ce moment, sur l'autorité de Merlin, et toutes les opinions s'inclinent devant elle. Pas un docteur du douzième siècle n'hésitait à regarder le prophète breton comme supérieur aux antiques oracles de Cumes et d'Érythrée... Le grand abbé du Bec, Robert de Thorigny, le consultait la nuit dans sa cellule... L'Hérodote de la Normandie, Ordéric Vital, n'y attachait pas moins d'importance. Il fait remarquer que les événements qu'il rapporte ont été prédits il y a *six cents ans*, en présence d'un roi de la Grande-Bretagne, appelé Gnortigern, et de SAINT GERMAIN D'AUXERRE, ET

LES FAITS QUI SE PASSENT AU MOMENT OU IL TIEN LA PLUME « ONT ÉTÉ ANNONCÉS, DIT-IL, AVEC LA MÊME PRÉCISION, COMME IL EST FACILE AUX SAVANTS DE LE DÉMONSTRER. » Alors il fait un extrait des prophéties de Merlin qu'IL A SOUS LES YEUX, et admire leur accomplissement JUSQUE DANS LES PLUS PETITS DÉTAILS (a)... L'homme le plus considéré de l'Europe, l'abbé de Saint-Denis, ouvre à Merlin les portes de son abbaye; Enfin, l'arbitre des papes et des rois, LE GRAND SUGER ose écrire de lui : « Merlin, ce prophète rustique des Anglais, est un témoin et un narrateur *admirable* : des événements éternels de sa prédiction si MERVEILLEUSE ET SI ANTIQUE, pas un mot, pas un *iota* qui n'ait reçu son accomplissement (b). Plus tard encore, c'est Jean de Cornouailles, savant de l'Université de Paris, auteur de l'*Examen de la philosophie humaine*, qui, sur la demande de l'évêque d'Oxford et précisément pour contrôler les traductions précédentes, traduit les pièces originales *mot à mot*, comme il le dit, *pro verbo verbum*, pour conjurer les traits de la critique. » Cette traduction, comme le reconnaît M. de la V..., justifie celle de G. de Monmouth. « C'est encore Alain de Lille, ce savant de l'Académie de Paris, à qui son savoir encyclopédique a fait donner le surnom de *docteur universel*, qui ne croit pas devoir consacrer moins de sept livres à cette étude. Pour lui, Merlin était chrétien (c), car Dieu, qui fait souffler son esprit où il veut, a pu se servir de lui, comme il s'est servi de Job... *Tanta in Merlino est præsentium scientia et præscientia futurorum* », page 6.

Enfin, Jeanne d'Arc arrive, Jeanne « qui, en écrasant la tête du monstre saxon, devait réaliser l'*idéal messianique* rêvé par Merlin » (d), et Merlin se trouve encore là, pour faire suite à la prédiction qui avait annoncé, disait-on, les désastres de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt. Alors que cette grande nouvelle venait d'être mise en circulation et agitait tous les esprits depuis la mer de Bretagne jusqu'aux marches de Lorraine... on lisait dans les prophéties du vieux barde Merlin : « Alors, du *bois chenu* sortira une *vierge* qui arrêtera

(a) Duchêne, *Hist. Norman. script.*, p. 887.

(b) Id., *ibid.*, p. 295. Nous en demandons pardon à M. de la Villemarqué, mais sa version : « Ce narrateur *extraordinaire* des événements du monde », ne rend pas le *narratum mirabile sempiterni eventus*, de Suger.

(c) Nous l'avons vu, mais chrétien invoquant *Bélen*, ayant l'horreur des moines et refusant la communion!...

(d) De la Villemarqué, p. 323.

le fléau... On verra cette vierge ruisselante de larmes de pitié, et elle poussera un cri terrible qui remplira l'île. »

Jeanne, elle-même, parle de cette prophétie sans y croire, et nous avouons que pour nous elle complète merveilleusement tous les succès sibylliques de Merlin. Nous comprenons donc parfaitement que M. de la Villemarqué, devant les autorités foudroyantes des Suger, des Alain de Lille, des Ordéric Vital, se soit écrié : « Je ne m'étonne plus de la renommée de Merlin en France » (p. 299) ; mais nous ne le comprenons plus du tout, lorsque après nous l'avoir montré infail-*lible même dans les plus petits détails* depuis 460 jusqu'à 1066, après être convenu de l'antiquité des poèmes, de la fidélité et de la concordance des traducteurs les plus habiles, il semble tout à coup, bien qu'il s'agisse du même poème et de ses traducteurs également habiles, virer de bord et ne plus voir dans cette strophe relative à Jeanne d'Arc que des *interpolations* ou des adaptations habiles aux événements du temps... Et cependant, ne pouvant nier la strophe, ne pouvant nier la terreur qu'elle causait aux Anglais qui en déduisirent la sorcellerie de Jeanne, il réduit cette interpolation à un seul mot, au mot *arces* au lieu du mot *artès*, et il rejette la prophétie de la *Vierge du bois chenu* (qu'il est bien forcé d'accepter) sur ce que quelqu'un, qu'il ne nomme pas, aurait ajouté au *bois chenu* ce complément géographique « *sur les marches de Lorraine* ».

En vérité, c'est par trop peu devant quelque chose d'aussi capital. C'est bien assez, il est vrai, quand il s'agit de se faire accepter par la science officielle moderne ; mais comment celle-ci pourrait-elle jamais balancer, en bonne justice, ce *congrès* d'hommes suréminents qui viennent de nous affirmer la corrélation *précise* des événements de leur temps avec les pièces qu'ils avaient sous les yeux ?

Nous verrons M. Henri Martin beaucoup plus logique.

Mais surtout nous ne comprenons plus du tout chez M. de la Villemarqué cette conclusion subite qui ressemble à une abjuration sans cause et sans raison. « Il appartenait au Saint-Siège, dit-il, de mettre fin à une *MYSTIFICATION* historique par trop prolongée, et les Pères du concile de Trente signalèrent les prophéties de Merlin comme *fausses* et défendirent de les consulter » (p. 340) (a).

D'abord, supposer que la France et l'Angleterre, y compris leurs plus saintes, leurs plus hautes et leurs plus savantes autorités, aient été la dupe de quelques *mystifications* restées inconnues, c'est une

(a) De la Villemarqué, p. 330, et Myrriam, Arch. of vates, t. II, of vates.

énormité critique. Ensuite le concile de Trente, dans sa mesure de prudence, ne s'est pas servi du mot *fausses* mais *obscur*, ce qui est bien différent. Il connaissait trop bien la question des Sibylles (*teste David cum Sibylla*), trop bien la question de Balaam et consorts, ces devins païens si magnifiquement inspirés, trop bien la question de l'*extase* et des *doubles* inspirations, pour avoir jamais eu d'autre dessein que de mettre en garde contre des révélations toujours *incertaines* et suspectes, surtout lorsqu'elles émanent d'une source qui l'est encore plus.

C'est là une question élémentaire et parfaitement décidée pour tout chrétien qui croit aux *esprits*; et probablement le seul tort de M. de la Villemarqué, avant de nous donner ce petit livre charmant et rempli d'intérêt, est-il ne n'avoir pas osé, comme il le dit lui-même, *descendre* jusqu'à l'étude des « *médiums* contemporains ». Sans lui présenter, *peut-être*, aucune prophétie sérieuse, ils lui auraient fait comprendre par certaines révélations domestiques la possibilité des autres et la vraie philosophie du druidisme fatidique.

### § III.

#### LA FRANCE CONQUISE ET LA MONARCHIE FRANÇAISE FONDÉE PAR LE MIRACLE

1. Clovis et saint Remi, père et parrain de la monarchie française. — 2. La sainte ampoule. — 3. Miracles traditionnels et privés de saint Remi. — 4. Saint Remi et ses résurrections.

Note I. — UN DON DU SAINT-ESPRIT CERTIFIÉ PAR LA MÉDECINE.

Note II. — LES FLEURS DE LIS ET LE DRAPEAU.

Note III. — QUELQUES MOTS SUR QUELQUES TEXTES DE FLODOARD.

#### 1. — Clovis et saint Remi.

L'Église désirait et pressentait la naissance d'une *fillette*, et s'il était depuis longtemps visible qu'un jeune et royal couple, celui de Chlodovée et de Chlothilde, allait lui en donner une, il ne l'était pas moins que saint Séverin et

par-dessus tout saint Remi en seraient les parrains. D'ailleurs sainte Geneviève pouvait-elle avoir oublié sa *bonne* ville de Paris? Non, et pendant le siège de dix ans que devait en faire le roi franc, il n'était guère possible à celui-ci d'échapper bien longtemps à la conspiration sacrée que tramaient contre lui tant de vertus et de miracles.

On a trop présenté la grande décision de Clovis à la bataille de Tolbiac comme le coup de dés d'un joueur désespéré. Bien que rien ne fût plus naturel et plus commun que ces promesses de *détresse*, tout nous dit cependant que le Barbare était ébranlé depuis longtemps, et qu'il ne s'agissait plus pour lui que de *s'exécuter*. Rompu aux miracles, quotidiens qui remuaient si profondément les esprits, Clovis inclinait depuis longtemps à la croyance, et ses longues controverses avec la reine sur la *Trinité*, le *baptême*, etc., prouvent à elles seules quel était le travail de son esprit.

Quoi qu'il en fût, Clovis et saint Remi étaient devenus pour les destinées religieuses de la Gaule ce que Constantin avait été pour les destinées religieuses de l'empire. Pour lui, saint Remi est Athanase, Clotilde est sainte Hélène, et saint Séverin d'Againe le guérit comme le pape saint Sylvestre avait guéri le fils de Constance; mais plus heureuse que celle du grand empereur, l'œuvre treize fois séculaire du roi franc vivait encore, il y a trente ans, sous le nom de *monarchie française*.

Il va *sans le dire* que l'on tient aujourd'hui à diminuer la gloire de Clovis, autant qu'on essayait de le faire pour celle de Constantin. On profitera par exemple d'une phrase évidemment interpolée dans saint Grégoire de Tours, pour entacher les deux mémoires et de la sainte reine et du grand roi. On tiendra à nous les montrer barbares et cruels, mais de nouveaux et savants critiques n'auront pas de peine à *démontrer* que la fameuse phrase en question, sur la recommandation faite par sainte Clotilde à ses fils « de venger sur ses parents de Bourgogne la mort de son père et de ses

frères », est la contradiction la plus formelle des affirmations du même auteur sur les beaux sentiments de Clotilde relativement « au crime de la vengeance et à la nécessité du pardon des injures » <sup>1</sup>.

M. Michelet ne pardonne pas à un évêque d'avoir pu dire d'un monarque aussi vindicatif, que « tout réussissait à Clovis parce qu'il marchait le cœur droit devant le Seigneur » <sup>2</sup>. M. l'abbé Gorini, M. l'abbé de Barral et M. Barthélemy, dans ses intéressantes notes sur la vie de sainte Clotilde, ont bien répondu à ce prétendu scandale.

Au reste, tout cela n'est pas notre affaire. La bataille de Tolbiac, la sainte ampoule et le merveilleux *don* qui la confirme, la campagne du Midi contre les Goths, enfin toute la vie thaumaturgique de saint Remi, voilà, si nous parvenons à nous renfermer dans notre programme, ce qui doit nous occuper uniquement.

La première de ces questions est trop connue pour figurer ici; mais les événements qui la suivent peuvent encore, à l'heure qu'il est, donner lieu à quelques observations nouvelles.

Personne n'ignore qu'après cette double victoire sur les Allemands et sur lui-même Clovis, voulant se faire instruire et baptiser, eut à ce sujet de très-sérieuses conférences avec un saint prêtre nommé Wast, chargé de préparer ce que le grand archevêque de Reims allait conduire à si bonne fin. Amener ce nouveau Constantin à l'accomplissement de sa promesse, amollir ce Barbare et le faire tomber à genoux devant une partie de la France accourue à ce spectacle, telle fut la grande mission réservée par le ciel à saint Remi. L'histoire en est sublime, et certes, dans les annales de notre pays, il y eut peu de journées aussi belles que cette journée du *sacre*, et jamais de plus importante.

1. Saint Grégoire, *Histoire ecclésiastique des Francs*, l. III, ch. vi.

2. Id., *ibid.*, l. II, ch. xi-xvii.

2. — *La sainte ampoule.*

Toutefois il est un détail de la cérémonie qui ne trouve plus ni place ni grâce dans aucune de nos histoires modernes, c'est celui de « l'apport, au milieu de la cérémonie, par une blanche colombe, d'une fiole (*ampulla*) contenant un chrême merveilleux destiné au sacre du prince. » De telles choses ne s'acceptent plus aujourd'hui; bien qu'il y ait là, comme le dit l'abbé de Vertot, « le miracle le plus PATENT, puisqu'il avait eu lieu devant TROIS MILLE païens, de la conversion et du baptême desquels il décida sur le champ<sup>1</sup> », on l'a nié cependant avec tant d'autres, sur cette simple raison que « saint Grégoire de Tours et saint Remi lui-même n'en avaient pas dit un seul mot. » Mais comment donc faire? Nos premiers historiens se montrent-ils croyants, ils sont fous. — Se taisent-ils sur un miracle, on argue de leur silence contre lui. Ici, cependant, la réponse est facile, car d'abord il ne nous reste qu'un très-petit nombre des épîtres de saint Remi; quant à saint Grégoire, on est frappé, dans son récit du baptême, de la grande distinction qu'il semble vouloir établir entre le parfum des cierges et des fleurs, et une certaine « odeur DIVINE qui, se répandant avec le SAINT CHRÊME, fit croire à tous les assistants qu'ils étaient en paradis, tant était grande « LA GRACE QUE DIEU LEUR FIT EN CE MOMENT<sup>2</sup>. »

Ces dernières paroles sont tellement semblables à celles dont Hincmar, archevêque de Reims, fait suivre deux siècles plus tard le récit de la *colombe*, que la première pensée est celle de la suppression d'une *demi-phrase* chez Grégoire de Tours; mais ce pressentiment se change presque en certitude lorsqu'on lit dans les centuriateurs de Magdebourg (les plus cruels ennemis de notre cause), « qu'ils ont eu dans

1. *Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. II, p. 669.

2. « Ab odore divino, talemque *ibi* Deus *gratiam* dedit. » (Saint Grégoire de Tours, *Histoire de France*, l. II, § xxxi.)



leurs mains d'anciens manuscrits de saint Grégoire portant *précisément à la même place* l'histoire de la colombe<sup>1</sup>. » .

Quant à saint Remi, s'il est vrai que l'on ne trouve rien à cet égard dans les lettres qui nous restent de lui, que signifient donc ces phrases de son testament : « Je l'ai baptisé dans la piscine sacrée, je l'ai confirmé par les sept dons du Saint-Esprit, et l'ai fait roi par l'onction du saint chrême de cet Esprit lui-même ? »

Donc la première des objections sur le silence est complètement levée par les adversaires du fait eux-mêmes, et la seconde paraît l'être par les expressions mêmes de saint Remi. Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a de bien certain, c'est que ce miracle n'a jamais été l'objet d'un litige, disons mieux, d'un seul doute, depuis le pape Innocent II, qui vint en France tout exprès pour sacrer le jeune Louis VII *avec le chrême apporté par l'Ange à saint Remi*, jusqu'au grand Colbert, affirmant qu' « il n'y avoit que des *ignorants* ou de *mauvais François* qui aient jamais pu douter d'une vérité si prouvée<sup>2</sup>. »

Quant à cette vieille objection de l'*invention* du fait par Hincmar, vers 800, il faut qu'elle soit bien faible ou bien malade pour qu'un historien moderne, H. Martin, qu'on ne récusera certes pas, la réduise à néant. « Cette fable poétique de la sainte ampoule fut pour la France ce qu'avaient été pour Rome le palladium (ou statue de Vesta) et les boucliers sacrés, comme elle tombés du ciel. Le premier écrit qui en fasse mention est bien en effet la vie de saint Remi par Hinc-

1. *Centurial*. Sixième siècle, saint Remi.

2. Flodoard, *Église de Reims*, l. I, ch. xviii.

3. Non, personne n'a jamais douté de la réalité de la sainte ampoule jusqu'au 47 octobre 1793, jour pendant lequel une main républicaine vint briser solennellement sur la place Royale de Reims, et au nom de la République française, la fiole bénite dont M. Seraine, curé de Saint-Remi, et M. Hourelle, officier municipal, ramassèrent à l'instant même les fragments et recueillirent la précieuse liqueur fixée à ses parois. On a leurs dépositions authentiques, et c'est avec cette même liqueur ajoutée à un nouveau chrême que Charles X fut sacré.

mar, archevêque de Reims au ix<sup>e</sup> siècle. MAIS LA TRADITION REMONTAIT PLUS HAUT. LES FRAUDES PIEUSES SONT PLUS RARES QU'ON NE LE CROIT, et cette fameuse ampoule, gardée si précieusement dans le Trésor de Reims, POURRAIT BIEN ÊTRE LA VRAIE FIOLE DONT S'ÉTAIT SERVI saint Remi. Le temps et l'imagination des clercs de Saint-Remi avaient fait le reste<sup>1</sup>. »

Très-bien ; nous accordons volontiers à M. Henri Martin le trait de ressemblance avec les *palladia* sacrés des Romains, car nous avons insisté sur la réalité de faits merveilleux, qui, tout païens qu'ils fussent, constituaient et maintenaient pour nous l'ordre au milieu du désordre ; mais quant à ce qu'il entend par ce mot *le reste*, en recueillant nos souvenirs, nous croyons deviner qu'il se rapporte à quelque chose de bien plus embarrassant encore que la colombe.

En effet, si nous avons retrouvé dans l'histoire romaine, outre les *boucliers sacrés*, une ou deux guérisons *très-suspectes* opérées par Marc-Aurèle et Vespasien sur l'ordre de leur dieu, nous n'avons vu nulle part *un peu d'huile* conférer pendant treize siècles, et SANS EXCEPTION AUCUNE (on n'en cite pas), A CHACUN des représentants successifs d'une monarchie, le droit et le pouvoir de GUÉRIR PUBLIQUEMENT, INDISTINCTEMENT, INFALLIBLEMENT, RADICALEMENT, et cela de l'aveu des médecins les plus graves, une maladie constitutionnelle et terrible, que ces derniers ne guérissent jamais eux-mêmes (I).

Pour nous, voilà *le reste*, et nous doutons que l'on ose attribuer *ce reste* au temps et à l'imagination des clercs.

Eh bien ! ce don, pour ainsi dire éternel (jusqu'au jour où l'on n'en a plus voulu), était intimement lié au sacre et à la sainte ampoule, et descendait évidemment de la même source. On n'a jamais pensé autrement dans l'Église : « Ces grâces de guérisons, de signes et de miracles, accordées aux rois de France, étaient liées à ce baume céleste apporté par

1. *Histoire de France*, t. I, p. 421.

la colombe et dont Clovis fut oint dans son baptême, ainsi que les rois ses successeurs le sont dans la cérémonie de leur sacre<sup>1</sup>. »

Ce don était en plein exercice vers 800, au sacre de Robert le Fort. Vers 1500, le continuateur de Monstrelet nous montre Charles VIII guérissant les écrouelles à Rome comme à Paris, à la grande *stupéfaction* des Italiens.

Enfin, en 1643, jour du sacre de Louis XIV à Reims, ce prince, qui ne se serait certes pas exposé à une expérience publique et douteuse, touchait, selon les mémoires du temps, et guérissait deux mille scrofuleux sur la place de la cathédrale de Reims.

Mais c'est assez sur ce sujet.

1. C'est saint Thomas qui s'exprime ainsi (*de Regimine principum*, l. II, c. xvi).

Cependant il faut ajouter que ce don fut en quelque sorte confirmé par saint Marcoul, ermite d'une très-grande vertu, à la chapelle duquel (à Corbeny, Aisne) les rois se rendaient le jour même de leur sacre. Saint Marcoul est resté le seul dépositaire du bienfait dont il avait été pendant si longtemps le dispensateur.

# 1. « LE DON DU SAINT-ESPRIT CERTIFIÉ PAR LA MÉDECINE. » —

Voir surtout l'illustre Ambroise Paré et André Laurentius, conseiller et médecin privé du roi en 1609 (*de Mirabilī strumas sanandi vi...*), et Forcatulus (*de Imperio philos. Gallorum*). « On connaît, dit le premier, la fameuse formule à la suite de laquelle s'opérait chacun de ces miracles : « Le Roi te touche et Dieu te guérit. » Quant au second, Laurentius, il nous donne, ainsi que le troisième (*de Imperio*, etc., l. I), en détail assez peu connu sur le début de cette grâce royale de si longue durée : « C'est dit-il, sur la personne de Lanicet, son homme d'armes de confiance, que Clovis fit son premier essai. Cet homme avait dans la gorge des tumeurs scrofuleuses qui avaient résisté au fer ainsi qu'à toutes les espèces d'herbes médicinales. Clovis s'en attristait, lorsqu'une nuit il eut en songe un avertissement (toujours le *somno monitum*!) lui disant que, « s'il parvenait à les toucher, il les guérirait », et tout aussitôt il vit sa chambre se remplir de lumière et de flammes. Dès le matin

de bonne heure il se leva, plein d'espoir, pria Dieu, toucha Lanicet, et le guérit si complètement qu'il ne resta même pas de cicatrice. »

Ce fut à partir de ce moment que ce mal prit le nom de *mal du roi*, parce que seul il pouvait le guérir. « C'est donc bien, dit Laurentius, à l'apport de la sainte ampoule (*χρῆσμα*) qu'il faut rattacher ce privilège, et ne pas oublier que c'est de ce *double signe* que voulait parler le pape Hormisdas lorsqu'il complimentait saint Remi d'avoir pu convertir et baptiser un roi et toute une nation de Barbares au moyen de signes égalant, grâce à la coopération divine, les miracles apostoliques : *quem nuper adminiculante superna gratia plurimis ac apostolorum temporibus æquiparandis signorum miraculis...* »

Le cardinal Gerson (dans son *Sermon sur saint Louis*) affirmait que saint Remi au moment de ce baptême avait prophétisé formellement que « la monarchie française subsisterait autant que l'on recourrait au sacre par la sainte ampoule et que l'on conserverait le don. »

Ce don n'avait jamais cessé dans les annales de la monarchie. Il n'avait même jamais été modifié dans la pratique, à l'exception du signe de croix ajouté par saint Louis, « afin qu'il parût descendre plutôt de la dignité divine que de la dignité royale » (Guillaume de Nangis, *vie de saint Louis*) (11).

Ce qu'il y a de bien certain encore, c'est qu'au rapport de tous les historiens Henri IV guérissait environ mille cinq cents scrofuleux par an.

Toutes les nations étrangères ont reconnu ce privilège des rois de France. Seuls, les historiens anglais (entre autres Guillaume Toker) ont essayé de soutenir que les rois de France le tenaient d'eux. Mais ils n'ont pu persuader personne, aucun de leurs rois n'ayant précédé ni Clovis ni saint Remi. Un seul (Édouard IV) a pu guérir, en raison de sa sainteté, une femme affligée de cette maladie ; mais il n'a pas eu de successeur.

---

II. « LES FLEURS DE LIS ET LE DRAPEAU BLANC. » — Nous serions, il nous semble, incomplet et illogique dans nos recherches *superstitieuses*, si nous passions sous silence une troisième *legende* qui s'encadre merveilleusement à notre avis entre les deux précédentes. Nous l'empruntons à l'intéressante monographie sur *Sainte Clotilde et son siècle*, publiée tout dernièrement par M. l'abbé Rouquette (a).

(a) A peu de jours de distance, le révérend père Gay publiait une autre

Nous avons parlé bien des fois déjà de ces cavaliers vêtus de *blanc*, montés sur des chevaux *blancs*, et portant des drapeaux *blancs*, couleur dont les apparitions aériennes décidaient souvent de grandes victoires (a). Il nous était bien difficile de ne pas rapprocher cette affectation de la couleur blanche de toutes les aimables qualités symboliques qu'on lui prête, ainsi la pureté, la candeur, la sainteté; il était encore plus difficile de ne pas voir dans son apparition subite aux mains des Barbares un emblème *surintelligent* des nouvelles et plus paternelles destinées de la monarchie française. Mais une signification plus extraordinaire encore était celle des fleurs de lis remplaçant les aigles, les dragons, les croissants, etc., qui jusqu'alors avaient recouvert les étendards des païens et des Barbares. Évidemment la logique de la miséricorde et des vertus royales était là tout entière, comme programme, sinon comme réalisation fidèle, et leur introduction dans le blason politique paraissait bien venir du même *esprit* qui avait envoyé le chrême et accordé le *don* sanitaire.

Or, voici ce que M. l'abbé Rouquette a la bonne fortune de rencontrer dans un historien légiste du seizième siècle.

« Durant le règne de Clovis 1<sup>er</sup>, roi très-chrétien, et le siège de saint Remi en l'église de Reims, il se rencontra un bon ermite, homme de sainte vie, qui faisait sa demeure en un bois, près une fontaine, au lieu appelé aujourd'hui Joye-en-Val, en la châtellenie de Boissy, près Paris, auquel ermite Clotilde, femme de Clovis, avait grande confiance; car, à raison de sa sainteté, elle le consultait souvent, se réconciliait à lui et lui administrait ses nécessités. Or, un jour il arriva miraculeusement que pendant que le saint homme était en prière un ange apparut à lui et l'avertit qu'il fit raser les armes des *trois croissants* que ledit Clovis faisait porter en ses bannières, drapeaux et enseignes de guerre (combien qu'aucuns disent que n'étaient trois croissants, mais trois crapauds); et qu'au lieu d'iceux que l'on portât un écu d'armes et bannières dont le champ serait azuré avec trois fleurs de lis d'or. Et l'ange dit à l'ermite que telle était la volonté de Dieu, que les rois de France portassent dorénavant telles fleurs de lis en leurs armes. L'ermite raconta ce qui lui avait été révélé par l'ange, à Clotilde, femme de Clovis, laquelle

*Vie de sainte Clotilde*, également intéressante, écrite dans le même esprit et avec le même talent. Bien que notre travail fût terminé, nous avons encore pu faire notre profit de l'une et de l'autre.

(a) Voir au *supplément* la seconde des deux *Études* qui font suite à ce sixième chapitre, intitulée : « NOTRE-DAME DE CEICA et SAINT JACQUES LE MAJEUR RESSUSCITANT UNE GARNISON. »

incontinent fit effacer lesdits croissants ou crapauds, fit mettre au lieu des fleurs de lis et les envoya à Clovis, son mari, qui était en guerre contre un roi venu d'Allemagne en France avec une forte et puissante armée, laquelle tenait assiégée la forteresse de Conflans-sainte-Honorine, près Pontoise. Clovis porta telles enseignes de guerre, remporta la victoire contre ledit roi, nommé Andoc. Et en souvenance et perpétuelle mémoire de la mission desdites fleurs de lis, sur la montagne où se termina la bataille, en laquelle on voit à présent la tour de Montjoie, fut fondé, en la vallée, un monastère de religieuses, qui est encore appelé l'abbaye de Joyenval, à cause de la susdite mission desdites fleurs de lis qui furent envoyées à ce grand roi Clovis (a). »

(a) Guill. Postel, *Loi salique*.

---

### 3. — Miracles traditionnels et privés de saint Remi.

Mais si la sainte ampoule et la colombe paraissent des phénomènes un peu trop *étroits* pour nos esprits *si larges*, il nous semble que la portée de leurs effets devait obtenir grâce pour la *simplicité* des causes.

Constituer un ordre politique d'une infinie durée, forcer les peuples « à brûler ce que depuis quarante siècles ils adorent, pour leur faire adorer ce qu'ils brûlaient la veille, » fonder la monarchie française, puis la chrétienté européenne, et dans cette chrétienté catholique élever si haut le trône de France que, depuis lors, dans tout l'Orient comme dans tout l'Occident, pour le Barbare comme pour le sujet, « toutes les fois que l'on disait *le Roi*, on savait qu'il s'agissait du roi de France!... » voilà, ce nous semble, d'assez fortes raisons d'indulgence pour les *puérilités* qui pouvaient avoir servi d'instruments.

Parmi celles-ci, de très-graves historiens ont compris les miracles nationaux qui, dit-on, signalèrent partout les campagnes de Clovis et spécialement celles du midi de la France.

Mais cette fois, les faits ne se passant plus sous les yeux de toute la France et de tous les témoins faisant autorité, leur éclat et leur certification devaient en souffrir. Aussi, malgré l'affirmation de nos graves historiens, d'autres critiques, et notamment l'abbé de Vertot, défenseur habile de l'*ampoule* et de la *colombe*, ont-ils regardé les détails qui vont suivre comme le *roman* de la grande *histoire* qu'ils sont forcés d'accepter. Mais alors Hincmar, le grand archevêque dont ils viennent d'invoquer l'autorité, Sigebert, Flodoard, se seraient donc mis tout d'un coup à *broder*?... Cela ne paraît pas très-logique.

Que disent-ils donc? Ils prétendent, par exemple, qu'au moment de se séparer le grand évêque aurait dit au grand roi : « Prends ce flacon, il contient un vin bénit, et tant qu'il en restera quelques gouttes tu vaincras. » Or, quand le grand roi fut de retour, la tradition prétend que le flacon (bien des fois débouché) n'avait rien perdu de sa liqueur; mais ce qu'il y a de bien certain, c'est ceci : Alaric était tué, les Goths étaient chassés de la France, l'empereur Anastase envoyait au vainqueur une couronne d'or et le manteau de pourpre avec le titre de consul romain, pendant que le pape Hormisdas l'appelait son fils bien-aimé et conférait tous ses pouvoirs à saint Remi, comme au *véritable auteur de tant de succès*. De son côté, Clovis déposait sur le tombeau de saint Pierre une autre couronne d'or bien autrement riche, et garnie de diamants, symbole visible de la suprématie d'une telle couronne sur toutes celles de la terre, tiare aujourd'hui subsistante et appelée *le Règne*, « de telle sorte, dit M. l'abbé Rouquette, que Pie IX se trouve encore actuellement le couronné de Clovis <sup>1</sup>. »

Toutefois, dans cette succession de prodiges qui semblent avoir marqué chacun des pas de Clovis dans une campagne qui commença par Tolbiac et qui finit par Vouillé, nous n'en

1. *Sainte Clotilde*, p. 252.

savons pas de plus splendide et néanmoins de moins connu, que celui de l'*écroulement subit des murailles d'Angoulême* au seul aspect du vainqueur. C'est Flodoard (cet homme dont M. Guizot, son traducteur, fait un si grand éloge) qui l'affirme avec beaucoup d'autres. C'est lui qui n'hésite pas à écrire : « Il continua jusqu'à Toulouse, où il s'empara des trésors d'Alaric, puis de là il se rendit à Angoulême, DONT LES MURS S'ÉCOULÈRENT DEVANT LUI, ... et le vin de son flacon ne diminua en rien jusqu'à ce qu'il fut revenu à sa cour <sup>1</sup>. »

Nous ignorons, nous l'avouons, que le miracle de Jéricho se fût jamais renouvelé sur la surface de la France. Laissons la responsabilité de ce fait transcendant, non-seulement à Flodoard, mais à Sigebert et à Hincmar, ces deux grands annalistes, et justifions-les, si la chose est nécessaire, par ce remarquable aveu de M. Michelet : « En vérité Clovis (dans cette dernière campagne) loin de rencontrer aucun obstacle semblait conduit par une main mystérieuse : tantôt une biche lui indique un gué dans la Vienne ; tantôt une colonne de feu s'élève sur la cathédrale de Poitiers pour le guider la nuit ; tantôt il envoie consulter les sorts à saint Martin de Tours et ils lui sont favorables. Il ne méconnaissait pas d'où lui venaient tous ces secours... « Où serait donc, disait-il, l'espoir de la victoire, si nous offensions tous ces saints ? » (Michelet, *Histoire de France*, t. I, p. 204.)

Comblé de gloire, riche en œuvres capitales, auteur de l'unité de la France, Clovis revint à Paris pour y mourir et

1. « Usque Tolosam perrexit, et Alarici thesauros accipiens, per Engolismam civitatem (CUJUS ANTE CONSPECTUM IPSIUS MURI CORRUERUNT)... Vini flaconis non deficiente, donec reversus est in sua. » (Flodoard, *Historia Remensis*, l. I, c. xv.) Et saint Grégoire dit de son côté : « Dieu lui accorda tant de grâces, que les murs de cette ville s'écroulèrent devant lui : Cui Dominus tantam gratiam tribuit, ut in ejus contemplatione muri sponte corruerent » (saint Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, l. II, c. xxxvii). Sigebert, sévère critique bénédictin, adopte le fait sans hésitation aucune.



prendre place dans cette église de Saint-Pierre fondée par lui, sous l'autel même de sainte Geneviève, cette première sainte invoquée tant de fois par sainte Clotilde au moment même de la mort du grand roi. Saint Remi apprit ce dernier événement à Reims par révélation et l'annonça à tous les assistants.

Quant aux miracles privés de saint Remi, ils sont à leur tour innombrables et nous devons nous contenter de citer seulement les plus célèbres, toujours empruntés aux mêmes auteurs : pour nous leur première et meilleure source sera toujours ce vieux manuscrit contemporain du saint, mais dont il ne *restait* plus au temps d'Hincmar, c'est-à-dire deux cents ans plus tard, que *quelques feuilles pourries et rongées par les rats*<sup>1</sup>. Heureusement saint Fortunat, immédiatement après la mort de saint Remi, en avait fait de son côté un extrait qu'on lisait au peuple dans toutes les églises<sup>2</sup>.

Comment oublier, par exemple, cet incendie dont Flodoard nous parle encore en ces termes : « Cet incendie qui avait déjà dévoré les deux tiers de la ville fut *chassé* par le saint *de porte en porte* jusqu'à la dernière, qu'il fit murer, avec défense de jamais la rouvrir; cette défense ayant été bravée plus tard par le nommé Fercinet, celui-ci paya sur-le-champ sa faute par sa mort, par celle de toute sa famille et par celle de tous ses animaux ? »

Nous voyons encore le saint punir non moins sévèrement toute une race de mauvais sujets dont la malveillance avait mis le feu aux nombreuses meules de froment élevées à Cernay, dans le diocèse de Laon, par sa charité prévoyante.

1. Hincmar, in prolog. ad *Vitam*, n° 1.

2. Ainsi donc à cette époque toutes les Églises des Gaules, à l'instar de celle de Rome et même à l'instar de la Rome païenne au temps de Numa (voir notre Introduction), avaient conservé cet usage de lire et d'afficher tous les faits merveilleux, afin de pouvoir en appeler à la mémoire et pour ainsi dire à la *critique* des peuples, que rien n'empêchait dès lors de tout vérifier par eux-mêmes. Donc on n'a jamais cherché à les tromper sous ce rapport.

Cette fois il avait châtié sur-le-champ les coupables, tandis que dans le premier cas il n'avait pas même cherché un nom propre, tant il savait bien distinguer entre l'incendie normal et l'incendie soufflé *ab hoste generis humani*, comme le dit Flodoard.

4. — *Saint Remi et ses résurrections.*

A quoi bon maintenant insister sur une foule d'autres miracles plus ou moins communs à tous les saints? bornons-nous à celui de la jeune fille de Toulouse.

Ce sont encore les mêmes autorités qui parlent, et toujours d'après les mêmes sources. « Une jeune fille d'illustre origine, née à Toulouse, était, depuis son enfance, obsédée du malin esprit. Ses parents, qui l'aimaient tendrement, avaient essayé de tout pour la guérir, même d'un pèlerinage au tombeau de saint Pierre. Il y avait alors en Italie un vénérable prêtre appelé *Benoît*; on la lui conduisit et il échoua comme les autres; tout ce qu'il put tirer du démon, c'est qu'il « ne sortirait que chassé par la puissance du saint évêque Remi. » Ce Benoît et Alaric, roi des Goths, qui s'intéressaient à la jeune fille, s'empressèrent donc de la lui adresser. Pendant longtemps, le saint évêque décline cet honneur en protestant de son insuffisance. Enfin il cède à une sorte d'injonction populaire, réussit, et le démon est expulsé. Mais à peine Remi est-il parti, que la jeune fille, épuisée par la lutte, tombe à terre et *rend l'esprit*. La foule aussitôt se précipite chez l'évêque et renouvelle ses prières; Remi, au contraire, dans son humilité, se désole, s'accuse d'avoir doublé l'infortune des parents au lieu de l'avoir consolée, et d'avoir tué au lieu d'avoir guéri. Cependant, encore une fois vaincu par l'insistance du peuple, il revient à l'église de Saint-Jean où le corps gisait sans vie. Là, il se prosterne avec larmes sur le parvis et exhorte l'assemblée à en faire autant. Après quoi, se relevant après avoir *versé un torrent de larmes*, il ressuscite la jeune morte, comme

auparavant il l'avait délivrée du démon. Alors, prenant la main de son sauveur, celle-ci se lève en pleine et entière santé et s'en retourne heureusement dans son pays<sup>1</sup>. »

Flodoard donne encore une autre résurrection, tirée des manuscrits de saint Remi et qui ne laisse pas que d'être fort intéressante :

« Clodovée, dit-il, venait de mourir, et son fils Théodoric lui succédait. La fille de celui-ci, enfant aimée par-dessus tous les autres, était atteinte d'une grave maladie (*gravi incommodo tenebatur*). Son père envoie à Remi pour le conjurer de venir lui imposer les mains. Saint Remi, malade lui-même et ne pouvant s'y rendre, délègue ce soin au bienheureux prêtre Théodoric qu'il avait élevé et nourri de *toute bonne doctrine* dans son palais épiscopal, et qu'il savait, en outre favorisé du *don des saints*. Celui-ci se met en route, mais, à moitié du chemin, il rencontre des émissaires du roi,

1. La seule question secondaire et de simple curiosité qui reste à éclaircir est celle-ci : Quel est *ce Benoît* dont il est question dans cette lettre ? Les uns s'appuient sur ces expressions du narrateur Fortunat : « Envoyée avec les recommandations d'un *certain* serviteur de Dieu, nommé Benoît (ou bénit, *benedicti*). » pour croire qu'il s'agit d'un simple prêtre. Les autres croient qu'il s'agit du grand saint Benoît, et se reportent à la lettre signée de son nom citée par Baronius, conservée dans la métropole de Reims comme dans plusieurs autres endroits, et enfin reproduite dans Aimoin. On retrouve encore cette lettre dans le manuscrit 3548 du Vatican ; puis dans une missive envoyée dans l'an mil par les moines de Saint-Remi à ceux du Mont-Cassin, avec reproches d'avoir négligé de la transcrire et même de paraître l'avoir ignorée.

Cependant Baronius nie qu'il s'agisse ici de saint Benoît, et s'appuie sur ce que dans le testament de saint Remi le père de cette jeune fille est nommé *Benoît*, ce qui aurait fait la confusion. « On aura, dit-il, rapporté ce mot au *serviteur de Dieu* fixé dans l'église Saint-Pierre. » Quant à ce dernier, le père Mabillon, après avoir étudié sérieusement la question, croit que l'*homme de Dieu* dont il s'agit pourrait bien être le nommé Abundantius, saint prêtre attaché au tombeau de saint Pierre, et dont saint Grégoire le Grand raconte dans ses *Dialogues* plusieurs miracles.

Nous serions assez volontiers de cette opinion. Dans tous les cas, cette discussion si prolongée prouve une fois de plus quel soin on apportait à tous les détails d'un miracle.

à l'aspect désolé, qui lui apprennent que la jeune princesse a succombé, et lui conseillent de rebrousser chemin. Le prêtre, jaloux avant tout d'obéir à son maître, et plein de confiance, demande à continuer son voyage et trouve la royale famille et tout le palais dans la désolation la plus grande. Touché d'une douleur aussi générale, le saint ordonne à tout le monde de se retirer et de préparer les obsèques dont il fera, dit-il, la cérémonie. Lorsque la foule s'est retirée, le saint, levant les mains au ciel, implore son secours avec des torrents de larmes, et bientôt, se sentant intérieurement exaucé, et s'approchant du cadavre, il touche avec le pouce les cinq sens de la malade et les oint avec l'huile consacrée. Alors, et *comme subitement*, les yeux se rouvrent, la voix revient, et l'enfant annonce à tous qu'elle doit le retour de sa santé au bienheureux Théodoric. Qu'on juge de l'enthousiasme de toute la cour pour celui qui venait de lui rendre tant de bonheur, et qui va s'appuyer sur cet événement pour lui prêcher avec une grande efficacité le rejet des vanités du monde et l'amour de Dieu.

En reconnaissance d'un tel bienfait, le roi fait don à saint Remi de la terre de Vendières-sur-Marne, et à saint Théodoric d'une villa nouvellement restaurée et située dans le territoire de Reims, en lui disant : « Grand serviteur de Dieu, acceptez ce petit présent, que nous vous offrons pour que vous puissiez, durant toute votre vie, y remercier à l'autel celui qui nous a comblés, et lui adresser pour nous et pour notre royaume des prières qui remplissent nos âmes de consolation. »

Il est bon de savoir que bien longtemps après, du temps d'Hincmar (ix<sup>e</sup> siècle), le roi Charlemagne, cédant aux sollicitations de l'un de ses parents nommé Agilramme, lui faisait don du même héritage. Hincmar fait alors signifier au roi que ce bien appartient à l'Église et lui en administre toutes les preuves en lui lisant, en pleine cour, devant son parent et devant les courtisans *incrédules*, les titres de l'église de Reims qui établissent la raison du don, *proclament* le miracle et rapportent textuellement les actions de grâces rendues alors

par le roi à saint Remi. Charles, édifié, refait l'acte en faveur de l'Église, qui depuis en a joui en toute sécurité ; c'était le manoir de Gaugiacum, appelé *Gueux* aujourd'hui<sup>1</sup>. »

Plus tard encore, nous voyons, au milieu des embarras de la guerre, ce même roi Théodoric, au moment de perdre la vue et la tête par suite des douleurs intolérables qu'il éprouvait, appeler à son secours le même moine Théodoric, et celui-ci le guérir, par une simple prière, subitement et si bien, que la vue lui est rendue infiniment meilleure que jamais, ce qui donna lieu à ce proverbe dans tout le royaume : « Le serviteur de Dieu, Théodoric, a guéri le roi Théodoric. » C'est pour ce second miracle, et pour en perpétuer le souvenir, que le roi le força à accepter la petite villa de Germigny.

Il nous semble que chacun de ces deux miracles confirme l'autre.

Enfin il est un autre genre de résurrections que nous oserions à peine articuler ici, s'il n'allait pas devenir de plus en plus commun dans un grand nombre de vies de saints : nous voulons parler des *résurrections animales*.

Déjà nous avons vu presque tous les saints d'Irlande en opérer constamment ; nous en voyons en Italie, et nous allons plus tard en voir sous toutes les latitudes. Saint Remi ne fait donc nulle exception à cet égard, et le vieux manuscrit de Reims en parle exactement comme le feront certains procès de canonisation du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Pour nous, le fait est donc certain, et l'on nous accordera qu'il n'a rien de plus impossible que les autres. Néanmoins, il soulève pour nous tant de questions d'un autre ordre, il éclaire de si grands problèmes, que nous ne pouvons taire plus longtemps nos pensées à cet égard ; nos lecteurs, habitués à nous pardonner ces excentricités philosophiques, pour-

1. Tout ceci est tiré par les Bollandistes (t. I de juillet, p. 68) du manuscrit de saint Remi donné par le père Mabillon (*Ann. Bened.*, t. I, p. 684).

ront juger de celle-ci dans l'APPENDICE intitulé « LA QUESTION MÈRE DE TOUTES LES PHILOSOPHIES, A PROPOS DES RÉSURRECTIONS ANIMALES. »

Terminons en disant que saint Remi fut le civilisateur de la France, et par elle le civilisateur de l'Europe. C'est grâce à lui peut-être, dit le cardinal Baronius, que nous sommes le seul peuple qui ne soit jamais passé sous une domination étrangère, » et qui sait si le dernier mot de son œuvre politique est dit à tout jamais !...

III. « UN MOT SUR QUELQUES TEXTES DE FLODOARD. » — Constatons jusqu'à quel point les hommes les plus distingués *battent la campagne* (qu'ils veuillent bien nous passer l'expression), dès qu'ils cherchent à louvoyer entre la vérité et le mensonge. Il est certains esprits qui, malgré leur étendue, restent tout à fait *impuissants* à sentir les incompatibilités philosophiques, et que leur louable passion de la conciliation ne pourra jamais absoudre du manque de justesse intellectuelle.

Celui de M. Guizot est du nombre; il en a porté souvent la peine et nous craignons bien qu'il ne la porte jusqu'à la fin. Que de fois ne l'a-t-on pas vu prodiguer à ce qu'il appelle « l'autorité par excellence », c'est-à-dire le catholicisme, des éloges qu'il essayait, peu de minutes après, de *dédoubler* en faveur du protestantisme, égalité de partage impossible qui le laissait par cela même auprès des catholiques et des protestants sans autre crédit que celui de son caractère et de son talent. On le trouve illogique à Paris, on le plaint à Rome, on le condamne à Genève, et partout on s'étonne de voir ce grand esprit, toujours en guerre avec lui-même, persévérer à fuir les principes qui l'attirent et à favoriser les conséquences qu'il redoute.

Ce qu'il a fait si souvent touchant les dogmes et les doctrines, il ne pouvait pas manquer de le répéter à propos du miracle.

Traducteur et admirateur de ces vieux historiens si décriés depuis longtemps, il a le noble courage de leur rendre la justice qu'ils *méritaient* et de les reproduire *intégralement* sans rougir. Mais l'inflexible logique est toujours là, et tout son talent ne peut pas faire que ce dont il rit à telle page soit irréprochable à telle autre. Ainsi, par exemple, dans son Introduction à Flodoard, nous lisons d'abord

avec plaisir : « Du sixième au dixième siècle, la véritable histoire de la société est dans celle des Églises. Que ne seraient pas les transports non-seulement des érudits, mais de tous les hommes *éclairés* et curieux, si quelque histoire de Delphes ou d'Éphèse venait à se découvrir aujourd'hui ! Avec quelle avidité on y lirait les miracles d'Apollon ou de Diane, et toutes les aventures de la dévotion populaire ! Eh bien ! *à part toute assimilation profane*, c'est sur notre propre religion que nous possédons de tels monuments, et l'ouvrage de Flodoard est sans contredit le plus instructif de tous. C'est *l'histoire* la plus détaillée de l'Église *la plus importante* ; c'est la vie du plus illustre des évêques de cette époque écrite par *le mieux informé* et le plus soigneux des chroniqueurs, ... l'un des meilleurs prêtres de son temps. C'EST VRAIMENT DE L'HISTOIRE, CAR C'EST AUSSI DE L'HISTOIRE QUE CETTE SÉRIE DE MIRACLES. »

Voilà qui est net, et Flodoard, témoin *contemporain*, parfaitement *informé* et *conscientieux* historien, semble avoir toutes les conditions possibles pour bien juger ce qu'il raconte et lui donner du crédit. Qui croira-t-on jamais, si ce n'est lui ?

Erreur, car voyons la suite. « On dirait vraiment, à voir la *colère* avec laquelle les traditions de ce genre sont quelquefois repoussées, qu'on nous demande encore d'y croire. Il n'en est rien, et personne aujourd'hui n'est tenu de prendre au sérieux *de tels* récits. Mais si *l'intérêt* comme *la vérité* historique leur manquent, ils conservent un intérêt moral et poétique qui n'est pas de moindre valeur... Par exemple, le tableau de saint Remi chassant devant lui, de rue en rue, l'incendie qui consumait la ville de Reims n'est dépourvu ni d'énergie ni d'éclat (id., *ibid.*). »

Pauvres miracles qu'on devait lire tout à l'heure avec bien plus d'avidité encore que ceux de Delphes et d'Éphèse ! pauvres miracles qui étaient vraiment de *l'histoire*, les voici par un revirement subit privés de tout intérêt et de *réalité* ! Ah ! c'est qu'ici l'homme du siècle reparaît, sinon avec les *colères*, au moins avec tous les préjugés de ses contemporains. Il ne lui vient même pas dans l'idée que lorsque Flodoard, *si bien informé* par lui-même ou par ses pères (chap. vii), ne peut pas plus qu'eux s'être mépris sur le fameux incendie, il est clair pour tout homme ayant atteint l'âge de raison que des flammes qui s'arrêtent, reculent et s'enfuient devant un signe de croix, et que *l'on jette hors de la ville par une porte* que l'on ferme sur elles *avec défense de jamais la rouvrir*, ne constituent cependant pas un incendie comme un autre : surtout lorsque l'on ajoute que plus tard « un nommé *Fercinet*, ayant fait à cette porte

une ouverture, périt immédiatement, lui, sa famille et ses bestiaux. »

Et que M. Guizot y prenne garde ! S'il sourit à *de tels récits*, il sourira de même lorsqu'il lira dans *sa bible* que « Hiel, pour avoir fait réédifier un mur à Jéricho et percer une porte à ce mur, malgré la défense du Seigneur, fut frappé dans la personne de son fils » ; et pour un protestant c'est chose grave, quoique assez fréquente aujourd'hui, que de sourire à la lecture de la Bible !

Et de tout le reste de même.

M. Guizot est donc atteint de la maladie de son siècle, le mépris du miracle, et cette maladie se caractérise et se *juge* chez lui comme chez tous ses contemporains par la contradiction absolue avec les objets de ses admirations et avec ses propres paroles.

#### § IV.

1. L'Italie, Bélisaire. — 2. Saint Benoît. — 3. Saint Grégoire le Grand ;  
leur triple action sur le monde.

Note 1. — SAINT JEAN CHRYSOSTOME ÉCRIVANT SOUS LA DICTÉE DE SAINT PAUL, COMME SAINT GRÉGOIRE SOUS LA DICTÉE DE SA COLOMBE.

##### 1. — *L'Italie, Bélisaire.*

L'Italie n'en finissait pas avec les Barbares ; la papauté, sa seule ancre de salut, avait beau les adoucir et les conjurer en partie, ils revenaient sans cesse à la charge, encouragés qu'ils étaient par la tiédeur sinon par les trahisons des défenseurs officiels de l'Église. Il était rare que ces empereurs de Constantinople et leurs généraux ne se permissent pas envers leur sainte protégée plus de persécutions et d'outrages que les Barbares eux-mêmes n'avaient osé lui en faire subir. Pendant que ceux-ci arrivaient presque toujours à respecter les pontifes, les églises, les vases et les ornements sacrés, et même à protéger jusqu'à la célébration du culte et des offices, on voyait un Justinien et un Bélisaire, après avoir tour à tour défendu ou repris Rome et Carthage sur



leurs ennemis, purgé de leur présence l'Italie et l'Afrique, sauvé la société en promulguant et en faisant respecter d'admirables règlements, on les voyait, disons-nous, fascinés par des impératrices exécrables, accueillir les plus odieuses calomnies, et, tyrans improvisés, mettre la main sur le plus saint des pontifes (Sylvère), lui infliger de grands tourments et ne pas craindre de le faire traîner en exil.

En général, quand une cause en est réduite à plus se méfier de ses défenseurs qu'elle ne redoute ses ennemis, elle est perdue. Celle du catholicisme fait exception, parce que de ses plus grands dommages Dieu finit par tirer les bienfaits généraux que sa providence a de tout temps arrêtés.

C'en fut un pour le monde que le repentir confessé de cet admirable Bélisaire. « Son crime était à peine consommé (dit le cardinal Baronius, anno Christi 538, § x) que, rentrant en lui-même et comme sortant d'une honteuse ivresse, il se mit à rougir de ce forfait exécrationnel et ne négligea aucune des expiations qui pouvaient lui mériter son pardon. Il fit entre autres construire une église, monument destiné par lui à la perpétuité de la mémoire de son crime et sur le fronton duquel il tint absolument à faire graver l'inscription suivante : « *Le patricien Vilisaire (sic), ami de Rome, fit ériger cette église dans un espoir de pardon. Passants, qui la visitez, priez Dieu d'avoir pitié de lui* <sup>1</sup>. »

Quand un empereur comme Théodose, quand un général comme Bélisaire, se relèvent et se repentent, il est rare que l'on ne puisse pas dire de leurs fautes « heureuses fautes, *felices culpæ* ! » car d'abord elles durent peu, et la réparation vient ensuite.

Or, comme Théodose, Bélisaire avait compris que Rome, au milieu de toutes ses tribulations, ne cessait pas un instant

1. Hanc vir Patricius Vilisarius, urbis amicus,  
Ob culpæ veniam, condidit ecclesiam.  
Hanc idcirco pedem sacram qui ponis in ædem,  
Ut miseretur eum sæpe precare Deum.

d'être sous la protection de ses saints apôtres. Toutes les fois que son épée la sauvait ou la reprenait, il proclamait humblement qu'il n'était « qu'un bras de chair agissant sous leur assistance immédiate.

Une grande intervention miraculeuse l'avait surtout frappé comme elle avait frappé toutes les populations, et certes ce miracle apporte un trop bel appoint à la thèse de nos *victoires fatidiques*, pour que nous puissions nous permettre de le passer sous silence.

Voici dans quels termes le cardinal Baronius le trouve rapporté par l'historien Procope, ami et compagnon inséparable du général. L'emprunter à ce dernier, c'est l'emprunter à Bélisaire lui-même <sup>1</sup>.

Dans l'année 537, Bélisaire fut appelé par le pape Sylvère et envoyé par l'empereur Justinien pour défendre la ville de Rome, à l'assaut de laquelle se préparait à marcher le Goth Vitigès à la tête des cent cinquante mille hommes qu'il venait de rappeler des Gaules.

« Le premier soin du grand capitaine est pour la réparation des murs d'enceinte de la ville. On connaît leurs imposantes proportions; mais entre la porte *Flaminia* et la petite porte *Pinciana* se trouve pour le moment une brèche énorme consistant non-seulement en un large éboulement de matériaux, mais surtout en une disjonction formidable partant du milieu et s'étendant jusqu'en haut, de telle sorte que cette partie du mur inclinée, tout en rentrant en dedans dans la partie inférieure, surplombait tellement en dehors dans la partie supérieure, qu'elle n'avait plus l'air d'appartenir au reste. Bélisaire n'hésitait pas et voulait abattre toute cette partie pour la reconstruire à nouveau. Mais à peine le peuple a-t-il connaissance de ce projet, qu'il s'insurge au nom de saint Pierre qui, dit-il, *s'est positivement chargé du soin de défendre cette porte*. Bélisaire se rendit et l'événement se chargea de justifier

1. Procope, *de Bello Goth.*, l. 1, et Baron., anno Christi 537.

tant de foi, car non-seulement les Goths (de Vitigès) n'attaquèrent pas cet endroit, mais aucun des autres Barbares ou sujets révoltés... Et, ajoute Baronius, je ne puis jamais assez admirer ce constant oubli. » Le fait ayant été regardé comme un miracle, personne depuis n'osa plus rétablir ce mur qui continua à rester suspendu sur le vide, et l'on voit encore de nos jours (en 1500 par conséquent) ce pan de muraille tellement incliné que personne ne s'avise de passer dessous. Tout auprès se trouvent encore certaines images qui témoignent d'un ancien culte.

« Bélisaire n'avait pas été moins frappé en 544, lorsqu'il défendait Rome contre Chosroès avec une poignée d'hommes, de voir ce grand général atteint d'une hallucination subite, qui lui faisait croire les murailles de la ville couvertes d'une armée considérable munie de lances et de boucliers. Éclairé bientôt après sur la fausseté de cette prestigieuse apparence, il en conclut qu'elle était l'œuvre des saints apôtres et se retira.

« Ce fut en reconnaissance de ce secours extraordinaire que Bélisaire offrit à saint Pierre, par les mains du pape Vigile, une magnifique croix en or, ornée de pierres précieuses et pesant plus de 100 livres. » (Baron., anno Christi 534.)

On le voit, sans être aussi frappante que les défaites sans égales de Stilicon et de Rhadagaise, c'était toujours une intervention du même ordre que celle de saint Léon faisant reculer Attila, ou traçant à l'invasion d'Alaric les bornes qu'elle ne devait pas dépasser.

Décidément le rôle protecteur de saint Pierre est de tous les siècles.

Mais il est temps d'en finir. Tous les préparatifs étaient faits pour le couronnement du grand édifice théomonarchique auquel Dieu travaillait depuis six siècles. Oui, douze pauvres bateliers ayant chassé les césars, et les Barbares ayant chassé les païens, il était temps que les papes et les saints chassassent à leur tour les Barbares hérétiques et constituas-

sent avec *franchise* et par les *Francs* cette monarchie politique dont nous venons de voir les miraculeuses origines. Il faut maintenant que celle-ci, s'alliant à la monarchie sacerdotale, enfante pour de longs siècles cette magnifique institution qui se nommera *Chrétienté*.

Trois hommes, mais quels hommes ! ont été chargés de cette grande transformation. On les appelait sur la terre, saint Remi, saint Benoît et saint Grégoire le Grand. Nous venons de voir l'œuvre du premier. Il nous reste à admirer les œuvres des deux autres.

## 2. — Saint Benoît.

M. de Montalembert dit avec raison : « Personne ne sera tenté d'écrire la vie de saint Benoît après celle que nous a donnée saint Grégoire le Grand dans ses *Dialogues*. » On pourrait ajouter qu'on le sera moins encore après avoir lu le rapide et délicieux extrait que nous en a laissé lui-même l'auteur des *Moines d'Occident*. Il y a plus, si l'on ne peut écrire *après* tel historien, on ne peut pas toujours écrire *avant* tel autre, et la *Vie de saint Benoît*, qui se termine en ce moment à Solesmes, sous la plume de son savant abbé, serait un nouvel obstacle ajouté aux deux premiers.

Nous renvoyons donc à ces grandes autorités passées, présentes et futures, celui qui veut étudier la splendide régénération monastique et sociale opérée par ce grand thaumaturge appelé Benoît. Oui, elle était bien morte, cette société romaine, partagée qu'elle était entre Bélial et Jésus-Christ, c'est-à-dire revêtue tour à tour, et quelquefois ensemble, de la bure monastique et des oripeaux dorés du vieil impérialisme, flottante entre ses plaisirs et sa foi, élevant de nombreux monastères et n'aimant en définitive que le théâtre, chantant les mystères et les saints, mais savourant avant tout son Horace ;... oui elle était bien morte, et les Hérules, les Goths, les Vandales, s'étaient depuis longtemps chargés

du soin de ses funérailles, lorsque enfin... parut UN HOMME.

Le rôle de cet homme étant de ressusciter les morts, il ressuscita cette morte et la ressuscita pour dix siècles, sans autre auxiliaire, cette fois, qu'une charité sans bornes, un travail sans repos, une règle sans égale, et avant tout la bénédiction du Dieu qu'il sert et qui l'inspire.

Tout cela est si connu qu'on nous permettra, conformément à nos fidèles habitudes, de nous en tenir à la remise en lumière de celui de ses miracles dont on parle le moins et que l'on devrait rappeler davantage. Saint Grégoire le Grand et, d'après lui, Philippe de Champagne l'ayant immortalisé, qui pourrait craindre de rougir en le racontant?

Saint Benoît ressuscitait donc à son heure, avec la même facilité que s'il s'agissait de guérir une possession. Mais, tout le monde le sait, si le rationalisme lève les épaules devant ce dernier ordre de miracles, il croit, lorsqu'il s'agit du premier, avoir tout dit en répondant : « Mort apparente ». C'est pourquoi, parmi toutes ces résurrections, nous choisissons toujours de préférence celles qui ne permettent pas une méprise.

Or en voici une qui réunit toutes les conditions voulues, et que nous allons donner telle qu'elle est racontée dans les *Dialogues* de saint Grégoire (l. II, c. XII<sup>1</sup>).

Rappelons d'abord que saint Benoît avait pris pour devise et signait toujours : « Benoît, ennemi de l'antique ennemi, *hostis hostis antiqui*. » Comme tous les saints, il ne perdait

1. On demande avant tout des historiens contemporains, et Grégoire ne l'est pas, c'est vrai; mais qui donc oserait lui refuser une autorité équivalente, lorsqu'il écrit sous la dictée des quatre disciples privilégiés et contemporains du grand homme : 4° Constantius, qui lui succède comme abbé du Mont-Cassin; — 2° Valentinien, abbé du monastère de Latran; — 3° Simplicius, qui gouverna toute sa congrégation; — 4° enfin, Honorat, qui habitait encore au moment de la publication des *Dialogues* la propre cellule du grand saint? (*Dialogues*, l. II, c. 1.)

Si de tels hommes ne savent pas ce qui s'est passé dans l'intérieur de leur couvent, qui le saura? et s'ils l'inventent, qu'est-ce donc qu'un saint? Or, c'est d'après eux que parle ici saint Grégoire.

jamais de vue le démon, « et chaque article de sa règle, disait-il, était toujours à son adresse. »

Un jour donc, raconte saint Grégoire, qu'il était en prière dans sa cellule, le démon lui apparaît tout à coup et lui conseille d'aller trouver sur-le-champ ses frères qui travaillent à l'érection d'un mur. Benoît, soupçonnant quelque chose de grave, fait avertir immédiatement ses moines de bien se tenir sur leurs gardes, attendu que le *malin* s'occupe d'eux. En effet, à peine avertis, voilà que le mur auquel ils travaillaient s'écroule avec fracas, et sous ses ruines broie (*dilacerat*) un jeune moine de la plus grande espérance. Désespérés, ils se hâtent de le faire dire à Benoît. Tous sont dans les larmes, et le saint plus que les autres. Toutefois, il se relève et ordonne qu'on lui apporte dans sa cellule le cadavre **TEL QU'IL EST** : on lui obéit, mais on ne peut lui apporter celui que l'on pleure que dans un *sac*, attendu que les grosses pierres du mur écroulé non-seulement lui **AVAIENT BROYÉ LES CHAIRS, MAIS TOUS LES OS**<sup>1</sup>.

L'homme de Dieu s'en assure, renvoie tous les frères et s'enferme avec le cadavre dans l'endroit où il a l'habitude de prier. Chose stupéfiante ! à peine a-t-il fini son oraison, que le jeune moine se lève vivant et si dispos, que le saint lui commande incontinent d'aller travailler à la muraille comme il le faisait auparavant.

Si nous consultons *maintenant celui* de tous les historiens bénédictins qui nous semble avoir le plus étudié la vie de son maître (Erhard), nous le voyons raconter le même fait presque dans les mêmes termes, mais avec un peu plus de développement. Ainsi, les menaces du diable, l'écroulement du mur après toute une suite de *coups terribles*, le jeune homme *mis en morceaux*, le *sac* nécessaire pour con-

1. Saint Grégoire, *Dialogues*, c. XI : « Tunc idem pater Benedictus **DILACERATUM** puerum ad se deferri jubet quem portare nisi in **SAGO** potuerunt; quia collapsi saxa parietis, non solum ejus membra, sed etiam ossa ejus contriverant... præcepitque in cella sua projici, etc., etc. »

tenir ces *détritus* humains, se retrouvent chez lui comme dans les *Dialogues*; seulement les expressions sont plus énergiques : d'après lui, « c'est une *bouillie de chair et d'os* qui *filtre* à travers le sac. La tête est *séparée du tronc*, etc.; en un mot c'est tout *un homme*, cette fois, qu'il s'agit, non plus de ressusciter, mais de *refaire* et pour ainsi dire de *créer* à nouveau.

Quelle épreuve pour la foi du thaumaturge !... Cependant le Moïse catholique s'agenouille, et comme plus il doute et plus il croit, il voit bientôt, sous l'action de sa prière, LA TÊTE SE RAJUSTER SUR LES ÉPAULES, LES CHAIRS SE RAFFERMIR, LES MEMBRES SE RATTACHER, ET TOUT L'HOMME EN UN MOT SORTIR DE SON SAC, comme aux premiers jours du monde le premier homme était sorti de la terre <sup>1</sup>. »

Évidemment, malgré la distance qui sépare un dessin d'un tableau, les deux récits n'en font qu'un, et du moment où nous admettons le premier, les choses ont dû, nonobstant la rhétorique des mots, se passer littéralement comme dans le second.

Eh bien ! l'école concessionniste s'abstient de pareils faits. À ceux qui prouvent *tout* d'emblée elle semble préférer ceux qui prouvent *moins* pendant des siècles, et nous croyons qu'elle a tort. Pense-t-elle que pour être moins invraisemblable elle sera plus probante ? Non, elle n'aura fait *qu'étourdir* pour ainsi dire la négation sans l'abattre, et vous verrez reparaître aussitôt les objections de la *mort apparente*, des maçons écrasés tous les jours et ressuscités sans miracle, etc. Ici tout repose, comme pour les résurrections *amointries*, sur la véracité des témoins. Sont-ils suspects, rejetez tout à l'instant. Sont-ils irrécusables comme ceux de saint Grégoire, acceptez tout comme fond et comme détails; car l'illusion n'est pas possible, et dès lors au lieu d'une partie nulle c'est une partie gagnée.

Indépendamment du miracle, voilà le monde doté par saint

1. Erhard, *Vie de saint Benoît*.

Benoît, sinon d'un nouvel évangile, au moins de la méthode la plus propre à le faire comprendre et pratiquer.

Entre les enfants de saint Patrice qui en trois siècles devaient donner plus de huit cents saints à l'Église, et ceux de saint Benoît qui devaient lui fournir cinq mille canonisés, l'Europe se trouvait prise comme entre deux courants égaux d'amour et de civilisation.

L'idéal du moine s'étant dessiné dans la personne de Benoît, il était juste que l'idéal du pape sortit de ses enseignements et de son ordre.

### 3. — *Saint Grégoire le Grand.*

Descendant, comme le premier, de l'illustre famille patricienne des Anicius, élevé comme lui dans le luxe et entouré de toutes les séductions du monde, Grégoire les avait, hélas! poursuivies et goûtées avec autant d'ardeur qu'elles avaient toujours inspiré de dégoût à son maître.

Toutefois, une heure lui avait suffi pour *briser* avec cette fascination des plaisirs et de l'*orgueil de la vie*. Devenu bientôt bénédictin et pontife, il n'avait plus connu que deux passions : celle de *son cher* couvent de Saint-André (aujourd'hui de Saint-Grégoire) et celle de la sanctification du pontifical romain. Tous les détails de cette grande vie sont partout. Comme saint, comme pape, comme auteur, comme artiste, saint Grégoire est une des plus admirables figures de nos annales catholiques.

On peut s'en rapporter à Bossuet : « Ce grand pape, dit-il, fléchit les Lombards, sauve Rome et l'Italie, réprime l'orgueil naissant des patriarches de Constantinople, éclaire toute l'Église par sa doctrine, gouverne l'Orient et l'Occident avec autant de vigueur que d'humilité, et donne au monde le plus parfait modèle du gouvernement ecclésiastique. »

Encore un dernier trait, mais celui-ci nous ne l'emprunterons pas à Bossuet, qui refuserait peut-être de le signer de sa



grande plume gallicane. « Ce fut alors que *sur la demande* expresse de la royauté franque Grégoire publia ce fameux diplôme où pour la première fois la subordination du pouvoir temporel au pouvoir spirituel est nettement formulée et reconnue... « Si quelqu'un des rois, des évêques, des juges et des personnes séculières ayant connaissance de cette constitution (relative aux communautés monastiques d'Autun) ose y contrevenir, qu'il soit privé de *la dignité de sa puissance et de son honneur*, et s'il ne se rend et ne fait pénitence, qu'il soit *excommunié*, etc <sup>1</sup>. »

On voit donc bien que Grégoire VII n'innovait rien et qu'il était contenu tout entier dans saint Grégoire I<sup>er</sup>.

Rome était pour lui le foyer des forces catholiques.

Nul pape n'y crut davantage, et surtout nul successeur de saint Pierre ne se montra plus certain des destinées éternelles de sa ville et de la toute-puissance de son patronage. Si d'un seul vœu de son cœur il n'anéantit pas ces Barbares qui l'assiègent, entendons-nous bien, c'est qu'il NE LE VEUT PAS, car IL LE PEUT. Abîmé de chagrin, à ce point de conjurer Dieu de lui envoyer la mort, il écrit à Jean, évêque de Constantinople : « Écrasé par de si grandes et si nombreuses tribulations, je me trouve menacé de telle sorte par le glaive des Barbares, qu'à peine m'est-il permis, je ne dirai pas de m'occuper d'une seule affaire, mais de respirer librement. » Il semble qu'il va succomber et que le doute envahit toute son âme, mais en même temps il écrit au diacre Sabinien (*Ep.*, l. VII) : « Affirmez bien à nos maîtres sérénissimes que MOI, LEUR SERVITEUR, SI J'AVAIS VOULU TANT SOIT PEU ME MÉLER DE L'ANÉANTISSEMENT des Lombards, AUJOURD'HUI MÊME TOUTE CETTE NATION PRIVÉE DE SON ROI, DE SES CHEFS, DE SES COMTES, SERAIT TOMBÉE DANS LA CONFUSION LA PLUS PROFONDE. — Si *EGO in morte Longobardorum me miscere voluisssem, HODIE gens nec regem, nec duces, nec comites haberet, atque*

1. M. de Montalembert, *Moines d'Occident*, t. II, p. 135.

*in summa confusione esset divisa.* » Quelle peut donc être sa raison? La voici : « Parce que je crains Dieu, je n'oserais faire mourir un seul homme; mais soyez bien tranquille, mande-t-il ailleurs à la patricienne Rusticienne, ne voyez-vous pas jusqu'où s'étend sur nous la protection de saint Pierre, et que Dieu nous sauvegarde, lorsque depuis tant d'années, sans masses populaires, sans un soldat pour nous défendre, le glaive des Barbares n'a pu même *blessar* aucun de nous? » (Baronius, anno Chr. 595.)

Si le successeur actuel de saint Grégoire avait jamais tenu le même langage, de quel fanatisme n'eût-il pas été accusé! Soyons bien certains cependant qu'il le tient au fond de son cœur, et les révélations ne nous manquent pas pour nous assurer qu'à l'exemple de son divin Maître il sait *dormir* dans sa barque, sans s'inquiéter de la tempête.

Voyons maintenant ses miracles.

Mais ce grand pape du VI<sup>e</sup> siècle, qui a passé sa vie à nous parler d'exorcismes, d'apparitions et de miracles de toute sorte, n'aurait-il donc fait lui-même ni des uns ni des autres? Gardons-nous de le penser <sup>1</sup>.

N'est-ce pas lui qui, voulant à tout prix fuir la tiare et s'étant réfugié dans une grotte de la forêt, fut trahi et rendu au vœu général par une colonne de lumière qui planait sur sa tête?

N'est-ce pas lui qui, pour convertir des incroyants à la *présence réelle* dans l'Eucharistie, obtint, par l'ardeur de sa prière, le changement des saintes espèces *en chair véritable*, et, peu de moments après, leur retour à l'état primitif?

N'est-ce pas lui qui, pour démontrer à des ambassadeurs étrangers toute la vertu d'un simple voile blanc porté par un martyr, fit sortir de ce linge une abondante quantité de sang humain? C'est lui qui arrêta à Rome une terrible peste par une procession publique et par le simple transport d'une

1. Tous les miracles qui vont suivre sont tirés de sa *Vie*, par Jean, diacre, et de quelques manuscrits contemporains édités par les Bollandistes, *Acta SS.*, 42 martis.

miraculeuse image, et c'est alors que, voyant sur le môle d'Adrien un ange remettant son épée dans le fourreau, il annonça que tout était fini; et c'est depuis ce temps-là que ce môle d'Adrien s'appelle le *Château Saint-Ange*.

Tout le monde connaît en outre ce fait charmant du repas qu'il fait préparer pour douze pèlerins auxquels s'adjoint un treizième, que seul il peut voir auprès de lui; certain de sa présence, il l'entraîne dans sa cellule et l'adjure de lui dire son nom. « Mon nom est admirable, reprend le pèlerin, pourquoi me le demandes-tu? » Grégoire soupçonne la vérité et se met à trembler. « Rassure-toi, reprend l'inconnu, et rappelle-toi le jour où tu fus si généreux pour un pauvre pèlerin; ce pèlerin, c'était moi; c'est depuis ce jour que Dieu t'a prédestiné au pontificat. — Mais comment le sais-tu? reprend Grégoire. — Parce que je suis son ange et qu'il m'a destiné à devenir le tien, et jusqu'à ta mort tout ce que tu demanderas avec confiance, tu l'obtiendras DE LUI PAR MOI, PER ME APUD EUM *fiducialiter valeas impetrare* <sup>1</sup>. »

C'est très-probablement ce même ange que nous retrouvons toujours auprès de lui sous cette forme de *colombe blanche* que tous les peintres représentent parlant à son oreille.

Serait-ce encore là quelque *symbole*? Non, c'est un fait. On va pouvoir s'en assurer.

M. de Montalembert nous a montré dans la personne du moine Pierre le disciple, l'ami de cœur et l'interlocuteur du grand pape dans ses immortels *Dialogues*, publiés du reste à son instigation. Il nous l'a montré, disons-nous, « jurant avoir vu plusieurs fois cette colombe lui dicter les règles du chant grégorien. » Saint Éphrem affirme avoir assisté au même phénomène réalisé chez saint Basile le Grand (voyez

1. Dans ces quatre mots *de lui par moi* se trouve tout entière la théorie du miracle et de l'assistance angélique. C'est Dieu qui fait le miracle (*Deus solus miraculum facit*), mais c'est l'ange qui l'organise et le manifeste. De là parfois comme un double agent, l'un pour le fond et l'autre pour la forme du phénomène.

ses actes et sa vie par saint Grégoire de Nysse). Ce fait n'est donc pas rare, mais le même auteur ajoute : « et comme pour confirmer son serment, après son discours il rendit le dernier soupir <sup>1</sup>. » C'est exact, mais nous allons nous assurer une fois de plus qu'un fait extraordinaire, comme serait celui-ci, a besoin de toutes ses circonstances pour devenir un miracle.

Il faut d'abord savoir que ce Pierre, diacre de saint Grégoire, a été canonisé, et qu'en raison de ce privilège unique d'avoir été l'ami d'un si grand homme il a mérité l'insigne honneur d'être enseveli au pied du tombeau de son maître, d'être fêté le même jour que lui, et d'avoir opéré, comme lui, après sa mort, de remarquables miracles. Voilà certes un personnage qui a plus d'un titre au respect des croyants.

Eh bien ! voici quels avaient été la suite et le résultat de sa foi dans l'histoire de la colombe. C'est à un *manuscrit contemporain* et au célèbre historien *Pierre de Natalibus* que les Bollandistes en empruntent les détails.

Saint Pierre diacre avait donc raconté bien des fois qu'en écrivant un jour, *sous la dictée de son maître*, ses *commentaires sur le prophète Ézéchiël*, étonné de son long silence il s'était permis de faire avec son stylet une fente au rideau toujours interposé entre eux deux, et qu'alors il avait vu une colombe blanche posée sur sa tête et tenant son bec à son oreille. Toutes les fois qu'elle le retirait, Grégoire dictait, et Pierre en avait renouvelé l'expérience bien souvent... Alors il prit le parti de s'en ouvrir au maître lui-même qui, sans rien nier, s'affligea et, dans son humilité, défendit expressément à son disciple de révéler ce fait de son vivant, attendu que, s'il le faisait, *il mourrait aussitôt*.

Pierre le promit et tint parole. Mais peu de temps après la mort du pontife, dans un de ces moments d'injustice et de violence si fréquents au sein des populations, celle de Rome, égarée par on ne sait quelle calomnie, s'avise de vouloir brûler

1. *Moines d'Occident*, t. II, p. 484.

son image et ses œuvres. Alors Pierre indigné, et voulant à tout prix empêcher ce sacrilège, crie à la foule qui s'y prépare : « Savez-vous bien, mes frères, quels sont ces ouvrages que vous allez brûler? Ce sont les œuvres propres du Saint-Esprit. Oui, je dois vous le dire, NOMBRE DE FOIS J'AI vu le Saint-Esprit, sous forme de colombe, venir assister le grand homme dans leur composition. »

A cette affirmation si solennelle le peuple se récrie, bafoue, insulte l'orateur, car le fanatisme est de tous les temps. Mais lui reprenant la parole : « Voulez-vous la preuve de ce que je dis? — Oui, oui, donnez-la. — Eh bien! Je vais prêter devant vous un grand et solennel serment : si ce que je dis est la vérité, j'en prends le Tout-Puissant à témoin, IL M'ENVERRA IMMÉDIATEMENT LA MORT, et alors, de votre côté, vous respecterez ces livres sacrés. Si je dis faux, au contraire, je continuerai à vivre auprès de vous; mais comme un vil menteur, et vous me forcerez à vous aider moi-même dans votre œuvre de destruction. » Le peuple accepte, Pierre monte sur l'éminence fatale, le livre des Évangiles à la main, confesse la vérité ET TOMBE MORT A L'INSTANT, Dieu ayant voulu lui épargner les horreurs du trépas. Tout le monde demeura épouvanté et consolé de ce prodige, et ce généreux confesseur ayant été enseveli auprès de son maître, toute la ville commença à le regarder comme un saint <sup>1</sup> (I).

« Mais, dit-on, saint Grégoire, tout grand qu'il fût, était superstitieux à l'excès. Pour s'en convaincre il suffit de lire ses *Dialogues*, qui ne respirent que la passion du miracle, la vénération des reliques, et surtout la croyance aux apparitions... C'est vrai, mais la question consiste à savoir s'il n'avait pas ses raisons pour y attacher tant d'importance.

Pour commencer par les reliques, écoutons sa réponse à l'impératrice Constantine qui lui avait demandé pour sa chapelle rien que le *chef* (la tête) de l'apôtre saint Paul. « Vous

me demandez, illustre impératrice, ce que je ne puis et n'ose faire, car ces vénérés corps sont *si terribles par leurs miracles*, que l'on ne peut en approcher, même pour prier, sans être saisi d'une grande crainte. *Mon prédécesseur* ayant voulu changer un ornement d'argent qui était sur le corps de saint Pierre subit, bien qu'il en fût séparé par une distance de quinze pieds <sup>1</sup>, une vision terrible qui le força d'y renoncer. *MOI-MÊME*, voulant réparer quelque chose près le corps de saint Paul, il me fallut creuser un peu profondément auprès de son sépulcre, *et je fus témoin* que le supérieur du lieu, ayant trouvé quelques ossements qui toutefois ne touchaient pas au tombeau, *mourut subitement* pendant qu'il les transportait dans un autre lieu. Mon prédécesseur ayant encore voulu faire quelques réparations auprès du corps de saint Laurent, on ouvrit par mégarde la tombe de ce grand saint. Or, les moines et les *mansionnaires* qui y travaillaient, seulement *pour avoir vu le saint corps, sans y avoir touché*, moururent tous dans les dix jours.... Je me contenterai donc de vous offrir un peu de poussière de fer obtenue par la lime sur les chaînes de saint Pierre, si fertiles en grâces et en guérisons... etc. » Ainsi parle saint Grégoire.

Peu d'ouvrages, il est vrai, sont aussi riches en miracles que les *Dialogues*, mais croyons-le, lorsqu'il dit à Pierre : « Le reste de mes jours ne me suffirait pas si je voulais rapporter tout ce que je sais en ce genre, soit par moi-même, soit par des témoins d'une probité et d'une fidélité reconnues; et pour ôter tout sujet de doute à cet égard, j'indiquerai à chaque récit le nom de celui qui me l'a communiqué. »

« Aussi, dit l'abbé de Fleury (si sévère à l'endroit des miracles), ce livre est-il de tous les ouvrages de Grégoire celui que la critique moderne a trouvé le plus digne de ses

1. Bon détail à recueillir pour ceux qui croient que saint Pierre n'est jamais venu à Rome.

censures, mais ce que j'ai rapporté de ce saint pape ne permet de le soupçonner ni de faiblesse d'esprit ni d'artifice <sup>1</sup>. »

Familiarisé comme il l'était avec les miracles du premier ordre soit des autres, soit de lui-même, on est étonné de la sainte terreur qu'il éprouve au simple récit des prodiges *stupéfians* (*stupenda*) opérés par le moine Augustin qu'il avait envoyé comme missionnaire en Angleterre. Ce moine avait fait plus réellement la conquête de ce pays à coups de miracles exceptionnels, que Guillaume ne la faisait quelques siècles plus tard à grand renfort d'armes et de chevaliers. Quels ne devaient pas être des prodiges qui faisaient donner à ce religieux par son supérieur le titre de *nouveau Mars* ! A leur récit, Grégoire tremblait pour l'humilité de son représentant ; il ne comprenait pas que de telles œuvres pussent le laisser sans quelque secrète complaisance pour lui-même, et la lettre qu'il lui écrit à cet égard est admirable de sagesse et de charité. Il est seulement bien regrettable qu'il ne s'explique pas davantage sur le miracle *effrayant* qui lui paraît dépasser *tout ce qu'il a jamais entendu raconter*, bien que nous puissions nous en rapporter à son érudition en ce genre. Peut-être s'agit-il de celui qui se trouve inséré dans les *Annales des Bénédictins* de Mabillon (cette autre grande autorité). Le voici tel qu'il le donne : « Athelstanus, roi d'Angleterre, converti par Augustin, avait résolu de poursuivre ses ennemis à la tête de la flotte qu'il avait rassemblée à Sandovic ; mais un jour il préfère s'en rapporter aux conseils de son saint directeur et patron Augustin, et sur son conseil il y renonce. Toutefois, comme il n'était pas seul, un des chefs de sa ligue s'indigne de ce changement dans les projets communs ; il blasphème contre cette folie d'un prince qui abandonne son armée sur le dire d'un moine, et, après avoir longtemps maudit, il monte à cheval et se retire en lançant mille railleries contre le saint et contre le prince. Mais à

1. Fleury, *Histoire ecclés.*, t. VIII, p. 84.

peine est-il arrivé au lieu appelé *Ciolum*, près du monastère situé à l'orient, que la colère de Dieu se manifeste, et que soudain lui et ses chevaliers VOIENT LA TERRE S'ENTR'OUVRIR SOUS SES PAS, ET DE CE GOUFFRE ÉPOUVANTABLE SORTIR UN CHIEN NOIR D'UNE TAILLE DÉMESURÉE, QUI SE PRÉCIPITE SUR LUI AVEC DES RUGISSEMENTS TERRIBLES. LE CHEVAL ÉPOUVANTÉ SE CABRE, SE RENVERSE ET PRÉCIPITE SON MAÎTRE (Curtius involontaire!) DANS CET EFFROYABLE ABÎME, QUI SE REFERME A L'INSTANT <sup>1</sup>. »

Le fait est stupéfiant, mais n'oublions pas qu'il devait l'être puisque saint Grégoire le déclare « au-dessus de tout ce qu'il a jamais entendu raconter » et semble lui faire honneur de la conversion de l'ANGLETERRE!...

Décidément l'école thaumaturgique ne dégénérerait pas entre les mains de notre grand saint, et quand les disciples sont des Moïse, il faut que leur maître soit bien puissant.

Nous verrons plus loin ce qu'il en était de sa croyance aux *revenants* et de ses raisons pour la confesser hardiment.

Au reste, il paraît que ce grand moine Augustin eut pour premiers successeurs des thaumaturges dignes de lui, et qui achevèrent son œuvre par les mêmes moyens. Voici ce que Baronius s'étonne de ne pas trouver dans le vénérable Bède, bien que les actes de saint Byrinus (3 décembre) soient parfaitement orthodoxes : « Au moment de s'embarquer pour la Grande-Bretagne, Byrinus célèbre les saints mystères et distribue à chacun de ses compagnons un fragment de sainte hostie pour lui tenir lieu de viatique pendant la traversée. Pressé de s'embarquer par les nautoniers, il se rend précipitamment au navire. On part, le vent s'élève, et bientôt on se trouve en pleine mer. C'est alors que le saint se rappelle que dans son empressement il a laissé sur le rivage ce qui lui est plus précieux que la vie, à savoir le petit pallium que

1. Mabillon, *Ann. bénéd.*, 1<sup>er</sup> siècle, t. I, p. 509.



le pape Honorius lui avait donné au moment de son départ, et sur lequel il avait l'habitude de consacrer l'hostie qu'il y renfermait avec soin et qu'il portait ensuite à son cou. Que faire? Le navire marche rapidement et les vents s'opposeraient à ce qu'il retournât au rivage. Byrinus fait un appel à sa foi et descend sur la mer. Il marche sur les eaux jusqu'à la terre, retrouve son trésor et le rapporte sur le navire qui, bien loin de voler sur les ondes comme il semblait le faire tout à l'heure, s'était arrêté pour l'attendre. Les nautoniers stupéfaits le sont bien davantage encore en s'assurant que les vêtements du saint n'ont pas été atteints par une seule goutte d'eau. Ils tombent à genoux, et la plupart d'entre eux embrassent la nouvelle foi que leur prêche l'apôtre. »

Un aussi grand miracle, dont saint Maur, disciple de saint Benoît, avait renouvelé l'habitude évangélique quelque temps auparavant sur l'étang de Subiaco, était certes bien motivé par l'appréhension de voir le sacré corps du Seigneur rester abandonné sur le rivage. Il nous remet en mémoire ce que saint Ambroise nous dit dans l'oraison funèbre de son frère, à savoir que tous les fidèles portaient toujours sur eux, jusque-là, ce même gage de salut et de protection contre tous les dangers et de la terre et de la mer, « coutume inspirée par la foi, dit notre savant cardinal, et qu'une foi non moins vive fit abroger, car si la confiance l'avait imposée, la prudence et la vénération s'opposèrent à son maintien » (*id.*, *ibid.*).

I. « SAINT JEAN CHRYSOSTOME ÉCRIVANT SOUS LA DICTÉE DE SAINT PAUL., COMME SAINT GRÉGOIRE SOUS LA DICTÉE DE SA COLOMBE. » — Ce n'est pas un fait rare dans la vie des saints que cette assistance surnaturelle *objectivement* constatée. Nous en trouvons entre autres un très-remarquable exemple dans la vie de saint Jean Chrysostome, qui certes aurait eu droit à l'une des premières places dans ce chapitre, s'il n'eût été infiniment plus grand par ses Œuvres que par ses miracles.

Or, dans toutes ses Œuvres il en est une qui porte au plus haut degré le sceau d'une véritable inspiration : c'est son *Commentaire des Épîtres de saint Paul*, et principalement celui qui regarde l'*Épître aux Galates*. Tous les pères, tous les docteurs se sont toujours demandé comment un *simple mortel*, quel que fût son génie, avait pu pénétrer si profondément dans des mystères restés impénétrables jusqu'à lui. On savait bien que, toujours en prière dans sa cellule devant une image de saint Paul, il ne cessait d'implorer ses lumières et de lui soumettre tout ce qu'il avait écrit; mais cela ne paraissait pas suffire pour expliquer tant d'inspiration...

Évêque alors de Constantinople, saint Jean Chrysostome avait pour secrétaire un homme qui depuis fut son successeur dans ce poste important. C'était Proclus, que déjà nous avons vu figurer dans un illustre miracle (p. 289) et dont Nicéphore Calliste a écrit : « Proclus initié depuis son enfance à l'art de bien dire, ordonné lecteur dans sa première jeunesse, et enfin attaché à la personne de saint Jean Chrysostome, le suivait partout comme son *ministre*, et surtout comme secrétaire et *auxiliaire* pour la dernière rédaction de ses Œuvres; συνεργός, ὑπογραφεύς τῶν ἐκείνου λόγων (a). »

Eh bien! cet homme si recommandable et qui, ne l'oublions pas, fut canonisé dans la suite, affirmait donc de son maître, non plus un fait, mais une *habitude* d'inspiration fort semblable à celle de saint Grégoire. Voici dans quels termes le cardinal Baronius, qui donne le fait comme INDUBITABLE, le raconte : « Quant à ce qui regarde, dit-il, les écrits de saint Jean Chrysostome, il faut bien savoir que lorsqu'il écrivait ses commentaires sur les saintes lettres il avait pour docteur particulier l'apôtre saint Paul, auquel il portait la plus tendre affection. Nous ne pouvons en douter lorsque nous lisons le récit qu'en a fait saint Proclus, son successeur sur le siège épiscopal de Constantinople. »

Léon Auguste dans sa *Vie de Chrysostome*, saint Jean Damascène (*de Imaginibus*, orat. 1) et plusieurs autres, rapportant cette déposition de Proclus dans les mêmes termes que les actes les plus antiques de la vie de saint Jean, c'est à eux que le cardinal l'emprunte à son tour. « Lorsque cet habile commentateur des divines lettres de saint Paul exposait ses propres interprétations, il est vraisemblable que, doutant souvent de leur valeur, il hésitait et se demandait : « Qui sait si Dieu approuve tout cela? » Et alors il le conjurait de lui en donner une conviction qui ne tarda pas à arriver, et voici comment.

(a) Nicéph., *Histor.*, l. XIV, c. xxxviii.

« L'un des familiers du palais, ayant offensé l'empereur, avait encouru une condamnation capitale. En cette circonstance il se décide à faire intercéder auprès de l'évêque pour qu'il veuille bien lui permettre de venir le trouver et de lui exposer son affaire. L'évêque y consent et ordonne à Proclus de le lui amener *de nuit*, pour que l'empereur l'ignore.

« Proclus se trouve donc la nuit suivante au palais épiscopal avec le suppliant. Toutefois, avant d'entrer chez le saint, Proclus, appliquant les yeux à une fissure de la porte, le voit, suivant sa coutume, assis sur une chaise et écrivant ses commentaires. Mais en même temps, ô spectacle effrayant pour celui qui en eût été moins digne ! il voit l'apôtre saint Paul incliné derrière le fauteuil de l'évêque, et, la bouche posée sur son oreille droite, causant avec lui. A cette vue, Proclus est rempli de stupeur et d'admiration. Ignorant qui c'était, il prie le suppliant d'attendre un moment. Puis il regarde, regarde encore et voit toujours la même chose. Alors impatienté son protégé le gronde : « Comment, lui dit celui-ci, lorsque vous me saviez sous le coup de la mort, avez-vous pu introduire quelqu'un chez le saint ? » Proclus affirme n'y avoir même pas pensé. Sur ces entrefaites, la crocelle venant annoncer le chant des matines, le solliciteur se retire espérant qu'il sera plus heureux la nuit suivante. Mais la seconde nuit et une troisième les choses n'ont pas changé. De plus en plus stupéfait, Proclus, s'apercevant que *lui seul voit ce prodige* (a), en infère que ce mystérieux personnage est un envoyé du ciel. Alors se tournant vers l'accusé : « O mon ami, c'est Dieu qui résiste lui-même à tous nos efforts, il est donc inutile de poursuivre. Priez-le seulement de prendre en main votre cause. » Cependant saint Jean Chrysostome vint à se rappeler le solliciteur annoncé, et comme le jour approchait, il s'informe de sa venue. « Il est venu, répond Proclus, mais comme dans les trois nuits dernières vous étiez avec quelqu'un, je n'ai pas été assez hardi pour vous déranger. »

« Le saint ayant demandé qui pouvait être avec lui, Proclus lui indique du doigt l'image de saint Paul et lui dit : « Pardonnez-moi, mon père, mais, si j'ai bonne mémoire, celui qui vous parlait est bien semblable à celui que représente cette image, ou plutôt c'est lui-même, *ipse est*. » Et saint Damascène ajoute, car c'est lui que Baronius cite en ce moment : « Et dans le fait, pendant tout le

[a] C'eût été une objection sans réplique dans la bouche des incrédules ; c'était un lieu commun pour Proclus.

temps qu'il traduisait, saint Jean ne levait jamais les yeux de dessus cette image et *parlait avec elle* tout en la contemplant. »

Baronius ne nous rapporte pas la réponse du saint à Proclus. Il dit seulement qu'il « n'en devint que plus certain du fait, *certior factus est*, et qu'il en remercia Dieu. » Puis il ajoute : « Ce qu'il y a de plus admirable, c'est que cela fut remarqué précisément lorsqu'il écrivait son chef-d'œuvre sur l'*Épître aux Galates*. »

Ce récit, si simplement affirmé par un homme aussi recommandable que Proclus, et de plus *l'alter ego* de saint Jean, décida l'Église romaine à l'admettre dans son Bréviaire. « L'apôtre SAINT PAUL, y est-il dit, A ÉTÉ VU LUI DICTANT LUI-MÊME BEAUCOUP DE CHOSES, soit lorsqu'il parlait, soit lorsqu'il écrivait, *scribenti et prædicanti multa dictasse Paulus apostolus videbatur* (a). » Il nous est impossible de

(a) Baronius, *Annales*, t. V, p. 289. « Illud vero quod ad ejusdem Joannis scripta permanet haud ignorandum habuisse ipsum in sacris litteris peculiarem doctorem sanctum Paulum apostolum cujus immenso tenebatur amore, fidem facit hujus rei S. Proclus qui postea Constantinopolitanæ Ecclesiæ fuit creatus episcopus, rem gestam sic narrans. (Leo Aug., in *Vita Chrysost.*, et alii). Cum divinas Pauli apostoli epistolas earum interpres et expositor percurreret, erat (ut est verisimile) dubia et suspensa cogitatione dicens: Quis scit an Deo grata mea sit interpretatio? Hæc cogitans rogabat ut de ea re a Deo fieret certior), quod etiam cito hoc modo factum est. Quidam ex his qui imperatori erant familiarissimi offendit imperatorem, qui mortem minatur. Et mittitur qui apud domum pontificem intercederet, ut noctu ad eum veniret propter metum imperatoris, et sua ei exponeret. Quibus assentiens sanctus, per Proclum jubet ut veniat. Nox erat et simul etiam aderat is qui erat supplex; ut cum admoneat dat operam Proclus. Deinde primum aspicit per quoddam foramen et videt pontificem, ut consueverat, in sede sedentem, et scribentem (erat autem ea interpretatio divinarum epistolarum). Tunc autem ille terribili illo dignus habetur spectaculo. Videt enim Proclus divinum apostolum Paulum inclinatum post sedem ad caput pontificis et admoventem auri ejus dexteræ et cum eo colloquentem. Proclum incassus stupor et admiratio quam ingressus esset quem cernebat. Ignorabat enim quis esset et rogat hominem ut parum expectat. Rursus Paulo post aspicit et semel et bis, et erat idem spectaculum. Reprehenditur Proclus ab illo optimato qui dixit: « Non oportebat te, cum videres mortem quæ nihili expectatur, alium ad sanctum adducere. » Ille autem affirmat se de eo nihil cogitasse. His adhuc dubitantibus, præco ad matutina cantica excitat ligni pulsibus. Homo itaque revertitur, in secundam noctem spem rejiciens. Accessit secunda nox et tertia, et erat rursus simile spectaculum. His obstupofactus, vix tandem sensit Proclus, nemine vidente, a Deo missum esse eum qui loquebatur. Dicit itaque illi optimati: « O optime, Deo resistente studiis omnibus, labor est inutilis. Roga ergo Deum ut tibi opem ferat. » Dies aderat, et cum sup-

quitter ce saint personnage (Proclus) sans avoir montré combien la suite de sa grande mission s'harmonise avec le témoignage qu'il vient de nous apporter.

Celui qu'il appelait son père, et que l'Église appelle un des plus grands et le plus éloquent de ses évêques, était mort en exil à Comane, petite ville de Cappadoce. Il y était mort martyr, succombant non-seulement à la longue persécution d'Arcadius et de l'impératrice Eudoxie, mais à la brutalité des soldats chargés de lui rendre le trajet le plus douloureux possible.

Constantinople avait déjà payé cher le crime de ses maîtres, nous l'avons vu. Des incendies inexplicables, des tremblements de terre d'une violence sans pareille, des orages dévastateurs, faisaient ouvrir les yeux au peuple, mais ne dessillaient pas ceux des vrais coupables. L'empereur et l'impératrice, excommuniés par le pape Innocent, moururent jeunes encore, et toutefois repentants, car leur victime avait prié pour eux. Néanmoins, un phénomène sans exemple jusque-là subsistait comme une malédiction permanente sur la mémoire d'Eudoxie. Son tombeau, placé dans l'église de Sainte-Sophie, ne cessait pas, depuis trente-cinq ans, de s'agiter et d'être secoué parfois assez violemment pour ébranler toute l'église. C'était un prodige public et permanent.

Théodose le Grand, son fils, était monté sur le trône, et le saint Proclus qui fait l'objet de cette note occupait le siège épiscopal de saint Jean. En faire le successeur d'un tel homme, c'était dire combien le disciple était digne de son maître. Un jour (jour anniversaire de la mort de ce dernier), Proclus ayant fait son panégyrique (a), tout l'auditoire en masse demanda le rappel des saintes dépouilles du martyr. Proclus accueillit ce vœu si chaleureusement exprimé et le transmit immédiatement à l'empereur. Théodose, heureux d'expié par un grand acte de justice le crime de sa famille, nomme et envoie sur-le-champ à Comane un grand nombre de séna-

plices recordatus esset pontifex, rogavit an accersisset. De eo ergo significat ei Proclus, qui hæc etiam dixit. « Cum tu præteritis noctibus seorsum esses cum alio, statui non temere accedere. »

« Cum sanctus autem rogasset quisnam is esset, incipiens Proclus, verbis quidem totum prosequitur miraculum, digito autem per imaginem evidentissime probans eum fuisse apostolum, totam narrat seriem miraculi. Quibus cum adhibuisset mentem, hic vir divinus aperte intellexit spectaculum, et factus certior se suam accepisse petitionem, Deo gratias egit, etc. »

(a) Ce panégyrique se retrouve encore au Vatican, dans le cinquième tome des *Codices* (manuscrits) qu'on appelle *Lectionaria*.

teurs chargés d'opérer cette translation avec une pompe éclatante.

On arrive, on s'entend avec l'évêque, avec les magistrats, et tout le cérémonial étant organisé, on se rend avec toute la ville à l'église qui renferme la châsse d'argent dans laquelle repose le précieux trésor. On veut procéder à l'enlèvement; impossible! Cette châsse qui n'est retenue par aucune attache se refuse à bouger. Toutes les forces de la ville, présente à cette cérémonie, se réunissent pour obéir à la volonté impériale, mais vainement; il faut y renoncer, et l'on y renonce. L'empereur est informé de ce grand événement par les sénateurs qui se décident à attendre sa réponse et ses ordres à Comane.

On juge du grand effet produit par cette nouvelle à Constantinople. Le premier mouvement de Théodose est d'aller s'en entendre avec Proclus, et celui de ce grand patriarche est de signifier à l'empereur que devant une force si divinement manifestée il n'y a rien à espérer s'il ne s'adresse pas lui-même au grand saint et s'il ne lui envoie pas une prière écrite que l'on déposera sur sa tombe, comme déjà nous avons vu tant de saints le faire avec succès, et notamment saint Léon le Grand au tombeau de saint Pierre.

Théodose accepte et la lettre est écrite. La voici telle que Baronius la reproduit d'après Nicéphore (a) :

*« L'empereur Théodose au docteur de tout l'univers, à son père spirituel, saint Jean, patriarche à la bouche d'or : Mon très-vénérable Père, l'amour que nous avons pour vous nous avait inspiré le désir de faire transporter votre saint corps pour l'avoir auprès de nous; mais parce que nous ne vous avons peut-être pas rendu toute la soumission qui vous est due, NOUS AVONS ÉTÉ PRIVÉ DE L'EFFET DE NOS DESIRS. Pardonnez-nous, Père vénérable, et souffrez que nous vous parlions comme lorsque vous étiez vivant... Laissez-nous jouir encore de votre présence, etc. »*

Apportée à Comane et reçue par les sénateurs, cette lettre fut déposée par eux avec le plus grand respect sur la poitrine du saint, tandis que tout le peuple prosterné contre terre lui offrait ses prières et ses larmes. Après quoi, comme si ce corps eût été plein de vie, il se laissa enlever par ceux qui n'avaient pu le remuer auparavant, et le cortège se mit en marche.

Arrivé à Chalcedoine, vis-à-vis de Constantinople, l'empereur accompagné de son sénat, puis le patriarche, les magistrats, les juges

(a) On la trouve encore dans le tome V de la *Vie des Saints*, par Cosmas le Vestiaire.

et après eux tout le peuple s'embarquent en si grand nombre *que la mer paraît être une terre ferme* couverte d'une infinité de flambeaux... Enfin, après plusieurs miracles très-frappants, mais qui nous mèneraient trop loin, toute la flotte aborde et la châsse est descendue. On la porte sur le propre char de l'empereur au temple des Apôtres. Nouvelle et touchante scène ! Là Théodose s'agenouille, pose son front et ses yeux sur le cercueil, prie humblement pour ses parents et en particulier pour l'impératrice sa mère, en faveur de laquelle il implore tous les pardons du saint. Après quoi il recouvre le corps sacré de son manteau impérial. Proclus l'ayant placé dans la chaire, tout le monde s'écrie d'une seule voix : « Père très-saint, reprenez votre siège. » Et l'on affirme qu'alors le bienheureux ouvrit ses lèvres fermées depuis tant d'années, et répondit d'une voix intelligible : « La paix soit avec vous. »

Quoi qu'il en soit de ce dernier détail, ce qui paraît très-historique, c'est qu'à partir de ce moment l'agitation trentenaire du tombeau d'Eudoxie cessa complètement et qu'une paix de quelque temps vint consoler l'Église orientale.

Voilà ce qu'il en était de saint Jean Chrysostome et de Proclus. Si tous ces faits sont exacts (et comment ne le seraient-ils pas ?), on conviendra que le premier était bien digne d'être visité par saint Paul et le second bien digne d'être cru lorsqu'il affirmait l'avoir vu pendant trois nuits (a) !

---

(a) Cette cérémonie si exceptionnelle avait lieu le 24 janvier 438. Les détails donnés par Cosmas sont parfaitement reproduits dans Socrate le Scythiste, qui écrivait (qu'on le note bien !) trente-cinq ans seulement après l'abdication de Théodose. Comment voudrait-on qu'un tel annaliste, si renommé encore aujourd'hui pour son *exactitude* et son *impartialité* (voir Bouillet), eût bravé par tant de mensonges le démenti de toute une ville, sur des faits si solennels et si récents !

## § V.

SAINT GRÉGOIRE DE TOURS ET SA CRITIQUE DEVANT LA CRITIQUE  
MODERNE

1. — Sa critique. — 2. Ses récits et ses miracles.

1. — *Sa critique.*

De ce que ce second saint Grégoire ne voit pas l'épithète de *grand* s'ajouter à son nom, il ne faudrait pas conclure qu'il ne l'ait pas méritée. Elle commence d'ailleurs à lui revenir aujourd'hui, mais après combien d'injustices et de calomnies!

Il serait bien étonnant qu'il les eût évitées, car le même esprit qui inspirait les *DIALOGUES* de son glorieux homonyme respirait plus hardiment encore dans « *les Miracles et la gloire des martyrs* ». Aussi disait-on depuis deux siècles « qu'il n'appartenait qu'au plus crédule des esprits de recueillir sans examen autant d'histoires de l'*autre monde* et de les livrer à ses lecteurs sans aucune espèce d'ordre et d'examen. » En formulant cet anathème, on ne s'inquiétait pas de savoir si le saint évêque, meilleur juge que tout le monde en fait de miracles, *n'en avait pas fait autant qu'il en avait raconté*; cette excuse que les Hérodote et les Tite-Live ne pouvaient certes pas apporter à leur antique crédulité, il ne l'eût pas acceptée, et quant aux faits qu'il racontait par devoir, il ne se faisait nulle illusion sur l'opposition qu'ils rencontreraient, même dans ces temps de prétendue crédulité. « Que faire? disait-il. Je ne puis cependant pas me permettre de taire *ce que j'ai vu si souvent par moi-même*, ou ce que *j'ai appris d'évident et de digne de foi* par le témoignage des gens de bien <sup>1</sup>... Mais, comme le dit Salluste, le monde ne

1. Préface de la *Gloire des Confesseurs*.



peut croire ce qui dépasse la mesure de ses propres forces... et ce qu'il y a de plus *fâcheux*, c'est qu'il y a des gens dont l'intelligence refuse de se soumettre non-seulement à ce qui leur est prouvé, mais encore à ce qu'ils ont *vu* de leurs propres yeux, gens qui, dépassant en cela l'incrédulité de saint Thomas, finissent par *SE RAILLER D'EUX-MÊMES*<sup>1</sup>. »

Malgré cet admirable bon sens, saint Grégoire était jugé et classé depuis deux siècles parmi les esprits les plus faibles. Pour que la réaction arrivât sur ce jugement comme sur tant d'autres, et pour prouver, même à de savants catholiques, que cet esprit *faible* était au contraire un esprit *très* fort, il a fallu que notre XIX<sup>e</sup> siècle lui envoyât pour défenseurs un libre penseur et un protestant de grande autorité. Eux seuls ont du crédit.

Il est vrai que ces deux avocats inattendus s'appelaient : l'un, Augustin Thierry ; et l'autre, M. Guizot.

« Par une coïncidence heureuse, dit le premier, cette période si complexe... a rencontré un historien merveilleusement approprié à sa nature dans un contemporain, témoin intelligent et attristé des confusions de cette époque. Il faut descendre jusqu'au siècle de Froissart pour trouver un narrateur qui *égale* Grégoire de Tours... Et quel homme a jamais été plus à même que lui de bien connaître et de mieux peindre les Francs, nos ancêtres ? Évêque, missionnaire, ambassadeur, lié avec tous les personnages les plus éminents de son siècle,... témoin d'événements si variés, si nombreux et si dramatiques,... écrivain plein d'originalité... et *surtout* évêque vraiment digne de ce grand nom... tel était Grégoire<sup>2</sup>. »

M. Guizot n'est ni moins précis ni moins juste. « C'est,

1. *Se railler d'eux-mêmes!*... quel trait d'après nature!... « *Quand je verrais dix mille tables tourner autour de moi*, nous disait, il y a quatorze ans, un de nos académiciens, *JE NE LE CROIRAI PAS*. Saint Grégoire a tort de trouver que *le plus fâcheux*, c'est qu'ils *se raillent d'eux-mêmes*. Ils ont au contraire mille fois raison, mais ce n'en est pas moins burlesque.

2. Augustin Thierry, *Récits mérovingiens*, préface.

dit-il, avant tout dans saint Grégoire qu'il faut apprendre ce qu'étaient alors les évêques, quels travaux, quels périls leur étaient réservés... C'était dans leurs églises *seulement et près des tombeaux de leurs saints* que quelque ombre de droit subsistait encore et que la force se sentait saisie de quelque respect<sup>1</sup>. »

Cette loyauté qui force à la justice même aux dépens de sa propre logique est admirable et devrait porter bonheur. Que n'eût-elle pas produit par exemple, lorsque vingt-cinq ans plus tard ce même Augustin Thierry, frappé de cécité et n'attendant plus que la mort, commençait à recevoir, en compensation de la lumière matérielle perdue, une autre lumière bien autrement précieuse qui ne lui permettait plus de former qu'un seul vœu : celui « de refaire, ou du moins de corriger une grande partie de ce qu'il avait écrit<sup>2</sup>. »

Hélas ! il était trop tard, et malgré ses nouveaux hommages à saint Grégoire, l'œuvre de ce grand homme ne devait rester aux yeux des lecteurs de M. Thierry « qu'un immense répertoire de miracles et de luttes avec les démons,... conforme à toutes les idées *superstitieuses* de son siècle<sup>3</sup>. » O logique ! Comment dès lors un homme aussi facile à croire pouvait-il être le *modèle* des évêques et des historiens ?

De même, peut-on dire à M. Guizot, « si les merveilles opérées aux tombeaux de nos saints sont de *pures légendes*, où donc ces *pures légendes* avaient-elles puisé le pouvoir de sauver la société contre ses propres tyrans » et contre ces Barbares qui déclaraient eux-mêmes « n'avoir peur que de nos morts et ne *fuir* que devant eux<sup>4</sup> ? »

1. Traduction de Flodoard, notice préliminaire à la *Collection des Mémoires*.

2. Nous aurions à cet égard d'autres autorités à adjoindre à celles du père Gratry et autres, déjà connues.

3. Voir *Récits mérovingiens*.

4. Par exemple, lorsqu'ils levaient le siège de Paris devant les leçons **MÊME CORPORELLES** qui leur étaient infligées par l'*ombre* de saint Germain, évêque de cette ville.

Heureusement pour nous, M. Thierry ne *fuyait* pas toujours devant ces milliers de REVENANTS historiques qui faisaient si souvent tous les frais et même tout le charme de ses livres, mais lui donnaient de grands tracas lorsque du rôle de narrateur il voulait passer à celui de philosophe ! Citons-en un exemple choisi par nous entre cent, et analysons son analyse :

« On m'avait dénoncé, dit Grégoire, comme devant livrer par trahison la ville de Tours au roi Guntchram, et comme le prêtre Riculfé renchérissait plus que tous les autres sur cette calomnie, un ouvrier ébéniste nommé Modestus l'en reprit avec tant d'amertume qu'il devint suspect lui-même. Il est arrêté, tourmenté, flagellé et mis aux fers. Mais vers le milieu de la nuit, tandis qu'il était ENCHAINÉ A UNE COLONNE ENTRE DEUX GARDIENS, il se met à prier ardemment le Seigneur de prendre pitié de sa misère, et en raison de son innocence d'envoyer à son secours saint Martin et saint Médard. A peine avait-il fini cette prière que la colonne SE BRISE, les chaînes SE ROMPENT, la porte s'OUVRE, et qu'il vient NOUS retrouver pendant que nous veillions à la basilique de Saint-Médard<sup>1</sup>. »

Voilà le texte de saint Grégoire ; il est aussi simple que net. Écoutons maintenant la paraphrase embarrassée de M. Thierry : « On le mit en prison avec les fers aux pieds et aux mains. Modestus était un de ces hommes peu rares alors, qui joignaient à une *foi sans bornes* une IMAGINATION EXTATIQUE. Persuadé qu'il souffre pour la cause de la justice, il ne doute pas un instant que la toute-puissance divine ne doive intervenir pour le délivrer. Or vers minuit deux soldats qui le gardaient s'endorment, et aussitôt il se met à conjurer Dieu de toute la ferveur de son âme de le visiter dans son malheur par la présence des saints Martin et Médard. Sa prière fut suivie de l'un de ces faits ÉTRANGES, MAIS ATTESTÉS, où la croyance des vieux temps voyait des miracles et que la

science de nos jours a *essayé de ressaisir* <sup>1</sup> en les attribuant au phénomène de *l'état d'extase*; *peut-être* l'intime conviction d'avoir été exaucé procura-t-elle tout à coup au prisonnier un surcroît extraordinaire de force et d'adresse, et comme *un nouveau sens* plus subtil et plus puissant que les autres. *Peut-être* n'y eut-il dans sa délivrance qu'une suite de *hasards* heureux, mais enfin, au dire d'un témoin, il réussit à *rompre* ses fers, à *ouvrir* la porte et à s'évader. L'évêque Grégoire, qui veillait cette nuit-là dans l'église, le vit, à sa grande surprise, entrer et lui demander en pleurant sa bénédiction... Le bruit de cette aventure, courant de bouche en bouche, était bien fait pour augmenter à Soissons l'effervescence des esprits... Il y avait dans la voix de toute une ville, etc. <sup>2</sup> »

La voilà bien dans toute sa misère, cette pauvre méthode critique et philosophique dont nous sommes si fiers aujourd'hui! La voilà. Qu'il s'agisse des faits bibliques, païens, catholiques, c'est toujours l'hypothèse (*peut-être!*); c'est toujours l'altération (*il rompt ses fers, IL ouvre sa porte, au lieu de : les fers se rompent, la porte s'ouvre, etc.*), puis enfin l'explication absurde (une *extase* amenant des *fers brisés*, une suite de *hasards* heureux!)... etc., etc.

Qui ne reconnaît ici la méthode formulée en ces termes par Renan : « On sait aujourd'hui, dit ce dernier (lisez : *nous savons*), *solliciter* doucement les textes... (lisez : *altérer*); l'idée de la *retouche* des textes et des *incorporations* successives est enfin substituée aux vieilles discussions sur l'authenticité. Le texte n'est plus pour nous quelque chose de fixe... c'est un *corps organique* qui s'accroît selon certaines lois, et de temps en temps se *métamorphose* sans cesser d'être lui-même, et en agissant ainsi plus on est libre plus on est respectueux <sup>3</sup>! »

Voilà la confession de cette philosophie historique qui nous

1. Expression juste, car elle s'en était bien *dessaisie*.

2. *Récits mérovingiens*.

3. *Revue des Deux Mondes*, 4<sup>er</sup> novembre 1865, article intitulé *l'Exégèse religieuse et l'Esprit français*.

reprochait hier d'avoir *poétisé* tous les textes. *Habemus contentem ream*, et elle n'était pas seule.

Des élèves de l'*École des chartes*, mieux inspirés d'ordinaire, n'ont pas craint, il y a bien peu d'années, de ratifier cette autre folie d'Augustin Thierry consistant à « voir dans l'*Histoire des Francs*, de saint Grégoire, un recueil de vieux chants nationaux écourtés et capables de former un poème », et ils se sont appuyés, à cet égard, sur ce passage de saint Grégoire lui-même : « Si quelque chose vous plaît dans mon ouvrage, je vous permets de le mettre en vers, tout en laissant mon travail *tel qu'il est* <sup>1</sup>. » « Il ne faut donc pas croire, ajoute un de ces messieurs, que l'exactitude historique ait été l'unique préoccupation de Grégoire de Tours <sup>2</sup>. »

Un tel jugement, ou plutôt toute une suite de jugements pareils nous ferait craindre beaucoup pour l'excellence de la méthode de l'*École des chartes*, qui devrait cependant avoir la meilleure... Ici la calomnie est vraiment par trop criante, et pour le prouver il suffit de ce passage de saint Grégoire : « Ces livres, quoique je les aie écrits d'un style sans art, je vous conjure cependant, vous tous, pontifes du Seigneur, qui, après moi, chétif que je suis, gouvernerez l'Église de France, — je vous en conjure par l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ et par le jour du jugement qui sera si terrible pour tous les coupables, ne faites jamais détruire ces livres et ne les faites point rédiger à nouveau, en choisissant certaines parties et en omettant d'autres, mais qu'ils restent entre vos mains SANS ALTÉRATION AUCUNE et EN ENTIER, tels que nous les avons laissés. »

Mais, disent ces mêmes élèves ou professeurs, « il se sert à chaque instant des mots *ferunt*, *tradunt*, etc., *on dit*, *on rapporte*; donc il n'a pas vu par lui-même. » Mais cette prudence fréquente est au contraire une preuve de sa grande sin-

1. Préface.

2. M. Le Coy de la Marche. Voir *Annales de philosophie chrétienne*, n° de février 1862).

cérité. En général au contraire personne n'a jamais cité autant que lui de parents, d'amis, de contemporains et de très-hautes autorités.

Eh bien, soit ! nous dira-on, nous accordons encore sa sincérité, mais *l'esprit du temps*, mais les *illusions*, mais l'*ignorance*, etc. — Voulons-nous apprécier tous ces mots à leur vraie valeur, tenons-nous-en aux récits où l'*illusion* n'est pas possible; et nous verrons que leur nombre dépasse infiniment celui de tous les autres.

## 2. — *Ses récits et ses miracles.*

Écoutons-le, lorsque, nous racontant tous les miracles de saint Calupanus, il a soin de nous avertir que, « s'étant rendu avec l'évêque Avitus dans l'ermitage du saint, *il tient de lui* tout ce qu'il n'a pas vu de ses propres yeux ; » — saint Senoch venait le voir et il assiste aux merveilles de sa fin ; — saint Nizier est son cousin, saint Yrieux est son disciple, « et, dit-il, c'est un témoin dont il n'est pas plus permis de douter que de la bienfaisance de Dieu. » Or, de même que pendant sa vie c'est « *sous sa dictée* » qu'il écrit, de même c'est à son tombeau qu'il voit, après sa mort, « les chaînes des captifs tomber d'*elles-mêmes*, les aveugles recouvrer la vue, les possédés guérir, etc <sup>1</sup>. »

Étant parent, allié, ami du plus grand nombre des saints dont il raconte la vie, comment eût-il pu se tromper si lourdement à leur égard ? Comment par exemple pourrait-il avoir été la dupe d'une illusion permanente pendant les quarante années de l'épiscopat de son propre grand-père, l'évêque de Langres, dont il énumère les miracles ? Et il ne s'agit pas seulement de son grand-père, c'est son père, c'est sa mère, c'est son frère Pierre, c'est son oncle Gallus, c'est son beau-frère Justin, ce sont *tous* ses parents, les uns après les autres, qu'il voit délivrés, *en un clin d'œil*, les uns d'une maladie

1. *Gloire des Confesseurs*, ch. xciv.

désespérée, les autres, comme sa mère, d'une infirmité très-grave datant de trente-quatre ans, etc<sup>1</sup>.

Et comment, en supposant que ce *modèle des évêques* se fit toujours illusion sur ce nombre infini de miracles accomplis devant lui au tombeau de saint Martin, comment s'est-il trompé chaque fois que lui-même s'est trouvé instantanément et complètement guéri de maladies très-graves et *même désespérées*, au tombeau de ce même *cher* Martin, « dont un peu de poudre lui suffisait pour faire reculer les morts les plus imminentes ? » Et si « la foi le rendait *fou* », comment se fait-il que son serviteur Armentarius et tant d'autres aient au contraire retrouvé la raison à ce même lieu<sup>2</sup> ?

Enfin si ce grand homme était assez faible d'esprit pour se *supposer* guéri alors qu'il ne l'était pas, comment pouvait-il se tromper sur l'immense quantité de miracles qu'il opérait *lui-même*, grâce aux mêmes moyens, car, disent tous ses historiens, « il en a fait bien plus qu'il n'en a raconté. »

Malheureusement, son humilité les lui a fait dissimuler presque tous, à moins qu'il ne pût en rapporter la gloire aux saints dont il portait sur lui les reliques. En voici un par exemple<sup>3</sup> sur lequel il serait difficile de se méprendre. « Inspiré par le zèle de la charité, j'eus l'idée de consacrer à la prière une petite salle fort élégante dont Eufronius se servait comme de magasin. L'ayant promptement arrangée, après avoir célébré les vigiles toute une nuit dans cette petite salle, nous consacrâmes l'autel que nous y avions érigé ; puis, rentrés dans l'église, nous en retirâmes les reliques de saint Martin avec celles de saint Allyre, de Saturnin et de saint Julien martyr. Il y avait autour de nous un chœur nombreux de prêtres et de lévites en vêtements blancs, puis un grand concours d'hommes très-distingués, soit par leur mérite, soit par leurs dignités, et une grande foule de peuple.

1. *Des Miracles de saint Martin*, l. III, c. x.

2. *Id.*, *ibid.*, l. I, c. xxxiii.

3. *Gloire des Confesseurs*, ch. xx.

C'est au milieu de cet entourage que, portant les *sacro-saintes* reliques, nous arrivions à la porte de l'oratoire, lorsque tout à coup, au moment où nous entrons, une lueur terrible emplît soudain la salle et force les assistants à fermer les yeux. Par toute la chambre COURAIT, COMME UN ÉCLAIR, UN TERRIBLE GLOBE DE FEU <sup>1</sup> qui nous remplit tous d'une grande épouvante. Personne ne pouvant savoir ce que c'était, tous restaient prosternés sur le sol, terrassés par l'effroi. Je leur dis alors : « Ne craignez rien ; ce que vous voyez là, c'est la puissance des saints. Rappelez-vous notamment le livre de la vie du bienheureux Martin, et souvenez-vous comment un jour un *terrible globe de feu* semblable à celui-ci parut s'échapper *de sa tête*, pendant qu'au milieu de l'office il prononçait les paroles sacrées, et sembla remonter dans les cieux. Ne soyez donc pas effrayés, mais *croyez bien* que LUI-MÊME vient nous visiter en même temps que ses saintes reliques. » La crainte alors se dissipa, et nous dîmes tous : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. »

Il est bien évident qu'un premier globe de feu ayant plané déjà sur la tête de saint Martin pendant sa vie, comme sur la tête de tant d'autres, le même saint ne devait pas être étranger au *même* globe de feu planant sur ses reliques après sa mort.

Il se connaissait en phénomènes ignés celui qui racontait encore que, « se trouvant en voyage, il avait aperçu près de la route une chaumière en feu et d'autant plus menacée qu'elle était couverte de feuillage ; mais qu'il lui avait suffi d'élever de ce côté sa croix d'or, qui contenait les reliques de Martin, pour faire aussitôt disparaître le feu comme s'il n'eût jamais été allumé <sup>2</sup>. »

4. Nos lecteurs peuvent se rappeler l'*éclair en boule* dont nous avons rapporté dans l'*appendice de notre 1<sup>er</sup> Mémoire* les intelligentes bizarreries, et que MM. Babinet et Arago nous avouent être la pierre d'achoppement de toute la météorologie moderne.

2. *Des Miracles de saint Martin*, l. IV, c. XLVII.



Que dire encore de ses conversations *personnelles* avec saint Salvi, le célèbre évêque d'Albi, plus connu encore sous cette qualification : « *Salvi le ressuscité* » ? Ce grand saint lui avait raconté tous les détails de son pèlerinage transmondain et tout ce qui l'attendait encore dans ce bas monde, y compris le jour et l'heure de sa seconde mort fixée à dix années de sa résurrection et ne devant pas dépasser d'une minute. « Je crains bien, dit naïvement saint Grégoire, que bien des lecteurs ne trouvent ces choses incroyables, toutefois *je prends Dieu à témoin* que tout ce que je viens de rapporter je le tiens de la bouche même de Salvi <sup>1</sup>. » Et Salvi, de qui pouvait-il tenir à son tour des choses si exactement vérifiées pendant dix ans, si ce n'est de celui qui les sait parce qu'il les fait ?

Nous avons d'ailleurs une preuve irréfragable *de la critique très-difficile* de Grégoire dans la résistance qu'il apporta pendant longtemps à recevoir le fragment de la *vraie croix* du monastère de Poitiers, malgré la caution de saint Hilaire et les affirmations de sainte Radegonde. Il lui fallut de nombreuses épreuves et de plus nombreux miracles pour qu'il consentit à y croire. « C'était, dit-il, à cause de la folie de mon esprit *naturellement rebelle et stupide*, que je ne m'étais jamais senti excité à croire ces choses jusqu'à ce qu'elles m'eussent été *démontrées* <sup>2</sup>. »

Mais il est temps de terminer en répétant encore que si toutes ces merveilles racontées par Grégoire étaient de pures *illusions*, bien loin d'être, comme le veut M: Guizot, « le modèle des évêques et l'*admirable et unique* historien de la France jusqu'à Froissart, » il eût été le plus déplorable des pasteurs et le plus ridicule de tous les visionnaires.

Ici, pas de milieu possible.

1. *Histoire des Francs*, l. VII, p. 334 et 333.

2. *Gloire des Martyrs*, l. I, c. v, de Cruce.

## § VI.

APPARITIONS AU VI<sup>e</sup> SIÈCLE, ÉTUDIÉES DANS LES ŒUVRES  
ET DANS LA VIE DES DEUX SAINTS GRÉGOIRE*Apparitions au vi<sup>e</sup> siècle.*

C'est toujours pour nous la plus intéressante des questions, et les ouvrages de ces deux grands hommes suffiraient à les résoudre, pour peu que l'on consentît à les croire.

Écoutons d'abord saint Grégoire le Grand, s'occupant non-seulement de la possibilité, mais du *moyen* de ce phénomène si fréquent. « Sache bien d'abord, mon cher Pierre <sup>1</sup>, que les choses visibles et corporelles ne se perçoivent jamais que par les causes invisibles. C'est bien notre œil qui perçoit les objets, mais jamais il ne les percevrait si la vertu de voir ne lui était communiquée par quelque puissance invisible... et la preuve, c'est qu'après la sortie de l'âme les yeux restent ouverts et qu'il ne leur manque pour voir que cette même âme qui en est sortie... Mais s'il est vrai que nous avons la certitude de la présence de notre âme *dans* notre corps par les mouvements de celui-ci, de même nous avons la certitude de la présence de l'âme des saints auprès de leurs dépouilles et de leurs tombeaux, dans le voisinage desquels éclatent et s'opèrent tous les jours de si splendides miracles; ils vivent donc encore dans ces ossements, comme ils vivaient jadis dans ces corps qui ne vivent plus... Je me rappelle, cher Pierre, t'avoir entendu regretter très-vivement de n'avoir jamais pu, malgré tes efforts, voir sortir l'âme de ton frère qui mourait sous tes yeux. Sache bien, mon ami, que tu avais tort de chercher à voir de tes yeux *corporels* une chose parfaitement *invisible*, tandis que c'est avec l'œil pur et plein de foi de leur

1. L'interlocuteur des *Dialogues*.

âme, aidé par la prière, que tant de saints hommes et *beaucoup de nos amis* ont vu sortir l'âme du corps des mourants. Voilà la première condition; maintenant il faut montrer de quelle *manière* ces âmes ont été vues, et pour cela il faut des exemples pour tous ceux qui ne se contentent pas des raisons<sup>1</sup>. »

Saint Grégoire a dit vrai; ce sont les faits qui décident les questions, car il est rare que les raisonnements répondent à toutes les difficultés, et nous l'éprouvons trop souvent par nous-mêmes pour le nier un instant.

Toutefois, nous en demandons pardon au grand saint, si la première partie de son argumentation sur *la nécessité* d'une puissance spirituelle pour percevoir les choses visibles nous semble irréfutable, la seconde, sur la *présence personnelle* des saints auprès de leurs dépouilles soi-disant *démontrée par leurs miracles*, nous paraît faible en ce qu'elle donne comme *nécessaire* une déduction qui, selon de très-grands théologiens, n'est que *très-probable*. Du reste, son affirmation est fort précieuse à recueillir en ce sens qu'elle prouve qu'au *vi<sup>e</sup>* siècle cette présence personnelle (αὐτοπρόσωπος)<sup>2</sup> n'était pas mise en doute et que l'on ne croyait pas alors ce que tant de docteurs ont cru depuis, à savoir que *très-souvent* « les anges agissaient *seuls* dans les apparitions et se chargeaient de *représenter* les saints auprès de leurs reliques ». Au temps de saint Grégoire on ne semblait pas admettre ce système *représentatif*, et c'était infiniment plus rationnel et consolant pour les âmes qui redoutaient avant tout leur éternel exil des lieux où elles ont aimé et souffert.

Nous ne sommes pas seuls de cet avis : un des plus célèbres rédacteurs de l'*Histoire littéraire de la France*<sup>3</sup>, le béné-

1. *Dialogues*, l. IV, ch. vi.

2. Voir notre Introduction.

3. Monument grandiose, honneur de l'érudition bénédictine comme les *Acta Sanctorum* sont l'honneur de l'érudition des jésuites. Cette double réimpression fait honneur à notre époque et nous paraît un signe de restauration prochaine.

dictin Dom Rivet, après avoir fait à saint Grégoire de Tours et à Fortunat le reproche « de nous avoir donné trop de miracles pour plaire à leur siècle », est forcé de les justifier tout aussitôt par ces lignes : « Il est vrai qu'il n'y en eut peut-être pas où l'on vit dans les Gaules plus de ces effets merveilleux de la puissance divine : l'Église gallicane se trouvait alors entourée de peuples barbares peu susceptibles d'instruction. Il fallait quelque chose qui les prît par les sens. Dieu choisit donc le miracle.... Il s'en faisait *sans nombre* aux tombeaux de saint Martin à Tours, de saint Hilaire à Poitiers, de saint Germain à Auxerre, de saint Loup à Troyes, de saint Remi, de saint Médard et de tant d'autres saints. Ils étaient *si éclatants et si avérés*,... qu'ils imprimaient aux plus grossiers et aux plus barbares une sainte retenue <sup>1</sup>. »

Que devient alors le reproche formulé tout d'abord par le même auteur ?

Écoutez maintenant non plus un bénédictin, mais un historien très-libre penseur : « Les progrès de la superstition, dit Gibbon, eussent été moins rapides sans le secours des miracles et des visions... On était convaincu (ET L'EXPÉRIENCE LE DÉMONTRAIT) que les saints pouvaient entendre et comprendre *dans le même instant* les vœux qu'on leur adressait dans toutes les parties du monde... Ils avaient cependant une affection toute particulière pour les lieux qu'ils avaient habités, pour celui de leur passion et de leur mort et pour celui qui possédait leurs saintes reliques... Il eût fallu, en effet, *être bien endurci dans l'incrédulité* pour rejeter les preuves d'une influence divine à laquelle tous les éléments, la nature entière et même les opérations invisibles de l'âme humaine ÉTAIENT FORCÉS D'OBÉIR. Ce fut ainsi que la théologie simple et sublime des premiers chrétiens *se corrompit* entièrement. Aussi les croyants ont tort de trop insister sur ces

1. *Histoire littéraire de la France*, t. III, p. 3.

miracles qui arrêtent ceux qu'ils ne convainquent pas<sup>1</sup>. »

Gibbon n'oublie ici que deux choses : 1° le respect des *premiers chrétiens* pour les *voiles* guérisseurs portés ou touchés par les apôtres (*Actes*) ; 2° la promesse faite *dès le commencement* par saint Pierre d'assister ses amis après sa mort.

Ainsi, dans ce grand vi<sup>e</sup> siècle, plus encore que dans les premiers, c'étaient avant tout les morts qui agissaient sur les vivants... Quoiqu'elles fussent de forme multiple, ces apparitions se manifestaient tantôt aux yeux de l'âme seulement, tantôt aux yeux du corps et à tous les sens, tantôt à une seule personne au milieu de la foule, tantôt à cette foule elle-même, tantôt très-irrégulièrement, tantôt au contraire de la manière la plus ponctuellement réglée.

Saint Grégoire de Tours rapporte un exemple très frappant de ces apparitions passées pour ainsi dire à l'état endémique aux résidences privilégiées du saint pendant sa vie. Albinus, son contemporain, ancien évêque d'Angers, était enseveli dans sa métropole. Vers le moment de sa fête un paralytique de longue date était gisant auprès de la grille vitrée qui sépare l'abside du reste de la ville. S'étant endormi à cet endroit, il voit venir à lui un homme qui lui dit : « Que fais-tu là ? ne veux-tu donc pas être guéri ? — Plût au ciel que je le fusse ! — Eh bien, lorsque tu entendras sonner la troisième heure, lève-toi sur-le-champ et entre dans la basilique, car c'est à cette heure-là que les bienheureux Albinus et Martin y viennent pour y faire leurs prières, après quoi ils se rendent à l'office. Si tu peux être là DANS CE MOMENT, sois-en certain, tu seras guéri. » Le paralytique ne se le fit pas répéter. Au coup de la troisième heure il se rend au tombeau du saint, et à peine les clercs avaient ils entonné le premier psaume qu'une odeur d'une suavité sans pareille se répand dans l'église et que le malade, s'étant relevé sur ses jambes, se

1. Gibbon, *Histoire de la décadence*, t. VII, p. 65.

trouva parfaitement guéri. Ce fait n'a pas été vu seulement par quelques-uns, ajoute Grégoire, mais par LA PLUPART DES HABITANTS DE LA VILLE<sup>1</sup>. Évidemment les saints évêques étaient là, et c'était leur heure !

On peut tirer la même conclusion du fait souvent raconté par le même historien.

« A Bourges, une pauvre et vieille femme qui avait l'habitude d'aller dans toutes les basiliques allumer des petits cierges aux tombeaux des saints entraît un soir à cet effet dans l'église de Saint-Pierre. Accompagnée de sa petite fille, elle descend dans la crypte au-dessous de l'autel de ce grand saint. Pendant ce temps-là les sacristains de l'église, après avoir rangé tous les psautiers, ferment à clef les portes de la crypte sans se douter de la présence de la pauvre femme. Celle-ci, ayant allumé son petit cierge, se dispose à sortir. Tout est clos; elle appelle, elle crie, et personne ne vient. Alors, se prosternant sur le marbre, elle se console en disant : « Eh bien ! Seigneur, je ne cesserai de vous prier pour mes péchés jusqu'à ce que quelqu'un vienne m'ouvrir. » Elle se met donc à prier sans relâche, lorsqu'au milieu de la nuit les portes s'ouvrent et toute la basilique se trouve inondée de lumière. Un chœur de clercs vient d'entrer et, après avoir chanté des hymnes et des psaumes en l'honneur de la sainte Trinité, tous se reposent. Alors quelques-uns d'entre eux se regardent et se mettent à dire : « Le saint lévite Étienne nous retarde bien, car nous devons visiter cette nuit plusieurs basiliques, et nous ne le pourrons pas tant qu'il ne sera pas arrivé. » Ils répétaient la même chose, lorsque survient, revêtu d'habits blancs, un homme que toute l'assemblée salue avec le plus profond respect en disant : « Bénissez-nous, saint lévite Étienne. » Celui-ci leur rend leur salut et, interrogé par eux sur les causes de son retard, il s'excuse en ces termes : « Appelé par l'équipage d'un navire qui périssait en

1. *De la Gloire des Confesseurs*, cxcvi.

pleine mer, JE M'Y RENDIS (ADSTITI), je l'ai sauvé et ME VOICI (ADSUM), et pour vous prouver que je vous dis la vérité, vous voyez que le vêtement que je porte est encore couvert des éclaboussures de la mer (*guttis marinis*). » En entendant ces derniers mots, la vieille femme se mit à bien considérer le pavé, et lorsque par les portes encore une fois surnaturellement ouvertes tous ces saints personnages se furent retirés, elle recueillit avec le plus grand soin toute l'eau qui restait encore sur le marbre et la porta sur un linge à l'évêque de Bourges, Bertchramne, en lui racontant toute l'aventure. Celui-ci, voyant ce précieux linge exposé à la vénération des fidèles procurer beaucoup de guérisons miraculeuses, en donna depuis des parcelles à toutes les églises qu'il consacrait, ET NOUS TENONS TOUT CELA DE SA BOUCHE MÊME, HÆC AUTEM AB IPSIUS EPISCOPI RELATU COGNOVIMUS<sup>1</sup>. »

Voici maintenant l'analogue parfait se passant sous les voûtes de Saint-Pierre de Rome, et s'il ne peut avoir pour nous la même autorité, en ce qu'il n'est pas attesté par un saint Grégoire, il en a cependant une très-grande à nos yeux en raison de son insertion dans les actes du concile de Tolède<sup>2</sup>.

D'ailleurs il s'agit encore de saint Grégoire le Grand.

« Ce fait célèbre (*illustre*), dit Cornélius, se passait à Rome, dans la basilique de Saint-Pierre, en 649, sous le pontificat de

1. Saint Grégoire, l. I, *des Miracles et de la Gloire des Martyrs*. Ici, les questions de présence et d'intermittence nous paraissent décidées, si l'on s'en rapporte à saint Grégoire, à l'évêque, à la vieille femme, à l'eau garantie par les miracles subséquents et avant tout aux paroles du mystérieux personnage. « *Je me suis rendu* sur le vaisseau (*adstiti*) et me voici (*adsum*). »

Ce qu'il y a de fort curieux, c'est de voir ce que nous avons rapporté dans le 2<sup>e</sup> volume de notre second Mémoire (p. 174), que les dieux du paganisme s'absentaient aussi de leurs temples et manquaient à leurs rendez-vous. Ainsi Jupiter, manquant au festin de la *table du Soleil*, en Égypte, et s'excusant sur ce qu'il avait été appelé auprès des Troyens...

2. Ch. VII, *in fine*. C'est de là que l'a tiré Cornélius à Lapeire (*Comm. sur Isaïe*, ch. LXX). C'est à lui que nous l'empruntons nous-même.

Martin I<sup>er</sup>. Comme on ne possédait pas encore en Espagne la première et la seconde partie des *Morales* de saint Grégoire le Grand, Taio, évêque de Sarragosse, fut envoyé à Rome avec mission de la trouver et de la rapporter. Arrivé dans la capitale du monde chrétien, il eut à essuyer tant de difficultés et de lenteurs de la part des archivistes et bibliothécaires, qu'il se décida à aller passer une nuit auprès du tombeau de saint Pierre pour le conjurer de le faire arriver à son but. Au bout d'un certain temps, quelle n'est pas sa surprise de voir toute l'église illuminée magnifiquement et une grande procession d'abbés et de prélats se dirigeant sur deux rangs vers l'autel de saint Pierre auprès duquel il était ! Sa surprise augmente lorsqu'il voit deux de ces grands personnages se détacher de la procession, et l'un d'eux venir à lui et lui montrer du doigt un coffret dans lequel des livres lui semblaient être renfermés. « Seigneur, lui dit Taio, veuillez me dire quelle est cette procession. — Les deux personnages, reprend son interlocuteur, que tu vois précéder tous les autres, en se tenant par la main, sont les apôtres *saint Pierre* et *saint Paul*. Tous ceux qui marchent derrière eux sont leurs successeurs sur le siège apostolique et rangés dans l'ordre de leur pontificat. Comme ils ont beaucoup aimé cette église pendant leur vie, ils l'aiment encore après leur mort et viennent la visiter très-souvent. — Oh ! je vous en conjure, reprend l'évêque, veuillez me dire qui vous êtes vous-même ? — Moi, je suis ce Grégoire pour les livres duquel vous avez affronté et subi tant de fatigues. — Je vous en conjure encore, veuillez me montrer, si toutefois il est ici, le grand saint Augustin, dont les livres me sont aussi chers que les vôtres. — Saint Augustin, cet homme admirable, n'est pas là, *car ce n'est pas avec nous qu'il repose* » Et reprenant avec son compagnon le rang qu'il occupait dans la procession, Grégoire se rendit avec elle à l'autel de saint Pierre, où tous, s'étant prosternés, prièrent ; après quoi ils se retirèrent dans le même ordre



et avec le même éclat qui avait annoncé leur présence.

« Mais quel ne fut pas l'étonnement de Taio, lorsque, ayant ouvert le mystérieux *coffret*, il y trouva les deux livres qu'il cherchait et qu'il rapporta sur le champ en Espagne!... »

Pour peu que l'on accorde quelque confiance aux affirmations du grand commentateur, « invariablement répétées dans toutes les annales espagnoles » (voir Baronius, anno Chr. 649), puis à la grande notoriété de ce miracle, puis au récit d'un pieux évêque bien connu, qui peut mentir mais ne peut pas s'être fait *illusion*, puis au concile de Tolède, qui ne craint pas d'insérer le fait dans ses actes les plus solennels, puis enfin au COFFRET, BIEN OBJECTIF, reçu des mains du saint fantôme et *conservé* par l'Espagne,... comment pourrait-on rejeter sans crainte un fait *si conforme à tant d'autres*, et démontrant une fois de plus la présence *spirituelle*, et souvent *physiquement intermittente*<sup>1</sup>, des saints auprès de leurs tombeaux et aux lieux qui leur sont restés chers?...

Toutes les apparitions de saint Grégoire n'étaient pas aussi bienveillantes que celle-ci. On conservait à Rome la mémoire de deux ou trois autres qui semblaient faire plus d'honneur à sa justice qu'à sa miséricorde, quoique bien certainement elles n'aient eu lieu que dans ce double but.

On affirmait qu'aussitôt après sa mort il *s'était*<sup>2</sup> apparu à plusieurs personnes, et notamment au prêtre JEAN, directeur de la bibliothèque du Vatican, pour l'avertir de mettre ordre à sa conscience, attendu qu'il mourrait dans trois jours, ce qui se vérifia; puis au moine Athanase, économe de son couvent, pour lui signifier le même arrêt en raison de ses détournements d'aumônes;... enfin à Ficelin, évêque sous le pontificat de Benoît, alors qu'une épidémie d'angine couen-

1. Les corps, les vêtements, etc., ne sont que des images; mais le coffret matériel ne répond-il pas à l'*eau de mer* du dernier récit?...

2. Boll., *Acta SS.*, 42 martis. Nous recommandons cette expression qui, à elle seule, entraînait dans la pensée de tous l'action volontaire et *propre* de l'apparaissant.

neuse (*pestilentia faucium*) désolait la ville de Rome.

Ficelin en était donc attaqué, lorsque le grand pape Grégoire lui apparaît, lui met les deux doigts dans la bouche, touche les blessures, lui ordonne d'expectorer (*exscreare*) et lui fait rendre ainsi une *certaine quantité de matières*, dont une partie est mêlée à des caillots de sang d'une dureté égale à celle de la pierre <sup>1</sup>. Toujours est-il que Ficelin se relève si bien guéri, qu'au lieu de mourir dans la nuit, comme on s'y attendait, il court assister aux matines.

Mais il y avait une condition attachée à cette guérison : c'était d'aller trouver douze moines (dont les noms ont été conservés <sup>2</sup>) et de les avertir qu'à partir du lendemain ils allaient tous s'acheminer vers la mort; il fallait en outre avertir l'évêque Lucidus, qui devait aussi mourir le septième jour.

Ficelin avertit bien les douze moines, car ce n'était pas là le difficile, mais signifier une telle nouvelle à l'évêque qui, *n'étant pas un saint*, pouvait la prendre fort mal, c'était beaucoup moins commode. Cependant, comme d'autre part la désobéissance fait peur à Ficelin, il se rend en tremblant chez le prélat *qui demeure tout près du Tibre et de la basilique de Saint-Cyr* <sup>3</sup>. Mais l'évêque n'est pas chez lui, et dîne chez le pape au Vatican. Alors Ficelin se résigne à attendre son retour; il a raison, car bientôt il voit entrer son grand personnage, revêtu de ses habits sacerdotaux, le teint coloré, et avec toutes les apparences de la santé la plus brillante. « Eh bien, lui dit l'évêque d'un ton fort dégagé, voici que tu passes pour un devin par toute la ville! On dit que de tous ceux auxquels tu avais prédit leur mort, *un seul* a survécu! — Plût au ciel, reprend le moine, car celui-là même

1. On voit que nous n'avons pas eu tort de donner à ce mal de gorge le nom si moderne d'*angine couenneuse*.

2. C'étaient, entre autres, Saba, Jean Benoît, Acartius, Laurent le cuisinier, Geminoso le charpentier, etc., etc. Quelle précision!

3. Autre précision bien plus impressionnante que toutes les chicanes de la dialectique.

que tu crois vivre est mort. » Sur ce, l'évêque interroge et pousse le moine si vivement, que, tout tremblant qu'il soit, il se décide à parler. Lucidus pâlit, tremble, s'irrite, retient le prophète, qui veut se retirer, et le force à venir s'entretenir avec lui dans sa chambre. Mais au même instant il se sent pris du fatal mal de gorge, se tâte le pouls, reconnaît la fièvre, croit à la prophétie, convoque tous les siens, se démet de ses fonctions, endosse l'habit monastique, se repent, se confesse et, à l'étonnement général, s'endort tranquillement comme il lui avait été prédit, jusqu'au matin de la sixième fête... Alors il se réveille en disant que saint André lui a apparu pendant ce dernier sommeil et l'a averti qu'il serait enlevé à la troisième heure de la journée : ce qui se vérifia exactement, étant mort à cette même heure, avec un visage tout joyeux <sup>1</sup>.

Ce qui ajoute pour nous au caractère de véracité de cette émouvante narration, c'est cette intervention de saint André, le patron de saint Grégoire et de son *cher* monastère, parce que nous voyons figurer le même apôtre dans presque toutes les autres apparitions du grand pape.

Il comparait encore dans celle qui se termina par l'expulsion de Tergandus, évêque de Trèves, indûment confiné par ordre papal dans ce même monastère de Saint-André. Trois fois *l'image apparue* de saint Grégoire avait dit à ce Tergandus : « Sors de mon monastère », et trois fois Tergandus avait méprisé l'avertissement, lorsque le saint finit par se présenter avec saint André, qu'il tenait par la main. « Je te le déclare, dit-il, puisque tu me forces à *fatiguer* (*sic*) ce grand apôtre en l'amenant jusqu'à toi, tu vas périr si tu ne sors à l'instant de ce couvent. » Tergandus cette fois se le tint pour dit et, éveillant tous les siens, il sortit dans la même nuit <sup>2</sup>.

1. Ce récit, tiré par les Bollandistes (42 mars) de la vie de saint Grégoire par Paul Diacre (ch. XVI et XVII), a été collationné par eux avec les manuscrits les plus anciens et trouvé parfaitement conforme.

2. Ce Tergandus avait été excommunié avec Gunthaire, l'ancien évêque

Citons enfin une dernière apparition du même saint, non moins dramatique que les autres. Un soir, deux des jeunes gens les plus débauchés de Rome, Farradus et Piternus, introduisent dans ce même couvent, au grand désespoir des moines, quelques comédiennes et danseuses auxquelles ils donnent un grand festin. Mais voilà qu'au milieu de l'orgie Farradus, saisi par le démon, se trouve enlevé par les cheveux et suspendu dans les airs *sans pouvoir retomber de toute la nuit...* On ne sait que faire, lorsqu'à l'heure de matines saint Grégoire apparaît : « Ennemi de Dieu, lui crie ce dernier, toi qui ne crains pas de faire de mon couvent un théâtre, je te le déclare, si tu ne te retires pas à l'instant avec tes comédiennes, et si tu ne te convertis pas, tu mourras dans l'année. » Le coupable ayant promis avec serment, Grégoire ordonna au démon de le déposer à terre. Mais ne s'étant pas converti, Farradus mourut dans l'année <sup>1</sup>.

Voilà comme ces grands hommes, qui avaient affirmé tant d'apparitions pendant leur vie, les confirmaient après leur mort, en payant à leur tour *de leur personne*.

Il nous serait fort aisé de retrouver dans les archives hagiologiques de saint Grégoire de Tours, enseveli aux pieds de son *cher* maître Martin, les mêmes preuves de cette continuation de survivance, de surveillance et de charité posthumes en faveur de son troupeau et de ses nombreux solliciteurs. Mais sachons nous arrêter, et, suffisamment convaincu par tout ce que ces deux grands saints nous ont appris, transmis, affirmé, reposons-nous un moment et sachons reconnaître que le vi<sup>e</sup> siècle vient de se fermer comme tous les autres, c'est-à-dire également riche en *résurrections*, en *apparitions* et en *exorcismes*.

de Cologne, par le pape Nicolas, pour avoir permis au roi Lothaire d'épouser Valdrade après avoir répudié son épouse Theutberge.

1. *Vie de saint Grégoire*, par Paul Diacre, ch. xvii.

---

## § VII.

RÉSUMÉ SUR LE DÉMONISME ET LES MIRACLES  
DE CES SIX PREMIERS SIÈCLES.

## 1. — Démonisme et magie. — 2. Miracles.

1. — *Démonisme et magie.*

On avait voulu nous faire croire que la *démonologie* « était une invention du moyen âge, un produit délirant des scrupules monastiques et de l'ignorance de cette époque <sup>1</sup>. » Or, que venons-nous de constater, et quelle place assignerons-nous maintenant à cette croyance dans la doctrine et dans les œuvres de nos saints? Ne sera-ce pas pour le moins la seconde, puisque, avant de faire acte de cet amour divin, seul but de leur vie, nous les voyons toujours faire un acte de prudence en se revêtant, suivant le conseil de l'apôtre, « du bouclier de la foi contre leurs ennemis invisibles » <sup>2</sup> ? Comme nous le disions dans notre Introduction, « la double et parallèle occupation du chrétien, c'est d'aimer et de trembler, d'adorer et de combattre, et si l'amour finit par *triompher de la crainte*, il n'affranchit jamais de l'épreuve, contre-partie incessante, qui reparaît souvent jusque sur le lit de mort des saints et même au milieu des consolations et des assistances angéliques. » Depuis saint Paul faisant taire le démon de la devineresse de Philippes, jusqu'à l'auteur des *Dialogues* nous le montrant dans un état de duel incessant avec saint Benoît et saint Germain de Capoue, c'est toujours là l'ennemi, l'obstacle, le point de mire, et l'on eût bien étonné tous les héros du christianisme, y compris les Hilarion et les Antoine, s'ils

1. Voir surtout l'ouvrage du baron de Guldenstübbe sur la *Pneumatologie positive*.

2. Saint Paul, aux *Éphésiens*, ch. vi, v. 12.

eussent entendu dire « qu'ils comptaient les démons pour peu de chose. »

Mais si nos six premiers siècles ne sont pour ainsi dire qu'une lutte incessante entre les saints et les magiciens, nous ne trouvons cependant contre eux aucun de ces appels au bras séculier, que l'on a tant reprochés aux catholiques des derniers siècles.

En effet, ce n'était pas la faute de l'Église si dès le premier, et tout païens qu'ils fussent, la plupart des Césars perdaient à chaque instant tout espoir de pouvoir vivre en paix avec cette magie, idole secrète de leurs cœurs, mais en même temps implacable ennemie de leur couronne et de toute société.

Avant que le christianisme ait prononcé un seul mot à ce sujet, Mécène ne craignant pas de dire à Auguste : « Ne tolérez personne qui s'adonne à la magie » <sup>1</sup>. Tibère exile pour le même crime quatre mille citoyens en Sardaigne (selon la coutume antique, *more prisco* <sup>2</sup>), et Septime-Sévère risque de payer de sa tête une simple consultation superstitieuse <sup>3</sup>. Vitellius, Vespasien et Marc-Aurèle bannissent impitoyablement les *devins*, tout en se réservant le droit de les consulter pour eux-mêmes. Sous Valens, la persécution redouble. Tous les livres de magie sont brûlés <sup>4</sup>, et « comme tous ces devins, nous dit M. Maury, passaient pour des hommes *infiniment dangereux*, on n'est pas étonné de voir les édits impériaux devenir de plus en plus sévères » <sup>5</sup>.

Les jurisconsultes sont encore plus rigoureux que les empereurs. La loi *Cornelia* nous paraît folle lorsqu'elle condamne à mort ceux qui « tuent des personnes absentes en piquant leurs images de cire <sup>6</sup>. » Mais écoutez les voyageurs

1. Suétone, *Auguste*, 34.

2. Tacite, *Ann.*, II, 32.

3. Spartian., art. SÉVÈRE, § 2.

4. Ammien Marcellin, XXIX, 2.

5. Maury, *Magie*, p. 82.

6. « De Sicariis », code Théod., I. IX, l. XVI.

sérieux qui ont traité de la dépopulation des Antilles par les *secrets* du *Vaudoux* et de l'*Obi* des sauvages, et peut-être comprendrez-vous cette loi <sup>1</sup>.

La loi *vin* des *douze tables* (art. 25), la plus ancienne de la République, porte des peines très-rigoureuses, et Cicéron n'y trouve rien à redire, contre « ceux qui transportent des moissons d'un champ dans un autre », et Charlemagne parle de la *nécessité* qui l'oblige au *ix<sup>e</sup>* siècle à rajeunir cette vieille légalité.

Constantin et Théodose, ayant christianisé l'empire, furent au contraire les premiers à adoucir toutes ces lois. Trompés par la distinction apparente du spiritisme théurgique (pieux) et du spiritisme *goétique* (mauvais), ils veulent qu'on laisse agir le premier et que l'on ne réprime que le second ; mais l'Église seule ne s'y trompe pas. Elle redoute encore plus l'hypocrite *théurgie* d'un Julien que le *goétisme* d'un Néron, et les surveille également. Aussi l'expérience ayant parlé, et les théurges étant jugés, tous les *spirites* indistinctement devinrent suspects et perdirent tout crédit. Au *vi<sup>e</sup>* siècle personne n'osait plus se dire devin, magicien encore moins, et tout le *surhumain* semblait s'être retiré devant le *surnaturel* de l'Église. Les *esprits* avaient reculé devant les *anges*.

Mais pour avoir perdu sa position *officielle*, le satanisme était loin d'abdiquer. Il en avait pris une, bien autrement haute et perfide. Il fascinait les cœurs et les esprits en glissant ses plus habiles agents, déguisés en *anges de lumière*, parmi ses propres vainqueurs. Telle fut sa tactique jusqu'au siècle où il se fit nier tout à fait. Donc, *adoration*, *illusion* et *négation*, ce furent là ses trois grandes méthodes stratégiques. Nous en sommes à la troisième,... en attendant que nous revenions à la première.

Pour nous en tenir à nos six siècles, nous y trouvons donc

<sup>1</sup>. Voir dans notre 2<sup>e</sup> Mémoire, V<sup>me</sup> partie, l'appendice intitulé « *la Permanence des mystères*, » et dans l'Introduction de celui-ci l'histoire de Castellan.

de nombreux exemples de cette *illusion* satanique qui fera plus tard le désespoir des sainte Thérèse et des Marie d'Agreda, et dont les plus grands saints ne pourront triompher que par le don miraculeux et tout spécial déjà mentionné dans saint Paul sous le nom de *discernement des esprits*.

Nous en trouvons un spécimen trop historique et trop frappant dans les Bollandistes, pour ne pas terminer par lui notre résumé démonologique.

Ce sont surtout les saints qui savent déchiffrer ces *louis couverts de peaux de brebis*, et sans intervenir jamais dans la législation ils prouvent à toute heure combien ils ont vraiment le don de cette *distinction*.

En 504, Basile, ce préfet de Rome, devenu suspect à l'Église, prend la fuite. Après en avoir cherché la raison, on la trouve dans une lettre de Théodoric adressée à Andronic, préfet supérieur de la même ville. Cette lettre avait pour but la poursuite de ceux qui pratiquent *les arts magiques* signalés par le pape Gélase, comme « étant en horreur aux païens eux-mêmes, *artes etiam paganis ipsis horrendas*, et comme étant devenus la passion non du peuple, mais des nobles. » Or, Théodoric signalait comme infatués de cette erreur Basile et Prétextat, deux hommes très-haut placés.

« On ne peut plus supporter ces excès, mande le prince à Andronic; il faut que toutes ces profanations disparaissent, il faut qu'il se taise, ce *murmure* coupable des âmes, *conticescat pœnale murmur animarum*. A une époque chrétienne on ne doit plus s'occuper de magie; or, nous avons appris que Basile et Prétextat, initiés depuis longtemps aux souillures de cet art *sinistre*, avaient été mis en accusation par tes soins et que tu attendais nos ordres pour agir. Aussi, nous qui, tout en respectant les lois, voulons garder en toutes choses cette *modération* qui se trouve dans notre cœur, nous décrétons, au nom de notre autorité, que cette cause sera légalement examinée par cinq de nos sénateurs et patriciens les plus



distingués, à savoir Symmaque, Décius, Volusien, Cœlianus et Maximien, qui auront soin tout à la fois d'éviter la condamnation des innocents et d'empêcher la fuite des coupables » (Cassiodore, l. IV, c. xxii).

Cette affaire prenait des proportions d'autant plus graves que, les fastes consulaires en font foi, la famille des Basile avait fourni plus d'un consul à l'État. Aussi ne doit-on pas s'étonner que pendant le procès même les accusés aient trouvé le moyen de s'évader. Aussitôt informé, Théodoric écrit au comte Origène (*id.*, *Ep.* xxiii) : « On nous apprend que Basile et Prétextat, accusés par de nombreux témoins du culte de magie, se sont évadés de leur prison. Leurs gardiens étaient donc fous? Nous vous ordonnons de les poursuivre partout, et, dès qu'ils seront repris, de les remettre à leurs juges, afin qu'après avoir *laissé toute liberté à leur défense*, s'ils sont trouvés coupables, on leur applique la loi si précise à cet égard, et que, dans le cas contraire, ces victimes d'une calomnie détestable ne puissent plus être tourmentées. En agissant de la sorte, nous croyons n'enfreindre en aucune manière les prescriptions que nous dicte notre piété. »

Nous ignorerions la suite de cette affaire sans un curieux passage que nous trouvons dans les *Dialogues* de saint Grégoire (l. I, c. iv). « En ce temps-là, compromis dans un procès de sorcellerie, Basile, grand maître dans cet art (*primus*), se déguisa en moine et gagna la cité de Valerie. Là, il se rendit chez le respectable évêque de la ville, et lui demanda des lettres de recommandation pour Équitius, abbé d'un monastère du premier ordre. L'évêque abusé fit mieux, il le conduisit lui-même au saint moine, auquel il demanda de vouloir bien le recevoir dans sa maison. Mais Équitius, après avoir regardé ce nouveau postulant, dit à son protecteur : « Ce n'est pas un moine que tu me présentes, c'est un diable. — Voilà, réplique l'évêque, un prétexte bien trouvé pour ne pas faire ce que je te demande. — Eh bien, soit,

répondit le saint ; quoique JE VOIE *de mes yeux* le démon qui le possède, je n'en ferai pas moins ce que tu m'ordonnes. »

Voilà donc Basile incorporé dans cette sainte milice. Or il arriva quelques jours après, et pendant l'absence de l'abbé, qu'une des vierges de l'autre partie du monastère, dont il avait aussi la gouverne, fut prise de la fièvre et d'angoisses si violentes, qu'elles ne se traduisaient plus que par des cris. « Je vais mourir, criait-elle, si Basile ne vient pas à mon secours. » Dans l'absence de l'abbé, aucun moine n'osait pénétrer dans le couvent des filles, et moins encore celui qui était tout nouvellement arrivé et dont personne ne connaissait la vie. On envoie donc en grande hâte vers Équitius pour l'informer de tout ce qui se passe.

L'homme de Dieu se met à sourire : « Ne vous avais-je pas bien dit que cet homme n'était pas un moine, mais un démon ? Retournez vite, et chassez-le de sa cellule ; quant à la jeune fille, ne vous en tourmentez pas, car, à partir de ce moment, elle n'aura plus la fièvre et n'appellera plus Basile. »

« Effectivement, reprend Grégoire, dès leur retour, les moines purent s'assurer que la jeune fille était parfaitement bien guérie. Obéissant à leur père, ils congédièrent le faux moine qui fit, en les quittant, l'aveu d'avoir « plus d'une fois suspendu magiquement dans les airs la cellule d'Équitius (ce qui était vrai), mais sans avoir jamais pu lui nuire à lui-même. » Peu de temps après, étant rentré dans Rome, la fureur populaire, que l'indulgence des juges complaisants avait irritée au plus haut point, se rua sur lui et le brûla. »

On voit ici les *embarras* du pouvoir, les *avertissements* de l'Église, l'*illusion* d'un évêque, la *pénétration* surnaturelle d'un saint et les terribles vengeances *populaires* quand on ne sait pas lui en dérober prudemment les prétextes.

Le démon cette fois paraissait donc vaincu, et comme à la fin du *vi<sup>e</sup>* siècle les idoles s'écroulaient en tous lieux et que l'arianisme allait avoir à compter avec la monarchie euro-

péenne implantée par Clovis et par saint Remi,... il fallait nécessairement qu'il changeât ses batteries et le siège principal de sa domination. Son plan est bientôt fait. Il établira son prophète dans les plaines qui avaient été son berceau, non loin de Babylone et de la cité sainte, pour relever l'une et s'asseoir victorieux sur le divin tombeau, gardé par l'autre. Le monde a goûté de la douce loi de l'Évangile, ce prophète honorera l'Évangile; le monde a vécu avec les anges, il se fera passer pour l'archange Gabriel; le monde regrette l'arianisme, il se fera et se dira arien; le monde est plein de Juifs, il se donnera pour le prophète du Messie; les manichéens prévalent, il adorera le second dieu Lucifer; on ne veut plus de rationalisme, il aura son paradis; on est pressé de propager la doctrine, il le fera par les armes; on a soif de miracles, il en promettra de très-grands, y compris sa propre résurrection, mais le troisième jour son cadavre sera dévoré par les chiens.

A tous ces traits on reconnaît la grande et permanente hérésie, fille de toutes les autres et mère de la dernière, l'hérésie de Mahomet <sup>1</sup>.

Passons maintenant au *miracle*, cette magie de l'orthodoxie.

## 2. — *Miracles.*

Jusqu'ici, bien loin de reculer, comme on le prétendait, « devant le lever du soleil historique », le miracle a toujours progressé, s'enrichissant chaque jour de témoins de plus en plus irrécusables.

De même que la descente du Saint-Esprit sur les apôtres avait valu à saint Pierre ses trois mille premiers baptisés, de même que l'Orient n'avait cédé, comme nous le dit Eusèbe, qu'à l'action *stupéfiante* des miracles (*stupenda portenta*), de

1. Mahomet possédé, convulsionnaire et spirite, comme tous les hérétiques. Nous nous en expliquerons ailleurs.

même à chaque pas de nos missionnaires dans les Gaules les mêmes causes produisaient les mêmes effets. C'est un *bâton* mis par saint Pierre dans la main de ses disciples, qui paraît soumettre nos provinces depuis Arles jusqu'à Trèves, et depuis Bordeaux jusqu'à Lyon<sup>1</sup>; c'est la *résurrection* parfaitement historique du jeune Rufus de Ravenne, qui livre l'Italie à saint Apollinaire; c'est la *verge* donnée par le Seigneur à Patrice, qui gagne l'Irlande à la foi, comme celles de ses successeurs enlèvent l'Armorique aux couteaux homicides des druides et des Celtes; c'est la *crosse* de saint Aignan et la *quenouille* de Geneviève, qui chassent Attila de nos Gaules, comme un regard de saint Léon l'envoie mourir au delà du Danube; et pendant que le moine Augustin subjugué l'Angleterre à coups de miracles (*dignes de Moïse*, au jugement de saint Grégoire), c'est le *chrême* de saint Remi qui pose les bases d'un droit tout nouveau et d'une sainte alliance, bien plus nouvelle encore, qui s'appellera *chrétienté*.

« Clovis, dit M. Michelet, semble conduit par une main mystérieuse, et les mérovingiens entrent dans l'église MALGRÉ EUX<sup>2</sup>. » « Ce fut, dit à son tour M. Henri Martin, ce fut dans le sein du monachisme que se réfugia au VI<sup>e</sup> siècle l'esprit de l'Évangile, et nous ne devons quelques lumières sur les événements du dehors qu'aux *légendes* de nos saints... Quant à la papauté romaine, sa *supériorité* sur les autres évêchés était *incontestable*... A la tête de toute la chrétienté, elle se montrait digne de tous les progrès et de sa force<sup>3</sup>. »

N'avons-nous pas vu encore Augustin Thierry chercher à nous expliquer, par l'*extase* d'un prisonnier, ses *fers* qui se rompent, les portes de son cachot qui s'ouvrent, etc., et

1. On montre encore plusieurs de ces bâtons plus ou moins authentiques, et l'un d'eux principalement à Cologne.

2. Michelet, *Histoire de France*, t. I, p. 200.

3. Henri Martin, *Histoire de France*, t. II, p. 54, 474, 473. On en conviendra, la plus grande force ici est celle de la vérité, puisqu'elle oblige M. Michelet à parler en mystique et M. Henri Martin en ultramontain.

nous avouer ailleurs qu'en définitive « ce n'était que dans la légende qu'il trouvait la *véritable histoire* » <sup>1</sup> ?

Ces aveux arrachés par l'évidence ne devraient pas être si négligés ou si vite oubliés, car ils témoignent de grands embarras de conscience.

En définitive, ces trois historiens parlent exactement ici comme Gibbon, leur maître en incrédulité, jusqu'au moment où nous le verrons faiblir à nouveau.

« Au reste, dit-il, cette continuité d'exorcismes (l'unique sorte de miracles à laquelle les protestants aient jamais prétendu), cette continuité de guérisons miraculeuses des maladies les plus invétérées et MÊME SURNATURELLES, ne causera plus nulle surprise, si l'on se rappelle que du temps de saint Irénée, vers la fin du II<sup>e</sup> siècle, la *résurrection des morts* elle-même NE PARAÎSSAIT PLUS UN ÉVÉNEMENT EXTRAORDINAIRE ; si l'on se rappelle surtout que dans les occasions nécessaires les longs jeûnes et les supplications réunies de tous les fidèles du lieu suffisaient souvent pour opérer ce miracle, et que les personnes ainsi rendues aux prières de leurs frères avaient ensuite VÉCU PENDANT PLUSIEURS ANNÉES sur la terre <sup>2</sup>. » Dans une période où la foi pouvait se vanter d'avoir remporté TANT de victoires étonnantes sur la mort, il était difficile d'expliquer le scepticisme de ces philosophes qui rejetaient ou *osaient* tourner encore en ridicule la doctrine de la résurrection <sup>3</sup>.

1. Citation de la *Revue des Deux Mondes* (décembre 1857, p. 437) qui ajoute : « et il avait raison, car à nos yeux elle est quatre fois plus vraie que l'histoire. »

2. Et Gibbon renvoie pour la confirmation de ce fait à saint Irénée, *adv. Hæreses*, l. II, 56, et au protestant Dodwell, *Iren.*, *Diss.*, II.

3. Ici, Gibbon déplore hypocritement que l'évêque d'Antioche, Théophile, n'ait pas cru *devoir* ou *pouvoir* se rendre au défi que lui portait à ce sujet un Grec dont il ne nous donne même pas le nom. Gibbon oublie que ce qu'il demande s'est accompli cent fois, mais par de vrais et grands saints et pour obéir à des sommations d'incroyants historiques qui n'avaient plus rien de commun avec ses Grecs inconnus.

Mais continuons et sortons du II<sup>e</sup> siècle.

« ... Depuis le premier des Pères jusqu'au dernier des papes, ajoute Gibbon, il se présente en effet une succession non interrompue d'évêques, de saints, de martyrs et de miracles. Chaque siècle atteste *authentiquement* les événements merveilleux qui l'ont distingué, et son témoignage ne paraît tout d'abord ni moins puissant ni moins respectable que celui de la génération précédente, de telle sorte que nous serons insensiblement amené à nous contredire, si dans le VII<sup>e</sup> ou le XII<sup>e</sup> siècle nous refusons au vénérable Bède et à saint Bernard le même degré de confiance que nous avons accordé si libéralement, dans le II<sup>e</sup>, à saint Justin et à saint Irénée. Et cependant, puisqu'on ne peut admettre de révélation sans être persuadé de la réalité des miracles, et que de l'aveu de *tout le monde cette puissance surnaturelle a cessé*, il a donc évidemment existé quelque jour quelque période où le don des miracles a été enlevé *subitement*, ou par degrés, à l'Église chrétienne <sup>1</sup>. »

Cherchez bien, Gibbon, cherchez avec soin ce jour *sans pareil* dans l'histoire, et lorsque vous l'aurez cherché bien longtemps, et bien vainement, nous nous faisons fort de vous montrer au contraire la progression toujours continue du miracle, y compris des résurrections de morts en plein XVII<sup>e</sup> siècle, et peut-être au moment même où vous écriviez ces lignes. En attendant, puisque vous nous accordez une succession toujours égale et non interrompue jusqu'à saint Bernard, cela nous donne un peu de marge et de courage.

Si nous retournons maintenant à l'Allemagne et à ce Tholuck que l'on nous a donné comme le représentant le plus équitable du protestantisme moderne, nous nous rappellerons qu'il nous accordait naguère le miracle au I<sup>er</sup> siècle, puis au II<sup>e</sup>, puis au III<sup>e</sup>, puis enfin au IV<sup>e</sup>, tout en faisant des réserves pour la *prodigieuse* crédulité de ces derniers temps;

1. Gibbon, *Décadence*, t. III, p. 223.

mais aujourd'hui nous devons le remercier bien davantage encore, car à mesure que ses pages se déroulent sous nos doigts, nous voyons les nécessités de la logique l'amener pas à pas, et comme par une sorte de fatalité, à ce dernier aveu : « Nous restons néanmoins fidèle à cette croyance : que DEPUIS LE IV<sup>e</sup> SIÈCLE JUSQU'À NOS JOURS le miracle n'a jamais cessé entièrement d'exister dans l'Église chrétienne; et par le mot *miracle* nous entendons un événement qui s'écarte complètement du cours bien connu de la nature et dont la religion est le principe et la foi. Malgré le caractère *légendaire* de la plupart des relations, nous n'hésiterons pas, disons-nous, à proclamer et à soutenir que le Sauveur a opéré des prodiges DANS LES TEMPS MODERNES COMME AU TEMPS DES APOTRES, lorsqu'il l'a jugé nécessaire; et n'a-t-il pas promis, en effet, d'être avec son Église jusqu'à la fin des siècles<sup>1</sup> ? »

On voit que nous nous entendrons facilement avec un homme assez loyal pour ne s'être inquiété ni de l'opinion commune de ses coreligionnaires, ni de cette prédiction de Middleton que, « EN ACCORDANT AUX PAPISTES UN SEUL SIÈCLE DE MIRACLES APRÈS LE TEMPS DES APOTRES, NOUS NOUS EMBARRASSERIONS DANS UN AMAS DE DIFFICULTÉS DONT NOUS NE POURRIONS JAMAIS NOUS TIRER ENTIÈREMENT, A MOINS D'ACCORDER ÉGALEMENT LES MÊMES POUVOIRS AU SIÈCLE OU NOUS VIVONS<sup>2</sup>. »

Que tout cela nous suffise donc pour la première partie de notre travail. Nous avons promis d'asseoir LE MIRACLE sur les attestations des saints Pères, des historiens et des nations entières; on vient d'entendre les premiers, et quant à ces dernières elles nous montrent encore les monuments certificateurs de leur foi dans ce que nous avons appelé la *photographie géographique* du miracle.

Si tous ces documents avaient menti pendant les six pre-

1. Cité par le R. P. Valroger dans son beau travail sur la *Crédibilité évangélique*.

2. Middleton, *Lettres sur le miracle*.

miers siècles de notre ère, il faudrait réhabiliter aussitôt Dio-gène, Épicure et Lucrèce, car eux seuls sur la terre auraient dit la vérité.

Mais heureusement le nombre de tous ces prodiges a dépassé les promesses formulées par le Sauveur des hommes, et leur prolixité nous encombre autant que leur éclat nous éblouit : et nous ne sommes encore qu'au début ! Dans l'intérêt de nos lecteurs, que nous ne voulons pas trop fatiguer, nous allons franchir six siècles des annales de l'Église, pour ne plus nous réveiller qu'au XIII<sup>e</sup> ; mais, nous en prévenons nos adversaires, nous ne procéderons plus alors par voie de simple témoignage et de traditions vénérées, mais nous procéderons d'abord par voie de promulgations pontificales, *urbi et orbi*, ensuite, parallèlement à l'incrédulité progressante, par voie de *discussions* et de *démonstrations* juridiques élevées à un degré d'évidence et de certitude que les tribunaux humains ont bien rarement atteint et qu'ils n'ont certainement jamais dépassé.

---

N. B. Malgré l'annonce que nous venons de faire d'une lacune de six siècles, voulant relier quelque peu les deux parties de notre œuvre et empêcher pour ainsi dire la prescription du miracle, nous allons offrir à nos lecteurs, dans un *Supplément*, un double spécimen : 1<sup>o</sup> de la *tradition* miraculeuse consacrée par l'Église ; 2<sup>o</sup> de toutes les preuves entassées à l'appui d'une simple *légende*, et de tout ce qu'il en coûte pour la rejeter.



## ERRATA DU TOME SIXIÈME.

---

- Pages 49 et 53, titre, *au lieu de* : l'histoire et la chute, ... *lisez* : la tradition et...
- 130, ligne 24, *au lieu de* : attrouchement, *lisez* : attouchement.
  - 167, — 9, *au lieu de* : bien que les dix siècles, *lisez* : dix sectes.
  - Id., — 10, *au lieu de* : évertués, *lisez* : évertuées.
  - 184, titre du paragraphe I, *au lieu de* : miracle au iv<sup>e</sup> siècle, selon les protestants, *lisez* : en Orient.
  - 228, note 1, *au lieu de* : manès, *lisez* : mânes.
  - 242, dernière ligne, *au lieu de* : il y eut, *lisez* : il n'y eut.
  - 246, ligne 11, *au lieu de* : resuscitati, *lisez* : resuscitati.
  - 330, note 1, *au lieu de* : ch. iv de ce même paragraphe, *lisez* : ch. iv, p. 235 de ce Mémoire.
  - 402, ligne 21, *au lieu de* : son père Conomore, *lisez* : de son père à Conomore.
  - 476, jusqu'à la page 480, titres courants, *au lieu de* : SIXIÈME SIÈCLE, *lisez* : LES SIX SIÈCLES.

DES ESPRITS  
DE L'ESPRIT-SAINT  
ET  
DU MIRACLE

PAR  
J<sup>s</sup>.-E. DE MIRVILLE

---

MANIFESTATIONS THAUMATURGIQUES

---

APPENDICES ET SUPPLÉMENT

DU PREMIER VOLUME DU TROISIÈME MÉMOIRE

---

PARIS  
F. WATTELIER ET C<sup>ie</sup>, LIBRAIRE-ÉDITEUR  
19, RUE DE SEVRES, 19

---

1868





## *Bibliothèque Saint Libère*

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2008.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.



---

Propriété et droits de traduction réservés

---



# SUPPLÉMENT ET APPENDICES

---

## SUPPLÉMENT

COMPOSÉ

## DE DEUX ÉTUDES INTERMÉDIAIRES

SUR

LE MIRACLE ET LA LÉGENDE AU MOYEN AGE

---

PREMIÈRE ÉTUDE

TRIOMPHE DE LA TRADITION A PROPOS D'UN MIRACLE

DEUXIÈME ÉTUDE

TRIBULATIONS DE LA CRITIQUE A PROPOS D'UNE LÉGENDE





## SUPPLÉMENT

---

### PREMIÈRE ÉTUDE

#### TRIOMPHE DE LA TRADITION A PROPOS D'UN MIRACLE

---

##### UN MIRACLE AU ONZIÈME SIÈCLE.

1. Du moyen âge et de sa critique. — 2. Un ressuscité devant le moyen âge. — 3. Devant la critique de l'Église. — 4. Devant la volonté divine surnaturellement exprimée.

##### 1. — *Du moyen âge et de sa critique.*

Ici vont se multiplier les objections, car nous atteignons le moyen âge, et c'est un lieu commun *rivé* dans tous les esprits : qu'une excursion dans ce monde-là équivaut, comme ténèbres, à une excursion dans l'*autre*. Certains critiques iront plus loin : ils trouveront qu'après nous être engagé à leur produire des miracles *démontrés, partout et toujours*, nous faisons acte d'*habileté* en ne nous permettant qu'une station de quelques minutes sur un terrain rempli d'aspérités pour nous.

A cette première objection nous pourrions d'abord répondre avec M. de Montalembert que « ces siècles ne furent rien moins que barbares, que des siècles chrétiens ne le sont jamais, et qu'il faut réserver exclusivement cette dénomination à une époque et à une société comme les nôtres, où le culte du vrai

Dieu a été partout remplacé par celui de l'argent et de la fausse raison <sup>1</sup>. »

Ensuite, en admettant dans l'ensemble des mœurs publiques, pendant ces quelques siècles, autant de rudesse et d'ignorance qu'on le voudra, ce ne serait pas du moins aux monastères, à leurs savants et à leurs saints que nous pourrions nous en prendre.

Il faudrait être en effet bien *arriéré* soi-même pour ne pas savoir avec tout le monde, et principalement avec M. Guizot, que les monastères ont été la sauvegarde de l'histoire et de la civilisation. Nous possédons même à cet égard certains aveux de MM. Augustin Thierry, Henri Martin et Michelet, que nous aurons soin de nous rappeler à l'occasion. En ce moment, ne nous occupons que des bonnes sources historiques.

De même que toute notre histoire de France repose sur l'« *Histoire des Francs* » par saint Grégoire de Tours, écrivain si longtemps calomnié avant d'être si bien vengé par Augustin Thierry<sup>1</sup>, de même toute l'histoire d'Angleterre, à son tour, repose sur « l'histoire *ecclésiastique des Anglais* » par le vénérable Bède, que M. de Montalembert vient de proclamer « une de ces grandes figures qui surnagent sur l'océan des âges » <sup>2</sup>.

A la suite de ces deux histoires capitales, toutes les autres vont naître et s'appuyer : pour l'Espagne, sur les doctes écrits de saint Turribius et de saint Isidore ; pour la Belgique et les Flandres, sur les chroniques de Fulde, rédigées par Raban-Maur ; pour la Suisse, sur les manuscrits de Saint-Gall ; pour l'Allemagne, sur les documents classiques fournis par Sigebert et Ludger ; enfin pour les deux empires d'Orient et d'Occident, sur les œuvres magistrales d'un *Anastase le Bibliothécaire*, dont le génie, comme on l'a déjà dit, « savait tout embrasser ».

Et l'on voudrait, pour en revenir au miracle, que ce fût précisément à partir du moment où les grands papes Damase et Gélase reprenaient l'œuvre incessante de leurs prédécesseurs,

1. Lettre à M. Ch. Barthélemy, insérée dans l'introduction des *Vies des saints de la France*, publiées par ce dernier.

2. Voir plus haut, ch. vi.

3. *Moines d'Occident*, t. V, ch. iv.

c'est-à-dire le plus sévère contrôle des livres et des légendes, pour fixer à tout jamais la distinction des *actes* en *sincères* et *apocryphes*<sup>1</sup>,... on voudrait que ce fût au moment où ces inflexibles censeurs exceptaient des lectures publiques jusqu'aux livres *approuvés* et vénérés, pour peu qu'ils fussent suspects d'une *seule interpolation*,... que ce fût, disons-nous, à partir de ce moment qu'il eût fallu désespérer de la vérité historique ! Non, le bon sens se révolte contre une semblable crainte, et pour nous rassurer complètement il suffirait de se rappeler cette recommandation d'un célèbre hagiographe du ix<sup>e</sup> siècle à ses disciples : « N'oubliez donc jamais que ces vertus héroïques de nos saints et leurs *prodiges* stupéfiants (*stupenda*) ne demandent ni paroles fardées ni diction brillante, mais... simplicité, naturel, *soin extrêmement scrupuleux*, et termes convenables<sup>2</sup>. »

Il serait pour le moins singulier, convenons-en, que la décadence eût commencé précisément aux jours où les chefs imposaient de tels ordres et donnaient de tels exemples.

Quand on voit se dérouler, soit dans les Bollandistes, soit dans les œuvres d'un éminent et savant enfant de Solesmes<sup>3</sup>, la suite imposante de ces grands légendaires; quand on voit la haute estime qu'ils attachent, comme tant d'autres, à leurs travaux, on se demande comment notre ignorance publique a pu *progresser* à ce point de prendre de tels hommes pour des faussaires ou des esprits crédules.

Il est vrai, nous en convenons, que la démonstration raisonnée et dialectiquement triomphante des miracles du moyen âge serait presque impossible aujourd'hui; mais à quoi cela tient-il, si ce n'est à cette même ignorance actuelle qui, ne connaissant pas un seul de ces graves historiens, les récuserait tous en masse, sans se douter que leur méthode testimoniale ne s'écarterait en rien de celle prescrite par les premiers règlements canoniques et observée par des hommes comme saint Ambroise, saint Augustin, saint Grégoire, etc. ?

Quand il s'agit de saints docteurs, nul d'entre eux, qu'on le

1. Voir les décrets des papes saint Damase et saint Gélase, *Introd.*

2. Saint Paschase Radbert.

3. Son Éminence le cardinal Pitra, *Études sur les Bollandistes*.

sache bien, ne peut être inférieur à un autre en fait de conscience et de véracité. A tous peuvent s'appliquer ces autres paroles, que l'auteur des *Moines d'Occident* applique au Vénérable Bède : « Le lecteur le plus sceptique ne saurait le feuilleter sans rester convaincu de sa sincérité » <sup>1</sup>.

Et qui donc pourrions-nous croire en fait de prodiges, si nous refusons notre confiance à ces historiens si véridiques, qui passaient leur vie à en voir et à en faire ? Comment la refuser à celui que nous venons de citer (Bède), « dont la légende est aussi riche en miracles que son silence à leur égard est profond » ?

A un *Nothker*, ami et conseiller de Charlemagne, gloire de son siècle et l'égal, comme miracles et comme sainteté, de tous ces saints dont il racontait les merveilles « avec un scrupule sans égal » <sup>2</sup> ?

A un *ALCUIN*, à un *HINCMAR*, à un *FLODOARD*, que M. Guizot appelle « les mieux renseignés des historiens » <sup>3</sup> ?

A un *LÉON III*, racontant dans une histoire rimée, comme toutes celles de ce temps, les prodiges merveilleux opérés sur sa personne <sup>4</sup> ?

A un *RABAN-MAUR*, abbé du célèbre monastère de Fulde, aujourd'hui signalé comme « la plus forte tête de toute la chrétienté », et proclamé « l'historien le plus ennemi des fables », comme tous les bénédictins, ses confrères ?

A un *GERBERT*, autre bénédictin, élu plus tard souverain pontife sous le nom de Sylvestre II, homme doué « d'une instruction prodigieuse pour son siècle, même comme sciences naturelles » <sup>5</sup> ? Il n'irait pas à notre siècle de le mépriser, sur ce que les rois se le disputaient comme précepteur de leur fils, ou parce que son extrême mérite avait suffi pour le porter de l'humble maison de son père sur le siège pontifical.

A un saint *BERNARD* enfin, dont le nom seul équivalait aux mots *génie*, *sainteté* et *miracles* ? La méfiance se baserait-elle cette fois sur le petit nombre et l'étroitesse de ceux opérés et racon-

1. *Moines d'Occident*, t. V, ch. iv.

2. Boll., *Acta SS.*, *Vie de saint Fridolin*.

3. Préface de Flodoard. Voir p. 427 de ce Mémoire.

4. Voir plus haut, p. 323.

5. Bouillet, *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie*.

tés par lui ? Nous attendrions comme réponse les premiers volumes que M. de Montalembert doit consacrer à sa gloire.

Voilà cependant les hommes qui marchaient à la tête de ces prétendus siècles de ténèbres et de barbarie, et dont l'école, imitatrice fidèle des Pères et de la tradition générale, entraînait à sa suite et dominait nécessairement de son imposante autorité toutes les autres écoles ses contemporaines et ses filles.

Encore une fois, ce n'est donc pas en raison d'un luxe embarrassant de matériaux suspects que nous nous sommes résolu à franchir cet intervalle de six siècles, mais uniquement en raison du peu de crédit que notre siècle accorde à des annales, d'ailleurs si incomplètes, si lacérées, si dispersées par le malheur des temps, par les invasions des Normands, les guerres civiles, etc.

Entrons donc résolûment en matière sous la seule égide de l'Eglise, et ne craignons rien.

Qu'on veuille bien seulement nous tenir compte des difficultés de l'entreprise, et se rappeler qu'en ce moment nous choisissons *exprès* la période la plus suspecte, le siècle le moins riche en témoignages, et l'un des faits les plus difficiles à admettre.

## 2. — Un ressuscité devant le moyen âge.

On nous permettra de ne pas énumérer à nos lecteurs les noms un peu barbares de tous les historiens polonais qui vont devenir nos *sources*, puisque tous s'accordent et s'appuient sur celui d'entre eux que l'on a surnommé avec raison « le Tacite de la Pologne », à savoir l'illustre Duglosz, autrement dit *Longin*.

Les Bollandistes, avant de donner sa relation, procèdent, suivant leur coutume, à une scrupuleuse enquête sur la valeur de cet homme éminent et nous le montrent d'abord chanoine de la cathédrale de Cracovie vers 1450, écrivant non plus, il est vrai, au moment de l'événement, mais au centre de l'époque appelée depuis « l'âge d'or de l'érudition polonaise ». Il avait alors sous la main, il l'affirme, une foule de manuscrits égarés depuis ou brûlés dans le trop célèbre incendie de Cra-

covie; il avait plus, il avait ce qui ne se brûle jamais, la tradition et la mémoire des peuples encore enthousiasmés à la seule pensée du grand fait qu'il raconte. Les Bollandistes nous le montrent aussi vivant dans l'intimité de Wladislas II, roi de Pologne, promu par lui aux plus hautes fonctions du royaume, chargé des missions diplomatiques les plus importantes, voyageur scientifique en Orient et finalement élevé sur le siège archiepiscopal de Lemberg. Quant à sa valeur comme historien, elle est immense. C'est lui qui, par les riches matériaux historiques rapportés de ses voyages, fonda l'Université de Cracovie et lui donna son plus grand lustre. Accusé pendant longtemps d'avoir avancé beaucoup de choses douteuses dans tout ce qui regarde la Russie, il en est plus que justifié par la science actuelle qui s'étonne au contraire de retrouver chaque jour ces documents perdus et ces preuves dont il avait peut-être un peu trop négligé la production; de telle sorte que de nos jours c'est comme une auréole d'INFAILLIBILITÉ qui encadre cette grande figure du roi des historiens polonais<sup>1</sup>.

Avant de recourir à sa parole, disons maintenant quelques mots des premières années du saint dont il va nous raconter les miracles éclatants, objets de cette étude.

Stanislas était né en 1030, à Sezépanow (petit bourg situé à sept lieues de Cracovie), de parents nobles et non moins riches en vertus qu'en biens de ce monde. Accordé par Dieu à leurs ferventes prières, l'enfant avait manifesté dès ses premières années cette sainteté future et cette puissance surnaturelle si souvent prédites, on le sait, à tous ces jeunes prédestinés. L'éducation répondit à ce qu'on attendait de son avenir. Envoyé à l'Université de Paris pour y recueillir les leçons d'une école qui allait bientôt s'enorgueillir d'un saint Thomas d'Aquin, il y dépassa tous ses condisciples et revint dans sa patrie enrichi de toutes les connaissances et de tous les mérites qui ne tardaient pas à le faire monter par acclamation sur le trône épiscopal de Cracovie.

Mais *le mal* n'abandonne jamais la partie. En regard du pas-

1. Nous avons pu nous assurer nous-même, auprès d'un écrivain très-distingué de ce pays, de l'universalité de cette haute réputation.

teur qui allait lui déclarer la guerre, il avait eu soin de placer un tyran, Boleslas II, quatrième roi de Pologne, doué primitivement des plus grandes qualités, mais qui, après avoir pendant quelque temps bien mérité de son pays, avait fini par rappeler les plus mauvais césars par sa violence, sa cruauté, ses folies et surtout par le déshonneur que ses passions avaient su porter au sein des familles les plus distinguées de son royaume<sup>1</sup>.

Réduites au désespoir, ces familles conjuraient depuis longtemps leurs évêques de prendre en main leur cause et de faire, au nom du peuple tout entier, des représentations énergiques au souverain. Nul d'entre eux n'osait affronter un martyr infailible que Dieu réservait à Stanislas. Celui-ci se dévoua. Fortifié spirituellement par un jeûne et des prières de plusieurs jours, il sut forcer les portes du palais et tenir à son terrible maître à peu près le même langage que, dans l'ancienne loi, le prophète Nathan avait su tenir à David.

Malheureusement la ressemblance des deux pontifes n'impliquait pas celle des deux souverains. Boleslas, irrité depuis longtemps contre un pasteur dont les vertus faisaient honte à ses crimes, fut heureux de voir surgir un prétexte à de nouvelles persécutions. Il s'emporta ou feignit de s'emporter, et chassa de son palais celui qui l'honorait de sa présence.

En attendant qu'il pût satisfaire largement sa vengeance, ce qui n'était pas facile en raison de l'extrême popularité de Stanislas, on le vit chercher toutes les occasions de lui nuire et surtout d'entraver sa charité pastorale, sachant parfaitement que pour un tel homme la mort ne serait pas plus cruelle.

Nous allons maintenant traduire et donner le plus fidèlement et le plus succinctement possible la substance du récit qui chez notre grand historien remplit treize livres d'un respectable *in-folio* que nous avons là sous nos yeux et qui porte le titre latin de : *Historia Poloniæ*<sup>2</sup>.

1. Entre autres celle d'un comte appelé Mécyslas, dont l'épouse (Christine), célèbre dans toutes les contrées autant par son admirable beauté que par son esprit et ses vertus, fut enlevée et resta longtemps captive à la cour du tyran.

2. Les Bollandistes l'ont reproduit de leur côté, mais toujours en latin, dans le tome II de mai, 7 mai, des *Acta Sanctorum*.



Désormais c'est Duglosz qui parle et nous qui abrégeons.

Stanislas, en économiste fidèle, qui tient à faire valoir le talent confié par son maître et désire agrandir son domaine épiscopal, avait acquis une maison de campagne appelée *Piotrawin*, située dans la circonscription de son diocèse, sur les bords de la Visla et dans le pays actuel de Lublin. Après l'avoir achetée d'un certain Pierre Milés au prix d'une somme assez forte et immédiatement soldée, Stanislas en avait fait don à son église de Cracovie <sup>1</sup>.

Quant aux formes du contrat (à part la quittance qui n'y figure pas), il leur avait donné toute la validité testimoniale et toute la publicité que permettaient les lois polonaises « à cette époque de tourmente et de législation imparfaite » <sup>2</sup>. Il lui suffisait, croyait-il, d'avoir été envoyé en possession par autorisation royale, pour jouir, comme il put en réalité le faire tranquillement pendant trois ans...

Cependant Pierre Milés, mort très-peu de temps après cette vente, avait été enseveli dans l'église paroissiale de Piotrawin, fondée sous le vocable de l'apôtre saint Thomas. Malheureusement pour l'évêque, ce vendeur avait laissé trois neveux, Pierre, Jacques et Sulislas, héritiers naturels, par conséquent dépossédés par cette acquisition. Le roi, qui ne l'oubliait pas, soupçonna bien vite en eux des instruments de vengeance. Un jour, il les fait venir, leur promet aide et protection s'ils veulent intenter une action contre leur pasteur, leur assurant d'ailleurs une victoire facile fondée sur la terreur qu'il saura bien causer aux anciens témoins et au nouveau tribunal qu'il aura soin de constituer à sa guise.

Séduits par l'amour de l'or, ces malheureux se laissent facilement persuader, et, sous l'égide du tyran, intentent à leur évêque une action en revendication sous prétexte de mauvaise foi, prouvée par l'absence de titres établissant la vente.

Le jour du jugement ou plutôt du *colloque* général est donc fixé. On nomme ainsi l'espèce de *lit de justice* tenu tous les

4. « Pro certa argenti quantitate plenarie illi persoluta, in perpetuam sortem ecclesiæ Cracoviensi coemerat. » (*Historia Poloniæ*, p. 216.)

2. « Leges quibus ea tempestate gerebantur. » (*Ibid.*)

ans et présidé par le roi. C'est là que sont jugées toutes les causes importantes du royaume, et comme il n'est permis à personne de se soustraire à cette juridiction quasi sacrée, et encore moins d'en appeler, l'évêque de Cracovie se vit sommé de se rendre à la convocation faite par les indignes neveux de Pierre Milés et autorisée par le roi...

Or, l'ancien usage voulait que ces *grandes* assises se tinssent dans une vaste *prairie* à proximité d'un bois et d'une rivière, afin que les populations, qui s'y rendaient en masse et parfois y campaient sous des tentes, pussent y trouver tout ce qu'il leur fallait pour entretenir pendant quelques jours de grands feux et subvenir à l'alimentation de leurs animaux.

Depuis, ces ridicules coutumes, qui remettaient tout entre les mains du roi, ont fait place à des règlements plus doux et plus civilisés (*mitiora ac civiliora ingenia*) qui, sous le nom de lois municipales (*leges municipales*), ont réglé les procès et toute la législation « sur les propriétés des bourgs et des cités » <sup>1</sup>. Mais revenons à ce qui nous regarde.

Le roi choisit donc, cette fois, pour l'emplacement du *colloque*, une île formée par la Visla et la Crampa, près de la ville de *Solec*, où se trouve la citadelle royale; lieu du reste parfaitement convenable, puisqu'on y trouvait tous les avantages recherchés. Il y convoque, au jour convenu, tous les *plaignants* du royaume, toutes ses troupes et enfin l'évêque, qui se voit obligé comme les autres de s'y rendre en personne. Cet endroit n'était pas loin de Piotrawin (la propriété en litige), qui n'en était séparée que par un bras du fleuve.

L'homme de Dieu s'y transporte donc, le cœur rempli de cette droiture et de cette simplicité qui lui font, d'une part, ignorer jusqu'aux pièges tendus par la fourberie royale, et, de l'autre, compter sur les témoins jusqu'ici respectables, qui n'hésiteront pas (il le croit) à se lever en sa faveur.

Le tribunal est constitué; à la gauche et à la droite du roi se tiennent les juges, revêtus de la pourpre (*purpurati*), et la cause de l'évêque est appelée la première. Aussitôt s'avancent les pro-

1. *Historia Polonica*, p. 216.

moteurs de l'action (*actores per querelam*)<sup>1</sup>, qui demandent justice pour leur faux droit dans les termes que déjà nous avons indiqués. Stanislas rétablit simplement la vérité, affirme qu'il a tout payé, et offre aux demandeurs de leur produire des témoins irréprochables et parfaitement compétents. Facilement admis à faire ses preuves par le roi qui s'est arrangé de manière à les rendre impossibles, Stanislas se met en devoir de les produire. Mais ces misérables témoins, pénétrés de frayeur à la suite des menaces qu'on leur a faites, ne rougissent pas de donner un démenti à leur évêque. En vain, prenant chacun d'eux en particulier, celui-ci essaye-t-il de le toucher, son éloquence échoue, et l'iniquité triomphe.

Que faire? et comment sauver la vérité?

Le soleil commençait à baisser sur l'horizon, et cette paralysie des témoins devenait de plus en plus menaçante pour la bonne cause. Les adversaires du saint triomphaient, et l'indigne souverain ne savait même pas dissimuler sa joie, elle éclatait sur son visage et dans ses gestes, le malheureux *osait rire* <sup>2</sup>! L'évêque donc, se voyant abandonné de tout le monde, même des troupes qui lui avaient aussi promis leur témoignage, cherchait, sans pouvoir le trouver, ce qui lui restait à faire pour briser une trame si habilement et si perfidement ourdie.

Hélas! on pouvait lire aussi sur son visage, non pas la joie, mais une perplexité bien cruelle. Cependant, espérant toujours contre toute espérance et rempli de confiance en Dieu, on le voit se recueillir quelques instants en lui-même... et tout à coup, au moment où pour la dernière fois on le somme ou de produire ses témoins, ou d'écouter son arrêt, on voit je ne sais quelle inspiration divine éclairer son visage, manifester sa confiance et porter jusque sur ses lèvres ces paroles que le Saint-Esprit lui-même paraissait lui dicter :

O ROI, PUISQUE JE N'AI PLUS RIEN A ATTENDRE DU  
COTÉ DES VIVANTS, PUISQUE LEUR JUSTICE FAIBLIT ET

1. Nous dirions aujourd'hui la *partie civile*.

2. « Eademque regem *hilaritas* habebat, quam et præferre visus est et gesta. » (*Historia Poloniæ*, p. 217.)

SE RETIRE DEVANT L'IMPIÉTÉ, COMME LA VÉRITÉ DEVANT LE MENSONGE,... C'EST AU CIEL QUE JE REMETS LE SOIN D'ÉCRASER LA CALOMNIE. Oui ! PUISQUE LES TÉMOINS DE CE MONDE ME FONT DÉFAUT, IL FAUDRA BIEN QUE JE M'ADRESSE A CEUX QUI NE VIVENT PLUS, ET, BIEN QUE MILÉS, LE VENDEUR DE CETTE PROPRIÉTÉ, SOIT MORT ET REPOSE DEPUIS TROIS ANS DANS LA POUSSIÈRE DU TOMBEAU, JE PRENDS L'ENGAGEMENT FORMEL DE VOUS L'AMENER ICI SOUS TROIS JOURS ET MÊME D'ABANDONNER MA DÉFENSE ET MES DROITS, SI JE MANQUE A MA PAROLE. J'EN SUIS CERTAIN, LES ENFERS <sup>1</sup> NE ME FERONT PAS DÉFAUT COMME LA TERRE, ET, DIEU LES Y FORÇANT, ILS M'AIDERONT A FAIRE TRIOMPHER UNE CAUSE QUE JE NE PERDS EN CE MOMENT QUE PAR LA PLUS HONTEUSE DES LACHETÉS.

A ces paroles du saint, la stupeur est profonde et générale (*stupor ingens*). La première impression est celle d'un grand respect pour l'audace de cette foi qui ne craint pas de s'engager à l'impossible, mais on voit, petit à petit, cette première impression dégénérer en dédains. Le sourire gagne, le rire éclate et l'injure lui succède. On blâme la présomption de ce fanatique évêque, puis on l'accuse de délire, sa tête, dit-on, est dérangée et même un certain nombre des assistants ne craint pas de le poursuivre jusqu'à son palais par des ricanements et des marques de mépris (*cachinnationibus ac floccifacionibus*) <sup>2</sup>.

1. On entendait jadis par ce mot, non pas seulement ce que nous appelons *enfer*, mais aussi le lieu des *limbes*, du *purgatoire*, etc., enfin tout l'ensemble du monde inférieur. Voici les paroles latines :

« EGO VERITATEM, IN TERRIS CONULCATAM ET OPPRESSAM, A COELO PRÆSTARI PETAM, ET QUOD NON POTERAM A VIVIS TESTIBUS, MUTUABO A MORTUIS, ET PETRUM<sup>3</sup> MILITEM, VILLÆ MEÆ PIOTRAWIN VENDITOREM, QUAMVIS ANTE TRIENNIIUM EX CONDITIOE VIVENTIIUM SUBTRACTUM, PRO CLARIFICANDA CAUSÆ MEÆ JUSTITIA, ME POST TRIDUUM PRODUCTURUM OBLIGO, CESSURUS EX CAUSA NISI PRODUXERO. VERITATIS TESTIMONIUM MUTUATURUS AB INFERRIS, POSTQUAM INTER VIVOS, EX PAVORIS NEBULA, HUMANIS SENSIBUS SUPERFUSA DEPERISSET, CONFIDENS CAUSAM MEAM, LIVORE DEPRAVATAM HUMANO, SUPERNE ET ERIGI POSSE ET ILLUSTRARI. »

2. *Historia Poloniæ*, p. 247.

Toutefois, la grande majorité, soit qu'elle fût plus sensée ou plus religieuse, revenait au respect et se demandait comment un homme tel que Stanislas, si connu pour la gravité de son caractère et la prudence de ses démarches, aurait osé prendre un semblable engagement s'il n'avait pas senti en lui-même la possibilité et même la certitude de le tenir. Livrés à de brûlantes controverses, les deux partis des incroyants et des croyants, des bons et des méchants, attendaient dans l'anxiété la plus grande l'arrivée de ce troisième jour qui allait décider la question.

Quant au roi Boleslas, pendant cette courte trêve accordée à la défense, il s'occupait à rédiger sa sentence, tant il était rassuré par l'impossibilité de rendre la vie à un cadavre **ENSEVELI DEPUIS TROIS ANS**!

Pendant ce temps-là, mettant à profit les trois jours qu'il s'était réservés, le grand évêque quittait l'archevêché et se rendait avec tout son clergé et un grand nombre de laïques à l'église de Saint-Thomas Piotrawin, située, comme nous l'avons dit, à mille pas environ du champ de justice; là, revêtu d'un cilice, il se livrait jour et nuit, avec tous ses prêtres et les chanoines de Cracovie, aux pénitences et aux jeûnes les plus durs, intérieurement convaincu que les larmes abondantes répandues devant le Seigneur étaient la plus efficace des armes qu'il pût opposer aux machinations de ses ennemis...

Mais le plus difficile pour lui était de reconforter le clergé, beaucoup moins rassuré que lui devant l'*énormité* de l'engagement contracté. Aussi ne cessait-il de lui répéter que le succès dépendrait de sa confiance, et qu'il serait infailible pour peu que, conformément aux paroles de l'Évangile, « sa foi parvînt à égalier la *grosseur d'un grain de moutarde* ».

Enfin le voilà arrivé ce grand jour, et Stanislas, après avoir accompli comme de coutume tous ses devoirs religieux, vient se présenter à la foule et aux soldats accourus des *quatre points de l'horizon* pour voir de quelle manière l'évêque allait s'y prendre, non pas pour accomplir, mais pour *éluder* sa promesse (*evasurus*). Or, voici comme *il s'y prend*.

Il commence par ranger tous ses prêtres en procession, et, précédé ou suivi par cette immense multitude qui l'entoure, il

s'achemine, revêtu de ses habits pontificaux, vers le tombeau de Pierre Milés. On y arrive. Ses premiers ordres sont pour l'enlèvement de la terre qui le recouvre, ensuite pour l'ouverture du cercueil, et à peine est-il obéi que le cadavre cherché s'offre à tous les regards en état de dissolution complète (*tabido situ*), c'est-à-dire *les chairs et la peau consommées, les nerfs détachés et flottants, et le reste du corps presque totalement réduit en cendres et en poussière*<sup>1</sup>. Aussi peut-on regarder comme certain que si les fossoyeurs qui l'avaient enseveli, si les témoins et les individus qui avaient jadis ordonné et payé les funérailles, ne se fussent pas trouvés là, ou bien encore que si Pierre Milés, au lieu d'avoir une tombe particulière, avait partagé la sienne avec quelque autre, personne n'eût jamais voulu reconnaître ce cadavre pour le sien.

Mais lorsque tous les interrogés eurent affirmé sans hésitation et bien solennellement l'identité cherchée<sup>2</sup>, le pontife, tombant à deux genoux, le regard élevé vers le ciel, le visage inondé de larmes, adresse quelques ardentes paroles à Celui dont il pressent intérieurement l'assistance et la grâce :

« Tout le clergé ayant répondu : « AMEN », il approche alors du tombeau, touche de son bâton pastoral le cadavre et lui dit : « AU NOM DU PÈRE, DU FILS ET DU SAINT-ESPRIT, ET PAR LA VERTU DE LA SAINTE TRINITÉ, JE T'ORDONNE DE QUITTER LA POUSSIÈRE ET DE LAISSER LA LES MORTS POUR VENIR TÉMOIGNER EN FAVEUR D'UNE VÉRITÉ TRAHIE PAR LES ENFANTS DES HOMMES, AFIN QUE CEUX-CI SOIENT DÉJOUÉS DANS LEURS COMLOTS ET QUE LA FOI DES CROYANTS TRIOMPHE<sup>3</sup>. »

1. « Cadaver offendit, tabido situ, nervis defluentibus, carne et cute dissoluta, in cinerem corpus et pulverem *fere* redactum. » (*Histor. Poloniæ*, p. 248.)

2. « Claro testimonio. » (*Ibid.*)

3. « CUM QUE AB UNIVERSO CLERO ET POPULORUM COËTU RESPONSUM ESSET : « AMEN », AD TUMULUM ACCEDENS, CADAVER PETRI MILITIS CONTINGENS, AIT : IN NOMINE PATRIS, ET FILII ET SPIRITUS SANCTI, ET IN VIRTUTE BENEDICTÆ ET INDIVIDUÆ TRINITATIS, JUBEBO TIBI, PETRE, UT CONSURGAS DE PULVERE, EXSURGAS A MORTUIS, FERASQUE VERITATI A FILIIS HOMINUM PRÆSTITUTÆ AC DESERTÆ TESTIMONIUM, QUATENUS AUGEATUR FIDES CREDENTIUM ET CORRIPIATUR IMPROBA MALIGNITAS OPPUGNANTIUM VERITATEM. » (*Ibid.*)

O MERVEILLE ! DIEU AVAIT ÉCOUTÉ LES LÈVRES DU SAINT (*exaudivit labia sancta*) ; CAR TOUT OBSTACLE DISPARAISSENT, et à la seule invocation de ce nom divin, l'ESPRIT SE HÂTE DE RENTRER DANS CE CORPS ET DANS CES OS ; LA CENDRE REDEVIENT CHAIR, CELLE-CI REPOUSSE (*succrevit*) DANS TOUS LES MEMBRES A LA FOIS, ET PIERRE MILÈS, RÉANIMÉ PAR CETTE ÂME DEPUIS TROIS ANS SÉPARÉE DE CE CORPS, SEMBLE SE RÉVEILLER D'UN LÉGER SOMME ; PUIS UN INSTANT APRÈS, SORTANT TOUT ENTIER DU SÉPULCRE, SE DRESSE PLEIN DE VIE (*integrali corpore vivus constitit*), ET, S'ADRESSANT A LA NATION POLONAISE, COMMENCE PAR LA FÉLICITER D'AVOIR POUR PASTEUR UN HOMME DONT LA SAINTETÉ, JUSQU'ICI MÉCONNUE, JOUIT D'UN TEL CRÉDIT AUPRÈS DE DIEU. »

Stanislas lui tend la main, et devant cette multitude, d'abord frappée de stupeur, mais qui pousse bientôt un immense cri d'admiration, il l'entraîne au pied du grand autel, où sa reconnaissance s'exhale dans une touchante action de grâces.

Après quoi, toujours suivi de l'innombrable foule, il conduit à l'assemblée royale ce ressuscité, sur les épaules duquel on jette un blanc et nouveau linceul.

Les voilà donc tous les deux en présence et du roi et de ses fiers satrapes, *ces rieurs* de la surveillance (*irrisores*), qui vont devenir tout à l'heure les contemplateurs confondus de l'imposante réalisation.

Quant au roi, incrédule aux affirmations de ses propres soldats, témoins attentifs de la résurrection, il fallut qu'il *vît* Pierre pour la croire et pour permettre la reprise du jugement.

Qu'on se représente maintenant, si on le peut, l'avidité de toute cette multitude tenant à *voir* aussi par ses yeux. Toutes les tentes sont désertes, tous les abris abandonnés avec les provisions qu'ils renferment : c'est une masse indescriptible qui se rue à l'envi et comme elle le peut (*certatim effusa et quoad potuit*), pour repaître ses yeux et jouir *avec volupté* de ce miracle si nouveau pour elle, LA VUE D'UN VRAI RESSUSCITÉ<sup>1</sup>.

4. « Multitudo certatim effusa confluit et quoad potuit in REDIVIVUM hominem intuitum omnem defigens, novæ visionis et novi miraculi perfruebatur voluptate. » (*Historia Poloniæ*, p. 248.)

Cependant Stanislas amenant par la main Pierre Milés au tribunal royal s'adresse en ces termes au souverain, aux troupes et à tous les juges qui l'entourent : « O ROI, VOICI LE VENDEUR DE PIOTRAWIN QUE J'AI PROMIS DE VOUS AMENER EN PERSONNE. Obéissant à l'ordre qu'il a reçu, le voilà ressuscité et vivant, non pas, croyez-le bien, en vertu de quelque prestige diabolique, MAIS PAR LA VOLONTÉ DE SON DIEU, non pas à l'état de simple-esprit ou de fantôme, car un fantôme n'a ni os, ni chair, ni sens, comme chacun de vous peut s'assurer sur-le-champ que celui-ci en possède. Oui, c'est lui qui va se charger de lever toutes les honteuses difficultés que l'on m'opposait tout à l'heure <sup>1</sup>. »

A de telles paroles succède d'abord un long silence, non-seulement autour du roi, mais sur toute la surface de ce vaste camp, tant elles avaient imprimé *de stupéfaction et d'horreur ! tam grandem et stuporem et horrorem injecerat*). ON N'OSAIT MÊME PLUS CHUCHOTER <sup>2</sup>.

Pour rompre cette *extase générale*, il ne fallait rien moins que la parole de Pierre Milés en personne.

« OUI, C'EST BIEN MOI, dit-il, QUI, RAPPELÉ DES ENFERS PAR L'ORDRE DE DIEU ET LES PRIÈRES DU SAINT ÉVÊQUE, VIENS, O ROI, VOUS AFFIRMER A HAUTE ET INTELLIGIBLE VOIX QU'APRÈS AVOIR VENDU A PERPÉTUITÉ ET LÉGITIMEMENT MA VILLA DE PIOTRAWIN AU SAINT ÉVÊQUE ET A SON ÉGLISE DE CRACOVIE, J'EN AI TOUCHÉ INTÉGRALEMENT LE PRIX. J'AFFIRME ENCORE QUE MES NEVEUX PIERRE, JACQUES ET SULISLAS N'AYANT AUCUNE ESPÈCE DE DROIT, COMME PROPRIÉTÉ OU COMME ESPÉ-  
RANCE, SUR CE PETIT DOMAINE, C'EST DE LEUR PART UN

1. On nous pardonnera de rendre ainsi le mot *mussitabant*.

2. « EN ADEST VIVUS, NON PRESTIGIIS, SED VIRTUTE DIVINA, EX MORTUIS, TESTIMONIUM LATURUS VERITATI, CONSURGERE JUSSUS... NEMO ILLUM AUT SPIRITUM AUT PHANTASMA ESSE EXISTIMET, VERI ET VIVI HOMINIS CARNEM, OSSA, VISUM ET QUOSLIBET SENSUS HABENTEM : HÆC EST EFFIGIES ET IMAGO, QUOD FACILITER ET IN PROMPTU A QUOLIBET ADDUBITANTE POTERIS CONVINCERE. HUNC EGO TESTEM PERPETUÆ VENDITIONIS ET EVICTOREM IMPEDIMENTI MIHI PER LIVOREM MOTI, PONO. » (*Historia Polonie*, p. 218.)



CRIME ET UNE GRANDE INIQUITÉ DE TOURMENTER A CE  
SUIJET LE SAINT ÉVÊQUE STANISLAS. »

Puis se tournant vers ses neveux et ses autres parents : « QUELLE RAGE, QUELLE AUDACE, OU PLUTOT QUELLE DÉMENCE A PU VOUS ENGAGER, VOUS EN CALOMNIANT, VOUS EN TAISANT LA VÉRITÉ, A FORCER CE GRAND SERVITEUR DE DIEU A ME RAPPELER DES ENFERS ? HATEZ-VOUS D'EXPIER VOTRE CRIME PAR UNE PÉNITENCE EXEMPLAIRE ET D'APAISER LA COLÈRE DE MON DIEU DONT LES JUSTICES SONT TERRIBLES... SACHEZ QUE SI VOUS NE LE FAITES, VOUS ALLEZ ALLUMER CONTRE VOUS ET CONTRE VOTRE POSTÉRITÉ, DÈS CE BAS MONDE, CE FEU QUI N'AURA JAMAIS DE FIN DANS L'AUTRE <sup>1</sup>. »

Les coupables n'osant rien répliquer à ces terrifiantes paroles, on commença à entendre s'élever contre eux, au sein de la multitude, une sorte de murmure improbateur et confus (*dissonum ac inconditum*), puis enfin des cris plus énergiques, maudissant la calomnie et demandant que les ennemis de Stanislas fussent condamnés à la peine réservée en pareil cas par la loi.

Enfin, le roi saisi de crainte, comme les autres, rudement averti par ce même témoignage qu'il avait accepté, surabondamment convaincu de la justice et de la vérité d'une cause que cependant il déteste, se voit obligé, malgré toute l'amertume de son âme, de se prononcer définitivement en faveur de l'évêque et de le remettre, non-seulement lui, mais l'Église de Cracovie, en possession de ce bien de Piotrawin, « DONT ELLE JOUIT DEPUIS CE TEMPS-LA, QUÆ IN HUNC DIEM PROPRIETATE PERDURAT <sup>2</sup>. »

Pendant ce temps-là, Pierre Milés, comme bien on le pense, était assailli par une masse de questionneurs. Tous les parents d'abord, toutes ses anciennes connaissances ensuite, l'interrogeaient avec avidité. A ces questions multipliées, et le plus

1. *Historia Poloniæ*, p. 219.

2. C'est-à-dire depuis quatre siècles, puisque Duglosz écrivait en 1450.

*souvent indiscrètes*, il ne répondait qu'en mots brefs, calculés, et jamais sans la permission de l'homme de Dieu qui, à son tour, ne l'accordait que rarement et sur les points qui n'étaient pas divinement interdits. On voyait donc Milés se tirer facilement de toutes les difficultés proposées, soit par son silence, soit par des révélations aussi discrètes que positives.

Aussi, pour abréger ces communications délicates, le saint évêque prit-il le parti de reconduire Pierre Milés à son église. Tout ce qui s'était trouvé là, c'est-à-dire, une partie de la nation, y compris les neveux et tous les calomniateurs d'autrefois, devenus des admirateurs passionnés, se précipite encore une fois à la suite de ces deux personnages, avec tant d'unanimité, qu'abandonné de tout le monde le roi reste à peu près seul sur son tribunal.

Rentrés à l'église de Saint-Thomas, Stanislas conduit son témoin à sa tombe et lui dit : « PIERRE, ÉCOUTE-MOI BIEN ; VEUX-TU PASSER SUR CETTE TERRE QUELQUES ANNÉES ENCORE, OU DÉSIRES-TU QUE MES PRIÈRES T'OBTIENNENT DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST QUELQUE CHOSE DE PLUS CONFORME A TES DÉSIRS?— O PÈRE TRÈS-SAINT, REPREND MILÉS, QUEL PRIX POURRAIS-JE ATTACHER A LA CONSERVATION D'UNE VIE QUI POUR MOI EST LA VÉRITABLE MORT DEPUIS QUE JE CONNAIS LES DEUX?... CE QUE JE VEUX AVANT TOUT, C'EST DE REDOUBLER D'EFFORTS POUR ARRIVER A CETTE VISION DE LA TRINITÉ SAINTE, QUI FAIT L'ÉTERNEL BONHEUR DES BIENHEUREUX... PERMETTEZ-MOI DONC DE REGAGNER CES LIEUX INFÉRIEURS DANS LESQUELS LA JUSTICE DIVINE M'A DÉJÀ FAIT SOUFFRIR BIEN DES MAUX POUR L'EXPIATION DE MES FAUTES. JE VOUDRAIS Y TERMINER MA PÉNITENCE QUI, JE L'ESPÈRE, NE DOIT PLUS ÊTRE BIEN LONGUE. JE NE VOUS DEMANDE QU'UNE SEULE CHOSE : C'EST QUE PAR VOS PRIÈRES VOUS VOULIEZ BIEN ENCORE ABRÉGER CE DÉLAI, OU MÊME, SI LA CHOSE EST POSSIBLE, Y METTRE FIN COMPLÈTEMENT. »

Stanislas lui ayant promis de multiplier les prières et les saints sacrifices pour sa libération entière, Pierre Milés consentit

à rentrer dans son sépulcre, où, pour la seconde fois, l'âme quitta tout aussitôt le corps qu'elle était revenue vivifier. Tout le clergé se mit à réciter les psaumes et les prières des trépassés, et la fosse fut à nouveau remplie du sable que l'on venait d'en extraire.

« Ce fut ainsi, reprend notre grand historien Duglosz, que se trouvèrent confirmées la vérité de notre culte, la pureté de notre foi, et, grâce à cette résurrection individuelle, toute la *germination* future (*virorem*) de notre future et générale résurrection, dont ces imitations temporelles peuvent être regardées comme un avant-goût démonstratif.

« Dans celle de Milés, rien qui se soit fait en secret; tout s'accomplit en public et au grand jour, devant une immense multitude d'ecclésiastiques et de laïques et sous les yeux mêmes (*virorum conspectu*) de ces témoins exceptionnellement imposants qui vinrent plus tard dans la personne de leurs fils apporter leur témoignage aux examinateurs que nous allons voir chargés par le pape Innocent IV de recueillir tous les documents; l'Église polonaise et la nation tout entière les avaient depuis longtemps précédés. Les lieux eux-mêmes où s'était opéré le miracle de la résurrection, ou sur lesquels avait été dressé le tribunal, semblent encore aujourd'hui, par le respect qu'ils inspirent et par le pèlerinage dont ils n'ont jamais cessé d'être l'objet, conserver quelque chose de la grandeur du spectacle qui les rendit si célèbres. Chacun de ces deux endroits entourés l'un d'un mur en brique, l'autre de constructions en bois, fut sanctifié par une église magnifique élevée par les soins du cardinal Zbigneus, évêque de Cracovie. Il en fit autant pour le tombeau de *Pierre Milés* sur lequel il finit par ériger en outre une chapelle. Enfin nous avons une première preuve de l'adhésion générale de l'Église à ce grand fait dans le discours qui, dans le concile de Bâle, le rappela comme précédent propre à prouver la légitimité des possessions ecclésiastiques <sup>1</sup>.

« A partir de ce moment, toutes les nations tinrent en grand honneur le nom de Stanislas et le vénérèrent à l'égal des apôtres. Il n'y eut pas dans le monde un catholique et un savant

1. Quatrième session, article contre l'hérésie des Hussites.

qui ne le regardât comme l'homme le plus éminent de son époque.

« Et aujourd'hui (écoutons la vraie critique!), aujourd'hui, voilà qu'il plaît à quelques-uns de nos *petits* esprits modernes, à *foi coulante et vacillante* (*fidem fluxam et ambiguum habentibus*), de refuser à Dieu la possibilité de tout faire !

« Et voilà qu'ils prétendent jeter quelques doutes sur ce grand fait si démontré ! Pour excuser leur hésitation (*vacillationem*), ils allèguent que le fait est *bien vieux* et qu'enfin tout le but et la raison d'un si grand prodige paraissent disproportionnés avec lui, puisqu'il ne s'agissait après tout que d'une propriété d'une très-minime importance. Paradoxe de réfutation bien facile, car il ne s'agit pas simplement d'une *villa*, comme ils osent le répéter (sans doute en plaisantant), mais bien de la justice universelle d'abord, et du salut de l'Église polonaise, plus tard peut-être sauvée du schisme et de l'hérésie par la mémoire inaltérée de ce prodige. Ce fut encore lui qui devint le coup de mort pour cette jurisprudence arbitraire empruntée aux Barbares et qui menaçait de subsister à jamais dans les *coutumes* de la nation. »

Enfin, pour montrer que ce fait, tout prodigieux qu'il soit, n'est cependant pas isolé dans les annales ecclésiastiques, Duglosz en cite deux autres, dans l'un desquels l'ensevelissement remontait à QUATRE CENTS ANS, mais qui n'était ni moins prouvé ni moins étonnant que celui qui sera donné dans notre dernier appendice comme un analogue parfait de la résurrection de Pierre Milés.

Eh bien ! pourrions-nous dire à notre tour, que lui manque-t-il donc, à ce grand fait, pour atteindre ce degré d'irréfragabilité que nous avons accordé à tant d'autres ? Il lui *manquerait* ces quelques témoignages écrits, ces manuscrits brûlés plus tard dans l'incendie des archives épiscopales, mais que le *Tacite* polonais affirme avoir eus sous les yeux lorsqu'il écrivait cette histoire. Ils lui *manqueraient*, disons-nous, si l'Église n'en avait pas en quelque sorte remplacés par les enquêtes multipliées qu'elle ordonna dans tous les pays et dont nous allons parler tout à l'heure.

Mais reprenons le cours des événements.

Boleslas étant de ceux qui ne se laissent pas vaincre (comme l'a si bien prédit l'Évangile) par une résurrection de mort, sa fureur contre Stanislas était rentrée plus incapable que jamais dans son âme de tyran. La solennité du miracle qui l'avait tant effrayé lui-même, la profonde impression qu'il avait faite et laissée dans tous les esprits, l'avaient forcé pendant quelque temps de renoncer à ses projets de vengeance, et surtout de les pousser à l'extrême.

Mais selon Duglosz, après dix années d'édification générale, la corruption était, grâce à lui, revenue et ne se bornait plus au palais du souverain. Engagé dans une longue guerre avec la Russie et surtout avec cette nation des Ruthènes, nation perdue de mœurs et livrée aux plus abominables désordres, ce monstre avait fait tout au monde par ses prodigalités, ses exhortations et surtout par ses propres exemples, pour entraîner son armée dans cet abîme de perdition; sur cette terre barbare il la gorgéait de richesses pour qu'elle pût rapporter dans la mère patrie, avec les habitudes d'un luxe immodéré, toutes les abominations qui sont parfois signalées dans la Bible. De leur côté les femmes polonaises, instruites de toutes ces horreurs, désespérant de revoir et de pouvoir aimer désormais de tels maris, s'étaient elles-mêmes abandonnées à de grands désordres; il n'était pas rare, dit-on, de les voir promettre à leurs indignes serviteurs de les épouser un jour si leurs maris ne revenaient pas, comme c'était plus que probable. C'était encore un de ces exemples de réaction satanique signalés à toutes les époques, et qui cette fois cherchait à faire oublier l'immense édification des dix années précédentes.

Toujours est-il que le désordre était à son comble et que la Pologne amassait pour son avenir des montagnes de vengeance.

Tout marchait de front dans ce désordre : l'oppression des pauvres, la barbarie des lois, la vénalité de la justice, l'incessante aggravation des impôts, la dissipation de tous les trésors. Évidemment, l'enfer triomphait sur toute la ligne <sup>1</sup>.

4. Un seul exemple suffira pour en faire juger nos lecteurs. En rapprochant tout à l'heure les désordres de Boleslas de ceux des césars, nous faisons

On peut juger de la douleur de Stanislas en présence d'un pareil état de choses, et maintenant nous le connaissons assez pour savoir à quel degré de courage et d'énergie dut se porter son zèle, comme nous connaissons assez son ennemi pour pressentir le degré prochain de ses colères.

Forcé d'abréger, nous nous garderons bien d'en suivre les phases. Contentons-nous d'affirmer avec Duglosz que les admonestations du pasteur furent empreintes, au milieu de leur vigueur, de prudence et de charité. Elles durent toutefois avoir une limite; voyant que tout échouait sur une telle âme, Stanislas, outré d'horreur devant ce paganisme éhonté qui s'étalait à la cour, usant du droit alors consacré, prononça l'excommunication du souverain, le sépara de ses sujets et lui interdit l'entrée de ses églises.

A cette nouvelle la fureur du despote humilié monte et s'exhale « en lave plus bouillante encore que celle de l'Etna »; à partir de ce moment, le meurtre du saint est décidé et organisé de concert avec les *familiers* du roi et plusieurs princes fascinés par tous les appâts de l'orgueil et de la cupidité <sup>1</sup>.

Entrer dans tous les détails de ce forfait, des miracles qui le suivirent, des foudres d'excommunication lancées par Grégoire VII sur le meurtrier couronné, de la conversion probable de celui-ci à la vue de nouveaux prodiges, de sa retraite à la cour du roi de Hongrie et enfin de son horrible fin qui rappelle celle

tort à ces derniers. Si Caligula offrait le consulat à son cheval, du moins il n'avait jamais couronné *sa jument*, et ne la faisait pas adorer comme sa reine ou plutôt comme *sa maîtresse*; or ce fut là une des principales causes de l'indignation de Stanislas.

4. Jusqu'ici nous n'avons laissé parler que l'histoire, et quelle histoire! Quoique Duglosz soit toujours cité de préférence, tous les historiens polonais, Orzekowski, surnommé le Démosthène de son pays, Bielski, célèbre par sa *Chronique universelle*, Albert Klanz, Mathias de Michovia, Martin Chromer, font cause commune avec lui. Il a fallu qu'il s'écoulât deux cents ans pour qu'un Français nommé Gallus partit de Paris avec le projet arrêté de refaire l'histoire d'un pays étranger, et que tout de suite ses prétendues découvertes fussent accueillies avec bonheur par notre école moderne qui commençait à poindre; mais nous avons pu nous assurer auprès de quelques Polonais que la restauration historique se préparait en Pologne, comme partout, et que la vérité serait vengée une fois de plus.

de Jézabel dévorée par des chiens, etc., ce serait nous éloigner de nos engagements et retomber dans l'histoire générale, lorsque nous ne devons nous occuper que du miracle. Arrachons-nous donc à cet entraînement séduisant, et passons à l'enquête pontificale que nous avons promise.

### 3. — *Un ressuscité devant la critique de l'Église.*

Venons à un autre ordre d'enquêtes.

Dans le volume qui suivra celui-ci, et qui traitera « du miracle pendant *les six derniers siècles* de l'Église », nous verrons quelle forme nouvelle la canonisation des saints revêtait depuis le x<sup>e</sup> siècle, et comment, à cette dernière époque, Rome devint l'arbitre unique de ces grandes glorifications. On verra comment sans aucune innovation, et l'*instruction* des procès restant la même, les papes se réservèrent le droit de prononcer en dernier ressort sur la conclusion des causes.

L'exercice de ce droit définitif remonte au pape Jean IV qui, dans le concile de Latran tenu vers 950 et *sur la demande* de Luitolphe, évêque d'Augsbourg, canonisa saint Udalric, le prédécesseur de ce dernier.

Pour nous donc, comme pour tout le monde, à partir de cette époque l'hagiologie ne se basera plus seulement sur l'inscription des saints personnages dans les *diptyques sacrés*, inscription qui de tout temps suivait l'acceptation des enquêtes, mais avant tout elle exigera la sanction des bulles pontificales.

Donc, à partir du x<sup>e</sup> siècle et sans abandonner jamais l'ordre chronologique, nous serons obligé, pour juger définitivement un saint, de faire appel à sa mort et pour ainsi dire à son oraison funèbre. Et comme souvent elle se fera attendre pendant bien longtemps, nous serons obligé de faire ordinairement, dans les notes, des excursions dans les siècles suivants. Ce sera le miracle posthume qui décidera de la béatitude du saint. Et que l'on ne se hâte pas de voir en cela une méthode de critique superstitieuse. Puisque ce surnaturel continue à ne devoir jamais être admis et cru que sur bonnes preuves testimoniales et palpables, ce sera toujours en définitive la raison qui dominera et décidera tout l'ensemble de la foi.

Cela bien établi, laissons maintenant la parole aux Bollandistes et à Duglosz réunis <sup>1</sup>.

Malgré les grandes commotions politiques que subissait la Pologne, la manifestation des prodiges ne s'était jamais interrompue à l'église de Saint-Michel, gardienne du saint corps de Stanislas. *Chaque nuit, depuis dix ans, les étoiles merveilleuses* qui avaient décidé la fuite de son meurtrier continuaient à illuminer toute l'église; souvent encore ON VOYAIT LE MARTYR, REVÊTU DE SES ORNEMENTS PONTIFICAUX, MONTER A L'AUTEL ET, DE LA, DONNER SA BÉNÉDICTION A TOUT SON PEUPLE; ON L'ENTENDAIT PARFOIS, ENTOURÉ COMME D'UNE COURONNE PAR UN DOUBLE CHŒUR DE PERSONNAGES VÉNÉRABLES, PSALMODIER LES HYMNES DE DAVID DANS UNE DÉLICIEUSE HARMONIE.

Assurément, avec des éléments semblables, rien n'eût été plus facile et moins coûteux, pendant les premières années qui suivirent le martyre du saint, que de mener à bien sa canonisation. Tous ces miracles accomplis sous les yeux des Polonais de toutes les classes, revêtus par conséquent du témoignage le plus universel et le plus continu, n'auraient laissé aucune espèce de doute dans l'esprit du souverain pontife; mais les indignes princes entre les mains desquels ce beau royaume s'était abîmé firent cause commune avec la noblesse pour envelopper dans le silence le plus profond tous ces prodiges qui avaient précédé et suivi un martyre, dont leurs forfaits et leurs désordres avaient été l'unique cause.

C'est ainsi que, même après sa mort, la haine et l'hostilité des princes polonais poursuivaient encore leur malheureuse victime, et que la honte et l'envie s'acharnaient sur sa tombe.

Les fidèles se contentaient donc de l'honorer en silence; mais dix ans plus tard le saint apparaissait à une pieuse femme nommée *Swiarnskoslawa*, ainsi qu'à plusieurs autres, leur prescrivait d'aller trouver Lampert, évêque de Cracovie, et de lui ordonner, de la part de Dieu, le transport de ses dépouilles dans la cathédrale. Après se l'être fait répéter plusieurs fois et s'être assuré de la réalité des apparitions, l'évêque se rendit, et le cinquième jour des calendes d'octobre de l'année 1088 ce corps

1. Boll., *Acta SS.*, 7 maii.



merveilleusement conservé, exhalant un parfum délicieux, fut transféré dans l'église de Venceslas et placé dans un magnifique sarcophage couvert de lames d'or, et sur lequel étaient sculptés les détails du martyre. A partir de ce moment, ce fut Stanislas qui devint le patron de la ville de Cracovie.

Vient ensuite, dans les Bollandistes, la nomenclature des autres prodiges qui s'opéraient non-seulement sur ce nouveau tombeau, mais en tous lieux, à la seule invocation de ce grand nom. Tous les procès en sont dressés comme ils l'ont toujours été, c'est-à-dire avec les noms de tous les témoins, leurs qualités, leurs serments, leurs récits circonstanciés, etc., etc. Nous les passerons sous silence, malgré leur intérêt, pour marcher plus rapidement à la solution générale. Nous mentionnerons seulement une apparition qui produisit un immense effet, lorsqu'un jour toutes les *grosses cloches de la cathédrale se mirent en branle d'elles-mêmes à une heure indue et sans que personne touchât à leurs cordes*, sonnèrent à toute volée, pendant que dans l'intérieur de l'église on voyait le saint martyr, entouré de saints et d'anges, donner à chaque autel une bénédiction solennelle <sup>1</sup>.

Les résurrections de morts ne faisaient pas non plus défaut. En un mot, les miracles se succédaient en telle abondance, que dans l'année 1250, environ cent soixante ans après l'événement, le prince des Polonais, Boleslas le Pudique, et *Prandotha*, évêque de Cracovie, se décidèrent à envoyer à Innocent IV, alors siégeant à Lyon, quatre personnages de distinction pour lui porter le dossier de tant de merveilles <sup>2</sup>.

Bien que ce travail, très-sérieusement fait, ajoute Duglosz, eût été lu en plein consistoire public par maître Jacques de Scarzeschow, *décan* et organe officiel du clergé de Cracovie, Innocent IV, tout en se déclarant *convaincu* de la sainteté et du martyre de Stanislas, alléguait la prudence et les lenteurs habi-

1. Boll., *Acta SS.*, 7 mai, p. 241. Voir la déposition de Damien, *decanus*, et de Benoit, scolastique, homme distingué et même *très-célèbre* de l'époque, celles des prélats, chanoines et gens de la ville. Prétendra-t-on que les cloches participaient à leur tour à l'hallucination générale ?

2. Voir, *ibid.*, p. 253, les noms de ces quatre émissaires.

tuelles au saint-siège en semblable matière, et se contenta de donner à ces députés, pour les évêques de Gnesne, de Vralislas, et pour l'abbé de Lubens, des lettres spéciales leur enjoignant de reprendre les choses *une à une* et de les confronter scrupuleusement avec le procès-verbal de Cracovie. Il leur recommandait surtout de se faire amener les centaines que l'on pourrait découvrir, et entre autres un d'eux, ancien soldat, nommé Bedka, possédant encore, disait-on, toute sa mémoire, et de l'interroger avec soin. Ce centenaire n'avait pas connu Stanislas, mais il avait vécu longtemps avec ceux qui l'avaient vu et qui avaient été témoins du fait de Pierre Milés. Innocent envoyait en outre en Pologne Jacques de Weltres, frère de l'ordre des *Mineurs*, homme d'une sagesse et d'une science exceptionnelles, lui recommandant de voir tous les témoins (de seconde main, puisqu'on n'en avait pas d'autres), et surtout de bien légaliser leurs dépositions, fouiller les livres, les chroniques, les archives du royaume et des églises, etc. On a encore un exemplaire de cette commission, datée de Pérouse le 7 juin, neuvième année du pontificat d'Innocent IV<sup>1</sup>.

Cette seconde commission fonctionna donc avec toute la gravité et la maturité recommandées. Ses membres se transportèrent en tous lieux, écrivirent partout où devaient se trouver les plus anciens témoins et les plus vieux écrits, et, après s'être adjoint un grand nombre des plus savants dominicains de la maison de Cracovie, menèrent ce nouveau travail à bonne fin.

Dès qu'il fut terminé, on le porta à Innocent. Celui-ci y retrouva toujours la preuve des mêmes vertus, des mêmes miracles, ce qui n'empêcha cependant pas les mêmes hésitations de se reproduire encore dans son esprit et dans celui de quelques cardinaux. Le plus difficile à convaincre était Jean Cajetan, cardinal-diacre, chargé de l'achèvement du procès, et que tant de dépositions fatiguaient excessivement (*ingenti sollicitudine vexatus*); ces nouveaux scrupules s'appuyaient, comme les premiers, sur la vétusté des témoignages et sur la nécessité d'obtenir quelque chose de plus *rigoureusement* explicite. On renvoie donc encore une fois ces infatigables travailleurs, avec injonc-

1. Boll., *Acta SS.*, 7 maii, p. 257.

tion d'élucider certains points et d'établir *plus scrupuleusement* encore les témoignages insuffisants (*lucidiora experimenta, scrupulosius facta*), afin que la sainteté devienne *plus claire que le jour* (*patesceret ad liquidum*) et que toutes les difficultés soient levées d'une manière plus triomphante (*honestius*)<sup>1</sup>.

Cette seconde commission se remet donc encore une fois en route. On lui adjoint alors de nouveaux évêques, et LA MOITIÉ DE L'ANNÉE se passe à reviser tous les anciens témoignages et à en recueillir de nouveaux. Forts de toute la peine qu'ils se sont donnée et de leur propre conviction, les commissaires repartent pour l'Italie où le pape Innocent était revenu en 1253, après neuf ans d'absence. Cette fois c'est à Pérouse qu'ils le rencontrent et qu'ils lui présentent, non plus seulement *une* vie de saint Stanislas enrichie de nombreux et nouveaux témoignages, mais avec elle, ce qui vaut mieux encore, des témoins distingués (*insignes*) et pleins de vie, qui ont connu un grand nombre de personnes guéries par l'intercession du grand saint et qui ONT ÉTÉ GUÉRIES ELLES-MÊMES. Ils ont connu personnellement, et le certifient par serment, des aveugles et des muets remis en possession de leurs organes, SIX MORTS ARRACHÉS A LEURS TOMBEAUX (*SEX MORTE STRATOS QUOS AD VITAM RESTITUIT*), DES INCENDIES ÉTEINTS, DES INONDATIONS REFOULÉES, DES TEMPÊTES APAISÉES; en un mot ils ont pu constater l'obéissance parfaite de tous les éléments à la seule invocation de Stanislas. Ils attestent également, comme la tenant de TÉMOINS OCULAIRES, la fameuse résurrection de Pierre Milés.

Plusieurs jours avaient été déjà consacrés à la lecture de ces dépositions, et les commissaires étaient d'autant plus remplis d'espérance que cette fois Jean Cajetan lui-même, complètement guéri de ses hésitations, leur garantissait le succès...

Tout était donc pour le mieux, et l'on allait recueillir enfin le fruit de tant de travaux et de dépenses... On en bénissait le Seigneur, lorsque le lendemain ce même cardinal (Cajetan) vint annoncer aux commissaires que tout ce travail *si clair, si démonstratif, sans nuages et objections possibles et pour lequel les cardinaux eux-mêmes professaient la plus grande admira-*

1. Avec plus d'honneur.

tion<sup>1</sup>,... était à nouveau contesté et comme annihilé par la persistance du cardinal évêque d'Ostie, Reginald, successeur futur d'Innocent IV sous le nom d'Alexandre. Cet homme étant d'un grand mérite et d'une prudence consommée, tout le conseil des cardinaux avait cru devoir se réunir à son avis, dont chacun d'eux cependant s'était montré bien éloigné jusque-là.

Or les raisons alléguées par Reginald étaient toujours les mêmes, c'est-à-dire fondées sur l'éloignement des temps et sur l'impossibilité que l'Église ait pu ignorer si longtemps des miracles d'un tel ordre et principalement celui de Pierre Milés.

Quant au cardinal Jean Cajetan, rempli cette fois d'*indignation*, il n'en put retenir l'expression et il s'écria publiquement qu'il ne devait plus être question désormais d'enquêtes et d'argumentations humaines, attendu que le bienheureux martyr ne permettait évidemment toutes ces difficultés que pour rendre sa propre gloire plus éclatante et l'ILLUSTRER BIENTÔT LUI-MÊME PAR DE NOUVEAUX PRODIGES.

Toujours est-il que pour la troisième fois depuis le pontificat d'Innocent IV le procès était annulé et que tout espoir de canonisation était perdu pour tout le monde, à l'exception des pieux commissaires qui, prosternés jour et nuit au pied des autels, restaient croyants et pleins de confiance.

Mais souvent c'est lorsqu'une affaire est humainement désespérée que Dieu la prend en main.

Il se hâta de le prouver.

#### 4. — *Un ressuscité devant la volonté divine surnaturellement exprimée.*

Dès le lendemain, le cardinal évêque d'Ostie, Reginald, dont le pape avait embrassé le sentiment par respect pour son mérite, tomba subitement malade, et si gravement, que les médecins ne lui donnaient plus que bien peu de temps à vivre. Mais voilà qu'après quelques jours de grandes souffrances, une nuit qu'il *veillait* seul dans sa chambre et sur son lit de douleur, un personnage vénérable revêtu d'ornements pontificaux se présente

1. « Rem claram et certam, nullaque fuscam caligine, de qua cardinales ipsi grandi commovebantur admiratione. »

devant lui, entouré d'une immense clarté, et lui dit : « ME RECONNAIS-TU ? » Glacé de terreur, le cardinal répond d'une voix tremblante : « Non, je ne vous connais pas, et, je vous en conjure, dites-moi qui vous êtes et comment vous avez pu entrer ici quand toutes les portes sont fermées; dites-moi surtout d'où vient que ma pauvre cellule se trouve si magnifiquement illuminée. — Je suis, répond l'apparition, je suis ce même évêque de Cracovie martyrisé par Boleslas, roi de Pologne, pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et contre lequel cependant tu ne crains pas de te poser en adversaire en parlant mal (*non recte*) de sa vie, de son martyre et des miracles qu'il a opérés à l'aide de l'Esprit-Saint. » Reginald, un peu revenu à lui-même (*spiritu resumpto*), comprend tout et se hâte de répondre : « O saint prélat, veuillez pardonner à ma profonde ignorance; vous aurez en moi dorénavant un promoteur de votre canonisation bien autrement puissant que je ne l'étais comme détracteur. — Pour que tu reconnaisse bien, dit à son tour Stanislas, que c'est en présence de Dieu que je te parle et seulement dans l'intérêt de la glorification de ses saints, sache-le bien, TU ES COMPLÈTEMENT GUÉRI du mal qui t'accablait tout à l'heure, et pour t'en assurer, LÈVE-TOI. Prends donc bien garde désormais de ne pas respecter les éléments de salut que Dieu communique aux fidèles par le moyen de ces grands miracles. »

Et Reginald ayant tout promis, la vision disparut.

Que va faire maintenant ce cardinal si charitablement averti? Ce sont ses gens qu'il appelle, et c'est son cheval qu'il demande. On peut juger de la stupéfaction que cause un tel ordre. Ses serviteurs ne doutent pas qu'il ne soit en plein délire; mais lorsqu'ils le voient se lever *seul*, s'habiller *seul* et sauter lestement sur le palefroi, ils sont bien forcés de croire à sa guérison subite, et, pleins de joie, ils l'accompagnent jusqu'aux portes du palais pontifical.

Lorsqu'on apprend au souverain pontife que ce cardinal, qu'il croyait mort, était là, parfaitement bien portant, il le fit monter, le reçut à bras ouverts et le félicita du fond de son âme; mais Reginald, l'interrompant, lui expose à son tour tout ce qui vient de se passer, et finit en se jetant à ses pieds et le conjurant de

ne plus retarder davantage une canonisation dont le héros venait de l'appuyer lui-même par de tels prodiges.

Cette fois Innocent IV, rempli d'admiration, se hâta de convoquer tous ses cardinaux pour leur faire part de ce nouveau témoignage *plus clair* encore et surtout plus actuel que tous ceux qui n'avaient pu guérir le scepticisme de leurs esprits.

Dès que le bruit de ce grand miracle se fut répandu dans la ville de Pérouse et eut été confirmé par une publication faite *en termes sérieux et imposants (gravi et celebri modo)*, la joie devint générale; celle des Polonais surtout ne connaissait plus de bornes, et personne, y compris le pape et les cardinaux, *ne comprenait même plus*, depuis le prodige d'Ostie, que cette canonisation eût pu causer un seul instant d'hésitation, tant ces misérables objections, *évidemment tramées par l'esprit du mal*, leur paraissaient aujourd'hui comme de la *neige fondue par un rayon de soleil*<sup>1</sup>. Pénétré de la nécessité de réparer le temps perdu, le saint-siège se hâta de fixer l'époque de la canonisation au jour de fête le plus rapproché qui se trouvait être celui de la Nativité de la sainte Vierge; et comme Innocent avait promis de célébrer cette dernière fête à Assise, il fut résolu d'un commun accord que l'on réunirait les deux solennités.

La prophétie faite par le cardinal Jean Cajetan aux envoyés de Cracovie s'était donc réalisée à la lettre, et « si quelqu'un, ajoute Duglosz regardait cette prophétie comme un rêve, nous pourrions affirmer que nous avons eu entre nos mains la lettre originale de ce prélat à l'évêque Pandotha. Elle y est contenue

1. Nous avons insisté bien souvent sur ces voiles mystérieux qui interceptent les rayons de telle ou telle vérité : *ne voit pas qui veut*, disions-nous, et la bonté normale de la vue n'y fait absolument rien. Quand le principe des ténèbres s'interpose entre elles et ce qu'il veut vous cacher, il faut un nouveau rayon du soleil divin pour dissiper l'obstacle. C'est alors que *l'on ne comprend plus* ces objections *qui fondent comme la neige*. C'est ainsi que s'expliquent facilement le miraculeux aveuglement des Juifs, celui de la science à l'égard de certaines vérités, etc., etc. Mais il est bien plus effrayant de voir cette épreuve, pendant tant d'années, s'attacher à un pape et à son sacré collège, qui en reconnaissent eux-mêmes et en proclament la vraie cause!...

en toutes lettres, et, depuis, elle est restée comme un monument dans les archives de la capitale <sup>1</sup>. »

Le 8 septembre de l'année 1253, deux cents ans juste après le martyre du grand saint (il n'y a que la vérité qui ne se presse pas davantage), le soleil vient à peine de se lever sur la jolie ville d'Assise, que le plus magnifique des spectacles se déploie aux yeux de tous les fidèles. Une immense multitude de pèlerins et de curieux, accourus de toutes les parties de l'Italie, de la Pologne et de tous les royaumes voisins, assiège les abords de la grande basilique. Elle est bientôt envahie, le souverain pontife monte à l'autel, et le saint office commence sans que le vicaire de Jésus-Christ puisse se douter encore du nouvel hommage que le ciel s'apprête à rendre au héros de la solennité.

Le saint sacrifice de la messe, disons-nous, venait de commencer, et c'était Innocent qui le célébrait en personne. Tout à coup il entend un bruit confus de sanglots et de voix qui le force à suspendre : c'est une famille éplorée qui vient de forcer les portes de l'église, et dont les principaux membres portent sur leurs épaules un cadavre. C'est celui d'un tout jeune homme, appelé Juan, qu'ils viennent de perdre dans la nuit, et pour lequel ils réclament à grands cris, ou la résurrection

1. Voir Boll., *Acta SS.*, 7 maii, p. 259. Il est encore une seconde lettre du même cardinal au même évêque, qu'il suffit de lire pour voir et sentir tout ce qu'il y avait de zèle vraiment apostolique et divin au fond de tous ces esprits temporairement aveuglés. Voici dans quels termes il lui apprend le grand miracle d'Ostie et la subite réaction qui en fut la suite. « Vénérable père en Jésus-Christ, évêque de Cracovie... Jean, cardinal-prêtre de *Saint-Laurent in Lucina*, vous salue. O doux jugement de la bonté divine ! O quelle félicité pour l'Église de Cracovie et pour le peuple qui en a été jugé digne ! Réjouissez-vous surtout, vous qui depuis quatre ans vous êtes livré à de si grands travaux, et vous chers commissaires nommés par l'Église, qui avez traversé tant d'afflictions et de peines avec vos collègues, réjouissez-vous, car c'en est fait de toutes ces *sinuosités*, folles objections, pièges insidieux, difficultés de tous les genres, monstrueuses perplexités que nous ne pourrions même plus énumérer !... Rappelez-vous quelle fut ma *stupéfaction* en voyant un *tel ensemble de preuves* rejeté ; et comme dans mon indignation je m'écriai : « Désormais ce sera le saint lui-même qui par de nouveaux miracles se chargera de prouver les anciens, etc. »

par les mérites du saint que l'on va proclamer, ou du moins les obsèques par le souverain pontife lui-même. La foule se sépare et fait place à toute cette famille, dont les larmes contrastent si fort avec l'allégresse générale. Le pontife, profondément ému, ordonne que le cercueil soit déposé au pied du maître autel, et semble indécis sur ce qu'il lui reste à faire. Mais la masse des fidèles ne le laisse pas longtemps dans cet état. Comme un seul homme, cette innombrable armée de pèlerins et de croyants semble vouloir ébranler les voûtes par ce seul cri : « QU'IL RESSUSCITE ! QU'IL RESSUSCITE !... »

A cette effusion d'une foi pour ainsi dire européenne succède une indescriptible émotion, et l'anxiété est au comble... lorsque après la sainte consécration on voit le pontife se relever subitement, se retourner vers le cadavre, lever les yeux au ciel et prononcer ces paroles : « O DIEU TRÈS-CLÉMENT ! SI TOUT CE QUE L'ON NOUS A RAPPORTÉ DES MIRACLES DE CELUI QUE NOUS ALLONS CANONISER EST D'UNE ENTIÈRE VÉRITÉ, JE VOUS EN CONJURE, DAIGNEZ VOUS PRONONCER POUR SA CAUSE EN RESSUSCITANT A L'INSTANT LE MORT QUE VOICI !... FAITES AINSI VOUS-MÊME, O MON DIEU, SA CANONISATION, ET GLORIFIEZ-LE A JAMAIS<sup>1</sup>. »

A peine le saint pontife avait-il achevé cette sommation au Créateur, que... la créature REVENAIT A LA VIE.

On aurait dit alors que l'église allait s'écrouler sous l'explosion de l'enthousiasme universel, ou plutôt s'abîmer dans un affreux incendie, tant chacun de ces milliers de spectateurs s'empressait d'aller déposer un cierge sur les marches du trône destiné au nouveau saint.

Quant à Innocent,... il reprenait sa messe INTERROMPUE.

Interrompue... et par quel épisode<sup>2</sup> !

1. « O CLEMENTISSIME DOMINE, SI EA QUE DE VIRO BEATISSIMO Stanislaw, Cracoviensi pontifice, martyre tuo, in nostro conspectu enarrata sunt, veritati nituntur, declara, quæso, hodie novum sanctum a me canonizandum novo signo : et per resuscitationem præsentis mortui, sanctitatem ipsius, in conspectu populi adstantis, magnifica et illustra. »

2. Le Bollandiste dit en note que ce grand fait emprunté à Duglosz et aux procès-verbaux de la canonisation est aussi rapporté par Brovius, Chromer, et tous les autres historiens ci-dessus mentionnés. Il est revêtu d'un



Après cette messe il prononçait un long panégyrique du saint. Et comment eût-il fait pour ne pas être éloquent un tel jour !

Peu d'heures après, la canonisation était proclamée ; Stanislas était inscrit au catalogue des saints, son anniversaire était fixé au 8 mai, jour de son martyre, et signification en était donnée à tous les rois, princes, pontifes, nobles, dignitaires et peuples de la chrétienté.

Cependant la Providence voulait une manifestation dernière. Pendant que le pontife était encore dans sa chaire, un grand nombre de fidèles, *privilegiés* cette fois, *virent*, dirent-ils, les anges suspendant dans les airs un riche manteau de couleur pourpre, sur lequel était le portrait du pontife, image vivante de Stanislas, comme la couleur rouge était celle du sang répandu <sup>1</sup>.

Tous les rites étant enfin accomplis, un magnifique *Te Deum* entonné par tous les assistants, vint remercier le ciel d'avoir accordé le plus grand des honneurs à celui qui les méritait et les attendait depuis cent soixante-quinze ans, tant la critique de l'Église se montrait déjà difficile dans ces temps où l'on se plaît à la supposer si facile !

Voilà le miracle historique

Les Bollandistes ajoutent encore à ce curieux récit la mention des inscriptions qui se lisaient encore de leur temps, en 1666, sur les monuments de Piotrawin.

Inscription dans le fronton de la chapelle :

« ICI, A LA VOIX d'un grand prêtre, à la stupéfaction du monde et de la nature, les ossements d'un cadavre enseveli depuis trois ans ressuscitent, et par leur témoignage le Christ rentre dans sa propriété.

« Passant!... qui que tu sois, si, par une injustice sacrilège,

autre témoignage qui n'a pas moins d'autorité pour nous : c'est celui du Giotto, peintre contemporain, qui a voulu l'illustrer de son pinceau aussi religieux que véridique, en le comprenant dans les fresques de la chapelle construite à Assise et décorée pour la circonstance.

1. De là vient que l'on voit dans la chapelle de Saint-François les sculptures qui reproduisent encore ce dernier fait. De là vient probablement aussi cette coutume encore en usage d'exposer un manteau rouge en l'honneur de chaque nouveau saint.

tu as pris, usurpé, retenu la propriété des autels, REGARDE RENDS ET MÉFIE-TOI <sup>1</sup>. »

Quant à l'épithaphe gravée sur le tombeau de Pierre Milés, la voici :

« D. O. M. Pierre de Piotrawin, chevalier, DEUX FOIS MORT. Pèlerin, respectez un citoyen du ciel, qui, après avoir purgé pendant trois ans dans les enfers les fautes de sa vie, fut rappelé à la lumière du jour par le saint évêque Stanislas, et réentouré de sa chair (*circumvolutum iterata carne*), pour porter témoignage en faveur de la propriété légitime contre l'usurpation sacrilège. Passant, si tu admires ce miracle, admire davantage encore l'immortalité des âmes, la résurrection des corps, les flammes vengeresses du crime, le droit sacré des propriétés ecclésiastiques, et, par-dessus tout, la sainteté d'un vénérable pasteur, coopérateur de la Divinité <sup>2</sup>. »

Enfin sur une des colonnes de la chapelle on lit encore : « Passant, arrête-toi, lis et admire. De toute la postérité de ces indignes neveux, dont la criminelle avarice ramena sur la terre un oncle qui reposait depuis trois ans dans la mort, pas un depuis n'occupa aucun emploi dans la république, ne mérita aucun honneur, aucune dignité ; aucun ne jouit même jamais d'une honnête et médiocre aisance, comme cet oncle le leur avait prédit pendant sa résurrection ; leur campagne indivise de Janiszewo demeure toujours en tel état qu'on ne peut la louer à personne. Toute noble qu'elle soit, cette famille vécut toujours depuis à la sueur de son front, mais sans jamais en devenir plus riche, car nous

1. « *Hic triennis cadaveris ossa, magni ad vocem sacerdotis, natura orbeque admirantibus, vivificata resurgunt, Christique patrimonium testimonio vindicatur. Heus! quisquis es, qui facultates altarium sacrilege rapis, detines, usurpas, specta, redde, cave.* »

2. « *D. O. M. Petro de Piotrawin, equiti, BIS MORTUO. Hospes, cœli venerare civem; quem vitæ noxas, beatitudinis requiem retardantes, apud inferos triennio purgantem, sanctus antistes Stanislaus ab inferis revocavit, carneque iterato circumvolutum, legitimæ possessionis testem sacrilegis usurpatoribus apposuit. Miraris miraculum? Quinimo animarum immortalitatem, corporum resurrectionem, flammæ inquinamenta purgantes, possessionum Ecclesiæ jus sacrosanctum denique Stanislai præsulis venerandi, Numine cooperante, talia patrantis, sanctimoniam disce, mirare.* »

nous en sommes enquis avec un soin extrême et assurés auprès des vieillards de ce pays qui tenaient de leurs pères les mêmes détails, et jamais cette persistance dans l'infortune n'était arrivée à aucune famille de notre noble patrie, où le courage a tant de ressources pour se tirer de la misère. Voilà ce qu'il en coûte lorsqu'on usurpe les biens consacrés au Seigneur. Passant, retire-toi, et médite <sup>1</sup>. »

On pense bien que nous ne donnons pas ces inscriptions comme des mémoriaux contemporains de l'événement, mais nous pensons, comme le Bollandiste, qu'elles en auront remplacé pour le moins *une* autre plus ancienne lors de la reprise des miracles et au moment des premières enquêtes <sup>2</sup>.

Laissons donc l'école rationaliste, visiblement aveuglée, lire et écouter ces choses avec un dédain qui n'est pas un moindre miracle que le nôtre, surtout lorsque l'on persiste comme elle à en appeler toujours à l'histoire et au suffrage universel.

Laissons l'école de Baillet, un peu moins aveuglée peut-être, mais beaucoup plus coupable, continuer ses réserves et se plaire à briser un des plus beaux anneaux de la chaîne de nos miracles. Mais le bon temps de cette école est passé, et désormais,

1. « *Viator, siste, lege, mirare. Ex omni posteritate Petri in Pietrawin (quorum invisâ Deo avaritia patrum post triennem quietem villæ restitui fecit), nullam extitisse adhuc, qui, aliqua dignitate, honoreque insignitus, quive ulla mediocri bonorum affluentia, a fortuna dotatus spectaretur, prout iis patrius ipse redivivus minatus est et prædixit. Rus eorum gentilitium Janiszewo, ejusdem incolis familiæ, ita semper refertum manet, ut colonis agrariis non sit locus. Ipsi se, nobiles, proprio sudore sustentant, nec tamen evadunt locupletiores. Id nos quoque, hoc reliquo post Dugloszum temporum tractu, ex hominibus ejusdem gentis longævis, observata ab sese patrumque narrata. Recolentibus, indagazione accurata didicimus quod sane, in tot emergendi, per virtutem modis viisque, nobili in hac patria, stirpi nulli propemodum usuvenit. En quanti constat rerum Deo dicaturum injusta usurpatio!... Jam, sospes, abi et rumina.* »

2. Nous disons *une*, parce que, lors d'un séjour que nous fîmes à Rome en 1856, un historien polonais très-distingué, le comte de L..., nous traça sur une page de notre album le dessin d'un fragment de pierre récemment retrouvé, disait-il, à Pietrawin, et sur laquelle étaient inscrits et le nom de Pierre Milés, et quelques monosyllabes ayant évidemment trait au miracle. L'archéologie, nous disait-il, croit à la contemporanéité de ce fragment.

grâce à la renaissance actuelle des études hagiologiques, sous peine d'autoriser la négation de Lazare, tout catholique sera forcé de s'écrier avec Clément VIII : « *Petrum qui triennio ante obierat... e sepulchro surgere jubet*, à Pierre qui reposait depuis trois ans dans le tombeau il ordonne de se lever. » (*Brev. Rom.*, 7 mai).

---

# DEUXIÈME ÉTUDE

## TRIBULATIONS DE LA CRITIQUE A PROPOS D'UNE LÉGENDE.

---

### UNE LÉGENDE AU NEUVIÈME SIÈCLE.

1. Préambule historique. — 2. Notre-Dame de Ceica; exposé de sa légende. —  
3. Critique des Bollandistes. — 4. valeur des objections.

#### 1. — *Préambule historique.*

Nous venons de voir la critique de l'Église en présence d'un miracle au moyen âge. Il est temps de la voir aux prises avec la légende comme avec les difficultés qu'on lui suscite d'ordinaire. Puisque « c'est là qu'on nous attend », nous allons, en adversaire loyal, en choisir une des plus étranges, des plus difficiles à défendre, et, tout en la laissant dans son cadre traditionnel, nous avons la prétention de montrer ce qu'il en coûte parfois de peines et de frais pour arriver à ce mot d'un ancien : « *Opera et impensa perdidit*, j'ai perdu mes peines et mon argent. »

Tout le monde connaît la vénération ou plutôt le culte voué par l'Espagne à son illustre patron l'apôtre saint Jacques. On sait avec quelle reconnaissance elle lui rapporte ses gloires, ses victoires, ses grandeurs, son salut. C'est lui qui, en 844, fait remporter la célèbre victoire de Clavigium à Ramire I<sup>er</sup>, au moment où sa petite armée va se trouver anéantie par les cent mille Sarrasins d'Abdérane venu pour réclamer le tribut hon-

teux et annuel des cent jeunes vierges nubiles que depuis longtemps il prélève sur l'Espagne. A Ramire, désespéré et désespérant du succès, l'apôtre apparaît en songe, et lui promet pour le lendemain une victoire signalée sur ses ennemis. « Ne crains rien, lui dit-il, je serai là de grand matin, NE TIME! MANE ADERO. »

*Il y était* en effet; monté sur son *cheval blanc*, un drapeau de même couleur dans une main, dans l'autre une épée flamboyante, il précédait la petite armée, et, peu d'heures après, cet infime débris des forces royales si humiliées et si découragées la veille couchait sur le carreau 70,000 Maures, mettait le reste en déroute, brisait le joug de Mahomet, anéantissait l'immonde tribut des jeunes vierges et sauvait tout à la fois l'Espagne, la morale et le christianisme.

Clavigium semble n'avoir été que le début de ce long protectorat depuis exercé par l'apôtre sur le même pays et sur une infinité d'autres <sup>1</sup>.

4. Mentionnons seulement pour l'Espagne et pour mémoire : 1° en 1040, son intervention en faveur de Ferdinand I<sup>er</sup>, qui, sur le point de renoncer à la prise de Coïmbre, qu'il assiégeait depuis longtemps, reçut en songe, comme Ramire, la visite de l'apôtre, lui montrant les clefs de la ville et lui disant : « *je te les livrerai* demain », ce qui eut lieu en effet; 2° celle qui procura à Alphonse le Noble, à la tête d'une poignée de fidèles, la défaite de 200,000 Sarrasins à Tolosa; 3° enfin, la fameuse intervention qui décida la victoire de Xérès, en 1239, victoire qui fit dire aux Maures épouvantés : « Les chrétiens n'y sont pour rien, nous ne sommes vaincus que par ce redoutable cavalier qui planait sur nos têtes, au milieu de cinq autres vêtus de blanc comme lui, etc., etc. »

Au reste, ces sortes d'interventions n'avaient pas attendu saint Jacques pour revêtir les mêmes formes et porter les mêmes coups. Depuis les Machabées jusqu'à saint Jean de Capistran, sous les murs de Belgrade, elles *tapisent* pour ainsi dire l'histoire ecclésiastique.

Dans notre impartialité historique et philosophique, nous devons même ajouter, avec Cornelius à Lapeire, que dans le monde païen celles des Dioscures, Castor et Pollux, les rappellent en tous points, soit à la bataille du lac Régille, soit à la victoire de Paul-Émile sur Persée, soit à celle des Locriens sur les Crotoniates.

Partout *mêmes chevaux blancs*, mêmes effets, même unanimité de témoignages, mêmes monuments érigés sur les lieux, mêmes fêtes et mêmes souvenirs (voir dans notre 2<sup>e</sup> Mémoire, 1<sup>er</sup> vol., p. III, ce que nous avons dit de celle du lac Régille).

Tout se réunit pour faire de cette bataille un de ces grands faits nationaux devant lesquels l'histoire oublierait volontiers tous les autres. 1° Les principaux historiens de l'Espagne l'ont toujours signalé comme le point de départ de la gloire de leur patrie; 2° les temples élevés en son honneur subsistent dans ceux qui les remplacent; 3° sur les antiques verrières de Neranço et du monastère de Véga, la bataille reste illustrée par des artistes bien anciens. Les archives des cités renferment encore des diplômes et les pieux engagements que le Vatican conserve en double, de son côté; enfin l'Église dans son Bréviaire romain consacre deux magnifiques pages au récit dramatique et édifiant de la bataille, honneur exceptionnel réservé par elle au *saint combat* qui, dans toute la chrétienté, a fait donner au grand apôtre le surnom de « bon soldat, *bone miles* ».

Il y avait donc dans ce fait tout ce qu'il fallait d'affirmations, de preuves traditionnelles et d'importance, pour que la critique moderne s'en émût et essayât de l'enlever à l'histoire. Pour une science qui ne regarde pas à la suppression subite des cinq premiers siècles de Rome, la suppression d'une seule journée n'est pas une grande affaire, et, grâce à elle, Clavigium a fini par subir le sort commun, sous ce prétexte si connu que « les historiens n'en avaient pas *tous* parlé ».

Cependant, comme nous l'avons déjà vu pour tant d'autres faits, la réaction commence à s'opérer, et la capitulation se formule. « A l'heure qu'il est, dit-on, la majorité vote pour la restauration historique de Clavigium. » Bien plus, on en voudrait au moins deux; mais pour continuer à maintenir un peu d'indécision, on tient la balance égale entre Ramire I<sup>er</sup> et Ramire II, qui régnèrent à un siècle de distance. Nous verrons tout à l'heure ce qu'il en est <sup>1</sup>.

Examinons maintenant sous la rassurante égide des Bollandistes la légende annoncée. Voyons s'ils en ont dit le dernier mot, et s'il est facile d'imposer des bornes à un surnaturel qui n'en a pas et qui ne doit pas en avoir.

1. Voir entre autres, dans l'*Univers*, en 65 volumes, de M. Didot, le volume sur l'Espagne, p. 470, 494, etc., etc.

2. — *Notre-Dame de Ceica; exposé de sa légende.*

A peu de distance de la ville de Coïmbre, et sur les frontières occidentales du Portugal, est situé le célèbre ermitage de Notre-Dame de Ceica. La légende que nous allons raconter a la prétention d'en être l'origine, comme le château de *Monte-Major*, qui se trouve tout auprès, passe de son côté pour avoir été le théâtre et l'occasion de cette légende.

Les historiens de la renaissance qui l'ont étudiée et admise sont tellement respectables, que tout d'abord l'on s'étonne de son peu de retentissement à l'étranger; mais plus on avance dans l'étude générale des miracles, et plus on reste convaincu qu'il en est d'eux comme des saints, et que les plus grands sont probablement les moins connus. La même réflexion peut s'appliquer ici à la topographie, puisque le savant bénédictin Mabillon, dans l'« *Histoire de son Ordre* », a pu dire du célèbre couvent de *Lorvano*, qui va jouer ici un grand rôle : « Nous ne savons plus où placer ce monastère. »

Il existe cependant, et pour peu que notre légende soit vraie, il n'existe probablement pas un seul cloître, y compris Fulde et le Mont-Cassin, qui puisse se flatter d'avoir jamais possédé dans ses annales une page aussi mémorable.

Écoutons maintenant les Bollandistes.

Dans la grande monographie consacrée dans les *Acta Sanctorum* à saint Jacques le Majeur<sup>1</sup>, le Jésuite rédacteur (l'un des plus savants de Louvain), après avoir passé en revue toutes les apparitions de l'apôtre et les avoir proclamées *indubitables*, s'arrête tout à coup comme effrayé devant un fait intercalé dans cet ensemble de miracles *historiques*, mais qui, cette fois, lui paraît dépasser toutes les mesures et toutes les forces de sa foi. « C'EST LE PLUS STUPÉFIANT, dit-il, de tous ceux que j'aie rencontrés jusqu'ici; mais comme c'est un des nôtres<sup>2</sup>, le révérend père Knitellius, qui le garantit après l'avoir étudié à fond dans le savant Fer-

1. Boll., *Acta SS.*, 25 julii.

2. Un des jésuites.



mand<sup>1</sup>, dans de Britto, le grand annaliste de l'ordre de Cîteaux<sup>2</sup>, dans Élie de Sainte-Thérèse, Pierre de Marca et Léon de Saint-Thomas, historiens graves des Bénédictins<sup>3</sup>, enfin, dans LES PLUS VIEUX ÉCRIVAINS du Portugal et de l'Espagne, *ex vetustioribus scriptoribus*,... j'y fis grande attention. D'ailleurs, l'étonnement du père Knitellius ne le cédait pas au mien. « Je vais rapporter, dit-il, un fait tellement *incroyable*, que je lui refuserais tout examen si je ne le retrouvais pas rapporté par des hommes aussi sérieux, etc. »

Alors, ayant comparé le récit de Knitellius avec tous les autres, il le trouve d'une fidélité à toute épreuve, et se décide à le donner. Le voici<sup>4</sup>.

Au temps où, après l'anéantissement des rois goths par les mahométans, toute l'Espagne était courbée sous le puissant et exécrable joug de ces derniers, il ne restait plus, dans tout le Portugal, qu'un certain nombre de châteaux forts au pouvoir des chrétiens. L'un de ces châteaux se trouvait situé dans ce pays agréable et fertile arrosé par la *Munda*, dans les environs de Coïmbre, cette ville aujourd'hui si célèbre par l'enseignement de toutes les sciences divines et humaines. On peut le voir encore, car, situé sur le *vieux Monte-Major*, dont il porte le nom, il subsiste comme un des plus *nobles* de tout le royaume. Or, du temps d'Abdérame, autrement dit Almanzor, une multitude de cavaliers et de fantassins arabes étaient venus l'assiéger dans une proportion tellement immense, que les vastes campagnes qui l'entourent paraissaient avoir été envahies par des tourbillons de sauterelles.

Le siège fut terrible; mais les assiégés, si peu nombreux qu'ils fussent, déployaient une telle énergie, qu'elle les fit résister pendant trois ans, c'est-à-dire jusqu'au jour où, plus irrités que jamais, les Barbares, doublant le nombre de leurs hommes, de leurs provisions et de leurs engins, se décidèrent à enlever d'assaut la citadelle.

1. *In Genesim*, t. III.

2. *Historia monarchiæ Lusitanæ*, t. VI, c. xxvii.

3. *Histoire des Bénédictins en Portugal*, traité II, partie II, ch. vi.

4. Nous allons traduire nous-même le plus fidèlement, quoique le plus succinctement possible, le latin de Knitellius.

Le soin de sa défense était confié à un certain abbé Jean, de l'ordre de Saint-Benoît<sup>1</sup>. Celui-ci, voyant qu'il ne lui restait plus d'espérance, et que, sans aucune espèce de doute (*haud dubie*), le château serait enlevé et tous les habitants, sans exception, passés au fil de l'épée, prit une résolution aussi terrible qu'impie, résolution dont aucun siècle n'avait encore offert d'exemple, et que l'ignorance des temps, jointe à la pureté des intentions, rendait, même alors, inexcusables. « Amis, avait-il dit à tous ses compagnons d'infortune, nous sommes à bout de voie. Le château va être pris, et tous nous serons exterminés; quant aux femmes et aux enfants, nous sommes condamnés à les voir devenir la proie et le jouet de nos ennemis, ou bien encore, courbés sous le joug d'une intolérable servitude et forcés d'abandonner le christianisme pour l'infâme religion de Mahomet. Réduits à cette extrémité, ce qui me paraît tout à la fois le plus *convenable* et le plus sûr (*honestius ac securius*), c'est de commencer par *délivrer de la vie* ces objets de notre amour; après quoi, ne voulant pas leur survivre, nous pourrons faire une sortie vigoureuse et nous précipiter sur nos assaillants, dans les rangs desquels nous sommes certains de trouver la mort glorieuse que nous aura méritée notre courage. »

Ce discours de l'abbé Jean ayant plu à tout le monde (*placuit omnibus*), on le mit à exécution et il fallut peu de moments, hélas! pour que toutes les femmes, y compris les vieilles et tous les enfants sans exception, fussent égorgés de leur plein consentement par leurs parents et leurs amis. L'abbé avait, le premier, donné l'exemple en sacrifiant de sa propre main sa sœur et sa nièce.

Ce douloureux sacrifice une fois accompli, on brûle tout ce qui reste de précieux dans le château; puis, ouvrant toutes les portes à la fois, on se précipite avec rage sur l'ennemi, au cri *accoutumé* et mille fois répété de : « JÉSUS ET SAINT JACQUES, SECOURÉZ-NOUS ! » Et voilà que la fameuse intervention de Clavigium se renouvelle, que saint Jacques et la Vierge se mettent de la partie et que, grâce à eux, cette poignée de combattants met en

1. La traduction nous le représente comme ayant été général, avant son entrée dans les ordres; il était en outre oncle du roi Ramire I<sup>er</sup>, sous lequel se passaient ces événements.

déroute ces hordes de Barbares après en avoir massacré 90,000. Dans leurs camps délaissés, d'immenses richesses deviennent la proie de leurs vainqueurs. On les recueille, après quoi l'abbé ordonne le rassemblement général, dans la crainte qu'une poursuite nocturne de l'ennemi dans la profondeur des forêts ne fasse tomber la petite armée dans quelque piège malencontreux.

Cependant, on le croira sans peine, malgré l'ivresse d'un succès si manifestement providentiel, il restait au fond de tous ces cœurs un désespoir indicible à la pensée des victimes de la veille. On s'occupe déjà des obsèques que le lendemain dès l'aube on ira faire, obsèques dont la magnificence devra s'élever s'il se peut, à la hauteur de la douleur générale.

Effectivement, dès le lever du soleil, on aurait pu croire que toutes les fanfares de la veille avaient fait place pour toujours aux chants du désespoir et qu'on allait oublier à jamais toutes les gloires du triomphe. Ce n'étaient plus des vainqueurs, mais des vaincus qui allaient s'acheminer vers le lugubre donjon. On se met en route cependant, en adressant au ciel des prières et des supplications, et déjà l'on avance, lorsqu'on voit revenir à bride abattue deux des cavaliers portugais qui avaient déserté le camp dans la nuit pour se rendre au château... Mais, ô prodige! loin de pleurer comme l'armée, ces frères d'armes laissent percer la joie délirante qui les transporte, et, s'adressant à l'abbé, lui demandent gaiement « combien il leur *donnera* pour la grande nouvelle qu'ils lui apportent; on écoute sans comprendre et sans croire, car cette grande nouvelle, ce n'est rien moins que LA RÉSURRECTION GÉNÉRALE de tous ceux dont on pleure le trépas. Jean prend ces deux cavaliers pour des fous, hallucinés probablement par les grands événements de la veille; mais que dire, lorsque quelques autres, puis quelques autres encore viennent affirmer qu'ils ont vu, touché tous ces ressuscités, qu'ils ont *causé* avec eux et que, du reste, ils vont venir eux-mêmes à la rencontre de l'armée? Devant tant d'assurances, Jean comprend la vérité et voit dans tout ceci le complément du miracle de la veille; alors, plein de reconnaissance envers Dieu, il appelle Bermudo <sup>1</sup>, son neveu, lui ordonne de retourner à *Monte-Major*

1. Voilà ce qu'on appelle un détail *sincère*, car Jean est donné ici comme

avec la troupe et d'y réorganiser la garnison pour se mettre en mesure de résister à une nouvelle attaque possible et d'y rester jusqu'à ce qu'il lui signifie ses dernières intentions. Mais il ajoute que pour lui son parti est bien pris de finir ses jours à l'endroit même où Dieu lui a communiqué de si grandes faveurs. En vain les moines et les capitaines qui l'entourent essayent-ils de combattre cette détermination en lui représentant qu'elle ferait courir de grands risques à toute la garnison, qu'Abdérame ne manquera certainement pas de revenir à la charge et que l'absence d'un commandant tel que lui perdra tout : l'abbé leur réplique que sans Dieu il ne saurait jamais les sauver, et que, pour peu qu'ils aient foi dans la faveur divine, ils n'auront plus besoin de lui. Ses dernières volontés une fois signifiées, il fait présent de son cheval à Bermudo en souvenir de l'amitié qu'il lui porte, remplace par le froc monastique le plus humble et le plus pauvre le costume brillant qu'il étalait la veille, et donne l'ordre du départ à son neveu.

« On obéit, et l'on se met en marche pour le *Monte-Major* avec autant de joie qu'il y avait eu de désespoir lors du départ de la veille. Combien redoubla tout ce bonheur, lorsque en arrivant auprès des portes (ô clémence et puissance de mon Dieu !) toute la multitude des *égorgés* vint à la rencontre de ses chers bourreaux, brillante de santé et chantant des hymnes de fête et de reconnaissance pour de si grands miracles ! Qui pourra peindre l'ivresse mutuelle des uns en voyant et des autres en montrant les blessures hideuses et *béantes* de la veille entièrement cicatrisées et remplacées, sur toutes ces gorges guéries, *par une espèce de fil rouge*, nouveau miracle destiné à rester à jamais, leur a-t-il été dit par la Vierge, un monument du premier ?

« Bermudo entraîne aussitôt avec lui les neveux DÉCAPITÉS par Jean, et les lui ramène ; Théodemir (le prieur du monastère) et quelques-uns de ses principaux moines les accompagnent pour redoubler de supplications auprès de lui et lui représenter que dans le cloître des centaines d'âmes se perdront lorsque elles ne l'auront plus comme directeur. Jean constate et admire le nou-

oncle de Ramire, et dans l'histoire de ce roi on parle de son cousin Bermudo.

veau miracle, déclare qu'il ne risquera jamais de perdre plus tard peut-être, et honteusement, cette même ville qu'il a sauvée avec tant d'éclat, et que, pour ce qui regarde le monastère de Lorvano, il y aurait témérité de sa part à se charger du salut d'un si grand nombre d'âmes après avoir si terriblement compromis la sienne. Là-dessus Jean, intérieurement convaincu que l'heure de la pénitence vient de sonner pour lui, résigne le commandement de la ville entre les mains de Ramire, et celui de l'abbaye entre celles de Dom Théodemir.

« Ce grand renoncement une fois accompli, il se fait construire un petit ermitage dans lequel il passe le reste de ses jours dans une grande sainteté et comblé des faveurs spirituelles les plus surprenantes. Cet ermitage devint, par ses soins et par ceux du fils de Ramire, le célèbre pèlerinage de CEICA en l'honneur de la sainte Vierge, à laquelle on attribuait, dans ce miracle, une part encore supérieure à celle de saint Jacques. Depuis lors on y admire une image miraculeuse de Notre-Dame et de l'enfant Jésus, image que l'on disait tombée du ciel pendant la résurrection des décapités, et qui offre à son tour cette particularité si remarquable du *fil rouge* entourant le cou de la mère et de l'enfant comme il entoure celui de tous ces miraculés.

« Lorsque l'abbé Jean vint à mourir, les moines de Lorvano vinrent chercher ses dépouilles en grande pompe pour les réunir dans leur monastère à celles d'une multitude d'autres saints. Mais elles témoignèrent par leur poids excessif qu'elles ne voulaient pas quitter l'humble asile où elles reposent encore aujourd'hui<sup>1</sup>. »

### 3. — Critique des Bollandistes.

Du moment où l'historique Clavigium avait suscité tant d'opposants, combien ne devait pas en rencontrer cet appendice *bouleversant*, nous l'avouons !

1. La première partie de ce récit est puisée, comme nous l'avons dit, par les Bollandistes dans le père Knitellius et dans Fernand. Mais la seconde moitié (à partir de « *sur ces entrefaites* ») est tirée par nous de la 2<sup>e</sup> partie de l'*Histoire de Portugal*, l. VII, ch. xiv, publiée par le père de Britto, et que le Bollandiste de Louvain attendait avec impatience, ne la connaissant pas encore lorsqu'il fit son article.

Mais enfin à quelles sources pouvaient avoir eu recours tous ces annalistes du xvi<sup>e</sup> et du xvii<sup>e</sup> siècle ?

Laissons le père Fernand s'expliquer à cet égard à la fin de son récit : « Je me suis peut-être étendu plus qu'il n'eût été nécessaire sur cette admirable histoire, mais il m'a paru désirable que nos savants la tirassent des ténèbres et de l'oubli pour livrer à l'admiration de l'univers un des faits qui proclament le plus haut la toute-puissance de notre Dieu et de sa glorieuse Mère. *Ce n'est pas seulement une tradition non interrompue* qui nous a servi de témoignage à cet égard, mais LES ARCHIVES MÊMES DU MONASTÈRE DE CITEAUX qui, élevé sur l'emplacement et en l'honneur du miracle, aussitôt après la guerre, subsiste encore aujourd'hui <sup>1</sup>. »

Quant à de Britto, placé plus tard par le général de son ordre à la tête de cette maison, et chargé, en raison de sa science profonde, de la rédaction des *Annales* de Cîteaux (pour le Portugal), on comprend que personne ne fut mieux placé que lui pour étudier les traditions, les manuscrits et les monuments sur lesquels reposait toute cette épopée.

Il fut, il est vrai, un peu combattu dans ses appréciations par le bénédictin Yépés, mais le Bollandiste examine avec soin le travail de ce dernier, et il lui paraît « rempli d'*oscillations* et peu fidèle dans la traduction des premiers écrivains. » Cette remarque acquiert une grande autorité lorsque l'on voit le même auteur Yépés censuré à Coïmbre, en 1644, et fortement grondé de ses doutes par Léon de Saint-Thomas, historien *de l'ordre de Saint-Benoît en Lusitanie* <sup>2</sup>.

Or, l'ignorance la plus honteuse pourrait seule arguer aujourd'hui de la crédulité et de la superstition de ces annalistes bénédictins. Qui ne sait que leur véracité était égale à leur science ? S'il en avait été autrement, on ne s'empresserait pas, comme on le fait de nos jours, de réimprimer ces livres monumentaux qui

1. Ce fut Alphonse-Henri I<sup>er</sup>, roi de Portugal, qui, en 1095, rempli d'admiration à la vue de ces archives et des miracles qui les confirmaient tous les jours (lui-même avait été guéri), éleva ce nouveau monastère de Lervano et le donna aux moines de saint Bernard ou de Cîteaux.

2. Traité II, partie II, ch. VI.

furent leur gloire et dont on avoue que la science ne peut plus se passer désormais <sup>1</sup>.

Mais l'enquête de ces hommes ne se bornait pas, comme on le croit, à l'étude des manuscrits. Les preuves écrites ne suffisant pas à un Pierre de Marca, c'est lui-même qui nous affirmera <sup>2</sup> que, « voulant lever, s'il était possible, *toute espèce de doute* à ce sujet, il s'était rendu, en 1636, à Monte-Major ; que là, sur les lieux, pour savoir bien au juste ce qu'on y pensait de cette tradition, il avait pris à part et écouté religieusement ce que les hommes les plus instruits lui diraient à ce sujet, et que ces derniers avaient fait bien mieux encore que de parler, puisqu'ils lui avaient montré PLUS DE TRENTE DESCENDANTS DE CES ANCIENS DÉCAPITÉS, PORTANT ENCORE AU COU, conformément à l'ancienne prédiction, LE FAMEUX FIL ROUGE que l'on a vu de tout temps sur l'image de la chapelle. »

Léon de Saint-Thomas veut à son tour vérifier par lui-même, et, après avoir constaté les mêmes choses, il ne se permet plus *aucun* doute. Enfin, ce qui ébranle le plus l'auteur de notre article, c'est que son confrère le jésuite Vasconcellius veut faire aussi le pèlerinage et en rapporte les mêmes affirmations. Il compare les cicatrices des descendants avec celles des images, et l'analogie est parfaite. « ON PEUT ENCORE S'EN ASSURER AUJOURD'HUI, dit-il, *quam nostra ætate adhuc videre est.* » Il a vu en outre les ossements de l'abbé Jean placés auprès de l'autel de l'ermitage, situé à deux cent cinquante-cinq pas du monastère, du côté de l'occident, et ces ossements justifient la tradition, qui donnait onze palmes de hauteur à l'abbé <sup>3</sup>.

Voilà certes un genre de preuves tout nouveau emprunté à L'HÉRÉDITÉ PHYSIOLOGIQUE, et nous avons tort de dire tout nouveau, car nous le retrouverons encore et plus d'une fois dans quelques-uns de nos appendices.

Après ces espèces de *hors-d'œuvre* démonstratifs viennent enfin les MONUMENTS. Sur cette tombe où reposent les ossements

1. Tout le monde sait, par exemple, que l'on réédite à nouveau leur grande *Histoire littéraire de la France*.

2. *Marie Hispanie*, l. III, c. xxx.

3. Vasconcellius, *Anacephalensibus Lusitanice*, p. 259.

de l'abbé Jean il y a une inscription, et dans les archives du monastère on vous montre deux DIPLÔMES, dont l'un est l'acte de donation de Ramire à Jean après la bataille, et l'autre l'acte de renonciation de l'abbé, rendant au roi la propriété de Monte-Major et conférant celle du monastère au prieur Théodemir.

Voyons ce qu'il en est de l'építaphe tumulaire. D'abord, c'est de Britto qui, en sa qualité de supérieur général, a été chargé de la rétablir lui-même sur l'ancienne devenue absolument illisible pour les pèlerins. Bien loin de vouloir en imposer en donnant à la nouvelle pierre un cachet de vétusté, il avoue naïvement que *c'est lui* qui l'a placée, et se contente d'en appeler à tout le pays qui connaissait la précédente et qui aurait pu si facilement relever la moindre inexactitude.

La voici telle qu'elle est superposée sur l'ancienne :

« ICI REPOSE JEAN, JADIS ABBÉ DU MONASTÈRE DE LOR-VANO, ONCLE DE RAMIRE, PREMIER ROI DE LÉON, LEQUEL, DANS L'AN DU SEIGNEUR DCCCL (850), CHARGÉ DE DÉFENDRE AVEC UNE POIGNÉE DE CHRÉTIENS LE MONT-MAJEUR CONTRE ABDÉRAMÉ, DEUXIÈME ROI DE CORDOUE, APRÈS LUI AVOIR TUÉ LXX MILLE SARRASINS, AVAIT VU RESSUSCITER PAR L'INTERVENTION DE LA VIERGE SAINTE ICI PRÉSENTE (*HUJUS*) LES FEMMES ET LES ENFANTS QUI AVAIENT ÉTÉ MIS A MORT PAR SON CONSEIL <sup>1</sup>. »

« JOANNES MONASTERII LAURBANENSIS QUONDAM ABBAS, RAMIRI PRIMI LEGIONEN REGIS PATRUUS, QUI ANNO DOMINI DCCCL, MONT-TEM MAJOREM TUTATURUS, ABDERRANEN II CORDUBÆ REGEM (TRUCIDATIS LXX SARRACENORUM MILLIBUS) PARVA CHRISTIANORUM MANU DEBELLAVERAT, MULIERESQUE AC PARVULOS, SUO CONSILIO OCCISOS, HUIUS SACRÆ VIRGINIS INTERVENTU AD VITAM RESTITUTOS CONSPEXERAT, HIC TUMULATUS JACET. »

1. On s'étonnera peut-être qu'il ne soit pas ici question de saint Jacques, mais il faut savoir que la tradition disait que ces résurrections avaient été opérées par la Vierge seule pendant la bataille. Or, dans ce petit ermitage, il ne pouvait être question que de ce fait et de l'abbé Jean.



Voyons maintenant l'acte de donation de Ramire à l'abbé Jean.

« AU MOM DE L'INDIVISIBLE ET SAINTE TRINITÉ, CECI EST L'ACTE DE DONATION TESTAMENTAIRE par lequel moi LE ROI RAMIRE, aidé par l'inspiration divine, FAIS DON à vous, abbé Jean, et à vos moines de Lorvano, et en l'honneur des saints,... de toutes les possessions que j'ai arrachées aux mains d'Albamath, et de toutes les provenances de la terre du Mont-Majeur que vous avez si bien défendue contre les Maures... Et moi, pour le rachat de mon âme et de celle de mes parents sur cette terre, je vous donne sur la propriété de la Vierge Marie tous les ans cinq cents *solides*, cinquante bœufs et cent brebis, etc. Et vous, vous prierez pour moi, pour mon royaume et mes enfants. Et s'il se trouve QUELQU'UN qui essaye de rompre les sceaux de ce papier, IL FAUT que l'on commence, quel qu'il soit, PAR LE PRIVER du corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et qu'il aille expier son crime avec les scélérats au fond du Tartare.

« DATE DU TESTAMENT: SIX MARS DE L'ÈRE DCCCCLXXXVI (986 <sup>1</sup>).

« Confirmé par Ramire, roi, Ordonius, roi, Sisnandus, Sylvius, etc. etc <sup>2</sup>. »

Enfin, voici la renonciation de l'abbé au legs de Ramire en faveur de son prieur Théodemir.

1. Cette date est à remarquer.

2. « IN NOMINE INDIVIDUÆ SANCTÆQUE TRINITATIS, DONATIONIS ET TESTAMENTI CHARTA HÆC EST. EAM FACERE STATUI EGO REX RAMIRUS, ADJUTUS DIVINA INSPIRATIONE, VOBIS JOHANNI ABBATI ET VESTRIS MONACHIS DE LORVANO, pro honore sanctorum... de possessionibus illis totis quas tuli ego de manibus Albamath, et proventibus quos vos habere tenetis in villa Monte-Major, quod illum bene locum defendatis de Mauris... Et ego pro mea redemptione animæ meorumque parentum in terra, do vobis de sancta Maria quotannis solidos quingentos, boves quinquaginta, centum oves, etc., etc. Vos pro me orabitis et meo pro regno, meaue progenie, et si aliquis vero homo fuerit, quisquis ille, testamenti chartam ipsam temptaverit ut erumpat, sit imprimis segregatus a Domini nostri corpore et sanguine Jesu-Christi, et pœnas cum sceleratis luat Tartari demersus barathro; testamenti series, sex mense martio *Era DCCCCLXXXVI*.

« Ramirus rex confirmat, Ordonius rex confirmat, Sisnandus, Sylvius, etc., etc. »

« AU NOM DE LA SAINTE ET INDIVISIBLE TRINITÉ, LE PÈRE, LE FILS ET LE SAINT-ESPRIT, CECI EST LE PAPIER TESTAMENTAIRE PAR LEQUEL MOI, L'ABBÉ JEAN, JE RENONCE à jamais à mon monastère de Lorvano et en fais don à vous, abbé Théodemir, et à vos frères. Parce que moi, après les grands travaux et les grands périls que j'ai endurés et bravés dans le château du Mont-Majeur contre les Sarrasins qui voulaient le détruire et me prendre, par la bonté de mon Dieu je les ai vaincus, et en ai détruit environ soixante-dix mille tant dans le fleuve que par le fer; et parce que Dieu PAR UN PRODIGE UNIQUE A RENDU LA VIE A CEUX QUI AVAIENT ÉTÉ DÉCAPITÉS D'APRÈS MON CONSEIL, et à raison des autres grâces qu'il m'a faites, comme je vois ledit château en paix, je le donne et le remets aux mains du roi Ramire à qui appartient cette terre, et sur la terre de la Vierge Marie je vous donne entre autres à vous, abbé Théodemir, le monastère, tant en raison de votre bonne conduite que pour le secours que vous m'avez apporté contre les Sarrasins au Mont-Majeur. Ainsi donc, tant que je resterai enfermé dans ma petite cellule de *Aleoupaz*, vous, aux fêtes anniversaires des Apôtres <sup>1</sup>, ordonnez à l'un de vos prêtres associés de m'apporter le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Donnez-moi une tunique, un capuchon <sup>2</sup>, quelques légumes,... etc.

« Si quelqu'un essaye de contrevenir à ces volontés, qu'il soit maudit et souffre les peines de l'enfer avec le traître Judas. Amen. Série vi des kal. de janvier, ère DCCCCLXXXVIII : Jean, abbé, j'ai confirmé de ma main ✠.

« Le roi Ramire confirme, Théodemir confirme, le comte Sylvius, Cyndescalus, Hermegildus, Sozomenus, Armia, Deodatus, confirment, etc. etc. <sup>3</sup>. »

1. On ne répond pas de la phrase *in natalitiis de apostolis*.

2. Il en est de même du mot *capopelem*, qui ne se trouve pas dans Noël.

3. « IN NOMINE indiv. sanctæque Trin. P. et F. et Sp. Hæc est charta testamenti donationis et abrenuntiationis perpetuæ quam ego Joann. abbas facio de meo monasterio de Lorvano vobis Theodemiro abbati et fratribus vestris. Quoniam ego post labores multos et pericula quæ portavi in castro Monte Maggior contra Sarracenos qui locum illum destruere et me cattivare volebant, et illos per Dei pietatem vici et plus minus septuaginta mille in fluvio et arrancada mactavi; et quoniam Deus prodigium unum ostendit,

Que va dire et faire maintenant notre Bollandiste de Louvain devant une tradition si générale, des enquêtes historiques si multipliées, devant une telle concordance de temples, de titres de propriété, et de preuves matérielles en faveur de la tradition, y compris l'accord du *fil rouge* héréditaire avec la prédiction de sa durée?... Tout cela ne forme-t-il pas un faisceau trop serré en apparence pour que l'artifice humain ait pu s'y glisser, quelque habile qu'on le suppose?

Encore une fois, comment faire? Évidemment notre excellent critique est au bout de ses forces. « Loin de moi, s'écrie-t-il en terminant, loin de moi la coupable pensée de raccourir le bras de Dieu!... Lorsqu'on est bien *forcé* d'accepter l'apparition de la sainte Vierge à saint Jacques, à *Notre-Dame del Pilar*, miracle confirmé par celui du jeune homme dont la cuisse coupée repoussa à l'instant,... on peut accepter tout : et quelque exceptionnel que puisse être le miracle qui nous occupe, je m'incline; et *si ces derniers titres et inscriptions sont sincères*, je l'avoue bien franchement, JE SUIS FORCÉ DE ME RENDRE TOUT A FAIT. »

Ainsi la parole est engagée!

Mais admirez la ténacité de ces grands critiques! Celui-ci a le bonheur de rencontrer *une* contradiction chronologique, et le voilà dispensé de s'agenouiller. Une différence de quelques mois dans *deux* chiffres va peut-être le sauver, et dans tous les cas lui donner du bon temps. *Il attendra* donc « que de *Britto* publie son second volume de la *Monarchie portugaise* », et s'il

vitamque dedit occisis quos de meo consilio decollaverant, et propter multa bona alia quæ de manu divina recipi. cum jam video præfatum castrum in pace, do illud et pono in manus Ramiri regis, cujus est terra ista; et de sancta Maria, cum aliis pluribus, monasterium vero do vobis Theodemiro, tam pro bona vivenda vestra quam propter soccorsum bonum datum nobis a vobis contra Sarracenos in Monte Major. Taliter dum ego remaneam in brevis de Aleoupaz in cellula una, vos in natalitiis de apostolis jubeatis unum præbyterum sociatum, qui det mihi communionem corporis et sanguinis Domini N. J.-C.; detisque mihi tunicam et capopelem unam et aliqua legumina domumque. Si quis contra hoc venire temptaverit, sit ille talis maledictus et cum proditore Juda inferni pœnas perferat, amen. Series VI, kalend. januarii. Era DCCCCXXXVIII, Joannes abbas propria manu roboravi ✠.

« Ramirus rex confirmat, Theodemirus confirmat, Sylvius Comes, Cyn-descalus et Hermegildus, Sozomenus, Armia, Deodatus. »

donne à sa difficulté une solution quelconque, alors, il le jure,...  
*« rien ne pourra plus l'arrêter ».*

Or, la contradiction, la voici, et elle est grave... en apparence : Ramire figure comme signataire sur la renonciation de décembre 850 et il *était mort* au 1<sup>er</sup> février de la même année, comme en fait foi pour tout le monde l'inscription tumulaire toujours subsistante dans la cathédrale d'Oviedo!

Donc l'acte de renonciation est nécessairement apocryphe!...  
 Voyons la valeur de l'objection.

#### 4. — Valeur des objections.

Intérieurement convaincu de notre insuffisance personnelle pour la solution du problème, mais intuitivement certain de sa simplicité, nous allions frapper dernièrement à une toute modeste porte de la rue *Notre-Dame-des-Champs*, sachant fort bien que celui qui viendrait nous l'ouvrir n'en était pas moins riche... en fait de science, ni moins généreux pour les pauvres... altérés de vérité. Sans entrer dans la légende, nous lui soumîmes cet imbroglio des deux dates partant en même temps de l'*ère Julienne* et de l'*année de l'Incarnation*, concordantes d'ordinaire quoique séparées, comme on le sait, par trente-huit années d'écart apparent. Notre savant réfléchit un moment, puis me donna cet ultimatum : « Je n'ai ni le texte de votre Bollandiste, ni le temps de l'étudier, mais tout ce que je puis vous dire, c'est qu'à première vue je crois entrevoir que la difficulté n'en est pas une; cette balourdise de faire signer un homme onze mois après sa mort est ou trop niaise ou trop osée pour qu'on puisse la prêter à personne et surtout à un homme du mérite de de Britto, lorsqu'il s'en proclame l'auteur. Je parie pour lui dix contre un, et si son adversaire n'était pas bollandiste, je parierais cent contre *zéro*. »

L'abbé G... avait raison. Tout en se refusant, il parlait exactement comme l'*Art de vérifier les dates*, ce chef-d'œuvre des Bénédictins de Saint-Maur : « Combien ne faut-il pas, dit ce TRAITÉ MAGISTRAL, d'attention et de discernement pour ne pas prendre le change sur tant de dates obscures et embrouillées? Quelle témérité d'en juger précipitamment, comme si elles ne

renfermaient aucune difficulté! Ces dates, vient-on nous dire, ne s'accordent pas avec notre calcul, donc elles sont fausses, et les chartes ou les chroniques qui les renferment n'ont aucune autorité. Ainsi raisonnent d'ordinaire les demi-savants qui osent prononcer sur des choses qu'ils n'entendent pas » (édit. in-fol., p. ix).

Rien n'est plus vrai; et pour notre part que d'exemples n'avons-nous pas déjà signalés de ces jugements *mathématiques* en apparence et mensongers en réalité! Sans revenir à la grande méprise relative à l'évangélisation des Gaules, n'avons-nous pas vu l'assistance spirituelle de saint Ambroise aux obsèques de saint Martin impitoyablement rejetée par Baronius, parce que le premier était, soi-disant, mort avant le second? Appuyé sur le savant cardinal, qui ne s'est cru fondé à crier à la légende et aux superstitutions?... Mais aujourd'hui la date est irrévocablement fixée, et c'est précisément dans la *légende* qu'on la trouve juste.

En thèse générale, méfiez-vous de l'objection *mathématique*, c'est-à-dire qui ne s'appuie que sur un chiffre.

Du reste, pour en revenir à celle qui nous occupe, le Bollandiste, sentant bien que l'épithète de *falsificator* ne saurait convenir à de Britto, la remplace bientôt par celle d'*imperitus* (malhabile); mais elle n'est pas plus admissible, car, à défaut d'autres, le frère cuisinier de son couvent lui eût signalé sur-le-champ sa maladresse, ne fût-ce que dans l'intérêt de la maison.

Mais dans sa chronologie de Britto a l'air au contraire de pressentir la possibilité d'une querelle, et soin de prévenir ses lecteurs qu'il s'appuie avant tout sur Moralès, auteur considérable, secrétaire du roi Philippe II et professeur à l'Université d'*Alcala*. Or, nous cherchons et voyons que ce Moralès (dans sa *Chronologie d'Espagne*, l. XIII, p. 87) a bien soin de recommander « qu'on ne se laisse jamais décourager par les contradictions apparentes de la chronologie, qui tiennent souvent aux années *bissextiles* »; et pourquoi cela? sinon « PARCE QUE, DANS CES ANNÉES, L'ANNÉE DU CHRIST COMMENÇAIT SOUVENT A NOËL ».

A Noël! voilà le trait de lumière! Car, nous reportant à l'*Art de vérifier les dates*, nous y lisons que « en Espagne comme en beaucoup d'autres pays, et notamment dans nos provinces méridionales, l'année du Christ commençait souvent dès le mois de

mars, mais le plus souvent à Noël. » Et après en avoir cité beaucoup d'exemples, il ajoute : « Tout cela fait voir quelle attention il faut apporter à la lecture de ces anciens monuments, et d'autant plus que ceux qui commencent l'année de cette manière n'en avertissent jamais. Ils datent tous de l'année de l'Incarnation, mais sans vous dire s'ils la commencent en mars, à Pâques ou à Noël <sup>1</sup>. »

Or, dans le cas présent, on ne peut même pas faire ce dernier reproche à de Britto, car d'accord avec Moralès qui avait ajouté à son dire : « En 850, par exemple, il y avait déjà sept jours d'avance sur l'ère ordinaire, » il s'exprime ainsi dans son tome II de la *Monarchie de Portugal* (que notre Bollandiste, il est vrai, se plaignait de ne pas avoir, mais que nous nous sommes fait traduire) : « CETTE RENONCIATION DE L'ABBÉ JEAN fut approuvée et signée par Ramire le 27 décembre 850, jour de la Saint-Jean, DANS LA DEUXIÈME OCTAVE DE NOËL PENDANT LAQUELLE COMMENCE L'ANNÉE DU CHRIST, c'est-à-dire trente-six jours avant la mort du roi <sup>2</sup>. »

Donc, bien loin d'être un *falsificator* et un *imperitus*, de Britto était au contraire un savant très-punctuel et très-logique. La signature et la mort dataient bien de 850, mais on prenait le 3<sup>e</sup> jour de l'année pour son 4<sup>e</sup> avant-dernier ; donc le roi pouvait signer... trente-six jours avant sa mort. Nous nous flattons qu'à partir d'aujourd'hui l'objection n'existe plus, et que dans la prochaine édition des *Acta Sanctorum* on voudra bien la déplorer <sup>3</sup>.

Il est une autre objection que l'on pouvait tout aussi bien soulever. C'est la présence sur ce même acte des deux signatures : Ramire, roi, et Ordonius (son fils), roi. On pouvait dire : Vous voyez bien que le premier était mort, puisque son fils régnait...

1. P. 8 et 9.

2. *Monarchia Lusitaniæ*, c. vii, de la page 310 à 320. « Renuncia aos vinte e sete do mez de x<sup>o</sup>, dia de são João segunda oitava de natalem, dia em que começou o anno de Christo oitocentos e cincoenta, trinta e seis dias antes del-rey morrer. »

3. Le célèbre jésuite Mariana, dans sa belle *Histoire d'Espagne*, est tombé dans la même faute ; mais comme elle est formulée à peu près dans les mêmes termes que celle de notre Bollandiste, son contemporain, il est clair que l'un de ces deux pères a fait tomber l'autre.

La difficulté ne serait pas plus embarrassante que l'autre, car dans l'*Histoire d'Espagne*, par MM. Lavallée et Guérout<sup>1</sup>, nous lisons ces mots : « Du consentement des grands de son royaume. trois ans avant sa mort, Ramire avait associé à son gouvernement Ordonius, son fils, » c'est-à-dire qu'ils étaient rois tous les deux. Voilà encore une de ces *bérvues* qu'un faussaire *qui se respecte* n'imaginera jamais. Or, deux bérvues à propos du même acte, ce serait un peu trop.

Mais comme on n'en comptait qu'une, en dernière analyse que reste-t-il de tout cela?

1° Une grande leçon de critique relative surtout aux objections *mathématiques*.

2° L'explication de ces oscillations de tous les historiens espagnols, les uns voulant un *clavigium*, les autres en voulant deux (comme Sébastien), les uns rapportant tout à Ramire I<sup>er</sup>, les autres à Ramire II, les uns voyant saint Jacques partout, les autres, en raison de la multiplicité, ne le voyant plus nulle part. Quant à nous, nous ne demandons pas mieux que de voir, non pas deux *clavigium*, mais deux analogues de *clavigium*, puisque l'histoire m'en montre dix autres.

Restent les *proportions* du miracle. Que le rationaliste en soit épouvanté, rien de plus logique, puisque la guérison d'un *bouton* par un signe de croix suffirait avec raison à le faire évanouir : il ne compte donc pas. Mais le protestant qui accepte, comme Tholuck, les miracles des six premiers siècles, ou comme Middleton, l'illogisme de leur suppression dans la suite (p. 185); puis avant tout le catholique, qui doit pour le moins les admettre en *principe*,... sur quelles raisons pourront-ils fonder leur répulsion?

L'apparition des cavaliers? L'histoire profane, l'Ancien Testament, et à plus forte raison l'histoire de l'Église, nous les montrent partout. — Le chiffre inouï de la résurrection collective? D'abord on ne le donne pas, mais lorsque le Bréviaire romain attribue soixante-trois résurrections à saint Patrice, et que la tradition fondée sur la *confession* lui en accorde dix-neuf simultanées, qui donc nous donne le droit de poser une limite? —

Serait-ce la cicatrice rouge des décapités? Mais nous l'avons déjà vue plusieurs fois affirmée dans la *Vie des saints*, et cette fois ce sont cinq historiens du xvii<sup>e</sup> siècle qui vont la constater eux-mêmes sur les descendants à la *quinzième* génération. — Enfin quoi? l'obscurité de cette légende et l'immense effet qu'elle aurait dû produire? Il faut être ou bien jeune pour s'étonner de ce silence quand on a vu les Juifs assister, sans les croire, aux miracles de Jésus,... ou bien incroyant à l'Évangile, puisqu'il nous a prophétisé des miracles, qui tout en étant bien plus nombreux et bien plus grands que les siens, *majora*, ne trouveraient plus que de l'incrédulité.

Eh bien donc, que faut-il faire? Faut-il, va-t-on nous dire avec indignation, — réintégrer cette légende dans l'histoire, comme on l'a fait pour sainte Ursule et quelques autres? — Évidemment nous en aurions le droit, au moins vis-à-vis des Bollandistes, puisqu'ils ont tout accepté, sauf le *chiffre* qui les fait perdre. Il y a là comme une dette d'honneur et de jeu qui les regarde; mais en raison de la *galerie* qui nous entoure et qui ne connaît même pas bien les règles de ce jeu, nous laisserons la légende... *dans la tradition*; et s'il faut être encore plus vrai, nous l'y laisserions dans tous les cas, parce qu'en dépit de ses diplômes, de ses monuments et de ses inscriptions, l'Église paraît ne l'avoir pas connue. Eût-elle l'autorité de l'évidence, n'ayant pas en sa faveur l'*évidence de l'autorité*, la grande sanction lui manque et la convenance seule exige que nul ne la lui donne : mais il ne s'ensuit pas qu'elle soit fausse. Dans tous les cas, notre but n'en sera pas moins atteint, si nous avons réussi à prouver la vitalité de certaines légendes (même du ix<sup>e</sup> siècle) et le mal qu'elles peuvent donner, par leur force de résistance, à tous leurs détracteurs de bonne foi.

---





# APPENDICES

AUX SIX PREMIERS SIÈCLES



# APPENDICE A

SE RAPPORTANT A TOUS LES SIÈCLES

« FAUSSES RÉSURRECTIONS, REVIVISCENCES APPARENTES <sup>1</sup>  
ET EXCEPTIONNELLES DES PAÏENS. »

---

1. — Fausses résurrections. — 2. Les reviviscences apparentes, ou réanimations.  
3. — Résurrections exceptionnelles des païens.

## 1. — *Faussez résurrections.*

L'histoire thaumaturgique des païens nous vient merveilleusement en aide pour prouver l'impuissance de leurs dieux et de leurs hommes à opérer une vraie résurrection. Juste, généreux même à leur égard, nous leur avons accordé autant de prodiges qu'il était en notre pouvoir de le faire; on peut donc nous en croire lorsque, après les avoir bien écoutés, nous leur refusons absolument cette puissance exceptionnelle qui d'un corps et d'une âme définitivement séparés REFAIT intégralement cet admirable *composé* que l'on appelle UN HOMME <sup>2</sup>.

Si la partie fabuleuse du paganisme essaye parfois d'illustrer son répertoire magique par un succès qui le dispenserait de tous les autres, son histoire, au contraire, se montre tellement sobre à cet égard et tellement hésitante, qu'elle équivaut à une confession d'impuissance.

On nous dispensera, sans aucun doute, de discuter avec les poètes et de nous inquiéter beaucoup, soit de la délivrance d'Alceste, par

1. Voir dans l'*Introduction* la différence de ces deux expressions.

2. « Anima rationalis et caro unus est homo », dit admirablement saint Thomas, « l'âme raisonnable et la chair constituent un homme ».

Hercule, délivrance médicalement expliquée par Plutarque <sup>1</sup>, soit de celle d'Eurydice par Orphée, dont la fatale curiosité prouve à elle seule le peu de foi, soit de la découverte de ce grand *secret* trouvé mais si bien gardé par Isis, qu'elle ne l'appliqua jamais qu'à son fils Horus <sup>2</sup>.

On nous pardonnera encore de ne pas entrer dans les détails de la pharmacopée *résurrectionnelle* des païens et de ne pas tenir grand compte des fameuses herbes *Balin*, *Draco*, *Thylone*, etc., avantageusement remplacées, disait-on, par le *miel* qui ressuscita Glaucus, ou par le simple parfum des vieux cothurnes brûlés d'Hercule <sup>3</sup>.

Décidément, tous ces remèdes ont trop perdu de leur vertu pour en parler davantage.

D'ailleurs, Jupiter avait dû les maudire avec ceux qui les employaient, puisque, jaloux de tous ces résurrectionnistes, il avait fini par les foudroyer en masse, depuis Amalagauras jusqu'à Esculape, en raison de tous les morts dont ils faisaient tort à Pluton.

A propos de cet Esculape, Aristide le rhéteur s'était vanté d'être lui-même un des ressuscités du même dieu; mais lorsqu'on se reporte aux dix mille remèdes plus meurtriers les uns que les autres, par lesquels ce fils d'Apollon avait abîmé pendant vingt ans la santé de son favori, on ne voit pas trop entre quelles phases de ce traitement homicide on aurait pu placer une seule résurrection <sup>4</sup>.

Élien, il est vrai, toujours à propos du même dieu, nous affirmait avec non moins d'aplomb que ses prêtres s'étant avisés, en son absence, de couper la tête à un malade, « pour extraire un *lombric qui lui dévorait les entrailles* », et n'ayant jamais pu remettre cette tête à sa place, Esculape avait tout réparé facilement, non sans avoir grondé d'importance son *clergé* du beau coup qu'il avait fait <sup>5</sup>.

Voilà probablement une des merveilles qui auront surexcité la jalousie de Jupiter et de Pluton. On le comprend d'autant mieux que le père des dieux lui-même n'était pas fort, puisque Ovide nous ap-

1. Amator, p. 764.

2. Hérodote, l. II, Euterpe, 324.

3. Voir Athénée, IX.

4. Voir notre 2<sup>e</sup> Mémoire, au chapitre de la *Théurgie sacerdotale*, la note consacrée à ce fanatique.

5. Élien, *de Natura animalium*, l. IX, c. xxxiii. Il y a quelque chose de bien plus renversant que le fait lui-même : c'est que dernièrement, en haine du miracle, un protestant anglais ait osé s'appuyer sur une telle niaiserie, pour opposer les résurrections païennes aux résurrections catholiques.

prend que dans un repas trop célèbre ayant ressuscité le jeune Pélops dont Cérès avait déjà mangé une épaule, il ne put jamais remplacer celle-ci que par une épaule d'ivoire. On en conviendra, tout cela ne ressemble guère à la réintégration *intégrale* exigée dans nos procès de canonisation. Or, quand le père des dieux et des hommes en est encore, en fait de miracles, à l'enfance de l'art, jugez de ce que peuvent faire... les enfants.

Quant aux héros *résurrecteurs* d'alors, on les cite bien plus rarement encore que les dieux, et pour cause... Empédocle, il est vrai, grand philosophe et grand thaumaturge, fut proclamé dieu pour avoir ressuscité Panthia, femme d'Agrigente, restée morte, disait-on, pendant sept jours. Héraclide a même composé sur ce seul fait un livre célèbre (περί τῆς ἀπνους, sur le manque de souffle), livre cité par Origène en preuve de la possibilité des résurrections <sup>1</sup>. Mais arrive ici le grand témoignage de Galien convenant du fait avec cette légère modification toutefois que : « les médecins ayant scrupuleusement examiné cette femme, avaient reconnu qu'il subsistait encore un peu de chaleur vers la région du cœur <sup>2</sup>. »

Il faut donc toujours en revenir à l'ultimatum, c'est-à-dire à la mauvaise plaisanterie de Démocrite <sup>3</sup>, et avec bien plus de sagesse encore à cette conclusion si rationnelle de notre grand pape Benoît XIV. « Jamais nous n'aurions vu les païens être frappés de stupeur et se convertir en masse devant les résurrections de morts opérées par nos saints, si leurs dieux en avaient fait autant de leur côté <sup>4</sup>. »

## 2. — Les reviviscences apparentes, ou réanimations.

Il ne suffit pas d'établir l'absence complète de résurrections miraculeuses chez les païens, il faut encore s'assurer si certaines simulations prestigieuses et certaines apparences physiologiques ne pouvaient pas donner le change, à cet égard, aux populations antiques. On ne sait que trop tous les dangers des catalepsies naturelles et des morts apparentes; nous ne nous occuperons pas de ce lugubre sujet; mais ne pourrait-il pas exister des catalepsies *indéfiniment* et *spirituellement* prolongées? Voilà ce qu'il nous faut examiner.

1. Origène, *contra Celsum*, l. III.

2. Galien, *de Locis affectis*, l. VI.

3. Voir *Introd.*

4. Benoît XIV, *de Beatificatione*, l. IV, pars I, cap. xxi.

Le plus remarquable exemple que nous en offre l'antiquité serait certainement celui d'Épiménide, endormi dans une caverne de la Grèce, jusqu'au jour où il en sortit tout radieux, après cinquante-sept ans de mort apparente. Or, cette aventure, si longtemps classée parmi les fables, pourrait bien aujourd'hui rentrer un peu dans l'histoire, puisqu'elle se renouvelle à volonté au plein soleil du XIX<sup>e</sup> siècle et de l'Asie, et cela devant une telle multitude de témoins européens, civilisés, instruits, et même rationalistes, qu'elle a fini par triompher de l'incrédulité générale.

Seulement, comme l'on n'admet plus aujourd'hui que les *nymphes* puissent jouer ici le rôle d'*endormeuses*, qu'on leur prêta à propos d'Épiménide, la science ne s'occupe plus que de la recherche du *procédé*. Et certes il en vaut bien la peine, car lors même qu'il ne s'agirait plus que d'une suspension naturelle et indéfinie du principe vital, la mort deviendrait un fléau indéfiniment consigné et n'atteignant plus jamais les mortels que lorsque l'ennui d'une telle vie vous forcerait à l'appeler.

Quoi qu'il en soit, et en attendant que le *procédé* soit trouvé, voyons un peu comment se passent les choses en Hindoustan.

Nous allons laisser la parole au grave et très-intelligent rédacteur d'une œuvre qui, sous une forme purement littéraire, ne le cède à aucune autre en savoir et en sincérité. Cette œuvre est le *Magasin pittoresque*.

Voici donc ce qu'on trouve dans le tome X, p. 405.

« M. Osborne, officier anglais qui a séjourné quelque mois dans l'Inde, a publié, il y a deux ans, la description de la cour du roi Randjit-Singh, bien connu de nos lecteurs. C'est dans ce livre écrit avec bonne foi que nous trouvons sur « les fakirs qui se font enter-  
rer » les détails suivants : « Le 6 juin 1838, dit cet officier, la monotonie de notre vie de camp fut heureusement interrompue par l'arrivée d'un individu célèbre dans le Pendjab. Il jouit, parmi les Sikhs, d'une grande vénération à cause de la *faculté* qu'il a de *rester enseveli sous terre aussi longtemps qu'il lui plaît*. On rapportait dans le pays des faits si extraordinaires sur cet homme, et tant de personnes respectables en garantissaient l'authenticité, que nous étions extrêmement désireux de le voir. Il nous raconta lui-même qu'il exerçait ce qu'il appelle son *métier* depuis plusieurs années. On l'a vu en effet répéter cette étrange expérience sur divers points de l'Inde. Parmi les hommes graves et dignes de foi qui en rendent témoignage, je dois citer le capitaine Wade, agent politique à Lodhiana. Cet officier m'a affirmé très-sérieusement avoir assisté lui-

même à la *résurrection* de ce fakir, après un enterrement qui avait eu lieu, quelques mois auparavant, en présence du général Ventura, du *Maharadjah* et des principaux chefs sikhs. Voici les détails qu'on lui avait donnés sur cet enterrement, et ceux qu'il ajoutait, d'après sa propre autorité, sur l'exhumation.

« A la suite de quelques préparatifs qui avaient duré quelques jours et qu'il répugnerait d'énumérer<sup>1</sup>, le fakir s'était déclaré prêt à subir l'épreuve. Le Maharadjah, les chefs sikhs et le général Ventura se réunirent près d'une tombe en maçonnerie construite exprès pour le recevoir. Sous leurs yeux, le fakir ferma avec de la cire, à l'exception de sa bouche, toutes les ouvertures de son corps qui pouvaient donner entrée à l'air. Puis il se dépouilla des vêtements qu'il portait. On l'enveloppa alors dans un sac de toile, et, suivant son désir, on lui retourna la langue en arrière, de manière à lui *boucher* l'entrée du gosier; aussitôt après cette opération, le fakir tomba dans une *espèce* de léthargie. Le sac qui le contenait fut fermé, et un *cachet* y fut apposé par le Maharadjah. On plaça ensuite ce sac dans une caisse de bois cadénassée et scellée, qui fut descendue dans la tombe : on jeta une grande quantité de terre dessus, on foula longtemps cette terre et on y sema de l'orge; enfin, des sentinelles furent placées tout à l'entour avec ordre de veiller jour et nuit. Malgré toutes ces précautions, le Maharadjah conservait des doutes; il vint deux fois, dans l'espace de dix mois, temps pendant lequel le fakir resta enterré, et il fit ouvrir, devant lui, la tombe; le fakir était dans le sac, tel qu'on l'y avait mis, c'est-à-dire froid et inanimé. Les dix mois expirés, on procéda à son exhumation définitive. Le général Ventura et le capitaine Wade virent ouvrir les cadenas, briser les scellés et élever la caisse hors de la tombe. On retira le fakir. Nulle pulsation, soit au cœur, soit au poulx, n'indiquait la présence de la vie. Comme première mesure destinée à le ranimer, une personne lui introduisit très-doucement le doigt dans la bouche et remplaça sa langue dans sa position naturelle. Le sommet de la tête était seul demeuré le siège d'une chaleur sensible. En versant *lentement de l'eau chaude sur le corps*, on obtint peu à peu quelques signes de vie. Après deux heures de soins, le fakir se releva et se mit à marcher en souriant.

« Cet homme vraiment extraordinaire raconte que durant son ensevelissement il a des rêves délicieux, mais que le moment du réveil lui

1. Donc ils étaient insignifiants.



est toujours très-pénible. Avant de revenir à la conscience de sa propre existence il éprouve des vertiges.

« Il est âgé d'environ trente ans ; sa figure est désagréable et a une certaine expression de ruse. »

Tel est le récit de M. Osborne. Vient ensuite un nouveau projet et de nouvelles promesses d'expériences sur lesquelles on finit par ne pouvoir plus s'entendre. « Mais, reprend M. Charton, ces hésitations et ces craintes du fakir sont-elles des preuves péremptoires contre lui?... Nous avouons que *nous ne pouvons douter*, d'après le nombre et le caractère des témoins, qu'il ne se soit fait *souvent* et réellement enterrer... M. Osborne cite en note un extrait de la topographie médicale de Lodhiana du docteur Mac-Gregor, médecin anglais qui a assisté à l'une des exhumations, et qui, témoin de l'état de léthargie du fakir et de son retour graduel à la vie, cherche sérieusement à l'expliquer. Un autre officier anglais, M. Boileau, dans un ouvrage publié il y a quelques années, raconte qu'il a été témoin d'une autre expérience où les faits se sont passés de la même manière : quant à nous (c'est M. Charton qui parle), ayant appris, il y a quelques mois, que le général Ventura était à Paris, nous avons été le visiter pour lui soumettre nos doutes. Il nous a raconté la même expérience avec toutes les circonstances rapportées par M. Osborne. »

Le jour se serait-il fait depuis ces mystérieuses cérémonies? Nous en doutons, car, cette année même (1866), voici ce que M. de Zont-Jest (agent aux Grandes Indes d'une grande maison industrielle du midi de la France) nous a raconté à nous-même, et a publié depuis dans un des journaux de la capitale :

« Je fus un jour invité à Tangore, dans le Dekkan méridional, à la plus singulière cérémonie. Il ne s'agissait de rien moins que de l'exhumation d'un fakir enterré vivant depuis vingt jours.

« Un *saniassi* de la secte de Vichnou avait prétendu qu'il pouvait vivre un temps illimité sans boire ni manger, et, de plus, enfermé dans un tombeau. Ayant accompli à plusieurs reprises ce tour merveilleux, il était devenu pour les Hindous un saint personnage placé sous la protection directe du Dieu conservateur. L'autorité anglaise voulant profiter de l'occasion qui lui était offerte de porter un coup mortel à la superstition, elle le croyait du moins, proposa au fakir de l'ensevelir elle-même. A l'étonnement de chacun, le fakir accepta. En présence d'officiers anglais et d'une foule immense d'Européens et d'indigènes, il fut descendu dans un tombeau qu'on recouvrit de terre, qu'on entoura de factionnaires et qu'on ne devait ouvrir que lorsque le vingtième jour serait écoulé. Ce délai expiré, en présence des auto-

rités, devait avoir lieu l'ouverture du tombeau, où l'on croyait bien ne plus trouver qu'un cadavre.

« Lorsque j'arrivai à la porte du cimetière hindou, je vis une foule nombreuse d'Indiens réunis depuis la veille ; ce ne fut pas sans peine que je pus me glisser au milieu de cette masse compacte. Grâce à un officier de mes amis qui m'aperçut, je finis cependant par arriver au premier rang des assistants, dont les physionomies mobiles, animées par l'impatience, la crainte et la curiosité, n'étaient pas la moins intéressante partie du spectacle. Les brahmines, gravement enveloppés dans leurs longues robes jaunes, paraissaient très-convaincus que le fakir était vivant ; les officiers anglais levaient les épaules et souriaient avec incrédulité.

« Le délégué du gouvernement arriva enfin ; le silence se fit. Les fossoyeurs, saisissant leurs pelles, commencèrent à dégager le tombeau de la terre et des herbes qui le couvraient ; puis, après avoir passé de longs bambous dans les boucles scellées aux angles de la large pierre qui en fermait l'entrée, huit solides Indiens la soulevèrent, et, la faisant glisser, laissèrent béante l'ouverture du caveau, d'où s'échappa un air lourd et méphitique.

« Au fond de ce trou maçonné, de six pieds carrés, était un long coffre de bois de teck, solidement joint avec des vis de cuivre. Sur chacune des parois étaient ménagées de petites ouvertures de quelques centimètres pour que l'air pût passer. On glissa des cordes sous les extrémités de la bière, on la hissa sur le sol, et la partie intéressante de l'exhumation commença.

« Dans cette foule de huit à dix mille individus appartenant à toutes les classes, à tous les rangs, à toutes les castes, s'était fait un silence de mort. On n'entendait que les grincements des vis dans le bois et les psalmodies des brahmines pour lesquels ce qui se passait avait un caractère essentiellement religieux. Si habitué que je fusse moi-même aux mœurs indigènes, j'éprouvai une vive émotion. Le cercle s'était resserré autour des cipayes qui formaient la haie, tous les regards se fixaient sur la bière.

« Le couvercle sauta enfin sous un dernier effort des travailleurs, et je pus voir, couché sur des nattes, un long corps maigre et à demi nu, dont la face cadavéreuse ne donnait plus aucun signe d'existence. Un brahmine s'approcha et souleva hors du coffre une tête décharnée, momifiée et dans un état incompréhensible de conservation après un aussi long séjour dans la terre. C'était la tête d'un cataleptique et non pas celle d'un mort. Elle avait gardé la position que lui avait donnée le prêtre, après avoir, à plusieurs reprises, passé les mains

sur les yeux, qui étaient ouverts, fixes, dirigés en avant. On eût dit un visage de cire.

« Deux hommes soulevèrent le corps, et, le tirant du coffre, le posèrent à terre sur une natte. Je n'avais jamais vu une semblable maigreur. La peau sèche et ridée du fakir était collée sur ses os ; on eût certainement pu faire sur lui un cours d'anatomie. A chacun des mouvements que les porteurs imprimaient à ses membres couverts de taches livides, scorbutiques, je les entendais craquer comme s'ils eussent été liés les uns aux autres par des charnières rouillées.

« Lorsque le désenseveli fut assis, le brahmine lui ouvrit la bouche et lui introduisit entre les lèvres à peu près un demi-verre d'eau ; puis il l'étendit de nouveau et se mit à le frictionner de la tête aux pieds, doucement d'abord, plus rapidement ensuite. Pendant près d'une heure, le corps ne fit aucun mouvement ; mais, au moment où les Anglais incrédules commençaient à se moquer de l'Hindou, le fakir ferma les yeux, puis les rouvrit aussitôt en poussant un soupir.

« Un hurrah s'éleva parmi les indigènes ; le brahmine recommença ses frictions. Bientôt l'enterré remua un bras, une jambe, et, presque sans secours, se souleva sur son séant en portant autour de lui un regard morne et vitreux. Il ouvrit la bouche, remua les lèvres, mais ne put prononcer un mot. On lui donna encore à boire, et dix minutes ne s'étaient pas écoulées, que le Lazare indien, soutenu par le brahmine, s'éloignait à pas lents de son tombeau, au milieu de la multitude qui s'agenouillait sur son passage, tandis que les autorités avaient peine à cacher leur désappointement. Les officiers anglais faisaient la plus singulière figure, et traitaient le fakir de jongleur, ne trouvant à cette bizarre résurrection aucune explication raisonnable.

« Après le départ du fakir, des curieux s'étaient précipités dans le caveau, mais ils avaient eu beau en sonder toutes les parois, en démolir la maçonnerie, en creuser le sol, rien n'était venu donner aux incrédules la clef de l'énigme. Il avait été matériellement impossible à l'Hindou de sortir de son tombeau ; aucune issue n'existait, et les factionnaires n'avaient pas cessé, pendant les vingt jours qu'il y avait été enfermé, de le garder nuit et jour. Je demandai quels avaient été ces factionnaires ; on me répondit qu'on n'avait admis parmi eux aucun cipaye, et qu'ils avaient été pris tous parmi les soldats anglais.

« Comment alors le fakir n'était-il pas mort de cette longue privation d'air et d'aliments ? Les médecins de l'armée, ceux du moins qui étaient assez savants pour avoir le droit d'avouer qu'ils ignoraient quelque chose, discutaient sérieusement ; les autres, et ils étaient en plus grand nombre, ne parlaient de rien moins que de pendre haut

et court le pauvre homme, pour voir si son adresse lui permettrait d'échapper à la potence comme elle lui avait permis de sortir de la tombe. Heureusement qu'il avait disparu du côté de la ville noire, car on aurait pu terminer la cérémonie en le réintégrant dans son cercueil. Je laissai mes compagnons discuter, les fossoyeurs combler le caveau, les Hindous *se disputer les débris des nattes* qui avaient enveloppé le mort vivant, et je repris le chemin de mon hôtel, cherchant à m'expliquer ce dont je venais d'être témoin. »

Quel que soit le *procédé* plus ou moins naturel employé pour l'obtention de si merveilleux phénomènes, si l'on tient à ne pas se tromper sur la vraie cause, il faut absolument renoncer au préjugé général et tenir grand compte des *prières* préalables, du grand soin apporté par le sujet de l'expérience à l'éloignement de tout *ennemi de son Dieu*, du zèle avec lequel les témoins de la prétendue résurrection se jettent sur les *reliques* de leur saint, etc., etc. Que l'on se récrie tant que l'on voudra, toutes ces simagrées n'en sont pas moins les notes *dominantes* du drame et très-probablement le *secret* de son succès.

Pour en revenir à Épiménide, rappelons-nous encore une fois qu'il avait été endormi par *ses nymphes*, et que, lorsqu'il sortit de son tombeau après 57 ans de sommeil, toute sa peau était couverte d'hiéroglyphes religieux qu'il n'avait pas en y entrant, ce qui donna lieu, dit Suidas, à cette expression proverbiale pour désigner une peau rugueuse, « peau d'Épiménide, *epimenidia pellis* ».

Or, la science ne nous parle-t-elle pas déjà de *photographies* et d'*inscriptions* exécutées par la *foudre*<sup>1</sup>, et n'avons-nous pas vu le spiritisme anglais en couvrir instantanément les bras de quelques expérimentateurs? Eh bien! quand on étudiera le *fakir* à ce point de vue, on retrouvera probablement les mêmes choses ou leurs équivalents. Mais de ce que nous soupçonnons ici la présence d'un agent mystérieux et *surintelligent*, il ne s'ensuit pas que cet agent ne puisse pas se servir de quelque procédé naturel et encore inconnu. Pour lui, tout cela n'est après tout qu'une *extase prolongée*, et nous avons trop souvent étudié celles de cet agent et trop signalé les différences qui les séparent des extases *divines* et des *catalepsies naturelles*, pour n'avoir pas entrevu une partie de ses procédés physiologiques<sup>2</sup>.

Il n'y a donc pas ici la moindre trace de résurrection, et la chaleur

1. Voir la *Monographie de la foudre*, par le Dr Boudin.

2. Voir surtout le détail de l'occlusion des veines et des nerfs dans toutes les pratiques brahmaniques, et notamment l'occlusion de la *veine porte*, p. 267 de ce volume.

qui reste au cœur et au cerveau est là pour nous le garantir. Mais quant à la merveille, elle est grande, elle est nouvelle pour nous, elle est incontestable, et c'est avec raison que M. l'abbé Darras a pu nous dire dans sa belle *Histoire de l'Église*, à propos de *Simon le Magicien* : « L'idée de se faire enterrer vivant pour ressusciter le troisième jour sort tellement du cercle ordinaire des prestiges spiritiques de notre Europe moderne, qu'elle aurait pu naguère passer pour invraisemblable. Aujourd'hui les faits de ce genre SONT ENTRÉS DANS LE DOMAINE DE LA NOTORIÉTÉ PUBLIQUE <sup>1</sup>. »

Voilà donc le *nec plus ultra* du prestige ou du miracle sophistique; nous ne l'avons pas encore, mais nous l'aurons. — Nous sommes prévenus.

### 3. — Résurrections exceptionnelles.

Maintenant, faisons acte de loyauté philosophique.

Nous nous sommes demandé si, parfaitement certain de l'impuissance des païens et de leurs dieux en fait de *ressuscitations* thaumaturgiques, nous avons bien la même certitude à l'égard de certaines résurrections exceptionnelles et *spontanées* qui semblent présenter un tout autre caractère?

Nous sommes resté dans le doute, et voici pourquoi :

Nous trouvons dans nos *Annales chrétiennes* une certaine variété de ces dernières, dont il nous est interdit de douter. Or, elles sont tellement semblables comme fond, comme détail, comme explications, à quelques narrations païennes, qu'il paraît bien difficile d'admettre les unes en rejetant les autres. Il nous semble qu'en le faisant nous briserions du même coup nos principes et notre logique.

Dans le collationnement de ces analogues, commençons par les catholiques et contentons-nous de deux exemples.

Saint Augustin rapporte ce qui suit, dans son livre intitulé « *Soins que l'on doit aux morts* » (de Cura pro mortuis, c. xii, p. 124) : Un habitant nommé Curma, du village de Tullis, situé sur le territoire d'Hippone en Afrique, affligé d'une grave maladie, tomba dans un tel état d'insensibilité et de faiblesse qu'il paraissait mort, et qu'il eût été enseveli si ses parents n'avaient pas cru remarquer encore un peu de souffle dans sa respiration. Néanmoins *tout cessa*, et cette fois on ne doutait plus de la mort, lorsque ouvrant les yeux subitement il ordonna que l'on se rendit en toute hâte chez l'orfèvre *Curma*, son

1. T. VI, p. 196.

voisin, pour savoir comment il se portait. On vint lui redire aussitôt qu'il venait de mourir. Alors, en homme qui le savait parfaitement, il affirma que « conduit devant le souverain juge, celui-ci avait grondé vertement les esprits qui l'amenaient, parce que c'était Curma, l'orfèvre, qu'il leur avait demandé et non pas lui. Il ajoutait que c'était là la vraie cause de son retour à la vie. Puis il racontait beaucoup de choses du paradis et des lieux qu'il avait parcourus, de l'ordre qu'il avait reçu de se faire conduire à Hippone pour que saint Augustin lui administrât le baptême déjà reçu dans sa vision, etc., etc. »

Saint Augustin le baptisa donc et se fit raconter *par lui-même* toute cette étrange aventure.

*Saint Grégoire le Grand*, dont l'autorité ne le cède en rien à celle de saint Augustin, nous rapporte à son tour ce qui suit dans le chapitre xxxvi<sup>e</sup> de son 4<sup>e</sup> livre des *Dialogues*, chapitre dont le seul titre exprime la pensée qui nous occupe : « *De ceux que l'on fait sortir de leur corps, comme par méprise.* »

Il y parle d'abord d'un solitaire d'Évase, nommé Pierre, qui, après sa mort, étant revenu de l'autre monde, racontait tout ce qui s'y passait, nommait tous ceux qu'il y avait vus, et disait avoir été reconduit par un ange tout éclatant de lumière. Ce fait ramène le saint pape à son cher Étienne, « celui-là même, dit-il, qui fut tué depuis par l'une de ces flèches de pierre que, dans la fameuse peste de 590, nous avons tous vues tomber d'en haut (*cœlitus*) et frapper tant de victimes<sup>1</sup>. Or, cet homme illustre, que vous avez bien connu, m'a souvent raconté *de lui-même* que, se trouvant à Constantinople pour quelques affaires, il y tomba malade et mourut. On se mit alors en devoir de chercher un chirurgien et un embaumeur; mais, ses amis n'ayant pu en trouver dans la journée, son corps était demeuré sans sépulture toute la nuit suivante. Ce fut pendant ce délai qu'étant conduit en enfer, il y vit bien des choses qu'il n'avait jamais crues lorsqu'on les lui racontait. Enfin, ayant été présenté au juge qui présidait à ces lieux, ce juge ne voulut pas l'admettre et dit que CE N'ÉTAIT PAS LUI QU'IL AVAIT DEMANDÉ, MAIS ÉTIENNE LE FORGERON. Il fut donc réintégré dans son corps, et Étienne le forgeron, qui demeurait auprès de lui, MOURUT A LA MÊME HEURE. IL FALLUT BIEN CROIRE ALORS A LA VÉRITÉ DE TOUT CE QU'IL AVAIT VU ET RACONTÉ. »

1. Voir, dans notre second Mémoire (vol. I, ch. iv), l'appendice sur *les Fléaux épidémiques*, le récit même du grand pape et le rapprochement que nous crûmes pouvoir faire entre ces pluies de flèches de pierre et ces couches de flèches fossiles qui intriguent tant notre science contemporaine depuis quelques années.

Ces deux grands docteurs racontent aussi l'histoire de ce *Reparat* tenu pour mort, et qui, *renvoyé* des enfers comme les deux autres, ordonna à ceux qui le pleuraient encore autour de son lit de mort « d'envoyer à l'instant même à l'église de Saint-Laurent (*in Damasio*) s'informer de la santé du prêtre Tiburce qu'il venait de rencontrer dans l'autre monde. On le fit tout aussitôt, et l'on rapporta la confirmation de ce qu'il affirmait. Tiburce venait de mourir subitement, *au moment même* où *Reparat* revenait à la vie. »

Contentons-nous de ces quelques faits et des deux irrécusables garants qui les cautionnent. Le hasard est ici hors de cause, et le grand saint Grégoire a dit le mot : « IL FALLUT BIEN Y CROIRE. »

Écoutons les païens à leur tour, et remarquons combien cette fois leur langage historique diffère de leur langage fabuleux.

C'est d'abord Platon qui vous affirme la mort de Her l'Arménien, « cet homme de cœur tué dans une bataille, et qui ressuscita dix jours après, racontant son séjour aux enfers et son renvoi par le grand juge <sup>1</sup>. »

C'est Pline nous affirmant de Gabiénus, l'un des plus braves officiers de la flotte de César, qu'après avoir été fait prisonnier par Sextus Pompée il fut *renvoyé* des enfers par les *divinités souterraines* pour annoncer à Pompée le plein succès de sa cause; « comme preuve de sa véracité, ajoute Pline, il ajouta qu'il allait retourner aux enfers immédiatement après sa *commission faite*, CE QUI SE VÉRIFIA TOUT AUSSITÔT <sup>2</sup>. »

C'est Varron (Varron que Cicéron appelle le plus savant des hommes) qui affirme ce qui suit : « L'aîné des deux frères Corfidius, de l'ordre des Chevaliers, meurt, au moins en apparence. On ouvre son testament, dans lequel il institue son frère héritier, et celui-ci retourne chez lui pour s'occuper des obsèques. Pendant ce temps, celui que l'on croyait mort revient à lui, frappe des mains et dit à tous ceux qui l'entourent : « Je reviens de l'autre monde; mon frère, *qui s'y rend à ma place*, me constitue son héritier, me recommande sa fille, et m'indique un trésor qu'il a caché en tel lieu et qu'il m'enjoint d'employer à ses funérailles. » Il n'avait pas achevé ce récit, que les serviteurs de son frère arrivent et confirment cette étonnante nouvelle,... etc. »

Mais venons aux analogues encore plus parfaits, fondés de même sur une confusion de noms et de personnes, et écoutons le libre penseur Lucien : «... Cléodème prit alors la parole et dit : « Ce que

1. *République*, l. X.

2. *Hist. nat.*, l. VII, c. LII.

vous avez vu là, Eucrates, n'est pas nouveau... Le septième jour de ma maladie, moi, je vis un jeune homme d'une rare beauté et couvert de vêtements blancs, qui... me conduisit aux enfers... Là, j'aperçus un grave personnage que je pris pour Pluton... Il prononçait les noms de ceux qui devaient bientôt mourir, comme étant restés dans le monde au delà du terme qui leur avait été assigné. Le jeune homme qui m'avait amené me présenta à lui, mais Pluton se mit en colère contre mon conducteur, et lui dit : « Eh quoi ! Son fil n'est point encore tout à fait employé, et vous l'amenez ici ? Qu'il s'en aille ; mais remplacez-le par le forgeron *Démyle*, qui vit *par delà le fuseau*. Je m'enfuis à l'instant plein de joie... j'annonçai à tout le monde que *Démyle allait bientôt mourir*. Comme il demeurait dans mon voisinage, on nous répondit aussitôt qu'il était effectivement malade, et peu après nous entendions les lamentations de ceux qui le pleuraient. — Qu'y a-t-il d'étonnant à cela, reprit Antigonos (le médecin), je connais bien un homme qui est ressuscité vingt jours après qu'on l'eut enterré ! Je l'ai soigné *avant sa mort* et depuis son retour à la vie. Comme il disait ces mots <sup>1</sup>, etc... »

Cédons enfin la parole à Plutarque, prêtre de Delphes et, *malgré cela*, homme de lumières et de bon sens par excellence. Nous AVONS TOUS ÉTÉ TÉMOINS, dit-il à ses amis, de ce qui est arrivé à Antille ; toutefois, je vais le raconter à Sositelès et à Héracléon : cet Antille étant tombé malade dernièrement, les médecins déclarèrent qu'il ne pouvait pas en revenir, et il fut emporté par une crise de peu de violence... *Revenu plus tard*, il ne fit et ne dit rien qui pût nous apporter quelque consolation ; mais il nous affirma « qu'il était bien mort, qu'il avait été *renvoyé* et qu'il ne mourrait pas de cette maladie ; que ceux qui l'avaient emmené avaient été sévèrement réprimandés par le maître de ce qu'ayant été envoyés vers *Nicandre*, ils l'avaient amené lui (Antille) au lieu du premier. Ce Nicandre était un cordonnier très-connu de la plupart de ceux qui fréquentent les palestres, et avec lesquels il était en rapports familiers. Dès qu'ils surent cela, ils en prirent occasion pour le plaisanter et l'accuser d'avoir corrompu les serviteurs de l'autre monde pour qu'ils en fissent partir un autre à sa place. Il n'aimait pas qu'on lui en parlât ; mais, la fièvre l'ayant pris, il mourut dès le troisième jour. *Antille revint au même moment* A LA VIE et se trouve maintenant le plus aimable de tous nos hôtes <sup>2</sup>. »

1. Lucien, *Tychiades et Philocles, Dialogues*.

2. Plutarque, *Traité de l'âme*, l. I.



Eusèbe cite tout ce passage en preuve de la vérité des résurrections<sup>1</sup>.

Ce qui donne à tous ces faits une gravité exceptionnelle, c'est leur conformité parfaite, à des distances qui ne permettent ni le moindre souvenir ni le moindre plagiat. Il est parfaitement certain que Plutarque, qui vivait au II<sup>e</sup> siècle, et Lucien, son contemporain, n'ont pu calquer leur Nicandre, leur Eucrates et leur Démyle sur le Curma baptisé par saint Augustin, vivant au V<sup>e</sup>, ou sur l'ami de saint Grégoire, pleuré au VI<sup>e</sup>. Il est encore bien plus certain que ces derniers n'ont pas fait appel sur ce point à leurs profanes prédécesseurs.

Reste donc seulement l'explication à donner, et la similitude des détails doit entraîner, à notre avis, celle du fond. Une seule et même cause, une seule et même vérité, doivent planer sur des faits tellement semblables. Pour les païens, cette cause est la *méprise*, mais saint Grégoire et, depuis, le cardinal Baronius, faisant de *leur mieux* pour l'éviter, préfèrent y voir « une vision providentielle envoyée à ceux qui ont besoin d'être avertis et rappelés à la grande idée de la mort. » Dans cette hypothèse, le *renvoi* devient *imaginaire* et tout paraît sauvé. Mais, on se le rappelle, nous avons toujours confessé notre répulsion pour ces explications commodes dont le principe est l'élasticité et le résultat le maintien de la question dans toute son intégrité. Nous l'avons toujours dit : « Ne démantelons pas les problèmes, car c'est la cause de tous nos déraisonnements et de nos impuissances philosophiques. » Or, sans avoir jamais déraisonné de leur vie, nos illustres docteurs démantellent ici notre problème. Comment n'ont-ils pas vu que toute la merveille est dans LE REMPLACEMENT INSTANTANÉ DE TEL MORT PAR TEL AUTRE, AU MOMENT MÊME OU CELUI QUI REVIENT PRÉDIT LE DÉPART DE CELUI QUI VA LE REMPLACER ?

Leçons providentielles ! dit-on ; mais depuis quand ces leçons ont-elles besoin de la mort d'un *homonyme* pour devenir efficaces ? Et comment la miséricorde divine s'arrangerait-elle de cette *permutation* étrange qui ne sauverait l'un qu'en perdant l'autre ? Dieu n'admet que les substitutions volontaires et ne les a jamais imposées à personne. En vérité, quelque bizarre que nous paraisse la solution par les *méprises*, il faut convenir que les similitudes de noms sur lesquelles elle s'appuie ajoutent beaucoup à sa probabilité.

Sacrilège si elle devait atteindre Dieu, répugnante si elle devait

1. *Prépar. évang.*, l. XI, c. xxxvi.

retomber sur les anges <sup>1</sup>, en serait-il donc de même si elle ne devait compromettre que les *alasteurs* (alastores), c'est-à-dire ces anges de l'expiation que l'ancienne théologie appelait les *génies de la mort* et qu'elle chargeait de la conduite des âmes pécheresses auprès du souverain Juge? On n'a jamais réclamé sans doute pour ces êtres plus que suspects une infaillibilité qui n'appartient qu'à Dieu. Les choses étant ainsi, ce Dieu, qui « ne permet pas à un seul cheveu de nos têtes de tomber sans sa permission », doit exercer ce contrôle sur toute la nature créée et incréée et dire à ces ministres trop pressés ce qu'il disait aux *alasteurs* de Job : « Je vous défends de toucher à cette vie ».

Il n'y a que lui qui puisse avoir le droit de substituer un *Curma* à un *Curma*, un *Démyle* à un *Démyle*, et s'il le fait, c'est que sa volonté avait été mal comprise.

Après tout, ceci n'est qu'une de ces questions *curieuses* dont nous n'aurons jamais ici-bas le dernier mot. Beaucoup de catholiques prudents nous reprocheront peut-être de l'avoir inutilement soulevée ; mais nous avons pour habitude de tout dire et de ne jamais dissimuler les difficultés ou les mystères d'un sujet. Est-ce un tort? Faut-il toujours et toujours se borner aux questions élémentaires qui traînent dans tous les abrégés de l'histoire ou de la théologie? Nous ne demanderions pas mieux, cette méthode nous épargnerait de grands soucis ; mais nous connaissons bien des lecteurs qui ne s'arrangeraient pas de cette sagesse.

A ceux donc qui regarderaient cette question de détail comme indigne des grandes vérités de fond que nous avons établies sur la résurrection, nous n'avons que trois réponses bien courtes à faire : 1<sup>o</sup> prudent à notre tour (*quoi qu'on die*), nous réservons ordinairement ces questions incidentes pour les *appendices*, partie moins officielle et moins grave de notre travail, bien qu'elle en soit en général la plus curieuse : 2<sup>o</sup> saint Grégoire et saint Augustin l'ont jugée bien importante puisqu'ils l'ont mise à l'étude ; 3<sup>o</sup> leur étude n'ayant amené qu'une solution qui ne résout rien, ils seraient aujourd'hui les premiers à en chercher une autre.

Quant à notre thèse générale sur le monopole des résurrections accordé aux chrétiens et à leur Dieu, il n'y a rien là qui

1. Malgré quelques exemples d'hésitations et de dissidences angéliques, ne fût-ce que celles des anges des Perses, des Mèdes et des Grecs que Daniel nous montre combattant les uns contre les autres, à propos d'une volonté divine interprétée diversement par eux.

puisse l'effleurer le moins du monde, et par tout ce que nous venons d'exposer il reste prouvé qu'eux seuls ont eu le pouvoir de dire à un cadavre souvent réduit en poussière : « LÈVE-TOI ET MARCHE, *surge et ambula.* » Nous l'avons déjà dit : un seul ressuscité prouve, et tout le christianisme est divin. Or, nous en comptons et pouvons les démontrer PAR CENTAINES ;... mais nous n'acceptons la discussion que sur ceux-là, et nous ne nous lasserons pas d'y renvoyer les disputeurs de mauvaise foi, qui ne prouveraient que leur faiblesse s'ils voulaient nous imposer ceux que nous garantissons le moins.

---

# APPENDICE B

(PREMIER SIÈCLE)

« LES DISCIPLES DU SEIGNEUR ENVOYÉS DANS LES GAULES  
PAR SAINT PIERRE. »

---

1. Première mission en Italie. — 2. Disciples dans les Gaules. Tradition primitive — 3. Révolution à cet égard par la critique du *xvi<sup>e</sup>* siècle. — 4. Restauration de la tradition. — 5. Saint Trophime, Paul Sergius et Martial. — 6. Assistance des saints en plusieurs lieux à la fois.

## 1. — *Première mission en Italie.*

On sait généralement dans le monde ce qui regarde le choix des soixante-douze disciples, mais on sait beaucoup moins bien ce qu'ils ont fait.

Depuis deux ou trois siècles, tout en lisant dans saint Paul : « Leur parole a été portée par toute la terre » <sup>1</sup>, et dans saint Marc : « Étant partis, ils prêchèrent partout » <sup>2</sup>, on respectait très-peu ces affirmations apostoliques. On allait plus loin, on croyait faire acte de savoir en les déclarant en désaccord avec l'histoire.

On avait cependant un beau spécimen de missions dans l'un de ces envois que *tous* les martyrologes grecs, latins, slaves, etc., s'accordent à présenter comme étant *parfaitement historiques*. Il s'agit ici de saint Apollinaire, nommé par saint Pierre premier évêque de Ravenne et martyrisé par Vespasien, le septième jour de l'année LXXVII. Voici comment s'exprime à cet égard un des plus anciens

1. Saint Paul, *aux Romains*, c. x, v. 48.

2. Saint Marc, c. xvi, v. 24.

manuscripts qui existent<sup>1</sup>, d'accord avec tous les historiens de l'Église.

« Saint Pierre, après être resté longtemps à Rome avec Apollinaire, son disciple, qu'il avait amené d'Antioche, finit par lui dire :

« Pourquoi restes-tu avec nous? Voilà que tu sais tout ce qui regarde le Seigneur Jésus. Debout donc, reçois le Saint-Esprit, et en même temps le sacerdoce. Dirige-toi vers Ravenne, ville très-populeuse, prêche-lui le salut, et ne crains rien, car tu sais que celui que tu annonces est vraiment le fils de Dieu ayant guéri les malades et d'un mot rendu la vie aux morts. »

« Et ayant ainsi parlé, Pierre pria, bénit Apollinaire et, lui posant la main sur la tête, lui dit : « Que le Seigneur envoie son ange pour préparer tes voies et qu'il t'accorde toutes tes demandes, » et l'embrassant, il le congédia. »

Or, nous avons la liste de toutes les tribulations que ce premier missionnaire endure, de tous les miracles qu'il opère, et nous pouvons affirmer que les unes sont au niveau des autres. Ici, c'est le soldat Irénée, dont il guérit l'enfant aveugle; là, un tribun militaire dont il sauve la femme agonisante; plus loin, à Clusi, en Toscane, c'est un gentilhomme nommé Boniface auquel il rend la parole, tout en exorcisant sa servante, possédée du démon, ce qui décide la conversion et le baptême de plus de cinq cents personnes.

Mais celui de ses miracles qui fit le plus de bruit et entraîna peut-être la conversion de l'Italie, ce fut la résurrection de la fille du patrice Rufus, dont le baptême irrita tellement Néron qu'il envoya un bourreau nommé Messalin pour faire subir à Apollinaire toute espèce de tourments.

Voici comment est racontée dans les Bollandistes la RÉSURRECTION de cette jeune fille :

A ce moment, le duché de Ravenne appartenait au consul et patricien Rufus, dont la fille unique était malade. Comme on lui parlait d'un prêtre nommé Apollinaire, homme d'un grand renom, il lui fit dire de venir visiter son enfant. Apollinaire obéit, mais à peine est-il entré dans le palais avec ses clercs, qu'il entend Rufus s'écrier : « Hélas! ma fille est morte! » Et le saint vit bien à ses sanglots qu'effectivement elle devait avoir cessé d'exister, *cognovit quia transiit*. Rufus descend et l'abordant avec larmes : « Plût au ciel, lui dit-il, que tu ne fusses pas entré ici, car ce sont mes grands Dieux qui, indignés de cette profanation, n'ont plus voulu sauver ma fille, et toi, tu ne la sau-

1. Celui donné par Surius au 22 juillet, et sur lequel s'appuient à leur tour Baronius et les Bollandistes.

veras pas davantage »; et tous ceux qui étaient là pleuraient avec lui. Mais Apollinaire, prenant la parole : « Courage, patricien, et jure-moi, par la santé de César, que tu permets à ta fille d'obéir à son Sauveur, et tout aussitôt tu vas connaître quelle est la vertu de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Rufus reprend : « Je sais que ma fille est morte et ne vit plus. Aussi, si j'ai le bonheur de la voir debout et recouvrant la parole, moi aussi je louerai la puissance de ton Dieu et permettrai à ma fille de suivre son libérateur. » Or, toute la foule qui les entourait pleurait amèrement.

« Le saint, rempli de confiance dans le Seigneur Jésus, s'approcha de la fille et la toucha en disant : « Mon Dieu, ô toi qui as donné à Pierre mon maître le pouvoir d'obtenir tout ce qu'il désire,... ressuscite cette jeune fille, puisque c'est toi qui l'as créée et qu'il n'y a pas d'autre Dieu que toi. » Puis, regardant l'enfant et s'adressant à elle : « Pourquoi restes-tu sur ce lit? Allons, lève-toi, et confesse ton Créateur. » A l'instant celle-ci se lève et se met à crier : « Oui, seul il est vraiment grand, le Dieu que confesse Apollinaire son serviteur, et il n'y en a pas d'autre. » Cette heure fut bien grande pour tous les chrétiens qui étaient là, car le nom de Dieu y fut grandement magnifié. La jeune fille fut baptisée sur le champ avec 324 personnes de tout sexe, et beaucoup d'autres païens crurent au Christ.

« Quant à cette jeune ressuscitée, elle se consacra à lui et resta vierge. Mais Rufus, craignant beaucoup César, *n'osait aimer* Apollinaire *qu'en secret* (occulte) et prenait soin de lui. Mais Néron, apprenant, etc., etc. <sup>1</sup>. »

Ici le récit de ce long martyre de 29 ans, dont l'histoire a enregistré toutes les circonstances révélées plus tard par le saint dans ses apparitions que nous raconterons tout à l'heure.

Nous pouvons accorder la même confiance historique à saint Paulin de Lucques, l'un des disciples ramenés également d'Antioche par saint Pierre. Il fut martyrisé vers le même temps à Saint-Julien, au pied du mont Pisan, comme l'a prouvé par l'archéologie le savant Ughellus, dont l'autorité suffirait à faire passer un saint de la tradition dans l'histoire.

## 2. — Disciples dans les Gaules. — Tradition primitive.

Restons en Occident, et laissant les autres apôtres porter aux Indes, au Thibet, en Chine peut-être, la parole de leur maître, bornons-nous

<sup>1</sup>. Boll., *Acta SS.*, 23<sup>e</sup> jour de juillet.

aux saintes campagnes des disciples et suivons-les tout d'abord dans les Gaules.

Mais ici se dresse devant nous la plus étrange difficulté que la critique historique ait jamais opposée à la propagation de la foi.

Pendant quinze ou seize siècles, les Gaules croyaient posséder tous les titres possibles à la gloire d'avoir été évangélisées dès les premières années par quelques-uns des disciples. On n'eût jamais compris comment, après avoir reçu l'ordre exprès et divin de porter la vérité à *toute* la terre, « in universum mundum prædicare » <sup>1</sup>, les apôtres auraient pu retrancher de ce programme précisément les provinces les plus voisines, les plus abordables et les plus importantes à convertir. On prenait au sérieux, pendant ces seize siècles, ces paroles de saint Paul : « C'est ainsi que j'ai prêché l'Évangile, non pas aux lieux où le Christ avait été déjà nommé (ne voulant rien ajouter à ce qui était fait par d'autres), mais ailleurs, afin que, suivant ce qui est écrit, ceux auxquels il n'avait pas été annoncé le vissent, et que ceux qui n'avaient rien entendu comprissent... Lors donc que j'aurai fini (à Jérusalem où je suis), je passerai chez vous, pour me rendre en Espagne <sup>2</sup>... »

Or, comment saint Paul aurait-il pu jamais avoir l'idée de passer *par-dessus* les Gaules pour se rendre en Espagne, si ces Gaules n'avaient pas eu déjà leurs missionnaires ? Tout cela paraissait d'autant plus improbable à nos pères, que jusqu'à eux personne n'était jamais venu s'inscrire en faux contre des croyances aussi rationnelles.

Saint Clément, pape, dans sa première épître adressée à saint Jacques, que nous venons de voir admise partout aujourd'hui comme authentique (p. 43, note 2), lui disait : « Nous avons envoyé des disciples DANS LES GAULES ET EN ESPAGNE », et dans une seconde (aux Corinthiens), il ajoutait que « saint Paul avait rendu témoignage à l'Évangile jusqu'aux confins de l'Occident ».

Saint Justin, écrivant cent ans après la mort du fils de Dieu, affirme au juif Tryphon qu'il « n'est *aucune* nation où la religion chrétienne ne soit déjà établie » (*ad Tryph.*); et vers 170, le pape Anicet envoie une réponse *aux évêques des Gaules*, qui lui avaient écrit plusieurs lettres.

Au <sup>1</sup><sup>e</sup> siècle, Tertullien ne craint pas d'affirmer que « les diverses nations des Gaules, toutes les contrées des Espagnes, les pays des

1. Saint Matthieu, c. xxix.

2. Saint Paul, *aux Romains*, c. xv, v. 20, 24, 28.

Bretons, inaccessibles aux Romains, sont imbus de la connaissance de Jésus-Christ <sup>1</sup>. »

Vers le même temps saint Irénée écrit de Lyon : « Il n'y a qu'une seule et même tradition, et les églises d'Allemagne n'ont pas d'autres créances que celles qui sont en Espagne et EN LA CELTIQUE <sup>2</sup>. »

Mais ce qui achève de démontrer la légitimité des prétentions de la Gaule, c'est la lettre de saint Cyprien mort en 261, après avoir averti en 257 le pape Étienne que Marcien, archevêque d'Arles, était tombé dans l'hérésie des Novatiens <sup>3</sup>. Donc Arles avait un évêque à cette époque.

On n'en finirait pas si l'on voulait rassembler, non pas tous les suffrages, tant ils étaient unanimes, mais tous les textes sérieux et confirmatifs de cette grande vérité chronologique. Quand il n'y aurait pour l'établir que l'histoire des martyrs de Lyon, cela suffirait encore ; car, ainsi que le dit un savant Bénédictin, « nier ces martyrs, ce serait nier qu'il est jour en plein midi » <sup>4</sup>. Ajoutons à cela les traditions particulières et détaillées de chaque église, les actes gravés dans la mémoire générale, les monuments retrouvés, les noms propres imposés à certains quartiers, à certaines rues, parfois à certaines hôtelleries, les mentions des distances et de tous les détails topographiques, enfin joignez-y l'autorité de tous les bréviaires, offices, liturgies, etc., et nous nous assurerons qu'il y avait là comme un faisceau de concordances, auquel il ne fût même pas venu dans l'idée de toucher avant notre prétendue renaissance, tant la possession paraissait assurée sur l'assentiment unanime des peuples, de leurs pasteurs, de leurs souverains et de leurs savants.

### 3. — Révolution dans la critique au xvi<sup>e</sup> siècle.

Mais voici que tout à coup, vers la moitié du xvi<sup>e</sup> siècle, on ne sait à quel propos, un lieutenant criminel (et selon nous, très-criminel) de la ville du Mans s'avise d'intenter un procès à la tradition de sa province qui avait, disait-il, la simplicité de proclamer pour son premier pasteur saint Julien, disciple des apôtres, comme lui

1. *Adv. Judæos*, c. VII.

2. *Adv. Gentes*, l. I, c. III.

3. Voyez Ep. LXVII de saint Cyprien.

4. Le père Bourdonnet. Voir sa réponse au lieutenant criminel de la ville du Mans. — Voir aussi M. Ch. Barthélemy, *Vies des Saints français*, t. I, colonne 930.



ayant été envoyé au 1<sup>er</sup> siècle par saint Clément. Selon ce magistrat, il fallait corriger au plus vite une erreur aussi compromettante. Cela ne paraissait pas d'un intérêt majeur, mais à partir de ce premier acte de rébellion le feu était ouvert, et pour que l'école des Baillet, des Launoy, des Tillemont, ait pu le nourrir avec tant de succès sur toute la surface de l'Église gallicane, on aurait pu croire qu'il venait de se produire dans les fastes de la science historique quelque-une de ces grandes découvertes qui font à l'instant table rase de tout ce qui a été écrit et professé jusque-là.

Voilà cependant à quoi se réduisait cette grande nouveauté. Notre lieutenant criminel venait de découvrir dans saint Sulpice-Sévère et dans saint Grégoire de Tours quelques lignes que, depuis dix siècles, des milliers de lecteurs lisaient apparemment sans les comprendre, tant elles leur paraissaient inoffensives pour les vieilles traditions de la Gaule chrétienne.

Nous n'entrerons pas ici dans les détails de ce malentendu chronologique, d'ailleurs si peu défendu par ces deux graves autorités qu'elles se contredisaient elles-mêmes à son égard. Leur seul tort avait été de rajeunir de deux siècles, en l'ajournant au règne de l'empereur Dèce, c'est-à-dire à l'an 250 environ, l'arrivée de ces évêques que la tradition générale nous disait envoyés par saint Pierre.

Premier exemple de l'abandon des sources contemporains pour une phrase écrite cinq siècles plus tard! Immolation de toute l'antiquité aux chicanes d'un *officier* plus jeune de seize siècles! Ce fut le début de toutes les énormités qui suivirent, et qui malheureusement devinrent chez nous autant d'énormités d'habitude!...

#### 4. — *Restauration de la tradition.*

L'audace du paradoxe et ses précieuses conséquences l'avaient fait adopter par tout le monde; mais toutes les révolutions ont leurs restaurations, et depuis quelques années un nouveau jour vient d'éclairer les trois premiers siècles de nos annales, comme il paraît vouloir en éclairer bien d'autres. Un ouvrage très-remarquable, entre autres, a versé des trésors de dialectique et d'érudition sur le point en litige<sup>1</sup>, et comme il arrive toujours à la suite des bons ouvrages, la voie se

1. Celui de M. l'abbé Faillon sur le *Séjour de sainte Magdeleine en Provence*.

trouvant dégagée, chacune de nos provinces injustement accusées de persistance païenne vient de voir surgir autant de défenseurs qu'elles en avaient besoin <sup>1</sup>.

Mais ce qui pour tous les bons esprits tranchera la question, ce sera la conversion sur ce point important de l'un des hommes les plus compétents et les plus opposés jusqu'ici à l'ancienne tradition.

M. Paulin *Paris* (il suffit de le nommer pour comprendre l'importance de son suffrage) vient d'insérer dans l'*Histoire littéraire de la France*, cette grande œuvre bénédictine qu'il réédite en ce moment, une note ainsi conçue :

« Bien qu'ici l'opinion particulière du nouvel éditeur n'ait aucune autorité, il se croit obligé d'avouer qu'il a longtemps professé les mêmes sentiments que Sirmond, Tillemont et Dom Rivet sur les origines du christianisme dans les Gaules. Mais les nouveaux arguments présentés par les soutiens de l'opinion contraire l'ont complètement ramené à la conviction que Rome, où le christianisme faisait chaque jour de nouveaux progrès depuis le règne de Néron, Rome, qui avait fait aux partisans de la foi nouvelle quatre grandes persécutions successives, Rome était dans un rapport trop immédiat, trop continu avec les Gaules, pour que les prêtres et les confesseurs chrétiens, obligés de lutter dans le cirque contre les lions et les tigres ou de se réfugier dans les catacombes, n'eussent pas fréquemment passé dans nos provinces, pépinière constante de rhéteurs, de philosophes et de grammairiens qui ne cessaient d'aller et venir de Rome à Lyon, Arles, Marseille, Toulouse, Nîmes et Narbonne. Non, cela me semble aujourd'hui *moralement impossible*... Et supposer que ce christianisme, qui avait déjà envahi les Germanies et l'Espagne, n'eût pas encore assez de retentissement pour que le bruit en arrivât jusqu'à nous, c'est aller contre le sentiment de Sénèque, de Pline et de Tacite, c'est fermer les yeux à la lumière de l'histoire <sup>2</sup>. »

1. *Voyage de saint Paul en Espagne*, par M. Maxime Latou. — *Envoi de saint Mansuet à Toul*, par M. l'abbé Guillaume. — *Apostolat de saint Martial*, par M. l'abbé Arbellot. — *Épiscopat de saint Georges en Velay*, par M. de Fages de Chaulnes. — *Tombeau de saint Eutrope à Saintes*, par M. l'abbé Lacurie, etc. etc.

2. Note 22 ajoutée par M. Paulin Paris à la fin du tome I de l'*Histoire littéraire*. Nous ne regrettons qu'une chose : c'est qu'une rétractation aussi loyale que décisive soit pour ainsi dire perdue dans une note de fin d'ouvrage, quand elle serait si bien placée ailleurs.

Restons-en là sur cette question et tenons-la pour surabondamment jugée. Ne le fût-elle pas, nous devrions, pour notre part, nous en inquiéter fort peu, puisque nos MIRACLES s'arrangeraient tout aussi bien du troisième siècle que du premier.

5. — *Rome, point de départ. Saint Trophime, Paul Sergius, Martial, etc., etc.*

Voilà donc encore une vérité restaurée. D'ici nous pouvons voir les disciples partant de Rome au 1<sup>er</sup> siècle comme les consuls et les légions. A l'exemple de l'armée, ils vont compter leurs premiers pas de cette borne dorée qui occupe le centre du forum et à laquelle se rattachent, comme des rayons au moyeu d'une gigantesque roue, ces milliers d'autres bornes que le génie de la république et de l'empire avait implantées dans toutes les directions de l'univers.

Ces disciples, il est vrai, partent sans aigles, sans chars et sans épées. Ils partent les pieds nus, munis d'une simple croix, mais avec un *firman* dont la vertu protectrice va s'étendre à toutes les contrées, à tous les temps, car il est ainsi conçu : « Allez en tous lieux, enseignez les nations, car voici que je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles » <sup>1</sup>.

Jugez si, munis d'une pareille feuille de route délivrée par une autorité sans égale, les Alpes pouvaient, comme on l'a prétendu, arrêter leur courage et barrer leur passage.

Les Alpes ! bel obstacle pour de nouveaux Hercules auxquels il a été dit qu' « avec la foi la plus minime ils transporteraient à leur gré les montagnes » !

Comme nous n'écrivons pas, à proprement parler, une vie des saints, gardons-nous de nous embarrasser dans la distinction des trois groupes successifs d'envoyés, ou de nous attarder dans la grande question des deux saints Denis, question toute spéciale, admirablement élucidée déjà par tant de savants ouvrages. Choisissons nos héros.

Voici d'abord saint Trophime, le même, suivant toutes les traditions, dont saint Paul écrit à Timothée : « J'ai laissé Trophime malade à Milet ». Son envoi par saint Pierre, lors même qu'il ne reposerait pas sur la tradition générale, et principalement sur celle de la ville d'Arles, reposerait encore sur un témoignage bien suffisant, à

1. Saint Matthieu, c. xxviii, v. 19 et 20.

savoir la lettre des dix-neuf évêques envoyés, vers 450, au pape saint Léon, pour le supplier de rendre à cette métropole les privilèges qu'il lui avait ôtés : « *Toute la Gaule sait*, disent ces évêques, et la sainte Église de Rome ne l'ignore pas, qu'Arles, la première ville des Gaules, a mérité de recevoir de *saint Pierre* saint Trophime pour évêque, et que c'est de cette ville que le don de la foi s'est communiqué aux autres provinces de ces mêmes contrées des Gaules. »

Comment, à deux siècles de distance, la vérité eût-elle eu le temps de faire si complètement naufrage?

Voilà donc quel avait été le premier pas de l'importation chrétienne dans le midi de notre France. Mais Trophime a des collègues et de grands coopérateurs à l'égard desquels la tradition n'est pas moins vivante.

Voici d'abord saint Eutrope à Orange, et saint Maximin à Aix; mais, à part un fait que nous retrouverons ailleurs, ce serait tromper nos lecteurs que de leur donner sur ces deux saints des détails trop vaguement accusés jusqu'ici, pour que l'on puisse leur accorder une confiance absolue.

Ils le sont un peu plus dans la *vie de saint Paul Sergius*, le proconsul de l'île de Chypre, que les *Actes des Apôtres* nous ont montré converti par la cécité subite infligée au magicien Bar-Jésu par saint Paul. Devenu compagnon du grand apôtre et son auxiliaire dans la campagne d'Espagne, il est, au retour, laissé par lui à Narbonne, où son souvenir est encore aussi vivant qu'il pouvait l'être au premier jour. Ce double voyage, pressenti dans l'*Épître aux Romains*<sup>1</sup>, est attesté, ainsi que la mission de Paul Sergius à Narbonne, par des hommes tels que saint Épiphane, Théodoret, saint Jean Chrysostome, saint Jérôme, etc.; quant à ses actes, rédigés assez tard sur de très-anciens documents, ils nous le montrent opérant force miracles, et entre autres, toujours soutenu par des apparitions de son glorieux homonyme (saint Paul), guérissant les malades, exorcisant les possédés, et surtout ayant déterminé la conversion de cette contrée par

1. Ce voyage, projeté selon les *Actes*, réalisé selon la tradition, n'aurait été qu'une préparation à celui de saint Jacques *le Majeur*, ce grand apôtre de l'Espagne, qui montre encore avec respect non-seulement le *pilier* sur lequel la sainte Vierge encore vivante lui aurait apparu (apparition qui aurait donné lieu à l'érection postérieure de la superbe église de Notre-Dame *del Pilar*), mais encore son tombeau, devenu *Compostelle*, le but du plus célèbre pèlerinage de l'Europe.

la RÉSURRECTION DU PILOTE QUI LUI AVAIT FAIT TRAVERSER LE RHONE AUPRÈS D'ARLES ET QUI S'ÉTAIT NOYÉ DANS LE FLEUVE.

Mais tenons-nous bien à saint Martial de Limoges, comme à l'une des branches mères de ce bel arbre traditionnel que l'on voulait tantôt abattre, tantôt brûler, tantôt simplement émonder, et dont toutes les feuilles semblent vouloir reverdir aujourd'hui. Si nous voulons avoir un beau spécimen des conquêtes et des miracles du 1<sup>er</sup> siècle, lisons avec soin le manuscrit de ses actes, manuscrit si naïf et si vieux, que plus d'un savant *s'obstine* encore, en dépit des opposants, à le croire son contemporain.

Quoi qu'il en soit, et pour en revenir à l'hypothèse du 1<sup>er</sup> siècle, Il resterait toujours à se demander comment alors il eût pu se faire que tous les conciles qui se sont occupés de saint Martial, non-seulement celui de Limoges, qui pourrait être suspect, mais ceux de Poitiers, de Beauvais, de Bourges, etc., auraient pu, de concert avec les Églises de France, d'Angleterre, d'Espagne, de Constantinople et du mont Sinaï, lui maintenir indûment, dans toutes les liturgies, son titre d'apôtre et de premier martyr des Gaules.

De ces décisions importantes il résulterait donc que saint Martial, un des soixante-douze disciples du Seigneur, parent de saint Pierre et venu avec lui de la Palestine à Rome, aurait été envoyé par son ordre dans l'Aquitaine. Grâce à ses actes, confirmés par les vieux manuscrits trouvés au 15<sup>e</sup> siècle par un savant carme (le père Bonaventure), grâce aux beaux travaux de MM. les abbés Arbellot et Faillon <sup>1</sup>, nous pouvons maintenant suivre sa marche pas à pas. Ainsi, nous le voyons d'abord sortir de Rome et se diriger vers le nord; puis, arrivé à *Colle-di-val-d'Esa*, en Toscane (près de Sienne), nous le voyons, après avoir perdu un de ses compagnons de voyage, le jeune Austriclinien, retourner à Rome pour en informer saint Pierre, qui lui donne le *bâton* mystérieux avec lequel il ressuscite son ami. Après quoi il continue sa route, reste deux mois au *Castellum-Tullum*, chez un nommé *Amaldus*, dont il exorcise la fille, après avoir encore ressuscité, dans le même château, le fils du prince Nerva, parent de Néron, nouveau miracle qui entraîne immédiatement le

1. Voir du premier la *Dissertation sur l'apostolat de saint Martial*. M. Arbellot nous y promet la publication d'une copie de ses actes primitifs extraits du manuscrit 3854 de la Bibliothèque impériale. Bien que ces actes ne remontent pas au delà du 7<sup>e</sup> siècle, M. l'abbé Darrales les indique comme « présentant tous les caractères désirables d'authenticité ». (*Histoire de l'Église*, t. V, p. 543.)

baptême de trois mille six cents personnes. A *Ergedius-Vicus*, il détruit les idoles, est frappé par les prêtres, les aveugle tous et ne leur rend la lumière que lorsque les démons, conjurés par lui, font eux-mêmes tomber leurs simulacres à ses pieds. Enfin à *Lemovicum* (Limoges), il est reçu chez une vénérable matrone nommée Suzanne, dont la fille (Valérie) est convertie par lui avec six cents hommes libres et esclaves (*ingenui et vernaculi*).

Fort d'un tel début, Martial se rend au temple de Jupiter pour y prêcher la bonne nouvelle. Grande indignation de la part des *flamines* (prêtres), qui le traînent en prison après l'avoir indignement fouetté. Mais l'homme de Dieu se met en prière, et voici venir un grand tremblement de terre et un coup de foudre qui tue tous les flamines coupables. Frappés de terreur, les païens se jettent aux pieds du saint et lui disent : « Nous sommes à vous si vous ressuscitez nos prêtres » ; et aussitôt Martial se met encore une fois en prière et, se tournant vers les morts, leur dit : « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que les Juifs ont crucifié et qui, le troisième jour, est ressuscité des morts, levez-vous et convertissez votre peuple. » Et les morts ressuscitent, et le jour suivant toute la nation se réunit, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, au nombre de vingt-deux mille, et tous, baptisés, vont avec Martial briser les idoles de ce temple, que le saint consacre séance tenante comme église à saint Pierre. Plus tard encore, il ressuscite le bourreau qui avait tranché la tête à Valérie par ordre du duc Étienne, son fiancé, désespéré de se voir préférer son rival divin Jésus-Christ. Converti comme les autres par cet éclatant miracle, ce jeune duc reçoit de Martial l'ordre de se rendre à Rome avec ses *comtes*, afin d'obtenir de saint Pierre son pardon. Il obéit, et lui et ses comtes trouvent dans ce lieu qu'on nomme *Vatican* l'apôtre qui enseignait grandes foules de peuple ; alors s'étant tous déchaussés et couverts de cilices, ils se jettent à ses pieds, et le bienheureux pontife, voyant de si beaux hommes, leur dit : « D'où venez-vous ? — Nous venons des Gaules, où nous avons été illuminés par Martial. — Comment est-il parvenu à vous éclairer ? — IL A RESSUSCITÉ BEAUCOUP DE MORTS PARMI NOUS, et tout ce qu'il demande à Dieu il l'obtient aussitôt. » Et le bienheureux Pierre, voyant la fontaine de larmes qui coulait des yeux du duc, le délia de ses péchés. Après avoir reçu son absolution, le converti offre deux cents livres d'or qu'il avait reçues en don de l'empereur Néron ; mais Pierre lui prescrit de les reporter à Martial pour qu'il bâtit des églises ou les distribue à ses pauvres. On se remet en route et l'on se divise.

Un des comtes, celui de Poitiers, nommé Arcadius, retournant dans le Poitou avec les siens, s'étant baigné avec son fils Hildeberg dans la Vienne (*Visenna*), près d'un lieu nommé *Garricus*, y perdit ce fils, que l'on ne put jamais retrouver... On appelle Martial, qui se rend auprès de lui, force les démons du fleuve à rapporter le corps de l'enfant, le ressuscite, mais seulement *pour vingt-six ans*, et ce ressuscité raconte comment les choses se sont passées après sa mort.

Quant à Martial, il retourne à Limoges, y reprend le cours de ses prédications et de ses miracles, jusqu'au deuxième jour des calendes de juillet de la quarantième année depuis la résurrection du Sauveur, jour auquel il rendit son âme à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vint la lui demander lui-même, comme il le lui avait promis. Depuis ce temps, son tombeau est illustré par des prodiges continus, et jusqu'à ce jour aucun de ceux qui ont touché son suaire n'est resté sans être sur-le-champ guéri, quelque maladie qu'il eût.

Voilà bien ce que l'esprit moderne pourra appeler une vraie *légende*, et dans le fait lorsqu'on la voit signée sur un des manuscrits par Aurélien, l'un des flamines *ressuscités* par Martial et se disant *témoin oculaire*, on est bien tenté de suspecter l'origine et les détails de tout le récit; mais voyons les raisons qui, sans l'imposer à personne, militent en sa faveur.

Le premier doute qui se présente est relatif à la parenté de Martial avec saint Pierre et à son identité avec le petit porteur de *pains et de poissons* au grand jour de leur multiplication évangélique.

Mais en y réfléchissant davantage, on finit par trouver que les apôtres, pour organiser ces missions improvisées, n'ont pas eu la liberté du choix, et que *de toute nécessité*, du moment où leurs actes nous les montrent réunis dans le cénacle aux disciples, il allait de soi-même qu'ils choisissent de préférence, pour leurs représentants apostoliques, ceux qui avaient connu leur maître, entendu sa prédication, assisté à son martyre et constaté sa résurrection comme eux. Une marche opposée dans la grande affaire de l'élection eût été aussi absurde que coupable.

Ensuite on se demande pour quelle raison l'erreur eût choisi de préférence ce plus inconnu des disciples pour en faire l'enfant prédestiné à un si grand rôle.

Qui donc a pu inventer surtout qu'il était né *non pas à Rhama*, mais dans le village *le plus rapproché de Rhama*? et comment cette tradition a-t-elle été si bien accréditée dès l'origine en Palestine, que de très-bonne heure on ait construit sur l'emplacement de la

maison où l'on croyait né cet enfant une église qui porte encore son nom? Comment le pape Jean XX a-t-il été si bien assuré de sa parenté avec saint Pierre qu'il se soit cru obligé de la confirmer dans une bulle <sup>1</sup>? Pourquoi à Rome, dans l'église *Santa Maria in Via lata*, cette crypte souterraine creusée, dit-on, par lui offre-t-elle sur ses parois l'image *des cinq pains et des poissons* rapprochée de son nom, ainsi qu'on la voit sur plusieurs autres pierres et sépultures <sup>2</sup>?

Tout cela est d'une extrême antiquité, puisque saint Jérôme et Alexandre VII s'en portent garants. Pourquoi, à Limoges, la confection et la manducation de cinq pains, fabriqués tous les six ans, a-t-elle toujours guéri de graves infirmités, même chez des hérétiques, *qui en conviennent* <sup>3</sup>?

Quant aux faits miraculeux en eux-mêmes, et surtout quant à ces résurrections trop multipliées, dit-on, du moment où nous devons les revoir plus tard bien autrement multipliées encore et prouvées de manière à défier toute espèce de dénégation, nous nous étonnerions au contraire de leur rareté aux premières heures de la prédication évangélique; n'oublions pas qu'il s'agissait de faire tomber simultanément à genoux vingt-deux mille adorateurs d'idoles, très-habitués à tous les autres prodiges, comme nous l'avons tant de fois constaté.

Quoique la résurrection d'Austriclinien ait pu se confondre, nous l'avouons, avec deux ou trois autres opérées par saint Georges, saint Front, saint Euchaïre <sup>4</sup>, en raison de quelques particularités très-semblables, que de précision dans ce récit!... Comme le lieu est encore bien défini! Ce n'est pas à *Colle-di-val-d'Esa*, mais bien, selon la légende, à une *demi-lieu*e de là, près le pont de *Granciano*, que la résurrection a eu lieu et que l'on voit encore une église de Saint-Martial qui remonte aux premiers âges du christianisme.

En 1595, comme l'affirme *de visu* le savant Lombardelli, on voyait encore, sous les fondations de l'église, l'entrée du sépulcre dans lequel ce saint (Austriclinien) avait attendu quelques jours sa résurrection <sup>5</sup>. Le non moins savant Ughellus affirmait, au milieu du xv<sup>e</sup> siècle,

1. Voir le père Bonaventure de Saint-Amable, t. II, c. VII.

2. Voir M. Barthélemy, *Vies des saints de France*, t. I, col. 567.

3. P. Bonav., c. XIII.

4. Envoyés au même moment de Rome dans l'Est, dans le Centre et dans la Gaule belge.

5. Lombardelli, *Vita di S. Martiale*, c. VIII.



que *de son temps* on voyait encore ce tombeau<sup>1</sup>. « Ce tombeau et cette église, dit M. l'abbé Faillon, garantissent suffisamment la vérité de cette résurrection »<sup>2</sup>. Mais, dit-on, comment d'aussi vieux monuments peuvent-ils inspirer la moindre confiance en leur date et en leur objet ? — Mon Dieu, nous trouvons tout simple que l'Italie profane nous montre avec une grande confiance les tombeaux de ses Scipions et de tant d'autres... Trouvons bon que l'Italie chrétienne, bien autrement douée de respect pour ses saints que l'autre pour ses grands citoyens, nous signale aussi leurs monuments, d'ailleurs beaucoup plus jeunes. Tout se tient ici, et de même qu'en Toscane on retrouve l'emplacement de la résurrection d'Austriclinien, de même on retrouve l'emplacement exact de tous les autres miracles. A Thou (et non pas à Tulle,) à Ahu (et non pas à Ayen), on voit encore l'autel et la fontaine de saint Martial opérant tous les jours des miracles comme il s'en opérait jadis à Bordeaux, dans l'église de Saint-Surin, par le bâton qui lui avait été donné par saint Pierre. A Saint-Martial de Limoges, le vieux calice et la châsse du saint n'en opèrent-ils pas autant de leur côté ?

Tout s'enchaîne donc dans cette vie de saint Martial. Les voies romaines qui s'y trouvent décrites semblent avoir été tracées de nos jours et n'être que nos grandes routes actuelles; les monuments ne sont pas moins éloquents que les chartes, les traditions s'expriment comme les bulles pontificales<sup>3</sup>, celles-ci comme les mémoires de nos archéologues modernes, et enfin les miracles d'aujourd'hui comme les miracles d'autrefois.

Pourquoi donc préférerait-on plus longtemps à cet imposant accord les petites dénégations de quelques novateurs fondées sur leurs propres préjugés ?

Tout ce que nous venons de dire sur saint Martial peut et doit s'appliquer à six autres évêques envoyés comme lui dans les Gaules, saint Trophime à Arles, saint Paul Sergius à Narbonne, saint Saturnin à Toulouse, saint Galien à Tours, saint Denis à Lutèce, saint Austremonne à Clermont, etc.

Sur tous ces saints personnages toutes les hésitations ne sont

1. *Italia sacra*, t. III.

2. *Monuments inédits*, t. II, p. 393, note

3. Le 18 mai 1834, Pie IX a rendu un décret dans lequel, rappelant l'opinion du tribunal de la *Sacrée Congrégation des rites*, du 8 avril précédent, il autorise le culte et le titre d'*apôtre* décernés au saint fondateur de l'église de Limoges.

pas levées aussi complètement que sur saint Martial, mais toute cette pléiade apostolique nous paraissant solidaire, l'exactitude bien établie pour un seul doit entraîner logiquement celle de tous les autres.

#### 6. — *Apparitions, transports et bilocations primitives.*

Dans le programme des miracles que nous nous proposons d'étudier <sup>1</sup> nous avons compris celui de tous, sans exception, qui a le plus de droits à notre curiosité, à savoir celui des transports *corporels* ou *spirituels* (Dieu le sait), si communs chez les saints, et dont quelques-uns ont pu s'appeler avec raison *bilocations* <sup>2</sup>, pendant que d'autres s'appelaient *ubiquité* <sup>3</sup>, etc., etc. Nous disions :

« Rien n'est plus commun dans l'histoire hagiographique que ces *dédouplements* apparents des saints : tout le monde connaît celui de saint Liguori, qui, de nos jours, sans quitter corporellement son église de Sainte-Agathe, alla donner les dernières consolations au pape Clément XIV se mourant au Vatican. Si déjà le siècle des grands docteurs de l'Église nous avait montré saint Ambroise annonçant aux fidèles de Milan, au milieu d'une grand' messe qu'il célèbre, sa propre assistance *au même moment* aux obsèques de saint Martin de Tours dont il leur apprend la mort, il n'est pas moins intéressant de retrouver les débuts de cette merveille entourés, dès les premiers jours de l'Église, de ces mêmes circonstances qui nous forceront toujours à demander comme saint Paul : « Est-ce en corps ? est-ce en esprit ? »

Nous avons constaté le rôle immense des résurrections dans l'établissement de l'Église; nous allons pouvoir constater l'édification qui résultait pour la masse des croyants de ces manifestations de présence anormale et en apparence impossible.

La vie de sainte Marthe, empruntée par M. l'abbé Faillon au savant Raban-Maur, nous en fournit un magnifique exemple. Comme un miracle ne marche jamais sans plusieurs et même sans beaucoup d'autres, la sœur de Lazare et de Marie se garde bien de nous en laisser chômer. Ainsi son habitude de *ressusciter les morts*, sa lutte avec

1. Introduction.

2. Présence en deux endroits.

3. Présence en tous lieux.

cette *Tarasque* qui a l'honneur de donner son nom à une ville et qui devait compter plus tard de si nombreux analogues, cet ermitage où se passe la scène, cet emplacement si précis au bord du Rhône, où elle ressuscite le jeune noyé qui lui est apporté par toute la population<sup>1</sup> : tout cela est empreint d'un bien grand cachet de vérité.

Passons maintenant au phénomène qui nous intéresse avant tout. Le voici tel qu'il est raconté par Raban-Maur et attesté par toutes les traditions :

Front, évêque de Périgueux, et Georges, évêque du Puy-en-Vélay, sont persécutés, chassés de leurs sièges et se réfugient auprès de Marthe. Elle prie pour eux et, les séditions étant apaisées par ses prières, elle les renvoie à leurs diocèses. Mais prenant Front à part, elle lui dit : « Tu sais que le jour de ma mort approche, promets-moi d'assister à mes obsèques. — J'y serai, répond le saint, pour peu que Dieu me laisse de vie. »

Un an plus tard, elle meurt entourée de Parmenas, son parent, de Sosthène et d'Épaphras, compagnons de saint Trophime, de Marcelle, sa servante, d'Euchodia et de Syntex. On consacre sept jours à la préparation de ses obsèques, auxquelles accourent toutes les populations averties par des feux allumés dans toutes les forêts, « *accensis ignibus per nemora* »<sup>2</sup>.

Les préparatifs avaient été terminés le samedi, et le lendemain dimanche, surveillance des calendes d'août, toute la pieuse assemblée se trouvait réunie à l'église.

Mais voici la merveille ! A la même *troisième* heure, saint Front,

1. Il s'agit d'un jeune homme qui, pour entendre un des discours de la sainte, veut traverser le Rhône. Ne trouvant pas de bateau, il se jette à la nage, mais le courant est tellement fort qu'il disparaît sous les flots. Le lendemain, *vers la neuvième heure du jour*, on retrouve son corps, et toute la ville conjure Marthe de le ressusciter. « Croyez-vous bien que je le puisse ? » répond-elle. — Nous le croyons, » répond la foule. Alors Marthe se prosterne et se met à prier *avec larmes (cum lacrymis orat)*. La population émue par elle (*ipsa movente*) accompagne sa prière, lorsque tout à coup, avec un grand éclat de voix (*ejulatu magno*), elle somme Dieu d'*exciter sa puissance* dans l'intérêt de sa gloire et dit au jeune homme : « Lève-toi ! » Et l'âme revenant à cette voix, le jeune homme revit, se relève, et toute la ville s'écrie : « Le Christ est vraiment Dieu. » L'abbé Faillon, *Sainte Magdeleine en Provence*, t. I, p. 542.

2. Nous recommandons aux antiquaires ce détail qui certes ne peut avoir été inventé de nos jours.

qui allait célébrer les saints offices dans son église de Périgueux, s'endormait sur son siège en attendant l'arrivée des fidèles, et le Christ lui apparaissant lui disait : « Viens, mon fils, remplir la promesse que tu as faite d'assister aux obsèques de Marthe. » Aussitôt, et comme en un clin d'œil (*pariter in ictu oculi*), on put voir dans l'église de Tarascon deux personnages mystérieux, tenant chacun un livre à la main, se placer, l'un à la tête du tombeau (c'est le Christ), l'autre aux pieds de la sainte (c'est l'évêque), et tous deux, après avoir déposé son précieux corps dans le sépulcre, rester auprès de lui, au grand étonnement de l'assemblée, et ne se retirer qu'après la fin du service. C'est alors seulement qu'un prêtre les suit, demande au Seigneur qui il est et d'où il vient; et le Seigneur sans lui répondre lui donne le manuscrit qu'il tenait à la main. Ce prêtre revient au tombeau et montre à tout le monde ce livre qui portait cette phrase écrite sur chacune de ses pages : « Marthe, l'hôtesse de Jésus-Christ, n'a rien à craindre, et sa mémoire sera éternelle. » Il n'y avait pas un mot de plus dans tout le manuscrit.

Mais que se passait-il à Périgueux, siège épiscopal de saint Front? Le voici. Un instant auparavant un prêtre venait d'éveiller le même évêque endormi (saint Front), le prévenant que l'heure de commencer la messe était depuis longtemps passée et que le peuple commençait à se fatiguer. « Ne vous troublez pas, avait répondu le pasteur, et ne vous ennuyez pas d'attendre, car en ce moment *je suis* à Tarascon (en esprit ou en corps, Dieu seul le sait), occupé avec mon Sauveur aux obsèques de Marthe, comme je le lui avais promis. » Puis, un peu plus tard, il ajouta : « Envoyez maintenant à Tarascon un exprès qui puisse rapporter *mon anneau et mes gants*, que je viens de remettre au sacristain pendant que j'ensevelissais la sainte. » Le peuple écoute, admire et envoie immédiatement à Tarascon. Les habitants de cette ville répondent incontinent en donnant tous les détails possibles sur le jour et l'heure du service, sur le personnage vénérable et inconnu qui accompagnait l'évêque Front, bien connu d'eux depuis longtemps; puis ils remettent aux envoyés le livre, l'anneau et seulement l'UN des deux gants confiés au sacristain, car ils veulent conserver l'autre dans leur église comme un témoin du miracle, et ils le gardent.

Le transport était-il corporel? Que ferons-nous alors de ce corps resté dans l'église de Périgueux? — Était-il *spirituel*? Par quelle sorte de main ferons-nous porter cette paire de *gants*?

Voilà, nous le répétons, le premier exemple de ces bilocations spi-

rituelles ou corporelles qui vont abonder dans les annales de l'Église et défier jusque dans les temps modernes l'incrédulité la plus forte, tant elles sont juridiquement constatées.

Il est vrai qu'elles défient aussi les explications les plus habiles; ce qui ne nous empêchera pas, à la fin de ce Mémoire, d'en essayer quelques-unes.

---

## APPENDICE C

(PREMIER SIÈCLE)

« LES SAINTS DU PREMIER SIÈCLE SE RÉVÉLANT EUX-MÊMES  
DANS LES SIÈCLES SUIVANTS. »

---

1. — Saint Paulin de Lucques. — 2. Saint Apollinaire de Ravenne.
3. — Saint Barnabé, apôtre.

### 1. — *Saint Paulin de Lucques.*

Nous sommes convenu que nous serions souvent obligé de rappeler certains principes posés dans notre introduction. Il en est un surtout qu'il ne faut jamais perdre de vue : c'est celui de la prééminence du miracle *posthume* sur tous ceux de la vie, car il s'agit alors du miracle continué après la mort et venant cautionner tous ses précédents. « Souvent, disions-nous, ce sera le saint lui-même, cet ancien héros de l'humilité, passionné jusque-là pour l'abjection de sa mémoire et de sa sépulture, qui, cette fois, par obéissance aux ordres de son maître et dans l'intérêt de l'édification générale, viendra prendre en main la défense de sa cause, plaider son triomphe, signaler le lieu où reposent ses ossements, réclamer un autel, punir les retardataires, foudroyer les sacrilèges, raconter les particularités inconnues de sa vie, de son martyre, et se faire l'historien de tous ses titres de gloire. »

Nous ajoutons : « Et la critique n'aura pas le droit de suspecter ce témoignage, puisque ces affirmations personnelles ne venant jamais qu'après les anciennes enquêtes de l'Église, c'est toujours en définitive la philosophie et la raison qui précèdent et dominant tout l'ensemble de la foi » <sup>1</sup>.

4. Introduction, § III, *Apparitions*.

Nous aurons mille exemples de ces grands saints venant dans la suite des siècles plaider eux-mêmes leur cause et confirmer leurs premiers *avocats*, compléter leur dossier et asseoir définitivement leur culte à coups de miracles, de bienfaits et d'interventions personnelles.

Ce que nous venons de voir pour les *bilocations*, c'est-à-dire un spécimen primitif de tous les analogues subséquents, nous allons le voir maintenant pour ces auto-révélations<sup>1</sup> des saints. Ce que saint Ambroise, cité tout à l'heure à propos des premières, nous apprendra *de visu* sur ce dernier phénomène, ce que saint Augustin se chargera de vérifier à son tour<sup>2</sup>, il n'est pas étonnant, en raison de notre loi de perpétuité du miracle, que le 1<sup>er</sup> siècle nous l'offre encore une fois dans la personne de ses saints. C'est ainsi que saint Paulin de Lucques, saint Apollinaire de Ravenne, et l'apôtre saint Barnabé, vont nous offrir les premières applications de ce principe si consolant « DES RÉVÉLATIONS PERSONNELLES DE NOS SAINTS ».

Laissons d'abord les Bollandistes<sup>3</sup> nous exposer les faits à propos de saint Paulin.

La tradition seule disait que le tyran qui l'avait fait supplicier avait ordonné que son corps, laissé sans sépulture, serait abandonné aux bêtes féroces; mais elle ajoutait que grâce à l'obscurité de la nuit suivante quelques-uns de ses disciples, et entre autres Antonin, Valérius, Victor et Lucien, l'avaient transporté et inhumé à Lucques, au lieu appelé autrefois la *Cellule des Martyrs*, lieu dont on ne connaissait plus que très-vaguement l'emplacement.

On n'en savait plus davantage, lorsque dans l'année MCCLXI (xvii<sup>e</sup> kal. Julii), c'est-à-dire douze siècles plus tard, un saint religieux de Lucques, nommé frère Jacques, eut pendant son sommeil la vision d'un jeune homme éblouissant de lumière qui lui dit : « Jacques, cours à l'église de Saint-Antoine et fais-y célébrer une messe à l'instant même. » Jacques obéit, et au moment de l'élévation une voix partie de sa droite et qui le fait tomber à terre lui dit : « Le corps de saint Paulin est à ta droite, fouille, et tu le trouveras. »

Quoique le frère n'eût vu personne, il raconte après la messe à un saint prêtre ce qu'il a entendu; celui-ci le redit au vénérable évêque Henri, qui ordonne un jeûne et des prières de trois jours, après les-

1. Révélations personnelles.

2. Saint Ambroise à propos des saints Gervais et Protais. Saint Augustin à propos de saint Étienne.

3. Boll., *Acta SS.*, t. III, et 42<sup>e</sup> jour de juillet.

quels on commencera les fouilles. Elles ont donc lieu dans l'église à huis clos, et neuf personnes, tant moines que laïques, y travaillent depuis le matin jusqu'à l'heure des vêpres. Jacques, plus fatigué que les autres, se rend à la chapelle de saint Antoine, se plaint au saint de l'inutilité de ses efforts, et s'endort. Encore une fois le même jeune homme se représente et lui dit : « Continuez, et vous trouverez. » Après les vêpres on se remet donc à l'ouvrage, et bientôt une odeur délicieuse s'étant répandue dans l'église, on ne douta plus qu'on n'approchât <sup>1</sup>. En effet, peu d'heures après, on découvrait un sépulcre de marbre sur lequel étaient écrits ces mots : « ICI REPOSENT LES CORPS DU B. PAULIN, PREMIER ÉVÊQUE DE LUCQUES, DISCIPLE DE SAINT PIERRE, ET DES SAINTS MARTYRS SÉVÈRE, PRÊTRE, ET THÉOBALD, SOLDAT. » Toute la ville est dans l'ivresse, l'odeur dont nous venons de parler, *sortant* par la porte de *Saint-Donat*, remplit la cité tout entière. Alors l'évêque se rend sur les lieux avec tout son clergé, ordonne une procession générale dans laquelle on compte cinq cents prêtres, quarante bannières, et à laquelle assiste D. Guala, légat du pape, avec cinquante mille personnes.

Voilà ce qu'on appelle, en matière de béatification, l'« *invention* du corps par suite de révélations » ; mais il n'en faut pas moins le second élément de conviction, « le miracle », pour éclairer sur la nature de la révélation.

Ici donc les prodiges éclatent et surabondent ; mais nous nous bornerons à un seul, et pour nous il sera bien suffisant, car nous ne croyons pas qu'il ait jamais existé un seul rhéteur dont le talent ait pu composer une fable dans les termes simples et naïfs qui vont suivre.

Le procès *s'entame*, et parmi les nombreux témoins qui se présentent figure une femme nommée Geneviève P..., dont voici la déposition : « Vers les premiers jours de la découverte du tombeau, j'avais un fils unique que j'aimais beaucoup (*qui mihi carissimus erat*). Il y avait déjà un mois que je le gardais malade jour et nuit, quand il mourut. Désolée, je restais auprès de lui, ... lorsque, soudainement inspirée, *j'entends dans mon esprit* une voix qui me crie : « Porte-le au tombeau de saint Paulin, et Dieu te le rendra. » Et tout aussitôt je le prends tout nu qu'il était, je le mets sur mon sein, et sans robe, hors de moi, je

1. Le parfum ! l'odeur de la sainteté ! phénomène constant, universel, manifeste, lié à la conservation miraculeuse de ces corps, et même au milieu des circonstances les plus défavorables. Ce phénomène a presque force de loi dans les canonisations ; nous l'avons dit, et nous le verrons.



me dirige vers l'église. Lorsque je suis dans la cure de Saint-Alexandre je le regarde encore, et voyant qu'il était *toujours mort*, je disais en dedans de moi : « Que ferai-je?... » Le prêtre n'était pas dans l'église à cette heure, il n'y avait qu'un enfant auquel je dis : « Où est le corps de saint Paulin ? » et il me l'indiqua. Et je pris mon fils mort, et tout nu qu'il était je le déposai sur le marbre, puis je renvoyai l'enfant, et moi je me jetai sur le pavé en pleurant amèrement ; là je frappais ma poitrine et disais : « O mon Dieu, si vous le voulez, vous pouvez bien me rendre mon fils pour l'amour de votre bienheureux martyr ! D'ailleurs, je vous en prévienne, jamais je ne me relèverai d'ici et j'y mourrai si vous ne me le rendez pas. » Et toujours priant et toujours pleurant, je restais là sans plus toucher à mon enfant. Cependant je le repris encore une fois et je le mis encore sur mon sein, mais *il ne revivait pas*. Alors je m'assis près de l'autel... et voilà que pendant que je pleurais, et que je recommençais à crier d'une voix forte : « O saint Paulin, rends-moi mon fils, » voilà qu'il se met tout à coup à rougir, à ouvrir les yeux et à revivre. Et voilà que je lui offre mon sein et qu'il le prend, et qu'il est *comme s'il n'avait jamais eu le moindre mal*. Et moi je glorifiais Dieu de cette grande grâce qu'il m'avait faite. »

Et le procès-verbal ajoute : « Plusieurs fois interrogée sur le même fait, Geneviève l'a toujours affirmé sur la foi du serment prêté à la sainte Trinité. »

Il n'y a là, nous en convenons, aucune de ces circonstances exigées partout ailleurs pour l'acceptation d'un miracle évident, mais il est encadré dans un grand nombre d'autres qui portent ce dernier cachet. Il y a d'ailleurs à tenir grand compte de la véracité de la déposition maternelle sur ce fils malade depuis un mois, et qui guérit subitement et complètement par cela seul qu'il est resté pendant des heures *tout nu sur un marbre* ! Quelle était donc cette maladie, si le traitement seul a réussi ?

Toujours est-il que la révélation s'accordait merveilleusement avec l'archéologie, et que les miracles marchant de front avec celle-ci pour justifier la tradition jusque dans ses moindres détails, il fallut bien se rendre, placer les saintes dépouilles dans la cathédrale de Lucques qui désormais changea son nom de Saint-Antoine en celui de Saint-Paulin, placer ce nom dans les diptyques sacrés, dans les litanies, et les fêter tous les ans au quatrième jour des ides de juillet.

2. — *Saint Apollinaire de Ravenne.*

Apollinaire, contemporain de saint Paulin, n'avait pas voulu attendre douze siècles pour se faire rendre justice et pour recourir aux démonstrations archéologiques.

Depuis son ensevelissement à *Classis*, près Ravenne, immédiatement après son martyre, il avait apparu dans ce même lieu un grand nombre de fois; mais deux de ces apparitions avaient été si solennelles, que personne n'en avait perdu la mémoire.

La première s'était manifestée à Sixte III, au moment où ce pontife venait de donner un nouvel évêque à la ville de Ravenne. Il ne s'agissait plus que de l'introniser, lorsque saint Apollinaire apparaissant au pape à plusieurs reprises lui avait enjoint de renoncer à l'homme de son choix et de lui substituer saint Pierre Chrysologue, dont le mérite si bien reconnu plus tard légittima cette exceptionnelle intervention. Cela se passait vers 430. A cinq siècles de là il apparaissait encore à saint Romuald de grande mémoire; voici dans quelles circonstances; l'autorité du cardinal saint Pierre Damien nous en a conservé les détails et ce sont les Bollandistes qui vont nous les reproduire.

« Saint Romuald, disent-ils, s'étant retiré dans le couvent de Saint-Apollinaire à *Classis*, y faisait une rude pénitence de quarante jours comme homicide, pour avoir assisté à l'assassinat de son père par Sergius, sans oser le défendre. Ses remords étaient déchirants à tel point, qu'un frère convers devenu son ami lui conseillait fortement de ne plus retourner dans le monde. Romuald ne pouvant s'y résigner, le frère emploie vis-à-vis de lui l'argument suivant. « Si je te fais voir sous forme corporelle et sans que tu puisses en douter (*manifeste*) le bienheureux Apollinaire, te rendras-tu? — Je te le promets », reprend l'autre. Il reste donc convenu qu'ils passeront la nuit dans l'église. En effet, après avoir prié toute cette même nuit dans l'église de la bienheureuse Vierge Marie, vers le chant du coq, voici qu'à leurs yeux saint Apollinaire sort des soubassements du grand autel du milieu, *du côté de l'ouest*, et de l'endroit qui est revêtu de porphyre. A l'instant toute l'église est illuminée de telle sorte qu'on eût pu croire que tous les rayons du soleil avaient pénétré les murs eux-mêmes.

« Le bienheureux martyr, revêtu d'habits sacerdotaux admirables et tenant à la main un encensoir d'or, se met à parcourir l'église et à en encenser tous les autels; après quoi, étant rentré *dans l'endroit*

même d'où il était sorti, toute la clarté qui illuminait l'église disparut avec lui.

« Le frère convers triomphe, mais Romuald hésite encore et déclare vouloir recommencer l'épreuve; l'autre y consent, et la nuit suivante les choses se passent exactement comme la première fois. Romuald était fixé, et, à partir de ce moment, toutes les fois que l'on hésitait sur le tombeau d'Apollinaire, il déclarait que sa dépouille reposait sous cet autel. »

Un autre jour, c'est à un autre saint homme qu'Apollinaire apparaît et ordonne de venir habiter son couvent, ordre auquel cet homme obéit sans retard.

Mais toutes ces manifestations, si bien d'accord avec la tradition générale, ne suffisaient pas à tout le monde, et, deux siècles après les affirmations de saint Romuald, la foi se trouvait encore ébranlée à tel point que la Providence voulut la rassurer et la fixer complètement à cet égard.

Voici comment elle s'y prit. Ce récit de l'invention des reliques de saint Apollinaire est tiré du bel ouvrage de Muratori sur « les historiens de l'Italie », et donné par les Bollandistes comme l'œuvre d'un témoin oculaire. Le voici.

« Ce fut de nos jours (au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle), que Dieu voulut dissiper tous les nuages qui (en raison des translations précédentes) planaient encore sur le dernier asile des reliques de saint Apollinaire. Les moines du nouveau monastère de Ravenne les disputaient à celui de *Classis* situé à trois milles de là et dans lequel saint Grégoire le Grand les avait fait déposer jadis. Pour mieux appuyer leurs prétentions et dans un simple but de cupidité, ces moines indignes avaient osé fouiller certains tombeaux de leur monastère, déterrer les ossements qu'ils contenaient, et, en les donnant pour ceux d'Apollinaire, circonvenir à cet égard Gérard, l'archevêque de Ravenne.

« Celui-ci, quoique ce fût un homme de grande prudence et de sagacité, donna dans leurs vues et proclama même dans la chaire du nouveau monastère la vérité de leurs prétentions. Les moines de *Classis* en appelèrent aussitôt au souverain pontife. C'était le pape Alexandre, dont la sagesse profonde ne tarda pas à reconnaître la vérité et à déplorer la faiblesse du prélat. Après avoir rassemblé les cardinaux et bien examiné la chose, il écrit à cet archevêque et au légat, leur enjoint de faire remettre les ossements à leur vraie place, excommunie les moines, ordonne de faire des mandements, et, s'il le faut absolument, de découvrir le saint et véritable corps et de l'exposer à la vue et à la vénération du peuple.

« La controverse devint violente et les calomniateurs se montrèrent si redoutables, qu'on se vit obligé de leur permettre de pénétrer dans l'église, de tout examiner et de bien s'assurer que la fraude n'entraît pour rien dans les recherches.

« La Providence vint au secours de la vérité. Quand on eut fouillé pendant deux jours, on découvrit deux sépulcres : l'un d'eux bien évidemment contenait les restes des saints Senen et Abdon ; dans l'autre... se trouvait le trésor que l'on cherchait. Jean, ermite des Camaldules, chargé du soin d'ouvrir ce cercueil, tombe en extase devant l'éclat de ce sacré corps et devant le parfum divin qui s'en exhale... Une lame d'argent est à côté, et sur elle sont gravés les noms du saint martyr.

« La joie est générale, le peuple est ivre de bonheur, la vérité est publiée, les offices décrétés et célébrés.

« Les calomniateurs seuls ne se rendent pas et continuent à glisser leurs objections (*insibilare*, siffler comme des serpents), disant qu'une seule lame ne doit jamais suffire et qu'il en faut au moins trois, puisqu'on parle de trois dans les actes du saint.

« Le peuple s'agite, se presse et manifeste des doutes. L'ermite s'effraye, les fidèles tremblent, lorsque les deux autres lames, inaperçues jusque-là, sont découvertes à leur tour. Cette fois plus de doute, car l'une d'elles porte ces mots :

« Apollinaire, envoyé à Ravenne par le prince des apôtres, a guéri les aveugles, fait parler les muets, RESSUSCITÉ LES MORTS, mis en fuite les démons, etc. »

« Ces mots sont suivis du récit du martyre.

« Ah ! cette fois la joie devient universelle ; et on a raison de s'y livrer, car à partir de ce moment « les anciens miracles reparaissent, tant et de si brillants prodiges se manifestent, qu'il n'y avait plus besoin d'autres preuves : *Cœpit locus ipse coruscare miraculis, illustrari prodigiis et tantis clarescere signis, ut si cæteræ probationes deessent, indicio sufficerent.* »

« Dans ces apparitions nouvelles le saint révèle le détail des blessures qui ont accompli son martyre. Il désigne la rupture de tel membre, la fêlure de tel autre ; on compare le détail révélé avec le corps lui-même, et comme il est parfaitement conservé, on reconnaît facilement l'exactitude de la révélation.

« C'est ainsi que se trouvèrent vérifiées les apparitions de Classis, qui avaient décidé Sixte III à remplacer l'évêque nommé de Ravenne par Pierre Chrysologue, vers 400 ; celles de saint Romuald, qui avait si bien précisé la place *occidentale* de l'autel où devait se trouver

celui qui allait sortir de là si radieux, et enfin la Vierge apparue aux fidèles de Ravenne.»

Nous comprenons maintenant le soin et le respect dont on entourait le tombeau des saints catholiques et par quelles confirmations historiquement miraculeuses ces saints venaient si souvent eux-mêmes rassurer la foi de leurs enfants et défier tous les mauvais vouloir de leurs ennemis <sup>1</sup>.

### 3. — *Saint Barnabé, apôtre.*

L'apparition de saint Barnabé est une des plus curieuses, et les Bollandistes l'admettant sans plus de difficulté que Surius (au 11 juin), nous ne voyons pas pourquoi nous nous arrogerions le droit de discuter ce qu'ils adoptent si franchement.

Nous avons vu dans les *Actes des Apôtres* (c. ix, v. 26) saint Paul et Barnabé partant pour Chypre, patrie de ce dernier, recueillant de grands fruits de leur prédication à Salamine et à Paphos, et revenant à Antioche, puis se séparant à nouveau, Paul pour aller en Cilicie avec Silas, Barnabé pour revenir dans sa patrie avec Jean Marc. Il y convertit beaucoup de Juifs; mais on sait que quelques-uns de ces derniers, furieux de ses succès, se mirent à le persécuter et lui décernèrent le plus grand et cependant le moins rare des honneurs de ce temps-là, le martyre. Quelques chrétiens, intimidés par les menaces des bourreaux, ne purent ensevelir ses dépouilles qu'en secret et les cachèrent pendant la nuit dans une partie très-retirée de la campagne qui entourait Salamine.

La tradition s'en perdit, et dans le iv<sup>e</sup> siècle on avait complètement oublié l'endroit qui pouvait receler ce grand trésor.

Mais en 425, l'empereur Zénon ayant repris l'empire d'Orient fit sacrer comme évêque d'Antioche un hérétique nommé Pierre Fullon. Les Cypriotes ayant refusé de le reconnaître, il voulut s'en venger en essayant de faire entrer le siège de Chypre dans la juridiction de celui d'Antioche, soutenant que ce dernier avait toujours été le vrai siège patriarcal. Or, Anthème, homme de peu d'éloquence, mais d'une grande foi, occupait le siège que l'on voulait humilier. On lui suscita mille petites persécutions, et enfin on le somme à comparaître devant l'empereur, à Constantinople, pour justifier sa rébellion.

Anthème se soucie d'autant moins de s'y rendre, que dans son

1. Boll., *Acta SS.*, 25<sup>e</sup> jour du tome V de juillet.

humilité il se méfie de lui-même et se juge incapable de répondre à toutes les subtilités de l'hérétique. Il recourt donc à la prière, et la prière lui réussit. Un saint personnage lui apparaît jusqu'à trois fois (comme toujours) pour le rassurer, lui dire de ne rien craindre et l'engager à partir, attendu qu'il sera toujours auprès de lui pour le défendre et bien mener les choses à leur fin. Néanmoins, Anthème *reste triste* et lui en donne pour raison qu'il ne connaît même pas le nom de son bienveillant consolateur. « Je suis Barnabé, lui répond ce dernier, Barnabé, disciple, apôtre et martyr du Seigneur; et pour te prouver que je dis vrai, transporte-toi à cinq stades de la ville, du côté de l'Occident, dans le champ appelé de la *Santé*, en raison des miracles que j'y opère, fouille sous l'arbre qui s'y trouve (*siliqua*) : tu trouveras mon corps tout entier et en plus sur ma poitrine l'évangile de saint Matthieu, dont j'ai écrit la copie de ma propre main. »

Anthème se hâte d'obéir, se rend la nuit à la place indiquée où il trouve ces deux inestimables trésors qui décident la question; car immédiatement Zénon fait élever sur cet emplacement une église magnifique en l'honneur de saint Barnabé, et décide que le siège de Salamine, déjà métropolitain dans l'île de Chypre, sera pour toujours indépendant de celui d'Antioche. Quant aux miracles sanitaires dont on jouissait sans savoir à qui les attribuer, ils décuplèrent, comme on peut le croire, sous ces belles voûtes et autour de cette belle chaise dorée qui resta à Salamine jusqu'au temps de Charlemagne, passa depuis à l'église Saint-Saturnin de Toulouse, dont les trésors furent partagés plus tard avec l'église de Milan, qui les possède encore aujourd'hui. Aux saints de tous les siècles maintenant la gloire d'imiter ceux du premier dans leur *auto-glorification*, c'est-à-dire en se révélant eux-mêmes!...

---

## APPENDICE D

(QUATRIÈME SIÈCLE)

« JULIEN EXALTÉ PAR NOS ENNEMIS ET TROP EXCUSÉ  
PAR NOS AMIS. »

---

1. Julien persécuteur. — 2. Julien théurge. — 3. Mystère de la mort de Julien.

### 1. — *Julien persécuteur.*

Rabaisser autant que possible Constantin le Grand ; par contre relever autant que la convenance le permet Julien l'Apostat, c'est une des tâches historiques de notre siècle, et nous, faible catholique que nous sommes, nous nous laissons encore une fois entraîner à ce courant. Cette faiblesse étonnerait bien nos pères, car au dernier siècle Bergier lui-même, si concessioniste par nature, s'indignait devant les sévérités et même, disait-il, « devant les *calomnies* imaginées par le XVIII<sup>e</sup> siècle pour ternir la mémoire de Constantin, ce *demi-saint* de l'Église catholique auquel les païens eux-mêmes n'ont pas osé reprocher des crimes qui pour lui furent toujours le résultat d'erreurs fatales ou de nécessités politiques <sup>1</sup>. »

Nous n'irons probablement pas aussi loin que Bergier dans les voies de cette *demi-canonisation*, et nous n'enregistrons ses paroles que pour bien constater combien elles ressemblent peu aux nôtres.

Mais il fallait y regarder bien longtemps avant de diminuer un homme que l'Église, si difficile en fait de sainteté, appelle « *vere pius, vere magnus*, vraiment pieux et vraiment grand », un homme qu'elle ensevelit à Sainte-Sophie, dans l'église des Saints-Apôtres, dont elle

1. *Dict. de Théologie*, art. CONSTANTIN.

célèbre la fête, qu'elle invoque comme protecteur et dont ses canons célèbrent « la puissance et les guérisons miraculeuses, *comparables à celles des apôtres* » <sup>1</sup>.

Il fallait y regarder bien davantage encore avant de relever un Julien ; or, nous avons gémi en voyant un homme comme le père Lacordaire essayer, non certes pas sa réhabilitation, mais la production de circonstances atténuantes et quelque commutation dans la peine que ce prince exécrationnable subit depuis treize siècles au bagne de l'histoire. C'était déjà trop d'avoir dit de Constantin qu'« il n'avait pas apporté sur le trône une âme égale à la grandeur de sa prédestination et au miracle qu'il avait accompli » <sup>2</sup> ; il n'aurait pas fallu saluer l'arrivée de Julien par ces deux seules raisons : « on était las des princes chrétiens », et ajouter que « du moins Julien proclamait la liberté de conscience ».

Que le Révérend Père Lacordaire se fût borné, comme M. de Broglie, à reconnaître la *sincérité* de cet empereur apostat, tout le monde eût été de son avis, car il est certain qu'il *fin*it par subir un aveuglement déplorable ; mais il ne fallait pas ajouter que « cette sincérité était digne d'estime autant que de compassion, et qu'il était impossible de ne pas *admirer* jusqu'où pouvait aller, dans un homme supérieur, la passion de ressusciter ce qui n'est plus » <sup>3</sup>.

Il ne fallait pas surtout s'attendrir sur sa destinée et nous dire, à propos de sa mort : « Il y avait dans cette destinée si courte, présente à tous les esprits, un tel contraste de biens et de maux, un si extraordinaire mélange de *hautes vertus* et de plus hautes erreurs, un spectacle enfin si rare et si pénétrant, que la pensée en demeurerait attendrie... Il était sobre, chaste, brave... C'était un sage enfin, un héros, tout ce que pouvait être un homme admirablement doué de la nature, mais qui, un jour, par sa faute sans doute et par celle de son temps, *s'était pris de passion contre Jésus-Christ*, le Dieu de l'Évangile. » Rien que cela !... « Dieu, en le frappant, lui tint compte de

1. Voir dans les Boll., *Acta Sanctorum*, 24 mai, le canon *très-antique* commençant ainsi : « O Constantin, du sépulcre qui renferme ton saint et vénérable corps émanent aux yeux de tous les splendeurs des guérisons divines que tu prodigues à ceux qui viennent de tous les côtés pour être guéris par toi de *quelque maladie que ce soit, contra omnigenos morbos* » ; et le chant de vêpres : « O Constantin, homme comparable aux apôtres, prie pour nos âmes, lève-toi de la chaise de laquelle émanent les guérisons. »

2. Voir, dans le *Correspondant*, l'article sur l'ouvrage de M. de Broglie, 4 vol. de 1859, p. 201.

3. Ibid., p. 246.



ses hautes qualités. C'est du moins mon impression, et de tous les persécuteurs du christianisme il est le seul que je *plaîne* en le condamnant <sup>1</sup>. »

Le Révérend Père Lacordaire a raison de douter que *son impression* pût être partagée. L'impression contraire fut générale, non-seulement chez tous les chrétiens, mais chez tous les hommes impartiaux, dans tous les camps, jusqu'à Voltaire, qui, *le premier*, dans son *Essai sur les mœurs des nations*, sentit qu'il ne pouvait « écraser l'infâme » qu'en essayant la réhabilitation de celui qui « *s'était pris de passion contre lui* ».

Admirateur passionné de l'éloquence de notre grand orateur, nous ne croyons pas que les torts de l'école *concessionniste* aient jamais été portés aussi loin que dans ces regrettables paroles.

C'est donner vraiment trop beau jeu à M. Vacherot, nous disant que « Julien fut un prince rempli de douceur et d'humanité » <sup>2</sup>. Ce paradoxe n'est supportable que lorsqu'on ajoute, comme le même écrivain : « *Son ame était toute païenne* en ce sens qu'elle fut le type vivant des *vertus* et des qualités de la vieille société. Il fut le dernier fils de cette noble antiquité <sup>3</sup>. » Quand on part de là tout se comprend, mais quand on part des *Conférences de Notre-Dame*, une telle méprise n'est plus permise.

Libanius, son apologiste et ami, ne se laissait pas prendre à cette douceur de *mouton enragé*, lorsqu'il nous montrait son maître ne renonçant à la persécution « qu'en raison de ses dangers ou de son inutilité » <sup>4</sup>.

D'ailleurs l'histoire est là. Ce n'est pas la faute de Julien si le grand évêque de Tours, saint Martin, put faire tant d'honneur à l'Église de France; car, furieux de lui voir donner sa démission au moment de l'entrée des Barbares dans les Gaules, Julien avait décidé qu'on permettrait à *ce soldat de Jésus-Christ* de s'élancer le lendemain sans bouclier et sans armes au milieu des bataillons ennemis. Il espérait bien s'en délivrer ainsi à peu de frais; mais la paix ayant été signée, il fut privé de cette jouissance.

Nous le voyons plus tard préparer l'assassinat de saint Antoine, et certes il eût mené la chose à bien, si saint Hilarion n'en eût pas été averti dans une révélation.

1. *Correspondant*, loc. cit., p. 221.

2. *Histoire critique*, t. II, p. 160.

3. Id., *ibid.*

4. Libanius, *ad Julianum* (oratio XII).

Les Bollandistes nous le montrent ensuite, pour un simple reproche d'ingratitude, faisant déchirer de coups Euge et Macaire et les reléguant dans un affreux désert où il les fait périr par le glaive.

L'effroyable martyre de saint Basile d'Ancyre prouverait à lui seul la *férocity* de Julien.

On la reconnaît encore dans ce document trouvé et publié de nos jours par le cardinal Maï dans le *Chronicon paschale* (édition du Vatican). « Dans son itinéraire militaire vers la Perse, passant par Cyrestica, Julien voit une foule considérable de malades rassemblés devant la grotte de saint Dométius. Il demande ce que c'est, et voyant qu'il s'agit d'un moine, il lui fait dire : « Puisque tu as choisi cette solitude pour y vivre seul à seul avec Dieu, pourquoi n'y vis-tu pas en solitaire? — Mon âme et mon corps, répond le saint, sont bien reclus avec moi dans cette grotte, mais je ne peux renvoyer tout ce peuple dont la foi vient me trouver. — Eh bien, je vais t'aider, » reprend le monstre couronné, et il commande qu'on mure à l'instant la caverne, au fond de laquelle le saint termina sa vie<sup>1</sup>. »

Mais c'est surtout le martyre de saint Artème qui décide la question de la *douceur* de Julien; nous sommes heureux de pouvoir en mettre sous les yeux de nos lecteurs une preuve aussi concluante qu'elle est nouvelle<sup>2</sup>.

L'auteur de cette vie rappelle d'abord la loi par laquelle l'empereur apostat avait défendu que l'on publiât les Actes des martyrs, « loi, dit-il, qui priva plusieurs milliers de chrétiens de la gloire qu'ils avaient méritée. » Ensuite il nous montre dans Artème l'ami et l'inséparable compagnon de Constantin, qui, nous l'avons dit, en appelait toujours à lui à propos de l'apparition de la fameuse croix.

Or, Julien, traversant Constantinople, veut avoir à son tour un entretien avec lui, et c'est dans cet entretien que le généreux chrétien affirme une fois de plus au tyran la réalité de ce dernier pro-

1. *Chronicon pasch.*, edit. Migne, *Patrol.*, t. XCII, col. 746.

2. « Personne avant moi, dit le cardinal Maï, n'avait donné ce très-curieux écrit imprimé en caractères grecs. C'est tout un nouveau texte substitué aux anciens qui se contredisaient tous, grâce aux protestants et aux catholiques d'armature trop légère qui s'en étaient mêlés. Cette histoire du prodigieux Artème est tirée de l'*Histoire ecclésiastique* de Philostorge et de quelques autres par le moine Jean. » (Ex t. VI *Spicilegii Romani* cardin. Angel. Maï.)

dige. Julien lui tient alors le plus engageant, le plus flatteur des langages, voulant lui persuader d'adorer le soleil, la lune et les sept planètes, « ces auteurs de toute puissance et de tout bien. » Mais, voyant qu'il ne gagne rien et que cet Artème lui tient à son tour le langage des trois enfants dans la fournaise, il change de méthode et lui répond : « Puisque, non content de mépriser mes paroles, ton entêtement exécrable essaye de me gagner moi-même à ta foi, au lieu des biens que je t'avais promis, tu vas voir quels sont les présents que je te destine. » Et alors, le livrant aux licteurs, il leur ordonne de le dépouiller de ses vêtements, de lui brûler les flancs avec des fers rouges, et, après lui avoir perforé le dos avec des pointes aiguës, de lui briser les reins. Mais, dans cette terrible épreuve, la constance du martyr reste toujours la même, et lorsqu'il se relève devant le tribunal, Julien le fait reconduire dans sa prison avec ordre de ne lui donner aucune espèce de nourriture. L'ordre est exécuté ponctuellement. Quant à l'empereur, il se met en route pour Daphné, lieu qu'il aimait de préférence.

Cependant Artème est guéri miraculeusement dans sa prison par Jésus-Christ lui-même, qui lui recommande de ne plus craindre le tyran. Celui-ci l'apprend et le fait ramener devant lui. Las d'être toujours vaincu par les réponses du saint : « Vous connaissez, dit-il à ses affidés, vous connaissez ce rocher qui, suspendu au-dessus de l'une des murailles du théâtre, menace la ville de sa chute : eh bien, vous le ferez scier en deux parts. La partie supérieure étant enlevée et soutenue avec des chaines, on placera le rebelle sur l'autre, et s'il n'abjure sa misérable foi, ... on coupera la chaîne. » On obéit aux ordres du tyran, et le rocher tombe sur la victime avec une telle violence que ses ossements broyés rendent un son qui remplit d'horreur tous ceux qui sont présents. On laisse ainsi le martyr pendant un jour et une nuit. Mais l'empereur éprouve la féroce curiosité de faire séparer les deux pierres. Horrible spectacle ! Artème, qui n'avait pas cessé de prier, se relève ; mais est-ce bien un homme, ou plutôt n'est-ce pas un effroyable spectre ? Toutes ses jointures sont brisées, tous ses os sont broyés, et ses yeux, sortis de leurs orbites, restent suspendus comme à un fil. Cet épouvantable état ne l'empêche cependant pas de se traîner vers Julien et de l'attaquer encore sur son effroyable tyrannie.

Mais le tyran, frappé d'épouvante devant cet effroyable spectacle, ordonne qu'on lui tranche la tête, en ajoutant : « N'avais-je pas raison d'appeler cet homme un enchanteur ? Ce spectre est l'ouvrage et l'image des mauvais démons qui l'inspirent. »

Voilà les mœurs de ce grand empereur plein de *douceur* et d'humanité !

Donc, les Bollandistes ont bien raison à leur tour de nous dire dans un de leurs derniers volumes publiés <sup>1</sup> : « Il faut donc bien se garder de croire Dodwell, qui prétendait, dans sa dissertation sur « le petit nombre des martyrs », que Julien avait voulu éviter le reproche de cruauté que s'étaient attiré les persécuteurs. » Et celui-là se tromperait encore bien davantage qui, se fiant à cette manière de parler, en conclurait qu'il n'y a eu que très-peu de martyrs sous ce Julien, qui, suivant l'expression de saint Grégoire de Nazianze, « s'arrangeait au contraire de manière à laisser à la foule et à la populace des villes l'odieux des actes les plus inhumains, pendant qu'il se réservait la part en apparence la plus douce et la plus honorable <sup>2</sup>. »

L'historien Théodorite définit très-bien ce caractère lorsqu'il nous le montre à Daphné faisant mine de consulter certains chrétiens et de les exhorter à la franchise. Ceux-ci s'y laissaient prendre, mais... « après les avoir entendus, *ce très-doux et très-sage* empereur, comme l'appellent ses semblables, laissait tomber son masque de bonté et montrait sa vraie figure d'impie, en les faisant accabler de coups, sous la violence desquels ces malheureux perdaient la vie <sup>3</sup>. »

Voilà le tyran. Voyons maintenant le theurge.

## 2. — Julien théurge.

Nous avons vu dernièrement que l'école d'Alexandrie était avant tout une école de *théurgie*, et que l'on entendait par ce dernier mot « l'union intime de l'homme avec Dieu ou les dieux. » Rien de plus catholique en apparence qu'une telle recherche, car la poursuite de cette *attraction* divine était recommandée par saint Paul <sup>4</sup>. Il ne s'agit donc que de bien savoir quels dieux on veut ou l'on croit *attirer* et *palper*. Julien va nous éclairer sur les siens; car, ainsi que le dit M. Vacherot, « cet homme n'était qu'un prêtre alexandrin couronné », et si sa philanthropie était jouée, son zèle ne l'était certai-

1. T. VIII d'octobre, 29<sup>e</sup> jour.

2. *Oratio quarta ad Jul.*, n° 60.

3. *Hist. eccles.*, l. III, c. 45.

4. *Ψηλαρρήσιαν*, c'est-à-dire la *palpation* de Dieu, comme celle d'un aveugle qui cherche à vous toucher dans les ténèbres.

nement pas. Il faut rendre justice à tout le monde, et, comme l'a dit le même auteur, « lorsqu'on le surprend la nuit dans les endroits les plus secrets de son palais, invoquant les dieux, convoquant les démons, passant de longues heures dans la contemplation et dans l'extase, on a le spectacle d'un mysticisme sincère et d'une vraie dévotion <sup>1</sup>. »

Mais s'il était sincère dans son fanatisme idolâtre, il était loin de l'être toujours dans ses démonstrations dévotes. Ses dieux lui permettaient de jouer la comédie et de simuler des sentiments chrétiens, lorsqu'ils étaient utiles à sa cause. Ammien Marcellin ne nous le laisse pas ignorer. « Pour s'attacher tout le monde, dit-il, il feignait d'adhérer au culte des chrétiens (*inhærere cultui christiano fingeat*) ; c'est ainsi que dans le mois de janvier de l'année 360, le jour de la fête de l'Épiphanie, il n'hésita pas à entrer dans l'église des chrétiens pour y faire sa prière <sup>2</sup>. »

Quoi qu'il en fût, toute sa vie appartenait au *Soleil*, à  *Mercure*  et aux *Muses*, si nous en exceptons toutefois ces années de l'enfance et de la jeunesse où, chrétien malgré lui sous la verge de Constance, il était arrivé à remplir dans l'église les humbles fonctions de *lecteur*. C'est alors qu'envoyé par son père à Constantinople, il y avait trouvé réunis tous les chefs, tous les théurges de l'éclectisme alexandrin, et principalement OEdésius, le coryphée de la secte, Eunape, historien de Jamblique, Chrysante, Eusèbe le Magicien, Sopater, qui passait pour avoir causé une horrible famine dans l'Asie Mineure en *enchaînant les vents* <sup>3</sup>, et Sosipatra, la gloire de cette école, ce *medium* féminin, cette Velléda d'Alexandrie, digne épouse d'Eustathe, autre inspiré qui la rendit mère de trois enfants. Julien remarqua surtout parmi tous ces théurges le sophiste Libanius, dont son père lui avait formellement interdit la société et qu'il eut soin précisément d'enchaîner à toute sa vie. Ce Libanius avait été chassé de Constantinople comme magicien, et surtout pour un crime plus honteux qu'Eunape s'abstient de qualifier.

De cette communauté d'existence avec tous ces familiers des dieux suivaient nécessairement pour Julien la vie mystique et plus tard l'initiation au *secret* des mystères. C'est un vieux prêtre d'Éleusis, que

1. Vacherot, t. II, p. 464.

2. Amm. Marcellin, l. XXI.

3. Ce fut probablement pour cette cause que Constantin le fit mourir, car ce crime était prévu dans la loi des douze tables, comme plus tard dans le code Théodosien.

Libanius appelle quelque part « le seul impeccable <sup>1</sup> », qui se trouve chargé de cette grande mission, signalée par M. Cousin « comme l'un des points les plus importants de l'histoire du Bas-Empire, puisqu'il éclaire la grande et dernière lutte du paganisme et du christianisme <sup>2</sup>. »

Voilà donc Julien pénétrant dans les arcanes du sanctuaire; les débuts ne sont pas heureux. Le hiérophante lui avait promis d'évoquer en sa présence les dieux de l'empire, et dans le fait, après beaucoup de cérémonies superstitieuses, le jeune prince les voit, mais sous la forme d'êtres infernaux. A la vue de ces spectres enflammés, l'épouvante saisit Julien qui par un reste d'habitude fait le signe de la croix et tout disparaît aussitôt. Comme il s'étonnait de cet effet singulier : « Ce n'est pas la crainte, lui dit l'initiateur, c'est l'horreur de votre infidélité qui a mis les dieux en fuite <sup>3</sup>. » Julien se paya de cette raison, fut initié, déchira les engagements de son baptême en en recevant un second dans le sang du taureau <sup>4</sup>, et dès lors, dit Gibbon, « un enthousiasme profond, sincère, inaltérable, puisé dans les cavernes d'Éleusis, ayant pénétré son cœur et son esprit, sa vie tout entière fut vouée au service de ces dieux » <sup>5</sup>. Dès lors, en effet, toutes ses pensées, tous ses actes, tous ses écrits, leur furent soumis pour qu'ils voulussent bien les ratifier quand ils ne les inspiraient pas. Libanius nous montre son royal ami consacrant ses journées et interrompant le repos de ses nuits pour prier « tous les dieux et toutes les déesses, avec lesquels il vivait dans un commerce habituel. Ces divinités, dit-il, *descendaient sur la terre* pour jouir de la conversation de leur favori. Elles venaient interrompre son sommeil *en touchant légèrement ses mains et ses cheveux*; elles l'avertissaient de tous les dangers qui le menaçaient... Enfin, il était si familiarisé avec elles, qu'il distinguait sur-le-champ la voix de Jupiter de celle de Minerve, et la figure d'Apollon de la forme d'Hercule <sup>6</sup>. »

Ce n'était pas seulement Eunape ou ses affidés qui donnaient ces

1. Libanius, *ad Julianum* (oratio XII).

2. Cousin, *Nouveaux fragments philos.*, p. 247.

3. Théodoret, *Hist. ecclés.*, t. III, p. 3.

4. Il y a dans ce seul fait toute l'explication des tauroboles et la solution des doubles mystères de Mithra : les premiers appliqués dans l'ancien mazdéisme au céleste taureau, et les seconds au taureau infernal qui s'efforce de le supplanter.

5. Gibbon, *Hist. de la décadence*, c. XXIII.

6. Id., *ibid.* Citations de Libanius.

détails. Ammien Marcellin <sup>1</sup> parle ici comme les Alexandrins, les Pères de l'Église et tous les historiens.

Après Éleusis, c'est à Éphèse qu'il va terminer ses études mystagogiques. Puis d'Éphèse il se rend à Paris et à Vienne, et c'est dans une de ces deux villes que le *Soleil* lui apprend, en assez mauvais vers, que « lorsque Jupiter sera à l'extrémité du Verseau, et que Saturne entrera dans le vingt-cinquième degré de la *Vierge*, Constance, son père, finira tristement sa vie » <sup>2</sup>.

Les dieux étaient moins francs sur son propre compte, ou plutôt un horoscope plus infallible que le leur marquait aussi sa fin sur un cadran plus fatal. Pendant que ces dieux poussaient Julien à sa perte, l'encourageant par les plus brillants auspices à cette guerre contre les Perses, à l'expiration de laquelle il ajournait la *complète destruction* des Galiléens, ces mêmes dieux s'ouvraient avec une entière franchise à Maxime et aux autres théurges sur les effroyables malheurs qui menaçaient leur cause. Ce double jeu s'explique facilement. En fascinant Julien, ils obéissaient à l'ordre supérieur qui voulait sa perte; en éclairant ses disciples, ils gémissaient sur eux-mêmes.

Il faut suivre cette folle campagne pour bien comprendre la théorie de la lutte incessante et exposée ailleurs <sup>3</sup> de deux génies politiques ennemis se disputant le même prince, l'un pour faire triompher l'idolâtrie et ses vices, l'autre pour le perdre et anéantir avec lui les fruits trop amers que la continuation de ce triomphe ferait goûter à la terre.

Ainsi cet empereur, ennemi de Jésus-Christ, le voici partant, vers l'année 362, pour l'Orient, qu'il va traverser en triomphateur; le voici donnant partout des fêtes, organisant de saintes orgies qu'il célèbre en commun avec les bandes de courtisanes ou plutôt de bacchantes qu'il traîne à sa suite. A Pessinunte, il compose un hymne en l'honneur de la *mère des dieux*, dont il rajeunit le culte par l'immolation d'un jeune chrétien. A Ancyre, c'est à Cérès qu'il sacrifie le grand saint Basile. A Antioche, à Daphné, il offre encore des hécatombes d'animaux et de victimes humaines. On l'accuse même de suspendre par les cheveux de malheureuses femmes enceintes dont il fouille les entrailles pour

1. L. XVI.

2. « Pour cette fois, dit le cardinal Gerdil (*Consid. sur Julien*), il se montra aussi bon astrologue que mauvais poète. Constance mourut en effet au temps déterminé. »

3. *Esprits*, 2<sup>e</sup> Mém., vol. II, ch. ix, § iv.

lire sur les enfants qu'elles portent dans leur sein les caractères mystérieux qui vont lui révéler la vérité <sup>1</sup>.

Or, ces caractères lui apprennent cette fois que Mars va se charger de conduire lui-même son armée. « Tout l'Olympe (lui est-il dit) combattrà pour sa cause et le Tigre sera témoin de sa victoire. » Enfin il y touche, à cette victoire décisive, il y touche, enivré par ces oracles flatteurs et rassurants. Il n'a plus rien à craindre, et déjà il se voit accomplissant son grand serment d'*anéantir au retour jusqu'au dernier des Galiléens*. Ce jour-là, par exemple, il en prévient les chrétiens, il se montrera bien franchement persécuteur; mais qu'ils se rassurent, ce sera pour la dernière fois, attendu qu'il ne restera certainement plus un seul d'entre eux.

Mais le génie chrétien veille aussi de son côté, et voyez quelles entraves il fait apporter subitement par les dieux mêmes à la marche triomphale de Julien! Tout l'empire regarde et s'effraye d'un changement si complet, car voilà qu'aujourd'hui les oracles se mettent à parler partout en sens inverse de ce qu'ils disaient hier à l'empereur. Voilà que les aruspices proclament les présages les plus sinistres; voilà que le *sol s'ébranle sous les pas* du conquérant, que les villes s'écroulent et ensevelissent avec elles leurs propres habitants; celle de Nicomédie, entre autres, est presque entièrement renversée. Nicée éprouve le même sort ainsi que plusieurs autres cités de Libye, de Palestine et de Grèce <sup>2</sup>. La famine, la peste et les incendies viennent comme toujours s'adjoindre à ce fléau. Le temple de Daphné et la statue d'Apollon se laissent brûler comme de simples et profanes monuments; la personne de l'empereur n'est même pas respectée, car « des spectres et des songes terrifiants viennent troubler son repos et empoisonner ses espérances » <sup>3</sup>.

Enfin tout le monde sait qu'au moment où il veut essayer de rebâtir le temple de Jérusalem pour faire mentir les prophéties, des tourbillons de flammes vengeresses, s'élançant des entrailles de la terre,

1. Saint Grégoire de Nazianze (oratio III, *ad Jul.*) dit que « l'on trouvait des monceaux de cadavres (*acervos cadaverum*) ensevelis dans le fleuve Oronte, et que tous les réduits secrets de la cour étaient remplis de membres d'enfants et de femmes qu'il avait disséqués lui-même dans un intérêt de divination. » Et voilà pourquoi, reprend Delrio (l. II, quæst. 24), les magiciens ont de tout temps tendu des pièges à ces malheureux enfants qu'ils immolent ensuite au démon.

2. Voir Libanius, orat. XII, et Gregor. Naz., orat. IV.

3. Amm. Marc., l. XXV.



couvrent de croix les vêtements des travailleurs, renversent à plusieurs reprises les travaux effectués et forcent l'empereur à tout abandonner.

Décidément il est abandonné lui-même,... car tout à coup, au milieu de sa marche ou plutôt de son triomphe apparent, cette grande nouvelle se répand sur la terre :... « JULIEN N'EST PLUS, une main mystérieuse l'a frappé. » Où ? à quel moment ? L'histoire hésite et laisse le problème sans le résoudre.

Elle n'affirme qu'une seule chose : c'est qu'il était grand temps pour le christianisme que cet empereur si *débonnaire* disparût de la surface du monde. Nous possédons de très-nombreux échantillons de sa fureur antichrétienne ; mais s'il eût vécu deux mois de plus, nous en aurions eu la mesure tout entière. Ne nous faisons pas illusion : il s'agissait ici de la dernière *passé* entre Jupiter et Jésus-Christ, et elle était décisive. Donc, lorsque nous plaçons les moindres circonstances atténuantes en faveur de Julien, nous faisons de l'indulgence qui profite à l'Olympe, mais qui déplaît au Calvaire. « Dieu merci, s'écrie saint Grégoire de Nazianze, Dieu merci, Bel et Dagon sont tombés ! Les démons de l'imposture, et de la débauche ne sont plus les maîtres du monde <sup>1</sup>. »

### 3. — *Mystère de la mort de Julien.*

D'après Baronius (anno Chr. 363), Julien, à la veille même de la bataille, se répandait en exécutions contre les dieux (*execrans deos*), reprochant tantôt à *Mars* et à *Pallas* de se ranger du côté de ses ennemis, tantôt à la *Victoire* de les suivre, accusant même Isis et Cérès de fournir des vivres à tout le monde et de ne les refuser qu'à la seule armée romaine. Mais ce qui lui faisait le plus de peine, c'était la retraite du génie de l'empire lui-même ; de sorte qu'il ne lui restait plus de son côté que les déesses *Pâleur*, *Crainte*, *Mort*, avec les *Furies* dont il avait aperçu l'intrusion dans tous les sacrifices, sans pouvoir jamais les chasser. Enfin, ce qui l'offensait par-dessus tout, c'était la présence des dieux *Ridicule* et *Momus* qui l'insultaient de leurs rires, comme ils insultaient jadis Annibal sous les murs de Rome.

C'est dans cette disposition d'esprit, et comme exaspéré par les Euménides, que, méprisant les aruspices et les conseils des sages,

1. Oratio ultima, *ad Julian*.

Julien se décide à se précipiter lui et son armée sur l'ennemi qui doit lui donner la mort.

Ammien Marcellin, témoin oculaire, raconte ainsi ses dernières heures : « La lance d'un cavalier *inconnu*, après lui avoir traversé le côté et atteint les dernières fibres du foie, était restée attachée à la peau de son bras ; mais lorsqu'il voulut l'arracher, il sentit que les deux tranchants du fer avaient coupé les nerfs de ses doigts. Alors, s'abandonnant à son cheval, il fut rapporté à sa tente pour y recevoir les secours de la médecine. La douleur une fois apaisée, il reprit courage, demanda son cheval et son bouclier, comme Épaminondas à Mantinée, et voulait à toute force retourner au combat pour relever le moral de son armée en lui prouvant sa tranquillité ;... mais ayant demandé comment se nommait le lieu où il se trouvait, lorsqu'on lui eût répondu : *Phrygie*, il se rappela qu'on lui avait prédit qu'il y périrait, et s'écria : « Il y a longtemps que l'on m'a prophétisé que je mourrais ici par le fer, *interiturum me ferro dudum didici, fide fatidica præcinente*. »

Ammien Marcellin met alors un discours magnifique de résignation dans la bouche de son héros et ne s'inquiète nullement de son meurtrier.

Cependant tous les autres historiens s'en préoccupent et tombent d'accord avec Libanius (cet autre familier de l'empereur) sur ce point que : « *personne* de l'armée ennemie ne s'étant présenté pour réclamer la grande récompense promise par ses chefs au meurtrier de Julien, le trait n'avait pu être lancé que par quelque traître de l'armée romaine. » Mais Caliste, satellite et historiographe de l'empereur, fit prévaloir son opinion, à savoir que l'empereur ayant toujours été en avant et hors de portée de toute espèce d'armes, *ce ne pouvait être qu'un Dieu* ou un esprit (*dæmon*) qui avait lancé le javelot mystérieux. Et cet esprit, il n'hésite pas à le nommer ; pour lui, c'est saint Mercure, l'un des derniers martyrisés de l'empereur Dèce <sup>1</sup>.

Dans le camp chrétien, que disait-on de cette mort ? Le voici. On lit dans la nouvelle édition vaticane du *Chronicon paschale* publiée par le cardinal Mai <sup>2</sup> : « Dans la même nuit (qui précéda où suivit la blessure de Julien), le très-saint prêtre Basile, faisant sa prière dans un petit oratoire dédié à saint Mercure, tomba en extase, vit les cieux

1. Saint Mercure de Césarée, soldat, vainqueur des Barbares, et n'ayant triomphé de la cruauté de Dèce que pour tomber victime de Julien.

2. Voir *Patrologie*, éd. Migne, t. xcii, col. 746.

ouverts et entendit le Sauveur assis sur son trône proférer ces paroles : « MERCURE VA DONNER LA MORT A JULIEN, CET ENNEMI DES CHRÉTIENS ; » et tout aussitôt Mercure, qui dans ce rêve paraissait armé d'une lance et revêtu d'une cuirasse, disparut et revint au plus vite, s'écriant à son tour : « L'empereur Julien n'existe plus, ainsi que vous l'avez voulu, Seigneur. » Effrayé à ce cri, Basile s'éveille et se trouble, car, regardant Julien comme un homme très-instruit, il lui écrivait souvent pour le consulter. Alors il descend dans l'église, et à l'heure des matines ayant convoqué tout son clergé, il lui annonce et sa vision et la mort de l'empereur. Mais tout ce clergé conjura l'évêque de garder le silence et de ne communiquer ce mystère à personne <sup>1</sup>. »

Cet extrait du *Chronicon* est tiré de Jean Malala, historien grec des premiers siècles et, par exception, très-estimé. Il déclare l'avoir emprunté lui-même à la chronique d'Eutichianus de Cappadoce, alors soldat et vicaire des premiers *nombres* militaires dans les camps de Julien. Selon ces deux historiens, l'empereur aurait eu, immédiatement avant ou après sa blessure, la même vision que Basile, et de plus le grand Athanase, ayant connu le rêve de Basile par l'orfèvre chargé du soin des cuirasses impériales, en avertit l'empereur, et ce serait alors que, rapprochant le nom du lieu où il mourait de celui qui lui avait été désigné en rêve, il se serait écrié, en jetant en l'air une cuillerée de son sang : « Soleil ! tu as perdu Julien ; Galiléen ! tu as vaincu. »

Sur ce point la concordance est frappante ; elle l'est bien davantage encore, lorsqu'en rapprochant les dates on découvre que cette mort fut connue et annoncée par beaucoup de saints au moment même de l'événement. Nous venons de parler de saint Athanase ; ajoutons que le grand anachorète saint Sabbas, séparé de l'armée par vingt journées de distance, l'apprit dans une prière, et annonça à tous ses

1. « Eadem nocte, per somnium vidit sanctus Basilius cœlos apertos et Christum Salvatorem in throno sedentem magna clamore dicentem : « Mercuri, abi, occide Julianum imperatorem, illum hostem christianorum. » Sanctus autem Mercurius, stans coram Domino, lorica ferrea indutus, audito mandato, evanuit. Rursus deinde visus est adstare coram Domino exclamans : « Julianus imperator occisus est et mortuus, sicut imperasti, Domine. » Territus a clamore episcopus Basilius e somno excitatur ( ille enim colebat Julianum ut virum eruditum et consiliorum socium, crebriusque ad illum epistolas mittebat. ) Descendens deinde idem episcopus in ædem sacram ad preces matutinas, universo advocato clero, visionis arcanum aperuit et quod interfectus esset Julianus hac nocte obiisset. Il vero episcopum rogaverunt ut hæc reticeret neminique enuntiaret. »

moines réunis que « le sanglier qui ravageait la vigne du Seigneur venait de mourir ». Didyme, ami de saint Athanase et saint prêtre d'Alexandrie, vit, dans une autre extase, deux cavaliers montés sur deux chevaux blancs parcourir les airs en criant : « Julien est mort. »

De ce faisceau de révélations aussi diverses que simultanées resta dans l'Église la croyance à l'intervention d'un ange ou d'un saint dans cette grande et divine leçon <sup>1</sup>.

---

1. Voir les affirmations, à cet égard, de saint Grégoire de Nazianze (*Oratio in Jul.*), de Théodore (l. III, c. xix), de Sozomène (l. VI, c. II), de Palladius in : « *Laus* », etc., etc.

## APPENDICE E

(CINQUIÈME SIÈCLE)

« ÉCOLE DE SAINT PATRICE. LÉGENDES ACCEPTÉES  
PAR LES BOLLANDISTES. »

---

1. — Saint Kiéran. — 2. Saint Senan. — 3. Saint Cathaldus et saint Mochëmochus. — 4. Saint Kentigern. — 5. Saint Fintan. — 6. Saint Abban. — 7. Saint Brendant. — 8. Saint Fursy. — 9. Sainte Brigide et sainte Ida, ou les deux filles spirituelles de saint Patrice.

### 1. — Saint Kiéran.

A défaut d'histoire et de traditions générales, la confirmation de la vie de saint Patrice se trouverait encore dans celle de ses frères en thaumaturgie et en sainteté. Tout jeune encore, il avait prophétisé la naissance de la plupart d'entre eux, comme celle de presque tous ses successeurs; c'était, à ce qu'il paraît, un privilège endémique en ce pays, puisque son propre apostolat avait été depuis longtemps annoncé, non-seulement par d'autres saints, mais, dit-on, par les druides et par les mages de l'Irlande.

Passons brièvement en revue l'élite de cette sainte descendance, sans toutefois garantir autre chose que l'absence de raisons suffisantes pour un rejet.

C'est d'abord saint Kiéran, qui, sous la dénomination patronymique de *fiis de l'orfèvre* (*filius fabri*), n'en partage pas moins avec saint Patrice le titre d'apôtre et de *grande lumière* de l'Irlande, *magnum lumen Hiberniæ*. Venus de Rome ensemble, ils s'étaient assistés mutuellement dans leur double vie de missionnaire. La tradition rapportée par Glaidin (auteur *docte et prudent*, selon les Bollandistes) le fait vivre longtemps à la tête du monastère et de l'école de Cluayn,

d'où il passe ensuite au monastère de Saint-Ninnidius, dans la forêt du marais de Erne. C'est là qu'il lui serait arrivé de faire la triple résurrection que voici. C'était l'usage de saint Ninnidius d'envoyer ses moines faire le bois dans la forêt. Pendant que trois d'entre eux abattaient, trois autres transportaient; or, il advint qu'un jour trois de ces derniers furent attaqués par des voleurs qui, furieux de ne rien trouver sur eux, les décapitèrent et emportèrent avec eux les trois têtes. Kiéran découvre bientôt la vérité, poursuit les coupables, et, les rejoignant au moment où ils vont lancer leur chaloupe sur le lac, il paralyse leurs efforts et leur annonce la punition prochaine de leur crime. Effrayés et touchés à la fois, les assassins se jettent à genoux et implorent sa miséricorde. Elle est grande, en effet, car Kiéran, se rappelant que son Maître a prié pour les Juifs, prie pour eux à son tour; la barque est remise à flot, à condition toutefois qu'ils feront pénitence et qu'ils vont lui remettre à l'instant les trois têtes. Quand on les lui a rendues, il retourne au lieu où étaient restés les cadavres, il se jette à genoux et implore l'aide de Dieu : « Ce que je vais dire, avoue le narrateur, va paraître incroyable, MAIS LE FAIT FUT DÉMONTRÉ AVEC LA DERNIÈRE ÉVIDENCE. Le saint, ayant rapproché (*coaptavit*) les trois têtes des trois corps, les rappela incontinent à la vie par la force de ses prières, et si complètement, qu'ils purent transporter au couvent la charge de bois qu'ils y déposaient tous les jours. Seulement, tant qu'ils vécurent, *ils portèrent au cou la cicatrice* qui rappelait le grand fait <sup>1</sup>. »

Le Bollandiste reprend (9 j<sup>n</sup>, p. 375) : « Pour admettre sans scrupule un pareil miracle, nous aurions bien désiré le trouver rapporté dans quelque auteur plus ancien, mais cette absence ne suffit pas pour le reléguer parmi les fables, car Glaidin a pu avoir sous les yeux la pièce qui nous échappe. »

On racontait encore que « le bienheureux Coemgenus (*évêque très-historique*, dit le Bollandiste), s'étant mis en route pour aller voir Kiéran sur son lit de mort, était arrivé trop tard. Désolé, il entre dans la basilique où le corps était déjà enseveli, et demande à y passer la nuit, absolument seul avec celui qu'il pleure. Ses larmes touchent le Seigneur, car au bout d'un certain temps le corps de Kiéran se ranime et le défunt, se levant sur son séant, adresse à son ami les paroles les plus attendrissantes. Pendant ce temps-là les frères, l'oreille appliquée à la porte, recueillent toute leur conversation. Ils

1. Cette cicatrice est un détail que nous avons déjà vu et qui se retrouvera toujours en pareille circonstance.

entendent surtout que saint Kiéran et Coemgenus conviennent, en signe et gage de leur éternelle réunion et de celle de leurs moines, d'échanger leurs vêtements, ce qu'ils font à l'instant. Le lendemain on ne se fût jamais expliqué ce costume de Kiéran sur les épaules de Coemgenus, si les frères qui avaient tout entendu du dehors n'eussent prévenu l'évêque qui, à son tour, vit aussitôt la vérité<sup>1</sup>. » N'oublions pas de dire que saint Kiéran avait ressuscité à son tour vingt et un morts. Au reste, saint Colomban, la plus haute des autorités contemporaines, semble ratifier toutes ces traditions, en l'appelant, dans une hymne composée en son honneur, « l'admirable flambeau de cette île » ; il ajoute qu'avant de partir à son tour pour les Gaules, s'étant muni de quelques pelletées de la terre de son sépulcre, il leur avait dû son salut, car, étant tombé dans l'horrible gouffre de *Corebrécain*, le vaisseau qui commençait à s'engloutir fut sauvé aussitôt qu'il eut jeté dans la mer quelque peu de cette même terre.

## 2. — *Saint Senan.*

Après lui vient saint Senan, dont Patrice avait aussi prophétisé la naissance et les actes, et cette fois les Bollandistes n'hésitent pas. « Cette prophétie, disent-ils, est assise pour nous sur un fondement INÉBRANLABLE en ce que tous les principaux écrivains de ces deux vies, s'accordant cette fois parfaitement, leurs récits sont pour nous comme des MONUMENTS<sup>2</sup>. » Cette prophétie avait été faite par Patrice vers 440, c'est-à-dire environ soixante ans avant la naissance de celui qui en était l'objet. Du haut de la montagne où il prophétisait, il traçait un jour à tous les yeux les contours de la contrée que Senan évangéliserait, désignait l'île de laquelle il devait expulser le serpent (*belluam*) qui dépeuplait alors ce pays, et passait en revue toutes les merveilles que devait opérer ce nouveau Messie.

Or, celui-ci naît quatre-vingts ans après et fait tout cela aux heures dites. C'est effectivement lui qui acheva la conversion de l'Irlande par ses innombrables miracles : un jour entre autres, de concert avec saint Donnant, il ressuscite, à la sommation de leurs parents, deux enfants qui, attardés à la recherche des coquilles, s'étaient laissé gagner et emmener par les flots. « Commande-leur au nom du Seigneur de venir nous retrouver, » avait dit Senan à Don-

1. Boll., *Acta SS.*, 9 septembris.

2. Ibid., t. I de mars, p. 777.

nant, et les enfants étant revenus en même temps, il les avait remis entre les mains de leurs parents. Mais voici que ces enfants, bien réellement ressuscités, se désolent d'être arrachés à leur nouvelle patrie, infiniment plus belle et plus douce, disent-ils, que la *prison* qu'on leur rend. Senan consulte les parents, qui, vaincus par l'énergie de protestations si nouvelles, finissent par se rendre. Alors le saint les conduit à son monastère, leur administre le saint viatique, et peu de moments après on les voit, au milieu d'une action de grâces touchante, et remplis d'une joie indicible, s'envoler au Seigneur. Leurs corps furent les premiers à reposer dans ce monastère du Choreo-Baiskind, *devant la porte duquel ils furent inhumés*.

Il meurt lui-même, le grand homme, et l'on décide qu'on ne l'inhumera pas avant huit jours, afin que le clergé de toutes les provinces voisines puisse venir assister à ses obsèques. On passe donc les jours et les nuits à chanter des hymnes et des cantiques autour de son cercueil, et pendant ces huit jours on jouit là de tant de manifestations angéliques, que le délai ne leur paraît durer que vingt-quatre heures. Enfin on arrive au dernier jour, où se trouvent réunis en même temps dans l'église : Deron, évêque de Limeric, Moronocus, pénitencier de Inis-Luaidne, Moloc, surnommé le saint de Inis-Tiprad, et beaucoup d'autres pieux personnages, tous se lamentant d'une perte qui laisse l'Église sans successeur, sans comptes réglés, sans dispositions prises, sans aucun testament de la part du défunt. Mais, ô prodige ! voilà qu'au milieu de ces désolations le mort se relève et, sans quitter son cercueil, saluant gracieusement les assistants, les conjure de déposer tout souci, attendu que du sein de la céleste patrie, où l'a reçu la miséricorde divine, *il n'en veillera pas moins* que pendant sa vie mortelle sur son église et sur eux tous. Il enjoint aux moines de choisir pour abbé le bienheureux Odran, puis devant tous les assistants il tombe en extase, et, absorbé dans la glorification du Seigneur, il se rassoit et s'endort. Alors son corps est déposé avec un respect indicible dans sa propre église, où, depuis lors jusqu'à nos jours, il repose et brille encore par une infinité de miracles<sup>1</sup>.

### 3. — *Saint Cathaldus et saint Mochæmochus.*

C'est encore Cathaldus, évêque et patron de Tarente, sur le compte duquel tous les manuscrits, irlandais et italiens, vont raconter mille

1. Boll., *Acta SS.*, t. I de mars, p. 777 et suiv.



merveilles acceptées dans l'office rédigé par le cardinal Girliu, d'après l'ordre du saint pontife, et dans l'histoire rédigée par *Pierre de Natalibus* (l. IV, c. xiv). En voici un détail qui dispenserait de tous les autres. Pour donner une idée de la prédestination de ce saint, il aurait ressuscité sa propre mère au moment où elle venait de mourir en le mettant au monde.

A sa suite arrive saint Mochæmochus, abbé de *Liatmorins*, et de l'identité duquel les Bollandistes répondent en quelque sorte, « attendu, disent-ils, que ses actes sont écrits très-probablement par un de ses disciples et ne contiennent rien de suspect. <sup>1</sup> » Voici ce qui s'y trouve d'abord : nombre de *décapités* ressuscités par lui, puis ce trait qui ne laisse pas que d'avoir son originalité : ayant un certain jour perdu et enterré un de ses jeunes et bien-aimés moines, et sa vue étant tombée sur un autre qui était décrépît : « Pourquoi donc, ô mon Dieu, s'était-il écrié, m'enlevez-vous toujours mes jeunes sujets et me laissez-vous ceux qui ne me sont plus bons à rien faire ? » Alors, comme par inspiration, il fait rouvrir le tombeau à peine fermé, prend le mort par la main et lui dit : « Lève-toi ! » Puis, s'adressant au vieillard : « Veux-tu passer au Christ ? — Oh ! oui, » répond celui-ci ; et incontinent se fait l'échange : le vieux meurt, et le jeune vit très-longtemps après.

#### 4. — *Saint Kentigern* <sup>2</sup>.

Enfin c'est Kentigern, évêque de Glasgow, missionnaire chez les Scots et chez les Pictes méridionaux, ami tour à tour et simultanément de saint Patrice, de saint Colomban et de l'enchanteur Merlin (v. p. 404). « Ce fut, dit M. de Montalembert, un des principaux personnages monastiques de la Cambrie, où il fonda, au confluent de la Cluyd et de l'Elwy, un immense monastère, peuplé de neuf cent soixante-cinq moines, dont trois cents illettrés cultivaient les champs, trois cents travaillaient à l'intérieur du monastère, et les trois cent soixante-cinq autres célébraient sans interruption l'office divin. Ce monastère subsiste encore, comme siège épiscopal, sous le nom de saint Asaph, son successeur <sup>3</sup>. »

1. *Acta SS.*, 13 martis, p. 281.

2. Il était disciple de saint Servais qui, l'ayant vu dans sa jeunesse séparer en deux le fleuve Malleno pour passer à pied sec, l'appela à lui pour en faire, disait-il, « le bâton de sa vieillesse et la lumière de ses yeux. » (*Boll.*, *Acta SS.*, 13 junii.)

3. *Moines d'Occident*, t. III, p. 44.

Quel phalanstère ! et que pouvait-il leur manquer pour réaliser tous les rêves modernes enfantés à ce sujet ? Hélas ! il ne leur manquait rien , mais pour nos économistes actuels ils avaient *en trop* quelque chose d'inacceptable : la règle, le crucifix et ce qui va suivre.

Nous voyons un jour saint Servan écrire à saint Asaph pour le prier de vouloir bien aller ressusciter à *sa place* le cuisinier de son couvent, auprès duquel il ne pouvait se rendre. Saint Kentigern y consent et s'acquitte parfaitement de la commission, « en commençant par faire enlever la grande quantité de terre qui remplissait déjà le tombeau » <sup>1</sup>.

Nous avons vu tout à l'heure des résurrections par *permutation* ; celle-ci pourrait s'appeler *résurrection* par *délégation*, et nous doutons que la solidarité de nos phalanstériens s'étende jamais jusque-là. Ce privilège du droit de vie et de mort dont nous avons vu investis saint Hilaire de Poitiers, saint Grégoire le Thaumaturge et plusieurs autres, nous le retrouvons chez Kentigern, et cette fois sur une si grande échelle, qu'il ne nous est pas permis de passer le fait suivant sous silence.

« Kentigern était parvenu à une telle vieillesse<sup>2</sup>, que pour conserver un peu de liberté à ses mouvements il se faisait passer sous les épaules et le menton un bandage qui le soutenait un peu. Mais un jour vint où, convoquant ses chers disciples, il leur inculqua pour la dernière fois et avec la plus grande instance tous les préceptes relatifs à la prière et à la lecture assidue comme à la charité la plus tendre et à la soumission la plus complète aux décrets des Pères et de la sainte Église romaine. A peine avait-il terminé cette touchante exhortation, que plusieurs de ceux qui l'avaient le plus aimé tombèrent à ses pieds baignés de larmes et lui dirent : « Nous comprenons, père bien-aimé, combien tu désires nous quitter pour aller trouver le Christ, objet de ton amour ; mais prends aussi pitié de nous, que tu as *enfantés en lui (in Christo parturisti)*. Tu le sais, versant dans ton sein les aveux de nos misères humaines, c'est par toi que nous parvenons quelquefois à nous en corriger. Veuille donc demander à Dieu de nous enlever en même temps que toi de cette vallée de larmes pour nous faire entrer tous ensemble dans la joie du Seigneur ; nous savons parfaitement que Dieu ne refuse rien à tes prières, et il nous paraît inconvenant (*indecent*) que le pontife soit heureux sans ses clercs et le père sans ses enfants. »

1. Boll., *Acta SS.*, 13 junii.

2. Il avait vécu, prétendait-on, cent quatre-vingts ans, dont cent soixante passés dans l'épiscopat.

« Le saint, d'abord suffoqué par les larmes, les refoula dans son cœur pour articuler comme il le put cette réponse : « Chers enfants, que la volonté de Dieu s'accomplisse sur nous tous et pour le mieux de nos intérêts que lui seul peut connaître. »

« A peine avait-il prononcé ces mots qu'un ange du Seigneur apparut dans tout l'éclat de sa gloire, entoura Kentigern de lumière et lui dit : « Cher Kentigern, fils aimé de mon Dieu, réjouis-toi, car *ta prière* a été entendue et la disposition de ton cœur agréée. Il en sera de tes disciples *comme tu l'as voulu*. Demain vous sortirez tous de ces corps de mort pour entrer dans la vie éternelle, où vous serez réunis pour toujours au Seigneur. Mais parce que *ta vie sur cette terre* ne fut qu'un long martyre, il a plu au Seigneur d'en rendre les derniers moments plus doux pour toi que pour tout le reste des hommes. Demain, tu feras préparer un bain chaud, et, dès que tu y seras entré, tu verras ton esprit passer entre les mains de ton Dieu sans angoisse. Après toi, tous tes frères entreront dans le même bain et y trépasseront à leur tour pour pénétrer en même temps que toi dans le splendide royaume de la Jérusalem céleste. »

« Alors l'ange se retira en laissant tout le monastère rempli d'un parfum indescriptible (*inæstimabiliter*). Le lendemain, le vieillard entra dans le bain mystérieux en levant au ciel ses deux mains et son regard, et à peine s'y était-il assis que, tombant dans le plus doux des sommeils, il inclinait sa tête et rendait à Dieu son esprit. Aussitôt les disciples s'empressèrent de retirer son saint corps, et chacun d'eux, entrant dans le même bain *avant que l'eau s'en fût refroidie*, ils émigrèrent tous, en même temps que leur père, vers les célestes demeures<sup>1</sup>. »

Ces « GRANDS TRÉPAS COLLECTIFS » n'étaient pas, à ce qu'il paraît, quelque chose de très-rare dans les annales monastiques, car vers la même époque nous en trouvons un second exemple dans la personne et dans le monastère de saint Maur, disciple bien-aimé de saint Benoît.

Cette fois rien ne saurait être plus authentique que cette légende, puisqu'elle est racontée *de visu* par Faustus, le saint compagnon de route, l'ami de cœur et le coadjuteur de saint Maur dans l'administration du monastère de Glandfeuil, près d'Angers : « Une certaine nuit le démon apparaît à Maur et lui dit : « Tu as beau faire, Maur, l'heure est venue où je vais triompher de toi, car peu d'entre ceux qui habitent ce monastère échapperont à la dépopulation que j'en viens

1. Bell., *Acta SS.*, 43 januar.

faire. » Maur lui répond : « Que le Seigneur punisse tes mensonges. » Aussitôt Satan, s'évanouissant en fumée, s'enfuit en faisant un tel bruit que tous les moines, s'éveillant à la fois, crurent avec saint Maur que le monastère allait s'écrouler et coururent à l'église. Cependant, profondément attristé de tout ce qui lui avait été dit, l'homme de Dieu court à l'église de Saint-Martin pour savoir à quoi s'en tenir. Là un ange vêtu de blanc vient le consoler. « Pourquoi, chère âme aimée de Dieu, pourquoi t'attrister ainsi de ce qui est décrété par lui ? Tu sais que le démon, tout en étant le père du mensonge, grâce à ses conjectures et surtout à sa grande expérience des choses, connaît souvent l'avenir (*prænoscit*). Sache donc que tout ce qu'il vient de te dire ne vient pas de lui, mais de Dieu, et que rien n'est plus vrai *en partie*. Dans peu de temps la plus grande partie de ton monastère sera réunie à Dieu. Satan pourra y concourir, mais il n'aura pas lieu d'en triompher, comme il ose s'en vanter. Oui, chacun de tes moines, réconforté par tes paroles, attendra l'heure de son appel avec joie, et lorsque tu auras envoyé devant toi tous ceux qui *doivent* mourir, tu mourras toi-même plus heureux que tous les autres. »

« Et la vision disparut.

« Le lendemain matin, le saint assemble toute la congrégation et lui raconte par ordre tout ce qui lui a été annoncé en y joignant une touchante et fraternelle allocution sur les voies de Dieu, qui, pour être parfois inexplicables, ne sont jamais injustes.

« Fortifié par ces belles paroles, tout le couvent commence à se préparer à ce grand et beau départ pour la patrie, de telle sorte que, dans l'espace de cinq mois, de tout ce grand troupeau (*grege*) qui atteignait le chiffre de cent seize, il ne restait plus que vingt-quatre brebis parmi lesquelles nous comptons encore Antonius et Constantinien, nos compagnons et nos frères ensevelis depuis par nous. Enfin lorsque le jour arriva où le chiffre fatal de tous les appels fut atteint, Maur, parvenu lui-même à la quarante et unième année de son arrivée dans ce même lieu, se sentit pris, le huitième jour des calendes de février, d'une vive douleur de côté ; se faisant déposer alors sur un cilice devant l'autel de saint Martin, il y rendit en paix son esprit au Seigneur. »

Ainsi s'exprime Faustus, *l'ami et le témoin oculaire de saint Maur*. (Mabillon, 1<sup>e</sup> siècle des *Annales bénédictines*, p. 296). Quelle double autorité !

Oui, nous le répétons, quand on connaît la scrupuleuse exactitude du père Mabillon, et lorsqu'il vous cautionne un tel témoignage, il n'est pas permis de douter un seul instant que les choses ne se soient passées

littéralement de cette manière. Voilà donc encore une de ces solennelles répétitions dont la Providence est bien loin de se montrer avare. Certains esprits croient voir dans ces répétitions un indice de confusion et de multiplication plagiaire; nous pensons tout le contraire, car nous avons reconnu mille fois cette tendance de la Providence à se répéter jusque dans les plus petits détails. Non, ce ne sont pas les moines de Glasgow qui, du fond de l'Écosse, auront *imaginé* de copier la scène qui se passait à Glandfeuil au même moment. On ne réussit pas à faire disparaître d'un trait de plume un couvent de neuf cents moines.

Il n'est pas plus facile de renouveler ce même conte deux ou trois siècles plus tard sur les rives de la Seine et d'imaginer l'extinction subite du monastère de Jumièges sous le prieur Aichadre, successeur de saint Philibert. C'est encore le père Mabillon (*Acta bened.*, sæc. n<sup>o</sup>, t. II) qui nous raconte, et les Bollandistes (*Acta Sanctor.*, t. V de sept.), qui nous répètent que Aichadre, inquiet du sort de ses neuf cents religieux, après avoir versé ses tourments dans le sein du Seigneur, vit apparaître un ange qui en marqua immédiatement quatre cent cinquante, dont cent devaient mourir et moururent effectivement le lendemain, le visage transfiguré et *sans donner nul signe de douleur*, le premier cent à tierce, le second à sexte, le troisième à none, le quatrième à vêpres et le cinquième à complies. Pendant huit jours on célébra leurs obsèques, et ceux qui leur survivaient pleuraient de n'avoir pas été jugés dignes de les suivre. Si nous en croyons la *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1857 et les beaux vers de Brizeux, la même légende existait aussi pour le monastère de l'abbaye de Landevenec en Bretagne.

#### 5. — *Saint Fintan.*

Encore deux de ces traits charmants qui, selon nous, ne peuvent pas s'inventer.

Fintan, prédit encore par saint Patrice, et digne de l'être, est bien connu comme abbé du monastère d'*Achad-Finglass*. « Parmi les moines de cette maison célèbre, deux frères s'étaient fait remarquer depuis leur jeunesse par leur obéissance, par la sympathie qu'ils inspiraient à tous, et surtout par leur tendresse mutuelle. Or, il advint que le plus âgé des deux, tourmenté depuis longtemps par une infirmité cruelle, vint à mourir. L'autre frère, occupé dans ce moment au travail de la forêt, ne connut son malheur qu'au retour et en voyant

la fosse que les frères creusaient dans le cimetière. Au désespoir, il se précipite dans la chambre où Fintan priait avec les frères auprès du cadavre, et se jetant à ses genoux, il lui dit : « O mon père, je vous en conjure, permettez-moi de mourir avec mon frère bien-aimé, afin que je puisse entrer en même temps que lui dans le royaume de Dieu. — Ton frère s'y rend déjà, lui répond l'homme de Dieu, et toi tu vis encore ; vous ne pouvez donc y arriver en même temps, à moins qu'il ne ressuscite ; or, ton désir me touche, *attends un moment*, et tu reverras ton frère vivant. » Alors Fintan se met en oraison, et *peu de temps après (paulisper)*, le mort ressuscita et, sans sortir de sa bière, se mit à haranguer et à bénir ses frères. Puis s'adressant au sien : « Ami, lui dit-il, hâte-toi d'aller recevoir le divin sacrement, parce que le Dieu tout-puissant, conjuré par Fintan et voyant l'amertume de tes regrets, fait droit à ta demande. Hâte-toi, te dis-je, car la *famille céleste* qui était venue au-devant de mon âme est revenue avec elle et nous attend ici tous les deux. »

« Et alors le frère s'étant placé auprès de son frère reçut le saint viatique, et tous deux, entourés des larmes, des bénédictions et des prières de leurs frères, reprirent avec les anges le chemin du ciel<sup>1</sup>. »

Terminons par un trait de saint Abban que l'on ne trouvera certainement ni moins naïf, ni moins touchant. Il est puisé à la même source.

#### 6. — *Saint Abban.*

Saint Abban est un des trois saints personnages dont saint Patrice avait prophétisé la venue en ces termes : « Naîtront bientôt trois saints<sup>2</sup> de cette race illustre des Lageniens, que je viendrai convertir au sud, lorsque j'en aurai fini avec le nord de l'Irlande. »

Nous ne pouvons nous permettre de raconter ici cette longue et célèbre vie, mais nous pouvons y faire une charmante excursion. C'est encore Golcanus qui nous guidera cette fois, grâce au vieux et *contemporain* manuscrit de l'abbaye de *Kilkennien*, qui débute avec ce ton de sincérité pénétrante : « Nous vous conjurons et adjurons, très-chers frères en Jésus-Christ, de croire entièrement, et de ne rien tenir pour suspect de tout ce que nous allons vous rapporter du bien-heureux Abban et de ce que le Seigneur a fait par son entremise,

1. Tiré des *Acta Hiberniæ* de Golcanus par les Bollandistes, 17 février.

2. Saint Kiéran, saint Abban, saint Brendan.

car c'est ce même Seigneur qui a dit : « *Tout est possible à celui qui croit en moi* », et d'ailleurs les miracles d'Abban furent si nombreux, que nous n'arriverions jamais à les rapporter tous. »

Un jour donc que saint Ibare, abbé du fameux monastère de Beg-Errein, ou *Petite-Hibernie*, et, comme tel, père spirituel du jeune Abban, voulait se rendre à Rome, il frète un navire, et déjà l'on va mettre à la voile, lorsque l'enfant se jette à ses pieds devant tous les assistants et le conjure de le laisser partir avec lui. Ibare et tous ses compagnons décident que l'on ne peut aventurer ainsi le successeur futur du pasteur, le grand apôtre prophétisé par Patrice, et d'un commun accord il est décidé qu'il ne quittera pas le monastère. Abban proteste, Ibare se fâche, et cette querelle des deux saints, devant toute la ville, finit par l'embarcation de l'évêque et par le délaissement du jeune homme, qui fond en larmes et reprend, tout désolé, le chemin du monastère.

Cependant, tout embarqué qu'il est, Ibare n'est pas encore parti. Il voit les larmes, il voit l'obéissance, et, pour satisfaire une dernière fois sa tendre affection, il descend de son vaisseau, appelle l'enfant et lui dit : « Cher enfant, repose ta tête sur ma poitrine et calme-toi », et dès que l'enfant lui eut obéi, il s'endormit. Le voyant ainsi plus calme, le saint le dépose bien doucement sur les bras de quelques moines, et se rembarquant avec tous ses compagnons, il laisse, sans rémission cette fois, celui qu'il regrette tant d'abandonner.

Le navire est parti, et, le vent du nord enflant ses voiles, au bout d'une heure il a déjà gagné le large, lorsque l'enfant délaissé s'éveille, regarde la mer et aperçoit le navire déjà si loin, si loin, qu'il le prend quelquefois pour un nuage. A ce moment, trois *passions* bouleversent son âme : le zèle du pèlerin, l'amour de son maître et celui de son Dieu. C'est le dernier qui l'inspire. « O Dieu de la mer Rouge et du Jourdain, s'écrie-t-il, je te recommande mon âme ! » et, s'élançant à toutes jambes, le voici courant sur la mer, sans regarder ni à droite ni à gauche, mais devant lui et de telle sorte que les anges de Dieu *paraissent*<sup>1</sup> le porter sur les flots.

Devant ce spectacle, le navire s'arrête et ne bouge plus ; les passagers, l'équipage, et de leur côté les gens du port, frappés d'une égale admiration, rendent tous gloire à Dieu. « Signez-vous, mes frères, leur crie l'évêque, signez-vous, car ce que vous voyez est un bien grand miracle. » Les autres se disaient : « Voyez comme il

1. Nous traduisons ainsi le mot *videbantur* qui pourrait signifier aussi *étaient vus*, comme les derniers mots du récit vont le donner à penser.

court » ; d'autres : « Il vole » ; d'autres enfin : « Ne voyez-vous pas les anges qui le soutiennent ? » Tous, y compris l'évêque, cherchaient encore à pénétrer ce mystère, que déjà le jeune saint était sur le navire, et tout le monde de pleurer et le navire de repartir et de naviguer en paix.

#### 7. — *Saint Brendant.*

Voici encore l'un de ces *embarras* qui empêchaient M. de Montalembert de s'aventurer dans l'histoire de saint Patrice. Il nous semble, cependant, avoir assez bien éclairci la double question de saint Colomban et de saint Colomba, pour n'avoir pas à redouter celle des deux saints Brendant qui les suivent de si près.

Cette fois ce n'est plus seulement la similitude des noms, c'est le parallélisme des deux vies qui fait naître quelques difficultés.

Nés tous deux vers la fin du vi<sup>e</sup> siècle, tous deux fondateurs et abbés de monastères, tous deux coadjuteurs de saint Kiéran, tous deux morts à une année de distance après avoir élevé saint Finnian, on comprend que la profonde érudition du père Mabillon n'ait pu suffire à les distinguer parfaitement.

Les Bollandistes, qui s'en tiennent à l'abbé du monastère de Kluain, nous le montrent comme prédit avant sa naissance par saint Patrice, comme saint Colomba voit sa mort à trois cents lieues de distance. En effet, ce dernier réveille, un matin, son serviteur Diermitius en lui disant : « Que l'on se dépêche de préparer les saintes eucharisties, car c'est aujourd'hui que saint Brendant vient de quitter ce monde. » Diermitius, qui n'avait jamais entendu prononcer ce nom en Écosse, hésite et interroge : « Hâte-toi, reprend Colomban, car je viens de voir les cieux ouverts et une troupe d'anges venir au-devant de son âme en jetant un éclat qui éclairait le monde entier. »

Mais revenons à la naissance. Dans l'année qui la suivit, dit l'hagiographe Maggraidin, le saint évêque Ercus vint s'emparer de l'enfant pour le confier aux soins de la sainte jeune fille Ida (la seconde des filles spirituelles de saint Patrice, dont nous parlerons tout à l'heure). Cette sainte vierge le reçut donc avec une grande joie dans son célèbre monastère de Kluain, l'aima beaucoup et l'éleva pendant cinq ans. Aussi, éprouva-t-elle un vif chagrin, lorsque au bout de ce temps l'évêque Ercus vint l'enlever à nouveau pour lui apprendre à lire « dans les saintes Écritures ». Mais pleine de courage elle lui dit : « Va, cher enfant, tu ne peux plus rester avec les vierges, car tu scandaliserais les hommes ; mais va voir tous les hommes de Dieu



répandus dans le royaume, et n'oublie pas que Dieu te destine à être saint comme eux. » Il obéit, et lorsqu'il eut appris à lire et à connaître les saintes lettres, Ercus l'envoya à l'évêque Jarlarthéus, chez lequel il fut saisi de l'esprit prophétique, car il annonça à ce saint pontife le lieu de sa sépulture. « Ce n'est pas ici, mon père, que vous ressusciterez, mais ailleurs. — Je sais, répondit l'évêque, je sais que tu possèdes tous les secrets de Dieu, et que ta puissance sera bien grande... Tu es venu me demander la science, mais c'est moi qui veux être ton élève et ton moine... Dis-moi donc où je ressusciterai? — Dirige-toi du côté de l'Orient, lui répondit Brendant, et là où les roues de ton char se briseront tu resteras et y construiras un oratoire, où beaucoup ressusciteront dans la gloire avec toi. » Aussitôt le pontife monta dans son char, et il n'était pas encore bien loin de sa demeure que les deux roues se rompaient. Ce fut donc là qu'il construisit le monastère de Tuaini. Quant à Brendant, il revint chez Ercus, du monastère duquel il s'échappait souvent pour aller revoir sa bien-aimée nourrice Ida, à laquelle il demandait un jour : « Quelles sont les trois choses qui plaisent le plus, et les trois qui déplaisent le plus à Dieu? — Les trois premières, lui répondit la sainte, sont la vraie foi d'un cœur pur, la vie simple du moine, la largesse dans la charité; les trois autres sont la haine des hommes, le cœur mauvais, la confiance dans les richesses. »

Et muni de ces grands principes, Brendant quittait Ida pour aller fonder en Irlande plusieurs monastères dans lesquels il compta bien tôt trois mille moines, qu'il soumit à une règle apportée par un ange, et qui gouverne encore à l'heure qu'il est ses successeurs.

Vient ensuite la narration du voyage septennaire de Brendant et de saint Malo à certaines *îles fortunées* où ils auraient retrouvé une sorte de paradis terrestre; mais ce voyage offre certaines circonstances tellement extraordinaires que l'on n'est point obligé de les admettre, bien que saint Abban se les soit fait raconter, dit-on, « avec un grand intérêt ». Nous en avons touché quelque chose à propos de saint Malo. Il n'en est pas de même de ses guérisons et de ses résurrections de morts, que les Bollandistes *ne révoquent pas en doute*<sup>1</sup>.

Mais voyez comme tout s'enchaîne dans ces généalogies, de loin si confuses. Un jour vient frapper à la porte de son monastère un de ses neveux nommé Phyltan, accompagné de sa femme et de ses enfants. Il les reçoit avec tendresse, se fait raconter leur vie, car il les avait perdus de vue depuis l'enfance, et les héberge dans le mo-

1. Boll., *Acta SS.*, 16 maii, *Vie de saint Brendant*.

nastère des étrangers avec toute sorte de soins et de réconfortements. Mais voilà que, la nuit suivante, une grande clarté brille tout à coup au-dessus de cette partie du monastère et l'illumine tellement, qu'on la croit en feu. Le procureur épouvanté court auprès de l'évêque qu'il trouve, comme toujours, priant Dieu. Celui-ci rassemble ses moines, se rend avec eux à la maison, voit le feu, n'en ressent aucune chaleur, trouve ses hôtes dormant, les bénit d'un signe de croix et revient au monastère, louant toujours Dieu, mais ne disant rien.

Cependant, lorsque le nombre de mois voulu fut accompli, Gelgehes (apparemment sa nièce) mit au monde un enfant qu'elle apporta à son oncle pour qu'il le baptisât. Le saint déjà averti par plusieurs révélations des destinées de cet enfant, et se rappelant la clarté merveilleuse, le baptise, le nomme Fursy, qui en écossais signifie *plein de vertus*, le fait élever et l'envoie dans l'île de Ruhmath. C'est de lui maintenant que nous allons dire quelques mots, cette fois indubitablement historiques, et c'est ainsi que des saints quelquefois incertains profitent de l'entourage dont on ne peut pas douter.

#### 8. — *Saint Fursy.*

Il est peu de personnages aussi connus que celui-ci, car sa vie, bien loin d'être confinée à l'Irlande, appartient pour le moins autant à l'Italie et à la France; grâce à Sigebert, son historien contemporain, grâce aux nombreux séjours qu'il fit à la cour de Clovis II en Neustrie, auprès du fils de Dagobert à Nancy, auprès du pape saint Martin I<sup>er</sup> à Rome, auprès de sainte Gertrude en Brabant, auprès de l'évêque de Paris, dont il devint le coadjuteur, nous pouvons suivre sa vie heure par heure. Mais il ne faut pas croire que tant d'exactitude historique va faire reculer ce qu'on appelle le surnaturel. Au contraire, il occupe une telle place dans cette vie, que si l'on essayait de l'enlever comme on enlève une *tache*, du même coup on enlèverait l'étoffe.

Il faut même que ce surnaturel ait paru bien prouvé à Godescard lui-même, pour qu'il ait osé nous dire que « partout où allait Fursy il faisait de très-*insignes* miracles ». Un des premiers et certes un des plus brillants fut celui qui lui attira tant de disciples au monastère de Clunafere, où l'avait placé son oncle saint Brendant.

Il était jeune encore, lorsqu'un jour le flot vint déposer au pied de la cellule qu'il s'était fait construire au bord de la mer deux jeunes enfants de famille très-distinguée, tout récemment noyés. Il les ressuscite, mais n'ayant pas de bateau pour les ramener sur l'autre bord

à leurs parents, il les fait marcher sur les eaux à pied sec, comme sur la terre ferme.

Quelques années plus tard, enlevé à son monastère anglais par les instances de Dagobert, et s'arrêtant en Ponthieu chez le comte Aymond, au château de *Alteia*, il le trouve pleurant, ainsi que sa femme, le fils aîné qu'ils venaient de perdre. Ressusciter ce nouveau mort n'est pas plus difficile pour lui que de ressusciter les deux premiers, et la reconnaissance du comte est si vive, qu'il veut donner au saint tout son bien. Le saint le refuse et s'arrache à son hospitalité, en lui promettant toutefois que, s'il venait à mourir, il l'en avertirait immédiatement par un signe quelconque, et nous verrons plus loin comment il lui tint parole.

En butte aux persécutions violentes des démons qui ne peuvent lui pardonner ses succès prodigieux, poursuivi dans ses luttes avec eux par *des flèches enflammées qu'ils lui lancent et que les anges sont obligés d'éteindre*<sup>1</sup>, il est en outre éprouvé par un mal de gorge chronique et très-sérieux, qu'il avait gagné dans sa lutte avec *l'ombre d'un damné*<sup>2</sup>. Revenu à Rome, son ange lui ordonne : 1° de faire gras trois fois par semaine, dans la crainte que *ce loup* (sic), gagnant de proche en proche, ne vienne plus tard entraver sa prédication ; 2° de le montrer au pape Martin I<sup>er</sup>. Il obéit. Mais voilà que le saint pontife s'étant scandalisé de voir ce remède (*du gras*) accepté par un moine, et le lui ayant fait sentir, est pris lui aussi du même mal au moment où Fursy en est délivré. Martin reconnaît sa faute, implore son pardon, se jette aux pieds du saint qui le relève et qui demande à Dieu la grâce de reprendre le mal qu'il a perdu. Dieu l'exauce à l'instant même, car, « ayant apposé sa bouche sur celle du pontife, il réabsorbe ce virus avec une telle rapidité, que tous ceux qui assistent à la scène voient la réintégration s'opérer comme s'il s'agissait de *petits animaux*<sup>3</sup> rentrant au logis ».

1. Boll., *Acta SS.*, 16 januar, p. 37.

2. Réponse aux catholiques qui nous reprochent d'avoir « *inventé les mânes* ».

3. « Itaque, ore suo ad os pontificis apposito, rursus illam luem in se tam prodigiose insuxit, ut omnes qui adstabant, eam a Pontifice in illum, instar exigui animalis, remigrantem adspexerunt. » (*Acta SS.*, *ibid.*)

Nous avons tenu à conserver ce détail dont l'exposition paraît si vraie 1° au point de vue de la pathologie, qui appelle encore aujourd'hui cet ulcère rongeur un *lupus*, et qui se demande s'il ne pourrait pas être rangé, comme tant d'autres ulcères, dans ce grand chapitre du *parasitisme animal* dont l'étude est à l'ordre du jour ; 2° au point de vue de la théologie, qui nous

Nous continuons de suivre Fursy dans ce pèlerinage de Rome, où le pape lui offre le cardinalat sans pouvoir le lui faire accepter. A son retour, et se rendant en Angleterre, il se trouvait à Messière, en Picardie, lorsque son ange le prévient des approches de sa mort et lui en fixe le jour. A l'instant même, il est pris d'une fièvre ardente, et meurt juste à l'heure qui lui a été indiquée. Homme de parole, *même après sa mort*, il se rappelle sa promesse au comte Aymond, et pendant que celui-ci est à table avec toute la noblesse du voisinage, il lui apparaît revêtu de ses habits pontificaux, et accompagné d'un diacre et d'un sous-diacre qui portent comme lui un flambeau, et le déposent, toujours comme lui, sur la table. Notons bien ce détail. Le comte *seul* voit les trois personnages (ce qui pourrait faire croire à une pure image); mais tout le monde voit les trois flambeaux, sans s'expliquer leur apport; et cette fois on est si bien en présence d'une matière *très-réelle*, que l'un des assistants, ayant voulu en prendre un, retire aussitôt sa main toute brûlée. Ces trois flambeaux furent placés sur le grand autel de l'église de Saint-Fursy à Péronne, et pendant bien des siècles trois cierges y brûlaient jour et nuit.

La nouvelle de la mort arriva peu de jours après cette vision. Plusieurs seigneurs et plusieurs villes ayant réclamé le corps du saint, on prit le parti de recourir pour lui à la cérémonie antique et païenne du *ver sacrum*, c'est-à-dire que sa châsse ayant été placée sur un char traîné par deux taureaux indomptés, ces animaux, laissés parfaitement libres, la conduisirent et la déposèrent sans encombre à Péronne, où plusieurs années après l'exhumation on montrait le saint corps aussi frais et aussi bien conservé qu'au jour même de sa mort : ce qui décida les fidèles à l'exposer longtemps à découvert, dans une châsse magnifique, nouveau chef-d'œuvre de saint Éloi.

Plus heureux que la plupart des saints irlandais, Fursy dut au progrès du temps d'avoir sa vie écrite avec soin par des historiens d'un grand mérite, et entre autres par le vénérable Bède, qui se servit bien évidemment de manuscrits contemporains.

#### 9. — *Les deux grandes saintes de l'Irlande.*

Nous ne pouvons abandonner saint Patrice et son école sans dire un seul mot de sainte Brigide, sa nièce selon les uns, sa sœur suivant

donne ici en deux lignes un des plus curieux spécimens de son beau dogme de la *substitution*.

les autres, sa fille spirituelle et son amie, selon tous. C'est la sainte *Thècle* de ce nouvel apôtre des nations, la *Scholastique* de cet autre Benoît, la sainte *Chantal* de ce premier François de Sales. Il est rare de trouver un seul saint qui n'ait son amie, son amante en Jésus-Christ, sa sainte Paule ou sa Magdeleine.

La pierre sur laquelle est née, dit-on, sainte Brigide, se voit encore à Fochart, ville d'Écosse, et donne toujours lieu, suivant les Bollandistes, à beaucoup de miracles. Quinze ou seize ans après cette naissance prédite aussi par Patrice, Brigide se réfugie dans l'île de Man, la première conquête du grand saint, demande le voile et y fonde le monastère du Chêne, ainsi nommé à cause de l'arbre qu'elle y bénit et dont les Bollandistes peuvent nous dire encore au xv<sup>e</sup> siècle : « Personne n'oserait y porter le fer, à cause des miracles qui s'y font encore aujourd'hui<sup>1</sup>. »

Elle fonde encore plusieurs autres monastères, entre autres celui de Gladstone, où, dit-on, mourut son maître.

Le même narrateur de sa vie nous parle encore d'autres miracles, *continus* et *stupéfiants* (*perennia ac stupenda*), qui s'opéraient dans son monastère de Kilderia, et tout spécialement du célèbre feu *inextinguible* appelé *feu de sainte Brigide*, allumé sur sa tombe au moment de sa mort, et que pendant mille ans la foi du peuple irlandais ne laissa jamais éteindre.

« Et c'est là le grand miracle, dit avec un peu de malignité le Bollandiste, c'est qu'on ne l'ait jamais laissé éteindre. » Très-bien, mais lorsqu'on ne veut pas y voir autre chose, il ne faut pas ajouter : « Et bien que pendant tant de siècles le bois n'ait jamais cessé de brûler, la cendre n'a jamais pu augmenter (*nunquam excrevit*). » Il ne faut pas surtout ajouter que « le lendemain du soir où la dernière bûche a été déposée, bien que tout le bois soit consumé, le feu brûle *tout seul et n'est jamais éteint*. » Il ne faut pas croire surtout (lorsqu'on n'est pas fixé) « qu'un archer du comte Richard ayant voulu souffler ce feu, devint fou à l'instant même et alla se jeter dans un étang où il se mit à boire jusqu'à ce qu'il fût mort<sup>2</sup>. »

C'est à Tailt que Brigide se rencontre pour la première fois avec saint Patrice, et dans une singulière circonstance. Quand on l'introduit auprès de lui, il se trouve au milieu de plusieurs évêques occupés à juger une misérable femme qui dénonce l'évêque Brown comme étant le père du petit enfant qu'elle porte dans ses bras. L'évêque cherche

1. Boll., *Acta SS.*, t. I de février, p. 112.

2. Id., *ibid.*

à se justifier, mais Patrice, qui n'avait jamais vu Brigide, s'écrie : Que Brigide prononce ! — Non, répond celle-ci ; à vous, mon père. — Ma fille chérie, je te l'ordonne. » Alors Brigide fait un signe de croix sur la bouche de la femme, et, n'obtenant pas encore la vérité, elle fait enfler sa tête et son ventre d'une manière épouvantable, puis, se tournant vers l'enfant, elle bénit sa langue et lui dit : « Quel est ton père ? » Et celui-ci, bien qu'il ne fut nullement en âge de parler, reprend : « Non, l'évêque Brown n'est pas mon père, mais bien cet homme méprisable qui est assis le dernier dans le concile. » Tous rendent grâce à Dieu, Brigide est glorifiée, le misérable avoue et fait pénitence.

Depuis lors elle regarde Patrice comme son père, et celui-ci lui communique le don de la résurrection. Un jour elle transporte au loin, par sa seule volonté, un arbre qui servait aux maléfices. Elle reçoit de Dieu l'argent nécessaire pour ses bonnes œuvres. Son ombre seule, comme celle de saint Pierre, suffit à guérir les malades. Elle prie toute une nuit dans un étang glacé qui le lendemain se trouve desséché. Elle entend d'Irlande une messe qui se célèbre dans l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul à Rome. Enfin elle prédit la venue de saint Colomban, son nom, sa mission, son éclat ; et elle ajoute que lui, saint Patrice et elle seront enterrés dans le même tombeau, à Duni, où, bien des siècles après, saint Malachie retrouve effectivement les trois corps. Sur cette tombe collective on lisait :

... In burgo Duno, tumultantur in uno  
 Brigita, Patricus atque Colomba pius.

Ce bourg de Dun avait été appelé, du temps de saint Patrice, Dun-leght-glaiss, littéralement *citadelle des chaînes brisées*. Et pourquoi ? sinon, parce que le roi Longarius, furieux de la conversion de ce bourg au christianisme, avait condamné deux de ses otages à mourir de soif ; saint Patrice les avait fait délivrer et transporter par un ange, l'un sur l'emplacement où est maintenant l'église de Saint-Patrice, l'autre sur la montagne qui s'appelle aussi depuis *Chaînes brisées*. On le voit, toujours la même concordance entre la tradition et la géographie !...

Passons maintenant à sainte Ida ou sainte Itha, presque l'égale de sainte Brigide aux yeux des Irlandais, et cependant si négligée par tous nos biographes, que nous ne pouvons la retrouver que dans les Bollandistes.

Ce qu'il y de certain, c'est qu'elle est, sinon contemporaine de Pa-

trice, au moins de ses successeurs immédiats, et *nous allons voir pourquoi*. Ce qui ne l'est pas moins, c'est qu'elle a donné son nom non-seulement au monastère, mais à la ville de Sainte-Itha, tant est permanent le privilège de ces saints.

Les Bollandistes (au 15 juin) empruntent cette vie au Révérend Jean Colgamus, professeur de théologie à Louvain, qui la tire lui-même d'un très-vieux manuscrit contemporain <sup>1</sup> en parfait accord du reste avec un autre qui est entre les mains des Pères Jésuites.

Nous ne raconterons de cette vie que ce qui nous intéresse spécialement. Or sainte Itha fut très-célèbre avant tout pour ses résurrections de morts. Nous la voyons quelque part en ressusciter trois d'un seul coup, puis un quatrième, auquel elle accorde, au nom du Seigneur, sept années, sept mois et sept jours d'existence, et QUE LE NARRATEUR A VU, dit-il, MOURIR DÉFINITIVEMENT A L'EXPIRATION PRÉCISE DE CE DÉLAI.

Mais laissons tout cela pour en venir à la résurrection *traditionnelle* d'un personnage *très-historique* dont nous avons parlé tout à l'heure et dont les Bollandistes nous ont garanti la parfaite authenticité : nous voulons parler de saint Mochæmochus, abbé de Leith et le père de nombreuses communautés.

On nous l'a montré comme résurrecteur spécial des décapités. Reste à savoir maintenant si cette belle spécialité ne tiendrait pas à son origine et ne serait pas chez lui héréditaire, car voici ce qu'on lit encore dans un manuscrit de sainte Ida; encore une fois nous ne sommes que rapporteur ici.

Un artiste fort honorable de la province des *Connactorum*, nommé Beoanus, fut envoyé en exil dans celle des *Mumonensiens*, où sainte Ida, ayant entendu parler de ses talents, le pria de devenir son architecte; celui-ci y consentit, et bientôt demanda tout à la fois à la sainte une maison d'habitation et une épouse de sa main. Ida lui fit épouser sa sœur et les logea. Aussi rien n'égalait-il le soin dévotieux avec lequel ce beau-frère reconnaissant entretenait tous les bâtiments de sa belle-sœur. Mais un jour les deux chefs des deux provinces se déclarèrent la guerre, et notre artiste est obligé de suivre son chef, dont la déroute est complète. Ayant été fait prisonnier, il est *décollé* ainsi que tous les autres (*decollatus*)... Ida fut au désespoir (*valde sibi displacuit*), car en le mariant à sa sœur elle lui

1. On ne peut guère en douter en raison des caractères et du style, puis de cette parenthèse qui revient sans cesse à propos de chaque personnage: « qui vit encore, *qui adhuc vivit* ».

avait promis, au nom du Christ, qu'ils laisseraient un fils après eux, et néanmoins jusqu'ici son épouse était demeurée stérile. Pas de retard, la sainte vole au champ du martyre, trouve par miracle la tête du décollé, la rajuste parfaitement, et, après une autre heure de prières, le Seigneur rend la vie à ce cadavre qui se relève, se confond en actions de grâces comme tous les assistants, et porte pendant tout le reste de sa vie *la trace* de la terrible cicatrice.

Tous rentrent au monastère et l'on devine le reste, c'est-à-dire que la sœur de sainte Ida cesse d'être stérile et donne bientôt le jour à un fils que la sainte se charge d'élever elle-même. Elle commence par le nommer Pulchérius, jusqu'au jour où sous le nom de *Mochæmochus* il devient le très-saint abbé, ou plutôt le père d'un si grand nombre de moines, qu'en mémoire de cette merveilleuse paternité on éleva la ville de Leith.

Ne l'oublions pas, c'est bien ce même Mochæmochus de l'authenticité duquel les Bollandistes nous répondaient tout à l'heure, parce que ses actes ainsi que ceux de sainte Ida étaient écrits par des *contemporains*. En effet, comment ces contemporains, saints comme ils le sont, acceptés comme saints, auraient-ils eu l'impudence d'appliquer de telles aventures à de tels hommes, et comment ceux-ci, ou tous autres (dans la supposition de mensonges), n'auraient-ils jamais réclamé? Tous ces miracles sont incroyables, il est vrai, mais en les supposant faux il faudrait, pour être conséquent, rayer aussi de la carte de l'Europe, comme folle ou comme mystique, une nation qui se laisse couvrir de leurs monuments commémoratifs.

Mais non, nous préférons ne pas déshonorer tant de grands hommes qui ont, en définitive, accepté toutes ces légendes, et nous pouvons dire *grands hommes*, car, ainsi que le demande M. de Montalembert, « où pourrait-on en trouver qui fissent plus d'honneur à la nature humaine<sup>1</sup> ? »

1. *Moines d'Occident*, t. II, p. 422.



## APPENDICE F

(CINQUIÈME SIÈCLE)

« LE PURGATOIRE DE SAINT PATRICE. »

---

Au milieu même de notre campagne irlandaise en l'honneur de saint Patrice et de son école, on nous arrête et l'on croit nous embarrasser beaucoup en nous jetant ce défi : « Et le *purgatoire* de saint Patrice, le comprendrez-vous aussi dans vos apologies? Ici la *tradition* continuera-t-elle à vous offrir encore *quatre fois plus de certitude que l'histoire?* »

Voici notre réponse : Ici, nous nous sentirions peut-être obligé de battre en retraite, et, comme tant d'autres, de tourner la question, si nous n'avions encore sous les yeux l'étude consciencieuse que dans notre deuxième Mémoire <sup>1</sup> nous avons consacrée aux *Plutonia* ou *fissures infernales* de l'antiquité. Nous nous rappelons tout ce que nous avons dit de ces gouffres infernaux qui tantôt s'ouvraient à Rome pour la sortie des *mânes*, tantôt s'entr'ouvraient et se refermaient sur Curtius et sur tous ceux qui se donnaient aux *furies*; tantôt donnaient entrée à des masses considérables de consultants, comme l'ancre de Trophonius au fond duquel, après tout, étaient bien réellement descendus d'intrépides voyageurs comme Pausanias, Paul-Émile, Timarchus, un frère de Plutarque, plusieurs généraux en chef de l'armée de Sylla, etc., etc. De ces pèlerinages antiques entrepris sur les *chemins* et dans les *bouches* des enfers, nous avons eu soin de rapprocher quelques aperçus sinistres de la philosophie moderne sur le centre enflammé de notre planète, centre *spirituel*, nous dit Schelling, *satanique*, nous disent quelques autres,

1. Ch. xvii, § iii, sous-paragraphe 3.

*plutonique*, ajoute la science géologique, *point de départ* et *berceau* de nos plus furieuses épidémies, hasarde parfois la science médicale ; et nous en avons conclu que, rire d'un enfer toujours grondant sous nos pieds, et pour l'immense majorité des humains si terriblement anticipé sur la terre, c'était se jouer avec une témérité sans égale des plus terrifiants enseignements comme des déductions les plus logiques.

Mais de même que l'antiquité païenne plaçait tout auprès du *Tartare* ses *géhennes* d'expiation, de même la théologie catholique, sans dresser une carte aussi précise du lieu qu'elle appelle *purgatoire*, a toujours incliné pour l'opinion qui en faisait une sous-division des enfers. Tout auprès étaient ces *limbes* souterrains que le Seigneur avait visités (*descendit ad inferos*). Or, comme le cadastre de ces terribles lieux n'a jamais été refait, à notre connaissance, depuis les patriarches, qui s'y donnaient rendez-vous, depuis David, qui les décrivait, depuis Orphée, qui y était descendu, et depuis Virgile, qui en peignait les entrées, on ne voit pas trop pourquoi les mêmes routes et les mêmes cavernes ne conduiraient pas aux mêmes lieux, s'ils existent.

Aussi serons-nous cette fois complètement de l'avis de Görres, nous disant : « Probablement cette île avait été un sanctuaire païen avant la conversion des Irlandais au christianisme, comme chez les Bretons l'île de Mona, depuis sanctifiée, servait aux druides pour les initiations et les purifications » <sup>1</sup>. Oui, c'était sans doute un de ces lieux exorcisés depuis, mais dont la nature restait la même, bien que l'indépendance en eût passé en d'autres mains.

Du reste, quoique ce *purgatoire* de saint Patrice ne fût un article de foi pour personne, il faut avant tout être vrai et convenir qu'il était en très-grande vénération dans l'Église jusqu'aux deux derniers siècles. Dans le Bréviaire de Paris, imprimé en 1622, on lisait en l'honneur de saint Patrice (*Nocturnes*, lect. vi) : « Hic est doctor benevolus, cui loca purgatoria ostendit Dei gratia.—Tel est le docteur bienfaisant, auquel la grâce de Dieu montra les lieux du purgatoire. » Dans le Bréviaire romain de 1522, on lit (lect. xi) « que Patrice jeûna, comme Élie, quarante jours et quarante nuits sur le sommet d'une montagne, qu'il demanda deux choses au Seigneur : 1<sup>o</sup> qu'au dernier jour du jugement il ne restât plus un seul Irlandais sur la terre <sup>2</sup> ; 2<sup>o</sup> une manifestation sensible de l'état des âmes après la

1. *Mystique*, t. III, p. 87.

2. « Ne aliquis Hibernensium in adventu judicii supervivat. »

mort. » Et c'est alors que le Seigneur (dit toujours le Bréviaire) l'aurait conduit dans un lieu désert, et lui montrant une certaine fosse de forme ronde et remplie de ténèbres, lui aurait dit : « Qui-conque, *vraiment pénitent*, sera resté dans cet antre un jour et une nuit, sera délivré de tous ses péchés. » Rempli de joie, Patrice avait fait élever tout auprès une chapelle qui fut confiée dans la suite aux chanoines de Saint-Augustin. Mais dès ce moment le saint avait ordonné qu'on tint note exacte dans l'église de tous les récits faits par ceux qui avaient vu et subi ces tourments <sup>1</sup>.

Cet antre ou cette caverne, comme on voudra l'appeler, que « l'on visitait encore en 1622 » (dit toujours le Bréviaire de Paris), était situé dans la partie occidentale de l'Ultonie, appelée aujourd'hui comté de Donegall, dans une île du petit lac nommé *Liffer* et voisin du lac Ernée. Il y avait plusieurs bouches ou entrées de cette caverne.

Mais demandons aux Bollandistes ce qu'ils en pensent. « De même, disent-ils, que les *cervelles dures* qui ne voulaient pas croire à la résurrection avaient été subjuguées par les nombreuses résurrections de Patrice, de même celles qui ne voulaient pas croire au *purgatoire* étaient bientôt convaincues, *dans leur sens intime, interno sensu*, de la réalité de ce dogme ; car il reste des récits nombreux et formels de ces descentes mystérieuses... en ces lieux... Il n'est donc pas impossible que, là, certaines visions, si fréquentes partout ailleurs, fussent envoyées à ces dévots par *les esprits* !... il ne resterait plus qu'à décider si ces esprits étaient bons ou mauvais ; mais comme il s'en-suivait d'ordinaire l'amélioration de la vie (comme dans le cas d'Œnus) rien n'autorise à les attribuer aux démons <sup>2</sup>. »

1. Bréviaire rom. de 1522, lect. iv et v. Ce passage fut supprimé plus tard, puis remis, puis ôté encore, suivant que l'esprit des Baillet, des Launoy ou des anciens croyants soufflait ou se taisait dans le siècle et dans l'Église.

2. Ceci n'est pas rigoureusement exact. Dieu tire le bien du mal et force même en beaucoup de cas les démons à confesser la vérité. Le nombre des convertis par la simple constatation du diable est énorme. Nous ne nions cependant pas que les bons anges ne pussent à leur tour accompagner leurs clients en ces lieux et leur procurer à leur tour des visions consolantes. Mais soyons certains que *les autres* étaient bien les *maîtres de la maison* ; c'étaient ceux que l'antiquité appelait « les dieux impitoyables et souterrains, θεοὶ καταχθόνιοι. »

Au reste les Bollandistes ne doutent pas que ce ne fût là ce lieu désert où saint Patrice avait souffert les plus grandes vexations démoniaques, et d'où il avait fait jaillir ces flammes infernales qui avaient si bien réveillé les imaginations engourdies de ses rebelles auditeurs.

Quant au *mode* du pèlerinage, les mêmes auteurs laissent parler Henri Saltereyensis, cité par Golcanus comme l'auteur qui a le mieux étudié cette matière.

« C'est la coutume, dit ce dernier, coutume établie et observée tant par saint Patrice que par ses successeurs, que personne ne puisse entrer dans ce purgatoire sans la permission de son évêque et sans la ferme et libre volonté de le faire pour l'expiation de ses péchés. L'évêque doit faire tout son possible pour détourner le pétitionnaire de son dessein et insister surtout sur ce point : que beaucoup y sont entrés qui n'en sont jamais ressortis (ce qui est vrai) ; si cependant, malgré ces avis, le postulant persévère, l'évêque alors lui donne des lettres pour le prieur du lieu.

« Celui-ci recommence à son tour tout le plaidoyer de l'évêque, conseillant fortement (*diligenter*) au *dévoûé* de choisir un autre mode de pénitence, lui mettant sous les yeux l'intensité des tourments et des dangers qu'il va courir. Si rien de tout cela n'a prise sur lui, alors il le confine dans l'église pour qu'il y jeûne et y prie QUINZE jours durant ; ces quinze jours révolus, le prieur, après s'être assuré de la persévérance du postulant, le remet au prêtre du lieu pour qu'il le confesse, le communie, l'aspérge d'eau bénite et le conduise en procession et au chant des litanies jusqu'à l'entrée du purgatoire. Le prieur se retrouve encore là pour lui ouvrir l'entrée de la caverne devant tout le monde (*coram omnibus*) et lui faire constater à nouveau le *méphilisme* de cet horrible lieu si fatal à tant de curieux. Si cependant rien ne parvient à l'ébranler, tout le clergé le bénit, tous les assistants lui promettent leurs prières, et lui-même, se signant *d'un grand signe de croix*,... entre résolument et disparaît. Après quoi le prieur laisse écouler quelques moments, puis s'étant assuré qu'on ne revient pas, il ferme l'entrée à clef et retourne avec la procession à l'église.

« Le lendemain de grand matin on revient (toujours solennellement) au même lieu, dont la fatale porte cède et s'ouvre encore une fois à la volonté du prieur. Le patient est-il là, c'est au chant du *Te Deum* qu'on le ramène à l'église, où il va passer encore une sainte quinzaine dans le jeûne et la prière. N'y est-il pas, on remet encore au lendemain, et si le lendemain il n'apparaît pas davantage, on se tient pour certain de sa perte, et le prieur, ayant refermé le *puits de l'abîme*, tous se retirent avec tristesse. »

Suivent ici plusieurs relations de ces héros de la pénitence ; la plus célèbre de toutes est celle du soldat OEnus qui, dans le *xii<sup>e</sup>* siècle, revenu de ses campagnes militaires couvert de crimes, avait voulu

les expier par une pénitence digne d'eux. Résistant aux conseils de l'évêque et du prieur, il avait franchi les défilés de l'enfer et parcouru les dix lieux du supplice et des épreuves. Tout ce que l'imagination peut inventer de tourments et de martyres s'y trouvait, a-t-il dit, réuni; les lacs pestiférés et glacés, les torrents de soufre enflammé, les serpents de feu, les ponts suspendus sur l'abîme, les bains de métal fondu, il avait tout vu, tout éprouvé, tout maudit; mais, n'ayant jamais cessé d'avoir le nom de Jésus à la bouche, il en était sorti victorieux. Puis, tout aussitôt arrivait la contre-partie consolante. Guidé par son bon ange, il lui avait été montré de si magnifiques choses, de si délicieuses merveilles, un soleil si brillant, il avait respiré de tels parfums que, ramené sur la terre, tout le reste de sa vie s'était passé en regrets et en larmes répandues au seul nom de ce purgatoire...

A une autre époque, un autre militaire irlandais, appelé Tundal, avait tenté la même épreuve et fait les mêmes récits. Saint Baronte et beaucoup d'autres, dignes de la même confiance, sont cités par les personnes les plus graves, tels que Denys le Chartreux, le vénérable Bède, etc., etc.

Résumons-nous et répétons que, pour nous, nous en sommes toujours à l'autre de Trophonius, attendu que les récits de Pausanias et de Timarchus concordent sur beaucoup de points avec celui d'Oënus.

D'abord la topographie est la même. Voilà bien les entours marécageux et déserts, voilà bien les *fontaines* et les aspects volcanisés, voilà bien les exhortations préventives, les jeûnes, les préparations, les pauses réitérées dans la chapelle, et toutes les précautions lustrales, y compris celles de l'eau; puis la distribution de la caverne, son vestibule, l'abominable puits, le couloir fatidique dans lequel il faut *se glisser sur le dos*. Voilà bien ce méphitisme infect dont la moindre exhalaison suffit à terrasser un taureau et dont un miracle seul peut préserver le patient. Voilà bien les colloques et les aveux démoniaques suivis des épreuves, de la flamme et du soufre. Voilà bien enfin cette tristesse qui n'abandonnait plus le consultant, car Pausanias et Oënus sont d'accord pour nous dire « qu'en sortant de là le rire vous abandonnait pour toujours », ou plutôt jusqu'au moment où vous arriviez à la jouissance des Champs-Élysées. Mais voici maintenant la différence: c'est qu'au lieu de descendre dans ce *repaire démoniaque* pour y connaître l'avenir et pour y adorer un assassin (comme Trophonius), on y descend avec l'amour de Dieu et la haine des faux dieux que l'on se propose d'y braver; non pour y obtenir des faveurs, mais pour y endurer d'effroyables tourments; non pour

écouter d'horribles prescriptions et un *secret* inviolable, mais avec le ferme propos de le publier si on l'ose, ou de le garder pour soi si on le peut.

Voilà ce que c'est qu'un *Plutonium* christianisé.

Tel était, nous ne craignons pas de l'affirmer, le fameux purgatoire de saint Patrice, que tant d'ignorants philosophes et tant de catholiques prévenus ont eu le très-grand tort de regarder comme une fable. Il dégénéra, il est vrai, comme bien d'autres choses, « car, disent les Bollandistes, cette pratique *sincère et désintéressée* dans le principe avait fini plus tard par devenir une occasion de simonie, et perdre par conséquent sa vertu. Un chanoine de Hollande, qui s'y était rendu, justement indigné d'avoir payé et d'être descendu pour ne rien voir, alla trouver le pape Alexandre VI qui le renvoya en Irlande muni de lettres pour les évêques du comté auxquels il enjoignait de faire fermer incontinent ce puits devenu une cause d'illusion et d'escroquerie.

Tel était le malheur de ces temps, qu'il fallut la réforme et les persécutions des hérétiques pour ramener ici la foi, les pratiques pures et les effets de l'institution primitive. Alors on vit à nouveau dans l'*Ultonie* des bandes de 1,500 pèlerins descendre pieds nus et vraiment pénitents dans le puits réintégré, ou quelquefois dans l'un des sept antres qui entourent celui de saint Patrice. Quelle superstition pourrait-on trouver dans ces pénitences qui rappellent celles de la primitive Église, tant de fois louées par les saints Pères?... « Depuis ce moment encore (dit David Roth, évêque des *Ossorienses*) le pèlerinage s'est considérablement modifié ; le dernier couloir du puits a été définitivement fermé, on se contente de descendre dans le vestibule, d'y demeurer neuf jours et de se baigner dans les eaux marécageuses du lac qui, au lieu de donner la fièvre aux pèlerins comme à tout le monde, leur rendent toutes les forces nécessaires à des soldats de Jésus-Christ<sup>4</sup>. »

#### *Concordance avec les récits des ressuscités.*

Il n'y avait pas que ces curieux qui certifiassent ces choses ; les ressuscités se trouvaient parfaitement d'accord avec eux, et leurs récits concordaient merveilleusement soit avec les leurs, soit avec ceux des pèlerins de l'antiquité profane.

Nous en trouvons un merveilleux exemple dans l'*Histoire ecclé-*

4. Paroles citées par les Bollandistes dans leur appendice au même jour.

*siastique* du vénérable Bède, de cet homme que M. de Montalembert vient de nous montrer tellement exact et circonspect dans toutes ses assertions.

« Dans ce tems-là, dit-il (c'est-à-dire en DCXCVI), il se passa dans la Grande-Bretagne un miracle semblable à ceux de la primitive Église et bien digne de mémoire, car un individu ressuscité après sa mort raconta, sur ce qu'il avait vu dans l'autre monde, des choses dont il me paraît bien utile de donner ici l'abrégé. Dans la province écossaise de Kuningham vivait un père de famille nommé Incuningus, qui, après avoir mené avec les siens la vie la plus religieuse, tomba malade, vit sa maladie s'aggraver de jour en jour l'amener jusqu'aux portes du tombeau, et *finir par le faire mourir un certain jour* à l'entrée de la nuit ; mais voilà qu'au point du jour, on le vit tout à coup revenir à la vie et sauter à bas de son lit. Tous ceux qui pleuraient autour de lui, remplis de terreur, prirent aussitôt la fuite, à l'exception de sa femme qui, l'aimant plus que tous les autres, sut commander à son effroi. Aussi la consola-t-il bientôt en ces termes :

« Ne crains rien, lui dit-il, car je suis *vraiment* ressuscité et Dieu me permet de revivre encore parmi les hommes et de converser avec eux, non plus comme je l'ai fait jusqu'ici, mais d'une manière bien différente. » Puis, à l'instant même, il courut à l'oratoire de sa petite villa, et, après y être resté en prière jusqu'au grand jour, il se mit en devoir de diviser toute sa fortune en trois parts, donna l'une d'elles à sa femme, la seconde à ses fils, et, retenant la troisième pour lui-même, la délivra sur-le-champ à ses pauvres. Peu de temps après, se voyant affranchi de tous les soins temporels, il alla s'enfermer dans le couvent de *Maitros*, qui se trouve clos d'un côté par l'une des sinuosités de la Cnide. Il y prit la tonsure, et, sans sortir de l'étroite cellule dans laquelle l'abbé le confinait, il y passa le reste de ses jours dans une telle mortification de l'âme et du corps, que lors même qu'il ne racontait pas les choses horribles ou consolantes qu'il avait vues, la vie qu'il menait les faisait pressentir.

« Il racontait donc en ces termes ce qui lui était arrivé : Guidé par un conducteur lumineux revêtu d'un vêtement qui ne l'était pas moins, et gardant le même silence que lui, je marchais, autant que je pouvais en juger, dans le sens opposé au soleil d'été ; bientôt nous parvîmes dans une vallée non moins large que profonde qui se divisait en deux parts ; celle qui se trouvait à notre gauche semblait dévorée par les flammes les plus ardentes ; celle qui se trouvait à notre droite n'était pas moins terrifiante en raison des neiges, des glaces, du froid et de la tempête dévastatrice qui semblaient son-

intolérable partage. Ces deux régions étaient remplies d'âmes humaines qui paraissaient poussées de l'une à l'autre par l'impétuosité de l'ouragan. Lorsque ces âmes infortunées ne pouvaient plus tolérer l'ardeur du feu, elle se jetaient avec désespoir dans la région des glaces qu'elles abandonnaient tout aussitôt pour retourner à celle des flammes éternelles. Voyant que pour ces âmes désolées il n'y avait pas la moindre suspension de tortures, voyant en outre celles que semblait subir une immense multitude d'esprits hideux, je me persuadai que tout cela n'était autre chose que l'enfer dont j'avais tant de fois entendu raconter les intolérables tourments. Mais celui qui me conduisait, lisant dans mes pensées, me dit : « Détrompe-toi, ce que tu vois en ce moment n'est pas ce que tu penses. » Et malgré l'effroi que me causait un si déplorable spectacle, il m'amena progressivement dans un lieu dont les ténèbres, s'épaississant petit à petit, nous laissèrent bientôt dans une obscurité tellement profonde, que je n'apercevais plus d'autre clarté que celle de mon guide et de son vêtement. Avançant encore, nous nous trouvâmes en présence d'un immense globe de flammes noirâtres qui sortaient d'un puits épouvantable et y rentraient tour à tour. Ce fut alors que disparut mon conducteur, me laissant tout seul au milieu de ces ténèbres et en proie à cette abominable vision. Je ne tardai pas à m'apercevoir que ces flammes, vomies par le puits, étaient remplies d'âmes humaines qui, lancées avec elles comme d'innombrables étincelles, retombaient avec elles dans le gouffre effroyable et semblaient soumises à cet incessant *va-et-vient*. Quant à l'odeur qui remplissait ces lieux, elle était d'une incomparable fétidité. Plongé dans une indicible terreur, ne sachant quel parti prendre, ignorant le dénoûment qui semblait me menacer, j'étais resté sans mouvement, lorsque tout à coup j'entends derrière moi une explosion de lugubres sanglots et en même tems un rire général et strident, semblable à celui d'une foule ignorante et passionnée, insultant aux ennemis dont elle vient de s'emparer. Les sons, devenant plus clairs en s'approchant, me permettent de constater qu'il s'agit de cinq âmes dont le désespoir se trahit par leurs sanglots et qu'une troupe d'esprits malins, poussant un effroyable rire, traîne de force en ces ténèbres. Autant que je pus en juger, je distinguais un clerc tonsuré, un laïque et une femme. Ils les firent descendre avec eux dans les profondeurs du puits, et, longtemps après que j'avais cessé de percevoir ces sanglots et ces rires, je continuais à les entendre encore dans ma mémoire et mon imagination. Mais voici qu'un certain nombre d'esprits ténébreux, montant de cet abîme ignivome,



vinrent m'entourer moi-même, et le regard étincelant, la bouche et les narines jetant un feu pestilentiel, me causèrent une angoisse d'autant plus terrifiante qu'ils menaçaient de me saisir avec les ciseaux de feu qu'il tenaient dans leurs mains, sans toutefois parvenir à m'atteindre, comme ils en manifestaient la prétention. Entouré d'esprits, aveuglé par les ténèbres, cherchant partout des yeux, appelant de toute mon âme le secours que je n'apercevais pas, je vis tout d'un coup apparaître, sur la voie que j'avais suivie, comme la lueur d'une étoile brillant dans les ténèbres et qui, croissant petit à petit en s'approchant de moi, dispersa en un moment et mit en fuite tous les esprits malins qui voulaient me saisir avec leurs tenailles. C'était celui-là même qui avait été mon premier conducteur ; or, me faisant prendre cette fois le chemin qui était à ma droite, il se mit à me diriger dans le sens opposé au soleil d'hiver ; aussitôt les ténèbres disparurent et nous nous trouvâmes dans des plaines éclairées par une lumière tranquille, terminées par un mur immense et d'une hauteur sans limites. Mon étonnement redouble, car je ne vois à ce mur ni portes, ni fenêtres, ni degrés, et cependant, sans savoir comment cela peut s'accomplir, voilà que nous nous trouvons en un clin d'œil à son sommet, qui n'était autre chose qu'une campagne ravissante et tellement garnie de fleurs embaumées, que la fétidité des lieux ténébreux était complètement anéantie. Quant à la lumière qui inondait ces nouveaux espaces, elle était infiniment plus brillante que celle du soleil en plein midi. Dans cet heureux séjour, on voyait des groupes nombreux de personnages qui semblaient s'entretenir de leur bonheur. Introduit parmi eux, il me vint dans la pensée que cette fois il s'agissait probablement du royaume des cieux ; mais, lisant encore une fois dans ma pensée, mon conducteur me dit : « Détrompe-toi, car ce n'est pas encore là le royaume des cieux. »

« Continuant à marcher, à peine avions-nous dépassé ces demeures d'esprits bienheureux, que j'aperçois une lumière bien autrement brillante et du sein de laquelle sortaient des voix et une musique enchanteresses, accompagnées de tels parfums, que ceux que j'avais perçus jusque-là me semblaient en différer autant que les deux lumières différaient entre elles. J'espérais bien que nous allions pénétrer dans ce séjour enchanteur, lorsque mon conducteur s'arrêta tout d'un coup et, retournant en arrière, m'entraîna de nouveau sur la voie que nous venions de suivre.

« Revenus à la région des esprits blancs, il me dit : « Comprends-tu ce que tu viens de voir ? » Je lui répondis : « non, » et il reprit :

« Cette vallée que tu viens de voir en proie à ces flammes dévorantes et à ces froids de glace, c'est le lieu d'expiation pour ces âmes, qui, ayant toujours différé leur confession et leur repentir, n'en font pénitence qu'au lit de la mort et meurent cet état. Toutefois, s'étant repenties et confessées à ce dernier moment, toutes parviendront au salut lors du dernier jugement, si les jeûnes, les aumônes, les messes et les prières des vivants n'ont pas effectué déjà leur délivrance. Mais le puits ignivome et pestilentiel que tu as vu, c'est la *gèhenne* elle-même, dans laquelle on ne tombe pas sans y rester pour l'éternité. Quant à ces prairies couvertes de fleurs sur lesquelles tu as vu cette belle jeunesse se réjouir et se promener, c'est là que sont reçues ces âmes qui sont mortes dans l'habitude des bonnes œuvres sans avoir acquis cette perfection qui leur permettrait d'entrer aussitôt dans le royaume des cieux, où elles auront au jour du jugement la vision du Christ et la jouissance de tous les biens de son royaume. Il n'appartient qu'aux âmes parfaites et consommées en toute sorte de bonnes œuvres, de bonnes paroles et de bonnes pensées, de pénétrer dans ces lieux où retentiront à tes oreilles ces chants délicieux au sein des parfums et de la lumière.

« Mais toi, qui *dois incessamment rentrer dans tes organes et vivre à nouveau chez les hommes*, si tu t'appliques dorénavant en toute simplicité à la méditation plus attentive de tes actes et à l'observance plus étroite de tes paroles et des bonnes habitudes, tu seras placé après ta mort dans cette résidence ravissante que tu vois en ce moment réservée à ces esprits bienheureux, car je ne me suis éloigné de toi pendant un moment que pour te laisser le temps de bien connaître ce qu'il en est de ton avenir. »

A partir de ce moment, l'homme de Dieu fit part de ces révélations, non pas à tous ces négligents et à ces insoucieux de leurs destins éternels, mais à ceux-là seulement qui, troublés par la crainte des tourments, ou ravis à la seule pensée des récompenses, désiraient l'entendre pour avancer dans les voies de la perfection... Il avait dans son voisinage un moine du nom de Hæmgils, prêtre, et son rival en bonnes œuvres ; ce prêtre vit encore, et passe solitairement ses derniers jours dans une petite île de l'Irlande, sans autres aliments que le pain le plus sec, sans autre breuvage que l'eau fraîche du torrent. Que de fois, se rendant auprès de l'homme de Dieu, ne lui a-t-il pas fait répéter tous les détails de ce qu'il avait vu dans l'autre monde, et c'est même de lui que nous tenons le petit nombre de ceux que nous venons de relater. Il les racontait encore au roi Aldfrid, personnage extrêmement savant, qui lui prêta une

telle attention, qu'à sa prière il le fit entrer dans le monastère ci-dessus mentionné, l'y fit tonsurer et ne cessa d'aller l'y consulter. A la tête de ce monastère était placé OEdiluald<sup>1</sup>, ce prêtre de si sainte et modeste vie, qui maintenant encore édifie tous ses contemporains par ses actes, comme évêque de la cathédrale de Lindisfarn.

Quant à notre homme de Dieu, il se fit donner dans ce monastère la plus étroite des cellules pour y vaquer à l'oraison continue du Seigneur. Comme elle était située au bord même du fleuve, on le voyait souvent, dans sa grande ardeur de mortification, se plonger dans les flots, s'y maintenir à force de prières et de cantiques, et laisser monter l'eau jusqu'à ses reins, quelquefois jusqu'à son cou, puis revenant à terre, il se gardait bien de dépouiller ses vêtements trempés et glacés, laissant à la chaleur de son corps le soin de les sécher. On le voyait souvent, l'hiver, entouré des morceaux de glace qu'il avait brisés lui-même pour se tailler un siège dans le fleuve, et lorsque les spectateurs lui criaient : « C'est une chose étonnante, frère Dryethelme (car c'était son nom), que vous puissiez supporter un tel froid, » il répondait avec la simplicité qui le caractérisait : « J'en ai vu de bien plus froids. » Et lorsqu'on louait son abstinence, il répondait : « J'en ai vu de bien plus austères. » Et grâce à cette infatigable passion des biens célestes qui lui faisait imposer à son corps, affaibli par l'âge, des jeûnes quotidiens, grâce à ses discours, il devenait une occasion de salut pour un grand nombre.

Ce récit est à peu près celui de tous ces ressuscités, mais le caractère commun qui les distingue tous d'une *vision* ordinaire, c'est l'avertissement qu'ils y reçoivent de leur retour à la vie, la raison qui en décide, les conditions qu'on y met et souvent le nombre d'années que l'on fixe au sursis. Nous en avons vu un bel exemple relatif à saint Salvi (p. 463).

Du reste, rien n'est plus biblique que toute la teneur de la narration. Rien n'y manque de ce qui fait le fond de la théologie transmondaine, non-seulement de la religion catholique, mais de toutes les religions antiques.

Partout le conducteur lumineux et ses fonctions de *psychopompe*<sup>2</sup>, dévolues par l'Église à Saint Michel, comme à Mercure, son plagiaire, dans le panthéon grec et latin...

1. D'abord ministre de saint Cuthbert, ensuite abbé de Melrose et enfin évêque de Lindisfarn.

2. *Conducteur des âmes.*

Le fameux *puits* dont nos psaumes signalent si souvent l'horreur, les flammes et la fétidité...

*Les Champs-Élysées*, qui ne sont pas encore le ciel, mais bien le sein d'Abraham et le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix. En un mot les quatre sous-divisions du *scheol* (*infern*, *ades* de la Bible), distinguées sous les noms : 1° de *gehenn* (l'enfer proprement dit) ; 2° du *purgatoire* : 3° des limbes des enfants ; 4° du sein d'Abraham, en un mot privation, ou préambules terrifiants, nécessaires ou consolants de ce cinquième séjour appelé *le ciel* et dont les divins concerts, la lumière idéale, les parfums ineffables ne sont encore que l'enveloppe la moins épurée des félicités éternelles que Dieu réserve à ceux qui l'aiment.

Pour peu que l'on attache quelque foi à toutes les traditions et même aux expressions précises de tous les livres sacrés, on retrouve ici le sommaire expérimental de tout de quoi est écrit et enseigné partout, par tous, et en tout temps, par les païens et les chrétiens <sup>1</sup>.

---

1. Voir, sur l'enfer et ses divisions, le fameux livre du D<sup>r</sup> Rusca, c. II.

## APPENDICE G

(CINQUIÈME SIÈCLE)

« LA QUESTION MÈRE DE TOUTE PHILOSOPHIE A PROPOS  
DES RÉSURRECTIONS ANIMALES. »

---

### I.

#### EXPOSÉ.

Il en est de cette question comme de celle des *mêprises mortuaires réparées* à l'app. A. Aux ultra-prudents qui nous reprocheraient des discussions compromettantes, nous répondrions : « Respectez saint Jean Chrysostome expliquant saint Paul, comme nous vous avons prié à propos des autres de respecter saint Augustin et saint Grégoire. » Quant aux adversaires enchantés de trouver *un* chapitre contestable en apparence, nous les ramènerions de force à ceux qui ne le sont pas, et nous pensons qu'ils ne s'en trouveraient pas mieux.

Il y a longtemps que l'on plaisante sur ces questions de famille.

Ainsi donc, après avoir rapporté, comme tous les autres, le miracle des *outardes* ressuscitées par saint Remi (v. p. 427), un hagiographe du *xvii<sup>e</sup>* siècle (le père Burigny) ajoutait plaisamment : « Quelqu'un de ces charmants esprits qui se disent *forts*, me dira peut-être en souriant qu'il faudrait être *grue* soi-même pour ajouter foi à ces petius contes d'oiseaux, et je m'attends qu'il me demandera où l'âme de celui-ci était allée et me fera *tout plein* de jolies questions à ce sujet. Je ne lui répondrai qu'une chose, c'est que s'il me dispute cette histoire, il lui faudra rayer aussi de la vie de saint Isidore, d'Espagne, qu'il ressuscita le cheval de son maître ; de celle de saint Nicolas, de Tolentino, qu'il ait rendu la vie à une perdrix au lieu de la manger ; de celle de saint François, qu'il ait retiré un agneau des cendres d'une fournaise et fait nager dans leur sauce des poissons res-

suscités; de celle du père Anchiéta, qu'il ait ressuscité un oiseau, etc.; mais surtout il faudra qu'il accuse plus de cent mille témoins, parmi lesquels *plusieurs*, pour le moins, devaient avoir le sens commun, de n'avoir été que des menteurs ou des dupes. »

Une autre autorité bien plus haute que celle du père Burigny, ou plutôt la plus haute de toutes (celle de Benoît XIV), n'est pas moins affirmative. Le savant pape nous renvoie, pour sa part, à saint Sylvestre, à saint François de Paule, à saint Séverin de Cracovie et à beaucoup d'autres saints cités également par les Bollandistes. Seulement il ajoute que « la résurrection, pour mériter ce titre, exigeant la reproduction *identique et numérique* de la forme <sup>1</sup> et de la matière de la créature morte, et la forme (ou âme) de la brute ayant été *anéantie* avec son corps, conformément à la doctrine de saint Thomas, Dieu se trouvait alors obligé d'en créer *une nouvelle*; d'où il suivait que la brute n'était plus *tout à fait* identique à ce qu'elle était avant la mort (*non idem omnino esse* <sup>2</sup>).

Toujours est-il qu'aux yeux de Benoît XIV, comme à ceux des théologiens modernes, l'animal mort n'en est pas moins ressuscité, sinon tout à fait identique, au moins parfaitement pareil à ce qu'il était auparavant. Que l'on sourie tant que l'on voudra, c'est là, aux yeux de l'hagiographe et de l'Église, de l'histoire tout aussi prouvée et tout aussi sérieuse que les plus graves et les mieux attestées.

Or, selon nous, ces faits jettent une telle lumière sur la grande question de *l'âme des bêtes* (la plus difficile et la plus importante de toutes les questions philosophiques aux yeux de Bossuet), que nous croyons l'occasion excellente pour l'exposer ici et pour fixer exactement le point précis où elle est arrivée aujourd'hui. Que l'on ne redoute donc ici rien de puéril ou d'oiseux, car il s'agit de savoir à laquelle de ces trois philosophies nous devons appartenir nous et nos enfants, celle de Descartes, celle de M. Littré ou celle de saint Paul.

Il est facile de le comprendre; si la bête n'est, comme le veut Descartes, qu'un pur *automate*, une *machine bien montée*, comme le

1. On appelle *forme* en philosophie le principe immatériel qui anime et informe les corps.

2. *De Beatificatione*, etc., l. IV, c. xxi, art. 6. Nous prévenons nos lecteurs que nous traduisons peut-être imparfaitement le mot *omnino*, qui ne signifie pas seulement *tout à fait*, mais aussi *aucunement*. Cependant comme le passage qui y donne lieu dans saint Thomas parle de choses *réparées*, nous maintenons provisoirement notre version.

prétend Malebranche, M. Littré triomphe, car dès lors *l'amour, le sentiment, la mémoire, etc.*, que l'on ne peut refuser à cette bête, se trouvent être cette fois, comme le veut le matérialisme « *des propriétés de la matière* », dogme proclamé dernièrement par les solidaires de la Belgique comme leur principe fondamental.

S'il faut, au contraire, accorder une *âme* informante, ou principe immatériel, à la brute, conformément à la Bible et à l'enseignement catholique, M. Littré est défait, puisqu'il devient évident qu'en toutes choses l'âme et la vie sont *indépendantes* des organes.

Puis enfin, si nous pouvons surmonter dans notre théologie scolastique la très-grande difficulté (Bossuet en convient) qui consiste à faire mourir avec le corps de la brute son âme, si nous la surmontons, disons-nous, en prouvant la *subsistance* de cette âme par d'immenses autorités (y compris celle de saint Paul), nous affranchissons tout aussitôt notre enseignement psychologique de la terrible gêne que lui impose depuis deux cents ans cette *âme qui meurt avec son organisme*.

## II.

### DOCTRINE SCOLASTIQUE <sup>1</sup> SUR L'ÂME DES BÊTES.

Dans le dernier de ses ouvrages, publié après sa mort sous le titre de *Philosophie chrétienne*, le T. R. P. Ventura s'est longuement étendu sur cette question proclamée avec raison par lui « la question mère de toute la philosophie. » Comme personne, à notre avis, n'a mieux exposé et les raisons de l'école et les énormités de Descartes et les indécisions de Bossuet, c'est lui que nous allons suivre, admirer et néanmoins combattre, à son tour, au moyen de quelques éclaircissements émanés de la science moderne et dont son large génie eût, bien certainement, tenu compte s'il les avait étudiés ou simplement connus. Ceux-ci feront l'objet du paragraphe suivant ; mais, pour procéder avec ordre, voyons tout d'abord le résumé du travail de Bossuet sur le double système de saint Thomas et de Descartes <sup>2</sup>.

Descartes avait dit : « Si l'âme des bêtes est distincte de leur corps (c'est-à-dire immatérielle), il nous semble que l'on ne pourra guère s'empêcher de la reconnaître pour *spirituelle*, c'est-à-dire pour *intelligente*. »

1. On appelle *école scolastique* la somme des doctrines du moyen âge et principalement celle représentée par saint Thomas.

2. Bossuet, *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*.

De son côté, l'école disait : « Si cette âme est *intelligente*, nous voici menacés du plus grand des dangers, car nous allons partager avec la bête notre plus belle prérogative, celle de la *spiritualité*. »

Et enfin Bossuet, après avoir exposé ces deux doctrines avec une impartialité apparente, trouvait l'invention de Descartes (l'automatisme) « *se tirant mieux d'affaire* » que la grande doctrine catholique.

Si le R. P. Ventura ne peut se résigner <sup>1</sup> à cette préférence d'un aussi grand génie pour une aussi misérable et *périlleuse* erreur, c'est qu'il ne se rendait pas assez compte des difficultés qu'offrait à son tour sa propre théorie, ou plutôt celle de son saint et illustre maître saint Thomas.

Quant à nous, malgré toute la vénération que l'on doit à l'autorité presque canonique de ce roi des docteurs, nous nous croyons permis d'examiner une opinion qu'il ne laisse pas que de contredire lui-même, comme il nous sera facile de le prouver.

Effectivement, voilà d'abord ce grand docteur accordant une *âme* à la brute et certes avec raison, car, selon la remarque de saint Augustin, elle ne s'appelle *animal* que parce qu'elle en a une (*anima*<sup>2</sup>); mais voilà que plus loin, tout en déclarant cette âme immatérielle, il lui refuse la qualification de *spirituelle*, parce que cette dernière, dit-il, impliquerait l'*intelligence*, « vertu et opération spéciale, réservée, dit-il, à l'âme humaine ».

Quand on se reporte à cette décision dogmatique du quatrième concile de Latran : « Dieu créa deux substances distinctes, la substance *corporelle* (*mundanam*) et la substance *spirituelle* (*spiritualem*), » on se demande comment quelque chose d'*incorporel* peut ne pas être *spirituel*, et c'est alors que saint Thomas est obligé de s'en tirer par cette espèce de *tiers-parti* : « Cette âme des brutes n'est ni *esprit*, ni *corps*, c'est une nature miloyenne <sup>3</sup> » ; mais comme pour lui encore « toutes les âmes, même celles des plantes, sont la forme *substantielle* de leurs corps <sup>4</sup> », nous voici en présence de trois substances, au lieu des deux uniques signalées par le concile.

Tout repose donc, on le voit, sur le mot *intelligence*, que l'école veut éviter à tout prix, et sur le mot *âme*, que l'automatisme prohibe comme y menant tout droit. Que reste-t-il alors ? Un de ces mots

1. Ventura, *Philosophie chrétienne*, t. II, p. 394.

2. Saint Augustin, *in psalm.*, 29.

3. Cité par le père Ventura, *Philosophie chrétienne*, t. II, p. 386.

4. Ventura, *ibid.*, p. 439.



propres à tout embrouiller du moment où l'on réduit tout à lui.....  
l'*instinct*.

Ce dernier mot signifiant *impulsion involontaire*, qui ne voit que c'est encore de l'*automatisme* et le résultat de *ressorts*, supérieurs, il est vrai, à tous les autres, mais parfaitement étrangers aux qualités *animiques* et *sensibles* reconnus par l'école à la brute?

Sans doute, l'animal a de l'*instinct* et de l'*instinct* absolument semblable au nôtre, car nous en avons un très-distinct de notre intelligence; mais la question est de savoir *s'il n'a que cela*.

« Quoi, dit le R. P. Ventura, la générosité du lion, la fidélité du chien, l'animal qui expire d'inanition et de douleur sur la pierre sépulcrale de son maître, ce ne seraient là que des *apparences* et des *machines*!... Singulières machines que des êtres qui sentent, et si souvent plus profondément que l'homme, le besoin d'aimer, d'être aimés et de se dévouer!... Quand on ose soutenir de pareilles choses, on a beau s'appeler Bossuet et Platon, on s'expose à devenir le jouet du bon sens et de l'évidence commune<sup>1</sup>. » Et Bossuet est d'autant plus coupable, ajoute le Père, qu'il avait dit : « *Je prévois qu'une grande guerre se prépare contre l'Église sous le nom de philosophie cartésienne.* » Et il avait raison, CAR DE LA MATIÈRE SENTANTE du cerveau de la brute est sortie tout naturellement (comme Minerve du cerveau de Jupiter) LA MATIÈRE PENSANTE de Locke, et avec celle-ci tout le matérialisme du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>.

Que les gens du monde, toujours si disposés à pourfendre ou à railler toutes les questions qui les dépassent, apprennent donc par ces cris d'alarme tout ce que peut renfermer de désastreux pour les sociétés une simple erreur philosophique, même lorsqu'elle ne regarde que *l'âme des bêtes*!

### III.

#### ÉTUDES MODERNES SUR L'INTELLIGENCE ET L'INSTINCT.

Le R. P. Ventura a donc mille fois raison en accordant aux bêtes une *âme* avec toutes ses qualités *affectives* et *sensibles*; a-t-il aussi raison en leur refusant, pour les besoins de sa cause, l'*intelligence* et le *raisonnement*? Non, mille fois non.

Quoique la philosophie moderne soit, comme substance et comme

1. Ventura, *Philosophie chrétienne*, t. II, p. 406.

2. Id., *ibid.*

valeur, le contre-pied absolu de la sublime métaphysique de saint Thomas, néanmoins dans tout ce qui touche aux sciences naturelles, par exemple à la physiologie et à l'étude expérimentale de la *vie*, elle a souvent, il nous semble, le droit de s'arroger une très-grande compétence et d'opposer avec orgueil aux noms d'Aristote, d'Averroès, d'Avicenne, etc., etc., trop souvent encensés dans la philosophie scolastique, ceux de Linné, Buffon, Cuvier, Flourens, etc., grands esprits qui, selon nous, ont mieux étudié les mœurs, les facultés et le cerveau des animaux, que l'antiquité tout entière.

Pour abrégér, nous nous contenterons de donner ici quelques mots de Frédéric Cuvier sur l'*intelligence* et l'*instinct* des animaux. D'accord sur toutes ces questions avec son illustre frère (Georges Cuvier), il ne l'est pas moins avec M. Flourens, secrétaire perpétuel de l'*Académie des sciences* et défenseur infatigable de toutes les saines doctrines naturelles. C'est lui qui a réuni et mis en lumière les quelques extraits qui vont suivre.

« La faute de Descartes, ou plutôt la faute générale (c'est Frédéric Cuvier qui parle<sup>1</sup>) est de n'avoir jamais assez distingué entre l'*intelligence* et l'*instinct*. Buffon lui-même était tombé dans cet oubli, et faute de cette distinction tout était contradictoire dans sa philosophie zoologique. Il accordait à la bête un sentiment supérieur au nôtre, et la conscience de son existence actuelle, mais en même temps il lui ôtait la *pensée*, la *réflexion*, la *mémoire*, et par conséquent toute possibilité d'avoir des idées<sup>2</sup>. Mais comme il ne pouvait pas en rester là, quelques pages plus loin, il accordait à la bête une sorte de mémoire *active, étendue*, et plus fidèle que la nôtre<sup>3</sup>. Puis, après lui avoir refusé l'*intelligence*, il convenait cependant « qu'elle consultait son maître, l'*interrogeait* et *entendait* très-bien les signes de sa volonté<sup>4</sup>. » Bref, tout était contradictoire dans ce magnifique tableau de l'*histoire du chien* peint par Buffon. »

L'illustre Cuvier a donc raison d'ajouter à son tour que « ce nouveau mécanisme de Buffon est encore plus inintelligible que celui de Descartes<sup>5</sup>. »

1. Frédéric Cuvier a été chargé pendant trente ans de la direction immédiate de la Ménagerie et du Muséum d'histoire naturelle au jardin des plantes.

2. Buffon, *Discours sur la nature des animaux*, t. VII, p. 57, édit. in-42.

3. Id., *ibid.*, p. 77.

4. Id., *ibid.*, t. X. *Histoire du chien*, p. 2.

5. *Biographie universelle*, art. de F. Cuvier sur la vie de Buffon.

Buffon oublie, en effet, que le mot *intelligence* est synonyme de celui de *compréhension*, et que si la bête n'en avait pas, nous ne la verrions pas *délibérer* si longtemps en *comparant* son plaisir et ses craintes, ni surtout regretter et rejeter ses propres décisions.

Que conclure de tout cela, sinon qu'on ne connaît, ou plutôt qu'on ne reconnaît que depuis peu de temps toute la distance qui sépare ces deux facultés : *intelligence* et *instinct*? Le mot distance n'est même pas suffisant ici, il faut dire : leur complète *opposition*. On sait parfaitement aujourd'hui que trop souvent l'*intelligence* et l'*instinct* sont deux ennemis en présence et en lutte.

S'il n'y a pas là deux âmes, il y a du moins deux **PUISSANCES** d'une *même âme* ayant, après tout, deux sièges très-différents, comme ne le prouvent que trop les abominables vivisections qui sont parvenues (progrès maudit!) à les isoler et à les anéantir tour à tour, suivant l'organe ou la partie d'organe que l'on mutile.

Pas n'était besoin de ce fer assassin pour acquérir cette certitude.

Il suffisait de voir que les œuvres de l'*instinct*, telles que la construction des ruches par les abeilles et l'édification des *digues* élevées par le castor, aussi bien sur la planche toute sèche d'un appartement qu'au marais, sont et seront à jamais irréformables, immodifiables, tandis que les œuvres de leur *intelligence* et de leur éducation sont susceptibles d'une foule de perfectionnements très-opposés.

Et cette dualité, quel est le physiologiste qui nous la refuserait aujourd'hui à nous-même? Quel est le médecin surtout qui nierait celle des cris *instinctifs* et des cris *intelligents* qu'il écoute et constate chez chacun de ses malades?

Mais alors, nous dira-t-on, si l'homme et l'animal sont tous deux doués d'une *âme* et de facultés, sinon égales, au moins portant les mêmes noms, qui donc les distinguera? Nouveau péril.

Hélas! l'école moderne, si riche en sagacité et si pauvre en philosophie religieuse, va s'y perdre à son tour. Pour ce même Buffon, par exemple, la différence consistait, il nous semble<sup>1</sup>, dans « l'absence de *réflexion*, car l'animal, dit-il, ne sent pas qu'il sent » (il ne le sent que trop!...); « il ne pense pas qu'il pense; » peu importe, s'il s'est *souvenu*, s'il a *délibéré*, *comparé*, *choisi*, comme vous le dites, nous ne voyons plus dans cette *réflexion* qui, dit-on, lui manque, que la faculté de l'idéologue qui s'amuse à disséquer sa pensée. Or, la bête se moque et se passe à merveille de l'idéologie, sans que ce mépris augmente à nos yeux la dose de sa *bêtise*.

1. *Discours sur la nature des animaux.*

Comment ne sent-on pas cependant qu'il faut s'élever plus haut, et, laissant de côté ce vain mesurage de degrés et de nuances psychologiques, s'attacher, pour cette distinction radicale entre l'homme et la bête, uniquement au privilège transcendant et sublime qui donne à l'homme la *morale*, et non plus seulement les qualités *instinctives*, la *raison*, et non plus seulement le *raisonnement*, LE VERBE, et non plus seulement le rapprochement des *idées*, l'ÂME RAISONNABLE en un mot, et non plus cette âme *irraisonnable* qui, n'ayant jamais été faite à l'*image de Dieu*, demeure fatalement *athée*, et condamne l'animal le plus intelligent à rester à tout jamais le *sourd-muet* de la création?

Voilà le véritable abîme de séparation, et, pour le combler, il suffit de contempler un instant les deux regards : celui de l'homme, qui cherche en haut sa patrie (*os homini sublime dedit*), et celui de l'animal, qui reste fixé sur la sienne (que la terre produise les animaux et toute *âme vivante et mouvante* <sup>1</sup>).

Mais que de nouvelles questions!...

#### IV.

##### DESTINÉE DE L'ANIMAL.

Que l'on ne cherche donc plus à *se tirer d'affaire*, comme dit Bosuet, au moyen de telle ou telle subtilité et de ces artifices de langage dont on entrevoit la faiblesse avant les embarras qui les suivent. En dépit de Descartes et de Malebranche, dont les admirateurs les plus dévoués répudient aujourd'hui l'*automatisme*, sans se douter qu'il est la clef de voûte de leur système, tout ce qui n'est pas matérialiste accorde aux bêtes une *âme sentante* et *intelligente*. A cet égard, l'accord est parfait. Mais quelle est cette âme? d'où vient-elle? où va-t-elle? Nouvelles difficultés! nouveaux périls! nouvelles contradictions!

Pendant que nos deux anciennes écoles ne paraissaient même pas se préoccuper des droits que pouvait avoir la bête aux bienfaits d'une existence pour elles si nulle et si courte en apparence, l'*intelligence* et la *spiritualité* que lui reconnaissait la troisième semblaient impliquer une destinée plus consolante.

Que l'âme de la bête ait été *produite par la terre*, c'est biblique.

1. Genèse, 1, v. 24.

Toutes les âmes vivantes et remuantes viennent de la terre; mais, entendons-nous bien, non pas uniquement de la poussière comme leurs corps et comme le nôtre, mais de la *puissance* de la terre, c'est-à-dire de sa *force*, immatérielle comme toutes les forces du monde, et dont il est si souvent question dans tous les livres saints, conjointement avec la *puissance* de la mer, de l'*air*, etc. Tout ceci rentre dans ces *principautés élémentaires* dont nous nous sommes tant occupé ailleurs <sup>1</sup>.

C'est donc une *force* que l'on nous propose d'anéantir, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus substantiel au monde, une force qui s'appelle *âme animale*, c'est-à-dire encore, selon le R. P. Ventura, « l'âme la plus *respectable* après celle de l'homme. » Or venir nous proposer l'anéantissement d'une force, et surtout d'une telle force, c'est bien grave!

« La forme ou force des corps, dit G. Cuvier, leur est bien plus essentielle que la matière, puisque (*sans se détruire*) celle-ci change sans cesse, tandis que l'autre *se conserve*. » M. Flourens, auquel nous empruntons cette citation, ajoute à son tour : « Dans tout ce qui a vie, la forme est bien plus *persistante* que la matière; car ce qui constitue l'ÊTRE d'un corps vivant, son identité, sa *mêmeté*, c'est sa *forme* <sup>2</sup>. »

Et voilà que ce principe magistral, gage philosophique de notre propre immortalité, il faudrait l'anéantir et le garder pour *nous seuls*! Et c'est le plus grand de nos métaphysiciens (saint Thomas) qui l'exige!...

Heureusement va venir à notre secours une autorité non moins grande et non moins vénérable, car c'est encore la sienne.

S'il est vrai que nous lisons (*Somme* t. V, p. 164 <sup>3</sup>) : « L'âme de l'homme est immortelle et celles des animaux périssent, » nous lisons tout aussi bien (*id.*, *ibid.*, t. II, p. 256) : « Y a-t-il des êtres qui rentrent dans le néant? — Non, car l'*Ecclès.* (t. III, p. 14) a dit : « Toutes les œuvres de Dieu demeureront à jamais et persévéreront dans l'éternité. » « Donc, reprend saint Thomas, ni dans l'ordre *naturel*, ni par l'effet des miracles, il n'y a pas de *créature* qui rentre dans le néant; *il n'y a rien dans la créature qui s'anéantisse*, car ce qui montre avec le plus d'éclat la bonté divine, c'est la *conservation* perpétuelle des créatures. » (*Id.*, *ibid.*)

1. *Esprits*, 2<sup>e</sup> mém., ch. XII, *Cosmolâtrie*.

2. *Longévitè*, p. 49 et 52.

3. Édition Drioux en 8 vol.

Et son habile traducteur, M. l'abbé Drioux, annote ainsi ce passage : « Non, rien ne s'anéantit ; c'est un principe qui est devenu aux yeux de la science moderne une sorte d'axiome dont tout catholique peut tirer les plus belles conséquences relativement à la bonté de Dieu. »

Essayons d'obéir à ce conseil.

Ainsi donc, la doctrine de l'*anéantissement* restant *anéantie*, même par ses défenseurs, que vont devenir ces âmes *athées* (ne l'oublions pas) mais qui, en leur qualité de créatures, doivent avoir été destinées à leur tour au bonheur relatif que comporte leur espèce. Il est écrit : « La miséricorde de l'homme ne va qu'à son prochain, mais la miséricorde de Dieu s'étend à *toute chair* <sup>1</sup>. » Il est écrit encore : « Il remplit tout animal de ses bénédictions <sup>2</sup>, et le moindre passe-reau ne tombe pas à terre avant qu'il ne l'ait permis <sup>3</sup>. »

Donc, lorsque l'athée Diderot osait écrire : « Un ciron qui souffre anéantit la Providence », il avait raison en supposant l'indifférence, l'injustice ou la gratuité de la souffrance ; mais il blasphémait en inventant toute ces suppositions.

Évidemment, au milieu des félicités de l'Éden, toutes les créatures devaient être bonnes et participer au bonheur général.

Au lieu de cela, que voyons-nous ? Une effroyable *autophagie* <sup>4</sup>, au moyen d'organes très-savamment fabriqués pour cette fin, tels que dents, crocs, dards, lances, scies, etc., etc., rendus bien plus terribles encore par ces instincts de cruauté animale « *trouvant leur volupté dans les cris de leur proie* » et leur plaisir dans l'atroce jeu qui prolonge son agonie. Plan de création, féroce en apparence, avouons-le, pour ceux qui ne l'embrassent plus en entier ; spectacle désespérant qui faisait dire au comte de Maistre : « La terre entière, continuellement imbibée de sang, est un autel immense sur lequel *tout ce qui vit doit être immolé sans fin, sans mesure et sans relâche* <sup>5</sup>, » et le comte de Montlosier dit aussi : « L'esprit qui se met à observer le vaste ensemble de l'animalité se représente je ne sais quelle grande divinité qu'une divinité plus grande et plus puissante encore aurait comme brisée et mise en pièces <sup>6</sup>. » On ne saurait mieux dire, et remplacez

1. Eccl., xviii, 12.

2. Ps. cxliv, 16.

3. Luc, xii, 7.

4. Manducation mutuelle.

5. *Soirées*, t. II, p. 35.

6. Comte de Montlosier, *des Mystères*, p. 147.

les mots *plus grande* et *plus puissante* par ceux-ci : *ennemie* et *mauvaise*, et vous avez la vérité.

Inexplicable fatalité ! Esclave d'une loi de fer, si l'animal n'est pas consommé par son maître, il est dévoré par son frère. Le premier rayon de soleil n'a pas encore réveillé la nature, que sur tous les points du globe des myriades d'hécatombes se hâtent de saluer son approche. La première heure de ce réveil est *sonnée* par un immense cri de douleur que poussent un nombre infini de créatures. Notre imagination se révolterait aux détails de cet infernal tableau, mais elle peut s'assurer de sa fidélité rien que par le vocabulaire du grand art de l'approvisionnement humain. Il suffira, par exemple, de lui rappeler toute cette nomenclature des *treuils*, des *entraves*, des *coutelas*, des *massues*, etc., pour qu'elle en conçoive sur-le-champ les terribles usages. Quant au zèle et à l'habileté de ceux qui manient ces engins, elle peut s'en reposer sur les colères ou les bouffonneries expérimentales permises à ces milliers de démons humains, adultes ou enfants, qui desservent ces *géhennes en plein jour* que l'on appelle *abattoirs* <sup>1</sup>.

Et encore, mille fois heureuse la bête qui subit sa *passion* dans ces temples élevés avant tous les autres au dieu déshonorant et déshonoré par saint Paul <sup>2</sup> ! Là, du moins, une seule heure voit commencer et finir ses atroces convulsions.

Mais il est une autre spécialité, celle des abattoirs scientifiques, où

1. A Sparte, qu'on n'accusera pas de *sensiblerie*, tout enfant que l'on surprenait tuant un animal domestique uniquement pour s'amuser, était mis à mort comme révélant une horrible nature. Si vous voulez juger de notre progrès, allez étudier, dans nos abattoirs, ces petits apprentis de la *tuerie*, auxquels on permet de s'*essayer*, dans leurs récréations, sur les agneaux... *qui tellent encore leurs mères* ; lisez dans leurs yeux leur volupté sauvage ; suivez-les ensuite dans leurs jeux, écoutez leur langage et voyez s'ils se gênent pour dire au petit camarade qui leur déplaît : « Prends garde !... sinon, je vais *te saigner* ! » Honte de leur âge, terreur de l'avenir, effroi de tous les parents honnêtes du quartier, faudra-t-il donc aussi leur laisser la liberté du *coutelas* et ne moralisera-t-on jamais ces pépinières de la férocité future ? Jusqu'à présent, notre *Société protectrice des animaux* paraît être seule à comprendre la nécessité d'une grande réforme relative à tous ces forfaits *biologiques*, mais si elle compte presque autant d'insuccès que d'efforts, qu'elle ne se décourage pas ! La bienfaisance du second ordre mérite bien d'avoir, comme celle du premier, ses obstacles et ses railleurs momentanés.

2. ... Ces hommes qui se sont fait un Dieu de *leur ventre* (saint Paul, *ad Philipp.*, c. III, v. 19).

la torture, savamment économisée par des bourreaux académiciens, s'attaque pendant des journées entières, des semaines, des mois, à toutes les fibres d'une seule et même victime, s'obtient par toutes les armes, s'analyse devant un auditoire sans pitié, se confie dès le matin à dix apprentis à la fois, dont l'un s'essaye sur l'œil, tel autre sur le pied, tel autre sur le cerveau, tel autre sur la moelle, et dont les mains novices n'en parviennent pas moins, après une journée de travail assidu, à mettre à jour toute cette carcasse vivante qu'on leur a prescrit de sculpter et que, le soir, on serre avec soin dans une cave, pour la reprendre au point du jour pour peu qu'il lui reste encore de respir et de sensibilité. On sait que les gardiens de la loi Grammont ayant essayé de s'insurger contre cette abomination, Paris s'est montré plus inexorable que Londres et Glasgow.

Et cependant ces *bourreaux de l'Institut* peuvent être encore honorables et bons. Ils le disent du moins, et se prévalent du grand but qu'ils poursuivent et des grands *secrets* qu'ils découvrent. Horreur et mensonge! En fait de secrets, à part les quelques localisations de facultés et de mouvements cérébraux dont nous parlions plus haut, nous n'en connaissons qu'un seul qui leur appartienne en propre; c'est celui de la TORTURE ÉTERNISÉE, auprès de laquelle, jusqu'à eux, n'étaient rien et la terrible légalité de la nature, et les horreurs de la guerre, et les joyeux massacres de la chasse, et les supplices du fourneau. Gloire à eux! ils ont tout dépassé et demeurent incontestablement les rois de l'angoisse et du désespoir artificiels.

Mais, qu'ils ne se fassent pas illusion et ne se prévalent pas de quelques tolérances bibliques arrachées après le déluge, comme tant d'autres, et fondées sur la déchéance de nos forces. Pour montrer qu'il n'y a jamais eu de prescription pour cette extension de la charité à ces êtres inférieurs, il suffirait de se rappeler certaines recommandations bien touchantes de l'ancienne loi, telles que celles-ci : « Tu n'enlèveras pas tous les petits à sa mère; tu relèveras l'animal abattu,... si quelqu'un frappe un animal, on lui rendra *la pareille, et sa vie répondra de sa vie*<sup>1</sup>. »

Il suffirait surtout de se rappeler l'esprit de douceur, et l'on peut dire l'esprit de fraternité que le christianisme vint réveiller un jour au bénéfice des bêtes, par la tendresse de tous les saints pour elles; partout on les voit les caressant, leur imposant de nouvelles habitudes, les moralisant pour ainsi dire, les invitant à louer Dieu avec eux, et, dans leur touchante exagération, essayant d'arracher à leur

1. Lévitique, c. xxiv, v. 48.



athéisme de naissance quelques signes d'une compréhension plus élevée.

Il nous est en outre bien prouvé que dans la primitive Église cette horreur du sang s'était étendue jusqu'au leur, et que sous ce rapport le carême des chrétiens ne s'interrompait jamais; ces paroles de Tertullien le prouveraient au besoin : « Combien ne vous trompez-vous pas, vous qui croyez capables de manger des enfants ceux qui ne veulent même pas se nourrir du sang des animaux <sup>1</sup> ! »

Et à Minutius Félix : « Il ne nous est permis ni de voir ni d'entendre raconter (*noverè*) un homicide, à nous chrétiens qui ne voulons même pas connaître de mets dans lesquels entrerait le sang des animaux <sup>2</sup>. »

On a besoin de se rappeler de telles paroles et de tels exemples pour comprendre quelque chose à la théodicée de l'animalité, car, nous l'avouons, nous envions l'optimisme de ces théologiens peu philosophes qui, tout en croyant à l'anéantissement complet des bêtes, ne sont nullement embarrassés de leur destinée providentielle.

Et cependant, quand on leur demande la raison des épreuves de la créature *homme*, « ces épreuves, répondent-ils avec raison, sont la meilleure preuve de son immortalité. » Si on leur objecte ensuite les inégalités et le caprice apparent des conditions « pour tout compenser, répondent-ils, Dieu n'a-t-il pas l'éternité devant lui?... heureux ceux qui pleurent, malheur à celui qui se réjouit », etc. — « Mais, leur dit-on, qui me le garantit en dehors de l'Évangile? — La logique et le bon sens <sup>3</sup>. » Mais ces théologiens peu logiques ne s'aperçoivent pas que le problème renaît tout aussitôt avec les animaux dont ils font si bon marché. Toute créature ayant droit, sinon au bonheur, du moins à une justice égale, comment expliqueront-ils que dans cette immense famille zoologique les uns, plus choyés que des enfants, passent, comme l'élégante levrette, leur vie sur les genoux de leur maîtresse, ou soient, comme le chien de chasse, l'ami gâté de leur maître et le compagnon de ses plaisirs, pendant que les autres (souvent de la même espèce) tombent fatalement sous le couteau du savant ou sous celui du pourvoyeur? Qui comblera, cette fois, la différence et l'inégalité? En appellera-t-on au *hasard*? Mais ce mot est à jamais rayé du code providentiel... Nous ne craignons pas de le répéter, en présence des destinées de la bête, telles qu'on veut

1. Dans Eusèbe, *Histoire*, l. V, c. 1.

2. *In Octavio*.

3. *Science de la justice divine*.

bien nous les faire, nous ne comprenons plus qu'une chose, et cette chose c'est la parfaite justesse de ce mot INCOMPRÉHENSIBLE, appliqué par le Créateur lui-même à sa justice et à ses plans.

Heureusement, la philosophie chrétienne et la théologie primitive se sont montrées souvent tout à fait consolantes sur ce point. Nous entendrons tout à l'heure les conclusions de la dernière.

Mais voyons auparavant celles de la philosophie.

## V.

### SOLUTION PHILOSOPHIQUE.

Parmi les philosophes du dernier siècle qui ont le mieux parlé de la *théodicée*, il en est deux qui, malgré leur origine protestante, sont parvenus à s'imposer, même aux catholiques les plus sévères, comme deux autorités philosophiques du premier ordre. On connaît l'admiration de Bossuet pour Leibnitz, et celle de tous les penseurs chrétiens pour Charles Bonnet, de Genève.

Or, tous deux ont traité ce grand sujet de la résurrection et l'ont traité à la manière des Pères, sans abandonner un instant le point de vue naturaliste.

Ainsi, pour Leibnitz, « la mort n'étant que l'*enveloppement temporaire de la personnalité* », il l'assimile à la conservation des idées dans le sommeil, ou du papillon dans le corps de la chenille. Pour lui, la résurrection est une loi *générale* de la nature, qui ne devient le plus grand des miracles sous la main du thaumaturge, qu'en raison de l'heure hâtive, des circonstances, et du mode au milieu desquels il l'opère. Mais, en vrai savant qui dans les lois *générales* n'admet d'exception que le moins possible, Leibnitz se voit forcé de comprendre tout le règne animal dans sa grande synthèse et de dire : « Je crois que les bêtes ont des âmes impérissables... et je trouve que rien n'est plus propre à établir notre immortelle nature <sup>1</sup>. »

C'est à propos de cette opinion, soutenue par Leibnitz, qu'en 1748 l'Anglais *Dean*, vicaire de Middleton, fit paraître deux petits volumes qui firent alors beaucoup de bruit, et dont les conclusions se formulaient ainsi : — « L'Écriture sainte insinue en divers endroits que les brutes existeront dans un état à venir. Cette doctrine a été soutenue par quelques Pères de l'Église. La raison, en nous apprenant que les bêtes ont une âme, nous enseigne par cela même qu'elles

1. Leibnitz, *Opera philos.*

existeront dans un état à venir. Le système de ceux qui croient que Dieu anéantit l'âme des bêtes n'est appuyé sur aucun fondement solide, etc., etc<sup>1</sup>. »

Beaucoup de savants du dernier siècle prirent complètement parti pour Dean, et presque tous les autres, à l'exception des matérialistes, déclarèrent cette doctrine « *pour le moins très-vraisemblable* ».

Mais celui de tous qui se montra le plus explicite fut Charles Bonnet, dont nous parlions tout à l'heure.

Sans entrer ici dans l'examen de son ingénieuse hypothèse sur ce qu'il appelle *palingénésie*<sup>2</sup> ou *naissance* nouvelle, au moyen du germe invisible subsistant dans chaque corps, il nous suffira de dire que, comme Leibnitz, il ne comprend pas la possibilité d'exclure les animaux d'un système qui, sans eux, n'en serait plus un, puisque le mot *système* signifie « un ensemble de lois. »

« Les animaux, dit-il, sont des livres admirables où le Créateur a rassemblé les traits les plus frappants de sa souveraine intelligence. L'anatomiste doit les étudier avec *respect*, et pour peu qu'il soit doué de cette sensibilité délicate et raisonnée qui caractérise l'homme moral, il ne s'imaginera jamais, en les feuilletant, qu'il feuillette des ardoises ou qu'il brise un caillou. Il n'oubliera jamais que tout ce qui est doué de vie et de sensibilité a droit à sa *commisération*. L'homme risquerait de compromettre ses mœurs, s'il se familiarisait avec les souffrances et le sang des animaux... Et cette vérité est tellement évidente, que LES GOUVERNEMENTS NE DEVRONT JAMAIS LA PERDRE DE VUE... Quant à l'opinion de l'*automatisme* des bêtes, je la regarderais comme une hérésie philosophique *très-dangereuse pour la société*, si elle ne faisait pas trop violence au sentiment et au bon sens pour être généralement adoptée... Enfin, quant à leur destinée, si mon hypothèse est vraie, la Providence leur réserverait les plus grands dédommagements dans un état futur... Pour moi, leur résurrection est la conséquence de cette *âme* ou de cette *forme* qu'il faut bien leur accorder, car une âme étant une substance simple, ne peut être ni divisée, ni décomposée, ni anéantie. On ne peut échapper à ces conséquences qu'en retombant dans l'*automatisme* de Descartes; mais alors, de cet *automatisme* des bêtes on arrivera bien vite et forcément à celui de l'homme<sup>3</sup>. »

Voilà le langage d'une philosophie chrétienne et savante à la fois!

1. Voir t. XXIX de la *Bibliothèque des sciences*, 4<sup>er</sup> trimestre de 1768.

2. De γένεσθαι naître, et de πάλιν, à nouveau.

3. *Palingénésiste*, t. II.

## VI.

## SOLUTION THÉOLOGIQUE.

Nous avons entendu le révérend père Ventura regarder à son tour le système de Descartes sur l'*automatisme* des bêtes, comme l'*erreur mère de la philosophie moderne*, « puisqu'en classant, disait-il, dans les effets machinaux, la *mémoire*, l'*amour*, la *reconnaissance*, etc., etc., il matérialisait du même coup toutes ces qualités chez l'homme, en en faisant par cela seul des *propriétés* de la matière organique. »

Mais en même temps nous avons vu ce très-habile dialecticien tomber dans la plus absolue contradiction, lorsque après avoir accordé une *âme* à la bête, c'est-à-dire, selon lui, une substance *indestructible*, il nous affirmait son anéantissement avec le corps, uniquement par respect pour la formidable autorité de saint Thomas qui affirmait aussi ces deux choses inconciliables.

Il y a là comme une inexplicable distraction de ces deux vigoureux esprits, et quoique cette opinion soit reproduite dans le grand ouvrage de Benoît XIV, M. l'abbé Drioux a raison de dire QU'ELLE NE SERAIT PLUS SOUTENABLE AUJOURD'HUI, en raison des lumières versées par la physiologie et sur l'*intelligence des animaux*, et sur l'indestructibilité des moules, des formes, des forces et de tout ce qui vit dans la création, y compris la terre.

Que cette dernière loi ait été affirmée autrefois par la théologie comme elle l'est aujourd'hui par la philosophie, il n'y a plus moyen d'en douter. Choisissons, comme témoins extrêmes, saint Paul et le révérend père Félix.

Mais quelqu'un dira : « Comment les morts peuvent-ils donc ressusciter ? et avec quels corps viendront-ils ? *Insensés !* ne voyez-vous pas que ce que vous semez ne prend point vie s'il ne meurt <sup>1</sup>. »

Écoutons maintenant le révérend père Félix, dans une de ses conférences de Notre-Dame : « Vous ne comprenez pas, dites-vous, le mystère de cette transformation ? soit ; mais, que de transformations accomplies autour de vous-mêmes et que vous ne comprenez pas ! Est-ce que vous comprenez la germination ? est-ce que la nature entière est autre chose qu'une longue suite de transformations ? »

Sur l'indestructibilité, le père Félix est aussi net et aussi absolu que

1. Cette pensée de saint Paul est admirée et développée par la plupart des saints Pères.

M. Flourens : « C'est une *grande vérité* scientifique, dit-il, que ce qui importe surtout dans les corps, et particulièrement dans les corps vivants, ce n'est pas la masse palpable et la matière pondérable, mais bien ce qui n'est ni palpable ni pondérable, à savoir les énergies cachées, les forces invisibles, etc. » Et le père Félix de citer, à l'appui de cette opinion, les passages que nous avons empruntés, et Leibnitz, et Buffon, et Cuvier, etc.

Donc, pour lui l'objection de saint Thomas ne peut plus exister. Mais, va-t-on nous dire encore, vous *avez soin* de ne pas achever et de taire ces belles paroles du paragraphe suivant : « La destinée !... Ah ! c'est la grande chose de l'âme... c'est sa première et sa dernière aspiration... Toute âme humaine se meut vers ce *quelque chose* qu'elle entrevoit, qu'elle aime et qu'elle veut embrasser... tandis que chez l'animal rien ne dépasse la limite de ses propres mouvements... et celui qui est le plus rapproché de la raison par l'*instinct* n'a aucune notion de la fin, aucune vue de son terme... » (*Confér.*, etc.)

Non, ces belles paroles ne découragent en rien notre thèse, car de ce que les bêtes n'ont aucune idée de leur destinée, il ne s'ensuit nullement qu'elles ne puissent pas en avoir une, et puisque nous en sommes sur ce point, il est temps de finir en nous rappelant un verset de saint Paul, qui, selon nous, paraîtrait décider la question ; le voici : « La créature attend (*expectat*)... car elle est sujette à la misère de ce monde, sans l'avoir voulu, mais par la volonté de celui qui l'y a soumise *dans l'espérance (in spe)*... parce que cette créature elle-même (*ipsa*) sera délivrée de la servitude de la corruption... car nous savons que toute créature (*omnis creatura*) gémit et se trouve, JUSQU'À PRÉSENT, COMME DANS L'ENFANTEMENT (*ingemiscit et parturit usque adhuc*)... Et non-seulement ELLE, MAIS NOUS-MÊMES qui avons eu les prémices de l'esprit (*et non solum ILLA SED ET NOS IPSI, primitias spiritus habentes*)<sup>1</sup>... »

Nous croyons que rien ne saurait être plus clair ; cependant, si nous interrogeons le grand commentateur *Cornelius a Lapide*, nous y apprenons avec étonnement que ses prédécesseurs ont toujours fait ce qu'ils ont pu pour éluder l'application du mot *creatura* aux créatures inférieures de ce bas monde. Les uns, comme saint Grégoire de Nazianze, Origène, saint Cyrille, ont voulu que ce mot regardât les seuls anges, mais, comme le fait très-bien remarquer Cornélius, appuyé sur saint Thomas, « cette opinion est détournée et violente (*distorta et violenta*), car les anges ne seront pas *délivrés de la cor-*

1. Saint Paul, *aux Romains*, c. VIII, v. 19 à 23.

*ruption*... Il en est de même des *hommes infidèles* auxquels saint Augustin et autres voudraient restreindre l'expression, car, dit encore Cornélius, il s'agit, dans ce passage, de créatures *qu'on oppose* aux hommes (*non-seulement ELLES, mais nous-mêmes*), qu'au lieu de la délivrance du péché il ne s'agit que de celle de la *mort à venir*<sup>1</sup>. Donc, ajoute-t-il, il faut en venir au vrai sens, établi par saint Ambroise, saint Hilaire, Théodoret, etc., et traduire *créatures* par *éléments*, tels que le soleil, les étoiles, la terre, en un mot *toutes* les créatures qui attendent avec beaucoup d'impatience, et d'un désir naturel, la gloire des fils de Dieu, pour y participer dans une certaine mesure, comme des serviteurs participent en quelque sorte à celle des maîtres qu'ils ont servis. Toutefois, cela doit,... peut se considérer comme une belle *prosopopée* <sup>2</sup>. »

Comment une prosopopée!... Saint Paul, « ce sublime ignorant dans l'art de bien dire » <sup>3</sup>, serait venu, pour la première fois de sa vie, faire de la *rhétorique* à propos de l'une des plus grandes nouvelles qu'il ait jamais apportées et à propos d'une nouvelle *base* donnée à toutes nos espérances? Il les aurait appuyées sur une simple figure? Non, ce n'est pas possible. Il eût compromis sa pensée, qui n'était autre que celle-ci : Espérez la délivrance, *PUISQUE* toutes les autres créatures *ELLES-MÊMES* SERONT DÉLIVRÉES. Non, on ne joue pas et l'on ne fait pas de *poésie* avec des arguments d'une telle importance.

Résumons-nous et donnons-en la preuve.

Dans une soirée passée à la campagne chez des amis, chrétiens aussi bons qu'éclairés, nous commîmes la véritable imprudence (probablement à propos de quelque *king's charles* souffrant) de risquer d'abord quelques mots, puis enfin la partie sérieuse de notre thèse ou plutôt de notre *énormité* philosophique. Nous insistons sur le mot *imprudence*, car après tout, dans le monde, on ne devrait guère parler que de ce que l'on ignore, ou plutôt, tout paradoxe à part, ne jamais compromettre une idée trop longtemps méditée, pour peu qu'elle soit sérieuse et surtout *délicate*. On peut être certain, en effet, que la question sera *fracassée* avant même d'avoir été complètement exposée, et bien plus certain encore qu'au milieu du *tolle* général qu'elle excitera, ne vous y reconnaissant plus vous-même, vous serez battu sur tous les points.

Or donc, au lieu de consoler sur les destinées du *king's charles*,

1. Que de diversité chez les Pères, dès qu'il s'agit de cette question *mère*!

2. Cornélius, édit. Pélagaud, t. IX, p. 444.

3. Expression appliquée par Bossuet à saint Paul.

comme nous l'aurions voulu, la seule possibilité de le voir entrer bientôt dans quelque paradis inconnu révolta tous les esprits. On fut impitoyable pour lui; malgré la Bible et saint Thomas, on le dépouilla de son *âme*, on lui défendit surtout de jamais ressusciter, et comme auteur de cette *magnifique* idée, nous dûmes nous estimer bien heureux d'en être quitte pour la pitié que chacun crut devoir à un cerveau malade.

Notre déroute avait été d'autant plus complète, que dans la discussion nous avions eu contre nous un jeune abbé, ami de la maison, très-digne de l'être, et de plus théologien très-fort et très-accrédité. Un pareil auxiliaire venant à la *rescousse* de l'insurrection générale avait donné force de loi à l'arrêt qui nous avait frappé. C'était à ne plus oser se représenter.

Mais voyez ce que c'est que la loyauté! Ce fut ce même abbé qui nous sauva. La nuit avait porté conseil apparemment, car le lendemain, à l'heure de la première réunion, il arrivait avec un bel in-quarto sur lequel il frappait en disant: « Je suis obligé d'en convenir, monsieur, vous avez pour vous le maître des maîtres, toutes les fois qu'il s'agit de saint Paul. » Or le maître des maîtres, c'était saint Jean Chrysostome, que l'Église, sur le témoignage oculaire du saint évêque Proclus, pendant longtemps son secrétaire, a toujours cru directement inspiré par l'apôtre saint Paul dans le commentaire qu'il a fait de ses épîtres (v. p. 447).

Voici donc ce qu'il nous donnait à lire de la part de saint Jean Chrysostome: « Nous devons toujours gémir des retards apportés à notre départ, car si, comme le dit l'Apôtre, la créature privée d'âme RAISONNABLE (*mente* et non pas *anima*) ET DE PAROLE GÉMIT ET ATIEND, A PLUS FORTE RAISON ce serait une honte que nous ne le fissions pas NOUS-MÊMES <sup>1</sup>.

Puisque saint Jean Chrysostome écrivait sous la dictée même de saint Paul son *Commentaire des épîtres*, voilà ce que saint Paul pensait sur le sujet en question.

On ne prétendra pas que la rhétorique fût ici pour quelque chose. Aussi Cornélius se voit-il cette fois obligé de retirer son mot *proso-popée*, et revenant ailleurs <sup>2</sup> sur le rôle des créatures: « Toutes, dit-il,

1. Saint Jean Chrysostome, *Homélie XIV sur l'épître aux Romains*. « Etiam ingemiscendum est, quod hinc tardius sit emigrandum... Nam si hæc creatura, mente et verbo carens, hoc facit, te ratione ornatum id facere oportet; hæc inferunt pudorem. »

2. *Comm. Apocal.*, c. v, p. 437.

ont pour but le service de l'homme. De là vient qu'elles ATTENDENT LEUR RÉNOVATION EN MÊME TEMPS QUE CELLE DE LEUR MAÎTRE, et *cum homine renovationem suam expectant.* »

Appuyé sur ces deux grandes autorités, notre cause se trouvait à moitié gagnée.

Le jour où elle le sera tout à fait, voici les conséquences :

1<sup>o</sup> La fameuse phrase de Diderot, « un ciron qui souffre anéantit la Providence », n'aurait plus de sens, puisque, pour la créature comme pour l'homme, cette providence aurait l'éternité devant elle.

Ainsi se trouverait déjà réalisé en partie ce mot de l'abbé Brioux, traducteur de saint Thomas : « Le principe de l'indestructibilité fournira les plus belles conséquences relativement à la justice et à la bonté divines. »

2<sup>o</sup> On comprendra peut-être alors que c'est le jansénisme seul qui avait proclamé la *destruction* de la terre et du ciel comme indignes de redevenir jamais le royaume de Dieu, tandis que saint Pierre, dans ses épîtres, comme saint Hildegarde, dans ses admirables visions, toutes acceptées par l'Église, ne parle jamais que d'éléments et de créatures *purgées comme si on leur « enlevait une peau noire »*<sup>1</sup>; telles sont ses expressions.

3<sup>o</sup> La mode *universitaire* cesserait de nous imposer ce système de l'*automatisme des bêtes*, c'est-à-dire le matérialisme, et de faire rougir, par cela seul, l'évidence et le bon sens.

4<sup>o</sup> Les vivisections et tortures permanentes infligées aux animaux mériteraient des malédictions et des répressions d'autant plus fortes qu'elles oseraient s'attaquer à des créatures *éternelles*.

5<sup>o</sup> Enfin, la *ressuscitation* temporelle et temporaire étant définie par tous les théologiens « le rétablissement identique et numérique d'une âme et d'un corps privé de vie, » ces théologiens ne tomberont plus dans la contradiction en parlant à la fois des *demi-ressuscitations animales* opérées par les saints, et des *ressuscitations absolues* opérées par ces mêmes saints sur les hommes, puisqu'ils se servaient d'un terme parfaitement identique et en louaient également l'Esprit-Saint.

6<sup>o</sup> La *ressuscitation* sera pour toute la nature « un rétablissement identique et général de toutes choses », tandis que dans le système de l'anéantissement, il n'était que partiel et défectueux.

Ce sera bien là quelque chose.

1. Sainte Hildegarde, *Scivias*, l. III, vis. XII : « Veluti eis nigerrima cutis abstracta fuisset. »



Et quant à ceux qui continueraient à suspecter ici quelque germe d'hérésie, qu'ils se rassurent tout à fait, car il n'y a jamais d'hérésie là où il n'y a ni condamnation ni *défense opiniâtre*, et ce double malheur, nous sommes bien décidé, avec la grâce de Dieu, à ne jamais l'encourir et surtout à ne jamais le mériter par nos actes.

Il est temps de doubler ce beau vers de Tércence :

Je suis homme, et rien de ce qui regarde l'homme ne m'est étranger,

par cet autre vers de notre façon :

Je *vis*, et ce qui vit ne peut que me toucher 1.

4. Cette tendance de la nature à la résurrection générale est la vraie raison sur laquelle s'appuient beaucoup de théologiens pour ne voir dans la *résurrection d'un mort* qu'un miracle de *second* ordre. « Il n'est pas *contre* la nature, disent-ils, mais seulement contre son mode actuel. » Soit ; mais le mode, il nous semble, est trop exceptionnel et ressemble trop à une création nouvelle, pour lui ôter un rang que l'Évangile même paraît lui assigner.

Il ne faudrait pas non plus confondre ces *résurrections animales* avec ces *réveils* de certaines créatures et de certains germes engourdis mais non éteints par la mort. Les dernières expériences de la science ont mis cette vérité hors de doute. (Voir la brochure de M. Broca sur « *les animaux reviviscents* ».)

---

## APPENDICE H

(SIXIÈME SIÈCLE)

« UN PRÉDÉCESSEUR DE PIERRE MILÉS AU DÉBUT  
DU MOYEN AGE. »

---

A propos de la résurrection de P. Milés, Duglosz invoquait à l'aide de son argumentation quelques-unes des résurrections précédentes qui auraient dû pour le moins, disait-il, empêcher l'étonnement de l'incroyance. Malheureusement il oubliait ou ne connaissait pas le plus parfait des analogues que l'on pût rapprocher de son miracle; on le pouvait d'autant mieux que l'autorité du narrateur était pour le moins égale, et que la distance des siècles et des pays empêchait absolument toute idée de confusion ou de plagiat.

Bien loin de se passer dans les *steppes* de la Pologne et devant toute une nation, toute une armée, toute une cour, celui que nous allons raconter s'opérait au pied des Alpes et devant un certain nombre de pasteurs, comme au lieu de se passer au milieu du xi<sup>e</sup> siècle il se passait à la fin du vi<sup>e</sup>, sans rien perdre de ses preuves et de son caractère historique.

Cette fois encore, au lieu de devoir notre édification au primat d'une capitale, nous la devons au plus modeste des prieurs et des pèlerins. Le fait sera donc aussi semblable que le théâtre et les acteurs seront différents. Disciple à son tour de saint Patrice et abbé du monastère de Poitiers fondé par le grand saint Hilaire, saint Fridolin n'avait dans ce monde d'autre mission, on pourrait dire d'autre passion, que de développer partout la règle et le culte de ses deux illustres patrons.

Le véhicule de cette assistance était un fragment du corps d'Hilaire

que Fridolin transportait toujours avec lui, et auquel il attribuait les révélations continues qui le guidaient dans toutes ses voies.

C'est ainsi qu'après avoir fait élever à son maître, et sur ordre de celui-ci, un tombeau magnifique dans l'église de Poitiers, on le voit, toujours occupé de sa gloire, lui consacrer autels ou monastères à Metz, en Allemagne, dans les Vosges, à Augsbourg, à Glaris, à Coire et enfin à Seckingen, petite île sur le Rhin, près de Bâle et de la Forêt-Noire.

M. de Montalembert demande pardon, quelque part, de ne s'être pas arrêté à la *légende de saint Fridolin*, et, pour notre part, nous le lui accordons avec peine, car cette légende, appuyée comme elle l'est sur des bases plus solides, eut été peut-être une des plus intéressantes de son œuvre.

Augustin Thierry ne se plaignait pas moins du silence généralement gardé sur certains miracles de ce saint, « attendu, disait-il avec raison, qu'il ne faut pas que la crainte de paraître ajouter foi aux miracles du moyen âge fasse négliger *les détails de mœurs* sans lesquels l'histoire restera vague et indéfinie <sup>1</sup>. »

Voici donc pour nous une occasion de réparation, d'autant meilleure que saint Fridolin se trouve lié par plusieurs miracles aux conversions de Clovis et de ses Francs, qu'il succède immédiatement à saint Hilaire et à saint Remi, et que, par conséquent, il n'appartient pas plus que ces grands hommes à la *légende*.

Mais, pour bien juger de son caractère *historique*, commençons par nous édifier sur l'autorité de son historien principal.

Le cardinal Pitra, dans le bel opuscule que nous citons tout à l'heure, distingue tout particulièrement parmi les hagiographes du ix<sup>e</sup> siècle un moine de Saint-Gall, nommé Notker, auteur, dit-il, d'un martyrologe très-estimé. « Ce même Notker, ajoute-t-il <sup>2</sup>, passe en revue dans un curieux opuscule les diverses branches de la littérature chrétienne, et, arrivant à l'hagiographie, recommande de recueillir *avec le plus grand soin* les actes des saints et d'en faire un choix intelligent et sévère. Il rappelle presque dans les mêmes termes les sages prescriptions du décret gélasien, entre dans un examen critique d'un très-grand nombre de pièces, et distingue nettement les divers recueils qu'il faut admettre ou rejeter. C'est en quelque sorte le *COROLLAIRE DU CANON PONTIFICAL* et la préface des actes de dom Ruinart <sup>3</sup>. »

1. VI<sup>e</sup> lettre sur l'histoire de France, p. 64.

2. Voir Dom Pez, *Thesaur. noviss.*, t. I, p. 4.

3. Cardinal Pitra, *Études sur la collection des actes*, etc.

Voilà certes une autorité *critique* suffisamment établie, puisqu'elle l'est par une des plus imposantes de notre époque. Quant à l'autorité morale de l'homme et à sa position, voici ce que les Bollandistes nous en disent à leur tour : « Notker était, qu'on ne l'oublie pas, l'abbé réformateur du monastère de Saint-Gall. Homme *de la plus grande distinction*, parent des empereurs Othon II et Othon le Grand, sa valeur personnelle se trouve surabondamment prouvée par sa sainteté d'abord, ensuite par cet honneur exceptionnel d'avoir été longtemps l'ami et le *conseiller* de Charlemagne. Quant à ses propres miracles, ils furent si nombreux qu'ils pourraient à eux seuls composer un fort volume, et tous purent servir à son procès de canonisation commencé sous Jules II. Ne soyons donc pas étonnés de voir son catalogue hagiographique faire loi parmi les savants. Ce grand homme eut en outre pour lui, ce qu'il y a de plus rare au monde, l'assentiment unanime de ses contemporains, car on lit sur sa tombe :

... Ecce decus patriæ, dogma sophiæ  
Ut mortalis homo, conditur hoc tumulo.

Gloire de sa patrie, modèle de sagesse (ou de savoir),  
Notker est enseveli dans ce tombeau comme un simple mortel <sup>1</sup>.

L'homme et le savant sont donc ici aussi respectables que possible.

Reste uniquement à savoir à quelles sources aura puisé le grand narrateur. Mais comment supposer que le continuateur de Gélase, le contrôleur incessant de tous les *actes*, thaumaturge très-compétent lui-même, aurait compromis à plaisir sa grande autorité de critique en *cautionnant*, d'après des matériaux insuffisants ou suspects, un fait *stupéfiant*, *inouï*, et par cela même de la plus haute importance. Ce serait, il nous semble, supposer l'impossible. Écoutons encore à ce sujet les Bollandistes : « On a prétendu que Notker avait *dû* écrire sur des matériaux *peu anciens* (c'est-à-dire non contemporains de Fridolin); c'est UNE ERREUR, car il existe encore au monastère de Saint-Gall une *vie* du même saint, écrite sur des parchemins d'une très-grande antiquité (*pervetusla*) et détériorés par la négligence des gardiens. Ce manuscrit, nous avons pris soin de l'envoyer à Seckingen par l'intermédiaire du T. R. P. Bidermann, attaché à l'archiduc Sigismond. Or, après un très-long examen, ce manuscrit nous a été renvoyé avec cette réponse : « Cette vie de Fridolin est *parfaitement conforme* à la plus

1. Boll., *Acta SS.*, 6 aprilis, p. 593.

ancienne tradition, aux plus anciens auteurs, et ne paraît rien contenir qui ne soit parfaitement conforme à la vérité. »

« De son côté, Pierre Canisius, dont la science égalait la sainteté <sup>1</sup>, affirme dans la préface de son *Martyrologe germanique* <sup>2</sup> « qu'il ne s'est pas contenté de recourir aux renseignements de Glaris et de Seckingen, mais qu'il s'en est procuré de tous les côtés. »

« En outre, tous les historiens de l'Allemagne, ceux de l'Angleterre, de l'Irlande, et les bénédictins de tous les pays (le Bollandiste les cite) ont parlé comme tous les monastères. Écoutons-le donc AVEC CONFIANCE ET SOYONS BIEN CERTAINS de tout ce qu'il va nous dire <sup>3</sup>.

« Selon ce narrateur distingué, ajoutent donc les Bollandistes que nous traduisons en ce moment, l'Irlandais Fridolin vivait sous Clotaire I<sup>er</sup>. Après avoir été abbé du monastère de Poitiers, et en avoir fondé beaucoup d'autres en l'honneur de saint Hilaire, il vint en construire un à *Seckingen*, où il acheva sa vie.

« Il est en outre *très-positif* que les évêques des principautés, appartenant aux comtes de Habsbourg et à la maison d'Autriche, envoyaient ou portaient tous les quatre ans de magnifiques présents au tombeau de saint Fridolin, dont le soin était resté confié DE TOUT TEMPS AUX DIX HOMMES LES PLUS INTÈGRES ET LES PLUS HONORABLES DU CANTON. On comprend d'ailleurs ce respect, lorsqu'on voit la ville de Seckingen garder dans ses annales la liste de toutes les batailles gagnées sur ses ennemis par son entremise, et presque toujours *sans effusion de sang*, malgré la violence avec laquelle ceux-ci les attaquaient. La reconnaissance des habitants de Glaris ne le cédait en rien à celle de Seckingen; on y célébrait jusqu'à la réforme une fête anniversaire en raison de la mémorable victoire qu'il avait fait remporter par trois cents hommes de ce canton sur quinze mille de leurs ennemis <sup>4</sup>. »

Jusqu'ici tout va bien, et il n'y a rien dans tout cela qui ne s'accorde parfaitement avec l'*histoire de la Germanie et de la Suisse*.

Mais voici le chapitre des miracles, et comme notre Bollandiste en cite un du *premier ordre*, comme s'étant passé *sous ses yeux* en 1550, au tombeau du même saint, on ne saurait lui refuser le droit d'en inférer que, « dans l'origine de ce culte, on a dû en voir un nombre bien imposant » <sup>5</sup>.

1. Ce savant jésuite à la canonisation duquel Rome travaille encore aujourd'hui.

2. *Ex antiquis Seckiniensium et Glaronensium traditionibus*, c. xxvi.

3. Boll., *Acta SS.*, ibid.

4. Id., ibid.

5. Id., ibid.

Effectivement, Notker en cite beaucoup et de très-remarquables. Tantôt c'est un vase orné d'or et de pierreries envoyé à saint Hilaire par le roi et qui, brisé en mille pièces par la maladresse d'un serviteur, se trouve instantanément rétabli en son premier état par le saint; tantôt c'est le détournement subit du cours du Rhin effectué sur un ordre du même thaumaturge dans l'intérêt de son monastère.

Jusqu'ici, cependant, rien ne fait encore obstacle; la critique laisse passer, tant elle est habituée à ces magnifiques lieux communs de l'hagiographie catholique.

Mais voici venir, pour le coup, un de ces faits beaucoup *trop peu* communs, devant lesquels elle se croit autorisée à se cabrer, mais qui certifié par les mêmes traditions et raconté par le même homme avec la même simplicité que tous les autres, doit, en raison de notre grand principe de *l'égalité des faits devant des témoignages égaux*, mériter préalablement même respect.

Voici donc ce prodige stupéfiant (*stupendum*), comme disent les Bollandistes, et tel qu'il est raconté par Notker et dans toutes les annales énumérées déjà.

« Lorsque saint Fridolin construisait son monastère dans l'île de Seckingen qui lui avait été concédée par Théodoric, vivaient à Glaris deux frères, qui exerçaient la plus grande influence dans le pays en raison de leur noblesse et de leur très-grande fortune; l'un s'appelait *Urso* et l'autre *Ludolfe*. Urso (l'aîné), pris, comme le dit Canisius, de *l'habitude de Dieu* (*captus consuetudine Dei*<sup>4</sup>), et émerveillé de la sainteté de Fridolin, fit donation à son abbaye naissante, et *avec plein consentement de son frère*, d'un champ qu'ils possédaient en commun dans le voisinage. Cette donation ne fut garantie que par les paroles données et les *clôtures* alors en usage; mais Urso étant venu à mourir, Ludolfe, contre toute justice, se refusa à reconnaître le don. De là, entre lui et saint Fridolin, un long débat auquel mit fin l'usurpateur, en sommant l'abbé de « produire, s'il le pouvait, un *témoignage certain* émané de son frère, auquel cas il se hâterait, disait-il, de se soumettre. »

« Or, quel ne dut pas être l'étonnement de Ludolfe et des juges en entendant Fridolin accepter cette proposition, ou plutôt ce défi, et prier le landgrave *Baldeberch* (suivant d'autres, Baldebrech) d'arrêter le jour, l'heure et le lieu du rendez-vous!

« Tout étant donc convenu, on voit au jour fixé Fridolin sortir de

4. Il n'y a qu'un saint qui puisse trouver une expression pareille.

sa cellule et s'acheminer, comme il l'a promis, vers Glaris. La foule le suit, et l'étonnement redouble lorsqu'il demande à être conduit au tombeau d'Urso. On lui obéit; là, il reste longtemps prosterné sur la pierre, puis il ordonne qu'on l'enlève, appelle le mort par son nom, lui commande au nom de Jésus-Christ d'interrompre son sommeil et LE RESSUSCITE en un instant; après quoi, prenant ce cadavre par la main, il le conduit à la distance de SIX MILLES, jusqu'à la campagne appelée HANKWEIL où il trouve rassemblés Baldeberch, Ludolfe et l'immense multitude de ses ennemis (*magnam hostium multitudinem*) c'est-à-dire des *opposants*.

« Arrivés là, c'est Urso qui cette fois prend la parole, et s'adressant à Ludolfe : « Frère, lui crie-t-il à haute voix, pourquoi donc as-tu dépouillé mon âme (*animam meam spoliasti*) en me ravissant ma part de propriété? »

« — Frère, répond Ludolfe tout en tremblant, pardonne-moi, car non-seulement je te la rends, mais en outre j'abandonne la mienne à ce couvent. »

« Comme on le pense bien, la cause est entendue et l'on n'en appelle pas d'un tel verdict. Aussi saint Fridolin peut-il se remettre en route, et suivi de la même foule, glacée maintenant d'épouvante, ramener tranquillement son cadavre vivant et marchant au lieu d'où il l'avait tiré. Une dernière cérémonie lui reste à accomplir, c'est de le réintégrer (probablement à sa demande) dans ce même sépulcre qui se referme aussitôt et sur lequel on grave l'inscription suivante, qui se lisait encore, disent les Bollandistes, à l'époque de la réforme : « Deux frères avaient donné leur héritage à saint Fridolin — ou plutôt au Seigneur ;—longtemps après, l'un des deux frères le nie; alors le saint le ressuscite et l'amène en témoignage. La foule épouvantée frémit, et le saint rentre dans ses droits <sup>1</sup>. »

Est-ce qu'une pareille simplicité devant quelque chose de si grand ne devient pas pénétrante? Il n'y a que la plume chrétienne pour raconter si placidement une telle chose!

La première pensée qui se présente est celle-ci : si le peuple ou les moines de Glaris ont voulu produire *de l'effet* par ce mensonge

1. Plus tard on traduisit probablement cette inscription si modeste en quatre vers latins que voici :

Prædia pro Domino dant fratres hæc Fridolino.  
Tempore post multo negat alter frater. Sepulcro  
Fustites hunc dignus testem, ducitque benignus.  
Turba timore fremit, sanctus sua jura redemit.

incrusté sur la pierre, pourquoi ce laconisme et cette modeste inscription qui demain va disparaître sous les grandes herbes du cimetière? Si c'est au contraire l'expression d'un délire collectif, pourquoi (tous les délires ayant leurs analogues) nulle autre part, ni dans le monde ni dans les siècles païens, ce délire ne s'est-il pas représenté? Pourquoi, dans l'antiquité, aucune de ces inscriptions tumulaires qui couvrent la surface du globe n'a-t-elle jamais osé tracer ce simple mot « *resurrexit*, il est ressuscité? »... Ah! il y a là certainement une raison qui dispense de toutes les autres, et cette raison, elle est simple : c'est que l'antiquité, tout aussi bien que l'Helvétie moderne, devant ce mensonge lapidaire répété dans *tous les manuscrits contemporains* (ne l'oublions pas), se serait levée comme un seul homme pour protester contre ses moines, et aurait devancé de mille ans la réforme de Luther!

« Au reste, c'est sur ce même tombeau, dit en terminant le Bollandiste, que, depuis lors, suivant les annales de Glaris, des centaines de miracles se sont opérés constamment <sup>1</sup>. »

C'est encore sur ce même tombeau que le pieux narrateur affirme en avoir vu s'opérer un du premier ordre au moment où il étudiait cette même cause.

Qu'on en pense ce qu'on voudra, voilà le fait. On est libre de l'accepter ou de le refuser, car l'Eglise ne l'impose à personne.

Quant à nous, lorsque nous considérons la grande sévérité du premier rédacteur (Notker), la parfaite concordance de toutes les traditions étrangères et locales, les minutieuses conformités des manuscrits contemporains du fait <sup>2</sup>, ces désignations si précises de lieux, de distances, et surtout de noms propres, ce monument séculaire, ce long respect de Seckingen et de Glaris pour un patron dont elles conservent l'image dans leurs armes, enfin la parfaite analogie de ce fait avec celui des morts que saint Patrice avoue avoir tirés de leurs cendres (v. p. 338), et mieux encore, avec celui qui *força* l'Eglise de canoniser Stanislas, nous nous demandons de quel droit, nous, juge incompetent du *xix<sup>e</sup>* siècle, nous oserions ensevelir arbitrairement ce fait parmi les simples légendes.

Nous nous reprocherions encore plus cette audace en voyant un sceptique de parti pris, comme Baillet, contraint à cet aveu que « ce sont les grands miracles que Fridolin a faits pendant sa vie et

1. Boll., *Acta SS.*

2. *Contemporains*, puisqu'au *ix<sup>e</sup>* siècle ils étaient déjà tombés en *pourriture*, suivant Notker.



APRÈS SA MORT, qui ont rendu son culte si célèbre parmi les populations de la France, de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande <sup>1</sup>. »

Le début du moyen âge est donc en tout semblable à son déclin. Nous avons vu d'ailleurs que de peines il fallait se donner parfois, non pas pour détruire, mais pour ébranler ce qu'on appelle ses *légendes*.

4. Baillet, *Vie des Saints*, saint Fridolin, 6 mars.

# SOMMAIRES

DE

## L'APPENDICE SUPPLÉMENTAIRE.

---

### SUPPLÉMENT

#### DEUX ÉTUDES SUR LE MOYEN AGE.

1<sup>o</sup> UN MIRACLE AU XI<sup>e</sup> SIÈCLE, ou P. Milés. — P. 3.

2<sup>o</sup> UNE LÉGENDE AU IX<sup>e</sup> SIÈCLE, ou Notre-Dame de Ceica. — P. 38.

---

#### APPENDICES AUX SIX CHAPITRES.

App. A. (Introduction). — FAUSSES RÉSURRECTIONS. — P. 64.

— B. (4<sup>er</sup> siècle). — LES DISCIPLES ENVOYÉS DANS LES GAULES.  
— P. 77.

— C. (1<sup>er</sup> siècle). — LES SAINTS SE RÉVÈLENT EUX-MÊMES.  
— P. 95.

— D. (4<sup>e</sup> siècle). — JULIEN. — P. 104.

— E. (5<sup>e</sup> siècle). — ÉCOLE DE SAINT PATRICE. — P. 148.

— F. (5<sup>e</sup> siècle). — PURGATOIRE DE SAINT PATRICE. — P. 138.

— G. (6<sup>e</sup> siècle). — RÉSURRECTIONS ANIMALES. — P. 150.

— H. (6<sup>e</sup> siècle). — SAINT FRIDOLIN, ou analogue de P. Milés. —  
P. 174.